DICTIONNAIRE
ENCYCLOPÉDIQUE
D'HISTOIRE, DE BIOGRAPHIE
DE MYTHOLOGIE
ET
DE GÉOGRAPHIE

PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9

DICTIONNAIRE
ENCYCLOPÉDIQUE
D'HISTOIRE, DE BIOGRAPHIE
DE MYTHOLOGIE
ET
DE GÉOGRAPHIE

COMPRENANT :

1° **HISTOIRE** : L'HISTOIRE DES PEUPLES, LA CHRONOLOGIE DES DYNASTIES, L'ARCHÉOLOGIE, L'ÉTUDE DES INSTITUTIONS POLITIQUES, RELIGIEUSES ET JUDICIAIRES, ET DES DIVERS SYSTÈMES PHILOSOPHIQUES ;

2° **BIOGRAPHIE** : LA BIOGRAPHIE DES HOMMES CÉLÈBRES, AVEC NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES SUR LEURS OUVRAGES ;

3° **MYTHOLOGIE** : LA BIOGRAPHIE DES DIEUX ET PERSONNAGES FABULEUX, L'EXPOSITION DES RITES, FÊTES ET MYSTÈRES ;

4° **GÉOGRAPHIE** : LA GÉOGRAPHIE PHYSIQUE, POLITIQUE, INDUSTRIELLE ET COMMERCIALE, D'APRÈS LES DOCUMENTS LES PLUS RÉCENTS, LA GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET MODERNE COMPARÉE,

PAR

LOUIS GRÉGOIRE

DOCTEUR ÈS LETTRES

Professeur d'histoire et de géographie au lycée Fontanes et au collége Chaptal

---

NOUVELLE ÉDITION

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE ET TENUE A JOUR JUSQU'EN 1878

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1878

PRÉFACE

La mémoire la plus vaste et la plus sûre ne peut suffire à embrasser et à retenir les notions si nombreuses et si variées de l'histoire et de la géographie. Pourtant l'homme de nos sociétés modernes est en quelque sorte citoyen de l'univers, et jamais il ne lui a été plus indispensable de savoir et de savoir beaucoup. Aussi croyons-nous à l'utilité de ces livres qui, sous une forme commode, offrent, sans perte de temps, des réponses précises aux nombreuses questions que présentent les événements et les intérêts de tous les jours. Chaque époque, chaque peuple n'a-t-il pas eu quelques-uns de ces dictionnaires plus ou moins vastes, plus ou moins bien faits, et les nombreuses éditions de plusieurs de ces recueils n'attestent-elles pas, sinon leur mérite, du moins leur utilité pratique? De nos jours surtout, on peut multiplier ces publications, sans avoir la crainte de manquer de lecteurs, et nous espérons que le temps est proche où elles se trouveront dans la modeste chaumière de village comme dans le cabinet de l'homme d'étude ; le Dictionnaire, qui peut tenir lieu d'une bibliothèque, aura remplacé avantageusement l'Almanach des anciens temps.

C'est dans cette espérance, c'est dans le but d'être utile au plus grand nombre, que nous avons consacré plusieurs années d'un travail opiniâtre et consciencieux à la composition de ce nouvel ouvrage d'histoire et de géographie. Il est destiné à ceux qui savent et à ceux qui apprennent ; il aidera les uns à se rappeler d'une manière nette et précise une foule de notions qui échappent à la mémoire ; il guidera les autres dans leurs études.

Indocti discant et ament meminisse periti.

Nous ne parlerons pas de nos efforts pour éviter les erreurs ; nous en avons rectifié un certain nombre qui se perpétuaient dans les ouvrages de nos prédécesseurs ; nous ne nous ferons pas un mérite de ces améliorations. Mais qu'il nous soit permis d'indiquer en quelques mots comment nous avons essayé d'atteindre notre but. Nous avons voulu réunir dans un seul volume, d'une lecture facile, grâce à d'habiles dispositions typographiques, toutes les connaissances historiques et géographiques qu'une longue pratique de l'enseignement nous a fait juger indispensables. Nous n'avons pas eu la prétention d'écrire une *Biographie universelle* ; mais nous avons donné des renseignements clairs et précis sur tous les personnages importants à différents titres, de tous les temps et de tous les pays, avec l'indication de leurs œuvres les plus remar-

quables, livres, tableaux, sculptures, compositions musicales, etc. Si nous avons quelquefois, à dessein, omis les noms de philologues estimables, de savants grammairiens, dont un petit nombre d'érudits connaissent seuls les commentaires ou les éditions, nous avons au contraire multiplié les notices sur les artistes dont les œuvres intéressent tous les hommes de goût. Quelques lignes nous ont suffi pour faire connaître des personnages secondaires; ce qui nous a permis de donner des biographies, relativement étendues, sur tous les hommes célèbres; on en peut juger par nos articles sur Aristote et sur Alexandre, sur César et sur Auguste, sur Voltaire et sur Washington, etc. Ne rien omettre d'essentiel, mais laisser de côté tout ce qui n'est ni caractéristique, ni instructif, négliger les accessoires, les digressions, les discussions, les hypothèses, pour s'attacher seulement à donner une idée vraie de l'homme, de ses actions, de ses œuvres, voilà quelle a été notre constante préoccupation; et tel de nos articles, sous une forme concise et méthodique, renferme plus de faits intéressants, nous le croyons du moins, que des articles beaucoup plus étendus, mais aussi beaucoup moins remplis.

Nous n'avons pas mis dans ce Dictionnaire les noms des personnages vivants; mais, soit dans le corps de l'ouvrage, soit dans le *Supplément*, nous avons inséré les biographies des contemporains célèbres, morts avant le 1er juin 1876. C'est ainsi que l'on trouvera des notices sur la duchesse de Berri, sur le cardinal de Bonald, sur le duc de Broglie, sur sir Evans, sur Hertzen, sur Léopold II, dernier duc de Toscane, sur le président du Paraguay, Lopez, sur MM. Marie, de Montalembert, Niepce de Saint-Victor, de Pongerville, Regnault de Saint-Jean-d'Angély, Roqueplan, Schnetz, Villemain, etc., etc., qui ont succombé dans les premiers mois de l'année 1870. Ajoutons que, pour les écrivains, nous avons souvent énuméré les meilleures éditions, les traductions les plus estimées de leurs ouvrages; et qu'en général, pour les personnages illustres, nous mettons sur la voie d'études plus approfondies, en ajoutant des renseignements bibliographiques, en indiquant les ouvrages spéciaux qui les concernent.

La place que nous avons gagnée, en rejetant tout ce qui nous a paru inutile ou de pure érudition, en recherchant la concision sans sacrifier la clarté, nous l'avons consacrée, avec une utilité incontestable, à de nombreux articles qui résument l'histoire des peuples et même des provinces, qui font connaître dans leurs points essentiels les religions, les sectes, les écoles philosophiques, les ordres monastiques et militaires, etc. C'est peut-être l'une des parties les plus importantes d'un dictionnaire historique, et c'est peut-être aussi celle qui a été généralement la plus négligée. Cependant n'est-il pas très-utile de trouver des notions nettes et précises sur les institutions, les magistratures, les usages, les cérémonies des principaux peuples? N'y a-t-il pas intérêt pour beaucoup de lecteurs à connaître les *hiéroglyphes* de l'Égypte, les *archontes* d'Athènes et les *éphores* de Sparte; l'*ostracisme* et *les mystères* de la Grèce ancienne; les *consuls* et les *tribuns* de Rome; les *coutumes de la féodalité et de la chevalerie* au moyen âge; les *Parlements*, les *États-Généraux* de France, les *Communes* d'Angleterre, les *Cortès* d'Espagne; la *Hanse teutonique* et le *Zollverein* de l'Allemagne moderne, les *universités*, etc. Citons, au hasard de l'ordre alphabétique, pour mieux faire comprendre notre pensée, plusieurs des articles que l'on trouve dans quelques pages de notre Dictionnaire : *Eau bénite* et *Eau lustrale*, administration des *Eaux et Forêts*, *Ébionites*, hérétiques des premiers siècles, *Écartèlement*, terme de blason, *Ecclésiaste*, *Ecclésiastique*, livres de l'Ancien Testament, *Échanson*, dans l'ancienne monarchie, *Écharpe*, les *Echelles du Levant*, *Échevins*, *Échiquier* de

Normandie, *Cour de l'Échiquier*, *Chambre de l'Échiquier*, *Billets de l'Échiquier*, en Angleterre; *Éclairage* aux diverses époques ; Philosophes *Éclectiques*, *Écluses*, *Écolâtre*, *Écoles*, *Économistes*, *Écorcheurs*, *Ecu* et *Écuyer*, *Édiles*, *Édits* chez les Romains et en France, *Effendi*, *Églises* latine, grecque, russe, arménienne, etc. ; *Électeurs*, Pays d'*Élections*, Ordre de l'*Éléphant*, *Éléphant blanc*, *Éléphants de guerre*, *Élysée* (Palais de l'), *Élysées (Champs)*, *Émancipation*, *Emérite*, *Émigration*, *Empereur*, *Emprise*, *Encyclopédie*, *Énervés de Jumiéges*, *Enfants Sans-Souci*, *Enfer*, *Enregistrement*, *Enseignes*, *Entérinement*, *Entrées*, *Envoûtement*, *Éons*, *Épacte*, *Épargne* (Caisse d'), *Épaves*, *Épée*, *Éperons*, Ordre de l'*Éperon d'or*, *Éphores*, *Épices*, *Éphiphanie*, *Épithalame*, *Épitoge*, *Épîtres farcies*, *Épode*, *Épreuves judiciaires*, *Épulons*, *Équateur*, *Équinoxes*, *Ère*, *Ermite*, *Escadre*, *Escadrons*, *Esclavage*, Guerre des *Esclaves*, *Escompte*, Ordre du *Saint-Esprit*, *Estrapade*, *Établissements de saint Louis*, *État civil*, *État de siége*, *État-major*, *Pays d'États*, *États-Généraux*, *États-provinciaux*, *Étiquette*, Ordre de l'*Étoile*, *Étrangers*, Fête de l'*Être suprême*, *Étrennes*, *Eunuques*, *Évangile*, *Évêque*, *Évocation*, *Exarque*, *Excellence*, *Excommunication*, *Exégèse*, *Exequatur*, *Exorciste*, *Expectatives*, *Expositions*, etc., etc. Il est facile de vérifier que plusieurs de ces mots ne figurent pas dans d'autres dictionnaires qui jouissent de la notoriété la plus étendue.

Le même esprit nous a guidé dans la rédaction des articles qui concernent les différentes mythologies. Nous avons évité avec soin toute discussion critique, toute opinion plus ou moins hypothétique ; nous nous sommes contenté de donner des notions précises sur la mythologie grecque et latine, sur les attributs des divinités du paganisme, sur leurs fêtes, notions à chaque instant nécessaires dans l'interprétation de l'antiquité et dans l'étude des œuvres de l'art. Rien d'essentiel, croyons-nous, n'a été omis sur ce point. Nous n'avons pas non plus négligé la mythologie des peuples de l'Orient, de la Scandinavie ou de l'ancienne Gaule, et des articles sont consacrés à Bouddha et au Brahmanisme, à Zoroastre et au Zend-Avesta, comme à l'Edda, à Odin et à Teutatès.

Cet ouvrage renferme véritablement un dictionnaire complet de géographie comparée. L'on y trouvera sur les contrées, les provinces, les villes de l'antiquité et du moyen âge, des indications exactes qui faciliteront la lecture des auteurs grecs et latins. Mais nous avons dû surtout nous attacher à donner à la géographie contemporaine tout le développement qu'elle comporte, et nous nous estimerons heureux, si, pour une modeste part, nous pouvons contribuer à rendre plus générale, plus populaire, plus sérieuse, l'étude d'une science fondamentale, encore trop négligée parmi nous. Nous avons tenu compte des changements que les événements politiques ont introduits dans l'état des peuples, ainsi que des découvertes nouvelles faites par les voyageurs dans les contrées jusqu'ici inexplorées ou peu connues. Nous avons eu recours aux statistiques les plus récentes pour donner des renseignements exacts sur l'industrie, le commerce, l'agriculture, etc. ; nous espérons n'avoir omis aucune localité ayant quelque importance ou quelque célébrité. On pourra juger de la clarté de nos articles, de l'ordre, de la méthode que nous avons suivie partout, pour dire beaucoup en peu de mots, sans aucune obscurité, en ouvrant au hasard quelques pages de notre dictionnaire.

A nos yeux, un dictionnaire ne doit être qu'un recueil alphabétique de faits. Nous avons voulu que notre ouvrage, d'une impartialité exemplaire, pût être consulté sans crainte et sans danger, soit par les gens du monde, soit par les élèves des établissements universitaires, des maisons ecclésiastiques et des institutions de jeunes personnes.

Il ne nous paraît pas utile d'énumérer ici les livres et les documents de toute sorte, où nous avons puisé nos renseignements. Qu'il nous suffise d'affirmer que nous avons apporté

l'attention la plus vigilante et la plus soutenue dans la rédaction d'un ouvrage contenant un si grand nombre d'articles sur des sujets très-divers, où chaque ligne, chaque mot doit être examiné avec scrupule. Nous ne croyons pas sans doute qu'il soit impossible de faire mieux, mais nous pensons qu'il est difficile de réunir sans confusion plus de faits intéressants dans un même espace. Bien que nous ayons été aidé par des collaborateurs instruits et consciencieux, nous n'hésitons pas à revendiquer la responsabilité de l'œuvre entière; non certes par vanité ou prétention, mais parce que nous avons tout coordonné et sévèrement revu. Nous avons le droit de penser que nos études et nos travaux antérieurs, que la pratique d'un enseignement de trente années, nous avaient convenablement préparé à un travail long et minutieux, dont l'utilité publique a été le seul but:

Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem
Cogitat.

LOUIS GRÉGOIRE.

Nons avons évité avec soin les abréviations qui pourraient rendre la lecture difficile ou donner de l'obscurité à la phrase. Celles que l'on trouvera sont faciles à comprendre et d'un usage général. Par exemple :

aff. ou affl. . .	affluent.	kil.	kilomètres.
anc.	ancien ou ancienne.	lat.	latitude.
arr., arrond. .	arrondissement.	long.	longitude.
auj.	aujourd'hui.	mèt.	mètres.
av..	avant.	mont.	montagne.
c.-à-d.	c'est-à-dire.	pop.	population.
cant.	canton.	princ.	principal.
cap., capit. . .	capitale.	prov..	province.
ch.-l..	chef-lieu.	riv.	rivière.
E.-O.-N.-S. . .	Est, Ouest, Nord, Sud.	roy.	royaume.
fabr.	fabrique ou fabrication.	superf.	superficie.
fl.	fleuve.	trad..	traduit.
gouv., gouvern.	gouvernement.	v.	ville.
hab.	habitants.	V.	voyez.
hect..	hectares.		

Il y a beaucoup de noms propres, surtout de noms de lieux étrangers, qui peuvent s'écrire de différentes manières. On trouvera aux articles spéciaux qui leur sont consacrés l'orthographe qui nous a paru la plus exacte ou qui est la plus usitée en France.

Nous nous sommes contenté de marquer par deux nombres la date de la naissance et celle de la mort ; il est facile de comprendre que : *Exelmans*, né à Bar-le-Duc, 1775-1852, veut dire : *Exelmans*, né à Bar-le-Duc en 1775, mort en 1852.

DICTIONNAIRE

ENCYCLOPÉDIQUE

D'HISTOIRE, DE BIOGRAPHIE

DE MYTHOLOGIE ET DE GÉOGRAPHIE

A

AA, dans les langues indo-européennes, signifie *eau*, comme *aha*, *ach*, *aach*, *aae*, *ae*, *ague*, *aigue* (aqua), qui entrent souvent dans la composition des noms de lieu, au commencement ou à la fin.

AA, riv. de France, vient des collines d'Artois, arrose Saint-Omer (Pas-de-Calais) et finit à Gravelines (Nord). Elle a 84 kil., et est jointe par des canaux à la Lys, à Calais, à Dunkerque, etc. Elle sert à la défense de la frontière. — Affl. de l'Ems, passe à Munster (Prusse). — Affl. de la Dommel (Brabant holl.). — Riv. de Russie, qui arrose Wolmar et Wenden, et se jette dans le golfe de Riga; 230 kil. — L'*Aa courlandaise* passe à Mittau, et se réunit à l'une des bouches de la Dwina, etc.

AA (Pierre Van Der), mort en 1730, a édité à Leyde beaucoup d'ouvrages de voyages, le Thesaurus de Gronovius, celui de Grævius, les œuvres d'Érasme, etc. — Son frère, *Hildebrand*, a gravé beaucoup de planches pour l'illustration de ces ouvrages.

Aageson (Svend), le plus ancien historien danois (XIIe s.), a écrit dans un latin barbare l'histoire abrégée des rois de Danemark jusqu'en 1187 : *Compendiosa historia regum Daniæ*.

Aalborg, l'un des quatre diocèses du Jutland (Danemark), au N., divisé en trois bailliages (amts), Hjorring, Thisted et *Aalborg*. Les villes principales sont Skagen, Frederikshavn, Nibe, Thisted et Aalborg.

Aalborg, sur la côte S. du Lym-fiord, ville entourée de murailles, évêché; fabriques de savon, cuirs, sellerie, cordages, etc. Exportation de grains et de harengs; 11,000 hab.

Aar (Arula), riv. de Suisse, affl. de gauche du Rhin, descend des glaciers du Finster-Aar-Horn (Alpes Bernoises), arrose, dans le canton de Berne, Interlaken, entre les lacs de Brienz et de Thun, qu'il forme, passe à Berne, Aarberg, Büren, Soleure, Aarburg, Aarau, et se jette en face de Waldshut. Son cours forme un arc de cercle de plus de 200 kil. Son bassin comprend la plus grande partie de la Suisse. Affluents à gauche : la Simmen, la Saane, la Thiele; à droite : l'Emmen, le Suren, la Reuss, la Limmat.

Aarau, chef-lieu du canton suisse d'Argovie, sur la rive droite de l'Aar, à 40 kil. S. E. de Bâle. Coutellerie, rubans, cotonnades; 5,000 hab.

Aarburg, dans le canton suisse d'Argovie, sur l'Aar, à 14 kil. S. O. d'Aarau; l'arsenal fédéral de la Suisse est renfermé dans le vieux château fortifié; 1,700 hab.

Aargau. V. *Argovie*.

Aarhuus, l'un des quatre diocèses du Jutland (Danemark), à l'E., divisé en trois bailliages (amts), Skanderborg, Randers et Aarhuus. V. princ. : Mariager, Randers, Horsens et Aarhuus; l'île de Samsoe en dépend.

Aarhuus, à l'est du Jutland sur le Kattégat, évêché, a une belle cathédrale du XIIIe siècle et un musée d'antiquités. Fabriques de lainage, gants, etc. Bon port; exportation de grains, bétail, suifs; 11,000 hab.

Aaron, frère aîné de Moïse, né en Egypte vers 1574 av. J. C., mort sur la montagne de Thor en 1452, fut associé à la mission de Moïse pour délivrer les Hébreux et les conduire de l'Egypte vers la Terre promise. Grand prêtre au pied du Sinaï, revêtu de l'*éphod*, il céda cependant aux instances du peuple, qui voulait adorer le veau d'or, se distingua souvent par son éloquence, mais ne vit pas la Terre promise, pour avoir douté de la puissance de Dieu.

Aaron, médecin d'Alexandrie au VIIe s. ap. J. C., fit en syriaque une compilation de traités de médecine, *les Pandectes*, en trente livres, aujourd'hui perdue. Il a le premier parlé de la petite vérole, maladie née en Egypte et répandue par les Arabes conquérants.

Aarsens (François d'), diplomate hollandais (1572-1641), négocia en France la trêve de Douze Ans en 1609, fut ambassadeur à Venise, à Paris, à Londres; mérita l'estime de Richelieu, qui le plaçait au premier rang des diplomates, mais souilla sa réputation en contribuant à la mort de Barnevelt.

Aasi ou **Aazi**, nom moderne de l'*Oronte*.

Ab, 11e mois de l'année civile des Hébreux et le 5e de l'année sacrée, correspondait à la fin de juillet et au commencement d'août.

Aba ou **Abæ**, ville ancienne de Phocide, sur le Céphise, avait un oracle célèbre d'Apollon.

Aba (Samuel), roi de Hongrie, successeur de Pierre l'Allemand (1041), fut défait par l'empereur Henri III et massacré par ses sujets en 1044.

Ababdehs ou **Abadès**, peuplade arabe qui habite le désert entre le Nil et la mer Rouge, de Koséyr jusque dans la Nubie; divisés en tribus souvent en lutte, ils n'ont pas cependant plus de 2,000 guerriers. Ils escortent les caravanes du Sennâr à Koséyr et d'Edfou aux mines d'émeraudes de Djebel-Zabarah et à l'ancien port de Bérénice; ils font le commerce de gomme et de natron. Leur teint est presque noir; ils enduisent de graisse leurs cheveux et tout leur corps. Leur cheik réside à Reden.

Abach, défilé important sur la rive droite du Danube, route de Neustadt à Ratisbonne; clef des opérations militaires entre le Danube et l'Iser. Davout y livra en 1809 le combat de Thann.

Abaco. V. *Lucayes*.

Abacuc. V. *Habacuc*.

Abacus, **Abaque**, table rectangulaire de marbre, de pierre, etc.; tablette plane. On a aussi donné ce nom à une tablette employée pour calculer par dizaines; à une table de jeu, assez semblable à celle de notre trictrac; au buffet sur lequel on exposait dans le *triclinium* la vaisselle d'argent, les vases à boire, etc.; à une table de marbre employée pour revêtir les parois d'une chambre; à une tablette carrée, qui forma longtemps l'unique chapiteau des colonnes.

Abadites, dynastie maure qui régna à Séville, après le démembrement du khalifat de Cordoue.

Abad Ier ou **Ben-Abad, Aben-Aded**, originaire de Syrie, se rendit indépendant en 1023, combattit les rois de Grenade, Malaga, Carmone; prétendit, par un testament supposé, qu'il était l'héritier du dernier khalife, Hescham II, et s'empara d'une grande partie de l'Espagne musulmane.

Abad II ou **Almoateded Ier**, son fils (1042-1069), ajouta par la guerre à ses États l'Andalousie occidentale et Cordoue.

Abad III ou **Almoateded II**, son fils (1069-1095), prince libéral, poëte distingué, s'empara de Malaga, de Murcie; mais les oulémas et les cadis réunis à Cordoue appelèrent contre Alphonse VI de Castille les Almoravides d'Afrique. Abad contribua à la grande victoire de Zalaka (1086); puis il se repentit d'avoir introduit ces farouches auxiliaires, les combattit en vain avec l'aide des chrétiens, fut pris avec sa famille et mourut captif en Afrique.

Abaffi Ier (Michel), élu prince de Transylvanie par la protection des Turcs, en 1661, les abandonna pour l'Autriche en 1687, et mourut en 1690.

Abaffi II (Michel), son fils, disputa la Transylvanie à Tékéli, soutenu par les Turcs, fut forcé de céder sa principauté à Léopold Ier et mourut à Vienne en 1713.

Abailard (Pierre), né au château du Pallet, près de Nantes, en 1079, mort près de Châlon-sur-Saône en 1142. Formé par un père instruit lui-même, quoique chevalier, passionné pour l'étude, disciple de Roscelin le nominaliste, rival de Guillaume de Champeaux, ce chevalier errant de la scolastique, il professa publiquement la rhétorique et la dialectique à Melun, à Corbeil et sur la montagne Sainte-Geneviève à Paris. Jeune, beau, poëte et musicien, il avait tous les dons capables d'attirer la foule, et son succès fut immense, surtout quand il eut inventé un nouveau système de philosophie, le *conceptualisme*, intermédiaire entre le nominalisme et le réalisme. Après les malheurs qui suivirent son amour pour Héloïse (il les a racontés dans une lettre à un ami, pleine d'intérêt, *Historia calamitatum*), il se fit religieux à Saint-Denis; puis recommença ses leçons, surtout près de Provins. Condamné pour son livre, *Introduction à la Théologie*, au concile de Soissons (1121), poursuivi par les moines de Saint-Denis parce qu'il avait voulu leur démontrer que l'évêque de Paris, Denis, n'avait rien de commun avec l'Aréopagite, il se réfugia près de Nogent-sur-Seine et bâtit dans cette thébaïde l'oratoire du *Paraclet*, consacré au St-Esprit (le Consolateur). Les écoliers le suivirent sur les bords de l'Ardusson; les persécutions le chassèrent encore; saint Norbert et saint Bernard surtout défendaient l'Église menacée par ses explications rationnelles de la Trinité. Il se retira à Saint-Gildas de Rhuys (Morbihan) et devint abbé du monastère; mais il n'y trouva pas le repos; les moines, qu'il essayait de réformer, voulurent l'assassiner. Ses deux ouvrages, le *Sic et non* et la *Théologie chrétienne*, le firent attaquer par saint Bernard, au concile de Sens (1140); il fut condamné sans s'être défendu, surtout pour avoir enseigné que le péché consiste dans l'intention et non dans l'acte. Il en appela en vain à Innocent II, qui condamna ses livres au feu et l'auteur à un silence perpétuel. En se rendant à Rome, il fut retenu à Cluny par son ami, l'abbé Pierre le Vénérable, se réconcilia avec saint Bernard, et mourut peu après dans le prieuré de Saint-Marcel, près de Châlon-sur-Saône. Héloïse, retirée au Paraclet, y fit inhumer son corps; le cercueil présumé des deux époux a été transféré, par les soins d'Alexandre Lenoir, dans le jardin des Petits-Augustins, en 1800, puis au Père-Lachaise en 1820. — Abailard a inventé un nouveau système philosophique et a appliqué ce système, ou plutôt la raison, à la théologie : « L'introduction de la dialectique dans la théologie, dit M. Cousin, pouvait seule amener cet esprit de controverse qui est le vice et l'honneur de la scolastique. Abailard est le principal auteur de cette introduction, il est donc le principal fondateur de la philosophie du moyen âge. » — Ses ouvrages ont été publiés à Paris, 1616, un vol. in-4°; à Londres, 1718; à Oxford, 1728. M. Cousin a donné, en 1850, le 1er vol. in-4° d'une édition complète, et le 2e vol. en 1857. Les *Lettres d'Héloïse et d'Abailard*, souvent publiées séparément, ont été traduites par M. Oddoul, avec un Essai hist. par Mme et M. Guizot, 1837, 2 vol. in-8°. — M. Cousin a écrit, en 1836, une Introduction aux ouvrages inédits d'Abailard (la *Dialectique* et le *Sic et non*), et M. de Rémusat, *Abélard*, 2 vol. in-8°; Paris, 1845.

Abakan, affl. de gauche de l'Ieniseï, en Sibérie; cours de 350 kil.

Abakansk, ville de Sibérie, sur la rive droite de l'Abakan, dans le gouvernement d'Ieniseïsk, avec un petit fort bâti sous Pierre Ier, en 1707. Le pays est fertile, et on a trouvé aux environs des *tumulus* renfermant des ornements d'or, et des colonnes grossières de 7 à 9 pieds, avec des inscriptions curieuses.

Abancourt (Charles-Xavier-Joseph Franqueville d'), né à Douai, en 1758, neveu de Calonne, ministre de la guerre après le 20 juin 1792, fut décrété d'accusation par Thuriot, le 10 août, transféré à Orléans, puis massacré à Versailles avec les autres prisonniers qu'on ramenait à Paris, le 9 septembre 1792.

Abano, *Aquæ Aponi*, à 8 kil. S. O. de Padoue (Italie), petite ville de 3,000 hab., dispute à Padoue la gloire d'être la patrie de Tite Live. Eaux thermales sulfureuses.

Abano (Pierre d'), né à Abano, en 1246, mort vers 1320, astrologue, chimiste et surtout médecin admirateur des Arabes, fut dénoncé à l'inquisition, mais absous en 1313 par l'université de Paris, en présence de Philippe IV. Beaucoup de ses ouvrages ont été imprimés au xve et au xvie siècle; d'autres sont encore manuscrits à Paris.

Abantidas, tyran de Sicyone, vers 267 av. J. C., tua Clinias, le père d'Aratus, et fut assassiné à cause de ses cruautés.

Abarbanel ou **Abrabanel**, célèbre docteur rabbinique de Lisbonne (1437-1508), ministre des finances d'Alphonse V de Portugal et de Ferdinand d'Aragon, chassé d'Espagne en 1492, s'attacha aux princes aragonais de Naples et mourut à Venise. Il a raconté les persécutions des juifs en Espagne au xve siècle, et a écrit en hébreu beaucoup d'ouvrages sur les livres de la Bible.

Abarim, monts de Palestine, à l'E. du Jourdain, au S. O. des monts de Galaad, renferment le mont Nébo.

Abaris, personnage mythologique, Scythe, prêtre d'Apollon, savant en médecine, qui sur une flèche d'or volante traversait les airs.

Abas, roi d'Argos, d'où descendent Acrisius, Prætus, Persée, Danaé, etc., les *Abantides*.

Abascal (Don José Fernando), noble espagnol (1743-1821), s'éleva par ses services militaires et administratifs; fut, sous Charles IV, vice-roi du Pérou (1804), qu'il sut défendre contre les partisans de Napoléon et les fauteurs de la séparation. Nommé par les cortès de 1812 marquis de *la Concordia*, il fut disgracié par Ferdinand VII, en 1816.

Abases ou **Abkhases**, l'un des peuples du Caucase, dans le pays appelé *Abasie*, de la Mingrélie aux frontières des Tcherkesses, sur les côtes de la mer Noire. Les Grecs les appelèrent *Achæi*, et les Byzantins *Abasgi*. Le pays est fertile; les hommes, forts et beaux, sont des pâtres brigands, qui ont fait jusque dans ces derniers temps le commerce des esclaves. Ils vendent aux Turcs des manteaux de feutre, des fourrures, du miel, de la cire, etc., par les ports de Soudjouck-Kaleh, Soubachi, Mamaï; ils sont musulmans, et récemment soumis à la Russie. Soukoum-Kaleh a été la capitale de l'Abasie.

Il y a encore des Abases sur le revers septentrional du Caucase, dans la Circassie. Les Abases de l'ouest s'étendent jusqu'à la mer Noire; ceux de l'est ou *Abasekht* occupent le bassin supérieur de la Bielaïa, affl. du Kouban. Leur pays a été quelquefois appelé *Petite-Abasie*. L'émigration récente a bien diminué leur nombre.

Abati (Nicolo), de Modène (1512-1571), fut l'un des peintres italiens qui, sous le Primatice, travaillèrent aux fresques de Fontainebleau.

Abauzit (Firmin), né à Uzès, en 1678, mort à Genève, en 1767, protestant érudit et savant, ami de Bayle et de Jurieu, estimé de Newton, fut le seul des hommes vivants loué par J.-J. Rousseau, qui lui avait emprunté des remarques excellentes sur la musique des anciens. Ses œuvres ont été réunies à Genève, 1770, 1 vol. in-8°, et à Amsterdam, 1773, 2 vol. in-8°.

Abbadie (Jacques), théologien protestant, né dans le Béarn, en 1658, mort en 1727; réfugié à Berlin, ministre de l'église de Savoie à Londres, il a soutenu plusieurs discussions avec Bossuet, Malebranche, Bayle, etc. Parmi ses nombreux ouvrages, les plus remarqués furent : *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, 2 vol. in-8°, 1684; *de la Divinité de Jésus-Christ*, 4 vol. in-12, 1685; l'*Art de se connaître soi-même*, 1693, in-12; la *Défense de la nation britannique*, in-12; et l'*Histoire de la grande conspiration d'Angleterre*, composée par ordre de Guillaume III, 1696, in-8°.

Abbas Ier le Grand, septième schah de Perse, de la dynastie des Sophis (1557-1628), devint roi, après le meurtre de ses deux frères (1587-1589), enleva le Ghilan,

le Mazendéron aux Tatars; le Chirvan, le Kourdistan, Bagdad aux Turcs, Hormuz aux Portugais; Kandahar aux Mongols; et, malgré ses cruautés (il fit périr un de ses fils), mérita les louanges des étrangers par sa magnificence, sa tolérance envers les chrétiens. Ispahan remplaça Kaswin comme capitale, le Mazendéran devint la plus florissante province de l'empire.

Abbas II (1629-1666) succéda à son père Sséfy, en 1642, aima les arts et surtout les plaisirs, comme on peut le voir par les voyages de Chardin et de Tavernier, admis dans son intimité.

Abbas III, dernier Sophi de Perse (1732-1736), fut proclamé roi à 8 mois par Nadir-Schah, qui s'empara du pouvoir comme régent et lui succéda.

Abbas, fils d'Abd-el-Mottaleb, oncle de Mahomet (566-652), fut longtemps son ami fidèle avant d'être son disciple. Pris au combat de Bedr, épargné par son neveu, il prépara, de retour à la Mecque, la conversion des habitants. Il servit dès lors le prophète de ses conseils et de son bras, présida à ses funérailles, et vécut estimé des premiers khalifes. Les Abbassides descendent de son fils Abdallah.

Abbassides, dynastie arabe, descendant d'Abbas, oncle de Mahomet, renversa, en 750, les Ommiades, et gouverna l'empire arabe de Koufa, sa capitale, puis de Bagdad. Malgré la gloire des premiers Abbassides, au VIIIe et au IXe siècle, les provinces se détachèrent de bonne heure, l'Espagne sous les Ommiades, dès 756; puis l'Afrique, sous les Aglabites, les Edrissites et les Fatimites; puis l'Orient, sous de nombreuses dynasties éphémères. La garde turque fut toute-puissante à Bagdad, dès 833: le khalife n'eut plus qu'une autorité nominale sous l'*Emir-al-Omra*, espèce de maire du palais, créé en 934. Houlagou, le Mongol, mit fin à la dynastie, en s'emparant de Bagdad, 1258. Les derniers Abbassides, réfugiés en Egypte, esclaves des Mamelucks, n'eurent plus qu'un vain titre jusqu'en 1538. V. *Califes*.

Abbatucci (Jacques-Pierre), né en Corse (1726-1812), d'abord défenseur de son pays avec Paoli, plus tard rallié à la France, fut nommé maréchal de camp par Louis XVI, combattit les Anglais en Corse, 1794, fut général de division en Italie, sous Bonaparte, et revint, en 1799, vivre et mourir en Corse.

Abbatucci (Charles), l'un de ses trois fils, né en Corse, 1771, sortit à seize ans de l'École d'artillerie de Metz, devint lieutenant-colonel, en 1792, servit sous Pichegru, se distingua, sous Moreau, au passage du Lech, à Neubourg, où il fut fait général de division, et fut tué dans une sortie devant Huningue, 1796.

Abbatucci (Jean-Charles), neveu du précédent, né à Zocavo (Corse), en 1791, procureur du roi en 1816, conseiller à la cour de Bastia en 1819, président de chambre à la cour d'Orléans en 1830, conseiller à la cour d'appel de Paris, puis à la cour de cassation, après 1848, a fait partie des Assemblées législatives depuis 1830. Nommé sénateur et ministre de la justice en 1852, il est mort à Paris en 1857.

Abbaye, monastère où vivent des religieux ou des religieuses, sous l'autorité d'une même règle et d'un supérieur, abbé ou abbesse.

Abbaye (Prison de l'), ancienne prison de Paris, démolie en 1854, près de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Construite en 1522 pour les soldats, elle fut l'un des théâtres des massacres de septembre 1792.

Abbé, du syrien *abbas* ou de l'hébreu *ab* (père), supérieur d'une abbaye, et plus tard, chef d'un ordre monastique. L'ordre de Cluny n'avait qu'un abbé; toutes les maisons qui en dépendaient étaient gouvernées par des prieurs. Dans l'ordre de Citeaux, tous les monastères avaient leur abbé. Quand l'abbé était un religieux, on l'appelait *régulier* et il possédait l'abbaye *en règle*. Mais de bonne heure des laïques s'emparèrent du gouvernement des riches abbayes, ou les moines donnèrent le titre d'abbé à un seigneur puissant, pour obtenir sa protection. C'est ce qu'on nomme au moyen âge *abbas miles* ou *abbacomes*; depuis le XVIe siècle surtout, on dit dans ce cas que l'abbaye est en *commende*, et l'abbé est appelé *séculier* ou *commendataire*. Il avait une partie des revenus de l'abbaye et abandonnait la puissance spirituelle à un *prieur claustral*. En 1789, il y avait en France 1147 abbayes, dont 126 abbayes régulières d'hommes, 308 abbayes régulières de femmes et 713 abbayes en commende et à la nomination du roi. — L'abbé portait souvent la mitre et la crosse et prenait rang après les évêques. L'abbesse portait aussi la crosse dans les cérémonies. — Sous Louis XIV et surtout au XVIIIe siècle, l'usage s'introduisit d'appeler *abbés* tous ceux qui, même sans être dans les ordres, avaient l'habit ecclésiastique et principalement le petit collet.

Abbeville, *Abbatis villa*, chef-lieu d'arrondissement (Somme), à 44 kil. N. O. d'Amiens, par 50° 7′ 5″ lat. N., et 0° 30′ 18″ long. O., port sur la Somme, place de guerre. — Fabriques de draps fins, tapis, moquettes, velours, bonneterie, toiles, cordages. Elle est traversée par le chemin de fer d'Amiens à Boulogne. C'est une ville assez laide et triste. Elle doit son origine à une *villa* de l'abbé de Saint-Riquier; les comtes de Ponthieu y firent leur séjour: elle eut dès 1130 une charte de commune, confirmée en 1184. Saint Louis y signa un traité (1259) avec Henri III d'Angleterre. Soumise à Edouard III, elle chassa les étrangers sous Charles V, qui lui permit de mettre dans ses armes une fleur de lis avec la devise *semper fidelis*. Alliée aux villes de la Hanse teutonique pendant le moyen âge, elle reçut de Louis XIV la manufacture de draps de Van Robais. En 1766, le chevalier de La Barre y fut exécuté. Patrie des graveurs Polly, du géographe N. Samson, de Millevoye; elle a érigé une statue au compositeur Lesueur, né aux environs; 18,208 hab.

Abbiate-Grasso, ville fortifiée à 21 kil. S. O. de Milan (Italie). Moulineries de soie; position militaire longtemps importante dans la vallée du Tessin; 4,000 hab.

Abbon le Courbe, d'origine normande, moine de Saint-Germain-des-Prés, mort en 923, a raconté dans un poëme épique latin en trois livres (*de Bello Parisiacæ urbis*) le siége de Paris par les Normands, en 886-887. Ce monument curieux d'un grand événement auquel le poëte avait assisté, plusieurs fois imprimé, a été traduit par M. Taranne, dans la collection de M. Guizot.

Abbon, abbé de Fleury (945-1004), théologien et chroniqueur, deux fois envoyé à Rome par le roi Robert, fut tué, dit-on, en voulant réformer le monastère de la Réole. Il a laissé plusieurs ouvrages insérés dans le t. VIII des *Acta sancti ordinis S. Benedicti*, entre autres un abrégé des vies des pontifes romains jusqu'à Grégoire Ier.

Abbot (Robert), chapelain de Jacques Ier, évêque de Salisbury (1560-1617), a écrit la *Suprématie des Rois* contre Bellarmin, la *Démonstration de l'Antechrist*, etc.

Abbot (George), son frère (1562-1633), arch. de Cantorbéry, penchait pour les doctrines puritaines, alors persécutées. Il a écrit: *Description abrégée de l'univers*, et l'*Histoire des massacres de la Valteline*.

Abbot (Charles), baron de Colchester (1757-1829), homme d'État anglais, fut dans les Communes l'un des soutiens de W. Pitt, devint, en 1802, président de la chambre, et pair en 1817.

Abbotsford, château, qui fut longtemps la résidence de Walter Scott, sur la rive droite de la Tweed, à 45 kil. S. E. d'Edimbourg, près de Galashiels.

Abd, en arabe, esclave, serviteur.

Abdal, tribu des Turcomans du Nord. V. *Turcomans*.

Abdallah (esclave de Dieu), de la tribu des Koréïschites, né à la Mecque, père de Mahomet (545-570), l'un des douze fils d'Abd-el-Mottaleb, mourut à Yatrep, ne laissant à son fils qu'une esclave et quelques chameaux.

Abdallah, oncle d'Abou-l-Abbas, vainquit le dernier khalife Ommiade, près du Zab, fit cruellement périr tous ses parents prisonniers, se déclara khalife à la mort de son neveu, mais fut tué dans l'Irak, en 755.

Abdallah, dernier chef des Wahabites, se défendit (1814-1818) contre les troupes égyptiennes; assiégé dans Déreyeh par Ibrahim, il fut pris dans une conférence, envoyé à Constantinople, promené dans la ville et décapité par l'ordre de Mahmoud, le 16 déc. 1818.

Abdallah-ben-Zobaïr, petit-fils d'Abou-Bekr (622-692), élevé par sa tante Ayescha, fut l'ennemi d'Ali et surtout des Ommiades. Il se fit reconnaître khalife à la Mecque et à Médine, en 680, les défendit contre Moaviah, Yezid, Merwan Ier, rebâtit la Kaaba brûlée dans ces guerres (685), mais fut tué par les soldats d'Abd-el-Mélek.

Abdallatif (serviteur du dieu clément), célèbre médecin de Bagdad (1162-1231), fut protégé par Saladin, qui le nomma professeur à la grande mosquée de Damas. Silv. de Sacy a traduit son livre le plus remarquable: *Relation de l'Egypte*, 1810, in-4°.

Abdalonyme, de famille royale, mais pauvre, fut, à la recommandation d'Héphestion, nommé par Alexandre, roi de Tyr ou de Sidon.

Abd-el-Azyz, 2e wali d'Espagne, fils de Mouça, le seconda, puis, lors de la disgrâce de son père, fut assassiné par l'ordre du khalife Soliman, qui le soupçonnait de vouloir se révolter, après avoir épousé Egilone, veuve de Roderic, le dernier roi des Wisigoths, 716.

Abd-el-Azyz, chef des Wahabites, en 1765, subjugua le Nedjed, l'Yémen jusqu'à Saana, s'empara de la Mecque,

mais fut assassiné par un Persan fanatique, en 1803. — V. *Wahabites*.

Abd-el-Mélek, 5e khalife de Damas (685-705), termina la révolte d'Abdallah, combattit Justinien II en Asie Mineure, et fit, par son général Hassan, la conquête de Carthage. Il était cruel, et le premier, dit-on, fit frapper de la monnaie arabe.

Abd-el-Mélek, emp. du Maroc, fut tué à la bataille d'Alcazar, en 1578. V. *Sébastien*.

Abd-el-Mottaleb, fils d'Haschem, grand-père de Mahomet, né en 497, fut le principal chef de la Mecque, qu'il défendit contre les Abyssins, 570, et le tuteur de Mahomet jusqu'à sa mort, en 578.

Abd-el-Moumen (1101-1163), le premier sultan des Almohades, fut d'abord le lieutenant (hadib) du mahady (messie), Muhomad-Ben-Abdallad, fondateur de la secte, contribua à la défaite des Almoravides de Maroc et de Fez, et devint lui-même imam (grand prêtre), en 1130. Il soumit le nord de l'Afrique jusqu'au désert de Barcah; ses lieutenants prirent Séville, Cordoue et Grenade. Il fut bon administrateur et protégea l'instruction publique.

Abd-el-Wahab (1692-1787), né près de l'Euphrate, se donna au nord de l'Arabie comme un nouveau prophète, qui rejetait l'inspiration divine du Koran, le culte des saints, etc; il s'attachait surtout à réveiller chez les Arabes l'esprit guerrier. Secondé par un brave général, Mohammed-Ben-So'oud, qui devint le chef militaire et politique de la secte, il s'empara de Déreyeh et d'une partie de l'Arabie orientale. Le voyageur Niebuhr a donné de curieux détails sur la secte des Wahabites.

Abd-er-Rahman ou **Abdérame** (esclave du miséricordieux), 7e wali d'Espagne, après avoir battu le rebelle Munuza, gendre d'Eudes, duc d'Aquitaine, passa les Pyrénées, défit Eudes près de Bordeaux, prit Poitiers, Loudun, mais fut vaincu et tué, à la grande bataille entre Tours et Poitiers, par Charles Martel, le 7 octobre 732.

Abd-er-Rahman Ier, né à Damas en 731, petit-fils du khalife Hescham, échappa au massacre des Ommiades, se réfugia chez les Zenètes d'Afrique, fut appelé par les Arabes d'Espagne, qui voulaient se rendre indépendants (755), triompha de l'émir Abbasside Ioussouf, et établit le khalifat de Cordoue. Il étouffa les révoltes; mais les Arabes perdirent la Septimanie (752-759), et Charlemagne pénétra jusqu'à l'Èbre. Il mérita le surnom de Juste, fut tolérant, ami des savants; poète lui-même, il a élevé la mosquée de Cordoue; son fils, Hakem ou Hescham, lui succéda en 787.

Abd-er-Rahman II, 4e khalife de Cordoue, a régné de 821 à 852, après Al-Hakem; il lutta contre les Français, les chrétiens des Asturies, les tentatives des Abbassides, fut un prince très-éclairé et composa les *Annales de l'Espagne*.

Abd-er-Rahman III, 8e khalife de Cordoue (891-961), régna dès 912. Son règne est l'époque la plus brillante de la domination des Arabes en Espagne; il triompha du rebelle Kalib, maître de Tolède, du roi de Léon, Ramire II; attaqua les Fatimites de Fez, et fut protecteur des lettres et des arts; il eut la douleur de sacrifier son fils Abdallah, qui conspirait, et mourut dégoûté des grandeurs.

Abd-er-Rahman, emp. du Maroc, mort en 1859. V. *Muley*.

Abdère (auj. Polystilo), port de la Thrace, sur la mer Égée, à l'embouchure du Nestus, peuplé successivement par des Eoliens de Clazomène et de Téos. Quoique les Abdéritains passassent pour grossiers et stupides, leur ville fut la patrie de Démocrite, de Protagoras, d'Anaxarque, d'Hécatée.

Abdias, le 4e des douze petits prophètes, écrivait sous Ezéchias.

Abdiotes, population qui habite le S. E. de Candie, et qui semble descendre des Sarrasins.

Abdon, 10e juge d'Israël, de la tribu d'Ephraïm, gouverna dix ans de 1164 à 1154 av. J. C., ou de 1220 à 1212, selon l'*Art de vérifier les dates*.

Abd-ul-Hamid, 27e sultan des Turcs Ottomans (1727-1789), succéda à son frère Mustapha III, en 1774, et fut forcé de signer avec les Russes le traité de Kaïnardji (21 juillet). Une seconde guerre contre les Russes et les Autrichiens en 1788, la défaite d'Otchakof, la prise de Choczim, hâtèrent sa mort.

Abd-ul-Medjid, sultan des Turcs Ottomans, né le 20 avril 1823, succéda à son père Mahmoud II le 1er juillet 1839. Ibrahim victorieux marchait alors vers Constantinople, où l'appelait un parti puissant, ennemi des réformes de Mahmoud et disposé à donner le trône à Méhémet-Ali. Le traité du 15 juillet 1840 arrêta le pacha; les rapports de l'Égypte et de la Porte furent réglés à l'avantage du sultan par la convention du 13 juillet 1841, ou traité des détroits, et l'empire fut en quelque sorte placé sous la protection des grandes puissances européennes. Depuis cette époque, la Turquie n'a cessé d'être menacée du démembrement, et n'a été sauvée que par la politique intéressée de l'Europe. Les Russes intervinrent dans les affaires de Valachie après 1848, occupèrent la principauté de 1848 à 1851, et la convention de Balta-Liman, réglant provisoirement l'état des Principautés pour sept ans (1849-1856), leur laissa la plus grande influence. L'accueil libéral, fait par le sultan aux réfugiés hongrois et polonais, fut sur le point de le mettre aux prises avec l'Autriche. Enfin, après la fameuse ambassade du prince Mentchikof, la guerre éclata entre la Russie, menaçante plus que jamais, et la Turquie, qui se défendit avec une vigueur inattendue; mais elle ne fut sauvée que par l'intervention armée de la France et de l'Angleterre (1855-1856). Le traité de Paris, de 1856, a réglé la question des frontières à l'avantage de la Turquie. Mais les affaires du Monténégro, les troubles de l'Herzégovine, de la Bosnie et de la Servie n'ont pas cessé d'agiter l'empire ottoman; les principautés de Moldavie et de Valachie, réorganisées en vertu de la convention de Paris du 19 août 1858, se sont réunies sous le prince Couza et se détachent de plus en plus de l'empire. Tunis et l'Égypte sont toujours dans une situation presque indépendante. A l'intérieur la charte de *Gul-Hané* (1839), confirmée et étendue par le *Hatti-Humayoun* du 18 février 1856, a inauguré des réformes difficiles à accomplir, à cause des embarras financiers du gouvernement et surtout de l'opposition du vieux parti turc; les massacres de Djeddah et de Syrie montrent la persistance du fanatisme musulman, et le complot de septembre 1859 contre le sultan et son gouvernement est un indice menaçant. Abd-ul-Medjid, prince honnête, mais faible, animé de bonnes intentions, mais régnant au milieu des circonstances les plus difficiles, est mort le 25 juin 1861, et a eu pour successeur son frère Abd-ul-Aziz.

Abeille (Gaspard), né à Riez en Provence (1648-1718), abbé, littérateur, secrétaire de Luxembourg, vécut avec les Conti, les Vendôme, fut de l'Académie française en 1704, et a composé beaucoup d'ouvrages, des odes, des tragédies, Argélie (1678), Coriolan, Soliman (1680), Hercule (1681); la comédie de Crispin bel esprit, les opéras d'Hésione et d'Ariane.

Abel (esprit, émanation), deuxième fils d'Adam, était pasteur; son frère Caïn le tua par jalousie.

Abel, roi de Danemark, fils de Waldemar II, tua son frère Éric et lui succéda en 1250; il périt dans une lutte contre les Frisons rebelles en 1252.

Abel (Nicolas-Henri), mathématicien suédois, né en Norvége (1802-1829), malgré ses travaux remarquables dans le journal de mathématiques de Crell à Berlin, malgré la recommandation de Legendre, Poisson, Lacroix, mourut dans un état voisin de la misère. Poisson a dit de lui : « Pendant une vie si courte, il s'est placé au premier rang parmi les géomètres, et, dans ce qu'il a fait, la postérité saura reconnaître tout ce qu'il aurait pu faire. »

Abel de Pujol. V. *Pujol*.

Abelin (Jean-Philippe), né à Strasbourg, mort en 1646, a fondé le *Theatrum Europæum*, histoire contemporaine en 21 vol. in-fol. La meilleure édition est celle de Francfort, 12 vol. in-fol.

Abella (auj. Avella-Vecchia), ville de l'ancienne Campanie, près des sources du Clanis, a donné son nom à une espèce de noisettes (*nuces abellinæ* ou *avellinæ*).

Abelli (Louis), théologien français (1603-1691), évêque de Rodez, grand adversaire de Port-Royal, a écrit, entre autres ouvrages, une *Vie de Vincent de Paul*, in-4°, et la *Medulla theologica*, souvent réimprimée, qui l'a fait appeler par Boileau dans le Lutrin, le *moelleux Abelli*.

Abellinum (auj. Avellino) était l'une des principales villes des Hirpins.

Aben, Ben, Ebn, Ibn, Aven, en arabe, signifie *fils*.

Abenaquis, peuple indigène de l'Amérique du Nord, jadis puissant; ses débris se sont réunis aux Mohawks, dans l'État de New-York.

Abencerrages, puissante tribu de Grenade, rivale des Zégris, qui, suivant les romans plutôt que d'après l'histoire, fut en partie massacrée dans l'Alhambra, par l'ordre de Boabdil, vers 1485. Leur histoire est surtout racontée dans le livre de Ginez Perez de Hita, *Historia de los Vandos, de los Zegris y Abencerrages*, traduit par Sané; Paris, 1809.

Aben-Ezra (Abraham), né à Tolède, en 1119, mort à Rhodes, en 1174, savant rabbin, voyagea dans une grande partie du monde alors connu, et a laissé des commentaires

assez audacieux sur la Bible, le Talmud, l'historien Josèphe.

Aben-Humeya (1520-1568), élu roi de Grenade par les Maures soulevés contre Philippe II, fut pris et étranglé.

Abens, petit affluent de droite du Danube, en Bavière, dont la vallée est boisée et marécageuse, eut une importance considérable dans la campagne de 1809.

Abensberg, l'ancienne *Abusina* des *Vindelici*, petite ville de la Basse-Bavière, sur l'Abens, à 23 kil. S. O. de Ratisbonne, possède un vieux château, et est célèbre par la victoire des Français sur les Autrichiens, le 20 avril 1809.

Aber, en celtique, *embouchure;* ce mot entre dans la formation du nom de plusieurs localités.

Aberavon, bourg du comté de Glamorgan (pays de Galles), près de l'embouchure de l'Avon. Exportation de houille, cuivre, étain ; 6,000 hab.

Abercromby (Sir Ralph), né en Écosse (1734), combattit les Français en Flandre, en Hollande, en Irlande (1794-1799), débarqua en Égypte avec 16,000 h., s'empara d'Aboukir, et blessé dans le combat livré à Menou, près d'Alexandrie, le 21 mars 1801, alla mourir à Naples.

Aberdare, ville du comté de Glamorgan (pays de Galles), à 8 kil. S. O. de Merthyr-Tydvyl, grandit considérablement, comme cette ville, par l'exploitation des mines de fer et de houille des environs; 5 000 hab.

Aberdeen, comté de l'Écosse entre l'embouchure de la Dee et celle du Deveron; il est couvert par les ramifications des monts Grampians, et stérile, excepté à l'est. Le chef-lieu est

Aberdeen, port sur la Dee, près de son embouchure, à 190 kil. N. E. d'Édimbourg, par 57°9' lat. N. et 4°28'35" long. O; ville très-ancienne, peut-être la *Devana* de l'itinéraire d'Antonin. Ses manufactures de toiles, fils de lin, draps, ses filatures de coton, etc., sont très-importantes; son port envoie de nombreux navires à la grande pêche; ses édifices sont remarquables; son université possède deux colléges, celui de Marishal et celui du Roi qui est dans le *Vieil-Aberdeen* (Old-Aberdeen), formant comme un faubourg, à 2 kil. de la ville nouvelle. La population dépasse 98,000 hab.

Aberdeen (comte d'). V. *Hamilton.*

Abergavenny, v. du comté de Monmouth (Angleterre), sur la Gavenny, près de l'Usk, à 18 kil. O. de Monmouth; ruines d'anciennes fortifications et d'un château féodal ; 5,000 hab.

Aberystwith, port du comté de Cardigan (pays de Galles), à l'embouchure de l'Ystwith. Bains fréquentés ; pêche du hareng; exportation de plomb ; 5,000 hab.

Abezan, huitième juge d'Israël, de 1182 à 1175, ou suivant l'*Art de vérifier les dates*, de 1257 à 1250, av. J. C.

Abgar, nom patronymique de princes, qui régnèrent à Édesse en Mésopotamie du IIe siècle avant J. C. jusqu'au IIIe siècle ap. J. C. L'un d'eux, *Abgar Mannus*, trahit Crassus dans son expédition contre les Parthes. On regarde généralement comme peu certains les rapports d'un Abgar avec J. C. et ses disciples, tels que les raconte Eusèbe dans son *Histoire ecclésiastique*.

Abia ou **Abiam**, roi de Juda, successeur de son père Roboam, en 957, mourut en 955 av. J. C.

Abidenus ou **Abydenus**, historien grec, auteur des *Assyriaca* et des *Chaldaïca*, dont les fragments, cités par Eusèbe, saint Cyrille et Syncelle, ont été recueillis par Scaliger, vécut probablement en Égypte (à Abydos?), sous les premiers Ptolémées.

Abigaïl, épouse de Nabal, sauva son mari de la colère de David, qui plus tard l'épousa

Abii, peuple de l'ancienne Scythie, sur l'Iaxarte, vaincu par Alexandre.

Abila, v. principale de l'*Abilène* ou *Abylène*, l'une des quatre tétrarchies formées par Auguste, à la mort d'Hérode et donnée à Lysanias; elle était dans les montagnes de l'Anti-Liban, et faisait partie de la Cœlé-Syrie.

Abildgaard (Nicolas-Abraham), le plus grand peintre danois, né à Copenhague en 1744, mort en 1809, a été surnommé le Raphaël du Nord. Ses plus beaux tableaux ont péri dans l'incendie du palais de Christiansborg, à Copenhague, en 1794. Thorwaldsen a été son élève.

Abimélech (père du roi), nom commun aux rois philistins de Gérar; l'un d'eux enleva à Abraham sa femme Sarah, qu'il croyait être sa sœur; puis il la lui rendit avec de grands présents et fit alliance avec lui à Ber-Sabée (le puits du serment) — Un autre *Abimélech* eut une aventure semblable avec Rébecca.

Abimélech, fils de Gédéon, devint chef d'Israël, après le massacre de ses frères; il fut cruel et tué au siége d'une ville par une femme qui lui jeta une pierre sur la tête; 1235 av. J. C.

Abingdon, v. du comté de Berks (Angleterre), sur l'Isis, à 85 kil. O. de Londres; fabrique de grosses toiles l'un des grands marchés du royaume pour les céréales 6,000 hab.

Abiou, fils d'Aaron, fut dévoré par les flammes avec son frère Nadab.

Abipons, peuplade indienne de l'Amérique du Sud, sur les bords du Rio de la Plata.

Abiron, lévite, conspira contre Moïse, et fut englouti avec Dathan et Coré.

Abisaï, brave général de David.

Ablabius, poëte grec du IVe siècle après J. C.; il y a des fragments de ses épigrammes dans l'Anthologie grecque.

Ablach, affluent de droite du Danube, ligne militaire importante du Rhin au Danube supérieur, passe à Mœskirch.

Ablancourt (Nicolas Perrot d'), né à Châlons-sur-Marne en 1606, mort en 1664, de l'Académie française en 1637, fut présenté, comme historiographe, par Colbert à Louis XIV, qui le repoussa, parce qu'il était protestant. Il fut célèbre par ses traductions, qu'on appelait les *belles infidèles*, de Tacite, César, Xénophon, Thucydide, Lucien, Frontin, etc.

Abner servit, comme général, Saül et Isboseth, ses parents, puis s'attacha à David; Joab l'assassina par jalousie, et David déplora sa mort.

Abnoba, mont de Germanie où Tacite place les sources du Danube.

Abo, en finnois Tourkou, v. de Finlande (Russie), par 60°27'58" lat. N., et 19°57' long. E., port sur l'Aura, près de son embouchure, défendu par une citadelle, à 150 kil. N. O d'Helsingfors, ancienne capitale de la Finlande suédoise. Elle a des chantiers de construction, assez d'industrie et un commerce considérable. Siége d'un archevêché grec, célèbre par une université importante, fondée par la reine Christine, en 1640, et transférée à Helsingfors, depuis l'incendie de 1827; 20,000 hab. Traité de paix du 17 août 1743, entre la Russie et la Suède, qui céda la province de Kymenegard, avec plusieurs forteresses, Nyslot, Vilmanstrand, etc. — C'est la capitale de la province d'Abo.

Abo, le plus occidental des huit gouvernements de la Finlande ; les autres villes sont Biœrneborg, Raumo, Nystad.

Abo (L'Archipel d') fait partie du groupe des îles d'Aland, et s'étend le long des côtes de la Finlande en face d'Abo ; la plupart des îles sont des rochers redoutables aux navigateurs ; la principale, *Runsala*, d'un aspect très-pittoresque, est à 2 kil. d'Abo.

Abolla, manteau de toile mise en double, porté d'abord par les soldats romains, puis par toutes les classes. L'*abolla major* était une large couverture dont s'enveloppaient les philosophes grecs et principalement les cyniques.

Abomey, cap. du royaume de Dahomey (Guinée), à 160 kil. de la côte, composée de maisons éparses au milieu de champs cultivés; les palais du roi sont des chaumières, ornées surtout de crânes.

Aboni-Tichos, ou Ionopolis, ville de l'ancienne Paphlagonie sur le Pont-Euxin. L'imposteur Alexandre y fit bâtir à la fin du IIe siècle un temple célèbre à Esculape.

Aborigènes, nom donné par les Romains aux populations primitives du sol (ab origine), et principalement aux premiers habitants de l'Italie centrale. V. *Autochthones*. Suivant Raoul-Rochette, d'après Strabon, les Aborigènes descendaient des Pélasges Arcadiens, conduits par Œnotrus et Peucetius; ils s'établirent dans la Sabine, puis dans le Latium où ils se mêlèrent aux autres populations.

Abou ou **Abu**, et par abréviation, *Bou*, signifie *père*, en arabe.

Abou-Abdallah. V. *Boabdil.*

Abou-Arysch, cap. d'un petit État de ce nom, au N. de l'Yémen (Arabie), à peu de distance de la mer Rouge.

Abou-Bekr (père de la Vierge), premier khalife, né à la Mecque en 573, ne prit ce nom qu'après avoir marié sa fille Ayescha à Mahomet, dont il fut un des premiers disciples. Il l'accompagna dans sa fuite (622), combattit partout à ses côtés, et chargé, pendant la maladie du prophète, de lire la prière à sa place, il fut nommé khalife (vicaire) en 632. Après avoir battu Moseïlamah et d'autres rebelles, il fit recueillir les différents fragments, qui ont formé le Koran, donna le signal de *la guerre sainte*, et mourut en 634. Ses vertus ont fait dire à Mahomet : « Celui qui res-

suscitera le premier, au jour de la résurrection, c'est Abou-Bekr.»

Abou-Djafar Al-Mansour. — V. *Mansour.*

Abou-Hanifah, né à Koufah en 699, d'abord tisserand, devint l'un des principaux docteurs musulmans et le chef des *Hanéfites*, l'une des quatre sectes orthodoxes de l'islamisme. Partisan de la famille d'Ali, il fut d'abord toléré par les Abbassides, puis jeté en prison et empoisonné par le khalife Abou-Djafar Al-Mansour en 767. Il passe pour le Socrate des musulmans; son tombeau à Bagdad est encore honoré par les Hanéfites. L'ouvrage qui renferme sa doctrine, maintenant adoptée dans tout l'empire ottoman, le *Mosnad* ou *Traditionnel*, a été traduit en français par Mouradja d'Ohsson.

Abou-Sophian, de la branche cadette des Koreischites, l'un des ennemis les plus acharnés de Mahomet, schérif de la Mecque, le combattit après sa fuite, à Bedr, au mont Ohud, devant Médine, fut contraint de lui rendre la Mecque et de le reconnaître comme prophète. Il fut le père de Moaviah, premier khalife des Ommiades.

Aboukir (Canopus, Taposiris ou Busiris), village de la Basse-Égypte, à 20 kil N. E. d'Alexandrie; sur la pointe la plus avancée, Méhémet-Ali a fait construire une citadelle inexpugnable. La rade peu abritée est célèbre par la bataille des 1 et 2 août 1798, dans laquelle Nelson détruisit la flotte de Brueys; Bonaparte y battit les Turcs, 24 juillet 1799; Abercromby y débarqua une armée anglaise, livra la bataille de Canope à Menou et prit Aboukir (7 mars 1801).

Aboul-Abbas, arrière-petit-fils d'Abbas, oncle de Mahomet, leva à Mérou, dans le Khorassan, l'étendard noir des Abbassides contre les Ommiades regardés comme des usurpateurs; et, secondé par son oncle Abdallah, et par le gouverneur du Khorassan, Abou-Moslem, triompha de Merwan II, en 750. Il fut le premier khalife Abbasside, mérita par ses cruautés le surnom de Bourreau (Saffah), et mourut à Anbar, en 754.

Aboulfaradge (1226-1286), né à Malatia, d'origine juive, évêque d'Alep, primat des jacobites d'Orient, a composé deux *Chroniques* ou *Histoires universelles*, l'une en arabe, qui va jusqu'en 1283, l'autre en syriaque jusqu'en 1297. Pococke a traduit la première en latin; 1663-1672, 2 vol. in-4°, Oxford.

Aboul-Fazl, vizir d'Akbar et son historien, fut assassiné par le fils du grand mogol, Sélim, en 1608. Il a écrit: *Akbar Nameh* (le livre d'Akbar) et *Ayin Akberi* (le miroir d'Akbar), ouvrage curieux pour l'histoire de l'Inde et très-estimé des Orientaux. Gladwin l'a traduit en anglais, 3 vol. in-4°.

Aboulféda (Emadeddin-Ismael), de la famille des Ayoubites, né en 1271 à Damas, mort en 1331, prince de Hamah en Syrie, a pris part aux dernières luttes contre les chrétiens de la Palestine. Il a composé un traité de géographie, intitulé: *Livre de la position des pays*, traduit par M. Reinaud, in-4°, 1848; et une *Chronique universelle;* la première partie jusqu'à Mahomet a été publiée (arabe et latin) par Fleischer, Leipzig, 1831, in-4°; la vie de Mahomet (arabe et français), par M. Noël des Vergers, 1838, in-8°; et la dernière partie (Annales Moslemici), par Reiske (arabe, latin), Copenhague, 1789-1794, 5 vol. in-4°.

Aboul-Ghazy-Behader, descendant de Gengiskhan (1605-1664), abdiqua le trône du Khawarisme et composa une *Histoire généalogique des Tatars*, en langue tatare; elle a été traduite en russe, en allemand, en français, par Bentinck, Leyde, 1726, 2 vol. in-12.

Aboul-Haçan-Hali, astronome de Maroc, florissait vers 1230. Son livre *Des commencements et des fins* est l'un des plus beaux monuments de la géographie astronomique des Arabes; la première partie, traduite par J. Sédillot, a été publiée en 1835 sous ce titre · *Traité des instruments astronomiques des Arabes*.

Aboulioun, lac de l'Anatolie, à 40 kil. S. O. de Brousse, au pied du mont Olympe; dans la plus grande de ses îles, est le village d'*Aboulioun*, bâti sur l'emplacement d'*Apollonia ad Rhyndacum*.

Abouscher ou **Abouchr**. V. *Bender-Abou-Cheher*.

Aboville (François-Marie d'), né à Brest en 1730, mort en 1819, prit part, comme colonel d'artillerie, à la guerre d'Amérique, fut nommé maréchal de camp en 1789, lieutenant général sous Dumouriez, inspecteur général d'artillerie après le 18 brumaire, sénateur, puis pair de France. — Son second fils, Augustin-Marie, né en 1776, fut général de brigade en 1809, commandant de l'école de La Fère, puis pair de France, en 1820, après la mort de son frère aîné, Augustin-Gabriel.

Abradate, gouverneur de Suziane au VI^e siècle av. J. C.; Xénophon a raconté sa touchante histoire au cinquième livre de la *Cyropédie*.

Abrahah, roi d'Yémen et d'Ethiopie, attaqua vainement la Mecque, l'année de la naissance de Mahomet, 570.

Abraham (père de la hauteur), fils de Tharé, né à Ur en Chaldée, vers 2,000 av. J. C., huitième descendant de Sem, vint, par l'ordre de Dieu, s'établir à Haran, en Mésopotamie, avec sa femme, Sarah, Loth, son neveu, et ses serviteurs. Puis il conduisit ses nombreux troupeaux vers la terre de Chanaan, promise à ses descendants, à Sichem, Béthel, etc., jusqu'en Egypte même; délivra Loth, pris par les rois de Sodome et de Gomorrhe. Dieu, qui lui avait promis de le rendre père d'un peuple puissant, lui donna de sa femme Sarah, alors âgée de quatre-vingt-dix ans, un fils nommé Isaac. Quand ce fils eut vingt-cinq ans, Dieu, pour éprouver Abraham, lui ordonna de l'immoler sur le mont Moria. Un ange détourna le bras du père, qui mourut à l'âge de cent soixante-quinze ans. Les Juifs descendent d'Abraham par Isaac; les Arabes, par Ismaël, le fils de sa servante Agar, qu'il avait chassée dans le désert. Les musulmans le considèrent comme un de leurs grands prophètes; Mahomet, suivant eux, descendait directement d'Abraham.

Abrantès, v. fortifiée de l'Estrémadure (Portugal), sur la rive droite du Tage, au sortir des défilés qui protégent le Portugal de ce côté, à 112 kil. N. E. de Lisbonne. Commerce d'huile et de fruits. 5,000 hab.

Abrantès (Duc et duchesse d'). V. *Junot*.

Abraxas (Pierres d'), amulettes symboliques, où l'on gravait des signes hiéroglyphiques, et souvent le nom d'Abraxas, dont les sept lettres, en grec, formaient le nombre 365. L'hérétique Basilides, au II^e siècle ap. J. C., appelait Dieu de ce nom et prétendait que Jésus-Christ n'était qu'un fantôme envoyé sur la terre par Abraxas.

Abrettène, partie orientale de la petite Mysie, arrosée par le Rhyndacus.

Abréviations, suppression de quelques lettres dans un mot, en usage chez les Egyptiens et les Grecs, furent appelées à Rome *notes tironiennes* ou *singulæ litteræ* d'où l'on a fait *sigles*. Ainsi à Rome, dans les assemblées du peuple, un bulletin marqué de la lettre A, indiquait un vote négatif; c'était l'abréviation de *Antiquam volo* (je m'en tiens à l'ancienne loi); dans les tribunaux, le bulletin marqué de la lettre A signifiait *absolvo* (j'absous), etc. En France, on écrivait d'abord ainsi les actes publics; une ordonnance de Philippe le Bel, en 1304, défendit l'usage des abréviations, et cette ordonnance a été confirmée par des lois postérieures. — Il y a des abréviations de toute nature, plus ou moins compliquées, dans les livres, les inscriptions, sur les médailles; voici les plus usitées:

A. D. Ante diem *ou* Anno Domini.
A. K. Ante kalendas.
A. V. C. Anno urbis conditæ *ou* Ab urbe condita (année depuis la fondation de Rome).
C. P. Constantinople.
Coss. Consulibus.
C. Vir. Centumvir.
D. M. Diis Manibus.
D. S. P. De sua pecunia.
EID. *ou* ID. Idibus.
F. Fecit.
H. F. C. Heres faciendum curavit.
I. O. M. Jovi optimo maximo.
K. Kalendis.
P. M. Pontifex maximus.
M. P. Millia passuum.
PR. Pridie.
P. K. Pridie kalendas.
Q. Quirites, Quæstor.
R. P. Respublica.
S. C. Senatus Consultum.
S. P. Q. R. Senatus Populusque Romanus.
V. R. Uti rogas.
V. S. L. Votum solvit libens.

Les *Eléments de Paléographie* de M. N. de Wailly renferment un dictionnaire complet des abréviations — On emploie de nos jours beaucoup d'abréviations pour désigner les titres, comme S. M. C., Sa Majesté catholique (le roi d'Espagne); S. S., Sa Sainteté (le pape); ou les termes de géographie, N. N. O., nord-nord-ouest, etc., etc. De plus, chaque science a, pour ainsi dire, ses abréviations ou signes particuliers.

Abrial (André-Joseph, comte), né à Annonay en 1750, mort à Paris, en 1828, avocat, directeur d'un comptoir au Sénégal, commissaire du roi, puis de la république, au tribunal de cassation de 1791 à 1799, fut ministre de la justice après le 18 brumaire, prit part à la discussion

du Code, devint sénateur en 1802, et resta pair de Louis XVIII.

Abriès, col des Alpes Cottiennes, entre Mont-Dauphin et Pignerol, par Queyras, Abriès et la vallée de la Clusone.

Abrincatui, peuple gaulois de la deuxième Lyonnaise, au sud du département actuel de la Manche. V. *Avranches*.

Abruzzes (Les), nom général d'un pays de l'Italie centrale, compris entre le plateau des Abruzzes et l'Adriatique. Le plateau, entre les sources du Tronto et du Sangro, est la partie méridionale de l'Apennin central; il forme une espèce de bassin ovale, traversé par la Pescara supérieure, et fermé par des montagnes sauvages et escarpées, les plus hautes de la péninsule, comme le monte Corno (2,900 m.) et le monte Velino (2,495 m.).

Le pays des Abruzzes, qui correspondait au pays des Prætutii, des Marrucini, des Marsi, des Vestini, des Hirpini, a formé trois provinces de l'ancien royaume de Naples : 1° Abruzze citérieure, au S. E. entre le Trigno et la Pescara, sauvage, peu fertile, chef-lieu Chieti; 2° Abruzze ultérieure 1re sur les bords de l'Adriatique, au N., entre la Pescara et le Tronto, couverte de montagnes à l'ouest, fertile en blés, vignes, etc., ch.-l. Teramo; 3° Abruzze ultérieure 2e, comprenant le haut plateau des Abruzzes, à l'O., où se trouve le lac Fucino; pays de montagnes et de belles forêts, chef-lieu Aquila. Les Abruzzes renferment beaucoup de forêts et de prairies; le climat est rude; les routes sont peu nombreuses, et le pays très-favorable au brigandage. V. *Chieti, Teramo, Aquila*.

Absalon, fils de David et de Maacha, le plus beau d'Israël, se révolta contre son père, le chassa de Jérusalem; mais vaincu et fuyant dans la forêt d'Ephraïm, il resta suspendu par ses longs cheveux aux branches d'un arbre, et fut percé de trois dards par Joab.

Absimarus (Tibère), soldat de fortune, se révolta contre l'empereur d'Orient, Léonce, le mutila, puis fut renversé et décapité par Justinien II, que soutenaient les Bulgares, en 705.

Absyrtides, îles sur les côtes d'Illyrie, dans l'Adriatique, qui tiraient, dit-on, leur nom d'*Absyrtus*, mis en pièces par sa sœur Médée, pour retarder la poursuite de leur père Æétès.

Abus, nom ancien de l'Humber.

Abydos, v. de l'ancienne Mysie à l'endroit le plus resserré de l'Hellespont, en face de Sestos, fondée par des Pélasges, occupée par des Eoliens. Abydos est célèbre par la fable d'Héro et de Léandre, par le pont de bateaux de Xerxès et par sa résistance désespérée à Philippe de Macédoine, en 201 av. J. C.

Abydos, auj. *Madfuneh* (la ville enterrée), jadis cité considérable de la Haute-Egypte, et l'un des principaux sanctuaires du culte d'Osiris, n'est plus depuis longtemps qu'un village ruiné, sur la rive gauche du Nil, au N. O. de Thèbes. W. Bankes y a trouvé en 1818 une table chronologique des anciens Pharaons, divisée en 26 bandes verticales. Cette pierre, dite *Table d'Abydos* est au Musée britannique, à Londres.

Abyla (auj. Ceuta), v. de la Mauritanie Tingitane, sur le cap de ce nom (auj. montagne des Singes), qu'on regardait comme une des colonnes d'Hercule, en face de Calpé, en Espagne.

Abyssinie (partie mér. de l'Æthiopia supra Ægyptum), contrée de l'Afrique orientale entre la Nubie au N.; la mer Rouge à l'E.; le pays des Gallas au S.; le Donga, le Bertât et le Sennâr Egyptiens à l'O. Elle a environ 960 kil. du N. au S. et 900 de l'E. à l'O. C'est un plateau escarpé au S. et à l'E., dont les principaux sommets, Lasta, Ambas, Semen, ont 4,000 mèt. de hauteur, et qui renferme beaucoup de cratères éteints. La pente, inclinée vers le N. O., forme le bassin supérieur du Bahr-el-Azrak (Nil Bleu), qui traverse le lac Tzana, et du Tacazzé, du Mareb, affl. de droite du Nil. La température est douce, à cause de l'élévation, excepté dans les vallées encaissées. Le pays est riche en métaux, pierres précieuses, marbre; en lin, café, coton, tabac; en bétail, etc.; mais il renferme beaucoup d'animaux féroces, et est souvent dévoré par les sauterelles et les mouches *zemb*, espèce de taon; commerce d'or, d'ivoire, d'esclaves. La population est un mélange d'Ethiopiens, d'Egyptiens, d'Arabes et de Nègres; aussi les Arabes les ont appelés Habeschyn (d'où Abyssins), peuple mélangé; les habitants se nomment Agazian et leur pays est la terre d'Agazi ou de Ghez. Malgré la régularité de leurs traits, les Abyssins ont la peau tellement foncée qu'il est difficile de les ranger sous un autre type que le type nègre. Le christianisme corrompu des Eutychéens leur a été porté d'Egypte par le grec Frumentius, vers 330; ils l'ont conservé malgré l'influence des Juifs et des Arabes, mais il est mêlé de pratiques étrangères et de superstitions; l'évêque de Gondar, appelé *Abouna*, est nommé par le patriarche copte d'Alexandrie; les moines sont nombreux. L'empire du Négus ou roi des rois d'Ethiopie, jadis célèbre, a été divisé en plusieurs États, sans cesse en guerre, et sans cesse changeant de limites; le Tigré, l'Amhara, le Choa sont les plus connus; les tribus belliqueuses des Gallas au S. O., des Changallas au N. portent sans cesse le ravage dans l'Abyssinie. Récemment, un prince (Théodore) a voulu rétablir l'ancien empire. Il a succombé, vaincu par les Anglais, 1868. Les princ. villes sont: Gondar, Antalo, Axoum, Ankober, et les ports de Massouah et de Souakin, au voisinage d'Égypte. La popul. est évaluée approximativement à 4,000,000 d'hab.

Acace, patriarche de Constantinople (471-489), publia l'*Henoticon*, favorable aux Eutychéens, qui fut condamné, au concile de Rome, par Félix III.

Académie. On nommait ainsi les jardins d'Académus, contemporain de Thésée, situés sur les bords du Céphise, dans la partie du Céramique qui était hors d'Athènes, à 6 stades environ des remparts. Académus les donna à Athènes; plus tard Cimon y fit planter de belles allées de platanes et d'oliviers. A l'entrée étaient un autel et une statue de l'Amour, et dans l'intérieur un autel consacré aux Muses avec les statues des Grâces, etc. Platon, qui demeurait dans le voisinage, y donna ses leçons; ses disciples furent les *Académiciens*.

On distingue trois sectes *académiques*: l'ancienne, celle de Speusippe, Xenocrates, Polémon, Cratès et Crantor; la moyenne fondée par Arcésilas; la nouvelle par Carnéades. On a quelquefois appelé Académie la secte de Philon et celle d'Antiochus d'Ascalon. V. *ces différents noms*.

Académie. On a donné ce nom, dans l'antiquité, au moyen âge et dans les temps modernes, à beaucoup de sociétés de savants, de littérateurs et d'artistes. L'école palatine de Charlemagne, et même les cours d'amour étaient de véritables académies. La plupart des villes de France, d'Italie, d'Allemagne, etc., ont eu et ont encore leurs académies. Quelques-unes avaient des noms bizarres : l'académie des insensés, des secoués, des impatients, des foudroyants, des affamés, etc. Parmi les plus célèbres, voici celles qui ont été ou sont encore de véritables institutions.

En France : 1° l'*Académie française* eut son berceau dans la société libre de Valentin Conrard, que Richelieu constitua en société publique par lettres-patentes du 2 janv. 1635, malgré l'opposition du Parlement. Elle fut composée de 40 membres, chargés de travailler au dictionnaire, dont la 1re édition est de 1694 et la 6e de 1835. Supprimée en 1793, elle est devenue en 1816, l'une des cinq Académies qui forment l'*Institut*.

2° L'*Académie des inscriptions et belles-lettres*, fondée par Colbert en 1663, sous le nom de petite Académie, puis d'Académie des inscriptions et médailles jusqu'en 1716, d'abord instituée pour composer les inscriptions et les médailles rappelant les événements de notre histoire, a de bonne heure étendu son domaine dans toutes les branches de l'érudition. Elle publie des Mémoires. Elle continue les travaux des Bénédictins : le *Recueil des historiens de France* et la *France littéraire;* elle achève la collection des *Ordonnances des Rois de France*, publie une collection des *Historiens des Croisades*, les *Notices des manuscrits*, etc. Elle a 40 membres, 10 membres libres, 8 associés étrangers et des membres correspondants.

3° L'*Académie des sciences*, fondée en 1666 par Colbert, publie des Mémoires depuis 1699; elle a 63 membres divisés en 11 sections et 2 secrétaires perpétuels en dehors de ces sections; 10 académiciens libres, 8 associés étrangers et des membres correspondants.

4° L'*Académie de sculpture et de peinture*, fondée par Mazarin en 1648, réorganisée par Colbert en 1667, et l'*Académie d'architecture*, fondée par Colbert en 1671 et confirmée en 1717, ont été supprimées en 1793, et rétablies en 1816, sous le nom d'*Académie des Beaux-arts*. Elle comprend 40 membres; 14 peintres, 8 sculpteurs, 8 architectes, 4 graveurs, 6 compositeurs de musique, 10 membres libres, 10 associés étrangers et des correspondants.

5° L'*Académie des sciences morales et politiques*, fondée en 1795 (elle formait alors l'une des classes de l'Institut), supprimée en 1803, rétablie en 1832, comprend 50 membres, 6 académiciens libres, 6 associés étrangers et des correspondants.

Ces cinq académies forment l'Institut.

L'*Académie impériale de médecine* a remplacé en 1820 l'ancienne Société royale de médecine, fondée sous Turgot, et l'Académie royale de chirurgie, supprimées en 1790.

Elle a été définitivement organisée en 1829. Elle comprend 40 membres et des associés libres.

Les plus célèbres académies de province sont celles de Dijon, Lyon, Besançon, Toulouse, Montpellier, Bordeaux, Caen, Nancy, etc.

Académie de musique. V. *Opéra*.

Académie des Jeux Floraux. V. *Floraux*.

Académie des arts mécaniques. Elle fut établie, en 1718, par le Régent au Louvre, pour le perfectionnement des métiers et la fabrication des instruments et machines. C'est le point de départ du *Conservatoire des Arts et Métiers*.

Académie de Rome. V. *Saint-Luc*.

Dans les pays étrangers, les principales sociétés savantes, qui portent le nom d'Académies, sont :

1° En *Italie :* l'Académie des *Arcades* ou *Arcadiens*, société de poëtes, fondée à Rome, en 1690.

L'Académie *del Cimento*, fondée à Florence, en 1657, surtout pour les sciences physiques.

L'Académie *della Crusca*, fondée à Florence, en 1582, a publié la 1re édition du grand dictionnaire italien, en 1612.

L'Académie des sciences de Turin a été fondée en 1759.

2° *En Allemagne :* l'Académie des curieux de la nature, fondée à Schweinfurt (Bavière), en 1652, a pris le nom d'Académie Léopoldine, depuis que Léopold Ier s'est déclaré son protecteur, en 1677.

L'Académie des sciences, fondée à Vienne, en 1846, divisée en deux classes, les sciences histor. et philos., les sciences mathém. et natur., publie des comptes rendus remarquables.

L'Académie des sciences de Munich, fondée en 1759.

L'Académie royale des sciences de Berlin a été fondée en 1700, par Frédéric Ier.

3° *En Suède :* l'Académie d'Upsal, fondée en 1710, pour l'étude des langues scandinaves.

L'Académie des sciences de Stockholm, fondée en 1729.

4° *En Danemark :* l'Académie royale des sciences de Copenhague, fondée en 1742 par Christian VI.

5° *En Russie :* l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, fondée en 1724, publie des Mémoires depuis 1728.

6° *En Espagne :* l'Académie royale espagnole, fondée à Madrid, en 1713, pour le perfectionnement de la langue.

L'Académie d'histoire, fondée à Madrid en 1738.

7° *En Portugal :* l'Académie royale des sciences de Lisbonne, fondée en 1779.

Les autres institutions de cette nature ont des noms particuliers ou sont appelées *Sociétés*, comme la Société royale de Londres, fondée à Oxford en 1645, et transférée à Londres en 1662.

Académie. — On désignait encore par ce mot, aux XVIIe et XVIIIe siècles, un lieu où l'on se réunissait pour jouer, et surtout une école d'équitation ; l'académie du Louvre, fondée par Pluvinel, écuyer de Henri IV, est restée célèbre jusqu'à la révolution.

Académie, circonscription administrative de l'Université en France. Il y a 16 académies, administrées par un recteur, assisté d'un conseil académique. Les chefs-lieux d'Académie sont : Aix, Besançon, Bordeaux, Caen, Chambéry, Clermont, Dijon, Douai, Grenoble, Lyon, Montpellier, Nancy, Paris, Poitiers, Rennes, Toulouse. V. *Recteur*, *Université*.

Acadie. V. *Écosse* (*Nouvelle-*).

Acajutla, mauvaise rade, servant de port sur le Pacifique à la ville de Sonsonate ; c'est par là que se fait le principal commerce de l'État de San-Salvador.

Acamas, fils de Thésée et de Phèdre, fut l'un des chefs grecs devant Troie.

Acanthe, v. de l'ancienne Chalcidique, sur l'isthme du mont Athos, colonie d'Andros, possédée par les Athéniens. — V. d'Égypte sur le Nil, au S. de Memphis. — V. de Carie, sur la presqu'île de Cnide.

Acapulco, v. du Mexique, dans l'État de Guerrero, à 280 kil. S. O. de Mexico, bon port sur l'Océan Pacifique, par 16°50'29" lat. N. et 102°6' long. O. La chaleur est étouffante ; le climat très-malsain s'oppose à l'accroissement de la population, qui est de 4,000 hab. C'est d'Acapulco que partaient pour Manille et la Chine les galions espagnols ; malgré sa décadence, le port fait encore assez de commerce.

Acarie (Jean-Pierre), conseiller à la Chambre des Comptes, fut l'un des membres du conseil des Seize, pendant la Ligue ; il était boiteux, et fut tourné en ridicule dans la Satire Ménippée. Exilé de Paris par Henri IV, il mourut à Ivry en 1603.

Acarnanie, contrée de la Grèce centrale, bornée au N. par l'Épire, à l'E. par l'Étolie, au S. et à l'O. par la mer Ionienne, au N. O. par le golfe d'Ambracie. Les villes princ. étaient Actium, Anactorium, Argos Amphilochium, Olpæ, Limnæ et Stratos, siége de la confédération des tribus belliqueuses et grossières du pays. On y rattachait l'île de Leucade. — C'est un pays montagneux, renfermant quelques lacs, avec de vastes pâturages. L'Acarnanie avait environ 4,053 kil. carrés. Soumise à la Macédoine en 225 av. J. C., déclarée libre par les Romains en 196, parce que les Acarnaniens n'avaient pas contribué à la destruction de Troie, elle fit partie de la province d'Achaïe en 146. — Auj. elle forme avec l'Étolie une préfecture du royaume de Grèce, dont le chef-lieu est Missolonghi ; les villes princ. sont : Urachori, Filokia, Vonitza et Lépante ou Naupacte. L'Acarnanie proprement dite, pays encore presque sauvage, se divise en deux parties distinctes, le Valtos (anc. Amphilochie), au N., et le Xéroméros au S. La population est de 121,700 hab ; 7,835 kil. carrés.

Acaste, roi d'Iolcos, fils de Pélias, l'un des Argonautes. V. *Astydamie* et *Médée*.

Acca Laurentia, femme de Faustulus, éleva Romulus et Remus ; suivant quelques traditions, sa mauvaise conduite lui avait fait donner le surnom de *louve ;* de là la fable de la louve allaitant les deux enfants.

Accaron ou **Ekron**, v. des Philistins, près de la mer, au S. O. de Jamnia, où l'arche fut quelque temps déposée. Elle fit probablement partie de la tribu de Dan.

Accensus, appariteur attaché à Rome au service des consuls, préteurs, gouverneurs de provinces, généralement affranchi du magistrat. — Soldat surnuméraire, destiné à remplacer le légionnaire hors de service ; plus tard, on forma des accensi un corps de troupes armées à la légère ou même sans armes, formant la dernière ligne sur le champ de bataille. — Sous l'Empire, membre d'un collége de citoyens chargés d'entretenir les voies militaires.

Acciaiuoli (les), riche famille de Florence, devint puissante à Naples avec *Nicolas Acciaiuoli* (1310-1366), grand sénéchal dévoué à la reine Jeanne Ire. Son neveu, *Rénier*, reçut de Marie de Bourbon, impératrice nominale de Constantinople, les seigneuries de Corinthe et de Vostitza ; il s'en empara et réunit Sparte, Argos, Mégare, Athènes, à la fin du XIVe siècle. Il prit le titre de duc d'Athènes. Après lui, cette principauté fut démembrée, et tomba définitivement au pouvoir des Turcs, en 1456.

Accius, mort vers 170 av. J. C., fils d'un affranchi, poëte tragique latin, contemporain de Pacuvius. Horace, Ovide, Cicéron, Columelle, Quintilien ont fait l'éloge de l'élévation et de la force d'Accius. De courts fragments de ses ouvrages ont été recueillis par R. Estienne (*Fragm. poet. vet. lat.*, 1568, in-8°), et plus récemment dans les *Poetæ scenici Latinor.*, de Bothe, 1823, in-8°.

Acco. V. *Acre*.

Accolti (Benoît), né à Arezzo en 1415, mort en 1466, célèbre jurisconsulte, a publié : *De bello a christianis contra barbaros gesto, pro Christi sepulchro et Judæa recuperanda, libri tres*, récit de la première croisade, qui a pu inspirer le Tasse.

Accolti (François), son frère (1417-1483), fut surnommé le *prince des jurisconsultes de son temps*. Il a laissé quelques livres de droit, la traduction de plusieurs homélies de S. Jean Chrysostome, etc.

Accolti (Bernard), fils de Benoît, né en 1440, fut un poëte si célèbre qu'on le surnomma l'*Unico Aretino* et qu'on accourait en foule pour l'entendre réciter ou improviser des vers. Il était estimé à la cour de Léon X. Ses poésies, écrites dans un style pénible, ne manquent pas de verve. Elles ont été publiées à Florence, 1513 ; à Venise, 1519.

Accords (Des). V. *Tabourot*.

Accra ou **Ankram**, port de Guinée, capitale du royaume de ce nom, soumis aux Achantis ; 12,000 hab. Il y a quelques maisons d'Européens.

Accurse (François), né à Florence, en 1182, mort à Bologne, en 1260, l'un des grands jurisconsultes du moyen âge, a continué la rénovation du droit romain, commencée au XIIe siècle par Irnerius. Il a laissé la *Grande Glose*, compilation érudite des glossateurs des codes de Justinien. L'édition de Godefroy, Lyon, 1589, est en 6 vol. in-fol.

Son fils *François* (1225-1293) professa également à Bologne et eut, comme son père, une immense réputation.

Accurse (Marie-Ange), né à Aquila, en 1490, philologue aimé de Charles-Quint, a rassemblé un grand nombre de manuscrits précieux pour la bibliothèque du Vatican.

Acène (Ἄκαινα), mesure de longueur chez les Grecs, valant 10 pieds ou 3 m. 8 cent.

Acerenza (Acherontia), v. de la Basilicate (Italie mé-

ridionale), près du Brendano, à 20 kil. N. E de Potenza; archevêché; 5,000 hab.

Acerra, petite boîte carrée avec un couvercle, qui contenait l'encens et qu'un assistant du prêtre portait à l'autel, chez les Romains.

Acerra (Acerræ), v. de la Terre de Labour (Italie méridionale), à 15 kil. N. E. de Naples, au milieu de marais appelés le *Pantano dell'Acerra*, où règne la mal'aria; évêché. 8,000 hab.

Acerræ (auj. Pizzighittone), v. des Insubriens (Gaule Cisalpine), sur l'Adda, prise par Marcellus en 222 av. J. C.

Acesines, ancien nom du Tchenab.

Acestes, roi d'Acesta ou Segesta, en Sicile, accueillit Enée et fit ensevelir Anchise, son père, sur le mont Eryx, d'après Virgile, *Æn.*, liv. V.

Acetabulum, vase ou coupe remplie de vinaigre que les anciens plaçaient sur la table pour y tremper leur pain.— Gobelet employé par les escamoteurs qui exécutaient le tour de la muscade, très-usité chez les Grecs et les Romains.

Achab, roi d'Israël, fils d'Amri, a régné de 907 à 888 av. J. C. Ses crimes et ceux de sa femme Jézabel ont été racontés dans le Ier livre des *Rois*. Il éleva un temple à Baal, et combattit le roi de Syrie Ben-Adad, de concert avec le roi de Juda. Les prédictions d'Elie, les menaces de Michée, se réalisèrent; il fut percé d'une flèche devant Ramoth, et les chiens léchèrent son sang, là où Jézabel avait fait périr Naboth.

Achæus (V. Hellen) a donné son nom à l'une des quatre tribus de la race hellénique, les *Achéens*. Ils étaient puissants, au temps de la guerre de Troie; ils dominaient dans la Laconie et l'Argolide, et Homère désigne souvent tous les Grecs par ce nom. Les Achéens émigrèrent ensuite dans le pays qui prit le nom d'Achaïe.

Achæus, poëte tragique grec d'Érétrie, au ve siècle av. J. C. Il n'en reste que quelques mots dans les *Fragments des tragiques grecs* de Wagner, collect. Didot.

Achæus, après avoir bien servi les rois de Syrie, Séleucus et Antiochus III, prit le titre de roi, en Asie Mineure (219 av. J. C.), mais fut vaincu par Antiochus et décapité à Sardes, en 215.

Achaïe, contrée au nord du Péloponnèse, d'abord appelée Egialée (rivage), entre le golfe de Corinthe au N., l'Argolide au S. E., l'Arcadie au S., l'Elide au S. O. Elle avait 106 kil. de long sur 22 à 55 de large, et avec le territoire de Sicyone et de Phlionte, une superficie de 2,025 kil. carrés. C'était un pays peu fertile, arrosé par un grand nombre de petits cours d'eau, avec un rivage bien découpé par la mer; mais les villes, n'ayant pas de débouchés pour le commerce, restèrent pauvres. Elle fut habitée par les Ioniens, puis par les Achéens, chassés de la Laconie et de l'Argolide, au xiie siècle av. J. C. Leurs douze villes formaient autant de petits États indépendants, faibles et longtemps obscurs; leur confédération très-ancienne, mais souvent ébranlée, ne devint importante qu'avec Aratus. Les principales étaient: Patræ, Ægium, Dyme, Egire, Pellène. V. *Achéenne* (ligue) et *Aratus*.

On nomme encore Achaïe:

1° La prov. romaine formée, après la destruction de la Ligue (146 av. J. C.), du Péloponnèse et de la Grèce centrale. Elle fut plus tard comprise dans le diocèse de Macédoine.

2° Une principauté, formée en 1205, après la 4e croisade, en faveur de Guillaume de Champlitte; elle comprenait le Péloponnèse, et les duchés d'Athènes et de Thèbes; elle fut possédée par la famille de Villehardouin, puis disputée par les princes angevins de Naples, qui ne purent la conserver. Elle se divisa en beaucoup d'États; l'Élide seule conserva le nom d'Achaïe sous la domination génoise; puis les Turcs s'en emparèrent.

3° Avec l'Élide, l'une des nomarchies ou préfectures du royaume de Grèce; chef-lieu Patras; 150,000 hab.

Achantis ou **Aschantys**, peuple qui forme le plus grand empire de la Guinée, du rio St-André au Volta, et du golfe de Guinée aux monts Sarga vers le nord. Outre l'Achantis proprement dit, au nord de la Côte d'Or, il comprend beaucoup d'États tributaires ou asservis, les pays d'Aquapim, d'Agoura, des Fantis, des Aminas, etc., les États d'Apollonia, d'Accra, de Dankara, d'Assin, de Coranza, etc. Des routes nombreuses conduisent, à travers d'épaisses forêts, vers la côte et vers le Takrour. Le sol est fertile, mais mal cultivé; l'or abondant. Les Achantis, noirs au nez aquilin, à l'œil étincelant, au visage ovale, sont industrieux et braves, mais idolâtres et féroces; ils sont marchands d'esclaves et obéissent à un despote, qui réside à Coumassie. Les Anglais ont combattu les Achantis en 1874, et brûlé leur capitale. Un million d'hab. environ.

Achard (Frédéric-Charles), né à Berlin, d'origine française (1754-1821), chimiste et naturaliste, a surtout popularisé la découverte du sucre de betterave dans le domaine de Kunern (Silésie), que le roi de Prusse lui avait donné.

Achaz, roi de Juda, fils de Joatham (737-723 av. J. C.), rétablit le culte de Baal, et, pour repousser les attaques de Phacée, roi d'Israël, et de Razin, roi de Syrie, appela contre eux Téglath-Phalasar, roi d'Assyrie, qui les battit et força Achaz lui-même à lui payer tribut. Il mourut détesté et fut privé de la sépulture des rois.

Achéenne (Ligue). Les 12 villes de l'Achaïe, secouant le joug de la Macédoine, vers 281 av. J. C., rétablirent l'ancienne confédération, qui était dirigée par un *stratége*, des députés ou *démiurges* et un secrétaire. La ligue ne devint puissante que sous Aratus, qui y joignit Sicyone, puis la plus grande partie du Péloponnèse. Les Etoliens, Sparte, l'attaquèrent, et Aratus fut forcé d'appeler les Macédoniens contre Cléomène. Puis les Romains, par leurs intrigues, affaiblirent la ligue, vainement défendue par le patriotisme de Philopœmen et de Lycortas. Entraînés à la guerre par Critolaüs, Damocritus et Diæus, les Achéens furent vaincus à Scarphée par Métellus, à Leucopetra par Mummius. Puis la ligue fut détruite par ce dernier après la prise de Corinthe (146 av. J. C.), et l'Achaïe eut le triste honneur de donner son nom à la Grèce réduite en province.

Achéloüs (auj. Aspro-Potamo) fleuve, tributaire de la mer Ionienne, entre l'Acarnanie et l'Etolie. Sur ses bords la fable place la mort du centaure Nessus.

Achéloüs, dieu du fleuve, fils de l'Océan et de Téthys, père des Sirènes, disputa vainement Déjanire à Hercule, qui lui arracha une de ses cornes, devenue la fameuse *corne d'abondance*.

Achem ou **Atchin**, royaume au nord de Sumatra, jusqu'au pays des Battas et jusqu'au cap Diamant; il était bien plus puissant au xvie s.; les Hollandais leur font une guerre qui n'est pas terminée. Les Achémois, mélange de Malais et de Maures, sont musulmans, industrieux et possèdent une marine nombreuse; 2,000 000 d'hab. Les provinces sont gouvernées par des radjahs, qui payent tribu au sultan. Le pays est montagneux, fertile, surtout en riz, coton, bétail, etc.; on exporte de l'or, du poivre, du camphre, etc.

Achem, ou **Atchin**, la cap. près de l'embouchure de la rivière d'*Achem*, au N. O. de Soumatra, est une réunion de nombreux villages, peuplés peut-être de 70,000 hab. Le sultan a le monopole du commerce avec Singapour, Batavia, Calcutta.

Achem (Jean Van), peintre allemand, de Cologne (1552-1615), élève de Jerrigh, habita longtemps l'Italie. Ses tableaux sont à Vienne et à l'église de la cour à Munich. Il a imité le Tintoret.

Achéménides, famille puissante de l'ancienne Perse, descendant d'Achémènes. Cyrus et Darius étaient de cette famille; les rois de Perse sont parfois désignés par ce nom.

Achenau ou **La Chenau**, aff. de gauche de la Loire, vient du lac de Grand-Lieu (Loire-Inférieure); 25 kil. de cours.

Achenwal (Godefroy), né à Elbing (Prusse), 1719-1772, professeur de philosophie et de droit à Marbourg, puis à Gœttingue, peut être regardé comme le créateur de la statistique, dont il a même inventé le nom. Il a publié la *Constitution des royaumes et des États de l'Europe*.

Achéron. Ce nom a été donné par les anciens à plusieurs cours d'eau marécageux, en Campanie, en Egypte, en Epire, en Elide. Les poëtes en ont fait un fleuve des enfers.

Acherusia palus, nom de plusieurs marécages, qui étaient, disaient les anciens, les bouches des enfers; — en Egypte, près de Memphis; — en Campanie (lac Fusaro); — en Epire; — en Thesprotie; — en Argolide, près d'Hermione.

Achéry (Dom Jean-Luc d'), né à St-Quentin, en 1609, mort en 1685, bénédictin de St-Maur, vécut à St-Germain-des-Prés, et se rendit célèbre par son érudition. Il a publié: l'*Epître attribuée à S. Barnabé*, 1645; *la Vie et les Œuvres de Lanfranc de Cantorbéry*, 1648, in-fol., avec de nombreux appendices; le *Catalogue des ouvrages ascétiques des Pères*, 1648, in-4; la *Vie et les Œuvres de Guibert de Nogent*, 1651; et surtout *Veterum aliquot scriptorum, qui in Galliæ bibliothecis latuerant, Spicilegium* (Glanures), 1655-1677, 13 vol.

in-4°, réimprimés en 1723, 3 vol. in-fol., précieux recueil de pièces du moyen âge rares et curieuses. Il a aussi composé une grande partie du *Recueil des Actes des saints de l'ordre de St-Benoît*, publié par Mabillon.

Acheul (Saint-), à 2 kil. d'Amiens (Somme), célèbre par son abbaye de St-Benoît, et par un collége des jésuites sous la Restauration

Achill ou **Eagle-Island**, île sur la côte occid. d'Irlande (comté de Mayo), a 56 kil. de circonférence et plus de 5,000 hab. Elle renferme d'assez hautes montagnes.

Achillas, général et ministre de Ptolémée Dionysios, fut l'un de ceux qui lui conseillèrent lâchement de faire périr Pompée fugitif (48 av. J. C.); il fut mis à mort par l'ordre de César.

Achille, fils de Pélée, roi des Myrmidons en Thessalie, et de Thétis, fille de Nérée, naquit à Phthie, sur la côte de Thessalie. Sa mère, en le trempant dans les eaux du Styx, l'avait rendu invulnérable, excepté au talon. Elevé par Phœnix et par le centaure Chiron, il fut conduit par Thétis, pour éluder de funestes oracles, chez Lycomède, roi de Scyros, et vécut déguisé au milieu des femmes. Ulysse le découvrit, et l'emmena contre Troie. Homère a raconté dans l'Iliade sa querelle avec Agamemnon, qui lui avait enlevé sa captive Briséis; après la mort de Patrocle, à qui il avait prêté ses armes, il le vengea, en tuant Hector, et vit le vieux Priam à ses genoux. Suivant les Homérides, au moment d'épouser Polyxène, fille de Priam, il fut percé au talon d'une flèche lancée par Pâris, et mourut. Les Grecs lui élevèrent, dans la campagne de Troie, un vaste tumulus.

Achille Tatius, d'Alexandrie, écrivain grec du IVe s., fut évêque, composa une *Introduction astronomique aux Phénomènes d'Aratus*, et surtout un roman en 8 livres, *les Amours de Clitophon et de Leucippe*, assez intéressant, d'un style fleuri, mais qui sent trop le rhéteur. Il a été traduit en français par Clément de Dijon, 1800.

Achillée, général romain, se proclama empereur à Alexandrie en 292, s'y maintint cinq ans, fut pris par Dioclétien et livré aux lions.

Achillini (Alexandre), de Bologne (1463-1512), philosophe et médecin anatomiste, disciple d'Averrhoës et des Arabes, versé dans la scolastique et commentateur d'Aristote, a l'un des premiers disséqué des cadavres.

Achillini (Jean-Philothée), son frère (1466-1538), fut un poëte et un philologue distingué.

Achillini (Claude), leur petit-neveu (1574-1640), philosophe, médecin, théologien, jurisconsulte, et surtout poëte, a imité l'enflure de *Marini*, son ami, et a été comblé des dons de Richelieu.

Achimélech, grand-prêtre des Juifs, mis à mort par Saül.

Achitophel, conseiller de David, puis d'Absalon, les trahit tous deux et se pendit de désespoir.

Achmet 1er ou **Ahmed**, 14e sultan ottoman, fils et successeur de Mahomet III, en 1603, défendit les Hongrois contre Rodolphe II, mais soutint une guerre malheureuse en Asie contre le sophi de Perse, Abbas Ier; il mourut en 1617, à 28 ans. Sous son règne, les Hollandais introduisirent en Turquie l'usage du tabac.

Achmet II, 21e sultan ottoman, frère et successeur de Soliman III, en 1691, laissa le pouvoir au vizir Kiuperli, qui fut battu à Salankemen par les Impériaux, 1691. Les Vénitiens prirent Chio et ravagèrent les côtes de l'Archipel. Il mourut en 1695, à 52 ans.

Achmet III, 23e sultan ottoman, frère et successeur de Mustapha II, en 1703, donna asile à Charles XII, après Poltava, et imposa à Pierre le Grand, vaincu sur le Pruth, le traité de Falksen (1711). Il reprit la Morée aux Vénitiens; mais, vaincu par Eugène à Péterwaradin (1716), il signa avec l'Autriche et Venise le traité de Passarowitz (1718). Il fut déposé par les janissaires en 1730, et mourut dans sa prison, en 1736, à 74 ans. Sous son règne, la première imprimerie fut établie à Constantinople.

Achmim. V. *Akhmym.*

Achmouneim (Hermopolis magna), v. de la Haute-Égypte, à 23 kil. de Minyeh; ruines magnifiques. V. *Hermopolis.*

Achonry, v. du comté de Sligo (Irlande), siége d'un évêché catholique, maintenant réuni à celui de Killala.

Achradine (L'). V. *Syracuse.*

Achraf ou **Echref**, v. du Mazandéran (Perse), près de la mer Caspienne, à 200 kil. N. E. de Téhéran, jadis belle et grande au temps d'Abbas Ier; 15,000 hab.

Achtyrka, v. de l'Ukraine (Russie), dans le gouvern. et au N. O. de Kharkov, près de la rivière de ce nom; elle est entourée de remparts. Tissus de coton et de laine; 12,000 hab.

Acidalie, fontaine d'Orchomène en Béotie, consacrée à Vénus et aux Grâces.

Acigné, village de l'arrond. et à 15 kil. de Rennes (Ille-et-Vilaine), sur la Vilaine, autrefois marquisat; ruines d'un vieux château; 2,000 hab.

Acilia, famille plébéienne de Rome, a fourni quatre consuls, durant la république, et douze dans les trois premiers siècles après J. C. Il y avait plusieurs branches, entre autres les *Balbi*.

Acilius Glabrio (Manius), consul en 191 av. J. C., combattit Antiochus aux Thermopyles, prit l'Eubée, Héraclée, Lamia, marcha contre les Etoliens, échoua devant Naupacte, et, après s'être emparé d'Amphissa, revint triompher à Rome, où il bâtit un temple à la *Piété;* son fils le consacra et y plaça la statue d'or de son père, la première qu'on ait vue de ce métal en Italie.

Acilius Glabrio, consul en 70 av. J. C., porta une loi sur les concussionnaires.

Acilius Glabrio, consul en 91 ap. J. C., fut banni et mis à mort par Domitien.

Acimineum, v. anc. de la Basse-Pannonie, peut-être *Salankémen.*

Acinaces, poignard court et droit, dont se servaient les Mèdes et les Perses.

Acincum ou **Aquincum**, v. anc. de la Pannonie; auj. *Bude.*

Aci-Reale, v. de Sicile, près de la côte orientale, à l'embouchure de l'Aci, à 16 kil. N. E. de Catane; son port fait un commerce actif en vins, fruits, cire, etc. Evêché, citadelle. Aux environs, caverne de Polyphème et grotte de Galathée. 20,000 hab

Aciris. V. *Agri.*

Acis. V. *Galathée.*

Acitodunum. V. *Ahun.*

Acolhuacans ou **Acolhues**, prédécesseurs des Aztèques sur le plateau de Mexico.

Acomat ou **Achmet-Giédick**, grand-vizir de Mahomet II, prit la Crimée, fit une descente en Italie, combattit les Persans et fut étranglé par Bajazet II, en 1482.

Acomat, fils d'un prince de Transylvanie, se fit musulman parce que son père avait épousé sa fiancée, devint grand-vizir de Bajazet II et se montra toujours favorable aux chrétiens.

Aconcagua, le sommet le plus élevé des Andes du Chili (6,834 m). Le Mapoca et le Rio Desaguadero en descendent.

Aconcagua, prov. du Chili, entre les prov. de Coquimbo et de Santiago, l'Océan et les Andes; coupée en deux par la rivière du même nom. Riches mines de cuivre. Pop. 130 à 135,000 hab. Les villes princip. sont: Illapel, Quillota ou San Martino de la Concha, et *San Felipe de Aconcagua*, le chef-lieu, à 145 kil. N. de Santiago; 10,000 hab.

Aconzio (Jacques), philologue italien, né à Trente en 1492, se fit protestant, se retira en Angleterre, et dédia à Elisabeth le traité des *Stratagèmes de Satan*, plusieurs fois réimprimé, et traduit en français.

Aconz-Kœver (Etienne), né en Transylvanie, d'une noble famille arménienne, supérieur des Mekhitaristes de Saint-Lazare à Venise, où il mourut en 1824, a laissé une *Géographie universelle* en 11 vol. in-12; un *Traité historique de l'Ancien et du Nouveau-Testament* en 7 vol. in-8; la *Vie de l'abbé Mekhitar*, etc.

Açores, groupe d'îles dans l'Océan Atlantique, entre 36° 59′ et 39° 44′ de lat. N., 27° 35′ et 33° 27′ de long. O., à 800 kil. des côtes de Portugal. Les neuf îles principales sont: Sainte-Marie et Saint-Miguel au S. E.; Terceira, Saint-Georges, Graciosa, Fayal et Pico au centre; Corvo et Flores au N. O. Elles sont montueuses, volcaniques, très-fertiles, et exportent des grains, fruits, oranges, vins, miel, viandes salées, etc., surtout pour le Brésil, le Portugal, l'Angleterre, les pays du Nord. Découvertes définitivement par Cabral en 1432, colonisées par les Portugais, qui les nommèrent ainsi, à cause de leurs nombreux milans (*azor* en portugais), elles forment un gouvernement colonial, dont le chef-lieu est Angra; la superficie est de 2,962 kil. carrés, la pop. de 260,000 hab. V. *les noms de chaque île.*

Acoris, roi d'Egypte, mort en 374 av. J. C., combattit Artaxerxès II, roi de Perse, avec le secours d'Evagoras de Chypre et des Grecs, commandés par Chabrias.

Acosta (Christophe), médecin et naturaliste portu-

gais, né à Mozambique, mort en 1580, a publié un ouvrage intéressant intitulé : *Tratado de las drogas y medicinas de las Indias orientales, con sus plantas*, Burgos, 1578, in-4°, traduit en italien, en latin, en français.

Acosta (Joseph), jésuite espagnol (1540-1599), a écrit une *Histoire naturelle et morale des Indes*, qui n'est pas sans mérite.

Acquapendente, v. de la sous-Préf. et au N. O. de Viterbe (Royaume d'Italie); évêché depuis 1650, cathédrale. Elle tire son nom d'une vaste cascade qui tombe du rocher où elle est bâtie; 3,000 hab.

Acquaviva, v. de la Terre de Bari (Italie mérid.), à 26 kil. S. de Bari; 6,000 hab.

Acqui (Aquæ Statiellæ), chef-lieu d'arrondissement, dans la prov. et à 30 kil. S. O. d'Alexandrie (Italie), au confluent de l'Erro et de la Bormida. Evêché, belle cathédrale du XIe s.; eaux thermales sulfureuses, établissement royal des bains; soieries; vins; aqueduc romain. Elle est défendue par une citadelle. Victoire des Français sur les Autrichiens et les Piémontais en 1794; 8,000 hab.

Acquit de comptant. V. *Comptant*.

Acra, l'un des quartiers de Jérusalem.

Acrabatène, canton de la Judée, dans la tribu de Siméon. — Prov. de la Judée, à l'E., entre Jéricho et Sichem, l'une des deux toparchies de la Palestine.

Acragas, nom grec d'Agrigente et d'un ruisseau qui coulait au pied de ses murs.

Acre, mesure agraire, employée jadis en France, et valant un arpent et demi. Elle est usitée en Angleterre et vaut 40 ares 467; à Leipzig, elle vaut 55 ares, 398.

Acre ou **Saint-Jean-d'Acre** (*Acco* et *Ptolémaïs*), chef-lieu du livah d'Acre, dans l'eyalet de Saïda (Turquie d'Asie), par 32° 54' 35" lat. N. et 32° 46' 5" long. E., au pied du mont Carmel, entourée de trois côtés par la mer, défendue sur le quatrième par un fort. Son port étroit, presque comblé, fait encore un grand commerce du coton recueilli dans les plaines voisines; 8,000 hab. — Acco était une ville des Sidoniens, dans le territoire de la Galilée; elle devint florissante sous les Ptolémées, qui lui donnèrent le nom de Ptolémaïs. Prise par les Arabes en 636, par les croisés en 1104, par Saladin, puis par Richard et Philippe II, en 1191, elle reçut le nom de Saint-Jean-d'Acre de la magnifique église que les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem y élevèrent. Ruinée par les Turcs en 1291, elle se releva au XVIIIe s. sous le cheik Daher et le tyran Djezzar; elle résista à Bonaparte en 1799. Ibrahim-Pacha la donna en 1832 au vice-roi d'Egypte, Méhémet-Ali, qui en fit sa place d'armes dans la Syrie. Les Anglais la bombardèrent et la rendirent au sultan (4 nov. 1840).

Acri, bourg de la Calabre citérieure (Italie), à 20 kil. N. E. de Cosenza, sur le Mucone, dans un territoire très-fertile; 8,000 hab.

Acrisius, roi d'Argos, descendant de Danaüs, eut d'Eurydice une fille, Danaé, et fut tué par son petit-fils, Persée.

Acritas (auj. cap Gallo), cap situé à l'O. du golfe de Messénie.

Acroceraunia (cap *della Linguetta*), promontoire formé par l'extrémité des Acrocérauniens, sur la mer Adriatique.

Acrocérauniens (c.-à d. cimes exposées à la foudre), monts qui forment la côte abrupte de l'Epire (auj. monts de la *Chimère*).

Acro-Corinthe, rocher situé près de Corinthe, qui portait l'ancienne *Acropole* et a encore des fortifications considérables.

Acron, roi des Céniniens, fut tué par Romulus, qui remporta ainsi les premières dépouilles *opimes*.

Acron (Helenius), scoliaste du IVe s., a laissé un commentaire sur les *Adelphes* de Térence, et surtout un *Commentaire d'Horace*, publié et imprimé à Milan, 1474, in-4°, et plusieurs fois reproduit.

Acropole (ville haute), nom donné à la citadelle de plusieurs villes, en Grèce et en Italie, renfermait les principaux édifices, les temples, les archives, le trésor public, etc. L'acropole d'Athènes, sur un roc élevé de 120 m. au-dessus de la ville, et large de 300 m. sur 150, contenait les Propylées, le temple de la Victoire, et sur le haut du plateau le Parthénon, avec les temples de Minerve Poliade et d'Erechthée. « On dirait un piédestal taillé tout exprès pour porter les magnifiques édifices qui le couronnaient. » (Chateaubriand.)

Acropolite (George), chroniqueur byzantin (1220-1282), fut logothète (ministre des finances) de Michel Paléologue, abjura le schisme, au nom de l'empereur au concile de Lyon, 1261, et écrivit une *Chronique de l'Empire*, suite de Nicétas, de 1205 à 1261. La meilleure édition est celle du Louvre, 1651, in-fol.

Acrotatus, fils de Cléomène II, roi de Sparte, au IVe s. av. J. C., alla combattre les Illyriens à Apollonie, puis Agathocle en Sicile, pour les Agrigentins; il périt dans une guerre contre Aristodème, tyran de Mégalopolis.

Acrotatus, son petit-fils, fut roi de Sparte, vers 268 av. J. C., après avoir défendu cette ville contre Pyrrhus.

Acté, presqu'île du mont Athos, dans la Chalcidique. — Ancien nom de l'Attique.

Acte d'Habeas corpus. V. *Habeas corpus*.

Acte du Test. V. *Test*.

Acte de navigation, loi votée par le parlement anglais (9 oct. 1651) en faveur du commerce maritime de l'Angleterre. 1° Le commerce avec les colonies et le cabotage en Angleterre sont interdits à tout navire dont le propriétaire, le capitaine, les trois quarts des matelots ne sont pas anglais; 2° beaucoup de marchandises désignées ne peuvent être apportées que sur navire anglais; 3° les navires étrangers ne peuvent introduire que les produits du sol ou de l'industrie de leur pays. L'acte de navigation n'a été complétement aboli qu'en juin 1849.

Acte d'uniformité, loi votée par le parlement anglais (19 mai 1662), pour forcer par serment tous les ecclésiastiques à se conformer au livre de prières révisé par l'Eglise anglicane. Cet acte était surtout dirigé contre les presbytériens.

Acte d'établissement, loi votée par le parlement anglais (juin 1701), pour consolider la révolution de 1688. Elle excluait tout catholique de la succession au trône; après Guillaume III et sa belle-sœur, Anne, s'ils mouraient sans enfants, la couronne devait appartenir à Sophie, duchesse de Hanovre, et à ses descendants; aucun étranger ne pourrait remplir de fonctions publiques, etc.

Acte constitutionnel, constitution française publiée en 1793 par la Convention; elle ne fut jamais mise à exécution.

Acte additionnel, loi du 23 avril 1815, supplément aux Constitutions de l'Empire, promulguée par Napoléon Ier au retour de l'île d'Elbe.

Actes diurnaux de Rome, espèce d'affiches publiques, qui contenaient le sommaire des principaux événements, les actes des assemblées et des tribunaux, les naissances, les décès, les jeux publics, etc.

Actes des Apôtres, livre du Nouveau-Testament, qui raconte les progrès du christianisme, depuis l'Ascension, jusqu'à l'arrivée de saint Paul à Rome. Il a été écrit en grec par saint Luc. — Nom donné, par ironie, à un journal contre-révolutionnaire, publié depuis novembre 1789 jusqu'en octobre 1791; il fut alors interrompu par ordre de Louis XVI.

Actes de foi. V. *Auto-da-fé*.

Acta Eruditorum, le premier journal littéraire, fondé en Allemagne, en 1681, a duré jusqu'en 1776, et se compose de 117 volumes.

Acta Sanctorum, nom donné aux recueils des Légendes de saints; le plus célèbre est celui des *Bollandistes*. — V. *ce nom*.

Actéon, petit-fils de Cadmus, chasseur célèbre de Thèbes, fut changé en cerf par Diane irritée, et déchiré par ses chiens.

Actiaques (Jeux). Auguste renouvela, en souvenir de la victoire d'Actium, des jeux institués en l'honneur d'Apollon sur le promontoire de ce nom. Ils se célébraient tous les cinq ans, le 2 sept., à Actium et à Rome.

Actium (auj. *Azio*), v. d'Acarnanie, près du promontoire de ce nom, à l'entrée du golfe d'Ambracie, célèbre par la victoire d'Octave sur Antoine (2 sept. 31 av. J. C.). Auguste fit construire Nicopolis, en face, sur la côte d'Epire.

Acton (Joseph), irlandais d'origine, né à Besançon, en 1737, servit dans les marines de France, de Toscane et de Naples, devint premier ministre du roi Ferdinand IV, par la faveur de la reine Caroline, et, de concert avec l'ambassadeur anglais Hamilton, se rendit tristement célèbre par sa haine contre la France et par ses cruautés politiques. Il fut forcé de se retirer en Sicile (1803) et mourut en 1808.

Actuarius (Jean, fils de Zacharie), ainsi nommé de son titre de médecin de la cour de Byzance, a vécu entre

le XI^e et le XIV^e s. On ne connaît que ses compilations : *Methodus medendi; de Actionibus et affectibus spiritus animalis*, etc. Ses ouvrages ont été traduits en latin, Paris, Lyon, 1556, et dans le recueil de Henri Estienne, *Medicæ artis principes*.

Actuarius, vaisseau découvert, ayant au moins dix-huit rames, destiné à tous les services rapides ; vaisseau de pirates. — Sténographe, qui recueillait les discours au sénat et dans les assemblées publiques. — Sous l'Empire, espèce d'intendant ou de commissaire des vivres pour les troupes.

Actus, mesure de longueur, chez les Romains, valait 100 pieds romains ou 35 m. 34 cent. L'*acte carré* était la moitié du *jugerum* et valait 12 ares 5 déc.

Acunha (Carillo d'), archevêque de Tolède, se déclara contre Henri IV de Castille, et lui opposa successivement son frère Alphonse, 1463, et sa sœur Isabelle, 1468. Après la mort de Henri, 1474, il prit parti pour sa fille Jeanne, fut vaincu avec le roi de Portugal, Alphonse V, à la bataille de Toro, 1476, rentra en grâce, et mourut en 1482.

Acunha (Antonio Osorio d'), évêque de Zamora, entra avec ardeur dans la *Sainte-Ligue des Comuneros* contre Charles-Quint, fut pris après la défaite de Villalar, en 1521, et exécuté comme rebelle.

Acunha (Pedro Bravo d'), gouverneur espagnol des Philippines, s'empara de îles Moluques en 1606, et mourut, peut-être empoisonné, la même année.

Acunha (Cristoval d'), né à Burgos en 1597, missionnaire jésuite dans le Chili et le Pérou, fit un grand voyage sur le Napo et le fleuve des Amazones, en 1639. La relation curieuse qu'il publia à Madrid, 1641, in-4°, a été traduite en anglais, 1698, et en français par Gomberville, sous le titre de *Relation de la rivière des Amazones*, Paris, 1682, 4 vol. réunis en deux.

Acunha de Portugal. V. *Cunha (Da)*.

Acunha. V. *Tristan* (Iles).

Acusilaüs, historien grec d'Argos, vivait vers 490 av. J. C.; on a seulement quelques courts fragments de sa chronologie des rois d'Argos, réunis par Sturz, 1798, in-8°; ils se trouvent dans les fragments des hist. grecs de Ch. Müller (collect. Didot).

Acuto (Monte), montagne des Apennins, près de Venosa et de Rionero (Basilicate), vers l'endroit où la chaîne se bifurque en deux grandes parties.

Acuto (Jean) ou **Hawkwood**, chef de la célèbre compagnie blanche anglaise, au XIV^e s., servit tour à tour les Visconti de Milan, Grégoire XI, Charles III de Naples, François I^{er} de Carrare, Florence. Il eut pour rival le condottiere Jacques del Verme.

Acyr. V. *Azyr*.

Adalbéron, arch. de Reims et chancelier de France, sous Lothaire, Louis V, fut accusé de soutenir le parti des rois d'Allemagne. C'est lui qui décida surtout les seigneurs réunis à Senlis à choisir Hugues Capet pour roi. Il le sacra à Noyon (1^{er} juillet 987), et mourut en janv. 990. On a conservé plusieurs de ses lettres.

Adalbéron (Ascelin), évêque de Laon en 977, livra à Hugues Capet Charles de Lorraine, son rival, et l'archevêque de Reims, Arnould; il reçut pour récompense le comté de Laon. Il eut des démêlés fort vifs avec son métropolitain Gerbert, et a dédié au roi Robert un *Poëme satirique* en 430 vers hexamètres, qu'on trouve dans le 10^e vol des *Historiens de France*.

Adalbert I, duc de Toscane, de 847 à 890, et son fils *Adalbert II*, de 890 à 917, sont regardés comme la tige de la maison d'Este.

Adalbert, marquis d'Ivrée, père de Bérenger II, roi d'Italie, mourut en 930.

Adalbert, son petit-fils, fut associé au trône d'Italie par Bérenger II, en 950; il fut dépouillé avec son père par Otton I^{er}, en 961, et se réfugia à Constantinople, suivant d'autres en France.

Adalbert (Saint), évêque de Prague, en 983, prêcha l'Evangile en Bohême et en Prusse ; il y fut tué en 997.

Adalbert, archevêque de Hambourg et de Brême, parent de Henri III, légat de Léon IX dans les royaumes du Nord, fut le tuteur beaucoup trop indulgent de Henri IV, et gouverna l'Empire pendant sa minorité. Il mourut en 1072.

Adalgise, fils du dernier roi des Lombards, Didier, lutta contre Charlemagne à Vérone, 774, et dans le duché de Bénévent, où il fut tué, 778.

Adalhard, abbé de Corbie, cousin de Charlemagne (753-826), fut l'un de ses ministres, puis fut disgracié par Louis le Débonnaire. Rétabli dans ses biens et ses honneurs, il fonda en Saxe le monastère de la Nouvelle-Corbie. Hincmar nous a conservé quelques extraits de son livre, *Libellus de ordine Palatii*, précieux renseignement sur le gouvernement de Charlemagne.

Adalia. V. *Satalieh*.

Adaloald, fils d'Agilulfe, roi des Lombards, de 616 à 629, tyrannisa ses sujets, perdit en partie la raison et mourut au moment où ils venaient de le déposer.

Adam (en hébreu, terre, limon), nom du premier homme, fait par Dieu à son image, le 6^e jour de la Création, fut placé, avec Eve sa compagne, dans le jardin d'Eden, d'où sa désobéissance le fit chasser. Il fut le père de Caïn, Abel, Seth et d'autres enfants que la Genèse ne nomme pas; il mourut à 930 ans.

Adam de Brême, chanoine de cette ville en 1067, a secondé les missionnaires qui allaient convertir les pays Scandinaves, et, sur leurs rapports principalement, a écrit deux ouvrages très-importants pour l'histoire du Nord : 1° *Hist. ecclés. des églises de Hambourg, de Brême et des pays voisins du Nord*, de 788 à 1076; Helmstædt, 1670, in-4.; 2° *De situ Daniæ*, etc., Leyde, 1629.

Adam de la Halle, surnommé le *Bossu d'Arras*, à cause de son esprit, dit-on, trouvère du XIII^e s., mort à Naples vers 1286, suivit Robert II d'Artois à la cour de Charles d'Anjou, et composa pour elle *le Jeu de Robin et de Marion*, comédie pastorale, publiée dans les *Mélanges de la Société des Bibliographes;* Paris, 1828. On a de lui, dans ce recueil, *li Jeu d'Adam ou du Mariage; li Congié d'Adam d'Arras*, publié dans Barbazan et dans les *Fabliaux* de Méon; *c'est du roi de Sézile*, dans le t. VII des *Chroniques nationales françaises* de Buchon; enfin des pièces de vers dans l'*Etat de la poésie française aux* XII^e *et* XIII^e *s.* de Roquefort. Ce trouvère, l'un des fondateurs du théâtre français, composait lui-même la musique de ses pièces.

Adam (Maître), **Adam Billaut**, poëte-artisan, connu sous le nom de *Menuisier de Nevers*, mourut en 1662. Protégé par Richelieu et Condé, encouragé par Corneille, il acquit une sorte de réputation par ses vers incorrects, mais non pas sans verve et sans imagination. Il les publia en trois parties : *les Chevilles, le Vilebrequin* et *le Rabot;* Paris, 1644.

Adam (Lambert-Sigisbert), de Nancy (1700-1759), sculpteur distingué, membre de l'Académie, restaura à Rome douze statues de marbre (la famille de Lycomède), trouvées dans le palais de Marius. On a de lui en France : le groupe de *Neptune et Amphitrite*, et *Neptune calmant les flots*, à Versailles; le groupe de *la Seine et la Marne*, à Saint-Cloud; *Saint-Jérôme*, à Saint-Roch, etc. — Son frère, Nicolas-Sébastien (1705-1778), a longtemps travaillé avec lui. Il a laissé un *Prométhée dévoré par le vautour*, le *Martyre de sainte Victoire* (chapelle de Versailles), et surtout le tombeau de la reine de Pologne, femme de Stanislas (église de Bon-Secours, à Nancy).

Adam (Robert), né près d'Édimbourg (1728-1792), architecte célèbre, a contribué dans ses nombreuses constructions à modifier et améliorer le goût public, surtout pour ce qui concerne les ornements et les décorations intérieures. Son principal ouvrage est la *Description des ruines du palais de l'empereur Dioclétien à Spalatro;* Londres, 1764, in-folio. Il fut architecte du roi, député du comté de Kinross, et il a un monument à Westminster.

Adam (Alexandre), recteur de l'université d'Édimbourg (1741-1809), latiniste et archéologue, a écrit de nombreux ouvrages d'enseignement, et surtout les *Antiquités romaines*, bon manuel publié en 1791, et traduit en allemand, en italien, en français; 1812, 2 vol. in-8°.

Adam (Jacques), né à Vendôme en 1663, mort en 1735, fut précepteur, puis secrétaire des commandements du prince de Conti, aida l'abbé Fleury dans ses recherches historiques, lui succéda à l'Académie (1723), eut part à la traduction de l'*Histoire universelle* de J.-A. de Thou, 1734, 16 vol in-4° et traduisit les *Mémoires de Montecuculli*, 1734, in-12.

Adam (Jacques), graveur allemand, vivait à Vienne à la fin du XVIII^e s.; il a surtout exécuté les planches des gravures de la célèbre Bible peinte de Vienne.

Adam (Édouard-Jean), chimiste de Rouen (1768-1807), a découvert un nouveau procédé pour distiller les vins et *en fixer le titre de spirituosité, selon les besoins du commerce*.

Adam (Jean-Louis), pianiste célèbre, né dans le Bas-Rhin en 1760, mort en 1848, vint à Paris à dix-sept ans,

s'y fit connaître par deux symphonies d'un genre nouveau, fut aidé par Glück, et, nommé en 1797 professeur au Conservatoire, rédigea une méthode à l'usage des classes de piano, qui a eu le plus grand succès. Il a formé d'excellents élèves et laissé des sonates pour piano; des quatuors d'Haydn et de Pleyel arrangés pour le piano; des romances, etc.

Adam (Adolphe-Charles), musicien compositeur, né à Paris en 1803, mort en 1856, élève de son père, de Reicha et de Boïeldieu, fut de bonne heure un compositeur fécond et populaire. Après avoir écrit beaucoup d'airs pour des vaudevilles et des opérettes, il débuta en 1829 par *Pierre et Catherine*, opéra en un acte. Parmi ses œuvres nombreuses, les plus remarquables sont : *le Chalet*, op. com. en un acte (1834); *le Postillon de Longjumeau*, op. com. en trois actes (1836); *le Brasseur de Preston*, op. com. en trois actes (1838); *Giselle*, ballet en deux actes (1841); *la Jolie fille de Gand*, ballet en trois actes (1843); *le Diable à quatre*, ballet en deux actes (1845); *le Toréador*, op. com. en deux actes (1849); *Giralda*, op. com. en trois actes (1850), etc. Il a encore composé beaucoup de morceaux de piano, des cantates, deux messes solennelles (1847-1850), etc., des feuilletons de critique musicale dans *le Constitutionnel* et *l'Assemblée nationale*. Membre de l'Institut en 1844, il fonda en 1847 un troisième théâtre lyrique que ruina la révolution de 1848. Il fut nommé professeur de composition au Conservatoire en 1849. Le caractère distinctif de la musique d'Adam est la grâce facile et la fraîcheur spirituelle.

Adam (Albert), peintre de chevaux et de batailles, né à Nordlingen (1786-1862), suivit le prince Eugène dans la campagne de Russie, et depuis lors a retracé avec facilité et talent un grand nombre de sujets de batailles à la manière d'Horace Vernet, à qui on l'a comparé.

Adam (Pic d'), appelé Hamatel par les indigènes, montagne de l'île de Ceylan, haute de 1,906 m., de forme conique, escarpée, couverte de forêts. Au sommet est un petit étang, source d'une rivière dont les eaux sont sacrées pour les bouddhistes; et, dans une pagode en bois, une pierre sur laquelle est une empreinte semblable à celle d'un pied gigantesque. C'est celui d'Adam ou de saint Thomas, selon les uns; mais, suivant les indigènes, celui de Bouddha, qui s'élança de là vers le ciel. La foule y accourt de l'Hindoustan et de l'Indo-Chine.

Adam (Pont d') ou de Rama, longue ligne de rochers qui unit l'île de Ceylan à l'Hindoustan.

Adama, l'une des cinq villes détruites par le feu du ciel, près de la mer Morte, au temps d'Abraham, retrouvée par M. de Saulcy en 1850.

Adamawa, pays de l'empire des Fellatahs en Afrique, le plus au S. E.; limité vers le nord par le Bornou, il est traversé par le Benoué ou Tchadda, et le Faro. Le sol est montagneux et très-fertile; on y cultive le coton; le sorgho atteint jusqu'à trois mètres. Les Fellatahs conquérants ont établi dans toute la contrée l'esclavage sur une immense échelle. La capitale est Yola.

Adams (Samuel), né à Boston en 1722, mort en 1803, fut l'un des plus fougueux patriotes américains, se déclara l'un des premiers contre l'Angleterre, et dans le congrès se montra l'ennemi passionné des troupes régulières et de Washington. Gouverneur du Massachusetts, il se retira des fonctions publiques en 1797.

Adams (John), 2e président des États-Unis, né dans le Massachusetts, en 1735, d'une ancienne famille de presbytériens, devint le plus habile, le plus savant et le plus riche des jurisconsultes américains. Membre du congrès dès 1774, ferme et modéré tout à la fois, il fut l'un des auteurs du préambule de la déclaration d'indépendance. Émule de Franklin, il vint servir son pays en France, en Hollande, et fut, avec lui, l'un des signataires de la paix de 1782. Il ne put obtenir de l'Angleterre la reconnaissance des grands principes du droit maritime, fut plus heureux en Prusse (1785), et revint en Amérique seconder Washington. Son livre, *Défense de la constitution des États-Unis*, et son éloquence dans le congrès de 1787, contribuèrent beaucoup au triomphe des whigs ou fédéralistes; nommé vice-président, le 4 mars 1789, réélu le 4 mars 1793, il seconda avec la plus grande intelligence la politique élevée de son ami Washington. Il eut l'honneur d'occuper sa place en 1797, malgré la vive opposition des républicains ou démocrates. Sa présidence fut troublée par une rupture momentanée avec la France, que termina le traité d'octobre 1800, par le mécontentement que causaient de nouveaux impôts devenus nécessaires, enfin par l'opposition des démocrates, qui l'emportèrent, en faisant nommer Jefferson président (1801). J. Adams vécut dès lors dans une paisible retraite; et quand il mourut, en 1826, il avait eu le bonheur de voir la grandeur de son pays et son fils président de la république.

Adams (John Quincy), 6e président des États-Unis, fils aîné du précédent, né dans le Massachusetts en 1767, après avoir accompagné son père en Europe, fut ministre de la république à Berlin (1801). Rappelé par Jefferson, professeur au collége de Harvard, puis membre du sénat, il s'unit au parti des démocrates, fut plénipotentiaire des États-Unis au congrès de Vienne, ambassadeur à Londres, puis secrétaire d'État de l'intérieur en 1817. Il fut président de l'Union en février 1825, mais ne fut pas réélu. Jusqu'à sa mort (11 fév. 1848), il soutint chaleureusement la cause de l'abolition de l'esclavage, et l'un des premiers, en 1841, osa déposer une pétition demandant la dissolution des États-Unis.

Adana, l'un des vilayets de l'Anatolie (Turquie d'Asie), au S. E., correspond à l'ancienne Cilicie. On y cultive surtout le coton, le sésame; les laines, la soie, les bois sont l'objet d'un assez grand commerce. Méhémet-Ali, dans ses luttes contre la Porte, s'en empara en 1832, mais fut forcé de l'évacuer en 1840. C'est un pays couvert par les ramifications du Taurus.

Adana (Bathnæ), chef-lieu de ce gouvern., est une ville grande, bien bâtie, dans une belle position, sur le Seïhoun, à 35 kil. de la mer. Commerce assez actif de grains, vins, etc. 15,000 hab.

Adanson (Michel), né à Aix en Provence (1727), mort à Paris (1806), célèbre voyageur et botaniste, était d'origine écossaise. De bonne heure passionné pour les sciences naturelles, il alla passer cinq ans au Sénégal (1749-1754), et publia une partie des matériaux qu'il avait recueillis dans son *Histoire naturelle du Sénégal*, 1757, 1 vol. in-4°. Membre de l'Académie des sciences en 1759, il composa ses *Familles des plantes*, 1763, 2 vol. in-8°, livre remarquable, malgré ses bizarreries, dans lequel il voulait ramener à l'étude des rapports naturels. L'ascendant de Linné contribua pour beaucoup à le laisser dans l'oubli. Espérant la protection de Louis XV, il conçut le plan d'une immense encyclopédie d'histoire naturelle, en fit l'annonce gigantesque dès 1774, et rassembla les matériaux d'une œuvre qu'il était difficile de réaliser. Il ne publia qu'un petit nombre de mémoires, communiqués à l'Académie, et quelques articles dans le supplément de l'Encyclopédie. La révolution lui enleva ses ressources; quand il fut invité à venir prendre place à l'Institut, il répondit qu'il ne le pouvait, *parce qu'il n'avait pas de souliers*. Cuvier a prononcé son éloge en 1807, et dignement apprécié ses travaux et sa *Méthode universelle*, par laquelle il avait distribué le règne végétal en 58 familles, à l'aide de 65 systèmes artificiels distincts.

Adar, petite ville d'Afrique, résidence de l'iman du roy. de Harrar ou Hourrour, à l'E. du roy. de Choa (Abyssinie).

Adar, 12e mois de l'année sacrée des Hébreux, et 6e de l'année civile, correspondait à février et à mars.

Adda (Addua), affl. de gauche du Pô, descend du massif de l'Ortler par deux sources, qui se réunissent au-dessous de Bormio; il traverse la Valteline du N. E. au S. O., en arrosant Tirano, Sondrio, Morbegno; entre dans le lac de Como, en sort à Lecco, forme les petits lacs de Pescaronico, Olginate, Brivio; arrose Trezzo, Cassano, Agnadel, Lodi, Pizzighettone, et se jette dans le Pô près de Castelnuovo. Ses affluents sont : à droite, la Maira; à gauche, le Brembo et le Serio. Son cours est de 220 kil.; quoique rapide et profond, il est souvent guéable; c'est une ligne militaire importante, faible surtout au centre. — **Adda**, départ. du roy. d'Italie sous Napoléon Ier, chef-lieu Sondrio.

Adda (Le comte François d'), peintre milanais, mort en 1548, marcha sur les traces de Léonard de Vinci, et peignit sur bois des tableaux de cabinet.

Addington (Henri), homme d'État anglais, né en 1755, mort en 1844, élevé avec W. Pitt, entra à la Chambre des communes en 1782, en fut l'orateur depuis 1789, succéda à Pitt comme chancelier de l'échiquier en 1801, et contribua à la conclusion de la paix d'Amiens (1802). Quand elle fut rompue, il fut attaqué comme ayant trop peu d'énergie et forcé de se retirer (1804). George III, qui l'aimait, le créa pair et vicomte Sidmouth. Il rentra aux affaires avec Fox et Grenville en 1806; puis fit partie du cabinet de lord Liverpool et de Castelreagh; à la mort de celui-ci (1822), il se retira définitivement et fut remplacé par R. Peel.

Addison (Joseph), littérateur anglais, né à Milston (Wiltshire) en 1672, mort en 1719, composa plusieurs poëmes latins, lorsqu'il était encore à Oxford, et obtint de Guillaume III, par la protection de Somers et d'Halifax, une pension qui lui permit de voyager en France et en Italie. Un poëme sur la victoire de Blenheim lui valut la place de commissaire des appels; dès lors il fut l'un des écrivains les plus actifs du parti whig. En 1706, il devint sous-secrétaire d'Etat, puis suivit en Irlande le vice-roi Warton. De concert avec Steele, son ami d'enfance, il publia *le Tatler* (Babillard), avril 1709, puis *le Spectateur*, mars 1711 : ce journal, qui présentait un tableau critique des mœurs du temps, eut un succès immense en Angleterre et en Europe. Addison écrivit également dans plusieurs autres recueils: *le Guardian* (Tuteur), *le Franc Tenancier*, *l'Examinateur whig*. En 1713, Addison fit jouer sa tragédie de *Caton*, « écrite, « dit Voltaire, avec l'élégance mâle et énergique de Cor- « neille. » Elle fut applaudie, admirée, surtout par les whigs, dont elle flattait les sentiments; mais depuis elle a été trouvée languissante, sans mouvement, et n'est pas restée à la scène, malgré les mérites du style. Sa comédie du *Tambour*, quoique spirituelle, n'eut pas de succès en 1715. En 1717, il devint secrétaire d'Etat, mais se montra ministre incapable et ne put même prononcer un discours à la Chambre des communes. Son mariage avec l'orgueilleuse comtesse de Warwick ne fut pas plus heureux. C'est surtout dans ses essais sur la littérature, la morale et la politique, qu'Addison s'est montré sage moraliste et écrivain pur, élégant, noble, sans enflure. On a une belle édition de ses œuvres. Birmingham, 1761, 4 vol. in-4°. La plupart de ses ouvrages ont été séparément et plusieurs fois traduits en français.

Addua. V. *Adda*.

Adel, nom souvent donné à toute la côte d'Afrique, depuis l'Abyssinie jusqu'au cap Guardafui. Le pays d'Adel, moins étendu, est une région montueuse, aride, volcanique, qui se rattache à l'Abyssinie; il est occupé par les Danakils, tribus nomades, qui pillent les caravanes allant du Choa à la mer; Tadjoura, sur la côte, est la seule localité à citer.

Adelaar (Cord-Sivertseen), marin illustre, né à Brévig (Norvége), 1622-1675, servit sous Tromp en Hollande, puis combattit avec gloire pour Venise contre les Turcs, surtout en 1654. Il fut mis par les rois de Danemark, Frédéric III et Christian V, à la tête de la flotte danoise, qu'il réforma sur le modèle de la flotte hollandaise.

Adélaïde, v. de l'Australie, chef-lieu de la colonie de l'Australie méridionale; fondée en 1836 sur la côte orientale du golfe Saint-Vincent, par 136° 15' long. E. et 34° 58' lat. S., sur le Torrens, elle fait un grand commerce de laines, cuirs, salaisons, huile et fanons de baleine. Plus de 30,000 hab.

Adélaïde, île de l'Océan Antarctique, découverte en 1832 par Biscoë; c'est la plus occidentale du groupe des îles Biscoë.

Adélaïde (931-999), fille de Rodolphe de Bourgogne, épouse du roi d'Italie, Lothaire II, fut, après la mort de ce prince, persécutée par l'usurpateur, Bérenger II. Elle parvint à se réfugier au château de Canossa, appela à son secours le roi d'Allemagne, Othon Ier, et devint son épouse en 951. Elle se distingua par sa charité et ses fondations pieuses; elle mourut dans le monastère de Seltz.

Adélaïde, femme de Louis II, le Bègue, fut la mère de Charles le Simple.

Adélaïde, fille de Humbert II, comte de Maurienne, fut la femme de Louis VI, et, après la mort du roi, épousa Matthieu de Montmorency; elle mourut dans l'abbaye de Montmartre, en 1154.

Adélaïde de France, fille aînée de Louis XV (1732-1800), ne se mêla des affaires publiques que pour faire nommer le comte de Maurepas ministre, et pour s'opposer à Calonne; elle quitta la France avec sa sœur Victoire, en 1791; et, plusieurs fois arrêtée, ne put continuer sa route que sur les ordres formels de l'Assemblée nationale. Les deux sœurs séjournèrent à Rome, puis à Naples. Forcées de fuir devant les Français, elles se réfugièrent à Trieste, où elles moururent.

Adélaïde (Louise-Marie-Eugénie), princesse d'Orléans, fille de Joseph d'Orléans et de L.-M.-Adélaïde de Bourbon-Penthièvre, née à Paris en 1777, élevée par Mme de Genlis, fut forcée de se réfugier en Belgique, sous la protection de son frère, le duc de Chartres, en 1792. Elle le rejoignit à Schaffhouse en 1793, vécut auprès de sa tante, la princesse de Conti, à Fribourg, en Bavière, enfin à Figuières en Espagne, où elle retrouva sa mère; puis réunie à son frère à Portsmouth, elle l'accompagna en Sicile. Elle revint en France (1814), et, après un dernier exil en Angleterre (1815), elle ne fut plus séparée de L. Philippe, qu'elle inspira souvent de ses conseils virils. Elle mourut en décembre 1847.

Adélie, l'une des terres désertes de l'Océan glacial antarctique, découverte par Dumont d'Urville, en 1840, par 66° 30' lat. S. et 136° à 142° long. E.

Adelsberg, col des Alpes d'Algau, qui renferme la route allant de Feldkirch sur l'Ill à Landeck sur l'Inn.

Adelsberg, col des Alpes Juliennes, qui fait communiquer Gorizia, Trieste et Fiume avec Laybach. Il est traversé par le chemin de fer de Vienne à Trieste.

Adelsberg, bourg de la Carniole (Autriche), au S. E. d'Idria, à 40 kil. S. O. de Laybach. Non loin se trouve la belle grotte de ce nom, qui a 8 kil. de longueur, et renferme des salles immenses, décorées de stalactites magnifiques, et remplies d'ossements fossiles.

Adelung (Jean-Christophe), érudit allemand, né en Poméranie (1743), mort à Dresde (1806), fut professeur à Erfurt, à Leipzig, puis bibliothécaire à Dresde. Parmi ses nombreux ouvrages de grammaire, de philologie et d'histoire, les plus importants sont : *Dictionnaire grammatical et critique du haut allemand*, Leipzig, 1774-1786; une *Grammaire allemande;* le *Magasin de la langue allemande*, 1782-84; et surtout son *Mithridate*, Berlin, 1806; c'est le tableau universel des langues avec le *Pater* en 500 langues ou idiomes. L'ouvrage a été continué par Vater. On lui doit encore une *Histoire des folies humaines;* un *Tableau de toutes les sciences, des arts et des métiers*, etc.

Aden (Golfe d'), partie du golfe d'Oman, resserrée entre l'Arabie et l'Afrique, avant d'arriver au détroit de Bab-el-Mandeb.

Aden (Adana), petite presqu'île au S. O. de l'Yémen (Arabie). Les Anglais l'ont prise en 1839 sur le sultan de Lahej. Le port d'Aden, par 12° 42' lat. N. et 42° 30' long. E., célèbre par son commerce dans l'antiquité et le moyen âge, ruiné par les guerres des Turcs et des Portugais, est redevenu l'une des stations les plus importantes de l'empire britannique. *Steamer-Point* est le rendez-vous des vapeurs de l'Inde, de la Chine, des Seychelles, de Maurice, de la Réunion. Aden, avec ses énormes fortifications, ses magnifiques citernes, sa garnison de 1,000 h., sa population de 20,000 hab., est un port qui commande l'entrée de la mer Rouge. On exporte du café, de l'aloès, de la nacre, des plumes d'autruche, etc.

Adenez ou **Adam** le Roi, trouvère du XIIIe s., né dans le Brabant, protégé par Henri de Brabant et sa fille Marie, qui fut reine de France, a composé : le *Roman de Guillaume d'Orange;* celui de *l'Enfance d'Ogier le Danois; Cléomadès; Aymeri de Narbonne;* le *Roman de Pépin et de Berthe sa femme*, et *Buevon de Comarchis*. M. Paulin Pâris a publié *Berte aus grans piés*, où l'on croit trouver quelque allusion aux malheurs de la reine Marie.

Aderbaïdjan ou **Azerbaïdjan** (Atropatène), prov. du roy. de Perse, à l'extrémité N. O., sur les frontières de la Turquie et des possessions russes; pays montueux, âpre et froid, qui renferme le lac d'Ourmiah, et de belles vallées. Mines de fer, de cuivre et d'argent; sel, sources salées. La cap. est Tauris; les villes princ. sont : Ourmiah, Maragha, Selmas, Khoï, Marend, Ardébil. La pop. est d'env. 700,000 hab., musulmans et arméniens. C'est la patrie de Zoroastre, le berceau du culte du Feu; il renfermait de nombreux volcans. Il forma un Etat indépendant sous les Atabeks, de 1136 à 1225, et ne fut incorporé à la Perse qu'au XVIe s.

Aderno, v. de la prov. et à 25 kil. N. O. de Catane (Sicile), au pied de l'Etna; on y voit quelques ruines de l'ancienne Adranum; 10,000 hab.

Adhed Ledin Allah ou **Ledinillah**, fut le dernier khalife fatimite d'Egypte. Prince faible, il se laissa gouverner par son vizir Schaour, qui appela sur l'Egypte les armes des chrétiens de Palestine et du sultan de Damas, Noureddin. Saladin, général de ce dernier, s'empara du pouvoir, fit reconnaître en Egypte le khalife abbasside de Damas, et resta maître du pays, après la mort d'Adhed, en 1171.

Adhémar de Monteil, évêque du Puy en 1061, prit le premier la croix au concile de Clermont (1095), fut nommé légat du pape, suivit Raymond de Toulouse jusqu'à Constantinople, et mourut de la peste, peu de temps après la défaite des Musulmans, près d'Antioche

Adherbal, général carthaginois, vainqueur du consul Claudius Pulcher, en 249 av. J. C.

Adherbal, fils de Micipsa, roi de Numidie, partagea les États de son père avec Hiempsal, son frère, et Jugurtha, son cousin, qui bientôt l'attaqua, le dépouilla et le fit périr à Cirtha; 112 av. J. C.

Adiabène, la province la plus remarquable de l'ancienne Assyrie, au sud du mont Choatras, a donné son nom à un royaume tributaire des Parthes, qui comprenait la plus grande partie de l'Assyrie et fut soumis par Trajan. L'Adiabène retomba au pouvoir des Parthes, puis des Perses; les habitants, convertis au christianisme au commencement du IIIe s., furent cruellement persécutés par Sapor II.

Adige (Athesis), fleuve d'Italie, tributaire de l'Adriatique, est formé de trois sources: la 1re à l'O., l'Etsch, vient du col de Rescha, dans les Alpes Rhétiques, arrose Glürns, Prad, Méran, Burgstall; la 2e au centre, l'Eysach, descend du Brenner et reçoit à Brixen la 3e qui vient de l'E., du col de Toblach, dans les Alpes Carniques. L'Etsch et l'Eysach, réunis au-dessous de Botzen, forment l'Adige véritable, qui passe à Neumarkt et St-Michel, où la vallée se resserre entre le mont Braglio et le mont Baldo à l'O., les Alpes de Cadore et les monts Euganéens à l'E. Il passe à Trente, Calliano, Roveredo, Serravalle, Borghetto, laisse à droite Pastrengo et Bussolengo, tourne au S. E., en arrosant Vérone, où il a 100 m. de largeur, passe entre Magnano et Caldiero, à Ronco, Albaredo, Legnago, Carpi, tourne à l'E. par Castel-Baldo, et finit à travers des marais dans l'Adriatique, à Porto-Fossone. Il forme plusieurs dérivations, le *canal Blanc*, qui se termine à Levante; l'*Adigetto*, qui passe à Rovigo. Des canaux le mettent en communication avec le Bacchiglione au N. et le Pô au S. — Les affluents de l'Adige sont, à droite: la Nos et le Tartaro; à gauche, le Lavis, la Fersina, l'Alpon. Son cours est de 400 kil.

C'est la meilleure ligne qui couvre le Pô et l'Italie du côté de l'Allemagne; il est large, profond, rapide, facile à défendre. Il est navigable de Trente à la mer, déborde souvent malgré les digues et les canaux. — Il y eut dans le roy. d'Italie, sous Napoléon Ier, le dép. de l'*Adige*, chef-lieu Vérone, et le dép. du *Haut-Adige*, chef-lieu Trente.

Adighès, l'une des branches de la famille Tcherkesse, à l'O. du Caucase; on dit que c'est la plus noble race du pays; leur constitution est aristocratique et libre; leur courage chevaleresque; leur religion est un mélange de christianisme, d'islamisme et de paganisme; les chefs ont été convertis depuis 80 ans à l'islamisme par le prophète Scheick-Mansour, pris par les Russes en 1791. On évalue leur nombre à 290,000. V. *Tcherkesses* ou *Circassiens*.

Adis ou **Ades**, ville de la province d'Afrique, dont la position est mal connue, près de laquelle Régulus battit les Carthaginois en 256 av. J. C.

Adjémir, ancienne principauté indienne du Radjepoutana, maintenant annexée à la province de Delhi; les Anglais l'ont occupée en 1818. — La capitale, *Adjémir*, est une grande ville, à 350 kil. S. O. de Delhi, dans une belle vallée entre le Gange et l'Indus, sur le Louny. Elle est fortifiée; c'est l'une des villes saintes de l'Hindoustan; elle a 12 kil. de tour et 30,000 hab. — A quelque distance on voit l'étang sacré de Pokhar et les superbes édifices en marbre blanc, construits par Akbar.

Adjighur, fort de l'Hindoustan, dans la province d'Allah-Abad, près de Pannah; c'est un ouvrage plein de grandeur et remarquable par ses sculptures, dit V. Jacquemont; il fut pris par les Anglais en 1809.

Adler, riv. de Bohême, affl. de gauche de l'Elbe, finit à Kœniggrætz, après un cours de 84 kil.

Adlerfeld (Gustave), né près de Stockholm en 1671, fut attaché au service de Charles XII, et périt à Poltava. Il avait écrit des Mémoires, qui ont été publiés en allemand et en français sous ce titre: *Hist. militaire de Charles XII, depuis* 1700 *jusqu'à la bataille de Pultawa en* 1709; Amsterdam, 4 vol. in-12, 1740, et Paris, 1741. Le 4e vol. est d'un autre officier suédois.

Adlersparre (George, comte d'), 1760-1837, général suédois, servit sous Gustave III, prit une part active à la révolution qui renversa Gustave IV, fut comblé d'honneurs par le nouveau roi, mais se retira dès 1810, pour vivre dans la retraite. Il a publié en 1830 un ouvrage curieux, intitulé: *Documents pour servir à l'hist. de la Suède ancienne, moderne et contemporaine.*

Admète, roi de Phères en Thessalie, prit part à l'expédition des Argonautes, et, suivant les fables grecques, reçut Apollon chassé du ciel. Sa femme Alceste se dévoua pour sauver ses jours.

Adolphe de Nassau, empereur d'Allemagne, n'était qu'un gentilhomme d'une famille illustre, mais pauvre et sans grands talents, lorsque les électeurs le nommèrent, pour l'opposer au fils de Rodolphe, Albert, en 1292. Il se mit à la solde d'Edouard Ier contre Philippe le Bel; Boniface VIII lui défendit de prendre les armes. Il garda les subsides, acheta la Thuringe, fit une guerre malheureuse aux habitants qui ne voulaient pas le reconnaître, irrita l'Allemagne, et fut vaincu et tué par son rival Albert, à Gelheim, en 1298.

Adolphe-Frédéric, roi de Suède, né en 1710, arrière-petit-fils de Charles IX, fut d'abord évêque luthérien de Lubeck, en 1727, puis administrateur du duché de Holstein-Gottorp. A la mort de Frédéric de Hesse, en 1751, il fut reconnu roi, par l'influence de la Russie, en vertu de la convention d'Abo de 1743. Ami des arts et des sciences, mais faible, il eut à lutter contre les grands, qui dominèrent pendant tout son règne. Il laissa le trône à son fils Gustave III, en 1771.

Adonaï, l'un des noms par lesquels les Hébreux désignaient Dieu, pour ne pas prononcer le nom terrible de *Jéhovah*.

Adonias, fils de David, se révolta deux fois contre Salomon, qui le fit périr, 1014 av. J. C.

Adonis, personnage de la mythologie grecque, d'une beauté remarquable, fut aimé par Vénus et tué à la chasse par un sanglier, qui cachait un dieu jaloux, Mars ou peut-être Apollon. Vénus obtint de Jupiter qu'il resterait seulement six mois auprès de Proserpine, et reviendrait dans l'Olympe, à ses côtés, le reste de l'année. On croit que cette fable n'est qu'une allégorie de l'hiver et de l'été; peut-être est-elle d'origine égyptienne; mais c'était surtout en Phénicie, à Byblos, qu'Adonis était adoré. De là son culte se répandit en Grèce, en Syrie, chez les Assyriens, les Babyloniens et les Perses; les Juifs le connurent. Les fêtes, appelées *Adonies*, se célébraient en grande pompe à Byblos, à Athènes, à Alexandrie, etc.; elles comprenaient deux cérémonies, l'une de deuil, pour déplorer la mort d'Adonis, l'autre d'allégresse, pour célébrer sa résurrection.

Adonis, pet. rivière de Phénicie, près de Byblos, dont les eaux se chargent périodiquement de sable rouge; on croyait que c'était le sang d'Adonis, et les fêtes commençaient alors.

Adonisédec, l'un des rois de Chanaan que vainquit Josué, dans la journée où Dieu, sur la prière du chef des Hébreux, arrêta le soleil.

Adoptants ou **Adoptiens**, hérétiques en France et en Espagne au VIIIe s., croyaient que J. C., comme homme, est seulement le fils adoptif de Dieu; leurs chefs étaient Félix, évêque d'Urgel, et Elipand, archevêque de Tolède, qui furent condamnés.

Adorno, nom d'une famille plébéienne de Gênes, qui a donné plusieurs hommes illustres à la république et lutta longtemps contre les Fregosi.

Adorno (Antoine), doge de 1384 à 1396, gouverna au milieu des troubles, engagea les Génois à se soumettre à Charles VI de France, fut nommé gouverneur de la ville et mourut peu après.

Adorno (Prosper), doge en 1471, fut dépouillé et emprisonné par Galeas Sforza de Milan, et, après la mort de celui-ci en 1476, parvint à chasser les Milanais et à prendre le titre de *défenseur de la liberté génoise*. Mais bientôt, attaqué par les Fregosi et les Fieschi, il se réfugia à Naples, où il mourut en 1486.

Les autres doges de cette famille sont:

Adorno (Gabriel); 1363-1371.
Adorno (Georges); 1413-1415.
Adorno (Raphael); 1443-1447.
Adorno (Barnabé); 1447.
Adorno (Antoniotto); 1527-1528.

Adoua ou **Adoueh**, capit. du roy. de Tigré en Abyssinie, est l'entrepôt du commerce entre l'intérieur du pays et la mer; peut-être 8,000 hab.

Adour (Atur, Aturus), fl. de France, descend du mont Tourmalet, arrose Bagnères-de-Bigorre dans la vallée de Campan, Tarbes; puis, tournant à l'O., passe à Aire, St-Sever, Dax, sépare les dép. des Landes et des Basses-Pyrénées, et se jette, à 5 kil. au-dessous de Bayonne, dans le golfe de Gascogne, par une embouchure que les sables rendent dangereuse. L'Adour débouchait jadis près du bourg de Vieux-Boucaut, à 36 kil. au N. de l'embouchure actuelle, qui fut pratiquée au XVIe s.

Il a 300 kil. de cours, est navigable depuis S^t-Sever, et déborde souvent. Ses affluents sont : à gauche, beaucoup de torrents, comme les deux Luy, le Gave de Pau, la Bidouze, la Joyeuse, la Nive; à droite, l'Arros, la Midouze.

Adouse. V. *Sahell* (*Oued-*).

Adra (Abdera), ville d'Espagne, à l'embouchure du rio Adra, dans la Méditerranée, dans la prov. et à 120 kil. S. E. de Grenade; exploitation de mines de plomb les plus riches de l'Europe; 10,000 hab.

Adra, nom d'un évêché *in partibus;* c'était probablement une ville de l'Arabie ancienne, près de Bostra.

Adramites, peuple arabe placé par les géographes anciens sur les bords de la mer Erythrée.

Adramyttium, auj. *Adramiti*, ville d'Eolide, dans la Grande-Mysie, fondée par les Athéniens sur un golfe auquel elle donnait son nom, à 120 kil. N. de Smyrne. — Adramiti est un petit port de commerce de 5,000 hab.

Adrar, oasis du Sahara occidental, à l'E. du cap Blanc d'Arguin, à 350 ou 400 kil. N. du Sénégal. Outre beaucoup de palmiers, on cultive dans l'Adrar le mil, le blé, l'orge et les pastèques. Les habitants sédentaires, tous marabouts, sont d'anciens Berbères, tributaires des tribus nomades du voisinage. Les princ. villes sont Ouadan, bien déchue; Chinguêty, au S. O., 4,000 hab., et Atar, à l'O., 2,500 hab.

Adraste, roi d'Argos, fut un des sept chefs qui suivirent Polynice devant Thèbes contre son frère Etéocle; seul il échappa à la mort. Dix ans plus tard, dans la guerre des *Epigones*, il perdit son fils et mourut de chagrin.

Adresse (Sainte-), ville de la Seine-Inférieure, à 3 kil. du Havre, dans une belle situation; près de là sont deux phares remarquables.

Adrets (François de Beaumont, baron des), né en Dauphiné, 1513, se fit protestant pour se venger des Guises, et se rendit célèbre, dès 1562, par ses cruautés dans le Dauphiné. Il forçait ses prisonniers à se jeter du haut des tours sur les piques de ses soldats; et ordonnait à ses enfants de se baigner dans le sang des catholiques. Il se fit plus tard catholique, et mourut méprisé de tous les partis, en 1587. — Le village des *Adrets* est à 26 kil. N. O. de Grenoble.

Adria ou **Atria** (auj. *Atri*), ville du Picenum, sur une colline voisine de la mer, était considérée comme la capitale des Prétutiens. Adrien, qui y était né, suivant quelques-uns, l'embellit.

Adria, ville de la Polésine de Rovigo (Italie), à 20 kil. S. E. de Rovigo, sur le canal Bianco, dérivation du Pô, jadis sur la mer, dont elle est éloignée de 30 kil. Le climat est très-insalubre. Elle fait un assez grand commerce de grains, bétail et cuirs. On y a trouvé beaucoup de débris d'*Adria*, fondée par les Etrusques; elle a donné son nom à la mer Adriatique; 10,000 hab.

Adriaenssens (Alexandre), le Jeune, peintre de l'école flamande, mort en 1685, eut de la réputation pour ses fleurs, fruits, vases de marbre et surtout pour ses poissons.

Adriani (Jean-Baptiste), de Florence, 1513-1579, professeur d'éloquence à l'université, a écrit l'*Histoire de son temps*, de 1536 à 1574; Venise, 1587, 3 vol. in-4. Cette continuation de Guichardin servit à de Thou, qui le loue de son exactitude.

Adriani vallum, retranchement élevé par l'empereur Adrien au N. de la Bretagne, pour préserver la province des incursions des Calédoniens, du golfe de Solway à l'embouchure de la Tyne; ses ruines s'appellent auj. *Picts-Wall*.

Adrianopolis. V. *Andrinople*.

Adriatique (Mer), grand golfe de la Méditerranée, entre les côtes de l'Italie, de l'Illyrie, de la Dalmatie et de l'Albanie. Elle forme à l'O. le golfe de Manfredonia, au N. O. celui de Venise; les golfes de Trieste et de Fiume ou Quarnero sont au N., des deux côtés de la presqu'île de l'Istrie; les bouches du Cattaro sont sur la côte orientale. Le canal d'Otrante ou de Brindes l'unit à la mer Ionienne. Ses côtes sont basses, couvertes de lagunes au N. O.; plus élevées au S. O. et au N.; formées de rochers ou bordées d'îles (l'archipel illyrien) à l'E. La mer est plus salée que l'Océan : le flux est à peine sensible; la profondeur des eaux entre la Dalmatie et l'embouchure du Pô ne dépasse pas 50 m.; le fond de la mer est formé de calcaire et de couches de testacés. Les ports les plus remarquables sont : Otrante, Brindisi, Bari, Ancône, Venise et ses lagunes, Trieste, l'excellent mouillage de Muggia, Pirano, Quieto, Parenzo, Pola, Fiume, la baie de Buccari, Zara, Sebenico, Trau, la baie de Salona, Spalatro, Gravoso, Raguse, les bouches du Cattaro, Antivari, Dulcigno, Alessio et Durazzo. Il y a eu, en 1806, le départ. de l'Adriatique, ch.-l. Venise, formé de l'ancien Dogado Vénitien, du Pô à l'Isonzo.

Adrien (Publius Ælius), empereur romain, né à Rome d'une famille espagnole, en 76, perdit à dix ans son père, cousin germain de Trajan, qui fut l'un de ses deux tuteurs. Après une brillante éducation, qui lui fit donner le nom de *petit Grec*, *Græculus*, il fut tribun de légion sous Domitien, épousa Julia Sabina, petite-nièce de Trajan, et, protégé par l'impératrice Plotine, fut questeur, tribun du peuple, chef de légion, enfin consul. Lieutenant de Trajan dans la guerre contre les Parthes, il apprit sa mort à Antioche, en 117. La plupart croient que Plotine supposa une adoption en sa faveur. Reconnu sans difficulté, il abandonna les dernières conquêtes de Trajan au delà de l'Euphrate, et ne songea dès lors qu'à rétablir ou maintenir la paix dans tout l'Empire. Son règne fut un voyage perpétuel à travers les provinces, où il fondait des villes, élevait des temples, dictait des lois; où il allait contempler les merveilles des arts, les curiosités de la nature. Nous avons les médailles de vingt-cinq contrées qu'il parcourut. En Germanie, il rétablit la discipline militaire; dans la Bretagne, il construisit contre les Pictes une immense muraille du golfe de Solway à l'embouchure de la Tyne (*Vallum Adriani*); en Gaule, il fit élever une vaste basilique à Nîmes, peut-être les arènes d'Arles et l'aqueduc du Gard. Puis il parcourut l'Espagne, l'Afrique, l'Italie, les provinces d'Asie, construisant des monuments à Nicée, Nicomédie, Ephèse, Antioche; il passa l'hiver de 125 à Athènes, dont il fit une cité nouvelle, et où il accepta la charge d'archonte, etc. Il embellit Rome de monuments nombreux, comme le temple consacré à la Fortune de Rome, et le vaste mausolée qu'il avait fait construire à l'extrémité du pont Ælius; c'est aujourd'hui le pont et le château Saint-Ange. Son insatiable curiosité ne fut jamais satisfaite, et dans sa villa de Tibur il se plut à retracer les souvenirs de ses voyages et à rassembler les merveilles de ses Etats. Les incursions des Alains et des Sarmates furent repoussées; une terrible révolte des Juifs fut étouffée dans le sang, et la nouvelle Ælia Capitolina s'éleva sur les ruines de Jérusalem. Secondé par les plus habiles jurisconsultes, qui formaient son conseil, il modifia profondément l'administration, en établissant les quatre divisions ou ministères de la chancellerie impériale, les grandes charges de la cour, l'étiquette, etc. Il fit un très-grand nombre de lois, surtout en faveur des esclaves, placés sous la protection des magistrats, et l'*Edit perpétuel*, œuvre de Salvius Julianus (131), servit désormais de règle aux préteurs pour rendre la justice. Les provinces furent mieux traitées et plus heureuses. Adrien, sage législateur, bon administrateur, protecteur des arts, eut un amour-propre malheureux qui le rendait jaloux des artistes; c'est ainsi qu'il fit périr le grand architecte Apollodore; entouré de philosophes et superstitieux à l'excès; littérateur habile, mais préférant Ennius à Virgile, Caton à Cicéron, etc., Adrien eut surtout l'amour du paradoxe. Quadratus, évêque d'Athènes, lui présenta une apologie de la religion chrétienne; la persécution fut beaucoup moins violente qu'à d'autres époques, mais elle ne cessa pas, comme on l'a dit. On lui reproche sa passion pour cet Antinoüs, qu'il fit peut-être périr, et auquel il éleva, comme à un dieu, tant d'autels, de temples, de statues. Tourmenté par une cruelle hydropisie, il eut recours aux superstitions des mages, fit périr sa femme Sabine, qu'il méprisait depuis longtemps, son beau-frère Servien, etc.; lui-même mourut à Baïa, en 138, après avoir composé des vers traduits ainsi par Fontenelle :

> Ma petite âme, ma mignonne,
> Tu t'en vas donc, ma fille? Et Dieu sache où tu vas!
> Tu pars seulette et tremblottante. Hélas!
> Que deviendra ton humeur folichonne?
> Que deviendront tant de joyeux ébats?

Après la mort d'Ælius Verus, il venait d'adopter Antonin.

Adrien I^er, pape de 772 à 795, appela Charlemagne contre Didier, roi des Lombards, le nomma patrice de Rome, en reçut la confirmation des donations faites par Pepin au S.-Siége, et resta son ami. Il présida par ses légats au deuxième concile général de Nicée, en 787.

Adrien II, pape de 867 à 872, fit déposer le patriarche de Constantinople, Photius, et fut en lutte avec Charles le Chauve, que défendit vigoureusement Hincmar.

Adrien III, pape de 884 à 885, est le premier qui ait changé de nom, en prenant la tiare.

Adrien IV, pape de 1154 à 1159, est le seul Anglais qui ait obtenu la tiare. Nic. Breakspeare, après avoir mendié dans sa jeunesse, parvint à la papauté par son mérite. Frédéric Ier lui livra l'hérésiarque Arnaud de Brescia, qui fut mis à mort; il fut couronné par lui à Rome. Adrien eut à lutter contre Guillaume II, de Naples, et fut forcé de le reconnaître roi. Une lettre hautaine, adressée à l'Empereur, et les réclamations du pape au sujet des biens de la comtesse Mathilde, allaient renouveler la guerre du sacerdoce et de l'Empire, quand il mourut. C'est lui qui donna à Henri II d'Angleterre l'autorisation d'envahir l'Irlande.

Adrien V (Ottoboni de Fiesque) fut pape un mois, en 1276.

Adrien VI (Adrien-Florent), pape de 1522 à 1523, né à Utrecht en 1459, fut successivement professeur de théologie, doyen de l'église de Louvain, vice-chancelier de l'Université, précepteur de Charles d'Autriche, évêque de Tortose, cardinal. Régent d'Espagne pendant l'absence de son ancien élève devenu roi, il montra peu d'habileté et d'énergie pendant la révolte des *Comuneros*. Successeur de Léon X, il fut simple dans ses mœurs et ami des savants, charitable et austère; mais il ne put rétablir la paix entre Charles-Quint et François Ier, et mourut peu regretté des Romains, parce qu'il était faible et surtout étranger.

Adrien, dernier patriarche de Russie, mort en 1702. Il avait eu le courage, au milieu des massacres causés par la révolte des Strélitz, d'implorer solennellement la grâce des coupables. Le tzar Pierre abolit après lui le patriarchat.

Adrumète ou **Hadrumetum** (auj. ruines près de Sous), au S. E. de Carthage, sur un golfe de la mer d'Afrique, fondée par les Phéniciens, fut la capitale de la Byzacène. Agathocle la prit en 310 av. J. C.; Annibal en fit sa place d'armes en 202, et César y débarqua dans la guerre d'Afrique.

Aduatiques ou **Atuatiques**, peuple de la Gaule, reste des Cimbres et des Teutons, laissés parmi les Belges à la garde des bagages. Ils habitaient entre les Eburons et les Nerviens, près du confluent de la Sambre et de la Meuse. César prit leur ville, *Aduaticorum oppidum* (peut-être Namur), et vendit comme esclaves les habitants. Il y avait chez les Tongres une forteresse, *Atuatuca*, qui plus tard prit le nom de Tongres.

Adule, *Adula* ou *Adulas mons*, où les anciens plaçaient la source principale du Rhin; suivant les uns, à l'est du Saint-Gothard, plus probablement vers le Splügen dans les Alpes centrales.

Adulis (auj. Arkiko ou Zoulla), port de l'ancienne Ethiopie, sur un petit golfe du même nom dans la mer Rouge (auj. Goûbêt Kafr ou Azoulêh); il était l'entrepôt du commerce entre l'Ethiopie et l'Arabie. On a trouvé à Arkiko l'inscription connue sous le nom de monument d'Adulis; elle comprend deux parties : 1° les titres et les principales actions de Ptolémée Evergète; 2° une liste de peuples soumis par un prince abyssin, qui très-probablement vivait au ive siècle, et a fait écrire en grec ce monument de ses exploits. Cosmas Indicopleustès a copié au vie s. les deux parties de l'inscription. Salt a découvert à Axum une inscription qui paraît être le double de la seconde partie.

Æa, ville ancienne de Colchide, sur le Phase, capitale du roi *Aétès*, le père de Médée, fut jadis un entrepôt du commerce de l'Orient. Sésostris, disent les traditions, y laissa une colonie d'Egyptiens.

Æbudæ, îles situées au N. de l'Ecosse, mal connues des anciens, probablement les Hébrides.

Æbutia gens, l'une des grandes familles plébéiennes de Rome; de la branche Elva sortirent plusieurs consuls.

Aèdes, nom des poëtes grecs de l'âge héroïque et de l'époque homérique, d'un mot grec qui signifie *chantres*.

Ædui. V. *Eduens*.

Æga. V. *Ega*.

Ægades. V. *Egades*.

Ægæ ou Eges, ville de l'ancienne Macédoine, au N. O. de Pella, appelée aussi Edesse. — Ville d'Achaïe, sur le golfe de Corinthe, appelée aussi *Ægira*.

Ægialus. V. *Egialée*.

Ægidius. V. *Egidius*.

Ægila, ville de Laconie, célèbre par un temple et des mystères de Cérès.

Ægimurus, île près de Carthage.

Ægitna, cap. des Oxybiens (Gaule ancienne), sur la côte de la Méditerranée, est probablement aujourd'hui Cannes.

Ægium (auj. Vostitza), ville très-ancienne sur le golfe de Corinthe, devint la principale ville de l'Achaïe, au temps d'Aratus. Les députés de la ligue se réunissaient dans un bois voisin.

Ægos Potamos (le fleuve de la Chèvre), petite rivière de la Chersonèse de Thrace, tributaire de l'Hellespont. A son embouchure Lysandre détruisit la flotte athénienne en 405 av. J. C.

Æken (Jérôme Van), dit **Bos** ou **Bosch**, peintre hollandais de Bois-le-Duc (1450-1516), eut une grande réputation, comme peintre d'histoire, par son coloris vigoureux et ses belles draperies. Ses œuvres sont surtout à Madrid, à Berlin, à Anvers.

Ælana. V. Akkaba.

Ælia Capitolina, nom donné à Jérusalem rebâtie par Ælius Adrien, qui y éleva un temple à Jupiter Capitolin.

Æmilia gens, famille patricienne de Rome, qui remontait, dit-on, à Æmilius, fils d'Ascagne, et se divisait en deux branches, les *Mamercus*, qui ont formé les Paulus et les Scaurus; les *Lepidus*. Elle a produit beaucoup d'hommes célèbres. V. *Emilie*.

Æmilia, nom de l'une des tribus de Rome.

Æmilia, l'une des dix-sept provinces de l'Italie sous les derniers empereurs, entre le Pô et l'Apennin, dans le diocèse d'Italie; la métropole était Plaisance.

Æmilia, voie romaine qui conduisait de Rome en Ligurie, par Pise.

Æmona (Laybach), colonie romaine dans le pays des Carnes, en Illyrie, fut le chef-lieu d'un canton qu'on rattacha à la Vénétie italienne sous les empereurs.

Ænaria, **Pithecusa** ou **Inarimé**, auj. Ischia, île sur la côte occidentale de l'Italie, au S. O. de Cumes, qui y envoya une colonie. Typhée, selon la Fable, foudroyé par Jupiter, était étendu sous l'île et l'agitait.

Ænésidème, philosophe pyrrhonien, de Gnosse, enseigna la philosophie à Alexandrie, vers l'an 50 av. J. C. Il avait composé huit livres de la *Philosophie sceptique*, dont Photius a conservé quelques fragments.

Ænos (auj. Enos), au S. E. de l'embouchure de l'Hèbre, sur la côte de Thrace, colonie de Cumes d'Eolide, prétendait remonter à Enée; près de là on montrait le tombeau de Polydore, fils de Priam.

Ænus, nom ancien de l'Inn.

Æpinus (François-Marie-Ulrich-Théodore), physicien, né à Rostock (Mecklembourg), 1724-1802, fut professeur à St-Pétersbourg et s'occupa surtout de l'électricité. On lui attribue le condensateur électrique et l'électrophore; on a de lui : *Tentamen theoriæ electricitatis et magnetismi*, 1759, traduit et abrégé par Haüy, 1787; et *Réflexions sur la distribution de la chaleur sur la surface de la terre*, traduites en français, 1762.

Ærarium, nom du trésor public à Rome; il était déposé dans le temple de Saturne.

Aerschot, v. du Brabant méridional (Belgique), sur le Demer, à 35 kil. N. E. de Bruxelles, capitale d'un comté qui fut érigé en duché (1533), en faveur de la maison de Croy, et qui appartint ensuite à la maison d'Arenberg; 4,000 hab.

Aerschot (Duc d'), seigneur illustre du xvie s., nommé par Philippe II chevalier de la Toison d'or et membre du conseil d'Etat des Pays-Bas, resta d'abord fidèle au roi d'Espagne, combattit plus tard de tout son pouvoir l'influence de Guillaume d'Orange, fit choisir par les Etats l'archiduc Mathias comme souverain; puis, dégoûté des factions, se réconcilia avec Philippe II en 1579, et alla mourir à Venise en 1595.

Ærtsen (Pierre), peintre hollandais d'Amsterdam (1519-1573), fut célèbre comme peintre de genre et d'histoire; malheureusement ses principales œuvres ont été détruites.

Æsis (Esi ou Esino), riv. de l'Italie, qui se jette dans la mer Adriatique et séparait le Picenum de l'Ombrie.

Æsopus (Clodius), célèbre acteur romain, contemporain de Roscius, vers 80 av. J. C., donna des leçons d'action oratoire à Cicéron, étala un grand luxe, ainsi que son fils, et laissa cependant en mourant d'énormes richesses, mais non pas 160,000 talents, comme on l'a répété, ce qui aurait fait au moins 800,000,000 de fr.

Æthalia. V. *Ilva*, *Elbe* (île d').

Æthiopia. V. *Ethiopie*.

Aétius, général romain et patrice, né en Mœsie, d'origine barbare, parvint à exercer une grande influence chez les Huns et les Goths, en amena 60,000 pour soutenir l'usurpateur Jean, en Italie (424), se réconcilia avec Valentinien III et sa mère Placidie. Sa ri-

valité avec le comte Boniface fut fatale à l'Empire. Mais en Gaule, le patrice déploya les plus grands talents pour combattre les Wisigoths, les Burgondes, les Francs. Il sut les réunir aux dernières légions romaines contre Attila, le repoussa d'Orléans, le vainquit dans les *champs Catalauniques* (451), et mérita le titre de *dernier des Romains*. Il excita la jalousie du lâche Valentinien, qui l'assassina lui-même en 454.

Aétius, médecin grec, d'Amide en Mésopotamie, vécut au v^e et au vi^e s. à Alexandrie et à Constantinople. Il a laissé une compilation savante (*Tetrabiblos*) en 16 livres, dans laquelle il a copié Galien, Dioscoride et Oribase. Elle n'a pas encore été publiée entièrement en grec; mais Cornarius et Montanus l'ont traduite en latin, Bâle, 1515-1532. Selon Boerhaave, cet ouvrage doit être pour le médecin ce que les Pandectes sont pour le jurisconsulte.

Ætna. V. *Etna.*

Ætolia. V. *Etolie.*

Afer (Domitius), né à Nîmes, 16 av. J. C., le plus grand orateur de son temps, suivant Quintilien, son élève; mais servile et artificieux, il a mérité les jugements sévères de Tacite. Il fut consul sous Caligula, et mourut en 59 ap. J. C.

Aff, riv. de France, affl. de gauche de l'Oust, vient de la forêt de Paimpont (Ille-et-Vilaine), sert de limite au Morbihan, passe à Guer et à Gacilly; cours de 50 kil.

Affre (Denis-Auguste), archevêque de Paris, né à Saint-Rome de Tarn, en 1793, fut conduit par son oncle, Boyer, au séminaire de Saint-Sulpice, dont il était directeur. Professeur de philosophie au séminaire de Nantes, puis à Saint-Sulpice, chargé de l'enseignement du dogme, il devint grand-vicaire de l'évêque de Luçon, en 1821, de l'évêque d'Amiens, en 1823, et chanoine titulaire du diocèse de Paris en 1834. Coadjuteur de l'évêque de Strasbourg en 1839, il fut nommé, comme successeur de M. de Quélen, à l'archevêché de Paris, en 1840. Charitable, ferme, dévoué, il voulut ranimer les études ecclésiastiques et fonda l'école des Carmes. Au mois de juin 1848, cherchant généreusement à arrêter l'effusion du sang, il se rendit au milieu des barricades, à l'entrée du faubourg Saint-Antoine, et tomba frappé d'une balle. Il mourut, trois jours après, 27 juin, à l'archevêché, et l'Assemblée nationale rendit un hommage solennel *à la mort saintement héroïque* de l'archevêque. Il était remarquable comme écrivain; outre ses mandements, ses lettres pastorales et beaucoup d'articles dans l'*Ami de la religion*, il a publié : *Traité de l'administration temporelle des paroisses ; Traité des écoles primaires; Essai critique et historique sur l'origine, le progrès et la décadence de la suprématie temporelle des papes ; Traité des appels comme d'abus; Introduction philosophique à l'étude du christianisme ; Nouvel essai sur les hiéroglyphes égyptiens*, etc.

Affrique (Saint-), chef-lieu d'arrond. de l'Aveyron, à 75 kil. S. E. de Rodez, par 0° 33′ long. O. et 43° 57′ lat. N., sur la Sorgue. Fabriques de draps, tanneries; commerce de laines et de fromages de Roquefort. C'était l'une des principales places des calvinistes; assiégée par le prince de Condé, elle fut prise et démantelée par Louis XIII, en 1629; 7,314 hab.

Affry (Louis-Augustin-Philippe, comte d'), né à Fribourg, en 1743, mort en 1810, s'éleva en France jusqu'au grade de lieutenant général, se retira dans sa patrie, après le 10 août 1792; prit une part active à la réorganisation de la Suisse, fut nommé premier landamman après l'acte de médiation de 1803, et plus d'une fois fut envoyé à Paris comme député de la Confédération.

Afghanistan, pays de l'Asie, occupe le N. E. du plateau de l'Iran ou Perse; il est borné au S. par le Béloutchistan; à l'O. par le désert Salé et le désert de Kerman, qui le séparent de la Perse; au N. par la chaîne de l'Hindou-Koh, qui le sépare du Turkestan; à l'E. par le Sind et la chaîne des monts Soliman, qui le séparent de l'Hindoustan. C'est un plateau élevé, généralement incliné vers l'O., arrosé par des cours d'eau sans écoulement, comme le Helmend ; la partie N. E. de l'Afghanistan est arrosée par le Kaboul, affluent du Sind ; le sol est fertile en froment, maïs, riz, tabac, lin, garance; les moutons font la richesse des tribus de pasteurs. Il correspond aux pays appelés par les anciens Drangiane, Arachosie, Arie, Paropamisade, Inde citérieure. — Les Afghans, qui se nomment eux-mêmes *Pouchtaneh*, sont farouches et belliqueux; ils ont été successivement soumis, malgré leur bravoure, par les maîtres de l'Iran; ont un instant conquis la Perse en 1722; puis, vaincus par Nadir-Schah, se soulevèrent à sa mort, et formèrent, en 1747, sous Ahmed-Schah, un empire éphémère, qui s'étendait jusqu'à Delhi et jusqu'à Balk. Les guerres civiles des tribus, les intrigues de l'Angleterre et de la Russie, ont amené le démembrement de cet empire au xix^e s.; l'Afghanistan ne comprend plus que les trois roy. de Kaboul, de Kandahar et de Hérat. Les Afghans sont musulmans sunnites, mais très-relâchés; leur langue, le *pouchtou*, se rapproche du persan. Ils se divisent en quatre tribus princip.: les Ghildjis, les Berdouranis, les Youssouf-Zaïs et les Douranis, qui sont les plus nombreux et les plus puissants. Les Afghans sont au nombre de 7 à 8 millions. — V. *Kaboul, Kandahar, Hérat.*

Afium-Kara-Hissar, dans la prov. de Khoudavendgiar, en Asie Mineure (Turquie d'Asie), à 70 kil. au S. de Koutaïeh, près des sources de plusieurs affl. du Méandre. On cultive l'opium aux environs, comme l'indique son nom (forteresse noire de l'opium); évêché grec; rendez-vous des caravanes qui se dirigent vers l'Asie intérieure. Les villes anciennes de *Celænæ, Apamea Cibotos* et *Synada* s'élevaient vers le même lieu; 50,000 hab.

Afragola, v. de l'Italie, à 10 kil. N. E. de Naples, fabriques de chapeaux; 12,000 hab.

Afrancesados ou **Josephinos**, noms des partisans de la France et du roi Joseph, en Espagne. Poursuivis par Ferdinand VII, ils n'obtinrent qu'en 1820 une amnistie incomplète.

Afranius (Lucius), poëte comique latin, vivait vers l'an 100 av. J. C.; il peignit les mœurs romaines, contrairement à Plaute et à Térence. Le *Corpus poetarum* de Maittaire contient quelques-uns de ses fragments.

Afranius (Lucius), partisan de Pompée, lui dut son élévation au consulat, en 60 av. J. C., fut son lieutenant en Espagne, ne put résister à la fortune de César et alla rejoindre son général à Pharsale. Après Thapsus, il fut livré à César et périt, peu après, 47, dans une sédition.

Africa. V. *Mahadia.*

Africanus (Sextus Julius), historien grec, né à Emmaüs de Palestine, vivait au iii^e s. On croit qu'il était encore païen, quand il écrivit un ouvrage en 24 livres, intitulé *Cestes*, c.-à-d. ceinture de Vénus, où il traitait de l'art militaire, de la médecine, de l'agriculture; il n'en reste que quelques fragments, insérés dans les *Mathematici veteres* de Thévenot. Il était chrétien, quand il composa un grand ouvrage, la *Chronographie*, en 5 livres, depuis la création jusqu'à l'année 221. L'*Epitome* d'Eusèbe n'a fait que l'abréger; quelques fragments sont disséminés dans Syncelle, Cédrénus, Théophane, etc.

Afrique (Africa, Libya), l'une des cinq parties du monde, est une presqu'île de 29,000,000 kil. car., tenant à l'Asie par l'isthme de Suez, désert de 100 kil. de longueur. La Méditerranée la sépare de l'Europe au N. et la mer Rouge de l'Asie, au N. E.; elle fait face à l'Espagne par le détroit de Gibraltar, à l'Arabie par celui de Bab-el-Mandeb. Elle est baignée à l'O. par l'Océan Atlantique; à l'E. par la mer des Indes. Elle s'étend du cap Blanc au N., par 37° 20′ de lat. N. jusqu'au cap des Aiguilles au S., par 34° 51′ lat. S., sur une longueur de 8,045 kil.; et du cap Vert, à l'O., par 19° 52′ long. O., jusqu'au cap Guardafui, à l'E., par 48° 59′ long. E., sur une largeur de 8,050 kil. Les îles qui en dépendent sont: dans l'Atlantique, Madère, les Canaries, les îles du Cap-Vert et celles du golfe de Guinée, l'Ascension et Sainte-Hélène; dans la mer des Indes, Madagascar et les Comores, les îles Mascareignes, les Seychelles, Socotora. Les côtes, généralement basses et malsaines, forment les golfes de la Sidre et de Cabès au N.; les golfes de Biafra et de Benin, au fond du golfe de Guinée, à l'O.; le golfe Arabique ou mer Rouge, au N. E. — Le relief de l'Afrique est encore mal déterminé : elle forme peut-être deux vastes plateaux, unis par une chaîne de montagnes, encore inconnue, allant de l'E. vers l'O.; celui du nord a la forme d'un trapèze, celui du sud celle d'un triangle. Les régions de l'Afrique sept. sont : le bassin du Nil (Abyssinie, Nubie, Egypte); la côte de Barbarie ou le Maghreb (Tripoli, Tunis, Algérie, Maroc), limité au S. par le massif de l'Atlas; le Sahara, plateau désert, au centre; le Takrour ou Soudan, pays des noirs, séparé par les monts de Kong, à l'O., de la Sénégambie; au S. O., de la Guinée. L'Afrique australe comprend à l'O. les peuples du Congo ; au S. les Boschmans et les Hottentots, voisins de la colonie du Cap; à l'E. les nombreuses tribus de la Cafrerie, et plus au N. le Zanguebar, le pays

des Somaulis. — Outre les grands fleuves, le Nil au N.; le Sénégal, la Gambie, la Kouarra, le Zaïre, la Coanza, l'Orange, à l'O.; le Zambèze, à l'E., il y a des cours d'eau et des lacs intérieurs, le Tchad, dans le Soudan, le N'gami, le Nyassi, et vers l'équateur, les lacs Tanganyika et Unkéréwé, à l'O. de montagnes couvertes de neiges éternelles, le Kilimandjaro et le Kénia.

Le climat général est celui de la zone torride ; plus des trois quarts de l'Afrique sont situés entre les deux tropiques; la grande masse d'air chaud se répand facilement dans les zones tempérées. Partout où l'humidité s'unit à la chaleur (pluies périodiques des deux côtés de l'équateur, inondation des fleuves), la végétation étale une vigueur et une magnificence extraordinaires.

Il est difficile d'évaluer, même approximativement, la population de l'Afrique, encore en partie inconnue. Elle appartient principalement à la race noire (Soudan, Sénégambie, Guinée, Congo), à laquelle se rattachent le groupe Cafre, au centre et à l'E.; le groupe Hottentot, au S. O.; le groupe Ethiopien, au N. E. Il est probable que les Nubiens, les Egyptiens, les Berbères et les Touaregs sont les variétés les plus élevées du rameau éthiopien, avec un mélange plus ou moins considérable d'hommes appartenant à la branche sémitique de la race blanche. — Le fétichisme est la religion du plus grand nombre des tribus africaines ; le mahométisme domine dans le versant de la Méditerranée, dans le Sahara, et fait des progrès dans le Soudan ; le christianisme corrompu règne en Abyssinie et dans une partie de l'Egypte.

Les anciens n'ont véritablement connu que le versant de la Méditerranée, malgré les voyages des Phéniciens, sous Néchao, et du Carthaginois Hannon. Les bords du Nil, Méroé, Thèbes, Memphis, Alexandrie, ont été des centres de civilisation ; les Grecs ont peuplé la Cyrénaïque ; la phénicienne Carthage a dominé la Méditerranée occidentale. Les Romains puis les Arabes, ont été les maîtres de l'Afrique septentrionale. Mais les voyages de B. Diaz (1486) et de Vasco de Gama (1497), les colonies européennes dans les îles et sur les côtes, la traite des nègres, ont seulement fait connaître la forme du continent africain. Au XIXe s., après les voyages de Caillaud en Nubie, de Bruce en Abyssinie, de Caillé, de Mungo-Park et de Lander, de Denham et de Clapperton dans le Soudan, d'intrépides explorateurs, de nos jours surtout, se sont efforcés de découvrir les mystères de l'Afrique intérieure. Citons seulement Richardson, Overweg, Barth, Vogel et Baïkie dans le Soudan; Livingstone, dans l'Afrique australe; Kraft, Rebmann, Burton, Speke Grant et Baker dans l'Afrique orientale.

Afrique. Les Grecs, Hérodote par exemple, ont donné quelquefois le Nil pour limite entre l'Asie et l'Afrique. Les Romains désignaient plus particulièrement sous le nom d'Afrique le pays de Carthage. Après la ruine de Carthage (146 av. J. C.), le territoire de cette ville et la Zeugitane formèrent la province ou proconsulat d'Afrique; elle fut accrue en 106 de la Byzacène et d'une partie de la Tripolitane, que l'on en détacha au IVe s. ap. J. C. Dans la division de l'empire à cette époque, le diocèse d'Afrique, partie de la préfecture d'Italie, dans l'empire d'Occident, comprenait six provinces : proconsulat d'Afrique, Byzacène, Tripolitane, Numidie, Mauritanie-Césarienne, Mauritanie-Tingitane. C'est ce qui fit le roy. des Vandales de 429 à 534, et la préfecture ou l'exarchat d'Afrique sous les empereurs de Constantinople, de 534 à 698, époque de la conquête des Arabes. — Le proconsulat d'Afrique, ou Afrique proconsulaire, comprenait l'ancienne Zeugitane et avait pour métropole Carthage.

Aftan, riv. de l'Arabie, qui vient du Nedjed et se jette sur la côte du Lahsa dans le golfe Persique, en face des îles Bahrein. C'est plutôt un torrent qui n'a de l'eau qu'après les grandes pluies.

Aga ou **Agha,** nom donné en Orient, surtout chez les Ottomans, à ceux qui exercent un commandement; l'aga des janissaires était très-puissant. Souvent c'est un simple titre de politesse, comme seigneur. Maintenant, tous les officiers militaires de 5e classe et au-dessous, et les employés de l'administration et de la cour au-dessous de la 2e classe, portent le titre d'aga.

Agabli, v. de l'oasis de Touat, au S. E. du Maroc, dans le Sahara, peuplée par des Touaregs et fréquentée par les caravanes, sur la route de l'Algérie à Tembouctou.

Agadir, nommé jadis *Santa Cruz* par les Portugais, port du Maroc sur l'Océan Atlantique, dans la province de Souze, à 250 kil. S. O. de Maroc. Jadis florissant, il est maintenant presque détruit.

Agag, roi des Amalécites, fut épargné par Saül, malgré l'ordre de Dieu; Samuel le fit massacrer.

Agamède. V. *Trophonius.*

Agamemnon, roi de Mycènes et d'Argos, petit-fils d'Atrée, fut, avec son frère Ménélas, l'un des principaux instigateurs de la guerre contre Troie. Suivant les traditions poétiques, il aurait sacrifié sa fille Iphigénie pour obtenir de Diane des vents favorables. Le roi des rois se distingua par sa valeur et la prudence de ses conseils; Homère a immortalisé sa querelle avec Achille. Après la prise de Troie, il revint à Argos, et périt victime de la trahison de Clytemnestre, sa femme, et d'Égisthe son complice. Il eut trois filles : Iphigénie, Electre, Chrysothémis, et un fils, Oreste, qui vengea sa mort.

Aganippe, fontaine de l'Hélicon, en Béotie, consacrée aux Muses, appelées quelquefois *Aganippides.*

Agaous, Agauws ou **Agaô,** peuples de l'Abyssinie, dans le pays de Lasta, autour des sources du Tacazzé et près des sources du Bahr-el-Azrak. Ils sont braves, et, dans leurs montagnes, défendent leur indépendance contre les Abyssins chrétiens et les Gallas. Ils font un commerce considérable surtout avec l'Amhara ; beaucoup sont chrétiens, mais n'ont pas encore renoncé à toutes leurs superstitions.

Agapes (c.-à-d. *amitié, charité*), repas que les premiers chrétiens célébraient en commun, sans distinction de rangs, dans l'église, en souvenir du dernier repas de Jésus avec ses disciples. Ces réunions donnèrent lieu de bonne heure à des désordres et à des accusations qui les firent supprimer par l'autorité ecclésiastique.

Agapet Ier, pape de 535 à 536, ne put détourner Justinien de porter la guerre en Italie contre les Ostrogoths.

Agapet II, pape de 946 à 955, appela contre Bérenger II le roi d'Allemagne Otton Ier.

Agar, jeune Egyptienne, esclave d'Abraham, lui donna un fils, Ismaël. Quand Sarah devint mère d'Isaac, Agar fut renvoyée avec un peu de pain et une outre pleine d'eau. Un ange sauva la mère et le fils, qui devint la tige de la famille puissante des *Ismaélites* ou *Agaréniens.*

Agasias d'Ephèse, sculpteur du IIe s. av. J. C., est l'auteur de la belle statue nommée le *Gladiateur Borghèse* ou *Gladiateur combattant*, découverte au XIIe s. à Antium.

Agata (Santa-), v. de la prov. et à l'O. de Bénévent (Italie); évêché, 5,000 hab.

Agatha, colonie des Phocéens de Marseille, auj. *Agde.*

Agatharchides, géogr. et histor. grec de Cnide, vivait vers 120 av. J. C. On connaît trois de ses ouvrages : le *de Mari Rubro*, ou Périple de la mer Rouge en 5 livres; le *de Asia* en 10 livres, et *Europiaca*, grand ouvrage dont Athénée a cité jusqu'au livre 38.

Agatharque, peintre de Samos du Ve s. av. J. C., fit le premier des décorations de théâtre, sous la direction d'Eschyle.

Agatharque II travailla à Athènes aux monuments de Périclès.

Agathe (Sainte), vierge de Palerme, mourut en prison (251). Les habitants de Catane l'invoquent surtout pendant les éruptions de l'Etna.

Agathémère, géogr. grec du IIIe s., nous a laissé un abrégé de géographie, tiré en partie de Ptolémée et de Strabon. Il se trouve dans les *Geographi minores* d'Hudson.

Agathias, historien grec de Myrine, en Asie Mineure, vivait au VIe s. Il a laissé quelques épigrammes et écrit l'*Histoire du règne de Justinien* en 5 livres, de 532 à 559. Elle fait partie de la *Collection byzantine;* la meilleure édition est celle de Niebuhr, Bonn, 1828, in-8°; le président Cousin l'a traduite en français.

Agathocle, né à Rhegium vers 361 av. J. C., fils d'un potier de terre et de bonne heure orphelin, s'éleva par son courage et la protection du riche Syracusain Damas. Par la ruse, la force et le crime, il usurpa le pouvoir à Syracuse, en 317, gouverna en tyran populaire, et, menacé par les Carthaginois, alla à l'improviste les attaquer en Afrique (310). Après avoir brûlé ses vaisseaux, il s'empara de presque toutes les villes, mais à la fin fut vaincu et contraint de revenir à Syracuse. Il conserva le pouvoir contre toutes les révoltes, à force d'habileté et de cruauté, et fut empoisonné, à l'instigation de son petit-fils, Archagathe, en 289.

Agathocléе, courtisane d'Alexandrie, épouse de Ptolémée Philopator, voulut faire périr après sa mort le jeune Ptolémée Epiphane; mais le peuple prit sa défense et massacra Agathoclée, en 204 av. J. C.

Agathon, pape de 679 à 682, fit présider par ses légats le sixième concile général de Constantinople, en 680, qui condamna l'hérésie des monothélites.

Agathyrses, peuple de l'ancienne Sarmatie, dans les monts Karpathes; on les a assimilés aux Gètes et aux Daces.

Agaunum (Auj. Saint-Maurice, en Valais), ville des Nantuates, dans la Narbonaise.

Agazian. nom que se donnent les Abyssins.

Agde (*Agatha*), sur la rive gauche de l'Hérault, à 4 kil. de la mer, ch.-l. de canton de l'arr. et à 21 kil. E. de Béziers (Hérault). Importante par son port que défend le fort Brescou; commerce de vins, eaux-de-vie, etc. Cathédrale remarquable; évêché jusqu'à la fin du XVIIIe s.; 8,829 hab. — Colonie de Marseille, sous le nom de *Agatê tukê*, bonne fortune, Agde fut l'une des sept cités de la Septimanie.

Agen (*Aginnum*), sur la rive droite de la Garonne, ch.-l. du dép. de Lot-et-Garonne, par 44° 12′ 27″ lat. N. et 1° 43′ 6″ long. O.; à 651 kil. S. O. de Paris. Evêché, Cour d'appel. Commerce considérable de vins, d'eaux-de-vie, de pruneaux, de grains: fabriq. de toiles à voiles, d'indiennes, etc. Pop., 18,887 hab. Capitale des Nitiobriges, importante sous les Romains; capitale de l'Agénois; patrie de Sulpice-Sévère, de Scaliger, de Bernard de Palissy, de Lacépède et du poète Jasmin.

Agendicum ou **Agedincum,** plus tard *Senones* (auj. Sens ou Provins), ville des Sénonais, servit de place d'armes à César.

Agénois (*pagus agennensis*), petit pays de l'ancienne France, habité d'abord par les Nitiobriges, devint sous les Carlovingiens un des comtés de l'Aquitaine ou Guyenne; il eut alors des comtes héréditaires, devint l'un des domaines des ducs de Guyenne, puis appartint aux comtes de Toulouse, et fut réuni au domaine royal en 1271. Réclamé par les Anglais, qui le gardèrent au traité de Brétigny en 1360, repris par Charles V, donné en apanage par Charles IX à sa sœur Marguerite, il a été réuni définitivement à la mort de cette princesse en 1615. Il correspond en grande partie au département de Lot-et-Garonne.

Agénor, roi de Phénicie, père de Cadmus et d'Europe. — L'un des plus braves Troyens, dans l'Iliade, combattit Achille et fut tué par Néoptolème.

Ages. On retrouve chez presque tous les peuples, chez les Indiens et les Grecs, comme chez les Hébreux, la croyance à la chute, à la décadence de l'espèce humaine. Manou, comme Hésiode, comme Ovide, a célébré les quatre âges par lesquels ont passé les hommes; l'âge d'or, le règne de Saturne, *Saturnia regna*, temps d'innocence, d'abondance sans travail et de bonheur; l'âge d'argent, lorsque Saturne fut chassé du ciel par Jupiter, lorsqu'il fallut cultiver la terre, inventer les arts, lorsque l'innocence des premiers temps commença à déchoir; l'âge d'airain, lorsque Saturne eut quitté la terre; alors avec la propriété individuelle apparurent la cupidité, la violence et la guerre; enfin l'âge de fer, lorsque la Justice, *Astrée*, épouvantée par le débordement des crimes, remonta vers les cieux. Chez les Juifs, nous retrouvons, après l'âge d'innocence et de bonheur du paradis, l'âge des descendants de Sem jusqu'au déluge, puis l'âge des patriarches, et enfin l'âge des générations vicieuses. Chez les Egyptiens, à l'âge des dieux succède l'âge des demi-dieux, puis celui des rois et des hommes. — Au point de vue historique, on a souvent divisé la vie des peuples en âge héroïque et en âge historique; après les temps anciens, qui s'étendent jusqu'à la chute de l'empire d'Occident et à l'invasion des barbares, on a placé l'histoire du moyen âge, qui commence avec l'invasion des peuples germaniques, à la fin du IVe siècle, et se termine vers le milieu du XVe siècle avec l'établissement du dernier peuple barbare, des Turcs ottomans, dans le dernier débris de l'empire romain, Constantinople.

Agésandre, sculpteur de Rhodes, fit, probablement sous Vespasien, avec Athénodore et Polydore, le fameux groupe de *Laocoon*, admiré par Pline l'ancien et retrouvé en 1506 dans les ruines du palais de Titus, à Rome.

Agésilas, général athénien, frère de Thémistocle, se distingua par son héroïsme dans la guerre contre Xerxès.

Agésilas, fils d'Archidamus, de la famille des Proclides, né en 445 av. J. C., fut roi de Sparte en 399, au préjudice de son neveu Léotychide, que Lysandre fit déclarer bâtard. Il alla combattre les Perses en Asie (395), s'empara d'une grande partie de l'Asie Mineure, mais fut forcé de revenir au secours de Sparte, menacée par la ligue de Thèbes, d'Argos et d'Athènes; il fut vainqueur à Coronée (394). Plus tard il lutta contre les Thébains, conduits par Pélopidas et Epaminondas, protégea Sparte contre ce dernier en 370, fut battu à Mantinée (363), puis alla combattre en aventurier à la solde de Tachos et de Nectanébus, révoltés en Egypte contre les Perses. Il mourut au retour, dans un petit port d'Afrique, en 361. Agésilas était petit et boiteux, mais il était brave, habile, spirituel et très-attaché aux intérêts de sa patrie. Plutarque et Cornélius Népos ont écrit sa vie.

Agésipolis. nom de trois rois de Sparte, de la famille des Agides. Le 1er, vainqueur près de Corinthe, en 394, des Argiens et des Thébains, mourut en 380 av. J. C. — Le 2e, fils de Cléombrote, mourut en 370. — Le 3e eut le titre de roi de 219 à 183, et fut assassiné par des pirates.

Aggée, l'un des petits prophètes, vivait sous Darius Ier; il excita surtout le peuple à rebâtir le temple de Jéhovah.

Aggerhuus ou **Agershuus,** prov. ou diocèse de la Norvége. Il est situé sur le versant méridional des Dofrines; le climat est rigoureux; cependant l'agriculture est assez florissante; mais les mines et les usines qu'elles alimentent forment la principale richesse. La superficie est de 78,000 kil. carr.; la pop. de 670,000 habitants. Il est divisé en 7 bailliages ou *amt* et en 296 paroisses; les 7 bailliages sont: *Aggerhuus*, Smaalehnen, Hedemarken, Christian, Buskerud, Jarlsberg et Laurvig, Bratsberg. Il tire son nom d'un vieux château qui servait de citadelle à Christiania.

Aggerhuus, bailliage du diocèse de ce nom, a pour chef-lieu Christiania. L'ancienne forteresse de ce nom, à l'embouchure de l'Agger, dans le golfe de Christiania, a été en partie démolie et sert de prison. La popul. du bailliage, sans Christiania, est de 96,000 hab.

Aghadès, la ville princ. de l'oasis d'Ahir, sur la route de Tripoli et du Fezzan, vers le lac Tchad, renferme 8,000 hab.; entrepôt d'un commerce assez considérable, elle a été bien plus puissante jadis; plusieurs de ses quartiers sont déserts.

Agha-Mohammed. fondateur de la dynastie qui règne en Perse, d'origine turque, né en 1734, fut fait eunuque à cinq ans, s'attacha au sophi Kérim, l'ennemi de sa famille, et, à sa mort, en 1779, soutenu par ses compatriotes du Mazandéran, il rétablit l'empire de Perse, ruiné par l'anarchie, battit les Géorgiens, malgré l'intervention de Catherine II, et fut assassiné par des esclaves en 1797. Son neveu Feth-Ali-Schah lui succéda.

Aghmat, v. du Maroc, dans les montagnes de l'Atlas; 6,000 hab. Elle a été la résidence des empereurs, mais est bien déchue.

Aghouat (El-). V. *Laghouat*.

Aghrim ou **Angrim.** v. du comté et à 45 kil. E. de Galway (Irlande); célèbre par la bataille de 1691, gagnée par les Anglais sur les partisans de Jacques II.

Agides. V. *Eurysthénides*.

Agila, roi des Wisigoths d'Espagne (549-554), excita la haine par ses exactions, fut vaincu par son rival, Athanagilde, que soutenait l'empereur Justinien, et fut assassiné par ses principaux officiers.

Agiles (Raymond d'), chanoine du Puy, chapelain du comte de Toulouse, a raconté l'histoire de la première croisade.

Agilolfinges, nom des premiers ducs de Bavière, qui, d'abord tributaires des Goths d'Italie, puis indépendants, introduisirent le christianisme dans leur pays au VIIe s., luttèrent contre les ducs d'Austrasie et furent enfin soumis par Charlemagne. Le dernier fut Tassilon, 788.

Agilulphe. duc de Turin, fut élevé au trône des Lombards par Théodelinde, la veuve d'Autharis, qui lui donna sa main, en 591. Il combattit avec succès les ducs rebelles, et l'exarque de Ravenne, Callinicus. Il abandonna l'arianisme pour la religion catholique, et mourut en 616.

Agincourt (Seroux d'). V. *Seroux*.

Aginnum, cap. des Nitiobriges, auj. *Agen*.

Agion Oros. V. *Athos* (Mont).

Agis, nom de 4 rois de Sparte.

Agis Ier, fils d'Eurysthènes, vers le Xe s. av. J. C., a donné son nom à la famille des Agides.

Agis II. de la famille des Proclides, fils d'Archidamus II, 427-399 av. J. C., se distingua pendant la guerre du Péloponnèse et remporta surtout la victoire de Mantinée sur les Argiens, en 418.

Agis III, fils d'Archidamus III, 338-330, voulut repousser la domination macédonienne, pendant l'expédi-

tion d'Alexandre; il fut vaincu et tué près de Mégalopolis par Antipater, gouverneur de Macédoine.

Agis IV, fils d'Eudamidas II, 244-239, voulut relever Sparte, qui périssait faute de citoyens, en rétablissant les lois de Lycurgue. D'abord secondé par son oncle Agésilas et par l'éphore Lysandre, il abolit les dettes; il essaya de diviser les terres en 4,500 lots pour les Spartiates et 15,000 pour les Laconiens. Mais son collègue, Léonidas, se déclara contre les réformes; Agis fut forcé de se retirer dans le temple de Minerve; Léonidas l'en tira par ruse et le fit étrangler dans sa prison. V. sa *Vie* par Plutarque.

Aglabites, dynastie musulmane, dont le chef Ibrahim Ben-Aglab se rendit indépendant du khalife de Bagdad, en 800, dans le pays situé entre l'Egypte et Tunis. Kaïroan fut leur capitale. Les Aglabites furent dépouillés, en 909, par les Fatimites. V. *Hist. des Aglabites* par Noël Des Vergers, 1843.

Aglaé (pur éclat), l'une des trois Grâces. V. *Grâces*.

Aglaophon, peintre de Thasos, vers 420 av. J. C., connut, dit-on, le secret de couleurs dont on ne se servait pas avant lui.

Aglie, bourg d'Italie, à 15 kil. S. O. de Ivrée; château magnifique, belle bibliothèque, musée d'antiquités; 4,500 hab.

Agly, riv. de France, vient des Corbières orientales, arrose de l'O. à l'E. Saint-Paul de Fenouillet, Estagel (Pyr. orient.), et se jette dans la Méditerranée, après un cours de 75 kil.

Agmondesham ou **Amersham**, v. du comté de Buckingham (Angleterre), à 40 kil. N. O de Londres. Eglise gothique; hôtel de ville fort joli.

Agnadel, v. d'Italie, à 15 kil. N. E. de Lodi; célèbre par les victoires de Louis XII sur les Vénitiens, 14 mai 1509, et de Vendôme sur le prince Eugène en 1705.

Agnano (Anianus lacus), lac à 8 kil. S. O. de Naples, qui occupe le cratère d'un ancien volcan; l'eau, soulevée par le gaz hydrogène, bouillonne à la surface; près de là on voit *la grotte du Chien*, les étuves de *San Germano* et les *Pisciarelles*.

Agnel, *aignel* ou *mouton d'or*, monnaie d'or, frappée en France sous Louis IX, en 1262; elle eut cours jusque sous Charles VIII. Elle valait 12 sous 6 deniers; sa valeur varia plus d'une fois.

Agnello, col des Alpes Maritimes, sur le flanc méridional du mont Viso, allant de Queyras sur le Guil à Château-Dauphin sur la Vraita. C'est par là que François I[er] passa les Alpes en 1515.

Agnès (Sainte-), paroisse d'Angleterre (Cornouailles), sur la côte N., à 12 kil. N. O. de Truro. Près de là sont les mines d'étain les plus riches du comté; 7,000 hab.

Agnès (Sainte-), l'une des Sorlingues, possède depuis 1680 un phare très-important.

Agnès (*Sainte*), vierge chrétienne de Palerme, martyrisée à Rome, à l'âge de treize ans, en 304. On l'honore le 21 janvier. Ce martyre a fourni au Tintoret et au Dominiquin le sujet de deux beaux tableaux.

Agnès, fille de Guillaume V d'Aquitaine, épousa Henri III, empereur d'Allemagne, 1043, gouverna pendant la minorité de son fils Henri IV, 1056-1062, puis se retira à Rome, où elle mourut, 1077.

Agnès de Méranie, fille de Berthold, duc de Méranie, dans le Tyrol, épousa Philippe Auguste, qui venait de répudier Ingeburge de Danemark. Innocent III força le roi de France à se séparer d'Agnès, qui mourut, dit-on, de chagrin à Poissy. Ses deux enfants, Philippe Hurepel, qui devint comte de Boulogne, et Marie de France, furent légitimés par le pape en 1202.

Agnès d'Autriche, fille de l'empereur Albert I[er], épousa en 1296 André III de Hongrie, devint veuve en 1297, vengea cruellement, de concert avec sa mère Elisabeth, le meurtre de son père, en 1308; entra dans un monastère de Suisse, et y mourut vers le milieu du XIV[e] s.

Agnès Sorel. V. *Sorel*.

Agnolo (Baccio d'), sculpteur et architecte de Florence, 1460-1543, fut l'ami de Raphaël et de Michel-Ange. Florence lui doit plusieurs édifices élégants, comme le palais Bartolini; d'autres palais sont ornés de ses sculptures en bois.

Agnone, v. d'Italie, dans la prov. de Molise ou Campobasso, à 33 kil. N. O. de Campobasso, près du Trigno, a peut-être été bâtie sur les ruines d'Aquilonie; fabriques d'instruments de cuivre; 8,000 hab.

Agobard, né probablement vers 781, devint coadjuteur de l'archevêque de Lyon, Leidrade, en 813; puis son successeur, en 816. Il prit une part très-active aux luttes des fils de Louis le Débonnaire contre leur père, soutint le jeune Lothaire qui avait été dépouillé du titre d'empereur, et excita le pape Grégoire IV à se déclarer en sa faveur. Il contribua beaucoup à la déposition de Louis, fut condamné au parlement ou concile de Thionville, qui lui enleva sa dignité, se réconcilia avec l'empereur, et mourut en 840. Défenseur zélé de la puissance pontificale, intelligent, instruit, dévoué au progrès de la civilisation chrétienne, il a, dans ses écrits, combattu l'hérésie des adoptiens de Félix d'Urgel et le culte qu'on rendait aux saintes images; il a lutté contre les Juifs, leurs superstitions, en faveur des chrétiens qu'ils retenaient comme esclaves; il s'est élevé avec force contre la loi Gombette, qui autorisait les duels judiciaires, etc. Ses œuvres, sauvées par Papyre Masson en 1606, ont été surtout publiées par Baluze, 1666, 2 vol. in-8°.

Agogna, riv. d'Italie, affl. de gauche du Pô, vient du mont Motterone, arrose Borgo Manero, laisse à l'E. Novare et Mortara, passe à Lomello. — L'*Agogna* donna son nom, sous Napoléon, à un départ. du roy. d'Italie, chef-lieu Novare.

Agon, port de mer du départ. de la Manche, dans l'arrond. et à 15 kil. O. de Coutances. Armements pour la pêche à Terre-Neuve. Il y avait là jadis une foire longtemps célèbre, établie par Jean Sans-Terre; elle fut réunie plus tard à celle de Guibray.

Agonales (*Agonalia*), fêtes romaines instituées par Numa, en l'honneur de Janus, et célébrées le 5 des ides de janvier (9 janvier).

Agordo, v. de la Vénétie (Italie), à 22 kil. N. O de Bellune, sur le Cordevole; riche mine de cuivre sulfuré; 3,000 hab.

Agosta ou **Augusta**, v. de Sicile, à 20 kil. N. de Syracuse, par 12° 54′ long. E et 37° 13′ 35″ lat. N. Le port est l'un des meilleurs de l'île; grand commerce de vins, huile d'olive, sel, etc.; 9,000 hab. — Bâtie par Frédéric II, presque détruite par le tremblement de terre de 1693, elle a vu la bataille navale de 1676, gagnée sur Ruyter par Duquesne.

Agostin (Michel), agronome espagnol, né près de Girone, 1560-1630, fut pour l'Espagne ce qu'Olivier de Serres avait été pour la France. Il a écrit un livre, *De los segretos de agricultura*, les secrets de l'agriculture.

Agostini (Léonard), inspecteur des antiques à Rome, au XVII[e] s., a laissé un ouvrage estimé sur les *Pierres antiques*, Rome, 1636, et la continuation de *la Sicile décrite par les médailles*, de Paruta.

Agout, affl. de gauche du Tarn, vient des monts de l'Orb, arrose Castres et Lavaur; son cours est de 140 kil. Ses affl. sont à droite: le Gijon, l'Adou; à gauche, le Larn et le Sor.

Agrah, v. de l'Hindoustan, sur la Djemnah, par 27° 11′ lat. N. et 77° 53′ long. E. Quoique déchue, elle fait encore un grand commerce (châles, chevaux, chameaux, sel gemme; export. de soie, indigo, sucre). Elle fut la capitale des empereurs mongols, et florissante depuis Akbar (1556) jusqu'à la mort d'Aurengzèbe (1707); elle a été conquise par les Mahrattes, en 1784, par les Anglais, en 1803. C'est peut-être la ville la plus remarquable de l'Inde par la splendeur de ses monuments, le fort bâti par Akbar, avec son palais et sa mosquée, le Tadjé, mausolée érigé par Shâh-Djehan à une sultane favorite en 1631, la grande mosquée, etc. Le tombeau d'Akbar ou *Secundrah* est à 8 kil.; 150,000 hab. — La province d'**Agrah** est fertile, surtout en riz, légumes, indigo; on y trouve beaucoup de beaux bestiaux; elle fait partie de la vice-présidence d'Agrah, qui dépend du gouv. de Calcutta.

Agraires (Lois). Ces lois, qui ont agité Rome pendant toute la durée de la république, ne concernaient que les terres du domaine public (*ager publicus*). Lorsqu'un territoire avait été conquis, les Romains en confisquaient une grande partie; on en vendait ordinairement la moitié pour payer les frais de la guerre; le reste était laissé en commun ou distribué, à titre de possession à long bail, par petites portions aux pauvres citoyens, moyennant une légère redevance. De bonne heure les patriciens, les riches, s'approprièrent la plus grande partie de ces terres domaniales, soit en enlevant les bornes de celles qui étaient restées en commun, soit en se les faisant adjuger à vil prix, sous des noms empruntés, soit en achetant aux pauvres plébéiens les parts qui leur avaient été concédées. Les lois agraires eurent pour but, soit de faire restituer les terres qui avaient été usurpées, soit de prévenir de nouveaux envahisse-

ments. Elles étaient justes en principe, mais d'une exécution difficile, et plus d'une fois les tribuns et les ambitieux s'en servirent, comme d'un moyen redoutable, dans leurs luttes contre les patriciens. Les principales propositions de lois agraires sont celles de Spurius Cassius (486 av. J. C.), de Licinius Stolon (376-366 av. J. C.), de Flaminius (232), de Sempronius Tiberius Gracchus (133-123), de Publius Servilius Rullus (64); puis la loi Flavia (60) et la loi Julia (56). V. *ces différents noms.* — Par erreur, on a cru longtemps que les lois *agraires* voulaient le partage des propriétés particulières; et voilà pourquoi la Convention décréta, le 17 mars 1793, la peine de mort contre quiconque proposerait une loi agraire.

Agram, chef-lieu du gouvernement autrichien de la Croatie-Slavonie, près de la rive gauche de la Save, à 250 kil. S. de Vienne, par 45° 49′ lat. N. et 13° 44′ 26″ long. E. Siége d'un évêché, d'une cour d'appel, d'une université; elle est bien fortifiée, et fait un commerce considérable de blés et de tabacs; 20,000 hab.

Agranies ou **Agrianies**, fêtes de nuit qui se célébraient à Argos, en l'honneur de Bacchus.

Agraulia, fête athénienne, en l'honneur de Minerve et d'Agraulos, fille de Cécrops, qui se dévoua pour sa patrie. Les Athéniens, à vingt ans, juraient sur son autel de combattre jusqu'à la mort pour leur patrie.

Agreda (*Gracchuris*), v. d'Espagne, dans la province et à 44 kil. N. E. de Soria; elle est entourée d'une bonne muraille. Tanneries; commerce de laines; 4,000 hab.

Agreda (Marie d'). V. *Marie*.

Agrève (Saint-), chef-lieu de canton de l'arrond. et à 51 kil. S. O. de Tournon (Ardèche); entrepôt et commerce considérable des produits agricoles des cantons voisins. Ruines d'un château du xv° s.; place de sûreté des calvinistes au xvi° s.; 3,326 hab.

Agri (*Aciris*), riv. d'Italie, descend des monts de la Madeleine, arrose Marsico, Tursi (Basilicate), et finit dans le golfe de Tarente; son cours est de 100 kil.

Agrianes (*Erginé*), affl. de gauche de l'Hebrus (Maritza), arrosait la Thrace.

Agrianes, peuple de la Macédoine, au N. de la Péonie, dont la soumission ne fut achevée que par Alexandre; ils lui fournirent une bonne cavalerie légère.

Agriaspes, peuple de la Drangiane, aidèrent Cyrus contre les Scythes, et furent soumis par Alexandre.

Agricola (Cnæus Julius), illustre romain, né à Fréjus, en 38, mort en 94, d'un père sénateur, mais d'une famille de procurateurs, fit ses études à Marseille, fut tour à tour questeur, tribun, préteur, gouverneur d'Aquitaine, puis consul sous Vespasien, qui le chargea de soumettre la Bretagne. Tacite, son gendre, dans une immortelle biographie, a raconté ses vertus, ses glorieuses campagnes, qui amenèrent la soumission de presque toute l'île, dont une flotte romaine fit pour la première fois le tour. Rappelé par le jaloux et cruel Domitien, en 85, il vécut dans la retraite, et peut-être y mourut empoisonné.

Agricola ou **Landmann** (George), savant allemand de la Saxe, 1494-1555, fut le premier métallurgiste de son siècle. C'est dans les riches mines de l'électeur de Saxe qu'il puisa les connaissances remarquables qu'il a exposées dans les 12 livres *De re metallica*, souvent réimprimés. Il a publié aussi à Bâle 5 livres *De mensuris et ponderibus Romanorum et Græcorum*, 1550, in-fol. On a encore de lui un traité *De lapide philosophico*, Cologne, 1531, in-12.

Agricola (Jean) ou **Schneider**, né à Eisleben, en 1492, mort à Berlin, en 1566, fut à Wittemberg le disciple et l'ami de Luther, contribua beaucoup à défendre et à répandre les doctrines du réformateur, mais se sépara de son maître, vers 1537, en fondant la secte des Antinomiens. Il a laissé une excellente collection de proverbes allemands.

Agricola (Rodolphe), philologue hollandais, né près de Groningue en 1443, mort à Heidelberg en 1485, où il était professeur des langues grecque et latine, fut l'un de ceux qui contribuèrent le plus à faire fleurir en Allemagne les études classiques, par ses leçons plus encore que par ses livres. Ses œuvres ont été publiées à Cologne en 1539, 2 vol. in-4°.

Agricola (Christophe-Louis), peintre de paysages de l'école allemande, 1667-1719, imita le Poussin et se distingua par son pinceau large et décidé. Ses œuvres sont surtout à Florence, à Dresde, à Vienne.

Agrigente ou **Acragas** (Girgenti Vecchio), v. ancienne de Sicile, sur la côte S. O., fut fondée, entre l'Hypsas et l'Acragas, par des Doriens de Géla, vers 600 av. J. C. Grâce à l'immense commerce de vins et d'huile qu'elle faisait avec Carthage, elle devint la seconde ville de la Sicile; elle fut soumise au tyran Phalaris, puis à Syracuse vers 446; détruite par les Carthaginois en 406, prise par les Romains en 262, puis en 210, elle se rétablit. Elle était encore considérable, quand les Arabes la saccagèrent en 941 ap. J. C.; alors elle tomba en décadence. On admire encore beaucoup de ruines de ses édifices, des temples de Jupiter, de Junon Lacinienne, de la Concorde, de Castor et Pollux, d'Esculape, etc.

Agrimensor, magistrat de l'ancienne Rome, à la fois prêtre et géomètre, qui vérifiait les partages des propriétés privées et les transformations du domaine public, en ayant recours à des cérémonies mystérieuses, qui devaient rendre la propriété plus sacrée. Ces formules se perpétuèrent même sous l'empire, et l'on a recueilli quelques fragments d'une compilation de ces rituels sous le titre de *Gromatici veteres*, Berlin, 1848.

Agrippa (Marcus Vipsanius), né en 64 av. J. C., mort en 12 av. J. C., fut élevé avec Octave, dont il fut le meilleur général et qui lui dut surtout les victoires navales de Nauloque et d'Actium. Il partagea la confiance du premier empereur avec Mécène, embellit Rome de monuments, temples, aqueducs, fontaines, bains publics, etc.; on lui doit le Panthéon. Il répudia Marcella, nièce du prince, pour épouser sa fille Julia; il en eut trois fils, Caius, Lucius, Agrippa Posthumus et deux filles, Julie et Agrippine, femme de Germanicus. Il venait de combattre heureusement les Germains, les Cantabres, les Pannoniens, et Auguste lui destinait probablement l'empire, lorsqu'il mourut en Campanie. — De ses trois fils, deux, Lucius et Caïus, adoptés par leur aïeul, nommés *princes* de la jeunesse, consuls désignés, moururent prématurément, le second des suites d'une blessure que lui avait faite le gouverneur d'Artagète. Le troisième, Marcus Julius, né après la mort de son père, adopté par Auguste, tint des propos indiscrets contre le prince, fut exilé en Campanie, puis dans l'île de Planasia. Aussitôt après la mort d'Auguste, Tibère le fit tuer par un centurion.

Agrippa (Hérode). V. *Hérode*.

Agrippa (Menenius). V. *Menenius*.

Agrippa de Nettesheim (Henri-Corneille), philosophe, médecin et alchimiste, né à Cologne, en 1486, fut un homme aussi bizarre que savant, mena une vie très-agitée et se fit partout des ennemis par ses doctrines excentriques et son caractère difficile. Soldat sous Maximilien, professeur d'hébreu à Dôle, de théologie à Cologne, commentateur d'Hermès Trismégiste à Pavie, puis à Turin; syndic et orateur à Metz, médecin à Lyon, médecin de Louise de Savoie, qui le fit chasser de France, accueilli par Marguerite, gouvernante des Pays-Bas, historiographe de Charles-Quint, puis de nouveau vagabond, il vint mourir dans un hôpital de Grenoble, en 1535. Il attaqua la philosophie de son temps, mais pour tomber dans les bizarreries du mysticisme et de la magie. Ses œuvres complètes ont été publiées à Leyde, 1560 et 1600; ses ouvrages les plus connus sont: *De incertitudine scientiarum*, traduit plusieurs fois en français; *De occulta philosophia*, traduit par le Vasseur, La Haye, 1727, 2 vol. in-8; *De nobilitate et præcellentia fæminei sexus declamatio*, traduit par Vivant; *Commentaria in artem brevem Raymundi Lullii;* Cologne, 1533.

Agrippina Colonia. V. *Cologne*.

Agrippine, fille de V. Agrippa et de Julie, fille d'Auguste, épousa Germanicus, l'accompagna dans ses campagnes en Germanie, puis en Orient, rapporta ses cendres en Italie, demanda vainement vengeance, et excita par ses plaintes le ressentiment de Tibère. Il la relégua dans l'île de Pandataria, où elle mourut de faim, en 33. C'est la mère de Caligula et de la seconde Agrippine; Tibère et Séjan avaient fait périr ses autres enfants.

Agrippine, fille de Germanicus, née en 14, épousa Domitius Ahénobarbus, dont elle eut Néron. Après un second mariage avec Crispus Passienus, elle épousa en troisièmes noces, avec l'appui de Pallas, son oncle Claude (49). Habile, ambitieuse, ne reculant devant aucun moyen, elle fit adopter son fils, empoisonna l'empereur et plaça Néron sur le trône, en 54. Elle voulut gouverner; mais bientôt Néron se lassa de sa domination impérieuse, et, après le meurtre de Britannicus, il tenta d'abord de la faire périr sur mer; elle parvint à s'échapper à la nage. Aussitôt l'Empereur, après avoir pris conseil de Sénèque et de Burrhus, chargea l'affranchi Anicetus de l'égorger. On l'accusa

d'avoir conspiré contre son fils et de s'être donné la mort, 59 ap. J. C. Elle était née à Cologne, qu'elle agrandit et qu'elle nomma *Colonia Agrippina*.

Agua, volcan du Guatémala, l'un des plus beaux de la chaîne.

Aguachapa, v. du Guatémala, près du lac du même nom ; place importante de commerce ; 5,000 hab.

Aguadilla, port au N. O. de Puerto Rico, remarquable par sa salubrité. Les habitants, originaires des Canaries, cultivent le tabac et le café ; 3,000 hab.

Aguado (Alexandre-Marie), né à Séville en 1784, mort en 1842, d'une famille juive portugaise, suivit d'abord la carrière militaire, servit le parti de Joseph en Espagne, fut colonel de lanciers, puis fut attaché à la 11e division militaire en France. Depuis 1815 il s'occupa de commerce avec les colonies et de banque ; il négocia les emprunts espagnols de 1823 à 1831, reçut de Ferdinand VII beaucoup de mines et le titre de marquis de las Marismas ; il se fit naturaliser français en 1828 et laissa en mourant une grande fortune et une magnifique galerie de tableaux.

Aguaquente (eau chaude), bourg de la prov. de Goyas (Brésil), à 90 kil. N. E. de Pilar. On a trouvé beaucoup d'or dans les environs, au milieu du XVIIIe s.

Aguarico, **Ahuaricu** ou **Rio del Oro**, affl. du Napo, arrose la Nouvelle-Grenade, et charrie beaucoup d'or ; son cours est de 400 kil.

Aguas Calientes, État du Mexique, formé d'une partie de l'État de Zacatecas, en 1853, dans le plateau d'Anahuac, peuplé de 9,000 hab. ; a pour chef-lieu

Aguas Calientes, ainsi nommée de ses eaux thermales, au milieu d'un pays fertile, centre d'un grand commerce intérieur ; manuf. de draps ; l'une des plus belles villes du Mexique ; au N. O. de Mexico ; 25,000 hab.

Agueda, affl. de gauche du Douro, vient de la Sierra de Gata, arrose Ciudad-Rodrigo et sert de limite à l'Espagne et au Portugal ; elle roule des paillettes d'or ; son cours est de 110 kil.

Aguesseau (Henri-François d'), chancelier de France, né à Limoges, 27 nov. 1668, mort à Paris le 9 février 17 1, fut élevé par son père. Henri d'Aguesseau, sage intendant de Bordeaux. Après une excellente éducation, il devint avocat du roi au Châtelet (1690), puis avocat général au Parlement de Paris. Ses premiers discours excitèrent une admiration générale et opérèrent une véritable révolution dans l'éloquence judiciaire. Procureur général en 1700, il remplit ces fonctions avec supériorité d'intelligence et de cœur ; il sut conserver son indépendance, même devant Louis XIV, en s'opposant avec fermeté à l'enregistrement de la fameuse bulle *Unigenitus*. Il se déclara pour le Régent, qui le nomma chancelier, le 2 fév. 1717 ; mais il soutint le duc de Noailles et le Parlement dans leurs efforts contre le système de Law ; il fut exilé dans sa terre de Fresnes, le 28 janvier 1718. Law lui-même le fit rappeler au mois de juin 1720 ; et l'opinion publique sut mauvais gré à d'Aguesseau d'avoir trop facilement cédé ; on accusa aussi de faiblesse sa conduite dans les débats auxquels donnèrent lieu les querelles renaissantes du jansénisme, quoiqu'il eût courageusement défendu les intérêts du Parlement. Cependant le cardinal Dubois le fit de nouveau exiler, le 28 fév. 1722 ; des regrets universels l'accompagnèrent dans sa retraite, où il composa ses meilleurs ouvrages et surtout un cours complet d'éducation judiciaire (*Instructions à mes enfants*). Sa vie fut alors celle d'un sage ; lorsque Fleury lui rendit le poste de chancelier, qu'il occupa jusqu'en 1750, il s'efforça d'introduire dans la législation les sages réformes qu'il avait longtemps méditées ; c'est là sa plus belle gloire ; car dans les malheureuses querelles, toujours renaissantes, à propos du jansénisme, d'Aguesseau, trop modéré, manquant peut-être de décision et voulant concilier la cour et la magistrature, ne fit que déplaire à toutes deux. Il résigna ses fonctions en 1750 et se prépara pieusement à la mort. Il est resté justement célèbre comme jurisconsulte et comme magistrat ; savant profond, d'une érudition très-vaste, philosophe habile, bon écrivain, il est au nombre des hommes les plus distingués et les plus honorables de son siècle. Ses œuvres, recueillies en 13 volumes in-4, Paris, 1759-89, ont été de nouveau publiées par M. Pardessus, 13 vol. in-8, 1819.

Aguesseau (Henri-Cardin-Jean-Baptiste, comte d'), petit-fils du chancelier, 1746-1826, avocat-général au Parlement, maître des cérémonies, membre de l'Académie française en 1789, député de la noblesse aux États-généraux, se rallia au tiers-état, mais donna sa démission, en 1790. Le premier Consul le nomma président de la Cour d'appel de Paris, puis sénateur ; Louis XVIII l'appela à la chambre des pairs. — L'une de ses filles a épousé M. de Ségur, qui a pris le nom de Ségur-d'Aguesseau.

Aguilanneuf, *aguilanleu*, *auguilanneuf*, *aguilloneu*, *aguignette*, *gui-l'an-neu*, *guignannée*, formes diverses d'un même mot, qui rappelle un usage druidique, longtemps conservé dans nos différentes provinces. Au commencement de l'année, les druides cueillaient avec une faucille d'or le gui sacré, que le peuple considérait comme un précieux talisman. De là des fêtes joyeuses, dont le souvenir s'est perpétué jusqu'à nous, et qui, dans plusieurs endroits, rappelaient aussi les vieilles saturnales. C'était surtout au cri de *au gui l'an-neu* que le peuple et les enfants parcouraient les villages et même les villes pour demander des étrennes, et c'était le refrain ordinaire des chansons qu'on répétait alors.

Aguilar del Campo (Julioebriga), v. de la prov. de Palencia (Espagne), sur la Pisuerga ; commerce de moutons.

Aguilar de la Frontera, v. d'Espagne, de la prov., et à 40 kil. S. E. de Cordoue. Bons vins ; mines de cuivre aux environs ; 12,000 hab.

Aguilas (San-Juan de Las), petit port de la prov. de Murcie (Espagne), à 50 kil. S. O. de Carthagène ; il y a de riches mines d'argent aux environs ; 5,000 hab.

Agylla. V. *Cære*.

Agyrium ou **Argyrium**, v. ancienne de Sicile ; patrie de Diodore de Sicile.

Ahaily (Pic d'), dans les Pyrénées occidentales, à la source de la Nive (1,460 m.).

Ahaggar, plateau montagneux d'une grande étendue, qui forme, dit-on, le centre et la partie la plus élevée du Sahara. Il est coupé vers sa partie moyenne par le tropique, à peu près sous les méridiens d'Alger et de Constantine, à 1,200 kil. au S. du Grand Atlas algérien. D'autres plateaux s'appuient sur lui en diverses directions, et autour s'étendent de grandes vallées, tantôt sèches, tantôt remplies d'eaux courantes.

Ahanta, roy. tributaire des Achantis (Guinée), entre le pays des Fantis à l'E., et le royaume de Gura à l'O. Le pays, qui renferme beaucoup de bois, a des habitants plus civilisés que dans le reste de la Guinée. Axim et Boussa sont les deux villes principales ; les Hollandais ont plusieurs forts sur la côte, comme Dixcove, Axim, Antonio, etc.

Ahir ou **Asben**, la plus grande oasis du Sahara, forme un plateau de 12 à 1,500 mètres d'élévation, long de 400 kil. du N. au S., de 20° à 15° lat. N. Le pays, assez fertile, est occupé par la tribu des Touaregs Kaïlouïs, qui ont soumis les premiers habitants de race noire. Ils font le commerce d'esclaves et rançonnent les caravanes. Les chefs des tribus choisissent un sultan, qui réside à Aghadès, dans une famille originaire, dit-on, de Constantinople. Les autres villes sont Tintellust et Asoudi.

Ahkaf, grand désert au S. du Nedjed en Arabie, entre l'Yemen et l'Oman, était jadis, suivant les traditions, un pays très-riche habité par des géants impies, les *A'adites*, qu'un déluge de sable fit périr.

Ahl-el-Schémal. V. *Bédouins*.

Ahmâd-Shâh, fondateur de la monarchie afghane, 1724-1773, fils du chef de la tribu des Abdallis, servit d'abord Nadir-Shâh, chercha à le venger après sa mort, se mit à la tête des Afghans, qui le proclamèrent roi à Kandahar, 1747, et prit le nom d'*Abdalli* ou de *Dourani*. Maître de trésors considérables et du fameux diamant, le Koh-è-nour (montagne de lumière), il gouverna avec habileté, soumit le Pendjâb et le pays de Kachmir, et força le Grand Mogol à s'humilier. Delhy, Mattra, furent horriblement pillées par ses bandes avides et indisciplinées, 1757. Il eut ensuite à repousser les Mahrattes, qui désolaient de leur côté l'empire de Delhy en proie à l'anarchie, s'unit contre eux aux chefs mogols, et les battit complétement à Panipât, 1761. De retour dans ses États, il eut à combattre les Sikhs et mourut sans avoir pu leur reprendre le Pendjâb. Il fut enterré à Kandahar, et laissa à son fils Timour un empire qui s'étendait de l'Oxus à l'embouchure de l'Indus.

Ahmed-Abad, v. de l'Hindoustan, sur le Sabermatty, dans la prov. de Goudjerate (gouvern. de Bombay), à 460 kil. N. O. de Bombay ; quoique déchue après la ruine des Mahrattes, qui l'ont possédée jusqu'en 1779,

après la peste de 1812 et un tremblement de terre en 1819, elle a encore 150,000 hab.

Ahmed-Nagor, v. de l'Hindoustan, à 280 kil. E. de Bombay. Elle est fortifiée et appartient aux Anglais depuis 1805. Elle a des fabriques de coton renommées; 20,000 hab.

Ahmed-Pour, v. du N. O. de l'Hindoustan, à 25 kil. E. d'Outch, dans le pays des Daoudpoutras, à l'E. du Sind.

Ahouazistan, partie méridionale du Khouzistan. V. *Khouzistan.*

Ahousah a été longtemps l'un des ports de la Guinée, où le roi de Dahomey vendait le plus d'esclaves aux négriers.

Ahr, affl. de gauche du Rhin, arrose Aremberg Ahrweiler, et finit au-dessous d'Andernach; cours de 50 kil.

Ahriman, principe du mal et des ténèbres, luttant sans cesse contre Ormuzd, principe du bien et de la lumière, suivant le Zend-Avesta et la religion des anciens Perses.

Ahrimans (de *man*, homme, et *her*, *wehr*, guerre). On nommait ainsi chez les peuples Germains, au temps de la conquête, les guerriers libres, qui reçurent des alleux; on les appelle encore *rachimbourgs*, *prud'hommes* (probi, boni homines). Ils ne devaient au roi que quelques redevances en nature et composaient de droit l'assemblée, *mallum* ou *champ de mars;* la guerre était leur prérogative; plus tard ils ne devaient tous prendre les armes qu'en cas d'invasion du pays; c'était la *landwehr*. Les Ahrimans, indépendants de tout chef particulier, exposés à toutes les violences d'une société désordonnée, furent forcés de sortir pour la plupart de leur isolement, de se recommander à un puissant, d'entrer dans l'une de ces petites associations particulières, dont l'ensemble forme la féodalité. Ils devinrent vassaux ou sujets; ceux qui conservèrent leurs alleux étaient si peu nombreux qu'on les appela souvent *rois* et leurs terres furent des *royaumes;* tel est le sens du royaume ou alleu d'Yvetot.

Ahrweiler, v. de la Prusse rhénane, sur l'Ahr, à 40 kil. N. O. de Coblentz, fait le commerce du bon vin récolté dans la vallée de l'Ahr; 3,000 hab.

Ahsa (El-). V. *Lahsa.*

Ahsburton, v. du comté de Devon (Angleterre), sur la Dart, à 32 kil. S. O. d'Exeter; filatures de laines; mines d'étain et de cuivre dans les environs; 4,000 hab.

Ahun, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. S. E. de Guéret (Creuse), sur la rive gauche de la Creuse; mines de houille; commerce de bestiaux; 2,350 hab. — Connue très-anciennement sous le nom d'*Acitodunum*, ville des Lemovices (Aquitaine); atelier monétaire sous les Mérovingiens; elle possède les restes d'une abbaye, fondée à la fin du xᵉ s., par Boson II.

Aï ou **Ay,** ch.-l. de canton, arrond. et à 24 kil. S. de Reims (Marne), sur la rive droite de la Marne. Commerce de vins de Champagne, provenant des vignobles dits de la *rivière de Marne;* 4,180 hab.

Aïas (peut-être Egée), port de la prov. d'Adana, à 70 kil. E. de cette ville, sur le golfe d'Alexandrette. Ruines antiques.

Aibar, v. de Navarre (Espagne), à 36 kil. de Pampelune, célèbre par la défaite de don Carlos, luttant contre son père, Jean d'Aragon, 1451.

Aïcha ou **Ayescha,** fille d'Abou-Bekr et femme de Mahomet, fut, après la mort du prophète, l'ennemie implacable d'Ali, contribua à l'éloigner longtemps du pouvoir, et, quand il fut nommé khalife, se révolta contre lui, fut vaincue, prise, mais respectée par Ali; elle fut envoyée à la Mecque, où elle mourut en 678. Les musulmans l'ont mise au rang des quatre femmes incomparables qui ont paru sur la terre.

Aïdab ou **Djidyd,** petit port sur la côte occidentale de la mer Rouge, appelée *Abesch*, en Nubie, a longtemps servi de lieu d'embarquement pour les pèlerins de la Mecque. Le pacha d'Egypte y entretient une garnison.

Aides (*Auxilia*). On appelait ainsi, dans la jurisprudence féodale, des subsides que les vassaux et censitaires payaient à leur seigneur dans certains cas déterminés. Les aides *libres* ou *gracieuses* étaient volontairement offertes; mais il y avait des *aides loyaux*, auxquelles on n'était pas libre de se soustraire, qui variaient suivant les pays, l'étendue du fief ou les conventions; on les appelait encore *raisonnables* ou *aide-chevel;* on les exigeait généralement: 1° quand le seigneur mariait sa fille; 2° quand son fils aîné était armé chevalier; 3° quand il était pris à la guerre et mis à rançon; 4° quand il partait pour la Terre Sainte, au temps des croisades. Souvent encore, en cas de guerre, on payait une aide de l'ost et de la chevauchée, ou bien lorsque le seigneur avait à s'acquitter envers son propre suzerain du droit de relief. Les évêques levaient des aides sur leurs diocésains, quand ils avaient à faire des dépenses extraordinaires pour leur sacre, pour une visite royale, pour un voyage à Rome, etc., c'est ce qu'on appelait *coutumes épiscopales* ou *Denier de Pâques*. Les archidiacres perçurent eux-mêmes longtemps des aides de toutes les églises paroissiales, quand ils visitaient leur archidiaconé.

Aides royales. On appela ainsi généralement les impôts indirects établis par nos rois. Philippe le Bel le premier taxa les denrées, inventa ou étendit l'impôt sur le sel, *la gabelle*, etc. L'aide était d'abord un secours temporaire, accordé à la royauté par les seigneurs et par les provinces; ainsi les États-Généraux de 1356 décrétèrent une aide de 8 deniers par livre sur toutes les ventes; en droit, cet impôt devait être voté par les assemblées générales ou provinciales, il était temporaire et devait peser sur toutes les classes; en fait, les rois établirent dès lors des aides arbitrairement; elles devinrent permanentes sous Charles VI, au commencement du xvᵉ s., et les nobles, les ecclésiastiques, les officiers de justice et de finance en obtinrent souvent l'exemption. Au xviᵉ s., il y avait: 1° les aides ordinaires, impôts du sou pour livre ou *droit de gros* sur la vente en gros des boissons, etc.: impôts du quart du prix de la vente en détail, etc.; 2° les aides extraordinaires, établies pour les guerres; 3° les octrois, aides octroyées aux villes par les rois, qui s'en réservaient une partie. On sait que Colbert s'efforça de diminuer les tailles et d'augmenter le produit des aides, qui étaient cédées à forfait moyennant un prix déterminé ou bail, à des compagnies ou fermes générales, qui se chargeaient de la perception et pouvaient céder par fractions à des sous-fermiers. On avait successivement réuni à la ferme des aides beaucoup d'impôts indirects, la marque des fers, des objets d'or et d'argent, l'impôt sur les cartes et les dés, les droits de jauge et de courtage, sur les parchemins et papiers timbrés, etc. Les aides, abolies en 1790 et 1791, ont été successivement rétablies et forment une partie considérable de ce qu'on nomme *impôts indirects*.

Aides (Cour des). C'était un tribunal souverain, chargé de juger en dernier ressort les procès civils et criminels, concernant les impôts appelés aides, gabelles, tailles, etc. En 1356, les États, en accordant l'aide pour les gens de guerre, nommèrent neuf généraux pour la justice des aides, qui constituèrent véritablement une première Cour des aides. Rien de fixe, rien de permanent jusqu'à Charles VII, qui sépara nettement le pouvoir judiciaire, en matière d'impôts, de la perception et de l'administration. Les ordonnances de Louis XII, de François Iᵉʳ, de Henri II surtout, déterminèrent la compétence de ce tribunal, qui prit dès lors le nom de *Cour des aides* (1753). Outre la Cour de Paris, on en établit successivement à Montpellier, à Périgueux (plus tard à Clermont), à Bordeaux, à Montauban, à Rouen, à Grenoble, à Dijon, à Rennes, Pau, Metz, Dôle; dans ces huit dernières villes, on finit par les réunir aux parlements ou aux Chambres des Comptes. Elles furent abolies en septembre 1790. Ces cours connaissaient de tous les appels civils et criminels qui concernaient les aides, tailles, gabelles, etc.; vérifiaient les édits et ordonnances qui y avaient rapport; examinaient la validité des titres de noblesse, vérifiaient les lettres d'anoblissement, les privilèges d'exemption de taille, etc. Les élections, les greniers à sel et les traites foraines ressortissaient à la Cour des aides. — A Paris, il y avait trois Chambres, depuis Louis XII; elles comprenaient, à la fin du xviiiᵉ s., un premier président, neuf présidents, plusieurs conseillers d'honneur, cinquante-deux conseillers ordinaires, un procureur général, trois avocats généraux, quatre substituts, deux greffiers en chef, six secrétaires du roi, etc., etc.

Aïdin ou **Aydin,** l'un des gouvernements de l'Anatolie (Turquie d'Asie), correspond à peu près à l'ancienne Lydie et comprend cinq livahs, Smyrne, Sighala, Saroukhan, Denizli et Mentecha. La capitale est Smyrne.

Aïdin-Guze-Hissar (anc. Tralles), v. du livah et au S.-E. de Smyrne, sur un affl. du Méandre, fait un assez grand commerce; 30,000 hab.

Aïdos, v. de la prov. de Widdin, en Bulgarie (Turquie), au débouché de Nadir-Derbend; elle est remarquable par ses eaux thermales et a été dévastée en 1829; 5,000 hab.

Aigle (L'), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 36 kil.

N. E. de Mortagne (Orne), sur la Rille, centre de la fabrication et du commerce d'objets de quincaillerie et de taillanderie, épingles, aiguilles, dés, agrafes, cordes d'acier et de cuivre, etc. L'Aigle, fondée au XIe siècle, est ceinte de murailles et bien bâtie; en 1354, le connétable Charles d'Espagne y fut assassiné par le roi de Navarre; 5,285 hab.

Aigle, symbole de la royauté ou plutôt de la puissance, était l'enseigne principale des Perses; les Romains l'adoptèrent pour les légions, pendant le second consulat de Marius; les premières aigles étaient de bois; on y ajouta des couronnes, puis on les remplaça par des aigles en argent avec des foudres en or; sous les Césars, les aigles furent d'or. L'aigle, devenue l'emblème de la puissance impériale, fut conservée jusqu'à la fin par les empereurs d'Orient. En Occident, Charlemagne, puis les empereurs d'Allemagne, adoptèrent l'aigle. On ne sait quand apparut l'aigle à deux têtes; on la trouve sous les derniers empereurs de Constantinople et au XVe siècle, en Allemagne. L'aigle se plaça dans les armoiries de beaucoup d'États, Hongrie, Brandebourg, Russie, Sicile, Castille, Sardaigne, Pologne, etc; dans celles de plusieurs villes et d'ordre de chevalerie, comme l'Ordre Teutonique. Napoléon Ier adopta l'aigle en 1804; elle reparut en 1852. L'Autriche, la Prusse, la Russie, portent auj. dans leurs armoiries l'aigle à deux têtes; seulement, chez les Russes, les ailes sont repliées.

Aigle-Blanc (Ordre de l'), institué en Pologne en 1325, réuni aux ordres militaires de Russie, en 1831. Croix d'or portée en écharpe de droite à gauche, au moyen d'un large ruban bleu clair.

Aigle d'or (Ordre de l'), institué dans le Wurtemberg depuis 1702; remplacé en 1818 par l'ordre de la Couronne.

Aigle-Noir (Ordre de l') ou de **la Fidélité**, établi en Prusse depuis 1701 et porté seulement par les grands. Sa divise est: *Suum cuique*. Croix portée en écharpe de gauche à droite, au moyen d'un large ruban orange.

Aigle-Rouge (Ordre de l') ou de **la Sincérité**, institué en Prusse en 1705 et souvent modifié depuis, forme le second ordre du royaume et comprend cinq classes de chevalerie. Sa devise est: *Sincere et constanter*. Ruban blanc, bordé de rouge.

Aignan (Étienne), littérateur, né à Beaugency, 1773-1824, fut aide des cérémonies sous Napoléon Ier, entra à l'Académie française, 1814, a écrit des tragédies médiocres, traduit en vers l'*Iliade*, etc.

Aignan (Saint-), chef-lieu de canton de l'arrond., et à 38 kil. S. de Blois (Loir-et-Cher), sur le Cher, fait un commerce considérable de vins rouges, dit *du Cher;* il y a dans le canton une vaste carrière de pierres à fusil; 3,393 hab.

Aiguebelle (*Carbonaria*), chef-lieu de canton de l'arrond., et à 25 kil. N. O. de Saint-Jean-de-Maurienne (Savoie), sur la rive gauche de l'Arc. Dans les environs, mine de cuivre et de fer. Plusieurs fois détruite par les Bourguignons et par les Sarrasins; elle est célèbre par la victoire des Français et des Espagnols sur les Piémontais, en 1742; 1,088 hab.

Aigueperse, chef-lieu de canton de l'arrond., et à 15 kil. N. E. de Riom (Puy-de-Dôme); source d'eau minérale; patrie de Delille; l'Hôpital est né au château voisin de la Roche; 2,540 hab.

Aigues-Mortes (*Aquæ mortuæ*), chef-lieu de canton de l'arrond. et à 40 kil. S. O. de Nîmes (Gard), à la jonction des canaux de Beaucaire, de la Radelle, de Bourgidon, communique à la mer par celui de la Grande-Roubine, long de 6 kil. Elle a des fabriques de soude et fait commerce de sel et de poissons. Pop. 3,855 hab. — Saint Louis y fit creuser un port et s'y embarqua en 1748 et en 1269; Philippe III l'entoura de fortifications bien conservées et très-curieuses, sur le plan de celles de Damiette; il fit élever le château et la grosse tour de Constance, haute de 29 mèt. Charles-Quint et François Ier y eurent une entrevue célèbre, en 1538. Les sables charriés par le Rhône ont en partie comblé le canal et le port.

Aigues, riv. de France, aff. de gauche du Rhône, vient des Alpes, du Dauphiné, arrose les départ. de la Drôme et de Vaucluse, passe au N. d'Orange.

Aiguille (L'), montagne des Alpes, près de Corps (Isère); c'est l'une des merveilles du Dauphiné; 2,000 m. de hauteur.

Aiguilles, nom donné aux sommets des montagnes taillées en pointes aiguës.

Aiguilles (Cap des), à l'extrémité méridionale de l'Afrique, par 34° 15′ 15″ lat. S., et 17° 36′ 15″ long. E.; à 150 kil. S. E. du cap de Bonne-Espérance.

Aiguillon, chef-lieu de canton de l'arrond. et à 30 kil. N. O. d'Agen (Lot-et-Garonne), au confl. de la Garonne et du Lot. Elle fut assiégée vainement par Jean, duc de Normandie, en 1345. Château très-curieux, ancienne résidence des ducs d'Aiguillon; commerce de vins, eau-de-vie, prunes, tabac, etc.; 3,576 hab.

Aiguillon (Pointe d'), au N. E. de l'île de Ré, à 12 kil. N. de La Rochelle.

Aiguillon (Marie-Madeleine de Vignerot, dame de Combalet, duchesse d'), nièce, par sa mère, Françoise Duplessis, du cardinal de Richelieu, fut dame d'honneur de Marie de Médicis; et, veuve du marquis de Combalet, jouit d'une grande faveur auprès de son oncle. Il érigea pour elle en duché les terres d'Aiguillon, 1638; après sa mort, elle dépensa des sommes considérables en actes de charité; elle mourut en 1675, et Fléchier fit son oraison funèbre.

Aiguillon (Armand de Vignerot, duc d'), son petit-neveu, 1683-1750, d'abord marquis de Richelieu, devint duc et pair en 1731, et publia quelques écrits futiles.

Aiguillon (Armand de Vignerot, duc d'), fils du précédent, 1720-1780, fut un courtisan célèbre sous Louis XV, devint gouverneur d'Alsace, puis de Bretagne, 1756, s'y fit détester surtout par le parlement, persécuta le procureur général, La Chalotais; puis, accusé devant le parlement de Paris, fut suspendu de ses fonctions de pair; mais Louis XV cassa la sentence dans un lit de justice, ce qui prépara la disgrâce de Choiseul et la ruine des parlements. D'Aiguillon, collègue de Maupeou et de l'abbé Terray, fut ministre des affaires étrangères, laissa consommer le partage de la Pologne et s'amoindrir l'action de la France au dehors. Il fut disgracié à l'avénement de Louis XVI, et mourut oublié.

Aiguillon (Armand de Vignerot—Duplessis-Richelieu, duc d'), fils du précédent, fut un officier distingué et un membre très-libéral de l'Assemblée constituante. En 1792, il remplaça quelque temps Custine à la tête de l'armée du Rhin; mais il fut forcé d'émigrer, et resta dans l'exil fidèle à ses principes constitutionnels. Il allait rentrer en France, 1800, lorsqu'il mourut à Hambourg.

Aikin (John), littérateur anglais, 1747-1822, abandonna la médecine vers 1790, pour s'établir à Londres, où il publia de nombreux écrits, une *Biographie générale*, en 10 vol. in-4°; les *Annales du règne de George III*, une sorte de *Géographie de l'Angleterre*, très-estimée, et les *Soirées au logis*, 6 vol., qui eurent de nombreuses éditions.

Aïlah. V. *Akkaba*.

Ailly (Pierre d'), *Petrus de Alliaco*, prélat et théologien français, né à Compiègne en 1350, mort en 1420 ou 1425, d'une famille obscure, se distingua dans l'Université de Paris en soutenant la cause des Nominaux contre les Réalistes, devint grand maître du collége de Navarre, où il eut pour élèves Gerson et Clémengis; puis chancelier de l'Université, 1389, confesseur de Charles VI, évêque du Puy, de Cambrai, 1398; se distingua au concile de Pise, 1409, par ses efforts pour mettre fin au schisme, fut nommé cardinal par Jean XXIII, 1411; et, au concile de Constance, se déclara hautement contre les Hussites, mais aussi en faveur des réformes et pour la doctrine qui mettait le concile général au-dessus du pape. Il s'était démis de son évêché en 1411; il mourut légat du pape à Avignon. Erudit, éloquent, philosophe circonspect, il eut trop de confiance dans l'astrologie. Ses traités et ses sermons ont été publiés à Strasbourg, 1490, in-fol.; le plus remarquable de ses écrits a pour titre: *Libellus de emendatione Ecclesiæ;* Paris, 1631, in-8°.

Ailly (Cap de l'), sur la côte de la Manche, à l'O. de Dieppe, surmonté d'un beau phare élevé en 1775, par 49° 55′ lat. N. et 1° 25′ long. O.

Aime (*Axima*), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 12 kil. N. E. de Moutiers (Savoie), près de l'Isère. Anc. capit. des Centrones; belles ruines; 1,030 hab.

Aimoin, bénédictin du Xe s., abbé de Fleury-sur-Loire et élève d'Abbon, mort en 1008, a laissé une *Histoire des Français* jusqu'au temps de Clovis II. C'est une compilation pleine de fables et de légendes, qu'on trouve au t. III de la collection de Duchesne. Il est aussi l'auteur d'une *Vie d'Abbon*, accompagnée de pièces curieuses.

Aimon. V. *Aymon*.

Ain (Idanus), affl. de droite du Rhône, vient du Jura

occidental, forme la vallée de la Bresse entre les montagnes du Bugey et du Revermont, arrose du N. au S. les dép. du Jura et de l'Ain, et se jette dans le Rhône, à 35 kil. au-dessus de Lyon, près d'Anthon, après un cours de 170 kil. Ses affl. sont : à droite, le Suran ; à gauche, la Bienne. Il n'est navigable que dans les grandes eaux.

Ain (Départ. de l'), séparé au S. par le Rhône du départ. de l'Isère ; à l'O. des départ. du Rhône et de Saône-et-Loire par la Saône ; borné au N. par le Jura ; à l'E. par les cantons suisses de Vaud, de Genève, et par le Rhône, qui sert de limite aux départ. de la Haute-Savoie et de la Savoie. Il est couvert à l'E. par les montagnes âpres et stériles du Jura méridional ; à l'O., de l'Ain à la Saône, par des landes marécageuses, tour à tour champs de blé et étangs poissonneux. Le N. produit des grains, des vins, du chanvre, des légumes. On trouve dans l'Ain des carrières de marbre, de pierres de taille, de pierres lithographiques, etc. Sup. 579,897 hect. Pop 363,290. Il a pour ch.-l. Bourg, et comprend 5 arrond., Bourg, Belley, Gex, Nantua, Trévoux. Il forme le diocèse de l'évêché de Belley, est du ressort de la Cour d'appel et de l'Académie de Lyon ; fait partie de la 7e r. mil. (Besançon). Il a été composé de la Bresse, du Bugey, du pays de Gex, qui relevaient du gouvern. de Bourgogne, et de la généralité de Dijon ; et de la principauté de Dombes, qui avait une administration à part.

Aînesse (Droit d'). Chez la plupart des peuples on trouve que l'aîné avait quelque privilége, plus ou moins spécifié, dans la succession paternelle ; en Égypte, en Grèce, en Germanie, mais pas à Rome. En France, le droit d'aînesse a été l'une des conséquences du système féodal ; le fief ne devait pas être partagé, pour que son possesseur pût accomplir toutes les obligations qui lui étaient imposées ; la couronne fut assimilée à un grand fief, et dès la fin de la seconde race, le fils aîné du roi dut lui succéder. D'après la coutume de Paris, qui formait à cet égard le droit commun de la France, le droit d'aînesse, sauf exception, ne s'exerçait qu'en faveur des enfants nobles ; l'aîné, avant tout partage, avait droit à un préciput, ordinairement le château ou principal manoir ; puis, s'il y avait deux enfants, l'aîné avait les deux tiers des biens restants ; s'il y en avait plus de deux, il prenait une moitié pour lui seul. Le droit d'aînesse a été aboli, après la nuit du 4 août 1789, par les lois des 15 et 28 mars 1790, des 8 et 15 avril 1791. Le Code civil a établi l'égalité des partages ; mais les décrets des 30 mars et 15 août 1806, en érigeant les majorats (V. ce mot), ont dérogé à ce principe dans des cas spéciaux. En 1826, le gouvern. de la Restauration essaya vainement de rétablir indirectement le droit d'aînesse ; la loi du 29 déc. 1831 a aboli l'hérédité de la pairie par ordre de primogéniture, et le droit d'aînesse n'a plus dès lors existé que pour la succession au trône. Mais il subsiste encore dans beaucoup de pays de l'Europe.

Aïn, mot arabe qui signifie *source*, et qu'on retrouve dans la composition des noms de beaucoup de localités au N. de l'Afrique.

Aïn-Madhy, capit. de l'oasis des Ksour, au S. de la province d'Alger, au pied du djebel Amour, sur l'une des sources de l'oued El-Djedi, à 270 kil. S. E. de Mascara. Elle compte 3,000 hab. et est environnée d'un mur d'enceinte avec 12 forts, au milieu de magnifiques jardins. Abd-el-Kader l'assiégea inutilement.

Aïn-Salah ou **Insalah,** l'une des v. principales de l'oasis de Touât, dans le Sahara occidental, sur la route du Maroc et de l'Algérie vers Tombouctou. Elle a 500 ou 600 maisons et une kasbah ; les Arabes y dominent.

Aïn-Tmouchen, poste français sur la route d'Oran à Tlemcen (Algérie), dans le bassin de l'Oued-el-Mehl.

Aïn-Turk, poste français sur le Bou-Sellam, qui commande la Medjanah et la route des Portes de fer (Algérie).

Aïnos, habitants des îles Kouriles, d'une race particulière ; laids, velus, mais vigoureux, ils se distinguent par leur bonté ; ils échangent avec les Russes, les Chinois et les Japonais le produit de leur chasse ou de leur pêche.

Ainsworth (Robert), grammairien anglais, 1660-1743, est surtout connu par un bon *Dictionnaire latin et anglais*, in-4° et in-8°, plusieurs fois réimprimé et augmenté depuis 1736.

Aïntab, l'un des livahs du vilayet d'Alep (Turquie d'Asie), a pour ch.-l. *Aïntab* (anc. *Antiochia ad Taurum*), au pied de l'Amanus, à 80 kil. N. d'Alep, l'une des clefs de la Syrie ; 12,000 hab.

Aïou, groupe de 16 îles, qui font partie des Moluques.

Airdrie, v. d'Écosse (comté de Lanark), à 20 kil. E. de Glasgow ; filatures de coton ; exploitation de houille et de fer ; belles usines de Calder ; 20,000 hab.

Aire (*Aria Atrebatum*), ch.-l. de canton de l'arr., et à 16 kil. S.-E. de Saint-Omer (Pas-de-Calais), au confl. de la Lys et de la Laquette, à la jonction des canaux de la Bassée et de Saint-Omer ; place de guerre avec le fort Saint-François ; brasseries, fabriques d'huile ; commerce de grains, laines, charbons ; 8,303 hab.—Commune de l'Artois dès 1188, prise par les Français en 1482, 1641, 1676 ; cédée à la France en 1678, prise par Eugène et Marlborough en 1710, puis rendue par la paix d'Utrecht en 1713. Patrie de Malebranche.

Aire (*vicus Julii*), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 30 kil. S. E. de Saint-Sever (Landes), sur l'Adour. Évêché ; jadis cap. du Tursan, qui relevait de la vicomté de Marsan ; 4 744 hab.

Aire, affl. de droite de l'Aisne, coule dans des ravins au milieu de l'Argonne, près de Ligny (Meuse), et de Clermont, passe à Varennes et finit au-dessous de Grand-Pré ; 80 kil de cours.

Aire, riv. d'Angleterre, affl. de l'Ouse, passe à Leeds et par un beau canal sert à unir la mer du Nord à la mer d'Irlande.

Aire-à-la-Bassée (Canal d') ; il continue celui de la Bassée, passe à Béthune, finit à Aire et a 41 kil. de long.

Aires ou **Eres** (Col des), dans les Pyrénées-Orientales, entre Campredon et Pratz de Mollo ; il est facile et fréquenté.

Airola, v. d'Italie, dans la prov. et à l'O. de Bénévent ; 5,000 hab. V. *Caudium.*

Airolo, grand village du canton du Tessin (Suisse), près de la rive gauche du Tessin, à 50 kil. N. O. de Bellinzona, dans le val Levantine. Les Français y furent battus par les Russes, le 13 septembre 1799.

Airvault (*Aurea Vallis*), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil. de Parthenay (Deux-Sèvres), sur la rive dr. du Thouet. Jadis fortifiée ; ruines du vieux château ; église d'architecture gothique ; ancienne abbaye de St-Augustin. Fabriques de toiles et d'étoffes de laine ; commerce de produits agricoles ; 1,733 hab.

Aisne (*Axona*), affl. de gauche de l'Oise, vient de l'Argonne occid., arrose Sainte-Menehould, Autry, Vouziers, Semuy, Attigny, Rethel, Château-Porcien, où elle est navigable, Béry-au-Bac, Soissons, et finit au-dessus de Compiègne. Son cours est de 250 kil. ; ses affluents sont : à droite, l'Aire ; à gauche, la Vesle.

Aisne (Dép. de l'), entre les dép. de l'Oise et de la Somme à l'O., du Nord au N., la Belgique au N. E., les Ardennes et la Marne à l'E., la Seine-et-Marne au S., est arrosé par la Marne et l'Ourcq, l'Oise, l'Aisne, la Vesle, la Lette, la Serre, la Somme. Il est riche en céréales, plantes oléagineuses, betteraves, lin, chanvre, légumes, houblon ; en forêts, prairies ; en bétail. Industrie considérable ; cotonnades, glaces, verreries, etc. — Superf., 735,200 hect. — Pop. 552,439 hab. Il a pour ch.-l. Laon, et comprend 5 arr. : Laon, Château-Thierry, Saint-Quentin, Soissons, Verviers. Il forme le diocèse de l'évêché de Soissons, est du ressort de la Cour d'appel d'Amiens et de l'Académie de Douai ; fait partie du 1er corps d'armée. Il a été formé du Vermandois et du Thiérache (Picardie), du Valois, du Laonnais, du Soissonnais (Ile-de-France), d'une partie de la Brie Pouilleuse (Champagne).

Aïssé (Mlle), Circassienne, née vers 1693, fut achetée par le comte de Ferriol, ambassadeur de France à Constantinople, à l'âge de cinq ans. Confiée à sa belle-sœur, Mme de Ferriol, elle reçut une éducation distinguée, fut l'amie des fils de cette dame, MM. d'Argental et de Pont-de-Veyle, acquit une véritable célébrité, au milieu de la corruption de la Régence, par sa beauté, la noblesse de son caractère, les circonstances romanesques de sa position, son amour malheureux pour le chevalier d'Aydie. Elle mourut en 1733 ; ses *Lettres* intéressantes ont été publiées en 1787, avec quelques notes de Voltaire, puis en 1806, enfin en 1842 par MM. Ravenel et Sainte-Beuve.

Aix (L'île d'), à 8 kil. au N. de l'emb. de la Charente, entre le continent et l'île d'Oleron (Charente-inférieure), contribue à la défense d'une rade excellente, qui sert d'abri à la marine de Rochefort. Les Anglais cependant y vinrent brûler une flotte française en 1809 ; ils s'en étaient emparés en 1757 ; 500 hab.

Aix (*Aquæ Sextiæ*), ch.-l. d'arr. (Bouches-du-Rhône), près de l'Arc, par 43° 31′ 55″ lat. N. et 3° 6′ 37″ long. E.,

à 28 kil. N. de Marseille. Archevêché, Cour d'appel, Académie universitaire, facultés de droit, de théologie, des lettres, école des arts et métiers; riche bibliothèque. Centre de la fabrication des huiles de Provence, fruits, amandes, confitures, vins; blés excellents; grand établissement thermal; grand marché pour les bestiaux, les laines, le sel. Patrie de Tournefort, Adanson, Vanloo, Vauvenargues, Miollis, Portalis, Siméon, etc. Pop. 29,020 hab. — Fondée en 125 av. J. C. par le consul Sextius, célèbre par la victoire de Marius sur les Teutons, en 102, capitale de la Narbonaise II°, ravagée par les Wisigoths, les Bourguignons, les Arabes, elle devint la capitale des comtes de Provence et le centre d'une cour galante et lettrée. Louis III fonda son université en 1413. Après la réunion de la Provence à la France, elle fut le siége du parlement en 1501 et la résidence ordinaire de la noblesse de la province.

Aix-la-Chapelle ou **Aachen** (*Aquis Granum* ou *Aquæ Grani*), chef-lieu de régence dans la Prusse rhénane, sur trois ruisseaux qui se jettent dans la Roër, par 50° 55′ lat. N. et 3° 55′ long. E., à 60 kil. S. O. de Cologne. Evêché, Cour d'appel. Elle renferme plusieurs monuments remarquables; l'hôtel de ville, dont on admire la façade et où furent couronnés beaucoup d'empereurs; les églises de Saint-Ulrich et des Cordeliers; la belle cathédrale ou église Notre-Dame, qui, commencée par Charlemagne, possède son tombeau et des reliques vénérées, exposées solennellement au peuple tous les sept ans; une redoute moderne, un théâtre et l'édifice des bains, où se réunissent les différents jets de la source d'Héloïse. Les sources thermales, sulfureuses et ferrugineuses, qui ont fait donner son nom à la ville, sont toujours fréquentées par de nombreux baigneurs. Industrie très-active de draps, d'aiguilles, de machines, de produits chimiques, de sucre; 74,000 hab. — Elle n'était probablement qu'un bain romain ou un bourg peu considérable, qui fut ruiné par Attila; Charlemagne en fit sa résidence favorite, l'agrandit et l'embellit. Ville libre et impériale, elle devint l'une des grandes cités de l'Allemagne (cercle de Westphalie); mais sa prospérité diminua au XVI° siècle et au XVII°; elle fut possédée par la France, de 1794 à 1814, et fut le chef-lieu du département de la Roër. Le traité d'Aix-la-Chapelle de 1668, entre la France et l'Espagne, termina la guerre de Dévolution; celui de 1748 mit fin à la guerre de la succession d'Autriche. En 1818, au congrès d'Aix-la-Chapelle, les souverains alliés accordèrent à la France, représentée par le duc de Richelieu, la fin de l'occupation étrangère, mais resserrèrent leur union par un traité particulier.

Aix-les-Bains (*Aquæ Allobrogum* ou *Gratianæ*), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 12 kil. N. de Chambéry (Savoie), à l'E. du lac du Bourget; célèbre par ses eaux thermales; on y trouve des ruines curieuses; arc de triomphe, temple de Diane, etc.; 4,182 hab.

Aizenai, bourg de l'arrond. et à 15 kil. de La Roche (Vendée); les Vendéens y furent défaits par le général Travot; 3,909 hab.

Aiznadin ou **Ainznadin**, au N. de Damas (Syrie), a donné son nom à la victoire gagnée par les Arabes sur les Grecs, en 634; elle entraina la soumission de Damas, Emèse, Héliopolis, etc.

Ajaccio (Golfe d'), sur la côte occidentale de la Corse, est formé par la pointe de Carata au N. et le cap Muro au S.; il a 18 kil. de profondeur sur 14 de largeur.

Ajaccio, ch.-l. de la Corse, au N. du golfe du même nom, sur la côte occidentale de l'île, par 41°55′ 1″ lat. N., et 6° 24′ 18″ long. E., à 260 kil. S. E. de Toulon. Elle est bien bâtie, sur une langue de terre qui domine le golfe; elle a été fondée par les Génois, en 1495, près de l'ancienne Urcinium. Son port, défendu par une citadelle, n'est pas fermé et est seulement accessible aux vents du S. O. — Evêché; commerce de vins, d'huiles et de fruits; pêche du corail. Patrie de Napoléon I°r; 16,545 hab.

Ajada ou **Adaja**, affluent de gauche de l'Eresma, qui se jette dans le Douro, passe à Avila et circule sur des plateaux très-sauvages.

Ajan (Côte d'). Elle s'étend le long de l'océan Indien, à l'E. de l'Afrique, depuis la côte de Zanguebar jusqu'au cap Guardafui. Elle présente une masse de rochers et de sables qui laissent passer quelques cours d'eau inconnus, sans avoir de port. Les habitants paraissent être de la même race que les Gallas; ils possèdent de nombreux troupeaux de moutons à grosse queue; c'est probablement l'*Azania* de Pline.

Ajax, fils d'Oïlée, roi des Locriens, l'un des héros de la guerre de Troie, est resté célèbre par son courage et son impiété. Il irrita Minerve, en outrageant Cassandre dans le temple de la déesse; elle le punit en submergeant sa flotte près de Capharée; réfugié sur un rocher, il brave Neptune, qui l'engloutit.

Ajax, fils de Télamon, roi de Salamine, le plus vaillant des Grecs après Achille, disputa les armes du héros à Ulysse, qui lui fut préféré. La douleur lui fit perdre la raison, et il se jeta sur les troupeaux de l'armée, les prenant pour les compagnons de son ennemi. Honteux de son délire, il se perça de l'épée qu'Hector lui avait jadis donnée. C'est le sujet d'une belle tragédie de Sophocle.

Ajuthia. V. *Siam*.

Akakia (*Sans-Malice*), nom d'une famille de médecins célèbres : Martin, mort en 1551, a édité plusieurs ouvrages de Galien et fut médecin de François I°r. — Son fils, Martin, mort en 1588, fut médecin de Henri III et père d'un médecin du même nom, professeur comme lui au collége de chirurgie. — Jean, doyen de la Faculté de médecine, fut médecin de Louis XIII; il mourut en 1630. — Martin, son fils, est connu par ses démêlés avec la Faculté. — Voltaire, dans un de ses pamphlets les plus méchamment spirituels, désigne par ce nom Maupertuis.

Akaroa, beau port sur la côte E. de la grande île méridionale de la Nouvelle-Zélande. En 1840, une compagnie de Nantes et de Bordeaux avait formé là un établissement; mais les Anglais avaient pris possession de l'archipel dès 1839, et le port d'Akaroa n'est resté important que comme point de relâche pour les baleiniers.

Akatzires. V. *Khazares*.

Akbar (Mohammed), empereur mogol, septième descendant de Tamerlan, fils d'Houmayoune, né à Amerkote, en 1542, mort en 1605, succéda à son père en 1556. Maître du Pendjâb, dirigé par le tout-puissant ministre Behram-Khân, il enleva les provinces de Delhy et d'Agrah aux Afghans et aux Hindous; triompha par la force et la modération de Behram, qu'il avait disgracié et qui se révolta; réduisit à l'obéissance ses généraux indisciplinés, puis s'empara de toute la vallée du Gange, du Radjepoutana et de tout l'Hindoustan, depuis Kachmir jusqu'à la Nerbuddah, de l'Assam aux monts Soliman. Son gouvernement fut sage et intelligent; il respecta les Hindous, les associa à ses travaux, comme ministres, gouverneurs, généraux; établit un système d'impôts équitable, se montra très-tolérant à l'égard des différentes religions, et professa ouvertement le déisme. Il protégea les savants et fit construire un grand nombre de monuments remarquables, à Agrah, sa résidence favorite, à Allahabad, à Attock, etc. Aboul-Fazl et son frère Feizi furent les amis et les ministres d'Akbar; c'est surtout dans les livres du premier sur les *Instituts d'Akbar* qu'on peut voir la sagesse de son administration. L'abandon des principes de son gouvernement a amené la ruine de l'empire, et plus tard les Anglais, en les imitant ou en les restaurant, ont pu élever leur puissante domination.

A-Kempis (Thomas). V. *Kempis* (A-).

Akenside (Marc), médecin et poëte anglais, né à Newcastle-sur-Tyne, en 1721, mort en 1770, exerça son art avec distinction à Northampton, à Londres; écrivit plusieurs opuscules scientifiques; mais il est surtout connu par ses *Odes*, son *Hymne aux Naïades*, ses *Descriptions poétiques* et son poëme des *Plaisirs de l'imagination*, traduit en français par le baron d'Holbach, en 1769. Il se distingue par l'éclat et l'élévation, mais on lui a reproché de l'obscurité.

Akerblad (Jean-David), archéologue suédois (1760-1819), visita l'Orient, comme secrétaire d'ambassade, puis vécut à Gœttingen, Paris, Rome, et s'occupa d'études archéologiques. Ses lettres à M. de Sacy *sur l'écriture cursive cophte* et *sur l'inscription égyptienne de Rosette*, ont préparé les découvertes de Champollion. Il a aussi publié une *Notice sur deux inscriptions en caractères runiques trouvées à Venise et sur les Varanges*, etc

Akerman ou **Bielgorad** (*Tyras*), port sur la mer Noire, dans le gouvernement de Bessarabie (Russie), à 44 kil. S. O. d'Odessa. Le port, formé par le liman du Dniester, a de médiocres fortifications. Traité de 1826; 30,000 hab.

Akhaltsik, ville russe de la Géorgie, près du Kour, à 125 kil. O. de Tiflis, était la capitale importante du pachalik turc de ce nom, en grande partie conquis par les Russes en 1829. Elle est défendue par une forteresse regardée comme la clef de la Géorgie; 10,000 hab.

Ak-Hissar ou **Acsa** (anc. *Thyatira*), ville du vilayet d'Aïdin (Anatolie), à 100 kil. N.-E. de Smyrne. Manuf. d'étoffes de pourpre; coton renommé; 15,000 hab.

Ak-Hissar. V. *Croïa.*

Akhmyn ou **Ekhmyn** (*Chemmis* ou *Panopolis*), v. de la Haute-Égypte, sur la rive droite du Nil, à 25 kil. N. O. de Girgéh, chef-lieu du départ. de ce nom. Commerce important; manufactures de toiles de coton et de poterie. Ses ruines sont remarquables; 10,000 hab.

Akhouna, comptoir et fort anglais de la Côte-d'Or, en Guinée.

Akhsikat, ville du Turkestan, dans la province de Ferghanah (khanat de Khokhan), à 80 kil. N. E. de Khodjend.

Akhti, forteresse de la Russie, sur le Samour, près de la mer Caspienne, couvre la route du Kour à Derbent.

Akhtirka, v. du gouvern. de Kharkov (Russie), sur la rivière de ce nom, fondée par les Polonais en 1641. Pèlerinage célèbre; récolte de fruits estimés. 15,000 h.

Akkaba ou **Akabah** (Golfe d'), anc. *Ælaniticus sinus*, au N. E. du golfe Arabique, entre la presqu'île du Sinaï et l'Arabie.

Akkaba ou **Aïlah,** port qui donne son nom au golfe, citadelle occupée par les Turcs; rendez-vous des pèlerins qui vont aux villes saintes. C'est l'antique *Ælana*, voisine d'Asiongaber, d'où partaient les flottes des Phéniciens et de Salomon.

Akora, ville du Pendjâb ou Lahore (Hindoustan), à 8 kil. de l'embouchure du Kaboul, possède une jolie mosquée et un bazar bien approvisionné.

Ak-Schehr (*Ville Blanche*), v. de la prov. de Khoudavendjiar, en Asie Mineure (Turquie d'Asie), à 80 kil. S. E. d'Afium-Kara-Hissar, dans une vallée où l'on nourrit de nombreux troupeaux; elle est peut-être l'ancienne *Philomelium* ou *Antiochia ad Pisidiam;* 5,000 hab.

Ak-Serai (*Garsaura*), ch.-l. d'un livah de la prov. de Karaman (Turquie d'Asie), à 150 kil. O. de Kaisarieh, non loin d'un grand lac salé du même nom, qui approvisionne de sel une partie de l'Asie Mineure.

Aksou, ville du Thiân-chân-nan-lou ou petite Boukharie (Empire chinois), où réside le chef militaire de la province. On y travaille le jade et le coton; on y fait des selles et des brides en cuir de cerf brodé; c'est le centre d'un grand commerce avec les peuples de l'Asie centrale; 6,000 maisons; environ 20,000 habitants. Elle a été la capitale des rois de Kasghar et d'Yarkand.

Ak-Thamar, la principale des îles du lac de Van, renferme un couvent fortifié, résidence d'un patriarche arménien.

Akyab, port franc de l'Indo-Chine anglaise, à l'embouchure de l'Arakan, dans la province de ce nom; il a pris depuis peu une importance considérable; les navires étrangers y viennent surtout chercher le riz, très-abondant dans tout le pays; 16,000 hab.

AL. C'est l'article arabe *le*, qu'on trouve devant un grand nombre de noms propres : Al-Mamoun, Al-Mansour, Al-Koran.

Ala, ville du Tyrol autrichien, sur la rive gauche de l'Adige, à 10 kil. S. de Roveredo; fabriques de velours estimés; 4,000 hab.

Alabama, fleuve de l'Amérique sept., vient des monts Alleghanys; il est formé de la réunion de la Talapoosa et de la Coosa; rapide, large et profond, uni par des canaux naturels au Mobile, il arrose l'État d'Alabama, et se jette dans le golfe du Mexique; 200 kil. depuis la réunion des deux rivières.

Alabama, l'un des États-Unis, borné au N. par l'État de Tennessee; à l'E. par la Géorgie; au S. par la Floride et le golfe du Mexique; à l'O. par l'État du Mississipi. Il a 131,365 kil. carr.; le terrain, montueux au N., est bas au S. et marécageux vers la côte; le pays est très-fertile, surtout en coton. La magnifique baie Mobile, les cours d'eau navigables, Alabama, Mobile, Tennessee, favorisent le commerce. Les princip. villes sont : Mobile, Montgomery, la capitale actuelle, Cahaba, Tuscaloosa, Huntsville, etc. On y trouve les Indiens Cherokees, Chactas, Chicasaws. Pop. 521,384 blancs, 475,510 noirs; 996,992 en tout, d'après le recensement de 1870. Il a été admis dans l'Union en 1819.

Alabanda, v. ancienne de Carie, jadis florissante par le commerce et le luxe, maintenant ruinée, depuis que Labienus la prit, en 38 av. J. C. Près de là on trouve encore une sorte de quartz d'un rouge foncé, que les lapidaires classent entre le rubis et l'améthyste.

Alacoque (Marguerite ou Marie), sainte fille, qui prit le nom de Marie, par reconnaissance envers la sainte Vierge; née à Lauthecour, près d'Autun, en 1647, vouée dès l'enfance à la vie religieuse, fit profession, en 1671, au couvent de la Visitation de Paray-le-Monial, fut bientôt chargée de la direction des pensionnaires, et, suivant ses biographes, eut le don de la prophétie et même des miracles. On a d'elle un petit ouvrage mystique, *La dévotion au cœur de Jésus*, publié par le P. Croiset, en 1698, qui fit instituer la fête du Cœur de Jésus. Sa mort qu'elle annonça, eut lieu le 17 oct. 1690. Languet a publié la *Vie de la vénérable mère Marguerite Marie*, 1729, in 8°.

Ala-Dagh, nom d'une partie de la chaîne de montagnes connue sous le nom général d'Anti-Taurus, vers le N. O. de l'Asie Mineure. C'était le mont Olympe de Galatie.

Aladin ou **Ala-Eddin,** l'un des chefs connus sous le nom de *Vieux de la Montagne*, vivait au XIIIe s. On a débité beaucoup de fables sur la secte des Ismaéliens ou Assassins (V. *ce mot*), dont il était le seigneur.

Ala-Eddin, sultan des Turcs Seldjoucides, a régné de 1220 à 1237; célèbre par ses victoires sur les sultans de Khuwa et d'Égypte, il fit d'Iconium le centre des lettres et des arts, qu'il cultivait avec passion et succès.

Ala-Eddin, fils du sultan Osman, a contribué par ses victoires sur les Grecs, et surtout par ses institutions (établissement des janissaires, etc.) à la puissance des Turcs Osmanlis, au XIVe s.

Alagnon, riv. de France, affl. de gauche de l'Allier, descend du Cantal, arrose Murat, Massiac; son cours est de 70 kil.

Alagoas, v. de la petite prov. de ce nom, dans le Brésil, entre les provinces de Pernambouc et de Sergipe; petit port près de l'Atlantique; on y construit des bateaux; on cultive, dans le pays, le coton, le sucre, le tabac; 15,000 hab. Le chef-lieu de la prov. est Porto-Calvo. Elle a 300,000 hab.

Alagon, affl. de droite du Tage, prend sa source dans la sierra de Béjar, passe près de Placentia, à Coria; son cours est de 140 kil.

Alahmar (Mohammed-Aben), premier roi de Grenade, parvint, à force d'habileté et de courage, à se rendre indépendant dans cette ville, au moment de la ruine des Almohades. Il se reconnut vassal de Ferdinand de Castille en 1245, distribua dans le fertile territoire de Grenade tous les musulmans, qui voulaient échapper au joug des chrétiens; se distingua par sa justice, sa modération, ses institutions éclairées, son amour pour les arts, et fit élever le palais de l'Alhambra; il mourut en 1273.

Alain. On cite plusieurs comtes ou ducs de Bretagne de ce nom.

Alain Ier ou **Judual,** l'un des chefs qui se disputaient le pays à la fin du VIe s.

Alain II, *le Long*, fils de Judicaël, de 658 à 690.

Alain III, *le Grand*, frère de Pasqwiten, comte de Vannes, s'unit à Judicaël, comte de Rennes, contre les Normands, qui désolaient le pays, et, après une grande victoire à Questembert, 890, devint chef suprême des Bretons; il mourut couvert de gloire en 907.

Alain IV, *Barbe-Torte*, son petit-fils, d'abord réfugié en Angleterre, revint pour délivrer son pays des Normands, les battit dans plusieurs rencontres, rentra dans Nantes, qui n'offrait plus que des ruines, 938, et mourut après un règne réparateur, en 952.

Alain V, fils de Geoffroy Ier, régna d'abord sous la tutelle de sa mère Havoise, 1008. Les paysans soulevés furent cruellement punis. Alain combattit Foulques Nerra, comte d'Anjou, et Robert le Diable, duc de Normandie; puis il soutint le jeune Guillaume Ier contre ses ennemis, et mourut empoisonné en 1040.

Alain Fergent, fils d'Hoël V, lutta courageusement contre Guillaume le Conquérant, 1084, le repoussa de Dol, et obtint sa fille Constance en mariage. Il prit part à la première croisade, et, à son retour, soutint Henri Ier contre son frère Robert, qui fut vaincu à Tinchebray, 1106. Alain, vers la fin de sa vie, se retira dans le monastère de Saint-Sauveur de Redon; il y mourut en 1112.

Alain de l'Isle (*de Insulis*) ou de Lille (du lieu probable de sa naissance), né en 1114, mort vers 1203, surnommé *le Docteur universel*, fut très-célèbre parmi les savants du XIIe s. Il enseigna la théologie à l'Université de Paris; nommé évêque d'Auxerre, il résigna ses fonctions pour vivre au monastère de Cîteaux. On sait, d'ailleurs, peu de chose sur sa vie, qui a été le sujet de beaucoup d'anecdotes plus ou moins authentiques. On lui a attribué un grand nombre d'ouvrages,

dont plusieurs ont été publiés par Ch. de Visch (Anvers, 1653, in-fol.); le plus célèbre est l'*Anticlaudianus*, poëme encyclopédique; il s'est occupé d'alchimie et de science hermétique.

Alain Blanchart. On ne le connaît que par sa belle défense de Rouen contre les Anglais, 1418-1419. Il était capitaine des arbalétriers; pris par Henri V, il fut sans pitié mis à mort.

Alain Chartier. V. *Chartier*.

Alains. peuple nomade de Scythie, au N. du Caucase; ils s'étaient déjà distingués par leur bravoure, lorsqu'ils furent entraînés vers l'Occident par l'invasion des Huns, au IVe s. après J. C. La plupart s'unirent aux Suèves et aux Vandales, ravagèrent de 407 à 409 la Gaule où plusieurs s'établirent; puis ils passèrent en Espagne; mais, au milieu de luttes acharnées, ils disparurent, comme nation, et leurs débris se fondirent avec les Wisigoths ou avec les Vandales. Leur cavalerie surtout avait une grande réputation.

Alais (*Alesium*), chef-lieu d'arr. du départ. du Gard, sur la rive gauche du Gardon, par 44° 7′ 26″ lat. N. et 1° 44′ 22″ long. E., à 45 kil. N. O. de Nîmes. Ecole de mineurs. C'est le centre d'un riche terrain houiller, et de mines de fer d'excellente qualité; les hauts fourneaux, les forges, les fonderies d'Alais et de son territoire forment contraste avec le pays très-pittoresque où l'on récolte la meilleure soie de l'Europe et où l'on fabrique des bas et des gants de soie, des rubans, etc. Près de là sont les eaux minérales, appelées fontaines de Daniel. Pop. 19,230 hab. — Ville très-ancienne, elle embrassa le calvinisme avec ardeur; Louis XIII y signa l'édit de grâce en 1629, et fit raser les fortifications de la ville. Louis XIV y bâtit une citadelle pendant la guerre des Cévennes.

Alaise (*Alesia*), à 25 kil. S. de Besançon, est, suivant plusieurs, l'endroit où César assiégea et prit Vercingétorix. V. *Alise*.

Alajuela. petite ville de l'État de Costa-Rica, au N.-O. de San-José, chef-lieu du département du même nom; 10.000 hab.

Alak-tougoul-noor, lac de la Dzoungarie (emp. chinois), de 100 kil. de longueur sur 40 ou 50 de largeur.

Alalcomènes, v. anc. de Béotie, près du lac Copaïs; Minerve, qui y était née, dit-on, y avait un temple que Sylla ne craignit pas de piller.

Alaman (Lucas), homme d'État et historien, né à Mexico, 1775-1853, député des colonies aux cortès d'Espagne, se déclara, à son retour en 1823, pour l'indépendance, mais aussi pour un pouvoir fort et centralisateur. Il fut ministre de Guadalupe Victoria, de Bustamente, et soutint les mesures dictatoriales de Santa Anna. Il s'occupa beaucoup d'industrie, fonda la première imprimerie lithographique au Mexique, et laissa de nombreux travaux sur l'histoire de son pays.

Alamanni (Luigi), poëte italien, né à Florence, en 1495, mort à Amboise, en 1556, fut obligé de quitter sa patrie, après une conspiration contre le cardinal Jules de Médicis (Clément VII), se réfugia à Venise, à Gênes, en France, où les bienfaits de François Ier et de Henri II le retinrent. Il fut chargé de plusieurs négociations par ces princes. Outre un grand nombre de poésies légères, il a composé *La Coltivazione* (l'Agriculture), poëme en six chants, imité des Géorgiques, Paris, 1546; *Girone il Cortese*, sorte d'épopée en 24 chants, d'après un vieux poëme français, Paris, 1548; *L'Avarchide*, ou le siége de Bourges par Arthur, en 24 chants; la comédie de *Flora*, etc.

Alamanni. V. *Alemanni*.

Alamos, v. de la prov. de Sonora (Mexique), près du rio Mayo, a des mines d'argent; 8.000 hab.

Alamout, forteresse de la Perse, à l'O. de Kazbin, dans les montagnes, fut la principale place de la secte des Assassins. V. *Assassins*.

Alan, Allen ou **Allyn** (Guillaume), cardinal anglais, né à Rossal (Lancastre), en 1532, mort à Rome en 1594. Dévoué au catholicisme, il le défendit dans plusieurs ouvrages de controverse passionnée, qui le forcèrent à fuir en Flandre (1568). Il professa la théologie à Malines, à Douai; établit dans cette ville, puis à Reims, un séminaire célèbre pour l'éducation des jeunes Anglais. Ses écrits étaient proscrits en Angleterre; mais ses disciples les propageaient hardiment et poussaient à la révolte contre Elisabeth. L'*Invincible Armada* portait des milliers d'exemplaires d'un pamphlet composé par Alan, Parsons et d'autres jésuites. En 1589, il fut nommé cardinal, puis archevêque de Malines; mais il vécut à Rome, où il fut l'un des réviseurs de la *Bible de Sixte V*.

Aland (Archipel d'), entre la mer Baltique et le golfe de Bothnie, à l'O. de la Finlande, par 59° 45′ et 60° 40′ lat. N.; 17° 10′ et 18° 37′ long. E. Il comprend environ 200 ilots déserts et 80 habités par 25,000 individus, dont les deux tiers sont dans l'île d'Aland, longue de 35 kil. sur 30 de largeur. Eric XIV y fut renfermé à Castelholm. Les autres îles sont Lemland, Lumparland à l'E., Ekeroe à l'O., Kumlinge, Vardoe et Brandoe. Le sol est pierreux; le climat peu rigoureux; les pâturages sont excellents; les habitants vivent surtout de la pêche, qui est abondante, et font le cabotage avec la Suède. L'archipel renferme une multitude de ports bien abrités et des mouillages pour les bâtiments de guerre. — Les Russes en ont pris possession en 1809, et de là menaçaient les côtes voisines de la Suède et Stockholm; dans la partie orientale d'Aland, sur la passe de Bomarsund, s'élevait la forteresse détruite en 1854 par les forces anglo-françaises; le traité de 1856 a stipulé que les îles d'Aland ne pourraient pas être fortifiées. La pop. a conservé ses sympathies pour la Suède et parle toujours le suédois.

Alaon. jadis monastère de bénédictins, dans le diocèse d'Urgel, célèbre par la Charte (d'Alaon), qui a donné lieu à plus d'une controverse sur l'histoire de l'Aquitaine mérovingienne.

Alarcon (Hernando de), navigateur espagnol du XVIe s., a reconnu, dans un voyage remarquable fait en 1540-1541, les côtes de la mer Vermeille, et montré, ainsi que Fernando de Ulloa, que la presqu'île de Californie n'est pas une île.

Alarcon y Mendoza (Juan-Ruiz de), célèbre poëte espagnol, né à Tlasco (Mexique), vers la fin du XVIe s., vint en Espagne en 1622, fut rapporteur du conseil des Indes en 1628, et composa dès lors des comédies, appréciées par les esprits d'élite, mais peu populaires. Petit et bossu, peut-être malveillant ou maladroit, il fut, surtout à partir de 1634, en butte aux sarcasmes des poëtes, ses contemporains On ne sait ce qu'il devint, ni quand il mourut. Ses comédies, publiées en deux parties, à Madrid, 1628, à Barcelone, 1634, sont remarquables par leur originalité, par la pureté et l'harmonie du style : *La Verdad sospechosa* a été imitée par Corneille dans *Le Menteur;* et M. H. Lucas a imité en vers et abrégé *Le Tisserand de Ségovie* (el Tejedor de Segovia).

Alarcos, près de Calatrava (Nouvelle-Castille), célèbre par la victoire des Almohades sur Alphonse IX de Castille, en 1195.

Alaric Ier, roi des Wisigoths, de l'illustre famille des Baltes, excité par le ministre d'Arcadius, Rufin, ravagea les prov. de l'empire d'Orient, puis fut nommé maître de la milice de la préfecture d'Illyrie (400). De là il se jeta sur l'Italie, mais fut arrêté par Stilicon à Pollentia (403), près de Vérone, et forcé de traiter. Après l'assassinat de Stilicon, devenu son ami, il assiégea deux fois Rome, qu'il rançonna (409), fit empereur et déposa le préfet Attale, puis s'empara de la ville, qui fut pillée en 410. Alaric se dirigeait vers la Sicile et vers l'Afrique, lorsqu'il mourut à Cosenza; ses soldats l'enterrèrent dans le lit du Busento (412).

Alaric II, 8e roi des Wisigoths, fils d'Euric, a régné de 484 à 507. Il livra Syagrius à Clovis, fut l'allié du Bourguignon Gondebaud et de Théodoric le Grand, dont il devint le gendre. Arien zélé, il n'était pas aimé des catholiques, qui firent des vœux pour les Francs, récemment convertis. Clovis l'attaqua en 507, et le tua au combat de Vouillé, près de Poitiers. Les Wisigoths perdirent alors toute la Gaule, de la Loire aux Pyrénées et aux Cévennes. Alaric II fit composer par une commission de légistes un recueil des lois romaines, en grande partie extrait du code Théodosien, et connu sous le nom de *Breviarium Alaricum* ou *Aniani*.

Alary (Pierre-Joseph), né à Paris en 1689, mort en 1770, disciple de l'abbé de Longuerue, devint sous-précepteur de Louis XV, et membre de l'Académie française (30 décembre 1723), sans avoir rien écrit.

Ala-Scherh (*Philadelphie*), v. de l'eyalet d'Aïdin, en Asie Mineure (Turquie d'Asie), à 120 kil. E. de Smyrne, au pied du mont Tmolus; 12,000 hab.

Alaska, presqu'île située au N. O. de l'Amérique septentrionale; elle limite au S. la mer de Behring avec les îles Aléoutiennes, qui en sont comme le prolongement; elle a 800 kil de longueur sur 40 à 50 de largeur; elle est couverte de montagnes, dont deux sont remarquables par leurs volcans. Elle a donné son nom au territoire d'Alaska, cédé par les Russes aux Etats-Unis. V. Sup.

Alassio, port sur le golfe de Gênes, à 70 kil. S. O. de Gênes; commerce assez actif; 6,000 hab.

Ala-tagh ou **Ala-tau** (monts tachetés, en kirghiz), chaîne de montagnes, qui s'étend de l'E. à l'O. dans le Turkestan, sur la rive droite du Sihoun.

Alatahama. V. *Altahama*.

Alatri (*Alatrium*), v. d'Italie, à 23 kil. N. O. de Frosinone (Prov. de Rome). Evêché; a des murs et une citadelle d'origine pélasgique; 9,000 hab. — Alatrium, dans le pays des Herniques, fut la patrie de Fabricius.

Alatyr, riv. de Russie, affl. de la Soura, a un cours de 220 kil.

Alatyr, v. de la Russie d'Europe, dans le gouv. et au N. O. de Simbirsk, au confluent de l'Alatyr et de la Soura. Grand commerce de grains; 7,000 hab.

Alausi, v. de l'Equateur, sur l'Alausi, qui se jette dans le golfe de Guayaquil; elle donne son nom à l'une des vallées les plus fertiles des Andes.

Alaux (Jean), peintre français, de Bordeaux, 1786-1864, élève de F. A. Vincent, eut un talent facile, mais sans éclat, et une certaine réputation de 1815 à 1840. Ses peintures ornent les palais de Saint-Cloud, du Luxembourg, du Louvre et surtout de Versailles. Il fut directeur de l'école de Rome en 1847 et de l'Académie des Beaux-Arts en 1851.

Alava, l'une des trois prov. basques, au S. des Pyrénées cantabriques, est montueuse, mais bien cultivée et fertile; la superficie est de 3,122 kil. carr.; la pop. de plus de 103,000 hab. Les villes princip. sont : Vittoria, Salvatierra et Orduña. V. *Basques* (provinces).

Alayou-Amba, l'une des villes importantes du roy. de Choa (Abyssinie); c'est un centre d'échanges entre les produits de l'intérieur et les marchandises venant de l'Inde anglaise; on se sert de pièces de sel en guise de monnaie.

Alazeïa, fl. de la Sibérie, dans le gouv. d'Irkoutsk, se jette dans l'océan Glacial, après un cours de 500 kil.

Alba (Marc-David). V. *Lasource*.

Alba-Augusta. V *Alby*.

Alba-Augusta (*Alps* ou *Aulps*, à 12 kil. S. O. de Montélimar), v. de Gaule, capitale des Helvii.

Alba-Fucentia (Albe), v. ancienne des Æques, au N. du lac Fucin, fut soumise aux Marses; les Romains y enfermaient souvent les rois vaincus.

Alba-Julia ou **Apulum** (près de Carlsbourg), v. de l'ancienne Dacie.

Alba longa. V. *Albe*.

Alba (*Alba Pompeia*), v. d'Italie, sur le Tanaro, à 44 kil. S. E. de Turin. Evêché; commerce de bestiaux. Colonisée par le père de Pompée, elle a été la patrie de Pertinax; belles églises; collections d'antiquités au palais Castelletto; 9,000 hab.

Alba de Tormès, v. d'Espagne, à 22 kil. S. E. de Salamanque, sur le Tormès. Château des ducs d'Albe. Victoire des Français en 1809. Sainte Thérèse y mourut en 1582.

Albacète, v. d'Espagne, dans la prov. d'Albacète (Murcie), à 130 kil. N. O. de Murcie, sur le bord d'un canal qui arrose la plaine fertile dont elle est le centre; coutellerie renommée; 13,000 hab.

Albacète, prov. de l'ancien roy. de Murcie, au N., traversée par la sierra de Almanza et arrosée par le Xucar. Elle renferme 8 partidos judiciales : Albacète, Alcaraz, Almanza, Hellin, Chinchilla, Casar-Ibañez, la Roda, Yeste; et 118 pueblos. La population est d'environ 221,000 hab.; la superficie de 15,466 kil. carrés.

Albain (Mont), *Albanus mons*, la plus haute montagne du Latium (960 m.), à 20 kil. S. E. de Rome, près d'Albe-la-Longue. On y célébrait dans le temple de Jupiter Latiaris les féeries latines; et les généraux, à qui on refusait le triomphe à Rome, venaient parfois triompher au mont Albain. C'est auj. le *monte Cavo*.

Alban (saint), premier martyr de la Grande-Bretagne, né à Verulam, servit, dit-on, dans les armées de Dioclétien, et fut mis à mort probablement en 303. On l'honore le 22 juin.

Albane (François Albani, dit l'), peintre célèbre, né à Bologne en 1578, mort en 1660, eut pour maîtres le flamand Denis Calvaert, puis les Carrache; le Guide et le Dominiquin furent ses condisciples. On l'a surnommé avec vérité l'*Anacréon de la peinture;* il excellait dans les compositions gracieuses, dans les têtes de femmes, d'anges, d'enfants; ses paysages et les monuments d'architecture dont il ornait ses tableaux sont remarquables. Son talent s'affaiblit dans les dernières années de sa longue vie. Ses chefs-d'œuvre sont : *les Quatre Éléments, Vénus endormie, Diane au bain, Galatée, Danaé, Europe sur le taureau*, les *Amours de Vénus et d'Adonis*, gravés par Audran, etc. *V.* Landon, *Vies et œuvres des peintres les plus célèbres*.

Albani, famille célèbre de Rome, originaire de l'Albanie, d'où les Turcs la chassèrent au xvi^e^ s. Elle a donné à l'Eglise un pape, Clément XI, et plusieurs cardinaux, qui ont protégé les lettres et les arts, entre autres : *Annibal Albani* (1682-1750), évêque d'Urbin, qui a laissé de belles collections de livres et d'objets d'art, maintenant au Vatican ;— *Alexandre Albani* (1692-1779), son frère, cardinal en 1721, homme d'Etat et amateur distingué, qui a embelli sa *villa Albani* de précieux monuments d'art, dont beaucoup ont été décrits par Winckelmann ; — *Jean-François Albani*, leur neveu (1720-1809), comme eux ami des jésuites et de l'Autriche, qui, réfugié à Venise, contribua surtout à l'élévation de Pie VII ; — *Joseph Albani* (1750-1834), neveu du précédent, fut l'ennemi des Français jusqu'à la fin de l'Empire; puis sous Pie VIII et Grégoire XVI, se montra sévère, comme secrétaire d'Etat ou commissaire apostolique, dans les quatre légations en 1831.

Albani (Villa), magnifique demeure construite près de Rome par le cardinal Alexandre Albani, sur le plan des habitations pompéiennes. Elle fut décorée par les plus habiles artistes de l'époque, et l'on y réunit une célèbre collection d'objets d'art que Winckelmann a décrits pour la plupart dans son livre *De l'Art chez les anciens*. Plusieurs de ces chefs-d'œuvre, transportés en France depuis 1796 et repris en 1815, ont été mis en vente par le prince Joseph Albani.

Albanicæ Pylæ (*portes Albaniennes*), nom ancien du défilé de Derbend, entre l'Albanie et le Caucase.

Albanie, nom ancien d'un pays de l'Asie, au S. du Caucase, à l'O. de la mer Caspienne et à l'E. de l'Ibérie. C'est aujourd'hui le Lesghistan, le Daghestan et le Chirwan. On y remarquait les villes de *Cabalaca*, sur la mer Caspienne, et d'*Albana*, à l'embouchure de l'*Albanus* dans cette mer.

Albanie, nom d'une partie de la Calédonie, occupée par des tribus sauvages. Souvent l'Écosse entière a été ainsi appelée.

Albanie, province de la Turquie d'Europe, au S. O., occupe le versant occidental du Pinde, a pour bornes au N. le Monténégro et la Serbie; à l'E. la Macédoine et la Thessalie; au S. la Grèce; à l'O. la mer Ionienne et l'Adriatique. C'est un pays sauvage, où les montagnes se croisent et s'enchevêtrent, mal arrosé par des torrents, la Bojana, le Drin, le Mati, le Scombi, la Voïoussa, l'Arta, etc. ; stérile ou couvert de forêts, nourrissant des chèvres, des moutons, des chevaux estimés et surtout les chiens-bergers de Molossie, depuis si longtemps renommés. La population est d'environ 1,650,000 hab., dont 200,000 catholiques, 500,000 Grecs, 900,000 musulmans; les Albanais, appelés *Arnaouts* par les Turcs, *Skipetars* (hommes des rochers) par eux-mêmes, descendent des Illyriens et des Epirotes; ils forment encore deux populations distinctes et ennemies, les *Guègues* dans la haute Albanie, au N.; les *Toskes*, dans la basse Albanie au S. Tous sont d'ailleurs, comme au temps de Pyrrhus ou de Scanderbeg, soldats infatigables, mais pillards et sauvages, sobres, aventureux et cruels; sous le nom de Stradiotes, ils se sont rendus fameux au service de Venise; ils ont combattu pour Ali-Pacha; ils sont les meilleurs soldats de l'empire ottoman; les catholiques eux-mêmes, Mirdites et autres, quoique presque indépendants, servent les Turcs pour une solde, et leurs mœurs sont aussi rudes. Les Albanais grecs et musulmans, quoique mieux soumis, sont divisés en tribus, qui vivent presque libres dans leurs montagnes. — Au xv^e^ s., les Albanais, sous Scanderbeg, résistèrent héroïquement aux Turcs ; ils succombèrent au xvi^e^; mais restés chrétiens, ou devenus musulmans peu zélés, ils se sont toujours défendus contre l'oppression. — Ils ont envoyé des colonies dans la Pouille en Italie, dans la Morée et dans plusieurs îles de l'Archipel. — L'Albanie forme les deux eyalets de *Scodra* au N., de *Janina* au S., ou, d'après une division plus récente, les vilayets de *Prisren* et *Scutari*, réunis en octobre 1874 et celui de *Janina*.

Albano (Lac d'), dans le royaume d'Italie, à 25 kil. S. E. de Rome; il paraît être le cratère d'un volcan éteint; il a 8 kil. de tour et ses eaux s'écoulent par un canal souterrain de 2 kil., creusé, dit-on, par les Romains pendant le siége de Véies. Ses bords sont couverts de monuments historiques et de villas romaines, entre autres Castel Gandolfo, maison de plaisance des papes.

Albano (*Albanum Pompeii*), v. d'Italie, à 25 kil. S. E. de Rome, sur une hauteur près du lac, en face de l'antique Albe-la-Longue. Évêché ; séjour des riches Romains pendant l'été; on y voit les palais Doria, Orsini, Barberini ; beaucoup de ruines antiques; tombeau d'Aruns, fils de Porsenna ; tombeaux prétendus d'Ascagne, des Horaces et des Curiaces; villa de Pompée, amphithéâtre de Domitien, etc. Ses vins et ses femmes sont encore célèbres ; 5,000 hab.

Albans (Saint-), bourg du comté de Hertford (Angleterre), à 30 kil. N. O. de Londres. On y voit une abbaye célèbre fondée par Offa, et l'église de Saint Michel, où est le tombeau du chancelier Bacon ; 6,000 hab. — C'est le *Verulam* des Romains, où Cassivellaunus fut battu par César, où Boadicée fit massacrer 70,000 de ses ennemis. Henri VI y fut battu en 1455 ; Marguerite d'Anjou y fut victorieuse en 1461, pendant la guerre des Deux-Roses.

Albany, riv. de l'Amérique septentrionale, reçoit les eaux des lacs Chat, Saint-Joseph, Esturgeon, baigne le poste de Gloucester et finit dans la baie James (mer d'Hudson), au fort *Albany*, après un cours de 600 kil.

Albany, partie orientale des monts Nieuweveld, dans la colonie du Cap (Afrique australe).

Albany, capit. de l'État de New-York (États-Unis), sur l'Hudson, par 42° 38′ 38″ lat. N. et 76° 5′ 5″ long. O., à 230 kil. N. de New-York, communique avec le lac Érié par le canal de ce nom. Sa situation en a fait un vaste entrepôt, surtout pour les grains ; elle fait un grand commerce de bois et de tabac. Pop. 76,000 hab. Fondée par les Hollandais en 1614, appelée Albany, en l'honneur du lord propriétaire, duc d'York et d'Albany, en 1664. Elle a pris le rang de ville depuis 1686.

Albany (New-), v. des États-Unis, dans l'État d'Indiana, près de l'Ohio. Construction de bateaux à vapeur ; 5,000 hab.

Albany (Ducs d'). On nommait ainsi généralement le second fils des rois d'Écosse, parce qu'on lui donnait en apanage le duché d'*Albany*, formé d'une partie de l'Écosse septentrionale. Robert Stuart, fils de Robert II, fut régent, après la mort de Robert III (1406). — Alexandre Stuart, second fils de Jacques II, fut exilé par Jacques III et mourut en France (1485). — Jean Stuart, son fils, servit Louis XII en Italie, fut gouverneur d'Écosse en 1516, suivit François Ier, qui lui donna dix mille hommes pour aller conquérir Naples ; mais après Pavie, revint en France et mourut en 1536.

Albany (Louise-Marie-Caroline, comtesse d'), née à Mons en 1753, cousine du prince de Stolberg, épousa en 1772 le prétendant Charles-Édouard, qui prit le nom de comte d'Albany. Cette union fut malheureuse ; elle se retira dans un cloître en 1780. Après la mort de son mari (1788), elle vécut à Florence, entourée d'un cercle d'artistes qu'elle savait comprendre et encourager. Alfieri, captivé par sa beauté et son esprit, s'était attaché, même avant 1788, à la comtesse, qu'il épousa secrètement, et dont il a raconté les malheurs et la tendre amitié. Elle mourut à Florence, le 29 janvier 1824; ses cendres sont réunies dans le même tombeau avec celles du poëte, dans l'église de Sainte-Croix.

Albaredo (Chaîne de l'). V. *Alpes*.

Albarracin (Sierra d'), dans les monts Ibériens, en Espagne, massif large et considérable, d'où partent, le Tage à l'O., le Xucar au S., le Guadalaviar à l'E., le Xiloca au N. Elle est tellement confuse et difficile qu'aucune route ne la traverse.

Albarracin, v. d'Espagne, dans la prov. et à 28 kil. O. de Teruel (Aragon), fortifiée, à gauche du Guadalaviar ; fabrique de gros draps. Évêché ; 3,000 hab.

Albategni, célèbre astronome arabe, mort en 929, fut gouverneur de Syrie et a laissé un livre estimé, *De scientia stellarum*, Nuremberg, 1537, in-8° ; l'original est perdu, mais on a conservé la traduction latine.

Albay, v. de la prov. de ce nom, au S. de l'île de Luçon (Philippines), presque détruite, en 1814, par l'éruption d'un volcan voisin, et rebâtie depuis ; 12,000 hab.

Albe-la-Longue (*Alba Longa*), la plus ancienne ville du Latium, entre le lac et le mont Albain, au S. E. de Rome, fondée, dit-on, par Ascagne, fils d'Énée. Sous les règnes de ses treize successeurs (?), Albe aurait peuplé de colonies le pays voisin, et Rome même lui devrait son origine. Elle était à la tête de la confédération des villes latines, mais fut détruite par les Romains, vers 666 avant J. C., sous Tullus Hostilius. Les anciens estimaient le vin et les pierres d'Albe.

Albe-Royale. V. *Stuhlweissembourg*.

Albe (Fernando-Alvarez de Tolède, duc d'), né en 1508, d'une illustre famille castillane, qui habitait le château d'Alba de Tormès, dans la province de Salamanque, perdit son père en 1510, fut bien élevé par son grand-père, et, depuis l'âge de seize ans, servit Charles-Quint en Hongrie, à Tunis, à Alger, dans ses guerres contre François Ier. En 1547, il gagna sur les protestants la bataille de Mühlberg, présida le conseil de guerre qui condamna à mort l'électeur de Saxe, et se montra bien plus inflexible et cruel que l'Empereur. Il était avec lui au siége de Metz, dont ils ne purent s'emparer (1552). Le duc d'Albe s'était déjà de bonne heure attaché au sombre Philippe II, dont il fut le général impitoyable. Il déconcerta habilement le duc de Guise, qui voulait s'emparer de Naples, prit à Paul IV une partie de ses États, ne les lui rendit que sur l'ordre de Philippe II ; et, au moment de la paix de Cateau-Cambrésis, vint en France où il reçut le plus brillant accueil (1559). Il dirigea, comme ministre, les affaires de Philippe II, jusqu'à l'insurrection des Pays-Bas. Il fut chargé de la réprimer par le fer et par les supplices (1567) ; servilement dévoué à son maître et ennemi furieux de l'hérésie, il opprima les libertés des villes avec ses soldats espagnols; présida le fameux *conseil des troubles*, flétri par l'histoire du nom de *tribunal de sang;* fit périr les plus illustres citoyens, les comtes d'Egmont et de Horn, plus de 18,000 personnes, dit-on; en força plus de 100,000 à s'exiler, et se fit élever dans la citadelle d'Anvers une statue foulant à ses pieds la noblesse et la bourgeoisie. Des impôts odieux ajoutèrent encore à la haine qu'il inspirait. Mais les *Gueux*, malgré plusieurs défaites, reprirent courage, s'organisèrent sous Guillaume d'Orange, et le duc d'Albe demanda lui-même son rappel en 1573. Il fut disgracié, non pas à cause du sang qu'il avait répandu, mais parce que son fils avait épousé une de ses parentes, malgré le roi. Après deux ans de retraite dans son château d'Uzéda, il fut chargé par Philippe II de conquérir le Portugal. Vainqueur du prétendant dom Antonio, à Alcantara, il s'empara facilement du royaume en 1581, et se signala de nouveau par sa cruauté et ses exactions. Philippe II lui demanda compte de sa conduite ; le duc d'Albe répondit pour la première fois avec hauteur ; il mourut peu de temps après à Lisbonne, le 11 décembre 1582.

Albeck, village du Wurtemberg, à 10 kil. N. E. d'Ulm ; l'Autrichien Mack y fut battu par les Français en 1805.

Albegna, riv. d'Italie, entre l'Ombrone et le Tibre, finit au nord de la lagune d'Orbitello; 60 kil. de cours.

Albemarle (*Alba Marla*), nom ancien d'Aumale, en Normandie.

Albemarle (Duc d'), V. *Monk*.

Albemarle (Arnold-Juste Van Keppel, comte d'), né dans la Gueldre en 1669, fut l'ami et le favori de Guillaume d'Orange, qui, devenu roi d'Angleterre, le nomma son chambellan et le combla d'honneurs. Sous la reine Anne, il devint général de la cavalerie hollandaise, combattit les Français, fut pris à Denain (1712), et mourut en 1718.

Albemarle, la plus grande des îles Galapagos (Amérique du Sud), longue de 100 kil., large de 25, est l'une des plus sauvages de l'archipel.

Albendorf, v. de la Silésie prussienne, à 12 kil. de Glatz, visitée par de nombreux pèlerins, qui viennent surtout de la Bohême.

Albenga (*Albium Ingaunum*), port sur le golfe de Gênes, à l'embouchure de la Centa, à 60 kil. S. O. de Gênes ; évêché, belle cathédrale; les environs produisent beaucoup d'huile ; 5,000 hab.

Alberche, affl. de droite du Tage, vient de la sierra d'Avila; sur ses bords a été livrée la bataille dite de Talaveyra, en 1809. Son cours est de 150 kil.

Albères (Monts), chaîne qui se détache des Pyrénées orientales, à l'E. du col de Pertus, et se dirige de l'O. vers l'E., formant de ce côté la frontière de la France et de l'Espagne.

Albergati (Nicolas), cardinal italien, né à Bologne en 1375, mort à Sienne en 1443, dévoué à la souveraineté absolue du pape, fut chargé par Eugène IV de présider le concile de Bâle (1431). Il y rencontra une vive opposition, et obtint en 1437 que le concile fût transféré à Ferrare.

Albergatti Capacelli (François, marquis d'), né à Bologne en 1728, mort en 1804, consacra sa fortune et sa vie à l'art dramatique et mérita d'être appelé le *Garrick de l'Italie ;* il représentait avec ses amis, sur un théâtre qu'il avait élevé dans son palais, les meilleures pièces de son pays. Il épousa à Venise une comédienne

qu'il tua par jalousie; puis, à 70 ans, une danseuse qui fit son malheur. Ses œuvres, réunies en 6 volumes à Bologne, en 1784, renferment plusieurs comédies estimées.

Albéric Ier, seigneur italien, profita des guerres civiles entre Guido, duc de Spolète, et Bérenger, duc de Frioul, pour s'emparer du marquisat de Camerino et du duché de Spolète. Il épousa en 906 la célèbre Marozia, aida Jean X à chasser les Sarrasins du Garigliano en 916, appela les Hongrois contre ce pape, et fut massacré par les Romains en 925.

Albéric II, son fils, privé des biens de son père par Hugues de Provence, le troisième époux de Marozia, souleva les Romains, enferma sa mère et Jean XI, son frère, dans le château Saint-Ange; puis, comme patrice et consul, gouverna la république romaine de 932 à 954. Il laissa le pouvoir à son fils Octavien Albéric ou Jean XII.

Albéric, peut-être moine de l'abbaye de Trois-Fontaines, près de Châlons-sur-Marne, probablement moine de Neumoutier, près de Liége, a laissé une *Chronique* depuis la création jusqu'en 1241, époque où il vivait. Elle a été publiée, mais avec des fautes, dans les *Accessiones historicæ* de Leibniz,, t. I, 1698; et dans le t. I. des *Scriptores rerum germanicarum* de Mencken, 1728.

Alberoni (Jules), né probablement à Fiorenzuola, près de Plaisance, en 1664, fils d'un jardinier, pauvre abbé, protégé par l'évêque de Plaisance, fut peut-être introduit par le poëte Campistron auprès du duc de Vendôme, auquel il plut par ses saillies heureuses et ses basses adulations. Il le suivit en France (1706), puis en Espagne (1711). Nommé comte et agent consulaire par le duc de Parme (1713), il s'insinua dans les bonnes grâces de la princesse des Ursins toute-puissante sur l'esprit de Philippe V, et la décida à faire épouser à ce prince Elisabeth Farnèse, nièce du duc de Parme (1714). A peine arrivée à Pampelune, la nouvelle reine fit brutalement exiler la princesse des Ursins, par les conseils d'Alberoni, qui eut dès lors une influence illimitée. Premier ministre après la disgrâce du cardinal del Giudice, puis cardinal, il voulut relever l'Espagne, et s'efforça avec une activité fiévreuse de lui donner en quelques années une marine, une armée, des manufactures, la force en un mot et la richesse. Mais entraîné par sa haine contre l'Autriche, poussé par l'ambition impatiente de la reine et par les antipathies de Philippe V à l'égard du Régent et de l'Empereur, il voulut rendre à l'Espagne ce que lui avait enlevé le traité d'Utrecht. La France, l'Angleterre, la Hollande formèrent alors la *Triple alliance*, pour maintenir la paix de l'Europe. Alberoni donna le signal de la guerre, en envoyant une flotte qui prit la Sardaigne à l'Autriche (1717) et en attaquant la Sicile; Charles VI accéda à la Triple alliance, qui devint la *Quadruple alliance*. Le gouvernement espagnol voulut alors soulever les Turcs contre l'Empereur; soutenir le prétendant Jacques III contre George Ier et lui donner l'appui de Charles XII et de Pierre le Grand; exciter contre le Régent une conspiration qui donnerait le pouvoir en France à Philippe V. Mais toutes les tentatives d'Alberoni échouèrent; la tempête dispersa la flotte, qui se dirigeait sur l'Angleterre, et Charles XII fut tué; le prince Eugène battit les Turcs et put défendre l'Italie; la conspiration, dite de Cellamare (v. *ce mot*), fut déconcertée; la guerre fut déclarée à Philippe V; les Anglais détruisirent la flotte espagnole, près du cap Passaro, 10 août 1718, brûlèrent les arsenaux et les vaisseaux en construction, tandis que Berwick envahissait la Biscaye, puis la Catalogne (1719); la Sicile et la Sardaigne furent reconquises. La reine excitée par sa nourrice, Laura, abandonna le cardinal, qui dut quitter immédiatement l'Espagne (5 déc. 1719). Il se retira en Italie, mais fut écarté de Rome par Clément XI jusqu'en 1721; à la mort de ce pape, il concourut à l'élection d'Innocent XIII, et après une courte réclusion dans une maison de jésuites, il ne cessa de jouir d'une grande considération auprès du saint-siége. A la mort d'Innocent XIII, il eut dix voix pour être pape (1724). Il continua de montrer une grande activité dans diverses négociations, et, comme légat de Ravenne, il intervint dans les affaires de la république de Saint-Marin et la réunit aux Etats romains en 1739; mais il fut désavoué par Clément XII et transféré à Bologne. Il avait voulu être le Richelieu de l'Espagne; mais, mal servi par les circonstances et par ses maîtres, suivant les uns, égaré, suivant d'autres, par une ambition mal réglée, il a été généralement jugé comme un homme d'esprit, sans grande moralité, et comme un ministre intrigant et téméraire. Il mourut à Rome en 1752. Le *Testament politique* publié sous son nom est apocryphe.

Albert, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil. N. O. de Péronne (Somme), sur l'Ancre, affl. de la Somme, appartint à Concini, maréchal d'Ancre, puis à Albert de Luynes, qui lui donna son nom. Blanchisseries, tanneries; commerce de grains et bestiaux; 4,359 hab.

Albert Ier, duc d'Autriche et empereur d'Allemagne, fils de Rodolphe de Habsbourg, né en 1248, reçut de lui l'investiture des duchés d'Autriche et de Styrie, confisqués sur Ottocar de Bohême, et mécontenta ses sujets par son gouvernement tyrannique. A la mort de Rodolphe, les électeurs lui préférèrent Adolphe de Nassau, qui se fit bientôt détester; l'Allemagne se divisa; Albert fut nommé empereur à Mayence; et, à Gelheim (1298), défit et tua son rival de sa main. Réélu par tous les électeurs et couronné pompeusement à Aix-la-Chapelle, il eut de grands démêlés avec Boniface VIII, qui le traitait d'usurpateur, s'allia contre lui avec Philippe le Bel, puis se réconcilia avec le pape. Dans son impatiente ambition, il attaqua tour à tour, sans succès, le comte de Hainaut, los Hongrois, les Bohémiens, excita plusieurs révoltes dans l'Empire, et surtout celle des trois cantons de Schwytz, Uri et Unterwalden, qu'il voulait soumettre par sa tyrannie à sa domination immédiate. Il s'avançait pour les châtier, lorsqu'il fut assassiné, le 1er mai 1308, au passage de la Reuss, par son neveu, Jean de Souabe, qu'il avait dépouillé de son patrimoine. Sa mère, sa veuve et sa fille, Agnès, vengèrent sa mort par d'horribles cruautés

Albert II, duc d'Autriche, son 4e fils, né en 1298, hérita de ses aînés, morts sans postérité. Il refusa l'Empire que lui offrait Jean XXII, mais il échoua dans ses tentatives pour soumettre les Suisses. Il fut surnommé *le Sage*, et il était en effet instruit, tolérant, économe; il mourut en 1358.

Albert III, duc d'Autriche, son fils, né en 1349, mort en 1395, fut forcé de partager les Etats de son père avec son jeune frère, le turbulent Léopold; il réunit le Tyrol à ses domaines, gouverna avec sagesse, protégea l'Université de Vienne, et seconda l'ordre Teutonique dans ses luttes contre les Prussiens.

Albert IV, *le Pieux*, duc d'Autriche, son fils, né en 1379, mort en 1414, fut forcé de partager le gouvernement avec son cousin Guillaume, fils de Léopold, parvint à réconcilier ses deux oncles, Venceslas de Bohême et Sigismond de Hongrie, gagna si bien leur amitié qu'ils le déclarèrent leur successeur, s'ils mouraient sans enfants mâles, et fut empoisonné, en assiégeant dans Znaïm, en Hongrie, des seigneurs rebelles. Il s'était rendu célèbre par un pèlerinage en Terre sainte; aimait à vivre, comme un anachorète, dans un couvent de chartreux; et persécuta cruellement des hérétiques en Styrie.

Albert V, duc d'Autriche, et comme Empereur, *Albert II*, fils du précédent, né en 1397, mort en 1439, fut d'abord soumis à des tuteurs ambitieux, les trois cousins de son père, et surtout à l'avide Léopold. Délivré de leur tutelle par la volonté des états (1414), il rétablit l'ordre et la paix publique par sa justice sévère, et épousa, en 1421, Elisabeth, fille de Sigismond. Il aida ce dernier dans la guerre des Hussites, chassa Procope de l'Autriche qu'il avait envahie, devint roi de Bohême (1438), puis de Hongrie, et fut nommé empereur à la mort de Sigismond. Il s'efforça de rétablir la paix publique, proposa la division de l'Allemagne en cercles, mais mourut le 27 octobre 1439, en Hongrie, à la suite d'une campagne malheureuse contre Amurath II. Il fut regretté.

Albert, archiduc d'Autriche, 6e fils de Maximilien II, né en 1559, mort en 1621, fut d'abord cardinal et archevêque de Tolède; gouverneur de Portugal (1583), puis des Pays-Bas (1596). En 1598, il renonça à l'Eglise pour épouser Elisabeth-Claire-Eugénie, fille de Philippe II, qui lui donna pour dot les Pays-Bas et la Franche-Comté. Il lutta contre Henri IV jusqu'à la paix de Vervins, contre Maurice d'Orange jusqu'à la trêve de douze ans (1609). Il gouverna d'ailleurs avec sagesse et modération; il fut inhumé dans l'église de Sainte-Gudule à Bruxelles.

Albert Ier, duc de Mecklembourg, mort en 1375, purgea le pays des brigands qui l'infestaient.

Albert II, son second fils, petit-fils du roi de Suède, Magnus II, fut élu roi en 1365 par les seigneurs suédois, mais les mécontenta bientôt. Battu à Falkœping, en 1389, par la reine de Danemark, Marguerite,

qu'ils avaient appelée, il resta prisonnier au château de Lindholn jusqu'en 1394, dut payer une grosse rançon, abandonna ses droits sur la Suède, et mourut en 1412.

Albert l'Ours, né en 1106, mort en 1170, ne possédait que la Lusace, lorsqu'il reçut de l'empereur Lothaire le margraviat de Brandebourg, en 1134. Conrad III lui conféra en 1138 le duché de Saxe, dont il avait dépouillé Henri le Superbe; quand il le rendit à Henri le Lion, le Brandebourg fut érigé en fief immédiat (1142). Il chercha à s'étendre sur les pays entre l'Elbe et l'Oder et fit une croisade en 1158. Il repeupla le Brandebourg de cultivateurs hollandais, fonda des églises, des écoles, s'établit à Brandebourg et créa Berlin.

Albert II, margrave de Brandebourg, après son frère Otton II, fut l'un des défenseurs les plus zélés de l'empereur Otton IV. Il mourut en 1221.

Albert III, l'**Achille** ou l'**Ulysse,** margrave de Brandebourg, né en 1414, régna, après son frère Frédéric, de 1470 à 1486. Il eut la confiance de l'empereur Frédéric III, continua la lutte contre les Poméraniens, et fit un pacte de famille pour la succession réciproque avec les maisons de Saxe et de Hesse.

Albert de Brandebourg, né en 1490, fils du margrave Frédéric d'Anspach-Baireuth, grand maître de l'Ordre Teutonique, en 1512, combattit le roi de Pologne, Sigismond (1519-1521), embrassa le luthéranisme et se déclara duc héréditaire de Prusse, sous la suzeraineté de la Pologne (1525). La plupart des chevaliers suivirent son exemple. Il fonda l'université de Kœnigsberg, en 1543, et mourut en 1568.

Albert de Brandebourg, fils du margrave Jean, né en 1489, archevêque de Magdebourg, puis de Mayence, en 1514, mort en 1545, fut chargé par Léon X de la prédication des indulgences. Il fut l'un des adversaires les plus constants de Luther; le premier, en Allemagne, il reçut les jésuites, et cependant fut contraint d'accorder aux habitants de Magdebourg le libre exercice du culte protestant.

Albert le Belliqueux ou l'**Alcibiade** (à cause de sa beauté), marquis de Brandebourg, 1522-1558, se distingua par sa valeur, mais aussi par ses brigandages, dans les armées de Charles-Quint d'abord, puis dans la ligue formée par Maurice de Saxe. Il ravagea impitoyablement, à la tête d'une troupe d'aventuriers, Spire, Worms, les domaines des évêques de Wurtzbourg et de Bamberg; fut condamné par la chambre impériale, ne voulut pas se soumettre et fut vaincu dans une sanglante bataille où Maurice de Saxe fut blessé mortellement. Mis au ban de l'Empire, il mourut d'intempérance, en véritable soudard.

Albert Ier, duc de Brunswick, mort en 1278, se distingua par sa valeur unie à beaucoup de douceur.

Albert II, son fils, régna après lui jusqu'en 1318.

Albert, comte de Hollande, mort en 1404, fut presque toujours en lutte contre ses sujets et son fils Guillaume; il mourut insolvable. C'est à cette époque qu'on rencontre pour la première fois le titre de *stadthouder* ou lieutenant du prince, en Hollande.

Albert Ier, duc de Saxe, de 1212 à 1260, d'une taille extraordinaire, fit la guerre au roi de Danemark, Waldemar II, et accompagna Frédéric II à la sixième croisade.

Albert II, son fils, duc de Saxe, mourut en 1298, étouffé, dit-on, par la foule, au couronnement de son beau-frère, Albert Ier, à Aix-la-Chapelle.

Albert III, duc de Saxe, de 1418 à 1422, fut le dernier électeur de la maison d'Ascanie.

Albert le Dénaturé, palatin de Saxe, landgrave de Thuringe de 1288 à 1314, voulut faire périr, au château de Wartbourg, sa femme Marguerite, fille de Frédéric II. Il fut sans cesse en guerre contre ses fils qu'il voulait dépouiller en faveur de son fils naturel, Apicius, et d'Adolphe de Nassau; il mourut de misère, après une vie de débauches et de honte.

Albert (Casimir), duc de Saxe-Teschen, second fils d'Auguste III, roi de Pologne, né en 1738, mort en 1822, aida sa femme, l'archiduchesse Marie-Christine, fille de Marie-Thérèse, à gouverner les Pays-Bas; échoua au siége de Lille et fut battu à Jemmapes, en 1792; il passa le reste de sa vie à Vienne dans la culture des lettres et des beaux-arts.

Albert d'Aix, mort vers 1120, a écrit un récit de la première croisade, publié en 1584, sous le titre de *Chronicon Hierosolymitanum*, et traduit dans la *Collection des Mémoires* de M. Guizot.

Albert, abbé bénédictin à Stade, vivait au XIIIe s., et a publié une *Chronique* depuis la création jusqu'en 1256, bonne à consulter pour l'histoire de l'Allemagne du Nord, au XIIe et au XIIIe s. Elle a été publiée à Helmstædt, en 1587.

Albert le Grand, philosophe et théologien fameux, de la famille des comtes de Bollstædt, né à Lavingen, en Souabe, vers 1193, étudia à Padoue, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, en 1221, enseigna dans les écoles de son ordre à Ratisbonne, Strasbourg, Hildesheim et surtout à Cologne, où il eut pour auditeur saint Thomas d'Aquin. En 1245, il vint à Paris, pour obtenir le grade de *maître*, y commenta la physique d'Aristote, et fut suivi de tant d'élèves qu'il fut forcé de professer dans une place appelée depuis *Maubert*, c'est-à-dire de *maître Albert*. Il retourna à Cologne en 1248, devint provincial de son ordre en 1254. Il défendit à Rome, en 1255, les priviléges de saint Dominique, attaqués par l'Université de Paris, résigna les fonctions de provincial en 1259, fut nommé évêque de Ratisbonne en 1260; mais se démit de cette dignité au bout de trois ans, pour se livrer à l'enseignement à Cologne. Il y mourut en 1280. — Doué d'un savoir universel, il passa longtemps pour un magicien, et on a débité sur lui bien des fables. Ses œuvres ont été publiées à Lyon, en 1651, par le dominicain P. Jammy, en 21 vol. in-fol. Il est impossible de donner en quelques mots une idée de ces ouvrages; il s'est surtout occupé de physique et de chimie, en commentant Aristote, Avicenne et les écrivains arabes; il croit à la possibilité de la transmutation des métaux en or et en argent; il sait beaucoup, et souvent est exact dans ses observations, ingénieux et circonspect. Sa philosophie et sa théologie sont surtout subtiles et ténébreuses. — Il fut béatifié, sous Urbain VIII, le 29 septembre 1637.

Albert le Bienheureux, né vers 1150, près de Parme, évêque de Bobbio, puis de Verceil, patriarche latin de Jérusalem en 1204, a établi pour l'ordre des Carmes des constitutions sages et sévères, et est mort assassiné à Saint-Jean-d'Acre, en 1214.

Albert de Rioms (Le comte), né dans le Dauphiné, mérita le grade de chef d'escadre dans la guerre de l'indépendance des Etats-Unis. Après des luttes assez vives contre le peuple de Toulon, en 1784, il émigra, et revint en France après le 18 brumaire. Il mourut en 1810.

Albert (François-Auguste-Charles-Emmanuel, prince), deuxième fils d'Ernest, duc de Saxe-Cobourg, né le 26 août 1819 au château de Rosenau, mort le 14 décembre 1861, se fit connaître dans un premier voyage à Londres, en 1836, et, après avoir achevé son éducation, épousa Victoria, reine d'Angleterre, le 10 février 1840. La générosité de son caractère, l'élévation de ses sentiments, son intelligence forte et sensée triomphèrent des résistances que l'opinion anglaise lui avait d'abord opposées. Sans vouloir gouverner, il exerça cependant une sérieuse influence; contribua surtout au développement de l'industrie, de l'agriculture, des établissements de bienfaisance, eut l'initiative de la première exposition universelle à Londres, en 1851, et, lorsqu'il mourut, fut universellement regretté.

Albert de Luynes. V. *Luynes.*

Alberti, famille florentine, dévouée à l'égalité républicaine, rivale des Médicis et des Albizzi. Benoît Alberti commença en 1378 la révolution des *Ciompi*, qu'il ne put modérer. Les Albizzi reprirent le pouvoir en 1382; Benoît exilé mourut à Rhodes en 1387, et sa famille ne fut rappelée à Florence qu'en 1435.

Alberti (Léon-Baptiste), littérateur, peintre et architecte de Florence (1404-1484), passe avec raison pour le restaurateur de l'architecture en Italie par ses travaux à Florence, Rome, Mantoue, Rimini; et par ses écrits théoriques, dont le plus estimé, *De re ædificatoria*, ne parut qu'en 1485 par les soins de Bernard Alberti; il a été traduit en français par Jean Martin, 1553, in-fol.

Alberti (Léandre), né à Bologne en 1479, mort en 1552, dominicain, inquisiteur général à Bologne, a laissé: *De viris illustribus ordinis Prædicatorum*; une *Description de toute l'Italie*, et une *Histoire de Bologne* en italien.

Alberti (Aristotile), de Bologne, célèbre mécanicien du XVIe s., fut admiré en Italie, en Hongrie et en Moscovie.

Alberti (Salomon), né à Naumbourg en 1540, mort à Dresde en 1600, fut l'un des premiers anatomistes de son temps; son principal ouvrage, *Historia plerarumque partium corporis humani*, orné de figures empruntées à Vesale, renferme les découvertes anatomiques de l'auteur.

Alberti di Villanova (François d'), né à Nice en 1737, mort en 1801, est auteur d'un bon dictionnaire italien-français et français-italien, et d'un dictionnaire universel critique encyclopédique de la langue italienne en 6 vol. in-4°, terminé après sa mort.

Albertine (*Ligne*). V. *Saxe*.

Albertinelli (Mariotto) **di Bagio**, peintre de Florence, 1467-1512, fut élève de Roselli, et l'ami de Frà Bartolommeo; puis, abandonnant la peinture, se fit aubergiste pour mieux se livrer à la bonne chère; il reprit ses pinceaux et mourut d'épuisement à Florence, après un voyage à Rome. Ses principaux tableaux sont à Rome et à Florence; on voit au Louvre l'*Enfant Jésus, dans les bras de sa mère, bénissant saint Jérôme et saint Zénobe; J. C. apparaissant à la Madeleine*. Sa manière se rapproche beaucoup de celle de Frà Bartolommeo.

Albertini (Hippolyte-François), né en 1662, mort en 1738, médecin italien célèbre, professeur à Bologne, a publié plusieurs ouvrages remarquables, surtout sur les maladies du cœur, pour lesquelles il fut le précurseur de Morgagni, Corvisart, Laënnec. Ces ouvrages ont été réunis par Romberg; Berlin, 1828, vol. in-8°.

Alberto (Antoine), dit **Antonio de Ferrare** ou **le Vecchio**, peintre italien, élève d'Angelo Gaddi, mort vers 1450, exécuta à Urbin et à Città di Castello plusieurs ouvrages d'un coloris vif et doux.

Albertrandy (Jean-Chrétien), prélat et historien polonais, né à Varsovie en 1731, mort en 1808, jésuite à seize ans, bibliothécaire de l'évêque Zaluski, fut chargé par le roi Stanislas-Auguste de recueillir dans la bibliothèque du Vatican, puis dans les archives de Stockholm et d'Upsal, les documents relatifs à l'histoire de son pays. Le roi le créa son bibliothécaire et le fit nommer évêque de Zénopolis. Il a publié: les *Annales de la république romaine jusqu'aux temps des Césars*, 2 vol. in-8°; les *Annales du royaume de Pologne;* les *Antiquités romaines éclaircies par les médailles*, 3 vol. in-8°; des dissertations sur les *muses*, sur le *soleil*, comme divinité païenne, etc., dans les mémoires de l'Académie de Varsovie; l'*Histoire du règne de Casimir Jagellon* et celle d'*Etienne Bathory*, imprimées après sa mort, etc.

Alberts (Gerrit), peintre hollandais de Nimègue, mort en 1755, fit des portraits d'une exécution large, d'une couleur fine, mais un peu dure.

Albertville, ch.-l. d'arrond. du départ. de la Savoie, à 60 kil. N. O. de Chambéry, formé des deux bourgs de Conflans et de l'Hospital, séparés par l'Arly, réunis en 1835 par Charles-Albert; 4,398 hab.

Albici ou **Albiœci** ou **Reii**, peuple gaulois de la Narbonnaise II°, sur la rive gauche de la Durance. Leur capit. était *Albiœcæ*, puis *Reii* (Riez).

Albigeois (*Albigensis ager*), pays de l'ancienne France, au nord du haut Languedoc, fit partie de l'Aquitaine, appartint au x° s. aux comtes de Toulouse, au xi° s. aux vicomtes de Béziers, aux comtes de Carcassonne au xii° s. Simon de Montfort s'en empara pendant la guerre des Albigeois; son fils Amaury le céda à Louis VIII. Il renfermait l'archevêché d'Alby et l'évêché de Castres; c'est un pays fertile et peuplé.

Albigeois. On désigna sous ce nom, dès le xii° s., différentes sectes d'hérétiques qui firent de grands progrès, surtout dans les provinces méridionales de la France, dès le commencement du xi° s. Les principales étaient les *Vaudois* et les *Cathares* (V. ces noms). Tous ces hérétiques, quelque différentes que fussent leurs doctrines, s'accordaient à rejeter la domination de l'Eglise établie et de la Papauté; ils essayèrent vainement de s'organiser au xii° s.; mais, condamnés par les conciles et par les papes, ils étaient protégés par les comtes de Toulouse, de Foix, de Béarn, et par les vicomtes de Béziers; dans tous les pays de langue provençale, ils avaient pour eux les sympathies des peuples et l'appui du patriotisme local. Ce schisme du midi était un grand danger pour l'Eglise et pour la chrétienté. Aussi après le meurtre du légat Pierre de Castelnau (1208), Innocent III fit prêcher contre les Albigeois une croisade qui fut surtout populaire des bords de la Loire à ceux du Rhin; dirigés par l'impitoyable abbé de Cîteaux, Arnaud Amalric, et par l'inflexible Simon de Montfort, les croisés répandirent la désolation dans les pays situés entre le Rhône et la Garonne. Innocent III lui-même pleura les malheurs du vicomte de Béziers, des Raymond de Toulouse; mais l'hérésie fut frappée par cette terrible guerre (V. *Simon de Montfort*), et avec elle l'indépendance du Midi et la civilisation provençale. Après la mort de Simon de Montfort, devenu comte de Toulouse (1218), son fils Amaury céda ses droits au roi de France, Louis VIII, qui conduisit une nouvelle croisade dans le Languedoc; au traité de Paris (1229), Raymond VII s'humilia, céda une partie de ses possessions au jeune roi Louis IX, et s'engagea à poursuivre l'hérésie. Innocent III avait déjà chargé, en 1215, les dominicains ou frères prêcheurs du saint-office de l'inquisition, pour rechercher et frapper les Albigeois. V. Schmidt, *Hist. et doctrines de la secte des Cathares*, 2 vol. in-8°, 1849.

Albini (Alexandre), peintre de Bologne, 1568-1646, élève de L. Carrache, traita d'un pinceau spirituel des sujets religieux.

Albinos (du lat. *albus*, blanc), individus jadis considérés comme une race particulière d'hommes, et caractérisés par leur peau d'un blanc mat, leurs yeux rouges, larmoyants et très-sensibles à la lumière. On les a rencontrés dans diverses contrées et on les regarde maintenant comme affectés d'une maladie appelée *albinie*.

Albinovanus (Caïus Pedo), poëte latin, ami d'Ovide, avait composé un poëme épique sur Germanicus, dont il ne reste que trente-trois vers. On lui a attribué, sans preuves certaines, des élégies sur la mort de Drusus et sur celle de Mécène.

Albintemelium. V. *Vintimille*.

Albinus, philosophe grec qui vivait à Smyrne vers 150, est auteur d'une *Introduction aux Dialogues de Platon*, insérée dans le t. II de la Bibliothèque grecque de Fabricius.

Albinus (Decimus Clodius), général romain, commandait les légions de Bretagne, à la mort de Pertinax en 193. Ses soldats le proclamèrent empereur; le sénat faisait des vœux pour lui; mais Septime-Sévère le prévint, le gagna par ses promesses, lui donna même le titre de César. Quand il fut débarrassé de Pescennius Niger, il voulut faire assassiner Albinus, le vainquit près de Lyon, et le fit décapiter en 198.

Albinus ou **Weiss** (blanc), nom d'une famille allemande de médecins distingués.

Bernard (1653-1721), né à Dessau, professeur à Francfort-sur-l'Oder et à Leyde, a composé plus de 50 mémoires, qui montrent sa science et son habileté. Boerhaave a prononcé son éloge.

Bernard-Siegfried (1696-1770), l'un de ses onze fils, né à Francfort-sur-l'Oder, professeur pendant 60 ans à Leyde, élève de Boerhaave, fut l'un des plus grands anatomistes de son temps. Parmi ses ouvrages on cite: *De ossibus corporis humani; De arteriis et venis intestinorum hominis;* et surtout *Historia musculorum hominis*, l'ouvrage le mieux fait jusqu'alors en anatomie.

Christian-Bernard, frère du précédent (1696-1752), professeur d'anatomie à l'université d'Utrecht.

Frédéric-Bernard, frère des précédents (1715-1778), né à Leyde, professeur de médecine dans cette ville, succéda à son frère Siegfried dans la chaire d'anatomie, et composa, lui aussi, plusieurs dissertations remarquables.

Albion, fils, suivant la Fable, de Neptune et d'Amphitrite, aurait régné sur l'île à laquelle il donna son nom; ou bien, luttant contre Hercule, dans la Gaule Narbonnaise, il aurait été écrasé par une pluie de pierres que Jupiter fit tomber du ciel pour secourir son fils. Telle serait l'origine des pierres qui couvrent la plaine de la *Crau*.

Albion, nom ancien de la Grande-Bretagne; suivant les uns du celtique *alb* ou *alp*, qui signifie montagne; suivant d'autres elle fut ainsi nommée à cause des blanches falaises de la côte méridionale. C'est encore le nom poétique de l'Angleterre.

Albion (Nouvelle-), vaste contrée de l'Amérique septentrionale, sur le Grand Océan, de 43° à 48° lat. N. (Orégon et Washington). Fr. Drake avait donné ce nom à toutes les côtes des Californies qu'il avait explorées.

Albion (l'), *Albionensis pagus*, ancien pays de Provence qui renfermait Saint-Christol (Vaucluse) et le Revest de Bion (Basses-Alpes).

Albis (l'), chaîne de montagnes de Suisse, longue de 20 kil., entre la Sihl, affluent de la Limmat, et la Reuss, dans les cantons de Zug et de Zurich.

Albis. Nom ancien de l'Elbe.

Albium Ingaunum. V. *Albenga* et *Ingauni*.

Albium Intemelium. V. *Vintimille* et *Intemelii*.

Albitte (Antoine-Louis), jurisconsulte français et conventionnel, fut envoyé à l'Assemblée législative par le départ. de la Seine-Inférieure, se montra l'un des ennemis les plus ardents de la royauté et contribua à la journée du 10 août 1792. Membre de la Convention, il

vota la mort de Louis XVI, attaqua Roland, les émigrés, les généraux suspects. Commissaire à l'armée des Alpes, il se signala par ses mesures révolutionnaires, et résista, à la Convention et aux Jacobins, à toutes les attaques dirigées contre lui. Décrété d'accusation, lors du mouvement insurrectionnel de prairial, il parvint à fuir. Il fut compris dans la loi d'amnistie du 4 brumaire, fut maire de Dieppe sous le Directoire; puis, après le 18 brumaire, il devint sous-inspecteur aux revues, et mourut en 1812, de froid et de fatigue dans la retraite de Moscou.

Albius mons, nom ancien des Alpes Dinariques.

Albizzi, famille célèbre de Florence, originaire d'Arezzo, qui défendit la cause aristocratique contre les Médicis et les Alberti. *Pierre Albizzi* fut renversé par la conjuration des Ciompi, en 1378; son fils *Thomas* reprit le pouvoir en 1382, et gouverna glorieusement jusqu'en 1417. *Renaud*, fils de Thomas, finit par succomber dans sa lutte contre Cosme de Médicis et fut banni de Florence avec ses amis.

Albizzi (Barthélemy), né à Rivano en Toscane, mort à Pise en 1401, prédicateur franciscain et professeur de théologie, est surtout célèbre par son livre intitulé : *Liber conformitatum sancti Francisci cum Christo*. Cet ouvrage, souvent attaqué avant et depuis la Réforme, plusieurs fois modifié par les franciscains, sous des titres différents, a excité beaucoup de controverses au XVe et au XVIe s.

Alboin, roi des Lombards, succéda à son père Audouin, en 561. Allié aux Avares, il tua le roi des Gépides, Cunimond, et épousa sa fille Rosamonde qu'il avait prise (567). Il avait jadis aidé Narsès dans sa lutte contre Totila; aussi, appelé par l'eunuque disgracié, il abandonna la Pannonie et le Norique aux Avares, envahit l'Italie par les Alpes Juliennes, et soumit le nord de la péninsule de 568 à 573. Pavie fut sa capitale. Mais la résistance des villes du littoral et la puissance des 36 ducs, qui se partageaient sa conquête, l'empêchèrent de soumettre toute l'Italie. On dit qu'Alboin voulut forcer la reine à boire dans le crâne de Cunimond, qui lui servait de coupe, et que Rosamonde indignée le fit assassiner.

Albon (*Castrum Albonis*), village de la Drôme, à 8 kil. N. E. de Saint-Vallier, dans l'arrond. et à 20 kil. N. E. de Valence. Ruines du château des comtes d'Albon, qui devinrent dauphins du Viennois.

Albon de Saint-André. V. *Saint-André*.

Alboni (Paul), peintre de Bologne, mort en 1730, séjourna en Allemagne et imita les écoles flamande et hollandaise.

Albornoz (Gilles-Alvarez-Carillo), cardinal espagnol, issu de sang royal, né à Cuença, de bonne heure archevêque de Tolède, sauva la vie d'Alphonse XI, à la bataille de Tarifa, 1340; mais disgracié par Pierre le Cruel, il s'enfuit à Avignon. Clément VI le nomma cardinal et Innocent VI le chargea de rétablir son autorité dans les États de l'Église (1353). Il y réussit par la force des armes et par une politique ferme et habile. Il mourut à Viterbe en 1367 et fut enterré à Tolède avec les plus grands honneurs. Il a laissé un ouvrage sur la *Constitution de l'Église romaine*.

Albrecht (Guillaume) a été l'un des plus célèbres agronomes allemands (1786-1848). Élève de Thaër, professeur d'économie rurale dans l'institut de Fellenberg, il fut chargé par le gouvernement de Nassau de rédiger une feuille agronomique, puis de diriger à Idstein une école d'agriculture expérimentale et une école normale primaire, qui fut transférée à Nassau. Plus tard Albrecht fit du domaine de Geisberg, acquis par la Société d'agriculture près de Wiesbaden, l'un des principaux foyers des progrès agricoles dans l'O. de l'Allemagne.

Albrecht de Halberstadt, poëte allemand du commencement du XIIIe s., a publié, en collaboration avec Wolfram d'Eschenbach, des traductions libres de romans chevaleresques français.

Albréda, comptoir du Sénégal, près de l'embouchure de la Gambie, cédé par la France aux Anglais en 1856. Riz, cire, arachides.

Albret, petit pays de l'ancienne Gascogne, tirait son nom du bourg d'Albret ou Labrit, à 24 kil. N. de Mont-de-Marsan; il forma d'abord la sirerie d'Albret, qui s'étendit, devint un comté et renferma Nérac, Tartas, Castel-Jaloux, Mont-Réal, etc. En 1550, Henri II l'érigea en duché pour Antoine de Bourbon; il fut réuni à la couronne par Henri IV, puis donné par Louis XIV au duc de Bouillon en échange de Sedan.

Albret (maison d'); elle tirait son nom du château d'Albret, dans le diocèse de Bazas, que possédait vers 1050 Amanieu, sire d'Albret. — Au XIVe s., *Arnaud*, sire d'Albret, vicomte de Tartas, épousa Marguerite de Bourbon, belle-sœur de Charles V, et fut grand chambellan. — Son fils, *Charles*, fut connétable en 1402, se déclara pour les Armagnacs, et fut tué à la bataille d'Azincourt, où il commandait l'armée (1415). — *Charles II* servit courageusement Charles VI, Charles VII et Louis XI. — *Alain le Grand*, son petit-fils, fut l'un des ennemis d'Anne de Beaujeu, soutint contre les Français François II de Bretagne, aspira à la main de sa fille Anne, et, irrité d'être repoussé, livra Nantes aux Français, 1491. Son fils, *Jean II*, devint roi de Navarre par son mariage avec Catherine de Foix, en 1484 (V. *Navarre*). *Henri d'Albret*, roi de Navarre, duc d'Alençon, époux de Marguerite de Valois, devint duc d'Albret en 1550. Sa fille, *Jeanne d'Albret*, épousa Antoine de Bourbon et fut mère de Henri IV, qui réunit de fait le duché d'Albret à la couronne en 1589, et définitivement en 1607.

Albret (César-Phébus, maréchal d'), connu d'abord sous le nom de comte de Miossens, était petit-fils d'Étienne, bâtard d'Albret, et de Françoise de Béarn, dame de Miossens. Il apprit la guerre en Hollande, revint en France comme maréchal de camp en 1646, mérita le bâton de maréchal en 1654 par son dévouement à l'égard d'Anne d'Autriche et de Mazarin. Il était courtisan, d'un esprit enjoué, et a été célébré par Saint-Évremond et Scarron. A sa mort (1676) s'éteignit la maison d'Albret.

Albucasis (Aboul-Kacim-Khalaf-Ben-Abbas), médecin arabe, né à Azahra, près de Cordoue, mourut en 1107. Il n'est connu que par son ouvrage intitulé : *Al-Tassrif* ou *Exposition des matières*, qui n'a jamais été publié en entier. On a seulement traduit en latin la partie la plus curieuse, qui traite de la chirurgie; *Tractatus de operatione manus seu de chirurgia Albucasis*, Venise, 1497; Bâle, 1541; et Oxford, 1778, 2 vol. in-4°, avec de nombreuses figures d'instruments. On a aussi donné une édition incomplète du traité médical d'Albucasis, sous le titre de *Liber medicinæ theoricæ, necnon practicæ Alsaharavii*, Augsbourg, 1519, et de *Manualis medicina*, Strasbourg, 1532.

Albufeira, port du Portugal (Algarves), à 35 kil. O. de Faro; 3,000 hab.

Albuféra, lac marécageux d'Espagne, à 15 kil. S. de Valence; il a 40 kil. de tour et communique à la mer par un étroit canal. Il est très-poissonneux. Suchet reçut le titre de duc d'Albuféra pour avoir battu près de ce lac le général Blake en 1812.

Albuféra (duc d'). V. *Suchet*.

Albuhera, village d'Espagne, à 22 kil. S. E. de Badajoz (Estrémadure), sur l'Albuhera, affluent de la Guadiana. Bataille très-meurtrière du 16 mai 1811 entre le maréchal Soult et Beresford, qui commandait les Anglo-Espagnols.

Albula, ancien nom du Tibre et d'eaux sulfureuses près de Tibur.

Albula, montagne des Alpes Rhétiques, dans le canton des Grisons, a 2,550 m. de hauteur. La rivière d'*Albula* sort de deux petits lacs, situés au sommet, et se jette dans le Rhin postérieur, près de Tusis.

Albumazar (Abou-Maschar-Djafar-Ibn-Mohammed), célèbre astronome arabe de Balkh (776-885), a été appelé par d'Herbelot le prince des astronomes de son temps, et a composé près de cinquante ouvrages, dont la liste a été donnée par Casiri, et dont quelques-uns seulement ont été imprimés.

Albunée, sibylle à qui l'on avait consacré, près de Tibur, un bois, une grotte, une source, chantés par Horace, et un temple dont on voit les restes près des cascades de l'Anio.

Albuquerque, v. d'Espagne, dans la prov. et à 54 kil. N. O. de Badajoz (Estrémadure), près de la rive gauche de la Gebora, avec un château fort; fabriques de draps; 6,000 hab.

Albuquerque, bourg important du Brésil (prov. de Mato Grosso), sur le haut Paraguay. Le gouvernement a autorisé (1856) les navires étrangers à faire le cabotage entre les ports brésiliens de l'Océan et celui d'Albuquerque, pour l'approvisionnement de la province de Mato Grosso.

Albuquerque (Alphonse d') *le Grand*, né à Alhandra, à 6 lieues de Lisbonne, en 1453, descendait par son père du roi Denis, et par sa mère d'une famille d'illustres explorateurs. Élevé à la cour d'Alphonse V, attaché à la personne de Jean II, puis à celle d'Emma-

nuel, il servit en Afrique, en Italie contre les Turcs, et partit pour l'Inde, à la tête de trois bâtiments, en avril 1503. Après avoir construit une forteresse à Cochin, il revint en 1504, et accompagna, en 1506, Tristan da Cunha, muni secrètement du titre de gouverneur des Indes. Ils fondèrent une forteresse dans l'île de Socotora, pour protéger les chrétiens nestoriens d'Afrique; puis, avec six vaisseaux, il alla rétablir les Portugais à Ormuz, l'une des portes du monde, comme on disait alors; mais l'insubordination de ses capitaines le força de s'éloigner. En 1509, il se fit reconnaître comme vice-roi, malgré François d'Almeida, qui ne voulait pas obéir, et même le fit jeter en prison à Cananor. Alors il affermit sa puissance sur la côte de Malabar, bombarda Calicut, et, après deux siéges difficiles, s'empara de Goa, qui devint la capitale des possessions portugaises (1510). L'année suivante, à la tête de 1,400 hommes, il prit la grande ville de Malaca, ce qui ouvrit aux Européens les contrées de l'Indo-Chine, les îles de la Sonde, les Moluques, etc. Après avoir chassé les Turcs, qui menaçaient Goa, il voulut, dit-on, ruiner la puissance du soudan d'Égypte, en détournant, avec l'aide du négus d'Abyssinie, le cours du Nil dans la mer Rouge; bombarda deux fois Aden, dans l'espoir de fermer au commerce musulman l'entrée de cette mer, et s'empara définitivement d'Ormuz, qui commandait la route du golfe Persique (1515). Sa puissance était grande dans tout l'Orient; les souverains musulmans recherchaient son alliance ou sa protection; les peuples admiraient son courage et son équité. Mais il avait des ennemis jaloux de sa gloire; on lui refusa le titre de duc de Goa; et il était déjà mortellement atteint de la fièvre dyssentérique, lorsqu'il apprit la nomination de Lopo Soarez d'Albergaria, comme gouverneur de Goa, et de Diego Mendez, comme commandant de la forteresse de Cochin; tous deux étaient ses ennemis. Il mourut le 16 décembre 1515, dans la rade de Goa, croyant à une disgrâce complète, tandis qu'Emmanuel lui laissait le gouvernement d'Aden, d'Ormuz, etc., comme le prouve la lettre tardive du roi, écrite le 11 mars 1516. Albuquerque est le véritable fondateur de la puissance portugaise dans l'Inde, et son nom resta longtemps vénéré par les populations de ces contrées, qui allaient à son tombeau pour demander justice. *Les Commentaires d'Alphonse d'Albuquerque* ont été rédigés par son fils, Alphonse Braz d'Albuquerque (1500-1580), sur les documents originaux, dus au héros lui-même; la meilleure édit. est celle de Lisbonne, 1774, 4 vol. in-8°.

Albuquerque (Mathias de), général portugais, défendit son gouvernement de Pernambuco contre les Hollandais, et prit une part glorieuse à la guerre soutenue par les Portugais contre les Espagnols depuis 1640. Il mourut à Lisbonne, en 1646.

Albuquerque (Edouard de), son neveu, l'accompagna au Brésil, fut gouverneur de San Salvador, qu'il défendit contre les Hollandais. Après la révolution de 1640, il se retira à Madrid, auprès de Philippe IV, et écrivit la guerre du Brésil avec les Hollandais, de 1620 à 1639.

Alby, ch.-l. du départ. du Tarn, sur le Tarn, par 43° 55′ 46″ lat. N. et 0° 11′ 42″ long. O., à 680 kil. S. de Paris. Elle a des fabriques de draps communs et de toiles, et fait un assez grand commerce de blés et de vins. On y remarque la cathédrale gothique de Sainte-Cécile, l'église de Saint-Salvi, la statue de Lapeyrouse. Son évêché, qui date du iiie s., devint un archevêché en 1678; 17,469 hab. — Son origine est inconnue; reprise par Pepin sur les Arabes, elle devint la capitale d'un comté qui fit partie du comté de Toulouse; fut l'un des centres de l'hérésie *albigeoise*, fut prise par Simon de Montfort en 1209, puis cédée à Louis VIII, et définitivement réunie à la couronne en 1284. Au xvie s., elle fut l'une des places d'armes des calvinistes, et souffrit beaucoup de la révocation de l'édit de Nantes, sous Louis XIV.

Alcaçar-Kébir ou **Quivir,** v. du Maroc, à 25 kil. E. de Larache, célèbre par la bataille où périt, en 1578, Sébastien, roi de Portugal; 8,000 hab.

Alcaçar-Seghir, v. fortifiée du Maroc, sur le détroit de Gibraltar, entre Ceuta et Tanger.

Alcade (en arabe, *al cadh*, le cadi, le juge), nom général des juges en Espagne; il désigne plus particulièrement auj. les chefs des municipalités, choisis par le roi ou le gouverneur de la province parmi les conseillers municipaux. On appelle encore ainsi certains juges spéciaux.

Alcaforada (Marianna), d'une famille illustre du Portugal, religieuse d'un couvent de Beja, au xviie s., est considérée comme l'auteur des fameuses *Lettres Portugaises*, qu'elle aurait écrites au chevalier de Chamilly (V. ce nom). Ces lettres, traduites en français, furent publiées, en 1669, chez Barbin. Telle est l'opinion de Boissonade, de Barbier, de l'abbé de Saint-Léger et de D. Jose-Maria de Souza.

Alcaforado (François), voyageur portugais, écuyer de l'infant D. Henri, était sur le navire qui découvrit Madère, en 1420. Il a écrit de cette découverte un récit curieux qui a été traduit en français; Paris, 1671, in-12.

Alcala de Henares (*Complutum*), v. d'Espagne, dans la prov. et à 32 kil. N. E. de Madrid (Nouv.-Castille), sur la droite du Henares; elle est très-ancienne et bien déchue; le palais de l'archev. de Tolède et la cathédrale gothique sont de beaux monuments; elle avait jadis une université, fondée par Ximénès, en 1499; patrie de Michel Cervantes, de l'emper. Ferdinand Ier, de Figuerroa et d'Ant. de Solis; 5,000 hab.

Alcala la Real, v. d'Espagne, à 45 kil. S. O. de Jaën, sur le Gualcoton; abbaye célèbre. Sébastiani y battit les Espagnols, le 28 janvier 1810; 12,000 hab.

Alcamène, sculpteur athénien, vivait vers 450 av. J. C.; il est célèbre par sa Vénus, son Vulcain et le fronton du temple de Jupiter Olympien, décrit par Pausanias.

Alcamo, ville de Sicile, dans la prov. et à 40 kil. E. de Trapani, est d'origine arabe. Au S. se trouvent les ruines d'Egeste ou Ségeste; 20,000 hab.

Alcaniz, v. d'Espagne, dans la prov. de Teruel (Aragon), sur le Guadalupe, au milieu d'un territoire fertile, à 90 kil. S. E. de Saragosse; 6,000 hab.

Alcantara, ruisseau qui se jette à Lisbonne dans le Tage, célèbre par la victoire du duc d'Albe sur les Portugais, en 1580.

Alcantara, port de la prov. de Maranhão (Brésil), à gauche de l'estuaire du Maranhão. Salines; coton renommé; riz.

Alcantara (*le Pont*, en arabe) anc. *Norba Cæsarea*, v. d'Espagne, dans la prov. et à 50 kil. N. O. de Caceres (Estrémadure), sur la rive gauche du Tage; berceau de l'ordre d'Alcantara; près de la ville, ruines d'un pont romain détruit par les Anglais en 1809; 4,500 hab.

Alcantara (Ordre d'). Il fut fondé en Castille, au xiie s., pour combattre les Maures, sous le nom de Saint-Julien du Poirier. Confirmé par les papes, qui lui donnèrent la règle de saint Benoît, il reçut d'Alphonse IX, en 1217, la ville d'Alcantara, et, quoique relevant de l'ordre de Calatrava, il conserva son organisation particulière. Les rois d'Espagne furent grands maîtres de l'ordre, depuis Ferdinand le Catholique; en 1540, les chevaliers purent se marier. L'ordre a été supprimé en 1835 avec tous les ordres religieux. L'habit de cérémonie des chevaliers consistait en un grand manteau blanc, avec une croix verte fleurdelisée sur le côté gauche; sur l'écusson de l'ordre il y a un poirier, en souvenir de son premier nom.

Alcaraz, sierra qui fait partie de la chaîne des monts Ibériens, en Espagne, entre le Guadalquivir et la Segura.

Alcaraz, v. de la prov. et à 90 kil. S. O. d'Albacète (Espagne), sur le Guadalimar; exploitation de zinc et de cuivre; 7,500 hab.

Alcazar de San-Juan (anc. *Alce*, ville des Celtibériens) v. d'Espagne de la prov. et à 70 kil. N. E. de Ciudad Réal (Nouv.-Castille); fabriques de savon et de poudre; 7,500 hab.

Alcée, fils de Persée, père d'Amphitryon, fut l'aïeul d'Hercule (Alcides) et roi de Tirynthe.

Alcée, fils d'Hercule, et peut-être d'Omphale, fut la tige des rois Héraclides de Lydie.

Alcée, poëte lyrique de Mitylène, florissait de 620 à 580 av. J. C. D'une famille noble, il se mit à la tête du parti aristocratique, et soutint des luttes ardentes contre les partisans de la démocratie et contre Pittacus, qui resta maître du pouvoir. Dans une guerre contre Athènes, il avait, dit-on, jeté son bouclier, que les Athéniens déposèrent dans le temple de Minerve à Sigée. Il fut exilé, parcourut plusieurs pays, comme l'Egypte, et paraît s'être réconcilié avec Pittacus. — Ses poésies, hymnes, odes, chants guerriers, chants d'amour, épigrammes, écrites en dialecte éolien, et probablement monostrophiques, furent très-populaires et pleines d'un enthousiasme passionné; elles sont malheureusement perdues. Horace l'a souvent loué et souvent imité. Les éditions les plus complètes et les plus récentes des frag-

ments d'Alcée sont celles de A. Matthiæ, Leipzig, 1827, et de Bergk, *Poetæ lyrici græci*, Leipzig, 1843.

Alcée. On cite encore un Alcée d'Athènes, l'un des plus anciens poëtes tragiques; — un poëte comique, contemporain d'Aristophane; — et un poëte de Messène, qui vécut au IIe s. av. J.-C., auteur d'épigrammes. V. Fabricius, *Biblioth. grecque*, t. II et IV.

Alceste, fille de Pélias et femme d'Admète, roi de Phères en Thessalie, se dévoua secrètement à la mort, pour sauver les jours de son époux. Hercule, pour reconnaître l'hospitalité d'Admète, descendit aux enfers et ramena la vertueuse Alceste. C'est le sujet d'une belle tragédie d'Euripide, d'un opéra de Quinault et Lulli, et surtout de l'admirable opéra de Gluck.

Alcétas, roi d'Epire au IIIe s. av. J. C., fut mis à mort par ses sujets, et eut pour successeur Pyrrhus.

Alciat (André), célèbre jurisconsulte, né à Alzano, près de Milan, en 1492, mort en 1550, professa le droit civil à l'université d'Avignon (1518-1522), puis retourna à Milan. François Ier l'appela, en 1529, à Bourges, où son enseignement eut le plus grand succès. Le duc de Milan le nomma professeur à Pavie en 1532, avec le titre de sénateur; puis il enseigna à Milan, Bologne, Ferrare. Charles-Quint le nomma comte palatin et sénateur. Ses contemporains lui ont reproché son avarice et sa gourmandise. Il a commencé l'école célèbre, dont Cujas est la gloire, qui se proposait d'éclairer l'étude des lois par celle de l'histoire. Ses *Œuvres*, publiées en cinq vol. in-fol. à Lyon, 1560, ont été souvent réimprimées. On y trouve ses commentaires philologiques sur Tacite et Plaute, des *Emblemata* ou sentences en vers latins et des épigrammes.

Alcibiade, fils de Clinias, né à Athènes, vers 450 av. J. C., fut élevé dans la maison de Périclès, son parent et l'un de ses tuteurs. Dès son enfance, il fut aussi remarquable par ses vices que par ses belles qualités; sa naissance, sa beauté, son esprit, le crédit de Périclès lui donnèrent beaucoup de flatteurs; et les leçons de Socrate, qu'il aimait cependant, ne purent triompher de ses passions et de son ambition. Il attira d'abord l'attention par son luxe et ses prodigalités. Jaloux de Nicias, il fit rompre la trêve que celui-ci venait de faire conclure avec les Spartiates, en 421, chercha à leur susciter des ennemis dans le Péloponnèse, à Argos, Mantinée, Patras, dans l'Elide; puis il décida la fameuse expédition des Athéniens en Sicile (415). A peine arrivé, après la prise de Catane, il fut rappelé à Athènes; on l'accusait d'avoir, avant son départ, à la suite d'une orgie, mutilé les statues de Mercure, et profané les mystères d'Eleusis; ses amis, ses parents, étaient jetés dans les fers. A Thurium, il s'échappa de la galère sacrée qui le ramenait et se réfugia à Sparte. Les Athéniens le condamnèrent à mort par contumace. Il séduisit les Spartiates, en adoptant leur manière de vivre, et les engagea à envoyer Gylippe au secours de Syracuse, à occuper Décélie pour dominer l'Attique et à s'unir aux Perses. Menacé de la mort par la jalousie du roi Agis et des principaux Spartiates, il se retira chez Tissapherne, satrape d'Asie Mineure, et fut bientôt tout-puissant auprès de lui. Il le décida facilement à abandonner la cause de Sparte, pour laisser les Grecs s'affaiblir et se ruiner mutuellement. Après une révolution oligarchique à Athènes, la flotte, qui se trouvait à Samos, mit à sa tête Alcibiade; la tyrannie des Quatre Cents fut renversée, et Alcibiade, après de brillants succès dans l'Hellespont, près de Cyzique, rendit à sa patrie l'empire de la mer et rentra dans Athènes au milieu des acclamations d'une foule enthousiaste. Il eut pendant quelque temps le crédit le plus illimité; mais, comme ses succès n'étaient plus aussi brillants, parce qu'il manquait d'argent, on murmura bientôt contre lui; et, après la défaite de son lieutenant Antiochus, il fut forcé de se retirer en Thrace. Ses conseils ne purent empêcher la victoire complète de Lysandre à Ægos-Potamos; alors craignant la haine des Spartiates, il se rendit auprès du satrape Pharnabaze, dans l'espoir de le décider en faveur des Athéniens. Mais Pharnabaze, excité par Lysandre, envoya des assassins, qui mirent le feu à la maison d'Alcibiade; il voulut fuir, mais tomba, percé de leurs flèches, 404 av. J. C.

Alcidamas, rhéteur grec d'Elée en Asie Mineure, élève de Gorgias, vivait au IVe s. av. J. C. On a sous son nom deux essais de rhétorique; un *discours d'Ulysse contre Palamède*, et une diatribe *sur les Sophistes*. On les retrouve dans le recueil de Reiske et dans Bekker, *Oratores Attici*, 1823. Ils ont été traduits par l'abbé Auger.

Alcide, nom donné à Hercule, petit-fils d'Alcée, roi de Tirynthe.

Alcime, grand-prêtre des Juifs, vers 160 av. J. C., fut accusé d'idolâtrie, lutta contre Judas Maccabée, avec le secours des Syriens, prit Jérusalem, et mourut subitement.

Alcime, historien et poëte du IVe s., enseigna la rhétorique à Bordeaux, et nous a laissé sept épigrammes, imprimées dans l'Anthologie de Meyer, Leipzig, 1835.

Alcinoüs, roi des Phéaciens dans l'île de Corcyre, père de Nausicaa, accueillit Ulysse à son retour vers Ithaque.

Alcinoüs, philosophe grec platonicien du Ier au IIe s. ap. J. C., a écrit une *Introduction à la philosophie de Platon*, publiée par Fischer, Leipzig, 1783, et traduite par Combes-Dounous, Paris, 1800.

Alciphron, rhéteur grec du IIe s., a laissé 76 lettres, datées d'Athènes, et écrites par des pêcheurs, des paysans, des parasites, des courtisanes. Le mauvais goût y domine; mais elles sont curieuses au point de vue des mœurs. Elles ont été publiées par Bergler, Leipzig, 1715-1718; par Wagner, Leipzig, 1798; par Seiler, Leipzig 1853; et traduites par l'abbé Richard, Paris, 1785; 3 vol. in-12.

Alcira, v. d'Espagne, dans la prov. et à 50 kil. S. O. de Valence, sur le Xucar; récolte de soie et de riz; 13,000 hab. Appelée *Sucro* par les Carthaginois, *Sætabicula* par les Romains, elle fut nommée *Algezirah* (l'île) par les Arabes.

Alcman ou **Alcméon**, poëte grec, né à Sardes, florissait à Sparte vers 670 av. J. C. Il avait composé des poésies lyriques en dialecte dorien. Horace les a quelquefois imitées; il nous en reste peu de fragments, recueillis par Welcker, Giessen, 1815. Ils sont dans les *Lyrici græci* de Boissonade, et ont été traduits dans les *Soirées littéraires* de Coupé.

Alcmène, femme d'Amphitryon, roi de Tirynthe, et, suivant la Fable, mère d'Hercule, qu'elle eut de Jupiter.

Alcméon, fils du devin Amphiaraüs, tua sa mère Eriphyle, qui avait forcé son père à aller au siége de Thèbes où il devait périr. Poursuivi par les Furies, purifié par son mariage avec Alphésibée, fille de Phégée, roi d'Arcadie, il fut tué par les frères de sa femme, qu'il avait trahie pour Callirhoé, fille d'Achéloüs.

Alcméon, philosophe grec de Crotone, disciple de Pythagore, vivait dans le VIe s. av. J. C. Il fut, dit-on, un naturaliste habile, et, s'il n'a pas le premier disséqué des cadavres, il paraît certain qu'il disséqua des animaux; ce qui lui permit d'avoir des notions assez exactes sur l'anatomie de l'oreille.

Alcméonides, famille puissante d'Athènes. Elle descendait d'Alcméon, petit-fils de Nestor, qui, chassé de Messénie par les Doriens, vint s'établir à Athènes. Les Alcméonides y exercèrent longtemps les charges les plus importantes; un *Alcméon* fut le dernier archonte perpétuel, vers 754 av. J. C. Un autre *Alcméon*, fils de Mégaclès, défenseur de l'aristocratie, ramena les Alcméonides de l'exil, au temps de Solon, commanda les Athéniens dans la guerre sacrée de Cirrha, et fut comblé de grandes richesses par Crésus. A cette famille appartinrent Mégaclès, Clisthène, Périclès, Alcibiade.

Alcobaça, bourg de l'Estrémadure, en Portugal, à 32 kil. S. O. de Leiria. Monastère célèbre de bénédictins, fondé en 1170 par Alphonse Ier; il renferme les tombeaux d'Inès de Castro et de Pierre le Justicier; 3,000 hab.

Alcoran ou **Alkoran**. V. *Coran* ou *Koran*.

Alcoy, v. d'Espagne, dans la prov. et au S. E. de Valence, fabriques de laine et de papier, surtout de papier à cigarettes; 20,000 hab.

Alcudia, v. d'Espagne, dans l'île de Majorque, à 50 kil. N. E. de Palma, près de la baie d'Alcudia; c'est une ville ancienne et fortifiée. Commerce de laine; pêche de corail.

Alcudia de Carlet, à 28 kil. S. O. de Valence, a été érigée en duché pour Manuel Godoy.

Alcuin (Albinus, surnommé Flaccus), né à York, en 725 ou 735, mort en 804, ne put être l'élève de Bède, comme on l'a trop souvent répété. Instruit à l'école de l'archevêque d'York, il la dirigea de 766 à 780. Charlemagne le rencontra à Parme, lorsqu'il allait chercher le pallium pour le nouvel archevêque, Eanbald, reconnut son mérite et l'attira auprès de lui en 782. Alcuin, placé dès lors à la tête de l'école du palais, que fréquentaient Charlemagne, ses fils, ses filles, ses sœurs, ses principaux conseillers, joua un grand rôle dans la rénovation in-

tellectuelle de cette époque. Il s'occupa surtout de fonder des écoles et de multiplier les livres par des copies qu'il revisait lui-même. Au concile de Francfort (794), il fit condamner l'hérésie de l'*adoptianisme*, qu'il avait combattue par ses écrits. Il avait reçu de Charlemagne les abbayes de Ferrières, de Saint-Loup de Troyes, de Saint-Josse, de Saint-Martin de Tours; il possédait plus de vingt mille serfs. C'est dans l'abbaye de Saint-Martin qu'il se retira en 796, s'occupant d'études et de livres, et écrivant souvent à Charlemagne. Alcuin fut avant tout théologien, mais il aimait et connaissait l'antiquité; il n'ignorait pas les mathématiques, l'astronomie, la rhétorique. Ses poésies, un peu lourdes, se composent de sentences morales, d'épitaphes, etc.; son style est assez correct. — Ses ouvrages ont été réunis par André Duchesne, Paris, 1617, et par Froben, Ratisbonne, 1777, 2 vol. in-folio.

Alcyone, fille d'Eole, épouse de Ceyx, roi de Trachynie, se précipita dans les flots, à la vue du cadavre de son époux, qui avait péri dans un naufrage en allant consulter l'oracle de Claros. Thétis les changea en alcyons; les dieux voulurent que la mer fût calme pendant que ces oiseaux couvent leurs œufs, aux jours les plus courts de l'année.

Alcyonium mare (*Alcyonius sinus*, *Mer des alcyons*), nom donné jadis à la partie orientale du golfe de Corinthe.

Aldan, riv. de Sibérie, affluent de droite de la Lena; son cours est de 1,100 kil. Les monts Aldan, branche des monts Stanovoï, couverts de forêts, s'étendent parallèlement à la rivière; le mont Kapitan est le sommet le plus élevé.

Alde. V. *Manuce*.

Aldea Gallega, bourg de l'Estrémadure (Portugal), à 12 kil. S. E. de Lisbonne, sur la rive gauche de l'estuaire du Tage; pèlerinage très-fréquenté; 5,000 hab.

Aldegonde (*Sainte*), née en 630 dans le Hainaut, d'une noble famille, fonda sur les bords de la Sambre un monastère qui est devenu le chapitre des chanoinesses de Maubeuge. Sa fête est célébrée le jour anniversaire de sa mort, arrivée le 30 janv. 680, 684 ou 689.

Aldegonde (Philippe de Marnix, baron de Sainte-). V. *Marnix*.

Aldegraever ou **Aldgraef** (Henri), peintre allemand de Soest en Westphalie (1502-1562), élève d'Alb. Dürer, se rapprocha beaucoup de son maître, puis s'adonna spécialement à la gravure. Ses œuvres sont surtout à Vienne, à Berlin, à Munich.

Aldenhoven, bourg de la Prusse Rhénane, à 7 kil. S. O. de Juliers; batailles du 1er mars 1793 et du 2 oct. 1794, entre les Français et les Autrichiens, la première perdue par les troupes de Miranda, la seconde gagnée par Jourdan.

Alderman (en saxon *Ealdorman*, c'est-à-dire le plus âgé), nom que les Anglo-Saxons donnaient au gouverneur d'un comté: les *aldermen* furent remplacés par les *iarls* ou *earls* (comtes). Mais ce nom a continué de désigner les officiers municipaux des villes et les chefs des corporations, en Angleterre et aux Etats-Unis.

Alderney, nom anglais d'*Aurigny*.

Al-Djezair (les îles), nom arabe d'Alger.

Al-Djésireh. V. *Algésireh*.

Aldobrandini, famille illustre de Toscane, établie à Florence depuis le XIIe s., attachée au parti guelfe, s'est éteinte en 1681. Elle a produit plusieurs hommes distingués: *Sylvestre* (1499-1558), jurisconsulte, exilé par les Medicis, et bien accueilli à Rome par Paul III. — *Hippolyte*, son fils, pape sous le nom de Clément VIII. — *Cinzio-Passero*, fils d'une sœur de Clément VIII, cardinal en 1593, à qui le Tasse dédia sa *Gerusalemme conquistata*, etc. — La villa Aldobrandini, sur le Quirinal, renfermait la fresque trouvée en 1606 dans les Thermes de Titus et connue sous le nom de *Noces aldobrandines;* elle est maintenant au Vatican. Elle forme un groupe de dix figures, qui représente les noces de Thétis et de Pélée, ou celles de Bacchus et de Cora. Le Poussin en a fait une copie qui est célèbre.

Aldrovandi (Ulysse), naturaliste célèbre, né à Bologne en 1522, mort en 1607. Après une jeunesse très-agitée et des courses aventureuses en Italie et en Espagne, il publia à Venise (1556) *les Antiquités de Rome*. Docteur en médecine depuis 1553, il devint professeur d'histoire naturelle à Bologne en 1560, dirigea le jardin botanique créé en 1568, et écrivit en 1574 un *Epitome Antidotarii Bononiensis*, qui a servi de modèle à toutes les pharmacopées. Pendant cinquante ans, il employa son activité, sa fortune, à réunir de nombreuses collections et les matériaux d'une vaste histoire de la nature; il fut aidé par les princes, les cardinaux, le sénat de Bologne. Il n'a publié que quatre volumes du grand ouvrage qui porte son nom; les dix autres volumes ont été rédigés sur ses manuscrits par les professeurs qui l'ont remplacé à Bologne, de 1607 à 1667. C'est une immense compilation, comme celle de Gessner, avec plus de documents et de nombreuses figures. Mais, comme a dit Buffon, on la réduirait facilement à la dixième partie, si l'on en ôtait toutes les inutilités.

Aldstone-Moor, v. du Cumberland (Angleterre), sur la Tyne, à 30 kil. S. E. de Carlisle. Mines de plomb dans les environs; 7,000 hab.

Aldudes (Col des), dans les Pyrénées occidentales, route de Pampelune à Saint-Jean-Pied-de-Port. — Nom d'une chaîne qui se détache des Pyrénées, et d'un bourg du départ. des Basses-Pyrénées, à 64 kil. de Mauléon. Les Français forcèrent le passage, le 5 juin 1794.

Alea, v. de l'ancienne Arcadie, au S. O. du lac Stymphale, célèbre par ses temples de Minerve, de Bacchus et de Diane Ephésienne.

Alea, surnom de Minerve; son temple à Tégée était l'un des plus beaux du Péloponnèse.

Aleandro (Jérôme), savant cardinal, né à Motta, près de Trévise, en 1480, mort en 1542. Ami d'Alde Manuce et d'Erasme, il passait pour très-instruit dans les langues anciennes, les mathématiques et l'astronomie, lorsque Louis XII l'appela en France (1508) et le nomma recteur de l'Université de Paris. Il fut ensuite chancelier d'Erard de la Mark, évêque de Liége, puis bibliothécaire du Vatican (1517). Nonce de Léon X, il combattit les doctrines de Luther à la diète de Worms, en 1520; Clément VII le nomma archevêque de Brindes et nonce en France; il fut pris à Pavie, rançonné par les Espagnols, encore maltraité par eux au sac de Rome, puis il reçut de Paul III le chapeau de cardinal, qu'il avait mérité par ses missions en Allemagne. On a de lui un *Lexicon græco-latinum*, Paris, 1512, un abrégé de la grammaire de Chrysoloras, etc.

Alecton, la plus redoutable des Furies, déesse de la vengeance; son nom veut dire *infatigable*. On la représentait armée de torches et de fouets, et la tête environnée de vipères.

Alegambe (Philippe), savant jésuite, né à Bruxelles en 1592, mort à Rome en 1651, a continué et considérablement augmenté la *Bibliotheca scriptorum Societatis Jesu* de Ribadeneira.

Alegre (Porto), V. *Porto Alegre*.

Alègre (Yves, baron d'), d'une ancienne famille d'Auvergne, se distingua, comme capitaine habile, sous Charles VIII et Louis XII, dans les campagnes d'Italie. Il se fit tuer à la bataille de Ravenne, en 1512.

Alègre (Yves, marquis d'), maréchal de France (1653-1733), servit comme brigadier en Flandre et à l'armée d'Allemagne jusqu'en 1697; comme lieutenant général dans la guerre de la Succession. Il prit part à la conspiration de Cellamare, ne fut maréchal qu'en 1724, et commanda la province de Bretagne, dont il présida les États.

Alekkosis, tribu qui habite le Ghermsir, canton du royaume de Kandahar; elle comprend environ dix mille familles et est célèbre par ses brigandages.

Aleman (Louis), appelé le *Cardinal d'Arles*, né dans le Bugey en 1390, mort en 1459, évêque de Maguelonne, archevêque d'Arles, cardinal en 1426, présida avec le cardinal Julien le concile de Bâle, se montra opposé aux ultramontains, prit part à l'élévation de Félix V, mais se réconcilia avec Nicolas V et contribua beaucoup à la fin du schisme.

Aleman (Matthieu), romancier espagnol, né près de Séville au XVIe s., mort vers 1620, fut contrôleur des finances sous Philippe II, et passa les dernières années de sa vie au Mexique. Il est célèbre par son roman de *Guzman d'Alfarache*, publié à Madrid en 1599; il a été souvent traduit en français et notamment par Lesage, qui l'a plutôt imité et embelli.

Alemanni ou **Alamanni** (d'*all*, tout, et *man*, homme), confédération de tribus germaniques (Usipiens, Tenctères, Bucinobantes, Juthonges, etc.), formée probablement au commencement du IIIe s., à l'E. du Rhin, depuis le Mein jusqu'aux sources du fleuve. Ils franchirent le Rhin à plusieurs reprises, pour envahir la Gaule ou l'Italie; Probus chercha à les contenir par des fortifications qui allaient du Rhin au Danube. Repoussés par Julien, ils recommencèrent leurs incursions en Gaule, au temps de la grande invasion, mais ils furent vaincus par Clovis à Tolbiac, en 496. On donna plus tard

le nom de duché d'Alémanie au pays qui s'étendait du Necker au Saint-Gothard, et des Vosges au Lech; ce nom fut remplacé par celui de Souabe. Mais, peu à peu, le nom des Alemans ou Allemands s'étendit à toute la Germanie et désigna l'Allemagne.

Alembert (D'). V. *Dalembert*.

Alemtejo ou **Alentejo** (au delà du Tage), prov. du Portugal, bornée au N. par la Beïra, au N. O. par l'Estrémadure, à l'O. par l'Atlantique, au S. par les Algarves, à l'E. par l'Andalousie et l'Estrémadure espagnole. Sa superficie est de 24,555 kil. carrés; sa population de 356,000 hab.; ses villes principales sont: Evora, ch.-l., Portalègre, Elvas, Estremos, Beja. Elle est arrosée par le Tage et le Guadiana; le climat est chaud; on y récolte du blé, des fruits excellents; on y élève des moutons.

Alençon, ch.-l. du dép. de l'Orne, au confluent de la Sarthe et de la Brillante, par 48° 25′ 49″ lat. N. et 2° 14′ 52″ long. O.; à 190 kil. O. de Paris. Toiles, broderies, dentelles connues sous le nom de *points d'Alençon;* on y travaille les cailloux dits *diamants d'Alençon.* Patrie de Desgenettes. Alençon n'était qu'un bourg, lorsque Guillaume de Bellême fit bâtir, en 1126, un château autour duquel se forma la ville; 16,037 hab.

Alençon (comtes et ducs D'). Les seigneurs de Bellême devinrent comtes d'Alençon, dès le Xe s.; l'un d'eux, Roger de Montgommery, aida Guillaume à la conquête de l'Angleterre; la ligne masculine finit en Robert IV, et sa sœur Alix céda le comté à Philippe Auguste en 1220. Saint Louis le donna en apanage à son cinquième fils, Pierre, qui prit le titre de duc, et mourut sans enfants à Salerne en 1284. Enfin Philippe le Bel donna le duché à son frère Charles en 1293.

CHARLES Ier, comte d'Alençon, mourut en 1325

CHARLES II, frère du roi Philippe VI, pair en 1328, fut tué à Crécy, en 1346.

CHARLES III, moine en 1359, devint archevêque de Lyon en 1365.

PIERRE, son frère, mourut en 1404.

JEAN Ier, duc et pair en 1415, fut tué, la même année, à Azincourt.

JEAN II, 1415-1476, combattit avec Jeanne d'Arc contre les Anglais; puis, mécontent de Charles VII, conspira pour les Anglais, fut condamné à mort en 1458, emprisonné à Loches; rendu à la liberté par Louis XI, il se compromit de nouveau avec Edouard IV, fut encore condamné à mort en 1474, et mourut quand il venait de sortir de prison.

RENÉ, son fils, dépouillé de ses biens, enfermé dans une cage de fer, fut remis en liberté par Charles VIII en 1483, et mourut en 1492.

CHARLES IV, son fils, combattit sans gloire en Italie sous Louis XII, épousa Marguerite, sœur de François Ier, prit la fuite à la journée de Pavie, et mourut de chagrin, à Lyon, en 1525, sans postérité.

Le duché, laissé à Marguerite jusqu'à sa mort en 1549, fut donné à Catherine de Médicis, puis en 1566 à François, quatrième fils de Henri II; il fut réuni à sa mort en 1584. Plus tard Marie de Médicis en acheta la jouissance; Gaston, frère de Louis XIII, le posséda de 1646 à 1667, et le transmit à sa deuxième fille, Mademoiselle d'Alençon, qui épousa le duc de Guise en 1667; le duché fut encore réuni, après la mort de cette princesse en 1696; Louis XIV le donna en apanage (1710) à son petit-fils, Charles duc de Berry, qui mourut en 1714. Le dernier prince qui porta le titre de duc d'Alençon fut le frère de Louis XVI, le comte de Provence, depuis Louis XVIII. Auj. le 2e fils du duc de Nemours est duc d'Alençon.

Aléoutes ou **Aléoutiennes** (Iles). Elles décrivent entre le Kamtchatka et la presqu'île d'Alaska un arc de cercle qui unit presque l'Asie à l'Amérique. Elles séparent la mer de Behring du grand Océan, et sont divisées en plusieurs groupes: les Aléoutiennes proprement dites (Attou, Agattou, Semitoh, etc.); les Andréanoff, comprenant des îlots et 20 îles longues de 60 à 80 kilom. (Kriseï ou île du Rat, Tanaga, Kanaga, l'île des Sept-Cratères, Adahk, Tagilak, Atka, etc.); les Ostrova Lisii ou îles des Renards, plus rapprochées de l'Amérique (Choumaghine, Ounalachka, Ounimak, les Sémides, toutes volcaniques, Kodiak, longue de 150 kil sur 80). Toutes ces îles, aux côtes élevées, généralement volcaniques, presque stériles, surtout en se rapprochant de l'Asie, sont peuplées de quelques milliers d'habitants soumis aux Russes; ils vivent misérablement de la pêche; ils sont hardis marins, chasseurs d'ours et de loutres de mer, intelligents, patients et pour la plupart convertis au christianisme; ils ressemblent aux Iakoutes de Sibérie et leur langue a quelque analogie avec les idiomes des Kouriles et de Yeso. Les Aléoutes font partie du territoire de la Compagnie russe-américaine. Ces îles ont commencé à être découvertes par Behring, 1741, puis par d'autres capitaines de la marine russe.

Alep, nommée **Haleb-el-Schahba** par les Orientaux (*Beræa*), v. de Syrie (Turquie d'Asie), par 34° 50′ long. E. et par 36° 11′ lat. N., dans une plaine découverte, entre les bassins de l'Oronte et de l'Euphrate, sur le Koïk, dans un pays sain et fertile, est entourée de murailles. Quoique bien éprouvée par le tremblement de terre de 1822, qui renversa 4,000 maisons, elle est encore une des grandes villes de la Turquie d'Asie; la citadelle domine heureusement les nombreuses coupoles et les minarets de la ville. Elle a une industrie assez florissante, fabriques de fil d'or, d'étoffes brochées de soie et d'or; elle fait par caravanes un commerce considérable avec les prov. de l'E., la Perse et l'Inde; les échanges se font surtout par Alexandrette (à 140 kil.) et par Latakié (à 160 kil.). C'est le chef-lieu du vilayet de ce nom; la pop. ne doit pas s'élever à 70,000 hab.

Aleria, sur la côte orientale de la Corse, fondée par les Phocéens, au VIe s. av. J. C., puis colonisée par Sylla, fut sous les Romains et au moyen âge la capitale de la Corse. Ce n'est plus qu'un pauvre hameau, au milieu des ruines, près de l'embouchure du Tavignano. On y a trouvé beaucoup de débris romains.

Alès (PIERRE-ALEXANDRE), vicomte de CORBET, d'une ancienne famille de Touraine, originaire d'Irlande, vécut au XVIIIe s. On a de lui: *De l'origine du mal*, Paris, 1758, 2 vol. in-12; *Recherches historiques sur l'ancienne gendarmerie française*, 1759, in-12; *Observations sur les deux systèmes de la noblesse commerçante ou militaire*, 1758, in-12.

Alesia, capitale des Mandubii, célèbre par le siége que Vercingétorix y soutint contre César, en 52 av. J. C. On a souvent discuté pour savoir où était l'emplacement de cette ville; on a soutenu récemment que c'était Alaise (Doubs), entre Ornans et Salins; l'opinion générale et la plus vraisemblable est en faveur d'Alise-en-Auxois (Côte-d'Or).

Alesio (MATTHIEU-PIERRE), peintre italien de Rome, mort en 1600, élève de Michel-Ange, vécut longtemps en Espagne et imita avec bonheur la manière de son maître.

Alessandrini de Neustain (JULES), né à Trente, médecin érudit, 1506-1590, a écrit des commentaires sur les ouvrages de Galien; il fut médecin de Charles-Quint, de Ferdinand Ier et de Maximilien II.

Alessandro (BARTHOLO D'), architecte vénitien du XVIe s., a restauré le Palais ducal et trouvé, dit-on, le moyen de reprendre en sous-œuvre les fondations des édifices.

Alessandre Alessandro (ALEXANDER AB ALEXANDRO), jurisconsulte napolitain (1461-1523), renonça à sa profession à cause de l'iniquité des tribunaux, et se livra tout entier à l'étude de l'antiquité. Ses *Geniales dies*, composés sur le modèle des Nuits attiques d'Aulu-Gelle, renferment, au milieu de beaucoup de confusion, des parties précieuses. La meilleure édition est celle de Leyde, 1673, 2 vol. in-8°.

Alessano, v. d'Italie, dans la province d'Otrante, à 40 kil. S. E. de Gallipoli; évêché. Manufactures de mousseline et d'étoffes de coton. Peut-être s'élève-t-elle sur les ruines de Leuca; 7,000 hab.

Alessi (GALÉAS), célèbre architecte italien, né à Pérouse en 1500, mort en 1572, élève de Michel-Ange, eut de bonne heure une grande réputation. Il fournit à l'Italie, à la France, à l'Allemagne, à l'Espagne des plans pour palais, églises, fontaines, etc. Il a élevé des monuments remarquables à Gênes, à Milan surtout; le plan qui lui fit le plus d'honneur est celui du monastère et de l'église de l'Escurial.

Alessio Piemontese, pharmacopole italien du XVIe s., parcourut l'Europe en recueillant et vendant des recettes précieuses, des parfums, des cosmétiques, etc. Son livre des *Secrets*, Venise, 1555, a été souvent traduit.

Alessio (*Lissus*), port de l'Adriatique, dans l'eyalet de Scodra ou Albanie méridionale (Turquie d'Europe), sur le Drin, à 5 kil. de son embouchure, renfermait le tombeau de Scanderbeg, qui y mourut; 3,000 hab.

Alet ou **Aleth** (*Alecta*), v. de l'arrond. et à 10 kil. S. E. de Limoux (Aude), sur les bords de l'Aude, fait un grand commerce de bestiaux et possède des eaux minérales renommées; 1,300 hab. Elle fut le siége d'un évêché, occupé au XVIIe s. par le célèbre janséniste Pavillon.

Alet (pays d'), *pagus Aletensis*, au N. de l'ancienne Bretagne. V. *Aletum*.

Alet (pays d'), *pagus Alectensis*, dans l'ancien Languedoc ; capit. Alet, dans le canton de Limoux.

Alétides, fêtes d'Athènes, en l'honneur d'Erigone, fille d'Icarius, qui vivait du temps de Pandion II. On les nommait encore *Æora*.

Aletsch (Glacier d'), l'un des plus grands de la Suisse, sur la pente méridionale de la Jungfrau.

Aletum (Guich-Alet), près de Saint-Servan, jadis port de la 3ᵉ Lyonnaise, résidence d'un commandant maritime, dont l'autorité s'étendait sur toute la côte armoricaine. L'évêché d'Aletum fut transféré à Saint-Malo.

Aleuades, famille puissante de la Thessalie ancienne, qui prétendait descendre d'Hercule, et qui chercha à dominer les autres familles du pays, en invoquant l'appui des étrangers, de Sparte, d'Athènes, de la Macédoine, etc. Philippe gouverna la Thessalie, en se servant surtout des Aleuades.

Alexandersbad, v. de Bavière, près du Fichtel-Gebirge, importante par ses eaux thermales, découvertes en 1734. Le site est charmant ; près de là est le château de Luisembourg, qui doit son nom au séjour de la reine Louise, femme de Frédéric-Guillaume III.

Alexandra, fille de Priam. V. *Cassandre*.

Alexandra, femme d'Alexandre Jannée, conserva le pouvoir après lui (79-70 av. J. C.), se laissa gouverner par les Pharisiens, et donna la grande sacrificature à son fils Hyrcan II.

Alexandra, fille d'Hyrcan II, épousa Alexandre, fils du roi Aristobule II, et fut mère d'Aristobule et de Mariamne, qui épousa Hérode. Elle conspira plusieurs fois contre la vie de son gendre, qui finit par ordonner sa mort, en 29 av. J. C.

Alexandre, nom commun à un grand nombre d'hommes célèbres, qu'on fait dériver de deux mots grecs, signifiant *protecteur des hommes*.

1° *Rois et princes dans l'antiquité.*

Alexandre Iᵉʳ, roi de Macédoine, fils d'Amyntas Iᵉʳ, régna de 500 à 462 av. J. C., fut forcé de se soumettre à Mardonius, puis à Xerxès, qu'il suivit dans son invasion. La veille de la bataille de Platée, il avertit les généraux grecs des dispositions de l'ennemi ; fut reconnu, comme Grec, descendant d'Hercule, et admis à concourir aux jeux olympiques. Il attira à sa cour les poëtes les plus célèbres, Pindare surtout. Il eut pour successeur Perdiccas II.

Alexandre II, roi de Macédoine, fils d'Amyntas II, lui succéda en 369, secourut les Aleuades de Thessalie contre Alexandre de Phères; puis fut aidé par Pélopidas contre le rebelle Ptolémée d'Alorus ; c'est lui qui donna Philippe, comme otage, aux Thébains. Il mourut assassiné en 367.

Alexandre III, le Grand, né à Pella en 356 av. J. C., de Philippe et d'Olympias, sœur d'Alexandre d'Épire, eut pour premiers maîtres Léonidas, parent d'Olympias, homme austère, et le courtisan Lysimaque d'Acarnanie; puis à treize ans, il fut confié par son père à Aristote; l'élève fut digne du maître. Alexandre s'inspira de la science universelle du grand philosophe; et s'il excellait dans tous les exercices du corps, l'*Iliade* était sa lecture favorite, et Achille son modèle. Agé de seize ans seulement, il remplace son père, qui fait la guerre à Byzance; il sauve, dit-on, la vie à Philippe dans un combat contre les Triballes; et, à Chéronée (338), décide la victoire, en enfonçant le bataillon sacré des Thébains. On a accusé Alexandre d'avoir trempé dans le meurtre de son père, qui avait répudié Olympias ; mais il n'y a aucune preuve suffisante, et son premier acte de justice fut de punir les assassins. — Le règne d'Alexandre commence en 336 ; ses sujets lui sont dévoués ; mais les Grecs sont peu disposés à se soumettre à l'hégémonie d'un Macédonien, et les peuples barbares du Nord et de l'Ouest recommencent leurs attaques. Alexandre se montre aux Thessaliens, se fait reconnaître par les amphictyons des Thermopyles, effraye Thèbes et Athènes ; puis, va rapidement exercer sa jeune valeur contre les Thraces, les Triballes, les Antariates, les Taulentiens, les Péoniens, les Gètes, et ces Celtes, voisins de l'Adriatique, qui ne craignaient que la chute du ciel. A la fausse nouvelle de sa défaite et de sa mort chez les Triballes, les exilés de Thèbes rentrent dans la ville et tuent des officiers macédoniens ; Athènes s'arme; mais Alexandre accourt ; il s'empare de Thèbes, qui a rejeté toutes ses propositions et laisse les peuples de la Béotie s'acharner sur cette malheureuse cité ; mais il épargne les prêtres, les hôtes de Philippe, les descendants et la maison de Pindare; il pardonne aux Athéniens, et reçoit à Corinthe le titre de généralissime que les Grecs avaient déjà donné à son père. Alexandre se prépare à la grande expédition nationale des Grecs contre l'Asie; cette lutte est légitime; depuis près de deux cents ans les Perses ont voulu soumettre la Grèce par la force des armes et y sont presque parvenus en entretenant de fatales dissensions entre les principales cités ; Cimon, les Dix Mille, Agésilas ont montré la route à suivre, et Alexandre connaît l'état intérieur de l'empire de Darius. En 334, il laisse Antipater en Macédoine; et, avec 30,000 fantassins, 4,500 cavaliers, 70 talents et l'espérance, il traverse l'Hellespont, fait dans la plaine de Troie des sacrifices à Minerve et à Achille, puis marchant contre les satrapes d'Asie Mineure, bat leurs 40,000 hommes au passage du Granique, où Clitus lui sauva la vie. Avant de s'engager dans l'intérieur de l'Asie, il s'empare des provinces maritimes ; par là il se rend maître de la mer, assure ses communications et ses vivres, et sépare l'empire de Darius de la Grèce, que l'habile Memnon voulait soulever sur ses derrières, et qui pouvait fournir aux Perses de dangereux auxiliaires. Il suit avec une constance imperturbable ce plan de campagne, loué par Montesquieu et Napoléon ; il détruit l'oligarchie à Ephèse et dans les autres villes ioniennes, prend Milet, Halicarnasse, et délivré des craintes que lui avait inspirées Memnon, qui meurt devant Mitylène, il soumet la Carie, la Pisidie, va trancher les nœuds fameux de Gordium en Phrygie, reçoit la soumission de la Cappadoce, rentre en Cilicie; et, sauvé d'une fièvre violente à Tarse par son fidèle médecin, Philippe, il remporte sur Darius une victoire complète dans les gorges d'Issus. Généreux à l'égard de la famille de son ennemi qu'il rend à la liberté, il pénètre en Syrie où il reçoit de nombreux renforts de Macédoine et de Grèce, s'empare des richesses entassées à Damas, occupe Sidon, et prend Tyr, après un siége difficile de sept mois, puis Gaza, défendue par Bétis. Alors, suivant le récit de l'historien Josèphe, il se rend à Jérusalem pour punir le grand prêtre Jaddus, qui a refusé de le secourir au siége de Tyr ; mais Jaddus, à la tête des prêtres, désarme la colère du conquérant, qui adore le dieu des Juifs, admire les prophéties qui annoncent ses victoires et permet aux Juifs de se gouverner par les lois de leurs pères. L'Egypte, toujours en lutte contre les Perses, se soumet sans difficulté ; Alexandre y jette les fondements d'une ville qui devait remplacer Tyr, et servir de lien entre la Méditerranée et les contrées lointaines de l'Orient; c'est la grande Alexandrie ; puis, après avoir sacrifié aux dieux de Memphis, il se fait décerner, par l'oracle d'Ammon, le titre de fils de Jupiter et l'empire du monde. Alexandre peut alors marcher contre Darius, qui avait réuni une immense armée dans les contrées de l'Euphrate et du Tigre, et il remporte, en 331, la victoire décisive de Gaugamèle ou d'Arbelles. Après avoir récompensé ses braves compagnons et ordonné la destruction de toutes les tyrannies dans les cités grecques, où il pouvait désormais parler en maître, il s'empare des capitales de Darius, Babylone, Suse, Persépolis, dont les palais sont incendiés dans une nuit d'ivresse, Ecbatane. Il poursuit au delà des Pyles Caspiennes Darius qui est assassiné par Bessus, et s'engage dans les contrées inexplorées et presque indépendantes de la haute Asie, la Parthiène, la Bactriane, la Sogdiane, où il est vainqueur de Bessus et de Spitamène, jusque sur les bords de l'Iaxarte, au delà duquel il bat les Scythes (330-328). C'est alors, disent la plupart des historiens, qu'Alexandre s'abandonna aux mœurs corrompues de l'Orient ; des nuits passées dans l'ivresse et le jeu, au milieu d'une foule de courtisanes et d'eunuques, lui font oublier sa modération et développent son orgueil ; il prend l'habillement des Perses, et veut qu'on se prosterne devant lui ; plein d'injustes soupçons, cruel, il fait périr tous ceux qui paraissent blâmer ses débauches, Parménion, Philotas, le brave Clitus, le philosophe Callisthène ; les populations vaincues sont égorgées; les princes qui résistent sont mis en croix. Cependant il a résolu la conquête de l'Inde ; il traverse le Paropamisus (327), prend Mazaga, le rocher Aorne, Nysa, franchit l'Indus, reçoit la soumission de Taxile, triomphe de Porus sur les bords de l'Hydaspe et de l'Acésines, retrouve sa générosité pour traiter en roi son ennemi vaincu, et ne s'arrête devant les murmures de ses soldats fatigués, qu'aux rives de l'Hyphase, où il élève douze autels, consacrés aux douze grands dieux

de la Grèce. Il avait sur toute sa route construit des forteresses ou fondé des villes, comme Nicée et Bucéphalie, qui devaient à la fois maintenir les vaincus et devenir des centres de commerce et de civilisation. Il revient vers l'Indus avec une flottille de 2,000 bateaux, descend le fleuve, est grièvement blessé à l'assaut d'une ville des Malliens, bat le roi Musican, et arrive à l'embouchure de l'Indus, dans la Pattalène, où les Grecs admirent avec effroi le phénomène d'une grande marée (325). Il revient alors vers l'Occident, mais voulant ouvrir de nouvelles routes de commerce à travers des contrées à peine connues, il envoie Cratère, qui doit le rejoindre, par l'Arachosie et la Drangiane, charge Néarque, amiral de la flotte, de reconnaître les côtes, de l'Indus à l'embouchure de l'Euphrate; et lui-même s'avance par le pays des Horites et la Gédrosie; après bien des souffrances dans ces contrées désolées, il arrive en Carmanie, fait réparer à Pasargades, en Perse, le tombeau de Cyrus, met à mort le satrape Orxines, peut-être faussement accusé, tandis que l'infidèle Harpalus, gouverneur de Babylone, s'enfuit en Grèce avec 5,000 talents. A Opis, sur le Tigre, il paye généreusement toutes les dettes de ses soldats, qui cependant se mutinent pour retourner dans leur patrie. Il a la douleur de perdre son meilleur ami, Ephestion, à qui il fait de magnifiques funérailles, et il rentre à Babylone où les députés des nations les plus éloignées viennent rendre hommage au vainqueur de l'Asie. Le génie d'Alexandre s'occupa dès lors activement d'organiser sa conquête; il avait conservé le système des satrapies; mais il sépara en trois départements distincts l'autorité civile, le commandement militaire et l'administration des finances; les radjahs de l'Inde sont soumis à des surveillants macédoniens; de fortes colonies maintiennent le pays dans l'obéissance. L'empire est sillonné de routes nouvelles; le lit des fleuves rendu navigable. Alexandre voulait fondre en un seul peuple les vainqueurs et les vaincus; il avait donné un exemple, suivi par ses généraux et par ses soldats, en épousant Statira, fille de Darius, Parysatis, fille d'Ochus, et Roxane, fille d'un satrape. Trente mille jeunes gens, les épigones (successeurs), rassemblés de toutes les provinces, sont armés et exercés à la manière macédonienne; des Grecs, aventuriers ou mercenaires, sont établis jusqu'aux extrémités de l'empire, en Bactriane et dans l'Inde. Eclairé par l'instinct d'un génie supérieur, l'élève d'Aristote, l'admirateur passionné d'Homère, veut réunir les nations, leurs intérêts, leurs idées; mais, sous ses auspices, c'est la civilisation de la Grèce qui doit ranimer et vivifier les peuples vieillis de l'Orient ou faire l'éducation de ceux qui sont encore restés barbares. Il fait construire des vaisseaux sur l'Euphrate pour reconnaître et conquérir les contrées de l'Asie et de l'Afrique baignées par la mer des Indes; mille navires doivent partir des ports de Phénicie pour soumettre la Méditerranée jusqu'au détroit de Gadès, etc. C'est au milieu des plus vastes projets que le jeune conquérant est saisi par la mort; il ne succombe pas victime de la perfidie; Antipater n'a pas envoyé le poison. Inquiet, superstitieux depuis la mort d'Ephestion, déjà épuisé par l'intempérance, il contracte, dans des orgies répétées, sous le climat brûlant de Babylone, une fièvre intermittente pernicieuse, et il meurt, le 28 août 323, à l'âge de trente-deux ans et demi, en *laissant l'empire au plus digne*, mais en prévoyant qu'on lui ferait *de sanglantes funérailles*. Son corps, embaumé par des Chaldéens et des Egyptiens, fut transporté deux ans plus tard sur un char magnifique à Memphis, où il fut déposé dans un cercueil d'or; puis, sous Ptolémée Soter, à Alexandrie, où l'on remplaça l'ancien cercueil par un autre en verre. On ignore ce qu'il devint à partir du IIIe s.; peut-être fut-il détruit dans une émeute du peuple d'Alexandrie. Toutes les statues, ouvrages de Lysippe, tous les tableaux, ouvrages d'Apelles, qui représentaient Alexandre, ont péri; nous n'avons aucune médaille authentique contemporaine qui nous ait conservé ses traits; mais on trouve sur beaucoup de monnaies grecques ou romaines du temps de Caracalla l'image d'Alexandre, quelquefois représenté avec la corne du bélier, comme fils de Jupiter Ammon, ou avec les attributs d'Hercule. Alexandre a laissé un nom immortel; il est encore chanté par les peuples de l'Orient; au moyen âge, il a inspiré nos poëtes de romans chevaleresques. Si son œuvre a été interrompue par une mort prématurée, si ses successeurs n'ont pas su ou n'ont pas pu la poursuivre, il n'en a pas moins, par son expédition extraordinaire, opéré l'une des révolutions les plus grandes du monde et les plus fécondes en résultats considérables. — La vie d'Alexandre a été surtout racontée par Arrien; Quinte-Curce est souvent un rhéteur romanesque; Plutarque n'a écrit qu'une biographie; Diodore de Sicile lui a consacré le 17e livre de son histoire universelle. V. Sainte-Croix, *Examen critique des anciens historiens d'Alexandre le Grand*.

Alexandre IV, surnommé Ægus, fils d'Alexandre le Grand et de Roxane, né peu de mois après la mort de son père, en 323 av. J. C., fut proclamé roi avec Philippe Arrhidée par l'armée macédonienne à Babylone. Cet enfant eut successivement pour tuteurs, Perdiccas, Python, Antipater, Polyspercbon, tomba au pouvoir de Cassandre et fut mis à mort avec sa mère Roxane, en 310.

Alexandre V, troisième fils de Cassandre, disputa le trône de Macédoine à son frère Antipater, de 297 à 294 av. J. C., appela à son secours Pyrrhus, puis Démétrius Poliorcète, dont il voulut se débarrasser et qui le fit massacrer avec toute sa famille.

Alexandre Ier, roi d'Epire, mort vers 328 av. J. C., fils de Néoptolème et frère d'Olympias, devint roi, grâce à l'appui de Philippe, après la mort d'Arymbas. Appelé par les Tarentins, il battit les Bruttiens et les Lucaniens, fit un traité d'amitié avec les Romains; mais dans une seconde expédition fut défait et tué sur les bords d'un ruisseau appelé Achéron.

Alexandre II, roi d'Epire, fils de Pyrrhus, régna de 272 à 242 av. J. C. Pour venger son père, il envahit la Macédoine. Mais Démétrius, fils du roi, Antigone de Goni, le chassa même de l'Épire, où il ne rentra qu'avec l'appui des Acarnaniens. Il avait écrit sur la tactique un ouvrage cité par Arrien et Élien.

Alexandre Jannée, roi des Juifs, troisième fils de Jean Hyrcan, successeur de son frère Aristobule, en 105 av. J. C., mort l'an 78, soutint en Syrie la guerre contre le roi de Chypre, Ptolémée Lathyrus; s'entoura d'une garde de six mille mercenaires contre ses sujets mécontents, fut chassé de Jérusalem (86), et y rentra après une cruelle guerre civile. Il mena une vie de débauches, et laissa le pouvoir à sa femme Alexandra.

Alexandre, son petit-fils, fils d'Aristobule II, fut emmené captif à Rome par Pompée, en 63, s'échappa vers 56 et fit la guerre au roi Hyrcan. Il fut battu par M. Antoine, lieutenant de Gabinius, puis réduit par Cassius à accepter la paix, après l'expédition de Crassus contre les Parthes. Au début de la guerre civile, il fut pris et mis à mort par Mét. Scipion, beau-père de Pompée, 49 av. J. C.

Alexandre, fils de Lysimaque de Thrace et d'Amestris, reine d'Héraclée, excita Séleucus contre son père, et, après la mort de Lysimaque, tenta inutilement de s'emparer de la Macédoine, vers 278 av. J. C.

Alexandre, fils de Polysperchon, fut chargé par son père d'enlever la Grèce à Cassandre, mais il fut assassiné par l'un de ses officiers, en 314 av. J. C.

Alexandre, tyran de Phères en Thessalie, après avoir fait empoisonner son neveu Polydore, en 369 av. J. C., fut un prince odieux et cruel. Les Aleuades implorèrent contre lui le secours d'Alexandre II de Macédoine; puis il eut à combattre son ennemi personnel, Pélopidas, envoyé par les Thébains. Alexandre fut vaincu à Cynoscéphales, mais Pélopidas succomba dans le combat. Alexandre alla ensuite exercer la piraterie dans les Cyclades et sur les côtes de l'Attique. Sa femme Thébé le fit assassiner par ses frères, pendant qu'il dormait, 357 av. J. C.

Alexandre, surnommé Balas ou seigneur, se fit passer pour le fils d'Antiochus Épiphane, roi de Syrie, fut soutenu par les Romains, le roi d'Égypte et les autres ennemis de Démétrius Soter, qui fut tué en 150 av. J. C. Proclamé roi, marié à Cléopâtre, fille de Ptolémée Philométor, il excita par ses débauches un mécontentement général, se vit abandonné par ses sujets, son beau-père, sa femme, qui épousa même Démétrius son rival, fils de Démétrius Soter, et fut assassiné chez Zabdiel, chef arabe, auprès duquel il s'était réfugié, en 146.

Alexandre, surnommé Zébina ou esclave racheté, fils d'un fripier d'Alexandrie, se fit passer pour le fils du précédent, avec l'aide de Ptolémée Physcon, roi d'Égypte, et détrôna Démétrius Nicator, roi de Syrie, en 126 av. J. C. Il eut à lutter contre Cléopâtre, veuve d'Alexandre Balas, et contre ses fils Séleucus et Gryphus, ne voulut pas reconnaître la suzeraineté de Ptolémée, et fut défait et chassé par lui de la Syrie. En fuyant vers la Grèce, il fut pris et livré à Ptolémée qui le mit à mort, en 122 av. J. C.

Alexandre-Sévère, empereur romain, né en 208

en Phénicie, était fils du consulaire Genesius Marcien, qu'il perdit en bas âge, et de Julia Mammea, fille de Julia Mæsa, belle-sœur de Septime Sévère. Elevé par les meilleurs maîtres, sous la direction de sa mère, il accompagna son cousin Elagabale à Rome et fut adopté par lui, comme César, en 221. Elagabale voulut faire périr le jeune prince; mais celui-ci fut protégé par son aïeule, et plusieurs fois sauvé par les soldats qui tuèrent enfin le tyran (222). Alexandre refusa les titres d'Antonin et de Grand que la lâcheté du sénat voulait lui décerner. Entouré de sages jurisconsultes, comme Ulpien, il gouverna avec prudence et modération, se montra favorable aux chrétiens, dont il avait adopté plusieurs maximes. Il combattit les Perses, fut victorieux, mais eut à lutter contre l'indiscipline de ses soldats; il fut tué par eux, à l'instigation de Maximin, en allant repousser les Germains de la Gaule, en 235

2° *Papes.*

Alexandre Ier, successeur d'Evariste en 108, souffrit peut-être le martyre en 117.

Alexandre II (Anselme de Bagio), né à Milan, peut-être élève de Lanfranc, évêque de Lucques, lutta de concert avec Hildebrand et Pierre de Damien contre la simonie et le mariage des prêtres; à la mort de Nicolas II, en 1061, il fut élu par le parti des cardinaux, mais les partisans de l'Empereur lui opposèrent Cadaloüs, évêque de Parme. Il triompha de l'anti-pape, avec le secours de Godefroi, marquis de Toscane, se fit respecter en Italie, s'efforça de réformer les abus et de défendre les droits du Saint-Siége. Il mourut en 1073, et eut pour successeur son conseiller Hildebrand.

Alexandre III (Roland-Rainuce de Bandinelli), né à Sienne, professeur de théologie à Bologne, cardinal et chancelier de l'Église romaine, fut élu successeur d'Adrien IV, en 1159. Mais le parti de Frédéric Ier lui opposa successivement Victor IV, Pascal III, Calixte III. Reconnu par la plus grande partie de l'Europe, le pape se retira en France, de 1162 à 1165; puis soutenu par Guillaume Ier, roi de Sicile, il rentra dans Rome, se déclara le protecteur de la *Ligue Lombarde*, qui éleva la forteresse d'Alexandrie en son honneur; et par son opiniâtreté contribua beaucoup à la défaite de l'Empereur. Frédéric vaincu s'humilia en signant avec le pape, dans l'église de Saint-Marc, la trêve de Venise (1177), par laquelle il rendait au Saint-Siége les allodiaux de la comtesse Mathilde. Le pape présida le troisième concile général de Latran, qui régla de nouveau l'élection des pontifes et excommunia les Albigeois; il réserva aux papes la canonisation des saints, comme cause majeure, et introduisit l'usage des monitoires. Il mourut en 1181 et eut pour successeur Luce III.

Alexandre IV (Rinaldo d'Anagni), neveu de Grégoire IX, successeur d'Innocent IV, régna de 1254 à 1261, lutta avec ardeur contre Manfred qu'il excommunia, et appela vainement contre lui Edmond, fils de Henri III d'Angleterre. Alexandre IV favorisa les dominicains, les défendit contre Guillaume de Saint-Amour et l'Université de Paris, mais condamna le livre de l'*Évangile éternel*, attribué à Jean de Parme. Il eut pour successeur Urbain IV.

Alexandre V (Pierre-Filargo) passait pour originaire de Candie; moine franciscain, élève de Padoue et de Paris, archev. de Milan, il fut élu par les cardinaux réunis à Pise, en 1409, après la déposition de Grégoire XII et de l'anti-pape Benoit, résida à Bologne, gouverna avec faiblesse et mourut en 1410.

Alexandre VI (Roderic Borgia), né près de Valence, en Espagne, neveu de Calixte III, d'abord avocat, puis soldat, eut de Rosa Vanozza cinq enfants naturels qu'il éleva secrètement avec le plus grand soin, rejoignit son oncle à Rome en 1456, fut nommé archev. de Valence, cardinal et vice-chancelier de l'Eglise. Il affecta une piété et une humilité peu communes, gagna l'admiration des peuples, l'estime des cardinaux, et conserva sa fortune sous les successeurs de Calixte III. A la mort d'Innocent VIII, en 1492, il acheta les suffrages de la plupart des cardinaux, et fut proclamé pape. Il ne songea dès lors qu'à l'élévation de sa famille et à l'agrandissement de son pouvoir temporel; allié d'abord à Ludovic Sforza contre les Napolitains, il s'unit ensuite à Alphonse de Naples, au prix de grands avantages pour ses enfants. Effrayé de la marche victorieuse de Charles VIII, il le reçut dans Rome, le trompa par ses promesses mensongères, puis entra dans la ligue italienne formée contre les Français. Alexandre VI, habile et énergique, employa dès lors la cruauté et la perfidie pour se débarrasser des barons romains, qu'il appelait les *menottes du pape;* il fut soutenu par Louis XII, dont il fit annuler le mariage avec Jeanne de France; il put dépouiller de leurs biens les Sforza de Forli et de Pesaro, les Malatesta de Rimini, les Manfredi de Faenza, les Riario d'Imola, les Varani de Camerino. Les évêques, les cardinaux ne furent pas épargnés davantage (*V.* Borgia César). Les historiens Tomasi, Platina, Burchard, le cardinal Bembo, etc., accusent Alexandre VI de beaucoup de crimes, simonie, meurtres et surtout empoisonnements; il faut ajouter la vente des indulgences et les taxes énormes mises sur les chrétiens sous prétexte de croisade. Sa tendresse aveugle pour ses enfants (*V.* Lucrèce Borgia) fut cause de bien des excès et donna lieu à de graves accusations. Il mourut, en 1503, de la fièvre; suivant d'autres, il aurait par erreur pris le poison qu'il destinait au cardinal Corneto; il avait soixante-douze ans. On a exagéré les crimes de son pontificat et les résultats de son habileté; mais il est certain que sa mémoire souillée a été abandonnée par les défenseurs les plus ardents de l'Eglise. Gordon a écrit en anglais la *Vie d'Alexandre VI*, traduite en français, 2 vol. in-12, 1732.

Alexandre VII (Fabio Chigi), né à Sienne en 1599, nonce à Cologne, puis au congrès de Munster en 1648, succéda à Innocent X en 1655. Il confirma le décret de son prédécesseur contre les cinq propositions de Jansénius, en 1656. Il eut en 1661 un grave démêlé avec la France au sujet du droit d'asile et de l'insulte faite au duc de Créqui. Il fut forcé en 1664 d'envoyer son neveu, le cardinal Chigi, faire des excuses à Louis XIV, de casser la garde corse et d'élever une pyramide qui rappelait l'outrage et la réparation. Il embellit Rome (colonnade de la place Saint-Pierre); protégea les lettres, mais fut accusé de trop enrichir ses parents. Il eut pour successeur, en 1667, Clément XI.

Alexandre VIII (Ottoboni), né à Venise en 1610, succéda à Innocent XI en 1689, réconcilia en partie le saint-siége avec Louis XIV, mais publia la bulle *Inter multiplices* (1690) contre les 4 articles de 1682. Il soutint Venise contre les Turcs et eut pour successeur, en 1691, Innocent XII.

3° *Rois au moyen âge et aux temps modernes.*

Alexandre, empereur de Constantinople, 3e fils de Basile le Macédonien, né en 870, partagea le pouvoir avec son père, puis avec son frère Léon le Philosophe; régna seul de 911 à 912, en prince cruel et débauché; exila sa femme Zoé et son fils Constantin, et mourut subitement d'un excès de table.

Alexandre Ier, roi d'Ecosse, surnommé le *Farouche*, fils de Malcolm III, régna de 1101 à 1124, lutta contre ses sujets mécontents, servit de médiateur entre les Irlandais et Henri Ier d'Angleterre Il eut pour successeur David Ier.

Alexandre II, roi d'Ecosse, fils de Guillaume le Lion, né en 1198, régna de 1214 à 1249. Il lutta à plusieurs reprises contre Jean sans Terre, de concert avec Louis de France, épousa Jeanne, sœur de Henri III, en 1221, et laissa le trône au fils de sa 3e femme, Marthe de Coucy.

Alexandre III, roi d'Ecosse, fils du précédent, né en 1240, régna de 1249 à 1285, fut gouverné pendant sa minorité par les Cummings; puis délivré par son beau-père, Henri III d'Angleterre, il repoussa en 1263 une invasion de Haquin, roi de Norwége, qui réclamait les Hébrides; fit alliance avec Magnus son successeur, et maria sa fille Marguerite à Eric, fils de Magnus. Quand il mourut d'une chute de cheval, Marguerite, sa petite-fille, la *Vierge du Nord*, dut lui succéder.

Alexandre Farnèse. V. *Farnèse.*

Alexandre de Medicis. V. *Medicis.*

Alexandre Jagellon, roi de Pologne, né en 1461, fils de Casimir IV, fut d'abord grand-duc de Lithuanie en 1492, eut à lutter contre l'ambition du tzar Yvan III, dont il avait cependant épousé la fille Hélène; succéda à son frère aîné, Jean-Albert, en 1501, repoussa les Russes de Smolensk, mais vit ses provinces cruellement ravagées par les Tatars de Crimée. Il était à l'agonie à Wilna, lorsqu'il apprit leur défaite complète à Kleck par les Lithuaniens que commandait Glinski. Il eut pour successeur en 1506 son frère Sigismond.

Alexandre Nevski (Saint), fils du grand-duc de Moscou, Jaroslaf II, né en 1219, mort en 1263, mérita son surnom en battant, sur les bords de la Néva, le grand maître des chevaliers Porte-Glaives. Deux victoires nouvelles lui donnèrent le pays de Pskov. Il devint tzar avec l'appui du khan des Tatars en 1252,

régna avec sagesse et fermeté, repoussa les Suédois et les Livoniens, et fut mis après sa mort au rang des saints. Pierre le Grand fit transférer en 1714 les restes du héros dans le monastère de Saint-Alexandre-Nevski, près de Saint-Pétersbourg, et on lui éleva un mausolée magnifique. Il fonda en son honneur l'ordre qui porte son nom, dont les insignes sont une croix rouge émaillée, avec des aigles d'or et un ruban bleu.

Alexandre Ier Pavlovitch, empereur de Russie, fils de Paul Ier et de Marie Fedorovna, princesse de Wurtemberg, né à Saint-Pétersbourg en 1777, fut confié par Catherine II au comte Soltikof, qui lui donna pour précepteur, en 1783, César La Harpe, suisse très-distingué. Il épousa en 1793 une princesse de Bade, Elisabeth Alexievna, et succéda à son père en 1801. S'il ne trempa pas dans le meurtre de Paul Ier, il eut connaissance du complot et laissa faire. Alexandre, prince éclairé, actif, animé de généreuses intentions, réagit contre le despotisme de son père et continua, en les améliorant, les sages réformes de Catherine II; c'est ainsi qu'il abolit la censure et la torture; déclara qu'il répugnait à ses sentiments de faire des dons de paysans, et autorisa tout propriétaire à donner la liberté à ses paysans et à leur vendre des terres. Il favorisa l'industrie, l'agriculture, surtout dans les provinces du midi, le commerce; créa de tous côtés des écoles et des gymnases, fonda trois universités nouvelles, à Saint-Pétersbourg, à Kasan, à Kharkov; en un mot, par son activité, par son influence personnelle, par la séduction de ses qualités, il sembla donner une vie nouvelle à tout l'empire. Dès 1802 il occupa la Géorgie, étendit ses soins jusqu'aux possessions d'Amérique et essaya d'accréditer des ambassadeurs en Chine et au Japon. — Dès 1801 il avait signé avec Bonaparte un traité d'amitié; puis il avait réglé avec lui l'état territorial de l'Allemagne. Mais après l'arrestation et la mort du duc d'Enghien, après l'établissement de l'Empire et l'extension de la puissance française en Italie, en Suisse, en Hollande, au delà du Rhin, Alexandre se plaignit et entra dans la 3e coalition. Battu à Austerlitz avec les Autrichiens (2 décembre 1805), il s'unit aux Prussiens, qui furent vaincus à Iéna; poursuivi par les Français, il fut lui-même plusieurs fois vaincu dans la campagne de Pologne, notamment à Eylau et à Friedland, et forcé de signer la paix de Tilsitt (juillet 1807). Alexandre abandonnait ses alliés; la Prusse était démembrée; la France laissée toute-puissante en Europe; et la Russie adoptait contre l'Angleterre le blocus continental, si contraire à ses véritables intérêts. Napoléon lui abandonnait la Suède et la Turquie et ouvrait à l'imagination enthousiaste et mystique d'Alexandre les plus brillantes perspectives sur l'Asie et sur l'Inde. La guerre fut déclarée à la Suède, et la Finlande conquise et réunie à la Russie (1808-1809). Après l'entrevue d'Erfurt (27 sept. 1808), Alexandre renouvela ses protestations d'amitié à Napoléon, et après la campagne de Wagram, il reçut pour prix de ses secours une partie de la Galicie. Pendant ce temps les Russes s'agrandissaient dans le Caucase aux dépens des Perses vaincus; les Turcs, secrètement abandonnés par la France à Tilsitt, étaient battus sur terre et sur mer; Alexandre, maître des défilés du Balkan, imposait pour condition de paix l'abandon de la Valachie, de la Moldavie, de la Bessarabie, et de plus la reconnaissance de l'indépendance de la Serbie. A l'intérieur, il continuait de développer les ressources du pays, l'industrie nationale surtout; en 1810, il institua *le conseil de l'empire*, où les lois et règlements sont soumis à une délibération préalable, et réorganisa les huit ministères. — Les usurpations nouvelles de Napoléon, les exigences du blocus continental, l'occupation du duché d'Oldenbourg, décidèrent Alexandre à se rapprocher de l'Angleterre et à rompre avec la France. Il traita à Bukharest avec la Turquie, s'allia à la Suède, le 24 mars 1812, et se prépara à une lutte décisive. Alexandre fut secondé par le dévouement des populations russes, soulevées au nom de la religion et de la patrie; ses troupes furent battues à Smolensk, à la Moskowa (1812), mais les horreurs de la fatale retraite de Moscou le vengèrent, délivrèrent la Russie et préparèrent une révolution en Europe. Dès lors Alexandre, de plus en plus entraîné par une sorte d'exaltation religieuse, adopta le langage et le rôle de pacificateur de l'Europe; dans son manifeste de Varsovie (22 février 1813), par sa proclamation de Kalisch (25 mars), il appela les peuples à l'indépendance, au moment où il se déclarait le protecteur de la société biblique, destinée à répandre l'Evangile chez tous les peuples de l'Empire. La coalition européenne, malgré ses échecs à Lutzen, Bautzen, Dresde, triompha de Napoléon à Leipzig; la France fut envahie (1814); et, le 31 mars, Alexandre entra dans Paris, qu'il préserva de l'insolence des alliés, et où il mérita l'estime générale. Le traité de Paris fut signé avec les Bourbons rétablis (30 mai). Bien accueilli en Angleterre, il rentra en Russie; puis, au congrès de Vienne, il se fit céder la Pologne, dont il s'était emparé dès le mois de juin 1813; un régime despotique rendit illusoire la prétendue constitution libérale qui fut alors accordée au *royaume* de Pologne. A la nouvelle du retour de Napoléon, il signa, le 13 mai 1815, la déclaration des puissances qui le mettait *hors des relations civiles et sociales;* après Waterloo, il entra de nouveau à Paris, le 11 juillet, sans exciter le même enthousiasme, mais sans insulter les vaincus. C'est alors surtout que, sous l'influence mystique de madame de Krudner, il crut représenter en sa personne le génie du bien et de la paix; le projet de la *Sainte-Alliance* sortit de cette disposition religieuse; Alexandre voyait l'établissement définitif de la paix au sein de l'humanité dans ce pacte destiné à protéger les rois contre les tendances libérales des peuples. Depuis son retour en Russie, il continua son œuvre de sages réformes, abolit le servage en Courlande, en Livonie, en Esthonie, créa une banque de commerce, permit aux paysans d'élever des fabriques et fonda de nombreuses colonies militaires. Mais de plus en plus ennemi des idées libérales qu'il confondait avec les tendances révolutionnaires, il fut, au dehors, dans les congrès d'Aix-la-Chapelle, de Troppau, partout, l'adversaire des peuples et l'appui des gouvernements, en Espagne, comme en Italie; malgré les sympathies de ses sujets et les intérêts de son gouvernement, il abandonna complétement les Grecs insurgés, au grand étonnement de la Turquie elle-même. A l'intérieur, il rétablit la censure, surveilla les professeurs, leurs écrits, leurs paroles; éloigna les jésuites, dont il se méfiait, supprima la franc-maçonnerie, opposa de grands obstacles aux voyages des Russes, et s'abandonna de plus en plus à une dévotion exaltée et à une tristesse qu'augmentait la découverte de conspirations formées contre son pouvoir et même contre sa vie. Au milieu des plus sombres pressentiments, il quitta sa capitale pour visiter les provinces méridionales de la Russie, fut attaqué d'une fièvre endémique (?) en Crimée et mourut à Taganrog, le 1er décembre 1825. Napoléon a dit de lui : « Il a de l'esprit, de la grâce, de « l'instruction, est facilement séduisant. Mais on doit « s'en défier; il est sans franchise; c'est un *vrai Grec du* « *Bas-Empire.* » Cette absence de franchise était-elle naturelle? N'était-elle pas le résultat fatal d'un esprit intelligent, mais faible, égaré et troublé par une dévotion mystique et par un pouvoir nécessairement despotique?

4° *Saints et personnages savants.*

Alexandre (Saint), évêque de Cappadoce, puis de Jérusalem, plusieurs fois persécuté, mourut en prison, sous l'empereur Decius, en 251; il réunit une bibliothèque à Jérusalem. L'Eglise honore sa mémoire le 18 mars.

Alexandre (Saint), patriarche d'Alexandrie en 313, eut à lutter contre Arius, qu'il fit condamner au concile d'Alexandrie, en 320. Il se fit accompagner par Athanase à Nicée, et mourut en 326.

Alexandre (Saint), patriarche de Constantinople, de 317 à 340, eut aussi à combattre Arius, et résista à Constantin, qui soutenait l'hérétique.

Alexandre (Saint), fonda sur les bords de l'Euphrate, puis à Constantinople, deux monastères de religieux, appelés *acémètes* (qui ne dorment pas), parce qu'ils veillaient tour à tour pour chanter les louanges de Dieu.

Alexandre V. *Pâris.*

Alexandre l'Etolien, poëte grec, vivait sous Ptolémée II, vers 250 av. J. C. Il reste de lui quelques épigrammes et quelques fragments d'élégies, recueillis par Capellmann, Rome, 1829.

Alexandre (Cornelius), surnommé *Polyhistor* (qui sait beaucoup), né à Milet, vivait vers 80 av. J. C., à Rome, où il avait été amené comme prisonnier et vendu à Cornelius Lentulus, qui l'affranchit. Il avait écrit quarante-deux ouvrages sur l'histoire et la géographie, cités par Suidas, Athénée, Plutarque, Diogène-Laërce, saint Clément d'Alexandrie, Pline, etc.

Alexandre d'Egée, philosophe péripatéticien du Ier s. de notre ère, fut précepteur de Néron.

Alexandre Numénius, rhéteur grec, qui vivait sous Adrien, auteur d'un traité sur les *Figures de pensée* qui se trouve dans les *Rhetores græci* d'Alde Manuce.

Alexandre d'Aphrodisias en Cilicie, célèbre commentateur d'Aristote, exposa à Athènes et à Alexandrie les doctrines du maître, pendant le règne de Septime Sévère, et fut le chef de la secte des *Alexandrins*. Ses ouvrages, en grande partie traduits par les Arabes, puis publiés et traduits en latin au XVIe s., mais séparément, sont importants pour la connaissance d'Aristote et renferment de précieux détails pour les sciences physiques.

Alexandre de Tralles en Lydie, médecin grec du VIe s., vécut à Rome; c'est l'un des meilleurs médecins depuis Hippocrate et Galien, qu'il admire, mais qu'il sait critiquer. Son principal ouvrage est un *Traité de médecine* en douze livres, qui parle de toutes les maladies et est écrit avec élégance et clarté; il a été traduit en latin par Gonthier d'Andernach et publié à Bâle, 1556, in-8°; il se trouve aussi dans H. Estienne, *Medicæ artis principes*, Paris, 1567, et dans la collection de Haller, Lausanne, 1772.

Alexandre de Bernay en Normandie, surnommé *de Paris*, à cause de son long séjour dans cette ville, poëte du XIIe s., a laissé plusieurs romans manuscrits, *Athis et Prophilias*, *Hélène*, *Brison*, et a surtout continué l'*Alexandriade* de Lambert li Cors, écrite en vers de douze syllabes, appelés depuis vers *alexandrins*. Cet ouvrage a eu lui-même plusieurs suites et a été traduit en prose par Jehan Fauquelin, au XVe s.

Alexandre de l'Isle, moine de Corbie en Westphalie, a continué, vers 1210, le *Breviarium rerum memorabilium* d'Isibord, recueil curieux de superstitions du moyen âge, publié dans les *Acta curiosorum naturæ*, Nuremberg, 1686.

Alexandre de Villedieu en Normandie a composé en 1209 un *Doctrinale puerorum*, ou grammaire en vers léonins, qui eut un succès prodigieux jusqu'au XVIe s.

Alexandre de Halès ou **Alès,** théologien anglais, de l'ordre des franciscains, surnommé le *docteur irréfragable*, enseigna avec un grand succès la philosophie scolastique à Paris, eut d'illustres élèves, sans sortir de son couvent, et mourut en 1245. Il est surtout célèbre par une *Somme de théologie*, composée par l'ordre d'Innocent IV et imposée par Alexandre IV à toutes les écoles de la chrétienté. Louis XI proclama son autorité irréfragable en 1474. Elle a été imprimée à Nuremberg, 1482; à Bâle, 1502; à Venise, 1576; à Cologne, 1622.

Alexandre (dom Jacques), savant bénédictin, né à Orléans en 1653, mort en 1734, vécut dans le monastère de Bonne-Nouvelle à Orléans, et a publié un des premiers ouvrages français sur l'horlogerie : *Traité général des horloges*, Paris, 1734. On peut le considérer comme l'un des inventeurs de l'horloge à équation.

Alexandre (Noel), savant dominicain, né à Rouen en 1639, mort en 1724, partisan des doctrines jansénistes et cependant estimé de Benoît XIII, a publié en 24 vol. une *Histoire ecclésiastique*, à laquelle il ajouta, en 1689, l'*Histoire de l'Ancien Testament*. Le tout a été réimprimé en 1749, à Venise, en 8 vol. in-fol. Il a encore écrit une *Théologie morale*, des *Commentaires sur le Nouveau Testament* et plusieurs dissertations savantes.

Alexandre, île du grand Océan Austral, ainsi nommée par les Russes, qui la découvrirent en 1821, au S. de la Terre de Feu.

Alexandre (Mont), dans la Nouvelle-Galles du Sud (Australie), à 650 kil. d'Adélaïde, célèbre par la découverte et l'exploitation des mines d'or depuis 1851.

Alexandreschata ou **Alexandria Ultima,** la dernière ville fondée par Alexandre chez les Scythes, sur les bords de l'Iaxarte; auj. Khodjend?

Alexandrette ou **Iskenderoun** (Alexandria ad Issum), par 36° 35′ lat. N. et 33° 55′ long. E., sur la baie magnifique de ce nom, au N. O. de la Syrie, a été presque abandonnée à cause de son climat insalubre, surtout depuis le tremblement de terre de 1822. Sa rade n'est sûre que pendant l'été; c'est le port naturel d'Alep, située à 140 kil.; la navigation est assez importante pour l'Europe; mais les ruines de la ville ne renferment pas plus de 500 hab.

Alexandrie. Un grand nombre de villes de ce nom furent fondées ou agrandies par Alexandre dans son expédition; d'autres furent ainsi appelées en son honneur par ses successeurs. Les plus remarquables sont :

Alexandrie d'Arachosie, appelée d'abord *Arachotos* (peut-être Kaboul).

Alexandrie des Ariens (auj. Hérat).

Alexandrie de Babylonie, puis **Mira** (Mesched-Aly), près d'un canal de l'Euphrate.

Alexandrie de Bactriane.

Alexandrie du Caucase, dans le pays des Paropamisades (Kandahar).

Alexandrie de l'Inde, au confluent de l'Indus et de l'Acésines.

Alexandrie de Margiane (Merou).

Alexandrie de l'Oxus.

Alexandrie de Susiane ou **Charax,** à l'embouchure du Tigre.

Alexandrie de Syrie ou ad **Issum** (Alexandrette).

Alexandrie de Troade, près d'Ilium (Eski-Stamboul); etc., etc.

Alexandrie (Iskandérich en arabe), port d'Egypte sur la Méditerranée, par 31° 12′ 53″ lat. N. et 27° 32′ 35″ long. E., à 180 kil. N. O. du Kaire, est située entre la mer au N. et le lac Maryouth (Marcotis) au S. « Entre l'Asie et l'Afrique, à portée des Indes et de l'Europe, elle est le seul mouillage des 500 lieues de côtes qui s'étendent depuis Tunis jusqu'à Alexandrette; elle est à l'une des anciennes embouchures du Nil. Toutes les escadres de l'univers pourraient y mouiller, et dans le vieux port elles sont à l'abri des vents et de toute attaque. » (Napoléon.) Mais les passes pour y pénétrer sont difficiles; le Port Neuf, à l'E., est séparé du Vieux Port (seul fréquenté maintenant) par le môle qui réunit au continent l'ancienne île de Pharos, où s'élevait jadis le phare, où se trouve auj. le fort du phare. Mais un banc de sable gêne l'entrée du Vieux Port. En relation avec les Echelles du Levant, avec Constantinople, Trieste, Marseille, l'Angleterre, etc., par les paquebots de la Méditerranée, elle est l'entrepôt du commerce de l'Egypte et de l'Afrique orientale, par le canal Mahmoudieh et le Nil; elle est le lieu de transit pour l'Inde et l'extrême Orient par le chemin de fer qui conduit à Suez. — Les principaux articles d'exportation sont : le coton, le blé, les fèves, l'orge, le maïs, les dattes, le riz, la gomme, les laines, les articles du Sennaar (dents d'éléphants, encens, cire blanche, plumes d'autruches) et de la mer Rouge (écaille de tortue, nacre). — Ville égyptienne, sous le nom de *Rhaconda* ou *Rhacotis*, elle devint une grande cité par la volonté d'Alexandre, 331 av. J. C; elle fut surtout florissante sous les Ptolémées et les empereurs romains; elle comprenait alors deux quartiers principaux; le *Rhacotis*, où était le Sérapion, et le *Bruchion*, renfermant le palais des rois et la fameuse bibliothèque, en grande partie brûlée par César, lorsqu'il fut assiégé dans la ville. La ville moderne occupe une partie de l'enceinte élevée par les Arabes, en 1218, pour se défendre contre les Croisés; on y remarque le palais fortifié de Méhémet-Ali, l'arsenal de la marine, les maisons des consuls européens. Il y a de nombreux débris de l'antiquité, soit dans l'enceinte, soit au dehors, la colonne de 29 mètres, faussement appelée *colonne de Pompée*, qui servait d'ornement au Sérapion, deux obélisques appelés *aiguilles de Cléopâtre*, le camp de César avec les ruines d'un grand palais romain, les catacombes de l'ancienne nécropole, etc. — Alexandrie, qui compta jusqu'à 900,000 hab., fut l'entrepôt le plus actif du commerce de l'ancien monde; elle fut aussi l'un des centres les plus remarquables de la civilisation, l'un des foyers des lumières, le vaste laboratoire où vinrent se mélanger les idées de l'Orient et de l'Occident. Auprès de sa bibliothèque, de son Musée, de son Académie, vinrent se grouper les poëtes, les érudits, les savants, les philosophes : Apollonius de Rhodes, Lycophron, Aratus, Callimaque, Théocrite, etc., sont les plus illustres des poëtes alexandrins; Euclide, Archimède, Ptolémée, Eratosthène, Aristarque, etc., furent à la tête du mouvement scientifique. Au moment où brillait l'école philosophique d'Alexandrie, le christianisme se développa avec éclat dans cette ville et ses archevêques ou patriarches jouèrent un grand rôle dans le monde religieux. La turbulence des Alexandrins fut plusieurs fois cruellement réprimée par les empereurs; déjà elle avait beaucoup souffert; déjà elle avait été prise par le roi de Perse, Chosroès, lorsque l'arabe Amrou s'en empara pour le khalife Omar, et la dévasta, en 640. Alexandrie déclina, mais fut encore au moyen âge, sous les khalifes, les Ayoubites et les Mameluks, l'un des principaux entrepôts du commerce avec l'Orient. La découverte du cap de Bonne-Espérance, en 1497, lui porta un coup mortel, et sous la domination des Turcs ottomans, elle fut presque ruinée. L'expédition des Français (1798-1801) et

surtout le gouvernement de Méhémet-Ali et de ses successeurs l'ont relevée ; les événements des dernières années ont surtout contribué à lui rendre en partie son ancienne prospérité commerciale, et la population s'élève à 212,000 hab, dont 47,000 étrangers.

Alexandrie, v. d'Italie, sur le Tanaro, près de son confluent avec la Bormida, par 6° 12′ long. E., et 44° 57′ lat. N., à 71 kil. S. E. de Turin. Evêché : position militaire de premier ordre; Napoléon avait dépensé 25 millions pour la fortifier; les fortifications, détruites en grande partie par les Autrichiens en 1814, ont été relevées en 1856. Fabriques de toile, d'étoffes et de bas de soie, de mouchoirs de coton, de draps et de bougies. Elle fut fondée, en 1168, par la ligue Lombarde contre Frédéric Ier, qui lui donna par dérision le surnom *de la Paille* (della paglia); mais il ne put la prendre et elle fut appelée Alexandrie en l'honneur du pape Alexandre III. Bonaparte y signa un armistice célèbre, en 1800, après Marengo; elle devint le ch.-l. du départ. de *Marengo*; 28,000 hab. C'est maintenant le ch.-l. de la prov. d'*Alexandrie*, dont la population est de 683,000 hab. et la superficie de 5,055 kil. carrés.

Alexandrie, v. du district de Columbia (Etats-Unis), sur le Potomac, à 8 kil. au-dessous de Washington. Commerce considérable surtout en farines; 12,000 hab.

Alexandrie, comptoir et fort anglais dans la partie supérieure du Fraser (Amérique anglaise du Nord).

Alexandropol. V. *Goumri.*

Alexandrovsk. v. de la Russie d'Europe, dans le gouvernement et à 70 kil. S. d'Iékaterinoslav, sur la rive gauche du Dniéper. C'est un entrepôt de commerce considérable pour les marchandises qui viennent du centre de la Russie ; 4,000 hab.

Alexandrovsk, v. de la Sibérie orientale, dans la prov. du Littoral, sur la baie de Castries, en face de l'île de Tarrakai. Fondée en 1856, elle a déjà une grande importance militaire et commerciale.

Alexis Ier Comnène, empereur d'Orient, né en 1048, fils de Jean Comnène et neveu de l'empereur Isaac, s'attira par ses succès à la guerre la haine de Nicéphore Botoniate, le déposa et le remplaça en 1081. Il fut battu par Robert Guiscard à Durazzo, en 1081; s'allia contre lui avec l'empereur Henri IV, et implora contre les Turcs Seldjoucides les secours de l'Occident. Il se montra craintif et perfide à l'égard des guerriers de la première croisade; profita de leur valeur pour reprendre Nicée, Chios, Rhodes, etc.; les abandonna devant Antioche, eut à lutter en Epire contre Bohémond, et mourut en 1118, après avoir un peu relevé l'Empire. Sa fille Anne lui a prodigué les éloges dans son *Alexiade*.

Alexis II Comnène, empereur d'Orient, né en 1167, succéda à son père Manuel en 1180. Son cousin Andronic s'empara bientôt de la régence, fit périr l'impératrice-mère Marie, s'associa à l'empire en 1183 et fit étrangler Alexis, qui avait épousé Agnès, fille de Louis VII.

Alexis III, l'Ange, empereur d'Orient, détrôna son frère Isaac en 1195 et lui fit crever les yeux; régna honteusement, fut renversé par les croisés, qui prirent Constantinople en 1203, et rétablirent sur le trône Isaac et son fils Alexis. Quant à lui, il s'enfuit lâchement et finit sa vie dans un monastère de Nicée où son gendre Théodore Lascaris le fit enfermer en 1210.

Alexis IV, le Jeune, empereur d'Orient, fils d'Isaac l'Ange, entraîna les croisés de Zara à Constantinople, irrita ses sujets en voulant satisfaire les prétentions de ses alliés, et fut étranglé avec son père par Alexis Murzuphle, en 1204.

Alexis V, Ducas, surnommé *Murzuphle* (dont les sourcils épais se joignent), empereur d'Orient, détrôna Alexis IV et son père, mais fut précipité du haut d'une colonne par les Français, maîtres de Constantinople, 12 avril 1204.

Alexis, nom de cinq princes ou empereurs de Trébizonde : *Alexis* Ier, petit-fils d'Andronic Comnène, échappa au massacre de sa famille sous Isaac II, et se rendit maître de Trébizonde et des côtes de la mer Noire, vers 1204 ; il eut à lutter contre Lascaris, empereur de Nicée et contre les Turcs; il mourut en 1222.

Alexis II Comnène régna à Trébizonde de 1297 à 1330, et combattit les Turcs et les Génois.

Alexis III Comnène régna de 1349 à 1390, fut forcé de faire de grandes concessions aux Turcs et aux Génois, et protégea les arts.

Alexis IV Comnène régna de 1412 à 1445, paya tribut aux Turcs, vit les Vénitiens s'établir dans les parages de Trébizonde et fut assassiné par son fils Calo-Joannès.

Alexis V Comnène, empereur nominal de Trébizonde en 1458, fut détrôné par son oncle David, et mis à mort à Constantinople par Mahomet II en 1470.

Alexis Mikhaïlovitch, tzar de Russie, fils de Michel, né en 1629, lui succéda en 1645 et mourut en 1676. Il combattit les Polonais, qui rendirent Smolensk, Kiev, l'Ukraine; les Suédois, sous Charles-Gustave, avec lesquels il signa le traité moins avantageux de Kardis en 1661 ; les Turcs, contre lesquels il aida heureusement Sobieski. Précurseur remarquable de son fils Pierre le Grand, il réunit les lois dans le code *Oulogenié*, fit défricher les terres, introduisit quelques industries dans son pays et entra en relations suivies avec la plupart des puissances étrangères. Il réprima cruellement la révolte de Stenko Razin, chef des Cosaques du Don (1669-1671).

Alexis Petrovitch, fils de Pierre le Grand et d'Eudoxie Lapoukin, né à Moscou en 1690, épousa Charlotte de Brunswick-Wolfenbüttel, qu'il maltraita indignement; se montra l'ennemi de toutes les réformes de son père, s'enfuit de Russie à Vienne, à Naples ; et, à son retour, fut arrêté par le tzar, qui le fit condamner à mort, comme coupable de haute trahison; il mourut, dit-on, de saisissement dans sa prison; suivant l'opinion la plus probable, Pierre, sacrifiant son fils à son œuvre, le fit empoisonner en 1718. Il fut le père de Pierre II.

Alexis, poëte grec comique, de Thurium, mort vers 290 av. J. C., composa, dit-on, 245 comédies ; il excellait dans les rôles de parasites.

Alexis (saint), né vers 350 d'une noble famille de Rome, quitta sa femme le jour même du mariage pour vivre dans la solitude. On l'honore le 17 juillet.

Alexis (Guillaume), bénédictin normand, a écrit à la fin du xve s. plusieurs ouvrages bizarres en vers français, comme *le Grand Blason des faulces amours*, le *Dialogue du Crucifix et du Pèlerin*, le *Miroir des Moines*, etc.

Alexis (del Arco), peintre espagnol, né à Madrid en 1625, mort en 1700, surnommé *el Sordillo de Pereda*, parce qu'il était sourd-et-muet et élève de Pereda. Il a fait beaucoup de portraits et de tableaux d'église, entre autres le *Baptême de saint Jean-Baptiste* à Tolède.

Alexisbad, bains renommés depuis 1810 à cause de leurs sources ferrugineuses, près de la Selke, dans la principauté d'Anhalt. Les environs sont charmants.

Alfani, nom de deux peintres italiens; *Domenico di Paris*, élève du Pérugin, ami de Raphaël, mort vers 1550, a laissé de nombreuses productions à Pérouse et dans les environs ; son fils *Orazio di Paris*, mort en 1583, fut le premier chef de l'Académie de dessin fondée à Pérouse, en 1573 ; il approcha beaucoup de la suavité de Raphaël. Le Musée de Paris a de lui *le Mariage mystique de sainte Catherine d'Alexandrie*.

Alfaques, port d'Espagne, à l'embouchure de l'Ebre, dans la prov. de Tarragone, à 30 kil. S. E. de Tortose, dont il est l'entrepôt; salines considérables.

Alfarabi, philosophe arabe, né à Farabe (Transoxiane), mort à Damas en 950, était Turc d'origine, étudia à Bagdad, à Harran, à Damas, et est surtout célèbre par une Encyclopédie des sciences et des arts et par un traité de musique, qui sont manuscrits à l'Escurial. Avicenne avoue qu'il a puisé une grande partie de sa science dans les écrits philosophiques d'Alfarabi, commentateur enthousiaste d'Aristote. On a publié à Paris, en 1638, ses *Opuscula varia*.

Alfaro y Gomez (Juan de), peintre espagnol, né à Cordoue en 1640, mort en 1680, élève de Castillo et de Velasquez, a laissé des portraits très-estimés, surtout celui de Calderon.

Alfaro, v. d'Espagne, à 70 kil. S. E. de Logroño (Vieille-Castille), au confluent de l'Alama et de l'Ebre, elle est entourée de murailles; 6,000 hab.

Alfeld, v. du Hanovre, dans la prov. et à 24 kil. S. de Hildesheim, sur la Leine ; elle est fortifiée et fait un grand commerce de fil et de toiles ; 3,000 hab.

Alfenus Varus (Publius), jurisconsulte romain, de Crémone, d'abord cordonnier, consul l'an 754 de Rome, avait écrit 40 livres de Digestes, dont on trouve des fragments dans les Pandectes.

Alfergany (Mohamed-Ben-Ketyr), astronome arabe de Ferganah (Sogdiane), mort vers 820, prit part à la révision des *Tables astronomiques de Ptolémée*, ordonnée par Al-Mamoun, et a composé le *Livre des mouvements célestes et de la science des étoiles*, dont la dernière traduction en latin est de Golius, 1669, in-4°.

Alfidena. V. *Aufidène*.

Alfieri (Benoit-Innocent, comte), architecte italien né à Rome en 1700, mort à Turin en 1767, abandonna la profession d'avocat à Asti, pour se livrer à son goût favori. Il devint architecte de Charles-Emmanuel III, embellit Turin et d'autres villes de monuments remarquables; on lui doit surtout l'Opéra royal de Turin.

Alfieri (Victor, comte), célèbre poëte italien, neveu du précédent, né à Asti en 1749, perdit son père lorsqu'il n'avait pas encore un an, fut assez mal élevé, et jouissant d'une grande fortune, passa plusieurs années de sa jeunesse dans les voyages et la dissipation. En 1775, à Turin, pour se débarrasser d'un amour qu'il méprisait, il s'enferma et composa la tragédie de *Cléopâtre* et la comédie des *Poëtes*. Alors il recommença ses études avec une ardeur incroyable, surtout lorsqu'à Florence il se fut attaché à la belle et noble comtesse d'Albany, qu'il ne quitta plus, et qu'il épousa secrètement, quand elle fut devenue veuve en 1788. En sept années (1775-1782) il composa quatorze tragédies et plusieurs ouvrages en prose et en vers, le *Traité de la Tyrannie*, le poëme de l'*Etrurie vengée*, cinq grandes odes *sur la révolution d'Amérique*, *le Prince et les Lettres*, etc. Il vint alors à Paris pour faire imprimer ses œuvres, écrivit une ode sur la prise de la Bastille; mais, après la journée du 10 août, son enthousiasme pour la France se changea en haine, il se retira à Florence; ses meubles et ses livres furent confisqués, comme biens d'un émigré. Il se remit au travail, apprenant le grec à quarante-huit ans, traduisant ou imitant les plus belles tragédies des grands poëtes, et toujours travaillant sans relâche, il mourut d'épuisement en 1803. La comtesse d'Albany, qui n'avait cessé de l'inspirer, lui fit élever par Canova un tombeau magnifique dans l'église de Sainte-Croix; puis elle fit publier ses œuvres en 35 vol. in-4°, Pise, 1805-1815. On a traduit en français: *De la Tyrannie*, Paris, 1808; *la Vie du comte Alfieri*, écrite par lui-même, 1809; et, les *Œuvres dramatiques*, lourdement traduites par Petitot, 4 vol. in-8°, 1802. — Alfieri, poëte par la volonté beaucoup plus que par l'inspiration naturelle, a voulu doter l'Italie d'un système dramatique nouveau, et marcher par la littérature à un but politique. Il a donné à ses tragédies le caractère le plus austère; il en a retranché les confidents, les coups de théâtre; il a été surtout éloquent; son style est mâle et sévère, mais parfois d'un laconisme prétentieux.

Alfonse. V. *Alphonse*.

Alfort ou **Maisons-Alfort**, village de l'arr. de Sceaux (Seine), sur la Marne, à 8 kil. S. E. de Paris, célèbre par son école vétérinaire fondée en 1766; 5,890 hab.

Alfouras, Alfourèses, Alfourous ou **Harafouras**, peuples de l'intérieur de Célèbes, de Bornéo (Malaisie), sont remarquables par la blancheur de leur peau et la régularité de leurs traits; les chefs ont le costume des Européens ou des musulmans.

Alfred le Grand, roi des Anglo-Saxons, né dans le Berkshire en 849, petit-fils d'Egbert, 4e fils d'Ethelwolf, l'accompagna dans un voyage à Rome et en France, combattit de bonne heure les Danois, et devint roi en 871, quand ils étaient déjà maîtres d'une grande partie de l'Angleterre. Après six années de lutte, il fut forcé de se cacher dans les marais du Sommersetshire. Il en sortit pour pénétrer, sous le déguisement d'un joueur de harpe, dans le camp du danois Gothrun, rassembla les patriotes saxons près de la pierre d'Egbert, et par la victoire d'Ethandun commença la délivrance de l'Angleterre, 878. Les chefs ennemis consentirent à traiter, reçurent le baptême et furent établis avec leurs guerriers dans le Northumberland. Il repoussa également loin des côtes les pirates northmans, comme Hastings, en 893, 897, grâce aux vaisseaux de haut bord qui croisaient sans cesse. Il est célèbre par son administration éclairée; il fit revivre la division par comtés, districts (*hundreds*) et cantons (*tythings*), l'institution du jury; rédigea un code de lois, appela en Angleterre les savants étrangers, fonda des écoles et donna l'exemple, en traduisant l'*Histoire ecclésiastique* de Bède; l'*Epitome* de Paul Orose; *la Consolation* de Boèce, et le *Pastoral* de saint Grégoire. Il mourut en 901. Son *Testament*, souvent imprimé, renferme ces belles paroles: *Les Anglais doivent être aussi libres que leurs pensées*. Sa vie a été écrite par le moine Asserius.

Algardi (Alexandre), sculpteur et architecte de Bologne, né en 1593, mort en 1654, élève des Carrache, ami de l'Albane, se distingua par la correction du dessin et le soin de l'exécution; il fut moins maniéré que le Bernin. Son meilleur ouvrage est le grand bas-relief qui représente *saint Léon empêchant Attila d'entrer à Rome*, sous l'autel de Léon-le-Grand à Saint-Pierre.

Algarinejo, v. de la prov. et à l'O. de Grenade (Espagne); commerce et industrie; 5,000 hab.

Algarotti (François, comte), littérateur italien, né à Venise en 1712, mort à Pise en 1764, cultiva avec un égal succès les sciences, les lettres et les arts, en amateur distingué et passionné. Ses talents divers, la bonté de son caractère, l'élégance de ses manières le firent aimer et rechercher par les savants, les littérateurs et les souverains. Le roi de Pologne, Auguste III, le pape Benoît XIV, le roi de Sardaigne, le duc de Parme, et surtout Frédéric II lui prodiguèrent les distinctions les plus flatteuses. Ses œuvres sont réunies en 17 vol. dans la belle édition de Venise, de 1791 à 1794; une partie avait été traduite en français à Berlin, 1771, 8 vol. in-8°; le *Newtonianisme des dames* a été traduit séparément par Duperron de Castera; *le Congrès de Cythère* par Duport du Tertre; l'*Essai sur l'opéra* par Chastellux; l'*Essai sur la peinture* par Pingeron.

Algarves (le Couchant), prov. du Portugal, qui a pour bornes: au N. l'Alemtejo; à l'E. le Guadiana, qui la sépare de l'Andalousie; au S. et à l'O. l'Océan Atlantique. La superficie est de 4,880 kil. carr.; la popul. de 192,000 hab.; la cap. est Faro; les villes princip. sont: Tavira, Castro Marim, Lagos, Sagres. C'est un pays montueux, peu fertile, qui produit cependant des fruits et des vins estimés; il appartint aux Arabes du VIIIe au XIIIe s.; Alphonse III s'en empara vers 1250. Les anciens appelaient ce pays *Cuneus*.

Algau, nom d'un pays qui faisait partie de la Souabe allemande et renfermait les v. de Memmingen, Kempten, etc. V. *Alpes d'Algau* ou *Algaviennes*.

Algazzali, philosophe arabe, né à Tous en Perse, 1058-1111, professa avec éclat dans la grande école de Bagdad, puis se fit entendre à Damas, à Jérusalem, à Alexandrie, et passa les quinze dernières années de sa vie à Nissabour. Il paraît avoir eu pour but de défendre l'islamisme contre les autres religions et surtout contre la philosophie. Il avait, dit-on, composé plus de six cents ouvrages; les plus célèbres sont: La *Restauration des connaissances religieuses;* la *Tendance des philosophes;* la *Destruction des philosophes*, réfutés plus tard par Averroès. L'un de ces traités manuscrits, qui sont à la Bibliothèque impériale de Paris, a été traduit en français par Schmolders, Paris, 1842, in-8°. On a publié de lui quelques opuscules, *Algazelis philosophia et logica*, Cologne, 1506, in-4°.

Alger (Province d'); elle est au centre de l'Algérie, s'étendant du cap Sigli, à l'E., jusqu'au cap Khamis, à l'O. — Elle comprend: 1° le départ. d'Alger, divisé en 5e arrond.: Alger, Blidah, Médéah, Milianah et Dellys; 2° la division d'Alger: avec 6 subdivisions: Alger, Dellys, Médéah, Milianah, Orléansville et Aumale; dans la région des Sersous elle renferme les Ksours des Ouled-Nayl de l'O., chef-lieu Djelta; dans le Sahara, l'oasis d'El-Aghouat, chef-lieu El-Aghouat; l'oasis de l'Ouled-Mzab, chef-lieu Gardaïa; l'oasis des Chamba, chef-lieu Metlili.

Alger, capitale de l'Algérie, port sur la Méditerranée, par 36° 47′ 20″ lat. N. et 0° 44′ 10″ long. E., à 800 kil. S. E. de Marseille, s'élève en amphithéâtre, sur le flanc d'une colline escarpée, que dominent la *Kasbah* ou citadelle (ancien palais du dey) et le *fort de l'Empereur;* elle a la forme d'un triangle dont la base s'appuie sur la rade d'Alger; elle se compose de la vieille ville, aux rues étroites et tortueuses, aux maisons sombres, sans fenêtres, à terrasses, et de la ville nouvelle, ou faubourg *Bab-Azoun*, contruite à l'européenne. — Siége du gouvernement, évêché, cour d'appel, académie universitaire, elle renferme des temples nombreux pour les différents cultes, des écoles françaises et arabes, etc. C'est surtout une ville de commerce; on y trouve des scieries à vapeur, des usines à huile, des fabriques d'essences; les indigènes ont des tanneries, des teintureries, des broderies sur cuir, etc. La population est d'environ 50,000 hab., dont les deux tiers sont européens. — C'est l'ancienne *Icosium*, dans la Mauritanie Césarienne; détruite par les Vandales, elle fut rétablie par les Berbères de la tribu des Beni-Mezarhanna, qui lui donnèrent, au Xe s., le nom de *El-Dzezaïr* ou *Al-Djézaïr* (les îles), à cause de quatre îlots, situés à la pointe orientale et réunis à la terre par une série d'écueils; les Espagnols y bâtirent un château fort, dit le *Peñon*, dont Khaïr-Eddyn s'empara; il unit les îlots au continent par une jetée de 4,000 mètres et les îlots entre eux par une vaste plate-forme, sur-

montée d'un fort; c'est ce qui forme aujourd'hui la partie la plus considérable du port d'Alger, que de grands travaux ont rendu l'un des plus importants de la Méditerranée. Les environs d'Alger sont embellis de nombreuses maisons de plaisance et animés par beaucoup de villages florissants et de petites villes peuplées. V. *Algérie.*

Algérie, colonie de la France, au N. de l'Afrique, est baignée au N. par la Méditerranée; est séparée du Maroc, à l'O., par l'Oued-Kis; de la régence de Tunis, à l'E., par l'Oued-Zaïne; et, au S., du Sahara, par une série d'oasis (Ouled-Souf, Rir, de l'Ouargla, Ouled-Mzab, Ouled-Sidi-Cheikh), qui touchent au grand désert. Elle est située entre 37° 5′ et 32° lat. N.; 6° 30′ long. E et 4° 8′ long. O. Sa plus grande largeur est de 850 kil.; sa profondeur du N. au S. est variable et atteint 750 à 800 kil.; sa superficie est évaluée à 390,000 kil. carr.; enfin la distance moyenne de la côte de France à l'Algérie est de 825 kil. — Elle est traversée par le système de l'Atlas (V. *ce nom*), qui se divise en trois chaînes à peu près parallèles : le Petit Atlas au N., à environ 50 kil. de la côte; le Moyen Atlas au centre, à environ 75 kil., et le Grand Atlas au S. Ces montagnes sont confuses, formant des groupes isolés, sillonnées par de profondes vallées ou séparées par de vastes plaines qu'arrosent de rapides torrents. Elle présente trois régions naturelles : 1° le *Tell*, entre le Moyen Atlas et la mer, région des céréales, qui renferme des plaines fertiles, la Mitidja et la Medjana; 2° la région des *Sersous* (hauts-plateaux) et des *Chotts* ou *Sebkhas* (lacs, marais), entre le Moyen et le Grand Atlas, pays de steppes; 3° le *Sahara* algérien ou région des oasis; la culture y est une rare exception, dévolue aux habitants sédentaires des *ksours* ou villages, parsemés comme des îles au sein des landes de pacage. — Les rivières de l'Algérie n'arrosent pas de larges vallées, bien déterminées; elles roulent confusément au milieu d'un pays très-accidenté, ou elles se perdent dans les Chotts de l'intérieur, dans les sables du désert; les principales sont : 1° dans le versant septentrional, qui correspond à peu près au Tell, en allant de l'E. à l'O., la Medjerdah, l'Oued-Zaïne, la Mafrag, la Seybouse, le Safsaf, le Rummel, le Sahell, le Sebaou, l'Isser, l'Hamise, l'Harrach, le Mazafran, le Cheliff, la Macta, la Tafna; 2° dans le versant central, l'Oued-Bou-Saad et l'Oued-Ksab, qui se jettent dans le Chott-el-Saïda; 3° dans le versant du S. l'Oued-Djedi, qui finit dans le Chott-Melrir. — Les côtes, inclinées du N. E. au S. O., sont généralement roides et élevées; quoique assez découpées, elles ne renferment pas de bons ports sur un développement de 900 kil.; on y trouve de l'E. à l'O. le cap Roux, la Calle et le Bastion de France; le golfe de Bône, entre les caps Rosa et de Garde, avec les ports de Bône et Fort-Génois; le golfe de Stora, entre les caps de Fer et Boujaroun, avec Philippeville, Stora et Collo; puis Djidjelli; le golfe de Bougie, entre les caps Cavallo et Carbon oriental, avec Bougie; Dellys; la rade d'Alger, entre le cap Matifou et la pointe Pescade, avec Alger; la baie de Sidi-Ferruch; Cherchell, Tenez; le golfe d'Arzew, entre les caps Ivi et Carbon occidental, avec Mostaganem, Mazagran et Arzew; le golfe d'Oran, entre la pointe de l'Aiguille et le cap Falcon, avec Oran et Mers-el-Kébir; le cap Figalo, enfin Nemours. — Le climat est généralement doux et sain; mais le vent qui vient du désert, le *Sirocco* ou *Khamsin*, est souvent redoutable; la terre est fertile dans le Tell; les principales richesses végétales sont les céréales, le riz, le thé, le coton, le mûrier, le tabac, l'olivier, le figuier, les bois précieux, et jusque dans le Sahara le palmier et le dattier. Si les animaux féroces, le lion, la panthère exercent encore leurs ravages, on trouve, à côté de nos animaux domestiques qui prospèrent, des ânes petits, mais très-utiles, des chevaux qui rivalisent avec les chevaux arabes, des chameaux et dromadaires, des antilopes, des autruches, etc. Les richesses minérales sont abondantes : fer à Bône, près de Bougie, à Mouzaïa, Milianah, Tlemcen, etc.; plomb, cuivre, antimoine, soufre, magnésie, porphyre, marbres, etc. Il y a aussi d'abondantes eaux thermales. — L'Algérie se partage en trois provinces qui s'étendent du N. au S. : la province de Constantine à l'E., celle d'Alger au centre, celle d'Oran à l'O. (V. *ces noms*); chaque province se compose d'un départ. qui comprend tous les territoires civils et d'une division qui embrasse les territoires militaires; le départ., administré par un préfet, est subdivisé en arrondissements, districts et communes; la division est partagée en subdivisions et en cercles. Voici quelle est l'organisation des tribus soumises à l'administration militaire : une réunion de tentes constitue un *douar;* plusieurs douars forment une *ferkha*, obéissant à un *cheik;* plusieurs ferkhas composent une *tribu* commandée par un *kaïd* (il y a environ 1,150 tribus); plusieurs tribus forment un grand *kaïdat* ou un *aghalik*, commandé par un agha; plusieurs aghaliks forment une circonscription relevant d'un *khalifa* ou d'un *bach-agha* (chef des aghas); les cheiks sont nommés par les commandants de subdivision, les kaïds par le commandant de la division, les aghas par le gouverneur général, les khalifats par le ministre de la guerre; des bureaux arabes militaires sont placés auprès des commandants de division, de subdivision, de cercle. L'administration générale de la colonie relève du gouverneur général qui réside à Alger. — La population se divise naturellement en Européens et en indigènes; de nombreux villages, des centres de colonisation ont été fondés dans les trois provinces; cependant la population européenne ne paraît pas dépasser 280,000 habitants; les indigènes comprennent : 1° les *Kabyles* ou *Berbères*, descendants des habitants primitifs, au nombre d'environ 1,300,000; 2° les *Arabes*, descendants des conquérants du VIIe s., au nombre d'environ 1,200,000; 3° les *Maures*, les *Turcs*, les *Juifs*, les *Koulouglis* et les *nègres*, au nombre d'environ 150,000. Les indigènes sont soumis à des impôts particuliers, perçus par l'intermédiaire de leurs chefs, qui leur rendent également la justice, suivant leurs lois et leurs coutumes, sous la surveillance des autorités françaises; l'organisation du culte musulman a été réglée en 1851. Maintenant que l'Algérie est entièrement pacifiée, l'agriculture se développe et l'industrie indigène des tapis, des étoffes, des selles, des armes damasquinées, des coraux ouvragés, etc., reprend une activité nouvelle. Des chemins de fer sont en voie de construction, et des tentatives sont faites pour que l'Algérie devienne le centre d'un grand commerce avec l'Afrique intérieure, pour qu'elle puisse même se relier à nos colonies du Sénégal. — L'Algérie, d'abord habitée par les Maures dans les plaines, par les Numides dans les montagnes, fut possédée par les Romains, qui, dans leurs provinces de Numidie et de Mauritanie Césarienne, établirent des colonies florissantes et développèrent leur civilisation. Les Vandales de Genséric s'emparèrent de l'Afrique septentrionale, 429-439, et la gardèrent jusqu'à la conquête de Bélisaire, 534; les Grecs furent dépossédés par les Arabes à la fin du VIIe s.; les Maures et les Numides se convertirent à l'islamisme. Plusieurs Etats musulmans se succédèrent : les Aglabites, les Edrissites, les Zeirites; puis vint l'empire des Almoravides et celui des Almohades; plus tard les roy. de Tlemcen et de Bougie eurent à lutter contre les Espagnols, au commencement du XVIe s. Alors des chefs de pirates, les frères Barberousse, s'emparèrent d'une partie de la côte barbaresque, et, malgré les Espagnols de Charles-Quint, fondèrent les Etats de Tripoli, de Tunis et d'Alger, vassaux du sultan de Constantinople, qui infestèrent la Méditerranée par leurs pirateries. Malgré les traités de 1520 et 1536, qui donnaient à la France des priviléges commerciaux, le droit exclusif à la pêche du corail et à l'établissement de factoreries, malgré la présence d'un consul français à Alger, en 1564, la France eut souvent à se plaindre, et Alger fut bombardé en 1682, 1683, 1687; les Anglais, les Hollandais, les Espagnols, plus tard les Américains, eurent à punir les excès des pirates sans pouvoir les réprimer. Dès l'année 1600 le *dey*, tiré de la milice des janissaires, avait enlevé la plus grande part de pouvoir au pacha nommé par le sultan; au commencement du XVIIIe s. il se rendit vraiment indépendant de la Porte. Enfin de nouvelles violations des traités, des discussions d'intérêts qui se terminèrent par une insulte faite à notre consul, déterminèrent le gouvernement de Charles X à agir avec vigueur; après un blocus de trois ans, une expédition formidable partit de Toulon; la flotte, commandée par le vice-amiral Duperré, débarqua 30,000 hommes, sous les ordres du lieutenant général de Bourmont, dans la baie de Sidi-Ferruch, le 14 juin 1830. Après le combat de Staouëli, le fort de l'Empereur fut pris, le dey capitula, le 5 juillet. Mais il a fallu plus de 20 années de luttes difficiles et glorieuses pour soumettre les tribus arabes et kabyles; la grande guerre contre l'émir Abd-el-Kader ne s'est terminée, par sa soumission, qu'en décembre 1847; et le pays n'a été pacifié qu'après les expéditions contre les oasis du Sud (1850-1854), et la conquête définitive de la grande et de la petite Kabylie. S'il y a eu encore (1864) quelques soulèvements partiels, on peut dire néanmoins que la domination française est désormais solidement établie en Algérie. V. SUPPLÉMENT.

Algésiras (*Julia Transducta*), v. d'Espagne, dans la prov. de Cadix (Andalousie), sur la baie et à 12 kil. O. de Gibraltar; elle est fortifiée. L'amiral Linois y soutint un glorieux combat contre les Anglais, en 1801. Le port est bon, mais peu fréquenté; 11,000 hab.

Algezirah ou **Al-Djezyreh** (l'île), anc. *Mésopotamie*, pays de la Turquie d'Asie, entre l'Euphrate et le Tigre; c'est une contrée naturellement riche, bien arrosée, mais depuis longtemps désolée par les Kourdes et abandonnée par le gouvernement turc; elle correspond en partie aux gouvernements ou vilayets de Diarbékir et de Bagdad.

Alghero, port de Sardaigne, sur le golfe de ce nom, à l'O. de l'île, à 25 kil. S. O. de Sassari. Evêché, belle cathédrale; commerce de blé, pêche du corail. On croit que la ville a été fondée par une colonie de Barcelone; 7,000 hab.

Alghidin-tsano ou **Alginskoé-Khrebet**, chaîne de collines isolées, à peine élevées de 150 à 200 m., qui unissent l'Oural à l'Altaï, au S. O. de la Sibérie; les Khirghiz l'appellent *Dalaï-Kamtchat*.

Algide (Mont), collines escarpées de l'ancien Latium, près des Volsques et des Eques, entre Tusculum et Préneste; auj. *Monte-Artemisio*.

Algidum, petite v. forte des Eques, à 34 kil. S. E. de Rome, d'où les Eques descendirent longtemps pour piller la campagne romaine; auj. ruinée.

Algiers, faubourg considérable de la Nouv.-Orléans, sur la rive droite du Mississipi. Établissements pour la construction des navires; tête de la ligne des chemins de fer de l'O.

Algoa. V. *Lagoa*.

Algonquins, peuple indien, jadis puissant, de l'Amérique du Nord, depuis le Canada jusqu'à la Caroline; ses débris sont dispersés dans le bas Canada, l'Acadie, et surtout vers la rivière Saint-Maurice. Nomades et chasseurs, ils comprenaient les Abénaquis, les Renards, les Delawares, les Mohicans, les Knistenaux, les Ottawas, les Chippewas, les Illinois, les Powhatans, les Miamis, etc., qui furent souvent d'excellents alliés de la France au Canada.

Alguazil, agent de justice en Espagne, de l'arabe *al-ghazil*, l'archer.

Al-Hakem Ier, khalife de Cordoue, 795-821, fils d'Hescham Ier, eut à lutter contre ses oncles Soleiman, qui fut tué, et Abdallah qui, vaincu à Murcie, obtint sa grâce; il réprima sévèrement une révolte de Cordoue; beaucoup d'habitants furent forcés de s'exiler et de se faire pirates. Il combattit moins heureusement le roi d'Aquitaine, Louis, qui enleva aux Arabes le pays jusqu'à l'Ebre et les Baléares. Il repoussa au delà du Minho Alphonse le Chaste. D'une sévérité cruelle, il se distingua cependant par les monuments, ponts et routes qu'il fit construire, et passa les dernières années de sa vie dans l'abus des plaisirs.

Al-Hakem II, khalife de Cordoue, succéda à son père Abdérame III, en 961, et mourut en 976. Il reprit Zamora au roi de Léon, Sanche le Gros; prince juste et religieux, il éleva un grand nombre de monuments et rassembla, dit-on, à Cordoue, une bibliothèque de 600,000 vol.

Al-Hakem-Biamrillah, khalife fatimite d'Égypte, de 996 à 1021, persécuta les juifs et les chrétiens, fit arracher toutes les vignes d'Égypte, et voulut fonder une nouv. secte religieuse, que l'on croit s'être perpétuée chez les Druses. Il fut peut-être assassiné par un jeune musulman.

Alhama (*Sierra d'*), partie de la Sierra-Nevada en Espagne; 1,795 m.

Alhama, v. d'Espagne, à 44 kil. S. O. de Grenade, fut jusqu'aux derniers jours de ce royaume le boulevard des Maures contre les chrétiens; eaux minérales; 6,000 hab.

Alhambra, vaste forteresse de Grenade, qui servit de palais aux rois Maures, au sommet d'un coteau escarpé et dominé par le *Généralife*, maison de plaisance qu'entourent de magnifiques jardins. Commencé au milieu du XIIIe s., par Abou-Abdallah-ben-Naser, achevé en 1338, l'Alhambra, en briques rouges, revêtues d'arabesques en stuc (d'où son nom de *palais rouge*), est resté l'un des monuments les plus curieux de l'architecture arabe, avec ses tours et ses bastions, ses 5 cours entourées d'appartements (Cour des Lions, ainsi nommée de son bassin d'albâtre soutenu par 12 lions, cour des Abencerrages, etc.), avec ses fontaines, ses broderies de pierres, ses peintures, la richesse et la délicatesse de ses ornements. Charles-Quint fit élever dans l'enceinte de l'Alhambra un palais d'un style entièrement opposé. — V. l'ouvrage de M. de Laborde.

Alhucemas, l'un des *presidios* possédés par l'Espagne sur les côtes du Maroc; c'est un rocher entouré d'eau, à 72 kil. O. de Melilla; les fortifications sont en bon état. La garnison est de 200 hommes.

Ali, fils d'Abou-Taleb, né à la Mecque en 602, fut élevé avec soin par son cousin Mahomet, et le premier crut à la mission du prophète, qui le nomma son vizir. Brave, d'une force prodigieuse, d'un dévouement à toute épreuve, il aida Mahomet dans tous ses combats, mérita la main de Fatime, sa fille chérie, et lui aurait succédé, sans la haine d'Aïescha, son épouse favorite. Il vécut dans la solitude, et ne fut proclamé khalife qu'à la mort d'Othman, en 655. Il triompha au combat du *Chameau* des deux chefs rebelles, Talha et Zobaïr, et fit prisonnière Aïescha, qui les soutenait. Il fut moins heureux dans sa lutte contre Moawiah, gouverneur de Syrie; dans les plaines de Siffin, quatre-vingt-dix combats, livrés dans l'espace de cent-dix jours, firent briller la valeur et la force d'Ali. Mais Amrou fit triompher la cause des Ommiades par la ruse plus que par la supériorité des armes; les Musulmans se divisèrent; et un fanatique assassina Ali dans la mosquée de Koufa, le 23 janvier 661. Ali était un homme simple, bienfaisant et savant; on a de lui un recueil de *Sentences*, traduites en français par Wattier, 1660, et plusieurs fois en latin et en anglais; ses poésies ont été réunies et traduites en latin par Kuypers, à Leyde, 1745, et publiées en arabe à Boulak (Égypte), en 1840. — Ali a été considéré comme un martyr, et son tombeau est encore visité par de nombreux pèlerins. Il est devenu le chef de la secte des *Chiites*. Ses descendants ont été malheureux dans toutes leurs tentatives pour enlever le khalifat aux Ommiades; plus tard ils ont régné en Egypte et dans d'autres pays, sous le nom de *Fatimites*. (V. ce nom.)

Ali-Ben-El-Abbas ou **Haly-Abbas**, célèbre médecin arabe, mort vers 995, a publié le *Livre royal*, code des médecins jusqu'à Avicenne; plusieurs savants le préfèrent même au *Canon* de ce dernier, au moins sous le rapport pratique. Ali avait aussi des connaissances anatomiques très-étendues pour son époque. — Une traduction latine du *Livre royal* a été imprimée à Venise, en 1492; puis à Lyon, en 1523.

Ali-Aboul-Hassan, vingtième roi de Grenade, de 1466 à 1484, eut à lutter contre les chrétiens réunis sous Ferdinand et Isabelle; puis contre son fils Abou-Abdallah ou Boabdil, excité par sa mère Zoraya; il mourut de chagrin et de vieillesse, au moment où on venait de le déposer.

Ali-Bey, chef des Mameluks, né en 1728, chez les Abazes du Caucase, fut conduit comme esclave en Egypte, devint l'un des vingt-quatre beys de la milice des mameluks; et, en 1766, s'empara du pouvoir, chassa le pacha et prit le titre de sultan. Il voulut rendre à l'Egypte son ancienne splendeur, s'entendit avec les Russes, s'empara de la Mecque et d'une grande partie de la Syrie; mais il fut trahi par son lieutenant Mohammed-Bey, pris par Mourad, qui plus tard se distingua contre les Français, et mis à mort en 1773.

Ali-Bey, pseudonyme du voyageur espagnol *Badia*. (V. ce nom.)

Ali (Ibn-Joussouf-Ibn-Tachefin), puissant sultan des Almoravides, 1106-1142; maître du Maroc et de la plus grande partie de l'Espagne, il acheva la construction de Maroc. Mais les gouverneurs de provinces tyrannisaient les peuples; les rois chrétiens reprirent courage; les Almohades se soulevèrent dans les montagnes de l'Atlas, et Ali en mourut de douleur.

Ali-Pacha, né à Tébélen en Albanie (1741), profita de la dissolution de l'empire ottoman, au XVIIIe s., pour s'emparer d'un grand pouvoir et jouer un rôle considérable. Maître de Tébélen et du pays voisin, il rendit des services au sultan dans la guerre contre les Russes, se chargea de mettre à mort le pacha de Delvino, son beau-père, condamné par Sélim; devint gouverneur de Tricala, pacha de Janina, en 1788; et s'empara à force de ruse et de crimes de toute l'Albanie. Après la ruine de Venise (1797), il entra en relations amicales avec les Français, puis les trahit, et obtint ainsi le titre de commandant général de la Roumélie (1804). Dès lors Ali profita de la faiblesse de Sélim III pour étendre ses conquêtes, faisant sa cour à Napoléon, maître des prov. Illyriennes, mais également en relations avec les Anglais; ses fils avaient les pachaliks de Lépante et de Morée, ses trésors étaient immenses; il était véritablement indépendant de la Porte qu'il faisait trembler. Longtemps

ses crimes épouvantables restèrent impunis, et les Anglais ne rougirent pas de lui vendre honteusement la ville chrétienne de Parga. Enfin, le sultan Mahmoud, qui convoitait ses trésors et craignait sa puissance, le mit au ban de l'empire, en 1819. Ali résolut de se défendre, et appela les Grecs aux armes; mais abandonné par ceux que ses crimes avaient exaspérés, même par ses fils et ses petits-fils, il se retira dans la forteresse du lac voisin de Janina, et soutint une lutte acharnée contre la grande armée de Khurchid-Pacha. Après avoir longtemps menacé de se faire sauter avec tous ses trésors, il espéra le pardon du sultan, se rendit, et périt en se défendant contre ceux qui voulaient le prendre (5 février 1822); sa tête, portée à Constantinople, resta exposée à l'entrée du sérail.

Aliamet (Jacques), graveur français d'Abbeville (1728-1788), perfectionna beaucoup l'art de graver à la pointe sèche. — Son frère, *François-Germain*, né en 1734, vécut à Londres et fut également un graveur distingué.

Alibert (Jean-Louis, baron), médecin français, de Villefranche (1766-1837), eut pour maître Cabanis, pour amis Bichat et Richerand. Nommé médecin de l'hôpital Saint-Louis, en 1803, il fit des maladies de la peau son étude favorite, et devint médecin ordinaire de Louis XVIII. D'un caractère aimable, spirituel, bienfaisant, il sacrifiait à tous les plaisirs, à tous les engouements de la mode; mais ses cours, surtout ceux de l'hôpital Saint-Louis, étaient suivis avec fruit par des médecins venus de toutes les parties de l'Europe. Ses principaux ouvrages sont : *Traité complet des maladies de la peau*, Paris, 1806-1826, grand in-fol.; *Eléments de thérapeutique et de matière médicale*, 2 vol. in-8°; *Physiologie des passions*, 2 vol. in-8°.; *Éloges de Spallanzani, Galvani, Roussel, Bichat*, etc.

Alibrandi (Jérôme), peintre italien de Messine, 1470-1524, destiné d'abord à la jurisprudence, étudia sous les Antoni, se perfectionna à Venise et à Milan, où il eut pour maître L. de Vinci, et mourut de la peste à Messine. Il eut beaucoup de grâce et un bon coloris.

Alicante (*Lucentum*), v. d'Espagne, dans la prov. d'Alicante (Valence), par 38° 20′ 4″ lat. N. et 2° 48′ 50″ long. O. Évêché; port fortifié et commerçant sur la Méditerranée; export. considérable de raisins, amandes, vins, huile d'olive, savon, sel, soude, soie, etc.; grande fabrique de cigares; 30,000 hab. — Les vignes des environs proviennent des plants apportés, par ordre de Charles-Quint, des bords du Rhin dans le royaume de Valence.

Alicante, prov. de l'ancien royaume de Valence (Espagne), au S., arrosée par l'Alcoy et le Finarolo. Elle renferme 16 partidos judiciales : Albaida, Alcoy, Alicante, Altea, Callosa de Ensarria, Callosa de Segura, Consentaina, Denia, Elche, Gandia, Jijona, Monovar, Novelda, Onteniente, Orihuela, Pego; et 206 pueblos. La pop. est d'environ 410,000 hab.; la sup. 5,434 k. carrés.

Alicata (*Phintias*), port de Sicile, à l'embouchure du Salso, dans la prov. et à 35 kil. S. E. de Girgenti. Elle fait un grand commerce de grains, macaronis, pistaches, amandes, soufre, soude. Près de là sont les ruines de Gela; 14,000 hab.

Alicudi ou **Alicuri** (*Ericusa*), l'île la plus occidentale de l'archipel Lipari, a 10 kil. de tour, produit du froment, du lin, etc.; renferme des laves globuliformes et du porphyre remarquable; 300 hab.

Alien-Bill (*Loi des étrangers*), loi par laquelle tout étranger, soumis à son arrivée en Angleterre à une enquête sévère, peut, sur le moindre soupçon, être expulsé du royaume. Proposée en 1792 par le ministère Granville, attaquée par Fox, soutenue par Burke et par Pitt, elle a été adoptée en 1793, renouvelée en 1802, 1803, 1816, 1818.

Alifæ, v. de l'anc. Samnium, au S. O. de Bovianum, près de la rive gauche du Vulturne, célèbre par une victoire des Romains, en 308 av. J. C. — Alife est auj. une petite v. déchue, à 20 kil. N. de Capoue, dans un pays très-malsain.

Alighieri. V. *Dante*.

Alighor, l'une des plus fortes places de l'Hindoustan, sur le Calli-Nuddy, dans le district du même nom, à 90 kil. N. d'Agrah. Prise par les Anglais en 1803.

Aligre (Étienne d'), chancelier de France, né à Chartres en 1560, mort en 1635, magistrat vertueux, mais faible, garde-des-sceaux en 1624, fut disgracié par Richelieu qu'il n'avait pas osé soutenir contre Gaston d'Orléans, en 1626.

Aligre (Étienne d'), son fils, né en 1592, mort en 1677, conseiller au grand conseil, intendant en Languedoc et en Normandie, ambassadeur à Venise, garde-des-sceaux en 1672, chancelier en 1674, fut également un magistrat intègre et éclairé.

Aligre (Étienne-François d'), de la famille des précédents, né en 1726, mort à Brunswick en 1798, fut premier président du Parlement en 1768, montra de la sagesse et de la fermeté, prévit les conséquences de la réunion des États-généraux et donna sa démission en 1788. Sauvé, le jour de la prise de la Bastille, par l'un de ses anciens domestiques, il fut l'un des premiers à quitter la France. Il laissait une fortune très-considérable, placée dans les banques de Londres et de Copenhague, à son fils le marquis d'Aligre qui, pair de France sous la Restauration, est mort en 1847.

Alimentaires. V. *Tables*.

Alinda, v. de l'ancienne Carie, à l'E. de Stratonicée. Ada, reine de Carie, s'y était réfugiée, lorsque Alexandre le Grand la rétablit sur le trône. Auj. *Moglah*.

Alise-Sainte-Reine, village de l'arrond. et à 12 kil. N. E. de Semur (Côte-d'Or), renommé par ses eaux thermales. Suivant l'opinion la plus commune, il occupe l'emplacement de la célèbre *Alesia*.

Alisés (Vents). V. *Vents*.

Alix de Champagne, reine de France, fille de Thibaut IV, épouse de Louis VII, fut mère de Philippe-Auguste. Elle aurait voulu gouverner après la mort de Louis VII (1180); mais elle fut bientôt désarmée par la fermeté précoce de son fils, se réconcilia sincèrement avec lui, et gouverna sagement le royaume, comme régente, pendant la 3me croisade. Elle mourut en 1206.

Aljubarrota, bourg de l'Estrémadure (Portugal) à 24 kil. S. O. de Leiria, fameux par la victoire de Jean Ier, roi de Portugal, sur les Castillans, le 14 août 1385. Les Portugais célèbrent chaque année cette journée mémorable. Le monastère de la *Bataille* a été fondé par Jean aux environs.

Alkemade (Cornelius Van), savant antiquaire hollandais, 1654-1737, a publié beaucoup d'ouvrages intéressants sur les tournois, les cérémonies, les monnaies, etc., de la Hollande au moyen âge; il a écrit l'histoire de la *guerre des Hoeks et des Cabillauds*, en 1488-1489, et celle de la *ville de Brille*.

Alkendi, d'une illustre famille arabe, mort en 860, fut l'un des savants les plus estimés de son temps. Polygraphe infatigable, il écrivit plus de 200 traités, dont les titres ont été conservés, sur l'arithmétique, la géométrie, la philosophie, l'astrologie, la météorologie, l'optique, la médecine, etc. Traducteur et commentateur d'Aristote, il est un des écrivains arabes qui ont été mis le plus à contribution pendant le moyen âge. Sa *Théorie des arts magiques* a surtout excité la curiosité.

Alkmaar, v. de la Hollande septentrionale (Pays-Bas), à 30 kil. N. O. d'Amsterdam; port sur le canal du Helder, centre du commerce des fromages, est célèbre par la victoire de Brune sur les Anglo-Russes, et par la capitulation du duc d'York, du 18 octobre 1799; 15,000 habitants.

Alkmaer (Henri d'), poëte allemand du xve s., qui a probablement mis en vers le poëme célèbre de *Reinier le Renard* (Reineke de Voss), écrit dès le xiiie s. en vieux français ou en langue allemande. Le poëme d'Alkmaer parut en 1498 à Lubeck; des critiques ont pensé que ce nom n'était qu'un pseudonyme, sous lequel se cacha un poëte du xve s., appelé Nicolas Baumann.

Allacci (Léon), plus connu sous le nom d'*Allatius*, littérateur italien, né à Chio en 1586, mort en 1669. Il vint de bonne heure en Italie et se distingua par son érudition; il fut bibliothécaire du Vatican en 1661, et reçut les bienfaits de Louis XIV, qu'il célébra. Parmi ses nombreux ouvrages, on peut citer : *De Ecclesiæ occidentalis et orientalis perpetua consensione*, 1648, in-4°; *Græciæ orthodoxæ scriptores*, 1652 et 1657, 2 vol. in-4°; *De mensura temporum antiquorum et præcipue græcorum*, 1645, in-8°; *De patria Homeri*, 1640, in-8°, etc.

Allah-abad, province indienne qui fait partie de la présidence de Calcutta; elle comprend l'Allah-abad proprement dit et le Bandelkund; c'est un pays fertile. Elle a été achetée au roi d'Oude en 1775, ou cédée en 1801 et 1803. — La capitale, Allah-abad (cité de Dieu), est située au confluent du Gange et de la Djemnah, par 25° 25′ lat. N., et 79° 30′ long. E. Le Sirssoty, source consacrée à l'épouse de Brahma, Sarasvati, s'y perd dans la terre; elle est à 750 kil. N. O. de Calcutta. C'est la reine des cités saintes; des milliers de pèlerins viennent s'y baigner dans le Gange; elle possède de beaux édifices, mais elle est bien déchue; sa citadelle, con-

struite par Akbar, rendue inexpugnable par les Anglais, qui la prirent en 1765 et en restèrent maîtres en 1803, est la principale place d'armes de l'Inde; la population est encore, dit-on, de 145,000 hab. (?)

Allainval (Léonor-Jean-Christine Soulas d'), littérateur français, de Chartres (1700-1753), vécut toujours dans une misère profonde et mourut à l'hôpital. Il a donné plusieurs pièces au Théâtre-Français, au Théâtre-Italien, à l'Opéra-Comique; l'*Ecole des bourgeois* eut un succès de vogue.

Allan (David), peintre anglais d'Edimbourg (1744-1796), étudia à Glasgow, se perfectionna en Italie, et fut directeur de l'Académie d'Edimbourg. Dans sa peinture de genre et d'histoire, il eut de l'habileté et beaucoup d'esprit.

Allanche, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 17 kil. de Murat (Cantal); église curieuse, vieux château de Cheyladet; dentelles, commerce de grains; patrie de Ganilh, de Pradt, etc.; 1,859 hab.

Allard (Jean-François), général français, né à Saint-Tropez (Var) en 1785, quitta la France après l'assassinat du maréchal Brune, en 1815, alla chercher fortune en Egypte, en Perse, puis dans le Kaboul, où Runjet-Sing, roi des Sykes de Lahore, le chargea de discipliner ses troupes; il établit tout le système militaire français, même avec le drapeau tricolore, et devint généralissime d'une belle armée. Il revint en France en 1835; le roi lui donna le titre de chargé d'affaires. Il mourut à Lahore en 1839.

Allauch, bourg de l'arrondiss. et à 12 kil. de Marseille (Bouches-du-Rhône); ruines de tours et de murailles; commerce de plâtre; 5,258 hab.

Alle, affl. de gauche du Wehlau, arrose, dans la prov. de Prusse, Allenstein, Guttstadt, Heilsberg, Friedland, où il est navigable, Allembourg. Son cours est de 220 kil.

Allectus, aventurier breton, lieutenant, puis meurtrier de l'usurpateur Carausius, prit le titre d'Auguste, vers 294; mais Constance Chlore arma deux flottes contre lui; Allectus fut abandonné des siens et périt dans un combat (297).

Allégeance (Serment d'), serment de fidélité que les Anglais prêtent à leur souverain en sa qualité de seigneur temporel; il fut introduit par Jacques Ier, en 1606. Il est exigé de toute personne revêtue d'office ou d'emploi; il peut être exigé par le juge de paix de tous ceux qui ont plus de douze ans; les quakers le remplacent par une simple déclaration.

Alleghanys ou **Apalaches,** grand système de montagnes qui s'étendent à l'E. des Etats-Unis, depuis le Canada jusqu'à l'Alabama, dans la direction du N. E. au S. O. C'est un large et triple plateau, soutenu par des chaînes de montagnes, large de 160 à 240 kil., entre les terres basses qui bordent l'Océan Atlantique et les grandes plaines du bassin du Mississipi. En venant de l'Océan, on rencontre une terrasse rocheuse, qui s'élève seulement au N. E. sous le nom de montagnes *Blanches;* puis viennent les montagnes *Bleues*, de l'Alabama au Canada, qui prennent au N. le nom de montagnes *Vertes;* la chaîne des *Alleghanys*, de l'Alabama à l'Etat de New-York; enfin, plus à l'O., les monts de *Cumberland*. On donne plus particulièrement le nom d'*Apalaches* au plateau montueux entre les montagnes Bleues et les Alleghanys. Ces montagnes, dont l'élévation moyenne est de 800 mètres, quoique quelques sommets atteignent 2,000 mètres, sont facilement traversées par des routes, des canaux, des chemins de fer; elles renferment de grandes richesses minérales qu'on peut partout exploiter. — La chaîne des Alleghanys proprement dits s'étend sur une longueur de 500 kil. entre la Susquehannah et la grande Kanawha; elle sépare les eaux qui se jettent dans l'Ohio des rivières qui coulent vers l'Atlantique, en traversant les montagnes Bleues.

Alleghany, riv. des Etats-Unis, vient du N. de la Pennsylvanie, est navigable depuis Hamilton, et à Pittsbourg, se réunit à la Monongahela pour former l'Ohio; elle communique par l'un de ses affluents avec le Canada.

Alleghany-City, v. de la Pennsylvanie, sur l'Ohio, à côté de Pittsbourg; établissement pénitentiaire; 53,000 hab.

Allegrain (Etienne), peintre français de Paris (1653-1736), de l'Académie royale en 1677, fit de nombreux paysages et grava à l'eau-forte.— Son fils, *Gabriel* (1670-1748), également peintre de paysage, reçu à l'Académie en 1716, fut le père du sculpteur Gabriel Allegrain.

Allegrain (Christophe-Gabriel), sculpteur français, fils du précédent (1710-1795), travailla surtout pour Mme du Barry; ses plus belles statues sont: *Narcisse, Vénus entrant au bain* et *Diane*.

Allegranza, l'une des Canaries, au N. de Lancerote; elle a des forêts considérables, mais pas d'habitants.

Allegri (Alexandre), poëte florentin, mort vers 1596, se distingua surtout par ses poésies burlesques et satiriques.

Allegri (Antoine). V. *Corrége* (Le).

Allegri (Gregorio), compositeur italien, de la famille du Corrége, né à Rome en 1580, mort en 1640, fut attaché à la chapelle du pape; il a publié deux livres de *concerts* et deux livres de *motets*. Il est surtout célèbre par son *Miserere*, qui se chante tous les ans à la chapelle Sixtine pendant la semaine sainte; il était défendu, sous des peines sévères, d'en prendre copie; mais Mozart l'écrivit de mémoire. Il se trouve dans la *Collection* de Choron.

Allemagne, *Deutschland* en allemand (ancienne Germanie). C'est un vaste pays, sans limites bien déterminées par la nature, au centre de l'Europe, occupé par les hommes de race et de langue teutonique. Quoiqu'on étende vulgairement ce nom aux deux monarchies d'Autriche et de Prusse, nous ne comprendrons dans l'Allemagne que les pays et Etats vraiment allemands, qui formaient naguères la Confédération germanique.— L'Allemagne a pour bornes: au N. la mer Baltique, l'Eyder, qui la séparait des pays danois, avant la dernière guerre du Slesvig-Holstein, et la mer du Nord; à l'O., les Pays-Bas, la Belgique, la France; au S. O., la Suisse et l'Italie; au S., l'Italie et la mer Adriatique; à l'E., des provinces non allemandes de l'Autriche (Croatie, Hongrie, Galicie), la Pologne russe, les provinces slaves de la Prusse (Posen et Prusse proprement dite). Elle est divisée en deux grandes parties, qui se font équilibre, par la ligne générale de partage des eaux de l'Europe (Alpes Grises, Algaviennes, de Constance, Schwartz-Wald ou Forêt-Noire, Alpes de Souabe, Steiger-Wald, Jura franconien, Fichtel-Gebirge, montagnes de Bohême, de Moravie, monts Sudètes). Le versant du N. est généralement plat, parsemé, surtout au N. et à l'E., de forêts de pins, de lacs et de marais; il renferme cependant plusieurs chaînes de collines, en général peu élevées, la plus grande partie de la Forêt-Noire entre le Rhin et le Necker, le Franken-Wald, le Thüringer-Wald, le Rhöne-Gebirge, le Spessart, le Vogels-Gebirge, le Taunus, le Wester-Wald, le Rothaar-Gebirge, l'Egge-Gebirge, le Teutoburger-Wald, entre le Mein, le Rhin, l'Elbe et le Weser; les montagnes du Harz, entre l'Elbe et le Weser; l'Erz-Gebirge, au N.-O. de la Bohême; les monts de Lusace et le Riesen-Gebirge au N.-E. de la Bohême. Les cours d'eau de ce versant, coulant du S. au N., se jettent: 1° dans la mer du Nord, Rhin, Ems, Weser, Elbe; 2° dans la mer Baltique, Oder (le bassin de son affl. la Wartha est en dehors de l'Allemagne). Le versant du S., généralement montueux, est couvert par les Alpes et plusieurs de leurs grandes ramifications: Alpes Rhétiques, Carniques, Juliennes, qui séparent la région allemande de la région italienne; monts de l'Innthal, entre le Lech, l'Isar et l'Inn; Alpes de Saltzbourg, entre l'Inn et la Salza; Alpes Noriques, entre l'Ens et la Mühr; Alpes de Styrie, entre la Mühr et la Drave; Alpes de Croatie, entre la Drave et la Save. Tout ce versant, à l'exception du Tyrol italien, arrosé par l'Adige, est renfermé dans le bassin supérieur du Danube, qui coule de l'O. vers l'E. et va se jeter loin de l'Allemagne dans la mer Noire. Le canal de Louis (Ludwig-Kanal) unit les deux versants, en joignant l'Altmühl, affluent du Danube, à la Regnitz, qui par le Mein communique au Rhin. — Le climat est variable, suivant la latitude et l'élévation du pays; dans les plaines septentrionales, la température est plus humide que froide, surtout au N. O.; la région centrale, des bords du Rhin à la Bohême, a un climat plus constant, plus salubre, plus agréable; dans la zone méridionale, l'élévation considérable des montagnes et la rapidité des pentes produisent le rapprochement des températures extrêmes et des cultures opposées. Plusieurs parties de l'Allemagne, le Harz, les montagnes de Saxe et de Bohême, les Alpes, renferment des mines de toute sorte; les eaux minérales, soit chaudes, soit acidulées, sont très-abondantes; les forêts dominent dans le Nord et les montagnes; le Sud produit plus de céréales et des vins estimés; les bestiaux sont beaux et nombreux dans les riches pâturages, surtout au Nord. — L'ancienne Germanie, l'empire d'Allemagne et plus tard la Confédération germanique, ont toujours renfermé un grand nombre de tribus, de principautés, d'Etats indépendants,

quoique la population, de même origine, parlant la même langue, ait toujours eu le sentiment de la patrie allemande et certaines aspirations vers l'unité politique. C'est que le sentiment de l'indépendance a toujours été le fond du caractère germanique; puis l'Allemagne est divisée en deux grands versants, qui se balancent, qui ont des directions contradictoires et dont les peuples ont toujours eu des intérêts et des tendances différentes. Après avoir longtemps combattu les Romains sur le Rhin et sur le Danube, les tribus germaniques (Goths, Bourguignons, Suèves, Francs, Vandales, Lombards, Saxons, etc.) envahirent l'Empire et s'établirent sur ses débris. Les Germains, restés barbares dans leur pays, ne furent convertis à la civilisation et au christianisme que par l'épée des Francs; avec Charlemagne, la Germanie fait pour la première fois partie de l'Europe civilisée. Dans le démembrement de l'empire carlovingien, elle devient un royaume puissant (843-888), qui doit étendre sa domination ou son influence sur les pays voisins, sur les Slaves à l'E., les Hongrois au S. E., l'Italie au S., et les pays de l'O. situés entre le Rhin et les Alpes d'une part, et de l'autre les frontières de la France, longtemps restreintes au Rhône, à la Saône, à la Meuse et à l'Escaut. C'est un roi de Germanie ou d'Allemagne qui recueille le glorieux héritage de l'Empire : Otton le Grand est couronné Empereur à Rome en 962. Mais la royauté impériale reste élective, et la féodalité allemande profite des longues luttes des empereurs Franconiens contre le Saint-Siége, des empereurs Souabes contre l'Italie, pour conserver son indépendance. Aux temps modernes, la maison de Habsbourg-Autriche occupe le trône impérial sans discontinuité; mais, sous Charles-Quint, la Réforme luthérienne, les Turcs et la France; au XVIIe siècle, le protestantisme qui se défend, la Suède et la France, dans une pensée d'équilibre, empêchent la maison d'Autriche d'établir par la force l'unité monarchique en Allemagne. Le traité de Westphalie (1648) a légalement établi l'état fédératif ou plutôt le morcellement de l'Empire. La Révolution française, en bouleversant l'Allemagne par les armes et par les idées, acheva l'œuvre commencée par la Réforme, la sécularisation des Etats ecclésiastiques; avec Napoléon elle mit fin au vieil Empire, en organisant la Confédération du Rhin et en élevant de nouveaux Etats indépendants. Les traités de 1815, remaniant entièrement l'Allemagne, constituèrent la Confédération germanique. Après de vains efforts, tentés surtout de 1848 à 1852, pour établir l'unité politique de l'Allemagne, la Prusse, victorieuse de l'Autriche à Sadowa, en 1866, a brisé l'ancienne Confédération. L'Autriche a été exclue des affaires de l'Allemagne, par le traité de Prague, dont les conséquences ne sont pas encore toutes réalisées. En 1866, la Confédération comprenait 34 États, unis pour assurer la tranquillité intérieure et défendre l'Allemagne contre les ennemis du dehors; leurs députés, réunis à Francfort-sur-le-Mein, formaient la *diète*, sous la présidence du député de l'Autriche; la diète ordinaire se composait de 17 voix; la diète extraordinaire ou le *plenum* en avait 68. Il y avait une armée fédérale de 560,000 hommes, et 5 places fédérales, remparts élevés surtout contre la France : Landau, Luxembourg, Mayence, Rastadt et Ulm. L'union des douanes ou *Zollverein* (V. ce mot), avait préparé l'union des intérêts matériels. La population de la Confédération était d'environ 45.000,000 d'individus, appartenant surtout à la race germanique, et parlant les différents dialectes de la langue allemande. Il y avait environ 24,000,000 de catholiques, 19,000,000 de protestants, 2,000,000 de grecs et 700,000 juifs.

Les 34 États étaient :

1° Autriche (pour ses provinces allemandes); 2° Prusse (pour ses provinces allemandes); 3° Holstein et Lauenbourg (jadis au Danemark); 4° Pays-Bas (pour le Limbourg et le Luxembourg).

4 *royaumes.*

Bavière, Saxe, Hanovre, Wurtemberg.

1 *électorat.*

La Hesse-Cassel.

6 *grands-duchés.*

Bade, Hesse-Darmstadt, Mecklembourg-Schwerin, Mecklembourg-Strélitz, Oldembourg, Saxe-Weimar.

6 *duchés.*

Saxe-Meiningen, Saxe-Altenbourg, Saxe-Cobourg-Gotha, Brunswick, Nassau, Anhalt.

8 *principautés.*

Schwartzbourg-Sondershausen, Schwartzbourg-Rudolstadt, Lichtenstein, Waldeck, Reuss-Greiz, Reuss-Schleiz, Schaumbourg-Lippe, Lippe-Detmold.

1 *landgraviat.*

Hesse-Hombourg.

4 *villes libres.*

Lubeck, Francfort, Brême, Hambourg.

A la suite des événements de 1866, l'Autriche et les Pays-Bas ont cessé de faire partie de l'Allemagne proprement dite, et une Confédération de l'Allemagne du Nord s'est formée sous l'hégémonie de la Prusse agrandie (V. *Prusse*), avec Parlement fédéral, armée, marine militaire, sous le commandement en chef de la Prusse; les ports de Kiel et de Jahde sont déclarés ports de guerre fédéraux. — Les États qui font partie de la Confédération au nord du Mein, sont : la Prusse, le royaume de Saxe, les 2 grands-duchés de Mecklembourg, le grand-duché d'Oldenbourg, le duché de Brunswick, le grand-duché de Saxe-Weimar, les 3 duchés de Saxe-Meiningen, Saxe-Cobourg, Saxe-Altembourg, le duché d'Anhalt, les principautés de Lippe-Detmold, de Reuss-Greiz, de Reuss-Schleitz, de Schwartzbourg-Rudolstadt et Sondershausen, de Waldeck, de Schaumbourg-Lippe, les républiques de Hambourg, Brême, Lubeck; la Hesse-Darmstadt pour la province située sur la rive droite du Mein.

Des traités particuliers ont uni à la Confédération de l'Allemagne du Nord la Bavière, le Wurtemberg et Bade. Le total général de l'armée destinée à soutenir la cause de l'Allemagne, c'est-à-dire de la Prusse, est d'environ 1,100,000 hommes, avec 28,000 officiers. V. SUPPLÉMENT.

SOUVERAINS D'ALLEMAGNE.

Maison carlovingienne.

Charlemagne, emp.	800-814
Louis Ier le Débonnaire, emp.	814-840
Louis II le Germanique.	840-876
{ Louis III, roi de Saxe.	876-882
{ Carloman, roi de Bavière.	876-880
{ Charles le Gros, roi de Souabe.	876-882
puis roi de Germanie et emp., sous le nom de Charles III (après Charles II, le Chauve).	882-887
Arnulf, fils de Carloman.	887-899
Louis IV, l'Enfant.	899-911

Maison de Franconie.

Conrad Ier, premier roi élu.	911-919

Maison de Saxe.

Henri Ier, l'Oiseleur.	919-936
Othon Ier, le Grand, emp. et roi d'Italie.	936-973
Othon II.	973-983
Othon III.	983-1002
Henri II.	1002-1024

Maison de Franconie.

Conrad II, le Salique.	1024-1039
Henri III.	1039-1056
Henri IV.	1056-1106
Henri V.	1106-1125

Maison de Saxe.

Lothaire de Supplinbourg.	1125-1137

Maison de Souabe.

Conrad III.	1138-1152
Frédéric Ier, Barberousse.	1152-1190
Henri VI.	1190-1197
Philippe.	1198-1208
Othon IV de Brunswick.	1208-1215
Frédéric II, fils de Henri VI.	1215-1250
{ Henri le Raspon, de Thuringe.	1246-1247
{ Guillaume de Hollande.	1247-1256
{ Conrad IV, fils de Frédéric II.	1250-1254

se disputent le titre d'empereur.

Grand interrègne.

Guillaume de Hollande	1247-1256
Richard de Cornouailles	1257-1272
Alphonse de Castille	1257-1273

Empire disputé par plusieurs maisons.

Rodolphe Ier, de Habsbourg	1273-1291
Adolphe de Nassau	1292-1298
Albert Ier, d'Autriche	1298-1308
Henri VII, de Luxembourg	1308-1313
Louis V, de Bavière	1313-1347

Frédéric III, d'Autriche, lui dispute le pouvoir.

Charles IV, de Luxembourg	1347-1378
Wenceslas de Luxembourg	1378-1400
Robert de Bavière	1400-1410
Josse de Moravie	1410-1411
Sigismond de Luxembourg	1410-1437

Maison d'Autriche.

Albert II	1438-1439
Frédéric III	1440-1493
Maximilien Ier	1493-1519
Charles-Quint	1519-1556
Ferdinand Ier	1556-1564
Maximilien II	1564-1576
Rodolphe II	1576-1612
Mathias	1612-1619
Ferdinand II	1619-1637
Ferdinand III	1637-1657
Léopold Ier	1658-1705
Joseph Ier	1705-1711
Charles VI	1711-1740
Charles VII, de Bavière	1742-1745

Maison d'Autriche-Lorraine.

François Ier, époux de Marie-Thérèse, fille de Charles VI	1745-1765
Joseph II	1765-1790
Léopold II	1790-1792
François II	1792-1806

François II, abdiquant alors le titre d'empereur d'Allemagne, prit celui d'empereur d'Autriche.

(Voir en outre les mots Alemanni, Germanie, Bulle d'or, Cercles, Chambre impériale, Conseil aulique, Electeurs, Confédération du Rhin, Sécularisation, Diète, etc.).

Allemagne (Mer d'). V. *Mer du Nord*.

Allemand (Zacharie-Jacques-Théodore, comte), vice-amiral français, né à Port-Louis en 1762, mort à Toulon en 1826, fils d'un lieutenant de vaisseau, mousse à douze ans, se distingua sous Suffren, devint capitaine de vaisseau en 1793, combattit les Anglais, fut nommé contre-amiral en 1805, et, à la tête de l'escadre de Rochefort, fit éprouver de grandes pertes aux ennemis. Vice-amiral en 1809, il commandait la flotte mouillée dans la rade de l'île d'Aix, lorsque lord Cochrane essaya de la détruire avec ses brûlots et ses machines infernales inventées par Congrève; les habiles dispositions de l'amiral sauvèrent la plus grande partie de nos vaisseaux. Le caractère dur et difficile d'Allemand le fit mettre à la retraite en 1814.

Allemont-en-Oysans, bourg de l'Isère, à 35 kil. S. E. de Grenoble. Mines de plomb argentifère dans les montagnes de Chalanches, fonderie considérable.

Allen (*Fondrière* ou *Bog* d'), nom donné à un pays d'Irlande (comtés de Kildare, King, Queen, etc.), couvert d'un grand nombre de marais, d'où viennent plusieurs rivières : la Boyne, le Barrow, etc.

Allendorf, v. de la Hesse-Nassau, sur la Werra, à 36 kil. E. de Cassel; fabriques de produits chimiques, saline importante exploitée depuis longtemps ; 5,000 habitants.

Allenstein, v. de la prov. de Prusse, sur l'Alle, à 35 kil. S. O. de Heilsberg; industrie agricole, toiles; 4,000 hab.

Allent (Pierre-Alexandre-Joseph), né à Saint-Omer en 1772, mort en 1837, simple canonnier en 1792 au bombardement de Lille, devint capitaine du génie en 1795 et fut dès lors employé à des travaux importants ; lieutenant-colonel, placé à la tête du comité des fortifications, il fit de grands efforts pour défendre Paris en 1814. Après la Restauration, il rendit, comme conseiller d'Etat, des services signalés, devint député du Pas-de-Calais en 1829, et pair de France en 1832. Il a publié de nombreux ouvrages sur l'art militaire : l'*Histoire du corps impérial du génie, des sièges et des travaux qu'il a dirigés*, Paris, 1805; *Précis de l'histoire des arts et des institutions militaires en France depuis les Romains*, Paris, 1808.

Aller, riv. d'Allemagne, affl. de droite du Weser, vient de la Saxe prussienne, arrose le Brunswick, coule du S. E. au N. O. dans un pays plat et marécageux, est navigable à Celle (Hanovre), et finit au-dessous de Verden. Elle reçoit à gauche l'Ocker et la Leine ; son cours est de 200 kil.

Alletz (Pons-Augustin), littérateur français, de Montpellier (1703-1785), a composé un grand nombre d'ouvrages assez estimables, qui sont surtout des compilations.

Alletz (Pierre-Edouard), petit-fils du précédent, né à Paris en 1798, mort consul à Barcelone en 1850, professeur de philosophie morale à la Société royale des bonnes-lettres, outre plusieurs poésies de circonstance, a laissé quelques ouvrages de philosophie morale, et un *Tableau de l'histoire générale de l'Europe depuis 1814 jusqu'en 1830*, Paris, 1834, 3 vol. in-8°. L'Académie décerna un prix de 4,000 francs à son livre de la *Démocratie nouvelle*, 1837.

Alleux ou **Terres allodiales.** On appelait ainsi les terres distribuées, à l'époque de la conquête, aux guerriers ou ahrimans (*sortes barbaricæ*) ; elles étaient données en toute propriété, libres de toutes redevances ou obligations, ce qui rend vraisemblables les deux étymologies suivantes : *alleu, allodium*, de *all*, tout et *od*, terre ; ou du mot germanique *loos*, sort, lot. De là le vieil adage : *on ne tient un alleu que de Dieu et de son épée ;* d'après la loi salique les femmes ne pouvaient hériter de l'alleu. Par la suite ce nom fut donné à toute terre qui ne relevait pas d'une autre, et l'alleu fut synonyme de *proprium, possessio, prædium ;* les femmes purent alors hériter des alleux, propriétés indépendantes opposées aux bénéfices. Les terres allodiales diminuèrent de plus en plus à la fin de la première race et sous les Carlovingiens ; par donation, par usurpation, par l'usage de la recommandation, elles se transformèrent en bénéfices, en fiefs. Cependant il y eut toujours des alleux, surtout dans le midi; c'étaient les *francs-alleux ;* on distinguait le *franc-alleu noble*, qui avait droit de justice et de redevance ; le *franc-alleu roturier*, qui n'avait ni justice, ni mouvance, et était soumis à la taille et aux autres impôts.

Allevard, chef-lieu de canton de l'arrond. et à 40 kil. N. E. de Grenoble (Isère), sur la Bréda, célèbre par ses sites sauvages, ses importantes mines de fer et ses eaux minérales; 3,031 hab. Près de là sont les ruines du château où naquit Bayard.

Allia, riv. du Latium, venant des collines qui sont près de Nomentum, se jetait sur la rive gauche du Tibre, au N. de Crustumerium, et à 15 kil. N. E. de Rome. Sur ses bords les Romains furent vaincus par les Gaulois, 390 av. J. C., et le souvenir de l'Allia, *dies Alliensis*, resta un des jours néfastes du calendrier romain.

Alliance. Dans l'histoire religieuse, l'*ancienne alliance* est le pacte que Dieu fit avec les hommes, dès Abraham, et qui fut confirmé par la loi de Moïse; la *nouvelle alliance* est celle qui eut Jésus-Christ pour médiateur. C'est ce qui a été traduit inexactement par le mot *Testament* (ancien et nouveau).

Alliance (*Triple*) : 1° traité de médiation, conclu à La Haye (janv. 1668), entre l'Angleterre, la Suède et les Provinces-Unies ; il amena le traité d'Aix-la-Chapelle ; 2° traité signé à La Haye (4 janv. 1717) par l'Angleterre, les Provinces-Unies et le régent de France pour maintenir le traité d'Utrecht contre Alberoni.

Alliance (*Quadruple*) : 1° le traité précédent devint, par l'accession de l'Autriche (2 août 1718), la *quadruple alliance*, à laquelle Philippe V dut céder (déc. 1719) ; la Sicile fut donnée à l'Empereur, la Sardaigne au duc de Savoie, et don Carlos, fils de Philippe V, eut l'expectative de la Toscane et des duchés de Parme et de Plaisance ; 2° traité entre la France, l'Angleterre, l'Espagne et le Portugal (avril 1834), contre les prétendants don Carlos et dom Miguel ; 3° traité de Londres (juill. 1840) entre l'Angleterre, la Russie, la Prusse et l'Autriche, pour forcer le pacha d'Egypte à rendre la Syrie au sultan.

Alliance (Sainte-), union des souverains de Russie, d'Autriche et de Prusse, signée à Paris le 26 septembre 1815, à laquelle sont conviés les autres Etats européens, dans l'intérêt de la bonne harmonie entre les peuples et les rois, d'après les principes de la religion chrétienne. En réalité ce traité était dirigé contre la France et l'esprit de la révolution. V. *Alexandre* de Russie.

Allier (*Alaver*), riv. de France, affl. de gauche de la

Loire, prend sa source au massif de la Lozère, coule du S. vers le N., arrose Langeac, Brioude (Haute-Loire), où il est navigable; passe près d'Issoire (Puy-de-Dôme), à Vichy, Billy, Moulins (Allier), sépare le Cher de la Nièvre, et se jette dans la Loire, au lieu appelé le Bec-d'Allier. Son cours est de 370 kil. ; il déborde souvent et roule des sables mouvants. Ses affl. sont : à droite, la Dore; à gauche, l'Alagnon, la Couze, la Veyre, la Morge, la Sioule.

Allier, départ. de France, entre la Nièvre au N ; le Cher et la Creuse à l'O.; le Puy-de-Dôme au S.; la Loire au S.-E.; la Saône-et-Loire à l'E., dont il est séparé par la Loire. Le sud est montueux, accidenté ; il est arrosé par la Loire, la Bebre, l'Allier, la Sioule, le Cher. Le pays est fertile en céréales, vins, etc., quoique l'agriculture soit arriérée ; il y a de belles forêts, d'assez grandes richesses minérales (antimoine, manganèse, plomb, fer, houille, kaolin, marbres), et des eaux célèbres (Vichy, Néris, Bourbon-l'Archambault, etc.). L'industrie du fer y est très-développée; il y a des manufactures de glaces, de verre, de porcelaine, de papier, de draps; la coutellerie est renommée. Superficie 730,837 hect. ; population 390,812 hab. Le chef-lieu est Moulins; il comprend 4 arrond. : Moulins, Montluçon, Gannat, La Palisse. Il forme le diocèse de l'évêché de Moulins, est du ressort de la Cour d'appel de Riom, de l'académie de Clermont, fait partie du 13e corps d'armée. Il correspond à l'ancien Bourbonnais.

Allier (Louis), surnommé Hauteroche, numismate, né à Lyon en 1766, mort en 1827, fut directeur de l'imprimerie française à Constantinople en 1795, recueillit dans ses voyages en Orient un grand nombre de médailles grecques, et fonda un prix de 400 francs pour l'ouvrage de numismatique jugé le meilleur par l'Académie des Inscriptions.

Alligator-Swamp, vaste marais sur la côte de la Caroline du Nord (États-Unis), entre l'Albemarle et le Pamlico, reçoit une rivière du même nom.

Allioni (Charles), célèbre botaniste de Turin, 1725-1804, professeur à l'université de cette ville, a laissé de bons ouvrages, surtout sur la botanique du Piémont; le principal est *Flora Pedemontana*, 1785, 3 vol. in-fol.

Alliot (Pierre), médecin français de Bar-le-Duc, avait la réputation de guérir les cancers et fut appelé vainement par Anne d'Autriche, en 1665. Son fils, Jean-Baptiste, fut médecin de Louis XIV, et a publié en 1698, à Paris, un *Traité du cancer*.

Allix (Pierre), théologien protestant, né à Alençon en 1631, mort à Londres en 1717. Ministre à Charenton, il travailla avec Claude à une version nouvelle de la Bible en français; à la révocation de l'édit de Nantes, il se retira en Angleterre, chercha à réunir les différentes sectes protestantes, et composa un grand nombre d'ouvrages de controverse et d'érudition.

Allix (Jacques-Alexandre-François), général, né à Percy (Manche), en 1776, mort en 1836, se distingua de bonne heure à l'armée du Nord, fut colonel à vingt ans, prit part à la campagne de Marengo, à l'expédition de Saint-Domingue; fut oublié, comme républicain, par Napoléon et s'attacha à Jérôme Bonaparte, qui le fit général de division. Il défendit la France contre les alliés en 1814 et en 1815, fut proscrit et ne fut rappelé qu'en 1819. Il a publié un *Système d'artillerie de campagne*, 1827, in-8°, et un *Nouveau système du monde*.

Alloa, v. du comté de Clackmannan (Écosse), bon port, à l'embouchure du Forth, à 9 kil. E. de Stirling. Mines de houille très-riches, distilleries considérables ; toiles, mousselines; corderies ; bière; 6,000 hab. — Château de la fin du XIIIe s.; séjour de plusieurs princes d'Écosse, patrie du peintre David Ramsay.

Allobroges, peuple puissant de l'ancienne Gaule, entre l'Isère et le Rhône, et même entre l'Ain et le Jura (auj. Savoie, Isère, partie de la Drôme et de l'Ain). Unis aux Arvernes, ils furent vaincus par Fab. Maximus, en 126 av. J C ; ils furent compris dans la Viennoise; les principales villes étaient Vienne, Genève, Grenoble. Ce nom reparut en 1792, quand la Savoie fut réunie à la France, et le contingent qu'elle fournit reçut le nom de *légion des Allobroges*.

Allonville (d'), ancienne famille de la Beauce, attachée à la cause des Bourbons. *Armand-François* comte d'Allonville, 1764-1832, a contribué à rédiger les *Mémoires tirés des papiers d'un homme d'État*, 13 vol. in-8°, 1831-1837.

Allori (Angelo), dit *Bronzino*, peintre florentin, 1501-1572, élève du Pontormo, travailla à Pise pour le duc d'Urbin et fit surtout un grand nombre de portraits (Machiavel, Bl. Capello, Côme II, etc.). Riche d'invention, il eut une manière dure et un style trop exagéré.

Allori (Alexandre), peintre florentin, dit le *Bronzino* (1535-1607), fut l'élève de son oncle Angelo, puis s'inspira de Michel-Ange, et se distingua plus par le dessin que par la couleur; il a excellé dans les portraits. On estime son *Sacrifice d'Abraham*, au musée de Florence; sa *Femme adultère*, dans l'église du Saint-Esprit.

Allori (Christophe), son fils, né à Florence en 1577, mort en 1621, élève de Cigoli, l'un des meilleurs coloristes de l'école florentine, travailla beaucoup pour les Médicis, se distingua par le soin et la perfection de ses tableaux ; les plus célèbres sont : la *Judith* et le *Saint-Julien*. Le Louvre a de lui un tableau d'*Isabelle d'Aragon aux pieds de Charles VIII*.

Allston (Washington), peintre et poëte américain de la Caroline du Sud (1779-1843), a laissé un grand nombre de tableaux sur des sujets bibliques, remarquables par le style et le coloris.

Alma, riv. de Crimée, affl. de la mer Noire, vient du Tchatyrdagh, traverse de riches pâturages, et finit près des collines où les Français remportèrent une victoire sur les Russes, le 20 sept. 1854.

Alma-Dagh ou **Amanus**, chaîne de montagnes qui se détache du Taurus, s'étend de l'Euphrate vers l'embouchure de l'Aasi, et ferme la Syrie au N. O. On trouve au S. le défilé des *Pyles syriennes* pour aller d'Antioche à Iskenderoun, et celui des *Pyles amaniques*, plus au N. vers l'Euphrate.

Almada, v. de l'Estrémadure portugaise, à l'embouchure et sur la rive gauche du Tage, en face de Lisbonne. Grand entrepôt de vins ; près de là est la tour Saint-Sébastien, qui défend l'entrée du fl.; 5,000 hab.

Almaden (*Cetobriga*), v. de la prov. et à 80 kil. S. O. de Ciudad-Real (Nouvelle-Castille), sur la frontière de l'Estrémadure, possède les mines de mercure les plus riches de l'Europe, avec celles d'Almadenejos, situées dans le voisinage ; leur produit s'élève de 20,000 à 22,000 quintaux par an; 9,000 hab.

Almaden de la Plata, v. d'Espagne, à 40 kil. N. O. de Séville. Mines de mercure.

Almageste. L'ouvrage du célèbre Ptolémée, astronome et géographe, fut traduit par les Arabes, surtout au temps du khalife Almamoun ; ils laissèrent subsister l'épithète de μεγίστη (très-grande), qui avait été ajoutée au titre de ce livre ; et ce mot, précédé de l'article *al*, forma le mot *almageste*, qui est resté le titre bizarre de l'ouvrage de Ptolémée. V. *Ptolémée*.

Almagro, v. d'Espagne, dans la prov. et à 18 kil. S. E. de Ciudad-Real (Nouvelle-Castille); industrie des blondes et dentelles; foire célèbre pour la vente des mulets; jadis elle avait une université, fondée en 1532; 15,000 hab.

Almagro (Diego de), l'un des conquérants de l'Amérique, enfant trouvé, né en 1475 à Aiden-del-Rey ou à Almagro (Espagne), dont il prit le nom, partit de bonne heure pour le nouveau monde; s'associa en 1525 à Pizarre et à Fernand de Luque, pour la découverte et la conquête du Pérou; seconda vaillamment Pizarre, et fut nommé gouverneur de la partie méridionale du pays. Il fut chargé par Charles-Quint d'aller conquérir le Chili (1536); mais échoua dans cette expédition, où il eut surtout beaucoup à souffrir du froid. A son retour, il battit les Péruviens révoltés, qui assiégeaient Cuzco, et repoussa les frères Pizarre, qui, vainqueurs de leur rival dans une plaine voisine de la ville, le firent prisonnier. François Pizarre fit étrangler son ancien compagnon d'armes (1538).

Almagro (Diego de), fils du précédent et d'une indienne de Panama, né vers 1520, voulut venger son père, assassina Pizarre dans sa maison de Lima (1541), fut proclamé par ses compagnons gouverneur du Pérou, mais fut vaincu par Vaca de Castro, nommé par Charles-Quint, dans la plaine de Chupas (1542), fut pris et mis à mort.

Al-Mamoun, khalife abbasside, fils d'Haroun-al-Raschid, né en 786, succéda, en 813, à son frère Amyn, qui fut déposé, et mourut en 833. Il protégea généreusement les lettres et les sciences, fonda des écoles richement dotées, s'entoura de savants, sans acception de religion, et montra la plus louable tolérance. Les historiens arabes ont célébré ses richesses, sa magnificence et ses libéralités; il fit traduire un grand nombre d'ouvrages grecs qu'il envoyait chercher jusque dans l'empire d'Orient; il ordonna la révision de l'*Almageste* de Ptolémée, s'occupa d'astronomie avec passion, fit mesurer un degré du méridien dans la plaine

du Sennaar, etc. On lui a reproché d'avoir préparé le démembrement du khalifat, en donnant à son général Thaher le gouvernement héréditaire du Khorassan.

Almanach, mot tiré de l'arabe (action de compter), qui désigne surtout les tableaux ou livres indiquant les divisions de l'année, les phases de la lune, les fêtes religieuses, etc. On y introduisit de bonne heure des prédictions du temps, ouvrage des astrologues ou des charlatans, des anecdotes populaires et plus tard des conseils d'agriculture, d'hygiène, de moralité, s'adressant aux classes nombreuses dont l'almanach est la principale lecture. Longtemps l'almanach de Matthieu Lansberg, imprimé à Liége, a eu une immense popularité, qu'il conserve encore en partie, malgré les milliers d'almanachs bien supérieurs qu'on a composés depuis quelques années, en y comprenant même celui de M. Matthieu de la Drôme. — L'*Almanach royal de France*, puis *Almanach impérial*, date de 1679; il contient surtout la liste des fonctionnaires publics. — L'*Almanach de Gotha*, publié depuis 1764, renferme les généalogies des maisons souveraines et la statistique officielle des différents pays.

Almanza (sierra), contre-fort oriental des monts Ibériens, en Espagne, entre la Segura et le Xucar; elle est traversée par la route d'Alicante à Valence.

Almanza, v. d'Espagne, dans la prov. et à 60 kil. E. d'Albacète (Murcie), au milieu d'une plaine fertile; manufactures de lin, coton, etc.; 9,000 hab. — Victoire du maréchal de Berwick, le 25 avril 1707, sur les Anglais et leurs alliés.

Almansour ou **Al-Manzor.** V. *Mansour*.

Almaraz, v. d'Espagne, dans la prov. de Cacérès (Estrémadure), sur la rive droite du Tage; beau pont construit au XVIe s.; combat entre les Français et les Anglo-Espagnols en 1810.

Almare-Stæk (Canal d') en Suède, terminé en 1823, unit Stockholm à Upsal.

Almazan, v. de la Vieille-Castille (Espagne), à 25 kil. S. O. de Soria, sur le Duero; 3,000 hab.

Almazora, v. d'Espagne, dans la prov. et à 6 kil. S. E. de Castellon (Valence), près de la mer; 5,000 hab.

Almeida, v. de la prov. de Beira (Portugal), sur la Coa, près de la frontière espagnole du Léon, l'une des places fortes les plus importantes du roy., prise par les Espagnols en 1762; par Masséna en 1810; par les Anglais en 1811; 7,000 hab.

Almeida, v. de la prov. d'Espirito-Santo (Brésil), à l'embouchure du Reis-Magos, fondée par les jésuites en 1580, fait quelque commerce avec Victoria et Rio-de-Janeiro; 5,000 hab.

Almeida (Brites d'), surnommée la Jeanne d'Arc portugaise, était une simple paysanne, boulangère d'Aljubarotta, qui, en 1385, se distingua par son courage contre les troupes du roi de Castille.

Almeida (François d'), premier vice-roi des Indes portugaises, né à Lisbonne, d'une famille illustre, partit de Belem en 1505, s'empara, sur sa route, de Quiloa et de Monbaça, et prit le titre de vice-roi à Cochin. Secondé par son fils, le brave Laurent d'Almeida, qui soumit Ceylan et les Maldives, il battit souvent sur mer les ennemis des Portugais, et vengea son fils, qui avait péri dans un combat naval contre les Turcs, en détruisant près de Diu les forces combinées du soudan d'Egypte et du radjah de Calicut (1508). Après de tristes démêlés avec Albuquerque, nommé pour le remplacer par Emmanuel, l'orgueilleux d'Almeida fut forcé de quitter les Indes, et fut tué par les Cafres de la baie de Saldanha, en 1510.

Almeloo, ville de l'Over-Yssel (Pays-Bas), sur le Vecht, à 36 kil. N. E. de Deventer. Fabriques et blanchisseries de toiles fines; 4,000 hab.

Almenara ou **Almanar,** bourg d'Espagne, à 20 kil. N. O de Lerida (Catalogne); les troupes de Philippe V y furent battues en 1710 par celles de l'archiduc Charles.

Almeria, riv. d'Espagne, vient de l'Alpujarras, et se jette dans la Méditerranée, près d'Almeria; son cours est de 80 kil.

Almeria (anc. *Murgis* et *Portus-Magnus*), v. d'Espagne, dans la prov. d'Almeria (Grenade), à 110 kil. S. E. de Grenade, sur le golfe d'Almeria. Evêché; longtemps cité commerçante et industrielle sous les rois maures, elle n'exploite plus que le sel, le salpêtre et le plomb, très-abondant dans les sierras d'Almagrera et de Gredoz; 10,000 hab. Elle fut définitivement enlevée aux Maures en 1489.

Almeria, prov. de la capitainerie générale de Grenade (Espagne), à l'E., traversée par les sierras de Gador, de Filbares, de Aguaderas, arrosée par l'Almeria et l'Almanzora. Elle renferme 9 partidos judiciales: Almeria, Berja, Canjayar, Gergal, Huercaloveta, Purchena, Sorbas, Velez-Rubio et Vera, et 114 pueblos. La popul. est d'environ 361,000 hab.; la sup. de 8,553 k. c.

Almissa ou **Olmisch** (*Onocum*?) v. de la Dalmatie autrichienne, à l'embouchure de la Cettina, qui forme des marais malsains, à 20 kil. S. E. de Spalatro. Son territoire produit des vins qui valent ceux d'Espagne, et beaucoup de bois de construction; 1,500 hab.

Almogavares, aventuriers espagnols, qui, au moyen âge, vivaient de la guerre contre les infidèles; ils avaient surtout pour armes un épieu et une longue lance.

Almohades (*Almouaheddoun*), c'est-à-dire *unitairiens*, nom d'une secte musulmane et d'une dynastie de princes qui régnèrent sur l'Afrique occidentale et sur une grande partie de l'Espagne, de 1120 à 1270. Le fondateur de la secte fut un Berbère, Abou-Abdallah-Mohammed-al-Mahadi, qui rappelait les musulmans à la simplicité primitive de l'islamisme, se faisait passer pour prophète ou *Mahdy*, et souleva les Kabyles contre les Almoravides en 1120; le chef de la dynastie fut Abd-el-Moumen, son disciple, qui lui succéda vers 1130 et prit le titre d'*émir-al-moumenin* ou commandeur des croyants. Maître de l'Afrique, de l'Océan jusqu'au delà de Tunis, il soumit par ses lieutenants toute l'Espagne musulmane et fit reculer les chrétiens; pendant un siècle les Almohades furent puissants et menaçants; mais, vaincus en 1212, à la grande bataille de Tolosa, ils perdirent leur empire en Espagne, et le dernier des Almohades mourut assassiné à Maroc vers le milieu du XIIIe s.

Almon (Jean), publiciste anglais du parti whig, né à Liverpool en 1738, mort en 1805, écrivit, en 1760, un *Examen du règne de George II;* en 1761, un *Examen de l'administration de Pitt;* puis un volume d'*Anecdotes de la vie du comte de Chatam*, et un *Recueil d'anecdotes biographiques, littéraires et politiques.* Mais il se rendit surtout célèbre en prêtant au fameux Wilkes ses presses et sa plume; il publia un pamphlet sur *les jurés et sur les libelles;* on lui attribua les *Lettres de Junius*, dont il fit plus tard une excellente édition; et en 1774 il fonda le *Parliamentary register* (journal parlementaire), destiné à rendre compte des débats du parlement et qui se continue encore avec succès.

Almon (auj. *Acquataccio*), ruisseau consacré à Cybèle, qui, après un cours de 15 kil., se jette dans le Tibre, par sa rive gauche, au-dessous de Rome.

Almonacid de Zorita, bourg de la province de Guadalaxara (Espagne), près du Tage, à 32 kil. S. E. de Guadalaxara. Sebastiani y battit les Espagnols, le 11 août 1809. Il ne faut pas le confondre avec **Almonacid,** à 20 kil. S.-E. de Tolède.

Almonacid ou **Aguas,** affl. de droite de l'Ebre, vient de la sierra de Daroca et passe à Belchite.

Almondbury, v. du comté et au S. O. d'York (Angleterre), sur la Calder; on dit que c'est la v. ancienne de *Cambodunum.* Lainages et cotons; 7,000 hab.

Almonde (Philippe van), vice-amiral hollandais, né à la Brille en 1646, mort en 1711, fut l'un des plus braves compagnons de Ruyter et de Corneille Tromp, se distingua surtout à la bataille de la Hogue (1692), s'empara des galions espagnols dans le port de Vigo, et mérita une réputation européenne.

Almora, v. du Gherval, dans le district de Kemaoun (présidence de Calcutta), à 240 kil. N. E de Delhi; située à 1,800 mètres au-dessus du niveau de la mer, elle sert de résidence aux négociants qui ont quitté Sirynagor et fait assez de commerce avec le Népaul; elle est défendue par le vieux fort de Gourkha, pris en 1815, et par le nouveau fort Moira; 6,000 hab.

Almoravides (*Almorabettin*), c'est-à-dire *dévoués au service de Dieu*, nom donné à une secte musulmane et à une dynastie qui régna sur le N. O. de l'Afrique et sur une grande partie de l'Espagne, aux XIe et XIIe s. Le premier chef fut Abdallah-ben-Yasym; il était arabe; après avoir répandu l'enthousiasme religieux parmi les tribus berbères de l'Atlas, il s'empara, par la force des armes, d'une partie de l'Afrique septentrionale, et mourut sur le champ de bataille vers 1069. Ses successeurs, et surtout Youçouf-ben-Tachfin, soumirent le N. O. de l'Afrique, et Maroc fut leur capitale. Appelés par les émirs d'Espagne, que leurs divisions livraient aux chrétiens, les Almoravides furent victorieux à la grande bataille de Zalaka (1086); puis ils imposèrent leurs lois à toute l'Espagne musulmane; mais leur empire fut éphé-

mère; les Almohades, dès le commencement du XII[e] s., les attaquèrent en Afrique, puis en Espagne; le dernier Almoravide, Abou-Ishak, fut pris et mis à mort à Maroc en 1146.

Alne, riv. d'Angleterre, arrose le Northumberland, passe près d'Alnwick, et se jette dans la mer du Nord en formant le petit port d'Alnmouth.

Alnwick, v. d'Angleterre, chef-lieu du Northumberland, à 440 kil. N. O. de Londres, près de l'Alne, en face du magnifique château des ducs de Northumberland; Malcolm III, roi d'Ecosse, fut tué devant le château d'Alnwick en 1093; 7,000 hab.

Aloïdes: on nommait ainsi deux géants, Othus et Ephialte, que Virgile place aux enfers; fils d'Iphimédie, femme d'Alœus, et de Neptune, ils furent tués par Diane et Apollon.

Aloisi (BALTHASAR), dit Galanino, peintre de Bologne, 1578-1638, élève et parent des Carrache, s'établit à Rome, et vécut pauvre malgré son talent; il eut beaucoup de force et de relief, et réussit dans le portrait.

Alompra ou **Alaong-b'houra,** fondateur de la dynastie actuelle des Birmans, né vers 1710, mort en 1760. Chef audacieux d'une petite ville voisine d'Ava, il résolut de délivrer ses compatriotes du joug des Pégouans, et, à force de courage et d'intelligence, il réussit de 1754 à 1760. Il s'empara de Pégou, de Martaban, de Mergui; bâtit la ville de Rangoun, organisa ses Etats d'une manière remarquable, et mourut lorsqu'il allait peut-être soumettre le roy. de Siam.

Alopa (LAURENT DE), imprimeur italien, né à Venise, exerçait son art à Florence vers la fin du XV[e] s., et se livra particulièrement à l'impression des auteurs grecs.

Alopèce, petit bourg de l'Attique ancienne, à 12 kil. d'Athènes, patrie d'Aristide et de Socrate.

Alost, v. de la Flandre orientale (Belgique), sur la Dender, à 25 kil. S. E. de Gand. Blanchisseries de toiles, tanneries; commerce de toiles de lin, de houblon. Bel hôtel de ville. Ancienne capitale de la Flandre autrichienne, prise par Turenne en 1667; 17,500 hab.

Alouettes (Mont des), point culminant du plateau de Gâtine, près des Herbiers (300 m.), dans la Vendée.

Alpaïde, femme de Pepin de Héristal et mère de Charles-Martel, née près de Liége, vivait au VIII[e] s., et, après sa mort de son mari, pour échapper à la vengeance de Plectrude, sa première femme, se retira dans un monastère près de Namur.

Alp-Arslan, c'est-à-dire *le brave lion*, deuxième sultan des Turcs Seldjoucides, né vers 1028, succéda à son oncle Togrul-Beg en 1063, soumit l'Arménie et la Géorgie, assura la domination des Turcs en Asie Mineure par une grande victoire sur l'empereur Romain Diogène, qui fut fait prisonnier (1071). Puis il étendit ses conquêtes du Tigre à l'Oxus, franchit le fleuve avec 200,000 hommes, mais fut tué par le gouverneur de la forteresse de Berzein, qu'il venait de condamner à mort en 1072. Son fils, Malek-Schah, lui succéda.

Alpenus, bourg des Locriens Epicnémidiens, à l'entrée méridionale du défilé des Thermopyles.

Alpes. Ce mot, d'origine celtique (*Alp*, élévation), désigne d'une manière générale plusieurs des grandes montagnes de l'Europe (Grandes Alpes, Alpes de Provence, de Souabe, Alpes Scandinaves, etc.); dans un sens déjà plus restreint, il désigne le système de montagnes le plus considérable de l'Europe, qui comprend les Alpes proprement dites, le groupe occidental (Jura, Vosges et Cévennes), le groupe méridional (les Apennins), le groupe oriental (Alpes Dinariques, Balkhans, Pinde), le groupe septentrional (Alpes de l'Allemagne et même monts de la Bohême et de la Moravie, monts Sudètes, monts Karpathes, etc.). Nous nous contenterons d'indiquer ici les parties principales des montagnes qui portent plus particulièrement le nom d'Alpes.

On donne surtout le nom d'Alpes à la grande chaîne demi-circulaire qui sépare la région italienne des régions française au N. O. et germanique au N. E., depuis le col de Cadibone, où commencent les Apennins, jusqu'au mont Kernicza et même jusqu'au mont Kleck, où commencent les Alpes Dinariques. Cette chaîne se divise en trois parties :

1° Les **Alpes occidentales** s'étendent en arc de cercle du col de Cadibone, au N. de Savone, jusqu'au massif du Saint-Gothard; elles séparent les bassins du Pô et du Rhône; elles comprennent 4 sections: les *Alpes Maritimes* du S. E. au N. O. jusqu'au mont Viso, sur une longueur de 200 kil., s'élèvent progressivement jusqu'au mont Longet (3,153 m.) et séparent la France du Piémont; excepté au N., elles perdent leur neige pendant l'été. Les principaux passages sont les cols de Cadibone, de Settepani, de San Bernhardo, de Nava, de Tende, de Sabione, de Finestre, de l'Argentière, du Longet, d'Agnello. Elles ont de nombreux contre-forts : à l'O., les *Alpes de Provence* (V. *ce mot*); à l'E., les montagnes, qui forment les vallées des Bormidas et du Tanaro, ou montagnes du *Montferrat* et les collines du Piémont entre le Tanaro et le Pô. — Les *Alpes Cottiennes* s'étendent, sur une longueur d'environ 100 kil., du mont Viso au mont Cenis, en formant, au mont Tabor, un angle dont la pointe est tournée vers la France; leurs points culminants sont : le mont Viso (3,836 m.), le mont Genèvre (3,592 m.), le Tabor (3,172 m.), le mont Ambin (3,372 m.), et le mont Cenis (3,493 m.). Les principaux passages sont : les cols du Viso, d'Abriès, de Thures, du mont Genèvre, du mont Cenis. Du mont Tabor se détachent, à l'O., deux contre-forts, les *Alpes du Dauphiné* et les *Alpes de Maurienne;* à l'E. les contre-forts sont courts, abruptes, élevés, comme celui qui sépare la Clusone de la Doria-Riparia, et que traverse le col de Sestrières. — Les *Alpes Grées* (*Graiæ*) se dirigent du S. au N., sur une longueur d'environ 100 kil., du mont Cenis au mont Blanc, entre la Savoie et le Piémont; elles renferment des sommets élevés, des gorges sauvages, de nombreux glaciers; leurs points culminants sont : la Roche-Melon (3,493 m.), le mont Iseran (4,045 m.), l'aiguille de la Sassière (3,763 m.), le petit Saint-Bernard. Les cols sont généralement sauvages, âpres, peu praticables, comme ceux de Lautaret, d'Arnaz, de Girard, de Galesia, du Clou, etc.; le plus fréquenté est celui du petit Saint-Bernard. Les contre-forts de l'O., qui couvrent la Savoie, sont : les monts *de la Vanoise*, qui se détachent du mont Iseran, les *Alpes de Savoie*, qui, partant du mont Blanc, se divisent en deux branches ; les *monts Bauges*, au S. O., qui suivent la rive droite de l'Isère et envoient au N. les *monts de la Grande-Chartreuse ;* le *mont Vouache*, qui vient finir à la perte du Rhône. Le principal contre-fort de l'E. part du mont Iseran, ferme au S. la vallée d'Aoste et vient serrer de très-près la Doria Baltea. — Les *Alpes Pennines* s'étendent du S. O. au N. E., sur une longueur d'environ 160 kil., jusqu'au massif du Saint-Gothard, entre la Savoie et le Valais au N. O., le Piémont au S.; elles renferment les plus hauts sommets des Alpes : le mont Blanc (4,810 m.), le Géant (4,206 m.), le grand Saint-Bernard (3,571 m.), le Grand-Combin (4,305 m.), le mont Cervin (4,522 m.), le mont Rosa, dont plusieurs sommets atteignent 4,600 m., le Simplon (3,518 m). Les passages sont difficiles et dangereux, comme les cols du Géant, de Ferret, du grand Saint-Bernard, de la Fenêtre, de Collon, du Cervin, du Monte Moro, du Simplon, de Gries, etc. Au N., le contre-fort le plus important est celui des monts *Voirons* ou *Alpes du Valais*, qui séparent ce pays de la Savoie ; au S., c'est la chaîne de l'*Albaredo*, entre la Sesia et la Doria Baltea; elle ferme à l'E. la vallée d'Aoste.

2° **Alpes centrales** : au massif du Saint-Gothard commencent les Alpes Centrales jusqu'au massif du Maloïa; elles font seules partie de la chaîne de partage des eaux de l'Europe; on les appelle quelquefois *Alpes Lépontiennes ;* mais ce nom est plutôt donné à la partie des Alpes comprise entre le Simplon et le Bernardino. Les Alpes Centrales, sur une longueur de 90 kil. de l'O. à l'E., comprennent les plateaux les plus élevés et la masse la plus imposante de la chaîne ; après les sommets du Saint-Gothard les plus remarquables sont: le Vogelberg (3,313 m.), le Bernardino (2,139 m.), le Splügen (3,198 m.), et le massif du Maloïa (3,500 m.). La chaîne sépare l'Italie des Grisons ; ses passages, peu nombreux, sont difficiles : le col du Saint-Gothard, ceux du Plattenberg, du Luckmanier, du San Bernardino, du Splügen. Les contre-forts septentrionaux sont importants : 1° au N. O. la grande chaîne des *Alpes Bernoises*, qui, par le Jorat, va rejoindre la chaîne du Jura; 2° au N. la chaîne qui sépare les bassins de l'Aar et de la Reuss; 3° au N. la chaîne considérable, élevée, qui couvre de ses nombreuses ramifications la Suisse centrale, entre la Reuss à l'O. et le Rhin à l'E ; 4° les chaînons qui séparent les grandes sources du Rhin; 5° au N. E les *Alpes Algaviennes* ou *des Grisons*, qui continuent la ligne de partage des eaux, et se rattachent par les *Alpes de Constance* aux montagnes de la Forêt-Noire et aux Alpes de Souabe et de Franconie en Allemagne. Le plus important des contre-forts méridionaux est celui qui sépare les bassins du Tessin et de l'Adda, entre les lacs Majeur et de Côme.

3° **Alpes orientales:** elles séparent les régions

germanique et italienne, se dirigent d'abord vers le N. E. jusqu'au Pic des Trois-Seigneurs, puis vers le S. E., formant une courbe tortueuse d'environ 650 kil. de développement; elles s'abaissent graduellement vers l'Adriatique, n'ont pas l'aspect d'une muraille abrupte, comme les précédentes, et ouvrent de grandes vallées, parallèles à la crête. Elles comprennent trois parties : — les *Alpes Rhétiques* forment une chaîne de 280 kil. jusqu'au Pic des Trois-Seigneurs, âpre, peu accessible, aux murailles gigantesques, aux pyramides aiguës; les principaux sommets sont : le massif du Maloïa (3,500 m.), le monte dell' Oro (3,212 m.), le Munterasch (3,066 m.), le Piz Rosetsch (3,968 m.), le Piz Pisoc (3,525 m.), la chaîne élevée du Brenner (plus de 3,600 m.), le Drey-Hern Spitz ou Pic des Trois-Seigneurs (3,150 m.). Les principaux passages sont : les cols du Maloïa, de Bernina, de Tschierfs, de Rescha, du Brenner. Il y a au S. un contre-fort considérable qu'on peut appeler *Alpes de l'Ortler et du Tonal ;* il se détache du faîte entre les sources de l'Adda et de l'Etsch, forme le massif de l'Ortler, d'où partent vers le S. O. les *Alpes de la Valteline*, entre l'Adda et l'Oglio, qui donnent naissance aux *Alpes de la Chiese*, entre l'Oglio, la Chiese et le lac de Garde, et à la chaîne du *Montebaldo*, qui sépare le Mincio de l'Adige, à l'E. du lac de Garde; de l'Ortler part vers le S. E. une chaîne qui vient serrer l'Adige, et sépare l'Etsch de la Nos. Les contre-forts septentrionaux sont d'abord courts et serrent de près l'Inn supérieur ; deux s'étendent beaucoup plus vers le N. E : les *Alpes de Saltzbourg*, entre l'Inn et la Salza, et la grande chaîne des *Alpes Noriques*, qui part du Pic des Trois-Seigneurs, et se dirige par le Kahlenberg et le Wienerwald jusqu'au Danube, à l'O. de Vienne ; des Alpes Noriques se détachent au N. l'*Hausruck*, les *Alpes de Radstadt* et les *Alpes des Chamois ;* au S. E. les *Alpes de Styrie* et le *Sœmmering.* — Les *Alpes Carniques* s'étendent sur une longueur de 190 kil., du N. O. au S. E., du Pic des Trois-Seigneurs jusqu'au mont Terglou ; les sommets les plus remarquables sont : l'Antola, le Ladino, le Brédil et le mont Terglou (3,115 m.); les principaux passages sont : les cols de Toblach, de Santa Croce, de Tarvis, de Brédil. Les contre-forts sont, à l'O., les *Alpes Cadoriques*, qui séparent l'Adige du Bacchiglione, de la Brenta et de la Piave, puis la chaîne qui sépare la Piave du Tagliamento; à l'E., les *Alpes de Carinthie* se détachent de la chaîne au N. du mont Terglou, et séparent les bassins de la Drave et de la Save. — *Alpes Juliennes* ou *de Carniole;* elles s'étendent vers le S. E., sur une longueur de 160 kil. du mont Terglou au mont Kernicza; les principaux sommets sont le Zucha-Berg (3,300 m.), le Wocheiner (2,770 m.), le Schneeberg et le mont Kernicza; le passage le plus remarquable est le col d'Adelsberg. Les contre-forts au S. O. sont peu considérables ; on doit citer celui qui part du mont Javornik et forme la charpente orographique de la presqu'île de l'Istrie; à l'E. sont les *monts des Uscoques*, qui séparent les bassins de la Save et de la Kulpa; enfin au S. E. les *Alpes Juliennes* se rattachent, par le mont Kernicza ou par le mont Kleck, aux Alpes Dinariques. — Le versant des Alpes, incliné vers l'Italie, est beaucoup plus abrupte et plus rapide ; on descend plus lentement, par étages successifs ou par de longues vallées vers la France, la Suisse et l'Allemagne; la largeur des Alpes varie de 130 à 260 kil. En général le faîte est granitique; les roches primitives se trouvent jusqu'aux plaines de l'Italie; dans le versant du N. les montagnes sont presque toutes calcaires. Sans être très-riches en minéraux, les Alpes renferment cependant du fer, du plomb, du mercure, et même du cuivre, du zinc, de l'alun, du charbon de terre, un peu d'or et d'argent ; il y a des salines dans le versant septentrional. La vigne prospère jusqu'à 500 m.; on cultive les céréales, on a quelques arbres fruitiers jusqu'à 1,000 m. ; puis on rencontre le chêne, l'orme, le frêne, l'aune, l'if, le hêtre, le pin d'Écosse, le bouleau blanc, le pin commun, le mélèze, le sapin jusqu'à 1,800 m ; les pâturages s'étendent jusqu'à la limite des neiges; on trouve des lichens et quelques plantes même à la hauteur de 3,600 mètres. La chaîne des Alpes est surtout remarquable par ses glaciers, placés sur les sommets, et surtout dans les vallées longitudinales depuis le N. des Alpes Maritimes jusque vers les Alpes de Carinthie; aussi un grand nombre de cours d'eau considérables descendent en tous sens de ce grand réservoir, source de fécondité pour les régions qui l'environnent : le Rhône, le Rhin, les grands affluents du Danube, l'Adige, le Pô, etc. Si de nombreux troupeaux prospèrent dans les pâturages des Alpes, les parties supérieures renferment des marmottes, des chats sauvages, des lynx, des renards, des loups, des ours; le bouquetin, le chamois, vivent au milieu des cimes glacées ; les vautours, les aigles et d'autres oiseaux de proie planent dans les solitudes des montagnes.

Alpes Algaviennes ou **d'Algau,** ou du **Vorarlberg.** Elles font partie de la ligne générale de partage des eaux en Europe, se dirigent du S. au N. depuis le mont Selvretta, extrémité des Alpes Grises, jusqu'aux plateaux ondulés qu'on nomme Alpes de Constance, entre le Rhin, le Lech et l'Iller. Elles sont d'abord hautes et sauvages; le mont Arlberg a 3,135 m.; puis elles s'abaissent, se couvrent de forêts et de fertiles pâturages. Les contre-forts sont : à l'O. le *Rhœticon* (V. ce mot), à l'E. les Alpes de l'*Inn-Thal*, qui, d'abord escarpées, bordent la rive gauche de l'Inn. Le Lech, l'Isar et leurs affl. viennent des pentes du N. qui sont beaucoup plus douces; à l'E. le contre-fort entre le Lech et l'Iller a son point culminant dans le Hoch-Vogel (2,650 mèt.).

Alpes Apuanes, massif de rochers considérables, qui tombent par des pentes abruptes sur le littoral de la mer Tyrrhénienne, entre les embouchures de la Magra et du Serchio; leur crête dépasse 2,000 m.

Alpes Bastarnicæ, nom ancien de la chaîne des *Karpathes*.

Alpes Bernoises ou **Helvétiques.** Ce vaste contre-fort des Alpes Centrales s'étend du S. E. vers le N. O., depuis le massif du Saint-Gothard jusqu'à la Dent des Morcles, vers le coude du Rhône, au nord de Martigny. C'est une muraille épaisse, élevée, avec des cimes couvertes de neiges perpétuelles, d'énormes glaciers, des vallées sauvages et pittoresques. Jusqu'à l'Oldenhorn, limite du Valais, des cantons de Vaud et de Berne, elles font partie de la grande chaîne du partage des eaux, séparant le Rhône supérieur des nombreux affl. de l'Aar. Les principaux sommets sont de l'E. à l'O. : le Gallenstock, le Grimsel (2,809 m.), le Finster-Aar-Horn (4,400 m.), le Mönch (4,114 m.), la Jungfrau (4,181 m.), l'Altels (3,713 m.), la Gemmi (2,257 m.), le Wildstrubel (3,346 m.), le Räzli, le Wildhorn (3,268 m.), l'Arbelhorn (3,042 m.), le Sanetsch (2,950 m.). Les cols les plus importants sont ceux de Geltenhorn, de Gemmi, de Grimsel. De nombreux contre-forts élevés couvrent de leurs ramifications l'Oberland bernois.

Alpes Cadoriques. Ce contre-fort des Alpes Carniques sépare le bassin de l'Adige des bassins de la Piave et de la Brenta, le Tyrol du territoire Vénitien. La chaîne, d'abord peu élevée, se relève vers le S. O. par le mont *Feldaja* (2,035 m), la *Marmolatta* (3,508 m.), le *Sasso Vernale* (3,450 m.); elle s'abaisse encore, puis atteint 2,600 m. à la *Cima di Lagorei*, et se continue sur la rive gauche de l'Adige par les monts *Lésiniens*, dont un contre-fort forme à l'E. les gorges affreuses du *Val Sugana* ou de la Brenta supérieure; la chaîne entre l'Adige et le Bacchiglione se divise en beaucoup de chaînons assez élevés, qui viennent aboutir vers les hauteurs de Caldiero, entre Vérone et Vicence.

Alpes de Carinthie, Carniques, Centrales. *V. Alpes*.

Alpes de la Chiese. Elles se détachent du Tonal (*Alpes Rhétiques*), se dirigent au S. entre l'Oglio et le lac de Garde, par les glaciers du *Mandrio* et du *Levado* (3,100 m.), et enveloppent la Chiese. Le rameau oriental se termine au S. du lac de Garde, par les hauteurs secondaires de Calcinato, Castiglione, Solferino, Cavriana, Volta, Borghetto, Lonato.

Alpes de Constance. Elles forment la ligne de partage des eaux de l'Europe, depuis les Alpes Algaviennes jusqu'aux monts de la Forêt-Noire, entre le lac de Constance, le Rhin et le Danube. C'est un pays de hauts plateaux, bien cultivés, d'un accès facile et d'une importance militaire considérable.

Alpes Cottiennes. *V. Alpes Occidentales*.

Alpes de Croatie ou **Carniques orientales.** Ce long contre-fort des Alpes Carniques se détache du mont Brédil et se dirige vers le S. E. pendant 400 kil jusqu'au confluent de la Drave et de la Save qu'il sépare ; il prend dans sa partie orientale le nom d'*Alpes d'Esclavonie.* On y distingue le Léobel, l'Owir (2,144 m.), le Sattel (3,240 m.), puis il s'abaisse, se couronne de magnifiques forêts et se termine par des collines couvertes de vignobles et de vergers.

Alpes du Dauphiné. Ce contre-fort considérable des Alpes Cottiennes part du mont Tabor, sépare les vallées de la haute Durance, de la Romanche et du Drac.

allant du N. au S., renfermant des glaciers, des gorges sauvages, des sommets élevés, le Lautaret (2,095 m.), l'Arsine (4,105 m.), le Galéon de la Grave (3,800 m.), le Pelvoux de Vallouise (4,097 m.), le mont Olan (4,212 m.), Chaillot le Vieux (3,321 m.). Puis la crête, moins élevée, se recourbe vers l'O.; le mont Obiou a cependant 2,912 m. Elle se divise en 2 branches sur la limite des Hautes-Alpes et de la Drôme; celle du N. O., entre la Drôme et l'Isère, forme les monts Embel (1,462 m.); celle du S. forme les monts de Lure et le massif du Ventoux, (1,959 m.), entre l'Ouvèze et la Nesque, puis les monts Leberon entre le Calavon et la Durance. Le plus grand contre-fort des Alpes du Dauphiné est celui des Alpes de Maurienne.

Alpes Dinariques, chaîne de montagnes qui se rattache vers le N. O., par le mont Kernicza, aux Alpes Juliennes et se dirige, dans une longueur de 600 kil., vers le S. E., jusqu'au mont Scardo ou Tchardagh, commencement des Balkhans. Leur inclinaison est rapide vers la mer Adriatique; elles détachent vers le Danube des rameaux plus étendus et moins élevés. Elles forment deux branches, qui se rejoignent plusieurs fois et comprennent entre elles des plateaux de 25 à 30 kil. de longueur. La hauteur moyenne est de 1,600 à 1,800 m.; le Dinara a 2,270 m. et le Scardo 3,000. Peu de routes les traversent : de Fiume à Carlstadt; de Spalatro à Traunik; de Scutari à Novi Bazar; deux routes parallèles suivent la chaîne, l'une longe la côte, l'autre va par Carlstadt, Traunik, Novi Bazar, Pristina.

Alpes Grées. V. *Alpes Occidentales.*

Alpes Grises; contre-fort des Alpes Centrales, elles partent du Septimer, au N. E. du massif du Maloia, et continuent la ligne de partage des eaux de l'Europe, entre le Rhin et l'Inn; elles séparent les Grisons de la vallée de l'Engadine. Les sommets principaux sont : le mont Julier (2,479 m.), l'Albula (2,351 m.), la Scaletta et le mont Selvretta, où commencent les Alpes d'Algau.

Alpes Helléniques. V. Supplément.

Alpes Helvétiques. V. *Alpes Bernoises.*

Alpes Juliennes. V. *Alpes Orientales.*

Alpes Lépontiennes. V. *Alpes Centrales.*

Alpes de Maurienne, contre-fort des Alpes du Dauphiné. Elles partent du mont Galibier (2,676 m.), à l'O. du Tabor, se dirigent vers le N. O., entre la Romanche et l'Arc, puis forment plusieurs branches qui couvrent le pays entre l'Isère et ces deux rivières. Les sommets principaux de cette chaîne âpre, épaisse, remplie de glaciers et de précipices, sont : les Trois-Elliens (3,882 m.), les Grandes Rousses (3,041 m.), les montagnes d'Allevard et de la Coche, le pic de Belladone (2,982 m.), les montagnes minérales d'Allemont et le mont Chalanche.

Alpes Noriques. Ce vaste contre-fort des Alpes Rhétiques en est comme le véritable prolongement du S. O. au N. E., du Pic des Trois-Seigneurs au mont Elend. C'est une énorme muraille, couverte de glaciers, presque inaccessible, aux pentes abruptes, surtout au N. vers la Salza; on y remarque le Werner-Waizfeld (3,308 m.), le Greiner (3,500 m.), le Gross-Glockner (3,894 m.), etc.; au S. est la haute vallée de la Drave. Au mont Elend, la chaîne se divise en 3 parties : 1° celle qui porte généralement le nom d'*Alpes Noriques* et se prolonge directement entre l'Ens et la Muhr jusqu'au *Sömmering*. Moins élevées, moins larges, elles sont encore âpres, renferment des glaciers et des sommets, comme le Hoch-Golling, qui a 3,185 m.; elles sont traversées par les routes de Saint-Michel à Rastadt, de Leoben à Rottenmann. Elles se continuent par le Wiener-Wald et le Kahlenberg, qui finit près de Vienne; et d'autre part, le Sœmmering et le Bakony-Wald, séparant le Raab de la Muhr, s'étendent jusqu'au grand coude du Danube, au N. de Bude; 2° la chaîne qui se dirige vers le N. entre l'Ens et la Salza; elle a de nombreuses ramifications, à l'O, entre la Salza et la Traun, les glaciers des Tönnen-Gebirge (2,215 m.), le Schafberg (1,759 m.) et le Hausrück dont les branches s'épanouissent jusqu'au Danube, entre l'Inn et la Traun; à l'E. entre la Traun, la Steyer et l'Ens, les *Alpes de Rastadt*, dont quelques sommets, comme le Thorstein et le Grimming, ont plus de 2,100 m ; 3° les *Alpes de Styrie*, au S., entre la Muhr et la Drave, sont peu élevées, mais assez âpres; leur point culminant est l'Eisenhut (2,421 m.; elles jettent au N. le fort rameau des *Alpes de Judenbourg* et se terminent à l'angle formé par la Muhr et la Drave; elles sont traversées par les cols de Katsch et de Neumark.

Alpes de l'Ortler. V. *Alpes Orientales.*

Alpes Pennines. V. *Alpes Occidentales.*

Alpes de Provence ou **Basses-Alpes.** Ce contre-fort des Alpes Maritimes s'en détache à l'O. du mont Lausanier, se dirige vers le S., entre le Verdon, le Var et l'Esteron, avec les monts Combrève, Valplane, Taillon, et au mont Audiberge (1,716 m.) tourne à l'O., sous le nom de *monts Esterel* (1,200 m.), *monts de Cabrières* (1,150 m.), *mont de Sainte-Victoire* (970 m.), puis se prolonge jusque vers le Rhône, sous le nom d'*Alpines*. De l'Esterel se détachent des collines qui vont rejoindre les monts des Maures, le long du littoral entre la Veaune et l'Argens, et à l'O. les *monts de l'Etoile* entre la Veaune et l'Arc. Au commencement des Alpes de Provence un contre-fort considérable se dirige de l'E. vers l'O. entre l'Ubaye et la Bléone, sous les noms de Sestrière, Mariaud, *montagnes Blanches*.

Alpes Rhétiques. *V. Alpes Orientales.*

Alpes de Salzbourg. Ce contre-fort des Alpes Rhétiques se détache à l'O. du massif que domine le Pic des Trois-Seigneurs et sépare les bassins de l'Inn et de la Salza; elles ont d'abord de 2,500 à 2,800 m., s'abaissent et se divisent en trois branches, très-confuses, formant un pays sauvage, pittoresque, presque impraticable, avec de courtes vallées et des petits lacs; la plus considérable à l'E., entre la Saal et la Salza, se couvre de glaciers, s'appelle le Berteschgaden et atteint 2,950 m.

Alpes de Savoie. Ce vaste contre-fort des Alpes Grées se détache à l'O. du petit mont Blanc et couvre de ses ramifications le pays entre l'Isère, l'Arve et le Rhône; il comprend deux branches principales, celle du S.-O. serre de près la rive droite de l'Isère, sous le nom de *Bauges*, et renferme la Grande-Crête, les monts Charvin (2,415 m.), de la Tournette (2,296 m.), Trelod (2,174 m.), Granier (1,939 m.), les montagnes de la Grande-Chartreuse; elle envoie un rameau qui suit la rive gauche du Guiers, puis celle du Rhône. La branche du N. O. court entre le Fier et l'Arve; elle finit par deux rameaux, le mont Salève au S. de Genève et le mont Vouache (1,118 m.), près du Rhône, en face du Grand-Credo, qui dépend du Jura.

Alpes de Souabe ou **Rauhe-Alp** (Alpes rudes); elles font partie de la ligne générale du partage des eaux de l'Europe, et depuis la chaîne de la Forêt-Noire jusqu'aux sources de l'Altmühl séparent le haut Danube du Neckar et de ses affl. C'est une série de plateaux, aux sommets arides et dénudés, élevés de 7 à 800 m. La partie N. E. prend les noms d'Albuch et de Hertfeld. Le *Steiger-Wald* ou *Jura Franconien* continue la séparation des bassins du Rhin et du Danube.

Alpes Styriennes. V. *Alpes Noriques* et *Styrie.*

Alpes du Tonal. V. *Tonal.*

Alpes d'Uri, contre-fort des Alpes Centrales, qui part de l'Oberalp, au N. E. du massif du Saint-Gothard, et pendant 100 kil. sépare les Grisons des cantons d'Uri et de Glaris. Composées de montagnes sauvages que couronnent 240 glaciers, elles commencent par le Krispalt, se continuent par le Dodiberg, le Scheibe et se terminent par la Galanda, sur la rive gauche du Rhin, près de Mayenfeld. Du Dodiberg se détache vers le N. une chaîne longue et confuse qui, séparant la Reuss de la Linth, couvre les cantons d'Uri, de Schwitz et de Glaris. Du Scheibe se détache une chaîne qui couvre de ses ramifications l'E. d'Uri et l'O. de Saint-Gall, serrant de près la rive gauche du Rhin jusqu'au lac de Constance.

Alpes du Valais. Ce contre-fort des Alpes Pennines s'en détache à l'E. du mont Blanc, sépare le Valais de la Haute-Savoie, par la Tête-Noire (2,560 m.), les Aiguilles, d'où part le chaînon du Brevant à l'O., le mont Buet (3,109 m.), la Dent du Midi (3,185 m.), les Cornettes (2 530 m.), et vient finir, près du lac Léman, aux Dents d'Oche (2,434 m.). Le principal passage est celui de Balme.

Alpes de la Valteline. Elles se détachent du mont Ortler et se dirigent au S. O., séparant le bassin de l'Adda supérieur (Valteline) de ceux de l'Oglio (val Camonica), du Serio, du Bembro. On y remarque les monts Gavio, Scalino (2,329 m.), Cocca (2,525 m.), d'Ambria (2,9.4 m.), Legnone (2,600 m.), Resegnone (1,877 m.), à l'E. du lac de Côme, et Godeno (2,415 m.). Les cols de Gavio et d'Apriga sont les plus importants.

Alpes de la Vanoise. Elles se détachent des Alpes Grées, au mont Iseran, entre l'Isère et l'Arc, sont élevées, renferment de vastes glaciers et ont pour points remarquables l'Aiguille de la Vanoise (3,863 m.), le Perron des Encombres (2,814 m.), le mont Bellachat (2,489 m.), etc.

Alpes du Vorarlberg. *V. Alpes Algaviennes.*

Alpes Cottiennes, l'une des provinces du diocèse d'Italie, dans la préfecture d'Italie (emp. d'Occident); capit. Segusio ou Suze. Elle était formée de l'ancien royaume de Cottius (*V.* ce nom), réuni sous Néron.

Alpes Grées et **Pennines** (du celtique *Kraig*, rocher et *Penn*, cime, sommet), province de la Gaule romaine, entre la Séquanaise au N., la Viennoise à l'O., les Alpes-Maritimes au S., l'Italie à l'E., était habitée par les Nantuates, les Véragres, les Séduniens, les Vibères, appelés généralement Vallenses, au N.; et les Centrons au S. Les v. étaient : Aventicum, Octodurus, Seduni, Darentasia, Axima, etc. C'est auj. la Savoie et le Valais.

Alpes-Maritimes, prov. de la Gaule romaine, formée sous Auguste, entre les Alpes Grées au N., la Narbonaise à l'O., la mer au S., l'Italie à l'O. Les peuples liguriens qui l'habitaient étaient : les Caturiges, au N.; les Sentiens, les Avantiques, les Bodiontiques, au centre; les Suètres, les Néruses, les Védiantiens, au S. Les v. principales étaient : Caturiges, Ebrodunum, Brigantio, Sanitium, Dinia, Vincium, etc. — Il y eut de 1793 à 1814 un départ. français des Alpes-Maritimes, ch.-l. Nice, comprenant le comté de Nice, Monaco et le pays à l'O. de la Taggia. Depuis 1860, un nouv. départ. de ce nom a été formé.

Alpes-Maritimes, départ. français, entre les Basses-Alpes et le Var à l'O., la Méditerranée au S., le comté de Nice et le Piémont à l'E. et au N.; il en est séparé par la Roya à l'E. et par les Alpes Maritimes, depuis le col de Tende, au N. Il est arrosé par le Var et la Tinea. La côte, généralement élevée, est serrée de près par les contre-forts des Alpes, qui couvrent presque tout le départ., et y forment de délicieuses vallées. La culture n'est riche et variée que sur la côte, où l'on trouve des oliviers, des arbres fruitiers, des plantes aromatiques; sur les plateaux, on élève de beaux moutons dans de riches pâturages, des abeilles, des vers à soie. Fabriques d'essences, d'huiles, de savons, de papier, de tabac. — Superf. 3,839 kil. carrés; population 199,037 hab. Le ch.-l. est Nice; il comprend 3 arrond., Nice, Grasse et Puget-Thénier. Il forme le diocèse de l'évêché de Nice, est du ressort de la cour d'appel et de l'Académie d'Aix, fait partie du quinzième corps d'armée (Marseille). Il a été composé d'une partie de la Provence, à l'O. (arrondissement de Grasse), et de la partie du comté de Nice annexée en 1860.

Alpes (Basses-), départ. de France entre les Hautes-Alpes au N., la Drôme au N. O.; Vaucluse à l'O. les Bouches-du-Rhône au S. O.; le Var au S.; les Alpes-Maritimes à l'E., et la chaîne des Alpes qui le séparent de l'Italie. Couvert par les ramifications des montagnes Blanches et des Alpes de Provence, le pays est pauvre et l'un des moins peuplés de France; il est arrosé par la Durance et ses affl. Les excellents pâturages des montagnes nourrissent de nombreux troupeaux, qui viennent des départements voisins. On élève des abeilles, des vers à soie, des mulets, des ânes; on exporte des draps, des vins, des bestiaux, des pruneaux, du miel, etc. — Superf. 695,419 hect.; pop. 139,332 hab. Le ch.-l. est Digne: il comprend 5 arrond.: Digne, Barcelonnette, Sisteron, Forcalquier, Castellane. Il forme le diocèse de l'évêché de Digne; est du ressort de la Cour d'appel et de l'Académie d'Aix; fait partie du 15e corps d'armée (Marseille). Il a été composé d'une partie de la Provence.

Alpes (Hautes-) départ. de France, entre l'Isère et la Savoie, au N.; les Alpes Cottiennes et Maritimes qui le séparent de l'Italie, à l'E.; les Basses-Alpes au S.; le dép. de la Drôme à l'O. Il est traversé par les Alpes du Dauphiné et leurs contre-forts, et arrosé par la Durance et plusieurs de ses affl., par le Drac et la Romanche. Le sol n'est fertile que vers le S.; les montagnes renferment de beaux pâturages. On y exploite de la houille, des marbres et granits, du porphyre. — Superf. 558,961 hect.; pop. 118,898 hab. — Le ch.-l est Gap; il comprend 3 arrond.: Gap, Embrun, Sisteron. Il forme le diocèse de l'évêché de Gap, est du ressort de la Cour d'appel et de l'Académie de Grenoble; fait partie du quatorzième corps d'armée (Lyon). Il a été composé du Dauphiné et d'une petite partie de la Provence.

Alpes de Scandinavie. *V. Dofrines* et *Kiölen.*

Alpes Australiennes, chaîne de montagnes qui s'étendent au S. E. de l'Australie et dont plusieurs sommets atteignent 2,700 m.; à leur pied sont les riches plaines arrosées par la Murray et ses affl.

Alphée, chasseur, selon la Fable, poursuivit la nymphe Aréthuse jusqu'en Sicile où elle fut changée en fontaine; lui-même devint l'Alphée, fleuve d'Elide (auj. *Roufia*), qui, par des conduits souterrains, allait rejoindre les eaux de l'Aréthuse. L'*Alphée* prenait sa source en Arcadie, près de Mégalopolis, passait en Elide et arrosait la plaine d'Olympie et de Pise, avant de se jeter dans la mer Ionienne.

Alphen (Jérome van), né à Utrecht, en 1749, mort à La Haye, en 1803, se distingua par ses nombreux écrits en prose et en vers, mais surtout par ses poésies gracieuses et naïves à l'usage des enfants; ses *Méditations et Cantiques*, également en hollandais, sont très-estimés.

Alphonse, nom d'un grand nombre de rois ou princes d'Espagne, de Portugal et d'Italie; on devrait toujours écrire Alfonse, puisque le *ph* n'existe ni en espagnol, ni en portugais, ni en italien.

1° *Rois d'Aragon.*

Alphonse Ier, surnommé *le Batailleur*, second fils de Sanche Ramirez, succéda à son frère Pierre Ier en 1104; il avait épousé Urraque, fille et héritière d'Alphonse VI de Castille. Il voulut, à la mort de ce prince (1109), réunir ce royaume à ses Etats; mais il eut à lutter contre sa femme, qu'il répudia, et fut repoussé par les Castillans. Alors il combattit les infidèles, les chassa de la Catalogne, prit Tudela (1114), Lerida, Saragosse (1118), Tarragone (1120), et pénétra par le royaume de Valence jusqu'auprès de Grenade et de Cadix. Secondé par beaucoup de chevaliers français, il voulut prendre Tortose, mais il fut vaincu et périt peu de jours après la bataille de Fraga, en 1134. Il avait légué son royaume aux Templiers et aux Hospitaliers. Il est connu en Castille sous le nom d'Alphonse VII.

Alphonse II, né en 1152, fils de Raymond Bérenger et de Pétronille d'Aragon, succéda à son père dans le comté de Barcelone, en 1163, et devint en même temps roi d'Aragon. Il disputa la Provence aux comtes de Toulouse, s'empara du Roussillon et de la Cerdagne, lutta contre Sanche Ier, roi de Navarre, et fit la guerre aux Almohades. Il mourut en 1196, avec le renom de protecteur des troubadours. Son fils aîné, Pierre, lui succéda en Aragon et à Barcelone; Alphonse, le second, eut la Provence.

Alphonse III, dit *le Magnifique*, né en 1265, succéda à son père, Pierre III, en 1285. Il continua la lutte contre Naples et la France, rendit, en 1288, la liberté à Charles II d'Anjou; relâcha les infants castillans de La Cerda; et, en 1291, signa le traité de Tarascon, qui lui laissait la Sicile. Il mourut en 1291, après avoir été forcé de signer les *Priviléges de l'Union* (1287), qui concédaient aux cortès et au justiza les plus grands avantages.

Alphonse IV, *le Débonnaire*, né en 1299, succéda à son père Jayme II, en 1328, lutta contre les Génois, pour la possession de la Sardaigne, que le pape lui avait concédée, en 1331. Ses sujets lui imposèrent de dures conditions, et il mourut de chagrin, dans la guerre qu'il soutenait contre son fils révolté, Pierre IV, en 1336.

Alphonse V, *le Magnanime*, né en 1385, succéda à son père, Ferdinand Ier, en 1416. Généreux et chevaleresque, il soumit une grande partie de la Sardaigne, mais ne put enlever la Corse aux Génois. Jeanne II, de Naples, l'appela à son secours contre Louis d'Anjou, et l'institua son héritier, en 1420. Puis la reine se brouilla avec lui, et fit un second testament en faveur du prince angevin; Alphonse, forcé de revenir en Espagne, prit Marseille, mais se conduisit généreusement (1423). Après une expédition contre Tunis, il reparut à Naples, en 1432; et, quand Jeanne mourut, en 1435, il lutta contre René, frère de Louis III, à qui la reine avait légué son royaume. Fait prisonnier par les Génois, il fut remis en liberté par le duc de Milan, Philippe-Marie Visconti; il parvint enfin à rester maître du royaume en 1442. Il prit alors le titre de roi des Deux-Siciles, et reçut l'investiture des papes Eugène IV et Nicolas V. Il eut encore à combattre François Sforza, les Florentins, les Vénitiens, et mourut à Naples, en 1458. Prince éclairé, protecteur des savants et des jurisconsultes, il réforma l'administration et embellit Naples et le royaume de monuments remarquables. Il laissa l'Aragon à son frère Jean, et le royaume de Naples à son fils naturel Ferdinand.

2° *Rois des Asturies, de Léon et de Castille.*

Alphonse Ier, *le Catholique*, descendant des rois wisigoths, compagnon de Pélage, épousa sa fille, suc-

céda à son beau-frère, Favilla, en 739, chassa les Arabes de la Galice et de Léon et étendit beaucoup le petit royaume des Asturies. Il eut pour successeur, en 757, son fils Froïla.

Alphonse II, *le Chaste*, fils de Froïla Ier, ne devint roi qu'en 791, fut l'ami et l'allié de Charlemagne, fit d'Oviedo sa capitale, construisit la première église de Compostelle, en l'honneur de saint Jacques le Majeur, abdiqua en 835, en faveur de son cousin Ramire, et mourut en 842.

Alphonse III, *le Grand*, succéda à son père Ordoño Ier, en 866; après avoir réprimé plusieurs révoltes, il combattit glorieusement les Arabes, et conserva de ses conquêtes Coïmbre, Viseu, Lamego, Coria, Salamanque; il fortifia Burgos, et assista à la consécration d'une belle église à saint Jacques de Compostelle; il établit l'archevêché d'Oviedo. De nouvelles révoltes troublèrent son règne, et, en 910, il abdiqua en faveur de son fils Garcias, soulevé contre lui. Il mourut en 912; on lui attribue une *Chronique latine des rois* jusqu'à la mort d'Ordoño Ier.

Alphonse IV, *le Moine*, petit-fils du précédent, succéda à Froïla II, son oncle, en 924; il abdiqua en faveur de son frère Ramire (930), se retira dans un monastère, voulut reprendre le trône, fut vaincu, eut les yeux crevés, et mourut dans le monastère de Saint-Julien, près de Léon, en 933.

Alphonse V succéda à son père, Bermude II, en 991, sous la tutelle de sa mère Elvire, franchit le Duero et fut tué d'une flèche au siége de Viseu, en 1028.

Alphonse VI, *le Vaillant*, ou **Alphonse Ier de Castille**, fils de Ferdinand Ier, devint roi de Léon et des Asturies, en 1065; vaincu et jeté dans un cloître par son frère, Sanche, roi de Castille, il en sortit, après le meurtre de ce prince (1073), et réunit tous les États de son père, Léon, Galice, Castille, Asturies. Secondé par le Cid, et par beaucoup de seigneurs français, il prit Tolède, en 1085, et il en fit sa capitale. Les Arabes appelèrent à leur secours les Almoravides d'Afrique, qui battirent les chrétiens à Zalaka en 1086 et à Uclès en 1108, où mourut son fils unique, Sanche. Alphonse succomba à sa douleur en 1109. Il avait marié l'une de ses filles naturelles, Theresa, à Henri de Bourgogne, qui fut le premier comte de Portugal; il légua ses États à Urraque, sa fille aînée, veuve du comte Raymond de Bourgogne, qui épousa ensuite Alphonse Ier d'Aragon.

Alphonse VII de Léon, ou **Alphonse II** de Castille, fils d'Urraque et de Raymond de Bourgogne, partagea d'abord la couronne avec sa mère, régna seul de 1126 à 1157, reçut l'hommage du roi de Navarre, des comtes de Barcelone et de Toulouse, et prit, en 1135, le titre d'Empereur d'Espagne. Il battit plusieurs fois les Musulmans, prit Almeria, et mourut après la victoire de Jaën. Il avait fondé l'ordre de Saint-Julien, qui devint l'ordre d'Alcantara; ses fils, Sanche et Ferdinand, se partagèrent ses États.

Alphonse VIII de Léon, ou **Alphonse III** de Castille, surnommé *le Noble*, fils de Sanche III, devint roi de Castille à trois ans, en 1158. Sa minorité fut troublée par les guerres civiles des maisons de Lara et de Castro. Il lutta d'abord péniblement contre les Almohades, fut battu à Sorillo en 1185, à Alarcos en 1195; mais étant parvenu à réunir les autres rois chrétiens de l'Espagne, il remporta, en 1212, la grande victoire de Tolosa, qui porta le coup de grâce à la domination des Musulmans Africains. Il avait enlevé à la Navarre les provinces d'Alava, de Biscaye et de Guipuscoa; il fonda, en 1208, à Palencia, la première université d'Espagne. Il eut pour successeur, en 1214, son fils Henri Ier.

Alphonse IX, roi de Léon, succéda à son père, Ferdinand II, en 1188. Cousin d'Alphonse de Castille, il lutta longtemps contre ce prince, au lieu de s'unir à lui pour combattre les Infidèles, contre lesquels il fit cependant quelques expéditions heureuses. Il mourut en 1230; son fils Ferdinand réunit sur sa tête les deux couronnes de Castille et de Léon.

Alphonse X, *le Sage* ou *savant*, succéda à son père Ferdinand III, en 1252. Il eut des guerres nombreuses à soutenir contre les Musulmans, surtout contre l'émir de Grenade, et il dépensa des sommes immenses pour soutenir ses vaines prétentions à l'empire d'Allemagne, depuis la mort de Guillaume de Hollande, en 1256, jusqu'à l'avénement de Rodolphe de Habsbourg, en 1273. Les nobles mécontents se soulevèrent contre le roi et arrachèrent à sa faiblesse de nombreuses concessions. Après la mort de son fils aîné, Ferdinand de La Cerda, les cortès de Ségovie proclamèrent son second fils, Sanche, héritier de la couronne, au détriment des infants de La Cerda. Philippe III, de France, défendit la cause de ses neveux, qui furent retenus en Aragon; puis Alphonse se déclara contre don Sanche, appela à son secours l'Espagne, le pape, le roi de Maroc, et mourut en 1284. — Alphonse, très-savant lui-même, favorisa les sciences et les lettres; il fit dresser des tables astronomiques, dites *Alphonsines*, et composa le code appelé *las siete Partidas*. On lui attribue la *Cronica de España*, contenant l'histoire de l'Espagne jusqu'à la mort de Ferdinand III. Grand alchimiste, il passait pour avoir fait de l'or; mais, ce qui est plus certain, il mécontenta ses sujets, en altérant les monnaies. Comme poëte, il a écrit le *Livre du Trésor*, le *Livre des complaintes*, *les Cantiques de Notre-Dame*.

Alphonse XI, *le Vengeur*, successeur de son père Ferdinand IV, en 1312, à l'âge de deux ans, eut une minorité troublée; plus tard, allié aux rois de Portugal et d'Aragon, il gagna sur les rois de Grenade et de Maroc la grande victoire du Rio Salado (1340), puis il prit Algésiras. Il mourut de la peste au siége de Gibraltar, en 1350.

3° *Rois de Portugal.*

Alphonse Ier, *Henriquez*, fils de Henri de Bourgogne, né en 1094, fut placé d'abord sous la tutelle de sa mère, Thérèse de Castille; nommé roi par ses soldats sur le champ de bataille d'Ourique (1139), il fit confirmer ce titre par les célèbres cortès de Lamego (1142), poursuivit la lutte contre les Infidèles, leur enleva Lisbonne, Evora, Santarem, l'Estrémadure, l'Alemtejo, malgré ses luttes contre le roi Ferdinand d'Aragon. En 1184, il assura ses conquêtes par la grande victoire de Santarem sur les Almohades. Il mourut en 1185, après avoir véritablement fondé le royaume de Portugal.

Alphonse II, *le Gros*, né en 1185, succéda à son père, Sanche Ier, en 1211, remporta de beaux succès sur les émirs de Cordoue, de Badajoz, de Séville (1217-1221), voulut établir des impôts sur les biens du clergé, et entra en lutte avec l'archevêque de Bragance et le pape qui l'excommunia. Il mourut en 1223.

Alphonse III, fils d'Alphonse II, né en 1210, gouverna, comme régent, jusqu'à la mort de son frère, Sanche II, repoussé par les Portugais, excommunié par le pape; puis, il régna de 1248 à 1279. Il prit le royaume des Algarves (1251); mais les dernières années de son règne furent troublées par ses luttes avec l'Église, surtout à cause de son mariage avec une fille d'Alphonse X de Castille, pendant la vie de sa première femme, Mathilde de Dammartin, qu'il avait épousée en France.

Alphonse IV, *le Brave* et *le Fier*, né en 1290, fils et successeur de Denis en 1325, contribua à la grande victoire du Rio Salado ou de Tarifa, en 1340; mais fut mauvais fils, dépouilla de ses biens son frère, Sanche d'Albuquerque, lutta pendant douze ans contre son gendre, Alphonse XI de Castille, et eut à combattre son fils dom Pedro, qui voulait venger la mort de son épouse, la célèbre Inès de Castro. D'ailleurs son administration fut vigoureuse, et le Portugal prospéra, malgré le tremblement de terre de Lisbonne en 1344 et la peste de 1348. Il mourut en 1357.

Alphonse V, *l'Africain*, né en 1432, fils et successeur d'Édouard, en 1438, sous la régence de sa mère, Éléonore d'Aragon, puis de son oncle, dom Pedro, eut à lutter contre ce prince, qu'il avait forcé à se révolter, et qui fut tué à Alfarrobeira, en 1449. Son ardeur l'entraîna à la guerre sainte contre les Musulmans d'Afrique; après plusieurs expéditions, il prit Arzilla et Tanger; sous ses auspices, les Portugais firent de belles découvertes sur la côte occidentale. Il voulut soutenir sa nièce et sa fiancée, Jeanne de Castille, contre Isabelle et Ferdinand, fut défait à Toro, en 1476; vint inutilement demander des secours à Louis XI, et mourut de la peste, après avoir deux fois abdiqué en faveur de son fils, Jean II, en 1481.

Alphonse VI, né en 1643, succéda à son père Jean IV, en 1656, sous la tutelle de sa mère, Louise de Guzman. Ses débauches scandalisèrent Lisbonne. Sa femme, Marie d'Aumale, princesse de Savoie-Nemours, s'unit à dom Pedro, son beau-frère, qui fut nommé régent en 1667. Alphonse, d'abord relégué à Terceira, puis à Cintra, mourut d'apoplexie, en 1683. Sous son règne, les Espagnols reconnurent enfin l'indépendance du Portugal (1668), mais gardèrent Ceuta; les Hollan-

dais s'emparèrent de presque toutes les possessions des Indes, et l'on céda à l'Angleterre Bombay, dot de Catherine, sœur d'Alphonse, qui épousa le roi Charles II, et Tanger (1660).

4° *Rois de Naples.*

Alphonse Ier. V. *Alphonse V d'Aragon.*

Alphonse II, né en 1448, fils et successeur de son père, Ferdinand Ier, en 1494, avait, comme lui, mécontenté les Napolitains; et, saisi de frayeur à l'arrivée des Français de Charles VIII, il abdiqua en faveur de son fils Ferdinand II (janv. 1495), s'enfuit en Sicile et y mourut le 19 nov. 1495.

5° *Princes d'Este, ducs de Ferrare et de Modène.*

Alphonse Ier, né en 1486, successeur de son père, Hercule Ier, en 1505, prit part à la guerre de Jules II et de Louis XII contre Venise, resta notre allié jusqu'à la mort du pape; puis s'unit à François Ier contre Charles-Quint. Il avait épousé Lucrèce Borgia, en 1502; il favorisa généreusement les lettres, et a été célébré par l'Arioste. Il mourut en 1534.

Alphonse II, fils d'Hercule II et de Renée de France, fille de Louis XII, succéda à son père, en 1559. Sa cour était l'une des plus brillantes de l'Italie, et le Tasse, avant ses malheurs, en fut l'une des gloires. A sa mort, Clément VIII incorpora Ferrare dans ses domaines, et ne laissa à son cousin, César d'Este, que Modène et Reggio (1597).

Alphonse III, successeur de son père César, comme duc de Modène et de Reggio, en 1628, abdiqua en 1629, se retira dans un couvent de capucins, et mourut en 1644.

Alphonse IV, duc de Modène et de Reggio, successeur de son père, François Ier, en 1658, épousa Laura Martinozzi, nièce de Mazarin (1655), et commanda les Français en Italie. Il mourut en 1662.

Alphonse (Jean), dit *le Saintongeois*, navigateur français du xvie s., fit de grands voyages sur les côtes d'Asie et d'Amérique. La relation fort tronquée de ses voyages parut, en 1559, par les soins de Mellin de Saint-Gelais, sous le titre de : *Voyages aventureux du capitaine Jean Alphonse.* Il avait visité et décrit les bouches de l'Amazone et le Canada.

Alphonsines (*Tables*); on nomme ainsi des tables astronomiques publiées sous les auspices d'Alphonse X de Castille, et faites par des astronomes chrétiens, juifs et arabes, pour corriger les tables de Ptolémée. La première édition parut en 1492.

Alpines, ramification des Alpes de Provence, dans le départ. des Bouches-du-Rhône; sa hauteur est d'environ 800 m.

Alpines (Canal des); construit par les soins de l'archevêque d'Aix, Boisgelin, administrateur de la Provence (1772-1773), il conduit les eaux de la Durance, pour fertiliser les terres, par les différentes branches de Mallemort, d'Orgon, de Lamanon, du Merle, d'Eyguières, d'Arles.

Alpini (Prosper), médecin et botaniste italien, né à Marostica (État de Venise), en 1553, mort en 1617, séjourna pendant six ans en Égypte et en Orient; puis professeur de botanique à l'université de Padoue, il acquit une réputation européenne. On a de lui : *De Balsamo dialogus; De plantis Ægypti liber; Historiæ naturalis Ægypti libri quatuor; De medicina Ægyptiorum libri quatuor*; *De medicina Indorum; De plantis exoticis;* et surtout *De præsagienda vita et morte ægrotantium libri septem*, ouvrage édité à Leyde, en 1700, avec une préface de Boerhaave, et longtemps considéré comme un chef-d'œuvre par les médecins; *De medicina methodica libri XIII*, etc.

Alpon, riv. d'Italie, affluent de gauche de l'Adige, traverse des marais où il baigne Villanova et Arcole; il finit au-dessous de Ronco. Les marais de l'Alpon sont traversés par deux chaussées, célèbres dans la campagne de 1796; celle de Ronco à Vérone par Porcil; celle de Ronco à Villanova par Arcole sur l'Alpon.

Alpreck (Pointe d'), cap du département du Pas-de-Calais, avec un phare, à 4 kil. S. O. de Boulogne.

Alpstein, ramification des Alpes d'Uri, qui couvre une partie des cantons de Saint-Gall et d'Appenzell; le sommet le plus élevé, le Säntis, a 2,491 m. de hauteur.

Alpujarras ou **Alpuxarras,** ramification de la Sierra Nevada, au sud de l'Espagne; elle borde la côte pendant 70 kil., et renferme des gorges profondes et des pentes verdoyantes vers la mer; la partie la plus épaisse est la sierra de Gador, près d'Almeria; elle rejoint la Sierra Nevada vers le pic de Mulhacen. C'est là que les Maures de Grenade se cantonnèrent surtout après 1492; c'est là qu'ils se révoltèrent sous Philippe II, en 1568.

Alquier (Charles-Jean-Marie, baron), diplomate français, né à Talmont (Vendée), en 1752, mort en 1826. Avocat, procureur du roi, maire de la Rochelle, député de l'Aunis aux États-généraux; puis membre de la Convention pour le départ. de Seine-et-Oise, il vota la mort de Louis XVI, avec sursis conditionnel. Il fit partie du Conseil des anciens, et dès lors il entra dans la diplomatie; il fut ministre en Bavière, ambassadeur en Espagne, à Florence, à Naples, à Rome, en Suède, en Danemark. Exilé comme régicide en 1816, il rentra en France en 1818.

Als-Sund, détroit de 28 kil. de longueur sur 260 m. de large, entre le Slesvig et l'île d'Alsen.

Alsace, ancienne prov. de France, avait pour bornes: le Palatinat au N.; le Rhin, qui la séparait de l'Allemagne à l'E.; la Suisse et la Franche-Comté au S.; les Vosges, qui la séparaient de la Lorraine à l'O. On la divisait en : *haute Alsace*, comprenant le Sundgau (pays du sud), capit. Belfort, la principauté de Montbéliard et 5 villes libres : Colmar, Kaysersberg, Munster, depuis le ruisseau d'Eckenbach, Turkheim, Mulhausen; et en *basse Alsace*, comprenant le bailliage d'Haguenau, le comté de Hanau, et 9 villes libres. — Occupée par les tribus celtiques des Rauraci, des Nemetes, des Mediomatrici, et par les Triboci germains; envahie par les Suèves, puis par les Romains, elle fit partie, le nord, de la Germanie première, le sud, de la Grande Séquanaise. Sans cesse ravagée par les Barbares du ive au vie s., elle fit partie de l'Austrasie, sous les Mérovingiens, appartint, après le traité de Verdun (843) à Lothaire Ier, puis à la mort de Lothaire II (869), fut rattachée à l'Allemagne, sous le nom d'Alsace (*Ell-sass*, pays de l'Ill). Les ducs de Souabe et d'Alsace conférent l'administration du pays à deux comtes provinciaux, qui prirent au xiie s. le nom de landgraves. A l'extinction de la maison de Souabe, ils ne relevèrent que de l'Empereur. Hérissée de châteaux, divisée en fiefs, villes libres, etc., elle fut annexée en grande partie à la France pendant la guerre de Trente ans, et lui fut cédée par le traité de Westphalie (1648). La cité de Strasbourg, occupée en 1681, ne fut cédée qu'à la paix de Ryswick (1697). Plusieurs fiefs, appartenant aux princes de Wurtemberg, de Bade, de Deux-Ponts, n'ont été réunis qu'en 1789, et Mulhausen en 1798. — En 1789, l'Alsace formait un gouvernement militaire, capit. Strasbourg; était du ressort du conseil souverain de Colmar; et, comme pays d'*étranger effectif*, avait sa ligne de douanes du côté de la France; elle formait le diocèse de l'évêché de Strasbourg. — Elle a corresp. aux départ. du Haut-Rhin, ch.-l. Colmar, et du Bas-Rhin, ch.-l. Strasbourg. V. au Supplément : Alsace-Lorraine.

Alsen ou **Als,** île de la mer Baltique, séparée du Slesvig par un étroit canal, *Als-Sund*, a 33 kil. de long et 9 de large, est fertile, bien cultivée, assez accidentée; on y élève beaucoup de chevaux; v. princ. Sönderborg et Norborg; 25,000 hab. Elle a offert, à plusieurs reprises, comme une sorte de camp retranché à l'armée danoise, mais a été enlevée par les Prussiens, en 1864.

Alsette ou **Alzette,** riv. qui vient de la Lorraine (Emp. d'Allemagne), passe la frontière, arrose Luxembourg et se réunit à la Sure, après un cours de 70 kil.

Alsfeld, v. de la Hesse-Darmstadt, dans la prov. de Hesse supérieure, sur le Schwalm, à 44 kil. N. E. de Giessen. Elle est fortifiée; c'est le centre de la fabrication des toiles, draps et lainages du duché. Elle a joué un grand rôle à l'époque de la réforme; 4,000 hab.

Alsloot (Denis Van), peintre flamand de grand mérite, florissait au commencement du xviie s. Ses paysages et ses tableaux de genre sont pour la plupart à Vienne.

Alsten, île de Norvége, sur la côte du Nordland, remarquable par la montagne des Sept-Sœurs, qui s'élève à pic à 1,340 m. au-dessus de la mer.

Alster, riv. du Holstein, très-poissonneuse, navigable dans son cours de 40 kil., se jette dans l'Elbe à Hambourg.

Alston (Charles), botaniste et médecin écossais, né en 1683, mort en 1760; élève de Boerhaave, il fonda avec son ami Alexandre Monro la réputation de l'université d'Edimbourg; dans ses ouvrages de botanique, il a été l'un des plus redoutables adversaires de Linné.

Alströmer (Jonas), industriel suédois, né en 1685, mort en 1761, excité par l'exemple de l'Angleterre, où

il avait longtemps vécu, établit dans sa patrie de nombreuses manufactures de laine, des raffineries de sucre, etc.; contribua à développer la culture du tabac et de la pomme de terre; reçut de nombreuses distinctions et laissa une fortune considérable à ses quatre fils, Claude, Patrick, Jean et Auguste, également remarquables par leurs talents et leur patriotisme.

Altaï, groupe de montagnes considérables de l'Asie, qui entoure les sources de l'Irtych et de l'Ienisséi; il prend à l'E. le nom de Tangnou, de monts Sayansk, plus loin de Haut-Kentaï et de monts de Daourie; il se rattache vers le N. E. aux monts Jablonnoï et Stanovoï, qui se prolongent jusqu'au détroit de Behring. C'est la partie septentrionale du système central ou Himalâyen, au S. de la Sibérie et au N. de la Kalmoukie chinoise. Les géographes européens ont donné quelquefois le nom de Petit-Altaï aux montagnes qui sont en Sibérie et que traverse l'Irtych ; au Petit-Altaï se rattacheraient alors les monts Kolyvan, Kouznetz et Salaïr. Plus au S. est le Grand-Altaï, qui renfermerait le plus haut sommet de la chaîne, l'Alta-ii-Niro, dépassant 3,600 m. L'Altaï, riche en produits métalliques, se termine par des plateaux granitiques, dont la roche décomposée couvre de gravier ses sommets et ses flancs; il forme comme un cap énorme entouré par une vaste mer de dépôts diluviens, où se trouvent les plus grandes richesses métalliques de l'Altaï

Altamaha, riv. des États-Unis, formée de deux autres rivières longues de 400 kil., descend des monts Cherockis, arrose la Géorgie et se jette dans l'Atlantique, à 96 kil. S. O. de Savannah, après 225 kil. de cours.

Altamura, v. de la Terre de Bari, en Italie, à 45 kil. S. O. de Bari. Magnifique cathédrale élevée par Frédéric II ; on y a trouvé des vases grecs d'un travail délicat, qui peut-être viennent des ruines de l'ancienne *Lupatia ;* 16,000 hab.

Altdorfer (ALBERT), peintre et graveur allemand, né à Altdorf (Bavière), en 1488, mort en 1538, élève d'Albert Dürer, fut un artiste remarquable. Ses principaux tableaux sont : l'*Ensevelissement du Christ*, l'*Histoire de Suzanne*, et surtout la *Victoire d'Alexandre à Arbelle* (à Munich); *Saint Jérôme* (à Berlin); la *Nativité de la Vierge* (à Augsbourg). Détails admirables; bon coloris; dessin médiocre.

Alten, fl. de Norvége, vient des monts Kiölen, a un cours de 120 kil. et se jette dans le golfe d'Alten, à Altengaard.

Altena, v. de la prov. prussienne de Westphalie, sur la Lenne, à 28 kil. S. O. d'Arensberg. Fabriques de fils de fer, de dés, d'épingles, d'aiguilles à tricoter ; 5,000 hab.

Altenbourg (Duché de Saxe-). V. *Saxe*.

Altenbourg, capit. du duché de Saxe-Altenbourg, près de la Pleisse, par 50° 59′25″ lat. N. et 10° 6′30″ long. E., à 32 kil. de Leipzig, possède un beau château ducal. Fabriques de gants, draps, cuirs, tabatières; commerce important de bois, blé, bétail. — Jadis ville impériale, elle appartint, en 1308, aux margraves de Misnie, puis passa à la maison de Saxe-Gotha; 20,000 habitants.

Altenburg, v. de Hongrie, au confluent de la Leitha et du Danube, à 32 kil. S. E. de Presbourg; commerce de blé et de bestiaux; 5,000 hab.

Altendorf, v. de la Hesse-Nassau, dans la basse Hesse, sur la Werra, possède une source saline qui produit près de 100,000 quintaux de sel ; 5,000 hab.

Altendorf, bourg de Bavière, à 16 kil. S. E. de Bamberg. Kléber y battit les Autrichiens, 6 août 1796.

Altengaard, bourg de Norvége, à l'embouchure de l'Alten; c'est le point le plus septentrional de l'Europe (69° 45′ lat. N.) où la terre soit cultivée ; 2,000 hab.

Altenheim, bourg du grand-duché de Bade, à 10 kil. O. d'Offenbourg, près du Rhin. Après la mort de Turenne, les Français, qui regagnaient le pont d'Altenheim, repoussèrent les ennemis dans un combat terrible où Vaubrun fut tué, 29 juillet 1675.

Altenkirchen, v. de la Prusse Rhénane, à 30 kil. de Coblentz, sur la Wied. Au combat du 2 septembre 1796, Marceau fut blessé mortellement; il mourut au château d'Altenkirchen.

Altenstein, château du duc de Saxe-Meiningen, à 30 kil. N. de Meiningen.

Altenstein (CHARLES STEIN, baron d'), ministre prussien, né à Anspach, en 1770, fut appelé à Berlin par Hardenberg, déploya beaucoup de zèle et d'intelligence pour la réorganisation de la Prusse, après Tilsitt; fut ministre des finances en 1809, des cultes et de l'instruction publique en 1817; il a beaucoup contribué à la fondation de l'université de Berlin en 1809, a établi celle de Bonn; a réglé les rapports de l'Église catholique avec le gouvernement, et a favorisé le développement des études philosophiques.

Altenzelle, ancienne abbaye de l'ordre de Cîteaux, sur la Mulde (roy. de Saxe), fondée en 1162 par le margrave de Misnie, Otton. Elle fut célèbre par la science de ses moines qui rédigèrent la *Chronicon Vetero-Cellense*, insérée dans les *Script. rerum German.* de Mencken. Elle a été sécularisée en 1544.

Altersweilen, village du canton de Thurgovie (Suisse), à 6 kil. S. O. de Constance. Victoire des Suisses, en 1499, sur les Autrichiens de Maximilien ; 2,000 habit.

Altesse. Ce titre fut donné aux évêques, puis aux rois ; François I^er^ y renonça pour prendre celui de majesté. Au commencement du XVII^e^ s., les princes du sang s'appelèrent *altesses ;* le duc d'Orléans ajouta en 1628 l'épithète de *sérénissime;* en 1661 celle de *royale*. Plus tard le mot *altesse royale* fut réservé aux princes issus directement du sang royal et celui d'*altesse sérénissime* aux princes des branches collatérales.

Althée, femme d'Œneus, roi de Calydon, mère de Méléagre, irritée de la mort de ses deux autres fils qu'il avait tués, jeta au feu le tison auquel était attachée la vie du meurtrier. V. *Méléagre*.

Alt-Gebirge, v. de la Hongrie sept., a de riches mines d'argent et de cuivre ; 9,000 hab.

Althen (JEAN), agronome célèbre, né en Perse, 1711, mort en 1774 ; fils d'un seigneur persan, ambassadeur auprès de Joseph I^er^, dont la famille fut détruite par l'usurpation de Thamas-Kouli-Khan. Quatorze ans esclave en Asie Mineure, il se réfugia à Smyrne auprès du consul de France, et put arriver à Marseille avec des graines de garance qu'il avait dérobées au péril de ses jours. Longtemps rebuté, il se fit catholique, épousa une jeune fille de Marseille, put se rendre à Versailles, fut accueilli par Louis XV, mais échoua, en voulant établir, près de Montpellier, un nouveau système de culture et de fabrication de la soie. Enfin il put introduire la culture de la garance dans le comtat Venaissin, de 1760 à 1774. Il mourut dans la pauvreté, et sa fille à l'hôpital, en 1821. Le pays qui lui doit sa plus grande richesse s'est montré trop tard reconnaissant; Avignon lui a élevé une statue en 1846.

Althusen (JEAN), jurisconsulte hollandais (1557-1638), défendit les libertés civiles et religieuses avec beaucoup de talent, et dans ses livres, comme dans ses leçons, soutint les doctrines les plus avancées de la démocratie.

Altin ou **Teletz,** lac de la Sibérie, dans le gouvernement de Tomsk, a 110 kil. sur 40; il est traversé par le Bia, l'une des rivières qui forment l'Obi.

Altinum (*Altino*), v. de la Vénétie ancienne, sur le Silis, communiquait avec Ravenne par les lagunes, et fut un municipe florissant par le commerce; ses habitants se réfugièrent, lors de l'invasion d'Attila, dans les îlots où s'éleva Venise.

Altissiodurum nom latin d'AUXERRE.

Altkirch, anc. ch.-l. de canton de l'arrondissement de Mulhouse (H^te^-Alsace), à 55 kil. S. de Colmar, sur l'Ill. Fabriques de tissus ; commerce de chanvre et de cuirs; ancienne résidence des ducs d'Autriche; 3,193 habit.

Altmühl, riv. d'Allemagne, affl. de gauche du Danube, vient du Steiger-Wald, coule du N. O. au S. E., arrose la Bavière occidentale, et finit près de Kelheim, après 200 kil. de cours. Sur elle s'embranche le canal Ludwig, qui fait communiquer le Danube au Rhin, par la Regnitz, affluent du Mein.

Altomonte, bourg d'Italie, dans la Calabre citérieure, à 12 kil. S. O. de Castrovillari. Riches mines de sel ; 5,000 hab.

Alton, v. d'Angleterre (comté de Hamps), près du Wey; à 25 kil. N. E. de Winchester; fabriques de soie et de laine; 4,000 hab.

Alton, v. de l'Illinois (États-Unis), près du confluent du Mississipi et du Missouri ; houille dans les environs; 8,000 hab.

Altona, la plus grande ville du Slesvig-Holstein (Prusse), sur la r. dr. de l'Elbe, à 1 kil. O. de Hambourg est une ville importante par son commerce, son industrie, sa population. La construction des navires est très-active; son port franc fait d'importantes expéditions pour la grande pêche; 74,000 hab. — Elle ne devint une ville qu'en 1664, fut incendiée par les Suédois

en 1713, et se releva surtout pendant la guerre d'Amérique et la révolution française. On y voit le tombeau de Klopstock.

Altorf, chef-lieu du canton d'Uri (Suisse), près de la Reuss, au pied du mont Grünberg, par 46° 55′ 10″ lat. N. et 6° 17′ 32″ long. E. C'est la patrie de Guillaume Tell ; 2,000 hab.

Altorf ou **Altdorf**, v. de Bavière, à 18 kil. S. E. de Nuremberg ; fabrique considérable de jouets ; université célèbre de 1575 à 1809 ; 3,000 hab.

Altorf, v. du Wurtemberg, à 4 kil. N. E. de Ravensburg ; près de là se trouve le château de Weingarten, jadis abbaye célèbre de bénédictins ; 3,000 hab.

Altranstadt, village de la Saxe prussienne, à 15 kil. E. de Mersebourg, et près de Leipzig, célèbre par le traité que Charles XII imposa à Auguste II, pour le forcer à abandonner le trône de Pologne à Stanislas Leczinski, 24 septembre 1706. Dans son séjour à Altranstadt, le roi de Suède traita également avec le roi de Prusse et l'empereur Joseph Ier.

Altstetten, v. de Suisse, dans le canton et à 15 kil. S. E. de Saint-Gall, dans un pays bien cultivé ; assez de commerce et d'industrie ; elle a beaucoup souffert de plusieurs incendies ; 7,000 hab.

Alunno (Nicolas), peintre italien, de Foligno, vivait à la fin du xve s. ; il a été le maître du Pérugin. Le musée de Paris possède de lui six sujets de sainteté en un seul cadre.

Aluta, Alt ou **Olto**, affluent de gauche du Danube, vient du revers oriental des Karpathes, traverse le plateau de Transylvanie du N. au S., puis de l'E. à l'O., franchit les Karpathes par une brèche de 400 mètres de profondeur et de 40 kil. de longueur (la Tour Rouge), entre en Valachie, et finit près de Nicopoli, après un cours d'environ 440 kil. Sa navigation est dangereuse.

Alvar ou **Alwur**, principauté de l'Hindoustan, dans la prov. d'Agrah, gouvernée par le radjah de Macherry, depuis 1803 sous la protection des Anglais. Il habite **Alvar**, ville bien fortifiée, à 130 kil. S. O. de Delhi.

Alvarado, port de l'Etat de la Vera-Cruz (Mexique), sur le golfe du Mexique, à 65 kil. S. E. de la Vera-Cruz ; il est avantageusement situé ; 4,000 hab.

Alvarado ou **rio San Juan**, riv. du Mexique, se jette dans la baie d'Alvarado, partie du golfe du Mexique.

Alvarado (Alphonse d'), l'un des compagnons de Pizarre, se déclara contre Almagro, poursuivit les meurtriers de son général, et mourut en 1553.

Alvarado (Pedro d'), compagnon de Fernand Cortez, né à Badajoz, suivit d'abord Grijalva, puis Cortez sur les côtes du Mexique. Doué d'une valeur prodigieuse, il prit part à tous les événements de l'expédition, garda Mexico pendant la lutte de son général contre Narvaez ; mais sa cruauté excita une révolte, et les Espagnols durent abandonner la capitale (1er juillet 1520). Il s'empara du Guatemala ; Charles-Quint le nomma gouverneur du pays. A la tête de cinq cents soldats, il se dirigea au S., vers le pays de Quito, et ajouta au moins le Honduras à son gouvernement. Il fut tué dans un combat contre les Indiens en 1541.

Alvarez do Oriente (Fernand d'), poëte portugais, né à Goa, mort vers 1595, combattit sur les flottes des Indes, et a laissé la *Lusitania transformada*, livre imprimé après sa mort, en 1607, puis réimprimé à Lisbonne en 1781. On l'a accusé d'avoir dérobé ce poëme à Camoens.

Alvarez (François), chapelain d'Emmanuel, très-instruit et très-bon écrivain, fut attaché à une ambassade envoyée en Abyssinie (1515-1520). Après bien des misères et des obstacles de toute nature, l'ambassade arriva à Axum, puis, à travers les provinces, rejoignit le *Négous*. Alvarez, par son intelligence, sa science et sa piété, sauva la mission, qui revint en Europe seulement en 1527. Chargé d'années, mais infatigable, il publia la relation très-curieuse de son voyage, en 1540, à Lisbonne. Elle a été traduite en français, 1556 ; cette version inexacte a été reproduite, en 1556, par Jean Plantin à Anvers.

Alvarez de Luna. V. *Luna*.

Alvarez (don José), sculpteur espagnol (1768-1827), fut employé à Rome par Napoléon Ier ; on cite ses statues de *Ganymède* et d'*Adonis*.

Alviano (Barthélemy), capitaine italien de la famille des Orsini, né en 1455, après avoir combattu, à la tête de condottieri, pour Gonzalve de Cordoue et pour Pierre II de Médicis, entra au service de Venise, repoussa l'empereur Maximilien, et lui enleva, en 1508, Cadore, Goritz, Trieste ; mais, entraîné par son ardeur, il se fit battre à Agnadel par Louis XII, en 1509, et resta prisonnier jusqu'en 1513. Après la défaite des Français, alliés de Venise, à Novare, il fut de son côté vaincu par l'espagnol Cardonne. En 1515 il commandait l'armée vénitienne qui contribua au succès de la campagne de Marignan. Il mourut peu après.

Alvinzi ou **Alvinczy** (Joseph), feld-maréchal autrichien, né au château d'*Alvincz* (Transylvanie), en 1735, mort en 1810, se distingua pendant la guerre de Sept ans, et, sous Laudon, contre les Turcs. Malheureux dans la répression des troubles de Belgique (1790), il combattit courageusement aux journées de Nerwinden et de Hondschoote, aux siéges de Landrecies et de Charleroi. En 1796, François II, son ancien élève, le chargea de réparer les défaites de Beaulieu en Italie ; mais vaincu à Arcole et à Rivoli, en 1797, il fut rappelé et chargé du commandement général de la Hongrie. Il mourut à Bude.

Alwathik-Billah, khalife de Bagdad, après son père Al-Motassem, de 842 à 847, aima les sciences et les lettres. Sous son règne, le général Ben-Aglab s'empara de la Sicile.

Alxinger, (Jean-Baptiste de), poëte, né à Vienne, 1755-1797, a fait plusieurs traductions estimées, et surtout deux poëmes chevaleresques : *Doolin de Mayence* en 10 chants, et *Bliombéris* en 12 chants. Ses œuvres ont été publiées à Vienne, 10 vol., 1810.

Alyatte Ier, roi de Lydie, de la dynastie des Héraclides, a régné de 761 à 747 av. J. C.

Alyatte II, de la dynastie des Mermnades, a régné de 610 à 559 ; il fit la guerre à Cyaxare, roi des Mèdes ; une éclipse de soleil, prédite par Thalès, effraya les deux armées et la paix fut rétablie. Il fut le père de Crésus.

Alypius, d'Antioche, architecte du vie s., fut chargé par l'empereur Julien de rebâtir le temple de Jérusalem, mais ne put y parvenir.

Alypius, musicien grec, vivait peut-être au ive s. ; c'est par lui que nous connaissons les notes des Grecs. Son ouvrage, *Introduction à la musique*, a été publié par Meursius (grec et latin), Leyde, 1616, et par Meibom, 1652.

Alzonne, chef-lieu de canton de l'arrond. et à 16 kil. de Carcassonne (Aude), au confluent du Fresquel et du Lampy ; 1,510 hab. — Ce bourg avait jadis un château fort, qui joua un rôle important, de Simon de Montfort à Henri IV.

Amable (Saint), curé de Riom, dont il est devenu le patron, mourut en 464 et fut enterré à Clermont. On le fête le 11 juin.

Amack ou **Amager**. V. Copenhague.

Amada, bourg de la Basse-Nubie, sur la rive gauche du Nil, renferme un temple remarquable, dont Champollion attribue la construction à Thoutmosis III.

Amadeo (Jean-Antoine), sculpteur du xvie siècle, né à Pavie, a laissé de nombreux ouvrages, et surtout le mausolée de Bartolomeo Colleoni, à Bergame.

Amadia ou **Amadieh**, capitale des Kourdes-Badinan, dans le Kourdistan turc, au N. E. de la Turquie d'Asie, à 100 kil. N. de Mossoul. Près de là se trouve le tombeau de l'iman Mohammed-Bekir ; 6,000 hab.

Amadis de Gaule, ou plutôt **de Galles**, héros d'un fameux roman de chevalerie, fils de Périon, roi de Gaule, et d'Elisène, fille d'un roi de la Petite-Bretagne. Le *Chevalier du Lion* ou le *Beau Ténébreux*, le type des amoureux constants, dévoué à la belle Oriane, fille du roi de Danemark, remplit l'Espagne de ses exploits fabuleux. Le roman a vingt-quatre livres ; il est en prose ; les treize premiers sont en espagnol du xive siècle, et les autres en français ; les quatre premiers, les meilleurs de tous, sont consacrés à Amadis ; les autres s'occupent de ses descendants et d'autres Amadis de Grèce, de Trébizonde, etc. Le commencement a été traduit en français, dès 1500, par N. d'Herberay.

Amagetobria, ville des Séquanais, où les Éduens furent vaincus par les Séquanais et Arioviste (63 av. J. C), suivant les uns, au confluent de la Saône et de l'Oignon, suivant d'autres, près de Luxeuil.

Amalapour, v. de l'Hindoustan, dans la province de Madras, sur un bras du Godavéry, à 85 kil. N. E. de Masulipatam ; on fabrique aux environs beaucoup de beaux draps.

Amalaire-Symphorius, directeur de l'école du Palais sous Louis le Débonnaire, abbé d'Hornbach, a écrit un *Traité des offices ecclésiastiques* qui fut vivement

attaqué par Agobard et Florus; l'*Ordre de l'antiphonier*, l'*Office de la messe*, une *Règle des chanoines* approuvée par le concile d'Aix en 816, et qui fut la règle des chapitres pendant deux siècles.

Amalaric, roi des Wisigoths d'Espagne, né en 502, monta sur le trône à la mort de son père, Alaric II, en 507, grâce à l'appui de son grand-père, Théodoric, roi d'Italie, et conserva la Septimanie en Gaule. En 526, il épousa Clotilde, fille de Clovis; mais, persécutée à cause de sa religion, elle appela à son secours ses frères; Childebert ravagea la Septimanie; Amalaric fut tué en 531.

Amalasonte (*la vierge des Amales*), fille de Théodoric, roi des Ostrogoths, mariée à Euthéric, son parent, fut la mère d'Athalaric. Après la mort de son père, Amalasonte, princesse instruite et sage, gouverna au nom de son fils (526); Cassiodore était son ministre. A la mort d'Athalaric (534), elle partagea le trône avec son cousin Théodat, qu'elle épousa. Celui-ci la fit périr lâchement (535), et donna à Justinien l'occasion de conquérir l'Italie.

Amales, l'une des familles illustres des Ostrogoths, leur donna des rois, comme Théodoric.

Amalécites, peuple arabe, issu d'Amalec, petit-fils d'Esaü; ils habitaient l'Arabie Pétrée, au sud de la Palestine. Ils furent longtemps les ennemis acharnés des Juifs, qui les vainquirent sous Josué, sous Saül, et les domptèrent enfin sous David.

Amalfi, v. d'Italie, dans la Principauté citérieure, à 14 kil. S. O. de Salerne; port sur la Méditerranée; archevêché, 3,500 hab. Elle se rendit indépendante des empereurs d'Orient au IXe siècle et forma une république maritime florissante pendant plus de deux siècles. Au temps de la première croisade, ses marchands rivalisaient avec ceux de Venise dans tout l'Orient. Mais ses priviléges lui furent enlevés par Roger II, roi de Naples, en 1130; les Pisans la saccagèrent en 1135-1137; elle ne s'est pas relevée depuis. Les coutumes maritimes, ou *Tables d'Amalfi*, furent adoptées par beaucoup de peuples. Un exemplaire des *Pandectes* de Justinien, retrouvé à Amalfi, en 1137, est devenu célèbre. C'est la patrie de Flavio Gioja et de Masaniello.

Amalric (Arnauld), abbé de Cîteaux, fut chargé par Innocent III de prêcher la croisade contre les Albigeois, et en fut le chef spirituel; il s'est rendu célèbre par son ardeur inflexible, surtout à la prise de Béziers et de Carcassonne. Aidé de Simon de Montfort, il poursuivit impitoyablement le comte de Toulouse, Raymond VI, et devint archevêque de Narbonne en 1212. Il alla combattre les Almohades d'Espagne; et, à son retour, blâmé par le pape à cause de ses rigueurs excessives, il se brouilla avec Simon de Montfort. Il mourut en 1225. On a conservé de lui beaucoup de chartes et de lettres.

Amalteo (Pomponio), peintre de l'école vénitienne, né à San-Vito (Frioul), 1505-1588, élève et gendre de Pordenone, fut un bon coloriste. La cathédrale de Trévise a de lui la *Croix portée par des anges;* Udine un *Saint François*, et Ceneda trois beaux tableaux. Il eut de bons élèves, son frère Jérôme, sa fille Quintilia, son gendre Moretto, etc.

Amalthée, nourrice de Jupiter; suivant les uns, c'était la fille de Melissus, roi de Crète; suivant d'autres, une chèvre, dont l'une des cornes, remplie de fruits par les nymphes, devint la corne d'abondance.

Amambay (Serra), montagne du Brésil, qui se dirige du N. vers le S., entre le Paraguay et le Parana.

Aman, Amalécite, descendant, dit-on, du roi Agag, ministre favori d'Assuérus, voulut faire périr tous les Juifs, sujets du roi de Perse, pour satisfaire sa haine et se venger surtout de Mardochée qui l'avait bravé. Mais la reine Esther sauva les Juifs; Aman fut surpris aux pieds d'Esther qu'il implorait, et condamné au gibet.

Amanahea ou **Apollonia**, royaume de Guinée, tributaire des Achantis, sur la Côte d'Or. La terre est fertile et produit d'excellent bois de construction. Les Anglais ont un petit fort à Apollonia.

Amance. ch.-l. de canton de l'arrond. et à 24 kil. de Vesoul (Haute-Saône); jadis ch.-l. d'une terre considérable dépendant de l'abbaye de Faverney; les comtes y bâtirent ensuite un château dont on voit quelques ruines; 928 hab.

Amand (Saint), évêque de Bordeaux, en 402, fut l'un des plus saints prélats de son temps, et convertit saint Paulin, depuis évêque de Nole.

Amand (Saint), né en 594 dans le pays Nantais, alla prêcher l'Évangile en Belgique, y fonda plusieurs monastères, fut élu, malgré lui, évêque de Tongres, puis de Maëstricht. Il reprit ses travaux apostoliques et mourut dans son abbaye d'Elnon ou de Saint-Amand, près de Tournai, en 677 ou 684.

Amand (Saint-) ou **Saint-Amand-Mont-Rond**, chef-lieu d'arrond. du Cher, à 38 kil. S. E. de Bourges, sur le Cher, par 46° 43′ 17″ lat. N. et 0° 10′ 28″ long. E. Les ruines du château de Mont-Rond la dominent. Grand commerce de bois, fer, vins, châtaignes, chanvre, bestiaux, etc.; 8,220 hab.

Amand-en-Puisaye (Saint-) chef-lieu de canton de l'arrond. et à 20 kil. N. E. de Cosne (Nièvre). Forges, poteries, beaucoup de bois; beau château; 2,448 hab.

Amand-les-Eaux (Saint-), chef-lieu de canton de l'arrond. et à 12 kil. N. E. de Valenciennes (Nord), sur la Scarpe. Ses boues et ses eaux minérales (à 4 kil. de la ville), probablement connues des Romains, sont surtout célèbres depuis Louis XIV. Faïence; fabrique de fils pour batiste, de couvertures de coton, tanneries, etc. Il y avait là un monastère fondé au VIIe siècle par saint Amand; 10,574 hab.

Amandus, général romain, se fit proclamer empereur en Gaule, avec son collègue Ælianus, en 285. Ils étaient soutenus par les Gaulois connus sous le nom de *Bagaudes;* il périt en combattant Maximien.

Amanicæ pylæ, les portes de l'Amanus; on nommait ainsi particulièrement les deux défilés qui conduisaient de Cilicie en Syrie, à travers le mont Amanus.

Amans-la-Bastide (Saint-) ch.-l. de canton de l'arrond. et à 26 kil. S. E. de Castres (Tarn); fabriques de draps, faïencerie, briqueterie. Patrie du maréchal Soult; 2,471 hab.

Amantea, v. de la Calabre citérieure (Italie), à 25 kil. S. O. de Cosenza; port, place forte qui résista aux Français, en 1806; eaux thermales; 3,000 hab.

Amanus (*Alma-Dagh*), chaîne de montagnes située entre l'Asie Mineure et la Syrie, et reliant la chaîne du Taurus à celle du Liban. *V.* Alma-Dagh.

Amapala, port du Honduras, sur la baie de Fonseca (Grand Océan), est situé sur la côte N. O. de l'île du Tigre; elle est à l'abri de tous les vents; son port a été déclaré franc en 1857, et ses habitants ont reçu de nombreux priviléges.

Amar (André), né à Grenoble en 1750, avocat au parlement de cette ville, député de l'Isère à la Convention, fut l'un des plus fougueux montagnards, ennemi des généraux, des Girondins, des Hébertistes, cruel dans sa mission à Bourg. Il contribua cependant au 9 thermidor, défendit vainement les membres de l'ancien comité de salut public (1795), fut impliqué dans la conspiration de Babœuf, vécut dès lors dans la retraite, ne fut pas compris, quoique régicide, dans la catégorie des proscrits du 12 janvier 1816, et mourut peu après à Paris.

Amar-Duvivier (Jean-Augustin), né à Paris en 1765, entra dans la congrégation des pères de la Doctrine chrétienne, professa avec succès à Bourges, à la Flèche, à Lyon, et fut conservateur à la bibliothèque Mazarine, de 1803 à 1807. Il a publié un grand nombre de livres d'éducation et d'articles dans le *Moniteur*, la *Biographie universelle*, etc.

Amarakantaka, montagnes de l'Hindoustan, au N. du Dekkan; la Nerbuddah en descend vers l'ouest, et le Mahanady vers l'est.

Amarante, v. de la province de Minho (Portugal), à 55 kil. N. E. de Porto, sur le Tamega. Ville ancienne; source d'eau ferrugineuse; 6,000 hab.

Amarapoura (*Ville des immortels*), v. de l'empire des Birmans, sur la rive gauche de l'Iraouaddy, à 25 kil. N. E. d'Ava, résidence du souverain au commencement du siècle, alors très-peuplée, ne compte plus que 20 ou 30,000 hab., depuis qu'il s'est transporté à Ava, en 1824, et depuis l'incendie de 1810, qui brûla 20,000 maisons. On y voit l'ancien palais des empereurs et le temple très-révéré d'Arakan; c'est encore pour les Birmans une ville sainte et une ville de plaisirs.

Amari fontes ou **Lacus**. *V.* Amers (*Lacs*).

Amaribo, fl. de la Guyane française, se jette dans l'Océan Atlantique, à 14 kil. N. E. du Maroni, après un cours de 180 kil.

Amasenus (*Amaseno*), riv. de l'ancien Latium, venait des environs de Préneste, dans les montagnes des Volsques, et se perdait dans les marais Pontins; aujourd'hui, le canal *Amaseno* sert au desséchement de ces marais.

Amasias, huitième roi de Juda, fils de Joas, régna de 831 à 803 av. J. C., selon l'*Art de vérifier les dates*. Il battit les Iduméens, mais adora leurs idoles. Il fut alors vaincu, à Bethsame, par le roi d'Israël, Joas, ne recou-

vra la liberté qu'en livrant les trésors du temple, et fut assassiné par ses sujets révoltés.

Amasieh (*Amasia*), v. du vilayet de Sivas, au N. E. de l'Asie Mineure (Turquie d'Asie), par 40° 50′ lat. N. et 33° 4′ long. E., sur le Jékil-Ermak. On récolte dans les environs beaucoup de soie, et il y a de belles forêts de chênes et de pins. On trouve dans cette antique patrie de Strabon des ruines remarquables, des grottes taillées dans la roche, la citadelle et surtout la mosquée bâtie par Bajazet Ier. Sélim Ier y naquit; 20,000 hab.

Amasis, roi d'Égypte, de 570 à 526 av. J. C., d'abord simple soldat, succéda à Apriès, renversé par une insurrection militaire. Il régna avec sagesse, ouvrit l'Égypte aux étrangers, céda aux Grecs le port de Naucratis, enleva Chypre aux Phéniciens, et couvrit l'Égypte de monuments magnifiques. Il détourna les armes de Cyrus, mais ne voulut pas payer tribut à Cambyse, qu'il irrita en lui refusant sa fille. Il mourut au moment où les Perses attaquaient l'Égypte.

Amastrah (*Amastris*), dans la prov. de Kastamouni, au N. de l'Asie Mineure (Turquie d'Asie), sur la mer Noire, est une ville bien déchue.— **Amastris,** en Paphlagonie, d'abord appelée *Sésame*, fut embellie par la nièce de Darius Codoman, Amastris, qui avait épousé Cratère; Mahomet II la prit aux Génois en 1459.

Amata, épouse du roi Latinus, suivant Virgile; elle avait fiancé sa fille Lavinie à Turnus, et se pendit de désespoir quand elle épousa Énée.

Amathéens, peuple du pays de Chanaan.

Amathonte (*Amathus*, ruines près de Limisso), v. de l'île de Chypre, sur la côte méridionale, peut-être bâtie par les Phéniciens et célèbre par le culte d'Adonis et de Vénus.

Amati, famille de luthiers de Crémone, célèbre aux XVIe et XVIIe s.; ils fabriquèrent des basses, des violoncelles et surtout des violons, pour la cour de France. Celui qu'ils firent pour Henri IV, en 1595, est un instrument d'une grande rareté historique. Nicolas Amati fut le maître de Stradivarius.

Amatitlan, v. de la répub. du Guatemala, à 25 kil. S. O. de Guatemala, sur le bord d'un lac salé, au milieu d'un pays fertile en fruits et en coton; ch.-l. du départem. de ce nom; 10 à 12,000 hab.

Amato (Jean-Antoine), dit le *Vieux* (1475-1555), de Florence; et son neveu, Jean-Antoine, dit le *Jeune* (1535-1598), de Naples, furent des peintres d'histoire distingués.

Amatrice, v. de l'Abruzze ultérieure II (Italie), à 32 kil. N. O. d'Aquila, près de la source du Tronto; 5,000 hab.

Amatrice (Nicolas dell'), peintre italien, florissait en Calabre vers 1530 et fit de remarquables ouvrages à Ascoli.

Amaury Ier, roi de Jérusalem, en 1165, après son frère, Baudouin III, fut un prince avide et incapable, qui lutta sans gloire contre le khalife d'Égypte, puis contre Nour-Eddin et surtout contre Saladin; il mourut en 1173, laissant le roy. divisé et menacé à son fils Baudouin IV.

Amaury II de Lusignan, roi de Chypre, épousa Isabelle, veuve de Henri de Champagne, roi titulaire de Jérusalem, prit ce dernier titre à Ptolémaïs, en 1194, et y mourut en 1205, laissant Chypre à son fils Hugues de Lusignan.

Amaury. V. Amalric (Arnaud).

Amaury de Chartres, philosophe et théologien français, né à Bène près Chartres, vivait à Paris, à la fin du XIIe s. et au commencement du XIIIe. Il professa une sorte de panthéisme mystique, qu'il avait puisé dans J. Scott Érigène et dans la métaphysique d'Aristote; il soutenait que la loi évangélique allait être bientôt remplacée par le règne de l'Esprit-Saint. Il eut de nombreux disciples, qui exagérèrent encore ses doctrines. Son livre, intitulé *Physion, traité des choses naturelles*, fut condamné par une bulle d'Innocent III, en 1204; ses disciples furent livrés aux flammes en 1210. Lui-même était mort de chagrin, en 1209.

Amaxichi, ch.-l. de Sainte-Maure, l'une des Iles Ioniennes. Château fort; évêché grec; 6,000 hab.

Amazirgues, peuples Berbères de l'empire du Maroc; ils habitent les montagnes de l'E. depuis le Rif jusqu'au Tafilelt, vivant dans des cavernes, élevant des bestiaux et des abeilles; on les reconnaît à leur chevelure blonde. Leurs tribus obéissent à des marabouts, chefs civils et militaires.

Amazones, prov. du Brésil, récemment détachée de la prov. de Para, au N. O. de l'empire, traversée par le fleuve des Amazones. Le chef-lieu est *Barro do Rio Negro* ou *Manaos*.

Amazones, département du Pérou, a pour ch.-l. *Chachapoyas*.

Amazones (Fleuve des), *Marañon* ou *Rio dos Solimoës*. Il vient des Andes et traverse de l'O. à l'E. l'Amérique méridionale. Malgré la diversité des opinions, il paraît que ce grand cours d'eau a ses sources véritables dans les montagnes du Pérou; il serait formé par l'*Apurimac*, qui vient des hautes chaînes, au S. du plateau du Cusco, entre le lac de Titicaca et la Nevado de Chuquibamba; par le *Paro* ou *Beni*, qui vient du revers oriental du même plateau; et par l'*Ucayalé*, qui a sa source au milieu des Andes, au S. du nœud de Pasco. Le fleuve, coulant du S. au N., sous le nom d'Ucayalé, dans le Pérou, coule près de la républ. de l'Équateur et s'unit à la *Tunguragua* (vieux Marañon), grossie du *Huallega*, qui viennent des montagnes situées au N. du nœud de Pasco. Il prend alors le nom de Marañon ou de Rio dos Solimoës jusqu'au confluent du Rio Negro; dès lors, fleuve très-considérable, il coule de l'O. à l'E. dans le Brésil jusqu'à son embouchure dans l'Océan Atlantique. On lui donne dans la partie inférieure de son cours le nom d'Amazones, en souvenir des récits d'Orellana, qui le premier descendit le fleuve, en 1540, et prétendit avoir trouvé sur ses bords des tribus de femmes guerrières. Il coule généralement entre des rives très-basses sur lesquelles il déborde au temps des crues, traversant des plaines sablonneuses ou des steppes verdoyants, formant une multitude d'îles et de marécages. En approchant de la mer, il se divise en deux bras principaux, qui enferment la grande île de *Marajo;* la branche du N. forme plusieurs îles (Porcos, Caviana, etc.); elle a 200 kil. de largeur et jette à la mer un volume d'eau si considérable que le courant se fait sentir à 600 kil. des côtes et que les marées ne peuvent remonter ce fleuve; c'est là où se produit surtout la fameuse barre ou *pororoca;* la branche du S. ou le *Para* est sans île et moins importante. Le cours du fleuve est de 7,500 kil., dont plus de 6,000 sont navigables; il reçoit plus de 500 rivières, dont 6 aussi grandes que lui, 11 plus fortes que le Rhin, 30 plus fortes que la Seine. C'est un ensemble magnifique de voies navigables, dont on a encore tiré peu de parti; le Pérou et le Brésil ont cependant établi sur le fleuve un service de navigation à vapeur. Les principaux affluents sont: à gauche, le Napo, le Putumayo, qui arrosent l'Équateur; le Yapura, qui le sépare de la Nouvelle-Grenade et du Venezuela; le Rio Negro, qui vient de la Nouvelle-Grenade, arrose le Venezuela et le nord du Brésil; par son affluent le Rio Cassiquiare, il communique avec l'Orénoque; le Yatapa et le Caropatuba à droite, le Javary, qui sépare le Pérou du Brésil; le Yutay, le Teffé, le Coary, le Purus, la Madeira, qui vient de la Bolivie, le Topajos, le Xingu, le Tocantin, qui arrosent le centre du Brésil. Vinc. Yanez Pinçon avait découvert l'embouchure du fleuve dès 1500.

Amazones. Les anciens, et, après eux, les modernes ont souvent parlé de ces femmes guerrières, formant un État gouverné par une reine, et ne souffrant aucun homme parmi elles. Ces traditions, qui n'ont probablement aucun fondement réel, ont donné lieu à beaucoup de récits fabuleux et poétiques, et à des commentaires qui n'ont rien de sérieux. C'est surtout dans ce qui concerne les Amazones d'Afrique que l'on trouve du merveilleux; on a placé les Amazones d'Asie dans la Scythie, dans la Sarmatie au nord du Caucase, parmi les Sauromates, et surtout sur les bords du Thermodon, et du Pont-Euxin, en Cappadoce. On les représente avec un bouclier en forme de croissant; elles brûlaient, disent les poëtes, la mamelle droite de leurs filles pour les rendre plus habiles à manier l'arc; mais elles sont toujours figurées dans les œuvres de l'art antique aussi parfaites que les autres femmes. Elles auraient fait des expéditions en Asie Mineure où elles eurent à combattre Bellérophon, Hercule, les Phrygiens, où elles auraient fondé Smyrne, Ephèse, Cymé, Myrine, Paphos; conduites par Antiope ou Hippolyte, elles auraient lutté contre Thésée en Attique; Penthésilée défendit Troie et fut tuée par Achille. Plus tard Thomyris aurait fait périr Cyrus, et Thalestris aurait visité Alexandre. Quelques voyageurs modernes ont prétendu avoir vu des républiques d'Amazones dans l'Éthiopie orientale, sur les bords du Marañon; leurs récits sont évidemment calqués sur ceux des Grecs.

Ambarri, peuple gaulois, dans la première Lyonnaise, entre la Saône et le Rhône et à l'ouest de la Saône

(Bresse et Beaujolais); leur nom se retrouve dans Ambérieu.

Ambarvales, fête des agriculteurs, à Rome, consacrée à Cérès et à Mars, au retour du printemps. On parcourait les champs et on immolait un porc, un mouton, un taureau. V. *Suovetaurilia*.

Ambas, nom d'une chaîne de montagnes d'Abyssinie, très-élevée et presque inabordable; plusieurs de leurs sommets dépassent 4,000 mètres.

Ambato (Asiento d'), v. de la république de l'Équateur, à 75 kil. S. de Quito, dans un pays sain et fertile, fait assez de commerce. On trouve aux environs d'excellente cochenille. Elle fut détruite en 1698 par une éruption du Cotopaxi.

Ambelakia, bourg de Thessalie (Turquie d'Europe), à l'entrée de la vallée de Tempé, à droite du Pénée; il est habité (6,000 hab.), ainsi que le pays voisin par des Grecs industrieux et presque indépendants, qui cultivent, filent le coton et font aussi des chemises de soie très-élégantes.

Amberg, v. de Bavière, dans le cercle du Haut-Palatinat, sur le Vils, à 50 kil. N. O. de Ratisbonne. Siége d'un tribunal d'appel, elle est entourée d'une double muraille flanquée de 70 tours. Fabriques d'étoffes de coton, de cartes à jouer, de faïence et surtout d'armes à feu. Les environs renferment des mines de fer et des houillères importantes. Dans les plaines voisines, l'archiduc Charles arrêta la marche de Jourdan en 1796. Elle était jadis la capitale du Haut-Palatinat; 10,000 habitants.

Amberger (Christophe), peintre de Nuremberg (1490-1563), élève de J. Holbein le Vieux, protégé par Charles-Quint, se distingua surtout par ses portraits et ses tableaux d'histoire.

Amberieu, ch.-l. de canton de l'Ain, dans l'arr. et à 40 kil. N. O. de Belley; fabriques de draps pour les troupes; 2,954 hab. V. *Ambarri*.

Ambert, ch.-l. d'arrond. (Puy-de-Dôme), près de la rive droite de la Dore, au pied des monts du Forez, par 45°33′ 4″ lat. N. et 1° 24′ 12″ long. E.; à 52 kil. S. E. de Clermont-Ferrand. — Papeteries nombreuses; dentelles, toiles, rubans de fil, lacets; commerce de fromages d'Auvergne; 7,625 hab. Cap. de l'anc. *Livadois*, souvent ravagée dans les guerres de religion.

Ambez, village de la Gironde, à 26 kil. N. de Bordeaux, au confluent de la Garonne et de la Dordogne, donne son nom à la pointe de terre ou *bec*, resserrée entre les deux rivières.

Ambiani, peuple de la Gaule ancienne, dans la Belgique IIe (Picardie occidentale); leur capitale, *Samarobriva*, plus tard *Ambiani*, est devenue Amiens.

Ambigat, roi puissant des Bituriges, au VIIe s. av. J. C., envoya ses deux neveux, Bellovèse et Sigovèse, à la tête de deux grandes émigrations, loin de la Gaule.

Ambin, l'un des sommets élevés des Alpes Cottiennes (3,372 m.), au nord d'Exilles. Le col difficile de l'*Ambin* conduit de la vallée de l'Arc dans celle de la Doria Riparia.

Ambiorix, roi des Éburons, en Belgique, courageux, opiniâtre et rusé, ne put être gagné par César, et profita de son absence pour soulever les Gaulois contre les Romains. Il battit ses lieutenants, Sabinus et Cotta; il allait accabler Q. Cicéron, quand César, arrêté par la révolte prématurée des Carnutes, délivra Cicéron et vainquit Ambiorix, qui parvint à se réfugier dans les Ardennes, où il vécut désormais en proscrit.

Ambiza, wali ou gouverneur d'Espagne, conduisit les Arabes en Gaule jusqu'à Autun, mais fut battu et tué par Eudes, duc d'Aquitaine, en 725.

Ambleteuse, village de l'arrond. et à 14 kil. N. de Boulogne (Pas-de-Calais), à l'embouchure de la Slack, jadis l'un des meilleurs ports de la Manche, maintenant perdu par les sables. Pris par Henri VIII en 1544, repris par Henri II de France, il vit débarquer Jacques II fugitif en 1688. Vauban et Seignelay, vers 1680, Napoléon, en 1804, y firent faire d'immenses travaux, détruits par les sables; 600 hab.

Amblève, riv. affluent de l'Ourthe, passe à Stavelot (Belgique), et a 80 kil. de cours. Très-limpide, poissonneuse, elle forme la belle cascade de *Coo* près de Stavelot.

Amboine, petite île des Moluques (Malaisie hollandaise), au S. de Céram, par 3° 41′ lat. S. et 126°-127° long. E.; elle a 90 kil. de longueur sur 15 de largeur. Elle est fertile et bien cultivée; on y élève surtout le giroflier (800,000 pieds), dont la culture est interdite dans les autres îles, et qui donne une valeur de plus de 20 millions; on y trouve d'excellents fruits, litchi, bananiers, orangers, goyaviers, papayers, etc. La population est d'environ 160,000 habit., dont 10,000 sont chrétiens; les indigènes, d'origine malaise, ont adopté les vêtements européens. Découverte par les Portugais en 1515, occupée par eux en 1564, elle fut prise par les Hollandais en 1607. V. *Moluques*.

Amboine, port au S. de l'île, sur la baie d'Amboine, capitale, résidence du gouverneur des Moluques, défendue par une citadelle, est la première place des Hollandais dans la Malaisie, après Batavia; 8,000 hab. On donne le nom de *résidence d'Amboine* à l'une des quatre subdivisions du gouvernement hollandais des Moluques.

Amboise (Ambacia), ch.-l. de canton de l'arrond. de Tours (Indre-et-Loire), sur la rive gauche de la Loire, à 24 kil. E. de Tours. Fabriques d'acier, de limes, de draps, de tapis; commerce de vins, grains, cuirs; 4,216 hab. — Le château, qui existait au XVe s., fut embelli par Charles VIII, qui y était né et qui y mourut, par Louis XII et François Ier; il est célèbre par la conjuration d'Amboise (1560); il fut cédé par Louis XV au duc de Choiseul, puis passa à la maison de Penthièvre. Il appartient maintenant à la couronne et a servi de prison à Abd-el-Kader (1849-1852). Près d'Amboise était le château de Chanteloup, célèbre par l'exil du duc de Choiseul en 1771 et démoli en 1823.

Amboise (Georges d'), d'une famille noble, divisée en quatre branches, les seigneurs d'Amboise, de Chaumont, de Bussy et d'Aubijoux, né en 1460, fut nommé en 1474 évêque de Montauban, puis aumônier de Louis XI. Attaché de bonne heure au duc d'Orléans, il partagea d'abord sa mauvaise fortune, fut deux ans prisonnier à cause de lui, pendant le règne de Charles VIII; et, quand le duc fut réconcilié avec le roi, il devint archevêque de Narbonne, puis de Rouen (1493). Il suivit son ami en Italie, rétablit l'ordre dans son gouvernement de Normandie, et quand Louis XII fut roi (1498), il fut son premier ministre, diminua les impôts, et contribua à toutes les sages réformes du gouvernement. Cardinal, légat *a latere* en France, avec d'immenses prérogatives, il prit part aux affaires d'Italie, organisa avec prudence le Milanais conquis; mais l'espoir de devenir pape, à la mort d'Alexandre VI, lui fit commettre des fautes qui furent fatales à nos armes dans le royaume de Naples. Il mourut à Lyon en 1510. Son neveu lui éleva, à Rouen, en 1522, un magnifique monument.

Amboise, nom d'une famille bourgeoise d'Amboise, qui a produit plusieurs hommes distingués au XVIe s., entre autres: *Adrien*, évêque de Tréguier, mort en 1616, auteur d'une tragédie d'*Holoferne*; — *François* (1550-1620), professeur au collége de Navarre, compagnon de Henri III dans son voyage de Pologne, conseiller d'État. Parmi ses ouvrages on remarque les *Néapolitaines*, comédie française, 1584; et les *Désespérades ou Eglogues amoureuses*. Il a donné une édition des œuvres d'Abailard; — *Jacques*, chirurgien distingué, recteur de la Faculté de Paris, lutta éloquemment contre les jésuites dans le parlement, et mourut d'une maladie pestilentielle à Paris, en 1606. Ils étaient tous les trois fils du chirurgien *Jean* d'Amboise.

Ambracie (*Auj.* Arta), v. de l'ancienne Épire, sur l'Aréthon, près du golfe d'Ambracie, colonie de Corinthe, vers 660 av. J. C., devint la principale ville de l'Épire, la résidence de Pyrrhus, se donna aux Étoliens et fut dépouillée de ses richesses par le consul M. Fulvius. Sous Auguste, une partie de ses habitants émigrèrent à Nicopolis.

Ambracie (Golfe d'). V. *Arta* (Golfe d').

Ambre, cap à l'extrémité N. de Madagascar, par 12°2′ lat. S. et 47° 31′ long. E.

Ambre (Ile d'), îlot situé au N. E. de l'île Maurice, en face de la Rivière du Rempart; c'est à 4 kil. de distance qu'eut lieu, le 17 août 1744, le naufrage du *Saint-Géran*, qui a fourni à Bernardin de Saint-Pierre le sujet du beau récit qui termine le roman de *Paul et Virginie*.

Ambria (Pic d'), le point culminant des Alpes de la Valteline (2,914 m.).

Ambrières, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 10 kil. de Mayenne (Mayenne); Guillaume le Conquérant y fit construire un château fort, fabriques de calicots aux environs; 2,580 hab.

Ambrim, île des Nouvelles-Hébrides (Mélanésie), découverte par Bougainville en 1768, renferme un volcan.

Ambriz, petit port à l'embouchure de la rivière de ce nom dans le Congo, qui a, dit-on, 400 kil. de cours.

Ambrohio de Fossano, peintre italien, du commencement du XVIe s., se rapprocha du Mantegna ; également architecte, il éleva la magnifique façade de l'église de la Chartreuse de Pavie.

Ambroise (SAINT), l'un des Pères de l'Église latine, fils du préfet des Gaules, né à Trèves en 340, devint consul sous Valentinien Ier, et gouverneur de la Ligurie et de l'Émilie. A la mort de l'archevêque de Milan, Auxence, les catholiques et les ariens se disputaient vivement l'élection; à la voix d'un enfant, ils nomment évêque Ambroise, qui voulait apaiser le tumulte ; malgré ses refus réitérés, il est forcé d'obéir à l'empereur, et le simple *catéchumène* est en quelques jours ordonné prêtre et sacré évêque (374). Au milieu des troubles de l'Empire, qui tombait, Ambroise remplit avec fermeté et dévouement tous les devoirs de l'épiscopat ; il arrêta l'usurpateur Maxime, qui menaçait l'Italie ; il défendit le catholicisme contre les païens et le préfet Symmaque, contre les ariens que protégeait l'impératrice Justine. Puis, quand Maxime eut chassé Valentinien II et sa mère, il invoqua les armes de Théodose, d'abord contre l'usurpateur, ensuite contre Eugène et Arbogaste, qui favorisaient les païens. Il ne fut pas moins ferme à l'égard de l'empereur orthodoxe, et lui refusa l'entrée de l'église jusqu'à ce qu'il eût expié le massacre de Thessalonique. Il reçut le dernier soupir de Théodose et prononça son éloge funèbre; il mourut peu après, en 397. La plupart de ses ouvrages ont un but pratique; sa théologie est surtout morale. Plein de tendresse, d'onction, de solidité, saint Ambroise rappelle souvent par le style, malgré son affectation, mais surtout par l'esprit, le bon sens viril des vieux Romains. — La meilleure édition de ses œuvres est celle des Bénédictins ; Paris, 2 vol. in-folio, 1686-1690. Son traité le plus célèbre est celui des *Devoirs*, à l'imitation du *De officiis* de Cicéron ; il a été traduit en français par l'abbé de Bellegarde, en 1691. — Il a réformé le chant de l'Eglise ; c'est le *rit ambrosien*, qui s'est longtemps conservé dans le diocèse de Milan. On lui attribue, sans preuves, le *Te Deum;* mais il a composé d'autres chants qui sont encore en usage.

Ambroisie, nourriture des dieux, donnait l'immortalité à ceux qui la goûtaient.

Ambroix (SAINT-) ch.-l. de canton de l'arrond. et à 70 kil. d'Alais (Gard); fonderie de zinc; commerce de soies gréges, vins, châtaignes; 4,260 hab.

Ambrones ou **Ambrons**, peuple de la Gaule, formaient l'un des quatre cantons des Helvétiens. Ils avaient envoyé des colonies dans l'Ombrie et la Ligurie. Alliés des Cimbres et des Teutons, ils furent battus près d'Aix par Marius, 102 av. J. C.

Ambrosius Aurelianus, chef breton, d'origine romaine, joua un rôle glorieux dans la lutte de ses compatriotes contre les Saxons, depuis Hengist jusqu'à Cerdic. Suivant les traditions bretonnes, Arthur aurait d'abord combattu sous ses ordres, et lui-même aurait péri dans une grande bataille, en 508.

Amédée. *V.* SAVOIE.

Ameilhon (HUBERT-PASCAL), érudit français, né à Paris, en 1730, devint membre de l'Académie des Inscriptions, en 1796, après avoir été couronné pour son *Histoire du commerce et de la navigation des Egyptiens sous les Ptolémées.* Membre de la Commission des monuments en 1793, il sauva de la destruction une immense quantité de livres provenant des bibliothèques particulières ou religieuses confisquées durant la Révolution; il organisa la Bibliothèque de l'Arsenal, dont il fut le conservateur jusqu'à sa mort, en 1811. Il a continué l'*Histoire du Bas-Empire*, de Lebeau, publié un *Eclaircissement sur l'inscription grecque de Rosette*, et inséré un grand nombre d'articles dans les *Mémoires de l'Institut*, le *Journal des savants*, le *Magasin encyclopédique*, etc.

Ameland, île de la mer du Nord, qui dépend de la province de Frise (Pays-Bas); elle a quatre villages, dont le principal est Stolhem, et 3,000 hab.

Amelgard, prêtre de Liége, à la fin du XVe siècle, fut, dit-on, chargé par Charles VII de la révision du procès de Jeanne d'Arc. On lui a longtemps attribué une histoire latine de Charles VII et de Louis XI, qui est de Basin.

Amelia (*Ameria*), v. d'Italie, à 30 kil. S. O. de Spolète. Evêché; excellent raisin (*pizotello*) dans les environs; 6,000 hab. — *Ameria*, v. très-ancienne, était l'une des principales cités de l'Ombrie ; elle fut la patrie du comédien Roscius.

Amelia, île de l'Océan Atlantique, sur la côte de Floride ; elle a 30 kil. de longueur: le chef-lieu est Fernandina.

Amélie ou **Amalie** (ANNE), sœur de Frédéric II (1723-1787), princesse bienfaisante et vertueuse, artiste distinguée, a composé, sur la *Mort du Messie*, de Ramler, un oratorio remarquable.

Amélie, duchesse de Saxe-Weimar (1739-1807), veuve à dix-neuf ans, gouverna sagement jusqu'à la majorité de son fils, en 1775, et fit de sa cour le rendez-vous des littérateurs les plus distingués de l'Allemagne.

Amélie-les-Bains, village à 5 kil. de Céret (Pyrénées-Orientales), appelé *Arles-les-Bains* jusqu'en 1840; eaux thermales, hôpital militaire, forges.

Amelius, philosophe néo-platonicien du IIIe siècle, né en Etrurie, alla s'établir à Apamée, en Syrie, et fut l'un des disciples les plus actifs et les plus intelligents de Plotin. De ses cent traités, il n'en reste peut-être qu'un seul, conservé à la bibliothèque Saint-Marc, à Venise.

Amelot de la Houssaye (ABRAHAM-NICOLAS), né à Orléans en 1634, mort en 1706, secrétaire d'ambassade à Venise et littérateur, a laissé : l'*Histoire du gouvernement de Venise*, 3 vol. in-12; l'*Histoire du concile de Trente*, traduite de Sarpi ; des traductions du *Prince*, de Machiavel, des *Annales* de Tacite, etc ; des *Mémoires historiques, politiques, critiques et littéraires*, 2 vol. in-8° ou 3 vol. in-12, etc.

Amende honorable, peine infamante par laquelle le condamné avouait publiquement son crime. Il y avait l'amende honorable simple, dans le tribunal, devant les juges et les parties offensées, sous la conduite du geôlier, nu-tête, à genoux ; et l'amende honorable *in figuris*, sur une place, dans un carrefour, devant une église, sous la conduite du bourreau, tête nue et pieds nus, en chemise, la corde au cou, un cierge de cire jaune à la main, avec des écriteaux sur la poitrine et sur le dos. Le patient devait alors prononcer à haute voix la formule par laquelle il se reconnaissait coupable de tel ou tel crime; s'il refusait, les juges pouvaient le condamner à une peine plus forte. L'amende honorable, abolie en 1791, reparut dans la loi du sacrilége de 1825, et a été formellement abrogée le 16 octobre 1830.

Amendola (FERRANTE), peintre d'histoire, né à Naples (1664-1724), a laissé dans cette ville beaucoup de tableaux d'un coloris facile.

Aménophis, nom de plusieurs Pharaons de la 18e dynastie; le 2e paraît être le *Memnon* des Grecs, dont la statue resta si célèbre; Joseph aurait été son ministre. Le 3e, appelé *Ramsès V* sur les monuments, serait le persécuteur des Hébreux, au temps de Moïse ; un 4e Aménophis aurait été le 3e Pharaon de la 19e dynastie.

Amenta (NICOLAS), avocat et littérateur de Naples (1659-1719), a beaucoup écrit, des satires, des comédies en prose, qui eurent de la vogue, et un ouvrage intitulé : *Della lingua nobile d'Italia.*

Amerbach (JEAN), célèbre imprimeur à Bâle, de 1481 à 1528, publia surtout la première édition des œuvres de saint Augustin (1506), pour laquelle il employa les caractères romains d'un type qui porte encore dans les ateliers le nom de Saint-Augustin.

Amerbach (BONIFACE), son fils aîné (1495-1562), professa le droit civil à Bâle, et fut l'ami d'Erasme, dont il fut le légataire universel.

Ameria. *V.* AMELIA.

Améric Vespuce. *V.* VESPUCCI (Amerigo).

Amerighi. *V.* LE CARAVAGE.

Amérique, ou NOUVEAU MONDE. Elle a pour bornes à l'E. l'Océan Atlantique, qui la sépare de l'Europe et de l'Afrique ; à l'O. le Grand Océan, qui la sépare des îles de l'Océanie et de l'Asie ; au N. O. le détroit de Behring ; au N. l'Océan glacial arctique. Sa plus grande longueur, du cap Froward au S. jusqu'au cap du Prince-de-Galles au N. O., est de 14,000 kil.; sa plus grande largeur (Amér. mér.), du cap Blanc à l'O., au cap San-Roque à l'E., est de 3,800 kil. Sa superficie avec les îles est d'environ 40 millions de kilom. carrés; sa population dépasse 80 millions. — Elle est composée de deux vastes presqu'îles réunies par un isthme considérable; une longue chaîne de montagnes, très-voisine du Grand Océan, divise chacune des deux presqu'îles en deux versants différents, très-inégaux. — L'Amérique septentrionale peut être considérée comme une sorte de pyramide triangulaire dont le sommet serait la *Sierra Verde;* les trois arêtes sont formées : 1° par les montagnes Rocheuses jusqu'au cap du Prince-de-Galles; 2° par la chaîne des Cordillères jusqu'à l'isthme de Panama, où elle se

rattache aux Andes; 3° par une suite de hauteurs qui séparent le Mississipi du Saint-Laurent jusqu'à l'extrémité orientale de la Nouvelle-Écosse. De là trois grands versants, celui du N., de la mer Glaciale, du golfe d'Hudson et du golfe Saint-Laurent; celui du S. E., divisé en deux parties par la chaîne des Alleghanys et comprenant le pays arrosé par les eaux tributaires de l'Atlantique et le pays arrosé par les fleuves, comme le Mississipi, qui se jettent dans le golfe du Mexique; enfin le versant de l'O. ou du Grand Océan, arrosé par le Colorado, le Sacramento, l'Orégon, le Frazer, etc. Au N., les îles nombreuses connues sous le nom de Terres arctiques dépendent de l'Amérique septentrionale. Les traits les plus saillants de la géographie physique de cette vaste contrée sont : 1° les plaines basses, froides, remplies d'un grand nombre de lacs, du versant septentrional, et surtout les grands lacs (Supérieur, Michigan, Huron, Erié, Ontario), qui forment le bassin supérieur du Saint-Laurent; 2° les vastes plaines du bassin du Mississipi, entre les Alléghanys et les monts Rocheux, et surtout la *Prairie* à l'O. du Mississipi; 3° la région montueuse et surtout remarquable par ses richesses minérales, à l'O. des montagnes Rocheuses et au S. dans le Mexique. — L'Amérique méridionale a également la forme d'une pyramide triangulaire, dont le sommet serait la Nevada de Sorata; les arêtes sont : 1° les Andes du Pérou, de Quito, de la Nouvelle-Grenade au N.; 2° les Andes de Bolivie, du Chili, de Patagonie au S.; 3° les montagnes de la Bolivie et du Brésil, de l'O. à l'E.; de là trois grands versants, celui de l'O., qui ne comprend que la côte entre la mer et l'immense falaise des Andes; celui du N. E., arrosé par la Magdalena et l'Orénoque qui se jettent dans la mer des Antilles; l'Amazone qui se jette dans l'Atlantique; la chaîne des monts de la Parime sépare ces deux derniers bassins; enfin le versant du S. E, arrosé par le San-Francisco et la Plata. Les caractères saillants de la configuration physique de l'Amérique méridionale sont: 1° les montagnes de l'O., riches en minéraux; 2° les plaines immenses qui couvrent la plus grande partie de cette région et qu'arrosent de grands fleuves dont les bassins sont à peine séparés par des hauteurs sensibles; ce sont les *Llanos* du N., les plaines de l'Amazone dans le Brésil, et les *Pampas* du S. — Entre les deux Amériques on voit : 1° l'isthme considérable qu'on appelle isthme de Panama dans sa partie méridionale la plus étroite, mais qui comprend en réalité le Mexique méridional et les Etats de l'Amérique centrale; 2° le vaste golfe formé par l'Atlantique, divisé lui-même en deux parties, le golfe du Mexique au N. O, la mer des Antilles au S. E., par les îles nombreuses et fertiles connues sous le nom de grandes Antilles, petites Antilles et îles Lucayes. — Le climat diffère naturellement suivant les différentes régions des deux Amériques; on doit seulement remarquer qu'il est en général plus froid que dans l'ancien continent; les lignes isothermes diffèrent souvent de 10 degrés de latitude; de plus, il y a en Amérique beaucoup plus d'humidité et beaucoup moins de sables. — L'Amérique abonde en richesses minérales, en or, en argent surtout; ses différentes espèces d'animaux sont analogues plutôt que semblables à celles de l'ancien continent; en général, les quadrupèdes le cèdent en grandeur et en force à ceux de l'Asie et de l'Afrique; mais les reptiles et les insectes sont peut-être plus nombreux; la vie végétale, qui dépend de l'humidité, montre une force extrême dans la plus grande partie du nouveau continent. La race américaine, au teint bronzé ou d'un rouge cuivré, se distingue des autres races humaines par le type, la configuration extérieure, la langue; quoiqu'on ait trouvé des rapports entre plusieurs peuplades de l'Amérique et de l'Asie, ils ne sont pas assez grands pour affirmer et prouver la filiation des populations primitives du nouveau continent; les idiomes qu'elles parlaient et qu'elles parlent encore s'étendent quelquefois sur de vastes régions, comme la langue Guichua au Pérou, celles des Guaranis, de Maypure dans l'Amérique du Sud, celles des Aztèques et des Ottomites dans l'Amérique du Nord; mais il y a un très-grand nombre d'autres idiomes qui prouvent que la plupart des tribus ont longtemps vécu dans un isolement sauvage; et les analogies, toujours vagues, qu'on remarque entre ces idiomes ou entre eux et les autres langues, paraissent seulement produites par la nature générale de l'esprit humain. Les monuments élevés par les peuples moins grossiers de l'Anahuac, du Yucatan, de Quito et de Cuzco, ceux de la Colombie, les camps des bords de l'Ohio, ne nous donnent que de vagues indications. Les usages de quelques peuplades, les institutions anciennes du Mexique et du Pérou semblent cependant porter l'empreinte de communications éloignées avec l'Asie. Mais aucune tradition américaine ne remonte à l'époque infiniment reculée de ces communications probables; on regarde seulement la région centrale qui entoure la Sierra Verde comme l'ancienne patrie d'un grand nombre de tribus; du VII^e au XIII^e s., des populations guerrières, les Toultèques, les Chichimèques, les Nualtèques, les Acolhues et les Aztèques, descendirent du nord vers le plateau d'Anahuac; tous les indigènes des Etats-Unis prétendent être arrivés de l'ouest en passant le Mississipi, et les traditions du Pérou rappellent également l'origine septentrionale des tribus que beaucoup plus tard les Incas commencèrent à civiliser. — Les Scandinaves ont certainement reconnu les premiers l'Amérique septentrionale. Au X° siècle, les Islandais, Biœrn et Leif Erikson, découvrirent le Groenland; puis les côtes du Labrador, Terre-Neuve, le Markland (Nouvelle-Ecosse), le Vinland (nord des Etats-Unis), furent visités, et jusqu'au milieu du XIV° siècle il y eut des rapports constants entre l'Islande et ces contrées. Mais l'honneur d'avoir révélé le Nouveau Monde aux Européens n'en revient pas moins à Christophe Colomb (12 octobre 1492). Les îles entre les deux Amériques, puis la côte de la mer des Antilles, puis les rivages du golfe du Mexique, l'isthme de Panama, le Grand Océan, furent rapidement découverts par les illustres aventuriers de l'Espagne. Après les conquêtes de Cortez au Mexique, de Pizarre au Pérou, l'immense empire des Espagnols fut fondé, et les richesses, les mines surtout de l'Amérique, furent exploitées avec une avidité souvent imprévoyante. Les Portugais, de leur côté, avaient découvert et colonisé le Brésil dès le commencement du XVI° siècle; les Anglais, à la fin du XVI°, mais surtout au XVII° siècle, peuplèrent les contrées situées entre la mer et les Alleghanys; les Français s'établirent dans tout le bassin du Saint-Laurent; les Antilles et les Guyanes furent exploitées par les différents peuples de l'Europe. La fondation de la république des Etats-Unis (1776-1783) donna le signal de l'indépendance des colonies, et maintenant toutes les anciennes colonies des Espagnols et des Portugais sur le continent forment des Etats indépendants. Voici les différentes parties des deux Amériques; nous renvoyons aux noms particuliers pour les détails : — 1° Amérique du nord : territoire d'Alaska au N. O.; l'Amérique danoise au N. E.; l'Amérique anglaise au N.; les Etats-Unis, le Mexique. — 2° Amérique centrale : les 5 républiques de Guatemala, San-Salvador, Nicaragua, Honduras et Costa-Rica. — 3° Les Antilles grandes et petites; les Lucayes. — 4° Amérique du Sud : les républiques de la Nouvelle-Grenade, de Venezuela et de l'Equateur; le Pérou et la Bolivie; le Chili, les Etats de la Plata, l'Uruguay, le Paraguay, la Patagonie, l'empire du Brésil et les Guyanes.

Amérique russe. Elle n'appartient plus à la Russie, qui l'a vendue aux Etats-Unis; c'est le Territoire d'Alaska. Elle a pour limites : l'Océan glacial au N., le détroit et la mer de Behring à l'O., le Grand Océan au S., la Nouvelle-Bretagne à l'E. Sa superficie est évaluée à environ 1,495,000 kil. carrés, et même plus en comptant les îles. — Les côtes, découpées à l'O. et au S., forment les presqu'îles du Prince-de-Galles et d'Alaska; les golfes Kotzebue, Norton, de Bristol, de Cook. Les montagnes semblent le prolongement de celles du Kamtchatka, auxquelles elles se rattachent par la presqu'île d'Alaska et les volcans des îles Aléoutiennes; couvertes de neige, elles sont élevées; le mont Saint-Elie a 4,550 m. Le Youkoun, qui, venant des montagnes Rocheuses, se jette dans l'Océan Glacial, a 1,000 kil. de cours; il communique avec l'Atna, tributaire du Grand Océan; le lac Mynchatok a 100 kil. de diamètre. Le climat est froid, la terre stérile, excepté sur la côte du S. et dans les îles, où l'on voit de belles forêts. La population est composée de tribus indigènes soumises aux Russes, les Aléoutiens, les Koliouches, les Atnas, les Kenais, les Tchoukhis, les Kitigues du N., souvent en lutte les uns contre les autres, vivant pauvrement de la chasse ou de la pêche, et possédant des troupeaux de rennes. — Les Russes ont découvert ces terres en 1728, et n'y ont fondé qu'en 1799 des établissements, concédés à bail à une compagnie pour l'exploitation des fourrures, sous les ordres d'un gouverneur impérial. Leurs poss. formaient six districts : 1° les Kouriles, qui dépendent de l'Asie; 2° Atka, comprenant les îles du Commodore et les Aléoutiennes de l'O.; 3° Ounalachka, comprenant les Aléoutiennes de l'E. et la presqu'île d'Alaska; 4° Kadiak, comprenant cette île et les côtes du S. O.; 5° le district

du Nord, ch.-l. Fort-Saint-Michel; 6° Sitka, comprenant les côtes du S. E., les archipels du Prince-de-Galles, de George III, l'île de l'Amirauté, etc. La Nouvelle-Arkhangel fut le chef-lieu de l'Amérique russe. Les castors, les renards, les martres, etc., puis la baleine, le morse, l'ours blanc, sont la seule richesse du pays. Voyez au *Supplément*. ALASKA (TERRITOIRE D').

Amérique danoise Les possessions du Danemark en Amérique sont toutes dans les îles : 1° dans les terres Arctiques, l'Islande, l'île de Jean Mayen, le Spitzberg, les établissements du Groenland; 2° les îles Sainte-Croix, Saint-Jean et Saint-Thomas dans les petites Antilles.

Amérique anglaise. Les Anglais possèdent dans l'Amérique du Nord : la plus grande partie des terres Arctiques; 2° la Nouvelle-Bretagne, qui comprend le territoire N. O. ou la Colombie britann., le territoire de la Compagnie de la Baie d'Hudson, le gouvernement du Canada, le gouvernement de la Nouvelle-Ecosse, du Nouveau-Brunswick, de Terre-Neuve, etc.; 3° les îles Bermudes. Dans l'Amérique centrale : 1° les colonies du Yucatan et les îles qui en dépendent; 2° la Jamaïque; 3° les petites Antilles. Dans l'Amérique du Sud : 1° la Guyane anglaise; 2° les îles Falkland.

Amérique hollandaise. Les Hollandais possèdent : 1° plusieurs des petites Antilles; 2° la Guyane hollandaise.

Amérique française. Les Français possèdent en Amérique : 1° Saint-Pierre et Miquelon, au S. de Terre-Neuve; 2° quelques Antilles, la Martinique, la Guadeloupe, etc.; 3° la Guyane française.

Amérique espagnole. De leurs immenses possessions les Espagnols n'ont conservé que Cuba, Porto-Rico. Ils avaient repris la partie orientale de Saint-Domingue, qu'ils ont dû abandonner.

Amérique suédoise. La Suède ne possède que l'île de Saint-Barthélemy, dans les petites Antilles.

Amers (LACS), *Amari lacus*. Ils sont situés vers le milieu de l'isthme de Suez et longs de 48 kil. Ils servaient jadis pour la communication du Nil à la mer Rouge, et c'est par là que passe le canal de Suez à la Méditerranée.

Amersfoort, v. de la prov. et à 20 kil. N. E. d'Utrech (Pays-Bas); elle est fortifiée et fabrique beaucoup de lainages. Commerce de grains et de tabac. Patrie de J. Barnevelt; 12,000 hab.

Amersham. *V.* AGMONDESHAM.

Amertenhorn, l'un des contre-forts des Alpes Bernoises, à l'E. de la Simmen, dans l'Oberland; 3,629 m. de hauteur.

Amesbury, paroisse du comté de Wilts (Angleterre), sur l'Avon, à 13 kil. N. de Salisbury. Près de là naquit Addison, et dans les environs on voit le fameux monument druidique de *Stonehenge*.

Amhara, l'un des royaumes de l'Abyssinie, au S. du Tacazzé, qui le sépare du Tigré, au N. O. du royaume de Choa. C'est un pays montagneux, habité par les plus beaux et les plus braves d'entre les Abyssins. La capitale est *Gondar;* mais il paraît qu'au milieu des révolutions dont l'Abyssinie est le théâtre, l'Amhara a perdu sa capitale et plusieurs de ses provinces, Wollo, Godjam, Damot, etc.

Amherst (JEFFERY, LORD), général anglais (1717-1793), se distingua dans la guerre de la Succession d'Autriche, sous les ordres du duc de Cumberland; commanda les troupes anglaises qui s'emparèrent du Canada dans la guerre de Sept Ans; fut, en 1761, gouverneur des colonies anglaises d'Amérique, et, en 1776, élevé à la pairie avec le titre de baron de Holmesdale, dans le comté de Kent.

Amherst (WILLIAM PITT, COMTE D'), né en 1773, neveu du précédent, fidèlement attaché au parti tory, suivit la carrière diplomatique, remplit en Chine une mission sans résultat (1816), eut à son retour une longue entrevue avec Napoléon à Sainte-Hélène; fut gouverneur général des Indes orientales (1823-1828), fit la guerre aux Birmans, et mourut en 1857.

Amherst-Town, v. de l'Hindoustan anglais, port du golfe de Martaban, près de l'embouchure du Salouen. Fondée en 1826, elle n'a cessé de faire de rapides progrès; plus de 20,000 hab.

Amherst, groupe d'îles à l'extrémité S. O. de la presqu'île de Corée.— Ile au S. O. de la côte de l'Aracan.

Amhurst (NICOLAS), littérateur anglais, mort en 1742, se fit connaître par ses satires spirituelles, et surtout par un recueil périodique intitulé *the Crafstman* (l'Artisan), dirigé contre Robert Walpole; mais sa mauvaise conduite le laissa dans la pauvreté.

Amici (JEAN-BAPTISTE), physicien célèbre, né à Modène (1784-1863), s'appliqua surtout au perfectionnement des instruments d'astronomie et fut directeur de l'observatoire de Florence. On lui doit d'excellents télescopes, un microscope achromatique, un microscope par réflection, un appareil de polarisation, etc.

Amida. *V.* DIARBÉKIR.

Amiénois, ancien pays de France (*Pagus Ambiani*), cité romaine, puis comté féodal, acquis par Philippe Auguste en 1185, fut cédé, au traité d'Arras (1435), par Charles VII à Philippe le Bon, duc de Bourgogne, et fut réuni définitivement au domaine en 1477, avec les autres villes de la Somme (*V.* ce nom). L'Amiénois, qui faisait partie de la haute Picardie, correspond à peu près aux deux arrond. d'Amiens et de Doullens. Les princ. villes étaient : Amiens, Corbie, Doullens, Pecquigny, Poix, Conti.

Amiens (*Samarobriva*), ch.-l du dép. de la Somme, par 49° 53′ 43″ lat. N. et 0° 2′ 4″ long. O., sur la Somme, à 130 kil. N. de Paris (147 kil. par le chemin de fer), est le siége d'une Cour d'appel et d'un évêché suffragant de Reims. Filatures de laine et de coton; fabriques d'étoffes de laine et de coton, velours, molletons, tulles, savonneries, tanneries, impression sur étoffes; commerce de produits agricoles et manufacturés, de chevaux, voitures. Belle cathédrale du XIII° siècle; hôtel de ville bâti par Henri IV; musée Napoléon, élevé en 1855; 63,747 h. — Capit. des *Ambiani*, ville de la 2° Belgique, conquise par les Francs au V° siècle, disputée par les comtes, les vidames et les évêques, elle devint commune en 1113. Elle était l'une des principales villes dites de la Somme, cédées par les rois Charles VII et Louis XI aux ducs de Bourgogne. Prise par les Espagnols, elle fut reprise par Henri IV en 1597, et resta la capitale de la Picardie jusqu'en 1789; la paix y fut signée entre la France et l'Angleterre, le 27 mars 1802. Patrie de Pierre l'Ermite, Voiture, Dom Bouquet, Ducange, Gresset, Delambre, Rohault, Duméril, etc.

Amigoni ou **Amiconi** (JACQUES), peintre de Venise (1675-1752), imita les maîtres flamands et devint peintre de la cour en Espagne; d'un génie fécond, il eut un coloris peu sage.

Amilcar, général carthaginois, fut battu en Sicile par Gélon, en 480 av. J. C., le jour de la bataille de Salamine, dit-on.

Amilcar, envoyé contre Syracuse, pendant qu'Agathocle attaquait Carthage, fut pris et égorgé par les Syracusains, en 309 av. J. C.

Amilcar le Rhodien fut chargé par les Carthaginois d'épier les desseins d'Alexandre pendant son expédition. A son retour ses compatriotes ingrats le firent mourir.

Amilcar Barca (LA FOUDRE) combattit pendant cinq ans avec succès les Romains en Sicile, pendant la première guerre punique, puis sauva Carthage dans la guerre des Mercenaires, et alla subjuguer une partie de l'Espagne, pour se préparer des ressources contre les Romains; il y fonda *Barcino* (Barcelone), la ville de Barca, et fut tué en combattant les Vectones, en 228 av. J. C. C'est le père d'Annibal.

Amiot (LE PÈRE), jésuite français, né à Toulon, en 1718, missionnaire à Macao (1750), à Pékin (1751), ne quitta plus cette ville, où il mourut en 1794. Aussi savant que religieux, il enrichit la France de nombreux ouvrages sur la Chine et son histoire; beaucoup sont imprimés dans les *Mémoires sur les Chinois*. Les plus curieux sont : *Art militaire des Chinois; Lettre sur les caractères chinois; De la musique des Chinois, tant anciens que modernes; Vie de Confucius*, ouvrage très-curieux; *Dictionnaire tatar-mantchou-français*, 3 vol. in-4°, imprimé par les soins du ministre Bertin; *Grammaire abrégée de la langue tatare-mantchoue*, etc.

Amiot. *V.* AMYOT.

Amiral, de l'arabe *Emir-al-Bahr*, chef de la mer, désigne aujourd'hui la première dignité maritime. L'amiral a le rang et les insignes de maréchal en France; le vice-amiral et le contre-amiral ont le rang de général de division et de général de brigade. On voit un amiral sous saint Louis; mais cette charge ne devint importante qu'au XV° siècle. L'amiral étendit dès lors sa juridiction sur toutes les côtes, commanda les flottes, autorisa les armements maritimes, préleva un droit sur toutes les prises, etc. La Bretagne, la Guyenne et la Provence eurent des amirautés distinctes jusqu'à leur réunion. Louis XI et François I^{er} diminuèrent les attributions du grand amiral; Richelieu, en 1626, racheta cette charge trop puissante à Henri de Montmorency; Louis XIV

la rétablit en 1669, mais en gardant pour la royauté tout le pouvoir réel. Cette dignité, abolie en 1789, fut rétablie en 1815 pour le duc d'Angoulême, qui la posséda jusqu'en 1830.

Amirante, nom du grand amiral en Espagne; il y en avait deux, celui de Castille et celui de Séville.

Amirantes (Iles), groupe de la mer des Indes, à l'O. des Seychelles, composé de douze îles peu élevées, fournies d'eau douce et abondantes en cocotiers; les principales sont : Saint-Joseph, Louise, des Rochers, Poivre, de l'Étoile, Boudeuse. Elles appartiennent aux Anglais depuis 1814.

Amirauté (Iles de l'), groupe de plus de 20 îles de la Mélanésie, au N. E. de la Nouvelle-Guinée; elles sont couvertes de montagnes boisées et fertiles. Les indigènes se distinguent par la régularité de leurs traits et la beauté de leur corps. Découvertes par les Hollandais en 1616, elles ont été visitées par Carteret, Morello et d'Entrecasteaux. La plus grande a près de 100 kil de longueur; les principales sont ensuite: Jésus-Maria, San-Gabriel, San-Miguel, le Nouvel Hanovre, Portland, Dampier, etc.

Amirauté (Ile de l'), dans le Grand Océan, sur les côtes du Territ. d'Alaska, près de l'archipel du Roi-George; elle a environ 130 kil. de long sur 40 de large; ses côtes sont très-sûres; elle est couverte de forêts.

Amirauté. Avant 1789, c'était le nom des tribunaux maritimes, qui relevaient du grand-amiral. Il y avait deux amirautés générales, la table de marbre de Paris et celle de Rouen, qui comprenaient des amirautés particulières, dont les juges étaient nommés par le roi et dont les jugements relevaient par appel des parlements de Paris et de Rouen. Les amirautés particulières de Bretagne, de Guyenne, de Languedoc et de Provence ressortissaient aux parlements de Rennes, de Bordeaux, de Toulouse et d'Aix. Ces tribunaux ont disparu à la Révolution. — Depuis 1824, un conseil d'amirauté à voix consultative pour les questions qui concernent la marine. — En Angleterre, l'administration de la marine s'appelle Amirauté.

Amis (Iles des). *V.* Tonga.

Amisus, nom latin de l'Ems.

Amisus (*Samsoun*), v. de la Cappadoce Pontique, sur le golfe du même nom, dans le Pont-Euxin, au S. E. de Sinope, colonie de Milet; elle fut longtemps une république indépendante. Agrandie par Mithridate, elle fut surnommée *Eupatoria*. Pillée par Lucullus, elle reprit quelque prospérité sous Auguste.

Amiternum (auj. en ruines, près de San-Vittorino), v. de la Sabine, au N. E. de Rome, plus tard capitale de la Valérie; patrie de Salluste.

Amlwich ou **Amlwch** (prononcez *Amlouk*), port au N. d'Anglesey (Angleterre), à 22 kil. de Beaumaris, doit sa prospérité aux célèbres mines de cuivre du mont Parys, qui, découvertes en 1768, ont donné une quantité considérable de minerai; 6,000 hab.

Amman (Josse), peintre allemand de Zurich (1539-1591), passa sa vie à Nuremberg ; c'est l'auteur d'une collection de portraits des rois de France de Pharamond à Henri III. Il avait une grande fécondité; il dessina sur bois, sur verre, à la plume, et fut aussi graveur.

Amman, officier jadis établi dans chaque fief, en Belgique, pour représenter le seigneur justicier. En Suisse et dans plusieurs parties de l'Allemagne septentrionale, l'amman correspond encore à notre ancien bailli : le chef de la Confédération helvétique s'appelle *Landamman*.

Ammanati (Barthélemy), architecte et sculpteur de Florence (1511-1589), a laissé des œuvres remarquables par leur caractère grand, bien que maniéré, à Naples, à Rome, à Florence, à Padoue, etc. Son chef-d'œuvre est la fontaine de la place du Grand-Duc, à Florence.

Ammer, riv. d'Allemagne, affl. de gauche de l'Isar, descend des Alpes d'Algau, forme le lac d'Ammer, arrose Dachau (Bavière); 130 kil. de cours.

Ammien Marcellin, historien latin, né à Antioche vers 320, mort vers la fin du IVe siècle, fit la guerre en Gaule contre les Germains, suivit Julien dans sa malheureuse expédition contre Sapor, et se retira du service militaire avec le titre de comte. Il écrivit alors une Histoire (*Rerum gestarum libri* XXXI), qui s'étendait de Trajan à la mort de Valens. Les dix-huit livres qui nous restent, de 352 à 378, sont les plus précieux; l'historien raconte ce qu'il a vu avec la sincérité d'un soldat intelligent et instruit. Son style, parfois diffus et affecté, ne manque pas d'une certaine vigueur; son impartialité est telle, qu'on ne sait s'il était chrétien ou païen. — La meilleure édition est celle de Leipzig, 1808, 3 vol. in-8°; il a été traduit en français par de Marolles, par Moulines, 3 vol. in-12, puis dans les collections Panckoucke et Nisard.

Ammi-Moussa, sur le Riou, affl. du Chéliff, est un poste militaire de la province d'Oran, qui garde les débouchés de l'Ouanseris.

Ammirato (Scipion), littérateur italien, né à Lecce (Italie), en 1531, mort à Florence en 1601, après une vie assez aventureuse, s'attacha au grand-duc Côme de Médicis, et composa surtout une *Histoire de Florence* en 35 livres, qui va jusqu'en 1574 : la réimpression de 1647, 2 vol. in-fol., est surtout estimée.

Ammon ou **Rabbath-Ammon,** l'ancienne capitale des Ammonites, à l'E. du Jourdain, à 95 kil. N. E. de Jérusalem, fut prise par David; plus tard ruinée, elle fut relevée et embellie par Ptolémée Philadelphe, qui l'appela *Philadelphia*. Les ruines d'Ammon ou Amman sont encore très-remarquables.

Ammon, Baal-Ammon (le dieu Soleil chez les Phéniciens), fut adoré en Egypte, à Thèbes et surtout dans la grande oasis qu'on appela de ce nom. (*V.* Syouah.) Les Grecs l'appelèrent Jupiter Ammon et le représentèrent avec des cornes de bélier. L'oracle d'Ammon fut longtemps célèbre, avant et après la fameuse visite d'Alexandre.

Ammon, frère de Moab, fils de Loth, suivant la Bible, fut la tige des Ammonites.

Ammonites, peuple arabe, établi à l'E. du Jourdain, avait pour capitale *Rabbath-Ammon*. Repoussés par les Amorrhéens, battus par Jephté, Saül et David, ils furent exterminés par Joab.

Ammonius Saccas, c'est-à-dire *Portefaix*, regardé comme le fondateur de l'école néo-platonicienne, enseignait à Alexandrie, vers la fin du IIe siècle. Il n'a rien écrit, mais il paraît avoir cherché, dans ses leçons, à reconnaître et à choisir la vérité, qui se trouve non-seulement dans les systèmes divers des philosophes, Pythagore, Platon, Aristote, mais encore dans les mythologies de l'Orient et même dans le christianisme. Il enveloppait cet *éclectisme* d'un voile mystérieux et ne le communiquait qu'à quelques disciples, dont les plus célèbres sont Longin, Plotin, Erennius, les deux Origène.

Ammonius, grammairien grec, prêtre égyptien, se réfugia à Constantinople après la destruction des temples païens d'Égypte, en 389; il y fut le maître de l'historien Socrate. Il a laissé un *Dictionnaire des synonymes*, publié à Leyde par Valckenaer, 1739, in-4°.

Ammonius, fils d'Hermias, philosophe grec d'Alexandrie, fut disciple de Proclus, à Athènes, en 480, enseigna à Alexandrie, et a laissé des *Commentaires* estimés sur *Porphyre*, sur les *Catégories d'Aristote*, et des *Scholies sur la métaphysique*.

Amol, v. du Mazenderan (Perse), sur l'Herrouz, à 40 kil. S. O. de Balfrouch, fut jadis plus florissante au temps de Schah-Abbas, dont le palais est en ruines. Mines de fer dans les environs. On évalue sa population à 10,000 hab.

Amolon, disciple et successeur d'Agobard dans l'archevêché de Lyon, en 840, a joui d'une grande considération auprès de Charles le Chauve; il mourut en 852. Ses écrits, remarquables par la science et le bon sens, ont été insérés dans l'édition d'Agobard donnée par Baluze en 1666, et dans la Bibliothèque des Pères.

Amon, roi de Juda (640-639 av. J. C.), fut aussi impie que son père Manassé, et fut assassiné par ses serviteurs.

Amontons (Guillaume), physicien français, né à Paris en 1663, mort en 1705, montra une véritable passion pour la construction de mécaniques et d'instruments de physique; on lui doit beaucoup de travaux ingénieux sur les baromètres, les thermomètres et les hygromètres. Membre de l'Académie des sciences, en 1699, il fit, devant Monseigneur et Madame, les premières expériences de la télégraphie. Il a publié une partie de ses recherches sous le titre de *Remarques et expériences physiques sur la construction d'une nouvelle clepsydre, sur les baromètres*, etc., Paris, 1695.

Amorbach, v. du cercle de Basse-Franconie (Bavière), à 30 kil. S. d'Aschaffenbourg ; château qui a été une riche abbaye de bénédictins; 2,500 hab.

Amorgos, île de l'archipel des Cyclades, par 23° 35' long. E. et 36° 50' lat. N., entre Naxos et Stampalie. Elle est montagneuse, mais ses vallées sont fertiles, en vignobles surtout; 55 kil. de tour; 3,000 hab. Elle a une

petite ville, *Amorgos*, avec le port *Sainte-Anne*. Patrie de Simonide, selon quelques auteurs.

Amorites, ancien peuple du pays de Chanaan; ils habitaient les environs d'En-Gaddi, à l'O. de la mer Morte.

Amorium, v. de la grande Phrygie, plus tard de la Galatie, où, dit-on, naquit Esope.

Amoros (François), colonel espagnol, né à Valence (1769-1848), après avoir conquis honorablement tous ses grades, fut chargé par Charles IV d'établir une institution militaire à Madrid d'après la méthode de Pestalozzi; devint, sous le roi Joseph, conseiller d'Etat, ministre de la police; et, forcé de se réfugier en France, sous Ferdinand VII, fonda des institutions gymnastiques qui ont rendu de grands services. Il fut nommé, en 1831, directeur du gymnase militaire normal de Paris.

Amorrhéens, peuple de la terre de Chanaan, d'abord à l'O. puis au N. E. de la mer Morte, furent, en partie, vaincus et soumis par Moïse, ceux de l'E. résistèrent jusqu'au temps de David et de Salomon.

Amortissement. Ce mot signifia primitivement extinction ou rachat d'une dette ou d'un droit. On appelait surtout ainsi, dans l'ancienne monarchie, le droit que devaient payer au roi ou aux parties intéressées les gens de *mainmorte* pour pouvoir posséder des immeubles. Plus tard, on a donné le même nom au moyen employé pour *amortir* ou diminuer progressivement la dette publique. Robert Walpole créa à cet effet, en Angleterre, une caisse d'amortissement. Machault fit adopter la même mesure pour la France, en 1749; elle fut appliquée en 1764, fonctionna mal, même après les sages réformes de 1784, puis fut rétablie en 1799, au temps du consulat; mais la caisse d'amortissement fut détournée de son but, et ce fut seulement la loi du 28 avril 1816 qui la constitua sérieusement. Destinée uniquement au rachat de la dette, placée sous la surveillance d'une commission indépendante, suffisamment dotée par la loi du 25 mars 1817, elle a régulièrement fonctionné jusqu'en 1848, mais a été plusieurs fois employée à la suite des lois du 1er mai 1825 et du 10 juin 1833, soit à faciliter des emprunts, soit à se substituer aux porteurs de titres de la dette flottante. De 1816 à 1848, la caisse d'amortissement a racheté pour 80,950,700 fr. de rentes, qui ont coûté 1,633,474,088 fr., représentant un capital nominal de 2,096,143,116 fr.

Amos, l'un des douze petits prophètes, était pasteur sur la colline de Thécué, près de Jérusalem; il prophétisa sous Osias, roi de Juda, et Jéroboam II roi d'Israël; il fut mis à mort par un prêtre de Béthel. Ses neuf chapitres se distinguent par un langage d'une poétique rudesse.

Amou-Daria. *V.* Djihoun ou Oxus.

Amour. *V.* Cupidon.

Amour, appelé *Saghaline-oula* (fleuve noir) par les Mantchoux, *Hé-long-kiang* (fleuve du serpent noir) par les Chinois, fleuve tributaire de la mer d'Okhotsk, est formé par la réunion de l'Onon et du Keroulen ou Argoun; il traverse les monts Khing-ghan, coule de l'O. vers le S. E., puis remonte vers le N. et finit dans un grand golfe que ferme l'île Tarrakaï. Son cours, qui dépasse 3,000 kil., est calme; il est profond et toujours navigable, bordé de forêts magnifiques. Les Russes se sont emparés de la rive gauche et de l'embouchure en 1855; sur la rive droite est la Mantchourie chinoise. Les principaux affluents sont, sur la rive droite, l'Ousouri et le Soungari; sur la rive gauche, la Chilka. *V.* Supp.

Amour (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 30 kil. de Lons-le-Saulnier (Jura). Commerce de vins et bestiaux; fabriques de clous, tanneries, etc.; patrie de Saint-Amour; 2,419 hab.

Amour (Saint-), *V.* Saint-Amour.

Amour (Djebel-), l'un des principaux massifs du grand Atlas, sur la limite des provinces d'Alger et d'Oran; quelques sommets atteignent 1,600 m.; le Chéliff et l'Oued-Djedi y prennent leurs sources. On y trouve beaucoup de forêts, de chênes verts surtout et de chênes à glands doux. De nombreux villages, habités par des Arabes de noble race, y forment la tribu ou aghalik du Djebel-Amour. Cette contrée a été explorée par le général Marey-Monge, en 1844, et par le général Renaud, en 1847.

Amoy. *V.* Emouy.

Ampe ou **Ampis,** v. de l'ancienne Babylonie, près de Térédon; Darius Ier y transporta les Milésiens, vers 498 av. J. C.

Ampelius (Lucius), écrivain latin, vivait probablement au IIIe siècle; il est l'auteur d'un petit ouvrage en 50 chapitres, *Liber memorialis*, qui contient des notions claires et précises sur la nature, l'astronomie, la géographie, l'histoire. Il a été traduit dans la collection Panckoucke.

Ampelusia, cap de l'ancienne Mauritanie, à l'entrée occidentale du détroit de Gadès, ainsi nommé à cause de la beauté de ses vignes: auj. cap Spartel.

Ampère (André-Marie), né à Lyon en 1775, mort à Marseille en 1836, fils d'un négociant estimé qui mourut victime de la Révolution, en 1793, grandit, sans maître, dans un village voisin de Lyon, et, de bonne heure, avide de lectures, d'une mémoire extraordinaire, d'une rare intelligence des sciences mathématiques, il donna des preuves nombreuses d'un esprit supérieur et singulier. Marié en 1799, professeur de physique à l'école centrale de Bourg en 1801, il publia son premier ouvrage: *Considérations sur les probabilités mathématiques du jeu*, à Lyon, en 1802. Ce livre fut apprécié par Delambre, qui le fit nommer professeur de mathématiques au lycée de Lyon, puis répétiteur d'analyse à l'Ecole polytechnique, en 1805. Dès lors, au milieu de ses nombreux travaux sur les sciences mathématiques et physiques, il se livre avec passion, dans la société d'Auteuil, aux études philosophiques; il devient inspecteur général de l'Université en 1809, professeur d'analyse à l'Ecole polytechnique, et membre de l'Institut en 1814. En 1820, les découvertes d'Œrsted sur l'électro-magnétisme donnèrent à Ampère l'occasion de découvertes encore plus remarquables sur l'électro-dynamique, et lui firent trouver les principes de la télégraphie électrique. Son intelligence curieuse et élevée lui avait fait embrasser avec ardeur toutes les branches de la science; il essaya de présenter la classification raisonnée et méthodique de toutes les sciences dans son *Essai sur la philosophie des sciences*, 1834. Membre de toutes les académies savantes de l'Europe, professeur de physique au Collége de France, il mourut dans une de ses inspections universitaires, à Marseille. « Il passa pour un type de distraction; mais chez lui la distraction provenait, non du vagabondage, mais de la préoccupation de l'esprit. » Ses nombreux et savants mémoires ont été publiés dans le *Journal de l'École polytechnique*, dans les *Annales de chimie*, dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*, etc.

Ampère (Jean-Jacques-Antoine), fils du précédent, né à Lyon, le 12 août 1800, mort en 1864, montra de bonne heure une vive passion pour les littératures étrangères, se forma dans la société choisie dont madame Récamier était le centre, et écrivit dans le *Globe* et la *Revue française*. Il avait ouvert à Marseille un cours de littérature (1830), lorsque la révolution de Juillet le rappela à Paris. Après avoir suppléé à la Sorbonne Fauriel et M. Villemain, il succéda à Andrieux dans la chaire d'histoire de la littérature française au Collége de France (1833). Il a résumé ses leçons dans l'*Histoire littéraire de la France avant le douzième siècle*, Paris, 1839-1840, 3 vol. in-8°, et *Introduction à l'histoire de la littérature française au moyen âge*, 1841. Membre de l'Académie des Inscriptions (1842), de l'Académie française (1847), Ampère visita un grand nombre de pays, de la Norvége à l'Italie, de la Nubie à l'Amérique du Nord, partout étudiant, en archéologue, en philosophe, en poëte, puis racontant spirituellement ses voyages et ses études, dans la *Revue des Deux Mondes* surtout. Il a réuni plusieurs de ses articles sous le titre de *Littérature et voyages; Promenades en Amérique*, etc. Il a écrit: *La Grèce, Rome et Dante, études littéraires d'après nature; La Science et les Lettres en Orient; César, scènes historiques*, et surtout *l'Histoire romaine à Rome*, 4 vol. in-8°. Ampère fut l'un des savants les plus spirituels et l'un des voyageurs les plus charmants de son temps.

Ampfing, village de Bavière, à 10 kil. N. O. de Muhldorf; célèbre par la victoire de Louis V de Bavière sur Frédéric d'Autriche (1322), et par le combat glorieux de 1800, dans lequel Moreau préluda au grand succès de Hohenlinden.

Amphiaraüs, fils d'Oïclès, fameux devin, disputa le trône d'Argos à Adraste, épousa sa sœur Eriphyle, se cacha pour ne pas aller à la guerre de Thèbes; mais, découvert par la perfidie de sa femme, séduite par le don d'un collier de diamants, il marcha avec les autres chefs et périt englouti dans un précipice. Son fils Alcméon le vengea en poignardant sa mère, d'après la recommandation d'Amphiaraüs. On mit celui-ci au rang des demi-dieux, et on lui éleva un temple près d'Orope, en Béotie.

Amphiclée, v. de l'ancienne Phocide, en Grèce, près du Cephissus, avait un temple dédié à Bacchus.

Amphictyon, fils de Deucalion et de Pyrrha, partagea les États de son père avec son frère Hellen, et régna aux Thermopyles, où plus tard on lui éleva un temple, près d'Anthéla. Il fut peut-être le gendre de Cranaüs, et régna après lui sur l'Attique, au xv° siècle av. J. C.

Amphictyons (Conseils des) ou **Amphictyonies**. Les Grecs, qui ne surent jamais former une confédération politique, eurent cependant des associations fraternelles, religieuses surtout, qui réunissaient plusieurs peuples voisins, comme le nom l'indique. Dans les temps anciens, il y eut l'amphictyonie de Béotie à Oncheste; celle de l'isthme de Corinthe pour Athènes, Sicyone, Argos, Mégare ; celle de l'île de Calaurie pour Hermione, Epidaure, Egine, Athènes, Orchomène, et même plus tard Argos et Sparte; d'autres encore, au temple de Junon, entre Argos et Mycènes, au promontoire Samicon, dans la Triphylie, à Amarynthe, à Délos, en Ionie, etc. — La plus célèbre est celle dont les députés se réunissaient à Delphes, au printemps; à Anthéla, près des Thermopyles, à l'automne. On attribuait sa fondation à Amphictyon ou à Acrisius, roi d'Argos; elle comprenait douze peuples : Thessaliens, Béotiens, Doriens, Ioniens, Perrhœbes, Magnètes, Dolopes, Locriens, Œtéens, Achéens-Phthiotes, Maliens, Phocidiens; chaque peuple avait deux voix; les députés s'appelaient *pylagores* ou *hiéromnémons*. Le droit de voter fut quelquefois transmis d'un peuple à un autre, ou divisé entre deux parties d'un même peuple. Sparte et Athènes n'avaient qu'une voix chacune; leurs colonies avaient l'autre. Plus tard, les Macédoniens remplacèrent les Phocidiens. C'était surtout un tribunal religieux, qui cherchait à tempérer les guerres entre Grecs, qui joua quelquefois, mais indirectement, un rôle politique, sans fonder une véritable confédération. L'assemblée décida plusieurs guerres sacrées; la dernière fournit à Philippe l'occasion d'intervenir en maître dans les affaires de la Grèce.

Amphila, baie profonde de la côte d'Abyssinie, sur la mer Rouge, de 10° à 12° lat. N.; on y trouve douze petites îles, habitées par des Danakils mahométans et hospitaliers. Les Anglais l'appellent *English-Harbour;* elle a un bon port, qui peut devenir très-important.

Amphion, fils d'Antiope, femme de Lycus, roi de Thèbes, et de Jupiter, suivant la Fable, ou d'un roi de Sicyone, fut élevé avec son frère Zéthus, sur le mont Cithéron; vengea sa mère sur Lycus qui l'avait maltraitée; et, ayant reçu la lyre d'or d'Apollon, il fut un poëte si harmonieux, que les pierres venaient se placer d'elles-mêmes, lorsqu'il bâtissait les murs de Thèbes. Il épousa Niobé, fille de Tantale.

Amphipolis (auj. village d'Iamboli), ville de l'Edonide, dans l'ancienne Macédoine, sur le Strymon, fut colonisée par les Athéniens ; il y avait, dans le voisinage, les mines d'or du mont Pangée. Les Lacédémoniens la prirent, 424 av. J. C., ce qui fut la cause de l'exil de Thucydide. Elle resta indépendante jusqu'en 358; Philippe de Macédoine s'en empara alors, avec l'aide d'Olynthe. Patrie de Zoïle.

Amphissa (auj. Salona), ville de la Grèce ancienne, était la capitale des Locriens Ozoles, au pied du Parnasse, au N. O. de Delphes. Les Amphissiens, ayant labouré des terres appartenant au temple d'Apollon, le conseil Amphictyonique ordonna une guerre sacrée; Philippe de Macédoine la dirigea, prit et rasa la ville (339 av. J. C.). Elle se releva plus tard. *V.* SALONA.

Amphitrite, déesse de la mer, fille de l'Océan et épouse de Neptune. *V.* NEPTUNE.

Amphitryon, fils d'Alcée, roi de Tyrinthe, épousa Alcmène, fille du roi de Mycènes. Suivant les fables poétiques, Alcmène, pendant une expédition de son époux, fut trompée par Jupiter qui avait pris ses traits, et fut la mère d'Hercule.

Amphrysus (auj. riv. d'Armyros), riv. de la Thessalie ancienne, se jetait dans le golfe Pagasétique. Apollon fit paître sur ses bords les troupeaux d'Admète.

Amplepuis, bourg de France, dans l'arrond. et à 35 kil. de Villefranche (Rhône), sur le Rahins, fabriques de toiles de lin, de calicots, mousselines et de cotonnades appelées *Carras;* 6,444 hab.

Ampoule (SAINTE-), probablement du mot latin *Ampulla*, qui désignait une sorte de fiole pour conserver de l'huile, du vin ou du vinaigre; c'était le vase où était renfermée l'huile sainte dont on se servait pour le sacre des rois de France. Suivant de vieilles traditions rapportées par Hincmar, plus tard par Guillaume le Breton, un ange l'avait apportée du ciel au moment du baptême de Clovis. On la conservait précieusement à Reims dans un reliquaire d'or entouré de cristal, et l'huile qu'elle renfermait était intarissable, mais semblait diminuer quand la santé du roi s'affaiblissait. Louis XI se la fit apporter à Plessis-lès-Tours, dans l'espoir de prolonger sa vie. Le conventionnel Rhül la brisa sur la place publique, en 1793; quelques parcelles, sauvées, dit-on, par miracle, servirent au sacre de Charles X, en 1825.

Ampourdan ou **Lampourdan**, pays d'Espagne dans la plaine d'Ampurias (Catalogne).

Ampsagas (Oued-el-Kébir ou Rummel), riv. d'Afrique, passait à Cirta et séparait la Numidie de la Mauritanie Césarienne.

Ampsancti lacus, lac de l'ancien Latium d'où s'exhalaient des vapeurs méphitiques ; il y avait près de là un temple de la déesse Méphitis; auj. *Lago Mufiti* ou d'*Ansante*.

Ampuis, bourg de France, dans l'arrond. et à 34 kil. de Lyon (Rhône), au bord du Rhône ; vins célèbres de Côte-Rôtie ; 2,000 hab.

Ampurias (*Emporiæ*), petit port de Catalogne (Espagne), à 40 kil. N. E. de Girone, sur le Llobregat; 2,000 hab. Entrepôt des Marseillais, elle fut florissante sous les Romains. Le comte de Roussillon prenait au IX° siècle le nom de comte d'Ampurias (*Impuriarum comes*); le comté d'Ampurias eut ses seigneurs particuliers jusqu'en 1321; il fut alors réuni à l'Aragon.

Amretsyr, v. du Pendjâb, dans l'Hindoustan, près d'un canal dérivé du Ravi, à 60 kil. E. de Lahore. Appelée d'abord *Tchack*, puis *Ramdaspour*, elle a pris le nom d'Amretsyr (bassin du breuvage de l'immortalité), d'un étang sacré au milieu duquel s'élève le temple de Gourou-Govind-Singh, le guerrier législateur des Sykes. La ville est la cité sainte de ce peuple; elle est grande, peu régulière, entourée d'épaisses fortifications. On y remarque la grande forteresse de Govindghur, bâtie par Runjeet-Singh. Elle est l'entrepôt du sel gemme de Mâni, des châles, du safran, etc. de l'Hindoustan. Suivant les uns, la population est d'environ 50,000 hab.; suivant d'autres, elle s'élève jusqu'à 120,000.

Amri, roi d'Israël, de 918 à 907 av. J. C., fut proclamé par l'armée, après la mort d'Ela ; il investit le meurtrier Zambri, dans Thersa, et le força de se brûler. Il vainquit un autre usurpateur, Thebni; fut aussi impie que brave, et bâtit Samarie. Il eut pour fils Achab.

Amrooah, grande ville de l'Hindoustan, au centre de la prov. de Delhi ; aux environs sont de belles plantations de coton et de cannes à sucre.

Amrou-Ben-el-Ass, d'abord ennemi acharné de Mahomet, devint l'un des plus illustres capitaines de l'islamisme. Sans attendre les ordres du khalife Omar, il fit la conquête de l'Egypte sur les Grecs d'Héraclius (638-640), gouverna avec sagesse, rendit le pays florissant, et fit creuser un canal du Nil à la mer Rouge. Il se déclara pour Moawyah contre Ali, le fit triompher, et mourut en 663.

Amschaspands, bons génies, luttant sans cesse, sous les auspices d'Ormuzd, contre les Devs, dans la religion de Zoroastre.

Amsdorf (NICOLAS D'), théologien allemand (1483-1565), fut l'un des premiers et des plus zélés partisans de Luther, prêcha la Réforme à Magdebourg, à Goslar, occupa le siége épiscopal de Naumbourg (1542-1547), se retira à Magdebourg, et concourut à la fondation de l'université d'Iéna (1558).

Amstel, riv. de Hollande, formée du Drecht et du Mydrecht, arrose Amsterdam, qui lui doit son nom, et se jette dans le golfe de l'Y.

Amstelodamum, nom latin d'Amsterdam.

Amstelveen, bourg de la Hollande septentrionale, à 10 kil. S. O. d'Amsterdam ; 5,000 hab.

Amsterdam, l'une des capitales du royaume des Pays-Bas, à l'embouchure de l'Amstel, dans le golfe de l'Y, par 52° 22′ 17″ lat. N. et 2° 53′ long. E., à 500 kil. N. E. de Paris. Construite au milieu de marécages, sur pilotis, elle peut, au moyen de ses écluses, inonder tout le pays qui l'environne ; beaucoup de canaux, bordés de rangées d'arbres, la traversent en formant 90 îles, qui communiquent par 280 ponts, dont le plus beau, celui de l'Amstel, a 220 mètres de longueur sur 70 de large; les canaux, sont remplis d'une eau saumâtre, presque dormante, et qui n'est pas potable ; on se sert de l'eau du Vecht et même de celle du Rhin, qu'on fait venir d'Utrecht. Les maisons sont bâties en briques, peintes de diverses couleurs ; les plus beaux édifices sont : le Palais, ancien

hôtel de ville, élevé sur 13,659 pilotis, la Bourse, les bâtiments de l'amirauté, l'Arsenal, l'hôtel de la compagnie des Indes, l'église Saint-Nicolas (vieille église), et celle de Sainte-Catherine (église neuve), où est le tombeau de Ruyter, etc. On y fabrique un grand nombre d'étoffes, de la porcelaine, des produits chimiques, du tabac, de la quincaillerie, de l'orfévrerie et tout ce qui est nécessaire à la marine; on y taille les pierres précieuses; on y distille beaucoup de curaçao et d'eau-de-vie de genièvre; son commerce est immense et son change une espèce de régulateur. Pour éviter la navigation difficile du Zuiderzée et la barre du Pampus, on a creusé (1819-1825) un superbe canal à écluses qui aboutit à Nieuwe-Diep, près du Helder, en face du Texel; il amène les plus gros navires en 24 heures; 287,000 hab., dont 21,000 juifs. — Elle n'était au XIIe siècle qu'un petit château appelé Amstel, à côté d'un village de pêcheurs; son seigneur, Gilbert II, en fit une ville que le comte de Hollande, Guillaume III, réunit à ses domaines, en 1296; elle eut une constitution municipale en 1340, et fut entourée de murs en 1482. Elle s'unit aux provinces révoltées contre Philippe II, en 1578; fut l'asile de tous les étrangers qui fuyaient la tyrannie, et devint surtout florissante après la fermeture de l'Escaut, qui ruina Anvers (1648). Les Français, sous Pichegru, y entrèrent en 1795; elle devint en 1810 le ch.-l. du dép. français du Zuiderzée; et, quoiqu'elle ne soit pas la résidence du gouvernement, c'est la première ville des Pays-Bas. Patrie de Spinosa, de Swammerdam, des peintres van de Welde, du poëte Vondel, de Ruyter, van Galen, etc.

Amsterdam (Nouvel-), forteresse et port de la Guyane anglaise, près de l'embouchure du Berbice; 6,000 hab.

Amsterdam (Ile d') dans l'Océan glacial arctique, près du Spitzberg, fut au XVIIe siècle une station de baleiniers hollandais.

Amsterdam (Ile d'), la plus septentrionale de l'archipel de Lieou-kieou.

Amsterdam (Ile d') sur la côte N. O. de Ceylan.

Amulius, fils de Procas, roi d'Albe, détrôna son frère Numitor, consacra sa nièce, Rhea Sylvia, au culte de Vesta, et fit exposer sur le Tibre les deux enfants qu'elle eut de Mars, Romulus et Remus, qui plus tard le tuèrent et rendirent le trône à Numitor, vers 754 av. J. C.

Amurat Ier ou Mourad, sultan ottoman, succéda à son père, Orkhan, en 1360, s'empara d'Andrinople, dont il fit sa capitale, 1366, conquit facilement les provinces grecques de Thrace, de Macédoine, d'Albanie; mais trouva plus de résistance dans les Bulgares, commandés par Sisman, et dans Lazar, kral de Serbie. Il gagna, dit-on, 37 batailles; vainqueur à Kossova (Cassovie), il fut assassiné sur le champ de bataille par Miloch, gendre de Lazar (1389). Il acheva l'organisation des janissaires et institua la cavalerie des *spahis*, à l'étendard couleur de sang.

Amurat II, sultan ottoman, fils et successeur de Mahomet Ier (1422), eut d'abord à lutter contre Moustapha, fils de Bajazet Ier, que l'empereur Emmanuel avait excité contre lui, puis contre un de ses frères. Pour se venger, il assiégea Constantinople, mais ne put la prendre; il enleva aux Grecs beaucoup de villes sur la mer Noire et près du Strymon; aux Vénitiens Thessalonique, en 1429, puis Janina, en Albanie (1431). Mais il eut surtout à lutter contre le Hongrois Jean Huniade, et contre Scanderbeg, prince d'Albanie. En 1444, Wladislas, roi de Pologne et de Hongrie, et Huniade, à la tête d'une armée de Hongrois, de Polonais et de Bulgares, furent vaincus à Varna; le roi fut tué dans le combat. En 1448, Huniade, trahi par les Valaques, fut encore vaincu à la grande bataille de Kossova. Amurat, qui avait deux fois abdiqué pour vivre dans un repos voluptueux, fut deux fois rappelé sur le trône menacé par les ennemis ou par les révoltes des janissaires; il mourut en 1451. C'est le père de Mahomet II.

Amurat III, sultan des Ottomans, succéda à son père, Sélim II, en 1574, fit étrangler ses cinq frères, combattit les Persans et leur enleva, au traité de 1590, la Géorgie, le Kourdistan, le Chirwan, Tauris; subjugua les Maronites du Liban, et eut à réprimer plusieurs révoltes de janissaires et plusieurs usurpateurs. Pour arrêter la désorganisation de l'empire, il fit attaquer la Hongrie, les archiducs d'Autriche Matthias et Maximilien furent battus, mais le grand-vizir échoua devant Komorn. Il mourut en 1595.

Amurat IV, sultan des Ottomans, succéda à son oncle, Mustapha, en 1623; son règne, troublé par des révoltes de janissaires et de pachas, des guerres en Transylvanie, pour soutenir Betlem-Gabor, est surtout remarquable par la prise de Bagdad, en 1638. Amurat, homme énergique, mais cruel, chercha à régénérer l'État; il rendit des ordonnances terribles contre les fumeurs d'opium et de tabac; mais, après avoir puni de mort les buveurs de vin, il s'abandonna lui-même aux excès de l'ivresse, en devint encore plus furieux, et mourut en 1640.

Amyclæ, v. de l'ancienne Laconie, auj. *Sclavo-Chori*, sur l'Eurotas, près de Sparte; patrie des enfants de Tyndare, célèbre par un temple d'Apollon.

Amyclæ, v. de l'ancien Latium, dans le pays des Auronces, sur la mer Tyrrhénienne, entre Terracine et Caiète, colonie d'Amyclæ de Laconie, dit-on; avait disparu au temps des Romains.

Amyn, khalife abbasside, succéda à son père, Haroun, en 809, se livra à toutes ses passions, persécuta son frère Al-Mamoun, que leur père avait désigné comme successeur d'Amyn, fut battu, détrôné par lui, et massacré par ses soldats, en 813.

Amyntas Ier, roi de Macédoine (507-480 av. J. C.), contemporain de Darius et de Xerxès, fut forcé de s'unir aux Perses, qui marchaient contre la Grèce.

Amyntas II, fils de Philippe et petit-fils d'Alexandre Ier, disputa le trône à son oncle Perdiccas, vers 428 av. J. C. Cette époque de l'histoire de Macédoine est pleine de confusion.

Amyntas III, probablement petit-fils d'Amyntas II, régna de 392 à 368 av. J. C. Il eut à lutter contre un rival, Argée, puis contre les Olynthiens, s'allia aux Athéniens et rétablit l'ordre dans le royaume. Philippe était son plus jeune fils.

Amyntas, roi de Galatie, après Déjotarus, dont il avait été le secrétaire, s'attacha à la fortune d'Octave. Après lui (30 av. J. C.), la Galatie fut réduite en province romaine.

Amyot (Jacques), né à Melun en 1513, mort à Auxerre en 1593, pauvre étudiant à Paris, maître ès arts, obtint, par le crédit de Marguerite de Navarre, une chaire de grec et de latin à l'université de Bourges, professa dix ans, traduisit d'abord le roman grec de *Théagène et Chariclée*, puis les premières *Vies des hommes illustres* de Plutarque. François Ier lui donna l'abbaye de Bellozane. Pendant qu'il traduisait les livres XI à XVII de *Diodore de Sicile* (1554), et les *Amours pastorales de Daphnis et Chloé* (1559); pendant qu'il assistait le cardinal de Tournon au concile de Trente, il s'occupait surtout du livre qui a fait sa gloire, la traduction complète des *Œuvres de Plutarque;* il publia les *Vies des hommes illustres* en 1559, et les *Œuvres morales* en 1574. Précepteur des fils de Henri II, nommé par Charles IX grand aumônier (1560), évêque d'Auxerre (1570), et par Henri III commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, comblé de faveurs et de riches bénéfices, il eut, dans ses dernières années, de tristes démêlés avec ses diocésains. Le français d'Amyot, naïf, souple, harmonieux, d'une allure franche et naturelle, a enrichi notre prose des plus beaux ornements de la langue grecque; ses traductions, populaires dès le premier jour, sont l'un des monuments les plus curieux du XVIe siècle, et elles ont eu la plus heureuse influence sur le développement de notre littérature.

Amyraut (Moïse), théologien protestant, né à Bourgueil, en Touraine (1596), mort à Saumur (1664), fut pasteur à Saumur, puis professeur à l'université de cette ville, en 1633. Il aurait voulu réunir les différentes sectes du protestantisme, et a laissé plusieurs ouvrages dans lesquels il se montre théologien et moraliste distingué. Il a écrit la *Vie de Fr. de la Noue*, Leyde, 1661, in-4°.

Amyrtée, roi d'Égypte, se révolta contre les Perses avec Inarus et resta maître du pays pendant six ans, au Ve siècle av. J. C., pendant le règne de Darius II.

Anabaptistes, c'est-à-dire, *qui baptisent une seconde fois*, secte religieuse que firent naître les prédications de Luther et surtout son livre de la *Liberté chrétienne*. Nicolas Stork, puis Carlostadt, et surtout Thomas Münzer, dépassant les doctrines de leur maître, prêchèrent la nécessité d'un second baptême à l'âge de raison, l'indépendance en matière religieuse, et bientôt l'égalité absolue et la communauté des biens. Invoquant la Bible plus que l'Évangile, soulevant les malheureux paysans de la Thuringe, de la Franconie et de la Souabe par leurs paroles d'un mysticisme exalté, ils commencèrent une véritable guerre sociale et répandirent la désolation dans une grande partie de l'Allemagne. Mün-

zer et ses aveugles compagnons furent exterminés près de Frankenhausen par les luthériens unis aux catholiques (1525). Alors les anabaptistes se dispersèrent en Suisse, en Alsace, en Hollande; après avoir tenté de s'emparer de plusieurs villes et d'Amsterdam, où d'horribles supplices les frappèrent dès 1533, ils s'établirent en maîtres dans la ville épiscopale de Munster; ils eurent pour chefs Jean Matthias et surtout Jean Bocold, qui se fit proclamer roi de la nouvelle Sion (*V.* Matthias et Jean Bocold), et épouvanta l'Allemagne par les horreurs du brutal communisme qu'il voulut établir (1533-1535). Après la prise de Munster, les anabaptistes, également poursuivis par les catholiques et par les protestants, se dispersèrent dans plusieurs pays de l'Allemagne, en Frise, en Bohême, en Moravie, puis en Hollande, en Angleterre, où ils formèrent des sectes nombreuses: mennonites, frères moraves, quakers, baptistes, etc., qui ne songèrent plus à régénérer la société d'ici-bas, mais ne pensant qu'au ciel, s'en tinrent surtout à interpréter, chacune à leur manière, les dogmes du baptême et de l'incarnation.

Anabara, fleuve de la Sibérie, dans le gouvernement de Tobolsk, se jette dans l'Océan Glacial, après un cours de 600 kil.; il est joint à son embouchure par l'Olen ou Olia.

Anacapri, bourg de l'île de Capri (Italie), tellement escarpé qu'on n'y monte que par un escalier, *la Scalinata*, de 552 marches taillées dans le roc. Ruines d'édifices élevés par Tibère.

Anacharsis, sage de la Scythie, se rendit à Athènes vers 590 av. J. C., y devint l'ami de Solon, visita les autres contrées de la Grèce; mais à son retour dans sa patrie, ayant voulu y introduire les mystères de Cybèle, qu'il avait admirés à Cyzique, il fut tué par son frère, le roi Saulius. Sa sagesse et les maximes qu'on lui attribuait furent très-célèbres dans l'antiquité. — Le *Jeune Anacharsis*, dont Barthélemy a raconté le voyage, est le descendant supposé de ce personnage.

Anachorète. *V.* Moines.

Anaclet (Saint), pape, mourut en 109; on lui accorde le titre de martyr et on célèbre sa fête le 13 juillet. Plusieurs l'ont confondu, à tort, avec saint Clet.

Anaclet (Pierre de Léon), petit-fils d'un juif converti, fut nommé cardinal par Calixte II et légat en France. Il fut antipape de 1130 à 1138, força Innocent II à quitter Rome, fut soutenu par le roi de Sicile, Roger; mais il fut abandonné par la chrétienté, condamné par les conciles de Reims et de Pise, et poursuivi par l'éloquence de saint Bernard.

Anacréon, poëte lyrique de Téos, en Ionie, né vers 560 av. J. C., mort en 475, fut l'heureux ami de Polycrate, tyran de Samos, et accueilli avec honneur par le fils de Pisistrate, Hipparque, à Athènes, où il connut Simonide de Céos, puis retourna à Téos. Mais la révolte de l'Ionie le força de se retirer à Abdère; peut-être revint-il mourir à Téos, étranglé par un pepin de raisin. Anacréon a célébré les Muses, Bacchus et l'Amour; mais ses chants avaient toujours une certaine dignité que les Grecs admiraient. Les *Odes*, publiées pour la première fois par H. Estienne, en 1554, ne sont probablement pour la plupart que des imitations d'Anacréon. Ses *Epigrammes*, qui ont un caractère plus sérieux d'origine, ont été réunies aux fragments authentiques, à la suite des odes dites d'Anacréon, dans les éditions de Fischer (1793), de Brunck (1778 et 1786), de Boissonade (1823), de Bergk (1834). Anacréon a été fréquemment traduit et imité en prose et en vers.

Anactorium (ruines près de Vonitza), v. de l'Acarnanie, à l'entrée du golfe d'Ambracie, colonie corinthienne. Auguste transporta les habitants à Nicopolis, après Actium.

Anadyr, fl. de Sibérie, coule des monts Stanovoï, de l'O. à l'E., et se jette dans le golfe d'Anadyr, formé par la mer de Behring, au S. du détroit de ce nom, après un cours de plus de 800 kil.

Anafeste (Paul-Luc), fut le premier doge de Venise, de 697 à 717; il fit reconnaître l'indépendance de la jeune république par le roi des Lombards, Luitprand.

Anagni (*Anagnia*), v. du royaume d'Italie, à 20 kil. N. O. de Frosinone. Evêché, jadis capitale des Herniques; patrie de Boniface VIII, qui y fut outragé; 5,500 hab.

Anah, v. du vilayet de Bagdad (Turquie d'Asie), dans une délicieuse position sur la rive gauche de l'Euphrate; c'est là que les caravanes d'Alep à Bagdad payent un tribut aux Arabes pour passer le fleuve. On prétend que c'est la patrie de Jérémie; elle fut presque détruite par les Wahabites, en 1807.

Anahuac, nom du plateau central du Mexique *V.* Mexique.

Anaïtis, déesse adorée surtout par les Lydiens et les Arméniens; les Grecs l'ont assimilée à Vénus ou à Diane. Ses fêtes étaient impudiques et furieuses; on les célébrait principalement dans l'*Anaïtis*, pays de la grande Arménie, près du lac *Anaïtique*, non loin des sources de l'Euphrate.

Anaklia ou **Anakria**, v. de l'Iméréthie russe, au S. du Caucase, port de la mer Noire, à l'embouchure de l'Ingouri, fait quelque commerce. Elle paraît être sur les ruines de l'ancienne *Héraclée*.

Anamani, peuple de la Gaule Cispadane (Italie), entre les Boïens et les Lingons à l'E., les Liguriens Statielles à l'O. Ils fondèrent probablement la ville que les Romains colonisèrent sous le nom de *Placentia* (Plaisance).

Anambas, îles de la Malaisie, dans la mer de Chine, à l'O. de Bornéo; la grande Anambas paraît seule habitée.

Ananias, l'un des trois jeunes Hébreux jetés dans une fournaise ardente par Nabuchodonosor, et sauvés miraculeusement.

Ananie et sa femme Saphire, chrétiens de Jérusalem, trompèrent les apôtres en retenant une partie du prix de leurs biens qu'ils avaient promis de mettre en commun pour la société des fidèles. Frappés des reproches de saint Pierre, ils tombèrent morts à ses pieds.

Ananie, grand-prêtre des juifs, vers 50 ap. J. C., persécuta les chrétiens et surtout saint Paul; il fut dépouillé de sa dignité par Agrippa II et massacré par des séditieux conduits par son fils Eléazar.

Ananus, grand-prêtre des Juifs, vers 7 ap. J. C., fut déposé par Val. Gratus, le premier procurateur de la Judée. C'est l'*Annas* des évangélistes, qui renvoya Jésus-Christ devant son gendre Caïphe.

Anaoal ou **Anaval**, village de l'Hindoustan, près de Surate, depuis longtemps célèbre par ses eaux thermales et sacrées, qui attirent, aux mois d'avril et de mai, plus de 100,000 religieux hindous; une tribu particulière de brahmanes veille sur les sources.

Anapa, v. de la Circassie russe, bon port sur la mer Noire, à 60 kil. du détroit d'Iénikaleh; elle a été enlevée définitivement aux Turcs par les Russes en 1828; elle est fortifiée; 5,000 hab.

Anaphi (*Anaphos*), l'une des Cyclades, à l'E. de Théra, appartient à la Grèce. Elle reçut une colonie dorienne et rendait un culte particulier à Apollon.

Anapus (*Anapo*), riv. de Sicile qui se jette dans la mer à Syracuse, après avoir reçu les eaux de la fontaine Cyanée; l'armée athénienne fut taillée en pièces sur ses bords, dans la fameuse expédition de Sicile.

Anas, nom ancien du Guadiana.

Anastase Ier, *le Silentiaire* (nom d'une charge du palais), empereur d'Orient, né à Dyrrachium en 430, fut élevé à l'empire par la faveur d'Ariane, veuve de Zénon, qui l'épousa en 491. Partisan des erreurs d'Eutychès, il persécuta les catholiques, ce qui fut l'occasion de la révolte heureuse de Vitalien, maître de la milice. Il ne sut pas défendre l'Empire attaqué par les Bulgares, par Cabadès, roi de Perse, et par Théodoric le Grand. Il protégea Constantinople par un mur de dix-huit lieues de longueur, qui porta son nom; il supprima cependant les spectacles où les hommes combattaient les bêtes féroces. Il mourut en 518.

Anastase II ou **Artemius**, empereur d'Orient, fut proclamé en 713, après la déposition de Philippe Bardane; mais, en 715, une révolte le força d'abdiquer. En 719, il quitta son monastère de Thessalonique pour remonter sur le trône avec l'aide des Bulgares; mais ils le livrèrent à Léon l'Isaurien, qui le fit décapiter.

Anastase Ier (Saint), pape de 398 à 401, réconcilia les Églises de Rome et d'Antioche, et condamna les doctrines d'Origène.

Anastase II, pape de 496 à 498, félicita Clovis de sa conversion.

Anastase III, pape de 911 à 913, succéda à Sergius.

Anastase IV, pape de 1153 à 1154, successeur d'Eugène III, favorisa surtout l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, et se distingua par sa charité.

Anastase, antipape en 855, fut opposé par les empereurs Lothaire et Louis II à Benoît III.

Anastase, prêtre de Constantinople, énonça le premier, en 428, une doctrine qui, propagée par Nestorius, fut l'origine du nestorianisme.

Anastase *le Bibliothécaire*, moine romain, bibliothécaire du Vatican, assista, en 869, au concile général de Constantinople, qui condamna Photius, et dont il traduisit les actes en latin. Son *Histoire ecclésiastique* fait partie de la collection byzantine. Son recueil de la *Vie des papes*, depuis saint Pierre jusqu'à Nicolas Ier, ou *Liber pontificalis*, plusieurs fois imprimé, est dans le 3e volume de Muratori.

Anastase, (Hospitalières de Sainte-), religieuses de l'ordre de Saint-Augustin ; elles étaient vouées au soin des malades. Etablies à Paris dès 1171, près de Saint-Gervais (d'où leur nom de Filles Saint-Gervais), elles se transportèrent, en 1656, dans la rue vieille du Temple. Elles ont été supprimées en 1790.

Anastasie. L'Eglise révère plusieurs saintes de ce nom. Celle qui est honorée le 25 décembre, d'une illustre famille de Rome, subit le martyre en 304, sous Dioclétien, à Aquilée. Une autre Anastasie, également honorée le 25 décembre, fut martyrisée à Sirmich. Une troisième Anastasie, honorée le 15 avril, aurait eu la tête tranchée sous Néron, avec son amie Basilisse.

Anatili, peuple gaulois, dans la Viennoise, vers les embouchures du Rhône; v. princip. Tarasco, Arelate, et peut-être Heraclea (Saint-Gilles).

Anatole (Saint), évêque de Laodicée, vécut d'abord à Alexandrie, sa patrie, où il cultiva les sciences et la philosophie néo platonicienne; il devint évêque vers 270. On lui attribue une *Arithmétique* en X livres, dont il ne reste qu'un fragment, et le *Canon paschal*, pour déterminer le jour de la fête de Pâques. Fête le 3 juillet.

Anatolie, ou **Anadolie,** ou **Natolie** (du grec Ἀνατολή, le Levant), partie considérable de la Turquie d'Asie, correspondant à peu près à l'ancienne Asie Mineure, forme une presqu'île bornée au N. par la mer Noire, à l'O. par la mer de Marmara et l'Archipel, au S. par la Méditerranée et la mer de Chypre, à l'E. par les montagnes qui la séparent de la Syrie et du bassin de l'Euphrate. C'est un vaste plateau rectangulaire, traversé par l'Anti-Taurus au N., le Taurus au S., qui sont reliés par plusieurs chaînes transversales et bornés à l'E. par la chaîne de l'Amanus Les cours d'eau sont : le Djihoun, le Sihoun, le Cydnus, le Sélef, le Capsi-Sou, qui se jettent dans la Méditerranée; le Meinder, le Caystre, le Sarabat, qui se jettent dans l'Archipel ; le Granique, le Rhyndacus, dans la mer de Marmara ; le Sankaria, le Bartin, le Kizil-Ermak, l'Iekil-Ermak, dans la mer Noire. — La température est en général douce ; le sol est fertile, mais mal cultivé ; il y a peu de bestiaux ; les moutons et les chèvres d'Angora sont renommés. On y trouve des mines de plomb, de fer, de houille, de cuivre surtout. La population (environ 11,000,000 d'hab. avec l'île de Chypre) se compose de Turcs dans les villes et de Turcomans, souvent nomades, dans les campagnes Elle était naguère divisée en 8 grands gouvernements, subdivisés en livas (provinces) et cazas (districts): 1° Kastamouni (Paphlagonie); 2° Khoudavangiar (Bithynie et Mysie) ; 3° Aïdin (Lydie) ; 4° Karaman (Phrygie et Pamphylie) ; 5° Adana (Cilicie); 6° et 7° Bozoq et Sivas (Cappadoce); 8° Trébizonde (Pont). Auj., vilayets de Kastamouni, Angora, Konieh, Adana, Trébizonde, Sivas, Aïndin.

Anatoliko, petit port de Grèce, dans le département d'Acarnanie et Etolie, sur le golfe de ce nom, à 12 kil. O. de Missolonghi ; 4,000 hab.

Anaxagore, philosophe grec de l'école ionienne, né à Clazomène, en 500 av. J. C., renonça à une grande fortune pour suivre les leçons d'Anaximènes et d'Hermotime, enseigna pendant trente ans à Athènes une philosophie élevée, et eut pour disciples Périclès et ses illustres contemporains. Accusé d'impiété, il put se retirer à Lampsaque, où il mourut en 428. Ses idées en physique sont assez obscures et très-hypothétiques; mais ce qui a contribué à le rendre célèbre, c'est sa doctrine d'un esprit (νοῦς) ordonnateur du monde, principe de tout mouvement, de toute vie, de tout sentiment, de toute perception. Il donna l'explication des éclipses de soleil et de lune, de l'arc-en-ciel, du vent, du son, etc. Les fragments d'Anaxagore ont été recueillis par Schaubach (1827) et par Schorn (1829). — V. Zévort, *De la vie et de la doctrine d'Anaxagore*, 1844.

Anaxandrite, poëte comique, originaire de Rhodes, vivait vers le IVe siècle av. J. C., et eut assez de réputation. Il mettait en scène des personnages vivants.

Anaxarque d'Abdère, philosophe éléatique, accompagna Alexandre dans son expédition et lui parla toujours avec la plus grande liberté. Il s'attira beaucoup d'ennemis parmi les courtisans ; on dit que Nicocréon, tyran de Chypre, le fit piler dans un mortier.

Anaxilas Ier attira dans Rhegium, sa capitale, les Messéniens vaincus par les Spartiates, au VIIe siècle av. J. C.

Anaxilas II, roi de Rhegium, de 494 à 476 av. J. C., donna à Zancle repeuplée le nom de Messine, en souvenir de ses ancêtres.

Anaxilas, poëte comique d'Athènes, contemporain de Démosthène.

Anaximandre, philosophe grec de l'école ionienne, né à Milet (610-547 av. J. C.), disciple et ami de Thalès, a cherché à expliquer, par un principe qu'il appelle *l'infini*, la naissance, l'existence et la mort des choses. On lui attribue l'invention du *gnomon*, pour déterminer les solstices et les équinoxes, et celle des cartes géographiques.

Anaximènes de Milet, philosophe ionien, disciple de Thalès et d'Anaximandre, soutenait que l'air est le principe de toutes choses.

Anaximènes de Lampsaque, rhéteur et historien grec, vivait dans le IVe siècle av. J. C.; il fut l'un des précepteurs et l'un des compagnons d'Alexandre. On lui attribue une histoire des Grecs finissant à la bataille de Mantinée. Alexandre voulait détruire Lampsaque, et jurait de ne pas faire ce que son maître lui demanderait; Anaximènes le supplia de saccager cette ville, et par sa présence d'esprit sauva sa patrie.

Anazarba (ruines près d'Anzarba), v. de la Cilicie orientale, près du Pyramus, reçut d'Auguste le nom de *Cæsarea*, et devint la métropole de la Cilicie IIe. Elle fut la patrie de Dioscoride et d'Oppien. Elle était dans un territoire fertile en grains et en fruits. Au XIIe siècle, elle fut la capitale d'un royaume chrétien d'Arménie.

Anazehs, Arabes bédouins qui infestent les déserts de Syrie, de Damas à Bagdad ou à la Mecque.

Anbar ou **Peri-Sabour,** v. du vilayet et à 65 kil. O. de Bagdad (Turquie d'Asie), sur la rive gauche de l'Euphrate, fut prise par l'arabe Khaled, en 632, et rebâtie par le premier khalife abbasside.

Ancas, départ. du Pérou, ch.-l. Huaraz.

Ancelot (Jacques-Arsène-Polycarpe-François), littérateur français, né au Havre en 1794, mort en 1854, se distingua par une versification facile et fut l'un des plus féconds et des plus heureux auteurs dramatiques de son temps. *Louis IX, le Maire du palais, Fiesque, Maria Padilla*, sont au nombre de ses principaux ouvrages. Il fut de l'Académie française en 1841.

Ancenis, ch.-l. d'arrond. de la Loire-Inférieure, sur la rive droite de la Loire, par 47° 22′ 1″ lat. N. et 3° 30′ 47″ long. O., à 38 kil. E. de Nantes. Commerce de grains, vins, bestiaux ; son château, assiégé souvent, a été détruit en 1700. Louis XI y signa un traité avec le duc de Bretagne, François II, en 1468 ; 4,358 hab.

Anchialus, v. de la Cilicie orientale, au S. O. de Tarse, près de la mer ; fondée, dit-on, par Sardanapale, qui y avait son tombeau.

Anchieta (Miguel), sculpteur espagnol du XVIe siècle, né à Pampelune, a laissé un grand nombre de statues remarquables, et surtout les belles stalles du chœur de la cathédrale de Pampelune.

Anchin, ancienne abbaye de bénédictins, fondée au XIe siècle dans une île de la Scarpe, près de Douai.

Anchise, prince troyen, petit-fils d'Ilus par sa mère Thémis, fut aimé de Vénus, qui fut la mère d'Enée. Sauvé par son fils, à la prise de Troie, il l'accompagna dans sa fuite et mourut à Drépane, en Sicile, suivant Virgile. Enée et Aceste lui élevèrent un tombeau sur le mont Eryx.

Ancile: c'était un bouclier sacré, tombé, disait-on, du ciel aux pieds de Numa, et auquel était attaché le salut de Rome ; pour empêcher qu'il ne fût enlevé, Numa fit faire onze boucliers semblables en airain, qui furent déposés dans le temple de Mars-Gradivus et confiés à la garde des Saliens.

Ancillon, famille célèbre de protestants français réfugiés en Prusse.

Ancillon (David), né à Metz en 1617, ministre à Meaux, à Metz, quitta la France à la révocation de l'édit de Nantes, et mourut pasteur à Berlin, en 1692.

Ancillon (Joseph), son frère (1626-1717), bon jurisconsulte, devint conseiller de l'électeur de Brandebourg.

Ancillon (Charles), fils de David, né à Metz en 1659, mort à Berlin en 1715, devint juge et directeur des réfugiés de Berlin, historiographe de Frédéric Ier, et a laissé de nombreux ouvrages, parmi lesquels on remar-

que : *Histoire de l'établissement des Français réfugiés dans les Etats de Brandebourg; Mélanges critiques de littérature; Mémoires concernant les vies de plusieurs modernes célèbres dans la république des lettres; Vie de Soliman II*, etc.

Ancillon (Louis-Frédéric), petit-fils du précédent (1744-1814), pasteur et jurisconsulte, a laissé des oraisons funèbres, de Frédéric II, etc.

Ancillon (Jean-Pierre-Frédéric), fils du précédent, né à Berlin en 1766, mort en 1837, pasteur à Berlin, professeur à l'Académie militaire, parcourut l'Allemagne, la Suisse, la France, et publia, en 1801, ses *Mélanges de littérature et de philosophie*, où il se montra juge éclairé et impartial. En 1803 parut son meilleur ouvrage : *Tableau des révolutions du système politique de l'Europe depuis le* XVe *siècle*, écrit en français avec talent et traduit par l'auteur en allemand. Secrétaire de l'Académie royale, historiographe, gouverneur du prince royal, il l'accompagna à Paris en 1814; entra dans l'administration publique, devint, en 1825, directeur de la section politique du ministère des affaires étrangères; et, ministre, de 1831 à 1837, continua de se montrer modéré en politique comme en philosophie. M. Mignet a lu son éloge à l'Institut (1847).

Anclam. *V.* Anklam.

Ancône. v. d'Italie, port de la mer Adriatique, par 11° 9′ long. E. et 43° 37′ lat. N. Evêché, chef-lieu de province; bien bâtie, en amphithéâtre, elle est défendue par une citadelle; son port a été amélioré par Trajan et par Benoît XIV, auxquels la reconnaissance a élevé des arcs de triomphe. Grande ville de commerce, surtout pour les grains et les soies gréges, elle a reçu, en 1732, la franchise de son port du pape Clément XII. — Fondée par les Syracusains, vers 400 av. J. C., prise par les Romains 268, elle fut ravagée au moyen âge par les Lombards, et devint la capitale d'une république jusqu'en 1532, où elle fut prise par Clément VII. Les Français s'en emparèrent en 1797; elle devint, sous l'Empire, le chef-lieu du département du Metauro. Occupée par les Français, de 1832 à 1838, elle a été bombardée par les Autrichiens en 1849. Les Piémontais l'ont prise (29 septembre 1860). Ancône, l'Ombrie et les Marches ont été annexées au royaume d'Italie, le 17 décembre 1861; 28,000 hab. — La province d'Ancône a 1,916 kil. carrés et 262,000 hab.

Ancre, ville *V.* Albert.

Ancre (Maréchal d'). *V.* Concini.

Ancre (Maréchale d'), *V.* Galigaï.

Ancus Martius, petit-fils de Numa, 4e roi de Rome, succéda à Tullus Hostilius en 641 av. J. C., remit en honneur les institutions de son aïeul, fit heureusement la guerre aux Latins, aux Véiens, aux Sabins, aux Volsques, enferma dans l'enceinte de Rome l'Aventin et le Janicule, fit bâtir une prison et creuser des salines vers l'embouchure du Tibre; le port et la ville d'Ostie datent de lui Il mourut en 617, laissant ses deux jeunes fils sous la tutelle de Tarquin.

Ancy-le-Franc, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 18 kil. S. E. de Tonnerre (Yonne), sur l'Armançon et le canal de Bourgogne, a des forges importantes et un château, bâti sur les dessins du Primatice et possédé par la famille de Louvois depuis le XVIIe siècle; 1,851 hab

Ancyre, *V.* Angora.

Andalousie. Ce pays, au sud de l'Espagne, a pour bornes : au N. les sierras de Constantina, de Cordoba, Morena, qui le séparent de l'Estrémadure et de la Nouvelle-Castille; à l'E. la partie méridionale des monts Ibériens, qui le séparent du royaume de Murcie; au S. la Méditerranée bordée de très-près par la sierra Nevada, les Alpujarras, les sierras d'Alhama, de Loxa, de Ronda; puis le détroit de Gibraltar, l'Atlantique; à l'O. le Guadiana, qui le sépare du Portugal. Les montagnes qui l'enveloppent presque de toutes parts couvrent l'Andalousie de ramifications élevées; elle est surtout arrosée par le Guadalquivir et ses affluents. La terre est souvent mal travaillée, mais très-riche en blé, huile, fruits, vignes; on cultive le coton et la canne à sucre. Plusieurs sierras sont couvertes de forêts; on y élève de magnifiques mérinos et des chevaux estimés ; on y exploite des mines d'argent, de cuivre, de fer, de plomb, de marbres, de jaspe, d'albâtre. Les manufactures, si florissantes au XVe siècle et au XVIe, sont encore importantes (draps, lainages, étoffes et rubans de soie, fabriques de cuirs et corroieries, etc.). Le commerce est assez considérable par les ports de Malaga, Algésiras et Cadix. Les Andalous, à l'esprit vif, ont cultivé les lettres et les arts; les femmes sont célèbres par leurs grâces. — Ce pays, la Bétique des anciens, occupé au commencement du Ve siècle par les Vandales, qui peut-être lui donnèrent leur nom, resta ensuite au pouvoir des Wisigoths, et devint, à partir du VIIIe siècle, la province la plus florissante des Ommiades. Après le démembrement du khalifat, au XIe siècle, elle fut divisée en quatre royaumes principaux : Séville, Cordoue, Jaen et Grenade; les trois premiers furent conquis au XIIIe siècle par Ferdinand III de Castille; celui de Grenade, en 1492, par Ferdinand et Isabelle. L'Andalousie forme maintenant les deux capitaineries générales d'Andalousie et de Grenade, qui comprennent huit provinces : Séville, Cadix, Huelva, Cordoue, Jaen, Grenade, Almeria et Malaga. La superficie est de 87,000 kil. carrés; la pop. de plus de 3,200,000 hab.

Andaman ou **Endamènes,** groupe d'îles du golfe de Bengale, à l'O. de l'Indo-Chine, entre 10° 30′ et 15° 40′ lat. N., et 90°-92° long. E. Il y en a six : la grande et la petite Andaman, Barren, les Cocos, Narcondam et Préparis; la grande Andaman, longue de 180 kil., large de 25, a d'excellents havres et est couverte de forêts. Les habitants, qui appartiennent à la race des nègres océaniens, sont laids, cruels et vindicatifs ; ils n'ont fait aucun progrès dans la civilisation. Les Anglais, qui avaient établi une colonie pénitentiaire à Port-Cornwallis et à Port-Chatam, en 1791, ont été obligés de l'abandonner à cause de l'insalubrité du climat et des mœurs insociables des naturels. La population ne dépasse pas 3,000 hab.

Andania, v. de l'ancienne Messénie, au S. O. de Messène, première capitale du pays. Ses ruines ont été retrouvées près de Philia, en 1840, par Otfr. Müller.

Andaye ou **Hendaye,** village de l'arrond. et à 26 kil. de Bayonne (Basses-Pyrénées), sur la rive droite et à l'embouchure de la Bidassoa, renommé pour ses eaux-de-vie ; 500 hab.

Andecavi, Andegavi ou **Andes,** peuple gaulois de la Lyonnaise IIIe, entre les Namnètes et les Turones. Ce pays, qui a depuis formé l'Anjou, avait pour capitale *Andecavi*, que les Romains appelèrent *Juliomagus* (auj. Angers).

Andekhan ou **Andidskan,** v. du khanat de Khokand (Turkestan), à l'E. de cette ville, passe pour l'une des plus agréables du pays.

Andelle, riv. de France, affl. de droite de la Seine, vient des collines de Caux, arrose l'une des plus belles vallées de la Normandie, passe à Forges-les-Eaux, Romilly, et finit à Pitres, après un cours de 60 kil.

Andelot, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. N. E. de Chaumont (Haute-Marne). Célèbre par le traité de 587 entre Gontran, Childebert II et Brunehaut contre les entreprises des grands ou leudes; 1,015 hab.

Andelys (les), ch.-l. d'arrond. de l'Eure, par 49° 14′ 34″ lat. N. et 0° 56′ 13″ long. O., se composent de deux villes, le grand Andely, qui est le plus ancien, sur le Gambon, et le petit Andely, sur la rive droite de la Seine, à 35 kil. N. E. d'Evreux. Fabriques de draps fins; commerce de grains et bestiaux ; 5,379 hab. — Près du petit Andely sont les ruines du Château-Gaillard et le hameau de Villiers, patrie de Nicolas Poussin. Antoine de Bourbon mourut aux Andelys en 1562; La Calprenède et Thomas Corneille y vinrent finir leurs jours

Andenne, bourg de la prov. de Namur (Belgique), sur la Meuse, à 20 kil. E. de Namur. Sa terre grasse sert à fabriquer de la faïence et des pipes ; sainte Begge, fille de Pepin de Landen, y fonda un monastère au VIIe siècle; 5,700 hab.

Andéol (Bourg-Saint-). *V.* Saint-Andéol.

Anderitium, v. des *Parisii*, dans la Lyonnaise IVe de Gaule, au confluent de la Seine et de l'Oise; peut-être *Andrési* aujourd'hui.

Anderitum, v. de l'Aquitaine Ire, capit. des *Gabali;* auj. *Antérieux*, près de Chaudes-Aigues, ou *Javoulx*, à 16 kil. N. E. de Mende.

Anderlecht, v. du Brabant méridional (Belgique), à 4 kil. S. O. de Bruxelles; importante par ses brasseries, ses manufactures de coton, ses teintureries. L'église de Saint-Pierre est d'une belle architecture gothique; 7,000 hab.

Anderloni (Pietro), graveur italien de Santa-Eufemia, près de Brescia (1784-1849), a été directeur de l'école de gravure de Milan ; ses œuvres, d'après Raphaël, le Titien, le Poussin, se distinguent par une grande facilité.

Andermatt ou **Urseren,** village du canton d'Uri (Suisse), non loin du trou d'Uri et du pont du Diable, endroits célèbres de la vallée de la Reuss.

Andernach (*Antunnacum*), v. de la Prusse Rhénane, au confluent de la Nette et du Rhin, à 18 kil. N. O. de Coblentz. Ancienne citadelle romaine, elle conserve de curieuses antiquités, la porte de Coblentz, le bain des juifs, les restes du palais des rois d'Austrasie et une belle église du XIe siècle. On exporte des meules en lave très-estimées et du tuf volcanique dont les Hollandais se servent pour leurs digues; fabriques de pipes de terre. C'est près de la ville qu'on forme les trains énormes de bois de construction qui sont destinés pour les ports des Pays-Bas. Charles le Chauve y fut battu par son neveu Louis de Saxe, en 876; 4,500 hab.

Andersen ou **Andreæ** (LAURENT), chancelier de Gustave Wasa (1480-1552), d'abord archidiacre d'Upsal, connut les doctrines de Luther à Wittemberg, et, devenu chancelier du roi, l'excita à séparer la Suède de la communion romaine. Il donna la première traduction de la Bible en suédois. Il fut condamné à mort pour n'avoir pas révélé une conspiration, mais racheta sa vie en payant une forte somme d'argent.

Anderson (JACQUES), agronome et économiste écossais (1739-1808), a, dans les fermes qu'il dirigeait, appliqué avec succès à l'économie rurale les découvertes de la science; il s'occupa aussi de l'amélioration de la pêche dans les Hébrides; il écrivit un grand nombre d'ouvrages et d'articles sur l'agriculture dans *l'Abeille*, qu'il fonda à Édimbourg (1790), dans les *Récréations d'agriculture* (1799-1802), et dans plusieurs autres revues. Il a publié des *Essais sur les plantations* (1771), des *Essais sur l'agriculture* (1777), des *Observations sur l'esclavage* (1789), etc.

Anderson (JEAN), jurisconsulte et géographe allemand, né à Hambourg (1674-1743), syndic et premier bourgmestre de sa patrie depuis 1708, fut employé à plusieurs négociations importantes, représenta Hambourg au congrès d'Utrecht, fut l'ami des savants les plus illustres, et, outre plusieurs ouvrages, a surtout laissé sur le Groënland, un recueil de détails précieux qui a été traduit en français par Sellius en 1754.

Anderson (ROBERT), poëte anglais de Carlisle (1770-1833) fut applaudi pour sa première ballade de *Lucy Gray* (1794), publia en 1805 un volume intitulé: *Ballads in the Cumberland dialect*, et en 1820 deux autres volumes. Ses poésies humoristiques sont très-estimées dans son pays natal.

Anderson (ROBERT), publiciste anglais de Lanark (1750-1830), a publié une édition, avec notices, des poëtes anglais (1792-1807).

Andes, village ancien près de Mantoue, patrie de Virgile; auj. *Pietola*.

Andes. V. ANDECAVI.

Andes ou **Cordillère** (CHAÎNE) **des Andes**, du mot péruvien *antis*, *anta*, qui signifie cuivre, est une immense chaîne qui, du cap Froward au S. jusqu'à l'isthme de Panama, suit la direction de la côte occidentale de l'Amérique du Sud, dont elle s'éloigne rarement de plus de 40 à 50 kil. Elle se divise en plusieurs parties: 1° *Andes de Patagonie* ou Sierra Nevada de los Andes; très-rapprochées de la côte, couvertes de neiges, quoique basses vers le S., elles renferment le Corcovado (3,900 m.), plusieurs volcans en activité, des dépôts d'or, d'argent et surtout de cuivre. 2° Les *Andes du Chili*, beaucoup plus élevées, ont des cimes qui dépassent 6,000 m., comme le Tupungato, le Descabezado, l'Acongagua, 23 volcans en activité, un grand nombre de lacs et plusieurs passages importants; elles sont encore riches en mines d'or, d'argent et de cuivre mal exploitées; elles renferment de belles forêts. 3° Les *Andes du Pérou* forment véritablement le noyau central de la grande chaîne; elles se divisent au S. en deux parties, vers le nœud de Porco (Bolivie); la branche occidentale (Cordillère de Chuluncani), moins élevée, est partout volcanique; celle de l'E., appelée par les anciens Péruviens *Bande de neige*, renferme, dans la Bolivie, les points culminants du nouveau monde (pics d'Illimani et de Sorata); de là se dirige vers l'E. la sierra de Cochabamba, qui sépare les eaux de l'Amazone et de la Plata; entre les deux chaînes on trouve le haut plateau, arrosé par le Desaguadero, qui renferme le lac de Titicaca. Puis elles forment le vaste massif ou plateau de Cuzco, d'où partent trois chaînes, à l'E., à l'O. de l'Apurimac, et le long de la mer; les deux dernières se réunissent au nœud de Pasco. Ces montagnes sont célèbres par leurs volcans et leurs richesses minérales; les plateaux nus et arides s'appellent *paramos*, les immenses crevasses qui les séparent, *quebradas*. 4° Les *Andes de Quito*, du nœud de Pasco à celui de los Pastos, forment un immense plateau, élevé de 2,700 à 2,900 mètres, que bordent deux files de cimes colossales, souvent volcaniques, le Cotopaxi, l'Antisana, le Cayambé, à l'E.; le Chimborazo, le Pichincha, à l'O. 5° Les *Andes de la Colombie*, au N. du nœud de los Pastos, se divisent en plusieurs branches, qui forment l'éventail et s'abaissent vers la mer des Antilles; les plus remarquables sont celle qui suit le Grand Océan et se dirige vers l'isthme; elle est peu élevée et va rejoindre la chaîne qui traverse l'Amérique centrale, et se relie aux montagnes Rocheuses; la chaîne centrale, entre le Rio Cauca et la Magdalena, atteint souvent et dépasse la limite des neiges perpétuelles, par les cimes du Guanacas, du Buragan, du Quindiu, et surtout par la Nevada de Tolima (5,730 m.); la plus orientale, sous le nom de monts de la Nouvelle-Grenade et de Caracas, se continue jusque vers l'île de la Trinité; haute de 12 à 1,600 mètres, elle a des sommets, comme la Sierra-Nevada de Merida, qui atteignent 4,700 mètres.

Andetrium, v. ancienne de la Dalmatie, très-fortifiée, prise par Tibère, sous Auguste, lors de la révolte des Dalmates; auj. *Clissa*.

Andjar, île du golfe Persique, au S. de Kishm, a été dévastée par les pirates.

Andlau, v. de l'ancien arrond. et à 15 kil. de Schelestadt (Bs-Alsace), au pied des Vosges, dans un pays très-pittoresque, avec des ruines de vieilles fortifications et de châteaux féodaux; église curieuse de l'ancienne abbaye de bénédictins fondée par l'épouse de Charles le Gros, vers 880. Elle est sur l'Andlau, affl. de l'Ill.

Andocide, orateur athénien, né en 467 av. J. C., fut mêlé aux événements de son temps, sans jouer un grand rôle, fut l'ami d'Alcibiade et accusé de la mutilation des Hermès. Maltraité par les Quatre-Cents, il fut exilé par les Trente, rentra à Athènes après leur expulsion, et, de nouveau accusé d'impiété, s'exila pour toujours. On lui attribue quatre discours; les deux premiers, sur les *Mystères d'Eleusis* et sur son *Retour*, sont seuls de lui; ces quatre discours sont dans les *Oratores Græci* de H. Estienne, dans ceux de Reiske, et dans les *Oratores Attici* de la collection Didot; ils ont été traduits par Auger, 1792.

Andomatunum, premier nom de Langres.

Andorre (RÉPUBLIQUE D'). C'est la vallée de la Balira ou Embalira, affl. de la Sègre, séparée au N. du dép. français de l'Ariége par les Pyrénées, et de la prov. espagnole de Lerida (Catalogne) par de vastes contre-forts. Le pays renferme de belles forêts; il est riche en bestiaux et en mines de fer. Il compte 6 chefs-lieux de communes et 34 hameaux; la superficie est de 400 kil. carrés, et la population de 10,000 hab. — Louis le Débonnaire abandonna ses droits de suzerain sur ce pays à l'évêque d'Urgel, qui les aliéna en grande partie aux comtes de Foix. Henri IV, leur héritier, les a transmis à la couronne de France. La république d'Andorre est sous la protection de l'Espagne et de la France, gouvernée par deux syndics, nommés par le conseil souverain composé de 24 membres. La capitale, ANDORRE, à 22 kil. N. d'Urgel, a 2,000 hab.

Andover, v. du Hampshire (Angleterre), sur un affluent de l'Anton, à 27 kil. N. E. de Salisbury; à 16 kil. se tient la grande foire de Weyhill; 5,500 hab.

Andover, v. du Massachusetts (États-Unis), à 40 kil. N. O. de Boston, célèbre par son école théologique et par le collége de Philipp; 5,000 hab.

Andrada (FRANCISCO RADÈS DE), historien espagnol du XVIe siècle, aumônier de Philippe II, a écrit la *Chronique des trois ordres de chevalerie espagnole*, in-fol., 1572.

Andrada (JACINTHO FREIRE DE), écrivain portugais, né à Béja, en 1597, mort en 1657, suivit la carrière ecclésiastique, et, quoique comblé de riches bénéfices par le gouvernement espagnol, resta attaché au Portugal, dont il vit avec bonheur la délivrance. Il refusa cependant les fonctions que lui offrait Jean IV. Il est surtout connu par une belle *Histoire de Jean de Castro*, qui fut très-populaire en Portugal et qui a été traduite en latin, à Rome, 1753.

Andrada e Sylva (BONIFACIO-JOSE DE), naturaliste et homme d'État brésilien, né en 1765, mort en 1838, après avoir complété ses études à Coïmbre, fut désigné par l'Académie royale de Lisbonne pour voyager, aux frais du gouvernement, en qualité de naturaliste. De 1790 à 1800, il parcourut l'Europe, et partout étudia sous les maîtres les plus illustres. Professeur de métallurgie et de géognosie, inspecteur général des mines, il servit le Portugal par ses travaux scientifiques, et le défendit plus tard contre les Français, les armes à la

main. Secrétaire perpétuel de l'Académie de Lisbonne (1812), il retourna au Brésil en 1819. En 1821, à la tête de la junte de Saint-Paul, il contribua surtout à retenir dom Pedro et à faire proclamer l'indépendance du Brésil. L'un des chefs du parti démocratique, ministre des affaires étrangères (1823), il fut arrêté avec ses frères et ses amis, et conduit en France; il y vécut, près de Bordeaux, dans la retraite, l'étude et les distractions de la poésie jusqu'en 1829. En 1831, dom Pedro, en abdiquant l'empire, lui confia noblement l'éducation de son fils, le nouvel empereur; deux ans plus tard, les factions lui enlevèrent brutalement ces fonctions; il vécut dès lors dans sa résidence de l'île de Paquetá, et vint mourir à Nictheroy. Ses écrits sont disséminés dans les recueils scientifiques.

Andrada (Antonio de), jésuite portugais, né en 1580, mort à Goa en 1633, est célèbre par les deux voyages qu'il fit au Tibet, encore presque inconnu. La relation fut publiée à Lisbonne, en 1626, et traduite inexactement en français (1629).

André (Saint), apôtre, frère de saint Pierre, et, comme lui, pêcheur de Bethsaïde; disciple de saint Jean, puis de Jésus-Christ, il prêcha l'Évangile en Asie Mineure ou en Grèce. Suivant une opinion commune, il fut attaché, à Patras, sur une croix en forme de X, d'où le nom de *croix de Saint-André*. Il est le principal patron de l'Écosse; on l'honore le 30 novembre.

André Ier, roi de Hongrie (1046-1061), cousin de saint Étienne, eut à lutter contre Pierre l'Allemand, soutenu par l'empereur Henri III; favorisa le christianisme, mais fut vaincu et détrôné par son frère Béla, qu'il voulait priver de sa succession.

André II, le Hiérosolymitain, fils de Béla III, roi de Hongrie (1205-1235), après la mort de son neveu et pupille, Ladislas, qu'il se préparait à dépouiller. Il prit part à la cinquième croisade (1217); il signa, dans la diète de 1222, la *bulle d'or*, qui forme la base des droits de la noblesse hongroise. Il fit nommer son fils, Coloman, prince de Galitch ou Halitch, et c'est sur le couronnement de ce prince que l'Autriche fonda ses prétentions sur la Galicie, lors du premier partage de la Pologne.

André III, le Vénitien (parce qu'il était né à Venise), petit-fils du précédent, roi de Hongrie (1290-1300), repoussa les prétentions d'Albert d'Autriche, mais fut moins heureux contre Charles-Martel de Naples, et son fils Charles-Robert. A sa mort, la ligne masculine des Arpades s'éteignit.

André de Hongrie, fils du roi Charobert, né en 1326, épousa, dès 1333, sa cousine Jeanne de Naples. A la mort de Robert (1343), sa petite-fille fut seule proclamée reine; André, d'un caractère farouche, sollicita d'être couronné; mais il fut étranglé, en 1345, à l'instigation de sa femme, qui le détestait et le craignait.

André ou **Andreæ** (Jean-Valentin), théologien allemand (1586-1654), abbé luthérien d'Adelsberg, a été considéré par plusieurs comme le fondateur ou le réorganisateur de l'ordre des Rose-Croix. Il a laissé plus de cent ouvrages : *Invitatio ad fraternitatem Christi*, Strasbourg, 1617, 1618; *Rosa florescens, contra Menapii calumnias*, apologie des Rose-Croix, 1617; *Menippus, seu dialogorum satyricorum Centuria*, 1617; *Civis christianus*, 1619; *Mythologiæ christianæ libri III*, 1619; *Reipublicæ christianopolitanæ descriptio*, 1619; etc.

André (Jean), musicien allemand d'Offenbach, 1741-1799, vendit sa fabrique de soieries pour diriger le grand théâtre de Berlin, et revint à Offenbach se mettre à la tête de sa fonderie de caractères et de son imprimerie de musique. Il a composé un grand nombre d'opéras-comiques qui ont du naturel, de la grâce et de la gaieté; Gœthe lui confia les paroles d'*Erwin et Elmire*.

André (Jean-Antoine), son fils (1775-1845), a composé un grand nombre de symphonies, de concertos, de sonates, de sérénades, deux messes, un opéra, etc. Il acheta à la veuve de Mozart tous les manuscrits du grand artiste.

André (John), aide-de-camp du général anglais Clinton, fut chargé de s'entendre avec le général américain Arnold, qui devait trahir ses compatriotes, mais fut pris et fusillé comme espion, en 1780.

André (Le petit père). *V.* Boullanger (André).

André (Yves-Marie, dit le *Père*), philosophe français, né à Châteaulin en 1675, mort à Caen en 1764, jésuite plein de douceur et de modération, professeur de mathématiques à Caen, admirateur de saint Augustin et ami de Malebranche, est surtout connu par son *Essai sur le beau* (1741). On a encore de lui un *Traité sur l'homme* et d'autres ouvrages d'une saine philosophie, recueillis par l'abbé Guyot (5 vol. in-12, 1766), par M. Cousin (1 vol. in-12) et par M. Charma (1844, 2 vol.).

André (Valère), surnommé *Desselius*, de Desschel, village de la province d'Anvers, où il naquit (1587-1655), fut professeur et bibliothécaire de l'université de Louvain. Il a publié plusieurs savants ouvrages, et surtout sa *Bibliotheca belgica de Belgarum vita, scriptisque claris* (1643), réimprimée en 1739 (2 vol. in-8°) avec des additions de Foppens.

André del Sarto, peintre florentin, dont le vrai nom était André Vannucchi, fils d'un tailleur (d'où son nom, del Sarto), naquit à Florence en 1488, et y mourut en 1530. Il se forma pour ainsi dire sans maîtres, en étudiant les cartons de Michel-Ange et de Léonard de Vinci, et acquit bientôt une grande réputation par l'élégance, la douceur et la pureté de ses peintures. Mais, timide et modeste, il se laissa exploiter par l'avarice des moines et l'avidité des marchands. François Ier l'attira auprès de lui en 1518, et André fut comblé de prévenances et de bienfaits; mais les artistes florentins, ses compagnons, jaloux de sa faveur, le firent rappeler à Florence par sa femme qu'il adorait. Il fut chargé par François Ier d'acheter en Italie des statues et des tableaux; pour satisfaire les caprices de sa femme, il dissipa l'argent qui lui avait été confié, n'osa plus retourner en France, mena une pénible existence, en peignant, sans grand profit, une multitude de tableaux, et mourut de la peste en 1530. Ses œuvres sont partout disséminées; on peut citer : au Louvre, la *Charité*, l'*Annonciation*, deux *Sainte-Famille;* à San-Salvi, près de Florence, l'admirable fresque de la *Cène;* à Caiano, *Jules César recevant les tributs des provinces;* à Rome, sa *Madone del Sacco;* à Dresde, le *Sacrifice d'Abraham*, etc.

André (Saint-), v. de Hongrie, sur le Danube, à 15 kil. N. de Bude; les vins des environs sont estimés, sous le nom de vins de Bude ou de Pesth; 8,000 hab.

André de Cubzac (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. N. E. de Bordeaux (Gironde), près de la Dordogne; 3,505 hab.

André d'Apchon (Saint-), bourg de l'arrond. et à 11 kil. de Roanne (Loire); eaux minérales.

André (Ordre de Saint-), fondé par Pierre Ier en 1698, a pour marque une croix émaillée en bleu, avec l'image de saint André et une couronne impériale; sur le revers, on lit : *Pour la foi et la fidélité*, avec un aigle éployé : le cordon est bleu. — Les Bourguignons, dans leurs luttes contre les Armagnacs, portaient l'écharpe blanche en forme de *croix de Saint-André*. — L'ordre de *Saint-André du Chardon*, institué par Jacques Ier d'Écosse, en 1434, fut aboli en 1688.

Andrea, chanoine de Bergame, au IXe siècle, a écrit une *Chronique*, depuis l'invasion des Lombards jusqu'en 874, qui a été insérée dans le 1er vol. des *Antiquités d'Italie* de Muratori.

Andrea (Jean d'), de Bologne, fut l'un des plus célèbres professeurs de droit canon du XIVe siècle; il mourut en 1348.

Andrea (de Pise), sculpteur et architecte italien (1270-1345), renonça l'un des premiers au style gothique pour imiter l'antiquité; exécuta, sur les dessins de Giotto, les sculptures de la façade de Sainte-Marie del Fiore, à Gênes, et les ciselures des portes de bronze du baptistère, à Florence; orna de sculptures la façade de l'église de Saint-Marc, à Venise, etc., et fut chargé par la république de Florence et par Gauthier de Brienne de grands travaux de fortification.

Andreani (André), peintre et habile graveur sur bois, de Mantoue (1540-1623).

Andréanoff (Iles), groupe d'îles de l'archipel des Aléoutes; il se compose d'un grand nombre d'îlots et de 20 îles principales, qui renferment de nombreux volcans.

Andréasberg, v. du Hanovre, dans le territoire et à 25 kil. N. E. de Klausthal; exploitation de mines d'argent et de fer; poudrerie; fabrique de dentelles; 4,500 hab.

Andreassi (Hippolyte), peintre de Mantoue (1548-1608), imita J. Romain et le Parmesan. Il y a de lui, à Paris, une *Sainte-Famille servie par des anges*.

Andreeva ou **Enderi**, v. du Caucase (Russie), sur l'Aktach, à 60 kil. S. O. de Kizliar, a été longtemps presque indépendante et l'asile des malfaiteurs du Caucase; 12,000 hab.

Andreini (François), de Pistoia, et sa femme Isabelle, de Padoue, furent les chefs d'une troupe célèbre de comédiens, *I Gelosi* (*les Jaloux*), et se distinguèrent

à la fin du XVIe siècle par leurs talents et leurs ouvrages.

Andreini (JEAN-BAPTISTE), leur fils, né à Florence en 1578, mort à Paris en 1650, eut beaucoup de succès en France, sous Louis XIII, et composa un grand nombre de tragédies, comédies et pastorales; la plus curieuse est l'*Adamo*, en 5 actes et en vers libres, avec des gravures à chaque scène (Milan, 1613-1617, in-4°).

Andrelini (PUBLIO-FAUSTO), poëte latin moderne, né à Forli vers 1450, mort à Paris en 1518, enseigna pendant trente années à l'université de Paris et fut comblé de bienfaits par les rois. Admiré de ses contemporains, loué par Erasme, son ami, pendant sa vie, il fut accusé par lui, après sa mort, de manquer de *sens commun*. Il a néanmoins contribué à la renaissance des lettres en France; il a célébré les victoires de Charles VIII et de Louis XII, écrit quatre livres d'*Amours*, des *Elégies*, des *Bucoliques*, et l'*Hecatodisticon*, ou distiques moraux, traduits en vers français par J. Paradin.

Andréossi (FRANÇOIS), ingénieur français (1633-1688), aida Riquet dans la construction du canal du Languedoc, dont il paraît avoir eu le premier l'idée.

Andréossi (ANTOINE-FRANÇOIS, comte), général français, arrière-petit-fils du précédent, né à Castelnaudary, en 1761, mort à Montauban en 1828, était lieutenant d'artillerie à 20 ans, conquit tous ses grades pendant les guerres de la Révolution, fut l'un des membres les plus actifs de l'expédition et de l'Institut d'Egypte, seconda Bonaparte au 18 brumaire; et, sous l'Empire, fut ambassadeur à Londres, à Vienne, à Constantinople. Pair après le 20 mars 1815, il fut, après Waterloo, l'un des commissaires envoyés à Wellington. Sous les Bourbons, il devint membre de l'Académie des sciences, en 1826, et député de l'Aude en 1827. — Il a publié : l'*Histoire du canal du Midi*, 1800-1804; le *Voyage à l'embouchure de la mer Noire*, 1818; un *Mémoire sur les dépressions à la surface du globe*, 1826, etc.

Andrès (JEAN), savant jésuite espagnol (1740-1817), se retira en Italie (1766), et devint bibliothécaire royal à Naples. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages érudits : *Sur la Musique des Arabes; Sur le culte d'Isis; Sur la découverte de Pompéi et d'Herculanum*, etc. Son grand ouvrage, *Dell' origine, progresso et stato attuale d'ogni letteratura*, d'un style élégant et pur, a nécessité d'immenses recherches.

Andrew's (Saint-), port du comté de Fife (Ecosse), à 60 kil. N. E. d'Edimbourg, au fond de la baie du même nom. Archev.; Université fondée en 1411; plusieurs colléges; *collége de Madras*, fondé par Andrew Bell, né dans la ville; belle bibliothèque. Ruines magnifiques de la cathédrale, détruite par les puritains en 1559. Fabriques de toiles à voiles et de balles de paume; patrie de Jacques III; 6,000 hab.

Andrew's (Saint-), port du Nouveau-Brunswick (Amér. anglaise); exportation de bois; 4,000 hab.

Andrew's (Saint-), v. de l'île du Prince-Edouard (Amér. anglaise); évêque catholique.

Andrezieux, village de l'arr. et à 15 kil. de Montbrison (Loire), sur la rive droite de la Loire, à la jonction du chemin de fer de Roanne; commerce de houille.

Andria, v. d'Italie, dans la terre de Bari, à 12 kil. S. de Barletta; évêché, belle cathédrale fondée en 1046; plus de 33,000 hab.

Andrieux (BERTRAND), graveur en médailles, né à Bordeaux, 1761-1822, grava la plupart des médailles frappées au commencement de la Restauration.

Andrieux (FRANÇOIS-GUILLAUME-JEAN-STANISLAS), poëte français, né à Strasbourg en 1759, mort à Paris en 1833, était encore maître-clerc chez un procureur, quand il fit représenter sur le Théâtre-Italien sa première comédie d'*Anaximandre* (1782); il avait déjà plaidé comme avocat, quand il composa sa meilleure comédie, *les Etourdis* (1787). La Révolution, sans le détourner de la poésie, fit de lui un chef de division dans la Direction de la liquidation (1791); pendant la Terreur, il vécut dans la retraite de Mévoisins, près Maintenon, avec son ami, Collin d'Harleville. Puis il devint l'un des écrivains les plus estimés de la *Décade philosophique* (1794) fut nommé juge au tribunal de Cassation (1795); membre du Conseil des Cinq-Cents (1798), et membre du Tribunat, après le 18 brumaire. Toujours ferme dans sa modération, il fut de ceux qui voulurent rester indépendants, et répondit au Premier Consul ce mot célèbre : « On ne s'appuie que sur ce qui résiste. » Eliminé en 1802, plus tard il refusa d'être censeur, mais reçut de Joseph Bonaparte une pension de 6,000 livres et le titre de bibliothécaire; puis il fut nommé professeur de grammaire et de belles-lettres à l'École polytechnique (1804), et destitué en 1816. Mais déjà il était depuis deux ans professeur de littérature française au Collége de France; il ne cessa de professer jusqu'à sa mort avec goût, avec esprit, chéri de ses élèves, *sachant se faire entendre à force de se faire écouter*. Membre de l'Institut (1797), dont il charmait les séances par la lecture de ses plus jolis vers (*le Procès du Sénat de Capoue, l'Hôpital des Fous, le Meunier de Sans-Souci, une Promenade de Fénelon, sur la Perfectibilité de l'homme, l'Enfance de Louis XII*, etc.); il remplit avec un talent remarquable les fonctions de secrétaire perpétuel (1829), et s'occupa avec zèle de la nouvelle édition du Dictionnaire. Ses principaux ouvrages, depuis *les Etourdis*, furent l'*Enfance de J.-J. Rousseau, Helvétius* (1802), la *Suite du Menteur* (1803), *le Trésor* (1804), *Molière avec ses amis* (1804), *le Vieux Fat* (1810), *la Comédienne* (1816), *le Manteau* (1826), et une tragédie, *Junius Brutus* (1830). Ses contes en vers et en prose, ses fables spirituelles rappellent le talent facile et piquant de Voltaire. On a une édition de ses *Œuvres*, 1823, 6 vol. in-18.

Andrinople ou **Adrianople** (en turc EDRINEH), v. de la Roumélie (Turquie d'Europe), dans une admirable position, au confluent de la Maritza avec la Toundja et l'Arda, à 190 kil. N. O. de Constantinople, par 41°48' lat. N. et 24°9' long E., ch.-l. du vilayet d'Edrineh ou Edirné. Malgré ses murailles et sa citadelle, elle est peu forte; elle a des édifices remarquables, tels que la mosquée de Sélim II et le bazar d'Ali-Pacha ou Eski-Séraï, l'ancien palais des sultans. C'est la résidence d'un métropolitain grec. Ses fabriques de soieries, de lainages, de toiles, ses tanneries, ses maroquins, etc., sont renommés. Son commerce, assez florissant, se fait en partie par le port d'Enos. Sa populat. est de 140,000 hab., Turcs, Bulgares, Grecs, Arméniens, Juifs. — Jadis capitale des Besses, en Thrace, sous le nom d'*Uscudama*, agrandie par Adrien, qui lui donna son nom, elle vit la défaite de Licinius par Constantin, 323; de Valens, par les Wisigoths, 378; prise par Amurat Ier en 1360, elle a été la capitale des sultans de 1366 à 1453. Les Russes la prirent en 1829 et y signèrent le traité du 14 septembre, qui leur donna les bouches du Danube, la protection des principautés danubiennes, la libre navigation des détroits, et qui assura l'indépendance de la Grèce.

Andriscus, aventurier d'Adramytte, se fit passer pour fils de Persée et proclamer roi de Macédoine, en 152 av. J. C. Soutenu par les Thraces et les Macédoniens, il battit Juventius Thalna; mais vaincu par Cæcilius Metellus, à Pydna, il fut livré aux Romains, qui le mirent à mort en 147. La Macédoine fut alors définitivement réduite en province romaine.

Androclès ou **Androcle**, esclave célèbre par la touchante reconnaissance d'un lion, au temps de Tibère ou de Caligula, suivant Aulu-Gelle.

Androgée, fils de Minos et de Pasiphaé, fut tué par de jeunes Athéniens ou par Egée lui-même, jaloux de son habileté à la lutte. Minos, vainqueur des Athéniens, les força d'envoyer chaque année en Crète sept jeunes garçons et sept jeunes filles, pour être dévorés par le Minotaure.

Andromaque, fille d'Aétion, roi de Thèbes en Cilicie, femme d'Hector, devint, après la prise de Troie et la mort de son fils Astyanax, la femme de Pyrrhus, qui l'emmena en Epire, en eut trois fils, puis la donna à Hélénus, frère d'Hector.

Andromaque *l'Ancien*, né en Crète, médecin de Néron, inventeur de la thériaque, un prétendu antidote contre tous les poisons, qui a été en usage jusque dans ces derniers temps.

Andromède, fille de Céphée, roi d'Ethiopie, et de Cassiopée. Sa mère, se disant plus belle que les Néréides, irrita Neptune, qui fit ravager le pays par un monstre marin. D'après l'oracle d'Ammon, Andromède fut attachée à un rocher pour être livrée au monstre. Persée la délivra et l'épousa.

Andronic Ier *Comnène*, empereur d'Orient, de 1183 à 1185, petit-fils d'Alexis Ier, après une vie très-agitée, s'empara du pouvoir au nom du jeune Alexis II, fils de Manuel, le fit assassiner, et souilla le trône par ses crimes. Détrôné par Isaac l'Ange, il subit des supplices atroces. C'est le dernier empereur des Comnènes.

Andronic II *Paléologue*, empereur d'Orient de 1282 à 1328, s'appliqua à détruire tout ce qu'avait fait son père, Michel, pour la réunion des deux Eglises, régna en tyran cruel et incapable, laissa l'empire ravagé par les Turcs Ottomans et les Catalans. Son petit-fils, Andronic, le força d'abdiquer et de se retirer dans un couvent de Thessalie, où il mourut en 1332

Andronic III, dit *le Jeune*, fils de Michel, associé à l'empire par son aïeul, Andronic II, en 1325, régna de 1328 à 1341. Moins incapable et moins cruel, il combattit les Turcs, avec l'aide de Jean Cantacuzène; mais de nouvelles querelles théologiques affaiblirent l'Empire, qui resta dans le schisme.

Andronic IV *Paléologue*, empereur d'Orient, fils aîné de Jean V, qui lui préféra son frère Manuel, conspira contre son père et ses frères, et s'empara de l'Empire, avec l'aide des Génois, en 1377; mais il fut renversé par Amurat I^er^ et finit ses jours dans l'exil.

Andronic, nom de trois empereurs de Trébizonde, de la famille des Comnènes : Andronic I^er^ (1222-1235); Andronic II (1263-1266); Andronic III (1330-1332).

Andronicus (Marcus Livius), originaire de Tarente, d'abord esclave, affranchi par Livius Salinator, dont il avait instruit les enfants, fit représenter une première pièce régulière à Rome, vers 240 avant Jésus-Christ. Outre ses tragédies ou comédies, il composa des hymnes et une Odyssée en vers saturnins. Au temps d'Horace, on expliquait dans les écoles ses vers, souvent cités par les grammairiens. Ses fragments ont été recueillis par Bothe.

Andronicus de Rhodes, philosophe péripatéticien du I^er^ s. av. J. C., classa, par l'ordre de Sylla, les livres inédits d'Aristote, qui venaient de la bibliothèque d'Apellicon, composa des sommaires et y ajouta quelques commentaires.

Andronicus, architecte grec de Céreste, vivait après Périclès, et construisit à Athènes le monument connu sous le nom de *Tour des vents*.

Andros (Andro), la plus septentrionale des Cyclades, séparée de Négrepont par le canal de Silota ; par 22°40′ long. E. et 37°50′ lat. N. Elle a environ 100 kil. carrés. Haute et montagneuse, elle a de fertiles vallées, exporte du vin, des fruits, de l'huile et des cocons; 12,000 hab. — Andros, le ch.-l., a deux évêques, grec et catholique; 5,000 hab. Le port est à Gaurios. — L'île, colonisée par des Ioniens, appartint successivement à Athènes, à la Macédoine, aux rois de Pergame, aux Romains.

Andros, groupe d'îles de l'archipel de Bahama, dont la principale est Andros; les passages qui les séparent sont très-dangereux.

Androuet du Cerceau (Jacques), architecte français du XVI^e^ s., étudia surtout l'arc-de-triomphe de Pola, en Istrie, commença le Pont-Neuf en 1578, éleva les hôtels de Carnavalet, des Fermes, de Bretonvilliers, de Sully, de Mayenne, continua la galerie du Louvre, sous Henri IV, mais fut forcé de s'expatrier, comme protestant. Il a laissé : *Trois livres d'Architecture*, 1559, 1561, 1582 ; *Les plus excellents bâtiments de France*, 1576; *les Edifices romains*, 1583; *Leçons de perspective*, 1576.

Andrussoff, v. de Russie, dans le gouvernement de Mohilev, célèbre par le traité de 1667, entre la Russie et la Pologne, qui abandonna Smolensk, la Sévérie, Tchernigoff et l'Ukraine jusqu'au Dnieper.

Andujar, v. d'Espagne, dans la prov. et à 35 kil. N. O. de Jaen (Andalousie), sur la rive droite du Guadalquivir; position militaire importante sur la route de Cadix. — Fabrication des *alcarazas*. Célèbre par l'ordonnance rendue par le duc d'Angoulême, en 1823, pour arrêter les massacres en Espagne; 10,000 hab. — A 4 kil. sont les ruines d'*Illiturgis*.

Anduze, ch.-l. de cant. de l'arrond. et à 14 kil. S. O. d'Alais (Gard), sur le Gardon, au pied des Cévennes ; fabriques de bonneterie, de draps, de chapeaux; 5,199 hab.

Ane (Fête de l'), cérémonie moitié religieuse, moitié burlesque du moyen âge, espèce de drame liturgique. On la célébrait souvent à Noël, et l'on y voyait figurer Balaam monté sur une ânesse, accompagné de prêtres, qui représentaient les prophètes, Zacharie, sainte Elisabeth, saint Jean-Baptiste, Nabuchodonosor, les trois enfants sortis de la fournaise, etc. Parfois la sybille Erythrée, parfois le poëte Virgile, débitaient des oracles sybillins, au milieu des juifs et des gentils. Du Cange a publié le cérémonial de la Fête de l'Ane à Beauvais ; elle se célébrait le 14 janvier et retraçait la fuite en Egypte ; une belle fille, représentant la Vierge, avec un enfant dans les bras, montée sur un âne richement caparaçonné, se rendait de la cathédrale à Saint-Etienne, au milieu d'une longue procession, et se plaçait près de l'autel; les offices se terminaient par une imitation du cri de l'âne. Après l'épître, on chantait la prose de l'âne, mélange burlesque de latin et de français :

Orientis partibus
Adventavit asinus
Pulcher et fortissimus,
Sarcinis aptissimus.

Hez, sire asne, chantez,
Belle bouche rechignez,
Vous aurez du foin assez
Et de l'avoine à plantez (en abondance), etc.

Aneau ou **Anneau** (Barthélemy), poëte français, né à Bourges, élève de Melchior Wolmar, fut à Lyon professeur de rhétorique au collége de la Trinité, dirigé par des séculiers, le dirigea lui-même et fut tué dans une émeute par le peuple, qui l'accusait de calvinisme (juin 1565). On a de lui : *Mystère de la Nativité*, par personnages, publié dans un volume intitulé : *Chant natal*, qui renferme sept noëls, etc., Lyon, 1539 ; *Lyon marchant, satire françoise sur la comparaison de Paris, Rouen, Lyon, Orléans*, Lyon, 1542 ; *Alector ou le Coq, histoire fabuleuse en prose françoise, tirée d'un fragment grec*, 1560 ; une traduction de l'*Utopie de Morus*, enfin *Picta poesis*, 1552, recueil de vers grecs et latins, avec une traduction en vers français.

Anedi, l'une des trois forteresses qui furent longtemps les résidences habituelles de Schamyl, dans la partie orientale du Caucase ou Tchetchénia.

Anegada, la plus septentrionale des îles Vierges, à l'Angleterre (Petites Antilles).

Anel (Dominique), chirurgien français de Toulouse (1679-1730), a laissé plusieurs savants ouvrages, mais surtout, *Nouvelle méthode de guérir les fistules lacrymales*, Turin, 1713-1714.

Anemabou ou **Annamabae,** comptoir et fort anglais de la Côte-d'Or (Guinée), à 16 kil. E. de Cape-Coast, était jadis l'un des principaux marchés d'esclaves.

Anemour (*Anemurium*), cap au S. O. de la Cilicie, avec un château fortifié; à quelque distance sont les ruines de l'ancienne *Anemurium*, aqueduc, murailles, deux théâtres, nécropole, etc. La ville actuelle, bâtie sur une colline qui domine le port, est surtout peuplée de Turcomans, avec une forteresse byzantine.

Anet, chef-lieu de canton de l'arrond. et à 16 kil. N. E. de Dreux (Eure-et-Loir), dans une charmante vallée arrosée par l'Eure; 1,447 hab. Célèbre par le château construit par Henri II pour Diane de Poitiers, sur les dessins de Phil. Delorme, séjour des Vendôme, détruit en 1793; la façade a été transportée au palais des Beaux-Arts, à Paris.

A'nezé. V. *Bédouins*.

Aneurin, poëte breton gaëlique, vivait au VI^e^ siècle; il a chanté ses compatriotes luttant contre les Saxons; on lui attribue une pièce de 900 lignes, les *Gododins*, dont l'authenticité a été vivement attaquée et défendue.

Anfossi (Pascal), compositeur italien de Naples (1729-1795), encouragé par Piccini, après avoir eu peu de succès à Rome, à Paris, à Londres, excita un véritable enthousiasme, à son retour à Rome, par les mélodies naturelles et faciles de ses *opéras* et de ses *oratorios*. Mais sa musique, sans invention, a bien vite vieilli.

Angadresme, vierge chrétienne morte à la fin du VII^e^ siècle, devint la patronne de Beauvais. Pendant le siége de 1472, sa châsse ou *fierte*, portée sur les remparts par des jeunes filles, contribua à sauver la ville Chaque année, le 17 mars, on la porte dans une procession solennelle et des jeunes filles mettent le feu aux canons de Beauvais.

Angara ou **Toungouska** supérieure, riv. de la Sibérie, affluent de droite de l'Ieniseï, sort du lac Baïkal et arrose Irkoutsk; ses eaux sont très-claires et son cours est de 1,440 kil. — La *Haute-Angara* est une rivière qui se jette dans le lac Baïkal et le relie à la Sibérie orientale.

Angazija ou la **Grande-Comore**. V. *Comores* (îles).

Ange, nom d'une famille grecque qui a donné des empereurs à Constantinople. V. *Alexis III et IV; Isaac II*.

Ange-Politien. V. *Politien*.

Ange. V. *Michel-Ange*.

Ange de Saint-Joseph (Joseph Labrosse), carme déchaussé de Toulouse (1636-1697), missionnaire apostolique en Arabie et en Perse, a laissé *Gazophylacium linguæ Persarum*, Amsterdam, 1684, in-fol., et une *Pharmacopœa persica*, qui aurait été traduite par le P. Matthieu.

Ange de Sainte-Rosalie (François Vaffard), de l'ordre des Augustins déchaussés, né à Blois en 1655, mort à Paris en 1726, a publié, avec les matériaux laissés par le P. Anselme, l'*Etat de la France*, en 5 vol. in-12, et l'*Histoire généalogique de la maison de France*

et des grands officiers de la couronne, en 9 vol. in-fol., ouvrage diffus, mais utile.

Ange (Château Saint-). V. *Saint-Ange.*

Angeli (Bonaventure), historien italien de Ferrare, mort en 1576, a surtout écrit une *Histoire de Parme*, 1591, in-4°.

Angeli (Philippe Liano di), peintre italien de Rome, attaché à Cosme II, grand-duc de Toscane, de 1612 à 1645, a laissé peu de tableaux, mais ils sont très-recherchés.

Angeli (Pietro Degli), surnommé *Bargæus*, de Barga (Toscane), sa patrie, poëte latin moderne (1517-1596); après avoir vécu à Venise, à Constantinople, en Orient, il fut professeur à Reggio, puis à Pise, qu'il défendit vaillamment avec ses écoliers contre Pierre Strozzi, en 1554. On a de lui les trois *Oraisons funèbres d'Henri II, de Cosme* et *de Ferdinand de Médicis*, et un recueil de poëmes parmi lesquels on distingue le *Cynegeticon*, ou poëme sur la chasse, en 4 livres, et *Syrias*, poëme en 12 livres, sur le même sujet que *la Jérusalem délivrée.*

Angelico (Fra). V. *Giovanni.*

Angélique (la Mère). V. *Arnauld.*

Angelo (San-), bourg d'Italie, à 10 kil. S. O. de Lodi, sur le Lambro; 6,000 hab.

Angelo-de'-Lombardi (San-), v. d'Italie, dans la Principauté ultérieure, à 30 kil. E. d'Avellino; évêché; 6,500 hab.

Angelo-in-Vado (San-), v. d'Italie, sur le Metauro, à 18 kil. S. O. d'Urbin; évêché; 3,000 hab.

Angelo (Baptiste d'), peintre de Vérone, vivait au XVI^e siècle; élève et gendre de Torbido, il l'imita avec plus de grâce.

Angelo (Jules d'), son frère, également peintre d'histoire, se distingua à Venise par son style gracieux.

Angelo (Marc d'), fils de Baptiste, élève de son père, imita heureusement Raphaël et mourut jeune à Rome.

Angeloni (Francesco), littérateur italien, né à Terni, mort en 1652, a dédié à Louis XIII une *Histoire métallique des empereurs romains*, Rome, 1641, in-fol., que son neveu Bellori a considérablement améliorée en 1658. Il a écrit aussi l'*Histoire de Terni*, Rome, 1646, in-4°.

Angelot, monnaie qui avait cours en France au XIII^e siècle et valait un écu d'or fin. Elle portait l'image de S^t Michel,

Angelus, prière instituée en l'honneur du mystère de l'Incarnation. Louis XI ordonna de l'annoncer au son des cloches, le matin, à midi et le soir.

Angely (l'), d'une famille noble, mais pauvre, valet d'écurie du prince de Condé, se fit remarquer par son cynisme bouffon et spirituel, devint fou en titre de Louis XIII, et gagna beaucoup d'argent en se faisant craindre.

Angennes (Maison d'), noble famille française qui tirait son nom de la terre d'Angennes, dans le Perche, et qui remontait au XIV^e siècle.

Angennes (Julie d'). V. *Montausier.*

Angerman, fleuve de Suède, affluent du golfe de Bothnie, descend des monts Kiölen, forme beaucoup de lacs et finit au N. d'Hernösand, après un cours de 320 kil. Les bâtiments marchands le remontent pendant 75 kil.

Angermanie ou **Wester-Norrland,** province de la Suède septentrionale, très-accidentée, remplie de lacs et de collines couvertes de bois; le pays est bien cultivé, la pêche abondante. Le chef-lieu est Hernösand, la population de 147,000 hab.

Angermunde, ch.-l. du cercle de ce nom dans la prov. de Brandebourg (Prusse), à 65 kil. N. E. de Berlin, à l'embouchure de l'Anger Culture du tabac, lainages, toiles; 5,000 hab.

Angers (*Juliomagus, Andegavia*), ch.-l. du départ. de Maine-et-Loire, sur la Maine, par 47° 28′ 17″ lat. N. et 3° 53′ 34″ long. O., à 300 kil. S. O. de Paris. Toiles à voiles, coutils, filatures de lin, de chanvre, de laines; fabriques de parapluies; commerce de chanvre, graines, vins, fruits, bestiaux; pépinières célèbres et culture des fleurs. — Siége d'une Cour d'appel et d'un évêché, suffragant de Tours; école secondaire de médecine, école des sciences et des lettres; des arts et métiers; 58,464 hab. — On remarque sa belle cathédrale, Saint-Maurice, et le château, ancienne résidence des comtes d'Anjou; les églises de Saint-Serge et de la Trinité; l'Hôtel-Dieu, le Musée de tableaux, etc. Dans les environs sont des carrières d'ardoises considérables. — Capitale des Andecavi, nommée Juliomagus par les Romains, ville forte et importante; souvent attaquée et prise au moyen âge, elle repoussa les Vendéens, déc. 1793; c'est la patrie du roi René, de Ménage, J. Bodin, Fr. Bernier, du sculpteur David, etc.

Anghiari, bourg d'Italie, en Toscane, à 20 kil. N. E. d'Arezzo; les Florentins y furent battus par les Milanais en 1425, mais furent victorieux en 1440

Anghiari, village de la Vénétie autrichienne, sur l'Adige, à 5 kil. N. O. de Legnago; victoire des Français sur les Autrichiens, le 14 janv. 1797.

Anghiera, v. d'Italie, à 60 kil. N. O. de Milan, près du lac Majeur, forma jadis un comté.

Anghiera (Pietro Martire d'), historien et géographe italien, né à Arona, en 1455, mort à Grenade en 1526, s'attacha à Ferdinand le Catholique, et obtint de riches bénéfices. Il a laissé: *Opus epistolarum*, Milan, 1530, in-fol., en 38 livres comprenant beaucoup de détails historiques; *De rebus Oceanicis et orbe novo Decades*, Paris, 1536, in-fol., histoire de la découverte de l'Amérique, d'après les documents originaux de Christophe Colomb; *De insulis nuper inventis et incolarum moribus*, Bâle, 1521, in-4°; *De legatione babylonica libri tres*, histoire de son ambassade auprès du soudan d'Egypte, en 1501.

Angilbert, ministre de Charlemagne, disciple d'Alcuin, épousa Berthe, fille de l'empereur, et se retira au monastère de Saint-Riquier; il fut chargé de trois ambassades à Rome, et mourut en 814. On a de lui quelques poésies insérées dans les œuvres d'Alcuin.

Angitiæ lucus, l'une des forêts célèbres du Samnium, à l'O. du lac Fucin, était consacrée à la déesse *Angitie.*

Angiviller (Charles-Claude la Billarderie, comte d'), directeur général des bâtiments, jardins, manufactures et académies de Louis XVI, fut un ami du roi et un protecteur éclairé des savants et des gens de lettres. Ses biens furent confisqués en 1791; il émigra et mourut à Altona en 1810. Sa femme, *E. J. de Laborde*, fut, par son esprit, sa grâce et sa bonté, l'une des personnes les plus distinguées de son époque.

Angles, Angli (*Enghels*), peuple de la Germanie (Holstein et Sleswig), qui suivit l'exemple des Saxons et envahit la Bretagne septent., au VI^e s. Ils fondèrent les royaumes de *Northumberland* (Deïrie et Bernicie réunis), 547; *Est-Anglie*, 571; *Mercie*, 584. Ils donnèrent leur nom à tout le pays, *Angleterre.*

Anglès, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil. S. E. de Castres (Tarn); fabriques de draps; 2,513 hab.

Anglès (Charles-Grégoire), magistrat français (1736-1823), se montra fort opposé à la Révolution et à la liberté de la presse, fut emprisonné sous la Terreur; et, député de l'Isère en 1815, présida 5 fois la Chambre, comme doyen d'âge.

Anglès (Jules, comte), son fils, de Grenoble (1778-1828), ministre de la police du gouvernement provisoire en 1814, se signala par ses mesures acerbes contre le gouvernement tombé et ceux qui l'avaient soutenu. Il se retira à Gand pendant les Cent-Jours; et, de nouveau préfet de police, montra un zèle factice et exagéré; il dut abandonner son poste en 1821. On lui doit la création du conseil de salubrité, du dispensaire et la réglementation des abattoirs.

Anglesey ou **Anglesea** (*Anglorum insula*), île d'Angleterre, dans la mer d'Irlande, forme un comté de la principauté de Galles, dont elle est séparée par l'étroit canal de *Menaï* (V. ce mot). Ses côtes sont bordées de récifs; sa superficie est de 70,000 hectares, sa population de 55,000 hab. Le climat est doux, mais brumeux; on y élève du bétail, on y exploite des mines de plomb argentifère, zinc, cuivre, surtout dans le mont Parys. La capitale est Beaumaris; Amlwich est la ville la plus peuplée. — Appelée Mon, *Mona*, par les Bretons, l'un des principaux sanctuaires des Druides, soumise par Agricola, elle ne fut prise par les Anglais que sous Édouard I^er.

Anglesey (Henri-William Paget, comte d'Uxbridge, marquis d'), né en 1768, mort en 1854, fit les guerres de la Révolution et de l'Empire, se distingua en Espagne, perdit une jambe à Waterloo, et reçut, comme récompense, le titre de marquis d'Anglesey. Vice-roi d'Irlande en 1828, il administra avec sagesse, et devint feld-marshall en 1846.

Angleterre. Nous ne considérons ici que l'un des trois royaumes de l'empire Britannique. (V. *Grande-Bretagne.*) C'est la partie méridionale de l'île appelée proprement la Grande-Bretagne; séparée de l'Écosse par la Tweed et le golfe de Solway, elle a pour bornes: à l'E. la mer du Nord; au S. E. le Pas-de-Calais; au S. la Manche; à l'O. le canal Saint-George, la mer d'Irlande. L'île de Wight au S., les Sorlingues au S. O., Man et

Anglesey à l'O., s'y rattachent. Les côtes orientales, généralement basses et souvent envahies par la mer, sont découpées par la baie de l'Humber, le Wash et l'estuaire de la Tamise; on y trouve les caps Flamborough, Spurn, North et South-Foreland. Les côtes du Sud se distinguent par leurs blanches falaises (Albion?), renferment la rade de Portsmouth et le golfe d'Exeter, les caps Beachy, Portland, Start, et à l'extrémité S. O. les caps Lizard et Land's-End; les côtes de l'Ouest sont très-découpées par le canal de Bristol, les baies de Caermarthen, Cardigan, Caernarvon, Morecambe et le golfe de Solway. — C'est un pays peu montueux, excepté à l'ouest, brumeux, fertile à force de culture, parsemé de bois, de landes, tapissé de magnifiques prairies. La ligne de partage des eaux, depuis les monts Cheviots, sur les frontières de l'Ecosse, est composée de collines peu élevées, allant du N. vers le S., les Moorlands, la chaîne des monts Peak, les hauteurs appelées Edge-Hills, Chiltern-Hills, Cotteswood-Hills; dans le comté de Wilt, une ligne de faibles collines se dirige vers le S. E., sous le nom d'Upper-Hills; au S. O. on trouve les collines du Devon et de Cornouailles. Des monts Peak se détachent vers le S. S. O. les montagnes du pays de Galles, dont quelques sommets, comme le Snowdon, dépassent 1,000 m. L'Angleterre est donc divisée en 3 versants; les principaux cours d'eau de ce pays très-bien arrosé sont: 1° Dans le versant de l'E. ou de la mer du Nord: la Tweed, la Tyne, la Wear, la Tees, l'Humber, le Witham, le Welland, le Nen, l'Ouse orientale, le Yare, l'Orwell, la Stour, la Colne, le Blackwater, la Tamise. 2° Dans le versant du S. ou de la Manche: le Stour, l'Ouse, l'Anton, l'Avon, l'Exe, le Tamer. 3° Dans le versant de l'O.: la Severn, la Taff, la Tavy, qui se jettent dans le canal de Bristol; le Teyfi, le Conway, dans la baie de Cardigan; la Dee, la Mersey, le Ribble, le Loyne, qui se jettent dans la mer d'Irlande. Les lacs sont peu considérables; le plus grand, celui de Derwent, n'a pas 7 kil. de longueur. De nombreux canaux mettent en communication la plupart de ces fleuves, profonds et navigables, quoique d'un cours peu étendu; les plus grands sont: le canal de Leeds et Liverpool, qui unit les deux mers, comme le canal de Trent et Mersey ou Grand-Tronc, auquel se relient la plupart des canaux anglais; le canal du Régent les fait communiquer avec la Tamise. — L'Angleterre est riche en minéraux; la houille s'y trouve presque partout en grande quantité; les principaux bassins houillers sont: au N. ceux du Northumberland, du Durham, des comtés d'York, de Nottingham et de Derby; au centre, ceux des comtés de Leicester, Stafford, Warwick, etc.; au S. O., dans le pays de Galles, les bassins d'Anglesey et du comté de Flint; de Shrewsbury, Colebrookdale, Clenhills, etc.; ceux des comtés de Monmouth, Gloucester et Somerset. Les mines de fer, de cuivre, d'étain, de zinc, etc.; les marbres, porphyres, granites, pierres de taille, ardoises, etc.; les sources salées et les mines de sel gemme sont en grande abondance. L'Angleterre est le pays le mieux cultivé de l'Europe; l'industrie agricole consiste surtout dans les pâturages et l'élève des bestiaux; tous les animaux domestiques y sont l'objet des soins les plus intelligents; les loups et les ours ont disparu depuis le xe siècle. On verra à l'art. *Grande-Bretagne* quelle est la part considérable de l'Angleterre dans la puissance, la richesse industrielle et commerciale de l'empire Britannique. — La population de l'Angleterre est de 22,712,000 hab.; elle est divisée en 52 comtés (shires), dont 12 pour le pays de Galles; voici leurs noms et leurs villes principales:

1° *Dans le versant de la Manche:*

Cornouailles. .	Launceston, Falmouth.
Devon.	Exeter, Plymouth, Barnstaple.
Dorset. . . .	Dorchester, Weymouth.
Wilt.	Salisbury.
Hamp.	Winchester, Portsmouth, Southampton
Sussex.	Chichester, Lewes, Brighton

2° *Dans le versant de la mer du Nord;*
sur la côte:

Kent.	Canterbury, Maidstone, Dover.
Essex.	Chelmsford, Colchester, Harwich.
Suffolk. . . .	Ipswich, Bury.
Norfolk. . . .	Norwich, Yarmouth, Lynn.
Rutland. . . .	Okeham, Uppingham.
Lincoln.	Lincoln, Stamford, Barton.
York.	York, Leeds, Hull, Scarborough.
Durham.	Durham, Sunderland.
Northumberland	Newcastle, Alnwich.

dans les terres:

Surrey.	Guildfort, Southwark, Kingston.
Berk.	Reading, Windsor, Abingdon.
Oxford.	Oxford, Banbury, Woodstock
Buckingham. . .	Aylesbury, Buckingham.
Middlesex. . . .	Londres, Uxbridge.
Cambridge. . . .	Cambridge, Ely, Newmarket.
Hertford. . . .	Hertford, Saint-Albans.
Bedfort. . . .	Bedford, Woburn.
Huntingdon. . .	Huntingdon, Saint-Yves.
Northampton. .	Northampton, Peterborough.
Leicester. . . .	Leicester.
Stafford. . . .	Stafford.
Derby.	Derby, Chesterfield, Ashbourn.
Nottingham. . .	Nottingham, Newark, Mansfield.

3° *Dans le versant de l'Ouest;*
sur la côte:

Somerset. . . .	Bath, Wells, Taunton.
Gloucester. . .	Gloucester, Bristol, Cheltenham.
Monmouth. . .	Monmouth, Abergavenny.
Chester. . . .	Chester.
Lancaster. . .	Lancaster, Liverpool, Manchester.
Westmorland. .	Appleby, Kendal.
Cumberland. . .	Carlisle, Whitehaven.

dans les terres:

Warwick. . . .	Warwick, Birmingham, Coventry.
Worcester. . .	Worcester, Evesham.
Hereford. . . .	Hereford, Ledbury.
Shrop.	Shrewsbury.

Dans le pays de Galles:

Glamorgan. . .	Cardiff, Llandaff, Swansea.
Caermarthen. .	Caermarthen.
Pembroke. . . .	Pembroke, Milford.
Cardigan. . . .	Cardigan, Aberystwyth.
Brecknock. . .	Brecon.
Radnor.	Radnor.
Montgomery. . .	Montgomery.
Merioneth. . .	Dolgelly.
Caernarvon. . .	Caernarvon, Bangor, Conway.
Anglesey. . . .	Beaumaris, Holyhead, Amlwich.
Denbigh. . . .	Denbigh.
Flint.	Flint, Saint-Asaph.

L'Angleterre porta d'abord les noms d'Albion ou de Bretagne (V. ces noms); des populations d'origine gaëlique et kymrique l'habitaient, quand César y conduisit pour la première fois les légions romaines. La Bretagne, conquise par les Romains, sous Claude, Néron et Vespasien, fut abandonnée par eux, vers 408, au moment de l'invasion des Barbares. A partir du milieu du ve siècle, les Saxons et les Angles y fondèrent les sept royaumes de Kent, Sussex, Essex, Wessex, Estanglie, Northumberland et Mercie; c'est alors que le pays s'appela l'Angleterre; les Bretons ne conservèrent leur indépendance que dans le pays de Galles. Les royaumes de l'Heptarchie commencèrent à se réunir sous Egbert au ixe siècle; mais le petit-fils d'Alfred le Grand, Athelstan, fut le premier à prendre le titre de roi d'Angleterre. Attaqués par les Danois, les Anglais furent soumis par les Normands de Guillaume le Conquérant (1066). Sous ses successeurs les institutions anglaises se développèrent et la nationalité anglaise se forma par la fusion des deux races, au moment où commençait la grande rivalité de la France et de l'Angleterre, au xive siècle et au xve. C'est seulement sous Edouard Ier, vers 1282, que le pays de Galles perdit son indépendance; déjà depuis Henri II (1171), l'Irlande était mal soumise à la domination anglaise; l'Ecosse résista mieux et plus longtemps, et l'union des deux pays rivaux s'opéra pacifiquement lorsque Jacques VI Stuart devint, par la loi de succession, roi d'Angleterre, en 1603. C'est seulement en 1707 que l'Ecosse, cessant d'avoir son Parlement et son organisation spéciale, se fondit avec l'Angleterre, pour former le royaume de la Grande-Bretagne, dont la puissance n'a fait que s'accroître surtout au dehors par l'empire de la mer et du commerce, par les colonies, etc.

Voici la liste des rois d'Angleterre; à leurs noms on trouvera l'indication des principales révolutions du pays:

Egbert, roi en.	800
Ethelwolf.	836
Ethelbald.	837
Ethelbert.	860
Ethelred.	866

Alfred le Grand	871
Edouard l'Ancien	901
Athelstan	925
Edmond Ier	941
Edred	946
Edwy	955
Edgard	957
Edouard II	975
Ethelred II	978
Suénon, prince danois	1013
Ethelred II rétabli	1014-1016
Kanut le Grand, Danois	1015-1036
Edmond II, fils d'Ethelred	1016-1017
Harold Ier, Danois	1036
Hard-Kanut, Danois	1039
Edouard le Confesseur, fils d'Ethelred	1042
Harold	1066

Rois normands.

Guillaume Ier le Conquérant	1066
Guillaume II le Roux	1087
Henri Ier	1100
Etienne de Blois	1135

Maison des Plantagenets.

Henri II	1154
Richard Ier Cœur-de-Lion	1189
Jean sans Terre	1199
Henri III	1216
Edouard Ier	1272
Edouard II	1307
Edouard III	1327
Richard II, son petit-fils	1377

Branche des Lancastres.

Henri IV	1399
Henri V	1413
Henri VI	1422

Branche d'York.

Edouard IV	1461
Edouard V	1483
Richard III	1483

Maison des Tudors.

Henri VII	1485
Henri VIII	1509
Edouard VI	1547
Jeanne Grey	1553
Marie	1553
Elisabeth	1558

Maison des Stuarts.

Jacques Ier, déjà roi d'Ecosse	1603
Charles Ier	1625

République de 1649 à 1660.

Protectorat d'Olivier Cromwell	1653-1658
Protectorat de Richard Cromwell	1658-1659
Charles II	1660
Jacques II	1685
Guillaume III d'Orange et Marie	1689
Anne Stuart	1702

Maison de Hanovre, régnant sur la Grande-Bretagne.

George Ier	1714
George II	1727
George III, son petit-fils	1760
George IV	1820
Guillaume IV, son frère	1830
Victoria, nièce de Guillaume	1837

Angleterre (**Nouvelle-**). On désigne encore sous ce nom les Etats du N.-O. des États-Unis, qui furent de bonne heure colonisés par les Anglais ; Maine, Vermont, Connecticut, Rhode-Island, Massachusetts et New-Hampshire.

Anglicane (**Église**); c'est le nom donné à l'Église protestante qui domine en Angleterre depuis le XVIe s. Après le schisme de Henri VIII et la réaction catholique de Marie Tudor, le protestantisme fut définitivement établi, sous Elisabeth, par l'acte d'Uniformité de 1562, qui constitua la haute Eglise ou Eglise épiscopale. Les 39 articles forment la base de l'Eglise anglicane; elle a adopté la plupart des dogmes de Calvin, mais le souverain est le chef de l'Eglise ; on a conservé la hiérarchie épiscopale et une certaine pompe dans les rites et les cérémonies. Les luttes des dissidents ou non-conformistes ont été une cause permanente de troubles en Angleterre, surtout au XVIIe s.; c'est de nos jours seulement qu'ils ont pu participer aux droits politiques et arriver aux fonctions publiques.

Anglo-Normandes (Iles), situées dans la Manche, près de la côte de Normandie; les principales sont : Jersey, Guernesey, Aurigny, Sierk.

Anglo-Saxons; on désigne ainsi les peuples germaniques qui envahirent la Bretagne au Ve et au VIe s.; les sept royaumes qu'ils fondèrent (V. Heptarchie); plus tard, quand l'union commença à s'établir, vers le temps d'Alfred, le pays s'appela Angleterre, et le peuple prit le nom de Saxons.

Ango ou **Angot** (Jean), armateur de Dieppe, s'enrichit par ses voyages en Afrique et aux Indes et par d'heureuses spéculations ; il reçut magnifiquement dans son hôtel François Ier, qui le nomma gouverneur de Dieppe. En 1530, pour se venger des Portugais qui avaient pris un de ses navires, il bloqua, avec une flottille qu'il avait armée, le port de Lisbonne, et força le roi à envoyer une ambassade à François Ier, et à lui payer à lui-même une large indemnité. Plus tard, il éprouva des pertes considérables; le gouvernement ne lui rendit pas des sommes qu'il avait prêtées au roi, et il mourut de chagrin en 1551.

Angobar ou **Ankober**, capitale du royaume de Choa (Abyssinie), est située sur le revers de montagnes volcaniques; il y a de nombreuses églises et 6,000 hab.

Angola. Souvent ce mot désigne toute la partie du Congo située entre le cap Lopez et St-Philippe de Benguela; mais on appelle plus particulièrement royaume d'Angola ou de Dongo la contrée bornée au N. par la rivière de Danda, à l'E. par le Mallemba, au S. par le Benguela. Le climat est chaud et humide; le pays est montueux et manque souvent de sources; il est soumis aux Portugais; la ville princ. est Saint-Paul de Loanda. L'Angola a été longtemps l'un des principaux marchés pour la traite des nègres, qui s'y exerce encore pour le Brésil. La côte a été découverte en 1486 par les Portugais. La population est estimée à 2,000,000 d'hab.

Angolola, l'une des résidences du roi de Choa (Abyssinie); 3,000 hab.

Angora (Ancyre), capitale du vilayet d'Angora, en Asie Mineure (Turquie d'Asie), par 39°58′ lat. N. et 30°29′ long. E., sur un plateau de 1,000 m. de hauteur, fertile en céréales. On y fabrique des étoffes renommées avec le poil des chèvres célèbres sous le nom d'Angora. Evêché grec; 40,000 hab. — Ancyre, agrandie dès le IIIe s. av. J. C. par les Gaulois Tectosages, devint florissante sous les Romains et fut la capitale de la Galatie Ire; elle conserve encore de beaux restes d'antiquités et surtout ceux d'un temple élevé en l'honneur d'Auguste; c'est là que l'on a découvert, en 1553, une copie du fameux testament qu'Auguste avait fait graver sur des tables d'airain, attachées à son mausolée à Rome; M. Egger en avait donné une édition bonne, mais incomplète, en 1844; M. G. Perrot est parvenu récemment à déchiffrer ces pages monumentales, si intéressantes pour l'histoire. C'est aux environs d'Ancyre que Bajazet Ier fut vaincu par Tamerlan, en 1402.

Angornou, v. du Bournou (Soudan), située entre le nouveau Birnie et Kouka, au S. O. du lac Tchad, renferme, dit-on, 30,000 hab., et quelquefois 100,000 personnes se réunissent au grand marché du mercredi.

Angostura ou **Nueva-Guyana**, ch.-l. de la province de Guyane (Venezuela), sur l'Orénoque. Evêché. Commerce considérable de cacao, coton, indigo, tabac, peaux de bœufs, etc. Célèbre par le congrès qu'y tint Bolivar, en 1819, pour fonder la république éphémère de Colombie. On la nomme encore *Ciudad Bolivar*; 15,000 habitants.

Angoulême (*Incolisma*), ch.-l. du départ. de la Charente, sur un plateau élevé qui domine la rive gauche de la Charente, par 45°39′ lat. N. et 2°11′8″ long. O.; à 442 kil. S. O. de Paris. C'est le siége d'un évêché suffragant de Bordeaux. La cathédrale est un beau type de l'architecture romane du XIIe s.; on y a élevé récemment l'église de Saint Martial. Elle a de riches papeteries, des distilleries, raffineries de sucre, faïences ; elle fait assez de commerce avec Rochefort, Bordeaux, le Midi, en grains, bois, vins, eaux-de-vie, truffes, chanvre, etc., par son port, qui est au faubourg l'Houmeau, et par le chemin de fer. Près de la ville poudrerie de l'Etat. — 25,928 hab. — Elle était déjà importante du temps d'Ausone; devint la capitale de l'Angoumois (V. ce mot), et appartint aux Anglais de 1360 à 1373. C'est la patrie de Marguerite de Valois, de Balzac, des deux Saint-Gelais.

Angoulême (Charles de Valois, duc d'), fils naturel de Charles IX et de Marie Touchet (1573-1650), d'abord grand-prieur de Malte, puis comte d'Auvergne, combattit vaillamment pour Henri IV, ensuite conspira contre lui avec sa sœur, la marquise de Verneuil, resta prisonnier dix ans (1606-1616), reçut de Louis XIII le duché d'Angoulême, servit fidèlement le roi, et épousa en secondes noces, en 1644, Françoise de Narbonne, qui ne mourut qu'en 1715. Il a laissé des *Mémoires sur les règnes de Henri III et de Henri IV;* la *Relation de ce qui s'est passé en l'île de Ré*, 1627, etc. — Son fils, *Louis-Emmanuel de Valois, duc d'Angoulême* (1596-1653), évêque d'Agde, en 1612, quitta l'état ecclésiastique, se distingua devant Montauban et La Rochelle, et fut gouverneur de Provence. *Marie-Françoise*, fille de ce dernier, épouse du duc de Joyeuse, veuve en 1654, conserva jusqu'à sa mort le titre de duchesse d'Angoulême (1696).

Angoulême (Louis-Antoine de Bourbon, duc d'), fils aîné de Charles X, né à Versailles en 1775, suivit son père le comte d'Artois dans l'émigration (1789), à Turin, en Allemagne, vécut auprès de Louis XVIII à Mittau, à Hartwell; et, en 1814, se joignit à l'armée anglo-espagnole, qui envahissait le midi de la France; à Bordeaux, il se montra sage et conciliant; à Paris, il fut nommé colonel-général des cuirassiers et des dragons, grand-amiral. En 1815, au retour de l'île d'Elbe, il était à Bordeaux; nommé lieutenant général pour les provinces du Midi, il fit, de concert avec la duchesse, les plus grands efforts contre les bonapartistes, mais fut abandonné, pris et embarqué à Cette. Il était en Espagne au moment de la seconde restauration. Généralissime de l'armée envoyée pour rétablir Ferdinand VII sur le trône, il s'empara du Trocadéro, qui défendait Cadix, et signala sa modération par l'ordonnance d'Andujar (1823). Dauphin de France en 1824, il n'eut aucune influence réelle sur les affaires, et suivit toujours, par faiblesse ou par timidité, les volontés de son père. Après les journées de juillet 1830, il signa, conjointement avec Charles X, à Rambouillet, le 2 août, son abdication en faveur du duc de Bordeaux. Il vécut dès lors dans l'exil, sous le nom de comte de Marnes, à Holyrood, à Prague, à Gœritz, où il mourut en 1844.

Angoulême (Marie-Thérèse-Charlotte de France, duchesse d'), fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette, née à Versailles en 1778, fut d'abord appelée *Madame Royale*. Enfermée au Temple, après le 10 août 1792, elle vit la mort de tous ses parents, et fut échangée, le 26 déc. 1795, par la Convention, contre les commissaires de la République, que Dumouriez avait livrés à l'Autriche. Elle vécut trois ans à Vienne, épousa en 1799, à Mittau, son cousin, le duc d'Angoulême, et désormais partagea sa fortune. Elle était auprès de Louis XVIII, quand il rentra à Paris; elle montra beaucoup de courage à Bordeaux, en 1815; « C'est le seul homme de sa famille, » dit alors Napoléon. Pieuse et charitable, mais triste et sévère, la duchesse d'Angoulême fut respectée, sans être aimée; elle mourut au château de Frohsdorf (Autriche), en 1851.

Angoulevent (Nicolas-Joubert, sieur d'), avait sous Henri IV le titre de *Prince des Sots;* il recevait une pension comme fou du roi, et eut un procès curieux avec les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, en 1604. On a publié sous son nom, en 1615, les *Satyres bastardes et autres œuvres folastres du cadet Angoulevent.*

Angoumois (*Engolismensis pagus*), ancienne prov. de France, avait pour bornes: le Poitou au N. et au N. E.; le Périgord au S. E.; la Saintonge au S. O. et à l'O. Comté dépendant du duché d'Aquitaine depuis le IX^e s., longtemps disputé par les rois d'Angleterre et de France, comme l'Aunis et la Saintonge, il fut définitivement réuni par Charles V, en 1373, et fut l'apanage de la branche d'Orléans-Angoulême, qui monta sur le trône avec François I^{er}. En 1789, l'Angoumois (capit. Angoulême) et la Saintonge formaient un gouvernement militaire; l'Angoumois oriental dépendait de la généralité de Limoges; le reste, de la généralité de la Rochelle; l'Angoumois ressortissait au Parlement de Paris, et formait un diocèse ecclésiastique. Le départ. de la Charente correspond en grande partie à l'Angoumois.

Angoxa, archipel de petites îles, dans le canal de Mozambique, sur la côte S. E. d'Afrique. On donne ce nom à une partie de la côte de Mozambique, où les Portugais ont établi quelques comptoirs.

Angra, dans l'île de Terceira, capitale des Açores, a un bon port fortifié et un évêché; exportation de vins et de grains; 12 000 hab.

Angra-dos-Reis, port du Brésil, sur la baie du même nom, dans la prov. et à 110 kil. S. O. de Rio-de-Janeiro, fait un commerce considérable; 5,000 hab.

Angra, baie de la côte de Guinée, près du Gabon, avec une petite ville où les Hollandais ont souvent fait le commerce.

Angra Fria ou **Anse-Froide,** baie située sur la côte de l'Océan Atlantique, dans la Hottentotie (Afrique australe).

Angrivarii, ancien peuple de la Germanie, qui remplaça la nation des Bructères anéantie, et fit partie de la confédération des Francs; ils habitaient sur le Weser, et leur pays (Brême, Verden, Oldenbourg, Groningue, Osnabrück, etc.), forma, sous le nom d'*Angrie*, une partie du duché de Saxe.

Anguier (François), sculpteur français, né à Eu en 1604, mort en 1669, gardien du cabinet des antiques sous Louis XIII, a fait le tombeau du cardinal de Bérulle, la statue du duc de Rohan-Chabot, le tombeau des de Thou, et surtout le mausolée de Henri de Montmorency, dans l'église des religieuses de Sainte-Marie, à Moulins.

Anguier (Michel), son frère (1612-1686), décora l'appartement d'Anne d'Autriche au vieux Louvre, fit la plus grande partie des sculptures du Val-de-Grâce, et surtout le groupe de la *Nativité*, qui décore le maître-autel, etc. Il est l'auteur des figures et bas-reliefs de la porte Saint-Denis, d'après les dessins de Lebrun (1674).

Anguilla, l'une des petites Antilles, au N. de Saint-Martin, aux Anglais depuis 1659, a 45 kil. de long sur 7 de large, et doit son nom à sa forme tortueuse; par 18°20′ lat. N. et 65°42′ long. O. Elle produit du maïs, du coton, du sucre, du bétail et beaucoup de sel. Le ch.-l. est *Anguilla;* 3,000 hab.

Anguillara, v. d'Italie (Province de Rome), sur les bords du lac Bracciano, à 30 kil. N. O. de Rome, possède un grand nombre de ruines romaines; elle a été érigée en duché par Benoît XIV, en 1758.

Anguillara (Giovanni-Andréa Dell'), poëte italien de Sutri (1517-1570), eut une vie désordonnée et malheureuse. Ses poésies, ses traductions en vers et surtout les Métamorphoses d'Ovide en *ottava rima*, Paris, 1554, et Venise 1561, lui ont acquis une grande réputation.

Anguillara (Louis), médecin et botaniste italien, né à Anguillara (États de l'Église), mort en 1570, dirigea le jardin botanique de Padoue, fit de nombreux voyages pour reconnaître les plantes dont parlent les anciens, et mérita une grande célébrité, quoiqu'il n'ait publié que 14 lettres sur les *Simples*, Venise, 1561.

Anguisciola ou **Angussola** (Sophonisbe), femme peintre de Crémone, 1535-1620, élève de Jules Campi, appelée à la cour de Philippe II, fit les portraits des principaux personnages de son temps. Elle avait un véritable talent; beaucoup de peintres, entre autres Van Dyck, profitèrent de ses conseils. Quatre de ses sœurs furent ses élèves : Europe, Anne-Marie, Minerve et surtout Lucie, qui a laissé une excellente réputation.

Angus et **Forfar,** comté d'Écosse entre le golfe de Tay et l'Esk, sur la mer du Nord; il est en grande partie couvert par une ramification des Grampians; renferme de belles vallées, comme celle de Strathmore, et est bien arrosé; il est riche par l'agriculture, le commerce et l'industrie (toiles, blanchisseries, fabriques de cordes et câbles, chantiers de construction). Le ch.-l. est Forfar; il renferme des ports importants, Dundee, Arbroath, Montrose.

Anhalt. Les duchés d'Anhalt se composent de trois territoires principaux enclavés dans la Prusse, dont deux, à la gauche de l'Elbe, sont arrosés par la Mulda et le Wipper; un, à la droite de l'Elbe, par la Nuthe. Le duché d'*Anhalt-Dessau-Coethen*, d'une superficie de 1,500 kil. carrés, peuplé de 124,000 hab., s'étend sur les deux rives de l'Elbe, de Wittemberg au confluent de la Mulda, puis sur la rive droite jusqu'au confluent de la Saale; le sol, généralement plat, couvert de bruyères à l'Est, est plus fertile et plus riche sur la rive gauche de l'Elbe, où l'industrie est également plus active. Les principales des 13 villes sont : Dessau, Coethen et Zerbst; le gouvernement est une monarchie peu tempérée. — Le duché d'*Anhalt-Bernbourg* comprend deux parties principales, l'une sur la rive gauche de la Saale ou Bas-Duché; l'autre, séparée de la précédente par 4 kil. de la Saxe prussienne, occupe une partie du Harz; on y trouve des mines assez riches et l'industrie y est florissante et variée; la superficie est de 845 kil. carrés et la population de 58,000 hab. Bernbourg est la seule ville importante; le gouvernement a été une monarchie tempérée

par les Etats. Anhalt possède avec les maisons d'Oldenbourg et de Schwarzbourg une voix collective dans l'assemblée ordinaire de la diète. — La maison d'Anhalt, appelée aussi Ascanienne, remonte au XIe siècle. Albert l'Ours, margrave de Brandebourg sous Conrad III, était de cette maison; l'un de ses fils, Bernard, reçut de Frédéric Ier une part des dépouilles de Henri le Lion. Au XVIIe siècle, la maison d'Anhalt comprenait 4 branches : Dessau, Bernbourg, Coethen et Zerbst, réunies par des pactes de famille; la branche de Zerbst s'est éteinte en 1793, celle de Coethen en 1853, celle de Bernbourg en 1863. Il n'y a donc plus aujourd'hui qu'un seul Etat, le duché d'Anhalt, capitale Dessau. Les protestants y sont en majorité. Pop. totale, 214,000 hab. environ.

Anhalt-Bernbourg (Christian Ier, prince D'), né en 1568, mort en 1630, conduisit en 1591 une armée d'Allemands au secours de Henri IV, passa sa vie à voyager et à guerroyer, fut général du roi de Bohême, Frédéric, mais fut battu à la bataille de Prague, en 1620.

Anhalt-Dessau (Léopold, prince D'), feld-maréchal de Prusse, sous le nom de *Vieux Dessau*, né en 1676, mort en 1747, commanda glorieusement les Prussiens, dans la guerre de la Succession d'Espagne, en Italie, dans les Pays-Bas et en Poméranie contre les Suédois (1712). Ami de Frédéric-Guillaume, il organisa l'infanterie prussienne et fut l'un des meilleurs généraux de Frédéric II; il gagna sur les Saxons la victoire décisive de Kesseldorf, en 1745.

Anhalt-Dessau (LÉOPOLD-MAXIMILIEN D'), son fils (1700-1751), fut aussi feld-maréchal général de Prusse et gouverna sagement sa principauté.

Anhalt-Dessau (LÉOPOLD-FRÉDÉRIC-FRANÇOIS D'), fils du précédent (1740-1817), après avoir servi Frédéric II, pendant la guerre de Sept Ans, se livra à l'étude des arts, sous la direction de Winckelmann, et à l'amélioration de ses Etats. Il mérita l'estime de Napoléon, et ne se sépara de la Confédération du Rhin qu'en 1813.

Anhalt-Dessau (Princesse D'), nièce de Frédéric II; elle reçut d'Euler des leçons de physique et de philosophie, publiées sous le titre de *Lettres à une princesse d'Allemagne*.

An-hoeï ou **Ngan-hoeï**, l'une des grandes prov. de la Chine proprement dite, divisée en 8 départements, arrosée par le Yang-tseu-kiang et parcourue par les monts Pé-ling. Sa capitale est *Ngan-khing-fou*.

Anholt, île du Danemark, dans le Kattégat, occupée par les Anglais, en 1809.

Anholt, v. de la Westphalie prussienne, à 30 kil. O. de Borken, sur le vieil Yssel; château des princes de Salm-Salm; 2,000 hab.

Ani ou **Anisi**, v. de l'Arménie turque, à 42 kil. E. de Kars, a été jadis la capitale de l'Arménie. Souvent prise par les conquérants du pays, elle a été détruite au XIVe siècle par un tremblement de terre. Elle n'offre plus que des ruines.

Anian (détroit d'), nom donné par les navigateurs et géographes du XVIe et du XVIIe siéc. à un détroit, qui devait conduire de l'Océan Atlantique vers la mer Glaciale arctique, au nord de l'Amérique septentrionale.

Aniane, ch.-l. de canton de l'arrondissement et à 26 kil. N. O. de Montpellier (Hérault), fabrique des produits chimiques et possède des tanneries. On y trouve les restes d'une abbaye célèbre, fondée par saint Benoît d'Aniane, à la fin du VIIIe siècle; 3,286 hab.

Anianus, jurisconsulte du Ve siècle, abrégea ou publia, par ordre d'Alaric II, roi des Wisigoths d'Espagne, le recueil des lois romaines intitulé *Code d'Alaric*.

Anianus, poëte astronome, du XVe siècle, a composé en vers latins un poëme intitulé *Computus manualis*; Strasbourg, 1488.

Anianus lacus. (V. AGNANO.) Aux environs étaient les *Anianæ Thermæ*, étuves sulfureuses.

Anicet, affranchi de Néron, dont il fut le précepteur, conduisit les assassins qui tuèrent Agrippine, fit condamner Octavie comme adultère, et mourut exilé en Sardaigne.

Anicet (Saint), pape de 157 à 168, paraît avoir souffert le martyre sous Marc-Aurèle. Il est honoré le 17 avril.

Anich (PIERRE), paysan du Tyrol (1723-1766), eut un goût très-prononcé pour les sciences, et, après quelques leçons des jésuites d'Inspruck, fit un globe céleste, un globe terrestre, etc. Chargé par Marie-Thérèse de dresser la carte du Tyrol septentrional, il accomplit cette œuvre remarquable, sans secours, et malgré l'opposition méfiante de ses compatriotes.

Aniches, bourg de l'arrond. et à 14 kil. S. E. de Douai (Nord), important par ses mines de houille, dont la concession comprend une surface de 118 kil. carrés; 4,922 hab.

Anicius (LUCIUS), préteur romain, fit la guerre au roi d'Illyrie, Gentius, en 169 av. J. C., et s'empara de Scodra, sa capitale; il triompha à Rome.

Anie (Pic d'), dans les Pyrénées occidentales entre la vallée d'Aspe et celle de Roncal, où coule l'Esca (2,584 m.).

Aniello (THOMAS). V. *Mazaniello*.

Anien. V. *Anianus*.

Anio ou **Anien**, affluent de gauche du Tibre, aujourd'hui le *Teverone*. V. ce mot.

Anisson-Dupéron, famille originaire du Dauphiné.

Anisson (CHARLES), religieux, fit partie de l'ambassade de Rome pour la réconciliation de Henri IV, en 1595.

Anisson (LAURENT), sieur d'*Hauteroche*, son neveu, imprimeur célèbre à Lyon, a fait paraître en 1677 la *Bibliothèque des Pères*, 27 vol. in-folio.

Anisson (JEAN), fils du précédent, éditeur et collaborateur du *Glossaire* grec de Du Cange (1688), fut directeur de l'imprimerie royale (1690-1707).

Anisson (JACQUES), son frère, échevin de Lyon, prit le nom de *Dupéron* d'un domaine qu'il avait acheté; ses deux fils Louis-Laurent et Jacques, furent successivement directeurs de l'imprimerie royale.

Anisson-Dupéron (ETIENNE-ALEXANDRE-JACQUES), fils du dernier (1748-1794), succéda à son père en 1788 et mourut victime de la Révolution, qui confisqua le riche mobilier de l'imprimerie royale, en grande partie propriété de sa famille.

Anisson-Dupéron (ALEXANDRE-JACQUES-LAURENT), son fils (1776-1852), auditeur au conseil d'Etat, préfet de l'Arno, directeur de l'imprimerie impériale en 1809, sauva en 1815 les beaux types orientaux de Rome et de Florence. Député de Thiers en 1830, puis de la Seine-Inférieure (1833-1842), il fut nommé pair en 1844. Il fut l'un des fondateurs de l'association pour la liberté des échanges, et a publié en 1847 un *Essai sur les traités de commerce de Methuen* (1703) et de 1786.

Anisus, riv. du Noricum, aujourd'hui l'*Ens*.

Anizy-le-Château, ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 kil. S. O. de Laon (Aisne), célèbre autrefois par un château du cardinal de Bourbon, et maintenant par ses fabriques de produits chimiques; 1,084 hab.

Anjou, ancienne prov. de France, avait pour bornes : au N. le Maine; à l'E. la Touraine; au S. le Poitou; à l'O. la Bretagne. Il comprenait le Haut-Anjou au N. et à l'O.; le Bas-Anjou au S.; on le divisait encore en *Vallée* sur les bords de la Loire; *Bocage* au N. O. et au S. O., *Plaines* à l'E. — Habité par les Andecavi, conquis par les Romains, l'Anjou fut possédé par les Francs, forma un comté que défendit contre les Normands, au IXe siècle, Tertulle, d'où descendent les Plantagenets. Philippe Auguste confisqua l'Anjou sur Jean sans Terre (1204). Erigé en duché, il fut donné comme apanage à Charles, frère de saint Louis; puis à Louis, fils de Jean le Bon; il ne fut définitivement réuni que sous Louis XI (1481). En 1789, l'Anjou, cap. Angers, formait un gouvernement militaire, était du ressort du parlement de Paris et composait le diocèse de l'évêché d'Angers. Il a formé le dép. de Maine-et-Loire et une partie de ceux de la Mayenne et de la Sarthe.

Anjou (Comtes et ducs d').

Tertulle.	
Ingelger.	870-888
Foulques Ier le Roux	888-938
Foulques II le Bon.	938-958
Geoffroi Ier.	958-987
Foulques III Nerra.	987-1040
Geoffroi II Martel.	1040-1060
Geoffroi III	1060-1068
Foulques IV, le Réchin.	1060-1109
Geoffroi IV.	1098-1106
Foulques VI le Jeune.	1109-1129
Geoffroi V.	1129-1151
Henri Plantagenet.	1151-1189
Richard Cœur de Lion.	1189-1199
Jean sans Terre.	1199-1203

Conquête par Philippe Auguste.

Charles Ier, fils de Louis VIII.	1246-1285
Charles II le Boiteux.	1285-1290
Charles III de Valois	1290-1325

Philippe VI de Valois réunit l'Anjou à la couronne en 1328.

Louis Ier, fils du roi Jean.	1356-1384
Louis II.	1384-1417
Louis III.	1417-1434
René le Bon.	1434-1480
Charles IV du Maine	1480-1481

Anjou (Duc d'), premier nom de Henri III.

Anjou (François, duc d'), 4e fils de Henri II et de Catherine de Médicis, né en 1554, d'abord duc d'Alençon, montra son ambition et la faiblesse de son caractère, à la mort de Charles IX. Il se laissa entraîner dans de misérables intrigues, dont son favori La Mole fut surtout la victime; au retour de Henri III en France, il s'échappa de sa prison, se mit à la tête du parti des politiques, et de concert avec Henri de Navarre et le prince de Condé fit la guerre au roi. Par la paix de Loches ou de Beaulieu, paix dite de *Monsieur* (1576), il obtint le gouvernement presque indépendant de l'Anjou, du Maine et de la Touraine. Sa mère négocia vainement son mariage avec Elisabeth d'Angleterre et le fit reconnaître comme duc de Brabant, comte de Flandre, par les insurgés des Pays-Bas, qui combattaient Philippe II. Mais il trahit honteusement les espérances de ceux qui l'avaient appelé, voulut s'emparer par la violence des villes du pays, se fit chasser en 1582, et revint mourir en France, surtout de chagrin. Sa mort, 1584, ouvrit la grande question de la succession au trône de France, et fut le signal de la huitième guerre civile.

Anjou (Duc d'). V. *Philippe V*, roi d'Espagne, et *Louis XV*, roi de France.

Anjouan ou **Johanna,** l'une des îles Comores, par 12° 4' de lat. S. et 42° 4' de long. E., est couverte de montagnes boisées qui se terminent par un pic très-élevé; partout on rencontre les traces d'un volcan considérable. L'île est riante et fertile; elle offre plusieurs rades commodes, et peut contenir 20,000 hab. Les Anjouanais, mélange de nègres et d'Arabes, de mœurs douces et musulmans, sont soumis à un sultan qui réside à Makhadou ou à Johanna.

Ankarstrœm (Jean-Jacques), gentilhomme suédois (1761-1792), d'un caractère morose et mécontent, fut enseigne dans les gardes du corps, entra dans une conspiration contre Gustave III, et l'assassina dans un bal masqué, le 15 mars 1792. Il fut arrêté et décapité un mois plus tard.

An-khing-fou. V. *Ngan-khing-fou*.

Anklam ou **Anclam,** v. de la Poméranie prussienne, sur la Peene, à 75 kil. N. O. de Stettin. Fabriques de toiles, étoffes de laine, draps, cuirs, commerce de blé, de bois, de verre; 8,000 hab.

Ankober. V. *Angobar*.

Ankoï ou **Andchoi,** capit. du khanat de ce nom, dans le Turkestan, à 220 kil. O. de Balk, est située dans un territoire fertile, renferme, dit-on, 4,000 maisons; son chef, qui a été parfois tributaire des Afghans, peut réunir une véritable armée.

Ankran. V. Accra.

Anna Perenna, sœur de Pygmalion, roi de Tyr, veuve de Sichée, suivit Didon, sa sœur, en Afrique. Après la mort de Didon, elle s'enfuit de Carthage pour éviter les poursuites d'Iarbas et fut accueillie par Énée en Italie. Menacée par la jalousie de Lavinie, elle tomba dans les eaux du Numicius et devint la nymphe du fleuve. Plus tard les plébéiens de Rome élevèrent un temple à Anna, qui les aurait secourus pendant une disette. On la fêtait aux ides de mars.

Annaberg, v. du royaume de Saxe, à 40 kil. S. O. de Freyberg; fabriques de dentelles et de rubans; mines d'argent et de fer dans les environs; belle et riche église protestante de Sainte-Anne; 10,000 hab.

Annaberg, village de la Silésie prussienne, à 10 kil. S. O. de Gross-Strelitz, est un lieu de pèlerinage autrefois très-fréquenté.

Annah. V. Anah.

Annam (Empire d'). Situé à l'E. de l'Indo-Chine, il comprend plusieurs royaumes presque indépendants, le Tonking, la Cochinchine, le Kamboodje et plusieurs pays, plus ou moins tributaires et mal connus, le Lac-tchou, le Laos, le Tsiampa, etc. Situé entre 8°25' et 23° de lat. N. et entre 101° et 109° de long. E., il est borné par la Chine au N., le royaume de Siam à l'O., et la mer de Chine au S. et à l'E. Sa superficie est d'environ 360,000 kil. carrés, et la population est évaluée à 15,000,000 d'hab. Il est traversé dans toute sa longueur par une chaîne de montagnes, qui forme la limite orientale du bassin du Mé-Kong; le climat est malsain, surtout pendant les pluies. On y trouve du riz en abondance, du maïs, du millet, etc.; les montagnes sont couvertes de belles forêts (ébène, santal, bois de fer, de rose, etc.); il y a des mines de fer, de cuivre, de plomb, d'étain, de zinc. La capit. de l'empire et de la Cochinchine est Hué. Le souverain de l'Annam, le Dovai, est despotique. V. les noms des différents royaumes, *Cochinchine*, *Kambodje*, *Tonking*, etc.

Annan, v. d'Ecosse (comté de Dumfries), à 22 kil. de Dumfries, port de mer à l'embouchure de l'Annan; fait le cabotage et la pêche du saumon; près de là finissait le mur d'Adrien; on a trouvé dans les environs les ruines de camps romains; 5,000 hab.

Annapolis, siége du gouvernement du Maryland (Etats-Unis), à l'embouchure de la Severn, dans la baie de Chesapeake, à 60 kil. N. E. de Washington; 6,000 habitants.

Annapolis, riv. de la Nouvelle-Ecosse, passe à Annapolis et se jette dans la baie de Fundy, après 90 kil de cours. La marée s'y fait fortement sentir, et elle est navigable pour les gros bâtiments dans son cours inférieur.

Annapolis, autrefois Port-Royal, sur la baie de Fundy, fut le premier établissement des Français dans la Nouv.-Ecosse, en 1604; elle n'a plus que 1,200 hab., après avoir été la capitale du pays de 1715 à 1750.

Annas. V. *Ananus* et *Caïphe*.

Annat (François), jésuite, né à Annat (Aveyron), 1606-1670, devint provincial de l'ordre et confesseur de Louis XIV (1654-1670). Ardent adversaire des jansénistes, il a composé un grand nombre d'écrits polémiques, recueillis en 3 vol. in-4°, 1666. Pascal lui adressa les 17e et 18e *Provinciales*.

Annates. On appelait ainsi le droit de percevoir la première année des revenus d'un bénéfice ecclésiastique, et l'impôt qui était perçu en vertu de ce droit. Jean XXII, au xive s., s'attribua les *annates* dans tout le monde catholique, ce qui donna lieu à de nombreuses protestations. En France, la Pragmatique sanction de Bourges, 1438, abolit les annates; elles furent rétablies par le Concordat de 1516; et malgré plusieurs ordonnances contraires, elles ont été perçues jusqu'à la Révolution; l'Assemblée constituante les abolit définitivement, 11 août, 21 septembre 1789.

Anne, nom dérivé de l'hébreu *Hhana*, *être gracieux*.

Anne, *Anna*. V. Anna Perenna.

Anne (Sainte), femme de saint Joachim, fut mère de la sainte Vierge. On l'honore le 26 juillet.

Anne de Russie, fille du duc Iaroslaw, épousa le roi de France, Henri Ier, et fut mère de Philippe Ier, vers le milieu du xie s.

Anne Comnène, fille de l'empereur Alexis Ier (1083-1148), savante et ambitieuse, conspira contre son frère Jean, pour mettre sur le trône son mari, l'insouciant Nicéphore Bryenne, et écrivit l'*Alexiade*, ou biographie de son père, ouvrage en 15 livres, diffus, pédantesque, mais curieux. La meilleure édition est celle de Schopen, Bonn, 1839, 2 vol. in-8°. Elle a été traduite en français par le président Cousin.

Anne de France, fille aînée de Louis XI, née en 1462, épouse de Pierre de Beaujeu, qui devint duc de Bourbon, fut chargée par son père de gouverner le royaume pendant la jeunesse de son frère Charles VIII (1483). Elle déjoua, par sa sagesse et par sa fermeté, les prétentions des grands, aux États-généraux de Tours (1484); triompha du duc d'Orléans dans la Guerre Folle et à la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier (1488); et prépara la réunion de la Bretagne à la France (1491). Mais, sur la fin de sa vie, elle songea peut-être trop aux intérêts de sa fille, Suzanne de Bourbon, et surtout à ceux de son gendre, le fameux connétable. Elle mourut en 1522, au château de Chantelle.

Anne de Bretagne, née à Nantes en 1476, héritière du duché à la mort de son père, François II (1488), après avoir épousé, par procureur, Maximilien d'Autriche, fut forcée de s'unir à Charles VIII (1491). Belle, instruite, intelligente, elle gouverna la France pendant l'expédition d'Italie; à la mort du roi (1498), elle se retira en Bretagne, et, la première des reines, porta en noir le deuil de son mari. Louis XII l'épousa à Nantes, le 8 janv. 1499, et subit l'influence d'une reine aimée et impérieuse; on a pu lui reprocher les traités de Blois (1504), l'injuste vengeance qu'elle exerça sur le maréchal de Gyé; mais elle protégea les arts et les lettres, et eut une véritable cour de nobles dames et de gentilshommes. Son livre d'Heures est un des plus

précieux manuscrits du XVIᵉ s. Sa fille aînée, Claude, épousa François, duc d'Angoulême, plus tard François Iᵉʳ; la seconde, Renée, fut mariée au duc de Ferrare. Elle mourut au château de Blois, en 1514.

Anne de Hongrie, fille de Ladislas VI, roi de Pologne, et sœur de Louis II, roi de Hongrie et de Bohême, porta ces couronnes à son mari, Ferdinand d'Autriche, en 1527. Elle défendit courageusement Vienne contre Soliman (1529), et mourut en 1547.

Anne d'Autriche, fille aînée de Philippe III d'Espagne, née en 1602, épousa Louis XIII (25 déc. 1615), fut longtemps traitée avec froideur par son mari, surtout depuis la conspiration de Chalais (1626), et contre-carra plus d'une fois la politique de Richelieu. Mère de Louis XIV, en 1638, elle recouvra quelque influence, devint régente absolue en 1643, et donna toute la puissance à Mazarin, qu'elle épousa peut-être secrètement. Après le traité de Westphalie (1648), et la guerre de la Fronde, elle remit le pouvoir à son fils, et mourut en 1666.

Anne, reine d'Angleterre, née en 1664, seconde fille de Jacques II et d'Anne Hyde, fille de Clarendon, fut élevée dans la religion anglicane et mariée au prince George de Danemark, en 1683. Dominée par Marlborough et sa femme, la faible princesse accepta la révolution de 1688, et le trône d'Angleterre, après la mort de Guillaume III (1702), malgré son affection pour son père et pour son frère, le prétendant. Les whigs gouvernèrent en son nom, et soutinrent contre Louis XIV la terrible guerre de la Succession, glorieuse et avantageuse à l'Angleterre; la disgrâce de la duchesse et du duc de Marlborough amena au pouvoir le ministère tory de Bolingbroke et d'Oxford, et la paix d'Utrecht fut conclue (1713); elle laissait à l'Angleterre Gibraltar, Minorque, etc. Pendant la guerre, l'Écosse avait été définitivement réunie à l'Angleterre (1707), pour former la Grande-Bretagne. Malgré une dette considérable, le royaume avait grandi en puissance et en considération; la littérature anglaise avait brillé d'un vif éclat avec Pope, Prior, Addison, Swift, Steele, Congreve, Thomson, Bolingbroke, etc. Les intrigues des jacobites échouèrent devant l'opposition du pays; et malgré les sympathies de la reine, la couronne fut assurée à la ligne protestante de la maison des Stuarts (1714). Anne mourut la même année, laissant le trône à George de Hanovre, arrière-petit-fils, par sa mère Sophie, de Jacques Iᵉʳ.

Anne Ivanovna, fille d'Ivan V, frère aîné de Pierre le Grand, née en 1693, veuve du duc de Courlande, Frédéric-Guillaume, fut proclamée, par le parti des grands, impératrice de Russie, à la mort de Pierre II, en 1730; déchira bientôt l'acte qui limitait son pouvoir, se proclama *autocrate*, et se laissa gouverner par Ostermann, Munich, et surtout le favori Biren, qu'elle fit duc de Courlande. Les Dolgorouki furent exilés, livrés aux supplices; on dit que dix mille personnes périrent sur l'échafaud et que vingt mille furent déportées en Sibérie. Au dehors, la Russie intervint dans les affaires de Pologne, en soutenant victorieusement Auguste III contre Stanislas Leczinski; Munich battit les Turcs, qui signèrent la paix de Belgrade (1739). Anne, princesse faible et voluptueuse, eut pour successeur, en 1740, son petit-neveu, Ivan Antonovitch.

Anne Pétrovna, fille aînée de Pierre le Grand, née en 1706, épousa en 1725 le duc de Holstein-Gottorp, dont elle eut Pierre III. Exilée sous Pierre II, par Mentchikof, elle mourut à Kiel.

Anne de Clèves. V. Henri VIII.

Anne (Ordre de Sainte-), institué par Charles-Frédéric de Slesvig-Holstein en 1735, en l'honneur de sa femme Anne, fille de Pierre le Grand, il ne devint en réalité un ordre russe qu'en 1796, à l'avénement de Paul Iᵉʳ. Ses insignes sont une croix émaillée à quatre branches, suspendue à un ruban rouge avec liséré jaune; il y a cinq classes, la dernière (médaille) est réservée aux soldats.

Anne (Sainte-), riv. du Bas-Canada, se jette dans le Saint-Laurent au-dessus de Québec, après un cours de 190 kil., que les pentes rapides empêchent d'être navigable.

Anne (Sainte-). V. Auray.

Annebaud (Claude), baron de Retz, d'une ancienne famille de Normandie, maréchal de France, mort en 1552, fut un loyal serviteur de François Iᵉʳ, comme général, gouverneur du Piémont, amiral, ambassadeur et ministre. Il fut éloigné des affaires par Henri II, en 1547. — Son frère, évêque de Lisieux, cardinal, mourut en 1547. Son fils, Jean, fut tué à la bataille de Dreux, en 1562. — On voit les ruines du château des seigneurs d'Annebaud, au village de ce nom, à 14 kil. S. E. de Pont-Audemer (Eure).

Annecy (*Annecium*), ch.-l. du départ. de la Haute-Savoie, sur le lac d'Annecy (long de 14 kil. sur 4 de largeur), à 30 kil. N. de Chambéry. L'ancien évêché de Genève y fut transféré en 1535; elle était la capitale des comtes de Genevois, dont le château en ruines domine la ville. On conserve dans la cathédrale les reliques de saint François de Sales, qui fut l'un de ses évêques: 11,581 hab.

Année. Les peuples anciens ont composé l'année de manière différente, en prenant pour bases les révolutions de la lune ou celles du soleil. Sans pouvoir indiquer ici les différentes combinaisons auxquelles ils eurent recours pour faire concorder l'année avec le retour périodique des mêmes saisons, nous dirons seulement que les Egyptiens et les Perses avaient une année de 365 jours, divisée en 12 mois de 30 jours, plus 5 jours intercalaires; l'année juive était de 12 mois lunaires, alternativement de 29 et de 30 jours; l'ancienne année grecque était également de 12 mois lunaires. Romulus avait, à ce qu'il paraît, établi une année de 10 mois, faisant 304 jours; Numa, ajoutant janvier et février, fit une année de 12 mois lunaires et de 355 jours. Il y eut plusieurs systèmes d'intercalations pour remédier aux erreurs, et l'on réussit peu, jusqu'à la réforme de César; l'année *julienne* fut de 365 jours; il y eut tous les quatre ans une année bissextile de 366 jours. Cette réforme approximative dura jusqu'au XVIᵉ siècle; il y avait alors une différence de 10 jours entre l'année civile et l'année solaire réelle, qui est de 365 j. 5 h. 48′45″; en 1582, sous les auspices de Grégoire XIII, on retrancha 10 jours au mois d'octobre, et pour atténuer considérablement les erreurs futures, on décida la suppression de 3 jours en 400 ans; à l'avenir, les trois dernières années de trois siècles consécutifs seraient communes (1700, 1800, 1900), la dernière du quatrième siècle serait seule bissextile (2000). L'année *grégorienne* fut adoptée successivement par les catholiques, puis par les protestants, par les Anglais seulement en 1752; les Russes ne l'ont pas encore adoptée; c'est ce qui constitue l'ancien et le nouveau style. Les musulmans, les Turcs, par exemple, ont une année bien différente de la nôtre; elle est lunaire et a 11 jours de moins que la nôtre. Prenons un exemple pratique; l'année russe 1864 a commencé le 13 de notre mois de janv l'année turque, 1281 de l'hégire, commence le 1ᵉʳ moharrem, correspondant au 6 juin 1864; l'année juive, 5625, commence le 1ᵉʳ tisri, correspondant à notre 1ᵉʳ octobre. — Le commencement de l'année civile a souvent varié; il était au 1ᵉʳ janvier dans le calendrier julien; il fut au 1ᵉʳ mars sous les Mérovingiens; à Noël à partir de Charlemagne; après une période de confusion, du Xᵉ au XIIIᵉ siècle, on commença l'année à Pâques dans la France du nord, à la fête de l'Annonciation dans le Midi. L'ordonnance de Roussillon, en 1563, l'établit définitivement au 1ᵉʳ janvier; mais l'année républicaine commença le 22 septembre, au solstice d'automne (V. Calendrier, Ère, etc.).

Annèse (Gennaro), armurier, devint, peu de temps après la mort de Masaniello, chef des révoltés de Naples (1647); mais jaloux du duc de Guise, avare et brutal, il introduisit dans Naples (6 avril 1648) les Espagnols, qui bientôt le massacrèrent.

Annevoye, commune de la prov. de Namur (Belgique), à 11 kil. N. O. de Dinant. Hauts-fourneaux, forges considérables.

Annibal ou **Hannibal,** c'est-à-dire gracieux seigneur (hhanna baal) en phénicien, nom de plusieurs généraux carthaginois.

Annibal, fils d'Asdrubal ou de Giscon, fit la guerre en Sicile, prit Sélinonte et Himère, massacra les habitants de cette ville, pour venger la mort de son grand-père Amilcar, et mourut de la peste devant Agrigente, en 406 av. J. C.

Annibal *l'Ancien* fut défait par Duilius, en 260 av. J. C., et battu de nouveau par les Romains sur les côtes de Sardaigne, fut mis en croix par ses soldats.

Annibal, fils d'Amilcar Barca, né en 247 av. J. C., suivit son père en Espagne, après avoir juré haine aux Romains (238), se montra brave soldat et bon capitaine sous son beau-frère, Asdrubal (225-221), et fut proclamé général, quand celui-ci eut été assassiné. Malgré Carthage, il donna le signal de la 2ᵉ guerre punique, en détruisant Sagonte, ville alliée des Romains (219); il partit de Carthagène, franchit, dans une marche audacieuse, les Pyrénées, le Rhône, les Alpes, malgré les tribus gau-

loises et les obstacles de la nature. Il descendit en Italie, n'ayant plus que 26,000 hommes, mais espérant soulever les peuples de la Péninsule contre les Romains étonnés; il battit Scipion, près du Tessin (218); Sempronius, près de la Trébie (218); traversa péniblement l'Apennin, perdit son dernier éléphant et un œil dans les marais de Clusium, et fut vainqueur de Flaminius sur les bords du lac de Trasimène (217). Il pénétra ensuite en Apulie, observé et contenu par le dictateur Fabius Maximus. Mais la victoire décisive de Cannes, remportée en 216 sur Paul Emile et Varron, lui livra la Grande-Grèce. La constance romaine l'arrêta, quand il se proposait de marcher sur Rome; mais il occupa une excellente position en s'emparant de Capoue. Il obtint peu de renforts de Carthage, chercha à soulever l'Italie, la Grèce, la Sicile, pendant que ses lieutenants luttaient en Espagne; quoique battu trois fois devant Nole par Marcellus, il remporta presque toujours l'avantage. Mais abandonné par Philippe, après la prise de Capoue (211), de Tarente et de Syracuse, après la défaite au Métaure de son frère Asdrubal, qui venait à son secours (207), il se maintint encore cinq ans dans le Bruttium, et ne quitta l'Italie, frémissant de douleur, que pour aller défendre Carthage, attaquée par P. Scipion (203). Vaincu à Zama, malgré ses belles dispositions (202), il força le sénat de Carthage à signer la paix. Revêtu de la dignité de *Suffète*, il chercha à rendre des forces à sa patrie, à l'aide de ses vétérans; mais poursuivi par le parti d'Hannon et surtout par la haine de Rome, craignant d'être livré, il s'enfuit auprès d'Antiochus, roi de Syrie, qu'il décida à la guerre contre les Romains, mais qui ne voulut pas suivre ses conseils. Réfugié chez Prusias, roi de Bithynie, il l'aida contre Eumène de Pergame; réclamé par l'ambassadeur romain, Flamininus, il s'empoisonna pour ne pas tomber vivant entre les mains de ses ennemis implacables, 183 av. J. C.

Annibalien (Flavius-Claudius), neveu de Constantin le Grand, nommé par lui roi de Pont, de Cappadoce, de Bithynie, de la Petite Arménie, fut, après la mort de l'empereur, en 337, assassiné par les gardes du palais, probablement à l'instigation de Constance.

Anniceris, philosophe grec de Cyrène, vers 330 av. J. C., succéda à Aristippe, et fonda une secte particulière qui se réunit bientôt à celle d'Epicure.

Annius de Viterbe (Jean-Nanni), savant dominicain (1432-1502), maître du sacré palais sous Alexandre VI, peut-être victime de César Borgia, est surtout célèbre par le livre intitulé, *Antiquitatum variarum volumina XVIII*, in-fol., 1498; c'est un recueil de pièces fausses, attribuées à des écrivains anciens.

Annobon ou **Bonanno**, île de l'Océan Atlantique, à l'O. du golfe de Biafra, par 1° 25′ lat. S. et 3° 59′ long. E.; elle a 28 kil. de circonférence. C'est une haute terre, d'un climat salubre. Découverte par les Portugais le 1er janvier 1473, elle a été cédée à l'Espagne. Elle est peuplée d'environ 1,000 nègres.

Annonay, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil. N. O. de Tournon (Ardèche), près du confluent de la Cance et de la Deaume. Elle tire, dit-on, son origine des magasins de blé que les Romains y avaient formés (*Annona*); elle eut beaucoup à souffrir des guerres de religion, fut prise par les catholiques, en 1562; par les calvinistes, en 1568 et 1574. L'industrie l'a relevée de ses ruines, elle a des filatures de soie et de coton, des fabriques de draps, des mégisseries pour le travail des peaux de chevreaux et d'agneaux, des fabriques de gants, et surtout des papeteries très-renommées; les Montgolfier sont nés aux environs, et Boissy-d'Anglas dans la ville; 17,033 hab.

Annonciades. Nom de plusieurs ordres religieux fondés en l'honneur de Marie :

1° L'ordre des Servites, en 1232, par sept marchands florentins.

2° L'Annonciade de Savoie, en 1434, par le duc Amédée VIII, depuis pape, sous le nom de Félix V.

3° Les Annonciades célestes ou Filles bleues, établies en 1604, à Gênes, par Marie-Victoire Fornaro, puis à Paris, 1624-1626, dans l'hôtel de Montmorency-Damville.

4° Les Annonciades de Bourges fondées par Jeanne, fille de Louis XI.

5° L'archiconfrérie de l'Annonciade, à Rome, en 1460, pour marier des filles pauvres.

6° Les Annonciades du Saint-Esprit, établies à Paris, 1636, supprimées en 1782.

Annonciation (Fête de l'), en souvenir de la nouvelle apportée à la sainte Vierge par l'ange Gabriel, est célébrée le 25 mars.

Annuel (Droit). Impôt payé en France par les magistrats pour acquérir la propriété de leurs charges. V. *Paulette*.

Anoblissement. Les derniers empereurs romains, depuis Dioclétien, accordèrent les titres et privilèges de noblesse par diplôme impérial. En France, quand la royauté commença à triompher de la féodalité et à redevenir pouvoir public et souverain, nos rois conférèrent la noblesse, à l'exclusion de tout autre seigneur. Philippe III donna les premières lettres d'anoblissement à son argentier Raoul. L'anoblissement était la récompense du mérite et des services; mais trop souvent il fut l'objet d'un triste trafic, et Louis XIV lui-même, pressé par le besoin d'argent, vendit publiquement des lettres de noblesse, dans les vingt dernières années de son règne. Ces lettres devaient être vérifiées par la chambre des comptes et par la cour des aides.

Anquetil (Louis-Pierre), historien français, né à Paris en 1723, mort en 1806, directeur du séminaire de Reims, du collége de Senlis, était curé de la Villette, au moment de la Révolution. Quelque temps détenu, pendant la Terreur, il fut attaché aux archives du ministère des affaires étrangères, et devint membre de l'Institut. Ses meilleurs ouvrages sont : une *Histoire de Reims*, 3 vol. in-12, 1756, qui lui a été contestée, et l'*Esprit de la Ligue*, 3 vol. in-12, 1767; il a écrit l'*Intrigue du Cabinet sous Henri IV et Louis XIII*, 4 vol. in-12; *Louis XIV, sa Cour et le Régent*, 4 vol. in-12, 1789; *les Mémoires du maréchal de Villars;* un *Précis de l'Histoire universelle*, 12 vol. in-12; une *Histoire de France*, 14 vol. in-12, 1807. Ces ouvrages, surtout le dernier, ont eu plus de succès qu'ils n'ont de mérite.

Anquetil-Duperron (Abraham-Hyacinthe), né à Paris, frère du précédent, savant orientaliste (1731-1805), après avoir étudié quelques langues orientales, s'enrôla comme simple soldat, pour pouvoir explorer l'Inde, et, avec les secours de Malesherbes et de l'abbé Barthélemy, put s'embarquer à Lorient, en 1754. Pendant 8 ans, à travers mille dangers, il parcourut l'Inde, recueillant partout des renseignements utiles et des manuscrits précieux, surtout auprès des Guèbres de Surate. Membre de l'Académie des Inscriptions, en 1763, il donna plus tard sa démission, vécut en véritable brahmane, au milieu de ses livres et de ses études, sans revenus, sans traitement, sans place, en dépensant quatre sous par jour; il refusa les gratifications de Louis XVI, comme la pension que lui avait allouée la Société d'instruction publique, toujours heureux de son indépendance. L'ouvrage qui fit sa réputation est le *Zend-Avesta*, traduction littérale, mais obscure et inexacte, des livres sacrés des Parsis, 3 vol. in-4, 1771, avec la relation de son *Voyage aux Grandes Indes;* il a encore publié : *Législation orientale*, 1778; *Recherches historiques et géographiques sur l'Inde*, 1786, 2 vol. in-4; *l'Inde en rapport avec l'Europe*, 1790, 2 vol. in-8; une traduction latine de la version persane des *Oupanichads*, extraits des Védas, 1804, 2 vol. in-4.

Ans et Glain, commune de la prov. et à 3 kil. de Liége (Belgique); 5,000 hab.

Ansaldo (Jean-André), peintre italien de Voltri (1584-1638), a fait de bons tableaux, peint des fresques remarquables dans le palais Spinola, à Gênes, et formé des élèves distingués.

Ansariéh ou **Nassariens**, population qui habite la contrée montagneuse de la Syrie depuis Antioche jusqu'à la rivière Nahar-el-Kebir. On les regarde comme musulmans, appartenant à une secte fondée au VIIe siècle par un certain Nassar. Ils peuvent armer 12 à 15,000 hommes. C'est le pays occupé jadis par la fameuse secte des *Assassins*.

Anschaire (Saint), *l'Apôtre du Nord*, né en Picardie, en 801, mort à Brême en 864, enseigna dans l'abbaye de Corvey, en Westphalie, prêcha l'Evangile en Danemark et en Suède, malgré de grands dangers; devint premier archevêque de Hambourg (832), et légat du Saint-Siége, y réunit l'archevêché de Brême (849); il parvint, dans de nouvelles missions en Suède et en Danemark, à propager le christianisme dans ces contrées, encore presque inconnues.

Anse, ch.-l. de cant. de l'arrond. et à 7 kil. S. de Villefranche (Rhône), près de la Saône, v. anc., peut-être *Asa* ou *Ansa Paulini*, a vu plusieurs conciles au moyen âge; son château subsiste encore; mais elle a beaucoup souffert dans les guerres du XVIe siècle; 2,056 hab.

Anse (Grande-), bourg de la Martinique, important par ses sucreries, au N.; 4,000 hab.

Anséatiques (Villes). V. *Hanséatiques*.

Anseaume, auteur dramatique, mort à Paris en 1784, fut sous-directeur de l'Opéra-Comique; il composa beaucoup de pièces pour ce théâtre et pour la Comédie-Italienne; *les Deux Chasseurs et la Laitière* (1763), *le Tableau parlant*, avec la musique de Grétry (1769), ont eu surtout beaucoup de succès.

Anségise, abbé de Fontenelle, mort en 833, directeur des travaux exécutés par Charlemagne à Aix-la-Chapelle, comblé des bienfaits de ce prince et de son successeur, a réuni, en 827, la première collection des Capitulaires.

Anseio, affluent de droite de la Piave, vient du col d'Ampezzo.

Anselme (Saint), archevêque de Cantorbéry, né à Aoste en 1033, mort en 1109, se fit bénédictin à l'abbaye du Bec, en Normandie, en devint abbé (1078); et, quatre ans après la mort de Lanfranc, son maître, lui succéda, comme archevêque de Cantorbéry, en 1093. Il eut de longs démêlés avec les rois Guillaume II et Henri I^{er}, parce qu'il défendait la cause d'Urbain II et les droits de l'Eglise; il fit exécuter rigoureusement en Angleterre les décrets de Grégoire VII en faveur du célibat. Il est aussi célèbre comme théologien. Dans ses nombreux écrits, recueillis par D. Gabriel Gerberon, Paris, 1675, 1 vol. in-fol., il a souvent cherché, comme saint Augustin, à concilier la foi et la raison; dans son *Monologium*, il essaye de développer la science de Dieu d'après des principes rationnels; dans son *Proslogium seu fides quærens intellectum*, il se propose de démontrer l'existence de Dieu par l'idée de l'être parfait. V. Hauréau, *de la Philosophie scolastique;* Bouchitté, le *Rationalisme chrétien* à la fin du XI^{e} s., et la *Vie de saint Anselme*, par M. de Rémusat.

Anselme de Laon, célèbre théologien, mort en 1117, enseigna avec succès à Paris, mais surtout à Laon, attira de toutes parts de nombreux disciples, comme Abailard, qui devint son adversaire. Le plus authentique de ses ouvrages est une glose, longtemps fameuse, de l'Ancien et du Nouveau-Testament.

Anselme de Sainte-Marie (Pierre de Guibours, dit le Père), généalogiste français, de l'ordre de S.-Augustin, né à Paris en 1625, mort en 1694, a publié l'*Histoire généalogique et chronologique de la maison de France et des grands officiers de la couronne*, 2 vol. in-4° 1674; livre continué par Dufourni et par Ange de Sainte-Rosalie et Simplicien, 9 vol. in-fol., 1726-1733.

Anselme (Antoine), prédicateur célèbre, né à l'Isle-Jourdain (Armagnac), en 1652, prêcha avec succès à Toulouse, puis à Paris, où l'amena l'éducation du marquis d'Antin. L'Académie française le choisit pour prononcer le panégyrique de saint Louis, en 1681; il fut dès lors très-recherché, comme prédicateur, à la cour et à la ville. Membre de l'Académie des Inscriptions, en 1710, il mourut en 1737 dans l'abbaye de S.-Sever, que Louis XIV lui avait donnée. Ses *Panégyriques* et *Oraisons funèbres*, forment 3 vol. in-8°, 1718; ses *Sermons*, 4 vol. in-8°, 1731.

Anselme (Jacques-Bernard-Modeste d'), général français, né à Apt, en 1740, mort en 1812, était colonel de grenadiers avant la Révolution. Lieutenant général en 1791, il fit la conquête du comté de Nice, à la fin de 1792. Après un échec à Saspello, il fut accusé de mollesse, fut décrété d'arrestation (16 fév. 1793), fut rendu à la liberté, après le 9 thermidor, et passa ses dernières années dans la retraite.

Anselme de Gembloux, moine de l'abbaye de ce nom, mort en 1137, a continué la *Chronique* de Sigebert de Gembloux, de 1112 à 1137.

Anselme (Antoine), d'Anvers, 1589-1668, a écrit des ouvrages estimés sur le droit de la Belgique: on a de lui un recueil d'ordonnances en flamand, 4 vol. in-fol., Anvers, 1648; *Codex belgicus*, Anvers, 1649, in-fol.; *Commentaria ad perpetuum edictum*, Anvers, 1656, in-fol., etc.

Anselmi (Michel-Ange), peintre de Lucques, 1491-1554, imita le Corrége, s'établit à Parme et se distingua par son talent. Le musée de Paris a de lui *la Vierge et l'Enfant adorés par saint Jean-Baptiste et par saint Etienne.*

Anses d'Arlet (Les), bourg de la Martinique, à 15 kil. S. de Fort-Royal; excellent café; 3,500 hab.

Ansiaux (Jean-Joseph), peintre flamand de Liége, 1764-1840, fut un des meilleurs élèves de Vincent, à Paris, où il vécut; il traita avec talent beaucoup de sujets religieux, pour les principales églises de France.

Ansiaux (Nic.-Gabriel-Antoine-Joseph), son cousin, 1780-1834, fonda une école de chirurgie à Liége, puis, professeur à l'université de cette ville, publia une *Clinique chirurgicale* estimée.

Ansiaux (Henri), compositeur distingué de Huy, 1781-1826, a laissé un grand nombre de bons morceaux.

Ansivarii ou **Ampsivarii** ou **Amsibares**, peuple de l'ancienne Germanie, d'abord voisin de l'Ems, soutint les Romains, puis les combattit avec Arminius. Il fit plus tard partie de la confédération des Francs.

Anslo (baie d'), ancien nom de la baie de Christiania, ainsi appelée d'*Anslo*, qui forme aujourd'hui l'un des quartiers de Christiania.

Anson (George, baron Soberton), amiral anglais (1697-1762), d'une noble famille, marin dès son enfance, capitaine de vaisseau en 1733, fut chargé, en 1740, de ravager, avec six navires, les colonies espagnoles. Dans un voyage de trois ans et neuf mois autour du monde (1740-1743), il prit plusieurs villes et beaucoup de navires richement chargés. Contre-amiral en 1744, il battit le français La Jonquière, près du cap Finistère (1747), devint amiral et premier lord de l'Amirauté. Il combattit encore, avec moins de succès, en 1758. La relation de son *Voyage autour du monde* parut en 1746, et a été traduite en français, 1 vol. in-4°, 1749, ou 4 vol. in-12, 1754.

Anspach ou **Ansbach**, ville de Bavière, dans la Franconie moyenne, sur la Rezat, à 38 kilomètres S. O. de Nuremberg et 150 kilomètres N. O. de Munich. Elle est fortifiée, est le siége d'une cour d'appel, a des fabriques de draps, de toiles de coton, d'étoffes de soie, de faïence, des tanneries, des fabriques d'acier et d'instruments de chirurgie, etc. On y remarque le château des anciens margraves et l'église Saint-Jean qui renferme leurs tombeaux; 13,000 hab. — La principauté d'Anspach, sous ses margraves, fit partie du cercle de Franconie; elle appartint en 1791 à la Prusse; en 1806, Napoléon la donna à la Bavière.

Anspach-Baireuth (Frédéric-Charles-Alexandre, margrave d'), neveu, par sa mère, de Frédéric II (1736-1806), prince d'Anspach (1757), de Baireuth (1769), aima les voyages et les arts, vécut dix-sept ans avec la tragédienne Clairon, vendit, en 1791, sa principauté au roi de Prusse pour une rente de 400,000 thalers, et résida désormais en Angleterre, où il épousa, après la mort de sa femme, princesse de Saxe-Cobourg, lady Craven, qu'il aimait depuis longtemps.

Anspach (Elisabeth Craven, margravine d'), fille du comte de Berkeley, née en 1750, mariée au comte de Craven, s'en sépara, après une union malheureuse de quatorze ans (1781). Elle parcourut la Crimée, la Turquie, la Russie, et épousa en 1791, après la mort de son mari, le margrave d'Anspach. Elle termina sa vie par de nouveaux voyages, et mourut à Naples, en 1828. Ses comédies, assez agréables, en français, sont réunies dans le nouveau *Théâtre d'Anspach*, publié par Asimont, 1789, 2 vol. in-8°; elle a écrit quelques satires spirituelles; son *Voyage à Constantinople par la Crimée* est curieux; ses *Mémoires*, Londres, 1825, traduits en français par J. B. Parisot, 1826, 2 vol. in-8°, renferment des particularités intéressantes.

Anspessade (de l'italien *lansa spezzada*, lance rompue), nom d'un soldat, qui remplissait les fonctions de caporal en cas d'absence; on donnait souvent à des cavaliers qui ne pouvaient plus faire leur service ce grade qui a été supprimé en 1776.

Ansprand, bavarois d'origine, élu roi des Lombards en 712, ne régna que trois mois et fut père de Luitprand.

Antæopolis (aujourd'hui village de Kau), v. de l'ancienne Thébaïde, sur la rive droite du Nil. Elle devait son nom à Antée.

Antakieh, nom turc d'Antioche.

Antalcidas, général et ambassadeur spartiate, est célèbre par le traité de 387 av. J. C., qu'il conclut avec Artaxerxès Mnémon, roi de Perse, et qu'il imposa à la Grèce. Toutes les villes grecques d'Asie, avec Clazomène et Chypre, étaient abandonnées au grand roi, à l'exception de Lemnos, Imbros et Scyros, laissées aux Athéniens. Antalcidas devint éphore, et, plus tard, repoussé par Artaxerxès, méprisé par ses compatriotes, il se laissa mourir de faim.

Antalo, l'une des villes les plus importantes du royaume de Tigré (Abyssinie), renferme environ 1,000 maisons.

Antandros, v. ancienne de l'Asie Mineure, en Mysie, au pied de l'Ida. C'est dans ce port, suivant Virgile, qu'Enée s'embarqua, après le sac de Troie.

Antar, guerrier et poëte arabe du VII^{e} siècle, a été le héros d'un poëme arabe connu sous le nom de *Roman*

d'Antar. Cet ouvrage volumineux est bien composé, écrit d'un style noble et élevé, en prose et en vers; il offre une peinture très-fidèle des mœurs des Arabes. Il a été probablement composé, à la cour de Zengui, prince de Mossoul, par Aboul-Moyyad-Ibn-Alsaygh; il partage avec les *Mille et une Nuits* l'admiration des Arabes, et beaucoup de conteurs, appelés *Antari*, en récitent les divers épisodes. Plusieurs extraits ont été traduits dans le *Journal Asiatique*.

Antaradus, v. de l'ancienne Phénicie, en face d'Aradus; aujourd'hui en ruines à 4 kil. S. de Tortose.

Antarctique (Mer). V. GLACIAL (Océan).

Antarctiques (Terres). V. GLACIAL (Océan).

Antechrist ou ennemi du Christ; il viendra, suivant l'Apocalypse, combattre les vérités divines et couvrira la terre d'impiété et de crimes. Il sera vaincu; mais sa venue annoncera le deuxième avénement du Christ et la fin du monde. Les paroles mystérieuses de l'Apocalypse ont donné lieu à beaucoup de calculs superstitieux, et naissance à plusieurs sectes d'illuminés.

Antée, géant, fils de Neptune et de la Terre, habitait la Libye et massacrait tous les étrangers, pour élever avec leurs crânes un temple à son père. Hercule, après l'avoir terrassé trois fois, l'étouffa dans ses bras, parce qu'il retrouvait des forces en touchant la terre.

Antemnæ, v. de l'ancien Latium, près du confluent de l'Anio et du Tibre, à 5 kil. N. E. de Rome; les Antemnates furent vaincus par Romulus qui les transféra à Rome.

Anténor, prince troyen, parent de Priam, voulait qu'on rendît Hélène à Ménélas, et ne dénonça pas Ulysse, qui s'était introduit déguisé dans Troie. Il se réfugia en Italie, où il bâtit une ville, appelée d'abord Anténor, puis Patavium (Padoue).

Antequerra (*Anticaria*), ville d'Espagne, sur le Guadialor, dans la province et à 40 kil. N. O. de Malaga; elle a été puissante sous les Romains et au moyen âge; elle possède encore des fabriques de soieries et de tapis; 25,000 hab.

Antes, l'une des anciennes divisions de la race slave, habitaient au nord de la mer Noire; ils servirent plus d'une fois les empereurs d'Orient, comme auxiliaires, au VIIe siècle, et disparurent peu à peu au IXe et au Xe siècle.

Anthela, v. de l'ancienne Grèce, sur la limite de la Thessalie et de la Locride, près des Thermopyles et du golfe Maliaque. Les Amphictyons y tenaient leur assemblée d'automne; près de là Léonidas périt avec ses compagnons.

Anthemius (PROCOPE), probablement petit-fils d'un Anthemius, consul en 405, et sage ministre de Théodose II (408-414), fut désigné par Léon le Thrace pour aller régner en Occident (467); mais le Suève Ricimer, quoique son gendre, le déposa et le fit mettre à mort en 472.

Anthemius, architecte et mathématicien, né à Tralles, mort en 534, est célèbre par le plan et la construction à Constantinople de Sainte-Sophie, qu'il ne put achever. Il connut la force de la vapeur d'eau, et on a de lui *Quatre problèmes de mécanique et de dioptrique*, publiés par Dutens en 1777.

Anthémonte (auj. *Soho*), v. de l'ancienne Mygdonie, au N. E. de Therma, fut donnée par Philippe aux Olynthiens; elle était dans le pays appelé *Amphaxitide*.

Anthesphories, fête des fleurs, consacrée par les Grecs surtout à Cérès et à Proserpine.

Anthestéries, fêtes en l'honneur de Bacchus, à Athènes; les maîtres servaient alors leurs esclaves à table.

Anthestérion, mois de l'année athénienne, correspondait d'abord à mars-avril, puis à janvier-février.

Anthoine (ANTOINE-IGNACE), baron de SAINT-JOSEPH, né à Embrun en 1749, mort à Marseille en 1826, chargé d'une maison de commerce à Constantinople, parvint à faire adopter par Catherine II un projet d'alliance commerciale entre la Russie, la Pologne et la France. Il fonda à Kherson un établissement qui devint très-prospère, acquit une fortune considérable et fut anobli par Louis XVI (1786). Il se fixa à Marseille, où il épousa une demoiselle Clary, belle-sœur de Bernadotte et de Joseph Bonaparte; il fut maire de la ville (1805-1813), et membre de la Chambre des représentants en 1815. Il a laissé un *Essai historique sur le commerce et la navigation de la mer Noire*, 1 vol. in-8°, 1805.

Anthologie, c'est-à-dire *bouquet de fleurs*, nom gracieux donné par les Grecs à des recueils de poésies diverses et principalement à ceux qui furent composés par Céphalas Constantin au Xe siècle, et par Planude au XIVe (*V.* ces noms.)

Antibes (*Antipolis*), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. S. E. de Grasse (Alpes-Maritimes), par 43° 34′ 43″ lat. N. et 4° 47′ 55″ long E., a un port profond et sûr, fortifié du côté de la terre et défendu par l'îlot qui porte le fort Carré. Commerce d'huiles, de vins, de poissons salés; parfumerie, vermicelle; 6,843 hab. — Colonie des Phocéens de Marseille (340 av. J.-C.), elle devint v. municipale sous Auguste, fut ravagée par les Barbares et surtout par les Arabes au IXe s.; elle a été le siége d'un évêché transféré à Grasse, 1250 à 1240; patrie du maréchal Reille; Masséna est né aux environs.

Anticlée, mère d'Ulysse, épouse de Laërte, suivant Homère, aurait eu son fils de Sisyphe, suivant d'autres poëtes, et serait morte du chagrin que lui causait sa longue absence.

Anticosti, île qui dépend du Bas-Canada, à l'entrée du Saint-Laurent, le long du Labrador; elle a 180 kil. de long sur 50 de large; elle est rocailleuse et n'est encore qu'un endroit de pêche et de chasse; on y trouve deux phares. Jacques Cartier, qui la découvrit en 1534, lui avait donné le nom de l'Assomption.

Anticyre, nommée d'abord *Cyparissus*, v. de l'ancienne Phocide, au S. de Delphes sur le golfe de Corinthe; on y préparait l'ellébore, fourni surtout par l'Hélicon, et qui était censé guérir de la folie.—Il y avait deux autres endroits de ce nom, où l'on recueillait également l'ellébore, *Anticyre* de Thessalie, au N. de l'embouchure du Sperchius, et l'île d'*Anticyre* dans le golfe Maliaque.

Antidote, peintre grec d'Athènes, vivait vers 250 av. J. C.; élève d'Euphranor et maître de Nicias, il brillait plus par le soin de l'exécution que par la création.

Antifer (Cap d') ou cap de Caux, sur la côte de la Manche, dans le départ. de la Seine-Inférieure, à 30 kil. N. E. du cap de la Hève, par 49° 41′ lat. N. et 2° 9′ long. O.

Antignac (ANTOINE), poëte chansonnier, né à Paris en 1772, mort en 1823, fut, au temps de Désaugiers, l'un des poëtes les plus féconds du *Caveau moderne*; il avait un talent facile, mais médiocre.

Antigoa ou **Antigua**, l'une des petites Antilles, par 17° 2′ lat. N. et 64° 12′ de long. O., a une forme circulaire et 280 kil. carrés. Son sol montueux est fertile et riche surtout en cannes à sucre. Découverte en 1493 par Christophe Colomb, elle a été colonisée en 1632 par les Anglais; sa population est de 34,000 hab., dont les quatre cinquièmes de race noire. Son port est *English-Harbour; Saint-John* est la résidence du gouverneur anglais des îles dites *sous le vent*.

Antigone, fille d'Œdipe et de Jocaste, servit de guide à son père aveugle jusqu'à Colone, en Attique; puis, à Thèbes, malgré la défense de Créon, son oncle, ensevelit le corps de son frère Polynice. Condamnée à être enterrée vive, elle prévint le supplice en s'étranglant. Sophocle l'a immortalisée.

Antigone, surnommé *le Cyclope* (parce qu'il avait perdu un œil dans un combat), l'un des lieutenants d'Alexandre, eut en partage après sa mort (323 av. J. C.), la Phrygie, la Lycie et la Pamphylie. Il entra dans la première ligue contre le régent Perdiccas qui fut tué en 321; il parvint à vaincre et fit périr Eumène; il se rendit maître de presque toute l'Asie occidentale. Secondé par son fils Démétrius Poliorcète, il tint heureusement tête à Ptolémée, Lysimaque, Cassandre et Séleucus; il leur imposa même la paix de 311. Dans une seconde guerre, après la victoire de Démétrius, près de Chypre, il prit le titre de *roi* (306); mais il échoua, en voulant attaquer Ptolémée en Égypte, et il fut vaincu et tué à la bataille décisive d'Ipsus en 301.

Antigone Gonatas (de Goni en Thessalie), fils de Démétrius Poliorcète, né vers 320, mort en 242 av. J. C., profita des troubles de la Macédoine pour s'emparer du royaume, après avoir défait les Gaulois (277). Chassé par Pyrrhus, roi d'Épire, puis par son fils Alexandre, il parvint à reprendre le trône et à étendre sa domination sur la Grèce.

Antigone Doson (ainsi nommé parce qu'il promettait beaucoup et donnait peu), petit-fils de Démétrius Poliorcète, né en 280 av. J. C., s'empara du trône de Macédoine à la mort de son frère, Démétrius II (231), au détriment de son neveu et pupille, Philippe V, réprima plusieurs révoltes, et rétablit la suprématie de la Macédoine en Grèce par la victoire de Sellasie gagnée sur Cléomène, roi de Sparte (222). Il mourut en 221.

Antigone, roi des Juifs, fils d'Aristobule II, deux fois amené à Rome par Pompée et par Gabinius, délivré par

César, fut ramené par les Parthes à Jérusalem, vers 38 av. J. C. Assiégé par Antoine, il fut pris, battu de verges et mis à mort, en 35. Ce fut le dernier des Machabées.

Antigone, de Caryste en Eubée, naturaliste et polygraphe du IIIe siècle av. J. C. Beaucoup de ses ouvrages sont perdus; il nous reste un *Recueil de choses merveilleuses*, publié par Beckmann, 1791, in-4°.

Antigonie, nom de beaucoup de villes anciennes; les plus célèbres furent Antigonie ou Alexandrie de Troade, Antigonie ou Nicée de Bithynie, Antigonie de Syrie sur l'Oronte, dont les habitants furent transférés à Antioche.

Anti-Liban. V. *Liban*.

Antilles. (Les Anglais les appellent *West-Indies*.) Ces îles sont situées entre 10° et 28° de lat. N., et entre 61° et 87° long. O.; elles décrivent une ligne courbe de l'extrémité du Yucatan (Amérique centrale) au cap Paria (Amérique méridionale); le groupe des Lucayes, qu'on y rattache, les relie à la Floride (Amérique septentrionale); elles séparent ainsi l'Océan Atlantique du vaste golfe qui s'étend entre les deux Amériques, et elles le divisent en deux parties, le golfe du Mexique au N., la mer des Antilles au S. — La plupart sont montagneuses, surtout Haïti, Cuba et la Jamaïque; plusieurs renferment des volcans vers leur centre; elles sont bien arrosées et possèdent d'excellents ports; Cuba et les îles Bahama sont environnées d'immenses labyrinthes de rochers qui se couvrent de palmiers. Elles sont riches en métaux qui sont peu exploités, possèdent des gisements de houille, des soufrières, des sources minérales; on y trouve les magnifiques végétaux des tropiques, bananiers, cotonniers, palmiers, arbres de Campêche et du Brésil, caroubiers, tamariniers, orangers, citronniers, arbres à fruits, etc. Mais les principales richesses des Antilles proviennent de végétaux étrangers que la culture y a naturalisés, canne à sucre, café, indigo, cochenille, cacao, tabac, épices, plantes médicinales, etc. La chaleur et la sécheresse y durent de janvier à la fin de mai; elles sont tempérées par la brise de mer; puis les pluies tombent par torrents de juillet à octobre, et sont la cause de maladies dangereuses, comme la fièvre jaune, dans les parties basses; c'est la saison de l'hivernage; les ouragans, les raz de marée, les tremblements de terre causent souvent de terribles ravages. — La population indigène a presque complétement disparu; les habitants des Antilles sont des Européens, des créoles, des noirs esclaves ou affranchis, des métis; ils sont au nombre de plus de 3,000,000. — Ce vaste archipel comprend: 1° les Grandes-Antilles, Cuba, Haïti ou Saint-Domingue, Porto-Rico et la Jamaïque; 2° les îles Lucayes ou de Bahama, au nombre d'environ 650 petits îlots, au S. E. de la Floride et au N. E. de Cuba et d'Haïti; 3° les Petites-Antilles ou archipel des Caraïbes, à cause de leurs anciens habitants, sont quelquefois divisées en Iles du Vent, qui reçoivent directement les vents alizés soufflant de l'E. à l'O., et Iles sous le Vent, qui ne les reçoivent qu'après l'embouchure de l'Orénoque jusque au golfe de Maracaïbo. Les îles du Vent sont, en allant du N. O. au S. E.: les Iles Vierges, Tortola, Anegada, Virgin-Gorda, les îlots Normands, Saint-Pierre, Van-Dyke, etc. (aux Anglais), Sainte-Croix, Saint-Thomas, Saint-Jean (aux Danois); Anguilla (aux Anglais), Saint-Martin (aux Français et aux Hollandais), Saint-Barthélemy (à la Suède), Saba et Saint-Eustache (aux Hollandais), la Barboude, Antigoa, Saint-Christophe, Nevis, Montserrat (aux Anglais), la Guadeloupe, la Désirade, Marie-Galante, les Saintes (à la France), la Dominique (aux Anglais), la Martinique (à la France), Saint-Lucie, Saint-Vincent, la Barbade, les Grenadines, Grenade, Cariacon, Grison, Ronda, Piraguas, Tabago et la Trinité (aux Anglais).— Les Iles sous le Vent sont Margarita, Tortuga, Blanquilla, Orchilla et Tostigos (au Venezuela); Buen-Ayre, Curaçao, Aves et Arouba (aux Hollandais). — Les Antilles ont été les premières terres découvertes par Christophe Colomb et les Espagnols dans le Nouveau Monde; Colomb donna à ces pays le nom d'Indes occidentales, parce qu'il croyait avoir touché aux extrémités de l'Asie; il appela ces îles Antilles parce qu'il les regardait comme étant des îles de ce nom, situées à l'est de la Chine dans des cartes imparfaites qu'il avait étudiées.

Antilles (mer des) ou des **Caraïbes**; formée par l'Océan Atlantique, elle est située entre l'Amérique méridionale au S., l'Amérique centrale à l'O., les Grandes-Antilles au N., les Petites-Antilles à l'E. Elle communique avec le golfe du Mexique au N. O. par le canal de Yucatan; elle forme au S. les golfes de Maracaïbo et de Darien; la baie des Mosquitos et le golfe de Honduras à l'O. L'une des plus fréquentées du globe, elle est remarquable par le grand mouvement équatorial du *Gulf-Stream*, qui marche de l'E. vers l'O.; dans le canal du Yucatan et au sud de Cuba on trouve des sources d'eau douce jaillissant au milieu de la mer.

Antiloque, fils de Nestor, ami d'Achille, se distingua devant Troie et fut tué en défendant son père.

Antimaque, poëte épique de Claros, près de Colophon, vivait au Ve siècle av. J. C. Quintilien assignait à Antimaque, auteur d'une *Thébaïde*, le premier rang après Homère. Ses fragments ont été recueillis par Schellenberg, 1786.

Antin (LOUIS-ANTOINE DE PARDAILLAN DE GONDRIN, DUC D'), né à Paris, en 1665, fils de M. et de Mme de Montespan, fut élevé loin de sa mère, devint sous-lieutenant au régiment du roi, 1683, et, après son mariage avec Mlle d'Uzès, petite-fille du duc de Montausier, 1686, fut nommé colonel et menin du dauphin. Dès lors il fut l'un des types les plus accomplis du courtisan; lieutenant général en 1702, mais accusé de manquer de courage et chansonné, il reçut les derniers soupirs de sa mère et se montra plus soumis que jamais à Louis XIV; on a souvent cité ses traits de courtisan à Petit-Bourg et à Fontainebleau. Le roi lui donna le gouvernement de l'Orléanais, et la charge de directeur général des bâtiments, à la mort de Mansart. Il fut l'un des membres du conseil sous Louis XV, fit ses affaires dans le système de Law, mais resta toujours le même: « Voilà comme « doit être un vrai courtisan, disait de lui le régent; « sans humeur et sans honneur. » Il mourut en 1736. Il avait écrit des *Mémoires* que cite Lémontey, et on a publié en 1822 une espèce de *Discours de sa vie et de ses pensées*. Sa famille s'est éteinte en 1757.

Antines (DOM MAUR-FRANÇOIS D'), bénédictin, né dans le diocèse de Liége, 1688-1746, professa la philosophie à Saint-Nicaise de Reims, et, sur son refus de souscrire à la bulle *Unigenitus*, se retira dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Il y travailla à la collection des Décrétales et à une nouvelle édition du Glossaire de Du Cange; puis à la collection des Historiens de France de dom Bouquet; il commença l'Art de vérifier les dates, continué après sa mort par dom Clémencet et Durand.

Antinoopolis, ancienne Bithynium, en Bithynie, patrie d'Antinoüs, auj. *Bastan*.

Antinoopolis ou **Antinoé**, v. de l'Egypte ancienne, sur les limites de l'Heptanomide et de la Thébaïde, à laquelle on la rattacha plus tard, à la droite du Nil, à 9 kil. d'Hermopolis. Adrien nomma ainsi la ville de *Besa* en l'honneur d'Antinoüs, qui se noya en cet endroit. Les ruines, près de *Scheikh-Abadeh*, sont magnifiques.

Antinoüs, prince d'Ithaque, un des prétendants à la main de Pénélope, voulut faire périr Télémaque, insulta Ulysse à son retour, et fut l'un des premiers percé par ses flèches.

Antinoüs, Bithynien d'une rare beauté, favori de l'empereur Adrien, se noya dans le Nil, en 132, soit par accident, soit par dévouement pour Adrien. Celui-ci le déifia, fit bâtir, au lieu de sa mort, la ville d'Antinoopolis ou Antinoé, et multiplia en son honneur les médailles et les statues. Les plus célèbres sont au Vatican et au Capitole.

Antioche, Antiochia, nom commun à beaucoup de villes anciennes, comme *Antioche de Mésopotamie*, qui fut ensuite nommée Calli-Rhoë, puis Edesse; — *Antioche de Mygdonie* plus à l'E., appelée plus tard Nisibis (auj. Nizibim); — *Antiochia ad Cragum*, dans la Cilicie Trachée (auj. Antiochette); — *Antioche de Pisidie* est regardée comme l'ancienne Thymbrium; elle devint une colonie sous les Romains (Cæsarea) et la métropole de la Pisidie (ruines près de Ak-Chéher); — *Antioche* ou *Opis*, en Assyrie, sur le Tigre; — *Antioche* ou *Alexandrie de Margiane*, sur le Margus, où furent retenus prisonniers les soldats de Crassus; — *Antioche de Carie*, sur le Méandre; — *Antiochia Epiphania*, sur l'Oronte, en Syrie; etc.

Antioche, Antiochia ad Daphnen ou **Epidaphnes** (auj. *Antakieh*), v. de la Syrie (Turquie d'Asie), sur l'Aasi ou Oronte, à 30 kil. de la mer, dans le pachalik d'Alep, n'est plus qu'une ville déchue, pauvre au milieu de ses ruines; 15,000 hab. — Fondée vers 300 av. J. C. par Séleucus Ier, qui lui donna le nom de son père et de son fils, près du bourg de Daphné, célèbre par ses lauriers, son temple d'Apollon et ses délices, elle fut considérablement agrandie par les Séleucides, qui en firent leur capitale. Elle devint la *reine de l'Orient* et renferma

700,000 hab.; c'était surtout une ville de luxe et de plaisirs. Prise par les Romains, en 64 av. J. C., elle resta puissante, malgré les tremblements de terre; les disciples de Jésus y adoptèrent le nom de chrétiens et saint Pierre gouverna son église, qui devint le siége d'un patriarcat au VIe siècle; dix conciles s'y réunirent aux IIIe et IVe siècles. Ruinée par Chosroës, rebâtie par Justinien, elle tomba au pouvoir des Arabes en 638; disputée par les Grecs et par les musulmans, elle fut prise par les Croisés, en 1098, après un siége fameux, et fut la capitale d'un Etat chrétien jusqu'en 1269. Enlevée alors par les Mamelucks d'Egypte, elle appartient aux Turcs depuis 1516. C'est la patrie du poëte Archias, de saint Luc et de saint Jean Chrysostome.

Antioche (Principauté d'); elle fut fondée, à la première croisade, par Bohémond, prince de Tarente, en 1098; et, après la mort de Bohémond II, 1131, passa par les femmes à diverses maisons, jusqu'à ce que le soudan d'Egypte, Bibars, l'enleva définitivement aux chrétiens en 1269.

Antioche (PERTUIS D'), détroit entre les îles de Ré et d'Oleron. C'est là que Napoléon se rendit à bord du *Bellérophon*, le 15 juillet 1815.

Antiochette (*Antiochia ad Cragum*), v. ruinée de la Turquie d'Asie, à 140 kil. S. de Konieh, fut importante au temps des croisades.

Antiochus, nom de treize rois de Syrie, descendants de Séleucus Nicator.

Antiochus Ier, *Soter* (Sauveur), fils de Séleucus Ier, l'aida à soumettre les pays au delà de l'Euphrate, épousa la belle Stratonice que son père lui abandonna, et lui succéda en 281 av. J. C. Il mérita son surnom, en repoussant les Gaulois, grâce à ses éléphants de guerre (275); mais battu par Eumène de Pergame, repoussé par Ptolémée II, il périt dans un combat près d'Ephèse en 261.

Antiochus II, surnommé *Théos* (le Dieu) par les Milésiens qu'il avait délivrés d'un tyran, fils du précédent (261-247), fit la paix avec Ptolémée II, en épousant sa fille Bérénice, pour s'opposer à la révolte des Parthes, sous Arsace, et de Théodote, en Bactriane. Il fut empoisonné par sa première femme, Laodice, qu'il avait reprise.

Antiochus III, *le Grand*, fils de Séleucus-Callinicus, succéda à son frère Séleucus-Céraunus, en 222; il défit d'abord les rebelles Alexandre, Molon et Achæus; mais il fut battu par Ptolémée Philopator, à Raphia, en 217, et forcé d'abandonner ses conquêtes. Il imposa la paix à Arsace II, puis à Euthydème, roi de la Bactriane (206); il parcourut tous les pays jusqu'à l'Inde, et reçut de ses sujets le nom de *Grand*. Allié de Philippe de Macédoine, il fut arrêté par les Romains, quand il se préparait à dépouiller Ptolémée Epiphanes. Après Cynoscéphales, on lui ordonna de rendre ses dernières conquêtes et d'accorder la liberté aux villes grecques d'Asie; irrité, il accueillit Annibal, qui l'excitait contre Rome; mais il écouta les conseils des Etoliens, fut battu aux Thermopyles (191), à Magnésie par L. Scipion (190). Par un traité, il abandonna l'Asie en deçà du Taurus, et dut payer des sommes énormes; il voulut piller le temple de Bélus dans le pays des Elyméens, et fut massacré par les habitants en 187.

Antiochus IV, *Epiphanes* (illustre), et plus tard *Epimanes* (fou), fils du précédent, succéda à son frère, Séleucus IV, en 174, et mérita bientôt son second surnom par ses extravagances. Sur le point de s'emparer de toute l'Egypte, il fut arrêté par le romain Popilius (168). Dans son zèle pour la religion, il voulut forcer ses sujets, Persans et Juifs, à renoncer à leurs croyances, fit périr les frères Machabées, le vieil Eléazar, mais fut puni par la révolte heureuse de Mathathias et de Judas Machabée. Il mourut dans des accès de frénésie, à Tabæ, en Perse (164).

Antiochus V, *Eupator*, 164-162, fils du précédent, âgé de neuf ans, fut détrôné et tué par Démétrius, son cousin.

Antiochus VI, *Dionysios* ou *Bacchus*, fils d'Alexandre Balas, fut mis sur le trône de Démétrius Nicator (144) par l'ambitieux Tryphon, qui le fit périr en 142.

Antiochus VII, *Sidétès* (chasseur, ou de *Sida*, ville de Paphlagonie), fils de Démétrius Ier, renversa l'usurpateur Tryphon (138), fit la guerre aux Juifs avec succès et fut tué dans une bataille contre les Parthes (130).

Antiochus VIII, *Grypus* (au nez crochu), fils de Démétrius II, vainquit l'usurpateur Alexandre Zébina, en 125, força sa mère, Cléopâtre, à avaler le poison qu'elle lui avait préparé (120); la Syrie fut le théâtre de querelles domestiques et de guerres civiles entre lui et son frère, Antiochus de Cyzique, jusqu'à sa mort, en 97.

Antiochus IX, de *Cyzique*, frère du précédent, seul roi depuis 97, fut battu par son neveu, Séleucus VI, et se tua en 95.

Antiochus X, *Eusèbes* (le Pieux), fils du précédent, détrôna Séleucus son cousin, en 94; mais défait par Philippe et Démétrius III, frères de Séleucus VI, en 92, il se retira chez les Parthes, où il mourut en 75.

Antiochus XI, *Philadelphe* (qui aime son frère), fils d'Antiochus VIII, vengea avec Philippe la mort de leur frère, Séleucus VI, mais se noya dans l'Oronte, en 93.

Antiochus XII, *Dionysios* (Bacchus), 5e fils d'Antiochus VIII, prit la couronne pendant la captivité de son frère, Démétrius III, chez les Parthes, mais périt dans une expédition contre Arétas, roi des Arabes, en l'an 85.

Antiochus XIII, *l'Asiatique*, fils d'Antiochus X, réclama longtemps à Rome la couronne, fut dépouillé de ses trésors par Verrès en Sicile, prit le titre de roi, après l'expédition de Lucullus contre Tigrane (68), mais fut dépouillé par Pompée (64), qui réduisit la Syrie en province. Il fut le dernier des Séleucides.

Antiochus de Commagène. Il y eut quatre rois de ce nom, dont les règnes furent assez obscurs: Antiochus Ier, qui fut mêlé aux guerres de Rome en Orient, de 69 à 38 av. J. C.; Antiochus II, mort en 29; Antiochus III, mort en 17 apr. J. C.; son royaume devint alors province romaine. Caligula, puis Claude et Néron rendirent son royaume à son fils, Antiochus IV, qui fut détrôné en 72, et vécut désormais à Rome.

Antiochus d'Ascalon, philosophe grec du Ier s. av. J. C., chef de la nouvelle Académie, après Philon, eut pour disciples à Athènes, Varron, Cicéron et Brutus; il s'efforça de réfuter le scepticisme et de concilier les académiciens avec les stoïciens.

Antioco (SANTO-) ou **San-Antico**, île au S. O. de la Sardaigne, dont elle est séparée par le détroit de Palmas, de 45 kil. de circonférence, était très-peuplée du temps des Romains, qui l'appelaient *Enosis;* on y a découvert un grand nombre de débris antiques, médailles, vases, statues, colonnes; le ch.-l., *San-Antioco*, sur la côte E., est fortifié; 3,000 hab.

Antiope, fille d'un roi de Thèbes, eut de Jupiter Amphion et Zéthus. Dircé, femme de Lycus, roi de Thèbes, jalouse d'Antiope, la jeta dans une étroite prison; elle parvint à fuir auprès de ses fils, qui prirent Thèbes et tuèrent Dircé.

Antiope, reine des Amazones, eut de Thésée Hippolyte; délaissée pour Phèdre, elle aurait fièrement combattu l'ingrat Thésée.

Antioquia ou **Santa-Fé de Antioquia**, v. de la Nouvelle-Grenade, sur le rio Cauca, au milieu de champs fertiles, est renommée par son industrie; évêché; 20,000 hab. — La province d'*Antioquia* renferme de grandes richesses minérales; elle a maintenant Medellin pour ch.-l., et forme l'un des Etats fédérés de la Nouvelle-Grenade, avec 366,000 hab. environ.

Antipalée, anc. capit. de l'île de Cos, avait un temple célèbre, dédié à Esculape.

Antiparos (*Oliaros* ou *Olearos*), île de l'archipel des Cyclades, à 700 mèt. O. de Paros; elle a 25 kil. de tour; on y trouve une grotte célèbre par ses stalactites.

Antipas (HÉRODE). V. HÉRODE.

Antipater ou plutôt **Antipatre** (390-319 av. J. C.), général et ministre de Philippe de Macédoine, fut nommé régent du royaume pendant l'expédition d'Alexandre. Quoiqu'il eût pacifié la Thrace et battu les Lacédémoniens, il fut remplacé par Cratère, à l'instigation d'Olympias, son ennemie; on l'a, sans preuves, accusé d'avoir fait empoisonner Alexandre. Il resta maître de la Macédoine, à la mort du conquérant (323). Les Grecs, soulevés à la voix de Démosthène, le battirent et l'enfermèrent à Lamia; mais, secouru par Léonnat et Cratère, il fut vainqueur à Cranon (322). Il entra dans la ligue contre Perdiccas, fut nommé tuteur de la famille d'Alexandre, et, à sa mort, laissa la tutelle et le pouvoir à Polysperchon, son ami, et non à Cassandre, son fils.

Antipater, fils de Cassandre, disputa la Macédoine à son frère Alexandre (296 av. J. C.), fit périr sa mère Thessalonice, puis chassé par ses sujets, se réfugia auprès de son beau-père Lysimaque, qui le fit mettre à mort, vers 292.

Antipater, *l'Iduméen*, s'attacha au roi de Judée, Hyrcan, le défendit auprès de Pompée puis de César, qu'il secourut à Alexandrie, et qui le nomma procurateur de la Judée. Il mourut empoisonné par Malchus, en 42 av. J. C. C'est le père d'Hérode.

Antipater, fils aîné d'Hérode, fut un monstre de cruauté, fit périr ses deux frères, Alexandre et Aristobule, conspira contre son père, et fut mis à mort par les ordres de Quintus Varus, gouverneur de Judée, cinq jours avant la mort d'Hérode.

Antipater (*Lælius Cælius*), historien romain, composa, au temps des Gracques, une *Histoire de la seconde guerre punique*, dont Brutus fit un abrégé.

Antipater de Sidon, qui vivait 100 ans av. J. C., nous a laissé une quarantaine d'épigrammes et d'épitaphes.

Antipater de Tarse, philosophe stoïcien, du IIe s. avant J. C., maître de Panœtius, soutint de vives controverses contre Carnéade et les académiciens.

Antipatris, v. de l'anc. Samarie, appelée d'abord *Caphar-Saba*, sur la route de Jérusalem à Césarée. Hérode, qui l'agrandit, lui donna le nom de son père.

Antipaxo, l'une des îles Ioniennes, au S. de Paxo, en face de la côte d'Épire.

Antiphanes, nom de plusieurs poëtes comiques de la Grèce; le plus célèbre, Antiphanes de Rhodes, avait composé plus de 300 pièces dont Fabricius a conservé le catalogue.

Antiphellus ou **Antiphilo,** v. de l'anc. Lycie, sur la Méditerranée. La v. anc. est à quelque distance de la ville moderne, qui fait un commerce assez actif. On y a trouvé un théâtre, des fondations de temples et surtout des sarcophages d'une forme particulière.

Antiphile, peintre grec, né à Naucratis, en Egypte, contemporain et rival d'Apelle. On cite, parmi ses ouvrages, une figure comique nommée *Gryllos* (le pourceau), qui fit donner le nom de *grylles* aux figures grotesques. Il excella dans le clair-obscur et les draperies.

Antiphon, rhéteur athénien de Rhamnus en Attique, disciple de Gorgias, enseigna la rhétorique à Athènes, et eut pour élève Thucydide. Il commanda plusieurs fois les Athéniens, pendant la guerre du Péloponnèse, contribua à l'établissement du gouvernement des Quatre-Cents; et, quand ils furent renversés, fut condamné à mort. Il nous reste de lui quinze harangues, qui se rapportent à des procès criminels, ou sont de purs exercices de rhétorique. L'édition la plus récente d'Antiphon est celle de Baiter et Sauppe, Zurich, 1838; quelques discours ont été traduits en français par Auger.

Antipodes. Nom par lequel on désigne les points du globe entièrement opposés, à une latitude égale, mais différente, et à une longitude différente de 180 degrés. Les Antipodes de Paris sont dans le Grand Océan, au S. E. de la Nouvelle-Zélande.

Antipolis, auj. *Antibes*, fit partie de la Viennoise, puis de la Narbonaise seconde.

Antiquus (Jean), peintre hollandais de Groningue, 1702-1750, élève de J. Wassenberg, visita la France et l'Italie et fut protégé par le grand-duc de Toscane. Son dessin était bon et facile, son coloris agréable.

Antisana, volcan des Andes, dans la République de l'Equateur, a 5,984 m. de hauteur et est à 52 kil. S. E. de Quito.

Antisthène, philosophe grec d'Athènes, disciple de Gorgias, qu'il quitta pour Socrate, vivait vers 400 av. J. C.; maître de Diogène, il peut être considéré comme le chef de l'école des Cyniques. Il professait la morale la plus austère, mais avec une certaine affectation, qui lui attira les reproches de Socrate; cependant il éleva le premier la voix contre ses accusateurs. Les lettres qui lui sont attribuées se trouvent dans le t. VIII des *Orateurs* de Reiske.

Anti-Taurus. V. Taurus.

Antium (*Porto d'Anzio*), v. de l'anc. Latium, sur un promontoire de la mer Tyrrhénienne, à 50 kil. S. O. de Rome, devint l'une des capit. des Volsques; Coriolan s'y retira. Elle fut prise par Quint. Capitolinus, 468 av. J. C., et les proues de ses navires (*rostra*) ornèrent à Rome la tribune du Forum. Elle fut la patrie de Caligula et de Néron; on y voyait les temples célèbres d'Esculape, de la Fortune, et un peu à l'est celui de Neptune (auj. *Nettuno*). Néron fit faire de grands travaux au port; on y a trouvé l'Apollon du Belvédère en 1503.

Antivari, port sur l'Adriatique, dans le vilayet de Scodra ou Albanie septentrionale (Turquie d'Europe), à 35 kil. O. de Scutari, entrepôt des marchandises de la vallée du Drin; archevêché catholique; 4,000 hab.

Antoine (Marc), orateur romain (143-87 av. J. C.), consul en 99, censeur en 97, se distingua dans la Guerre Sociale, suivit le parti de Sylla, et fut proscrit par Marius. Son éloquence, admirée par Cicéron, était surtout pathétique.

Antoine (Marc), son fils, fut surnommé *Creticus*, quoiqu'il eût échoué dans la guerre de Crète contre les pirates. Son fils aîné, *Caïus*, fut consul avec Cicéron, favorisa la conjuration de Catilina, mais fut gagné par son collègue, qui lui fit donner le gouvernement de la Macédoine.

Antoine (Marc), le Triumvir, né en 86 av. J. C., fils du précédent, fit ses premières armes sous Gabinius, en Judée et en Egypte (57-55); tribun, il prit la défense de César, se réfugia dans son camp, et le décida à franchir le Rubicon. Il se distingua à Dyrrachium et à Pharsale, fut le général de la cavalerie du dictateur, en 48, et son collègue dans le consulat, en 44. Aux fêtes des Lupercales, il lui offrit le diadème que César refusa mollement; et, par cette démarche imprudente, hâta peut-être la conjuration de Cassius et Brutus. Après la mort du dictateur (44), il trompa les meurtriers, prononça l'éloge funèbre de César, souleva le peuple, et s'empara de ses richesses et de son testament, au moyen duquel il nomma des sénateurs et fit des lois. Cicéron et le parti du sénat lui opposèrent le jeune Octave. Poursuivi par l'éloquence des Philippiques, déclaré ennemi public, il assiégea D. Brutus dans Modène, mais fut vaincu par Octave et les consuls Hirtius et Pansa. Il se retira en Gaule, s'unit à Lépide, reparut en Italie avec dix-sept légions et dix mille chevaux. Alors fut formé le premier triumvirat entre Antoine, Octave et Lépide (43); après de sanglantes proscriptions, après le meurtre de Cicéron, sacrifié aux rancunes d'Antoine et de sa femme Fulvie, il marcha contre les meurtriers de César, et eut la principale part aux victoires de Philippes (42). Dans le partage du monde entre les triumvirs, il eut l'Orient. Séduit par la reine d'Egypte, Cléopâtre, qu'il avait citée devant son tribunal, à Tarse, il alla se plonger à Alexandrie dans les plaisirs de la *vie inimitable*. La guerre civile de Pérouse, excitée par Fulvie et par son frère Lucius, le ramena en Italie, où il se réconcilia avec Octave par le traité de Brindes (39). Après la mort de Fulvie, il épousa la vertueuse Octavie, qu'il abandonna bientôt pour Cléopâtre; il osa donner à la reine d'Egypte la Phénicie, la Cœlésyrie, la Judée, Chypre, une partie de la Cilicie. Excité par les succès de son lieutenant Ventidius, il marcha contre les Parthes, par l'Atropatène, vint imprudemment, sans machines de guerre, faire le siége de Phraata; mais retrouva sa vaillance de soldat dans une belle retraite de 27 jours, faite au milieu des plus grands dangers (36). Il s'empressa de rejoindre Cléopâtre, donna à ses fils la Syrie et l'Arménie, répudia Octavie, vécut en prince oriental à Alexandrie, qu'il semblait vouloir opposer à Rome, et rendit inévitable une guerre avec Octave, soutenu par les Romains irrités, et de plus en plus représentant habile de l'Occident. Vaincu à Actium (31), il suivit Cléopâtre, qui avait décidé la défaite en fuyant avec ses soixante galères, recommença ses tristes orgies à Alexandrie; et, lorsque son rival se fut rendu maître de Péluse, abandonné par ses soldats, trahi par Cléopâtre, croyant qu'elle s'était donné la mort, il se frappa de son épée, et expira dans le tombeau fortifié où elle s'était retirée (30). — Sa vie a été écrite par Plutarque.

Antoine (Saint), surnommé le *Grand*, né au village de Coma, dans la Haute-Egypte, en 251, distribua tous ses biens, et se retira dans la solitude, vers 285. Son exemple fut suivi par une foule de solitaires: et, à leur prière, il fonda le premier monastère de Faïoum, près de Memphis et d'Arsinoé. En 311, il en sortit pour encourager les chrétiens d'Alexandrie; puis, regagnant le désert, il alla s'établir à une journée de la mer Rouge, sur le mont Colzin, où de nouveaux disciples vinrent le rejoindre malgré lui. Il fit un dernier voyage à Alexandrie, pour défendre la foi contre les Ariens, et mourut en 356, à l'âge de cent-cinq ans, entre les bras de ses plus chers disciples, Macaire et Amathas. L'Eglise l'honore le 17 janvier; ses reliques, retrouvées, dit-on, en 561, et plus tard transportées à Saint-Julien d'Arles, étaient réputées guérir des maladies et surtout du *feu sacré* ou *feu Saint-Antoine*. Les tentations de saint Antoine dans le désert et son singulier compagnon sont devenus populaires.

Antoine de Padoue (Saint), né à Lisbonne en

1195, de l'ordre de Saint-François en 1221, voulut prêcher l'Evangile en Afrique; mais jeté en Italie par un coup de vent, il passa sa vie dans ce pays, théologien et prédicateur renommé. Il mourut à Padoue en 1231. Ses *Sermons* ont été publiés à Venise en 1575, et à Paris en 1641, in-fol. L'Eglise l'honore le 13 juin.

Antoine de Bourbon, roi de Navarre, fils de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, né en 1518, devint roi de Navarre, par son mariage avec Jeanne d'Albret (1548); brave, mais toujours indécis, il ne sut se prononcer ni pour les calvinistes, ni pour les catholiques, finit par se laisser nommer lieutenant général du royaume, pendant la minorité de Charles IX, s'unit au duc de Guise, et fut blessé mortellement au siége de Rouen; il mourut aux Andelys, en 1562. Il fut le père de Henri IV.

Antoine, grand prieur de Crato, de l'ordre de Malte, né en 1531, fils naturel de Louis, deuxième fils du roi Emmanuel, pris à la bataille d'Alcaçar (1578), parvint à s'échapper; à la mort du roi Henri (1580), il se fit proclamer roi de Portugal, mais fut battu à Alcantara par le duc d'Albe, général de Philippe II. Il défendit sa cause dans un livre, imprimé à Leyde en 1585, fut vainement secouru par Catherine de Médicis et par Elisabeth; il mourut, à Paris, en 1595, cédant, dit-on, ses droits à Henri IV.

Antoine de Lebrixa, écrivain espagnol, né en Andalousie (1444-1522), a publié une *Grammaire castillane*, 1492; un *Dictionnaire latin-espagnol et espagnol-latin*, 2 vol. in-fol., etc. Il a été l'un des plus actifs collaborateurs de la *Bible polyglotte* du cardinal Ximénès, qui le protégea.

Antoine (Jacques-Denis), architecte français (1733-1801), a construit à Paris l'hôtel des Monnaies, et d'autres monuments à Madrid, à Berne, à Nancy; on lui doit le grand escalier du Palais de Justice, etc.

Antoine (Clément-Théodore), roi de Saxe, né en 1755, vécut dans la vie privée jusqu'à la mort de son frère, Frédéric-Auguste, en 1827. Après la révolution de Juillet, ce prince bon et affable, mais ennemi des innovations, fut forcé par ses sujets de nommer son neveu Frédéric co-régent, et de donner une charte constitutionnelle (1831). Il mourut en 1836.

Antoine (Marc). V. *Raimondi.*

Antoine (*Religieux de Saint-*); congrégation fondée en 1070 par un gentilhomme dauphinois, à la suite d'un pèlerinage aux reliques de S^t Antoine qu'on avait apportées à S^t-Didier, près de Vienne. Les religieux soignaient les malades atteints du *feu de Saint-Antoine* ou *mal des Ardents*. L'ordre prit un grand accroissement et dura jusqu'en 1790.

Antoine (Saint-), l'un des faubourgs et des quartiers les plus célèbres de Paris, à l'E. de la capitale, renfermait : 1° *l'abbaye de Saint-Antoine*, fondée en 1198, pour servir de refuge aux filles pauvres; l'église, du XIII^e siècle, a été démolie à la fin du XVIII^e; les bâtiments, reconstruits en 1770, ont été transformés en hôpital; 2° *la Porte Saint-Antoine* était d'abord, au XIV^e siècle, rue Saint-Antoine, près de la rue des Tournelles; sous Henri II, elle fut reconstruite au delà des fossés de la Bastille et décorée d'un arc de triomphe avec des sculptures de Jean Goujon En 1670, elle fut restaurée et agrandie par F. Blondel. Elle a été démolie en 1778.

Antoine (Saint-), bourg du canton et à 14 kil. N. O. de Saint-Marcellin (Isère), avait une abbaye célèbre de son nom, qui suivait la règle de S^t-Augustin; l'église du XIII^e siècle est remarquable.

Antoine (Saint-) ou **San-Antonio**, l'une des îles du Cap-Vert, par 27°11′ long. O. et 17°15′ lat. N. Elle a de hautes montagnes; on y cultive l'indigotier, l'oranger et le citronnier; 4,000 hab.

Antoine (Saint-), nom de plusieurs caps : à l'extrémité O. de Cuba; au S. de l'embouchure du Rio de la Plata; dans la Terre de Feu, sur le détroit de Magellan.

Antoinette (Marie-). V. *Marie-Antoinette.*

Antoing, village du Hainaut (Belgique), à 8 kil. N O. de Tournay, sur une hauteur qui domine la plaine où fut livrée la bataille de Fontenoy; ancienne baronnie, château fort des princes de Ligne; 2,500 hab.

Antola (mont), sommet élevé (2,065 m.) des Alpes Carniques, vers l'une des sources de la Piave.

Antolinez (Joseph), paysagiste espagnol de Séville (1639-1676), élève de Fr. Rizi, a laissé des tableaux recherchés par les amateurs. Coloris savant.

Antolinez de Sarabia (François), neveu du précédent (1644-1700), imita très-habilement le coloris de Murillo; il a exécuté des petits tableaux pleins de grâce, sur des sujets empruntés à la Bible et à la vie de la Vierge.

Antommarchi (François), médecin corse, né en 1780, professeur d'anatomie à l'université de Florence, fut agréé par la famille Bonaparte, pour donner ses soins à Napoléon, prisonnier à S^te-Hélène (1820). Il obtint la confiance de l'illustre malade, et, de retour en Europe, publia les *Derniers moments de Napoléon*, 2 vol. in-8°, 1825. Plus tard, il prétendit qu'il avait moulé en plâtre la tête du héros mourant; ce qui fut pour Antommarchi la cause d'attaques et d'accusations qui le poursuivirent plusieurs années. En 1831, il était allé porter ses secours aux Polonais révoltés; en 1836, il se retira en Amérique, et mourut à San-Antonio de Cuba, en 1838.

Anton (Conrad-Gottlob), philologue allemand, né en 1745, professeur de langues orientales à Wittemberg, où il mourut en 1814, a publié un grand nombre de savantes dissertations.

Anton (Charles-Gottlob), historien allemand (1751-1818), sénateur de Gœrlitz, a laissé beaucoup d'écrits sur les *Antiquités de l'Allemagne, Deux Essais sur l'Histoire et les Usages des Templiers*, 1779-1782; et une *Histoire de l'économie rurale en Allemagne jusqu'à la fin du* XV^e *siècle*, 3 vol., 1790-1802.

Antonelle (Pierre-Antoine, marquis d'), né à Arles en 1747, se montra partisan de la Révolution dans son *Catéchisme du tiers état* (1789), fut chargé de faciliter la réunion d'Avignon à la France (1791); refusa les fonctions de maire de Paris; mais, juré du tribunal révolutionnaire, prononça la condamnation des Girondins. Il fut retenu par les ordres du Comité de salut public jusqu'après le 9 thermidor, fut impliqué dans l'affaire de Babeuf, mais acquitté après une spirituelle défense. Il fut exilé, après l'attentat de la machine infernale, parcourut l'Italie, en s'occupant d'arts et d'antiquité, et revint, sans être inquiété, à Arles, où il mourut en 1817.

Antonello, peintre de Messine du XV^e siècle, apprit de Van-Eyck à Bruges le secret de la peinture à l'huile, puis, de retour en Italie, le communiqua à Dominique de Venise. Il mourut à Venise. Ses tableaux sont dispersés; son coloris est peu vigoureux.

Anton-Gil, baie sur la côte E. de Madagascar où les Français ont eu un établissement, surtout au XVIII^e siècle.

Antonia (Major), l'aînée des filles du triumvir Antoine et d'Octavie, eut de Domitius Ahenobarbus trois enfants, dont l'un, Cneius Domitius, fut le père de Néron.

Antonia (Minor), sa sœur cadette, épousa Drusus, fils de Livie, et en eut trois enfants, Germanicus, Claude et Livie. Elle découvrit à Tibère les projets de Séjan, et fut peut-être empoisonnée par Caligula, en 38.

Antonia, fille de l'empereur Claude, fut mise à mort pour avoir refusé d'épouser Néron.

Antonin le Pieux (Titus Aurelius Fulvius Boionius Arrius), empereur romain, né à Lanuvium, en 86, d'une famille originaire de Nîmes, qui était parvenue aux honneurs à Rome. Intelligent, instruit, riche, mais modeste, modéré, aimant surtout l'agriculture, Antonin fut élevé, comme malgré lui, aux plus grandes fonctions, fut adopté par Adrien, et lui succéda, en 138. Il fut l'un des meilleurs empereurs; aussi son règne n'est-il pas fécond en grands événements historiques, mais il fut bon et heureux. Son administration fut douce et équitable; par l'institution des *pueri alimentarii*, il vint au secours des familles pauvres, pour élever leurs enfants; protégea les esclaves par plusieurs lois favorables; dota Rome et les provinces de monuments nombreux, (la colonne *Antonine*), et ne persécuta pas les chrétiens. La paix régna dans l'Empire, dont les frontières furent respectées; les peuples voisins le prirent souvent pour arbitre; en Bretagne, il repoussa les Brigantes, et fit élever un second mur revêtu de gazon, au nord de celui d'Adrien. Il avait adopté, par l'ordre d'Adrien, L. Verus et Marc-Aurèle; il mourut en 161 dans sa villa préférée de Lorium. Le nom d'Antonin parut si respectable que la plupart de ses successeurs l'adoptèrent On a, sous son nom, un *Itinerarium provinciarum*, monument curieux de géographie, probablement rédigé par ses ordres.

Antonin (Saint-), ch.-l. de cant. de l'arrond. et à 40 kil. N. E. de Montauban (Tarn-et-Garonne), au confluent de la Bonette et de l'Aveyron. Tanneries, gros draps, papeteries; 4,875 hab. Elle fut brûlée par Simon de Montfort en 1211, soutint un long siége contre les trou-

ces royales en 1622. Patrie du grand-maître de Malte, Jean de la Valette.

Antonina, femme de Bélisaire. V. *Bélisaire.*

Antoninus Liberalis, écrivain grec du IIe siècle, a laissé, sous le titre de *Recueil de métamorphoses*, un livre en 41 chapitres intéressant pour le grammairien et le mythologue. La meilleure édition est celle de Koch, 1832, Leipzig.

Antonio (Nicolas), bibliographe espagnol (1617-1684) composa la *Bibliotheca nova*, 2 vol. in-fol. comprenant les auteurs et les ouvrages espagnols de 1560 à 1672, et la *Bibliotheca vetus*, publiée après sa mort, 2 vol. in-fol., comprenant les auteurs espagnols et portugais depuis le Ier siècle jusqu'en 1500.

Antonio (Pierre), peintre espagnol de Cordoue, 1614-1675, est rangé parmi les bons coloristes espagnols.

Antonio de Bejar (San-), v. régulière, fondée en 1692 au Texas par les Mexicains sur la rivière du même nom. C'est la plus ancienne ville de ce pays, qui maintenant est aux États-Unis; 4,000 hab.

Antonissen (Henri-Joseph), peintre flamand d'Anvers, 1737-1794, doyen de la corporation de Saint-Luc, en 1763 et en 1773, a fait de bons paysages avec figures et animaux.

Antoniszoon (Corneille) ou **Corneille Teunisse**, peintre hollandais d'Amsterdam, au XVIe siècle, l'un des fondateurs de la corporation des arbalétriers en 1536, a fait une vue du vieux Amsterdam, célèbre par son exactitude. Il grava son tableau en 12 planches sur bois et en fit hommage à Charles-Quint.

Antonius Musa. V. *Musa.*

Antonius Primus, général romain, se déclara pour Vespasien contre Vitellius, battit les ennemis à Crémone et dans Rome; mais supplanté par Mucien, il se retira à Toulouse, sa patrie, où il mourut en 99.

Antony, village de l'arrond. et à 5 kil. de Sceaux (Seine), sur la Bièvre, à 14 kil. S. de Paris. Plâtre aux environs; 1,600 hab.

Antraigues (Emmanuel-Louis-Henri de Launay, comte d'), né en 1755, neveu du comte de Saint-Priest, se déclara révolutionnaire et républicain, dès 1788; mais député aux États-généraux, il changea complétement d'opinion, émigra en 1790, et depuis lors ne cessa par ses écrits et par ses intrigues de travailler en faveur de la contre-révolution et des Bourbons. Il réussit à gagner Pichegru, comme on le vit dans les papiers d'Antraigues, saisis à Venise par Bonaparte. Il se mit surtout au service de la Russie et de l'Angleterre; il fut assassiné à Londres, en 1812, avec sa femme, Mme Sainte-Huberty, ancienne artiste de l'Opéra, par son domestique qui trahissait ses secrets.

Antrain, chef-lieu de canton de l'arrond. et à 24 kil. N. O. de Fougères (Ille-et-Vilaine), sur le Couesnon, autrefois place forte avec un château construit par les ducs de Bretagne; 1 630 hab. Victoire des Vendéens en 1793.

Antrim, comté de l'Ulster, au N. E. de l'Irlande, entre le Bann et le canal du Nord; sa superficie est de 312,000 hect.; il est montagneux et renferme des marais avec le lac Neagh; la chaussée des Géants est sur la côte. Les ch.-l. sont Antrim et Carrick-Fergus; les villes principales sont Belfast, Ballymena, Lisburn, etc.

Antrim, l'un des deux ch.-lieux du comté, près du lac Neagh, à 24 kil. N. de Belfast; commerce assez actif de toiles et de grains; 5,000 hab.

Antros. V. *Cordouan.*

Antrustions. V. *Leudes.*

Antuco, volcan des Andes du Chili, à l'E. de la Conception; la dernière éruption est de 1828. La vallée d'Antuco est remarquable par la douceur du climat et la beauté de sa flore.

Antuerpia. V. *Anvers.*

Antunnacum, v. de Gaule, dans la Germanie supérieure; auj. *Andernach.*

Anubis, dieu égyptien, frère ou fils d'Osiris, présidait à l'approche des ténèbres ou de la mort. On le représentait avec le corps d'un homme et la tête d'un chien.

Anvers (en flam. *Antwerpen*, *Antuerpia* en latin moderne), ch.-l. de la province de ce nom (Belgique) sur la rive droite de l'Escaut, par 51° 13′ 14″ lat. N. et 2° 3′ 55″ long. E.; à 45 kil. N. de Bruxelles. C'est la grande place d'armes de la Belgique, avec son enceinte bastionnée, avec ses forts sur les deux rives de l'Escaut et les nombreux ouvrages de défense, qui doivent en faire comme un vaste camp retranché. Excellent port sur l'Escaut large et profond, dont Napoléon voulut faire un port militaire, « pistolet chargé au cœur de l'Angleterre. » Anvers a de nombreuses manufactures de soie, de mousseline, de draps, de tapis; des filatures de coton, des raffineries de sucre; on y taille les diamants et les pierres précieuses; c'est une des grandes places de commerce de l'Europe. Elle est remarquable par ses monuments la cathédrale, avec sa flèche de 122 mètres et ses chefs-d'œuvre de l'école flamande, surtout la Descente de croix de Rubens; Saint-Jacques, où est le tombeau de Rubens; les autres églises, pleines des tableaux des grands maîtres; l'hôtel de ville et la Bourse du XVIe siècle, le riche musée, etc. — Anvers était peut-être la capitale des Ambivarites; elle devint très-florissante au moyen âge et fut l'un des comptoirs de la Hanse; elle comptait 200,000 hab. au XVIe s.; saccagée par les Espagnols en 1576, prise par le duc de Parme en 1585, après un siége mémorable, elle fut presque ruinée par la fermeture de l'Escaut en 1648. Les Français la prirent en 1746, en 1792, en 1794; elle devint le ch.-l. du départ. des Deux-Nèthes; les Anglais voulurent en vain ruiner, en 1809, le grand établissement militaire que Napoléon Ier y formait; en 1814, Carnot la défendit contre eux. Après la révolution belge de 1830, les Français, alliés des Belges, et commandés par le maréchal Gérard, l'assiégèrent et la prirent en 1832. Elle a été le centre d'une grande école de peinture, dont Rubens et Van Dyck furent les maîtres; c'est la patrie de Metzys, Porbus, Téniers, Van Dyck, Jordaëns, Edelinck; du géographe Ortelius, de l'imprimeur Plantyn; pop. 145,000 hab.

Anvers, prov. de la Belgique entre le Brabant hollandais au N.; le Limbourg à l'E.; le Brabant belge au S.; la Flandre orientale à l'O.; elle est arrosée par l'Escaut et les deux Nèthes; c'est un pays plat et sablonneux; le nord-est ou la Campine est couvert de landes et de bruyères; il y a beaucoup de tourbières. Les pâturages nourrissent de beaux bestiaux; l'industrie et le commerce sont développés. Le marquisat d'Anvers, acquis par la maison de Bourgogne, en 1430, suivit les destinées des autres provinces de la Belgique. La province comprend trois arrondissements: Anvers, Malines et Turnhout; sa superficie est de 283,178 hect.; et sa pop. de 523,500 hab.

Anville (Jean-Baptiste Bourguignon d'), célèbre géographe français, né à Paris, en 1697, mort en 1782, fut nommé à 22 ans premier géographe du Roi, devint membre de l'Académie des Inscriptions, et travailla toute sa vie à l'étude de la géographie. Par ses mémoires sur les mesures de longueur des anciens, par ses cartes nombreuses, par ses savantes dissertations, insérées dans le recueil de l'Académie, il a fait faire les plus grands progrès à la science. Il est à regretter que l'édition complète et méthodique de ses œuvres, entreprise par M. de Manne, n'ait pas été achevée; deux volumes seulement ont paru. L'ouvrage, intitulé *Géographie de Danville*, est de Barentin de Montchal.

Anweiler, v. de la Bavière rhénane, sur la Queich, à 10 kil. de Landau, fut une ville libre de l'Empire; dans le château voisin de Trifels, où fut, dit-on, renfermé Richard Cœur-de-Lion, les empereurs déposaient leurs ornements précieux; 4,000 hab.

Anxanum (*Lanciano*), v. de l'ancienne Italie, peut-être capitale des Frentans, près de l'embouchure du Sagrus.

Anxur, nom ancien de *Terracine.*

Anysis, roi d'Égypte, aveugle, fut détrôné par le roi d'Éthiopie Sabacos, suivant les uns au XIe siècle av. J. C., suivant d'autres au VIIIe.

Anytus, maître d'un atelier de corroyeur, à Athènes, fut l'un des chefs les plus fougueux de la démocratie, rentra dans sa patrie, après la chute des Trente tyrans, fut l'un des accusateurs de Socrate; puis, méprisé, exilé, se retira à Héraclée, où il fut lapidé.

Anza, riv. du Piémont, qui descend des glaciers du mont Rosa et traverse la vallée pittoresque d'Anzasca, longue de 32 kil., où l'on recueille de l'or depuis les Romains. L'Anza, après un cours de 52 kil., se jette dans la Tosa.

Anziko ou **Mikoko**, pays peu connu de l'Afrique intérieure, à l'E. du Congo. Il est riche en métaux et en bois de santal; les habitants, excellents archers, sont courageux, mais cruels; ils viennent quelquefois jusqu'à la côte pour trafiquer avec les Européens.

Anzin, village de l'arr. et à 2 kil. N. O. de Valenciennes (Nord) possède les mines de houille les plus abondantes de France: elles sont exploitées depuis 1734 et ont 118 kil. carrés et 12 puits d'extraction. Fabrication de machines pour les forges, les fonderies, les verreries; 7,990 hab.

Anzio. V. *Antium.*

Aod ou **Ahod,** juge d'Israël, de la tribu de Benjamin, frappa au cœur Eglon, roi des Moabites, et dispersa son armée. Il vivait de 1496 à 1416 av. J. C.

Aones, nom des habitants primitifs de la Béotie, dépossédés par Cadmus. De là le nom d'*Aonie* donné à la Béotie.

Aonides, surnom des Muses, honorées dans la Béotie ou *Aonie.*

Aorne, c.-à-d. *sans oiseaux*, lieu rempli de marécages infects dans l'ancienne Épire; c'est l'*Averne* des Latins.

Aornos (*rocher fortifié*, en sanscrit), nom d'une vaste plate-forme, entourée de rochers, sur les limites de la Bactriane et de l'Inde, dont Alexandre ne s'empara que difficilement.

Aoste (*Augusta Prætoria, Augusta Salassiorum*) v. d'Italie, dans la belle vallée de ce nom, sur la rive droite de la Doria-Baltea, au débouché des routes du Grand et du Petit-Saint-Bernard, à 80 kil. N. O. de Turin. Évêché; cathédrale gothique; commerce de vins, fourrages, cuirs. — Capitale des *Salasses*, qui furent soumis par Tér. Varron; colonisée par Auguste, elle conserve de belles ruines romaines. Patrie de saint Anselme de Cantorbéry; 7,000 hab.

Aoual. V. Bahrein.

Aoude. V. Oude.

Aoudjilah (*Augila*), oasis libyenne du pays de Tripoli, au S. E. du golfe de la Sidre. Elle renferme plusieurs villages épars au milieu de bois de palmiers; les habitants font le commerce de caravanes. L'oasis est administrée par un bey, qui réside dans la petite ville d'*Aoudjilah*, et dépend du pacha de Tripoli.

Aoüs, riv. de l'Illyrie ancienne, aujourd'hui *Voïoussa.* Philippe V de Macédoine fut défait à l'embouchure du fleuve par les Romains, 214 av. J. C.

Aoust-en-Diois (*Augusta Tricastinorum*), bourg, près de Crest, dans l'arrond. et à 30 kilom. de Die (Drôme). Papeteries, sources minérales, quelques vestiges de la colonie fondée par Auguste; 1,300 hab.

Août, 8e mois de notre année, était le 6e chez les Romains qui l'appelèrent *Sextilis*, puis *Augustus*, en l'honneur d'Auguste.

Août 1789 (Nuit du 4), célèbre par la fameuse séance de l'Assemblée constituante, où, sur la proposition du vicomte de Noailles, elle abolit toutes les inégalités, tous les privilèges du régime féodal.

Août 1792 (Journée du 10), célèbre par la chute de la royauté. Préparée par les Girondins, exécutée par les insurgés des faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau, elle eut pour résultats la prise des Tuileries, la suspension, puis la captivité du roi, la convocation d'une Convention nationale, etc.

Apaches, tribus indiennes de l'Amérique du Nord, répandues dans le Nouveau-Mexique (États-Unis) et dans les Etats du Mexique septentrional. Guerriers et industrieux, ils ne cessent d'infester les frontières des deux pays. On leur a fait continuellement la guerre depuis plusieurs années, mais ils sont encore redoutables.

Apalaches, ancienne peuplade d'Indiens, jadis établis au S. de la Géorgie et assez civilisés; il en reste quelques débris près de la baie Mobile et vers l'embouchure du Mississipi.

Apalaches. On donne improprement ce nom au système des Alleghanys; c'est seulement le vaste plateau situé entre les Alleghanys et les montagnes Bleues, depuis les hautes terres de l'Alabama. Il traverse le Tennessée, les Carolines, la Virginie, le Maryland, la Pennsylvanie et une partie de l'État de New-York. Il est divisé en deux parties par les monts Katatin. Le sol est fertile, surtout à l'E., dans la Grande-Vallée de Virginie; il produit beaucoup de blé. V. *Alleghanys.*

Apalachicola, riv. des Etats-Unis, vient des monts Apalaches, sépare l'Alabama de la Géorgie, est en grande partie navigable, et finit près du cap Saint-Blaise dans le golfe du Mexique; son cours est de 650 kilom.

Apalachicola, v. de la Floride (Etats-Unis), port de mer sur la rive droite du fleuve de ce nom, exporte de grandes quantités de coton.

Apamée, Apamea, nom de plusieurs villes de l'Asie ancienne.

Apamée (Famieh), sur l'Oronte, fut agrandie par Séleucus Ier, qui lui donna le nom de sa femme. Les Séleucides y entretenaient leurs éléphants de guerre et y avaient une école de cavalerie. Elle fut la capitale de l'*Apamène*, puis de la Syrie IIe sous les empereurs; patrie de Posidonius.

Apamée-Cibotos (*Afium-Kara-Hissar*), v. de la Grande-Phrygie, près du Méandre, fut fondée par Antiochus Soter, qui y transporta les habitants de Célènes et lui donna le nom de sa mère. Elle fut surnommée *Cibotos* (coffre, magasin), parce qu'elle était l'une des premières villes de commerce de l'Asie Mineure.

Apamée, v. de Mésopotamie, fondée par Séleucus Ier, en face de Zeugma, sur la rive gauche de l'Euphrate.

Apamée ou Digba (*Korna*), au confluent du Tigre et de l'Euphrate.

Apamée de Mésène, dans l'île de ce nom, au milieu du Tigre.

Apamée, dans le pays des Parthes.

Apamée de Pisidie.

Apamée (*Amapoli*), v. de Bithynie, près de Pruse, agrandie par Prusias qui lui donna le nom de sa femme. Prise par les Romains, 75 ans av. J. C., elle devint une colonie romaine.

Apanages. On appelait ainsi les domaines donnés par les rois de France à leurs fils puînés, du mot *apenner*, donner des ailes, ou plutôt du latin barbare *apanare*, donner du pain. La législation, en pareille matière, a été très-irrégulière jusqu'au XVIe siècle; seulement on voit les apanages se multiplier au XIIIe siècle et au XIVe, généralement à la condition de retour à la couronne, à défaut d'héritiers. Vainement Charles V, en 1374, supprima les apanages en terres et y substitua 12,000 liv. tournois de revenu. La loi ne fut pas observée, et les femmes elles-mêmes obtinrent quelquefois des apanages, comme Marguerite, fille de Henri II, qui reçut le Berry. L'ordonnance de 1566 régla les apanages, qui firent retour à la couronne à l'extinction de la ligne masculine. L'Assemblée constituante et la constitution de 1791 les changèrent en rentes apanagées. Les apanages furent rétablis par le sénatus-consulte du 30 janvier 1810, et par la Restauration en faveur de la maison d'Orléans. La loi du 2 mars 1832 a fait rentrer ce dernier apanage dans le domaine de la couronne.

Apatin, bourg de Hongrie, sur la rive gauche du Danube, à 15 kilom. S. O. de Zombor, dans un pays marécageux. Etoffes de coton; récolte de garance, chanvre et maïs; 6,000 hab.

Apaturies, fêtes solennelles en l'honneur de Bacchus, à Athènes. Elles duraient trois jours. Le troisième, les chefs de famille faisaient inscrire dans leur tribu leurs enfants arrivés à l'âge requis.

Apcheron, ou Charkhov, cap et presqu'île à l'extrémité orientale du Caucase dans la mer Caspienne; elle forme une division du Chirvan, ch.-lieu Bakou. Le sol est imprégné de gaz sulfureux et inflammable; il y a plusieurs sources de naphte. Les Guèbres y adorent le feu éternel.

Apelle, célèbre peintre grec, né à Cos, ou à Colophon, ou à Ephèse, vers 360 av. J. C., surpassa bientôt son maître Pamphile, et fut bien accueilli en Macédoine par Philippe et Alexandre. La délicatesse et la grâce distinguaient son talent, et les anciens citaient surtout trois de ses tableaux: *l'Alexandre tonnant*, *la Vénus endormie* et *la Vénus Anadyomène.* Il travaillait chaque jour; de là le proverbe: *Nulla dies sine linea;* il livrait ses tableaux au jugement des passants. On connaît sa parole à un savetier, qui voulait étendre ses critiques à la jambe d'un de ses personnages: *Ne sutor ultra crepidam*, que le savetier ne s'élève pas au-dessus de la chaussure.

Apelles, hérésiarque du IIe siècle, disciple de Marcion, fut le fondateur de la secte des *Apellistes;* il condamnait le mariage, niait la résurrection des morts et rejetait l'autorité de la Bible.

Apellicon de Téos, péripatéticien et bibliomane, réunit une riche bibliothèque que Sylla, maître d'Athènes, fit transporter à Rome. Il avait acheté les manuscrits d'Aristote, cachés pendant plus de 130 ans dans une caverne. Andronicus de Rhodes les publia.

Apennins (probablement du celtique *pen*, tête, élévation), chaîne de montagnes qui parcourt la péninsule italienne du N. O. au S. E., depuis le col de Cadibone, qui la relie aux Alpes, jusqu'aux caps Spartivento et Leuca, sur une longueur d'environ 1,430 kil. et sur une largeur de 250 kil. vers le centre, mais bien moindre au N. et au S. Elle se divise en 3 parties: 1° l'*Apennin septentrional*, qui comprend l'Apennin ligurien et l'Apennin toscan, a une longueur de 300 kil. jusqu'au mont Cornaro; il s'élève de 1,000 à 2,000 mèt., longe d'abord le golfe de Gênes, puis s'éloigne de la mer Tyrrhénienne et se rapproche de l'Adriatique; ses principaux sommets sont: le San-Pelegrino (1,573 mèt.), le Bosco-

lungo (1,357 mèt.), le mont Cimone (2,026 mèt.), le Falterona et le Cornaro (2,092 mèt.); les passages les plus importants sont, depuis le col de Cadibone, ceux de la Bocchetta, de Giovi, de Monte-Bruno, de Pontremoli, de Fiumalbo, de Pietra-Mala. Les flancs du versant méridional sont en général abrupts; les pentes septentrionales, aux formes arrondies, avec leurs nombreux contre-forts, s'abaissent progressivement vers le Pô; même du côté de la Toscane, l'Apennin finit brusquement et des plaines basses s'étendent du pied des montagnes à la mer. 2° L'*Apennin central*, qui comprend l'Apennin romain et le plateau des Abruzzes, est plus rapproché de l'Adriatique, et s'étend, sur une longueur de 260 kil., jusqu'au mont Forcone, vers les sources du Sangro; c'est la partie la plus élevée de la chaîne. Les principaux sommets de l'Apennin romain sont les monts de la Sibilla (2,198 mèt.), Vetore (2,479 mèt.); puis au mont Calvo commencent deux grandes branches qui comprennent le plateau des Abruzzes. (V. ce mot.) Les contreforts du versant oriental, nombreux, étroits, abrupts, se dirigent vers le littoral; parmi ceux du versant occidental, le Subapennin romain, entre le Tibre et le Garigliano, est le plus étendu. Les principaux passages sont les cols de Scheggia, de Serravalle, et dans la chaîne occidentale des Abruzzes les cols d'Antrodocco et de Forca-Carosa. 3° L'*Apennin méridional* s'étend d'abord tortueusement jusque vers le mont Caruso, a des sommets moins élevés, les monts Ortasco, Azo, Sangio, Sant'Angelo, Matese (2,000 mèt.), descend à 800 mèt. de hauteur et se bifurque près du lac de Pesole. Les principaux cols sont ceux de Sulmona, Crepa Cruore, Ariano, etc. Cette partie de l'Apennin envoie vers le N. E. le contre-fort des monts Gargani, et vers le S. O. le Subapennin napolitain, qui vient former la presqu'île de Sorrente, entre les golfes de Naples et de Salerne. Au mont Caruso, l'Apennin se divise en deux branches: vers le S. O., les montagnes des Calabres, dont les principaux sommets sont la Maddalena, le Pollino (1,700 mèt.), les monts della Sila, enfin l'Aspromonte (1,355 mèt.); les cols de Serra-Alta, de Morano, de Marzi, de Nicastro traversent cette chaîne; vers le S. E., les collines peu élevées de la Terre de Bari et de la Terre d'Otrante. — Les Apennins n'ont pas les beautés des Alpes, ni leurs glaciers, ni leurs neiges éternelles; les sommets sont arrondis et trop souvent tristes et dénudés; les vallées ressemblent à de grands ravins d'un aspect sauvage. La plus grande partie de la chaîne est formée de masses calcaires; il y a de nombreux volcans éteints, surtout au centre et au sud, et beaucoup de lacs qui sont d'anciens cratères. Si l'Apennin renferme de beaux marbres, il n'est pas riche en métaux; les mines de fer les plus remarquables sont celles de la Toscane et de l'île d'Elbe.

Apenrade, port sur la côte E. du Slesvig, au fond du golfe du même nom, dans le Petit-Belt, à 30 kil. N. de Flensbourg; commerce de produits agricoles; chantiers de construction; tabac, toiles imprimées; 4,000 habitants.

Aper (Marcus), orateur latin, gaulois de naissance, acquit une grande réputation à Rome, où il devint sénateur et préteur, au Ier siècle; c'est l'un des interlocuteurs du dialogue *De Oratoribus*, qu'on lui a quelquefois attribué.

Aper (Arius). V. Dioclétien.

Aphec, v. du pays de Chanaan, conquise par Josué, dans la tribu d'Aser.

Aphec, v. de la tribu d'Issachar, au nord de Jezraël; les Israélites y furent défaits trois fois par les Philistins; Saül fut tué à quelque distance sur le mont Gelboé.

Aphrodisias, nom de plusieurs lieux anciens consacrés à Vénus.

Aphrodisias (*Gheira*) devint, sous les Romains, la principale ville de la Carie; patrie d'Alexandre le commentateur; — port de Cilicie, en face de Chypre; — v. de Phrygie; — station navale de la Pentapole Cyrénaïque, etc.

Aphrodisies, fêtes en l'honneur de Vénus.

Aphrodisium, v. de Chypre; — port de Numidie, près d'Hippo-Regius: — port de l'Afrique proconsulaire, près d'Hadrumète, etc.

Aphrodite, c'est-à-dire *née de l'écume de la mer*, nom grec de Vénus.

Aphrodites Hormos, port de Vénus. V. Myos-Hormos.

Aphroditopolis, ville de Vénus, nom commun à 4 villes d'Egypte : 1° deux dans la Thébaïde; 2° dans l'Heptanomide, sur la rive droite du Nil, au S. de Memphis; elle eut un évêché vers la fin de l'empire; 3° dans le Delta, entre Naucratis et Saïs.

Aphthonius, rhéteur grec d'Antioche, vivait au IIIe ou au IVe siècle. Il a laissé des exercices de rhétorique, *Progymnasmata*, dont on se servit beaucoup aux XVIe et XVIIe siècles, et un recueil de 40 *fables* à la manière d'Esope.

Api, île des Nouvelles-Hébrides (Mélanésie), est couverte de montagnes et de forêts. Cook l'a découverte en 1774.

Apia, nom ancien du Péloponnèse, à cause d'Apis, roi d'Argos, fils de Phoronée.

Apicius, nom de trois Romains gastronomes, qui vivaient, l'un sous Sylla, l'autre sous Trajan et le troisième sous Tibère. Celui-ci, le plus célèbre, dépensa pour sa gourmandise une énorme fortune, et n'ayant plus que 250,000 livres, il s'empoisonna. Il existe sous son nom un traité *De Re culinaria*, imprimé à Milan, 1498, in-4°; et réimprimé plusieurs fois, sous le titre de *De Obsoniis*.

Apidanus (*Goura*), affl. de droite du Pénée, en Thessalie, passait près de Pharsale.

Apiolæ, petite ville du pays des Sabins, prise par Romulus et par Tarquin Ier.

Apion, grammairien d'Alexandrie, vivait au commencement du Ier siècle; il écrivit contre les Juifs une satire violente, qui fut réfutée par Josèphe.

Apis, v. ancienne d'Egypte, à l'O. de Parætonium, célèbre par le culte du dieu Apis.

Apis, divinité égyptienne, ou plutôt symbole vivant du bienfaisant Osiris; c'était un bœuf noir, marqué d'une tache blanche et carrée au front, d'une tache blanche en forme de croissant au côté droit. Nourri à Memphis et servi dans deux temples par des prêtres particuliers, il devait vivre 25 ans; alors on le noyait, et, après des funérailles magnifiques, on l'enterrait dans le *Sérapeum*. On le pleurait; mais quand on avait trouvé un nouveau bœuf Apis, la joie était grande dans tout le pays.

Apocalypse, d'un mot grec qui signifie *révélation*, livre du Nouveau-Testament, célèbre par son obscurité mystérieuse. Il contient surtout les révélations qui furent faites à saint Jean dans l'île de Pathmos, vers 68. Il a donné lieu à une foule de croyances et de commentaires souvent bizarres et toujours hypothétiques.

Apocrisiaire, d'un mot grec qui signifie *donneur de réponses* C'était, dans l'empire romain, le magistrat chargé de transmettre les réponses du prince et de juger les différends des officiers du palais. Dans la cour pontificale, on nommait ainsi les nonces résidant auprès des princes étrangers. Le chapelain de Charlemagne fut ainsi appelé. Le député d'une église ou d'un monastère avait quelquefois le nom d'apocrisiaire.

Apodotes, peuple ancien de l'Etolie, près de Naupacte.

Apolda, v. du grand-duché de Saxe-Weimar, près de l'Ilm, à 15 kil. N. E. de Weimar; fabriques de bas; sources minérales; 7,000 hab.

Apollinaire (Saint), évêque d'Hiérapolis en Phrygie, au IIe siècle, écrivit contre les juifs, les païens, les hérétiques, et adressa à Marc Aurèle, vers l'an 170, une éloquente *Apologie en faveur de la foi*.

Apollinaire *l'Ancien*, rhéteur d'Alexandrie, composa avec son fils, lorsque l'empereur Julien interdit aux chrétiens l'étude des ouvrages païens, des livres de grammaire, de rhétorique, d'histoire, de poésies, pour remplacer les auteurs profanes.

Apollinaire *le Jeune*, son fils, l'aida dans la composition de ses ouvrages, fut évêque de Laodicée, en 362, lutta contre les Ariens, mais enseigna des doctrines qui, plusieurs fois condamnées, furent propagées par les *Apollinaristes*, ses disciples, et se confondirent avec celles des *Eutychiens*. Il reste d'eux l'*Interprétation des psaumes*, en vers grecs, et le *Christ souffrant*, tragédie.

Apollinaire (Sidoine). V. *Sidoine*.

Apollinaires (Jeux), fête en l'honneur d'Apollon, instituée à Rome pendant la 2e guerre punique. On la célébrait pendant 8 jours, à partir du 3 des nones de Quintilis (5 juillet).

Apolline (Sainte), vierge d'Alexandrie, souffrit le martyre en 248, sous l'empereur Philippe. On l'honore le 9 février.

Apollinopolis magna (Edfou), v. ancienne de l'Egypte, dans la Thébaïde, sur la rive gauche du Nil; évêché sous les empereurs. Belles ruines de plusieurs temples.

Apollinopolis parva (Kous), v. de la Thébaïde,

sur la rive droite du Nil, près de Thèbes, faisait le commerce avec les ports de la mer Rouge.

Apollodore, peintre grec d'Athènes, au IVe siècle av. J. C., sut le premier ménager l'ombre et la lumière; il fut le précurseur de Zeuxis.

Apollodore, grammairien grec et poëte mythographe du IIe siècle av. J. C., né à Athènes, écrivit en vers une *Chronique*, une *Description de la terre*, beaucoup de commentaires, etc. Il nous reste de lui sa *Bibliothèque*, une histoire des dieux et héros grecs. Clavier, qui a traduit cet ouvrage en français, 1805, 2 vol. in-8°, croit que c'est seulement un mauvais extrait du grand ouvrage d'Apollodore.

Apollodore, de Damas, architecte favori de Trajan, éleva un grand nombre de monuments remarquables; ceux du Forum de Trajan, à Rome, avec la belle colonne, des arcs de triomphe à Bénévent et à Ancône, et surtout le pont colossal sur le Danube. Mais Adrien, jaloux de son talent et piqué de ses réponses, l'exila et le fit mettre à mort.

Apollon, d'après la légende grecque et romaine, était fils de Jupiter et de Latone, frère de Diane, et naquit dans l'île de Délos, d'abord errante et qu'il fixa parmi les Cyclades. Il commença par tuer de ses flèches le serpent Python que Junon avait chargé de poursuivre Latone. C'était le plus beau et le plus aimable des dieux, le dieu des vers, de la musique, de l'éloquence, des arts, de la médecine; le meilleur des archers, le plus habile conducteur de char. Il présidait aux concerts des Muses, il inspirait le délire des poëtes, et on le représentait souvent une lyre d'or à la main; il avait surtout le talent de connaître l'avenir et ses oracles étaient célèbres. Malheur à ceux qui bravent sa colère; devant Troie, les Grecs périssent sous les traits d'Apollon; ses flèches percent Niobé et ses enfants. Jupiter a frappé de sa foudre Esculape, fils du dieu; Apollon se venge sur les Cyclopes, qui ont forgé la foudre; il est banni du ciel. Alors il se retire chez Admète, roi de Thessalie, et garde ses troupeaux; Mercure lui dérobe sa lyre et son carquois; alors Apollon et Neptune, également disgracié, aident Laomédon à bâtir les murs de Troie, puis ils le punissent pour avoir refusé le salaire convenu. Apollon, rappelé au ciel, est spécialement chargé d'éclairer l'univers; il est alors le Soleil, *Hélios, Phœbus Apollon;* on le représente avec un fouet à la main et la tête radiée, sur un char traîné par quatre chevaux; chaque soir il se repose à l'occident dans le sein de Thétis, puis, précédé de l'Aurore, sa fille, lorsque les Heures ont attelé les chevaux de son char, il recommence sa carrière; chaque mois il visite un des douze palais rangés en cercle autour de la terre et formant le Zodiaque. On connaît l'imprudence de son fils Phaëton à qui il confia son char. — Malgré ses talents, Apollon eut des rivaux; Pan osa le défier au combat de la flûte; Midas donna la préférence à celui-ci et reçut, en punition, ses fameuses oreilles; le satyre Marsyas eut la même audace que Pan et fut écorché vif. — Malgré sa beauté et son génie, Apollon ne fut pas toujours aimé de celles qu'il poursuivait de son amour; Cassandre, Daphné, Issé, etc. Hyacinthe et Cyparissé, ses favoris, périrent victimes de son étourderie et furent changés en fleurs. — Le cygne, le coq, l'épervier, le vautour, le loup, le griffon; le laurier, l'olivier, le tamarin, lui étaient consacrés. On lui éleva une multitude de temples, partout où se répandit la civilisation grecque, mais surtout à Délos, à Delphes, à Rome, etc.; l'Hélicon en Grèce, le Soracte en Italie lui étaient spécialement consacrés; on l'adorait sous une foule de noms divers. Les principales fêtes en son honneur étaient les Jeux Pythiques, les Délies, les Daphnéphories, etc., en Grèce; les Jeux Séculaires à Rome. Dieu de la jeunesse, de la beauté, du génie poétique, il a inspiré le talent des poëtes et surtout des statuaires; aussi l'Apollon du Belvédère est-il l'un des monuments les plus parfaits de l'art antique. — On peut dire que la fable d'Apollon est un mélange confus de traditions historiques, d'allusions tirées des idées astronomiques, de symboles poétiques et de souvenirs empruntés aux mythes de l'Orient et de l'Égypte. Remarquons d'ailleurs que les Grecs n'ont jamais songé à systématiser leurs idées et leurs croyances religieuses, et qu'on s'expose à de graves erreurs en voulant expliquer historiquement et rationnellement toutes les fantaisies, toutes les conceptions de leur imagination poétique.

Apollonia ou **Amanahea**, comptoir et fort anglais sur la Côte-d'Or, dans la Guinée. Le district d'Apollonia est tributaire du roi des Achantis. — Le cap *Apollonia* est situé par 4°59'12" lat. N. et 5°30'11" long. O.

Apollonie, nom de plusieurs villes anciennes, célèbres par le culte d'Apollon :

1° En Illyrie, près de l'embouchure de l'Aoüs; peut-être colonie Corinthienne; Philippe V y fut battu par Lævinus, 214 av. J. C.; Octave y apprit la mort de César;

2° En Mygdonie de Macédoine (*Palæo-Chori*), au S. O. de Thessalonique;

3° En Thrace (*Sizeboli*), grande colonie de Milet, port important, dans une île du Pont-Euxin, voisine de la côte, nommé plus tard *Sozopolis;*

4° En Mysie (*Aboulioun*), sur le Rhyndacus;

5° Sur les limites de la Mysie et de la Lydie;

6° En Pisidie;

7° En Lycie, près d'Apamée;

8° En Palestine (*Arzuf*), près de Césarée, sur la mer;

9° En Crète; patrie du philosophe Diogène d'Apollonie;

10° Dans la Cyrénaïque; c'était le port de Cyrène (*Marza-Souza*).

Apollonius d'Athènes, sculpteur du Ier siècle, auteur d'une magnifique statue d'Hercule, dont il ne reste plus qu'un fragment connu sous le nom de *Torse du Belvédère.*

Apollonius de Perga, en Pamphylie, célèbre géomètre, florissait à Alexandrie, au IIIe siècle av. J. C. Il est l'auteur d'un ouvrage remarquable sur les *sections coniques*, publié à Oxford, 1710, in-fol., avec les commentaires de E. Halley. Il avait écrit d'autres traités qui ne sont connus que par des fragments ou des traductions arabes.

Apollonius de Rhodes, sculpteur grec, a fait, vers 200 av. J. C., avec Tauriscus de Tralles, le fameux groupe d'*Amphion et Zéthus attachant Dircé aux cornes d'un taureau sauvage*, et qu'on appelle *Taureau de Farnèse;* les débris, retrouvés au XVIe siècle, dans les bains de Caracalla, ont été restaurés et sont à Naples.

Apollonius de Rhodes, poëte grec, né à Alexandrie vers 270 av. J. C., mort en 186, disciple de Callimaque et victime de sa jalousie, après le succès de son poëme épique, *les Argonautiques*, fut forcé de se retirer à Rhodes où il enseigna la littérature. Il fut rappelé à Alexandrie et chargé de la direction de la bibliothèque, après Eratosthène. Son poëme, en quatre chants, sur l'expédition des Argonautes, d'un style élégant et harmonieux, a été imité par Virgile, et presque traduit en vers latins par Valerius Flaccus. Il a été traduit en français par Caussin, 1797. Les meilleures éditions sont celles de Brunck, Strasbourg, 1786, et de Wellauer, Leipzig, 1828.

Apollonius Molon, rhéteur grec, enseigna à Rhodes, où il eut Cicéron pour disciple; César se l'attacha comme interprète.

Apollonius de Tyane, philosophe mystique, né à Tyane en Cappadoce, vers le commencement de l'ère chrétienne, mort à Éphèse vers 97, adopta les doctrines et la règle de Pythagore, s'érigea en réformateur, visitant les temples, corrigeant les mœurs, en Orient, en Grèce, à Rome, faisant même des miracles, disaient ses admirateurs et ses disciples. Il est probable que leurs louanges excessives et leurs récits fabuleux ont surtout attiré à Apollonius le renom de fourbe et d'imposteur. Damis, son fidèle compagnon, avait réuni des Mémoires sur son maître; au IIIe siècle, Philostrate s'en servit pour composer la vie fabuleuse d'Apollonius, qui nous est restée. On lui attribue aussi 84 *Lettres* et une *Apologie* à Domitien.

Apollonius Dyscole (le Morose), grammairien grec du IIe siècle, né à Alexandrie, a le premier véritablement embrassé l'encyclopédie de la science grammaticale, telle qu'on la comprenait de son temps. De ses nombreux ouvrages, souvent cités et compilés, il reste *les Traités du Pronom, de la Conjonction, de l'Adverbe;* les quatre livres de la *Syntaxe*. C'est un grammairien philosophe, qui a reconnu et démontré les lois naturelles du langage; il a mérité les éloges des juges les plus compétents. Voir les éditions de Bekker, 1813, 1816 et 1817, et l'Essai de M. Egger, 1854.

Apostolique (Parti). C'est le nom que prit en Espagne le parti opposé à la révolution de 1820, aux idées libérales, et qui commença la lutte, au nom de la religion, de la royauté absolue, de la vieille constitution espagnole, vers 1822. Il constitua un gouvernement à Urgel, et les bandes qu'il soulevait prirent le nom d'*armée de la Foi*. Soutenu d'abord indirectement

par le gouvernement français, il triompha, à la suite de l'expédition dirigée par le duc d'Angoulême, en 1823, signala ses passions réactionnaires par des excès qui nécessitèrent l'ordonnance d'Andujar, soutint et même excita Ferdinand VII dans sa politique de vengeance, se soulevant parfois contre lui, quand il semblait pencher vers la modération, et se confondant plus tard avec le parti carliste. Les principaux chefs des Apostoliques furent le baron d'Eroles, Mata-Florida, Bessières, Eguia, Calderon et le curé Merino.

Apothéose, c'est-à-dire déification d'un être mortel. Tous les peuples anciens ont eu leurs apothéoses; les Romains seuls, sous les empereurs, en firent une véritable institution; depuis César, chaque empereur envoya à son avénement, par décret du sénat, son prédécesseur siéger dans l'Olympe; bientôt même, les empereurs se firent élever des temples de leur vivant; les impératrices, d'illustres favoris, comme Antinoüs, furent également déifiés; Constantin lui-même fut mis au rang des dieux par les païens. Hérodien et Dion Cassius surtout nous ont laissé de curieux détails sur les cérémonies solennelles de l'apothéose; elles duraient sept jours, et les plus illustres personnages de l'empire, hommes et femmes, y jouaient gravement leur rôle. Le nouveau dieu avait dès lors ses temples, ses prêtres, ses sacrifices; on lui consacrait des colonnes, des boucliers, des statues couronnées d'étoiles ou de rayons.

Apôtres, c'est-à-dire *envoyés;* on désigne spécialement ainsi les douze disciples que Jésus-Christ envoya pour prêcher l'Evangile aux nations ; Pierre, André son frère, Jacques le Majeur, fils de Zébédée, et Jean son frère, Barthélemy, Matthieu, Thomas, Philippe, Jacques le Mineur, fils d'Alphée, Jude ou Thaddée, Simon et Judas, remplacé par Mathias. Saint Paul est mis généralement au nombre des apôtres; on l'appelle l'Apôtre des Gentils, parce qu'il convertit surtout les païens. V. Actes des Apôtres.

Appel. C'est le recours à un tribunal supérieur pour faire réformer le jugement mal ou injustement rendu par un tribunal inférieur. A Rome, sous les premiers rois, on en appelait au peuple ; les derniers rois se réservèrent les appels. Valerius Publicola fit consacrer par une loi (*de provocatione*) le droit d'appeler au peuple de toutes les sentences capitales des consuls. En matière civile, il n'y avait recours qu'aux tribuns du peuple. Sous les empereurs, on put en appeler par-devant le préfet du prétoire; les appels se multiplièrent, comme on le voit dans les codes de Justinien. — Chez les Francs, sous Charlemagne, on s'adressait au tribunal du centenier, du comte, des *Missi dominici*, et même à la justice du souverain. Pendant le triomphe de la féodalité, l'appel fut aboli en fait, chaque seigneur s'érigeant en juge souverain; lorsqu'un peu d'ordre s'établit dans la société, les rois, depuis Philippe Auguste et saint Louis, rétablirent l'appel *par défaut de droit et pour faux jugement;* on pouvait alors s'adresser au tribunal supérieur, celui de qui relevait le seigneur, en prenant à partie soit les pairs qui avaient jugé, soit le seigneur lui-même. Dans le cas de faux jugement, il fallait avoir recours au duel judiciaire et l'on offrait le gage de bataille à chacun de ceux qui avaient jugé ; voilà pourquoi un vilain ne pouvait pas fausser la cour de son seigneur, à moins qu'il n'eût acquis par privilége le droit de combattre. Saint Louis défendit, en 1260 et 1270, le combat judiciaire dans ses domaines; on faussa le jugement sans vilain cas, on demanda l'amendement de la sentence par voie de droit; alors l'affaire put être revisée ou portée par appel jusqu'au roi, qui la faisait examiner et juger de nouveau par ses conseillers; c'est l'origine du Parlement. L'exemple de saint Louis dut être imité dans les différents fiefs; l'appel par droit remplaça peu à peu partout l'appel par gage de bataille; les seigneurs s'éloignèrent des tribunaux et furent remplacés par des prud'hommes, prévôts et baillis; l'ordre judiciaire commença, et l'on put ainsi, de tribunal en tribunal, remonter jusqu'au roi, *le grand fieffeux* du royaume. Chose singulière! quoique l'appel n'eût plus rien d'offensant pour le juge inférieur, on continua à punir d'une amende l'appelant qui avait succombé; et, si la sentence était réformée, le juge était condamné à une amende envers l'appelant; le Parlement appliqua bientôt au fisc cette amende, quel que fût celui qui la payât; les juges royaux n'obtinrent qu'au XVIe s. l'exemption de cette amende ; les seigneurs y étaient encore assujettis; mais cet usage tomba bientôt en désuétude. Les appels se multiplièrent avec les progrès de la justice royale; avant 1789, on pouvait être condamné à subir jusqu'à six degrés de juridiction pour obtenir réparation : justice basse et moyenne, haute justice, prévôté, viguerie, bailliage, cour souveraine. Après la suppression des Parlements, la Constituante (1790) organisa des tribunaux de district qui remplissaient réciproquement les fonctions de tribunaux d'appel avec recours au tribunal de cassation; la constitution de l'an VIII réduisit à deux le nombre des degrés de juridiction et établit des tribunaux supérieurs, appelés successivement cours d'appel, cours royales, impériales, il y en a maintenant 26, divisées en plusieurs classes et renfermant plusieurs chambres; à Agen, Aix, Amiens, Angers, Bastia, Besançon, Bordeaux, Bourges, Caen, Chambéry, Dijon, Douai, Grenoble, Limoges, Lyon, Montpellier, Nancy, Nîmes, Orléans, Paris, Pau, Poitiers, Rennes, Riom, Rouen, Toulouse ; de plus une à Alger, 6 dans les colonies.

Appel ecclésiastique. Les sentences des juges ecclésiastiques ont aussi donné lieu à des appels; ils étaient rares dans les premiers siècles, mais devinrent plus fréquents, lorsque la puissance des papes s'accrut; ceux-ci reçurent même directement toutes sortes d'appellations; les primats et métropolitains suivirent cet exemple; il y eut des abus. Alexandre III, Innocent III, puis le concile de Bâle et la Pragmatique-Sanction cherchèrent à y porter remède, en déterminant, limitant les appels, en défendant surtout les droits des juridictions intermédiaires. — On appela quelquefois des jugements pontificaux eux-mêmes à la décision suprême des conciles, comme fit Louis XII, excommunié par Jules II, en 1511.

Appel comme d'abus. C'était une plainte contre le juge ecclésiastique qui avait excédé ses pouvoirs, attaqué la juridiction séculière ou les libertés de l'Eglise gallicane. Pierre de Cugnières, avocat du roi au Parlement de Paris, se plaignit le premier, sous Philippe VI, des empiétements des juges d'église; le premier appel comme d'abus, interjeté en forme, est de 1404; il fallait s'adresser aux cours souveraines. — Depuis qu'il n'y a plus de tribunaux ecclésiastiques, il y a appel comme d'abus (loi du 18 germinal an X), lorsqu'un membre du clergé commet quelque excès de pouvoir ou contrevient aux lois dans l'exercice de ses fonctions; c'est le Conseil d'Etat qui reçoit ces appels.

Appel (Jacques), peintre hollandais d'Amsterdam (1680-1751), fut un habile paysagiste, fit d'excellents portraits, et a même réussi comme peintre d'histoire.

Appeldoorn, bourg de la Gueldre (Pays-Bas), à 28 kil. N. O. d'Arnheim; composé de plusieurs villages, dont la pop. totale est de 9,000 hab., il forme un poste militaire important.

Appenrode, village du Hanovre (Prusse), à 8 kil. N. O. de Neustadt, près duquel se trouve l'immense grotte de la *Kelle*, taillée dans un rocher d'albâtre.

Appenzell, canton de la Suisse, à l'est, entièrement enclavé dans celui de Saint-Gall. Il est couvert par les ramifications du mont Santis et arrosé par la Sitter. La superficie est de 420 kil. carr.; il se divise depuis la Réforme (1597) en *Rhodes* (communes) *extérieures*, qui sont protestantes, ont un territoire fertile, où l'agriculture et l'industrie sont développées (48,700 hab.), capit. Trogen et Herisau; et *Rhodes intérieures* au S. E., qui sont catholiques et pauvres (12,000 hab.), capit. Appenzell; chaque Etat a son gouvernement démocratique. — Après de longues luttes contre les abbés de Saint-Gall, les Appenzellois s'allièrent aux cantons suisses; Appenzell devint le treizième canton de la Confédération en 1513.

Appenzell (*Abbatis Cella*), ch.-l. des Rhodes intérieures, sur la Sitter, par 47°29′43″ lat. N. et 7°4′ long. E., à 200 kil. E. de Berne. Elève du bétail; toiles, pierres à aiguiser, bois; 3,000 hab. - Aux environs, ruines du château de Clan et sources minérales de Weissbad.

Appert (Charles-Nicolas) a inventé un procédé célèbre pour la conservation des substances alimentaires; il commença ses recherches en 1796, et les a consignées dans l'*Art de conserver toutes les substances animales et végétales ;* il est mort en 1840.

Appiani (Andrea), peintre milanais, né à Bosizio, 1754-1818, excella dans les fresques. Protégé par Pie VI, membre de la Consulta cisalpine, de l'Institut d'Italie, correspondant de celui de France, commissaire général des beaux-arts, il fut remarquable par son talent et par ses qualités de cœur et d'esprit. Il avait une grande pureté de dessin, un coloris chaud, un ton gracieux

qui n'était pas sans vigueur. Ses plus beaux travaux sont ceux de la coupole du chœur de Sainte-Marie, à Milan, les plafonds du château de Monza, et les fresques du palais royal à Milan. Protégé par Napoléon, il a fait les portraits de presque toute la famille Bonaparte; ses tableaux, *l'Olympe*, la *Toilette de Junon*, et surtout *Vénus et l'Amour*, lui ont mérité le surnom de *Peintre des Grâces*.

Appiani (François), peintre d'Ancône, 1701-1791, élève de Simonetti, vécut à Pérouse; son style est surtout d'une douceur harmonieuse.

Appiano, nom de plusieurs princes qui régnèrent à Pise au XIVe s., et à Piombino, au XVe et au XVIe.

Appien, historien grec d'Alexandrie, au IIe s., fut avocat à Rome et procurateur des Césars. Il avait écrit une *Histoire Romaine*, dans laquelle, après avoir exposé en un seul livre la période des rois, il traitait successivement des guerres soutenues contre les différents peuples; arrivé à Auguste, il donnait l'état général des forces de Rome, de ses revenus, etc., puis racontait l'histoire de Cent ans jusqu'à Trajan, pour terminer par le récit des guerres contre les Arabes et les Parthes. Nous n'avons que les guerres avec l'Espagne, avec Annibal, avec Carthage, avec la Syrie et Mithridate, avec l'Illyrie, enfin la plus grande partie des guerres civiles. Exact, impartial, d'un style clair et facile, il s'élève peu, mais il instruit toujours. Les éditions les plus estimées sont celles de Schweighæuser, 1785, 3 vol. in-8°, et de Dübner dans la collect. Didot. Il a été traduit en français par Seyssel, Lyon, 1544; Odet-Desmares, Paris, 1659. Combes-Dounous a traduit les Guerres civiles, 1808, 3 vol. in-8°.

Appienne (Voie), construite, 311 av. J. C., par le censeur Appius Claudius; elle allait de la porte Capène, à Rome, jusqu'à Capoue et de là jusqu'à Brindes. Sa beauté, sa solidité et sa longueur la firent appeler *Regina viarum*, la reine des voies; elle était bordée d'une foule de monuments et de tombeaux, parmi lesquels on distinguait celui des Scipions.

Appius Claudius. V. Claudius.

Appleby, v. d'Angleterre, ch.-l. du Westmoreland, sur l'Eden, à 430 kil. N. O. de Londres; elle fut, dit-on, une station romaine et fait un commerce de blé considérable; 2,500 hab.

Appomatox, riv. de la Virginie, vient des Alleghanys et se jette dans le James-River, à City-Point, après 160 kil. de cours.

Approuage, riv. de la Guyane française, tributaire de l'Océan Atlantique, au S. de Cayenne; 160 kil. de cours.

Approuage, près de l'embouchure de la rivière, à 75 kil. S. E. de Cayenne, est un poste militaire de la Guyane.

Apraxine (Fœdor-Matvéïevitch, comte), amiral russe, 1671-1728, fut un des principaux créateurs de la marine sous Pierre le Grand, battit les Suédois en Ingrie, en Esthonie, et leur prit les îles d'Aland.

Apraxine (Etienne-Fœdorovitch, comte), petit-fils du précédent, devint général en servant sous Munich contre les Turcs, s'unit à Bestouchef pour renverser Lestocq en 1748; entraîna Elisabeth dans la guerre contre Frédéric II, battit le prussien Lehwald à Jægendorf (1757); mais, pour ne pas déplaire à l'héritier d'Élisabeth, Pierre III, il s'arrêta. Le feld-maréchal fut alors accusé de trahison et mourut avant la fin de son procès, 1760.

Apriès, roi d'Égypte de 593 à 569 av. J. C., battit les Tyriens, prit Sidon, et fut détrôné par Amasis, qui le fit périr.

Apriga (col d'), dans les Alpes de Valteline, entre Tirano sur l'Adda et Edolo sur l'Oglio.

Apriliano, v. de la Calabre citérieure (Italie), à 11 kil. S. E. de Cosenza; 5,000 hab.

Apronia (Gens). Nom d'une famille plébéienne de Rome, déjà célèbre au Ve siècle av. J. C., et qui fournit plusieurs consuls sous les premiers empereurs.

Aps ou **Alps-en-Vivarais**, village de l'arrond. et à 30 kil. de Privas (Ardèche), à 10 kil. N. O. de Viviers, a été la capitale des Helviens (*Alba Helviorum*) et le siége d'un évêché, transféré à Viviers en 411. Fabrique de soieries; 1,500 hab.

Apshoven ou **Absthoven** (Ferdinand van), peintre flamand du XVIIe siècle, né à Anvers, imita avec talent son maître David Téniers le jeune. Nature morte, intérieurs, paysages.

Apsarus, riv. de l'anc. Colchide, affl. du Pont-Euxin.

Apsus (*Ergent*), riv. de l'Illyrie ancienne, descendant du Pinde, affluent de la mer Adriatique, au S. de Dyrrachium.

Apt (*Apta Julia*), ch.-l. d'arrond. du départ. de Vaucluse, sur la rive gauche du Calavon, par 43° 52′ 34″ lat. N. et 3° 3′ 38″ long. E.; à 45 kil. S. E. d'Avignon. Commerce de vins, fruits, confitures, miel, bestiaux; faïence renommée. Elle a de vieilles murailles bien conservées, une belle église gothique; à 4 kil. est le pont Julien, ouvrage des Romains, sur le Calavon; 5,892 hab. — Capitale des *Vulgienses*, rebâtie et nommée par J. César *Apta Julia*, elle a eu à souffrir des Lombards, des Arabes et des calvinistes; elle était le siége d'un évêché, et il s'y tint un concile en 1365.

Apuani, ancien peuple de la Ligurie, sur la côte N. E. du golfe: ils combattirent avec acharnement les Romains, qui en transportèrent 4,000 dans le Samnium; leur capitale était *Apua*, auj. *Pontremoli*.

Apulée ou **Appulée** (Lucius), écrivain latin, né à Madaure en Afrique vers 128, mort vers la fin du règne de Marc Aurèle, étudia à Carthage, fut avocat à Rome, visita plusieurs pays, en se faisant initier aux mystères; épousa une riche veuve, et, accusé de magie pour avoir obtenu sa main, il se défendit par une *Apologie* qui nous a été conservée. Il termina sa vie à Carthage, où il eut beaucoup d'admirateurs. Outre de nombreux ouvrages perdus, il a laissé : *Florides*, ou recueil d'extraits de ses discours; *de Deo Socratis; de Dogmate Platonis*, *de Mundo;* etc. Mais ce qui a fait sa réputation, c'est le roman bizarre des *Métamorphoses* ou de l'*Ane d'or*, en 11 livres, tableau curieux des mœurs de l'époque, où l'on trouve le charmant épisode de l'*Amour et Psyché*. Il a été traduit par V. Bétolaud, 4 vol. in-8°, dans la collection Panckoucke.

Apuleia (Gens). Nom d'une famille plébéienne de Rome divisée en 3 branches, Pansa, Decius et Saturninus.

Apulie ou **la Pouille** (*Apulia*), l'une des 4 parties de l'Italie méridionale ou Grande-Grèce, avait pour bornes: au N. O. les Frentans et les Samnites; à l'O. le Bradanus, qui la séparait de la Lucanie; au S. le golfe de Tarente; à l'E. la mer Adriatique. C'est aujourd'hui la Capitanate, les Terres de Bari et d'Otrante, une partie de la Basilicate. Elle comprenait au N. la Daunie, au centre la Peucétie, au S. l'Iapygie; elle était habitée par les Calabres, les Messapiens et les Salentins. L'Apulie, peuplée originairement par les Osques, reçut des colonies d'Arcadie et de Crète. V. Daunie, Peucétie, Iapygie.

Apulum ou **Alba Julia**, v. de l'ancienne Dacie; auj. près de *Carlsbourg*.

Apure, affluent de gauche de l'Orénoque, vient de la Nouvelle-Grenade, arrose le Venezuela occidental et reçoit un grand nombre d'affluents; ses bords sont infestés de crocodiles. Environ 450 kil. de cours.

Apure, prov. du Venezuela, au S. O., entre l'Apure au N. et le rio Meta qui la sépare de la Nouvelle-Grenade; le ch.-l. est *San-Fernando*.

Apurimac, riv. du Pérou, qui prend sa source entre Aréquipa et le lac Titicaca, coule du S. au N., s'unit au Beni, prend le nom d'Ucalayé et forme le principal des cours d'eau qui deviennent le Marañon ou fleuve des Amazones.

Aquæ, nom donné par les Romains à un grand nombre de localités renommées pour leurs eaux minérales:

Aquæ Albulæ, auj. près de *Tivoli*.

Aquæ Apollinares, auj. *Bagni di Stigliano*, en Toscane.

Aquæ Augustæ ou **Tarbellicæ**, auj. Dax (Landes).

Aquæ Aureliæ, auj. *Baden-Baden*.

Aquæ Borboniæ, auj. *Bourbon-l'Archambault*.

Aquæ Bormonis, auj. *Bourbonne-les-Bains*.

Aquæ Calentes, auj. *Chaudes-Aigues*.

Aquæ Calidæ, en Tarraconaise, auj. *Bagnoles;* — ou *Vichy*, en Gaule; — ou *Bath*, en Angleterre, etc.

Aquæ Consorranorum, en Gaule, auj. *Ax*.

Aquæ Convenarum, en Gaule, auj. *Bagnères-de-Bigorre*.

Aquæ Cumanæ, en Campanie, auj. *Baies*.

Aquæ Flaviæ, en Espagne, auj. *Chavès*.

Aquæ Grani, auj. *Aix-la-Chapelle*.

Aquæ Gratianæ, en Gaule, auj. *Aix-les-Bains*.

Aquæ Helveticæ ou **Verbigenæ**, en Helvétie, auj. *Baden*.

Aquæ Mattiacæ, en Germanie, auj. *Wiesbaden*.

Aquæ Mortuæ, en Gaule, auj. *Aigues-Mortes*.

Aquæ Neri, en Gaule, auj. *Néris*.

Aquæ Nisinei, en Gaule, auj. *Bourbon-Lancy*.

Aquæ Onesiorum, en Gaule, auj. *Bagnères* ou *Baréges*.

Aquæ Pannonicæ, auj. *Bade* en Autriche.

Aquæ Patavinæ, auj. *Abano* près de Padoue.

Aquæ Pisanæ, auj. *Bagni di San-Juliano*.

Aquæ Segestæ, en Gaule, peut-être *Fontainebleau*.

Aquæ Sextiæ, en Gaule, auj. *Aix*.

Aquæ Siccæ, en Gaule, auj. *Seiches*, près de Toulouse.

Aquæ Sparsæ, en Gaule, auj. *Aigueperse*.

Aquæ Statiellæ, en Ligurie, auj. *Acqui*.

Aquæ Tacapinæ, en Afrique, auj. *El-Hamma*.

Aquæ Voconiæ, en Espagne, auj. *Caldes de Malavella*, etc.

Aquapim, l'un des Etats tributaires du roi des Achantis (Guinée); le pays est fertile, bien arrosé et bien peuplé.

Aquaviva (Octavio), d'une illustre famille napolitaine, fut vice-légat du patrimoine de Saint-Pierre, sous Sixte V, cardinal en 1591, puis légat d'Avignon. Il mourut archevêque de Naples en 1612. Il protégea les gens de lettres et fut un administrateur sage et ferme.

Aquaviva (Claude), de la même famille des ducs d'Atri, né à Naples, fut général des Jésuites de 1581 à 1615. Il obtint, en 1603, le retour en France des jésuites expulsés depuis 1594, et protesta contre les doctrines de régicide qu'on leur attribuait; il est l'auteur du *Ratio studiorum*, Rome, 1586, ordonnance de réformation des études, qui excita le mécontentement des jésuites eux-mêmes et de l'Inquisition.

Aqueduc (*aquæ ductus*, conduit d'eau), canal en pierre ou en maçonnerie pour conduire les eaux à travers un terrain inégal, sous terre ou au moyen d'un ou de plusieurs rangs d'arcades. Les Romains construisirent les premiers aqueducs, qui amenaient l'eau à Rome, comme *sur des arcs de triomphe*; on leur donnait les noms de ceux qui les avaient fait construire ou des eaux qu'ils portaient: Aqua Appia, Anio Vetus, Aqua Marcia, Tepula, Julia, Virginalis, Alsietina ou Augusta, Claudia, Anio Novus. Les aqueducs les plus célèbres de France sont: l'aqueduc de Nîmes ou pont du Gard, construit probablement par Agrippa, composé de trois rangs d'arcades et restauré de 1743 à 1747; l'aqueduc de Montpellier, construit à la fin du règne de Louis XIV; l'aqueduc de Lyon, dont les belles ruines sont près de Fourvières, amenait l'eau du pied du mont Pilat; l'aqueduc de Metz, construit sous les premiers empereurs romains, maintenant ruiné; l'aqueduc d'Arcueil, qui amenait, depuis Constance Chlore, l'eau de la Bièvre au palais des Thermes; il ne reste que quelques fragments de l'aqueduc antique; Marie de Médicis fit construire pour son palais du Luxembourg, de 1613 à 1624, le nouvel aqueduc qui vient de Rungis; l'aqueduc de Maintenon, construit par Louis XIV, pour amener les eaux de l'Eure à Versailles, se compose de trois rangs d'arcades; onze seulement sont encore entières; les travaux furent interrompus après de grandes dépenses; l'aqueduc de Buc, près de Versailles, composé de dix-neuf arcades; l'aqueduc de Marly, destiné à conduire à Versailles l'eau élevée par la machine de Marly, etc. — Les aqueducs les plus connus sont ceux de Cività-Castellana, de Spolète, élevé par Théodoric; de Caserte, par Caroline de Naples; d'Agrigente (v[e] siècle av. J. C.), de Petra en Mingrélie, de Bourgas, près de Constantinople, construit sous Justinien, de Ségovie, de Merida, de Tarragone, de Chelves en Espagne, construits par les Romains, etc., etc.

Aquila, v. d'Italie, ch.-l. de l'Abruzze Ultérieure II[e], sur une colline près de la Pescara, à 180 kil. N. O. de Naples. Evêché, grande cour de justice, place forte peu considérable; grand commerce de safran; 8,000 hab. — Fondée, près des ruines d'Amiternum, par l'empereur Frédéric II, longtemps florissante, elle a souffert beaucoup des tremblements de terre de 1703 et 1706. La province a 6,500 kil. carrés et 333,000 hab.

Aquila était, suivant saint Epiphane, païen, de Sinope, et parent d'Adrien, qui le chargea de rebâtir Jérusalem. Il se fit chrétien, puis juif, et pour complaire à ses coreligionnaires, qui commençaient à dédaigner la version des Septante, il traduisit la Bible de la façon la plus littérale; cette traduction est souvent citée depuis le II[e] siècle; il n'en reste que des fragments, publiés dans les *Opuscula* de Darthe, 1746.

Aquila (Caspar), nom latin du théologien allemand *Adler* (1488-1560), d'abord chapelain de François de Sickingen, puis partisan zélé de Luther. Professeur d'hébreu à Wittemberg, il aida le réformateur dans la traduction de la Bible, et soutint ses doctrines au péril de ses jours, contre Charles-Quint.

Aquila (Pierre), peintre et graveur à l'eau-forte, de Palerme ou de Rome, a publié les *Loges du Vatican* en 52 pièces, *la Bataille de Constantin* d'après Raphaël, *la Galerie Farnèse*. — Son frère, *François*, également graveur, a fait des eaux-fortes d'après Raphaël.

Aquila (Pompée dell'), peintre napolitain d'Aquila, au XIV[e] siècle, a laissé à Rome de belles fresques et une *Descente de Croix*.

Aquilée (*Aquileia*), v. du gouvernement du Littoral, dans l'Illyrie autrichienne, au milieu des lagunes de Marano, à 22 kil. S. O. de Gœritz, par 45° 45′ 52″ lat. N. et 11° 2′ 45″ long. E. Colonie romaine, en 181 av. J. C.; après avoir été une grande ville, séjour favori d'Auguste et de plusieurs empereurs, assiégée par Maximin, qui fut tué sous ses murs, elle fut ruinée par Attila en 452; sa position insalubre l'empêcha de se relever; elle fut cependant le siége d'un patriarcat qui, en 1751, a formé les archevêchés d'Udine et de Goritz, puis Laybach, en 1788. On récoltait dans les environs le *pucinum*, vin généreux fort apprécié par Auguste; 2,000 hab.

Aquilia (Gens). Nom d'une famille patricienne de Rome, qui remonte aux rois.

Aquilius (Manius), consul en 129 av. J. C., acheva la guerre contre Aristonic de Pergame, en empoisonnant les eaux des villes qu'il voulait soumettre.

Aquilius Nepos (Manius), consul en 101 av. J. C. avec Marius, réprima la révolte des esclaves de Sicile sous Athénion; fut accusé de concussions et sauvé par son avocat, Marc Antoine, qui, déchirant brusquement la tunique de son client, montra les blessures qu'il avait reçues pour la patrie. Envoyé, comme proconsul, en Asie, pour rétablir les rois de Cappadoce et de Bithynie, il fut battu et pris par Mithridate, qui le fit promener sur un âne, torturer cruellement et mourir, en le forçant d'avaler de l'or fondu.

Aquilius (Gallus), jurisconsulte romain, ami de Cicéron, introduisit surtout dans le droit la célèbre formule, *De dolo malo*.

Aquilonie, v. du Samnium ou plutôt d'Apulie, célèbre par la victoire de Papirius Cursor sur les Samnites, 295 av. J. C. V. *Agnone*.

Aquin (Louis-Claude d'), organiste français, 1698-1772, eut un talent précoce sur le clavecin; à six ans, il se fit entendre devant Louis XIV; à huit ans, il put composer un *Beatus vir* à grand chœur. Il ne s'éleva pas cependant beaucoup; ses œuvres sont presque toutes restées manuscrites.

Aquin (Saint Thomas d'). V. *Thomas*.

Aquino (*Aquinum*), v. d'Italie, dans la Terre de Labour, sur un affluent du Garigliano, à 5 kil. N. E. de Ponte-Corvo, est depuis longtemps bien déchue. Evêché. C'est la patrie de Juvénal et de saint Thomas.

Aquincum, nom latin de *Bude*.

Aquis Granum, auj. *Aix-la Chapelle*.

Aquitaine. C'est le nom général donné longtemps au S. O. de la Gaule; les limites de l'Aquitaine ont souvent varié. 1° César donne ce nom au pays situé entre la Garonne, les Pyrénées, la mer; il était habité par des peuples d'origine ibérienne, qui, par leurs usages, leur langue, différaient des autres peuples de la Gaule: les Tarbelli, les Cocosates, les Tatusates, les Priani, les Bigeriones, les Sibuzates, les Garumni, les Auscii, les Elusates, les Sotiates, les Gaites, les Vocates, nommés par César, et quelques autres petits peuples des Pyrénées. Crassus, lieutenant de César, soumit rapidement l'Aquitaine, 57 av. J. C. 2° Auguste acheva la conquête, et, en 27 av. J. C., il changea les grandes divisions de la Gaule: l'Aquitaine fut reculée vers le nord jusqu'à la Loire, aux dépens de la Celtique; deux peuples furent enlevés au S. E. à la province romaine et réunis à l'Aquitaine, les Convenæ et les Helvii. 3° Vers la fin du IV[e] siècle, lorsque la Gaule fut divisée en 17 provinces, l'Aquitaine en forma 3: l'Aquitaine I[re], dont Avaricum (Bourges) fut la métropole, comprit: les Bituriges-Cubi, les Lemovices, les Arverni, les Cadurci, les Ruteni, les Vellavi, etc. — L'Aquitaine II[e], dont la métropole fut Burdigala (Bordeaux), comprit: les Pictones, les Agesinates, les Santones, les Bituriges-Vivisci et les Meduli, les Petrocorii, les Nitiobriges, etc. — L'Aquitaine III[e] ou Novempopulanie, dont la métropole fut Elusa (Eauze), puis Ausci (Auch), comprit: les Boii, les Tarbelli, les Vasates ou Vocates, les Tarusates, les Sotiates, les Elusates, les Auscii, les Osquidates, les Bigeriones, avec les Tornates et les Garumni, les Convenæ, les Consoranni, les Lacto-

rates, les Garumni, les Ptiani, les Sibuzates, les Cocosates et les Sibyllates. — Les Wisigoths possédèrent l'Aquitaine de 419 à 507; après la bataille de Vouillé, Clovis s'en empara et les rois Francs se partagèrent ses villes et ses provinces pendant le VIe s.; au commencement du VIIe s., l'ancienne Novempopulanie tomba au pouvoir des Gascons (V. *Gascogne*); et, depuis Dagobert (v. 630), l'Aquitaine eut des souverains indépendants, comme Eudes, Hunald, Waifre. Pepin le Bref en fit de nouveau la conquête, 760-768; Charlemagne érigea l'Aquitaine en royaume pour son fils Louis, 781. Dans le démembrement de l'empire Carlovingien, l'Aquitaine eut pour rois, Pepin Ier, 817, Pepin II, 838, Charles le Chauve qui la disputa à celui-ci jusqu'en 865, Charles, fils de ce prince, puis le roi Louis le Bègue. A l'époque féodale, le titre de duc d'Aquitaine fut disputé par les comtes de Toulouse, d'Auvergne et de Poitiers, et appartint surtout à ces derniers jusqu'à Eléonore, fille et héritière de Guillaume X, 1137. Le duché de Gascogne avait été réuni, en 1052, à l'Aquitaine, que l'on appellera bientôt Guyenne. (Il paraît que c'est une corruption du mot Aquitaine.) Depuis le mariage d'Eléonore, d'abord avec Louis VII, puis avec Henri Plantagenet, le duché de Guyenne ne cessa d'être disputé par les rois de France et d'Angleterre, jusqu'à la fin de la grande guerre de Cent ans; la victoire de Castillon, 1453, en assura la possession définitive à la France.

Ar ou **Rabbath-Moab**, ancienne capitale des Moabites, détruite par un tremblement de terre en 365.

Ara Ubiorum; autel consacré à Auguste par les Ubiens, près duquel s'éleva une ville, peut-être *Bonn*, peut-être *Gottsberg*.

Arabat (Flèche d'), presqu'île très-étroite, de 113 kil. de long sur 1 kil. de large, entre la mer d'Azoff, à l'E., et la mer Putride, à l'O. — Elle tire son nom de la petite ville fortifiée d'Arabat (Heracleon), située à l'extrémité méridionale de cette langue de terre.

Arabgir ou **Arabkir** (*Arabracium*), v. de l'eyalet et à 160 kil. S. E. de Sivas (Turquie d'Asie). Déjà florissante sous les Romains, puis ruinée au moyen âge, elle doit sa prospérité actuelle aux Arméniens, qui y travaillent le coton.

Arabie. Cette vaste presqu'île est située au S. O. de l'Asie, entre 30° et 57° de long. E. et entre 12° et 30° 6′ de lat. N. Elle a pour bornes : à l'O. l'isthme de Suez et la mer Rouge; au S. O. le détroit de Bab-el-Mandeb et le golfe d'Aden; au S. et au S. E. le golfe d'Omân; à l'E. le détroit d'Ormuz et le golfe Persique; au N. les déserts qui s'étendent jusqu'à l'Irak-Arabi, la Syrie, l'Egypte. Sa superficie est d'environ 2,800,000 kil. carrés. — Les côtes sont peu découpées; au fond de la mer Rouge les golfes de Suez et d'Akabah; à l'E., le golfe de Bahrein, entre la presqu'île de ce nom et la pointe de Tannurah. L'Arabie est un plateau sablonneux et aride, qui s'abaisse doucement vers le golfe Persique; le talus occidental est formé par une chaîne qui se rattache vers le N. au Liban et suit la côte de la mer Rouge; la côte méridionale est bordée d'une suite de collines qui s'élèvent vers l'Omân; enfin il paraît que la chaîne transversale du Djebel Ak'ared s'étend entre les deux golfes à la hauteur de la Mecque. Ces montagnes sont bien peu élevées, puisque l'Arabie n'a pas un seul fleuve; le Meïdam, le Chab, au S., l'Aftan, à l'E., etc., ne sont que des torrents souvent à sec. — L'Arabie a le climat de l'Afrique septentrionale; il y a des pluies régulières dans le S. E. de juin à septembre; au S. de février en avril; à l'E. de la mi-novembre à la mi-février; au centre la pluie est rare; la chaleur élevée, mais tempérée cependant par une abondante rosée sur les côtes et par la brise venant de la mer. Le climat est sain; mais au N. le *simoun* porte la désolation dans le pays entre la Mecque et Bassorah; sur les côtes de l'O. le vent qui vient du sud est sec et force les habitants à se couvrir de laine; près du golfe Persique, le vent du sud-est, très-humide, provoque des sueurs abondantes; sur les côtes de l'Yémen il gêne la navigation pendant 8 mois. — L'Arabie est pauvre en productions naturelles, si ce n'est dans les oasis, sur les bords des ruisseaux; on y trouve les plantes de l'Afrique septentrionale, de la Perse, de l'Inde, le tamarinier, le tulipier, le cotonnier, le bananier, la canne à sucre; dans l'Yémen le baume et le café; au S. E. l'encens. Parmi les animaux, il faut citer des ânes excellents, des chameaux à une bosse et surtout les belles races de chevaux si célèbres. Il y a peu de métaux précieux; mais la pêche des perles, près des îles Bahrein, est toujours fructueuse. — L'Arabie était divisée par les anciens en Arabie Pétrée au N. de la mer Rouge, Arabie Déserte au centre et vers l'Euphrate, Arabie Heureuse au S. Le pays est encore mal connu; les régions principales sont : la presqu'île du Sinaï et la contrée située au S. de la Palestine, qui renferme les ruines de Petra; l'Hedjaz, à l'O., pays d'oasis, de rochers, de collines escarpées, habité par des Arabes sédentaires, formant de petits Etats, au milieu desquels s'élèvent la Mecque et Médine, avec leurs ports Djeddah et Yambo, qui appartiennent au sultan. L'Yémen, au S. O. renferme de fertiles vallées dans les montagnes de l'intérieur, mais les côtes sont très-arides; on y trouve l'Etat, assez puissant, de l'*Iman* de Sana; plus au N., le pays d'Asyr et une confédération de cheiks indépendants très-redoutés de l'Iman; dans la plaine, ou Téhamah, surtout le long de la mer Rouge, de petits Etats indépendants, dont les villes principales sont Moka, Beit-el-Fakih, Odeïda, Loheïa, Zebid, etc. Au S., le long du golfe d'Oman, l'Hadramaout renferme des vallées fertiles et des parties montagneuses, habitées par des tribus sédentaires soumises à un grand nombre de petits chefs, puis le vaste plateau du Mahrah, le pays de Chedeher, etc. Au S. E. l'Oman, pays de montagnes, fertile en dattes et en froment, appartient presque entièrement à l'Iman de Mascate. Sur la côte du golfe Persique, le Hadjar ou Lahsa, auquel se rattachent les îles Bahrein; enfin au centre de l'Arabie, la vaste région appelée Nedjed, environnée d'une ceinture de déserts, renferme de nombreuses oasis, riches en pâturages et en dattiers, qu'habitent des Arabes nomades ou sédentaires avec leurs chameaux, leurs chevaux et leurs nombreux troupeaux; là se trouvent un grand nombre de petits Etats indépendants et peu connus, qu'avait en grande partie réunis au commencement de ce siècle la secte belliqueuse des Wahabites. La population de toute l'Arabie est évaluée à 12,000,000 d'habitants; on y trouve des nègres, des Banians, venus de l'Inde pour le commerce, et surtout des Juifs, établis depuis bien des siècles, principalement dans les pays de l'ouest.

L'Arabie n'a pas véritablement d'histoire; séparée de l'Asie par des déserts, de l'Afrique par la mer, elle a échappé aux conquérants anciens, aux Assyriens, aux Perses, à Alexandre, aux Romains; mais divisée en un très-grand nombre de tribus nomades ou sédentaires, elle n'a formé une grande puissance qu'au temps de Mahomet et des khalifes, ses successeurs; la Mecque et Médine sont restées les villes saintes de l'islamisme; mais déjà même sous les Ommiades et sous les Abbassides, l'Arabie n'était plus le centre de l'empire Arabe et de bonne heure elle retomba dans ses divisions naturelles. Suivant les chroniqueurs orientaux, les Arabes, peuple sémitique, descendent des Aribah et surtout des Moutaarribes ou Jectanides et des Moustarribes, fils d'Ismaël; les Jectanides peuplèrent principalement l'Yémen, où les rois Himyarites régnèrent jusqu'à la fin du Ve s.; ils furent alors soumis par les Abyssins, puis par les Perses, avant de se convertir à l'islamisme. Sous le règne d'Akran, l'un de ces rois, vers la fin du Ier siècle, la rupture des digues de Mareb amena une inondation célèbre et provoqua une émigration des tribus de l'Yémen dans les différentes parties de l'Arabie; quelques-unes fondèrent le royaume d'Anbar et de Hira, près de l'Euphrate, se convertirent au christianisme et firent une guerre acharnée aux Grecs de Syrie; d'autres, les Ghassanides, au S. E. de Damas, devinrent également chrétiens; mais leurs rois, tributaires des empereurs romains, ne cessèrent de combattre pour eux contre les Sassanides. Après Mahomet, les Arabes convertis à sa religion, portèrent leurs armes jusqu'à l'Inde et jusqu'à la Transoxiane en Asie, s'emparèrent de toute l'Afrique septentrionale, de l'Espagne, et ne furent arrêtés que par Charles-Martel; c'est dans les pays conquis, à Damas, à Bagdad, à Samarcande, à Alexandrie, à Kaïroan, en Espagne, qu'ils ont surtout développé leur génie civilisateur, et montré leur aptitude pour les lettres, les sciences et les arts; mais l'Arabie elle-même est restée stationnaire. — On verra aux noms des différentes régions de l'Arabie, les notions nouvelles que nous devons à quelques voyageurs, comme Palgrave.

Arabie Pétrée, nom donné par les anciens à la partie montagneuse de l'Arabie, située entre la Palestine et la mer Rouge; c'était l'Idumée, le pays des Amalécites, des Madianites, des Nabathéens, etc.; c'était le pays traversé par les Hébreux, après la sortie d'Egypte. Petra y fut le riche entrepôt du commerce avec les contrées méridionales de l'Arabie.

Arabique (Golfe). V. Rouge (Mer).

Arabiques (Monts), nom ancien de la chaîne de collines qui bordent la rive droite du Nil, en Egypte.

Arabites, peuple qui, suivant Néarque, habitait la côte de l'Océan Indien, à l'O. de l'Indus, jusqu'au fleuve *Arabis*, qui le séparait des *Horites*.

Aracan. V. ARAKAN.

Aracaty, la ville la plus importante de la province et à 85 kil. S. E. de Ceara, au Brésil, près de l'embouchure du Jaguaribe; exportation de coton; 8,000 habitants.

Aracelis ou **Aracilium** (*Huarte-Araquil*), v. de l'Espagne ancienne, à l'O. de Pampelune, chez les Vardules; les Cantabres, qui la défendaient, aimèrent mieux se tuer que de se rendre aux Romains.

Arachné (c.-à-d. *araignée*), femme de Colophon ou d'Hypœpa, en Lydie, osa défier et vaincre Minerve dans l'art de la broderie. La déesse la frappa de sa navette; dans son désespoir, Arachné se pendit et fut changée en araignée.

Arachosie, province de l'ancien empire de Perse, bornée par la Drangiane à l'O., par la Gédrosie au S. et par l'Inde à l'E. C'est auj. le *Seistan*, au sud de l'Afghanistan. La capitale, *Arachotus*, avait été, dit-on, fondée par Sémiramis; Alexandre, en traversant le pays, y éleva une ville qui porta son nom.

Arachthus ou **Aréthon,** riv. de l'anc. Epire, qui se jetait dans le golfe d'Ambracie; auj. *rivière d'Arta*.

Arad, nom de la région saharienne de la régence de Tunis; elle renferme de nombreuses oasis et son sol est fertilisé par des sources en abondance. Les anciens l'appelaient *Emporia* (les marchés).

Arad, v. de la Hongrie méridionale, sur la rive droite du Maros, à 210 kil. S. E. de Bude, par 46°10′ lat. N. et 18°58′ long. E. Siége d'un évêché grec, elle est le principal marché de bestiaux de tout le royaume et fait un grand commerce de blés, tabac, peaux, etc. Son château, célèbre dans les guerres contre les Turcs, a encore joué un grand rôle dans la guerre de 1849. 32,000 hab. — En face d'Alt-Arad (O-Arad), est Neu-Arad (Uj-Arad), fondée par les Turcs, fortifiée au XVIII[e] s. par les Autrichiens; elle fait commerce de bois de construction; 5,000 hab.

Aradiens, l'un des peuples de Chanaan, au temps d'Abraham.

Aradus (*Rouad*), nommée Arvath par les Hébreux, v. de Phénicie, sur un rocher d'un kilomètre de tour, à 200 m. du rivage, bâtie par les Sidoniens, devint florissante, eut des rois qui dominèrent une partie de la côte, et fournit souvent de bons matelots à Tyr. Après la bataille de Philippes, elle fut presque ruinée. En face était Antaradus.

Aradus ou **Arathus,** ancien nom de l'une des îles Bahrein, dans le golfe Persique, occupée par les Phéniciens.

Arafat, montagne d'Arabie, à 22 kil. S. E. de la Mecque, formée d'un roc de granit d'environ 170 m. de hauteur. Les pèlerins musulmans y viennent en très-grand nombre; ils croient qu'une chapelle, bâtie au sommet, est due à Adam, qui, après une longue séparation, retrouva Eve dans cet endroit.

Arago (DOMINIQUE-FRANÇOIS), né le 26 février 1786 à Estagel (Pyrénées-Orientales), mort à Paris, le 2 octobre 1853, fit de bonnes études à Perpignan, entra à l'Ecole polytechnique à 17 ans, et y occupa le premier rang. Il fut attaché à l'Observatoire comme secrétaire du bureau des longitudes; en 1806, sur la recommandation de Monge, il fut chargé avec Biot d'achever la grande opération géodésique de Delambre et Méchain, pour la mesure de l'arc du méridien terrestre; ils opérèrent sur les côtes de Catalogne et dans les îles Baléares, en 1806-1807. Quand la guerre d'Espagne éclata, Arago n'échappa qu'avec peine aux Majorquains, qui le prirent pour un espion, passa plusieurs semaines renfermé dans la citadelle de Belver, parvint à se rendre à Alger, mais, en revenant vers la France, fut pris par un corsaire espagnol et jeté sur les pontons de Palamos. Réclamé par le dey, remis en liberté, il fut rejeté par une tempête, de Marseille sur les côtes de Sardaigne, puis sur les côtes d'Afrique, près de Bougie. Mal accueilli par le nouveau dey, il n'obtint sa liberté qu'à force d'instances et rentra en France en 1809. L'Académie des sciences l'admit à 23 ans, et l'empereur le nomma professeur d'analyse et de géodésie à l'Ecole polytechnique, où il enseigna vingt ans. En 1815, Napoléon avait songé à l'emmener avec lui aux Etats-Unis. Directeur de l'Observatoire, il rendit célèbres et populaires les cours d'astronomie qu'il professait avec autant d'élégante clarté que de véritable science. Ses travaux multipliés lui avaient déjà donné une gloire européenne; il était de toutes les académies, et avait été honoré de tous les ordres; en 1830, il devint, après Fourier, secrétaire perpétuel de l'Académie pour les sciences mathématiques, et ses éloges ajoutèrent encore à sa réputation. Député des Pyrénées-Orientales en 1830, il siégea à l'extrême gauche, et dans les journées de Juillet intervint auprès du duc de Raguse pour arrêter l'effusion du sang. Il adhéra au compte-rendu de 1832, attaqua avec passion le système des forts détachés autour de Paris, prit souvent la parole dans les questions d'enseignement, de marine, de canaux, de chemins de fer, et prononça le premier les mots de réforme et de droit au travail. Membre du Conseil général de la Seine, il le présida jusqu'en 1849. En 1848, il devint membre du gouvernement provisoire, ministre de la guerre et de la marine, fit partie de la Commission exécutive élue par l'Assemblée constituante, et aux journées de juin marcha aux barricades à la tête des troupes. Il garda le silence à l'Assemblée législative, et, lorsqu'il refusa de prêter serment au nouveau pouvoir en 1852, il en fut dispensé par une exception honorable. — Comme savant, il a fait faire de notables progrès à l'astronomie, à l'optique, à l'électro-magnétisme, etc.; il a surtout popularisé la science dans ses cours, dans ses comptes-rendus, dans ses notices. Il a soutenu avec ardeur la théorie des ondulations; de concert avec Biot, il a résolu la question importante des réfractions atmosphériques; il a élargi la voie ouverte par Malus sur la polarisation de la lumière, a inventé l'instrument ingénieux appelé *polariscope*, pour distinguer la lumière polarisée de la lumière naturelle, et fait des découvertes intéressantes sur la constitution physique du soleil et des comètes; il a expliqué la scintillation des étoiles; mesuré avec précision les diamètres des planètes, en obviant aux causes d'erreur produites par l'irradiation; enfin il a propagé la belle découverte de Niepce et de Daguerre. Après Œrstedt et Ampère, il a ajouté de nouveaux faits à la science de l'électro-magnétisme; découvert qu'on peut aimanter une verge d'acier en l'entourant d'un courant électrique; observé l'action exercée par un barreau de cuivre mû circulairement sur l'aiguille aimantée, et, pour cette découverte du magnétisme par rotation, mérité, en 1829, la médaille de Copley, décernée par la Société royale de Londres. Il a fait également de beaux travaux sur la marche de l'aiguille aimantée, sur ses perturbations par les aurores boréales, sur la fluctuation régulière de la force magnétique, et d'importantes expériences, avec Dulong, sur la force élastique de la vapeur d'eau, etc. — Les *Œuvres complètes* d'Arago ont été publiées par M. Barral, Paris, 1854-59, 16 vol. in-8°. Parmi les nombreuses notices insérées dans l'Annuaire du Bureau des longitudes, on peut citer : *Sur les Chronomètres*, 1824; *sur les quantités de pluie* qui tombent à diverses hauteurs au-dessus du sol, 1824; *Table des températures extrêmes* observées à Paris et dans d'autres lieux, 1825; *sur la Lune rousse*, 1827, 1828; *De la rosée*, 1828; *sur les Explosions des machines à vapeur*, 1830; *sur les étoiles multiples*, 1833; *sur les puits artésiens*, 1835; *sur la dernière apparition de la comète d'Halley*, 1836; *Notice sur les machines à vapeur*, 1836; *sur les Hiéroglyphes égyptiens*, 1836; *sur le Tonnerre*, 1838; *Notice sur Herschell; sur l'Eclipse totale de soleil du* 8 *juillet* 1842, 1845; parmi ses éloges historiques, on remarque ceux du docteur Young, de Fourier, de James Watt, de Condorcet, de Carnot, d'Ampère, de Bailly, etc. *V. Arago et sa vie scientifique*, par J. Bertrand.

Aragon, affl. de gauche de l'Ebre, vient du col de Canfranc (Pyrénées-Orientales), reçoit à droite l'Esca et l'Irati; à gauche, l'Arga; son cours est de 140 kil.

Aragon (canal d') ou **Impérial,** commencé sous Charles-Quint en 1528, repris par Charles III au XVIII[e] s., n'est pas encore terminé; il longe la rive droite de l'Ebre, de Tudela à Saragosse.

Aragon, prov. de l'Espagne, a pour bornes: au N. les Pyrénées; à l'E. la Catalogne; au S. E. le roy. de Valence; au S. O. la Nouvelle-Castille; à l'O. la Vieille-Castille et la Navarre. C'est un pays montagneux, traversé par l'Ebre du N. O. au S. E., il y a quelques vallées, quelques plaines fertiles; mais souvent le sol est sec et aride, et l'agriculture en général très-arriérée: on peut faire plusieurs lieues sans rencontrer un seul arbre; l'industrie et le commerce sont également négligés; beaucoup de bourgs, jadis florissants, sont maintenant abandonnés. Les Aragonais sont braves, mais paresseux et surtout opiniâtres. — La superficie est de 46,565 kil. carr., la pop. de 929,000 hab. — L'Aragon

forme une capitainerie générale, divisée en trois intendances ou gouvernements : Saragosse, Huesca, Teruel. La capitale est Saragosse. — L'Aragon, compris dans l'anc. Tarraconaise et occupé par les Celtibères, fut soumis aux Wisigoths au vᵉ s., aux Arabes en 714. Délivré par Charlemagne, le pays forma un comté dépendant de la Marche de Gascogne, puis du roy. de Navarre; il prit le nom d'Aragon (de la riv. qui passe près de Jacca, alors sa capitale), et devint un royaume sous Ramire, l'un des quatre fils de Sanche le Grand, en 1035. Il s'agrandit des petits Etats de Sobrarbe et de Ribagorza (1078) et des pays musulmans d'Huesca, de Barbastro, de Saragosse (1118). Le mariage de la reine Pétronille avec Raymond Bérenger amena la réunion de l'Aragon et du comté de Barcelone (1137). Leurs successeurs étendirent leur domination sur la Provence, le Roussillon et la Cerdagne, le comté de Montpellier; Jayme Iᵉʳ s'empara des Baléares (1229-1235), du roy. de Valence (1238 ; depuis le massacre des Vêpres siciliennes (1282), les rois dirigèrent leurs efforts vers l'Italie, restèrent maîtres de la Sardaigne (1326), de la Sicile (1409), puis du roy. de Naples (1435). Enfin le mariage de Ferdinand le Catholique et d'Isabelle de Castille (1469) prépara l'unité de l'Espagne, achevée par la conquête de Grenade (1492) et de la Navarre (1512).

ROIS D'ARAGON.

1° *Dynastie de Navarre.*

Ramire Iᵉʳ, roi en.	1035
Sanche-Ramirez.	1063
Pierre Iᵉʳ.	1094
Alphonse Iᵉʳ le Batailleur.	1103
Ramire II le Moine.	1134
Pétronille.	1137

2° *Dynastie de Barcelone.*

Pétronille et Raymond Bérenger.	1137
Alphonse II.	1162
Pierre II.	1196
Jayme ou Jacques Iᵉʳ le Conquérant. . .	1213
Pierre III.	1276
Alphonse III.	1285
Jayme II.	1291
Alphonse IV.	1327
Pierre IV.	1336
Jean Iᵉʳ.	1387
Martin.	1395
Interrègne.	1410

3° *Dynastie de Castille.*

Ferdinand Iᵉʳ.	1412
Alphonse V.	1416
Jean II.	1458
Ferdinand II, le Catholique.	1479-1516

Aragon (TULLIE D'), femme poëte et musicienne du xviᵉ siècle, née à Naples, de la famille d'Aragon, qui avait régné dans cette ville, fut célèbre par sa beauté, son génie poétique, son amour des arts et la légèreté de sa conduite. Ses poésies ont été plusieurs fois imprimées; on y remarque : les *Rime*, Venise, 1547, et *Il Meschino*, poëme en 36 chants, Venise, 1560, in-4°.

Aragona, v. de Sicile, à 12 kil. N. de Girgenti; on récolte aux environs beaucoup d'amandes; 6,500 hab.

Araguari ou **Araouari**, riv. de la Guyane, tributaire de l'Océan Atlantique, que la France réclame au Brésil pour limite méridionale de ses possessions.

Araguay, l'une des deux rivières qui forment au Brésil le Tocantin; elle vient de la sierra Seiada, au S. O., se grossit du rio dos Mortes, entoure la grande île de Santa-Anna et se réunit au Tocantin, près du fort Saint-Jean, après un cours de 1,500 kil.

Arakan ou **Rakheng**, contrée de l'Indo-Chine anglaise, dépendant du Bengale, entre le Bengale au N. O., l'empire Birman à l'E., le Pégou anglais au S., et le golfe du Bengale à l'O. Royaume indépendant jusqu'en 1783, réuni par le roi d'Ava à ses possessions, conquis par les Anglais en 1825, il a été cédé par les Birmans en 1826. Il occupe une grande et fertile vallée arrosée par l'Arakan, le Dombok et le Ma; il est séparé de l'empire Birman par les monts Arakan, Yomadoung, etc ; le riz est abondant, les forêts sont remplies de beaux bois. La population, mélange de Mogs indigènes, de Birmans et d'Indiens, est d'environ 320,000 hab. Il est divisé en trois districts, Akyab, Ramree et Sandoway; les villes principales sont Akyab, Sandoway, Kyouk, Phyoo et Arakan. — La capitale, *Arakan*, est bâtie autour d'un fort, à deux journées de l'embouchure du fleuve; elle renferme, dit-on, 600 pagodes : la population, qui a été de 90,000 hab., est descendue à moins de 10,000.

Arakan (archipel d'), il est situé dans le golfe du Bengale sur les côtes de l'Arakan; renferme plusieurs îles qui abondent en riz et en fruits, et deux (Ramree et Tchedoba), qui ont des volcans vaseux.

Aral (mer d'), grand lac de l'Asie dans le Turkestan, appelé par les Orientaux mer de *Kharism* ou d'*Ourghendj;* il est séparé de la mer Caspienne à l'O., par le plateau d'Oust-Ourt (plaine haute), large de 250 kil., qui porte les traces du séjour des eaux dans ses parties les plus basses et dont les parties les plus élevées (150 à 200 mèt.) étaient peut-être des îles, lorsque la mer d'Aral était réunie, comme on le croit, à la mer Caspienne. Le lac a environ 320 kil. du N. au S. sur 160 de l'O. à l'E.; ses eaux, qui se retirent et baissent toujours, sont au-dessous du niveau de la mer Caspienne; leur plus grande profondeur n'atteint pas 70 mètres; elles sont presque douces et nourrissent des phoques et des esturgeons. La navigation est dangereuse à cause des vents fréquents; il renferme plusieurs îles, surtout vers l'O.; la principale est celle de *Nicolas Iᵉʳ*. Les bords sont couverts de saules, de roseaux et de flaques d'eau saumâtre. Les Russes, qui l'ont exploré récemment, s'en sont rendus maîtres par leurs petits bâtiments de guerre et les forts qu'ils ont élevés sur les rives, comme Aralskoyé, près de l'embouchure du Sir-Daria. Ce fleuve et l'Amou-Daria, c'est-à-dire le Djihoun et le Sihoun, se jettent dans la mer d'Aral; les anciens se sont accordés à les faire tributaires de la mer Caspienne, qui probablement ne faisait alors qu'une seule mer avec le lac Aral.

Aram, 5ᵉ fils de Sem, donna son nom aux pays situés de la Méditerranée au Tigre et aux peuples qui les habitèrent. On appelle encore langues *araméennes* le syriaque et le chaldéen.

Aramont (GABRIEL DE LUITZ, baron d'), ambassadeur français à Constantinople, né à Nîmes, mort en 1553, fut envoyé par Henri II à Soliman pour obtenir son alliance et le secours de ses flottes contre Charles-Quint. Il échoua dans d'autres missions; ses biens furent confisqués et donnés à Diane de Poitiers. On a une relation curieuse de ses voyages en Syrie et en Egypte, écrite par son secrétaire Chesnau.

Aran (Val d'). V. ARRAN.

Aranda (don PEDRO-PABLO ABARACA Y BOLEA, comte D'), homme d'État espagnol, né en 1718, mort en 1799, d'une noble famille d'Aragon, servit d'abord, comme officier, jusqu'en 1758, fut ambassadeur en Pologne jusqu'en 1765; puis capitaine général de Valence et président du conseil de Castille. Imbu des idées du xviiiᵉ s., le ministre de Charles III poursuivit énergiquement les abus, favorisa l'agriculture et l'industrie, réorganisa l'armée et la marine, expulsa les jésuites (1767), etc. Renversé par ses ennemis (1773), il fut ambassadeur à Paris, contribua à l'alliance de l'Espagne avec la France pour l'indépendance des Etats-Unis, et eut l'honneur de signer le traité de 1783. Il rentra au ministère après Florida-Blanca, en 1792 ; mais fut disgracié, comme partisan de la France, par l'influence de Godoï ; il mourut dans ses terres d'Aragon.

Aranda de Duero, v. d'Espagne, sur le Duero, dans la prov. et à 70 kil. S. de Burgos, dans un territoire fertile, surtout en vignes; 4,000 hab.

Aranjuez (*Ara Jovis*), v. d'Espagne, dans la prov. de Tolède (Nouv.-Castille), sur la rive gauche du Tage, à 50 kil. S. de Madrid, célèbre par sa résidence royale, commencée par Charles-Quint, terminée sous Charles IV, et par son parc magnifique; 4,000 hab. — L'insurrection d'Aranjuez, 18 mars 1808, contre Godoï, prince de la Paix, eut pour premier résultat l'abdication de Charles IV en faveur de Ferdinand VII.

Aranyos, riv. de la Transylvanie, affl. de droite du Maros, a un cours de 150 kil. et roule des paillettes d'or (*Arany* en hongrois).

Arapiles (Les), au S. E. de Salamanque, célèbre par la victoire de Wellington sur Marmont, le 12 juillet 1812.

Arar ou **Araris** (*eau lente*), ancien nom de la Saône.

Ararat, auj. *Agri-Dagh;* c'est le plus haut sommet (5,155 m.) du plateau d'Arménie, sur les confins de la Perse, de la Turquie et de la Russie d'Asie. C'est là que s'arrêta l'arche de Noé ; on a fait plusieurs fois l'ascension difficile de l'Ararat dans ces dernières années.

Aras (*Araxes*), riv. d'Asie, affl. de droite du Kour, vient du mont Tekdagh, contourne le mont Ararat, arrose le pays d'Erivan, le Chirvan, et à un cours de 670 kil. Malgré sa vieille réputation de rapidité, il est guéable en plusieurs endroits et a reçu plusieurs ponts.

Arator, poète latin, né en Ligurie, vers 490, mort vers 556 ou 560, secrétaire d'Athalaric, roi des Ostrogoths, puis sous-diacre de l'église de Rome, mit en vers latins les Actes des Apôtres, Venise, 1502, in-4°, et dans la *Bibliothèque des Pères*.

Aratus de Sicyone, né vers 271 av. J. C., mort en 213, fut élevé à Argos, après la mort de son père Clinias; délivra, en 251, sa patrie du tyran Nicoclès, la réunit à la ligue Achéenne, obtint l'appui du roi d'Égypte, Ptolémée II, et dès lors songea à sauver la Grèce entière, en faisant entrer ses différents États dans la confédération, qu'il dirigea plusieurs fois, comme stratége. Il réussit presque, en employant tour à tour la force des armes et l'adresse politique; il délivra Corinthe de sa garnison macédonienne. Mais attaqué par le roi de Sparte, Cléomène, et par les Etoliens pillards, il fut forcé d'appeler lui-même l'intervention du roi de Macédoine, Antigone II, qui, après la victoire de Sellasie (225), rétablit en Grèce l'influence macédonienne. Aratus, battu par les Etoliens à Caphies, 220, fut, dit-on, empoisonné par le nouveau roi de Macédoine, Philippe. Il avait écrit une histoire des Achéens, que Polybe cite avec éloge; et Plutarque a raconté sa vie avec des détails très-intéressants.

Aratus, poète et astronome grec, né en Cilicie, vivait vers 270 av. J. C. Il s'attacha à Antigone Gonatas, et composa pour lui le poëme intitulé *les Phénomènes et les Signes*, qui a joui d'une grande réputation chez les anciens. Il a été traduit en vers latins par Cicéron, Germanicus et Avienus, et a été souvent commenté. Les éditions d'Aratus sont très-nombreuses; la dernière a été donnée par M. Dübner, dans la collection Didot (*Poetæ didactici*); il a été traduit en français par Pingré en 1788, et par l'abbé Halma, en 1823.

Arau. V. Aarau.

Arauca, affl. de gauche de l'Orénoque, vient des Andes de la Nouvelle-Grenade, coule de l'O. à l'E. et communique avec l'Apure, dans le Venezuela.

Araucanos, peuple sauvage, puissant et belliqueux, qui a su conserver son indépendance dans les Andes et au S. du Chili. Ils se nomment *Moluches*, guerriers, ou *Aucas*, hommes libres. Leurs richesses consistent surtout dans leurs chevaux et leurs troupeaux de bœufs, de vigognes et de guanacos. Ils sont en guerre perpétuelle avec les Chiliens; ils adorent les astres, œuvre du grand Esprit de l'univers; ils croient à l'immortalité de l'âme; leur année est de 365 jours; leur langue est riche et poétique. Le gouvernement appartient à une sorte d'aristocratie militaire; ils sont répandus au sud de la république Argentine et au N. de la Patagonie, au nombre de 80,000 environ. L'Araucanie a été le sujet d'un poëme épique de l'espagnol Alonso de Ercilla, en 37 chants.

Arauco, l'une des 15 provinces du Chili, renferme environ 141,000 hab., et a pour ch.-l. *Arauco*.

Arauco, ville fortifiée du Chili, à 45 kil. S. de la Conception; elle est destinée à résister aux Araucaniens

Arausio, colonie romaine de l'anc. Gaule, cap. des Cavares, dans la Viennoise, auj. *Orange*.

Aravalli, chaîne de montagnes de l'Hindoustan, qui sépare les bassins de l'Indus et du Gange; elle se rattache, vers le N., aux monts Himalâya, et, vers le S., rejoint les monts Windhia.

Araxes. V. Aras.

Araxes (Bend-Emir ou Kouren), fl. de l'anc. Perse, venait des montagnes du S. O., passait à Persépolis et se perdait au S. E. dans le lac Salé (Bagh-Téhgan).

Araxes, l'un des noms de l'Iaxartes.

Araysch (El-). V. Larach.

Arbacès, gouverneur de Médie, au VIIIe s. av. J. C., se ligua avec Bélésis de Babylone contre Sardanapale, roi d'Assyrie; après le partage de l'empire, il obtint le royaume de Médie, s'établit à Ecbatane et y régna 28 ans avec sagesse. Tel est le récit de Ctésias et de Diodore.

Arbasia (César), peintre italien de Pérouse, florissait vers 1600, imita L. de Vinci, fut professeur à l'Académie de Saint-Luc et visita l'Espagne; il a de la réputation.

Arbath. V. Rabath.

Arbe ou **Barbado**, île de l'archipel Dalmate, dépendant du cercle de Zara, par 44°47′ lat. N. et 12°30′ long. E. Elle est fertile en blé, vin, huile; a de nombreux troupeaux de moutons, de beaux bois de construction, de la houille, etc.; 4,000 hab.

Arbela, v. de l'anc. Galilée, à l'O. de Nazareth, dans un pays rempli de cavernes qui servaient d'asile aux brigands.

Arbelles, *Arbela*, v. de l'Adiabène orientale, en Assyrie; elle a donné son nom à la victoire d'Alexandre sur Darius, en 331 av. J. C; mais la bataille se livra en réalité dans la plaine de Gaugamèle, au N. O. d'Arbelles. Auj. *Erbil* est une ville du Kourdistan turc, à 80 kil. S. E. de Mossoul; 5,000 hab.

Arbia, affl. de droite de l'Ombrone, en Toscane.

Arboga, canal de Suède qui réunit, par la rivière de ce nom, le lac Hielmar au lac Mœlar.

Arboga, petite ville du Westmaland (Suède centrale), à 48 kil. S. O. de Westeras, sur la rivière de ce nom, est l'entrepôt du fer et du cuivre exploités dans le pays. Dans les environs, on trouve un ancien bois sacré avec des débris de tombeaux; 2,000 hab.

Arbogast (Louis-François-Antoine), géomètre français, né à Muntzig (1759-1803), fut député à l'Assemblée législative et à la Convention. C'est lui qui publia le rapport sur l'*Uniformité et le système général des poids et mesures*. Son principal ouvrage a pour titre: *Du calcul des dérivations*.

Arbogaste, franc d'origine, né en Gaule, général de Théodose, fut chargé par lui de diriger le jeune Valentinien II, qui avait été rétabli sur le trône en Italie. Le faible empereur voulut se débarrasser de sa tutelle; Arbogaste le fit tuer, et donna la pourpre au rhéteur Eugène; mais vaincu par Théodose près du Frigidus, en 394, il se donna la mort.

Arbois, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 8 kil. de Poligny (Jura), sur la Cuisance, au milieu de coteaux couverts de vignes renommées. Patrie de Pichegru; 5,275 habitants.

Arborio, nom d'une famille célèbre établie à Verceil dès le XIIe s.; les Arborio firent, dit-on, bâtir le bourg de Gattinara, et ajoutèrent ce nom au leur. Le plus illustre est:

Arborio de Gattinara (Mercurin), jurisconsulte et homme d'Etat, né à Verceil en 1465, mort en 1530. Conseiller de Marguerite d'Autriche, gouvern. des Pays-Bas; employé par l'empereur Maximilien dans plusieurs négociations importantes, il devint chancelier de Charles-Quint, fut, après la mort de sa femme, nommé cardinal, 1529, et conclut le traité de Bologne, que Granvelle cite comme un chef-d'œuvre de politique.

Arbresle (L'), ch.-l. de canton, arrondissement de Lyon (Rhône); 2,845 hab.

Arbrissel (Robert d') fondat. de Fontevrault, né à Arbrissel, près de Rennes, en 1047, mort au monastère d'Orsan (Berry), en 1117, fut d'abord vicaire général de l'évêque de Rennes, et s'attacha dès lors à corriger les mœurs corrompues de son siècle. Plus tard, il se retira dans la forêt de Craon, pour y vivre dans la solitude; une multitude de pénitents suivit son exemple; ils rappelaient les anachorètes de la Thébaïde, et fondèrent l'abbaye de la Roe, dont Robert fut prieur en 1096. Puis il se mit à parcourir les villes, pieds nus, prêchant la pénitence, et il fonda, près de Poitiers, en 1100, l'abbaye de Fontevrault; à côté d'un monastère de femmes, qui priaient, se trouvait un monastère d'hommes qui travaillaient; tous vivaient dans la plus grande indigence; c'étaient *les pauvres du Christ*. L'institut de Fontevrault fut confirmé par Pascal II, en 1106. Robert mourut à Orsan, l'un des nombreux monastères de cet ordre, qui fut bientôt populaire; on lui éleva à Fontevrault un magnifique tombeau en 1633.

Arbroath ou **Aberbrothick**, **Aberbrothwick**, port du comté d'Angus (Ecosse), sur la mer du Nord, à 90 kil. N. E. d'Edimbourg, par 56°32′30″ lat. N. et 4°54′30″ long. O., près de l'embouchure du Brothwick. Phare magnifique (le Bell-Rock), sur un rocher au milieu de la mer. Fabriques de toiles à voiles. Ruines d'une célèbre abbaye fondée par Guillaume le Lion; 15,000 habitants.

Arbuthnot (Jean), médecin et littérateur, 1673-1735, né à Arbuthnot, près de Montrose (Ecosse), fut médecin de George de Danemark et de la reine Anne, et acquit une grande réputation comme savant et écrivain satirique. Parmi ses ouvrages scientifiques, citons: *Essai sur l'utilité des mathématiques; Effets de l'air sur le corps humain; Essais sur les aliments;* qui ont été traduits en français en 1741. Parmi les ouvrages litté-

raires : ***Mémoires de Martinus Scliberus*** (nom d'un club dont il faisait partie avec Pope, Swift, Gay, Parnell, etc.), et ***Histoire de John Bull***, c'est-à-dire du peuple anglais, satire mordante dirigée contre Marlborough et les whigs, traduite en français par l'abbé Vély, 1753.

Arc (*Cænus*), riv. de France, coule près de Saint-Maximin, d'Aix et se jette dans l'étang de Berre, après 50 kil. de cours.

Arc, riv. de France, affl. de gauche de l'Isère, passe à Saint-Jean de Maurienne, à Aiguebelle; elle a 115 k. de cours.

Arc (Pont de l'), pont naturel sur l'Ardèche, à 20 kil. de son emb.; il a 30 m. de haut., sur 60 de longueur. Louis XIII fit démolir les fortifications qui le défendaient.

Arc (Jeanne d'). V. Jeanne Darc.

Arc de triomphe. Les Romains, pour honorer les triomphateurs, élevaient d'abord un portique en bois, avec des ornements de toute sorte, sous lequel passait le cortége. Plus tard ils construisirent des monuments durables, en pierre ou en marbre, arcs de triomphe avec des pilastres, des colonnes, des trophées, des sculptures, des bas-reliefs; quelquefois des portes de ville eurent le caractère de véritables arcs de triomphe. Les plus célèbres sont les arcs de Constantin, de Septime-Sévère, de Gallien, de Titus, des Orfèvres à Rome; l'arc de Bénévent et celui d'Ancône, élevés à Trajan; l'arc de Rimini élevé à Auguste, les fragments de l'arc de Vérone; l'arc de Suze dédié à Auguste; etc. Dans le midi de la France surtout, il y a encore quelques arcs élevés par les Romains; ceux de Carpentras, d'Aix, d'Arles, de Cavaillon, d'Autun, de Saint-Remi de Reims, et le plus beau de tous, celui d'Orange. Les modernes ont construit des arcs de triomphe dans les différents pays; nous ne citerons que ceux de Paris : l'arc ou Porte Saint-Antoine, élevé sous Henri II, agrandi sous Louis XIV et démoli en 1778; l'arc ou porte Saint-Bernard (1674); la porte Saint-Denis (1673); la porte Saint-Martin (1674); l'arc du Carrousel, à la gloire des armées françaises (1806-1809); l'arc de l'Etoile, commencé en 1806 et terminé après 1830, sur des proportions gigantesques.

Arcachon (Bassin d'), espèce de lagune formée par le golfe de Gascogne, sur la côte du dép. de la Gironde. Il est entouré de forêts de sapins qui produisent de la résine et du goudron; il reçoit la Leyre; au S. est la petite ville de la Teste-de-Buch; le village d'Arcachon est maintenant très-fréquenté dans la saison des bains de mer.

Arcades (Académie des). V. Académie et Crescimbeni.

Arcadia, v. de Grèce, dans le département de Messénie, sur le golfe d'Arcadia, a été presque ruinée par la guerre; évêque métropolitain; 4,000 hab. V. *Cyparissa.*

Arcadie, contrée de la Grèce ancienne, au centre du Péloponnèse, entre l'Achaie au N., l'Argolide à l'E., la Laconie au S. E., la Messénie au S. O., l'Elide à l'O., sur 90 kil. de longueur et 67 dans la plus grande largeur : superficie, 4,389 kil. carrés. C'est un pays élevé, entouré de montagnes, parmi lesquelles on remarquait le Lycée, le Ménale, les monts Pholoé, Cyllène, Lampé, Erymanthos, Stymphalion et Artemision, etc.; ses vallées verdoyantes, arrosées par mille ruisseaux qui forment le bassin supérieur de l'Alphée, avaient pour habitants des hommes simples, attachés aux vieilles traditions, menant la vie pastorale et nomade; elle renfermait le célèbre lac Stymphale. Les Arcadiens, descendants des anciens Pélasges, envoyèrent des colonies au dehors, surtout en Italie; ils étaient divisés en plusieurs petits États et bravèrent dans leurs pauvres montagnes l'invasion dorienne et les attaques de Sparte. Les principales villes étaient : Mantinée, Tégée, Caphies, Stymphale, Orchomène, et plus tard Mégalopolis. L'Arcadie fit partie de la ligue achéenne, fut soumise aux Romains, appartint à Venise, après la quatrième croisade, puis tomba au pouvoir des Turcs sous Mahomet II. — L'Arcadie forme de nos jours une préfecture du roy. de Grèce, divisée en quatre éparchies, ayant pour ch.-l. Tripolitza, avec quelques bourgs peu importants, Mavromathi, Palæopoli, Leondari, Miraca, Karytena, La pop. est de 132,000 hab.

Arcadie, l'une des provinces du diocèse d'Egypte, dans l'empire d'Orient, fut ainsi nommée par Théodose en l'honneur de son fils Arcadius; formée de l'ancienne Heptanomide, elle avait pour capit. Memphis.

Arcadiopolis ou Bergula. V. Supplément.

Arcadius, empereur d'Orient, fils aîné de Théodose le Grand, régna de 395 à 408, fut un prince faible, qui tour à tour fut dominé par l'ambitieux ministre Rufin, l'eunuque Eutrope et l'impératrice Eudoxie. Pendant ce règne, l'empire fut troublé par l'invasion d'Alaric et par les persécutions dirigées contre saint Jean Chrysostome.

Arcas, fils de Jupiter et de la nymphe Callisto, donna son nom à l'Arcadie, dont il était roi. Les poëtes disent que le fils et la mère furent changés en ours et formèrent au ciel les constellations de la Grande et de la Petite Ourse.

Arcate. V. Arkote.

Arcère (Louis-Etienne), historien français de Marseille, 1698-1782; prêtre de l'Oratoire, il écrivit avec le P. Jaillot ***l'Histoire de La Rochelle et de l'Aunis***, 2 vol in-4°. Il a laissé plusieurs mémoires, comme ***l'Etat de l'agriculture des Romains depuis le commencement de la république jusqu'à Jules César.***

Arcésilas, nom de quatre rois de Cyrène qui vécurent du VIIe au Ve siècle av. J. C.

Arcésilas, philosophe grec de Pitane en Eolie, 316-241 av. J. C., disciple de Polémon, se fixa à Athènes et fut le chef de la *seconde Académie;* il attaqua Zénon et les stoïciens, et donna pour base à ses doctrines le principe de l'*acatalepsie*, espèce de scepticisme qui nie la certitude par les sens.

Archangel. V. Arkhangel.

Arche d'alliance. Moïse la fit construire par l'ordre de Dieu; c'était une sorte de coffre, long de 5 palmes, haut de 3, fait d'un bois incorruptible, recouvert de lames d'or; la couverture, appelée *propitiatoire* ou *oracle*, était surmontée de deux chérubins; les lévites la transportaient, et elle renfermait les deux tables de la loi. Elle tomba au pouvoir des Philistins, qui furent forcés de la rendre; David la plaça sous un tabernacle à Jérusalem, et Salomon dans le temple. Sous les derniers rois de Juda, elle fut portée de lieu en lieu par les prêtres, qui voulaient la soustraire aux profanations de l'idolâtrie; Josias la rétablit dans le temple, mais elle disparut vers le temps de la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor. Les Juifs pensent qu'elle reparaîtra avec le Messie qu'ils attendent.

Archélaïs (Erékli ou Ak-séraï), v. de l'ancienne Cappadoce, où Claude envoya une colonie. Macrin y fut tué en 218.

Archélaïs, v. de la Samarie, au S. E., fut bâtie par Archélaüs, fils d'Hérode, près du pays appelé Acrabatène.

Archélaüs, philosophe grec, probablement de Milet, disciple d'Anaxagore, enseigna longtemps à Athènes, au Ve siècle av. J. C., et fut maître de Socrate. C'est le dernier philosophe de l'école ionienne; il s'occupa surtout de questions *physiques*, mais commença aussi à traiter de la philosophie morale; il enseignait que le juste et le honteux ne sont point tels par la nature, mais par la loi.

Archélaüs, roi de Macédoine, en 429 av. J. C., fils naturel de Perdiccas, fit périr son oncle Alcétas et son frère, légitime héritier de Perdiccas. Il gouverna cependant avec sagesse, fortifia la Macédoine contre les étrangers, protégea les lettres et les arts, en attirant à sa cour des Grecs illustres, comme Zeuxis, Euripide, Agathon. Il fut assassiné en 405 av. J. C.

Archélaüs, fils d'Hérode le Grand, reçut d'Auguste la moitié du royaume paternel avec le titre d'ethnarque, l'an 3 de J. C.; mais ses cruautés le firent déposer par l'empereur qui, en 7, l'exila à Vienne dans les Gaules.

Archélaüs, général de Mithridate, fut battu par Sylla à Chéronée et à Orchomène, fit la paix avec lui, et, devenu suspect à son maître, se retira à Rome où le sénat l'honora, 81 av. J. C.

Archélaüs Ier, fils du précédent, fut nommé par Pompée grand-prêtre de Diane à Comana, en 63 av. J. C. Il épousa Bérénice, fille de Ptolémée Aulète, prit le titre de roi d'Egypte, mais fut vaincu et tué par Gabinius, qui rétablit Aulète sur le trône en 55.

Archélaüs II, fils du précédent, excita dans la Cappadoce des troubles que réprima Cicéron, et fut dépossédé par César, en 47, du gouvernement de Comana.

Archélaüs III, son fils, reçut d'Antoine le royaume de Cappadoce, fut agrandi par Auguste après la bataille d'Actium, mais excita l'irritation de Tibère, qui le retint à Rome où il mourut, en 17 après J. C.

Archémore. V. Néméens (Jeux).

Archena (*Aquæ calidæ*), bourg d'Espagne, à 20 kil. N. O. de Murcie, a des eaux minérales déjà renommées du temps des Romains.

Archenholz (JEAN-GUILLAUME D'), littérateur allemand, né à Dantzig en 1741, mort à Hambourg en 1812, fut congédié du service par Frédéric II en 1763, courut le monde, pendant seize ans, en chevalier d'industrie, et, fixé à Hambourg, rédigea plusieurs journaux, entre autres *la Minerve*, de 1792 à 1812. Il a publié plusieurs ouvrages estimés : *l'Angleterre et l'Italie*, 5 vol.; les *Annales de l'Angleterre depuis* 1788; l'*Histoire de la reine Elisabeth* et l'*Histoire de Gustave Wasa;* mais surtout l'*Histoire de la guerre de Sept ans*, 2 vol. Dans ses *Opuscules historiques*, on remarque l'histoire romanesque des Flibustiers.

Archers (FRANCS-). C'est le nom de la première infanterie régulièrement organisée en France sous Charles VII, en 1448. Il devait y avoir dans chaque paroisse un paysan qu'elle désignait et équipait pour s'exercer au maniement des armes, de l'arc surtout, les jours de fête, et être prêt à répondre au premier appel; il était exempté de la taille et devait avoir un casque, un justaucorps en cuir, une dague, une épée, un arc et 17 flèches. Ces francs-archers avaient des officiers nommés par le roi; ils rendirent des services pour l'expulsion des Anglais, 1450-1453; Louis XI cependant, après avoir cherché à les mieux organiser, les supprima en 1480.

Archers de la garde du roi. Ils furent surtout formés, sous Louis XI, d'Ecossais qu'il prit à sa solde.

Archelesber, v. de la Saxe prussienne, dans le bassin de la Wipper, affl. de la Saale. Fabriques de toiles et de flanelle; 9,000 hab.

Archestrate de Géla, poëte grec du IVe siècle av. J. C., écrivit un livre, célèbre dans l'antiquité, sur l'*Art gastronomique*. Plusieurs fragments de ce poëme ont été recueillis dans l'édition de l'*Histoire naturelle* d'Aristote, par Schneider, 1811.

Archevesque (HUE), trouvère normand du XIIIe siècle, est connu comme auteur de trois petits poëmes moraux : le *Dict de la Dent*, publié par Méon; le *Dict de la Mort Largesse*, publié par M. Jubinal; le *Dict de la puissance d'Amour*, manuscrit de la Bibliothèque nationale.

Archias, l'un des polémarques établis par les Spartiates à Thèbes, fut tué par Pélopidas, qui délivra sa patrie. Une lettre lui révélait la conspiration; il en remit la lecture en disant : « A demain les affaires sérieuses. »

Archias, d'abord acteur, puis écrivain tragique, devint l'un des principaux agents d'Antipater. C'est lui qui se chargea de poursuivre les Athéniens proscrits en 322 av. J. C., Hypéride, Aristonicus, etc.; pour lui échapper, Démosthène s'empoisonna. Il mourut dans la misère et l'horreur de tout le monde.

Archias (AULUS LICINIUS), poëte grec d'Antioche, né vers 120 av. J. C., fut surtout protégé par Lucullus, qui lui fit donner le droit de cité à Héraclée, puis à Rome. Ce dernier titre lui fut contesté; Cicéron le défendit dans un beau discours (*pro Archia poeta*). Ses poëmes ont péri; des *épigrammes* médiocres, qui portent son nom, ont été recueillies par Brunck, *Analecta;* par Jacobs, *Anthologia græca;* par Hülsemann, avec le discours de Cicéron.

Archiâtre, nom donné, surtout dans l'empire d'Orient, aux médecins revêtus d'une autorité disciplinaire sur leurs collègues ou chargés de traiter le prince et les officiers du palais. Les médecins des papes ont aussi porté ce titre.

Archichancelier. C'était un titre honorifique, donné dans l'empire d'Allemagne aux trois électeurs ecclésiastiques; les archevêques de Mayence, de Cologne et de Trêves étaient archichanceliers des royaumes d'Allemagne, d'Italie et d'Arles. — Napoléon Ier établit parmi les grands officiers de l'empire : l'*archichancelier de l'empire*, président de la haute cour impériale, chargé de promulguer les lois et sénatus-consultes, de signer les nominations des juges et de garder les actes de l'état civil de la famille impériale; l'*archichancelier d'Etat* était chargé de promulguer les déclarations de guerre et les traités.

Archidamus, rois de Sparte, de la dynastie des Proclides.

Archidamus Ier, vers 640 av. J. C.

Archidamus II, de 469 à 427, vainquit les Messéniens et les Ilotes révoltés, et ravagea trois fois l'Attique au commencement de la guerre du Péloponnèse.

Archidamus III, fils d'Agésilas, régna de 361 à 338, soutint les Phocidiens dans la guerre sacrée, et périt en combattant pour Tarente contre les Lucaniens.

Archidamus IV 296-261, fut battu et pris en 293 par Démétrius Poliorcète.

Archidamus V, frère d'Agis IV, partagea le trône avec Cléomène et fut tué par les meurtriers de son frère.

Archidiacre. V. CLERGÉ.

Archidona, v. d'Espagne, à 50 kil. N. O. de Malaga; 7,000 hab.

Archiduc, titre porté par les ducs régnants d'Autriche depuis 1156, confirmé par la Bulle d'Or de 1356, mais reconnu par les électeurs seulement en 1453. Il est maintenant porté par tous les princes et princesses de la maison d'Autriche.

Archiloque, poëte grec de Paros, florissait vers 700 av. J. C.; célèbre par ses odes, ses élégies, ses fables et surtout par ses épigrammes et ses satires; il se fit chasser de sa patrie, de Sparte, de Thasos par sa méchanceté et par la licence de ses mœurs. Lycambe lui ayant refusé la main de sa fille Néobule, il les réduisit à se pendre de désespoir. Il périt à Paros sous le poignard de ceux qu'il attaquait. — Cependant sa gloire poétique fut grande, et il remporta le prix aux jeux olympiques pour un hymne en l'honneur d'Hercule. Il inventa le vers ïambique.

Archilochum proprio rabies armavit ïambo.
(HOR.)

On nomme aussi *vers archilochique* le demi-pentamètre. Brunck a réuni ses fragments dans ses *Analecta*.

Archimandrite (chef du cloître), nom donné à l'abbé d'un monastère, surtout dans les églises d'Orient.

Archimède de Syracuse, grand géomètre, 287-212 av. J. C., fut le disciple d'Euclide en Egypte et se distingua dès lors par ses découvertes. Il trouva la quadrature de la parabole, le rapport entre le cylindre et la sphère inscrite, la théorie des spirales, les centres de gravité, base de la statique, la réfraction astronomique, etc. Mais sa popularité est due surtout à ses inventions dans la mécanique; l'hélice ou vis d'Archimède, pour épuiser et diriger les eaux; l'hydrostatique, dont il trouva le principe fondamental; la théorie du levier; un immense vaisseau qui était probablement mis en mouvement par une hélice; l'orgue mécanique, etc. Pour défendre sa patrie assiégée par les Romains, il multiplia les machines, leviers armés de crampons, balistes lançant des quartiers de rocher, miroirs ardents. Marcellus avait ordonné de l'épargner; mais Archimède ne comprit pas ou n'écouta pas le soldat qui lui enjoignait de le suivre, et il fut tué. On lui éleva un tombeau sur lequel on traça, suivant ses désirs, une sphère inscrite dans un cylindre; Cicéron, questeur en Sicile, retrouva le monument caché dans des broussailles. — La meilleure édition des ouvrages remarquables qui nous sont restés d'Archimède est celle de Torelli, Oxford, 1793, in-fol.: ils ont été traduits en français par Peyrard, Paris, 1808, 2 vol. in-8°.

Archine, mesure de longueur en Russie, valant 71 centimètres, 119; il y en a 1,500 dans une *verste*.

Archinto, célèbre famille milanaise qui descendait des rois lombards; elle a produit plusieurs hommes illustres au XVIe, au XVIIe et au XVIIIe siècle. — Le comte Charles ARCHINTO, 1669-1732, fut l'un des fondateurs de la société palatine, qui a fait publier de grands ouvrages, comme les *Scriptores rerum Italiæ* de Muratori.

Archinus d'Athènes s'unit à Thrasybule pour chasser les Trente tyrans, et se distingua par sa modération politique et par l'éloquence de ses oraisons funèbres. Il fit décider, l'an 403 av. J. C., que les documents publics seraient écrits avec l'alphabet de vingt-quatre lettres, et non de seize, comme par le passé.

Archipel (mer principale, ἄρχον πέλαγος ou, suivant d'autres, corruption de l'ancien nom grec Αἰγαῖον πέλαγος, mer Egée), mer formée par la Méditerranée entre la Grèce et la Turquie d'Europe à l'O. et au N., l'Asie Mineure à l'E.; elle communique au N. E. avec la mer de Marmara par le détroit des Dardanelles. Les Turcs l'appellent *Ak-Denis* ou mer Blanche, par opposition à la mer Noire; en la réunissant à la mer de Marmara, elle a environ 1,900 myriam. carrés. Elle forme des golfes nombreux sur tous ses rivages déchirés et escarpés, tandis que s'élèvent partout des îles verdoyantes, dernières sommités d'une chaîne qui probablement rattachait autrefois l'Europe à l'Asie. Malgré les difficultés de la navigation, ces côtes si découpées, ces ports, ces îles si nombreuses, ont été de tout temps favorables au commerce et aux rela-

tions maritimes. Aussi la civilisation s'est-elle surtout développée sur ses rivages d'Asie et d'Europe. Les principaux golfes sont : au N., les golfes de Saros, d'Enos, de la Cavale, de Contessa, d'Ajonoros, de Cassandria et de Salonique; à l'O., ceux de Volo, de Zeitoun, de Talanti, d'Egine, de Nauplie; à l'E., ceux d'Adramiti, de Tchanderli, de Smyrne, de Scala-Nova, de Cos, de Symi, etc. Les îles princip. sont : 1° à la Turquie, Thaso, Samotraki, Imbro, Stalimène; 2° à la Grèce, Négrepont, Skopelo, Skyro, Skyathos, les Cyclades, Colouri, Egine, Hydra, Spezzia; 3° les îles qui dépendent de l'Asie Mineure, Métélin, Psara, Chio, les Sporades, Rhodes, Scarpanto, etc.

Archipel. On donne souvent ce nom à un groupe considérable d'îles réunies ensemble.

Archipel Dangereux. V. Pomotou.

Archiprêtre. V. Doyen.

Architrésorier. L'un des grands dignitaires de l'Empire, sous Napoléon Ier, chargé de viser les comptes des recettes et des dépenses.

Archives (du grec ἀρχεῖον, ancien, d'où l'on a fait le mot latin *archivum*). On appelle ainsi les anciens titres et les lieux qui les renferment. On trouve de véritables archives chez les Grecs et les Romains, comme chez les différents peuples de l'Europe moderne; les familles, les monastères, les corporations, les corps constitués eurent leurs archives comme les gouvernements. C'est seulement sous Philippe Auguste, lorsqu'on eut perdu, au combat de Fréteval, en 1194, les archives qui suivaient le roi, qu'on songea à fonder un établissement public où resterait déposé le trésor des chartes; le chancelier Guérin fut le créateur de nos archives nationales. Les dépôts se multiplièrent et les pièces furent classées, surtout depuis Louis XIV, lorsque Baluze créa le dépôt de la guerre, en 1668. En 1782, il y avait en France 1225 dépôts d'archives. Dès 1790, on ordonna la réunion de toutes les archives des différents ministères; la Convention les centralisa, en établissant dans chaque département un dépôt où furent réunies les *archives départementales*. A Paris, les *archives nationales* prirent un grand développement et furent divisées en 6 sections; placées aux Tuileries, puis au Palais-Bourbon, elles sont depuis 1809 à l'hôtel de Soubise. Mais beaucoup de pièces et même de dépôts précieux sont encore au Palais de Justice, dans les différents ministères, ou dans les grandes bibliothèques.

Archontes (Ἄρχων, qui commande), nom des principaux magistrats d'Athènes. L'archontat fut institué après la mort de Codrus, en 1132, ou, suivant d'autres, 1045 av. J. C.; son fils Médon et douze de ses descendants furent archontes à vie; en 752, l'archontat fut décennal jusqu'en 683; depuis 714, il n'appartenait plus à la famille de Codrus; les Eupatrides démembrèrent encore cette charge, et il y eut désormais neuf archontes annuels. Solon ne changea rien à l'organisation qui fut alors établie; les trois premiers archontes se partageaient les anciennes prérogatives de la royauté : l'archonte *éponyme* donnait son nom à l'année, protégeait les veuves et les orphelins, avait l'inspection des jeux publics, punissait les citoyens qui se livraient à l'ivrognerie et tenait son tribunal à l'Odéon; l'archonte *roi* était chargé des fonctions religieuses; l'archonte *polémarque* commandait l'armée et jugeait les différends entre les citoyens et les étrangers; les 6 autres, archontes *thesmothètes* (législateurs), espèce de ministres, promulguaient les lois, les faisaient exécuter, inspectaient les tribunaux. Les archontes, d'abord Eupatrides, furent, au temps de Solon, choisis parmi les plus riches, puis, au temps d'Aristide, dans toutes les classes, par l'assemblée du peuple. Ils entraient à l'Aréopage à l'expiration de leur charge, s'ils en étaient jugés dignes.

Archytas de Tarente, philosophe pythagoricien, né vers 440 av. J. C., mort dans un naufrage sur la côte de l'Apulie en 360, fut six fois chef politique de sa patrie, sauva de la colère de Denys Platon, son disciple et son ami, et publia de nombreux ouvrages sur les mathématiques, l'astronomie, la musique, la cosmogonie, la politique, etc. Il appliqua, dit-on, le premier, la géométrie à la mécanique, inventa la poulie, la vis, etc. Quelques fragments de ses écrits, conservés par Stobee, sont remarquables par leur clarté; Orelli les a publiés, Leipzig, 1821, in-8°. — V. Egger, *de Architæ vita, operibus et philosophia*, Paris, 1833.

Arcimbaldo (Joseph), peintre de Milan, 1533-1593, travailla à la cour des empereurs d'Allemagne et représenta des figures de déesses ou des allégories qui, vues de près, étaient composées de fleurs, de fruits, même de légumes.

Arcis-sur-Aube (*Arciaca*), chef-lieu d'arrond. de l'Aube, sur la rive gauche de l'Aube, par 48°32′14″ lat. N. et 1° 48′ 21″ long. E., à 27 kil. N. de Troyes. Bonneterie; commerce de grains et de charbons; popul. 2 845 hab. Napoléon y combattit l'armée austro-russe, les 20 et 21 mars 1814; patrie de Danton; Villehardouin naquit dans les environs.

Arcis (Lambert d'), né à Milmort, près de Liége, 1625, vécut à Rome où il mourut en 1699. Il consacra sa fortune à fonder dans cette ville un collége (Hospice liégeois), destiné à recevoir les jeunes gens de Liége et des environs venant à Rome pour se perfectionner dans les arts.

Arckenholtz (Jean), littérateur suédois, 1695-1777, fut bibliothécaire à Cassel, puis historiographe du roi à Stockholm. On a de lui plusieurs ouvrages écrits en français, et surtout : *Mémoires concernant Christine, reine de Suède*, 4 vol. in-4°, Amsterdam, 1751-1760.

Arco, v. du Tyrol autrichien, à 12 kil. de Roveredo, près du lac de Garda, est renommée par son aspect oriental, le vieux château et le palais des comtes d'Arco; 2,000 hab.

Arco (Alph. ou Alexis del), surnommé *le Sourd de Pereda*, peintre de Madrid, 1625-1700, élève d'Ant. Pereda, eut un dessin incorrect, mais un bon coloris.

Arcole, village de la Vénétie (Italie), sur l'Alpon, à 25 kil. S. E. de Vérone, célèbre par la victoire des Français, conduits par Bonaparte et Augereau, sur les Autrichiens, les 15, 16 et 17 nov. 1796.

Arçon (Jean-Claude-Eléonore le Michaud, dit d'), ingénieur français de Pontarlier, 1733-1800, se distingua par plusieurs innovations importantes dans son art, mais surtout, au siége de Gibraltar, 1780, par l'invention de batteries flottantes, insubmersibles et incombustibles. Il échoua, parce qu'il fut mal secondé; mais les bons juges lui rendirent justice. Son meilleur ouvrage, intitulé *Considérations militaires et politiques sur les fortifications*, fut publié en 1795.

Arcona, cap au N. de l'île de Rügen, sur la mer Baltique; on y voit les restes de l'ancien fort d'Arcona, près du temple où était la principale idole des Wendes, Swantewit.

Arcos (Rodrigue Ponz de Léon, duc d'), était vice-roi de Naples depuis 1646, lorsque de nouveaux impôts firent éclater la révolte à Palerme, puis à Naples, 7 juillet 1647. Le vice-roi fut forcé de traiter avec Masaniello, puis il le fit lâchement mettre à mort. Il remit le commandement à don Juan d'Autriche, janv. 1648, et mourut dans la disgrâce.

Arcos de la Frontera, v. d'Espagne, à 45 kil. N. E. de Cadix, sur le Guadalète; le territoire est montagneux, mais très-fertile; on y élève de beaux chevaux; ruines du château des ducs d'Arcos; 11,000 hab.

Arctiques (Terres). On devrait donner ce nom à toutes les terres qui environnent le pôle N. dans l'Océan glacial arctique, qui s'étend jusqu'au cercle polaire, au Groenland, à l'Islande, à la Nouvelle-Zemble, à l'archipel de la Nouvelle-Sibérie. Il est plus habituellement attribué aux îles, encore mal connues, qui sont séparées du continent américain par une série de détroits presque toujours glacés, Hudson, Fox, Fury et Hécla, James Ross, Simpson, Dease, Dolphin et Union. Dès le commencement du XVIe s. Cortereal, cherchant un passage au N. de l'Amérique, passage du *Nord-Ouest*, trouva le *détroit d'Anian* (probablement d'Hudson); à la fin du siècle, Forbisher, Davis, Hudson, Baffin, Munck, s'illustrèrent par leurs tentatives et leurs découvertes. L'esprit de curiosité scientifique fit reprendre au XIXe s. ces voyages périlleux dans des parages inhospitaliers; Ross, en 1818, puis Parry, 1819-1827, Franklin, Hood, Back, Richardson, Lyon, Beechey, vers la même époque; puis de nouveau Ross, Back, Franklin, Raë, Inglefield, Kane, etc., et bien d'autres illustres marins s'exposèrent à la mort ou périrent, pour découvrir les mystères de cette partie du globe. En 1853, les capitaines Inglefield et Mac-Clure, partis, le premier du détroit d'Hudson, le second du détroit de Behring, purent communiquer ensemble et prouver l'existence de ce passage au N. de l'Amérique, mais en constatant qu'il était impraticable. On a également cherché à pénétrer vers le pôle, surtout par le détroit de Smith et la côte occidentale du Groenland, et l'on est arrivé jusqu'au 82° 40′ de lat. N. On ne connaît encore que d'une manière très-vague la configuration de cet immense archipel, protégé par ses glaces. Voici cependant quelques indications générales : 1° Entre les détroits de Lancastre et d'Hudson, entre le détroit de Davis et la mer de Baffin à l'E., le canal de Fox, les détroits de Fury et Hécla et du Prince-Régent à

l'O., il y a des îles probablement séparées par des canaux encore inconnus, qu'on nomme Cumberland, Kennedy, James, Fox, Cockburn; 2° au N. de l'Amérique septentrionale sont, de l'E. à l'O., l'île de Somerset du N., la presqu'île Boothia-Felix, les terres Victoria, Wollaston, du Prince de Galles, du Prince-Albert et l'île Baring; 3° plus au N., séparées par les détroits de Lancastre, Wellington, Barrow, Byam-Martin, Banks, sont les îles Devon septentrional, Ellesmere, les îles Parry, comprenant Cornwallis, Bathurst, terre Sabine, île Melville, terre de la Princesse-Royale, etc. On peut rattacher à l'E. le Groenland aux Terres Arctiques. Ces régions boréales sont pour la plupart basses, avec quelques chaînes de rochers, couvertes de neiges et de glaces, comme les mers qui les environnent; cependant des courants venant du nord débarrassent chaque année, pendant quelques semaines, la plupart des canaux; ils sont alors visités par d'intrépides baleiniers. Quelques mousses et lichens poussent sur ces terres désolées; mais on y rencontre l'ours blanc, le loup, le glouton, les renards blancs et noirs, les rennes, beaucoup d'oiseaux, eider, mouette, plongeon, oie, canard sauvage, etc.; puis des phoques et des baleines. Il y a quelques Esquimaux, disséminés dans ces vastes régions, vivant misérablement surtout de la chasse du phoque. V. Lanoye, *les Mers du Nord.*

Arcueil, village de l'arrond. de Sceaux (Seine), sur la Bièvre, à 6 kil. S. de Paris. Blanchisseries, teintureries. — Restes d'un aqueduc romain, construit par l'empereur Julien pour amener aux Thermes les eaux de Rungis; bel aqueduc construit par Jacques Debrosse, de 1613 à 1624, d'après les ordres de Marie de Médicis. Eglise paroissiale du XIIIe siècle; 5,258 hab.

Arculfe, évêque français du VIIe siècle, n'est connu que par son voyage en Palestine. A son retour il fut, dit-on, jeté par la tempête sur la côte de l'Irlande, et l'abbé de Hi, Adamnan, écrivit la relation du voyage d'Arculfe; Bède en a donné un extrait dans son *Histoire ecclésiastique.* V. Charton, *Voyageurs anciens et modernes.*

Arcy-sur-Cure, village de l'arrond. et à 30 kil. S. E. d'Auxerre (Yonne), célèbre par ses grottes remplies de belles stalactites.

Arda (*Artiscus*), affl. de la Maritza, arrose la Roumélie turque et finit à Andrinople, après 160 kil. de cours.

Ardaburius, alain d'origine, général de Théodose II, combattit les Perses, puis, en 424, mit fin à l'usurpation de Jean en Italie, et plaça sur le trône d'Occident le jeune Valentinien III.

Ardagh, v. d'Irlande, dans le comté et à 10 kil. S. E. de Longford (Leinster); évêché catholique; 5,000 hab.

Ardaschès. V. *Artaxerxès.*

Ardebyl, v. de l'Aderbaïdjan (Perse), à 150 kil. E. de Tauris, dans un riche territoire, avec une forteresse; entrepôt de marchandises; fabriques d'étoffes de soie. Elle renferme le tombeau vénéré du cheik Séfi, fondateur de la dynastie des Sophis; 4,000 hab.

Ardèche, riv. de France, affl. de droite du Rhône, est formée d'un grand nombre de ruisseaux qui tombent en cascades des Cévennes; arrose Vals, Aubenas et finit en amont de Pont-Saint-Esprit. Son cours est de 96 kil.; elle reçoit à droite la Beaume et le Chassezac.

Ardèche, dép. de France, entre le dép. de la Loire, au N.; les dép. de la Haute-Loire et de la Lozère, à l'O.; le dép. du Gard, au S.; le Rhône, qui le sépare des départ. de Vaucluse, de la Drôme et de l'Isère, à l'E. Les monts du Vivarais à l'O. et leurs ramifications couvrent tout le pays; il est arrosé par le Rhône, la Cance, le Doux, l'Erieux, l'Ouvèze, le Lavezon et l'Ardèche, qui seule est navigable avec le Rhône. La culture de la vigne et du mûrier y est très-développée; on y élève beaucoup d'abeilles, de moutons et de porcs; on y exploite la houille, les marbres, l'antimoine, le fer; l'industrie de la soie, du papier, des peaux de chevreaux, etc., est florissante. — Superf. 552,643 hect.; popul. 380,277 hab. Le ch.-l. est Privas; il a 3 arrondissements, Privas, l'Argentière et Tournon. Il forme le diocèse de l'évêché de Viviers, est du ressort de la Cour d'appel de Nîmes; fait partie du 15e corps d'armée (Marseille) et de l'Académie de Grenoble. Il correspond à l'ancien Vivarais (Languedoc).

Ardée, ancienne ville des Rutules, dans le Latium, à 8 kil. de la mer et à 30 kil. S. E. de Rome; résidence de Turnus. Tarquin l'assiégeait au moment du meurtre de Lucrèce; elle fut colonisée par les Romains, l'an 442 av. J. C.

Ardee, v. d'Irlande, dans le comté de Louth, à 55 kil. N. O. de Dublin, sur la Dee; jadis entourée de murailles et florissante, elle est bien déchue; 4,000 hab.

Ardelan, prov. de Perse, formant la partie E. du Kourdistan; sa capitale est Senna, résidence d'un chef payant tribut à la Perse, mais réellement indépendant.

Ardenne (*Arduenna sylva*, de *ar*, le, et *denn*, profond). C'est le nom d'une région sauvage, aride, humide, tantôt couverte d'immenses forêts, tantôt de plateaux marécageux ou de landes incultes, appelées *fagnes*, au N. de l'Argonne, entre les sources de l'Aisne au S. O. et celles de la Roër au N. E. Le plateau ou massif des Ardennes forme le nord du départ. des Ardennes en France, et couvre le Luxembourg belge avec une partie des provinces de Namur et de Liége. Il est coupé de ravins, de défilés, et les rivières y coulent dans des vallées étroites et profondes. Les parties les plus élevées, hautes de 600 mètres, sont entre Montjoye, Spa et Malmédy. C'est un pays tout formé de schistes, qui renferme beaucoup d'ardoisières. On appelle plus particulièrement *Ardennes orientales* les hauteurs qui forment la suite de l'Argonne orientale, des sources de l'Ornes aux sources de la Roër, à l'E. de la Meuse; et *Ardennes occidentales* la prolongation de l'Argonne occidentale, depuis le Chêne-Populeux jusqu'aux sources de la Somme et de l'Escaut. Les Gaulois adoraient la déesse *Arduenna*, espèce de Diane sauvage; plus tard, malgré les prédications de saint Kilian et de saint Hubert, la sombre forêt resta peuplée d'êtres fantastiques, et fut, pendant tout le moyen âge, l'un des grands théâtres des exploits chantés par les poëtes, comme ceux des Quatre fils d'Aymon; Pétrarque et Shakspeare l'ont également célébrée.

Ardennes (Canal des); il va de Neufchâtel-sur-l'Aisne à Donchery sur la Meuse; 95 kil. d'étendue. Le point de partage est au Chêne-Populeux.

Ardennes, départ. de France, entre la Belgique au N.; les départ. de la Meuse au S. E.; de la Marne au S.; de l'Aisne à l'O. La partie orientale, comprise dans la région de l'Ardenne, est peu fertile, excepté sur les bords de la Meuse; la partie occidentale, arrosée par l'Aisne, produit beaucoup de céréales. Les forêts alimentent des forges nombreuses; les prairies nourrissent des bœufs, des moutons, des chevaux de trait légers. L'industrie du fer, des ardoises, des draps est très-florissante. Traversé du S. E. au N. O. par les hauteurs de l'Argonne, il est arrosé à l'E. par la Meuse et ses affluents, le Chiers, la Semoy, la Bar, la Vence; à l'O. par l'Aisne et l'Aire. Le canal des Ardennes réunit ces bassins opposés. — Superf. 523,289 hect.; popul. 320,217 hab. Le ch.-l. est Mézières. Il comprend 5 arrondissements: Mézières, Rethel, Rocroy, Sedan, Vouziers. Il forme, avec l'arrond. de Reims (Marne), le diocèse de l'archevêché de Reims; il est du ressort de la Cour d'appel de Nancy, fait partie du 6e corps d'armée (Châlons) et de l'Académie de Douai. Il a été composé de la Champagne de la principauté de Sedan, d'une partie du Luxembourg.

Ardents (Le mal des); maladie épidémique, qui, dit-on, brûlait le membre attaqué et le détachait du corps; on en a signalé les ravages surtout aux Xe, XIe et XIIe siècles. On l'appela aussi *feu sacré* ou *feu saint Antoine*, parce que les religieux de Saint-Antoine se chargèrent de combattre ce mal.

Ardeschir-Babegan ou **Artaxercès,** fondateur de la dynastie des Sassanides de Perse, était fils d'un berger, mais prétendait descendre de Darius Codoman. Il se rendit célèbre par son courage et son mérite, se souleva contre le roi parthe, Artaban IV, fonda une nouvelle dynastie, et étendit ses conquêtes jusqu'à l'Indus. Il ne fut pas moins illustre par ses vertus morales; il mourut vers 260.

Ardière, riv. de France, affl. de droite de la Saône, arrose Beaujeu et Belleville (Rhône); 24 kil. de cours.

Ardjan, v. du Farsistan (Perse), sur la frontière du Khouzistan, est une grande ville entourée de murailles et ornée de plusieurs beaux monuments; Mehrouïan lui sert de port.

Ardjich ou **Argis,** riv., affl. de la rive gauche du Danube, vient du revers méridional des Karpathes, traverse la Valachie, reçoit la Dombovitza et finit en face de Tourtoukaï, après 250 kil. de cours.

Ardjich-Dagh. V. *Argée* (mont).

Ardnamurchan, paroisse d'Ecosse, dans le comté d'Argyle et dans un territoire très-accidenté qu'arrose la Sheil; la pêche y est très-abondante; c'est le point le plus occidental de la Grande-Bretagne; 5,600 hab.

Ardoye, commune rurale de la Flandre occidentale (Belgique), à 25 kil. de Bruges; 6,000 hab.

Ardres, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 24 kil. de Saint-Omer (Pas-de-Calais), près du canal d'Ardres à Calais, a quelques restes de fortifications; 2,145 hab. — Jadis plus importante, deuxième ville du comté de Guines, elle fut souvent attaquée et prise (1347, 1377, 1492, 1522, 1596, 1657); entre Ardres et Guines eut lieu, en 1520, l'entrevue du *Camp du Drap-d'Or*.

Ardrossan, port d'Écosse (comté d'Ayr), à 45 kil. S. O. de Glasgow, récemment fondé pour servir de débouché à l'industrie de l'intérieur; 5,000 hab.

Arduba, v. de l'ancienne Dalmatie, qui fut assiégée et prise par Germanicus.

Arduenna Sylva, la forêt des Ardennes, s'étendait des Nervii et des Remi jusqu'au Rhin. V. *Ardenne*.

Arduin, marquis d'Ivrée, fut nommé roi d'Italie, en 1002, après la mort d'Otton III; mais il fut vaincu par l'empereur Henri II, en 1004 et en 1015; il se retira dans le couvent de Fructerie et y mourut.

Ardyens, anc. peuple de la Dalmatie, établi en face de l'île de Pharos; les Romains les transportèrent dans l'intérieur des terres, pour les empêcher de se livrer à la piraterie.

Ardyes, anc. peuple de la Gaule, dans les Alpes Pennines, près des sources du Rhône. Leur nom se retrouve peut-être dans *Ardon*, village du Valais, à 8 kil. de Sion.

Ardys, fils de Gygès, régna en Lydie, de 680 à 631 av. J. C.; il s'empara de Priène, attaqua les Milésiens, mais eut à lutter contre l'invasion des Scythes Cimmériens.

Arecomici Volcæ, *Arécomiques Volces*, peuple de l'anc. Gaule, dans la Narbonaise Ire, furent repoussés sur la rive droite du Rhône et resserrés dans le pays entre le fleuve et l'Hérault (Gard, partie de l'Hérault); leurs villes princip. étaient : Nemausus, Vindomagus, Sextantio, etc.

Ared (El-), chaîne de montagnes, traversant les déserts de l'Arabie de l'O. à l'E.

Ared (El-), oasis du Nedjed en Arabie, à l'O. du Lahsa. V. Nedjed.

Aregio (Paul), peintre espagnol de Valence, élève de Léonard de Vinci à Florence, peignit avec noblesse et vigueur, en 1506, les panneaux du maître-autel de la cathédrale de Valence.

Arelate ou **Arelas,** nom latin d'*Arles*.

Arellano (Jean de), peintre espagnol de Santorcaz, 1614-1676, élève de Jean de Solis, a peint des fleurs avec beaucoup de talent.

Aremberg ou **Arenberg,** petit bourg et château de la régence de Coblentz (Prusse rhénane), qui a donné son nom à une famille illustre, celle des burgraves d'Aremberg, dont les héritiers, les seigneurs de Barbançon-Ligne, furent créés princes de l'empire en 1576; les biens de la maison d'Aremberg ont été érigés en duché, 1644.

Aremberg-Meppen, duché du Hanovre, entre l'Oldenbourg et les Pays-Bas, traversé par l'Ems. Il appartint à l'évêché de Munster, devint en 1803 possession des ducs d'Aremberg, fut réuni à la France en 1810, donné au Hanovre en 1815, et érigé en duché par George IV, en 1826; 50,000 hab.

Aremberg (Jean de Ligne, comte d'), baron de Barbançon, pair de Hainaut, chevalier de la Toison d'Or, comte du saint-empire en 1549, épousa Marguerite de la Marck, héritière du comté souverain d'Aremberg; depuis lors (1547) leurs enfants portèrent les titres, noms et armes de cette maison.

Aremberg (Charles Ier d'), son fils, mort en 1616, eut sa principauté érigée en duché par Maximilien II, en 1576. Par son mariage avec Anne de Croy, duchesse d'Aerschot (1587), il devint duc d'Aerschot et grand d'Espagne de première classe.

Aremberg (Antoine d'), son fils, 1593-1669, entra dans l'ordre des Capucins et publia, sous le titre de *Flores Seraphici*, l'histoire des écrivains de l'ordre des Capucins, de 1525 à 1580, in-fol., Cologne; et le *Clypeus Seraphicus*.

Parmi les ducs et princes d'Aremberg, tous chevaliers de la Toison d'Or, grands d'Espagne, etc., on peut citer :

Aremberg (Léopold-Philippe de Ligne, prince d'), duc d'Aerschot et de Croy, né en 1690, mort en 1754, qui se distingua dans toutes les guerres soutenues par l'Autriche de 1709 à 1748, devint feld-maréchal et gouverneur du Hainaut. Il aima les lettres, correspondit avec Voltaire et protégea généreusement J. B. Rousseau.

Aremberg (Auguste-Marie-Raymond d'), petit-fils du précédent, prit le titre de comte de la Marck; il était né à Bruxelles en 1753; mais il servit la France à la tête d'un régiment allemand de ce nom, pendant la guerre d'Amérique. Député aux États généraux, comme propriétaire dans la Flandre française, il se déclara d'abord en faveur du tiers état; puis, il chercha à réconcilier avec la cour son ami, Mirabeau, qui mourut entre ses bras et qui lui confia sa correspondance et ses papiers. Il servit l'Autriche, comme général, après 1793, entra, à la création du royaume des Pays-Bas, en 1815, dans l'armée néerlandaise, et mourut en 1833.

Aremberg (Louis-Engelbert, duc et prince d'), né à Bruxelles en 1750, grand bailli du Hainaut, chevalier de la Toison d'Or, perdit ses possessions de la rive gauche du Rhin, après le traité de Lunéville, et reçut, comme indemnité, le bailliage de Meppen, provenant de l'évêché de Munster, et le comté de Recklinghausen, provenant de l'archevêché de Cologne. Ayant perdu la vue, à la suite d'un accident de chasse, le duc transmit, dès 1803, tous ses droits à son fils aîné et mourut en 1820.

Aremberg (Prosper-Louis, duc d'), né à Bruxelles, 1785-1861, servit dans les rangs de l'armée française, fut pris en Espagne (1811) et resta prisonnier en Angleterre jusqu'en 1814. Un premier mariage ordonné par Napoléon avec la princesse Stéphanie Tascher de la Pagerie, nièce de Joséphine, en 1808, fut annulé par les tribunaux en 1816. Le duc d'Aremberg, membre de la confédération du Rhin en 1806, perdit sa souveraineté en 1810 et ne conserva que les domaines et droits utiles; il fut mis par le congrès de Vienne au premier rang des princes médiatisés. Alors le bailliage de Meppen passa sous la souveraineté du roi de Hanovre et fut érigé en duché d'Aremberg-Meppen; le comté de Recklinghausen fut incorporé à la Westphalie prussienne. Le duc d'Aremberg, possesseur d'une immense fortune, résidait habituellement dans son riche palais de Bruxelles.

Aréna (Barthélemy), homme politique, né en Corse, mort à Livourne en 1829, fut député à l'Assemblée législative, puis lutta en Corse contre Paoli et les Anglais. Membre du Conseil des Cinq-Cents, il vota toujours avec les patriotes, et fut accusé d'avoir voulu frapper de son poignard Bonaparte, au 18 brumaire. Condamné à la déportation, il vécut à Livourne et ne cessa de protester contre les accusations dirigées contre lui.

Aréna (Joseph), son frère, né en Corse, 1772, devint adjudant général au siége de Toulon, fut élu au Conseil des Cinq-Cents, retourna à l'armée l'année suivante et donna sa démission après le 18 brumaire. Il entra dans une conspiration contre le Premier Consul, et fut mis à mort, le 30 janvier 1801.

Arendal, port du bailliage de Nedenæs, dans le diocèse et à 50 kil. N. E. de Christiansand (Norvége), sur le Skager-rack; la ville est bâtie sur des rochers et sur plusieurs îles; commerce de fer et de bois; 5,000 habitants.

Arends (Jean), peintre hollandais de Dordrecht, 1738-1805, élève de G. Ponse, a peint avec correction des paysages et des marines.

Arendt (Martin-Frédéric), antiquaire danois d'Altona, 1769-1824, abandonna ses études de botanique pour se livrer à la recherche des antiquités scandinaves. Il parcourut presque toute l'Europe, du Finmark à l'Italie, recueillant une foule de documents sur les *runes* et les monuments laissés par les peuples du nord. On le prit souvent pour un *carbonaro* en Autriche et en Italie. Une partie de ses manuscrits et de ses dessins se trouve à la bibliothèque royale de Copenhague.

Arenenberg, château du canton de Thurgovie (Suisse) à 15 kil. N. E. de Frauenfeld, où mourut la reine Hortense de Beauharnais, en 1837. L'empereur Napoléon III en a fait une véritable résidence royale.

Arensberg ou **Arnsberg,** ch.-l. de régence de la Westphalie prussienne, à 68 kil. S. E. de Munster, sur une colline près de la Ruhr. Cour de justice; ruines du château des comtes de Westphalie. Fabriques de toiles, distilleries d'eau-de-vie; 5,000 hab.

Arensbourg, ch.-l. de l'île d'Œsel (Russie), sur la côte méridionale, a un petit port et une belle rade; exportation de grains, bois de charpente, etc.; 4,000 habitants.

Arenys-de-Mar, v. de Catalogne (Espagne), à 40 kil. N. E. de Barcelone, sur la côte de la Méditerranée. Tissus de coton grossiers; commerce de produits agricoles; école de pilotage; 5,000 hab.

Aréopage, tribunal d'Athènes, qui siégeait pri-

mitivement sur la colline de Mars (Ἄρεος πάγος) et dont on fait remonter l'origine aux temps mythologiques. D'abord composé de membres choisis parmi les nobles, il se recruta plus tard parmi les archontes sortis de charge ; leur nombre varia ; ils étaient nommés à vie. Il jugeait les crimes, et les formes de la procédure étaient sévères; il siégeait de nuit, sous la présidence du second archonte, et ne permettait aux défenseurs aucun des artifices de l'éloquence. Solon le chargea de surveiller les mœurs, la religion, l'éducation et de réviser les jugements du peuple ; ses séances devinrent journalières et elles se tinrent au *Portique royal*. Quand on cessa de respecter les vieilles institutions, ce tribunal perdit sa force, qu'il tirait de l'opinion publique; cependant sa sagesse était devenue proverbiale et il était encore estimé au temps des Romains.

Arequipa, v. de la prov. de ce nom au Pérou, par 73°31′ long. O. et 16°30′ lat. S., n'est plus à la place où Pizarre avait fondé la première Arequipa ; les tremblements de terre ont forcé les habitants à changer de lieu. Elle est séparée de la mer par un désert de sable de 100 kil., mais est située sur le Chile, dans un climat très-sain. Son commerce et son industrie (laines, quinquina, métaux précieux, tissus d'or et d'argent) prospèrent. Islay en est le port. Evêché; 60,000 hab. — Le dép. d'*Arequipa*, à l'O. du Pérou, a pour v. princip. Arequipa, Islay, Arica, etc.; on y fait un grand comm. de vins.

Arequipa, volcan des Andes du Pérou, à 20 kil. E. d'Arequipa, haut de 5,380 m.; il est couvert de neiges, et de son cratère s'échappent des cendres et des vapeurs; à côté des deux sommets du Pichu-Pichu et de Chacani sont également couverts de neiges. On l'appelle *Misti*.

Areson (Jean), évêque et poëte islandais, 1484-1550, introduisit l'imprimerie à Holum et fut célèbre comme poëte. Il résista, même les armes à la main, au roi de Danemark qui favorisait le protestantisme, fut vaincu, pris et mis à mort avec ses deux fils, à Skalholt.

Arétée, médecin grec, né en Cappadoce, vivait au commencement du second siècle après J. C.; son système était une sorte d'éclectisme, et dans le traitement des maladies, il en appelait toujours à l'expérience; il employait souvent les sangsues, les ventouses, la saignée, les cantharides. Il nous reste de lui un ouvrage, divisé en huit livres, *De morborum diuturnorum et acutorum causis, signis et curatione*, d'un style correct et élégant. La meilleure édition est celle d'Ermerius, Utrecht, 1847, in-4°. Il a été trad. par Daremberg, Paris, 1851.

Arethon. V. Arachthus et Arta.

Aréthuse, nymphe de Diane, fut changée en fontaine. V. Alphée.

Aréthuse, fontaine abondante qui sort d'un rocher au S. O. de l'île d'Ortygie, l'un des quartiers de Syracuse.

Arétin (Pierre l') ou *d'Arezzo* en Toscane, 1492-1557, littérateur italien, fut chassé de sa patrie pour un sonnet contre les indulgences, vécut de l'état de relieur à Pérouse, vint à Rome où il fut attaché au service de Léon X et de Clément VII, mais fut contraint d'en sortir pour avoir mis seize sonnets au bas des figures peintes par son ami, Jules Romain, et gravées par Marc-Antoine Raimondi. Il fut protégé par Jean de Médicis, le chef des bandes noires, et désormais, après la mort de ce capitaine, se retira à Venise où il vécut. Il avait de l'esprit et de l'imagination ; il acquit une réputation immense par ses poésies diverses, par ses éloges et surtout par ses satires. Mais il était d'une immoralité honteuse, écrivait à la fois des livres obscènes et des livres de piété ; louait avec emphase ou attaquait méchamment les rois et les grands, suivant qu'on le payait avec plus ou moins de libéralité ; prodigue par ostentation, avide d'argent, pour satisfaire ses habitudes dépravées. il était d'une vanité excessive. il s'appelait *le divin Arétin*, envoyait son portrait en présent, faisait frapper des médailles en son honneur; il crut même que le pape Jules III le récompenserait en le nommant cardinal. On l'admira, on le paya, on le méprisa. En riant aux éclats, il se renversa en arrière, tomba rudement à terre et mourut à l'instant. — Il a laissé cinq *comédies*, ses meilleurs ouvrages; six livres de *Lettres familières ;* des sonnets, *Rime, Stanzi, Capitoli*, etc. ; *la Paraphrase des sept psaumes de la Pénitence;* les trois livres *de l'Humanité du Christ*, etc. — V. Mazzuchelli, *Vie de Pierre l'Arétin*, Milan, 1830.

Arevalo, bourg d'Espagne, au confluent de l'Arevalillo et de l'Adaja, dans la prov. et à 50 kil. N. E. d'Avila; on y remarque plusieurs belles églises; 5,000 habitants.

Arévaques, *Arevaci*, peuple de l'Espagne ancienne, au centre de la Tarraconaise, au S. des Vaccéens. près des sources du Durius, dans le conventus de *Clunia;* leur capitale était Numance.

Arezzo (*Arretium*), v. d'Italie, dans la belle vallée de la Chiana, sur le Castro, à 75 kil. S. E. de Florence. Evêché ; manufactures de draps pour l'armée, commerce de grains et de bestiaux. C'était une grande ville de l'Etrurie, fondée, dit-on, par les Ombriens, célèbre par ses poteries, son vin et une fontaine qui rendait des oracles. Le préteur Métellus y fut exterminé, avec 13,000 légionnaires, par les Ombriens et les Gaulois, 283 av. J. C. Puissante au moyen âge, elle a encore des monuments remarquables, une cathédrale gothique, la *Loggia* où se trouve un magnifique portique de 130 m. de longueur, etc. Patrie de Mécène, de saint Laurent martyr, de Pétrarque, Vasari, Guy d'Arezzo, Pierre l'Arétin, de Concini, etc.; Michel-Ange naquit dans les environs ; 12,000 hab. — La prov. d'Arezzo, dont elle est le ch.-l., a 3,309 kil. carrés et 235,000 hab.

Arezzo (Guittone d'), poëte de Toscane. mort en 1294, fut l'un des fondateurs de la littérature italienne ; Dante lui rend hommage dans le *Purgatoire ;* Pétrarque l'admirait. Il nous reste de lui 41 sonnets, 2 ballades, et 3 *canzoni;* de plus, une quarantaine de lettres sur des sujets de morale.

Arfe, nom d'une famille d'artistes et surtout de ciseleurs distingués d'Espagne, d'origine allemande. *Henrique* de Arfe et son fils *Antonio*, sous Charles-Quint ; puis *Juan*, fils d'*Antonio*, sous Philippe II, et *Joseph*, au XVII^e s., firent beaucoup de travaux précieux pour les églises, mais qui ont disparu.

Arga, riv. d'Espagne, affl. de l'Aragon, vient des Pyrénées, passe près de Pampelune, à Puente de la Reyna, près de Villafranca ; son cours est de 110 kil.

Argana-Maaden (*Arsinia*), v. du Diarbekir (Turquie d'Asie), près des sources du Tigre. Evêché armén.; riches mines de cuivre dans les environs ; 5,000 hab.

Argand (Aimé), physicien et chimiste de Genève, mort en 1803, est connu comme inventeur des lampes à courant d'air et cheminée de verre, auxquelles *Quinquet* a donné son nom, 1782. Il avait surtout imaginé de substituer aux mèches pleines des mèches tissues au métier, en forme de cylindre creux.

Argée (Mont), *Argæus mons*, auj. *Ardjich-Dagh*, l'un des points culminants du Taurus (4,000 m.), en Asie Mineure, à 15 kil. S. de Césarée en Cappadoce.

Argelès, ch.-l. d'arrond. des Hautes-Pyrénées, par 43°0′11″ lat. N. et 2°26′29″ long. O., à 30 kil. S. O. de Tarbes, sur la rive gauche du gave d'Azun. C'est une v. moderne de 1,658 hab., qui donne son nom à une charmante vallée de 8 kil. sur le gave de Pau.

Argelès-sur-Mer, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 30 kil. N. E. de Céret (Pyrénées-Orientales), à 4 kil. de la mer, sur la Massane. Elle fut prise par les Espagnols en mai 1793 et reprise le 30 septembre ; 2,600 hab.

Argellati (Philippe), bibliographe italien de Bologne, 1685-1755, s'occupa de publications importantes, travailla avec Muratori à la publication des *Scriptores rerum Italicarum*, et fut secondé par la *Société palatine*, fondée à son instigation par le comte Charles Archinto. On a de lui : *Bibliotheca Scriptorum Mediolanensium*, 2 vol. in-fol.; *De monetis Italiæ*, 6 vol. in-4°; *les Vies de tous les poëtes latins*, pour la grande collection de Milan, 35 vol. in-4°; *Biblioteca degli Volgarizzatori*, 5 vol. in-4°.

Argens (*Argenteus*), riv. de France, est formée de trois sources qui viennent des monts Esterels, arrose Châteauvert, Vidauban, le Muy, Roquebrune et finit au S. O. de Fréjus, dans le golfe de ce nom, après 100 kil. de cours. Affluents : à droite, le Calami ; à gauche, l'Artuby.

Argens (Jean-Baptiste de Boyer, marquis d'), littérateur français, né à Aix, 1704-1771, fils d'un procureur général, après une jeunesse orageuse, se fit littérateur en Hollande, fut recherché par Frédéric II, qui le nomma chambellan et directeur des beaux-arts à l'Acad. de Berlin. Son mariage avec l'actrice Cauchois, à l'âge de 60 ans, irrita l'humeur du roi, et d'Argens revint à Aix. Il a voulu imiter Bayle, sans en avoir le talent, mais a acquis une certaine célébrité par ses écrits irréligieux ; les principaux sont : *Lettres juives*, 8 vol. in-12; *Lettres chinoises*, 5 vol. in-12 ; *Lettres cabalistiques*, 7 vol. in-12; *la Philosophie du bon sens*, 3 vol. in-12; *Mémoires du marquis d'Argens*, 1807, in-8°; *Mémoires*

secrets de la république des lettres, 4 vol. in-12 ; puis des traductions.

Argensola (Lupercio-Leonardo de), poëte espagnol, né à Barbastro, en Aragon, mort à Naples, 1565-1613, remplit plusieurs emplois importants et écrivit des odes, des épîtres, des satires et trois comédies estimées.

Argensola (Bartholomeo-Leonardo de), son frère, 1566-1631, chanoine de Saragosse, fut poëte aussi, puis historiographe d'Aragon, écrivit l'*Histoire de la conquête des Moluques* et continua les *Annales de Zurita*.

Argenson (Voyer d'), famille originaire de Touraine, où elle possédait les terres de Paulmy et d'Argenson (près de Chinon):

René de Voyer, comte d'Argenson, né en 1596, d'abord magistrat au parlement de Paris, puis intendant d'armée devant la Rochelle, etc., fut chargé de négociations importantes par Richelieu et Mazarin ; il mourut ambassadeur à Venise en 1651. — Son fils *René* lui succéda en 1651, et Venise fut la marraine de son fils aîné. Il cultiva les lettres et mourut en 1700.

Marc-René d'Argenson, né en 1652, fut célèbre comme lieutenant général de police depuis 1697. Le régent lui accorda sa confiance; il devint président du conseil des finances et garde des sceaux en 1719; mais son opposition au système de Law l'amena à donner sa démission; il mourut en 1721. Il était de l'Académie des sciences et de l'Académie française.

René-Louis, marquis d'Argenson, son fils aîné, 1694-1757, intendant du Hainaut, conseiller d'Etat, fut ministre des affaires étrangères de 1744 à 1747. Il s'efforça de rétablir la paix, d'écarter les Autrichiens de l'Italie et d'établir une confédération italienne; mais il déplut à la cour d'Espagne et donna sa démission. Simple de mœurs et embarrassé à la cour, il était appelé *d'Argenson la Bête*. Ses idées en politique étaient assez avancées pour le temps; c'était un penseur original, qui voulait la réforme des abus. On a de lui : *Considérations sur le gouvernement de la France*, 1764, 1 vol in-8°; *les Essais ou Loisirs d'un ministre d'Etat*, publiés par son fils, 1787, 2 vol. in-8°; *Mémoires et journal inédit*, 1858, 5 vol. in-16.

Marc-Pierre, comte d'Argenson, son frère, 1696-1764, lieutenant de police, intendant de Touraine, puis de Paris en 1740, ministre de la guerre en 1742, déploya la plus grande activité pendant la lutte qui dura jusqu'en 1748. Il fit alors réparer les places fortes, fonda l'École militaire, 1751, accepta la dédicace de l'Encyclopédie, fournit à Voltaire des matériaux pour le siècle de Louis XIV, mais fut disgracié avec Machault, en 1757, par l'influence de madame de Pompadour et exilé dans ses terres. Il était de l'Académie française et de l'Académie des Inscriptions.

Marc-Antoine-René de Paulmy, fils du marquis d'Argenson, 1722-1787, conseiller au parlement, commissaire général des guerres, ambassadeur en Suisse, 1748, ministre de la guerre, 1757, ambassadeur en Pologne, 1762, à Venise, 1766-1770, fut surtout un bibliographe distingué. Il vendit au comte d'Artois, en 1785, sa bibliothèque qui est devenue la bibliothèque de l'Arsenal. Il conçut le plan de la *Bibliothèque universelle des romans*, dont 40 volumes parurent sous ses auspices; et entreprit seul une autre publication, *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, 65 vol. in-8°. Il était de l'Académie française; sa fille unique fut la duchesse de Luxembourg.

Marc-René, marquis de Voyer, fils du comte d'Argenson, 1722-1782, fut maréchal de camp, gouverneur de Vincennes, puis commandant militaire en Poitou, Saintonge et Aunis.

Marc-René de Voyer d'Argenson, son fils, 1771-1842, aide-de-camp de La Fayette, vécut honorablement dans ses terres pendant la Révolution, devint préfet des Deux-Nèthes en 1809, contribua à repousser les Anglais de Walcheren et donna sa démission en 1813. Membre de la Chambre des représentants, puis de la Chambre des députés en 1815, il a fait partie de presque toutes les assemblées représentatives; et toujours il a courageusement protesté contre les actes arbitraires et réclamé en faveur des classes pauvres. Membre de l'opposition avant et après 1830, il a souvent soutenu de sa fortune les organes du parti républicain. Le recueil de ses *Discours* a paru en 1846, 2 vol. in-8°, avec une notice.

Argental (Charles-Augustin-Fériol, comte d'), diplomate français, 1700-1788, conseiller au Parlement, puis ministre du duc de Parme en France, est célèbre par son admiration pour Voltaire. On lui a attribué *le Comte de Comminges*, roman publié sous le nom de madame de Tencin, sa tante.

Argentan, ch.-l. d'arrond. de l'Orne, sur l'Orne, par 48° 44′ 43″ lat. N. et 2° 21′ 24″ long. O.; à 40 kil. N. O. d'Alençon. Fabriques de dentelles et de toiles; tanneries estimées; grand commerce de chevaux et de volailles; 5,72[illegible] hab.

Argentaro ou **Argentario**, promontoire élevé, en forme de presqu'île, sur la côte O. de l'Italie, en face de l'île Giglio, et près de la lagune d'Orbitello.

Argentaro (mont), l'Orbelus des anciens, l'un des plus hauts sommets (2,600 mèt.) de la chaîne des Balkans, dans la Roumélie turque.

Argentat, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil. S. E. de Tulle (Corrèze), sur la Dordogne; mines de houille; commerce de blé et de bois ; 3,550 hab.

Argentea Regio, *contrée d'argent*, nom donné par les anciens à un pays de l'Inde au delà du Gange ; c'est peut-être l'Arakan actuel.

Argenteau, commune de la prov. et à 13 kil. de Liége (Belgique), avec un château remarquable par sa position pittoresque, qui appartint à la famille illustre d'Argenteau.

Argenteau (Louis-Octave d'), comte d'Argenteau, feld-maréchal lieutenant au service de l'Autriche, gouverneur de Bruxelles sous Marie-Thérèse.

Argenteau (Ignace-Charles-Auguste d'), comte de Mercy-Argenteau, feld-maréchal dans les armées impériales, prit le nom de Mercy, après avoir hérité, en 1727, de son cousin Florimond-Claude, comte de Mercy, le dernier de la maison lorraine de ce nom.

Argenteau (Florimond-Claude d'), comte de Mercy-Argenteau, fils du précédent, ambassadeur en France, célèbre par son dévouement à la reine Marie-Antoinette, passa pour être l'âme du *comité autrichien*. Il fut aussi ambassadeur d'Autriche à Varsovie, à Saint-Pétersbourg, à Londres, où il mourut en 1794.

Argenteau (François-Joseph-Charles-Marie d'), comte de Mercy-Argenteau, fut chambellan de Napoléon et de Guillaume Ier, roi des Pays-Bas.

Argenteuil, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. N. O. de Versailles (Seine-et-Oise), près de la rive droite de la Seine; vignobles célèbres dès le VIIIe siècle; 8,389 hab. — On y voit les restes d'un monastère de religieuses où se retira Héloïse en 1120, et un hôpital fondé par saint Vincent de Paul.

Argentier. On appelait ainsi au XVe siècle le trésorier du roi en France; on donna encore ce nom à l'officier chargé de veiller sur les vêtements que le roi faisait faire; aux changeurs et aux ouvriers de la monnaie.

Argentiera ou **Khimoli**, **Kimolo** (Cimolis ou Echinusa), île de l'Archipel, au N. E. de Milo, de formation volcanique.

Argentière (col de L'), dans les Alpes-Maritimes, aux sources de l'Ubayette, conduisant de Barcelonnette (France) à Demonte (Italie).

Argentière (L'), ou **Largentière**, ch.-l. d'arrond. de l'Ardèche, par 44° 32′ 31″ lat. N. et 1° 57′ 14″ long. E., à 40 kil. S. O. de Privas, a des filatures de soie et doit son nom aux mines de plomb argentifère qu'on y a exploitées du Xe au XVIe siècle. Elle est sur le torrent de la Ligne, dans une vallée pittoresque; 3 135 hab.

Argentine (Confédération). V. La Plata.

Argenton, riv. de France, affl. de gauche du Thouet, arrose Bressuire, Argenton (Deux-Sèvres); son cours est de 57 kil.

Argenton (*Argentomagus*, chez les Bituriges Cubi, Aquitaine Ire), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 28 kil. S. O. de Châteauroux (Indre), sur la Creuse. Fabriques de draps. C'est une cité d'origine romaine, importante au moyen âge par son château, qui ne fut ruiné que sous Louis XIV. [illegible],274 hab.

Argenton-le-Château, ch.-l. de cant. de l'arr et à 16 kil. N. E. de Bressuire (Deux-Sèvres), appartint à Philippe de Comines, seigneur d'Argenton ; le village a été presque détruit pendant les guerre de la Vendée ; 1,001 h.

Argentoratum, v. de Gaule, capit. des Triboci, auj. *Strasbourg*.

Argentré, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 10 kil. S. E. de Vitré (Ille-et-Vilaine); 2,173 hab.

Argentré, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 10 kil. E. de Laval (Mayenne); 1,564 hab.

Argentré (Bertrand d'), jurisconsulte et historien français, né à Vitré en 1519, mort en 1590, fut élevé par son père, Pierre d'Argentré, grand-sénéchal de Rennes, et se montra le partisan fougueux des droits féodaux qu'il soutint surtout contre Ch. Dumoulin. Ré-

formateur et commentateur de la coutume de Bretagne, il lutta sans cesse contre le droit romain, et défendit, dans la législation, la Coutume, comme il défendait, dans l'histoire, la Bretagne contre la centralisation monarchique. Il eut dans ses écrits, trop peu connus, une verve de style et une hardiesse d'images remarquables. Président au présidial de Rennes, il fut chassé de la ville par les Ligueurs en 1589.— On a de lui : *Commentaire sur les quatre premiers titres de l'ancienne Coutume*, 1568; *Commentaire sur le titre des Appropriances*, 1576; *sur le titre des Donations*, 1584, etc., etc.; *Histoire de Bretagne*, écrite dans l'esprit féodal et provincial, 1582 et 1588, in-fol.

Argentuaria ou **Argentovaria**, v. de la Gaule ancienne, chez les Rauraci, peut-être Colmar, ou plutôt dans les environs de Colmar, Artzheim ou Horbourg. Victoire de Gratien sur les Germains en 378.

Arginuses, groupe de petites îles de la mer Egée, entre l'île de Lesbos et l'Asie Mineure; les Athéniens y battirent les Spartiates, 406 av. J. C.

Argithea était la capitale des Athamanes, en Epire.

Argœnus, nom ancien de la Vire.

Argolide, contrée de la Grèce ancienne, au N. E. du Péloponnèse, entre la Corinthie et l'Achaïe au N., l'Arcadie à l'O., la Laconie au S., la mer Egée à l'E., sur une longueur de 120 kil. et une largeur de 15 à 50 kil.: superficie, en y comprenant la Corinthie, 3,372 kil. carrés. Elle avait des montagnes à l'O. et au N., le Parthénios, l'Arachnaion, etc., et était divisée en vallées arrosées par l'Erasinos, le Phryxos qui recevait les eaux du marais de Lerne, etc. C'était un pays fertile, qui, au temps d'Homère, nourrissait beaucoup de chevaux. L'Argolide, peuplée d'abord par les Pélasges, soumise aux rois Inachides, Abantides et Atrides, se divisa de bonne heure en petits royaumes, puis en républiques qu'Argos ne put soumettre à sa suprématie. Les Doriens conquirent l'Argolide au XIIe siècle; Sparte réduisit sous ses lois le pays vers le VIe s.; l'Argolide, après avoir fait partie de la ligue achéenne, fut soumise aux Romains, en 146 av. J. C. Les principales villes étaient : Argos, Nauplia, Tirynthe, Mycènes, Némée, Epidaure, Trézène, Hermione, Thyrée, Cléones.— L'Argolide forme aujourd'hui, avec la Corinthie, un département du royaume de Grèce divisé en 6 éparchies; le ch.-l. est Nauplie; les villes principales sont Corinthe, Argos et quelques villages sur les ruines des anciennes villes; les îles de Calauria ou Poros, d'Hydra et de Spezzia font partie de ce département. Popul. 128,000 hab.

Argolicus sinus, auj. golfe de Nauplie, à l'E. du Péloponnèse, formé par la mer Egée.

Argonautes. On nomme ainsi les héros grecs, qui s'embarquèrent sur le navire Argo, pour aller conquérir la toison d'or, que, suivant la Fable, Phryxus et Hellé avaient enlevée de Thessalie. Jason était le chef de l'expédition; il partit d'Iolcos avec plus de 50 guerriers, Hercule qui les abandonna, Thésée, Pirithoüs, Castor et Pollux, Méléagre, Pelée, Admète, Télamon, le poëte Orphée, Esculape, etc. Ils arrivèrent en Colchide, où le roi Æétès possédait la toison, gardée par un dragon. Par l'art magique de Médée, fille d'Æétès, Jason parvint à s'emparer de ce riche butin. Peut-être les poëtes ont-ils voulu résumer dans cette légende les premières entreprises des Grecs vers la mer Noire, pour piller les richesses de la Colchide; les uns faisaient revenir les Argonautes par le Danube et la Méditerranée; d'autres même par le Volga, la mer Baltique et l'Océan. Beaucoup de poëtes ont chanté cette expédition, qui précéda la guerre de Troie, et surtout Apollonius de Rhodes et Valerius Flaccus.

Argonne. On donne ce nom à la contrée montueuse, située sur les deux rives de la Meuse, entre la Lorraine à l'E., et la Champagne à l'O. On appelle plus particulièrement *Argonne orientale*, la suite de hauteurs boisées très-confuses, contre-fort des monts Faucilles, entre la Meuse et la Moselle jusqu'aux sources de l'Ornes; et *Argonne occidentale* ou plateau de l'Argonne, le pays montueux qui renferme l'Aire, entre la Meuse, la Marne, l'Ornain et l'Aisne. C'est un pays difficile, coupé de ravins, ruisseaux, étangs, que traversent, en allant du S. au N., les 5 défilés des Islettes, de la Chalade, de Grand-Pré, de la Croix-aux-Bois et du Chêne-Populeux, où commencent les Ardennes occidentales. Dumouriez profita avec une habileté audacieuse des obstacles de ce pays alors boisé pour arrêter les Prussiens en 1792.

Argos, v. de l'ancienne Grèce dans l'Argolide, sur l'Inachus, près du golfe Argolique. On la regardait, avec Sicyone, comme la plus ancienne ville de la Grèce; elle était grande, peuplée, et renfermait de nombreux monuments (temples, amphithéâtre, citadelle cyclopéenne), dont on voit encore les ruines. Gouvernée par des rois jusqu'au IXe siècle, neutre pendant les guerres médiques, alliée aux Athéniens pendant la guerre du Péloponnèse, agrégée à la ligue achéenne en 253 av. J. C., après avoir été ravagée par Pyrrhus qui y trouva la mort, 272, elle fut soumise aux Romains et tomba en décadence. Elle appartint à la famille de Villehardouin comme fief relevant du duché d'Athènes, au XIIIe siècle; fut prise par Bajazet Ier en 1397, par les Vénitiens en 1686, puis reprise par les Turcs au commencement du XVIIIe siècle. Elle ne renferme plus que 6,000 hab.

Argos Amphilochium, v. de l'ancienne Acarnanie, sur le golfe Ambracique, fut fondée par l'argien Amphiloque, devint la capitale d'un territoire assez étendu, et, après la conquête romaine, fit partie de l'Epire.

Argos Hippium. V. ARGYRIPPA et ARPI.

Argostoli, ch.-l. de l'île Céphalonie, l'une des îles Ioniennes, bon port sur le golfe du même nom, est la résidence d'un évêque grec; 9,000 hab.

Argoulets, corps de cavalerie légère, composé généralement d'étrangers, et servant dans l'armée française au XVe siècle et au XVIe. On les appelait aussi *Stradiots* ou *Estradiots*.

Argoun V. AMOUR (fleuve).

Argout (ANTOINE-MAURICE-APOLLINAIRE, comte D'), né près de la Tour-du-Pin (Isère), en 1782, mort en 1858, entra de bonne heure dans l'administration des contributions indirectes, devint inspecteur général en 1811; puis directeur général de la navigation du Rhin. Maître des requêtes au conseil d'Etat en 1814, préfet des Basses-Pyrénées pendant les Cent-Jours, préfet du Gard en 1817, pair de France en 1819, il se montra libéral conciliant, essaya vainement, en juillet 1830, d'arrêter la révolution, et devint ministre de Louis-Philippe le 27 nov. 1830. Il fut dès lors du parti de la résistance et resta dans tous les ministères jusqu'en 1834. Il fut nommé gouverneur de la Banque de France (5 avril), fut ministre des finances, 18 janvier 1836, et redevint gouverneur de la Banque, depuis le 2 novembre jusqu'à sa mort. Après le 2 décembre 1851, il fut de la commission consultative, de la commission municipale de Paris, du conseil général de la Seine, etc., et créé sénateur le 26 janvier 1852. Il était, depuis 1844, membre libre de l'Académie des sciences morales et politiques. Mort le 15 janvier 1858.

Argovie ou **Aargau** (pays de l'Aar), canton de la Suisse, borné au N. par le Rhin, qui le sépare du gr.-duché de Bade; à l'E., par les cant. de Zurich et de Zug; au S., par celui de Lucerne; à l'O., par ceux de Berne, Soleure et Bâle. Il est parcouru par les ramifications du Jura helvétique, arrosé par le Rhin, l'Aar, la Limmat, la Suren; c'est un pays fertile en céréales, vins, fourrages; la principale industrie est celle des tissus de soie, fil et coton. — Superf. 1,405 kil. carrés; popul. 199,000 hab. catholiques et protestants; le ch.-l. est Aarau; les v. princip. sont : Aarburg, Zofingen, Baden, Rhinfelden, Lauffenburg, Klingnau. — L'Argovie appartint à la maison de Habsbourg, puis au canton de Berne; il forme un canton indépendant depuis 1798.

Arguelles (AUGUSTIN), homme d'Etat espagnol, né dans les Asturies en 1775, mort en 1844, après plusieurs missions importantes en Portugal et en Angleterre, se distingua par son éloquence dans l'assemblée des Cortès de Cadix de 1810 à 1814. Victime de la tyrannie de Ferdinand VII, en 1814, il fut déporté à Ceuta, puis dans l'île de Cabrera; la révolution de 1820 le délivra; il fut nommé ministre de l'intérieur et s'efforça de modérer le parti des exaltés. En 1823, il fut forcé de se réfugier en Angleterre et ne rentra qu'après l'amnistie de 1832. Plusieurs fois président des Cortès, modéré et libéral, il obtint, après Espartero, le plus grand nombre de voix pour la régence, fut nommé tuteur de la reine et de sa sœur, et ne céda ce poste au duc de Baylen qu'en 1843.

Arguenon, riv. de France, vient des monts Menez, arrose Jugon et se jette dans le golfe de Saint-Malo. Son cours de 40 kil. est dans les Côtes-du-Nord.

Arguin (peut-être l'île de Cerné d'Hannon), île de l'Océan Atlantique, près de la côte du Sahara, dans la baie de ce nom, par 20° 25′ lat. N. et 18° 40′ long. O. Découverte par les Portugais en 1452, elle reçut quelques établissements hollandais et français pour le commerce de la gomme et des nègres. Le banc d'Arguin, qui s'étend jusqu'au cap Blanc, a été fécond en naufrages; le plus

célèbre est celui de la frégate française *la Méduse*, le 2 juillet 1816.

Argus, surnommé *Panoptès* (qui voit tout), petit-fils d'Argus, roi d'Argos, avait, dit la Fable, cent yeux dont cinquante étaient toujours ouverts. Junon lui confia la garde d'Io, changée en génisse; mais Mercure l'endormit au son de sa flûte et lui coupa la tête. Junon répandit ses yeux sur la queue du paon, qui lui était consacré.

Argyle, comté d'Ecosse, qui comprend les côtes de l'ouest depuis le détroit de Kilbrannan jusqu'au lac Shiel; il est découpé par un grand nombre de golfes profonds et contient beaucoup d'îles appartenant au groupe des Hébrides intérieures, Islay, Jura, Colonsay, Mull, Iona, Tirey, Coll, etc. Il est couvert de montagnes et renferme le lac Lochow ou Loch-Awe. Sa superficie est de 984,000 hect. et sa population de 115,000 hab. Sa richesse consiste en troupeaux de gros bétail; la pêche est très-abondante; on y exploite des ardoises, du fer, de la houille, du marbre, etc. Le ch.-l. est Inverary; les v. princip. sont: Campbelton, Oban, Bowmore, Lochgilphead, Tobermory. — Les ducs d'Argyle, chefs du clan nombreux des Campbell, ont été les seigneurs presque absolus du pays jusqu'en 1748; leur influence est toujours restée considérable; leur château est près d'Inverary.

Argyle. Parmi les membres de la famille Campbell, les plus célèbres sont:

Archibald Ier, marquis d'Argyle, qui fut à la tête des presbytériens écossais contre Charles Ier, combattit Montrose, s'unit à Cromwell et fut décapité après la restauration, en 1661.

Archibald II, comte d'Argyle, son fils, proscrit, exilé, sous Charles II, tenta de soulever l'Ecosse contre Jacques II, fut battu, pris et exécuté en 1685.

Argyraspides (au bouclier d'argent), corps d'élite, qui formait la garde d'Alexandre le Grand; c'étaient 3,000 vieux soldats, pleins de fermeté et d'audace, qui s'attachèrent à la famille du roi et à Eumène, qu'ils firent triompher, jusqu'au jour où, pour racheter leur butin, ils le livrèrent à Antigone qui les dispersa dans la Haute-Asie.

Argyrippa. V. *Arpi*.

Argyrokastro ou **Ergir-Castro** (*Argyas*), v. de l'Albanie méridionale ou vilayet de Janina (Turquie d'Europe), dans une position très-forte, à 60 kil. N. O. de cette ville; elle fut puissante sous Ali-Pacha; 5,000 hab.

Argyropoulo (Jean), helléniste de Constantinople, vint, 1454, enseigner le grec en Italie, à Padoue et surtout à Florence, où les Médicis le protégèrent, enfin à Rome, où il mourut en 1473. Il expliquait et commentait Aristote; il a traduit en latin la plupart des ouvrages du philosophe; mais il a surtout aidé, par ses élèves, au grand mouvement de la Renaissance.

Aria palus, lac d'Arie, auj. *lac Hamoun*, au centre de la haute Asie, recevait l'Etymander, auj. *Helmend*.

Ariadne, fille de Minos et de Pasiphaé, aima Thésée, lui donna le fil qui le conduisit hors du labyrinthe de Crète, le suivit; mais fut abandonnée par lui dans l'île de Naxos où Bacchus l'épousa; suivant d'autres traditions poétiques, elle se jeta de désespoir dans la mer.

Ariadne, impératrice d'Orient, fille de Léon Ier, épouse de Zénon, le fit, dit-on, enterrer vivant, pour pouvoir se marier à Anastase, qu'elle fit proclamer empereur, en 491. Elle mourut en 515.

Ariaenz (Jean), peintre hollandais, de Leyde, au XVIe s., a composé des paysages relevés par des bâtiments bien dessinés.

Arianisme. V. *Arius*.

Ariano (*Ara Jani*), v. d'Italie, dans la Principauté Ultérieure, au pied de l'Apennin, à 32 kil. N. E. d'Avellino. Evêché; belle cathédrale; 12,000 hab.

Ariarathès, nom de 10 rois de Cappadoce, dont l'histoire est mal connue ou peu importante. V., pour la chronologie, *Cappadoce*.

Arias-Fernandez (Antoine), peintre espagnol, mort en 1684, élève de P. de Las Cuevas, malgré son talent et ses protections, mourut de misère dans un hôpital. Il avait une grande fraîcheur de coloris.

Arias Montanus (Benoît), philologue espagnol, 1527-1598, après avoir visité l'Europe et brillé au concile de Trente, fut chargé par Philippe II d'une nouvelle édition de la *Bible polyglotte;* elle fut publiée à Anvers, en 8 vol. in-fol., 1572. Il a composé beaucoup d'autres ouvrages et surtout neuf livres des *Antiquités judaïques*, Leyde, 1593, in-4°.

Aribert ou **Charibert,** duc d'Aquitaine, second fils de Clotaire II, n'obtint avec peine de son frère Dagobert que l'Aquitaine. Il mourut en 630; son fils, Chilpéric, fut mis à mort par son oncle. On a cherché, sans preuves, à rattacher à ce prince, par son prétendu fils Boggis, les ducs d'Aquitaine du siècle suivant et les princes de la maison d'Armagnac.

Aribert Ier, roi des Lombards, d'origine bavaroise, frère de la reine Théodelinde, régna de 653 à 661.

Aribert II, roi des Lombards, de 701 à 712, fut détrôné par Ansprand et se noya dans le Tessin.

Arica, le principal port du département d'Arequipa (Pérou), à 290 kil. S. E. d'Arequipa, par 18° 28′ lat. S. et 72° 45′ 29″ long. O., est mal abrité, malsain, exposé aux tremblements de terre, mais dans une vallée fertile, qui fait contraste avec le vaste désert de sable qui l'environne. C'est par là que la Bolivie expédie ses métaux, son quinquina et ses laines; 5,000 hab.

Arichat, sur la petite île Madame, est la ville la plus importante de l'île du Cap-Breton; 2,000 hab.

Aricia (auj. *Laricia*), v. du Latium, à 24 kil. S. de Rome, a été ruinée au moyen âge; dans l'ancienne citadelle se trouve le village du même nom; on y voit un beau débris de la voie Appienne. — Auprès se trouvait la forêt *d'Aricie*, où la nymphe Egérie apparaissait à Numa. Il y avait là un temple de Diane, dont le prêtre était toujours un esclave fugitif.

Aricie, princesse athénienne, de la famille des Pallantides, renversés par Thésée; elle fut aimée d'Hippolyte, qui, suivant la Fable, ressuscité par Esculape, l'épousa. Elle aurait donné son nom à la ville d'Aricia dans le Latium, où elle se serait réfugiée avec Hippolyte.

Arie, ancien pays de l'Asie, entre la Bactriane au N., le pays du Paropamisus à l'E., la Drangiane au S., le pays des Parthes à l'O. Elle correspond au Khorassan oriental, au Hérat et au N. du Seïstan. La capitale Artacoana fut remplacée par Alexandre, qui fonda à 40 kil. au S. O. l'Alexandrie des Ariens, auj. *Hérat*. — Les anciens ont encore désigné par le nom d'*Arie* ou d'*Ariane* toute la partie orientale du vaste plateau de l'Iran, de la Médie et la Perse jusqu'à l'Inde.

Ariége (*Aurigera*), riv. de France, affl. de droite de la Garonne, vient des Pyrénées centrales, entre les cols de Puymoren et de Framiquet, arrose Hospitalet, Ax, Tarascon, Foix, Pamiers, Saverdun (Ariége); reçoit: à gauche, le Vic-de-Sos; à droite, le Lers. L'Ariége abonde en excellents poissons et charrie des paillettes d'or. Son cours est de 150 kil.

Ariége (dép. de l') a pour bornes: au N. la Haute-Garonne; à l'E. l'Aude et les Pyrénées-Orientales; au S. la chaîne des Pyrénées centrales, qui le sépare de la Catalogne et du val d'Andorre; à l'O. la Haute-Garonne. Les Pyrénées, âpres, escarpées, couvertes de forêts, sont traversées seulement par des sentiers peu praticables; les Corbières occidentales, à l'E., moins élevées, n'ont cependant que des routes difficiles. Le dép. est arrosé par l'Aude et est presque tout entier dans le bassin de la Garonne par le Salat, l'Arize, l'Ariége. La terre est aride dans le *haut pays*, fertile dans le *bas pays;* l'agriculture est arriérée; mais l'industrie minérale, surtout celle du fer, est très-développée. — Superf. 489,387 hect.; pop. 246,298 hab. Il a pour ch.-l. Foix, et comprend 3 arrondissements, Foix, Pamiers, Saint-Girons. Il forme le diocèse de l'évêché de Pamiers, est du ressort de la Cour d'appel et de l'Académie de Toulouse; fait partie du 17e corps d'armée (Toulouse). — Il a été composé du comté de Foix, du Donnezan à l'E., et d'une partie du Conserans (Gascogne) à l'O.

Arienzo, v. de la Terre de Labour (Italie), à 25 kil. N. E. de Naples, sur le mont Tifati, fut, dit-on, fondée par les Normands; 11,000 hab.

Arigise Ier, duc lombard de Bénévent, de 591 à 641.

Arigise II, duc de Bénévent de 758 à 787, épousa la fille du roi Didier, lutta contre Charlemagne, après la destruction du royaume des Lombards, et lui paya à la fin un tribut de 7,000 pièces d'or.

Arimane. V. *Ahriman*.

Arimaspes, peuple fabuleux de la Scythie asiatique, dont les Grecs faisaient des Cyclopes, qui disputaient aux griffons les paillettes d'or d'un fleuve appelé *Arismaspius*.

Arimathie ou **Rama,** v. de l'ancienne Judée, au S. de Lydda, dans le territoire de Dan, patrie de Joseph, qui demanda à Pilate le corps de Jésus-Christ. C'est

peut-être la même que *Ramatha*, patrie de Samuel, dont on croit avoir retrouvé le tombeau.

Ariminum, auj. *Rimini.*

Arinos, riv. du Brésil, affl. du Topajoz, traverse le pays de ce nom dans la province de Mato-Grosso ; il est peu connu, a de l'or et de belles forêts sur les montagnes; la riv. a plus de 600 kil. de longueur.

Arioald ou **Ariwald** disputa le trône des Lombards à son beau-frère, Adaloald, et protégea l'arianisme, de 625 à 636.

Ariobarzane, nom de trois rois de Cappadoce. V. *Cappadoce.*

Ariobarzane, nom de trois rois de Pont. V. *Pont.*

Arion de Méthymne (Lesbos), lyrique grec, vivait vers 620 av. J. C. Il inventa le dithyrambe. On raconte qu'il vécut à la cour de Périandre, tyran de Corinthe; il retournait d'Italie à Lesbos, lorsque ses compagnons voulurent le tuer, pour s'emparer de ses richesses; il demanda pour toute grâce de toucher encore une fois de la lyre, puis il s'élança dans les flots; un dauphin, attiré par ses accords, le plaça sur son dos et le déposa au cap Ténare. Les astronomes ont nommé une constellation *Arion* ou le *Dauphin*. Elien a conservé un hymne d'Arion en l'honneur de Neptune; on le trouve dans les *Analecta* de Brunck.

Arioste ou **Ariosto** (Ludovico), grand poëte italien, né à Reggio (duché de Modène), en 1474, mort en 1533. Fils aîné d'un membre du tribunal de Ferrare, il abandonna de bonne heure la jurisprudence pour se livrer à la poésie; le cardinal Hippolyte d'Este, puis son frère, le duc Alphonse, le protégèrent et lui confièrent plusieurs missions importantes. Au milieu d'une cour galante, il composa un grand nombre de petits poëmes gracieux, spirituels, élégants, des élégies, des sonnets, des madrigaux, des satires, qu'on eut le tort de comparer à celles d'Horace, des comédies agréables et piquantes, etc. Mais l'ouvrage qui a fait sa réputation est le *Roland furieux*, épopée romanesque, qui devait être la suite du poëme de Boiardo; il le publia d'abord en 40 chants (1516); puis il le refit et ajouta six chants, en 1532. Le succès fut immense, et l'on connaît l'anecdote peu probable des brigands qu'il avait été chargé de poursuivre; il serait tombé entre leurs mains; et, rendant hommage à son génie, ils l'auraient remis en liberté. Dans ce poëme, qui manque d'unité, puisqu'il raconte les guerres de Charlemagne contre les Sarrasins d'Espagne, la folie de Roland, les amours de Roger et de Bradamante, l'Arioste a mêlé avec talent le sérieux et le plaisant, le gracieux et le terrible; avec une facilité merveilleuse il a mené de front un très-grand nombre de personnages et d'actions diverses, il a multiplié, sans ralentir l'intérêt, les épisodes charmants ou sévères; il a varié ses tableaux et ses descriptions; toujours fidèle et vrai dans la peinture des caractères, il a donné libre carrière à son imagination vive et colorée. La versification est riche, élégante et surtout gracieuse et séduisante. — Les éditions ont été très-nombreuses, comme les traductions dans toutes les langues; on peut citer, en français, celles de J.-B. Mirabaud, 1741 ; de Tressan, 1780 ; de Panckoucke et Framery ; de Delatour, 1842 ; de Philipon de la Madeleine, 1843; et en vers français, les traductions de Creuzé de Lesser et de Duvau de Chavagne.

Ariosti (Attilio), compositeur italien de Bologne, 1660-1740, fit jouer des opéras à Bologne, puis à Berlin et à Vienne. En 1720, une société anglaise, sous le patronage de George Ier, établit à Londres l'Académie royale de musique. Ariosti fut appelé avec Bononcini et son ami Haendel, pour fournir les opéras ; ils en donnèrent plusieurs, soit réunis, soit séparément, jusqu'au jour où Haendel resta seul maître de la direction. Ariosti tomba dans la misère. *Coriolano* est son opéra le plus populaire.

Arioviste, chef des Suèves, appelé par les Séquanes contre les Eduens, envahit la Gaule, soumit au tribut ses ennemis et ses alliés; puis, à la tête de 120,000 barbares, il se prépara à conquérir toute la Gaule orientale. César, imploré par l'éduen Divitiac, marcha contre Arioviste, rassura ses soldats effrayés et vainquit les Suèves à 50 milles du Rhin. Le chef barbare se sauva avec peine au delà du Rhin, après avoir perdu ses femmes et ses filles, 58 av. J. C.

Arisch (El-), anc. *Rhinocorura*, village de la Basse-Egypte, à 270 kil. N. E. du Kaire, défendu par une forteresse prise par les Français en 1799. C'est là que fut signée la capitulation de 1800 par laquelle Kléber devait évacuer l'Egypte.

Arispe, v. de la province de Sonora (Mexique), importante par le voisinage des mines d'or de Quitovac et de Sonoitac ; 8,000 hab.

Aristagoras de Milet, chef de mercenaires, gouverneur de Milet, pendant l'absence d'Histiée, son parent, échoua, en voulant s'emparer de Naxos, craignit la colère de Darius Ier et fit soulever les Ioniens contre lui. Repoussé à Sparte, il obtint les secours d'Athènes ; mais il fut battu et s'enfuit en Thrace, où il fut tué (504-498 av. J. C.).

Aristarque d'Athènes fut l'un des principaux chefs du gouvernement oligarchique des Quatre-Cents, en 411 av. J. C. Lorsqu'il fut renversé par les démocrates, Aristarque se vengea en livrant Œnoé aux Béotiens. Il fut mis à mort vers 406.

Aristarque de Samos, astronome grec, vivait de 280 à 260 av. J. C.; il émit un des premiers la théorie du mouvement de la terre, opinion qui le fit accuser d'impiété par le stoïcien Cléanthe, et donna une méthode ingénieuse pour mesurer la distance qui nous sépare de la lune et du soleil; mais il se trompa, parce qu'il ne pouvait connaître le diamètre réel du soleil et de la lune. On a prétendu, sans preuve, qu'il avait affirmé la rotation diurne et la rotation annuelle de la terre. On a de lui un livre intitulé : *Sur les grandeurs et les distances;* il a été publié par Wallis, en grec et en latin, avec le commentaire de Pappus, Oxford, 1688; et traduit en français par Fortia d'Urban, 1823, in-8°.

Aristarque, grammairien célèbre, né dans l'île de Samothrace, vers 160 av. J. C. ; à Alexandrie, disciple d'Aristophane de Byzance, il devint le maître des fils de Ptolémée Philométor, et fonda une école fameuse de critique; il se laissa, dit-on, mourir de faim dans l'île de Chypre, pour échapper à l'hydropisie. Il acquit une grande réputation par ses études grammaticales sur les poëtes grecs et surtout sur Homère; sa *Recension Homérique* est devenue classique ; il fit disparaître beaucoup de vers qui lui semblaient interpolés, modifia, rectifia, transposa beaucoup de ceux qu'il conservait, divisa l'Iliade et l'Odyssée en 24 chants, etc. Il avait également corrigé et éclairci Hésiode, Alcée, Pindare, Archiloque, Eschyle, Sophocle, Aristophane, etc. Quoiqu'on lui ait souvent reproché sa sévérité et sa témérité, le nom d'*Aristarque* est resté synonyme de critique habile et consciencieux. Villoison a donné son édition de l'Iliade, accompagnée des scolies d'Aristarque.

Aristée, fils d'Apollon et de la nymphe Cyrène, fille du Pénée, apprit aux hommes à soigner les troupeaux et à élever les abeilles. Après la mort de son fils Actéon, il visita la Sardaigne, la Thrace et disparut sur le mont Hémus. Virgile, au livre IV des Géorgiques, nous représente sa douleur, lorsqu'il eut perdu ses essaims d'abeilles, après avoir causé la mort d'Eurydice.

Aristée, poëte grec de l'île de Proconnèse, vivait au VIe s. av. J. C ; les anciens le considéraient comme un magicien et ont raconté de lui beaucoup de fables; il reste douze vers de son poëme épique en 3 livres, sur la guerre des Arimaspes et des Griffons.

Aristée, savant juif, fut chargé par Ptolémée II, vers 280 av. J. C., d'aller demander au grand prêtre Eléazar des savants pour traduire en grec les Livres saints ; il ramena les 72 qui firent la version des *Septante.* Plusieurs critiques pensent que le Pentateuque seul fut alors traduit et que le reste de la version des *Septante* est dû à des Juifs hellénistes inconnus.

Aristée ou **Aristeas,** statuaire grec, vivait vers 130 après J. C.; on le regarde comme l'auteur de deux statues de marbre représentant des centaures, trouvées dans la villa d'Adrien, à Tivoli, en 1746. Elles sont maintenant au Capitole.

Aristénète de Nicée, romancier grec, né vers 300, mourut peut-être dans le tremblement de terre de Nicomédie, en 358. Plusieurs critiques supposent que le nom d'Aristénète n'est que celui d'un personnage fictif, introduit dans l'ouvrage qui a pour titre : *Lettres amoureuses.* C'est un recueil de contes, sous forme épistolaire; le premier livre en contient 22, le second 28; le style est souvent déclamatoire; il y a de curieux détails de mœurs. La meilleure édition est celle de Boissonade, Paris, 1822. Les lettres ont été traduites par Nogaret, en 1797.

Aristera, île à l'entrée du golfe Argolique; auj. *Spetzia* ou *Spezzia.*

Aristide, fils de Lysimaque, l'un des grands hommes d'Athènes, fut l'un des dix stratéges à la bataille de Marathon, 490 av. J. C. Ses vertus lui firent donner le nom de *Juste;* mais Thémistocle, son rival, profita de la jalousie qu'elles inspiraient pour le faire bannir par

l'ostracisme. Il se vengea noblement en venant rejoindre Thémistocle à Salamine, 480; il se distingua surtout dans la campagne de Platée, 479. Archonte, l'année suivante, Aristide, quoique partisan bien connu de l'aristocratie, fit décider que tous les citoyens pourraient arriver aux charges publiques, même les plus élevées. Il se fit admirer de toute la Grèce par sa modération et par son équité; aussi, lorsque Pausanias trahit les intérêts des alliés, Aristide contribua surtout à faire donner aux Athéniens le commandement de la guerre contre les Perses; il fut chargé de répartir entre les alliés les contributions qui devaient former le trésor commun de Délos. Il mourut si pauvre, vers 469, qu'il ne laissa pas de quoi payer ses funérailles. Sa vie a été écrite par Plutarque et par Cornelius Nepos.

Aristide, peintre grec de Thèbes, vécut 340 ans av. J. C.; il sut exprimer les passions et les mouvements de l'âme. Son tableau le plus célèbre représentait le sac d'une ville; une bataille entre les Grecs et les Perses fut payée par un tyran d'Elatée 72,000 francs de notre monnaie; Attale offrit jusqu'à 600,000 sesterces pour un Bacchus; mais Mummius l'enleva de force à Attale, comme un talisman.

Aristide de Milet, écrivain grec du second siècle, avait écrit des contes licencieux, appelés *Milésiaques*, qui furent célèbres dans l'antiquité et qu'Apulée prétendit imiter.

Aristide (Saint), philosophe chrétien d'Athènes, présenta à Adrien la plus ancienne *Apologie* en faveur des chrétiens, vers 125. Elle est maintenant perdue; on croit qu'Irénée l'a imitée.

Aristide (Ælius), rhéteur grec, né à Adrianopolis en Bithynie, vers 117 ou 129, mort vers 189. Il eut les maîtres les plus célèbres, comme Hérode Atticus à Athènes, se fit admirer par son éloquence dans beaucoup de pays où on lui éleva des statues et devint prêtre d'Esculape à Smyrne. En 178, après le tremblement de terre qui détruisit cette ville, il en obtint la reconstruction de Marc Aurèle. — On a de lui 55 discours ou déclamations, dont le style est vigoureux, mais sans grâce; cinq de ces discours sont intéressants pour l'histoire du magnétisme animal. L'édition la plus complète est celle de Dindorf, Leipzig, 1829, 3 vol. in-8°.

Aristide (Quintilianus), écrivain grec du IIe siècle, nous a laissé un *Traité de la musique*, en trois livres, le plus important de tous ceux que nous a légués l'antiquité. Il est dans le recueil de Meibomius, Amsterdam, 1652, in-4°.

Aristion, sophiste d'Athènes, entraîna cette ville dans l'alliance de Mithridate contre Rome, fut nommé préteur, gouverna en tyran, résista à Sylla et fut mis à mort avec ses complices, en 86 av. J. C.

Aristippe de Cyrène, philosophe grec, né vers 430 av. J. C., fut disciple de Socrate, vécut à la cour de Denys le Tyran, qu'il charma par ses adulations, et mourut à Lipara. Infidèle aux leçons de son maître, il fonda l'école *cyrénaïque*, qui faisait consister la fin de l'homme dans les jouissances accompagnées de bon goût et de liberté d'esprit, dans la volupté présente et actuelle du corps. Il est célèbre par ses réparties fines et spirituelles. Les quatre lettres publiées sous son nom sont apocryphes. — Sa fille *Arété*, et son petit-fils, *Aristippe*, développèrent sa philosophie du plaisir.

Aristobule de Cassandrée, en Macédoine, l'un des généraux d'Alexandre, écrivit plus tard son histoire, dont Arrien a beaucoup profité.

Aristobule le Juif, philosophe d'Alexandrie du IIe s. av. J. C., écrivit une *Explication du livre de Moïse*, dans laquelle il soutenait que les anciens poëtes de la Grèce avaient connu les livres des Hébreux; et pour prouver sa thèse, il supposait des vers d'Orphée, de Linus, d'Homère, d'Hésiode, etc. Plusieurs Pères de l'Eglise se laissèrent tromper par ces artifices. — V. Walckenaer, *Diatribe de Aristobulo Judæo*, 1806, in-4°.

Aristobule Ier, fils de Jean Hyrcan, lui succéda, comme grand-prêtre des Juifs, en 107 av. J. C., et prit le titre de roi. Il fit la guerre aux Ituréens, et, trompé par la reine Salomé, fit périr son frère Antigone. Il mourut après un an de règne.

Aristobule II, fils d'Alexandre Jannée, s'empara du trône de Judée, au détriment de son frère aîné, Hyrcan II, vers 70 av. J. C. Attaqué par Arétas, roi des Arabes, n'ayant pu obtenir l'appui de Pompée, il fut pris à Jérusalem, en 63, et conduit à Rome en triomphe. Il s'échappa, fut repris par Gabinius; mais César le remit en liberté; il fut empoisonné en route par les partisans de Pompée, vers 50.

Aristocrate Ier, roi d'Arcadie, vivait vers 720 av. J. C., et fut lapidé par ses sujets.

Aristocrate II, son petit-fils, de 680 à 668, trahit les Messéniens dans leur guerre contre Sparte, et fut lapidé par ses sujets qui abolirent la royauté.

Aristocratie; ce mot, pris dans son acception étymologique, signifie *puissance, gouvernement des meilleurs;* mais en réalité, il y a eu l'aristocratie de la force, de la naissance et de la richesse. En général, l'aristocratie a été regardée comme constituée par tout droit donné à un homme sur les autres hommes du fait seul de sa naissance, et le mot a signifié soit la classe, soit le gouvernement des privilégiés par droit d'hérédité.

Aristodème, l'un des chefs Héraclides qui, à la tête des Doriens, firent la conquête du Péloponnèse, reçut en partage la Laconie, vers 1190 ou 1104 av. J. C.; il fut frappé de la foudre; ses deux fils, Eurysthènes et Proclès, régnèrent ensemble à Sparte.

Aristodème le Messénien se distingua dans la première guerre contre Sparte, tua sa fille pour satisfaire l'oracle de Delphes, devint roi, en 731 av. J. C., après la mort d'Euphaès; mais malgré ses succès, il ne put empêcher la ruine d'Ithome et se tua sur le tombeau de sa fille, en 724.

Aristodème, tyran de Cumes, s'empara du pouvoir avec l'aide de la populace; selon Tite Live, Tarquin le Superbe vint mourir auprès de lui; selon Plutarque, il fut l'allié des Romains contre Porsenna.

Aristodème d'Athènes, acteur tragique et diplomate, vivait vers 340 av. J. C.; il défendit l'alliance avec la Macédoine, fut envoyé plusieurs fois vers Philippe et fut attaqué souvent par l'éloquence de Démosthène.

Aristogiton, Athénien, pour venger l'outrage fait à la sœur d'Harmodius, s'unit à son ami, et tua Hipparque. Hippias le pressait de nommer ses complices; il désigna tous les amis du tyran; et quand ils eurent péri: « Il n'y a plus que toi, dit-il à Hippias, qui mérite « la mort. » Il subit le supplice, vers 514 av. J. C.; les Athéniens élevèrent des statues à Harmodius et à Aristogiton.

Aristolaüs, fils et élève de Pausias, peintre grec, vivait vers 310 av. J. C.; on dit qu'il avait une grande élévation dans le sentiment.

Aristomène, roi des Messéniens, les souleva contre Sparte et soutint la seconde guerre de Messénie avec la plus grande vigueur; plusieurs fois vainqueur, fait deux fois prisonnier, il échappa à la mort comme par miracle. Il résista pendant onze ans (682-671 av. J. C.) dans la forteresse d'Ira; mais il fut trahi par l'arcadien Aristocrate; il se retira dans l'île de Rhodes où il périt.

Aristonic, fils naturel d'Eumène II, roi de Pergame, réclama contre les Romains la succession d'Attale III, battit et prit le consul Lic. Crassus; mais assiégé dans Stratonice par Perpenna, il tomba entre ses mains, fut conduit à Rome et étranglé dans sa prison, 129 av. J. C.

Aristophane, grand poëte comique, d'Athènes, de Rhodes ou d'Egine, né vers le milieu du Ve s. av. J. C., brilla surtout pendant la guerre du Péloponnèse (431-404 av. J. C.). La plupart de ses pièces appartiennent à l'ancienne comédie ou comédie politique, satire audacieuse des hommes puissants, de leurs actes, des mesures du gouvernement, véritable pamphlet où le poëte traitait les questions à l'ordre du jour, surtout dans la *parabase*, lorsque le chœur faisait des propositions sérieuses ou badines dans l'intérêt général. Personne n'a signalé, avec plus de verve qu'Aristophane, les abus et les fautes de l'administration, les intrigues des ambitieux, la vénalité des juges, la crédulité de la foule. Aristophane appartenait au parti aristocratique et il était l'ennemi de la guerre; aussi dans les *Dætaliens* (les Convives) et dans les *Babyloniens*, il attaqua le démagogue Cléon; il le poursuivit surtout dans les *Chevaliers* (425) et lui-même prit le masque et joua le rôle de Cléon, dont personne n'avait osé se charger. Dans les *Acharniens*, la *Paix*, *Lysistrata*, il montre la nécessité de mettre fin à la guerre; dans les *Guêpes*, que Racine a imitées dans *les Plaideurs*, il se moque de la manie du peuple pour les procès; les *Oiseaux* et l'*Assemblée des femmes* sont des parodies spirituelles des utopies contemporaines; dans les *Fêtes de Cérès*, les *Grenouilles* et les *Nuées*, il dirige ses traits contre Euripide; les *Nuées* sont surtout composées contre Socrate qu'Aristophane, par une erreur malheureuse, prit pour le représentant des sophistes. La satire hardie et licencieuse du poëte amena la ruine de l'ancienne comédie; les Trente défendirent, en 404, de traduire les personnes riches sur la scène; puis un décret de 388 empêcha de désigner aucun citoyen par son

nom; Aristophane fut forcé de supprimer la parabase, et le *Plutus* peut être considéré comme appartenant à la comédie moyenne. Il avait composé 54 pièces; 11 nous restent avec de nombreux fragments des autres. La licence de ces comédies appartient aux mœurs de l'époque; mais les plus grands génies ont rendu hommage à la finesse de son atticisme, à sa verve intarissable, à son bon sens caché sous l'éclat de la plus riche poésie: « Les Grâces, a dit Platon, cherchant un sanctuaire « indestructible, trouvèrent l'âme d'Aristophane. » — Les meilleures éditions sont celles de Bekker, Londres, 1829, de Brunck, de Boissonade, de Dindorf, 1840; il a été souvent traduit en français, surtout par Poinsinet de Sivry, Brotier, Artaud et Fallex.

Aristophane de Byzance, grammairien grec de la fin du IIIe s. av. J. C., dirigea la bibliothèque d'Alexandrie sous Ptolémée III et fut le maître d'Aristarque. On lui attribue les signes de la ponctuation et de l'accentuation grecque.

Aristote, le grand philosophe grec, naquit à Stagire, en Macédoine, l'an 384 av. J. C. et mourut en 322. Fils de Nicomaque, médecin du roi Amyntas, il se lia de bonne heure avec le jeune Philippe, eut pour maître son père, puis son tuteur, Proxène, et vint étudier, vers 367, à Athènes, où Platon le remarqua et l'appela l'*Intelligence de l'Ecole*. Il y resta vingt ans et devint maître à son tour, combattant le mauvais goût de l'école de rhétorique d'Isocrate et les doctrines de son ancien condisciple Xénocrate, qui dirigeait l'Académie. En 348, il se rendit auprès de son ami Hermias, tyran d'Atarnée, qui voulait soustraire les villes grecques d'Asie au joug des Perses; lorsque Hermias eut été livré au roi Artaxerxès Ochus, il déplora sa mort dans un hymne admirable *à la vertu* et se retira à Mitylène, où il épousa Pythias, la sœur de son ami. Philippe l'appela, en 343, pour faire l'éducation d'Alexandre, et jamais prince n'eut pour précepteur un aussi grand maître. Après l'avénement de son élève, il revint enseigner à Athènes de 335 à 323; il y publia ses principaux ouvrages et y fonda l'école du Lycée, rivale de l'Académie. Il enseignait en se promenant; de là le surnom de *Péripatéticien*, qu'on donne aussi à son système et à ses disciples; le matin, ses leçons s'adressaient aux élèves les plus avancés et avaient pour objet les questions les plus difficiles; le soir, elles étaient faites pour le plus grand nombre, et l'enseignement était plus accessible et plus brillant; ainsi deux espèces d'enseignements et deux espèces d'ouvrages correspondants; les uns, dits *ésotériques* ou *acroamatiques* pour les initiés; les autres, dits *exotériques*, pour le vulgaire. Il entretenait une correspondance suivie avec Alexandre, qui fit recueillir et envoya à son maître les animaux, les plantes, etc., des pays qu'il traversait, et qui lui donna plus de 800 talents pour réunir une précieuse bibliothèque. Mais le meurtre de Callisthène, son neveu, interrompit ces relations amicales. A la mort du roi, 323, Aristote fut accusé d'impiété par les ennemis de l'influence macédonienne; pour épargner aux Athéniens un second attentat contre la philosophie, il abandonna la direction du Lycée à son élève Théophraste, et vint mourir, peu de temps après, en 322, à Chalcis en Eubée. Il laissait une fille nommée Pythias, comme sa mère, et un fils naturel, Nicomaque. — Aristote est le génie le plus vaste de l'antiquité; ses ouvrages formaient comme une immense encyclopédie, qui embrassait toutes les sciences connues de son temps; mais beaucoup sont perdus. Il serait impossible, au moins bien téméraire, de vouloir exposer en quelques mots les grands travaux d'Aristote; contentons-nous d'indiquer sommairement les livres qui nous restent et leur sujet principal. Pour lui, la philosophie embrasse toutes les sciences, excepté l'histoire, et il les divise en sciences spéculatives et sciences pratiques; mais, afin de mettre plus de clarté dans ce résumé, nous adoptons la division méthodique de M. Hœfer:

1° Sciences physiques et naturelles, comprenant l'étude des phénomènes de l'univers, des œuvres de Dieu:

L'*Histoire des animaux*, en 10 livres, est surtout, dit Cuvier, une sorte d'anatomie générale, où il traite des généralités d'organisation que présentent les animaux, où il exprime leurs différences et leurs ressemblances, et où il pose les véritables bases des grandes classifications.

Le traité *des Parties des animaux*, en 4 livres, est le premier essai d'une physiologie générale.

De la Génération des animaux, traité rempli de détails d'une exactitude étonnante.

Des Plantes, en 2 livres, que plusieurs critiques attribuent à Nicolas de Damas.

De la Génération et de la Corruption, en 2 livres.

De la Sensation et des choses sensibles.

De la Marche des animaux.

Du Mouvement commun des animaux.

De l'Ame, en 3 livres; c'est le principe de la vie; elle est végétative chez les plantes; végétative et sensitive chez les animaux; chez l'homme seul, il y a de plus l'intelligence, qui pense Dieu et les vérités générales; il y a donc chez l'homme comme deux âmes, l'une personnelle et périssable; l'autre qui vient en nous du dehors, qui est divine en quelque sorte, impersonnelle et immortelle.

Sous le nom de *Parva naturalia*, les commentateurs réunissent une série de petits traités très-importants pour l'histoire de la psychologie: *du Sommeil et de la Veille; des Songes; de la Divination par le songe; de la Mémoire et de la Réminiscence; de la Longueur et de la Brièveté de la vie; de la Jeunesse et de la Vieillesse; de la Respiration; de la Vie et de la Mort; du Souffle*, qui ne paraît pas authentique.

Les *Météorologiques*, en 4 livres, où il entre dans de curieux détails sur la composition et les propriétés des cinq éléments, la terre et le feu, l'eau et l'air, l'éther. Ce traité renferme des observations précieuses pour l'histoire de la chimie, de la physique et de la météorologie.

Du Monde, adressé sous forme de lettres à Alexandre, et attribué par plusieurs critiques à Chrysippe.

Du Ciel, en 4 livres; l'élément du ciel est l'éther, et la théorie d'Aristote fut professée jusqu'à Copernic et Galilée.

Des Récits merveilleux, *l'Essai sur les couleurs*, etc. Il ne nous reste de ses écrits sur les mathématiques qu'un traité, *Des lignes indivisibles* et un autre intitulé *Problèmes mécaniques*.

De la Physique ou des Principes de la Physique, en 8 livres; dans ce traité, Aristote recherche les rapports et les causes des différents corps, simples et impérissables, ou composés et périssables; il s'élève à l'idée de substance et de premier moteur.

2° Sciences morales, traitant des œuvres et de la pensée de l'homme:

I. — Il y a d'abord la *Philosophie pratique*, comprenant les œuvres de l'homme:

La *Morale à Nicomaque*, en 10 livres. L'idéal de la vie humaine est le bonheur auquel on arrive par la pratique de la vertu.

La *Grande morale*, en 2 livres; *la Morale à Eudème*, en 7 livres; le *Traité des vertus et des vices* ne sont que des paraphrases du précédent.

La *Politique*, en 8 livres, l'un des chefs-d'œuvre d'Aristote, où il détermine les lois des sociétés et leurs révolutions.

L'*Economique*, en 2 livres, probablement fragment détaché du *Traité sur la Richesse*, qui est perdu.

La *Rhétorique*, en 3 livres, c'est-à-dire l'art de faire naître la conviction dans l'esprit des auditeurs.

La *Rhétorique à Alexandre* a peut-être pour auteur Anaximène de Lampsaque.

La *Poétique*, dont les préceptes ont été si souvent reproduits et appliqués.

II. — *Philosophie pure*, comprenant les lois de la pensée:

Les commentateurs ont donné le nom de *Logique* ou d'*Organon* (instrument) à six traités où l'auteur examine les conditions de l'intelligence, la forme et les lois de la pensée: les *Catégories; l'Interprétation;* les premiers *Analytiques* ou *Traité du Syllogisme;* les derniers *Analytiques* ou *Traité de la Démonstration;* les *Topiques* ou *Traité de Dialectique*, en 8 livres; les *Arguments des Sophistes*.

Les *Métaphysiques*, comprenant la science des êtres en soi, la théorie des premiers principes, l'ontologie.

C'est surtout dans ces ouvrages qu'Aristote avait entrepris de donner le code de l'entendement humain; c'est cet essai admirable que les disciples du maître ont surtout étudié, admiré, comme s'il avait résolu tous les problèmes, comme si son œuvre était un travail achevé.

L'école péripatéticienne, ne s'attachant qu'à certains écrits d'Aristote, négligea la partie la plus importante de ses ouvrages, et se perdit dans l'érudition et dans les commentaires. L'antiquité, puis le moyen âge ne firent qu'étudier la logique; au XIIIe s., les traductions et les travaux des Arabes répandirent la connaissance des autres livres d'Aristote; l'Église résista d'abord à l'in-

vasion du *Péripatétisme;* elle fut forcée de céder, et l'autorité du Stagirite devint presque sacrée; au XVIe s., Ramus périt, surtout parce qu'il l'avait combattue; au XVIIe, un arrêt du Parlement défendit, sous peine de mort, d'attaquer le système d'Aristote (1629); les jésuites se servirent du péripatétisme contre Descartes et ses partisans. Mais au XVIIIe s., Aristote fut enveloppé dans le dédain qui frappait alors tout le passé; et il a fallu les lumières de notre temps pour remettre en honneur cette grande doctrine, désormais mieux appréciée. Nous avons à peine le quart des ouvrages d'Aristote; au rapport de Strabon et de Plutarque, ses livres, qu'il avait légués à Théophraste, restèrent enfouis pendant près de deux siècles, dans un souterrain humide, par la négligence des héritiers de Nélée, à qui Théophraste les avait donnés; ils furent vendus, au temps de Sylla, à Apellicon de Téos, révisés et publiés par Tyrannion et Andronicus de Rhodes. Il est certain, cependant, que plusieurs des ouvrages d'Aristote étaient connus en Grèce, en Égypte avant cette découverte. Ils se répandirent surtout en Orient; et c'est ce qui explique comment ils furent traduits de bonne heure en syriaque, en arabe et plus tard en latin. Les commentaires d'Aristote sont innombrables; un auteur en avait, dit-on, compté 14,000; les éditions des traités séparés sont également très-nombreuses. Nous citerons seulement la première édition complète d'Aristote par Alde Manuce, Venise, 1495-1498, 5 vol. in-fol.; l'édition de Sylburg, Francfort, 1584-1587, 11 vol. in-4°; celles de Buhle, Deux-Ponts, 1791-1800, 5 vol. in-8° (inachevée); de Bekker, Berlin, 1831-1840, 4 vol. in-4°; de Tauchnitz, Leipzig, 1832, 16 vol. in-18; de Dübner et Bussmaker, 1852, 4 vol. gr. in-8°, dans la collection Didot. — Parmi les principales traductions, en français, d'ouvrages séparés : l'*Histoire des Animaux*, par Camus, 1783; le *Monde*, par Le Batteux, 1768; la *Physiognomonique*, par Jean Bien, 1553; les *Problèmes*, par Zimara, 1587; la *Morale* et la *Politique*, par Thurot, 1823; la *Rhétorique*, par Minoïde-Minas, 1837, et par Bonafous, 1856; la *Poétique*, par Dacier, Le Batteux, 1771, et M. Egger, 1849; les *Métaphysiques*, par MM. Pierron et Zévort, 1841, etc. M. Barthélemy Saint-Hilaire a commencé une traduction complète, en publiant : la *Logique*, 1844, 4 vol. in-8°; le *Traité de l'Ame*, 1846, 1 vol.; les *Petits Traités*, 1847, 1 vol.; la *Morale*, 1856, 3 vol.; la *Politique*, 1857, 2 vol. Voyez aussi : *Recherches critiques sur l'âge et l'origine des traductions latines d'Aristote* par M. Jourdain, 1843, et *Essai sur la métaphysique d'Aristote* par M. Ravaisson, 2 vol. in-8°.

Aristotele ou **Bastiano da San-Gallo,** artiste de Florence, 1481-1551, élève de Michel-Ange, fut ainsi nommé parce qu'il ressemblait à un portrait antique d'Aristote. Il peignit un assez grand nombre de tableaux qui ont été envoyés en Angleterre; mais se distingua surtout comme décorateur avec André del Sarto.

Aristoxène, philosophe et musicien grec de Tarente, vivait vers 350 av. J. C. Disciple d'Aristote, il écrivit, dit-on, 453 ouvrages, qui sont perdus, à l'exception d'un traité en 3 livres, sur la musique, les *Éléments harmoniques*, et d'un fragment sur le *rhythme*. Attaquant le système de Pythagore, qui dans la musique avait partout donné la prééminence au calcul, il n'admettait pour juge que l'oreille. V. la collection de Meibomius, *Antiquæ musicæ auctores.*

Arius, hérésiarque célèbre, né dans la Cyrénaïque ou à Alexandrie, en 280, mort en 336, était prêtre de cette ville, lorsqu'il renouvela l'hérésie de Sabellius et de Paul de Samosate, en soutenant contre son évêque, Alexandre, que Jésus-Christ était fils de Dieu seulement par adoption, mais non par nature, et que le Père était seul véritablement Dieu (en 318). Arius avait des qualités séduisantes; il eut de nombreux partisans; il fut condamné par le concile d'Alexandrie, en 319. Mais Arius fut soutenu par beaucoup d'évêques et surtout par Eusèbe de Nicomédie; l'empire fut troublé, et Constantin convoqua le concile général de Nicée, en 325. Arius fut réfuté, et le diacre Athanase se distingua par la vigueur de son éloquence; les évêques déclarèrent le Fils *consubstantiel* au Père et rédigèrent le véritable symbole de la foi chrétienne. Arius, condamné à l'exil, fut relégué en Illyrie. Mais Constantin, trompé par ses déclarations, lui permit de retourner à Alexandrie, et saint Athanase, devenu patriarche de cette ville, qui refusait de l'admettre à sa communion, fut calomnié auprès de l'empereur et exilé à Trèves. Arius triomphait, lorsqu'il mourut presque subitement. Mais l'arianisme devait lui survivre; il divisa le monde romain au IVe s.; Constance et Valens le favorisèrent; Théodose mérita le surnom de Grand, surtout pour avoir assuré le triomphe de l'orthodoxie. Alors l'arianisme se répandit chez les Barbares, auxquels il paraissait plus simple que le catholicisme; Ulphilas le porta chez les Goths; les Vandales, les Bourguignons, les Suèves, les Lombards l'adoptèrent; mais ce fut l'une des principales causes de leur ruine; quand ils abandonnèrent l'hérésie, il n'était plus temps de ramener à eux les populations catholiques. L'arianisme disparut au VIIe s., pour renaître à l'époque de la Réforme, avec Servet, Socin, etc. Le P. Maimbourg a écrit l'*Histoire de l'Arianisme.*

Arize, riv. de France, affl. de droite de la Garonne, vient du mont Esplas, contre-fort des Pyrénées centrales, traverse la grotte magnifique, dite la Roche du Mas, arrose le S. O. de l'Ariége et se jette dans la Haute-Garonne.

Arizona, territoire des États-Unis, au S. du Nouveau-Mexique, a été cédé par le Mexique, en 1853, et a de l'importance pour les communications avec le golfe de Californie. Le sol est peu fertile et le pays presque désert; il a pour limite au N. le Rio Gila et au S. le Mexique.

Arkana ou **Arcana,** port du golfe de Bengale, dans la prov. de ce nom, fait depuis quelques années un commerce considérable de riz, qui provient des environs d'Akyab.

Arkansas, affl. de droite du Mississipi, vient des montagnes Rocheuses, traverse d'abord d'immenses plaines de sables, qui absorbent une partie de ses eaux, reçoit de nombreux affluents salés, puis, après un cours navigable de 200 kil., il inonde les terres basses de l'Arkansas. Son cours est d'environ 3,500 kil.; ses principaux affluents sont la Grande Rivière, le Vermillon, la Canadienne.

Arkansas, un des États-Unis de l'Amérique du N., a pour bornes au N. le Missouri, à l'O. le territoire Indien, au S. la Louisiane, à l'E. le cours du Mississipi. Il a 135,187 kil. carrés de superficie, et 484,471 hab., dont 122,000 étaient esclaves. Il est arrosé de l'O. à l'E. par l'Arkansas, la riv. Blanche, le Saint-Francis, la riv. Rouge; il est traversé à l'O. par les monts Ozarks, où errent encore des Osages et des Arkansas, qui ont donné leur nom au pays. On a reconnu des mines de houille, de fer, de cuivre, de manganèse; le sel se trouve partout à profusion; il y a plus de 80 sources thermales (de 65° à 82°) vers la Louisiane, et des sources sulfureuses à l'O. L'Arkansas faisait partie de la Louisiane; les États-Unis l'achetèrent en 1812 pour 4,000 dollars et une redevance de 1,000 dollars en marchandises; il devint territoire en 1818, État en 1836. Le suffrage est universel. La capit. est Little-Rock ou Arkopolis.

Arkhangel (Gouvernement d'). Il est situé au N. de la Russie, des frontières de la Suède et de la Finlande jusqu'à l'Oural; il est baigné par l'Océan Glacial et la mer Blanche; il comprend les îles Kalgouef, Vaigatsch et la Nouvelle-Zemble. La superficie est de 900,000 kil. carr.; la pop. de 281,000 hab.; cet immense pays, enseveli sous la neige pendant 8 mois, renferme de grandes forêts dans le sud.

Arkhangel, ch.-l. de ce gouvernement, sur la Dvina, à 60 kil. de la mer Blanche, par 64°31′4″ lat. N. et 18°7′30″ long. E. Son port, qui fut longtemps le seul de la Russie, et qui n'est abordable que pendant trois mois, est l'entrepôt principal du commerce entre la Sibérie et l'Europe; l'exportation consiste surtout en bois de construction, suif, lin, étoupes, fer, etc.; c'est le siége d'un département de la marine russe, qui y a une école de navigation. Les habitants se livrent à la pêche des morses au Spitzberg et à la Nouvelle-Zemble, à celle des harengs dans la mer Blanche. Au XVIe s. il n'y avait là qu'une bourgade avec un couvent dédié à l'archange saint Michel; les Anglais y établirent un entrepôt en 1553 (V. Chancellor), puis les Hollandais. La pop. est de 20,000 hab.

Arkhangel (Nouvelle-), ancien ch.-l. des possessions russes d'Amérique, dans l'île de Sitka; citadelle, siége de l'administration de la compagnie pour le commerce des fourrures et pelleteries; 1,000 hab.

Arkhangelski, beau château à 8 kil. de Moscou, au prince Youssoupof; belles collections, grands jardins.

Arkiko (*Adulis*), port au fond de la baie de Massouah, sur la côte occidentale de la mer Rouge, dans le pays de Dankali. Il y a environ 400 maisons; la France a acquis récemment cette position assez importante. V. Adulis.

Arklow, v. du comté de Wicklow (Irlande), à 60 kil. S. E. de Dublin, près de l'embouchure de l'Ovoca, dont la vallée renferme de riches mines de cuivre; 4,000 hab.

Arkopolis. V. LITTLE-ROCK.

Arkote, Arkuty ou **Arcate,** v. de l'anc. nababie de Karnatik, sur le Palura, à 110 kil. S. O. de Madras (Hindoustan), appartint aux Français de 1751 à 1760; les Anglais ont annexé le pays à la présidence de Madras depuis 1800. La ville, bien déchue, est surtout habitée par des musulmans.

Arkwright (Sir RICHARD), mécanicien anglais, né à Preston en 1732, mort en 1792, fut d'abord simple barbier marchand de cheveux, puis monta une petite boutique à Manchester, s'occupa de mécanique, et inventa une machine à filer le coton. Associé à un horloger nommé Kay, qui l'avait aidé, il prit un brevet d'invention en 1771, établit une première filature à Nottingham, puis à Cromfort, comté de Derby; soutint de nombreux procès, et, pour triompher de ses rivaux qui se coalisaient et lui laissaient ses cotons filés à la mécanique, il créa de vastes fabriques de calicot, et devint un des plus riches manufacturiers de l'Angleterre. A sa mort, il laissa 500,000 livres sterling; il avait été nommé, en 1786, shérif du comté de Derby et chevalier. L'invention de la *Mull-Jenny* devait opérer une révolution dans la grande industrie du coton.

Arlant ou **Arlanc,** ch.-l. de canton de l'arrond., et à 15 kil. S. d'Ambert (Puy-de-Dôme), près de la Dolore, a des fabriques de blondes et de rubans de fil, et une source minérale; 3,830 hab.

Arlanza, riv. d'Espagne, arrose, de l'E. à l'O., la province de Burgos, passe par Lerma et se jette dans l'Arlanzon, après un cours de 100 kil.

Arlanzon, riv. d'Espagne, arrose de l'E. à l'O. la province de Burgos, passe à Burgos et se jette dans la Pisuerga, après un cours de 90 kil.

Arlaud (JEAN-ANTOINE), peintre en miniature, né à Genève en 1668, mort en 1746, acquit en France une grande réputation, et fut comblé des bienfaits du régent. — Son frère, *Benoît*, vécut et mourut en Angleterre, où il fut peintre de portraits. — *Louis-Aimé*, leur neveu, fut un peintre de miniatures très-distingué.

Arlberg (Montagne de l'Aigle), l'un des sommets les plus remarquables des Alpes d'Algau (3,135 m.), au S. duquel passe la route de Feldkirch à Landeck; près de là sont les sources du Lech. On a donné parfois le nom d'*Arlberg*, ou plutôt de *Vorarlberg*, à la chaîne de l'Algau.

Arles (Royaume d'). Boson, beau-frère de Charles le Chauve, avait fondé, en 879, un royaume indépendant, celui de Bourgogne-Cisjurane, de Provence ou d'Arles. Après lui régnèrent Louis et Hugues de Provence; celui-ci, dans l'espoir du royaume d'Italie, céda en 930 la Bourgogne-Cisjurane à Rodolphe II, déjà roi de la Bourgogne-Transjurane. Les deux Etats réunis formèrent véritablement le royaume d'Arles. Rodolphe II, mort en 937, eut pour successeurs Boson II et Rodolphe III, qui finit par céder ses droits à l'empereur d'Allemagne, Conrad III, en 1033. Mais dès lors le royaume d'Arles était divisé en une foule de seigneuries laïques et ecclésiastiques, qui ne laissèrent à l'Empereur, roi d'Arles, qu'une souveraineté nominale. Le royaume d'Arles comprenait la partie orientale du bassin de la Saône, tout le bassin inférieur du Rhône (Franche-Comté, Bourgogne méridionale, Dauphiné, Savoie, Vivarais, Provence); l'Helvétie jusqu'à la Reuss, le Valais, Genève, le Bugey, Bâle, l'Argovie, le comté de Lyon, etc.

Arles (*Arelate*), ch.-l. d'arrond. du départ. des Bouches-du-Rhône, sur la rive gauche de la branche orientale du Rhône, un peu au-dessous de la bifurcation du fleuve, par 43° 40′ 40″ lat. N. et 2° 17′ 30″ long. E.; à 90 kilomètres N. O. de Marseille, à 725 kilomètres S. E. de Paris. Filatures de soie, chapellerie, construction de navires; commerce très-actif en bestiaux, blés, huile, vins, fruits. Saucissons renommés. Célèbre par ses monuments romains (amphithéâtre, théâtre, ruines des thermes et du forum, débris du palais de Constantin, obélisque); — du moyen âge (cathédrale de Saint-Trophime, églises du Mont-Majeur et de Saint-Honorat); — modernes (Hôtel-de-ville d'après les dessins de Mansart, archives, musée) : popul. 24,595 hab. — Ville très-ancienne, florissante au temps de l'empire romain, capitale des Gaules après Constantin, elle fut ravagée par les Wisigoths et par les Francs. Capitale du royaume de Bourgogne fondé par Boson, en 879, des deux Bourgognes ou roy. d'Arles; puis ville libre sous des consuls, elle fut définitivement réunie à la Provence par Charles d'Anjou, en 1251. Archevêché jusqu'à la Révolution.

Arles (Canal d'); formé par une dérivation des eaux du Rhône, il commence au-dessous d'Arles et va jusqu'au port de Bouc, sur une longueur de 52 kil.; il supplée à la navigation dangereuse du Rhône, et sert au dessèchement des étangs et des marais.

Arles-sur-Tech, ch.-l. de cant. de l'arrond. et à 11 kil. S. O. de Céret (Pyrénées-Orientales). Mine de plomb; eaux thermales. Restes d'une ancienne abbaye fondée en 778; 2,542 hab.

Arleux, ch.-l. de canton de l'arrond., et à 10 kil. S. de Douai (Nord), sur la Sensée. Fabriques de toiles de lin et de coton, de sucre de betterave. Elle avait un château fort, où fut emprisonné Charles le Mauvais, que Villars démolit en 1711. Patrie de Merlin de Douai; 1,675 hab.

Arlincourt (VICTOR, vicomte d'), littérateur, né près de Versailles, 1789-1856, auditeur au Conseil d'État sous Napoléon, plus tard dévoué aux Bourbons, s'est fait un nom par des ouvrages bizarres, poëmes et romans, dont un, le *Solitaire*, eut de la vogue en 1821.

Arlington. V. **Bennet.**

Arlon (*Orolaunum vicus*), ch.-l. du Luxembourg (Belgique), près de la source de la Semoy, à 170 kil. S. E. de Bruxelles. V. importante par ses forges et ses tanneries; marché pour les grains; fabriques d'étoffes de laine et de faïence. Erigée en marquisat, réunie au comté de Luxembourg en 1214, cédée à la France en 1684, rendue en 1697, elle a vu les victoires des Français sur les Impériaux en 1793 et 1794; 6,000 hab.

Armada (*L'invincible*). C'est le nom donné présomptueusement par les Espagnols à la grande réunion de forces navales que Philippe II dirigea, en 1588, contre l'Angleterre. Le roi d'Espagne, après vingt années de préparatifs, se décida à cette entreprise qui avait pour but le triomphe du catholicisme, la vengeance de toutes les injures que l'Espagne avait reçues et la punition d'Élisabeth, meurtrière de Marie Stuart. Les Anglais, après un moment d'effroi, se préparèrent avec enthousiasme à la résistance; un simple négociant de Londres, en mettant habilement la main sur la réserve métallique de la banque de Gênes, qui fournissait des fonds à Philippe II, arrêta l'expédition pendant une année. Le duc de Medina-Sidonia mit à la voile, le 29 mai, avec 130 gros vaisseaux, 30 bâtiments moins considérables, 20,000 soldats, 8,460 matelots, 2 088 galériens, 2,630 canons, le grand inquisiteur et 150 dominicains; le duc de Parme avait, en outre, réuni 14,000 hommes dans les Pays-Bas. L'Armada, attaquée par deux tempêtes, le 29 mai et le 18 juin, n'entra dans le canal Saint-Georges que le 19 juillet; elle fut assaillie par les flottilles anglaises, que commandait lord Howard d'Effingham, forcée de se réfugier vers Calais, harcelée, dispersée, puis contrainte de fuir par la mer du Nord; en doublant les Orcades, elle fut jetée par la tempête, 20 août, sur les côtes d'Irlande et d'Écosse, et ses débris ne revinrent qu'avec peine vers les ports d'Espagne. Philippe II affecta de paraître impassible; mais, à partir de ce jour, la puissance maritime de l'Espagne était brisée; l'Angleterre avait eu la conscience de ses destinées.

Armagh, comté d'Irlande, dans l'Ulster, est un pays fertile, très-sain, d'un aspect pittoresque et sauvage, où l'on fabrique beaucoup de toiles; sa superficie est de 132,000 hectares; il est bien arrosé et renferme plusieurs lacs, dont le plus grand est le lac Neagh. Le chef-lieu est Armagh.

Armagh (*Regia*), autref. capit. du royaume, près du Callen, à 110 kil. N. O. de Dublin, par 54° 21′ 15″ lat. N., et 8°57′45″ long. O. On attribue son origine à saint Patrick, qui y fonda, en 420, une abbaye, et, dit-on, une université longtemps célèbre; c'est le siége de l'archevêché métropolitain de l'Ulster; elle a été presque rebâtie au XVIIe s. par l'archevêque Robinson. Fabriques et commerce de toiles; 11,000 hab.

Armagnac, pays de l'ancienne France, n'était d'abord qu'une partie peu considérable de la Gascogne, bornée au N. par le Gabardan, à l'O. par le Marsan et le Tursan, au S. par le Béarn et le Bigorre. Puis ce nom s'étendit à tous les territoires que réunirent les comtes d'Armagnac (à peu près l'ancien diocèse d'Auch), l'Armagnac propre, l'Eauzan, le Fezenzac, le Haut ou Blanc Armagnac, le comté de Gaure, le Gimois, l'Astarac, le Pardiac et le Magnoac. Les villes étaient : Auch, Mirande, Lectoure, Arreau, Verdun-sur-Garonne, etc.

Armagnac (Maison d'). Les comtes d'Armagnac, qui remontent au Xe s. et prétendaient descendre des

ducs d'Aquitaine, issus des Mérovingiens, disputèrent la Gascogne aux comtes de Poitiers, ducs de Guyenne, prêtèrent hommage aux comtes de Toulouse, puis aux rois d'Angleterre (XIIIe s.); ils luttèrent contre les comtes de Foix, au XIVe s., et se distinguèrent dès lors par leur turbulence, leur esprit d'indépendance et leur mépris des lois humaines et divines. On sait quel rôle ils jouèrent dans notre histoire au XVe s.; Louis XI se montra impitoyable pour cette famille, dont tous les biens furent confisqués. Charles VIII en rendit la jouissance viagère (1484) à Charles Ier, frère de Jean V, dont le petit-neveu, Charles II, duc d'Alençon, épousa Marguerite, sœur de François Ier; elle porta cet héritage à Henri d'Albret, qui était lui-même arrière-petit-fils du fameux Bernard VII. L'Armagnac fut définitivement réuni à la couronne par leur petit-fils Henri IV, en 1589. Louis XIV le donna, en 1645, à Henri de Lorraine, comte d'Harcourt, dont la postérité l'a conservé jusqu'en 1789. Les armes des Armagnacs étaient d'argent au lion rampant de gueules.

Armagnac (BERNARD VII, comte D'), né vers le milieu du XIVe s., succéda à son frère Jean III, en 1391, et s'empara du comté de Pardiac. Après l'assassinat du duc d'Orléans, 1407, Bernard, dont la fille avait épousé le jeune Charles d'Orléans, se mit à la tête du parti qui luttait contre le duc de Bourgogne, Jean sans Peur. Par son énergie impitoyable, il fut l'âme de ce parti, auquel il donna son nom; les princes le soutenaient, et les seigneurs du Midi, pauvres, avides et belliqueux, accoururent sous ses ordres aux ravages des provinces du Nord. En 1413, le comte d'Armagnac entra dans Paris, s'empara du gouvernement et força les Bourguignons à la paix d'Arras, 1414. Après la bataille d'Azincourt, il prit l'épée de connétable et gouverna Paris avec une rude tyrannie; la reine Isabeau s'enfuit auprès de Jean sans Peur; mais la ville fut livrée aux Bourguignons par un bourgeois, Périnet Leclerc, que le connétable avait maltraité; Bernard se réfugia chez un maçon qui le dénonça par peur; il fut jeté en prison et massacré quelques jours après dans une émeute populaire, 1418.

Armagnac (JEAN IV, comte D'), fils du précédent, 1395-1450, se conduisit, au commencement du règne de Charles VII, en véritable brigand, s'alliant avec les chefs d'écorcheurs qui ravageaient le Midi, attaquant et tuant les officiers du roi, comme Amaury de Séverac, maréchal de France, et s'intitulant comte par la *grâce de Dieu*. Il soutint les Anglais, songea même à marier une de ses filles au roi Henri VI; mais lorsqu'il s'empara du comté de Comminges, légué à Charles VII par la dernière comtesse, le roi dirigea contre lui une expédition commandée par le dauphin; il fut pris dans l'Ile-Jourdain, 1443, demanda grâce et obtint des lettres de rémission en 1445.

Armagnac (JEAN V, comte D'), son fils, 1420-1473, fut encore plus pervers; il épousa sa sœur Isabelle et fut excommunié; il noua des relations avec les Anglais, et Charles VII le fit condamner par le Parlement au bannissement et à la perte de ses biens. Louis XI les lui rendit en 1461; le comte entra bientôt dans la Ligue du Bien public contre le roi; puis, en 1469, s'unit aux Anglais et aux Aragonais; le Parlement le condamna à mort; il se réfugia en Aragon, et, avec l'aide du duc de Guyenne, reprit ses États. Louis XI voulut en finir; en 1473, une armée commandée par l'évêque d'Albi, l'assiégea dans Lectoure; il fut tué au moment où il voulait se rendre; sa seconde femme, Jeanne de Foix, fut empoisonnée et son frère Charles jeté à la Bastille pendant 14 ans. Ainsi finit la puissante maison d'Armagnac.

Armagnac (JACQUES D'). *V.* NEMOURS.

Armagnac (LOUIS D'). *V.* NEMOURS.

Armagnacs (Guerre des). *V.* ARMAGNAC (Bernard VII, comte D'). Elle dura véritablement jusqu'au traité d'Arras, sous Charles VII, en 1435.

Armance, affluent de l'Armançon, vient du dép. de l'Aube, arrose Chaource et Saint-Florentin, a 48 kil. de cours et reçoit beaucoup de bois flottables pour Paris.

Armançon, riv. de France, affluent de droite de l'Yonne, prend sa source au S. de Pouilly (Côte-d'Or), arrose Semur, Ancy-le-Franc (Yonne), Tonnerre, Flogny, Saint-Florentin, et se jette dans l'Yonne à La Roche, à 8 kil. de Joigny. Son cours est d'environ 200 kil.; elle sert à l'approvisionnement de bois de Paris et est longée dans presque tout son cours par le canal de Bourgogne.

Armand, comédien français, 1699-1765, remplit, pendant quarante ans, aux applaudissements du public, les rôles des Scapin et des Crispin au Théâtre-Français.

Armanno (VINCENT), peintre flamand de l'école italienne, résida longtemps à Rome et mourut à Venise en 1649.

Armatoles. V. KLEPHTES.

Armauria ou **Armauvir**, ville de l'ancienne Arménie, sur une colline au N. de l'Araxe, fondée 2,000 ans av. J. C., suivant les Arméniens, fut la résidence de leurs souverains pendant beaucoup de siècles.

Arménie. C'est une contrée distincte de l'Asie occidentale, habitée par une population particulière qui, depuis les temps les plus anciens, s'est débattue contre ses voisins, dont elle a été presque toujours la victime, sans perdre toutefois les caractères essentiels qui constituent une nationalité. Les limites du pays qui a formé l'Arménie ont presque toujours varié; c'est en général la contrée montueuse des hauts plateaux qui comprennent les bassins supérieurs de l'Araxe, des deux Euphrate, du Tigre et du Tchorouk; c'est là où l'on trouve le plateau d'Arménie, couronné par le mont Ararat, les montagnes qui entourent le bassin intérieur du lac Van et celles qui relient vers l'O. le plateau d'Arménie aux chaînes de l'Asie Mineure; vers le N. O. ce même plateau à la chaîne du Caucase. Le climat est froid et rude dans le pays haut, plus doux dans les vallées et dans les plaines, où l'on récolte des grains, des vins, des fruits et même du coton; les montagnes recèlent des mines de fer, de cuivre, d'argent, de plomb; on trouve aussi du sel gemme et des sources de naphte. — La nation arménienne est l'une des plus anciennes du monde; les Arméniens prétendent descendre de Haïg, petit-fils de Noé, s'appellent Haïk, donnent à leur pays le nom de Haïasdan, et disent que celui d'Arméniens vient d'Aram ou Armen, l'un de leurs rois conquérants, qui vivait au XIXe siècle av. J. C. Les Arméniens sont généralement d'une taille élégante et d'une physionomie intelligente; ils vivent en grandes familles; beaucoup, victimes des malheurs de leur patrie ou entraînés par leur aptitude remarquable pour le commerce et l'industrie, se sont répandus au dehors et ont prospéré, de la Hongrie et de l'Italie jusqu'à la Chine, du Turkestan au Niger. La langue arménienne, très-ancienne, rude, étrange pour les sons, appartient à la famille des langues ariennes, avec un mélange de mots empruntés aux langues sémitiques ou araméennes; les productions littéraires de l'Arménie antérieures au IVe siècle sont perdues; du Ve au XVe siècle, cette littérature fut très-féconde sans être originale, sous la double influence du christianisme et de la Grèce; les livres saints furent traduits par Isaac et Mesrob, dont l'illustre disciple, Moïse de Khorène, fut l'historien de l'Arménie; les traductions des Pères grecs, les livres de piété, de chronologie, d'histoire, etc., se multiplièrent dans les siècles suivants, et la littérature arménienne renferme un grand nombre de documents précieux pour l'histoire religieuse et l'histoire de l'Orient. Depuis le commencement du XVIIIe siècle, après une période de décadence et d'obscurité, les efforts remarquables de la société religieuse des Mékhitaristes (V. ce nom.) ont contribué à régénérer la langue et la littérature de l'Arménie, à sauver les anciens ouvrages et à les faire connaître de l'Europe savante. — Malgré les assertions des Arméniens, qui parlent des rapports de leur roi Abgar avec Jésus-Christ et des prédications de l'apôtre Thaddée, c'est seulement au commencement du IVe siècle qu'il faut placer l'introduction du christianisme dans leur pays; saint Grégoire l'Illuminateur fut le premier patriarche de l'Arménie; les Arméniens se séparèrent de bonne heure de l'Église grecque et de l'Église latine; égarés par une fausse interprétation des décisions du concile de Chalcédoine, ils nièrent le dogme des deux natures dans Jésus-Christ, et, sans tomber dans les erreurs d'Eutychès, ils considérèrent les deux natures comme réellement existantes, mais unies et comme fondues en une seule. Malgré plusieurs tentatives de réunion, surtout en 1178, les Arméniens sont restés séparés; ils ont encore quelques opinions particulières touchant l'eucharistie, le mariage des prêtres, etc. Cependant 50,000 Arméniens environ sont catholiques et sont soumis à un patriarche qui réside à Constantinople; la grande majorité reconnaît pour chefs le patriarche ou *catholique* qui réside au couvent d'Etchémiadzin (Arménie russe), et celui qui réside dans l'île Akh-Thamar du lac de Van (Arménie turque).

L'Arménie est maintenant partagée entre la Russie et la Turquie; il y a beaucoup d'Arméniens dans le Chirvan russe, et les provinces enlevées à la Perse en 1828 forment l'Arménie russe, dont les villes principales sont : Erivan, Etchémiadzin, Nakhtchivan et Ourdabad. L'Arménie turque forme le vilayet d'Erzeroum, qui comprend

les sandjaks d'Erzeroum, Tchildir, Kars, Bayazid; une partie du Kourdistan (les sandjaks de Van, de Diarbékir, de Mardin) peut être considérée comme comprise dans la région arménienne.

L'Arménie, si l'on en croit les historiens du pays, fut un État indépendant sous les princes descendants de Haïg, qui régnait vers 2,107 av. J. C.; ils furent tributaires de l'Assyrie depuis Sémiramis jusqu'à Sardanapale, puis subirent la domination des Perses. Alexandre mit fin à la dynastie des Haïganiens; l'Arménie fut ensuite gouvernée par les Séleucides, puis, après la formation du royaume des Parthes, par une branche de la famille des Arsacides; la petite Arménie, à l'O., eut ses rois particuliers et fut réduite en province romaine, 75 av. J. C.; la grande Arménie, à l'E., eut un certain éclat au temps de Tigrane II, l'allié de Mithridate contre les Romains. Depuis cette époque, l'Arménie ne cessa d'être disputée par les Romains et les Parthes, et, après eux, par les Perses Sassanides. En 387 ap. J. C., elle fut partagée entre les deux empires rivaux, qui gouvernèrent au moyen de princes tributaires; les Perses s'en emparèrent complétement en 428 et en donnèrent l'administration à un gouverneur appelé Marzban (garde de la frontière).

Les Arméniens, convertis au christianisme, furent alors cruellement persécutés; après la chute des Sassanides, ils furent soumis par les Arabes, qui ne leur épargnèrent ni les misères, ni les persécutions. Mais la famille des Pagratides parvint, au IXe siècle, à se rendre presque indépendante entre l'empire d'Orient et celui des khalifes en décadence; à la fin du XIe siècle, l'Arménie retomba sous le joug des Turcs Seldjoucides; mais un petit royaume d'Arménie subsista, sous la protection des empereurs grecs et sous le gouvernement de vingt-quatre princes descendants de Rhoupen Ier (1080-1375). Cette dynastie, unie dans les derniers temps aux Lusignan de Chypre, fut misérablement renversée au milieu des bouleversements causés par l'invasion des Mongols. Ensuite les Turcs ottomans et les Persans, puis de nos jours les Russes, se disputèrent ces malheureuses contrées, qui n'ont cependant jamais perdu leur langue, leur religion, leurs souvenirs nationaux.

Au temps des Romains, l'Arménie était généralement divisée en *Grande Arménie* et *Petite Arménie*. La première, entre la Colchide, l'Ibérie et l'Albanie au N.; l'Asie Mineure à l'O.; la Mésopotamie au S.; la Médie au S. E.; l'Assyrie à l'E.; comprenait un grand nombre de pays, dont les principaux étaient l'Acilisène, entre l'Euphrate et l'Araxe; la Sophène et la Gordyène, entre l'Euphrate et le Tigre; les pays des Trochi, des Chalybes et des Phasii, au N. et au N. O. — La petite Arménie, à l'O. de l'Euphrate, faisait partie de la Cappadoce, et, soumise par les Romains depuis 75 av. J. C., fut donnée par eux à différents princes jusqu'à ce qu'Adrien la réduisît en province; Mélitène en fut la métropole; au IVe siècle, il y eut deux provinces d'Arménie dans le diocèse du Pont, l'*Arménie première*, formée du N. E. de la Cappadoce et du N. de la petite Arménie, avec Sébaste pour métropole; l'*Arménie seconde*, formée du S. de la petite Arménie, avec Mélitène pour métropole. Sous Théodose II, 428-451, la partie de la grande Arménie, cédée à l'Empire, s'appela *comté d'Arménie*, avec Théodosiopolis pour métropole. A la mort de Justinien, 565, ce pays s'appela la *grande Arménie*, et le Pont forma l'*Arménie troisième*, avec Trébizonde pour métropole; une cinquième province d'Arménie ou *petite Arménie* comprit cinq petits pays à l'E. de l'Euphrate; elle faisait partie du diocèse d'Orient.

Armentières, ch.-l. de canton de l'arrond. de Lille (Nord), sur la Lys, à 16 kil. N. O. de Lille. Tissage de toiles de lin et de coton; fabrication de linge de table, calicots, etc. Fortifiée par Charles-Quint, elle fut démantelée par Louis XIV, après le traité d'Aix-la-Chapelle; 19,055 hab.

Armes (Pas d'). V. TOURNOIS.

Armes de France. On a prétendu que les *abeilles* d'or trouvées dans le tombeau de Childéric à Tournai, en 1655, étaient le symbole des rois mérovingiens. C'est Louis VII, qui les a remplacées par des fleurs de lis; elles étaient d'abord semées sur la bannière royale; Philippe III ne prit que trois fleurs de lis. En 1792, on adopta le coq gaulois comme symbole national, Napoléon y substitua l'aigle et sema les abeilles sur le manteau impérial. Louis XVIII reprit les fleurs de lis; en 1830, le coq gaulois redevint l'emblème national; l'aigle a reparu en 1852.

Armet, casque souvent pointu, sans visière ni gorgerin, que portaient les chevaliers à l'époque féodale; on le nommait encore *morion* ou *bassinet*.

Arminiens, secte calviniste. V. ARMINIUS (Jacques).

Arminius ou **Hermann**, chef des Chérusques, fils de Sigimer, né vers 18 av. J. C., fut élevé à Rome et obtint le titre de chevalier. Il servait au milieu des Romains, lorsqu'il résolut de sauver sa patrie; il s'entendit avec les principaux chefs germains et extermina presque complétement les trois légions de l'imprudent Varus, dans les défilés de Teutbourg, 9 ap. J. C. Tibère et surtout Germanicus réparèrent cette défaite; Arminius, qui avait à combattre son beau-père Ségeste, son frère Flavius, son oncle Inguiomar, se défendit avec opiniâtreté, malgré la défaite d'Idistavisus. Mais il voulut assujettir ses concitoyens; ils le tuèrent, 20 ap. J. C.

Arminius ou **Harmensen** (JACQUES), théologien protestant, chef de la secte des Arminiens, né en 1560 à Oudewater (Hollande), fut pasteur à Amsterdam, puis professeur de théologie à l'université de Leyde en 1604. Chargé de défendre la doctrine de Calvin et de Bèze sur la prédestination, il examina, et se déclara, au contraire, en faveur de la miséricorde de Dieu qui s'étend à tous les *repentants*. Mais son collègue Gomar se prononça contre lui; la république des Provinces-Unies fut divisée; les Arminiens adressèrent, en 1610, aux États de Hollande une remontrance, d'où leur vient le nom de *remontrants*, et ils obtinrent l'édit de pacification de 1614, qui ne rétablit pas la concorde. Le prince Maurice d'Orange soutint les Gomaristes, pour se venger de Grotius, de Barnevelt, etc., qui penchaient pour les Arminiens. Ceux-ci furent condamnés par le synode de Dordrecht, 1618; et beaucoup émigrèrent en Angleterre, en Allemagne, en France. Les Arminiens sont encore nombreux dans les pays protestants; ils ont donné naissance à un grand nombre de sectes, comme celle des *méthodistes* en Angleterre. Quant à Arminius, il était mort en 1609; ses écrits ont été réunis en un volume à Leyde, 1629.

Armley, v. d'Angleterre, dans le comté d'York, sur l'Aire; filatures de laines; 6,000 hab.

Armoiries. V. BLASON.

Armorique, *Armoricanus tractus* (du celtique *ar mor*, sur la mer), nom donné aux côtes occidentales de la Gaule, de l'embouchure de la Seine à celle de la Loire. On appelait *armoricaines* les tribus de cette région; au Ve siècle, les cités armoricaines essayèrent de former une confédération pour résister aux Barbares; mais cet essai malheureux de république est peu connu. Plus tard on donna particulièrement le nom d'Armorique à la presqu'île de Bretagne.

Arnac-Pompadour, village de l'arrond. et à 40 kil. N. O. de Brive (Corrèze), connu par son château, rebâti au XVe siècle, donné par Louis XV à la marquise de Pompadour, puis à Choiseul, qui y fonda un haras, célèbre jusqu'à la Révolution.

Arnaud ou **Arnoldo de Brescia**, hérétique du XIIe siècle, disciple d'Abailard, moine en Italie, se distingua par son éloquence et voulut réformer l'Église, en prêchant contre les richesses du clergé. Il eut des partisans à Brescia; mais en 1139 Innocent II condamna ses doctrines exagérées; Arnaud se réfugia en France, puis à Zurich. Il fut rappelé en Italie par les Romains, toujours révoltés contre les papes; Eugène III venait de quitter Rome, 1145; on établit une espèce de république avec sénat, tribun, patriciens, chevaliers; Arnaud, l'ennemi du pouvoir temporel des papes, soutint ce gouvernement de son éloquence populaire. Mais Adrien IV le frappa d'anathème; il se réfugia en Toscane et fut livré à Frédéric Ier; conduit à Rome, il fut mis à mort, par l'ordre du préfet rétabli, et ses cendres furent jetées dans le Tibre, 1155. Saint Bernard a loué l'austérité de sa vie, et Baronius l'appelle le *patriarche des hérétiques politiques*.

Arnaud, nom de plusieurs troubadours célèbres. ARNAUD DE MARVELH, mort vers l'an 1189. — ARNAUD (Daniel), du XIIe s., que Dante et Pétrarque eurent en grande estime. — ARNAUD DE CARCASSÈS, mort vers 1270, auteur d'un petit poëme, *le Perroquet*. — ARNAUD DE MARSAN, de la fin du XIIIe s., et ARNAUD DE TINTIGNAC, qui vivait au XIVe.

Arnaud de Villeneuve, médecin et alchimiste, né près de Montpellier, en Catalogne ou en Italie, 1240-1313, professa à Barcelone et à Montpellier, fut médecin de Pierre III d'Aragon, de Charles II de Naples, acquit une grande réputation et périt dans un naufrage près de Gênes, en se rendant auprès de Clément V, à Avignon, pour lui donner ses soins. D'un esprit turbu-

lent et inquiet, il mérita les censures ecclésiastiques, en Aragon et à Paris, pour ses propositions téméraires; assez instruit en pharmacologie, il a été regardé, sans raison, comme l'auteur de plusieurs découvertes faites avant lui. Ses œuvres ont été publiées pour la première fois à Lyon, 1504, 1 vol. in-fol.

Arnaud (François-Thomas-Marie, Baculard d'), littérateur français, 1718-1805, fut un enfant précoce, qui faisait de jolis vers à neuf ans, et des tragédies à dix-sept. Voltaire le protégea; il devint le correspondant littéraire de Frédéric II, qui l'appela à Berlin; après avoir été conseiller de légation à Dresde, il revint à Paris et se livra à ses goûts littéraires. Ses nombreux ouvrages enrichirent les libraires, mais l'auteur mourait de faim; il avait adopté le genre lugubre et ses romans firent verser bien des larmes dans les boutiques et dans les provinces, quoiqu'ils soient médiocres. Les principaux sont : l'*Histoire de M. et Madame de La Bédoyère; les Epreuves du sentiment; les Délassements de l'homme sensible*, etc.; et des drames, comme *Euphémie, Fayel et Mérinval, le Comte de Comminges*, qui seul fut représenté en 1790.

Arnaud (François), abbé de Grandchamp, littérateur français, 1721-1784, de l'Académie des Inscriptions et de l'Académie française, écrivit dans beaucoup de journaux et gazettes, soutint les philosophes du XVIII^e s., et, surnommé le grand pontife des Gluckistes, déclara la guerre à Marmontel et aux partisans de Piccini. Ses œuvres ont été réunies en 3 vol. in-8°, 1808.

Arnaud (de Saint-). V. Saint-Arnaud.

Arnauld (Antoine), avocat français, né à Paris, 1560-1619, se distingua par son éloquence et sa probité, se déclara contre les ligueurs et acquit une grande réputation par son *plaidoyer* de 1594 contre les jésuites en faveur de l'Université. On a encore de lui : *la première et la deuxième Philippique contre le roi d'Espagne*, 1592; *la Fleur de lys*, 1593; *l'Anti-Espagnol*, 1606; *la Délivrance de la Bretagne*, etc.; et *le Franc et véritable Discours au Roi sur le rétablissement qui lui a été demandé par les jésuites*. Il fut comme le second fondateur du monastère de Port-Royal-des-Champs, et devint père de vingt enfants, dont plusieurs sont célèbres.

Arnauld d'Andilly (Robert), son fils aîné, 1588-1674, après avoir joui d'un grand crédit à la cour, se retira dans la solitude de Port-Royal, 1643. Il y traduisit les *Confessions* de saint Augustin; l'*Histoire des Juifs* de Josèphe; les *Vies des saints Pères au désert;* le *Traité du mépris du monde*, etc. Les *Mémoires* sur sa vie ont été publiés par l'abbé Goujet, 2 vol. in-12, 1734. — Son fils, Arnauld d'Andilly, se retira près de son oncle, l'évêque d'Angers, et a laissé des *Mémoires*, publiés en 1756 par le P. Pingré.

Arnauld (Antoine), théologien et philosophe, le vingtième des enfants d'Antoine Arnauld, né à Paris en 1612, mort à Bruxelles en 1694, fit de brillantes études de théologie, pour obéir au vœu de sa mère, retirée à Port-Royal, et fut docteur et prêtre en 1641. Il venait d'être *converti* au rigide christianisme des jansénistes par M. de Saint-Cyran, et il publia, en 1643, le livre *de la Fréquente Communion*, dirigé contre la morale trop facile des jésuites. Ce livre fut pour Arnauld le commencement d'une vie qui fut un combat perpétuel; il soutint avec ardeur ses opinions et celles de ses amis contre les attaques du parti opposé, en publiant *la Tradition de l'Église sur la Pénitence*, 1644; *des Observations, des Considérations, des Difficultés*, pour défendre les doctrines de l'*Augustinus;* en traduisant plusieurs ouvrages de saint Augustin; en dirigeant les religieuses et les pensionnaires de Port-Royal. Quand les cinq propositions de Jansénius eurent été dénoncées à la Sorbonne et à Rome, Arnauld reprit la plume et écrivit surtout l'*Apologie pour les saints Pères;* puis, quand elles eurent été condamnées, en 1653, il publia une *Lettre à une personne de qualité*, suivie d'une *seconde à un duc et pair*, 1655. Il fut exclu de la société de Sorbonne et même de la faculté de théologie, quoique Rome se montrât moins sévère à l'égard d'un docteur si pieux et si savant. Il resta enfermé à Port-Royal, de 1656 à 1668, fournissant des matériaux à Pascal pour ses *Provinciales*, et surtout écrivant, avec Nicole et Lancelot, la *Grammaire*, la *Logique*, les *Nouveaux Éléments de Géométrie*, les *Réflexions sur l'éloquence des prédicateurs*. Il n'avait pas d'ailleurs cessé sa polémique infatigable contre les jésuites (cinq écrits en faveur des curés de Paris contre les casuistes relâchés, 1658; la *Nouvelle hérésie*, 1662; les *Illusions des jésuites*, etc.). Après la paix de l'Eglise, en 1668, il fut accueilli avec distinction par le nonce et par Louis XIV; il tourna alors contre les calvinistes son ardeur de controverse et publia *la Perpétuité de la Foi sur l'Eucharistie, le Renversement de la morale de Jésus-Christ par les Calvinistes*, 1672; *l'Impiété de la morale des Calvinistes*, 1675; *le Calvinisme convaincu de nouveaux dogmes impies*, 1682. Lorsque les troubles du jansénisme recommencèrent, Arnauld, fuyant la persécution, se retira en Belgique, où il continua à lutter contre les protestants et contre les jésuites; toujours infatigable, toujours emporté dans ses écrits, quoiqu'il fût d'une douceur aimable et d'une égalité d'âme constante; il ne se reposa que dans la mort, en 1694. Il avait été aussi l'un des plus profonds métaphysiciens de son siècle; philosophe cartésien, il fit de savantes et fortes objections aux *Méditations* de Descartes; il écrivit le *Traité des vraies et des fausses idées*, en 1682; les *Réflexions philosophiques et théologiques*, en 1685; *Neuf Lettres au P. Malebranche*, etc., etc. Ajoutons à ces immenses travaux, l'*Apologie pour les Catholiques*, chef-d'œuvre de dialectique, 1682; l'*Eclaircissement sur l'autorité des Conciles*, 1684; des *Écrits* pour la défense de l'évêque d'Aleth, des *Mémoires* pour la duchesse de Longueville, le duc de Liancourt; des *Eclaircissements* sur le Nouveau Testament, etc., etc. Les plus grands génies du XVII^e s., Bossuet, Boileau, Racine, Leibniz l'admirèrent, et ses contemporains lui donnèrent le surnom de *Grand*. Ses *Œuvres* ont été réunies en 48 tomes in-8°, Lausanne, 1775-1783. Sa *Vie* a été écrite par le P. Quesnel et par l'abbé de Majainville, en tête de ses œuvres. — V. Sainte-Beuve, *Histoire de Port-Royal*.

Arnauld (Henri), son frère, 1597-1694, remplit à Rome une mission importante pour réconcilier les Barberini avec Innocent X, en 1645. Evêque d'Angers, en 1649, il se distingua par ses vertus. Ses *Négociations à Rome et en Italie* ont été publiées en 1748, 5 volumes in-12.

Arnauld (Marie-Angélique de Sainte-Madeleine), sœur d'Antoine Arnauld, 1591-1661, fut abbesse de Port-Royal-des-Champs à 14 ans, y introduisit la réforme de Cîteaux, transféra la communauté à Paris, et, quand le monastère des Champs fut rétabli, dirigea le gouvernement des deux maisons. Elle eut une grande réputation.

Arnauld (Jeanne-Catherine-Agnès de Saint-Paul), connue sous le nom de la *mère Agnès*, 1594-1671, fut la coadjutrice de sa sœur aînée : elle a publié l'*Image de la Religieuse parfaite et imparfaite*, Paris, 1660; et *le Chapelet secret du Saint-Sacrement*, 1663.

Arnauld (La mère Angélique de Saint-Jean), leur nièce, fille d'Arnauld d'Andilly, 1624-1684, fut aussi abbesse de Port-Royal, composa les *Mémoires pour servir à la vie de la mère Marie-Angélique*, publiés en 1737; le *Nécrologe de Port-Royal*, et des *Conférences*, publiées par D. Clémencet, 1760, 3 vol. in-12.

Arnauld de Pomponne. V. Pomponne.

Arnault (Antoine-Vincent), littérateur français, né à Paris, 1766-1834, fut d'abord attaché à la maison de *Monsieur* (Louis XVIII), puis fit jouer, en 1791, sa première tragédie de *Marius à Minturnes;* elle eut un grand succès; *Lucrèce* fut représentée en 1792. Il se réfugia en Angleterre, après les massacres de septembre, revint en 1793, et ne fut sauvé que par sa réputation littéraire. Il s'attacha à Bonaparte, qui le chargea d'organiser le gouvernement des îles Ioniennes, et devint membre de l'Institut en 1799, chef de la division de l'instruction publique au ministère de l'intérieur, puis conseiller de l'Université. Il fut exilé de 1815 à 1819; rappelé à l'Académie française en 1829, il remplaça Andrieux comme secrétaire perpétuel en 1833. Ses tragédies, qui appartiennent à l'école classique, renferment de belles parties; outre *Marius* et *Lucrèce*, on peut citer : *Cincinnatus*, 1795; *Oscar*, 1796; *les Vénitiens*, 1799; *le Roi et le Laboureur*, 1802; *Germanicus*, 1817; *la Rançon de Duguesclin*, etc. Ses *Fables* philosophiques et satiriques sont plus estimées; il a publié la *Vie politique et militaire de Napoléon*, 3 vol. in-fol., 1822; *les Souvenirs d'un sexagénaire*, 1833, 4 vol. in-8°, et, avec plusieurs collaborateurs, *la Nouvelle Biographie des Contemporains*, 20 vol. in-8°.

Arnautes, c.-à-d. *vaillants*, peuple de l'Albanie et d'une partie de l'Illyrie au S. du Drin et de Scutari; ils se nomment *Skipétars*, et servent à recruter l'armée turque.

Arnay-le-Duc, ch.-l. de cant. de l'arrond. de Beaune (Côte-d'Or), près de la rive gauche de l'Arroux, à 30 kil. N. O. de Beaune. Commerce de grains et bes-

tiaux; fabriques de limes. Coligny y battit les catholiques en 1570. Patrie de Bonaventure Despériers; 2,576 habitants.

Arndt (Ernest-Maurice), poëte allemand, né dans l'île de Rugen, 1769-1859, après avoir voyagé en Suède, en Allemagne, en Italie, en France, fut professeur d'histoire à Greifswald, 1806; publia en 1807 contre Napoléon Ier l'*Esprit du temps*, qui eut de nombreuses éditions, rendit l'auteur populaire, mais le força à fuir en Suède. Il revint en 1809, s'attacha au baron de Stein, et, par ses poésies nationales, contribua au soulèvement patriotique des Allemands, 1812-1815; ses *Chants de guerre* (*Chant funèbre de Seckendorf, Chants de Blücher, la Patrie de l'Allemand*, etc.) excitèrent l'enthousiasme populaire. Professeur d'histoire à Bonn, il fut destitué par la réaction absolutiste, en 1819. Il ne put reprendre ses cours qu'en 1840, fut député à l'Assemblée nationale de Francfort, en 1848, et a publié à Berlin des *Poésies spiritualistes*. On lui doit l'*Histoire de Suède sous Gustave III et Gustave-Adolphe IV; la Germanie et l'Europe; le Rhin fleuve, mais non frontière de l'Allemagne*, etc.

Arne (Thomas-Augustin), musicien anglais, né à Londres, 1710-1778, fut l'un des compositeurs les plus distingués de l'Angleterre; ses opéras eurent un grand succès au théâtre de Drury-Lane. Il est l'auteur du fameux chant national, *Rule, Britannia*. — Sa sœur fut une cantatrice célèbre sous le nom de *Cibber*.

Arne Magnusson, érudit né en Islande, 1663, mort à Copenhague, 1730. Il devint professeur et bibliothécaire de l'Université de Copenhague, recueillit en Islande un grand nombre de précieux documents, et légua 1,800 manuscrits à cette Université. Il a laissé une *Chronique des Danois*, Leipzig, in-8°, 1695, et une *Vie de Sæmund*, en tête de la traduction latine de l'*Edda*, in-4°, 1787. On a publié plusieurs des anciens manuscrits qu'il avait recueillis.

Arnheim, capit. de la Gueldre (Pays-Bas), sur la rive droite du Rhin, par 3°34′30″ long. E. et 51°58′47″ lat. N.; à 80 kil. S. E. d'Amsterdam. Place forte; navigation importante. Commerce de grains; cathédrale, ancien palais des ducs de Gueldre; 37,000 hab.

Arnheim (Terre d'), grande presqu'île de l'Australie septentrionale, entre le golfe de Cambridge à l'O., et le golfe de Carpentarie à l'E. Elle fut découverte en 1623. — La baie d'*Arnheim*, au N. E. de la côte, est obstruée par un grand nombre d'îles de corail. — Le cap *Arnheim* est la pointe N. O. du golfe de Carpentarie.

Arnim ou **Arnheim**, anc. famille allemande, originaire de Hollande, établie dans le Brandebourg dès le xe s., a fourni plusieurs hommes remarquables et existe encore en Prusse.

Arnim (Jean-George d'), général allemand, 1581-1641, servit d'abord sous Gustave-Adolphe, puis en Pologne et sous Waldstein. Il abandonna, en 1631, la cause de Ferdinand II, pour l'électeur de Saxe, combattit à Leipzig, mais conserva des relations secrètes avec Waldstein. Arrêté par les Suédois, en 1637, dans son château de Boitzenburg, et conduit à Stockholm, il s'enfuit en 1638 et mourut lorsqu'il allait combattre les Suédois. Ses soldats l'appelaient *le Capucin luthérien;* plusieurs cependant le considéraient comme un jésuite déguisé.

Arnim (Louis-Achim d'), poëte et romancier allemand, 1781-1831, parcourut d'abord l'Allemagne et recueillit, avec son ami Brentano, un grand nombre de chansons populaires; il en composa d'autres, et le tout forma le recueil appelé le *Cor merveilleux de l'enfant*, 1806 et 1819. D'une imagination sombre et fiévreuse, mais d'un talent vigoureux, il écrivit *le Jardin d'hiver*, 1809; *la comtesse Dolores*, roman en 2 vol., 1810; *Isabelle d'Égypte*, 1811, peinture vagabonde des Bohémiens; des drames, tels que *Halle et Jérusalem;* enfin *les Gardiens de la couronne*, 1827. Ses *Œuvres* ont été publiées en 12 vol., Berlin, 1839-1844.

Arno, *Arnus*, fl. d'Italie, vient du mont Falterona, dans l'Apennin toscan, arrose Subbiano, Incisa, Florence, où il devient navigable au moyen de barrages nombreux, Empoli, et se jette dans la mer Tyrrhénienne, à 12 kil. au-dessous de Pise. Son embouchure est encombrée par les sables; aussi on a creusé en 1603, entre Pise et Livourne, un canal, le *Fosso dei Navicelli*. Son cours est de 250 kil. Ses affl. princip. sont : à droite, le Sieve, le Terminc, l'Ombrone, la Pescia; à gauche, la Chiana, la Greve, la Pesa, l'Elsa, l'Era.

Arno. Sous l'Empire, le dép. de l'*Arno* eut pour ch.-l. Florence.

Arnobe, rhéteur africain de Sicca, en Numidie, a vécu à la fin du iiie s. et au commencement du ive; il fut le maître de Lactance. Après avoir enseigné la rhétorique, il se convertit par dégoût du paganisme et écrivit un *Traité contre les Gentils*, en 7 livres. C'est moins une apologie du christianisme qu'une attaque contre le polythéisme gréco-punique, dont il étale la honteuse mythologie. La dernière édition est celle d'Orellius, Leipzig, 1816-1817, 2 vol. in-8°.

Arnold de Winkelried, héros suisse du xive s., se dévoua, à la bataille de Sempach, 6 juillet 1386, pour assurer la victoire de ses compatriotes sur Léopold d'Autriche.

Arnold de Melchtal est aussi le nom d'un des trois chefs qui, réunis au Grütli, jurèrent de mourir pour la liberté des trois cantons helvétiques, au commencement du xive siècle.

Arnold (Benoît), général américain, né en 1745, dans le Connecticut, montra la plus grande valeur dans la guerre de l'indépendance, surtout dans l'expédition contre Québec; mais son goût pour la dissipation éveilla dès lors la défiance de Washington. Sa conduite le fit condamner par une cour martiale à *la réprimande du commandant en chef*, 1779; il voulut se venger et servir à la fois ses intérêts; il parvint à se faire donner par Washington le commandement de la forteresse de West-Point, et s'entendit avec le général anglais Clinton, par l'intermédiaire du major André, pour la lui livrer, moyennant 30,000 liv. sterling et le rang de brigadier général. La trahison fut déjouée par Washington, septembre 1780; Arnold se réfugia dans le camp anglais; il y vécut sans considération et mourut à Londres, en 1801.

Arnold (George-Daniel), littérateur français de Strasbourg, 1780-1829; docteur en droit à Gœttingue, il fut appelé à Paris par son ancien maître, Koch, et fut nommé professeur de code civil à Coblentz, 1806; plus tard il professa à la faculté de Strasbourg, dont il devint doyen. Il publia pour ses élèves : *Elementa juris civilis Justinianei, cum Codice Napoleoneo collati*, Strasbourg, 1812; il se distingua aussi par ses *Poésies allemandes* et surtout par sa comédie originale et spirituelle du *Lundi de la Pentecôte*.

Arnold (Jean-Godefroi), compositeur et violoncelliste allemand, 1773-1806, a laissé des concertos, des symphonies, etc., d'un grand mérite.

Arnold (Samuel), compositeur distingué, né en Allemagne (1740), mort à Londres (1802), écrivit beaucoup d'opéras pour Covent-Garden, des oratorios, etc.; directeur de l'Académie de musique, 1789; organiste de la chapelle royale et de l'abbaye de Westminster; il fut chargé par George III d'éditer les œuvres de Hændel, en 36 vol. in-fol.

Arnolfo di Lapo, architecte et sculpteur italien de Florence, 1232-1300, élève de Cimabue pour le dessin, fut l'un des premiers à abandonner le style gothique pour l'imitation de l'antiquité. On lui doit la fameuse église Santa-Maria delle Fiore, achevée par Brunelleschi, les murailles de Florence, les places des Prieurs et de Saint-Michel, l'église de Sainte-Croix.

Arnon, riv. de France, affl. de gauche du Cher, arrose Culan, Lignières, Charrost, et finit au-dessous de Vierzon, après un cours de 130 kil.

Arnon (Oued-Modjeb), torrent qui vient des monts de Galaad; il séparait l'Arabie de la Palestine et se jette dans la mer Morte; son cours est de 75 kil.

Arnoul ou **Arnulf** (Saint), tige des Carlovingiens, 580-640, devint évêque de Metz, en 614, et mourut au monastère de Saint-Mort, dans les Vosges. L'un de ses fils, Anségise, épousa une fille de Pepin de Landen et fut le père de Pepin d'Héristal.

Arnoul ou **Arnulf**, fils naturel de Carloman, roi de Bavière et arrière-petit-fils de Louis le Débonnaire, 849-899, d'abord duc de Carinthie, fut élu roi de Germanie, à la déposition de Charles le Gros, 888; battit les Normands près de Louvain; puis les Moraves, mais avec le secours funeste des Hongrois. Il se plaça au-dessus des rois ses contemporains, força les rois de France, Eudes et Charles, les rois des deux Bourgognes à reconnaître sa supériorité; donna le royaume de Lorraine à son fils Zwentibold; puis passa en Italie, où le pape Formose le sacra empereur, 896. Mais les Italiens se soulevèrent contre la domination allemande et il mourut, peut-être empoisonné.

Arnould (Madeleine-Sophie), actrice célèbre de l'Opéra, 1744-1803, eut beaucoup de succès au théâtre, de 1757 à 1778, et à la ville par ses bons mots et sa causticité. V. *Arnoldiana*, par Deville, 1813.

Arnould (Ambroise-Marie), financier français, 1750-1812, joua un rôle modéré à la Convention, au Conseil des Anciens, au Tribunat, au Conseil d'État. Il a publié entre autres ouvrages de finances : *la Balance du Commerce*, 1791 ; *Répartition de la contribution foncière*, 1791 ; l'*Histoire générale des finances depuis le commencement de la monarchie*, 1806, in-4°.

Arnoux (Jean), théologien et prédicateur français, de Riom, 1550-1636, professa chez les jésuites, prêcha à la cour avec succès, et devint, en 1617, confesseur de Louis XIII. Il soutint une polémique fort vive contre les ministres protestants de Charenton, fut disgracié par de Luynes en 1621, prépara à la mort le duc de Montmorency, en 1632, et, sur la fin de ses jours, se crut métamorphosé en coq. On a de lui une *Oraison funèbre de Henri IV*, Tournon, 1610, qui paraît avoir servi de modèle à l'éloge de Marc Aurèle par Thomas.

Arnsberg. V. Arensberg.

Arnstadt, ville de la principauté de Schwarzbourg-Sondershausen, sur la Gera, à 4 kil. S. O. d'Erfurth. Château, église Notre-Dame, bâtie, dit-on, par les Templiers. Fabriques de toiles et de laines; commerce de blé, bois, pelleteries; 5,500 hab.

Arnswalde, v. de la province de Brandebourg (Prusse), entre trois lacs abondants en poissons; commerce de bois de chauffage; 4,500 hab.

Arolsen, capitale de la principauté de Waldeck, sur l'Aar, affluent de la Diemel, a un beau château, remarquable par ses collections, tableaux, médailles, livres, etc.; patrie du sculpteur Rauch et du peintre Kaulbach; 2,000 hab.

Aromatum Promontorium, auj. le cap *Guardafui* en Afrique.

Aron, riv. de France, affl. de droite de la Loire, vient des collines du Nivernais, arrose Châtillon et se jette près de Decize après un cours de 70 kil. Elle se confond souvent avec le canal du Nivernais, et reçoit de nombreux cours d'eau qui forment une riche vallée.

Arona, v. d'Italie, sur le lac Majeur, à 35 kil. N. O. de Novare; elle est fortifiée, et a un petit port assez actif. C'est la patrie de saint Charles Borromée, dont la statue colossale, haute de 22 mètres sur un piédestal de 14, élevée en 1697, couronne une éminence qui domine le lac; 5,000 hab.

Aroscia, riv. d'Italie, vient des Alpes maritimes, coule à l'est et finit à Albenga, dans le golfe de Gênes.

Arouba, la plus occidentale des îles sous le Vent, appartient aux Hollandais, qui y élèvent du bétail; 3,000 hab.

Aroura, mesure de longueur chez les anciens Grecs, ou mesure de superficie, équivalant à 2 ares 17 centiares.

Arpad, chef des Magyares ou Hongrois, vers la fin du IXe s., combattit les petits princes slaves des pays voisins de la Theiss, aida l'empereur Arnoul contre les Moraves, s'empara de la Pannonie au commencement du Xe s. — On appelle *Arpades* les rois de Hongrie, de saint Etienne, son petit-fils, à André III, mort en 1301.

Arpajon, autrefois Chatres, ville de l'arrond. et à 24 kil. O. de Corbeil (Seine-et-Oise), sur la rive gauche de l'Orge. Tanneries, commerce de grains, beurre, volailles; 2,822 hab.

Arpe (Pierre-Frédéric), philosophe et jurisconsulte danois, 1682-1748, professeur de droit à Kiel, sa patrie, se retira à Hambourg en 1722. Il a écrit plusieurs ouvrages singuliers, comme : *Bibliotheca fatidica*, 1711, in-8°; *Apologia pro Jul. Cæsare Vanino*, 1712, in-8°; *Theatrum fati*, 1712, in-8°; *Themis cimbrica, sive de Cimbrorum et vicinarum gentium antiquissimis institutis;* Hambourg, 1747, in-4°.

Arpent (*aripennum*), ancienne mesure gauloise de superficie, égale à la moitié du *jugerum* romain (12 ares 64 centiares); il avait encore la même valeur au IXe s. Depuis, il varia beaucoup, suivant les temps et les lieux. L'arpent de Normandie valait, au XIIe s., 42 ares 20 centiares, mais l'arpent de Paris ne valait que 34 ares, 19 cent.; celui de Belgique, 39 ares 61 cent.; celui des eaux et forêts valait 51 ares 7 cent. Donc l'hectare vaut 2 arpents 92 perches et demie; car l'arpent comprenait 100 perches carrées.

Arphaxad, fils de Sem, naquit deux ans après le Déluge.

Arphaxad, roi de Médie, nommé dans le livre de Judith, est peut-être le même que Phraorte.

Arpi ou **Argos Hippium** ou **Argyrippe,** v. de l'Apulie ancienne, entre Lucérie et Siponte, avait été fondée, dit-on, par Daunus ou par Diomède son gendre ; auj. ruines près de *Foggia*.

Arpino (*Arpinum*), v. d'Italie, dans la Terre de Labour, près d'un affluent du Garigliano, à 10 kil. S. de Sora ; fabriques de papier et de draps. — Restes de murailles pélasgiques; municipe de l'ancien Latium, dans le pays des Volsques, elle fut la patrie de Marius et de Cicéron ; 10,000 hab.

Arqua, bourg de la Vénétie (Italie), à 18 kil. S. O. de Padoue. On y voit le tombeau de Pétrarque, qui y mourut en 1374.

Arquebuse, arme à feu en usage au XVe s.; elle était formée d'un canon manuel qui avait le pied de l'arbalète; on l'appuyait sur de grandes fourchettes de fer; on l'allumait d'abord avec un *boute-feu*. L'arquebuse à mèche partait au moyen d'une mèche allumée qu'un ressort abaissait sur le bassinet; au XVIe s., l'arquebuse à rouet s'allumait au moyen d'une pierre de silex que la détente d'un rouet abaissait vivement sur la platine ; les étincelles enflammaient la poudre du bassinet. Les soldats qui portaient cette arme s'appelaient *arquebusiers*.

Arques, riv. de France qui traverse une riche vallée et finit à Dieppe après avoir reçu la Béthune et l'Eaulne; 50 kil. de cours.

Arques, bourg de l'arrond. et à 6 kil. S. E. de Dieppe (Seine-Inférieure), au confluent de l'Arques et de la Béthune, jadis ville importante, avec un château démantelé en 1753, célèbre par les heureux combats de Henri IV en 1589.

Arran (Val d'). C'est une vallée espagnole, encaissée au S. par les Pyrénées centrales, du mont Maladetta au mont Vallier, et, au N. par une chaîne moins élevée qui la sépare de la France et que traverse la Garonne. Quatre ports, surtout celui de Viella à Saint-Béat, conduisent en France. Le val d'Arran fait partie de la Catalogne ; le ch.-l. est Viella.

Arran (*Brandinos*), île sur la côte occidentale de l'Ecosse, entre le golfe de Clyde et la presqu'île de Cantyre, longue de 26 kil., large de 14, a 36,000 hectares de superficie; les côtes sont escarpées; elle est très-montagneuse, et possède des granits et un beau cristal de roche appelé *diamant d'Arran*. Elle appartient au marquis d'Hamilton. Elle a deux paroisses et 7,000 hab. Brodick en est le ch.-l. Elle forme, avec l'île de Bute, le comté de Bute.

Arran (Iles). On nomme ainsi deux groupes d'îles sur la côte occidentale de l'Irlande : les îles *Arran du Nord*, qui appartiennent au comté de Donegal, et sont habitées par des pêcheurs; les îles *Arran du Sud*, qui appartiennent au comté de Galway, ont 11,500 hect. de superficie et 5,000 hab.

Arran (Jacques Hamilton, comte d'), parent de Jacques V, roi d'Ecosse, fut régent pendant la minorité de Marie Stuart, 1542-1551, gouverna avec faiblesse, fut battu par les Anglais qui voulaient marier la jeune reine à Edouard VI, et céda le pouvoir à la reine douairière, Marie de Lorraine. Il obtint du roi de France, Henri II, le titre de duc de Châtelleranlt et une pension de 12,000 livres. Il mourut en France en 1576.

Arran (Jacques Stuart, comte d'), favori de Jacques VI, roi d'Ecosse, et tuteur du comte d'Arran, fils du précédent, dont il prit le titre, s'unit au comte de Lennox pour renverser et faire périr le régent Morton, 1581, gouverna le royaume avec Lennox, et après lui ; enfin, excita la haine des nobles, qui obtinrent sa disgrâce en 1585. Il fut tué, en 1591, par un parent du comte de Morton.

Arras (en flamand *Atrecht*), ch.-l. du départ. du Pas-de-Calais, sur la rive droite de la Scarpe, au confluent du Crinchon, par 50° 17′ 31″ lat. N., et 0° 26′ 26″ long. E.; à 175 kil. N. de Paris. Place forte, siége d'un évêché, suffragant de Cambrai. Fabriques de dentelles, bonneterie, huiles, brasseries, raffineries de sel et de sucre, etc ; commerce de grains, d'huiles, de graines grasses, de houilles. On y remarque la cathédrale, ancienne église de l'abbaye de Saint-Waast, dont les bâtiments sont considérables; le bel hôtel-de-ville, avec son beffroi de 88 mètres, construit au commencement du XVIe s.; les fortifications dues à Vauban ; 27,329 hab. — Peut-être était-ce *Nemetocena* ou *Nemetacum ;* le nom d'Arras (*Atrebatum civitas*) n'apparaît qu'au IVe s. La ville fut dévastée par les Vandales, en 407, et détruite par Attila, en 451; saint Waast éleva sur ses ruines un oratoire qui devint un monastère fortifié et fut le berceau d'une ville nouvelle. Arras fut bientôt renommée pour ses tapis de laine; elle comprenait : la *cité*, qui relevait de l'évêque et du roi de France; la *ville*, qui relevait de

l'abbé de Saint-Waast et du comte de Flandre. Elle fut très-florissante sous les ducs de Bourgogne; Jean sans Peur y fut assiégé par les Armagnacs en 1414, et Charles VII y signa le traité de 1435, qui le réconcilia avec Philippe le Bon. Louis XI la traita avec rigueur, chassa ses habitants, la repeupla d'étrangers, et lui donna le nom de *Franchise;* la paix y fut signée avec Maximilien d'Autriche, le 23 déc. 1482. Elle fit retour à la maison d'Autriche en 1492, et resta le boulevard de l'Artois et de la Flandre, jusqu'à ce qu'elle fût prise par les maréchaux de Châtillon et de la Meilleraye (1640). Les Espagnols l'assiégèrent en 1654, mais, malgré le courage de Condé, furent battus par Turenne. Elle perdit, dès lors, son importance et souffrit beaucoup, pendant la Révolution, du proconsulat de Joseph Lebon. — C'est la patrie de ce Lebon et des deux Robespierre.

Arreau, v. très-ancienne, ch.-l. de canton de l'arrond., et à 32 kil. S. E. de Bagnères-de-Bigorre (Hautes-Pyrénées), au confluent de la Neste d'Aure et du gave de Louron, capitale du pays des Quatre-Vallées, entrepôt du commerce de toutes les vallées qui y aboutissent; 1,343 hab.

Arreboe (Anders), poëte danois, 1587-1637, prédicateur de la cour, puis évêque de Drontheim, en 1618, fut déposé et vécut dans la retraite. Malgré la rudesse de la forme, il est au nombre des bons poëtes danois. Il a traduit les *Psaumes de David*, et son *Hexameron*, imité de Dubartas, eut un grand succès.

Arrée ou **Arrez** (Monts d'), collines de France, en Bretagne, qui forment la prolongation des monts Menez, depuis le Menebret jusqu'à la pointe Saint-Matthieu. Elles atteignent 400 mètres, sont âpres et arides.

Arrenius ou **Arenius** (Frédéric), peintre de Stockholm, vivait au XVIII^e s., s'établit à La Haye, puis devint peintre du roi de Suède, Adolphe-Frédéric, et montra du talent dans ses portraits.

Arretium, l'une des douze cités de l'ancienne Etrurie. V. *Arezzo.*

Arrhenius (Claude), savant suédois, 1627-1685, fut professeur à Upsal, bibliothécaire de l'Université, régent de la librairie, secrétaire royal. Il a, dans ses ouvrages, répandu quelque jour sur les origines de la Suède: *Historiæ Succorum Gothorumque Ecclesiasticæ, libri IV;* Stockholm, in-4°; *Vita illustrissimi herois Ponti de la Gardie;* il a commencé l'édition de la *Suecia antiqua et hodierna*, publiée par ordre du gouvernement, etc.

Arrhidée, fils naturel de Philippe de Macédoine, avait eu de bonne heure l'esprit troublé, dit-on, par un poison qu'Olympias lui avait donné. A la mort d'Alexandre, son frère, il fut proclamé roi avec le jeune Alexandre Aigos, 323 av. J. C.; il épousa sa tante Eurydice, fut le jouet des ambitieux et fut mis à mort avec sa femme par Olympias, en 316.

Arria, femme romaine, célèbre par son courage; son mari, Cæcina Pætus, fut condamné à mort par l'empereur Claude, en 42; elle s'enfonça un poignard dans le sein et le lui présenta en disant: « Cela ne fait pas de mal. » — Sa fille *Arria*, femme de Thraséas Pætus, voulut imiter son exemple, lorsque son mari eut été condamné par Néron; elle se fit ouvrir les veines; mais il la conjura de vivre pour ses enfants. Plus tard, bannie par Domitien, elle fut rappelée par Nerva.

Arrien (Flavius), historien grec du II^e siècle, né à Nicomédie, fut disciple d'Epictète, servit sous Adrien, fut gouverneur de Cappadoce et devint sénateur et consul. Il est surtout connu par ses ouvrages remarquables, qui malheureusement ne nous sont pas tous parvenus. Le plus célèbre est l'*Expédition d'Alexandre*, en 7 livres, comme l'*Anabase* de Xénophon; c'est un ouvrage sévère et judicieux, d'un style ferme et correct. Les *Indica* sont un résumé précieux de la science d'alors sur les Indes, d'après Mégasthènes et le journal de Néarque; un Traité élémentaire de *Tactique;* un opuscule sur la manière de combattre les Alains et une histoire de ce peuple, qui est perdue; *le Périple du Pont-Euxin*, recueil utile de renseignements géographiques; *les Cynégétiques* ou Traité de la chasse; *les Entretiens d'Epictète*, qui ne valent pas les *Mémoires sur Socrate* de Xénophon, mais qui renferment des doctrines pures et élevées; le *Manuel d'Epictète*, en 8 livres, dont la moitié est perdue. Il avait encore composé *les Parthica*, en 17 livres; *les Successeurs d'Alexandre*, en 10 livres, etc., etc. Ces ouvrages sont dans deux volumes de la Bibliothèque grecque de F. Didot; *l'Expédition d'Alexandre* a été traduite par Chaussard, 1802, et *les Entretiens d'Epictète* par Thurot, 1838.

Arrière-Ban. V. *Ban.*

Arrighi de Casanova (Jean-Toussaint), duc de Padoue, général français, né à Corte, 8 mars 1778, mort à Paris, 22 mars 1853, allié à la famille Bonaparte, fut secrétaire d'ambassade de Joseph à Rome, se distingua dans la campagne d'Egypte, fut nommé chef d'escadron à Marengo, puis colonel et duc de Padoue, avec un revenu de 300,000 francs et le commandement des dragons de la garde. Il montra sa bravoure dans toutes les campagnes d'Allemagne, en Espagne, à Leipzig, en France; il avait été nommé général de division à Essling. Pair et gouverneur de la Corse, pendant les Cent-Jours, il fut exilé de 1815 à 1820, fut l'exécuteur testamentaire de l'ancien roi de Hollande; puis, en 1849, il représenta la Corse à l'Assemblée législative. Sénateur en 1852 et gouverneur des Invalides, il est mort en 1853.

Arrobe, mesure de capacité en Espagne: l'*arroba mayor* vaut 15 litres 98 centilitres; l'*arroba menor*, 12 litres 3 centilitres.

Arroë, île du Danemark, au S. de Fionie, dans le Petit-Belt, fertile et bien cultivée; 8,000 hab.

Arroë, groupe de 5 ou 6 îles de la mer Rouge, à la hauteur de Moka; elles sont habitées par des pêcheurs.

Arrone, riv. d'Italie, vient du lac Bracciano.

Arros, riv. de France, affl. de l'Adour, n'est qu'un torrent de 80 kil. qui arrose Tournay, Saint-Sever et Plaisance dans les Hautes-Pyrénées, Isoges dans le Gers.

Arrou, groupe d'îles à l'O. de la Nouvelle-Guinée (Mélanésie), entre 5° et 7° lat. S.; 132° et 133° long. E.; les principales sont Kobesoat, Maykor, Traman, Waham. Elles sont élevées, boisées, fertiles, très-peuplées de Malais mélangés avec les Papous. Les Hollandais, qui n'ont pu s'y établir, ont conclu en 1824 des traités avec les chefs d'Arrou, pour l'approvisionnement des îles de Banda.

Arrouch (El-), ancien camp français, dans la prov. de Constantine, est devenu un village important de l'Algérie, près du Safsaf, sur la route de Philippeville à Constantine.

Arroux, riv. de France, affl. de droite de la Loire. vient des monts du Morvan, dans le départ. de la Côte-d'Or, passe près d'Arnay-le-Duc, est navigable à Autun (Saône-et-Loire), et finit au-dessous de Digoin, grossie de la Bourbince. Son cours est de 120 kil.

Arrowsmith (Aaron), géographe anglais, 1750-1823, a publié plus de cent cartes estimées, dont les principales, traduites en français, ont été éditées par H. Langlois.

Arroyo-del-Puerco, v. de l'Estrémadure (Espagne), à 18 kil. O. de Caceres. L'église a des peintures de Moralès; 7,000 hab.

Ars, bon port sur la côte O. de l'île de Ré (Charente-Inférieure); ch.-l. de canton, à 35 kil. N. O. de la Rochelle; 3,171 hab.— Raffineries de sel.

Arsace, fondateur de la monarchie des Parthes, vers 256 ou 250 av. J. C., souleva ses compatriotes contre les exactions du satrape de Parthie. Il prit le titre de roi, battit les troupes du roi de Syrie, Antiochus II, et s'établit à Hécatompyle.

Arsace II ou **Tiridate**, son frère, s'unit à Théodote, roi de la Bactriane, et affermit le trône des Parthes par ses victoires sur Séleucus Callinicus, qui fut même pris et mourut dans les fers. On l'a parfois confondu avec son frère.

Arsace III Artaban disputa la Médie au roi de Syrie, Antiochus III.

Arsace IV et **Arsace V** sont à peine connus.

Arsace VI ou **Mithridate I^er**, mort vers 135, frère d'Arsace V, soumit la Médie et la Bactriane, pénétra dans l'Inde, fit prisonnier Démétrius Nicator, roi de Syrie, et lui donna sa fille en mariage.

Arsaces d'Arménie. Plusieurs rois d'Arménie ont porté ce nom; mais leur histoire est encore très-confuse.

Arsace I^er, placé sur le trône d'Arménie, vers 35 ap. J. C., par son père Artaban, roi des Parthes, fut tué en trahison par Mithridate, frère du roi d'Ibérie.

Arsace II, vers 223, s'unit à Alexandre Sévère, pour venger son frère Artaban IV, détrôné par le premier des Sassanides.

Arsace III, 342-363, trahit l'empereur Julien dans son expédition contre les Perses; mais Sapor II le fit emprisonner à Ecbatane et il se fit tuer par un esclave.

Arsace IV, mort en 389, fut dépouillé de la plus grande partie de ses Etats par Sapor III et par l'empereur Théodose, dont il fut le vassal pour la Petite-Arménie.

Arsacides, dynastie des rois Parthes, qui commença avec Arsace I^er et fut renversée par les Sassanides de

Perse, vers 226 ap. J. C. Ils dominèrent dans l'Asie centrale, de l'Euphrate à l'Indus, et établirent des branches de leur famille, qui relevaient de leur autorité, dans l'Arménie, la Bactriane et la Scythie, à Edesse. On compte 31 princes de la dynastie des Arsacides.

Arsamosata (auj. *Chemschath*), v. forte de l'ancienne Arménie, près de l'Euphrate, était probablement la capitale de la Sophène.

Arsenaria, v. de la Mauritanie Césarienne, auj. *Arzew*, ou, un peu plus à l'E., *Merta-Ilenoya*

Arsenarium promontorium, auj. le *cap Vert*, à l'O. de l'Afrique.

Arsène (Saint), né à Rome en 350, diacre de l'Eglise romaine, fut choisi par le pape Damase pour être le précepteur d'Arcadius, fils de Théodose. Dégoûté de son élève et du monde, il se retira dans la solitude de la Thébaïde, où il vécut jusqu'en 445. On célèbre sa fête le 19 juillet.

Arsès, fils du roi de Perse, Artaxercès Ochus, fut nommé roi en 338 av. J. C., puis empoisonné par l'eunuque Bagcas, en 336.

Arsia (auj. *Arsa*), riv. jadis limite de l'Italie, au N. E., entre l'Istrie et l'Illyrie; elle se jetait dans le golfe Flanatique.

Arsille, Arzilla ou **Azylah** (*Julia Traducta*), port du Maroc, sur l'Océan Atlantique, à 45 kil. O. de Tanger; elle était importante sous les Romains; 1,000 hab.

Arsinoé, fille de Ptolémée Ier, épouse de Lysimaque, roi de Thrace, fit périr le fils aîné de ce prince, Agathocle, attira sur lui la vengeance de Séleucus; et, après la mort de Lysimaque, fut prise dans Cassandrée par Ptolémée Céraunus qui la relégua dans la Samothrace, après avoir tué ses deux fils. Elle parvint à fuir en Egypte, où elle épousa son frère, Ptolémée II, qui donna son nom à une province et à plusieurs villes de son royaume.

Arsinoé, fille de Ptolémée III, épousa son frère, Ptolémée Philopator, contribua à la victoire de Raphia et fut assassinée par ordre de son mari.

Arsinoé, fille de Ptolémée XI, disputa le trône à sa sœur Cléopâtre, fut prise par César et servit à son triomphe. Renvoyée en Orient, elle fut mise à mort, à Milet, par Antoine, à l'instigation de Cléopâtre.

Arsinoé, nom donné à plusieurs villes anciennes, en l'honneur des princesses égyptiennes.

Arsinoé ou **Crocodilopolis,** cap. du nome *Arsinoïte* dans l'Heptanomide, entre le Nil et le lac Mœris.

Arsinoé ou **Cléopatris** peut-être *Suez*), port sur la mer Rouge, dans le nome Héroopolite, près de l'embouchure du canal des Ptolémées.

Arsinoé ou **Tauchira,** au N. O. de la Cyrénaïque, sur la côte.

Arsinoé des Troglodytes, sur la côte de la mer Rouge, près de Myos-Hormos.

Arsinoé d'Ethiopie, près du détroit de Bab-el-Mandeb.

Arsinoé. Trois villes de l'île de Chypre portèrent ce nom.

Arsinoé de Cilicie.

Arsinoé de Cœlé-Syrie.

Arsissa palus, auj. *lac de Van*, en Arménie.

Arsur. V. *Arzouf.*

Art ou **Arth,** bourg de Suisse, dans le canton et à 10 kil. N. O. de Schwyz, sur le lac de Zug, au pied du Righi. On y remarque l'église de Saint-Georges, et un bassin de fontaine formé d'un immense bloc de granit. La vallée d'Art est très-pittoresque. On y gardait les drapeaux conquis par les Suisses à Granson et à Morat; les Français les brûlèrent en 1799; 2,000 hab.

Arta (Golfe d'), *Ambracius sinus*, sur la mer Ionienne, entre la Turquie et la Grèce.

Arta (*Arethon* ou *Arachthus*), riv. qui coule du N. au S. passe à Arta et se jette dans le golfe de ce nom; 110 kil. de cours.

Arta (Ambracie), v. de l'Albanie méridionale ou vilayet de Janina (Turquie d'Europe), sur l'Arta, défendue par une bonne citadelle; évêché grec. Commerce de blés, coton, étoffes de laine; 7,000 hab.

Arta, v. d'Espagne, sur la côte E. de Majorque, à 60 kil. N. E. de Palma, dans un territoire fertile; près de la ville est une caverne célèbre par ses stalactites; 8,000 hab.

Artaban, frère de Darius Ier, s'opposa à l'expédition de ce prince contre les Scythes, contribua à l'avénement de Xerxès, mais ne put l'empêcher d'attaquer les Grecs.

Artaban, général hyrcanien, capitaine des gardes de Xerxès, fut son meurtrier, en 471 av. J. C. Il voulut s'emparer du trône, frappa Artaxerxès, mais fut tué lui-même.

Artaban Ier, roi des Parthes, 216-196 av. J. C., vainquit Antiochus III de Syrie.

Artaban II, de 127 à 124 av. J. C., périt dans une bataille contre les Scythes.

Artaban III, de 18 à 44 ap. J. C., fut soutenu par Germanicus contre Vononès, mais eut à lutter contre Tiridate que Tibère lui opposa.

Artaban IV, de 216 à 226 ap. J. C., eut à combattre Caracalla et Macrin: alors le Perse Artaxerxès ou Ardeschir se souleva contre lui, le prit, le tua et mit fin à l'empire des Parthes et à la dynastie des Arsacides.

Artabaze, l'un des généraux de Xerxès, dissuada vainement Mardonius de combattre à Platée et se retira, après la bataille, avec 40,000 hommes.

Artabaze, satrape d'Ionie, se révolta contre Ochus, mais servit fidèlement Darius Codoman jusqu'à sa mort; Alexandre le fit satrape de Bactriane.

Artabaze. V. *Artavasde.*

Artabrum Promontium, auj. *cap Finistère*, au N. O. de l'Espagne.

Artacoana ou **Aria,** capitale de l'ancienne Arie, sur l'Arius.

Artagicerta ou **Artigera,** v. de l'Arménie ancienne, sur le Tigre, près de sa source; le petit-fils d'Auguste, Caïus César, fut blessé au siége de cette place.

Artapherne, frère de Darius Ier, fit mettre à mort Histiée avec ses complices. — Son fils, *Artapherne*, dirigea avec Datis le Mède une expédition contre les Grecs; il fut vaincu à Marathon, 490 av. J. C.

Artaud, archevêque de Reims en 931, mort en 961, couronna le roi Louis IV, en 936, fut chassé par le comte de Vermandois, rétabli par le roi et par Otton Ier, en 946; il sacra le roi Lothaire en 954.

Artaud (François), archéologue, né à Avignon, 1767-1838, fut conservateur du musée de Lyon. Il a publié: *Voyage dans les Catacombes de Rome*, Paris, 1810, 1 vol. in-8°; *les Mosaïques de Lyon et du midi de la France*. ouvrage inachevé, Paris, 1818, in-fol.; il a laissé manuscrits des travaux sur les vases sigillés des anciens.

Artaud de Montor (le chevalier Alexis-François), littérateur français, 1772-1849, servit dans l'armée de Condé, fut plus tard secrétaire d'ambassade à Rome et chargé d'affaires à Florence. Il a publié: *Considérations sur l'état de la peinture en Italie*, 1808, in-8°; une *Traduction du Dante; l'Histoire de l'Italie*, dans l'*Univers pittoresque; Machiavel, son génie et ses erreurs*, 1833, 2 vol. in-8°; l'*Histoire de Pie VII*, 1836, couronnée par l'Académie française; l'*Histoire de Léon XII*, 2 vol. in-8°; enfin l'*Histoire des souverains pontifes*, 1847-49, 8 vol. in-8°.

Artavasde ou **Artabaze,** roi arsacide d'Arménie, fils de Tigrane Ier, donna vainement à Crassus le conseil d'éviter les plaines de la Mésopotamie. En 50, allié de Pacorus, son beau-frère, il ravagea la Syrie et menaça la Cilicie; en 36, M. Antoine l'accusa de ses revers dans l'expédition contre les Parthes; il le prit avec sa femme et ses enfants, les mena à son triomphe d'Alexandrie; après Actium, Cléopâtre les fit périr, 30 av. J. C.

Artavasde II, son fils, mis sur le trône par Auguste, après Tigrane II, fut chassé par ses sujets.

Artavasde III paraît avoir été l'allié de Sapor contre Valérien, vers 260.

Artavasde ou **Artabaze,** gendre de Léon l'Isaurien, gouverneur d'Arménie, se révolta contre l'empereur Constantin V, fut pris et mis à mort avec ses complices en 742.

Artaxata, capitale de la Grande-Arménie, près du mont Ararat, dans un repli de l'Araxe, fut fondée par Artaxias, d'après les conseils d'Annibal, et devint une forte et grande ville. Corbulon la brûla, mais elle fut relevée par Tiridate II, qui lui donna le surnom de *Neroniana*. Vers 370, elle fut presque détruite par les Perses; elle se releva encore; mais les guerres des ve et vie s. la désolèrent, et depuis le viie s., elle n'est plus qu'un bourg, au S. E. d'Erivan. Ses ruines sont encore considérables.

Artaxerxès Ier, surnommé *Longue-Main*, parce que sa main droite était plus longue, roi de Perse, 471-425 av. J. C., mit à mort Artaban et les meurtriers de son père, réduisit l'Egypte; continua la guerre contre les Grecs, accueillit Thémistocle; mais, vaincu, fut forcé de signer la paix de Cimon, 449, qui rendit la liberté aux Grecs d'Asie. Il est peut-être l'Assuérus de la Bible.

Artaxerxès II, surnommé *Mnémon*, à cause de sa mémoire, fils de Darius II, 405-362 av. J. C., eut à lutter contre sa mère Parysatis qui soutenait les droits de son jeune frère Cyrus. Il fut vainqueur à Cunaxa, 401; combattit les Dix Mille et Agésilas; signa le traité d'Antalcidas, 387, qui lui rendit les villes grecques d'Asie et son influence en Grèce; eut à comprimer les révoltes des satrapes, Datame, etc., d'Evagoras, roi de Chypre; mais ne put soumettre les Egyptiens. Les dissensions de ses fils le firent mourir de chagrin; peut-être même fut-il tué par Ochus.

Artaxerxès III, surnommé *Ochus*, c'est-à-dire *bâtard*, 362-338 av. J. C., fils du précédent, fit périr tous ses frères, réprima cruellement les insurrections d'Ionie, de Phénicie, soumit l'Egypte, malgré la résistance de Nectanébus; mais se rendit odieux par ses crimes et ses profanations. L'eunuque égyptien Bagoas le tua avec tous ses fils, à l'exception d'Arsès.

Artaxerxès. V. Ardeschir.

Artaxias ou **Artaxe**, nom de trois rois d'Arménie.

Artaxias Ier, général d'Antiochus le Grand, gouv. d'Arménie, accueillit Annibal, et, par ses conseils, bâtit Artaxata. Il prit le titre de roi vers 189, s'allia aux Romains et régna jusqu'en 159 av. J. C.

Artaxias II, fils d'Artavasde Ier, succéda à son père vers 35 av. J. C., fut plusieurs fois défait par les Romains et en dernier lieu par Tibère, envoyé par Auguste pour soutenir Tigrane contre son frère.

Artaxias III, fils de Polémon, roi de Pont, fut nommé roi d'Arménie par Germanicus, 17 ap. J. C.

Artedi (Pierre), naturaliste suédois, 1705-1735, fut à l'université d'Upsal le condisciple de Linné et resta son ami. Il se noya, par accident, dans un des canaux d'Amsterdam. Linné mit en ordre les manuscrits de son ami et les fit imprimer sous le titre de *Ichthyologia*, Leyde, 1738, in-8°; c'est un ouvrage remarquable, surtout pour l'époque.

Artémidore, *le Géographe*, d'Ephèse, vivait vers 100 av. J. C., et avait parcouru une partie du monde connu, de l'Espagne à l'Océan Indien. Son *Périple* ou *Description de la terre*, en 11 livres, qui est perdu, mais avait été abrégé par Marcien, est souvent cité par les anciens. Les fragments ont été recueillis dans le premier vol. des *Geographici veteres*, Oxford, 1703, et dans les *Geogr. minores* de la Bibliothèque grecque de Didot.

Artémidore de Cnide, grammairien, ami de César, lui dénonça, suivant Plutarque, le complot de Brutus et de Cassius; mais César ne put ni lire sa lettre, ni lui donner audience, avant d'aller au sénat.

Artémidore d'Ephèse, célèbre naturaliste, surnommé *Daldien*, à cause de sa mère, née à Daldis, en Lydie, vivait sous Antonin et Marc Aurèle. Il a écrit un traité de l'*Interprétation des Songes*, imprimé par les Aldes, en 1518, annoté par Reiff, Leipzig, 1805, et trad. par Fontaine, Lyon, 1516.

Artémise, reine d'Halicarnasse, après la mort de son mari, Lygdamis, se distingua au combat de Salamine, 480 av. J. C., et plus tard s'empara de Latmus. On a dit, sans preuve certaine, que méprisée dans son amour par un certain Dardanus d'Abydos, elle lui fit crever les yeux et se jeta du rocher de Leucade dans la mer.

Artémise, reine de Carie, au IVe s. av. J. C., est célèbre par sa douleur, à la mort de Mausole, son mari et son frère, et par le monument magnifique qu'elle lui éleva et qui est connu sous le nom de *Mausolée;* c'était l'une des sept merveilles du monde.

Artémisies, fêtes en l'honneur de Diane-Artémis, célébrées surtout à Delphes et à Syracuse.

Artemisium Promontorium, cap au N. de l'île d'Eubée, célèbre par la défaite de la flotte de Xerxès, 480 av. J. C.

Artemisium, nom donné par les Marseillais à Dianium en Espagne.

Artemita (*Van*), v. de l'Arménie anc., sur la rive orient. du lac Arsissa, avait été fondée, dit-on, par Sémiramis.

Artemita, v. de la Chalonitide, province méridionale de l'Assyrie anc.; les Sassanides y firent quelquefois leur résidence; peut-être est-ce la même ville que Dastagerda, ruinée par Héraclius.

Artephius, philosophe hermétique, juif ou arabe, vivait vers 1130; il a écrit plusieurs ouvrages sur la pierre philosophale, et surtout trois traités *sur l'art occulte et transmutation métallique*, traduits par Pierre Arnaud, Paris, 1612.

Arteveld (Jacques), né vers 1290 à Tronchiennes, près de Gand, d'une famille noble, agrégé à la corporation des brasseurs, doyen des métiers, se mit, par son éloquence et son activité, à la tête des Flamands soulevés contre le comte Louis de Nevers. Il parvint à réunir les grandes villes, Gand, Bruges et Ypres, et sa popularité fut immense comme son pouvoir. Il se rapprocha des Anglais, nécessaires à la Flandre par les laines qu'ils fournissaient à ses tisserands, et décida Edouard III, au commencement de la guerre de Cent ans, à prendre le titre de roi de France, 1340. Plus tard, 1345, il essaya, dans son intérêt, de faire reconnaître le prince de Galles comme comte de Flandre; mais les Flamands étaient mécontents; les chefs de métiers étaient jaloux d'Arteveld et il fut tué dans une émeute à Gand, le 24 juillet 1345.

Arteveld (Philippe), son fils, se tint éloigné des affaires jusqu'en 1382. Les Gantois, révoltés contre le comte Louis de Mâle, lui donnèrent alors le commandement; à la tête des *Chaperons blancs*, il repoussa Louis II de Gand et le battit complétement, près de Bruges. Mais la noblesse de France, conduite par Charles VI, marcha contre les bourgeois rebelles, et les Gantois furent écrasés avec Arteveld, à Roosebecque. 1382.

Arthur ou **Artus**, héros de la Grande-Bretagne, mais surtout célèbre dans les romans du moyen âge, fut peut-être penteyrn ou chef des Bretons, lutta courageusement contre les Saxons et les vainquit dans plusieurs combats, surtout à Badon-Hill, vers 520. Son histoire est très-problématique; il est resté, au milieu des traditions fabuleuses, le glorieux représentant de la résistance celtique, le symbole des espérances de la race bretonne. Protégé par l'enchanteur Merlin, qui lui aurait donné son épée magique, il aurait vaincu les Saxons et les Ecossais, soumis l'Angleterre et l'Irlande, combattu glorieusement les géants et les infidèles dans le Nord et en Espagne. Dans sa cour de Caerléon (pays de Galles), avec sa femme Geniève et ses paladins, il aurait présidé les réunions des chevaliers de la Table-Ronde; plus tard il n'aurait succombé que sous les coups de la trahison, et longtemps les Bretons espérèrent que le roi Arthur n'était pas mort véritablement et reviendrait pour relever leur grandeur passée. — Son histoire fabuleuse, racontée par Geoffroy de Montmouth, mise en circulation par Robert Wace, l'auteur normand du roman, *le Brut d'Angleterre*, a donné lieu à un grand nombre de romans célèbres au moyen âge, comme le *Livre du vaillant et preux chevalier Arthus*, imprimé à Paris, en 1493, *les Romans de Perceval*, *Tristan et Isolt*. *Lancelot*, etc. L'histoire d'Arthur se trouve dans Turner, *Histoire des Anglo-Saxons*, dans Warton, *Histoire de la poésie anglaise*. — Voy. *Merlin*, *Table Ronde* et *Saint-Graal*.

Arthur Ier, duc de Bretagne, fils posthume de Geoffroy et de Constance, héritière de Bretagne, né à Nantes en 1187, disputa l'héritage de Richard Cœur-de-Lion à son oncle, Jean sans Terre. Soutenu, puis abandonné par Philippe Auguste, il fut pris au siége du château de Mirebeau en Poitou; et, suivant les traditions, assassiné par Jean lui-même, à Rouen, en 1203.

Arthur II, né en 1262, fut duc de Bretagne à la mort de son père, Jean II, et mourut en 1312.

Arthur III. V. Richemont (Arthur de).

Arthur seat, hauteur remarquable, au S. E. d'Edimbourg, d'où la vue s'étend sur un magnifique paysage; elle s'élève à 274 m., presque à pic, au-dessus de la mer. Les carrières de la partie appelée Salisbury Crags fournissent le pavé de Londres.

Artibonite, riv. importante de Haïti, arrose la partie occidentale et se jette dans la baie des Gonaïves, après un cours de 120 kil.; elle donne son nom à un départ.; ch.-l. Gonaïves.

Articles (Les quatre). V. Église gallicane (Libertés de l')

Artigas (Joseph de), général de Montevideo, d'origine espagnole, 1760-1826, fut l'un des premiers à se soulever contre les Espagnols, sur les bords de la Plata, se mit à la tête de bandes de guérillas et se rendit indépendant de Buenos-Ayres, dans la Bande orientale. Mais, au milieu des guerres civiles, le turbulent et inflexible Artigas fut battu par un de ses anciens lieutenants, Ramirez, 1820, et forcé de se réfugier au Paraguay, où le dictateur Francia lui donna des terres dans le village de Curugaty.

Artillerie (Maître de l'); Louis XI remplaça par cette charge celle de maître des arbalétriers, en 1479; François Ier établit un grand-maître en 1515; Henri IV fit

de la grande maîtrise, en faveur de Sully, une charge de la couronne. Elle fut supprimée en 1755.

Artiscus ou **Harpessus** (*Arda*), affl. de droite de l'Hèbre, arrosait la Thrace anc.

Artois, anc. prov. de France, avait pour bornes : au N. la Flandre ; à l'E. le Hainaut et le Cambrésis ; au S. et à l'O. la Picardie ; elle ne touchait à la Manche que par un point près de Gravelines. — Les *Atrebates*, conquis par César, firent partie de la deuxième Belgique, et tombèrent sous la domination des Francs. A l'époque féodale, Judith, fille de Charles le Chauve, apporta le comté d'Artois en dot à Baudouin, comte de Flandre ; Philippe Auguste, par son mariage avec Isabelle de Hainaut, rentra en possession du comté. Saint Louis donna à son frère Robert l'Artois, qui devint comté-pairie en 1277, et passa dans la maison de Bourgogne, puis dans celle de Flandre, pour revenir au duc de Bourgogne, Philippe le Hardi, en 1383. Le comté, occupé par Louis XI, en 1477, cédé par le traité d'Arras en 1482, rendu par Charles VIII, au traité de Senlis, 1493, appartint à la maison d'Autriche jusqu'en 1640 ; Richelieu s'empara de la province, définitivement cédée à la France au traité des Pyrénées (1659). Aire et Saint-Omer ne furent réunies qu'au traité de Nimègue, 1678.

En 1789, l'Artois, capit. Arras, était un pays d'états ; réputé étranger sous le rapport des douanes, il avait pour la justice le *Conseil provincial d'Artois*, faisait partie du gouvernement militaire de Picardie, et comprenait le diocèse d'Arras et de Saint-Omer. Il a formé une partie du dép. du Pas-de-Calais.

En 1757, Louis XV donna le titre de comte d'Artois au troisième fils du Dauphin, Charles-Philippe, qui devint roi en 1824. V. CHARLES X.

Artois (JACQUES-JEAN VAN), peintre flamand de Bruxelles, 1613-1665, excella dans le paysage ; son ami Téniers a souvent décoré d'animaux et de petits personnages ses tableaux qu'on trouve à Bruxelles, à Malines, à Gand, à Dusseldorf, à Vienne, Dresde, Madrid. Pinceau moelleux, touche facile.

Artot (JOSEPH), célèbre violoniste, né à Bruxelles en 1815, mort à Ville-d'Avray en 1845, fut élève de R. Kreutzer, obtint à 13 ans le premier prix au Conservatoire de Paris ; et, depuis lors, parcourut l'Europe et même l'Amérique, partout applaudi pour son remarquable talent.

Arts et Métiers. V. CONSERVATOIRE.

Artuby, affl. de gauche de l'Argens, passe près de Draguignan ; la vallée est très-fertile et très-pittoresque ; son cours est de 40 kil.

Artus, Artur. V. ARTHUR.

Artvin, v. de la prov. de Trébizonde (Turquie d'Asie), près du Tchcrak ou Akampsis. Fabriques de toiles ; commerce actif de beurre, miel, huile, etc. 5,500 hab.

Artz, riv. de France, arrose dans le Morbihan, Elven, Rochefort, et se jette dans le golfe, au-dessous de Vannes, après un cours de 56 kil.

Arundel (*Aruntina*), v. d'Angleterre (Sussex), sur l'Arun, à 15 kil. E. de Chichester ; bains de mer fréquentés ; belle collection de marbres antiques ; château gothique des Norfolk ; commerce considérable de produits agricoles ; 32,000 hab.

Arundel (THOMAS HOWARD, comte D'), maréchal d'Angleterre, 1580-1646, se rendit célèbre par la protection qu'il accorda aux savants et aux artistes. Il envoya Evelyn à Rome et William Petty en Grèce ; celui-ci rapporta de l'île de Paros, en 1627, les marbres dits d'*Arundel*, couverts d'inscriptions grecques et de tables chronologiques, parmi lesquelles se trouve la célèbre *Chronique de Paros*, qui contient les principaux événements de l'histoire grecque de 1582 à 264 av. J. C. Arundel avait rassemblé dans son palais de Lambeth une magnifique collection d'objets antiques, lorsque la guerre civile le força à quitter l'Angleterre, en 1642 ; il mourut à Padoue. Son fils, *Henri Howard*, donna, en 1667, ces marbres écrits à l'Université d'Oxford. Déjà Selden les avait traduits et commentés, en 1629, *Marmora Arundelliana* ; la meilleure édition est celle de Chandler, *Marmora Oxoniensia*, Oxford, 1763 ; Lenglet-Dufresnoy l'a traduite en français dans ses *Tablettes chronologiques*.

Aruns, fils de Tarquin II, roi de Rome, alla avec Brutus consulter l'oracle de Delphes, fut chassé de Rome, en 509 av. J. C., et rencontra Brutus dans un combat singulier, où ils se tuèrent mutuellement.

Aruspices (*ara inspicere*, examiner l'autel? ou *ἱερὰ inspicere*, examiner les choses sacrées, ou *haruga*, victime), prêtres qui, chez les Romains, étaient chargés de présager l'avenir par l'examen des entrailles de la victime. Romulus, disait-on, avait institué le collége des aruspices, placés sous la direction du grand aruspice. Leur science, originaire d'Etrurie, avait été enseignée par le nain Tagès, sorti de terre sous le soc d'un laboureur.

Arva, riv. de Hongrie, affl. de gauche du Waag, vient des Karpathes du Nord et baigne le fort d'Arva ; son cours est de 80 kil. Elle donne son nom à un comitat de Hongrie, qu'elle arrose ; villes principales, *Also-Kubin* et *Arva*.

Arvales (*Frères*) ; collége de prêtres de Cérès à Rome ; ils étaient douze ; Romulus s'était adjoint 11 *frères*, fils d'Acca Laurentia. Couronnés d'épis avec des bandelettes blanches, revêtus de la robe prétexte, ils célébraient la fête de Cérès, à la pleine lune de mai. — On a trouvé à Rome, en 1778, des tables de marbre, aujourd'hui au Vatican, sur lesquelles était gravé un chant en vieux latin, attribué aux *Frères Arvales*, pour demander la prospérité des biens de la terre. C'est le plus ancien monument de la langue latine.

Arve, riv. de France, affl. de gauche du Rhône, vient du col de Balme (Alpes de Savoie et du Valais), traverse la vallée de Chamouny, arrose Cluses, Bonneville (Haute-Savoie), et finit au-dessous de Genève, après un cours de 100 kil. Son bassin forme le Faucigny.

Arverni, peuple de l'ancienne Gaule, occupaient à peu près le pays qui a conservé le nom d'Auvergne. Très-belliqueux, ils étendirent leur domination sur les tribus voisines. Ils furent vaincus par les Romains, vers 120 av. J. C., s'unirent au roi des Suèves, Arioviste, et luttèrent courageusement, conduits par Vercingétorix, contre César ; soumis vers 52, ils furent plus tard compris dans l'Aquitaine Ire. Leur capitale, Gergovia, fut remplacée par Augusto-Nemetum (Clermont-Ferrand). V. AUVERGNE.

Arviens, *Arvii*, peuple de la Gaule ancienne, dans la IIIe Lyonnaise, au N. des Andecavi. *Vagoritum* était leur capitale. C'est aujourd'hui l'O. du départ. de la Sarthe.

Arvieux (LAURENT D'), voyageur français de Marseille, 1635-1702, séjourna douze ans en Orient avec un de ses parents, consul à Saïda, négocia, en 1668, avec le bey de Tunis, la liberté de 350 esclaves français, fut consul à Alger et à Alep. Le P. Labat a publié ses *Mémoires*, 1735, 6 vol. in-12 ; La Roque avait déjà publié, en 1717, une *Relation d'un voyage fait vers le Grand-Emir par d'Arvieux* et un *Traité des mœurs et des coutumes des Arabes*.

Arvisius, canton de l'île de Chios, au N. O., renommé jadis par ses vins excellents.

Aryenne (Race). On a donné ce nom à l'une des familles les plus anciennes et les plus intéressantes de l'espèce humaine. Les Aryens ou Aryas paraissent avoir primitivement habité au N.O. de la presqu'île Indienne, au delà d'Attock et de Peshawer, dans les vallées qui descendent de l'Hindou-Kouch, et qui se dirigent vers la mer d'Aral et la Caspienne. Des migrations partirent de là, à une époque très-reculée ; les unes vers l'O., peuplant une grande partie de l'Asie occidentale, l'Europe presque entière, atteignant les îles Britanniques, l'Irlande (terre des Ires ou Aryas) ; les autres vers le S. E., franchissant l'Hindou-Kouch, par la seule porte qui donne entrée dans l'Inde, s'établirent sur l'Indus, poussèrent à l'E., entre l'Himalaya et le désert de Marwar, puis descendant le Gange, développèrent dans ce riche bassin la civilisation brahmanique ; les Aryens s'emparèrent des contrées du S. jusqu'à Ceylan, colonisèrent les archipels du Grand Océan et les rivages de l'Afrique orientale ; ils allèrent, suivant des hypothèses vraisemblables, à l'E. de l'Asie jusqu'aux îles Aléoutiennes, et de là, auraient peuplé l'Amérique, le Mexique, etc.

Arz, l'une des îles du Morbihan, à 8 kil. de Vannes, avec un village de ce nom, est assez fertile et possédait jadis beaucoup de monuments druidiques.

Arzamas, v. du gouvernement de Nijni-Novgorod (Russie), à 110 kil. S. de cette ville, au confl. des rivières Tiocha et Cholka. Industrie considérable ; soieries, teinturerie en bleu, savon, potasse, etc ; 9,000 hab.

Arzeu ou **Arzew** (Golfe d'), formé par la Méditerranée sur la côte de l'Algérie, entre le cap Ivi et le cap Carbon ; il reçoit le Chélif et la Mactah ; le fond est une grève basse et triste ; les côtés sont plus découpés ; on y remarque Mostaganem et Arzeu.

Arzeu (*Arsenaria*), sur une colline près du golfe, dans la prov. et à 40 kil. N. E. d'Oran, par 35° 51′ 37″ lat. N., et 2° 37′ 17″ long. O., possède un port qui offre un ex

cellent abri aux navires marchands. Commerce de bœufs et de céréales ; pêche, exploitation d'un lac salé situé à 14 kil. L'importance militaire d'Oran et de Mostaganem a jusqu'ici entravé la prospérité d'Arzeu.

Arzignano, v. de la Vénétie (Italie), à 16 kil. S. O. de Vicence ; houille, vins estimés; 4,000 hab.

Arzilla. V. Arsille.

Arzouf ou **Arsur**, au temps des croisades (*Asor* ou *Apollonia*), bourg de Syrie, à 15 kil. N. de Jaffa, sur la Méditerranée. Richard Cœur-de-Lion y battit Saladin en 1191.

As. Ce mot, chez les Romains, désignait une unité quelconque, un tout divisible; *dupondius* signifiait deux as, *sestertius* deux as et demi, *tressis* trois as, etc.; on le divisait en 12 parties appelées *onces;* l'once en 24 *scrupules* ou 48 *oboles*. — L'as était aussi l'unité de poids; c'était la même chose que la livre romaine; les savants ne s'accordent pas sur le poids de l'as romain; il était probablement équivalent à 324 ou 327 grammes; l'once serait alors de 27 grammes et le scrupule de 1 gr. 125. — L'as, ou monnaie de cuivre du poids d'un as, fut d'abord la seule monnaie de Rome; elle ne portait aucun signe; Servius Tullius lui donna une forme et l'empreinte d'une brebis (*pecus*), d'où le nom de *pecunia* donné à la monnaie; il y a dès lors des multiples et des fractions de l'as. Vers 264 av. J. C., on diminua le poids de l'as, sans en diminuer la valeur; il ne pesa plus qu'un *sextans* ou 2 onces; on mit dessus, d'un côté Janus, de l'autre la proue d'un vaisseau; en 217, l'as ne pesa plus qu'une once, et porta l'empreinte d'un char à deux ou quatre chevaux (de là les noms de *bigati, quadrigati*); enfin, en 191, la loi Papiria réduisit l'as au poids d'une demi-once. On avait frappé des monnaies d'argent, dès 269; le *denier* (*denarius*) valait dix as, il en valut 16 en 217. A cette même époque, on frappa la première monnaie d'or, nommée *aureus*, du poids d'un scrupule; il y eut aussi des pièces d'or pesant deux et trois scrupules; depuis César jusqu'à Constantin, le poids des *aureus* varia souvent; les plus anciens sont les plus pesants; enfin, de Constantin à la fin de l'Empire, des pièces furent frappées sous le nom de *solidus aureus*, du poids de 4 scrupules. — Depuis l'introduction des deniers, les Romains comptèrent par *sesterces*, au lieu de compter par *as;* le sesterce valait dans l'origine 2 as ½; mais quand on donna au denier la valeur de 16 as, le sesterce valut 4 as, et, par conséquent, il y eut 4 sesterces dans le denier. V. Sesterces.

Voici, d'après les calculs les plus sûrs, la valeur de quelques monnaies romaines :

1° *Jusque vers* 217 *av. J. C.*

As.	0,08 cent.
Sesterce.	0,20
Denier.	0,81
Aureus ou Solidus.	20,38

2° *Jusqu'au temps de César.*

As.	0,05 c. ½.
Sesterce.	0,20
Denier.	0,81
Aureus.	20,38

3° *Sous les empereurs, avec de fréquentes variations.*

Sesterce.	0,18 cent.
Denier.	0,70
Aureus.	17,59

Il est bien entendu que toutes ces valeurs sont absolues et non relatives.

Asa, roi de Juda, fils d'Abia, 944-904 av. J. C., rétablit le culte du vrai Dieu, vainquit les Madianites et les Ethiopiens, s'unit à Ben-Hadab, roi de Syrie, contre le royaume d'Israël; mais il fit mettre en prison le prophète Ananus, qui lui reprochait cette alliance. Il eut pour successeur Josaphat.

Asaac, v. de l'Hyrcanie ancienne, où Arsace Ier se fit proclamer roi des Parthes.

Asandre, roi du Bosphore, dans la Chersonèse Taurique, mort 14 ans av. J. C., tua Pharnace, dont il avait été le général, puis Mithridate de Pergame, protégé par César, et fut reconnu roi du Bosphore par Auguste.

Asanides, famille bulgare, ainsi nommée d'Asan le Valaque, qui fonda, en 1186, un royaume valaque-bulgare indépendant; il dura jusqu'en 1274. Les Asanides se retirèrent à Constantinople.

Asaph, israélite de la tribu de Lévi, établi par David chef des chantres du temple de Jérusalem, passe pour l'auteur de quelques-uns des Psaumes.

Asaph (Saint-), v. du comté de Flint (pays de Galles), à 8 kil. N. de Denbigh, au confl. de la Clwyd et de l'Elwy, doit son nom à saint Asaph, son premier évêque au VIIe siècle. Evêché; cathédrale remarquable; 2,000 hab.

Asben. V. Ahir.

Asberg (Hohen-), grande forteresse du Würtemberg, sur une montagne au-dessus du bourg de ce nom; elle sert de prison d'Etat

Ascabatlan, riv. du Guatemala, de 400 kil. de cours, qui se jette dans le golfe Dolce.

Ascagne ou **Iule**, fils d'Enée et de Créuse, suivit son père, après la prise de Troie, jusqu'en Italie, combattit les Etrusques, bâtit Albe-la-Longue et régna 32 ans. On place son règne au XIIe siècle av. J. C.

Ascalon (auj. *Ascalân* en Syrie), v. des Philistins, avec un port sur la Méditerranée, appartint aux Juifs, fut embellie par Hérode le Grand, puis tomba au pouvoir des Romains, des Arabes, des Fatimites d'Egypte. Elle était renommée par ses colombes, ses vins, ses échalottes (*cœpa ascalonica*); elle avait un temple fameux, dédié à la déesse Derceto. Les croisés furent victorieux près de la ville en 1099; prise par les chrétiens en 1153, reprise par Saladin en 1187, elle fut détruite par le sultan Bibars en 1270. Elle fut, dit-on, la patrie de Sémiramis et du philosophe Antiochus.

Ascania, petit pays de la Bithynie ancienne, près de Nicée.

Ascania, l'une des Sporades.

Ascanie, ancien comté de l'Allemagne, qui tirait son nom du château d'Ascanie ou Ascharien, près d'Aschersleben. La maison ascanienne donna naissance aux princes d'Anhalt, puis fournit des princes au Brandebourg et à la Saxe. Le territoire du comté d'Ascanie fut occupé par les évêques d'Halberstadt en 1315; sécularisé en 1802, il fait partie de la Saxe prussienne. Le duc d'Anhalt a le titre et les armes des comtes d'Ascanie.

Ascanio (Jean d'), peintre de Sienne du XIVe siècle, acquit une grande réputation et eut un meilleur coloris, mais un dessin moins pur, que son maître le Berna, dont il termina les œuvres.

Ascelin ou **Anselme** (Nicolas), dominicain envoyé par Innocent IV à un chef mongol en 1247, traversa la Syrie, la Perse, les pays au S. de la mer Caspienne. La relation de son voyage, insérée dans le *Miroir historique* de Vincent de Beauvais, a été traduite par Bergeron. Paris, 1634.

Ascension (Ile de l'), île de l'Océan Atlantique, par 7° 57′ lat. S. et 16° 52′ long. O., a longtemps attiré les navigateurs par ses nombreuses tortues. Ce n'est qu'un amas de collines noires et rougeâtres, séparées par des ravins stériles, de 12 kil. de longueur sur 9 de large. Les Anglais y ont formé un établissement (Georgetown) et construit un fort. Depuis quelque temps on y a planté des arbres et l'île prend un aspect plus riant. Elle fut découverte, le 20 mai 1501, jour de l'Ascension. par Jean de Nova, portugais.

Ascension (L'), fête qu'on célèbre le jeudi, 40 jours après Pâques, en souvenir du jour où Jésus-Christ s'éleva au ciel, du mont des Oliviers, près de Béthanie.

Asch, bourg et seigneurie de Bohême, à 15 kil. N. O. d'Eger, fabrique des toiles et des cotonnades; 5,000 hab.

Asch (Jean van), peintre hollandais du XVIe siècle, demeura longtemps en France.

Asch (Pierre-Jean van), son fils, né à Delft, peignit avec talent des paysages.

Aschaffenbourg, v. de Bavière dans le cercle de Basse-Franconie, à la droite du Mein et à 18 kil. N. O. de Wurtzbourg. Tanneries, fabriques de sucre de betterave; entrepôt des bois de construction qui viennent du Spessart. Ville très-ancienne, elle a été longtemps la résidence d'été des électeurs de Mayence; 8,000 hab. A quelques kilomètres à l'ouest, a été livrée la bataille de Dettingen. en 1743.

Ascham (Roger), philologue anglais, 1515-1568, professeur à Cambridge, puis précepteur d'Elisabeth. a laissé : *Le Maître d'école*, Londres, 1571; des *Lettres latines*, souvent imprimées, etc. Ses œuvres ont été réunies en 1769, in-4°.

Ascham (Antoine), homme politique anglais du XVIIe siècle, fut un membre influent du Long-Parlement. Il publia, en 1648, un traité *sur ce qui est légal dans les troubles*. Nommé ambassadeur en Espagne, il fut assassiné à Madrid par quelques officiers anglais du parti royaliste. Sa mort donna lieu à un procès célèbre; les meur-

triers furent protégés par la cour d'Espagne et par le nonce à Madrid; un seul fut exécuté.

Aschantys. V. ACHANTIS.

Aschersleben, v. de la Saxe prussienne, sur l'Eine et la Wipper, à 20 kil. S. E. de Quedlimbourg. Elle est entourée d'une forte muraille. Fabriques de toiles et de flanelles; 10,000 hab. Près de là sont les ruines du château d'Askanien, berceau de la maison d'Anhalt.

Aschod ou **Ashod**, premier roi d'Arménie de la dynastie des Pagratides (V. ce nom), fut reconnu roi par le khalife de Bagdad et par l'empereur d'Orient, Basile le Macédonien; il s'établit à Pacaran; 860-889.

Aschod II régna en Arménie de 914 à 928; il lutta courageusement contre les satrapes rebelles qui avaient tué son père, et fut secouru par Constantin Porphyrogénète.

Aschod III régna avec sagesse, ami des pauvres et protecteur de la religion; il mourut en 977, après avoir soutenu contre les musulmans l'empereur Jean Zimiscès.

Aschod IV, mort en 1039, fut forcé de partager l'Arménie avec son frère Jean, eut à lutter contre les Turcs Seldjoucides et dut se soumettre à l'empereur Basile II.

Asciburgium. On attribue à Ulysse la fondation d'une ville de ce nom sur la rive gauche du Rhin; le géographe Ptolémée place une Asciburgium sur la rive droite du Rhin. Tout est obscur dans ces traditions.

Asciburgius mons, nom latin des montagnes de Germanie, appelées maintenant Riesengebirge.

Asclépiades, famille de médecins grecs, qui prétendaient descendre d'Esculape; c'était plutôt une association placée sous le patronage de ce dieu, dont les membres vivaient d'abord dans les temples et qui créèrent plus tard l'art de guérir. Il y avait des Asclépiades à Rhodes, à Cnide et à Cos; Hippocrate, ses fils, ses plus illustres disciples, appartenaient à cette famille.

Asclépiade, poëte lyrique grec, contemporain d'Alcée et de Sapho, inventa le vers asclépiade ou choriambique. — L'Anthologie grecque renferme des épigrammes attribuées à un Asclépiade de Samos, qui vivait à Alexandrie vers 280 av. J. C., et à un autre Asclépiade, d'Adramytte.

Asclépiade, philosophe grec du IVe siècle av. J. C., fonda avec Ménédème, son ami, l'école d'Erétrie.

Asclépiade, de Pruse, en Bithynie, médecin grec, mort en 96 av. J. C., vécut à Alexandrie, à Athènes, à Rome, et obtint une grande réputation. Il se montra opposé aux doctrines d'Hippocrate et voulut guérir par des remèdes faciles et agréables. Galien et Celse le louent; Pline en parle souvent avec peu d'estime. Les fragments d'Asclépiade ont été réunis par Gumpert, Weimar, 1798, in-8°.

Asclépiodore, peintre grec d'Athènes, vivait vers 330 av. J. C.; il était contemporain d'Apelle. Le tyran Mnason lui donna 30 mines par figure pour son tableau des douze grands dieux.

Asclepius, nom grec d'Esculape.

Asclepius de Tralles, philosophe grec du VIe siècle, disciple d'Ammonius, a laissé des commentaires sur les premiers livres de la métaphysique d'Aristote et sur l'arithmétique de Nicomaque, qui sont manuscrits à la Bibliothèque nationale. Brandis en a publié des extraits dans son édition d'Aristote.

Ascoli (*Asculum Picenum*), v. d'Italie, entre le Tronto et le Castellano, par 11° 5′ long. E. et 42° 51′ lat. N. Evêché; avec de vieilles murailles et une citadelle; industrie assez florissante; son commerce se fait par Porto-Ascoli, port situé à 28 kil., à l'embouchure du Tronto; 12.000 hab. — *Asculum*, capitale des Picentins, puis colonie romaine, fut détruite dans la Guerre Sociale, et plus tard reconstruite. — C'est le ch.-l. de la prov. d'*Ascoli*, qui a 2,096 kil. carrés de superficie et 203,000 habitants.

Ascoli di Satriano (*Asculum Apulum*), v. d'Italie, dans la Capitanate, près du Carapella. Evêché, cathédrale; 6.000 hab. — *Asculum*, en Apulie, près de laquelle Pyrrhus combattit les Romains, 279 av. J. C., a été détruite par les Normands et par le tremblement de terre de 1400.

Asconius Pedianus (QUINTUS), grammairien latin, de Padoue, né dans le Ier siècle av. J. C., mort peut-être sous Néron, fut l'ami de Virgile, le maître de Tite-Live, et fit des critiques littéraires sur les principaux écrivains de Rome. Il ne nous reste plus que ses commentaires intéressants sur quelques discours de Cicéron. L'édition la plus récente est celle d'Orelli et Baiter, Zurich, 1833.

Ascra, village de la Béotie ancienne, au pied de l'Hélicon, patrie d'Hésiode.

Asculum Apulum. V. ASCOLI DI SATRIANO.

Asculum Picenum. V. ASCOLI.

Asdrubal (c.-à-d. *protégé par Baal*), nom porté par beaucoup de généraux carthaginois; les plus célèbres sont :

Asdrubal *le Beau*, gendre d'Amilcar, combattit les Numides et les Espagnols, succéda à son beau-père et soumit la plus grande partie de l'Espagne par sa modération autant que par son courage. Il fonda Carthage-la-Neuve (Carthagène), et fut assassiné par un esclave gaulois, en 223 av. J. C.

Asdrubal Barca, frère d'Annibal, commanda en Espagne après le départ de son frère, fut d'abord vaincu souvent par les deux Scipions, puis, secondé par le numide Massinissa, il les défit et les tua séparément, 213 av. J. C. Il parvint alors à franchir les Pyrénées et les Alpes pour secourir son frère, perdit du temps au siége de Plaisance, fut vaincu et tué près du Métaure, en 207, par les deux consuls, Livius Salinator et Claudius Néron. Sa tête fut jetée dans les retranchements d'Annibal, qui s'écria : « Je reconnais bien la fortune de Car« thage. »

Asdrubal, fils de Giscon, commanda en Espagne après le départ du précédent; revint en Afrique, où il gagna l'alliance du numide Syphax, en lui donnant en mariage sa fille Sophonisbe. Tous deux furent vaincus à la bataille des Grandes-Plaines, en 203 av. J. C. Il mourut en 201.

Asdrubal, général carthaginois, défendit sa patrie contre Scipion Emilien, d'abord dans son camp de Néphéris, puis dans Carthage même. Il fut forcé de se rendre, en 146 av. J. C.; sa femme, lui reprochant sa lâcheté, se brûla avec ses enfants dans le temple d'Esculape. Il se tua lui-même peu de temps après.

Aselli ou **Asellio** (GASPARD), médecin anatomiste, de Crémone, 1581-1626, professeur d'anatomie et de chirurgie à Padoue, fit, en 1622, une importante découverte. En disséquant un chien qui venait de manger, il reconnut l'existence des vaisseaux chylifères. Son livre, *De lactibus, sive lacteis venis*, ne fut publié qu'après sa mort, en 1627.

Aser, fils de Jacob et de Zelpha, servante de Lia, donna son nom à l'une des 12 tribus d'Israël, dont le territoire avait pour bornes : la Phénicie au N.; la Méditerranée à l'O.; la tribu de Zabulon au S.; celle de Nephthali à l'E.

Aser, v. de la Palestine ancienne, dans la tribu de Manassé.

Ases, divinités scandinaves, qui formaient la cour d'Odin et habitaient Asgard, située au centre du monde. Les plus célèbres étaient : Thor, Balder, Freir, Heimdall, Bragi, Loke, et les déesses Frigga, Freya, etc.

Asfeld-Bidal (D'), nom de quatre frères, dont le père fut ministre de Christine de Suède en France; le plus célèbre est :

Asfeld (CLAUDE-FRANÇOIS BIDAL, marquis D'), 1667-1743; il signala son courage dans les différentes guerres de Louis XIV, et surtout en Espagne, où il était lieutenant général en 1704. Il contribua à la victoire d'Almanza, 1707, et prit Valence. En 1715, Philippe V le créa chevalier de la Toison d'or; directeur général des fortifications en 1718, il servit sous Villars en Italie, 1733; fut nommé maréchal en 1734 et prit Philipsbourg et Worms.

Asgard. V. ASES.

Ashantees. V. ACHANTIS.

Ashavérus. V. JUIF-ERRANT.

Ashbourn, v. du comté de Derby (Angleterre), à 20 kil. N. O. de Derby; dans une belle vallée, près de la Dove; célèbres foires aux bestiaux; 5,000 hab.

Ashburton, v. du comté de Devon (Angleterre), à 30 kil. S. O. d'Exeter. Filatures de laine; mines d'étain et de cuivre; 4,500 hab.

Ashby-de-la-Zouch, v. du comté de Leicester (Angleterre), à 20 kil. S. de Derby; bonneterie, filatures de laine; foires aux chevaux; ruines d'un château où fut enfermée Marie Stuart; elle tire son nom d'une ancienne famille normande qui en prit possession sous Henri III; 6,000 hab.

Ashby-de-la-Zouch, canal d'Angleterre, qui unit ceux de Coventry et de Leicester; sa longueur est de 59 kil.

Ashford, v. d'Angleterre (Kent), à 20 kil. S. O. de Cantorbery. Lainages; 3,000 hab.

Ashley Cooper. V. SHAFTESBURY.

Ashmole (ELIE), antiquaire anglais, 1617-1692, servit dans l'armée de Charles Ier, puis, revenu à Londres, fonda une société d'antiquaires et s'occupa d'alchimie. A la restauration, il devint héraut d'armes; il légua à l'Université d'Oxford la riche collection qui porte encore son nom. Il a publié plusieurs ouvrages d'alchimie, et une *Histoire de l'Ordre de la Jarretière*, 1672, in-fol.

Ashton-Under-Lyne ou **Ashton-Cross**, v. du comté de Lancastre (Angleterre), à 11 kil. E. de Manchester. Exploitation de tourbe et de charbon par le canal du même nom; manufactures de coton et de chapeaux; 38,000 hab.

Asiago, bourg du royaume d'Italie, près de Bassano, dans la prov. et à 30 kil. N. de Vicence, ch.-l. du district des *Sept-communes* (V. ce nom), et centre de la fabrication des tresses de paille; 5,000 hab.

Asie, la plus grande des cinq parties du monde, est située à l'E. de l'ancien continent, entre 24° de long. E. et 172° de long. O., et entre le 1er et le 76° de lat. N. Sa longueur est d'environ 10,650 kil. de l'isthme de Suez au cap Oriental, et sa largeur de 6,800 kil. du cap Taïmourski au cap Comorin; sa superficie est d'environ 44,000 000 kil. carrés. Elle a pour bornes: au N. l'Océan Glacial arctique, à l'E. le Grand Océan Pacifique, au S. la mer des Indes, à l'O. la Méditerranée; elle est séparée de l'Amérique par le détroit de Behring au N. E., de l'Océanie par le détroit de Malacca au S. E., de l'Afrique par le détroit de Bab-el-Mandeb et la mer Rouge au S. O.; l'isthme de Suez l'unit à l'Afrique; l'isthme du Caucase, entre les mers Noire et Caspienne, à l'Europe; le fleuve Oural et les monts Ourals la séparent imparfaitement de l'Europe vers l'O. — Ses côtes sont très-découpées et l'on verra les noms des mers particulières et des golfes que forment les grands océans qui l'environnent. Les principales îles qui se rattachent à l'Asie sont: dans l'Océan Glacial, les îles Liakhov; dans le Grand Océan, les Kouriles qui ferment la mer d'Okhotsk au S. E.; l'île de Tarrakaï à l'O. de cette mer; l'archipel Japonais, qui ferme à l'E. la mer du Japon; Formose au S. O. de la mer Orientale; Haï-nan, entre la mer de Chine et le golfe de Tong-King; les îles Andaman, Nicobar et Ceylan dans le golfe du Bengale; les Laquedives dans le golfe d'Omân; les Maldives dans la mer des Indes; l'île de Chypre dans la Méditerranée; Rhodes, les Sporades, Mételin dans l'Archipel, etc. Le système orographique de l'Asie se compose principalement des montagnes qui environnent ou traversent le plateau central et des quatre grandes chaînes qui forment la limite des quatre grands versants: 1° le plateau central a pour limites: à l'O. les monts Bolor; au N. l'Altaï, les monts Tang-nou, Sayansk, Gourbi, Kenteï; à l'E. les monts Khing-chan et In-schan; au S. le massif de l'Himalâya; il est traversé de l'O. à l'E. par les monts Thsoung-ling, Kuen-lun, Nan-schan et par les monts Thiân-chân; 2° la chaîne dirigée vers le N. E. est formée par les monts Iablonoï, Stanovoï et leurs ramifications jusqu'au cap Oriental, sur le détroit de Behring et au cap Lopatka à l'extrémité du Kamtchatka; 3° la chaîne du S. E. est formée par les monts Lang-tan et se divise en plusieurs branches qui parcourent l'Indo-Chine; la plus méridionale aboutit au cap Romania; 4° la chaîne du S. O. part de l'Hindou-kouch, se continue par les monts du Khorassan et Elbrouz, puis par le plateau d'Arménie, le mont Amanus, la chaîne du Liban et vient aboutir aux monts Sinaï et Horeb, au S. de l'isthme de Suez; 5° vers le N. O., des collines isolées, appelées Alguidim, unissent le mont Altaï aux monts Ourals. A ces grandes chaînes se rattachent les Ghattes orientales et occidentales dans l'Hindoustan; la chaîne qui s'étend à l'O. et au S. du plateau de l'Iran, depuis l'Arménie jusque vers l'Indus, en suivant les bords de la mer; les montagnes d'Arabie; les chaînes du Taurus et de l'Anti-Taurus en Asie Mineure; les collines qui unissent le plateau d'Arménie au Caucase. — Les principaux fleuves sont: 1° dans le plateau central, le Tarim; 2° dans le versant de l'Océan Glacial, l'Obi, l'Iénisseï, la Léna, la Kolyma; 3° dans le versant du Grand Océan, l'Amour, le Houang-ho, le Yang-tse-Kiang, le Mé-kong, le Mé-Nam; 4° dans le versant de la mer des Indes, le Salouen, l'Iraouaddy, le Brahmapoutra, le Gange, le Godavery, le Kavery, la Nerbuddah, le Sindh ou Indus, le Chott-el-Arab formé du Tigre et de l'Euphrate; 5° dans le versant de la Méditerranée, le Kizil-Ermak; 6° dans les bassins intérieurs des mers Caspienne et Aral, le Kour, l'Amou-Daria et le Sir-Daria. L'Asie renferme beaucoup de lacs: 1° dans le plateau central, les lacs Iké-namour, Bouka-noor et Tenggri-noor au Thibet; le Lop-noor à l'O. du grand désert de Gobi, etc.; 2° dans le versant septentrional, les lacs Tchany, Soumy et Baïkal; 3° dans le versant oriental les lacs Thoung-ting et Phou-yang; 4° dans le versant méridional, les lacs Hamoun, Ourmiah et Van; dans le versant de la Méditerranée le lac Asphaltite ou mer Morte. La mer d'Aral peut être considérée comme un grand lac. Le climat, les productions, les richesses minérales et végétales varient suivant les différents pays.

On évalue la population de l'Asie à 750 ou 800 millions d'habitants, appartenant à trois races différentes: 1° La race blanche ou caucasienne comprend les Hindous, les Béloutchis, les Afghans, les Seykhs ou Sikhes, les Boukhares, les Persans, les Arméniens, les Géorgiens, les Kirghiz, les Iakoutes, les populations finnoises de la Sibérie, les Turcomans, les Turcs, les Arabes; 2° la race jaune ou mongolique comprend les peuples à l'E. des monts Bolor et du Gange, Mongols, Tongouses, Chinois, Thibétains, Coréens, Japonais, Birmans, Siamois, Annamites; 3° la race malaise domine dans la partie méridionale de l'Indo-Chine. — On a cherché de plusieurs manières à classer les langues nombreuses parlées en Asie; on peut les diviser ainsi: 1° langues monosyllabiques; le chinois, l'annamite, le cambodjien, le siamois, le birman, le thibétain, les différents idiomes himalayens; 2° langues d'agglutination; les langues *dravidiennes*, parlées au N. et au S. de l'Hindoustan jusqu'au Chingalais ou langue de Ceylan et aux idiomes des Maldives et des Laquedives; les langues *ougro-japonaises*, comme le mantchou, le mongol, les idiomes tatars, le turc, l'ouigour, le finnois, le coréen, le japonais; les langues *caucasiennes*, comme le géorgien, le circassien, le mingrélien, l'abkhaze; 3° les langues à flexion qui comprennent les langues *sémitiques*, hébreu, araméen, samaritain, syriaque, éthiopien ou ghez, arabe, la seule qui soit véritablement parlée aujourd'hui; et les langues *indo-européennes*, le sanscrit et le prâcrit qui ont donné naissance aux nombreux dialectes de l'Hindoustan, hindi, bengali, goudjerati, mahratti, etc; les idiomes *iraniens*, comme le persan, l'afghani, le beloutsche, le kurde, l'arménien, l'ossète dans le Caucase. — Les religions les plus répandues sont: le *Bouddhisme*, qui domine dans l'île de Ceylan, le Népaul, l'Indo-Chine, la Chine, la Mongolie et le Japon; le *Brahmanisme* dans l'Hindoustan; la *religion de Confucius* en Chine; celle de *Sinto* au Japon; le *Chamanisme* ou fétichisme chez plusieurs peuplades de la Sibérie; l'*Islamisme* chez les Turcs, les Arabes, les Persans, les Afghans, les Béloutchis, dans une partie de l'Hindoustan, chez les Malais et les Boukhares; le *Christianisme* dans plusieurs parties de la Turquie asiatique et chez les Arméniens. — Les grandes divisions politiques de l'Asie sont: au N. la Sibérie russe; à l'E. l'empire Chinois et le Japon; au S. E. les Etats de l'Indo-Chine, empire d'Annam, Siam, empire Birman, Malacca indépendant; au S. l'Hindoustan et le Béloutchistan; dans l'Asie occidentale, les Etats de l'Iran, Perse, Afghanistan, Hérat, les Etats du Turkestan, la Turquie d'Asie, l'Arabie, les provinces russes au S. du Caucase.

Asie ancienne. Les anciens donnaient pour limites à l'Asie et à l'Europe le Palus-Méotide, le Tanaïs, la mer Caspienne; ils ne connurent bien que les contrées occidentales entre l'Iaxartes et le Gange. Quelques voyageurs, quelques marchands leur avaient fait connaître vaguement la Scythie au delà de l'Iaxartes, le pays des Sères ou Sines, à l'E. des monts Paropamisus et Imaüs; l'Argentea regio et la Chersonèse d'Or au delà du golfe du Gange. Le nom d'Asie, donné d'abord au pays baigné par la mer Égée, s'étendit plus tard à toute cette partie du monde. Berceau du genre humain, l'Asie vit naître les premiers empires, la religion, les arts, les sciences, la civilisation; et de bonne heure le commerce établit des relations très-étendues entre les peuples de l'Inde et ceux de l'Asie occidentale. — Les noms des principales contrées connues des anciens étaient: au N. la Sarmatie et la Scythie; au centre, l'Asie Mineure, l'Arménie, la Syrie, la Mésopotamie, l'Assyrie, la Médie et la Perse, avec les provinces qui en dépendaient jusqu'à l'Indus, la Palestine; au S. l'Arabie, l'Inde et le pays des Sines. — Les Romains possédèrent l'Asie Mineure, la Syrie, la Palestine, quelques portions de l'Arménie et de l'Arabie; ils disputèrent aux Parthes, puis aux Perses, la Mésopotamie et l'Assyrie.

Asie Mineure, auj. *Anatolie*, nom donné par les Romains à la presqu'île la plus occidentale de l'Asie; ils appelaient le reste du continent Asie Majeure, *Asia Major*, ou Haute Asie. Elle avait pour bornes : au N. le Pont-Euxin; au N. O. le Bosphore de Thrace, la Propontide et l'Hellespont; à l'O. la mer Égée; au S. la mer Intérieure; à l'E. le mont Amanus qui la séparait de la Syrie, l'Euphrate et l'Arménie. Ses côtes, assez découpées à l'O. et au S., présentaient les golfes Astacenus, Smyrnæus, Pamphylius, Issicus. Elle était parcourue par les chaînes du Taurus et de l'Anti-Taurus, avec leurs ramifications et leurs sommets célèbres dans l'antiquité. (V. TAURUS.) Les principaux cours d'eau étaient : le Thermodon, l'Iris, l'Halys, le Parthénius, le Sangarius, affluents du Pont-Euxin; le Rhyndacus, le Granique affluents de la Propontide; le Simoïs, le Caïcus, l'Hermus, le Caystrus, le Mæander, affluents de la mer Egée; le Sarus et le Pyramus, affluents de la Méditerranée. — L'Asie Mineure ne forma jamais un État indépendant; elle a été divisée dès les temps les plus reculés, et a vu les royaumes de Phrygie, de Troie et de Lydie; ses rivages ont été couverts de colonies grecques florissantes dans les pays appelés Eolie, Ionie, Doride; c'est même là que la civilisation grecque s'est d'abord le plus développée. Soumise aux Perses par Cyrus, elle forma une grande satrapie de leur empire; après la conquête d'Alexandre et le démembrement de ses États, les Séleucides ne purent longtemps conserver le gouvernement de cette contrée où se formèrent de nombreux États indépendants et rivaux, royaumes de Cappadoce, de Pont, de Paphlagonie, de Bithynie, de Pergame, Galatie, république de Rhodes, etc., qui furent tous soumis successivement par les Romains. Conquise en partie par les Arabes du VIIIe au Xe s., soumise par les Turcs Seldjoucides au XIe, elle vit au XIIIe s. les deux petits empires grecs de Nicée et de Trébizonde et les nombreuses principautés formées par le démembrement de l'empire Seldjoucide. Les Turcs Ottomans s'en emparèrent au XIVe s. et l'ont conservée. (V. ANATOLIE.)— Les principales contrées de l'Asie Mineure étaient chez les anciens : au N. la Mysie, la Bithynie, la Paphlagonie et le Pont; au centre la Lydie, la Phrygie, la Galatie et la Cappadoce; au S. la Carie, la Lycie, la Pamphylie et la Cilicie.

Asie Proconsulaire, prov. sénatoriale au temps d'Auguste, était formée des provinces qui composaient l'anc. roy. de Pergame, soumis de 132 à 129 av. J. C.; elle était divisée en un grand nombre de *Conventus* ou juridictions, dont les capitales étaient Pergame, Smyrne, Éphèse, Milet, Halicarnasse, Sardes, Apamée Cibotos, Cibyra et Synnada.

Asie (Diocèse d'), l'un des cinq diocèses de la préfecture d'Orient depuis Constantin; il comprenait l'O. de l'Asie Mineure et avait pour capitale Ephèse; il se divisait en 11 provinces : l'Hellespont, l'Asie proprement dite, la Lydie, la Carie, les Iles, la Phrygie Salutaire, la Phrygie Pacatiane, la Lycie, la Pamphylie, la Pisidie, la Lycaonie.

Asie (Prov. d'); elle avait pour métropole Éphèse.

Asile (Droit d'); on le trouve, comme une sorte de droit sacré, aux premiers âges de presque tous les peuples, mais surtout dans les sociétés où le droit commun n'a pas de sanction humaine, où la religion prend la place de la loi impuissante contre les violences des hommes. Le temple et même l'enceinte sacrée de la ville ont été souvent des asiles dans l'antiquité; sous les empereurs chrétiens, les églises et les enclos des églises devinrent des lieux de refuge; mais les évêques eurent seulement le droit d'intercession et non celui de grâce. Avec l'invasion des barbares, l'asile devint de plus en plus nécessaire contre les violences de la force brutale; les prêtres et les évêques s'efforcèrent de protéger ceux qui venaient chercher grâce de la vie au pied des autels; quoique souvent violé, le droit d'asile fut cependant reconnu par la plupart des législations barbares; les églises, les lieux qui en dépendaient, *les anneaux de salut*, scellés dans le mur extérieur, les tombeaux, les croix isolées sur les routes, les maisons des évêques et des chanoines protégèrent celui qui était poursuivi; mais, le plus souvent, l'asile eut ses limites; il n'assurait pas l'impunité; au bout d'un temps plus ou moins long, le réfugié était invité à choisir le tribunal laïque ou ecclésiastique qui devait le juger; ou bien on lui facilitait le moyen de s'exiler; s'il résistait, on ne lui donnait pas de nourriture, etc. Il y eut aussi l'asile séculier; l'hôtel du roi, ceux des princes du sang, les châteaux des barons contre les bourgeois des villes, l'enceinte des communes contre les victimes des barons. Mais lorsque la royauté redevint pouvoir public, lorsque les légistes furent assez forts pour faire respecter la loi et pour réprimer la violence, le droit d'asile, désormais moins nécessaire et souvent même cause de grands abus, commença à être attaqué et fut peu à peu restreint. Les églises défendirent leurs privilèges contre les officiers de la justice au XIVe s. et au XVe; François Ier, en 1539, autorisa l'arrestation des accusés même dans les lieux saints et sacrés, sauf à les réintégrer, s'il y avait lieu. Déjà Louis XI avait aboli le privilège que s'arrogeaient certains châteaux de défendre leurs réfugiés contre la justice; François Ier et ses successeurs suivirent son exemple, mais rencontrèrent de vives résistances jusqu'à Louis XIV qui en triompha définitivement. Quelques asiles particuliers subsistèrent cependant; ainsi à Paris, la rue de la Truanderie, la cour des Francs-Bourgeois, la cour des Miracles, l'enclos du Temple; à Orléans, à l'installation du nouvel évêque, tous les criminels renfermés dans les prisons de la ville étaient délivrés; ce privilège dura jusqu'en 1753. Le droit d'asile ne disparut complétement en France qu'avec la révolution.

Asile (Champ d'), nom d'une colonie que quelques Français, débris des armées de l'Empire, essayèrent de fonder au Texas, en 1819. Ils furent bientôt expulsés par les populations voisines.

Asinalunga, v. de la prov. et au S. E. de Sienne (Italie), sur la pente O. du val de Chiana, dans un pays fertile; 7,700 hab.

Asinara, golfe situé au N. O. de l'île de Sardaigne et formé par la côte d'une part, de l'autre par le cap del Falcone et l'île Asinara.

Asinara (*Insula Herculis*), île située au N. O. de la Sardaigne, longue de 20 kil., large de 10; elle est fertile et a un bon port, celui de *Trabuccato*.

Asinarus (auj. NOTO), riv. de Sicile, affluent de la mer Ionienne. Les Athéniens y furent complétement vaincus, 413 av. J. C.

Asinius Pollion. V. POLLION.

Asiongaber, puis *Bérénice*, v. de l'Arabie ancienne, au S. E. d'Elana, sur le golfe Elanitique. Les Phéniciens et les Hébreux, surtout au temps de Salomon, partaient de ce bon port pour faire le commerce avec l'Arabie heureuse ou l'Ethiopie.

Asius de Samos, poëte grec du Ve ou du VIe s. av. J. C., est l'auteur de généalogies en forme de poëme épique. Les fragments qui nous restent de lui se trouvent à la suite de l'*Hésiode* de Dübner, dans la Bibliothèque grecque de Didot.

Asmodée, démon dont il est parlé dans le livre de Tobie et dans le Talmud. Les rabbins l'appellent le prince des démons.

Asmonéens, nom donné aux Machabées, originaires d'Asmon, dans la tribu de Siméon, ou descendants d'un certain Asmonée.

Asnières, village du départ. de la Seine, arrond. de Saint-Denis, à 6 kil. N.O. de Paris, sur la rive gauche de la Seine. Les rois de France y avaient une maison royale au XIIIe s.; 6,256 hab.

Asola, v. d'Italie, dans la province et au S. E. de Brescia, sur la Chiese, place forte très-ancienne; 4,000 hab.

Asolo, v. de la Vénétie (Italie), à 30 kil. N. O. de Trévise, ville pittoresque du moyen âge, encore fortifiée; 4,000 hab.

Asopus (ASOPO), riv. de Béotie, venant du Cithéron, traversait le territoire de Platée, et se jetait dans la mer Egée, en face d'Erétrie. — Riv. du Péloponnèse (*Basilicos*), se jetait dans le golfe de Corinthe, près de Sicyone. — V. de Laconie, sur la côte, près de Cyparissus.

Asor, v. de Syrie. V. AZZOUF.

Aspadana. V. ISPAHAN.

Aspalathos, v. de l'ancienne Illyrie. V. SPALATRO.

Aspar, alain d'origine, devint patrice romain, sous Théodose II, renversa l'usurpateur Jean en Italie, 425, favorisa l'arianisme; et, à la mort de Marcien, 457, plaça sur le trône un de ses compagnons d'armes, Léon le Thrace. Il voulut régner sous son nom, se révolta plusieurs fois et fut mis à mort en 471.

Asparagium, ancienne ville de l'Illyrie, à 32 kil. S. E. de Dyrrachium, joua un certain rôle dans la lutte de César et de Pompée.

Aspasie, de Milet, femme grecque, célèbre par sa beauté et par son esprit, vint s'établir à Athènes, où les étrangères étaient dans une condition inférieure à celle des citoyennes. Les hommes les plus distingués, Péri-

clès, Alcibiade, Socrate, etc., se réunissaient chez elle et admiraient son rare mérite. Périclès quitta même sa femme pour l'épouser; elle fut accusée d'impiété par les ennemis du grand homme, et Périclès, qui la défendit, n'obtint son absolution que par ses larmes. On a prétendu qu'elle suscita les guerres de Samos et du Péloponnèse; après la mort de Périclès, elle épousa un homme obscur, Lysiclès, dont elle fit l'un des principaux personnages de la république. Dans le *Menexène* de Platon, on trouve un discours composé par Aspasie en l'honneur des guerriers morts pour la patrie; c'est un chef-d'œuvre que les Athéniens faisaient prononcer tous les ans.

Aspe, vallée des Basses-Pyrénées, longue de 40 kil. de la montagne d'Aspe jusque vers Oloron, produit beaucoup de bois de construction qui descendent par le gave d'Aspe, affl. du gave d'Oloron. — Le village d'Aspe est célèbre par une victoire des Français sur les Espagnols, sept. 1792.

Aspe, v. d'Espagne, à 24 kil. O. d'Alicante, près de l'Elcha; belles carrières de marbre; 7,000 hab.

Aspendus, v. de l'ancienne Pamphylie, sur l'Eurymédon, à 10 kil. de la mer, fondée, dit-on, par une colonie dorienne d'Argos, fut une ville longtemps florissante.

Asper (Jean), peintre suisse, de Zurich, 1499-1571, élève d'Holbein le jeune, copia plusieurs de ses tableaux, l'imita, et fit des peintures de genre qui sont encore admirées.

Asper (Constant-Ghislain-Charles van Hoobrouck, baron d'), né à Gand en 1754, fut un des généraux les plus distingués que la Belgique ait fournis à l'Autriche. Il dut tous ses grades à son mérite, fut, après Neerwinden, surnommé par Clerfayt *le brave des braves*, se rendit célèbre en Allemagne et en Italie par son courage et son humanité, commandait dans ce pays les fameux *chasseurs d'Asper*, et reçut, en 1809, la direction de 16,000 grenadiers, à la tête desquels il se couvrit de gloire à Essling; à Wagram, il fut frappé d'un boulet de canon, 6 juillet 1809.

Aspern (Gross-), village sur la rive gauche du Danube, un peu au-dessous de Vienne, célèbre par la lutte terrible des 21 et 22 mai 1809, connue sous le nom de bataille d'Essling.

Aspertini (Amico), peintre de Bologne, 1474-1552, élève de Francia, d'un talent bizarre et fécond, peignait des deux mains, et a laissé un grand nombre de tableaux, représentant surtout des animaux, dans la plupart des villes d'Italie.

Aspet, ch.-l. de canton de l'arrond., et à 11 kil. S. de Saint-Gaudens (Haute-Garonne). Emigration annuelle vers l'Espagne de chaudronniers et de rémouleurs; 2,516 hab.

Asphaltite (Lac). V. Mer Morte.

Aspinwall, v. de l'État de Panama, dans la Nouvelle-Grenade, sur la mer des Antilles, ne date que de 1850; placée sur une île de corail, rendue habitable par d'énormes remblais, elle a un port excellent, à la tête du chemin de fer de l'isthme de Panama; c'est déjà un grand entrepôt de commerce entre le Grand Océan et l'Atlantique. Elle est due aux Américains du Nord; 5,000 hab.

Aspis, v. ancienne d'Afrique. V. Clypea et suppl.

Aspres, contre-fort des Pyrénées orientales, entre les vallées du Tech et de la Tet; l'on y remarque le Canigou. Il part du pic de Costabone et se divise en hautes, moyennes et basses Aspres.

Aspropotamo ou **Acheloüs,** fl. tributaire de la mer Ionienne, descend du Pinde, coule dans une vallée profonde du N. au S., reçoit les eaux des lacs Angelo-Castro et Vrachori, finit dans les sables à l'entrée du golfe de Patras, après un cours d'environ 200 kil. Il arrose l'Albanie du S. E. et le départ. grec d'Acarnanie et Étolie.

Assab (Baie d'), sur la côte d'Abyssinie, au N. O. du détroit de Bab-el-Mandeb, presque fermée par des îles nombreuses.

Assalini (Pierre), médecin italien, de Modène, 1765-1840, rendit de grands services à l'armée française en Égypte, surtout pendant la peste de Jaffa, fit des observations importantes sur la fièvre jaune de Cadix, la dyssenterie dans les armées et le mirage. Chirurgien en chef de l'hôpital de Saint-Ambroise, à Milan, il vint, après la campagne de Russie, se fixer dans sa patrie. Il a publié, en 1803, ses *Observations sur la peste*, et, en 1811, un ouvrage sur les *Maladies des yeux*.

Assam (Royaume d'); c'est une partie de l'empire des Birmans, conquise par les Anglais, 1825-1826, qui occupe une grande vallée traversée par le Brahmapoutra, entre le Bengale à l'O., le Boutan au N., et l'empire Birman à l'E. Dans la saison des pluies, les nombreux affluents du fleuve donnent au pays l'aspect d'un vaste lac et le rendent malsain surtout pour les Européens. Le sol est très-fertile; les forêts renferment beaucoup d'arbres à caoutchouc, et l'on recueille l'or charrié par les rivières; il y a de nombreuses manufactures de coton, de soie; le poivre, le piment, l'ivoire, etc., donnent lieu à un assez grand commerce. — Le pays, divisé en trois provinces, Kamroup, Assam et Sodiya, a pour villes principales Djorhât, Ghergong, Djintiapour, Rangpour. Les habitants, encore à demi barbares, sont de la religion de Brahma; on évalue leur nombre à 700,000.

Assaracus, roi de Troie, fils de Tros, fut l'aïeul d'Anchise.

Assar-Haddon, roi de Ninive, fils de Sennachérib, 707-667 av. J. C., reprit Babylone, fit la guerre aux Philistins, aux Égyptiens, emmena captif à Babylone le roi de Juda, Manassès, et établit dans le pays d'Israël des tribus étrangères, origine des Samaritains.

Assas (Nicolas, chevalier d'), né au Vigan, capitaine au régiment d'Auvergne, s'illustra par son dévouement. Surpris, dans la nuit du 15 au 16 octobre 1760, près de Klostercamp, par une colonne ennemie, il s'écria sans hésiter: « A moi, Auvergne, voilà les ennemis! » et il tomba percé de coups. Les traditions varient sur les incidents; mais le dévouement est certain. Le Vigan lui a élevé une statue en 1830.

Assassins. Nom d'une secte des Ismaéliens d'Égypte qui se rendit célèbre au temps des croisades. Hassan-Ben-Sabah-Homaïri en fut le chef, vers 1090; il inspirait à ses sectateurs un dévouement fanatique, après les avoir enivrés avec une préparation de plantes, appelée *Haschisch*, qui les jetait dans l'extase et leur donnait un avant-goût des joies célestes; de là leur nom d'*Haschischins*, d'où est venu celui d'Assassins. Le chef s'appelait *Scheik;* les Européens en tirent le *Vieux* (senior) *de la Montagne*, parce que ses principales forteresses, toutes dans les montagnes, étaient Alamout en Perse, et Masyat dans l'Anti-Liban. Sous ses ordres étaient les *Fedavis* ou dévoués, les *Refiks* ou compagnons et les *Daïs* ou maîtres; au moindre signe, ils allaient frapper de leurs poignards ceux que le maître avait condamnés, les princes musulmans comme les chrétiens. Ce sont ces crimes qui les rendirent surtout célèbres et redoutés; plusieurs de ces chefs périrent eux-mêmes frappés par leurs parents. Les Mongols détruisirent leurs repaires de Perse, vers 1260; le sultan Bibars extermina ceux de Syrie. V. Hammer, *Hist. des Assassins.*

Assche, v. du Brabant méridional (Belgique), à 12 kil. N. O. de Bruxelles; commerce de houblon; 6,000 hab.

Assche (Henri van), peintre flamand de Bruxelles, 1775-1841, élève de J.-B. de Roy, a fait de nombreux paysages avec un talent plein de naturel et d'harmonie. Ses œuvres sont à Bruxelles et à Bruges.

Asselyn (Jean), peintre hollandais d'Anvers, 1610-1660, élève de Van de Velde ou de Jean Miel, a peint des batailles avec talent, mais surtout des paysages ornés d'antiquités et d'animaux. Son coloris est frais; il a un vif sentiment de la nature; le Louvre possède plusieurs de ses toiles; d'autres sont à Amsterdam, où il vécut et mourut, à Berlin, à Dresde, à Munich, à Bruxelles, à Gand.

Assemani (Joseph-Simon), savant orientaliste, né à Tripoli de Syrie, d'une famille maronite du Liban, 1687-1768, fut élevé à Rome et chargé par les papes d'aller rechercher les manuscrits précieux dans les bibliothèques de Syrie et d'Egypte. Il fut nommé conservateur de la bibliothèque du Vatican et archevêque de Tyr. Il a publié beaucoup de savants ouvrages : *Bibliotheca orientalis Clementino-Vaticana*, 4 vol. in-fol., 1719-1728; *Italicæ historiæ scriptores*, 4 vol. in-4°, supplément à la collection de Muratori; *Kalendaria Ecclesiæ universalis*, 6 vol. in-4°; *Bibliotheca juris orientalis canonici et civilis*, 4 vol. in-4°; une édition des *Œuvres de saint Ephrem*, en grec, en syriaque et en latin, 6 vol. in-fol., etc., etc.

Assemani (Etienne-Evode), son neveu, 1707-1782, voyagea, comme missionnaire de la Propagande, en Syrie, en Mésopotamie, en Egypte, eut le titre d'archevêque d'Apamée, et succéda à son oncle comme administrateur de la bibliothèque du Vatican. On a de lui : *Bibliothecæ Medico-Laurentinæ et Palatinæ codicum Mss. Orientalium*

Catalogus, Florence, in-fol.; *Acta Sanctorum martyrum*, 2 vol. in-fol.

Assemani (Joseph-Louis), autre neveu de Joseph-Simon, 1710-1782, enseigna le syriaque à Rome. Il a laissé : *Codex liturgicus Ecclesiæ universæ*, 12 vol. in-4°; etc., etc.

Assemani (Simon), de la même famille, également né à Tripoli, 1752-1821, fut professeur de langues orientales à Padoue et a aussi laissé de savantes dissertations sur l'Orient; un *Essai sur les Arabes avant Mahomet*, 1787, in-8°; etc.

Assemblées politiques. Les Francs, établis en Gaule, conservèrent l'usage germanique des assemblées politiques; ils les nommaient *mall*, *placitum*, *champ de Mars*. Sous les Mérovingiens, les assemblées ne furent bientôt plus composées que des principaux personnages, leudes, comtes et évêques, comme on le voit surtout à la fameuse assemblée de Paris en 614. Les Carlovingiens rétablirent l'usage fréquent des assemblées générales; on les appela les *Champs de Mai*; à côté de la foule des guerriers, réunis pour l'expédition, les grands, comtes, bénéficiers, évêques, abbés, délibéraient avec Charlemagne et concouraient aux lois ou Capitulaires. Avec le triomphe du morcellement féodal, les assemblées générales disparurent; c'est seulement sous Philippe le Bel, en 1302, qu'elles reparaissent sous le nom d'*États-généraux* (V. ce mot). Quelquefois le souverain désignait lui-même les membres de l'assemblée qu'il convoquait; c'était alors une assemblée des *Notables*. Les derniers États-généraux, en 1789, se transformèrent bientôt en *Assemblée nationale constituante*.

Assemblée constituante (L'), du 20 juin 1789 au 30 septembre 1791, abolit l'ancien régime et donna à la France nouvelle la constitution de 1791.

Assemblée législative (L'), du 30 septembre 1791 au 20 septembre 1792, laissa faire ou prépara la ruine de la royauté constitutionnelle, au 20 juin et au 10 août. — Elle fut remplacée par d'autres assemblées connues sous les noms particuliers de *Convention; Conseils des Anciens* et *des Cinq-Cents; Sénat*, *Tribunat*, *Corps législatif; Chambres des pairs* et *des députés*. En 1848, la République établit une *Assemblée constituante*, qui siégea du 4 mai 1848 au 27 mai 1849; en vertu de la Constitution qu'elle promulgua une *Assemblée législative*, composée de 750 membres nommés par le suffrage universel, fut instituée; elle dura du 28 mai 1849 au 2 décembre 1851. La constitution de 1852 institua un *Sénat* et un *Corps législatif*. Une *Assemblée nationale* a été réunie, le 12 février 1871.

Assemblées des protestants. Elles furent autorisées par l'édit de Nantes, en 1598; elles se tinrent régulièrement, le plus souvent à Saumur, et furent supprimées en 1629.

Assemblées du clergé. On nommait ainsi, en France, des assemblées où le clergé était représenté par des députés et où l'on s'occupait surtout des affaires temporelles. La grande assemblée, depuis la fin du xviᵉ siècle, devait se réunir régulièrement tous les dix ans, près de la cour, souvent à Pontoise ou à Saint-Germain; deux évêques et deux bénéficiers représentaient chaque province; le roi leur demandait le don gratuit ou des subventions extraordinaires; il y avait en outre de petites assemblées pour entendre les comptes du receveur général du clergé; depuis 1625 elles avaient lieu tous les cinq ans et l'une d'elles se confondait avec la grande assemblée; le roi leur demandait également des subventions extraordinaires.

Assemblées primaires. On nommait ainsi, dans la Constitution de 1791, la réunion de tous les citoyens actifs, âgés de 25 ans, payant une contribution égale à 3 journées de travail, n'étant ni domestiques, ni employés à gages. Ces assemblées nommaient les électeurs à raison d'un électeur par 100 citoyens actifs.

Assen, ch.-l. de la prov. de Drenthe (Pays-Bas), à 120 kil. N. E. d'Amsterdam, n'est qu'un village de 2,000 hab.; commerce de tourbe.

Assen (Jean-Walther van), graveur sur bois, né à Amsterdam, vers 1480. Il avait représenté en 60 pièces la vie de Jésus-Christ.

Assénède, v de la Flandre orientale (Belgique), à 20 kil. N. E. de Gand; teintureries, draps; 4,500 hab.

Assens, v. de Danemark, port de l'île de Fionie, sur le Petit-Belt, à 33 kil. S. O. d'Odensée. Grand commerce de céréales; port d'embarcation pour le continent; 2,700 hab.

Asser, rabbin célèbre de Babylone, 353-427, est l'auteur du *Talmud de Babylone*, vaste compilation qui renferme l'histoire, le droit canonique, les lois, les institutions religieuses des Juifs. On estime l'édition d'Amsterdam, 1744, 12 vol. in-fol.

Asseurement, protection accordée par le roi de France, depuis saint Louis, au seigneur qui, menacé de la guerre privée, invoquait la justice du roi.

Assiento ou **Bail**; on désigne ainsi les traités par lesquels l'Espagne accordait le monopole de la vente des nègres dans ses colonies; les plus célèbres sont ceux qu'elle a conclus avec Gênes (1580), le Portugal (1696), la Compagnie française de Guinée (1702), l'Angleterre (1713). Les Anglais (Compagnie des mers du Sud) s'engagaient à fournir, en 30 ans, 144,000 nègres aux colonies des Indes occidentales; on leur accordait le droit d'expédier chaque année un vaisseau de 500 tonneaux, dit de l'*assiento*, et d'en vendre la cargaison, sans droits, à Porto-Bello et à la Vera-Cruz. L'abus qu'ils firent de cette permission décida Philippe V à la leur retirer; ce fut la cause de la guerre de 1739. En 1750, on accorda aux Anglais une indemnité de 100,000 liv. sterl., et le traité de l'assiento ne fut pas renouvelé.

Assignats. On donna ce nom au papier-monnaie créé par décret de l'Assemblée constituante, le 19 décembre 1789, d'après l'idée et sur la proposition de la municipalité de Paris; on émit d'abord pour 400 millions d'assignats, qui portaient intérêt à cinq pour cent et pouvaient être échangés contre les biens nationaux. Le moyen parut bon. Bientôt on donna cours forcé, sans intérêt, aux assignats, on en émit pour une valeur de 800 millions, et les assignats allèrent toujours en se multipliant; par là on tirait parti, dans l'intérêt pressant de la Révolution, des biens nationaux, qu'il aurait été difficile de vendre, et on *démocratisait* la propriété. Mais on oublia trop que le crédit a des limites; on fabriqua des assignats de 20, 15 et 10 sous; au commencement du Directoire, il y avait en circulation pour plus de 40 milliards de papier-monnaie. Cette exagération malheureuse, la falsification des assignats, l'énormité de la dette, avaient depuis longtemps discrédité les assignats. En 1796, on les remplaça par des mandats territoriaux qui n'eurent pas de succès; en 1797, on fut forcé de briser la planche aux assignats, lorsque véritablement ils n'avaient plus aucune valeur.

Assiniboine, affl. de la rivière Rouge, dans la Nouvelle-Bretagne (Amér. sept.); elle est formée par la Calling, la Plumb, la Deep et la Sourie.

Assiniboins, peuplade de Sioux, au centre de la Nouvelle-Bretagne, à l'O. du lac Ouinnipeg, près de l'Assiniboine. Ils élèvent beaucoup de chevaux et vivent de chasse; ils sont au nombre d'environ 4,000.

Assinie, riv. d'Afrique qui se jette dans le golfe de Guinée et sépare la côte d'Ivoire de la Côte-d'Or. — A son embouchure se trouve un comptoir français, situé dans une presqu'île et défendu par un fort, par 5° 4' lat. N. et 5° 42' long. O. Les principaux articles de troc avec les Achantis sont : les étoffes, les fusils, la poudre, les spiritueux, les verroteries.

Assise ou **Assisi**, v d'Italie, à 20 kil. S. E. de Pérouse, avec des murailles et une vieille citadelle; évêché. On y voit le couvent où saint François fonda, en 1206, l'ordre des Frères mineurs; la cathédrale où il est enterré; l'église de Sainte-Marie, qui était jadis un temple de Minerve; des ruines nombreuses. Patrie de saint François et de Métastase; 5,000 hab.

Assises de Jérusalem. Godefroy de Bouillon, roi de Jérusalem, présidant l'assemblée ou les *Assises* des seigneurs établis en Palestine, promulgua, de concert avec eux, les lois qui furent appelées *Assises de Jérusalem*, vers 1100. Ses successeurs modifièrent cette législation, qui fut transportée dans l'île de Chypre par Guy de Lusignan (1192) et dans l'empire Latin (1204). Nous n'avons que la copie et les commentaires de Jean d'Ibelin et de Philippe de Navarre; elle a été publiée par La Thaumassière (1690), M. Foucher (1839), M. Beugnot (1841-43). C'est un monument très-curieux des lois féodales; elles n'avaient pas encore été écrites; les coutumes seules existaient; elles variaient suivant les pays et même les provinces; les *Assises*, rédigées par et pour des hommes venus des différentes parties de l'Europe féodale, furent l'expression précise des lois les plus généralement adoptées.

On a donné le nom d'*Assises* à des ordonnances publiées dans les assemblées ou assises des seigneurs; ainsi en Bretagne, il y eut l'*assise du comte Geoffroy* au xiiᵉ s. et l'*assise du duc Jean II*.

Assises (Cours d'), tribunaux chargés de la répression des crimes proprement dits. Instituées en 1808,

elles ne commencèrent à entrer en exercice qu'en 1811. Il y a une cour d'assises par département, et, sauf exceptions, elle siége au chef-lieu; elle tient au moins une session par trimestre. Elle se compose de trois magistrats conseillers dans les villes où il y a une Cour d'appel, présidée par un conseiller délégué par la cour dans les autres villes et assisté de deux juges; le jury, qui assiste la cour, prononce sur la question de fait, les magistrats appliquent la loi.

Assomption (L'), *Assuncion*, capitale du Paraguay, bâtie en amphithéâtre sur la rive gauche du Paraguay, en 1535, à 560 kil. en amont de son confluent avec le Parana, à 1,500 kil. de Buenos-Ayres, par 59° 57′ long. O. et 25° 16′ 49″ lat. S., résidence du gouvernement et d'un évêque; 16,000 hab. ?

Assomption (L'), fête par laquelle l'Eglise célèbre, le 15 août, l'élévation de la Sainte Vierge au ciel.

Assouan, v. de la Haute-Egypte, sur la rive droite du Nil, par 24° 5′ 23″ lat. N. et 30° 34′ 49″ long. E. Elle fait un assez grand commerce avec le Kaire. Elle a été bâtie au XVI^e s. près des ruines de Syène et d'une autre ville arabe; 4,000 hab.

Assoucy ou **Dassoucy** (CHARLES COYPEAU D'), poëte burlesque de Paris, 1604-1679, a été sauvé de l'oubli par le vers de Boileau

Et, jusqu'à d'Assoucy, tout trouva des lecteurs,

et par quelques traits satiriques de Chapelle et de Bachaumont. Il mena une vie errante, fort désordonnée, en Italie, en France ; fut chargé de divertir Louis XIII et Louis XIV enfant, comme joueur de luth et par ses facéties; se fit emprisonner plusieurs fois à Rome et à Paris, à cause de ses mauvaises mœurs, etc. On l'appelait le *Singe de Scarron;* il a écrit un *Ovide en belle humeur* et un *Ravissement de Proserpine* en vers burlesques, un *Recueil de poésies*, et quelques ouvrages, mêlés de prose et de vers, dans lesquels il raconte les misères de sa vie.

Assour ou **Hachour**, village de la Nubie, à 40 kil. N. de Chendy, sur la rive droite du Nil; on croit que les belles ruines de ce lieu sont celles de l'antique Méroé.

Assuay, prov. de la république de l'Equateur, à l'E., a pour ch.-l. Cuença. Elle doit son nom au fameux Paramo d'Assuay. Les autres villes sont Loxa, Zaruma, San-Francisco-de-Borja. Le pays produit beaucoup de quinquina, possède des mines d'or et renferme des ruines remarquables de la civilisation péruvienne.

Assuérus, roi de Perse, qui épousa la juive Esther, et sauva, grâce à elle, les Juifs d'un édit de proscription. C'est peut-être le même que Darius I^{er} ou qu'Artaxerxès Longue-Main.

Assuncion, capitale de l'île Margarita (Venezuela).

Assur, fils de Sem, chassé par Nemrod des plaines de Sennaar, fonda le royaume d'Assyrie et bâtit Ninive.

Assus, v. de l'ancienne Mysie, colonie grecque, patrie du stoïcien Cléanthe; ses ruines, près de Behrem, sont très-remarquables.

Assyrie, prov. de l'ancienne Asie, avait pour bornes : l'Arménie au N.; la Mésopotamie, dont elle était séparée par le Tigre, à l'O.; la Babylonie et la Suziane au S.; la Médie, dont elle était séparée par le Zagros à l'E. C'est aujourd'hui le Kourdistan turc et une partie du Kourdistan persan. Les villes principales étaient : Ninive, Arbelles, Corcura, Opis ou Antiochia, Artemita et Gaugamèle. — Assur, fondateur de Ninive, suivant les traditions bibliques, aura donné son nom au pays qui s'appela Assyrie.

Le nom d'empire d'Assyrie a appartenu: 1° au royaume que forma Bélus par la réunion de Ninive et de Babylone, et qu'agrandirent considérablement Ninus et Sémiramis; il subsista jusqu'à Sardanapale, le dernier prince d'une longue suite de rois presque inconnus; 2° après la chute de Sardanapale, au royaume de Ninive, fondé par Phul ou Sardanapale II, 759 av. J. C.; il dura jusqu'en 625, et passa alors sous les lois de Nabopolassar, gouverneur de Babylone. Dès lors, l'Assyrie suivit les destinées de la Babylonie et fut soumise aux Perses, à Alexandre, aux rois Séleucides, aux Parthes; elle leur fut disputée par les empereurs romains; Trajan s'en empara en 115 ap. J. C.; Septime Sévère reprit, en 198, l'Adiabène, qui en formait la partie septentrionale; c'était là que se trouvaient encore les 5 provinces Transtigritanes, conquises par Dioclétien en 297, et cédées définitivement par Jovien en 363.

Asta Pompeia, v. de l'ancienne Gaule Cisalpine. V. ASTI.

Asta Regia, v. de l'ancienne Bétique (Espagne), sur un bras du Bétis; colonie romaine. Aujourd'hui *Mesa de Asta*, ou, suivant d'autres, *Xérès de la Frontera*.

Astabène, pays de l'ancienne Perse, au S. E. de l'Hyrcanie. C'est l'anc. pays des Dahes; auj. *Daghestan*.

Astaboras, riv. de l'Ethiopie ancienne, auj. *Takazzé* ou *Atbarah*.

Astacenus sinus, golfe de la Propontide, sur les côtes de la Bithynie; auj. *golfe d'Iskmid*.

Astacus, v. de l'ancienne Bithynie, sur le golfe précédent, colonie mégarienne, détruite par Lysimaque. — V. de l'ancienne Acarnanie, sur la mer Ionienne.

Astapa (*Estepa la Vieja*), v. de la Bétique ancienne (Espagne), dans le *conventus* d'Astigi ; célèbre par l'héroïsme de ses habitants, qui se firent tous égorger plutôt que de se rendre aux Romains, lorsque Marius, lieutenant de Scipion, les assiégeait.

Astapus, fl. de l'Ethiopie, l'un des bras du Nil; auj. *Bahr-el-Azrak*.

Astarac, pays de l'ancienne France, entre l'Armagnac et le Fezenzac au N., le Bigorre au S. O., et le Comminges au S. E. Il forma, au X^e s., un comté démembré du duché de Gascogne ; il passa, par mariage, à la maison de Foix, au XVI^e s., puis dans celle d'Epernon; il fut donné au duc de Roquelaure au XVII^e siècle et possédé par la maison de Rohan-Chabot, de 1758 à 1789. La capitale était Marmande depuis le XIII^e s. Aujourd'hui partie du Gers et des Hautes-Pyrénées.

Astarloa y Aguirre (Don PABLO PEDRO DE), linguiste espagnol, 1756-1806, consacra sa vie à l'étude des langues et a écrit sur la langue basque : *Apologia de la Lengua Bascongada*, Madrid, 1803.

Astaroth, v. de l'ancienne Palestine, dans la demi-tribu de Manassé, à l'E. du Jourdain, fut l'une des capitales du royaume de Bazan.

Astarté ou **Astaroth**, dans la Bible, divinité phénicienne et syrienne, était la déesse du ciel et de la voûte étoilée; les Grecs en ont fait leur Vénus Uranie.

Astemio (LAURENT) ou **Abstemius**, né à Ancône, à la fin du XV^e s., professeur de littérature, a publié deux *Hecatomythium*, ou recueil de cent fables, Venise, 1495, 1499. Elles ont été traduites par Pillot, Douai, 1814.

Asterabad, v. du Mazandéran (Perse), près de l'embouchure du Gourgan dans la mer Caspienne, a été presque ruinée par Tamerlan et possède encore des fabriques d'étoffes de coton et de soie; on y recueille de la garance excellente. On dit qu'elle renferme 40,000 hab.; mais ce chiffre paraît exagéré du double.

Asterius ou **Astère** (Saint), évêque d'Amasée dans le Pont, au commencement du V^e s., nous a laissé douze *Homélies*, publiées à Anvers, 1608, et par le père Fr. Combefis, 1648; elles ont été traduites en français par l'abbé de Bellegarde et par Maucroix, Paris, 1691.

Asti (*Asta Pompeia*), v. d'Italie, sur le Tanaro, à 40 kil. S. E. de Turin, dans la prov. et à 30 kil. O. d'Alexandrie, forma une petite république florissante au moyen âge; on voit encore les débris de ses 100 tours. Elle fut donnée comme dot de Valentine Visconti à Louis d'Orléans, resta à cette famille jusqu'en 1529; fut cédée à Charles-Quint, puis réunie à la Savoie. Elle fait un commerce important de vins muscats. Evêché; belle cathédrale; patrie d'Alfieri; 28,000 hab.

Astica, canton de l'ancienne Thrace, au pied de l'Hémus et près de la mer Noire. Habité par des peuples barbares, il eut pour capitale *Byzia*.

Astico, affl. du Bacchiglione (Italie), est un torrent considérable, qui passe à Arsiera, finit au-dessous de Vicence et arrose le curieux pays des *Sette Communi*.

Astigi ou **Astigis** (*Ecija*), v. de l'ancienne Espagne, ch.-l. du *conventus* de ce nom, dans la Bétique, devint colonie romaine, *Augusta Firma*, et ville très-importante.

Astolphe, roi des Lombards, 740-756, succéda à son frère Rachis, enleva aux Grecs l'exarchat de Ravenne et attaqua les terres de l'Eglise. Etienne II implora le roi des Francs, Pepin qui, passant en Italie, battit Astolphe et le força à traiter, 754. Après le départ des Francs, Astolphe s'empressa d'attaquer Rome; une seconde fois battu et assiégé dans Pavie, il fut forcé d'abandonner l'exarchat et la Pentapole, que Pepin donna à l'Eglise. Astolphe mourut d'une chute de cheval, et eut pour successeur Didier.

Aston, v. du comté de Warwick (Angleterre), à 4 kil. N. E. de Birmingham; la population, de plus en plus nombreuse, se livre aux diverses industries de Birmingham.

Aston (ANTONY), acteur comique anglais, de la pre-

mière partie du XVIIIe s., eut une vie très-agitée, parcourut la province avec sa famille et son répertoire; il a écrit des comédies et même des opéras.

Astor (JEAN-JACOB), négociant américain, né en Allemagne, 1763-1848, arriva sans ressources aux États-Unis en 1784, se livra au trafic des pelleteries avec les Indiens Mohawks, acquit une grande fortune, obtint, en 1809, l'autorisation de former la *Compagnie américaine des pelleteries*, et établit, en 1811, le fort et le comptoir d'Astoria sur la rive gauche de la Columbia, dont les Anglais s'emparèrent en 1812. Astor tourna ses spéculations vers le commerce de Canton et acquit une fortune immense. Il a légué une somme considérable pour fonder une bibliothèque de 100.000 vol. à New-York, *Astor library*, dans l'intérêt des classes pauvres surtout.

Astorga (*Asturica Augusta*), v. de la prov. et à 45 kil. S. O. de Léon, dans le royaume de Léon (Espagne), sur le Tuento; jadis très-florissante; enceinte de murailles. Evêché; cathédrale gothique du XVe siècle; 4,000 hab.

Astoria, petit port fortifié de l'Oregon (États-Unis), vers l'embouchure de la Columbia. La situation est très-belle, au milieu d'un pays couvert de magnifiques forêts. V. ASTOR.

Astrakhan, L'ancienne tzarostie ou royaume d'Astrakhan a formé 4 gouvernements de la Russie : Astrakhan, Orenbourg, Samara, Saratoff.

Astrakhan, gouvernement de la Russie, comprend le pays compris entre la mer Caspienne au S. E.; la Kouma et le Manytch au S. O.; le pays des Cosaques de l'Oural à l'E. Sa superficie est de 224,000 kil. carrés presque entièrement incultes; sa pop. de 602 000 hab. Le Volga le divise en deux steppes très-basses : celle d'Astrakhan à l'O., la steppe Ouralienne à l'E., qui ont dû être couvertes jadis par la mer Caspienne. La chaleur est très-grande en été, le froid très-vif en hiver; l'air est malsain à cause des exhalaisons salines. On élève beaucoup de bétail, des chevaux, des chameaux; la pêche est abondante. Les populations nomades sont, en général, des Kalmouks et des Kirghiz-Kaïsaks.

Astrakhan, ch.-l. de ce gouvernement, dans une île du bras principal du Volga, à 50 kil. de son embouchure, par 46° 21' lat. N. et 45° 42' 16" long. E., à 1,900 kil. S. E. de Saint-Pétersbourg, présente de loin un bel aspect, mais est mal bâtie, presque entièrement en bois. Archevêchés grec et arménien; fabriques de soieries, de cotonnades, de cuirs, de maroquins; c'est le centre des importantes pêcheries de la Caspienne et du Volga. Grand commerce avec la Perse et l'Inde par la mer Caspienne; station d'une flottille russe. Sa population, très-mélangée, est de 48,000 hab. — Ancienne capitale d'un royaume tatar, elle fut prise par Ivan IV, en 1554.

Astrée, fille de Jupiter et de Thémis, avec qui on la confond quelquefois, déesse de la justice, habita la terre pendant l'âge d'or; mais les crimes des hommes la firent remonter au ciel, où elle forma le signe de la Vierge dans le Zodiaque.

Astrolabe, île de l'Océan Austral, dans le groupe des Shetland, fut découverte, en 1838, par Dumont d'Urville, qui lui donna le nom de sa corvette; les baleines abondent dans les environs.

Astronome (L'), historien français du IXe s., dont le nom est inconnu, et qui était savant en astronomie. Il a vécu auprès de Louis le Débonnaire, dont il a raconté la vie avec clarté et simplicité. Elle est dans la collection de D. Bouquet, et a été traduite dans la collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France (de M. Guizot).

Astros, petit port de Grèce, sur le golfe d'Argolide. Les Grecs y tinrent, en 1827, une assemblée qui donna la présidence à Capo d'Istria.

Astros (PAUL-THÉRÈSE-DAVID D'), prélat français, né dans le diocèse d'Aix, 1772-1851, secrétaire de Portalis, son oncle, en 1798, devint vicaire général de la métropole de Paris; fut chargé par le pape de remettre au cardinal Maury le bref qui le rappelait à Montefiascone, 1809; un second bref lui fut adressé qui déclarait nuls les actes de l'archevêque de Paris. D'Astros fut incarcéré à Vincennes jusqu'en 1814; il accompagna les Bourbons à Gand, puis fut nommé évêque de Bayonne, et devint, en 1830, archevêque de Toulouse et de Narbonne. Il fut l'un des prélats qui réclamèrent le plus vivement la liberté d'enseignement et défendit les liturgies particulières contre la liturgie romaine, que dom Guéranger, abbé de Solesmes, voulait faire introduire dans tous les diocèses. Il fut nommé cardinal en 1850. Parmi ses ouvrages, on doit citer : *Des appels comme d'abus en matière de religion*, Paris, 1814, in-8°; *la Vérité catholique démontrée*, ou *Lettres aux protestants d'Orthez*, 1833, 2 vol., Toulouse; *Censure de cinquante-six propositions extraites des divers écrits de M. de Lamennais*, etc., Toulouse, 1835, in-8°.

Astruc (JEAN), médecin français, né près d'Alais, 1684-1766, professeur à Montpellier après Chirac, premier médecin du roi de Pologne, Auguste II, professeur à la faculté de Paris, a composé un grand nombre d'ouvrages de médecine : *Traité de la cause de la digestion*, 1714, in-4°; *Dissertations sur les maladies épidémiques et notamment sur la peste de Florence*, 1720-1724; *Traité des tumeurs et des ulcères*, 2 vol. in-12, 1759; *Traité des maladies des femmes*, 6 vol. in-12, 1761-1765, etc., etc.

Astura, bourg du royaume d'Italie, à 60 kil. S. E. de Rome, avec un petit port et un château. Cicéron, qui y avait une maison de campagne, y fut mis à mort. Conradin y fut livré à Charles d'Anjou en 1268.

Astures, la dernière des nations espagnoles qui résista aux Romains, et ne fut soumise que par Carisius, lieutenant d'Auguste. Ils se divisaient en *Transmontani*, au N. des montagnes, cap. *Lucus Asturum* (Oviedo), et en *Augustani*, au S., cap. *Asturica Augusta* (Astorga). Le *Conventus* des Astures renfermait encore *Lancia* et *Legio Septima Gemina* (Léon); il faisait partie de la Tarraconaise.

Asturica Augusta. V. ASTORGA.

Asturies (PRINCIPAUTÉ DES), ancienne prov. d'Espagne entre le golfe de Biscaye, au N.; la prov. de Santander, à l'E.; les Pyrénées asturiennes, qui la séparent du royaume de Léon, au S.; la prov. de Galice, à l'O. C'est un pays montueux, arrosé par une foule de torrents, froid, peu fertile, mais renfermant de belles forêts, d'excellents pâturages et une race de forts chevaux. Les Asturiens, pauvres, probes et ignorants, émigrent en grand nombre, chaque année, vers les provinces du S. La superf. est de 10,596 kil. carr.; la pop. de 611,000 hab.; les v. princ. sont : Oviedo, Llanes, Gijon, Avilès. — Les Astures belliqueux restèrent dans leurs montagnes presque indépendants des Romains, qui les comprirent dans la Tarraconaise; les chrétiens, sous Pélage, commencèrent, dès 713, dans ces montagnes la résistance contre les musulmans; le royaume des Asturies fut le berceau de la monarchie espagnole; plus tard agrandi du royaume de Léon, il fut réuni à la Castille en 1037. L'héritier présomptif de la couronne porte, en Castille, le titre de prince des Asturies, depuis 1387. La principauté forme aujourd'hui l'intendance d'Oviedo, qui relève de la capitainerie générale de la Vieille-Castille.

Les princes ou rois des Asturies sont :

Pélage	718- 737
Favila	737- 739
Alfonse Ier, le Catholique	739- 757
Froila Ier	757- 768
Aurelio	768- 774
Silo	774- 783
Mauregat	783- 788
Bermude Ier	788- 791
Alfonse II, le Chaste	791- 842
Ramire Ier	842- 850
Ordogno Ier	850- 866
Alfonse III, le Grand	866- 910
Garcie Ier	910- 914
Ordogno II	914- 923
Froila II	923- 924
Alfonse IV, le Moine	924- 927
Ramire II	927- 950
Ordogno III	950- 955
Ordogno IV	955- 960
Sanche Ier, le Gros	960- 967
Ramire III	967- 982
Bermude II	982- 999
Alfonse V	999-1027
Bermude III	1027-1037

Astyage, roi des Mèdes, fils de Cyaxare, lui succéda en 595 av. J. C., eut pour fille Mandane, qui épousa le perse Cambyse et fut mère de Cyrus. Suivant Hérodote, Astyage fut détrôné par son petit-fils; suivant Xénophon, Cyrus succéda seulement à Cyaxare II, son oncle. V. CYRUS.

Astyanax, fils d'Hector et d'Andromaque, fut découvert, après la prise de Troie, dans le tombeau où sa mère l'avait caché, par Ulysse, qui le précipita du haut

des murailles. D'après une autre tradition, il aurait suivi sa mère en Epire.

Astydamas, nom de deux poëtes grecs d'Athènes, le père et le fils, qui vécurent probablement au IVe s. av. J. C., et firent représenter un grand nombre de tragédies; parmi celles du père, cinquante auraient été couronnées.

Astydamie, femme d'Acaste, roi d'Iolcos, calomnia Pélée, qui avait repoussé son amour, auprès de son épouse Antigone; celle-ci se pendit. Acaste voulut faire périr Pélée, qui le tua et ordonna la mort d'Astydamie.

Astypalée, l'une des Cyclades, aujourd. *Stampalia* (Grèce). Elle était célèbre par ses beaux vergers et révérait Achille comme une divinité.

Asulanus ou **D'Asola** (André), l'un des premiers imprimeurs d'Italie, a édité des livres depuis 1480, s'est associé, en 1500, à Alde Manuce, son gendre, et a été secondé par ses deux fils, François et Frédéric.

Asychis, roi d'Egypte, probablement au XIIe s. av. J. C.; on lui attribue une pyramide de briques et quelques lois sages.

Asym-abad. V. Patna.

Asyr, pays de l'Arabie entre le Hedjaz, l'Yémen et le Nedjed, entre 17° 20′ et 20° 20′ de lat. N. C'est une contrée montagneuse assez bien arrosée, fertile en café et peuplée d'une race belliqueuse. L'expédition de Méhémet-Ali, en 1818, a commencé à le faire connaître.

Atabek (c.-à-d. *père du prince*), titre qui désigna, au XIIe s., des émirs turcs qui se rendirent indépendants des Seldjoucides dans l'Asie centrale. V. *Zenghi*, *Noureddin*, *Saladin*, etc.

Atacama, désert qui forme le S. O. de la province de Potosi, dans la Bolivie, entre les Andes et le Grand Océan. Dans ce pays désolé on ne trouve que le triste port de Cobija. C'est maintenant un départ. de la république, à peine peuplé de 6,000 hab. Le volcan d'*Atacama* est l'un des plus hauts sommets des Andes de Bolivie.

Atacama, la province la plus septentrionale du Chili, est importante par ses richesses minières; pop. 71,000 hab. Les limites avec la Bolivie ne sont pas bien déterminées; le ch.-l. est *Copiapo;* les princ. v. sont : Vallenar, Freirina, Caldera, le port de Copiapo.

Atacini, ancien peuple gaulois, sur les bords de l'Atax, dans la Narbonaise Ire (auj. partie de l'Aude et de l'Hérault). Leur cap. était *Atacinus vicus* (Aussière), à 12 kil. de Narbonne.

Atahualpa, le dernier des Incas du Pérou, venait d'enlever le royaume de Cuzco à son frère Huascar et de le réunir à son royaume de Quito, lorsque Pizarre arriva. Arrêté par trahison, à l'entrevue de Caxamarca, il chercha vainement à recouvrer la liberté en payant une énorme rançon. Après un procès inique, il fut condamné à mort comme idolâtre, fratricide, rebelle, et étranglé, après avoir reçu le baptême, en 1533.

Ataïde (Louis d'), comte d'Attouguia, vice-roi portugais des Indes, en 1568, se couvrit de gloire en repoussant énergiquement de Goa les chefs indiens qui l'assiégeaient. Il mourut dans cette ville en 1581.

Atalante, dont on connaît mal le pays et l'origine, était célèbre par son agilité; elle promit d'épouser celui qui la vaincrait à la course; les vaincus devaient être mis à mort. Hippomène ou Mélanion parvint seul à la devancer, en jetant devant elle des pommes d'or qu'elle ramassait en courant. — Une autre *Atalante* prit part à la chasse du sanglier de Calydon. V. *Méléagre*. Il y a beaucoup de vague dans ces légendes poétiques.

Atalanti ou **Talandi** (*Oponte*), v. du départ. de Phthiotide-et-Phocide (Grèce), sur le canal de ce nom, entre le continent et l'Eubée, à 100 kil. N. O. d'Athènes. Evêché; 6,000 hab.

Atarbechis, v. de l'Égypte ancienne. V. *Aphroditopolis*.

Ataulphe ou **Adolphe**, beau-frère d'Alaric Ier, roi des Wisigoths, le rejoignit en Italie, 409, fut comte des domestiques de l'empereur éphémère Attale, et succéda à Alaric en 411. Il consentit à s'allier à l'empereur Honorius, dont il épousa la sœur Placidie, sa captive, et alla combattre en Gaule les usurpateurs Jovin et Sébastien. L'empereur lui permit de s'établir avec ses guerriers dans la seconde Aquitaine; mais gêné dans son ambition par la jalousie du général Constance, à qui Placidie avait été jadis promise, il passa en Espagne pour y faire des conquêtes, et fut assassiné à Barcelone par un de ses serviteurs, 415.

Atax, ancien nom de l'Aude.

Atbarah. V. Tacazzé.

Atchinsk, petite ville de la Sibérie, dans le gouvernement d'Iéniseïsk, à 110 kil. O. de Krasnoïarsk, renferme beaucoup d'exilés. — L'arrondissement de ce nom est fertile en grains et riche en mines de fer.

Atella, v. de l'Italie ancienne, à 15 kil. S. O. de Capoue; colonie romaine où furent inventées les *Atellanes*.

Atellanes, espèce de comédies bouffonnes ou satiriques, qui représentaient les mœurs du peuple et des campagnards. Elles étaient d'abord écrites en osque et furent introduites à Rome par des jeunes gens de bonne famille vers 362 av. J. C.; plus tard elles furent perfectionnées, et le personnage bouffon seul parla le langage des Osques; elles servirent longtemps d'intermèdes.

Aterno. V. Pescara.

Aternum (*Pescara*), v. du Samnium ancien, chez les Prætutii, à l'embouchure de l'Aternus, était le port des Vestins, des Marrucins et des Péligniens.

Aternus, nom ancien de l'Aterno ou Pescara.

Atessa, v. d'Italie, dans l'Abruzze Citérieure, à 20 kil. S. de Lanciano. Patrie du poëte Cardone; 7,500 hab.

Ateste, colonie romaine de l'ancienne Vénétie; auj. *Este*.

Atfyhyeh, l'un des départements ou mamourliks de la moyenne Egypte. — Le ch.-l., du même nom, à 60 kil. S. du Kaire, a 4,000 hab., sur la rive droite du Nil.

Ath, v. du Hainaut (Belgique), sur la Dender, à 30 kil. N. O. de Mons. Fabriques de toiles, blanchisseries, forges, brasseries; 8,500 hab.—Ville ancienne, fortifiée dès le XIIe s., elle fut encore augmentée par Charles-Quint, puis par Vauban, quand elle eut été conquise par les Français en 1667. Souvent prise et reprise depuis lors, elle fut démantelée en 1745; mais on a réparé ses fortifications depuis 1815, pour les abattre encore en 1855. Hôtel de ville de 1600; église de Saint-Julien, du XIVe s.; tour du Burband, du XIIe. Patrie de Juste-Lipse et du missionnaire Hennequin.

Athabasca ou **Athapescow**, lac de l'Amérique septentrionale, dans la Nouvelle-Bretagne; il a environ 300 kil. de long, de l'est à l'ouest, est traversé par la rivière de l'*Esclave* et reçoit l'*Athabasca*, qui vient des montagnes Rocheuses, se grossit des eaux du petit lac de l'Esclave et traverse le pays des *Athabascas*, avec un cours de 580 kil. — La grande famille américaine *Athabasca* ou *Athapasca* couvre tout le nord de ce continent depuis la baie d'Hudson jusqu'au Grand Océan; on croit avoir reconnu des liens de parenté entre elle et les Apaches du Nouveau-Mexique.

Athalaric, roi des Ostrogoths en Italie, 526-534, petit-fils de Théodoric, par sa mère, Amalasonte, ne régna que sous sa tutelle et mourut très-jeune.

Athalie, née vers 927 av. J. C., fille d'Achab, roi d'Israël, et de Jézabel, épousa Joram, roi de Juda, et, après la mort de son fils Ochosias, fit périr 42 princes du sang royal, pour exterminer la race de David. Elle éleva partout des autels à Baal; mais le grand-prêtre Joïada avait sauvé dans le temple Joas, jeune fils d'Ochosias; la septième année du règne d'Athalie, il proclama roi l'héritier de David; Athalie fut mise à mort et les autels de Baal furent renversés, 870 av. J. C.

Athamanes, peuple de l'ancienne Epire, vers le S., dans les montagnes du Pinde. Peut-être d'origine thessalienne, ils se rendirent célèbres dans les luttes qu'ils soutinrent contre les Romains avec les Macédoniens et les Etoliens; leur capitale était *Argithea*.

Athamas, roi d'Orchomène en Béotie, trompé par sa seconde femme, Ino, voulut faire périr Phryxus et Hellé, qu'il avait eus de sa première femme, Néphélé. Mais Jupiter sauva les enfants en leur envoyant le bélier à la toison d'or qui les enleva dans les airs. Athamas, puni par la perte de la raison, écrasa son fils Léarque contre une muraille; Ino et son autre fils Mélicerte s'élancèrent dans les flots et devinrent divinités de la mer (V. *Ino*). Athamas, revenu de sa fureur, s'exila en Epire et donna son nom à l'Athamanie; suivant d'autres, il fut changé en fleuve. — Cette légende, longtemps célèbre, a inspiré Eschyle, Sophocle et Euripide, dont les tragédies sont perdues.

Athanagia, v. de l'anc. Tarraconaise (Espagne), dans le pays des Ilergètes; C. Cornelius Scipion la prit et força ce peuple à la soumission. Auj. *Ainsa;* d'autres prétendent que c'est *Ilerda*.

Athanagilde, roi des Wisigoths d'Espagne, détrôna Agila en 554, mais fut forcé de céder une partie des côtes de la Bétique à l'empereur Justinien. Il maria

ses filles, Brunehaut et Galswinthe, aux rois francs Sigebert et Chilpéric. Il mourut en 567.

Athanaric, chef des Wisigoths, combattit l'empereur Valens; puis, attaqué par les Huns, il rechercha l'appui des Romains et se retira à Constantinople, où Théodose l'accueillit avec bienveillance; il y mourut en 381.

Athanase (Saint), l'un des pères de l'Église, né à Alexandrie, vers 296, n'était que diacre, lorsque, envoyé au concile de Nicée, en 325, il triompha par son éloquence de l'hérésie d'Arius. Les évêques ariens, profitant des préventions de Constantin à son égard, firent exiler Athanase à Trèves, lorsqu'il venait d'être nommé patriarche d'Alexandrie. Pendant les règnes de Constance, de Julien et de Valens, Athanase, défenseur intrépide de l'orthodoxie, ne cessa d'être persécuté; il fut plusieurs fois déposé, exilé; il put enfin mourir sur le siége épiscopal qu'il avait illustré, en 373. Les ouvrages d'Athanase ont été surtout consacrés à la lutte contre l'arianisme; il a remporté la victoire par son éloquence quelquefois, mais surtout par la vigueur du raisonnement, la profondeur et la précision de la pensée, la force en tout et la mesure. Ses *Œuvres* ont été publiées par Montfaucon avec une traduction latine, Paris, 1698, 3 vol. in-fol. On l'honore le 2 mai.

Athelstan, roi des Anglo-Saxons, né en 895, régna après son père Edouard, de 925 à 941, força les chefs danois établis dans l'île à reconnaître son autorité, et remporta la grande victoire de Brunanburg, 937, sur les Danois, les Ecossais et les Gallois ligués. Ses sœurs épousèrent Otton Ier, Charles le Simple et Hugues le Grand, duc de France.

Athénagoras, philosophe athénien du IIe s., converti au christianisme, ouvrit une école à Alexandrie et adressa à Marc Aurèle et à Commode une *Apologie pour les chrétiens*, 176-179; cet écrit et *la Résurrection des Morts*, du meilleur style antique, ont été plusieurs fois imprimés; la meilleure édition est celle des Bénédictins, 1742, in-fol.

Athénaïs. V. Eudoxie.

Athénas (Pierre-Louis), archéologue, industriel et agriculteur, né à Paris, en 1752, vécut à Nantes de 1786 à 1829, et contribua beaucoup à l'amélioration de l'agriculture dans le département. Le *Lycée armoricain* et les *Annales de la Société académique* de Nantes renferment de lui un grand nombre de mémoires et de dissertations sur des questions d'agriculture et d'archéologie gauloise.

Athénée, écrivain militaire grec, contemporain d'Archimède, a laissé un livre sur les *Machines*, que l'on trouve dans la collection de Thévenot, 1693.

Athénée, médecin grec de Cilicie, vivait au Ier s. ap. J. C., et a fondé à Rome la secte des *Pneumatistes*, qui rappelle le principe vital des physiologistes modernes. Quelques fragments de ses ouvrages se trouvent dans Galien et Oribase.

Athénée, grammairien grec de Naucratis en Egypte, vivait au commencement du IIIe s., à Alexandrie, puis à Rome; il n'est connu que par son livre intitulé *les Deipnosophistes*, c'est-à-dire *le Banquet des Savants*. Dans ce curieux ouvrage, vingt et un artistes ou littérateurs sont supposés réunis dans une fête et parlent de tout ce qui pouvait embellir un banquet; ils citent plus de 700 auteurs, et donnent des fragments d'un grand nombre d'écrivains dont les œuvres sont perdues. Le *Banquet* est divisé en 15 livres, dont les deux premiers, une partie du 3e, le 11e et le 15e, n'existent qu'en abrégé; les *Histoires diverses* d'Elien sont un plagiat d'Athénée. Les meilleures éditions sont celles de Casaubon, 1597, in-fol.; de Schweighæuser, 1801-1807, Strasbourg, 14 vol. in-8°; de Dindorf, Leipzig, 1827, 3 vol. in-8°. Athénée a été traduit par l'abbé de Marolles, 1680, in-4°, et par Lefebvre de Villebrune, 1789-91, 5 vol. in-8°.

Athènes, Ἀθῆναι, *Athenæ*, *Sétines* chez les Turcs, fut, dit-on, fondée par une colonie égyptienne que conduisait Cécrops, vers le milieu du XVIIe s. av. J. C.; elle était située à 8 kil. du golfe Saronique, par 37°58′ lat. N. et 21°25′57″ long. E., entre deux ruisseaux, l'Ilissus et le Céphise, au milieu d'une plaine couverte d'oliviers, non loin des monts Hymette et Pentélique. A la citadelle ou acropole, appelée Cécropie, Thésée, l'un des rois de l'Attique, réunit 12 bourgades, et en forma la ville qui prit de Minerve (Athéné, Ἀθηνῆ), sa principale divinité, le nom d'Athènes. Elle s'agrandit, devint l'une des villes les plus peuplées de l'ancienne Grèce, et la plus remarquable par la civilisation, le commerce, les lettres, les arts, les monuments et surtout par les grands hommes qu'elle produisit. Elle eut trois ports, Munychie, Phalère et le Pirée, réunis à la ville, au temps de Thémistocle, par les *longs murs;* elle renfermait plusieurs quartiers ou lieux célèbres : l'Acropole avec ses temples et surtout le Parthénon, élevé en l'honneur de Minerve; l'Aréopage ou colline de Mars; le Pnyx, autre colline où se tenaient les assemblées du peuple; le Céramique, quartier dont une partie en dehors des murs servait de promenade; le Cynosarge, le Lycée et l'Académie, également hors de la ville; les premiers, lieux d'exercices militaires; l'autre, grand jardin planté d'oliviers et de platanes, devenu célèbre par les leçons de Platon; le Prytanée, où l'on entretenait aux frais de l'Etat les citoyens qu'on voulait récompenser; le Pœcile, portique où l'on représentait les victoires des Athéniens; l'Odéon, destiné aux combats de musique et de poésie; le Théâtre, puis les temples de Jupiter olympien, de Thésée, de la Victoire; l'Olympeïon ou Panthéon d'Adrien; les théâtres de Bacchus et d'Hérode Atticus, la tour octogone, la porte d'Adrien, l'Erechtheum, les Propylées ou vestibule de la citadelle, etc. — Athènes, la ville des grands souvenirs, fut gouvernée par des rois jusqu'à la mort de Codrus, 1132, par des archontes, perpétuels jusqu'en 754, décennaux jusqu'en 684, annuels désormais. Ce fut une république démocratique, intelligente, passionnée, turbulente, qui eut pour législateurs Dracon et Solon, et dont la gloire se répandit sur toute la Grèce, aux temps de Pisistrate, des guerres médiques et de Périclès; son commerce égalait presque sa gloire. Elle avait alors, dit-on, près de 40 kil. de tour, 20,000 citoyens, 10,000 étrangers et 40,000 esclaves. La turbulence de la démocratie l'affaiblit pendant la guerre du Péloponnèse (431-404 av. J. C.); elle fut prise par le spartiate Lysandre, en 404, mais se releva, produisit encore des grands hommes et, avec Démosthène, fut la dernière à protester, dans les champs de Chéronée, contre la domination de la Macédoine (338). Depuis lors, elle ne conserva de son ancienne puissance que la gloire littéraire; elle resta l'école respectée et florissante de l'antiquité grecque et romaine, malgré les souffrances que lui fit endurer Sylla (87 av. J. C.), malgré la rivalité d'Alexandrie. Mais, au temps de Justinien (VIe s.), elle perdit ses dernières écoles et ses derniers maîtres. Après la quatrième croisade, elle devint la capitale d'un duché qui appartint à Othon de la Roche, à Gauthier de Brienne, aux Catalans (1326-1370), aux Acciajuoli de Florence. Mahomet II s'en empara en 1460.

Athènes, bien dévastée pendant la guerre de l'indépendance (1822-1833), est aujourd'hui la capitale du royaume de Grèce; c'est une ville moderne, aux rues étroites et sans caractère, mais renfermant encore des débris imposants et des ruines remarquables de son antique splendeur, restes du Parthénon, des Propylées, de l'Erechtheum, Tour des Vents, Lanterne de Démosthène, ruines de l'Odéon, du Prytanée, du Théâtre, de l'Agora, du temple de Jupiter, le temple de Thésée, etc. — Résidence du roi, du corps législatif, de l'aréopage, elle a de nombreux établissements d'instruction et l'école française d'archéologie. Archevêché grec. Elle fabrique des cotonnades et des maroquins; fait le commerce d'huile, de cire, de miel, de fruits. Sa population, avec celle du Pirée, est d'environ 44,500 hab.

Athénion, esclave de Cilicie, l'un des chefs des esclaves révoltés en Sicile, prit le titre de roi, mais reconnut cependant la supériorité de Salvius, qui n'avait pas ses talents. Il soutint la lutte contre les Romains pendant quatre ans et fut tué par le consul M. Aquilius, 104-101 av. J. C.

Athénion, peintre grec de Maronée, vivait vers 310 av. J. C.; élève de Glaucon de Corinthe, il fut mis au rang des grands peintres.

Athénodore, statuaire grec, né en Arcadie, fut un élève distingué de Polyclète.

Athénodore de Rhodes fut, au temps de Vespasien, l'un des trois sculpteurs du groupe de Laocoon.

Athénodore Cordylion, de Tarse, philosophe stoïcien, gardien de la bibliothèque de Pergame, vint à Rome et resta l'ami de Caton d'Utique.

Athénodore Cananite, ainsi nommé parce que son père était né à Cana, près de Tarse, philosophe stoïcien, enseigna à Apollonie, où il eut pour élève le jeune Octave. Il le suivit à Rome, fut l'ami des principaux conseillers d'Auguste et revint mourir à Tarse, dont il fut le bienfaiteur et le législateur. On n'a que

quelques fragments des ouvrages qu'on lui attribue; ils sont recueillis dans le T. III des *Histor. Græcorum fragmenta* de la Bibliot. grecque de Didot. V. Sévin, *Mém. de l'Académie des Inscriptions*, t. XIII.

Athens, v. de la Géorgie (États-Unis), à 135 kil. N. O. d'Augusta, possède l'université de l'État, fondée en 1784.

Athens, v. de l'Ohio (États-Unis), possède l'université de l'État. On compte encore aux États-Unis beaucoup de bourgs du même nom.

Atherstone, v. d'Angleterre, dans le comté de Warwick, à 35 kil. N. E. de cette ville, sur le canal de Coventry. Fabriques de rubans, chapeaux; grand commerce de fromages; 4,000 hab.

Atherton ou **Chowbent**, v. d'Angleterre, dans le comté de Lancastre, à 15 kil. N. O. de Manchester. Quincaillerie, tissus de coton. Fairfax y fut défait par les royalistes, en 1643.

Athesis, nom ancien de l'Adige.

Athis, ch.-l. de canton de l'Orne, à 30 kil. N. de Domfront. Fabriques de reps et de casimirs; 4,142 habitants.

Athis-Mons, village de l'arrond. et à 16 kil. de Corbeil (Seine-et-Oise); près de l'Orge; château qui fut jadis habité par saint Louis et par Philippe le Bel.

Athlone, v. du comté de West-Meath (Irlande), sur le Shannon, à 110 kil. O. de Dublin, remarquable par ses fortifications, construites pendant les guerres de l'Empire; 11,000 hab.

Athor, Athyr ou **Atar**, et dans les hiéroglyphes **Hathar**, divinité égyptienne que les Grecs ont assimilée à leur Vénus Aphrodite. Elle était très-anciennement adorée dans plusieurs villes, Aphroditopolis, Philœ, Bégeh, dans les nomes d'Ombos, de Tentyris, etc. Elle offre surtout l'idée de la puissance femelle humide, associée à la puissance mâle, au feu créateur, Phtha, Phré le soleil, etc. La vache lui était spécialement consacrée. On la représente avec une tête humaine, que surmontent des cornes et un disque, avec une tête de vache; dans les temples qu'on lui a élevés, la tête symbolique d'Athor est humaine, mais vue de face elle a la forme triangulaire et des oreilles de vache.

Athos (Mont) ou **Hagion Oros**, la montagne sainte, presqu'île longue et étroite, qui se rattache à la grande presqu'île de Salonique ou de Chalcidique, entre les golfes de Contessa et d'Hagion Oros ou de Monte-Santo. Elle est longue de 40 kil., large de 6, et unie au continent par l'isthme de 2 kil. et demi que Xerxès essaya de couper. Elle se termine par le mont Athos, masse conique d'environ 1,700 m. Il est couvert de forêts et dans les vallées les plus basses de vignobles, d'orangers et de figuiers, au milieu desquels apparaissent, comme de petites forteresses, des couvents et des ermitages qui datent du IVe s. et qui ont renfermé jusqu'à 6,000 moines. Ils ont servi d'asiles et de séminaires aux Grecs, possèdent de curieuses peintures byzantines, des collections de livres et de manuscrits que plusieurs savants ont commencé à explorer fructueusement dans ces dernières années. Les moines, propriétaires de la presqu'île, payent une redevance à la Porte, cultivent les terres, exercent les métiers et font un commerce assez lucratif au bourg de Kareïs, résidence du conseil de tous les monastères, et au petit port d'Alavar. Un aga turc y exerce la police.

Athribis, v. de l'ancienne Égypte, capit. du nome Athribite, à l'E. de la Basse-Égypte, sur l'un des bras du Nil, appelé *Athribicus*, auj. bouche de Damiette. Elle était célèbre par le culte de la musaraigne.

Athy, v. du comté de Kildare (Irlande), sur le Barrow, à 18 kil. S. O. de Kildare. Située sur les confins du territoire anglais, elle fut souvent prise et pillée dans les anciennes guerres. Grand commerce de beurre; 5,000 hab.

Atia ou **Attia**, nom d'une *gens* plébéienne de Rome, longtemps obscure jusqu'à Auguste, dont la mère était de cette famille.

Atia, fille de Atius Balbus et de Julie, sœur de César, épousa C. Octavius, dont elle eut un fils, le célèbre Octave, et une fille, Octavie la Jeune. Elle se remaria avec Marcius Philippus, donna les plus grands soins à l'éducation de son fils, le dissuada vainement d'accepter l'héritage de César et mourut, en 43 av. J. C., peu de temps avant son premier consulat.

Atilia, nom d'une *gens* romaine, qui resta plébéienne, sauf la branche des Longus; elle a fourni des tribuns, des préteurs, etc.

Atilicinus, jurisconsulte romain, de la secte de Proculus, dont il est souvent question dans le *Digeste* et les *Institutes*.

Atilius (MARCUS), l'un des anciens poëtes comiques de Rome; on ignore l'époque de sa vie.

Atina (*Atinum*), v. d'Italie, dans la Terre de Labour, à 18 kil. S. E. de Sora; 7,000 hab. — Atinum était une cité volsque très-ancienne, dont parle Virgile; elle fut colonie romaine.

Atintani, peuple ancien de l'Illyrie méridionale; leur capitale était Oricum.

Atitlan, lac à 45 kil. N. O. de Guatemala. — Volcan de la Cordillère de Guatemala, haut de 3,892 m.

Atlanta, v. de la Géorgie (États-Unis), sur l'Apalachicola. Position stratégique importante; 22,000 hab.

Atlantide. Homère dans l'*Odyssée*, Hésiode, Euripide, Solon, Platon dans le *Timée* et le *Critias*, etc., ont parlé d'une grande île située dans l'Océan, en face des colonnes d'Hercule, qui, dans l'espace d'une nuit, aurait disparu dans les flots. Beaucoup de modernes, acceptant cette vague tradition ou plutôt cette fiction poétique, ont imaginé des hypothèses de toute sorte sur cette Atlantide et ses habitants, les *Atlantes*. Probablement ces fables n'ont d'autre origine que la connaissance très-imparfaite des îles Fortunées (Canaries et Madère?).

Atlantides. V. ATLAS.

Atlantique (Océan), partie du vaste Océan entre l'Europe et l'Afrique à l'E., les deux Amériques à l'O. On le divise naturellement en 3 parties : 1° l'océan Atlantique Boréal entre le cercle polaire boréal et le tropique du Cancer; 2° l'océan Atlantique Équinoxial, entre les deux tropiques; 3° l'océan Atlantique Austral, entre le tropique du Capricorne et le cercle polaire austral. On a souvent comparé cet océan à un énorme fleuve, dont les rivages conservent une sorte de parallélisme; ainsi la partie la plus occidentale de l'Afrique correspond au grand enfoncement qui sépare les deux Amériques et le golfe de Guinée à la partie de l'Amérique méridionale qui s'avance le plus vers l'est. L'océan Atlantique forme : sur les côtes d'Europe, la mer du Nord, la mer Baltique, la mer d'Irlande, la Manche et le golfe de Gascogne; puis la Méditerranée entre l'Europe, l'Afrique et l'Asie; et le golfe de Guinée sur la côte d'Afrique; à l'O. il forme la mer des Antilles, le golfe du Mexique, le golfe du Saint-Laurent et la mer d'Hudson, sur les côtes d'Amérique. On verra les îles qu'il renferme et les fleuves qu'il reçoit, aux articles spéciaux des contrées baignées par ses eaux. On y a remarqué plusieurs grands courants; les plus considérables sont le courant équinoxial, qui se dirige de la Guinée vers les côtes de la Guyane, les Antilles et pénètre dans la mer des Antilles; puis le courant, qui s'échauffe dans le golfe du Mexique, en sort par le canal de Bahama et se dirige vers le N. E. sous le nom de Gulf-Stream (V. ce nom). Du 11° au 30° de lat. N. et à l'ouest du 32° de long. O., l'Atlantique est couvert de paquets d'herbes marines qui flottent sur l'eau; les Portugais ont donné à cet espace le nom de *Mar de Sargasso* (mer des Goëmons); probablement ces herbes ne sont pas transportées par les courants, mais croissent à de très-grandes profondeurs.

Atlas, roi de Mauritanie, suivant les fables grecques, fils de Jupiter ou de Japet ou du Ciel, aurait pris parti pour les Titans; et, changé en montagne, aurait été condamné à porter le ciel sur ses épaules. Ses filles sont appelées *Hyades*, *Pléiades*, ou d'un nom général *Atlantides* et *Hespérides*. Il aurait donné son nom à la chaîne de l'Atlas et à l'océan Atlantique.

Atlas. On nomme ainsi l'ensemble des montagnes qui couvrent le N. O. de l'Afrique, depuis le cap Bon sur la Méditerranée jusqu'au cap Gers sur l'océan Atlantique. Le système se compose de groupes isolés ou réunis seulement par leurs bases, généralement parallèles à la côte; l'Atlas peut être considéré comme formé de deux massifs, le plus méridional, ou grand Atlas, au nord du désert, et l'autre qui longe la Méditerranée et qu'on peut subdiviser en deux parties inégales, le petit Atlas et le moyen Atlas. 1° Le petit Atlas s'étend du cap Carbon oriental au cap Ivi, dans une longueur de 350 kil.; il est très-voisin de la côte; ses principaux groupes sont : le Djurjura, auquel se rattache le djebel Tamgout; le petit Atlas proprement dit, qui contourne la plaine de la Mitidja et renferme le djebel Mouzaïa; le djebel Zakkar et les monts du Dahra. Il est tout entier dans l'Algérie. 2° Le moyen Atlas s'étend du golfe de Tunis jusqu'au cap Spartel, sur le détroit de Gi-

braltar ; il ne s'éloigne pas de la côte de plus de 75 kil.; sa hauteur moyenne est de 1,700 m., quelques sommets atteignent 2.000 m. : ses principaux groupes sont le djebel Tagma, le djebel Ghorra, les monts Mahal ouda, Bou Dis ; le djebel Aouara, qui forme l'Edough ; les monts Debar, Thaya, Ouahach, Karkar, Saader, Magris; le Grand Babor, le Biban coupé par le défilé des Portes de Fer; le djebel Dirah; les monts de Titteri ; l'Ouanseris ; les monts de Mascara, d'Oran, de Tlemcen; au-delà des limites de l'Algérie, le moyen Atlas forme les montagnes du Rif. 3° le grand Atlas, fort mal connu, s'élève en quelques parties à 2.500 m ; ses principaux groupes sont : le Zaroan, le Ben-Hanech dans la régence de Tunis ; les monts de Tebessa, le grand massif de l'Aurès, composé lui-même de plusieurs chaînes parallèles ; au mont Metlili, une série de hauteurs se dirige au N. O. vers le moyen Atlas par les monts Bou Thaleb et Ouennougha ; une autre série, se dirigeant au S. O., renferme les monts Ksoum, Kahila, Boukalil, Sahari, Amour, Ksan ; et dans le Maroc la longue chaîne du djebel Idraren-Drânn. Il n'y a point de neiges perpétuelles dans l'Atlas; elles disparaissent de mai à décembre.

Atoai ou **Atouï,** l'une des îles Sandwich (Polynésie), est bien cultivée.

Atoll ou **Attolons.** On nomme ainsi les formations de corail qui deviennent des îlots et des îles, particulièrement dans le Grand Océan et la mer des Indes. C'est le plus souvent un ovale de 4 kil. à 150 kil. de diamètre, très-peu large, composé de coraux, et se couvrant peu à peu de végétation ; les îles les plus récemment construites ainsi offrent, au centre, un bassin qui communique avec la mer par une passe ; dans les îles plus anciennes, la passe est comblée; dans les îles encore plus anciennes, le bassin lui-même est comblé. Un grand nombre d'archipels de la Polynésie ont été ainsi formés. La navigation est très-dangereuse au milieu de ces attolons sans port, de ces écueils sans cesse changeants, et au milieu de courants qui se brisent sur les récifs avec une violence extrême.

Atossa, fille de Cyrus, épousa successivement Cambyse son frère, Smerdis le Mage et Darius, fils d'Hystaspe, qu'elle excita à attaquer les Grecs.

Atounis ou **Antounis,** nom général de tribus arabes qui parcourent les déserts de l'Égypte orientale, depuis l'isthme jusqu'à la vallée de Koséyr ; ils attaquent souvent les caravanes des Ababdéhs. Leur nom paraît être une corruption de celui de Saint-Antoine, longtemps donné à une partie de ces déserts, l'ancienne Thébaïde.

Atrato, riv. de l'Amérique du Sud, descend des montagnes de la province de Choco (Nouvelle-Grenade), coule du S. au N. et se jette dans le golfe de Darien, après 370 kil. de cours. On a projeté de se servir du cours de l'Atrato, pour faire communiquer la mer des Antilles au Grand Océan : 1° par son affluent le Truando et l'entrée Kelley ; 2° par le rio Napi, autre affluent de l'Atrato; 3° par le canal de Raspadura, qu'on avait établi au XVIIIe s. entre les sources de l'Atrato et le San-Juan ; il est aujourd'hui impraticable.

Atrebates, peuple gaulois, dans la Belgique seconde, occupait une partie du départ. actuel du Pas-de-Calais ; *Atrebates* ou *Nemetacum*, leur capitale, est auj. Arras.

Atrée, roi d'Argos et de Mycènes, fils de Pélops, chassa de sa cour son frère Thyeste, qui avait séduit sa femme Erope ; feignit de se réconcilier avec lui, et lui servit dans un repas les deux enfants qui étaient nés de cette union criminelle. Plus tard il fut tué par Egisthe, fils de Thyeste, qu'il voulait forcer à égorger son père.

Atri (*Atria, Hadria*), v. d'Italie, dans l'Abruzze Ultérieure Ire, à 28 kil. S. E. de Teramo. Evêché ; 6,000 habitants.

Atrides, nom des descendants d'Atrée et surtout d'Agamemnon et de Ménélas, ses petits-fils.

Atropatène, pays montueux au N. de l'ancienne Médie, tirait son nom d'un lieutenant d'Alexandre, qui s'y rendit indépendant. La ville principale était Gazaca, V. *Aderbaïdjan*.

Atropos, l'une des Parques, tenait le ciseau fatal. Son nom veut dire inexorable.

Atta (Titus Quintius), poëte comique de Rome, vivait vers 80 av. J. C.; il est souvent cité par les grammairiens.

Attaignant (Gabriel-Charles de l'), poëte français, 1697-1779, devint chanoine de Reims et se retira chez les Pères de la Doctrine chrétienne. Ses poésies ont été publiées, Paris, 1757, 4 vol. in-12 ; Millevoye en a donné un *Choix*, 1810, in-18.

Attaignant (Pierre), imprimeur parisien, mort en 1556, se servit le premier de caractères mobiles pour imprimer la musique.

Attale Ier, roi de Pergame, né en 269 av. J. C., succéda à son cousin Eumène Ier en 241 et osa prendre le titre de roi. Il battit les Gaulois, s'agrandit aux dépens des rois de Syrie, s'unit aux Etoliens, puis aux Romains contre Philippe de Macédoine et protégea les cités grecques contre lui. Il mourut en 197 ; il avait encouragé et cultivé les lettres ; il fonda la bibliothèque de Pergame et on place sous son règne l'invention des tapis tissus d'or, *Attalicæ vestes*. Son fils, Eumène II, lui succéda.

Attale II *Philadelphe*, fils du précédent, régna de 157 à 137, après son frère Eumène II, qu'il avait servi avec dévouement. Il vainquit Prusias II, de Bithynie, soutint les Romains contre les Achéens ; puis abandonna l'autorité à son favori Philopœmen. Il fonda Attalie, Euménée, Philadelphie de Lydie, protégea les lettres et fut empoisonné par son neveu, Attale III, impatient de régner.

Attale III *Philométor*, fils d'Eumène II, élevé à Rome, succéda à son oncle Attale II, en 137 av. J. C., et mourut en 132. Il fit périr les amis des rois précédents, sous prétexte de venger sa mère ; puis, retiré dans son palais, vêtu de deuil, modelant en cire ou en cuivre, cultivant les plantes, il composait des remèdes et les envoyait à ses amis avec des herbes vénéneuses. Il obéit toujours en esclave au peuple romain et lui légua tous ses biens en mourant.

Attale (Flavius Priscus), sénateur romain, né en Ionie, nouvellement converti au christianisme, fut nommé préfet de Rome, au moment de l'invasion d'Alaric en Italie. Celui-ci, pour insulter Honorius et la majesté de l'empire, nomma Attale empereur, puis le déposa ; Ataulfe l'emmena en Gaule et Attale chanta l'épithalame au mariage du barbare et de Placidie, en 414. Pris par Honorius, il fut mutilé, exposé aux huées du peuple et relégué à Lipari, 415.

Attale, lieutenant de Philippe de Macédoine, était l'oncle de Cléopâtre, que ce roi épousa après avoir répudié Olympias. Au jour des noces, Attale insulta Alexandre, et, peu de temps après, Pausanias qui, n'ayant pu obtenir réparation, assassina Philippe, 338. Attale, excité par Démosthène à la révolte, fut tué par l'ordre d'Alexandre en Asie Mineure.

Attalia (auj. *Palaïa-Adalia*), v. de l'ancienne Pamphylie, sur la côte, devint sous les empereurs la principale ville de la Pamphylie occidentale. V. *Satalieh*.

Attaman. V. *Hetman*.

Atterbom (Pierre-Daniel-Amédée), poëte suédois, né en Ostrogothie, 1790-1855, fils d'un pasteur luthérien, admirateur de la littérature allemande, fonda à Upsal, dès 1807, une société critico-littéraire, l'*Union de l'Aurore*, pour affranchir la littérature suédoise de l'imitation servile des formes françaises. Il soutint ces doctrines nouvelles dans deux journaux, *le Phosphore*, 1810-1813, et *le Polyphème*. Après un voyage en Allemagne et en Italie, il fut nommé professeur d'allemand du prince royal, Oscar ; puis occupa à Upsal la chaire de philosophie. Ses poésies, pleines de grâce et d'harmonie, parmi lesquelles on remarque l'*Ile Fortunée* et l'*Oiseau bleu*, sont disséminées dans plusieurs recueils.

Atterbury (François), évêque de Rochester, 1662-1732, se fit connaître par une *Apologie de Luther*, en 1687, et par ses prédications à Londres en 1691. Il fut chapelain de Guillaume III, de la reine Anne ; et, en 1713, évêque de Rochester. Plus tard accusé de conspirer en faveur du prétendant, il fut conduit à la Tour de Londres et condamné par les lords à l'exil, en 1723. Il vécut dès lors à Paris. Le recueil de ses *Sermons*, 1734, et sa *Correspondance*, 1783, sont estimés.

Attersee, le plus grand lac de l'archiduché d'Autriche, a 19 kil. du N. au S., communique avec le lac de Mord et donne naissance à l'Ager.

Atticus (Titus Pomponius), chevalier romain, 110-33 av. J. C., fut l'ami intime de Cicéron pendant toute sa vie. Indifférent aux rivalités politiques de ce siècle, il vécut longtemps à Athènes ou loin de Rome, et il eut l'habileté d'être l'ami de tous les hommes politiques de son temps et de leur rendre à tous des services. Immensément riche, sagement économe, il ne négligeait aucune occasion d'augmenter sa fortune ; il avait la passion des livres, s'était composé une magnifique biblio-

thèque, mais gagnait beaucoup en vendant les copies qu'il faisait faire par ses nombreux esclaves. Ses goûts littéraires lui méritèrent le surnom d'Atticus; il avait composé des *Annales*, espèce d'*Histoire universelle* pendant sept siècles. Les lettres de Cicéron à Atticus sont bien célèbres. Il se laissa mourir de faim pour échapper aux douleurs d'une maladie; sa sœur Pomponia avait épousé Q. Cicéron; sa fille fut la première femme d'Agrippa. Corn. Nepos a écrit sa vie.

Atticus (Hérode). V. *Hérode Atticus*.

Attigny (*Attiniacum*), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 14 kil. N. de Vouziers (Ardennes), sur l'Aisne. Elle doit son origine à un palais construit par Clovis II, en 647; séjour des Carlovingiens, elle vit le baptême de Witikind, 786, la pénitence publique de Louis le Débonnaire, 822, etc.; puis devint propriété des archevêques de Reims. On voit encore quelques débris de ce palais, détruit par les Anglais en 1359, et pendant les guerres de religion; 1,827 hab.

Attila (l'Atzel des Hongrois), surnommé *le fléau de Dieu*, roi des Huns, fils de Mundzouk, partagea l'empire avec son frère Bléda, en 434, le tua en 442 et régna seul. Tous les peuples barbares de la Scythie, de la Sarmatie, les Gépides, les Hérules, les Ruges et une partie des Germains lui étaient soumis. Après avoir achevé ses expéditions au nord et à l'est, jusqu'aux frontières de la Chine, il ravagea impitoyablement l'empire d'Orient jusqu'aux Thermopyles, 447, soumit au tribut Théodose II; et, après la découverte d'un complot lâchement tramé contre sa vie par les ministres de Constantinople, se contenta d'humilier l'empereur. En 450, la fière contenance de Marcien, successeur de Théodose, mais surtout les sollicitations du vandale Genséric, la haine des Wisigoths, l'état de la Gaule et l'entraînement des Barbares vers l'Occident, décidèrent Attila à se diriger du Danube vers le Rhin. Il demanda la main d'Honoria, sœur de Valentinien III, et la moitié de l'empire pour dot. C'était un prétexte. Alors il envahit la Gaule à la tête d'une armée immense, détruisant toutes les villes sur son passage et répétant que l'herbe ne pouvait croître là où son cheval avait passé. Il ne fut arrêté que par la résistance d'Orléans et de son évêque, saint Aignan; alors Aétius put réunir sous les aigles romaines les Wisigoths de Théodoric et la plupart des Barbares établis en Gaule, peut-être les Francs de Mérovée. Attila recula et fut vaincu dans *les champs Catalauniques*, 451. Aétius n'osa pas ou ne voulut pas l'inquiéter dans sa retraite. En 452, le roi des Huns envahit l'Italie; Aquilée, Padoue, Vicence, toutes les villes de la Vénétie, furent détruites; les populations épouvantées se réfugiaient dans les lagunes où devait s'élever Venise. Mais Attila, ayant déjà perdu beaucoup de ses soldats, craignant Aétius et le sort d'Alaric, s'il osait attaquer Rome, consentit à écouter favorablement les prières de saint Léon, envoyé par Valentinien III. Il était près de Mantoue; il se contenta d'un tribut annuel et regagna son camp de Pannonie. Une mort subite le frappa au milieu des fêtes d'un nouveau mariage, 453. Les Huns se tailladèrent le visage, pour le pleurer avec des larmes de sang; ils lui firent des funérailles dignes de lui, en se livrant de furieux combats, au milieu desquels s'écroula l'immense empire des Huns. V. Amédée Thierry, *Histoire d'Attila et de ses successeurs*, 2 vol. in-8°, 1856.

Attique, contrée de l'ancienne Grèce centrale, entre la Béotie au N., la mer Egée à l'E., la mer de Myrtos au S., le golfe Saronique au S. O., la Mégaride à l'O., sur une longueur de 110 kil. et une largeur de 45. Superficie, 1,858 kil. carrés. C'est une presqu'île que terminait le cap Sunium; pays aride, peu propre à l'agriculture, mais fertile en oliviers et en figuiers, il était couvert de montagnes: le Laurium, avec ses mines d'argent, l'Hymette, célèbre par le miel de ses abeilles, le Pentélique, avec ses marbres. Habité par des Pélasges, confondu avec la Béotie, sous le nom d'Ogygie, il prit le nom d'Attique (d'*Acté*, rivage), reçut les colonies orientales de Cécrops, Erechthée, etc., puis des Ioniens et d'autres Hellènes, chassés du Péloponnèse par les Doriens. L'Attique était divisée en tribus ou dèmes. Son histoire est celle d'Athènes; ses principales bourgades étaient: Marathon, Rhamnonte, Décélie, Eleuthères, Eleusis, Laurion, Acharné, Phylé, Œnoé, etc.— Aujourd'hui l'Attique, unie à la Béotie, forme une préfecture du royaume de Grèce, qui a pour capitale Athènes et 136,800 hab.

Attock (peut-être *Taxila*), v. du Pendjâb ou Lahore (Hindoustan), très-importante par sa position sur la rive gauche de l'Indus, à 3 kil. au-dessus du confluent du Caboul. C'est par là qu'Alexandre, Tamerlan, Nadir-Shah pénétrèrent dans l'Inde; il y a de riches mines de houille au-dessus d'Attock.

Attuarii ou **Chassuarii**, ancien peuple germain, à l'E. des Sicambres et au S. des Chérusques, fit partie de la confédération des Francs. Ils habitaient sur les bords du Rhin inférieur.

Atuatici, V. *Aduatiques*.

Atur, nom ancien de l'Adour.

Atura, nom ancien de l'Eure.

Attwood (George), physicien anglais, 1745-1807, professeur au collége de la Trinité à Cambridge, puis employé au ministère des finances, est surtout connu par l'appareil ingénieux qui porte son nom et sert à démontrer la loi de la chute des corps. Il a laissé un *Traité du mouvement rectiligne des corps*, 1784; une *Analyse utile de leçons de physique*, 1784; etc.

Attwood (Thomas), compositeur anglais, 1767-1838, fut protégé par le prince de Galles, reçut à Vienne des leçons de Mozart et devint organiste de Saint-Paul, puis compositeur de la chapelle royale. Il a écrit un grand nombre d'opéras estimés, beaucoup de morceaux de musique religieuse, de chant et de piano.

Atys. V. *Cybèle*.

Atys, roi de Lydie, au xvi° s. av. J. C., fut le premier de la dynastie des Atyades.

Aubagne, ch.-l. de canton des Bouches-du-Rhône, dans l'arrond. et à 15 kil. E. de Marseille, sur l'Huveaune; fruits, vins renommés; 7,658 hab. Patrie du grammairien Domergue et du directeur Barthélemy.

Aubaine (Droit d') ou **Aubenage**. L'aubain (*alibi natus, advena?*) était au moyen âge l'étranger qui passait un an et un jour sur les terres d'un seigneur; s'il mourait, tous ses meubles appartenaient au baron, qui en profitait comme d'une épave. Dès le xiii° s. la royauté française prit les aubains sous sa protection; au xvi° le droit d'aubaine était regardé comme un droit domanial; mais des villes, des provinces en obtinrent l'exemption; elle fut accordée à des particuliers, aux étrangers de différents pays avec lesquels on traita à cet effet. L'Assemblée constituante l'abolit par les décrets du 6 août 1790 et du 13 avril 1791; le Code civil le rétablit contre les étrangers des pays où il existait encore; la loi du 14 juillet 1819 l'a supprimé définitivement.

Aube, riv. de France, affl. de droite de la Seine, vient du plateau de Langres (Haute-Marne), arrose Arbois, Clairvaux, Bar-sur-Aube; passe près de la Rothière, de Brienne, à Arcis (Aube), et finit à Conflans-sur-Aube, près de Marcilly, après un cours de 180 kil. Elle reçoit, à gauche, l'Aujon et la Voire. Elle sert principalement au transport des grains, bois et fers.

Aube, dép. de France, entre ceux de la Marne au N.; de la Haute-Marne à l'E.; de la Côte-d'Or et de l'Yonne au S.; de Seine-et-Marne à l'O. Le pays est plat, excepté sur les bords de la Seine et de l'Aube; au N. et au N. O., le sol est maigre, à fond de craie, faisant partie de la Champagne *pouilleuse;* le S. E. est très-fertile en grains, vins, prairies qui produisent beaucoup de foin et nourrissent d'excellents bestiaux; la race porcine est surtout estimée. L'industrie est très-active en bonneterie, tissus de coton, verrerie, faïencerie, tuilerie, etc. Superf. 600,139 hect.; pop. 255,887 hab. Le ch.-l. est Troyes; il comprend 5 arrondissements: Troyes, Arcis-sur-Aube, Bar-sur-Aube, Bar-sur-Seine, Nogent-sur-Seine. Il forme le diocèse de l'évêché de Troyes; est du ressort de la Cour d'appel et de l'Académie de Dijon; fait partie du 6° corps d'armée. Il a été composé de la basse Champagne, du bailliage de la Montagne, et d'une partie du Vallage.

Aubel, commune rurale de la prov. de Liége (Belgique), à 16 kil. de Verviers. Fabriques de draps; marché aux grains très-important; 3,500 hab.

Aubenas, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. S. O. de Privas (Ardèche), sur la rive droite de l'Ardèche, dans un riche pays, environné des montagnes volcaniques du Vivarais; centre du commerce des vins, marrons et soies grèges du département; 7,431 hab. — C'était autrefois une place importante, défendue par un château dont on voit les restes, qui joua un certain rôle dans les guerres des protestants.

Aubert (Augustin), peintre français, directeur du Musée des arts de Marseille, 1781-1832, a laissé des œuvres distinguées, tableaux d'histoire, portraits et paysages.

Aubert (L'abbé Jean-Louis), fabuliste et critique français, 1731-1814, débuta par quelques fables gracieuses qui lui attirèrent les éloges de Voltaire, 1758. Critique érudit et spirituel, il rédigea pendant vingt ans

(1752-1772) le feuilleton des *Affiches de la Province et de Paris*, puis celui du *Journal des Beaux-Arts et des Sciences*. En 1775, il fut professeur de littérature française au Collége de France; en 1774, directeur de la *Gazette de France;* et plus tard censeur royal. Ses *Fables* et *Œuvres diverses* ont été publiées en 1774, 2 vol. in-8°.

Aubert du Bayet (Jean-Baptiste-Annibal), général français, né à la Louisiane, en 1759, mort à Constantinople en 1797, combattit en Amérique sous Rochambeau et La Fayette; fut nommé par le département de l'Isère à l'Assemblée législative; servit sous Kellermann à Valmy, et sous Custine; devint général de division; se distingua surtout à la défense de Mayence, puis dans la Vendée, qu'il contribua beaucoup à pacifier. Sous le Directoire, il fut ministre de la guerre, et ambassadeur en Turquie.

Aubert de la Chesnaye des Bois (François-Alexandre), polygraphe français, 1699-1784, a laissé beaucoup d'ouvrages, dont les plus importants sont : *Correspondance historique, philosophique et critique, pour servir de réponse aux Lettres Juives*, 1739, 3 vol. in-12; *Dictionnaire de la noblesse*, contenant la généalogie des familles nobles de France, 1770-1786, 15 vol. in-4°.

Aubert de Vitry (François-Jean-Philibert), littérateur français, né à Paris, 1765-1849, se distingua, pendant la Révolution, par des écrits sérieux, par son opposition aux Jacobins, et manqua périr victime de son dévouement aux Girondins. Sous le Directoire, le Consulat et l'Empire, il exerça des fonctions administratives importantes; et, depuis 1815, s'occupa de publications nombreuses et surtout de traductions d'ouvrages anglais et allemands.

Aubervilliers, village de l'arrond. de Saint-Denis (Seine), à 7 kil. N. de Paris, célèbre par son église de *Notre-Dame-des-Vertus*, lieu de pèlerinage fréquenté. Un fort y couvre le canal Saint-Denis et le canal de l'Ourcq. Aubervilliers a été le théâtre de plusieurs combats en 1815; 12,195 hab.

Aubery (Antoine), historien français, 1616-1695, avocat au Parlement et aux conseils du roi, a publié : *Histoire générale des cardinaux, depuis le pontificat de Léon IX*, 5 vol. in-4°, 1642; *Mémoires pour l'histoire du cardinal de Richelieu*, 2 vol. in-fol. ou 5 vol. in-12; *Histoire de Richelieu*, 1660, in-fol.; *Histoire du cardinal Mazarin*, 4 vol. in-12; *Traité des justes prétentions du roi de France sur l'Empire*, 1667, in-4°; ce livre, sur les réclamations des princes allemands, fit mettre pour quelque temps l'auteur à la Bastille.

Aubery du Maurier (Louis), littérateur français, fils de Benjamin Aubery, ambassadeur en Hollande et en Angleterre, jouit de la faveur d'Anne d'Autriche et se retira dans ses terres, où il mourut en 1687. On a de lui : *Relation de l'exécution de Cabrières et de Mérindol*, d'après les Mémoires et les plaidoyers de son grand-oncle, Jacques Aubery, Paris, 1645; *Mémoires pour servir à l'histoire de Hollande*, 1688, 2 vol. in-12.

Aubespine (Claude de L'), baron de Châteauneuf, d'une famille noble de Bourgogne, fut l'un des plus habiles diplomates français, sous François Ier, Henri II, François II et Charles IX. Il eut part surtout aux traités de Boulogne avec Henri VIII (1545), de Câteau-Cambrésis avec Philippe II (1559); il attacha son nom aux décisions de l'assemblée de Fontainebleau (1560). Il reçut le premier le titre de secrétaire d'État, et posséda jusqu'à sa mort la confiance de Catherine de Médicis (1567).

Aubespine (Gabriel de L'), son petit-fils, né en 1579, mort en 1630, devint évêque d'Orléans en 1604, montra aussi des talents diplomatiques et a laissé plusieurs ouvrages, comme : *De veteribus Ecclesiæ ritibus;* 1623, in-4°.

Aubespine (Charles de L'), son frère, né en 1580, mort en 1665, entra dans les ordres, mais suivit la carrière diplomatique et fut envoyé, sous Louis XIII, en Hollande, en Allemagne, à Venise, en Angleterre. Garde des sceaux en 1630, il présida les commissions qui condamnèrent Marillac et Montmorency. Il fut néanmoins retenu au château d'Angoulême de 1633 à 1643; Anne d'Autriche lui rendit la liberté, lui remit les sceaux en 1650, puis le disgracia. Il mourut en 1653, « chargé « d'années et d'intrigues. »

Aubeterre, famille noble de France, divisée en trois branches, les *Raymon*, les *Bouchard* et les *Esparbès*.

Aubeterre (François d'Esparbès de Lussan, vicomte d'), servit Henri IV, qui lui donna le gouvernement de Blaye; il devint gouverneur de l'Agénois et du Condomois en 1611, se déclara pour Marie de Médicis en 1620, devint maréchal de France la même année, et mourut en 1628.

Aubeterre (Joseph-Henri Bouchard d'Esparbès d'), né en 1714, mort en 1788, servit la France dans les armées et dans les ambassades de Vienne, de Madrid et de Rome. Gouverneur de Bretagne en 1775, il reçut, en 1783, le bâton de maréchal, récompense de ses honorables services.

Aubette, riv. de France, se jette dans la Seine à Rouen, après un cours de 15 kil. Ses eaux sont bonnes pour la teinture et font tourner beaucoup de moulins.

Aubiers (Les), bourg de l'arrond. et à 15 kil. de Bressuire (Deux-Sèvres); fabriques de toiles fines et de mouchoirs; 2,463 hab.

Aubignac (François Hédelin, abbé d'), littérateur français, né à Paris, 1604-1676, petit-fils, par sa mère, d'Ambroise Paré, fut nommé précepteur du duc de Fronsac, neveu de Richelieu, qui lui donna les abbayes d'Aubignac et de Mainac. Il s'érigea en régent de la littérature, attaqua Ménage, dans son *Térence justifié*, 1646; soutint les trois unités d'Aristote, dans sa *Pratique du théâtre*, 1669, qui eut quelque autorité; mais sa tragédie de *Zénobie*, faite d'après les règles, n'eut pas de succès. L'un des ennemis de Corneille, qui n'avait pas parlé de lui dans ses Préfaces, il fut des premiers à soutenir qu'Homère était un personnage chimérique. Il avait composé un assez grand nombre d'ouvrages, romans profanes et allégoriques, sonnets, etc.; tous sont oubliés.

Aubigné (Théodore-Agrippa d'), historien et guerrier français, né en 1550 à Saint-Maury en Saintonge, mort à Genève en 1630, savait à six ans le latin, le grec et l'hébreu; à dix, en présence des massacres d'Amboise, il vouait sa vie à la cause des réformés; à treize ans, il quittait Genève et son maître de Bèze, pour aller combattre avec le prince de Condé, puis avec le roi de Navarre. Il fut l'un des serviteurs les plus dévoués de Henri IV et exposa vingt fois sa vie pour lui; mais d'une franchise âpre et inexorable, d'un esprit austère et rudement satirique, il n'épargna jamais à personne, pas même à son maître, les reproches énergiques, les sarcasmes vigoureux. Henri l'avait nommé gouverneur d'Oleron et de Maillezais, vice-amiral de Guyenne et de Bretagne; mais il le punit de sa franchise brutale par deux disgrâces, et d'Aubigné, toujours dévoué, fut toujours mécontent. Dans sa retraite de Maillezais, il publia son *Histoire universelle*, de 1550 à 1601 (3 vol. in-fol., les 2 premiers à Saint-Jean-d'Angély, 1616-1620; le 3e, bien plus hardi, à Genève, 1626). Le livre fut condamné au feu par le Parlement, et d'Aubigné se réfugia à Genève, où son caractère impétueux lui fit encourir un quatrième arrêt de mort, *pour son plus grand honneur et plaisir*. En même temps qu'il maudissait son fils Constant, traître à sa religion, il se remariait, âgé de plus de 70 ans, à une femme courageuse, qui admirait ses mâles vertus. Il avait écrit précédemment les *Tragiques*, poëme satirique en sept parties, où les malheurs de la France sont dépeints en vers d'une sauvage énergie; les *Aventures du baron de Fœneste* et la *Confession catholique du baron de Sancy*, satires mordantes des mœurs et des personnages de son temps; des *Lettres sur quelques histoires de France et sur la sienne; Libre discours sur l'état présent des églises réformées en France*, 1625; une *Histoire secrète de lui-même adressée à ses enfants*, etc. Son fils Constant fut le père de Mme de Maintenon. V. A. Sayous, *Vie d'Aubigné;* Postansque, *Agrippa d'Aubigné, sa vie, ses œuvres et son parti*, 1855.

Aubigny, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 36 kil. N. O. de Sancerre (Cher), sur la Nère, affl. de la Sauldre. Grand commerce de laines de la Sologne; 2,543 hab.— Charles VII donna la seigneurie, en 1422, à Jean Stuart, qui fit rebâtir le château. Louis XIV érigea le comté d'Aubigny en duché-pairie pour un fils naturel de Charles II.

Aubigny (Robert Stewart, seigneur d'), d'une famille anglaise établie en France, au xve s., se signala dans les guerres d'Italie, sous Charles VIII, Louis XII et François Ier, devint capitaine des gardes écossaises en 1512, maréchal de France en 1514, combattit à Marignan, à Pavie contre Charles-Quint, en Provence, 1526, et mourut en 1544.

Aubin, ch.-l. de canton de l'Aveyron, à 30 kil. N. E. de Villefranche. Grandes usines appartenant à la compagnie du chemin de fer d'Orléans. Dans les env. riches houillères; à 3 kil. belle usine de Decazeville; 8,832 hab.

Aubin (Saint-), port de l'île de Jersey, à 5 kil. O. de Saint-Hélier, défendu par un fort, fait un commerce assez considérable.

Aubin-du-Cormier (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 18 kil. S. O. de Fougères (Ille-et-Vilaine). Commerce de miel, cire, etc.; fabrique de poterie commune; 2,104 hab. — La Trémouille y battit, en 1488, les Bretons et le duc d'Orléans.

Aublet (Jean-Baptiste-Christophe-Fusée), botaniste français 1720-1778, séjourna neuf ans à l'Ile-de-France, et surtout explora courageusement les forêts de la Guyane. Guidé par Bernard de Jussieu, il publia *les Plantes de la Guyane française*, Paris, 1775, 4 vol. in-4°, dont deux de planches; 800 plantes, dont près de la moitié nouvelles, y sont décrites.

Aubonne, v. du canton de Vaud (Suisse), sur la riv. de ce nom, près de son embouchure dans le lac Léman, à 18 kil. S. O. de Lausanne, jouit d'une vue magnifique; son église renferme le tombeau de Duquesne; ses environs produisent de bons vins; 1,600 habitants.

Aubrac, chaîne de collines, longue de 44 kil., dans l'Aveyron, de la Truyère au Lot; elles renferment d'excellents pâturages.

Aubrac, village de l'Aveyron, dans les montagnes de ce nom, à 19 kil. N. E. d'Espalion, possède les ruines de la célèbre *Domerie* d'Aubrac.

Aubrac (Domerie ou Hospital de Sainte-Marie d'), maison hospitalière fondée en 1028 ou 1031, par Adalard, vicomte de Flandre, sur les montagnes qui formaient jadis les limites du Rouergue, de l'Auvergne et du Gévaudan. Le supérieur portait le titre de *Dom;* les chevaliers, d'abord au nombre de douze, servaient de guides aux voyageurs dans ces montagnes. L'ordre eut bientôt des hôpitaux ou commanderies à Rodez, à Milhau, etc. Ses richesses excitèrent plus d'une fois la cupidité des Templiers et des chevaliers de Malte. Au XVIIe s., il fut remplacé par les chanoines réguliers de la Chancellade.

Aubriet (Claude), peintre d'histoire naturelle, né à Châlons-sur-Marne, 1665-1742, a fait les dessins des œuvres de Tournefort, qu'il avait accompagné dans le Levant. La Bibliothèque nationale a de lui 5 vol. in-fol. de poissons, oiseaux, coquillages, etc.

Aubriot (Hugues), né à Dijon, intendant des finances et prévôt de Paris sous Charles V, fit bâtir la Bastille, le pont Saint-Michel, le Petit-Pont, le Petit-Châtelet, etc. Accusé d'hérésie par l'Université, emprisonné à la Bastille, il fut délivré par les Maillotins qui voulurent en faire leur chef; mais il s'échappa, le soir même, et alla mourir en Bourgogne, 1382.

Aubry (François), né à Paris vers 1750, fut député du Gard à la Constituante et à la Convention, remplaça Carnot au Comité de salut public, montra son incapacité, destitua Bonaparte, entra au conseil des Cinq-Cents; et, après le 18 fructidor, fut déporté à Cayenne, d'où il s'enfuit en Angleterre. Il y mourut en 1802.

Aubry (Louis-François), peintre de Paris, né en 1770, élève de Vincent et d'Isabey, se distingua par ses miniatures et ses portraits.

Aubry (Claude-Charles, baron), général français, né à Bourg-en-Bresse, 1773, mort à Leipzig, 1813, fit toutes les campagnes de la République et de l'Empire, et se distingua surtout dans la retraite de Moscou.

Aubry de Montdidier. La tradition raconte que ce chevalier, vivant du temps de Charles V, fut assassiné, près de Montargis, par un de ses compagnons, Robert de Macaire. Le chien de la victime s'acharna avec tant de persévérance après le meurtrier, que le roi ordonna le combat entre eux dans l'île Louviers. Macaire vaincu avoua son crime. De là tant de ballades et de compositions dramatiques sur le chien de Montargis, en France et en Allemagne.

Auburn, v. de l'État de New-York, à 300 kil. N. O. de New-York, (États-Unis), sur le lac Owasco, fait un commerce important; pénitentiaire célèbre fondé en 1816; 6,000 hab.

Aubusson, ch.-l. d'arrond. (Creuse), sur la Creuse, par 45° 57′ 12″ lat. N. et 0° 10′ 3″ long. O., à 30 kil. S. E. de Guéret, dans une gorge étroite et sauvage. Manufacture impériale de tapis et moquettes; draps communs, tanneries; important commerce de sel; 6,427 hab. — Près de là sont les ruines d'un château, séjour des vicomtes d'Aubusson.

Aubusson (Pierre d'), grand-maître de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem et cardinal, né dans la Marche en 1423, mort en 1503, combattit les Turcs en Hongrie, les Suisses avec le dauphin Louis, entra dans l'ordre des chevaliers de Rhodes, se signala dès lors par son courage dans les combats et par son habileté dans les négociations; il devint gr.-maître en 1476. Il se prépara à une lutte terrible contre Mahomet II, qui envoya 100,000 hommes pour prendre Rhodes; le siége fut héroïquement soutenu par P. d'Aubusson; les Turcs furent forcés de se retirer, 1480. Il protégea Zizime contre son frère Bajazet II, l'envoya en France dans la commanderie de Bourganeuf, et le remit, après de longues hésitations, à Innocent VIII, qui récompensa d'Aubusson en le nommant cardinal légat, 1489. On parla plusieurs fois d'une croisade dont il eût été le généralissime; il mourut, toujours plein de dévouement pour la chrétienté et honoré même par les infidèles.

Aubusson (François d'). V. Feuillade (Duc de la).

Aucas. V. Araucanos.

Auch (*Elimberris*, puis *Augusta Ausciorum*), ch.-l. du dép. du Gers, sur le revers d'un côteau élevé qui domine la rive gauche du Gers, par 43° 38′ 50″ lat. N. et 1° 45′ 8″ long. O., à 683 kil. S. O. de Paris. On y remarque la belle cathédrale du XVIe s.; l'église de l'Immaculée-Conception, etc. Son commerce consiste surtout en laines, plumes, vins et eaux-de-vie d'Armagnac. L'évêché d'Auch, établi vers la fin du IIIe s., devint un archevêché en 879; les archevêques ont porté le titre de primats d'Aquitaine jusqu'en 1789. Capitale des *Auscii*, colonie romaine sous le nom d'*Augusta Ausciorum*, elle devint la capitale de l'Armagnac (V. ce nom); c'est la patrie du poëte Du Bartas, du duc de Roquelaure, de l'amiral Villaret-Joyeuse; 13,087 hab.

Auckland (William-Eden, baron d'), homme d'État anglais, d'une famille distinguée, 1750-1814, fut l'un des médiateurs envoyés en Amérique pour rétablir la concorde, 1778. Il prit part, avec Howard et Blackstone, à la réforme des lois pénales; négocia le traité de 1786 avec la France, fut envoyé extraordinaire dans les Pays-Bas, 1789-1793, directeur général des postes, 1793-1801. Il tire son titre de la ville d'Auckland, dans le comté de Durham.

Auckland (George-Eden, comte d'), son fils, 1784-1849, fut gouverneur-général des Indes orientales en 1835, fit la guerre à la Perse et aux Afghans, devint premier lord de la trésorerie et comte en 1839. — Son frère, *Robert-Jean*, né en 1799, lord-évêque de Sodor et Man, a hérité du titre de comte en 1849.

Auckland, v. de la Nouvelle-Zélande, au fond du golfe de Shouraki, au N. de la plus septentrionale des deux grandes îles, par 36° 50′ lat. S., et 172° 25′ long. E.; résidence du gouverneur de la colonie anglaise. Fondée en 1841, elle a deux bons ports, exporte surtout de la laine, du chanvre, des bois, des fanons de baleine, est en voie de prospérité, et renferme plus de 20,000 hab. V. Nouvelle-Zélande.

Auckland (Iles), petit groupe de l'Australie, au S. O. de la Nouvelle-Zélande, découvert en 1806 par le baleinier l'*Océan*. Elles sont couvertes de bois magnifiques et la mer y est très-poissonneuse. La princ. est *Auckland*, de formation volcanique, avec d'excellents ports; les autres, plus petites, sont: Adams, Enderby, Rose, Ewing, Disappointment, etc.; bien situées dans le voisinage des grandes pêches, visitées par les bâtiments français et américains, elles appartiennent aux Anglais.

Aude (*Atax*), riv. de France, vient du massif de Corlitte, dans les Pyrénées, coule dans le Capsir (Pyrénées-Orientales), le Donnezan (Ariége), passe à Quillan, Limoux (Aude), tourne vers l'E. à Carcassonne, et finit dans l'étang de Fleury, après un cours de 210 kil. Ses affl. sont: à droite, l'Orbieux; à gauche, le Fresquel.

Aude, départ. de France, entre ceux du Tarn, au N.; de l'Hérault, au N. E; le golfe du Lion, à l'E.; les Pyrénées-Orientales, au S.; le départ. de l'Ariége, à l'O., de la Haute-Garonne, au N. O. Il renferme, au N., les montagnes Noires; à l'O., les Corbières occidentales; au S., les Corbières orientales; la côte est bordée de marais et d'étangs; l'Aude le traverse. Il est fertile en blés, vins (Narbonne, Limoux); renferme beaucoup de bois; élève des abeilles (miel de Narbonne), de nombreux moutons, etc. On exploite les marbres des Carbières, les pierres lithographiques, le fer, la houille, etc. L'industrie des fers, aciers, draps, lainages, est florissante; les salines sont productives. — Superf. 631,524 hect.; popul. 285,927 hab. Le ch.-l. est Carcassonne; il comprend 4 arrondis., Carcassonne, Castelnaudary, Limoux, Narbonne. Il forme le diocèse de l'évêque de Carcassonne, est du ressort de la Cour d'appel et de

l'Académie de Montpellier; fait partie du 16e corps d'armée, et ses côtes sont comprises dans le sous-arrond. de Port-Vendres (5e arr. maritime de Toulon). — Il a été composé d'une partie du bas Languedoc (Lauraguais, Carcassez, Razès, Narbonnais).

Aude (le chevalier JEAN), auteur dramatique, né à Apt, 1755-1841, a écrit, au commencement du XIXe s., un grand nombre de vaudevilles et de parodies.

Audebert (JEAN-BAPTISTE), peintre naturaliste de Rochefort, 1759-1800, a publié l'*Histoire naturelle des Singes*, 1 vol. in-fol., 1800, et l'*Histoire des Colibris, des Oiseaux-Mouches*, etc., 1802, in-fol., ouvrages remarquables surtout par la beauté des dessins, la perfection des gravures et la magnificence des couleurs.

Audenaerde (ROBERT VAN), graveur, né à Gand, 1663-1746, a gravé d'après le Carrache, le Bernin, P. de Cortone, Carle Maratti, plusieurs pièces estimées. Il a aussi été peintre distingué.

Audenarde. V. OUDENARDE.

Audierne, petit port sur la baie de ce nom, dans l'arrond. et à 30 kil. O. de Quimper (Finistère), jadis bien plus florissant; commerce de poissons secs et salés; 1,700 hab.

Audierne, baie du Finistère, longue de 40 kil., de la pointe du Raz à celle de Penmark; les rochers et les cailloux y rendent la côte dangereuse.

Audigier, chanoine de Clermont au XVIIIe s., a laissé en manuscrit, à la Bibliothèque impériale, une *Histoire civile, littéraire et religieuse de la province d'Auvergne*.

Audiguier (VITAL D'), seigneur de la Ménor, 1569-1624, mourut assassiné dans un tripot. Ses nombreux ouvrages, romans, traductions de Cervantes, *le Vrai et Ancien usage des duels*, etc., eurent un succès passager au commencement du XVIIe s.

Audin (J. V. M.), libraire de Paris et littérateur, né à Lyon, 1790-1851, a écrit un très-grand nombre d'opuscules, mais surtout des études sur la Réforme, qui sont plus sérieuses et plus durables: *Histoire de la vie, des ouvrages et des doctrines de Luther*, 2 vol. in-8°; *Histoire de la vie, des ouvrages et des doctrines de Calvin*, 2 vol. in-8°; *Histoire de Léon X et de son siècle*, 2 vol. in-8°; *Histoire de Henri VIII et du schisme d'Angleterre*, 2 vol. in-8°. On lui doit la plupart des *Guides du voyageur*, connus sous le pseudonyme de Richard.

Audin-Rouvière (JOSEPH-MARIE), médecin, né à Carpentras, 1764-1832, gagna une fortune considérable par ses pilules, dites *Grains de santé*. *La Médecine sans médecin* a eu de nombreuses éditions.

Audincourt, ch.-l. de canton du Doubs, dans l'arrond. et à 6 kil. S. E. de Montbéliard. Forges, fer-blanc, filature de coton, etc.; 3,724 hab.

Audinot (NICOLAS-MÉDARD), comédien et auteur dramatique, 1732-1801, fit construire, en 1770, l'Ambigu-Comique pour les représentations de ses marionnettes, qui avaient eu du succès à la foire Saint-Germain; il y donna ensuite de grandes pantomimes. Son opéra-comique, le *Tonnelier*, a été longtemps applaudi.

Audjelah. V. AOUDJELAH.

Audoin ou **Alduin**, roi des Lombards, acheva la conquête de la Pannonie, défit les Gépides et mourut en 553. Son fils, Alboin, établit les Lombards en Italie.

Audouin (FRANÇOIS-XAVIER), économiste français, de Limoges, 1766-1837, fut commissaire du pouvoir exécutif dans la Vendée, se distingua par son zèle aux Jacobins, devint juge au tribunal de Cassation, secrétaire général du département des Forêts. On a de lui: *Histoire de l'administration et de la guerre*, 4 vol. in-8°; *du Commerce maritime, de son influence sur la force et la richesse des Etats*, etc.

Audouin (JEAN-VICTOR), entomologiste, né à Paris, 1797-1841, professeur au Muséum, sous-bibliothécaire de l'Institut, membre de l'Académie des sciences, l'un des fondateurs des *Annales des Sciences naturelles* et de la Société entomologique. Il a publié, soit seul, soit avec M. Milne-Edwards, un grand nombre de mémoires dans les *Annales* des sciences naturelles, du Muséum, de la Société entomologique, etc., etc.

Audouin (PIERRE), graveur, de Paris, 1768-1822, fut un artiste remarquable, et a fait de belles gravures, d'après les tableaux du Louvre, pour la collection du Musée de Laurent.

Audovère, première femme de Chilpéric Ier, fut répudiée, renfermée dans un monastère et mise à mort par les ordres de Frédégonde, vers 580.

Audra (JOSEPH, l'abbé), historien, de Lyon, 1714-1770, professeur d'histoire et de philosophie à Lyon, puis à Toulouse, publia, en 1769, le premier volume d'une *Histoire générale depuis Charlemagne*, qui fut louée par Voltaire, mais condamnée par un mandement de Brienne, archevêque de Toulouse.

Audran, nom d'une famille originaire de Paris, qui, au XVIIe s., a produit plusieurs artistes distingués. — *Claude*, 1592-1677, professeur de gravure à l'académie de Lyon, eut trois fils, Germain, Gérard et Claude:

1. *Germain*, 1631-1710, travailla à Paris avec son oncle Charles, et revint à Lyon.

Claude, fils aîné de Germain, 1658-1734, obtint le titre de peintre du roi; Lebrun était son maître; Watteau fut son élève.

Jean, second fils de Germain, 1667-1756, fut élève de son oncle Gérard, devint graveur du roi en 1707, et membre de l'Académie des Beaux-arts en 1708. Ses œuvres sont nombreuses, et les plus remarquables après celles de Gérard.

Louis, troisième fils de Germain, 1670-1712, élève de son oncle Gérard, était déjà fort habile quand il mourut.

2. **Audran** (GÉRARD), second fils de Claude, né à Lyon, 1640-1691, passe pour l'un des plus célèbres graveurs qui aient existé dans le genre de l'histoire. Ses plus beaux ouvrages, remarquables par la vigueur et l'harmonie, sont les *Batailles d'Alexandre*, d'après Lebrun; la *Coupole du Val-de-Grâce*, d'après Mignard; la *Mort de saint François*, d'après le Carrache; le *Martyre de saint Laurent*, d'après Lesueur; la *Femme adultère*, d'après le Poussin, etc.

3. **Audran** (CLAUDE), troisième fils de Claude, 1639-1684, fut un peintre distingué qui imitait parfaitement le style de Lebrun.

V. Le *Manuel de l'amateur d'estampes*, par Ch. Leblanc, 1850, pour l'œuvre des Audran.

Audren de Kerdrel (dom JEAN MAURE), savant bénédictin, originaire de Bretagne, mort en 1725, a préparé les matériaux de l'*Histoire de Bretagne*, publiée par D. Lobineau.

Audubon (JEAN-JACQUES), célèbre naturaliste américain, né à la Louisiane, vers 1782, de parents protestants d'origine française, étudia à Paris, sous David, les principes du dessin. De retour en Amérique, sa passion invincible pour la nature l'entraina loin de sa plantation de Pennsylvanie et de sa famille dans les forêts, sur les lacs de l'Amérique. Sa vie fut une suite presque continuelle d'excursions lointaines et d'études de la nature. Voulant publier le résultat de ses immenses travaux, il vint en Angleterre et en France (1826-1829), se lia avec les savants les plus illustres, et donna, en 1830, le premier volume de ses *Oiseaux d'Amérique*. Tout en recommençant ses courses, il continua avec ardeur cette magnifique publication; en 1839, elle était terminée et comprenait 4 volumes in-fol., de 435 planches, avec 1,065 figures d'oiseaux de grandeur naturelle, au milieu de paysages, de fleurs, de végétaux dessinés et coloriés d'après nature avec un soin infini; de plus, 5 vol in-8° renfermaient la *Biographie ornithologique*, descriptions pleines d'exactitude, d'un style animé, pittoresque, attrayant. Audubon donna aux États-Unis une édition populaire de ses *Oiseaux d'Amérique*, 1840-1844; et, avec l'aide de ses deux fils, il put achever un autre ouvrage, peut-être supérieur au premier, les *Quadrupèdes d'Amérique*, in-fol. et leur *Biographie*, Philadelphie, 1846-1850. Il mourut en 1851, après une vie heureuse, en remerciant Dieu du bonheur qu'il lui avait donné.

Aue (HARTMANN VON DER), poëte allemand, de Souabe, 1170-1235, a été l'un des plus célèbres *Minnesinger* de son temps; ses poésies lyriques ont été insérées dans la collection de Manesse. Mais son plus beau poëme, *Ivain* ou *le Chevalier du Lion*, a été publié à Vienne, 1786-1787, 2 vol.; *le Pauvre Henri* a été édité en 1815 par les frères Grimm.

Auenbrugger (LÉOPOLD), médecin allemand, de Styrie, 1722-1798, a trouvé la méthode de percussion pour constater les maladies des organes contenus dans le coffre pectoral. Cette méthode, introduite en France par Corvisart, a été perfectionnée par Laënnec.

Auerbach, nom de beaucoup d'endroits d'Allemagne; — v. du roy. de Saxe, sur la Göltzch, à 20 kil. E. de Plauen; manufacture de mousseline; 4,000 hab. — Jolie ville de la Hesse-Darmstadt, à 18 kil. S. de Darmstadt; eaux minérales; château de Fürstenlager, résidence du grand-duc. — V. de Bavière, dans le Haut-Palatinat; fabriques de draps et tanneries.

Auersperg, famille illustre de la Carniole autrichienne, dont la généalogie remonte au Xe siècle. Les

seigneurs d'Auersperg sont devenus princes de l'Empire en 1653.

Auerstaedt, village de la Saxe prussienne, à 10 kil. O. de Naumbourg, célèbre par la victoire, remportée le 14 octobre 1806, sur les Prussiens par Davout, qui y gagna le titre de duc d'Auerstaedt.

Aufidena (*Alfidena*), v. ancienne d'Italie, capitale des Samnites Caracènes, sur le Sagrus, prise par les Romains, 299 av. J. C.

Aufidus, fl. de l'Italie, auj. l'*Ofanto*.

Aufidia, nom d'une *gens* plébéienne de Rome, connue seulement vers la fin de la république.

Auge (*Saltus Augiæ* ou *Algiæ*), pays de l'ancienne Normandie, aujourd'hui partie occidentale des arrond. de Lisieux et de Pont-l'Evêque; cette vallée, arrosée par la Touque, renferme d'excellents pâturages; la cap. était Pont-l'Evêque.

Auger (Edmond), jésuite français, né à Allemans près de Troyes, 1515-1591, fils d'un paysan, entra à Rome, comme valet, chez les jésuites, fut remarqué et admis au noviciat par saint Ignace lui-même. Envoyé en France, il convertit beaucoup de protestants; condamné à mort par le baron des Adrets, il ne fut sauvé que par son éloquence. Il devint prédicateur et confesseur de Henri III; les Ligueurs le forcèrent à s'éloigner; il mourut à Côme en Italie.

Auger (Athanase), savant helléniste, de Paris, 1734-1792, fut professeur de rhétorique à Rouen, grand-vicaire de l'évêque de Lescar, membre de l'Académie des Inscriptions. Passionné pour le grec et surtout pour les orateurs, il y consacra sa vie. Il a traduit avec exactitude: *Démosthène et Eschine*, 1777-1778, 6 vol. in-8°; *Isocrate et Lysias*, 1783-1785, 4 vol. in-8°; les *Homélies* et *Lettres de saint Jean Chrysostome*, 1785, 4 vol. in-8°; *de saint Basile*, 1788, etc. Il a laissé 3 vol. de traductions des *Discours* choisis de Cicéron et un *Traité de la constitution de Rome sous les rois et au temps de la République*.

Auger (Louis-Simon), littérateur, de Paris, 1772-1829, après avoir été couronné pour ses *Eloges de Boileau* (1805) et *de Corneille* (1806), écrivit dans la *Décade philosophique*, le *Journal de l'Empire*, etc.; publia un grand nombre de classiques français, avec des notes, et principalement Molière. Il fut de la commission de censure en 1820, et de l'Académie française, dont il devint le secrétaire perpétuel. Il finit ses jours par le suicide, au moment où il venait de publier ses *Mélanges philosophiques et littéraires*.

Augereau (Antoine), imprimeur libraire de Paris, a publié de beaux livres en caractères romains, de 1531 à 1544.

Augereau (Pierre-François-Charles), duc de Castiglione et maréchal de France, né d'une famille pauvre à Paris, en 1757, s'engagea à dix-sept ans, alla ensuite donner des leçons d'escrime à Naples; puis, revenu en France, partit avec les premiers volontaires et se distingua bientôt par la valeur la plus brillante. Capitaine en 1793, il était nommé général de division, le 23 décembre de la même année, et envoyé à l'armée des Pyrénées-Orientales. En Italie, il fut l'un des lieutenants les plus dévoués, les plus braves et les plus heureux de Bonaparte; à Millesimo, à Dego, à Ceva, au pont de Lodi, il étonne par son élan; à Castiglione, il résiste à des ennemis bien plus nombreux; à Arcole, il s'élance au milieu de la mitraille, un drapeau à la main. Chargé du commandement de la 17e division militaire, il fit le coup d'Etat du 18 fructidor 1797 pour le Directoire, mais fut repoussé du pouvoir, et envoyé à l'armée du Rhin-et-Moselle, puis à Perpignan. Nommé au conseil des Cinq-Cents en 1799, il se déclara énergiquement contre Bonaparte, puis, sans transition, s'offrit à lui, et reçut le commandement de l'armée de Hollande. A l'établissement de l'empire, il fut nommé maréchal, duc, grand-aigle de la Légion d'honneur; sa carrière militaire recommença bientôt; il montra son énergie dans la campagne de 1805, des talents plus élevés à Iéna, une bravoure admirable à Eylau. Affaibli par ses blessures, il n'eut pas le même élan et les mêmes succès en Espagne (1809); il ne retrouva son ardeur des anciens temps qu'en 1813, à Leipzig surtout. Mais en 1814, mis à la tête de l'armée de Lyon, il trahit la confiance et les espérances de Napoléon. Il prêta serment à la Restauration, fut nommé pair, le 4 juin 1814; et, flétri par la première proclamation de l'Empereur, au retour de l'île d'Elbe, après avoir protesté de son royalisme, il accourut à Paris offrir ses services à Napoléon, qui les refusa. Après Waterloo, il fut éconduit par Louis XVIII et alla mourir peu après dans sa terre de La Houssaye, 1816.

Augias, roi d'Elide, promit à Hercule le dixième de ses 3,000 bœufs, s'il consentait à nettoyer ses étables, salies depuis 30 ans; le héros accomplit ce travail, en détournant un fleuve, peut-être l'Alphée; n'ayant pas reçu le prix convenu, il pilla Elis et tua Augias.

Augila, v. ancienne dans l'oasis de ce nom (Marmarique). V. *Aoudjelah*.

Augsbourg (*Augusta Vindelicorum*), v. de Bavière, dans le cercle de Souabe, près du confluent du Lech et du Wertach, à 60 kil. N. O. de Munich, par 48° 21′ 46″ lat. N. et 8° 54′ 27″ long. E. Archevêché catholique. Mal bâtie, elle a de belles maisons, des places ornées de fontaines curieuses, plusieurs monuments remarquables, la cathédrale, le palais épiscopal, l'arsenal. Manufactures d'étoffes de coton et de soie, de glaces, de tabac, etc.; grand entrepôt de commerce entre l'Allemagne et l'Italie; le change de Vienne avec le reste de l'Allemagne se règle d'après celui d'Augsbourg. — Colonie romaine sous Auguste (13 av. J. C.), elle fit partie de l'empire franc au VIe siècle, devint, en 596, le siége d'un évêché qui fut l'un des plus riches de l'Europe, vit la grande victoire d'Otton Ier sur les Hongrois en 955, fut créée ville impériale en 1276, et devint, surtout au XVIe siècle, une ville de grand commerce et de riches banquiers (les Fugger, les Welser). La diète s'y réunit souvent: en 1530, lorsque les luthériens présentèrent à Charles-Quint leur profession de foi, dite *Confession d'Augsbourg;* en 1548, lorsqu'il publia la trêve ou *Intérim d'Augsbourg;* en 1555, lorsque la paix fut définitivement signée entre les catholiques et les luthériens. En 1686 la ligue d'Augsbourg réunit presque toute l'Europe contre Louis XIV. Augsbourg fut donnée en 1806 au royaume de Bavière. Depuis 1798, on y publie la *Gazette universelle*, qui jouit d'une certaine célébrité, parce que les cabinets européens y ont souvent publié des actes officiels qu'ils ne pouvaient pas faire connaître par les voies directes. Patrie d'Holbein. La population est de 51,000 hab.

Augsbourg (Evêché d'); les évêques étaient princes de l'Empire; ils résidaient à Dillingen depuis le XVe s.; leur territoire a été sécularisé en 1803 et réuni à la Bavière.

Augst, nom de deux bourgs de Suisse, séparés par l'Ergolz, affl. du Rhin, l'un dans le canton d'Argovie, *Augst-Kaiser*, l'autre dans le canton de Bâle, *Augst-Basel*, élevé sur l'emplacement d'Augusta Rauracorum, à 11 kil. S. E. de Bâle.

Auguis (Pierre-Jean-Baptiste), homme politique, né à Melle (Deux-Sèvres), 1742-1810, était président du tribunal de Melle, quand il fut élu à l'Assemblée législative. A la Convention, il fut d'abord modéré, puis énergique, depuis le 9 thermidor, contre les révolutionnaires, au 15 germinal 1795, au 1er prairial, lorsqu'il se mit à la tête de la force armée pour chasser les sectionnaires de la salle des séances. Il fit partie du conseil des Anciens, et, après le 18 brumaire, du Corps législatif, dont il fut secrétaire.

Auguis (Pierre-René), littérateur français, de Melle, 1786-1846, écrivit dans beaucoup de journaux périodiques, composa des notices sur Thomas, Rulhière, Dupaty, Millin, Chaumeton, de Retz, etc., publia beaucoup d'écrits de circonstance, une *Histoire de Catherine II et de Paul Ier*, 1813, in-8°; les deux premiers volumes du *Recueil des proclamations, rapports et bulletins des armées françaises depuis* 1792 *jusqu'en* 1815; etc. Après 1830, député de l'opposition, il devint conservateur de la Bibliothèque Mazarine, en 1842.

Augurale, enceinte au milieu de laquelle s'élevait dans un camp romain la tente du général; on la nommait ainsi de l'autel où il devait prendre les augures.

Augures, prêtres qui, à Rome, interprétaient la volonté des dieux d'après le vol ou le chant des oiseaux. Les rois furent d'abord augures et présidaient le collége dont ils nommaient les membres; les patriciens se réservèrent ces fonctions jusqu'en 301 av. J. C.; elles étaient importantes, puisque aucune affaire publique n'était entreprise, si les augures n'étaient pas favorables. Les Augures, inamovibles, avaient la robe prétexte et un lituus à la main droite.

Augurinus, nom commun à deux familles patriciennes de Rome, issues de la même *gens*. Plusieurs Augurinus ont été consuls; d'autres, tribuns du peuple.

Augusta, nom commun à beaucoup de villes anciennes, qui leur fut donné en l'honneur d'Auguste ou de ses successeurs. Les principales sont:

Augusta, v. de Sicile; auj. *Agosta.*
Augusta, v. de Cilicie, près d'*Adana.*
Augusta ou **Neomagus** v des Tricastini, dans la Gaule Narbonaise; auj. *Nyons* (Drôme).
Augusta Æduorum: auj. *Autun.*
— **Allobrogum**; auj. *Genève.*
— **Asturica**; auj. *Astorga.*
— **Ausciorum**; auj. *Auch.*
— **Bracara**; auj. *Braga.*
— **Cæsarea**; auj. *Sarragosse.*
— **Emerita**; auj. *Mérida.*
— **Firma** ou **Astigis**; auj. *Ecija.*
— ou **Julia Gaditana**; auj. *Cadix.*
— **Nemetum**; auj. *Spire.*
— **Prætoria** ou **Salassiorum**; auj. *Aoste.*
— **Rauracorum**; auj. *Augst.*
— **Suessionum**; auj. *Soissons.*
— **Taurinorum**; auj. *Turin.*
— **Trevirorum**; auj. *Trèves.*
— **Tricastinorum**: auj. *Aoust-en-Diois.*
— **Vagiennorum**: auj. *Saluces* ou *Bene.*
— **Veromanduorum**: auj. *Saint-Quentin.*
— **Vindelicorum**: auj. *Augsbourg.*
— ou **Dea Vocontiorum**; auj. *Die.*

Augusta, v. de la Géorgie (États-Unis), sur la Savannah, à 150 kil. N. O. de Savannah; grand commerce de coton et de tabac; 8,000 hab.

Augusta, capit. du Maine (États-Unis), sur la Kennebec; port commerçant; 6,000 hab.

Augustals, magistrats religieux, institués par Auguste à Rome, puis dans toutes les villes de l'Empire, 7 av. J. C.; ils étaient chargés du culte des dieux Pénates et du génie domestique de la famille d'Auguste; on les appela *magistri Larum Augustorum, Seviri* (ils étaient six) et *Augustals.* C'était une espèce de magistrature municipale, qui associait le culte de l'empereur à des œuvres de bienfaisance, de patronage, de fêtes publiques; elle se recrutait dans tous les rangs de la société et avait certains privilèges.

Augustamnique, province du diocèse d'Egypte, au IVe siècle, au N. E. depuis le Nil jusqu'à l'Arabie; la métropole était Péluse. Elle fut partagée au Ve siècle en deux provinces, *maritime* et *intérieure.*

Auguste, titre honorifique du latin *augere,* agrandir, décerné par le sénat à Octave, 28 av. J. C., et porté depuis par les empereurs romains. Sous Dioclétien, on appela *Auguste* l'empereur régnant, et *César* l'héritier qui devait lui succéder. Les empereurs d'Allemagne ont également pris le nom d'*Augustus.*

Auguste (Caïus Julius Cæsar Octavianus), connu d'abord sous le nom d'Octave, naquit à Velletri, en 63 av. J. C., et mourut à Nola, 14 ap. J. C. Fils de Caïus Octavius et d'Attia, nièce de César, il fut élevé avec soin par sa mère et par L. Philippus, à qui elle s'était remariée, prit la robe virile à 16 ans et fut dès lors considéré par le dictateur comme son fils adoptif et son héritier. Il le rejoignit pendant la campagne de Munda, puis fut envoyé à Apollonie, pour y compléter son éducation et suivre César à la guerre contre les Parthes. C'est là qu'il apprit l'assassinat de son oncle, 44 av. J. C. Il n'hésita pas à se rendre à Rome, pour y réclamer son héritage et se préparer à l'empire. Dès lors l'histoire d'Octave est intimement unie à celle de Rome, et nous nous contenterons d'indiquer le sommaire des principaux actes de sa vie. Repoussé par Antoine, il gagne le peuple et les soldats, en acquittant, par la vente de ses propres biens, les legs de César; il gagne Cicéron et les sénateurs par sa jeunesse, sa déférence et sa modération; il est adjoint, comme propréteur, aux consuls Hirtius et Pansa, qui vont combattre Antoine près de Modène; le sénat espère pouvoir le négliger; mais la mort des deux consuls le rend maître de leurs armées, il marche sur Rome, se fait nommer consul, 43, et, se rapprochant d'Antoine et de Lépidus, il forme avec eux le second triumvirat. Tous sacrifient sans pitié leurs amis et leurs parents; Cicéron est abandonné à la vengeance d'Antoine; puis les triumvirs marchent contre les meurtriers de César et sont vainqueurs de Cassius et de Brutus aux deux batailles de Philippes, 42. Antoine et Octave se partagent le gouvernement du monde romain; Octave s'affermit en Occident; il distribue aux soldats des terres, récompense de leurs services; il termine heureusement la guerre de Pérouse, excitée par la jalousie ambitieuse de Fulvie, femme d'Antoine, et de L. Antonius; le traité de Brindes le réconcilie avec Antoine, 40, celui de Misène, avec Sextus Pompée, 39. Bientôt, secondé par les conseils de Mécènes et les talents militaires d'Agrippa, il triomphe de Sextus Pompée à Nauloque, après une guerre difficile, 38-36, réunit ses légions, dépouille Lépidus en Sicile; puis, tandis qu'Antoine s'oublie et se perd en Orient, il exerce son armée, en soumettant la Rhétie, la Pannonie et la Dalmatie, 35-32. Les fautes d'Antoine à Alexandrie, les menaces de Cléopâtre, la répudiation d'Octavie le décident à déclarer la guerre à la reine d'Egypte; Antoine et la cause de l'Orient sont vaincus à Actium, 31; la mort d'Antoine et de Cléopâtre laisse Octave sans rival, et après la réduction de l'Egypte en province romaine, il revient en Italie pour commencer l'empire, 30. Profitant avec habileté de la lassitude des partis, Octave, désormais connu sous le nom d'*Auguste* (saint, vénéré), que lui décernèrent le sénat et le peuple, s'empara du pouvoir suprême; il respecta le nom et les vieilles formes de la république; mais il réunit tous les pouvoirs, jadis partagés entre plusieurs, les acceptant pour cinq ans, puis pour dix ans, puis pour toujours. Il repoussa les titres de dictateur, de roi, de seigneur (*dominus*), mais il s'empara du pouvoir exécutif, en prenant les titres d'*imperator* (empereur), général suprême, de *prince du sénat* (d'où le nom de *principat* donné à son gouvernement), de *préfet des mœurs,* etc., il eut la puissance consulaire à vie, la puissance proconsulaire, la puissance tribunitienne; il fut préfet de l'annone ou des approvisionnements, grand-pontife; il eut la surveillance des voies romaines, etc. Il s'empara également du pouvoir législatif, par la réforme du sénat, qui dépendit entièrement de lui, par l'insignifiance des comices populaires, par l'établissement du *consistorium* ou conseil privé, qui bientôt décida seul de toutes les affaires importantes; les *rescrits impériaux* eurent la valeur des *sénatus-consultes.* Auguste partagea l'administration des provinces avec le sénat, en se réservant les provinces où il y avait des soldats; il les fit gouverner par des lieutenants et des procurateurs. L'armée, légions, cohortes prétoriennes, urbaines, vigiles, les flottes de guerre, dépendirent de l'empereur; il disposa également de toutes les finances de l'État. — Au dehors, il ne fit la guerre que pour défendre les frontières; il acheva la conquête de l'Espagne, pacifia la Gaule qu'il réorganisa; la Rhétie, la Vindélicie, le Norique devinrent provinces romaines; en Orient, les Parthes rendirent les aigles romaines et tous les peuples envoyèrent des ambassadeurs à l'arbitre du monde; une partie de l'Arabie fut soumise et l'Ethiopie vaincue. Le temple de Janus fut fermé pour la troisième fois (1 av. J. C.). Mais la guerre recommença bientôt contre les Germains, et les expéditions de Drusus et de Tibère ne vengèrent qu'imparfaitement la défaite de Varus (9 ap. J. C.). — Auguste chercha par ses lois à arrêter la décadence des mœurs et de la religion; il embellit Rome surtout de monuments magnifiques, et charma le peuple par la magnificence des spectacles qu'il lui donna. Son siècle fut l'âge d'or de la littérature latine, et les lettres, qu'il protégea par goût et par politique, se sont montrées reconnaissantes de la paix qu'il donna au monde fatigué. Pendant son long règne, il put voir son œuvre se compléter et s'affermir; malgré plusieurs conspirations, il fut aimé et reçut le titre de *Père de la patrie.* Mais il ne fut pas heureux dans sa famille; sa femme Livie lui fit sentir un joug de plus en plus pesant; elle vit avec peine le mariage de Julie, qu'il avait eue de Scribonie, avec le neveu d'Auguste, Marcellus; après la mort prématurée de ce jeune homme, Julie épousa Agrippa, dont elle eut trois fils, Caïus et Lucius César, qui moururent avant Auguste, et Agrippa Posthumus, qui fut relégué loin de Rome; Julie fut elle-même exilée dans l'île de Pandataria. Après la mort de Drusus, il fut forcé d'adopter le dernier fils de Livie, Tibère, qu'il n'aimait pas. Auguste mourut à Nola, en Campanie, à l'âge de 77 ans (14 ap. J. C.); on rapporte qu'à son lit de mort il disait à ses amis: « Trouvez-vous que j'aie bien joué cette « comédie qu'on appelle la vie? Applaudissez, si vous « êtes contents. » V. sur ce règne Suétone, *Vie d'Auguste;* Dion Cassius, Appien, Nicolas de Damas, etc.; l'*Examen critique des historiens de la vie et du règne d'Auguste,* par M. Egger; *Rome au siècle d'Auguste,* par M. Dezobry, et le curieux testament d'Auguste, connu sous le nom de marbre d'Ancyre.

Auguste Ier, électeur de Saxe, 1553-1586, succéda à son frère Maurice, se montra zélé luthérien, fit dresser en 1580 *la Formule de concorde* pour rétablir l'union entre ses coreligionnaires, et rejeter, en 1582, à la diète d'Augsbourg le calendrier grégorien. Il bâtit le palais d'Augustenbourg et laissa néanmoins un énorme trésor.

Auguste Ier, roi de Pologne. V. *Sigismond-Auguste.*

Auguste II (Frédéric), électeur de Saxe, né en 1670, succéda à son frère, George IV, en 1694; à la mort de Sobieski, il l'emporta sur le prince de Conti, son compétiteur, et fut élu roi de Pologne, à force d'argent, 1697; il abjura le luthéranisme, mais rencontra beaucoup d'ennemis dans le royaume. Il s'unit avec Pierre de Russie contre Charles XII, pour reprendre la Livonie aux Suédois; mais ses troupes furent battues et lui-même fut poursuivi par Charles XII au cœur de la Pologne, puis en Saxe; au traité d'Altranstadt, 1706, il fut forcé de reconnaître comme roi Stanislas Leczinski. Après la défaite de Charles à Poltava, 1709, Auguste reprit son royaume, mais fut forcé de subir l'influence de la Russie. Il était brave, généreux, doué d'une force extraordinaire; mais sous son règne la Saxe fut appauvrie par les dépenses énormes, les fêtes, les prodigalités d'Auguste, et la Pologne tomba en décadence. Il mourut en 1733. Il avait eu de la belle Aurore, comtesse de Königsmark, le célèbre Maurice de Saxe.

Auguste III (Frédéric), né en 1696, électeur de Saxe, en 1733, à la mort de son père, fut élu roi de Pologne, grâce à la protection armée d'Anne de Russie et de l'empereur Charles VI. Il triompha de son rival, Stanislas Leczinski, mais n'eut pas d'indépendance; il régna dans le faste et l'indolence, abandonna la Pologne à ses dissensions, laissa le comte de Brühl gouverner, et dans la guerre de Sept Ans se déclara contre Frédéric II, qui lui prit son armée et ses Etats de Saxe. Il mourut peu de temps après la paix d'Hubertsbourg, 1763, lorsque les Czartoryski appelaient contre lui Catherine II. Sa fille, Marie-Joséphine, épousa le dauphin, fils de Louis XV, et fut la mère de Louis XVI, Louis XVIII et Charles X.

Auguste Ier (Frédéric), roi de Saxe. V. *Frédéric-Auguste.*

Auguste (Emile-Léopold), duc de Saxe-Gotha et d'Altenbourg, né en 1772, gouverna sagement, après son père Ernest II, de 1804 à 1822; il fut dévoué à Napoléon, qui lui donna de nombreuses marques de bienveillance; il protégea et cultiva lui-même les lettres. Avec son frère, Frédéric IV, s'éteignit la ligne de Saxe-Gotha, 1825.

Auguste (Guillaume), prince de Prusse, frère de Frédéric II, 1722-1758, le seconda bravement dans ses guerres jusqu'en 1756; mais durement réprimandé par lui, il quitta l'armée et mourut peu après.

Auguste (Frédéric-Guillaume-Henri), prince de Prusse, 1790-1843, petit-neveu de Frédéric II, par son père, Auguste-Ferdinand, fut fait prisonnier à Iéna, se distingua plus tard, dans les campagnes de Saxe, 1813, de France, 1814; prit Maubeuge, Landrecies, Marienbourg, Philippeville, en 1815, et s'occupa jusqu'à sa mort de l'organisation de l'armée prussienne. Sa grande fortune est alors revenue à la couronne.

Auguste de Brunswick. V. *Brunswick.*

Auguste (Histoire), recueil de 34 biographies d'empereurs romains, depuis Adrien jusqu'à Dioclétien, composées par Spartien, Lampride, Vopiscus, Trébellius Pollion, Gallicanus, J. Capitolinus. La meilleure édition est celle de Saumaise et Casaubon, in-fol. Paris, 1620; il y a des traductions françaises dans les collections Panckoucke et Nisard.

Auguste d'or, monnaie de Saxe, vaut 5 thalers ou 20 fr. 65 c.; il y a des demi-augustes et des double-augustes.

Augustenbourg (Christian-Auguste de Slesvig-Holstein-Sunderbourg, prince d'), 1768-1810, fut élu prince de Suède et fils adoptif de Charles XIII; mais il mourut presque subitement peu de temps après son arrivée en Suède, et on l'a cru empoisonné.

Augustenbourg (Maison d'). V. *Slesvig-Holstein.*

Augustenbourg, v. du Slesvig, sur la côte O. de l'île d'Alsen. Château des ducs d'Augustenbourg; 6,000 hab.

Augustin (Aurelius Augustinus, Saint), né à Tagaste, près d'Hippone, en 354, mort à Hippone, en 430, fils d'un païen, appelé Patrice, et d'une mère, tendrement chrétienne, sainte Monique, fut l'un des plus grands hommes du christianisme. A Madaure, à Carthage, il se livra d'abord aux études profanes, mais aussi à tous les écarts d'une jeunesse passionnée; il fut pendant neuf ans le disciple des Manichéens, puis, dégoûté de leurs doctrines, il douta de tout. Il avait déjà professé l'éloquence avec succès à Tagaste et à Carthage, quand il vint à Rome, et, sur la recommandation du préfet Symmaque, fut chargé d'enseigner à Milan. La bienveillance de saint Ambroise, ses exemples, ses prédications, les larmes et les prières de sainte Monique, décidèrent la conversion célèbre d'Augustin. Il revint en Afrique, après avoir reçu le baptême des mains de saint Ambroise, à l'âge de 32 ans; fut, malgré lui, ordonné prêtre par Valère, évêque d'Hippone et chargé spécialement du ministère de la prédication; puis, en 395, il devint le coadjuteur de Valère, et jusqu'à sa mort il ne cessa par ses ouvrages, par sa correspondance universelle, par ses luttes de chaque jour contre les hérésies, d'être le plus illustre représentant de l Eglise catholique, au moment où l'empire romain s'écroulait de toutes parts sous les coups des Barbares. Il vit les Vandales ravager l'Afrique, il ramena au devoir son ami, le comte Boniface, et mourut pendant le siége d'Hippone, en encourageant la résistance des combattants. — Saint Augustin a combattu avec vigueur les doctrines des Manichéens, les excès des Donatistes, la témérité des Pélagiens; il a humilié, il a terrassé l'homme devant Dieu, en le détachant complétement du monde où règne le péché; il a montré, en étalant le spectacle de la ruine des empires, que la patrie véritable est le ciel et que la *cité de Dieu* est le seul but auquel nous devons aspirer. Il a donc beaucoup contribué par ses doctrines au développement de la vie monastique, et à la sanctification de cette vie; ses idées sur la Grâce divine ont eu une immense influence au moyen âge; plus tard, commentées, exagérées, elles ont servi de textes aux luttes du protestantisme et du jansénisme. Aussi peut-on dire qu'il n'y a pas de Père de l'Eglise dont les ouvrages aient eu plus d'importance, qui aient été plus étudiés, plus admirés, qui aient suscité plus d'idées. Saint Augustin, d'un génie vaste et facile, a tout embrassé, métaphysique, histoire, antiquités, sciences et mœurs; il a écrit sur la musique comme sur le libre arbitre; il a analysé les facultés de l'esprit humain, mais surtout dépeint et approfondi les passions de l'âme. Ses défauts, l'affectation, la subtilité, sont ceux de son temps et de son pays; mais son éloquence est simple, souvent hardie, et pleine de sensibilité. Il est impossible de donner ici la liste de ses nombreux écrits; on connaît les plus admirables, les *Confessions*, les *Traités sur la Grâce et sur le Libre arbitre; la Cité de Dieu*, etc.; Ellies Du Pin a fait l'analyse détaillée de ces ouvrages, contenus dans l'édition des bénédictins, 1679-1700, 11 vol. in-fol. (V. *Nouvelle Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques.*) MM. Gaume ont publié une excellente édition de saint Augustin, 11 vol. in-8°, 1836-1839; un volume de sermons inédits a été publié, en 1842, par l'abbé Caillau. Les traductions des *Confessions*, de la *Cité de Dieu*, des *Lettres et Sermons* sont très-nombreuses. On l'honore le 28 août.

Augustin (Saint), moine romain, fut envoyé par le pape Grégoire le Grand, en 596, à la tête de la mission chargée de convertir les Anglo-Saxons. Il réussit auprès d'Ethelbert, roi de Kent, et de ses sujets, fonda le siége de Cantorbery et mourut en 604 ou en 607. On l'honore le 26 mai.

Augustin (Antoine), prélat espagnol, né à Saragosse en 1517, passa la plus grande partie de sa vie en Italie à étudier le droit, les antiquités, la numismatique, devint auditeur de rote à Rome, fut chargé d'une mission importante en Angleterre, 1555, assista au concile de Trente, et mourut archevêque de Tarragone en 1586. Il a écrit beaucoup d'ouvrages sur le droit romain et ecclésiastique, sur les antiquités, les médailles, les matières religieuses, etc. Ses œuvres de droit ont été publiées à Lucques en 10 vol. in-fol., 1765-1774.

Augustin (Jean-Baptiste-Jacques), peintre en émail et en miniature, de Saint-Dié, 1759-1832, a réagi heureusement contre le style *pompadour*. Plusieurs portraits des grands personnages de l'époque sont remarquables, surtout ceux de l'impératrice Joséphine, de Denon, de William Bentinck. Son école de dessin et de peinture a formé un grand nombre de bons artistes. Sa femme cultiva le même genre.

Augustin (Saint-), port de la Floride (Etats-Unis), était déjà assez florissant sous la domination espagnole.

Augustin (Baie de **Saint-**), sur la côte O. de Madagascar. Bon mouillage.

Augustines, religieuses dont on fait remonter l'institution à saint Augustin; on les nomme encore Religieuses hospitalières de la Charité de Notre-Dame. Etablies à Paris pour soigner les malades au commencement du XVIIe s., elles font encore le service de l'Hôtel-Dieu. Elles ont une robe noire serrée par une ceinture de cuir. Elles eurent aussi autrefois l'hospice de Saint-Louis. Aux Augustines se rattachent les sœurs de la

Vierge à Venise, de Sainte-Marthe à Rome, les Augustines déchaussées d'Espagne et de Portugal, etc.

Augustins, ordre religieux, qui date de 1256, lorsque Alexandre IV réunit dans une seule congrégation des ermites de noms différents; ils s'appelèrent *Grands-Augustins*, pour se distinguer d'une autre congrégation, celle des *Petits-Augustins*. Ils se répandirent dans toute l'Europe et se vouèrent principalement à la prédication; Pie V, en 1556, les plaça au dernier rang des ordres mendiants; Sixte V, en 1588, opéra dans l'ordre une réforme qui produisit les *Augustins déchaussés;* de Portugal, ceux-ci vinrent à Paris, 1619, où ils construisirent, avec l'aide de Louis XIII, le couvent des Petits-Pères et l'église de Notre-Dame-des-Victoires. Il y avait en outre, à Paris, le couvent des Grands-Augustins, établi dès 1259, et qui servit aux assemblées du Parlement ou des Etats-généraux; puis le couvent des Petits-Augustins, fondé en 1606 par Marguerite de Valois, là où est maintenant l'hôpital de la Charité. Leur vêtement était noir ou blanc, à manches larges, avec une ceinture de cuir.

Augustobona ou **Tricasses**, v. de Gaule, dans la Lyonnaise IV^e; auj. *Troyes*.

Augustodunum ou **Bibracte**, v. de Gaule, dans la Lyonnaise I^re; auj. *Autun*.

Augustodurus, v. de Gaule, dans la Lyonnaise II^e; auj. *Bayeux*.

Augustomagus, v. de Gaule, dans la Belgique II^e; auj. *Senlis*.

Augustonemetum, v. de Gaule, dans l'Aquitaine I^re; auj. *Clermont-Ferrand*.

Augustoritum ou **Lemovices**, v. de Gaule, dans l'Aquitaine I^re; auj. *Limoges*.

Augustowo, jadis l'un des 5 gouvernements de la Pologne russe, forme une longue bande entre la Prusse et le Niémen; c'est un pays assez fertile, qui renferme beaucoup de marais et de forêts; 640,000 hab. Le chef-lieu était Suvalky. Il a été supprimé.

Augustowo, v. de l'anc. gouvern. de ce nom, à 30 kil. S. de Suvalky, fondée par Sigismond-Auguste, vers 1560: marchés de bœufs et de chevaux; 5,000 habitants.

Augustule (ROMULUS MOMYLLUS AUGUSTUS, par dérision), dernier empereur d'Occident, fils du patrice Oreste, fut proclamé par son père, puis renversé, en 476, par Odoacre, chef des confédérés en Italie. Le jeune Augustule fut relégué dans l'ancienne villa de Lucullus, au cap Misène, avec un revenu de 6,000 livres d'or.

Auhausen, village de Bavière, sur la Wœrnitz, à 6 kil. d'Œttingen, où les protestants conclurent l'*Union évangélique* de 1608.

Aujon, riv. de France, affl. de l'Aube, vient de la Haute-Marne, passe à Arc-en-Barrois, Château-Vilain, Longchamp, et se jette dans l'Aube au-dessous de Clairvaux; son cours est de 60 kil.

Aulerci, *Aulerques*, grand peuple de l'ancienne Gaule, se subdivisaient en quatre peuplades: 1° *Aulerci-Brannovices*, qui étaient venus s'établir le long de la Loire entre les Ségusiens et les Eduens, auxquels ils furent soumis, dans la Lyonnaise I^re; 2° *Aulerci-Eburovices* (ancien diocèse d'Evreux), capitale Mediolanum ou Eburovices (Evreux), dans la Lyonnaise II^e, 3° *Aulerci-Cenomani* (auj. départ. de la Sarthe), capitale Cenomani (le Mans); 4° *Aulerci-Diablintes*, à l'O. (nord du départ. de la Mayenne), capitale Neodunum ou Diablintes (Jublains).

Aulich (LOUIS), né à Presbourg en 1792, lieutenant colonel au service de l'Autriche, fut l'un des chefs de l'insurrection hongroise en 1848. Il remporta de brillants avantages sur Schwartzenberg et Windischgraetz, fut ministre de la guerre; mais trahi par Georgei, il fut arrêté aux conférences d'Arad et pendu avec douze de ses compagnons, le 6 octobre 1849.

Aulis et non pas **Aulide** (*Micro-Vathi*), port de l'ancienne Béotie, en face de Chalcis en Eubée, sur l'Euripe. C'est là que se réunit la flotte des Grecs, liguée contre Troie, et qu'aurait eu lieu le sacrifice d'Iphigénie.

Aulique (Conseil), tribunal érigé par l'empereur d'Allemagne, Maximilien I^er, en 1501, pour juger les causes du ressort de l'empereur; il fut souvent en lutte de juridiction avec la Chambre impériale, tribunal suprême de l'Empire.

Aullagas, lac de la Bolivie occidentale, formé par le Desaguadero, qui vient du lac de Titicaca; ses bords sont habités par les Indiens Aullagas.

Aulne, riv. de France, vient des monts d'Arrée, arrose Châteauneuf et Châteaulin (Finistère), et finit dans la rade de Brest, à Landevenec. Son cours est de 120 kil.; elle alimente le canal de Nantes à Brest.

Aulnoy ou **Aunoy** (MARIE-CATHERINE JUMELLE de BERNEVILLE, comtesse D'), femme de lettres, morte en 1705, est surtout connue par ses *Contes de Fées* et par son roman d'*Hippolyte, comte de Douglas*.

Aulona et **Aulon**. V. AVLONE.

Ault, ch.-l. de cant. de l'arrond. et à 30 kil. S. O. d'Abbeville (Somme); port sur la Manche; pêche abondante, quincaillerie; 1,490 hab.

Aulu-Gelle, grammairien et critique romain, vivait sous les Antonins, au second siècle. Il est connu surtout par son ouvrage en 20 livres, intitulé *Nuits attiques*, parce qu'il commença à le composer à Athènes pendant les soirées d'hiver. C'est un recueil de notes prises au hasard, de réflexions judicieuses sur ses lectures, qui forment le fond de ce livre; il est précieux parce qu'il contient beaucoup de fragments d'anciens auteurs perdus. On distingue les éditions de J. Gronovius, Leyde, 1706, in-4°, et de A. Lion, Gœttingue, 1824. Il a été traduit en français plusieurs fois, surtout pour la Bibliothèque de Panckoucke, 3 vol. in-8°, et dans la collection Nisard, par M. Jacquinet, 1843.

Aumale (*Albemarle*), ch.-l. de cant. de l'arrond. et à 24 kil. E. de Neufchâtel (Seine-Inférieure), près de la Bresle. Filatures, fabriques de draps; eaux minérales; 2,155 hab. Henri IV fut blessé dans un combat près de ses murs, en 1592.

Aumale (comté, puis duché d'). Guillaume le Conquérant érigea le domaine d'Aumale ou Albemarle en comté, en faveur d'un de ses compagnons, Eudes de Champagne. Philippe Auguste s'en empara, le donna à Simon de Dammartin; puis il passa aux maisons de Castille, d'Harcourt et de Lorraine; René II de Lorraine l'acquit par mariage en 1471. Il fut érigé en duché-pairie, 1547; par mariage, appartint à la maison de Savoie, de 1631 à 1675; alors Louis XIV l'acheta pour le duc du Maine, dont la petite-fille épousa, en 1769, le duc d'Orléans, père du roi Louis-Philippe. C'est le quatrième des fils de celui-ci qui porte aujourd'hui le titre de duc d'Aumale.

Aumale (CLAUDE DE LORRAINE, duc D'), cinquième fils de René II, duc de Lorraine, reçut de son père le comté d'Aumale, 1508, s'attacha à la cour de France, fut grand-veneur de François I^er, qu'il servit dans toutes ses guerres et qui le récompensa en érigeant en duchés ses terres de Guise et d'Aumale. Il mourut en 1550, après avoir fondé la puissance des Guises, ses enfants.

Aumale (CLAUDE II DE LORRAINE, duc D'), troisième fils du précédent, né en 1525, grand-veneur de France, prit part à toutes les guerres faites par son frère, François de Guise, aux combats de Saint-Denis et de Moncontour, fut un des principaux auteurs de la Saint-Barthélemy et fut tué au siége de La Rochelle, en 1573.

Aumale (CHARLES DE LORRAINE, duc D'), fils du précédent, né en 1556, fut l'un des principaux chefs de la Ligue; gouverneur de Paris, en 1589, il défendit la ville contre Henri IV. Plus tard il s'unit aux Espagnols en Picardie et fut condamné à mort par le Parlement (1595). Il mourut à Bruxelles en 1631.

Aumale (CLAUDE, chevalier D'), son frère, se distingua à Arques et fut tué au combat de Saint-Denis, en 1591.

Aumale ou **Sour-G'Hozlan**, v. de la province d'Alger, à 120 kil. S. E. d'Alger, vers la source de l'Oued Sahel, fondée en 1846 sur les ruines de la cité romaine d'Auzia, est une position très-importante qui garde l'entrée de la Kabylie, relie Alger à Sétif, et unit les vallées du Tell à la région des Chotts ou des lacs salés.

Aumance, affl. du Cher, passe à Cosne, à Hérisson; son cours est de 50 kil.

Aumônier (Grand-), l'un des grands officiers de la couronne, depuis François I^er, qui créa non la charge, mais le titre.

Aumont, l'une des plus anciennes familles de France, a produit de braves guerriers à toutes les générations.

Aumont (JEAN D'), né en 1522, fut blessé et pris à Saint-Quentin, 1557, combattit les protestants sous Charles IX et Henri III, qui le nomma maréchal en 1579. Il s'efforça d'empêcher l'assassinat des Guises, fut l'un des premiers à reconnaître Henri IV, combattit à Arques et à Ivry, fut nommé gouverneur de Champagne, puis de Bretagne, et mourut d'un coup de

mousquet, au siége de Comper, près de Brest, en combattant Mercœur et les Espagnols. 1595.

Aumont (Antoine d'), son petit-fils, 1601-1669, se distingua à Rethel, 1650, devint maréchal de France, 1651, puis gouverneur de Paris, 1662.

Aumont (Louis-Marie-Victor d'Aumont et de Rochebaron), 1632-1704, servit sous Louis XIV, fut gouverneur de Boulogne et membre de l'Académie des Inscriptions.

Aumont (Jacques d'), 1732-1799, était l'un des chefs de la garde nationale de Paris, en 1789.

Aumont (Louis-Marie-Alexandre, duc d'), son frère, 1736-1814, député aux États-généraux de 1789, favorisa l'évasion de Louis XVI, en 1791.

Aumont (Louis-Marie-Céleste de Pienne, duc d'), fils de Jacques, pair de France en 1815, a été l'un des premiers gentilshommes de la chambre sous Louis XVIII et sous Charles X.

Aunay (Philippe et Pierre Gaultier d'), gentilshommes normands, furent mis à mort par Philippe IV, en 1314, comme amants de Marguerite de Bourgogne.

Aune, ancienne mesure de longueur, qui a singulièrement varié suivant les temps et les pays, valant 1m,88 à Paris, et 0m,666 à Berlin, par exemple.

Auneau, ch.-l. de cant. de l'arrond. et à 20 kil. E. de Chartres (Eure-et-Loir), sur l'Aunay. Fontaine célèbre de Saint-Maur; victoire du duc de Guise sur les Allemands, en 1587; 1,756 hab.

Auneuil, ch.-l. de cant. de l'arrond. et à 10 kil. S. O. de Beauvais (Oise). Fabrique de blondes; patrie du peintre Lebrun; 1,124 hab.

Aunis (*Alnetensis* ou *Alniensis tractus*), anc. prov. de France, avait pour bornes : au N. le Poitou; à l'E. et au S. la Saintonge; à l'O. l'Océan. L'Aunis, habité primitivement par les Santones, fit partie de la Saintonge, de l'Angoumois ou du Poitou, puis fut enlevé par Guillaume IX, duc de Guyenne, aux seigneurs de Mauléon; il fut disputé par les rois d'Angleterre et de France, ne fut définitivement réuni à la couronne que sous Charles V, en 1371. Il fut le centre de la résistance protestante sous Louis XIII. En 1789, l'Aunis (capit. La Rochelle) formait avec le Brouageais, le pays d'Arvert, les îles de Ré, d'Oleron et d'Aix, un gouvernement militaire; il dépendait de la généralité de La Rochelle et ressortissait au parlement de Paris. Il a fait une partie de la Charente-Inférieure. V. *Rochelle* (*La*).

Aups ou **Aulps** (*Alpes*, *villa Alpium*), ch.-l. de cant. de l'arrond. et à 25 kil. N. O. de Draguignan (Var); ville ancienne, patrie du comte de Blacas; 2,597 habitants.

Auranitis, Auranitide, pays de l'ancienne Palestine, dans la demi-tribu de Manassé, à l'E. du Jourdain. Elle fit partie de la Pérée. On la nommait ainsi d'*Auran*, dans une région de cavernes, asile des brigands.

Aurasius Mons (auj. Djebel-Aurès), montagnes de l'Atlas, au S. de la Numidie, qui servaient d'asile aux Maures ou Berbères, révoltés contre les Romains.

Auray, riv. de France, arrose Auray, Locmaria-Ker et finit à l'entrée du Morbihan, après 60 kil. de cours.

Auray, ch.-l. de cant. de l'arrond. et à 30 kil. S. E. de Lorient (Morbihan), sur la riv. de ce nom. Commerce de cabotage assez actif en grains, bois, cidre, bestiaux, chevaux; chantiers de construction pour les navires; 4,894 hab. — Célèbre par la bataille de 1364 où Charles de Blois fut tué; par la mort des prisonniers de Quiberon, en 1795. A quelque distance est la chapelle de Sainte-Anne d'Auray, l'un des lieux de pèlerinage les plus fréquentés de France; elle doit son origine à un monastère de Carmes, fondé en 1627.

Aure ou **Avre**, riv. de France, affl. de gauche de l'Eure, passe à Verneuil et à Nonancourt, sépare les dép. de l'Eure et de l'Eure-et-Loir, et a 45 kil. de cours.

Aure (Pays d'), *Aurensis Vallis*, dans l'Armagnac (Hautes-Pyrénées). La vallée d'Aure, entre celles de Campan et de Luchon, à la jonction de la Neste et des torrents d'Aure et de Louron, est fertile surtout en pâturages, et très-pittoresque.

Aurea Regio, *Pays d'or*, nom donné vaguement par les anciens à la partie méridionale de l'Indo-Chine.

Aurèle (**Marc**). V. Marc Aurèle.

Aurelia, nom d'une *gens* plébéienne de Rome, dont les diverses branches s'appelèrent Cotta, Oreste et Scaurus. Aurelia, mère de César, appartenait à cette famille; et la femme de Catilina était une Aurelia Orestilla.

Aureliani, peuple gaulois (auj. Loiret et partie de Loir-et-Cher), dans la Lyonnaise IVe; leur capitale était Genabum, plus tard Aurelianum (Orléans). Ils firent d'abord partie des Carnutes.

Aurélien (Lucius Domitius), empereur romain, né à Sirmium, en 212, régna de 270 à 275. Fils d'un paysan, il se distingua dans les légions, en Gaule contre les Francs, en Illyrie contre les Sarmates, puis contre les Goths; ses soldats le surnommèrent *manus ad ferrum* (la main à l'épée). Proclamé empereur, à la mort de Claude II, par les légions d'Illyrie, il repoussa les Goths de la Pannonie, les Alamans de l'Italie; vainquit Zénobie en Orient, l'usurpateur Tétricus en Gaule; et, après un triomphe magnifique à Rome, il allait combattre les Perses, quand il fut assassiné par son secrétaire Mnesthée. C'était un prince vaillant, économe et sévère.

Aurelius Victor (Sextus), historien latin du IVe s., d'origine africaine, fut préfet de Rome et consul, il resta toujours païen. On lui attribue : *Origo gentis romanæ*, histoire légendaire des Romains jusqu'à Romulus; *De viris illustribus urbis Romæ*, en 18 chap.; *De Cæsaribus*, biographies succinctes des empereurs jusqu'à Constance; c'est probablement le seul ouvrage authentique d'Aurelius Victor. La meilleure édition est celle d'Arntzenius, Amsterdam, 1733, in-4°; il a été traduit par M. Dubois dans la collection de Panckoucke.

Aureng-abad, ancienne province à l'O. du Dekkan (Hindoustan), arrosée par le Godavery, traversée par les Ghattes occidentales, fertile en fruits, riz, coton, etc., habitée surtout par les Mahrattes, appartient aujourd'hui, depuis 1818, à la présidence de Bombay et à l'État du Nizam. — La capitale est Aureng-abad.

Aureng-abad (ville du trône), à 270 kil. N. E. de Bombay, au N. du Godavery, dans les États du Nizam, appelée d'abord Karkhi, doit son nom à Aureng-Zèbe, qui en fit sa résidence habituelle, y construisit un superbe palais, un mausolée de marbre en l'honneur de sa fille et y mourut en 1707. Elle est maintenant bien déchue et ne renferme que 50,000 hab.

Aureng-Zèbe ou **Aureng-Zeyb** (Mohi-Onddîne-Mohammed-Alamguîr), empereur Mongol, né en 1618, régna de 1658 à 1707; il s'empara du trône de Delhy en faisant périr ses deux frères aînés, en chassant le plus jeune, en emprisonnant son père, Shâh-Djahân. Il fit la conquête du royaume d'Assam, d'une partie du Dekkan, du royaume de Bedjapour et de Golconde; mais il eut de longues guerres à soutenir contre les Afghans et surtout contre les Mahrattes, qu'il persécuta, comme musulman, et qu'il ne put vaincre. Son administration fut habile et infatigable; sa cour était splendide; de nombreux voyageurs européens, Tavernier, Thévenot, Bernier, Dellon, Manucci, etc., ont célébré sa magnificence; mais son égoïsme, son intolérance religieuse, ses habitudes de duplicité lui aliénèrent ses sujets et préparèrent la décadence de l'empire. Dans sa vieillesse soupçonneuse et attristée, il fit périr plusieurs de ses fils révoltés contre lui.

Auréolus (Manius Acilius), d'abord simple berger de Dacie, se fit soldat et devint général sous Valérien; il se révolta contre Gallien, prit le titre d'empereur, mais fut vaincu par Claude II près de Milan, et fut massacré par les soldats, en 268.

Aurès (*Aurasius mons*), l'un des massifs du grand Atlas, dans la province de Constantine, au S. E. de l'Algérie.

Aureus, monnaie romaine en or, dont la valeur varia sous les empereurs de 28 à 25 francs.

Auriac (Bernard d'), troubadour, surnommé *le maître de Béziers*, mort vers 1285, a laissé quelques pièces en l'honneur de la Vierge ou des *sirventes* pour soutenir la cause de Philippe le Hardi et des Français.

Aurich, dist. du Hanovre (Prusse), dans le bassin inférieur de l'Ems, formé de l'ancienne province d'Ost-Frise, est couvert de marécages et de bruyères; la pop. est de 192,000 hab.

Aurich, le chef-lieu, à 200 kil. N. O. de Hanovre, sur un canal qui la joint à Emden, a des tanneries et fait le commerce des bestiaux; 4,500 hab.

Aurigera, nom latin de l'Ariége.

Aurigny ou **Alderney** (*Arica*, *Riduna*), la plus au N. des îles anglo-normandes, dans la Manche, à 10 kil. O. du cap de la Hogue, dont elle est séparée par le Raz d'Aurigny ou Raz de Blanchart. Elle a 6 kil. de long sur 2 de large; le sol est bien cultivé; trois phares s'élèvent sur les rochers voisins des Casquets. La seule localité est le bourg de Sainte-Anne. Les Anglais ont fait de toute l'île un nouveau Gibraltar, hérissé de for-

teresses et de batteries, à une heure de Cherbourg. Elle dépend du gouvernement de Guernesey; les habitants, au nombre de 2 à 3,000, parlent le français.

Aurillac, ch.-l. du départ. du Cantal, sur la rive droite de la Jordanne, par 44° 55′41″ lat. N. et 0° 6′ 22″ long. E.; à 554 kil. S. de Paris. Fabr. de blondes et de dentelles; chaudronneries, papeteries, tanneries; commerce de bestiaux, mulets, chevaux et fromages. On y remarque les ruines du château de Saint-Etienne, l'église de Saint-Géraud; 11,098 hab. — Elle doit son origine à une abbaye du IXe s.; patrie de Gerbert (Sylvestre II), de Piganiol de la Force, de Carrier.

Auriol, bourg de France, dans les Bouches-du-Rhône, de l'arrond. et à 25 kil. N. E de Marseille. Fabriques de carreaux rouges pour les appartements; laines; dans les environs mines de houille; comm. de mulets, bestiaux, grains, fruits du Midi; 4,804 hab.

Auriol (PIERRE D'), célèbre théologien de Toulouse, vivait au commencement du XIVe s.; il était cordelier, fut l'élève et le successeur de Duns Scot dans l'Université de Paris, et devint archevêque d'Aix, en 1321. Il fut un zélé défenseur de l'Immaculée Conception de la Vierge.

Auron, riv. de France, affl. de droite du Cher, vient du départ. de l'Allier, passe à Dun, Bourges, prend le nom d'Yèvre, passe à Mehun et se jette dans le Cher à Vierzon, après un cours de 100 kil. — Un autre *Auron* est affluent de gauche du Cher et passe à Cullan, Mareuil et Charost.

Auronzo, v. de la Vénétie (Italie), sur l'une des sources de la Piave, à 45 kil. N. E. de Bellune; grand commerce de bois pour la marine.

Aurore, déesse de la mythologie grecque et romaine; elle était chargée d'ouvrir au char du Soleil les portes de l'Orient. On la représentait couverte d'un voile et assise dans un char traîné par quatre chevaux blancs. Les poëtes ont souvent parlé de son amour pour Tithon, jeune mortel, qu'elle épousa et enleva au ciel.

Aurore, l'une des îles de la Société (Océanie), fertile et habitée par une population douce et aimable. — L'une des Nouvelles-Hébrides, découverte par Bougainville en 1768.

Aurunces, peuple de l'ancienne Italie, au S. du Latium et au N. de la Campanie. On les confond souvent avec les Ausones (V. ce mot), dont ils n'étaient qu'un débris. Leurs villes principales étaient Fundi, Formies, Caïete, Minturnes, etc.

Auruneuleia, nom d'une *gens* romaine célèbre.

Ausa (*Vic d'Osona*), v. de l'Espagne ancienne, capitale des Ausetani.

Auschwitz. V. *Zator*.

Ausci ou **Auscii**, peuple de la Gaule dans la Novempopulanie (au S. du départ. du Gers); leur capitale était Elimberris ou Climberris, plus tard Ausci (*Auch*).

Ausetani, peuple de l'Espagne ancienne, dans la Tarraconaise; leur capitale était Ausa; on place Bæcula dans leur pays.

Ausona, v. de l'ancien Latium, au S. de Terracine, fut détruite par les Romains, 314 av. J. C., parce qu'elle voulait s'unir aux Samnites.

Ausone (DECIMUS MAGNUS), poëte latin, de Bordeaux, 309-394, professa avec éclat dans cette ville la grammaire et la rhétorique. L'empereur Valentinien Ier le fit venir à Trèves pour lui confier l'éducation de son fils Gratien, 367, et le nomma comte du palais. Gratien, devenu empereur en 375, le retint auprès de lui comme conseiller, lui donna la préfecture d'Italie, en 377, celle des Gaules, en 378, le consulat, en 379. Ausone passa les dernières années de sa vie près de Bordeaux. Loué avec exagération par ses contemporains, trop déprécié par quelques critiques modernes, Ausone n'est pas un poëte sans mérite, surtout pour une époque de décadence; ses épigrammes, ses idylles et surtout son poëme de *la Moselle* ont de jolis détails. — Les meilleures éditions sont celles de Junte, Florence, 1517; de Bordeaux, 1580; d'Amsterdam, *cum notis variorum*, 1671; de l'abbé Souchet, *ad usum Delphini*, 1730. Il a été traduit par l'abbé Jaubert, 1769, 4 vol. in-12, et par M. Corpet, dans la collection Panckoucke, 2 vol. in-8°.

Ausones, peuple de l'ancienne Italie, près des Volsques, appartenant à la race des Osques; on les confond avec les Aurunces. Les poëtes ont souvent donné le nom d'Ausonie à toute l'Italie; le golfe de Tarente a été appelé quelquefois mer d'Ausonie, *Ausonium mare*. — Les Ausones, quand ils furent soumis par Valerius Corvus, 336 av. J. C., ne possédaient plus que quelques villes, Ausone, Calès, etc.

Auspices, prêtres du collége augural qui prédisaient l'avenir, en observant comment volent, chantent ou mangent les oiseaux. A l'armée c'était le général qui prenait les auspices (*aves aspicere*).

Aussée, bourg du cercle de Brück, dans la Styrie autrichienne, près des sources de la Traun; on y exploite de riches salines, dont le produit est depuis longtemps de 200 à 250,000 quintaux.

Aussig, v. de Bohême, à 20 kil. N. O. de Leitmeritz, sur l'Elbe. Grand commerce de vins, blé, fruits et bois, patrie du peintre Mengs; 1,800 hab.

Austell (SAINT-), v. du comté de Cornouailles (Angleterre). Etoffes de laines; dans les environs mines d'étain et terre à porcelaine; 10,000 hab.

Austerlitz, petite ville seigneuriale de la Moravie autrichienne, à 20 kil. S. E. de Brünn, sur la Littawa. Elle date du XIIe s., a été possédée par les Templiers au XIIIe, est remarquable par son château et par ses jardins, mais surtout célèbre par la victoire de Napoléon Ier sur les Autrichiens et les Russes, 2 déc. 1805; 2,500 hab.

Austin, capitale du Texas (Etats-Unis), sur le Colorado, a reçu le nom du fondateur de l'Etat; en avril 1839, elle fut choisie pour être le siége du gouvernement; 4,000 hab.

Austral (GR.-OCÉAN), le G.-Océan au S. de l'Equateur.

Australasie, nom donné par plusieurs géographes à la partie S. O. de l'Océanie, que nous appelons Mélanésie.

Australie ou **Nouvelle-Hollande** (*Mélanésie*), la plus grande des îles du globe, dans l'Océanie, peut être regardée comme un troisième continent; elle s'étend du 11° au 39° de lat. S. et du 111° au 152° de long. E. Le détroit de Torrès la sépare au N. de la Nouvelle-Guinée; le détroit de Bass, au S., de la Tasmanie; elle est bornée à l'E. par le Grand-Océan, à l'O. par la mer des Indes. Les côtes, peu découpées, présentent au N. les golfes de Cambridge et de Carpentarie; au S. les golfes Saint-Vincent et Spencer. Les principaux caps sont: au N. York; à l'E. Flattery, Townshend, Howe; au S. E. Wilson; au S. O. Nuyts, d'Entrecasteaux, Leeuwin; à l'O. le cap Nord-Ouest. On connaît fort peu l'intérieur de l'Australie; la chaîne de montagnes la plus importante suit la côte orientale du cap York au cap Wilson; on l'appelle *Montagnes bleues* à l'E. et *Alpes australiennes* au S. E. La plupart des cours d'eau sont des torrents souvent à sec; les principaux sont: le Burdekin et le Brisbane à l'E.; le Murray, grossi du Lachlan et du Darling, le Macquarie, au S.; la rivière des Cygnes au S. O., la riv. Victoria au N. On a reconnu un assez grand nombre de lacs marécageux, Torrens, Gardner, Eyre, etc. Les saisons sont l'inverse de celles de l'Europe; la température est très-variable, mais cependant le climat est sain. L'Australie a sa flore spéciale, très-riche dans certaines parties de l'E. et du S. E.; mais les végétaux ont un caractère unique, celui de posséder un feuillage rude, grêle, aromatique, d'un vert glauque, monotone, donnant peu d'ombrage. Les animaux se distinguent par une double poche, comme le kangurou; les plus extraordinaires sont l'ornithorynque et l'échidné; les oiseaux, les reptiles ont également leur organisation à part. Les indigènes ou nègres Papous sont au dernier degré de l'espèce humaine; petits, maigres, avec leur face élargie, leur bouche énorme, leur ventre pendant, leur chevelure étrangement défigurée, ils vivent misérablement et brutalement, fuient la civilisation, et sont anthropophages; quelques tribus, récemment reconnues, semblent cependant moins laides et moins sauvages. — Il paraît que le portugais Manoel Godinho di Heredia débarqua le premier sur le continent australien, en 1601; les Hollandais reconnurent une partie des côtes, depuis 1606, et donnèrent au pays le nom de Nouvelle-Hollande; c'est seulement au XIXe siècle que le tour de l'île a été définitivement exploré; depuis plus de vingt ans on a fait de nombreux efforts pour reconnaître l'intérieur du continent; enfin, après les voyages de Leichardt, Sturt, etc., Burke et Wills ont traversé l'Australie, d'Adélaïde au golfe de Carpentarie, et Douall Stuart, dans une troisième tentative, est arrivé, en allant du S. au N., au golfe de Van-Diemen, le 25 juillet 1862. — Après le voyage d'exploration du capitaine Cook, en 1770, les Anglais formèrent leur premier établissement, composé de condamnés (convicts) à Botany-Bay, puis à Port-Jackson, dans la Nouvelle-Galles méridionale (1788); en 1836, la population s'élevant à 65,000 individus, on n'envoya plus de condamnés; les émigrants affluèrent; en 1851, il y avait déjà 450,000 habitants, lorsque la découverte de mines

d'or très-abondantes détermina une émigration de plus en plus considérable. Aujourd'hui l'Australie anglaise comprend six colonies : 1° la *Nouvelle-Galles* du S., cap. Sidney; 2° l'*Australie méridionale* à l'O. de la précédente, reconnue par l'Angleterre en 1836, très-importante par ses pâturages, ses bestiaux, ses laines, ses mines de cuivre et de plomb; capit. Adélaïde; l'île des Kangurous en dépend; 3° l'*Australie heureuse* ou *Victoria*, au S. E. de l'Australie, remarquable par son admirable fertilité, ses bestiaux, ses laines, ses mines d'or; capit. Melbourne; 4° l'*Australie occidentale* ou Swan-River (rivière des Cygnes), capit. Perth; 5° le *Queensland*, au N. de la Nouvelle-Galles du S., capit. Brisbane; 6° la *Tasmanie* ou *Terre de Van-Diemen*. (V. ces différents noms.) — L'*Australie septentrionale*, au N., capit. Victoria, près du Port-Essington, n'a pas fait de progrès réels. « Ces colonies, disait le duc de Newcastle en 1862, n'ont guère pris leur essor que depuis vingt ans; et déjà leur population est de 1,250,000 âmes, leur revenu de 162,500,000 francs; leur commerce occupe 1,500,000 tonnes; leur importation monte à 625 millions de francs, dont 400 millions de produits métropolitains. Enfin, le sol cultivé a passé de 25,000 à plus de 120,000 hectares, et l'exportation de la laine de 20 millions à 50 millions. » Ajoutons qu'on estime à 1,050 millions la somme de l'or envoyé de l'Australie en Europe, de 1851 à 1855. — L'*Australie méridionale* (South-Australia), l'une des grandes divisions de l'Australie, est séparée des prov. de Victoria et de la Nouvelle-Galles du S. par une ligne droite conventionnelle, à l'E. L'industrie pastorale et agricole y domine; il y a des mines de cuivre et de plomb argentifère. Les *squatters*, repoussés à l'O. par des déserts infranchissables, s'étendent vers le N. à travers les territoires que Stuart a parcourus le premier. La population doit dépasser 200,000 habitants, sur une superficie de 985,000 kil. carrés. Le ch.-l. est Adélaïde. Quoiqu'il y ait plusieurs ports excellents, les communications avec l'Europe sont rares, et les produits sont exportés à Melbourne. — *Australie occidentale* (*West-Australia*). Elle s'étend nominalement sur près d'un tiers du continent. Quelques milliers d'hommes occupent seulement une partie de ses 1,730,000 kil. carrés, vers l'extrémité S. O.; les villes d'Albany, de Perth, de Freemantle se développent lentement. On y trouvera sans doute des terres propres à l'agriculture et aux pâturages, mais pas de mines d'or. V. SUPPLÉMENT.

Austrasie (*Ost-reich*, royaume de l'Est); on nommait ainsi la partie orientale de l'empire des Francs mérovingiens, depuis les Ardennes et la Meuse; car les limites n'ont jamais été bien fixes. A l'Austrasie se rattachèrent les pays dépendant des Francs au delà du Rhin; mais la véritable Austrasie ne doit pas dépasser le fleuve. Elle était peuplée par les anciens Ripuaires, par des hommes d'origine germanique surtout; les invasions et le contact continuel avec les populations germaniques firent prédominer parmi les Austrasiens l'esprit et les coutumes de la Germanie. La lutte s'engagea de bonne heure entre les rois francs d'Austrasie ou de Metz et les rois de Neustrie, au temps de Sigebert et de Brunehaut, de Chilpéric et de Frédégonde. Si Clotaire II, roi de Neustrie, réunit à ses Etats l'Austrasie, il fut forcé de donner satisfaction à l'esprit d'indépendance des leudes orientaux qui, dès le VIIe s., furent surtout gouvernés par leurs maires du palais, déclarés inamovibles en 615. Puis la lutte recommença, surtout après Dagobert, 638; les Austrasiens abolirent la royauté mérovingienne, dès 679, et conduits par leurs ducs, ancêtres des Carlovingiens, Pepin d'Héristal, Charles Martel, Pepin le Bref, ils triomphèrent définitivement des Neustriens, à Testry (687), à Vincy (717), à Soissons (719), reconstituèrent l'empire des Francs en Gaule, et, avec Pepin le Bref et Charlemagne, furent le centre et le cœur de la puissance carlovingienne. Au temps de Charlemagne, l'Austrasie s'étendait à l'E. du Rhin jusqu'aux frontières de la Thuringe; ses villes principales étaient : Aix-la-Chapelle, Metz, Nimègue, Duren, Trèves, Mayence, Héristal, Ingelheim, Thionville, Worms, Francfort-sur-le-Mein, Wurtzbourg, etc.

Autariates, peuple de la Dalmatie ancienne; la capitale était Salone; ils occupaient la haute vallée du Drilo et furent soumis par les rois de Macédoine.

Auterive, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 18 kil. S. E. de Muret (Haute-Garonne), sur l'Ariége. Fabriques de draps; 3,179 hab.

Auteroche (CHAPPE D'). V. CHAPPE.

Auteuil, longtemps village célèbre par sa jolie position sur les côteaux qui bordent la rive droite de la Seine, au-dessous de Paris, et par ses maisons de campagne, sur la limite du bois de Boulogne; fait partie, depuis 1860, du seizième arrondissement de la capitale.

Autharis, roi des Lombards, 584-590, fils de Cleph, ne lui succéda qu'après dix ans d'anarchie, repoussa Childebert II, roi d'Austrasie, combattit heureusement les Grecs et poussa, dit-on, jusqu'à Reggio sur le détroit.

Authentiques, nom donné au recueil des *Novelles* de Justinien, parce qu'elles abrogeaient les lois précédentes.

Authie, riv. de France, vient des collines de l'Artois, sépare la Somme du Pas-de-Calais, passe à Doullens et finit dans la Manche par une large embouchure ensablée : son cours est de 90 kil.

Authion ou riv. du **Doil**, affl. de droite de la Loire, vient d'étangs dans Indre-et-Loire, arrose Bourgueil, passe dans Maine-et-Loire, suit l'ancien lit de la Loire et finit à Saint-Aubin-des-Ponts-de-Cé, après un cours de 100 kil. Elle est navigable depuis Beaufort.

Autichamp (JEAN-FRANÇOIS-THÉRÈSE-LOUIS DE BEAUMONT, marquis D'), d'une famille illustre, qui a bien servi la France depuis le XIVe s., né à Angers, en 1738, mort en 1831; fut aide de camp du maréchal de Broglie, puis colonel, pendant la guerre de Sept-Ans; et, commandant de la cavalerie de Lunéville, obtint la réputation d'un excellent officier. En 1789, il suivit le prince de Condé à Turin; il fit la campagne de 1792 avec les Prussiens, contribua au soulèvement de Lyon, puis se mit au service de la Russie jusqu'en 1815. Il fut nommé lieutenant général par Louis XVIII; en 1830, il combattit encore avec ardeur pour la défense de la cause royaliste.

Autichamp (CHARLES DE BEAUMONT, comte D'), son fils, 1770-1859, devint, après le 10 août 1792, l'un des chefs les plus actifs de l'insurrection royaliste dans la Vendée, et sauva, après la mort de Bonchamp, les prisonniers républicains. Il fut pair de France sous la Restauration.

Autissier (LOUIS-MARIE), peintre de Vannes, 1772-1830, élève de Vautrin, vécut et mourut à Bruxelles. Il acquit de la réputation par ses miniatures et ses portraits.

Autissiodurum, auj. *Auxerre*.

Autochthones. V. *Aborigènes*.

Auto-da-Fé, c.-à-d. *acte de foi*, nom donné par les Espagnols à l'exécution des sentences du tribunal de l'inquisition. Les auto-da-fé devinrent surtout fréquents après la réorganisation de l'Inquisition à la fin du XVe s.; il y en avait de plusieurs sortes; ils étaient *généraux*, dans les grandes solennités; on faisait comparaître les condamnés au supplice du feu et ceux qui n'avaient à subir que des peines moins graves; les *particuliers*, moins solennels; les petits *auto-da-fé* ou *autillo*, lorsqu'on se contentait de prononcer des jugements dans les salles de l'Inquisition. Les derniers *auto-da-fé* ont eu lieu sous Charles III.

Autololes, peuple de la Gétulie ancienne, vers le pays où la chaîne de l'Atlas touche à l'Océan Atlantique.

Autolycus, mathématicien grec de Pitane, vivait vers 330 av. J. C.; il a laissé : le *Traité de la sphère en mouvement; Des levers et couchers des astres*, en 2 livres. Ils ont été imprimés à Strasbourg, 1572, in-8°.

Automédon, habile conducteur du char d'Achille.

Auton. Authon (D'), **Dauton** (JEAN), chroniqueur français, 1466-1527, de l'ordre de Saint-Benoit, protégé par la reine Anne, suivit Louis XII en Italie et fut son historiographe. Sa *Chronique* du roi Louis XII, de 1499 à 1508, a été complétement publiée par le bibliophile Jacob, 1834-1835, 4 vol. in-8°. Ses poésies sont manuscrites à la Bibliothèque nationale.

Autriche (EMPIRE D'), en allemand *Œster-reich*, l'un des grands Etats de l'Europe, est aussi l'un des plus divisés; il occupe une position centrale, entre 42° 10′ et 51° 2′ de lat. N.; entre 7° 10′ et 24° 45′ de long. E.; il a pour limites : au N., les royaumes de Saxe et de Prusse, la Pologne russe; à l'E., la Russie; au S. E., la Turquie; au S., la Turquie, la mer Adriatique, l'Italie; au S. O., l'Italie et la Suisse; à l'O., la Bavière. Cet empire, qui doit son nom à la province allemande d'Autriche (V. ce mot), est une agglomération d'Etats plutôt qu'un Etat; il comprend des provinces allemandes, slaves, polonaises, hongroises, italiennes, séparées par la race des habitants, la langue, la géographie, les traditions historiques; c'est la cause principale de sa faiblesse relative. Son rôle semblerait devoir être la domination de la grande vallée du Danube; il en occupe, en effet, la plus grande partie, au centre du bassin; mais entraînée par ses origines et son passé, la maison d'Autriche a voulu

rester la puissance dominante de l'Allemagne et s'étendre surtout aux dépens de l'indépendance italienne. La vaste chaîne des Alpes et ses ramifications couvrent les provinces du S. O.; la Bohême, au N., est entourée de montagnes; la longue chaîne des Karpathes s'étend en demi-cercle à l'E. et au S. E., depuis les frontières de la Moravie jusqu'au Danube. Si le Danube et ses affluents arrosent la plus grande partie de l'empire, le Rhin touche au Vorarlberg autrichien, l'Elbe et ses affluents arrosent la Bohême; les sources de l'Oder et de la Vistule sont dans la Silésie autrichienne; le Dniester a son cours supérieur dans la Galicie; enfin la Vénétie est baignée par le Pô, l'Adige et les cours d'eau qui descendent des Alpes vers l'Adriatique. — Le sol et ses produits ne sont pas moins divers que les provinces; les pays d'Autriche et de Saltzbourg, couverts de montagnes dénudées, de lacs, de rivières torrentueuses, vers le S., offrent au N. des parties marécageuses; la Styrie et la Carinthie, traversées par les ramifications des Alpes, abondent en curiosités naturelles et en mines de fer; l'Illyrie offre de belles vallées et un climat très-doux; le Tyrol est un pays très-accidenté, très-pittoresque et généralement pauvre; l'Autriche a perdu dans ces dernières années la Lombardie et la Vénétie italiennes; la Bohême, la Moravie sont des contrées froides, renfermant de grandes richesses minérales, avec une industrie et un commerce développés, tandis que la Silésie est un pays de plaines; à côté des campagnes fertiles de la Galicie s'étendent les plaines marécageuses de la Hongrie, ses vertes prairies, ses steppes tour à tour brûlantes et glacées, puis la Transylvanie au sol tourmenté où les Karpathes ouvrent leurs gorges profondes pour livrer passage à de nombreux cours d'eau, etc. L'Autriche, qui présente une frontière de terre plus étendue que nul autre État de l'Europe, n'est baignée que par l'Adriatique dont les côtes orientales (Istrie, Dalmatie) sont escarpées et bordées d'îles nombreuses qui forment l'archipel Illyrien. — L'agriculture est la principale occupation de la population; mais les montagnes, les forêts et les marais couvrent une partie du territoire, et la constitution vicieuse de la propriété n'intéresse pas assez le paysan au progrès et aux efforts; la production des céréales n'est pas toujours suffisante; mais de grandes améliorations sont possibles, et déjà l'élève du bétail et des chevaux est l'objet de soins attentifs. L'empire possède beaucoup de mines précieuses dans toutes ses parties; mais les moyens de communication manquent souvent et arrêtent l'exploitation. L'industrie a surtout de l'importance en Bohême, en Moravie, dans l'Autriche proprement dite; la Styrie, la Carinthie, la Bohême sont les centres d'une grande production métallurgique. Le commerce ne peut que prendre des développements considérables par l'établissement de routes, de chemins de fer, de canaux. — Les divisions politiques et administratives de l'empire d'Autriche ont souvent varié, surtout dans ces dernières années; voici les noms des 20 provinces, appelées pays de la couronne qui, malgré les changements, ont toujours conservé leur caractère, leurs coutumes et jusqu'à un certain point leur constitution particulière.

1° *Provinces qui faisaient partie de la Confédération Germanique, ou en deçà de la Leitha :*

Autriche (Basse-), capit. . . .	Vienne.
Autriche (Haute-).	Lintz.
Salzbourg	Salzbourg.
Styrie.	Gratz.
Carinthie.	Klagenfurt.
Carniole.	Laybach.
Trieste et Littoral.	Trieste.
Tyrol et Vorarlberg.	Inspruck.
Bohême.	Prague.
Moravie.	Brünn.
Silésie.	Troppau.

2° *Provinces au delà de la Leitha :*

Hongrie.	Bude.
Croatie et Esclavonie. . . .	Agram.
Galicie et Cracovie.	Lemberg.
Bukowine.	Czernowitz.
Transylvanie.	Klausenbourg.
Voïvodie serbe et Banat de Témes.	Témeswar.
Dalmatie.	Zara.
Vénétie.	Venise.
Frontières militaires. . . .	Péterwardein.

Les duchés d'Auschwitz et de Zator, en Galicie, faisaient partie de la Confédération.

Les dernières réformes administratives ont conservé aux provinces de la couronne leur existence particulière et même leur statut distinct; mais le nombre des gouvernements a été diminué; Salzbourg a été réuni à la Haute-Autriche, la Bukowine à la Galicie, la Silésie à la Moravie, la Carinthie à la Styrie, la Carniole au Littoral, la Voïvodie serbe à la Hongrie. — Depuis 1860, la monarchie absolue a fait place, en Autriche, à une monarchie limitée, et au système de centralisation exagérée a succédé une certaine décentralisation administrative. Le pouvoir législatif est partagé entre l'empereur et le Conseil de l'empire (Reichsrath), composé de la Chambre des seigneurs (princes majeurs de la famille impériale, chefs de familles nobles, au nombre de 62, archevêques et évêques, membres nommés à vie; au nombre de 47), et de la Chambre des représentants (343 membres des diètes des pays de la couronne, députés par vote immédiat de celles-ci). Les diètes provinciales sont formées de représentants des diverses classes de la population, et s'occupent des intérêts locaux. Le pouvoir exécutif appartient à l'empereur et à ses ministres, maintenant responsables, qui dirigent les deux grandes divisions de l'empire : 1° la Hongrie et ses annexes, de concert avec les diètes provinciales, la Chancellerie royale de Hongrie, la Chancellerie aulique de Transylvanie, le gouverneur royal de Hongrie, le Palatin résidant à Pesth, etc.; 2° les pays allemands, italiens, slaves de Bohême et de Galicie, de concert avec les diètes provinciales et un ministre d'État. Mais cette constitution nouvelle a déjà rencontré de graves difficultés dans les nationalités diverses de l'empire. Chaque province, administrée par un gouverneur nommé par l'empereur, est divisée en cercles, et ceux-ci en bailliages. Il y a une Cour suprême de justice à Vienne et des tribunaux suprêmes dans les pays de la couronne, comme on peut le voir à l'article de chaque pays. L'empire est partagé en 10 commandements généraux : Vienne, Grætz, Prague, Brünn, Lemberg, Bude-Pesth, Agram, Innsbrück, Zara, Hermanstadt; et 9 circonscriptions militaires : Autriche, Salzbourg, Moravie et Silésie; Bohême; Galicie et Bukowine; Styrie Tyrol, Carinthie, Carniole, Littoral; Hongrie; Transylvanie; Banat et Voïvodie serbe; Croatie et Esclavonie; Dalmatie. Les archevêques sont ceux d'Agram, de Carlowitz, administrateur du patriarchat grec-oriental, d'Erlau, de Fogaras (du rit grec catholique), de Gœritz et Gradisca, de Gran (primat de Hongrie), de Kalocza, de Lemberg (il y a dans cette ville 3 archevêques, ceux du rit latin, du rit grec, du rit arménien), d'Olmütz, de Prague, de Salzbourg, d'Hermanstadt, de Czernowitz, de Vienne et de Zara. D'après un dernier recensement, il y a environ 23,450,000 catholiques romains, 3,940,000 catholiques grecs, 8,000 catholiques arméniens, 3,000,000 grecs non unis, 1,360,000 luthériens, 2,140,000 réformés, 55,000 unitaires, 1,375,000 juifs, etc. — Les principales universités sont celles de Vienne, Prague, Lemberg, Pesth, Olmütz, Grätz et Innsbrück. — L'armée, en temps de paix, est d'environ 300,000 hommes; sur le pied de guerre, 1,337,000 hommes et même plus. La marine se compose à peu près de 47 bâtiments à vapeur (17,385 chevaux et 350 canons) et de 16 bâtiments à voiles, et 6 vapeurs. La dette publique dépasse 3,800,000,000 florins d'Autriche (à 2 fr. 50 c. le florin); le budget qui n'est pas en équilibre, est d'environ 730 millions de florins pour tout l'empire. Le commerce extérieur, en 1873, a été de 583,000,000 florins pour l'importation; de 423,000,000 pour l'exportation.

La population de l'empire doit dépasser 35,900,000 d'individus, ainsi répartis :

Allemands.	9,000,000
Slaves du Nord (Tchèques, Moraves, Slovaques, Polonais, Ruthènes). .	12,000,000
Slaves du Sud (Slovènes, Croates, Serbes, Bulgares).	4,100,000
Roumains de l'Est.	3,500,000
Magyares ou Hongrois.	5,500,000
Autres races (Albanais, Grecs, Arméniens, Juifs, Zigeunes).	1,400,000

Depuis les événements de 1866, l'Autriche a été comme mise en dehors des affaires de l'Allemagne et a perdu la Vénétie. V. Supplément.

Origines et formation de la puissance autrichienne.

— Charlemagne, après avoir vaincu les Avares, réunit à la Germanie le pays entre l'Enns et le Raab (Pannonie et Norique); il en forma la marche de l'est (*Austria*), vers 791; Henri Ier et Otton le Grand repoussèrent les Hongrois et la fortifièrent; Otton II nomma margrave d'*Autriche* Léopold de Babenberg (982), dont la famille régna jusqu'en 1246; l'Autriche, agrandie du pays au-dessus de l'Enns, fut érigée en duché (1156). Au XIIIe s., l'Autriche, d'abord possédée par le roi de Bohême, Ottocar, fut donnée par l'empereur Rodolphe à son fils Albert avec la Styrie, la Carinthie et la Carniole, ses dépendances. Telle est l'origine (1282) de la maison de Habsbourg, qui règne encore aujourd'hui. Sous ses successeurs, la maison d'Autriche perdit la Suisse, mais s'accrut du Tyrol et de domaines en Souabe et en Alsace. Depuis Albert V et Frédéric III, elle a possédé la couronne impériale (1438), et ses possessions se sont augmentées; Frédéric III avait obtenu le titre d'archiduc en 1453; Maximilien Ier, par son mariage, acquit les Pays-Bas, et réunit le Tyrol bavarois, le comté de Gœritz, etc. Son petit-fils, Charles-Quint, héritier des domaines autrichiens, roi des Espagnes, maître de l'Italie et du nouveau monde, porta au plus haut point la gloire de sa maison; il rêva un moment la monarchie universelle. Si ses espérances furent déçues, si les successeurs de son frère Ferdinand Ier ne purent, ni au XVIe s., ni au XVIIe s., faire de l'Allemagne une vaste monarchie, la puissance de la famille s'agrandit avec Ferdinand Ier par la réunion de la Hongrie, de la Bohême, de la Moravie et de la Silésie (1526). Si la guerre de Trente-Ans donna la Lusace à la Saxe et l'Alsace à la France, les princes autrichiens chassèrent les Turcs de la Transylvanie et de la Croatie (1687), de l'Esclavonie et de la Dalmatie (1699), du Banat de Témeswar (1718); les traités d'Utrecht et de Rastadt leur donnèrent (1713-14) les Pays-Bas espagnols, Mantoue, le Milanais, Naples et la Sardaigne, bientôt échangée pour la Sicile (1720). Mais Charles VI dut abandonner le royaume des Deux-Siciles à l'infant d'Espagne, don Carlos (1735), rendre aux Turcs Belgrade, la Serbie, la Bosnie (1739). Plus tard, Marie-Thérèse, l'épouse de François, chef de la branche d'Autriche-Lorraine, perdit la Silésie, que lui enleva Frédéric II, et dut renoncer en Italie aux duchés de Parme, de Plaisance et de Guastalla; mais elle ajouta, lors du premier partage de la Pologne, 1772, la Galicie et la Lodomirie, puis la Bukowine enlevée à la Turquie en 1774. Les guerres de la Révolution et de l'Empire éprouvèrent de nouveau la maison d'Autriche; l'empire d'Allemagne fut détruit; et, se bornant à ses Etats héréditaires, François II prit le titre de François Ier, empereur d'Autriche. Les traités de Lunéville (1801), de Presbourg (1805), de Vienne (1809), amoindrirent ses possessions; mais les traités de 1815 lui rendirent la Galicie, la frontière de l'Inn, lui donnèrent les provinces Illyriennes et le royaume Lombard-Vénitien jusqu'au Tessin, en échange de la Belgique. L'Autriche fut dès lors prépondérante en Italie et même en Allemagne sous François Ier et Ferdinand Ier (1835-1848). La Révolution de 1848 sembla sur le point de détruire cet empire hétérogène; mais les luttes des différentes nationalités, Hongrois, Tchèques de Bohême, Slaves du Sud, Italiens, les secours de la Russie et la politique persévérante de la maison de Habsbourg, la sauvèrent encore une fois. François-Joseph Ier, empereur depuis l'abdication de son oncle (1er déc. 1848), a rétabli son autorité sur les différentes provinces de l'empire; mais la guerre d'Italie et la paix de Villafranca (1859) lui ont enlevé la Lombardie jusqu'au Mincio. La guerre contre la Prusse et l'Italie, 1866, la défaite de Sadowa et la paix de Presbourg ont enlevé à l'Autriche la Vénétie, et l'ont séparée de l'Allemagne. Elle se recueille et se réorganise. — V. *Allemagne*, pour les princes d'Autriche qui ont été empereurs.

Autriche (Archiduché d'), l'un des Etats de l'empire d'Autriche, auquel on a souvent réuni la province de Salzbourg, est situé à l'O., entre la Bohême et la Moravie, au N.; la Hongrie, dont il est séparé par la March et la Leitha, à l'E.; la Styrie au S.; la province de Salzbourg au S. O.; la Bavière, dont il est séparé par la Salza et l'Inn à l'O. L'Autriche est traversée, de l'O. à l'E., par le Danube, qui y reçoit sur sa rive droite la Traun, l'Enns, l'Ips, la Trasen. Les contre-forts des monts de Bohême et de Moravie hérissent le N.; les dernières ramifications des Alpes Noriques, le Wiener-Wald, le Sœmmering, couvrent le S. Le sol est peu fertile, mais l'habitant est laborieux; les prairies et les bois abondent dans le pays au-dessus de l'Enns; les fruits, les vignes, l'élève des bestiaux forment la principale richesse du pays au-dessous de l'Enns. Il y a d'importantes houillères dans la Basse-Autriche, de riches salines dans la Haute-Autriche; l'industrie et le commerce sont très-développés, surtout dans la Basse-Autriche. Le paysan est robuste, sobre, instruit, grave et dans une aisance relative. L'archiduché comprend deux provinces: 1° La *Basse-Autriche*, ou pays au-dessous de l'Enns, divisée en quatre cercles, a pour villes principales Vienne, avec les deux résidences royales du voisinage, Schœnbrünn et Laxenbourg, Baden, Neustadt, Bruck, Haimbourg, Kloster-Neubourg, Krems, Stein, etc. La popul. est d'environ 1,900,000 hab; 2° La *Haute-Autriche*, ou pays au-dessus de l'Enns, divisée en quatre cercles, Muhl, Inn, Traun, Hausruck, a une popul. de 730,000 hab., et pour villes princip. Linz, Steyer, Wels, Gmünden, Braunau, etc.

Autriche (Cercle d'), dans l'ancien empire d'Allemagne; il comprenait l'archiduché d'Autriche, quelques districts de Souabe, Trente, Brixen, la Styrie, la Carinthie, la Carniole, une partie du Frioul, le Tyrol et le Vorarlberg.

Autricum, auj. *Chartres*. V. CHARTRES.

Autun (*Bibracte? Augustodunum*), ch.-l. d'arrond. (Saône-et-Loire), près de la rive gauche de l'Arroux, par 46° 56′ 43″ lat. N., et 1° 57′ 47″ long. E.; à 80 kil. N. O. de Mâcon. Tanneries, huiles de schiste, poteries, tapis; commerce de bois, bestiaux, grains. — Siége d'un évêché, suffragant de Lyon. Cathédrale de Saint-Lazare du XIe s.; pop. 11,684 hab. — Bibracte, capitale des Eduens, rebâtie par Auguste, sous le nom d'Augustodunum, fut surtout célèbre par ses écoles; Constantin l'appela *Flavia Æduorum* et l'embellit. Elle fut souvent ravagée par Attila, par les Arabes, les Normands, les Grandes Compagnies, les Calvinistes; elle conserve de nombreux débris de l'époque romaine, anciens murs, théâtre, amphithéâtre, temple de Janus, portes, tombeaux, statues, médailles. Les églises du moyen âge sont curieuses; Saint-Celse et Saint-Nazaire, par le chœur; Saint-Lazare, par sa porte, ses piliers, son sanctuaire; Saint-Martin, où fut enterrée Brunehaut.

Autunois, pays de France dans l'ancienne province de Bourgogne, comprenait les bailliages d'Autun, de Montcenis, de Semur et de Bourbon-Lancy. Il forme les arrond. d'Autun et de Charolles, dans le dép. de Saône-et-Loire.

Autura, anc. nom de l'Eure.

Auvergne (Monts d'); ils forment la chaîne la plus élevée et la plus âpre de la France intérieure, avec un grand nombre de volcans éteints; ils sont riches en houille, en eaux minérales, en forêts de chênes et de sapins. Ils comprennent : 1° Les *monts Dores*, depuis le Plomb du Cantal au S., jusqu'au mont Dore au N.; 2° La branche occidentale, qui s'étend vers l'O. jusqu'au plateau de Millevaches; 3° Les *monts Dômes* ou *chaîne des Puys*, du S. au N. jusque vers le confluent de la Sioule et de l'Allier.

Auvergne, ancienne province de France, avait pour bornes : le Bourbonnais au N. et au N. E.; le Lyonnais à l'E.; le Languedoc au S.; la Guyenne au S. O.; la Marche et le Limousin à l'O. Elle comprenait la haute Auvergne, capitale Saint-Flour, puis Aurillac, avec le vicomté de Carlat au S. O., et la basse Auvergne, capitale Riom, puis Clermont, où l'on trouvait la Limagne, capit. Ambert, et le Dauphiné d'Auvergne, capit. Vodable. — Le pays des Arvernes (V. ce nom), beaucoup plus étendu que l'Arvernie proprement dite, opposa la plus héroïque résistance à la conquête romaine. Après la chute de l'Empire, l'Auvergne fut péniblement soumise par les Wisigoths, puis par les Francs; elle forma un comté presque indépendant du duché d'Aquitaine. Bernard commence, en 864, la suite des comtes héréditaires d'Auvergne qui, soutenus par les Plantagenets, résistèrent aux rois de France, au XIIe s., mais furent forcés de reconnaître leur supériorité au XIIIe. Sous saint Louis, l'Auvergne comprenait : le *Comté d'Auvergne*, sur la rive droite de l'Allier, au N. de l'Aillon, capit. Vic-le-Comte; la *terre d'Auvergne*, capit. Riom, domaine des rois de France; le *dauphiné d'Auvergne*, capit. Vodable; le comté de Clermont, possédé par l'évêque. La terre d'Auvergne, érigée en duché par le roi Jean, en faveur de son fils, le duc de Berry, passa à la maison de Bourbon, qui acquit, également par mariage, le *Dauphiné;* la trahison du connétable de Bourbon amena la réunion du duché et du Dauphiné sous François Ier. Le *comté* d'Auvergne passa, au XIVe siècle, dans la maison dite de la Tour, collatérale des an-

ciens comtes d'Auvergne; Catherine de Médicis, fille d'Anne de la Tour, légua cette seigneurie à sa fille, Marguerite de Valois, qui la donna à Louis XIII. Les évêques furent dépouillés du comté de Clermont par Catherine de Médicis. — Le titre de dauphin d'Auvergne fut donné par nos rois aux princes de la branche de Bourbon-Montpensier; Mademoiselle de Montpensier, fille de Gaston d'Orléans, le légua au duc d'Orléans, frère de Louis XIV, qui le transmit à ses descendants. — Avant 1789, l'Auvergne formait un gouvernement militaire; les deux sénéchaussées de Riom et de Clermont étaient du ressort du Parlement de Paris; la généralité de Riom comprenait six élections; les deux diocèses de Clermont et de Saint-Flour dépendaient de l'archevêché de Bourges. — L'Auvergne, capit. Clermont-Ferrand, a formé les départ. du Cantal et du Puy-de-Dôme, avec une partie de la Haute-Loire et de la Creuse.

Auvigny (Jean du Castre d'), littérateur français, né dans le Hainaut, 1712-1743, fut tué au combat de Dettingen. Il a publié, avec l'abbé Desfontaines, une *Histoire de Paris*, 1735, 5 vol. in-12; les huit premiers volumes des *Vies des hommes illustres de la France*, etc.

Auxerre (*Autissiodurum*, *Vellaunodunum*), ch.-l. du dép. de l'Yonne, par 47° 47′ 5″ lat. N., et 1° 14′ 10″ long. E., sur un coteau de la rive gauche de l'Yonne, à 169 kil. S. E. de Paris. Fabriques de draps, couvertures de laine, faïence, etc.; grand commerce de bois, de charbons, de vins renommés (clos de Migraine et de la Chaînette), etc. On y remarque la cathédrale de Saint-Etienne, belle œuvre de l'architecture gothique, où est le tombeau de J. Amyot; Saint-Germain, où est le tombeau de saint Germain-l'Auxerrois; Saint-Pierre, l'Hôtel-Dieu, formé dans les bâtiments de la fameuse abbaye de Saint-Germain; on y a trouvé plusieurs débris d'antiquités romaines. Jadis siége d'un évêché. Patrie du président Jeannin, de l'abbé Lebœuf, de Lacurne de Sainte-Palaye, du géomètre Fourrier, de Sedaine; population 15,651 habitants. — Ville des Sénonais, ravagée par Attila, prise par Clovis, elle fut, au xe siècle, la capit. du comté d'Auxerre, acheté par Charles V, en 1370; il fut donné, par le traité d'Arras, 1435, au duc de Bourgogne, et réuni définitivement à la France en 1477.

Auxerrois, pays de France dans l'ancienne Bourgogne, capit. Auxerre, avait pour villes princ. Coulanges-la-Vineuse, Vermanton, Arcy, Seignelay, Cravant; il a formé la plus grande partie de l'arrond. d'Auxerre.

Auximum, v. de l'Italie ancienne, chez les Picentins; auj. *Osimo*.

Auxi-le-Château, ch.-l. de cant. de l'arr. de Saint-Pol (Pas-de-Calais). Fabr. de savon; comm. de grains, bétail; 2,949 hab.

Auxois (*Alsensis* ou *Alesiensis pagus*), pays de France, dans l'anc. prov. de Bourgogne, avait pour v. princ. Semur, Avallon, Arnay-le-Duc, Saulieu, Montbard, Noyers, Pouilly, etc. Il a formé l'arrond. de Semur (Côte-d'Or) et celui d'Avallon (Yonne).

Auxonne, ch.-l. de cant. de l'arrond. de Dijon (Côte-d'Or), sur la rive gauche de la Saône, à 30 kil. S. E. de Dijon; ville de guerre, en avant du plateau de Langres, entourée de remparts et défendue par un château qui date de Louis XII. Fabriques de draps; commerce de vins et eaux-de-vie; 5,555 hab. Elle a résisté aux Impériaux, sous François Ier, en 1526; aux troupes alliées, en 1814. On y a élevé une statue à Napoléon Ier en 1857. — Elle fut la capit. de l'Auxonnois, comté qui dépendit de la comté de Bourgogne, puis du duché, en 1237.

Auzance, riv. de France, affl. du Clain, vient des Deux-Sèvres, arrose Quinzay, Migné; son cours est de 40 kil.

Auzances, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil. N. E. d'Aubusson (Creuse). Commerce de cuirs, laines, chanvre et toiles; 1,215 hab.

Auzon, riv. de France, affl. de la Sorgues, passe à Carpentras et sert beaucoup aux irrigations; son cours est de 40 kil.

Auzon, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 13 kil. N de Brioude (Haute-Loire), sur l'Allier; houille, eaux minérales froides; 1,494 hab.

Auzout (Adrien), mathématicien, de Rouen, 1630-1691, a inventé le micromètre à fils mobiles, en 1667; il fut de l'Académie des sciences. Outre le *Traité du Micromètre*, on a de lui des *Lettres sur les grandes lunettes*.

Ava, ancienne province habitée par les Birmans, qui dominent dans tout l'empire, a pour ville princ. Ava ou *Ratnâ-pourah* (la ville des joyaux), sur la rive gauche de l'Irraouaddy, qui a été la capitale des Birmans; au milieu de cabanes en bambous et en roseaux s'élevaient le palais impérial et deux temples; la popul. est d'environ 25,000 hab.

Availles, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 30 kil. E. de Civray (Vienne), sur la Vienne, à 14 kil. S. de l'Ile-en-Jourdain; eaux minérales; 2 074 hab.

Avalites sinus, aujourd'hui golfe d'Aden, sur la côte d'Afrique, était l'entrepôt (*emporium*) d'*Avalites*, aujourd'hui *Zeilah*.

Avallon, ch.-l. d'arrond. (Yonne), sur la rive droite du Cousin, par 47° 29′ 12″ lat. N., et 1° 34′ 17″ long. E.; à 48 kil. S. E. d'Auxerre. Commerce de grains, vins, fourrages; fabrique de draps, papiers; 5,816 hab.

Avalos (Ferdinand-François d'), marquis de Pescaire, appartenant à une famille d'origine espagnole qui s'établit en Italie avec Alphonse V d'Aragon. Né à Naples en 1490, il fut pris à la bataille de Ravenne, 1512, dédia, dans sa prison, ses poésies (le *Dialogue de l'amour*) à sa femme, Vittoria Colonna; puis servit habilement Charles-Quint dans ses guerres contre François Ier. Il contribua beaucoup à la défaite de Bonnivet et à la bataille de Pavie, 1525. Il sembla d'abord entrer dans une conjuration des princes italiens pour chasser les étrangers de leur pays; mais, après avoir négocié avec Morone, chancelier du duc de Milan, il révéla tout le complot à Charles-Quint, et mourut détesté et déshonoré, en 1525.

Avalos (Alphonse d'), marquis del Vasto (*Du Guast*), cousin-germain du précédent, servit sous lui à la Bicoque, en Provence, à Pavie; hérita de ses fiefs dans le royaume de Naples, secourut Naples, assiégé par Lautrec, et décida la défection d'André Doria, 1528; fit, avec le prince d'Orange, la campagne de Toscane contre Florence, 1530; reçut, dans l'expédition de Tunis, le commandement en chef des forces de terre, 1535; suivit l'empereur dans son invasion de Provence, 1536, et fut nommé gouverneur du Milanais. On l'accusa d'avoir fait assassiner Frégose et Rincon, agents du roi de France; dans la guerre qui suivit, il ne fut pas heureux et fut vaincu à Cérisoles, 1544. Accusé par les Milanais, à cause des taxes énormes qu'il leur avait imposées, froidement accueilli par Charles-Quint, il mourut en 1546. Il avait cultivé les lettres et on a publié de lui plusieurs sonnets.

Avanzi (Jacques) ou **Davanzo**, dit *Jacques de Bologne*, peintre de Bologne, de la fin du xive siècle, suivit avec succès les traces de Giotto, et fit faire de grands progrès à l'école de Bologne.

Avanzi (Simon), peintre italien du xvie siècle, fut un des bons maîtres de son temps.

Avanzino, peintre italien de Cità-di-Castello, 1552-1629, élève du Pomerancio, eut beaucoup d'originalité. Il y a de ses fresques à Rome.

Avaray, ancienne famille de Béarn, connue depuis le xiiie siècle; les aînés portaient le titre de *duc de Béziade*.

Avaray (Claude-Antoine de Béziade), 1740-1829, colonel en 1765, député de la noblesse de l'Orléanais aux Etats de 1789, défendit courageusement la royauté et la noblesse, et fut nommé pair de France par Louis XVIII en 1815.

Avaray (Antoine-Louis-François, duc d'), fils du précédent, 1759-1811, colonel du régiment de Boulonnais, maître de la garde-robe du comte de Provence, devint son ami intime pendant l'émigration et mourut à Madère d'une maladie de poitrine.

Avares, **Awares** ou **Abares**, peuple d'origine mongole qui, comme les Huns, abandonna le plateau central de l'Asie, et vint, par une suite de migrations successives, en longeant les bords de la mer Noire, jusque dans les contrées Danubiennes, vers le milieu du vie siècle. On les voit s'établir en Dacie, vers 558, s'étendre à l'O. jusque vers la Bohême et la Germanie centrale, combattre les Austrasiens de Sigebert vers 568, et pendant deux siècles porter leurs ravages dans l'empire d'Orient, en Italie, en Germanie. Ils entassaient leur butin et campaient dans les plaines basses arrosées par la Theiss, retranchés derrière des haies fortifiées ou *rings*, en forme de cercles. Leur chef portait le nom de *chagan* ou *khakan*. Vaincus par Héraclius, en 626, ils étaient encore redoutables, lorsque Charlemagne détruisit leur empire, à la suite de plusieurs expéditions (788-796). Leurs richesses furent prises, leurs tribus dispersées; plusieurs furent forcés de recevoir le baptême; le pays entre l'Inn et la Theiss forma la frontière ou marche d'Avarie. Les Magyares ou Hongrois vinrent bientôt s'établir dans l'ancien pays des Avares.

Avaricum, capit. des Bituriges, dans l'Aquitaine 1re. V. *Bourges.*

Avaris, l'une des villes les plus fortes de l'Egypte, sous les rois pasteurs, a été souvent confondue avec Péluse; c'était plutôt la même qu'*Heroopolis* ou *Tanis.*

Avatar ou **Avatâra** (descente); c'est le nom donné par les Indiens aux différentes métamorphoses du dieu Vichnou.

Avatcha, baie de la côte orientale du Kamtchatka, reçoit la rivière de ce nom. Près de son embouchure est la ville d'*Avatcha* ou de *Petropavlovsk*, le principal établissement russe dans ces parages; ses fortifications ont été en partie détruites par une escadre anglo-française en 1855; c'est de là que partent les bâtiments baleiniers.

Avatchinskaïa, volcan du Kamtchatka, dont la dernière éruption date de 1827.

Avatici, petit peuple de l'ancienne Gaule, dans la Viennoise (auj. départ. des Bouches-du-Rhône).

Avaux (Claude de Mesmes, comte d'), diplomate français, 1595-1650, se distingua par d'éminentes qualités dans les ambassades de Venise, de Danemark, de Suède et de Pologne. En 1643, il fut plénipotentiaire à Munster, et la paix allait être signée, lorsque les intrigues de Servien, son collègue, le firent destituer. Mazarin lui confia les finances peu de temps après; mais le coup avait été sensible et il mourut en 1650. On a de lui: *Lettres de d'Avaux et de Servien*, 1650, in-8°; *Mémoires touchant les négociations du traité de paix fait à Munster en* 1648; Cologne, Grenoble, 1674, etc.

Avaux (Jean-Antoine de Mesmes, comte d'), petit-neveu du précédent. V. *Mesmes* (De).

Avaux (Jean-Antoine, comte d'), diplomate, petit-neveu de Claude, 1640-1709, fut plénipotentiaire au traité de Nimègue, 1678, ambassadeur en Hollande, en Angleterre, en Suède, où il prépara la paix de Ryswick, 1697; puis ambassadeur en Hollande, pour faire reconnaître Philippe V, 1701-1702. On a de lui: *Négociations du comte d'Avaux en Hollande*, 1752-53, 6 vol. in-12; *Lettres et négociations d'Estrades, de Colbert de Croissy, d'Avaux pour les conférences de* 1676 *et* 1677, La Haye, 3 vol. in-8°.

Avebury, village d'Angleterre (comté de Wilts), à 8 kil. O. de Marlborough; célèbre par un vaste monument druidique, remarquable, mais en grande partie détruit.

Aved (Jacques-André-Joseph), peintre français, de Douai, 1702-1766, étudia les maîtres flamands, puis fut à Paris élève de Lebel et membre de l'Académie en 1734. Ses portraits ont une touche agréable et un coloris harmonieux.

Avedik, patriarche des Arméniens schismatiques à la fin du xviie siècle, organisa une persécution contre les catholiques, en 1701, mais fut déposé et emprisonné sur les plaintes de l'ambassadeur de France. On a supposé à tort qu'il était le personnage mystérieux, connu sous le nom de l'*Homme au masque de fer.*

Avedikian (le P. Gabriel), mékhitariste arménien de Venise, né à Constantinople en 1751, mort en 1827, savant théologien et grammairien, a publié un grand nombre de bons ouvrages en langue arménienne ou sur la langue arménienne.

Avein, v. de Belgique, province de Liége, près de Huy. Victoire des Français sur les Espagnols en 1635.

Aveiro, v. de Portugal, dans la prov. de Beïra, à 55 kil. N. O. de Coïmbre, petit port sur la baie du même nom, à l'embouchure de la Vouga. Evêché; pêche des sardines; huîtres renommées; lavage du sel; 5,000 hab.

Aveiro (Joseph Mascarenhas, duc d'), seigneur portugais, 1708-1759, ennemi du marquis de Pombal, entra dans une conspiration contre la vie de Joseph Ier. Le 3 septembre 1758, le roi, revenant du château de Belem, fut grièvement blessé; Aveiro fut reconnu coupable et subit le dernier supplice. Pombal profita de cette occasion pour frapper l'aristocratie portugaise et les jésuites, qui furent expulsés.

Avelghem, v. de Belgique (Flandre occidentale), à 12 kil. S. E. de Courtray; teintureries, brasseries, tabacs, huile; 5,000 hab.

Aveline, nom de quelques graveurs français distingués: *Antoine*, 1662-1712; *Pierre*, 1710-1760; *François-Antoine*, 1718-1762; *Jean*, son frère.

Avella-Vecchia (*Abella*), v. d'Italie, dans la Terre de Labour, à 8 kil. N. E. de Nola; 6,000 hab.

Avellino (*Abellinum*), v. d'Italie, chef-lieu de la Principauté-Ultérieure, à 45 kil. E. de Naples, près du Sabbato. Evêché; place forte de 4e classe; fabriques de draps, de pâtes, teintureries; commerce très-actif; pèlerinage fameux au sommet du mont Vergine. A peu de distance, on trouve le défilé des *Fourches-Caudines;* 15,000 hab. — La province d'Avellino (anc. Principauté-Ultérieure) a 3,649 kil. carrés et 376,000 hab.

Avellino (Francesco-Maria), archéologue italien, de Naples, 1788-1850, fut chargé de l'éducation des enfants du roi Murat; fut professeur de langue grecque à l'Université royale et en 1820 professeur d'économie politique, puis de droit romain. Chargé de faire le catalogue des médailles du Museo Borbonico, il devint le directeur de cet établissement en 1839 et s'est fait connaître par de savants travaux de numismatique et d'archéologie.

Avelloni (François), auteur dramatique italien, de Venise, 1756-1837, fils du comte Avelloni de Naples, composa, dit-on, plus de 600 pièces, dont le dialogue est souvent vif et spirituel.

Ave-Maria (Religieuses de l'), de l'ordre de Sainte-Claire, établies à Paris dès 1471, supprimées en 1790.

Avenches (*Aventicum*), v. du canton de Vaud (Suisse), au S. du lac de Morat; à 45 kil. N. E. de Lausanne; 1,500 hab. *Aventicum*, l'ancienne capitale des Helvetii, détruite par les Barbares, a laissé beaucoup de ruines remarquables.

Avenio. V. *Avignon.*

Avent, du latin *adventus*, arrivée; ce mot désigne les 4 semaines qui précèdent Noël; autrefois l'Avent commençait à la Saint-Martin, le 11 novembre; c'est un temps de pénitence.

Aventicum. V. *Avenches.*

Aventicus lacus, auj. lac de *Morat.*

Aventin (Mont), auj. *Monte di Santa-Sabina*, l'une des sept collines de Rome, au S. O. de la ville, fut réuni et fortifié par Ancus Martius. Les tombeaux du roi d'Albe, Aventinus, et de Remus empêchèrent longtemps de le comprendre dans l'enceinte du *pomærium.* C'est là que les plébéiens se retirèrent plusieurs fois; on y éleva un temple de Diane et le temple de la Liberté.

Aventinus (Jean). V. *Thürmayer.*

Avenza ou **Lavenza,** bourg d'Italie, sur le Carrione, était jadis le port d'embarquement des marbres de Carrare; à cause des atterrissements, c'est maintenant le village de *Marina d'Avenza*, à 2 kil. Magnifique château construit par Castruccio.

Avenzoar ou **Abenzoar,** nom d'une famille arabe, établie en Espagne au viiie s., qui a produit un grand nombre de médecins célèbres. Le plus illustre, *Abou-Merouan Abdel-Mélek*, 1072-1162, fut médecin des sultans Almoravides, qui le comblèrent d'honneurs et de richesses; le premier des Almohades l'éleva au rang de vizir; parmi ses nombreux disciples, Averroës se place au premier rang. Son principal ouvrage, *Teïsir* ou *de l'Assistance* (dans le Traitement et le Régime), a été traduit en hébreu vers 1280, puis en latin. Cette dernière traduction a été imprimée à Venise en 1490 et plusieurs fois réimprimée.

Abou-Bekr-Mohammed, son fils, 1114-1199, a été souvent confondu avec le précédent; il fut aussi médecin très-honoré des Almohades, écrivit un livre, *de Regimine sanitatis*, imprimé à Bâle, 1618; il a aussi composé des poésies en arabe.

Avercamp (Henri van), dit *stomme* (muet), peintre flamand du xviie s., composa des paysages dont l'ordonnance est riche; ses dessins sont surtout recherchés.

Averdy (Clément-Charles-François de L'), jurisconsulte français, 1723-1793, devint contrôleur général des finances en 1763 et fut mis à mort pendant la Terreur. On a de lui: *De la pleine souveraineté du roi sur la province de Bretagne*, 1765, in-8°; *Mémoire sur le procès de Robert d'Artois; Tableau raisonné et méthodique des ouvrages contenus dans les mémoires de l'Académie des Inscriptions*, 1791, in-4°.

Averne, lac de la Campanie, à 16 kil. O. de Naples, occupe le cratère d'un ancien volcan. Les poëtes le regardaient comme une des entrées des enfers, à cause des vapeurs méphitiques qui s'en exhalaient et chassaient les oiseaux (de là son nom de *Aornos*, sans oiseaux). Il a été converti en port militaire et le pays voisin est couvert de jolis vignobles. On voit, au S. E., les ruines d'un temple d'Apollon, et au S. O., la grotte de la Sibylle de Cumes.

Averroës (Ibn-Roschd), médecin et philosophe arabe, 1120-1198, né à Cordoue, fut en grande faveur auprès des princes Almohades, maîtres d'une partie de l'Espagne et de l'Afrique. Youçouf lui confia la charge de cadi à Séville, et on le voit souvent à Cordoue et à Ma-

roc, occupé des plus hautes fonctions. Sa faveur excita l'envie; on l'accusa d'impiété et il fut disgracié par Al-Mansour. Ses écrits sont très-nombreux, principalement sur la philosophie et la médecine; les uns ne nous sont connus que par des traductions latines ou hébraïques, les autres sont encore inédits. Il a surtout traduit Aristote, en ajoutant de nombreux commentaires à ses différents traités; Jacob Mantinus a le premier publié une version latine d'Averroës, avec traduction latine d'Aristote, Venise, 1552, 11 vol. in-fol. Les éditions latines, mais partielles, d'Averroës, ont été très-nombreuses, surtout à Venise au XVIe siècle. Il a été célèbre chez les chrétiens, comme commentateur et traducteur d'Aristote; interprète très-libre de la doctrine péripatétique, il a été lui-même interprété encore plus librement; et sa philosophie a été condamnée, comme renfermant le panthéisme, par l'autorité ecclésiastique et surtout par une bulle de Léon X, en 1513. La science d'Averroës est presque tout entière empruntée aux Grecs, à Aristote, à Galien, à Ptolémée. Son *Kitab-el-Kulliyyat* (le Livre de Tout) ou, par corruption, *Colliget*, est au-dessous de sa longue réputation; ses sept livres renferment peu d'idées, peu d'observations nouvelles; la première édition (traduction latine) parut à Venise en 1482, in-fol.— V. Renan, *Averroës et de l'Averroïsme*, 1852; Munk, dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*.

Aversa, v. d'Italie, dans la Terre de Labour, à 15 kil. N. de Naples. Evêché; hospice d'aliénés fondé par le roi Murat. Les Normands y firent leur premier établissement en Italie, vers 1030. C'est là que Jeanne de Naples fit étrangler André de Hongrie, en 1345. Elle est renommée par ses gâteaux d'amandes appelés *torrone;* 16,000 hab.

Aves (Iles), petites îles des Antilles, habitées par quelques pêcheurs hollandais. On les nomme ainsi des nombreux oiseaux qui s'y trouvent.

Avesnes, ch.-l. d'arrond. du Nord, près de la grande Helpe, par 50° 7′ 22″ lat. N. et 1° 35′ 47″ long. E., à 90 kil. S. E. de Lille. Place forte, doit son origine à un château bâti au XIe s. par un seigneur, tige des sires d'Avesnes. Elle fut prise et saccagée cruellement par Louis XI, mais n'appartint à la France qu'au traité des Pyrénées, 1659. Elle a été prise par les Russes, en 1814, et par les Prussiens, 21 juillet 1815; 3,603 hab.

Avesnes (Baudouin d'), frère de Jean, comte de Hainaut, a écrit, à la fin du XIIIe s., une *Chronique des comtes de Hainaut*, qui a été imprimée à Anvers en 1693.

Avestad, bourg de Suède, à 60 kil. S. E. de Falun. Grande usine pour affiner le cuivre de Falun.

Aveu, dans le droit féodal, était la déclaration par laquelle un vassal énumérait les terres et droits qu'il tenait de son seigneur suzerain; cet acte devait être remis dans les 40 jours qui suivaient la cérémonie de l'hommage. — L'aveu, comme on le voit dans le Grand Coutumier, était encore, mais vers la fin de l'âge féodal, une espèce d'hommage par lequel on *s'avouait* l'homme d'un seigneur.

Aveyron (*Avario* ou *Veronius*), riv. de France, affl. de droite du Tarn, vient de la fontaine de Veyron, dans les Causses de Sévérac, baigne Rodez, Villefranche, Najac (Aveyron); sépare le Tarn du Tarn-et-Garonne, passe à Négrepelisse (Tarn-et-Garonne), où il est navigable. Son cours est de 230 kil.; il reçoit à gauche le Viaur.

Aveyron (Dép. de l'), entre le Cantal au N.; la Lozère, à l'E.; l'Hérault, au S. E.; le Tarn, au S.; le Tarn-et-Garonne et le Lot, à l'O. Il est couvert, à l'E., par les monts du Rouergue et le plateau du Lévezou, et arrosé par le Tarn, l'Aveyron, le Lot. Le sol est ingrat; mais il renferme d'excellents pâturages, où l'on élève du gros bétail, des moutons, des chevaux, des mulets; l'on y fabrique les fromages renommés de Roquefort et de la Guyole; on y trouve aussi des mines de fer, houille, plomb, alun, zinc, marbres, kaolin, etc., et des eaux minérales assez nombreuses. — Superf. 873,333 hect.; popul. 402,474 hab. Il a pour ch.-l. Rodez; comprend 5 arrondissements, Rodez, Villefranche, Espalion, Millau, Saint-Affrique. Il forme le diocèse de l'évêque de Rodez, est du ressort de la Cour d'appel et de l'Académie de Montpellier; fait partie du 16 corps d'armée. Il correspond à peu près au Rouerge.

Avezzano, v. d'Italie, dans l'Abruzze Ultérieure IIe, près du lac Fucino, à 35 kil. S. E. d'Aquila. Beaux édifices; palais ducal; 4,000 hab.

Aviani, peintre de Vicence, au XVIIe siècle, est peu connu, malgré le grand talent qu'il déploya dans ses marines et dans ses paysages.

Aviano, v. de la Vénétie (Italie), à 27 kil. E. de Bellune; 5,000 hab.

Avianus Flavius, poëte latin du IIe s., nous a laissé 42 fables, en vers élégiaques, publiées pour la première fois, à Deventer, 1494, puis à Amsterdam, 1731 et 1787. Elles ont été traduites en français par Sugier, Besançon, 1819.

Avicenne (Ibn-Sina), célèbre médecin arabe, né près de Chiraz, en 980, mort en 1037. Sa vie, telle que l'ont racontée les historiens arabes, est une suite de prospérités et de malheurs, de travaux et de plaisirs énervants dans les cours des différents souverains qui se disputaient alors les débris du khalifat de Bagdad. Malgré ses nombreux ouvrages et son immense renommée jusqu'au XVIIe s., il paraît qu'il est au-dessous de sa réputation, et que la plus grande partie de sa science est une science d'emprunt. On porte le nombre de ses écrits à plus de cent; le principal est le *Canon medicinæ*, imprimé en arabe, Rome, 1593, 4 vol. in-fol.; il a été souvent traduit en hébreu et surtout en latin; traduction de Venise, 1595, 2 vol. in-fol., et traduction de Plempius, Louvain, 1658, in-fol.; il ne fait souvent que copier ou paraphraser Galien. Le *Cantica*, poëme médical, a été publié à Groningue, 1649, in-12; la *Guérison;* la *Logique*, commentaire de la Logique d'Aristote, traduite en français par Vattier, Paris, 1678, etc., etc. On lui attribue beaucoup d'ouvrages d'alchimie et le traité *de Conglutinatione* qui, s'il est réellement authentique, est peut-être l'œuvre la plus remarquable d'Avicenne, puisqu'on y trouve clairement exposées les bases de la géologie moderne, les théories du soulèvement des montagnes, du plutonisme et du neptunisme. Enfin beaucoup de ses ouvrages sont encore manuscrits dans les bibliothèques du Vatican, de l'Escurial, de Florence, de Leyde, d'Oxford, de Paris.

Avidius Cassius. V. Cassius. Pudens.

Avienus (Rufus Festus), géographe et poëte romain, né à Volsinium en Etrurie, vécut à Rome vers la fin du IVe s., et fut deux fois proconsul de l'Afrique (366 et 367). Il a laissé: *Descriptio orbis terræ* ou *Situs orbis*, poëme géographique en 1394 vers; *Ora maritima*, ou description des côtes de la Méditerranée, du détroit de Gadès à Marseille; *Aratea Phænomena et Aratea Prognostica*, paraphrase des livres d'Aratus; quelques petits poëmes, etc. Les principales éditions sont celles de Venise, 1488, in-4°; de Madrid, 1634, in-4°; de Maittaire, *Opera poetarum latinorum*, Londres, 1713, etc. Il a été traduit par MM. Despois et Saviot, 1843.

Avigliana, v. d'Italie, sur la Doria Riparia, à 20 kil. O. de Turin; filatures de soie, fabriques de draps; 3,000 habit.

Avigliano, v. d'Italie, dans la Basilicate, à 20 kil. N. O. de Potenza. Dans le voisinage, on élève des bœufs magnifiques; 10,000 hab.

Avignon (*Avenio*), ch.-l. du départ. de Vaucluse, sur la rive gauche du Rhône, traversé par un bras de la Sorgue et par un canal dérivé de la Durance, par 43° 57′ 13″ lat. N., et 2° 28′ 15″ long. E., à 680 kil. S. E. de Paris. Siége d'un archevêché. La ville est entourée de murailles crénelées, flanquées de tours carrées. C'est le centre de la préparation de la garance; elle a des fabriques de soieries, et fait le commerce d'huiles, de fruits, de farines. Elle a l'aspect d'une ville du moyen âge avec ses rues étroites, ses nombreuses églises, sa population bruyante et superstitieuse, ses monuments, comme le palais des papes et la cathédrale très-ancienne, sur le rocher sauvage des Doms; les églises de Saint-Agricol, Saint-Pierre, Saint-Martial; le musée de Calvet, etc. Sa popul. est de 38,196 hab. — Capitale des Cavares, soumise aux Romains vers 121 av. J. C., elle fit partie de la Narbonaise, puis de la Viennoise; elle appartint ensuite aux Bourguignons, aux Wisigoths, aux Francs, aux Arabes; fit partie du roy. d'Arles, puis devint ville impériale, gouvernée par des consuls, mais en faisant hommage aux marquis de Provence, comtes de Toulouse; elle embrassa l'hérésie des Albigeois, fut prise par Louis VIII, en 1226; par Charles d'Anjou, en 1252. Les papes s'y installèrent avec Clément V, en 1309; Clément VI l'acheta, en 1348, à Jeanne de Naples. Quand les papes revinrent à Rome, 1376, Avignon et le Comtat Venaissin (V. ce nom) furent gouvernés, au nom des papes, par des légats, jusqu'en 1791. Cette ville si intéressante est la patrie de Laure, célébrée par Pétrarque, de Crillon, Folard, Joseph Vernet.

Avignon (Comtat d'). V. Venaissin (Comtat).

Avignonet, v. de la Haute-Garonne, dans l'arrond. et à 7 kil. S. E. de Villefranche. Cinq inquisiteurs y fu-

rent tués en 1242, ce qui faillit amener une nouvelle croisade contre les Albigeois; 2,048 hab.

Avila (*Sierra d'*); elle fait partie de la chaîne entre Tage et Duero (Espagne); ses hautes vallées renferment les *parameras* les plus stériles de la Péninsule.

Avila, v. d'Espagne, ch.-l. de la prov. de ce nom, dans la Vieille-Castille, sur l'Adaja, à 90 kil. N. O. de Madrid. Evêché; elle est entourée de murailles avec un vieux château; fabriques de coton et de bonneterie. Patrie de sainte Thérèse; jadis célèbre par son Université; 5,000 hab. — La prov. d'*Avila*, bornée au N. par la prov. de Valladolid; au N. E. par celle de Ségovie; au S. E. par celles de Madrid et de Tolède; au S. O. par celle de Caceres; au N. O. par celle de Salamanque; est traversée par les sierras d'Avila et de Gredos, mal arrosée par l'Alberche, l Adaja, le Tormes, etc. La popul. est de 175,000 hab. Les v. princ. sont: Avila, ch.-l., Madrigal, Arevalo, Bohayo, Cebreros, etc.

Avila (Gilles-Gonzalès d'), historiographe des deux Castilles et des Indes, 1577-1658, a laissé beaucoup d'ouvrages parmi lesquels: *Histoire des antiquités de Salamanque*, *Vies de ses évêques*, 1606, in-4°; *Théâtre des grandeurs de Madrid*, 1623, in-fol.; *Théâtre ecclésiastique des églises métropolitaines et cathédrales de Castille*, 4 vol. in-fol., 1645-1700, etc.

Avila y Zuñiga (don Louis d'), historien et diplomate espagnol du xvi^e s., a laissé des *Commentaires* estimés sur la guerre d'Allemagne de 1546 et 1547. Ils ont été souvent traduits.

Avila (Jean de), né près de Tolède, 1502-1569, fut célèbre comme théologien et prédicateur; on l'a surnommé l'*Apôtre de l'Andalousie* et le *Professeur par excellence*. Il fut le guide de sainte Thérèse. Ses *Œuvres morales et spirituelles* ont été publiées à Madrid, 1757, 3 vol. in-4°.

Avila (Sanche de), né à Avila, 1546, mort évêque de Placencia, 1625, a écrit les vies de saint Augustin et de saint Thomas.

Aviler (Augustin-Charles d'), architecte français, 1653-1700, a élevé beaucoup de monuments à Montpellier, Toulouse, Nîmes, etc. Il a laissé un *Cours d'architecture*, 2 vol. in-4°, et un *Dictionnaire de tous les termes de l'architecture civile et hydraulique*.

Avilès (*Flavionavia*), port des Asturies, en Espagne, à 25 kil. N. d'Oviedo, à l'embouchure de l'Avilès, fait un grand commerce de toiles et de chaudronnerie; 6,000 hab.

Avis, v. de Portugal, dans l'Alemtéjo, à 53 kil. S. O. de Portalègre, sur l'Avis; jadis ch.-l. de l'ordre d'Avis; 1,500 hab.

Avis (Ordre d'), ordre de chevalerie religieuse du Portugal, d'abord association libre, sous le nom de *nouvelle milice*, fut organisé par le saint-siége, qui lui donna la règle de Cîteaux, et par Alphonse I^er, qui l'établit à Evora, 1162-1166, puis au château d'Avis. Après avoir combattu glorieusement les infidèles, les chevaliers furent réunis à l'ordre d'Alcantara, ne voulurent pas se soumettre, et furent définitivement réunis à la couronne en 1550. Ils portaient un manteau blanc, sur le côté gauche une croix verte fleurdelisée, et au-dessous deux oiseaux.

Avitus (Marcus Mæcilius), empereur d'Occident, était d'une noble famille gauloise de l'Auvergne; il remplit plusieurs missions importantes, combattit bravement avec Aétius, mérita surtout l'amitié du roi des Wisigoths, Théodoric, et, grâce à l'appui de ce roi, devint préfet des Gaules. Il le détermina à s'unir aux Romains contre Attila, en 451; après la mort de Maxime et le sac de Rome par Genséric, il fut proclamé empereur en Gaule et partout reconnu, 455. Sidoine Apollinaire, son gendre, célébra ses vertus et ses talents; mais il fut au-dessous de sa réputation, et, après un règne malheureux de quatorze mois, il fut détrôné par Ricimer, qui lui laissa occuper le siége épiscopal de Plaisance. Il mourut sur le chemin de Brioude, en Auvergne, où il se réfugiait, en 456.

Avitus (Sextus Alcimus Ecdicius, saint), évêque de Vienne, mort en 525, appartenait à la famille du précédent; il succéda à son père, en 490, et fut, avec saint Remi, le plus illustre représentant de l'orthodoxie en Gaule. Estimé par Gondebaud, roi de Bourgogne, qui, quoique arien, aimait à discuter avec lui; respecté par Clovis, aux succès duquel il applaudissait, il éleva et convertit le fils de Gondebaud, Sigismond. — Ses ouvrages, lettres, sermons, poésies, ont été publiés par le P. Sirmond, Paris, 1643, in-8°; ses poëmes sur *la Création, le Péché originel, l'Expulsion du Paradis*, ont été comparés au *Paradis perdu* de Milton. On le fête le 5 février.

Avize, ch.-l. de canton de la Marne, dans l'arrond. et à 10 kil. S. E. d'Epernay; commerce de vins; 1,992 hab.

Avlone ou **Aulona** ou **Valone**, port de la mer Ionienne, dans l'Albanie méridionale ou vilayet de Janina (Turquie d'Europe), dans une position malsaine; fabriques d'armes; évêché grec; 6,000 hab.

Avogadors, tribunal de Venise, fondé vers 1180, composé de trois membres, nommés par le grand conseil sur la présentation du sénat. Ils pouvaient opposer trois fois leur *veto*, pendant un mois et un jour chaque fois, aux résolutions des conseils qui leur paraissaient illégales; ils pouvaient aussi, dans certains cas, suspendre les magistrats de leurs fonctions. Le conseil des Dix diminua leur autorité.

Avogadro, nom d'une famille ancienne de Lombardie, établie dans le pays de Verceil, qui a produit plusieurs hommes distingués, poëtes, jurisconsultes, agronomes, artistes, etc.

Avola ou **Aula**, v. de Sicile, à 20 kil. S. O. de Syracuse, à 6 kil. N. E. de Noto, sur la mer Ionienne. Culture de la canne à sucre; commerce de vins et de fruits; 9,000 hab.

Avold (Saint), ch.-l. de canton de la Lorraine, dans l'arrond. et à 55 kil. O. de Sarreguemines. Jadis abbaye célèbre; teintureries et tanneries; 3,200 hab.

Avon (du breton *afon*, eau), nom commun à plusieurs rivières d'Angleterre; on appelle quelquefois *Aven* celles d'Ecosse: — l'*Avon* vient du comté de Wilts, passe à Salisbury, arrose le comté de Southampton et se jette dans la Manche à Christ-Church, après un cours de 75 kil. — Le *West-Avon* naît sur les limites des comtés de Gloucester et de Wilts, arrose Chippenham, Bradfort, Bath et se jette dans la Severn, au-dessous de Bristol; son cours est de 100 kil.— L'*Upper-Avon* vient du comté de Northampton, passe à Warwick, Stratford, Evesham et se jette dans la Severn, à Tewkesbury, après un cours de 140 kil. — Riv. d'Ecosse, qui se jette dans le golfe du Forth; 20 kil. de cours, etc. Il y a deux *Avon* en Australie, l'un dans l'Australie de l'O., l'autre dans l'Australie Heureuse.

Avon, village de Seine-et-Marne, à 10 kil. de Fontainebleau; Monaldeschi fut enterré dans l'église.

Avoués (du latin *advocati*); on appelait ainsi au moyen âge les défenseurs laïques des églises et des monastères; ils administraient souvent leur temporel, rendaient la justice en leur nom, exerçaient leurs droits, conduisaient leurs hommes à la guerre; ils étaient payés en droits et en redevances. Mais trop souvent ils furent les oppresseurs de ceux qu'ils devaient protéger. — En 1790, l'Assemblée constituante appela *avoués* les officiers de justice chargés de remplacer les procureurs.

Avoye (Religieuses de Sainte-); établies à Paris, vers 1288, elles furent supprimées en 1790.

Avoyer, officier chargé par les empereurs de défendre leurs droits et leur pouvoir dans les cantons de l'Helvétie; les exactions des avoyers amenèrent le soulèvement des trois cantons suisses. Ce nom est resté au premier magistrat élu dans quelques villes de la Suisse, à Lucerne, à Berne.

Avranches (*Abrincatui*), ch.-l. d'arrond. de la Manche, par 48° 41′ 6″ lat. N. et 3° 42′ 1″ long. O.; à 55 kil. S. O. de Saint-Lô, sur la Sée. Fabriques de couvertures, dentelles; tanneries et chaudronneries; quincaillerie; commerce de grains, beurre, bestiaux, chevaux; 8,037 hab. Jadis siége d'un évêché, occupé au xvii^e siècle par le savant Huet.

Avranchin (L'), pays de l'ancienne Normandie, a formé les arrond. d'Avranches et de Mortain (Manche).

Avre, riv. de France, affl. de gauche de la Somme, passe à Roye, est navigable à Moreuil et finit au-dessus d'Amiens; son bassin renferme de nombreuses tourbières, et elle reçoit le Don et la Noye. Son cours est de 50 kil.

Avrigny (Hyacinthe Robillard d'), historien français, de l'ordre des Jésuites, 1675-1719, a laissé deux bons ouvrages publiés après sa mort: *Mémoires pour servir à l'Histoire universelle de l'Europe, depuis* 1600 *jusqu'à* 1716, 4 vol. in-12; *Mémoires chronologiques et dogmatiques pour servir à l'Histoire ecclésiastique depuis* 1600 *jusqu'à l'an* 1716, 4 vol. in-12.

Avrigny (Charles-Joseph Lœillard d'), poëte français, né à la Martinique, 1760-1823, composa quelques pièces pour l'Opéra-Comique et le Vaudeville; mais acquit plus de réputation par ses *Poésies nationales* et

par la tragédie de *Jeanne d'Arc à Rouen*, représentée avec succès au Théâtre-Français en 1819. Son *Tableau historique des commencements et des progrès de la puissance britannique dans les Indes* est un ouvrage bien fait.

Avril (Jean-Jacques), graveur français distingué, né à Paris. 1744-1832, a laissé plus de 540 sujets, dont plusieurs sont bien traités. — Son fils, *Jean-Jacques*, 1771-1831. a été également un graveur habile.

Avrillon (Jean-Baptiste-Elie), frère minime et prédicateur, né à Paris en 1652, mort en 1729, a écrit des sermons et des ouvrages de piété d'un style plein d'onction, comme le *Traité de l'Amour de Dieu* et les *Pensées de morale*.

Awasi, petite île du Japon, au S. de Niphon et au N. de Sikok; elle forme une principauté et a une capitale du même nom.

Awe, lac du comté d'Argyle (Ecosse), long de 40 kil., mais très-étroit, communique par la rivière de l'Awe avec le lac Etive. Il est profond et ses bords sont bien cultivés.

Ax, nom de deux rivières d'Angleterre, l'une, dans le comté de Somerset, passe à Axbridge et se jette dans le canal de Bristol; — l'autre, dans les comtés de Dorset et de Devon, passe près d'Axminster et se jette dans la Manche à Axmouth. Elles ont, chacune, 30 kil. de cours.

Ax (*Aquæ Consorranorum*), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 40 kil. S. E. de Foix (Ariége), sur la rive droite de l'Ariége; eaux sulfureuses thermales; patrie du médecin Roussel; 1,695 hab.

Axel, v. forte de la Zélande (Pays-Bas), au milieu de marais, dans une île de l'Escaut occidental; 2,500 hab.

Axim, comptoir des Anglais sur la Côte-d'Or, en Guinée; le fort Anthony est sur le cap des Trois-Pointes.

Axima (*Aisme*), v. ancienne, sur l'Isère, dans le pays des Centrones (Alpes Grées).

Axiopolis (*Rassova*), v. de l'ancienne Mœsie, sur le Danube.

Axius, l'un des noms anciens de l'Oronte.

Axius, nom ancien du Vardar.

Axminster, v. d'Angleterre (Devon), à 40 kil. E. d'Exeter, sur l'Ax; manufactures de draps, de tapis; marché considérable; 3,000 hab.

Axona, nom ancien de l'Aisne.

Axoum ou **Aksoum** (*Auxumum* ou *Axuma*), v. du royaume de Tigré, en Abyssinie, à 172 kil. de la mer Rouge, à 15 kil. O. d'Adoua. Elle a été la résidence des rois d'Abyssinie et florissante aux IVe, Ve et VIe siècles. On y a trouvé beaucoup de ruines remarquables, temples, palais, obélisques; Salt y a lu une inscription grecque qui rappelle la splendeur de la ville au IVe siècle. L'église, qui est du XVIIe, est la plus belle de l'Abyssinie; Bruce a copié la *Chronique d'Axoum* qu'elle possède. Il n'y a plus que 600 maisons; on y fabrique de bon parchemin et de grosses étoffes de coton.

Ay. V. *Aï*.

Ayacucho, l'un des départements du Pérou, au S. E. de Lima, renferme l'une des plus belles vallées des Andes, arrosée par la Jauja. — Ayacucho, qui a donné son nom au département, est une ville, siége d'un évêché, où les troupes de Bolivar, commandées par Sucre, remportèrent une victoire décisive sur les royalistes en 1824. On donna, en Espagne, le nom injurieux d'*Ayacuchos* aux généraux et officiers espagnols qui avaient été forcés de capituler; 18,000 hab.

Ayala (Pierre-Lopez de), chroniqueur espagnol, 1332-1407, défendit la cause de Henri de Transtamare, sur les champs de bataille et dans les négociations; il fut grand chambellan et chancelier sous Jean Ier. Il a laissé une *Chronique des rois de Castille, don Pedro, Henri II, Jean Ier* et *Henri III*; Pampelune, 1591, in-fol., et Madrid, 1779, 2 vol. in-4°; elle est surtout curieuse pour le règne de Pierre le Cruel.

Ayamonte, v. d'Espagne, à 35 kil. N. O. d'Huelva, près de l'embouchure du Guadiana. Pêche des sardines; 7,000 hab.

Ayat, village du Puy-de-Dôme, à 30 kil. N. O. de Riom. Patrie de Desaix.

Aybar. V. *Aibar*.

Aydin. V. *Aïdin*.

Ayen, ch.-l. de canton de la Corrèze, dans l'arrond. et à 18 kil. N. O. de Brive. Aux environs mines de cuivre et de plomb argentifère. 1,526 hab. — Ch.-l. d'un comté érigé en duché pour Louis de Noailles en 1737.

Aylesbury, v. d'Angleterre (Buckingham), à 24 kil. S. E. de Buckingham, sur un bras de la Tamise; elle est très-ancienne et dans une riche vallée. A 4 kil. est *Hartwell*, qui fut la résidence de Louis XVIII; 29,000 hab.

Aylesfort, bourg d'Angleterre (Kent), à 10 kil. S. de Rochester, sur la Medway. Eglise remarquable; à quelque distance, monument curieux de *Kit's Coty House*; victoire d'Alfred sur les Danois; 1,500 hab.

Aylmer, grand lac de la Nouvelle-Bretagne, au N. E. du lac de l'Esclave; la rivière de Back en sort.

Aymon. Suivant les légendes carlovingiennes, il était saxon d'origine, prince des Ardennes, et reçut de Charlemagne le pays d'Alby avec le titre de duc de Dordogne. Il fut le père de quatre fils, Renaud, Guichard, Allard et Richardet, dont les exploits et l'unique cheval Bayard ont été célébrés par les romanciers du cycle carlovingien, racontés sérieusement dans la chronique de Froissard et immortalisés dans le Roland furieux de l'Arioste. Ce qui peut-être a encore plus contribué à populariser leur nom, c'est l'*Histoire des quatre fils Aymon*, publiée par millions d'exemplaires dans les campagnes de France, d'Allemagne, de Belgique et de Hollande. Un ancien roman de Huon de Villeneuve, qui porte le même titre, a été édité à Paris, en 1829, par M. Brès.

Aynès (François-David), littérateur français, de Lyon, 1766-1827, se distingua par ses opinions royalistes, publia plusieurs ouvrages, entre autres un *Nouveau Dictionnaire universel de géographie ancienne et moderne*, Lyon, 1814, 3 vol. in-8.

Ayoubites, c'est-à-dire *enfants de Ayoub* (Job ou Jacob), dynastie musulmane, fondée par le célèbre Saladin, fils d'Ayoub (vers 1171) en Egypte et en Syrie; elle se divisa en plusieurs branches, d'Egypte, de Damas, d'Alep, d'Yémen, que les Tatars détruisirent au XIIIe siècle.

Ayr, comté de l'Ecosse, à l'O. du comté de Lanark, entre de hautes montagnes et la mer d'Irlande, renferme 414,000 hect., dont un quart est susceptible de culture; les mines de houille et de fer y sont abondantes. Ce fut l'un des théâtres des exploits de Wallace et de Robert Bruce. Le ch.-lieu est Ayr; les villes principales sont: Kilmarnock, Irvine, Ardrossan, Catrine, etc.

Ayr (Erigena), port à l'embouchure de l'Ayr, riv. de 36 kil. de cours, dans le golfe de Clyde, par 55° 26′ lat. N. et 6° 57′ 15″ long. O. Fabriques de tapis, cuirs, savons; commerce très-actif avec l'Irlande. Burns est né dans les environs, qu'il a souvent chantés; 12,000 hab. — Sur l'autre rive est *Newton-sur-Ayr*, qui est unie d'intérêts avec Ayr; mais a une administration distincte.

Ayrault ou **Aerodius** (Pierre), jurisconsulte français, né à Angers, 1536-1601, fut pendant dix ans avocat célèbre au parlement de Paris, revint à Angers où il exerça la charge de lieutenant-criminel, puis de lieutenant-général au présidial, 1589. Son fils René étant entré dans l'ordre des jésuites contre la volonté paternelle, P. Ayrault eut recours à tous les moyens pour le faire revenir au foyer domestique; il invoqua le parlement, le roi, le pape, et ne put rien obtenir; il écrivit son *Traité de la puissance paternelle* qu'il adressa à son fils; il le priva, par acte devant notaire, de sa bénédiction, 1593. Il a laissé beaucoup d'ouvrages sur le droit et principalement: *De l'ordre et institution judiciaire dont les anciens Grecs et Romains ont usé en accusations publiques, conféré à l'usage de notre France*, etc.; *Des procès faits aux cadavres, aux cendres, à la mémoire, aux bêtes brutes, choses inanimées et contumaces*, etc., Angers, 1591, in-8.

Ayrer (Jacques), poëte dramatique allemand, mort vers 1605; ses œuvres, *Opus theatricum*, publiées à Nuremberg, 1618, 1 vol. in-fol., contiennent 30 comédies ou tragédies et 36 pièces facétieuses. Le style est en général vigoureux, et, malgré le mélange de bouffonnerie, il y a du talent et de l'énergie dans ces pièces.

Ayscue (Sir George), amiral anglais, mort vers 1674, fils d'un gentilhomme de la chambre de Charles Ier, servit de bonne heure sur la flotte d'Ecosse, puis alla faire reconnaître la république aux îles Scilly et aux Antilles. A la Restauration il conserva son titre d'amiral, se distingua dans les luttes contre les Hollandais, et, pris en 1666, fut promené en triomphe dans les principales villes de Hollande.

Ayuntamiento, nom donné, en Espagne, aux municipalités des villes. Leurs pouvoirs, leur juridiction, leur composition, ont varié suivant les vicissitudes des institutions libérales. L'alcade est le chef de l'ayuntamiento.

Aywaille, commune rurale de la prov. et à 20 kil.

de Liége (Belgique), sur l'Amblève. A 3 kil. est la source d'eau minérale du *Puits-Haard.* Près d'Aywaille, Jourdan battit les Autrichiens, le 18 sept. 1794. Mines de fer, commerce de bestiaux; 3,000 hab.

Azaïs (Pierre-Hyacinthe), philosophe moraliste, né à Sorrèze, 1766-1845, entra de bonne heure dans la congrégation des Doctrinaires, enseigna peu de temps à Tarbes, devint secrétaire de l'évêque d'Oloron, puis fut condamné à la déportation pour avoir écrit contre les excès de la Révolution. Caché dans l'hôpital de Tarbes, il fut conduit par la douceur du sentiment religieux à l'idée de son système des *compensations.* Inspecteur de la librairie sous l'Empire, destitué en 1815, il obtint cependant quelques secours du gouvernement; philosophe pratique, d'une sérénité inaltérable, il ne cessa, pendant de longues années, dans ses livres, dans des cours à l'Athénée, dans les conversations de son jardin, de soutenir ses idées d'optimisme universel. Ses principaux ouvrages sont : *Des compensations dans les destinées humaines,* 1809; *Système universel,* 8 vol., 1812; *Manuel du philosophe,* 1816; *Du Sort de l'homme dans toutes les conditions,* 3 vol., 1820; *Cours de philosophie générale,* 8 vol., 1824; *Explication universelle,* 3 vol., 1826.

Azamor ou **Azemour,** port du Maroc, sur l'Océan Atlantique, à l'embouchure de l'Omm'er-Rbia, à 140 kil. N. O. de Maroc. Elle est entourée de murailles.

Azania, nom ancien de la côte d'Ajan, en Afrique.

Azanza (Don Joseph-Miguel de), homme d'État espagnol, 1746-1826, servit l'Espagne dans les armées, les ambassades, les magistratures, en Europe et en Amérique; présida, à Bayonne, la junte espagnole qui nomma roi Joseph, devint l'un de ses principaux ministres et conserva toujours des sentiments patriotiques. Le retour de Ferdinand VII lui enleva tous ses honneurs, mais il sut se défendre contre toutes les accusations dont il fut l'objet.

Azara (Don Joseph-Nicolas de), diplomate espagnol, 1731-1804, fut longtemps ambassadeur à Rome, puis à Paris et en Italie. Il protégea avec une intelligente générosité les arts et les artistes; il fut l'ami du peintre Mengs, dont il a publié les *Ouvrages,* 1780, 2 vol. in-4°.

Azara (Don Félix de), son frère, 1746-1811, après avoir servi dans les armées, fut l'un des commissaires chargés de tracer les limites des possessions portugaises et espagnoles en Amérique, 1781. Il employa de longues années pour étudier le pays et a publié : *Essai sur l'histoire naturelle des quadrupèdes du Paraguay,* 1801, 2 vol. in-8°, Paris; et peu après un essai de même nature *Sur les oiseaux;* puis *Voyage dans l'Amérique méridionale depuis* 1781 *jusqu'en* 1801, Paris, 1809, 4 vol, in-8°, avec atlas et notes de Cuvier et de Walckenaer.

Azarias. V. *Osias.*

Azay-le-Rideau, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 21 kil. N. E. de Chinon (Indre-et-Loire), sur l'Indre; 2,108 hab. Beau château du XVIe s. — Il y a encore en France : Azay-Brulé (Deux-Sèvres); Azay-le-Ferron (Indre); Azay-sur-Cher et Azay-sur-Indre (Indre-et-Loire); Azay-sur-Thouet (Deux-Sèvres).

Azerbaïdjan. V. *Aderbaïdjan.*

Azergues, riv. de France, affl. de droite de la Saône, vient des monts du Beaujolais, passe à Chessy et finit en face de Trévoux, après un cours de 48 kil.

Azevedo (Antonio de Araujo de), comte de Barca, homme d'État portugais, 1754-1817, concourut à la fondation de l'Académie des sciences de Lisbonne, fut ministre plénipotentiaire à La Haye, à Berlin, à Saint-Pétersbourg, et partout se mit en rapport avec les savants les plus illustres. Ministre de Jean VI, en 1804, il le suivit au Brésil, 1807; et, au milieu de ses graves occupations politiques, continua de protéger les lettres et les sciences. Il enseigna aux Brésiliens l'usage de la porcelaine, la culture du thé; fonda l'École des beaux-arts de Rio-de-Janeiro, et a laissé plusieurs œuvres poétiques.

Azincourt, village de l'arrond. et à 18 kil. N. O. de Saint-Pol (Pas-de-Calais), près de la Blanquette, affl. de la Canche, célèbre par la grande bataille du 25 octobre 1415, où les Français furent vaincus par Henri V d'Angleterre.

Azkâr ou **Azgher,** l'un des groupes des Touâregs du Sahara; ils occupent le territoire de Gh'ât et s'étendent au N. et au S. sur plus de 200 lieues. On les regarde comme l'aristocratie des tribus, ils se divisent en neuf familles et forment une sorte de monarchie féodale, dans laquelle le roi ou *aménouka* gouverne avec les principaux chefs; il réside à Gh'ât; c'est le fils de la sœur qui succède à son oncle. Au-dessous des Azkâr vit une race dégradée, les *Imgh'âd*, très-nombreux, mais ne pouvant porter ni la lance, ni le sabre; ils sont presque noirs, tandis que les Azkâr ont seulement le teint bronzé.

Aznar, comte de la Vasconie ou Gascogne, d'abord comte de Jacca, combattit les Musulmans au nom de Louis le Débonnaire, puis se rendit indépendant vers 832; ses descendants, d'abord comtes, devinrent bientôt rois de Navarre.

Azon, jurisconsulte italien, mort vers 1200, professa à Bologne avec grand succès, et fut nommé le *Maître du droit, la lumière des jurisconsultes.* Il a laissé des *Commentaires sur le Code,* Paris, 1577, Lyon, 1596; *Summa Codicis, Summa Institutionum,* ouvrages qui eurent plus de 30 éditions, depuis celle de Spire en 1482 jusqu'à celle de Venise en 1610, in-fol.

Azor, v. de Galilée, sur une branche du Jourdain, cap. des États de Jabin, qui fut vaincu par Josué.

Azorius (Jean), théologien espagnol, 1533-1603, de la compagnie de Jésus, réunit ses leçons de théologie morale à Rome et les publia sous le nom d'*Institutions morales*. Elles furent attaquées par les dominicains, et Pascal, dans ses *Provinciales,* a poursuivi le probabilisme du P. Azorius; le livre se répandit beaucoup néanmoins, et Bossuet l'a recommandé comme utile aux curés et aux confesseurs.

Azot ou **Asdod,** avec un port sur la Méditerranée, capit. de l'une des 5 provinces des Philistins, à l'O. de Jérusalem. On y adorait le dieu Dagon. Elle fut prise par Psammétichus, roi d'Egypte, après 29 ans de siége.

Azov ou **Azof**, v. du gouvernement d'Ekaterinoslav (Russie), sur la rive gauche du bras principal du Don, à 30 kil. de son embouchure; colonie grecque, sous le nom de *Tanaïs*, elle fut, au moyen âge, occupée par des Barbares, les Asses, les Polovtses; puis, sous le nom de *Tana*, elle fut prise et occupée par les Génois, en 1204; elle devint alors un grand entrepôt de commerce. Elle retomba au pouvoir des Tatars à la fin du XIVe siècle; les Turcs la prirent en 1476; son commerce fut détruit; elle leur fut enlevée par Pierre Ier, (1696), rendue en 1711; puis, détruite en 1739, elle fut rebâtie en 1769, et cédée définitivement à la Russie en 1774. Mais les atterrissements du fleuve ont comblé son port, et elle n'a plus d'importance; 1,500 hab.

Azov ou **Azof** ou de **Zabache** (Mer d'), le Palus Mæotis des anciens, au S. de la Russie, est formée par la mer Noire, à laquelle elle est jointe par le détroit d'Iénikalé. Elle a une superficie de 34,000 kil. carr.; les bords sont plats, les bas-fonds nombreux; ses eaux saumâtres et jaunes; la navigation est interrompue par les glaces de novembre au milieu d'avril. Il y a dans cette mer beaucoup de poissons, d'esturgeons surtout. Elle forme la baie de Taganrog, au N. E., et le golfe Sivasch ou mer Putride, à l'O. Elle reçoit le Don et le Kouban. Les principaux ports sont : Taganrog, Marienpol, Rostow, Berdiansk et Azov.

Azpeitia, v. d'Espagne (Guipuzcoa), sur l'Urola, à 25 kil. N. O. de Tolosa. Elle est entourée de murailles; aux environs, montagnes élevées, qui renferment du jaspe. Saint Ignace naquit au château de Loyola, à quelque distance; 6,000 hab.

Aztèques. *V. Mexique.*

Azuela, riv. de l'Amérique méridionale, qui arrose la Nouvelle-Grenade et se jette dans le Cauca, après 480 kil. de cours.

Azun, l'une des plus charmantes vallées des Hautes-Pyrénées, traversée par le gave d'Azun, auprès d'Argelès.

Azuni (Dominique-Albert), érudit italien, de Sardaigne, 1749-1827, sénateur à Nice avant la réunion à la France, fit partie, à Paris, de la commission chargée de rédiger le code de commerce, fut président du tribunal d'appel de Gênes, en 1807, puis membre du Corps législatif, etc. On a de lui : *Dictionnaire de la jurisprudence marchande,* 2e édit., Livourne, 1822, 4 vol. in-4°; *Principes du droit maritime de l'Europe*, Florence, 1795, 4 vol. in-8°, traduit en français; *Essai sur l'histoire de la Sardaigne,* 2e édit., 1802, 2 vol. in-8°; *Dissertation sur l'origine de la boussole,* 1805; *Origine du droit et de la législation maritimes,* 1810; *Mémoires pour servir à l'histoire des voyages maritimes des anciens navigateurs de Marseille*, Gênes, 1813, in-8°; *Recherches pour servir à l'histoire de la piraterie*, Gênes, 1816; *Système universel des armements en course et des corsaires en temps de guerre,* 1817; etc

Azurara (GOMEZ-EANNES DE), chroniqueur portugais du XVe siècle, fut l'ami d'Alphonse V, qui le chargea de la garde des archives. Il n'hésita pas, sur la demande des cortès de 1459, à détruire un grand nombre de papiers qu'on lui avait confiés, comme étant inutiles. Il devint riche, et put aller sur la côte d'Afrique prendre les renseignements qui lui étaient nécessaires pour ses ouvrages. Il a laissé : *la Chronique du roi Jean Ier*; celles de *D. Pedro de Menezes* et d'*Edouard de Menezes;* c'est son principal ouvrage; il a été publié à Paris, d'après un beau manuscrit de la Bibliothèque nationale, en 1841, sous le titre de *Chronique de la découverte et de la conquête de la Guinée.*

Azyme (c'est-à-dire *pain sans levain*). Les Juifs mangeaient ces pains, la veille de Pâques, en souvenir de celui que leurs pères avaient mangé avant de sortir d'Egypte. En commémoration de cet usage, la Pâques s'est appelée, même chez les chrétiens, la fête des azymes, *festum azymorum.*

Azzo (ALBERT), marquis d'Este, mort en 1029, se déclara contre Henri II, puis contre Conrad II, pour soustraire l'Italie à la dépendance des empereurs allemands.

Azzo II, son fils, qui mourut très-âgé, en 1097, joua un rôle important dans l'histoire de l'Italie au temps des empereurs Henri III et Henri IV.

Azzolini ou **Mazzolini** (JEAN-BERNARD), peintre de Naples, vivait vers 1510, et exécuta, à Gênes, des tableaux d'histoire remarquables.

B

Ba, comptoir hollandais, dans le royaume d'Ardra (Guinée).

Baaden (Autriche), anc. *Aquæ Pannonicæ*, dans le Wienerwald, sur la Swacka, à 25 kil. S. O. de Vienne. Eaux thermales.

Baader (FRANÇOIS-XAVIER DE), né à Munich, 1765-1841, philosophe mystique. D'abord inspecteur-général des mines de Bavière, il obtint, dès la fondation de l'Université de Munich, une chaire de philosophie. Ses principaux ouvrages sont : *Cours de dogmatique spéculative*, Stuttgart et Munich, 1828-1838; 5 fascicules in-8°; *Philosophische Schriften*, 2 v. in-8°, Munich, 1831. On y trouve beaucoup d'observation et une saine critique mêlées aux rêves d'un mysticisme plus tempéré que celui de Swedenborg ou de Jacob Bœhme. Adversaire de Schelling et de Hegel, Baader chercha vainement à concilier la philosophie et le catholicisme.

Baadsted, port suédois sur le Kattégat, par 56°28′ lat. N., et 10°20′ long. E.

Baagoe (Danemark), île dans la mer Baltique, entre Falster et Seeland. — Une autre du même nom se trouve dans le petit Belt.

Baal ou **Bel** (seigneur), nom oriental, seul ou en composition. On cite un Baal, roi de Tyr (609-599 av. J. C.), selon Lenglet-Dufresnoy. Sous la forme *baal*, *bal* ou *bel*, ce mot paraît avoir servi de suffixe ou de préfixe à certains noms : Abibal, Ithobal, Merbal, Ecnibal, Annibal, Asdrubal, Maherbal, Manastabal, Bala, Bélial, Belphégor, Belzébut, Balthasar, Baladan, Balator, Belibus, Balœus, Belochus, Belocchius, Arabelus, Rigebelus, etc. — Baal était la principale divinité des Chaldéens et des Phéniciens qui, peut-être sous ce nom, adoraient le soleil. On lui immolait des victimes humaines, à Tyr et à Carthage.

Baalbek ou *ville de Baal*, anc. *Heliopolis* (Turquie d'Asie), ville comprise dans le vilayet de Syrie, ch.-l. des Metoualis, montagnards féroces, tributaires et non sujets du sultan; à 65 kil. N. O. de Damas; 2,000 hab. Ruines fameuses, surtout celles d'un temple du soleil : « On y admire, dit Balbi, ses colonnes colossales, son portique, les belles sculptures de son immense portail, mais surtout la muraille qui environnait toutes ces constructions, à cause de la grandeur prodigieuse des blocs dont elle est composée ; » le plus grand a 55m77 de longueur, 3m65 de largeur et autant d'épaisseur. Jadis riche et puissante au temps de l'empire romain, Heliopolis a été ruinée par les Arabes, les Turcs et les Mongols.

Baal-Pharasim, v. de Judée, dans la tribu de Juda.

Baan (JEAN DE), peintre hollandais, né à Harlem, 1633-1702, excella dans le portrait. On cite de lui un portrait du prince de Nassau-Ziégen, aujourd'hui au roi de Prusse. Patriote zélé, il refusa, en 1672, de faire le portrait de Louis XIV, alors à Utrecht. — *Jacques*, son fils, 1673-1700, l'imita avec succès.

Baar-el-Cades (Turquie d'Asie), lac situé à l'O. d'Hems, en Syrie.

Baar-el-Mardji (Turquie d'Asie), lac à 10 kil. E. de Damas.

Baart (PIERRE), érudit et médecin du XVIIe s., auteur de poëmes en latin et en frison, sa langue maternelle : *Pratique des laboureurs de Frise*, poëme qu'on a surnommé les Géorgiques flamandes ; le *Triton de Frise*, récit de la prise d'Olinda (Brésil).

Baasa, roi d'Israël, 942-919 av. J. C., tua Nadab et toute la famille de Jéroboam Ier, fit la guerre à Asa, roi de Juda, que soutenait Ben-Hadad Ier, roi de Damas; il fut battu et perdit les villes de Rama et de Génésareth.

Baba, mot turc qui signifie *père*, et qui se retrouve dans plusieurs noms propres.

Baba, cap d'Asie Mineure, le point le plus occidental de tout le continent asiatique, par 23° 31′ long. E., et 39° 30′ lat. N.; à l'Est est la ville de ce nom, petit port de commerce sur l'Archipel ; fabr. de sabres et couteaux; 4,000 hab.

Baba-Ali, dey d'Alger, succéda à Ibrahim en 1710; il renvoya à Constantinople le pacha turc qui, jusqu'alors, avait représenté à Alger l'autorité du sultan, et créa ainsi l'indépendance des deys. Il mourut en 1718.

Babacos, archipel du Grand Océan, près de l'archipel des Amis, découvert en 1793 par les Espagnols.

Baba-dagh (Turquie d'Europe), v. forte de la Tartarie-Dobroudjie, en Bulgarie, à 130 kil. N. E. de Silistrie; port à Kara-Kerman, sur le lac Rasseïn. Comm. important; plus de 10,000 hab. Au S., vestiges d'un ancien lit du Danube, et ruines d'un mur romain qui en suivait le cours. C'était jadis le rendez-vous des armées ottomanes contre la Russie.

Baba-dagh (Turquie d'Asie), chaîne de montagnes qui se détache du plateau central de l'Anatolie, séparant le bassin du Méandre, au N., des cours d'eau qui se rendent dans la mer Méditerranée, au S.; elle a 90 lieues de longueur. Elle porte successivement les noms d'Iourlou-dagh, Baïkhous-dagh et Ak-deveren, et se termine sur la côte, en face de Chio et de Samos. C'est le Tmolus, le Messogis et le Sipyle de la géogr. ancienne.

Babahoyo, district, ville et rivière de la prov. de Guayaquil (Équateur). La ville est un entrepôt de commerce.

Babba ou **Babæ**, anc. *Julia campestris*, colonie romaine de la Mauritanie Tingitane, peut-être aujourd'hui *Naranja.*

Babek, hérésiarque musulman du VIIIe s., fonda une secte qui mêlait les doctrines du sabéisme à celles des ismaéliens; de la Perse, sa patrie, il la propagea en Arménie et dans les régions occidentales de l'empire des Arabes. La cour de Byzance favorisa les troubles qu'il excita pendant vingt ans : il fut enfin pris et mis à mort à Bagdad, par ordre du khalife Motassem (837).

Babel, nom qui signifie *confusion ;* il est donné, dans la Bible, à la tour que les descendants de Noé voulurent élever dans la plaine de Sennaar, pour atteindre le ciel; mais Dieu *confondit* leur langage, et ils durent renoncer à leur entreprise. Des archéologues modernes ont prétendu retrouver des ruines de ce monument. La mythologie grecque présente quelque chose d'analogue dans la tentative des Titans escaladant le ciel.

Bab el-Mandeb, en arabe, ou *Porte du Deuil* : nom donné au détroit qui unit la mer d'Oman à la mer Rouge. Ce passage dangereux est fermé par les ilots de Périm, que les Anglais ont occupés en 1856; largeur de 25 à 50 kil.

Babenberg ou **Bamberg**, château près de la ville de Bamberg (Bavière), a donné son nom à la pre-

mière maison des margraves, puis ducs d'Autriche, 983-1246. Elle s'éteignit avec Frédéric le Belliqueux, dont la nièce, Gertrude, ayant épousé Herman, margrave de Bade, transmit ses droits à son fils Frédéric, décapité à Naples, en 1268, avec Conradin. Mais, dès 1251, Przemyl-Ottokar II, roi de Bohême, avait enlevé à Frédéric de Bade cette riche succession, composée de l'Autriche, de la Styrie, de la Carinthie et de la Carniole. Rodolphe de Habsbourg dépouilla Ottokar, et conféra ces fiefs à ses fils, Albert et Rodolphe (1282), fondateurs de la seconde maison d'Autriche, éteinte en 1740.

Baben-Hausen, v. de Bavière, dans le cercle du Haut-Danube, sur le Günz. Ancienne principauté souveraine, médiatisée, en 1806, en faveur de la maison de Fugger. Le chef de cet état portait le titre de prince de Fugger Babenhausen. — Superficie de la principauté, 112 milles carrés; popul. 11,005 hab.

Babeuf. V. Babœuf.

Babin (François), prêtre français, né à Angers, 1651-1734, doyen de la Faculté de théologie de cette ville, a rédigé les 18 premiers vol. des *Conférences du diocèse d'Angers*, 28 vol. in-12, 1re édit., 21 vol. in-12, 2e édit.

Babine, domaine noble près de Lublin, où un seigneur polonais, Pszonka, établit, en 1568, une académie de plaisirs et de folies, qui subsista plus d'un siècle.

Babington (Antoine), catholique anglais du comté de Derby, conspira en faveur de Marie Stuart et contre la vie de la reine Elisabeth; il fut pendu le 20 sept. 1586.

Babinot (Albert), professeur de droit à Poitiers, se fit calviniste, pendant le séjour de Calvin dans cette ville. On a de lui *la Christiade*, Poitiers, 1560, recueil de poésies chrétiennes.

Babinovitchi (Russie d'Europe), ch.-l. de district dans le gouvernement de Mohilev; bestiaux, chanvre, lin et grains.

Babo (Joseph-Marie), poëte dramatique, né à Ehrenbreitstein, près de Cologne, 1756-1822, successivement professeur de philosophie à Munich, et d'esthétique à Manheim. Ses principaux ouvrages sont: *Othon de Wittelsbach*, drame, 1782; *Burger-Gluck* ou le *Bonheur du Citoyen*, 1793.

Babœuf (François-Noel), né à Saint-Quentin, 1764-1797. D'abord laquais, puis commissaire à terrier, son fanatisme démagogique le mit de bonne heure à la tête des révolutionnaires de son pays. Rédacteur du *Correspondant picard*, journal qui s'imprimait alors à Amiens, il se fit nommer administrateur du département de la Somme, fut destitué, nommé ensuite administrateur du district de Montdidier, accusé de faux et acquitté. En 1794, il vint se fixer à Paris, où il fonda, le 11 juillet, le journal le *Tribun du peuple*. Dès lors, sur ce théâtre plus vaste et plus animé, Babœuf, qui signait ses articles du nom de Caïus Gracchus, commença à grouper autour de lui les révolutionnaires les plus ardents; il prêcha la doctrine de la communauté des biens et la nécessité d'une loi agraire. La réaction thermidorienne le précipita dans la voie fatale des conspirations. Il rassembla, dans le club du Panthéon, les éléments dispersés par la fermeture du club des Jacobins, et, quand un décret du Directoire eut dissous cette nouvelle réunion, Babœuf résolut d'agir par la force pour rétablir la Constitution de 1793. Mais son complot fut découvert et dénoncé au pouvoir législatif par le Directoire, le 21 floréal an IV (10 mai 1796), le jour même où Bonaparte triomphait à Lodi. Deux jours après, Babœuf était arrêté avec ses princip. complices: Drouet, membre du conseil des Cinq-Cents; Vadier, Amar, Choudieu, Ricord, conventionnels; Antonelle, ex-membre de l'Assemblée législative; Parrein, Rossignol, Lamy, Fyon, généraux sous la Convention; Darthé, ancien secrétaire de Joseph Lebon; enfin, Buonarotti (voyez ce nom) qui a écrit l'histoire de cette conjuration. Les accusés furent renvoyés devant la Haute Cour de justice de Vendôme, à cause de la qualité de représentant dont Drouet était revêtu. Dans l'intervalle de leur arrestation et de leur jugement, éclata, le 23-24 fructidor an IV (9-10 sept. 1796), le complot du camp de Grenelle, préparé de longue main par Babœuf. La Haute-Cour, qui ne fut constituée qu'en vendémiaire an V, tint sa première audience le 2 ventôse an V (20 fév. 1797), et après des débats qui durèrent trois mois, elle rendit son arrêt le 7 prairial de la même année (26 mai 1797); Babœuf et Darthé furent condamnés à mort; sept autres, et parmi eux Buonarotti, à la déportation. Babœuf et Darthé se frappèrent aussitôt d'un poignard; on les porta mourants sur l'échafaud quelques heures après le jugement.

Babois (Marguerite-Victoire), née à Versailles, 1760-1809; nièce de Ducis, elle cultiva la poésie. La perte de sa fille, âgée de cinq ans, lui inspira sa première élégie, dont elle a soutenu l'éclat dans ses poésies suivantes, *Elégies et poésies diverses*, Paris, 1828, 2 vol. gr. in-18; *Elégie sur la mort de M. Ducis*, Paris, 1816, in-8°.

Babolein (Saint), premier abbé de Saint-Maur-les-Fossés, abbaye fondée en 638 par Blidégésile, archidiacre de Paris. L'Eglise l'honore le 26 juin. Il mourut vers 660.

Babour ou **Babor**, l'une des parties du moyen Atlas (Algérie), au N. de Sétif; ses contre-forts sauvages couvrent la petite Kabylie.

Babour ou **Babr** (Zehyr-Eddin Mohammed, 1483-1530, était fils d'Omer-Cheyk, et arrière-petit-fils de Tamerlan. En 1494, il succéda à son père comme souverain des Mongols de la Tartarie et du Khorassan. Jeune encore, il soumit le Kaboul et Kandahar, battit, à Pannipui, Ibrahim Lody, sultan de Delhy, et conquit ainsi l'Hindoustan, où sa dynastie a régné plus de deux siècles et demi. Il laissa le trône à son fils Homajûn, trisaïeul du célèbre Aureng-Zèbe. Il a écrit des *Mémoires*, traduits en anglais par Leyden et Erskine, Lond. 1826, in-4°.

Babrius ou **Babrias,** poëte grec, qu'on suppose avoir vécu au IIIe s. de l'ère chrétienne, et l'un des rédacteurs des fables que l'antiquité attribuait au vieil Esope. On ne connaissait encore de lui qu'une vingtaine de fables publiées d'après un manuscrit de la bibliothèque Bodléienne, par Tyrwhitt, Lond. 1776, puis par Knoch, sous ce titre: *Babrii fabulæ, et fabularum fragmenta*, Hales, 1835, in-8°; lorsque M. Minoïde Mynas, chargé d'une mission scientifique en Grèce par M. Villemain, alors ministre de l'instruction publique, découvrit, dans un monastère du mont Athos, un manuscrit plus complet composé de 123 fables. On y retrouve la plupart des pièces qui composent le recueil classique des fables d'Esope, et plus de 20 des fables de Phèdre. Malgré de graves défauts, tels que la bizarrerie ou la licence de certains sujets, et de certaines expressions, Babrius, tel que la critique l'a rétabli, tient un rang honorable parmi les poëtes fabulistes, par la grâce, l'élégance et la finesse de son talent. La plus récente édition est celle de Weise, Leipzig, 1855. Ce recueil pourrait bien n'être qu'un *fablier*.

Babuyanes (Océanie), groupe d'îles de l'archipel des Philippines: les cinq principales ont chacune 40 à 50 kil. de circuit: l'une d'elles, *Babuyan*, est par 19° 21′ lat. N., et 119° 25′ long. E; popul. du groupe, 2,000 hab. malais, presque tous chrétiens.

Babylas (Saint), évêque d'Antioche en 237, m. en 251, mis en prison sous le règne de l'empereur Decius, y mourut. L'histoire et la vertu de ses reliques ont donné lieu à de curieuses discussions. V. saint Jean Chrysostome, *Discours contre les Gentils*, et 4e homélie sur l'éloge de saint Paul; Amm. Marcellin, liv. 22.

Babylone, grande ville de l'ancienne Babylonie, dans la plaine de Sennaar, sur l'Euphrate, tirait son nom, suivant les uns, de la Tour de Babel, suivant d'autres, de *Bâb'bel*, cour de Bel. Elle fut fondée par Nemrod et fut agrandie et embellie par Sémiramis, par Nabuchodonosor, par la reine Nitocris, dont parle Hérodote. On a souvent célébré ses merveilles, ses quais, son pont sur l'Euphrate, son colossal tunnel aboutissant à deux châteaux fortifiés, ses murailles de 80 kil. de développement, très-hautes et très-larges, flanquées de 250 tours, avec 100 portes de bronze; ses jardins suspendus, son fameux temple de Bel, a l'E. du fleuve, décrit par Hérodote; ses palais, ses rues, bordées de maisons élevées et se coupant à angle droit. Babylone, l'une des grandes villes du monde ancien, fut aussi l'un des foyers de la corruption orientale. Prise par Cyrus, l'an 538 av. J. C., elle resta l'une des quatre capitales de l'empire des Perses; Alexandre y fit une entrée triomphale et y mourut (323). Elle tomba en décadence après lui; les Séleucides la négligèrent pour Séleucie, qu'ils avaient élevée sur le Tigre; Babylone, abandonnée par ses habitants vit même les matériaux de ses édifices enlevés pour construire la cité nouvelle, et, plus tard, celle de Ctésiphon. Au temps de Strabon, l'un de ses quartiers était seul habité; plus tard elle était presque déserte et ne renfermait plus que quelques centaines de Juifs. Maintenant le sol est couvert de ruines confuses, dans un espace de 18 lieues; on a cru y reconnaître l'*Al-Kasr* ou palais et le *Birs Nemrod* ou tour de Nemrod. La mission

de MM. Fresnel, Thomas et Oppert, en 1851, a donné des résultats assez satisfaisants, mais encore trop incomplets. Une petite partie de l'emplacement de l'ancienne Babylone est occupée par la ville d'Hilleh, à 95 kil. S. de Bagdad, par 32° 30′ lat. N. et 42° 7′ long. E.

Babylone (Empire de). Suivant Bérose, il y aurait eu des rois de Babylone ou de Chaldée, avant Nemrod. Celui-ci fonda le premier empire, vers 2640 av. J. C.; puis, sous l'un de ses successeurs, la Babylonie fut conquise par les Arabes pasteurs, qui lui donnèrent six rois, de 2218 à 1193. Alors Babylone délivrée fut soumise au roi d'Assyrie, Bélus. Après la ruine de Sardanapale, (759), Babylone forma un Etat séparé, sous Bélésis et ses successeurs; elle retomba sous la domination des rois de Ninive, en 680. Mais le gouverneur de Babylone, Nabopolassar, se rendit indépendant, en 644, s'empara de Ninive, en 625, et fonda le second empire d'Assyrie ou de Babylone, dont les rois furent : Nabopolassar I[er], 625-605; Nabopolassar II ou Nabuchodonosor II, 605-562; Evilmérodac, 562-560; Nériglissor, 560-555; Laborosoarchod, 555-554; Labynit ou Balthasar, 554-538. L'empire fut alors détruit par Cyrus.

Babylone, anc. v. de la Basse Egypte, à 16 kil. N. de Memphis, au-dessus de l'endroit où commençait le canal du Nil à la mer Rouge. Plusieurs pensent qu'elle fut fondée par des Babyloniens, soit au temps de Sésostris, soit au temps de Cambyse; d'autres attribuent son nom aux papyrus ou *byblos* d'Egypte. Sous les Romains, elle fut la résidence fortifiée de l'une des trois légions qui gardaient la province, et le siége d'un évêché. On en voit quelques débris près du Vieux-Kaire.

Babylonie, anc. pays de l'Asie occidentale, depuis les frontières de l'Assyrie, marquées au N. par les villes d'Opis et de Cunaxa, jusqu'au golfe Persique; elle comprenait la plaine marécageuse entre le Tigre et l'Euphrate, s'étendait à l'E. du Tigre jusqu'à la Suziane et comprenait, vers le S. O., une partie de l'Arabie déserte. Le nom de Chaldée désignait particulièrement le pays au N. du golfe Persique. De nombreux canaux coupaient le pays, en augmentaient la fécondité, et facilitaient le commerce. Elle produisait en abondance du froment, du millet, du sésame, des palmiers; elle nourrissait pour le roi de Perse un grand nombre de chevaux de guerre; maintenant le sol est épuisé, la végétation a absorbé tout le phosphate qu'il renfermait. A défaut de pierres, la Babylonie avait d'excellente argile, pour fabriquer des briques, et des sources de bitume qui servait à faire du mortier. Les villes principales étaient : Babylone, Séleucie, Ctésiphon, Apamée, Charax, Borsippa, etc. On l'a plus tard appelée *Irak-Arabi;* elle forme aujourd'hui le vilayet turc de Bagdad.

Babyrsa (Arménie ancienne), place forte où le roi Tigrane mettait ses trésors.

Bacalal, lac dans le Yucatan, au S. O. de Valladolid, a 56 kil. de long sur 2 ½ kil. de large.

Bacalar, lac du Mexique, communiquant avec la baie de Honduras par le rio San-José.

Bacarat. V. Baccarat.

Bacaxa ou **Rio do Oiro** (Brésil), affluent du San-Joam; cette rivière forme le grand lac Juthurnuahyba.

Baccabirys (Brésil), tribu indienne dans la province de Matto-Grosso.

Baccalar y Sanna (Vincent), né en Sardaigne, d'une famille espagnole, s'attacha au service du roi d'Espagne, Charles II, puis du roi Philippe V, qui le créa marquis de S.-Philippe, m. en 1726. Il a écrit : 1° *Histoire de la monarchie des Hébreux;* 2° *Mémoires pour servir à l'histoire du règne de Philippe V*, de 1699 à 1725, trad. en français par Demauve, Paris, 1759.

Baccalauréat, nom dérivé sans doute de *bacca*, baie d'un fruit, et *laurea*, laurier : il désigne le premier grade conféré par les Facultés de lettres, de sciences, de théologie et de droit. Le baccalauréat ès lettres ou ès sciences est exigé pour l'admission : 1° aux études des Facultés de droit, de médecine et de théologie; 2° pour l'admission aux grandes écoles du gouvernement; 3° pour l'entrée dans les emplois des différents ministères et de la plupart des grandes administrations. Le règlement de ces deux baccalauréats, qui sont la sanction des études de l'enseignement secondaire, a été souvent modifié.

Baccano, bourg, lac et rivière au N. O. de Rome, cratère d'un ancien volcan.

Baccarat, ch.-l. de cant. de l'arrond, et à 25 kil. S. E. de Lunéville (Meurthe-et-Moselle); 5,036 h.; toile et cotonnades, commerce de bois, tanneries, brasseries, carrières de grès, cristallerie la plus considérable de France; sur la Meurthe.

Baccarelles ou **Bakareel** ou **Backereel** (Gilles et Guillaume son frère), paysagistes d'Anvers, d'une famille de peintres (xvi[e] siècl.). Gilles est l'auteur d'un *S. Charles Borromée* à la cathédrale de Bruges.

Bacchanales, ou fêtes de Bacchus, célébrées à Rome à l'imitation des Dionysiaques. Elles dégénérèrent en débauches, en désordres tels, que le sénat fut obligé de les interdire par un sénatus-consulte fameux rendu l'an de Rome 566, et retrouvé en 1640, gravé sur une table de bronze, à Tiriolo (Calabre). Ce monument épigraphique, aussi important pour l'histoire des mœurs que pour celle du droit romain, est aujourd'hui à Vienne (Autriche).

Bacchantes ou prêtresses de Bacchus. On les nommait encore *Ménades, Thyades, Eviades.* Ce nom s'appliquait aussi à toutes les femmes qui célébraient, au milieu de transports frénétiques, les mystères ou les fêtes de Bacchus. — Euripide a donné ce titre à une de ses pièces.

Bacchiades, descendants de Bacchis, 4[me] roi héraclide de Corinthe, vers l'an 746 av. J. C.. Les Bacchiades renversèrent la dynastie héraclide fondée par Alétès vers 1099. Leur oligarchie, à la tête de laquelle ils plaçaient chaque année un prytane de leur famille, dura 90 ans, 746-656. Elle fut alors renversée par Cypsélus, fondateur d'une nouvelle dynastie.

Bacchiarius, controversiste et apologiste chrétien du v[e] siècle. V. *Bibliotheca patrum* et *Muratori anecdota.*

Bacchias et **Antibacchias**, îles de la mer Rouge, en face d'Adulis.

Bacchidès, lieutenant de Démétrius Soter, roi de Syrie, vainquit Judas Machabée, qui périt dans le combat, 161 av. J. C.; la Judée soumise se révolta après sa retraite.

Bacchiglione, anc. *Medoacus Minor*, fl. d'Italie, vient des monts Lesiniens, au S. de Roveredo, coule dans un pays accidenté, arrose Vicence et Padoue, et va se jeter dans la mer Adriatique, après un cours de 88 kil. Une de ses branches se joint à la Brenta. Ses eaux jaunâtres se perdent, sans embouchure, dans les lagunes près de Chioggia. — Nom d'un départ. du roy. d'Italie, 1806 à 1814, ch.-l. Vicence.

Bacchini (Benoît), né dans le duché de Parme, 1651-1721, savant bénédictin, a écrit : *Giornale de' letterati* de 1686 à 1697, 9 vol. in-4°, et divers traités recueillis dans *Grævii antiq. Rom.*, t. VI.

Bacchius, musicien grec du iv[e] s. de l'ère chrétienne, composa une *Introduction à l'art musical*, traduite du grec en français dans le *Traité de l'harmonie universelle du sieur de Sermes* (le P. Mersenne), 1627, in-8°.

Bacchius de Tanagre, médecin grec, vivait à Alexandrie au commencement du iii[e] s. av. J. C. Son *Lexique d'Hippocrate* est malheureusement perdu.

Bacchus, personnage mythologique, fils de Jupiter et de la nymphe Sémélé. Sa mère ayant péri par la foudre pendant sa grossesse, Jupiter recueillit l'enfant et le garda enfermé dans sa cuisse jusqu'au terme de sa naissance. Elevé par Ino, par les nymphes Hyades et par les Heures, il grandit à l'insu de Junon, dont les perfides conseils avaient causé la mort de Sémélé. Dès son adolescence, il parcourut le monde, conquit les Indes où il fonda Nysa, puis l'Egypte, planta en divers lieux la vigne et fut adoré comme le dieu du vin. On le représente sous les traits d'un bel adolescent, assis sur un tonneau ou sur un char traîné par des tigres, des lynx ou des panthères, et tenant une coupe ou un thyrse. Le vieux Silène, courbé sur un âne, les satyres et les bacchantes forment son cortége. Ses fêtes s'appelaient, en Grèce, *Eleuthéries, orgies, dionysiaques;* à Rome, *Bacchanales*, et on l'invoquait au nom d'*Evohe* ou *Io Bacche.* On trouve aussi la forme *Iacchus*, Ἴακχος : les Grecs le nommaient encore Ἐλεύθερος; et les Latins *Liber.* V. Kreutzer, *Symbolique*, édit. Guigniault;—Rolle, *Recherches sur le culte de Bacchus;* Paris, 1824, 3 vol. in-8°; A. Maury, *Religion de la Grèce.*

Bacchylide, poëte lyrique grec, né dans l'île de Céos, neveu de Simonide et oncle d'Eschyle, florissait vers 450 av. J. C. Hiéron, roi de Syracuse, le préférait à Pindare. On n'a de lui que des fragments édités par Christian Fréd. Neue, Berlin, 1822, in-8°, sous ce titre : *Bacchylidis Cei fragmenta;* ils ont été traduits par Falconet dans le *Panthéon littéraire.*

Bacciarelli (Marcellin), peintre, né à Rome en 1731, m. à Varsovie, 1818, s'attacha dès 1753 au roi de Pologne, Auguste III, dont le successeur, Stanislas Poniatowski, lui donna la direction des beaux-arts de ce

royaume, 1765. La plupart de ses œuvres, relatives aux événements et aux personnages de la Pologne, sont à Varsovie. Son dessin est pur et agréable; mais on y pourrait reprendre un peu trop de facilité et de mollesse.

Baccio ou **Baccius** (André), né dans la Marche d'Ancône, m. vers 1600, fut premier médecin de Sixte-Quint. On a de lui *De Naturali vinorum historia*, Rome, 1596, in-fol. très-rare, et beaucoup d'autres ouvrages curieux. V. Ginguené, *Hist. litt. de l'Italie*.

Baccio ou **Bartolomeo della Porta,** nommé aussi *Frà Bartolomeo di San-Marco*, ou simplement *Il Frate*, peintre de l'Ecole florentine, né à Savignano, près de Prato (Toscane), 1469, m. à Florence, 1517. Entré en 1500 dans l'ordre des Dominicains, il habita successivement plusieurs couvents de son ordre à Prato, celui de St-Marc à Florence, celui de St-Dominique à Pistoia, de la Maddalena près de Mugello, et il les a tous embellis de ses chefs-d'œuvre, surtout le couvent de St-Marc. Tous les musées de l'Europe possèdent quelque œuvre de ce grand peintre qui, élève de Rosselli, ami et conseiller utile de Raphaël, émule et imitateur de Léonard de Vinci et de Michel-Ange, ses contemporains, se range parmi les plus célèbres artistes. Ses principales œuvres sont le tableau de *S. Marc* (Galerie Pitti à Florence), une *Ste Famille* (Pinacothèque de Munich), une *Assomption* (musée de Naples), d'admirables fresques (au couvent de St-Marc), la *Salutation angélique*, le *Mariage mystique de Ste Catherine de Sienne* (musée du Louvre). Frà Bartolomeo est l'inventeur du mannequin à ressort, dont l'idée lui fut suggérée par ce qui fait un des caractères de son talent, l'étude de l'art de draper ses modèles. Un dessin correct, dont l'exactitude atteste sa science d'anatomiste, une exécution presque parfaite du clair-obscur, la vigueur peut-être quelquefois excessive des reliefs et des contours, un coloris vif et puissant, et par-dessus tout cela une expression élevée et sévère, telles sont les qualités principales de Frà Bartolomeo.

Baccio da Monte Lupo, 1445-1533, sculpteur florentin. On a de lui *S. Jean l'évangéliste*, statue en bronze (église d'Orsam-Michele), et de nombreux crucifix en bois ou en marbre. Ayant quitté la sculpture pour l'architecture, il construisit l'église San-Paolino à Lucques; — *Raphaël*, son fils, fut aussi un habile sculpteur, à qui Michel-Ange confia des décorations de St-Pierre de Rome.

Bacciochi, famille corse, qui a formé deux branches principales, dont l'une est alliée à la famille Bonaparte.

I **Bacciochi** (Félix-Pascal), 1762-1841. Etant capitaine d'infanterie, il épousa, en 1797, Elisa Bonaparte, sœur de Napoléon Ier. Ce mariage lui ouvrit la carrière des honneurs : on le vit successivement sénateur (1804), général, prince de Lucques et de Piombino (1805-1814). Après la chute de l'empire, il se retira en Allemagne, et, en 1831, il obtint une pension annuelle de 100,000 écus, en gardant le titre de prince. Il eut trois enfants :

1. Jérôme-Charles (1810-1830).
2. Napoléon-Frédéric (1815-1835).
3. Napoléone-Elisa, née en 1806, 3 juin, mariée en 1824 au comte Camerata, morte en 1868.

II. **Bacciochi Adorno,** parent de Félix-Pascal, resta fidèle aux Bourbons. Il était, en 1789, lieutenant-colonel des chasseurs royaux corses : en 1792 il émigra avec ses trois frères et fit partie de l'armée de Condé.

Bacciums. V. Bex.

Baccuates ou **Baquates,** tribu de l'ancienne Mauritanie Césarienne.

Bacenis Silva, partie de l'ancienne forêt Hercynienne, entre le pays des Chérusques au N. et celui des Cattes (Hesse) au S.; aujourd'hui chaînes du Vogelsgebirge, Spessart, Höhe-Rhön.

Bach, mot allemand qui signifie *rivière, ruisseau*, et se trouve à la fin d'un grand nombre de noms propres.

Bach, célèbre famille allemande de musiciens dont le chef est *Veit* Bach (m. en 1695), boulanger de Presbourg (Hongrie) qui, chassé de sa patrie comme protestant, vint se fixer dans le duché de Saxe-Gotha. De ses deux fils, l'aîné eut trois enfants mâles, dont chacun fut aussi père à son tour de trois fils, tous musiciens. De cette famille privilégiée, qui fournit plus de 50 artistes, les plus illustres furent : *Jean-Sébastien*, fils cadet de Veit Bach, et le plus grand des Bach. Né à Eisenach (Saxe), 1685; m. en 1750. Son talent comme organiste n'a pas été dépassé ni même égalé, et ses compositions musicales, surtout sa musique sacrée, sont d'inimitables chefs-d'œuvre. On a de lui quarante-huit préludes et fugues pour le clavecin, l'*Oratorio de la Nativité de J. C.*, *la Passion selon S. Mathieu*. Il eut neuf filles et onze fils : ceux-ci s'adonnèrent tous à la musique : cette circonstance explique comment, dans la fête musicale qui réunissait chaque année au même jour tous les membres de cette famille dispersés en Allemagne et en Prusse, on a pu voir plus de cent musiciens tous parents, de tout sexe et de tout âge, et jouant exclusivement de la musique de leur composition. J.-Sébastien laissa, entre autres fils : *Guillaume-Friedemann* (1710-1784), organiste de Ste-Sophie à Dresde, 1733-1747, puis de Notre-Dame à Halle, 1747-1767 ; on l'a surnommé Bach de Halle. *Ch.-Phil.-Emmanuel* (1714-1788) séjourna 29 ans à Berlin, de 1738 à 1767, avec l'emploi de musicien de la chapelle du grand Frédéric, dont il était l'ami, puis à Hambourg, où il acheva sa vie. On a de lui : *Essai sur l'art de toucher le clavecin* (1753); on l'a surnommé Bach de Berlin. *J.-Christophe-Frédéric* (1732-1795), maître de chapelle de Buckebourg, où il passa toute sa vie. *Jean-Chrétien* (1735-1782), surnommé *le Milanais* ou *l'Anglais*, à cause de son séjour en Italie et en Angleterre. V. Fétis, *Biographie univ. des musiciens*. Toutes les compositions des Bach étaient réunies dans une immense collection formée par eux et nommée *Archives des Bach*; elle a été vendue et dispersée en 1788, à la mort d'Emmanuel, le dernier dépositaire. Un petit nombre seulement de ces œuvres ont été publiées.

Bach (Jean-Auguste), jurisconsulte, 1721-1759, né à Hohendorf (Misnie). A l'âge de 29 ans, il fut nommé professeur de jurisprudence ancienne à Leipzig, et il a composé d'excellents ouvrages : *Historia jurisprudentiæ romanæ*, 1756, réédité par Stockmann, Leipzig, 1806, in-8; *Commentar. de Divo Trajano*, Leipzig, 1747, in-8. — Il a aussi édité plusieurs traités de Xénophon.

Bacharach, v. de la régence de Coblentz (Prusse rhénane), sur la rive gauche du Rhin; 3,000 hab. Carrières d'ardoises, vins renommés. — On la désignait au XIIe s. sous le nom de *Bachrecha*, ce qui rend peu probable le nom de *Bacchi-ara*, qui lui aurait été donné d'une roche voisine couverte d'inscriptions nombreuses, mais qui n'est visible qu'à basses eaux.

Bachaumont (François le Coigneux de), né à Paris (1624-1702), fils d'un président à mortier et lui-même conseiller-clerc au parlement de Paris; il prit rang parmi les Frondeurs et se démit de sa charge en 1655, plus par amour du loisir que par aucun sentiment d'indépendance. Esprit léger, véritable épicurien, il composa maint couplet célèbre dans les salons frivoles de son époque. Il a écrit avec Chapelle, son ami, le *Voyage de Chapelle et Bachaumont*, récit mêlé de vers et de prose; Utrecht, 1764; Paris, 1825, éd. Nodier. Paris, 1854, éd. Tenant de la Tour, in-16.

Bachaumont (Louis Petit de), littérateur et bel esprit, né à Paris, 1690-1771. Il a publié des *Mémoires secrets*, 6 vol. in-12 (1767-1771), continués après lui, de 1771 à 1788, et formant ainsi 36 vol. — On y trouve d'abondants renseignements sur la société du XVIIIe s. M. F. Barrière en a donné une édition abrégée, 12 vol. in-18. Paris, F. Didot, 1846.

Bache, petit pays de la Bourgogne, ch.-l. Saint-Seine (Côte-d'Or). C'est là que se trouve la source de la Seine.

Bachelbronn, commune de l'arrond. de Weissembourg (Be-Alsace); mine d'asphalte.

Bachelier, sculpteur toulousain, élève de Michel-Ange (XVIe s.), a sculpté les stalles de Saint-Bertrand de Comminges.

Bachelier (Jean-Jacques), peintre français né à Paris, 1724-1806, membre de l'Académie des Beaux-arts et directeur de la manufacture de Sèvres; 2 tableaux au musée du Louvre (*Chasse à l'ours* et *Chasse au lion*).

Bachelier. La signification de ce mot a beaucoup varié. On le fait dériver, peut-être à tort, de *bas-chevalier*, ou chevalier de bas rang, n'ayant pas le droit de porter bannière; il a été le synonyme de jeune page ou damoiseau, comme bachelette l'était de jeune fille. Aujourd'hui il désigne celui qui a obtenu le diplôme du baccalauréat. (V. ce mot.)

Bachet (Claude-Gaspard), sire de Meziriac, né à Bourg-en-Bresse (1581-1638), poëte et savant, un des fondateurs de l'Académie française en 1635. Il a publié une traduction estimée des *Epîtres d'Ovide*, en vers français. Bourg-en-Bresse, 1626, tr. rare; et un ouvrage

d'algèbre. intitulé, *Diophanti Alexandrini arithmeticorum libri sex*. etc., Paris. 1621, in-fol.

Bachi. V. *Baschi*.

Bachian. une des Moluques (Océanie), a 18 lieues de long sur 7 de large; capit. Salongo; girofle, noix muscades.

Bachmann (Charles-Louis), luthier et musicien, né à Berlin (1716-1800). On recherche les violons et les violes de sa façon.

Bachmut (Russie d'Europe), v. du gouvernement d'Iekaterinoslav. V. *Bakhmout*.

Bachov d'Echt (Reinhart), jurisconsulte allemand né en 1575, vivait encore en 1635. On a de lui de bons ouvrages, tels que: *Exercitationes de erroribus interpretum et de interpretibus juris*, 1624, in-fol.; *De pignoribus et hypothecis*, 1627; *Commentarii in primam partem Pandectorum*, 1629; *Observationes ad Paponis arresta*, Francofurti, 1628, in-fol.; *Commentarii in libros institutionum*, Francof., 1665, in-4°.

Basici ou **Basiccio** (J.-B. **Gaulli**, surnommé le), peintre génois (1639-1709), disciple de Bernini, travailla à la coupole de l'église de Gesù et de celle des Saints-Apôtres. Dans ses tableaux il est plein de vigueur et d'imagination.

Backhuysen. V. *Bakhuysen*.

Bac-kinh ou **Don-kinh**, d'où on a fait Tonkin, ou **Kecho**, capit. de l'Annam septentrional. V. *Kecho* ou *Tonkin*.

Backmeister (Hartmann-Louis-Christian), historien allemand (1736-1806), vécut à partir de 1770 à Saint-Pétersbourg, où il dirigea le collége allemand. — *Hist. de la nation suédoise*, Leipzig, 1767; *Abrégé de la géographie de l'empire russe*, 1773, Saint-Pétersbourg.

Backnang. v. du cercle du Necker (Wurtemberg), sur la Murr; les premiers margraves de Bade y ont leurs tombeaux; 3,600 hab.

Bacler d'Albe (Louis-Albert-Ghislain, baron), né à Saint-Pol (Pas-de-Calais), 1762-1824, mort à Sèvres. D'abord peintre paysagiste, il s'enrôla en 1792; en 1796, étant capitaine d'artillerie, il fut attaché à l'état-major de Bonaparte et depuis il l'accompagna comme directeur de son cabinet topographique dans toutes ses campagnes jusqu'en 1814. Son principal ouvrage est une *Carte du théâtre de la guerre en Italie*, en 54 feuilles, Paris, 1802.

Baco (de la Chapelle), 1759-1801, député de Nantes, sa ville natale, aux États-généraux en 1789, maire de Nantes en 1793, puis commissaire aux îles de France et de la Réunion, mourut aux colonies en 1801.

Bacon (Roger), moine franciscain, surnommé le *Docteur admirable*, né à Ilchister, dans le comté de Somerset (Angleterre), 1214-1294. étudia à Oxford et à Paris, passa plusieurs années dans le couvent des Cordeliers de cette ville, et commença à se faire connaître en prêchant hardiment devant Henri III, 1259. Très-instruit, connaissant l'antiquité, mais invoquant avant tout l'autorité de l'expérience, il appliqua la sagacité de son esprit aux sciences physiques et fit des découvertes, étonnantes pour l'époque. En 1264 il proposa vainement à Clément IV de rectifier les erreurs du calendrier Julien; il étudia l'action des lentilles et des verres convexes, inventa les lunettes pour les presbytes, donna la théorie des télescopes; et, par ses observations astronomiques, s'attira l'accusation de magie. Il fut protégé et encouragé par Clément IV, à qui il envoya son *Opus majus*; mais, en 1278, sous Nicolas III, ses ennemis l'accusèrent d'avoir fait un pacte avec le diable; il répliqua par sa lettre *De nullitate magiæ*; mais il ne put triompher des préjugés, ses ouvrages furent condamnés comme renfermant *des nouveautés dangereuses et suspectes*, et lui-même dut subir une longue détention; il ne fut remis en liberté qu'un an avant sa mort. Parmi ses ouvrages, les plus remarquables sont: *Opus majus*, publié en 1733, 1 vol. in-fol.; il traite de presque toutes les sciences; dans l'*Opus minus* et l'*Opus tertium*, il a abrégé ses démonstrations. On doit le considérer comme l'un des créateurs de l'optique; il donne la théorie des miroirs ardents, de la réfraction, de l'arc-en-ciel, etc.; il a expliqué les marées par l'attraction de la lune et a laissé des observations astronomiques très-intéressantes. Il a connu la composition de la poudre, mais ce n'est pas à lui qu'on doit cette invention; on serait presque tenté de croire, en lisant quelques-unes de ses lignes, qu'il a deviné la machine à vapeur et le ballon aérostatique. Dans le *Speculum alchimiæ* on trouve plus de théories que de faits d'observation; dans le *Speculum secretorum* sont les idées les plus nettes sur la fameuse théorie de la transfusion des métaux; la plupart de ses traités chimiques sont réunis dans un volume, imprimé en 1620. L'un de ses livres les plus curieux est l'*Epistola de secretis operibus et de nullitate magiæ*, traduite en français par Jacq. Girard de Tournus, 1557, in-8°; il y attaque avec vigueur les préjugés de ses contemporains. Beaucoup de ses traités ont été imprimés séparément ou sont encore manuscrits; il n'y a pas d'édition complète.

Bacon (Jean), né à Baconthrop (Norfolk), mort à Londres vers 1346, provincial des Carmes. — *Commentaire sur le maître des sentences*, Milan, 1611, in-fol. On l'a surnommé le *Docteur résolu*.

Bacon (Nicolas), 1509-1578, créé chevalier par Élisabeth, présida en 1568, 1571, les commissions formées pour le procès de Marie Stuart. Il est le père du personnage suivant.

Bacon (François), né à Londres, (1560-1626), fut d'abord avocat de la reine Élisabeth, puis procureur général, enfin chancelier sous Jacques I^er^ en 1617. Ami du roi et de Buckingham, il fut créé baron de Verulam et comte de Saint-Alban. Accusé de concussion et de vénalité, il avoua en 28 articles les griefs qu'on lui reprochait et fut condamné par le parlement à payer 40,000 l. st., à être enfermé dans la Tour pour y rester à la volonté du roi; à subir l'exclusion de tout emploi public et du parlement, ce qui emportait la dégradation de la pairie, 1^er^ mai 1621. Après une courte détention, Jacques I^er^ lui fit remise des peines édictées contre lui. Ses principaux ouvrages sont: *Instauratio magna*, *De augmentis scientiarum*, *Novum organum scientiarum*, *Essais de morale et de politique*, *Vie de Henri VII*, *Collection des actes et des faits arrivés au parlement d'Angleterre sous le règne d'Élisabeth*. Bacon, dont on a peut-être trop exalté le génie, doit être considéré comme un des fondateurs des méthodes rigoureuses qu'emploie la science moderne. Quoique ses ouvrages de physique n'aient à peu près aucune valeur, il a cependant la gloire d'avoir tracé aux sciences d'observation, et particulièrement aux sciences physiques et naturelles, la voie qui doit les conduire dans la recherche de la vérité. Frappé, comme Descartes, de l'insuffisance des méthodes usitées au moyen âge, il substitua à un empirisme irréfléchi et à un dogmatisme superbe l'étude raisonnée des faits et l'*induction*. La philosophie moderne, qui a perfectionné les procédés de sa méthode, reconnaît en lui un de ses maîtres. — La meilleure édition de ses œuvres est celle de Londres, 1825-35, 17 vol. in-8°. M. Bouillet a publié ses *Œuvres philosophiques*, 3 vol. in-8°; V. Rémusat, *Bacon, sa vie, son temps*; et Dixon, *Biographie de Bacon*, 1861, in-8°.

Bacoue ou **Bacove**, né à Casteljaloux (Haute-Garonne), 1600-1694, protestant converti; évêque de Glandève (Basses-Alpes), puis de Pamiers, est l'auteur d'un poëme latin en 6 livres: *Delphinus seu de prima principis institutione*, in-4°, 1670, Toulouse; réédité, Paris, 1685, in-8°.

Bacqueville, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 18 kil. S. O. de Dieppe (Seine-Inférieure); quelques fabriques de bas, serges, coutils; vestiges d'un camp ou retranchement; 2,518 hab.

Bacs, bourg de Hongrie, dans la woïvodie et à 48 kil. N. O. de Neusatz, ch.-l. de l'ancien comitat de Bacs, division administrative supprimée en 1849; 7,000 hab., la plupart Serbes; jadis archevêché catholique, auj. siége du chapitre d'un évêque grec qui réside à Neusatz. L'ancien comitat, souvent occupé par les armées autrichiennes ou ottomanes, était divisé en 4 marches: 1° marche supérieure; 2° marche du milieu; 3° marche inférieure; 4° marche de la Theiss; et comprenait 98 villages avec environ 300,000 hab.

Bactres (ancienne *Bactra*), capitale de la Bactriane ancienne, auj. *Balkh* (V. ce mot); conquise par Ninus et par Alexandre. Les traditions orientales la citent comme la plus ancienne ville du monde, d'où son nom d'*Omm-el-Buldân* (mère des villes).

Bactriane (Asie ancienne), grande contrée, bornée au N. par l'Oxus, à l'E. par les monts Imaüs, au S. par le mont Paropamisus, à l'O. par la petite province de Margiane. Elle confinait au N. à la Sogdiane, au N. E. à la région Sérique, au S. E. à l'Inde, au S. au pays des Paropamisades. Il s'y est élevé deux empires indépendants: l'un, dans la plus haute antiquité, fut conquis par Ninus et passa des Assyriens aux Perses et aux Macédoniens; l'autre fut fondé vers le milieu du III^e^ s. av. J. C. par un chef grec révolté contre les Séleucides. La Bactriane, arrosée par un grand fleuve, l'Oxus, et par ses nombreux affluents de la rive gauche, dont les prin-

cipaux étaient le Margus et le Bactrus (Balkh-Deria), fut de bonne heure une contrée riche et peuplée. Sa position et sa fertilité en firent l'entrepôt de l'Inde et de la Perse. Ses principaux fleuves étaient, outre ceux que nous venons de citer, le Bascatis et le Dargomanès. Les villes principales : Bactres, Aornos (Talikhan), Guria (Gouroudja), Drapsaque, Cariata, dans une position incertaine, au N. E. de Bactres, détruite par Alexandre qui fonda au contraire Alexandrie Oxienne, au confluent de l'Oxus et de l'Icarus, et Alexandrie de Margiane.

1er *Royaume bactrien.*

On ignore absolument l'histoire et les rois de ce premier empire auquel se rapportent quelques indications mythologiques des premiers livres du Zend-Avesta. La Bactriane faisait en effet partie de la contrée de l'Iran, et ses peuples primitifs, de même race que les Mèdes et les Perses, parlaient le Zend. C'est le premier royaume que Ninus a conquis. Rendue à l'indépendance par la ruine de l'empire assyrien, la Bactriane tomba plus tard sous le joug des Mèdes, comme l'indique Hérodote, et on a conjecturé que Cyaxare était le roi médo-bactrien sous lequel parut Zoroastre. Sous la domination persane, elle payait au grand roi 360 talents (environ 2 millions de francs) d'impôt annuel, et formait la 12e satrapie. Occupée (330-327) par Alexandre le Grand, elle reçut une colonie de 14,000 Grecs et un gouverneur macédonien, Amyntas.

2e *Royaume bactrien-macédonien.*

Conquise par Séleucus Nicator, elle se souleva en 254, et son gouverneur Théodote prit le titre de roi. Elle comptait alors, dit Justin, mille cités. Antiochus III la replaça pendant quelque temps sous l'autorité des Séleucides, et força Euthydème à lui payer tribut. Mais après la bataille de Magnésie, les rois grecs de ce pays secouèrent le joug et soumirent l'Arie, le pays du Paropamise, la Pattalène et une partie de l'Inde. Leur domination s'étendit même, sous Eucratidès, jusqu'aux frontières de la région Sérique (Turkestan, Boukharie). Mais bientôt après, ce vaste empire se démembra et une invasion des barbares du Nord, les Yue-tchi, y mit fin en 126 av. J. C. Ce royaume est surtout remarquable pour avoir été gouverné par des princes grecs qui, fidèles à la pensée d'Alexandre, firent fleurir aux extrémités de l'Asie les arts, les sciences et la civilisation de la Grèce. De nombreuses médailles ont conservé jusqu'à nos jours les noms et le souvenir de leurs règnes, presque effacés chez les historiens de l'antiquité. Après toutes sortes de vicissitudes, l'ancienne Bactriane proprement dite, redevenue indépendante, forme aujourd'hui les khanats de Balkh (anc. Bactres), Ankoï, Meïmunna, Khoulloum, Koundouz, Talikhan et Badakhchan.

Rois grecs de Bactriane :

254-243 Théodote ou Théodat Ier, ou Diodat.
243-221 Théodote II.
221-181 Euthydème, Démétrius (?), Apollodotus, Ménandre. Epoque confuse.
181-147 Eucratidès Ier.
147-141 Eucratidès II.

V. Th. Sieg. Bayer, *Historia regni Græcorum Bactriani*, Saint-Pétersbourg, 1738, in-4° ; Wilson, *Ariana antiqua*, Londres, 1814; Lassen, *Archéologie indienne*, Bonn, 1849.

Baculard (François-Thomas Arnaud de). Voy. Arnaud.

Bad ou **Baden**, mot allemand qui signifie *bain ;* il entre dans la composition de plusieurs noms propres.

Badagri, ch.-l. d'un petit royaume de ce nom, tributaire du Dahomey, dans la Guinée, port qui a été longtemps l'un des principaux centres de la traite des nègres.

Badajoz (Espagne), en latin *Pax Augusta, Paz de Agosto*, d'où Badajoz a été formé par corruption, ch.-l. de la province ou intendance du même nom, et cap. de l'ancienne Estrémadure, sur le Guadiana, à 365 kil. S. O. de Madrid, à 6 kil. de la frontière du Portugal. Evêché suffragant de Santiago ; belle cathédrale ornée de tableaux de Moralès (né à Badajoz) et de Mateo Cerezo. Place forte; pont de 28 arches sur le Guadiana, de 1,874 pieds de longueur sur 23 de largeur, construit en 1596 sous Philippe II ; popul. 17,000 hab. Assiégée sans succès par les Portugais en 1660 et 1705; occupée par les Français le 11 mars 1811, elle fut prise par les Anglais après un triple siége, le 6 avril 1812. Au moyen âge, Badajoz a été la capitale d'un royaume indépendant (1010-1230), formé du démembrement du khalifat de Cordoue; Ferdinand III le réunit à la Castille (1230). En 1801, traité entre la France et l'Espagne. — L'intendance de Badajoz, bornée par celle de Caceres au N., de Ciudad-Real à l'E., de Cordoue au S. E., de Séville et de Huelva au S., et par le Portugal à l'O., compte 432,000 hab., et elle a pour villes principales : Badajoz, Don-Beneto, Villa-Nueva-de-Serena, Olivença et Merida.

Badakhchan, khanat de la grande Boukharie (Turkestan), traversé par le Djihoun, et séparé, par la chaîne du Thsoung-ling, de la Petite-Boukharie, à l'E., et de la province de Ferganah, au N. — La capitale, Badakhchan ou Feïzabad, sur le Djihoun, bien fortifiée, est un lieu de passage des caravanes, sur la route de la Chine, par 66° 30′ long. E., et 36° 20′ lat. N.

Badalocchio (*Sisto-Rosa*), peintre et graveur, né à Parme, 1581-1647. Disciple d'Annibal Carrache, il aida aussi dans leurs travaux le Guide, le Dominiquin et l'Albane. On a de lui *la Coupole de Saint-Jean*, à Bologne, et plusieurs tableaux à Parme, dans l'église de la Trinité. Ses œuvres se distinguent par la pureté du dessin.

Badamy, ch.-l. du district de Nourgoul, dans la présidence de Bombay (Hindoustan), place forte, prise par les Anglais, en 1818.

Bade, en allemand *Baden* (Grand-duché de), un des Etats de l'Empire d'Allemagne, entre 47° 32′ et 49° 50′ lat. N.; et entre 5° 12′ et 7° 30′ long. E. Il a pour bornes, à l'O., le Rhin, qui le sépare de l'Alsace ; au N., le grand duché de Hesse-Darmstadt; au N. E., la Bavière; à l'E., le royaume de Wurtemberg et les principautés prussiennes de Hohenzollern ; au S. E., le lac de Constance; mais la ville de Constance, au S. du lac de ce nom, enclave du canton suisse de Thurgovie, fait cependant partie du grand-duché de Bade ; superficie : 15,257 kil. car. ; popul. : 1,506,000, dont 945,000 catholiques, 491,000 protestants évangéliques, 25,000 juifs, etc. — L'armée forme la plus grande partie du 14e corps de l'armée de l'empire d'Allemagne. Le gouvernement est constitutionnel, le pouvoir législatif appartient aux Etats, composés de deux chambres : la chambre des députés est de 63 membres, nommés pour 8 ans, par le suffrage universel à deux degrés et la chambre des seigneurs.

Divisions administratives : aujourd'hui, 4 districts : Constance, Fribourg, Carslruhe, Mannheim, qui remplacent les 11 cercles : Constance, Villingen, Waldshut, Fribourg, Lorrach, Carlsruhe, Offenbourg, Baden, Mannheim, Heidelberg, Mosbach, qui avaient les noms de villes principales. La capitale est *Carlsruhe*. — *Montagnes :* la Forêt-Noire, l'Odenwald, l'Arlberg, le Kaiserstahl, les Alpes de Souabe. — *Fleuves et Rivières :* le Rhin, le Danube, le Necker, le Mein, le Tauber, l'Iaxt, le Wutach, le Wiesen, le Treisam, l'Elz, le Kinzig, le Murg, l'Enz et le Pfinz. Canal entre l'Alb et le Pfinz. Sol accidenté et fertile, grandes et belles forêts, bois et charbon, vins, grains et céréales de toute espèce; beaux pâturages le long du Rhin ; distillation du kirschwasser dans la Forêt-Noire ; industrie florissante; grande richesse minérale ; abondance d'eaux thermales ; chemin de fer de Bâle à Francfort, sur la rive droite du Rhin. — *Histoire :* le grand-duché de Bade (Grossherzogthum von Baden) a pour origine le margraviat de Bade fondé au XIe siècle. Hermann Ier, mort en 1074, fils de Berthold Ier, duc de Carinthie et margrave de Vérone, prenait déjà, en 1052, le titre de margrave, tandis que son frère aîné, Berthold II, prit celui de duc, et devint la tige des ducs de Zœhringen, éteints en 1218. Hermann Ier possédait alors Bade et Hochberg. Son fils, Hermann II (1074-1130), paraît être le premier à qui un acte authentique donne le nom de margrave de Bade. En 1160, à la mort d'Hermann III (1130-1160), la maison des margraves se partagea en branche de Bade, qui acquit Durlach sous Hermann IV (1160-1190), et branche de Hochberg. Cette dernière s'éteignit en 1503, et ses biens firent retour à la branche de Bade, qui était l'aînée, et qui s'était subdivisée elle-même, en 1243, entre les deux fils d'Hermann V (1190-1243) : Hermann VI (1243-1250) et Rodolphe. Celui-ci recueillit (1268) l'héritage de son neveu, fils d'Hermann VI, Frédéric, l'infortuné compagnon de Conradin. Rodolphe Ier est la tige de tous les margraves suivants, de 1268 à 1533, époque où la maison de Bade se subdivisa en deux branches, en Baden-Baden (aînée) (1533-1771) et Baden-Durlach qui, en 1771, hérita de la précédente. En 1803, le margrave de Bade-Durlach prit le titre d'électeur, et en 1806 celui de grand-duc, que lui donna Napoléon ; les traités de 1815 lui ont conservé ce dernier titre.

Les principaux margraves des diverses branches furent : *Christophe* (1475-1527), qui introduisit la réforme dans ses Etats; *George-Frédéric Ier* (né en 1573, mort en 1638), margrave de Bade-Durlach, un des héros de la guerre de Trente ans; battu à Wimpfen par Tilly (1622); *Louis-Guillaume Ier*, margrave de Baden-Baden, né en 1655, à Paris, mort en 1707. Filleul de Louis XIV, élève de Montecuculli et du duc Charles de Lorraine, il prit part, en 1683, à la défense de Vienne par Sobieski, et remporta les victoires de Nissa (1689) et de Salankemen (1691) sur les Turcs. Il combattit la France dans la guerre de 1688 à 1697 et dans la guerre de la succession d'Espagne. Vaincu par Villars, à Friedlingen (1702) et à Hochstædt (1703), il se signala par l'établissement et la défense des fameuses lignes de Stollhofen; *Charles-Guillaume Ier*, né en 1679, mort en 1738, margrave de Bade-Durlach, fonda Carlsruhe en 1715; *Charles-Frédéric* (1738-1811), grand-duc en 1806; *Charles-Louis-Frédéric* (1811-1818), petit-fils et successeur du précédent, marié à la princesse Stéphanie de Beauharnais; *Louis-Auguste-Guillaume* (1818-1830), fils cadet de Charles-Frédéric, avec qui s'éteignit la maison de Bade; mais *Léopold Ier* (1830-1852), issu du mariage morganatique de Charles-Frédéric avec la comtesse de Hochberg, recueillit la succession en vertu du Statut organique de 1806, qui reconnaissait aptes à succéder les enfants nés de ce mariage. *Louis II* (1852), fils aîné de Léopold Ier, abdiqua la même année en faveur de Frédéric, son frère, prince régnant.

Bade ou **Baden-Baden** tire son nom de ses eaux minérales, déjà connues et exploitées par les Romains, qui la nommaient *Aquæ Aureliæ;* ch.-l de bailliage dans le district de Carlsruhe, sur l'Oos; à 30 kil. S. O. de Carlsruhe, à 32 kil. N. E. de Strasbourg. Eaux thermales sulfureuses, alumineuses et salines, qui attirent chaque année une grande affluence de visiteurs. C'est une des villes de ce genre les plus fréquentées; 8,000 hab.; ancien château en ruines; cabinet d'antiques fondé en 1803.

Baden (Autriche), anc. *Aquæ Pannonicæ;* eaux thermales sulfureuses (27 à 48° cent.); château impérial; 2,800 hab; à 25 kil. S. O. de Vienne.

Baden, anc. *Verbigenæ;* ch.-l. de district du canton d'Argovie (Suisse). Eaux thermales (maxim. 46° cent.), connues des Romains, qui avaient nommé cette ville *Aquæ Helveticæ*, et y avaient construit un château fort, *Castellum thermarum*. Jolies promenades sur les deux rives de la Limmat; à 20 kil. N. E. d'Aarau; commerce assez considérable; 3,000 hab. — Le comté de Baden appartint d'abord aux ducs d'Autriche. En 1415, les cantons suisses s'en emparèrent et le possédèrent en commun jusqu'en 1712. Ils tinrent à Baden, jusqu'à cette époque, leur diète fédérale; c'était aussi la résidence des ambassadeurs étrangers. En 1712, le comté passa dans la possession exclusive de Zurich et de Berne. Le 6 septembre 1714, traité entre la France, l'Empire et l'Empereur. La France gardait Strasbourg, Landau, Huningue et la souveraineté de l'Alsace; l'Empire recouvrait Fribourg, Brisach; et l'Empereur, archiduc d'Autriche, recevait le Mantouan, le Milanais, le royaume de Naples et les Pays-Bas espagnols.

Le district de Baden comprend les quatre bailliages de Baden, Mellingen, Bohrdorf et Kirchdorf; il a 14,000 hab.

Le comté de Baden forma d'abord un canton, en 1798; mais, quand on réorganisa les cantons, en 1803, on le réunit à celui d'Argovie.

Baden (Suisse), village du Valais, à 10 kil. N. de Louèche. Eaux thermales.

Badenweiler (grand-duché de Bade), village renommé pour ses eaux thermales; ruines romaines; à 25 kil. S. O. de Fribourg.

Badgington ou **Bagendon** (Angleterre) village du Glocestershire; bataille entre les Bretons et les Saxons, en 556.

Badia, bourg de la Vénétie (royaume d'Italie), dans la province et à 25 kil. O. de Rovigo; beau pont sur l'Adige ; 4,000 hab.

Badia-Calavena, bourg de la Vénétie (royaume d'Italie), dans la province et à 16 kil. N O. de Vérone. Carrières de beau marbre ; 2,000 hab.

Badia y Leblich (Domingo), officier espagnol, né en Biscaye (1766 1818), se fit passer pour musulman, sous le nom d'Ali-Bey; voyagea en Afrique et en Arabie, et a écrit une relation de ses voyages; Paris, 1814, 3 vol. in-8°.

Badille (Giovanni-Antonio), peintre de l'école vénitienne, né à Vérone (1480-1560), a abandonné complétement le style ancien, et s'est distingué par un coloris vif et chaud. Il fut le maître de P. Véronèse, son neveu.

Badius (Jodocus ou Josse), né à Assche, en Belgique, d'où son surnom d'*Ascensius*, mort à Paris (1462-1535); érudit, professa le grec à Lyon, où il imprima l'histoire de France de Robert Gaguin, et finit par se fixer à Paris, où il publia avec commentaires Horace, Virgile, Lucain, Juvénal, Salluste, Quintilien, Aulu-Gelle, Cicéron, Ovide, Sénèque, Térence, Théocrite, Perse, Valère Maxime. Ses éditions classiques sont estimées. Sa fille Perrette épousa Robert Estienne, et fut mère de Henri Estienne. On a de Badius, entre autres ouvrages : *Vita Thomæ a Kempis, Navicula stultarum mulierum*, et un manuel de style épistolaire : *De conscribendis epistolis.* — Son fils, *Conrad* (1510-1568), se fit protestant, et, persécuté comme son beau-frère, Robert Estienne, il se réfugia à Genève, où il publia plusieurs bonnes éditions. Il s'exerça aussi comme son père dans la satire. On a de lui : *les Vertus de notre maître Nostradamus*, 1562, in-8°, en vers.

Badja, v. de la régence de Tunis, au milieu des montagnes, est presque indépendante; 6,000 hab.

Badoeri, illustre famille vénitienne, qui se prétendait issue de l'empereur Justinien, et qui, dans les IXe et Xe siècles, donna sept doges à Venise. Le premier, *Ange Particiaco*, 811-827, peut être considéré comme le vrai fondateur de Venise. C'est lui qui réunit au Rialto, par des ponts, les soixante îlots qui l'entouraient. Sous le troisième, *J. Particiaco* (829-837), le corps de saint Marc fut apporté d'Alexandrie à Venise, qui le prit désormais pour patron de la République. Le septième, *Pierre*, substitua au nom de Particiaco le nom patronymique de *Badoero*, sous lequel il figure dans la liste des doges de 939 à 942. Il obtint de Bérenger II, roi d'Italie, le droit de battre monnaie.

Badonviller, petite v. du canton de Baccarat, dans l'arrond. et à 34 kil. S. E. de Lunéville (Meurthe-et-Moselle) ; ville manufacturière; fabrique d'alènes, qui en fournit plus d'un million par an; cotons, faïence et poterie; 2,013 hab.

Baduhenna Silva, vaste forêt de l'ancien pays des Frisons, où les Romains furent défaits, vers l'an 28; elle n'existe plus.

Bæcula, v. de l'Espagne ancienne, dans le territoire des Ausetans, peuple de la Tarraconaise. Scipion l'Africain y battit les Carthaginois, 208 av. J. C.

Baelen, v. de la province d'Anvers (Belgique), sur la Grande-Nèthe; 3,500 hab. — V. de la province de Liége (Belgique), à 10 kil. N. de Verviers; 2,500 hab.

Baëna, bourg de la province et à 50 kil. S. E. de Cordoue (Espagne), sur la Marbella. Mines de sel très-abondantes; 15,000 hab.

Baerebiste, roi des Daces, soumit tous les pays entre le Danube et les monts Cambuniens (Serbie, Bosnie, Macédoine, etc.). Auguste allait marcher contre lui, quand il apprit sa mort; il ne resta rien aux Daces de ses conquêtes.

Bærenkopf, l'un des sommets les plus remarquables des monts Faucilles, à la jonction des Vosges; 1,005 m. de haut.

Baerle (Pays-Bas), village du Brabant septentrional à 40 kil. S. O. de Bois-le-Duc; 1,600 hab. C'est la patrie du personnage suivant.

Baerle (Gaspard van), en latin *Barlæus*, savant et poëte (1584-1648). Il professa la philosophie et l'éloquence à l'Université d'Amsterdam (1635-1648) et s'appliqua aussi à la théologie et à la médecine. On a de lui : *Poemata*, Amsterdam, 1645, 2 vol. in-12 ; *Epistolæ*, Amsterdam, 1667, 3 vol. in-8° ; *Orationes*, 1652, in-fol.

Baert (Alexandre-Balthasar-François de Paule, baron de), géographe français, né à Dunkerque vers 1750, mort en 1825, membre de l'Assemblée législative en 1791 et de la Chambre des députés en 1815. On a de lui : *Mémoires hist. et géographiques sur les pays situés entre la mer Noire et la mer Caspienne*, Paris, 1799, in-4°, anonyme; *Tableau de la Grande-Bretagne*, Paris, 1800, 4 vol. in-8°.

Bætis, nom ancien du Guadalquivir. Ce fleuve a donné son nom à la province de *Bætica*. V. *Bétique*

Baëza, v. de la province et à 40 kil. N. E. de Jaën (Espagne), ancien évêché jusqu'en 1248; université supprimée en 1533; jadis capitale d'un royaume Maure conquis par saint Ferdinand en 1227, et peuplée alors de 150,000 hab. Elle en compte aujourd'hui à peine 12,000.

Baëza (Amérique du Sud), v. de la rép. de l'Equateur,

près du Rio-Soca, anc. ch.-l. de la prov. de Quixos et Macas, fondée en 1559 et souvent ravagée par les Indiens.

Baffa (Turquie d'Asie), anc. *Paphos*, ch.-l. d'un sandjak de l'île de Chypre; ancien évêché transféré à Nicosie; aux environs, beau cristal de roche connu sous le nom de *diamants de Baffa*. Cette ville, encore florissante au moyen âge, n'est plus qu'un chétif village.

Baffin (WILLIAM), célèbre navigateur anglais, 1584-1622. C'est en 1616 qu'il explora la mer qui a reçu son nom, en cherchant un passage pour pénétrer par le Nord dans le Grand Océan. Il était convaincu que ce passage n'existait point; mais une récente découverte a constaté son erreur.

Baffin (Mer de). On donne ce nom à un grand golfe compris entre 67° et 78° lat. N. et entre 55° et 82° long. O.; il communique avec l'océan Atlantique par le détroit de Davis, avec la mer Polaire par celui de Lancastre, avec la mer d'Hudson par les détroits de Cumberland et d'Hudson. La mer de Baffin comprend les baies de Thomas Smith, de John Wostenholme, de Melville, du Prince-Régent, de l'Isabelle, etc. Elle a 1,500 kil. de longueur, et est presque toujours couverte de glaces. Les Danois ont quelques établissements sur la côte du Groenland, à l'E.

Baffin-Parry. On donne ce nom, depuis le voyage d'exploration de Parry, à un archipel que les anciennes cartes, qui n'en distinguaient point les îles, désignaient sous le nom de *Terre de Baffin*. Les principales de ces îles sont Cumberland, Southampton, James, Cockburn, Winter, Mansfield, New-Galloway, etc.

Baffo, jeune vénitienne qui tomba entre les mains d'un corsaire turc et devint la favorite du sultan Amurat III, en 1575. Elle gouverna aussi le palais sous le règne de Mahomet III, 1595-1603; mais à son avénement Achmet III la disgracia.

Baffo (GEORGE), mort en 1768, poëte vénitien de la même famille que la favorite d'Amurat III. Ses poésies, généralement licencieuses, ont été publiées sous le nom de *Cosmopoli*, Venise, 4 vol. in-8°, 1787.

Bafing. V. *Sénégal.*

Bafra (Turquie d'Asie), v. du sandjak de Djanik, du vilayet de Sivas, sur le Kizil-Ermak, à 22 kil. de son embouchure; beaux bazars; 2,000 hab.

Bagaleen (Océanie), prov. de l'île de Java, au S. E. de Batavia, et soumise au sultan de Java.

Bagard (CÉSAR), sculpteur français, né à Nancy (1639-1709), où se trouvent la plupart de ses œuvres, ainsi que celles de son fils (TOUSSAINT); mort en 1712.

Bagarris (PIERRE-ANTOINE **Bascas**, sieur de), antiquaire provençal à qui Henri IV confia en 1608 le soin de former un cabinet de médailles; le roi le nomma *maître des cabinets, médailles et antiquités de S. M.* Sa collection de pierres gravées, où se trouve le cachet de Michel-Ange, est au cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale. On a de lui : *Nécessité de l'usage des médailles dans les monnaies*, Paris, 1611, in-4°, rare.

Bagatelle, château construit en 1779 près de Paris, entre la Seine et le bois de Boulogne, par le comte d'Artois. Il fut bâti en deux mois par suite d'une gageure. On l'a aussi désigné sous le nom de *Babiole*. Ce fut d'abord un rendez-vous de plaisir pour la jeunesse de la cour.

Bagaudes (selon les uns, du grec βαγὄεῖν, errer; suivant d'autres, du celtique *bagad*, insurgés, attroupés), paysans gaulois qui, à plusieurs reprises, se révoltèrent contre les empereurs romains. En 269, sous le règne de Claude II, ils saccagèrent Autun; en 285, sous Dioclétien, ils ravagèrent la plus grande partie de la Gaule, sous la conduite de deux chefs, Ælianus et Amandus; Maximien les battit en Bourgogne, puis dans un camp fortifié qu'ils avaient établi au confluent de la Seine et de la Marne et qu'on a nommé *Fossa Bagaudorum* (Saint-Maur-des-Fossés). On signale encore une de leurs révoltes en 435.

Bagdad (Turquie d'Asie), ch.-l. du vilayet de ce nom, sur le Tigre; par 33° 19′ 50″ lat. N. et 42° 2′ 15″ long. E.; dist. de Constantinople, 1,600 kil. La plus grande partie de la ville, située sur la rive gauche, communique avec l'autre par un pont de bateaux; fortifications et défenses consistant en hautes murailles de briques, tours, fossés profonds; citadelle bien approvisionnée; garnison de 20,000 hom.; magnifiques bazars, vastes caravansérails; industrie peu florissante; coutellerie excellente, fabrique de tissus et de maroquin; fonderie de canons; commerce très-actif avec Alep, Damas, Tauris, Erzeroum et surtout Bassora à laquelle Bagdad est unie par un service de bâtiments à vapeur; 80,000 hab., dont 50,000 Arabes, 25,000 Turcs, 1,000 Kurdes, 1,500 chrétiens et 2,500 juifs; archev. catholique. Le tombeau du cheykh Marouf-Carkhi, réputé saint, et quelques autres monuments de même nature y attirent une foule de pèlerins. — Bagdad, fondée en 762 par le second khalife abbasside, Abou-Djafar-al-Mansour, fut jusqu'en 1258 la capitale du khalifat d'Orient et le centre d'une brillante civilisation; saccagée en 1258 par le chef mongol Houlagou-Khan, en 1416 par Tamerlan, elle passa sous la domination des sophis ou rois de Perse, et enfin le sultan Amurat IV en 1638 s'en empara. — Le vilayet de Bagdad est compris entre 37° 50′ et 44° 10′ de long. E., et entre 30° 40′ et 37° 30′ de lat. N. Superficie, 242,000 kil. carrés; popul., 2,000,000 hab., Kurdes et Arabes. Bornes : au N. les pachalicks de Diarbekir, Mossoul et Cherezour; à l'E. la Perse; au S. E. le pachalick de Bassora; au S. O. le Nedjed; à l'O. les pachalicks de Damas et d'Orfa. Les princip. prod. sont : riz, maïs, orge, dattes, sésame, tabac, chanvre, lin et coton; citrons, abricots exquis; bitume qui s'emploie comme combustible; forêts de chênes produisant la meilleure noix de galle de l'Orient; belles races de chevaux et chameaux.

Bage (ROBERT), romancier anglais (1728-1801), né à Darley, dans le Derbyshire. Ses principaux romans, fort goûtés de son temps, sont : *l'Homme tel qu'il est*, *l'Homme tel qu'il n'est pas*, *le Mont Heneth*, *la Belle Syrienne*, *James Wallace*, *Barham Downs*.

Bagé-la-Ville, bourg de l'arrond. et à 31 kil. N. O. de Bourg-en-Bresse (Ain); ancien marquisat; 2,000 hab.

Bagé-le-Châtel (anc. *Baugé*), anc. capit. de la Bresse, auj. ch.-l. de canton de l'arrond. et à 30 kil. N. O. de Bourg (Ain); ancien marquisat; 727 hab.

Bages, village du départ. de l'Aude, canton de Narbonne; l'étang de Bages, qui communique avec celui de Sigean, a environ 7 kil. de large.

Bagetti ou **Baggetti** (JOSEPH-PIERRE), peintre paysagiste, né à Turin, 1764-1831, ingénieur hydrographe au ministère de la guerre, à Paris, 1807, a représenté à l'aquarelle les victoires des armées françaises; plus de 80 de ses tableaux sont à Fontainebleau et au dépôt de la guerre.

Baggesen (EMMANUEL), poëte danois, né à Korsoer (Seeland), 1764-1826, eut une vie très-agitée, en Allemagne, en France, en Suisse, en Italie, et a écrit de nombreuses poésies, en danois et en allemand, remarquables par l'imagination et la sensibilité. Ses poésies lyriques allemandes ont paru en 1803, 2 vol. in-8°; *les Fleurs de bruyère*, en 1808, 2 vol. in-8°; *Parthénaïs ou le Voyage dans les Alpes*, 1806, est une épopée-idylle, trad. en français par Fauriel, 1810. Puis, dans des compositions satiriques, comme *Faust achevé*, *Adam et Eve*, il a attaqué l'école mystique de Fichte et de Schelling. Ses ouvrages danois, poésies lyriques, épîtres, vers fugitifs, épopées comiques l'ont placé au premier rang des écrivains de sa patrie; on cite le *Labyrinthe ou Excursions d'un poëte en Europe à la fin du* XVIIIe *s. et au commencement du* XIXe, 4 vol. in-8°, ouvrage assez curieux, en prose. Ses fils ont publié sa correspondance avec Jacobi et Reinhold, 2 vol.

Bagheria, bourg à 8 kil. E. de Palerme (Sicile); maisons de campagne remarquables; 5,000 hab.

Baghirati (Asie), riv. de l'Hindoustan qui descend de l'Himalâya; après un cours de 150 kil. elle s'unit à l'Alakananda, près de Deopra, pour former le Gange.

Baghirmi ou **Bagherme** (Afrique), royaume du Soudan oriental ayant pour bornes : à l'E. le Dârfour, au S. le Darkoulla, à l'O. le Bournou, au N. O. le Ouadi-el-Gazel, au N. E. le Bergou ou Ouadaï. Ce pays a été visité en 1853 par le docteur Vogel; Barth en évalue la pop. à 1,500,000 âmes, Arabes-Choua, Kanembous et Fellatahs. Ces peuples, de religion musulmane, doivent être rangés parmi les plus civilisés du Soudan. Mines d'argent exploitées par les indigènes, fabriques de toiles de coton, teintes en bel indigo et qu'on exporte dans tout le Soudan oriental. Villes princip. : Baghirmi ou Mas-Egna, cap.; Bougoman, Kenga, Tangalia près du lac Tchad, Moito. Le Baghirmi dépendait autrefois du royaume de Bournou.

Bagistanus (Médie ancienne), nom ancien du mont Bisoutoun, entre Hamadan et Kerman-Schah.

Baglione ou **Baglioni** (CESARE), peintre italien, né à Bologne, 1525-1590, a surtout excellé dans la peinture des fleurs, des fruits, des paysages, etc.

Baglione (GIOVANNI), peintre italien, né à Rome, 1573-1650, élève de Fr. Morelli, a laissé des ouvrages

très-nombreux et eut de son vivant une immense réputation, qui ne semble pas tout à fait justifiée, malgré la vigueur de son coloris. Ses meilleurs tableaux sont: *Deux chiens et un Nègre*, au palais Chigi; un *Saint Etienne*, dans la cathédrale de Pérouse; une *Sainte Catherine*, dans la basilique de Lorette. Il a publié un ouvrage intéressant, intitulé: *Vite de' Pittori, Scultori, Architetti*, etc., de 1573 à 1642.

Baglioni, illustre famille de Pérouse qui s'empara par la force du pouvoir souverain dans cette ville, à la fin du XVe siècle.

Baglioni (JEAN-PAUL), chef de condottieri, chassé deux fois de Pérouse, par César Borgia, 1502, et par Jules II, 1506, se déshonora par ses crimes, fut pris par Léon X, 1520, mis à la torture, puis décapité. Pérouse fut alors réunie aux États de l'Église.

Baglioni (ASTORRE), l'un de ses fils, se retira à Venise, se distingua par une défense héroïque, à Famagouste, dans l'île de Chypre, fut forcé de se rendre à Mustapha, commandant des Turcs, qui le fit cruellement mettre à mort, 1571.

Baglivi (GEORGE), médecin, né à Raguse, 1669-1707, fut professeur d'anatomie au collége de la Sapience, à Rome; son enseignement lui donna bientôt une réputation européenne; ses œuvres ont été plusieurs fois éditées sous le titre de: *Opera omnia medico-practica;* grand partisan de l'observation, il attaqua la manie des systèmes et l'abus des remèdes. Il fut assurément l'un des médecins les plus remarquables de son temps, et sa mort prématurée fut un malheur.

Baglui, affl. du Pruth, formé par une longue série d'étangs bourbeux, passe à Jassy (Moldavie).

Bagna-Cavallo, v. de la prov. et à 20 kil. O. de Ravenne (Italie), sur le Seno, patrie du peintre Ramenghi. Culture du chanvre, filatures de soie; 13,000 hab.

Bagnacavallo. V. RAMENGHI.

Bagnadore (PIETRO-MARIA), peintre de l'école vénitienne, né à Brescia, vivait encore au commencement du XVIIe s. Il a orné sa ville natale d'un grand nombre de fresques et de tableaux; c'était un peintre sage et consciencieux, mais d'un coloris peu vigoureux.

Bagna-Louka (Turquie d'Europe), ch.-l. d'un sandjak de Bosnie, à 65 kil. N. O. de Trawnik, sur la Verbitza; 8,000 hab., Turcs, Grecs et Juifs; château fort, eaux thermales. Le sandjak de Bagna-Louka nourrit d'excellents chevaux.

Bagnara (Italie), pet. port de la Calabre ultérieure 1re (Italie), sur le détroit de Messine, à 24 kil. N. E. de Reggio; bon vin muscat, bois et goudron, 6,000 hab.

Bagnara (don PIETRO DA), peintre de l'école romaine du XVIe s., chanoine régulier de Saint-Jean-de-Latran, a imité Raphaël avec talent, surtout à *Santa Maria di Porto*, à Ravenne.

Bagnarea, v. du royaume d'Italie, à 25 kil. N. E. de Viterbe, évêché; patrie de S. Bonaventure, 3,000 hab. Elle tire son nom des mots *balnea regia*, bains royaux.

Bagne, du mot ital., *bagno*, bain. On donne ce nom aux prisons d'esclaves assujettis d'ordinaire aux travaux des ports de mer; tels sont encore aujourd'hui les bagnes de Tunis et de Tripoli. Jadis et jusque dans le siècle dernier, certains bagnes, comme ceux de Constantinople, de Malte, d'Alger, de Livourne, de Venise et de Gênes, étaient de véritables entrepôts ou marchés d'esclaves, alimentés par les pirateries réciproques des Turcs et des Chrétiens. En France, sous l'ancienne monarchie, il y eut des bagnes à La Teste, à Rochefort, à Brest et à Toulon. On y envoyait les condamnés aux galères ou forçats. La République fonda ceux de Lorient (en l'an IV), du Havre (an VII), de Cherbourg (an X), auquel celui du Havre fut réuni la même année, et qui fut lui-même supprimé en 1815; celui de Lorient (bagne militaire) l'a été en 1830. En 1852, un décret proclama la suppression graduelle des bagnes qui coûtaient à l'État annuellement 2,500,000 fr., et n'en rapportaient que 2,100,000. Ils ont été remplacés par la colonie pénitentiaire de l'île du Salut (Guyane française).

Bagnères-de-Bigorre, ch.-l. d'arrond. du dép. des Hautes-Pyrénées, par 43° 3′ 54″ lat. N. et 2° 11′ 22″ long. O., à 20 kil. S. E. de Tarbes, sur la rive gauche de l'Adour, au pied de la colline de Mont-Olivet et à l'entrée de la vallée de Campan; 9,464 hab. Fabriques de toiles, tricots, papiers; 30 sources d'eaux thermales de 16° à 50°. Inscriptions romaines qui attestent l'antique fréquentation des bains de *Vicus Aquensis*, ancien nom de la cité. La ville a un site pittoresque et de belles promenades. L'affluence de nombreux étrangers pendant la saison des bains y répand beaucoup d'argent chaque année.

Bagnères-de-Luchon, ch.-l. de cant. dans l'arr. et à 48 kil. S. O. de St-Gaudens (Haute-Garonne). Eaux thermales de 35° à 65°, déjà fréquentées par les Romains, comme l'attestent plusieurs autels votifs et des ruines d'anciens bains; fabriques de chocolat; belles promenades, dans une des parties les plus admirables des Pyrénées; 3,829 hab.

Bagnes (Suisse), nom d'une vallée de 25 kil. de longueur, arrosée par la Drance, dans le Valais; 4,000 h. L'ancien village de Bagnes a été détruit en 1545 par une inondation. Le nouveau a failli périr par la même cause en 1818. Sources minérales et bains; mine de cobalt découverte en 1760, mine d'argent exploitée au XVe s., aujourd'hui abandonnée.

Bagneux, petit village du canton de Sceaux (Seine), à 8 kil. S. de Paris; 900 hab. Église du XIIIe s.

Bagni di Pisa, petite ville de Toscane à 7 kil. N. E. de Pise (Italie), Eaux thermales. — Il y a encore en Italie plusieurs villes de ce nom ou du nom de Bagno qu'elles doivent à leurs bains. — BAGNO, à 25 kil. N. de Lucques, ancien palais ducal; — BAGNO, à 60 kil. E. de Florence; 7,000 hab.

Bagnoles, village du cant. de Juvigny, dans l'arr. et à 18 kil. S. E. de Domfront (Orne). Bel établissement d'eaux sulfureuses.

Bagnolet, village du canton de Pantin, arrond. de St-Denis (Seine), à 6 kil N. E. de Paris. Carrières à plâtre et à moellons d'excellente qualité. Les pêchers y sont l'objet d'une culture importante; 2,597 hab.

Bagnoli et **Bagnolo**, noms de plusieurs bourgs d'Italie, dont le principal est situé dans la Principauté Ultérieure (ancien royaume de Naples); 4,500 hab.

Bagnols, ch.-l. de cant. de l'arrond. et à 24 kil. N. E. d'Uzès (Gard). Fabriques de soieries et filatures; patrie de Rivarol, 4,876 hab.

Bagnols-les-Bains, village du cant. du Bleymard dans l'arrond. et à 14 kil. E. de Mende (Lozère), sur le Lot. Établissement d'eaux thermales très-fréquenté.

Bagoas, eunuque égyptien, meurtrier du roi de Perse, Ochus, donna la couronne à Arsès, le plus jeune des fils d'Ochus (338 av. J. C.), puis le fit périr et subit le même sort de la part de Darius III Codoman (336).

Bagolino, petite ville de Lombardie, sur la rive gauche du Caffaro, à 26 kil. N. E. de Brescia (Italie). Industrie métallurgique; 3,600 hab.

Bagradas, nom ancien de la Medjerdah (V. ce mot). — Le géographe Ptolémée donne aussi ce nom à un fleuve situé sur les confins orientaux de l'ancienne Perse.

Bagration (PIERRE), prince russe, d'origine géorgienne, né en 1765. Il se distingua par ses services militaires en Pologne pendant la guerre de 1787-1792, en Italie, dans la campagne de 1799 (prise de Brescia, 10 avril), dans les campagnes de 1805-1807 terminées par la paix de Tilsitt, enfin, dans celle de 1812, aux batailles de Smolensk et de la Moskva, où il commandait en chef. Il mourut cette même année.

Bahama. Nous distinguerons le *vieux canal* et le *nouveau canal* de Bahama, le *grand banc* et le *petit banc* de Bahama, enfin, les *îles* de Bahama ou Lucayes (V. ce mot). 1° Le *vieux canal de Bahama* situé par 21° — 23° 40′ lat. N. et 78° — 83° long. O., unit l'Océan Atlantique au golfe du Mexique et sépare l'île de Cuba du grand banc de Bahama. Sa longueur est d'environ 550 kil.; sa plus petite largeur de 30 kil. 2° Le *nouveau canal de Bahama*, situé par 82° long. O. et 24° — 28° lat. N., sépare la Floride des deux bancs de Bahama. Sa longueur est de 440 kil. environ, et sa plus petite largeur de 65 kil. Le canal de Santaren l'unit au vieux canal de Bahama et le canal de la Providence à l'Atlantique. Ce passage dangereux est traversé par le Gulf-Stream. 3° Le *grand banc de Bahama* est un banc de sable qui supporte la plupart des îles Lucayes et qui mesure 630 kil. de long sur 220 de large à son milieu, par 21° 40′—26° lat. N. et par 77°—81° 50′ long. O. 4° Le *petit banc de Bahama* sur lequel est située la grande île de ce nom est au N. du précédent, dont il est séparé par le canal de la Providence (48 kil.); il a 260 kil. de long sur 90 de large, par 25° 55′ — 27° 50′ lat. N. et 79° 55′ — 81° 40′ long. O. — 5°. L'*archipel de Bahama* ou des Lucayes (en anglais *Keys*, en espagnol *Cayos*, écueils), occupé par les Anglais en 1629, se compose de 650 îlots parmi lesquels on distingue quelques îles principales: *Providence*, cap. Nassau, siége du gouvernement; la *grande Bahama* (88 kil. sur 22), peu habitée malgré son étendue et la bonté de son sol; la grande San-Salvador (*Cat Island* en

anglais), Eleuthera, Saint-André, Exuma, Wattings, Yuma, Crooked, Acklins, Mariguana, Inagua, les Caïques, les îles Turques, etc. 15,580 kil. carr.; 43,000 hab. Recettes annuelles 54.000 liv. sterl.; dépenses 52,000. Le gouvernement consiste en un gouverneur commandant et chef, en deux chambres représentatives.

Bahaoulpour, Bawalpour ou **Bhawlpour,** v. princ. du pays de ce nom ou Daoudpoutras, au N. O. de l'Hindoustan, près de la rive gauche du Sutledge. Elle est environnée d'une muraille en briques de 4 kil. de tour, fait un commerce actif et a 20,000 hab., la plupart Hindous. — Le pays des Daoudpoutras s'étend sur la rive gauche du Sindh, du Tchénab et de Sutledge, sur une longueur de 360 kil. et sur une largeur de 100 à 120 kil.; il est fertile près des rivières, mais à l'E. il est bordé par des déserts. Il a environ 400,000 hab.; les v. princ. sont Bahaoulpour, Outch, Mittan, Nochéhera, Ahmedapour. Il a formé un Etat indépendant, maintenant soumis aux Anglais.

Bahar, ancienne province de l'Hindoustan, arrosée par le Gange, dans la présidence de Calcutta, de 22° 49′ à 27° 20′ lat. N. et de 80° 41′ à 84° 54′ long. E. Elle a pour bornes : au N., le Népâl; à l'E., le Bengale; au S. et au S. O., la province de Gandouana; à l'O., la province d'Allahabad et le royaume d'Oude. Superficie, 140,000 kil. car.; popul., près de 11,000 000 d'hab. Six districts : Bahar, Rhamgar, Boglipour, Tirhout, Saran, Shahabad. V. princ., Patna, qui en est la capit., Bahar, Gaya, Monghir, surnommée par les Anglais le Birmingham de l'Inde, Boglipour et Sitakund (eaux minérales). Sol fertile en grains, cannes à sucre, tabac, coton, épices, lin, chanvre, fruits; mines de fer des monts Vindhya; industrie et commerce florissants.

Le district de Bahar compte 2,800,000 hab.

La ville de Bahar, sur le Donnih, à 56 kil. S. E. de Patna, a 30,000 hab.

Il y a encore une ville de ce nom dans le royaume d'Oude (Hindoustan), et une autre dans le royaume de Perse.

Bahar-el-Louth. *V. Lac Asphaltite* ou *Mer Morte.*

Bahari, nom arabe de la Basse-Egypte.

Baharites, nom de la 1re dynastie des mamelouks d'Egypte (*Bahariah*, marins, en arabe); ils dominèrent de 1250 à 1382, et furent alors supplantés par les mamelouks bordjites. *V. Mamelouks.*

Baheder-shah ou **Mazum,** sultan de Dehli, fils et successeur d'Aureng-Zèbe, régna de 1707 à 1713.

Bahia, province du Brésil. Superficie, 426,427 kil. carrés; population, 1,380 000 hab. Elle nomme 7 sénateurs et 14 députés, et est divisée en 4 comarchies : Bahia, Jacobina, Ilheos, Porto-Seguro. Sol fertile, le meilleur du Brésil pour la canne à sucre, le tabac et le coton.

Bahia, capitale de la prov., nommée aussi *San-Salvador*, par 12° 58′ lat. S. et 40°51′ long. O., à 1,350 kil. N.E. de Rio-de-Janeiro; place forte et port sur la baie de *Todos-os-Santos* ou de Bahia, dans l'Océan Atlantique; population, 129,000 hab. Beaux édifices, principalement la cathédrale, ancienne église des Jésuites; l'hôtel-de-ville (Caza da camara), le tribunal d'appel (Caza da relaçao), l'arsenal maritime. Nombreux établissements littéraires; biblioth. de 70,000 vol., fondée par le comte dos Arcos. Capitale du Brésil jusqu'en 1763, Bahia est demeurée l'unique archevêché du pays, siége métropolitain et primatial, et le siége d'un des 4 tribunaux d'appel, et de l'un des 4 tribunaux de commerce.

Bahier (Jean), né à Châtillon, mort en 1707, oratorien; auteur d'un poëme latin sur la captivité du surintendant Fouquet. On le trouve dans le recueil des *Poésies diverses* de Loménie de Brienne.

Bahlingen, v. du Wurtemberg, à 40 kil. S. O. de Stuttgart; manufact. de draps, d'étoffes de laine; filat. de lin; commerce de bestiaux et de grains; 3,500 hab.

Bahrdt (Charles-Frédéric), théologien protestant, né à Bischofswerda (Saxe) (1741-92), professeur à Leipzig, à Erfurt, à Halle. Il a écrit de nombreux ouvrages où il professa le déisme et attaqua la révélation. Il fut persécuté par les protestants pour l'audace de ses doctrines et l'indépendance de son caractère qui était d'ailleurs fantasque et bizarre : *Traduction de Tacite*, 2 vol. in-8°, Halle, 1781; de *Juvénal* en vers, 1781, in-8°; *Catéchisme de la religion naturelle*, Gœrlitz, 1795, in-8°.

Bahrein (Arabie), province comprise dans la région de Lahsa, le long du golfe Persique, du 25° au 29° lat. N.; v. princip., El-Katif; dattes et perles.

Bahrein, Awal ou **Aoual,** groupe d'îles dans le golfe Persique, par 26° 20′ lat. N., et 48° 20′ long. E. On y distingue les îles de Bahrein (48 kil. de long sur 18 de large, avec une ville fortifiée, Menamah, 10,000 h., avec un bon port et plusieurs petits villages), de Samahe, de Tarout et d'Arad. Ces deux derniers noms rappellent ceux de Tyros et d'Arados, que ces îles portaient dans l'antiquité, et qu'elles ont reçus des Phéniciens. Les îles Bahrein sont renommées pour leurs perles, dont le produit annuel atteint près de 3.000,000 de fr. Possédées tour à tour par les Persans, les Portugais, les Arabes de Lahsa, les Arabes Wahabites, elles appartiennent aujourd'hui à un cheykh arabe, tributaire de l'iman de Mascate.

Bahr-el-Abiad, *Fleuve blanc*, en arabe, branche occidentale du Nil. Son confluent, avec le Bahr-el-Azrak, forme le véritable Nil. Le Bahr-el-Abiad arrose le Donga, le pays des Chelouks, le Denka, le Dar-el-Aïse dans le Sennaar, qu'il sépare du Kordofan. V. *Nil.*

Bahr-el-Asrak, *Fleuve bleu*, en arabe, branche orientale du Nil, ancien *Astapus.* Il se forme par 10° 59′25″ lat. N. et 34° 59′15″ long. E., à environ 2,900 m. au-dessus du niveau de la mer, près du village de Geech, en Abyssinie, dans le monts Lichtambara, Afformacha et Amid-Amid, dont la triple chaîne lui envoie trois sources différentes; à 150 kil. de son origine, il traverse le lac Tzana ou Dembéa. Après avoir arrosé le pays de Godjam, celui de Damot, celui des Changallas, il se précipite des hauteurs de l'Abyssinie dans les plaines de la Nubie par trois cataractes, dont l'une mesure plus de 90 m.; il arrose alors le Sennaar, et, au village d'Oued-Hadjilah, il s'unit au Bahr-el-Abiad, après un cours d'environ 1,600 kil. Sa largeur alors est de près de 400 m. — Princip. affl. : le Dender, le Rahad à droite; le Roms, le Yabouos, le Toumat, à gauche.

Bahr-el-Ghazal. V. *Nil.*

Bahr-el-Merg, lac au centre d'un petit bassin intérieur de la Syrie; il reçoit le Baradi (Chrysorrhoas), qui arrose Damas.

Baiae, nom ancien de Baies. V. *Baies.*

Baïan, khakan ou chef des Ouar-Khouni ou Awares, commença à régner sur eux vers l'an 565 de J. C., et mourut en 601. Il est le fondateur du 2e empire hunnique, qui fut renversé en 796 par Charlemagne. — V. *Avares.* — Consulter Amédée Thierry, *Histoire d'Attila et de ses successeurs.*

Baïardo ou **Baïardi** (Oct.-Ant.), antiquaire napolitain, 1690-1765, auteur du *Prodromo delle antichità d'Ercolano*, Naples, 1742-1756, 5 vol. in-4°. L'abbé Barthélemy, dans son *Voyage en Italie*, a donné de curieux détails sur ce personnage.

Baïdar, l'une des plus belles vallées de la Crimée, arrosée par de nombreux ruisseaux et couverte d'une magnifique végétation, à quelque distance de Balaklava.

Baier (Jean-Jacques), né à Iéna en 1677, mort à Altorf en 1735, médecin et botaniste célèbre, a laissé *Oryctographia Norica*, Nuremberg, 1708, in-4°, ou description des fossiles et minéraux des environs de Nuremberg; *Biographie des professeurs de médecine de l'Académie d'Altorf*, Altorf et Nuremberg, 1728, in-4°, en latin.

Baies (en italien *Baja*), ville d'Italie, dans la province de Naples, à 17 kil. S. O. de cette ville; très-florissante dans l'antiquité, auj. déchue. Bon port et bonne rade; bains renommés; ruines romaines, parmi lesquelles on distingue les bains de Néron, un palais de J. César, les temples de Diane, de Vénus et de Mercure; 1,800 hab.

Baïf (Lazare de), abbé de Charroux (Vienne) et de Grenetière, maître des requêtes à Paris, mort en 1547. Il fut ambassadeur de François Ier à Venise, en 1530; puis en Allemagne. On a de lui : *De re vestiaria*, *De re navali*, Bâle, 1541; *Electre*, trad. de Sophocle en vers français, Paris, 1537, in-8°; *Hécube*, trad. d'Euripide, Paris, 1544, in-8°. Partisan de la réforme grammaticale, à laquelle son fils a tant contribué, il introduisit dans la langue française les mots *épigramme*, *élégie*, *aigre-doux*, etc.

Baïf (Jean-Antoine de), fils naturel du précédent, né à Venise, d'une mère vénitienne, pendant l'ambassade de son père, fut un des sept poëtes de la pléiade du XVIe siècle. Il tenta de rajeunir et de féconder la langue française, en y apportant non-seulement des termes grecs et latins, mais encore les formes grammaticales des comparatifs et superlatifs, l'usage des mots composés et même toute la métrique et la prosodie ancienne. Joachim Du Bellay, son ami, l'appelait, par une bizarre application de ces principes : *docte, doctieur* et

doctime Baïf. On a de lui : *Œuvres de J.-A. de Baïf*, Paris, 1572, 2 vol. in-8°, rare.

Baignes, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 12 kil. S. O. de Barbezieux (Charente). Ruines de bains. Jadis abbaye, dont la fondation était attribuée à Charlemagne; 2.266 hab.

Baigneux-les-Juifs, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 36 kil. S. de Châtillon (Côte-d'Or); 436 hab. Il fut habité par plusieurs familles juives jusqu'au milieu du xv° siècle.

Baigorry, vallée de 18 kil. de long sur 13 de large, dans le canton de Saint-Etienne de Baigorry, arr. de Mauléon (Basses-Pyrénées). Elle est arrosée par la Nive. Mines de cuivre qui, jusqu'en 1770, donnaient annuellement 2,500 quintaux. On n'y parle que la langue basque.

Baïkal, grand lac de Sibérie, par 51°21′ et 55°40′ lat. N., par 101° 18′ et 107° 16′ long. E. Sa plus grande longueur est de 850 kil., sa largeur varie de 40 à 90 k. Son circuit est de plus de 2,000 kil. Les Chinois le nomment *Pe-haï* (Mer du Nord), et les Russes, *Sviatoï-More* (Mer Sainte). Il est en effet un objet de vénération pour les indigènes, qui offrent leurs sacrifices solennels dans l'île d'Olkhon, située sur ce lac. Les bords sont escarpés; nombreux caps, baies et presqu'îles profondes : navigation dangereuse; à 5 kil. de la rive la sonde ne trouve plus le fond. Phoques, esturgeons, sterlets, saumons, aloses. Ce lac produit aussi deux espèces particulières, l'*omoul* (*salmo autumnalis* ou *migratorius*), sorte de hareng, et la *golomenka* (*caleionymus*), dont on fait une huile excellente. — Les monts *Baïkal*, branches des monts Tangnou, entourent le lac de deux côtés et y envoient de nombreuses rivières. Les principaux cours d'eau qui appartiennent à ce bassin sont l'Angara supérieure, à l'E.; la Sélenga, au S., et l'Angara inférieure ou Toungouska, par où les eaux du lac s'écoulent dans l'Ienisseï.

Baillet (Adrien), né à la Neuville, près de Beauvais, 1649-1706, régent à Beauvais, puis curé, fut bibliothécaire de M. de Lamoignon; savant écrivain et critique, il eut pour adversaire Ménage, qui écrivit l'*Anti-Baillet*.— On lui doit : *Vie de Descartes*, in-4°; *Histoire des démêlés de Boniface VIII avec Philippe le Bel*, in-12; *Catalogue* de la bibliothèque de Lamoignon; 32 v. in-folio, inédit; *Histoire de Hollande*, de 1609 à 1679, 4 vol. in-12; continuation de Grotius, sous le nom de La Neuville, etc.

Bailleul, ch.-l. de cant. de l'arrond. et à 16 kil. E. de Hazebrouck (Nord); ville industrielle; distilleries, fil, dentelle, tabac, faïence, sucre, huiles, fromages; 12,828 hab.

Bailleul (Nicolas), marquis de Château-Gontier, fut président du parlement de Paris, surintendant de 1643 à 1648, et mourut en 1652.

Bailleul (Jacques-Charles), né à Bretteville (Seine-Inférieure), en 1762, mort à Paris en 1843. Avocat au parlement de Paris en 1789, il prit part au mouvement politique de cette époque. Député à la Convention, puis membre du conseil des Cinq-Cents jusqu'au 30 prairial (18 juin 1799), il entra au Tribunat, dont il fut éliminé en 1802. De 1804 à 1815, il administra, dans le départ. de la Somme, la régie des droits réunis, et participa, ensuite, à la fondation du journal *le Constitutionnel*.

Bailleul. V. *Baliol*.

Bailli (Roch) ou **Bailli de la Rivière**, premier médecin du roi de France, Henri IV, né à Falaise, mort en 1605. On a de lui *Demonsterion*, exposé de la doctrine de Paracelse, trad. en français, Rennes, 1578, in-4° (très-rare).

Bailli. On donnait ce nom, dans l'ancienne monarchie française, à certains officiers d'administration dont la compétence et les fonctions ont beaucoup varié. Institués en 1190 par Philippe Auguste, qui créa quatre bailliages dans le domaine royal, leur nombre s'augmenta successivement en proportion des agrandissements du domaine. Chaque bailliage comprenait un certain nombre de prévôtés. Au sud de la Loire, le nom de bailliage était le plus souvent remplacé par celui de sénéchaussée. Les attributions du bailli étaient fort complexes. Représentant du roi, il administrait la justice civile et criminelle, relevait et jugeait les appels des tribunaux féodaux, ainsi que ceux des causes déjà portées devant les prévôts ou les viguiers; il convoquait et commandait tant la milice féodale que la milice royale, en cas d'appel du ban et de l'arrière-ban. Mais ces attributions furent successivement altérées ou diminuées. D'abord Louis XII, par l'ordonnance de Blois (1499), décida que les baillis et sénéchaux résideraient et seraient titrés et gradués, ou bien qu'ils seraient remplacés par des lieutenants généraux, docteurs et licenciés, et il ne nomma plus de baillis d'épée que dans les grands bailliages ressortissant des parlements. Puis les parlements eux-mêmes, les présidiaux créés par Henri II, enlevèrent aux baillis une partie de leurs attributions judiciaires; les gouverneurs militaires créés par François I^{er}, les intendants créés par Richelieu, les dépouillèrent de leur autorité militaire et administrative, de sorte qu'au xviii° s. le bailli n'était plus qu'un officier royal de l'ordre inférieur, dont l'autorité ne s'exerçait guère en dehors de la police locale. — Dans l'ordre de Malte, il y avait les *baillis conventuels* et les *baillis capitulaires*, dignitaires d'un rang intermédiaire entre les commandeurs et les grands prieurs.

Baillie (Mathieu), médecin écossais, 1761-1823, succéda au célèbre Jean Hunter dans sa chaire d'anatomie à Londres; il fut médecin de l'hôpital Saint-George, puis du roi George III. Ses principaux ouvrages sont un manuel d'anatomie pathologique sous ce titre : *The morbid anatomy of some of the most important parts of the human body*, Londres, 1795, in-8°, trad. en français par Ferral, Paris, 1803, et par Guerbois, Paris, 1815.

Baillon (Emmanuel), naturaliste français, correspondant et ami de Buffon, mort en 1802, s'appliqua surtout à l'ornithologie et à la physiologie végétale; *Mémoire sur la cause du dépérissement des bois et les moyens d'y remédier*, Paris, 1791, in-4°. Le Muséum de Paris lui doit une bonne partie de sa collection d'oiseaux aquatiques.

Baillot (Pierre-Marie-François), violoniste français, né à Passy, 1771-1842, professeur au Conservatoire en 1795. Compositeur habile, autant que savant exécutant, il a laissé un ouvrage intitulé : *Art du violon*, Paris, 1803 et 1858, et une foule de morceaux de musique.

Baillou (Guillaume de), né à Paris, 1538-1616, fut doyen de la Faculté de Paris en 1581 et médecin du dauphin (Louis XIII). Il s'occupa surtout des maladies épidémiques. On l'a surnommé le *Sydenham français*. Il y a une édition complète de ses ouvrages : *Ballonii opera medica omnia*, Paris, 1635-1649, 4 vol. in-4°.

Bailly (Jean-Sylvain), savant français, né à Paris en 1736, décapité par ordre de la Convention, le 11 nov. 1793 (22 brum. an II). Également versé dans les lettres et dans les sciences, il composa, à 16 ans, deux tragédies, *Clotaire* (où figure un maire de Paris égorgé par le peuple), et *Iphigénie en Tauride;* à 27 ans, il entra à l'Académie des sciences (1763). Élu, en 1789, député de Paris aux États-généraux, il fut nommé par ses collègues, doyen du tiers état, et, enfin, président de l'assemblée Constituante (3 juin 1789). Le 16 juillet, il fut fait maire de Paris, et il resta dans ces fonctions jusqu'au 18 nov. 1791, où il céda la place à Pétion. Retiré, dès lors, à Nantes, puis à Melun, près du savant Laplace, son ami, il fut arrêté dans cette dernière ville et traduit devant le tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort. Il montra un courage stoïque. — « Tu trembles, » lui disait un de ses bourreaux en le voyant frissonner sous une pluie glaciale : « Oui, mon ami, mais c'est de froid, » lui répondit-il. Cette mort pleine de dignité couronnait une vie austère et laborieuse. Dans ses fonctions politiques, Bailly avait fait admirer sa modération et sa fermeté. Il avait présidé au fameux serment du Jeu de paume; c'est lui qui reçut Louis XVI à Paris, le 17 juil. et le 6 oct. (1789). Le 17 juil. 1791, après la fuite et le retour du roi, il n'hésita pas à faire exécuter la loi martiale contre les rassemblements du Champ de Mars, et perdit en ce jour sa popularité. Cité comme témoin dans le procès de Marie-Antoinette, il osa déposer en sa faveur. Ce sont là les souvenirs qui le désignèrent à la vengeance du tribunal révol. et il eut le sort qui attend, en temps de révolution, les hommes modérés. — Comme savant, Bailly a laissé un gr. ouvrage : *Histoire de l'astronomie*, Paris, 1775-1787, 5 vol. in-4°; et en outre : *Lettres sur l'origine des sciences*, 1777; *l'Atlantide de Platon*, 1777; *Discours et mémoires*, 1770, 2 vol. in-8°; *Mémoires d'un témoin oculaire de la Révolution...*, 1804, 3 vol. in-8°; 1822, 2° édit.— Bailly a été le sujet de plusieurs éloges académiques, entre autres, un de Lalande, 1794, in-8°, et un de F. Arago, 1844, inséré dans l'*Annuaire du bureau des longitudes*. — Lui-même avait cultivé avec succès le genre académique, ce qui lui valut le titre de membre de l'Académie française, en 1784, et de celle des Inscriptions et belles-lettres, en 1785.

Bailly de Monthyon (François-Gédéon, comte),

général français, né à l'île Bourbon, 1776-1846, fit les campagnes de la République et de l'Empire, depuis le 24 fév. 1793 jusqu'à la bataille de Waterloo. Nommé colonel sur le champ de bataille d'Austerlitz, et général de division en 1812, il resta en non-activité, de 1815 en 1835, époque où on le nomma inspecteur général d'infanterie. En 1837, il fut fait pair de France.

Bailly (Antoine), inspecteur général des finances, mort en 1851, auteur d'ouvrages estimés : *Histoire financière de la France depuis l'origine de la monarchie jusqu'à la fin de* 1786. — *Administration des finances du royaume-uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande.* Paris, 1837, 2 vol. in-8°.

Baily (Francis), savant anglais, 1774-1844, fondateur et président de la Société astronomique de Londres, membre correspondant de l'Institut de France, auteur de nombreux mémoires dans le *Philosophical Magazine*, et dans les *Comptes-rendus* annuels de la Société astronomique. On lui doit la fixation de la longueur légale du *yard*, unité de longueur en Angleterre (0m91438348 d'après l'*Annuaire du bureau des longitudes*).

Bain, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 40 kil. N. E. de Redon (Ille-et-Vilaine); fabriques de serges; 4,266 hab.

Bain (Ordre du). Il a été établi en Angleterre, en 1399, par Henri IV, fondateur de la dynastie de Lancastre, en faveur de 36 écuyers qui, selon la coutume usitée pour la consécration d'un nouveau chevalier, s'étaient *baignés* la veille de son sacre. Cet ordre rappelle aussi, par son nom, les *Confrères du banquet*, nom que se donnaient les associés des ghildes germaniques. Réorganisé en 1815, il comprend 72 grand'croix, 130 commandeurs, et un nombre non limité de chevaliers. En 1847, il a cessé d'être exclusivement militaire.

Baines (Rodolphe), évêque de Coventry et Lichtfield (Angleterre), déposé par la reine Elisabeth; il professa l'hébreu à Paris. — On lui doit une *grammaire hébraïque* (estimée), Paris. 1550, in-4°.

Baini (Joseph), musicien italien, né à Rome en 1775, directeur de la chapelle pontificale, disciple de Palestrina, dont il a écrit la vie : *Mémoires sur la vie et les œuvres de Palestrina*, Rome, 1828, 2 vol. in-4°, en italien, sous ce titre : *Memorie storico-critiche della vita et delle opere di G. P. da Palestrina*. Le comte de Saint-Leu (Louis Bonaparte, ancien roi de Hollande) a traduit un autre de ses ouvrages sous ce titre : *Essai sur l'identité du rhythme poétique et musical*; Florence, 1820, in-8°.

Bains, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 30 kil. O. d'Epinal (Vosges). Eaux thermales fréquentées (33° à 51° centig.). Manufact. de tôle et fer-blanc, tréfilerie de fer et acier; 2,548 hab.

Bains de Rennes ou **de Montferrand** (les), village du dép. de l'Aude, arrond. et à 16 kil. de Limoux, sur la Sals. Eaux thermales très-fréquentées (51° à 41°). Ruines et vestiges de bains romains.

Bains (Fort-les-). V. Fort-les-Bains.

Bains du Mont-Dore. V. Mont-Dore.

Baïoque (baiocco); monnaie de cuivre usitée dans les Etats-Romains; elle équivaut au centième d'un scudo ou écu de 5 fr. 30.

Bairaktar ou **Beirakdar** (Mustapha-Pacha), pacha de Roustchouk, 1755-1808, contribua puissamment à mettre sur le trône le sultan Mahmoud en 1808; mais, à peine élevé par lui au rang de grand-vizir, il périt dans une émeute, la même année, victime des janissaires dont il avait tenté la suppression.

Baïram, nom turc qui signifie *fête :* on en distingue deux : l'une qui se célèbre immédiatement après le Ramadan (V. ce mot), pendant trois jours ; l'autre, surnommée le *grand Baïram*, trois mois après le Ramadan; elle dure quatre jours. Cette dernière fête est souvent l'occasion d'une recrudescence dangereuse de fanatisme, surtout dans les pays où les chrétiens et les musulmans sont en présence.

Baireuth ou **Bayreuth,** ch.-l. du cercle de Hte-Franconie (Bavière), sur le Rothe-Mein (Mein-Rouge), à 70 kil. N. E. de Nuremberg, ch.-l. d'un consistoire luthérien. Beaux monuments publics. Grand commerce de grains; fabr. de toiles, cuirs, tabac, porcelaine, bière, cire à cacheter. On remarque, près de la ville, l'ancien Baireuth, jadis très-florissant, et le château de l'Hermitage, bâti par un margrave du XVIIIe siècle; 18,000 hab. — Cette ville a été jadis le siége d'une principauté ou margraviat qui, au XIIIe siècle, passa à la maison de Hohenzollern et fut réunie, en 1769, au margraviat d'Anspach, dont il a depuis suivi le sort (V. Anspach).

Baireuth (Sophie-Wilhelmine, duchesse de), 1709-1758, sœur de Frédéric le Grand et mère du dernier margrave d'Anspach. Elle a écrit ses *Mémoires* publiés en français, en 1810, 2 vol. in-8; ils sont utiles pour la connaissance de la première moitié du XVIIIe s. (1709-1742; réimpr. à Paris, 1845. Sa correspondance avec son frère se trouve dans les *Œuvres du roi Frédéric II* (t. XXVII). Voltaire a composé une ode sur sa mort.

Bairouth ou **Beïrouth.** V. Beirouth.

Baïse. riv. de France. V. Bayse.

Baisy-Thy, petite v. du Brabant, près de Nivelles (Belgique). On y voit les restes du château où est né Godefroy de Bouillon; 2,500 hab.

Baïus (Michel de Bay, en latin), né à Mélin, près Ath, en Belgique (1513-1589), chancelier de l'université de Louvain qui le députa au concile de Trente. Pie V condamna par deux bulles, 1er oct. 1567, sans le nommer encore, et 13 mai 1569, les opinions de Baïus qui se soumit, puis reproduisit sa doctrine. Grégoire XIII le condamna par une bulle du 29 janv. 1579. Baïus se rétracta encore, 24 mars 1580; mais on peut croire qu'il n'abandonna pas entièrement ses opinions. Professées après lui à Louvain par Jacques Jansen et par le disciple de celui-ci, Cornélius Jansénius, elles ont reçu le nom de *Baïanisme*. Quesnel et le P. Gerberon ont édité ses œuvres, Cologne, 1696, 2 vol. in-4°. Le P. Duchesne a écrit une *Histoire du Baïanisme.*

Baja, petite ville du cercle de Bacs (Hongrie), près du Danube. Gymnase catholique; église grecque; église catholique, synagogue. Château des princes Grassalkovics; 15,000 hab.

Baja (Italie). V. Baies.

Bajazet, nom de plusieurs sultans ou princes ottomans, en turc *Bayezid.*

Bajazet Ier, 4e sultan des Turcs ottomans, surnommé *Ildérim* ou l'Eclair, succéda à son père, Amurat Ier, en 1389. En 1390-91 il subjugua la Valachie, la Bulgarie, la Moldavie, la Servie jusqu'au Danube, et établit à Gallipoli une marine formidable pour isoler Constantinople du reste de l'Europe. En Asie, il refit l'empire des Seldjoucides, s'empara de Konieh (Iconium), jadis capitale de la sultanie de Roum, et soumit les émirs Seldjoucides de Caraman, d'Aïdin (Syrie), de Sivas (Pont), de Ghermian (Arménie), indépendants depuis 1294. Il tint ensuite Constantinople assiégée pendant cinq ans, et l'empereur Manuel ayant appelé les chrétiens latins à son secours, Bajazet remporta sur eux la grande victoire de Nicopolis (1396). En 1399, il força Manuel à partager le trône avec son neveu Jean, fils d'Andronic Paléologue. L'invasion de Tamerlan (1400) mit fin à ces triomphes. Bajazet fut vaincu et pris à Ancyre ou Angora (1402). Selon l'historien Shereffeddyn, suivi par Gibbon, il fut honorablement et humainement traité. La légende de la cage de fer, où Tamerlan l'aurait enfermé pour le traîner partout à sa suite, provient d'écrivains turcs ou chrétiens. Il mourut en 1403.

Bajazet II, successeur de Mahomet II, son père, régna de 1481 à 1512. Après s'être débarrassé de son frère Djem ou Zizim (V. ce mot), il entreprit de soumettre les Mameluks, maîtres de la Syrie et de l'Egypte. Battu à Issus (1489), il leur accorda la paix (1491). Il ravagea ensuite la vallée du Danube, la Carniole, la Styrie, la Carinthie, fit la guerre à Venise (1499-1503), et prit Modon, Coron, Patras, Lépante. Durazzo, pendant que les Vénitiens prenaient Egine et Céphalonie. Par le traité de 1503, Venise garda cette dernière île et céda celles de Leucade et de Sainte-Maure, ainsi que Modon, Coron et Lépante. Une révolte des deux plus jeunes fils du sultan, Atsian et Mahomet, ayant été d'abord punie par leur supplice, un autre de ses fils, Sélim, renouvela leur tentative, et, soutenu par les janissaires, le força d'abdiquer, puis l'empoisonna trois jours après (1512). Bajazet II s'était distingué par son goût pour la poésie et pour l'étude, et ces qualités, peu estimées des janissaires, servirent de prétexte à l'ambition de ses fils.

Bajazet, fils de Soliman le Grand et de Roxelane, vaincu et tué à la suite d'une rébellion, 1566.

Bajazet, fils d'Achmet Ier, mis à mort par son frère, Amurat IV (1635). Racine a composé sur cet événement sa tragédie de *Bajazet*, dont on peut consulter la préface pour les détails.

Bajocasses, peuple gaulois de la Lyonnaise IIe, dans le pays correspondant au Calvados actuel; la capit. était Augustodurum, auj. *Bayeux.*

Bakel, établissement français sur la rive gauche du

Sénégal. Le fort Bakel est situé un peu au-dessus du village de ce nom, dans le pays de Galam à 820 kil. de Saint-Louis, en suivant le cours du fleuve. Population 2,495 hab. L'arrond. de Bakel, qui compte 3,758 hab., comprend, en outre, Arondou ou Makhana, Medine, Senoudébou et Matam.

Baker (Geoffrey), moine anglais du xiv^e s., traduisit en latin l'*Histoire des rois Edouard I^{er} et Edouard II*, par Thomas de la More, écrivain français.

Baker (Robert), voyageur anglais, visita la Guinée en 1562 et 1563. On a de lui : *Relation du voyage sur les côtes de Guinée*, dans la collection de Hackluyt.

Baker (John), m. en 1558, chancelier de l'Echiquier sous Henri VIII, refusa seul, parmi les membres du Conseil privé, de signer le bill passé sous Edouard VI pour exclure du trône Marie Tudor et Elisabeth.

Baker (Richard), historien et poëte, né dans le comté de Kent (1568-1645), a écrit en prison : *Chronicle of the Kings of England*, Londres, 1641, in-fol., et un poëme intitulé : *Cato variegatus*, ou distiques moraux, en vers latins.

Baker (John), amiral anglais, m. en 1716, contribua à la prise de Gibraltar en 1704. Il a un monument dans l'abbaye de Westminster.

Baker (Henri), naturaliste, né à Londres, mort en 1774, fit des recherches heureuses sur la cristallisation : *The Microscope made easy*, Londres, 1743, in-8. Le Père Pézenas l'a traduit sous ce titre : *Le Microscope mis à la portée de tout le monde*, 1754, in-8.

Baker (Thomas), mathémacien anglais (1625-1690), auteur d'un ouvrage d'algèbre, *la Clef géométrique*, *The geometrical Key*, Londres, 1684, in-4.

Bakewell, bourg du comté de Derby (Angleterre), à 17 kil. O. de Chesterfield, sur la Wye. Grand marché aux environs, mines de plomb, zinc, houilles. Magnifique château de Chatsworth, au duc de Devonshire, et résidence de Haddon (Haddon-Hall) au duc de Rutland. Antiquités romaines ; 2,000 hab.

Bakha-Namour-Noor ou **petit lac Namour**, situé entre le Thibet et la Boukharie, par 33° et 34° lat. N., 78° et 80° long. E.

Bakhmout, ch.-l. du district de ce nom, dans la prov. d'Iekaterinoslav (Russie d'Europe), sur le Bakhmout, affluent du Donetz. Fondée en 1708 à cause de ses salines, puis abandonnée après la conquête de Kinburn et de la Crimée; 6,300 hab.; place forte. Houillère fort riche aux environs ; fonderie de canons.

Bakhta, riv. de Sibérie, affluent de l'Ienisseï, 300 kil. de cours ; elle sort du lac Ais.

Bakhtchéséraï ou **Baghtché-Séraï**, ville importante du gouvernement de Tauride (Russie) ; anc. capit. des khans de Crimée, à 30 kil. N. E. de Sébastopol. Grand commerce; industrie tatare surtout en coutellerie et maroquin ; 12,400 hab. dont 9,000 Tatars. Avant la conquête de la Crimée, en 1786, elle comptait plus de 100.000 hab. Elle a encore 32 mosquées, 1 église grecque, 1 synagogue. On y remarque l'ancien palais des khans, bâti en 1519 par le khan Adel-Sahab-Geraï, et que l'on conserve avec soin, meublé comme il était à l'époque de la chute du dernier khan. Le nom de Bakhtchéséraï, qui veut dire *palais des jardins*, est justifié par l'abondance de ses jardins, de ses fontaines et de ses eaux courantes.

Bakhtéry, chaîne de montagnes entre le Khouzistan et le Louristan (Perse), et rattachée vers l'O. à la chaîne du Demavend.

Bakhuysen (Ludolph), né à Embden (ancien cercle de Westphalie), 1631-1709, peintre et graveur estimé. On a de lui, au Louvre, huit tableaux, parmi lesquels une *Marine*, une *Vue d'Amsterdam*, une *Mer houleuse à l'entrée d'un port*. Il se distingua surtout par la vérité de l'expression et par un coloris exact et varié.

Bakka, Etat du Soudan, à 250 lieues E. de Tombouctou.

Bakker (Gherbrand), médecin hollandais, né à Enkhuysen (Hollande sept.), 1771-1828, professeur d'anatomie, de physiologie et de chirurgie à Groningue, de 1811 à 1828. Il a écrit en latin plusieurs traités estimés, un entre autres sur l'accouchement, sous ce titre : *Oratio inauguralis de iis quæ artis obstetriciæ utilitatem augere possunt*, Groningue, 1814.

Bakony-Wald, chaîne de montagnes de la Hongrie, dans le comitat de Vezprim (cercle d'Œdenbourg) ; forêts abondantes. C'est le prolongement N. E. des Alpes Noriques; il va finir vers le Danube entre Gran et Waitzen.

Bakou, ville commerçante et port sur la mer Caspienne, dans la prov. de Chirvan (Russie d'Asie). Place très-forte ; grand commerce avec Astrakhan en froment, riz, vin, soie, sel ; 12,000 hab. Anc. ch.-l. d'un khanat indépendant, Bakou a été conquis par la Russie sur la Perse en 1723, rendu en 1735, repris en 1801 et acquis définitivement par la paix de Gulistan en 1813. Bakou est aujourd'hui le ch.-l. du khanat d'Apchéron dans le gouvernement de Chamaki. C'est une ville sainte pour les Hindous et pour les Parsis à cause des feux qu'y répandent de nombreuses sources de naphte.

Bakou ou **Bakowa**, petite ville de Moldavie, sur la rive gauche du Bisztritz, à 80 kil. S. O. d'Iassy, jadis florissante; foires et marchés. Ancien évêché catholique.

Bala. V. Alexandre Bala.

Bala, v. très-anc. d'Angleterre, dans le comté de Merioneth (principauté de Galles), sur le lac de Bala ou lac Tegid, que traverse la Dee (longueur du lac 6 kil., largeur 1,200 mèt. ; c'est le plus grand du pays); 2,000 h. Les assises du comté se tiennent alternativement à Bala et à Dolgilley. — Restes de 3 camps romains.

Balaam, prophète des Hébreux ; il se rendait chez Balac, roi de Moab, pour y prononcer des malédictions contre les Hébreux, quand un ange lui barra le chemin. L'ânesse qui portait Balaam refusa d'avancer, et, frappée de coups, se mit à parler miraculeusement pour lui reprocher sa cruauté. Arrivé chez Balac, il ne trouva que des paroles de bénédiction à prononcer, et comme le roi le renvoyait sans présents, il lui conseilla d'exciter les Hébreux à l'idolâtrie. Les filles Moabites et Madianites les invitèrent aux fêtes de Beelphégor, mais Dieu fit massacrer les prévaricateurs et Balaam fut tué avec Balac. (xv^e s. av. J. C.)

Balace, préfet (?) sous le règne de Constantin, soutint Grégoire le Cappadocien contre S. Athanase sur le siége d'Alexandrie.

Baladam. V. Mérodach.

Balade (Océanie), port de la Nouvelle-Calédonie, colonie française; par 20° 17′ 11″ lat. S. et 162° 4′ 31″ long. E.

Balagatzia, lac de la Turquie d'Asie, au N. E. de Kars.

Balaghât ou **Balaghaut**, prov. de l'Hindoustan, dans la présidence de Madras, au delà des Ghattes, comme son nom l'indique; elle fait partie du plateau du Dekkan. Bornes : au N., la prov. d'Hayder-Abad ; à l'E., celles des Serkars septentrionaux et du Karnatic, dont elle est séparée par les Ghattes orientales ; au S., celles de Salem et de Maïssour ; à l'O., celles de Kanara et de Bedjapour. Montagnes : l'Elagada, l'Yermolla, la Nolla-Molla. Rivières : la Kistna, la Toumbedra, le Pennar, le Tchiouravaty. Productions : mines de diamant, de cuivre, de sel ; riz, coton, indigo, sucre, chanvre, cire et miel. Environ 2 millions d'hab. La province est divisée en deux districts : Bellary et Kaddapah ; cédée aux Anglais depuis 1800 par le Nizam.

Balagnier, village du canton de Saint-Sernin, arr. de Saint-Affrique (Aveyron) ; mines d'alun.

Balaguer, col des Pyrénées, à 2 kil. 1/2 de la mer, route de Tarragone à l'embouchure de l'Ebre, défendu par le fort Saint-Philippe; pris et repris en 1813 par les Anglais et les Français. — La ville de Balaguer (*Bergusium*), sur la rive droite de la Sègre, à 22 kil. N. E. de Lerida (Catalogne), a 6,000 hab. ; place forte, prise en 1709 par le comte de Stahremberg, en 1710 par le duc de Vendôme pendant la guerre de la succession d'Espagne.

Balaklava, port de Crimée à 15 kil. S. E. de Sébastopol (Russie) ; jadis très-commerçant sous le nom de *Symbolon* chez les Grecs, de *Cembalo* sous les Génois, qui y bâtirent un fort; occupé par les Anglo-Français de 1854 à 1856; victoire des Anglais, 25 octobre 1854; 2,000 hab.

Balamio (Ferdinand), sicilien, médecin de Léon X (xvi^e s.), a trad. Galien. Voir l'édit. de Venise de Galien, 1586, in-fol.

Balance, 7^e signe du Zodiaque, emblème de la Justice, de Thémis ou d'Astrée.

Balaruc, village du canton de Frontignan, arrond. et à 25 kil. S. O. de Montpellier (Hérault), sur l'étang de Thau ; eaux thermales sulfureuses (temp. 50° cent.).

Balasore. V. Supplément.

Balaton, lac de Hongrie, en latin *Volcea-Palus*, en allemand *Platten-See*, dans les comitats de Szalad, de Weszprim et de Schirmegh ; long. d'E. en O., 75 kil.; larg. moyenne, 6 à 8 kil.; communique avec le Danube par les riv. Sio et Sarviz.

Balbâtre ou mieux **Balbastre** (Claude-Louis), musicien français né à Dijon (1729-1799); élève et ami de Rameau, il fut organiste de Saint-Roch et de Notre-Dame; il excellait dans son art; ses compositions ne semblent pas à la hauteur de son talent d'exécution.

Balbek. V. *Baalbek*.

Balbes ou **Balbi,** ancienne et puissante famille italienne, qui se disait issue des Balbus de Rome et qui a compté près de 40 branches au XIIIe s. On la trouve déjà florissante alors à Quiers ou Chieri (Piémont) et dominant cette petite républ. comme une principauté héréditaire. En lutte perpétuelle avec les comtes de Montferrat, et guelfes déclarés, les Balbes se placèrent, en 1347, sous la protection d'Amédée VI, comte de Savoie; en 1455, Louis II leur enleva les derniers restes de leur souveraineté; c'est alors qu'un de leurs membres, Gilles de Berton, vint fonder à Avignon la maison des Balbe-Berton ou de Crillon.

Le nom de Balbi appartient encore à des familles nobles de Gênes et de Venise; il a été porté aussi par un grand nombre de personnages dont les principaux sont:

Balbi (Jean), né à Gênes, mort en 1298, savant dominicain, auteur d'une sorte d'encyclopédie qui rappelle, moins le génie, la *Somme théologique* de saint Thomas. Cet ouvrage est un des plus anciennement imprimés sous ce titre: *Summa grammaticalis valde notabilis quæ Catholicon vocatur; Moguntiæ per Joannem Faustum*, 1460, in-fol., très-rare.

Balbi (Jérôme), savant vénitien, né vers 1451, mort en 1535, disciple de Pomponio Leto, professa successivement la littérature et le droit aux universités de Paris (1485) et de Vienne; puis, étant entré dans les ordres, devint évêque de Goritz en Carinthie. Il acheva sa carrière auprès des rois de Hongrie, Ladislas II Jagellon, Louis II et Ferdinand d'Autriche. On a de lui: *De rebus Turcicis, lib. IV;* c'est la deuxième partie d'un ouvrage intitulé: *Ad Clementem VII de civili et bellica fortitudine*, Rome, 1526, in-4°; *De coronatione principum*, Bologne, 1530, à propos du sacre de Charles-Quint; des poésies variées qu'on trouve dans les *Deliciæ poetarum italorum*, de Gruter.

Balbi (Adrien), savant géographe italien (1782-1848); d'abord professeur de physique et de géographie à Venise, sa patrie, il séjourna de 1820 à 1832 en Portugal, puis à Paris, et se retira ensuite à Padoue. Ses principaux ouvrages sont: *Atlas ethnographique du globe ou Classification des peuples anciens et modernes d'après leurs langues*, Paris, 1 vol. in-fol. et 1 vol. in-8°; *Abrégé de géographie*, Paris, 1 vol. in-8°, 1833, publ. par J. Renouard. Ce dernier ouvrage ne saurait être trop recommandé. On y trouve une liste complète des nombreux ouvrages de Balbi.

Balbi (comtesse de), fille du marquis de Caumont La Force et femme d'un noble Génois, 1753-1832, dame d'honneur de la comtesse de Provence, resta l'amie du mari de celle-ci (depuis Louis XVIII). Elle rentra en France sous le Consulat, et jouit d'une certaine influence sous la Restauration.

Balbin (Decius Cælius), empereur romain, issu du poëte et historien Théophane, de Lesbos, à qui Pompée fit accorder le droit de cité; poëte lui-même, sénateur, deux fois consul (214 et 228 ap. J. C.), il fut proclamé Auguste par le sénat avec Pupienus Maximus, en 237, après la mort de Gordien Ier et de Gordien II; mais le peuple les força à s'associer le jeune Gordien III avec le titre de César; et, d'un autre côté, l'armée, mécontente d'un empereur qu'elle n'avait pas choisi, se révolta; Balbin et Pupienus furent massacrés par les prétoriens, 238.

Balbin (Boleslas), historien, de l'ordre des jésuites, né en Bohême (1611-1689), a écrit en latin une histoire de Bohême, sous ce titre: *Miscellanea historica regni Bohemorum*, 10 vol. in-fol., Prague, 1679-1687, inachevée.

Balbis (Jean-Baptiste), botaniste, né à Moretta (Piémont), 1765-1831, succéda en 1800 au savant Allioni dans la chaire de botanique à Turin. Partisan de l'occupation française de 1798 à 1814 et mêlé aux affaires politiques, il fut disgracié en 1814; et, en 1819, fut nommé professeur de botanique et directeur du jardin des plantes à Lyon. On a de lui: *Flora taurinensis*, Turin, 1806, in-8°; *Flore lyonnaise*, Lyon, 1827-1828, 2 vol. in-8°.

Balbo (Cesare, comte), homme d'État et écrivain, né à Turin (1789-1853), prit une part active aux affaires de son pays vers les dernières années de l'empire français et jusqu'en 1821; depuis cette époque, il s'adonna aux études historiques. Il publia des articles remarquables dans le journal de Turin, *il Risorgimento*, et son livre, *Speranze d'Italia*, 1843, fut comme le manifeste des libéraux italiens. En 1847, on le retrouve à la tête du mouvement national dirigé contre l'Autriche; il fut même pendant quelque temps chef du ministère sarde. On a de lui: *Abrégé de l'histoire d'Italie*, jusqu'en 1815; *Histoire d'Italie*, 2 vol., s'arrêtant au IXe s.

Balboa (Vasco-Nuñez de), navigateur castillan, né à Xérès de los Caballeros en 1475, découvrit l'Océan Pacifique en 1513, et fut nommé gouverneur de la colonie de Darien ou de la Castille d'Or; supplanté par Pedrarias Davila, il fut mis à mort en 1517. C'est un des plus brillants d'entre les compagnons de Christophe Colomb, dont Washington Irving a écrit l'intéressante histoire.

Balbus, nom de plusieurs personnages célèbres à Rome; les principaux sont:

Balbus (Lucius-Cornelius Theophanes), né à Gadès. élevé par Pompée au rang de citoyen romain, adopté par l'historien Lesbien Théophanes; Cicéron a prononcé le *pro Balbo* en faveur de ce Balbus, à qui on contestait son titre de citoyen romain.

Balbus (M. Acilius), consul, l'an de Rome 639 (115 av. J. C.).

Balbus (D. Lælius), consul, l'an de Rome 747 (7 av. J. C.).

Balbus (Atius), père d'Atia, mère d'Auguste, préteur en 62 av. J. C. et gouverneur de Sardaigne, fut un des commissaires chargés d'exécuter en Campanie la loi agraire que Jules César avait fait voter dans son consulat, l'an 59.

Balbus (Sp. Thorius), tribun du peuple et auteur d'une loi agraire qui suivit de peu celles des Gracques; on la connaît sous le nom de *lex Thoria*.

Balde (Jacques), jésuite et poëte, né à Ensisheim (Alsace) en 1603 (l'Alsace n'appartenait pas encore à la France), mort en 1668 à Neubourg (Bavière); il a été surnommé l'*Horace* de son pays. Ses œuvres ont été imprimées à Cologne, in-4° et in-12, 1645 et 1660, 4 vol.; l'édition complète est celle de Munich, 1729, 8 vol. in-8°; Orelli a donné un choix de ses œuvres, Zurich, 1805. On remarque parmi ces ouvrages, un poëme *Urania victrix*, sorte d'élégie où l'auteur décrit la lutte d'une âme chrétienne contre les cinq sens, et le *Maximilianus primus Austriacus*, ou Histoire de l'empereur Maximilien, en prose et en vers.

Balde de Ubaldis (Pierre), jurisconsulte italien, né à Pérouse (1324-1400), disciple, puis rival de Bartole, professa le droit à Pérouse, à Padoue et à Pavie. Ses œuvres forment 3 vol. in-fol.

Baldegg, petit lac du canton de Lucerne (Suisse); 7 kil. de circonférence.

Balder, dieu des Scandinaves, fils d'Odin et de Frigga, le plus beau des êtres célestes. L'aveugle Hoder, dieu du hasard, poussé par le génie du mal, Loke, le frappa mortellement et désormais il fut condamné à rester dans les enfers.

Balderic, nom de plusieurs chroniqueurs français: le premier, surnommé *le Rouge*, d'origine noble, mort vers 1097, en 1112 selon d'autres, fut évêque de Noyon et de Tournai; il composa une *Chronique des évêques d'Arras et de Cambrai*, publiée en 1615, puis en 1834; la traduction du latin en français a paru à Valenciennes, 1836, in-8°. — Un autre Balderic fut chanoine de Térouanne, et quelques critiques lui ont attribué la chronique du précédent. — Un troisième, abbé de Bourgueil, en Anjou, en 1079, puis évêque de Dol en 1107, mort en 1131, a écrit une histoire de la première croisade, sous ce titre: *Historiæ Hierosolymitanæ libri quatuor*, insérée dans le *Gesta Dei per Francos*, de Bongars, 1611, in-fol., et une *Vie de Robert d'Arbrissel*, insérée dans le grand *Recueil* des Bollandistes, à la date du 25 février; un poëme, *De Conquistu Angliæ*, inédit, en manuscrit, à la Bibliothèque nationale, papiers de Duchesne, vol. XIX, p. 537; enfin une lettre aux moines de Fécamp, insérée dans le *Recueil des historiens de France* de D. Bouquet; c'est un curieux chapitre de l'histoire ecclésiastique et des mœurs de ce temps.

Baldi (Lazzaro), peintre de l'école florentine, né à Pistoja, vers 1623 ou 1624, mort en 1703, élève de Pierre de Cortone, protégé par Alexandre VII et Clément IX, a décoré de nombreux tableaux les églises de Rome, de Camerino, de Florence, de Pistoja. Il fut bon coloriste et compositeur ingénieux.

Baldi (Bernardino), né à Urbin (Italie), 1553-1617, poëte, érudit et mathématicien; il fut l'ami de saint Charles Borromée, archev. de Milan. Il étudia la mé-

decine, le grec, l'hébreu, le chaldéen, l'arabe, l'illyrien. De 1586 à 1611, il fut abbé de Guastalla; puis ambassadeur du duc d'Urbin à Venise. Ses principaux ouvrages sont : *Cronica de' matematici*, Urbin, 1707, in-4°; une traduction de Quintus Calaber, des commentaires sur Vitruve; une hist. du calvinisme; une hist. de Guastalla, manuscrite; une traduction du géographe arabe Edrisi, en italien : le manuscrit est à la bibliothèque de Montpellier; un grand dictionnaire géographique, incomplet, 4 vol., jusqu'à la lettre C; des grammaires ou vocabulaires des langues arabe, persane, turque, hongroise; enfin des poëmes variés, entre autres *Nautica*, poëme didactique sur la navigation, traduit en français par J. Armand de Galiani, avec le texte italien en regard. Paris, 1840, in-8°.

Baldo (Monte) ou **Montebaldo**, montagne d'Italie qui s'étend entre le lac de Garda et l'Adige, parallèlement à la côte E. de ce lac : point culminant, la *Colma de Sascaga*, environ 2,200^m; longueur de la chaîne, 35 kil.; elle se rattache, au N., au Monte-Campo. La Corona et Rivoli, illustres champs de bataille, se trouvent sur cette chaîne.

Baldovinetti (Alessio), peintre florentin, 1422-1499, a laissé des fresques, dont il ne reste plus que le dessin à Santa-Maria et à Santa-Trinità. Il avait de la correction et de la noblesse. Il fut le maître du Ghirlandajo.

Balducci, nom de plusieurs peintres ou poëtes italiens dont les plus célèbres furent :

Balducci (François), poëte, mort à Rome en 1642; il composa des poésies anacréontiques estimées, publiées sous le titre de *Rime*, Rome, 1645-1647, in-12 ; et des *Canzoni* en dialecte sicilien.

Balducci (Jean), peintre, sculpteur et architecte du XIV^e s., né à Pise. Son chef-d'œuvre est le mausolée de Saint-Pierre, dans l'Église de Saint-Eustorge, à Milan.

Balducci (Jean), dit *Cosa*, né à Florence, mort en 1600; peintre distingué; on a de lui des œuvres nombreuses à Florence, à Volterra, à Pistoja, à Rome et à Naples.

Balduin ou **Balduinus**, jurisconsulte. V *Baudouin*.

Baldung (Jean), né à Gmünde, en Souabe, vers 1470, mort en 1550, peintre et graveur sur bois. On a de lui, à la cathédrale de Fribourg, *le Crucifiement*, tableau remarquable par la beauté du dessin ; à la galerie du grand-duc de Bade, un portrait de Charles-Quint.

Bâle, en latin, *Basilea*, en allemand, *Basel*, v. de Suisse, ch.-l. du canton de ce nom, sur le Rhin, par 47° 33′ 36″ lat. N., et 5° 15′ 12″ long. E., à 75 kil. N. de Berne, à 140 kil. S. de Strasbourg. Elle est séparée en deux parties par le Rhin : partie ouest, ou *grand Bâle*, la plus grande et la plus ancienne; partie est, ou *petit Bâle*; entre les deux, un pont de 95^m, qui date de 1225. Beaux monuments : une cathédrale, bâtie en 1019 par l'empereur Henri II, et renfermant les tombeaux d'Anne, femme de Rodolphe de Habsbourg, d'Érasme, d'Œcolampade, de Bernouilli ; hôtel-de-ville, où se trouve une statue de Munatius Plancus, fondateur d'Augusta Rauracorum, et la salle des séances du conseil œcuménique de 1431. — Évêché catholique ; Université fondée en 1459, avec une belle bibliothèque et de magnifiques collections, entre autres 12,000 médailles romaines ; jardin botanique, nombreux établissements d'instruction et sociétés savantes; patrie des Bernouilli, d'Euler et des deux Holbein.—Fabriques d'étoffes de soie et coton, rubans, tabacs, papeteries, fonderie de caractères. — Grand commerce d'entrepôt entre l'Allemagne, la Suisse et la France; 45,000 hab. — C'est l'empereur Valentinien I^{er} qui bâtit le château de Basilia, près d'Augusta Rauracorum, alors ruinée, et dont les habitants, ainsi que l'évêque, peuplèrent la nouvelle ville. En 917, elle fut ravagée par les Hongrois; en 1392, réunion du grand Bâle et du petit Bâle; 1431-1448, célèbre concile œcuménique; 1501, annexion à la Confédération helvétique. Traités de 1795, entre la France et la Prusse; la France et l'Espagne (5 avril et 22 juillet); 19 janv. 1798, abolition de l'ancienne constitution, et 25 oct., occupation par les Français.

Bâle (Canton de), État de la Confédération helvétique, borné à l'O. par la France; au N. par le grand-duché de Bade, et par le Rhin; au N. E. et à l'E. par le canton d'Argovie; au S., par les cantons de Soleure et de Berne. Superficie, 458 kil. carrés. Le 26 août 1833, le canton a été subdivisé en deux: Bâle-Ville et Bâle-Campagne.

Bâle-Ville (Canton de); superficie, 37 kil. carr.; popul. 48,000 hab., dont 12,000 catholiques, 35,000 protestants et 424 d'autres cultes (recensement du 1er déc. 1870). Deux députés au conseil national. Ce canton comprend la ville de Bâle et les 3 communes de Riehen, 2,000 hab.; Bettingen, 1,800 hab.; Klein-Hüningen, 500 hab. — Le gouvernement se compose de : 1° Un grand conseil de 119 membres, élu pour 6 ans, et nommant lui-même les 2 bourgmestres qui exercent chacun un an, à tour de rôle, l'autorité exécutive, et les deux députés au conseil national; 2° un petit conseil, formé des 2 bourgmestres et de 13 membres qui ne sont qu'une commission du grand conseil, choisie par lui.

Bâle-Campagne (Canton de); superficie, 421 kil. carrés; popul., 54,000, dont 10,000 catholiques, 43,000 protestants, 226 d'autres cultes. Capit. Liestal, 3,100 hab.; v. princip. Sissach, 1,400 hab.; Augst, 800 hab.; Arlesheim, 850 hab.; Waldenbourg, 600 hab. L'administration comprend : 1° Un grand conseil de 64 membres, élus pour 6 ans; 2° un conseil de gouvernement, de 5 membres, élu pour 4 ans par le précédent, mais non pas dans son sein : tous les citoyens y sont éligibles. Trois députés au conseil national. — La langue allemande est seule parlée dans les deux cantons de Bâle; ils envoient chacun 1 député au conseil des Etats.

Pris dans son ensemble, le canton de Bâle est riche et fertile : fromage, vignes, fruits, blé, chanvre, houille, eaux minérales, cuirs, bétail, kirschwasser. — Industrie florissante. Il est arrosé par le Rhin, la Birse, l'Ergolz, la Flenke.

Bâle (Evêché de), ancienne principauté, fit d'abord partie du royaume d'Arles, puis de l'empire germanique (1032). — Depuis la réforme (1527), l'évêque de Bâle ne possédait plus cette ville, qui était ville libre et impériale : il résidait à Porentrui ou Bruntrut, sur la Halle; il était membre du cercle du Haut-Rhin. En 1792, l'invasion du territoire de Porentrui par les Français amena la chute de l'évêché, qui fut remplacé par la république éphémère de Rauracie; celle-ci, réunie à la France en mai 1793, forma une partie du département de Mont-Terrible; en mars 1797, ce qui restait de l'ancienne principauté fut annexé à ce même département Le traité de Lunéville, 1801, consacra ces conquêtes, mais en même temps, ces pays furent annexés au département du Haut-Rhin. En 1815, ils furent réunis au canton de Berne, sauf quelques communes qui échurent à ceux de Bâle et de Neuchâtel (14 nov. 1815). L'ancien évêché, supprimé depuis 1792, fut rétabli en 1828 : son titulaire siége à Soleure, et administre les cantons catholiques de Lucerne, Soleure et Zug, et la population catholique des cantons, protestants ou mixtes, de Bâle, Berne, Argovie et Thurgovie.

Bâle (Concile de). Ce grand et célèbre concile œcuménique fut convoqué à Bâle par Martin V, et se réunit en 1431 sous le pontificat d'Eugène IV. Il travailla à la réformation de l'Église, commencée par les conciles de Pise (1409) et de Constance (1414). « Les décrets sur la supériorité et l'indissolubilité du concile y furent renouvelés, et on y abolit successivement la plus grande partie des réserves, ainsi que les grâces expectatives, les annates et autres exactions des papes. La liberté des appels en cour de Rome y fut pareillement circonscrite. » (Koch, *Tableau des révol.*) Eugène IV, alarmé, prononça deux fois la dissolution du concile; 1° le 17 déc. 1431, mesure révoquée par une bulle du 15 déc. 1433, à la prière de l'empereur Sigismond; 2° le 1er oct. 1437, Eugène IV transféra le concile à Ferrare, puis à Florence Mais une partie des Pères de Bâle résista et demeura à Bâle. Ils déposèrent même le pape pour nommer Amédée VIII, duc de Savoie, sous le nom de Félix V. Le concile de Florence s'étant séparé en 1443, l'abdication de Félix V et la prudence de Nicolas V, successeur d'Eugène IV, firent cesser le grand schisme qui avait duré plus de 70 ans (1378-1449).

Bale, en latin *Balæus* (John), théologien et biographe anglais, né à Cove, dans le Suffolk, 1495-1563, adopta la réforme protestante, fut, en 1553, évêque d'Ossory, en Irlande; mais, pendant le règne de Marie Tudor, il dut se réfugier à Bâle. Sous Elisabeth, il revint en Angleterre, ne voulut pas reprendre son évêché et vécut à Cantorbéry. Il a écrit de nombreux ouvrages de théologie qui sont oubliés, et un livre intitulé : *Illustrium majoris Britanniæ scriptorum summarium*, 1548.

Baléares (Iles), groupe d'îles de la mer Méditerranée, appartenant au royaume d'Espagne, à 22 lieues des côtes de Valence; entre 39° 6′ et 40° 5′ lat. N. et entre

0° 2′ et 1° 58′ long. O. Elles se composent de 4 îles principales : Majorque, Minorque, Iviça, Formentera : les autres îles ou îlots sont : 1° près de Majorque, Dragonera (île aux dragons), Conejera (île aux lapins), Cabrera (île aux chèvres) ; 2° près de Minorque, l'île d'Ayre; 3° autour d'Iviça, Conejera-grande, Esparto, Bebra, Espalmasar, Togam, Espardell. — On croit que ces îles faisaient jadis partie de la Péninsule; elles semblent la continuation de la chaîne qui a formé sur le continent le cap Saint-Martin. Sol montueux : le puig de Torcella (1,465^{m}), et le puig Major (1,116^{m}), dans l'île Majorque; climat sain et tempéré; grandes forêts; blé, vin, huile, oranges, citrons, figues, lin, chanvre, safran, palmiers, oliviers, myrte. Navigation et pêche très-actives. Carrières de marbres, salines.— Superficie, 4,817 kil. carrés; popul. 289,000 hab.; elles forment une des capitaineries générales dont le ch.-lieu est Palma.

Les Baléares ont été ainsi nommées par les Grecs, du mot βάλλω (jeter), par allusion à la fronde, qui était l'arme familière de leurs habitants; ils les nommèrent aussi *Gymnésiennes* (îles aux habitants nus), et *Pityuses* (îles aux pins). Elles furent occupées par les Carthaginois, vers le VII^{e} s. av. J. C.; Magon, frère d'Annibal, y bâtit *Portus Magonis*, ou Port-Mahon. Conquises par les Romains pendant les guerres puniques, elles passèrent aux Vandales en 426, puis aux Grecs, sous Justinien, en 534; et de ceux-ci aux Arabes, en 798. Charlemagne et ses successeurs les possédèrent quelque temps; reprises par les khalifes de Cordoue, dans le cours du IX^{e} s., elles formèrent, dès l'an 1015, un royaume indépendant ; conquis en 1230-1235 par Jayme I^{er}, roi d'Aragon, qui en forma, en 1262, un royaume séparé pour son fils cadet, don Jayme. Ce royaume de Majorque, qui comprenait aussi le Roussillon et Montpellier, eut pour roi, de père en fils, Jayme I^{er} (1262-1311), Sanche I^{er} (1311-1324), Jayme II (1324-1349); il fut dépouillé de ses Etats en 1343 ; son fils, Jayme III (1349-1375), ne fut qu'un roi nominal. — Les Baléares, réunies dès lors à l'Aragon, furent souvent le théâtre des luttes maritimes de l'Angleterre et de la France, alliées à l'Espagne, soit pendant la guerre de la succession d'Espagne, soit pendant la guerre de Sept Ans. Minorque, laissée aux Anglais par le traité d'Utrecht (1713), et prise, en 1756, par le duc de Richelieu, leur fut rendue en 1763, et définitivement reprise en 1782. Par le traité de Versailles (1783), l'Angleterre y renonça, pour l'occuper encore temporairement, de 1798 à 1802.

Baléares (Mer des), *Balearicum mare*, partie de la Méditerranée entre les îles et l'Espagne.

Balechou (Jean-Jacques), né à Arles, 1715-1765, célèbre graveur en taille-douce, membre de l'Académie de peinture de Paris. « Il savait joindre au fini précieux d'Edelinck et de Nanteuil les grands traits de Mellan. » — Il a laissé: *Diverses marines*, les *Baigneuses*, le *Calme*, la *Tempête*, d'après Vernet ; — *Sainte Geneviève*, d'après C. Vanloo ; — portrait en pied d'Auguste III, roi de Pologne, chef-d'œuvre.

Balen (Mathias), né à Dordrecht en 1611, a écrit une *Description de la ville de Dordrecht, son origine*, etc., 1677, in-4°, modèle de monographie.

Balen (Henri van), 1560-1632, disciple d'Adam Van Noort, et maître de Van Dyck, né à Anvers, peintre distingué. On cite de lui: *Festin des dieux*, — *Jugement de Pâris*, — *Saint Jean dans le désert*, — *Annonciation*, — *Sainte Famille*, qui a figuré, en 1812, au Muséum de Paris, ainsi que : *Abraham renvoyant Agar*. Il a souvent travaillé avec Breughel de Velours; un de leurs tableaux, la *Déesse Uranie*, est au Louvre.

Bales (Pierre), calligraphe, né à Londres (1547-1610). Lord Walsingham, secrétaire d'Etat de la reine Elisabeth, utilisa son talent pour contrefaire ou déchiffrer des correspondances, principalement contre Marie Stuart. Il a écrit *le Maître d'écriture*, contenant trois livres en un, Londres, 1590-1591, in-4°.

Balesdens (Jean), né à Paris, mort en 1675, théologien; succéda à M. de Malleville à l'Académie française, deux ans après que Corneille y eut succédé à Mainard. Dans cette première vacance, l'Académie avait déféré le choix entre Corneille et Balesdens au chancelier Séguier, au service duquel Balesdens était attaché; mais ce dernier déclina toute compétition à l'égard du grand Corneille. On lui doit les *Fables d'Esope*, trad. en français pour l'instruction du roi, 1644, in-8°.

Balestra (Antoine), né à Vérone (1666-1740), peintre, disciple de Bellucci à Venise, puis de Carle Maratte à Rome. Ses tableaux sont très-recherchés à cause de la grâce mélancolique qui les distingue. Il eut pour élèves G. B. Mariotti, Nogari, Salis, A. Venturini, etc. Il ne faut pas le confondre avec *Jean Balestra*, graveur au burin; Antoine a d'ailleurs laissé des gravures à l'eau-forte très-estimées.

Balfrouch, v. de Perse, dans la prov. de Mazenderan, à 18 kil. de la Caspienne ; beau pont sur la riv. Babol qui l'arrose; commerce considérable, surtout de soie et coton, par Amol qui lui sert de port sur la Caspienne; belles rizières aux env.; 50,000 hab., Persans, Arméniens et Russes.

Balghasch. V. *Balkhasch-Noor.*

Bali ou **Petite Java**, une des îles de la Sonde, entre 7° 59′ et 8° 45′ lat. S., et 112° 4′ et 113° 14′ long. E. Superf., 10,460 (?) kil. carr.; popul., 80,000 hab. Sol volcanique, climat malsain; riz, millet, coton, tabac, plantes oléagineuses; habitants de race malaise et de la religion brahmanique, divisés en cinq castes. — Huit Etats dans l'île, gouvernés chacun par un radjah indépendant; le principal de ces Etats, Klong-Klong, avait jadis la suprématie. Ville principale : Baliling. Les Hollandais y ont établi définitivement leur domination depuis 1846.

Le détroit de Bali sépare l'île de ce nom de la Grande Java.

Balie ou **Balia**, terme politique usité dans quelques communes d'Italie et qui emportait avec lui l'idée d'une autorité absolue, d'une sorte de dictature. On confiait d'ordinaire le pouvoir, comme celui de podestat, à un citoyen étranger, ou à une commission dont le gouvernement temporaire était destiné à faire cesser les discordes civiles. L'histoire de Florence en offre plus d'un exemple.

Baliol (Jean), baron anglais, comte de Harcourt en Normandie, contemporain de Henri III, qu'il soutint à la bataille de Lewes. Sa veuve fonda à Oxford un collége qui porte son nom.

Baliol (Jean), fils du précédent; après la mort de Marguerite de Norvége (1291), il fut proclamé roi d'Ecosse (1292), malgré les prétentions de Robert Bruce. Edouard I^{er}, roi d'Angleterre, arbitre de cette querelle, se prononça pour Baliol, qui lui fit hommage pour le royaume d'Ecosse. Fatigué des exigences de son suzerain, il lui déclara la guerre, fut battu à Dunbar (24 juin 1296), et signa à Kincardin (2 juillet) un acte d'abandon de son fief; par un acte postérieur, 1er avril 1298, il renonça à tout droit sur l'Ecosse; prisonnier à Londres pendant trois ans (1296-1299), il fut mis en liberté et mourut en 1305 dans son domaine de Château-Gaillard, en Normandie.

Baliol (Edouard), fils du précédent, revendiqua la couronne d'Ecosse qu'il enleva à David II Bruce en 1332 ; il en fit hommage à Edouard III, roi d'Angleterre; mais le parti des Bruce, commandé par Douglas, le battit à Annan ; il se réfugia en Angleterre après un règne de 3 mois; rétabli par Edouard III, après la victoire de Halidown-Hill, où périrent Douglas et 30,000 Ecossais (1333), il fut encore une fois renversé et rétabli. Enfin, en 1342, il laissa le trône à son rival David Bruce, et mourut dans l'obscurité en 1363.

Généalogie de la maison de Baliol et de la maison de Bruce.

Guillaume II, roi d'Écosse. 1165-1214

Alexandre II R. 1214-1249	David, C^{te} de Huntingdon † 1219	
Alexandre III R. 1249-1286 der. mâle des anc. rois.	Marguerite ép. Alan C. de Galloway	Isabelle ép. Robert Bruce
Marguerite épouse d'Eric, R. de Norvége. 1281. † 1283	Dervegilde ép. Jean Baliol C. de Harcourt	Robert Bruce seigneur d'Annandale C. de Carrik † 1295
Marguerite R. 1286 - 1291	Jean de Baliol R. 1292-1296 † 1314	Robert Bruce † 1303
	Edouard Baliol R. 1332-1342 † 1363	Robert Bruce R. 1306-1329
		David Bruce R. 1329 -1332 et de 1342 à 1371

Balira, affl. de la Sègre (Espagne), traverse la vallée d'Andorre.

Balize, port du Mexique, dans la prov. de Honduras

ch.-l. du Honduras anglais; à l'embouchure de la riv. de Balize, qui a 300 kil. de cours, dont 280 navigables; par 17° 30′ lat. N. et 90° 3′ long. O.; bois de teinture; commerce avec le Guatemala; 5,000 hab. — La colonie de Balize ou du Honduras anglais compte 25,000 hab., sur une surface de 35,000 kilomètres carrés. Elle a été acquise en 1770.

Balkan, grande chaîne de montagnes dans la Turquie d'Europe, ancien *Hæmus*, nommée *Emineh-Dagh* par les Turcs; elle se dirige de l'O. à l'E. et se termine à la mer Noire, au cap Emineh; à l'O. elle se rattache par les Alpes Dinariques à la chaîne principale des Alpes; elle est comprise entre 18° 54′ et 25° 35′ 25″ long. E., et sa longueur est d'environ 650 kil. Elle sépare le bassin du Danube inférieur de ceux de la mer de Marmara, de l'Archipel et de la partie S. O. de la mer Noire. La chaîne prend successivement les noms suivants, de l'O. à l'E.: mont *Perserin*, *Tchardagh* ou *Gliubotin-Dagh* (Scardus), d'où se détachent *l'Argentaro* et *l'Egrisou* (Orbelus), monts *Giustendil*, *Karatova*, *Doubnitza* (Scomius), etc.; le point culminant est l'Egrisou (3,000ᵐ). Principales ramifications: au S., les monts Stantchos ou Kutchuk-Balkan (Petit-Balkan), qui unit le Balkan au Taurus de la Turquie d'Asie, le Despoto-Dagh (Rhodope des anciens), le Carasou ou Nevrokop-Dagh, qui se termine au cap Asperosa, en face de l'île de Tasso, le mont Cercine (Bertiscus), enfin la grande ramification du Pinde; au N., le Khodja-Balkan qui va rejoindre les Karpathes, près d'Orsova, où il forme, avec le mont qui lui est opposé sur la gauche du Danube, l'étroit passage de la *Porte-de-Fer*. Tous les défilés des Balkans sont difficiles ou impraticables; les plus importants sont: celui de Katchianik, route de Pristina à Uscup; celui de Sulu-Derbend, route d'Ipliman à Tatar-Bazardjik: c'est la porte de Trajan; il est traversé par la grande route de Vienne à Constantinople, par Sophia et Belgrade, et défendu par un fort à chaque extrémité; celui de Kabrova, route d'Andrinople à Routschouk, et celui de Choumla, forcé par les Russes en 1829.

Balkh, province du Turkestan (Asie), formée de l'ancienne Bactriane, a pour bornes: au N. et à l'E., le Turkestan, la Boukharie; au S. et à l'O., le Khorassan et l'Afghanistan. Superficie, 4,600 kil. carrés; fleuves: le Djihoun, le Ghori, l'Akseraï et le Khoulloum. Climat tempéré; sol productif; tissus de coton et de lin; exportation de chevaux, soie, laine; pop., environ 500.000 hab., Ouzbeks et Tadjiks, de religion musulmane. — Après avoir appartenu aux Mongols et aux Afghans, ce pays a été conquis en 1825 par le khan de Boukhara.

Balkh (*Zariaspa* ou *Bactres*), ch.-l. du khanat de Balkh; par 36° 28′ lat. N et 63° 40′ long. E.; ville fortifiée; passage des caravanes de Hérat et de Kandahar; 10,000 hab. On l'a surnommé en Orient *Omm-el-Buldân*, mère des villes, parce qu'on la considère comme la plus ancienne ville du monde.

Balkhasch-Noor ou **Balkhachi**, grand lac de l'Asie septentrionale dans l'empire russe, entre 44° et 46° lat. N.; 74° et 77° long. E.; circonférence, 890 kil. environ. Il reçoit l'Ili ou Tekes, le Karatal, l'Ak-Sou, l'Agychkiba, le Lebchi, l'Yougourtaï et l'Ayagous; il abonde en esturgeons et sterlets.

Ball (John), prêtre et hérésiarque anglais du XVIᵉ s., fut le chef de l'insurrection contre le gouvernement de Richard II. On lui attribue ces deux vers célèbres:

> When Adam delved and Eve span,
> Who was then the gentleman.

« Quand Adam labourait et quand Ève filait, où était alors le gentilhomme. » Prisonnier au début de l'insurrection en 1381, il fut délivré par ses partisans, puis repris et mis à mort en 1384.

Ballanche (Pierre-Simon), né à Lyon (1776-1847), philosophe et homme de lettres; d'abord libraire et imprimeur à Lyon, il y publia son livre *Du sentiment dans ses rapports avec la littérature*, 1802, et un volume d'élégies sous le nom de *Fragments*, 1808. Venu à Paris en 1813, il composa *Antigone*, poëme histor que et allégorique, 1815; puis un *Essai sur les institutions sociales dans leur rapport avec les idées nouvelles*, 1818; *le Vieillard et le Jeune homme*, 1819; *l'Homme sans nom*, 1820; son principal ouvrage est la *Palingénésie sociale*, introduction à son poëme d'*Orphée*, suivi de *la Ville des expiations* et de la *Vision d'Hébal, chef d'un clan écossais*. Ce dernier ouvrage résume tout le système de Ballanche, qui s'était proposé de retracer sous des formes symboliques la marche des destinées de l'humanité, et son œuvre d'expiation ou, pour mieux dire, de régénération, de *palingénésie*, qu'elle poursuit depuis la chute originelle jusqu'à la réhabilitation que lui prépare l'avenir. Penseur profond, mais trop mystique, écrivain brillant et vigoureux, mais souvent emphatique et obscur, il doit à la forme, et peut-être aussi à la nature de ses idées, de n'être point aussi populaire que son talent l'aurait mérité. Elu membre de l'Académie française en 1844.

Ballenberg (Grand-duché de Bade), petit bourg, à 10 kil. S. O. de Boxberg; 500 h. C'est là qu'éclata, en 1525, la révolte des paysans de Souabe.

Ballenstædt, v. du duché d'Anhalt, sur le Getel, à 25 kil. S. E. d'Halberstædt, berceau de la famille d'Ascanie, qui reconnaît comme son auteur Erico de Ballenstædt, en 940. La maison d'Anhalt descend de cette famille. Beau château; fabriques de toiles et teintureries; 4,500 hab.

Balleroy, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 15 kil. S. O. de Bayeux (Calvados). Blondes de soie; commerce de bestiaux; 1,220 hab.

Ballesteros (François), général espagnol, né à Saragosse en 1770, mort à Paris en 1832. En 1808, il fut nommé colonel par la junte des Asturies, et chargé de lever une armée pour arrêter l'invasion française; prit part à l'affaire de Baylen; nommé maréchal-de-camp par la junte de Séville, il lutta en Andalousie contre Soult et Mortier. La régence de Cadix, qui succéda à cette dernière junte, le créa lieutenant général et commandant en chef de l'armée d'Andalousie. Mais l'élévation de Wellington au grade de général en chef de toutes les armées lui déplut; on le destitua et on l'exila à Ceuta. En 1814, il se rallia à Ferdinand VII, qui le nomma ministre de la guerre en 1815; il resta peu de temps à ce poste. En 1823, il prit le commandement de l'armée révolutionnaire chargée d'arrêter le duc d'Angoulême; mais il s'empressa de signer, à Grenade, une capitulation fort attaquée par le parti patriote. Aussi fut-il obligé de s'expatrier et de venir mourir à Paris dans l'obscurité et l'oubli.

Ballesteros (Louis-Lopez), financier espagnol, né en Galice, 1778-1853, ministre des finances de 1825 à 1833, plus tard sénateur, et en 1851, vice-président du conseil d'outre mer. On lui reproche, pendant son ministère, d'avoir contracté des emprunts plus profitables à ceux qui les émirent qu'aux souscripteurs. Ce fut l'origine d'une partie des embarras financiers de l'Espagne, vis-à-vis des places de Londres et de Paris.

Ballin (Claude), orfèvre français, né à Paris, 1615-1678, succéda à Varin, comme directeur du balancier des médailles. La plupart de ses ouvrages, vases, bassins, candélabres d'argent, furent fondus à la Monnaie pour subvenir à la détresse du royaume, de 1695 à 1700; il cisela la première épée d'or que porta Louis XIV.

Ballina ou **Belleek**, v. d'Irlande, province de Connaught, comté de Mayo, sur le Moy. Pêche du saumon très-abondante. Occupée, en 1798, par les Français, sous le général Humbert; 7,800 hab.

Ballinahinch, v. d'Irlande, province d'Ulster, comté de Down. Eaux minérales très-fréquentées.

Ballinasloë, v. d'Irlande, province de Connaught, comté de Galway, sur le Suck; le plus grand marché du pays pour les moutons et les bêtes à cornes; 4,000 hab.

Balliste ou **Balista**, préfet du prétoire sous Valérien, se fit couronner empereur à Émèse vers 260, et fut tué, en 264, par ordre d'Odenath.

Ballon, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 23 k. N. du Mans (Sarthe), sur la rive droite de l'Orne. Château en ruines; fab. de toiles; 1,722 hab.

Ballon d'Alsace, l'un des points culminants des Vosges, à 1,257 m. d'altitude. Sources de la Moselle.

Ballon de Guebwiller (Le), montagne du département du Haut-Rhin, haute de 1,431 mètres. Le lac de Guebwiller, au nord du mont, a 7 hect. 5 de superficie.

Ballycastle, port d'Irlande, province de l'Ulster, comté d'Antrim, à 57 kil. N. O. de Belfast; 1,700 hab. Mines de houille et sources ferrugineuses.

Ballymenagh, ville d'Irlande, province d'Ulster, comté d'Antrim, sur le Braid. Manufactures de toiles; 4,000 hab.

Ballynakill, v. d'Irlande, province de Leinster, comté de la Reine. Fabriques d'étoffes de laine.

Ballyshannon, v. d'Irlande, province d'Ulster, comté de Donegal. Port commode. La riv. d'Erne, qui s'y jette, abonde en saumons et en anguilles; manufact. de toiles; 4,000 hab.

Balm, v. du canton de Soleure (Suisse). Vieux château; ancienne résidence des comtes de Balm.

Balme ou **Beaume,** grotte, dans le dialecte alpestre.

Balme (Col de la), passage des Alpes pennines, route de Chamouny à Martigny; 2,304 m. L'Arve y prend sa source.

Balme (La), village du canton de Crémieu, arrond. et à 32 kil. N. O. de la Tour-du-Pin (Isère). Grotte réputée l'une des merveilles du Dauphiné; 850 hab.

Balmès (Jacques-Lucien), publiciste espagnol né à Vich (Catalogne), 1810-1848, fut un des principaux organes du parti catholique et fonda, en 1844, à Madrid, pour soutenir ses idées, le journal *el Pensamientos de la Nacion*. Ses principaux écrits philosophiques et politiques sont : *el Criterio*, Barcelona, 1845, in-8°, traduit en français sous ce titre : *Art d'arriver au vrai; Filosofia fundamental*, aussi trad. en français; *el Protestantismo comparado con el Catolicismo*, etc., 3 v., in-8°, Madrid, 1848.

Balnea, Balnearia, Balneola, Balneolum, noms latins de quelques localités où se trouvaient des bains publics. V. *Bagnols*, *Bagnères*, etc.

Balsamo. V. *Cagliostro*.

Balsrode, v. de la Flandre orientale (Belgique), sur l'Escaut, à 5 kil. E. de Dendermonde; 2,500 hab. Construction de navires.

Balstall ou **Ballstall** (Suisse), v. du canton et à 20. kil. N. E. de Soleure, ch.-l. du bailliage de ce nom. Manuf. de toiles, fab. de cartes; mine de fer et forges importantes de *Klus;* 1,100 hab. environ.

Balta, ch.-l. d'un district de Podolie (Russie), sur les deux rives de la Kodyma, formait jadis la limite de la Pologne et de la Turquie. La partie Sud appartient au gouvernement de Kherson. Grand commerce; environ 12,000 hab.

Baltadgi ou *porteur de haches*, nom des employés inférieurs du sérail, à Constantinople, souvent d'origine chrétienne, d'Albanie ou de Morée. L'un d'entre eux, Baltadgi Mohammed, devint grand-vizir d'Achmet III, commanda l'armée qui força Pierre le Grand à signer le traité de Falksen ou de Pruth, 1711, et mourut exilé à Lemnos.

Balta-Liman, port sur le Bosphore, dans une anse spacieuse, près de Constantinople (Turquie). Traité de 1849 avec la Russie.

Baltard (Louis-Pierre), architecte et graveur français, né à Paris, 1765-1846, professeur à l'école des Beaux-Arts, 1818, éleva le palais de justice de Lyon, 1834, et les chapelles des prisons de Saint-Lazare et de Sainte-Pélagie, à Paris. Il était architecte du Panthéon et des prisons, membre du conseil des bâtiments civils et du conseil des travaux publics. Il a laissé beaucoup de gravures : *Paris et ses monuments*, 2 vol in-f°, 1803, texte par Amaury Duval; planches pour *les Antiquités de Nubie*, de Gau; pour *le Voyage en Espagne*, du comte Alex. de la Borde; pour *le Voyage à l'oasis de Thèbes*, de Caillaud; pour le *Voyage dans la Basse et la Haute-Egypte*, par Denon; *Voyage pittoresque dans les Alpes*, *la colonne de la Grande Armée*, *Architectonographie des Prisons*. Il a gravé d'après Poussin, Lebrun, etc.

Baltchik (jad. *Cruni*), bourg du vilayet de Silistrie (Turquie d'Europe), à 24 kil. N. E. de Varna. Il est près de l'emplacement de *Tomi*, où fut exilé Ovide. On y décida l'expédition de Crimée, en 1854.

Baltes ou *Hardis*, nom de la famille, d'origine sacrée, qui donnait des rois aux Wisigoths, comme Alaric et Ataulf. Les seigneurs de Baux prétendaient en descendre.

Balthasar, roi de Babylone, 554-538 avant J. C., fils d'Evilmérodac; nommé *Labunetos* dans Hérodote, et *Nabonid* dans les écrivains ou monuments orientaux. Il est le dernier de la dynastie des Chaldéens. Allié de Crésus contre Cyrus, il fut vaincu par ce dernier, qui prit Babylone en 538. Balthasar fut tué dans son palais. Voir : Daniel, ch. 5; Xénophon, *Cyropédie;* Hérodote, l. Ier.

Balthasar (Augustin de), né à Greifswald, 1701-1779, professa le droit à Wismar. On lui doit : *Apparatus historico-diplomaticus*, Greifswald, 1733-1737, in-f°; *Tableau historique de la Législation poméranienne*; *Tableau historique des Tribunaux du duché de la Poméranie suédoise*, 1733-37, 2 vol.; *De origine, statu et conditione hominum propriorum in Pomerania*, 1735-1749.

Balthasar (Jos.-Ant.-Félix de), né à Lucerne, 1737-1810, historien et publiciste, a écrit : *Défense de Guillaume Tell*, 1760, in-8°; *De Helvetiorum juribus circa sacra*, qui a été trad. en français par Viend, professeur à Lausanne, sous le titre de *Liberté de l'Eglise helvétique*, Lausanne, 1790, in-12; *Musæum virorum Lucernatum fama et meritis illustrium*, Lucerne, 1777, in-4°.

Balthazarini, surnommé *Beaujoyeux*, musicien de Henri III, composa le ballet des noces du duc de Joyeuse avec mademoiselle de Vaudemont, sœur de la reine de France, en 1581. Ce ballet a été imprimé.

Baltimore, grande ville des Etats-Unis (Etat de Maryland), avec un beau port fortifié, à 22 kil. de la baie de Chesapeake, sur le Patapsco. La rivière de Jone's falls, qui tombe dans le port, sépare la ville du faubourg de Fell's point, à 60 kil. N. E. de Washington, à 300 kil. S. O. de New-York, par 39° 17′ lat. N., et 78° 57′ long. O. Nombreux établissements littéraires et scientifiques, et monuments de toutes sortes, entre autres le Battle, monument qui rappelle la bataille des 12 et 13 septembre 1814, gagnée sur les Anglais. Archevêché catholique métropolitain des Etats-Unis; évêché anglican; école de médecine; université du Maryland. Cette ville doit son nom à lord Baltimore. Fondée en 1730, elle s'accrut rapidement après la Révolution, reçut le rang de cité en 1796, et, en 1800, elle contenait 32,000 hab. La construction du chemin de fer de Baltimore et Ohio a commencé sa récente prospérité en lui ouvrant la voie aux mines de charbon du Cumberland et aux grandes régions agricoles de l'Ohio. Elle est devenue le plus grand marché de farines et l'un des plus grands marchés de charbons du monde. Tabacs, laine et coton ; elle compte, en 1870, 267,000 hab. On peut apprécier l'importance de son commerce par ce fait qu'elle est la résidence de 25 consulats étrangers.

Baltimore, village de la prov. de Munster, comté de Cork, situé sur la côte S. d'Irlande, a environ 30 milles au S. de Cork, port excellent, pillé en 1660 par des pirates algériens et demeuré en ruines; elle a à peine 500 hab.

Baltimore, nom d'une baronnie fondée par Jacques Ier en faveur de sir George Calvert, le 1er lord Baltimore, mort en 1632, issu d'une famille honorable du Yorkshire, d'origine prétendue flamande; converti au catholicisme, il fonda, pour ses coreligionnaires, une colonie d'abord à Terre-Neuve, puis en Virginie; mais ayant échoué de ces deux côtés, il s'arrêta à la baie de Chesapeake. Ce fut son fils, *Cécilius Calvert*, second baron de Baltimore, qui accomplit son dessein en 1634 et fonda la colonie de Maryland, du nom d'Henriette *Marie*, femme de Charles Ier. *Léonard Calvert*, frère de Cécilius, fut le premier gouverneur du Maryland.

Baltique (Sinus Codanus ou Veneticus), mer d'Europe comprise entre 53° 55′ et 65° 50′ lat. N., 7° 25° et 28° long. E. C'est, à proprement parler, un grand golfe de l'Océan Atlantique ; elle communique avec le Kattégat par les trois détroits du Sund, du grand Belt et du petit Belt, et par le Kattégat avec la mer du Nord. La plus grande longueur est de 1,540 kil.; la largeur varie de 80 à 250 kil.; sup., 324 800 kil. carrés; la profondeur est de 75 à 20 brasses. — Elle est divisée en deux parties, par l'archipel d'Aland, par 60° 15′ lat. N.; au N. se trouve le golfe de Botnie; on rencontre au S. le golfe de Finlande, qui s'enfonce à l'E. sur une longueur de 400 kil. ; plus bas, le golfe de Riga, entre 57° 50′ et 59° lat. N.; enfin, les golfes de Curische-Haff, Frische-Haff, de Dantzig, etc. — Fleuves principaux en Suède; la Tornea, le Kalix, la Lulea, la Pitea, la Skelleftea, l'Umea, l'Angermanelf, l'Indal, le Ljusneelf, le Dalelf, la Motala; — en Russie, Prusse et Allemagne : la Neva, le Pernau, la Duna, le Niémen, la Vistule, l'Oder. — Iles principales : archipel d'Aland, archipel de Stockholm, Dagoe, Œsel, Gotland, Œland, Bornholm, Rugen, l'archipel Danois (Femern, Mœen, Falster, Laaland, Langeland, Fionie, Seeland).—Navigation souvent interrompue par les glaces, de la fin d'octobre jusqu'au commencement de mai ; — phénomène des marées presque insensible; — courant dangereux du N. N E. au S. S. O ; — salure des eaux très-faible ; — pêche abondante de saumons, strœmlings (harengs) ; — grande quantité d'ambre jaune sur les côtes S. E. — Le niveau de cette mer est à peu près égal à celui de l'Océan. — Adam de Brême, chroniqueur du xie siècle, est le premier qui ait donné à cette mer le nom de Baltique, du vieux mot *belt*, qui paraît avoir signifié amas d'eau.

Baltiques (Provinces). On donne ce nom aux provinces de l'empire russe voisines de la mer Baltique; Finlande, Ingrie, Esthonie, Courlande, Livonie.

Baltistan. V. Bédestan.

Baltus (Jean-François), savant jésuite français, né à Metz, 1667-1743, a laissé plusieurs ouvrages, dont le plus connu est *Réponse à l'Histoire des oracles* de Fontenelle, Strasbourg, 1707, 2 vol. in-8. — Son frère, *Jacques*, 1670-1760, a laissé les *Annales de Metz* de 1724 à 1755, in-4°, 1789.

Balue (Jean de la), né vers 1421, en Poitou, selon l'opinion la plus accréditée, mort en 1491. D'abord attaché à l'évêque de Poitiers, Juvénal des Ursins, puis grand vicaire d'Angers, aumônier du roi Louis XI, intendant des finances, et évêque d'Evreux, en 1465, d'Angers, 1467, cardinal la même année. Ses intrigues avec le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, le firent mettre en prison dans une de ces cages de fer qu'il avait inventées et que décrit Comines; il y resta onze ans, 1469-1480. Retiré ensuite à Rome, il fut envoyé par Sixte IV en France, comme légat *a latere* (1484), puis créé évêque d'Albano et ensuite de Palestrina par Innocent VIII; il mourut à Ancône en 1491.

Baluze (Etienne), érudit français du XVII° s., né à Tulle, 1631-1718; appelé en 1655 à Paris par la protection de M. de Marca, archevêque de Toulouse, il fut nommé, en 1667, bibliothécaire de Colbert. En 1670, le roi créa pour lui une chaire de droit canon au Collége royal. De 1707 à la fin de 1713, il fut exilé pour avoir fait l'éloge de la maison de Bouillon, dans son *Histoire généalogique de la maison d'Auvergne*. On a de lui : *Critique de la* Gallia Purpurata *de Frizon*, 1653; *Les Capitulaires des rois francs*, 2 vol. in-fol., Paris, 1677; *Lettres du pape Innocent III*, 2 vol. in-fol., 1682. Il a réédité les deux ouvrages de M. de Marca : *De Concordia sacerdotii et imperii*, 1704, in-fol., et *Marca hispanica*, 1688, in-fol. On lui doit encore : *Vies des papes d'Avignon*, 2 vol. in-4, 1693; *Editions* de Salvien, Loup de Ferrières, Agobard, Leidrade, Florus Diaconus, de S. Cyprien. — *Supplément à la Collection des Conciles de Labbe*, 1 vol. in-fol., 1683; — *Mélanges*, 7 vol. in-8, de 1678 à 1715; — *Hist. Tutelensis*, 1717, 2 vol. in-4.

Balzac, petit village du cant. d'Hiersac, arr. et à 7 kil. N. d'Angoulême (Charente), sur la rive gauche de la Charente. Culture du safran, qui s'expédie à Lyon et en Allemagne. Ancien château de la famille de Balzac.

Balzac (Jean-Louis Guez, seigneur de), né à Angoulême, d'une famille du Languedoc (1594-1654), suivit le cardinal de la Valette à Rome. Richelieu le fit conseiller d'Etat et historiographe du roi, avec 2,000 liv. de pension. Son premier recueil de *Lettres* parut en 1624. L'édition de ses œuvres, en 1665, 2 vol. in-fol, comprend : *Lettres*, — *Le Prince*, — *Le Socrate chrétien*, — *L'Aristippe*, — 3 livres de *vers latins*. — « Malgré ce qui manque à Balzac pour être véritablement éloquent (le naturel, la simplicité, la chaleur, le sentiment), il faut néanmoins reconnaître en lui le créateur des formes nobles et harmonieuses dont l'éloquence devait bientôt se revêtir. Il a préparé la langue oratoire des Pascal et des Bossuet. Il est le Malherbe de la prose. » (Demogeot, *Hist. de la litt. franç.*) Importuné par les critiques, il se retira de bonne heure à sa terre de Balzac, près d'Angoulême.

Balzac (Honoré de), romancier célèbre, né à Tours, 1799-1850. Après un grand nombre d'ouvrages pseudonymes, il publia, en 1829, *Le Dernier Chouan*, et successivement, *La Physiologie du mariage* (1831), *La Peau de Chagrin*, *Le Médecin de Campagne*, *César Birotteau*, *Le Père Goriot*, *La Femme de trente ans*, *La Recherche de l'absolu*, *Eugénie Grandet*, *Les Parents pauvres*. Il a aussi laissé quelques comédies. En 1848, il épousa une comtesse polonaise : deux ans après il succombait à une maladie de cœur. Balzac peut être considéré comme un des premiers littérateurs de notre époque par l'originalité du talent et la fécondité du génie. On a beaucoup vanté la profondeur de ses conceptions, dont la principale a consisté à réunir, sous le titre de *Comédie humaine*, tous les traits, vrais ou faux, de la société contemporaine reproduits dans la série de ses romans; mais il n'a pas achevé l'exécution de ce plan qu'il ne conçut, du reste, qu'après coup et vers la fin de sa vie. Comme peintre des mœurs et des caractères, il a de la force, de la pénétration, une exactitude minutieuse et matérielle, et une subtilité exagérée ; il porte les mêmes qualités dans la description des scènes de la nature et des sites où il place ses personnages. Son style est, en général, animé et coloré, mais souvent aussi diffus et incorrect. Esprit vif, imagination féconde, nature heureuse et forte, il lui a manqué ce qui met le sceau aux grands génies et les consacre, le don de se régler et de se contenir. Ses *Œuv. complètes* forment 20 vol. in-8°.

Bamba, prov. du Congo ou Guinée méridionale (Afrique), entre les rivières d'Ambriz et de Loz; grand et fertile pays, riche en métaux précieux, bois de construction. La capit., *Bamba*, à 300 kil. de la côte de l'Atlantique, est située dans une belle plaine. (Bomba, d'après Balbi.)

Bambara, grande contrée du Soudan (Afrique), entre 12° et 16° lat. N. et 2° et 8° long. O.; arrosée par le Djoliba ou Niger. Jadis puissant royaume, quand Mungo-Park le visita, le Bambara est aujourd'hui partagé en deux Etats : celui de Segou au N. et celui de Djenné au S. Les principales villes sont dans le premier Etat, Segou sur le Djoliba, 30,000 hab.; grand commerce ainsi qu'à Bammakou, Yamina, San-Sanding ; dans le second Etat, Djenné sur le Djoliba, 10,000 hab.; commerce et industrie florissants; El-Khando, l'Illah, Isaka, qui sert de port aux embarcations qui font le trajet de Djenné à Tombouctou. — Le Bambara peut compter 2,000,000 d'habitants, musulmans et d'une civilisation assez avancée.

Bamberg, ville importante du cercle de Haute-Franconie (Bavière), à 35 kil. O. de Baireuth, sur la Regnitz. Archevêché catholique, cour d'appel pour le cercle; un des 10 lycées du royaume; bibliothèque de 15,000 vol. avec manuscrits précieux. Ecole de médecine. Château, cathédrale et palais épiscopal remarquables; jadis évêché princier, de 1007 à 1801, et université, de 1647 à 1803. Jardins potagers renommés; manufact. de toiles, draps, fabr. de tabac, bières; 26,000 hab.

Bambocchi (Antonio), sculpteur italien, né à Piperno, 1368-1455, a laissé des mausolées remarquables et dessiné le plan de plusieurs palais de Naples. De son école sont sortis d'illustres artistes.

Bamboche, peintre hollandais. V. Laar (Pierre de).

Bambouk, royaume de la Sénégambie (Afrique), entre 14° et 15° lat. N. et 11° et 12° long. O.; abondant en or; mines de ce métal à Rakkon, Dambagnang, Garca, Semayla, Guindé, Hambia et Hombadyria. C'est un des Etats Mandingues; 80,000 hab. Il est soumis à un roi, mais chaque village a son chef héréditaire. Cap. Farabana; v. princ. Sirmâna, en face du poste français de Médine; le gouvernement français a eu, dit-on, le dessein d'exploiter les mines de ce pays. Les Portugais ont, à ce qu'il paraît, dominé dans cette contrée au XV° siècle.

Bamian, v. de l'Afghanistan, à 100 kil. environ N. O. de Kaboul. Ruinée en 1221 par Gengis-khan, elle présente cette circonstance remarquable que ses maisons ont été creusées dans le flanc même d'une montagne isolée : on en a compté jusqu'à 12,000, et c'est peut-être ce qui a valu à cette ville ancienne le surnom de *Thèbes de l'Orient*. On y remarque 2 statues colossales de 40 mèt. de haut, représentant un homme et une femme, et, à côté, une de 12 mèt., sans doute celle de leur enfant; elles adhèrent à la montagne et sont enfoncées dans des niches. On en ignore l'origine et le sens.

Bampton ou **Bathampton**, bourg d'Angleterre (Devonshire), sur le Batham, à 33 kil. N. d'Exeter; eaux thermales ferrugineuses; 2,000 hab. Manufact. de poterie. Bataille en 614 ou 620 gagnée par les Bretons sur les Saxons.

Bampton-in-the-Bush, bourg du comté d'Oxford (Angleterre), sur l'Isis. Ruines d'un anc. château; fabr. de gants et pantalons de peau; 2,500 hab.

Ban (de l'allemand *bann*, *bannen*, convoquer, évoquer, *banner*, bannière). Ce mot a eu plusieurs sens et se retrouve souvent dans l'histoire féodale ainsi que dans des usages plus récents. *Ban, arrière-ban* : on désignait ainsi la convocation pour le service militaire féodal des vassaux et des *arrière*-vassaux. — *Ban des vendanges*, encore usité aujourd'hui en France dans beaucoup de provinces, pour indiquer le jour où la vigne peut être cueillie. Cet usage tend à disparaître sous l'influence des idées économiques nouvelles, et on a pu, en l'année 1865, remarquer un certain nombre de communes où on l'a aboli. — *Ban des moissons ; ban de fauchaison* : ces bans se publiaient au nom des seigneurs ou des communes.— *Ban de l'Empire* : on nommait ainsi la déchéance d'un vassal immédiat de l'Empire germanique, ville ou seigneur; cette sentence était quelquefois accompagnée de la peine du bannissement ou de l'exil. — *Bans de mariage*, encore usités aujourd'hui dans l'Eglise catholique, en vertu de l'ordonnance de Blois, 1579; on obtient facilement, moyennant finance, dispense de deux bans sur trois qui doivent être publiés trois dimanches consécutifs pendant

la messe. — Du mot *ban* est venu le terme de *banal;* comme four banal, moulin banal, lieux où les sujets du seigneur devaient porter leur blé et leur farine à la manutention.

Ban. On donne ce nom, dans la langue slave, aux chefs de districts ou de confins militaires, analogues aux margraves de la Germanie; ainsi, l'histoire a enregistré les noms des bans de Croatie, d'Esclavonie, de Dalmatie, de Transylvanie. Aujourd'hui encore le *capitaine général et commandant général* de la province de Croatie-Esclavonie, porte le titre de ban. Sa résidence est à Agram.

Banat, prov. de l'empire d'Autriche, administrée par un *ban*, et comprenant la Croatie et l'Esclavonie (V. ces mots). On désigne aussi plus particulièrement sous ce nom une ancienne division de la Hongrie, dont Temesvar était la capitale; elle est comprise entre le Maros et le Danube, du N. au S., la Theiss et les frontières de Transylvanie et Valachie, de l'O. à l'E. Le Banat comprenait les comitats de Torontal, Temes, Krassova et Banal Gränze. En 1849, le Banat de Temesvar fut séparé du royaume de Hongrie pour former, avec la woïvodie serbe, une division financière particulière et une circonscription militaire.

Banbetok, port très-commerçant sur la côte occidentale de Madagascar.

Banbury, bourg du comté et à 35 kil. N. d'Oxford (Angleterre), sur le Chardwell; célèbre par la bataille de 1469, entre les partis d'York et de Lancastre; 6,000 hab. Commerce assez animé.

Banc du roi ou **de la reine,** ou mieux *Cour du banc du roi, Court of king's or queen's bench,* l'une des cinq hautes cours de l'Angleterre; à sa tête est le lord président et premier juge d'Angleterre (lord chief-justice): elle se compose, en outre, de 4 juges. C'est une sorte de cour d'appel des tribunaux inférieurs. Elle juge aussi, en premier ressort, des causes criminelles telles que les attentats contre la paix publique.

Banc. On appelle bancs, en géographie physique, les bas-fonds de la mer, qui forment soit des bancs de sable, soit des bancs de coquillages; ces derniers, dit Balbi, sont quelquefois d'une très-grande importance, étant le séjour de ces mollusques qui nous fournissent les perles, tels que les bancs des golfes de Manaar et de Bahrein. Les bancs de sable sont souvent fréquentés par d'énormes cétacés et par des légions innombrables de poissons, qui s'y rendent comme dans les lieux les plus commodes à l'époque du frai: on cite ceux de Terre-Neuve, de Dogger, de Well et de Cromer dans l'Océan Atlantique, remarquables par leurs pêcheries. D'autres bancs offrent des forêts de coraux, particulièrement sur les côtes de la Sardaigne et des anciens États barbaresques.

Banca, une des îles de la Sonde, séparée de Sumatra par le détroit de Banca; sa plus grande longueur est de 220 kil.; sa plus grande largeur de 40 kil. Climat salubre; montagnes à l'intérieur; le Gounoung-Maras a 1,000^{m}; mines d'étain abondantes, exploitées par des Chinois; popul., 64,000 hab. La capit. Bangkakota est le ch.-l. d'une résidence ou prov. hollandaise, qui comprend en outre l'île voisine de Billiton. L'île a été cédée en 1816 aux Hollandais par les Anglais, en échange de Cochin sur la côte de Malabar.

Banca (détroit de), entre Banca et Sumatra; long., 150 kil.; larg., de 16 à 30 kil.

Banca et Billiton (Détroit d'entre); il sépare ces deux îles; largeur, 60 kil.; c'est la route suivie, de préférence au détroit de Banca, par les navires venant de Chine.

Bancal des Issarts (Jean Henri), magistrat français, né en Auvergne (1750-1826), député du Puy-de-Dôme à la Convention et l'un des cinq députés envoyés à Dumouriez par cette assemblée et livrés aux Autrichiens par le général rebelle, 1793. Délivré en 1795, il fit partie du conseil des Cinq-Cents jusqu'au 1er prairial an V (20 mai 1797). Il se retira alors à Clermont-Ferrand.

Banchi (Séraphin), mort en 1622, dominicain de Florence, dénonça le projet du régicide Barrière, qui le lui avait communiqué à Lyon, 1593; Henri IV le fit aussitôt évêque d'Angoulême. — Il a publié: *Histoire prodigieuse du parricide de Barrière*, 1594, in-8°, 40 p.

Banda, groupe d'îles de l'archipel des Moluques, composé de 10 îles peu importantes en étendue, mais d'un bon rapport dû à la culture du muscadier; les principales sont: Banda ou Banda-Neira, la plus grande du groupe; ch.-l. Nassau, où demeure le chef de la résidence de Banda; Lonthoir, Poulou-Ay, Gounong-Api. Popul. du groupe, 155,000 hab. La récolte des muscades est annuellement d'environ 6,000 quintaux (300,000 kilogr.). — Découvertes en 1512 par le portugais Antonio Abreus, conquises en 1599 par les Hollandais; occupées de 1810 à 1814 par les Anglais.

Bandah, v. de l'Hindoustan, présid. de Calcutta, ch.-l. du district de Bandelkhand; récolte de coton; 5,000 hab.

Bandarra (Gonzalo), mort en 1556 ou 1560, savetier portugais, sorte de Nostradamus, a écrit les *Trovas do Bandarra*, Nantes, 1644, poésies prophétiques qui ont été et sont encore fort goûtées en Portugal.

Bande orientale. V. *Uruguay*.

Bandelkhand, Bendelkend ou **Bundelkand,** contrée de la prov. d'Allah-Abad (Hindoustan septentr.), au S. du Gange. C'est un pays mal connu, refuge de tribus sauvages, de brigands, de bêtes féroces. Là se formèrent, en 1817, les hordes des *Pandaries*, que les Anglais ne purent détruire qu'avec 100,000 hommes; là se réfugient encore les *Thugs* ou assassins. Cependant la terre est fertile et on y trouve des mines célèbres de diamant, près de Pannah surtout. Outre cette ville, on peut citer Tchatterpour, Bandah, Hammerpour, station anglaise depuis 1819, les forts d'Adjighur et de Kallinger. Une partie du pays est soumise directement aux Anglais; le reste est gouverné par des chefs indigènes tributaires. La popul. est d'environ 2,500,000 hab.

Bandelli ou **Bandello** (Vincent), général des Dominicains (1436-1506), attaqua l'Immaculée-Conception dans le *De Conceptione J. Christi*, Bologne, in 4°, 1481, très-rare; *De veritate Conceptionis B. Mariæ*, Milan, 1475, in-4°.

Bandello (Matthieu), neveu de Bandello (Vincent), dominicain, né à Castelnovo (Milanais), 1480-1561, nommé par Henri II évêque d'Agen, en 1550, par la protection des Fregose. — Il a écrit plusieurs contes et petits poëmes: *Nouvelles*, Lucques, 1554, 3 vol. in-4°; Lyon, 1573, un 4° vol. in-8°; *Canti XI delle lodi della signora Lucrezia Gonzaga*, Agen, 1545, in-8°, extrêmement rare.

Banderali (David), chanteur italien, 1780-1849, né à Lodi; d'abord acteur au théâtre de la Scala, puis professeur de chant au Conservatoire de Paris, où son enseignement fut très-estimé.

Bandermassing ou **Banjermassing,** royaume du S. E. de Bornéo; diamants, mines d'or, de cuivre et de fer. — En vertu d'un traité avec la Hollande, en 1747, le sultan, vassal des Hollandais, leur livra tout le poivre de l'île à 1 fr. 20 le kilogr. La ville du même nom, par 3° lat. S. et 112° 29′ long. E., sur la riv. et la baie de Banjermassing, en est la capitale; 8,000 hab.; ch.-l. d'une des deux résidences entre lesquelles Bornéo est divisé, celle de la côte S. et E. On y voit le fort Van Tuyll.

Bandinelli (Baccio ou Bartolomeo), peintre et sculpteur florentin (1487-1559), a laissé de nombreuses sculptures dans la cathédrale de Florence. Sa principale œuvre est le groupe d'*Hercule tuant Cacus*, sur la place du Palais-Vieux à Florence. On a critiqué chez cet artiste le défaut de grâce et de souplesse, que rachètent une grande vigueur d'exécution et un dessin correct.

Bandols, petit port, à 16 kil. O. de Toulon (Var); vins renommés; 2,000 hab.

Bandon ou **Bandon-Bridge,** v. d'Irlande, sur le Bandon, dans le comté et à 20 kil. S. O. de Cork, prov. de Munster, fondée en 1610 par un comte de Cork; 15,000 hab.; ch.-l. des assises du comté; toiles, laines, tanneries, teintureries.

Banduri (Anselme), né à Raguse, 1671-1743, savant bénédictin, membre de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres, en 1715, a laissé: *Imperium Orientale sive antiquitates Constantinopolitanæ*, 1711, in-fol., 2 vol.; *Numismata imperat. romanorum a Trajano ad Paleologos*, 1718, 2 vol. in-fol; 2^{e} édit. auct. J. A. Fabricio, Hambourg, 1719, in-4°.

Bandusie, fontaine d'Apulie, près de Palazzo (Basilicate), chantée par Horace.

Baner. V. *Banner*.

Banff, comté maritime d'Écosse, à l'O. de celui d'Aberdeen, sur les côtes S. du golfe de Murray. Superf., 1,659 kil. carrés; popul., 53,935 hab. Sol montagneux: les monts Benrinnes (940^{m}), Knockhill (834^{m}), Cairngoroum (1,360^{m}); nombreuses forêts; rivières: le Deveron et le Spey; villes: Banff et Cullen; bourgs royaux: Buckie, Keith, Dufften; bestiaux, chevaux, manufact. de toiles, de coton et de laine, tanneries.

Banff, capit. du comté, port sur la mer du Nord, à

l'embouchure du Deveron; par 57° 38′ lat. N. et 4° 45′ long. O.; à 200 kil. N. d'Edimbourg; exportation de saumon. C'est une des villes les plus agréables de l'Ecosse septentrionale; 6,000 hab.

Bangalore, v. de l'Hindoustan, dans le royaume de Mysore, à 290 kil. O. de Madras; elle est fortifiée; palais bâti par Tippoo-Saëb; étoffes de soie et coton; 142,000 hab.

Bangassi, capit. du Fouladou, l'un des Etats foulahs de la Sénégambie; c'est la ville la mieux fortifiée de ces pays.

Bangor, v. du pays de Galles (Angleterre), dans le comté et à 16 kil. N. de Caernarvon, sur la baie de Beaumaris; jadis florissante; 7,500 hab. Evêché; ancienne et belle cathédrale. — Ville du pays de Galles (comtés de Flint et de Denbigh), sur la Dee; ancien monastère fameux qui fournit de nombreux missionnaires, au VIIe s. et au VIIIe, pour évangéliser la Germanie. — On trouve encore une ville de ce nom en Irlande, comté de Down, à 20 kil. N. E. de Belfast, et un village en France, dans l'île de Belle-Isle (Morbihan).

Bangor, v. du Maine (Etats-Unis), port sur le Penobscot, à 200 kil. N. E. de Portland; 9,000 hab.

Banians (c'est-à-dire marchands), nom des Hindous de la caste des *Vaïcias*, qui font surtout le commerce sur les côtes occidentales de l'Hindoustan, en Perse, en Arabie, et vont, par caravanes, jusqu'aux frontières de la Chine et de la Russie.

Banias (anc. *Balanea*), petite ville de la Turquie d'Asie, dans la province et à 90 kil. N. E. de Tripoli de Syrie. — Autre ville du pachalick de Damas, anciennement *Paneas* ou *Cæsarea Philippi*, sur le Banias, un des affluents du Jourdain; ruines d'un beau temple élevé par Hérode en l'honneur d'Auguste.

Banier (Antoine), né à Clermont-Ferrand, 1672-1741, membre de l'Académie des Inscriptions en 1720. On lui doit: *Explication historique des Fables*, rééditée sous ce titre: *la Mythologie et les Fables expliquées par l'histoire*, 1740, 3 vol. in-4° et 8 vol. in-12, ouvrage remarquable; *Traduction des Métamorphoses d'Ovide*, avec gravures de Bernard Picard, 1732, in-fol. Son éloge se trouve dans les Mém. de l'Acad. des Inscr., etc., t. XVI.

Banier, général suédois. V. *Banner*.

Banim (John), romancier irlandais, 1800-1842, a peint dans ses ouvrages la misère et les malheurs de son pays: — *Tales of the O'Hara family*, Londres, 1825-1827, en deux parties; *The battle of the Boyne; The Denounced*, récits relatifs aux événements de 1688-1691.

Bankok, v. du roy. de Siam, sur la rive gauche du Meinam, à 28 kil. de son embouchure, par 13° 45′ lat. N. et 98° 8′ 49″ long. E. Cette ville est depuis un siècle la capitale du royaume; port de commerce très-fréquenté; environ 500,000 hab.; une grande partie de la ville consiste en maisons bâties sur de grands radeaux amarrés le long des rives du Mé-nam. On y remarque plusieurs temples de Bouddha, dont un surtout est renommé. L'importance de cette ville s'accroît depuis les récents progrès de la France et de l'Angleterre dans l'extrême Orient.

Banks (Détroit de), entre la Terre de Banks et l'île Melville, dans les îles au N. de l'Amérique, forme le *passage Nord-Ouest*, pour aller de la mer de Baffin au détroit de Behring; il a été découvert en 1853.

Banks (Sir Joseph), naturaliste anglais, né à Londres, 1740-1820, d'une famille suédoise, possesseur d'une grande fortune, eut de bonne heure la passion de l'histoire naturelle, visita Terre-Neuve et le Labrador, en 1765; accompagna, avec le Dr Solander, le capitaine Cook dans son voyage de 1768 à 1771, en consacrant une partie de ses richesses au succès de cette grande entreprise. Il en rapporta beaucoup de trésors scientifiques, que malheureusement il négligea de mettre en œuvre, mais qu'il communiqua toujours avec une généreuse bonté, et dont beaucoup de naturalistes illustres ont profité. Il ne put accompagner le capitaine Cook dans son second voyage, un peu par la faute de ce dernier. Alors il se dirigea, sur un navire qu'il avait frété, vers l'Islande, 1772; découvrit complétement les grottes de Staffa, si curieuses par leurs colonnes basaltiques, parcourut l'Islande, et rendit de grands services aux habitants, tout en faisant de nouvelles récoltes scientifiques. Membre, puis président de la Société royale de Londres, il fit de sa maison une sorte d'académie, avec sa riche bibliothèque, ses collections incomparables, ouvertes à tous les savants par l'hospitalité la plus bienveillante. Il présida pendant 40 ans la Société royale, et contribua jusqu'au dernier jour aux progrès des sciences par ses efforts et ses conseils beaucoup plus que par ses écrits. Nommé baronnet, 1781, décoré de l'ordre du Bain, 1795, il devint conseiller d'Etat, en 1797, et membre du conseil privé. Pendant les guerres de la République et de l'Empire, il parvint à faire rendre au Muséum de Paris des collections entières, prises par les Anglais. Partout il protégeait la science, partout il venait au secours des savants dans l'infortune, de Broussonnet, fuyant la France; de Dolomieu, plongé dans les cachots de Messine. En 1802, il fut associé à l'Institut de France. Il légua au Muséum britannique sa riche bibliothèque d'histoire naturelle, dont le catalogue formait 5 vol. in-8°.

Banner, **Baner** ou **Banier** (Jean), général suédois, 1595-1641, d'une ancienne famille, entra au service dès 1615, se distingua dans la guerre contre les Polonais, de 1626 à 1629, et fut nommé général en 1630. Il accompagna Gustave-Adolphe dans ses campagnes d'Allemagne, 1630-1632; et, après sa mort, commanda victorieusement un corps d'armée. Général en chef, 1634, il pénétra en Bohême. En 1635, après la défaite des Suédois à Nordlingen, il ranima le courage de ses compatriotes et remporta la victoire de Wittosk, 1636; il put s'avancer jusqu'à Leipzig; mais, contraint de rétrograder, il se retira en Poméranie, reçut des renforts, et, en 1639, après avoir battu les Saxons à Chemnitz, il occupa la Bohême, puis arriva jusqu'à Ratisbonne, sans pouvoir s'en emparer. Il mourut peu après. On a loué ses grandes qualités militaires; on a blâmé sa fierté et la cruauté de ses ravages en Saxe.

Banneret. *V.* Chevalier, Chevalerie.

Bannière, sorte de drapeau au moyen âge et dans les temps modernes. Les chevaliers bannerets avaient une bannière carrée; les chevaliers, un simple pennon ou bannière à queue. On y mettait des armoiries pour les faire reconnaître. Chaque ville, chaque paroisse, chaque corporation avait sa bannière qui représentait l'image de son patron. Sous nos rois des deux premières races, on portait dans les combats la chape de saint Martin; c'était probablement une espèce de châsse qui renfermait des reliques, entre autres celles de saint Martin de Tours. On la plaçait sur un char gardé par dix braves guerriers, et qui était surmonté d'une bannière de couleur bleue ou violette, de forme carrée, semée de fleurs de lys d'or. Depuis le règne de Louis VI, on porta l'oriflamme (*V.* ce mot) à côté de la bannière de France; plus tard, les rois eurent un troisième étendard, une cornette blanche, et à côté un pennon de velours azuré, à 4 fleurs de lys. Depuis Henri IV, la cornette blanche, puis le drapeau blanc, remplacèrent les autres bannières. — *V.* Drapeau.

Bannockburn, village du comté et à 6 kil. S. de Stirling (Ecosse), sur le Bannock, affl. du Forth. Manufactures de tartans. Victoire de Robert Bruce sur Edouard II, en 1314; à un mille de là, Jacques III fut vaincu et tué par les nobles écossais, à *Sauchie Burn*, en 1488.

Banques, de l'italien *banco*, le banc ou table où s'asseyaient les changeurs italiens, qu'on appelait *banchieri*, banquiers (de là, *banqueroute*, banc rompu). C'est l'Italie qui a devancé les autres pays dans l'établissement des institutions de crédit. En France, les juifs et les Lombards furent les premiers banquiers; ils inventèrent, au XIIe siècle, les *lettres de change*, puis les *traites* de commerce, et, quand ils soldaient avant l'échéance, ils prélevaient un droit qu'on appelait *escompte*; dès 1209, il y avait une riche maison de banque à Lyon. François Ier, par les conseils du cardinal de Tournon, établit une banque publique dans cette ville, en 1543; il y eut une banque ou bourse de commerce à Toulouse, en 1549; à Rouen, en 1566. La banque de Law (*V.* Law), en 1716-1720, devint banque royale; mais, grâce à l'oubli des principes sur lesquels les banques doivent reposer, elle amena une énorme perturbation dans la fortune de l'Etat et des particuliers. Ce triste résultat fit abandonner pour longtemps le projet d'une banque nationale; on ne peut donner ce nom à la *Caisse d'escompte* établie par Turgot, en 1776. Sous la république, on vit fonctionner la *Caisse des comptes courants*, pour les banquiers; le *Comptoir Jabach*, pour les industriels, et la *Caisse de commerce*, pour les marchands. En 1800-1803, la *Banque de France* fut fondée par Bonaparte, au capital de 30 millions, qui a été depuis considérablement augmenté; elle est devenue l'un des premiers établissements de crédit du monde entier. Dirigée par un gouverneur général, 2 sous-gouverneurs, 15 régents, 3 censeurs et un con-

seil général, elle escompte les lettres de change, fait des avances sur effets publics ou dépôts de lingots ou monnaies étrangères, se charge du recouvrement des effets de commerce, reçoit en compte courant les sommes versées par les particuliers et les établissements publics, paye les traites, etc. Elle émet des *billets* d'une valeur certaine, dont la diffusion facilite les opérations commerciales. Son privilége a été étendu jusqu'à la fin de 1897 par la loi du 9 juin 1857. Les banques départementales ont été, en 1848, transformées en succursales de la Banque de France; elle doit établir progressivement des succursales dans tous les départements. — Les différents Etats ont tous des banques, dont plusieurs ont été célèbres ou sont encore des établissements considérables. Dans la Grande-Bretagne, la *Banque d'Angleterre*, constituée, dès 1694, par W. Paterson; ses statuts ont été révisés en 1854. La *Banque d'Ecosse*, de 1695; la *Banque d'Irlande*, de 1783; il y a des banques florissantes dans toutes les colonies anglaises. Dans les Pays-Bas, la *Banque d'Amsterdam*, de 1609, remplacée, en 1824, par la *Banque des Pays-Bas;* en Belgique, il y a la *Banque de Belgique* (1835) et la *Banque nationale*, fondée en 1850. En Danemark, la *Banque de Copenhague*, fondée en 1736, administrée pour le compte de l'Etat, depuis 1773. En Suède, la *Banque de la Diète*, à Stockholm, 1657, et des banques particulières qui prospèrent; en Norvége, la *Banque de Drontheim*, 1815. En Allemagne, les *Banques de Prusse*, 1765; de *Vienne*, 1703, réorganisée en 1816 et 1841; de *Bavière*, 1785; de *Leipzig*, en Saxe, 1839; de *Hambourg*, 1619; de *Brême*, 1817; de *Lubeck*, 1820, etc. En Suisse, *Banque de commerce de Genève*, 1846; *Banque de Genève*, 1848; de *Zurich*, de *Bâle*, de *Berne*, de *Saint-Gall*, etc. En Hongrie, *Banque de Pesth*, 1842. En Russie, *Banque d'assignation*, 1768; de *prêt et de dépôt*, 1786; de *commerce*, 1818; la *Banque nationale de Pologne*, 1828-1841. En Espagne, la *Banque de Saint-Charles*, 1782, reconstituée, sous le nom de *San-Fernando*, 1829, 1849 et 1851; en Portugal, la *Banque nationale* de Lisbonne, fondée en 1822, et la *Banque commerciale* d'Oporto, 1835, etc., etc.

Banquo. *V.* Macbeth et Supplément.

Banswarra, ch.-l. d'une principauté de ce nom (Hindoustan), l'une des possessions médiates de l'Angleterre, dans la Guzerate (présidence de Bombay); 35,000 hab.

Bantam, anc. capit. du roy. de ce nom (Java), à 90 kil. O. de Batavia. Le port est encombré de sables et de bancs de corail. Les Hollandais s'y établirent en 1602. — Le roy. de Bantam, à l'extrémité O. de l'île, a 250,000 hab.; les Hollandais le possèdent depuis 1695.

Bantry, v. du comté et à 70 kil. S. O. de Cork (Irlande), au fond de la baie de Bantry, profonde de 50 k., sûre, protégée par l'île de Bear. La flotte française de Châteaux-Renaud y fut victorieuse en 1689. Hoche y tenta un débarquement en 1796. Pêche du hareng; commerce de grains. Aux environs, mines de cuivre; 5,000 hab.

Banya (Nagy-), **Neustadt** ou **Uj-Varos,** v. du comitat de Szathmar (Hongrie), dans un pays riche en mines d'or, d'argent, de cuivre, etc.; 5,000 hab.

Banyuls, col des Pyrénées orientales, allant d'Espolla (Espagne) à Banyuls (Pyrénées-Orientales), puis à Port-Vendres; il est difficile et a été pratiqué par les Espagnols en 1793 et 1794.

Baour-Lormian (Pierre-Marie-François-Louis), poëte français né à Toulouse, 1770-1854, après quelques essais satiriques, traduisit en vers *la Jérusalem délivrée*, 1795, mais sans grand succès. Critiqué par Lebrun, il lui répondit avec vivacité, et acquit une certaine réputation; la satire des *Trois mots* obtint un succès de vogue; mais sa traduction en vers des *Poésies d'Ossian*, 1801, lui donna la célébrité. Il fit représenter, en 1809, *Omasis* ou *Joseph en Egypte*, tragédie en cinq actes, élégamment versifiée; puis *Mahomet II*, 1811, qui eut peu de succès. Il écrivit des *odes* pour célébrer de grands événements, des *satires* piquantes, les *Veillées poétiques et morales*, imitées d'Young et d'Hervey, des pièces de vers remarquables dans le recueil des *Hommages poétiques*, une espèce d'épopée, l'*Atlantide*, des opéras, *la Jérusalem délivrée*, *Aminte*, *l'Oriflamme*, *Alexandre à Babylone*, des contes, des romans, etc. Il était de l'Académie française depuis 1815, lorsqu'il refit complétement sa traduction du Tasse, qui obtint alors un légitime succès. Mais les tentatives et les triomphes de la nouvelle école littéraire éclipsèrent bientôt la renommée de Baour-Lormian qui tomba dans l'oubli. Aveugle dans sa vieillesse, il traduisit en vers harmonieux les plaintives poésies de Job. Il a laissé des *Mémoires*.

Bapaume, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 22 kil. S. E. d'Arras (Pas-de-Calais), sur un petit plateau, près des sources de la Sensée. Fabr. de batiste, de laines, de rouenneries, d'huiles; filatures de lin; 3,059 hab. — Elle avait un château-fort dès le XIe s.; Philippe Auguste lui donna une charte de commune; elle fut plusieurs fois prise, en 1477, par Louis XI; en 1521, par François Ier; en 1641, par le maréchal de la Meilleraye; elle a été cédée par l'Espagne au traité des Pyrénées. Ses fortifications ont été détruites en 1847. V. Suppl.

Baphomet, nom de statuettes symboliques qui jouaient un rôle dans les cérémonies mystérieuses des gnostiques, et, plus tard, des templiers.

Baptiste *aîné* (Nicolas **Anselme**, dit), acteur, né à Bordeaux, 1761-1835, se distingua surtout dans la comédie et le drame, de 1791 à 1827; il devint alors professeur de déclamation.

Baptiste *cadet* (Paul-Eustache **Anselme**, dit), acteur, né à Grenoble, 1766-1839, tint, avec talent, le premier emploi des comiques au Théâtre-Français; il avait débuté par créer les rôles de *Jocrisse* au théâtre Montansier.

Baptiste (Saint Jean-). V. Jean (Saint).

Baptistes, secte dérivée des anabaptistes, et répandue en Angleterre et aux Etats-Unis. Ils n'administrent le baptême qu'aux adultes, et, depuis le XVIIe s., se sont eux-mêmes divisés en beaucoup de sectes, purement calvinistes ou plus libérales.

Baquoy, nom de trois graveurs français; *Maurice*, 1680-1747, a laissé des paysages et des marines; *Jean-Charles*, son fils, né à Paris, 1721-1777, a gravé des vignettes avec talent; *Pierre-Charles*, fils du précédent, 1759-1829, a gravé de belles planches pour les œuvres de Voltaire, de Racine, de Delille, etc.; et surtout le *Martyre de saint Gervais et saint Protais*, d'après le Poussin.

Bar, v. de la Podolie (Russie), à 70 kil. N. de Mohilev, sur le Rov. Les patriotes polonais, Pulawski, Krasinski, y signèrent la *Confédération de Bar*, contre l'intervention russe, le 29 fév. 1768. Ce fut le signal de la guerre de l'indépendance; 3,000 hab.

Bar, v. du Bengale (Hindoustan), sur le Gange, près de Bahar, fait un grand commerce; 25,000 hab.

Bar-le-Duc ou **Bar-sur-Ornain,** ch.-l. du départ. de la Meuse, par 48° 46′ lat. N., et 2° 49′ long. E., sur un côteau près de l'Ornain et du canal de la Marne au Rhin, à 250 kil. E. de Paris. La ville basse est commerçante, assez animée; son industrie consiste en confitures de groseilles renommées, filature et tissage du coton, corsets sans couture, teintureries, brasseries, etc.; son commerce en bois, vins, fers, laine. Patrie des maréchaux Oudinot et Excelmans. Elle date du Xe s.; le château, alors élevé sur la colline, a été détruit en 1670; la terrasse existe encore; 15,175 hab.

Bar-sur-Aube, ch.-l. d'arrond. du départ. de l'Aube, par 48° 14′ lat. N., et 2° 22′ long. E., sur la rive droite de l'Aube, à 54 kil. E. de Troyes, dans un beau vallon environné de côteaux couverts de bons vignobles. Elle est mal bâtie. Importantes tanneries, commerce considérable de grains; 4,453 hab. — Les Romains avaient bâti une forteresse en cet endroit; Bar fut, au Xe s., la capit. d'un comté, plus tard réuni à la Champagne; puis la capitale du Vallage. Mortier y battit les Autrichiens, le 24 janv. 1814.

Bar-sur-Seine, ch.-l. d'arrond. du départ. de l'Aube, par 48° 6′ 50″ lat. N., et 2° 2′ 11″ long. E., sur les deux rives de la Seine, à 34 kil. S. E. de Troyes. Belle église gothique; jolies promenades. Commerce de bois, grains, vins, chanvre, etc.; 2,798 hab. Elle était fortifiée et considérable au moyen âge.

Barabbas, juif condamné à mort pour meurtre et sédition, fut délivré par Pilate, sur la demande des juifs, qui le préférèrent à Jésus-Christ.

Barabras ou **Kenous,** peuple de la Nubie, à l'O. du Nil, d'origine inconnue. Ils diffèrent des nègres et des Arabes; maigres et nerveux, d'un teint bronzé, les yeux profonds et brillants, les cheveux et la barbe rares. Ils sont vifs, sobres, laborieux, et sont appréciés comme serviteurs fidèles en Egypte. Ils élèvent des bœufs, des moutons, des chèvres, et conduisent sur de grands radeaux les produits de leur sol.

Barac. V. Débôrah.

Baradi. V. Bahr-el-Melg.

Baraguay-d'Hilliers (Louis), général, né à Paris, 1764-1812, était, à la Révolution, lieutenant au régi-

ment d'Alsace. Il fut aide de camp des généraux Crillon et La Bourdonnaye, chef d'état-major de Custine, qu'il voulut défendre, emprisonné jusqu'au 9 thermidor, puis devint général de brigade dans l'armée de l'intérieur et en Italie; sous Bonaparte, il se distingua à Bergame, à Rivoli, fut nommé général de division, 1797, et plus tard, colonel général des dragons, combattit en Autriche, en Espagne, en Russie; suspendu de ses fonctions après la journée malheureuse du 9 novembre 1812, dans laquelle il fut pris par les Russes avec sa division, exposé à une pénible enquête, il mourut de chagrin à Berlin. — Son fils, *Achille* Baraguay-d'Hilliers, né à Paris en 1795, est devenu maréchal de France en 1854.

Baranya, comitat ou cercle de Hongrie, dans le territoire d'Œdenbourg, arrosé par la Drave, a 496,000 hect. et 262,000 hab. Le ch.-l. est Fünfkirchen ou Cinq-Eglises.

Baratier (Jean-Philippe), jeune homme d'un talent précoce, né à Schwabach (marg. d'Anspach), 1721-1740, instruit par son père, pasteur français réfugié, connaissait, à 7 ans, le français, l'allemand, le latin, le grec, l'hébreu, composait plusieurs ouvrages d'érudition à 10 ans, et publiait, à 13, l'*Itinéraire de Benjamin de Tudèle*. Il mourut d'épuisement à 19 ans.

Baratinski (Eugène-Abraham), poëte russe, mort en 1844, ami de Pouschkine et officier en Finlande, écrivit alors un premier poëme, *Eda*, inspiré par la nature sévère du pays. L'auteur put revenir à Moscou; son poëme de *la Bohémienne* est l'une des plus gracieuses compositions de la littérature russe.

Barbade (la), l'une des Antilles anglaises, la plus orientale, a 35 kil. sur 15; elle est très-basse, d'un accès rendu difficile par les courants, d'un climat chaud, mais sain. Elle renferme de nombreuses sources minérales et produit beaucoup de sucre. Elle est exposée à de terribles ouragans. 162,000 hab., dont 84,000 nègres libres. La capit. est Bridgetown. Découverte par les Portugais, elle fut la première des Antilles colonisée par les Anglais, en 1624.

Barbançon ou **Barbençon**, bourg du Hainaut (Belgique), à 35 kil. S. de Charleroi. Marbres, forges. Enlevé à la France en 1815.

Barbanègre (Joseph), général français, né dans les Basses-Pyrénées, 1772-1830, servit d'abord dans la marine, puis, en 1794, fut capitaine dans le 5e bataillon des volontaires de son département. Il n'avança que lentement; mais il se distingua comme colonel, à Austerlitz, à Iéna, à Eylau; il prit une part glorieuse à la campagne de 1809, comme général de brigade, combattit bravement dans la retraite de Russie, se défendit dans Stettin, jusqu'en 1814. Son plus beau fait d'armes est la défense de Huningue; avec quelques invalides, des recrues, des volontaires, il résista à 25,000 Autrichiens jusqu'au 26 août, et obtint tous les honneurs de la guerre.

Barbarelli. V. Giorgione.

Barbares. Les Grecs et les Romains donnaient ce nom à tous les peuples qui leur étaient étrangers. On appelle plus particulièrement *Barbares* les différents peuples qui, après avoir harcelé les frontières de l'empire romain, depuis le IIe s., sur le Rhin et sur le Danube, firent l'invasion du Ve s. et s'établirent dans ses provinces. Ils appartenaient à trois grandes familles; la plus importante est celle des Germains; les hordes asiatiques, comme les Huns, les Awares, les Magyares, etc., se sont surtout signalées par les ruines qu'elles ont faites; les populat. slaves n'ont joué qu'un rôle secondaire à l'époque de l'invasion; les Germains, les *Barbares* par excellence, ont détruit l'empire d'Occident et ont fondé des Etats plus ou moins durables; les principaux peuples, célèbres alors, sont: les Goths (Wisigoths, Ostrogoths et Gépides), les Alains, les Suèves, les Vandales, les Burgundes ou Bourguignons, les Francs, les Hérules, les Lombards, les Saxons, les Angles, etc. Plus tard, il y eut comme un second ban de Barbares, menaçant le nouvel empire restauré par Charlemagne; les plus connus sont les Danois ou Northmans de Scandinavie. (V. les noms des différents peuples.)

Barbarie ou **Etats barbaresques**. On a donné ce nom à toute la partie septent. de l'Afrique, de l'Egypte à l'Océan, à cause des habitants primitifs du pays, les *Berbères*. Elle comprend le Maroc, l'Algérie, Tunis et Tripoli.

Barbarigo, famille illustre de Venise, qui a donné deux doges: Marco Barbarigo, en 1485, et son frère, Agostino Barbarigo, de 1486 à 1501.

Barbaro, noble famille vénitienne, qui a produit plusieurs hommes remarquables: *Nicolo* Barbaro, ambassadeur à Constantinople, en 1453, a écrit une relation italienne de la prise de cette ville par Mahomet II; elle a été publiée en 1857. — *Josaphat* Barbaro, voyageur, mort en 1494, a laissé une relation de ses voyages à Tana, en Perse, en Géorgie, imprimée à Venise, 1543 et 1545, reproduite dans la collection de Ramusio. — *Hermolao* Barbaro, 1454-1495, diplomate, nommé par Innocent VIII patriarche d'Aquilée, banni, pour cela, par le Conseil des Dix, a laissé: *Castigationes Plinianæ*, où il a corrigé plus de 5,000 passages de Pline l'Ancien, 1492; des travaux importants sur Aristote; des traductions de Thémistius et de Dioscoride. — *Daniel* Barbaro, mort en 1595, coadjuteur du patriarche d'Aquilée, membre du concile de Trente, connu par des *Commentaires sur Vitruve*.

Barbaroux (Charles-Jean-Marie), né à Marseille, 1767-1794, avocat, s'occupa d'études scientifiques, puis, plein d'enthousiasme révolutionnaire, publia *l'Observateur marseillais*, fut nommé secrétaire de la commune de Marseille et envoyé à Paris comme député extraordinaire auprès de l'Assemblée législative. Il se fit recevoir au club des Jacobins, où il connut Brissot, Vergniaud, Gensonné; il se lia intimement avec Roland, et à la tête des volontaires marseillais il contribua beaucoup à la journée du 10 août. Membre de la Convention, remarquable par sa beauté et par son énergie, il se plaça parmi les Girondins, attaqua violemment les auteurs des massacres de septembre, dénonça Robespierre et Marat, comme aspirant à la tyrannie, déploya beaucoup d'activité et d'intelligence dans les comités; vota la mort de Louis XVI et pour l'appel au peuple; s'opposa à la création du tribunal révolutionnaire, et fut l'un des proscrits du 31 mai. Il se retira à Caen, puis en Bretagne, et enfin à Bordeaux; avec quelques amis il erra d'asile en asile; ils furent poursuivis; Barbaroux, pour ne pas être arrêté vivant, se tira deux coups de pistolet; la blessure n'était pas mortelle; on put le conduire devant la commission révolutionnaire de Bordeaux, qui l'envoya à l'échafaud, 25 juin 1794. Ses *Mémoires* ont été publiés par M. Ogé Barbaroux, son fils, 1822; et par M. Dauban, avec des documents inédits, 1866.

Barbary (Jacques de) ou François Babylone, peintre et graveur qui vivait au commencement du XVIe s., a laissé des estampes rares et recherchées, qui portent un caducée, d'où son surnom, le *Maître au Caducée*.

Barbastro (*Bergiduna*), v. de la prov. et à 48 kil. S. E. d'Huesca (Espagne), sur la Cinca. Evêché suffragant de Saragosse; belle cathédrale; 6,000 hab. Elle est dans un pays fertile en vins et en oliviers.

Barbatus, nom de famille de la *gens Horatia* à Rome; un Horatius Barbatus fut l'un des adversaires les plus résolus des décemvirs, et, nommé consul, 449 av. J. C., publia avec son collègue les lois populaires, *Valeriæ Horatiæ*.

Barbauld (Anna-Lætitia **Aikin,** mistriss), née dans le comté de Leicester, 1743-1825, fille d'un ministre presbytérien, épouse de Rochemont-Barbauld, issu de protestants français réfugiés, dirigea quelque temps un pensionnat, publia un petit recueil de poésies, mais se fit surtout connaître par des ouvrages rédigés pour l'enfance. Elle a édité les odes de Collins, les lettres de Richardson, 6 vol. in-8°, et une *Collection des romanciers anglais*, 50 vol. in-12, avec une introduction et des notices biographiques.

Barbault (Jean), peintre français du XVIIIe s., a publié: *Les plus beaux monuments de Rome ancienne*, 1761, in-fol.; *Recueil de divers monuments anciens en Italie*, 1770, in-fol.; *Collection choisie d'anciens bas-reliefs égyptiens, grecs, romains, étrusques*; 1783, in-fol.

Barbazan (Arnaud-Guilhem, baron de), capitaine français, appartenait à une famille noble du Bigorre (Barbazan est un village de la Haute-Garonne, à 10 kil. S. O. de Saint-Gaudens). Dès 1404, il se rendit célèbre dans un combat en Saintonge, où six chevaliers français vainquirent six chevaliers anglais; Charles VI lui donna le titre de *chevalier sans reproche*. Il fut du parti des Armagnacs, défendit Corbeil contre Jean sans Peur, 1417, et Melun contre Henri V d'Angleterre, 1420. Il fut 8 ans prisonnier au Château-Gaillard, près de Rouen; délivré par La Hire, il battit les Anglais et les Bourguignons à La Croisette, en Champagne, 1430; fut gouverneur de Champagne et de Brie, alla au secours de René d'Anjou, qui réclamait la Lorraine, et mourut des blessures qu'il avait reçues à la bataille de Bulgnéville, livrée malgré ses conseils et perdue, 1431. Il fut enterré à Saint-Denis.

Barbazan (Étienne), érudit français, né à Saint-Fargeau, près d'Auxerre, 1696-1770, étudia surtout les anciens auteurs français depuis le XIIe s., continua le *Recueil alphabétique de pièces historiques*, commencé par l'abbé Pérau, mais publia surtout: *Fabliaux et contes des poëtes français des* XIIe, XIIIe, XIVe *et* XVe *s.*, 1756, 3 vol. in-12; l'*Ordène de chevalerie*, 1759; *le Castoiement ou Instruction d'un père à son fils*, 1760, avec des dissertations. En 1808, Méon a publié une édition nouvelle de ces ouvrages, 4 vol. in-8°. Barbazan a laissé des *Manuscrits* précieux, une partie du *Glossaire* de l'ancienne langue française, etc.; ils sont à la bibliothèque de l'Arsenal

Barbe (île), petite île de la Saône, à 2 kil. au-dessus de Lyon, dans une charmante position.

Barbe (Sainte), vierge et martyre, fut, suivant la légende, frappée par son père lui-même, qui ne pouvait lui faire abandonner la foi chrétienne, à Nicomédie, en 235, ou à Héliopolis, en 306, sous Galère. On l'honore le 4 décembre. On l'invoque contre la mort subite et contre la foudre. Elle est en grande vénération à bord des vaisseaux, où l'on nomme *sainte-barbe* les magasins aux poudres; elle est la patronne des canonniers, sans qu'il soit facile de dire pourquoi; peut-être parce qu'elle est considérée comme la protectrice des chrétiens contre le feu du ciel.

Barbe (Sainte-), collége fondé, en 1430, sur la montagne Sainte-Geneviève, à Paris. Fermé à la Révolution, rouvert en 1798 par Victor de Lanneau, il n'a cessé d'être l'un des plus florissants établissements d'instruction secondaire. Sous la Restauration, le collége municipal Rollin, à Paris, dirigé par d'anciens élèves de Sainte-Barbe, porta le même nom.

Barbé (Jean-Baptiste), graveur flamand, a laissé des œuvres estimées, et surtout une *Sainte Famille*, d'après Rubens.

Barbé-Marbois (François, marquis de), né à Metz, 1745-1837, fils du directeur des monnaies, précepteur des enfants du maréchal de Castries, fut secrétaire de légation et chargé d'affaires en Allemagne, puis consul général aux Etats-Unis et intendant de Saint-Domingue, en 1785. A son retour, il fut adjoint à M. de Noailles auprès de la diète de l'Empire, 1790; vécut éloigné des affaires jusqu'en 1795; devint alors maire de Metz, et membre du conseil des Anciens. Il présida l'assemblée, fut opposé au Directoire, et, au 18 fructidor an V, déporté à Sinnamary. Il put revenir à Paris après le 18 brumaire; protégé par son ami, le consul Lebrun, il entra au conseil d'État, 1801, devint directeur du trésor public, puis ministre. Il se distingua surtout dans l'affaire de la Louisiane, vendue aux Etats-Unis; mais, en 1806, il fut disgracié pour avoir montré trop de confiance à certains faiseurs d'affaires, comme Ouvrard. Napoléon le nomma, en 1808, président de la Cour des comptes, et, en 1813, sénateur. En 1814, il vota la déchéance, fut nommé pair et confirmé dans ses fonctions de premier président de la Cour des comptes. Forcé de quitter Paris pendant les Cent-Jours, il devint ministre de la justice, en 1815; il essaya de combattre les excès de la réaction royaliste et reprit ses anciennes fonctions, le 10 mai 1816. En 1830, il félicita officiellement Charles X, « son roi bien-aimé, » pour la conquête d'Alger; fut l'un des premiers à reconnaître Louis-Philippe, comme lieutenant général et comme roi; il conserva ses fonctions jusqu'en 1834 et fut remplacé par M. Barthe. Il a laissé plusieurs écrits sur l'agriculture, sur la Guyane, sur Saint-Domingue; une *Histoire de la Louisiane et de la cession de cette colonie par la France aux Etats-Unis*, 1828; les *Lettres de Mme de Pompadour*, de 1746 à 1762, etc.; et *Journal d'un député non jugé*, 1834, 2 vol. in-8°.

Barbeaux, anc. abbaye d'hommes de l'ordre de Cîteaux, fondée par Louis VII, à 8 kil. S. E. de Melun.

Barberini, famille florentine, originaire de Toscane, dut surtout son illustration à Maffeo Barberini, pape en 1623, sous le nom d'Urbain VIII; son frère et deux de ses neveux furent nommés cardinaux, un troisième neveu, Antoine, fut duc de Segni; un quatrième, Taddeo, reçut la principauté de Palestrina, etc. L'avidité des Barberini convoita les duchés de Castro et de Ronciglione, fiefs de la maison de Parme; ils s'en emparèrent, 1642; mais lorsqu'ils attaquèrent le duché de Parme lui-même, Édouard Farnèse les battit; tous leurs efforts furent repoussés et il leur fallut faire la paix. A la mort d'Urbain VIII, 1644, ils furent forcés de quitter l'Italie, sous Innocent X, et de se réfugier en France. Mazarin interposa sa médiation et ils purent rentrer dans leurs biens, on leur a reproché d'avoir enlevé des pierres du Colisée pour la construction d'un palais; de là ce mot: « Quod non *Barbari* fecerunt, *Barberini* fecere. »

Barberino-di-Mugello, bourg de la prov. et à 30 kil. N. de Florence (Italie); 9,000 hab.

Barberino-di-Val-d'Elsa, bourg de la prov. et à 30 kil. S. de Florence. Beau château royal. Berceau des Barberini; 9,000 hab.

Barberousse. V. *Frédéric Ier*.

Barberousse, nom sous lequel on désigne vulgairement deux redoutables chefs de pirates du XVIe s., à cause de la couleur de leur barbe. Ils étaient fils d'un renégat de Sicile, dit-on. L'aîné, *Arroudj* ou *Horuc*, né à Métélin, 1474, pirate dès l'âge de 13 ans, eut bientôt un grand renom de valeur et devint l'effroi de la côte d'Afrique. Il prit Djigelli aux Génois, Alger à un chef arabe, 1516, Cherchell, Tenès, Tlemcen aux Espagnols, mais fut tué dans un combat près de cette ville, 1518. — Son frère, *Khaïr-Eddyn*, dit *Hariadan*, né en 1476, lui succéda à Alger, se reconnut vassal du sultan Sélim Ier et devint amiral des flottes de Soliman II. Il ne cessa de ravager les côtes de la Méditerranée, luttant quelquefois avec succès contre le grand Doria, mais faisant surtout la traite des blancs. Il prit Tunis, Biserte, mais fut battu par Charles-Quint, dans la grande expédition de 1535, et perdit Tunis. Il se vengea sur les côtes d'Italie, emporta d'assaut Castel-Nuovo, enleva plusieurs îles de l'Archipel aux Vénitiens, fut vainqueur des chrétiens près de Candie et s'unit à la flotte française du comte d'Enghien pour bombarder Nice, 1543. Il mourut en 1545 ou 1546. MM. Rang et F. Denis ont publié, en 1839, la vieille traduction d'une histoire arabe des Barberousse.

Barbets, nom donné aux protestants des Cévennes et aux Vaudois du Dauphiné et du Piémont, aux XVIe et XVIIe s., de leurs prêtres appelés *barbes*. (V. *Vaudois*.)

Barbeu-Dubourg (Jacques), médecin et botaniste, né à Mayenne, 1709-1779, s'est occupé de littérature et d'histoire. Il a traduit les *Lettres* de Bolingbroke, son ami, a édité une traduction des œuvres de Franklin; mais est surtout connu par son livre intitulé: *le Botaniste français*, 1767, 2 vol. in-8°, l'un des meilleurs livres sur les plantes des environs de Paris. Il a popularisé la méthode de Linné.

Barbeyrac (Jean), publiciste français, né à Béziers, 1674-1744, neveu d'un médecin très-distingué de Montpellier, Charles Barbeyrac, suivit en Suisse son père, ministre calviniste, à la révocation de l'édit de Nantes. Il fut professeur de belles-lettres et de droit à Berlin, à Lausanne, à Groningue. Il a laissé plusieurs ouvrages estimés: *Du pouvoir des souverains et de la Liberté de conscience*, trad. de Noodt; *le Juge compétent des ambassadeurs; Supplément au grand corps diplomatique*, 5 vol. in-fol., où l'on trouve une *Histoire curieuse des anciens traités*, jusqu'à Charlemagne; etc., etc.

Barbezieux, ch.-l. d'arrond. du départ. de la Charente, par 45° 28′ 24″ lat. N. et 2° 29′ 28″ long. O., à 34 kil. S. O. d'Angoulême. Commerce important de vins, grains, truffes, bestiaux; manufactures de grosses toiles et de fil de chanvre. Anc. seigneurie, qui appartint aux maisons de La Rochefoucauld et de Louvois. Ruines du château fort; 3,910 hab.

Barbezieux (Louis-François-Marie **Le Tellier**, marquis de), 3e fils de Louvois, né à Paris, 1668-1701, succéda à son père en 1692, mais s'occupa surtout de ses plaisirs et mérita les reproches de Louis XIV, qui cependant le laissa ministre de la guerre. Il mourut épuisé par les excès.

Barbiano (Albéric Ier, comte), italien, devint le chef d'une bande de condottieri italiens, le *Saint-George*, qui fut l'une des écoles de l'art militaire au XIVe s. Son fils, Albéric II, et son frère, Jean Barbiano, furent également célèbres comme capitaines de condottieri.

Barbié du Bocage (Jean-Denis), géographe et philologue, né à Paris, 1760-1825, fut l'unique élève de d'Anville, attaché au ministère des affaires étrangères et au cabinet des médailles, plus tard géographe au ministère des affaires étrangères, 1803, membre de l'Institut, 1806, professeur de géographie à la Faculté des lettres de Paris, 1809. Il a écrit de nombreux mém. de géographie ancienne principalement, et coopéré à la rédaction de beaucoup de cartes. Il a dressé l'atlas de l'*Anacharsis*, celui du *Voyage pittoresque de la Grèce* par Choiseul-Gouffier, etc.; la carte de *Morée;* les *Cartes historiques de l'Etat de l'Inde*, en 1605, 1707 et 1812, pour les *Monuments de l'Inde*, par Langlès; etc. Il a fondé la Société de géographie en 1821.

Barbier (Antoine-Alexandre), bibliographe, né à

Coulommiers, 1765-1825, renonça à l'état ecclésiastique en 1793, fut membre de l'Ecole normale en 1795, se distingua par son érudition, devint conservateur de la bibliothèque du Directoire, du conseil d'Etat, puis bibliothécaire particulier de Napoléon, qui l'employa souvent. Il créa un grand nombre de bibliothèques, mais est surtout connu par son *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes*, 4 vol. in-8°, réimprimé en 1827, et par sa *Nouvelle bibliothèque d'un homme de goût*, 5 vol. in-8°.

Barbier (Edmond-Jean-François), fils d'un avocat célèbre de Paris, né lui-même à Paris, 1689-1771, fut avocat consultant et mêlé à la société et aux intrigues de beaucoup de personnages importants. Il a laissé un *Journal historique et anecdotique de la Régence et du règne de Louis XV*, de 1718 à 1762, rempli de détails curieux sur cette période de notre histoire, comprise entre la fin des Mémoires de Saint-Simon et le commencement de ceux de Bachaumont. Ce journal a été publié, avec coupures, par M. de la Villegille, 1847-49, et complet, 1857, 8 vol. in-18.

Barbier d'Aucour (Jean), littérateur, né à Langres, 1641-1694, avocat au parlement de Paris, se fit un nom comme critique et entra à l'Académie française en 1683. *Les sentiments de Cléanthe sur les entretiens d'Ariste et d'Eugène, par le père Bouhours*, 1671-72, 2 vol. in-12, furent regardés comme un modèle de critique ingénieuse. Elève des jésuites, il les attaqua dans plusieurs pamphlets, les *Gaudinettes*, l'*Onguent pour la brûlure*, etc., il écrivit contre Racine *Apollon vendeur de mithridate*, etc. Il a beaucoup travaillé au Dictionnaire de l'Académie.

Barbieri (Domenico del), dit *le Florentin*, peintre, sculpteur et graveur, né à Florence en 1501, vint en France travailler sous Rosso à Fontainebleau et à Meudon. Il a laissé des planches très-estimées et très-rares.

Barbieri (Lodovico), peintre et graveur, né à Bologne, travaillait de 1660 à 1704, a laissé un grand nombre de peintures dans sa ville natale et a été surtout habile graveur à l'eau-forte.

Barbieri. V. Guerchin.

Barbieri (Paolo-Antonio), frère du Guerchin, peintre de l'Ecole bolonaise, mort en 1640, admirateur de son frère, dont il administrait la maison, peignait avec beaucoup de talent des animaux et des fruits.

Barbiers, nom de trois peintres hollandais, nés à Amsterdam, le père, le fils et le petit-fils, qui vécurent au xviii^e siècle et se distinguèrent comme peintres de paysages.

Barbosa-Machado (Diego), biographe portugais, né à Lisbonne, 1682-1770, abbé de Santo-Adriao de Sever, est surtout connu par sa *Bibliotheca Lusitana*, 4 vol. in-fol., biographie des écrivains portugais avec des jugements et des critiques. Il a laissé aussi des *Mémoires pour l'histoire du roi Sébastien*, 4 vol. in-fol., etc.

Barbot (Jean), voyageur français, a écrit une *Description des côtes occidentales de l'Afrique et des contrées adjacentes*, vers la fin du xvii^e s.; on la trouve dans la *Collection des voyages de Churchill*.

Barbotan, village à 32 kil. O. de Condom (Gers). Il renferme un établissement de bains d'eaux thermales renommées, construit en 1820.

Barbou, nom d'une famille d'imprimeurs originaire de Lyon, et connue du xvi^e au xviii^e s. *Joseph-Gérard* Barbou a attaché son nom à une jolie collection de classiques latins en 76 vol. in-12, qui fut publiée de 1755 à 1775. Le fonds des Barbou a été vendu à Auguste Delalain en 1808.

Barboude (la), l'une des Antilles anglaises, longue de 24 kil. sur 12, à 40 kil. N. d'Antigoa, a un sol bas et est fertile en bestiaux, fruits, coton, poivre, tabac. Elle a 800 hab. et une rade à l'O. Les Anglais la possèdent depuis 1628.

Barbour (Jean), poëte écossais, mort en 1396, est surtout célèbre par son poëme héroïque sur *Robert Bruce, roi d'Ecosse*, Glasgow, 1671, et Edimbourg, 1821. Ses vers sont encore chantés par les paysans écossais.

Barbula, nom d'une famille romaine qui fit partie de la *gens* patricienne des Emiliens.

Barby, v. de la Saxe prussienne, à 25 kil. S. E. de Magdebourg, près du confluent de l'Elbe et de la Saale. Etablissement des frères Moraves en 1749. Toiles, draps; 4,000 hab.

Barca (famille de), puissante à Carthage pendant les guerres puniques, eut pour chefs Amilcar et ses fils, Annibal et Asdrubal. Ennemie des Romains, adversaire des Hannon, qui défendaient l'oligarchie mercantile de Carthage, elle s'appuyait sur le peuple et voulait la guerre au dehors.

Barca (Giovanni-Battista), peintre de l'école vénitienne, né à Mantoue, vivait au xvii^e siècle. Ses œuvres, à Vérone, sont pleines de grâce et de belles qualités.

Barca, Barcah ou **Barquah** (pays de), l'une des parties de la prov. de Tripoli (Afrique), correspond à la Cyrénaïque, à la Libye extérieure, à la Marmarique des anciens. Il s'étend le long de la Méditerranée, depuis l'Egypte à l'E. jusqu'au golfe de la Sidre à l'O., sur une longueur de 900 kil.; il a pour bornes au S. le Sahara oriental, et quelquefois on y comprend les oasis Libyennes. C'est le plateau et les vallées du Djebel-Akhdar (montagne verte), pays pierreux, sablonneux mais cependant propre à la culture des céréales et à l'élève du bétail; on y trouve du riz, des dattes, des olives, des chevaux estimés; le climat est sain et tempéré. La population se compose d'Arabes, de Berbères, de Bédouins. Les princ. localités sont : Bomba, Dernah, Merdjeh, Grennah, Tolometa, Tokrah et Benghazy. La partie orientale, qui répond à l'ancienne Marmarique, est habitée à l'E. par la tribu des Oulad-Ali, à l'O. par les Haribi, soumis au pacha de Tripoli, comme le reste du pays de Barca. Il y a un grand nombre de ruines antiques qui rappellent la civilisation de la Cyrénaïque. Son nom vient de l'anc. v. de *Barcé*, en Cyrénaïque, à 25 kil. de la mer, qui fut abandonnée par les habitants pour Ptolémaïs, auj. *Tolometa;* plusieurs colonnes, tirées de ses ruines, ont été employées pour Trianon, près de Versailles.

Barcelona-la-Nueva, v. du Venezuela (Amérique méridionale), à 70 kil. S. O. de Cumana, ch.-l. de la prov. du même nom, dans un pays inculte et malsain, mais dont le sol est excellent; 8,000 hab.

Barcelone (Barcino), capit. de l'intendance de ce nom et de la capitainerie générale de Catalogne, par 0° 10′ long. O. et 41° 23′ lat. N.; à 508 kil. N. E. de Madrid, près de l'embouchure du Llobregat. Evêché suffragant de Tarragone; Cour d'appel. Place très-forte défendue par une citadelle au N. E. et par divers forts, dont le principal est celui de Monjuich ou Montjouy au S. Port de guerre et de commerce, spacieux, mais pas assez profond, protégé par un grand môle, long de 125 mèt. et large de 16; arsenal pour la marine. Parmi les édifices remarquables, on cite la cathédrale gothique du xiv^e siècle, le palais du Gouvernement, l'Arsenal, la Bourse, le beau théâtre; les couvents, jadis nombreux, ont disparu ou sont affectés à des services publics depuis 1840. Université, séminaire, colléges; académies de belles-lettres, de médecine, de jurisprudence et d'histoire; écoles d'artillerie, de génie, de navigation. Grande ville de manufactures, elle fabrique draps, lainages, soieries, velours, indiennes, toiles, dentelles, blondes, rubans de fil, broderies de soie, d'or et d'argent, verreries, cuirs et savons; chantiers de construction; fonderie de canons, fabriques d'armes. C'est le centre du commerce de la Catalogne. Elle renferme, avec son faubourg de *Reus* ou *Barcelonetta*, 190,000 hab. — Probablement fondée par Amilcar Barca, vers 230 av. J. C., grande ville sous les Romains, les Wisigoths, les Arabes, capit. du comté de ce nom, depuis Charlemagne, qui la délivra, elle a été souvent prise par les Français, 1640, 1697, 1714, 1808; elle a été désolée par la fièvre jaune en 1821, et par de nombreux soulèvements révolutionnaires, depuis 1833. Un traité y fut conclu, en 1493, entre Ferdinand d'Aragon et Charles VIII, qui rendit le Roussillon et la Cerdagne. Au moyen âge, Barcelone, grande ville de commerce, rédigea le premier code de droit maritime. — La prov. de Barcelone, entre celles de Gerone au N. E., de Lérida à l'O., de Tarragone au S., a 7,731 kil. carrés et une popul. de 762,000 hab.; elle renferme 11 partidos judiciales ou arrondissements : Arenys-de-Mar, Barcelone, Berga, Granollers, Igualada, Manresa, Mataro, San-Feliu du Llobregat, Tarrasa, Vich et Villa-Franca.

Barcelone (comté de). Fondé par Charlemagne en 801, il fit d'abord partie du duché de Septimanie, dans le roy. d'Aquitaine. Comté héréditaire depuis 864, il s'étendit des Pyrénées à l'Ebre, et de la mer à la Noguera. Le Roussillon, la Cerdagne, les comtés de Besalu et d'Urgel, même la vicomté de Carcassonne, en dépendirent. Au xii^e siècle, ses princes furent un instant maîtres du comté de Provence et de Majorque; le mariage de Raymond-Roger avec Pétronille, fille de Ramire II d'Aragon, amena l'union du comté et du royaume, 1137-

1151 ; le comté de Barcelone ou Catalogne resta de nom vassal de la couronne de France jusqu'au traité de Corbeil, 1258, par lequel saint Louis renonça à tous ses droits de suzeraineté. V. *Aragon* et *Catalogne*.

Barcelonnette, ch.-l. d'arr. du départ. des Basses-Alpes, par 44° 23′ 15″ lat. N. et 4° 19′ long. E.; à 80 kil. N. E. de Digne, sur la rive droite de l'Ubaye, à une hauteur de 1,163 mèt. C'est une jolie ville, avec les ruines de quelques fortifications romaines, un palais de justice, la tour de l'Horloge, et une fontaine élevée en l'honneur de Manuel, qui y était né. Fabriques de cadis et de petite draperie; métiers à soie; commerce de blé, bœufs, mulets; beaucoup d'habitants émigrent chaque année; 1,919 hab. — Fondée au XIIIe siéc. par Raymond-Bérenger, comte de Provence, de la maison de Barcelone, ch.-l. de la vallée qui formait l'une des 4 vigueries du comté de Nice, prise par les comtes de Savoie en 1388, elle fut définitivement cédée à la France au traité d'Utrecht, 1713. La vallée, qui a une assez grande importance militaire, est défendue à l'E. par le fort *Tournoux*, et vers la Durance par le fort *Saint-Vincent*.

Barcine. V. Barca.

Barcino. V. Barcelone.

Barclay (Alexandre), écrivain anglais, 1470-1552, a contribué par ses écrits à former la langue anglaise; il est surtout connu par ses traductions, comme *the Ship of fools*, la nef des fous, trad. de l'allemand de Séb. Brandt, etc.

Barclay (Guillaume), jurisconsulte écossais, né à Aberdeen, 1543-1605, fut forcé de quitter son pays, devint professeur de droit à Pont-à-Mousson, puis à Angers, et a laissé des ouvrages estimés, *De regno et regali potestate adversus Buchanum, Brutum, Boucherium et reliquos Monachomacos, libri VI*; *de Potestate Papæ*, etc.

Barclay (Jean), poëte et théologien, fils du précédent, né à Pont-à-Mousson, 1582-1621, refusa d'entrer dans la Société des jésuites, ce qui donna lieu à de grands démêlés entre la Société et son père, obtint la faveur de Jacques Ier, qu'il aida dans la composition de plusieurs ouvrages latins; publia plusieurs ouvrages en prose et en vers, mais est surtout connu par son roman allégorique d'*Argenis*, tableau des vices et des révolutions des cours, qui eut beaucoup de succès au XVIIe s., et a été plusieurs fois traduit en français.

Barclay de Tolly (Michel, prince), feld-maréchal russe, né en Livonie, 1750-1818, d'une famille originaire d'Ecosse, prit part aux campagnes contre les Turcs, les Suédois et les Polonais, commandait l'avant-garde russe sous Benningsen, en 1806, et fut blessé à Eylau. En 1809, il surprit les Suédois après une marche hardie de deux jours sur les glaces du golfe de Bothnie, et fut nommé gouverneur de Finlande, puis ministre de la guerre. En 1812, il fut l'auteur du plan de défense, qui consistait à attirer les Français dans l'intérieur de la Russie, pour les affaiblir par de longues marches et les harceler avec la cavalerie légère; il commanda la première armée de l'Ouest; mais les Russes s'indignèrent de cette tactique qui leur paraissait humiliante, et Koutousof prit le commandement. Barclay de Tolly le seconda de tous ses efforts, surtout à la bataille de la Moskva. En 1813, après la bataille de Bautzen, il fut général en chef de l'armée prusso-russe, avec Wittgenstein, Blücher et le grand-duc Constantin pour lieutenants. Il battit Vandamme à Kulm, se distingua à Leipzig, livra plusieurs combats meurtriers dans la campagne de France, et fut nommé feld-maréchal général, le jour de l'entrée des alliés à Paris. Il reparut en France, 1815, à la tête des Russes, et mérita d'être considéré comme l'un des meilleurs généraux qui nous furent opposés à la fin des guerres de l'Empire; mais objet de la jalousie des courtisans russes, il mourut oublié et dédaigné.

Barcochébas (fils de l'Etoile), imposteur juif du IIe s., se fit passer pour le Messie, après avoir envoyé ses émissaires, et surtout Akiba, dans toutes les provinces de l'empire romain, pour préparer un soulèvement général. En 131, sous Adrien, il s'empara de plusieurs places fortes; mais il fut battu par Julius Severus, et succomba dans la citadelle de Béthar; on le fit périr dans les supplices; ses partisans furent massacrés ou réduits en esclavage; Jérusalem fut détruite; c'est l'époque de la grande dispersion des Juifs, 136. V. *Der Jüdische Krieg unter den Kaisern Trajan und Hadrian*, par Münter, 1821.

Bard, village de la prov. de Turin (Italie), à 36 kil. S. E. d'Aoste, sur la Doria-Baltea, à l'entrée de la vallée d'Aoste. Un fort, qui défendait le passage, fut tourné par les Français, en 1800, puis pris et rasé; on l'a reconstruit en 1815.

Bardanes. V. Philippicus et Vardane.

Bardas, patrice de Constantinople, frère de l'impératrice Théodora, fut l'un des tuteurs de son jeune neveu, Michel III, 842-854; il fut bientôt tout-puissant, mit dans un cloître l'impératrice, et se fit donner le titre de César. Il mit à la place du patriarche Ignace déposé le fameux Photius, et prépara ainsi le schisme de l'Eglise grecque. Il fut supplanté, en 866, par Basile le Macédonien, qui l'assassina.

Bardas-Sclerus, général sous l'empereur grec Jean Zimiscès, se souleva, après sa mort, contre Basile II et Constantin; il se fit proclamer empereur, mais fut vaincu par *Bardas-Phocas*. Il se réfugia auprès du khalife de Bagdad, revint en 980, se joignit à Bardas-Phocas et partagea l'empire avec lui. Lorsque Phocas eut été tué, Sclerus se soumit à Basile II, qui lui laissa sa charge de grand-maître du palais; il mourut en 990.

Bardes, nom des poëtes chez les Galls et les Kymris; en s'accompagnant de la harpe ou de la *rotte*, ils composaient et chantaient des hymnes en l'honneur des dieux, célébraient les exploits des héros, excitaient les guerriers aux combats et conservaient les traditions nationales et religieuses. Leurs priviléges étaient nombreux chez tous les peuples d'origine celtique, et, plus d'une fois, les ennemis de l'indépendance bretonne, depuis les Romains jusqu'à Edouard Ier d'Angleterre, poursuivirent cruellement les bardes qui entretenaient par leurs chants le patriotisme national. En Ecosse, dans le pays de Galles, en Irlande, jusqu'à une époque plus rapprochée de nous, il y eut de grands concours de poésie entre les bardes, que l'on récompensait par le don d'une harpe d'argent à neuf cordes. Les noms de Fingal et d'Ossian sont restés célèbres. Owen Jones a recueilli plusieurs chants des bardes gallois; Sharon Turner a démontré l'authenticité des poésies publiées dans le 1er vol. du recueil intitulé : *Myvirian; Archæology of Wales;* plusieurs chants des bardes Aneurin, Taliesin, Llywarch-Hen, Merzin, nous ont été conservés; M. de la Villemarqué a publié les *Chants populaires* de notre Bretagne (Barzaz-Breiz), les *Contes populaires des anciens Bretons*, les *Poëmes des Bardes bretons du* VIe *s.*, etc. —V. *Recherches sur les Bardes* de l'abbé de La Rue, et *Recherches sur les Bardes* de David Williams Dolgelly.

Bardesane, hérésiarque syrien du IIe siècle, d'abord défenseur du christianisme, tomba ensuite dans l'hérésie des Valentiniens et en vint à nier que J. C. eût pris un corps humain.

Bardin (Jean), peintre français, né à Montbard, 1732-1809, fut membre de l'Institut et directeur de l'Ecole des beaux-arts d'Orléans. Il eut pour élèves David et Regnault. On cite de lui : *Tullie faisant passer son char sur le corps de son père*, l'*Exaltation de Ste Thérèse*, *Andromaque pleurant sur les cendres d'Hector*, l'*Enlèvement des Sabines*, le *Massacre des Innocents*, etc.

Bardin (Etienne-Alexandre, baron), fils du précédent, né à Paris, 1774-1840, devint général de brigade en 1813, et a publié plusieurs ouvrages estimés; son *Manuel d'infanterie* a été traduit en plusieurs langues; son neveu, le général Mollière, a publié, de 1841 à 1851, le *Dictionnaire de l'armée de terre*, auquel son oncle avait travaillé pendant 30 ans, 4 gros vol. in-8°.

Bardon (Michel-François Dandré-), peintre et graveur français, né à Aix, 1700-1783, d'abord avocat, étudia le dessin sous J. B. Vanloo, devint professeur d'histoire à l'Ecole de peinture, puis directeur de l'académie de Marseille. Outre des tableaux estimés, il a laissé : *Histoire universelle traitée relativement aux arts de peindre et de sculpter*, 1769, 3 vol. in-12; *Livre des principes à dessiner; Vie de Carle Vanloo; Traité de peinture, suivi d'un Essai sur la sculpture, et d'un Catalogue raisonné des plus fameux peintres, sculpteurs et graveurs de l'Ecole française*, 2 vol. in-12; *Costume des anciens peuples*, collection de 300 pl. gravées par Cochin, 4 vol. gr. in-fol.

Bardouan, Berdouan ou **Burdwan,** v. de la prov. de Bengale (Hindoustan), sur la Banka, au N. O. de Calcutta, comprend une jolie ville anglaise et une ville indienne, assemblage de faubourgs populeux, mais remplis de misérables huttes de boue. On y remarque les bâtiments considérables du radjah; 50,000 hab.

Bardylis, d'abord charbonnier et chef de brigands, devint roi des Illyriens, attaqua la Macédoine sous Amyntas II et Perdiccas III, mais fut vaincu et tué, à

l'âge de 90 ans, par Philippe de Macédoine qui commençait à régner, 359 av. J. C.

Barebone, corroyeur anglais, fanatique de la secte puritaine des *Saints*, prit le nom de *Praise God* (Louez Dieu) et donna son nom à un parlement, dont il fit partie sous Cromwell en 1652. Il exerça une grande influence à Londres jusqu'à la Restauration.

Baréges, village de l'arrond. et à 20 kil. S. E. d'Argelès (Hautes-Pyrénées), sur le Bastan, fameux par ses eaux thermales sulfureuses, fréquentées depuis le XVIIe siècle, et par son bel établissement de bains, son hôpital militaire, etc. La cascade de Gavarnie est à 4 kil.; les vallées de Baréges, de Gavarnie, avec les pics voisins, le Tourmalet, le pic du Midi, etc., sont célèbres. Les tissus légers en crêpe, ou *étoffes de Baréges*, sont surtout fabriqués à Bagnères de Bigorre.

Baréges (Monts de) ou de **Bigorre.** *V.* Bigorre.

Bareily, v. de l'Hindoustan, dans le pays d'Aoude, à 250 kil. O. de Laknau, est vaste et bien bâtie; c'est une station militaire des Anglais; 105,000 hab.

Barentin, bourg de l'arrond. et à 16 kil. N. O. de Rouen (Seine-Inférieure), sur la ligne de fer de Paris au Havre. Filat. de coton, siamoises, papeteries; 2,729 hab.

Barentin (Charles-Louis-François de), 1738-1819, fut avocat général au Parlement de Paris, président de la Cour des aides, et, en 1788, garde des sceaux, à la place de Lamoignon. Il ouvrit la deuxième assemblée des notables et les États-généraux de 1789, mais ne joua qu'un rôle médiocre. Dénoncé par Mirabeau, il donna sa démission; puis fut accusé devant le tribunal du Châtelet, qui l'acquitta. Il émigra, ne revint en France qu'après le 18 brumaire, et fut nommé chancelier honoraire par Louis XVIII, en 1814. On a publié, en 1844, un de ses écrits sous ce titre: *Mémoire autographe de M. de Barentin sur les derniers conseils du roi Louis XVI.*

Barentin-Montchal (Vicomte de), né à Paris, 1737-1824, servit dans l'armée française au XVIIIe siècle, émigra, se trouva à l'armée de Condé et commanda, à Mittau, la garde de Louis XVIII. On a de lui: *Voyage dans les Etats-Unis fait en* 1784, traduit de l'anglais de Smith, 1791, 2 vol. in-8°; *Géographie ancienne et historique, composée d'après les cartes de d'Anville*, 1807, 2 vol. in-8°, avec atlas; *Traité sur les haras;* etc.

Barentz ou **Barentsen** (Thierry), appelé aussi *Bernard Dirk*, peintre hollandais, né à Amsterdam, 1534-1592, élève de son père, Barentz le Sourd, reçut en Italie les leçons du Titien, et, de retour dans son pays, peignit avec succès surtout le portrait. Sa *Judith* est regardée comme son chef-d'œuvre.

Barentz (Guillaume), navigateur hollandais de la fin du XVIe siècle, tenta d'aller en Chine par les mers du nord de l'Europe et de l'Asie. Il a laissé une relation de ses deux voyages, 1594 et 1596 (*Noordsche Schip Vaert*), traduite en français dans l'*Histoire générale des Voyages.*

Barère de Vieuzac (Bertrand), né à Tarbes, 1755-1841, avocat à Toulouse, couronné à l'Académie des Jeux Floraux, pour un éloge de Louis XII, conseiller à la sénéchaussée du Bigorre, fut député aux États-généraux et rédigea un journal assez impartial, *le Point du Jour.* Il prit souvent la parole, sans se faire remarquer par son éloquence, et, partisan des principes de la Révolution, resta cependant dans les limites de la modération. Membre du tribunal de Cassation, il fut envoyé par les Hautes-Pyrénées à la Convention, en 1792. Il ne se déclara d'abord pour aucun des deux partis qui se disputaient la direction de la Révolution; mais déjà la passion de la popularité, flattée par quelques succès de tribune, l'entraînait, et l'absence de courage devait lui faire commettre bien des fautes. Président de l'Assemblée, le 1er déc. 1792, il annonçait qu'elle allait hâter le procès de *Louis le Traître*, et s'écriait déjà dans ce langage, qui le fit appeler plus tard l'*Anacréon de la guillotine:* « L'arbre de la liberté ne saurait croître, s'il n'est arrosé du sang des rois. » Il vota la mort sans appel et sans sursis, appuya l'accusation contre le duc d'Orléans, contre les ministres Roland et Pache; réclama pour Lepelletier les honneurs du Panthéon, mais demanda la peine de mort contre les auteurs de toute proposition de loi agraire. Membre du Comité de salut public, il se déclara, au 31 mai, contre les Girondins, et se dévoua, par peur, au parti le plus fort; il fut presque constamment l'organe officiel du Comité, faisant en son nom une foule de rapports sur la politique, les armées, l'administration, les choses et les personnes. Accusé de *feuillantisme* au club des Jacobins, malgré tant de gages donnés à la *Terreur*, qu'il avait fait *mettre à l'ordre du jour*, il redoubla de zèle implacable, proposant de nouveaux massacres et prononçant ces paroles odieuses: « Transigez aujourd'hui, ils vous massacreront demain... Non, non, il n'y a que les morts qui ne reviennent pas. » Courtisan de Robespierre, le 8 thermidor, il fut l'un des premiers à couvrir de sa haine et de ses dénonciations le tyran conspirateur, qu'il ne craignait plus. La réaction thermidorienne ne l'épargna pas cependant; il fut décrété d'accusation le 12 vendémiaire an III, et condamné à la déportation avec Billaud-Varennes et Collot-d'Herbois. Il parvint à s'échapper des prisons de Saintes, et, en 1795, fut nommé membre du Corps législatif; mais sa nomination fut annulée; il fut encore poursuivi, se cacha jusqu'au 18 brumaire, fut alors compris parmi les amnistiés et vécut loin des affaires jusqu'en 1815. Il fut envoyé à la chambre des Cent-Jours; puis, banni comme régicide, en 1816, il se réfugia en Belgique. Il revint à Paris, après 1830, fut élu député par son département en 1832; mais l'élection fut annulée pour vice de forme. Il fut membre du conseil général des Hautes-Pyrénées jusqu'en 1840. Il a publié beaucoup d'ouvrages: *Eloges de J.-J. Rousseau, de Montesquieu, de Louis XII, de Georges d'Amboise, de Séguier; Esprit des états généraux*, 1789; *Opinion sur le jugement de Louis XVI*, 1792; *De la Pensée du gouvernement républicain*, 1797; *la Liberté des mers, ou le gouvernement anglais dévoilé*, 3 vol., 1798; *les Veillées du Tasse*, 1804; *les Anglais au XIXe siècle*, 1804; *Histoire des révolutions de Naples depuis* 1789 *jusqu'en* 1806, etc.; des traductions de l'anglais et de l'italien, etc. M. Carnot fils a publié beaucoup d'extraits tirés de ses papiers, avec notice, sous le titre de *Mémoires de Barère*, 1842, 4 vol. in-8°.

Baretoun (Al-) *Parætonium*, v. d'Egypte, sur la Méditerranée et sur la frontière de Barca. Ruines curieuses.

Baretti (Joseph), littérateur italien, né à Turin, 1716-1789, vécut surtout en Angleterre, et s'est fait connaître par une traduction en vers de Corneille, 1748, par un *Dictionnaire anglais-italien* et *italien-anglais*, par une *Grammaire italienne* et par beaucoup d'autres ouvrages en prose et en vers.

Bareuth. *V.* Baireuth.

Barfleur, petit port de l'arrond. et à 25 kil. N. E. de Valognes (Manche), à 26 kil. E. de Cherbourg, au N. E. de la presqu'île du Cotentin, est d'un accès assez difficile, à cause des amas de rochers qui forment la *pointe de Barfleur.* Commerce d'exportation de produits agricoles; banc d'huîtres. Beau phare de Barfleur ou de Gatteville. Elle était importante au moyen âge, fortifiée, et l'un des ports les plus fréquentés pour passer en Angleterre. Près de là périt *la Blanche-Nef*, avec la famille de Henri Ier d'Angleterre, en 1120; 1,500 hab.

Barge, v. de la prov. de Coni (Italie), 16 kil. N. O de Saluces; 9,000 hab.

Bari (*Barium*), v. forte, ch.-lieu de la prov. de Bari (Italie), port assez sûr, mais ensablé, sur l'Adriatique, à 250 kil. N. E. de Naples. Archevêché; cathédrale remarquable par une belle tour; prieuré de Saint-Nicolas du XIe siècle, lieu de pèlerinage très-fréquenté. Fabriques de toiles, de cotonnades, de draps, de soieries, de chapeaux; liqueur renommée (*acqua stomachica*), commerce de grains, huile d'olives, vins et laines; patrie de Piccini; 50,000 hab. — La Terre de Bari, partie de l'ancienne Pouille, entre la Terre d'Otrante, la Basilicate et la Capitanate, se compose de plaines fertiles, quoique manquant d'eaux courantes; les pâturages sont excellents; on exploite des salines et des nitrières; le climat est très-chaud. Elle a 5,937 kil. carrés et 605,000 hab.

Barile, v. de la Basilicate (Italie), à 6 kil. S. E. de Melfi; colonie de Grecs; 4,000 hab.

Barillon (de), ambassadeur de Louis XIV auprès des rois d'Angleterre, Charles II et Jacques II, homme de plaisir, mais intelligent. Fox a publié sa correspondance avec Louis XIV, en 1684 et 1685.

Baring, l'une des îles situées dans l'Océan Glacial arctique, au N. de l'Amérique septentrionale. C'est la première que l'on rencontre en venant du détroit de Behring; le détroit du Dauphin et de l'Union la sépare du continent; le canal de Mac-Clure, au N., de l'île Melville; le détroit du Prince de Galles, à l'E., sépare la Terre de Banks, qui fait partie de l'île Baring, de la terre du Prince-Albert.

Baring, famille célèbre de financiers anglais, dont les principaux membres sont: Baring (Jean), fils d'un pasteur de Brême, vint s'établir à Exeter à la fin du XVIIIe

siècle. — BARING (Francis), son 3e fils, né à Exeter, 1740-1810, fut le fondateur d'une des plus grandes maisons de commerce de Londres, et seconda les vues politiques de Pitt. — BARING (Henri), 3e fils du précédent, 1776-1848, suivit lord Macartney en Chine, et vécut à Calcutta. — BARING (Alexandre), 2e fils de Francis, 1775-1848, membre du parlement depuis 1806, consacra sa vie aux opérations et aux études financières, négocia le grand emprunt français de 1818, demanda la liberté du commerce dès 1820, fut nommé directeur des monnaies et président du commerce en 1834, et devint pair, en 1835, sous le nom de baron Ashburton.

Barjésu ou **Elymas**, faux prophète juif, qui s'opposait à la prédication de l'Evangile, et que saint Paul priva de la vue à Paphos.

Barjols, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil. N. O. de Brignoles (Var). Stalactites curieuses. Huile, distilleries; 3,002 hab.

Barjone (SIMON). *V.* PIERRE (Saint).

Barker (EDMOND-HENRI), philologue anglais, né dans le comté d'York, 1788-1839, a donné des éditions correctes de plusieurs classiques latins, a publié des articles de saine critique dans plusieurs revues, a eu une part considérable à l'édition du *Thesaurus Græcæ linguæ*, donnée par Valpy, et a publié avec Dunbar un dictionnaire grec et anglais, 1831.

Barkiarok, sultan seldjoucide, fils de Malek-Shah, n'eut qu'une partie de l'héritage paternel, la Perse, Bagdad et ses dépendances, 1092. Il envoya contre les chrétiens de la première croisade une grande armée, conduite par son lieutenant Kerboga, qui fut complétement vaincu près d'Antioche, 1098; il mourut en 1105.

Barking, bourg du comté d'Essex (Angleterre), à 12 kil. E. de Londres. Ruines d'une abbaye de bénédictines.

Barkok-Daher, 1er sultan des Mamelouks circassiens ou bordjites, d'abord esclave, puis chef des Mamelouks, renversa, en 1390, la dynastie des Baharites, et régna jusqu'en 1399, avec intelligence et fermeté.

Barlaam, moine de l'ordre de Saint-Basile, né à Seminara, en Calabre, 1300-1348, homme très-instruit, se rendit en Orient pour y apprendre le grec, gagna la faveur d'Andronic le Jeune, fut chargé par lui, vers 1339, de négocier auprès des papes la réunion des deux Eglises, mais échoua dans ses négociations. Il eut de vives controverses avec les moines du mont Athos, sur la nature de la lumière dont Jésus avait été environné sur le Thabor, soutint la cause du bon sens, mais dut revenir en Italie. Par les soins de Pétrarque, son ami, à qui il avait enseigné le grec, il obtint l'évêché de Gerace ou de Locres. Ses ouvrages de controverse, ses lettres, ses discours sont depuis longtemps oubliés; mais, l'un des premiers, il a fait renaître en Occident l'étude de la langue et de la philosophie grecque.

Barletta (*Barolum*), v. forte de la province et à 40 kil. N. O. de Bari (Italie). Port sur l'Adriatique, dans une île de rochers, reliée à la terre par un pont. La rade est bonne et le commerce actif; 28,000 hab. — Fondée par les Normands au XIe siècle, place très-forte au XVe, elle fut prise par Gonzalve de Cordoue, en 1503.

Barletta (FRA GABRIELE DE), prédicateur dominicain du XVe siècle, attirait la foule par ses sermons dans le genre burlesque de Menot et de Maillard. Ils ont eu beaucoup d'éditions en Italie et en France. Les meilleures sont, dit-on, celles de Venise, 1571, 2 vol. in-8°, et de Rouen, 1515, petit in-8° gothique.

Barlow (JOEL), diplomate et poëte américain, né dans le Connecticut, 1755-1812, combattit avec Washington, se fit connaître par quelques chants nationaux; puis, à la paix, fut libraire, avocat, agent de la compagnie de l'Ohio, vint en France, se lia avec les Girondins, publia quelques opuscules de circonstance, et reçut de la Convention le titre de citoyen français. Il spécula plus tard sur les assignats, fut nommé consul américain à Alger et à Tripoli, revint en France en 1797, aux Etats-Unis, 1805, et fit imprimer une édition magnifique de sa *Colombiade*, poëme en 10 chants, assez médiocre. Nommé ministre plénipotentiaire en France, 1811, il alla mourir près de Cracovie.

Barlowe (FRANÇOIS), peintre anglais, né dans le comté de Lincoln, 1646-1702, excellait à peindre les animaux, et surtout les poissons et les oiseaux.

Barma. *V* BIRMAN.

Barmécides, c.-à-d. *fils de Barmek*, famille célèbre en Orient par sa puissance et par ses malheurs; originaires du Koraçan, ils s'attachèrent à la fortune des khalifes abbassides. *Khaled ben Barmek* fut le principal ministre d'Aboul-Abbas, gouverna l'empire sous ses deux fils, et fut chargé de l'éducation du jeune Haroun-al-Raschid. Son fils, *Yahia*, homme du plus grand mérite, rendit les services les plus éclatants à Haroun, qui le nomma vizir, dès 786; habile administrateur, bon général, d'une libéralité proverbiale, il reçut du khalife le titre de *père*. Les plus connus de ses fils, Fadhl et Djâfar (le Giâfar des *Mille et une Nuits*), partagèrent ses honneurs et sa puissance. Haroun, dont Djâfar était l'ami et le compagnon habituel, lui confia même l'éducation de son fils Al-Mamoun. Tout à coup les Barmécides furent frappés par le khalife: Djâfar fut décapité à Anbar; Fadhl et son père Yahia furent jetés en prison; tous leurs parents furent tués ou dépouillés de leurs biens. De quel crime étaient-ils coupables? On les accusait de n'être attachés qu'en apparence à la religion de Mahomet, ou bien Haroun était jaloux et effrayé de leur puissance et de leur popularité; Djâfar l'aurait irrité en sauvant un Alide, condamné à mort. Suivant le récit plus romanesque des historiens orientaux, Haroun aurait voulu punir Djâfar, qui, malgré ses ordres, aurait épousé la belle Abbassa, sœur du khalife, et en aurait eu un fils. Les poëtes et les historiens musulmans ont chanté les vertus et les malheurs de cette famille; leur souvenir est encore populaire en Orient. La Harpe est l'auteur d'une tragédie médiocre des *Barmécides*.

Barmen, v. de la Prusse rhénane, sur la Wipper, semble ne faire qu'une seule ville avec Elberfeld. Elle a été formée de la réunion de 7 villages; sa prospérité date du commencement du XIXe siècle; le blocus continental y a développé l'industrie, favorisée d'ailleurs par une excellente situation. Soieries, velours, filatures, blanchisseries, teintureries; 86,000 hab.

Barnabé (Saint), l'un des premiers disciples des apôtres, était un juif de la tribu de Lévi, né dans l'île de Chypre. On croit qu'il fut, avec saint Paul, disciple de Gamaliel. Peu après sa conversion, il fut envoyé à Antioche, par l'église de Jérusalem, pour prêcher la foi aux Gentils; il parcourut avec saint Paul la Syrie et la Grèce; avec saint Marc, son cousin, l'île de Chypre. Peut-être a-t-il subi le martyre à Salamine. L'église de Milan le reconnaît pour son apôtre. Les *Actes* et l'*Evangile* qu'on lui attribue sont apocryphes; l'*Epître* dont il serait l'auteur n'a pas été admise parmi les livres canoniques. On célèbre sa fête le 11 juin.

Barnabites, congrégation formée, en 1530, à Milan, pour prêcher et instruire la jeunesse surtout. Ils s'établirent d'abord dans une église de Saint-Barnabé, et furent approuvés par le pape, en 1535. Ils vinrent en France, sous Henri IV, en 1608, et travaillèrent à la conversion des protestants; leur église était à Paris, sur la place du Palais-de-Justice. Ils existent encore en Espagne et en Italie.

Barnaoul, v. du gouvernement et à 380 kil. S. de Tomsk (Sibérie), sur une rivière de ce nom. Direction générale des mines de l'Altaï; école des mines, observatoire, etc. Elle doit son origine à une usine fondée par Nikita Demidoff, en 1730; 10,000 hab.

Barnard-Castle, v. du comté et à 35 kil. S. O. de Durham (Angleterre), sur la Tees. Marché aux grains; fab. de tapis et de chapeaux; 5,000 hab.

Barnave (ANTOINE-PIERRE-JOSEPH-MARIE), né à Grenoble, 1761-1793, fils d'un procureur au parlement de cette ville, se fit de bonne heure connaître comme avocat, surtout lorsqu'il eut prononcé devant le parlement un discours de clôture, dont le sujet était la *Division des pouvoirs politiques*, 1783. Dès lors il semblait se préparer par l'étude au rôle politique qu'il allait jouer. Une brochure qu'il publia, *Esprit des édits enregistrés militairement le 20 mai* 1788, fit beaucoup de bruit; il prit une part active aux délibérations des états du Dauphiné et fut nommé député aux États-généraux. Passionné pour la liberté, *mais sachant déjà que la ruine de la liberté était toujours dans ses excès*, il ne tarda pas à se distinguer dans l'assemblée, malgré sa jeunesse, par la franchise éloquente de ses opinions; et si, à propos d'une discussion au sujet des meurtres de Foulon et de Berthier, il prononça cette parole, qu'on lui a si souvent reprochée, « *Le sang qui vient de couler était-il donc si pur?* » lui-même a pris soin de justifier avec une noble simplicité cette phrase qui lui échappa dans la chaleur de l'improvisation. Il prit part à presque toutes les grandes discussions de l'Assemblée constituante, et souvent fut le rival éloquent de Mirabeau lui-même; le grand orateur l'avait jugé, lorsqu'à la fin de l'un des plus beaux

discours de Barnave il s'écria : « Je n'ai jamais entendu parler si bien, si clairement et si longtemps, mais il n'y a pas de divinité en lui. » Le duel de Barnave et de Cazalès ajouta encore à sa popularité, et l'Assemblée l'appela à la présidence, le 25 octobre 1791. Après la mort de Mirabeau, il était, de l'aveu de tous, le premier orateur du parti de la révolution. Mais alors il voulut combattre pour la royauté, qui ne lui paraissait plus menaçante, afin de sauver la liberté de ses erreurs et de ses excès ; chargé avec Pétion et Latour-Maubourg de ramener la famille royale de Varennes à Paris, il témoigna les plus grands égards au roi et à la reine ; dès lors il s'efforça de rapprocher le parti constitutionnel de la royauté ; ses efforts furent impuissants, et il perdit sa popularité. Après la session, il revint à Grenoble ; il y exerçait les fonctions de maire, et écrivait sa remarquable *Introduction à la Révolution française*, lorsqu'il fut dénoncé par le député La Rivière, le 15 août 1792 ; on venait de trouver dans un des secrétaires du cabinet du roi aux Tuileries un *Projet du comité des ministres concerté avec MM. Alexandre Lameth et Barnave*. Il fut décrété d'accusation, arrêté, et, après 10 mois de captivité dans les prisons de Grenoble, il fut transféré à Paris. Malgré les efforts de Boissy-d'Anglas, il comparut devant le tribunal révolutionnaire, le 28 novembre 1793, se défendit avec une admirable éloquence, mais fut condamné à mort, et monta, le 30, sur l'échafaud, avec l'ancien ministre Duport-Dutertre : « Voilà donc, s'écria-t-il, le prix de ce que j'ai fait pour la liberté ! » M. Bérenger de la Drôme a publié les *Œuvres de Barnave*, 1843, 4 vol. in-8°.

Barnet, bourg du comté de Hertford (Angleterre), à 16 kil. N. O. de Londres. Le comte de Warwick y fut vaincu et tué, en 1471, par Edouard IV ; 2,500 hab.

Barneveldt, bourg de la Gueldre (Pays-Bas), à 30 kil. N. O. d'Arnheim ; 4,000 hab.

Barneveldt, île au N. de la Terre-de-Feu, dans le détroit de Magellan, découverte par les Hollandais, en 1616.

Barneveldt (Jean **Van Olden**), homme d'Etat hollandais, né à Amersfoort, 1549-1619, grand pensionnaire de Hollande, fut un savant magistrat et un habile négociateur. En 1585, il contribua surtout à faire échouer les projets de Leicester ; il obtint de Jacques Ier la restitution de Brielle, Flessingue et Ramekens ; s'il ne put empêcher Henri IV de signer la paix de Vervins avec l'Espagne, 1598, il aida le président Jeannin dans ses négociations pour amener la trêve de douze ans, 1609. Il était le chef respecté du parti républicain et redoutait l'ambition du stathouder, Maurice de Nassau. La querelle religieuse des Arminiens et des Gomaristes envenima la haine des partis ; Barneveldt ayant adopté les doctrines d'Arminius, le prince d'Orange se déclara pour les Gomaristes. Le synode de Dordrecht condamna les Arminiens, comme des amis secrets de l'Espagne, 1618 ; Maurice fit aussitôt arrêter Barneveldt avec ses amis ; il fut jugé par 26 commissaires vendus à ses ennemis ; l'envoyé de France et la princesse douairière d'Orange essayèrent vainement de le sauver. Injustement condamné, il porta avec courage sa tête sur l'échafaud, 1619. Ses deux fils, René et Guillaume, voulurent le venger ; la conspiration fut découverte ; Guillaume prit la fuite ; René fut condamné à mort. Sa mère demanda sa grâce au prince d'Orange, qui lui dit : « Il me paraît « étrange que vous fassiez pour votre fils ce que vous « n'avez pas fait pour votre mari ! » Elle répondit : « Je « n'ai pas demandé grâce pour mon mari, parce qu'il « était innocent ; mais je la demande pour mon fils, « parce qu'il est coupable. »

Barneville, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 24 kil. S. O. de Valognes (Manche). Eglise romane. Commerce de céréales avec les îles Anglo-Normandes ; 955 hab.

Barnsley, v. du comté et à 54 kil. S. O. d'York (Angleterre), sur la Dearne. Houillères ; fonderies ; toiles de lin ; 23,000 hab.

Barnstable, v. du comté de Devon (Angleterre), à 55 kil. N. O. d'Exeter, port près de l'embouchure de la Taw. Fabriques de draps communs, de tuiles, de briques ; 8,000 hab.

Barnstable, v. du Massachusetts (Etats-Unis), à 105 kil. S. E. de Boston. Le port est obstrué par un banc de sable. Grandes salines aux environs ; commerce considérable ; 5,000 hab.

Barocci (Federico), dit *le Baroche*, peintre de l'école romaine, né à Urbin, 1528-1612, fils d'un sculpteur ; étudia d'abord les œuvres du Titien et de Raphaël, reçut les conseils de Michel-Ange, mais imita surtout le Corrége. A Rome, de lâches envieux l'empoisonnèrent ; il fut près de quatre ans sans pouvoir reprendre le pinceau et sa santé resta toujours délicate. Sa couleur a beaucoup de fraîcheur et de délicatesse ; ses figures sont correctes et bien posées. Ses principaux tableaux sont : la *Cène*, le *Saint François stigmatisé* et le *Saint Sébastien*, à Urbin ; une *Descente de croix*, à Pérouse ; la *Vocation de saint Pierre et de saint André ;* une *Annonciation*, à Lorette ; *la Circoncision*, *Sainte Micheline en extase*, *le Pardon ou Saint François en extase*, le *Martyre de saint Vital*, etc. Le Louvre possède une *Madone*, *Sainte Lucie* et *Saint Antoine*.

Baroch. V. *Baroutch*.

Baroda, v. de la présidence et à 380 kil. N. de Bombay (Hindoustan), capit. de la principauté de Guikovar. Elle est dans une plaine fertile et a beaucoup souffert du tremblement de terre de 1819. Elle a été la capitale d'un royaume Mahratte. On lui donne 140,000 hab. (?)

Baron, *baro*, *barus*, *faron ;* ce nom vient probablement du vieil allemand *bar*, homme par excellence, répondant au latin *vir*. Sous les Mérovingiens, on le trouve employé pour signifier vaguement *homme puissant*, quelquefois même *mari*. A l'époque féodale, le titre de baron désigne un seigneur illustre, jouissant des droits féodaux dans toute leur plénitude ; on appelait Guillaume le Conquérant le *fameux baron ;* les grands vassaux de France ou d'Angleterre étaient les hauts barons ; les Montmorency s'intitulaient fièrement *premiers barons chrétiens*, et Godefroi de Bouillon *baron du Saint-Sépulcre*. Le mot *baronnie* indiquait également d'abord un fief d'une haute importance ; les apanages des fils de France leur étaient donnés en *comté* et *baronnie* (*in comitatum et baroniam*). Plus tard, lorsque la hiérarchie féodale fut définitivement constituée, le nom de baron désigna un seigneur, inférieur au comte, supérieur au simple chevalier. En Angleterre, on appela barons les pairs du royaume, les juges de la cour de l'Echiquier, les notables de Londres, York, etc. — La couronne de baron est un simple cercle rasé, entortillé de rangs de petites perles, d'où son nom de *tortil*.

Baron (Michel **Boyron,** dit), acteur célèbre, né à Paris, 1653-1729, fils d'un marchand de cuirs qui s'était fait comédien par amour, fut lui-même doué par la nature des dons les plus heureux. Il fut l'élève de Molière, réussit également dans la tragédie et dans la comédie ; puis, en 1691, il abandonna tout à coup le théâtre, dans la force de son talent, on ne sait trop par quel motif. Il reparut sur la scène, en 1720, et son retour fut accueilli avec enthousiasme. Il avait composé des comédies ; l'*Andrienne*, traduite de Térence, et *la Coquette*, ne sont pas sans mérite ; la meilleure de toutes est *l'Homme à bonnes fortunes*, où il a, dit-on, reproduit ses aventures galantes. Ses comédies forment 3 vol. in-12, 1759, ou 2 vol. in-12, 1736.

Baronius (César), cardinal et historien, né à Sora (Naples), 1538-1607, devint le supérieur de la congrégation des prêtres de l'Oratoire, après Philippe de Néri, 1593, fut le confesseur de Clément VIII, protonotaire apostolique, cardinal, bibliothécaire du Vatican, et deux fois faillit être pape. Il travailla 27 ans à une histoire de l'Eglise catholique, parce que l'histoire de l'Eglise avait été présentée sous un jour favorable au protestantisme par les centuries de Magdebourg ; on a loué son érudition, l'habileté de sa composition, l'éclat du style, tout en reconnaissant les erreurs qu'il lui était difficile d'éviter. Les *Annales ecclesiastici*, qui vont jusqu'en 1198, forment 12 vol. in-fol. et ont souvent été réimprimées ; le traité *de Monarchia Siciliæ*, prohibé par la cour d'Espagne, n'est pas dans la belle édition d'Anvers, 1589-1605. Le savant franciscain Pagi a corrigé un certain nombre d'erreurs dans la *Critica in Ann. Eccles. Baronii*, Anvers, 1705, 4 vol. in-fol. Les *Annales* ont été continuées jusqu'en 1571 par le P. Raynaldi, 10 vol. in-fol., 1646-77 ; par le P. Laderki, 3 vol. in-fol., 1728 ; par le P. Theiner. La meilleure édition de cette importante collection, celle de Lucques, 38 vol. in-fol., renferme l'œuvre de Baronius, de Raynaldi, les critiques de Pagi et de Mansi, 3 vol. d'*Indices ;* on peut y joindre Tornielli, *Annales sacri*, 4 vol. in-fol. qui servent d'introduction à Baronius.

Baronnet, titre de noblesse, créé en Angleterre par Jacques Ier, en 1611, héréditaire et venant après celui de baron. Ce fut d'abord une mesure fiscale ; on l'achetait 1,100 liv. sterl. Ce titre a été ensuite conféré gratuitement ; les baronnets sont placés entre les pairs et les simples gentilshommes (gentry) ; ils ont le droit de mettre le mot *sir* devant leur nom, et leurs femmes ont la qualification de *lady*.

Baroutch, Barotch ou **Broach** (*Barygaza* des anciens), v. de l'Hindoustan, dans la présidence de Bombay et la prov. de Goudjerate ou Guzerate, près de l'embouchure de la Nerbuddah. Jadis bien plus considérable avec ses manufactures de coton et son grand commerce maritime; ouvrages en agate. Prise par les Anglais, en 1772; 50,000 hab.

Barozzio. V. *Vignole.*

Barquisimeto, ch.-l. d'une prov. de ce nom, dans le Venezuela (Amérique du Sud), à 150 kil. S. O. de Valencia. Ses environs sont fertiles en indigo, cacao, café et froment. Elle était plus florissante avant la guerre et le tremblement de terre de 1812; 8,000 hab.

Barr, a. ch.-l. de cant. de l'arrond. et à 14 kil. N. de Schelestadt (Bs-Alsace), sur un affluent de l'Ill, au pied du Kirchberg, dans un territoire fertile en vignobles. Tanneries, chamoiseries, chapeaux de paille, distilleries d'eau-de vie; commerce de vins, grains, laines, chanvre, savon, etc.; 5,500 hab. — Près de là sont les ruines pittoresques du château de *Landsperg* du XIIe s.; plus loin, sur le Mermelstein sont les débris du *Mur des Païens*, qui devait avoir plus de 16 kil. et qu'on suppose l'ouvrage des Romains; au centre sont les ruines de l'abbaye de *Sainte-Odille*, fondée en 622; l'église et les chapelles, bien conservées, sont visitées par de nombreux pèlerins.

Barra, bourg de la prov. et à 6 kil. E. de Naples (Italie); 8,000 hab.

Barra (Joseph), de Palaiseau, était tambour dans l'armée républicaine et n'avait que douze ans, lorsque entouré par les Vendéens, qui lui ordonnaient de crier *Vive Louis XVII*, il répondit héroïquement, *Vive la République!* Il mourut percé de coups; la Convention lui décréta les honneurs du Panthéon et il fut célébré par beaucoup de poëtes, par Chénier, Collin d'Harleville, etc.

Barra ou **Barrah**, État de la Sénégambie, au N. de l'embouchure de la Gambie, peuplé de Mandingues, presque tous mahométans, et faisant un commerce assez actif; la capit. est *Barra-Idding* ou *Inding*, à 270 kil. S. de Saint-Louis.

Barraband (Pierre-Paul), peintre d'oiseaux, né à Aubusson, 1767-1808, professeur à l'école des arts de Lyon, a dessiné et peint avec beaucoup de talent pour la collection des oiseaux de Le Vaillant, pour le Buffon de Sonnini, pour l'histoire des insectes de Latreille et l'ouvrage sur l'Egypte. Il a exécuté de nombreux dessins pour la manufacture des Gobelins.

Barrabas. V. *Barabbas.*

Barrackpour, gros village à 25 kil. de Calcutta (Hindoustan), sert de garnison aux troupes du Bengale; on y remarque, à côté du vaste camp, la maison de plaisance et les beaux jardins du gouverneur général.

Barral (Pierre), abbé littérateur, né à Grenoble, 1700-1772, janséniste ardent, écrivit contre ses adversaires. On lui doit: *Dictionnaire historique, littéraire et critique des hommes célèbres*, 1758, 6 vol. in-8°; ouvrage passionné, martyrologe du jansénisme; *Dictionnaire historique, géographique et moral de la Bible*, 2 vol. in-8°; *Dictionnaire des antiquités romaines*, 2 vol. in-8°; *les Appelants célèbres; Maximes sur les devoirs des rois*, etc. Il a édité les *Mémoires* de l'abbé Goujet, 1767.

Barral (Louis-Mathias, comte de), prélat français, 1746-1816, étudia à Saint-Sulpice, fut attaché au cardinal de Luynes, fut nommé agent général du clergé, 1785, et, à la Révolution, était coadjuteur de son oncle, l'évêque de Troyes. Evêque *in partibus*, il refusa de prêter le serment de la constitution civile et s'expatria. Il fut l'un des premiers à donner sa démission, pour faciliter le concordat, et fut bien accueilli par Bonaparte, qui le nomma évêque de Meaux, aumônier de l'impératrice Joséphine, archevêque de Tours, sénateur, et l'employa dans toutes ses négociations avec le pape. De Barral fut reconnaissant; il prononça l'oraison funèbre de Joséphine, 2 juin 1814, officia à la cérémonie du *Champ de Mai*, juin 1815; aussi fut-il déclaré démissionnaire par Louis XVIII, à la seconde Restauration. Il a laissé plusieurs écrits, entre autres: *Fragments relatifs à l'histoire ecclésiastique du* XIXe *s.*, 1814; et *Défense des libertés de l'Eglise gallicane*, ouvrage posthume, 1817, in-4°.

Barras (Paul-Jean-François-Nicolas, comte de), né à Fos-Emphoux (Var), 1755-1829, d'une ancienne famille de Provence, servit à l'Ile-de-France et dans l'Inde, revint avec le grade de capitaine, mena une vie fort dissipée à Paris et se jeta, par calcul plus que par conviction, dans le parti de la Révolution. Il assista à la prise de la Bastille, 14 juillet 1789, et à l'attaque des Tuileries, 10 août 1792. Il fut nommé juré à la Haute Cour d'Orléans et député à la Convention par le département du Var. Il se rangea parmi les Montagnards, vota la mort de Louis XVI, fut envoyé en mission avec Fréron dans le midi de la France, punit les contre-révolutionnaires de Marseille et pressa le siége de Toulon, où il connut le jeune Bonaparte. Robespierre, instruit de l'immoralité de Barras, avait plusieurs fois songé à le faire arrêter. Barras le sut et fut l'un des plus violents auteurs du 9 thermidor; à la tête des troupes, il s'empara de l'Hôtel de Ville, et eut dès lors une grande célébrité. Secrétaire, président de la Convention, il fut l'un des persécuteurs des Montagnards, se distingua au 12 germinal, au 1er prairial et surtout au 13 vendémiaire. Chargé de défendre la Convention contre les sectionnaires, il s'adjoignit le général Bonaparte pour réprimer l'insurrection royaliste. Membre du Directoire de 1795 à 1799, il joua un rôle considérable, surtout après le coup d'Etat du 18 fructidor an V; mais il ne profita de sa position que pour donner le triste exemple de l'immoralité, de la corruption et de la dilapidation des finances; il ne cessa d'entretenir des relations avec les agents du parti royaliste. Il fut facilement renversé au 18 brumaire, donna sa démission le lendemain, se retira dans sa maison de campagne de Grosbois, puis à Bruxelles. Il rentra plus tard en France; il fut exilé à Rome, à l'époque de la conspiration de Malet qu'il avait connue. En 1814, il revint conspirer ouvertement pour les Bourbons, donna quelques conseils qui ne furent pas écoutés, et resta jusqu'à sa mort homme d'argent et de plaisir. Napoléon a dit de lui: « La passion avec laquelle il parlait l'aurait fait prendre pour un homme de résolution. Il ne l'était point; il n'avait aucune opinion faite sur aucune partie de l'administration publique. »

Barraux, village de l'arrond. et à 35 kil. N. E. de Grenoble (Isère), connu par son fort, jadis important, construit sur la frontière de Savoie par le duc Charles-Emmanuel, en 1596. Il fut pris en 1598 et gardé par les Français.

Barre. On nomme ainsi des amas de sables ordinairement mouvants, qui bouchent l'entrée d'un port ou d'un fleuve; telle est la barre de l'Adour. — On appelle encore barre le phénomène que produit l'action du flux de la mer, en remontant le cours de certains fleuves; c'est ce qu'on nomme le *mascaret* dans la Seine, la Dordogne, etc., le *pororoca* dans l'Amazone.

Barre, ligne qui sépare du public les juges d'un tribunal, ou les membres d'une assemblée; de là le nom de *barreau*, donné aux avocats et avoués qui restaient toujours à la barre du tribunal.

Barre (Chevalier de la). V. Labarre.

Barre (Joseph), chanoine régulier de Sainte-Geneviève et chancelier de l'Université de Paris, 1692-1764, a écrit plusieurs ouvrages médiocres, comme *la Vie du maréchal Fabert*, 1752, 2 vol. in-12, et une *Histoire générale d'Allemagne*, 1748, 11 vol. in-4°.

Barré (Pierre-Yves), vaudevilliste, né à Paris, 1749-1832, d'abord avocat à Paris, puis greffier au parlement de Pau, fonda le théâtre du Vaudeville avec Piis, Radet et Desfontaines, en 1792. Il écrivit beaucoup de charmants vaudevilles: *Arlequin afficheur*, qui eut plus de 800 représentations; *la Danse interrompue, Colombine mannequin, Gaspard l'Avisé*, etc. Il composa aussi de joyeuses et spirituelles chansons. En 1815, il fut remplacé par Désaugiers dans la direction du Vaudeville.

Barreaux (Jacques Vallée, seigneur des), poëte épicurien, né à Paris, 1602-1673, a composé quelques vers qui lui firent une sorte de célébrité. Voltaire soutient qu'il n'est pas l'auteur du fameux sonnet: *Grand Dieu! tes jugements sont remplis d'équité*, etc.

Barrême (François de), calculateur, né à Lyon, 1640-1703, donnait, à Paris, des leçons de tenue de livres en partie double, et fut protégé par Colbert. Il a publié le *Livre des comptes faits*, plus communément appelé *le Barrême*, qui a eu de nombreuses éditions; l'*Arithmétique*, le *Livre nécessaire pour tous les comptables*, contenant le calcul des intérêts; la *Géométrie servant à l'arpentage*, *le grand Banquier ou le Livre des monnaies étrangères réduites en monnaies de France*, etc.

Barrett (Jean-Jacques de), traducteur, né à Condom, 1717-1792, d'origine anglaise, professeur de langue latine, et inspecteur général de l'Ecole militaire, a traduit un grand nombre d'ouvrages latins (Cicéron, Virgile, Tacite); l'*Histoire de Florence* de Machiavel; l'*Eloge de la folie* d'Erasme, etc.

Barrhead, village près de Glasgow (Ecosse), ren-

ferme des filatures, des blanchisseries, des fabr. pour l'impression des calicots, une fonderie de fer, etc.

Barria ou **Bahr-Abad**, nom donné à l'Arabie déserte, comprenant le Nedjed et s'étendant jusqu'à l'Euphrate et à la Syrie.

Barricades (Journées des), nom donné à deux insurrections de la ville de Paris; dans l'une, 12 mai 1588, les ligueurs, excités par les Seize et par la présence de Henri de Guise, se soulevèrent contre Henri III, repoussèrent ses gardes, les Suisses, et dressèrent leurs barricades (faites avec des *barriques* et des pierres), jusqu'aux portes du Louvre; le roi fut forcé de fuir loin de Paris. — Dans l'autre, les Parisiens, depuis longtemps mécontents de la régente, Anne d'Autriche, et de son ministre Mazarin, se soulevèrent à la nouvelle de l'arrestation des conseillers au Parlement, Broussel, etc.; ils entourèrent le Palais-Royal et donnèrent le signal des troubles de la Fronde. 25 et 26 août 1648.

Barrière (Pierre), régicide, né à Orléans d'abord batelier, puis soldat, voulut assassiner Henri IV, communiqua son projet à un dominicain italien, Séraphin Banchi, dont les révélations sauvèrent le roi. Barrière fut rompu vif, à Melun, le 26 août 1593. Il déclara qu'il avait été poussé au crime par Aubry, curé de Lyon, et par le P. Varade, recteur des jésuites de Paris. Le parlement accusa même ce dernier, que Henri IV défendit. Banchi refusa l'évêché d'Angoulême.

Barrière (Jean de la), fondateur de l'ordre des Feuillants, né à Saint-Céré, 1544-1600, d'abord abbé de Feuillant, dans le diocèse de Rieux, réforma cette maison; l'institut, dont il devint le chef, fut reconnu par un bref de Sixte V, 1586, et affranchi de l'obédience de Cîteaux. Attaché à la royauté, il reçut de Henri III le couvent de la rue Saint-Honoré; ses ennemis le desservirent auprès du pape, et il fut dépouillé momentanément de son bénéfice.

Barrière (Traités de la). On donne ce nom à deux conventions qui avaient pour but d'empêcher désormais l'extension de la France dans les Pays-Bas : 1° le traité du 29 janv. 1713 donnait aux Hollandais, comme *barrière* contre la France, Tournai, Ypres, Menin, Furnes, Warneton, Comines, le fort de Knock; 2° le traité du 15 nov. 1715 décida que l'empereur et les Hollandais entretiendraient dans les Pays-Bas une armée de 30 à 35,000 hommes ; des garnisons hollandaises défendraient spécialement Namur, Tournai, Menin, Furne, Ypres, Warneton et le fort de Knock; et l'empereur payerait pour leur entretien 1,250,000 florins : cette convention eut son effet jusqu'en 1787.

Barrois, anc. pays de France, entre la Champagne et la Lorraine, s'étendait sur les deux rives de la Meuse, et a formé à peu près le départ. de ce nom. Ce pays avait, depuis le milieu du x^e s., des seigneurs particuliers, comtes, puis ducs, qui relevèrent des comtes de Champagne; en 1301, le duc Henri III fit hommage à Philippe le Bel de ce qu'on appela le *Barrois mouvant* jusqu'à la Meuse. Louis I^{er} laissa son duché à son petit-neveu, René d'Anjou, qui devint peu après duc de Lorraine, et réunit ainsi les deux pays. En 1571, le Barrois mouvant fut définitivement placé dans la juridiction du parlement de Paris. La capit. était Bar-le-Duc; les v. pr. : Saint-Mihiel, Pont-à-Mousson, Commercy, Stainville. Le Barrois fut réuni à la France avec la Lorraine, dont il avait suivi les destinées.

Barros (Jean de), historien portugais, né à Viseu, 1496-1570, de bonne heure attaché à l'infant dom Jean, composa, à l'âge de 20 ans, un roman de chevalerie intitulé: *l'Empereur Clarimond*. Il exerça des emplois importants dans les colonies portugaises des côtes de Guinée et des Indes; il y devint directeur général des douanes. Jeune encore, il avait formé le projet d'écrire l'histoire des grandes choses que le Portugal accomplissait alors; il se dévoua à cette œuvre avec passion et intelligence, et fit paraître successivement les diverses parties de son *Asie portugaise*, divisée en 4 décades de 10 livres chacune, 1552, 1555, 1563, 1615, in-fol. L'ouvrage a été plusieurs fois réimprimé; c'est l'histoire des découvertes et des conquêtes des Portugais sur les côtes d'Afrique et aux Indes, de 1412 à 1526. Barros, historien instruit, exact, bien renseigné, passionné pour la gloire de ses compatriotes, a un style élégant et pur; on lui a donné le surnom de *Tite Live portugais*. Il a été continué par Diego de Couto ; voir l'édition de 1777-78, 8 vol. in-8°, avec index.

Barroso (Michel), peintre espagnol, né à Consuegra, 1538-1590, élève de Becerra, fut peintre de Philippe II, et a décoré de ses tableaux le cloître des Evangélistes à l'Escurial. On loue son coloris splendide et la grâce de ses figures, qui rappellent le Baroche et le Corrége.

Barrow, riv. d'Irlande, arrose Athy, Carlow, reçoit le Nore et finit à Waterford; cours de 150 kil.

Barrow (Détroit de), au N. de l'Amérique septentrionale, est la continuation du détroit de Lancastre, qui débouche dans la mer de Baffin. Il est situé plus à l'O., entre les îles North-Devon, Cornwallis, au N., et les îles North-Somerset et du Prince-Guillaume au S. Il a été découvert par Parry, en 1819.

Barrow, v. du comté de Leicester (Angleterre), sur la Soar; 6,000 hab.

Barrow, non donné par les archéologues anglais aux anciens *tumuli* ou tertres funéraires.

Barrow (Isaac), théologien, philologue et mathématicien anglais, né à Londres, 1630-1677, voyagea sur le continent, alla jusqu'à Smyrne, et, de retour en Angleterre, professa à Cambridge le grec et les mathématiques. Il s'occupa spécialement de chronologie et d'astronomie, et fut le maître de Newton, à qui il céda sa chaire. Il fut, plus tard, chapelain de Charles II, puis chancelier de l'Université de Cambridge. On le regarde comme l'inventeur du *triangle différentiel*, et il prépara l'application du calcul différentiel à la géométrie. Il a laissé: *Lectiones opticæ et geometricæ*, 1674, in-4°; *Archimedis opera*, *Apollonii Pergæi Conicorum libri IV*, *Theodosii Spherica*, etc., 1675, in-4°; *Euclidis Elementorum libri XV breviter demonstrati*, ouvrage encore estimé; *Lectiones; Œuvres théologiques, morales et poétiques*, 3 vol. in-fol.

Barrow (John), compilateur anglais, mort à la fin du xviii^e s., est connu surtout par une *Hist. des découvertes faites par les Européens dans les différentes parties du monde*, 12 vol. in-12.

Barrow (John), voyageur et savant anglais, 1764-1849, accompagna lord Macartney en Chine et au cap de Bonne-Espérance, devint secrétaire de l'amirauté, président de la Société géographique de Londres, etc. Il a favorisé de tout son pouvoir les expéditions scientifiques des Anglais au xix^e s.; on a donné son nom à un cap et à un détroit de l'Amérique septentrionale. On a de lui : *Voyage dans le sud de l'Afrique*, in-4°, ouvrage qui fonda sa réputation; *Excursion dans le nord de l'Europe; Histoire chronologique des voyages dans les régions arctiques*, 1838; *Vie de G. Anson*, 1839; *Vie, voyages et exploits de Francis Drake*, 1843; *Mémoires sur les expéditions navales du règne d'Elisabeth*, 1845, etc.

Barruel (Augustin de), littérateur, né à Villeneuve-de-Berg, près de Viviers, 1741-1820, jésuite, quitta la France de 1763 à 1774, combattit les philosophes dans les *Helviennes* ou *Lettres provinciales philosophiques*, 1781, 5 vol. in-12; rédigea, avec Fréron, l'*Année littéraire*, puis le *Journal ecclésiastique*, jusqu'au mois d'août 1792. Réfugié en Angleterre, il écrivit ses *Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme*, contre la révolution française. Après le 18 brumaire, il obtint la permission de rentrer en France, mérita, par quelques écrits, la bienveillance de Bonaparte, qui le nomma chanoine de Paris, et, en 1803, fit l'apologie du consulat dans un ouvrage en deux volumes, *De l'autorité du Pape*. On lui doit encore : *Le Patriote véridique*, 1789; *Lettre sur le divorce*, 1790; *Les vrais principes sur le mariage*, 1790; *Collection ecclésiastique*, 1791-92, 14 vol. in-8° (recueil peut-être fait par l'abbé Guillon); *Histoire du clergé de France pendant la Révolution*, 2 vol. in-12, etc.

Barruel de Beauvert (Antoine-Joseph, comte de), publiciste français, né au château de Beauvert, près de Bagnols (Languedoc), 1756-1817, cousin de Rivarol, servit dans les milices de Bretagne jusqu'à la Révolution, travailla au journal royaliste les *Actes des Apôtres*, s'offrit comme otage, après l'arrestation de Louis XVI à Varennes, disparut pendant la Terreur, fut condamné à la déportation au 18 fructidor, se cacha ; fut incarcéré pour quelques brochures après le 18 brumaire; et mis en liberté, grâce à Joséphine, il devint inspecteur des poids et mesures à Besançon. Il n'a laissé que des brochures de circonstance, sans grande valeur; citons cependant : *Lettres sur quelques particularités de l'histoire pendant l'interrègne des Bourbons*, 1815, 3 vol. in-8°.

Barry (Gérald) ou *Giraldus Cambrensis*, écrivain anglais, né près de Pembroke (Pays de Galles), 1146-1220, ne put, malgré ses talents et son ambition, obtenir l'évêché de Saint-David, qu'il avait administré, fut chapelain de Henri II, conseiller du prince Jean en Irlande; prêcha la croisade aux Gallois, en 1188, mais fut chargé par Richard d'administrer le royaume peu

dant son absence. On a de lui: *Topographia Hiberniæ*, en 3 livres; *Historia vaticinalis de expugnatione Hiberniæ*, en 2 livres, ouvrages publiés par Camden, en 1602; *Itinerarium Cambriæ*, en 2 livres, suivi de la *Cambriæ descriptio; De rebus a se gestis*, dans l'*Anglia sacra* de Wharton; *Ecclesiæ speculum, sive de monasticis ordinibus libri IV*, peinture satirique des monastères de son temps.

Barry (Jacques), peintre anglais, né à Cork, 1741-1806, put, grâce à la protection de Burke, de J. Reynold, etc., visiter l'Italie, où il perfectionna son talent. Il publia, 1775, ses *Recherches sur les obstacles réels et imaginaires à l'amélioration des arts en Angleterre*, fut membre de l'Académie de peinture, 1777, mais en fut exclu à cause de son admiration pour la révolution française. D'un caractère original et peu sociable, il était grand dans la conception, mais coloriste médiocre et dessinateur incorrect. On cite de lui une suite de 6 grands tableaux nommés: l'*Elysée*, *Adam et Eve*, *Vénus*, *Jupiter et Junon sur le mont Ida*, la *Mort du général Wolf;* il a gravé la plupart de ses œuvres à l'eau-forte.

Barry (Madame du). V. Dubarry.

Bars (comitat ou cercle de), dans le territoire de Presbourg (Hongrie), arrosé par le Gran, affl. de gauche du Danube, a 264,000 hectares et 140,000 hab.; le pays est riche, surtout au midi. Le ch.-l. est Aranyos-Maroth; v. princ. Kremnitz et *Bars*, sur le Gran.

Barsabas, nom donné à deux disciples des apôtres; Joseph Barsabas fut l'un des deux candidats élus pour remplacer Judas Iscariote, mais le sort désigna Matthias; Jude Barsabas, peut-être frère du précédent ou de Thaddée, fut choisi par les apôtres pour accompagner à Antioche Paul et Barnabé.

Barsac, village de l'arr. et à 35 kil. S. E. de Bordeaux (Gironde), sur la rive gauche de la Garonne. Vins blancs estimés; 2,891 hab.

Barse (La), gros ruisseau, affluent de droite de la Seine, finit au-dessous de Troyes; le pont, sur la route de Chaumont, a été le théâtre de plusieurs combats en 1814.

Barsine, veuve de Memnon le rhodien, fut prise à Damas par Alexandre, qui eut d'elle un fils, Alexandre Hercule; elle épousa ensuite Eumène de Cardie et fut tuée avec son fils par l'ordre de Cassandre, 309 av. J. C.

Bart ou **Barth** (Jean), marin français, né à Dunkerque, 1651-1702, fils d'un pêcheur, servit très-jeune sous Ruyter dans la marine hollandaise; puis, lorsque la guerre fut déclarée à la Hollande, il se fit capitaine de corsaires, et se distingua si bien par son audace que Louis XIV lui donna une commission pour croiser dans la Méditerranée, le nomma lieutenant et, plus tard, capitaine de vaisseau. Sa vie est remplie d'actions héroïques; on le vit, avec 7 frégates, sortir du port de Dunkerque, bloqué par des forces supérieures, enlever ou brûler plus de 80 bâtiments anglais et hollandais, descendre à Newcastle et revenir avec un immense butin; une autre fois, il alla au-devant d'une flotte considérable chargée de blé, la ramena à Dunkerque malgré les ennemis, leur enleva un convoi dont ils s'étaient emparés, et, dans un combat acharné à l'abordage, tua lui-même l'amiral anglais. C'est lui qui conduisit le prince de Conti en Pologne. Louis XIV se le fit présenter à Versailles par le chevalier de Forbin, son ami, et le défendit contre les railleries des courtisans, qui se moquaient des manières franches et brusques du brave marin. Il lui donna une pension, des lettres de noblesse et le grade de chef d'escadre. Sa vie a été souvent racontée, et Dunkerque lui a élevé, en 1845, une statue, œuvre de David d'Angers.

Bartas (Guillaume de Salluste, sieur du). V. Du Bartas.

Bartenstein, v. du Wurtemberg, résidence des princes de Hohenlohe. — V. de la prov. de Prusse (roy. de Prusse), à 24 kil. S. O. de Friedland; 4,500 hab.

Bartfeld ou **Bartpha**, v. de Hongrie, à 30 kil. N. d'Eperies, dans le comitat de Saros. Sources ferrugineuses très-fréquentées; fabrique d'outils aratoires; 5,000 hab.

Barth, v. de la Poméranie (Prusse), à l'O. de Stralsund, fait un assez grand commerce maritime; 4,000 hab.

Barth (Henri), voyageur et géographe allemand, né à Hambourg, 1821-1865, après de bonnes études, visita l'Italie et la Sicile; en 1844, il publia une thèse savante sur le *Commerce de l'ancienne Corinthe*. Entraîné par la passion des voyages, il se proposa de pénétrer dans les régions presque inconnues de l'Afrique centrale, et se prépara, par de sérieuses études de géographie et de géologie, à Paris, Marseille, Gibraltar, aux voyages qui ont fait sa renommée. Arrivé à Tanger, il fut arrêté par le gouvernement marocain et forcé de se diriger vers l'est; il parcourut, en 1845, le pays de Tripoli, la Marmarique, la Tunisie, Benghazi, arriva jusqu'au Nil et fut dépouillé et maltraité par des brigands. Il remonta néanmoins jusqu'à Assouan; puis parcourut l'Asie occidentale, de l'Arabie Pétrée jusqu'à la Bithynie. Après avoir visité Constantinople et la Grèce, il revint à Berlin, en 1848, et ouvrit un cours sur la géographie du nord de l'Afrique; il publia la relation de ses voyages, *Exploration des côtes de la Méditerranée*, Berlin, 1849. Puis il s'associa courageusement au voyage de découvertes dans l'intérieur de l'Afrique, entrepris, sous les auspices du gouvernement anglais, par son compatriote Overweg et par Richardson. Ils se rendirent à Tripoli, et, au commencement de 1850, se dirigèrent hardiment vers le sud, avec 40 chameaux et un grand nombre de nègres. Ils reconnurent le Gharian, Djerma (pays des Garamantes), le Fezzan, l'oasis de Ghat, le pays d'Ahir ou d'Asben, le Damergou; puis ils se séparèrent. Richardson mourut à Ungurutua (à 6 jours de Kouka), le 4 mars 1851; Overweg, après d'intéressantes explorations dans le Soudan, succomba à Maduari, sur le lac Tchad, 27 sept. 1852; mais le docteur Barth eut le bonheur et l'honneur de poursuivre seul leur entreprise et de visiter la plus grande partie de ces contrées jusqu'alors presque inconnues, le Bornou, le pays des Fellahs, les Etats du sultan de Sackatou, Kouka, les bords du lac Tchad, la grande rivière Chary qui s'y jette; l'Adamawa, plus au S.; le Bénoué, affluent du Niger ou Dioliba; le Mandara, au S. du lac Tchad, le pays des Musgos, le Bagirmi, etc. Après la mort d'Overweg, Barth se dirigea vers l'O., pour atteindre Tembouctou; il visita des pays bien cultivés, des villes peuplées, Zinder, Kaschna, Sackatou ou Sôkoto, Vourno, Gando, atteignit le grand fleuve du Soudan à Say et parvint à Tembouctou, le 7 sept. 1853. Après un séjour de 7 mois, il revint vers Kouka, sur les bords du lac Tchad, et traversant de nouveau le Sahara du S. vers le N., par une route différente, il arriva à Tripoli, le 27 août 1855, après un voyage de 5 ans et 5 mois. Il avait déployé toutes les qualités du voyageur savant et intrépide, et il rapportait à l'Europe étonnée la connaissance détaillée de contrées considérables et de populations nombreuses, dont on soupçonnait à peine l'existence. Il a publié le résultat de ses grandes et belles découvertes, 1857, 5 vol. in-8°, avec cartes et planches; cet ouvrage a été traduit en français par Mme Loreau, et bien des recueils populaires en ont donné des extraits ou des analyses considérables.

Barthe (Nicolas-Thomas), littérateur, né à Marseille, 1734-1785, a composé des pièces fugitives, des épîtres (la plus remarquable, adressée à Thomas, *sur le génie, considéré par rapport aux beaux-arts*), des comédies, *l'Amateur*, *les Fausses Infidélités*, *la Mère jalouse*, *l'Homme personnel*. On a publié ses *Œuvres choisies*, 1811.

Barthe (Félix), magistrat et homme d'Etat, né à Narbonne, 1795-1865; avocat à la cour royale de Paris, membre actif de la Société des *carbonari*, signala son talent et son libéralisme dans la défense de plusieurs accusés politiques (colonel Caron, complot de Béfort, sergents de La Rochelle); il fut l'un des adversaires les plus agressifs du gouvernement de la Restauration, et prit une part active à la révolution de 1830. Nommé procureur général près la Cour royale de Paris, il entra à la Chambre comme député de la capitale, et devint ministre de l'instruction publique, le 28 déc. 1830; il fut garde des sceaux dans le ministère de Casimir Périer, 1831-1834; nommé premier président de la Cour des comptes, il entra à la Chambre des pairs. Il fut ministre de la justice dans le cabinet Molé, 25 avril 1837. Il reprit sa place à la Cour des comptes, en 1839; fut révoqué en 1848, réintégré le 15 août 1849; il entra au Sénat en 1852, et fit partie de l'Académie des sciences morales et politiques, en 1855. Il a publié les *Discours et Opinions de Mirabeau*, 1820, 2 vol. in-8°; *de l'Esprit de notre Révolution, de celui de la Chambre et du premier ministère; de l'Esprit des lois faites et des lois présentées*, 1831.

Barthel ou **Bartel** (Jean-Christian-Frédéric), peintre et graveur allemand, né à Leipzig, 1775, s'est montré bon dessinateur et surtout habile graveur.

Barthélemites, confrérie de clercs séculiers, fon-

dée, en 1640, à Salzbourg, par un prêtre. Barthélemy Holghauser, pour l'éducation des jeunes gens et des prêtres; ils ont cessé d'exister à la fin du XVIIIe s.

Barthélemy (SAINT), l'un des apôtres, était de Galilée; il alla, dit-on, prêcher l'Evangile aux Indes et en Ethiopie; puis en Phrygie, en Lycaonie, en Arménie. Il y souffrit le martyre et fut écorché vif, vers 71. On lui a attribué un évangile, déclaré apocryphe. On le fête le 24 août.

Barthélemy (PIERRE), prêtre de Marseille, accompagna Raymond de Saint-Gilles et le légat Adhémar à la première croisade. A Antioche, il raconta aux croisés découragés que saint André lui avait indiqué l'endroit où était cachée la lance qui perça le flanc de J. C. Cette découverte ranima les croisés, qui défirent l'armée de Kerboga. Mais on accusa Barthélemy d'imposture; il se soumit à l'épreuve du feu et mourut peu après.

Barthélemy des Martyrs, ainsi appelé du nom de l'église où il fut baptisé, à Lisbonne; prélat portugais, 1514-1590, fut dominicain, puis précepteur de l'infant Louis, frère de Jean III, et archevêque de Braga, en 1559. Il se rendit à pied au concile de Trente, s'y fit estimer par ses vertus austères, et y devint l'ami de saint Charles Borromée et du cardinal Grislerio, qui fut le pape Pie V. Il s'occupa surtout de discipline ecclésiastique et a été béatifié par Clément XIV, en 1773. Ses œuvres ont été publiées à Rome, 1734-35, 2 vol. in-fol.; on y remarque le *Stimulus Pastorum*, qui a été traduit en français, ainsi que le *Compendium spiritualis doctrinæ*. Lemaistre de Sacy a écrit sa vie, 1665.

Barthélemy (JEAN-JACQUES, abbé), archéologue et écrivain, né à Cassis (Provence), 1716-1795, étudia au collége de l'Oratoire, chez les Jésuites, au séminaire des lazaristes de Marseille, avec l'intention de se faire prêtre; mais il ne reçut que la tonsure et se contenta de garder l'habit et le titre d'abbé. Un antiquaire de Marseille, M. de Cary, lui inspira le goût de la numismatique; à Paris, 1744, il devint l'adjoint de Boze au cabinet des médailles et son successeur, en 1753. Il était de l'Académie des Inscriptions depuis 1747. Il visita l'Italie, muni d'une commission de Louis XV, et y connut le duc de Choiseul, qui fut son protecteur et son ami. Il s'occupa avec ardeur et intelligence du cabinet des médailles, dont il augmenta beaucoup les richesses et qu'il classa. Sa vie fut active, laborieuse, honorable. En 1789, il fut nommé membre de l'Académie française; bientôt après il perdit ses emplois et fut même incarcéré. Au sortir de prison, il reçut une place de bibliothécaire. Il avait publié un grand nombre de notices et de dissertations qu'on trouve, pour la plupart, dans le Recueil de l'Académie des Inscriptions; les plus remarquables sont: *Réflexions sur l'alphabet et la langue de Palmyre*, 1754; *Explication de la mosaïque de Palestrine*, 1760; *Dissertation sur une inscription grecque relative aux finances d'Athènes*; *Essai d'une palæographie numismatique; Carythe et Polydore*, roman. Les *Œuvres diverses* de Barthélemy ont été publiées par Sainte Croix, 1798, 2 vol. in-8° ou 4 vol. in-18, puis par Villenave, 1821, 4 vol. in-8°. Mais l'ouvrage qui a fait la réputation de Barthélemy, c'est le *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, dont la 1re édition est de 1788, 4 vol. in-4°, avec atlas. L'auteur y avait travaillé 30 ans; c'est un chef-d'œuvre d'érudition, où l'intérêt du style s'allie à la profondeur du savoir; quelles que soient les critiques dont il a été l'objet, il restera comme l'un des meilleurs livres du XVIIIe s. et l'un des plus instructifs. Seulement la forme, qui n'est pas toujours assez sévère, mêle parfois l'esprit et la manière du XVIIIe s. à la peinture de l'antiquité. La plus belle édition est celle de Didot jeune, 1799, 7 vol. gr. in-4°, avec atlas gr. in-fol. Landon a publié la *Numismatique du Voyage du jeune Anacharsis*, 2 vol. in-8°. Sérieys a donné, en 1802, un *Voyage en Italie*, d'après les lettres de Barthélemy.

Barthélemy (FRANÇOIS, marquis DE), né à Aubagne, 1747-1830, neveu du précédent, entra, grâce à lui, dans la diplomatie, sous les auspices du duc de Choiseul. Il remplit diverses missions en Suède, en Angleterre, en Suisse, se distingua par son intelligence et sa modération, et fut le négociateur des traités de Bâle avec la Prusse, l'Espagne, la Hesse, 1795. Il fut élu par les deux conseils membre du Directoire, en 1797; mais il fut l'une des victimes du coup d'Etat de fructidor, et déporté à la Guyane. Il s'évada de Sinnamary, se réfugia en Angleterre, et put rentrer en France après le 18 brumaire. Bonaparte le nomma sénateur, 1800, et, plus tard, comte de l'empire; il lui fut dévoué jusqu'en 1814. Il fut alors président de la commission du sénat qui demanda la déchéance de l'empereur. Louis XVIII le chargea de rédiger la charte constitutionnelle, le nomma pair et grand-officier de la Légion d'honneur. Ecarté par Napoléon pendant les Cent-Jours, il reprit sa place à la Chambre des pairs, en 1815, reçut les titres de ministre d'Etat et de marquis, soutint silencieusement le gouvernement; mais, en 1819, se sépara du ministère Decazes, et fit une proposition, cause de grandes agitations, pour modifier la loi électorale de 1819, dans un sens antilibéral. Il a laissé son titre et sa fortune à M. Sauvaire-Barthélemy, membre de l'Assemblée constituante de 1848.

Barthélemy (Saint-), l'une des petites Antilles, bien placée, entre les îles anglaises de Saint-Christophe et de l'Anguille et l'île hollandaise de Saint-Eustache, a 150 kil. carrés de superficie, de beaux bois et une riche végétation, quoiqu'elle manque d'eau; le sol est cependant montueux. Elle a 16,000 hab., et la ville de Gustavia. A la France depuis 1648, elle a été cédée à la Suède, en 1784.

Barthélemy (Pic de **Saint-**), point culminant des Corbières occidentales, dans un contre-fort, à l'E. de Tarascon; 2,333 m. de hauteur.

Barthélemy (La Saint-), massacre des protestants de France, le 24 août 1572, jour de la Saint-Barthélemy. Il est très-probable que ce crime ne fut pas prémédité longtemps à l'avance, comme on l'a souvent répété. Catherine de Médicis, effrayée des progrès que les protestants faisaient sur l'esprit de son fils, Charles IX, aurait voulu se débarrasser des chefs, comme le prouve l'attentat dirigé contre Coligny, par Maurevel, le 22 août. Les menaces imprudentes des calvinistes de Paris, qui demandaient vengeance, l'ambition du duc de Guise, les conseils machiavéliques de ceux qui entouraient le jeune roi, les dispositions du peuple de Paris, qui semblait sur le point de se jeter sur les protestants, malgré le roi et contre le roi lui-même, entraînèrent l'ordre du massacre. La cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois donna le signal; il y eut bien des victimes de la fureur populaire, illustres et malheureuses, sans qu'on puisse donner un nombre même approximatif. A la nouvelle des *Matines parisiennes*, les mêmes passions se déchaînèrent dans un grand nombre de villes, Meaux, Orléans, Bourges, Saumur, Angers, La Charité, Bordeaux, Toulouse, Lyon, Nevers, Tours, Poitiers, Rouen, etc., sans qu'il y eût besoin d'un ordre de la cour.

Barthez (PAUL-JOSEPH), médecin français, né à Montpellier, 1734-1806, fils d'un habile ingénieur des ponts-et-chaussées, docteur en médecine à 20 ans, vint à Paris, se lia avec beaucoup d'hommes distingués, fut l'un des collaborateurs du *Journal des Savants* et de l'*Encyclopédie méthodique*, et obtint, après un concours brillant, une chaire à la Faculté de médecine de Montpellier, 1759. Pendant 20 ans, son enseignement jeta le plus vif éclat sur l'école de cette ville. Malgré sa réputation, il ambitionna d'autres succès et voulut revenir à Paris. Reçu docteur en droit, il acheta une charge de conseiller à la Cour des aides de Montpellier, 1780; puis, mécontent de ses collègues, que son humeur difficile avait irrités, il abandonna Montpellier, fut nommé médecin du duc d'Orléans, et entra au conseil d'Etat. A la révolution, il perdit ses places et ses titres; il revint à Montpellier, et reprit ses travaux scientifiques. Il fut plus tard nommé membre de l'Institut et médecin consultant de Napoléon. Barthez est surtout célèbre parce qu'il a combattu les physiologistes qui expliquaient la plupart des fonctions de l'économie animale par des lois physiques ou chimiques; il a reconnu et proclamé un principe distinct de la matière, qui l'anime, et qu'il appelle le *principe vital*. Il est devenu comme le chef d'une école célèbre de médecins. Ses principaux ouvrages sont: *Oratio de principio vitali hominis*, 1773, *Nova doctrina de functionibus corporis humani*, 1774; *Nouveaux éléments de la science de l'homme*, 1778 et 1806, 2 vol.; *Nouvelle mécanique des mouvements de l'homme et des animaux*, 1798; *Discours sur le génie d'Hippocrate*, 1801; *Traité des maladies goutteuses*, 1802, 2 vol. in-4°; *Consultation de médecine*, 2 vol. in-8°, recueil estimé. Homme d'imagination et de science, Barthez a encore écrit sur différents sujets; il a été couronné pour deux mémoires sur le paganisme en Gaule et sur la Grèce romaine; il a laissé en manuscrit un *Traité du Beau*, publié en 1807.

Barthole ou **Bartole**, jurisconsulte célèbre, né à Sasso-Ferrato (Ombrie), 1313-1356, enseigna le droit à Pise, à Pérouse, fut député par cette ville auprès de l'empereur Charles IV, qui lui accorda de grandes fa-

veurs, et pour lequel il rédigea peut-être la *Bulle d'Or*. Barthole est devenu le chef d'une école qui a fait oublier celle d'Accurse, et qui a été elle-même condamnée à l'oubli par celle d'Alciat et de Cujas; au lieu de se borner à faire de courtes gloses sur le droit, il fit des commentaires, des traités sur les différents textes du *Corpus Juris*, avec force citations, divisions et subdivisions scolastiques. Il avait une immense érudition, et, au XVIe siècle, Dumoulin l'appelait encore le *premier et le coryphée des interprètes du droit*. Ses œuvres ont été imprimées à Lyon, 1544; à Turin, 1577, 10 vol. in-fol.; à Venise, 1590, 11 vol. in-fol ; à Munich, 1845-46, 8 vol. in-4°; son principal ouvrage a pour titre : *Lecturæ in tres libros Codicis*. On a souvent rappelé l'exemple bizarre qu'il avait choisi pour faire comprendre la marche d'une procédure : *Procès de Satan contre la Vierge devant le tribunal de Jésus*. V. Vidalin, *Etude sur Barthole*, 1856.

Bartholin, famille de savants danois, qui, pour la plupart, furent médecins. Les plus célèbres sont : BARTHOLIN (Gaspard), né à Malmoë, en Scanie, 1585-1630, recteur de l'université de Copenhague, auteur de nombreux ouvrages, dont les *Anatomicæ institutiones* ont été traduites en français. — BARTHOLIN (Thomas), le plus connu de ses fils, médecin à Copenhague, 1619-1680, qui a laissé un grand nombre d'ouvrages d'érudition, d'anatomie, de médecine. On lui a attribué plusieurs découvertes anatomiques, principalement sur les vaisseaux lymphatiques. — BARTHOLIN (Gaspard), fils du précédent, également médecin, 1650-1705, fut professeur à Copenhague et médecin du roi; il s'est également distingué par ses observations anatomiques.

Bartin, v. du vilayet de Kastamouni (Turquie d'Asie), près de l'embouchure du Bartin (Parthenius), dans la mer Noire; 10,000 hab.

Bartoli (DANIEL), savant jésuite, né à Ferrare, 1608-1685, prédicateur distingué, a écrit une *Histoire de la compagnie de Jésus*, 1653-75, 6 vol. in-fol.; elle renferme des documents curieux et a été en partie traduite par Jannin ; l'*Uomo di littere* a été également traduit, etc.

Bartoli (PIETRO SANTI), peintre et graveur à l'eau-forte, né à Pérouse, 1635-1700, fut l'élève de Nicolas Poussin, qu'il copiait avec la plus grande perfection. Il a reproduit par la gravure un grand nombre de monuments anciens et de peintures des catacombes. Ses principales œuvres sont : *Admiranda Romanarum antiquitatum vestigia*, 1693, in-fol.; *Columna Trajana; Columna Antonina; le Antiche lucerne sepolcrali; Pitture antique del sepolcro de' Nosari;* des *sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament*, d'après les fresques de Raphaël; des gravures, d'après Pierre de Cortone, l'Albane, Ann. Carrache, Jules Romain, etc ; les *Noces Aldobrandines*. Son fils, *Francesco*, continua ses travaux.

Bartoli (TADDEO), peintre de l'école de Sienne, florissait de 1390 à 1415 ; il a laissé des fresques estimées au Palais public de Sienne, au Campo-Santo de Pise, à San-Gemignano, à Pérouse.

Bartoli (DOMENICO) fut un peintre de l'école de Sienne, au XVe siècle, neveu et élève de Taddeo Bartoli. Ses fresques à l'hôpital de la Scala de Sienne ne sont pas sans mérite.

Bartolini (LORENZO), sculpteur de Florence, 1776-1850, fut, à Paris, élève de Lemot, remporta le second prix de sculpture pour un bas-relief, *Cléobis et Biton*, qui attira l'attention et l'estime des bons juges. Napoléon le chargea de fonder une école de sculpture à Carrare, et lui commanda beaucoup de travaux ; il fut correspondant de l'Institut de France. En 1815, il retourna à Florence, et ne cessa de produire des œuvres remarquables par leur pureté idéale et leur noble simplicité. On cite de lui : le buste colossal de Napoléon, sur la porte du musée du Louvre; les bustes de Chérubini, de Méhul, Denon, madame de Staël, C. Delavigne, Rossini, Byron, N. Demidoff, Pie IX, etc.; les groupes de la Charité, d'Hercule et Lycas; la nymphe de l'Arno et la nymphe au Scorpion; plusieurs tombeaux, surtout celui de lady Stratford-Canning, à Lausanne, etc.

Bartolo (FREDI ou MANFREDI), peintre de l'école de Sienne, mourut fort âgé, en 1410. Ses principaux ouvrages sont des fresques, à San-Gemignano. Elles sont fort endommagées, mais intéressantes au point de vue historique.

Bartolocci (JULES), savant italien, né à Celano (Abruzze), 1613-1687, religieux de l'ordre de Saint-Bernard, professeur de langue hébraïque au collège de la Sapience, à Rome, a laissé : *Bibliotheca magna rabbinica*, 4 vol. in-fol., 1675-1693. Il y a beaucoup d'érudition, mais peu de critique.

Bartolomeo, sculpteur et architecte vénitien de la fin du XIVe siècle, est l'auteur de la porte principale du palais des Doges; on voit de lui, au-dessus de l'ancienne confrérie de la Miséricorde, une belle et noble figure de la *Vierge accueillant les prières des fidèles*.

Bartolomeo (Frà). *V.* BACCIO DELLA PORTA.

Bartolozzi (FRANÇOIS), graveur de Florence, 1725-1813, vécut près de Londres, puis en Portugal. Ses travaux sont très-nombreux, et il a excellé dans la gravure à l'eau-forte, au burin, au pointillé. M. Ch. Le Blanc a décrit jusqu'à 700 pièces de Bartolozzi, dans son *Manuel de l'Amateur d'estampes*.

Barton (ELISABETH), visionnaire anglaise, née dans le comté de Kent, vers 1500, religieuse dans un couvent de Cantorbéry, se crut inspirée de Dieu, et fit des prédictions contre Henri VIII, qui la fit mettre à mort comme criminelle d'Etat. Fisher, évêque de Rochester, et Thomas Morus furent enveloppés dans la condamnation de la prophétesse, en 1534.

Barton (BERNARD), poëte anglais, 1784-1849, se fit surtout connaître parce qu'il était *quaker* et poëte. Il a beaucoup écrit. Ses vers sont faciles, peu corrects, mais on y trouve le sentiment de la nature.

Bartsch (La), affl. de droite de l'Oder, arrose la Silésie septent., passe à Gurau et finit près de Glogau; elle est navigable. Son cours est de 170 kil.

Bartsch (J. ADAM DE), dessinateur et graveur à l'eau-forte, né à Vienne, 1757-1820, premier garde de la Bibliothèque impériale, a laissé plus de 500 bonnes pièces, dont son fils a fait un excellent catalogue. Il a publié de nombreux ouvrages sur la gravure et surtout le *Peintre-Graveur*, 1803-1821, 21 vol. in-8°.

Baruch, l'un des 12 petits prophètes, de la tribu de Juda, disciple de Jérémie, le suivit en Egypte, rejoignit les Juifs, captifs à Babylone, et y publia ses prophéties éloquentes. Les juifs et les protestants ne reconnaissent pas comme canonique le livre de Baruch, qui n'existe plus qu'en grec.

Baruffaldi (JÉROME), littérateur italien, né à Ferrare, 1675-1755, grand vicaire de l'archevêque de Ravenne, fonda, à Ferrare, l'Académie littéraire de *la Vigna*. Il a écrit plus de cent ouvrages, sur les poëtes et l'histoire de Ferrare; des tragédies, des poëmes et surtout *il Grillo*, poëme en 10 chants; *il Canapajo*, sur la culture du chanvre, l'un des meilleurs poëmes didactiques italiens, etc.

Barwalde ou **Berwalde**, v. du Brandebourg (Prusse), à 45 kil. S. E. de Potsdam. Traité entre Gustave-Adolphe et Richelieu, 1631 ; 3,000 hab.

Barygaza, v. de l'Inde ancienne, auj. *Baroutch*, était le port le plus commerçant de l'Inde au temps des Romains.

Bas. *V.* BATZ.

Bas-Empire. *V.* ORIENT (Empire d').

Bas-en-Basset, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil. N. d'Yssengeaux (Haute-Loire), sur les bords de la Loire. Dentelles et poteries. Ruines du château de Rochebaron; 3,022 hab.

Basaïti (MARCO), peintre de l'école vénitienne du XVIe siècle, né de parents grecs, dans le Frioul, vécut à Venise. On cite de lui une *Descente de croix*, à Friuli; la *Prière au Jardin*, la *Vocation de saint Pierre*, à Venise; une belle *Assomption*, à Murano. Il a de l'élégance, et son coloris est agréable.

Basan (PIERRE-FRANÇOIS), graveur, né à Paris, 1723-1797, s'occupa du commerce d'objets d'art, forma un grand nombre d'amateurs, et a lui-même gravé d'une manière remarquable. Son œuvre comprend au moins 450 pièces. Il a publié un *Dictionnaire des graveurs anciens et modernes*, 1767, 3 vol. in-12, et 1789, 2 vol. in-8°.

Basan. *V.* BATANÉE.

Baschenis (EVARISTA), peintre de l'école vénitienne, né à Bergame, 1617-1677, était prêtre, et peignit avec beaucoup de talent des trophées d'instruments et des cahiers de musique. Ses petits tableaux sont recherchés.

Baschi, Bashées ou **Bachi**, groupe d'îles au N. des Philippines et au S. de Formose, aux Espagnols depuis 1783. Il y en a six principales et plusieurs petites, toutes montagneuses, fertiles en cannes à sucre, bananes, fruits, racines; on y a exploité de l'or; les habitants sont des Malais. Elles ont été découvertes par Dampier.

Basècles, bourg du Hainaut (Belgique), à 25 kil.

E. de Tournay. Calcaire bleu, dit *marbre de Basècles;* 3,000 hab.

Basedow (Jean-Bernard), savant allemand, né à Hambourg, 1723-1790, se donna souvent le nom de *Bernard le Nordalbingen*. Il fut professeur de morale et de belles-lettres en Danemark, publia quelques ouvrages théologiques, comme *Philaléthée ou Considérations sur les vérités de la raison et de la religion*, qui lui suscitèrent des difficultés et furent mis à l'index. L'*Emile* de Rousseau lui inspira l'idée de se faire le réformateur de l'éducation; il fut assez habile pour obtenir des souscriptions considérables, qui lui permirent de publier son *Ouvrage élémentaire*, 1774, 3 vol. in-4°, renfermant 100 planches gravées et destinées à instruire la jeunesse, en la charmant. Avec l'appui du duc d'Anhalt-Dessau, il ouvrit, à Dessau, le *Philanthropinum*, établissement modèle d'éducation, 1774. Mais son esprit inquiet et la dureté de son caractère impérieux l'empêchèrent de réussir. Il quitta Dessau en 1778, et continua de développer ses doctrines dans une foule d'écrits qui visaient à la popularité. Il a pourtant émis beaucoup de saines idées, et contribué à répandre l'instruction primaire en Allemagne. On cite de lui un *Traité de philosophie pratique*, 2 vol.; *De l'Education des Princes*, etc.

Basel, nom allemand de Bâle.

Basiento (*Basentinus*), rivière d'Italie, affl. du golfe de Tarente, naît près de Potenza, arrose la Basilicate et a 80 kil. de cours.

Basilan, île principale de l'un des 4 groupes qui forment l'archipel Soulou (Malaisie), au S. O. de Mindanao. Elle a environ 90 kil. de circuit et est assez fertile. Les habitants ont été punis de leurs pirateries par les Français, en 1845; et l'île a été occupée par les Espagnols, en 1853.

Basile (Saint), Père de l'Eglise grecque, né à Césarée en Cappadoce, 329-379, d'une famille qui a compté plusieurs saints; étudia à Constantinople et à Athènes, où il se lia d'une étroite amitié avec saint Grégoire de Nazianze, et où il connut Julien, qui fut empereur. Il ouvrit une école de rhétorique à Césarée, exerça quelque temps la profession d'avocat, puis renonça au monde, vendit ses biens pour faire d'abondantes aumônes; et, après un voyage de deux ans en Egypte, il alla s'établir dans la solitude, sur les bords de l'Iris. Ses amis et surtout saint Grégoire de Nazianze vinrent bientôt le rejoindre; il leur donna une règle de vie religieuse qui s'est perpétuée jusqu'à nous dans les monastères de l'Orient, mêlant à la vie contemplative les travaux des champs et l'étude. Il fut forcé de quitter cet asile pour aller au secours de ses compatriotes, désolés par la famine, les soutint par sa charité, et par son éloquence vigoureuse défendit leurs croyances contre les ariens. En 370, il fut nommé évêque métropolitain de Césarée, et dès lors redoubla de zèle contre les hérésies, élevant des églises et des hôpitaux, servant les pauvres, entretenant une vaste correspondance, écrivant et prêchant. Il résista victorieusement aux menaces du préfet Modestus, à l'empereur Valens lui-même, qui voulait le contraindre à accepter l'arianisme; il triompha des persécutions par sa fermeté, sa sagesse et ses vertus. Ses immenses travaux détruisirent sa santé qui avait toujours été chancelante. Son oraison funèbre fut prononcée par saint Grégoire; on l'honore le 14 juin. — Il a laissé un grand nombre de *Lettres*, monument curieux et charmant de la vie ecclésiastique du IVe siècle; des *Homélies*, traités de morale d'une onction évangélique; des livres contre l'hérésiarque Eunomius; un *Commentaire sur Isaïe;* l'*Hexaméron ou les six jours de la création*, racontés et expliqués; un *Traité sur le bon usage à tirer de la lecture des auteurs profanes*, où il montre son amour pour la belle littérature grecque, qui n'a cessé d'inspirer ses écrits. Tous ses ouvrages se distinguent par une éloquence gracieuse unie à une dialectique rigoureuse. On cite les éditions de Froben, 1532, in-fol.; de Morel, 1638; de J. Garnier et Maran, 1721, 3 vol. in-fol.; de Gaume, 1839, 4 vol. in-8°, grec-latin; de l'abbé Migne. Une traduction de ses œuvres complètes a été publiée par M. Roustan, 1846, 12 vol. in-8°. — V. Villemain, *Tableau de l'éloquence chrétienne au* IVe *siècle*.

Basile (ordre de **Saint-**). Institué par saint Basile, vers 357, dans le Pont, il a été surtout répandu en Orient et en Grèce. La règle a été adoptée au XIe s. par quelques couvents d'Italie, et fut réformée, en 1579, par Grégoire XIII.

Basile Ier, le Macédonien, empereur d'Orient, né près d'Andrinople, de parents très-pauvres, 813-886, fut soldat, gagna la faveur de Michel III, qui le nomma son écuyer, son grand chambellan et l'associa à l'empire; mais Michel, fatigué de ses sages représentations, avait résolu sa mort, quand Basile le prévint, 867. Il gouverna avec prudence, remit sur le siége patriarcal Ignace, après en avoir chassé Photius, puis rétablit ce dernier après la mort d'Ignace. Il combattit les Arabes en Orient et en Sicile; s'il prit Césarée, il perdit Syracuse. Il punit les exacteurs et remplit le trésor; il favorisa la conversion des Russes au christianisme et entreprit la réforme des lois; il fit commencer un recueil de lois, tirées du Code Justinien et du Digeste, écrites en grec, et formant 60 livres, qui furent terminés et publiés par son fils, sous le nom de *Basiliques* (Leipzig, 1831-49, 5 vol. in-4°). Il a également laissé un petit ouvrage : *Avis de l'empereur Basile à Léon, son cher fils et collègue*, sur l'art de régner, en 66 articles fort courts, trad. en français par D. Porcheron, 1690, et Gavleaux, 1782.

Basile II, le Jeune, empereur d'Orient, fils de Romain II, né en 956, succéda à Jean Zimiscès, en 976; son collègue, Constantin, son frère, n'eut qu'un pouvoir nominal. Basile montra du courage, réprima deux révoltes difficiles, celles de Bardas-Sclerus et de Bardas-Phocas, lutta longtemps contre les Bulgares et parvint à les réduire, vers 1018. Il combattit avec quelque succès les musulmans en Asie.

Basile, de Russie. V. Vassili.

Basile, médecin, fondateur de la secte des *Bogomiles*, en Bulgarie, attaqua la plupart des doctrines et des préceptes du christianisme, les prêtres, les moines et le mariage. Alexis Comnène feignit de vouloir se convertir à ces doctrines; on prit note de toutes les paroles de Basile; un concile fut réuni à Constantinople; il refusa de se rétracter et fut brûlé, 1118.

Basilia, nom romain de *Bâle*, v. des Rauraci, dans la Grande Séquanaise. — V. des *Remi*, dans l'ancienne Gaule Belgique.

Basilicate, nom d'une anc. prov. du royaume de Naples, aujourd'hui prov. de Potenza, dans le royaume d'Italie. Partie de l'anc. Lucanie, elle comprend tous les petits bassins du fond du golfe de Tarente; le sol est montueux dans l'intérieur, plat vers la côte; il y a de grandes forêts et de beaux pâturages; la terre est mal cultivée, mais produit des vins estimés. Les tremblements de terre y sont fréquents; celui de 1858 a été désastreux. Le ch.-l. est Potenza (V. ce nom).

Basilide, hérésiarque d'Alexandrie, peut-être originaire de Syrie ou de Perse, vivait au commencement du IIe siècle, et mourut vers 130. Il se proposa de réformer et de purifier le christianisme, en se servant des anciennes doctrines de la Perse et de l'Egypte, et il rédigea sur les Evangiles un commentaire en 24 livres, qui est malheureusement perdu. Sa doctrine se rapprochait de celle de Zoroastre; il admettait deux principes primitifs indépendants l'un de l'autre, celui du bien et celui du mal; du premier émanent 365 puissances, qui forment et dirigent 365 mondes ou cieux, représentés par le mot *abraxas*, dont les lettres, d'après le système grec, font le nombre 365; la vie de l'homme est une carrière de purification; elle serait facile, sans les instincts que donne la matière et sans les passions qu'inspire à l'âme une sorte de mauvaise nature, émanée des animaux, des plantes, des pierres, etc. Les *Basilidiens* furent nombreux en Egypte, en Syrie, en Italie, même en Gaule, et ils se perpétuèrent pendant plusieurs siècles.

Basilio da Gama (José), poëte du Brésil, 1740-1795, fut de l'ordre des jésuites, secrétaire de Pombal et fondateur de la première académie brésilienne à Rio-Janeiro. Il a laissé de nombreuses poésies et surtout *l Uruguay*, épopée qui raconte la lutte des Portugais contre les Indiens du Paraguay, en 1756.

Basiliscus, usurpateur de l'empire d'Orient, frère de Vérine, femme de Léon Ier, fit échouer, par trahison, l'expédition qu'il commandait contre le roi des Vandales, Genséric, 468. A la mort de Léon, il usurpa l'empire, 474, et persécuta les orthodoxes; mais, vaincu par l'empereur légitime, Zénon l'Isaurien, il fut pris et jeté avec sa famille dans une tour d'un château de Cappadoce, où ils moururent de froid et de faim, 477.

Basiluzzo (Basilidia), l'une des îles de Lipari, près de Stromboli.

Basin (Thomas), prélat français et historien, né à Caudebec, 1412-1491, étudia à Paris et à Louvain, parcourut une partie de l'Europe, obtint d'Eugène IV un canonicat à la cathédrale de Rouen, fut professeur de

droit canonique à l'université de Caen, puis évêque de Lisieux, sous la domination anglaise, 1447. Il aida Charles VII à la conquête de la Normandie et devint membre de son conseil privé. Il fut l'un des prélats chargés de préparer la réhabilitation de Jeanne d'Arc, et écrivit, en 1453, un mémoire justificatif qui a été publié par M. Quicherat (*Procès de la Pucelle*, t. III). En 1455, il rédigea un autre mémoire sur la réforme de la procédure à l'échiquier de Normandie. Mais il encourut la haine de Louis XI, surtout après avoir pris une part active à la *Ligue du bien public;* il fut persécuté, forcé de fuir, et se retira enfin à Utrecht. Il avait dû se démettre du siége de Lisieux, mais le pape lui donna le titre d'archevêque de Césarée, et l'évêque d'Utrecht le nomma son coadjuteur. Le plus remarquable de ses écrits, intitulé : *De rebus gestis Caroli VII et Ludovici XI historiarum libri XII*, est en latin; il a été longtemps attribué à un inconnu, appelé Amelgard; c'est un ouvrage intéressant, animé, plein de renseignements curieux, qui a été publié par M. Quicherat, 1856, 3 vol. gr. in-8°.

Basine. V. Childéric Ier et Clovis.

Basingstoke, v. du comté de Hamps (Angleterre), à 50 kil. N. E. de Southampton, avec laquelle elle communique par le canal de ce nom et un chemin de fer. Commerce considérable; 5,000 hab.

Basire (Claude), conventionnel, né à Dijon, 1764-1794, était, à la Révolution, commis aux archives des états de Bourgogne. Il fit partie de l'Assemblée législative, se fit remarquer par son activité révolutionnaire et prit part aux journées du 20 juin et du 10 août 1792. Membre de la Convention, montagnard, il dénonça les Girondins, vota la mort de Louis XVI, fut membre du comité de sûreté générale, contribua au 31 mai, proposa la loi qui ordonnait le tutoiement; mais combattit la motion qui devait forcer les députés à rendre compte de leur fortune, et parla contre le système de la Terreur. Il fut accusé avec Chabot et autres d'avoir falsifié un décret de la Convention, relatif à la liquidation de la Compagnie des Indes, arrêté le 16 janvier 1794, et condamné par le tribunal révolutionnaire, le 5 avril.

Baskerville (John), imprimeur anglais, né à Wolverley (Worcester), 1706-1775, d'abord maître d'école, se fit une grande réputation comme imprimeur, par la perfection des caractères qu'il grava et fondit lui-même, et par la beauté du papier qu'il employa; on lui attribue l'invention du papier dit *vélin*. Plusieurs de ses éditions sont estimées; Beaumarchais acheta ses caractères pour l'édition de Kehl des Œuvres de Voltaire.

Baskhirs ou **Baschkirs**, peuplade de Russie, dans les gouvernements d'Orenbourg, de Perm et de Viatka, entre la Kama, l'Oural et le Volga; ils sont probablement un mélange de Tatars Nogaïs et de Bulgares; ils sont musulmans. Habitant d'abord la Sibérie méridionale, ils vinrent se placer sous la domination des khans de Kasan; soumis au tzar (1468-1487), ils ont été forcés de renoncer à leurs brigandages et vivent de la chasse ou des produits de leurs troupeaux; pendant l'hiver, ils restent sous leurs tentes dans des villages; pendant l'été, ils sont nomades et partagés en 34 hordes, ayant chacune son chef électif. Ils ne payent pas d'impôts, mais doivent acheter leur sel dans les greniers de l'Etat et fournir un contingent de plusieurs régiments de cavalerie. Ils sont braves, mais laids, comme les Kalmouks. Ils ont adopté la langue et les mœurs turques; ils pratiquent la polygamie. Ils se sont souvent révoltés et ont pris part à la rébellion de Pougatchef, en 1774.

Basnage de Beauval (Jacques), érudit français, né à Rouen, 1653-1723, ministre protestant dans cette ville, quitta la France à la révocation de l'Edit de Nantes, se retira à Rotterdam, à La Haye, et gagna l'amitié du grand pensionnaire de Hollande, Heinsius. Il fut chargé de négocier, avec l'abbé Dubois, le traité de la Triple-Alliance, en 1717; le Régent lui fit alors restituer tous les biens qu'il avait encore en France. Il a prouvé l'étendue et la solidité de son savoir par un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *La Communion sainte*, souvent réimprimée; *Traité de la Conscience*, 2 vol. in-8°; *Histoire de l'Eglise, depuis Jésus-Christ jusqu'à présent*, 1699, 2 vol. in-fol.; *Hist. des Juifs, depuis Jésus-Christ jusqu'à présent*, 5 vol. in-12; *Dissertation historique sur les duels et les ordres de chevalerie*, 1720; *Hist. des ouvrages des savants*, recueil périodique, en 24 vol. in-12. — Son frère, Basnage de Beauval (Henri), jurisconsulte, né à Rouen, 1656-1710, également réfugié en Hollande, travailla à l'*Histoire des ouvrages des savants*, et donna une édition augmentée du *Dictionnaire de Furetière*, dont le *Dictionnaire de Trévoux* est en partie la reproduction.

Basoche ou **Bazoche**: ce mot vient probablement de *basilique*, nom du palais de justice. Au xive siècle, sous Philippe le Bel, vers 1303, on appela ainsi la corporation des clercs du palais, dont les membres furent les *bazochiens*. Leur chef élu, le *roi de la Bazoche*, portait pour insignes une toque royale; son chancelier avait la robe et le bonnet. Ce royaume eut ses lois, sa juridiction, ses priviléges, ses audiences au palais, sa procession solennelle au Pré-aux-Clercs, dans les premiers jours de mai, son drapeau, sa cocarde tricolore (jaune, bleu et la couleur spéciale choisie par le capitaine de la compagnie). Dans les fêtes publiques, le roi de la Bazoche avait une place d'honneur. Dans la plupart des villes, les clercs du palais obtinrent le droit de former une corporation semblable, avec des chefs élus. Les Bazochiens représentèrent des farces, des sotties, des moralités, et Louis XII leur permit de jouer sur la table de marbre de la grande salle du palais. Mais ces représentations dégénérèrent souvent en saturnales; François Ier, en 1540, puis Henri III les interdirent. Cependant les corporations des basochiens ont existé jusqu'en 1789, et leur nom est encore parfois appliqué plaisamment aux avocats.

Basques, peuple de l'anc. race des Ibères, suivant l'opinion la plus probable (car l'origine de ce peuple est encore l'objet de nombreuses controverses; les uns les rattachent aux Phéniciens, d'autres aux Celtes, d'autres, enfin, à la branche Ougre de la famille tatare, comme les Finnois), sur les deux versants des Pyrénées; appelés par les Romains Cantabres, depuis le viie s. Basques ou Vascons, ils se nomment eux-mêmes *Escualdunac* (ceux qui ont la main adroite). Ils forment la plus grande partie de la population des provinces espagnoles de Biscaye, de Guipuzcoa, d'Alava, de Haute-Navarre, qu'on appelle souvent *provinces basques;* et des pays français de Basse-Navarre, Labourd et Soule. Ils ont conservé, dans les montagnes surtout, leur caractère, leur langue et presque leur indépendance; braves, mais indisciplinés, hardis contrebandiers ou marins intrépides, poursuivant des premiers la baleine dans les mers du Groenland, toujours passionnés pour la danse et la paume, etc. Ils considèrent la langue *euskaria* comme la plus ancienne du monde; elle est certainement très-originale. Les Cantabres avaient été fort mal soumis par les Romains et par les Wisigoths; dès la fin du vie siècle, les Basques, descendant des montagnes, s'étendaient jusqu'à la Garonne et fondaient au moins derrière l'Adour le duché de Vasconie ou de Gascogne; à Roncevaux, en 778, ils détruisirent l'arrière-garde de Charlemagne. Dès lors, quoique soumis nominalement aux rois d'Oviedo, puis aux comtes ou rois de Navarre, et aux rois de Castille au xiiie s., ils restèrent véritablement indépendants et gardèrent leurs lois particulières, leurs *fueros*, refusant de servir hors de leur pays, de recevoir des soldats étrangers, de supporter les impôts, les douanes, accordant des dons gratuits et administrés par leurs juntes nationales. Aussi les provinces basques, pour défendre leurs priviléges menacés, ont-elles soutenu vigoureusement le parti carliste contre la royauté constitutionnelle. V. Biscaye, Alava, Guipuzcoa, Navarre, Béarn et Gascogne.

Basques (provinces), capitainerie générale d'Espagne, qui comprend les provinces d'Alava, de Guipuzcoa et de Biscaye.

Basques (rade des), sur la côte de la Charente-Inférieure, au S. de l'île de Ré, au N. de l'île d'Aix.

Bass (détroit de), entre l'Australie et l'île de Van-Diémen ou Tasmanie; découvert en 1798 par l'anglais Bass, il est rempli d'îlots et de bancs de corail; il tend à se combler.

Bass, îlot à l'embouchure du Forth (Ecosse), n'est qu'un rocher presque inaccessible, dominé par un château qui tint longtemps pour le prétendant, en 1745.

Bassam (Grand-), v. de Guinée, sur la côte d'Ivoire, à l'embouchure de l'Assinie, capit. d'un Etat qui dépend des Aschantis. Comptoir fortifié de la France, depuis 1843. On y fait le commerce d'or, d'ivoire et d'huile de palme. Il dépend de la colonie du Sénégal.

Bassan, nom de plusieurs peintres italiens de la même famille, tirant son surnom de la ville de Bassano. — Bassan (*François da Ponte*, dit *le*), né à Vicence, mort en 1530, de la première école vénitienne, a laissé de

bonnes fresques à Milan. — BASSAN (*Jacques da Ponte*, dit *le Vieux*), son fils, né à Bassano, 1510-1592, élève de son père, imita surtout le Corrége et peignit avec talent des paysages et des animaux ; il réussit dans les portraits (l'Arioste, le Tasse, etc.); mais fut peut-être moins remarquable dans les sujets historiques. Dresde et Vienne ont beaucoup de ses tableaux; le Louvre possède le *Christ porté au tombeau*, *Joseph d'Arimathie*, *l'Entrée des animaux dans l'Arche*, *Moïse frappant le rocher*, *l'Adoration des bergers*. — BASSAN (*François*), fils du précédent, 1548-1591, travailla avec le Tintoret au palais de Saint-Marc, à Venise; on a vendu beaucoup de copies de ses tableaux pour des originaux. Le Louvre possède *Jésus dans la maison de Marthe et de Marie*. — BASSAN, dit *le Chevalier* (*Léandre*), frère de François, 1560-1623, fit surtout de beaux portraits, et, comme son frère, eut des accès de folie. Dresde et Vienne ont plusieurs de ses tableaux; on voit au Louvre les *Juifs surpris de la résurrection de Lazare*.

Bassani (JEAN-BAPTISTE), né à Padoue vers 1657, fut un des plus habiles compositeurs de son temps et un grand violoniste. Il a écrit six opéras et plus de trente œuvres de musique religieuse et instrumentale.

Bassano, v. de la Vénétie (roy. d'Italie), sur la Brenta, à 25 kil. N. E. de Vicence. Elle est dans une charmante position. Soieries, draps, tissus de laine, chapeaux de paille, papier; commerce de bois, de fer, de grains. Bonaparte y battit les Autrichiens, 9 sept. 1796. Patrie du Bassan ; 12,500 hab.

Bassano (duc DE). V. MARET.

Bassano (marquis DE). V. SANTA-CRUZ.

Bassaraba. V. BESSARABA.

Basse-Terre (LA), capit. de la Guadeloupe, sur la côte S. O., à l'embouchure de la Rivière-aux-Herbes; résidence du gouverneur; Cour d'appel; évêché depuis 1850. Elle a une rade ouverte; est défendue par un fort; ses rues sont régulières; des places, des fontaines, des promenades l'embellissent. Elle a été fondée en 1635; 13,000 hab.

Basse-Terre. V. *Guadeloupe*.

Basse-Terre (LA), capit. de Saint-Christophe (Antilles anglaises), au S. O., résidence du gouverneur; commerce actif; 6,000 hab.

Bassée (LA), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 24 kil. S. O. de Lille (Nord), sur un canal qui communique à Saint-Omer, Calais et Dunkerque. Industrie active (huiles, bonneterie, poteries, cuirs, savons); commerce de grains, lin, toile. Jadis place forte, acquise par le traité d'Aix-la-Chapelle, 1668; 3,246 hab.

Basseïn, v. de la présidence et à 40 kil. N. de Bombay (Hindoustan), sur le golfe d'Omân. Prise par les Anglais en 1802; là fut signé le traité qui décida la ruine des Mahrattes; 15,000 hab. — V. du Birman britannique, port commerçant sur l'Iraouaddy.

Basselin (OLIVIER), chansonnier, mort vers 1419, était fouleur de draps dans le Val-de-Vire en Normandie; il a composé un grand nombre de chansons et de rondes joyeuses, qu'on appela *vaux-de-vire*, des lieux où d'abord on les chanta; c'est de là, dit-on, que vient le mot de *vaudeville*. Les *Vaux-de-vire* de Basselin ont été recueillis pour la première fois par Jean le Houx, puis dans une nouvelle édition de 1664 à 1670. On en a publié trois éditions au XIXe s., 1811, 1821, 1833.

Basseporte (MADELEINE-FRANÇOISE), femme peintre de fleurs et d'oiseaux, née à Paris, 1701-1780, élève de Robert, fut dessinateur au Jardin des Plantes. Elle a surtout laissé la continuation de la collection des plantes peintes sur vélin, commencée par Gaston d'Orléans.

Bassetti (MARC-ANTONIO), peintre de l'école vénitienne, né à Vérone, 1588-1630, étudia d'après le Tintoret et le Titien. Son dessin et son coloris sont remarquables; on admire surtout son tableau des *Cinq évêques*, à l'église Saint-Étienne de Vérone.

Basses (Archipel des iles). V. *Pomotou*.

Basseville (NICOLAS-JEAN **Hugon** DE), littérateur et diplomate, s'était fait connaître par quelques poésies fugitives, des ouvrages en prose, et avait travaillé au *Mercure national*, lorsqu'il fut nommé secrétaire d'ambassade à Naples, 1792. Le 13 janvier 1793, il fut assassiné à Rome dans une émeute populaire, parce qu'il avait fait prendre à ses gens la cocarde tricolore. La Convention adopta son fils, et, plus tard, le gouvernement français exigea, à l'armistice de Bologne, 1796, et au traité de février 1797, une réparation éclatante et 300,000 livres, pour être répartis entre ceux qui avaient souffert de cet attentat.

Bassianus. V. *Caracalla* et *Héliogabale*.

Bassignano, bourg de la prov. et à 12 kil. N. E. d'Alexandrie (Italie), sur la rive droite du Pô, dans une position militaire importante; aussi il s'y est livré plusieurs batailles; les Français y vainquirent les Piémontais en 1745 ; 4,000 hab.

Bassigny, ancien pays de France, était compris dans la Champagne (Chaumont) et dans la Lorraine (Vaucouleurs). Il forme aujourd'hui les arrond. de Chaumont, Langres, Bar-sur-Aube, et le canton de Gondrecourt.

Bassin. On désigne ordinairement, en géographie, par ce mot, *bassin* d'un fleuve, d'une rivière, l'ensemble des terres arrosées par ce fleuve, cette rivière et tous ses affluents.

Bassompierre, village de l'arrondiss. de Briey (Meurthe-et-Moselle), jadis siége d'une baronnie, souvent en guerre avec la ville de Metz. Richelieu fit raser le château-fort en 1635.

Bassompierre (FRANÇOIS DE), maréchal de France, né au château d'Haroué (Lorraine), 1579-1646, d'une branche de la maison de Clèves, se distingua sous Henri IV par son esprit, son luxe et sa galanterie. Il servit dans la campagne de Savoie et combattit les Turcs en Hongrie, dans les rangs de l'armée impériale. Il conserva son crédit et ses habitudes sous Marie de Médicis, devint colonel des Suisses, 1614, grand maître de l'artillerie, et maréchal, 1622. Il fut ambassadeur en Espagne, chargé de missions en Suisse et en Angleterre, commanda un corps d'armée au siége de La Rochelle; mais par ses intrigues et ses discours hardis irrita Richelieu, qui le fit mettre à la Bastille, 23 février 1631. Bien des dames pleurèrent sa disgrâce, et la princesse de Conti, Louise de Lorraine, qu'il avait épousée secrètement, en mourut de douleur. Il ne sortit de prison qu'à la mort du cardinal. On a de lui : *Mémoires depuis* 1598 *jusqu'en* 1631, Cologne, 1665, 2 vol. in-12; ils sont écrits d'un style assez pur et assez animé : *Ambassades en Espagne, en Suisse et en Angleterre*, Cologne, 1661, 1 vol. in-12; *Notes*, écrites dans sa prison, sur la marge d'un exemplaire des *Vies des rois Henri IV et Louis XIII*, par Dupleix. De nouveaux *Mémoires*, publiés par Sérieys, 1802, 1 vol. in-8°, ne paraissent pas authentiques.

Bassora ou **Basrah**, v. du vilayet et à 420 kil. S. E. de Bagdad (Turquie d'Asie), sur la rive droite du Chat-el-Arab, à 90 kil. de son embouchure dans le golfe Persique. Elle est très-grande, mal bâtie, sale et malsaine, à cause des inondations fréquentes du fleuve; elle a des remparts épais. C'est une ville importante de commerce, quoiqu'elle soit moins florissante que par le passé ; les Anglais y ont une factorerie depuis 1640, et la plupart des nations de l'Europe y ont des comptoirs. On tire des roses du voisinage une essence estimée, et les dattes y sont excellentes; 60,000 hab., la plupart arabes et arméniens. — Fondée en 636, sous le khalifat d'Omar, elle devint bientôt florissante ; souvent disputée par les Persans et les Turcs, elle est au pouvoir de ces derniers depuis 1779.

Bassure de Baas, grand banc de sable dans la Manche, en face de la baie de la Canche; il est parallèle à la côte et est fameux par les naufrages qu'il a causés.

Bassus (LOLLIUS), poëte grec, né à Smyrne, vivait au commencement du Ier s.; il avait fait un poëme sur la mort de Germanicus; il y a de lui dix *épigrammes* dans l'*Anthologie grecque*. — BASSUS (*Cæsius*), poëte latin, vivait vers l'an 40; Perse lui a adressé une satire. — BASSUS (*Saleius*), poëte latin, contemporain de Stace, fut loué par Quintilien et estimé par Vespasien. — BASSUS (*Cneius-Aufidius-Orestes*), orateur et historien latin, vivait vers l'an 60. — BASSUS (*Lucilius*), préfet des flottes de Ravenne et de Misène sous Vitellius, gouverneur de Judée, éteignit la rébellion des Juifs, après la prise de Jérusalem.

Bassus Cassianus. V. *Cassianus*.

Bast (FRÉDÉRIC-JACOB), helléniste allemand, né à Buchweiler (Hesse-Darmstadt), 1771-1811, fut diplomate à Vienne, à Paris, et a laissé des commentaires estimés et des dissertations sur plusieurs auteurs grecs.

Bast (MARTIN-JEAN DE), antiquaire, né à Gand, 1753-1825, curé dans sa ville natale, prit une part active à la révolution brabançonne, et sous l'Empire devint chanoine de la cathédrale de Gand. Il a laissé : *Recueil d'antiquités romaines et gauloises*, 1804, in-4°; *Premier et second supplément*, 1809, 1813; *Recherches historiques et littéraires sur les langues celtique, gauloise et tudesque*, 2 vol. in-4°; l'*Institution des communes dans la Belgique pendant les* XIIe *et* XIIIe *siècles*, 1819; l'*Ancienneté de la ville de Gand établie par des chartes*, etc., 1821.

Bastan (Val de), vallée de la Navarre espagnole, qui se prolonge dans le départ. français des Basses-Pyrénées; elle a 40 kil. de longueur, et est arrosée par le *Gave de Bastan*, affl. de droite du Gave de Pau, qui passe à Baréges et finit à Luz. Le ch.-l. est Elizondo.

Bastan (*Bithynium*), v. à 44 kil. S. O. d'Amasieh, dans l'Anatolie (Turquie d'Asie).

Bastarnes, peuple de l'anc. Sarmatie, peut-être d'origine gauloise; ils s'étendaient des monts Karpathes, souvent appelés *Alpes Bastarnicæ*, jusque vers le Borysthène et même vers l'embouchure de l'Ister. Ils avaient des demeures fixes et des villages. Philippe V, roi de Macédoine, avait acheté le secours de leurs bandes belliqueuses pour combattre les Romains; mais Persée, son fils, les renvoya dans leur pays. Vers la fin du IIe s. ap. J. C. poussés par le Goths, ils se jetèrent sur la Dacie, puis ravagèrent les provinces de l'empire romain, à la fin du IIIe s. On croit qu'ils se confondirent avec les Goths. Ils se servaient d'une espèce de char, qui fut adopté par les Romains et qui est connu sous le nom de *basterna* ou *bastarna;* c'était une sorte de calèche, garnie de coussins, avec des portières fermées par des pierres transparentes, à l'usage surtout des dames romaines.

Baste (Pierre), amiral français, né à Bordeaux, 1768-1814, entra dans la marine, comme simple matelot, passa par tous les grades, grâce à son mérite, commandait la flottille au siége de Mantoue, 1796; se distingua en Egypte et à Saint-Domingue; plus tard au siége de Dantzig et en Espagne; était colonel des marins de la garde à Wagram; fut nommé comte en 1809, contre-amiral en 1811, et fut tué à Brienne en 1814.

Bastelica, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 22 kil. N. E. d'Ajaccio (Corse). Elève de bétail; produits agricoles; 2,934 hab.

Bastia (*Mantinum*), ch.-l. d'arrond. de la Corse, par 42° 41′ 36″ lat. N. et 7° 6′ 59″ long. E., à 120 kil. N. E. d'Ajaccio; port d'un accès difficile, sur la côte orientale. Elle est entourée d'oliviers et d'orangers, et dominée par des collines escarpées où se trouvent la citadelle et plusieurs forts. Cour d'appel; jadis ch.-l. de div. milit; lycée, école d'hydrographie. Statue de Napoléon Ier (1854); Tanneries nombreuses; forges, pâtes d'Italie; commerce actif d'huiles, vins, cuirs, etc.; 17,850 hab. — Elle fut la capit. de la Corse sous les Génois; le ch.-l. du départ. du Golo; elle fut prise par les Anglais en 1745 et 1794.

Bastiat (Frédéric), économiste, né à Bayonne, 1801-1850, fils d'un négociant, s'occupa de bonne heure de questions économiques. Juge de paix, en 1831, membre du conseil général des Landes, il ne commença à publier le fruit de ses études qu'en 1844, dans le *Journal des Economistes*. Dès lors, ennemi des prohibitions et du système protecteur, lié avec Cobden, il traduisit les discours des libres-échangistes, avec une introduction intitulée: *Cobden et la Ligue*, 1845. Il devint à Paris le rédacteur en chef du journal créé pour soutenir ces doctrines; il siégea dans les assemblées politiques de 1848 et 1849. On a de lui: *Sophismes économiques*, contre le système prohibitif; *Propriété et Loi, Justice et Fraternité; Protectionisme et Communisme; Capital et Rente; Paix et Liberté*, ou le *Budget républicain; Harmonies économiques*, peut-être le plus important de ses ouvrages.

Bastide, nom qui en provençal signifie *maison de campagne* et a été donné à un grand nombre de localités dans le midi de la France. — La Bastide de Clairence, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. S. E. de Bayonne (Basses-Pyrénées). Aux environs, mines de cuivre jaune et de fer. Elle a été bâtie par Louis X, en 1306; 1,529 hab. — La Bastide Fortunière ou Murat, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 22 kil. S. E. de Gourdon (Lot). Patrie de Murat; 1,638 hab — La Bastide-de-Serou, ch.-l. de cant. de l'arrond. et à 17 kil. N. O. de Foix (Ariége), sur l'Ariége. Bonneterie, faïence, tuileries, etc.; 2,889 hab.

Bastille, nom que l'on donnait souvent aux forteresses pendant le moyen âge. Il désigna spécialement celle qui fut construite à Paris, à l'extrémité de la rue Saint-Antoine, à l'entrée du faubourg, pour défendre ou contenir la ville. Commencée par le prévôt Aubriot 1369, finie sous Charles VI, en 1382, elle servit souvent de prison d'Etat et fut le théâtre d'événements importants. Elle se composait de huit tours rondes, massives, reliées entre elles par de hautes murailles, qu'entourait un fossé profond et marécageux. Les Anglais s'y réfugièrent vainement, quand Paris tomba au pouvoir des troupes de Charles VII, 3 avril 1436; Bussy-Leclerc y enferma les royalistes du Parlement, 1588; les Frondeurs s'en emparèrent, 1649-1651; et au combat du faubourg Saint-Antoine, le canon de la Bastille, tiré par les ordres de Mademoiselle sur les soldats de Turenne, sauva Condé vaincu. Beaucoup d'hommes célèbres y furent enfermés; aussi la Bastille était pour le peuple le signe visible du pouvoir absolu et arbitraire. Le 14 juillet 1789, cette vieille forteresse fut prise et détruite de fond en comble. L'*Histoire de la Bastille* a été écrite par Arnould, A. de Pujol et Maquet, 1844, 6 vol. in-8°.

Bastion de France (Le), village de la prov. de Constantine (Algérie), près de la Calle, où la Compagnie française d'Afrique, pour la pêche du corail, avait construit en 1520 un fort aujourd'hui abandonné.

Bastitani ou **Bastetans,** peuple de l'anc. Espagne; d'abord dans la Bétique, ils furent, sous Auguste, compris en partie dans la Tarraconaise; auj. partie des prov. de Murcie et de Grenade. Le ch.-l. était Basti (auj. Baza).

Bastogne, v. du Luxembourg (Belgique), à 40 kil. d'Arlon, et à 60 kil. N. O. de Luxembourg. Commerce de grains et de bestiaux; excellents jambons. Tanneries, bas de laine. Childebert II, roi d'Austrasie, possédait là une villa du nom de *Belsonacum;* 2,500 hab.

Bastules, peuple de l'anc. Espagne, dans le S. E. de la Bétique, au S. des Bastitani, avec lesquels on les a confondus quelquefois; ils s'étendaient du détroit de Gadès au cap Charidemum (auj. de Gata); Bœlon, Mellaria, Carteia, Munda, Malaca, Menoba, Abdera, Murgis, étaient dans leur territoire.

Basville, seigneurie du pays Chartrain, à 26 kil. S. O. de Paris, appartint aux Lamoignon et a été chantée par Boileau.

Batalha, bourg de l'Estrémadure (Portugal), à 10 kil. S. O. de Leiria, sur la Liz. Sources salées. Magnifique couvent de dominicains, fondé par Jean Ier, en mémoire de la victoire nationale d'Aljubarrota, 1385, et destiné à servir de sépulture aux rois de Portugal.

Batanée ou pays de *Basan*, contrée de la Palestine ancienne, dans la Pérée, à l'E. du Jourdain, s'étendait vers le N. jusqu'à l'Hermon (Anti-Liban).

Batava Castra, v. de l'ancienne Vindélicie; auj. *Passau*.

Bataves, peuple germanique, de la race des Cattes, vinrent s'établir dans le pays situé entre le Rhin, le Wahal et la Meuse; c'est ce qu'on appela l'*île des Bataves* (Betaw, Bommeler-Waard). Renommés pour leur bravoure, ils eurent à lutter contre Tibère et Germanicus, qui les battirent, sans les soumettre. Ils se révoltèrent. après la mort de Néron, sous Civilis, s'unirent aux Belges et à plusieurs chefs gaulois. Céréalis, sous Vespasien, comprima la révolte; mais Civilis imposa ses conditions et les Bataves fournirent seulement aux Romains un corps auxiliaire d'excellente cavalerie. Plus tard les Francs Saliens s'établirent dans leur pays.

Batave (République), nom donné à la république que formèrent les Provinces-Unies, depuis la fuite du stathouder Guillaume IV, mai 1795, jusqu'à l'avénement de Louis Bonaparte, 5 juin 1806.

Batavia, capit. de Java, ch.-l. des possessions néerlandaises dans la Malaisie, sur une baie de la côte N. O., à l'embouchure du Jakatra, par 6° 7′ 37″ lat. N. et 104° 72′ 58″ long. E. Résidence du gouverneur général; haute Cour de justice et Cour des comptes; place de guerre avec une citadelle, port militaire, arsenal. Bâtie sur un sol marécageux, elle se compose de la vieille ville, jadis si malsaine, mais qui a été assainie et embellie par le gouverneur Van Capellen; et de la ville neuve, formée de maisons spacieuses, au milieu de jardins charmants. C'est l'une des plus belles villes de l'Orient; on y trouve l'élégance la plus raffinée et le luxe de l'opulence; les Chinois exercent presque seuls les professions mécaniques; les Malais sont domestiques et portefaix. L'industrie est peu considérable; mais le commerce est immense; il consiste surtout en café, sucre, poivre, indigo, riz, tabac, arrack, nids d'hirondelles, épices, poudre d'or, diamants, étain, écailles de tortue, cire, bois de teinture, joncs, rotins, camphre, soieries, thé, porcelaines, etc. Il n'y a pas de port véritable; mais la rade est vaste et sûre; elle est protégée par une ligne de petites îles; il y a des chantiers de construction pour la marine dans celle de Poulo-Kappal. La population est de plus de 150,000 hab., dont 30,000 Chinois et 3,000 Européens. — Batavia fut fondée par les Hollandais en 1619; les Anglais l'ont prise en 1811 et ne l'ont rendue aux Hollandais qu'en 1816.

Batavia, v. de l'Etat de New-York (Etats-Unis), à 240 milles N. O. d'Albany; 5,000 hab.

Batavodurum, anc. capit. des Bataves, sur le Rhin; suivant les uns *Wyck-Duerstedt*, suivant d'autres *Batebourg*. C'est probablement la même ville que *Batavorum oppidum*.

Batchian, une des îles Moluques (Malaisie), au S. de Gilolo, a 72 kil. sur 15, est fertile surtout en sagou, et a quelques mines d'or. Les habitants, Malais et musulmans, sont gouvernés par un sultan, vassal des Hollandais, qui possède plusieurs petites îles voisines et réside à Batchian, v. sur la côte orientale, avec 4,000 hab.

Batchi-Séraï ou **Boktchi-Séraï,** v. de Crimée, dans le bassin de la Katcha. — V. *Bakhtchésérai*.

Bath (*Aquæ Solis*), v. du comté de Somerset (Angleterre), sur l'Avon, à 20 kil. E. de Bristol. Elle est construite avec élégance, a de charmantes promenades (jardins de Sidney, Orange-Grove, square de la Reine), possède une magnifique cathédrale du XVIe s., deux écoles de lettres et de sciences appliquées, et aux environs le collége catholique de *Doronside*. On y trouve des ruines romaines, les restes d'un temple de Minerve, etc. C'est une ville de plaisirs; les sources chaudes minérales y attirent un très-grand nombre d'étrangers; elles sont connues depuis l'empereur Claude. Grande fabrication de papier; 53,000 hab.

Bath, port de l'Etat du Maine (Etats-Unis), sur le Kennebeck, à 30 milles d'Augusta. Le commerce est actif; on y construit un très-grand nombre de navires; 10,000 hab. — Il y a d'autres villes de ce nom dans les Etats de New-Hampshire, de New-York, d'Ohio, d'Indiana, de Pennsylvanie, de Caroline du Nord, de Virginie.

Bathem, Battem ou **Battum** (Gérard Van), peintre de paysage hollandais, mort à Amsterdam, 1690; ses paysages sont d'un grand effet; ses dessins sont encore plus estimés.

Bathilde (Sainte), d'origine anglo-saxonne, enlevée par des pirates et réduite en esclavage, vendue au maire du palais, Erkinoald, épousa le jeune roi des Francs, Clovis II. A la mort de ce prince, 656, elle gouverna sagement pendant la minorité de son fils Clotaire III, s'occupa du sort des esclaves et des pauvres, et chercha à empêcher les abus dans l'Eglise. En 665, elle se retira au monastère de Chelles et y mourut en 680. On l'honore le 30 janvier. Elle fut la mère de Clotaire III, de Childéric II et de Thierry III.

Bathna, v. de la prov. de Constantine (Algérie), ch.-l. de subdivision militaire, à 120 kil. S. de Constantine, près de Lambessa, sur l'oued Bathna. La ville arabe fait un grand commerce avec les tribus du Sahara; la ville européenne prend chaque jour de nouveaux accroissements.

Bathori, bourg du comitat de Szabolcs (Hongrie). Berceau de la famille Bathori; 3,000 hab.

Bathori, famille de Transylvanie, d'origine allemande, qui a donné plusieurs princes à ce pays et un roi à la Pologne.

Bathori (Etienne), né en 1532, prince de Transylvanie, en 1571, fut élu roi par les Polonais, après la fuite de Henri de Valois, 1575. Il gouverna glorieusement; reprit Dantzig à Maximilien d'Autriche; chassa les Russes de la Courlande, leur opposa, ainsi qu'aux Turcs, les Cosaques de l'Ukraine, organisés en milices régulières, contint les nobles et fonda l'Université de Vilna. Il mourut en 1586.

Bathori (Christophe), son frère, gouverna la Transylvanie, de 1576 à 1581, s'allia aux Turcs, et appela les jésuites dans le pays.

Bathori (Sigismond), fils de Christophe, prince de Transylvanie, en 1581, laissa le clergé tout-puissant dans ses Etats, ce qui amena une guerre avec les Turcs; abdiqua en faveur de son parent, l'empereur Rodolphe II, dans l'espoir d'obtenir le chapeau de cardinal, 1588; livra son pays à l'anarchie, et finit par mourir à Prague, où on lui avait donné une forte pension.

Bathori (Gabor ou Gabriel), frère de Sigismond, élu prince de Transylvanie, en 1608, se rendit tellement odieux par ses débauches et son orgueil, que ses sujets se révoltèrent; les Turcs et le roi de Hongrie, Mathias, en profitèrent pour envahir le pays; Bathori fut assassiné en 1613, et la principauté sortit de sa famille.

Bathurin. V. Batourine.

Bathurst, ch.-l. des établissements anglais de la Sénégambie, dans l'île de Sainte-Marie, fondé en 1816; 3,000 hab. George-Town, dans l'île de Mac-Carthy, sur la Gambie, les comptoirs de Kanieby, Fattatenda, Kantalicounda, Yaboutenda, etc., en dépendent.— V. de la Nouvelle-Galles du Sud (Australie), sur le Macquarie, à 150 kil. N. O. de Port-Jackson, à l'O des montagnes Bleues. Fondée en 1815, elle a pris une grande importance à la suite de la découverte des mines d'or, dans le comté de Bathurst, pays fertile, couvert de beaux pâturages et bien arrosé par le Macquarie et le Lachlan. — Ile au N. de l'Australie, près de la Terre de Van-Diemen et de l'île Melville. Les Anglais y avaient fondé un établissement à Port-Cockburn, en 1824; ils paraissent l'avoir abandonné. — V. du gouvern. du Cap, à 800 kil. E. de Cape-Town (Afrique australe).

Bathurst (Allen, comte), d'une famille anglaise remontant à la conquête de Guillaume de Normandie, homme d'Etat, 1684-1775, fut, à la Chambre des lords, l'un des ennemis les plus acharnés de Robert Walpole, membre du conseil privé de George II et trésorier du prince de Galles.

Bathurst (Henri, comte), petit-fils du précédent, homme d'Etat, 1762-1834, eut la confiance du prince de Galles (George IV), fut secrétaire d'Etat pour les colonies dans le cabinet de lord Castlereagh, 1809, et donna son nom à deux nouvelles colonies anglaises, sur la Gambie et en Australie. Il se montra l'ennemi acharné de Napoléon Ier et des Français; s'opposa, en tory opiniâtre, à toutes les réformes, se retira en 1827; rentra bientôt au pouvoir comme président du conseil, mais tomba définitivement après la révolution de 1830.

Bathylle, jeune homme de Samos, célèbre par sa beauté. Polycrate, qui l'aima, lui éleva une statue, et Anacréon le chanta dans ses vers. — Pantomime d'Alexandrie, fut à Rome le rival de Pylade, sous Auguste, et excella dans le genre comique. — Poëte latin médiocre, qui s'attribuait les vers de Virgile; celui-ci le confondit, en composant l'hémistiche: *Sic vos non vobis*, qu'il le défiait d'achever.

Batignolles-Monceaux, anc. commune du départ. de la Seine, qui a pris un très-grand développement depuis 1814, et qui a été réunie à Paris (17e arrond.), en 1860. Il se livra un combat important dans la plaine voisine de la barrière de Clichy, le 30 mars 1814. — Batignolles et Monceaux étaient jadis deux annexes de Clichy-la-Garenne; il est fait mention de la villa de Batignolles dès 680; Monceaux était aussi un hameau très-ancien, qui fut célèbre au XVIIIe s. par le parc du même nom, souvent appelé *Parc des folies de Chartres*.

Batnæ ou **Bathnæ,** v. anc. de l'Osrhoène, en Mésopotamie, près d'Edesse, fut un grand entrepôt de commerce entre l'Inde et la Syrie. — V. anc. de la Cyrrhestique, en Syrie, dans un pays célèbre par ses beaux cyprès, entre Berœa et Hierapolis.

Batniens ou **Bhattis** (Pays des), dans le N. O. de l'Hindoustan, au S. du Pendjâb, bien arrosé par les rivières qui descendent des montagnes, et fertile en blé. Les Batniens sont musulmans; ils ravagent souvent les pays de l'ouest ou y conduisent du riz, des chevaux, des chameaux, des buffles. —*Bhatnir*, jadis importante, était la résidence du radjah.

Bâton-Rouge, capit. de la Louisiane (Etats-Unis), sur la rive gauche du Mississipi, à 130 kil. N. O. de la Nouvelle-Orléans. Arsenal, pénitencier; entrepôt considérable; 5,000 hab.

Batoni (Pompeo-Girolamo), peintre italien, né à Lucques, 1708-1786, fut un bon peintre, surtout pour l'époque de décadence où il vivait. Quelques-uns ont élevé très-haut son mérite; d'autres le reconnaissent seulement comme un artiste distingué, d'un talent facile, ayant une couleur nette, vive et brillante. Ses principales œuvres sont : *Saint Celse*, la *Chute de Simon le Magicien*, à Rome; le *Martyre de saint Barthélemy*, à Lucques; la *Sainte Catherine de Sienne*, les *Filles de Darius*, l'*Enfant prodigue*, à Vienne; la *Madeleine*, à Dresde. Il excellait dans le portrait; on cite celui de Joseph II; ses dessins, conservés à Vienne, sont d'un fini précieux.

Batopilas, l'un des nouveaux départements du Mexique; le ch.-l. était Hidalgo. Il a été supprimé.

Batou-Khan, petit-fils de Gengis-Khan, est célèbre par la grande invasion qu'il conduisit en Europe, 1235. Il anéantit les Polovtzi, soumit une partie de la Russie, fit dévaster la Pologne, la Silésie, la Moravie, et ravagea impitoyablement la Hongrie. La terreur était générale en Europe; mais l'empereur Frédéric II fit bonne contenance, et Batou se retira lentement vers le Volga, 1243. Sa dynastie, celle du Kaptschak ou de la Horde-d'Or, y régna pendant deux siècles, et tint sous sa domination les grands-ducs de Moscou. Batou mourut en 1254.

Batoum, v. du vilayet de Trébizonde (Turquie d'Asie), près de l'embouchure du Batoum dans la mer

Noire, à 130 kil. N. E. de Trébizonde, le meilleur port de toute la côte orientale, ch.-l. de la Gourie. Le pays voisin est fertile; 8,000 hab.

Batourine ou **Bathurin**, v. du gouvern. et à l'E. de Tchernigov (Russie), jadis résidence de l'hetman des Cosaques, saccagée par les Russes en 1708. Beau château des comtes Razoumofski; 8 églises; 9,000 hab. Elle fut fondée par Etienne Bathori, de Pologne.

Batroun (*Botrys*), port assez bon de la côte de Syrie (Turquie d'Asie), à 25 kil. S. de Tripoli.

Battaglia fut un architecte du XVIIIe s., célèbre surtout par l'achèvement du magnifique couvent de Catanea, en vue de l'Etna.

Battas, tribu malaise de Sumatra; ils habitent un pays de 200 kil. de longueur, au S. du roy. d'Achem, et au N. O. du roy. de Siak; il est couvert de forêts impénétrables, renferme de riches vallées et est divisé en plusieurs territoires, gouvernés par des radjahs. On les dépeint comme barbares, mais industrieux; ennemis des étrangers, mangeant leurs prisonniers ou les criminels; reconnaissant un dieu supérieur et des génies subalternes. Ils ont une langue et une écriture particulières.

Battersea, v. du comté de Surrey (Angleterre), sur la rive droite de la Tamise, est comme un faubourg de Londres, au S. O., en face de Chelsea; 5,500 hab.

Batteux (Charles), littérateur, né près de Vouziers, 1713-1780, entra dans les ordres, professa aux colléges de Lisieux et de Navarre, puis au Collége de France. Il fut de l'Académie des Inscriptions, 1754, et de l'Académie française, 1761. Ses principaux ouvrages sont: *Parallèle de la Henriade et du Lutrin*, 1746; *les Beaux-Arts réduits à un même principe*, 1747; *Cours de belles-lettres*, 1765 5 vol. in-12; *Traité de la construction oratoire*, 1763; il a réuni ces trois ouvrages sous le titre de: *Principes de littérature*, 1774; *Morale d'Epicure tirée de ses propres écrits*, 1758; *Histoire des causes premières*, 1769, 2 vol. in-8°; les *Quatre poétiques d'Aristote, d'Horace, de Vida et de Boileau*, 1771, 2 vol. in-8°; son *Cours d'études à l'usage des élèves de l'Ecole militaire*, 45 vol. in-12, composé par l'ordre du gouvernement, fut fait beaucoup trop rapidement. Il a publié encore un recueil des *Chefs-d'œuvre d'éloquence poétique*, et avait commencé une *Collection de mémoires sur l'histoire et les mœurs des Chinois*, que de Guignes a continuée.

Batthyani ou **Battyani,** famille hongroise, dont plusieurs membres ont joué un rôle important dans l'histoire. Batthyani (Benoît), fut trésorier du roi Vladislas II, à la fin du XVe s. — Batthyani (François), 1497-1566, commandait les Hongrois à la bataille de Mohacz, 1526. — Le prince Charles-Joseph de Batthyani, 1697-1772, se distingua sous le prince Eugène, fut l'un des premiers à soutenir Marie-Thérèse, et devint feld-maréchal en combattant Frédéric II. — Louis de Batthyani, né à Presbourg, 1809-1849, servit en Italie, voyagea en Europe, étudia avec passion l'histoire politique de son pays, et figura parmi les orateurs de l'opposition, dans la chambre des magnats, dès 1840. Il attaqua d'abord le chancelier Appony, se lia avec Kossuth, et s'efforça, de concert avec son ami, l'archiduc Etienne, de maintenir l'union politique de la Hongrie et de l'Autriche, 1848. Ses efforts furent impuissants; il prit part à la guerre nationale; il fut arrêté à Pesth par le général Windischgrätz, condamné à mort par un conseil de guerre et exécuté; ses biens ont été confisqués.

Battice, bourg de la prov. de Liége (Belgique), à 16 kil. N. O. de Verviers. Houille, briqueteries, draps; exportation de beurre et de fromage dit de Limbourg; 4,000 hab.

Battista (Spagnuoli), dit le *Mantouan*, poëte latin moderne, né à Mantoue, 1436-1516, fut général de l'ordre des Carmes, et essaya vainement de le réformer. Il a eu, de son temps, beaucoup de réputation pour ses poésies latines, églogues, silves, élégies, épîtres aux saints, poëme en l'honneur de Léon X, etc. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Paris, 1513, 3 vol. in-fol., et à Anvers, 1576, 4 vol. petit in-4°.

Battista d'Agnolo, dit *Battista del Moro*, peintre de l'école vénitienne, né à Vérone, vivait au milieu du XVIe s.; il a laissé des fresques estimées et des tableaux à Vérone, à Venise, à Mantoue, etc.

Battle (c.-à-d. *bataille*), v. du comté de Sussex (Angleterre), à 10 kil. N. O. d'Hastings, célèbre par les ruines de la riche abbaye de la Bataille ou de Saint-Martin, élevée par Guillaume, en souvenir de la victoire, sur le lieu du combat. Poudrerie; 3,000 hab.

Battus, berger de Pylos, fut changé, par Mercure, en pierre de touche, pour avoir révélé l'endroit où ce dieu avait caché les troupeaux dérobés à Apollon.

Battus, de Théra, l'une des Cyclades, d'une illustre famille, était bègue, et, après avoir consulté l'oracle de Delphes pour obtenir sa guérison, fut chargé de conduire une colonie en Libye. Il fonda Cyrène, vers 640 ou 631 av. J. C. — Parmi ses descendants, appelés *Battiades*, il y eut plusieurs princes du nom de Battus; l'un d'eux battit le roi d'Egypte, Apriès, vers 570 av. J. C.; Battus III, le boiteux, régnait vers 540, et vit son pouvoir considérablement diminué par ses sujets.

Batuecas (Las), vallée de l'Estrémadure (Espagne), au S. O. de Salamanque, longue de 7 kil., traversée par une rivière du même nom, et si bien entourée de montagnes escarpées que le soleil y pénètre à peine On n'y trouve que le couvent de Batuecas.

Batz, bourg de l'arrond. de St-Nazaire, et à 6 kil. S. de Guérande (Loire-Inférieure), sur une côte accidentée, près de vastes marais salants. Curieuse église, avec une tour en granit de 60 m.; ruines d'une jolie chapelle; menhir. Les habitants portent, aux jours de fêtes, un costume du XVIe s. et ont encore des usages particuliers; 2,733 hab.

Batz, rocher de 4 kil. sur 3, près de la côte de Roscoff (Finistère), dans la Manche. Il est fortifié, renferme un bon port de relâche pour les navires qui entrent dans la Manche, et a 2,000 hab., tous pêcheurs. Le territoire renferme quelques pâturages.

Batz, monnaie de compte et monnaie réelle, en usage en Suisse et en Allemagne; sa valeur varie de 10 à 17 centimes, suivant les pays.

Baucis, V. Philémon.

Baud, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. S. de Pontivy (Morbihan). Commerce de grains et de miel. Antiquités romaines; 4,067 hab.

Baud (Pierre Le). V. Lebaud.

Baude (Henri), écrivain français, né à Moulins, 1430-1495, obtint de Charles VII une charge d'élu dans le bas Limousin, et fut, à Paris, l'un des poëtes les plus goûtés de son temps. Comme Villon, il eut une allure originale, un tour vif et assaisonné de sel gaulois; ses satires lui attirèrent plus d'une fois les rigueurs de la justice; malheureusement pour sa réputation, Marot, qui l'a souvent copié, n'a pas même prononcé son nom. Ses œuvres comprennent des épigrammes, des rondeaux, des ballades, des devises, une moralité intitulée: *Pragmatique entre gens de court et la salle du Palais*, et un opuscule historique en prose, l'*Eloge du roi Charles VII*. Elles n'ont pas été imprimées.

Baudeau (Nicolas), économiste, né à Amboise, 1730-1792, chanoine régulier et prieur de Saint-Lô, en Normandie, fut lié avec Quesnay et Mirabeau. Il contribua à propager les doctrines des économistes. Parmi ses nombreux ouvrages on peut citer: *Idées d'un citoyen sur les vrais pauvres*, 1765; *Sur le commerce d'Orient et la compagnie des Indes*, 1764; *Sur l'administration des finances du roi*, 3 vol. in-8°; *Nouvelles Ephémérides économiques*, 1774-76, 19 vol. in-12; le gouvernement exila le journaliste en Auvergne; *Principes économiques de Louis XII et du cardinal d'Amboise*, 1785; *Charles V, Louis XII et Henri IV aux Français*, 1787, 2 vol. in-8°. On lui attribue le *Dictionnaire du Commerce*, qui fait partie de l'Encyclopédie, 3 vol. in-4°. Un choix de ses écrits économiques se trouve dans la *Collection des principaux économistes français*, vol. des *Physiocrates*.

Baudelocque (Jean-Louis), chirurgien français, né à Heilly (Picardie), 1746-1810, professeur à l'Ecole de médecine, eut une réputation européenne, surtout comme praticien. Il a publié: *Principes des accouchements* et l'*Art des accouchements*, 2 vol. in 8°.

Baudelot de Dairval (Charles-César), antiquaire, né à Paris, 1648-1722, est connu par un livre qui eut un grand succès: *de l'Utilité des voyages, et de l'avantage que la recherche des antiques procure aux savants*, 1686. Il fut de l'Académie des Inscriptions, 1705, et lui a légué sa biblioth. et ses antiquités, parmi lesquelles se trouvaient *les marbres de Nointel*, maintenant au Louvre.

Baudier (Michel), historiographe de France sous Louis XIII, né en Languedoc, 1589-1645, a laissé de nombreux ouvrages qui furent lus au XVIIe s.: *Hist. de la guerre de Flandre*, de 1559 à 1609, trad. de l'italien, de Fr Lanario, avec une *Hist. succincte de la Flandre*; *Inventaire général de l'hist. des Turcs*, 1619, in-4°; *Hist. générale de la religion des Turcs, avec la vie de leur prophète Mahomet*, 1626, in-8°; *Hist. générale du*

sérail et de la cour du Grand Seigneur, 1626, in-4°; *Hist. de la cour du roi de Chine*, 1626, in-4°; *Hist. de l'administration du cardinal d'Amboise*, 1634, in-4°; *Hist. du maréchal de Toiras*, 1644, in-fol.; *Hist. de l'administration de l'abbé Suger*, 1645, in-4°; *Hist. de la vie du cardinal Ximénès*, in-4°, etc., etc.

Baudin (Nicolas), capitaine de vaisseau et botaniste, né dans l'île de Ré, 1750-1803, servit d'abord dans la marine marchande, entra dans la marine royale en 1786, fit plusieurs voyages dans l'Inde, aux Antilles, pour des recherches sur l'histoire naturelle; en 1800, commandant de deux corvettes, il explora les côtes de l'Australie, et, après avoir couru de grands dangers, mourut à l'Ile de France.

Baudin des Ardennes (Pierre-Charles-Louis), conventionnel, né à Sedan, 1748-1799, fut membre de l'Assemblée législative et de la Convention, vota pour la détention du roi et pour son bannissement à la paix; il fit partie du comité de constitution, en l'an III, fut du conseil des Anciens, s'opposa à la réaction royaliste, et mourut, dit-on, de joie, en apprenant le retour de Bonaparte d'Egypte en France. Il était membre de l'Institut.

Baudin (Charles), amiral, fils du précédent, né à Sedan, 1784-1854, entra au service maritime, comme novice, en 1799, eut le bras droit emporté par un boulet dans un combat contre les Anglais, 1808; continua honorablement sa carrière, mais donna sa démission de capitaine de vaisseau en 1815. Il avait offert à Napoléon Ier, après sa chute, de le conduire en Amérique. Il fonda au Havre une maison de commerce qui prospéra, mais que fit tomber, plus tard, la révolution de 1830. Ayant repris du service, il fut élevé au grade de contre-amiral et placé à la tête de l'expédition du Mexique, qui détruisit le fort de Saint-Jean-d'Ulloa, 1838. Membre éminent du conseil de l'amirauté, nommé amiral par Napoléon III, il fut aussi le président élu du conseil central des églises réformées de France.

Baudissen ou **Baudis** (Wolf-Heinrich de), général dans la guerre de Trente-Ans, mort en 1650, servit d'abord dans les troupes danoises, combattit sous Gustave-Adolphe, en Pologne et en Allemagne, devint feld-maréchal en 1632; passa ensuite dans l'armée saxonne, et se fit battre par les Suédois, ses anciens compagnons d'armes. Il servit plus tard en Pologne, dans plusieurs négociations.

Baudius (Dominique), poëte latin moderne, né à Lille, 1561-1613, fut avocat, professeur à Leyde, chargé de plusieurs missions diplomatiques et historiographe de Leyde. On cite son *Histoire de la trêve de douze ans*, écrite dans un bon style latin; ses *Lettres*, agréables à lire; et ses poëmes, intitulés *Amores*.

Baudot (Marc-Antoine), conventionnel, mort en 1830, était médecin à Charolles, lorsqu'il fut nommé député suppléant à l'Assemblée législative, puis représentant de la Saône-et-Loire à la Convention. Il vota la mort de Louis XVI, se distingua, parmi les montagnards, contre les royalistes et le fédéralisme, dans ses missions au S. O. de la France; déploya beaucoup d'énergie à l'armée du Rhin, défendit Hoche contre Saint-Just; désapprouva le 9 thermidor, et, poursuivi par les thermidoriens, fut enfermé au château de Ham, après l'insurrection de prairial. Mis en liberté par l'amnistie de brumaire an IV, chef de division au ministère de la guerre, dirigé par Bernadotte, il retourna exercer la profession de médecin dans son département. Il fut banni en 1816, se retira en Suisse et mourut à Liége. Il a laissé des *Mémoires* souvent invoqués par M. Edgard Quinet dans son livre sur *la Révolution*.

Baudot de Juilly (Nicolas), historien, né à Paris, 1678-1759, subdélégué de l'intendant à Sarlat, a laissé des ouvrages historiques écrits avec méthode: *Hist. de Catherine de France, reine d'Angleterre*, 1696, in-12; *Germaine de Foix*, nouvelle historique, 1701; *Hist. secrète du connétable de Bourbon*, 1696; *Relation historique et galante de l'invasion d'Espagne par les Maures*, 1722, 4 vol. in-12; *Hist. de la conquête d'Angleterre par Guillaume, duc de Normandie*, 1701; *Hist. de Philippe Auguste*, 1702, 2 vol. in-12; *Hist. de Charles VII*, 2 vol. in-12; *Hist. des hommes illustres, tirée de Brantôme*. Il a publié, sous le nom de mademoiselle de Lussan, la *Vie et le règne de Charles VI*, 9 vol. in-12; *Hist. du règne de Louis XI*, 6 vol. in-12; *Hist. des révolutions de Naples*, 4 vol in-12.

Baudouin, Balduin ou **Baldwin,** nom porté par neuf comtes de Flandre.

Baudouin Ier, *Bras-de-fer*, enleva Judith, fille de Charles le Chauve, fut le premier comte de Flandre et mourut en 879.

Baudouin II fit assassiner Foulques, archevêque de Reims, en 900, et mourut en 918.

Baudouin III, mort en 962.

Baudouin IV, *le Barbu*, mort en 1036.

Baudouin V, *de Lille* ou *le Débonnaire*, lutta contre l'empereur d'Allemagne, Henri III, et fut chargé de la régence du royaume de France, pendant la minorité de Philippe Ier. Il mourut en 1067.

Baudouin VI, *de Mons* ou *le Bon*, mort en 1070.

Baudouin VII, *à la Hache*, allié de Louis VI contre Henri Ier d'Angleterre, fut tué au siége du château d'Eu, 1119.

Baudouin VIII lutta contre Philippe Auguste, lui fit hommage en 1192, et mourut en 1195.

Baudouin IX prit la croix en 1201, et devint empereur de Constantinople sous le nom de Baudouin Ier.

Baudouin Ier, empereur latin de Constantinople, né à Valenciennes, en 1171, d'abord comte de Flandre et de Hainaut, prit la croix avec son frère, Thierry, à la 4e croisade, se joignit aux Vénitiens, et, après la prise de Constantinople, fut élu empereur, en 1204. L'empire, divisé dès le premier jour, était condamné à la faiblesse; les Grecs étaient ennemis des Latins. Baudouin, après avoir pris et mis à mort l'usurpateur, Alexis Murzuphle, marcha contre les Bulgares, mais fut défait près d'Andrinople, le 15 avril 1205. Pris par le roi Joannice, il fut cruellement torturé et mis à mort. Plus tard, un faux Baudouin parut en Flandre et fut envoyé au supplice par Jeanne de Hainaut, que plusieurs accusèrent de parricide.

Baudouin II, dernier empereur français de Constantinople, né en 1217, fils de Pierre de Courtenay, succéda à son frère, Robert, en 1228. On lui donna pour régent Jean de Brienne, dont il épousa la fille. Attaqué par Azan, roi des Bulgares, et par J. Vatace, empereur grec de Nicée, Baudouin alla implorer les secours du Pape et de saint Louis, à qui il fit don de la couronne d'épines, 1238. Il fut abandonné par les croisés qu'il ramenait à Constantinople; revint solliciter de nouveaux secours, mais inutilement; et, lorsque Michel Paléologue rentra par surprise dans Constantinople, il se sauva sous un déguisement, et alla mourir obscurément en Italie, 1273. Sa femme, Marthe de Brienne, lui avait donné un fils, Philippe, qui prit le titre d'empereur, et mourut en 1285.

Baudouin Ier, roi de Jérusalem, fils d'Eustache, comte de Boulogne, prit part à la première croisade, avec son frère, Godefroy de Bouillon. Après de violents démêlés avec Tancrède pour la possession de Tarse et de Malmistra, il s'empara du comté d'Edesse, et succéda à son frère, sur le trône de Jérusalem, en 1100. Avec les débris d'une nouvelle armée de croisés, il se fit battre à Rama, 1102, mais repoussa les ennemis de Jaffa, prit Ptolémaïs, 1104; Béryte, 1109; Sidon, 1110. Il bâtit le château de Montréal en 1115, et mourut en 1118.

Baudouin II, du Bourg, roi de Jérusalem, était fils de Hugues, comte de Réthel, et remplaça son cousin Baudouin dans la principauté d'Edesse, 1100; sur le trône de Jérusalem, 1118. Il battit les musulmans sous les murs d'Antioche, 1119, mais fut pris par eux, en 1124. Pendant la régence d'Eustache Garnier, Tyr tomba au pouvoir des croisés. Rendu à la liberté, Baudouin combattit sans relâche les infidèles, et laissa le royaume agrandi à son gendre, Foulques d'Anjou, 1131.

Baudouin III, roi de Jérusalem, né en 1130, succéda à Foulques, son père, en 1143; régna sous la tutelle de sa mère, Mélisande, vit le comté d'Edesse envahi par Zenghi, et la 2e croisade conduite par Conrad III et Louis VII. Il échoua avec ces princes au siége de Damas, 1148; releva l'ancienne ville de Gaza et prit Ascalon, 1153; Césarée, 1159. Son frère, Amaury, lui succéda, fév. 1163.

Baudouin IV, roi de Jérusalem, né en 1160, succéda à son père, Amaury, en 1173, régna sous la tutelle de Milon de Planci, battit Saladin dans la plaine de Rama, 1177, mais fut battu près de Sidon, 1178, puis en 1179. Encore vainqueur de Saladin, près de Tibériade, 1182, il fut réduit à l'inaction par la lèpre; maria sa sœur, Sibylle, à Guy de Lusignan, fut en lutte avec son beau-frère, envoya en Orient le patriarche de Jérusalem, avec les deux grands maîtres du Temple et des Hospitaliers, pour demander des secours, et mourut en 1185.

Baudouin V, neveu de Baudouin IV, fils de Sibylle

et de Guillaume de Montferrat, son premier mari, fut couronné roi dès le 20 nov. 1183, mais mourut bientôt empoisonné, 1185.

Baudouin de Condé, poëte français, du commencement du XIIIe s., rival de Rutebœuf, a laissé des fabliaux, des contes, des dicts, conservés manuscrits à la Bibliothèque nationale de Paris.

Baudouin (JEAN), littérateur français, né à Pradelle, 1590-1650, a publié un grand nombre de volumes, dont la plupart sont des traductions. Il fut de l'Académie française, dès l'origine. On cite de lui : *Iconologie ou Explications de plusieurs images*, etc., 1636, in-fol.; *Emblèmes avec des discours moraux qui peuvent servir d'explication*, 1638-46, 3 vol. in-8°.

Baudrand (MICHEL-ANTOINE), géographe, né à Paris, 1633-1700, a laissé, outre plusieurs éditions, *Geographia ordine litterarum disposita*, 1681 et 1682, 2 vol. in-fol., l'un des premiers ouvrages de ce genre; et *Dictionnaire géographique et historique*, en grande partie traduction du précédent, 2 vol. in-fol., 1705.

Baudrand (MARIE-ETIENNE-FRANÇOIS-HENRI, comte), général français, né à Besançon, 1774-1848, servit surtout dans l'état-major, pendant les campagnes de la république et de l'empire, fut chef de l'état-major général du génie dans l'armée du Nord, en 1815; aide de camp de L. Philippe, duc d'Orléans, 1816, et gouverneur du duc de Chartres; devint directeur des fortifications à Cambrai, général de brigade, en 1828; fut, après 1830, lieutenant-général, pair de France, aide de camp du duc d'Orléans, au siége d'Anvers, 1832, puis gouverneur du comte de Paris, en 1837.

Baudricourt (ROBERT, sire DE). V. JEANNE DARC.

Baudrillart (JACQUES-JOSEPH), agronome et forestier, né à Givron (Ardennes), 1774-1832, servit dans les armées, de 1791 à 1801, puis entra dans l'administration des forêts et y devint chef de division. Il s'est occupé avec intelligence et activité de tout ce qui concerne l'aménagement des forêts. Il a traduit de l'allemand plusieurs ouvrages estimables, et a publié, avec MM. Doniol et Chanlaire, les *Annales forestières*, 1808-16, 8 vol. in-8°; on lui doit le *Mémorial forestier*, 6 vol. in-8°; *Annuaire forestier* pour 1811, 1812 et 1813; *Mémoire sur la pesanteur spécifique des bois*, etc., 1815; *Dictionnaire de la culture des arbres et de l'aménagement des forêts; Code forestier*, 1827, 2 vol. in-12; *Code de la pêche fluviale*, 1829, 2 vol. in-12; et surtout *Traité général des eaux et forêts, chasses et pêches*, 1821-1834, 10 vol. in-4°, avec trois atlas gr. in-4°.

Baudry. V. BALDERIC.

Bauer (ADOLPHE-FÉLIX), général au service de Pierre le Grand, né dans le Holstein, 1667-1718, après avoir servi dans l'armée suédoise, s'attacha au tzar, vers 1700; contribua, comme colonel de dragons, à la victoire de Dorpat et à la prise de Marienbourg, où il devint le protecteur de la jeune orpheline qui fut, depuis, l'impératrice Catherine Ire, 1702. Il se distingua en Esthonie, en Courlande, contribua à la victoire de Kalisch, en Pologne, 1706; à celle de Lesnau, 1708, et commandait l'aile gauche des Russes à Poltava, 1709. Il continua de servir honorablement jusque vers l'époque de sa mort. C'est surtout lui qui a formé la cavalerie russe

Bauer (FERDINAND), peintre d'histoire naturelle, né à Feldsperg (Autriche), 1774-1826, a colorié d'après nature un grand nombre de plantes. Après un voyage en Grèce, il fit les magnifiques dessins qui ornent la *Flora græca*, publiée par Smith; son chef-d'œuvre est intitulé : *Illustrationes floræ Novæ Hollandiæ*, 1813, in-fol.

Bauffremont ou **Beauffremont**, ancienne famille française, qui tire son nom d'un village de Lorraine, à 12 kil. S. O. de Neufchâteau (Vosges), et qui eut des domaines en Bourgogne. Une branche cadette surtout s'illustra, s'allia à la famille des Courtenay et acquit la principauté de Listenais, le duché de Pont-de-Vaux, le marquisat de Marnay-la-Ville, etc. — *Pierre* de BAUFFREMONT, chevalier de la Toison d'or, épousa, en 1448, une fille légitimée de Philippe le Bon, duc de Bourgogne. De *Guillaume*, son frère, descendent plusieurs seigneurs célèbres. — *Nicolas* de BAUFFREMONT, son petit-fils, grand prévôt de France, sous Charles IX, fut un ardent catholique, signala son courage à Jarnac et à Moncontour, mais aussi sa cruauté à la Saint-Barthélemy. Aux États de Blois de 1576, il parla, comme orateur de la noblesse, de paix et de tolérance; mais bientôt il redevint ligueur fougueux, et mourut en 1582. — *Claude*, son fils, baron de Senescey, gouverneur d'Auxonne, également ligueur, partisan des Guises, fit aux États de Blois de 1588, une harangue qui eut du retentissement, servit son parti, surtout par ses écrits, et mourut en 1596. — Avec son fils, *Henri*, tué au siége de Montpellier, la famille, comme beaucoup d'autres, s'attache à la royauté, la sert à la cour, et croît en titres et en dignités. — Parmi les membres nombreux de cette illustre famille, qui a fourni beaucoup d'hommes de guerre au XVIIe et au XVIIIe s., on cite : *Alexandre-Emmanuel-Louis*, prince de BAUFFREMONT, vice-amiral, duc et pair de France, né à Paris, 1773-1833. Il émigra, combattit contre la République, 1792-94, fut rayé de la liste des émigrés, dès 1795, fut nommé comte et président du collége électoral de la Haute-Saône par Napoléon; plus tard, il fut nommé pair par Louis XVIII.

Baugé, ch.-l. d'arr. de Maine-et-Loire, par 47° 32′ lat. N. et 2° 53′ long. O., à 38 kil. N. E. d'Angers, sur le Couesnon. Fabriques d'huile; commerce de bois et de bestiaux. Foulques Nerra y bâtit un château, à l'endroit où est *Baugé-le-Vieil;* René d'Anjou éleva un autre château autour duquel s'est formée la ville actuelle. La Fayette y battit les Anglais, en 1421; 3,419 hab.

Bauges (les), contre-fort des Alpes Grées, couvrant de ses ramifications le pays entre l'Isère, le Fier et le Rhône; c'est une contrée riche en pâturages et en fourrages.

Bauhin (JEAN), botaniste, né à Bâle, 1541-1613, fils d'un médecin distingué, élève de Fuchs, ami de Conrad Gesner, parcourut la Suisse, l'Allemagne, l'Italie, la France, fut professeur à Bâle, puis attaché, comme premier médecin, à Ulrich, prince de Würtemberg-Montbelliard. Il put alors continuer ses études de prédilection, et se plaça au premier rang des botanistes du XVIe siècle. Il a publié un grand nombre d'ouvrages; les plus importants sont : *Traité des animaux aians aisles, qui nuisent par leurs piqueures et morsures, avec les remèdes*, 1598, pet. in-8°; et surtout *Historiæ plantarum generalis novæ et absolutæ Prodromus*, Yverdun, 1619, in-4°; *Historia universalis plantarum*, Yverdun, 1650-51, 3 vol. in-fol. C'est une vaste compilation en 40 livres de tout ce qui a été écrit sur les plantes jusqu'au XVIIe siècle.

Bauhin (GASPARD), botaniste et anatomiste, frère du précédent, né à Bâle, 1560-1624, helléniste et médecin distingué, s'est rendu surtout célèbre par ses nombreux ouvrages de botanique et d'anatomie. Les plus importants sont : *Theatrum anatomicum infinitis locis auctum; Phytopinax, seu Enumeratio plantarum ab herbariis sæculo nostro descriptarum*, 1596, in-4°; *Pinax theatri botanici*, etc. Il n'a pas été un simple compilateur; il a essayé de mettre de l'ordre dans la nomenclature et la synonymie des plantes; il a donné des noms simples à la plupart des muscles, d'après leur figure, leurs usages, etc. Son nom a fait longtemps autorité.

Bauli (auj. *Bacolo*), bourg célèbre par ses villas romaines, entre Misène et Baies.

Bauman (îles), groupe au N. O. des îles de la Société (Polynésie), découvert en 1722 par Roggeween.

Baumann, grotte du duché de Brunswick, à 8 kil. S. de Blankenbourg, composée de plusieurs cavernes remplies de belles stalactites et d'ossements fossiles.

Baumann (NICOLAS), né à Wismar, 1450-1526, professeur d'histoire à Rostock, a été regardé comme l'auteur du poëme satirique *Reinecke*, le Renard, que d'autres attribuent à Henri d'Alkmaer.

Baume, du provençal *baoumo*, caverne, nom de plusieurs localités dans le midi de la France.

Baume (SAINTE-), mont. du départ. du Var, entre Marseille, Aix et Toulon; elle se rattache aux monts Esterel. Grotte célèbre par son étendue et les traditions qui s'y rattachent.

Baume-les-Dames, ch.-l. d'arrond. du Doubs, par 47° 22′ 9″ lat. N. et 4° 1′ 20″ long. E., près du Doubs, sur le canal du Rhône au Rhin, à 28 kil. N. E. de Besançon. Belle église paroissiale. Fabriques de chapeaux, de papiers, de cuirs; et, aux environs, forgeries, verreries, tanneries, abondante carrière de gypse. Elle doit son nom à un riche couvent de bénédictines, dont l'église, ruinée pendant la Révolution, sert de halle aux blés; 2,463 hab.

Baume-les-Messieurs, bourg à 11 kil. N. E. de Lons-le-Saulnier (Jura), au fond d'une gorge étroite, célèbre par une abbaye de bénédictins, située près des sources de la Seille; il ne pouvait y entrer que des gentilshommes ayant 16 quartiers de noblesse. Son église renferme encore les tombeaux des comtes de Bourgogne, et les sources voisines de la Seille sont très-pittoresques.

Baume (NICOLAS-AUGUSTE DE LA), marquis de Mon-

trevel, maréchal de France, 1636-1716, se distingua au siége de Lille, au passage du Rhin, à Seneffe, à Namur, à Luxembourg, à Fleurus; fut nommé maréchal en 1703, gouverneur du Languedoc, et fut chargé de combattre les Camisards des Cévennes. Il ne put les soumettre et fut remplacé par Villars. Il mourut, dit-on, de frayeur, à la vue d'une salière renversée sur la table.

Baumé (Antoine), pharmacien et chimiste français, né à Senlis, 1728-1804, fils d'un aubergiste, parvint, à force de travail, à se faire recevoir pharmacien et fut professeur de chimie au Collége de pharmacie. Il fut à la fois professeur et fabricant célèbre. Il perfectionna la porcelaine, la teinture écarlate des Gobelins, les pèse-liqueurs, dont le plus usité porte le nom d'*aréomètre de Baumé;* il inventa une foule de procédés industriels et entra à l'Académie des sciences en 1773. Partisan des théories de Stahl, il ne voulut jamais adopter les principes nouveaux établis par Lavoisier et Guyton de Morveau. Il a publié un grand nombre d'ouvrages qui ne sont plus au courant de la science; les principaux sont: *Dissertation sur l'éther*, 1757; *Plan d'un cours de chimie expérimentale et raisonnée*, 1767; *Manuel de chimie*, 1763; *Mémoires sur les argiles*, 1770; *Mémoire sur la meilleure manière de construire les alambics et les fourneaux*, 1778; *Eléments de pharmacie théorique et pratique*; *Chimie expérimentale et raisonnée*, 3 vol. in-8°; etc.

Baumgarten (Alexandre-Gottlieb ou Théophile), philosophe allemand, né à Berlin, 1714-1762, ami de Wolf, fut professeur à Halle et à Francfort-sur-l'Oder. On le considère comme le créateur de la philosophie du beau ou *esthétique* (mot qui est de lui). Il pensait que nos idées sur le beau sont encore vagues et enveloppées d'obscurité; il exposa ses opinions dans un écrit intitulé: *Disputationes de nonnullis ad poema pertinentibus*, 1735, in-4°; puis il les développa dans ses cours, et publia son grand ouvrage *Æsthetica*, 1750-58, 2 vol. in-8°. Dans ses autres livres, *Metaphysica*, *Ethica philosophica*, etc., il s'est montré clair et méthodique.

Baumgarten (Sigismond-Jacques), théologien allemand, frère du précédent, né à Wolmirstædt, 1706-1755, commença en allemand la publication de l'*Histoire universelle*, dite de *Halle*, 1744-1756, 16 vol. in-8°. On lui doit plusieurs ouvrages estimables, *Nachrichten von merkwürdigen Büchern*, 1752-57, 12 vol. in-12, espèce de bibliothèque de l'amateur; *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique depuis Jésus-Christ*, 3 vol. in-8°; des traductions de *Ferreras* et de *Rapin Thoyras;* des livres de piété, etc.

Baumholder, v. de la princ. de Lichtenberg.

Baur (Frédéric-Guillaume), général, né dans la Hesse électorale, 1731-1783, servit d'abord sous le duc de Brunswick, puis s'attacha à Catherine II de Russie. Après les campagnes de 1769-1773 contre les Turcs, il fut nommé lieutenant général, fut chargé de travaux importants, et a laissé des *Mémoires historiques et géographiques sur la Valachie*, 1778.

Baur, Bauer ou **Bawer** (Jean-Guillaume), peintre et graveur, né à Strasbourg, 1600-1640, a fait d'excellents paysages à la gouache ou sur vélin. On a de lui: *Iconographia, complectens vitam Christi*, 4 parties in-fol.; *Gravures de batailles; des Jardins;* les *Métamorphoses d'Ovide*.

Baur (Chrétien), né dans le Wurtemberg, mort en 1860, écrivit d'abord *Symbolique et Mythologie* ou *la Religion naturelle de l'antiquité*, et fut professeur de théologie protestante à l'université de Tubingen. Il a publié plusieurs ouvrages contre l'authenticité de certains livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, contre la divinité de Jésus-Christ, etc. Il a été le maître de Strauss.

Bausch (Jean-Laurent), médecin allemand, de Schweinfurt, 1605-1665, a fondé l'*Académie des curieux de la nature*, 1652, qui a fait faire beaucoup de progrès aux sciences.

Bausset (Louis-François de), cardinal français, né à Pondichéry, 1748-1824, fut élevé à Saint-Sulpice, devint grand-vicaire de l'archevêque d'Aix, Boisgelin, et évêque d'Alais, en 1784. Les états de Languedoc l'envoyèrent aux deux assemblées des notables; mais, quand l'Assemblée constituante eut supprimé son évêché, il s'unit à la protestation des évêques contre la constitution civile du clergé, 1791, et fut incarcéré de 1792 jusqu'au 9 thermidor. En 1806, il entra au chapitre de Saint-Denis; en 1808, au conseil de l'Université, qu'il présida en 1815. En 1814, il devint pair de France; en 1816, il fut élu membre de l'Académie française; en 1817, il fut nommé cardinal, puis ministre d'Etat. Outre quelques brochures de circonstance et des notices sur M. de Boisgelin, l'abbé Legris-Duval, l'archevêque de Talleyrand, il est surtout connu par deux ouvrages estimables, l'*Histoire de Fénelon*, 1808-9, 3 vol. in-8°, qui a eu plusieurs éditions; et l'*Histoire de Bossuet*, 1814, 4 vol. in-8°, qui ne fut pas aussi bien accueillie.

Bautru (Guillaume), bel esprit du XVII^e s., né à Angers, 1588-1665, eut surtout de la réputation à cause de ses bons mots, et gagna la faveur de Richelieu et de Mazarin. Il fut ministre plénipotentiaire en Flandre, en Espagne, en Angleterre et en Savoie. Il fut l'un des premiers membres de l'Académie française, quoiqu'il eût fort peu écrit; il a laissé une satire imprimée dans le *Cabinet satyrique*, 1666. Il avait été nommé comte de Serrant.

Bautzen ou **Budissin**, ch.-l. du cercle de ce nom (roy. de Saxe), sur la Sprée, à 52 kil. N. E. de Dresde. Consistoire apostolique, cour d'appel. Elle est ancienne, bien bâtie, et a encore quelques fortifications à moitié ruinées. L'église Saint-Pierre est partagée entre les catholiques et les luthériens. Sur la rive gauche de la Sprée, sont les ruines d'un ancien autel des Wendes. Toiles, draps, forges de cuivre, forges et fonderie de fer, papeteries; marché aux laines considérable; 12,000 hab. Napoléon y remporta une victoire sur les Russes et les Prussiens, le 21 mai 1813. Le cercle a 300,800 hab.

Baux ou **Beaux** (Les), bourg de l'arrond. et à 20 kil. N. E. d'Arles (Bouches-du-Rhône), sur un rocher escarpé. Commerce d'huile d'olive. On y voit les belles ruines du château des comtes de Baux, qui ne relevaient que des empereurs au XI^e s., furent vicomtes de Marseille, princes d'Orange, et s'éteignirent en 1426. Ils prétendaient descendre de la famille royale des *Baltes*, chez les Wisigoths.

Bauzille-de-Putois, bourg de l'arrond. et au N. O. de Montpellier (Hérault), sur l'Hérault, à 8 kil. de Ganges. Près de là est la célèbre grotte de Ganges ou *Baume des Demoiselles*.

Bavai (*Bagacum*), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil. N. O d'Avesnes (Nord), n'est plus remarquable que par sa quincaillerie, son commerce de grains, bestiaux, et surtout par ses antiquités. Capit. des Nervii, prise d'assaut par César, elle fut très-florissante sous les Romains; 8 grandes voies, dont 7 subsistent encore sous le nom de chaussées de Brunehaut, s'y réunissaient depuis le règne d'Auguste. Elle fut ruinée par les Barbares; plus tard, elle fut plusieurs fois saccagée par les Français, en 1477, en 1554, en 1649, en 1654; elle fut réunie à la France à la paix de Nimègue, 1678, et démantelée; 1,777 hab.

Bavière (Royaume de), en allemand, *Baiern*, le premier des Etats secondaires de l'Allemagne, capitale Munich, se compose de deux parties distinctes et séparées par la Hesse-Darmstadt et le grand-duché de Bade. La masse principale, ou la vieille Bavière, a pour bornes: au N., le royaume de Saxe, les duchés de Saxe et la Hesse-Nassau; à l'O., les duchés de Hesse et de Bade, le royaume de Wurthemberg; au S. et à l'E., l'empire d'Autriche (Vorarlberg, Tyrol, Saltzbourg, Haute-Autriche, Bohême). La partie accessoire, ou *Bavière rhénane*, annexée depuis 1815, et formée de l'ancien Palatinat, du duché des Deux-Ponts, a pour bornes: au N., la Hesse-Darmstadt; à l'O., la Prusse Rhénane; au S., la Lorraine et l'Alsace; à l'E., le Rhin, qui la sépare du grand-duché de Bade. La superficie totale est de 76,000 kil. carrés, ou 1,384 milles carrés géographiques; la population de 5,023,000 hab. — La vieille Bavière comprend l'ancien cercle de Bavière, sauf l'archevêché de Salzbourg, cédé à l'Autriche, presque tout le cercle de Franconie, l'est du cercle de Souabe, l'évêché de Fulde, etc. Comprise dans le haut bassin du Danube et le bassin du Mein, elle est traversée, du N. E. au S. O., par la ligne de partage des eaux de l'Europe, Fichtel-Gebirge, Jura Franconien, Alpes de Souabe; à l'E., le Bœhmer-Wald la sépare de la Bohême; au S., les ramifications des Alpes de Constance, de l'Inn, Noriques, accidentent le sol. Le Danube la traverse de l'O. à l'E. d'Ulm à Passau; elle est arrosée au S. par ses affluents de droite, l'Iller, qui la sépare du Wurtemberg, le Lech, l'Isar, l'Inn, qui la sépare de l'Autriche, et par ses affl. de gauche, l'Altmühl, la Naab, la Regen. La Bavière septentrionale est traversée, de l'E. vers l'O., par le Mein, depuis ses sources jusqu'à Aschaffenbourg; la Regnitz est son principal affluent de gauche. On trouve, dans le S. de la Bavière, des lacs nombreux et importants, lacs de Constance,

d'Ammer, de Würm, de Chiem, de Staffel, Kochel, Walchen et Tegern. Il y a beaucoup de sources minérales, Siechersreuth ou d'Alexandre, dans la contrée pittoresque du Fichtel-Gebirge, Kissingen, Bocklet, Brückenau, Hardecker, etc. — Le climat est sain et tempéré; au S. du Danube, l'air est vif, les hivers sont longs et rigoureux. L'agriculture, longtemps négligée, a fait de grands progrès au XIXe s., sous l'impulsion du gouvernement, malgré l'esprit apathique et routinier du paysan; le sol des régions montagneuses est médiocre, mais il est très-fertile dans les plaines et les vallées; la production des céréales dépasse la consommation; la culture de la vigne, du tabac, du houblon, est prospère. L'élève du bétail est facilitée par de magnifiques prairies, surtout dans la région alpestre; il y a beaucoup de porcs, et l'on élève beaucoup d'abeilles. Les forêts sont nombreuses et renferment surtout des chênes, des hêtres, des bouleaux, des frênes. Il y a des carrières de meules, de pierres à aiguiser, des houillères, du plomb, du cuivre, mais surtout d'importantes mines de fer et des sources salées considérables, à Reichenhall, Traunstein, Rosenheim, etc. L'industrie est peu avancée; cependant les cuirs, les papiers, les instruments de musique, de chirurgie et de mathématiques, les jouets, la quincaillerie, les cartes, sont recherchés en Allemagne. Le commerce est surtout un commerce de transit; les routes sont nombreuses et bien entretenues, et plusieurs lignes de chemin de fer relient la Bavière aux pays voisins. Le canal Louis (Ludwig-Kanal), long de 174 kil., unit la mer du Nord à la mer Noire, le Rhin au Danube, par la Regnitz et l'Altmühl. — La Bavière rhénane, formée des anciens évêchés de Spire et de Worms, du duché des Deux-Ponts, d'une partie de l'électorat de Mayence et du Bas-Palatinat, d'une partie de l'Alsace avec Landau, est occupée par l'extrémité septentrionale des Vosges, qui sont couvertes de forêts, et dont les pentes méridionales sont garnies de vignes. Le pays est fertile et bien cultivé; les bestiaux nombreux, élevés avec soin, sont la base de la richesse agricole; le climat est sain et doux; on y extrait en abondance la houille et le plomb; on exploite les tourbières, etc. L'industrie est active; manufactures de tabacs, papeteries, scieries, verreries, forges, fabriques de potasse, tissus, distilleries, etc.; l'exportation est considérable. — La Bavière est divisée en 8 cercles, dont voici les noms, depuis 1837 :

CERCLES.	ANCIENS NOMS.	CHEFS-LIEUX.
Haute-Bavière.	Isar.	Munich.
Basse-Bavière.	Bas-Danube.	Landshut.
Palatinat.	Rhin.	Spire.
Haut-Palatinat.	Regen.	Ratisbonne.
Haute-Franconie.	Haut-Mein.	Baireuth.
Basse-Franconie.	Bas-Mein.	Würtzbourg.
Souabe et Neubourg.	Haut-Danube.	Augsbourg.
Franconie moyenne.	Rezat.	Anspach.

D'après l'acte constitutionnel du 26 mai 1818, la Bavière forme un royaume héréditaire, même pour les femmes, à défaut de mâles. L'assemblée des Etats se compose de deux chambres, le Sénat et la Chambre des députés; elles ont le pouvoir législatif et le droit de voter les impôts. Chaque cercle est administré par une régence, composée d'un président et de conseillers; il y a en outre un conseil provincial électif qui s'occupe des affaires du cercle et de la répartition de l'impôt. La Cour suprême de justice siége à Munich, une de ses sections sert de Cour de cassation à la Bavière rhénane, qui a conservé le code français; chaque cercle possède une Cour criminelle et d'appel civil, puis viennent les justices royales et seigneuriales; la Bavière rhénane a des tribunaux d'arrondissement et des juges de paix. Il n'y a pas de religion d'Etat; les catholiques sont les plus nombreux (3,464,000 contre 1,330,000 réformés); ils ont deux archevêchés, à Munich et à Bamberg, et 6 évêchés, ceux de Passau, de Ratisbonne, d'Augsbourg, d'Eichstædt, de Würtzbourg et de Spire. Les protestants ont un consistoire général à Munich. L'instruction publique est développée et compte de nombreux établissements; il y a 3 universités, à Munich, Erlangen, Würtzbourg. L'armée active est d'environ 90,000 hommes; la réserve est un peu plus considérable; l'armée se recrute par engagements volontaires et par tirage au sort. Il y a 4 grandes divisions militaires, Munich, Augsbourg, Nuremberg et Würtzbourg; les forteresses sont Landau, Germersheim, Ingolstadt, Würtzbourg, Passau. Le budget est d'environ 140 millions de marcs (1 fr. 25). la dette publique est de 830 millions de marcs (1 fr. 25 cent.). La Bavière occupait le 3e rang dans la Confédération; elle avait une voix dans la diète ordinaire et 4 dans le *Plenum*. L'armée bavaroise forme un corps à part et distinct dans l'armée de l'Empire. Elle comprend 2 corps d'armée de 2 divisions chacun.

Histoire. On connaît peu les populations primitives de la Bavière; a-t-elle été occupée par les Celtes Boii ou Boiarii, venus de la Bohême? La population était-elle germanique, les Hermunduri, au N., les Vindelici au S. du Danube; ceux-ci soumis par les Romains, les premiers, leurs alliés fidèles? Au Ve s., on voit plusieurs peuplades barbares dans le pays, Hérules, Rugiens, Turcilinges, Skyres, etc.; mais les Boiarii dominent dans la Vindélicie et le Norique, et ils donnent leur nom à la Bavière. Elle forma dès lors au S. de la Germanie un Etat qui commença à s'organiser sous le patronage de Théodoric, le roi d'Italie, puis sous celui des rois francs d'Austrasie. Sous leurs ducs, les Agilolfinges, 554-788, les Bavarois luttèrent contre les Slaves et les Awares, reçurent des lois écrites de Dagobert, et la civilisation avec le christianisme; quelques villes, Augsbourg, Ratisbonne, etc., devinrent assez florissantes. Le dernier duc, Tassillon, révolté contre Charlemagne, fut vaincu et dépouillé; la Bavière fut gouvernée par plusieurs comtes Francs; Louis le Débonnaire en fit un royaume pour son fils Lothaire, qui la céda en 817 à Louis le Germanique, son frère. Elle s'étendait alors sur les pays voisins, Carinthie, Carniole, Istrie, Frioul, Pannonie, Bohême, Moravie, etc. A l'extinction de la race Carlovingienne, 912, la Bavière, réduite à d'étroites limites, devint l'un des duchés vassaux de l'empire d'Allemagne; elle eut de nombreux souverains, appartenant à diverses maisons, de Saxe, de Franconie, des Welfes ou Guelfes, de Babenberg-Autriche, etc. En 1180, Otton de Wittelsbach, comte palatin, reçut le duché de Bavière proprement dit; il est la tige de la dynastie qui règne encore. En 1215, le duc Louis Ier acquit le Palatinat; en 1255, à la mort d'Otton II, le duché se divisa en deux parties: la Haute-Bavière avec le Palatinat du Rhin appartint à la branche dite Palatine; la Basse-Bavière resta à la branche Bavaroise, qui donna un empereur à l'Allemagne, Louis IV, en 1314. Lorsque la Bulle d'Or régla les droits des électeurs, 1356. l'électorat appartint à la ligne palatine, à l'exclusion de la ligne bavaroise. Les deux branches furent souvent en lutte; en 1507, un traité régla la succession réciproque dans le cas où l'une ou l'autre viendrait à s'éteindre. Au XVIIe s., les deux branches furent ouvertement ennemies; l'électeur palatin, Frédéric, se mit à la tête des protestants et accepta la couronne de Bohême; le duc de Bavière, Maximilien, devint au contraire le chef de la ligue catholique et fut le défenseur dévoué des empereurs autrichiens, Ferdinand II et Ferdinand III. Il en fut récompensé; reçut la dignité d'électeur, 1623, et le Haut-Palatinat, que lui confirmèrent les traités de Westphalie, 1648. L'électeur Maximilien-Emmanuel, notre allié dans la guerre de la succession d'Espagne, dépouillé de ses Etats par les empereurs Léopold Ier et Joseph Ier, fut rétabli sur le trône, au traité de Bade, 1714. Son successeur, Charles-Albert, réclama en 1740 une partie de l'héritage de Charles VI, et soutenu par la France, s'empara sur Marie-Thérèse de la Haute-Autriche et de la Bohême; il devint même empereur sous le nom de Charles VII; mais il fut vaincu, dépouillé de ses Etats, et son fils, Maximilien-Joseph, s'empressa de se réconcilier avec Marie-Thérèse par le traité de Füssen, 1745. Avec lui finit la ligne directe de Wittelsbach, 1777. Malgré les efforts ambitieux de l'empereur Joseph II, qui voulait réunir la Bavière à l'Autriche, le prince palatin, Charles-Théodore, resta maître de la Bavière, par le traité de Teschen, 1779. Au traité de Lunéville, 1801, Maximilien-Joseph dut abandonner à la France ses possessions sur la rive gauche du Rhin, mais reçut en compensation les évêchés de Würtzbourg, de Bamberg, de Freisingen, l'abbaye de Kempten, les villes autrichiennes de la Souabe, avec Ulm, Passau, Memmingen, etc. En 1805, il s'allia à Napoléon et acquit, à la paix de Presbourg, 1806, la plus grande partie du Tyrol; il prit le titre de roi, entra dans la Confédération du Rhin, et resta notre allié jusqu'en 1813. Après le combat de Gross-Beeren, il s'unit par le traité de Ried, 8 août 1813, avec l'Autriche, et combattit avec les alliés. Par les traités de Vienne, si la Bavière rendit à l'Autriche le Tyrol, Saltzbourg, le Hausruck, on lui céda Aschaffembourg, Würtzbourg, l'ancien duché de Deux-Ponts, Landau, etc.; elle reprit une partie de l'ancien Palatinat, avec la promesse du Palatinat badois,

dans le cas où le grand-duc de Bade mourrait sans héritier mâle. Sous Louis Ier, 1825-1848, après quelques réformes libérales, la réaction absolutiste fut complète, seulement les beaux-arts furent protégés; sous Maximilien II, la Bavière n'a cessé de s'opposer à toutes les tentatives ayant pour but l'unité et la centralisation de l'Allemagne; mais, depuis les événements de 1866, sa situation a été de plus en plus difficile, et elle fait définitivement partie de l'Empire.

SOUVERAINS DE LA BAVIÈRE

1° *Ducs Agilolfinges.*

Agilulf.	
Garibald Ier.	554-595
Tassillon Ier.	595-610
Garibald II.	610-640
Théodon Ier ou Théodore. . .	640-680
Théodon ou Théodore II. . .	680-700
Théodoald.	700-728
Grimoald.	700-728
Théodebert.	700-728
Hugibert.	728-737
Odilon qui prit le titre de roi. .	737-748
Tassillon II	748-788

2° *Rois Francs, maîtres de la Bavière.*

Charlemagne.	788-814
Louis Ier et Lothaire.	814-817
Louis le Germanique.	817-876
Carloman.	876-880
Louis III.	880-882
Charles le Gros.	882-887
Arnoul Ier, roi de Germanie. .	888-899
Louis IV l'Enfant.	899-912

3° *Ducs bavarois.*

Léopold, marquis en 895, prend le titre de duc; meurt en 907.

Arnoul *le Mauvais*.	907-937
Eberhard.	937-939
Berthold Ier.	939-942

4° *Ducs des maisons de Saxe et de Franconie.*

Henri Ier.	942- 955
Henri II *le Querelleur*.	955- 967 et 985-995
Otton Ier, de Souabe.	974- 978
Henri III.	983- 985
Henri IV.	995-1004
Henri V.	1004-1025
Henri VI.	1025-1039
Henri VII.	1039-1047
Conrad Ier.	1047-1053
Henri VIII.	1053-1056
Conrad II.	1056
Agnès.	1057-1061
Otton II.	1061-1071

5° *Ducs Welfes ou Guelfes de la maison d'Este.*

Welf Ier.	1071-1102
Welf II.	1102-1120
Henri IX *le Noir*.	1120-1126
Henri X *le Superbe*.	1126-1139

6° *Ducs autrichiens* (maison de Babenberg).

Léopold Ier.	1139-1142
Henri XI *le Lion*.	1142-1154

7° *Ducs Guelfes.*

Henri XII.	1154-1180

8° *Maison de Wittelsbach.*

Otton Ier.	1180-1183
Louis Ier.	1183-1231
Otton II *l'Illustre*.	1231-1253
Henri XIII et Louis II.	1253-1294
Louis III.	1294-1347
Etienne Ier.	1347-1375
Jean de Munich, Etienne II et Frédéric.	1378-1397
Ernest II et Guillaume Ier. . .	1397-1438
Albert Ier *le Pieux*.	1438-1460
Jean et Sigismond.	1460-1465
Albert II *le Sage*.	1465-1508
Guillaume II et Louis.	1508-1550
Albert III.	1550-1579
Guillaume III.	1579-1596
Maximilien Ier.	1596

9° *Electeurs.*

Maximilien Ier, duc depuis 1596, électeur.	1623-1651
Ferdinand-Marie.	1651-1679
Maximilien II, Emmanuel. . .	1679-1726
Charles-Albert.	1726-1745
Maximilien III, Joseph. . . .	1745-1777

10° *Maison Palatine.*

Charles-Théodore.	1777-1799
Maximilien-Joseph IV (de la maison des Deux-Ponts). . .	1799-1805

11° *Rois de Bavière.*

Maximilien Ier, d'abord électeur.	1805-1825
Louis Ier.	1825-1848
Maximilien II.	1848-1864
Louis II.	1864

Bavière (BASSE-), prov. du roy. de Bavière, jadis cercle du Bas-Danube; ch.-l. Passau. Elle a 10,767 kil. carrés et 622,000 hab.

Bavière (HAUTE-), prov. du roy. de Bavière, anciennement cercle de l'Isar; ch.-l. Munich. Elle a 17,046 kil. carrés et 804,000 hab.

Bavière rhénane. V. *Bavière* (roy. de).

Bavière (Cercle de), l'un des cercles de l'empire germanique, comprenait toute la partie orientale de la Bavière actuelle, en 1789; c'est-à-dire l'électorat de Bavière, l'archevêché de Salzbourg, la prévôté de Berchtoldsgaden, le évêchés de Freisingen, de Ratisbonne et de Passau. Le duc de Bavière et l'archevêque de Salzbourg étaient les directeurs du cercle, dont les assemblées se tenaient à Wasserbourg, sur l'Inn.

Bavius, mauvais poëte latin, qui poursuivit de ses injustes critiques Horace et Virgile; il mourut en Cappadoce, 34 av. J. C.

Bavon (Saint), patron de Gand et de Harlem, né en Brabant vers 589, mort en 653 ou 657; après une vie peu réglée, il se fit ermite dans la forêt de Malmedun et vécut dans la pénitence. On le fête le 1er octobre.

Bavoux (FRANÇOIS-NICOLAS), jurisconsulte, né à Saint-Claude (Jura), 1774-1848, professeur suppléant à l'école de droit de Paris, en 1804, et juge au tribunal de la Seine, professa des principes politiques qui troublèrent les cours de 1819. Poursuivi par le gouvernement, défendu par Dupin et Persil, il fut acquitté. Nommé député de la Seine, il prit place dans l'opposition libérale; fut l'un des plus chauds partisans de la révolution de 1830, devint préfet de police, conseiller à la Cour des comptes, puis rentra à la Chambre dans le parti de l'opposition. Il a fait paraître avec Loiseau: *Jurisprudence du Code civil*, 1803-1814, 22 vol. in-8°; *le Praticien français*, 1806-7, 5 vol. in-8°; *Jurisprudence des cours de cassation et d'appel, sur la procédure civile et commerciale*, 1808-9, 3 vol. in-12; il a publié seul: *Leçons préliminaires sur le Code pénal*, 1821, in-8°; *Des conflits*, 1829, 2 vol. in-4°; etc.

Baxter (RICHARD), théologien anglais, né à Rowton (Shropshire), 1615-1691, d'abord ministre non-conformiste, devint chapelain dans l'armée parlementaire et s'efforça vainement d'empêcher l'armée de Cromwell d'usurper le pouvoir. Il travailla au rappel de Charles II, refusa l'évêché de Hereford, qui lui offrait Clarendon, mais fut persécuté pour n'avoir pas accepté le bill d'uniformité; il fut même condamné à deux ans de prison par la Cour du banc du roi, pour quelques passages d'une paraphrase du Nouveau Testament. On a de lui plus de 140 livres, dont 63 traités de théologie; on a souvent cité sa *Concorde universelle*, ouvrage publié pour unir les églises chrétiennes; on appela *Baxterianisme* son système de fusion entre les différentes sectes.

Baxter (GUILLAUME), philologue et antiquaire, neveu du précédent, né dans le comté de Shrop, 1650-1723, a laissé des éditions d'*Anacréon* et d'*Horace*, une *Grammaire latine* et le commencement d'un *Glossarium antiquitatum britannicarum*, 1719-1733.

Baxter (ANDRÉ), philosophe écossais, né à Aberdeen, 1687-1750, est connu par son livre, *Recherches sur la nature de l'âme*.

Bay (JEAN-BAPTISTE-JOSEPH DE). V. *Debay*.

Bayadères (du portugais *bailadera*, danseuse), femmes de l'Inde, connues par leurs danses accompagnées de chants et de pantomimes. On distingue les *dévadachis*, particulièrement attachées à un temple, les *natches, natsch* ou *nati*, qui animent les fêtes religieuses, sans être attachées à un temple particulier; les *vestia*-

tris et les *cancenis*, qui parcourent librement le pays et se mettent au service des grands ou des riches.

Bayaguas, tribu indienne répandue principalement dans la province de Matto-Grosso, au Brésil.

Bayamo (San-Salvador del), v. de Cuba, sur la côte orientale, à 50 kil. N. O. de Santiago, dans un pays qui produit beaucoup de tabac; 14,000 hab.

Bayan-Kara, chaîne de montagnes en Chine, appartenant au massif du Kuen-Lun, entre les Montagnes Neigeuses et les monts du Tibet oriental.

Bayan-Oula, chaîne de montagnes du Turkestan, dans le pays des Kirghiz-Kaïsaks, se rattache à l'Ouloug-Dagh.

Bayard ou **Bayart** (Pierre **du Terrail,** seigneur de), *le chevalier sans peur et sans reproche*, né au château de Bayard, dont on voit les ruines près d'Allevard (Isère), en 1476, d'une famille dont tous les membres s'étaient signalés depuis longtemps par leur bravoure; servit dans les pages du duc de Savoie, Charles Ier, puis s'attacha au roi de France, Charles VIII, qu'il suivit dans son expédition de Naples; il se distingua surtout à la bataille de Fornoue, 1495; et depuis ce jour jusqu'à sa mort, il se plaça sans cesse au premier rang par toutes les vertus chevaleresques, le courage, l'honneur, le désintéressement. Il suivit Louis XII à la conquête du Milanais, puis dans l'expédition de Naples, où il se rendit célèbre par son duel avec le capitaine espagnol, don Alonso de Soto-Mayor, qui fut tué. Il défendit seul contre les Espagnols le pont du Garigliano, ce qui lui mérita la devise: *Vires agminis unus habet.* En 1506, il soumit les Génois révoltés; en 1509; il prit une part glorieuse à la victoire d'Agnadel et au siége de Padoue. Dans la guerre contre la Sainte-Ligue, il manqua d'enlever le pape Jules II près de la Mirandole; puis, sous les ordres de Gaston de Foix, il monta l'un des premiers à l'assaut de Brescia, fut grièvement blessé, sauva l'honneur d'une famille qui l'avait recueilli et soigné, et se signala par son généreux désintéressement. Il combattit à Ravenne, protégea la retraite des Français, après la mort de Gaston de Foix, avec son ami, Louis d'Ars; puis alla servir dans l'armée du duc de Longueville en Guyenne, et dans l'armée de Picardie contre Henri VIII et Maximilien d'Autriche; il fut fait prisonnier à la journée de Guinegate, 1513, mais bientôt rendu à la liberté. François Ier le nomma lieutenant général du Dauphiné et l'emmena avec lui en Italie; Bayard, à l'avant-garde, surprit à Villafranca le général ennemi, Prosper Colonna; à Marignan, il se distingua tellement aux côtés du roi, que le vainqueur voulut, après la bataille, être armé chevalier par Bayard. En 1521, il déploya autant d'habileté que de courage pour défendre Mézières contre les troupes impériales; il reçut du roi une compagnie de cent hommes d'armes, honneur réservé jusqu'alors aux princes du sang, et il fut remercié solennellement par le parlement de Paris. Après avoir de nouveau soumis les Génois, il accompagna Bonnivet dans sa malheureuse campagne d'Italie, 1524; il commandait l'arrière-garde dans la retraite; après l'échec de Rebecque il fut blessé mortellement, au passage de la Sesia, près de Romagnano; couché au pied d'un arbre, la face tournée vers l'ennemi, baisant la garde de son épée en guise de croix, il répondit au connétable de Bourbon, qui plaignait son sort: « Il n'y a pas à avoir de « pitié de moi, qui meurs en homme de bien, servant « mon roi; mais il faut avoir pitié de vous, qui portez « les armes contre votre prince, votre patrie, votre ser- « ment. » Le marquis de Pescaire lui rendit les derniers honneurs, et les ennemis, selon son vœu, transportèrent son corps à Grenoble. Il laissait une fille naturelle, Jeanne, qui fut mariée à François de Chastelar. Une statue lui a été érigée en 1823 sur une place de Grenoble. Sa vie a été racontée dans la chronique anonyme du *Loyal serviteur*, et par Symphorien Champier, Baquillot, Guyard de Berville, Dutemps, Dochier, Cohen, Delandine de Saint-Esprit, de Terre-Basse, etc.

Bayard (Jean-François), auteur dramatique, né à Charolles (Saône-et-Loire), 1796-1853, après de bonnes études à Sainte-Barbe, débuta au Vaudeville, en 1821, par une charmante pièce, *Promenade à Vaucluse*, et devint bientôt l'heureux collaborateur de Scribe, dont il épousa la nièce. Pendant trente ans, soit seul, soit en collaboration, il a donné aux différents théâtres de Paris plus de 220 ouvrages, vaudevilles pour la plupart, mais gais, spirituels et s'élevant souvent au niveau de la comédie. Esprit observateur, inventif, fécond, plein de verve et d'entrain, ayant l'entente de la scène, il a presque toujours eu le succès le plus mérité. On cite parmi ses plus jolies pièces: *la Belle-Mère, Christine ou la Reine de seize ans, Louise ou la Réparation, Ma Place et ma Femme, les Gants jaunes, le Mari de la Dame de chœurs, le Gamin de Paris, Marie Mignot, le Démon de la Nuit, la Marquise de Prétintailles, le Père de la Débutante, Mathias l'invalide, les Premières armes de Richelieu, la Fille du Régiment, les Fées de Paris, le Vicomte de Létorières, Indiana et Charlemagne, le Mari à la campagne*, l'une de ses œuvres les plus remarquables; *Roman à vendre, le Château de Cartes, un Ménage parisien*, comédies en vers, rappellent les traditions de Dancourt et de Picard. On a publié ses *Œuvres* en 12 vol. in-12, 1855-58.

Bayazid, v. du vilayet d'Erzeroum (Turquie d'Asie), à 50 kil. S. O. du mont Ararat. Elle renferme un beau monastère et fait encore, quoique déchue, un commerce assez actif avec la Perse et la Géorgie. Elle a été fondée par Bajazet Ier, et les Russes la prirent en 1828; 10,000 hab.

Bayen (Pierre), pharmacien et chimiste, né à Châlons-sur-Marne, 1725-1798, rendit de grands services dans les armées et créa en quelque sorte la pharmacie militaire. Il fut chargé d'analyser les eaux minérales de France et a laissé sur ce sujet des écrits intéressants, comme l'*Analyse des eaux de Bagnères de Luchon,* 1765; il découvrit la propriété fulminante du mercure dans quelques-unes de ses combinaisons, fit de nombreux mémoires sur les marbres, serpentines, ophites, jaspes, etc. Il constata l'augmentation de poids qu'acquièrent les métaux par l'oxydation, et prépara les découvertes de Lavoisier. Il démontra que l'arsenic de l'étain, s'il y en a, ne peut être nuisible dans les usages domestiques, etc. Il fut membre de l'Institut. La plupart de ses importants travaux ont été réunis sous ce titre: *Opuscules chimiques*, 1798, 2 vol. in-8°.

Bayer (Jean), astronome allemand, né à Augsbourg, mort en 1660, fut d'abord un prédicateur luthérien très-distingué; puis s'occupa d'astronomie dans ses loisirs et acquit assez de réputation pour être anobli par l'Empereur. Son principal ouvrage, l'*Uranometria* ou *Cœlum stellatum christianum*, renferme dans 51 planches les premières cartes célestes complètes; il a désigné les constellations par des noms tirés de l'Ecriture Sainte, mais cet usage ne s'est pas établi, et les étoiles de chaque constellation par des lettres de l'alphabet grec, innovation heureuse, qui a été adoptée.

Bayer (Théophile-Sigefroy), orientaliste, petit-fils du précédent, né à Kœnigsberg, 1694-1738, vécut surtout à Saint-Pétersbourg et a laissé plusieurs ouvrages estimés: *Musæum Sinicum*, 1730, 2 vol. in-8°; *Historia Osrhoëna et Edessana, ex nummis illustrata*, 1734, in-4°; *Historia regni Græcorum Bactriani*, 1738, in-4°, etc.

Bayer y Subias (François), peintre espagnol, né à Saragosse, 1734-1795, élève de Velasquez et de Mengs, peintre du roi, directeur de l'Académie de Madrid. Il se distingue par la correction du dessin, le coloris, l'entente du clair-obscur. Ses plus beaux tableaux sont: la *Prise de Grenade*, la *Chute des Géants*, l'*Apothéose d'Hercule*, un *Christ mort*, etc. Il y a de lui de belles fresques dans le cloître de la cathédrale de Tolède.

Bayeux (*Bajocassium civitas, Augustodurum*), ch.-l. d'arrond. du Calvados, par 49° 16′ lat. N. et 3° 2′ 27″ long. O., à 28 kil. N. O. de Caen, sur l'Aure. Evêché suffragant de Rouen. Belle cathédrale gothique; hôtel de ville, jadis palais épiscopal; musée; beaucoup de maisons sont d'un style ancien. Dentelles et blondes renommées; porcelaines; commerce de chevaux, de bestiaux, de beurre, de cidre. On conserve dans l'hôtel de ville la célèbre tapisserie exécutée, dit-on, par Mathilde, femme de Guillaume de Normandie, grande broderie de 70 mètres de longueur sur 50 centimètres de hauteur, qui retrace 55 scènes de la conquête de l'Angleterre. Patrie d'Alain Chartier; 8,536 hab. — Cité gauloise, capit. des *Bajocasses*, florissante sous les Romains, elle reçut une colonie de Saxons, peut-être dès la fin du IIIe s.; le pays voisin, ou *Bessin*, fut soumis par Clovis. Au IXe s., il tomba au pouvoir des Northmans scandinaves et devint une sorte de Scandinavie païenne, où la langue danoise était seule parlée. Après la conquête de Philippe Auguste, les anciennes mœurs disparurent peu à peu.

Bayeux (collége de), fondé à Paris, rue de la Harpe, en 1309, par G. Bonnet, évêque de Bayeux, pour les écoliers des diocèses du Mans et d'Angers; réuni au collége Louis-le-Grand, en 1763.

Bayeux (George), littérateur, né à Caen, 1752-1792, se distingua comme avocat, mais se fit surtout connaître par sa traduction des *Fastes d'Ovide*, 1783-88,

4 vol. in-8°, avec un discours préliminaire fort instructif. Necker le fit premier commis des finances. En 1789, il commença un journal intitulé : *Histoire de la révolution présente;* procureur général syndic du Calvados, il fut emprisonné en 1792, et massacré par le peuple. Il avait écrit de nombreuses dissertations sur l'antiquité, et des traductions de Claudien, d'Apulée, de Martial; il avait projeté un livre intitulé : *Antiquités pittoresques*, dont il ne reste que deux fragments charmants, *Toilettes* et *Paysages*, dans ses *Essais académiques*, publiés en 1785.

Bayle (Pierre), philosophe et critique français, né au Carlat (comté de Foix), 1647-1706, fils d'un ministre protestant, montra une insatiable avidité pour l'étude à Puylaurens, à Toulouse, et, en même temps, un esprit tout disposé au doute. Converti au catholicisme par les jésuites de Toulouse, ses maîtres, il revint bientôt à la religion protestante; et, pour échapper à la peine du bannissement perpétuel, comme relaps, il se réfugia à Genève, acheva ses études philosophiques, remplit les fonctions de précepteur dans plusieurs maisons, même en France, et obtint au concours, 1675, la chaire de philosophie à l'académie protestante de Sedan. Il prit bientôt la parole, au nom de la philosophie et du bon sens, en défendant le duc de Luxembourg, accusé d'avoir fait un pacte avec le diable, en écrivant contre le ministre Poiret, admirateur de Mlle Bourignon et de Mme Guyon, un traité intitulé : *Cogitationes rationales de Deo, anima et malo;* en préparant un travail contre les préjugés populaires, *Pensées sur la comète, écrites à un docteur de la Sorbonne*. Lorsque l'académie de Sedan fut supprimée par Louis XIV, 1681, il fut appelé à Rotterdam pour y enseigner la philosophie et l'histoire. Sa critique de l'*Histoire du calvinisme* par le P. Maimbourg eut le plus grand succès, 1682; l'ouvrage fut brûlé par le bourreau, en place de Grève, et n'en eut pas moins plusieurs éditions; mais ce succès blessa l'amour-propre de Jurieu, dont la critique du même livre n'avait pas été lue; et Bayle le trouva, dès lors, au nombre de ses ennemis acharnés. En 1684, il commença la publication des *Nouvelles de la république des lettres*, journal qui obtint un succès universel, mais il fut forcé par la maladie d'abandonner la rédaction à Larroque, en 1687. Un ouvrage remarquable de Bayle, *Commentaire philosophique sur ces paroles de l'Evangile : Contrains-les d'entrer*, fournit à Jurieu l'occasion d'exhaler sa colère; il l'accusa violemment d'être l'auteur d'une brochure ayant pour titre : *Avis important aux réfugiés*, que Bayle avait probablement composée, mais dont Jurieu dénatura le sens et la portée. Vainement Bayle se défendit avec talent dans son livre de la *Cabale chimérique;* cité devant le consistoire, poursuivi pour certaines hérésies contenues dans ses *Pensées sur les Comètes*, condamné sur des extraits de ses livres traduits par Jurieu et par ses amis, il perdit sa chaire, sa pension, et jusqu'au droit d'enseigner, 1693. Alors il se livra tout entier à la composition d'un *Dictionnaire historique et critique*, qui parut en 2 vol. in-fol., 1695-97. Ce vaste ouvrage de critique rationnelle et de scepticisme attira de nombreuses tracasseries à Bayle, surtout de la part des ministres protestants. Il s'efforça de l'améliorer dans une 2e édition, 1702, 3 vol. in-fol.; lui-même a jugé avec beaucoup de rigueur son livre qu'il appelait une *compilation informe, composée d'articles cousus les uns à la queue des autres*; l'ouvrage contient il est vrai une foule de morceaux sans intérêt et de notes prolixes; mais, beaucoup de parties sont remarquables par le bons sens, l'érudition et la saine critique. Quoi qu'il en soit, le *Dictionnaire historique*, proscrit par les catholiques et par les protestants, a exercé une influence immense sur les lettres et la philosophie de l'Europe au XVIIIe s.; si Bayle se laisse entraîner vers le scepticisme, il n'en est pas moins souvent un critique sévère et très-éclairé; s'il n'a pas été philosophe profond ou systématique, il s'est montré dialecticien serré, parfois subtil, mais toujours vigoureux. Ses dernières années se passèrent en disputes passionnées avec J. Leclerc, King, archevêque de Cantorbéry, Jacquelot, chapelain du roi de Prusse. Ses *OEuvres diverses* ont été publiées à La Haye, 1727, 1731, 4 vol. in-fol.; ses *Lettres choisies* ont été réunies par Prosper Marchand, 1714 et 1729, 3 vol. in-12. Son Dictionnaire a eu plusieurs éditions; la 3e, de 1720, avec une épître dédicatoire au duc d'Orléans, 4 vol. in-fol., est recherchée; la 4e, de 1734, a été imprimée à Trévoux; celles de Bâle et d'Amsterdam, 1740, sont plus complètes; la meilleure est celle de Beuchot, Paris, 1821, 16 vol. in-8°, avec des notes et surtout les remarques critiques de Joly.

Bayle (Gaspard-Laurent), médecin français, né au Vernet (Provence), 1774-1816, fut médecin de la Charité à Paris, et de l'empereur Napoléon. Ses principaux ouvrages sont : *Considérations sur la nosologie*, 1802, in-8°; et *Recherches sur la phthisie pulmonaire*, 1810.

Bayle (Moïse), conventionnel, né en Languedoc, 1760-1815, maire de Marseille, puis député en 1792, montagnard ardent, vota la mort de Louis XVI, alla combattre l'insurrection fédéraliste à Marseille, fut membre du comité de sûreté générale; et, après le 9 thermidor, fut poursuivi par la réaction, et décrété d'accusation, à la suite de l'insurrection du 12 germinal, an III. Un instant employé sous le Directoire, il vécut pauvre et exilé loin de Paris. Ses *Lettres à Fréron*, 1795, sont curieuses.

Bayle ou **Baille** (Pierre), conventionnel, né à Marseille, mort à la fin de 1793, siégea au haut de la Montagne, vota la mort de Louis XVI, fut chargé d'une mission dans le Midi; et, à Toulon, livré aux Anglais, refusa de crier *vive Louis XVII*; il fut, dit-on, étranglé dans sa prison par les royalistes.

Bayle ou **Baile,** magistrat vénitien, qui était chargé de protéger ses compatriotes à Constantinople. — Nom donné, dans plusieurs villes de la France méridionale, à des agents subalternes (officiers de police, appariteurs, hérauts), soumis aux consuls ou jurats.

Baylen, v. de la prov. et à 30 kil. N. O. de Jaen (Espagne), au pied de la Sierra Morena, sur la route de Cordoue à Madrid, entre le Rumblar et le Guadiel; célèbre par la capitulation du général Dupont, en 1808; le vainqueur Castaños fut nommé *duc de Baylen*; 5,000 hab.

Bayona, v. de la prov. de Pontevedra, en Galice, (Espagne), petit port fortifié, à 15 kil. S. O. de Vigo.

Bayonne (du basque *baia ona, bonne baie*), peut-être *Lapurdum*, ch.-l. d'arr. des Basses-Pyrénées, à 80 kil. N. O. de Pau, au confluent de la Nive et de l'Adour, à 5 kil. de la mer, par 43°29′ lat. N. et 3°48′57″ long. O. Evêché suffragant d'Auch; cathédrale du XIIIe s. Ch.-l. de la 13e division militaire, place de guerre de premier ordre; arsenal, grand hôpital militaire. Direction des douanes. Elle comprend trois parties : le *grand Bayonne*, sur la rive gauche de la Nive; le *petit Bayonne*, sur la rive droite; le faubourg de *Saint-Esprit*, sur la rive droite de l'Adour, qui a formé une commune des Landes jusqu'en 1857. Le port est formé par l'Adour; mais en aval, le fleuve est embarrassé par une *barre* de sable très-mobile et dangereuse; il fait le grand cabotage et arme pour la pêche de la morue. Commerce de vins, d'eaux-de-vie, de jambons, de laines, de toiles. Fabriques de liqueurs et de chocolats. Patrie de Saint-Cyran, de Garat, de Jacq. Laffitte; 27,173 hab.—Ville très-ancienne, cap. des *Tarbelli*, évêché dès 900, ch.-l. du Labourd; elle eut des vicomtes, vassaux des ducs de Guyenne, jusqu'en 1205. Soumise aux Anglais, maîtres de la Guyenne, elle fut une sorte de république maritime très-florissante; Charles VII s'en empara en 1451. Elle ne fut dès lors jamais prise et s'est relevée surtout au XIXe s., par son commerce avec l'Espagne. Napoléon y reçut, en 1808, la renonciation de Charles IV et de son fils à la couronne d'Espagne.

Bayreuth. V. Baireuth.

Bayse ou **Baïse,** affl. de gauche de la Garonne, vient des montagnes de Bigorre, près de Lannemezan (Hautes-Pyrénées), arrose Mirande, Valence, Condom, Nérac, et finit en face d'Aiguillon, après un cours de 160 kil.

Baza (Basti), v. de la prov. et à 95 kil. N. E. de Grenade (Espagne), sur le rio de Baza, affl. du Guadalquivir, et sur la route de Grenade à Murcie, dans un pays fertile, surtout en vins et en chanvre; 12,000 h.

Baza (Sierra de), partie mérid. des monts Ibériens (Espagne), au N. de la Sierra Nevada, dans les prov. de Grenade et d'Almeria; elle renferme plusieurs mines de plomb et de fer.

Bazadais (*Vasatensis ager*), anc. pays de la Guyenne, compris aujourd'hui dans la Gironde et le Lot-et-Garonne. Les princ. villes étaient Bazas, Langon, la Réole, Caumont et Casteljaloux.

Bazard (Armand), né à Paris, 1791-1832, prit part à la défense de Paris, en 1814, et, sous la Restauration, fit une opposition active au gouvernement. Il fut l'un des fondateurs de la *Charbonnerie française*, fut compromis dans le complot de Béfort, échappa aux recherches de la police; puis se livra à des études philosophiques. Disciple de Saint-Simon, il fut, en 1825, l'un des rédac-

teurs du *Producteur*, et devint l'un des chefs de la secte; en 1828, il se distingua dans les conférences publiques données par l'école et dans le nouveau journal *l'Organisateur*. Après 1830, au moment des plus grands succès du saint-simonisme, il se laissa entraîner et même dominer par Enfantin; mais il se sépara bientôt de lui, lorsqu'il le vit prêcher une religion nouvelle; il essaya vainement de le combattre, et mourut, frappé d'apoplexie, au milieu des discussions les plus passionnées.

Bazas (*Oppidum Vasatum, Cossio*), ch.-l. d'arr. de la Gironde, à 60 kil. S. E. de Bordeaux, par 44°25'57" lat. N. et 2°32'52" long. O., sur un rocher, près de la Beuve. Cathédrale du XIIIe s. Verreries, tanneries, commerce de grains et bestiaux. — Anc. capit. des *Vasates* dans la Novempopulanie, évêché au VIe s., elle a joué un rôle assez important, comme capitale du Bazadais; 5,023 hab.

Bazèle, bourg de la Flandre-Orientale (Belgique), sur l'Escaut, à 52 kil. E. de Gand. Château gothique et parc magnifique, à la famille des comtes Vilain; 5,000 hab.

Bazin (ANAÏS DE RAUCOU), historien français, né à Paris, 1797-1850, garde-du-corps, puis avocat, se livra exclusivement à la littérature. On a de lui : *La Cour de Marie de Médicis, mémoires d'un cadet de Gascogne*, 1830, in-8°; *Eloge de Malesherbes*, couronné par l'Académie française, en 1831; *L'Epoque sans nom*, esquisses morales et politiques très-fines de l'état de Paris, après 1830; *Histoire de France sous Louis XIII et sous le cardinal Mazarin*, ouvrage sérieux, qui lui a valu le 2e prix Gobert, décerné par l'Académie française, 1837-42, 4 vol. in-8°; *Etudes d'histoire et de biographie*, 1844.

Bazskid, groupe de montagnes remarquables dans les Karpathes occidentales.

Beachy ou **Beveziers**, cap du Sussex (Angleterre), sur la Manche, par 50°44'24" lat. N. et 2°7'15" long. O., entre Brighton et Pevensey. Victoire de Tourville sur la flotte de Guillaume III, le 30 juin 1690.

Béarn (*Beneharnum*) et Basse-Navarre. La géographie et l'histoire de ces deux pays sont intimement unies; ils formaient encore, en 1789, un seul gouvernement militaire. Le Béarn avait pour bornes : à l'O. le pays de Soule, enclave de la Gascogne, et la Basse-Navarre; au N. la Chalosse, le Tursan et l'Astarac; à l'E. le Bigorre; au S. les Pyrénées, qui le séparaient de l'Aragon et de la Navarre espagnole; il avait environ 65 kil. du N. au S., et 60 kil. de l'E. à l'O.; capit. Morlas, puis Orthez, puis Pau. La *Basse-Navarre* était comprise entre la Navarre espagnole au S. et au S. O; le pays de Labourd à l'O. et au N. O.; le Béarn au N. E.; la Soule à l'E.; elle avait environ 48 kil. du N. au S., et 31 de l'E. à l'O.; capit. St-Jean-Pied-de-Port. La charpente orographique de ces pays est formée par le versant septent. des Pyrénées occidentales, entre les sources du Gave d'Azun et celles de la Nive; on y remarque le contrefort des monts de Basse-Navarre. Ces pays sont compris dans les bassins de la Bidassoa, de la Nivelle et de l'Adour, qui reçoit, sur sa rive gauche, le Luy, le Gave de Pau, grossi du Gave d'Oloron, la Bidouze, la Joyeuse, la Nive. — Le nord est composé de plaines stériles, le centre est riche, peuplé, coupé de belles vallées, de côteaux couverts de vignobles, de pâturages où l'on nourrit des chevaux estimés; le sud est très-âpre et hérissé de montagnes; les côtes sont droites et peu abordables, avec les deux ports de Bayonne et de Saint-Jean-de-Luz. — Les *Beneharni* furent compris sous les Romains dans la Novempopulanie, puis furent mal soumis par les Wisigoths et par les Francs. Ils s'unirent aux Basques ou Vascons, qui luttèrent contre les Mérovingiens, et firent partie du duché de Vasconie et du royaume d'Aquitaine. Au commenc. du Xe s., Centule Ier fut le premier des vicomtes héréditaires de Béarn, vassaux des ducs de Gascogne. Après les ravages des Normands, ils se distinguèrent par leur bravoure et leurs qualités chevaleresques; Gaston IV combattit les Maures d'Espagne, et prit part à la 1re croisade; la dynastie des Moncades sut se maintenir presque indépendante, de 1173 à 1290. Gaston VIII laissa alors ses domaines à son gendre, Roger Bernard, comte de Foix; Orthez eut une cour brillante; Gaston Phébus, célébré par Froissart, fut l'un des héros du XIVe s.; Pau remplaça Orthez, en 1460. Le comté de Foix, le Béarn et le Bigorre passèrent par alliance, en 1485, à Jean d'Albret qui fut roi de Navarre. En 1512, Ferdinand d'Aragon enleva la Navarre espagnole à la maison d'Albret, qui conserva seulement ses possessions au nord des Pyrénées. Henri II d'Albret épousa la célèbre Marguerite, sœur de François Ier, eut d'elle une fille, Jeanne d'Albret, qui, par son mariage avec Antoine, duc de Vendôme, porta son héritage et ses titres dans la maison de Bourbon. Henri IV, leur fils, réunit de fait à la France la Basse-Navarre, le Béarn, le comté de Foix, le Bigorre; mais la réunion officielle ne fut prononcée qu'en 1620, sous Louis XIII. Les villes conservèrent leurs vieilles libertés, mais le pays ne put jamais recouvrer son indépendance. Le protestantisme, introduit par Marguerite de Navarre, protégé par Jeanne d'Albret, fut une cause de malheurs pour le pays, sous Louis XIII et sous Louis XIV. Le Béarnais et la Basse-Navarre, avec la Soule et le Labourd, ont formé le dép. des Basses-Pyrénées. Avant 1789, ils étaient pays d'Etats, faisaient partie de la généralité de Pau; c'était l'un des petits gouvernements militaires; il y avait un parlement à Pau et 7 sénéchaussées. Les Béarnais proprement dits ont eu la réputation d'être les plus subtils d'entre les Gascons; les Basques habitent les hautes vallées de Basse-Navarre, de Soule et de Labourd; plus forts, plus actifs que les Béarnais, fiers et hospitaliers, ils ont été de tout temps célèbres comme fantassins légers ou comme marins intrépides; les émigrations pour l'Amérique méridionale ont dépeuplé plus d'un village, au XIXe siècle.

Béat (SAINT-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 36 kil. S. de Saint-Gaudens (Haute-Garonne), au confluent de la Garonne et de la Pique. Grand commerce de marbres, d'ardoises, de bois et de mulets pour l'Espagne; 1,091 hab.

Béatification, acte par lequel le pape déclare qu'il y a lieu de penser qu'une personne morte est au rang des bienheureux.

Beaton, **Beton** ou **Béthune** (JACQUES), prélat et homme d'Etat écossais, mort en 1539, devint évêque de Galloway et archevêque de Glasgow, en 1508. Il fit partie du conseil de régence, après la mort de Jacques IV, 1513; fut chancelier, 1515; président du conseil, 1517; archevêque de Saint-Andrews, 1522. A la majorité de Jacques V, 1525, il perdit son autorité et fut obligé de se cacher; mais il se réconcilia avec le comte d'Angus; il condamna les premiers martyrs protestants de l'Ecosse, Patrick Hamilton et Henri Forest, et, avant de mourir, bénit le mariage de Jacques V et de Marie de Lorraine.

Beaton (DAVID), primat d'Ecosse, 1494-1546, neveu du précédent, fut garde des sceaux de Jacques V, chargé de négocier, en France, son mariage avec Madeleine, fille de François Ier, puis avec Marie de Lorraine. Successeur de son oncle sur le siége de Saint-Andrews, il fut nommé cardinal par Paul III; et, à l'avénement de Marie Stuart, devint chancelier; il fut très-puissant pendant la régence, se déclara contre les prétentions de l'Angleterre, et appela les Français au secours de l'Ecosse. Adversaire passionné des protestants, il les poursuivit cruellement, chassa Knox de l'université de Saint-Andrews et fit brûler George Wishart en sa présence. Des nobles, partisans de la réforme et de l'alliance anglaise, le poignardèrent dans son château et pendirent aux murs son cadavre, revêtu de ses habits de cardinal.

Béatrix (Sainte) fut mise à mort, en 303, pour avoir retiré du Tibre et enseveli ses frères, saint Simplice et saint Faustin, martyrs sous Dioclétien. On célèbre ces trois martyrs le 29 juillet.

Béatrix de Lorraine, veuve de Boniface III, marquis de Toscane, en 1056, gouverna comme tutrice de ses enfants, épousa en secondes noces Godefroi le Barbu, duc de Lorraine, et mourut en 1076. La comtesse Mathilde était sa fille.

Béatrix, fille de Renaud, comte de Bourgogne, épousa l'empereur Frédéric Ier, en 1156, et lui apporta en dot la Bourgogne cisjurane et la Provence.

Béatrix de Provence, fille de Raymond Bérenger IV de Provence et de Béatrix de Savoie, épousa Charles d'Anjou, frère de saint Louis, en 1245, lui donna la Provence, et le seconda dans son expédition et sa conquête de Naples et de Sicile.

Béatrix, fille de Ferdinand de Naples, épousa Mathias Corvin, roi de Hongrie, 1475, attira dans ce pays beaucoup de poëtes et d'artistes italiens, fut accusée d'avoir empoisonné son mari, et mourut exilée, à Ischia, en 1508.

Beatrix Portinari, florentine célèbre par sa beauté, et immortalisée par l'amour et les vers du Dante; née en 1266, elle mourut en 1290.

Beatrizet ou **Beautrizet** (NICOLAS), dessinateur et graveur lorrain, né à Lunéville ou à Thionville, 1507-

1570, étudia à Rome, et a laissé des estampes fort estimées, d'après Raphaël, Michel-Ange, le Titien, l'antique, etc.

Beattie (James), philosophe et poëte écossais, né dans le comté de Kincardine, 1735-1802, d'abord maître d'école, puis professeur de grammaire et de philosophie à Aberdeen, se fit honorablement connaître par ses poésies et ses ouvrages de philosophie; il reçut de l'université d'Oxford le grade de docteur ès lois, fut honoré de l'amitié de beaucoup d'hommes célèbres, et termina sa vie dans la tristesse, après la mort prématurée de ses deux fils et la démence de sa femme. Parmi ses poëmes, on cite : le *Jugement de Pâris, le Ménestrel* ou *les Progrès du génie, l'Ermite;* il a publié des *Essais sur la Poésie et sur la Musique; sur le rire et les ouvrages de plaisanterie; sur l'utilité des études classiques*. Ses ouvrages philosophiques les plus remarquables sont : *Essai sur la nature et l'immutabilité de la vérité; Dissertations morales et critiques sur la mémoire et sur l'imagination, sur le rêve*, etc ; *Eléments de science morale*, 2 vol. in-8°, trad. par Ch. Mallet, 1840. Il est de l'école de Reid et de Dugald-Stewart, adversaire de Hume, partisan de la doctrine du sens commun.

Beaucaire de Péguillon (François), théologien et historien, né en Bourbonnais, 1514-1591, précepteur du cardinal Charles de Lorraine, évêque de Metz, se distingua au concile de Trente, se démit de son évêché, et a laissé un ouvrage curieux à consulter : *Rerum Gallicarum commentaria, ab anno* 1541 *ad annum* 1562, in-fol.

Beaucaire (*Ugernum, Bellum Quadrum*), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 24 kil. E. de Nîmes (Gard), sur la rive droite du Rhône, en face de Tarascon, qui lui est unie par un beau pont de fil de fer. Elle est dans une belle situation commerciale; aussi est-elle célèbre par la grande foire instituée par Raymond VII de Toulouse 1217 ; cette foire, qui dure du 21 au 28 juillet, a été l'une des plus importantes de l'Europe; 8,804 hab. — Beaucaire conserve quelques antiquités romaines (tour carrée, voie, etc.); elle souffrit beaucoup de la guerre des Albigeois et des guerres du XVIe s.; Louis XIII fit démanteler son château en 1622.

Beaucaire (Canal de); il va de Beaucaire, sur le Rhône, à Aigues-Mortes, où il rejoint le canal de la Grande-Robine. Il a 50 kil. de longueur et a été ouvert en 1773.

Beauce (la), anc. pays de France, dans l'Orléanais, comprenait, dans le sens le plus large, le pays Chartrain, le Dunois, le Vendômois, le Hurepoix ; mais on donnait surtout ce nom aux vastes plaines du pays de Chartres, si fertiles en céréales. Les v. princ. étaient Chartres, Nogent-le-Roi, Gallardon, Maintenon, Epernon, Bonneval. Elle forme aujourd'hui la moitié de l'Eure-et-Loir et la partie septentrionale du Loir-et-Cher.

Beauchamp (Alphonse de), littérateur, né à Monaco, 1767-1832, servit, comme officier, le roi de Sardaigne, mais refusa de combattre la France; il remplit à Paris plusieurs emplois dans les bureaux du comité de sûreté générale, puis du ministère de la police. Il écrivit alors son *Histoire de la Vendée*, 1806, 3 vol. in-8°, qui eut du succès et plusieurs éditions, mais qui le fit destituer par Fouché. Il put cependant obtenir une place dans les droits-réunis, de 1811 à 1814. Il a beaucoup écrit, avec talent, mais avec trop de rapidité; on lui doit une grande partie des *Tables du Moniteur*, de nombreux articles dans la *Biographie moderne*, la *Biographie universelle*, la *Gazette de France*, le *Drapeau Blanc*. Parmi ses ouvrages, on cite : *le Faux Dauphin*, 2 vol. in-8°; *Biographie des jeunes gens*, 3 vol. in-12; *Hist. des malheurs et de la captivité de Pie VII; Vie du général Moreau; Catastrophe de Murat; Hist. du Brésil*, 3 vol. in-8°; *Vie d'Ali-Pacha, vizir de Janina*, 1 vol. in-8°; *Hist. de la révolution de Piémont; De la révolution d'Espagne et de son 10 août; Vie de Jules César; Vie de Louis XVIII*, 3e édit., 1824, 2 vol. in-8°. On lui a attribué les *Mémoires de Fouché*.

Beauchamps (Joseph), astronome français, né à Vesoul, 1752-1801, entra d'abord dans l'ordre des bernardins, puis devint l'élève et l'ami de Lalande. Grand-vicaire de son oncle, évêque de Babylone, il visita la Turquie d'Asie et la Perse ; il y fit des observations astronomiques ; ses travaux ont été consignés dans le *Journal des Savants*, 1782-90. Nommé consul à Mascate, il visita Constantinople, travailla avec les savants de l'expédition d'Egypte, fut chargé, par Bonaparte, d'une mission secrète pour le Sultan; mais, pris par les Anglais, subit une captivité très-dure jusqu'en 1801. Il venait d'être rendu à la liberté, quand il mourut.

Beauchamps (Pierre-François Godard de), littérateur, né à Paris, 1689-1761, auteur de comédies nombreuses, maintenant oubliées, a traduit du grec les *Amours d'Ismène et d'Isménias*, d'Eustathius; *les Amours de Rhodanthe et de Dosiclès*, de Prodrome. On lui doit encore : *Recherches sur les théâtres de France*, 1735, in-4° et in-8°, 3 vol.; *Bibliothèque des théâtres*, etc.

Beaucourt, village de l'arrond. et à 16 kil. S. E. de Béfort (Haut-Rhin). Grande industrie des mouvements de montres et de pendules; 1,514 hab.

Beaufort, ch.-l. de canton de l'arrond., et à 20 kil. S. O. de Baugé (Maine-et-Loire), sur le Couesnon, près du confl. de l'Authion. Erigé en comté en 1340, acheté, en 1469, par le roi René, qui le laissa à sa femme, Jeanne de Laval. Fabr. de toile à voiles; commerce de blés, chanvre, etc.; 5,146 hab.

Beaufort, baronnie de l'Artois, à 12 kil. O. d'Arras, érigée en comté, 1755; en marquisat, 1735.

Beaufort-Montmorency, seigneurie de Champagne, à 38 kil. S. de Châlons, érigée en duché par Henri IV, en faveur de Gabrielle d'Estrées, 1597

Beaufort (Saint-Maxime de), ch.-l de canton de l'arrond., et à 16 kil. d'Albertville (Savoie); commerce de bestiaux et de fromages, dans la vallée de Beaufort, arrosée par le Doron; 2,407 hab.

Beaufort, bon port fortifié de la Caroline du Sud (Etats-Unis).

Beaufort (Henri de), cardinal anglais, frère de Henri IV, roi d'Angleterre, fut évêque de Lincoln, de Winchester, puis cardinal en 1426. Légat de Martin V, il alla prêcher en Allemagne la croisade contre les Hussites; il couronna lui-même son petit-neveu, Henri VI, comme roi de France, à Notre-Dame de Paris, 1430; siégea parmi les juges de Jeanne Darc, et fut accusé d'avoir fait assassiner son neveu, le duc de Glocester. Il mourut en 1447.

Beaufort (La duchesse de). V. Estrées (Gabrielle d').

Beaufort (François de **Vendôme**, duc de), deuxième fils de César de Vendôme, et petit-fils de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, né à Paris, 1616-1669, montra son courage, sous Louis XIII, à la bataille d'Avein, aux siéges de Corbie, de Hesdin et d'Arras. Au moment de la conspiration de Cinq-Mars, il se réfugia en Angleterre. A son retour, sous la régence d'Anne d'Autriche, il parut d'abord tout-puissant, et fut l'un des chefs de la cabale des *Importants*. Mais la reine et Mazarin le firent arrêter; il resta plusieurs années au château de Vincennes, et s'en échappa en 1648. Il fut très-populaire à Paris pendant les troubles de la Fronde, et mérita le surnom de *Roi des Halles;* cependant son principal exploit fut la mort de son beau-frère, le duc de Nemours, qu'il détestait, et qu'il tua en duel. Il se soumit à Louis XIV, dès 1652; et, comme amiral, fut placé à la tête de la flotte de la Méditerranée; en 1664, il combattit les pirates de Gigeri; en 1665, il défit deux fois, sur mer, les Algériens; en 1666, il commandait la flotte qui devait s'unir aux Hollandais; en 1669, il mena quelques renforts aux Vénitiens, qui défendaient Candie contre les Turcs; il fut tué dans une sortie.

Beaufort (Louis de), historien français, mort à Maëstricht en 1795, a laissé des ouvrages d'une critique hardie, mais judicieuse : *Dissertation sur l'incertitude des cinq premiers siècles de la république romaine*, 1738 et 1750, 2 vol. in-8°; il a, dans ce livre, préparé la voie à Niebühr : *Hist. de la république romaine* ou *Plan de l'ancien gouvernement de Rome*, 1766, 2 vol. in-4°; 1767, 6 vol, in-12; *Hist. de Germanicus César*.

Beaufremont. V. Bauffremont.

Beaugency, ch.-l. de canton de l'arrond., et à 26 kil. S. O. d'Orléans (Loiret), sur la rive droite de la Loire, qu'on traverse sur un beau pont de pierre de 39 arches. Entrepôt d'un commerce actif de vins, vinaigres, grains, volailles. Vaste tour de 40 m. de hauteur, reste de son ancien château; hôtel de ville qui date de François Ier; beau viaduc du chemin de fer de Bordeaux au-dessus du val des Marais; 4,635 hab. — Ville ancienne, jadis très-forte par son château, où plusieurs de nos rois résidèrent, ch.-l. d'une seigneurie réunie à la couronne vers la fin du XIIIe s., elle vit le concile de 1152, qui prononça le divorce de Louis VII et d'Eléonore de Guyenne. Elle fut souvent prise et pillée par les Anglais, reprise par Jeanne Darc, en 1429; elle eut beaucoup à souffrir des protestants, en 1562 et 1567. Combat du 8 déc. 1870.

Beauharnais, famille noble de l'Orléanais, connue dès le XIII[e] s., tirait son nom de la Ferté-Beauharnais (Loir-et-Cher), terre qui devint un marquisat en 1764.

Beauharnais (FRANÇOIS, marquis DE), né à la Rochelle, 1756-1823, fut député de la noblesse aux États généraux, défendit la royauté, émigra en 1792, après avoir dirigé un projet d'évasion de la famille royale, et devint major général à l'armée de Condé. Plus tard, il fit remettre à Bonaparte, par sa belle-sœur Joséphine, une lettre pour l'engager à rendre le trône aux Bourbons. Il rentra en France à l'occasion du mariage de sa fille, *Emilie-Louise*, avec le comte de Lavalette, 1802; il fut ambassadeur à Florence et en Espagne; il défendit le prince des Asturies contre le prince de la Paix, fut rappelé et envoyé dans son domaine de Sologne. Il fut nommé pair à la Restauration. Sa seconde fille, *Hortense-Louise-Françoise*, a épousé successivement le comte de Querelles et M. Laity.

Beauharnais (ALEXANDRE, vicomte DE), frère du précédent, né à la Martinique, 1760-1794, était major dans un régiment d'infanterie, lorsqu'il épousa Joséphine Tascher de la Pagerie. Il se distingua dans la guerre d'Amérique. Député de la noblesse aux États généraux, il adopta les principes de la Révolution, présida l'Assemblée constituante, devint général en 1792, servit sous Custine, commanda l'armée du Rhin, mais resta inactif au lieu de marcher au secours de Mayence. Il se retira dans sa terre, où il fut arrêté: il fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire. Il laissait deux enfants, le prince Eugène et la reine Hortense.

Beauharnais (EUGÈNE DE), duc de Leuchtenberg, prince d'Eichstædt, vice-roi d'Italie, né à Paris, 1781-1824, fils du précédent, servit sous Hoche en Bretagne; vint, à la fin de 1795, réclamer du général Bonaparte, commandant de Paris, l'épée de son père, qui avait été enlevée lors du désarmement des sections, et dut bientôt jouer un rôle important, lorsque sa mère, Joséphine, eut épousé le général. Sous-lieutenant dans les guides, en 1797, chargé d'une mission à Corfou, il se trouvait à Rome, lorsque le général Duphot fut tué dans une émeute, et déploya le plus grand courage pour le sauver. Il prit une part glorieuse à l'expédition d'Égypte, comme aide-de-camp de Bonaparte, devint chef d'escadron à Marengo, puis colonel et général de brigade. Lors de l'établissement de l'empire, il fut nommé prince, colonel-général des chasseurs, et, en 1805, vice-roi d'Italie. Entouré d'hommes probes et capables, il administra avec sagesse et intelligence, dans l'intérêt de la France et de l'Italie, créant une bonne armée, fortifiant les places, armant les côtes, promulguant de nouveaux codes, d'après les principes français, développant l'instruction publique, encourageant les beaux-arts, achevant la cathédrale de Milan, et poursuivant la mendicité par d'excellentes mesures; une sévère économie présidait d'ailleurs à l'administration. En 1806, Napoléon lui fit épouser la princesse Auguste-Amélie, fille du roi de Bavière, le déclara *son fils adoptif* et *l'héritier présomptif de la couronne d'Italie*. En 1809, à la tête de l'armée d'Italie, il eut à supporter l'attaque de l'archiduc Jean, qui marchait contre lui avec 100,000 hommes. Après un échec à Sacile, 16 avril, il reprit l'offensive, repoussa les Autrichiens sur la Piave, en Carinthie, put rejoindre la grande armée en Autriche, remporta la victoire de Raab, le 14 juin, et eut une part importante à la bataille de Wagram. Il eut la douleur d'assister au divorce de sa mère et de l'empereur, et fut alors soumis à de dures épreuves. Dans la campagne de Russie, commandant du 4[e] corps, il se signala aux combats de Mohilev, de la Moskva, de Viazma, de Krasnoï, ramena courageusement les débris de l'armée, après le départ de Murat, depuis Posnân jusqu'à Leipzig, et, par son dévouement, mérita l'admiration générale: « Nous avons tous commis des fautes, disait plus tard Napoléon, Eugène est le seul qui n'en ait pas fait. » Après la bataille de Lutzen, il reparut en Italie, réunit 50,000 hommes, et pendant deux mois arrêta les Autrichiens dans les gorges de la Carniole et de la Carinthie; mais, la défection de la Bavière leur livrant la route du Tyrol, il se replia sur l'Adige et tint tête au maréchal de Bellegarde. La défection de Murat le força de se retirer derrière le Mincio; il remporta une dernière victoire, le 8 février 1814; mais l'empire s'écroulait, et le prince Eugène refusa noblement de séparer sa cause de celle de son père adoptif. Retiré en Bavière, nommé duc de Leuchtenberg, premier pair du royaume, il se livra à l'éducation de ses enfants, honoré des princes et des peuples; il mourut d'une attaque d'apoplexie à Munich. Il a laissé six enfants: Auguste-Charles, duc de Leuchtenberg, époux de la reine de Portugal, dona Maria, mort en 1835; Maximilien-Joseph, époux de la princesse Olga, fille de l'empereur Nicolas, mort en 1852; Joséphine, mariée à Oscar de Suède; Eugénie-Hortense, mariée au prince de Hohenzollern-Hechingen; Amélie-Auguste, veuve de dom Pedro I[er], et Theodolinda, épouse de Guillaume, comte de Wurtemberg. — Son histoire a été souvent écrite, par Léonard Gallois, C. J. Folie, Ant. Aubriet, G. de Vaudoncourt, Armandi, etc. M. A. Du Casse a publié ses *Mémoires et sa correspondance*, 10 vol. in-8°, 1858-60.

Beauharnais (MARIE-ANNE-FRANÇOISE **Mouchard**, plus connue sous le nom de *Fanny*, comtesse DE), née à Paris, 1738-1813, fille d'un receveur général des finances, épousa, fort jeune, le comte de Beauharnais, oncle d'Alexandre et de François, fut obligée de se séparer de lui et se livra entièrement à la culture des lettres. Elle s'entoura d'une société d'écrivains et composa des poésies, des romans, des comédies, qui eurent peu de succès. Elle était membre de l'Académie des Arcades de Rome.

Beauharnais (CLAUDE, comte DE), 1756-1819, fils de la précédente, fut, sous l'Empire, chevalier d'honneur de Marie-Louise, sénateur, et devint pair sous la Restauration. Il est le père de *Stéphanie-Louise-Adrienne*, fille adoptive de Napoléon I[er], qui épousa le grand-duc de Bade, Ch.-Louis-Frédéric, et qui est morte en 1859.

Beauharnais (JOSÉPHINE DE). V. JOSÉPHINE.

Beauharnais (HORTENSE DE). V. HORTENSE.

Beaujeu, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 22 kil. N. O. de Villefranche (Rhône), sur l'Ardière, au pied d'une colline surmontée des ruines d'un château fort. Tanneries, filatures de coton, papeteries, fab. de tonneaux; grand commerce de fers, cuirs, papiers, blés du Charolais, toiles de Thisy, excellents vins du Beaujolais. Capitale de l'ancien Beaujolais; 3,851 hab.

Beaujeu (Maison DE); elle vient de Bérard ou Bernard, 3[e] fils de Guillaume II, comte du Lyonnais et du Forez, à la fin du IX[e] s. — Parmi ses membres, on cite: *Humbert IV de* BEAUJEU, qui combattit les Albigeois sous Philippe II et Louis VIII; c'est lui qui termina la guerre de 1226 à 1229. Après une expédition à Constantinople pour soutenir Baudouin II, il fut nommé connétable, 1240, et suivit saint Louis à la croisade; il mourut en 1250. — Son fils se signala aux deux croisades de saint Louis, réduisit la Navarre, sous Philippe III, fut nommé connétable, 1277, gouverneur du Languedoc, 1279, et mourut en 1285. — *Edouard* de BEAUJEU, 1316-1351, s'opposa vainement à ce qu'on livrât bataille à Crécy, fut créé maréchal en 1347, et tué au combat d'Ardres contre les Anglais.

Beaujeu (PIERRE II DE **Bourbon**, sire DE) épousa la fille de Louis XI, Anne, fut connétable de France, montra de la sagesse et succéda, en 1488, à son frère Jean, duc de Bourbon, dans tous les biens de la branche aînée des Bourbons: il mourut en 1502.

Beaujolais, anc. pays de France, dans le Lyonnais, au N. du Lyonnais proprement dit et du Forez, eut pour capit. Beaujeu, puis Villefranche. Il a formé une partie des départ. du Rhône et de la Loire. — Le Beaujolais, habité jadis par les *Ségusiens*, appartint d'abord à la maison des *sires* de Beaujeu, qui finit en 1265; puis aux comtes de Forez et à la maison de Bourbon en 1400. Le Beaujolais, confisqué en 1523 sur le connétable de Bourbon, fut donné à Louise de Savoie; réuni à la couronne en 1531, rendu à Louis de Bourbon, duc de Montpensier, en 1560; Marie de Montpensier l'apporta par mariage à Gaston d'Orléans, dont la fille, *Mademoiselle*, le donna à Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV. Erigé en comté, il est resté comme apanage dans la maison d'Orléans; le dernier comte de Beaujolais, frère du roi Louis-Philippe, né en 1779, mourut à Malte en 1808.

Beaujon (NICOLAS), banquier philanthrope, né à Bordeaux, 1718-1799, banquier de la cour, receveur général des finances de la généralité de Rouen, dépensa noblement une grande fortune et fonda, en 1784, l'hospice qui porte son nom, dans le faubourg du Roule, à Paris.

Beaujour (LOUIS-FÉLIX, baron DE), diplomate et publiciste, né à Fréjus, 1765-1836, exerça des fonctions diplomatiques sous la république, l'empire, et devint, en 1817, inspecteur général de tous les établissements français dans le Levant. En 1832, il fonda un prix pour le meilleur ouvrage sur le commerce de Marseille, dont

il avait été le député. En 1835, il entra à la Chambre des pairs. On lui doit : le *Traité de Lunéville* et le *Traité d'Amiens*, 1801 ; *Tableau du commerce de la Grèce*, 2 v. in-8° ; *Tableau des révolutions de France depuis la conquête des Francs jusqu'à l'établissement de la Charte*, 1825 ; *Théorie des gouvernements*, 2 vol. in-8° ; *Voyage dans l'empire ottoman*, 2 vol. in-8° ; *Aperçu des Etats-Unis au commencement du* XIX*e siècle*, 1814.

Beaulieu, ch.-l. de canton de l'arrond. et au S. E. de Brive (Corrèze), sur la Dordogne. Célèbre abbaye de bénédictins fondée en 855 ; église gothique remarquable ; 2,550 hab.

Beaulieu, village à 2 kil. de Caen (Calvados) ; maison centrale de détention.

Beaulieu, village à 30 kil. S. O. de Tours (Indre-et-Loire) ; anc. seigneurie, ayant appartenu à Agnès Sorel. Traité de 1576, qui termina la 5e guerre civile et prépara la Ligue ; 1,800 hab.

Beaulieu (**Camus de Vernet**, dit DE), favori de Charles VII, simple écuyer d'Auvergne, devint tout-puissant après la mort du sire de Gyac, fut capitaine du château de Poitiers, premier écuyer du corps et grand maître de l'écurie. Le connétable de Richemont se débarrassa de lui comme du favori qui l'avait précédé : et, par ses ordres, le maréchal de Boussac le fit tuer, presque sous les yeux du roi, à quelque distance du château de Poitiers, 1427.

Beaulieu (AUGUSTIN), navigateur français, né à Rouen, 1589-1637, a écrit une *Relation de ses voyages dans les Indes*, imprimée en 1664, et publiée dans la *Collection des Voyages*, de Thévenot.

Beaulieu (CLAUDE-FRANÇOIS), publiciste français, né à Riom, 1754-1827, écrivit dans plusieurs journaux, depuis 1789, fut arrêté en 1792, comme ennemi de la Révolution, fut sauvé par le 9 thermidor, et se fit de nouveau proscrire au 18 fructidor. Il échappa à la déportation, et plus tard fut employé aux archives de l'Oise. Il a écrit beaucoup d'articles dans la *Biographie universelle*, et est surtout connu par ses *Essais historiques sur les causes et les effets de la Révolution française*, 1801-1803, 6 vol. in-8°, ouvrage curieux et instructif d'un témoin oculaire, quoiqu'il ne soit pas impartial.

Beaulieu (JEAN-PIERRE, baron DE), général autrichien, né dans le Brabant, 1725-1819, se distingua, sous Daun, dans la guerre de Sept-Ans, étouffa l'insurrection du Brabant, en 1789, par son énergie et la sagesse de ses mesures, repoussa Biron de la Belgique, en 1792, prit Menin, 1793, et gagna sur Jourdan la bataille d'Arlon, 1794. Moins heureux en Italie, il fut battu par Bonaparte à Montenotte, à Lodi, 1796, et laissa le commandement à Wurmser.

Beaulieu (SÉBASTIEN LE **Pontault**, sieur DE), premier ingénieur de Louis XIV et maréchal de camp, mort en 1674, a créé la topographie militaire. Son œuvre, *le Grand Beaulieu*, est un magnifique travail, où l'on trouve décrites les opérations militaires du règne, depuis Rocroi jusqu'à la prise de Namur. Il a été continué après lui, sous ce titre : *les Glorieuses conquêtes de Louis le Grand*, 2 vol. in-fol. ou 3 vol. avec les portraits et mémoires.

Beaumanoir (PHILIPPE DE), jurisconsulte célèbre, né dans le Clermontois (Picardie), vers 1226, mort probablement en 1296, paraît avoir joui de la confiance de saint Louis et surtout de son fils, Robert, comte de Clermont. Son nom est souvent cité dans plusieurs pièces de l'époque, mais sa vie est mal connue. Il était bailli de Senlis, en 1273, de Clermont en Beauvoisis, 1280, peut-être envoyé comme commissaire en Saintonge, 1289 ; président de l'assise de Saint-Quentin, 1290 ; bailli de Tours, 1292 ; puis bailli de Senlis, 1295. Il avait écrit quelques poésies, dont plusieurs ont été publiées ; mais son titre de gloire est la rédaction des *Coutumes du Beauvoisis*, en 1283, par les ordres de Robert de Clermont. C'est l'un des plus vieux et des plus curieux monuments de l'ancien droit coutumier de France ; car ce n'est pas seulement la coutume de Beauvoisis qu'il expose ; il la juge, il la modifie, il l'améliore, en la comparant aux autres coutumes voisines, en s'inspirant surtout des ordonnances et des *Establissements* de saint Louis. Partisan habile et dévoué de la royauté, il attaque la féodalité, soumet les seigneurs, quels qu'ils soient, à la cour royale, est l'ennemi des guerres privées et du duel judiciaire, limite la juridiction ecclésiastique, etc. Son œuvre est complète en 70 chapitres ; elle a été souvent citée, souvent admirée. La Thaumassière a publié la première édition en 1690 ; mais elle est très-inexacte. M. Beugnot a publié la seconde, en 1843, 2 vol. in-8°, avec une excellente dissertation, d'après un manuscrit du XIIIe siècle, en dialecte de l'Ile de France. V. *Etude historique sur Beaumanoir*, par Morel, 1851.

Beaumanoir (JEAN DE), chevalier breton du XIVe s., compagnon d'armes de Duguesclin, s'attacha au parti de Charles de Blois, et se distingua dans la guerre contre Jean de Montfort. Chargé de défendre Josselin, il envoya un défi au gouverneur anglais de Ploërmel, dont la garnison ravageait cruellement les campagnes. Le combat entre trente Bretons et trente Anglais se livra, près du chêne de Mi-Voie, entre Josselin et Ploërmel, le 27 mars 1351 ; dévoré par la soif, il demandait à boire : *Bois ton sang*, lui répondit un de ses chevaliers. La bataille des *Trente* resta longtemps célèbre, surtout dans les traditions populaires, et un monument, élevé de nos jours, en perpétue le souvenir. Beaumanoir, pris avec Du Guesclin à la bataille d'Aurai, 1364, fut l'un des négociateurs du traité de Guérande, 1365.

Beaumanoir (JEAN **Lavardin**, marquis DE) V. LAVARDIN.

Beaumarchais (PIERRE-AUGUSTIN **Caron** DE), né à Paris, 1732-1799, fils d'un horloger, apprit d'abord à faire des montres, et inventa une nouvelle espèce d'échappement, qui fut appréciée par l'Académie des sciences, et lui valut le titre d'horloger du roi. Il charma, dès qu'il fut connu, par sa figure et par son esprit, épousa madame Franquet, veuve d'un contrôleur clerc d'office, prit le nom de Beaumarchais, parut à la cour, et acheta, en 1761, la charge de secrétaire du roi. Très-bon musicien, il fut admis par les filles de Louis XV dans leurs concerts, puis dans leur société. Il gagna les bonnes grâces du financier Pâris-Duverney, qui l'engagea dans des spéculations heureuses. A l'époque du soulèvement des colonies d'Amérique contre l'Angleterre, il entreprit, malgré des obstacles de toute sorte, de faire passer aux insurgés des armes et des munitions. Plusieurs de ses navires furent pris, mais Beaumarchais n'en réussit pas moins à acquérir une fortune considérable. Il s'engagea dans plusieurs autres spéculations, caisse d'escompte, pompe à feu, entreprise des eaux de Paris, etc. Mais il fut surtout célèbre par son audace littéraire ; il avait déjà médiocrement réussi dans deux drames assez faibles, *Eugénie* (1767) et *les Deux amis* (1770), lorsqu'un procès fameux avec les héritiers de Pâris-Duverney lui fournit l'occasion de remuer l'opinion publique. Ses *Mémoires judiciaires* contre le conseiller Goëzman, chef-d'œuvre d'esprit, de malice comique, d'éloquence, le rendirent surtout célèbre, et en firent une espèce de personnage politique ; car il contribua plus que tout autre à la ruine du parlement Maupeou. C'est alors qu'il créa une sorte de comédie nouvelle, audacieuse, spirituelle, satirique, signe des temps nouveaux, prélude de la Révolution française ; *le Barbier de Séville*, 1775, prépara *le Mariage de Figaro*, qui fut joué malgré le roi, et qui eut toute l'importance d'un grand événement politique. Plus tard il donna le médiocre opéra de *Tarare*, 1787, et le drame de *la Mère coupable*, 1792. En 1785, il avait publié à ses frais la première édition des *Œuvres complètes de Voltaire*, dite édition de Kehl. Moins heureux dans le procès contre le banquier Kornmann, il ne put triompher de l'éloquence de son adversaire Bergasse, et perdit sa cause devant l'opinion publique. A l'époque de la Révolution, sa fortune le rendit suspect ; malgré ses dons patriotiques, il fut dénoncé, forcé de fuir, puis arrêté, renfermé à l'Abbaye, et sauvé par l'intervention de Manuel. Il a raconté les aventures de sa vie à cette dernière époque dans des *Mémoires à Lecointre de Versailles* ou *Mes six Epoques*, 1793. Il mourut subitement en 1799. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1809, 7 vol. in-8° ; en 1827, 6 vol. in-8°. M. de Loménie a écrit un ouvrage très-curieux, plein de renseignements inédits, sur *Beaumarchais, sa vie et son temps*, 1852-53.

Beaumaris, ch.-l. du comté d'Anglesey (Principauté de Galles), port au N. du détroit de Menai. Restes d'un château bâti par Edouard Ier. Bains de mer fréquentés ; jolie église ; 2,500 hab.

Beaumelle (**Angliviel** DE LA). V. LA BEAUMELLE.

Beaumont, v. du Hainaut (Belgique), à 33 kil. S. O. de Charleroi. Beaux marbres ; carrière de pierres à bâtir ; commerce assez important ; 2,000 hab. — Elle fut, dès le IXe s., le ch.-l. d'un comté considérable, possédé plus tard par les princes de la maison de Croy.

Beaumont, petit pays de l'ancien Dauphiné, avait pour lieux principaux Saint-Laurent, Saint-Michel ; auj dans l'arrond. de Corps (Isère). — Petit pays de l'ancienne Normandie, où se trouvait Neuville (Manche).

Beaumont, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil. S E. de Bergerac (Dordogne), sur la Couze. Bons vins rouges. Eglise du XIII^e^ s.; 1,926 hab.

Beaumont-en-Auge, bourg de l'arrond. et à 6 kil. O de Pont-l'Evêque. Marché de bestiaux. Patrie de Laplace.

Beaumont-de-Lomagne, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 28 kil. S. O. de Castel-Sarrazin (Tarn-et-Garonne), sur la Gimone. Fabriques de draps communs, commerce de grains et de vins. Patrie de Fermat; 4,544 hab.

Beaumont-le-Roger, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 15 kil. E. de Bernay (Eure), sur la Rille. Draps, toiles, verreries. Autrefois ville forte défendue par un château; 1,985 hab.

Beaumont-sur-Oise, v. de l'arrond. et à 22 kil. N. E. de Pontoise (Seine-et-Oise), sur l'Oise. Salpêtrerie; commerce de grains, volailles, fromages. Eglise du XIII^e^ s.; c'était un comté-pairie; il reste une tour de son château; 2,592 hab.

Beaumont-le-Vicomte, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 26 kil. S. O. de Mamers (Sarthe), sur la Sarthe. Seigneurie érigée en duché-pairie, 1543. Commerce de grains et bestiaux; fabriques de toiles; 2,090 hab.

Beaumont, anc. famille française, originaire du Dauphiné. Elle remonte au XI^e^ s. et s'est divisée en deux branches principales, qui comprennent plusieurs rameaux.

Beaumont (CHRISTOPHE DE), archevêque de Paris, né au château de la Roque, en Périgord, 1703-1781, fut évêque de Bayonne, archevêque de Vienne, et, en 1746, archevêque de Paris. Il eut à lutter contre l'opiniâtreté des jansénistes, que soutenait le Parlement, et contre l'audace des philosophes, qui régnaient sur l'opinion publique. Il soutint la bulle *Unigenitus*, souvent avec un zèle qui parut excessif, et plus d'une fois il résista courageusement aux séductions et aux menaces des ministres, qui le firent exiler loin de Paris à plusieurs reprises. Il combattit les ouvrages des philosophes dans plusieurs mandements; l'un d'eux lui attira la célèbre lettre de J.-J. Rousseau à M. de Beaumont. De nombreux pamphlets furent dirigés contre lui; il resta inébranlable, fidèle à la devise de sa maison : *Impavidum ferient ruinæ*. Ses vertus chrétiennes, sa charité inépuisable, la fierté de son caractère, lui valurent beaucoup d'illustres amitiés; Frédéric II, Catherine II, etc., eurent avec lui une correspondance suivie. Il a laissé un *Recueil de mandements et d'instructions pastorales*. Son tombeau, détruit pendant la Révolution, a été rétabli à Notre-Dame, en 1811.

Beaumont (CLAUDIO-FRANCESCO), peintre, né à Turin, 1694-1766, fut membre distingué de l'Académie de Saint-Luc, à Rome, peintre du roi Charles-Emmanuel, directeur de l'Académie de dessin de Turin. Il a laissé de nombreux ouvrages dans le palais royal de cette ville, dans les églises Sainte-Croix et des Minimes.

Beaumont (LEPRÉVÔT DE). V. *Leprévôt*.

Beaumont (FRANCIS). V. *Fletcher*.

Beaumont (ELIE DE). V. *Elie*.

Beaumont (JEANNE **Le Prince de**), femme de lettres, née à Rouen, 1711-1780, se sépara de bonne heure d'un mari débauché, passa en Angleterre, où elle dirigea plusieurs éducations particulières, et se fit surtout connaître par quelques romans moraux, comme le *Triomphe de la vérité*, et par un très-grand nombre d'ouvrages amusants d'éducation à l'usage des jeunes personnes. Ils sont généralement connus sous le titre de *Magasins* (des Enfants, des Adolescents, des Pauvres, etc.). Tous ses livres se distinguent par la pureté de la morale et la droiture de la raison, plus que par l'éclat ou l'élévation du style.

Beaune (*Belna*), ch.-l. d'arrond. de la Côte-d'Or, par 47° 1' 29" lat. N. et 2° 30' 3" long. E., sur la Bouzoise, à 38 kil. S. O. de Dijon. Bien bâtie, elle est arrosée par les eaux de la fontaine de l'Aigue, qu'amène un aqueduc du XV^e^ s. Bel hôpital fondé en 1443; église Notre-Dame du XIV^e^ s. Fabriques de gros draps, de coutellerie, de sucre de betterave, de vinaigre, d'eau-de-vie, de cuirs, d'huile, etc. Pépinières d'arbres à fruits. Centre d'une contrée viticole, dont les crus principaux sont ceux de Beaune, Volnay, Pomard, Corton, Meursault et Montrachet. — Commune en 1203, Beaune résista à Louis XI, fut occupée par les Ligueurs de 1585 à 1595. Patrie de Monge, à qui on y a élevé une statue; 11,776 hab.

Beaune-la-Rolande, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 16 kil. N. E. de Pithiviers (Loiret), centre des vignobles du Gâtinais et de la culture du safran; grand commerce de miel et de cire. Plusieurs croient qu'elle a été bâtie sur l'emplacement de *Vellaudunum*; brûlée par les Anglais au XV^e^ s.; combat du 28 nov. 1870, 1,818 h.

Beaune (JACQUES DE). V. *Samblançay*.

Beaune (RENAUD DE), prélat français, fils du précédent, né à Tours, 1527-1606, fut évêque de Mende, archevêque de Bourges, puis de Sens, en 1596. Il avait présidé les Etats de Blois, en 1588; il reçut l'abjuration de Henri IV à Saint-Denis, en 1593, et se montra toujours ferme et modéré. Il devint grand aumônier de France. Ses discours et ses oraisons funèbres justifient sa réputation.

Beaunoir (ALEXANDRE-LOUIS-BERTRAND **Robineau**, dit), auteur dramatique, né à Paris, 1746-1823, fils d'un riche notaire, renonça à la fortune pour suivre ses goûts littéraires et composa pour les petits théâtres beaucoup de pièces (plus de 200) d'une gaieté légère et spirituelle, qui eurent un grand succès, comme *l'Amour quêteur*, *Jeannot ou les Battus ne payent pas l'amende*, *Jérôme Pointu*, *Fanfan et Colas*, etc. A la Révolution il émigra; Paul I^er^ le chargea de la direction des théâtres de Saint-Pétersbourg. Il revint en France en 1801, et chanta la gloire impériale, comme plus tard il célébra le retour des Bourbons.

Beaupréau, ch.-l. de canton de l'arrond. de Cholet (Maine-et-Loire), sur l'Evre, a 45 kil. S. O. d'Angers. Filatures de laines, toiles, teintureries pour coton et laine. Victoire des Vendéens en 1793; sous-préfecture jusqu'en 1857; 3,758 hab. Ancien marquisat.

Beaurain (JEAN DE), géographe français, né en Artois, 1696-1771, devint géographe du roi en 1721, et a laissé : *Histoire militaire de Flandre, ou Campagnes du maréchal de Luxembourg* (1690-94), 1756, 3 vol. in-fol., et Potsdam, 1783-87, 5 vol. in-4°; *Atlas de géographie ancienne et moderne*, 14 vol. in-fol. — Son fils, JEAN, a fait les *Cartes pour l'histoire de la campagne de Condé en* 1674, *et pour celles de Turenne*, 1672-75, Paris, 1782, 2 vol. in-fol.

Beauraing, commune de la prov. de Namur, à 20 kil. de Dinant (Belgique); forteresse importante au XIII^e^ s., appartint à la maison de Beaumont, fut assiégée par Philippe le Bon, en 1445, et n'offre plus que des ruines très-pittoresques. Carrières, exploitation de bois très-considérable.

Beauregard (JEAN-NICOLAS), jésuite et prédicateur, né à Pont-à-Mousson, 1731-1804, eut du succès dans les chaires de Paris par une éloquence impétueuse, souvent exagérée et triviale, mais entraînante. On a publié en 1825 une *Analyse* de ses sermons restés inédits.

Beauregard, bourg de l'arrond. et à 16 kil. N. E. de Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme), sur le sommet d'un plateau élevé, d'où l'on jouit d'une très-belle vue. L'autel de son église a des bas-reliefs et des boiseries remarquables; le château est un bel édifice du XV^e^ s.; 1,700 hab.

Beaurepaire (NICOLAS-JOSEPH), officier français, né à Coulommiers, 1740, servit dans l'armée de 1759 à 1789, et devint lieutenant en premier et chevalier de Saint-Louis. Elu en 1791 lieutenant-colonel du 1^er^ bataillon des volontaires de Maine-et-Loire, commandant de Verdun en 1792, il se fit sauter la cervelle plutôt que de se rendre aux Prussiens, comme le voulait le conseil de guerre, 1^er^ sept. L'Assemblée législative, 12 sept., décréta que son corps serait transporté au Panthéon, et son nom fut donné à une rue de Paris.

Beaurepaire, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. S. E. de Vienne (Isère). Fabriques de draps; commerce de soie, grains, fourrages et bestiaux. Elle fut jadis fortifiée et soutint plusieurs siéges pendant les guerres de religion; 2,548 hab.

Beaurepaire, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 15 kil. N. E. de Louhans (Saône-et-Loire); 875 hab. le château, jadis fortifié, soutint un siége sous Charles IX.

Beausobre (ISAAC DE), théologien calviniste, né à Niort, 1659-1738, fut pasteur à Châtillon-sur-Indre; et, forcé de quitter la France, en 1685, se retira à Rotterdam, puis à Berlin, où il devint pasteur, membre du consistoire, chapelain de la reine. Il a travaillé au *Journal littéraire d'Allemagne, de Suisse et du Nord*, à *la Bibliothèque allemande*; il a édité les *Mémoires de Fréd.-Henri de Nassau*. Il a écrit plusieurs ouvrages : *Remarques historiques, critiques et philologiques sur le Nouveau Testament*, 2 vol. in-4°; *le Nouveau Testament*, traduit en français avec des notes, 2 vol. in-4°; et surtout *Essai critique de l'histoire du Manichéisme*, 2 vol. in-4°. Il a longtemps travaillé à une *Histoire de la*

réformation en Allemagne, dont 4 vol. seulement ont été publiés en 1785.

Beausset (Le), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 18 kil. N. O. de Toulon (Var). Fabriques de savon, huile d'olives, toiles, goudron; commerce de vins, eaux-de-vie, huile d'olive. Patrie de Portalis; 2,515 hab.

Beauté (Chateau de), forteresse et maison royale, sur la rive droite de la Marne, près de Nogent. Construit par Charles V, il fut donné par Charles VII à Agnès Sorel, qui prit le nom de *Dame de Beauté.* Il n'existait plus au XVIIIe s.

Beautemps-Beaupré (Charles-François), hydrographe, né à la Neuville-au-Pont, près Sainte-Menehould, 1766-1854, fut de bonne heure attaché, comme ingénieur, au dépôt des cartes de la marine. Il travailla longtemps au *Neptune de la Baltique;* accompagna d'Entrecasteaux en 1791, leva avec précision le plan des contrées parcourues par l'expédition et mit les Anglais sur la voie de la découverte de la terre de Diemen. Il imagina dès lors une nouvelle méthode hydrographique; il l'appliqua au *Plan de l'Escaut,* à la description de *la côte orientale de l'Adriatique, de la rive gauche de l'embouchure de l'Elbe.* Comme ingénieur hydrographe en chef de la marine, il dirigea de 1815 à 1838 la rédaction des belles cartes du *Pilote français,* imprimé en 1844. Il était depuis 1810 membre de l'Académie des sciences; il faisait partie du Bureau des Longitudes. Les Anglais l'ont surnommé le *Père de l'hydrographie* M. Elie de Beaumont a lu son *Eloge* en 1859.

Beauvais *Bellovaci, Cæsaromagus*), ch.-l. du dép. de l'Oise, par 49° 26' lat. N. et 0° 15' 19" long. O.; sur le Thérain, à 72 kil. N. de Paris. Evêché suffragant de Reims. Belle cathédrale gothique, dont le chœur, le portail et les vitraux sont très-renommés; église de Saint-Etienne du XIe s., palais épiscopal, hôtel de ville; maisons en bois avec de curieuses sculptures. Manufacture célèbre de tapisseries fondée par Colbert en 1664; draps, couvertures de laine, molletons, flanelles, sangles, poteries de grès. Centre d'un commerce considérable de tabletterie, de boutons, de brosses, d'objets en nacre, en ivoire, en os. Patrie de Vincent de Beauvais, de Villiers de l'Ile-Adam, de Lenglet-Dufresnoy, de Restaut, de Vaillant, etc.; 15,551 hab. — Beauvais, suivant plusieurs *Bratuspantium,* capit. des Bellovaci, fut une commune dès 1099; son évêque fut le premier des pairs ecclésiastiques de France. Le Beauvoisis fut le centre de la Jacquerie en 1357; Beauvais se déclara pour les Bourguignons contre les Armagnacs au XIVe s., et Pierre Cauchon, le juge de Jeanne d'Arc, fut son évêque. En 1472, les bourgeois résistèrent courageusement à Charles le Téméraire, à l'exemple d'une jeune fille, Jeanne Lainé, surnommée Hachette, à qui l'on a élevé une statue de bronze, en 1851. En l'honneur de ce fait, Louis XI institua la fête annuelle de Sainte-Angadresme.

Beauvais (Guillaume), numismate français, né à Dunkerque, 1698-1773, est connu par un *Traité des finances et de la fausse monnaie des Romains,* 1739, 1740, in-12; et surtout par une *Histoire abrégée des empereurs romains par les médailles,* 1767, 3 vol. in-12.

Beauvais (Jean-Baptiste-Charles-Marie de), évêque de Senez, né à Cherbourg, 1731-1790, acquit une réputation méritée par son éloquence; il rappelait Fénelon par sa douceur et sa physionomie. Il se démit de son évêché en 1783, et fut député aux États généraux par le clergé du bailliage de Paris. On a cité son *Panégyrique de saint Augustin,* des sermons sur *la Cène,* sur *la Vie future,* et surtout l'*Oraison funèbre de Louis XV.* Ses *Sermons, panégyriques et oraisons funèbres* ont été publiés en 1807, 4 vol. in-12.

Beauvais (Charles-Théodore), général français, fils d'un médecin distingué, Beauvais de Préaux, qui fut membre de la Convention et jeté dans un cachot à Toulon, quand les Anglais s'en emparèrent; né à Orléans, 1772-1830, il devint adjudant général, donna sa démission en Egypte, à la suite d'une altercation avec Bonaparte, ne fut employé qu'en 1809 et devint général de brigade. Licencié en 1815, il écrivit dans plusieurs journaux de l'opposition, rédigea presque seul la compilation populaire des *Victoires et Conquêtes des Français,* 28 vol. in-8°; publia la *Correspondance officielle de Napoléon avec les cours étrangères,* 7 vol. in-8°, et travailla avec Barbier et autres écrivains à la *Biographie universelle classique,* 1826-1829, 6 vol. in-8°.

Beauvais (Vincent de). V. *Vincent.*

Beauvaisis ou **Beauvoisis,** petit pays de France, d'abord dans le gouvernement de Picardie, puis dans celui de l'Ile-de-France, comprenait les comtés de Clermont et de Beaumont, les duchés-pairies de Boufflers, Fitz-James, etc. Il fait partie du département de l'Oise.

Beauvallet (Pierre-Nicolas), sculpteur, né au Havre, 1749-1828, se fit connaître par ses sculptures au château de Compiègne, fut de l'Académie en 1789, adopta avec enthousiasme les principes de la Révolution, fit les bustes célèbres de Marat, Challier, Guillaume Tell, était à la Commune au 9 thermidor, etc. Il a exposé en 1812 une statue de *Narcisse et de Pomone,* une *Suzanne au bain,* le modèle d'une *Statue de Moreau.* Il avait de la correction et de la grâce.

Beauvarlet (Jacques-Firmin), graveur, né à Abbeville, 1731-1797, fut surtout élève de J. Cars. Ses gravures d'après Lucas de Jordaens le firent entrer à l'Académie; il montra d'abord beaucoup de talent, eut un style pur, correct et gracieux, puis céda au mauvais goût de son temps et tomba dans le faux et le maniéré. On recherche ses gravures d'après Vanloo.

Beauvau, village à 26 kil. S. E. d'Angers (Maine-et-Loire), érigé en marquisat en 1664.

Beauvau, anc. famille, originaire d'Anjou, illustre depuis le XIe s., plus tard naturalisée en Lorraine, a produit un grand nombre de personnages distingués par leur rang ou leur mérite.—*René de* Beauvau accompagna Charles d'Anjou en Italie, se distingua à la bataille de Bénévent, 1266, fut nommé connétable de Naples et mourut de ses blessures. Les Beauvau sont dès lors associés aux princes de la maison d'Anjou et à leur histoire. — *Louis de* Beauvau, 1410-1462, fut le serviteur dévoué et l'ami du roi René, dont il partageait les goûts poétiques. Brave soldat dans les guerres contre les Anglais, il écrivit en vers la relation du *Pas d'armes de la Bergère,* tenu à Tarascon en 1449; elle a été publiée par Crapelet, 1828, in-8°, fig.; et traduisit en prose le roman italien de *Troïle et Cressida.* Sa fille, Isabelle de Beauvau, épousa Jean II de Bourbon, comte de Vendôme, l'un des ancêtres de Henri IV. — *Bertrand de* Beauvau, 1400-1474, fut également un fidèle serviteur de René d'Anjou; il aida de ses conseils Charles VII et Louis XI, qui l'employèrent dans plusieurs négociations importantes, etc.

Beauvau (Henri, baron de) combattit, surtout en Hongrie, contre les Turcs, pendant le règne de Rodolphe II; il voyagea beaucoup, même au delà de l'Europe, et a laissé une relation de ses campagnes et de ses voyages, dont la meilleure édition est celle de Nancy, 1619, in-4°.

Beauvau (Henri, marquis de), fils du précédent, mort en 1684, gouverneur de Charles V de Lorraine, a laissé des *Mémoires pour servir à l'hist. de Charles IV,* Metz, 1686, in-12; Bayle en a fait l'éloge.

Beauvau (Marc de), prince de Craon, 1679-1754, fut gouverneur du duc François de Lorraine, devint vice-roi de Toscane, lorsque son ancien élève eut épousé Marie-Thérèse, fut nommé prince du Saint-Empire et grand d'Espagne, et, à Florence, s'entoura des plus beaux esprits de l'Italie.

Beauvau (René-François de), prélat français, 1664-1739, fut évêque de Bayonne, où les habitants lui donnèrent les marques les plus grandes de leur affection; de Tournay, où il se distingua par sa charité et par son courage; quand la ville fut prise par le prince Eugène, il refusa de chanter le *Te Deum.* Il devint archevêque de Toulouse, 1713; de Narbonne, 1719; présida les états de Languedoc pendant vingt ans, se fit partout chérir et encouragea la publication de l'*Histoire du Languedoc* par les bénédictins, 5 vol. in-fol.

Beauvau (Charles-Juste de), maréchal de France, né à Lunéville, 1720-1793, était, à 20 ans, aide-de-camp du maréchal de Belle-Isle, se distingua par son courage devant Prague, monta l'un des premiers à l'assaut du fort Saint-Philippe de Mahon, 1756, contribua à la victoire de Corbach; fut nommé gouverneur du Languedoc, en 1763, et, malgré la cour, osa délivrer d'une prison d'Etat quatorze femmes depuis longtemps enfermées comme protestantes. En 1782, il fut gouverneur de Provence; en 1783, maréchal de France. Le 4 août 1789, Louis XVI l'appela au ministère; il y resta cinq mois, donna de sages avis, mais fut peu écouté. Il était membre de l'Académie de la Crusca, depuis 1748; de l'Académie française, depuis 1771.

Beauvau (Marc-Etienne-Gabriel de), prince du Saint-Empire, 1773-1849, fut chambellan de Napoléon Ier; mis à l'écart sous la Restauration, il fut rappelé à la Chambre des pairs, en 1831. — Son fils, *Charles-Juste-François-Victurnien,* né en 1793, officier distingué pendant la campagne de Russie, est devenu sénateur, en 1852.

Beauvillier, famille noble de France, originaire du pays de Blois, a produit les comtes et ducs de Saint-Aignan.

Beauvillier (Marie de), fille du comte de Saint-Aignan, gentilhomme du duc d'Alençon, 1574-1656, était à l'abbaye de Montmartre, lorsque Henri IV fit le siége de Paris, en 1590. Le roi l'aima, l'installa à Senlis, puis l'abandonna pour sa cousine, Gabrielle d'Estrées. Elle devint abbesse du couvent de Montmartre, en 1597.

Beauvillier (François-Honorat de), duc de Saint-Aignan, 1607-1687, se distingua d'abord par son courage militaire, fut nommé gouverneur de Touraine, puis duc par Louis XIV, qui l'aimait. Il fut souvent chargé de diriger les fêtes de la cour ; homme de goût, protecteur des gens de lettres, il fut de l'Académie française.

Beauvillier (Paul, duc de), fils du précédent, 1648-1714, fut estimé par Louis XIV, qui le nomma président du conseil des finances, 1685, quoiqu'il fut grand seigneur. Il lui confia ensuite l'éducation de son petit-fils, le duc de Bourgogne, et des deux frères de ce prince, le duc d'Anjou et le duc de Berry. Beauvillier s'adjoignit Fénelon, dont il ne cessa d'être l'ami, même pendant sa disgrâce. Ministre d'Etat en 1691, il fut du petit nombre de ceux que Louis XIV consulta, pour savoir si l'on devait accepter le testament de Charles II. Il fut d'avis de refuser, et fit un tableau de l'état de la France, qui émut les assistants. Ses vertus austères furent appréciées par tout le monde, et Saint-Simon en a fait le plus touchant éloge. La mort malheureuse du duc de Bourgogne hâta la fin de ses jours.

Beauvoir-sur-Mer, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 50 kil. N. O. des Sables-d'Olonne (Vendée), port sur un canal de 4 kil., qui conduit à la mer. Commerce de sel et de blé. Elle fut assiégée par Henri de Navarre, en 1588, et fut érigée en marquisat; 2,401 hab.

Beauzée (Nicolas), grammairien français, né à Verdun, 1717-1789, fut professeur à l'Ecole militaire de Paris et membre de l'Académie française. Il se distingua de bonne heure par les formes agréables qu'il sut donner à une science abstraite et par ses principes clairs et méthodiques. Justement apprécié en France, et au dehors, par Frédéric II, par Marie-Thérèse, qui le récompensèrent, il a publié plusieurs ouvrages; des traductions de *Salluste*, de *Quinte-Curce*, de l'*Imitation;* les *Synonymes de l'abbé Girard*, considérablement augmentés; un *Dictionnaire de grammaire et de littérature*, 3 vol. in-4°, composé des articles de Dumarsais, Beauzée et Marmontel dans l'Encyclopédie; et surtout une *Grammaire générale*, 1767, 2 vol. in-8°, ouvrage estimé avec raison pour sa clarté et sa méthode.

Bebel (Henri), érudit allemand, né en Souabe, 1442-1516, professeur à Tubingen, eut beaucoup de réputation à l'époque de la Renaissance, par ses écrits latins, prose et vers; Maximilien I^er^ lui décerna la couronne de poëte lauréat.

Bèbre, affl. de gauche de la Loire, vient du dép. de la Loire, arrose la Palisse et Dompierre, dans le dép. de l'Allier, et a 80 kil. de cours.

Bébryces, peuple de l'anc. Bithynie, peut-être d'origine Thrace, connu surtout dans les récits mythologiques. Leur roi, Amycus, aurait tué Pollux. Le nom de Bébrycie fut souvent donné à la Bithynie.— D'autres Bébryces habitaient très-anciennement au N. E. de l'Espagne, et sur la côte gauloise de la Méditerranée, au N. des Pyrénées.

Bec, du scandinave *bekk*, ruisseau, se trouve dans la composition d'un assez grand nombre de noms géographiques: Bolbec, Caudebec, etc.

Bec-Hellouin (le), bourg de l'arr. et à 20 kil. N. E. de Bernay, à 40 kil. N. O. d'Évreux (Eure), sur la Rille. Anc. abbaye de bénédictins, fondée, au milieu du xi^e^ s., par Herluin ou Hellouin, bientôt florissante, eut pour maîtres Lanfranc et saint Anselme. Le Bec fut une riche abbaye jusqu'à la Révolution; il reste une grosse tour du xi^e^ s.; les bâtiments élevés aux xvii^e^ et xviii^e^ s. servent maintenant de haras. D. Bourget a écrit l'histoire de l'abbaye.

Bec d'Allier. V. Allier.

Bec d'Ambez. V. Ambez.

Bec de Corbin. V. Gentilshommes.

Becan ou **Becanus** (Guillaume Van der Beke), un des meilleurs poëtes latins de la Belgique, né à Ypres, 1608-1683, jésuite, professeur de philosophie à Louvain, a composé des *élégies* pleines de sentiment et de poésie, et *l'Entrée triomphale à Gand de l'infant d'Espagne, Ferdinand*, description mêlée de vers et ornée de 42 pl. gravées par C. Galles, d'après les dessins de Rubens.

Becan (Martin), professeur de philosophie et de théologie chez les jésuites, né dans le Brabant, 1550-1624, confesseur de Ferdinand II, a laissé une *Somme de théologie*, in-fol., des *Traités de controverse* et *Analogia Veteris et Novi Testamenti*. Il y a une édition de ses *Opuscules*, in-fol., Paris, 1633.

Beccafumi (Dominique Paccio, dit), dit *Micarino*, peintre italien, né près de Sienne, 1484-1549, d'abord pâtre, fut protégé par un bourgeois de Sienne, dont il prit le nom, et devint un artiste distingué, sculpteur, graveur, peintre. Son dessin est hardi, son coloris agréable; son *Saint-Sébastien*, au palais Borghèse, est un beau tableau; on lui doit l'arrangement du beau pavé de marbre de la cathédrale de Sienne.

Beccaria (César Bonesana, marquis de), publiciste et économiste italien, né à Milan, 1738-1794. Il fut l'un des élèves les plus célèbres des philosophes français, et il put développer ses idées généreuses sous le patronage éclairé du comte Firmiani, gouverneur du Milanais. En 1762, il publia un opuscule intitulé : *Du Désordre et des Remèdes de la monnaie dans l'Etat de Milan;* puis il donna plusieurs articles au recueil, *le Café*, dans le goût du *Spectateur anglais*. Mais c'est le *Traité des délits et des peines*, 1764, in-8°, qui a fait sa réputation; dans ce livre, qui eut un succès prodigieux, et dont les idées sont devenues populaires, il prenait la défense de l'opprimé, limitait la faculté de punir, séparait nettement le pouvoir judiciaire du pouvoir législatif, proscrivait les arrestations arbitraires, demandait une juste proportion dans la punition des crimes et des délits, s'élevait contre la torture, contre la contrainte par corps, posait les bases de l'établissement du jury, etc. Son livre n'est peut-être pas l'œuvre du génie, mais par les principes généreux qui y sont développés, il mérite la reconnaissance des hommes. Il eut une multitude d'éditions, fut traduit dans toutes les langues, commenté par Diderot, Voltaire, etc.; admiré dans toute l'Europe; la société de Berne décerna une médaille à l'auteur, que Catherine II voulut attirer dans ses Etats. Cependant on le dénonça comme ennemi de la religion et de la royauté; mais il fut protégé par Firmiani, et l'on créa pour lui, à Milan, une chaire d'économie politique, 1768. Son cours, publié seulement en 1804, renferme de saines notions sur la production et la distribution de la richesse. Dans un mémoire sur *l'uniformité des mesures*, publié en 1780, il indiqua le premier les bases du système décimal fondé sur un étalon invariable. Il avait conçu le plan d'un grand ouvrage sur la législation; mais les attaques dont il fut l'objet l'arrêtèrent malheureusement dans cette noble entreprise. Ses *Œuvres* ont été réunies à Milan, 1821, 2 vol. in-8°.

Beccles, port sur la Waveney canalisée, dans le comté de Suffolk (Angleterre), fait un assez grand commerce avec Yarmouth, qui est à 22 kil. N. E. Eglise du xiv^e^ s.; 4,500 hab.

Bec-Crespin (maison de), l'une des plus anciennes familles de Normandie.

Bec-de-Lièvre (maison de), l'une des plus anc. familles de Bretagne.

Becerra (Gaspard), peintre, sculpteur et architecte espagnol, né en Andalousie, 1520-1570, fut élève de Michel-Ange, se distingua à Rome; et, de retour en Espagne, peintre et sculpteur de Philippe II, travailla à l'Alcazar de Madrid, au palais du Pardo; composa beaucoup de tableaux remarquables par la beauté du dessin et par l'éclat du coloris; ses statues sont encore supérieures, et l'on admire, dans plusieurs églises, les images du Christ, de la Vierge, des Saints, qu'il a taillées dans le bois; l'un des premiers il eut l'idée de peindre les statues.

Becerril (Alonzo), sculpteur espagnol de la fin du xvi^e^ s., a laissé un grand nombre de statuettes, de bas-reliefs, souvent en argent et dans le style gothique, très-estimés pour la délicatesse de l'exécution.

Béchameil (Louis de), marquis de Nointel, financier, s'enrichit pendant les troubles de la Fronde, se fit un nom comme gastronome, et fut apprécié par Louis XIV, comme connaisseur en fait de tableaux et d'objets d'art. Il mourut très-âgé, en 1703.

Becher (Jean-Joachim), médecin et chimiste allemand, né à Spire, 1625-1682, eut une existence très-agitée, et, le premier essaya de créer une théorie chimique, en cherchant un acide primitif et en s'occupant d'expliquer les transformations que la chaleur fait subir aux métaux ; il a préludé à la doctrine du phlogistique de Stahl, qui a commenté son principal ouvrage, *Physica subterranea*, 1669. Il voulut fonder une langue universelle et

publia, à cet effet, *Character pro notitia linguarum universali*.

Bécherel, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 20 kil. au N. de Montfort (Ille-et-Vilaine). Fabr. de fils retors; commerce de grains, lin, beurre et bestiaux. Située sur une colline élevée, elle fut une ville fortifiée au XIIIe s.; aux environs, source minérale ferrugineuse; 816 hab.

Bechstein (JEAN-MATHIAS), naturaliste allemand, né dans le duché de Saxe-Gotha, 1757-1852, s'occupa surtout et avec passion de sylviculture et d'entomologie forestière. Il dirigea longtemps l'école forestière fondée par le duc de Saxe-Meiningen, et forma beaucoup de bons élèves. Parmi ses nombreux ouvrages, on cite : *Hist. naturelle populaire de l'Allemagne*, 4 vol. in-8° ; *Entomologie forestière*, 3 vol. in-8° ; *Cours complet de science forestière*, 5 vol. in-8° ; *Figures d'objets d'histoire naturelle*, 8 vol. in-8°; *Hist. naturelle des oiseaux de cage*, etc.

Beck (CHRÉTIEN-DANIEL), philologue et historien allemand, né à Leipzig, 1757-1832, fut professeur distingué dans cette ville, et a publié beaucoup d'ouvrages estimés : éditions de Pindare, d'Euripide, d'Apollonius, d'Aristophane, de Calpurnius; traductions; *Histoire universelle*, 4 vol. in-8°, qui va jusqu'à la découverte de l'Amérique; *Eléments archéologiques; Répertoire des littératures modernes*, vaste ouvrage de bibliographie, etc.

Beck (JEAN, baron DE), général du roi d'Espagne, né dans les Pays-Bas, d'abord postillon à Bastogne, conquit tous ses grades par son courage, se distingua à la bataille de Thionville, 1640, et mourut de ses blessures, en 1648.

Becker (CHARLES-FRÉDÉRIC), historien allemand, né à Berlin, 1777-1806, a laissé quelques livres intéressants : *Narrations tirées de l'histoire ancienne*, *Histoire universelle pour les enfants et leurs maîtres*, 9 vol. in-8°, qui a servi de base au *Cours d'histoire moderne* de Schœll. On a continué l'œuvre, qui a paru en 14 vol., 1828.

Becker ou **Bajert-Becker** (LÉONARD-NICOLAS), comte DE MONS, général français, né à Obernheim (Alsace), 1770-1840, était général dès 1793, se distingua en Italie, à Saint-Domingue, devint général de division à Austerlitz, fut nommé comte après Tilsitt, et grand officier de la Légion d'honneur après Essling. Il fut membre de la Chambre des députés de 1815, et fut chargé par le gouvernement provisoire d'accompagner Napoléon jusqu'à Rochefort. Il s'acquitta avec convenance de cette pénible mission. Il fut pair de France en 1819.

Becker (NICOLAS), poëte allemand, 1815-1841, que fit connaître surtout son *Hymne du Rhin*, auquel répondirent Alfred de Musset et Lamartine.

Becket (THOMAS), archevêque de Cantorbery, né à Londres, en 1117 ou 1119, d'une famille normande, suivant les uns, d'un marchand anglais, Gilbert Becket, et d'une musulmane, suivant un récit plus romanesque; étudia à Oxford, à Paris, à Bologne; gagna les bonnes grâces du roi Henri II, qui en fit son ami, le nomma chancelier d'Angleterre et précepteur de ses jeunes enfants. Becket vécut d'abord au milieu d'une pompe et d'un luxe extraordinaires. Henri II, qui voulait réformer l'Eglise d'Angleterre et la soumettre à son autorité, éleva son ami au siége de Cantorbéry, malgré sa vive opposition, 1162; aussitôt le nouveau primat changea complétement sa manière de vivre; il se démit de sa charge de chancelier et se disposa à défendre les droits de l'Eglise et du souverain pontife. Il résista au roi dans l'assemblée de Westminster, en 1163; et, quand les *Constitutions de Clarendon* eurent été promulguées, 1164, il refusa de s'y soumettre. Henri II, furieux, le fit condamner par l'assemblée de Northampton, le persécuta, voulut le forcer à résigner ses fonctions; Th. Becket s'enfuit alors en France, où Louis VII et le pape Alexandre III l'accueillirent. Il vécut au monastère de Pontigny, puis à Sainte-Colombe, près de Sens, excommuniant ceux qui détenaient les biens de son église et condamnant les Constitutions de Clarendon. L'intervention de Louis VII et des légats du pape amena une réconciliation peu sincère, en 1170. Thomas Becket rentra néanmoins à Cantorbéry, mais renouvela les excommunications contre plusieurs de ses anciens ennemis. Henri II, alors en Normandie, prononça, dans un moment de colère, quelques paroles menaçantes; aussitôt, quatre de ses gentilshommes se rendirent à Cantorbéry et assassinèrent l'archevêque, au pied même de l'autel de sa cathédrale, 29 déc. 1170. Henri II se hâta de désavouer le crime et vint même faire une pénitence publique au tombeau de la victime Th. Becket fut canonisé par Alexandre III; son tombeau devint un lieu de pèlerinage très-fréquenté, jusqu'au jour où Henri VIII le fit condamner comme coupable de lèse-majesté et s'empara de toutes les richesses accumulées autour de la châsse du saint, 1538. Sa vie, écrite par quatre auteurs différents, a été publiée, en 1682, par le P. Christ. Lupe, sous le titre de *Quadrilogus*, 2 vol. in-4°; Giles a réuni ses œuvres, *Opera omnia*, 8 vol. in-8°, 1846. La vie de saint Thomas Becket a été souvent écrite, par l'abbé Mignot, 1756; par Bataille, 1843; par Robert, 1844; par Giles et par l'abbé Darboy, 1858, 2 vol. in-8°. M. Hippeau a publié, 1860, une vie en vers de Th. Becket, écrite au XIIIe s., par Garnier de Pont-Saint-Maxence.

Beckmann (JEAN), savant allemand, né dans le Hanovre, 1739-1811, fut professeur à Saint-Pétersbourg, voyagea en Suède, où il suivit les leçons de Linné, et fut professeur de philosophie et d'économie rurale à Gœttingen. Il a publié de nombreux traités d'économie, de finances, etc.; et surtout *Notices sur l'histoire des découvertes dans les sciences et dans les arts*, Leipzig, 1786-1805, 5 vol. in-8°.

Béclard (PIERRE-AUGUSTIN), médecin anatomiste, né à Angers, 1785-1825, chirurgien en chef de la Charité, professeur d'anatomie à l'Ecole de médecine, se distingua dans ces fonctions et a laissé beaucoup de Mémoires, mais surtout des *Eléments d'anatomie générale*, 1823.

Becskerek (GROSS-), ch.-l. du comitat de Torontal (Hongrie), à 70 kil. S. O. de Temeswar, sur la Béga. Elève de vers à soie; commerce actif; 13,000 hab.

Becula ou **Bétula**. V. BÆCULA.

Bédarieux, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 34 kil. N. de Béziers (Hérault), sur l'Orbe. Draps unis et pour casquettes, lainages, bonneterie; commerce actif de papiers, huiles, vins, etc. Violente insurrection en 1851; 7,892 hab.

Bédarrides (*Bituritæ*), ch.-l. de cant. de l'arr. et à 15 kil. N. E. d'Avignon (Vaucluse), sur l'Ouvèze; moulins à garance; aux environs, excellents pâturages et sites pittoresques; 2,860 hab.

Bède *le Vénérable*, né à Wearmouth (Durham), en Angleterre, 675-735, fut ordonné prêtre à 30 ans, et, par sa science, acquit une réputation qui s'étendit même jusqu'à Rome, mais il refusa les offres du pape Sergius, qui voulait l'attirer auprès de lui; il vécut et mourut dans le monastère de Jarrow, près de Durham. Il s'était instruit lui-même par la lecture des anciens et des Pères de l'Eglise; il a écrit de nombreux ouvrages sur la rhétorique, la théologie, la philosophie, l'histoire. Le plus célèbre a pour titre : *Historia ecclesiastica gentis Anglorum*, en 5 livres, depuis les temps anciens jusqu'en 731 ; la première édition est de 1474. Alfred le Grand traduisit ce livre en anglo-saxon. C'est une source précieuse pour l'histoire des premiers temps de l'Angleterre. Il écrivit aussi un *Manuel de dialectique* et un traité *De sex ætatibus mundi*, dont la chronologie a servi de base à presque toutes les chroniques universelles du moyen âge. Ses *Œuvres* complètes ont été plusieurs fois publiées, Paris, 1554, 8 vol. in-fol.; Londres, 1693, in-fol., par le savant Warton; Giles, 1843-44, avec une traduction anglaise des traités historiques, 6 vol. in-8°.

Bedestan, pays situé dans le bassin supérieur de l'Indus, et récemment annexé à l'Empire britannique des Indes. Borné à l'E. par le Ladak, au S. par le Kachemir, à l'O. par le Ghilghit, affl. de l'Indus, au N. par les monts Thsounling; il a 200 kil. de long sur 150 de large. C'est dans ce pays que s'arrêta Alexandre, et les Macédoniens auraient élevé là un fort que les indigènes nommèrent Iskandardia, et qui est devenu la ville d'Iskardoh. Les habitants, appelés *Balti*, au nombre de 2 à 300,000, musulmans shiites ou idolâtres, sont soumis à un souverain absolu, aujourd'hui tributaire des Anglais.

Bedford, comté d'Angleterre, dans le bassin de l'Ouse, qui le divise en deux parties inégales, a 120,421 hect. et 136,000 hab., entre les comtés de Northampton au N. O., de Huntingdon au N. E., de Cambridge à l'E., de Hertfort au S., de Buckingham à l'O. Il y a des espaces stériles au S., près des collines crayeuses appelées Chiltern-hills, de bons herbages au S. E., un sol très-fertile, couvert de champs de blé, parsemé de parcs et de beaux châteaux au N. et à l'E. L'industrie consiste en fabrication de lacets, chapeaux de paille, paniers, jouets d'enfants, dentelles, etc.; on exploite les pierres à chaux et les pierres à foulon. Il y a de nombreuses ruines romaines à Dunstalt, Sandys, etc. Le ch.-l. est *Bedfort*; les v. pr. sont Biggleswade, Luton, etc.

Bedford, à 80 kil. N. O. de Londres, sur l'Ouse qu'on traverse sur un beau pont. Eglise de Saint-Paul. Vaste pénitencier. Nombreuses écoles; établissements de bienfaisance dans lesquels les indigents fabriquent des dentelles et de la flanelle. Commerce de houille, bois, blé et fer. Les Russell sont ducs de Bedford; 13,500 hab.

Bedford, v. du comté de Lancastre (Angleterre), à 16 kil. O. de Manchester; commerce de coton; 4,000 hab.

Bedfort (New-), v. du Massachusetts (Etats-Unis), à 85 kil. S. de Boston, port sur l'Atlantique. Chantiers de construction; commerce actif; pêche de la baleine; 8,000 hab.

Bedfort (JEAN **Plantagenet**, duc DE), frère puîné du roi d'Angleterre, Henri V, 1389-1435, fut gouverneur de Berwick, garde des Marches d'Ecosse, lieutenant du roi en Angleterre; puis l'aida dans sa guerre en France; et, quand Henri mourut, 1422, fut nommé par lui régent de France, au nom de son jeune fils, Henri VI. Politique habile et brave capitaine, il resserra l'alliance des Anglais avec le duc de Bourgogne, dont il épousa la sœur, et fut victorieux des troupes de Charles VII à Cravant-sur-Yonne, 1423, et à Verneuil, 1424. Mais la jalousie et les fautes de son frère, le duc de Glocester, régent d'Angleterre, ralentirent ses progrès, jusqu'au jour où l'apparition de Jeanne Darc rendit l'avantage au parti français, 1429. Quand elle fut prise, à Compiègne, il l'acheta à Jean de Luxembourg, et dirigea, par une politique cruelle, le procès de l'héroïne, dont il fut l'un des principaux bourreaux. La mort de sa femme, Anne de Bourgogne, son mariage avec la fille du comte de Saint-Pol, préparèrent une rupture entre lui et Philippe le Bon. Aux conférences d'Arras, ses prétentions orgueilleuses empêchèrent la paix avec la France; et il mourut à Rouen, accablé de douleur, en prévoyant la ruine de la domination anglaise, 13 septembre 1435.

Bedjahs, peuple nomade et musulman d'Afrique, qui habite entre le Nil et Souakin ; on trouve dans leur pays des mines d'émeraudes, et ils ont donné leur nom à la petite ville de *Bedjah*, en Nubie. Leur principale tribu est celle des Bichâris.

Bedjapour ou **Visiapour**, v. de la présidence de Bombay (Hindoustan), ch.-l. du district de ce nom, à 370 kil. S. O. de Bombay, autrefois capitale florissante d'un royaume musulman, est bien déchue; une partie de la ville est inhabitée. On voit encore le mausolée d'Ibrahim et celui du sultan Mohammed-Schah, au milieu de ruines d'innombrables palais et mosquées. — La prov. de Bedjapour est comprise dans le haut bassin de la Kistna et s'étend jusqu'à la mer d'Oman; elle est très-fertile; on y travaille le coton, les armes, etc. Jadis elle formait un royaume indépendant, dans le territoire duquel se trouvaient les possessions portugaises de Goa. Il fut conquis par Aureng-Zèbe et par les Mahrattes; les Anglais en ont pris la plus grande partie en 1818.

Bedlam, corruption de *Bethléem*, célèbre hospice d'aliénés, près de Londres.

Bedmar (ALPHONSE **de la Cueva**, marquis DE), homme d'Etat espagnol, 1572-1655, était ambassadeur de Philippe III à Venise, lorsqu'il ourdit un complot contre l'existence de la république avec le duc d'Ossuna, vice-roi de Naples, et Pedro de Tolède, gouverneur de Milan, 1618; des aventuriers étrangers, réunis à Venise, devaient donner le signal. Le complot fut découvert et étouffé; l'ambassadeur dut quitter Venise. Cette conspiration, racontée par Saint-Réal, avec des détails romanesques, a été niée par G. Naudé, Capriara et surtout par Grosley; mais les documents publiés par Ranke, en 1831, prouvent son existence; Venise, qui ne pouvait se venger de l'Espagne, aurait prudemment gardé le silence. Bedmar fut président du conseil de Flandre, évêque d'Oviedo et cardinal. Il eut la réputation d'avoir été l'un des génies les plus dangereux de l'Espagne, et l'un de ses diplomates les plus sagaces et les plus impénétrables.

Bednore ou **Haïder-Nagore**, v. de la présidence de Madras (Hindoustan), sur le Cheravotty, dans les Ghattes occidentales, près de la côte de Kanara. Elle avait atteint un haut degré de prospérité sous Haider-Ali; elle est bien déchue; Tippoo-Saëb y battit les Anglais en 1783. La province de Bednore faisait partie du Maïssour; 15,000 hab.

Bédouin, bourg de l'arrond. et à 14 kil. E. de Carpentras (Vaucluse), au pied du mont Ventoux. En 1794, le représentant du peuple Maignet le fit incendier, sous le prétexte que c'était un « repaire d'aristocrates » ; phrase commode et qui couvrait alors bien des vengeances particulières. Fabriques importantes de poteries, filatures de soie; 2,425 hab.

Bédouins, de l'arabe *bid*, désert, ou *bedouy*, habitant du désert. On appelle ainsi les Arabes qui mènent la vie nomade, de l'Arabie au Maroc. Vivant, sous la tente, de l'élève du bétail et de brigandage, divisés en tribus, soumis à des chefs héréditaires nommés *cheikhs*, et à des prêtres musulmans, nommés *marabouts*, recouverts d'un *burnou* de laine blanche, ils ont conservé jusqu'à nos jours les mœurs des anciens Arabes. — Parmi les Bédouins, les plus remarquables sont ceux de l'Arabie septentrionale; les uns s'approchent, au printemps et en été, des terres cultivées de la Syrie, comme les *A'nezé*, l'une des tribus les plus puissantes; les autres restent toute l'année dans le voisinage des terres en culture; on les nomme souvent *Ahl-el-Schémal*, ou nations du nord. D'après un voyageur récent, M. Palgrave, ces Bédouins ne sont que des barbares ayant quelques-unes des demi-vertus de la barbarie, mais en ayant aussi tous les vices: la défiance, l'astuce, la cupidité, quelquefois la cruauté froide, et toujours l'invincible penchant au vol et à la maraude. Il ne faut pas les prendre pour le vrai type de la race arabe; ils ne sont qu'une branche dégénérée de cette noble race; c'est au centre de l'Arabie qu'on trouve des Arabes d'un caractère plus élevé.

Bédoyère (DE LA). V. LABÉDOYÈRE.

Bedr, village du Hedjaz (Arabie), à 130 kil. S. O. de Médine. Victoire de Mahomet sur les Koréischites, 624.

Bedriacum, v. des Cénomans (Gaule Cisalpine), entre Mantoue et Crémone, est célèbre par la victoire des troupes de Vitellius sur les généraux d'Othon, 69 ap. J. C.

Beek (DAVID), peintre hollandais, né à Delft, 1621-1656, élève de Van Dyck, enseigna le dessin aux fils de Charles Ier, fut chargé par la reine de Suède, Christine, d'aller dans toute l'Europe pour y peindre les portraits des souverains et des personnages célèbres. Ses portraits sont répandus dans toutes les galeries.

Beekkerk (HERMANN-WALTER), peintre hollandais, né à Leeuwarden, 1756-1796, fut un artiste distingué, habile surtout à distribuer la lumière et les ombres.

Beeldemaker (JEAN), peintre hollandais, né à la Haye, 1636, reproduisit avec talent des chasses au cerf et au sanglier. — Son fils, *François*, né à la Haye, 1669, visita l'Italie, et fut un bon peintre d'histoire.

Beer (GUILLAUME), astronome allemand, né à Berlin, 1797-1850, fils d'un célèbre banquier, fit les campagnes de 1813 à 1815, s'occupa activement de banque et de commerce; et, dans ses loisirs, étudia avec succès les mathématiques et l'astronomie. Avec son ami Madler, il travailla dans l'observatoire qu'il avait élevé près de Berlin; ils publièrent des *Observations sur Mars*, en 1830; puis une bonne *carte de la Lune*, 1836; et un commentaire intitulé: *La Lune dans ses rapports généraux et particuliers*, 1837. Beer a fait partie de la première chambre de Prusse.

Beer (MICHEL), poëte dramatique, frère du précédent, né à Berlin, 1800-1833, a écrit plusieurs pièces: les *Fiancés d'Abydos*, le *Paria*, *Struensée*, d'un style noble et pur. *L'Épée et la Main* fut la dernière production de l'auteur. Ses *Œuvres* complètes ont paru à Leipzig, 1835, et sa correspondance en 1837.

Beer (MEYER). V. MEYERBEER.

Beeren (Gross-), village du Brandebourg (Prusse), au S. E. de Teltow. Victoire de Bulow et de Bernadotte sur Oudinot, 23 août 1813.

Beethoven (LOUIS **Van**), né à Bonn, 17 déc. 1770, mort à Vienne, 26 mars 1827, était fils d'un ténor à la chapelle de l'électeur de Cologne. Il eut d'abord une certaine répugnance pour les études musicales, mais son imagination s'enflamma, lorsqu'il connut les œuvres de Bach et de Hændel; et, de bonne heure, il jeta sur le papier ses premières inspirations, cantates, sonates, chants, etc., que plus tard il renia. A 20 ans, il vint à Vienne pour rendre hommage à Mozart, qu'il admirait; il l'étonna, et Mozart, dès la première audition, prédit sa glorieuse destinée. Haydn lui donna aussi quelques conseils, et le confia aux soins d'un maître rigide et supérieur, Albrechtsberger; enfin, un musicien très-distingué, Schenk, acheva de lui faire connaître les procédés techniques de la composition. Protégé par le prince Lichnowski, rival déjà glorieux de Woelff, il passa dix années heureuses, imitant encore Mozart, et ne donnant libre cours à son génie que dans ses brillantes improvisations. Mais les malheurs de la guerre le privèrent d'une partie de ses ressources; des chagrins

de famille, les premières atteintes d'une surdité qui ne fit qu'augmenter, le jetèrent dans une mélancolie morose et parfois mystique. En 1809, le roi de Westphalie lui proposa la place de maître de chapelle. Trois amateurs distingués de Vienne le retinrent, en lui offrant généreusement une pension de 4,000 florins. Il vécut dès lors à Vienne, ou plutôt dans le joli village de Baden, à quelque distance. En 1815, il fut l'objet des attentions les plus délicates de la part des souverains étrangers; et, jusqu'à sa mort, il reçut les témoignages les plus honorables de l'admiration qu'il inspirait et de la popularité qui l'entourait. Il a surtout excellé dans la musique instrumentale, et déployé un génie hardi, original, puissant, dans ses combinaisons harmoniques; il a laissé 35 sonates pour piano, un grand nombre de morceaux de caractères différents, fantaisies, préludes, rondos, thèmes variés; des concertos pour divers instruments, des pièces pour le chant, avec accompagnement de piano; deux messes, l'*Oratorio du Christ au mont des Oliviers*; une cantate dramatique, dix ouvertures; l'opéra de *Fidelio*, le ballet de *Prométhée*, 9 symphonies admirables, etc., etc. M. Fétis a traduit un ouvrage ayant pour titre: *Etudes de Beethoven, Traité d'harmonie et de composition*, 1833, 2 vol in-8°. Bonn a élevé une statue au grand compositeur, l'une des gloires de l'art moderne.

Beffroi, nom donné surtout aux tours que les communes élevaient au centre de la ville; on y suspendait la cloche qui convoquait aux assemblées; on y plaçait, en haut, le guetteur, qui surveillait l'ennemi; en bas, les archives de la commune. Le beffroi de Gand est l'un des plus remarquables; souvent, en Flandre, l'hôtel de ville était surmonté du beffroi, en pierre ou en bois.

Beffroi de Reigny (Louis-Abel), connu sous le nom de *Cousin Jacques*, littérateur, né à Laon, 1757-1811, obtint une certaine vogue par des ouvrages assez spirituels et bizarres, *les Lunes*, recueil mensuel littéraire, de 1785 à 1790; *la Constitution de la Lune, rêve politique et moral*, 1793; *le Testament de cousin Jacques*, 1795, etc.; et par des pièces de théâtre, pleines d'allusions aux événements du temps: *Nicodème dans la Lune*, 1790, qui eut 400 représentations; *Nicodème aux Enfers; le Club des Bonnes Gens*, 1791; *les Deux Nicodèmes, la Petite Nanette*, 1796. Il commença, en 1800, la publication d'un *Dictionnaire des hommes et des choses*, que la police arrêta, avant la fin de la lettre C.

Béfort ou **Belfort**, jadis sous-préfecture, à 70 kil. S. O. de Colmar, sur la Savoureuse, par 47° 38′ 15″ lat. N., et 4° 31′ 44″ long. E., dans un pays riche en manufactures. Tanneries, forges, horlogeries; mines de fer aux environs. Grand commerce avec la Suisse et l'Allemagne; direction de douanes. Place forte très-importante, elle défend la trouée qui porte son nom et qui conduit du Rhin vers Langres et le bassin de la Seine; ses fortifications, commencées par Vauban, ont été augmentées depuis 1815, et complétées par un vaste camp retranché; pop.: 8,050 hab. Dépendant des ducs d'Autriche, elle fut prise par les Suédois en 1632 et 1654, par les Français en 1636; le traité de Westphalie nous l'a laissée. Elle a été le théâtre d'une conspiration contre les Bourbons (1821). Défense héroïque en 1870-71.

Béfort (Collines de), chaînon qui relie le Ballon d'Alsace au Jura; elles sont très-peu élevées, traversées, au col de Valdieu, par le canal du Rhône au Rhin, et laissent un espace ouvert pour pénétrer de l'Alsace dans la Bourgogne.

Beg ou **Bey**, titre d'honneur, qui signifie *seigneur* en turc, et qui s'ajoute au nom propre des chefs de distinction. Dans l'armée, il correspond au grade de *colonel*; il peut être porté par des chrétiens. Les sultans ont donné ce nom aux hospodars de Moldavie et de Valachie, au souverain de Tripoli jusqu'en 1835, au souverain de Tunis, qui le porte encore. Avant la conquête de l'Algérie, le dey d'Alger avait sous sa dépendance les beys de Constantine, d'Oran, de Tittery.

Bega (Corneille), peintre hollandais, né à Harlem, 1620-1664, le meilleur élève d'Adrien Van Ostade, eut plusieurs des qualités de son maître. Le Louvre a de lui: *l'Intérieur d'un ménage, l'Assemblée des Buveurs, un Chimiste dans son laboratoire*.

Bega, rivière qui arrose le Banat, au S. de la Hongrie; elle se divise en plusieurs bras; l'un se jette dans la Theiss, à Titel; deux autres, dans le Temès, à Modos et à Opova. Son cours est de 170 kil.

Bégards ou **Béghards**, hérétiques du XIIe s., nombreux sur les bords du Rhin, en France, dans les Pays-Bas, en Allemagne. Ils avaient adopté une sorte de panthéisme mystique, probablement issu des doctrines de Jean Scott Érigène. Ils enseignaient que, Dieu étant tout, l'homme ne devait songer qu'à se réunir à Dieu, à se confondre avec lui, et que les lois divines et humaines étaient complétement inutiles. Le concile de Vienne les condamna en 1311. Il paraît que les mystiques allemands du XIVe s., Eckart, Tauler, Ruysbrock, se rattachent aux Bégards.

Begler-Bey, *seigneur des seigneurs*, titre des gouverneurs généraux de l'empire ottoman; les insignes de leur dignité sont trois queues de cheval, deux grands drapeaux et une musique.

Béguillet (Edme), agronome français, mort en 1786, fut notaire à Dijon et correspondant de l'Académie des Inscriptions. Parmi ses ouvrages d'économie rurale, on cite le *Traité général des subsistances et des grains*, 1782, 6 vol. in-8°. On estime moins ses ouvrages historiques sur l'*Histoire de Bourgogne* et sur l'*Histoire de Paris*, 1780, 3 vol, in-8°.

Béguines, nom de femmes pieuses, vivant en commun, mais sans prononcer de vœux. Les uns font remonter ces sortes de communautés libres à Begga, fille de Pepin de Landen, femme du maire Anségise, qui vivait au VIIe s.; d'autres, à un prêtre de Liége, Lambert Beggh ou Le Bègue, vers 1170-1180; on fait encore dériver ce nom de l'allemand *beggen*, prier. Plusieurs fois on les a confondues avec les *Bégards*. Il y eut beaucoup de *béguinages* en France et en Allemagne, à partir du XIIIe s. Louis XI les supprima en France, et les remplaça par les sœurs du tiers ordre de saint François, pour soigner les malades; le peuple continua de donner aux religieuses le nom de *béguines*. Il y a encore des béguinages en Allemagne, à Gand et à Tongres en Belgique, et même en France.

Behader-Khan, sultan des Mongols, 1302-1335, régna en Perse, dès 1317; combattit les Usbecks, et fut le dernier prince de la dynastie de Gengis-Khan en Perse.

Behader-Shah, empereur mongol de l'Inde, fils et successeur d'Aureng-Zèbe, en 1707, vit commencer la décadence de l'empire; il eut à lutter contre ses frères rebelles, contre les Mahrattes, les princes Radjpouts, les Sikes, etc. Il mourut en 1712.

Behaïm (Martin), géographe et navigateur allemand, né à Nuremberg, 1436-1506, négociant, se rendit d'Anvers en Portugal, vers 1480; se fit connaître par sa science géographique, et fut chargé, en 1484, d'accompagner Diego Cam sur les côtes occidentales de l'Afrique. Il s'établit à Fayal, dans les Açores, et s'y maria; il fit plusieurs voyages en Europe et revint mourir à Lisbonne. Il est surtout célèbre par le globe terrestre qu'il fit à Nuremberg, 1491-92; ce globe, de 1 pied 8 pouces de diamètre, existe encore dans les archives de sa famille; il représente l'état des terres, d'après les données des géographes anciens et les voyages de Marco Paulo, Mandeville, en Asie; des Portugais à l'O. de l'Afrique. On en retrouve la reproduction dans l'*Histoire des mathématiciens de Nuremberg*, de Doppelmayer, et à la fin du *Premier voyage autour du monde*, de Pigafetta, 1802. V. *Recherches critiques sur le chevalier de Behaïm*, par A. de Humboldt, 1836.

Beham (Barthélemy), peintre et graveur allemand, né à Nuremberg, 1496-1540, de l'école d'Albert Dürer, fut un artiste distingué, dont on trouve les tableaux à Vienne, Berlin, Munich, Stuttgart, etc.; ses gravures sont encore plus remarquables. — Son neveu, *Jean-Sebald*, 1500-1550, aussi de Nuremberg, a laissé de petites estampes sur cuivre et sur bois, qui sont encore recherchées.

Behar. V. Bahar.

Béhobie, village des Basses-Pyrénées, près de la Bidassoa; c'est un des passages ou *ports* de France en Espagne.

Behring, Bering ou **Beering** (Vitus), navigateur danois, au service de la Russie, né à Horsens (Jutland), 1680-1741, fut employé par Pierre le Grand, fit un voyage de découverte sur les côtes du Kamtchatka, 1725-28, reconnut la mer et le détroit qui portent son nom, et, dans un second voyage, mourut de fatigue et de privations dans l'île de Behring.

Behring (Détroit de), entre l'Océan glacial arctique et le Grand Océan, sépare le cap Oriental (N. E. de l'Asie) du cap du Prince de Galles (N. O. de l'Amérique). Il a 200 kil. de longueur sur 80 dans sa plus faible largeur. Vers le milieu, les eaux ont 30 brasses de profondeur. Découvert, en 1728, par Behring, il a été complétement exploré par Cook en 1778. Il est fermé par les glaces pendant l'hiver.

Behring (Mer de), partie septentrionale du Grand Océan, s'étend entre le Kamtchatka à l'O., l'Amérique à l'E., les îles Aléoutes au S. Elle communique par le détroit de ce nom avec l'Océan glacial, avec le Grand Océan par la Grande-Passe, qui sépare l'île de Cuivre des Aléoutes. Elle a environ 2,200 kil. de l'E. à l'O., et 1,600 kil. du N. au S. Elle forme les baies d'Anadyr, d'Alioutorskaïa et d'Avatcha, à l'O.; celles de Bristol et de Norton, à l'E.; les brumes y sont très-fréquentes.

Behring (Ile de), la plus occidentale des îles Aléoutes, par 55° lat. N. et 163° long. E. Longue de 120 kil. sur 40, elle est montueuse, stérile, inhabitée. Le navigateur Behring y vint mourir en 1741.

Beïcos, baie de la mer Noire, sur la côte de la Turquie d'Europe, près de l'entrée du Bosphore. Les flottes française et anglaise s'y établirent, en 1853.

Beïlan, v. de Syrie, dans le gouv. d'Adana (Turquie d'Asie), à 15 kil. S. E. d'Alexandrette. Victoire d'Ibrahim-Pacha sur les Turcs, en 1832; 5,000 hab.

Beïra, prov. du Portugal, bornée au N. par les prov. Entre-Douro-et-Minho et Tras-os-Montes; à l'E., par l'Espagne; au S., par l'Estrémadure; à l'O., par l'Océan Atlantique. Elle est montagneuse, traversée par la sierra d'Estrella; arrosée par la Coa, la Tavora, la Vouga et surtout le Mondego. Le sol produit vins, olives, grains, légumes secs, châtaignes, lins; on y élève beaucoup de bétail et des abeilles; on y exploite du fer, de la houille, des marbres, du sel; on y fabrique des toiles; il y a quelque exportation par les ports de Figueira et d'Aveira. On l'a souvent divisée en Haute-Beïra et Basse-Beïra; elle renferme maintenant 5 districts ou comarcas: Aveiro, Coïmbre, Viseu, Guarda et Castello Branco, dont la popul. est de 1,390,000 hab.

Beïrakdar. V. Baïraktar.

Beïram. V. Baïram.

Beïrouth. Baïrouth ou **Beyrouth,** ville du vilayet de Syrie (Turquie d'Asie), à l'embouchure du Beirout dans la Méditerranée, à 100 kil. N. O. de Damas. Résidence de trois évêques, maronite, melchite et syrien. Le port est mauvais, mais le mouillage, à 4 kil. N., est excellent. Le commerce est considérable: exportation de soie, noix de galle, garance, huile, coton, etc. Pop., 100,000 hab. (?). — Elle s'élève près des ruines de l'ancienne Béryte. Plusieurs fois détruite par des tremblements de terre, elle fut, au XVIIe s., la capit. de l'émir des Druses, Fakr-ed-Din; elle fut bombardée, en 1840, par les Anglais, qui l'enlevèrent à Méhémet-Ali, et la rendirent au sultan; l'expédition française de 1860 a débarqué à Beïrouth. V. *Bérytus*.

Beït-el-Fakih, v. du roy. de Sana, dans l'Yémen (Arabie), à 150 kil. N. de Moka. Entrepôt de cafés renommés; 7,000 hab.

Béja (*Pax Julia* ou *Augusta*), ch.-l. du district ou comarca de Béja, dans l'Alemtejo (Portugal), à 130 kil. S. E. de Lisbonne. Evêché suffragant d'Evora; cathédrale. Antiquités romaines. Beaux environs; 6,000 hab.

Béjar, v. de la prov. et à 75 kil. S. de Salamanque (Espagne), au S. des montagnes de ce nom. Fabriques de draps et de lainages. Eaux minérales. Ancien duché; 5,000 hab.

Béjar (Sierra de), entre la sierra de Gredos et la sierra de Gata (Espagne), sépare l'Alagon du Tormès; elle est confuse, déchirée et coupée au col de Baños par la route de Salamanque à Plasencia, suivie par les Français en 1809.

Béjart, nom d'une famille de comédiens français du XVIIe s., dont l'histoire est intimement liée à celle de Molière.

Béjart (Joseph), né à Paris, 1622-1659, fit partie de la troupe de Molière à Lyon, à Béziers. — Louis, son frère, 1630-1678, lui fut bien supérieur. — Madeleine, leur sœur aînée, 1618-1672, remplissait les rôles de soubrette et fut aimée de Molière. — Armande, sa sœur cadette, épousa Molière en 1662 et mourut en 1700.

Békès, v. du comitat de ce nom (Hongrie), au confluent des deux Körös, à 16 kil. N. O. de Gyula. Grand marché; 17,000 hab.

Békès-Csanad, comitat ou cercle du territoire de Gross-Wardein (Hongrie), arrosé par le Körös, a 340,000 hectares et 155,000 hab., madgyares et slaves surtout. Il produit du blé; il y a de nombreux bestiaux dans de beaux pâturages. Le ch.-l. est Gyula.

Bekker (Balthasar), théologien protestant, né en Frise, 1634-1698, fut pasteur dans plusieurs localités, défendit la philosophie de Descartes et fut accusé de socinianisme. Il plaida la cause du bon sens, en prouvant que les comètes ne sont pas des présages de malheurs (*Recherches sur les Comètes*, en flamand, 1683); et, dans le *Monde enchanté*, 1691, en attaquant les superstitions au sujet du diable, des sorciers, des malins esprits. Ce livre le fit condamner par le synode et le réduisit à la misère. L'ouvrage fut traduit en français, en italien, en anglais, en allemand; mais l'auteur fut persécuté.

Bekker (Elisabeth **Wolf**, née), femme de lettres hollandaise, né à Flessingue, 1738-1804, se fit connaître par des poésies remarquables, et publia des romans qui sont devenus classiques, comme les *Lettres d'Abraham Blankaart à Cornélie Wildschest*. Elle s'associa à une autre femme de talent, Agathe Deken, pour composer *Sara Burgerhart*, *William Leevend* et le *Voyage en Bourgogne* (en vers).

Bel. V. *Baal* ou *Bélus*.

Bel (Antoine Le). V. Supplément.

Bel (Jean Le). V. Supplément.

Bela ou Beila. v. du Béloutchistan, à 200 kil. N. O. d'Haiderabad; 15,000 hab.

Béla Ier, roi de Hongrie, de la dynastie des Arpades, succéda à son frère André Ier, et, dans un règne trop court, 1061-1063, affermit la royauté et protégea le christianisme. — Béla II, *l'Aveugle*, avait eu dans sa jeunesse les yeux crevés par l'ordre du roi Coloman, son oncle; il régna, après son cousin Etienne II, de 1131 à 1141. — Béla III, successeur d'Etienne III, 1174-1196, épousa une sœur de Philippe Auguste; il combattit les Polonais, les Autrichiens et les Vénitiens en Dalmatie. — Béla IV, fils d'André II, 1235-1270, réprima l'ambition du clergé et de la noblesse; mais, vaincu par les Mongols, il se réfugia en Autriche et jusqu'en Dalmatie.

Bélabre, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 12 kil. S. E. du Blanc (Indre); forges et hauts-fourneaux; 2,225 hab.

Bélad-el-Djérid. V. *Biledulgérid*.

Belair (Alexandre-Julienne de), général français, né à Paris, 1747-1819, fut ingénieur en chef pour la défense de Paris, 1792; l'un des commandants de la garde nationale; puis fit la campagne de 1793, comme général de division. Il a laissé: *Nouvelle science des ingénieurs*, 1787; *Eléments de fortification*, 1792.

Bélaspour, v. du Pendjab (Hindoustan), à 290 kil. N. de Delhi, jadis capitale d'un Etat indépendant, soumis aux Anglais depuis 1822; 15,000 hab.

Bélate ou **Bélatte,** l'un des cols des Pyrénées occidentales, par où passe la route de Bayonne à Pampelune.

Belbek, riv. de la Crimée, fut franchie par l'armée anglo-française, marchant de l'Alma vers Sébastopol, en 1854.

Belbeys ou **Belbeis,** v. de la Basse-Egypte, à 45 kil. N. E. du Kaire, sur le canal de Menedjeh; 5,000 hab.

Belchite, bourg fortifié, dans la prov. et à 32 kil. S. E. de de Saragosse (Espagne), sur l'Almonacid, prise après un combat, par Suchet, en 1809; 2,500 hab.

Belem, v. du Brésil. V. *Para*.

Belem, v. de l'Estrémadure (Portugal), à 8 kil. O. de Lisbonne, sur la rive droite du Tage, renferme un couvent dont l'église possède les tombeaux de plusieurs rois et princes. Les navires remontant le Tage s'y arrêtent pour la douane et la quarantaine; 6,000 hab.

Bélénia, bourgade du pays de Barry, sur le Nil supérieur, visitée par les explorateurs de cette partie presque inconnue de l'Afrique.

Belenus, dieu adoré par les Celtes dans plusieurs parties de la Gaule, de la Bretagne, en Illyrie, dans le Norique; les Romains l'ont confondu avec Apollon.

Belenyes, bourg du comitat de Bihar (Hongrie), à 40 kil. S. E. de Gross-Wardein; fer, cuivre, marbres noirs; 6,000 hab.

Bélésis, prêtre chaldéen, gouverneur de Babylone, se souleva, de concert avec Arbacès, gouverneur des Mèdes, contre Sardanapale. Ils renversèrent le premier empire d'Assyrie, et Bélésis fut roi à Babylone, de 759 à 747 av. J. C.

Belesta, bourg de l'arrond. et à 28 kil. S. E. de Foix (Ariège), sur les bords du Lers. Forges, marbreries; source intermittente de Fontestorbe; 2,534 hab.

Belfast, v. et port du comté d'Antrim (Irlande), au fond du golfe de Belfast ou Carrickfergus, à l'embouchure du Lagan, qui communique par un canal avec le lac Neagh, à 132 kil. N. E. de Dublin. Evêché catholique de Down et Connor. C'est une ville moderne, régulièrement bâtie. On y remarque la halle aux toiles blanches, les bâtiments du commerce, le vieux pont, le nouveau

pont qui communique avec le faubourg de *Ballymacarret*. Eglises et écoles nombreuses; Académie royale, espèce d'université, fondée en 1807; sociétés savantes. Centre de la fabrication du coton et de la toile en Irlande, Belfast a des chantiers de construction, des corderies, des fonderies, des fabriques de produits chimiques, des brasseries, des moulins à blé. Il entre annuellement plus de 6,000 navires dans son port, qui communique régulièrement avec Dublin, Glasgow, Liverpool, Londres. Les environs sont pittoresques; 174,000 hab.

Belfast, v. du Maine (Etats-Unis), sur la baie de Ponobscot, à 110 kil. N. E. de Portland; 5,000 hab.

Belfast, v. de l'île du Prince-Edouard (Nouvelle-Bretagne), peuplée de 4,000 Ecossais.

Belfort. V. *Béfort*.

Belgæ, ancien peuple de la Bretagne ancienne, vers le sud, avait pour villes principales *Magnus Portus* (Portsmouth) et *Venta Belgarum* (Winchester).

Belgam, v. forte de la présidence de Bombay (Hindoustan), à 70 kil. S. O. de Bedjapour, prise par les Anglais en 1818; 8,000 hab.

Belgiojoso, bourg de la prov. et à 12 kil. E. de Pavie (Italie). Château des princes de ce nom; 3,600 hab.

Belgique ancienne. Les Romains, depuis César, nommèrent ainsi la partie septentrionale de la Gaule, occupée par les tribus belges (*Belgæ* ou *Bolgæ*), venues de la Germanie à une époque inconnue, peut-être faisant partie de la grande race celtique, mais différant assez des autres tribus gauloises pour que César ait pu établir en Gaule trois grandes divisions de peuples, les Aquitains, les Celtes et les Belges. La Belgique s'étendait alors depuis le Rhin au N. E., la mer au N. O. jusqu'à la Seine et la Marne; conquise par César, 57-54 av. J. C., elle forma une province romaine, capit. *Remi* (Reims), sous Auguste, 27; puis on en détacha les deux Germanies à l'E., le long du Rhin; on fit entrer plus tard dans la Belgique des peuples tels que les *Lingones*, les *Sequani*, les *Helvetii*, qui n'étaient pas Belges d'origine; et il y eut deux Belgiques à la fin de l'Empire romain. Les principales tribus belges étaient au temps de la conquête, les Leuci, les Mediomatrici, les Veroduni, les Treveri, les Remi, les Catalauni, les Suessiones, les Veliocasses, les Ambiani, les Atrebates, les Morini, les Nervii, les Eburones, les Ubiens, etc.

Belgique Ire, l'une des provinces de la Gaule, à la fin de l'Empire romain, était située entre la Germanie IIe au N., la Germanie Ire à l'E., la Séquanaise et la Lyonnaise au S., la Belgique IIe à l O.; la capit. était Trèves. Les principaux peuples étaient les Leuci, Mediomatrici, Veroduni et Treviri; elle correspondait aux départements français des Vosges, de la Meurthe, de la Moselle, de la Meuse, et à une partie de la Prusse rhénane.

Belgique IIe, l'une des provinces de la Gaule, à la fin de l'Empire romain, était située entre la Belgique Ire à l'E.; les Lyonnaises IVe et IIe au S.; la Manche à l'O; la mer du Nord et la Germanie IIe au N. La capit. était *Civitas Remorum* (Reims). Les principaux peuples étaient les Nervii, Morini, Atrebates, Ambiani, Silvanectes, Bellovaci, Veromandui, Suessiones, Remi, Catalauni, Viducasses, etc. Elle correspondait aux Flandres, au Hainaut, aux départements français du Nord, du Pas-de-Calais, de la Somme, de l'Aisne, de l'Oise, de la Marne, de l'Aube.

Belgique (Royaume de). Il est situé dans l'Europe centrale, entre 49°30' et 51°31' lat. N., et entre 0°14' et 3°42' long. E. Il a pour bornes : au N. les provinces hollandaises de Zélande et de Brabant; à l'E. le Limbourg hollandais, la Prusse rhénane, le Luxembourg hollandais; au S. les dép. franç. de Meurt. et-Moselle, de la Meuse, des Ardennes, de l'Aisne, du Nord; à l'O. la mer du Nord. Sa longueur du N. O. au S. E. est de 277 kil., sa largeur de 160 kil. Sa superficie est de 2,945,516 hectares; sa population de 5,337,000 hab. — Le pays est généralement plat; les collines de Belgique, venant de France, suivent la rive gauche de la Sambre, puis celle de la Meuse, et se perdent dans la plaine du Limbourg, au N. de Liége; le massif des Ardennes forme un grand plateau, limité à l'O. par la Meuse, de Givet à Liége, au N. E. par une ligne qui va jusqu'à l'Eifel dans la Prusse rhénane, au S. par une ligne courbe qui, passant par le Luxembourg hollandais, par Chiny, Sedan, Mézières, Hirson, rejoint Givet sur la Meuse. Quelques points atteignent 600 mèt. Le sol est encore accidenté entre la Meuse et la Sambre; il a déjà le caractère des Ardennes. — Tout entière comprise dans le bassin de la mer du Nord, la Belgique est arrosée 1° par l'Yser; 2° par l'Escaut et ses affluents; à droite, la Haisne, la Dendre, le Rupel, formée elle-même par la réunion de trois rivières, la Senne, la Dyle et la Nèthe; à gauche, la Lys; 3° par la Meuse et ses affl., à droite, la Semoy, la Lesse et l'Ourthe; à gauche, le Viroin, la Sambre et le Jaar. — La Belgique offre trois régions distinctes : 1° entre la mer et l'Escaut; les côtes (70 kil.) sont basses, formées de grèves, mal protégées par de petites dunes; la plaine basse a un sol généralement sablonneux, fertile à force de labeur, coupé de haies vives, de fossés pour l'écoulement des eaux, de canaux d'irrigation ou navigables; c'est un pays fertile, mais trop peuplé; 2° entre l'Escaut et la Meuse, le sol est accidenté par de nombreuses ondulations, il est argileux, se durcit pendant les sécheresses et se détrempe par les pluies; c'est un pays bien arrosé, fertile, couvert de villages, de fermes, de clôtures, où les prairies succèdent aux champs de blé; c'est l'un des principaux théâtres des grandes guerres françaises; il peut nourrir les armées; elles s'y déploient, elles y manœuvrent, et, par là, l'entrée de la France est facile; au N. E., dans le Limbourg, le pays est plat et se termine par les landes et bruyères de la Campine, qui se prolongent à l'O. dans la prov. d'Anvers; 3° le pays à l'E. de la Meuse est plus aride et plus accidenté, c'est la région des Ardennes. Le climat est tempéré, sain, souvent humide. La Belgique est un des pays les mieux cultivés de l'Europe; on compte 1,515,600 hect. de terres labourables, 219,080 hect. de prairies, 110,197 hect. de pâtures, 107,924 hect. de jardins et vergers, etc., etc. Elle produit des céréales en abondance, du tabac, du chanvre, du lin, des plantes oléagineuses, du houblon; élève de nombreux troupeaux, bêtes à cornes, vaches laitières, chevaux de trait, porcs, abeilles. Il y a de beaux bois, surtout dans le Luxembourg, où dominent le chêne, le hêtre, le frêne. La Belgique a de grandes richesses minérales; la houille est très-abondante dans les prov. de Liége, Namur, Hainaut; le marbre est exploité à Soignies, Felay, les Ecaussines, Ligny; le fer, le cuivre, le plomb, le zinc, dans le Hainaut, le Luxembourg, les prov. de Namur et de Liége; les Flandres sont riches en tourbe.

L'industrie, depuis longtemps florissante dans les prov. belges, s'est encore considérablement développée au XIXe s.; elles tirent un grand parti de leurs richesses agricoles et de leurs mines; la production du charbon de terre dépasse celle de la France; celle du fer alimente plus de 120 hauts-fourneaux et de nombreuses usines pour la fonte, à Liége et à Malines; pour les machines, à Gand, Bruxelles, Liége, Verviers, Charleroi, Tirlemont, Seraing, Boussu, etc.; pour la coutellerie à Namur; le fer-blanc à Liége, à Huy, etc.; l'armurerie de la prov. de Liége est en pleine prospérité, et sa fonderie de canons compte l'armée et la marine anglaises parmi ses clients. Grâce à la grande culture du lin, Gand, Bruges, Courtray, Roulers, Bruxelles, Malines, Tournai, sont les centres importants de la fabrication des toiles; les batistes de Bruges, les dentelles de Malines et de Bruxelles sont renommées; il y a de nombreuses manufactures de cotonnades à Gand, Bruges, Anvers, Malines, Louvain, Courtray, Tournay, Mons, Anderlecht; de draps à Verviers, Liége, Ypres, Limbourg; de tapis à Bruxelles et à Tournai; de flanelles, serges, etc., à Tirlemont, Stavelot, Hodimont; citons encore les manufactures de soieries, les tanneries, la ganterie, la carrosserie de Bruxelles, les raffineries de sucre, les fabriques de papiers, de vitres, de bouteilles, la miroiterie, les cristaux, la porcelaine et la faïence, les imprimeries, les produits chimiques, les brasseries, huileries, distilleries, etc. — La Belgique est l'un des pays où les voies de communication sont les plus nombreuses et les plus belles; les routes sont bien entretenues; les canaux réunissent les cours d'eau et les centres importants; les principaux sont : le *canal du Nord* ou de *la Campine*, qui, d'Anvers à Vanloo, unit l'Escaut à la Meuse; le *canal de Liége*, qui, de Liége à Trèves, unit la Meuse à la Moselle; le *canal de Charleroi à Bruxelles;* le *canal de Mons à Condé;* le *canal de Bruxelles*, entre cette ville et Anvers; le *canal de Terneuze*, entre Gand et l'Escaut occidental; les canaux de Gand à Bruges, de Bruges à Nieuport, à Dunkerque, à Lille, etc. Malines est le centre d'un réseau de chemins de fer, dont les principales lignes sont : celle de *l'Est*, qui passe par Louvain, Liége et Verviers, pour aboutir en Prusse; celle du *Nord*, qui, par Anvers, aboutit en Hollande; celle de *l'Ouest*, par Gand, Bruges et Ostende; celle du *Sud*, qui, par Bruxelles, Mons, Quiévrain, se rattache au chemin de fer du Nord en France; il y a beaucoup d'autres lignes

secondaires exploitées par l'État ou par des compagnies. Le commerce, favorisé par les banques de Bruxelles, d'Anvers, de Liége, est très-actif; l'importation (commerce spécial extérieur seul) s'élevait, en 1875, à 1 milliard 422 millions; et l'exportation à 1,158 millions; les relations avec la France sont surtout très-considérables; quoique la Belgique n'ait pas de marine militaire (il y a quelques bâtiments légers, stationnant à Anvers et à Ostende), la navigation maritime par navires belges et étrangers est assez active, surtout dans les ports d'Anvers et d'Ostende.

Le gouvernement est une monarchie constitutionnelle, héréditaire dans la ligne masculine; le roi partage le pouvoir législatif avec deux chambres électives, et gouverne sous la responsabilité des six ministres. Le corps législatif comprend : 1° le sénat, de 58 membres renouvelés tous les quatre ans par moitié, nommés par les électeurs (le cens est de 42 fr. 32 c.) parmi les citoyens qui payent mille florins (2160 fr.) d'impôt foncier; 2° la chambre des représentants, au nombre de 116, à raison d'un député pour 40,000 hab., renouvelés par moitié tous les deux ans. Le pays est divisé en provinces; le gouverneur est nommé par le roi; mais les principales attributions administratives appartiennent aux *conseils provinciaux*, électifs, qui se réunissent chaque année pour une session de six semaines; dans l'intervalle, ils sont représentés par des commissions permanentes de six membres choisis dans leur sein. L'administration des communes est confiée à des conseils électifs, *colléges communaux*, nommés pour six ans et renouvelés par moitié tous les trois ans; les administrateurs, nommés par le roi parmi les membres des conseils, sont salariés. Les lois françaises forment la base de la législation; la justice est organisée comme en France (cour de cassation, cours d'appel à Bruxelles, Gand, Liége, 26 tribunaux de première instance; une cour d'assises par province; justices de paix). L'armée est organisée pour compter 100,000 hommes, en cas de guerre; elle se recrute, comme en France, par le tirage au sort; il y a une école militaire pour les officiers, à Bruxelles; une école à Lierre pour les fils d'anciens militaires; un camp à Beverloo, et 4 commandements militaires, Bruxelles, Gand, Liége et Mons. Le budget est (1875) de 258 millions; la dette publique s'élève à 1,127 millions environ. — la population est la plus pressée de l'Europe, puisque l'on compte, en Belgique, 180 hab. par kil. carré; elle appartient à deux races distinctes : la race *flamande* (d'origine germanique), dans les Flandres, Anvers, le Brabant, le Limbourg; la race *wallone* (d'origine kymrique), dans le Hainaut, Namur, Liége et Luxembourg. Le *français* est la langue des actes publics, des tribunaux, des villes; le *flamand*, relégué dans les campagnes de l'O. et du N. surtout, a vainement tenté de s'élever au rang de langue nationale. La religion dominante est le catholicisme; il y a l'archevêché de Malines et les 5 évêchés de Bruges, Gand, Liége, Namur et Tournai. L'enseignement est libre; l'instruction supérieure est donnée par 4 universités, celles de Gand et de Liége, qui appartiennent à l'État; l'université libérale de Bruxelles et l'université catholique de Louvain; il y a encore des écoles du génie et des mines à Liége et à Mons; des écoles d'hydrographie à Anvers et à Ostende; une école de commerce à Bruxelles. L'instruction secondaire est donnée par 10 athénées, 50 écoles moyennes préparatoires, des colléges de jésuites à Gand, Alost, Namur, Brugelette, Bruxelles, Liége. Les communes doivent toutes avoir une école primaire. Le Conservatoire royal de musique à Bruxelles a une réputation méritée.

La Belgique est divisée en 9 provinces :

Province	Superficie	Population
Anvers	283,176 hectares.	522,735 hab.
Brabant	328,296	942,247
Flandre occidentale	323,467	691,190
Flandre orientale	299,996	863,696
Hainaut	372,162	949,346
Liége	289,590	633,076
Limbourg	241,254	204,619
Luxembourg	441,776	208,339
Namur	366,025	319,386

Elles sont subdivisées en 49 arrond., et 2,504 communes.

HISTOIRE. — Le pays, appelé maintenant Belgique, formait la partie septentrionale de la Gaule; habitée d'abord par des Celtes, elle fut occupée, à une époque difficile à déterminer, par les Belges, qui venaient de la Germanie. César les dompta difficilement, 57-54 av. J. C.; Drusus et Germanicus y comprimèrent quelques soulèvements. Au v^e siècle, les Francs Saliens, venant de l'île des Bataves, occupèrent d'abord leur pays, qui avait été bien souvent déjà ravagé par les Barbares; Tournai était l'une de leurs capitales à la mort de Childéric I^er. La Belgique fut plus d'une fois partagée entre la Neustrie et l'Austrasie; le christianisme y fut introduit par saint Amand, saint Éloi, saint Remacle, saint Bavon, saint Landoald, saint Florbert, saint Trond, etc. La famille de Pepin de Landen et de Pepin de Héristal avait ses nombreux domaines sur les bords de la Moselle et de la Meuse. Au traité de Verdun, 843, la Belgique fut comprise dans les États de Lothaire, à l'exception de la Flandre (V. ce mot), à l'O. de l'Escaut. La Lotharingie (des monts Faucilles à la mer du Nord) fut bientôt divisée en duchés de Haute et de Basse-Lorraine, qui faisaient partie de l'empire d'Allemagne. Le duché de Basse-Lorraine se morcela lui-même en un grand nombre de fiefs, duchés de Brabant, Hainaut, Luxembourg, Limbourg, comté de Namur, évêché de Liége, seigneurie de Malines, principauté de Stavelot, Anvers, etc. Dans le comté de Flandre, fief du royaume de France, l'industrie s'était de bonne heure développée, et les grandes communes, riches et turbulentes, de Gand, Bruges, Ypres, Courtray, ont joué un rôle considérable dès le XI^e s. Au XIV^e s., les ducs de Bourgogne devinrent comtes de Flandre, puis au XV^e étendirent leur domination, par héritage et par achat, sur toutes les provinces belges, excepté Liége. Le mariage de Marie de Bourgogne, fille de Charles le Téméraire, avec Maximilien d'Autriche, fit passer ce bel héritage dans cette dernière maison. Charles-Quint, petit-fils de Marie et de Maximilien, forma des 17 provinces des Pays-Bas le *Cercle de Bourgogne*, qui releva de l'Empire, même lorsqu'il appartint au roi d'Espagne, Philippe II, 1556. Bientôt l'insurrection, politique et religieuse, éclata contre le gouvernement despotique du roi d'Espagne; les provinces belges eurent beaucoup à souffrir de la guerre; mais, malgré la haine qu'inspiraient les cruautés du duc d'Albe, les Belges, qui restèrent catholiques, qui craignaient l'ambition de la maison d'Orange, qui d'ailleurs étaient séparés des Hollandais par l'origine, la langue, les mœurs, l'histoire, demeurèrent sous la domination espagnole et furent gouvernés par le duc d'Albe, Louis de Requesens, don Juan d'Autriche, tandis que les sept provinces du N. formaient la république des Provinces-Unies. Puis, après avoir mis à leur tête l'archiduc autrichien Mathias, le duc d'Alençon, frère de Henri III, l'électeur Casimir, ils furent forcés de se soumettre à Alexandre Farnèse. Au XVII^e s., ces provinces furent le théâtre principal des guerres de la France contre les puissances européennes; le traité de Rastadt, 1714, les enleva à l'Espagne pour les donner à l'Autriche; et le traité de la Barrière chargea les Hollandais de les défendre contre la France. Elles se soulevèrent en 1789 contre Joseph II, qui avait violé leurs priviléges; mais l'insurrection fut comprimée. En 1792, la France déclara la guerre à l'Autriche, envahit la Belgique et en resta maîtresse en 1795; on en fit alors 9 départements :

Département	Chef-lieu
LYS, chef-lieu	Bruges.
ESCAUT	Gand.
DEUX-NÈTHES	Anvers.
DYLE	Bruxelles.
MEUSE-INFÉRIEURE	Maestricht.
OURTHE	Liége.
JEMMAPES	Mons.
SAMBRE-ET-MEUSE	Namur.
FORÊTS	Luxembourg.

En 1814, les alliés réunirent la Belgique aux provinces hollandaises, pour en former le royaume des Pays-Bas, qui fut donné au prince d'Orange-Nassau, Guillaume I^er; cette union, dirigée surtout contre la France, devait soulever une opposition de plus en plus forte dans la Belgique, menacée dans sa nationalité et dans sa religion. Après la révolution française de juillet 1830, Bruxelles s'insurgea contre le gouvernement hollandais, le 25 août; il y eut des luttes sanglantes; puis, dans les conférences de Londres, grâce surtout à la France, la Belgique fut reconnue indépendante, juillet 1831. Déjà le congrès national avait prononcé la déchéance de la maison d'Orange-Nassau et fait une constitution, 7 fév. 1831. Les deux chambres, après avoir offert au duc de Nemours la couronne de Belgique que Louis-Philippe crut devoir refuser, nommèrent roi le prince Léopold de Saxe-Cobourg, qui a régné jusqu'en 1865. La prise d'Anvers par une armée française, 1832, et le mariage

de Léopold Ier avec Marie-Louise, fille aînée du roi des Français, affermirent le nouveau royaume; cependant, après de longues négociations, le traité de 1839 a seulement terminé les différends entre la Belgique et la Hollande, qui se sont partagé le Limbourg et le Luxembourg. Toutes les puissances de l'Europe ont reconnu le royaume de Belgique, qui a été déclaré *Etat neutre;* les institutions constitutionnelles n'ont cessé de se développer dans ce pays, malgré la crise de 1848, malgré la mort de Léopold Ier (1865), malgré la lutte ardente des deux partis libéral et catholique. Le royaume de Belgique comprend les anciens Pays-Bas autrichiens, l'évêché de Liége et le petit duché de Bouillon, avec Philippeville et Mariembourg, qui nous ont été enlevés en 1815.

Belgium, nom que César donne à une partie de la Gaule Belgique, qui comprenait les *Ambiani*, les *Atrebates*, les *Bellovaci*, les *Veliocasses*, etc.

Belgius, nom que les Grecs ont donné à un chef de bandes gauloises, qui se jetèrent sur la Macédoine, vers 280 av. J. C. Il battit, prit et tua le roi Ptolémée Céraunus, puis retourna peut-être en Gaule.

Belgorod. V. *Bielgorod.*

Belgrade ou **Ville Blanche** (*Singidunum*), v. forte de la Serbie (Turquie), par 44° 47′ lat. N. et 18° 9′ 14″ long. E., au confluent du Danube et de la Save, à 650 kil. N. O. de Constantinople, sur la route qui conduit à Vienne. Ville principale de la principauté, résidence du sénat, de la Cour de cassation, des consuls étrangers; elle a un archevêché grec et un évêché catholique. On la divise en deux parties: à l'O. la ville des Serbes ou Rasciens, sur la Save, d'un aspect agréable; à l'E., le long du Danube, la ville turque, misérable et irrégulière. La forteresse appartint aux Turcs et forma un gouvernement militaire jusqu'à 1867. Entrepôt très-actif du commerce entre l'Autriche et la Turquie, elle a des fabriques d'armes, de soieries, de coton, et des tanneries importantes. La popul., de 26,000 hab., se compose de Turcs, de Serbes, de Grecs, d'Arméniens et de Juifs. — Vainement assiégée par Mahomet II, elle fut prise par Soliman II en 1521; en 1688 par les Autrichiens que commandait l'électeur de Bavière; en 1690 par les Turcs; en 1717 par le prince Eugène; rendue à la Turquie en 1739, elle fut reprise par l'autrichien Laudon en 1789 et rendue en 1791; Czerni George, à la tête des Serbes révoltés, s'en empara en 1806; les Turcs l'ont reconquise en 1815 et ont augmenté les fortifications en 1820. — Un traité y fut conclu, en 1739, sous la médiation de la France; l'Autriche rendit aux Turcs la Valachie, la Servie, Belgrade, qu'elle possédait depuis le traité de Passarowitz, 1717; les Russes rendirent également leurs dernières conquêtes, excepté Azov, et renoncèrent à la navigation de la mer Noire. La citadelle, à la suite d'un conflit, a bombardé la ville en 1862. C'est la capitale de la Serbie.

Bélial, idole des Phéniciens, adorée surtout à Sidon. C'est probablement la même chose que Baal. On a souvent donné ce nom au démon.

Bélides, *fils de Bélus*, nom patronymique des Danaïdes, de Lyncée, de Palamède, des rois d'Argos descendant de Danaüs.

Bélidor (Bernard **Forest** de), général et ingénieur français, né en Catalogne, 1697-1761, orphelin à cinq mois, recueilli par un officier d'artillerie, fut soldat à 15 ans, puis se livra avec tant d'ardeur à l'étude des mathématiques, que ses protecteurs, Cassini et Lahire, lui firent donner par le Régent la place de professeur à l'école d'artillerie de la Fère. Ses leçons et la publication d'un *Cours de mathématiques* à l'usage de l'artillerie et du génie, 1725, attirèrent un grand nombre d'officiers de tous les pays. Cependant il fut forcé de renoncer à ses fonctions, par suite de misérables jalousies; servit en Bohême, sous Ségur et le duc d'Harcourt; en Italie, sous le prince de Conti; devint inspecteur d'artillerie, membre de l'Académie des sciences, et continua de composer d'excellents ouvrages. On lui doit: *la Science des ingénieurs dans la conduite des travaux de fortification*, 1729; *le Bombardier français*, 1731; *Traité des fortifications*, 1735, 2 vol. in-8°; *Architecture hydraulique*, excellent ouvrage, encore aujourd'hui, 4 vol. in-4°, avec planches, 1737-1753, etc.

Bélier (*Aries*), le premier des signes du Zodiaque; c'était, suivant les poëtes, le bélier qui emporta Phryxus et Hellé vers la Colchide, ou la toison d'or, enlevée par Jason.

Belin, petit pays de l'ancien Maine, dans le canton du Mans (Sarthe). — Ch.-l. de canton de l'arrond. et à 45 kil. S. O. de Bordeaux (Gironde); 1,860 hab.

Belin de Ballu (Jacques-Nicolas), helléniste, né à Paris, 1753-1815, conseiller à la Cour des monnaies, membre de l'Académie des Inscriptions, directeur du prytanée de Saint-Cyr, 1800, professeur de littérature grecque à l'université nouvelle de Kharkov, a traduit l'*Hécube* d'Euripide, les *Œuvres complètes de Lucien*, 6 vol. in-8°, le poëme d'Oppien *Sur la chasse;* a publié plusieurs éditions et écrit l'*Histoire critique de l'éloquence chez les Grecs et chez les Romains*, 1803, 3 vol. in-8°.

Bélisaire, général de l'empereur Justinien Ier, né vers 490, dans une petite ville sur les confins de la Thrace et de l'Illyrie, mort en 565, fit partie de la garde de Justinien; fut envoyé en Orient contre les Perses, devint gouverneur de Dara, qu'il sut défendre; et, après l'avénement de Justinien, fut nommé généralissime de l'armée d'Asie. Il fut souvent victorieux; mais ses soldats voulurent combattre à Callinique, malgré ses remontrances; ils furent battus; Bélisaire n'en eut pas moins la gloire de signer la paix en 531. A son retour à Constantinople, il épousa, pour son malheur, une ancienne amie de l'impératrice Théodora, Antonina, fille d'un conducteur de char. C'est alors qu'il rendit à l'empereur le service le plus signalé en réprimant par la force une terrible sédition qui menaçait son trône, 532. Il fut ensuite chargé de conduire la grande expédition dirigée contre les Vandales d'Afrique, 533; vainqueur du roi Gélimer, à Tricaméron, maître de Carthage et de ses richesses, il remit l'Afrique sous la domination des Grecs, et revint à Constantinople, avec le roi captif, recevoir les honneurs du triomphe et le consulat. Sa fortune était à son comble; il était assez riche pour entretenir 7,000 hommes. Il fut alors envoyé contre les Ostrogoths, maîtres de l'Italie. Avec une armée peu considérable, il prit la Sicile, Naples, Rome; repoussa tous les efforts du brave Vitigès, qui était venu l'assiéger; le poursuivit dans Ravenne, le força de se rendre et l'envoya prisonnier à Constantinople, 538. Calomnié par les courtisans jaloux, il fut rappelé et envoyé par le soupçonneux et ingrat Justinien contre le roi des Perses, Chosroès Ier; il chassa les ennemis de l'Asie Mineure, pendant que le nouveau roi des Ostrogoths, Totila, reprenait presque toute l'Italie. Bélisaire reparut en Italie, reprit Rome; mais il fut abandonné par Justinien; sa femme, dont il avait voulu punir les débordements, le fit disgracier par l'empereur; on l'accusa de complot, on le dépouilla de ses biens; il n'obtint sa grâce que par l'intercession d'Antonina, qu'il fut forcé de remercier à genoux. Il fut envoyé en Italie; mais mal obéi, mal secondé, il échoua et rentra à Constantinople, où il vécut onze ans dans la retraite. En 559, les Bulgares menaçaient Constantinople; Justinien lui rendit son épée, et Bélisaire sauva encore une fois l'empire. On le récompensa en l'accusant de nouveau d'avoir conspiré contre Justinien; on le jeta en prison, on l'humilia, mais on finit par lui rendre une partie de ses biens. Il mourut peu de temps après; sa veuve, Antonina, consacra ce qui lui restait de sa fortune à élever un couvent. C'est au XIIe s. que le conteur Tzetzès a imaginé de le représenter aveugle, par les ordres de Justinien, et mendiant une obole; ce récit dramatique, mais sans fondements, est devenu cependant populaire; il avait probablement cours avant Tzetzès lui-même. V. *Procope*, qui fut le secrétaire de Bélisaire.

Belistre (Col de), le plus oriental des Pyrénées, conduisant de Rosas à Port-Vendres, en longeant la côte; il est presque impraticable.

Bell (Jean-Adam **Schall** de), astronome et orientaliste, né à Cologne, 1591-1666, missionnaire jésuite, fut envoyé en Chine, 1620. L'empereur, instruit de son profond savoir en astronomie, le fit venir à Pékin, et le chargea de rectifier le calendrier chinois; ce fut l'objet d'un immense travail. De Bell fut nommé mandarin et président d'un institut de mathématiques. Plus tard, il dut subir des persécutions qui durèrent jusqu'à sa mort.

Bell (André), propagateur de la méthode d'enseignement mutuel, né à Saint-Andrews (Ecosse), 1753-1832, ministre protestant à Madras, appliqua la méthode de l'enseignement mutuel à l'éducation de jeunes enfants pauvres (Indiens et fils de soldats); la fit connaître à son retour en Angleterre, 1797, et eut pour rival Jos. Lancaster, que soutenait le parti du peuple, tandis que Bell était encouragé par le clergé et la cour. Il reçut l'une des plus riches prébendes de Westminster et employa sa fortune à fonder des établissements de charité et d'éducation. — Au reste, Bell n'a pas inventé le système; il était déjà pratiqué par les anciens; il fut

recommandé par Erasme; mis en usage à Saint-Cyr, à Orléans, dans plusieurs congrégations religieuses, etc.; mais Bell et Lancaster le rendirent populaire. Il se propagea dans toute l'Angleterre, aux États-Unis, en Suisse, en Russie; il fut appliqué en France, sous la Restauration; et, malgré des préventions et des luttes qui avaient un caractère politique, il parvint à se développer.

Bell (Benjamin), chirurgien anglais, mort au commencement du XIX^{e} s., fut chirurgien en chef de l'hôpital d'Edimbourg, et a écrit plusieurs ouvrages de chirurgie très-estimés : *Theory and menagement of ulcers, System of surgery, Treatise on gonorrhæa virulenta*, etc., trad. par Bosquillon.

Bell (Henri), mécanicien anglais, 1767-1830, apprenti maçon, meunier, ouvrier chez l'ingénieur Rennie à Londres, charpentier à Glasgow, s'occupa avec passion de projets de construction, fit beaucoup d'expériences infructueuses, et, en 1812, parvint à construire un bâtiment de 40 pieds de long, mû par la vapeur, et qui remonta la Clyde à Helensburg. Au reste, Fulton l'avait devancé en Amérique.

Bell (John), chirurgien et anatomiste anglais, né à Édimbourg, 1762-1820, fut l'un des praticiens les plus habiles et les plus renommés de son temps. Ses principaux ouvrages sont: *Anatomie du corps humain*, 3 vol., 1793-1802; *Gravures expliquant l'anatomie des os, des muscles et des articulations; Principes de chirurgie*, 3 vol. in-8°, 1801; *Discours sur la nature et le traitement des plaies*, 1795-95, etc.

Bell (Charles), physiologiste anglais, né à Edimbourg, 1774-1842, frère de John, chirurgien dans l'armée anglaise pendant la campagne de Waterloo, attaché à l'hôpital de Middlesex, professeur à l'école libre de Windmill-Street, s'occupa surtout de recherches sur l'organisation nerveuse de l'homme. Il formula les principes fondamentaux de l'anatomie moderne, en distinguant les nerfs sensitifs des nerfs moteurs; il découvrit les nerfs qui règlent la respiration et l'expression; il les nomma *nerfs surajoutés*, constatant qu'ils n'existent que dans les êtres dont l'organisme est supérieur. Ces grandes découvertes, accueillies avec enthousiasme par les savants, ont été développées par Magendie, Flourens, Longet, etc. Ses principaux ouvrages sont: *Anatomie expressive*, 1806, 1844; *Système de chirurgie fondé sur la base de l'anatomie*, 1814, 2 vol. in-8°; *l'Anatomie et la Physiologie du corps humain*, etc.

Bella (Stefano della), graveur italien, né à Florence, 1610-1664, se forma en copiant les estampes de Callot, fut bien accueilli par Richelieu, pour lequel il travailla; composa le *jeu de cartes* qui devait faciliter à Louis XIV l'étude de l'histoire, et fut comblé d'honneurs par le grand-duc de Toscane. Il a laissé plus de 400 pièces; on admire sa finesse et sa légèreté, sa touche libre, facile et pittoresque, la grâce et le bon goût de son dessin.

Bella, bourg de la Basilicate (Italie), à 20 kil. S. de Melfi; 5,000 hab.

Bellac, ch.-l. d'arrond. de la Haute-Vienne, par 46° 7′23″ lat. N., et 1°17′20″ long. O., à 38 kil N. O. de Limoges. Tanneries, papeteries, toiles, fonderies. Vignobles estimés aux environs. Ruines de l'ancien château du X^{e} s., 3,598 hab.

Bellange (Jacques), peintre et graveur, né à Châlons, 1610, fut élève de S. Vouet; il a laissé un grand nombre de gravures estimées.

Bellange (Thierry), peintre, né à Nancy, 1596, travailla, sous S. Vouet, à la décoration des châteaux de Saint-Germain, du Luxembourg, etc. Son chef-d'œuvre est une *Assomption*, dans l'église des Minimes, à Nancy.

Bellanger (François-Joseph), architecte, né à Paris, 1744-1818, construisit pour le comte d'Artois le joli château de Bagatelle, au Bois de Boulogne; en 1793, commissaire de la commune au Temple, il dessina le malheureux Louis XVII; en 1811-12, il éleva la nouvelle coupole de la Halle au blé de Paris, exécutée en fer coulé, couverte de lames de cuivre. Il donna le plan des abattoirs de Paris.

Bellano, bourg de la prov. et à 28 kil. N. O. de Côme (Italie), sur la rive gauche du lac de Côme. Anc. résidence des archevêques de Milan. Manufactures de soierie. Aux environs, belle cascade de la Pioverna; 3,500 hab.

Bellarmin (Robert), né à Montepulciano en Toscane, théologien italien, 1542-1621, neveu de Marcel II, jésuite, enseigna la théologie à Louvain, prêcha avec beaucoup de succès, fut adjoint, comme théologien, à Cajétan, légat de Sixte-Quint en France, fut cardinal en 1598, archevêque de Capoue, 1601, conservateur de la bibliothèque du Vatican, 1605. S'il n'avait pas été jésuite, il aurait peut-être été nommé pape. Ses ouvrages de controverse lui ont acquis une grande réputation; on a loué sa modération, que plusieurs blâmaient à Rome, et qui le fit condamner par le parlement de Paris, 1610, comme ultramontain. Parmi ses nombreux ouvrages, on cite: *Disputationes de controversiis fidei adversus hujus temporis hæreticos*, 1587-90, 3 vol. in-fol.; ou Paris, 1688, 4 vol. in-fol.; *de Potestate summi Pontificis in rebus temporalibus*, 1610, plaidoyer en faveur du pouvoir temporel des papes; *De scriptoribus ecclesiasticis; Catéchisme ou Doctrine chrétienne*, ouvrage très-répandu et souvent traduit, etc. Ses *Œuvres* complètes ont été publiées à Naples, 1857-60, 7 vol. in-4°. Il a écrit lui-même l'*Histoire* ou plutôt l'éloge *de sa vie*.

Bellart (Nicolas-François), magistrat, né à Paris, 1761-1826, débuta avec éclat au barreau, en 1792; fut proposé, comme défenseur, par Tronchet, à Louis XVI, qui préféra Desèze; plaida avec talent plusieurs causes célèbres, puis, nommé membre du conseil général de la Seine, fut l'orateur ordinaire de cette assemblée, adressa les plus grands éloges à Napoléon et fut le premier à le proclamer le héros du siècle. En 1814, il fut le promoteur et le rédacteur de l'adresse signée contre l'empereur vaincu, ce qui lui valut des lettres de noblesse, un brevet de conseiller d'État et le grade de grand-officier de la Légion d'honneur. Dans les Cent-Jours, il quitta la France, puis fut nommé par Louis XVIII procureur général à la cour royale de Paris. Il se distingua par ses réquisitoires violents contre le maréchal Ney et contre les journaux libéraux. On a publié ses *Œuvres complètes*, Paris, 1827-28, 6 vol. in-8°.

Bellary ou **Valahari,** ch.-l. du district de ce nom, dans la présidence et à 450 kil. N. O. de Madras (Hindoustan); forteresse importante.

Bellas, v. de l'Estrémadure (Portugal), à 15 kil. N. O. de Lisbonne. Sources ferrugineuses renommées. Ancien château royal; 5,000 hab.

Bellay (Guillaume-Jean-René-Joachim **Du**). V. Du-Bellay.

Belle (Clément-Louis-Marie-Anne), peintre d'histoire, né à Paris, 1722-1806, élève de Lemoyne, membre de l'Académie en 1761, inspecteur des Gobelins, a laissé des ouvrages estimés : *Ulysse reconnu par sa nourrice;* un *Christ*, pour le Parlement de Dijon; la *Réparation des hosties*, à Saint-Merry de Paris; un calque très-remarquable des *fresques de Raphaël*, etc.

Belle-Alliance (La), village du Brabant belge, à 2 kil. S. de Mont-Saint-Jean et à 6 kil. de Waterloo. Les Prussiens donnent le nom de *Belle-Alliance* à la grande bataille.

Belleau (Remy), poëte français, né à Nogent-le-Rotrou, 1528-1577, fit partie de la *pléiade* dont Ronsard était le chef; il fut le précepteur du duc d'Elbeuf. Au milieu des défauts de son école, on trouve dans ses œuvres de l'éclat, de la grâce; ses *Bergeries*, froide imitation des pastorales italiennes, furent très-goûtées; il a traduit en vers *le Cantique des Cantiques, l'Ecclésiaste, les Phénomènes d'Aratus*, les odes d'Anacréon; il a écrit les *Amours* et *Nouveaux eschanges des pierres précieuses;* il a composé la comédie de *la Reconnue*, en 5 actes et en vers de 8 syllabes. Il y a du talent dans son poëme macaronique *De bello huguenotico*. Ses *Œuvres* ont été réunies en 1578 et en 1604, 2 vol. in-12.

Bellecour (Jean-Claude **Gille,** dit **Colson** de), comédien, né à Paris, 1725-1778, fils d'un peintre de portraits, abandonna l'atelier de Carle Vanloo pour la scène, et devint l'un des meilleurs acteurs de la comédie du XVIII^{e} s. — Sa femme, Rose-Pétronille *Le Roy de la Corbinaye*, née à Lamballe, 1730-1799, très-célèbre sous le nom de *Beaumenard* et sous le sobriquet de *charmante Gogo*, fut longtemps applaudie à la comédie française, 1749-1791, surtout dans les rôles des servantes de Molière.

Bellefonds (Bernardin **Gigault,** marquis de), maréchal de France, 1630-1694, se distingua de bonne heure, sans avoir fait de grandes actions d'éclat, fut nommé maréchal en 1668, ambassadeur extraordinaire en Angleterre en 1670 et 1673, écuyer de M^{me} la Dauphine. Il commandait les troupes réunies sur les côtes de Normandie en 1692, et ne sut pas seconder Tourville, pour empêcher les tristes résultats du combat de La Hogue.

Belleforest (François de), littérateur, né à Sarzau

(Gers), 1530-1583, protégé par Marguerite de Navarre, intelligent, mais d'une fécondité malheureuse, composa de mauvais vers, oubliés dès leur naissance, et écrivit pour les libraires une foule d'ouvrages médiocres, qui finirent par le faire connaître. Son *Histoire des neuf rois de France qui ont porté le nom de Charles*, 1568, in-fol., lui valut le titre d'historiographe de Henri III, qu'il perdit bientôt, en composant les *Annales de l'Histoire de France*, compilation en 2 vol. in-fol., remplie de contes absurdes. Les plus connus de ses ouvrages sont : *Histoires tragiques, extraites de Bandello*, 7 vol. in-16 ; *Histoires prodigieuses* (contin. de Boaistuau), 3 vol. in-16, etc.

Bellegarde, place forte des Pyrénées-Orientales, à 10 kil. S. E. de Céret, près du col du Pertus, sur la route de Perpignan à Figueras. Prise par les Espagnols en 1793, reprise par Dugommier en 1794, elle a été, dit-on, construite par Vauban, là où Pompée avait fait ériger une colonne triomphale.

Bellegarde (Roger de **Saint-Lary** de), maréchal de France, mort en 1579, se distingua dans les guerres du Piémont, sous le maréchal de Termes, son oncle, fut protégé à la cour par le comte de Retz, et bientôt, grâce à Catherine de Médicis, obtint toutes sortes de faveurs ; il fut commandeur de Calatrava, colonel de l'infanterie, maréchal de France. Mais, sous Henri III, il fut presque disgracié, et, pour se venger, excita le duc de Savoie à s'emparer du marquisat de Saluces. Il fut, dit-on, empoisonné par Catherine de Médicis.

Bellegarde (Roger de **Saint-Lary** et de **Termes**, duc de), parent du précédent, 1563-1646, fut nommé grand écuyer par Henri III, gouverneur de Bourgogne sous Henri IV, qui lui avait enlevé les faveurs de Gabrielle d'Estrées; duc et pair, 1620, sous Louis XIII, qui donna son nom à la ville de Seurre. Il était premier gentilhomme de Gaston d'Orléans, et se démit de sa charge de grand écuyer en faveur de Cinq-Mars, 1639. Il a surtout été célèbre par les agréments de son esprit et de sa figure ; spirituel, brave, il montra son courage à Arques, à Fontaine-Française, au siége de La Rochelle ; mais est encore plus connu par ses bonnes fortunes et son amour pour Anne d'Autriche. Ses biens passèrent à la maison de Gondrin.

Bellegarde (Antoine **Dubois** de), né dans l'Angoumois, 1740-1825, garde-du-corps et chevalier de Saint-Louis, embrassa la cause de la révolution, fut député à l'Assemblée législative et à la Convention, vota la mort du roi, fut plusieurs fois envoyé aux armées, passa au Conseil des Anciens, et, après le 18 brumaire, obtint un emploi dans les Eaux-et forêts.

Bellegarde (Henri, comte de), général, né à Chambéry, d'une famille ancienne de Savoie, 1755-1831, se distingua au service de l'Autriche, en 1793-95, devint l'un des principaux lieutenants de l'archiduc Charles, signa avec Bonaparte les préliminaires de Léoben, 1797 ; commanda un corps d'armée en 1799, succéda à Mélas, en 1800, ne fut pas plus heureux et dut signer l'armistice de Trévise, 16 janvier 1801. Il devint président du conseil aulique, 1805; feld-maréchal, 1806 ; gouverneur de la Galicie, se signala dans la campagne de 1809; fut mis à la tête de l'armée qui pénétra en Italie, 1814, et gouverna sagement les possessions autrichiennes de ce pays jusqu'à l'arrivée de l'archiduc Antoine.

Belle-Ile, île de l'Amérique septent., entre le Labrador et la pointe N. de Terre-Neuve. Elle a 30 kil. de tour et un petit port au N. O.

Belle-Ile-en-Mer ou **Belle-Isle**, primitivement *Guedel* (*Calonesus*, *Insula pulchra*), ile du golfe de Gascogne, sur la côte du Morbihan, au S. de la presqu'île de Quiberon, dont elle est séparée par une passe souvent difficile, forme un canton du départ. du Morbihan. Elle a 16 kil. de long sur 8, est environnée de rochers, et, sous un climat très-doux, produit d'excellent froment, des légumes renommés, élève de bons chevaux, etc. La popul. est de 10,000 hab.; elle a deux ports d'échouage et un excellent mouillage. Le chef-lieu, le Palais, a une forte citadelle qui sert de prison ; sur la côte S. O. est le beau phare de Bangor. — Belle-Isle, possession des moines de Quimperlé, fut cédée au maréchal de Retz, qui commença à la fortifier, sous Charles IX. Fouquet l'acheta en 1658; son petit-fils, le maréchal de Belle-Isle, l'échangea contre d'autres domaines, en 1718. Les Anglais la prirent en 1761, mais ne purent s'en emparer en 1795.

Belle-Isle (Charles-Louis-Auguste Fouquet, comte, puis duc de), maréchal de France, né à Villefranche en Rouergue, 1684-1761, petit-fils de Fouquet, ambitieux, entreprenant et persuasif, se distingua dans la guerre de la succession d'Espagne, servit sous Berwick, en 1719, fut nommé lieutenant général en 1732, fit la campagne de 1734, sur les bords du Rhin, contribua à la paix de Vienne et reçut le bâton de maréchal en 1740. Il contribua, plus que tout autre, à lancer la France, malgré Fleury, dans la guerre de la Succession d'Autriche. Diplomate et général, il fit reconnaître l'électeur de Bavière comme empereur, sous le nom de Charles VII, conduisit l'armée des alliés en Bohême, à Prague, 1741 ; mais, malgré son active habileté, ne sut pas vaincre Marie-Thérèse. Il est vrai qu'il fut mal secondé par Fleury, par l'empereur, et qu'il conduisit courageusement la fameuse retraite des Français, de Prague vers Egra, fin de décembre 1742. Après plusieurs missions diplomatiques, qui lui valurent une captivité d'un an en Angleterre, il fut chargé de défendre la Provence et le Dauphiné, envahis par les ennemis, 1746 ; il les repoussa heureusement, mais ne put pénétrer en Italie. Duc et pair en 1748, membre de l'Académie française en 1749, il devint ministre de la guerre en 1757, fit quelques sages ordonnances, mais n'eut pas le temps de rétablir l'ordre et la discipline dans nos armées.

Belle-Isle (Louis-Charles-Armand Fouquet, chevalier de), frère du précédent, 1693-1746, fut associé aux projets, à l'ambition, aux actions de son frère aîné. En 1746, dans l'espoir de se distinguer et d'obtenir le bâton de maréchal, il attaqua témérairement les Piémontais, fortement retranchés dans la position inexpugnable du col de l'Assiette, près d'Exilles; il fut vaincu et se fit tuer.

Bellejambe ou **Beljame** (Pierre-Guillaume-Alexandre), né à Rouen, 1759-1820, mérita la réputation d'un habile graveur.

Bellenger (François), philologue français, né dans le diocèse de Lisieux, 1688-1749, a laissé une traduction de *Denys d'Halicarnasse*, 1723, 2 vol. in-4° ; d'autres traductions et ouvrages, parmi lesquels on remarque, sous le pseudonyme de Van der Meulen, des *Essais de critique sur les ouvrages de Rollin*, les *Traducteurs d'Hérodote*, et le *Dictionnaire de La Martinière*, 1740-41, in-12.

Belle-Perche (Pierre de), né à Lucenai (Nivernais), de parents fort obscurs, mort en 1307, fut un des savants légistes employés par Philippe le Bel. Sa science et ses services diplomatiques lui valurent l'évêché d'Auxerre et le titre de chancelier de France.

Bellepierre de Neuve-Eglise (Louis-Joseph), agronome, né à Saint-Omer, en 1727, a écrit un grand nombre d'ouvrages sur l'*Agronomie*, 8 vol. in-8°, etc.; un *Cours complet de l'agriculture, du commerce, des arts et des métiers de France*, 3 vol. in-8°, etc.

Beller (Jean) fut un imprimeur érudit, mort en 1595 ; il a publié des éditions recherchées des classiques, et fait lui-même plusieurs traductions. Il vivait à Anvers.

Bellérophon, l'un des héros de la mythologie grecque, était fils de Glaucus, roi de Corinthe, et petit-fils de Sisyphe. Ayant tué involontairement son frère, Belléros, à la chasse, il fut nommé Bellérophon (meurtrier de Belléros); réfugié auprès du roi d'Argos, Prœtus, il fut injustement accusé par la reine d'avoir voulu la séduire; Prœtus l'envoya vers Iobatès, roi de Lycie, son beau-père, avec des tablettes fermées contenant la prière de le faire périr. Iobatès l'envoya combattre la Chimère; le héros, protégé par Minerve, qui lui donna le cheval Pégase, tua le monstre, triompha des Solymes et des Amazones ; enfin, mérita la main de la fille d'Iobatès, qui le nomma son successeur.

Bellesme ou **Bellême**, ch.-l. de canton de l'arr. et à 18 kil. S. de Mortagne (Orne), sur une hauteur, près d'une belle forêt, a des fabriques de toiles et de sabots. Elle fut, au moyen âge, une place très-forte ; on ne voit plus que quelques ruines de ses remparts et de son château. A 2 kil. sont les deux sources minérales de la Herse ; 3,199 hab.

Belleval (Pierre Richer de), médecin et botaniste, né à Châlons-sur-Marne, 1558-1623, passe pour le fondateur de l'enseignement botanique en France. Henri IV créa, en 1593, un premier jardin botanique à Montpellier, et chargea Belleval d'enseigner la botanique. Il a écrit un assez grand nombre d'ouvrages sur les plantes du Languedoc, et a essayé de classer les plantes et d'établir une nomenclature raisonnée.

Belleville (*Savegium*, *Saviæ*, puis Poitronville et Belleville, sous Charles VI), ancien bourg de l'arr. de

Saint-Denis, qui avait 58,000 hab., au moment de son annexion à Paris, 1860 (19e arrond.). Belleville était situé sur la hauteur et le versant méridional d'un plateau qui a été le principal théâtre de la bataille de Paris en 1814; la principale rue a acquis une grande célébrité sous le nom de rue de *la Courtille*, et la partie la plus escarpée du plateau comprend les buttes Chaumont, avec leurs carrières et l'aqueduc du XIIIe s. amenant l'eau des sources.

Belleville, ch.-l. de cant. de l'arrond. et à 12 kil. N. E. de Villefranche (Rhône), port sur la rive droite de la Saône. Fabriques de mousselines, de toiles de coton; grand commerce de vins et de tonneaux; 3,271 hab.

Belleville, v. de l'Illinois (États-Unis), à 16 milles de Saint-Louis. Commerce et industrie assez considérables dans un pays fertile; plus de 5,000 hab.

Bellevue, village de Seine-et-Oise, à 9 kil. S. O. de Paris, entre Sèvres et Meudon, jadis château de Mme de Pompadour, construit en 1748, et détruit à la Révolution. Près de là eut lieu le terrible accident du chemin de fer de Versailles, 8 mai 1840.

Belley, ch.-l. d'arrond. de l'Ain, par 45° 45′ 28″ lat. N. et 3° 21′ 9″ long. E., à 70 kil. S. E. de Bourg, dans un petit bassin, entre le Furan et le Seran, à 6 kil. du Rhône. Evêché suffragant de Besançon; cathédrale, palais épiscopal. Filatures de soie, moulins à huile; commerce de bestiaux, de bois de construction; pierres lithographiques. Patrie de Brillat-Savarin, de Récamier et de Richerand; 4,684 hab. — Ses évêques furent princes de l'empire au XIIIe s.; Belley a été la capitale du Bugey.

Belley (Augustin), abbé, antiquaire, né à Ste-Foi, dans le diocèse de Lisieux, 1697-1771, membre de l'Académie des Inscriptions, a publié, dans le *Recueil* de cette académie et dans le *Journal des savants*, un grand nombre de dissertations sur les antiquités de la Gaule.

Bellezma, nom de montagnes de l'Algérie, qui, vers l'E., rattachent le grand Atlas au moyen Atlas.

Belliard (Augustin-Daniel, comte), général français, né à Fontenay-le-Comte, 1766-1832, se distingua à Valmy, à Jemmapes, à Nerwinden, fut destitué lorsque Dumouriez, son général, fit défection; rentra au service comme simple soldat, regagna son grade d'adjudant général en combattant sous Hoche, en Vendée; et, après de glorieux services en Italie, fut nommé général à Arcole. Dans l'expédition d'Égypte, il fut à tous les grands combats, pénétra jusqu'en Nubie, mérita le grade de général de division, fut, après la mort de Kléber, du parti hostile à Menou, se défendit courageusement au Kaire, et obtint une capitulation honorable. Il fit, comme chef d'état-major général, les campagnes de 1805, 1806, 1807; servit en Espagne et fut gouverneur de Madrid; fit la campagne de Russie; réorganisa en Prusse la cavalerie française; se distingua dans la campagne de Saxe et dans la plupart des combats de la campagne de France, et fut nommé pair de France par Louis XVIII, après l'abdication. Il servit l'empereur pendant les Cent-Jours, fut quelque temps prisonnier à l'Abbaye, sous la seconde Restauration, et ne fut réintégré dans la chambre des pairs qu'en 1819. Après 1830, il fut ambassadeur en Belgique, 1831; contribua à la réorganisation de l'armée belge, et signa le traité qui séparait définitivement la Belgique de la Hollande. Il a laissé des *Mémoires*, 1834, 3 vol. in-8°. Les Belges lui ont élevé une statue à Bruxelles.

Bellicard (Jérôme-Charles), architecte et graveur français, né à Paris, 1726-1786, eut le grand prix d'architecture, et, en Italie, publia pour la première fois les *Antiquités d'Herculanum*, in-8°, avec gravures. Professeur à l'Académie d'architecture, il devint contrôleur des bâtiments du roi, et exécuta plusieurs cartes et plusieurs gravures.

Bellier (Pierre), philologue français, de la fin du XVIe s., conseiller au Châtelet, a traduit les *Œuvres de Philon*, Paris, 1575, in-fol.; une nouvelle édition a été augmentée par F. Morel, 1612, in-8°.

Bellièvre, nom d'une illustre famille, originaire de Lyon, qui a donné, dès le XIIIe s., plusieurs hommes distingués.

Bellièvre (Pomponne de), chancelier de France, fils d'un magistrat très-estimé, Claude de Bellièvre, qui fut aussi un antiquaire distingué, né à Lyon, 1529-1607, conseiller au parlement de Chambéry, fut employé, par Charles IX, comme ambassadeur en Suisse et en Pologne. Il devint surintendant des finances en 1575, fut chargé d'aller demander à Élisabeth, en 1586, la liberté de Marie Stuart; et, en 1588, de porter au duc de Guise l'ordre de ne pas entrer dans Paris. Il paraît qu'il s'acquitta mal de sa mission; il fut exilé, mais rentra en faveur sous Henri IV. Il fut l'un des principaux négociateurs de la paix de Vervins, 1598, devint chancelier, 1599, mais perdit les sceaux en 1604. — Son frère, *Jean* de Bellièvre, fut premier président du parlement de Grenoble; deux de ses fils, *Albert* et *Claude*, furent successivement archevêques de Lyon; le 3e, *Nicolas*, 1583-1650, procureur général, puis président du parlement de Paris, osa adresser à Louis XIII de sévères remontrances, lorsqu'il voulut prendre place parmi les juges du duc de La Valette.

Bellin (Jacques-Nicolas), ingénieur géographe de la marine, né à Paris, 1703-1772, a publié deux recueils, le *Neptune français*, 1753, in-fol., et l'*Hydrographie française*, 1756, in-fol., qui résument assez exactement les connaissances géographiques de son temps. Il a encore publié un *Petit Atlas maritime*, des *Essais géographiques*, des *Mémoires*, etc.

Bellini, peintres célèbres, chefs de l'école vénitienne. *Jacques* Bellini, mort en 1470, était déjà fort habile; on n'a de lui qu'un ouvrage authentique, une *madone*. *Gentile* Bellini, 1421-1501, fils aîné du précédent, conserva l'aridité de l'ancien style, mais acquit une grande réputation; c'est lui que les Vénitiens envoyèrent à Mahomet II, qui leur demandait un peintre pour faire son portrait; il se distingua surtout par la sévérité de ses théories.

Bellini (Jean) frère de *Gentile*, (1426-1516), lui fut constamment uni par l'affection, mais par le talent il lui fut bien supérieur. Tous deux furent chargés de décorer la grande salle du conseil à Venise. Jean, plus passionné, plus souple que Gentile, d'un génie plus facile et plus novateur, fit faire les plus grands progrès à la peinture; il connut tous les secrets de la peinture à l'huile, et n'hésita pas, même dans un âge avancé, à réformer son style, d'après les découvertes et les exemples des excellents élèves qu'il avait formés, le Giorgion, le Titien. On cite surtout avec les plus grands éloges les ouvrages de ses dernières années, un *saint Zacharie* de 1505, pour l'église de ce nom, à Venise; une *Bacchanale* de 1514, que Titien acheva; le *Sauveur donnant sa bénédiction*, à Dresde; on estime à une haute valeur une *Vierge* à mi-corps, tenant l'enfant Jésus, et la *Vierge sur son trône*, qui est à Venise. C'est l'un des plus grands peintres, au dire des connaisseurs.

Bellini (Laurent), médecin et anatomiste, né à Florence, 1643-1704, fut protégé par les grands-ducs de Toscane, Ferdinand et Cosme III, professa de bonne heure et longtemps l'anatomie, à Pise et à Florence; il croyait, comme plus tard Boerhaave, que le corps de l'homme est une réunion de rouages fonctionnant par les lois de la mécanique. Il a laissé de nombreux ouvrages dignes d'estime, principalement sur la *structure des reins;* il a découvert ou parfaitement décrit les canaux qui portent le nom de *tubes de Bellini;* il a écrit *De Urinis, Pulsibus, Missione sanguinis, Febribus et de Morbis capitis et pectoris*, sur la *respiration*, sur le *mouvement de la bile*, etc. Ses *Œuvres* complètes ont paru à Venise, 1708 et 1732, 2 vol. in-4°.

Bellini (Vincent), compositeur italien, né à Catane, 1802-1835, fils et petit-fils de musiciens, étudia au Conservatoire de Naples, sous Zingarelli, sans beaucoup profiter de ses leçons, puis composa des symphonies, des messes, des psaumes, sans beaucoup de succès. Un petit opéra, *Andelson e Salvina*, exécuté dans le Conservatoire, commença à le faire connaître; il fut chargé de composer une cantate: *Ismene* fut très-applaudie, et, en 1826, *Bianca e Fernando* eut beaucoup de succès. Désormais célèbre, il put écrire pour la Scala de Milan ou San-Carlo de Naples; il eut le bonheur de rencontrer un poëte, F. Romani, dont le talent s'accordait avec celui de Bellini, et un interprète comme Rubini. *Il Pirata* fut représenté en 1827; *la Straniera*, en 1829; *Zaïre* n'eut pas de succès; mais on applaudit *I Capuletti ed i Montecchi*, 1830. En 1831, Bellini composa ses deux partitions les plus belles, *la Sonnambula* et la *Norma;* puis à Venise, en 1833, il donna *Beatrice di Tenda*, qui fut froidement accueillie; mais le succès de *i Puritani*, à Paris, fut éclatant et mérité. C'est peu de temps après qu'il mourut, à Puteaux, d'une violente maladie intestinale. Il ne fut ni un grand harmoniste, ni un savant compositeur; ses morceaux sont peu développés et mal conduits; mais il a excellé par la mélodie, tour à tour tendre et gracieuse, rêveuse, plaintive et passionnée; il parle à l'âme, il a l'art supérieur de faire répandre des larmes. Ajoutons qu'il eut le bon-

heur de rencontrer, en Italie et à Paris, une réunion d'admirables artistes pour interpréter ses œuvres.

Bellinzona, en all. *Bellenz*, l'un des 3 ch.-l. du canton du Tessin (Suisse), sur le Tessin, à 8 kil. N. du lac Majeur, à 26 kil. N. de Lugano; la ville est défendue par de hautes murailles qui relient trois forts. Eglise collégiale; cloître des Ursulines. Sa position, au croisement de 4 routes, lui donne de l'importance; son commerce de transit est assez actif; filatures de soie, tanneries; 2,000 hab. Elle fit partie du duché de Milan depuis 1242; se donna aux trois cantons d'Uri, de Schwytz et d'Unterwalden, en 1499; a été réunie au canton du Tessin en 1798.

Bellmann (CHARLES-MICHEL), poëte suédois, né à Stockholm, 1741-1795, composa d'abord des poésies religieuses, puis des chansons qui valent beaucoup mieux; elles le rendirent populaire et lui attirèrent la protection de Gustave III; elles sont écrites avec verve et souvent pleines de sensibilité, mais il est difficile de les traduire, à cause de leur couleur locale. On a élevé, en 1829, une statue dans le parc de Stockholm à l'*Anacréon suédois*.

Bellone, déesse de la guerre chez les Romains, sœur, femme ou fille de Mars, le suivait dans les batailles. Les poëtes la représentaient avec une lance ou avec un fouet ensanglanté. Son temple, à Rome, servait de lieu d'audience pour les ambassadeurs étrangers. Ses prêtres s'appelaient *Bellonaires*.

Bellori (JEAN-PIERRE), antiquaire italien, né à Rome, 1615-1696, fut bibliothécaire de Christine de Suède, et a composé un très-grand nombre d'ouvrages, estimables, mais un peu superficiels. Les principaux sont: *Icones et segmenta illustrium e marmore tabularum quæ Romæ extant*, 1645, in-fol.; *Vite de' pittori, scultori ed architetti moderni*, 1672, in-4°; *Veterum illustrium philosophorum, poetarum, rhetorum et oratorum imagines*, in-fol.; *Veteres arcus Augustorum*, in-fol.; *Gli antichi Sepolcri ovvero Mausolei romani ed etruschi trovati in Roma*, in-fol., etc., etc.

Bellotti (PIERRE), peintre de l'école vénitienne, né à Volgano, en 1700, excellent coloriste, a surtout réussi dans ses portraits et ses caricatures.

Bellovaci, peuple gaulois de la Belgique II°; cap. Bellovaci ou *Cæsaromagus*, auj. Beauvais.

Bellovèse, chef gaulois, neveu d'Ambigat, roi des Bituriges, cousin de Sigovèse, passa les Alpes, avec une armée de ses compatriotes, vers 587 av. J. C., vainquit les Etrusques près du Tessin, et fonda Mediolanum. D'autres bandes gauloises le suivirent dans le pays, qui s'appela dès lors *Gaule Cisalpine*.

Belloy, nom d'une ancienne famille du Beauvoisis, qui paraît dans l'histoire dès le temps de la bataille de Bouvines.

Belloy (PIERRE DE), jurisconsulte et magistrat, né à Montauban vers 1540, se déclara de bonne heure contre la Ligue et les Guises, et soutint les droits de Henri de Navarre, en publiant l'*Apologie catholique*. Il a écrit, avec force et modération, plusieurs autres opuscules contre la maison de Lorraine et pour Henri IV; il a défendu les droits de Catherine de Médicis sur le Portugal, et composé deux ouvrages sur la chronologie et le calendrier grégorien.

Belloy (JEAN-BAPTISTE DE), cardinal, né près de Senlis, 1709-1808, évêque de Glandèves, en 1751, se distingua par sa modération dans l'assemblée du clergé de 1755; remplaça Belzunce à Marseille, en 1756, fut charitable comme lui et plus tolérant; vécut tranquille pendant la Révolution, facilita les négociations du Concordat, fut nommé archevêque de Paris en 1802, et cardinal en 1803.

Belloy (PIERRE-LAURENT **Buyrette de**) poëte français, né à Saint-Flour, 1727-1775, entraîné par sa passion pour le théâtre, abandonna le barreau et se fit comédien dans les cours du Nord, et principalement en Russie. Il revint à Paris en 1758, et écrivit des tragédies: *Titus*, *Zelmire*, imitées de Métastase; le *Siége de Calais*, 1765, qui eut le plus grand succès; *Gaston et Bayard*, *Gabrielle de Vergy*, *Pierre le Cruel*. On a publié ses *Œuvres* complètes, 1779, 6 vol. in-8°, et ses œuvres choisies, 1811, 2 vol. in-8°. De Belloy, qui voulait imiter Corneille, a du mouvement, de la noblesse, mais il pèche par un style déclamatoire, et il abuse des coups de théâtre; l'un des premiers, il a osé traiter des sujets nationaux.

Bell-Rock, banc de rochers à fleur d'eau, près de l'embouchure du Tay (Ecosse). On y a construit, en 1808, un beau phare de 115 pieds d'élévation.

Bellozanne, village près de Gournay (Seine-Inférieure), a possédé une abbaye célèbre de Prémontrés, fondée en 1198.

Bellune, v. de la Vénétie (Italie), ch.-l. de la prov. de Bellune, à 70 kil. N. de Venise, sur une hauteur près de la Piave. Elle est entourée de vieilles murailles. Evêché, cathédrale du XIV° s. Filatures de soie, blanchisseries de cire, fabriques de poteries et de cuirs. Commerce de fruits, de vins, de bois; patrie de Grégoire XVI; 13,000 hab. — La prov. à 3,291 kil. carrés et 175 000 hab.

Bellune (DUC DE). V. VICTOR PERRIN (Maréchal).

Belmonte, bourg de la Calabre citérieure (Italie), près de la mer; 4,500 hab.

Belmonte, v. de la prov. de Bahia (Brésil), à 70 kil. N. de Porto-Seguro, à l'embouchure du Belmonte, riv. de 120 kil., qui vient de la prov. de Minas-Geraes et forme une chute de 35 m.

Belœil, bourg du Hainaut (Belgique), à 25 kil. E. de Tournay. Beau château des princes de Ligne (1146); 2,500 hab.

Belo ou **Bielo-Ozero** (*lac blanc*), dans le gouvern. de Novgorod (Russie), a plus de 120 kil. de tour et reçoit 26 petites rivières.

Belon (PIERRE), naturaliste français, né au hameau de la Soulletière (Sarthe), 1517-1564, fut protégé par René du Bellay, étudia la médecine à Paris, parcourut l'Allemagne, puis, sous les auspices du cardinal de Tournon, entreprit, en 1546, un grand voyage en Orient, pour étudier les plantes. Il parcourut la Turquie, la Grèce, l'Asie Mineure, l'Egypte, la Palestine, l'Italie, et consigna les résultats de son voyage dans les *Observations de plusieurs singularitez et choses mémorables, trouvées en Grèce, Asie*, etc., 1553, in-4°, avec d'excellentes gravures sur bois; cet ouvrage intéressant, plusieurs fois réimprimé, fut plusieurs fois traduit. Belon fut récompensé par Henri II et par Charles IX, qui lui donna un logement au château de Madrid, dans le bois de Boulogne; il fut assassiné dans ce bois, probablement par des voleurs. On a de lui: *Hist. naturelle des estranges poissons marins*, etc., 1551, in-8°; *De aquatilibus libri duo*, 1553, in-8°, avec figures; *De arboribus coniferis, resiniferis, aliisque nonnullis sempiterna fronde virentibus*, 1553, in-4°; un ouvrage en 3 livres sur les monuments funéraires des anciens, les usages observés dans les sépultures, etc., dans le t. VIII des *Ant. grecq.* de Gronovius: l'*Histoire de la nature des oyseaux, avec leurs descriptions et naïfs pourtraicts*, traité d'ornithologie souvent cité par Buffon, 1555, in-fol., avec fig.; *Les remonstrances sur le default du labour et culture des plantes*, etc., 1558, in-8°, ouvrage très-intéressant, où l'on voit un plan d'acclimatation pour les plantes exotiques. Belon a été véritablement l'un des fondateurs de l'histoire naturelle en France.

Belot (OCTAVIE **Guichard**, dame), femme de lettres, née à Paris, 1719-1804, suivit avec succès la carrière des lettres. On lui doit: *Réflexions d'une provinciale sur le discours de J. J. Rousseau touchant l'inégalité des conditions*, 1757; *Observations sur la noblesse et le tiers état*, 1758; plusieurs bonnes traductions de *Hume*, etc.

Belour. V. BOLOR.

Béloutchistan, pays de l'Asie méridionale, à l'extrémité S. E. du plateau de l'Iran, a pour limites: au N. l'Afghanistan, à l'O. la Perse, au S. la mer d'Oman, à l'E. le Sindhy, dont il est séparé par les monts Brahouiks; entre 24° 55′ et 30° 15′ lat. N., entre 55° 30′ et 67° long. E.; sur une longueur de 1,100 kil. et une largeur de 550. Le Nord est traversé par des montagnes élevées, qui présentent, surtout au N. E., d'effroyables défilés. L'intérieur renferme des déserts de sables mouvants, parsemés de quelques oasis. Il y a quelques cours d'eau, le Doust, le Bhegvor, etc. Les montagnes de l'O. ont des foyers volcaniques et des métaux utiles et précieux. Il y a beaucoup d'arbres, jujubiers, tamariniers, etc. On y trouve les mêmes productions et les mêmes animaux qu'en Perse. — Le pays est habité par les Brahouis, nomades des maigres pâturages du Nord et de l'Ouest, peut-être, en partie, d'origine mongole; et par les Béloutchis, divisés en Rinds, Maghsis, Nharouis et Samris, qui sont, pour la plupart, nomades et brigands, mais hospitaliers; ils sont musulmans sunnites et ont peu de commerce et d'industrie. Il y a des Hindous dans les quelques villes. — Le pays, tributaire du Kaboul jusqu'en 1758, est depuis lors indépendant et divisé en un grand nombre de tribus, gouvernées par des chefs ou *serdars*, qui reconnaissent la souveraineté nominale du khan de Kélat. Il comprend, outre le désert et ses oasis, 6 provinces: le *Mékran*, la plus grande, au S.,

formé de plaines arides et sablonneuses (anc. Gédrosie), v. princ. Kedjé, Kelléghan, Tiz, avec le port de Serbar ou Charbar, Gwadel, Pendjgour; le *Lous*, à l'E. du Mékran, entouré de montagnes, avec de vastes plaines au centre, v. princ. Bela, Leyari; le *Koutch-Goundava*, à l'E., pays plat et fertile en grains, v. princ. Goundava, Dador, Harrond; le *Djhalavan*, à l'O., v. pr. Zouhri et Khozdar; le *Saravan* ou Khanat de Kélat, v. princ. Kélat, Saravan, Kharavan; enfin, à l'O., le *Kouhestan*, pays montagneux, volcanique, produisant beaucoup de dattes, v. princ. Pourka. Il est difficile d'évaluer la population de tout le pays; 800,000 hab., selon les uns, 3,000,000, suivant d'autres.

Belper, v. du comté et à 15 kil. N. de Derby (Angleterre), sur le Derwent. Moulins à coton et à soie, fabriques de clous, de poteries; exploitation de houille; 12,000 hab.

Belphégor (de *Bel*, *baal*, seigneur, et du mont Phégor), dieu des Ammonites, des Madianites et des Moabites; on l'a assimilé au Soleil, à Saturne, à Priape.

Belsunce de Castel-Moron (Henri-François-Xavier de), né au château de la Force en Périgord, 1671-1755, fut évêque de Marseille en 1709, signala son zèle et sa charité pendant la peste de 1720 et 1721, refusa des siéges plus importants, mais reçut, de Clément XII, le pallium, en 1731. Entraîné par son attachement pour les jésuites, ses anciens confrères, il se prononça avec force contre les jansénistes et s'attira de vifs démêlés avec le parlement d'Aix. On a de lui, entre autres ouvrages, l'*Antiquité de l'Eglise de Marseille et la succession de ses évêques*, 3 vol. in-4°; des *Instructions pastorales*, etc. On a publié ses *Œuvres choisies*, 1822, 2 vol. in-8°.

Belsunce (comte de), major du régiment de Bourbon infanterie, en garnison à Caen, dénoncé par Marat comme ennemi de la liberté, fut massacré dans une émeute populaire, en 1790, sous les yeux de l'autorité. On a dit qu'il avait été l'amant aimé de Charlotte Corday.

Belt, c.-à-d. *ceinture* (ou *amas d'eau*), nom de deux détroits qui font communiquer la mer Baltique au Kattégat. Le *Grand-Belt*, entre les îles danoises de Seeland et de Fionie, a de 16 à 30 kil. de largeur, de 8 à 55 mèt. de profondeur, et est encombré de bas-fonds. Les glaces s'y arrêtent de décembre en avril. Le *Petit-Belt*, entre la Fionie et le Jutland, d'une largeur de 650 mèt., d'une profondeur de 7 à 40 mèt., a des bas-fonds et des courants rapides, qui en rendent la navigation dangereuse. Charles-Gustave traversa les deux détroits sur la glace, en 1658, pour aller assiéger Copenhague.

Bélus, roi d'Assyrie, aurait, dit-on, vécu 2000 ans av. J. C., et délivré Babylone d'une invasion d'Arabes. Il aurait été le père de Ninus.

Belvédère, bourg de la Calabre citérieure (Italie), à 30 kil. N. O. de Paola. Commerce de raisins secs; 5,000 hab. — Partie du palais du Vatican, à Rome, où l'on voit le *torse du Belvédère*, étudié par Michel-Ange, et le fameux *Apollon*, dit *du Belvédère*.

Belver, gros bourg de la prov. de Lerida, en Catalogne (Espagne), à l'O. de Puycerda, sur la Sègre, célèbre dans la campagne de 1794.

Belvès, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. S. O. de Sarlat (Dordogne), sur la Dordogne; 2,368 h.

Belzébuth, c.-à-d. *dieu-mouche*, parce qu'il préservait des ravages ou piqûres de ces insectes, divinité des Syriens, principalement adorée à Accaron.

Belzoni (Jean-Baptiste), voyageur italien, né à Padoue, 1778-1823, après une vie assez agitée, acteur en Angleterre, donnant, dans les trois royaumes, des représentations hydrauliques; sorte de saltimbanque en Espagne, en Portugal, danseur en Egypte, gagna la bienveillance de Méhémet-Ali. Il parvint à se faire ouvrir plusieurs pyramides, plusieurs tombeaux des rois, transporta, de Thèbes à Alexandrie, le buste de Jupiter Ammon et un sarcophage en albâtre qui sont au musée de Londres, ouvrit le temple d'Ipsamboul; puis visita les côtes de la mer Rouge, Bérénice, découvrit les mines d'émeraudes de Zoubara, fit une excursion à l'oasis d'Ammon, et publia en anglais une relation de ses voyages, qui fut bien accueillie, 1820, in-4° avec atlas. Il mourut au moment où il entreprenait un voyage pour pénétrer de Benin à Tombouctou.

Bem (Joseph), général polonais, né à Tarnow en Galicie, 1795-1850, sortit de l'école militaire de Varsovie, comme officier d'artillerie à cheval, fit la campagne de 1812, sous Davout et Macdonald, reprit du service dans le royaume de Pologne, devint capitaine en 1819, professeur dans une école d'artillerie, introduisit dans l'armée polonaise les fusées à la Congrève; puis donna sa démission, fut condamné à la prison et placé sous la surveillance de la haute police. Dans la lutte de 1830, il commanda en chef toute l'artillerie; réfugié en France, il gagna sa vie en donnant des leçons, tenta une expédition malheureuse en Portugal, pour soutenir la cause de dom Pedro, et fut en lutte d'opinion avec Lelewel. En 1848, il essaya d'organiser l'insurrection de Vienne, se joignit aux Hongrois soulevés, se signala en Transylvanie, surtout contre les Autrichiens et les Russes, mais fut accablé par des forces supérieures. Il prit part à la malheureuse bataille de Temeswar, 9 août 1849, se réfugia en Turquie, embrassa l'islamisme, reçut du sultan un commandement et le titre de pacha, sous le nom d'Amurat; il réprima à Alep des excès sanglants commis sur les chrétiens, et mourut peu après.

Bembo (Bonifazio), peintre, né à Valdarno dans le Crémonais, vivait au xv^e s., et a peint à fresque l'*Adoration des Mages*, dans la cathédrale de Crémone.

Bembo (Giovanni-Francesco), peintre crémonais, frère du précédent, travaillait encore en 1524, et s'éloigna peu du style ancien.

Bembo (Jean), doge de Venise, succéda à M. A. Memmo, 1615-1618; les Vénitiens combattirent alors les pirates dalmates et uscoques, aidèrent le duc de Savoie contre les Espagnols, et se défendirent contre le duc d'Ossuna, vice-roi de Naples.

Bembo (Pierre), cardinal et littérateur, né à Venise, 1470-1547, fils d'un sénateur lettré, étudia à Florence, à Messine sous Lascaris, à Padoue. Il fut protégé par Alfonse d'Este, duc de Ferrare, et par la fameuse Lucrèce Borgia, dont il n'a cessé de répéter les louanges; il vécut à la cour d'Urbin, s'attacha à Julien de Médicis, le suivit à Rome, fut bien accueilli par Jules II et devint le secrétaire intime de Léon X. Il y gagna honneurs, richesses, illustres amitiés. A la mort du pape, la belle Morosina, à laquelle il était intimement attaché, le décida à se retirer à Padoue; il y vécut dans une magnifique et douce retraite, partageant son temps entre l'étude et les plaisirs; plus tard, il fut nommé historiographe de Venise, puis garde de la bibliothèque de Saint-Marc. Paul III le fit cardinal en 1539; il fut évêque de Gubbio et de Bergame, et remplit sérieusement les fonctions épiscopales. Mais la plus grande partie de la vie de Bembo a été consacrée aux lettres latines; il a été le chef des *cicéroniens* de son temps et a poussé jusqu'à l'affectation l'imitation du style ancien, craignant de lire le latin des épîtres de saint Paul et du Bréviaire, pour ne pas gâter la pureté de sa latinité. Il a d'ailleurs été un écrivain plein de goût et de grâce, puriste en italien comme en latin. Ses *Œuvres* complètes ont été publiées à Venise, 1729, 4 vol. in-fol.; on y remarque une *Histoire de Venise*, en latin et en 12 livres, de 1486 à 1513; des morceaux de littérature, de polémique et de critique; *Gli Azolani*, dialogues sur l'amour, écrits au château d'Azolo; des *Rime* ou poésies, dans lesquelles il imite Pétrarque; des *Lettres*, où il donne de curieux détails sur les affaires et les mœurs du temps, etc.

Bemmel (Charles-Sébastien), peintre allemand, né à Bamberg, 1743-1796, fut un paysagiste très-distingué; il a peint surtout des marines, des incendies, des aurores, des effets de nuit.

Bemmel (Guillaume Van), peintre hollandais, né à Utrecht, 1630-1708, d'une famille de réfugiés français, vécut en Italie, puis en Allemagne, à Nuremberg, où il fut un peintre de paysages, d'un coloris vif, remarquable par son intelligence de l'ombre et de la lumière.

Bemmel (Jean-George), peintre allemand, né à Nuremberg, 1669-1723, reproduisit avec talent les animaux. — Ses deux fils, *Joel-Paul* et *Jean-Noé*, furent aussi des peintres estimés. — Les deux fils de Jean-Noé, *George-Christophe-Théophile* et *Burkhard-Albert*, continuèrent les traditions de la famille.

Bemmel (Pierre de), peintre allemand, né à Nuremberg, 1685-1754, frère de Jean-George, fut, comme lui, bon peintre de paysages.

Ben, Ebn ou **Ibn,** et, au pluriel, *Beni* ou *Benou*, mot arabe, qui signifie fils, est souvent placé avant le nom propre, surtout pour désigner les membres d'une même tribu.

Benacus Lacus, nom ancien du lac de Garda.

Ben-Adad ou **Ben-Hadad,** nom de trois rois de Syrie qui résidaient à Damas; le 1^{er} secourut Asa, roi

de Juda, contre Baasa, roi d'Israël; le 2e, fils du précédent, battit Achab et Joram, rois d'Israël; il fut étouffé par un de ses lieutenants, Hazaël; le 3e, fils de ce dernier, fut vaincu par Joas, roi de Juda. Ils vivaient de 950 à 856 av. J. C.

Ben-Laoghall, montagne d'Ecosse (856 mèt.), près du lac Laoghall (comté de Sutherland).

Ben-Ledi, montagne du comté de Perth (955 m.).

Ben-Lomond, l'un des sommets des monts Grampians au S. O., dans le comté de Stirling (Ecosse). Il n'a que 1,065 mèt. de hauteur, mais l'on y jouit d'une vue magnifique.

Ben-Macdhu, montagne d'Ecosse, au centre des Highlands, a 1,454 mèt.; c'est le plus haut sommet de la Grande-Bretagne.

Ben-Nevis, l'un des points culminants de la Grande-Bretagne (1,467 mètres), dans les Grampians, comté d'Inverness (Ecosse). L'ascension est difficile et dangereuse; à 567 mèt. il y a un lac, au-dessus duquel il n'y a plus de végétation.

Benalcazar (Sébastien de), aventurier espagnol, prit le nom du lieu de sa naissance, Benalcaz en Estrémadure, et mourut vers 1550. Il suivit Pedrarias en Amérique, se distingua par son courage et sa générosité, aida Pizarre dans la conquête du Pérou, prit possession de Quito, après la défaite du brave Indien, Ruminahui, se dirigea au N. vers le Popayan, fonda Guayaquil et fut disgracié.

Bénarès, en sanskrit *Varanasi*, surnommée *kasi*, la splendide, capit. de la prov. de Bénarès, dans la présidence et à 650 kil. N. O. de Calcutta, sur la rive gauche du Gange, par 25°18′ lat. N. et 80°55′ long. E. Ville sainte des Hindous, elle renferme 12,000 maisons, la plupart élevées, ornées de balcons, de galeries sculptées ou peintes; les rues sont très-étroites; les temples nombreux sont, en général, petits, mais couverts de sculptures d'une perfection admirable; on remarque surtout le *Visswisha*, en pierres rouges, que les Hindous doivent visiter au moins une fois dans leur vie, et la grande mosquée, élevée par Aureng-Zèbe. Célèbre université brahmanique, nombreuses écoles hindoues et mahométanes; collége anglais. Fabriques de soieries, lainages, cotonnades; vaste entrepôt de commerce, surtout pour les pierres fines et les diamants. Elle a été cédée aux Anglais, en 1775, par le nabab d'Aoude. Les Européens habitent près de la ville, à Seroli. Il paraît que la population ne dépasse pas 175,000 hab.; mais les nombreux pèlerins, les étrangers, la foule qui se presse dans les rues étroites, ont fait croire qu'elle s'élevait à 6 ou 700,000 hab.

Le district de Bénarès, peuplé peut-être de 3,000,000 d'habitants, jouit du plus beau climat et de la fertilité la plus admirable.

Benaschi (Giovanni-Battista), peintre italien, né à Turin, 1636-1690, imita Lanfranc de Parme, se distingua par sa fécondité d'idées, un coloris souvent brillant et la science de la perspective. Il y a de ses tableaux à Rome et surtout à Naples.

Bénauges (comté de), petit pays de l'ancien Bordelais, compris aujourd'hui dans le dép. de la Gironde; capit. Cadillac.

Benavente, v. de la prov. et à 65 kil. N. de Zamora (Espagne). Monastère des Hiéronymites. Titre de duché donné à la famille Pimentel; 3,500 hab.

Bencoulen, v. de Sumatra, sur la côte O., défendue par le fort Marlborough, dans un climat malsain; fait un grand commerce de café, sucre, poivre et bois. Elle appartenait aux Anglais, qui l'ont échangée, en 1824, pour Malacca et quelques districts de l'Inde. C'est aujourd'hui le principal établissement des Hollandais dans l'île; 10,000 hab.

Bender, v. de la Bessarabie (Russie), à 56 kil. S. E. de Kichenef, sur le Dniester. Mosquée, églises grecque et arménienne. Forteresse jadis importante. Forges, papeteries, tanneries, fonderies; commerce important. Prise par les Russes, 1770, 1789, 1811, elle leur est restée avec la Bessarabie par le traité de 1812. A Varnitza, petit village voisin, Charles XII soutint un siége follement héroïque contre une armée de Turcs, le 1er fév. 1713; popul., 15,000 hab., arméniens, moldaves, tatars et turcs.

Bender-Abassi. V. *Goumroun*.

Bender-Bouchehr ou **Bender-Abou-Chéher** ou **Abouscher,** port du Farsistan (Perse), sur le golfe Persique, à 390 kil. S. O. d'Ispahan. C'est le principal entrepôt du commerce avec l'Inde; les Anglais, qui y ont une factorerie importante, se sont emparés de cette ville dans les guerres qu'ils ont eu à soutenir contre la Perse; 15,000 hab. Le climat est malsain.

Bender-Ryk, port assez important du Farsistan (Perse), sur le golfe Persique.

Bendrabund ou **Bendraband,** en hindoustani *Vendravana*, v. de l'Hindoustan dans le pays d'Agrah; elle est assez grande; célèbre par ses beaux temples dédiés à Krichna, et par sa grande pagode cruciforme, qui rappelle le style gothique.

Bene (*Augusta Vagiennorum*), v. de la prov. de Coni (Italie), à 20 kil. N. de Mondovi, entre la Stura et le Tanaro; 6,000 hab.

Benedetti (Jean-Baptiste), mathématicien italien, né à Venise, mort en 1590, élève de Tartaglia, a fondé la géométrie analytique et publié une remarquable *Théorie de la chute des graves*.

Benedetto da Majano, sculpteur et architecte florentin, 1444-1498, a sculpté en bois les magnifiques armoires de la cathédrale de Florence, la chaire de Santa-Croce, etc.; puis il sculpta le marbre, et a laissé à Florence beaucoup d'œuvres, le portrait du Giotto, le médaillon du tombeau de Filippo Strozzi, une statue de la Vierge largement traitée, etc.

Benedetto da Rovezzano, sculpteur et architecte, né près de Florence, 1480-1550, a excellé dans la sculpture d'ornement; a exécuté plusieurs statues, le superbe mausolée du gonfalonnier Soderini, etc.

Bénédictins (Ordre des). Il fut fondé, vers 529, par saint Benoît de Nursia, au mont Cassin, en Italie. La règle imposait aux religieux, outre les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, la prière, le travail des mains et la culture de l'intelligence. Elle se répandit rapidement dans tout l'Occident et remplaça les autres institutions, moins pratiques et moins élevées. Les plus célèbres abbayes de France, d'Allemagne et d'Angleterre furent bénédictines; les moines, en cultivant les terres que la piété des fidèles leur accorda généreusement, contribuèrent à réhabiliter le travail manuel et défrichèrent beaucoup de domaines stériles; en même temps par leurs études, leurs leçons, leurs exemples, ils s'efforcèrent d'arrêter les progrès de la barbarie et de ranimer la civilisation. L'ordre eut plusieurs fois besoin de réformes; on cite, au IXe s., celle de *Saint-Benoît d'Aniane;* au Xe, celle de *Cluny;* au XIe, celle de *Cîteaux*, les *Chartreux* du Dauphiné, la congrégation de *Grandmont* dans le Limousin; au XIIe s., les maisons de *Fontevrault* et de *Clairvaux;* au XIIIe, celles de *Vallombreuse* (Dauphiné), du *Val-des-Choux* (près de Dijon), du *Val-des Écoliers* (près de Langres). Des ordres nouveaux sortirent de l'ordre de Saint-Benoît: 1° la congrégation de *Bursfeld* (1417) comprit bientôt la plupart des monastères allemands; 2° la communauté de *Sainte-Justine de Padoue*, au XVe s., s'étendit aux monastères de l'Italie; 3° celle de *Saint-Vannes de Verdun* fut établie en 1600; 4° de là sortit la congrégation de *Saint-Maur*, instituée en 1627, dont le chef-lieu fut l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, à Paris; tous les couvents bénédictins de France durent s'y rattacher par la volonté de Richelieu. Les *Feuillants*, les *Camaldules*, les *Célestins*, etc., venaient aussi de l'ordre des bénédictins. — Il a fourni à l'Eglise une multitude de saints canonisés, de bienheureux, 24 papes, 200 cardinaux, 1,600 archevêques, 4,000 évêques, des apôtres et plus de 15,000 écrivains. Les bénédictins, surtout ceux de Saint Maur, ont fait d'immenses travaux d'érudition et d'histoire; on leur doit la *Gallia christiana*, les *Acta sanctorum ordinis S. Benedicti*, les *Annales ordinis S. Benedicti*, le *De re diplomatica*, la *Collection des Historiens de France*, l'*Histoire littéraire de France*, les *Monuments de la Monarchie française*, l'*Histoire de Paris*, l'*Art de vérifier les dates*, le *Spicilegium*, etc., etc., et la plupart des belles éditions des Pères au XVIIe s. et au XVIIIe. Avant 1789, ils dirigeaient en France six écoles célèbres, *Sorèze*, *Pont-Levoy*, *Rebain*, *Beaumont*, *Dôle* et *Auxerre*. Supprimés en France par l'Assemblée constituante, 19 juin 1790, ils ont été rétablis, en 1837, par Grégoire XVI, dans l'ancien prieuré de *Solesmes* (Sarthe), pour continuer les travaux de leurs prédécesseurs. Depuis 1853, ils sont rentrés en possession de l'ancienne abbaye de Ligugé, près de Poitiers. Dans les autres pays, les abbayes les plus célèbres sont: *Saint-Florian* (Autriche), *Martinsberg* (Hongrie), *Mont-Serrat* et *Valladolid* (Espagne), *Mont-Cassin*, *la Cava*, *Monte-Virgine* (Italie). — Le costume des bénédictins a plusieurs fois varié; leur nom était précédé du mot *Dom* (Dominus). — On appela *Bénédictines* des religieuses, qui, sans suivre exactement la règle de saint Benoît, se ratta-

chaient cependant par leurs institutions à cet ordre célèbre; on cite parmi leurs couvents ceux de *Sainte-Croix de Poitiers*, de *Chelles*, de *Montmartre*, de *Caen*, de *Saintes*, etc. Il y avait à Paris les *Bénédictines de la Ville-l'Evêque, de Notre-Dame-de-Liesse, de Notre-Dame-de-Consolation, de l'Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement*, les *Bénédictines anglaises*, etc. Elles portaient la robe noire et le scapulaire noir.

Bénéfice. On donnait ce nom, sous les empereurs romains, à tout don que le prince détachait de son domaine, et surtout à des concessions de terres faites à des soldats vétérans (bénéfices militaires). Les chefs barbares donnèrent le même nom aux terres dont ils concédaient la jouissance à leurs fidèles ou leudes, en récompense de leurs services militaires; c'était le développement d'une vieille coutume germanique dont parle Tacite. Les possesseurs de bénéfices s'efforcèrent de les transformer en véritables propriétés et de les transmettre à leurs descendants; les rois Mérovingiens cherchèrent, mais vainement, à conserver la libre disposition de ces bénéfices, pour la plupart inamovibles d'abord, ou au moins viagers. Déjà le domaine royal avait été plusieurs fois complétement dépouillé et les bénéfices étaient en fait héréditaires, lorsque Charles le Chauve, par le capitulaire de Kiersy-sur-Oise (877), sanctionna l'usurpation; les bénéfices devinrent alors les fiefs.

Bénéfice ecclésiastique, nom donné dans l'Eglise catholique aux terres ou revenus affectés aux diverses charges ecclésiastiques, depuis l'archevêché jusqu'au prieuré. En France, le roi, d'après le concordat de 1516, avait le droit de nommer aux bénéfices, en réservant le tiers pour les gradués des Universités; on appelait *feuille des bénéfices* la liste des bénéfices vacants à la nomination du roi. Il y avait des provinces exemptes du privilége des gradués; le pape, les évêques, avaient le droit de nommer à un certain nombre de bénéfices. L'Assemblée constituante les supprima par le décret du 2 novembre 1789.

Bénéfice de Clergie. V. Supplément.

Beneharnum, v. de la Novempopulanie (Gaule anc.), chez les Tarbelli, a donné son nom au Béarn.

Bénévent, ch.-l. de la prov. de ce nom (Italie), à 200 kil. S. E. de Rome, et à 50 kil. N. E. de Naples, au confluent du Sabato et du Calore, entourée de vieilles murailles et défendue par une mauvaise citadelle. Archevêché; cathédrale, ornée de 54 belles colonnes antiques; arc de triomphe en marbre élevé en l'honneur de Trajan; 19,000 hab. — Fondée, dit-on, par Diomède, puis ville des Hirpins, appelée d'abord *Maleventum*, elle vit la victoire des Romains sur Pyrrhus, 276 av. J. C., fut prise en 269 et reçut alors le nom de *Beneventum*. Les Lombards, sous Autharis, vers 590, fondèrent le duché de Bénévent, qui lutta souvent contre les Grecs voisins, survécut au royaume des Lombards et se reconnut tributaire de Charlemagne, 787. En 840, il fut divisé en duché de Bénévent et principauté de Salerne; le premier, toujours menacé par les Sarrasins et les Grecs, fut donné par l'empereur Henri III au pape Léon IX, 1052. Robert Guiscard s'en empara en 1077, mais laissa la ville aux papes. En 1266, Charles d'Anjou y battit son rival Manfred. En 1806, Talleyrand devint prince de Bénévent. Le Saint-Siége a possédé la ville de 1814 à 1860. — La prov. de Bénévent a 1,782 kil. carrés et 232,000 hab.

Benezet (Antoine), philanthrope, né d'une famille de réfugiés français, 1715-1784, s'établit à Philadelphie, et voua sa vie à la défense des nègres, pour lesquels il écrivit plusieurs ouvrages et fonda une école.

Benfeld, anc. ch.-l. de cant. de l'arrond. et à 18 kil. N. E. de Schelestadt (Bᵉ-Alsace), sur l'Ill, au milieu d'un pays où l'on cultive le tabac. Filatures, tuileries. Jadis place forte, dont les murailles furent détruites en 1650; 2,750 hab.

Bengale (Présidence du), l'une des grandes divisions de l'Hindoustan anglais, comprend les anciennes provinces de Bengale, de Bahar et le pays d'Aoude; une partie des anciennes provinces d'Orissa, de Gondawana et de Bérar, l'Indo-Chine anglaise, Assam, Aracan, Pegou, Ténassérim, Wellesley et Poulo-Pinang, Malacca et Singapour. La population est d'environ 60 millions d'habitants. La capitale est Calcutta. — V. *Hindoustan*.

Bengale (Province du). Elle fait partie de la présidence du Bengale, à laquelle elle a donné son nom. Elle a pour bornes: au N. les montagnes du Boutan, à l'E. le Brahmapoutra, au S. le golfe et la prov. d'Orissa, à l'O. les prov. de Gondawana et de Bahar. Le sol, montagneux dans le N., est plat au S., et très-marécageux sur les bords de la mer; la côte est hérissée d'écueils et de bancs de sable; l'immense delta du Gange, ou *Sunderband*, est couvert de forêts, de marécages, de jungles impénétrables, repaire des bêtes féroces et patrie du choléra. Le Bengale est très-fertile, riche de ses productions et de l'industrie de ses habitants; aussi, malgré les fléaux qui ont souvent conspiré à le dépeupler, est-il toujours dans un état florissant. Il abonde en riz, froment, sucre, coton, indigo, bois de santal, opium, poivre, etc.; en bétail, brebis, porcs, volaille, poissons. Le ch.-l. est Calcutta; les villes principales sont: Barrackpour, Sérampour, Hougly, Bardouan, Saseram, Dakka, Mourchid-Abad, Kassin-Bazar, Burkampour, Malda, Gour, etc., et Chandernagor, à la France. — Le Bengale appartenait au Grand-Mogol de Delhy, lorsque les Anglais s'en emparèrent définitivement en 1765. — V. *Hindoustan*.

Bengale (Golfe du), *Gangeticus sinus*. Partie de l'Océan Indien, il s'étend entre l'Hindoustan à l'O. et au N. et l'Indo-Chine à l'E. Sa plus grande largeur est de 1,900 kil., sa profondeur de 1,600. Il forme le golfe de Martaban à l'E. Il renferme l'île de Ceylan, les îles Andaman, Nicobar, l'archipel de Mergui et beaucoup de petites îles sur les côtes de l'Indo-Chine, depuis celles qui bordent l'Arakan jusqu'à Poulo-Pinang. Il reçoit des fleuves considérables, le Salouen, l'Iraouaddy, le Brahmapoutra, le Gange, le Mahanady, le Godavéry, la Kistna, le Cavéry, etc.

Bengazy ou **Benghazy** (*Bérénice*), ch.-l. de la province de Barcah (Pays de Tripoli), port sur la côte orientale du golfe de la Sidre; dans un territoire riche en bestiaux, fruits et légumes; commerce actif avec Malte; 5,000 hab.

Benguela, vaste contrée du Congo (Afrique occid.), s'étend du cap Ledo au cap Negro, sur une longueur d'environ 640 kil. et a une largeur moyenne de 500 kil. La côte est basse et malsaine; l'intérieur, âpre et montueux, est peu connu. Il paraît que la végétation est très-riche et qu'il y a des mines abondantes; on exploite d'excellentes salines. Les éléphants, les rhinocéros, les zèbres, les antilopes y sont très-nombreux; les bœufs et les moutons d'une grosseur extraordinaire. On y trouve le royaume de Benguela, qui est soumis aux Portugais, et plusieurs tribus indépendantes. Les Portugais sont surtout établis sur les côtes.

Benguela (Saint-Philippe de), ch.-l. des possessions portugaises de ce pays, est dans une position malsaine, sur le Cavaco, près de la mer. La baie est commode et sûre; mais il y a disette d'eau; 4,000 hab.; c'est un lieu de déportation.

Benguela (Le Vieux-), à 250 kil. au N., est un poste sans importance.

Beni ou **Beny,** signifie *fils* en arabe, et précède souvent le nom de la tribu: Beni-M'Zab. V. *Mzab*, etc.

Beni-Ammer, l'une des grandes tribus de l'Algérie, dans la prov. d'Oran, occupe un pays arrosé par le Sig.

Beni-Hassan, village au S. de Minyeh, dans la haute Egypte. On a trouvé dans le voisinage des hypogées renfermant des colonnes et des peintures remarquables.

Beni-Kitim (fils de l'Orient), nom souvent donné dans la Bible aux peuples de l'Arabie.

Beni ou **Paro,** riv. de l'Amérique du Sud, vient de la Bolivie, à 50 kil. S. E. de la Paz, et après un cours de 1,100 kil., se réunit à l'Apurimac, pour former l'Ucayalé, affl. de l'Amazone.

Benicarlo, v. de la prov. et à 70 kil. N. E. de Castellon-de-la-Plana (Espagne), port sur la Méditerranée, fait le commerce des vins; 7,000 hab.

Bénigne (Saint), apôtre de Bourgogne, disciple de saint Polycarpe, aurait été martyrisé à Dijon, en 179. On l'honore le 1ᵉʳ novembre.

Benin (Roy. de), Etat de la Guinée, sur la côte du golfe de Guinée, qui porte le nom de golfe de Benin, à l'E. du Dahomey. Le sol est fertile, mais le climat est dangereux pour les Européens. Les habitants, nègres fétichistes, très-grossiers et cruels, font encore des sacrifices humains, et se sont longtemps livrés au commerce des esclaves. La ville de *Benin*, sur le rio Formoso, qui paraît être un des bras du Niger, à 150 kil. de la mer, occupe une étendue considérable; le palais du roi, hors de la ville, est fermé de murailles, et offre de belles galeries. On évalue la population à 15,000 hab.

Benincori (Ange-Marie), compositeur italien, né à Brescia, 1770-1821, élève de Rolla pour le violon, puis de Cimarosa, protégé par le duc de Parme, a laissé des quatuors estimés, mais a moins réussi au théâtre, où il

a donné *les Parents d'un jour, la Promesse de mariage, les Epoux indiscrets,* où il a achevé *Aladin ou la Lampe merveilleuse,* de Nicolo (pour le théâtre Feydeau).

Beniowski (Maurice-Auguste de), aventurier, né à Verbova en Hongrie, 1741-1786, servit d'abord comme lieutenant dans l'armée autrichienne; puis, après avoir voyagé en Europe, devint l'un des chefs de la Confédération de Bar, en Pologne; fut pris par les Russes et exilé au Kamtchatka, 1769. Il gagna la faveur du gouverneur Niloff, et parvint à fuir, en lui enlevant sa fille, avec 76 de ses compagnons, 1771. Il se réfugia en France, fut chargé de fonder un établissement à Madagascar, et réussit à Foulpointe, 1774-76; mais il eut à se plaindre du gouvernement français, passa en Angleterre, organisa dans ce pays et aux Etats-Unis une expédition pour conquérir Madagascar, et fut tué dans un engagement contre les Français à Madagascar. Il a écrit en français ses *Voyages et Mémoires*, 1791, 2 vol. in-8°.

Benisoueyf, ch.-l. de la Moyenne-Egypte, à 90 k. S. du Kaire, sur la rive gauche du Nil. Palais du vice-roi. Tissus de laine et de coton; entrepôt des produits de la vallée du Fayoum. Desaix y battit les Arabes en 1799; 6,000 hab.

Benjamin, le 12ᵉ des enfants de Jacob, né près de Bethléem, vers 2,300 av. J. C., eut pour mère Rachel, qui mourut en le mettant au monde. Jacob, qui l'aimait tendrement, surtout depuis qu'il avait perdu Joseph, le garda auprès de lui, quand il envoya ses autres fils en Egypte pour acheter du blé. Joseph, devenu ministre du roi d'Egypte, ne se découvrit à ses frères qu'après les avoir forcés de lui amener Benjamin.

Benjamin (Tribu de), l'une des 12 tribus d'Israël, était située à l'E. de Dan, le long du Jourdain inférieur, entre les tribus d'Ephraïm au N. et de Juda au S. Elle fit partie du roy. de Juda. Les villes étaient : Haï, Béthel, Jéricho, Jérusalem, Maspha et Gabaon.

Benjamin (Saint), diacre, prêcha l'Evangile en Perse, et fut mis à mort, en 424. On l'honore le 31 mars.

Benjamin de Tudèle, rabbin espagnol et voyageur, vivait au xiiᵉ s., à Tudela, en Navarre. Il parcourut une partie de l'Europe et de l'Orient, pour visiter les synagogues, et écrivit la relation de ses voyages, entrepris probablement de 1160 à 1173. Elle a été imprimée en hébreu, à Constantinople, 1543; réimprimée et traduite en latin, à Anvers, 1575, à Leyde, 1633; traduite en français, 1734, 2 vol. in-8°, 1830, 1853.

Benjermassing. V. Bander-Massing.

Benkendorf (Ernest-Louis de), général saxon, né à Anspach, 1711-1801, se distingua surtout dans la guerre de Sept-Ans, contre Frédéric II, décida la victoire de Kollin, fut l'ami du prince Charles de Courlande, et fut célèbre par ses grandes dépenses.

Benkendorf (Alexandre), général au service de la Russie, né en Esthonie, 1784-1844, prit part aux campagnes d'Allemagne et de France, gagna la faveur de Nicolas Iᵉʳ par son dévouement, à l'époque de la rébellion de 1825, devint son aide-de-camp, directeur de la police à la chancellerie, comte, sénateur. — Son frère *Constantin* était général de division dans l'armée russe en 1814; il se distingua dans plusieurs missions, et mourut dans la campagne de Perse contre les Turcs. Leur sœur, la princesse de *Lieven*, a joué un grand rôle dans le monde diplomatique.

Benkert (Jean-Pierre), sculpteur allemand, né à Neustadt, 1709-1769, travailla pour Frédéric II, qui aimait son talent, à Berlin et à Potsdam.

Bennet (Henri), comte d'Arlington, homme d'Etat, né à Arlington, dans le Middlesex, 1618-1685, combattit pour Charles Iᵉʳ, fut secrétaire du duc d'York, ministre de Charles en Espagne; puis, à la Restauration, il devint secrétaire d'Etat. Il fit partie du ministère de la *Cabal*, en 1670; il sortit du ministère, devint chambellan et perdit la faveur du roi. On a de lui un recueil de *Lettres* en 2 vol. in-8°, 1701.

Bennet (Gabriel), marin et écrivain hollandais, 1774-1826, a publié : *Histoire des navigations néerlandaises aux* xviᵉ, xviiᵉ *et* xviiiᵉ *siècles; Mémoire sur les découvertes des Néerlandais en Amérique, en Australie, aux Indes et aux terres polaires*, etc.

Bennett (Agnès-Maria), romancière anglaise, 1760-1808, a écrit plusieurs romans assez estimés, qu'on a traduits en français.

Benningsen (Levin-Auguste-Théophile, comte), général russe, né à Brunswick, 1745-1826, servit dans le Hanovre, puis en Russie, depuis 1773. Il se signala dans les guerres contre les Turcs, puis contre les Polonais, en 1791; contre la Perse, en 1796. Sous Paul Iᵉʳ, il fut moins en faveur que sous Catherine II, mais devint cependant lieutenant général. Il fut l'un des chefs de la conspiration contre le tzar. Alexandre Iᵉʳ le nomma gouverneur de Lithuanie, puis général en chef de la cavalerie, 1802. Il eut le commandement de l'armée russe, de 1805 à 1807, et s'attribua la victoire d'Eylau; il donna sa démission, mais ne se retira qu'après la paix de Tilsitt. En 1812, il fut l'un des principaux généraux de l'armée russe; il commandait le centre à la Moskova, battit Murat à Voronova, puis se retira. Après la mort de Koutousof, il eut le commandement de l'armée de Pologne, contribua au succès de Leipzig, fut nommé comte, dirigea l'armée de Bessarabie, et, devenu aveugle, vécut dans ses terres de Hanovre. Il a laissé des *Mémoires sur sa vie* et *Pensées sur quelques connaissances indispensables à un officier de cavalerie.*

Bennington, v. du Vermont (Etats-Unis); les Américains y battirent les troupes de Burgoyne, en 1777; 4,000 hab.

Benoist, trouvère anglo-normand du xiiᵉ s., a écrit en vers, par les ordres de Henri II d'Angleterre, l'*Histoire des ducs de Normandie.* L'abbé de la Rue avait attiré l'attention sur ce long poëme historique par une dissertation lue, en 1796, à la Société des Antiquaires de Londres. M. Francisque Michel a publié *la Chronique*, d'après un manuscrit conservé au Musée britannique, 1836-40, 3 v. in-4°, des *Documents inédits de l'Histoire de France.* Elle comprend, en 46,000 vers de 8 syllabes, les expéditions des Normands depuis Hastings, et des ducs jusqu'à la mort de Henri Iᵉʳ. On l'a confondu avec *Benoît de Sainte-Maure*, auteur d'un poëme en 30,000 vers, *le Roman de Troie*, ou avec *Benoist*, théologien anglais, abbé de Péterborough, auteur d'une *Vie de Thomas Becket*, et d'une *Histoire de Henri II et de Richard I*, de 1170 à 1192, Oxford, 1735, 2 vol.

Benoist (Pierre-Vincent), homme politique, né à Angers, 1758-1834, s'éleva, sous Napoléon, aux premiers emplois du ministère de l'intérieur, fut député sous la Restauration, conseiller d'Etat, directeur général des contributions indirectes, ministre d'Etat, membre du conseil privé. Il cultiva les lettres — Sa femme, *Marie-Guilhelmine* Leroux-Delaville, née à Paris, 1767-1826, l'*Emilie* de Demoustier, peignit avec talent les portraits de la famille impériale, et a laissé d'autres tableaux estimés : *Une vieille femme tenant un enfant sur ses genoux, la Devineresse*, etc.

Benoît (Saint), né à Nursia en Ombrie, 480-543, d'une famille riche et considérée, se dégoûta bientôt du monde et se retira dans une grotte solitaire, à Sublaqueum (Subiaco), à 40 milles de Rome. Malgré lui, il attira un grand concours par ses vertus et ses prédications; beaucoup de fidèles vinrent vivre auprès de lui, sous la règle intelligente qu'il leur avait donnée. La persécution, suscitée par un prêtre envieux du voisinage, le força de se réfugier sur la pente du mont Cassin, vers 529; là il éleva, sur les débris d'un temple d'Apollon, qu'il avait renversé, deux oratoires, puis un couvent pour les nombreux amis qui l'avaient suivi. Sa renommée s'étendit au loin; Totila, roi des Ostrogoths, voulut le voir, et fut forcé d'entendre ses reproches sévères. La règle de saint Benoît devait être bientôt adoptée dans presque tous les monastères de l'Occident; ses disciples, Placide et saint Maur, l'avaient déjà portée, de son vivant, en Sicile et dans la Gaule franque. (V. Bénédictins.) Accompagnée d'un commentaire de D. Calmet, elle a été publiée en 1734, 2 vol. in-4°. On honore ce saint le 21 mars.

Benoît d'Aniane (Saint), né dans le Languedoc, 750-821, fils d'un comte de Maguelonne, fut échanson de Pepin et de Charlemagne, se retira dans le monastère de Saint-Seine, 774, puis aux environs d'Aniane, où il construisit un petit ermitage. Il eut bientôt un grand nombre de disciples, entreprit la réforme des couvents de bénédictins, et, sous Louis le Débonnaire, fut chargé de l'inspection de tous les monastères de l'empire. Pour l'avoir toujours près de lui, l'empereur fit bâtir le couvent d'Inde, non loin d'Aix-la-Chapelle; il fut le principal auteur des canons du concile tenu dans cette ville, en 817, pour la réforme des moines. Quoique sa règle soit moins intelligente et plus minutieuse que celle du premier saint Benoît, il n'en est pas moins remarquable, parce qu'il a recommandé aux moines de copier les manuscrits. On a de lui : *Codex Regularum*, contenant les règles des Pères d'Orient, d'Occident, enfin les règles pour les religieuses, Paris, 1663, in-4°;

Concordantia Regularum, Paris, 1638, in-4°; des *Opuscules*, un *Pénitentiel*, etc. On le fête le 12 février.

Benoît Ier, pape, surnommé *Bonose*, 574-578, Romain d'origine, consola Rome désolée par la famine et par les Lombards.

Benoît II, pape, 684-685, Romain de naissance, répara les principales églises de Rome, et s'occupa surtout des affaires religieuses de l'Espagne.

Benoît III, pape, 855-858, Romain de naissance, eut à lutter contre Lothaire et Louis le Germanique, qui soutenaient le cardinal Anastase, fut insulté et frappé par l'antipape, mais triompha, défendu par le peuple et par le clergé. Le roi d'Essex établit alors dans son royaume le *denier de saint Pierre;* l'empereur d'Orient Michel envoya à Benoît des présents considérables. On a placé avant son pontificat la fable absurde de la papesse Jeanne.

Benoît IV, pape, 900-903, Romain, fit de louables, mais inutiles efforts, pour combattre la perversité de son temps.

Benoît V, pape, 964-965, Romain, fut élu par les Romains, à la mort de Jean XII; mais Otton le Grand, qui voulait le triomphe de Léon VIII, assiégea le pontife de Rome, malgré l'excommunication, le prit et l'envoya à Hambourg, où il mourut.

Benoît VI, pape, 972-974, eut à lutter contre les factions, fut pris par Cencius et lâchement étranglé dans le château Saint-Ange.

Benoît VII, pape, 975-984, eut à lutter contre l'antipape Boniface et contre les simoniaques.

Benoît VIII, pape, 1012-1024, fils du comte de Tusculum, chassé par l'antipape Grégoire, fut rétabli sur le trône par l'empereur Henri II, qui confirma les dons faits jadis à l'Eglise. Benoît lutta courageusement contre les Sarrasins et contre les Grecs de l'Italie méridionale; il fut soutenu par l'empereur et par des aventuriers normands. Il rendit des décrets contre les mariages des prêtres.

Benoît IX, pape, 1033-1054, fils d'Albéric, comte de Tusculum, neveu de Benoît VIII et de Jean XIX, avait à peine 12 ans, quand le crédit et l'or de sa famille le firent nommer pape. Soutenu par Conrad II, il vécut à Rome, malgré ses déréglements et ses exactions; mais, en 1044, il fut chassé par les habitants. Il rentra dans la ville, vendit la tiare à Jean XX, alla vivre chez son père, revint bientôt à main armée, et s'empara du Vatican. Henri III, au concile de Sutri, essaya de rétablir l'ordre dans l'Eglise, et fit nommer Clément II. A la mort de ce pontife, Benoît rentra une 3e fois à Rome, et s'y maintint jusqu'en 1049. On dit que, touché de repentir, il renonça alors au pontificat, prit l'habit de moine et mena jusqu'à sa mort une vie exemplaire.

Benoît X, antipape, 1058-1059, parent des comtes de Tusculum, fut nommé par une faction, à la mort d'Etienne IX; mais Hildebrand, à son retour d'Allemagne, fit élire Nicolas II, à qui Benoît fit sa soumission. C'est à tort qu'il a été mis au nombre des papes légitimes.

Benoît XI (Nicolas Boccasini), pape, né à Trévise, 1240-1304, succéda à Boniface VIII, en 1303. Il accorda l'absolution à Philippe le Bel, à Jacques Colonna et à son neveu Pierre, qui furent rétablis dans leurs biens; mais il ne voulut pas pardonner à Nogaret et à Sciarra Colonna. Jacques d'Aragon lui fit hommage pour la Corse et la Sardaigne, Frédéric pour la Sicile. On dit qu'il fut empoisonné à Pérouse. Benoît XIV l'a béatifié.

Benoît XII (Jacques de Novellis), pape, 1334-1342, surnommé *Fournier*, fils d'un boulanger de Saverdun (comté de Foix), neveu de Jean XXII, religieux de l'ordre de Cîteaux, docteur de l'Université de Paris, évêque de Pamiers, puis de Mirepoix, fut nommé cardinal par son oncle et fut élu, à l'unanimité, à Avignon. Il aurait voulu revenir à Rome; la turbulence de ses sujets et les menaces de Philippe VI le retinrent en France. Il s'efforça, du moins, de réformer les abus de l'Eglise, contraignant les bénéficiers à la résidence, condamnant les simoniaques, l'usage des commendes, les expectatives, le népotisme. Il n'était pas libre, malheureusement, et fut contraint de subir les exigences de Philippe VI; il ne put se réconcilier avec l'empereur Louis V, qui, à la diète de Francfort, 1338, fit déclarer, dans une pragmatique célèbre, l'indépendance de sa puissance temporelle; il vit les rois de France, d'Angleterre, de Portugal, de Sicile, de Hongrie, piller les biens ecclésiastiques et mépriser ses remontrances. Il essaya vainement de faire cesser le schisme d'Orient. Malgré ses vertus, son savoir et ses excellentes intentions, il subit toutes les tristes conséquences du séjour des papes à Avignon.

Benoît (Pierre de Luna), antipape, né en Aragon vers 1334, mort en 1424, porta les armes, étudia, puis enseigna le droit à Montpellier, devint cardinal, en 1375, et, à la mort de Clément VII, fut élu pape sous le nom de Benoît XIII, par les cardinaux d'Avignon, pendant que ceux de Rome nommaient Boniface IX, 1394. Il avait promis de renoncer à la tiare, si on l'exigeait; il oublia ses promesses, résista aux prières de l'Eglise, aux menaces des princes, aux armes de Charles VI, qui le fit assiéger dans Avignon par le maréchal Boucicaut, 1398-99. Il résista, malgré sa captivité à Avignon, malgré l'abandon des cardinaux de son parti, malgré la déposition prononcée contre lui aux conciles de Pise et de Constance. Il parvint à se réfugier à Peniscola, dans le royaume de Valence, où Alfonse V d'Aragon lui donna un asile; et, de là, il continua jusqu'à sa mort à lancer l'anathème contre ses ennemis, inflexible et opiniâtre, malgré toutes les démarches faites auprès de lui.

Benoît XIII (Pierre-François **Orsini**), pape, né à Gravina, dans le roy. de Naples, 1649-1730; fils du duc de Gravina, il entra dans l'ordre de Saint-Dominique à Venise, fut malgré lui nommé cardinal, 1672, devint évêque de Manfredonia, de Césène, archevêque de Bénévent, et fut élu pape, 1724. Il resta simple, d'une extrême frugalité, charitable, ennemi du luxe et de tous les désordres. Il se brouilla avec la cour de Vienne, en élevant des prétentions sur Parme et Plaisance, déclara la bulle *Unigenitus* règle de foi, autorisa la légende de Grégoire VII. On lui a reproché sa faiblesse à l'égard du cardinal Coscia, qui augmenta les dettes de l'Etat et mécontenta les Romains.

Benoît XIV (Prosper **Lambertini**), pape, né à Bologne, 1675-1758, étudia la théologie, le droit civil et canonique, fut nommé chanoine de Saint-Pierre, 1712, prélat romain, 1713; mais continua à se livrer à son goût pour les lettres et pour les arts. Il exerça de nombreuses et importantes fonctions à la cour pontificale, devint archevêque de Théodosie *in partibus;* évêque d'Ancône, cardinal, 1728, archevêque de Bologne, 1731. Supérieur à tous ses emplois, joignant au zèle éclairé d'un évêque l'instruction d'un homme de son siècle, tolérant et juste, il fut aimé et admiré. Après la mort de Clément XII, il fut nommé pape, 1740; il choisit de bons ministres, se montra l'ami de la paix, et reçut des témoignages d'estime de tous les souverains, même de Frédéric II, d'Elisabeth de Russie, du sultan. S'il publia une bulle contre les francs-maçons, il abolit l'inquisition en Toscane; il poursuivit les thaumaturges, les visionnaires, les superstitions, il réforma la congrégation de l'Index; s'il défendit la bulle *Unigenitus*, il s'efforça de pacifier les esprits, et ne craignit pas de correspondre avec Voltaire. Il gouverna avec sagesse, embellissant Rome, desséchant les marais Pontins, faisant travailler aux routes, aux ports, etc. Il protégea les études, les lettres, les arts, enfin mérita les éloges de tous ses contemporains. Il venait de charger le cardinal Saldanha de la réforme des Jésuites de Portugal, quand il mourut. Dans ses nombreux écrits, formant 15 vol. in-fol., Bassano, il a montré une vaste érudition et une connaissance profonde du droit et de l'histoire.

Benoît (Elie), théologien protestant français, né à Paris, 1640-1728, se retira à Delft, à la révocation de l'édit de Nantes. Il a laissé : *Hist. de l'édit de Nantes*, 1693-95, in-4°; *Hist. et apologie de la retraite des pasteurs, à cause de la persécution*, 1688, in-12, etc.

Benoît (René), curé de Saint-Eustache, né à Savenières, près d'Angers, 1521-1608, fut doyen de la faculté de théologie de Paris, et exerça une grande influence dans sa paroisse à l'époque de la Ligue. Il avait publié, avec notes, une traduction de la Bible, qui fut condamnée par la Sorbonne et par Grégoire XIII, comme entachée de calvinisme. Il contribua à la conversion de Henri IV, fut nommé par lui à l'évêché de Troyes, mais ne put obtenir les bulles du pape.

Benoît (Saint-), port non abrité de la côte S. E. de la Réunion, à 40 kil. S. E. de Saint-Denis; 20,000 hab.

Benozzo Gozzoli, peintre italien de la première moitié du XVe s., imita la manière de Masaccio, et se distingua dans le paysage, la peinture des animaux. Il a aussi laissé des tableaux remarquables par leur éclat, à Florence, à Rome, à Pise, la *Dispute des docteurs*, et surtout les fresques du Campo-Santo.

Benserade (Isaac de), poëte français, né à Paris,

1613-1691, fils d'un gentilhomme et d'une demoiselle de La Porte, se donnait pour parent de Richelieu, qui l'engagea à entrer dans les ordres. Mais à Paris, ses vers, spirituellement tournés, galants et vifs, le mirent bientôt à la mode, plus que ses tragédies, bien vite oubliées, de *Cléopâtre, la Mort d'Achille, Iphis et Jante, Gustave, Méléagre* (1635-1640). Protégé par Richelieu, par Mazarin, il fut bientôt l'un des mieux *rentés parmi les beaux esprits*; pendant plus de vingt ans, il composa les vers des ballets de la cour, dont Lambert faisait la musique; il déploya beaucoup d'habileté et de finesse, et personne, pas même Molière, ne put rivaliser avec lui dans la composition de ces pièces légères, de ces spirituelles bagatelles. Il fut de l'Académie française en 1674. Outre ces 24 ballets, on lui doit des élégies, des stances, des épîtres, des sonnets; son fameux *sonnet sur Job* partagea la cour, la ville et même la province avec celui de Voiture sur la *princesse Uranie*. En 1676, il mit en rondeaux, par *ordre du Roi*, *les Métamorphoses d'Ovide*; c'est un chef-d'œuvre de mauvais goût. Il se retira à Chantilly, composant toujours des madrigaux, des sonnets, des rondeaux. Ses *Œuvres*, imprimées en 2 vol. in-12, Paris, 1697, sont depuis longtemps oubliées; on ne se rappelle que son esprit et ses bons mots.

Bensheim, v. du grand duché de Hesse-Darmstadt, ch.-l. de cercle; 4,000 hab.

Bensley (Thomas) a été, avec Bulmer, le plus célèbre typographe anglais, au commencement du XIXe s.; il est mort en 1833.

Bentabolle (Pierre), avocat au moment de la Révolution, fut nommé membre de la Convention, siégea parmi les Montagnards, fut plus tard un des plus terribles thermidoriens. Sous le Directoire, il resta républicain, et mourut en 1798, avec la réputation d'un homme honnête et désintéressé.

Bentham (Jérémie), publiciste anglais et moraliste, né à Londres, 1747-1832, renonça à l'espérance fondée d'une belle position dans le barreau, parce qu'il fut révolté des vices de la législation anglaise et de l'organisation judiciaire. Il consacra sa vie à poursuivre la réforme des abus en Angleterre et dans les autres pays. Disciple d'Helvétius, il regarde l'intérêt comme le seul mobile de nos actions, et veut que le législateur ait toujours pour principe l'intérêt général; de là le nom d'*utilitaire* donné à son école. Comme publiciste, il n'a cessé de combattre avec vigueur, au nom de la raison, les abus, les sophismes, les préjugés, en morale sociale et en législation. Il fut l'un des partisans les plus enthousiastes et les plus éclairés de la Révolution française, fit hommage à l'Assemblée constituante de plusieurs écrits sur l'ordre de ses délibérations, sur l'organisation judiciaire, les colonies et les impôts; il fut l'ami de Brissot et reçut de la Convention le titre de citoyen français. Il fut en rapport avec l'empereur de Russie, avec le président et les autres autorités des Etats-Unis, pour l'amélioration de l'instruction publique et la réforme de la législation. Il resta jusqu'à la fin de sa vie philosophe pratique, plein d'une aimable gaieté, simple, digne et bienfaisant : il exigea de ses amis la promesse de livrer son corps à la dissection, pour combattre un préjugé régnant en Angleterre. Parmi ses nombreux ouvrages, écrits en anglais ou en français, on doit citer : *Défense de l'usure; Introduction aux principes de morale et de législation; Tactique des assemblées délibérantes; Panopticon* ou *Maison d'inspection* (première idée du système pénitentiaire), 1791; *Code constitutionnel*, etc.; *Théorie des peines et des récompenses*, 1818, 2 vol. in-8°; *Traité de législation civile et pénale*, 1820, 3 vol. in-8°; *Traité des preuves judiciaires*, 1823, 2 vol. in-8°; *Déontologie* ou *Science de la morale*, etc. On a publié 3 vol. gr. in-8°, Bruxelles, 1840, des *Œuvres de J. Bentham*; c'est l'une des éditions les plus complètes.

Bentheim, v. du Hanovre (Prusse), à 60 kil. N. O. d'Osnabrück. Cour d'appel; aux environs, eaux sulfureuses; 2 000 hab. — Le comté de Bentheim, jadis Etat d'empire, fut engagé au Hanovre en 1753, donné par Napoléon au grand-duc de Berg, 1806, puis réuni au dép. français de la Lippe, 1810. Les traités de 1815 ont rendu le comté de Bentheim au roi de Hanovre; mais la Prusse a gardé les pays de Steinfurt, de Tecklembourg, démembrés du comté au XVe s. Les anciens comtes de Bentheim sont devenus princes, en 1817.

Bentinck (John-William), né dans l'Over-Yssel (Provinces-Unies), 1648-1709, fut l'ami d'enfance de Guillaume, prince d'Orange, se dévoua généreusement pour lui, quand il fut malade de la petite vérole, l'aida de ses conseils et de son bras, et fut créé comte de Portland, après la révolution de 1688. Guillaume III le soutint contre l'opposition du Parlement, lui conféra de hautes dignités civiles et militaires, le fit pair d'Angleterre et ambassadeur en France. On l'enterra à Westminster, à côté de son maître. — Son fils aîné, *Henri*, devint duc de Portland en 1716, et fut gouverneur de la Jamaïque.

Bentinck (William-Henri Cavendish), duc de Portland, petit-fils de Henri, né à Oxford, 1738-1809, entra à la chambre des lords en 1762, fut l'un des membres les plus actifs de l'opposition, mais accepta le poste de lord-chambellan dans le cabinet du marquis de Rockingham, son ami, 1765. En 1768, le gouvernement se vengea de l'opposition qu'il faisait de nouveau, après la retraite de Rockingham, en voulant lui enlever la forêt d'Inglewood, donnée au comte de Portland par Guillaume III. Il soutint ses droits et gagna sa cause. En 1771, il accepta le gouvernement de l'Irlande, dont le parlement fut alors déclaré indépendant de celui de la Grande-Bretagne. Il fut premier ministre dans le cabinet dit *de coalition*, 1783. Il refusa d'entrer dans le ministère de Pitt. L'université d'Oxford le nomma son chancelier, 1792; mais, effrayé des violences de la révolution française, il quitta le parti whig, se rapprocha du gouvernement et devint secrétaire d'Etat de l'intérieur, 1794. Lorsque Addington remplaça Pitt, 1801, il fut nommé président du conseil; démissionnaire sous l'administration de Fox, il rentra dans les conseils de la couronne, comme premier lord de la trésorerie, 1807. On lui a attribué les *Lettres de Junius*.

Bentinck (William-Charles Cavendish), second fils et héritier du précédent, 1774-1839, servit dans l'armée, fut gouverneur de Madras, combattit en Espagne, puis commmanda les troupes anglaises auxiliaires en Sicile. Ennemi hautain de la reine Caroline, il soumit le royaume au protectorat de l'Angleterre et lui donna la constitution libérale de 1812. Il fut chargé de soulever l'Italie contre la France, en 1814, prit possession de Gênes, s'engagea solennellement à reconstituer l'ancienne république, sous la protection de l'Angleterre, mais fut désavoué par Castlereagh. Il accepta cependant l'ambassade de Rome, et devint, sous Canning, gouverneur général de l'Inde, 1827-1835. Son administration fut signalée par de sages réformes; c'est ainsi qu'il interdit l'usage barbare qui forçait les veuves à se brûler vives après la mort de leurs maris.

Bentinck (George-Frédéric Cavendish), fils cadet du précédent, 1802-1848, entra dans l'armée dès l'âge de 13 ans, devint secrétaire particulier de Canning, et fit partie de la chambre des communes, en 1827. Possesseur d'une grande fortune, il se créa un magnifique haras et devint l'un des héros du *turf*. En 1845, G. Bentinck abandonna tout à coup les whigs modérés; la question des céréales agitait vivement le pays; Robert Peel venait de faire défection et de se déclarer partisan forcé, mais décidé, de la liberté du commerce des grains. Bentinck devint l'agent le plus actif du parti protectionniste; et, malgré son inexpérience des affaires et de la tribune, à force de volonté et de travail, il lutta avec une indomptable énergie. Il fut vaincu, mais se fit craindre et admirer; il se vengea d'ailleurs en dirigeant l'opposition qui renversa le cabinet de Robert Peel, sur la question de soumettre l'Irlande à un régime de police très-sévère. Il battit ensuite lord John Russell sur la proposition d'égaliser les droits sur les sucres des colonies anglaises et sur les sucres étrangers. Il mourut peu après d'un coup de sang, au milieu d'un chemin. Son ami et son vaillant auxiliaire, sir Benjamin Disraëli, a retracé sa carrière politique dans une intéressante biographie.

Bentivoglio, illustre famille bolonaise, qui tirait son nom du château de Bentivoglio et prétendait descendre d'Enzio, fils naturel de Frédéric II. A la fin du XIVe siècle, les Bentivoglio parvinrent à s'emparer de la seigneurie de Bologne; souvent ennemis des papes, tour à tour protégés et menacés par l'ambition des Visconti, ils furent définitivement dépossédés par Jules II, 1512, et se retirèrent à Ferrare et à Mantoue.

Bentivoglio (Hercule), fils du dernier seigneur de Bologne, Annibal II, 1506-1573, fut employé par les princes d'Este et se fit honorablement connaître par ses poésies, stances, sonnets, églogues, satires, capitoli, comédies, qui ont été publiés à Venise, 1633, à Paris, 1719, in-12.

Bentivoglio (Gui), cardinal, né à Ferrare, 1579-1644, jouit de la faveur des papes Clément VIII, Paul V, Urbain VIII, fut archevêque de Rhodes, nonce en France

et en Flandre, gagna la confiance de Louis XIII, et mourut au moment où on allait probablement le nommer pape. On a de lui : *Relation de mon ambassade en Flandre et en France*, 1629, in-4°, trad. en français par le P. Gaffardi, 1642; *Hist. des guerres civiles de Flandre*, 3 vol. in-4°, trad. en français par Loiseau, 1760, 4 vol. in-12; *Recueil de Lettres écrites en Flandre et en France*, 1631, in-8°, trad. en français par Veneroni; *Mémoires*, 1648, in-8°. Ses *Œuvres* complètes ont paru à Milan, 5 vol. in-8°, 1806-1807.

Bentkowski (Félix), littérateur polonais, 1781-1852, professeur d'histoire au lycée, puis à la faculté des lettres de l'université de Varsovie, garde général des archives du royaume de Pologne, a publié plusieurs traductions d'ouvrages français, et écrit une *Histoire de la littérature polonaise*, 2 vol. in-8°, Varsovie, 1814.

Bentley (Richard), philologue anglais, né à Oulton (Yorkshire), 1662-1742, fils d'un maréchal ferrant, élève de Cambridge, maître d'école, précepteur, fit connaître son érudition dans une lettre latine adressée au docteur J. Mill, et son élévation d'esprit, dans huit sermons prononcés contre l'athéisme, pour la fondation de Robert Boyle, 1691, 1692. Il devint bibliothécaire de Saint-James, professeur au collége de la Trinité à Cambridge, archidiacre d'Ely. Sa vie fut une longue suite de travaux philologiques et de querelles d'érudits; la plus célèbre, celle qu'il soutint contre Charles Boyle, comte d'Orrery, au sujet des *Lettres de Phalaris*, partagea le monde lettré d'Angleterre. On lui doit des remarques critiques sur Aristophane, Ménandre, etc.; de bonnes éditions de Térence, de Phèdre, surtout d'Horace; une édition bizarre et souvent critiquée du *Paradis perdu* de Milton; etc., etc. Sa correspondance intéressante et instructive a été plusieurs fois publiée.

Bénué. V. Tchadda.

Benvenuti (Pietro), peintre italien, né à Arezzo, 1769-1844, passe pour le premier des peintres modernes de la Toscane. On cite de lui : à Arezzo, la *Judith* de la cathédrale, *la Justice et la Paix*, fresque de l'évêché; à Sienne, le *Cœur de Jésus;* à Florence, *le Salon d'Hercule* au palais Pitti, et surtout la *Coupole de la chapelle des Médicis*.

Benvenuto (Giovanni-Battista), peintre de l'école de Ferrare, 1480-1525, surnommé *l'Ortolano*, étudia surtout Raphaël et Bagnacavallo. On trouve un grand nombre de ses tableaux, d'un dessin pur et correct, d'un coloris solide, à Ferrare et à Rome.

Benvenuto Cellini. V. Cellini.

Béotie (*Bœotia*), contrée de l'ancienne Grèce centrale, avait pour bornes : au N. la Locride Opuntienne; à l'O. la Phocide; au S. O. la mer des Alcyons et le golfe de Corinthe; au S. la Mégaride et l'Attique; à l'E. l'Euripe, qui la séparait de l'Eubée. Elle avait environ 93 kil. de long sur 53 de large, et 2,887 kil. carrés, suivant M. Clinton. Elle était comme environnée de montagnes, le Parnès, le Cithéron, l'Hélicon, le Libethrius, le Ptous, etc.; elle était arrosée au S. par l'Asopus; au N. par le Cephissus, tributaire du lac Copaïs, qui communiquait sous terre au lac Hylica plus à l'E.; les ruisseaux d'Hippocrène et d'Aganippe sont célèbres. Le pays était fertile, surtout au S., en blé, vins, fruits, mais exposé à des brouillards épais et malsains; les habit. avaient la réputation d'être lourds et pesants; peut-être la doivent-ils à la malignité de leurs voisins et ennemis, les Athéniens; car la Béotie a produit des hommes illustres, Pindare, Hésiode, Epaminondas, Pélopidas, Plutarque, etc. — Les habitants primitifs, Aones, Hyantes, Léléges, étaient Pélasges; les Hellènes, et surtout les Eoliens, s'y établirent ensuite; puis des Thraces qui, peut-être, y introduisirent le culte des Muses; le pays, réuni à l'Attique, se nommait alors Ogygie. Suivant des traditions bien connues, mais qui ont été contestées, le phénicien Cadmus serait venu fonder Thèbes en Béotie et apporter la civilisation avec l'alphabet. Les rois, ses successeurs, furent célèbres, surtout dans la poésie, Labdacus, Amphion, Laïus, Œdipe, Etéocle, Créon, Thersandre, etc. La royauté fut abolie au xiie s. av. J. C., et les villes, gouvernées par des *Béotarques*, formèrent une confédération, dite *Pambéotique*, qui fit partie de la Ligue amphictyonique. Pendant les guerres médiques, Thèbes tint une conduite équivoque, tandis que Platée et Thespies secondaient héroïquement Athènes; Thèbes devint cependant la cité prépondérante et fut presque toujours ennemie d'Athènes, comme dans la guerre du Péloponnèse. Au temps de Pélopidas et d'Epaminondas, elle sembla dominer la Béotie et diriger la Grèce; mais, après un éclat passager, la bataille de Chéronée et la prise de Thèbes par Alexandre firent tomber la Béotie dans une obscurité complète. — Les villes principales étaient : Thèbes, Thespies, Platée, Leuctres, Tanagre, Oropus, Delium, Aulis, Ascra, Oncheste, Haliarte, Coronée, Lébadée, Chéronée, Orchomène, Anthedon. — La Béotie forme aujourd'hui, avec l'Attique, une nomarchie ou préfecture du royaume de Grèce.

Bérain (Saint-), bourg à 22 kil. de Châlon (Saône-et-Loire). Verrerie; houillère.

Béranger (Jean-Pierre de), poëte chansonnier français, 1780-1857, d'une ancienne famille militaire, était *chez un tailleur, son pauvre et vieux grand-père*, au moment de la prise de la Bastille; puis vécut à Péronne chez une tante qui tenait une auberge, entra à 14 ans chez un imprimeur, revint ensuite à Paris où il aida, avec intelligence, son père dans une maison de banque qu'il avait fondée. Entraîné par son goût pour la poésie, il s'essaya dans les genres les plus divers, comédie satirique, poëme épique, odes, dithyrambes, idylles religieuses, et, enfin, trouva sa veine en faisant ses premières chansons. Il eut un protecteur généreux dans Lucien Bonaparte, qui lui abandonna son traitement de membre de l'Institut, 1803; plus tard, il fut employé par Landon à la rédaction des *Annales du Musée;* et, sur la recommandation d'Arnault, devint commis expéditionnaire dans les bureaux de l'Université, 1809. Il écrivit, dès lors, plusieurs des pièces les plus joyeuses de son premier recueil, qu'il publia en 1815, et quelques satires légèrement politiques, comme le *Sénateur* et le *Roi d'Yvetot*. Sous la Restauration, Béranger devint le poëte populaire du parti libéral, et, sans renoncer à chanter le plaisir, il attaqua vivement les royalistes, le trône et l'autel, dans des chansons mordantes, mais souvent irréligieuses, qui furent bientôt répétées dans toute la France. D'autres chansons, d'un ton plus élevé, faisaient entendre des accents patriotiques, sans mélange de satire politique. Il avait prévu et prévenu sa destitution; il fut accusé et condamné à trois mois de prison (déc. 1821). Il commença à Sainte-Pélagie son troisième recueil, qui parut en 1825; le quatrième (1828) lui attira une nouvelle condamnation à neuf mois de prison et 10,000 francs d'amende, malgré la plaidoierie célèbre de Dupin. Il avait contribué par ses chansons et par ses conseils à la révolution de 1830; il refusa le pouvoir et la fortune, et publia son dernier recueil en 1833. Plus tard, en 1846, il laissa imprimer dix nouvelles chansons parmi celles qu'il avait écrites, et il s'occupait, dit-on, d'une série de petits poëmes destinés à célébrer les gloires nationales de l'Empire; il avait commencé une *Biographie des contemporains* à laquelle il renonça. Il vivait dans la retraite, à Passy, à Fontainebleau, à Tours, à Fontenay, à Passy de nouveau, lorsqu'en 1848 il fut nommé représentant du peuple par le département de la Seine. Par modestie ou par calcul habile, il donna sa démission dès le 8 mai et la réitéra le 14, malgré les vœux de l'Assemblée nationale. Béranger resta pauvre et voulut rester pauvre, malgré ses nombreux amis, malgré les efforts de son éditeur, M. Perrotin, malgré les offres délicates de l'impératrice Eugénie. Quand il mourut, en 1857, le gouvernement décida que ses funérailles seraient célébrées aux frais de l'Etat. Les chansons de Béranger sont bien connues et ont joui longtemps d'une popularité incontestée; dans ces dernières années, la critique littéraire a essayé d'en signaler les imperfections, sans pouvoir cependant en nier les véritables mérites, la justesse des idées, la précision du langage, la vivacité, la souplesse et souvent le naturel; son influence est incontestable et il a beaucoup contribué à préciser et à augmenter les antipathies, les répugnances, les préjugés du peuple à l'égard des Bourbons et de leurs partisans; il leur a fait la guerre; peut-on lui reprocher d'avoir manqué de mesure dans ses attaques? N'a-t-il pas été entraîné, comme la plupart des hommes du parti libéral de son temps, dans la vivacité des passions politiques, à calomnier, à tourner en ridicule des principes et des croyances dignes du respect? — Ses *Œuvres* complètes ont été souvent publiées depuis 1833; ses œuvres posthumes se composent de deux volumes : *Ma Biographie* et *Dernières Chansons*. M. Boiteau a publié la *Correspondance de Béranger*, 1859-60, 4 vol. in-8°; et M. Savinien Lapointe surtout a fait connaître le chansonnier dans un livre intitulé : *Mémoires sur Béranger*.

Bérar, prov. de l'Hindoustan, dans la présidence du Bengale, des sources de la Nerbuddah et du Tapty aux

Ghattes orientales, du Godavéry au S. jusqu'au Bandelkund, au Bahar et au Bengale vers le N. La partie septentrionale, la plus montagneuse, s'appelle Gondawana ou Gondouana, du nom des *Gounds*, nation à demi sauvage. L'État de Bérar a été l'un des plus puissants de la confédération mahratte; le pays est boisé, montagneux, coupé de défilés presque inattaquables. Les v. pr. sont Nagpour et Ellitchpour. Les Anglais ont définitivement réuni le Bérar au reste de leur empire dans l'Inde en 1854.

Bérardier (Denis), né à Quimper, 1729-1794, fut docteur en Sorbonne, principal du collége de Quimper, 1762, principal, administrateur, puis grand maître du collége Louis-le-Grand. Il siégea, en 1789, en qualité de député suppléant du clergé à l'Assemblée constituante; il s'opposa à la constitution civile du clergé, et refusa l'évêché de Quimper. Aimé de ses anciens élèves, il fut surtout protégé par deux d'entre eux, Camille Desmoulins et Robespierre, lors des massacres de septembre et pendant la Terreur. On a de lui : l'*Eglise constitutionnelle confondue par elle-même; les Principes de la foi sur le gouvernement de l'Eglise*.

Bérardier de Bataud (François-Joseph), historien, né à Paris, 1720-1794, a été souvent confondu avec le précédent. Il a laissé un bon *Précis de l'histoire universelle*, in-12. 1766; *Essai sur le Récit*, 1776; l'*Anti-Lucrèce*, en vers français, 1786, 2 vol. in-12.

Bérat, v. de l'Albanie (Turquie), dans l'eyalet et à 110 kil. N. O. de Janina, sur l'Ergent. Jadis connue sous le nom de Beligorod, *la ville blanche*, elle est entourée de murs flanqués de tours et défendue par une forte citadelle. Archevêché grec; 9,000 hab.

Béraud (Laurent), savant jésuite, né à Lyon, 1703-1777, professa les mathématiques et la physique à Vienne, à Avignon, à Lyon; puis, directeur de l'observatoire de Lyon, il observa, en 1753, le passage de Mercure sur le Soleil, traça la méridienne du collége de Lyon, écrivit plusieurs mémoires sur *l'électricité*, sur cette question : *La Lune a-t-elle quelque influence sur la végétation et sur l'économie animale?* etc.; il a publié la *Physique des corps animés*, 1755, in-12.

Bérault-Bercastel (Antoine-Henri), historien, né à Briey (Moselle), 1722-1794, jésuite, chanoine de Noyon, a laissé quelques opuscules poétiques, comme la *Conquête de la Terre promise*, mais surtout une *Histoire de l'Eglise*, 1778-1790, 24 vol. in-12; cet ouvrage a été réimprimé plusieurs fois et continué par MM. de Robiano et Henrion.

Beraun, ch.-l. de cercle, en Bohême, sur la Beraun, à 25 kil. S. O. de Prague. Marbre et houilles aux environs; 3,000 hab.

Berber ou **Barbar**, pays de la Nubie au S. du Chaykiéh, près de la 5e cataracte du Nil; il a environ 80 kil. de longueur. Les plaines sont parsemées de champs cultivés en doura, cotonniers, avec quelques palmiers et des acacias. Les habitants sont d'une taille élevée et bien faits; les femmes sont très-peu vêtues. Les caravanes fréquentent ce pays et y font un commerce assez actif. Le bourg principal est El-Mekheyr.

Berbera, v. du pays des Somaulis (Afrique orientale), sur le golfe d'Aden. Grand marché; commerce assez considérable de bestiaux, gomme, parfums, ivoire, etc.

Berbères ou **Berbers**, race indigène de l'Afrique septentrionale, différente des Arabes ou des Maures. On fait venir leur nom, soit du mot grec βάρβαροι, étrangers, soit de l'arabe *ber*, désert, etc. D'une figure ovale, la taille haute et svelte, le teint rouge et noirâtre, les cheveux rudes et noirs, vêtus d'une large tunique en laine, ils sont musulmans, très-jaloux de leur indépendance et divisés en petites tribus, sous des cheiks héréditaires. Moins nomades que les Arabes, ils forment des villages, cultivent les terres, sont laborieux, mais ont tous conservé leur caractère sauvage et vindicatif, et l'habitude de défendre vigoureusement leur chère indépendance. Leur langue, encore parlée sans mélange dans l'île de Djerba, est en usage dans toute l'Afrique du nord, de l'Egypte à l'Océan; elle se divise en plusieurs dialectes et a un caractère très-original. Les Berbères se partagent en plusieurs rameaux : 1° Les Amazirgues, Chillah ou Schelloks (nobles), dans les montagnes marocaines; 2° les Kabyles ou Kabaïls (les tribus), dans les montagnes de l'Algérie et de Tunis; 3° les Tibbous, dans les déserts entre l'Egypte et le Fezzan; 4° les Touaregs, dans le Sahara entre le Fezzan, le Maroc et le Soudan. C'est l'ancienne race indigène du nord de l'Afrique, repoussée par les Arabes conquérants dans les parties les plus sauvages ou dans le Sahara mais toujours distincte par la physionomie, la langue, les mœurs, les tendances. V. *les noms des différents rameaux*.

Berbice, fl. de la Guyane anglaise, peu navigable jusqu'à Fort-Nassau, a 200 kil. de cours. — Province de la Guyane anglaise, qui exporte du sucre, du rhum, du café, etc. Elle a 65,000 kil. carr. et 30,000 hab. Fondée par les Hollandais, cette colonie fut prise par les Anglais en 1796 et gardée par eux en 1815. Le ch.-l. est New-Amsterdam.

Berchem, l'un des faubourgs d'Anvers, au S. de la ville. Château du XIe s.; 5,000 hab.

Berchem, bourg de la Flandre orientale (Belgique), à 10 kil. S. O. d'Oudenarde. Fabriques de chicorée; 3,000 hab.

Berchem (Nicolas). V. Berghem.

Berchoux (Joseph), poëte français, né à Saint-Symphorien, près de Lyon, 1765-1839, juge de paix et royaliste, échappa aux proscriptions en se faisant soldat, puis revint dans sa patrie pour s'occuper uniquement de l'étude des lettres. Une piquante satire : *Qui me délivrera des Grecs et des Romains?* le fit connaître avantageusement; en 1800, son poëme de la *Gastronomie* eut beaucoup de succès et fut traduit dans plusieurs langues. Il fut moins bien inspiré dans son poëme de la *Danse* ou les *Dieux de l'Opéra*, 1806; *Voltaire ou le triomphe de la philosophie moderne*, satire contre l'esprit du XVIIIe s., n'eut pas plus de succès; le *Philosophe de Charenton*, roman, et l'*Art politique*, satire, sont depuis longtemps oubliés.

Berchtolsgaden ou **Berchtesgaden**, v. de la haute Bavière, sur l'Achen, à 100 kil. S. E. de Munich. Salines, plomb et zinc dans les environs; fabr. d'ouvrages en bois, en os et en ivoire. Ch.-l. d'une ancienne principauté du cercle de Bavière, prieuré, sécularisé en 1803; château royal; 3,000 hab.

Bercy, anc. bourg au S. E. de Paris, sur la rive droite de la Seine, maintenant annexé à la capitale depuis 1860 (12e arrond.). Vaste entrepôt de vins, eaux-de-vie, huiles et vinaigres; grand commerce de bois, tuiles, fromages, etc. Le beau château de Bercy, bâti par Le Veau, avec son parc, planté par le Nôtre, a été longtemps célèbre.

Berdiansk, v. du gouvern. de Tauride (Russie), bon port sur la mer d'Azov, à 400 kil. de Simphéropol. Grande exportation de céréales, de graines de lin, de laines; 6,000 hab.

Berditchef ou **Berdyczeff**, v. du gouvern. et à l'O. de Kiev (Russie), sur les limites de la Volhynie. Les 4 foires annuelles sont très-fréquentées. Un couvent de Carmélites, possédant une image miraculeuse de la Vierge, y attire un grand nombre de pèlerins; 54,000 hab., la plupart juifs.

Berdouan. V. Bardouan.

Bérébistès, chef dace du Ier s. av. J. C. (V. *Baerebiste*.)

Bérécynthe, ou plutôt *Bérécynte*, nom ancien d'une montagne de Phrygie, près du Sangarius, consacrée à Cybèle, qui est souvent appelée *Berecynthia* et *Berecyntia*.

Bérée. V. Berœa.

Beregh-Ugocza, comitat ou cercle du territoire de Kaschau (Hongrie), au S. de la Gallicie, dans le bassin supérieur de la Theiss, a 367,000 hectares et 136.000 hab., Madgyars et Ruthènes. Montagneux et froid au N., il produit au S. de bons vins. Le ch.-l. est Munkacs.

Beregh-Szasz, v. du comitat de Beregh (Hongrie), sur la Borsova, récolte de bons vins; 5,000 hab.

Bereïdah, l'une des villes du Nedjed. V. Nedjed.

Bérenger Ier, roi d'Italie, fils d'Eberhard, duc de Frioul, et de Gisèle, fille de Louis le Débonnaire, fut nommé roi d'Italie, après la déposition de Charles le Gros, 889, eut pour compétiteurs, Gui, duc de Spolète, qui le battit et mourut en 894; Arnulf, roi de Germanie; Louis, fils de Boson, roi d'Arles, à qui il fit crever les yeux, en 904. Il se fit couronner empereur par les papes Jean X et Jean XI, défit en 915 les Sarrasins, qui se jetaient sur l'Italie, se rendit odieux aux grands, fut attaqué par Rodolphe II, roi de la Bourgogne Transjurane, et mourut assassiné à Vérone par un seigneur appelé Flambert, 924.

Bérenger II, roi d'Italie, fils d'Adalbert, marquis d'Ivrée, et de Gisèle, fille de Bérenger Ier, fut persécuté par Hugues, roi d'Italie, se réfugia auprès d'Otton Ier, en Allemagne, puis rentra en Italie avec une armée, 945. Soutenu par les grands et les évêques, il prit la

titre de roi en 950, et voulut faire épouser à son fils Adalbert la veuve du jeune Lothaire, fils de Hugues; Adélaïde implora la protection d'Otton, qui pénétra en Italie, 952, épousa la princesse, réduisit Bérenger au rang de feudataire et le punit de ses révoltes en le déposant et l'envoyant finir ses jours dans la prison de Bamberg, où il mourut en 966.

Bérenger *de Tours*, théologien, hérésiarque, né à Tours, 998-1088, fut disciple de Fulbert de Chartres, puis *scholastique* ou maître d'une école à Tours, et archidiacre d'Angers. Il était lié avec la plupart des théologiens de son temps; mais quand il renouvela l'opinion de Scot Erigène sur l'Eucharistie, il fut attaqué par la plupart et surtout par Abbon et par Lanfranc. Condamné dans plusieurs conciles, il se rétracta, puis protesta contre sa condamnation. Enfin, condamné de nouveau par un concile de Rome, 1079, mais traité avec indulgence par Grégoire VII, il reconnut ses erreurs et se retira dans l'île de Saint-Côme, près de Tours. La plupart de ses ouvrages sont perdus; il nous reste de lui quelques lettres dans les œuvres de Lanfranc, dans les collections des PP. d'Achery et Martenne; un traité de Bérenger contre Lanfranc, découvert à Wolfenbuttel par Lessing a été publié en 1834 par les frères Vischer, et montre que Bérenger, en attaquant la transsubstantiation, attaquait formellement la présence réelle. Ses écrits et les controverses qu'ils ont suscités ont donné naissance à la scolastique. On a publié à Hambourg, 1850, un recueil de ses *Lettres*.

Bérenger de la Tour, poëte français, né à Aubenas, dans le Vivarais, mort vers 1560, fut magistrat et composa beaucoup de vers assez lourds sur des sujets trop légers, *le Siècle d'Or*, Lyon, 1551, in-8°; *la Choréide ou Louange du bal aux dames*, 1556, in-8°; *l'Amye des Amyes*, 1558, in-8°, etc.

Bérenger, Berengario (Jacques), anatomiste du XVIe s., né à Carpi, près de Modène, enseigna à Pavie, à Bologne, à Ferrare, fut l'un des premiers à disséquer les cadavres humains; il fit de nombreuses et belles découvertes, répandit l'usage des figures anatomiques et mérita le nom de *restaurateur de l'anatomie*. Ses ouvrages sont: *Commentaria super Anatomia Mundini*, Bologne, 1518, in-4°; *De cranii fractura Tractatus*, 1518, in-4°; *Isagogæ breves... in anatomiam corporis humani*, Bologne, 1514, in-4°, etc.

Bérenger (Jean-Pierre), polygraphe suisse, né à Genève, 1740-1807, a laissé plusieurs ouvrages, des romans, des recueils de voyages, une édition de la *Géographie* de Busching et surtout une *Histoire de Genève*, depuis son origine jusqu'à nos jours, 1772-1773, 6 vol. in-12.

Bérenger (Laurent-Pierre), écrivain français né à Riez (Basses-Alpes), 1749-1822, professeur de rhétorique au collége d'Orléans, inspecteur de l'Académie de Lyon, membre correspondant de l'Institut, a composé plusieurs ouvrages, mais est surtout connu comme auteur de la *Morale en action*, dont la première édition est de 1783.

Bérenger (Jean, comte), homme politique, fils d'un ministre protestant, né près de Grenoble, 1767-1845, médecin de l'hôpital militaire de cette ville, député aux états généraux, membre du conseil des Cinq-Cents, 1797, s'y distingua et défendit surtout les trois directeurs attaqués après le 30 prairial. Il contribua au coup d'Etat du 18 brumaire, fut membre du tribunat, puis du conseil général d'administration de la guerre, conseiller d'Etat, directeur général de la caisse d'amortissement, comte de l'empire. C'est le père de M. Bérenger de la Drôme. V. Supplément.

Bérengère, fille de Raymond IV, comte de Barcelone, épouse d'Alfonse VIII, roi de Castille, en 1128, fut célèbre par sa beauté et son courage. Assiégée dans Tolède par les Maures, en 1139, elle leur reprocha d'attaquer lâchement une femme, dont l'époux les bravait devant Oreja. Les Maures se retirèrent par galanterie, en célébrant ses vertus. Elle mourut en 1149.

Bérengère, fille d'Alfonse IX de Castille, sœur de Blanche, mère de saint Louis, fut répudiée en 1209 par Alfonse IX, roi de Léon, sous prétexte de parenté. Elle fut régente de Castille, pendant la minorité de son frère, Henri Ier; elle abdiqua, fut accusée par le nouveau régent, Alvar de Lara, fut bannie; mais succéda à son frère en 1217 et remit peu après la couronne à son fils Ferdinand. Elle mourut en 1244.

Bérénice, fille de Lagus, nièce d'Antipater, épousa d'abord un macédonien nommé Philippe, puis Ptolémée Soter, qui abandonna pour elle sa femme Eurydice. Elle lui fit désigner pour son successeur son fils Ptolémée Philadelphe, au détriment des enfants d'Eurydice.

Bérénice, fille de Ptolémée Philadelphe, épousa son frère, Ptolémée Evergète, partagea le trône d'Egypte avec lui, et, pour obtenir l'heureux succès de son expédition en Syrie, consacra sa chevelure à Vénus. L'astronome Conon de Samos publia par flatterie que cette chevelure était devenue une constellation. C'est ce qui fournit à Callimaque le sujet d'un poëme aujourd'hui perdu et traduit par Catulle. Bérénice fut mise à mort par l'ordre de Ptolémée Philopator, son fils, 216 av. J. C.

Bérénice, sœur de la précédente, épousa Antiochus Théos, roi de Syrie. A la mort de son père, elle fut mise à mort par Laodice, première femme d'Antiochus, 217 av. J. C.

Bérénice ou **Cléopâtre**, fille de Ptolémée IX Lathyre, succéda à son mari, vers 81 av. J. C., fut forcée par Sylla d'épouser et d'associer au trône son cousin Alexandre qui la fit périr.

Bérénice, fille d'Agrippa Ier, roi de Judée, née vers l'an 28, épousa son oncle Hérode, roi de Chalcis, puis Polémon, roi de Cilicie; mais elle le quitta pour vivre avec son frère Agrippa. Elle le suivit à Césarée, à Jérusalem; gagna la bienveillance de Vespasien par ses présents et l'amour de Titus par sa beauté. Elle vint à Rome avec celui-ci, vécut dans le palais des empereurs, mais ne put le décider à l'épouser, soit qu'il craignît de blesser les préjugés nationaux des Romains, soit à cause de la différence d'âge ou de la réputation peu honorable de Bérénice. A la prière d'Henriette d'Orléans, Corneille et Racine mirent sur la scène la séparation des deux amants. On a dit que la Bérénice aimée par Titus était la nièce de la précédente.

Bérénice, v. de l'anc. Arabie, la même qu'Asiongaber, sur le golfe Elanitique (auj. Akabah). — V. de l'Egypte ancienne, port sur le golfe Arabique (auj. près du cap Bennas), recevait, sous les Ptolémées, les marchandises destinées à Coptos. Une route de 12 journées de marche, à travers le désert, conduisait à cette ville. — V. de l'ancien pays des Nobates, au S. E. de Napata, surnommée *Pan-Chrysos*, à cause des mines d'or du voisinage. — V. sur le détroit de Bab-el-Mandeb, surnommée *Epi-Dires*. — V. de l'anc. Cyrénaïque (auj. Benghazy).

Bereny (Jasz-), v. de Hongrie, dans le pays des Jazyges, à 45 kil. E. de Bude. Belle église; 10,000 hab.

Beresford (William **Carr**, vicomte), général anglais, né en 1770, d'une ancienne famille du comté de Strafford, se distingua dans les guerres de la péninsule, fut chargé d'organiser l'armée portugaise, battit Soult au combat d'Albuhéra, 1811; et, sous les ordres de Wellington, eut une part considérable aux victoires de Vittoria, Bayonne et Toulouse. Il entra dans Bordeaux avec le duc d'Angoulême, le 13 mars 1814. Il devint pair et baron d'Angleterre. Après une mission importante au Brésil, il fut nommé par le prince régent généralissime des troupes portugaises; il se montra peu favorable aux libéraux; et, de retour en Angleterre, il reçut de George IV le titre de vicomte, en 1823. Plus tard, il devint gouverneur de Jersey.

Bérésina, affl. de droite du Dniéper, vient des marais de Dokchisty, traverse un pays de forêts et de marécages, arrose Studzianka, célèbre par le passage de Charles XII, 29 juin 1708, et par le désastre des Français, 26 novembre 1812; est navigable à Borisov, passe à Bobruisk et finit au-dessous d'Horwal, après un cours de 525 kil. — Le canal de la Bérésina traverse le lac de Lepel et unit la rivière à la Dwina par la Berekhta et l'Oulla.

Beresov, v. du gouvernement de Perm (Russie), à 16 kil. N. E. d'Ekatérinenbourg. Riche mine d'or. — V. du gouvernement de Tobolsk (Sibérie), sur le petit Obi, a été fondée en 1593. Commerce de pelleteries avec les Ostiaks, les Samoyèdes et Tobolsk. C'est un cruel lieu d'exil; Mentchikoff y mourut en 1729.

Berg, anc. duché de l'empire d'Allemagne, dans le cercle du Bas-Rhin, était borné au N. par le duché de Clèves; à l'E. par le comté de la Mark et le duché de Westphalie; au S. et à l'O. par l'électorat de Cologne, dont il était séparé par le Rhin. Il fut érigé en duché par l'empereur Wenceslas en 1389, appartint aux ducs de Clèves; et en 1609-1624, passa à la maison de Neubourg. En 1806 il fut cédé à Napoléon Ier, qui l'érigea en grand-duché en faveur de Murat. Il comprenait alors 900,000 hab. Le traité de Vienne l'a donné à la Prusse: il a formé les trois régences d'Arnsberg, de Düsseldorf et de Cologne.

Berga, v. de la prov. et à 80 kil. N. O. de Barcelone (Espagne); 8.000 hab.

Bergame, ch.-l. de la prov. de ce nom (Italie), à 40 kil. N. E. de Milan, entre le Brembo et le Serio. Evêché; cathédrale ancienne, avec une belle coupole, églises de Sainte-Marie-Majeure, de Saint-Alexandre, de Santa-Grata, ornées de tableaux; vaste bazar de la Fiera; théâtres, bibliothèque considérable, etc. Ecole de sculpture et de peinture ou académie Carrara. Soieries, laines, quincaillerie; commerce de grains, vins, huile, pierres à aiguiser; foire célèbre pour les soieries, les fers et les draps. C'est à Bergame qu'ont pris naissance Arlequin et quelques personnages bouffons de la comédie italienne. Patrie de Bernardo Tasso, de Maffei, Tiraboschi. Donizetti. Elle eut des seigneurs particuliers depuis le XIIe s., et appartint aux Vénitiens du XVe au XVIIIe s. Elle fut le ch.-l. du départ. du Serio, sous Napoléon Ier. Popul., 25,000 hab. — La prov de Bergame a 2,816 kil. carrés et 368,000 hab.

Bergara, v. du Guipuzcoa (Espagne), sur la Deva, au S. de Plasencia. Ecole des mines; usine pour l'acier. Convention de 1839 entre les christinos, commandés par Espartero, et le général carliste Maroto, en vertu de laquelle don Carlos et ses partisans durent quitter l'Espagne; 7,000 hab.

Bergasse (Nicolas), avocat, né à Lyon, 1750-1832, se fit d'abord connaître à Lyon, au barreau et par ses écrits, dont le plus connu à cette époque est intitulé *Considérations sur le Magnétisme animal*, 1784. A Paris, il attira bientôt l'attention générale, en plaidant la cause célèbre du banquier Kornmann contre sa femme qu'il accusait d'adultère et que soutenaient le gouvernement et Beaumarchais; ses *Mémoires* eurent un immense succès de 1787 à 1789; sa plaidoierie fut bien supérieure à celle de son adversaire; il perdit son procès devant le parlement, mais le gagna devant l'opinion publique. Nommé député de Lyon aux Etats-généraux, il trompa l'attente générale; membre du comité de constitution, il se montra peu libéral, donna sa démission et ne cessa de protester dans ses écrits contre les actes de l'Assemblée nationale. Il fut chargé par Louis XVI de rédiger un plan de constitution, 1791, qu'on trouva dans l'armoire de fer. Ces protestations royalistes motivèrent son arrestation; il fut conduit à Paris, mais n'y arriva qu'après le 9 thermidor, fut condamné à la détention jusqu'à la paix, fut rendu à la liberté sous le Directoire, et vécut dans la retraite jusqu'à la Restauration. Sa brochure, *Réflexions sur l'acte constitutionnel du Sénat*, 1814, fit beaucoup de bruit; alors commença une longue correspondance entre l'empereur Alexandre et lui. Il publia d'autres brochures assez célèbres; celle qu'il intitula *Essai sur la propriété*, pour soutenir la nécessité de restituer les biens nationaux, fut déférée aux tribunaux, 1821. Il fut nommé conseiller d'Etat en 1830. Il préparait un grand ouvrage sur la morale religieuse, quand il mourut. — Il ne faut pas le confondre avec son frère, *Alexandre*, 1747-1821, l'un des plus fougueux partisans de l'ancien régime, plus royaliste que le roi, après 1815; ni avec Bergasse-Laziroule (George), officier d'artillerie, député aux Etats-généraux, au conseil des Cinq-Cents, qui vécut dans la retraite depuis le 18 brumaire.

Bergedorf, territoire à l'E. de Hambourg (Allemagne), appartenant en commun à Hambourg et à Lubeck. Il comprend Bergedorf et quatre villages; 12,000 hab.

Bergen, v. sur la côte N. de l'île de Rügen (Poméranie prussienne). Fab. de draps et distilleries; 4,000 hab. — V. de la Hesse Prusse) à 4 kil. N. E de Francfort. Victoire des Français, 3 avril 1759; 1,600 hab. — Village de la Hollande sept. (Pays-Bas), près d'Alkmaar. Victoire de Brune sur les Anglo-Russes, 19 sept. 1799. — Petite v. du Limbourg belge, à 65 kil. N. de Maëstricht, sur la rive droite de la Meuse; 3,500 hab.

Bergen (Diocèse de), l'une des divisions de la Norvége, sur la mer de Norvége, a 38,500 kil. carrés, et 284,000 hab. C'est un pays montagneux, aux côtes profondément échancrées, bordées d'îlots et d'écueils; il est sillonné par des torrents, souvent dévastateurs. Les principaux fiords sont ceux de Hardanger et de Sögne. Le sol produit des grains et nourrit des bestiaux; les forêts ne sont pas très-abondantes, mais on exploite des carrières de beaux marbres. Il se divise en 2 bailliages: celui de *Bergenhuus sud*, a pour ch.-l. Bergen, et *Bergenhuus nord* ch.-l. Leganger.

Bergen, le ch.-l., sur le Waagefiord, longue baie, bordée de rochers élevés, par 60° 23′ lat. N. et 3° long. E., est une ville forte, défendue par le vieux château de *Bergenhuus*, élevé en 1070 par le roi Olaf Kyrre, et résidence des souverains jusqu'à l'union de Calmar, 1397. Les maisons, irrégulièrement bâties, sont presque toutes en bois, peintes en blanc; on remarque la prison et la cathédrale. Jadis archevêché catholique, maintenant évêché luthérien, avec une église allemande, Cour d'appel. On y construit des navires; fab. de cuirs, cordages, savons, etc. Le port, le meilleur de la Norvége, exporte surtout du poisson sec, de la morue, de l'huile de foie de morue, des bois résineux, du goudron. Patrie de Louis Holberg; pop. 34,000 hab. — Bergen fut longtemps l'une des premières villes de la Hanse teutonique, du XIIIe au XIVe s.; c'est encore la première ville de commerce du royaume.

Bergen (Charles-Auguste de), botaniste et anatomiste allemand, né à Francfort-sur-l'Oder, 1704-1760, fut professeur dans sa patrie, chercha à rendre agréable l'étude de la botanique, et fit des recherches minutieuses sur le cerveau et ses enveloppes.

Berger (Daniel), graveur allemand, né à Berlin, 1744-1824, a été un artiste estimable et a publié un grand nombre de gravures.

Berger (Jacques), peintre d'histoire, né à Chambéry, mort en 1823, a été l'un des meilleurs coloristes de son temps.

Bergerac, ch.-l. d'arrond. de la Dordogne, par 44° 58′ 8″ lat. N., et 1° 51′ 17″ long. O., à 50 kil. S. O. de Périgueux, sur la Dordogne, dans une plaine fertile, entourée de beaux vignobles. Commerce actif de grains, d'eaux-de-vie, de vins blancs, de truffes. Liqueurs fines, produits chimiques, forges et tanneries. Elle était très-importante au XVIe s., et fut l'une des principales villes des calvinistes. Louis XIII fit raser ses fortifications, 1621; la révocation de l'édit de Nantes la dépeupla. Patrie de Cyrano, des maréchaux de Biron et de la Force; 11,699 hab.

Bergerac (Savinien **Cyrano** de), auteur comique, né au château de Bergerac, dans le Périgord, 1620-1655, se distingua dès son enfance par son humeur hardie et querelleuse, et, dans le régiment des gardes, acquit le renom mérité de duelliste effréné et de *démon des braves*. Blessé en 1641 au siége d'Arras, il se livra avec la même passion aux études philosophiques, sous Gassendi; puis montra dans ses écrits la même effervescence déréglée que dans sa vie. Il y a de beaux passages dans sa tragédie d'*Agrippine;* Molière a tiré parti, dans les *Fourberies de Scapin*, de plusieurs scènes du *Pédant joué*, qui eut quelque succès. Il a encore écrit l'*Histoire comique des Etats et empires de la lune*, puis l'*Histoire comique des Etats et empires du soleil*, qui ont peut-être fourni quelques idées à Fontenelle, à Swift, à Voltaire. Mais il paraît qu'on a beaucoup trop surfait la verve comique de Cyrano de Bergerac. Ses *Œuvres* ont été imprimées, 1677, 1699, 2 vol. in-12; 1741, 3 vol. in-12, et plus récemment, en 1851 et 1858, 1 vol. in-16.

Bergeron (Nicolas), jurisconsulte et historien, né à Béthisy, vivait dans la seconde moitié du XVIe s. Il a écrit le *Sommaire des temps*, Paris, 1562, premier essai de tables synchroniques; *le Valois royal*, histoire, alors estimée, de la maison de Valois, 1583, in-8°, etc.

Bergeron (Pierre), géographe, fils du précédent, né vers 1580, à Paris, mort en 1637, abandonna le barreau pour les voyages et la géographie. Il publia, en 1629, un *Traité de la navigation et des voyages de découvertes et conquêtes modernes*, in-12; puis l'*Histoire de la découverte et conquête des Canaries*, par J. de Béthencourt, 1630; un *Traité des Tartares, de leur origine, pays, peuples, mœurs, religion;* un *Abrégé de l'Histoire des Sarrasins et mahométans*, à la suite de la traduction des *Voyages de Guillaume de Rubruques, de J. Duplan, d'Ascelin*, etc., 1634, in-8°. Ses différents ouvrages furent réunis sous le titre de *Voyages faits principalement en Asie, dans les* XIIe, XIIIe, XIVe *et* XVe s.; La Haye, 1735, 2 vol. in-4°; c'est un livre curieux et bien fait.

Bergheim, v. de l'arrond. et à 17 kil. N. de Colmar (Ht-Alsace). Coutellerie, grosse quincaillerie; fab. de tissus de coton; 3,080 hab.

Berghem (Nicolas), peintre hollandais, né à Harlem, 1624-1683, d'abord élève de son père, Van Haarlem, adopta le surnom de *Berghem* ou *Berchem* (en flamand *cachez-le*). Il eut bientôt éclipsé tous ses maîtres et acquit une réputation que la postérité a ratifiée. Ses ouvrages sont nombreux et très-variés; il a peint le portrait et l'histoire de grandeur naturelle; et, dans de plus petites proportions, il a représenté des batailles,

des paysages maritimes, etc. Ses tableaux se recommandent par le goût, la vérité, l'harmonie du coloris, le fini des détails, la correction élégante du dessin. Il a surtout réussi à peindre la nature calme, au repos. Ses dessins et ses gravures à l'eau-forte sont recherchés des amateurs. Le Louvre possède plusieurs de ses bons tableaux. Le catalogue de son œuvre, gravé par et d'après Berghem, a été donné par de Winter, 1767.

Bergier (Nicolas), archéologue, né à Reims, 1567-1623, avocat, syndic de sa ville natale, obtint, par la protection du président de Bellièvre, le brevet d'historiographe, et, encouragé par le savant Peiresc, étudia avec ardeur les voies romaines. De ses différents ouvrages, le seul connu a pour titre : *Histoire des grands chemins de l'empire romain*, 1622, in-4°; mais l'on préfère les éditions de Bruxelles, 1728, 1736, 2 vol. in-4°, et même la traduction latine de Henninius, dans le t. x des *Antiquités de Grævius*, avec la carte itinéraire de Peutinger. Cet ouvrage, trop diffus, n'en renferme pas moins beaucoup de véritable science.

Bergier (Nicolas-Sylvestre), théologien, né à Darnay en Lorraine, 1718-1790, fut professeur de théologie et principal du collége de Besançon, chanoine de Notre-Dame de Paris et associé de l'Académie des Inscriptions. On lui doit : *Eléments primitifs des langues, découverts par la comparaison des racines de l'hébreu avec celles du grec, du latin et du français*, 1764, in-12; *Origine des dieux du paganisme et le sens des fables découvert par une explication*, suivie des *Poésies d'Hésiode*, 1767, 2 vol. in-12. Mais il s'est rendu célèbre surtout par les ouvrages qu'il a consacrés à la défense du christianisme contre les attaques des philosophes: *le Déisme réfuté par lui-même*, dirigé contre les assertions de J. J. Rousseau, 1765 ; *Certitude des preuves du christianisme*, contre l'*Examen critique des apologistes de la religion chrétienne*, 1768, 2 vol. in-12, avec une *Réponse aux conseils raisonnables à un théologien* de Voltaire, 1771 ; *Apologie de la religion chrétienne* contre l'auteur du *Christianisme dévoilé* (d'Holbach), 1769; *Examen du matérialisme*, 1771, 2 vol. in-12. On doit encore ajouter à ces ouvrages de polémique le *Traité historique et dogmatique de la vraie religion*, 1780, 12 vol. in-12, et le *Dictionnaire théologique*, 1789, 3 vol. in-4°, ouvrage compris dans l'*Encyclopédie méthodique*, plusieurs fois réimprimé; en 1854, 7 vol. in-8° avec additions du cardinal Gousset; en 1858, avec augmentations de Mgr Doney. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées par M. Migne, 9 vol. in-4°. — Son frère, *Claude-François*, 1721-1784, s'est fait avantageusement connaître par des traductions estimées d'ouvrages anglais, comme l'*Essai sur l'Histoire de la société civile* d'Adam Ferguson, 2 v. in-12.

Bergler (Joseph), sculpteur et peintre allemand, né dans le Tyrol, 1718-1788, devint le statuaire de la cour d'Autriche, depuis 1750, et a orné de nombreux ouvrages les châteaux de Vienne, Passau, Salzbourg, Prague, etc.

Bergler (Joseph), peintre allemand, fils du précédent, né à Saltzbourg, 1753-1829, après un séjour de cinq ans en Italie, dirigea l'Académie de Prague, et fut le maître d'une école distinguée. La plupart de ses tableaux sont tirés de l'histoire de Bohême.

Bergmann (Torbern-Olof), chimiste et naturaliste suédois, né à Catherineberg, dans la Westrogothie, 1735-1784, fut l'un des savants les plus remarquables du xviiie s. Il se distingua dans presque toutes les branches des sciences mathématiques, physiques et naturelles, fut professeur à Upsal, membre de l'Académie des sciences de Stockholm, et a écrit de très-nombreux mémoires, pour la plupart remarquables. Il avait commencé par de curieuses recherches sur l'histoire naturelle, sur les insectes, les abeilles, les sangsues; Linné écrivit au bas de la dissertation, *De cocco aquatico*, ces deux mots : *Vidi et obstupui*, j'ai vu et j'ai été frappé d'étonnement. En astronomie, il étudia les aurores boréales, le crépuscule, l'attraction universelle. Il publia une *Description physique du globe terrestre*, 2 vol. in-8°. Mais ses travaux les plus beaux et les plus nombreux sont consacrés à la chimie, à la géologie et à la minéralogie; il est impossible de les indiquer sommairement; s'appuyant sur la méthode expérimentale (*Discours sur la recherche de la vérité*), avec l'aide du chalumeau, dont il développa l'usage (*Comment. de tubo ferruminatorio*), dans son magnifique laboratoire, il multiplia les expériences, découvrit l'acide saccharin ou oxalique, donna l'histoire presque complète de l'acide aérien (gaz acide carbonique), analysa les eaux minérales, y découvrit le gaz hépatique (gaz hydrogène sulfuré), et composa des eaux minérales factices. Sa *Théorie des attractions électives* fut un des premiers essais pour donner à la chimie une marche scientifique; mais il adopta les idées erronées de Scheele sur le *phlogistique*. Il réforma la minéralogie, en la fondant sur la composition chimique des corps (*Classification chimique des minéraux*), observa le rapport constant des formes géométriques des cristaux avec la nature de chaque substance, et posa ainsi la base de la *cristallographie;* il analysa surtout le fer. La plupart de ses mémoires se trouvent dans le recueil intitulé : *Opuscula physica et chemica*, 6 v. in-8°, en partie trad. par Guyton de Morveau. Son *Manuel du minéralogiste* a été traduit par Mongez; l'*Analyse du fer*, par Grignon ; le *Mémoire sur les gaz*, par Vicot; le *Traité des affinités*, par Bonjour. Il a écrit une *Dissertation sur l'histoire de la chimie du* viie *au* xviie *siècle*, etc., etc. Membre de presque toutes les Académies de l'Europe, il fut honoré par ses concitoyens; Condorcet et Vicq-d'Azyr ont écrit son éloge.

Bergmüller (Jean-George), peintre et graveur allemand, né à Dirckheim en Bavière, 1687-1762, imita surtout Carle Maratte, fut directeur de l'Académie d'Augsbourg, et a laissé de belles estampes. — Son fils, *Jean-Baptiste*, 1724-1785, orna de tableaux estimés l'église des religieuses de Landsberg, et fut graveur, comme son père.

Bergoeing (François), né à Saint-Macaire, 1755-1820, était chirurgien à Bordeaux, quand il fut élu à la Convention. Il fut du parti de la Gironde, membre de la commission des Douze, en mars 1793, et proscrit, mais il parvint à se cacher jusqu'au 9 thermidor. Il fut alors l'un des plus fougueux ennemis des montagnards; mais, au conseil des Cinq-Cents, il rentra dans la voie révolutionnaire, attaqua les émigrés et les royalistes. Au 18 brumaire, il imita Barras, son ami, et donna sa démission. Murat lui confia plus tard une place dans l'administration napolitaine. On a de lui : *Bergoeing à ses commettants et à tous les citoyens de la république*, Caen, 1793; *la Conspiration des Jacobins, pour dissoudre la Convention nationale, prouvée*, 1795.

Berg-op-Zoom, v. du Brabant (Pays-Bas), à 36 k. S. O. de Bréda, sur le Zoom, l'un des bras de l'Escaut. Pêche et salaison des anchois. Place de guerre très-forte au milieu des marais, vainement assiégée par le duc de Parme, 1588, par Spinola, 1622; de nouveau fortifiée par Cohorn, elle fut prise par les Français, que commandait Lowendal, 1747; 9,000 hab.

Bergues-Saint-Winoc, en flam. *Berghen*, ch.-l. de canton de l'arrond., et à 10 kil. S. E. de Dunkerque (Nord), dans une plaine marécageuse, à la jonction des canaux de Dunkerque, de la haute et de la basse Colme. Place de guerre importante. Hôtel de ville de 1664. Fabr. d'huiles et de bonneterie; raffineries de sel, brasseries, tanneries; commerce actif de grains et de bestiaux; 5,774 hab. — Elle doit son origine à un château où se retira, en 902, saint Winoc, son patron. Fortifiée par le comte de Flandre, Baudouin II, florissante par ses draps et ses toiles au xiiie s., elle fut ruinée par les Français en 1383, en 1558; prise par eux en 1646, 1658, 1667, et cédée au traité d'Aix-la-Chapelle, 1668. Fortifiée par Vauban, elle a pour ouvrage avancé le fort *Français;* elle est protégée par des écluses qui lui permettent d'inonder ses abords. — Le canal de Bergues se dirige vers Furnes, et se relie, à Bergues, au canal de la Colme.

Bergusium, v. anc. de la Gaule, chez les Allobroges, auj. *Bourgoin* (Isère).

Béring. V. Behring.

Beringhen (Jacques-Louis, marquis de), premier écuyer de Louis XIV, né à Paris, 1651-1723, était d'une famille originaire de Gueldre. Il servit avec distinction dans la cavalerie, protégea les arts et forma une belle collection de gravures. En 1708, après la prise de Lille, un parti de réfugiés calvinistes, au service de la Hollande, l'enleva près du pont de Sèvres, croyant mettre la main sur le dauphin, qui le suivait de près.

Berington (Joseph), historien anglais, né dans le Shropshire, 1760-1820 ou 1827, fut prêtre catholique en France et en Angleterre On a de lui : *Vie d'Abailard et d'Héloïse*, 1784, in-4°; *Hist. du règne de Henri II et de Richard et Jean, ses fils*, 1790, in-4°; *Hist. littéraire du moyen âge*, 1814 et 1816, in-4°, ouvrage traduit en français par Boulard.

Berisa, v. anc. du Pont (Asie Mineure), sur l'Iris, fut le siége d'un évêché et faisait beaucoup de commerce.

Berja, v. de la prov. et à 56 kil. O. d'Almeria (Es-

pagne), sur le rio Ujijar, importante par les mines de plomb du voisinage; 9,000 hab.

Berk-sur-Mer, petit port de l'arrond. de Montreuil (Pas-de-Calais), au milieu des dunes, a une popul. de 5,295 hab., presque tous pêcheurs.

Berkeley ou **Berkley**, v. du comté et à 24 kil. S. O. de Gloucester (Angleterre), près de la Severn. Château fort, l'un des plus beaux de l'Angleterre, bâti en 1150, où Édouard II fut assassiné. Commerce de charbons et de fromages. Patrie de Jenner; 5,000 hab.

Berkeley ou **Berkley** (George), philosophe anglais, né à Kilkrin, en Irlande, 1684-1753, suivit, comme secrétaire et comme chapelain, le comte de Péterborough en Italie et en Sicile, fut précepteur d'un jeune anglais et voyagea plusieurs années sur le continent; il fut ensuite chapelain du duc de Grafton, et, par son crédit, obtint le doyenné de Derry, 1724. Voulant convertir les sauvages d'Amérique, il s'embarqua, quoique marié, pour Rhode-Island, afin d'y fonder un établissement de conversion; il échoua, revint et fut nommé évêque de Cloyne. Il avait été l'ami de Steele, de Swift et de Pope. Il a publié un assez grand nombre d'ouvrages politiques, poétiques, philosophiques; ces derniers seuls l'ont fait connaître et tiennent une place dans l'histoire de l'esprit humain. C'est surtout dans les *Principes de la connaissance humaine*, et dans les *Dialogues entre Hylas et Philonoüs*, qu'il a exposé ses opinions métaphysiques, renouvelant le scepticisme de l'école éléatique; soutenant que l'esprit, être immatériel, ne peut percevoir directement les choses matérielles, mais seulement les idées de ces choses, il prétend que l'existence du monde matériel n'est qu'une pure hypothèse, dont il nous est impossible de vérifier la légitimité. Les *Œuvres* de Berkeley ont été réunies en 2 vol. in-4°, avec une vie de l'auteur par Arbuthnot, 1784. Les plus importantes ont été traduites en français.

Berkeny ou **Bercheny** (Ladislas-Ignace de Bercsény, comte de), magnat de Hongrie, maréchal de France, né à Epéries (Hongrie), 1689-1778, servit d'abord sous Ragotzy, passa en France, 1712, y devint colonel; puis leva dans son pays un régiment de cavalerie avec lequel il combattit sous le maréchal de Berwick, 1734. Il devint maréchal de camp, 1738, se distingua dans la guerre de la succession d'Autriche, fut créé inspecteur général des hussards, lieutenant général, et toujours montra la plus brillante valeur. Il devint maréchal en 1758.

Berkheyden (Job), peintre hollandais, né à Harlem, 1628-1698, a laissé des portraits et des paysages estimés. Le Louvre a de lui : *Diogène cherchant un homme.*

Berkheyden (Gérard), peintre hollandais, frère du précédent, 1643-1693, aida souvent Job dans ses tableaux et s'est rendu célèbre par son habileté à copier les rues et les monuments des villes de son pays; le Louvre possède un de ses tableaux.

Berkley (Jean) servit courageusement la cause de Charles Ier, puis se retira auprès des Stuarts à Saint-Germain, et fut employé par eux dans diverses missions en Hollande et en Angleterre. Charles II l'éleva à la pairie. On a de lui des *Mémoires sur les négociations de Charles Ier avec Cromwell et l'armée parlementaire*, dans la collection de Mémoires publiés par M. Guizot.

Berks, comté du centre de l'Angleterre, entre ceux de Middlesex à l'E., d'Oxford au N., de Wilts au S. O., de Hamps au S., de Surrey au S. E., est bordé au N. et à l'E. par la Tamise. Il a 192,512 hectares et 176,000 hab. Son sol est fertile et boisé, produisant des céréales, nourrissant des bestiaux et des porcs. Au S. E. est la grande forêt de Windsor. Le ch.-l. est Reading; les v. pr. sont Windsor, Wallingford, Abingdon, Newbury, High-Wicombe, etc.

Berlaimont, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 12 kil. N. O. d'Avesnes (Nord), sur la Sambre. Poterie; 2,755 hab.

Berlichingen (Gœtz ou Godefroy de), surnommé *Main-de-Fer*, né à Jaxthausen, en Souabe, 1480-1562, fut l'un des plus célèbres représentants de l'esprit féodal et indépendant en lutte contre les pouvoirs sociaux. Il servit bravement le margrave de Brandebourg et le duc de Bavière dans leurs guerres privées; perdit une main au siége de Landshut et la remplaça par une main de fer; prit part à la lutte d'Ulrich de Wurtemberg contre la ligue de Souabe; marcha à la tête des paysans révoltés, fut pris, dut s'engager par serment à rester en repos, et écrivit alors sa curieuse *Histoire*, qui a été plusieurs fois publiée. Gœthe l'a immortalisé dans le drame célèbre qui porte son nom.

Berlier (Théophile, comte), jurisconsulte et homme politique, né à Dijon, 1761-1844, fut député de la Côte-d'Or à la Convention, vota la mort de Louis XVI; et, après le 9 thermidor, fit révoquer la loi du 17 nivôse, proposa d'abolir les confiscations prononcées par le tribunal révolutionnaire et de supprimer immédiatement ce tribunal lui-même. Il fut membre du Comité de salut public et président de la Convention. Il fit partie du conseil des Cinq-Cents; après le 18 brumaire, il devint conseiller d'État et contribua beaucoup à la rédaction des nouveaux codes. Il fut comte de l'Empire, et, en 1815, secrétaire du gouvernement provisoire. Banni de France comme régicide, il ne revint qu'en 1830. Il a publié, à Bruxelles, un *Précis historique sur l'ancienne Gaule avant César*, 1822, et à Paris, la *Guerre des Gaules*, trad. des *Commentaires* de César, avec beaucoup de notes savantes, 1825, in-8°.

Berlin, capit. de la Prusse, ch.-l. de la régence de ce nom, dans la prov. de Brandebourg, siége de la Cour suprême de justice, est sur la Sprée, par 52° 30′ lat. N., et 11° 5′ long. E., à 890 kil. N. E. de Paris. Elle est au milieu d'une plaine sablonneuse, mais bien cultivée. C'est l'une des grandes villes de l'Europe, avec ses 35 quartiers, ses 40 places, ses 40 ponts, ses rues larges et bien alignées. Parmi ses monuments on cite : le Palais du roi, le vaste arsenal, le château royal de Bellevue, les palais du prince Charles, des chevaliers de l'ordre de Saint-Jean, des princesses de Sachen, Hardenberg, Radziwill; l'hôtel des Invalides, l'hospice de la Charité; de nombreux théâtres et surtout l'Opéra italien et le Théâtre royal. Parmi les 35 églises, Sainte-Hedwige, Sainte-Marie du xiiie s., Saint-Nicolas, plus ancienne encore, avec ses ornements gothiques et ses tombeaux, la cathédrale ou Dôme, avec les sépultures des princes de la famille royale, Sainte-Dorothée, l'église de la garnison, etc. Parmi les places, on remarque les places Guillaume, d'Alexandre, des Gendarmes, de la Parade, de la Belle-Alliance, de Lustgarten; devant la porte de Halle est le Kriegsdenkmahl, monument élevé, en 1820, à la gloire de l'armée; à l'extrémité de la belle rue Sous-les-Tilleuls, est un autre monument en l'honneur de Frédéric II; la plus belle entrée de Berlin est la porte de Brandebourg, avec un célèbre quadrige en cuivre. Les bibliothèques sont nombreuses et considérables, surtout la bibliothèque royale; le beau palais de l'Université renferme de riches collections de toute sorte; l'Académie royale des sciences a aussi une belle collection d'histoire naturelle et d'instruments de physique; les établissements d'instruction sont remarquables, observatoire, collége de Joachimsthal, sociétés d'histoire naturelle, de médecine, de chirurgie, de pharmacie, de géographie, gymnases, etc. Le nouveau musée renferme de riches galeries de sculpture et de peinture, parfaitement disposées; on admire le musée égyptien, le muséum d'histoire naturelle, le magnifique jardin botanique. L'Université date de 1810; l'Académie royale des sciences est célèbre depuis Frédéric II; les écoles spéciales, les colléges, les écoles gratuites sont en grand nombre; les hospices, les sociétés bibliques et de bienfaisance sont remarquables. Les principales promenades sont : dans la ville, le Lustgarten, la place du Cercle et les Zelte; au dehors des murs, le Jardin de la Ménagerie, le Parc de Charlottenburg, le Pickelswerder, l'établissement d'eaux minérales de Friedrichsbrunnen, etc. — Berlin est la première ville de la Prusse par son industrie et son commerce; fabrication de bijoux en fer fondu, voitures, manufactures de porcelaine, étoffes de soie, de coton, de laine, de draps, etc. Le commerce est favorisé par des routes nombreuses et par cinq grandes lignes de chemins de fer vers Hambourg, Magdebourg, Dresde, Francfort-sur-l'Oder et Stettin. — Berlin est la patrie de Frédéric II, Baumgarten, Fr. Ancillon, Tieck, Alex. de Humboldt, Meyerbeer, etc. Probablement fondée vers 1220 par le margrave Albert II, elle devint la résidence des électeurs de Brandebourg depuis 1495; mais elle commença à s'agrandir seulement au xviie s., sous le grand-électeur, Frédéric-Guillaume, qui réunit à Berlin Cologne, située sur la rive droite de la Sprée; dès lors, elle a fait des progrès très-considérables. Elle a été occupée, pendant la guerre de Sept Ans, par les Croates, 1757, par les Russes, 1760, puis par les Français en 1806 ; plus de 900,000 hab.

Berlingas, petites îles, au N. O. du cap Carvoeiro, dépendant de l'Estrémadure portugaise; elles sont défendues par le fort San-Joao.

Berlinghieri (André **Vacca**), chirurgien italien, né à Pise, 1772-1826, élève des meilleurs chirurgiens

de France et d'Angleterre, acquit une grande réputation, et fut mis à la tête de l'école de clinique externe récemment créée à Pise. Il a inventé ou perfectionné un grand nombre d'instruments de chirurgie et publié de nombreux mémoires sur les *Fractures des côtes*, la *Structure du péritoine*, les *Anévrismes*, l'*Extraction de la pierre*, la *Guérison du trichiasis*, etc.

Bermeo, v. de la Biscaye (Espagne), à 40 kil. N. E. de Bilbao, près du golfe. Pêche assez abondante. Patrie d'Alonzo de Ercilla; 5,000 hab.

Bermude Ier, surnommé *le Diacre*, roi des Asturies, fut tiré du cloître par les grands et nommé roi, 788, au préjudice d'Alfonse II, fils de Froïla. Après avoir battu les Arabes, il restitua la couronne au jeune prince, 791.

Bermude II, fils d'Ordogno, roi des Asturies et de Léon, 982-999, vainquit son cousin Ramire, qui lui disputait la couronne, mais ne put résister au puissant chef des Arabes, Almanzor. Enfin, il réunit ses forces à celles de la Navarre et de la Castille, et contribua beaucoup à la grande victoire d'Osma ou de Calatanazor, en 998.

Bermude III, fils d'Alfonse V, roi des Asturies et de Léon, 1027-1037, fut vaincu et dépouillé d'une partie de ses États par Sanche le Grand, roi de Navarre, qui le força à marier sa sœur avec Ferdinand, son fils. Après la mort de Sanche, il fut tué, près de Carion, dans une bataille livrée contre les rois de Navarre et de Castille. Avec lui finit la postérité de Pélage.

Bermudes (Les) ou **Summer's Island,** petit archipel de l'Océan Atlantique, à 950 kil. E. de la côte de la Caroline du S., entre 31° 55′ et 32° 50′ lat. N., et par 66° et 67° long. O. Les 360 îles ou îlots sont entourés de récifs, séparés par des canaux très-étroits, parfois dangereux, mais formant des ports magnifiques, comme celui de Saint-Georges; les îles sont basses, n'ayant que l'eau de profondes citernes, mais assez fertiles et d'un climat sain. Les principales sont Bermude, longue de 30 kil., avec Hamilton, ch.-l. du groupe; Saint-Georges, Saint-David, Ireland, Somerset, Cooper, etc. La mer environnante est très-poissonneuse. Elles font un commerce actif avec les Antilles et les États-Unis; c'est une station militaire très-importante; aussi les Anglais, qui les possèdent, ont dépensé beaucoup pour établir un port militaire à Ireland; ils y ont envoyé des déportés pour travailler aux fortifications. Le gouverneur, qui réside à Hamilton, est assisté d'une assemblée coloniale et d'un conseil. La population est de 15,000 hab. environ. — L'espagnol Jean Bermudez les découvrit en 1522; l'anglais George Summer, naufragé sur ces côtes en 1605, y forma un premier établissement; son gouvernement y envoya une colonie dès 1612.

Bermudez (Jean), voyageur portugais, suivit en 1520, comme médecin, l'ambassadeur envoyé par le roi de Portugal en Abyssinie. Il gagna les bonnes grâces du Négus, qui le nomma patriarche. Il assista pendant plus de trente ans aux révolutions sanglantes de ce pays, revint à Lisbonne, vers 1565, et écrivit une *Relation de ses voyages et de ses aventures*, précieux ouvrage en 58 chapitres, qui est déposé aux Archives nationales de Lisbonne.

Berna ou **Bernard de Sienne,** peintre de l'école siennoise, vivait à la fin du XIVe s. Mort prématurément, en tombant d'un échafaud, lorsqu'il travaillait aux fresques de San-Gemignano, il a montré un talent très-remarquable pour l'époque où il a vécu. Outre les fresques de San-Gemignano en Toscane, on cite de lui les fresques de la chapelle Pietra Mala à Arezzo, et celles du tabernacle de Saint-Jean de Latran à Rome.

Bernabei (Joseph-Hercule), compositeur italien de l'école romaine, né à Caprarola, mort en 1690, a écrit deux opéras et des morceaux de musique religieuse qui s'éloignent du style sévère de Palestrina. Son fils, *Joseph-Hercule*, 1659-1732, fut aussi un artiste distingué. Tous deux furent maîtres de chapelle de l'électeur de Bavière.

Bernadotte. V. Charles XIV.

Bernard, roi d'Italie, fils de Pepin, petit-fils de Charlemagne, succéda à son père en 812, et fut reconnu par l'empereur, comme roi d'Italie, à la condition d'accepter la supériorité de Louis, à qui Charlemagne destinait l'empire. Lorsque Louis le Débonnaire partagea ses États entre ses trois fils, 817, Bernard crut que ses droits étaient menacés par ce partage; excité par un parti italien, qui rêvait déjà l'indépendance de l'Italie, il prit les armes; mais il ne fut pas soutenu, et se livra à l'empereur. Il fut condamné à mort; on lui fit grâce de la vie, mais il dut perdre les yeux. On dit qu'à l'instigation de l'impératrice le supplice fut exécuté avec tant de cruauté que Bernard mourut au bout de trois jours, 818.

Bernard, duc de Septimanie et de Toulouse, fut tout-puissant à la cour de Louis le Débonnaire, fut accusé de relations criminelles avec l'impératrice Judith, peut-être parce qu'il soutenait les intérêts de son jeune fils, qui fut Charles le Chauve, et forcé de se retirer à Barcelone, 832. Il se justifia à la diète de Thionville, soutint Louis contre ses fils rebelles, reprit la Septimanie et le comté de Toulouse, et fut mêlé à toutes les intrigues de cette époque troublée. Plus tard on l'accusa de vouloir soutenir Pepin II d'Aquitaine contre Charles le Chauve; il fut condamné et mis à mort. Plusieurs ont dit que le roi l'avait tué lui-même, et l'ont accusé de parricide, 844.

Bernard del Carpio, héros castillan du VIIIe s., connu surtout par les légendes espagnoles. Fils de don Sanche, comte de Saldaña, et de Chimène, sœur d'Alfonse le Chaste, roi de Léon, il vit son père indignement traité par le roi, chercha vainement à le délivrer, à force d'exploits contre les Maures, n'obtint que son cadavre; et, pour le venger, se serait uni aux Musulmans et aux Basques contre Charlemagne, l'allié d'Alfonse. Les romances espagnoles disent qu'il prépara l'embuscade de Roncevaux, et frappa lui-même Roland; d'autres prétendent qu'il se réfugia en France, et finit ses jours en chevalier errant.

Bernard de Menthon (Saint), né près d'Annecy, 923-1008, d'une illustre famille de Savoie, fut archidiacre à Aoste, prêcha 40 ans l'Évangile aux pauvres habitants des montagnes voisines, et, vers 962, fonda, sur les sommets du grand et du petit Saint-Bernard, à la place de deux temples de Jupiter, deux hospices destinés à recueillir les voyageurs; il en confia le soin à des chanoines réguliers de Saint-Augustin. On l'honore le 15 juin.

Bernard, moine du IXe s., probablement originaire de Champagne, a fait un voyage à Jérusalem de 858 à 867, et nous en a laissé une relation intéressante, assez bien écrite, publiée par Mabillon, en 1672.

Bernard (Saint), né au château de Fontaine, près de Dijon, 1091-1153, d'une noble famille, embrassa de bonne heure la vie monastique, malgré ses parents et ses amis, dont plusieurs cependant devaient suivre son exemple. Il prononça ses vœux à Cîteaux, où l'avaient accompagné 5 de ses frères et de nombreux prosélytes. Il fonda bientôt Clairvaux, dans la solitude inculte et sauvage, appelée la *vallée d'Absinthe*, et il en fut le premier abbé; sa règle austère fut adoptée dans 72 monastères, répandus dans les différentes parties de l'Europe. Ses vertus, sa science, son éloquence, lui donnèrent une grande réputation, et son action s'étendit bien au delà des cloîtres; il soutint l'évêque de Paris et l'archevêque de Sens contre Louis VI; au concile de Troyes, il travailla à la règle des Templiers, 1128; en 1129, il assista au concile de Châlons, qui déposa l'évêque de Verdun; en 1130, à la grande assemblée d'Étampes, il fut chargé d'examiner les droits d'Anaclet II et d'Innocent II, qui se disputaient la tiare; il se prononça pour celui-ci et le fit reconnaître par les rois de France et d'Angleterre, puis par l'empereur Lothaire II; il le conduisit en Italie, excitant partout l'admiration des peuples, refusant à Gênes, à Pise, à Milan, les évêchés qui lui étaient offerts, parcourant à plusieurs reprises l'Italie et la France, enfin terminant le schisme, après huit ans d'efforts et de triomphes. Vainement ses disciples, devenus évêques, ou même papes, comme Eugène III, le pressaient d'accepter les honneurs; Bernard se contenta de gouverner l'Église, en restant simple abbé; mais son influence ne fut pas moins grande. Il combattit avec vigueur les hérétiques et les novateurs, comme les schismatiques; il fit condamner Abailard au concile de Sens, 1140; plus tard il attaqua les erreurs de Pierre de Bruys, d'Arnaud de Brescia, de Gilbert de la Porée, etc. Il fut chargé par Eugène III de prêcher la seconde croisade; à Vézelay, en Allemagne, à Étampes, son éloquence entraîna les peuples, les princes et les rois, 1146; en même temps il empêchait le massacre des juifs, que prêchait un certain moine Raoul. On lui reprocha injustement les malheurs de la croisade; il se défendit, en publiant son *Apologie;* en 1150, dans une grande assemblée, à Chartres, on voulait cependant le mettre à la tête d'une nouvelle expédition; il était peu jaloux de

cet honneur; sa santé était d'ailleurs depuis longtemps bien affaiblie, et il mourut en 1153. La voix des peuples l'avait déjà proclamé saint, avant qu'il eût été canonisé par Alexandre III, en 1174. On l'honore le 20 août. Dijon lui a élevé une statue. — On a dit que saint Bernard a été le dernier Père de l'Eglise; il est certain qu'il l'a gouvernée par la supériorité de sa foi et de son intelligence. On lui a attribué beaucoup d'ouvrages qui ne sont pas de lui; ses écrits authentiques sont encore très-nombreux et remarquables. On a de lui environ 440 lettres, adressées à des religieux, à des évêques, aux papes et aux cardinaux, aux princes; le style en est fort inégal, peut-être parce qu'il chargeait souvent ses secrétaires d'exprimer ses idées; il a laissé 340 sermons, en général peu étendus, plutôt chapitres de morale religieuse que discours proprement dits; ils sont écrits en latin; mais l'on sait que saint Bernard a souvent prononcé des sermons très-éloquents en langue vulgaire, comme à l'époque de la prédication de la croisade. On lui doit encore 12 traités ou opuscules, une *Vie de saint Malachie*, le *Traité de la Considération*, en 5 livres, etc. Mabillon a publié deux éditions de ses œuvres, 2 vol. in-fol., 1667 et 1690; on a plusieurs fois reproduit la dernière; Paris, 1835-40, 4 vol. in-8°, et Milan, 1852, 3 vol. in-4°. Sa vie a été écrite par Néander, par M. Ratisbonne, etc.

Bernard de Chartres, philosophe et théologien du XIIe siècle, dirigeait l'école de Chartres et eut une immense réputation. On connaît de lui, par M. Cousin, une sorte de poëme suivi de vers et de prose, divisé en deux parties, dans lequel il développe le platonisme alexandrin de Jean de Salisbury.

Bernard de Ventadour, troubadour du XIIe s., vécut à la cour de son seigneur, Ebles de Ventadour, qui le chassa parce qu'il osait aimer la châtelaine; puis auprès d'Eléonore de Guyenne et de Raymond V, comte de Toulouse; il termina ses jours dans un monastère du Limousin. On a de lui quelques *Tensons* ou *Jeux-partis*, et environ 50 chansons.

Bernard le Trésorier, nom donné à l'auteur d'une continuation française de Guillaume de Tyr, qui raconte les guerres des croisades jusque vers 1275. On la trouve dans la *Collection des Mémoires de M. Guizot*, t. XIX.

Bernard Ptolomei (Saint), fondateur des Olivétains, né à Sienne, 1272-1348, se livra aux plus grandes austérités dans un désert près de Sienne, et y fonda un ordre qui adopta la règle de saint Benoît.

Bernard le Teutonique inventa, dit-on, à Venise, en 1470, les pédales de l'orgue, qui peut-être avaient été trouvées déjà par un facteur de violes du Brabant, Louis Van Valbeke, qui vivait de 1294 à 1312.

Bernard le Trévisan, alchimiste italien, né à Padoue, 1406-1490, se donnait le titre de comte de la Marche Trévisane. Il passa toute sa vie et dépensa toute sa fortune à la recherche de la pierre philosophale. Il a publié plusieurs ouvrages bizarres: *De philosophia hermetica liber; Opuscula chemica de Lapide philosophorum*, etc.

Bernard (Adrien-Antoine), né à Saintes, 1750-1819, était président du tribunal de cette ville, quand il fut nommé à l'Assemblée législative. Membre de la Convention, il vota la mort du roi, fut du parti montagnard, et, même après le 9 thermidor, resta fidèle à ses opinions. Il fut juge sous l'Empire et membre de la Chambre des représentants en 1815. Exilé, chassé de la Belgique, il se retira en Amérique.

Bernard (Catherine), femme de lettres, née à Rouen, 1662-1712, parente de Corneille, amie de Fontenelle, composa deux tragédies, *Léodamie* et *Brutus*, 1691, qui eurent quelque succès; puis des romans d'une grande délicatesse d'observation, et beaucoup de pièces légères dont plusieurs ont été couronnées par l'Académie française et par les Jeux Floraux.

Bernard du Grail de la Vilette (Charles de), né à Besançon, 1805-1850, d'une ancienne famille d'Auvergne, écrivit d'abord dans la *Gazette de Franche-Comté*, publia à Paris un volume de poésies, *Plus Deuil que Joie*, qui eut un médiocre succès; puis, encouragé par Balzac, écrivit des nouvelles et des romans d'une allure vive et dégagée. Les principaux sont: *une Aventure de magistrat, la Femme de quarante ans, l'Arbre de la science, le Nœud gordien, Gerfaut*, peut-être son chef-d'œuvre, *les Ailes d'Icare, la Peau du Lion, le Paravent, le Paratonnerre, un Homme sérieux, le Gentilhomme campagnard*.

Bernard (Etienne), magistrat, né à Dijon, 1553-1609, fut député du tiers état aux Etats-généraux de 1588, y prononça une harangue remarquée; fut maire de Dijon et ligueur dévoué à Mayenne jusqu'à la conversion de Henri IV, qui le nomma lieutenant général du bailliage de Châlon-sur-Saône. On a de lui: *Discours de ce qui advint à Blois jusqu'à la mort des Guises*, dans les Mémoires de la Ligue et dans plusieurs éditions de la Satire Ménippée; *Avis à la noblesse sur ce qui s'est passé aux états de Blois; Discours sur la reddition de Marseille*, etc.

Bernard (Claude), appelé communément le *Pauvre prêtre* ou le *Père Bernard*, fils du précédent, né à Dijon, 1588-1640, consacra sa vie au service des pauvres, leur donna un héritage de 400,000 livres, prêcha avec simplicité et souvent avec succès, refusa tous les bénéfices qui lui étaient offerts et fut l'ami de saint Vincent de Paul.

Bernard (Jacques), né à Nyons en Dauphiné, 1658-1718, fils d'un ministre calviniste, étudia à Genève, fut forcé de quitter la France, et se réfugia à Lausanne, puis en Hollande. Il fonda à La Haye une école pour les belles-lettres et les mathématiques, continua la *Bibliothèque universelle* de Jean Leclerc, la *République des Lettres* de Bayle, etc. On a de lui beaucoup d'ouvrages: *Recueil de traités de paix*, 1700, 4 vol. in-fol.; *Actes et Mémoires de la négociation de la paix de Ryswyk*, 5 vol. in-12; *Théâtre des Etats de S. A. R. le duc de Savoie*, 1700, 2 vol. in-fol.; *Lettres historiques contenant ce qui s'est passé de plus important en Europe, de 1692 à 1728*, etc. Il a encore eu part au supplément du *Dictionnaire de Moréri*.

Bernard (Jean-Etienne), médecin et philologue allemand, d'origine française, né à Berlin, 1718-1793, est surtout connu par la réimpression des *Petits médecins grecs*, Démétrius, Psellus, Palladius, Synesius, Théophraste, etc.

Bernard (Jean-Frédéric), savant libraire hollandais d'Amsterdam, mort en 1752, a publié: *Recueil de voyages au Nord*, 10 vol. in-12; *Mémoires du Comte de Brienne*, 3 vol. in-12; *Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde, représentées par des figures de B. Picart*, 9 vol. in-fol.; et *Superstitions anciennes et modernes*, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage eut plusieurs éditions et fut remanié par les abbés Banier et Mascrier, Paris, 1741, 7 vol. in-fol.; par Prudhomme, 13 vol. in-fol.

Bernard (Pierre-Joseph), poëte, né à Grenoble, 1710-1775, connu sous le nom de *Gentil Bernard* que lui donna Voltaire, d'abord clerc de procureur puis attaché à la maison d'un seigneur et secrétaire du maréchal de Coigny, fit les campagnes d'Italie de 1733 et 1734, devint secrétaire général du corps des dragons, et dans cette sinécure lucrative put se livrer à son goût pour la poésie. Ses pièces, légères et spirituelles, lui gagnèrent tous les suffrages; son opéra de *Castor et Pollux*, 1737, eut du succès; mais de tous ses ouvrages, maintenant oubliés, on ne connaît que *l'Art d'aimer*, longtemps vanté avant d'avoir paru, et qui perdit beaucoup dans l'opinion dès qu'il fut imprimé, après de longues années d'attente; c'est un poëme galant, mais froid, écrit dans un langage ingénieux, mais souvent prétentieux, qui rappelle trop les défauts d'Ovide. En 1771, Bernard perdit tout à coup la mémoire et tomba en enfance. On a recueilli ses *Œuvres* en 1776, 1 vol. in-8°; en 1803, 2 vol. in-8°.

Bernard, duc de Saxe-Weimar, général célèbre pendant la guerre de Trente-Ans, né à Weimar, 1604-1639, combattit de bonne heure pour le roi de Bohême, Frédéric; passa au service des Hollandais, puis à celui de Christian de Danemark. Il fut l'un des premiers à s'associer aux entreprises de Gustave-Adolphe, devint l'un de ses plus illustres lieutenants et acheva la victoire de Lutzen, après la mort du roi, 1632. Mais il fut vaincu à la bataille de Nordlingen, 1634; dès lors, à la tête d'une armée de braves aventuriers, il songea à se créer une position indépendante; il fit alliance avec Richelieu et reçut les subsides de la France. Il prit plusieurs villes du Rhin, comme Mayence; et, après une belle retraite en Lorraine, enleva l'Alsace aux Autrichiens; il les battit à Rhinfeld, 1637, prit Fribourg, Brisach, après avoir défait plusieurs armées qui venaient au secours de la ville, 1638, et mourut, au milieu de ses succès, à Neubourg sur le Rhin, 8 juillet 1639, au moment où il allait fonder un Etat indépendant à l'O. de l'Allemagne. On prétendit qu'il commençait à inspirer des craintes à Richelieu, et, sans preuves, qu'il avait été empoisonné. La France acheta sa succession, c'est-à-dire son armée et ses conquêtes.

Bernard (Thomas), philanthrope anglais, né à Lincoln, 1750-1818, avocat, se voua au soulagement des classes souffrantes, améliora l'établissement des enfants trouvés à Londres, fonda la Société pour la moralisation des classes pauvres, favorisa la propagation de la vaccine, etc. Il seconda Thomson dans la création de l'Institut royal d'Albemarle-Street, 1800; forma la Galerie britannique, espèce de musée, et le club d'Alfred, pour la littérature. On a de lui plusieurs ouvrages: *Méditations de l'habitant des chaumières*, *Dialogue entre un monsieur français et Jean l'Anglais*, etc.; le plus important est *Spurinna* ou *Consolations pour la vieillesse*, 1813, in-8°.

Bernard (Simon), général français, né à Dôle, 1779-1839, élève de l'Ecole polytechnique, se distingua dans l'arme du génie, devint aide de camp de Napoléon Ier, fut mis, en 1815, à la tête de son cabinet topographique, et ne put obtenir de le suivre à Sainte-Hélène. Exilé à Dôle, il rejoignit La Fayette aux Etats-Unis et exécuta pour la république de grands travaux, routes, canaux, places de guerre, forts, etc. Il revint en France, 1830, fut nommé aide de camp du roi, lieutenant général du génie, ministre de la guerre, le 6 sept. 1836. Les officiers des Etats-Unis portèrent son deuil pendant trente jours.

Bernard (Salomon), peintre et graveur sur bois, dit le *Petit Bernard*, élève de Jean Cousin, né à Lyon, au commencement du xvie s., a gravé avec habileté les *Métamorphoses d'Ovide*, la *Bible de Lyon*, etc.

Bernard (Samuel), peintre et graveur à l'eau-forte, né à Paris, 1615-1687, élève de Vouët, a laissé des miniatures et des gouaches. Il a gravé, d'après Raphaël, Philippe de Champagne, le Guide, Lebrun, etc.

Bernard (Samuel), financier, fils du précédent, 1651-1739, acquit, au temps de Chamillard, une fortune immense, prêta souvent des sommes considérables à Louis XIV et à Louis XV, reçut les avances personnelles de ces deux rois, et fut nommé chevalier. Il fit un usage honorable de sa fortune, et allia ses enfants aux plus nobles familles du royaume.

Bernard Saint-Affrique (Louis), homme politique, né à Valerangue (Gard), 1745, ministre calviniste à Saint-Affrique (Aveyron), fut élu à la Convention, se distingua par sa modération exempte de faiblesse et par ses services au comité militaire, fit partie du Conseil des Anciens, et reprit les fonctions de son ministère en 1798.

Bernard (Pons-Joseph), mathématicien, né à Trans, près de Draguignan, 1748-1816, professa la philosophie et les mathématiques chez les Oratoriens, fut directeur adjoint de l'observatoire de Marseille, correspondant de l'Académie des sciences, 1786, et chargé par elle de faire des observations sur les satellites de Saturne. Il fut aussi membre correspondant de l'Institut. On a de lui des *Mémoires* sur les *Etangs*, sur les *Moyens de garantir les canaux et leurs écluses de tout atterrissement*, sur les *Avantages de l'emploi de la houille*, sur la *Culture de l'olivier*, etc. Ses *Nouveaux principes d'hydraulique*, 1787, in-4°, sont le résultat de ses travaux entrepris pour encaisser le lit de la Durance et faciliter la navigation du Rhône, d'Arles à la mer.

Bernard (Grand-Saint-), *Penninus mons* ou *Jovis mons*, montagne des Alpes Pennines, sur la frontière du Valais suisse et du Piémont italien, par 45° 50′ lat. N., et 5° 5′ long. E. Il a 3,371 m. de hauteur; il est traversé par une route assez difficile, mais très-fréquentée, allant de Martigny dans le val d'Aoste. A 2,428 m., on trouve, près d'un petit lac, au milieu de pics couverts de neige, l'hospice du Saint-Bernard, fondé par Bernard de Menthon, en 982, à la place où s'élevait un autel de Jupiter. Les religieux, de l'ordre de Saint-Augustin, y recueillent les voyageurs et vont à la recherche de ceux qui peuvent s'égarer, accompagnés de gros chiens dressés à cet effet et d'un instinct admirable. Le Saint-Bernard, appelé longtemps *mont Joux* (mons Jovis), a été souvent franchi par les légions romaines, qui allaient en Gaule ou en Germanie; Cécina, Charlemagne, 773, Frédéric Barberousse, les Français, à plusieurs reprises, le traversèrent avec des armées; le passage le plus célèbre est celui de Bonaparte, du 15 au 21 mai 1800. Napoléon a fait de grands dons au couvent, et, par ses ordres, on a élevé dans l'église un monument à la mémoire de Desaix.

Bernard (Petit-Saint-), montagne des Alpes Grées, entre la Savoie française et le val d'Aoste; le passage est facile entre la vallée de l'Isère et celle de la Doire. A une hauteur de 2,192 m. au-dessus de la mer, il y a un hospice, comme celui du Grand-Saint-Bernard, également fondé par Bernard de Menthon.

Bernardès (Diégo), poëte portugais, 1540-1596, suivit le roi Sébastien en Afrique, et fut pris à la bataille d'Alcaçar-Quivir. On l'a surnommé le *Prince de la poésie pastorale*, à cause de ses églogues élégantes et pures, réunies en 1596, sous le titre de *O Lyma*.

Bernardin (Saint), d'une noble famille de Sienne, né à Massa-Carrara, 1380-1444, entra dans l'ordre de Saint-François; se rendit célèbre par ses vertus, son éloquence, et ses généreux efforts pour rétablir la paix entre les Guelfes et les Gibelins. Il réforma son ordre par la règle de l'*Etroite observance*. Ses *Œuvres* ont été publiées à Paris et à Venise, 5 vol. in-fol. On l'honore le 20 mai.

Bernardino (Le), passage des Alpes Lépontiennes, dans les Grisons, à 2,191 m. au-dessus du niveau de la mer, unit Coire à Bellinzona, par une route carrossable, faite de 1819 à 1823. Lecourbe le traversa, en 1799, pour aller combattre les Autrichiens.

Bernardins, ordre suivant la règle de saint Benoît, fondé par Robert, abbé de Molesme, puis de Cîteaux, 1098, d'où leur nom de *Cisterciens*. Réformés par saint Bernard, qui développa l'ordre, ils prirent le nom de Bernardins au xiie s. Ils se répandirent beaucoup en France, s'occupèrent de travaux littéraires et donnèrent naissance aux *Feuillants*. Leurs chefs d'ordre étaient les abbayes de Cîteaux, de Clairvaux, de Pontigny, de la Ferté, de Morimont. Leur couvent de Paris servit souvent aux assemblées de l'Université. Ils portaient une robe blanche et un scapulaire noir. V. Cîteaux.

Bernardines ou **Clairettes**, congrégation de femmes, fondée au commencement du xiie s. par sainte Hourbelle. Elles s'occupaient surtout de l'éducation des jeunes filles; leurs maisons les plus célèbres furent, à Paris, celles de Port-Royal et du faubourg Saint-Antoine. Alfonse VIII, roi de Castille, leur avait élevé, dès le xiie s., près de Burgos, un monastère (las Huelgas), qui fut célèbre.

Bernasconi (Laura), habile peintre de fleurs, née à Rome, en 1620, a fait des tableaux remarquables, qu'on trouve dans les galeries de Rome.

Bernauer (Agnès), fille d'un pauvre bourgeois d'Augsbourg, fut aimée par Albert de Bavière, fils du duc régnant Ernest, qui l'épousa secrètement, et refusa de l'abandonner pour se marier à la princesse Anne de Brunswick. Albert résista à toutes les menaces de son père, et reconnut publiquement la belle Agnès, comme duchesse. Mais, en 1435, le duc Ernest, profitant d'une absence de son fils, fit arrêter Agnès, comme sorcière, ordonna sa mort et la fit jeter dans le Danube. Les poëtes et les dramaturges ont souvent exploité ce sujet touchant.

Bernay (*Bernacum*), ch.-l. d'arrond. de l'Eure, à 40 kil. N. O. d'Evreux, sur la Charentonne, par 49° 5′ 32″ lat. N. et 1° 44′ 17″ long. O. Draps, fabriques de serge, flanelles, percales, filatures de coton et de laine. Commerce de grains, cidres, cuirs, toiles, draps, fers, bestiaux; grande foire aux chevaux. On y remarque les églises Sainte-Croix et de la Couture, l'église abbatiale, en style roman du xie s. Ville ancienne, fortifiée au xiiie s., souvent assiégée et prise. Patrie du poëte Alexandre, de Robert Lindet; 7,281 hab.

Bernazzo, peintre milanais du xvie s., excella à peindre les fleurs, les fruits, les animaux.

Bernbourg, ch.-l. du duché d'Anhalt-Bernbourg, sur la Saale, à 32 kil. O. de Dessau. Fabrique de tabac, papier et faïence; commerce actif par la rivière; 11,000 hab.

Berncastel (*Tabernarum castellum*), v. de la Prusse rhénane, sur la Moselle, à 35 kil. N. E. de Trèves. Mines de cuivre et de plomb; bons vins aux environs. Manufacture de tabac. Ruines d'un vieux château du xiiie s.; 2,500 hab.

Berne, canton de la Confédération helvétique, a pour bornes: au N. O., les départ. français du Doubs, et la Hte-Alsace; au N., le canton de Bâle; à l'E., les cantons de Soleure, d'Argovie, de Lucerne, d'Unterwalden et d'Uri; au S., le Valais; à l'O. les cantons de Vaud, de Fribourg, de Neuchâtel. Il a 6,889 kil. carrés et 500,000 hab., dont 436,000 protestants et 60,000 catholiques. Il s'appuie au S. sur les Alpes Bernoises, entre le Saint-Gothard et le mont Diableret, où sont les sommets les plus élevés de la Suisse, avec de nombreux glaciers. Il se compose de trois parties distinctes: au S., l'*Oberland* ou haut pays, célèbre par ses beaute-

sauvages, ses lacs, ses vallées au milieu des ramifications des Alpes (Hasli, Grindenwald, Lauterbrunnen, Frutigen, de la Simme, de Saanen); c'est un pays de pâturages et de troupeaux. Au centre, le *haut Plateau*, suite de petites plaines bien cultivées; au N., le *Leberberg* ou *Jura*, composé de vallées peu profondes et de longues collines, riche de son industrie, de ses forêts, de ses mines de fer. Il est arrosé par l'Aar et ses affluents, par le Doubs, etc.; il renferme les lacs de Bienne, de Thun, de Brienz, et touche au lac de Neuchâtel. Le climat est sain, mais variable, froid au N. et surtout au S.; dans les vallées, on récolte des grains, du chanvre, du lin, mais surtout des pommes de terre; les vergers, et même la vigne, prospèrent. Il y a dans les montagnes de belles forêts de hêtres, de sapins, et de beaux pâturages. Le Jura renferme beaucoup d'excellent fer. On trouve des eaux minérales à Frutigen, Gurnigel, Blumenstein, Weissenbourg. L'industrie consiste dans la fabrication de toiles de coton, de lainages, de cuirs et peaux préparées, d'objets de fer et de cuivre, de fromages, dans l'horlogerie, les verreries, etc. Les routes sont bien entretenues; l'éducation généralement répandue; la fréquentation des nombreuses écoles est obligatoire. Les principales villes sont : Berne, capitale, Laupen, Delemont, Porentruy, Bienne, Laugenthal, Burgdorf, Langnau, Thun, Unterseen, Meyringen, Lauterbrunnen, Frutigen, Aarberg, etc. — Berne entra au 8e rang dans la Confédération, en 1353, fit la conquête de l'Argovie en 1415, du pays de Vaud en 1536; embrassa la réforme dès 1528. En 1798, les pays soumis se révoltèrent et reprirent leur indépendance. La constitution du canton date du 31 juillet 1846; le gouvernement appartient au *Grand-Conseil* de 240 membres, élus par le suffrage universel, nommant chaque année le *Landamman* et le *Conseil de Régence*, composé d'un président ou avoyer et de 16 membres. On parle généralement l'allemand. Berne envoie 28 membres au Conseil des Etats de la Confédération.

Berne, ch.-l. du canton, v. fédérale, capitale de la Confédération, est située par 46° 57′ 6″ lat. N. et 5° 6′ 11″ long. E., sur un promontoire élevé que l'Aar entoure de presque tous les côtés, à 420 kil. S. E. de Paris. Résidence du gouvernement et des ministres étrangers. C'est une ville bien bâtie, propre, avec de nombreuses fontaines et la belle promenade de la *Plate-Forme*, d'où l'on a une vue magnifique. On y remarque la cathédrale du XVe siècle, avec son clocher de 100 m.; l'église des prédicateurs pour les catholiques, l'hôtel de ville, la monnaie, la halle aux blés, l'arsenal, avec sa belle collection d'armes anciennes. Il y a une université fondée en 1834, un lycée académique, une école technique, une académie militaire, des écoles de sourds et muets, polytechnique, de peinture et de dessin, etc.; une grande biblioth., un musée avec de nombr. collections en tous genres, des sociétés scientifiques, littéraires, de nombreuses institutions de charité; c'est sur le pont couvert que l'on voit la célèbre *Danse macabre*. — Fabr. de toiles de lin et de chanvre, de bas de soie et de laine, de chapeaux de paille, de taffetas; poudrières renommées. — Berne fut fondée, fortifiée et nommée par le duc Berthold de Zæhringen, qui avait tué un ours (*bær*, en allemand) dans cet endroit, en 1191. Elle fut bientôt une ville importante, lutta souvent et heureusement contre ses voisins, surtout au XIVe et au XVe s. Après l'établissement de la réforme, elle jouit d'une longue paix, et le gouvernement devint de plus en plus aristocratique jusqu'en 1798. Elle perdit alors sa constitution, ses dépendances et son riche trésor, qui fut envoyé à Paris. De 1814 à 1830, l'aristocratie reprit le pouvoir; mais depuis, la démocratie l'a complétement emporté. Patrie de Haller, Bonstetten, Stapfer, etc. La population est de 36,000 hab.

Bernetti (THOMAS), cardinal, homme d'Etat, né à Fermo, 1779-1852, suivit son oncle, le cardinal Brancadoro, en France, s'associa aux cardinaux qui refusèrent d'assister au mariage de Napoléon et de Marie-Louise, fut interné à Reims, servit le pape Pie VII prisonnier, revint avec lui à Rome, et l'aida à réorganiser les Etats romains. Il fut légat à Saint-Pétersbourg, en France, gouverna Ravenne avec une prudente énergie, devint cardinal en 1827, puis fut secrétaire d'Etat sous Léon XII, Grégoire XVI; devint vice-chancelier de l'Eglise romaine; à la fin de sa vie, il suivit Pie IX dans son exil de Gaëte. On l'a considéré comme l'un des hommes d'Etat les plus éclairés de son temps.

Berneville (GILBERT DE), trouvère artésien du XIIIe siècle, nous a laissé plusieurs jolies chansons et quatre jeux partis qui ne manquent pas de grâce.

Berni (FRANCESCO), poëte italien, né près de Florence, 1490-1536, chanoine de la cathédrale de Florence, fut probablement empoisonné par le duc Alexandre de Médicis, qu'il avait refusé d'aider à faire périr son cousin, le cardinal Hippolyte. Il a excellé dans le genre burlesque, appelé depuis lors *bernesque* en Italie. Ses vers badins et satiriques ont beaucoup d'enjouement et d'heureuse facilité. Il a refait, avec talent et bonheur, le *Roland amoureux* de Bojardo.

Bernicie, pays d'Angleterre entre le Forth et la Tyne, qui forma l'un des royaumes des Angles, et qui, plus tard, vers 590, fut réuni au royaume de Deïra, pour faire le Northumberland.

Bernier (JEAN), médecin, né à Blois, 1622-1698, a laissé : *Histoire de Blois*, 1682, in-4°; *Histoire chronologique de la médecine et des médecins*, 1695, ouvrage de recherches curieuses, mais confuses; *Anti-Menagiana; Jugement et nouvelles observations sur Rabelais*.

Bernier (FRANÇOIS), médecin et voyageur, né à Angers, 1625-1688, docteur à Montpellier, passa en Syrie, 1654, visita l'Egypte, l'Inde, où il résida 12 ans comme médecin d'Aureng-Zèbe; puis il parcourut le Kachemir et revint en France. Il visita l'Angleterre en 1685. D'un esprit enjoué, d'un caractère aimable, il fut l'ami de Ninon, de madame de La Sablière, de La Fontaine, de Saint-Evremond, de Chapelle; il aida Boileau à composer son célèbre *Arrêt burlesque*. Il était aussi philosophe, et publia un *Abrégé de la philosophie de Gassendi*, 1678, 8 vol. in-12, auquel il ajouta, en 1682, les *Doutes de M. Bernier sur quelques chapitres de l'Abrégé*. Mais on connaît surtout ses ouvrages sur l'Inde : *Mémoires sur l'empire du Grand-Mogol*, 4 vol. in-12, 1670-71; *Voyages de Bernier*, 2 vol. in-12. On les regarde comme un modèle d'exactitude.

Bernier (NICOLAS), compositeur, né à Mantes, 1664-1734, élève de Caldara, fut maître de la chapelle du roi et considéré comme un excellent compositeur; il a été diversement jugé depuis.

Bernier (ÉTIENNE-ALEXANDRE), prélat français, né à Daon (Mayenne), 1762-1806, curé de Saint-Laud d'Angers à l'époque de la Révolution, refusa de prêter serment et fut l'un des membres actifs du gouvernement insurrectionnel de la Vendée; ses prédications exaltaient les paysans. Après la déroute de la grande armée vendéenne, repoussé par Charette, il devint le guide de Stofflet, puis celui de d'Autichamp. Voyant la cause royaliste désespérée, il se rallia aux vainqueurs, offrit sa médiation pour pacifier la Vendée et fut accepté. Bonaparte l'employa dans les négociations qui préparèrent le concordat et le nomma évêque d'Orléans, en 1802.

Bernières, commune de l'arrond. et à 20 kil. N. O. de Caen (Calvados). Grand parc aux huîtres. L'église est un des plus beaux édifices religieux du département; 1,500 hab.

Bernieri (ANTOINE), peintre italien, 1516-1565, surnommé *da Coreggio*, du nom de son maître, fut surtout un habile miniaturiste; les deux miniatures du cabinet des estampes, à Paris, qu'on attribue au Corrége, sont probablement de lui.

Bernina (Mont), montagne à 45 kil. S. E. de Coire, dont le pic est le plus élevé des Alpes Rhétiques; il a 4,052 mèt.; elle renferme un glacier très-considérable. Le passage du Bernina, à la hauteur de 2,333 m., fréquenté par les piétons et les voitures légères, fait communiquer la Haute-Engadine avec la Valteline.

Bernini (GIOVANNI-LORENZO), dit le *cavalier Bernin*, peintre, statuaire et architecte italien, né à Naples, 1598-1680, surnommé le *Michel-Ange moderne*, montra de bonne heure les dispositions les plus heureuses et fut protégé par le cardinal Barberini, depuis Urbain VIII. Il fut employé sans interruption par tous les papes qui se succédèrent, et comblé d'honneurs et de récompenses. Sa réputation fut universelle; il fut admiré par Christine de Suède, appelé par Charles Ier pour faire sa statue, par Louis XIV, qui lui fit un accueil princier, en 1665, et lui demanda des plans pour l'achèvement du Louvre; on préféra cependant ceux de Perrault; il n'en reçut pas moins d'énormes récompenses, mais refusa de rester en France. Il mourut honoré, laissant plus de trois millions de fortune. La plupart de ses tableaux sont à Rome, dans les palais Barberini et Ghisi. Parmi ses ouvrages de sculpture, on cite un grand nombre de bustes, les statues de *Constantin* et de *Longin*, à Saint-Pierre de Rome; le groupe de *Sainte Thérèse avec l'Ange; Apollon et Daphné; Enée, Anchise et Ascagne; Neptune et Glaucus;* le *Triton* de la place

Navone, etc. On a reconnu son habileté extrême, sa grâce; mais aussi l'on a généralement constaté ses défauts, l'exagération de l'imagination, le mépris de la règle, le manque de goût et de mesure; c'est un grand artiste qui commence la décadence. Dans ses œuvres d'architecture, on voit qu'il cherche surtout le brillant, le grandiose, plutôt que le beau; il aime le théâtral, l'ornementation éclatante; et cependant c'est comme architecte qu'il s'est principalement distingué; ses travaux sont très-nombreux; citons: les fontaines des places Barberini et Navone à Rome; les palais Barberini, Odescalchi et Ludovisi; le grand escalier du Vatican; les tombeaux d'Urbain VIII et d'Alexandre VII; le baldaquin de la chaire de Saint-Pierre et la magnifique colonnade circulaire de la place; l'église et la coupole du château Gandolfo; un grand nombre de chapelles dans les environs de Rome, etc. Il inventa aussi plusieurs machines et éleva l'arsenal de Civitâ-Vecchia.

Bernis (François-Joachim de **Pierres** de), poëte et cardinal, né à Saint-Marcel (Ardèche), d'une ancienne famille, 1715-1794, fit ses études à Saint-Sulpice, puis entra dans le monde à 19 ans, avec le titre d'abbé, sans fortune, et se fit bientôt connaître par son esprit fin et enjoué, par son caractère sûr et reconnaissant, enfin par ses jolis vers et ses mots heureux. Madame de Pompadour lui fit obtenir un modeste logement aux Tuileries et 1,500 francs de pension sur la cassette du roi. En 1744, il fut élu membre de l'Académie française. Ambassadeur à Venise, il déploya de véritables talents diplomatiques; protégé par madame de Pompadour, il entra au grand conseil, puis, ministre des affaires étrangères, signa l'alliance de la France et de l'Autriche, en 1756; mais il voulut bientôt faire une paix honorable, se brouilla avec la marquise, et abandonna le pouvoir, 1758. Le pape venait de le nommer cardinal; Bernis se retira près de Soissons. Le roi le rappela après la mort de madame de Pompadour, et le nomma, en 1764, archevêque d'Alby. Ambassadeur à Rome, il montra de l'habileté dans les conclaves de 1769 et 1774, poursuivit avec convenance la destruction de l'ordre des Jésuites, et représenta dignement la France. Il vécut à Rome avec magnificence, au milieu des plus grands honneurs. En 1791, il refusa de prêter le serment, et perdit ses fonctions et ses bénéfices, n'ayant pour vivre qu'une pension de l'Espagne, que lui fit donner le chevalier Azara, son ami. Ses poésies, léger bagage, épîtres, madrigaux, odes anacréontiques, etc., sont d'un style fleuri jusqu'à l'afféterie, et lui ont fait donner, par Voltaire, le nom de *Babet la bouquetière;* on les a réunies en 2 vol. in-18 ou 1 vol. in-8°. Il a aussi composé un poëme sérieux en 10 chants: *la Religion vengée;* on a publié sa correspondance avec Voltaire et avec Pâris-Duverney.

Bernouilli ou **Bernoulli**, famille suisse, originaire d'Anvers, qui a produit plusieurs savants célèbres:

Bernouilli (Jacques), né à Bâle, 1654-1705, professa les mathématiques à l'université de Bâle et fut membre associé de l'Académie des sciences de Paris, 1699, et de Berlin, 1701. L'un des premiers, répondant à l'appel de Leibniz, il devina et développa les théories du calcul différentiel et intégral; il élucida le problème des isopérimètres, découvrit les propriétés des nombres dits depuis *nombres de Bernouilli;* soutint que les comètes ne sont pas des météores, mais sont des astres permanents dont le cours est parfaitement réglé; et, dans son *Ars conjectandi*, posa les bases du calcul des probabilités, en l'employant à des questions de morale et de politique. Ses principaux mémoires on été réunis, Genève, 1724, 2 vol. in-4°.

Bernouilli (Jean), frère du précédent, né à Bâle, 1667-1748, fut comme lui mathématicien célèbre, professeur à Groningue, puis à Bâle, membre associé des Académies de Paris, de Berlin, de Saint-Pétersbourg, de la Société royale de Londres, de l'Institut de Bologne. Il fit de nombreuses découvertes mathématiques, comme celle du calcul exponentiel, et soutint de nombreuses luttes contre plusieurs savants, même contre son frère; il fut l'ami de Leibniz et le maître d'Euler. Il s'occupa de médecine, et sa *Dissertation sur la nutrition* souleva contre lui de nombreux débats théologiques. Il fit de nombreuses expériences sur l'*Effervescence* et la *Fermentation*, et s'occupa surtout de l'expansion des fluides élastiques. On a réuni ses œuvres à Lausanne, 1742, 4 vol. in-4°; on doit y joindre son *Commercium philosophicum et mathematicum* avec Leibniz, 2 vol. in-4°.

Bernouilli (Nicolas), fils aîné de Jean, 1695-1726, enseigna les mathématiques à Saint-Pétersbourg, avec son frère Daniel.

Bernouilli (Nicolas), cousin du précédent, né à Bâle, 1687-1789, professeur de mathématiques à Padoue, fut membre de l'Académie de Berlin, de la Société royale de Londres, de l'Institut de Bologne.

Bernouilli (Daniel), médecin et mathématicien, fils de Jean, né à Groningue, 1700-1782, étudia en Italie et professa à Saint-Pétersbourg, puis occupa dans sa patrie la chaire d'anatomie et de botanique, ensuite celle de physique et de philosophie spéculative. Il fut membre des Académies de Paris, de Berlin, de Saint-Pétersbourg, de la Société de Londres. Son *Hydrodynamique*, 1738, in-4°, est le plus important de ses ouvrages, dont plusieurs furent couronnés par l'Académie des sciences de Paris.

Bernouilli (Jean), frère du précédent, né à Bâle, 1710-1790, jurisconsulte et mathématicien, professa à Bâle l'éloquence, puis les mathématiques, travailla à un mémoire sur l'*aimant*, couronné par l'Académie des sciences de Paris, qui couronna également deux mémoires, l'un sur le *Cabestan*, l'autre sur la *Propagation de la lumière*.

Bernouilli (Jean), astronome, fils du précédent, né à Bâle, 1744-1807, docteur à 13 ans, astronome de l'Académie de Berlin à 19 ans, a publié de nombreux ouvrages: *Voyages, Lettres astronomiques, Archives pour l'histoire et pour la géographie, Description historique et géographique de l'Inde*, etc.

Bernouilli (Jacques), physicien, frère du précédent, né à Bâle, 1759-1789, fut professeur de mathématiques à Bâle, épousa la petite-fille d'Euler, et fut membre de plusieurs académies.

Bernouilli (Jérôme), de la même famille, naturaliste, né à Bâle, 1745-1829, forma un cabinet d'histoire naturelle très-considérable, qui est maintenant au musée de Bâle, et fut président du conseil de Bâle.

Bernstorff (Jean-Hartwig-Ernest, comte), ministre danois, né à Hanovre, 1712-1772, d'abord employé dans diverses ambassades, fut mis à la tête des affaires étrangères par Frédéric V, 1750; assura la paix au Danemark, négocia le traité de commerce de 1756 avec la Turquie, resserra l'alliance avec la Russie; prépara l'échange du Holstein contre l'Oldenbourg. Il favorisa le commerce maritime, fonda une société d'agriculture, protégea les arts et les sciences, attira les artistes étrangers, donna asile à Klopstock, et envoya Niebuhr en Arabie, encouragea les manufactures, et donna un bel exemple aux seigneurs en émancipant les paysans de ses domaines. Sous Christian VII, il dut se retirer devant le favori Struensée; il mourut au moment où il était rappelé.

Bernstorff (André-Pierre, comte), ministre danois, né à Hanovre, 1735-1797, neveu du précédent, après de longs voyages en Europe, devint ministre d'Etat de Frédéric V, 1769. Il partagea la disgrâce de son oncle, fut nommé ministre après la chute de Struensée, resserra l'alliance du Danemark avec l'Angleterre et la France, proposa à la Suède, 1778, une déclaration de neutralité armée, donna sa démission en 1780, parce qu'il ne s'accordait pas avec la reine douairière et le ministre Guldberg, revint au pouvoir en 1784, prépara l'abolition de l'esclavage dans le Sleswig et le Holstein, protégea la liberté de la presse, le commerce, l'industrie, la marine, et fut un des ministres libéraux du XVIII° s.

Bernstorff (Christian, comte), fils du précédent, né à Copenhague, 1769-1835, ambassadeur à Berlin et à Stockholm, ministre des affaires étrangères, en 1797, voulut en vain conserver la neutralité et contribua à la ligue des neutres de 1800; mais ses efforts ne purent empêcher le bombardement de Copenhague et la destruction de la flotte danoise par les Anglais, en 1807. Il fut ambassadeur à Paris en 1811, représenta le Danemark au congrès de Vienne, signa la cession de la Norvége à la Suède, 1815; puis en 1818 passa au service du roi de Prusse, qui le nomma ministre des affaires étrangères; il représenta la Prusse aux congrès d'Aix-la-Chapelle, de Carlsbad, de Laybach, de Vérone; il resta au ministère jusqu'en 1831.

Béroalde (Mathieu), théologien et historien, né à Saint-Denis, mort vers 1576, évêque d'Agen, professeur d'hébreu à Orléans, embrassa le calvinisme, fut gouverneur de Th.-Agrippa d'Aubigné, professa à Sedan et à Genève, et a écrit une *Chronicon scripturæ sacræ*, 1575, in-fol.

Béroalde de Verville (François), philosophe et mathématicien, fils du précédent, né à Paris, 1558-1612, élevé dans le protestantisme, abjura, pour obtenir un

canonicat à Tours et y vivre tranquille. Savant presque universel, il a écrit beaucoup d'ouvrages, plus ou moins bizarres, les *Soupirs amoureux de F. B. de Verville*, 1583, in-12; les *Appréhensions spirituelles, poëmes et autres œuvres philosophiques*, 1584, in-12, etc., etc. Il est surtout connu par le *Moyen de parvenir*, satire piquante et licencieuse des hommes de toute condition et de toute croyance, souvent réimprimée.

Béroaldo (Philippe), littérateur italien, né à Bologne, 1453-1505, l'un des hommes les plus savants de son temps, enseigna à Bologne, à Parme, à Milan, à Paris, où il répandit le goût de la littérature ancienne, puis il revint à Bologne. Il a commenté beaucoup d'auteurs grecs et latins, Pline l'ancien, Properce, Suétone, Apulée, Aulu-Gelle, Lucain, etc. Il est connu par un ouvrage curieux, *Declamatio ebriosi, scortatoris et aleatoris*, 1499, ou *Procès des Trois Frères*, traduit en français, 1556 et 1558.

Béroaldo (Philippe), dit *le Jeune*, son neveu, 1472-1518, a laissé des odes, des épigrammes latines, qui sont estimées, et une édition des 5 premiers livres des *Annales* de Tacite.

Berœa, v. de l'anc. Macédoine, au S. O. de Pella, fondée, dit-on, par la nymphe Berœa, fut assez importante dans les temps anciens et au moyen âge. Presque ruinée par un tremblement de terre en 904, elle fit partie du roy. de Thessalonique.

Bérose, historien chaldéen, du IVe s. av. J. C., avait écrit une *Histoire de la Babylonie ou de la Chaldée*, depuis les temps les plus anciens; Josèphe en a tiré un grand parti pour ses *Antiquités*. On trouve les *Fragments* de Bérose dans le t. XIV de la *Bibliothèque grecque* de Fabricius, dans les *Fragm. historicorum græc.* de Didot; Richter les a réunis séparément, 1825. Peut-être est-il le même que l'astronome Bérose, qui enseigna à Cos et se fit admirer par les Athéniens; il aurait inventé une nouvelle espèce de cadran solaire. L'histoire de Bérose, publiée en 5 livres par Annius de Viterbe, 1498, est apocryphe.

Berquin (Louis de), gentilhomme de l'Artois, 1489-1529, conseiller du roi, appelé *le plus savant de la noblesse de France*, s'est rendu célèbre par la liberté de ses opinions religieuses et par ses attaques contre les moines. En lutte avec le fanatique Noël Beda, il fut dénoncé au parlement, 1523, condamné, comme partisan de Luther, à voir ses livres brûlés et à abjurer ses erreurs; il refusa, fut jeté en prison, et ne fut sauvé que par l'intervention de François Ier. Il continua d'écrire en faveur du protestantisme, fut de nouveau arrêté comme hérétique et délivré par le roi, 1525-26. Malgré les conseils du prudent Érasme, son ami, il redoubla ses attaques contre les moines; les dispositions de François Ier étaient changées; Berquin fut encore une fois dénoncé par Beda et condamné par une commission de douze membres du parlement; il fut étranglé, puis brûlé en place de Grève, 22 avril 1529.

Berquin (Arnaud), né à Langoiran, près de Bordeaux, 1749-1791, se fit connaître par quelques idylles et romances gracieuses, et par ses *Tableaux anglais*, traduction de morceaux philosophiques. Depuis lors il consacra toute sa vie à des ouvrages qui devaient instruire et distraire agréablement les enfants; s'appropriant habilement les travaux de Weisse et d'autres écrivains étrangers, il publia *l'Ami des Enfants*, 6 vol. in-12, que l'Académie française déclara, en 1784, l'ouvrage le plus utile aux mœurs. Parmi ses nombreux écrits, qui ont été si populaires par leur morale pure et leur style simple et naïf, on peut citer : *Choix de lectures pour les enfants; Sandfort et Merton; Bibliothèque des villages; le Petit Grandisson;* le *Livre des familles; Introduction familière à la connaissance de la nature*, etc. Ses œuvres forment 60 vol. in-18, ou 20 vol. dans l'édition de Léonard, de 1803. Il a travaillé au *Moniteur* et à la *Feuille villageoise;* on l'avait proposé pour instituteur du prince royal.

Berra (La) ou **Birrenberg,** ramification des Alpes, dans le canton de Fribourg, le long de la rive droite de la Sarine; 1,776 mètres.

Berre, autrefois *Cadarose*, ch.-l. de canton de l'arr. et à 27 kil. S. O. d'Aix (Bouches-du-Rhône), port commode sur la rive orientale de l'étang de Berre, dans un pays fertile et agréable, mais malsain, par suite du voisinage de salines. Fabrique de soude. Commerce de sel, d'amandes, de figues, d'huile d'olive, 1,918 hab.

Berre (Étang de): il a 20 kil. de long sur 12 de large et 160 kil. carrés. Il communique à la Méditerranée par les canaux de Martigues et de la Tour-de-Bouc. On y pêche beaucoup de poissons et on recueille sur ses bords une grande quantité de sel marin. On a souvent projeté de le creuser pour en faire le plus beau port du monde; mais le limon du Rhône vient barrer le canal de Martigues.

Berriat-Saint-Prix (Jacques), jurisconsulte et littérateur, né à Grenoble, 1769-1845, servit d'abord dans les armées de la république et fut commissaire des guerres adjoint. En 1796, il fut professeur de législation à l'école centrale de l'Isère, professeur de procédure et de législation criminelle à l'école de droit de Grenoble, 1805, puis à la Faculté de droit de Paris, 1819. Membre de la Société des antiquaires de France, il fut élu à l'Académie des sciences morales et politiques, en 1840. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages : *Cours de législation*, Grenoble, 1803-1804, 2 vol. in-8°; *Cours de procédure civile et criminelle*, 1808-1810, 2 vol. in-8°; *Précis d'un cours sur les préliminaires du droit*, 1809, in-8°; *Histoire du droit romain, suivie de l'Histoire de Cujas*, etc. Il a composé plusieurs études littéraires sur *Jeanne d'Arc, Mounier*, etc.; et surtout il a donné une excellente édition de Boileau, 4 vol. in-8°. Il a fourni plusieurs Mémoires au *Recueil* de l'Académie des sciences morales, sur le *Paupérisme au* XVIe *s.*, sur la *Loi des Douze Tables*, etc. Il a travaillé au *Magasin encyclopédique*, à la *Revue étrangère et française de législation*, à *la Thémis*, etc.

Berroyer (Claude), jurisconsulte, né à Moulins, 1655-1735, fut renommé comme avocat consultant. Ami de E. de Laurière, il publia avec lui la *Bibliothèque des Coutumes*, 1699, in-4°, ouvrage rempli de science. Ils donnèrent ensemble une édition plus complète des *Traités de M. Duplessis sur la coutume de Paris*, ouvrage in-fol., qui eut trois réimpressions en moins de dix ans. On lui doit encore le *Recueil d'arrêts du parlement de Paris*, 2 vol. in-fol.

Berruer (Pierre-François), sculpteur, né à Paris, 1733-1797, fut de l'Académie en 1770 et professeur en 1785. On lui doit les bas-reliefs de l'École de médecine de Paris; le buste de Destouches du Théâtre Français; la statue de la Force au Palais de Justice; des statues au Grand-Théâtre de Bordeaux; *l'Annonciation*, bas-relief à Chartres, *Sainte Hélène* à Montreuil de Versailles, etc.

Berruguete (Alonzo), peintre, architecte et sculpteur espagnol, né à Paredes de Nava, près de Valladolid, 1480-1561, fils et élève de *Pierre Berruguete*, peintre distingué, étudia sous Michel-Ange, et fut nommé par Charles-Quint peintre et sculpteur de la cour, édifia le palais du Pardo, restaura l'Alhambra de Grenade, et se chargea de toutes les statues du chœur de la cathédrale de Tolède. Plusieurs églises furent également ornées par lui. On admire encore ses grandes qualités, qui rappellent les beautés de Michel-Ange.

Berruyer (Joseph-Isaac), jésuite, né à Rouen, 1681-1758, longtemps professeur, publia une *Histoire du peuple de Dieu*, qui eut beaucoup de succès, surtout à cause du ton léger du style et des réflexions inconvenantes dont sont remplis les 14 vol. in-4°, 1728-1755. L'ouvrage, condamné par plusieurs évêques, par l'assemblée du clergé, par la faculté de théologie, par Benoît XIV et Clément XIII, fut défendu par les jésuites. Cette polémique donna une nouvelle célébrité à un livre qui la méritait peu. Une nouvelle édition corrigée a été publiée à Besançon, 1828, 10 vol. in-8°.

Berry ou **Berri,** anc. province du centre de la France, avait pour bornes : au N., l'Orléanais; à l'E., le Nivernais; au S. E., le Bourbonnais; au S., la Marche; à l'O., le Poitou et la Touraine. Il se divisait en haut et bas Berry, séparés par le Cher et correspondant à peu près aux départ. du Cher et de l'Indre. Le haut Berry renfermait Bourges, capit. de la province, Sancerre, Dun-le-Roi, Vierzon, la principauté d'Henrichemont; le bas Berry, capit. Issoudun, comprenait la Brenne, la Champagne, le Bois-Chaud, avec Châteauroux, Argenton, La Châtre, Le Blanc. Pays plat, généralement découvert, d'une fertilité médiocre, mais renfermant de magnifiques pâturages et de belles forêts; il a des parties stériles et marécageuses, comme la Sologne et la Brenne (V. Indre et Cher). Avant 1789, il formait un gouvernement militaire, une généralité financière, divisée en 5 élections, ressortissait au parlement de Paris, avait un présidial à Bourges et six bailliages royaux; il composait le diocèse de l'archevêché de Bourges.— Habité par les Bituriges-Cubi, dont la capit. était Avaricum, il fut soumis difficilement par César, et fit partie de la première Aquitaine; conquis par les Wisigoths, puis par Clovis, il fit partie du royaume ou duché

d'Aquitaine, prit une grande part à la lutte de Waifre contre Pepin, fut gouverné par des comtes qui se rendirent bientôt indépendants. Philippe Ier réunit par achat le Berry à la couronne, en 1101. Le Berry resta l'une des provinces les plus soumises à nos rois, quoiqu'il ait été souvent donné en apanage; en 1360, par Jean le Bon, à son 3e fils, Jean, duc de Berry; en 1453, par Charles VII, à son 2e fils, Charles, d'abord duc de Berry, puis de Guyenne; à Marguerite, sœur de François Ier; à Marguerite, sœur de Henri II; à Louise de Lorraine, veuve de Henri III. Le titre de duc de Berry a été porté par Charles, 3e petit-fils de Louis XIV; par Louis, depuis Louis XVI, enfin par le fils puîné de Charles X. — Les *Berrichons* ou *Berruyers* se sont toujours distingués par leur douceur honnête, laborieuse, mais un peu indolente et ennemie des innovations; cependant, au XVIe s., les protestants furent nombreux dans le Berry, et Sancerre fut une de leurs places fortes.

Berry (Canal du); il se compose de 3 sections, dont le point de départ est appelé Rhimbé : la 1re communique au canal latéral à la Loire, en suivant la vallée de l'Aubois; la 2e, vers l'O., va rejoindre le Cher à Vierzon, le suit jusqu'en amont de Tours, et débouche dans la Loire; la 3e, vers le S., rejoint le Cher à Saint-Amand. et le remonte jusqu'à Montluçon. Sa largeur est de 5 m., sa profondeur de 1 m. 50; le développement des trois branches est de 320,183 m., dont 59,000 en lit de rivière. Les dépenses ont dépassé 18 millions. Les travaux, projetés dès le XVe s., décrétés en 1807, ont été commencés en 1809 et finis en 1839.

Berry (JEAN de France, duc DE), 3e fils du roi Jean et de Bonne de Luxembourg, 1340-1416, assista à la bataille de Poitiers, 1356, fut l'un des otages donnés au traité de Brétigny, 1360, revint l'année suivante et épousa Jeanne, fille du comte d'Armagnac. Nommé gouverneur du Languedoc, il souleva la province par ses exactions, et la laissa ravager par les *grandes compagnies*. Il reçut le Berry, comme apanage, en échange du Poitou et de Mâcon. Il retourna à Londres en 1364, avec son père, obtint un congé d'un an, et resta en France. Quand la guerre recommença contre les Anglais, en 1369, il commanda en Guyenne contre le Prince Noir. Il fit partie du conseil de régence, pendant la jeunesse de Charles VI, son neveu, reçut de nouveau le gouvernement du Midi, se montra avide, égoïste, cruel, excita à la révolte les paysans de l'Auvergne, du Poitou, des Cévennes, qui prirent le nom de *Tuchins*, et parvint à les écraser. Charles VI, dans son voyage de 1388, entendit les plaintes des populations, fit brûler Béthisac, le principal agent de son oncle, auquel il retira le gouvernement du midi, 1390; mais la folie du roi le lui rendit, 1392. Il partagea le pouvoir avec le duc de Bourgogne, Philippe, chercha vainement à réconcilier ses deux neveux, le duc d'Orléans et Jean-sans-Peur; puis se déclara pour les Armagnacs contre les Bourguignons; les Parisiens démolirent son hôtel de Nesle et son château de Bicêtre, 1411 ; il offrit aux Anglais la Guyenne, pour obtenir leurs secours, soutint un siége à Bourges, 1412, et revint mourir à Paris. Il protégea les arts et les lettres. A Bourges, il fit sculpter le grand portail de la cathédrale, fit construire le palais, la Sainte-Chapelle; éleva les châteaux de Concressant, de Mehun-sur-Yèvre, embellit Poitiers, réunit dans ses hôtels de grandes richesses artistiques; sa bibliothèque renfermait une magnifique collection de manuscrits; on a de lui plusieurs portraits authentiques, et une statue de marbre blanc dans la crypte de la cathédrale de Bourges.

Berry (CHARLES, duc DE), frère de Louis XI. V. GUYENNE (duc de).

Berry (CHARLES, duc DE), petit-fils de Louis XIV, 3e fils du grand Dauphin, 1686-1714, eut des qualités aimables, mais détestait l'étude et resta timide. Il épousa, en 1710, l'aînée des filles du duc d'Orléans, qui lui causa plus d'un chagrin ; il mourut des suites d'une chute de cheval, qu'il avait soigneusement cachée.

Berry (MARIE-LOUISE-ELISABETH D'**Orléans**, duchesse DE), fille de Philippe d'Orléans, 1695-1719, mal élevée par une mère trop dure et par un père trop faible, épousa le duc de Berry, en 1710, malgré les répugnances de Louis XIV et de Mme de Maintenon. Alors elle montra la perversité de son caractère à l'égard de presque tous ses parents et commença le cours de ses scandales, qu'on a peut-être exagérés, mais qu'il est impossible de nier. La régence du duc d'Orléans, après la mort du duc de Berry, redoubla l'orgueil et les extravagances de la duchesse. On a surtout parlé de ses amours avec le neveu de Lauzun, Rions, assez laid et assez sot, qui la maltraitait. Prise de la fièvre à un souper qu'elle donna en mars, à Meudon, elle mourut, regrettée seulement de son père, toujours trop faible à son égard.

Berry (CHARLES FERDINAND D'**Artois**, duc DE), 2e fils du comte d'Artois (Charles X), né à Versailles, 1778-1820, suivit sa famille dans l'émigration, servit dans l'armée de Condé, de 1794 à 1797, vint en Angleterre, où il épousa miss Brown. Ce mariage, désapprouvé par Louis XVIII, fut annulé, quoiqu'il lui eût donné deux enfants. Rentré en France avec les Bourbons, il épousa, le 17 juin 1816, la princesse Caroline de Naples. Le 13 février 1820, il fut assassiné, à la sortie de l'Opéra (place Louvois), par Louvel, qui voulait éteindre en lui la race des Bourbons. Ses deux filles, nées de son premier mariage, ont épousé le marquis de Charette et le prince de Faucigny. La duchesse de Berry a été mère d'une fille, Louise-Marie-Thérèse, née en 1819, mariée, en 1845, à Ferdinand-Charles, duc de Lucques, puis de Parme, morte en 1864, et d'un fils posthume, le duc de Bordeaux ou comte de Chambord, né le 29 sept. 1820, et marié, en 1846, à Marie-Thérèse de Modène.

Berryer (NICOLAS-RENÉ), magistrat, né à Paris, 1703-1762, fut conseiller au parlement, maître des requêtes, intendant du Poitou et lieutenant de police, 1747. Protégé par Mme de Pompadour, il lui fut complétement dévoué. En 1755, il fut chargé d'enlever les mendiants et vagabonds de Paris, qu'on voulait transporter à la Louisiane; cette mesure, mal exécutée, causa un soulèvement, et Berryer dut quitter ses fonctions. Mais il fut nommé conseiller d'Etat, ministre de la marine, 1758, et garde des sceaux, 1761.

Berryer (PIERRE-NICOLAS), jurisconsulte français, né à Sainte-Menehould, 1757-1841, fut un avocat distingué par l'éclat et l'abondance de sa parole. Il plaida plusieurs causes très-célèbres, celles de Moreau, du maire d'Anvers, accusé de péculat, et surtout du maréchal Ney, en 1815. Il a laissé des *Souvenirs*, 2 vol. in-8°, 1839, curieux pour l'histoire du barreau. C'est le père d'*Hippolyte-Nicolas* BERRYER, général de brigade, mort en 1857, et de *Pierre-Antoine* BERRYER, le célèbre orateur du parti légitimiste, né en 1790, mort en 1868. V. SUPPLÉMENT.

Bersaba ou **Bersabée,** v. de l'anc. Judée, au S. O. de la tribu de Siméon. C'est là qu'Agar se retira auprès d'un puits, *ber*. Abraham y fit alliance avec le roi Abimélech ; de là son nom *Bersaba*, le puits du serment. On disait : *de Dan à Bersabée*, pour indiquer toute la longueur de la Palestine.

Bertani ou **Bertano** (GIOVANNI-BATTISTA), peintre et architecte italien, florissait à Mantoue dans la seconde moitié du XVIe s. Elève de Jules Romain, il dirigea les grands travaux d'art du duc Vincent de Gonzague; beaucoup de bons tableaux, qui ornent les églises et les palais de Mantoue, furent peints sur ses dessins par les premiers artistes de son temps. Habile architecte, il éleva la porte de la Douane, le couvent des Carmes, l'église Sainte-Barbe, etc. — Son frère BERTANI (Domenico) le seconda dans ses travaux.

Bertât, pays montagneux et boisé de l'Afrique, au S. du Sennaar, entre le Bahr-el-Abiad et le Bahr-el Azrak. Il est habité par des tribus de nègres.

Bertaut (JEAN), poëte français, né à Caen, 1552-1611, élève de Ronsard et de Desportes, se fit connaître par ses poésies à la cour de Henri III, qui le nomma conseiller au parlement de Grenoble. Il vécut retiré, pendant les guerres de la Ligue, dans l'abbaye de Bourgueil en Anjou. Il contribua à la conversion de Henri IV, qui lui donna la riche abbaye d'Aunay, près de Bayeux Marie de Médicis le choisit pour son aumônier; il devint évêque de Séez en 1606. Moins aventureux ou plus *retenu* que Ronsard, Bertaut a écrit des élégies et des pastorales, qui ont de la douceur et respirent la tendresse; des chansons gracieuses et légères; des sonnets qui ne sont pas sans mérite. Ses poésies amoureuses, ses cantiques imités des psaumes, ses élégies sur la mort de Henri III et sur celle de Henri IV, ses traductions du latin, renferment des vers simples, ingénieux, et justifient les éloges qu'on lui a donnés. Les meilleures éditions sont celles de 1620 et de 1623. Il a aussi laissé des *Sermons* pour toutes les fêtes de l'année. Mme de Motteville était sa nièce.

Bertaut, Berthaut ou **Bertault,** fondateur de l'école de violoncelle en France, né à Valenciennes, au commencement du XVIIIe s., mort en 1756, eut un talent extraordinaire et forma d'excellents élèves, Cupis, les deux Janson, Duport l'aîné.

Bertaux (Duplessis), artiste français, mort en 1815, fut un habile graveur au burin et a laissé plusieurs collections d'estampes qui ont eu du succès, les *Scènes de la Révolution, les Métiers et les Cris de Paris*, les *Campagnes de Napoléon en Italie*, etc.

Berthault (Louis-Martin), architecte, né à Paris, 1771-1823, se distingua par son habileté à dessiner les jardins anglais. Après avoir travaillé aux jardins de la Malmaison, il fut chargé par Napoléon de restaurer le palais de Compiègne, arrangea le parc de cette résidence et dessina un grand nombre des plus beaux jardins de France.

Berthaume, baie et rade du Finistère (France), un peu au N. de la rade de Brest. Près de la pointe de ce nom, dans un îlot, s'élève le château-fort de Berthaume.

Berthe, nom de plusieurs reines de France: Berthe, dite *au grand pied* (elle avait un pied plus grand que l'autre), fille d'un comte de Laon, épouse de Pepin le Bref, fut mère de Charlemagne. Elle mourut à Choisy en 783. Le poëte Adenès, à la fin du XIII[e] s., a écrit le roman de *Berte aux grans piés*, publié par M. Paulin Pâris, mais qui n'offre que peu de rapports avec l'histoire de la reine Berthe. — Berthe, première femme du roi Robert, fille de Conrad le Pacifique, roi de Bourgogne, 995; le pape Grégoire V, malgré les prières de Robert, cassa ce mariage, pour cause de parenté, 998. — Berthe de Hollande, femme de Philippe I[er], 1071, mère de Louis VI, fut répudiée, sous prétexte de parenté, par le roi, qui voulait épouser Bertrade de Montfort, et reléguée au château de Montreuil.

Berthélemy (Jean-Simon), peintre d'histoire, né à Laon, 1743-1811, eut le grand prix et fut de l'Académie en 1781. Il a surtout réussi à peindre les plafonds, à Fontainebleau, au Louvre, au Luxembourg.

Berthelier (Philibert), né à Genève, 1470-1519, bourgeois patriote, lutta contre le duc de Savoie et l'évêque de Genève, unit sa patrie à Fribourg, fut pris par l'évêque et mis à mort.

Berthelin (Pierre-Charles), né à Paris, 1720-1780, chanoine et avocat au parlement, puis professeur à l'Ecole militaire, a publié un *Supplément au Dictionnaire de Trévoux*, 1752, in-fol.; un *Abrégé* de ce dictionnaire, 1763, 3 vol. in-4°, etc.

Berthereau (George-François), orientaliste, né à Bellesme, 1732-1794, savant bénédictin, fut chargé d'extraire des auteurs arabes tout ce qui se rattachait à l'histoire des croisades; il en fit une traduction latine. Ses manuscrits sont à la Bibliothèque nationale.

Berthezène (Pierre, baron), général français, né à Vendargues, (Hérault), 1775-1847, s'enrôla en 1793, devint colonel en 1807; général de brigade, 1809; général de division, 1813. Il se distingua pendant les Cent-Jours, surtout à Fleurus. D'abord exilé sous les Bourbons, puis rappelé, il fut mis, par Charles X, à la tête d'une division de l'armée dirigée contre Alger, et contribua beaucoup à la prise de la ville. Il fut gouverneur habile et sage de l'Algérie en 1831, fut nommé pair en 1832, et vécut dès lors dans la retraite. Il a laissé des *Souvenirs militaires de la République et de l'Empire*, publiés en 1855.

Berthier (Guillaume-François), théologien français de l'ordre des jésuites, né à Issoudun, 1704-1782, après avoir professé, continua l'*Histoire de l'Eglise Gallicane* du P. de Longueval, et en fit les 6 derniers volumes. Il rédigea longtemps le *Journal de Trévoux*, et, après la dissolution des jésuites, vécut à Bade, à Offenbourg, puis à Bourges.

Berthier (Alexandre), prince de **Wagram** et de **Neuchâtel**, duc de **Valengin**, maréchal de France, né à Versailles, 1753-1815, fils d'un ingénieur distingué (qui avait construit à Versailles les hôtels de la guerre, de la marine, des affaires étrangères, et qui avait levé la carte des chasses du roi), fit la guerre d'Amérique avec la Fayette et Rochambeau, revint colonel, fut major général de la garde nationale de Versailles, en 1789, protégea la cour; puis servit dans les armées et fut, en 1796, le chef d'état-major de Bonaparte en Italie. Dès lors, il s'attacha à la fortune du jeune général, le suivit en Egypte; et, après le 18 brumaire, fut ministre de la guerre. Son histoire est désormais liée à celle de Napoléon, qui lui confia tous ses projets et l'associa à sa haute fortune. L'empereur le nomma maréchal, grand veneur, prince souverain de Neuchâtel, lui fit épouser une nièce du roi de Bavière, puis lui donna le titre de vice-connétable. Cependant leur amitié se refroidit; Berthier aspirait au repos. En 1814, il signa l'acte de déchéance, présenta à Louis XVIII les maréchaux ralliés, eut une compagnie des gardes-du-corps et fut élevé à la pairie. Il ne répondit pas à Napoléon, qui lui écrivait de l'île d'Elbe, et, voulant rester neutre en 1815, il se retira à Bamberg; six hommes masqués, qui restèrent inconnus, entrèrent dans sa chambre et le jetèrent par la fenêtre. Ses talents, a dit Napoléon, étaient spéciaux et techniques; il exécutait ponctuellement les ordres qu'il recevait. On a de lui: *Relation de la campagne de Marengo*, 1806; *Relation des campagnes du général Bonaparte en Egypte et en Syrie*, 1800. Ses *Mémoires* ont été publiés en 1826.

Berthier. V. Bertier.

Berthold, abbé d'un couvent saxon, alla porter l'Evangile en Livonie, conduisit une troupe de croisés, et fut tué en 1198.

Berthold fut un illustre orateur allemand qui prêcha, avec le plus grand succès, devant des foules immenses, de 1250 à 1272, en Autriche, en Moravie, surtout en Hongrie.

Bertholet (Jean), jésuite français, né à Salm, en Ardennes, mort en 1755, est surtout connu par l'*Histoire ecclésiastique et civile du duché de Luxembourg et du comté de Chiny*, Luxembourg, 1741-43, 8 vol. in-4°, avec pièces justificatives.

Berthollet (Claude-Louis, comte), célèbre chimiste, né à Talloire près d'Annecy, 1748-1822, d'une famille originaire de France, docteur en médecine, vint à Paris en 1772, et se livra avec ardeur et succès à l'étude de la chimie. Disciple et ami de Lavoisier, il se fit connaître par ses découvertes importantes et par de nombreux mémoires, fut de l'Académie des sciences en 1780; directeur des Gobelins et commissaire pour la direction des teintures, 1784; membre de la commission des monnaies, 1792; chargé, avec Monge, de la fabrication de la poudre pendant les guerres de la République; professeur de chimie aux écoles Normale et Polytechnique, 1794, etc. En 1796, il fut désigné pour choisir, en Italie, les œuvres d'art cédées à la France. Il accompagna Bonaparte en Egypte, se distingua par ses travaux nombreux à l'Institut d'Egypte, fit particulièrement d'importantes recherches sur le *natron*, revint avec Bonaparte, et reprit ses travaux à l'Institut de France, dont il faisait partie depuis 1795. Nommé grand officier de la Légion d'honneur et sénateur en 1805, il reprit le cours de ses travaux de prédilection dans sa campagne d'Arcueil, où il avait fondé une célèbre *Société chimique*. En 1814, il vota la déchéance et fut nommé pair par Louis XVIII. Il a fait de beaux travaux sur l'alcali volatil, l'acide prussique, l'ammoniaque, l'hydrogène sulfuré, etc. On lui doit la découverte du blanchiment des toiles par le chlore; l'emploi du charbon pour purifier l'eau; la découverte de l'argent fulminant, de la poudre détonnante de chlorate de potasse, etc. Il réunit toutes ses recherches sur la teinture dans un ouvrage élémentaire: *Eléments de l'art de la teinture*, 2 vol. in-8°, 1791. Avec Lavoisier et Guyton de Morveau, il a déterminé la nouvelle nomenclature chimique. Outre un grand nombre de *mémoires*, insérés dans les recueils de l'*Institut*, *de la Société d'Arcueil*, dans les *Annales de chimie* et dans d'autres revues, il a laissé un *Cours de chimie des substances animales*, des *Recherches sur les lois de l'affinité*, et surtout *Statique chimique*, 1803, 2 vol. in-8°; dans cette œuvre capitale, où il expose les principes de la science avec clarté et précision, Berthollet a établi les lois des doubles décompositions, connues sous le nom de *lois de Berthollet*.

Berthon (René-Théodore), peintre, né à Tours en 1778, élève de David, a laissé des tableaux dont le dessin est correct, où il y a de la grâce et de la vigueur: *Phèdre attendant le retour d'Hippolyte*, *Angélique et Médor*, *Renaud et Armide*, le *Songe d'Oreste*, *Saül et David*, *Renaud séduit par Armide*, *Phèdre faisant à Hippolyte l'aveu de son amour*, etc. Il a peint un grand nombre de portraits.

Berthoud ou **Burgdorf**, v. du canton et à 18 kil. N. E. de Berne, sur la rive gauche de la Grande-Emmen. Entrepôt des fromages et des toiles de l'Emmenthal. Fabr. de draps, rubans, etc.; foires importantes. Eaux minérales. Château très-ancien où Pestalozzi établit d'abord son Institut. Elle fut vendue par les comtes de Kybourg aux Bernois, en 1384; 3,700 hab.

Berthoud (Ferdinand), célèbre horloger, né près de Neuchâtel (Suisse), 1725-1807, eut de bonne heure un goût prononcé pour la mécanique, vint à Paris en 1745, construisit les premières horloges marines, fut le rival

de Pierre Leroy, devint membre de l'Institut en 1795, et fit de la Société royale de Londres. On a de lui : l'*Art de conduire et de régler les pendules et les montres*, 1759; *Essais sur l'horlogerie*, 1765, 2 vol. in-4°; *Traité des montres marines*, 1773, in-4°; *Histoire de la mesure du temps par les horloges*, 1802, 2 vol. in-4°, etc.

Bertier de Sauvigny (Louis-Bénigne-François), né vers 1742, mort le 22 juillet 1789, intendant de la généralité de Paris, gendre de Foulon, qui fut ministre de la guerre, fut accusé, à l'époque de la révolution, d'accaparement et de menées hostiles au peuple. Arrêté à Compiègne, ramené à Paris, au milieu des outrages les plus atroces, il fut percé de coups en arrivant à l'Hôtel-de-Ville.

Bertin (Saint), né à Constance en Suisse, mort en 709, moine de Luxeuil, vint rejoindre, à Térouanne, l'évêque saint Omer, son parent, puis fut longtemps abbé du monastère de Sithieu, que celui-ci avait fondé et qu'on nomma plus tard Saint-Bertin. On l'honore le 5 septembre.

Bertin (Antoine, dit *le chevalier*), poëte français, né à l'île Bourbon, 1752-1790, fut capitaine de cavalerie et cultiva de bonne heure la poésie. Il publia un premier recueil en 1773; mais il doit surtout sa réputation à son livre des *Amours*, 1780, où l'on trouve de la verve et de la passion. On a encore de lui : un *Voyage en Bourgogne*, prose et vers. Ses *Œuvres* ont été publiées en 2 vol. in-18, 1806, et en 1 vol in-8°, 1824.

Bertin (Exupère-Joseph), anatomiste, né à Tremblay (Bretagne), 1712-1781, médecin à Rennes, puis docteur régent de la Faculté de médecine de Paris, 1744, a laissé de bons travaux anatomiques, et principalement un *Traité d'ostéologie*, Paris, 1754, 4 vol. in-12. — Son fils, *René-Joseph-Hyacinthe*, fut également un médecin distingué.

Bertin (Henri-Léonard-Jean-Baptiste), contrôleur général des finances, né dans le Périgord, 1719-1792, fut intendant du Roussillon, de Lyon, lieutenant général de police à Paris, 1757, contrôleur des finances, 1759. Il contracta des emprunts, voulut établir de nouveaux impôts, et, devant l'opposition du Parlement, donna sa démission. Il fit un instant partie du ministère en 1774. Il s'honora en protégeant les lettres et les arts; il fit publier les mémoires du P. Amiot sur les Chinois, eut l'idée de rechercher tous les documents inédits relatifs à l'histoire de France, développa la manufacture de Sèvres, contribua à la fondation des écoles vétérinaires et de nombreuses sociétés d'agriculture. Il était membre honoraire de l'Académie des Sciences et de l'Académie des Inscriptions.

Bertin (Nicolas), peintre, né à Paris, 1667-1736, élève de Jouvenet et de Bon Boullongne, obtint le grand prix, fut reçu à l'Académie en 1703, et se distingua par son dessin ferme et correct. L'un de ses meilleurs tableaux représente *Saint Philippe baptisant l'eunuque de la reine Candace*, à Saint-Germain-des-Prés.

Bertin (Jean-Victor), peintre, né à Paris, 1775-1841, élève de Valenciennes, fut l'un de nos meilleurs paysagistes, quoiqu'on lui ait reproché son coloris. On cite de lui, surtout : la *Fête du dieu Pan*, l'*Offrande à Vénus*, *Cicéron revenant de l'exil*, *Napoléon arrivant à Ettlingen*, etc.

Bertin (Louis-François), dit *Bertin l'aîné*, publiciste, né à Paris, 1766-1841, fils d'un secrétaire du duc de Choiseul, accueillit d'abord avec joie la Révolution, mais, depuis 1795, combattit dans plusieurs journaux les opinions exagérées; dans l'*Eclair*, il attaqua surtout le Directoire, et cependant échappa aux proscriptions du 18 fructidor. Après le 18 brumaire, *l'Eclair* fut supprimé; alors Bertin fonda le *Journal des Débats*, qui acquit bientôt une grande influence, en matière de littérature et d'art, grâce au concours d'hommes distingués, Feletz, Boissonnade, Chateaubriand, Dussault, de Bonald, Royer-Collard, Geoffroy, etc. Cependant Bertin, impliqué dans une conspiration royaliste, fut détenu au Temple, puis déporté sans jugement à l'île d'Elbe, d'où il parvint à s'échapper, 1801. Il revint à Paris quelque temps après et put reprendre la direction de son journal, 1805. Mais bientôt le pouvoir lui imposa un directeur, Fiévée, payé 24,000 francs, et un titre nouveau, celui de *Journal de l'Empire* : Étienne succéda à Fiévée; puis, en 1811, la propriété du journal fut confisquée au profit de l'État. Bertin rétablit le *Journal des Débats* en 1814; il suivit Louis XVIII en 1815, et rédigea le *Moniteur de Gand*. Il soutint la Restauration jusqu'en 1824, mais l'abandonna avec Chateaubriand; un procès célèbre, qui lui fut intenté, le rendit encore plus influent. Après 1830, il défendit les doctrines constitutionnelles et la politique du gouvernement, avec autorité et succès. Bertin aima passionnément les arts et les lettres; il a publié quelques romans, en partie traduits de l'anglais.

Bertin de Vaux (Louis-François), publiciste et homme politique, né à Paris, 1771-1842, seconda son frère dans la direction du *Journal des Débats*, tout en donnant ses soins à une maison de banque qu'il avait fondée en 1801. Il fut vice-président du tribunal de commerce, suivit Louis XVIII à Gand, fut député en 1815, secrétaire général de la police jusqu'en 1817, et conseiller d'Etat en 1827. Il fut au nombre des 221, donna sa démission de conseiller à l'avénement du ministère Polignac, et prédit la révolution de 1830. Rappelé au conseil d'Etat après 1830, il devint pair de France en 1832.

Bertin (Louis-Marie-Armand), fils de Bertin l'aîné, né à Paris, 1801-1854, fut secrétaire de Chateaubriand dans son ambassade en Angleterre, écrivit dans *les Débats* et dirigea avec talent le journal, après la mort de son père.

Bertinazzi. V. Carlin.

Bertinoro, v. d'Italie, à 10 kil. S.E. de Forli, sur le Ronco. Evêché; vins estimés; 5,000 hab.

Bertius (Pierre), géographe de Louis XIII, né à Beveren en Flandre, 1565-1629, professa dans plusieurs villes, surtout à Leyde, fut forcé, comme arminien, de se réfugier en France, et fut nommé par Louis XIII cosmographe, historiographe, professeur royal de mathématiques. Il a publié des ouvrages théologiques et géographiques; le plus remarquable est le *Theatrum geographiæ veteris*, 2 vol. in-fol., 1618-1619, savante compilation. On lui doit, à l'occasion de la fameuse digue de La Rochelle, *De aggeribus et pontibus hactenus ad mare extructis Digestum novum*.

Berton (Pierre-Montan), compositeur, né à Paris, 1717-1780, fut chef d'orchestre à l'Opéra, 1755, puis directeur de ce théâtre, 1767. Il fit représenter les ouvrages de Glück et de Piccini. On a de lui : *Deucalion et Pyrrha*, opéra en 5 actes, des morceaux, des chœurs, des airs de danse pour plusieurs opéras, l'arrangement de plusieurs œuvres de Lulli, de Rameau, etc.

Berton (Henri-Montan), fils du précédent, né à Paris, 1766-1844, reçut des leçons de Sacchini, et en 1786 fit entendre avec succès des oratorios et des cantates. Il débuta bientôt à la Comédie italienne par les *Promesses de mariage*, auxquelles succédèrent plusieurs opéras, notamment la *Rigueur du cloître*. La Révolution le força à donner une autre direction à son talent souple et gracieux; il écrivit le *Nouveau d'Assas*, *Viala*, *Tyrtée*, fut professeur d'harmonie au Conservatoire, puis directeur de l'opéra italien. Il entra à l'Institut en 1815, en fut exclu, à cause de ses opinions, mais fut réélu en 1817. Parmi ses productions très-nombreuses, on cite *Ponce de Léon*, *Montano et Stéphanie*, *le Délire*, *le Concert interrompu*, *la Romance*, *les Maris garçons*, mais surtout *Aline, reine de Golconde*, 1803. Il ne cessa de travailler pour le théâtre qu'en 1827, et ses compositions se distinguent par la pureté du style et la grâce de la mélodie. Il a écrit des cantates, des romances, des recueils de canons à 3 et 4 voix, un *Traité d'harmonie*, un *Dictionnaire des Accords*, 4 vol. in-4°, et beaucoup d'articles dans les journaux et dans les encyclopédies.

Berton (François), fils du précédent, né à Paris, 1784-1832, a composé des romances, puis des opéras, comme *Monsieur Dubosquet*, *Ninette à la Cour*, 2 actes, 1811, *les Caquets*, *le Château d'Iturbi*.

Berton (Jean-Baptiste), général, né près de Sedan, 1769-1822, élève des écoles de Brienne et de Châlons, se distingua surtout dans la guerre d'Espagne et devint général de brigade en 1813; il combattit à Toulouse et à Waterloo. Sous la Restauration, il se montra plein d'ardeur dans son opposition, s'associa aux *carbonari*, et entra dans un complot contre les Bourbons. Le 24 fév. 1822, il leva l'étendard de l'insurrection à Thouars, proclama un gouvernement provisoire, se dirigea vers Saumur, échoua, fut pris le 17 juin, jugé, quoique coupable, par des procédés iniques et exécuté. On a de lui quelques opuscules, un *Précis historique, militaire et critique des batailles de Fleurus et de Waterloo*, 1818; il a travaillé aux *Victoires et Conquêtes des Français*.

Bertrade de Montfort, femme de Foulques *le Réchin*, comte d'Anjou, fut enlevée, en 1092, par le roi de France, Philippe Ier, qui pour l'épouser répudia Berthe de Hollande. Foulques et Robert le Frison attaquèrent

vainement Philippe et se soumirent. Mais les évêques refusèrent de le marier à Bertrade; il fut excommunié aux conciles d'Autun et de Clermont et resta jusqu'à sa mort sous le poids des anathèmes. Bertrade poursuivit de sa haine Louis, fils aîné de Philippe; mais n'ayant pu l'empêcher de devenir roi, en 1108, elle se retira dans un couvent et mourut en 1118.

Bertrand (Pierre), théologien et cardinal, né à Annonay, mort en 1349, professa le droit canonique, fut conseiller-clerc au parlement, évêque de Nevers, puis d'Autun. Il joua un rôle important dans la conférence de Vincennes, 1329, où il défendit, en présence de Philippe IV, les droits de la juridiction ecclésiastique contre Pierre de Cugnières. Il fut nommé cardinal en 1331, et fonda à Paris le *Collége d'Autun* ou *du cardinal Bertrand*.

Bertrand ou **Bertrandi** (Jean), cardinal, né d'une famille ancienne de Toulouse, 1470-1560, devint président du parlement de cette ville, puis, par la protection du connétable de Montmorency, fut nommé président du parlement de Paris. Il fut garde des sceaux, après le chancelier Olivier. Evêque de Comminges, archevêque de Sens, il devint cardinal en 1557.

Bertrand (Louis), mathématicien et géologue, né à Genève, 1731-1812, fut l'élève et l'ami d'Euler, devint membre de l'Académie des sciences de Berlin et professa avec succès dans sa patrie. Il a laissé : *Eléments de géométrie; Renouvellements périodiques des continents terrestres*, etc.

Bertrand (L'abbé), astronome, né à Autun, 1755-1792, fut professeur de physique au collége de Dijon, seconda les travaux aérostatiques de Guyton de Morveau, se distingua par de belles observations astronomiques, accompagna d'Entrecasteaux, mais fut forcé de s'arrêter au Cap, où il mourut des suites d'une chute.

Bertrand de Molleville (Antoine-François, marquis de), ministre de Louis XVI, né à Toulouse, 1744-1818, intendant de Bretagne, par la protection du chancelier Maupeou, fit dissoudre, en 1788, le parlement de Rennes, malgré l'émeute menaçante, fut nommé ministre de la marine, en 1791 ; fut accusé de favoriser l'émigration, d'avoir causé la perte de Saint-Domingue et forcé de se retirer. Chargé par Louis XVI de sa police secrète, il fut décrété d'accusation au 10 août, et se réfugia en Angleterre. Il a publié : *Histoire de la Révolution française*, 1800—1803, 14 vol. in-8°; *Coutumes des Etats héréditaires de la maison d'Autriche*, 1804, in-fol.; *Histoire d'Angleterre*, 1815, 6 vol. in-8°; *Mémoires particuliers pour servir à l'histoire de la fin du règne de Louis XVI*, 2 vol. in-8°, 1797 et 1816.

Bertrand (Henri-Gratien, comte), général, né à Châteauroux, 1773-1844, défendit Louis XVI, comme garde national, à la journée du 10 août, entra dans le génie, suivit Bonaparte en Egypte, devint son aide de camp après Aboukir et fut nommé général de brigade. Il se distingua à Austerlitz, à Spandau, à Friedland, à Wagram, en Russie, devint général de division et grand maréchal du palais, après Duroc. Il protégea la retraite de nos troupes après Leipzig et après Hanau, fit courageusement la campagne de France, suivit Napoléon à l'île d'Elbe, à Waterloo. A Sainte-Hélène, il fut le fidèle compagnon de l'Empereur et ne revint en France qu'après avoir recueilli son dernier soupir. Il avait été condamné à mort par contumace en 1816; le roi annula ce jugement et le réintégra dans ses grades. Après 1830, élu député, il soutint les idées libérales, surtout la liberté de la presse et les droits de l'ancienne armée. Il accompagna en 1840 le prince de Joinville à Sainte-Hélène, et rapporta avec lui les restes de Napoléon; son corps a été placé aux Invalides. Ses fils ont publié en 1847 les *Campagnes d'Egypte et de Syrie*, écrites à Sainte-Hélène, sous la dictée de Napoléon, 2 vol. avec atlas. Bertrand avait épousé la fille d'Arthur Dillon; elle le suivit à Sainte-Hélène. Châteauroux a élevé une statue au général en 1854.

Bertrand (Alexandre), médecin, né à Rennes, 1795-1831, passa par l'Ecole polytechnique, devint médecin et s'occupa surtout avec passion des phénomènes curieux du magnétisme et du somnambulisme, qu'il rapportait à un état particulier nommé *extase*. Il fit des cours, publia plusieurs ouvrages, le *Traité du somnambulisme*, 1823, *Du magnétisme animal en France*, 1827, etc., qui n'étaient que le prélude d'un grand ouvrage sur l'*Extase*, qu'il n'a pas eu le temps de publier. Il fut l'un des fondateurs du *Globe*, y rédigea la partie scientifique et attaqua la doctrine de Broussais. Il a laissé deux ouvrages intéressants : *Lettres sur les révolutions du Globe*, et *Lettres sur la Physique*.

Bertrand de Comminges (Saint-), *Lugdunum Convenarum*, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. S. de Saint-Gaudens (Haute-Garonne). Ateliers de marbrerie. Bien située près de la rive gauche de la Garonne, cette ville possède une belle cathédrale gothique, et les ruines d'un amphithéâtre romain. Ancienne capitale des *Convenæ*, elle vit la catastrophe du malheureux Gondovald, en 585 ; elle prit, au XIe s., le nom d'un de ses évêques, Bertrand; 716 hab.

Bertuch (Frédéric-Justin), littérateur allemand, né à Weimar, 1748-1822, composa quelques poésies, prit part à la publication du *Mercure allemand*, traduisit plusieurs ouvrages français, anglais, espagnols, portugais, et sa tragédie d'*Elfriede* eut beaucoup de succès. Il est surtout connu par sa traduction de *Don Quichotte*, par son *Magasin de la littérature espagnole et portugaise*, par la *Bibliothèque bleue*, recueil populaire de contes de fées, par son *Bilderbuch*, vaste collection d'estampes avec texte, à l'usage des enfants. Il fonda, avec Wieland, le *Journal général de la Littérature*, 1784; avec Kraus, le *Journal du luxe et des modes*, 1786; l'*Institut géographique* de Weimar, les *Ephémérides géographiques*, etc.

Bertusio (Giovanni-Battista), peintre de l'école de Bologne, mort vers 1650, fut un élève distingué des Carrache et l'émule du Guide. Ses tableaux, nombreux à Bologne, sont remarquables par la grâce.

Bertuzzi (Nicolo), peintre de l'école de Bologne, né à Ancône, élève de Bigari, a laissé à Bologne des tableaux et des fresques qui ont de la réputation.

Bérulle (Pierre de), cardinal, né au château de Sérilly, près de Troyes, 1575-1629, se distingua de bonne heure par sa science, son zèle et la douceur de son caractère. Il seconda le cardinal Du Perron dans ses controverses contre les protestants; rencontra beaucoup de difficultés, lorsqu'il voulut établir en France l'ordre des Carmélites, et encore plus d'obstacles lorsqu'il fonda la congrégation *de l'Oratoire*, vers 1611 ; il triompha de la rivalité des jésuites, et la congrégation fut approuvée par Paul V. Il avait refusé plusieurs évêchés; Urbain VIII le nomma cardinal en 1627. Il s'occupa aussi des affaires de l'Etat; on lui doit la première réconciliation de Louis XIII et de sa mère; il négocia la paix de Monçon en 1626, et obtint les dispenses nécessaires pour le mariage d'Henriette de France avec Charles Ier d'Angleterre. Nommé ministre d'Etat, il fit ombrage à Richelieu, qui le força de quitter les affaires; il a contribué à relever l'éloquence de la chaire en France; ses sermons méritent aussi d'être étudiés. Il protégea Descartes et engagea Lejay à entreprendre sa *Bible polyglotte*. Ses ouvrages ont formé 2 vol. in-fol., 1644, et ont été réimprimés, 1856, 1 vol. in-8°. —V. Nourrisson, *Le cardinal de Bérulle, sa vie et ses écrits*, 1856.

Bervic (Charles-Clément **Balvay**, dit), graveur en taille-douce, né à Paris, 1756-1822, membre de l'Institut, opéra dans la gravure la révolution opérée par Vien et David dans la peinture. Son goût fut pur et son dessin sévère. On cite surtout parmi ses œuvres, *le Repos* et *l'Accordée de village*, d'après Lépicié, un portrait de Louis XVI, d'après Callet, *Saint Jean dans le désert*, d'après Raphaël, *l'Education d'Achille*, d'après Regnault, l'*Enlèvement de Déjanire*, d'après le Guide, et principalement le *Laocoon*.

Berwick (Comté de), l'un des 33 comtés de l'Ecosse, au S. E., a pour bornes : au S. l'Angleterre (Northumberland); à l'E. la mer du Nord; à l'O. les comtés d'Haddington et d'Edimbourg. Il a 115,553 hectares et 34,500 hab. La partie méridionale est fertile. La capit. était autrefois Berwick ; c'est maintenant *Greenlaw*. Les autres villes sont : Dunse, Lauder, Coldstream.

Berwick-sur-Tweed, v. du comté de Northumberland (Angleterre), port fortifié près de l'embouchure de la Tweed. Elle est jointe par un vieux pont de pierre à ses faubourgs, Tweedmouth (5,000 hab.) et Spittal. Vaste hôtel de ville; église gothique. Fonderies de machines à vapeur. Pêcheries de saumon ; ses bois, ses laines, ses tapis, ses toiles, les produits agricoles, la houille des environs, alimentent son commerce avec l'Angleterre, la Norvége, la Baltique. Elle est célèbre dans les guerres de l'Angleterre et de l'Ecosse, qui l'a cédée définitivement en 1502 ; son château fut souvent pris et repris; 13,000 hab.

Berwick (North-), port du comté d'Haddington (Ecosse), sur la droite du Forth, à 30 kil. S. E. d'Edimbourg. Commerce de blé ; bains de mer; 1,200 hab.

Berwick (Jacques **Fitz-James**, duc de), maréchal de France, fils naturel de Jacques II, roi d'Angle-

terre, et d'Arabelle Churchill, sœur de Marlborough, 1670-1734, fit ses premières armes en Hongrie contre les Turcs, fut nommé duc de Berwick, en 1687, fut grièvement blessé dans la guerre d'Irlande, se mit au service de la France en 1692, combattit sous Luxembourg et Villeroi, se fit naturaliser Français, en 1703, commanda en Espagne, en 1704, dans les Cévennes contre les Camisards, et fut nommé maréchal, 1706. En 1707, il raffermit par la victoire d'Almanza le trône de Philippe V; en 1708, il était en Flandre, lors de la déroute d'Oudenarde; les années suivantes il défendit habilement le Dauphiné; en 1713, il prit Barcelone. Gouverneur de Guyenne en 1715, il fut mis à la tête de l'armée qui marcha contre Philippe V, 1719; il prit Fontarabie, Urgel et Saint-Sébastien. En 1733, il reçut le commandement de l'armée d'Allemagne, et, au siége de Philipsbourg, fut tué d'un boulet de canon. Il était froid, impassible, prudent. Ses *Mémoires* ont été publiés par son petit-fils, 1778, 2 vol. in-8°.

Berytus, l'une des plus anciennes villes de Phénicie, entre Byblos et Sidon, fut détruite, vers 140 av. J. C., rebâtie par Agrippa, sous Auguste, qui en fit une colonie romaine et la nomma Julia Augusta Felix. Elle devint florissante, fut en partie renversée par un tremblement de terre, en 349, posséda une école de droit très-renommée, et fut métropole sous Théodose II. Elle est maintenant en ruines près de *Beïrouth*.

Berzelius (Jean-Jacques), chimiste suédois, né à Westerlœsa, près de Linkœping, 1779-1848, fils d'un maître d'école, étudia d'abord la médecine à Upsal, puis se consacra à la chimie, et, dès l'année 1800, publia une analyse des eaux de Medewi; en 1802, des recherches sur les effets du galvanisme. Professeur de médecine et de chimie à Stockholm, fondateur de la Société médicale, membre de l'Académie des sciences, dont il fut le secrétaire depuis 1818, il reçut de Charles XIV des titres de noblesse, devint sénateur en 1838, et fut considéré dans toute l'Europe comme l'un des fondateurs illustres de la chimie moderne. Il était, depuis 1822, membre associé de l'Institut de France. Il fut peut-être le premier analyste de son siècle, se servant habilement de la pile galvanique et du chalumeau pour décomposer les corps; on lui doit la découverte d'un grand nombre de corps simples et d'une multitude infinie de combinaisons chimiques. Il s'occupa beaucoup de la nomenclature chimique; il créa presque la chimie organique, etc. Contentons-nous d'indiquer ses principaux ouvrages. Outre un grand nombre de mémoires, il a publié : *Mémoires de physique, de chimie, de minéralogie*, avec plusieurs savants, 1806-1818, 6 v. in-8°; *Recherches de chimie animale*, 1806, 2 vol. in-8°; *Traité de l'emploi du chalumeau*, 1820; *Essai sur la théorie des proportions chimiques*, trad. en français par Fresnel, 1812; *Nouveau système de minéralogie*; *Traité de Chimie*, augmenté dans les diverses éditions; la dernière, restée inachevée, a été traduite par MM. Esslinger et Hœfer, 1846-1850, 6 vol. in-8°; enfin *Rapport annuel des progrès de la chimie et de la minéralogie*, de 1821 à 1848, 27 vol. in-8°.

Besalu, v. à 20 kil. N. O. de Gerone (Espagne), sur la Fluvia; ch.-l. d'un comté au XIe s.

Besançon (*Vesontio*), ch.-l. du départ. du Doubs, sur le Doubs, qui l'enveloppe presque de tous côtés, par 47°13′46″ lat. N. et 3°41′56″ long. E., à 390 kil. S.E. de Paris. Archevêché. Cour d'appel, ch.-l. de la 7e région militaire et d'une Académie universitaire, Facultés des lettres et des sciences; écoles de médecine, d'artillerie; belle bibliothèque; musées d'antiquités et de peinture. Elle a été fortifiée par Vauban, pour défendre la frontière du Jura, à la rencontre des trois routes de Bâle, Neufchâtel et Genève. Sa citadelle est élevée sur une masse de rochers; elle est soutenue par les fortifications des monts de Chaudane, de Brégille, de la Chapelle-des-Buis. La ville, bien bâtie, avec des places ornées de fontaines et de belles promenades, possède le *Grand-Chamars* (anc. *Champ-de-Mars* des Romains), le jardin de Granvelle, la belle levée du canal, etc. Parmi ses monuments on cite : l'église cathédrale de Saint-Jean, l'hôpital Saint-Jacques, l'hôtel de la Préfecture, le Palais de Justice, l'ancien palais de Granvelle du XVIe s. l'arc de triomphe romain de la *Porte-Noire*, attribué à Marc Aurèle, la *Porte-Taillée*, un pont, en partie de construction romaine, les ruines romaines d'un aqueduc, d'un amphithéâtre, etc. — L'industrie consiste surtout en horlogerie, fonderies de cuivre, tanneries, papeteries, manufactures de tapis; elle fait, par le Doubs et le canal du Rhône au Rhin, un commerce considérable de draps, chevaux, épiceries, fromages de Gruyère, fers forgés, fontes, tôles laminées, etc. Patrie de Granvelle, Mairet, Chifflet, Bullet, Suard, Droz, Nodier, Ch. Fourier, Proudhon, Moncey, Pajol, Victor Hugo; 49,401 h. Capitale des Séquanes, importante sous les Romains, métropole de la Grande Séquanaise, plusieurs fois ruinée par les Barbares, elle fut réunie, avec le comté de Bourgogne, à l'empire d'Allemagne, au XIe s. Elle devint, sous Frédéric Ier, ville impériale, siége d'un archevêché-princier, défendit ses priviléges contre les prélats, les garda sous la domination des ducs de Bourgogne-Valois et sous celle de la maison d'Autriche. Granvelle, qui fut archevêque au XVIe s., y fonda une université qui dura jusqu'en 1789. Elle fut prise par les Français en 1668 et 1674, perdit ses franchises, quand elle eut été définitivement réunie en 1679, mais reçut en échange le parlement qui fut transféré de Dôle. Elle resta la capitale de la Franche-Comté jusqu'en 1790.

Besant (du mot Byzance), monnaie d'or, frappée par les empereurs d'Orient, en usage en Europe au XIIe s. et au XIIIe. Sa valeur a souvent varié.

Besenval (Pierre-Victor, baron de), fils d'un colonel suisse, au service de la France, et envoyé par Louis XIV auprès de Charles XII, en 1707, né lui-même à Soleure, 1722-1791, entra au service de la France et devint lieutenant général. En 1789, il fut chargé de commander les troupes réunies autour de Paris; il agit mollement, fut arrêté au moment où il fuyait, traduit devant le Châtelet et déclaré innocent. Il est surtout connu par ses *Mémoires*, publiés par le vicomte de Ségur, 1805-1807, 4 vol. in-8°; sa famille les a désavoués.

Besika (Baie de), à l'entrée des Dardanelles, en vue de Troie, à deux jours de Constantinople. Les flottes alliées de France et d'Angleterre y ont quelque temps séjourné, en 1853.

Besly (Jean), historien français, né dans le Poitou, 1572-1644, fut avocat et jurisconsulte estimé à Fontenay. Il fut député aux États de 1614, se livra tout entier à l'étude des antiquités de l'histoire de France, et rassembla de vastes recueils de pièces originales et de chartes. Il a surtout laissé : *Généalogie des comtes de Poitou et ducs de Guyenne*, 1617, in-fol.; *Evêques de Poitiers avec les preuves*, 1647, in-4°; *Histoire des comtes de Poitou et ducs de Guyenne*, 1647, in-fol., etc.

Besme ou **Behme** (Charles **Danowitz,** dit), né en Bohême, serviteur des Guises, meurtrier de Coligny, fut tué par les protestants, en Saintonge, 1575.

Bessaraba, famille qui a donné son nom au pays compris entre le Dniester et le Pruth, et qui a fourni à la Valachie beaucoup de vayvodes. Les plus célèbres sont : Bessaraba (Rodolphe), dit *le Noir*, mort en 1265; fondateur de la principauté de Valachie, enlevée aux Hongrois, à la faveur de l'invasion des Mongols. Il bâtit Bucharest et donna des lois féodales à ses sujets. — Bessaraba (Mirce), vayvode de 1382 à 1418, combattit les Bulgares; les Turcs, à Kossova; les Hongrois; il se reconnut tributaire de Bajazet Ier en 1393, lutta contre lui à Nicopolis, 1396, puis affranchit la Valachie de tout tribut, après avoir repoussé une armée du sultan. — Bessaraba (Michel, dit *le Brave*), vayvode de 1592 à 1601, s'allia au transylvain Bathori et à l'empereur Rodolphe II contre les Turcs, les repoussa jusqu'en Bulgarie, essaya de s'emparer de la Transylvanie pour réunir toutes les parties de l'ancienne Dacie, se rendit maître de la Moldavie, 1600, mais ne conserva pas longtemps les trois couronnes de Dacie; il fut assassiné en 1601. — *Matthieu* Brancovan-Bessaraba, du village de Brancovan, simple aga, se fit connaître en se soulevant contre les Turcs et le prince Léon Ier, qu'ils avaient nommé; il s'empara du pouvoir, 1633-1654, ranima le sentiment de la nationalité, mais accabla ses sujets d'impôts, pour payer des soldats étrangers, et mourut au milieu d'une révolte générale. — *Constantin II*, Brancovan-Bessaraba, son arrière-petit-neveu, vayvode de 1688 à 1714, essaya de se rendre indépendant, en trompant tour à tour les Turcs, l'Autriche et la Russie; ses trahisons ou ses hésitations contribuèrent à compromettre Pierre le Grand dans sa campagne du Pruth, 1711. Il n'en fut pas mieux traité par les Turcs, instruits de ses relations avec le tzar; il fut arrêté en 1714, conduit à Constantinople, cruellement torturé et mis à mort avec ses 4 fils. Avec lui finit la dynastie des Bessaraba.

Bessarabie, prov. de la Russie méridionale, a pour limites : à l'E., les gouvern. de Kherson et de Podolie; au N. E., la Bukovine autrichienne; à l'O., la Moldavie, dont elle est séparée depuis le traité de Paris, de 1856, par une ligne de convention, parallèle au Pruth, à 50 k.

de distance, puis par une ligne également distante du Danube et atteignant, au lac Bourna-Sola, la mer Noire, qui limite la province au S. E. La population est d'environ 1,079,000 hab. — Au N. sont des collines boisées, entremêlées de champs de maïs, de vignobles, de vergers; au S., on trouve à peine quelques buissons, d'immenses marécages couverts de roseaux, avec quelques champs labourés et des pâturages verdoyants; dans l'été, la chaleur dessèche tout et répand la fièvre. On cultive le safran, la garance, le chanvre, le tabac, les légumes, les fruits; le bétail est nombreux. L'industrie et le commerce ont peu d'activité. Le ch.-l. est *Kichenef* ou *Kichenev*; les villes princ. sont : Khotin ou Choczym, Bender, Bieltzy, Ackerman, etc. — Anc. partie de la Dacie, ce pays a été souvent traversé par des populations étrangères : Scythes, Bastarnes, Goths, Huns, Bulgares, Awares, Petchenègues, Koumans. Un prince kouman, *Bessarab*, lui donna, dit-on, son nom; il fut le plus souvent vassal des Hongrois et des Valaques. Le sultan Mahomet II s'en empara en 1484; des Tatars Nogaïs vinrent s'y établir à la fin du XVIe s., et, sous le nom de *Boudjaks*, rendirent le pays florissant par l'agriculture. Mais les manœuvres de la Russie, à la fin du XVIIIe s., les forcèrent à émigrer; et, quand le traité de Bucharest, 1812, donna la Bessarabie au tzar, il fallut la repeupler avec des colons russes, allemands, bulgares.

Bessarion (Jean), cardinal, né à Trébizonde, en 1389 ou 1395, mort en 1472, moine de Saint-Basile dans un couvent du Péloponnèse, fut nommé, par Jean Paléologue, évêque de Nicée et chargé de poursuivre l'union des deux églises au concile de Ferrare, 1438-39. Il réussit, mais n'osa pas retourner à Constantinople, fut créé cardinal par Eugène IV, vécut en Italie, fut nommé archevêque de Siponto et même patriarche de Constantinople, en 1463. Quatre fois légat, il fut deux fois sur le point d'être nommé pape, et mourut après avoir en vain cherché à réconcilier Louis XI et Charles le Téméraire. Il a beaucoup contribué à la renaissance des lettres latines et grecques, surtout en Italie; il a protégé les érudits, retrouvé Coluthus et Quintus de Smyrne; traduit plusieurs livres de Xénophon, la *Métaphysique* d'Aristote et les *Caractères* de Théophraste. Il a laissé de nombreux ouvrages, parmi lesquels une défense de Platon, *Contra calumniatores Platonis*, 1469; une explication des *Lois* de Platon; des *Discours pour faire la guerre aux Turcs*, 1471, etc. Il a légué sa riche bibliothèque à Venise; et les Aldes ont publié beaucoup de leurs éditions sur les manuscrits qu'il avait possédés.

Besse, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil. O. d'Issoire (Puy-de-Dôme); elle est bâtie sur une masse énorme de lave basaltique, près de la Couze. Non loin de là on voit la source minérale de Villetour et le lac Pavin, dans le cratère d'un ancien volcan, large de 1,500 mèt., profond de 95; 1,931 hab. — Ch.-l. de canton de l'arr. et à 14 kil. S. E. de Brignoles (Var); 1,720 hab.

Bessé-sur-Braye, bourg de l'arrond. et à 12 kil. S. de Saint-Calais (Sarthe). Bougies, siamoises; 2,288 h.

Bessé (Henri de), sieur de la Chapelle-Milon, mort en 1693, inspecteur des beaux-arts et contrôleur des bâtiments, membre et secrétaire de l'Académie des Inscriptions, passe généralement pour l'auteur de la *Relation des campagnes de Rocroi et de Fribourg*, 1673, in-12, l'un des *petits chefs-d'œuvre historiques*, que d'autres attribuent au marquis de la Moussaye.

Bességes, village de l'arrond. d'Alais (Gard). Mines de houille; hauts fourneaux; chemin de fer conduisant à la Grand'-Combe; 8,908 hab.

Bessel (Frédéric-Guillaume), astronome allemand, né à Minden, 1784-1846, élève d'Olbers, fut astronome à Gœttingue, puis à Kœnigsberg, où il éleva et dirigea longtemps l'observatoire. Il a fait de nombreuses observations sur les étoiles fixes et les comètes, écrit des mémoires sur *la longueur du pendule simple à secondes pour Berlin*, fait, comme Arago, des lectures populaires très-goûtées sur l'astronomie, et signalé, dès 1840, l'existence d'une masse planétaire au delà d'Uranus, par des considérations qui ont conduit M. Leverrier à la découverte de la planète Neptune, 1846.

Bessi, peuple sauvage de l'ancienne Thrace, au N. du mont Rhodope. Ils eurent des rois particuliers avant d'être soumis aux Romains. V. princ. *Bessapara*.

Bessières (Jean-Baptiste), maréchal de France, duc d'Istrie, né à Praissac, près de Cahors, 1768-1813, fut simple soldat dans la garde constitutionnelle de Louis XVI, 1791-92, conquit ses grades par son courage, et fut remarqué, en Italie, par Bonaparte, qui le nomma chef des guides. Il le suivit, comme chef de brigade, en Égypte, se distingua devant Saint-Jean d'Acre, à Aboukir, revint avec lui, le seconda au 18 brumaire; à Marengo, décida la victoire par une dernière charge de cavalerie, fut nommé général de brigade, commandant de la garde des consuls, général de division, enfin maréchal, 1804. Il combattit courageusement à Olmutz, à Austerlitz, à Iéna, à Eylau, à Friedland; à la tête d'un corps d'armée, en Espagne, il remporta les victoires de Medina-del-Rio-Seco, de Burgos, de Somo-Sierra, fut nommé duc d'Istrie, 1809; se distingua en Allemagne, à Ebersberg, à Essling, à Wagram; fut gouverneur de la Vieille-Castille et de la province de Léon, 1811; commanda la cavalerie de la garde dans la campagne de Russie, toute la cavalerie française dans la campagne de Saxe, et fut tué d'un boulet de canon, la veille de la bataille de Lutzen. On lui a élevé une statue à Praissac.

Bessières (don George), général espagnol, né en France en 1780, fusillé à Molina d'Aragon, 1825, passa en Espagne pour se dérober à la conscription, puis servit dans la légion de Bourbon, devint chef d'escadron en 1815, fut condamné à mort pour avoir conspiré, sauvé par l'intervention du peuple de Barcelone et banni. En 1822, il se mit à la tête de bandes de guérillas, au service de la régence d'Urgel, se signala par ses excès, fut confirmé par Ferdinand VII dans son titre de général; puis, en 1825, il se déclara contre le gouvernement, souleva quelques bandes, mais fut pris et fusillé.

Bessin (le) (*Bajocensis pagus*), petit pays de la Basse-Normandie, avait pour capitale *Bayeux*; on y trouvait le *Bessin*, le Bocage, la campagne de Caen, avec Saint-Lô, Isigny, Port-en-Bessin. C'est l'ancien pays des *Bajocasses*. Aujourd'hui partie de la Manche et du Calvados.

Bessines, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil. E. de Bellac (Haute-Vienne), sur la Gartempe. Commerce de bestiaux, grains, laines; 2,636 hab.

Bessus, satrape de Bactriane, prit part à la bataille d'Arbelles, voulut livrer Darius fugitif à Alexandre, le tua; mais, poursuivi et pris par les Grecs, fut livré à Oxathrès, frère de Darius, qui le fit périr dans les supplices, à Bactres, vers 328 av. J. C.

Bestia (Lucius Calpurnius) vivait au IIe s. av. J. C., fut tribun du peuple, puis consul; chargé de poursuivre Jugurtha, il se laissa corrompre et fit un traité honteux, que le sénat ne ratifia pas. Accusé par Memmius, il fut condamné à un exil perpétuel.

Bestouchef (Alexandre), romancier russe, 1795-1837, aide de camp d'Alexandre de Wurtemberg, fut impliqué dans une conspiration militaire, en 1825, dégradé, envoyé comme soldat en Sibérie, puis à l'armée du Caucase, où il périt dans un combat. Il a publié l'*Etoile polaire*, le premier almanach de la Russie, et des *Nouvelles* où les mœurs des soldats sont décrites avec beaucoup de vérité.

Bestoujef-Rumine, famille d'origine anglaise, naturalisée en Russie depuis le XVe s.; elle a donné à ce pays plusieurs hommes célèbres. Bestoujef (Michel-Petrovitch, comte), 1683-1760, fut ambassadeur en Suède et en France; sa femme entra dans un complot contre la tzarine Elisabeth, 1743, eut la langue coupée et fut reléguée en Sibérie. — Bestoujef-Rumine (Alexis-Petrovitch), né à Moscou, 1693-1766, d'abord au service de George Ier d'Angleterre jusqu'en 1717, fut gentilhomme de la princesse Anne Ivanovna, se lia avec Biren, entra au conseil privé, échappa à la disgrâce du favori, et devint, sous Elisabeth, grand chancelier, 1744. C'est lui qui longtemps gouverna; il fit entrer la Russie dans les grandes affaires européennes, comme alliée de Marie-Thérèse contre la France, 1747, comme alliée de l'Autriche et de la France contre Frédéric II. Il renversa le favori Lestocq, se déclara contre le prince héritier, Pierre, mais fut lui-même disgracié par Elisabeth, 1758, et relégué dans un village près de Moscou. Catherine II lui rendit plus tard tous ses honneurs. C'était un génie vigoureux, mais avide et sans moralité.

Bestoujef-Rumine (Michel), gentilhomme de la même famille, lieutenant au régiment de Poltava, entra, dès 1826, dans des conspirations ayant pour but la ruine de la famille impériale et la régénération de la Russie. En janvier 1826, il fut pris les armes à la main dans l'insurrection de Vassilkof (gouvern. de Kiev), et condamné à mort.

Betau ou **Betuwe** (pays marécageux), île formée par le Wahal et le Rhin, dans la Gueldre hollandaise. C'est l'ancien pays des Bataves.

Béthanie, bourg de l'anc. Palestine, dans la tribu de Benjamin, à 10 kil. S. de Jérusalem, au pied du

mont des Oliviers. C'est là que demeuraient Marthe, Marie et leur frère Lazare, dont tout le monde sait la touchante histoire. On y voit encore quelques souvenirs des temps de la mission du Seigneur. — Une autre Béthanie était située à l'E. du Jourdain; saint Jean y baptisa.

Bethel, v. de l'ancienne Palestine, dans la tribu de Benjamin, près de la tribu d'Ephraïm; célèbre dans l'histoire d'Abraham et de Jacob. Jéroboam y plaça l'un des veaux d'or adorés par les juifs infidèles.

Béthencourt (JEAN, seigneur DE), gentilhomme normand, chambellan de Charles VI, engagea ses terres à son parent Robert de Braquemont, amiral de France, en échange de certains droits sur les îles Canaries, que lui aurait cédés Henri III, roi de Castille. Il partit de La Rochelle, en 1402, avec quelques aventuriers et son compagnon, Gadifer de la Sale; s'empara des îles Canaries, 1402-1404, convertit les habitants au christianisme, obtint pour eux un évêque, et revint, en 1406, vivre dans ses terres de Normandie; il mourut, en 1425, à Granville. On a une relation curieuse de cette expédition et de ces aventures, faite par deux prêtres, P. Boutier et J. Le Verrier, qui accompagnaient Béthencourt, Paris, 1630, in-8°.— Un des descendants directs de Béthencourt, BETHENCOURT Y MOLINA (Augustin de), né à Ténériffe, 1760-1826, fut un ingénieur distingué en Espagne et en Russie, où il devint lieutenant général. On lui doit un nouveau modèle d'écluse, un *Mémoire sur la force expansive de la vapeur d'eau*, un *Essai sur la composition des machines*, etc.

Béthisac (JEAN), conseiller de Jean, duc de Berry, fit une fortune scandaleuse en ruinant le Languedoc, fut arrêté par l'ordre de Charles VI, accusé, sur ses aveux, d'hérésie, et condamné par l'inquisition à être brûlé vif, 1389.

Béthisy (EUGÈNE-MARIE), marquis de MÉZIÈRES, général français, 1656-1721, servit depuis 1674, conquit tous ses grades par son mérite, et se distingua surtout sous Luxembourg, Catinat et Villars.

Béthisy (EUGÈNE-EUSTACHE, comte DE), général français, 1739-1823, servit dans la guerre de Sept Ans, se distingua au combat de Johannisberg, 1762, commandait à Toulon en 1789, émigra, combattit dans l'armée de Condé, passa au service de l'Autriche et fut lieutenant général à la Restauration.—Son fils, BÉTHISY (Charles, comte de), 1770-1827, suivit son père à l'étranger, fut nommé maréchal de camp, à la Restauration; montra beaucoup de zèle réactionnaire dans la Chambre de 1815, et fut gouverneur des Tuileries après son père.

Bethléem ou **Ephrata** (auj. Beit-el-Lahm), village de l'anc. Palestine, dans la tribu de Juda, à 10 kil. S. de Jérusalem, célèbre par la naissance de David et de Jésus-Christ. Un couvent et une église ont été construits sur le lieu même où naquit Jésus; 3,000 hab.

Bethléem, v. du New-York (Etats-Unis), à 12 kil. S. O. d'Albany, sur l'Hudson; 6,000 hab.

Bethléem, v. de Pennsylvanie (Etats-Unis), à 84 kil. N. de Philadelphie; 4,000 hab.

Bethlen (GABRIEL), connu sous le nom de BETHLEN-GABOR, 1580-1629, d'une famille riche et protestante de la haute Hongrie, chassa, avec l'aide des Turcs, son bienfaiteur, Gabriel Bathori, et se fit proclamer prince de Transylvanie, en 1613. Il fit alliance avec les Bohémiens soulevés en 1619, s'empara de Presbourg, se proclama roi de Hongrie, 1620; puis, traita avec Ferdinand II, qui lui laissa Kaschau, sept comitats hongrois et les principautés d'Oppeln et de Ratibor. Il attaqua encore deux fois les Autrichiens, 1623, 1626, mais sans beaucoup de suite et sans résultats. Il protégea les lettres et fonda l'académie de Karlsbourg ou Weissembourg.

Bethmont (EUGÈNE), avocat et homme politique, né à Paris, 1804-1860, élève du collége de Juilly, se fit connaître en défendant les journaux poursuivis et les républicains, après 1830; fut député de Paris, en 1842, prit une part active aux discussions d'affaires principalement, et se déclara pour la réforme électorale et parlementaire. En 1848, il fut appelé par le gouvernement provisoire au ministère de l'agriculture, puis à celui de la justice; fut membre de l'Assemblée constituante, qui le désigna pour le conseil d'Etat, où il devint président de section. Après le coup d'Etat du 2 décembre 1851, il reprit sa place au barreau de Paris, et fut bâtonnier de l'ordre de 1854 à 1856.

Bethoron ou **Bethhoron,** nom de deux villes voisines (*supérieure* et *inférieure*) de l'anc. Palestine, dans la tribu d'Ephraïm. Célèbres par des victoires de Josué et de Judas Machabée.

Bethsabée. V. DAVID.

Bethsaïde, v. de l'anc. Palestine, dans la tribu de Zabulon, au S. O. de Capharnaüm, sur le lac de Génésareth. Jésus-Christ y fit plusieurs miracles; patrie de saint Pierre, saint Jean, saint Jacques le Majeur et saint Philippe.

Bethsamès, v. lévitique de la tribu de Juda, où s'arrêta l'Arche d'alliance, et près de laquelle Amasias fut vaincu et pris par Joas, roi d'Israël.

Bethsura, place forte de l'anc. Palestine, dans la tribu de Juda.

Béthulie, v. de l'anc. Palestine, dans la tribu de Zabulon, célèbre par le siége pendant lequel Holopherne fut tué par Judith.

Béthune, ch.-l. d'arrond. du Pas-de-Calais, à 26 kil. N. O. d'Arras, par 50° 31′ 58″ lat. N. et 0° 18′ 6″ long. E., près de la Brette, sur le canal d'Aire à la Bassée. Ville de guerre défendue par six bastions, un vieux château, des digues. On y remarque un beffroi d'une construction bizarre. On y a creusé les premiers puits artésiens. L'industrie, assez active, consiste en blanchisseries et fabriques de toiles, raffineries de sel, de sucre; le commerce de lins, toiles, fils et grains, est assez considérable; 8,410 hab. Anc. seigneurie de l'Artois, elle fut cédée à la France en 1659, et fortifiée par Vauban; reprise par le prince Eugène en 1710, elle nous fut rendue au traité d'Utrecht, 1713.

Béthune (maison DE), noble maison de l'Artois, qui remonte au XIe s., et s'est divisée en plusieurs branches, les Béthune, les Carency, les rameaux d'Orval, de Selles, de Chabris, de Charost. Elle est maintenant représentée par une branche des Carency, dont le chef est le prince de Béthune-Hesdigneul. Sully (v. ce nom) était de la branche aînée.

Béthune (QUESNES, COESNES ou CONON DE), poëte et guerrier français, voyagea longtemps, fut célèbre par ses remarquables *chansons*, publiées par M. Paulin Pâris, 1833; fut l'un des chefs de la 4e croisade, 1202-1204, et plusieurs fois chargé de gouverner et de défendre Constantinople.

Béthune (PHILIPPE DE), comte de Selles et de Charost, diplomate français, frère puîné de Sully, 1561-1649, fut ambassadeur en Ecosse, à Rome, fut employé dans plusieurs missions importantes sous Louis XIII, et a laissé : *Observations et Maximes politiques pouvant servir utilement au maniement des affaires publiques*, imprimées à la suite de l'ambassade de M. le duc d'Angoulême. Il avait été gouverneur de Gaston d'Orléans. — Son fils, *Hippolyte*, comte de BÉTHUNE, 1603-1665, légua à Louis XIV 2,500 volumes manuscrits, qui forment le *Fonds de Béthune* à la Bibliothèque nationale, ainsi qu'une collection de tableaux et de bustes en bronze et en marbre.

Béthune (LOUIS DE), comte de CHAROST, 4e fils de Philippe, 1605-1681, obtint l'érection de sa terre en duché-pairie, 1672.

Béthune (ARMAND-JOSEPH DE), duc de CHAROST, né à Versailles, 1738-1800, se distingua par son courage sur le champ de bataille, mais surtout par sa bienfaisance et sa générosité, dont il donna des preuves en tous lieux. Il s'occupa surtout des pauvres, des malades, encouragea l'agriculture et l'industrie; écrivit contre la féodalité, abolit les droits seigneuriaux dans ses domaines, se prononça pour l'égalité de l'impôt dans l'assemblée des notables de 1788, et subit sans regret les pertes immenses que lui fit éprouver la révolution. Il fut jeté cependant à la Force pendant la Terreur, et ne fut sauvé que par le 9 thermidor. Après le 18 brumaire, le gouvernement l'appela aux fonctions de maire du Xe arrondissement de Paris; il mourut victime de son dévouement en soignant des sourds-muets atteints de la petite vérole. Il a publié plusieurs mémoires : *Vues générales sur l'organisation de l'instruction rurale*, 1795; *Moyens de détruire la mendicité*, etc.

Bétique (*Bætica*), l'une des grandes divisions de l'Espagne ancienne, ainsi nommée du fleuve Bétis, qui la traversait, était bornée au N. et à l'O. par l'Anas, au S. par la mer, au N. E. par la Tarraconaise. C'est auj. l'Andalousie, la prov. de Grenade, avec une partie de la Nouvelle-Castille, de l'Estrémadure et du Portugal. Renommée pour sa fertilité, elle reçut de bonne heure des colonies et des comptoirs de la Phénicie et de Carthage, qui en tiraient des laines très-fines et beaucoup d'argent. Les principaux peuples étaient : les *Turdules* au N.; les *Bétуriens* au N. O.; les *Turdétans* à l'O. et au S; les *Bastules* au S.; les *Bastitans* à l'E. Les villes princ. étaient : Hispalis, Italica, Tartessus, Corduba,

Illiturgis, Astapa, Astigis, Gades, Carteia, Munda, Malaca, Anticaria, Murgis, etc.

Bétis ou **Bætis**, fleuve de l'anc. Espagne, auj. GUADALQUIVIR.

Bétis, **Bætis**, **Batis** ou **Babemessès**, gouverneur de Gaza pour Darius, résista pendant deux mois à Alexandre, et fut pris couvert de blessures. On dit qu'Alexandre irrité le fit attacher à son char et le traîna autour de la ville.

Betjouanas ou **Béchuanas**, l'une des principales tribus de la Cafrerie, au S. E. de l'Afrique, au N. du désert de Kalahari. Leur pays est arrosé par le Molopo, affl. du fleuve Orange et par le Limpopo, qui se jette dans l'Océan Indien. Ils ont été surtout visités par Livingstone, dans ses voyages récents; et l'on connaît leurs villages de Littakou, de Molopo, de Kolebeng, stations de missionnaires anglais.

Betlis. V. BIDLIS.

Bétou (ALEXANDRE), graveur français, né à Fontainebleau, vivait dans la première moitié du XVII^e s. Il a gravé, avec peu de talent, 93 pièces, seule reproduction des peintures du Primatice, dans la galerie de Henri II et dans celle d'Ulysse, à Fontainebleau.

Betti (LE P. BIAGIO), peintre de l'école florentine, né à Catigliano, près Pistoja, 1545-1615, de l'ordre des Théatins, cultiva la peinture avec succès et s'adonna de préférence à la miniature.

Betti (SIGISMONDO), peintre florentin du XVIII^e s., fut un excellent dessinateur et un habile peintre à fresque et à l'huile. Ses principaux ouvrages sont à Florence.

Bettina ou **Elisabeth**, comtesse D'ARNIM, femme de lettres allemande, née à Francfort-sur-le-Mein, 1785-1859, sœur de Clém. Brentano, épousa *Louis-Achim* D'ARNIM. D'une imagination exaltée dès sa première jeunesse, elle fut saisie, à la lecture des œuvres de Gœthe, d'une vive admiration pour le génie du poëte et d'une véritable passion pour le vieillard sexagénaire. Elle commença avec lui, en 1807, une correspondance singulière; il lui répondit par des sonnets galants. De là le livre de Bettina, publié en 1835: *Correspondance de Gœthe avec un enfant;* elle le traduisit en anglais. Ses autres ouvrages sont: *Correspondance avec M^me de Günderode*, 1840, 2 vol. in-8°; *Ce livre appartient au Roi*, 2 vol. in-8°; *Ilius Pamphilus und die Ambrosia*, 1848, 2 vol. in-8°. Elle a publié les lettres de Cl. Brentano, sous ce titre: *Couronne printanière de Clément Brentano.*

Bettinelli (JOSEPH-MARIE OU XAVIER), poëte italien, né à Mantoue, 1718-1808, jésuite, professeur de littérature, directeur du collége des nobles à Parme, esprit libéral et tolérant, a beaucoup écrit, puisque ses œuvres forment 24 vol. in-12, Venise, 1801, et sur des sujets bien différents, avec esprit, mais d'une manière superficielle; il a laissé des *Discours philosophiques*, un *Discours sur l'enthousiasme pour les beaux-arts*, des lettres, des poésies, des tragédies, etc.

Bettini (DOMENICO), peintre, né à Florence, 1644-1705, élève de Nuzzi, l'égala presque comme peintre de fleurs.

Bettini (GIOVANNI-ANTONIO), peintre bolonais du XVIII^e s., a laissé de nombreux tableaux estimés à Bologne.

Bettio (GIUSEPPE), peintre de l'école vénitienne, né à Bellune, 1720-1803, fut estimé par ses travaux en Angleterre, et a composé deux tableaux remarquables pour l'église paroissiale de Valle-di-Cadora.

Bétule. V. BÆCULA.

Béturie, partie N. O. de l'anc. Bétique (Espagne), entre le Bétis et l'Anas (Guadiana); plusieurs prétendent qu'elle ne devait pas son nom à une peuplade particulière.

Beuchot (ADRIEN-JEAN-QUENTIN), bibliographe français, né à Paris, 1773-1851. Après quelques essais littéraires, poésies légères, comédie, etc.; après avoir écrit dans plusieurs journaux, il fut l'un des principaux collaborateurs de la *Biographie Michaud* et de la *Biographie des hommes vivants*. De 1811 à 1849, il a dirigé la *Bibliographie de la France* ou *Journal de l'Imprimerie et de la Librairie*. On lui doit plusieurs bonnes éditions, et surtout celle de *Bayle*, 1820-21, 16 vol. in-8°, et de *Voltaire*, 1827-33, 72 vol. in-8°. Il fut bibliothécaire de la Chambre des Députés, de 1836 à 1850.

Beudant (FRANÇOIS-SULPICE), minéralogiste et physicien français, né à Paris, 1787-1852, élève de l'Ecole Polytechnique et de l'Ecole Normale, professeur de mathématiques, puis de physique, fut chargé de ramener en France le cabinet minéralogique de Louis XVIII, fit un voyage en Hongrie, 1818, aux frais de l'Etat, remplaça Haüy à la Sorbonne, et fut de l'Académie des sciences en 1824. Il devint inspecteur-général de l'Université en 1840. Il a fait faire de grands progrès à la minéralogie par l'observation des caractères chimiques et physiques des minéraux; il a proposé une classification nouvelle. Outre un grand nombre de mémoires insérés dans le *Recueil de l'Académie des sciences*, dans les *Annales de chimie*, du *Muséum d'histoire naturelle*, etc., il a publié: *Voyage minéralogique et géographique en Hongrie pendant l'année* 1818, 3 vol. in-4°, avec atlas; *Traité élémentaire de physique; Traité élémentaire de minéralogie; Cours élémentaire de minéralogie et de géologie*, 1841; enfin, *Nouveaux éléments de grammaire française*, in-12; livre original.

Beugnot (JACQUES-CLAUDE, comte), homme d'Etat, né à Bar-sur-Aube, 1761-1835, fut procureur général syndic de l'Aube, en 1790, membre de l'Assemblée législative, défendit courageusement la constitution et fit même décréter d'accusation Marat. Aussi, en 1793, il fut arrêté, conduit à la Force, et ne fut sauvé que par le 9 thermidor. Après le 18 brumaire, il fut conseiller intime de Lucien Bonaparte, devint préfet à Rouen jusqu'en 1806, conseiller d'Etat, ministre des finances du roi de Westphalie, administrateur du grand-duché de Berg; il fut nommé comte. En 1813, il devint préfet du Nord. Le gouvernement provisoire lui confia le portefeuille du ministère de l'intérieur, 1814, et Louis XVIII la direction générale de la police, puis le ministère de la marine. Il suivit Louis XVIII à Gand; fut quelque temps directeur général des postes; mais le parti de la réaction ne lui laissa bientôt que le titre de ministre d'Etat. Député de la Haute-Marne, puis de la Seine-Inférieure, il siégea à gauche, et fut du nombre des royalistes libéraux; il donna sa démission en 1824, et ne fut nommé pair qu'au 25 juillet 1830. Il a laissé des *Mémoires* intéressants, dont quelques fragments ont été publiés.

Beukels (GUILLAUME), pêcheur, né à Biervliet (Zélande), 1340-1397, a découvert, ou plutôt importé de France, l'art d'encaquer les harengs. Charles-Quint lui a fait élever un beau tombeau.

Beurnonville (PIERRE DE **Ruel**, marquis DE), maréchal de France, né à Champignolle, près de Bar-sur-Seine, 1752-1821, servit aux îles de France et de Bourbon, dans l'Inde, sous le bailli de Suffren, puis dans la compagnie des Suisses du comte d'Artois. Il fut aide de camp de Luckner en 1791, se distingua, comme lieutenant général, sous Dumouriez, à Valmy et à Jemmapes, fut ministre de la guerre, puis envoyé, avec 4 commissaires de la Convention, pour arrêter Dumouriez suspect. Ils furent livrés au prince de Cobourg, et Beurnonville resta prisonnier des Autrichiens jusqu'à la fin de 1795; on les échangea alors contre la duchesse d'Angoulême. Il servit sous le Directoire, fut, sous le Consulat, ambassadeur à Berlin et à Madrid, devint sénateur et comte de l'Empire. Il fut de ceux qui prononcèrent la déchéance de l'Empereur, et l'un des 5 membres du gouvernement provisoire qui prépara le retour des Bourbons, fut nommé ministre d'Etat et pair par Louis XVIII, suivit le roi à Gand, et, en 1816, devint maréchal de France.

Beuthen, v. de Silésie (Prusse), à 70 kil. S. E. d'Oppeln. Forges; 4,000 hab. — V. de Silésie, à 15 kil. S. E. de Freistadt, sur l'Oder; 3,500 hab.

Beuvron, affl. de gauche de l'Yonne, arrose Brinon, Beuvron et Clamecy dans l'Yonne; elle est flottable et sert au transport des bois; 40 kil. de cours. — Affl. de gauche de la Loire, arrose La Motte-Beuvron, Bracieux, Candé; 50 kil. de cours.

Beuzeville, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 15 kil. O. de Pont-Audemer (Eure). Commerce de bestiaux; 2,318 hab.

Bevagna (*Mevania*), v. d'Italie, à 30 kil. N. O. de Spolète, sur le Clituno; 5,000 hab. Patrie de Properce.

Beveland (**Nord-**), île de la Zélande (Pays-Bas), dans le delta de l'Escaut, entre les îles de Schouwen et de Walcheren. Longue de 15 kil., large de 5, elle est fertile en pâturages, blé et garance. Elle fut presque entièrement submergée en 1532; elle est desséchée et protégée par des dunes et des digues.

Beveland (**Sud-**), île de la Zélande (Pays-Bas), entre les deux bras principaux de l'Escaut, a 35 kil. sur 17. La ville de Goes est au N.; le fort de Bath défend la pointe S. E.; il y a de nombreux villages. La popul. est de 18,000 hab.

Beveren, bourg de la Flandre orientale (Belgique), à 22 kil. N. E. de Termonde. Dentelles, brasseries, tan-

neries, corderies. Belle église, avec une flèche très-élevée et de bons tableaux; ruines de deux châteaux. Les seigneurs ont joué un rôle considérable depuis le xe s.; 7,000 hab.

Beveren, bourg de la Flandre occidentale (Belgique), à 15 kil. S. de Furnes. Commerce de tabac. — Bourg à 25 kil. N. E. d'Ypres; commerce de produits agricoles; 3,000 hab. — Bourg à 7 kil. N. E. de Courtray. Toiles de lin, élève des bestiaux; 1,500 hab.

Beverley, v. du Yorkshire (Angleterre), à 45 kil. S. E. d'York, à 16 kil. N. O. d'Hull, sur l'Hull. Commerce de charbon, de grains, de farine, de cuirs; grand marché. Magnifique église gothique, dépendant de la vieille abbaye; église Sainte-Marie; 11,000 hab.

Beverly, v. du Massachusetts (États-Unis), au N. de Boston, près de Salem. Commerce et industrie actifs; 5,500 hab.

Bevern, bourg du duché de Brunswick, près de Holzminden, sur la Bever Ruines du château d'Eberstein.

Beverninck (Jérome **van**) ou **Beuningen**, diplomate hollandais, 1614-1690, fut l'un des négociateurs les plus habiles de son temps; on l'a surnommé le *Pacificateur*. Il fut employé par les Provinces-Unies aux traités de Breda, 1667, d'Aix-la-Chapelle, 1668, de Nimègue, 1678. Il s'occupa avec zèle de botanique, introduisit en Europe la capucine à grande fleur et publia les *Centuries des plantes rares*, 1678.

Bévy (Dom Charles-Joseph), bénédictin, né près d'Orléans, 1738-1830, historiographe du roi pour la Flandre et le Hainaut, a publié: *Histoire des inaugurations des rois, des empereurs et des autres souverains de l'univers*, 1776, in-8°; *Histoire de la noblesse héréditaire et successive des Gaulois, des François et des autres peuples de l'Europe*, 1791, in-4°, etc.

Bewdley, v. du comté et à 25 kil. N. O. de Worcester (Angleterre), sur la Severn. Tanneries, manufactures de cardes, quincaillerie; 5,000 hab.

Bewick (Thomas), graveur sur bois, né dans le Northumberland (Angleterre), 1753-1828, fut l'un des plus habiles dessinateurs d'animaux, et remit en honneur la gravure sur bois, depuis longtemps en décadence. Les efforts du jeune artiste, qui s'était pour ainsi dire formé lui-même, furent couronnés de succès; la Société des arts de Londres le récompensa; on admira ses gravures des *Fables de Gay*, son *Histoire générale des quadrupèdes*, 1787-90. Il retrouva le procédé des hachures croisées, et multiplia ses œuvres, qui firent la fortune des libraires, et qui sont recherchées par les amateurs et les artistes.

Bex (*Baccium*), bourg du canton de Vaud (Suisse), sur l'Avençon, près du Rhône, à 40 kil. S. E. de Lausanne. Sources sulfureuses et bains. Salines exploitées depuis 1554; 3,700 hab.

Bexon (Gabriel-Léopold-Charles-Amé), naturaliste, né à Remiremont, 1748-1784, de bonne heure ami de François de Neufchâteau, fut docteur en théologie et prêtre. Il publia un *Catéchisme d'agriculture*, 1773; le *Système de la fertilisation;* réunit les matériaux d'une *Histoire de Lorraine*, dont le premier volume a seul paru, 1777. Mais il est surtout connu comme collaborateur de Buffon pour l'histoire des oiseaux, des minéraux et des pierres précieuses; son style avait d'ailleurs beaucoup de ressemblance avec celui du grand naturaliste. — Son frère, Scipion-Jérôme Bexon, 1753-1822, a été un de nos criminalistes les plus distingués; on cite, parmi ses ouvrages, le *Parallèle des lois pénales de l'Angleterre et de la France; Développement de la théorie des lois criminelles; Du pouvoir judiciaire en France et de son inamovibilité; De la liberté de la presse*, etc.

Bey. V. Beg.

Beyah ou **Byas** (*Zadrus*), affl. du Setledje, sort de l'Himalaya, au défilé de Botang, au pays de Koullou, à 4,500 m. de hauteur, coule dans d'affreuses montagnes, est large de 300 m. en arrivant en plaine, et finit au-dessous de Hurriki, après un cours tortueux de 500 k.

Beyerland, île formée par la Meuse, dans la Hollande méridionale, comprend *Nieuw-Beyerland* et *Oud-Beyerland;* la populat. est de 4,000 hab.

Beykanir, État de l'Hindoustan, au N. O. du Djeypour, dans un pays très-aride, habité par des hommes cruels et perfides. La cap. Beykanir est une réunion de misérables cabanes et de belles pagodes, dans une enceinte de murailles.

Beyle (Marie-Henri), connu sous le pseudonyme de Stendhal, littérateur français, né à Grenoble, 1783-1842, fut protégé par Daru, ami de sa famille, essaya de diverses carrières, tour à tour peintre, officier, négociant, adjoint au commissariat des guerres, auditeur au conseil d'État, parcourant plusieurs pays de l'Europe, suivant, comme amateur, l'armée en Russie. Il resta sept ans en Italie, fut forcé, en 1821, de revenir à Paris, écrivit de nombreux articles, sous différents pseudonymes, et, après 1830, fut consul à Trieste et à Cività-Vecchia. Outre ses articles et nouvelles dans les journaux français et anglais, Beyle ou Stendhal, d'un esprit cultivé, mais original, et poussant l'ironie jusqu'au paradoxe, a laissé: *Lettres sur Haydn, Vie de Mozart, Considérations sur Métastase, Histoire de la peinture, Italie*, 1817, 2 vol. in-8°; *Rome, Naples et Florence*, 1817; *De l'Amour*, 1822, 2 vol. in-12; *Vie de Rossini; Promenade dans Rome*, 1829, 2 vol. in-8°; *Le Rouge et le Noir*, chronique du xixe s., 1831; *la Chartreuse de Parme*, 1839, etc.

Beyrouth. V. Beirouth.

Bezabde ou **Phœnica**, v. forte de l'anc. Mésopotamie, sur la rive gauche du Tigre, disputée, au ive s., par les Romains et par les Perses.

Bèze ou **Besze** (Théodore de), théologien calviniste, né à Vézelay, 1519-1605, eut pour professeur à Bourges Melchior Wolmar, termina ses études de droit à Orléans, et publia, dès 1548, à Paris, des *Juvenilia*, poésies licencieuses, dont il se repentit plus tard. Il ne s'occupait que de littérature, lorsqu'une maladie grave le ramena à des pensées plus sérieuses; il se retira à Genève, embrassa définitivement le calvinisme, et fut, pendant dix ans, professeur de grec à Lausanne. Disciple de Calvin, il publia, en 1554, son livre *De hæreticis a civili magistratu puniendis*, pour justifier le supplice de Servet, qui venait d'être brûlé à Genève. Il traduisit, en 1556, le *Nouveau Testament*, s'établit à Genève, en 1559, y reçut le droit de bourgeoisie, et y fut professeur de théologie. Il vint en France pour encourager les calvinistes, gagna à leur cause Antoine de Bourbon et sa femme, et dès lors fut l'un des chefs religieux et politiques du parti. Il assista au colloque de Poissy, 1561; prêcha à Paris, fut accusé d'avoir poussé les calvinistes à la guerre civile, applaudit à l'assassinat du duc de Guise, succéda à Calvin, en 1564, et fut regardé comme le chef de la réforme calviniste. En 1571, il présida le synode national de La Rochelle; il professa jusqu'en 1600, et toujours s'employa activement pour obtenir à ses coreligionnaires le secours des princes allemands. — Comme écrivain, il a beaucoup contribué au mouvement de la Renaissance; il a donné d'excellents préceptes et de bons exemples; sa tragédie du *Sacrifice d'Abraham* est remarquable. Outre beaucoup d'ouvrages de controverse et de théologie, il a traduit en vers français les *Psaumes omis par Marot;* il a écrit avec passion l'*Histoire ecclésiastique des églises réformées au royaume de France, depuis l'an* 1521 *jusqu'en* 1563; 1580, 3 vol. in-8°.

Bezec, anc. ville de Palestine, dans la demi-tribu de Manassé, à l'O. du Jourdain, cap. du roi Adonibezec, célèbre par ses cruautés, qui fut mis à mort par les Hébreux, à leur entrée dans la terre de Chanaan.

Béziers (*Biterræ, Bitteris* ou *Bœterræ*), ch.-l. d'arrond. de l'Hérault, à 55 kil. S. O. de Montpellier, sur l'Orb et le canal du Midi, par 43° 20′ 31″ lat. N. et 0° 52′ 23″ long. E. Elle est d'un aspect pittoresque, sous un climat délicieux, à 12 kil. de la mer, mais l'intérieur est laid et les maisons sont mal bâties et fort sales. On y remarque la belle cathédrale gothique, l'église de Saint-Nazaire, la maison gothique de Montmorency, quelques débris d'un amphithéâtre romain, une tour, des sculptures, la caserne de cavalerie, etc. — Grande fab. de produits chimiques, raffinerie de soufre, draps, tanneries; commerce d'eaux-de-vie, vins, grains, farines; 31,468 hab. — V. des Volsces Tectosages, soumise aux Romains, vers 120 av. J. C., colonisée, sous César, par des vétérans de la 7e légion (de là son nom de *Biterra Septimanorum*), prise par les Wisigoths, les Arabes, 720, Charles-Martel et Pepin; elle eut dès lors des vicomtes. Elle fut cruellement saccagée par Simon de Montfort, en 1209, dans la guerre des Albigeois. Simon conserva la vicomté de Béziers, qui fut réunie à la couronne de France, en 1229. Avant 1789, il y avait un évêché suffragant de Narbonne. Patrie de Pélisson, Mairan, P. Riquet, à qui on a élevé une statue, etc.

Bezons (Claude **Bazin**, seigneur de), magistrat et littérateur, né à Paris, mort en 1684, fut intendant du Languedoc et membre de l'Académie française. — Son fils, *Armand* Bazin de Bezons, évêque d'Aire, archevêque

de Bordeaux, puis de Rouen, fut membre du conseil de conscience en 1715, puis du conseil de régence.

Bezons (Jacques **Bazin**, seigneur de), maréchal de France, frère du précédent, 1646-1733, se distingua par ses services militaires pendant tout le règne de Louis XIV, fut nommé maréchal en 1709, et, après la mort de Louis XIV, fit partie du conseil de régence.

Bezout (Étienne), mathématicien français, né à Nemours, 1730-1783, de l'Académie des sciences en 1758, examinateur des gardes de la marine, 1760, publia, sous les auspices de Choiseul, son *Cours de mathématiques à l'usage des gardes du pavillon et de la marine*, 4 vol. in-8°, 1764-67. Examinateur pour l'artillerie, il publia un *Cours de mathématiques à l'usage du corps royal de l'artillerie*, 1770-72, 4 vol. in-8°. Ces deux ouvrages ont été refondus en un *Cours de mathématiques* en 6 vol. in-8°. Ce livre a eu longtemps une grande popularité, quoiqu'on ait reproché à l'auteur d'avoir négligé des démonstrations indispensables ou de s'être montré peu rigoureux. Il a encore publié la *Théorie générale des équations algébriques*, 1779, in-4°.

Bezzuoli (Giuseppe), peintre distingué, de Florence, 1784-1855, a laissé des œuvres remarquables, surtout dans sa patrie: la *Toilette de Vénus*, *Vénus enlevant Ascagne* (au palais Borghèse); le *Baptême de Clovis* (à Saint-Remi), etc. L'*Entrée de Charles VIII à Florence* (au palais Pitti) excita l'enthousiasme en 1829.

Bhadrinath, lieu de pèlerinage célèbre de l'Hindoustan, au N. E. d'Agrah, à 100 kil. de Serinagor.

Bhagavad-Gitâ, épisode fameux du *Mahâbhârata*.

Bhaghavat ou le **Bienheureux**, titre donné souvent à Çâkyamouni.

Bhartpour, **Bhertpour** ou **Bhurtpoor**, v. de l'Hindoustan, à 50 kil. O. d'Agrah, célèbre par les siéges qu'elle a soutenus et par ses fortifications, qui ont été rasées par les Anglais en 1826. C'est la capitale d'un État indien de ce nom, gouverné par un radjah tributaire, peuplé de 2,000,000 d'hab., La villea 100,000 hab.

Bhatgong ou **Dharmapatan**, v. du Népaul (Hindoustan), près de Katmandou, habitée par des Brahmanes; 25,000 hab.

Bhatnir, résidence du radjah des Bhattis ou Batniens, au N. O. de l'Hindoustan, près du Pendjâb. C'est un pays bien arrosé, habité par des peuples belliqueux, qui viennent attaquer les pays de l'Ouest

Bhaunagar ou **Bhoumuggar**, v. de l'Hindoustan, sur la côte orientale du golfe de Cambaye, en face de Barotch, est devenue depuis quelque temps une grande place de commerce, à cause de la bonté de son port.

Bhavâni ou **Pârvati**. V. *Siva*.

Bhawlpour. V. *Bahaoulpour*

Bhils, tribu sauvage et nomade, que l'on trouve dans plusieurs parties de l'Hindoustan et principalement entre la Nerbuddah et le Tapty. Ce sont des hommes robustes, incorrigibles voleurs, vivant de la chasse et de la pêche, mais hospitaliers.

Bhopal, ch.-l. de l'État de ce nom (Hindoustan), arrosé par la Nerbuddah; elle est à l'E. d'Oudjein, sur la Betva, et résidence d'un radjah, tributaire des Anglais. L'État renferme environ 1,200,000 hab.; il était autrefois habité par les *Pindaries*, brigands qui ont lutté contre les Anglais.

Bhoudj, résidence fortifiée d'un radjah, soumis à l'Angleterre depuis 1819, au N. O. de Surate (Hindoustan), dans le pays de Katch ou Kutch. On y remarque le magnifique mausolée de *Raie-Laka*. En 1819, elle fut en partie détruite par un tremblement de terre qui fit naître un volcan; 20,000 hab.

Biafra, État de la Guinée, sur la baie de ce nom, entre la côte de Gabon et l'État d'Ouari. — La baie de Biafra est au fond du golfe de Guinée, entre les caps Formose et Lopez.

Biagioli (Nicolas-Josaphat **Biascioli**, dit), grammairien et littérateur italien, né à Vezzano, près de Gênes, 1768-1830, fut forcé de se réfugier en France et eut du succès dans son cours de langue et de littérature italienne. On a de lui: *Grammaire italienne; Traité de poésie italienne; Trésor de la langue toscane;* des éditions estimées de Dante, Pétrarque, etc.

Biagrasso. V. *Abbiategrasso*.

Biala, v. de la Galicie (Autriche), sur la Biala, affl. de la Vistule, à 30 kil. S. O. de Wadowice; 6,000 hab. — V. de la Pologne russe, dans le gouvern. de Lublin. Beau château des Radziwill; 4,000 hab.

Bialystok, anc. province polonaise, peuplée de 250,000 hab., réunie à la Russie par le traité de Tilsitt, en 1807, et couverte de vastes forêts, fait partie du gouvernement de Grodno. — Le chef-lieu, *Bialystok*, sur la Bialy, à 70 kil. S. O. de Grodno, renferme le grand château des comtes Branicki, appelé jadis le *Versailles de la Pologne*. Industrie et commerce actifs; 12,000 hab.

Bianchi (Francesco-Ferrari, dit le **Frari**), peintre, né à Modène, 1447-1510, tient encore de l'ancienne école, mais fut le maître du Corrége. Le Louvre possède de lui la *Vierge avec saint Benoît et saint Quentin*.

Bianchi (Francesco), peintre milanais du xviiie s., fut le compagnon inséparable d'A. M. Ruggieri.

Bianchi (Federigo), peintre, né à Milan, à la fin du xvie s., élève de Procaccini, fut l'un des meilleurs maîtres du xviie s., par la richesse et l'harmonie de ses compositions. Ses ouvrages sont nombreux à Milan.

Bianchi (Francesco), peintre, né à Florence, à la fin du xvie s., mort en 1658, travailla presque toujours pour le grand-duc de Toscane, fit de nombreuses copies, quelques tableaux originaux, et peignit de petits sujets sur le jaspe, l'agate, etc.

Bianchi (Isidoro), peintre de l'école milanaise, au xviie s., souvent nommé *Isidoro da Campione*, se rapprocha beaucoup de son maître Mazzuchelli; il fut peintre du duc de Savoie et a laissé de belles fresques à Milan, à Monza, à Côme.

Bianchi (Jean-Baptiste), anatomiste, né à Turin, 1681-1761, fut professeur distingué, et a publié un grand nombre de savantes dissertations; son principal ouvrage est intitulé: *Historia hepatica*, 1725, 2 vol. in-4°.

Bianchi (Pietro), peintre, né à Rome, 1694-1740, égala presque ses maîtres B. Luti et Baciccio, eut une grande correction de dessin, un coloris vigoureux et beaucoup de fécondité. Son chef-d'œuvre est l'*Apparition d'un ange à sainte Claire*, dans l'église de Gubbio.

Bianchi (Isidore), historien et archéologue italien, né à Crémone, 1733-1807, fut de l'ordre des Camaldules, professeur distingué, et fonda à Montréal en Sicile un journal, *Notizie de' Letterati*. Secrétaire de l'ambassadeur de Naples en Danemark, il a publié des lettres intéressantes sur l'état des lettres et des sciences dans ce pays, 1779.

Bianchi (Jean-Antoine), littérateur, né à Lucques, mort en 1758, de l'ordre des frères mineurs, professeur, conseiller de l'inquisition, a publié des tragédies sacrées et morales, etc.

Bianchi (François), compositeur italien, né à Crémone ou à Venise, 1752-1811, eut du succès par son style gracieux, à la manière de Paësiello et de Cimarosa. Ses principaux opéras sont: *Castor et Pollux*, 1780; le *Déserteur*, 1785; *Mérope*, 1799; *la Villanella*, plusieurs fois représentée à Paris.

Bianchini (François), astronome et antiquaire, né à Vérone, 1662-1729, fut favorisé par Alexandre VIII et par ses successeurs, dressa un gnomon dans l'église de Sainte-Marie des Anges, fit de curieuses observations sur les taches de Vénus, perfectionna les lunettes et a écrit un grand nombre de mémoires. Il s'est occupé de la réforme du calendrier, a composé plusieurs ouvrages sur les antiquités romaines et italiennes, et publié l'*Histoire pontificale* d'Anastase le bibliothécaire, 3 vol. in-fol.

Biancho ou **Bianco** (André), géographe, né à Venise, vivait au xve s., et a laissé un recueil de cartes hydrographiques, antérieures à la découverte du cap de Bonne-Espérance. Elles sont curieuses.

Bianco (Baccio del), peintre, né à Florence, 1604-1656, travailla pour l'empereur Ferdinand II, pour Waldstein, pour Philippe IV, et fut partout un peintre estimé.

Bianco (Jean-Baptiste), fils de *Bianco* (*Bartolommeo*), célèbre architecte de Gênes, fut un sculpteur distingué; il mourut en 1657. Un *Bacchus*, fait pour la France, et une *Statue de la Vierge*, pour Gênes, lui acquirent une grande réputation.

Bianconi (Carlo), peintre, sculpteur et architecte bolonais de la deuxième moitié du xviiie s., a laissé beaucoup de ses ouvrages à Bologne.

Biancucci (Paolo), peintre, né à Lucques, 1583-1653, fut un élève distingué du Guide; il y a beaucoup de ses tableaux dans sa patrie.

Biarmie. V. *Permie*.

Biarritz, bourg de l'arrond. et à 8 kil. O. de Bayonne (Basses-Pyrénées). Bains de mer fréquentés. Joli château de plaisance, la *villa Eugénie*, élevé par Napoléon III, en vue de la mer; 4,659 hab.

Bias, l'un des sept sages de la Grèce, né à Priène, en Ionie, vers 570 av. J. C., fut un philosophe pratique, adonné à l'étude des lois, plaidant pour ses amis, mais seulement les causes justes. Les Ioniens n'écoutèrent pas ses conseils, lorsqu'il les engageait à fuir en Sardaigne plutôt que de se soumettre à Cyrus; les habitants de Priène emportaient ce qu'ils avaient de plus précieux; seul, Bias n'emportait rien; on lui en demanda la raison : « Je porte tout avec moi, dit-il; *Omnia mecum porto.* »

Bibaculus (M. Furius), écrivain satirique latin, né à Crémone, vivait vers 100 av. J. C.; il ne reste que quelques fragments de ses vers qu'on égalait quelquefois à ceux d'Horace et de Catulle.

Bibans ou *Portes de fer*, défilé dangereux du Jurjurah (Atlas), sur la route d'Alger à Constantine, traversé par plusieurs torrents; il a été franchi hardiment, en 1839, par les Français, sous les ordres du maréchal Valée et du duc d'Orléans.

Bibars, sultan des Mamelouks-Baharytes, fut l'un des meurtriers du sultan Koutouz ou Kothonz, fut proclamé par la milice, maîtresse de l'Égypte, 1260, soumit Damas et Alep révoltées, fut reconnu par un prétendu khalife abbasside, Mostanser-Billah; repoussa les Tatars, enleva aux chrétiens de Syrie Laodicée, Césarée, Antioche, Jaffa, mais échoua devant Saint-Jean-d'Acre. Il porta ses armes jusqu'en Arménie d'un côté, et de l'autre jusqu'en Nubie. Il mourut empoisonné en 1277.

Bibars, 12e sultan des Mamelouks-Baharytes, d'origine circassienne, régna quelques mois, en 1309, et fut mis à mort par son rival Mohammed.

Bibbiena (Bernard **Dovizio**), cardinal et littérateur italien, né à Bibbiena, en Toscane, 1470-1520, fut secrétaire de Jean de Médicis, employé par Jules II dans plusieurs négociations, et nommé cardinal et légat par Léon X, en 1513. Au retour d'une ambassade inutile auprès de François Ier, il mourut, et des bruits d'empoisonnement circulèrent sans fondement. Ami des plaisirs, des arts et des lettres, il écrivit pour la cour pontificale des comédies pleines de saillies piquantes; on connaît surtout *la Calandria*, imitation, souvent graveleuse, des *Ménechmes* de Plaute; elle eut beaucoup de succès au XVIe s.

Bibbiena (Giovanni-Maria **Galli** da), peintre italien, 1625-1665, élève de l'Albane, l'imita avec talent. Ses principales œuvres sont: les *Croisés bolonais bénis par le pape*, deux *Sibylles* et une *Ascension*, à Bologne.

Bibbiena (Ferdinando **Galli** da), peintre et architecte, né à Bologne, 1657-1745, fils du précédent, se distingua surtout par ses décorations théâtrales et l'invention de machines employées à leur manœuvre. Il fut employé par le duc de Parme et par l'empereur Charles VI. Son fils, *Giuseppe*, 1696-1756, fut, comme lui, architecte et peintre de décorations, à Vienne, à Dresde, à Berlin; on l'employa souvent pour l'embellissement des théâtres et des fêtes. — *Francesco*, frère de Ferdinando, 1656-1729, propagea également l'art de la décoration en Italie et en Espagne; il fut bon architecte.

Biberach, v. du Wurtemberg, dans le cercle du Danube, sur la Riess, à 35 kil. S. O. d'Ulm. Pelleteries, toiles fortes, draps, lainages, fonderies de cloches; grand commerce de grains. Eaux minérales aux environs. Patrie de Wieland. Victoires des Français en 1796 et 1800. Anc. v. impériale de Souabe, elle fut donnée au Wurtemberg, en 1806; 5,000 hab.

Bibiane (Sainte), vierge romaine, subit le martyre à Rome, en 363. On éleva sur son tombeau une chapelle qui est devenue la belle église de Sainte-Marie-Majeure.

Bible (du grec Βιβλία, *biblia*, les livres), nom donné au livre qui renferme les Saintes Écritures. La Bible comprend deux parties, l'*Ancien* et le *Nouveau Testament*. Le premier renferme les livres saints des Juifs, c'est-à-dire l'histoire des premiers temps du monde jusqu'à la dispersion des peuples, et l'histoire du peuple de Dieu jusqu'à Jésus-Christ, avec des livres de prophéties, des ouvrages lyriques ou moraux. Voici, d'après le concile de Trente, les livres de la Bible regardés comme authentiques par l'Église catholique : les 5 liv. de Moïse ou le Pentateuque, c'est-à-dire la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres, le Deutéronome; c'est ce qu'on appelle encore la Loi; puis les Prophètes, qui comprennent les livres de Josué, des Juges et des Rois; les Prophéties d'Isaïe, de Jérémie, Ézéchiel, Daniel, les 12 petits prophètes; les Écritures comprennent les Paralipomènes, Esdras et Néhémie, Tobie, Judith, Esther, Job, les Psaumes, les Proverbes, l'Ecclésiaste, le Cantique des Cantiques, la Sagesse, l'Ecclésiastique, les deux premiers livres des Machabées. Les catholiques regardent comme apocryphes le livre d'Enoch, les livres 3 et 4 d'Esdras, les livres 3 et 4 des Machabées, l'oraison de Manassé; les protestants et les juifs rejettent les livres de Tobie et de Judith, la Sagesse, l'Ecclésiastique, le livre de Baruch, plusieurs parties de celui d'Esther, les histoires de Suzanne, des trois jeunes Hébreux, des idoles de Bel et de Dagon, les deux premiers livres des Machabées. — Le *Nouveau Testament* renferme les livres sacrés de la religion chrétienne, c'est-à-dire les 4 Évangiles de saint Matthieu, de saint Marc, de saint Luc et de saint Jean; les Actes des apôtres; 14 Épîtres de saint Paul; 7 autres Épîtres de saint Pierre, de saint Jacques et de saint Jude; l'Apocalypse de saint Jean. On n'a pas admis comme canoniques: les Épîtres de saint Barnabé, de saint Paul aux Laodicéens et à Sénèque, la lettre de Jésus-Christ à Abgar, plusieurs faux Évangiles, le Pasteur, etc. — L'*Ancien Testament* a été écrit en hébreu; sous Ptolémée Philadelphe, les Septante le traduisirent en grec; le *Nouveau Testament* a été écrit presque tout entier en grec. Saint Jérôme traduisit toute la Bible en latin, au IVe s.; c'est la *Vulgate*, seule traduction reconnue par l'Église. La Bible a été traduite dans toutes les langues aux temps modernes. Il y a plusieurs éditions *polyglottes* (en plusieurs langues) de la Bible; la plus célèbre est celle qui fut publiée sous les auspices de Ximénès, à Alcala, 1514-17.

Bibliander (Théodore **Buchmann** ou), théologien suisse, né à Bischoffzell, 1504-1564, professa la théologie à Zurich, embrassa la Réforme, mais fut suspendu de ses fonctions pour avoir eu des opinions différentes de la doctrine reçue sur la question de la grâce. Il a laissé beaucoup de savants écrits sur la Bible et les Évangiles principalement; il a donné une édition de la traduction latine de l'Alcoran par Fabricius; une *Vie de Mahomet et de ses successeurs;* un traité curieux *De Ratione communi omnium linguarum et litterarum*, etc.

Bibliothèques. Chez tous les peuples ayant quelque civilisation, on a formé des bibliothèques, vastes dépôts littéraires et foyers d'instruction. Chez les Hébreux, il y avait la bibliothèque sacrée du Temple et les bibliothèques des synagogues. Pisistrate fonda une bibliothèque publique à Athènes, et il y en avait dans beaucoup de villes grecques. Ptolémée Soter établit la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, qui compta, dit-on, 700,000 vol., mais fut en partie détruite par un incendie, au temps de César, puis abandonnée, pillée, plutôt que brûlée par Amrou, sur l'ordre du khalife Omar, comme on l'a souvent répété. La bibliothèque de Pergame, sous Eumène II et Attale II, rivalisa avec celle d'Alexandrie. A Rome, il y eut, sous les empereurs, jusqu'à 29 bibliothèques publiques, depuis celle qu'Asinius Pollion fonda sur l'Aventin; les biblioth. Palatine, Octavienne, du Temple de la Paix, Ulpienne, etc. Les bibliothèques, rares et peu nombreuses au moyen âge, se sont bien multipliées, depuis la découverte de l'imprimerie surtout; il y en a dans toutes les villes, dans les capitales, dans les grands centres d'études principalement, même dans les bourgs et les villages. La plus célèbre et la plus riche est la Bibliothèque nationale de Paris, qui remonte à Charles V, 1377; elle fut refaite par Louis XI, s'augmenta beaucoup au XVIe s., fut transférée de Blois et de Fontainebleau à Paris, sous Henri IV. Elle fut placée rue Vivienne, 1666, rue de Richelieu, 1721, devint publique, 1735; elle renferme plus d'un million d'imprimés, 80,000 manuscrits, et d'énormes richesses en gravures et médailles, etc.

Bibracte ou **Augustodunum**, capit. des Æduí (Éduens), en Gaule. Suivant Napoléon III, c'est aujourd'hui le *mont Beuvray*, à 13 kil. O. d'Autun. V. *Autun*.

Bibrax, v. fortifiée des Remi, près de Laon, auj. *Bièvre*, ou *Beaurieux*, suivant les uns; mais plutôt le *Vieux-Laon*.

Bibulus (Marcus Calpurnius) fut édile, préteur, consul, 59 av. J. C., en même temps que César. Défenseur de l'ancienne constitution, il combattit plusieurs des mesures de son collègue; puis passa dans sa maison les huit derniers mois de son consulat; aussi désignait-on plaisamment cette année par les deux prénoms de César, et l'on disait le consulat de Caïus et de Julius César. Il soutint Pompée dans la guerre civile; il fut proconsul en Syrie, puis chargé du commandement de la flotte dans la mer Ionienne; il mourut

alors, 49 av. J. C. — Ses deux fils aînés furent assassinés en Egypte par les soldats de Gabinius, 50. Le plus jeune, L. Calpurnius Bibulus, s'attacha à Brutus, assista à la bataille de Philippes, reçut d'Antoine le commandement d'une flotte, négocia la paix entre Octave et Antoine, et mourut gouverneur de Syrie. Il avait écrit la vie de Brutus; elle a servi à Plutarque.

Bicanère, Etat de l'Hindoustan, dans le Radjepoutana, soumis à un radjah, tributaire depuis 1818, peuplé de 1,200,000 hab. — La capit., *Bicanère*, est à 380 kil. S. O. de Delhi.

Bicci (Lorenzo di), peintre et architecte italien, vivait à la fin du XIVe s. et au commencement du XVe; il fut élève de Spinelli Aretino, et peignit un grand nombre de fresques dans la cathédrale de Florence.

Bicêtre, village de la commune de Gentilly, dans l'arrond. de Sceaux (Seine), à 2 kil. S. de Paris; 6,500 hab. Il doit son nom à un château construit à la fin du XIIIe s. par Jean, évêque de Winchester. Jean, duc de Berry, frère de Charles V, le fit rebâtir. Sous Louis XIII, il servit d'asile aux soldats infirmes jusqu'à la fondation des Invalides. Depuis, on y enferma des mendiants, des aliénés, des condamnés. Ce n'est plus qu'un hospice pour des vieillards, des infirmes, des aliénés; il peut contenir 4,000 personnes. On y voit un beau puits construit par Boffrand vers 1735.

Bichàris, peuple sauvage et inhospitalier qui habite, dans la Nubie orientale, la côte rocheuse de la mer Rouge, vers le 22e degré de lat. N. Ils semblent se rattacher au rameau éthiopien, surpassent toutes les tribus voisines par la beauté de leur configuration physique, leur force musculaire, l'élégance de leurs traits et de leurs mouvements; leur chevelure forme, autour de leur tête, une sorte de buisson d'un aspect bizarre. Souakin est une vraie ville bichàri. Ils sont musulmans, mais fort ignorants et contenus par les autorités égyptiennes.

Bichat (Marie-François-Xavier), médecin et anatomiste, né à Thoirette, près de Bourg, 1771-1802, commença ses études médicales à Lyon, sous Antoine Petit, puis vint à Paris, où il suivit avec assiduité les leçons cliniques de Desault, à l'Hôtel-Dieu. L'illustre chirurgien le distingua bientôt et l'associa à ses travaux; après sa mort, 1795, Bichat acheva la publication des ouvrages de son maître. En 1797, il commença à faire, rue du Four, des cours publics d'anatomie, de physiologie, de médecine opératoire; ils eurent beaucoup de succès; en même temps il avait fondé, avec Corvisart et plusieurs de ses amis, la *Société médicale d'émulation*, et publiait plusieurs mémoires dans les recueils de cette société; c'est là que l'on trouve les premières indications de ses grandes idées. Il fut nommé médecin à l'Hôtel-Dieu en 1799. Dès lors ses travaux se multiplièrent; mais le 8 juillet 1802, en travaillant dans son amphithéâtre à suivre les progrès de la putréfaction de la peau, il fut comme empoisonné par cette atmosphère délétère; en descendant l'escalier de l'Hôtel-Dieu, il eut une syncope, puis fut pris d'une fièvre typhoïde qui l'emporta au bout de quinze jours. Ses principaux ouvrages, qui lui ont donné la gloire, sont: *Traité des membranes*, 1800, in-8°; il a été refondu dans l'*Anatomie générale*, 1801, 4 vol. in-8°, et 1819, avec notes de Maingault; 1821, avec notes de Béclard; *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*, 1800, in-8°, et 1827, avec notes de Magendie; *Anatomie descriptive*, 1801-1803; les deux premiers volumes et une partie du 3e sont de Bichat; le reste est de Roux et Buisson. On sait qu'après Bordeu et Barthez, il a voulu fonder la physiologie sur l'action des forces vitales; il a distingué la vie animale de la vie organique, et cherché comment elles agissent sur les organes et principalement sur les tissus ou membranes qui enveloppent les viscères; il a classé ces membranes en groupes d'après leurs caractères anatomiques et leurs propriétés vitales. Beaucoup de ses idées ont été contestées; mais bon nombre de ses doctrines ont été développées, vérifiées par les progrès des sciences, et il a considérablement contribué à l'avancement des saines études médicales; ses ouvrages, d'ailleurs, étaient admirablement écrits « Dans peu d'années, votre Bichat aura surpassé notre Boerhaave, » écrivait un illustre professeur de Leyde; et Corvisart a dit avec vérité: « Personne, en si peu de temps, n'a fait tant de choses et aussi bien. » On lui a élevé une statue à Bourg et dans la cour de l'Ecole de médecine de Paris (1859).

Bichnagar. V. Bisnagar.

Biclara (Jean de), historien espagnol, né à Santarem, vivait à la fin du VIe s., et fut évêque de Gerone. Il a laissé une courte chronique des événements arrivés dans l'empire romain et surtout en Espagne au VIe s.

Bicoque (la), village à 7 kil. N. E. de Milan (Italie). Lautrec y fut battu par les Impériaux, le 22 avril 1522.

Bidache, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 30 kil. E. de Bayonne (Basses-Pyrénées), sur la Bidouze. Pierres de taille, grains, vins; 2,567 hab.

Bidassoa (*Vidassus, Magrada?*), riv. qui vient du mont Bélate, dans la Navarre espagnole, sépare le Guipuzcoa des Basses-Pyrénées et se jette, entre Hendaye et Fontarabie, dans le golfe de Gascogne. Elle forme, près de son embouchure, l'île des Faisans ou de la Conférence, où fut signé le traité des Pyrénées en 1659. Son cours est de 65 kil.

Bidauld ou **Bidault** (Jean-Joseph-Xavier), peintre de paysages, né à Carpentras, 1758-1846, fit un assez long séjour en Italie, et fut un des maîtres de l'école qui se proposait d'annoblir un paysage par la vue d'un temple grec ou romain, par un groupe de personnages mythologiques, avec des plans prévus à l'avance et des arbres d'une convention classique.

Bideford, v. du Devonshire (Angleterre), à 50 kil. N. O. d'Exeter, près de l'embouchure du Torridge dans le Taw. Chantiers de construction; commerce maritime très-actif; 6,000 hab.

Bider ou **Bayder**, v. forte de l'Hindoustan, à 115 kil. N. O. d'Hayder-Abad. Fabriques d'armes; capit. d'un Etat du même nom, arrosé par le Godavery et maintenant compris dans le Nizam. Elle est remarquable par ses ruines de palais, de mosquées, de mausolées.

Bidjanagor. V. Bisnagar.

Bidjni ou **Bisni**, v. de l'Hindoustan, cap. d'un Etat de ce nom, arrosé par le Brahmapoutra, et soumis à un radjah tributaire des Anglais depuis 1785.

Bidlis ou **Betlis**, v. du vilayet d'Erzeroum (Turquie d'Asie), à 20 kil. O. du lac de Van, sur deux petits affluents du Tigre. Elle est fortifiée; renferme des mosquées, des églises, des bazars; fabrique des tissus de coton, des armes; fait un grand commerce de tabac; 12,000 hab.

Bidouze, affl. de gauche de l'Adour, vient des Pyrénées, à 20 kil. S. O. de Mauléon, arrose Saint-Palais, Bidache, et a 85 kil. de cours.

Bidpay. V. Pilpai.

Bidschow, v. de Bohême, à 70 kil. N. E. de Prague. Fabriques de chapeaux et de draps; 4,500 hab.

Biducésiens, *Biducesii*, peuple gaulois de la Lyonnaise IIIe; auj. *Côtes-du-Nord*.

Bie (Adrien de), peintre flamand, né à Lierre, en 1594, travailla à Paris, à Rome, peignit sur des plaques d'or et d'argent et sur des pierres précieuses avec une finesse de dessin remarquable. Il composa des tableaux d'histoire, dont le plus beau est un *Saint Eloi* à Lierre.

Bie (Jacques de), graveur flamand, vivait à Anvers au commencement du XVIIe s.; il gravait parfaitement les médailles; on lui doit *Les Vrais portraits des rois de France*, in-fol.; les *Familles de la France illustrées par les médailles*, 1634, etc.

Biebrich ou **Biberich**, bourg de la Hesse (Prusse), à 3 kil. S. de Wiesbaden, sur le Rhin; résidence des anciens ducs; 3,000 hab.

Biedenkopf, v. de la Hesse-Darmstadt, sur la Lahn, à 20 kil. N. O. de Marbourg. Draperies; 3,200 hab.

Biedermann (Jean-Jacques), peintre suisse, né dans la 2e moitié du XVIIIe s., à Winterthur, a laissé surtout des aquarelles estimées et des *Vues de Suisse*.

Biehl (Charlotte-Dorothée), poëte danois, née à Copenhague, 1731-1788, a publié un assez grand nombre de comédies dans le style du XVIIIe s., des contes, des traductions, surtout celle de *don Quichotte*.

Biel. V. Bienne.

Bielaia ou **Belaia** (c.-à-d. *la Blanche*), affl. de la Kama, vient des monts Ourals, arrose le gouvern. russe d'Orenbourg, reçoit l'Oufa, et a 900 kil. de cours.

Bielef, v. du gouvern. et à 120 kil. de Toula (Russie), sur l'Oka. Commerce de cuirs et de suif; 11,000 hab.

Bielefeld, v. de la Westphalie (Prusse), sur le Lutterbach, à 35 kil. S. O. de Minden. Fab. de toiles de lin. Anc. ville hanséatique, anc. capitale du comté de Ravensberg; 12,000 hab.

Bielgorod, v. du gouvern. de Koursk (Russie), sur le Donetz. Commerce de fruits; 12,500 hab.

Bielitz, v. de la Silésie (Autriche), sur la Biala, à 25 kil. N. E. de Teschen. Industrie active; fab. de

draps, toiles, indiennes; entrepôt des vins de Hongrie et du sel de Galicie; 6,000 hab.

Biella (*Bugella*), v. de la prov. de Novare (Italie), à 55 kil. N. E. de Turin, sur le Cervo. Evêché suffragant de Verceil. Vins estimés; 10,000 hab. — A 8. kil., pèlerinage jadis célèbre.

Bielo-Ozero ou *lac Blanc*, lac du gouvern. de Novogorod (Russie), reçoit la Kovja et la Kéma, et communique par un canal au lac Onéga.

Bielowice, petite ville du gouvern. de Kowno (Russie), à 190 kil. N. O. de Vilna, anc. capitale de la Samogitie.

Bielsk, v. de la prov. de Bialystok (Russie), où se tint, en 1564, le congrès qui amena l'union de la Lithuanie et de la Pologne. Victoire des Polonais en 1831; 12,000 hab.

Bielski (Martin et Joachim, père et fils), chroniqueurs polonais du xvi^e s., ont surtout publié la *Chronique de Pologne*, ou *Histoire du pays depuis les temps reculés jusqu'en* 1597, in-fol. Les premiers, ils se sont servis de l'idiome national dans leurs ouvrages, souvent réimprimés.

Bien-Hoa, capit. de la province de ce nom, dans la Cochinchine franc., à 40 kil. N. de Saïgon. Fortifiée par des ingénieurs français en 1787, elle a été prise par les Français, qui l'ont gardée, en 1861. V. *Cochinchine* ou *Kambodje*.

Bienne ou **Biel** (*Petinesca?*), v. du canton et à 27 kil. N. O. de Berne (Suisse), au N. du lac de Bienne. Industrie et commerce assez actifs; 6,000 hab. — Elle eut des priviléges considérables dès le xiii^e s., et fut presque toujours en lutte contre les évêques de Bâle. Soutenue par les Bernois, elle embrassa la Réforme en 1528, et devint une petite république presque indépendante. Réunie à la France, de 1797 à 1815, alors florissante par ses priviléges commerciaux, elle fut incorporée au canton de Berne, qui les respecta.

Bienne (Lac de) : il s'étend en Suisse au pied du Jura, a 12 kil. de longueur sur 3 kil. de largeur et 60 kil. carrés. Il communique, par la Thièle, avec le lac de Neuchâtel. Vers le S. est l'île de Saint-Pierre, colline de 2 kil. de longueur, célèbre par le séjour de J. J. Rousseau, en 1765.

Bienne, affl. de gauche de l'Ain, sert au transport des bois; 60 kil. de cours.

Biervliet, village de Zélande (Pays-Bas), près de l'embouchure de l'Escaut occidental. Patrie de Beukels; 1,200 hab.

Biesbosch (Bois des Joncs), marécage du Brabant hollandais, de 200 kil. carrés, formé, le 19 nov. 1421, par une inondation de la Meuse, qui détruisit 72 villages; il est aujourd'hui presque desséché.

Bieselinghen (Chrétien-Jean van), peintre hollandais, né à Delft, vivait dans la seconde moitié du xvi^e s. Il exécuta, de mémoire, le portrait de Guillaume d'Orange, et fut peintre de Philippe II en Espagne.

Bièvre ou **Rivière des Gobelins,** affl. de gauche de la Seine, naît à 4 kil. S. O. de Versailles, arrose Buc, Jouy, Bièvre, Arcueil, Gentilly, et se jette dans Paris près du Jardin des Plantes, après 31 kil. de cours. Ses eaux, excellentes pour la teinture, servent à beaucoup d'usines (manufacture de toiles peintes de Jouy; manufacture de tapisseries des Gobelins).

Bièvre (Maréchal, dit le marquis de), littérateur français, petit-fils de G. Maréchal, chirurgien de Louis XIV, 1747-1789, se fit un nom par ses bons mots et ses calembours plus que par ses ouvrages. Cependant, le *Séducteur*, comédie en 5 actes et en vers, 1783, eut du succès; les *Réputations* tombèrent en 1788. Mais on a souvent parlé de sa *Lettre écrite à madame la comtesse Tation par le sieur de Bois-Flotté, étudiant en droit fil*, 1770, in-8°; des *Amours de l'ange Lure et de la fée Lure*, 1772; de l'*Almanach des calembours*, etc.; opuscules sans intérêt aujourd'hui. Deville a publié, en 1800, le *Bievriana* ou Recueil des calembours.

Biez (Oudard du), maréchal de France, mort en 1553, fut un des bons capitaines de François I^{er}. Il eut la compagnie de Bayard, après la mort du brave chevalier, servit avec distinction en Italie, en Artois, et devint maréchal en 1542. Il commanda l'armée de Picardie en 1545; mais il échoua au siége de Boulogne. Sous Henri II, les Guises jaloux lui firent intenter un procès pour quelques concussions; il fut condamné à mort en 1549, et dégradé de noblesse sur l'échafaud où son gendre était décapité, pour avoir rendu Boulogne; on lui fit grâce de la vie, mais il mourut de chagrin.

Biffi (Andrea), sculpteur milanais de la fin du xvi^e s., a beaucoup travaillé aux bas-reliefs de la cathédrale de Milan, ainsi que son fils, *Carlo*.

Bigarré (Auguste-Julien), général, né à Belle-Isle-en-Mer, 1775-1838, volontaire dès 1791, se distingua par son courage, fut colonel en 1807, général de brigade en 1808, et combattit, sous Joseph, en Italie et en Espagne. Il est surtout connu par le combat qu'il livra, comme général de division, le 1^{er} mai 1815, à Auray, contre l'armée royaliste, forte de 8,000 hommes.

Bigerriones, peuple gaulois de l'ancienne Novempopulanie; ils avaient pour capit. Turba (Tarbes), et leur pays a formé le Bigorre.

Big-Horn, riv. des États-Unis, vient des montagnes Rocheuses, et, après 1,200 kil. de cours, se jette dans le Yellow-Stone (fleuve jaune) au Fort-Manuel.

Bigio (Marc-Antoine-Francia), peintre italien, né à Sienne, mort vers 1525, fut l'élève et l'ami d'André del Sarto, qu'il aida dans ses travaux. Il avait une grande activité. On voit plusieurs de ses œuvres à Florence, au musée de Dresde, etc.

Bigland (John), historien anglais, né dans le Yorkshire, 1750-1832, est surtout connu par son *Histoire d'Espagne*, trad. par Matthieu Dumas, 3 vol. in-8°; et par un *Précis de l'histoire politique et militaire de l'Europe, depuis la paix de* 1783 *jusqu'à l'époque actuelle;* 3 vol., 1811, trad. et continué, jusqu'en 1819, par Mac-Carthy.

Bignon (Jérôme), magistrat, né à Paris, 1589-1656, fils d'un avocat instruit, fit de si rapides progrès qu'à 10 ans il publia une *Chronographie* ou *Description de la Terre sainte*, 1600, in-12. Henri IV le plaça auprès de son fils, le duc de Vendôme, et Bignon fit, pour le jeune prince, un *Discours de la ville de Rome*, 1604, in-8°. L'année suivante, il composa un *Traité sommaire de l'élection du pape*, in-8°, qui eut trois éditions en une année. Nommé précepteur du Dauphin, il présenta à Henri IV, en 1610, un ouvrage savant sur l'*Excellence des rois et du royaume de France*, in-8°. Puis il s'adonna à l'étude du droit et publia, en 1613, les *Formules de Marculfe*, in-8°, avec des notes pleines d'érudition. On le surnomma dès lors le *Varron français*. Avocat distingué, il fut nommé, en 1620, avocat général au grand conseil, puis conseiller d'État; en 1626, il devint avocat général au Parlement de Paris, et porta souvent la parole avec éclat. Il céda sa charge en 1641; fut nommé, en 1642, grand-maître de la bibliothèque du roi, posséda la confiance d'Anne d'Autriche, et rentra dans sa charge d'avocat général, à la mort de son gendre, pour la transmettre à son fils. Il a encore publié : *De la Grandeur de nos rois et de leur souveraine puissance*, 1615, etc.

Bignon (Jean-Paul), son petit-fils, né à Paris, 1662-1743, prêtre de l'Oratoire, prédicateur du roi, bibliothécaire du roi en 1718, fut de l'Académie française. On lui doit plusieurs ouvrages, des *Mémoires* publiés dans le *Journal des Savants;* il a travaillé aux *Médailles du règne de Louis XIV et de celui de Louis XV*.

Bignon (Armand-Jérôme), neveu du précédent, 1711-1772, intendant de Soissons, bibliothécaire du roi, prévôt des marchands à l'époque du mariage de Louis XVI, fut de l'Académie française en 1743. — Son fils, *Jean-Frédéric*, 1747-1784, fut aussi bibliothécaire du roi et membre de l'Académie des Inscriptions.

Bignon (Louis-Pierre-Edouard), homme d'État, né à La Meilleraye (Seine-Inférieure), 1771-1841, volontaire de 1792, secrétaire de son général, s'éleva par lui-même, devint secrétaire de légation en 1797; et, depuis lors, fut activement employé dans la diplomatie, en Italie, à Berlin, à Cassel, en Prusse, où il administra sagement les domaines et les finances, de 1806 à 1808, à Carlsruhe, en Autriche, à Varsovie. En 1814, il publia un *Exposé comparatif de l'état financier, militaire, politique et moral de la France et des principales puissances de l'Europe;* en 1815, un *Précis de la situation politique de la France*. Il fut, pendant les Cent-Jours, membre de la chambre des représentants, et signa, comme ministre des affaires étrangères, la convention du 3 juillet. Député de l'Eure depuis 1817, membre distingué de l'opposition, il demanda le rappel des proscrits; réélu par le Haut-Rhin, par Rouen, nommé par trois arrondissements en 1827, il fut délégué au ministère de l'instruction publique en 1830, et, du 10 août au 2 nov., fit partie du conseil des ministres. Il fut nommé pair de France en 1837. Napoléon, dans son testament, avait écrit : « Je lègue au baron Bignon 100,000 francs; je l'engage à écrire l'histoire de la diplomatie française, de 1792 à 1815. » Bignon, agrandissant le cadre, con-

sacra ses dernières années à l'accomplissement de cette tâche. Il a publié les 10 premiers volumes de l'*Histoire de France sous Napoléon;* les 4 derniers volumes, qu'il avait préparés, ont paru par les soins de M. A. Ernouf. On a encore de lui : *Des Proscriptions*, 1819 ; *Du Congrès de Troppau*, 1821 ; et des brochures politiques de circonstance, comme les *Cabinets et les peuples, depuis* 1815 *jusqu'à* 1822, etc. Il s'est placé à un rang élevé parmi les diplomates et les publicistes de la France. Il était de l'Académie des sciences morales et politiques depuis 1832; M. Mignet y a lu une *Notice historique* sur Bignon.

Bigoigne (Pierre), sculpteur français du XVI^e s., a travaillé au magnifique tombeau de François I^er à Saint-Denis.

Bigonnet (Jean-Adrien), 1755-1832, membre du conseil des Cinq-Cents, a publié deux ouvrages curieux : *Coup d'Etat du* 18 *brumaire*, 1819, in-8° ; *Napoléon Bonaparte considéré sous le rapport de son influence sur la révolution*, 1821, in-8°.

Bigorre (le), *Bigerrensis pagus*, pays de l'ancienne Gascogne, entre l'Armagnac au N., l'Astarac et le Comminges à l'E., le Béarn à l'O., les Pyrénées au S. La capit. était Tarbes; les v. princ. étaient : Vic-de-Bigorre, Lourdes, Baréges, Bagnères, Saint-Sever-de-Rustan. Il a formé la plus grande partie du dép. des Hautes-Pyrénées. Habité d'abord par les Bigerriones, possédé par les Wisigoths, il forma un comté, réuni à la couronne en 1292, comme dot de Jeanne, femme de Philippe IV. Il fut donné au comte de Foix par Charles VII, en 1425, passa à la maison d'Albret et fut définitivement réuni en 1607.

Bigorre (monts de) ou de **Baréges**, contre-fort septentrional des Pyrénées, entre les bassins de l'Adour et de la Garonne; il se détache vers les pics de Troumouse et de Marboré au N. E. du mont Perdu, se dirige du S. au N., ayant une hauteur moyenne de 2,400 m., renferme les pics de Cambielle (3,234 mèt.), de Néouvielle (3,092 mèt.), de Bargons, d'Arbizon (2,845 mèt.); il envoie vers le N. O. un épais contre-fort, entre l'Adour et le Gave de Pau, dans lequel on trouve le mont Tourmalet (2,194 mèt.), le pic du midi de Bigorre (2,909 m.), le pic de Montaigu (2,340 mèt.). Les monts de Bigorre s'aplatissent dans le plateau de Lannemezan, puis se prolongent par les collines de l'Armagnac.

Bigot de Préameneu (Félix-Julien-Jean), jurisconsulte français, né à Rennes, 1747-1825, avocat au Parlement de Paris, juge du 4^e arrond. en 1790, membre de l'Assemblée législative en 1791, fut du parti des modérés. Après le 10 août, il se cacha pour ne reparaître qu'au 18 brumaire. Bonaparte l'appela au conseil d'Etat; il fut l'un des auteurs du Code civil. Nommé comte en 1804, grand officier de la Légion d'honneur, il devint ministre des cultes en 1808 ; il était de l'Académie française. Il rentra dans l'obscurité en 1815.

Bigot de Morogues. V. Morogues.

Bihar, comitat de Hongrie, dans le cercle au delà de la Theiss, tire son nom du bourg de Bihar, à 20 kil. N. O. de Gross-Wardein. Il renferme près de 400,000 h., Valaques, Grecs non unis, Hongrois. Le pays, montagneux à l'E., marécageux à l'O., est généralement fertile en froment, maïs, fruits, vins ; il élève beaucoup de bestiaux ; on exploite la soude naturelle, le salpêtre, d'excellente terre à poterie, de beaux marbres, etc. Le ch.-l. est Gross-Wardein ; il a été quelquefois divisé en deux comitats, le *Sud-Bihar* et le *Nord-Bihar*, dont le ch.-l. était la ville royale de Debreczin.

Bikanir. V. Bicanère.

Bilbao (*Amanes portus, Flaviobriga*), ch.-l. de la prov. de Biscaye (Espagne), sur l'Ansa, à 8 kil. de son embouchure, à 290 kil. N. E. de Madrid. Elle est bien bâtie, presque entièrement sur pilotis, avec une grande place et de belles promenades. On y remarque un pont, l'hôpital et la digue. Elle est fortifiée. Son commerce est considérable ; il consiste surtout en laines, fer, acier, armes ; l'importation est plus importante encore ; les gros bâtiments s'arrêtent à Portugalète et à Oleveaga; 15,000 hab.— Ville ancienne, rebâtie en 1300, elle reçut alors de grands priviléges ; au XV^e s., le célèbre consultado ou tribunal de commerce de Burgos y fut transféré. Prise par les Français en 1795 et 1808, reprise en 1809, elle fut inutilement assiégée par les carlistes en 1835 et 1836; Espartero remporta, à la fin de cette année, une victoire sous ses murs. Siége de 1874.

Bilbilis auj. Baubola ou Calatayud, v. des Celtibériens, dans la Tarraconaise; patrie de Martial. — Nom du fleuve *Xalon*.

Bilderdijk (Guillaume), poëte hollandais, né à Amsterdam, 1756-1831, d'un esprit facile et presque universel, s'occupa de droit, de philologie, de philosophie, de médecine et de théologie, mais fut surtout poëte. Attaché à la maison d'Orange, il quitta la Hollande en 1795, vécut en Allemagne, à Londres, fut bien accueilli, en 1806, par le roi Louis-Napoléon, et, depuis l'abdication de ce roi, vécut dans la retraite. Il s'est essayé dans tous les genres, depuis l'épigramme jusqu'à l'épopée ; il a publié des *Mélanges poétiques*, 2 vol., 1802, où l'on trouve un poëme didactique sur l'*Astronomie*, et des traductions d'Ossian ; des *Poëmes*, 1803, dans lesquels il imite Delille; de *Nouveaux Mélanges poétiques*, 2 vol., 1806 ; 3 vol. de *Tragédies*, 1808 ; *Feuilles d'automne* et *Fleurs d'hiver*, 1810 ; *Destruction du premier monde*, poëme épique, dont les 5 premiers chants ont seuls paru, 1815-17 ; la *Maladie des Savants*, poëme satirique ; *Guerre des souris et des grenouilles*, *Fléaux moraux*, *Chants des grillons*, poëmes comiques, qui sont devenus populaires, etc. Parmi ses ouvrages en prose, on cite une bonne *Grammaire raisonnée de la langue hollandaise*, un *Traité de botanique* traduit par de Mirbel. Très-estimé par ses compatriotes, il s'est toujours distingué par un style pur, facile, élégant.

Bilédulgérid ou **Bélad-el-Djérid**, c.-à-d. *terre des palmiers ou des dattes*. C'est le nom de la partie du Sahara située au sud de l'Atlas, depuis le Maroc jusqu'au Fezzan ; le pays aride, traversé par quelques ruisseaux saumâtres, produit surtout des dattes.

Bilin, v. de Bohême, à 21 kil. O. de Leitmeritz, sur la *Bila*, affl. de gauche de l'Elbe. On y voit deux beaux châteaux, l'un aux princes de Lobkowitz, l'autre occupé par l'établissement pour l'exploitation d'eaux minérales très-recherchées ; 3,500 hab.

Bill, anc. **bille**, mot anglais, est une altération de bulle, lat. *bulla*, et désignant tout projet de loi.

Bill des six articles ; il fut publié, en 1539, par Henri VIII, comme chef suprême de l'Eglise; il ordonnait de croire à la présence réelle, de communier sous une seule espèce, proscrivait le vœu de chasteté et le célibat des prêtres, la confession auriculaire et les messes privées. Quiconque nierait le 1^er article devait périr par le feu ; la résistance aux 5 autres entraînait la confiscation et l'emprisonnement; en cas de récidive, la mort. Les protestants l'ont appelé *Statut du sang*.

Bill des trente-neuf articles; il fut publié, en 1562, par Elisabeth, avec l'approbation du parlement, et il a véritablement constitué l'Eglise anglicane dans ses dogmes, ses cérémonies, sa hiérarchie; c'est un mélange de calvinisme et de luthéranisme ; la hiérarchie ecclésiastique est conservée, avec le roi au sommet, comme chef de l'Eglise.

Biliverti (Giovanni), peintre de Florence, 1576-1644, fut élève de Cigoli, qu'il aida dans plusieurs de ses tableaux. Son talent fut très-inégal; ses têtes sont pleines de vivacité et d'expression; ses tableaux sont très-nombreux à Florence.

Billaud-Varennes (Jacques-Nicolas) conventionnel, né à La Rochelle, 1756-1819, fils d'un avocat, fit d'abord ses études de droit à Poitiers, entra, comme pensionnaire laïque, au collége de Juilly, y devint préfet des études; puis vint à Paris, en 1785, pour y exercer la profession d'avocat au Parlement. Il écrivait, au moment où la Révolution éclata, son livre du *Despotisme des ministres*, 1789, 3 vol. in-8°; il attaqua dans de violents pamphlets le clergé et les ministres, proposa, dès le 1^er juillet 1791, le gouvernement républicain, et fut poursuivi à cause de sa brochure, *Acéphalocratie*. Il reparut bientôt aux Jacobins, prépara le 10 août, fut membre de la Commune, puis substitut du procureur-syndic. Sa participation *active* aux massacres de septembre a été contestée. Il fut nommé par Paris membre de la Convention, vota la mort de Louis XVI et se distingua par les motions les plus sanguinaires. L'un des chefs de la Montagne, il fut l'un des ennemis les plus déclarés des Girondins, fut membre du Comité de salut public, président de la Convention, organisa le gouvernement révolutionnaire et mit la terreur à l'ordre du jour. Il fit décréter la fête de l'anniversaire de la mort de Louis XVI, envoyer au tribunal révolutionnaire le duc d'Orléans, la reine, etc.; fit rédiger l'acte d'accusation de tous les rois. Menacé par Robespierre, il fut l'un de ses ennemis au 9 thermidor; mais il fut bientôt frappé lui-même par la réaction. Le 12 germinal an III, il fut décrété d'accusation avec Barrère, Collot-d'Herbois et Vadier ; en prairial, il fut déporté à Cayenne. Après

le 18 brumaire, il refusa sa grâce, que lui envoyait le Premier Consul. En 1816, forcé de quitter Cayenne, rendue à la France, il se réfugia au Port-au-Prince et mourut pauvre et délaissé. Ses *Mémoires*, 2 vol. in-8°, 1821, sont apocryphes.

Billault (Auguste-Adolphe-Marie), homme d'Etat, né à Vannes, 1805-1863, fut avocat à Nantes, membre du conseil général en 1834, publia plusieurs brochures sur l'*Education en France*, sur l'*Organisation des Communes*, sur les *Voies de transport*, et devint député en 1837. Il se distingua par son talent souple et fécond, devint sous-secrétaire d'Etat de l'agriculture et du commerce, dans le cabinet du 1er mars, puis rentra dans les rangs de l'opposition. Il attaqua surtout le ministère dans l'affaire du droit de visite. Il sembla se rapprocher de M. Guizot dans la question des mariages espagnols et même dans la discussion de l'adresse de 1848. Membre de l'Assemblée constituante, il vota d'ordinaire avec la gauche et se prononça pour le droit au travail. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative. Mais le président Louis-Napoléon ne cessa de le consulter, et, après le 2 décembre 1851, il reçut la présidence du Corps législatif et contribua au rétablissement de l'Empire. Il fut nommé ministre de l'intérieur et sénateur en 1854; céda le ministère au général Espinasse, 1858; y rentra en 1859; puis, comme ministre d'Etat, chargé de défendre le gouvernement devant le Corps législatif, il déploya jusqu'à sa mort la plus grande activité, l'éloquence la plus habile et la plus variée.

Billaut (Adam). V. Adam.

Bille (Steen-Andersen), amiral et ministre danois, 1751-1833, se distingua, comme marin, aux Antilles et surtout dans une expédition contre Tripoli, en 1796. Il prit une part glorieuse à la bataille du 2 avril 1801, dans la rade de Copenhague, contre les Anglais, fut directeur de la défense maritime de la capitale en 1807, devint contre-amiral en 1809. En 1814, il fut chargé de remettre aux Suédois les forteresses de Norvége, s'efforça de créer une nouvelle flotte et devint amiral en 1829. — Son fils, *Steen-Andersen*, né en 1797, célèbre par le voyage de circumnavigation qu'il fit, sur *la Galathée*, de 1845 à 1847, est devenu contre-amiral et ministre de la marine.

Billecocq (Jean-Baptiste-Louis-Joseph), jurisconsulte, né à Paris, 1765-1829, député suppléant pour Paris à l'Assemblée législative, fut emprisonné après le 10 août 1792, mis hors la loi après la journée du 13 vendémiaire, fut destitué de fonctions administratives après le 18 fructidor; rentra au barreau, en 1797, et s'y distingua. Il s'occupa dès lors des travaux de sa profession et d'études littéraires. On lui doit un grand nombre de discours, d'opuscules, d'œuvres de circonstance presque toutes remarquables alors, de traductions de l'anglais, du latin; parmi ses opuscules on cite: *Notice sur Bellart; Quelques considérations sur les tyrannies diverses qui ont précédé la Restauration, sur le gouvernement royal et sur la dernière tyrannie impériale; De la Religion chrétienne relativement à l'Etat, aux familles, aux individus; De l'influence de la guerre d'Espagne; Du Clergé en* 1825, etc.

Billington (Elisabeth **Weischsel**, mistriss), cantatrice anglaise, célèbre par son talent et ses aventures, née à Londres, 1768-1818, eut des succès sans exemple, puisqu'elle jouait alternativement à Drury-Lane et à Covent-Garden.

Billiton, l'une des îles de l'archipel de la Sonde (Malaisie), au S.O. de Bornéo; longue de 80 kil. sur 70 de largeur, cédée aux Hollandais en 1822, est riche en étain, fer, bois précieux; 25,000 hab.

Billom, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil. S. E. de Clermont (Puy-de-Dôme). Commerce considérable de chanvre, fil, laine, grains, bestiaux; élève des abeilles. Faïence, poteries, briques. Bien située dans la partie la plus fertile de la Limagne, dont elle se disait la capitale, cette ville fit un commerce étendu; l'église Saint-Cerneuf est très-ancienne; il y eut une université florissante en 1455, qui devint un collége des jésuites, en 1555; 4,556 hab.

Billy, petit pays du Bourbonnais (Allier), où se trouvait le bourg de Billy, à 16 kil. O. de la Palisse, puissante seigneurie, avec un château qui appartenait aux Montmorency.

Bilma, v. du Sahara, dans une oasis de ce nom, sur la route de Mourzouk au Bournou, habitée par des Berbères Tibbous. On tire du sol une grande quantité de sel gemme qu'on exporte au loin.

Bilsen, v. du Limbourg belge, à 12 kil. O de Maëstricht, sur la Demer. Eaux minérales ferrugineuses; coutellerie et poteries; 3,000 hab.

Bilston, v. du comté de Stafford (Angleterre), à 15 kil. N. O. de Birmingham, sur un bras de la Tame et près du Canal de grande jonction. Mines de houille, de fer, carrières de pierre; usines nombreuses, poteries. Aux environs, la houillère de Bradley est en feu depuis 80 ans; 25,000 hab.

Bimah, capit. d'un petit Etat de l'île de Sumbava (Malaisie), fait un grand commerce de riz, pistaches, cire, chevaux, etc.

Binche, v. du Hainaut (Belgique), à 16 kil. S. E. de Mons, sur la Haine. Distilleries, tanneries; broderie sur tulle; 6,500 hab.

Bindrabund, v. de l'Hindoustan, à 55 kil. N. O. d'Agrah, sur la Djemnah. Temple célèbre de Krichna, visité par beaucoup de pèlerins.

Bineau (Jean-Martial), ingénieur et homme d'État, né à Gennes (Maine-et-Loire), 1805-1855, fut un ingénieur des mines distingué et a publié dans les *Annales des Mines* plusieurs bons mémoires. On lui doit un ouvrage remarquable, les *Chemins de fer d'Angleterre* 1840. Député de 1841 à 1848, il prit surtout part aux discussions d'affaires. Membre de l'Assemblée constituante, il mérita par ses études financières de devenir ministre des travaux publics en 1849. Ministre des finances en 1852, il a réalisé la conversion de la rente 5 p 100 en 4 1/2 et l'emprunt de 250 millions en 1855. Il refusa le titre de membre de l'Académie des sciences morales et politiques, qui lui avait été donné par l'Empereur en 1855.

Binet (René), littérateur, né près de Beauvais, 1732-1812, fut le dernier recteur de l'ancienne université de Paris et proviseur du lycée Bonaparte. On lui doit des traductions d'*Horace*, de *Valère-Maxime*, de *Virgile*, de quelques *Discours de Cicéron* et une *Histoire de la décadence des mœurs chez les Romains*, in-8°, 1795.

Bingen (*Bingium*), v. de la Hesse-Darmstadt, au confluent du Rhin et de la Nahe, à 25 kil. O. de Mayence. Tanneries importantes; fab. de tabac. Commerce des vins estimés des environs; exportation de grains et de bestiaux. Près de là est le *Bingerloch* (trou de Bingen), ligne de rochers qui barrent le lit du Rhin; des travaux considérables ont rendu le fleuve navigable. Les environs sont pittoresques; on y trouve les restes curieux de plusieurs châteaux; 7,000 hab.

Bingham, v. du comté et à 13 kil. E. de Nottingham (Angleterre), dans un pays riche. Fab. de bas au métier, foires considérables; 16,000 hab.

Bingley, acteur hollandais, né à Rotterdam, 1755-1818, se montra excellent tragédien, bon comédien et habile administrateur de théâtres.

Bingley, v. du Yorkshire (Angleterre), à 20 kil. N. O. de Leeds, à 60 kil. S. O. d'York, sur l'Aire, filatures de coton et de laine; 12 000 hab.

Binic, petit port des Côtes-du-Nord (France), à 12 kil. N. O. de Saint-Brieuc. Pêche de la morue et de la baleine; 3,458 hab.

Bintang, île de l'archipel de la Sonde (Malaisie), au S. de la presqu'île de Malacca, longue de 28 kil., large de 15, fait le commerce de poivre, de poudre d'or. Elle appartient aux Hollandais et a 24,000 hab., dont 13,000 Chinois. Le ch.-l. est *Riouv*, port franc.

Biobio, fl. qui se jette dans le Grand Océan, après un cours de 350 kil., entre le Chili et l'Araucanie.

Biœrn ou **Biorn**, nom de 3 rois de Suède qui ont régné au VIIIe s. et au IXe; saint Anschaire fut bien accueilli par Biœrn III.

Bion, nom de 2 rhéteurs grecs; d'un poëte tragique du Ier s. av. J. C.; d'un mathématicien d'Abdère, au IIIe ou IVe s. av. J. C., etc.

Bion, poëte bucolique grec du IIIe s. av. J. C., né à Smyrne, vivait en Sicile, au temps de Théocrite, et mourut peut-être empoisonné. On a de lui 17 idylles en dialecte dorien, un *Chant funèbre en l'honneur d'Adonis*, l'*Epithalame d'Achille et de Déidamie*, etc. On a souvent réuni et confondu ses poésies avec celles de Théocrite, et surtout de son élève Moschus. Gail les a traduites, 1795.

Bion, philosophe grec, né à Olbia, sur le *Borysthène* (d'où son surnom), vécut à la cour d'Antigone Gonatas; il était de la secte des cyniques, et porté à la satire. Stobée a conservé de lui quelques fragments ou plutôt quelques bons mots.

Biondo (Flavio). V. Flavio.

Biot (Jean-Baptiste), astronome, physicien et chi-

miste français, né à Paris, 1774-1862, fut élève de l'École polytechnique, professeur à l'école centrale de Beauvais, professeur de physique au Collége de France, 1800, membre de l'Académie des sciences, 1803. Il fit une célèbre ascension aérostatique avec Gay-Lussac. Membre du Bureau des longitudes, il accompagna Arago en Espagne dans son voyage géodésique. Il entreprit d'autres voyages scientifiques, notamment aux Orcades, 1817. Jusqu'en 1825, il poursuivit avec ardeur les grandes opérations géodésiques commencées par Delambre et Méchain; par son enseignement et par ses ouvrages, il contribua à répandre le goût des hautes études scientifiques. Il se fit remplacer au Collége de France par un suppléant, à partir de 1831. Il a écrit de nombreux *mémoires* sur l'optique et l'astronomie principalement; on les trouve dans le *Journal de l'École polytechnique*, dans le *Recueil de l'Académie des sciences*, dans les *Mémoires de la Société d'Arcueil*, dans le *Journal des Savants*, dont il a rédigé longtemps la partie mathématique. On lui doit: *Analyse du traité de la mécanique céleste de Laplace; Traité analytique des courbes et des surfaces de second degré*, ou *Essai de géométrie analytique; Essai sur l'hist. générale des sciences pendant la Révolution; Traité élémentaire d'astronomie physique*, 3e édit., 1850, 6 vol. in-8° avec atlas; *Recherches sur les réfractions ordinaires qui ont lieu près de l'horizon; Recherches sur les mouvements des molécules de la lumière autour de leur centre de gravité; Traité de physique expérimentale et mathématique*, 1816, 4 vol. in-8°; *Précis élémentaire de physique expérimentale*, 2 vol. in-8°; *Recherches sur plusieurs points de l'astronomie égyptienne*, 1823; *Notions élémentaires de statistique*, 1828, etc., etc. Biot fut aussi l'auteur de travaux littéraires remarquables par la concision élégante et la fermeté du style; outre de nombreux articles dans la *Biographie universelle*, il écrivit: un *Éloge de Montaigne*, 1812; une *Notice sur Gay-Lussac*, etc. Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, puis de l'Académie française en 1856, il jouissait d'une estime universelle bien méritée; il réunit ses écrits, plus particulièrement littéraires, sous le titre de: *Mélanges scientifiques et littéraires*, 1858, 3 vol. in-8°.

Biot (Édouard-Constant), sinologue, fils du précédent, né à Paris, 1803-1850, fut l'un des premiers à montrer en France les avantages des chemins de fer, publia un *Manuel des constructeurs des chemins de fer*, 1834; écrivit un livre couronné par l'Académie des sciences morales et politiques, en 1840. *De l'abolition de l'esclavage ancien en Occident;* et s'appliqua surtout à l'étude de la langue chinoise. En 1847, il fut élu membre de l'Académie des Inscriptions, publia un grand nombre de Mémoires dans le *Journal Asiatique* et le *Journal des Savants;* puis le *Dictionnaire des villes et arrondissements de l'empire chinois*.

Bipontum ou **Bipontium**, nom en latin moderne de la ville de Deux-Ponts; de là la qualification commune d'éditions *bipontines*, donnée aux livres imprimés à Deux-Ponts

Bir (*Birtha*), v. de l'eyalet et à 100 kil. N. E. d'Alep (Turquie d'Asie), sur l'Euphrate; jadis fortifiée et très-commerçante, mais ruinée par Tamerlan. On y passe le fleuve, et l'on a proposé d'y faire commencer la navigation à vapeur sur l'Euphrate; 3,000 hab.

Birague (René de), né à Milan, 1507-1583, d'une famille attachée à la France, vint dans ce pays pour fuir la colère du duc François Sforza, fut nommé, par François Ier, conseiller au Parlement de Paris; par Henri II, gouverneur du Lyonnais, et son ambassadeur au concile de Trente. Confident de Catherine de Médicis, garde des sceaux, en 1570, il fut l'un des instigateurs du massacre de la Saint-Barthélemy, devint chancelier après la mort de l'Hospital, partagea les folies et les mascarades de Henri III; et, devenu veuf, se fit prêtre, fut évêque de Lavaur et cardinal.

Biran (Maine de). V. Maine.

Birch (Thomas), historien anglais, né à Londres, 1705-1766, d'abord quaker, puis ministre anglican, fut membre et secrétaire de la Société royale de Londres. On a de lui: *Esquisses historiques sur des personnages distingués*, 1752, 2 vol. in-fol.; *Mémoires du règne d'Élisabeth de 1581 jusqu'à sa mort, d'après les papiers d'Antoine Bacon*, 1754, 2 vol. in-4°; *Hist. de la Société royale de Londres*, 4 vol. in-4°; et surtout *Dictionnaire historique et critique*, 1734-45, 10 vol. in-fol., traduction de Bayle fort augmentée.

Bird (Édouard), peintre anglais, mort en 1819, composa de bons tableaux pour le marquis de Stafford, la princesse Charlotte, le prince régent, lord Bridgewater, etc.

Bird (Guillaume), compositeur anglais, 1546-1623, organiste de la cathédrale de Lincoln, puis de la chapelle royale, fut considéré comme un des plus grands musiciens de son temps. Ses compositions pour l'église sont encore admirées.

Biren (Ernest-Jean), duc de Courlande, né dans ce pays, 1690-1772, fils d'un capitaine, entra dans la maison d'Anne Ivanovna, duchesse de Courlande, devint son favori, se maria à l'une de ses dames d'honneur, mais fut repoussé par la noblesse courlandaise, quand il voulut se faire inscrire sur ses registres. Anne devint impératrice en 1730; malgré l'opposition de la noblesse moscovite, elle appela Biren auprès d'elle, le nomma grand chambellan, comte, le laissa gouverner avec intelligence, mais avec cruauté, et le fit élire duc de Courlande en 1737. Il ne quitta pas Moscou, et se fit nommer régent du jeune Ivan, petit-neveu d'Anne, en 1740. Mais, au bout de quelques jours, une conspiration, dirigée par le maréchal Munich, lui enleva le pouvoir et la liberté, 20 novembre. Il fut condamné à mort, puis relégué en Sibérie, bien au delà de Tobolsk. Élisabeth, à son avénement, 1741, rappela Biren et envoya Munich à sa place; Biren dut vivre à Iaroslav. Pierre III le rappela, et Catherine II lui rendit même son duché. Il rentra à Mittau et gouverna jusqu'à sa mort avec assez de douceur. Par vanité, il se faisait appeler Biron, comme s'il descendait de la famille française de ce nom.

Biren (Pierre), son fils aîné, né à Mittau, 1742, associé au pouvoir de son père, dès 1769, régna jusqu'en 1795. En lutte avec les grands, il chercha vainement à se placer sous la protection de la Prusse, et fut forcé d'abdiquer en mars 1795. Catherine II acheta ses domaines 500,000 ducats, et lui donna une pension de 100,000 écus. Il vécut dès lors à Berlin, ou dans son duché de Sagan, ou dans ses terres. Il mourut en 1800.

Birger de Bielbo, régent de Suède, 1210-1266, de la puissante famille des Folkungars, épousa Ingeborg, sœur du roi Éric, délivra Lubeck, assiégée par les Danois, soumit la Finlande, fit cesser les pirateries de ses habitants et les convertit au christianisme. A la mort d'Éric, 1250, il aspira au trône; mais les grands se hâtèrent de proclamer le jeune Valdemar Ier, et Birger se contenta du titre de régent. Il introduisit de sages réformes dans les lois, supprima les épreuves ou ordalies, abolit l'esclavage, fonda Stockholm et la cathédrale d'Upsal, etc. Malheureusement, à sa mort, il disposa du royaume en faveur de son fils aîné, donna aux trois autres des duchés, et prépara pour son pays de funestes dissensions.

Birger, roi de Suède, son petit-fils, né en 1281, roi en 1290, eut pour tuteur le sage Torkel Kanutson. Mais en 1304, commencèrent des guerres civiles, suscitées par les jeunes frères du roi, Éric et Valdemar, avec lesquels il fut forcé de partager le royaume. En 1317, il les attira dans un piége et les laissa mourir de faim au château de Nykiöping. Le peuple se révolta; Birger se réfugia en Danemark, où il mourut en 1321.

Birkadem, village à 10 kil. E. d'Alger, sur la route de Blidah, organisé en 1842; 3,000 hab.

Birkenfeld, v. du grand-duché d'Oldenbourg, près de la Nahe, à 35 kil. E. de Trèves; 2,000 hab. — Ch.-l. d'une principauté de 37,000 hectares et de 35,000 hab., enclavée entre la Prusse rhénane et la Hesse-Hombourg, que le traité de Vienne a donnée, en 1815, au grand-duc d'Oldenbourg.

Birkenhead, v. du comté de Lancastre (Angleterre), sur la rive gauche de la Mersey, en face de Liverpool, n'avait que 200 hab. en 1821, en compte plus de 66,000 et s'accroît tous les jours. Elle a de vastes docks; la compagnie a construit des maisons pour les ouvriers.

Birket-el-Hadgi, c'est-à-dire *lac des pèlerins*, lac de la Basse-Égypte, ayant 45 kil. de long sur 15 de large, à 16 kil. N. O. du Kaire. Rendez-vous des pèlerins qui se dirigent vers l'Arabie.

Birket-el-Keroun, peut-être le lac Mœris. — V. *Mœris*.

Birkstein ou **Burgstein,** village de Bohême, à 40 kil. S. E. de Leitmeritz; grande manufacture de glaces. Aux environs sont les plus anciennes fabriques de cristaux de Bohême.

Birman (Empire), État de l'Asie, au N. O. de l'Indo-Chine, a pour limites: au N., le pays de Borkhampti et l'Assam, tributaire des Anglais; à l'E., le Yun-nan chinois et le Salouen, qui le sépare du royaume de Siam;

au S. et à l'O. les provinces anglaises de Pégou, d'Arakan, du Kassai. Le nom du peuple devrait s'écrire Barma. Il a environ 1,000 kil. de long sur 500 de large. Il est traversé du N. au S. par les ramifications des montagnes du Thibet et arrosé par l'Iraouaddy et le Salouen. Le climat est salubre et tempéré, à cause de l'élévation du sol ; les plaines et les vallées produisent du blé, des légumes, la canne à sucre, le tabac, l'indigo, le coton, etc.; les forêts renferment beaucoup de bois de construction, de teck, et vers le N. des sapins très-beaux. Les campagnes sont couvertes de troupeaux, souvent exposés aux ravages des tigres; il y a beaucoup d'insectes, fourmis, punaises, etc. Les mines sont nombreuses: or, argent, rubis, saphirs; fer, plomb, étain, antimoine, arsenic, soufre, ambre, marbre. L'agriculture est négligée et l'industrie peu active; on fait assez de commerce avec la Chine principalement. Les Birmans sont d'un caractère plus vif que les Hindous; après avoir longtemps adoré un grand éléphant blanc, ils se sont convertis au Bouddhisme, au VIII^e s.; leurs prêtres ou *talapoins* ont composé beaucoup de livres de morale; mais ils dominent et pillent le pays. Quoique l'instruction soit répandue, les Birmans sont arriérés dans les sciences et dans les lettres; leur idiome est composé de pâli et de chinois. Leur code ou *Derma-Sastra* renferme en langue pâli les vers sacrés de Manou, éclaircis par de nombreux commentaires; les lois sont en général équitables et intelligentes; mais les lois pénales sont très-rigoureuses et les supplices variés. Le gouvernement est une monarchie héréditaire et despotique; les princes de la maison royale forment le conseil d'Etat; la population est divisée en classes distinctes, la famille royale, les fonctionnaires, les prêtres, les négociants, les propriétaires, les paysans, les esclaves, etc.; les gouverneurs de provinces rançonnent leurs administrés. L'armée régulière, peu considérable, a des sabres, des lances, de mauvais fusils; les bateaux de guerre composent la principale force militaire. La population est d'environ 4,000,000 d'habit. La capit. est *Mandaleh;* les villes princ. sont : Ava, Amarapourah, Saïgaïng, Quantong, Bampou, Pohemghée, Kammah, Patro, Tango, Pagham. On connaît fort mal le N. et l'E. de l'empire ; cette contrée montagneuse est partagée entre plusieurs petits princes tributaires ou soumis; le Kochanpri, habité par les Chanouas, le Laos birman ; à l'O., on trouve entre l'Arakan et le Birman le pays des Kaïns ou Kyens et celui des Karyans, plus au S. — Le Birman a été formé de plusieurs royaumes indépendants, Pégou, Ava, Arakan, etc.; au XVI^e s., les Birmans, peuple guerrier de l'Ava, se rendirent indépendants du roi de Pégou. Au XVIII^e s., un Birman de naissance obscure, Alomprâ, s'empara de Pégou, de Martaban, etc., et fonda l'empire des Birmans, vers 1753. Ses successeurs s'agrandirent aux dépens des Siamois à l'E., et vers le N. O. jusqu'au Brahmapoutra. Une première guerre avec les Anglais, 1824-25, se termina par le traité d'Yandabo, 1826, qui donna à l'Angleterre les provinces de Ténasserim, Arakan, Tavay, Ye, etc. Un résident anglais séjourna à Ava jusqu'en 1840. Une deuxième guerre, 1851-53, a enlevé aux Birmans Martaban, Rangoun, Bassein, le Pégou. Ils sont maintenant sans communication avec la mer, cernés par les provinces anglaises et par les Siamois, leurs ennemis.

Birman anglais ou **British Barmah, Burmah**, nom donné depuis 1862 à une province qui fait partie de l'empire britannique des Indes et qui comprend : l'*Arakan*, v. pr. Akyab ; le *Pégou*, v. pr. Rangoum; le *Ténassérim*, v pr. Moulmeïn. La population, d'après les relevés officiels, est d'environ 2,747,000 hab., sans y comprendre les tribus vraiment indépendantes des montagnes. V. Indo-Chine.

Birmingham, v. du comté de Warwick (Angleterre), à 30 kil. N. O. de Warwick, à 170 kil. N. O. de Londres; sur la Rea, affl. du Tam. La ville basse est laide et sombre; la ville haute est régulière et splendide; parmi les monuments on cite l'église Saint-Martin, très-ancienne, la belle église Saint-Philippe; l'hôtel de ville en marbre, avec des orgues magnifiques; l'école de grammaire, le vaste théâtre, l'hôpital général, etc. Elle renferme un très-grand nombre d'établissements d'instruction, plus de 800 écoles primaires. Son industrie, très-ancienne, déjà grande au XVIII^e s., s'est développée surtout au XIX^e, grâce au riche bassin houiller, aux mines de fer du voisinage, et aux nombreuses voies de communication, chemins de fer et canaux, qui la relient à toutes les parties de l'Angleterre. Elle possède plus de 500 industries différentes : fabriques d'épingles, aiguilles, plumes d'osier, porte-crayons, serrurerie; fusils armes blanches, quincaillerie, clouterie, plaqué d'argent, bijouterie de toute sorte, instruments de physique, verreries, vitraux peints; énormes machines à vapeur, etc. Dans les environs sont les fonderies, les usines et surtout la grande manufacture de *Soho*, fondée par Boulton et Watt, le plus vaste établissement pour la fabrication de machines à vapeur. La ville fut troublée souvent par des émeutes, surtout en 1791 et en 1839. La population, avec celle des villages voisins d'Ashton, Edgbaston, etc., doit dépasser 300,000 hab.

Birnbaum, v. de la prov. et à 70 kil. N. O. de Posen (Prusse), sur la Wartha; draps et toiles; 3,000 hab.

Birnie. V. *Burnou*.

Biron, bourg de l'arrond. et à 40 kil. S. E. de Bergerac (Dordogne); anc. baronnie, érigée en duché-pairie par Henri IV en faveur du maréchal de Biron, 1598. Château et tombeau du maréchal. Patrie de Bernard de Palissy.

Biron, nom appartenant à la famille illustre de Gontaut, dont les principaux membres sont :

Biron (Jean de **Gontaut** baron de), gentilhomme de la chambre de François I^{er}, combattit à la Bicoque, à Pavie, au siége de Metz, et mourut de ses blessures, après la bataille de Saint-Quentin, 1557.

Biron (Armand de **Gontaut**, baron de), fils du précédent, né vers 1524, fut élevé parmi les pages de Marguerite de Navarre, se distingua, sous Brissac, dans le Piémont; se déclara contre les protestants, quoiqu'il eût un penchant secret pour le protestantisme, combattit à Dreux, à Saint-Denis, à Moncontour, fut nommé grand-maître de l'artillerie, 1569, et négocia la paix de Saint-Germain, 1570. Il assiégea vainement La Rochelle, devint maréchal en 1577, et fut plus heureux en Guyenne. Il suivit le duc d'Anjou dans les Pays-Bas; essaya vainement d'empêcher la journée des Barricades; fut l'un des premiers à reconnaître Henri IV, en 1589; se signala à Arques, au premier siége de Paris, à Ivry, et eut la tête emportée par un boulet de canon au siége d'Epernay, 1592. Il fut le parrain de Richelieu.

Biron (Charles de **Gontaut**, duc de), fils du précédent, 1562-1602, fut de bonne heure soldat, s'attacha à Henri IV et devint son ami. Il montra son courage à Arques, à Ivry, aux siéges de Paris et de Rouen, au combat d'Aumale, et fut bien récompensé de ses services. Amiral, 1592, maréchal, 1594, gouverneur de Bourgogne, 1595, il fut nommé duc et pair, 1598. Brillant sur les champs de bataille; mais sans principes de morale, prodigue, magnifique par vanité, ayant toujours besoin d'argent, il s'irritait de ce que le roi ne partageait pas ses trésors avec lui. Dès 1599, par l'intermédiaire de Lafin, agent secret de l'Espagne, il fit un traité formel contre Henri IV avec le duc de Savoie et Fuentès, gouverneur de Milan. Cependant il combattit bravement dans la guerre de Savoie et fit des aveux à Henri qui lui pardonna et l'envoya comme ambassadeur en Angleterre, auprès d'Elisabeth. L'exemple d'Essex ne servit pas à Biron. Il continua à conspirer contre son roi, son ami, qui même lui avait sauvé la vie au combat de Fontaine-Française. Le complot fut révélé par Lafin; Henri, à Fontainebleau, pressa vainement Biron d'avouer et de se repentir ; il refusa fièrement, s'indigna, fut arrêté, conduit à la Bastille, jugé et condamné à mort. La sentence fut exécutée dans l'intérieur de la Bastille, le 31 juillet 1602.

Biron (Charles-Armand de **Gontaut**, duc de), petit-neveu du précédent, 1663-1756, servit dans les armées de Louis XIV depuis 1684 et fut créé maréchal de France sous Louis XV.

Biron (Louis-Antoine de **Gontaut**, duc de), 4^e fils du précédent, 1700-1788, servit en Italie, en Bohême, à Dettingen, en Flandre, fut colonel des gardes-françaises, fut nommé pair et maréchal, et eut le gouvernement du Languedoc en 1775.

Biron (Armand-Louis de **Gontaut**, d'abord duc de Lauzun, puis duc de), neveu du précédent, 1747-1793, après une jeunesse très-dissipée, fut mis, en 1779, à la tête d'une petite escadre dirigée contre les possessions anglaises de la Gambie ; prit part, en 1780, à la guerre de l'indépendance américaine, et fut député de la noblesse du Quercy aux Etats-généraux de 1789. Il fut l'un des partisans du duc d'Orléans. En 1792, à la tête d'une division de l'armée du Nord, il essuya un échec, en se dirigeant sur Mons. Il fut ensuite général en chef de l'armée du Rhin, puis de l'armée des côtes de La Rochelle, en 1793. Après quelques succès sur les Vendéens, dégoûté de l'insubordination de ses soldats, il offrit sa démission, qui

fut refusée. Il prit Saumur, fut victorieux à Parthenay, et offrit de nouveau sa démission. Carrier l'accusa; il fut destitué, arrêté, enfermé à l'Abbaye, traduit devant le tribunal révolutionnaire et condamné à mort, le 31 décembre 1793. On a publié sous son nom, en 1822, des *Mémoires* futiles et passablement scandaleux, dont l'authenticité est contestée.

Biroteau (Jean-Baptiste), conventionnel, né à Perpignan. mort en 1793, fut nommé par les Pyrénées-Orientales à la Convention. Il se plaça parmi les Girondins. dénonça les massacres de Septembre, le Comité de surveillance, la Commune, demanda une garde départementale pour la Convention, réclama l'appel au peuple, dans le procès de Louis XVI; continua ses attaques contre la Commune, accusa Danton d'aspirer à la royauté, puis Robespierre. Arrêté au 31 mai, il parvint à fuir, se réfugia à Lyon, organisa un comité insurrectionnel. puis alla se cacher dans les environs de Bordeaux. Il fut arrêté, condamné à mort, et exécuté le 24 octobre.

Birr ou **Parson's-Town**, v. du comté du Roi (Irlande), à 105 kil. S. O. de Dublin, sur la Little-Brosna. Dans le château de lord Ross est le fameux télescope réflecteur d'une grandeur prodigieuse; 6,500 hab.

Birse, affl. de gauche du Rhin, vient du Jura, à 8 kil. N. de Bienne, arrose la vallée de Moutiers, les cantons de Berne et de Bâle, se jette dans le Rhin, à 2 kil. au-dessous de Bâle, et a 75 kil. de cours. Ses affl. sont la *Sorne* et la *Luzel*.

Birtha. V. *Bir*.

Bisaccia, v. de la Principauté-Ultérieure (Italie), à 36 kil. N. E. de Naples. Evêché; 6,500 hab.

Bisaltia, région de l'ancienne Macédoine, arrosée par le Strymon et célèbre par ses richesses minérales.

Bisbal (La), v. de la prov. et à 32 kil. N. E. de Girone (Espagne). Commerce de toiles, bouchons, poteries; 5,500 hab.

Biscaye (en esp. *Vizcaya*), l'une des 3 prov. Basques (Espagne), a pour bornes: au N. le golfe de Biscaye, à l'E. le Guipuzcoa; au S. l'Alava; au S. O. et à l'O. la Vieille-Castille. Elle a 2,198 kil. carrés et 188,000 hab. Les Pyrénées Cantabriques, qui la limitent au S., répandent leurs nombreux rameaux dans toutes les directions et forment des vallées étroites et profondes, presque toujours fertiles. Le climat est tempéré; l'hiver assez rude. Le sol est bien cultivé, mais ne produit pas assez de blé pour la consommation; la culture du lin et du chanvre est prospère; le vin médiocre est remplacé par d'excellent cidre. Il y a encore beaucoup de bois, de chênes-rouvres, de châtaigniers, noyers, etc., de beaux troupeaux de mérinos; des mines de fer (près de Bilbao, à Sommorostro), des eaux minérales (Berriatua, la Thelleria, Arratia, Lequeitia). L'industrie est active (ouvrages en fer, ancres, canons, boulets, fer fondu, quincaillerie, armes blanches, armes à feu); les forges sont très-nombreuses. On exporte du fer et des produits de l'industrie; on importe du bétail, du blé, du vin, par les ports de Bilbao. Saint-Sébastien, le Passage. La capit. est Bilbao; les villes princ. sont: Portugalète, Borméo, Durango, Balmaseda. — Les Biscayens descendent des anciens Cantabres, qui ne furent jamais complétement soumis ni par les Romains, ni par les Wisigoths; comme les autres pays basques, ils résistèrent aux Arabes et de bonne heure s'affranchirent de leur domination. Le nom de Biscaye apparaît au IXe s.; relevant d'abord des rois d'Oviedo, elle se souleva dès le Xe s., reconnut difficilement la suzeraineté de la Castille, sous des chefs qui portaient le nom de *Haro*, et lutta jusqu'aux temps de Pierre le Cruel et de Henri de Transtamare. Les rois de Castille s'appelèrent dès lors seigneurs de Biscaye; mais elle conserva ses *fueros*, véritables libertés républicaines (pas de douanes, d'agents du fisc, pas de service militaire, pas de garnison; don gratuit ou *donativo;* juntes nationales, qui gouvernent; police faite par les alcades, etc.). Les Basques soutinrent, de 1833 à 1839, don Carlos, parce qu'il promettait de respecter leurs franchises, qui devaient disparaître dans l'uniformité du gouvernement constitutionnel.

Biscaye (Golfe de). V. *Gascogne* (Golfe de).

Bisceglia, v. de la Terre de Bari (Italie), port sur l'Adriatique, à 22 kil. S. E. de Barletta. Evêché. Vins estimés. Combat célèbre de Bayard en 1503; 20,000 hab.

Bischofswerda, v. du roy. de Saxe, sur la Wesenitz. Fabr. de draps, de rubans. Cette ville fut incendiée. en 1813, par les Français; Napoléon lui donna 100,000 francs d'indemnité; 3,000 hab.

Bischofzell, v. du canton de Thurgovie (Suisse), au confl. de la Thur et de la Sitter, à 24 kil. S. E. de Frauenfeld. Monuments curieux. Fabr. de coton; commerce de toiles; 1,500 hab.

Bischop (Nicolas), imprimeur suisse au XVIe s., né à Wissembourg, associé au fils de Jean Froben, fit un grand nombre d'éditions estimées, et surtout, publia la collection des Pères grecs.

Bischwiller (la villa de l'évêque), anc. ch.-l. de cant., arrond. et à 24 kil. N. O. de Strasbourg (Bas-Alsace), sur la Moder. Filat. de laine; fabr. de draps, de gants, sécherie de la garance, etc.; 9,900 hab.

Bishof-Auckland, v. du comté et à 15 kil. S. O de Durham (Angleterre). Résidence de l'évêque de Durham. Manuf. de coton, charbons; 5,000 hab.

Bishop-Wearmouth. V. Wearmouth.

Bisi (Bonaventara), peintre, né à Bologne, 1612-1662, réussit surtout dans les miniatures, reproduisant en petit avec habileté les ouvrages du Guide et des élèves de Carrache. Il a gravé à l'eau-forte plusieurs planches estimées.

Bisignano (*Besidiæ*), v. de la Calabre Citérieure (Italie), à 24 kil. N. de Cosenza. Evêché réuni à celui de San-Marco. Grande récolte de soie; 4,000 hab.

Biskra ou **Biskara**, oasis et ville de l'Algérie (prov. de Constantine), à 240 kil. S. O. de Constantine, à l'entrée du désert, sur le versant méridional des monts Aurès. Le territoire est couvert de palmiers, dattiers, oliviers, etc.; la température est très-élevée; une partie des habitants émigrent vers le Tell pendant l'été, pour faire le commerce d'échanges ou conduire des troupeaux; beaucoup font, à Alger, le métier de portefaix. Les Français ont occupé Biskra en mars 1844.

Bisnagar, Bichnagar, Bidjanagor ou **Vijayanagara**, v. en ruines de l'Hindoustan, à 190 kil. S. E. de Bedjapour. Fondée sur les deux rives de la Toumbodrâh, en 1344; elle fut, au XVe et au XVIe s., la capit. florissante d'un royaume, souvent appelé le Carnate, qui s'étendait de la Krichna au cap Comorin; elle avait 40 kil. de tour et 7 enceintes; la dernière, formée d'énormes blocs de granit, est encore debout, avec ses inscriptions et ses sculptures. Elle fut détruite, en 1564, par les Hindous mahométans. Ses rues désertes sont pavées d'énormes blocs de marbre cachés dans les broussailles; on y voit des colonnades, des temples, comme ceux de Wittoba et de Mahadeva, les mieux conservés. Elle est presque inhabitée.

Bisni. V. Bidjni.

Bisoutoun (*Bagistanus*), montagne du Kourdistan, près de Kirmanschach. On a découvert, sur les parois de rochers verticaux de 400 mèt., des inscriptions cunéiformes, qu'on rapporte au règne de Darius Ier, et des bas-reliefs, taillés dans le roc, que les uns font remonter à Sémiramis, que d'autres attribuent aux Sassanides.

Bissagos ou **Bissaos** ou **Bijugas**, archipel de l'Océan Atlantique, à l'O. de l'Afrique, en face de l'embouchure du Rio-Grande. Les princ. îles sont: *Bissao*, longue de 70 kil. sur 35 de large, fertile, bien peuplée, Bulama, Formosa, Mauterre, Cavallo, etc. Les Portugais ont quelques établissements à Bulama. Les habitants, forts et belliqueux, les ont souvent combattus. Elles sont fertiles, renferment de bons ports. Les Français ont essayé plusieurs fois d'y fonder quelques comptoirs.

Bissextile (année). Dans la réforme Julienne du calendrier et dans la réforme Grégorienne. on nomme ainsi la 4e année, composée de 366 jours. Il y avait, à Rome, un jour intercalé après le 6 des calendes de mars, on l'appelait *bissexto calendas*. Dans notre calendrier, le mois de février a alors 29 jours.

Bisson (Henri), marin français, né à Guémené (Morbihan), 1796-1827, servait, comme lieutenant de vaisseau, sous l'amiral de Rigny, dans l'Archipel. Chargé de commander un brick pris sur les pirates, *le Panayoti*, il fut enveloppé, près de l'île de Stampalie, par de nombreux forbans, et, après avoir vigoureusement résisté, se fit sauter avec son équipage plutôt que de se rendre. Lorient lui a élevé une statue.

Bistones, peuple de l'anc. Thrace, au S. du mont Rhodope et près de la mer Egée; leur territoire, qui reçut plusieurs colonies grecques, renfermait le lac *Bistonis*, auj. *Lagos Bourou*.

Bistritz, v. forte de Transylvanie, ch.-l. du cercle de ce nom au N. E., sur la Bistritz, dans le *pays des Saxons*, à 125 kil. N. E. de Karlsbourg. Tanneries, filatures; commerce encore assez actif; 10,000 hab.

Bitaubé (Paul-Jérémie), littérateur, né à Kœnigsberg, d'une famille de réfugiés français, 1732-1808, exerça le ministère évangélique, mérita, par sa traduction libre

de *l'Iliade*, 1762, la bienveillance de Frédéric II, qui lui permit de venir en France. Il y publia *l'Iliade*, 1780, et *l'Odyssée*, 1785; il fut associé de l'Académie des Inscriptions. En 1796, il écrivit les *Bataves*, espèce de poëme historique, en prose, qui eut du succès. Il fut membre de la classe de littérature à l'Institut. On lui doit encore : *Eloge de P. Corneille*, 1769; *Examen de la profession de foi du vicaire savoyard; De l'Influence des belles-lettres sur la philosophie;* une traduction d'*Hermann et Dorothée;* et le poëme de *Joseph*, 1786, son meilleur ouvrage, quoiqu'il soit mal écrit.

Bitche, anc. ch.-l. de cant. de l'arrond. et à 24 kil. S. E. de Sarreguemines (Lorraine). Place forte depuis le XIIe s., dans les Vosges, près des sources de la Schwolbe; entourée de riches forêts et de verreries considérables; 2,740 hab. Le château, sur un rocher haut de 50 mèt., chef-d'œuvre de l'art, domine le défilé entre Wissembourg et Sarreguemines. Les Prussiens essayèrent vainement de s'en emparer, en 1793.

Biterræ, v. des Volscæ Tectosages. V. Béziers.

Bithynie, pays au N. O. de l'Asie Mineure, avait pour bornes : au N. le Pont-Euxin et la Propontide; à l'O. la Mysie; au S. la Phrygie et la Galatie; à l'E. la Paphlagonie. Elle fut d'abord habitée par les Bébryces, qui lui donnèrent le nom de Bébrycie, puis par les Bithyniens venus de la Thrace. Les princ. peuples étaient : à l'O. les Mygdoniens; puis les Thynes, les Maryandini, les Caucones. Les princ. villes étaient : Pruse, Dascylium, Nicée, Nicomédie, Chalcédoine, Bithynium, Héraclée. — Crésus s'en empara; elle tomba, avec la Lydie, au pouvoir des Perses, et forma, sous Darius, avec la Phrygie, la Paphlagonie, la côte de l'Hellespont, une satrapie, dont la capit. fut Dascylium. Mais elle conserva ses chefs presque indépendants, qui résistèrent même à Alexandre et à ses successeurs. Nicomède Ier, avec le secours des Gaulois qu'il appela en Asie, repoussa Antiochus Soter; ses successeurs, menacés par leurs voisins, les rois de Pergame et de Pont surtout, ne purent échapper aux Romains. Nicomède III leur légua son royaume, 75 av. J. C. La Bithynie fut une province proconsulaire sous Auguste; elle forma, au IIIe s., une prov. du diocèse du Pont, et fut divisée au Ve en *Bithynie propre* à l'O., et *Honorie* à l'E., séparées par le Sangarius. Les Seldjoucides s'en emparèrent au XIe s.; de 1204 à 1261, Nicée fut la capitale d'un petit empire grec. Au XIVe s., les Turcs ottomans s'y établirent, et Brousse (l'anc. Prusa) fut d'abord leur capitale. Elle correspond auj. à une partie des vilayets de Konieh et de Khoudavenddighiar. — On compte 39 rois de Bithynie jusqu'à Désalcès, vers 410 av. J. C.

Botiras. . . . . vers	370
Bas.	370-320
Zipetès.	320-282
Nicomède Ier.	282-250
Tibite et Zibéas / Ziélas	250-237
Prusias Ier ou II.	237-192
Prusias II ou III	192-148
Nicomède II.	148-90
Nicomède III.	90-75

Bithynium, puis **Claudiopolis** (auj. *Bastan*), v. de l'anc. Bithynie, patrie d'Antinoüs, devint, sous Théodose II, la capitale de l'*Honorie*, puis dépendit de la Paphlagonie.

Bitino, peintre italien de l'école bolonaise, travaillait à Rimini au commencement du XVe s., et a peint dans l'église Saint-Julien de cette ville deux tableaux sur la vie du saint, qui sont remarquables pour l'époque.

Bitlis. V. Bidlis.

Biton, écrivain grec, peut-être du IIIe s. av. J. C.; il est seulement connu par un ouvrage intitulé, les *Machines de guerre*, divisé en 5 parties, et imprimé avec la traduction latine dans la collection des *Mathématiciens anciens*.

Bitonto (*Butuntum* ou *Bidruntum*), v. de la Terre de Bari (Italie), à 16 kil. S. O. de Bari. Evêché. Bons vins aux environs (Zagarello). Victoire des Espagnols sur les Impériaux en 1734; 24,000 hab.

Bitschwiller, bourg de l'anc. arr. et à 38 kil. N. E. de Béfort (Alsace). Filatures de coton; forges et hauts fourneaux; 2,830 hab.

Bitterfeld, v. de la Saxe prussienne, à 37 kil. N. E. de Mersebourg, près de la Mulde. Fondée au XIIe s. par une colonie d'associés flamands. Draps, bonneterie, 4,000 hab.

Bituriges. Il y avait en Gaule deux peuples de ce nom : 1° les *Bituriges Cubi*, très-puissants au temps de leur roi Ambigat, mais affaiblis au temps de César; ils lui résistèrent cependant avec énergie. Leur pays était plus étendu que le Berry; cap. Avaricum ou Bituriges; v. pr.: Noviodunum, Argantomagus, Aquæ Bormonis, etc. Ils firent partie, sous les empereurs, de la Lyonnaise IVe; 2° les *Bituriges Vivisci*, probablement colonie des premiers, habitaient au S. des Santones (Gironde act.); leur capit. était Burdigala; v. pr.: Noviomagus. Ils faisaient partie de l'Aquitaine IIe.

Bituritæ, v. des Allobroges, célèbre par la victoire de Domitius Ahenobarbus, en 122 av. J. C. Auj. *Bédarrides*.

Bivar (Don Rodrigue de). V. Cid (Le).

Bivona, v. de Sicile, à 36 kil. N. O. de Girgenti; 5,500 hab.

Bizerte (*Hippo-Zarytos*), port fortifié de la régence de Tunis sur une lagune du golfe de ce nom, à 55 kil. N. O. de Tunis. Cette ville fut longtemps l'un des meilleurs ports de la côte, mais l'un des nids les plus redoutables des pirates; 10,000 hab.

Bizot (Michel-Brice), général du génie, né à Bitche. 1795-1865, élève de l'École polytechnique, contribua à la défense de Metz, 1814, de Besançon, 1815; conquit tous ses grades par ses services en France et en Algérie, et, nommé général de brigade en 1852, commanda l'École polytechnique. A la tête des troupes du génie en Crimée, il dirigea les travaux du siége de Sébastopol, et fut tué dans la tranchée.

Bjoernstjerna (Magnus-Frédéric-Ferdinand), homme d'Etat suédois, né à Dresde, 1779-1847, fit la guerre de Finlande; fut envoyé en mission auprès de Napoléon, puis à Londres; prit part à la campagne de 1813, à celle de 1814 en Norvége, et conclut avec le prince de Danemark la convention de Moss qui termina la guerre. Lieutenant général en 1820, ambassadeur en Angleterre, 1826, il se montra publiciste libéral et proposa dans plusieurs écrits l'amélioration du système électoral et du système financier. Il a laissé la *Théogonie, Philosophie et Cosmogonie des Hindous*, 1843.

Bjorneborg, v. de la Finlande (Russie), à l'embouchure du Kumo, dans le golfe de Botnie, à 110 kil. N. d'Abo. Commerce de bois et de goudron; 5,000 hab.

Blacas d'Aulps, anc. famille française, ainsi nommée du château d'Aulps (Provence), a fourni, dès le XIIe s., plusieurs hommes distingués, entre autres un troubadour, auteur de plusieurs *tensons*, dont Sordello de Mantoue a célébré la mémoire par un beau chant funèbre.

Blacas (Pierre-Louis-Jean-Casimir, duc de), né à Aulps, 1770-1839, émigra en 1790, s'attacha à Louis XVIII, dont il fut l'ami et souvent le sage conseiller; fut, en 1814, ministre de la maison du roi, grand-maître de la garde-robe et intendant général des bâtiments de la couronne. Nommé pair de France, au retour de Gand, il fut forcé de s'éloigner du gouvernement. Ambassadeur à Rome, il négocia le Concordat de 1817; à Naples, il fit conclure le mariage de la princesse Caroline avec le duc de Berry; puis il assista au congrès de Laybach. Protecteur des arts, il forma le *Musée Egyptien*, fit publier les *Vases étrusques de Panofka* et les *Monuments paléographiques arabes de Lanci;* on lui doit la riche collection d'antiquités, décrite en partie par M. Reinaud (*Description des monuments musulmans du cabinet de M. le duc de Blacas*, Paris, 1828, 2 vol. in-8°). Membre associé de l'Académie des Inscriptions, il protégea les travaux de Champollion. Il suivit Charles X dans son exil, lui fit hommage de sa fortune, et fut enterré, comme il l'avait demandé, aux pieds de son roi, dans l'église des Franciscains, à Göritz.

Black (Joseph), chimiste anglais, né à Bordeaux, de parents écossais, 1728-1799, professa la chimie à Glasgow, à Edimbourg, avec beaucoup de succès, et mérita le titre de *Nestor de la chimie du* XVIIIe *s.*, que lui donna Fourcroy. Il a soupçonné l'existence de l'acide carbonique, et a fait de beaux travaux sur les alcalis et la magnésie. Ses *Leçons* ont été publiées par Robison en 1803; Edimbourg, 2 vol. in-8°

Blackburn, v. du comté de Lancastre (Angleterre), à 50 kil. N. E. de Liverpool, sur le Derwent. Grande fabrication de calicots et de mousselines. Patrie de Hargreave, qui y inventa la *Spinning-Jenny* (Jenny la fileuse), en 1697; 76,000 hab. avec les faubourgs. Près de là est le célèbre collége catholique de *Stonyhurst*.

Black-Hills ou *Montagnes noires*, dans l'Etat de Missouri (Etats-Unis), s'étendent du Missouri aux mon-

tagnes Rocheuses; le pic Laramie, le plus haut sommet, n'a que 300 m. d'élévation.

Black-River (riv. noire), nom de plusieurs rivières de l'Amérique septentrionale, affluents du Cape-Fear-River (Caroline du Nord); du Great-Pedee (Caroline du Sud); de la rivière Rouge (Louisiane); du lac Ontario (New-York), etc. Le *Black-River-Big* vient des monts Ozark (Missouri), arrose l'Arkansas et se jette dans le White-River, après 380 kil. de cours.

Black-Rock, bourg d'Irlande, à 8 kil. S. E. de Dublin; bains de mer fréquentés; 3,000 hab.

Blackstone (sir WILLIAM), publiciste anglais, né à Londres, 1723-1780, d'abord avocat médiocre, se rendit à Oxford, en 1753, pour faire des lectures sur la législation, attira beaucoup d'auditeurs et occupa la chaire de droit, créée à l'Université, en 1758. Il fut membre des communes en 1761, sans jouer un rôle important, et devint juge à la Cour des plaids communs et à celle du banc du roi. Il est célèbre par son *Commentaire des lois anglaises*, dans lequel il a imité Montesquieu, et qui a eu de très-nombreuses éditions. Il a été souvent traduit en français, surtout par Chompré, 1822, 6 vol. in-8°. Sam. Warrens en a donné une nouvelle édition, 1855, en indiquant les changements survenus dans la législation anglaise.

Blackwater, rivière d'Angleterre (Essex), se jette dans la mer du Nord par une large embouchure; cours de 70 kil. — Riv. d'Irlande, arrose les comtés de Kerry, Cork, Waterford, et forme la baie d'Youghal; cours de 175 kil.

Blackwell (THOMAS), littérateur anglais, né à Aberdeen, 1701-1757, professeur de langue grecque dans cette ville, a publié : *Recherches sur la vie et les ouvrages d'Homère*, 1735, trad. par Quatremère de Roissy, Paris, 1799; *Mémoires de la cour d'Auguste*, 1753-1764, trad. par Feutry, Paris, 4 vol. in-12; *Lettres concernant la mythologie*, 1748, trad. par Eidous, Paris, 1779, in-12.

Blackwood (HENRI), amiral anglais, 1770-1832, se distingua dans toutes les guerres contre la France, de 1792 à 1815; il ramena en France Louis XVIII et sa famille.

Blacque (ALEXANDRE), publiciste d'un grand talent, né à Paris, 1794-1837, travailla de tous ses efforts à la régénération de l'empire ottoman, fonda le *Courrier de Smyrne* et le *Moniteur ottoman*, chercha à répandre la civilisation en Orient et à arrêter les progrès de l'influence russe.

Blæsus (JUNIUS), général romain, commandait les trois légions de Pannonie, qui se révoltèrent à l'avénement de Tibère. Gouverneur d'Afrique, il battit Tacfarinas, 22, et obtint les honneurs du triomphe. Enveloppé dans la disgrâce de son oncle, Séjan, il se donna la mort quelques années plus tard, 36, avec son fils, associé à tous les événements de sa vie.

Blaeuw (GUILLAUME), géographe hollandais, né à Alkmaar ou à Amsterdam, 1571-1638. Disciple et ami de Tycho-Brahé, il a publié des atlas et des ouvrages géographiques qui eurent de la réputation. — Son fils, *Jean*, mort en 1680, termina son grand ouvrage, *Theatrum mundi*, 11 vol. in-fol.

Blagodat (*Don de Dieu*), montagne se rattachant à la chaîne de l'Oural à l'O. de la Sibérie, dans le gouvernement d'Ekaterinenbourg, à 240 mèt. au-dessus de la petite rivière Kouchva. Depuis un siècle, elle fournit annuellement la quantité énorme de près de 12 millions de kilog. de minerai de fer.

Blagoverskchensk, ch.-l. de la prov. russe de l'Amour (Sibérie orientale); elle a été fondée en 1858, sur la rive droite de l'Amour.

Blain, ch.-l. de canton de l'arrond. et au N.-E. de St-Nazaire (Loire-Inférieure), sur l'Isac et le canal de Nantes à Brest, près de la belle forêt du Gâvre. Tanneries; commerce de bois. Ville très-ancienne, forte, au moyen âge, par son château, fondé par Alain Fergent, au commencement du XIIe s; il appartint aux familles de Clisson et de Rohan qui l'habitèrent. Il fut démoli, en 1629, par l'ordre de Louis XIII; il en reste des ruines imposantes. Voies romaines aux environs. Patrie du duc de Rohan; 6,825 hab.

Blainville (Henri-Marie DUCROTAY DE), naturaliste français, né à Arques, 1777-1850, étudia d'abord la peinture à Rouen et dans l'atelier de Vincent, à Paris. Suivant les cours du Collége de France, il se livra tout entier aux études scientifiques, et se fit recevoir docteur en médecine, 1808. Il attira l'attention de Cuvier, qui le choisit bientôt pour le suppléer au Collége de France et à l'Athénée. Il fut nommé professeur d'anatomie et de zoologie à la Faculté des sciences, 1812; devint membre de l'Académie en 1825, eut une chaire au Muséum d'histoire naturelle, après la mort de Lamarck, 1830, et succéda à Cuvier dans la chaire d'anatomie comparée, en 1832. Dans ses nombreux écrits, comme dans ses leçons, il a eu des idées remarquables qui le placent au premier rang des naturalistes, pour ses recherches d'anatomie et ses études zoologiques. Il eut à soutenir des luttes très-vives, d'autant plus qu'il était d'un caractère difficile; il s'était, de bonne heure, brouillé avec Cuvier, dont il eut le tort de nier la valeur. Il a publié beaucoup d'articles dans les *Annales du Muséum*, dans le *Dictionnaire des sciences naturelles*, etc.; ses principaux ouvrages sont : *Prodrome d'une nouvelle distribution du règne animal*, 1816; *De l'Organisation des animaux*, 1822; *Cours de physiologie générale et comparée*, recueilli par M. Hollard, 1829; *Manuel de malacologie et de conchyliologie*, 1825; *Manuel d'actinologie et de zoologie*, 1834; *Ostéographie*, 1839, livre dont, malheureusement, il n'a paru que 24 livraisons; *Principes fondamentaux de la physiologie et de la zoologie*, ouvrage publié, d'après ses leçons, par MM. Hollard et Maupied; *Histoire des sciences naturelles au moyen âge*, 1845, etc. — M. Flourens a prononcé son *Éloge* en 1854.

Blair (HUGUES), prédicateur et critique écossais, né à Edimbourg, 1718-1800, ministre presbytérien, se distingua, comme prédicateur, par son éloquence plutôt morale que théologique et métaphysique. En 1759, il fit un cours public de rhétorique et de belles-lettres avec un tel succès que le roi fit créer pour lui, à Edimbourg, une chaire spéciale où, pendant 20 ans, il charma un nombreux auditoire. Le résumé de ses leçons est l'ouvrage qu'il publia, en 1783, sous le titre de *Lectures de rhétorique et belles-lettres*. Ce livre, dont le succès fut européen, a été plusieurs fois traduit en français, par Cantwell, 1797; par Prévost, par Quénat, 1821, 3 vol. in-8°. Ses *Sermons*, dans lesquels il semble se rapprocher de Massillon, commencèrent à paraître en 1777, et n'ont pas été moins estimés; ils ont été traduits par le pasteur Frossard, Lyon, 1784; par l'abbé de Tressan, Paris, 1807. Il fut le fondateur de la *Revue d'Edimbourg*, a soutenu les efforts de Macpherson et composé une dissertation pour soutenir l'authenticité des poésies d'Ossian et en faire admirer les beautés.

Blair (JOHN), savant chronologiste écossais, 1720-1783, d'abord sous-maître dans une école, se fit connaître par ses *Tables chronologiques*, 1754, devint membre de la Société royale de Londres, de celle des antiquaires, puis chapelain de la princesse de Galles, 1757. Son livre de chronologie, exposée dans 56 tables, a été revu, augmenté, Londres, 1815, 1 vol. in-fol. et 1852; et traduit en français par Chantreau, Paris, 1795, in-4°.

Blair-Athol, village du comté de Perth (Ecosse), remarquable par un beau château des ducs d'Athol; 3,500 hab.

Blaise (la), affl. de l'Eure, passe à Dreux; 40 kil. de cours.

Blaise (la), affl. de la Marne, arrose Vassy et se jette près de Vitry; cours de 70 kil.

Blaise (Saint), évêque de Sébaste en Arménie, martyrisé vers 316(?), est honoré le 3 février. Les cardeurs l'ont pris pour patron, parce que les bourreaux le déchirèrent avec des peignes de fer; il est invoqué, surtout dans l'Église grecque, pour les maladies des enfants et des bestiaux. Il était le patron de la république de Raguse et de l'Arménie, sous les princes de la maison de Lusignan.

Blaise (BARTHÉLEMY), sculpteur français, né à Lyon, 1738-1819, fut membre associé de l'Institut. Il y a plusieurs de ses œuvres au Musée de Paris, dans la cathédrale de Lyon, etc.; le *tombeau du comte de Vergennes* est dans l'église Notre-Dame de Versailles.

Blaisois ou pays de Blois (*Blesensis pagus*), petit pays de France, dans l'Orléanais, est compris dans le Loir-et-Cher. La culture y est très-divisée. Les v. pr. étaient : Blois, Romorantin, Chambord, Mer. (V. *Orléanais* et *Loir-et-Cher*.)

Blake (JOACHIM), général espagnol, de famille irlandaise, né à Velez-Malaga, 1759-1827, se distingua dans la lutte des Espagnols contre Napoléon Ier, devint général de l'armée de Galice et fut battu à Medina del Rio-Seco, 1808; il reprit l'offensive après la capitulation de Baylen, fut encore battu, près d'Espinosa, avec son collègue, La Romana; fut encore malheureux à Murviedro, fut pris à Valence et envoyé en France. Chargé de la direction du génie militaire, sous Ferdi-

nand VII; conseiller d'État en 1820, il fut disgracié pour s'être montré libéral.

Blake (Robert), amiral anglais, né à Bridgewater, 1599-1657, fut membre du Long Parlement en 1640, se distingua dans la guerre civile, désapprouva le procès de Charles Ier, et, parce qu'il était républicain sincère, fut éloigné par Cromwell, qui le nomma amiral sans qu'il connût la mer, 1649. Il se montra grand homme de guerre, poursuivit et brûla la flotte royale sur les côtes d'Espagne, reprit Guernesey aux royalistes; puis, dans la guerre contre les Hollandais, se montra le digne rival de Tromp et de Ruyter, près de Douvres, des sables de Godwin, à Portland. En 1654, il poursuivit victorieusement les pirates barbaresques; bloqua le port de Cadix, en 1656, lors de la guerre contre l'Espagne, s'empara de deux escadres espagnoles chargées de richesses et mourut en les ramenant à Plymouth.

Blake (William), poëte, peintre et surtout graveur, 1757-1828, élève de Bazire, de Flaxman et de Fuseli, ouvrit un magasin d'estampes, travailla avec une ardeur soutenue, mais, dominé par une sorte d'illuminisme qui allait jusqu'à l'hallucination, il produisit beaucoup d'œuvres étranges, parfois obscures.

Blamont, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 30 kil. E. de Lunéville (Meurthe-et-Moselle.) Très-ancienne, elle avait encore, en 1814, un château fort. Quincaillerie, tanneries importantes. Patrie de Régnier, duc de Massa; 2 272 hab.

Blamont, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 15 kil. S. E. de Montbéliard (Doubs), près d'un grand coude du Doubs. Son château, jadis important, défendait la route de Porentruy; détruit par les Autrichiens, 1814; 646 hab.

Blamont (François **Collin** de), musicien français, né à Versailles, 1690-1760, fut surintendant de la musique du roi, en 1719, écrivit pour la cour des ballets (*les Fêtes grecques et romaines, les Fêtes de Thétis*, etc.), des cantates, des motets, etc. Il plaida la cause de l'ancienne musique contre les partisans de la musique italienne.

Blanc, ancienne monnaie de billon, dont la valeur a été très-variable, fut établie par Philippe Auguste ou saint Louis et fut très-répandue, du xive au xviie s. surtout. Le blanc ne valait plus en dernier lieu que 5 deniers; de là l'expression de *six blancs*, employée par le peuple, il y a peu de temps, pour dire deux sous et demi.

Blanc (Cap), anc. *Promontorium Candidum*, sur la côte sept. d'Afrique, au N.O. de Bizerte (État de Tunis), par 37° 20′ lat. N. et 7° 28′ long. E. — Cap à l'O. de l'Afrique, sur la côte du Sahara, atteint par les Portugais, en 1441, par 20° 46′ lat. N. et 19° 24′ long. O. — Il y a deux autres caps de ce nom, moins importants; l'un, à l'O. du Maroc; l'autre, sur l'Archipel, à l'O. de Smyrne.

Blanc (Fleuve). V. Nil.

Blanc (Mont), le sommet le plus élevé des montagnes de l'Europe, dans les Alpes Pennines, entre les vallées de Chamouni et d'Entrèves, a 4,795 m. Il a été gravi en 1786 par le guide J. Balmat, en 1787 par de Saussure, et depuis par beaucoup de savants et de touristes. — Il y eut, sous Napoléon Ier, le département du *Mont-Blanc*, ch.-l. Chambéry.

Blanc (Le), *Oblincum*, ch.-l. d'arrond. de l'Indre, par 46° 37′ 47″ lat. N. et 1° 16′ 42″ long. O., sur la Creuse, à 45 kil. S. O. de Châteauroux. Filatures de laines; commerce de bois et de fers; beaucoup de forges aux environs; 5,709 hab.

Blanchard (Raz de), détroit entre le cap de la Hogue (Manche) et l'île d'Aurigny; il est dangereux par ses écueils et la violence des courants.

Blanchard (Jacques), peintre, né à Paris, 1600-1638, étudia surtout à Venise les œuvres du Titien, du Tintoret, de P. Véronèse. Il se distingua par sa facilité et son brillant coloris. On cite de lui : *Une descente du Saint-Esprit* et *Saint André à genoux devant sa croix*, pour Notre-Dame de Paris; deux *Saintes Familles;* la *Nativité de la Vierge*, etc.

Blanchard (François), aéronaute, né aux Andelys, 1738-1809, s'occupa de bonne heure d'arts mécaniques, osa traverser la Manche en ballon, 1785, fit à Londres le premier essai du parachute qu'il avait inventé et fit jusqu'à 66 ascensions. — Sa femme, Marie-Madeleine-Sophie *Armant*, suivit son exemple et périt, en 1819, dans sa 67e ascension, faite au jardin de Tivoli, à Paris.

Blanchart (Alain). V. Alain.

Blanche (Mer), grand golfe de l'Océan glacial arctique, sur la côte septent. de la Russie, a 440 kil. de longueur sur 130 à 250 kil. de largeur. Elle forme quatre grandes baies : celle de Kandalaskaïa au N. O., sur les côtes de la Laponie; celles d'Onega, de Dwina, de Mezen au S. E., où se jettent des rivières du même nom. Les bords sont bas et plats au S. et à l'E., rocheux et bordés d'écueils à l'O. et au N.; les eaux sont peu salées, limpides, profondes, mais gelées de novembre à juillet. Il y a beaucoup d'îlots et d'écueils; un courant violent se dirige du N. au S. Le poisson, surtout le hareng, est très-abondant; on y pêche les phoques, les morses, les requins. Le commerce se fait par Arkhangel, port sur la Dwina; des canaux unissent ce fleuve au Volga, et font communiquer la mer Blanche avec la mer Caspienne, la mer Noire et la Baltique.

Blanche (Rivière), *White-River*, nom de deux rivières des États-Unis, l'une, affluent du Missouri; l'autre, qui se divise en deux bras, coulant l'un dans le Mississipi, l'autre dans l'Arkansas.

Blanche de Bourbon, reine de Castille, fille de Pierre, duc de Bourbon, 1338-1361, épousa Pierre le Cruel, en 1353; fut abandonnée le lendemain de ses noces pour Marie de Padilla; puis, accusée de complot, elle fut emprisonnée à l'Alcazar de Tolède. Le peuple se souleva vainement en sa faveur; transférée au château de Medina-Sidonia, elle y fut empoisonnée ou y mourut de chagrin.

Blanche de Bourgogne, fille d'Othon IV, comte de Bourgogne et de Mahaut, comtesse d'Artois, épousa, en 1308, Charles, 3e fils de Philippe IV. Elle partagea les désordres de sa belle-sœur, Marguerite de Bourgogne, fut enfermée au château Gaillard, et mourut à l'abbaye de Maubuisson en 1325.

Blanche de Castille, reine de France, 1186-1252, fille d'Alphonse IX, roi de Castille, et d'Éléonore d'Angleterre, épousa, en 1200, Louis, fils de Philippe Auguste, qui devint roi en 1223. Elle eut onze enfants Elle fut régente pendant la minorité de son fils aîné, Louis IX ou saint Louis, 1225-1236, et lutta habilement et courageusement contre une ligue des puissants barons; elle sut rattacher à sa cause le comte de Champagne, Thibaut, le célèbre trouvère, qui affectait pour elle une passion romanesque, et, soutenue par l'Église, par les bourgeois, elle triompha des seigneurs; elle mit fin à la guerre des Albigeois par le traité de Paris, 1229; gouverna avec fermeté et sut inspirer à son fils les sentiments de la plus vive piété. Régente pendant la première croisade de saint Louis, qu'elle aurait voulu empêcher, elle réprima les désordres causés par les Pastoureaux, et mourut pendant que le roi était en Palestine. Elle fut enterrée à l'abbaye de Maubuisson.

Blanche de Navarre, fille de Charles III, *le Noble*, lui succéda en 1425; elle avait épousé en secondes noces Jean d'Aragon, qu'elle associa au trône. En mourant, 1441, elle reconnut les droits de son fils don Carlos, qui fut la victime de l'ambition paternelle. — Elle avait eu également une fille, *Blanche*, qui épousa, 1440, Henri IV, de Castille; après son divorce, 1453, celle-ci se retira chez son père; mais, persécutée par sa belle-mère, Jeanne Henriquez, surtout après la mort de son frère, don Carlos, 1461, elle fut livrée à sa sœur, la comtesse de Foix, qui la fit empoisonner au château d'Orthez.

Blanches (Montagnes), partie des Alleghanys, dans les États-Unis, couvrent le New-Hampshire. Le mont Washington a 2,810 m.

Blanchet (Pierre), poëte français, né à Poitiers, 1459-1519, composa des lais, des rondeaux, des farces, qu'il jouait lui-même avec les clercs de la basoche. Beaucoup d'écrivains, répétant une erreur de Beauchamps (*Recherches sur les Théâtres de France*), lui ont attribué la célèbre *Farce de Pathelin*, qui est plus ancienne que lui.

Blanchet (Thomas), peintre français, né à Paris, 1617-1689, étudia en Italie, fut l'ami du Poussin, de A. Sacchi, etc., revint à Lyon et y acquit une véritable réputation; il y fonda, avec Coysevox, une école de dessin. Quoique absent de Paris, il fut reçu à l'Académie en 1676. Malheureusement, ses œuvres ont péri. Il était peintre d'histoire et de portraits.

Blanckhof (Antoine), surnommé *Jean Maët*, peintre hollandais, né à Alkmaar, 1628-1670, visita Rome et Candie. Ses marines sont estimées.

Blancmesnil. V. Potier.

Blancs et bleus, noms qui servaient à désigner, pendant la Révolution française, le premier, les Vendéens et les partisans de la royauté, à cause du drapeau

blanc; le second, les défenseurs de la République, à cause de la couleur de leur habit.

Blancs et noirs, factions rivales en Italie au XIVe s. Ces noms furent adoptés, à Pistoïa, vers 1296, par deux partis qui s'étaient formés dans la maison des Cancellieri. A Florence, les Guelfes victorieux se divisèrent en deux factions ennemies; les nobles Donati embrassèrent le parti des *Noirs*, les Cerchi, riches bourgeois, celui des *Blancs*. Ces derniers, persécutés par les Noirs, se rapprochèrent des Gibelins et finirent par se confondre avec eux.

Blancs-Manteaux, nom donné, à cause de leur costume, aux *Servites*, ordre institué à Marseille en 1252, et supprimé en 1297. Leur maison, à Paris, rue de la Vieille-Parcheminerie ou des Blancs-Manteaux, fut donnée aux Guillelmites.

Blandain, comm. rurale du Hainaut (Belgique), à 7 kil. de Tournay. Huiles de graines, commerce de lin, tissage de toile; 2,500 hab.

Blandford-Forum, v. du comté de Dorset (Angleterre), sur le Stour, à 30 kil. N. E. de Dorchester, a un bel hôtel de ville, des manufactures de boutons et de dentelles renommées; 3,500 hab.

Blandin (Philippe-Frédéric), chirurgien, né à Aubigny (Cher), 1798-1849, professeur de médecine opératoire à la Faculté de Paris, chirurgien de l'Hôtel-Dieu, membre de l'Académie de médecine, a laissé d'importants ouvrages : *Traité d'Anatomie topographique*, 1826; *Anatomie générale de Bichat*, 1830, 4 vol.; *Nouveaux éléments d'Anatomie descriptive*, 2 vol. in-8°, 1838; il a travaillé aussi au *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*, etc.

Blandine (Sainte), esclave d'une dame chrétienne, fut martyrisée à Lyon en 177.

Blangini (Joseph-Marc-Marie-Félix), compositeur de musique, né à Turin, 1781-1841, vint à Paris en 1799 et eut un succès de vogue par ses romances et ses nocturnes; mais ses opéras réussirent beaucoup moins. Il fut maître de chapelle du roi de Bavière, de la princesse Borghèse, du roi de Wurtemberg; puis, après 1815, compositeur de la musique de Louis XVIII, et professeur de chant au Conservatoire de musique jusqu'en 1827.

Blankenberghe, comm. rurale de la Flandre occidentale (Belgique), à 13 kil. de Bruges. Bains de mer; pêche très-active; mais pas de port; 2,000 hab.

Blankenbourg, v. du duché de Brunswick, à 55 kil. S. E. de Brunswick, au pied du Harz, ch.-l. de l'administration des mines. Château des anciens princes de Blankenbourg. Aux environs, rochers curieux appelés *Muraille du Diable* et *Regenstein*; 3,500 hab.

Blannoviens, peuple gaulois, client des Eduens, occupaient peut-être un territoire autour de Blanot (Saône-et-Loire).

Blanquefort, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 10 kil. N. O. de Bordeaux (Gironde); récolte de vins estimés pour l'exportation. Anc. seigneurie qui comprenait une partie du Médoc; 2,747 hab.

Blanqui (Jérôme-Adolphe), économiste français, fils de Blanqui (Jean-Dominique), conventionnel modéré et sous-préfet sous l'Empire, né à Nice, 1798-1854, étudia les sciences économiques sous les auspices de J.-B. Say, se fit connaître par un cours à l'Athénée sur l'*Histoire de la civilisation industrielle des nations européennes*, 1825; prit une part active à la rédaction de plusieurs journaux, devint professeur d'histoire et d'économie industrielle à l'Ecole spéciale du commerce, qu'il dirigea depuis 1830, succéda à Say dans sa chaire d'économie politique au Conservatoire des arts et métiers, 1833, fit partie de l'Académie des sciences morales, 1838, et fut député de la Gironde, de 1846 à 1848. Il avait étudié de près, dans de nombreux voyages, les questions économiques, et il les exposa avec clarté dans ses leçons et dans ses ouvrages. Les principaux sont : *Précis élémentaire de l'économie politique* et *Résumé de l'Histoire du commerce et de l'industrie*, 1826; *Histoire de l'économie politique en Europe, depuis les anciens jusqu'à nos jours*, 1837-1842, 5 vol. in-8°; *Rapport sur l'état économique et moral de la Corse*, 1838; *sur l'état de nos possessions dans le N. de l'Afrique*, 1840; *Considérations sur l'état social des populations de la Turquie d'Europe*, 1841; *Sur les classes ouvrières de la France*, 1848, 2 vol. in-18; *Rapport sur l'exposition universelle de Londres*, 1851. Il a publié des notices sur *Huskisson, Say*, etc.; il a été l'un des fondateurs du *Journal des Economistes*, etc.

Blansko, bourg de la Moravie (Autriche), à 18 kil. N. de Brünn. Riche exploitation de fer; usines, fonderies; 1,500 hab.

Blanzy, commune de l'arrond. et à 37 kil. S. E. d'Autun (Saône-et-Loire), donne son nom à un vaste bassin houiller, appelé bassin du Creuzot et de Blanzy. Verreries à bouteilles; 3,302 hab.

Blas (San-), v. de l'Etat de Xalisco (Mexique), à l'embouchure du Rio-Grande dans le Grand Océan, dans le delta compris entre les deux bouches du fleuve. Commerce assez actif; mais l'insalubrité de l'air force la plupart des habitants à se réfugier dans la ville de Tépic. Arsenal maritime.

Blasket, nom d'un groupe de petites îles, à l'ouest de l'Irlande (comté de Kerry); la plus grande, entourée de rochers escarpés, est très-peuplée.

Blason ou **Art héraldique.** On appelle ainsi la science et l'explication des armoiries, de l'anglais *blasing* (publication) suivant les uns, de l'allemand *blasen* (sonner du cor), selon d'autres. Les armoiries sont des signes personnels de noblesse figurés sur les boucliers, les bannières, les cottes d'armes, les sceaux, les tours, etc.; leur usage, dont on ne peut déterminer l'origine, devint beaucoup plus commun au temps des croisades et des tournois chevaleresques. La variété des symboles ou *emblèmes* fit du blason une science compliquée; des *juges* et *rois d'armes* furent établis pour constater les armoiries et prévenir les usurpations. Les armoiries ne devinrent héréditaires qu'au XIIIe s.; elles étaient, primitivement, réservées à la noblesse; en cas de dégradation, elles étaient traînées à la queue d'un cheval. Au XVe s., les nobles couvrirent leurs chevaux de housses armoriées, et les roturiers anoblis commencèrent à prendre des armoiries. Pour éviter la confusion, Charles VIII créa la charge de *maréchal d'armes*, 1498. Louis XIII, en 1615, établit un *juge général d'armes* pour réformer les abus; cette charge fut remplie, depuis 1641, par les d'Hozier, si connus à cause de leur science héraldique. Le blason prit de grands développements en France, en Allemagne, en Angleterre, en Italie, mais fut peu connu en Espagne. — Les armoiries se composent de plusieurs parties essentielles : 1° l'*écu* ou champ des armoiries carré, long, terminé à sa partie inférieure par une petite pointe, coupé en différents sens par des lignes qui forment les *quartiers*, dans lesquels on figure les armes de plusieurs familles; 2° les *émaux* ou métaux, couleurs, fourrures, qui caractérisent le champ de l'écu ; *or* et *argent; gueules* ou rouge, *sinople* ou vert, *azur* ou bleu, *pourpre* ou violet, *sable* ou noir; *hermine, vair* ou *petit-gris;* 3° les *Pièces* étaient : le *chef* ou haut de l'écu ; la *fasce*, bande horizontale sur l'écu; le *pal* ou bande perpendiculaire; la *croix*, formée par le croisement de la fasce et du pal, *la bande, la barre*, inclinant à droite ou à gauche, etc.; 4° les *meubles* étaient des figures héraldiques, lions, tours, têtes de maures, licornes, etc.; puis les ornements extérieurs, comme les *timbres* (casques, cimiers, couronnes, etc.), les *lambrequins* (bandes d'étoffes ou rubans autour des timbres), les *supports* (figures d'hommes ou d'animaux soutenant le timbre); les *devises* et le *cri de guerre*. — Il y avait des armoiries pour les dignités, pour les familles; celles-ci étaient *parlantes* ou faisant allusion au nom; *positives; pures* ou *pleines*, portées par les aînés; *brisées*, portées par les cadets; traversées d'une *barre* pour les bâtards, etc. Les villes eurent leurs armoiries, souvent empruntées à la corporation qui y dominait; les roturiers eurent aussi leurs armes parlantes, tirées le plus souvent des instruments de leur métier. Les armoiries commencèrent à être dépréciées, en France, au XVIe s., lorsque la faveur les prodigua; au XVIIe s., lorsque la royauté les vendit. Le blason est toujours resté en pleine vigueur en Angleterre.

Blaton, comm. rurale de la prov. de Hainaut (Belgique), à 28 kil. de Tournai ; 3,000 hab.

Blavet (*Blabia*), riv. de France, vient du mont Menebret, passe à Goarec, près de Rostrenen, à Pontivy et à Hennebon, où elle est navigable, forme avec le Scorf le port de Lorient, et finit au-dessous de Port-Louis, dans le golfe de Gascogne, après un cours de 150 kil. — Le *canal du Blavet*, ouvert en 1825, va de Pontivy à Hennebon et forme une branche du canal de Nantes à Brest.

Blavet (Michel), musicien célèbre, né à Besançon, 1700-1768, fut très-habile joueur de flûte et a laissé des compositions estimées, comme la musique du ballet des *Jeux olympiques*, de l'opéra de *la Fête de Cythère*, etc.

Blaye (*Blavia*), ch.-l. d'arrond. de la Gironde, par 45° 7′ 45″ lat. N. et 3° 0′ 15″ long. O., sur la rive droite de la Gironde, à 40 kil. N. O. de Bordeaux. Place de guerre, qui croise ses feux avec ceux du fort Médoc, sur la rive gauche, et du fort Pâté, sur une île du fleuve. Ecole d'hydrographie. Constr. de navires, fabr. de toiles, verreries, distilleries. Commerce de vins, eaux-de-vie, bois; 4,478 hab. — Station militaire des Romains (*Castrum Blavium*); importante au moyen âge avec sa forteresse et ses franchises, cap. du *Blayez* ou *Blaignès*, elle eut une citadelle bâtie par Vauban (1652-58), où la duchesse de Berry fut retenue huit mois prisonnière (1832-33).

Blaze (Henri-Sébastien), compositeur de musique, né à Cavaillon (Provence), 1763-1833, a écrit des romances, des sonates, des duos, une messe, un requiem, etc. C'est le père du critique musical, Castil Blaze, et de l'écrivain Elzéar Blaze.

Bleiberg, v. de la Carinthie (Autriche), à l'O. de Villach. Importantes mines de plomb; 3,500 hab.

Blekinge, prov. méridionale de la Suède, entre le Smaland au N., la Baltique au S., la Scanie à l'O., est petite, mais d'un aspect pittoresque, d'une végétation superbe de fleurs et d'arbres. Le sol est assez montueux, il produit peu de grains, mais les beaux pâturages nourrissent des chevaux estimés. Le chef-lieu est Karlskrona. La superficie est de 3,015 kil. carrés et la popul. de 131,000 hab.

Blemmyes, anc. peuple de l'Ethiopie, au S. O. de l'Égypte. Ils inquiétèrent surtout les Romains, à la fin du IIIe s., soutinrent l'usurpateur Firmus, mais furent repoussés. On débitait sur eux beaucoup de fables; Pline dit qu'ils ont les yeux et la bouche dans la poitrine. Peut-être occupaient-ils le pays des Barabras actuels.

Bléneau, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 60 kil. S. O. de Joigny (Yonne), sur le Loing. Petite ville du Gâtinais, célèbre par les combats livrés par Condé, en 1652, à d'Hocquincourt, qui fut battu; à Turenne, qui l'arrêta; 2,010 hab.

Blenheim ou **Blindheim**, village de Bavière, à 40 kil. N. O. d'Augsbourg, sur la rive gauche du Danube. Victoire de Marlborough et d'Eugène sur les Français, 13 août 1704. Les Français donnent à cette bataille le nom d'Hochstædt.

Blenheim. V. *Woodstock*.

Bléone (la), affl. de gauche de la Durance, vient des monts de Mariaud, arrose Digne et finit aux Mées; cours de 65 kil.

Bléré, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 24 kil. S. E. de Tours (Indre-et-Loire), sur la rive gauche du Cher. Corderies, fabriques de draps; commerce de vins et de bois; 3,510 hab.

Blès (Henri de), peintre français, né à Bouvignes ou Bovines, près de Dinant, 1480-1550, fut un bon peintre de paysages. Ses ouvrages sont recherchés en Italie; Amsterdam et Vienne possèdent plusieurs de ses tableaux.

Blessington (Miss Powell Gardener, comtesse), née dans le comté de Waterford (Irlande), 1789-1849, épouse en secondes noces du comte Blessington, célèbre par son esprit vif et délicat, tint longtemps à Londres le sceptre de la mode; sa résidence de Gore-house, à Kensington, était le rendez-vous des écrivains distingués et des étrangers illustres. Elle a écrit de nombreux articles dans les *Revues* et publié des romans qui peignent la société aristocratique de la Grande-Bretagne au XIXe s.; *la Lanterne magique*, les *Conversations de Byron*, *Esquisse de voyages en Belgique*, *les Victimes de la société*, les *Confessions d'une dame sur le retour*, le *Livre de Beauté*, la *Loterie de la vie*, *Meredith*, les *Mémoires d'une femme de chambre*, etc.

Bletterie (De la). V. *La Bletterie*.

Bleu (Fleuve). V. *Yang-tseu-kiang*.

Bleues (Montagnes), chaîne des Alleghanys, au N. E. des Etats-Unis, commençant dans l'Alabama, et suivant la direction de la côte jusqu'au Canada, dans une longueur de 1,500 kil.

Bleues (Montagnes), chaîne de l'Australie, dans la Nouvelle-Galles du Sud; elles suivent la direction de la côte orientale, à l'O. de Sidney; une route les traverse pour aller à Bathurst; le Lachlan, affl. du Murray, en descend.

Bleue (Mer). V. *Orientale* (Mer).

Bleus et les Verts (Les), en latin *Veneti* et *Prasini*, noms donnés d'abord, à Constantinople, aux factions du cirque, d'après les couleurs des conducteurs de chars qu'elles favorisaient. Elles furent souvent politiques et religieuses et donnèrent lieu à de fréquentes séditions. La plus célèbre est celle de 532, lorsque Justinien manqua d'être renversé par les Verts et ne fut sauvé que par Bélisaire et Mundus, qui massacrèrent 30,000 personnes.

Bleus. V. *Blancs*.

Blicher (Steen-Steensen), poëte et romancier danois, 1782-1848, né dans le Jutland, pasteur protestant, malheureux en ménage et chasseur passionné, a traduit les poésies d'Ossian, puis a publié des contes, des nouvelles dramatiques et humoristiques, qui lui ont mérité le nom de Walter Scott danois. Il vécut souvent dans la misère. Ses *Œuvres* ont été réunies à Copenhague, 1847-48, 9 vol. in-8°.

Blidah, v. de la prov. et à 50 kil. S. O. d'Alger, au pied du petit Atlas, à l'extrémité de la Métidjah; ch.-l. de subdivision militaire, ch.-l. d'arrond., tribunal de 1re instance. Les Arabes l'appellent *la Voluptueuse* et la comparent à une rose. Centre d'approvisionnement, grands marchés; oranges renommées. Ses établissements publics, ses routes, le chemin de fer qui l'unit à Alger, en font une ville prospère. Ses environs sont fertiles et pittoresques. Prise par les Français en 1830, 1831, 1832, elle n'a été occupée définitivement qu'en 1839; 12,000 h., dont moitié Européens.

Blies ou **Blize**, affl. de droite de la Sarre, vient d'un contre-fort du Hundsrück, arrose la Bavière rhénane, la sépare de l'Alsace-Lorraine, reçoit le Schwolbe et finit à Sarreguemines; cours de 85 kil.

Bligh (William), navigateur anglais, 1753-1817, a découvert, au S. de la Nouvelle-Zélande, les îles de *Bounty*; puis le groupe de *Bligh* dans les îles Viti, et l'*archipel du duc de Clarence*. Son *Voyage dans la mer du Sud* (1788-91) a été traduit par Soulès, Paris, in-8°.

Blindheim. V. Blenheim.

Bloch (Marc-Eliézer), naturaliste, né à Anspach, 1723-1799, exerça la médecine à Berlin, publia plusieurs mémoires et surtout : *Histoire naturelle économique des poissons de l'Allemagne*, Strasbourg, 1782-84, 3 vol. in-4° avec 108 planches; puis *Histoire naturelle des poissons étrangers*, 12 vol. in-4°, trad. en français par Laveaux, 12 vol. in-fol., avec 432 planches enluminées. C'est un ouvrage fondamental.

Block (Benjamin), peintre flamand, né à Lubeck en 1631, s'établit à Nuremberg et peignit avec talent des portraits et des fleurs.

Block (Jacques-Reugers), peintre flamand, né à Gouda, vers 1580, fut un bon peintre d'architecture et de perspective, hautement apprécié par Rubens.

Block (Jeanne Koerten), née à Amsterdam, 1650-1715, montra une rare habileté à modeler des figures et des fruits en cire, à copier des tableaux avec de la soie, à découper des paysages, des marines, des animaux, des portraits.

Blocus continental. Napoléon Ier, voulant forcer l'Angleterre à la paix, déclara, par le décret de Berlin du 21 novembre 1806, que les îles Britanniques étaient en état de blocus; tout commerce, toute correspondance étaient interdits avec ces îles. C'était une guerre de représailles; l'Angleterre venait de déclarer en état de blocus tous les ports du continent de Brest à l'Elbe. Ces mesures désastreuses et tyranniques portèrent un coup funeste au commerce européen; les populations ruinées s'irritèrent au milieu de leurs souffrances, sans que les deux puissances ennemies pussent triompher l'une ou l'autre par ces excès dignes des temps de barbarie. Les marchandises anglaises se répandirent, malgré les prohibitions, sur le continent, et Napoléon fut lui-même forcé de se relâcher de ses rigueurs par des moyens détournés et mauvais (les licences, etc.).

Bloemaert (Abraham), peintre hollandais, né à Gorkum, 1564-1647, se distingua par son coloris et son entente du clair-obscur; on cite de lui : *La Mort des fils de Niobé*.

Bloemaert (Corneille), son fils, né à Utrecht, 1603-1680, fut un graveur distingué. Il travailla à Paris et à Rome, et fut le chef d'une école qui a donné Audran, Chasteau, Poilly, Natalis, Rousselet, etc. On cite de lui : *Une Sainte Famille*, d'après Ann. Carrache; *Saint Pierre ressuscitant Tabite*, d'après le Guerchin; *Méléagre*, d'après Rubens; une *Adoration des bergers*, d'après le Cortone, etc.

Bloemen (Jean-François van), peintre, né à Anvers, 1656-1748, vécut à Rome et imita surtout, dans ses paysages, la belle nature des environs de Tivoli. Il excellait à peindre les cascades, les vapeurs légères qui s'é-

lèvent au coucher du soleil. Ses tableaux ont été très-recherchés. Le Louvre en possède six. — Ses deux frères, *Pierre*, mort en 1699, et *Norbert*, ont aussi été des peintres distingués.

Blois (*Blesæ* ou *Blesum*), ch.-l. du départ. de Loir-et-Cher, sur la rive droite de la Loire, par 47°35′21″ lat. N. et 1°0′2″ long. O., à 175 kil. S. O. de Paris. Evêché suffragant de Paris. Elle est bâtie en amphithéâtre : le beau pont sur le fleuve, de 11 arches et long de 302 m., est de 1717. Parmi les monuments, on cite la cathédrale, le palais épiscopal, la préfecture, un aqueduc romain et surtout le château : Louis XII fit reconstruire toute la partie E., François Ier toute la partie N., qui a été récemment réparée ; le reste sert de caserne. — Fabr. de vinaigre et de faïence, tanneries, ganteries ; commerce considérable d'eaux-de-vie, de vinaigre, de draps, de papier, de bois ; patrie de Louis XII, de Papin et d'A. Thierry ; popul. 19,860 hab. — Anc. capitale du Blaisois, gouvernée par des comtes, Blois fut achetée par le duc d'Orléans, en 1491. Le château fut souvent la résidence des successeurs de Louis XII jusqu'à Henri III ; le célèbre édit de Blois y fut rendu en 1499 ; les Etats-généraux s'y réunirent en 1576 et 1588 ; les Guises y furent assassinés ; Marie de Médicis y fut détenue en 1619 et s'en échappa ; en 1814, Marie-Louise y exerça les derniers actes de sa régence.

Blondel, trouvère du XIIe s., né à Nesle (Picardie), fut l'ami de Richard Cœur-de-lion. On connait l'anecdote très-peu authentique qui a fourni à Sedaine le sujet de son opéra de *Richard Cœur-de-Lion*. On a publié récemment 34 chansons attribuées à Blondel et qui semblent, au moins en partie, l'œuvre de Rob. Blondel.

Blondel (Robert), poëte, historien, moraliste français, né en Normandie, 1390-1461, fut forcé de quitter son pays, lorsque Henri V d'Angleterre s'en empara. En 1420, il adressa au dauphin Charles la *Complainte des bons François*, écrite en latin, mais aussitôt traduite en vers français par Robinet, clerc normand. En 1449, précepteur du comte d'Etampes, qui fut duc de Bretagne, sous le nom de François II, il écrivit pour Charles VII le *Discours historique*, en latin, puis traduit en français, pour montrer le bon droit de sa patrie et de son roi contre les prétentions anglaises. Il fut récompensé ; recouvra sa terre natale de Ravenoville, et fut chargé d'instruire Charles, duc de Berry, 2e fils de Charles VII. Il écrivit alors l'histoire de la reprise de la Normandie, *Reductio Normanniæ*, qui est manuscrite, et traduisit, pour la reine Marie d'Anjou, les *Douze périls d'enfer*, manusc. à la Biblioth. nationale de Paris.

Blondel (François), sieur des Croisettes, architecte, né à Ribemont (Picardie), 1617-1686, voyagea en Suède, en Allemagne, en Italie, en Turquie, en Egypte ; et, après une mission diplomatique importante à Constantinople, fut nommé professeur de mathématiques du Dauphin et lecteur au Collége de France. Architecte par occasion, il reconstruisit, à Saintes, un pont surmonté d'un arc triomphal ; fut chargé par Louis XIV du plan général des ouvrages publics à Paris, agrandit la porte Saint-Antoine, fit élever la porte Saint-Bernard et surtout la porte Saint-Denis, son principal titre, 1680 ; les inscriptions même sont de lui. Il fut de l'Académie des sciences en 1669, directeur et professeur de l'Académie d'architecture, et il a laissé de nombreux ouvrages : La *Nouvelle Manière de fortifier les places* et l'*Art de jeter les Bombes* lui valurent le grade de maréchal de camp ; *Comparaison de Pindare et d'Homère ; Cours d'architecture*, 1675-83 ; *Résolution des quatre principaux problèmes d'architecture*, 1679 ; *Histoire du calendrier romain*, 1682 ; *Cours de mathématiques pour le Dauphin*, 1683, 2 vol. in-4°.

Blondel (Jacques-François), son neveu, né à Rouen, 1705-1774, professa l'architecture avec succès à Paris, fut de l'Académie française en 1755, a surtout laissé des monuments de son art à Metz, Strasbourg, Cambrai, et a beaucoup écrit sur l'architecture : *De la Distribution des maisons de plaisance*, 1737, 2 vol. in-4° ; *Traité d'architecture dans le goût moderne*, 1738, 2 vol. in-4° ; *Architecture française*, 1752-56, 4 vol. in-fol. ; *Cours d'architecture*, 1771-77, 6 vol. in-8°, etc.

Blondel (Marie-Joseph), peintre d'histoire, né à Paris, 1781-1853, élève de Regnault, eut le grand prix de Rome en 1803, la grande médaille d'or en 1816, fut de l'Institut en 1832, puis professeur à l'Ecole des Beaux-arts. On cite parmi ses œuvres ; La *Chute d'Icare ; Zénobie sur les bord de l'Araxe ;* l'*Evanouissement d'Hécube ; Eole déchaînant les vents contre la flotte d'Enée ; Elisabeth de Hongrie déposant sa couronne au pied de l'image du Christ ;* la *Reddition de Ptolémaïs ; Philippe Auguste à Bouvines*, etc. Il a décoré le plafond de la salle de Henri II et celui de la grande salle du Conseil d'Etat au Louvre ; le salon de la galerie de Diane, à Fontainebleau ; la salle du tribunal de commerce, à la Bourse, etc., etc.

Bloomfield (Robert), poëte anglais, né à Honington (Suffolk), 1766-1823, fils d'un pauvre tailleur, cordonnier lui-même, débuta, comme poëte, par des chants populaires (*La Laitière*, le *Retour du matelot*, etc.). Son *Garçon de ferme* eut le plus grand succès, et fut traduit dans presque toutes les langues. Plus tard, il composa des contes, ballades, chansons champêtres, etc.

Bloot (Pierre), peintre flamand, mort en 1687, représenta avec talent les animaux et les scènes villageoises.

Blooteling ou **Bloteling** (Antoine ou Abraham), graveur hollandais, né à Amsterdam, 1634-1676, s'est distingué en Angleterre et dans son pays par ses gravures et ses eaux-fortes.

Blosius ou de **Blois** (Louis), 1506-1566, fut abbé des Bénédictins de Liessies, près d'Avesnes, et a laissé plusieurs ouvrages de piété, notamment le *Speculum religiosorum*, trad. en français sous le titre de *Directeur des âmes religieuses*, in-8°, 1726.

Blouet (Guillaume-Abel), architecte, né à Passy, 1795-1853, eut le grand prix d'architecture en 1821, fut membre de l'Institut, professeur à l'Ecole des beaux-arts, 1846, fit partie de l'expédition scientifique de Morée, termina l'arc de triomphe de l'Etoile, 1832-1836, et fut inspecteur général des prisons de France. On lui doit : *Restauration des Thermes d'Antonin Caracalla à Rome*, 1828-30, in-fol. ; *Expédition scientifique de Morée*, 3 vol. in-fol. ; *Rapports sur les pénitenciers des Etats-Unis*, 1839 ; *Supplément à l'Art de bâtir, par Rondelet*, 2 vol. in-4° et atlas de 100 planches, 1847.

Blount (Charles), écrivain anglais, 1654-1693, excita de grands scandales par ses écrits irréligieux, *Anima mundi*, ou *Exposé des opinions des anciens sur l'âme humaine après la mort*, 1679 ; *Vie d'Apollonius de Tyane*, 1680 ; *Origine de l'idolâtrie ; Manuel des déistes*. Il termina sa vie par le suicide.

Blücher (Gebhard-Lebrecht de), prince de Wahlstadt, né à Rostock (Mecklembourg), 1742-1819, servit d'abord dans les hussards suédois, puis dans les hussards prussiens. N'obtenant pas l'avancement qu'il réclamait, il donna sa démission, 1772, et s'occupa d'économie rurale. Après la mort de Frédéric II, il rentra dans les rangs de l'armée, comme major, se distingua dans les guerres contre la France, devint général, et, après la bataille d'Auerstædt, 1806, se réfugia dans Lubeck, où il fut forcé de capituler. En 1813, il fut mis à la tête de l'armée prussienne et du corps russe de Wintzingerode ; il se distingua à Lutzen, Bautzen, battit Macdonald à la Katzbach, et, avec l'armée de Silésie, contribua beaucoup à la victoire de Leipzig. Son ardeur entraînante le fit alors surnommer maréchal *Vorwœrts* (en avant !). Il passa le Rhin, 1er janvier 1814, fut vainqueur à la Rothière (1er fév.), mais, repoussé par Napoléon, il se replia vers Soissons, s'unit à l'armée du Nord, et se dirigea vers Paris, où il entra le 31 mars. Frédéric-Guillaume III le nomma feld-maréchal et prince de Wahlstadt (près de la Katzbach) ; l'Angleterre le reçut avec enthousiasme, et le chef des hussards fut nommé docteur en droit à l'université d'Oxford. En 1815, il fut battu à Ligny, 15 juin, manqua d'être pris, et, le 18, arriva assez à temps sur le champ de bataille de Waterloo, pour sauver l'armée de Wellington. Il marcha sur Paris, y entra, se montra dur, voulut faire sauter le pont d'Iéna et fut honoré par son roi, qui créa exprès pour lui un ordre particulier. Il se retira sur ses terres en Silésie. On lui a élevé, de son vivant, une statue en bronze à Rostock, et, après sa mort, deux autres statues à Berlin et à Breslau.

Blue-Mountains, chaîne de montagnes, à l'E. des *Coast-Range*, qui traverse le territoire de l'Orégon (Etats-Unis).

Blue-Ridge ou *Sommets bleus*. V. Bleues (Montagnes).

Blum (Robert), agitateur politique, né à Cologne, 1807-1848, fut rédacteur du *Dictionnaire théâtral*, écrivit les *Feuilles patriotiques saxonnes*, se fit libraire pour éditer les ouvrages démocratiques, se mit à la tête de la démocratie saxonne en 1848, fit partie des assemblées de Francfort et de Leipzig, fut pris à Vienne et fusillé impitoyablement.

Blumenbach (Jean-Frédéric), né à Gotha, 1752-1840, docteur en médecine de l'université de Gœttingue, commença les travaux qui ont fait sa réputation, comme

physiologiste, par une thèse, souvent réimprimée : *De generis humani varietate nativa*, 1775. Il fut, dès 1776, conservateur du cabinet d'histoire naturelle de Gœttingue, et, en 1778, professeur de physiologie et d'anatomie comparée. Sa gloire, c'est d'avoir, longtemps avant Cuvier, établi l'histoire naturelle sur sa base scientifique, l'anatomie comparée; par l'étude attentive et complète des crânes, il divisa, le premier, l'espèce humaine en cinq races : l'européenne ou blanche, l'asiatique ou jaune, l'africaine ou noire, l'américaine ou rouge et la malaise; on trouve l'exposé de ces doctrines dans les *Decades VIII craniorum diversarum gentium*, Gœttingue, 1790-1808, in-4°, avec 80 figures. Il fut membre associé de l'Institut de France et de presque toutes les sociétés savantes de l'Europe. On lui doit, outre plusieurs ouvrages de médecine, un *Manuel d'histoire naturelle*, qui a eu beaucoup de succès et a été traduit en français par Artaud; un *Manuel d'anatomie comparée*, 1805 et 1815, in-8°; une *Histoire et description des os du corps humain*, 1786-1807, in-8°. Dans son *Specimen physiologiæ comparatæ*, 1787 et 1789, in-4°, il a comparé les animaux à sang chaud et à sang froid, les ovipares et les vivipares, etc. M. Flourens a prononcé son *Eloge* en 1847.

Blyth (South-), v. du Northumberland (Angleterre), à 20 kil. N. E. de Newcastle, sur la Blyth. Le port fait le commerce de houille, surtout avec la France, de verreries, etc.; 2,500 hab.

Blyth, v. du comté et à 45 kil. N. de Nottingham (Anglet.); 3,700 hab.

Boabdil ou **Abou-Abdallah**, dernier roi maure de Grenade, chassa du trône son père Muley-Hassem, 1481. Dans la guerre contre les chrétiens, il fut pris et se reconnut tributaire. Ferdinand et Isabelle profitèrent d'une agression des Maures pour assiéger Grenade. La ville fut prise, 1492 ; Boabdil avait signé la capitulation; il versait des larmes en contemplant Grenade du haut d'une colline (le Soupir du Maure) : « Pleure comme une femme, lui dit sa mère, le trône que tu n'as pas su défendre comme un homme. » Il se retira dans les Alpujarras, puis passa en Afrique, où il périt en combattant pour le roi de Fez contre celui de Maroc.

Boadicée ou **Boadicia**, reine des Icènes (Bretagne), succéda à son époux, Prasutagus ; mais les Romains envahirent son royaume, enlevèrent ses filles, dépouillèrent ses sujets. Elle souleva les Icènes, les Trinobantes, etc.; prit les colonies romaines de Camboduunum (Colchester), de Londinum (Londres); mais elle fut vaincue par Suetonius Paulinus, et s'empoisonna en 61.

Boaistuau (Pierre), dit Launay, compilateur, né à Nantes, 1500-1566, a écrit : *Théâtre du monde*, Paris, 1584-98, 6 vol. in-16; *Histoires tragiques*, 1568, 7 vol. in-16; *Histoires prodigieuses*, 1561, in-8°. Shakspeare, La Fontaine, Voltaire, etc., ont puisé dans ces recueils continués par Belleforest.

Boa-Vista ou **Bonne-Vue**, l'une des îles du Cap-Vert, très-fertile en coton et en indigo, a 10,000 hab. Découverte par les Portugais en 1450.

Bobbio (*Bobium*), v. de la prov. de Pavie (Italie), à 60 kil. N. E. de Gênes, sur la Trebbia. Evêché suffragant de Gênes. Jadis monastère célèbre fondé par saint Colomban, en 612; riche bibliothèque ; 4,500 hab.

Bober (Le), affl. de gauche de l'Oder, vient du Riesen-Gebirge, traverse une vallée étroite, arrose Hirschberg, Bunzlau, entre dans une vallée plus large et plus plate, passe à Sprottau, reçoit la *Queiss*, passe à Sagan et finit à Krossen; cours de 250 kil.

Bobr ou **Bobra**, affl. du Narew, prend sa source à 24 kil. S. O. de Grodno, et a 800 kil. de cours.

Bobrov, v. du gouvernement et à 90 kil. S. E. de Voronieje (Russie), sur le Bitioug, doit son nom aux nombreux castors (bobri) qu'on trouvait jadis dans les environs; 5,500 hab.

Bobruisk, v. du gouvernement et à 160 kil. S. E. de Minsk (Russie), sur la rive droite de la Bérésina. Elle est fortifiée depuis 1812; 12,000 hab.

Bobrun (Henri), peintre français, né à Amboise, 1603-1677, et son cousin, Bobrun (Charles), 1604-1692, se distinguèrent comme poëtes faciles et surtout comme peintres de portraits, très-ressemblants, quoique flattés.

Bocage (Le), pays de l'anc. Poitou, sur les limites de la Vendée, de la Loire-Inférieure et du Maine-et-Loire, formé par les dernières hauteurs du plateau de Gâtine, est célèbre par le rôle que jouèrent ses habitants dans les guerres de la Vendée. Les princ. villes étaient : Clisson, Tiffauges, Maulevrier, les Herbiers, le Loroux, Bressuire, etc. Les bois et les taillis ont en partie disparu, et des routes stratégiques sillonnent le pays. — Pays de l'anc. Normandie, sur les limites de la Manche, de l'Orne, du Calvados, avait pour villes : Vire, Tinchebray, Thorigny, Condé-sur-Noireau. Le linge ouvré qu'on y fabrique s'appelle *bocage*.

Boccace (Giovanni Boccaccio ou), célèbre écrivain italien, né en 1313, à Paris, ou à Certaldo, près de Florence, mort en 1375; fils d'un marchand de Florence, il abandonna le commerce, à Naples, et se fit poëte, malgré son père, tout en étudiant, comme les hommes de son temps, le droit canon, le latin, le grec. Il aima, dit-on, une fille naturelle du roi Robert, qu'il célébra sous le nom de Fiametta; puis, après la mort de son père, retourna à Florence, et fut chargé par la république de plusieurs missions diplomatiques. Il avait jeté au feu beaucoup de vers italiens de sa jeunesse; plus tard il écrivit la *Théséide*, premier essai de poëme épique en Italie, en 12 chants et en octaves rimés ; le grand poëme *il Filostrato*, qui renferme des strophes élégiaques d'une grande beauté, sur les amours de Troïlus et de Criséida ou Chryseis. *Le Nimfale Fiesolano*, consacré aux amours malheureux d'Africus et de Menzola, est une autre espèce de poëme épique en l'honneur de Fiesole. *L'Amorosa Visione*, en *terza rima*, est une imitation monotone des *Triomphes* de Pétrarque; *Admète* ou la *Comédie des Nymphes de Florence*, est un poëme bucolique, où la prose se trouve mêlée aux vers. Le *Filocopo*, l'*Amorosa Fiametta*, le *Corbaccio* ou *Labyrinthe d'amour*, sont des romans de chevalerie où l'exagération pompeuse domine; on les regarde cependant comme les préludes de son chef-d'œuvre, *le Décaméron*. Les cent nouvelles du *Décaméron* (les dix journées) sont pour la prose italienne ce que Dante et Pétrarque sont pour la poésie. Si les récits bravent souvent la décence, si les peintures sont licencieuses, Boccace n'a fait que rester fidèle aux mœurs de son temps, aux habitudes peu chastes des romanciers, des *novellieri* du moyen âge; mais la langue est riche, abondante, harmonieuse; elle a de la variété et de la grâce ; plusieurs épisodes, comme la nouvelle de *Griselidis*, sont admirables, et le tableau de la peste de Florence, qui sert d'introduction au *Décaméron*, est un chef-d'œuvre.

Boccace, grand admirateur du Dante, occupa le premier la chaire fondée à Florence pour l'interprétation de la *Divine Comédie*, et commença un commentaire dont on a publié une partie en 1724. Il fut l'ami de Pétrarque. Erudit passionné, il dépensait beaucoup pour faire copier des manuscrits grecs et latins, ou pour se faire expliquer les œuvres d'Homère; il écrivit aussi de bons ouvrages en latin : *De Genealogia Deorum; De montium, sylvarum*, etc., *nominibus ; De casibus virorum et feminarum illustrium; De mulieribus claris;* enfin 16 *Eglogues*, etc. On a donné de ces ouvrages de nombreuses éditions; la meilleure édition complète de Boccace est celle de Florence, 1827, 18 vol. in-8°. Parmi les traductions françaises du *Décaméron*, citons celles d'Ant. Le Maçon, dédiée à la reine de Navarre, Marguerite de Valois, 1545 ; de Sabatier de Castres, 1779; de Mirabeau, 1802 (posthume); de Christian, etc. — Shakspeare, Chaucer, Dryden, La Fontaine, Voltaire, etc. ont puisé dans les *Cent Nouvelles* de Boccace ou dans les mêmes sources que l'auteur italien, les fabliaux du moyen âge.

Boccaccino (Boccaccio), peintre de Crémone, 1460-1518, a quelque chose du Pérugin. Ses œuvres principales sont au Dôme de Crémone.

Boccaccino (Camillo), son fils, né à Crémone, 1511-1546, peintre comme son père, eut un dessin énergique, un coloris vigoureux, de la grâce et de la force à la fois. Ses œuvres sont à Saint-Sigismond de Crémone.

Boccage (Manoel-Maria **Barbosa Du**), poëte portugais d'origine française, né à Sétuval, 1771-1806, d'un caractère indépendant et enclin à la satire, se fit exiler aux Indes par le comte de Saint-Vincent, mais trouva à son retour des amis dévoués et des admirateurs. Instruit, plein d'enthousiasme pour la langue portugaise, il s'essaya dans presque tous les genres, odes, sonnets, cantates, élégies, idylles, épîtres, épigrammes; ébaucha des tragédies et traduisit plusieurs poëmes de Delille, de Castel, de Rosset, de Mme du Boccage. Une partie de ses œuvres a été publiée à Lisbonne, 1798-1805, 6 vol. in-12.

Boccage (Marie-Anne **Lepage**, épouse de **Fiquet Du**), poëte, née à Rouen, 1710-1802, ne débuta que fort tard, après la mort de son mari, dans la carrière des lettres, se fixa à Paris, où elle acquit bientôt une grande célébrité. Son salon fut l'un des plus fréquentés;

elle fut admise au sein des principales académies; ses ouvrages furent traduits dans les principales langues; mais *le Paradis perdu*, *la Mort d'Abel*, *la Colombiade*, sa tragédie des *Amazones* sont depuis longtemps oubliés, et l'on n'a conservé que le souvenir de ses *Lettres*, écrites à sa sœur, Mme Duperron, pendant ses voyages en Italie, en Angleterre et en Hollande.

Boccalini (Trajan), auteur satirique italien, né à Lorette, 1556-1613, est surtout connu par ses *Nouvelles du Parnasse*, dirigées contre les princes et les écrivains contemporains; *la Pierre de touche* est une satire contre l'Espagne.

Boccanera, nom d'une illustre famille de Gênes.— *Guillaume* Boccanera, quoique noble, se mit à la tête du parti démocratique, fit déposer le conseil des huit nobles, 1257, et se fit nommer capitaine du peuple pour 10 ans avec un pouvoir souverain. Mais sa tyrannie le fit déposer en 1262. — *Simon* Boccanera, son petit-fils, également chef du parti populaire, fut le premier doge de Gênes, en 1339; il combattit avec succès les factions des nobles; les Génois luttèrent glorieusement contre les Maures d'Espagne, repoussèrent les Tatars de Caffa et prirent Chio. Mais en 1347 le doge fut forcé de se réfugier à Pise; il reprit le pouvoir en 1356, mais mourut empoisonné en 1362. — *Gilles* Boccanera, son frère, servit, comme amiral, Alphonse XI de Castille, 1340, battit les Maures du Maroc, prit Algésiras, 1344, reçut le titre de comte de Palma; puis, sous Henri de Transtamare, battit les Portugais à l'embouchure du Tage, et la flotte anglaise du comte de Pembroke, près de La Rochelle, 1372. — *Baptiste* Boccanera, fils de Simon, fut mis à la tête des Génois, soulevés contre Charles VI, et décapité par l'ordre du maréchal de Boucicaut, 1401.

Boccherini (Louis), compositeur, né à Lucques, 1740-1806, eut beaucoup de succès, comme violoncelle, avec son ami, le violoniste Manfredi, à Paris en 1771, puis à Madrid. D'abord bien accueilli à la cour, puis supplanté par d'indignes rivaux, il vécut dans la pauvreté, travaillant, sans se plaindre, pour nourrir sa famille. Ses productions très-nombreuses ont, dit-on, rapporté deux millions à ses éditeurs, et il mourut dans l'indigence; elles consistent en concertos, sonates, duos, trios, quatuors, etc., symphonies, ayant un caractère religieux très-élevé, comme son *Stabat*, publié à Paris chez Sieber, ou une simplicité mélancolique, qui fait de lui le précurseur d'Haydn.

Bocchetta (La), défilé des Apennins, conduisant de Gênes vers Novi et Alexandrie. Vue admirable.

Bocchoris, roi d'Egypte d'une époque incertaine, était célèbre dans l'antiquité par ses lois équitables. Les uns prétendent qu'il vécut au xviie s. av. J. C. et permit à Moïse d'emmener les Hébreux de l'Egypte; d'autres le placent au viiie s. et disent qu'il fut pris et brûlé par le roi d'Ethiopie, Sabacon; enfin on l'a encore confondu avec Anysis.

Bocchus, roi de Mauritanie, beau-père de Jugurtha, le soutint contre les Romains, fut deux fois battu par Marius, et consentit à livrer par trahison son gendre à Sylla, questeur de Marius, 106 av. J. C. Il reçut en récompense le pays des Massésyliens. — Un autre Bocchus, probablement son fils ou son petit-fils, frère de Bogud, soutint César contre les Pompéiens, Octave contre Antoine, et resta maître de la Mauritanie, que lui confirma Octave.

Boccone (Paolo ou Silvio), naturaliste sicilien, né à Palerme, 1633-1704, parcourut une partie de l'Europe, à la recherche des plantes, fut professeur à Padoue et alla mourir dans un couvent de l'ordre de Citeaux. Il a publié un grand nombre d'ouvrages maintenant assez rares.

Bocconio (Marino) trama un complot pour arrêter les envahissements de l'aristocratie vénitienne, mais périt avec ses complices, sous le dogat de Pierre Gradenigo, 1299.

Bochart (Samuel), orientaliste, né à Rouen, 1599-1667, étudia de bonne heure la plupart des langues de l'Asie et fut pendant 43 ans ministre protestant à Caen. Sa *Géographie sacrée*, Caen, 1646, in-fol., Francfort, 1681, in-4°, ouvrage d'une érudition merveilleuse, le rendit célèbre. Christine de Suède l'appela à Stockholm et le reçut avec distinction. A son retour, il publia l'*Hierozoicon* ou *Histoire des animaux mentionnés dans l'Ecriture*, Londres, 1663; Francfort, 1675, 2 vol. in-fol.; Leipzig, 1793-96, 3 vol. in-4°. Il composa un grand nombre d'autres écrits, des *Sermons*, publiés à Amsterdam; il avait rédigé un *Dictionnaire arabe*, qui n'a pas été imprimé. Malgré sa science bien réelle, il donnait puérilement des étymologies hébraïques ou arabes à la plupart des mots des autres langues. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Leyde en 1712, 3 vol. in-fol.

Bochnia, ch.-l. du cercle de Bochnia, dans la prov. de Cracovie (Galicie autrichienne), près de la Raba, à 38 kil. S. E. de Cracovie. Immenses mines de sel, mines de fer; 6,000 hab.

Bocholt, v. de la Westphalie (Prusse), à 70 kil. O. de Munster, sur l'Aa. Commerce de grains et d'eaux-de-vie. Aux environs, riches mines de fer. Château des princes de Salm-Salm. Victoire de Charlemagne sur les Saxons, 779, et non pas à *Buchholz*, dans le royaume de Saxe; 4,500 hab.

Bock (Jérôme), qu'on nomme aussi *Le Bouc* ou *Tragos* (traduction de son nom en français et en grec), botaniste allemand, né à Heidelbach (Bas-Palatinat), 1498-1554, ministre protestant et médecin à Hornbach, tenta le premier une classification naturelle des plantes. Il a publié un *Nouvel Herbier des plantes qui croissent en Allemagne*, Strasbourg, 1539, in-fol., avec les planches gravées en 1550; traduit en latin par Kyber, Strasbourg, 1552, in-4°.

Bockenberg (Pierre van), historien hollandais, né à Gouda, 1548-1617, professeur de théologie, jésuite, puis protestant, a laissé un grand nombre d'ouvrages, comme *Historia et Genealogia Brederodiorum*, *Egmondanarum; Prisci Bataviæ et Frisiæ reges*, etc.

Bockhold. V. *Jean de Leyde*.

Bockhorst (Jean van), peintre allemand, né à Munster, vers 1610, a fait des portraits remarquables par le coloris et a enrichi de ses œuvres les églises d'Anvers, de Gand, de Bruges, de Lille.

Bockhorst (Jean van), peintre hollandais, 1661-1724, fut employé par le duc de Pembroke et l'électeur de Brandebourg à peindre des portraits, des batailles, etc.

Bocksberger (Jean-Jérôme), peintre allemand du xvie s., a fait à l'huile et en fresques des batailles, des chasses, et gravé les illustrations curieuses d'une Bible, d'un Tite Live allemand, etc.

Bocskai (Etienne), chef des Hongrois insurgés, 1604-1606, força l'empereur Rodolphe II à signer la paix de Vienne qui assurait à la Hongrie la liberté des cultes.

Bocthor ou **Bochtor** (Ellious ou Elie), orientaliste d'origine copte, né à Syout (Haute-Egypte), 1784-1821, s'attacha à l'armée d'Egypte, vint en France, et fut professeur d'arabe vulgaire à l'Ecole des langues orientales, 1819. Il a composé un *Dictionnaire arabe et français*, publié par Caussin de Perceval, 1827-29, 2 vol. in-4°, et 1848, grand in-8°.

Bode (Jean-Joachim-Christophe), compositeur allemand, né à Brunswick, 1730-1793, se distingua comme instrumentiste, fut avec Weishaupt l'un des chefs des illuminés; et, tout en composant des odes et des chansons, tout en traduisant plusieurs ouvrages anglais et français, il s'occupa toujours des intérêts de la franc-maçonnerie, qu'il défendit contre plusieurs autres sectes ou associations.

Bode (Jean-Elert), astronome, né à Hambourg, 1747-1826, fut de bonne heure remarqué et protégé par le savant Büsch, fut nommé en 1772 astronome pratique à Berlin et dirigea pendant 50 ans l'observatoire de cette ville. Il avait publié dès 1768 un bon *Manuel d'astronomie*. On lui doit des *Ephémérides astronomiques* en 54 vol.; un *Atlas céleste*, en 20 feuilles, avec une liste de 17,240 étoiles; le *Système planétaire du Soleil*, 1788, etc. Il a découvert plusieurs comètes et un grand nombre d'étoiles. Son nom est resté attaché à une loi, déjà soupçonnée par Kepler, selon laquelle les intervalles des orbites des planètes vont à peu près en doublant, à mesure que l'on s'éloigne du soleil.

Bode (La), affl. de gauche de la Saale, descend du Brocken par une pente rapide, dans une vallée remplie de rochers, arrose Elbingerode, Quedlinbourg, où la vallée s'élargit, Groningen, Oscherleben, Egeln et finit à Bernbourg; son cours est de 165 kil.

Bodegraven, bourg de la Hollande méridionale (Pays-Bas), sur la rive droite du Rhin, à 16 kil. S. E. de Leyde; 2,500 hab.

Bodel (Jehan), trouvère d'Arras, accompagna saint Louis à sa première croisade; il allait le suivre à la seconde, lorsque, atteint de la lèpre, il fut forcé de s'éloigner d'Arras. Il a composé sur la *Vie de saint Nicolas*, évêque de Myre, une pièce dramatique en vers de douze et de huit syllabes. M. Francisque Michel lui attri-

bue la *Chanson des Saxons*, récit romanesque et comique, qu'il a publié en 1839, 2 vol.

Boden-See. V. *Constance* (Lac de).

Bodin (Jean), publiciste, né à Angers, 1530-1596, abandonna l'étude du droit et la carrière du barreau, à Paris, obtint la faveur de Henri III, fut député du tiers état du Vermandois aux Etats-généraux de Blois, 1576, s'opposa à l'aliénation du domaine et à la révocation des édits de pacification; il fut disgracié. Le duc d'Alençon se l'attacha et le mena en Angleterre. A la mort de son protecteur, 1584, il devint procureur du roi à Laon, souleva la ville contre Henri IV, 1589, puis contribua à le faire reconnaître roi; il mourut de la peste. Son titre de gloire est le traité *de la République*, en 6 livres, 1577; cet ouvrage savant, mais peu méthodique, souvent imité de la *Politique* d'Aristote, eut une grande réputation en France et en Europe; il y a des idées hardies, élevées, en faveur de la monarchie tempérée, sur l'influence des climats, etc., mais on a eu tort de le comparer à l'*Esprit des Lois*. Il a encore écrit: *Méthode pour étudier l'histoire* (en latin), 1566, in-4°; *Heptaplomeres, sive Colloquium de abditis rerum sublimium arcanis*, dialogue entre plusieurs philosophes où sont discutées les diverses religions; il a été pour la première fois publié par Guhrauer, Berlin, 1841, in-8°; *la Démonomanie* ou *Traité des Sorciers*, Paris, 1587, in-4°, ouvrage bizarre dans lequel il soutient l'existence des sorciers; *Theatrum naturæ*, Lyon, 1590, in-8°, ouvrage très-rare, où il montre une grande foi dans la magie, etc. V. *Bodin et son temps*, par H. Baudrillart, Paris, 1853, in-8°.

Bodin (Jean-François), magistrat et historien, né à Angers, 1776-1829, a publié sur l'Anjou deux ouvrages remarquables: *Recherches historiques sur Saumur et le Haut-Anjou*, 1821-22, 2 vol. in-8°; *Recherches historiques sur Angers et sur le Bas-Anjou*, 2 vol. in-8°.

Bodin (Félix), littérateur, né à Saumur, 1795-1837, fils du précédent, écrivit dans beaucoup de feuilles libérales, sous la Restauration, et eut la première idée des *Résumés historiques;* il publia le *Résumé de l'histoire de France*, 1821; le *Résumé de l'histoire d'Angleterre*, 1823; puis des *Etudes historiques sur les assemblées représentatives*, 1824. Il donna une édition de l'*Histoire de France* d'Anquetil, 15 vol. in-18; les éditeurs, voulant une continuation de cet ouvrage, il leur fit agréer M. Thiers; mais ce fût à la condition que le nom de Bodin parût à côté de celui de l'auteur sur les premiers volumes. Bodin fut député après 1830, mais resta dans l'obscurité.

Bodincomagus, v. de l'anc. Ligurie, auj. Casal probablement; suivant d'autres, c'était la même qu'Industria, au confl. de la Doria Baltea et du Pô.

Bodincus, anc. nom du Pô, dans sa partie supérieure.

Bodiontici, anc. peuple de la Gaule, dans les Alpes Maritimes, à côté des Avantici; leur capit. était Dinia (Digne).

Bodley (Thomas), né à Exeter, 1544-1612, remplit plusieurs missions diplomatiques sous Elisabeth, fut disgracié; et, retiré à Oxford en 1597, s'occupa de relever la bibliothèque publique, fondée au xv° s. par le duc de Glocester, légua à la *Bibliothèque bodléienne* 24,000 ouvrages précieux qu'il avait réunis, et un revenu de 200 liv. sterling.

Bodmer (Jean-Jacques), né à Greifensee, près de Zurich, 1698-1783, fut professeur d'histoire nationale à Zurich, en 1725, membre du grand conseil en 1735. Dès 1722, aidé de son ami Breitinger, il commença, comme critique, dans une feuille qui eut du succès, une révolution dans la littérature allemande, attaquant l'imitation énervante des écrivains français, rappelant les Allemands à leurs traditions nationales, popularisant par des traductions l'étude de Shakspeare et de Milton. Il publia un recueil des *Minnesinger*, 1758-59; des *Lettres critiques*, 1746; un *Recueil d'anciennes poésies anglaises et souabes*, 1780; *la Bibliothèque helvétique*, 1735, etc. Comme poëte, il eut peu ou point de mérite; ses chants, inspirés de la Bible, ses *Poésies patriarcales* eurent peu de succès; sa *Noachide*, poëme épique en 12 chants, 1752, ses ouvrages dramatiques, ses traductions d'Homère et de Milton ne sont pas au-dessus du médiocre. La gloire de l'*Ecole des Suisses* est d'avoir préparé le terrain pour la révolution littéraire de la fin du siècle.

Bodmin, v. du comté de Cornouailles (Angleterre), à 50 kil. N. O. de Plymouth, entre deux montagnes, était florissante au temps des Saxons, et posséda un évêché, transféré à Exeter. Aux environs, ruines d'un temple druidique; 6,000 hab.

Bodoë, ch.-l. du Nordland proprement dit, (Norvége), petit port sur le golfe de Saltens.

Bodoni (Jean-Baptiste), imprimeur, né à Saluces, 1740-1813, se distingua surtout comme directeur de l'imprimerie ducale de Parme. Il a donné d'admirables éditions de classiques latins, grecs, italiens, français; son Homère et son Anacréon sont des chefs-d'œuvre. Il a laissé un *Manuel typographique*, 1788, réimprimé avec additions, en 1818, 2 vol. in-4°.

Bodonitza, bourg de la Béotie (Grèce), au débouché des Thermopyles, à 40 kil. N. de Livadie. ch.-l. d'un marquisat dans l'empire latin du XIII° s.

Bodotria ou **Boderia æstuarium,** auj. *golfe de Forth*.

Bodrog, affl. de droite de la Theiss, descend des Karpathes centrales, arrose la Hongrie sept., se grossit de l'Ortik et finit à Tokay.

Bodrog-Kérsztur, v. de Hongrie, sur le Bodrog, à 5 kil. N. O. de Tokay. Bons vins vendus sous le nom de Tokay; 5,000 hab.

Boë (François de Le), en latin *Sylvius*, anatomiste, né à Hanau, 1614-1672, fut médecin à Amsterdam, professeur à Leyde. On lui doit plusieurs découvertes en anatomie; il adopta, l'un des premiers, les idées de Harvey sur la circulation du sang. Ses travaux anatomiques sont réunis dans le livre: *Disputationum medicarum decas*, Leyde, 1659-60.

Bœbeis lacus, dans la Pélasgiotide de Thessalie, tirait son nom de Bœbe, v. située au S. E. de Larisse.

Boëce (Anicius Manlius Torquatus Severinus Boetius ou Boethius), philosophe et homme d'Etat, né en 470 ou 475, mort vers 524, d'une riche famille consulaire, suivit les leçons de Symmaque, à Rome, et peut-être celles de Proclus à Athènes. Savant, riche et bienfaisant, il mérita la faveur de Théodoric, roi des Ostrogoths d'Italie, qui l'éleva au consulat, le nomma maître des offices et le chargea de missions importantes. Gendre de Symmaque, il vit ses deux fils recevoir, en 522, la dignité consulaire. Il réprima plus d'une fois les excès des officiers barbares; mais, s'il gagna l'affection du peuple, il excita la jalousie et la haine des courtisans. On l'accusa d'être le complice d'Albinus, qu'il avait défendu, et de conspirer avec Symmaque pour délivrer l'Italie des Barbares et la rendre à l'empereur Justin. Théodoric, vieilli, crut en effet à une conjuration des Italiens catholiques contre leurs maîtres ariens; Boëce fut condamné à mort par un tribunal inique. C'est dans sa prison de Pavie qu'il écrivit son livre admirable: *de Consolatione philosophiæ*, dialogue plein d'élévation et d'éloquence, en prose et en vers, entre Boëce et la Philosophie. Il périt dans d'horribles tortures. — Boëce a été immortalisé par la postérité; son livre *de la Consolation* a eu, pendant le moyen âge, un grand nombre de commentateurs, de traducteurs, d'imitateurs, comme Alfred le Grand, Jean de Meung, saint Thomas, Charles d'Orléans. Il a été traduit par M. Judicis de Mirandol, Paris, 1861, in-8°. Longtemps on n'a connu Aristote que par les commentaires de Boëce sur les *Catégories*, l'*Interprétation*, les *Analytiques*, les *Syllogismes*, les *Topiques*, auxquels il faut joindre des commentaires sur les *Topiques* de Cicéron et sur Porphyre. Ses traités sur *l'arithmétique* et la *géométrie* ont servi de bases aux études pendant une partie du moyen âge; son *Traité de la musique*, moins connu, n'en renferme pas moins des propositions remarquables. On a cru longtemps que Boëce était chrétien; mais il paraît prouvé qu'il resta païen. V. Jourdain, *de l'Origine des traditions sur le christianisme de Boëce*, Paris, 1861, in-4°. Les meilleures éditions de ses *Œuvres* sont celles de Venise, 1491; de Bâle, 1570, in-fol.; de Leyde, 1671, in-8°; de Glasgow, 1751, in-4°. D. Gervaise a écrit la *Vie de Boëce*, 1715.

Bœcler (Jean-Henri), érudit allemand, né à Cronheim (Franconie), 1611-1692, professa l'éloquence à Strasbourg, fut appelé en Suède par Christine, qui lui donna une chaire à Upsal et le titre d'historiographe de Suède. Il revint à Strasbourg professer l'histoire, fut nommé conseiller et comte palatin par Ferdinand III, avec une pension de 600 rixdalers, pour le dédommager de la gratification annuelle de 2,000 livres que lui offrit Louis XIV, et qu'on ne lui permit pas d'accepter. Parmi ses nombreux ouvrages, on cite: *De Jure Galliæ in Lotharingiam*, 1663, in-4°; *Historia universalis ab orbe condito ad Jesu Christi nativitatem*, 1680, in-8°; *Notitia sacri imperii romani*, 1636, in-8°; *Historia univer-*

salis IV sæculorum post Christum, 1681, in-8°; *Mélanges* réunis par Fabricius, 1712, 4 vol. in-4°; un grand nombre d'éditions annotées d'auteurs latins et grecs.

Boedromion, nom du 3° mois chez les Athéniens, correspondant à la fin d'août et au commencement de septembre. On célébrait le 6° jour du mois les *Boedromia*, en l'honneur d'Apollon, surnommé *Boedromios*, qui vient en aide.

Bœhm ou **Bœhme** (Jacques), théosophe ou illuminé, né en Lusace, près de Gœrlitz, 1575-1624, fils de paysans, pâtre, puis cordonnier, eut de bonne heure des visions, des révélations, qu'il crut devoir faire connaître. Ses ouvrages mystiques, écrits en allemand, *Aurora*, les *Trois principes de l'essence divine*, *la Triple Vie*, bizarres et d'un style dithyrambique, renfermant cependant quelques belles pensées religieuses, lui attirèrent les attaques des théologiens; ils ont été traduits par Saint-Martin. Abraham de Frankenberg, son disciple, a réuni ses œuvres en 10 vol. in-8°, Amsterdam, 1682. Ses doctrines se sont répandues en Angleterre, et la secte *philadelphique* le révère comme un saint.

Bœhmer (George-Rodolphe), médecin, né à Liegnitz, 1723-1803, fut professeur de botanique et d'anatomie à Wittemberg. Il a publié de nombreux ouvrages de botanique, et surtout: *Bibliotheca scriptorum historiæ naturalis*, Leipzig, 1785-89, 9 vol. in-4°.

Bœhmer (Just-Henning), jurisconsulte, né à Hanovre, 1674-1749, professeur à l'université de Halle, est surtout connu par une *Introduction au droit public universel*, 1709, qui mérita son succès par sa clarté, sa précision et l'élévation des idées; puis par une *Institution du droit canonique*, 1748; et par une édition du *Corps du droit canonique*, 2 vol. in-4°, 1747, qui a fait autorité jusqu'à l'édition de Richter, 1836-39.

Bœhmer-Wald, ou forêt de Bohême, chaîne de montagnes qui fait partie de la ligne générale du partage des eaux, entre la Bohême et la Bavière, s'étend depuis l'Ochsenkopf au N. O. jusqu'au défilé de Freystadt, qui la sépare des montagnes de Moravie au S. E. Elle est longue de 240 kil. sur une épaisseur de 30 à 60; ses pentes sont rocheuses, âpres, sillonnées de gorges profondes, couronnées de forêts. Elle sépare l'Eger, la Moldau, affl. de l'Elbe, de la Naab, la Regen, le Chambach, l'Ilz, affl. du Danube. Ses princip. sommets sont: le *Rachelsberg* (1,426 m.), l'*Arberberg* (1,440 m.), le *Haydelberg* (1,450 m.), entre les sources de la Wottava et de la Moldau, le *Dreysesselberg* (1,263 m.); elle est moins haute aux deux extrémités. Il n'y a qu'un petit nombre de routes difficiles; les deux principales sont celles de Ratisbonne à Prague par Pilsen, et de Linz à Prague par Budweis, que longe aujourd'hui un chemin de fer. Les contre-forts sont nombreux; le *Baïer-Wald* couvre de ses rameaux escarpés le pays entre la Regen et l'Ilz.

Boel (Pierre), peintre, né à Anvers, 1625-1680, a imité Sneyders dans ses tableaux d'animaux, de fleurs, de fruits. On admire surtout: *Un Cygne sur un plat d'or; les quatre Eléments; Chien gardant du gibier mort.* — Son frère, *Coryn*, a gravé les batailles de Charles-Quint, d'après Tempesta.

Boémond. V. Bohémond.

Boeo (*Lilybæum promontorium*), cap à l'O. de la Sicile, à 2 kil. de Marsala.

Boerhaave (Hermann), médecin célèbre, né à Woorhout, près de Leyde, 1668-1738, d'abord destiné à l'état ecclésiastique, se distingua par de belles thèses, qui lui valurent une médaille d'or et le titre de docteur en philosophie. Mais son goût pour la médecine l'emporta; il prit pour maîtres Hippocrate et Sydenham, il fut docteur en médecine, 1693; et successivement fut appelé à occuper, à l'université de Leyde, les chaires de médecine théorique, de médecine pratique, de botanique et de chimie. Il peut être considéré comme le fondateur de l'enseignement clinique. Sa réputation devint bientôt immense; il compta parmi ses clients des têtes couronnées, et le seul titre d'élève de Boerhaave était une recommandation puissante. Tout en reconnaissant sa science et son génie médical, on lui a reproché d'avoir souvent substitué les calculs et les applications exagérées de la mécanique à la simple observation des faits; l'anatomie est la partie faible de ses ouvrages; il a fait faire de grands progrès à la chimie; mais ses doctrines ont été renversées par les travaux du xviii° s. La ville de Leyde lui a élevé un monument dans l'église de Saint-Pierre. Ses principaux ouvrages sont: *Institutiones medicæ*, Leyde, 1708; *Aphorismi de cognoscendis et curandis morbis*, Leyde, 1709; ouvrages traduits en français par Lamettrie; *Elementa Chemiæ*, Leyde, 1732; ouvrage abrégé par Lamettrie; et beaucoup de dissertations, d'opuscules, réunis dans ses *Œuvres complètes*, Venise, 1766, in-4°. Ses élèves ont publié sous son nom un grand nombre d'ouvrages, d'après ses leçons; et il a lui-même édité beaucoup d'œuvres de Swammerdam, Drelincourt, Vesale, Bartolin, Arétée, etc.

Bœrne (Louis, pseudonyme de *Loeb* Baruch), israélite converti au protestantisme, l'un des chefs du libéralisme allemand, né à Francfort-sur-le-Mein, 1786-1837, lutta souvent contre l'absolutisme après 1830. Ses *Lettres de Paris* ont exercé une influence puissante sur l'esprit allemand. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Hambourg, 8 vol.

Boers ou *Paysans*, nom des habitants d'origine hollandaise dans la colonie du Cap (Afrique australe). La plupart sont agriculteurs et pasteurs. Depuis 1836, beaucoup de Boers, irrités contre le gouvernement anglais, à cause de l'affranchissement des esclaves, ont émigré dans l'intérieur. Plusieurs ont été massacrés par les Cafres; le plus grand nombre se cantonna vers Port-Natal. Forcés de reculer devant le gouvernement anglais, après une lutte acharnée, ils se sont retirés vers le nord, et, au milieu de combats continuels, ont fondé deux petites républiques, celle d'*Orange* au S. du fleuve de ce nom, et la république *Transvaalique* au N.

Boëtie (Etienne de la). V. La Boetie.

Bœttcher ou **Bœttiger** (Jean-Frédéric), né à Schleiz, 1681-1719, apprenti pharmacien, chercha longtemps le secret de faire de l'or, courut les aventures en Saxe, en Prusse, et finit par découvrir dans les environs de Meissen (Saxe), une espèce d'argile avec laquelle on pouvait fabriquer des poteries analogues aux porcelaines de la Chine, 1705. Il fonda la célèbre manufacture de Meissen, 1710; mais se livra à des excès qui abrégèrent sa vie.

Bœttiger (Charles-Auguste), archéologue et littérateur, né à Reichenbach (Saxe), 1760-1835, dirigea le gymnase de Weimar, et, en 1804, fut nommé inspecteur des musées d'antiques. Lié avec les hommes célèbres de Weimar, il travailla à plusieurs feuilles littéraires, donna des cours d'archéologie et publia plusieurs ouvrages d'une érudition spirituelle. On cite de lui: *Idées sur l'archéologie de la peinture*, 1811; *Leçons sur la galerie des antiques de Dresde*, 1814; *Cours et Mémoires d'archéologie*, 1817; *Dissertation sur les Noces Aldobrandines*, 1810; *Idées sur la mythologie de l'art*. Le plus connu de ses opuscules est intitulé: *Sabine* ou *Matinée d'une dame romaine à sa toilette, à la fin du 1er siècle de l'ère chrétienne*, trad. en français par Clapier, 1802. Ses notices littéraires et ses poésies ont été réunies par Sillig, Dresde, 1837, in-8°; ses articles archéologiques se trouvent dans *Bœttigers Kleine Schriften*, Dresde, 1837-38, 3 vol. in-8°.

Boffrand (Germain), architecte et ingénieur des ponts et chaussées, né à Nantes, 1667-1754, fut de l'Académie en 1719. Il a restauré, décoré plusieurs palais à Paris, élevé des hôtels, l'hôpital des Enfants-Trouvés, les châteaux de Lunéville, de Nancy, de la Favorite près de Mayence, etc.; on lui doit le puits de Bicêtre, des ponts, des canaux, etc. Il a publié plusieurs ouvrages, entre autres, le *Livre d'architecture*, 1745, in-fol. Quoique élève de J. H. Mansard, quoique Palladio fût son modèle, il a beaucoup sacrifié au mauvais goût du xviii° s.

Bog. V. Bug.

Bogaerts (Félix), poëte flamand, né à Bruxelles, 1805-1851, fut professeur à l'Athénée d'Anvers, a publié: *Ferdinand Alvarez de Tolède*, drame en 3 actes, 1834; *Pensées et Maximes*, 1836; des *Nouvelles et Légendes;* des *Epigrammes et Poésies épigrammatiques*, etc. 1849; *Hist. civile et religieuse de la colombe*, 1847; *Hist. du culte des saints en Belgique*, 1848; et la *Bibliothèque des antiquités*, 1834.

Bogdan, princes moldaves. V. Moldavie.

Bogdanovitch (Hippolyte-Fedorovitch), poëte russe, 1743-1803, fut inspecteur de l'université de Moscou, secrétaire de légation à Dresde, membre du conseil des archives. Il a laissé un recueil de *Proverbes russes*, le poëme de *Psyché*, des drames imités des théâtres étrangers, etc.

Bogenhausen, village près de Munich, a un château royal et le magnifique observatoire de la Bavière (9° 16′15″ long. E.).

Boghar, v. de la prov. d'Alger, sur les dernières pentes orientales de l'Ouenseris, à l'entrée du bassin moyen du Chélif. Beaux bois, eaux abondantes. Fortifiée

par Abd-el-Kader, elle fut occupée par les Français en 1841. Marché pour les laines et les bestiaux. C'est une petite ville industrielle et commerçante, déjà pleine de vie et de mouvement.

Boghaz, passage difficile ouvert pour les eaux du Nil, près de Rosette, dans la barre que forme le limon déposé par le fleuve à son embouchure.

Boglipour, v. de la prov. de Bahar, dans la présidence du Bengale (Hindoustan), près du Gange, à l'E. de Monghir. Fabr. de soie et de coton ; 30,000 hab., la plupart musulmans.

Bogodoukhof, v. du gouvernement et à 42 kil. N. O. de Kharkov (Russie), possède de beaux vergers ; 10.000 hab.

Bogomiles (du slavon *bog*, dieu, et *milotii*, *milvi*, avoir pitié), hérétiques de Bulgarie au XII^e s. Ils niaient la Trinité, les sacrements, etc.; n'avaient d'autre prière que le *Pater*, et se dispensaient de tout travail. Leur chef, un médecin, Basile, fut brûlé vif par l'ordre d'Alexis Comnène, en 1118. Il y a encore de ces sectaires en Russie.

Bogoris, roi des Bulgares, après avoir attaqué Théodora, impératrice d'Orient, consentit à se faire baptiser. Cyrille fut l'apôtre des Bulgares ; mais Bogoris adopta, malgré le pape Jean VIII, le schisme de Photius. Il s'était retiré dans un monastère ; il en sortit pour punir les débauches de son fils aîné et le condamna à une prison perpétuelle.

Bogoroditsk, v. du gouvernement et à 56 kil. S. E. de Toula (Russie). Commerce de grains, miel, etc.; 5,000 hab.

Bogota (SANTA-FÉ DE), capit. de la Confédération Grenadine, par 4° 37′ lat. N. et 76° 30′ long. O., près du Bogota, affl. de la Magdalena (200 kil. de cours). Elle est sur un plateau très-élevé, au centre duquel le Bogota se précipite par la cascade du Tequendama, haute de 175 mèt. Le climat est très-humide, sans être malsain. Archevêché, université, nombreuses églises, observatoire, bibliothèque, école de médecine. Palais du sénat, cathédrale, etc. Fabr. de savon et de draps, tanneries, orfévreries; pop. 50,000 hab. — Bâtie en 1538, capit. de la Nouvelle-Grenade dès 1811, puis capit. de la Colombie jusqu'en 1831, elle est maintenant le siége du gouvernement de la Colombie ou Etats-Unis de la Confédération Grenadine.

Bogres, peuplade indigène du Brésil ; ils sont répandus dans la prov. de Santa-Catharina, sont intelligents, belliqueux, mais rebelles à la civilisation.

Boguslawski (ADALBERT), auteur dramatique polonais, 1752-1829, directeur du théâtre royal de Varsovie, sous Poniatowski, traduisit les pièces les plus en vogue des théâtres étrangers, introduisit en Pologne la musique italienne, et fonda une école dramatique en 1809. Parmi ses 80 pièces, réunies sous le titre de *Dziela Dramatyczul*, 1820, 2 vol. in-8°, on cite l'opéra des *Krakouses et des Montagnards*.

Boguslawski (LOUIS DE), astronome allemand, né à Magdebourg, 1789-1851, élève de Bode, directeur de l'observatoire de Breslau (1831-43), a découvert la comète qui porte son nom, et a fait des observations intéressantes. Il a publié l'*Uranus*, 1846-48, 3 vol.

Boha-Eddin (ABOULMAHASSEN-YOUSSOUF-IBN-SCHEDDAD), historien arabe, né à Mossoul, 1145-1232, fut comblé de faveurs par Saladin, devint cadi d'Alep et y fonda un collége où les sciences furent enseignées avec éclat. Il avait écrit un *Traité de la Guerre sacrée*, qu'il offrit à Saladin ; nous avons de lui une *Histoire de la vie de Saladin*, publiée en arabe et en latin par Schultens, Leyde, 1732, in-fol.

Bohain, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 22 kil. N. E. de Saint-Quentin (Aisne), sur le canal des Torrents, qui conduit à l'Escaut. Commerce de bestiaux ; fabriques d'horlogerie d'Allemagne, de châles façon cachemire, de gazes, baréges, etc. Ruines du château bâti par le connétable de Saint-Pol ; 5,931 hab.

Bohême (en latin *Boiohemum*, en allem. *Bœhmen*) fit partie, avec le titre de royaume, des Etats autrichiens compris dans la Confédération germanique. Elle a pour bornes : au N. la Saxe, au N. E. la Prusse, à l'E. la Moravie, au S. l'Autriche proprement dite, à l'O. la Bavière, entre 48° 33′ et 51° 5′ lat. N., entre 9° 50′ et 14° 26′ long. E. Elle est entourée de grandes chaînes de montagnes, formant un bassin naturel que l'on peut considérer comme une ancienne mer intérieure, qui se serait écoulée par l'unique brèche où coule l'Elbe ; l'Erzgebirge et le Fichtelgebirge sont au N. O.; le Bœhmerwald au S. O.; les monts de Moravie au S. E.; le Riesengebirge au N. E. Toutes les eaux de la Bohême viennent former l'Elbe et son grand affl., la Moldau. C'est l'un des pays les plus riches en productions minérales, surtout dans les montagnes du N. E. et du N. O. : argent, or, cuivre, fer, étain excellent, plomb, zinc, arsenic, mercure, houillères, sources salées ; pierres précieuses, comme rubis, saphir, améthyste, topaze, jaspe, cornaline, marbre, serpentine, kaolin pour porcelaines. Parmi les nombreuses sources minérales, on cite celles de Sedlitz, Strobnitz, Pallon, Bilin, Carlsbad, Töplitz, Bechin, Tetschen, Marienbad, etc. Le sol est fertile, mais généralement mal cultivé ; il produit des céréales, des fruits en abondance, quelques vignes donnant d'excellents vins, du lin, du houblon ; les forêts renferment toutes les espèces d'arbres de l'Allemagne ; les pâturages sont bons, mais l'élève des bestiaux y est négligée ; il y a cependant beaucoup de chevaux estimés, de la volaille, des abeilles, des vers à soie. Le gibier est abondant, la pêche est d'un produit considérable. — Quelques industries sont actives et perfectionnées, surtout au N.; fabr. des fils et des tissus de coton, des lainages, des métaux ouvrés, des produits chimiques, des verreries et des porcelaines. Le tissage des toiles, l'impression et la teinture des étoffes, la chapellerie, la fabrication du sucre de betteraves, la papeterie, les tanneries emploient beaucoup de bras. Il y a des fabriques de dentelles et de blondes dans le cercle d'Elbogen. — Le commerce est assez actif ; il est animé par de grandes foires annuelles, à Prague, à Pilsen ; il se fait principalement par les rivières, par des canaux, par de bonnes routes et par les chemins de fer de Budweis à Linz, de Prague à Vienne par Olmutz ou par Brünn, de Prague à Dresde. Le climat est varié, généralement salubre et froid, surtout dans les montagnes et au sud, plus tempéré au centre et au nord.

La Bohême, qui porte encore le titre de royaume, forme un des grands gouvernements de l'Empire d'Autriche. Elle a 51,956 kil. carrés et 5,140,000 hab. ; la capit. est Prague. Elle est divisée en 13 cercles : Prague, Budweis, Pisek, Pilsen, Eger, Saatz, Leitmeritz, Jung-Bunzlau, Gitschin, Kœniggrätz, Chrudim, Czaslau, Tabor, formant 207 bailliages. La popul. se divise en 4 classes : les nobles privilégiés, les propriétaires libres ou *freisassen*, les bourgeois ou habitants des villes, les paysans, vassaux, fermiers ou possesseurs libres ; les trois premières classes nomment seules des députés aux états. La religion catholique domine ; on compte environ 140,000 protestants des différentes sectes et 80,000 juifs. Il y a, en Bohême, environ 2,000,000 d'hommes, allemands d'origine ; le reste appartient à la race slave ; ce sont les Tchèkhes (Czech) ou Bohémiens ; la langue allemande est d'un usage général ; le peuple parle la langue tchèkhe ; la classe moyenne parle les deux langues. L'instruction est très-répandue dans toutes les classes par l'université de Prague, l'Ecole polytechnique, l'Ecole normale, 26 gymnases, plus de 3,500 écoles primaires et des écoles spéciales, laïques et religieuses.

La Bohême doit son nom aux Gaulois *Boii*, qui en furent chassés par les Marcomans, vers l'époque d'Auguste. Au VII^e s., les *Tchèkhes*, tribu slave, s'emparèrent du pays et fondèrent plusieurs petits Etats réunis, au VIII^e s., par Przémysl, premier duc ; Charlemagne les soumit au tribut. Les Bohémiens furent convertis au christianisme vers la fin du IX^e s., surtout par Méthodius. Les ducs, attaqués par la Pologne et par les empereurs d'Allemagne, reconnurent la suzeraineté de ces derniers, mais n'en restèrent pas moins puissants ; Wratislas II reçut de Henri IV le titre de roi, en 1092 ; la royauté devint héréditaire en 1230 ; les rois étendirent leur domination sur la Lusace, la Silésie, la Moravie ; Ottokar II fut même tout-puissant de la mer Baltique à l'Adriatique. Wenceslas IV obtint le titre d'électeur de l'Empire, en 1287. La Bohême eut 4 rois de la maison de Luxembourg, au XIV^e s.; c'est l'époque de la terrible guerre religieuse des Hussites, au commencement du XV^e s. Puis la couronne passa par mariage à Albert II d'Autriche ; après la mort de son fils, Ladislas, il y eut la royauté nationale de Georges Podiebrad et les règnes de deux princes polonais, de la famille des Jagellons. En 1526, à la mort de Louis II, la Bohême appartint à Ferdinand, frère de Charles-Quint, beau-frère du dernier roi ; et, en 1547, la couronne fut déclarée héréditaire dans la maison d'Autriche. Les Bohémiens cherchèrent à recouvrer leur indépendance au XVII^e siècle ; ils forcèrent Rodolphe II à leur accorder les *Lettres de Majesté*, 1612, se soulevèrent en 1618, et, par la *Défénestration de Prague*, donnèrent le signal de la guerre de Trente Ans. En 1848, ils essayèrent de se séparer de

l'Autriche et même de l'Allemagne; mais le bombardement de Prague et la ruine de leurs anciens priviléges les punirent de cette tentative de restauration slave.

Souverains de la Bohême.

Przémysl, duc, vers.	722
. . . .	.
Borziwog I.	894
Spitignew I.	902
Wratislas I.	907
Wenceslas I.	916
Boleslas I.	936
Boleslas II.	967
Boleslas III.	999
Jaromir.	1002
Udalrich.	1012
Brzétislas I.	1037
Spitignew II.	1055
Wratislas II.	1061

Rois.

Wratislas II.	1092
Conrad I.	1092
Brzétislas II.	1095
Borziwog II.	1100
Swatopulk.	1107
Wladislas I.	1109
Sobieslas I.	1125
Wladislas II.	1140
Frédéric (1re fois).	1173
Sobieslas II.	1174
Frédéric (2e fois).	1178
Conrad II.	1190
Wenceslas II.	1191
Henri Brzétislas.	1193
Wladislas III.	1196
Ottokar I.	1197
Wenceslas III.	1230
Ottokar II.	1253
Wenceslas IV.	1278
Wenceslas V.	1305
Rodolphe d'Autriche.	1306
Henri de Carinthe.	1307
Jean de Luxembourg.	1310
Charles IV.	1346
Wenceslas VI.	1378
Sigismond.	1419
Albert d'Autriche.	1437
Ladislas I, le Posthume.	1440
Georges Podiebrad.	1458
Ladislas II, de Pologne.	1471
Louis.	1510
Ferdinand I, d'Autriche.	1526

Bohême (monts de). V. Bœhmerwald.

Bohêmes (Les Frères). V. Moraves (Frères).

Bohémiens, Bohèmes, Gitanos, Zingari, etc. On désigne sous ces noms un peuple nomade et dispersé, qui conserve, au milieu des nations, sa physionomie, ses mœurs, son langage, qui semble rebelle à toute assimilation, et dont on ne connaît pas clairement l'origine. Le teint basané, les cheveux noirs et crépus, l'œil noir et vif, sont leurs traits distinctifs. Lâches et fanfarons; travaillant, mais à part, et sans renoncer à la vie errante; ne connaissant ni l'épargne, ni la propreté, habitués au vol et au vice; spéculant volontiers sur la crédulité publique par leur pratique de prétendue magie; ignorants, presque sans notion religieuse; refusant de se laisser vaincre par la civilisation et de s'attacher à la terre; enfin, parlant une langue spéciale, qui s'est conservée la même pour toutes les tribus éparses dans les différentes contrées de l'Europe; tels sont les Bohémiens. On les trouve en grand nombre dans plusieurs de nos provinces; on en compte, dit-on, près de 500,000 en Europe, *Bohémiens* en France, *Gypsies* ou Égyptiens en Angleterre, *Caird* en Écosse, *Heidenen* ou païens en Hollande, *Gitanos* en Espagne, *Ciganos* en Portugal, *Fante* ou mendiants chez les Scandinaves, *Ziguenes* en Pologne, *Pharaohnepek* ou peuple de Pharaon en Hongrie, *Gyphtoi* en Grèce, *Arami* ou voleurs chez les Arabes, *Laris* en Grèce, etc. On prétend qu'il y en a près de 5 millions par le monde, surtout en Asie; ce qui paraît exagéré.

On les a fait venir de la Basse Egypte, du Caucase, de la Perse, etc.; on a inventé les suppositions les plus diverses sur leur origine. L'opinion la plus probable leur donne l'Inde pour patrie; il y a encore des Zingari dans le pays des Mahrattes. Ils se nomment, dans leur langue, *manouch* (hommes), *chaï* (fils de la tribu), *calo* (noirs), *Sinte* (habitants du Sindh). Appartenant aux derniers d'entre les Parias, ils auraient été chassés de leur pays par l'invasion de Tamerlan, au commencement du XIVe s.; et plusieurs de leurs bandes, poussées par les Ottomans, seraient de bonne heure arrivées en Europe; on les voit, dès 1417, en Moldavie et en Valachie; puis en Allemagne et en Suisse; en 1427, des Bohémiens arrivent à Paris, sont cantonnés à La Chapelle, attirent et effrayent le peuple, puis sont chassés par l'évêque de Paris. Ils continuèrent d'errer dans le pays, se répandant de l'Espagne et du Portugal jusqu'en Ecosse et en Norwége; toujours frappés par le mépris public, toujours poursuivis par les gouvernements, en France, par François Ier, par les États généraux d'Orléans, 1560, par un édit royal de 1612; en Allemagne, par Charles-Quint; en Angleterre, par Henri VIII et Elisabeth; en Espagne, par les rois et les conciles; mais résistant aux persécutions, comme aux nombreuses tentatives faites pour les rattacher à la civilisation. Leur physionomie, leur langage, qui rappelle le sanscrit, quelques rares croyances religieuses, viennent confirmer l'opinion de leur origine indienne. Mais n'y a-t-il eu qu'une seule émigration au XVe s.? Ne peut-on pas retrouver quelques traces d'émigrations plus anciennes, en Asie et en Europe? — V. Grellmann, *Hist. des Bohémiens*, trad. par Paris, 1810; Borrow, *The Zincali*, Londres, 1841; Bataillard, *De l'Apparition des Bohémiens en Europe*, 1844; Pott, les *Zigeuner en Europe et en Asie*, Halle, 1844-45, etc.

Bohémond (Marc) ou **Boémond,** fils de Robert Guiscard et de sa première femme Alberade, mort en 1111, se distingua avec son père dans la guerre contre l'empereur d'Orient, Alexis; puis, après la mort de Robert, 1085, il ne put obtenir que la principauté de Tarente. Il assiégeait Amalfi, au passage des premiers croisés, 1096; il les accompagna avec 30,000 hommes fournis par les Italiens et les Normands d'Italie. A Constantinople, l'ambitieux et rusé Bohémond voulait commencer la croisade en dépouillant le perfide Alexis, qui parvint à l'adoucir à force de présents et de promesses. En Asie, il fit admirer sa valeur, se rendit maître d'Antioche, grâce à ses intelligences dans la ville, et fonda une principauté qui, sous neuf princes, dura 190 ans (1098-1288). Fait prisonnier par un émir turcoman, il s'échappa après deux ans de captivité, fit la guerre à l'empereur Alexis, parvint, à la suite d'aventures romanesques, à traverser la flotte grecque et à revenir en Occident. Il épousa, en 1106, Constance, fille du roi de France, Philippe Ier, recommença la lutte contre Alexis en Italie et en Grèce, traita devant Durazzo et revint mourir dans la Pouille. On voit encore son tombeau remarquable à Canossa.

Boheyret-el-Mariout. V. Mariout et Maréotis.

Böhmisch-Leipa, v. de Bohême (Autriche), sur le Polzen, fait un grand commerce; 6,000 hab.

Bohol ou **Bojol**, île de l'archipel des Bissayes (Philippines), entre Cebou à l'O, et Leyte à l'E.; 70 kil. sur 45; découverte par Magellan, en 1521; 100,000 hab.

Bohus, nom donné aussi à la prov. suédoise de *Gœtheborg*. La forteresse de *Bohus-Slot*, à 150 kil. N. de Gœtheborg, est maintenant ruinée. V. *Gœtheborg*.

Bohuslav, v. du gouvern. de Kiev (Russie), sur la Ros; 7,000 hab.

Boïard (de *boï*, bataille), titre qui désigne en Russie un possesseur de fief, un seigneur, un fonctionnaire élevé; en Transylvanie et même en Moldavie et en Valachie, les parents du prince et les grands. On croit que les boïards et leurs priviléges remontent à Ivan Ier. Leur influence politique a été détruite par Pierre le Grand.

Boichot (Guillaume), sculpteur, né à Châlon-sur-Saône, 1738-1814, devint statuaire du roi et membre de l'Académie. Parmi ses meilleurs ouvrages on cite la statue de *Saint Roch*, à l'église de ce nom, des bas-reliefs à Montmartre, à Sainte-Geneviève, à l'arc du Carrousel.

Boïeldieu (François-Adrien), compositeur, né à Rouen, 1775-1834, de bonne heure passionné pour la musique, vint à Paris à pied, avec 30 francs, se fit accordeur de pianos, connut dans la maison d'Erard les meilleurs compositeurs, se fit remarquer par des romances que Garat chantait dans les salons, et put mettre

en musique *la Dot de Suzette*, de Fiévée, qui eut beaucoup de succès, 1795; dans *Zoraïme et Zulnare*, en 1798, il montra ses belles qualités musicales; il fut nommé professeur de piano au Conservatoire. *Le Calife de Bagdad* et *Ma tante Aurore*, 1802, rendirent son nom populaire. A la suite de chagrins domestiques, il quitta Paris, 1803, et fut maître de chapelle de l'empereur Alexandre jusqu'en 1811, composant un assez grand nombre d'ouvrages, dont trois ont été représentés plus tard à Paris, *Rien de trop, la Jeune Femme colère* et *les Voitures versées*. Boïeldieu donna *Jean de Paris* en 1812, *le Nouveau Seigneur du village* en 1813, travailla à plusieurs pièces de circonstance, fut de l'Institut en 1817, professeur de composition au Conservatoire; enfin termina sa carrière dramatique par ses deux chefs-d'œuvre, *le Chaperon Rouge*, 1818, et *la Dame Blanche* 1825; car *les Deux Nuits*, 1829, eurent peu de succès, ce qui contribua à attrister les dernières années de Boïeldieu; la révolution de Juillet nuisit beaucoup à ses intérêts. Rouen lui a élevé une statue. Parmi les élèves de Boïeldieu, on compte MM. Zimmermann, Fétis, Adolphe Adam, Théodore Labarre et son fils Adrien Boïeldieu. Sa musique légère, gracieuse, spirituelle, est surtout pleine de mélodie; elle est soutenue par une orchestration savante; elle charme, sans jamais fatiguer.

Boiens, *Boii*, peuple gaulois disséminé en plusieurs pays : 1° en Gaule, dans la Lyonnaise Ire, entre la Loire et l'Allier (Bourbonnais); dans la Novempopulanie (pays de Buch); 2° en Italie, dans la Gaule Cisalpine, entre le Pô et l'Apennin; Bononia (Bologne) était leur capitale; ils furent soumis par les Romains, 195 av. J. C.; 3° en Germanie, ils habitèrent la Bohème (*Boiohemum*), furent chassés par les Marcomans, puis occupèrent une partie de la Bavière (*Boioaria* ou *Boiaria*), et le nord du Norique (*Boiodurum*). — Les Tolistoboii de la Galatie asiatique appartenaient probablement au même peuple.

Boigne (Benoît le **Borgne,** comte de), né à Chambéry, 1741-1830, fils d'un marchand de pelleteries, servit en France, en Grèce, dans un régiment levé par Catherine II, passa dans l'Inde, vers 1782, et, après bien des vicissitudes, devint le général et le ministre intelligent du prince mahratte, Sindhyah. Il revint en Europe, après la mort de ce prince, en 1796, et se retira en Angleterre; mais son union malheureuse avec la marquise d'Osmond le décida à s'établir auprès de Chambéry. Il employa sa grande fortune à la fondation d'établissements utiles. La Société académique de Savoie a publié des *Mémoires* sur la carrière du comte de Boigne.

Boileau (Etienne). V. Boyleau.

Boileau (Gilles), frère aîné de Despréaux, né à Paris, 1631-1669, avocat au Parlement, puis contrôleur de l'argenterie du roi, fut un poëte satirique, assez mordant, mais assez médiocre; traduisit du grec le *Tableau de Cébès*, la *Vie d'Epictète*, le *Manuel* de ce philosophe, *Diogène Laërce*, etc. Il fut cependant de l'Académie française en 1659. Il ne vécut pas en bonne intelligence avec son frère Despréaux, dont il était peut-être jaloux.

Boileau (Jacques), frère du précédent, né à Paris, 1635-1716, grand vicaire official du diocèse de Sens, chanoine de la Sainte-Chapelle, homme d'esprit mordant, savant et plein de hardiesse, a écrit des ouvrages curieux et bizarres, mais en latin et souvent sous le voile de l'anonyme; *Hist. de la confession auriculaire*, 1683; *Recherches sur la résidence des chanoines*, avec un traité de *Tactibus impudicis*, 1695; *Hist. des Flagellants*, 1700; *Recherches sur les vêtements des prêtres*, 1704; *Traité des empêchements dirimants au mariage*, 1691, etc.

Boileau (Nicolas), surnommé **Despréaux,** né le 1er nov. 1636, à Paris (et non pas à Crosne), mort le 13 mars 1711, fils de Gilles Boileau, greffier de la grand'chambre du Parlement, étudia le droit, la théologie, mais poussé par une irrésistible vocation, se consacra à la poésie. Il débuta, vers 1660, par des satires (la 1re et la 6e), qui coururent manuscrites et eurent du succès; il publia son premier recueil (*Discours au roi* et 8 premières *Satires*) en 1666; il le compléta deux ans plus tard. En 1673 parut l'*Art poétique*. Ses *Epîtres* furent composées et publiées de 1669 à 1695; enfin le poëme héroï-comique du *Lutrin* mit le comble à sa gloire; les 4 premiers chants sont de 1672-74; les 2 derniers, de 1681 à 1683. Il a laissé des épigrammes, des odes, des stances qui n'ont pas une grande valeur. Ses écrits en prose ne valent pas ses vers; mais on trouve des qualités sérieuses, le bon sens, le bon goût, l'honnêteté littéraire, l'amour bien senti de l'antiquité, dans sa traduction du *Traité du sublime*, de Longin, 1673, dans les *Réflexions critiques*, le *Dialogue des Héros de roman*, l'*Arrêt burlesque*, la *Dissertation sur Joconde*, etc. On a recueilli sa correspondance instructive avec Racine et avec Brossette, de 1687 à 1710. — Boileau, appelé *le poëte de la raison, le législateur du Parnasse*, a été l'un des grands écrivains du XVIIe s.; sa gloire est d'avoir défendu le bon goût et le bon sens contre les mauvais écrivains préconisés de son temps; s'il a vivement attaqué les Chapelain, les Cotin, les Scudéry, il a soutenu hardiment Molière et Racine, il a été l'ami de La Fontaine, il a défendu contre l'injustice la vieillesse de Corneille. S'il a été mordant dans ses écrits, il a toujours été d'un cœur excellent et généreux. Son goût sévère a rendu de grands services; il a donné lui-même l'exemple des beaux vers, il a montré comment il fallait écrire; son *Art poétique* est un chef-d'œuvre; le *Lutrin* est plein d'enjouement gracieux, d'esprit et d'habileté de style; enfin plusieurs de ses épîtres et de ses satires resteront les modèles du genre. Louis XIV sut apprécier son mérite et supporta plus d'une fois les franches saillies du poëte, qui n'était pas toujours courtisan; il l'admettait souvent auprès de lui, il le nomma son historiographe avec Racine, lui assura une pension, le pressa de se présenter à l'Académie française, où il fut admis en 1684, le fit nommer l'un des premiers membres de l'Académie des Inscriptions. Il fut l'ami des personnages les plus illustres de son temps. Dans ses dernières années, il vécut dans sa maison d'Auteuil et mourut au cloître Notre-Dame. Son tombeau, d'abord à la Sainte-Chapelle, a été transféré à Saint-Germain-des-Prés. — Les éditions de ses œuvres sont innombrables; car il est au premier rang parmi nos classiques; il en a lui-même publié quatre, entre lesquelles il préférait celle de 1701; les meilleures sont celles de Brossette, Amsterdam, 1718; de Saint-Marc, Paris, 1747; de Daunou, 1809 et 1825; de Bodoni, Parme, 1814; de P. Didot, 1819; de Berriat-Saint-Prix, 1830, 4 vol. in-8°. Ce dernier donne la liste de 352 éditions précédentes, avec les variantes de 60 éditions publiées du vivant de l'auteur V. *Boileau*. Édit. Garnier.

Boileau (Charles), abbé de Beaulieu, né à Beauvais, mort en 1704, prédicateur assez distingué, de l'Académie française, a laissé des *Homélies et sermons sur les évangiles du carême*, 1712, 2 vol. in-12, des *Panégyriques*, 1718, et des *Pensées*, 1733.

Boilly (Louis-Léopold), né à la Bassée (Nord), 1761-1830, surtout peintre de genre, a représenté avec verve des scènes populaires : *Théâtre de Polichinelle, Lecture des journaux, Scènes de boulevard*, etc.

Boindin (Nicolas), littérateur, né à Paris, 1676-1751, fut de l'Académie des Inscriptions en 1706, mais ne put entrer à l'Académie française, à cause de l'athéisme qu'il professait publiquement. Il composa plusieurs comédies avec Saurin et Lamotte, se brouilla avec eux en les accusant d'être les auteurs des fameux couplets de 1710, attribués à J. B. Rousseau, et fut l'un des principaux discoureurs du café Procope. On a de lui ; *le Bal d'Auteuil*, com. en 3 actes, 1702; *le Petit-Maître de robe*, com. en 1 acte; *les Trois Gascons*, com. en 1 acte; *le Port de Mer*, com. en 1 acte, 1704; *Lettres hist. sur tous les spectacles de Paris*, 1719; *Discours sur les tribus romaines; — Sur la forme et la construction du théâtre des anciens; — Sur les masques et les habits du théâtre des anciens; Dissertation sur les sons de la langue française*, dans le *Recueil de l'Académie des Inscriptions*.

Boinvilliers-Desjardins (Jean-Etienne Judith Forestier, dit), grammairien, né à Versailles, 1764-1830, professeur, censeur, inspecteur de l'Académie de Douai, correspondant de l'Institut, a composé des comédies, des ouvrages de circonstance (*le Code de morale et de politique mis à la portée des jeunes républicains*, 1795); mais surtout beaucoup d'ouvrages classiques : *Dictionnaires, grammaires, manuels, cacologie, cacographie*, etc.; éditions d'auteurs latins.

Boioarii. V. Boiens et Bavière.

Boiodurum, v. anc. du Norique, au confl. de l'Inn et du Danube; auj. *Innstadt*.

Boiohemum. V. Boiens et Bohème.

Bois (Glacier des) ou *Mer de glace*, dans la vallée de Chamouny, se divise en deux branches, le *Tocal* au S. O. et le *Glacier de Léchaud* à l'E.

Boisard, fabuliste, né à Caen, 1743-1831, perdit à la Révolution les places qu'il tenait du comte de Pro-

vence et vécut pauvre. Il a publié un très-grand nombre de *Fables* qui se recommandent par un style simple, facile et naïf; il mérite d'être plus connu et vaut bien Florian. — Son neveu, J.-F. Boisard, a également publié des Fables qui sont bien inférieures.

Boisfremont (Charles de), peintre français, mort en 1838, page de Louis XVI, émigra en Amérique, se fit peintre par nécessité, et à son retour en France, imita Prudhon. On lui doit : la *Mort d'Abel*, 1805; *Orphée dans les enfers; Napoléon et la princesse de Hatzfeld*, 1810; *Virgile lisant l'Enéide devant Auguste et Octavie*, 1812; *Jupiter élevé sur le mont Ida*, plafond du pavillon Marsan, 1814; *Psyché et l'Amour;* la *Mort de Cléopâtre* et *la Samaritaine*, 1824, au musée de Rouen.

Boisgelin de Cucé (Jean-de-Dieu-Raymond de), archevêque, né à Rennes, 1732-1804, évêque de Lavaur, archevêque d'Aix, 1770, président des Etats de Provence, fut membre de l'assemblée des Notables, en 1787, et député du clergé aux Etats-généraux de 1789. Il s'opposa à la réunion des trois ordres, vota pour l'abolition des priviléges féodaux et pour la répartition annuelle de l'impôt; fut président de l'Assemblée, 23 nov. 1790, opina pour le maintien des dîmes, en proposant, de la part du clergé, un sacrifice de 400 millions. Il combattit la constitution civile du clergé, publia l'*Exposition des principes des évêques de l'Assemblée* et se retira en Angleterre. Après le Concordat, il fut nommé archevêque de Tours, 1802, puis cardinal. Il avait prononcé les *Oraisons funèbres* du dauphin, 1765, du roi Stanislas, 1766, de la dauphine, 1769, et le *Discours du sacre*, lors du couronnement de Louis XVI à Reims. Il fut de l'Académie française en 1776. On lui doit la trad. en vers des *Héroïdes d'Ovide*, 1786, le *Psalmiste*, trad. des Psaumes en vers, 1779; le *Temple de Gnide*, etc.

Boisgelin de Kerdu (Pierre-Marie-Louis de), son frère, né à Plélo, près de Saint-Brieuc, 1758-1816, fut officier, émigra, voyagea beaucoup et a publié : *Malte ancienne et moderne*, Londres, 1804, 3 vol. in-8°, traduit en français par son ami et compagnon, Fortia de Piles; une continuation des *Révolutions de Portugal* de Vertot, 1809, in-12.

Bois-Guillebert ou **Guilbert** (Pierre **Le Pesant**, sieur de), économiste, mort en 1714, cousin de Vauban, était lieutenant général au bailliage de Rouen, lorsqu'il publia le *Détail de la France sous Louis XIV*, 1695 (réimprimé à Bruxelles, 1712, sous le titre de *Testament politique de M. de Vauban*); il signale les causes de la misère du peuple et réclame la liberté du commerce des grains. Après quelques opuscules, *Traité sur les grains*, *Dissertation sur la richesse*, il écrivit, en 1707, le *Factum de la France*, où il proposait de substituer aux aides, gabelles, etc., une capitation générale du dixième des revenus. Cet ouvrage le fit exiler en Auvergne. On trouve ces livres dans la collection des *Economistes français* de E. Dain, 1843. On a encore de lui une trad. de Xiphilin et d'Hérodien et une nouvelle historique intitulée *Marie Stuart, reine d'Ecosse*.

Bois-le-Duc, en hollandais Hertogen-Bosch (*Sylva ducis*), ch.-l. du Brabant septentr. (Pays-Bas), au confl. du Dommel et de l'Aa, à 80 kil. S. E. d'Amsterdam, est une ville forte, dont les environs peuvent être facilement inondés. Bien bâtie, elle est divisée en 9 quartiers par des canaux que l'on passe sur 20 ponts. On y remarque l'hôtel de ville, la cathédrale, l'église Saint-Jean du XIII^e s. Instruments de musique, épingles, toiles; commerce important; 24,000 hab. — Fondée en 1184, prise par les Allemands en 1629, par les Français en 1794, par les Prussiens en 1814, elle fut le ch.-l. du départ. des Bouches-du-Rhin, sous Napoléon I^er; évêché catholique depuis 1853. Patrie de S'Gravesande.

Bois-le-Duc à Maëstricht (Canal de); il va de Maëstricht, par la Belgique, aboutir au fort de Crèvecœur, près de Bois-le-Duc, dans la Meuse. Il a 120 kil., dont 45 en Belgique.

Boismont (Nicolas **Thyrel** de), prédicateur, né en Normandie, 1715-1786, eut de la réputation à Paris par ses sermons élégants, ingénieux, parfois même éloquents (Oraisons funèbres de Marie Leczinska, de Louis XV, de Marie-Thérèse). Un sermon qu'il prêcha en 1782 produisit une quête de 150,000 liv., avec laquelle on bâtit l'hospice de Montrouge. Il fut admis à l'Académie française en 1755. On a publié ses *Œuvres*, Paris, 1805, in-8°.

Boismorand (Claude-Joseph **Chéron** de), né à Quimper, 1680-1740, abbé assez excentrique, quitta l'ordre des jésuites, fit un honteux trafic de sa plume, écrivant des mémoires contre les jésuites, les attribuant aux jansénistes et se faisant payer pour les réfuter. On a de lui : *Histoire amoureuse et tragique des princesses de Bourgogne*, 1720, in-12; on lui attribue les *Anecdotes de la cour de Philippe Auguste*, 1733, 6 vol. in-12; une *Vie de Crillon*, etc.

Boisrobert (François **Le Métel** de), abbé et littérateur, né à Caen, 1592-1662, d'abord avocat, reçut d'Urbain VIII, qu'il avait charmé par sa verve joviale, un prieuré en Bretagne. Il entra dans les ordres, eut un bon canonicat à Rouen, puis fut comblé de faveurs par Richelieu, qui aimait ses saillies et le fit travailler aux pièces dont il se disait l'auteur. Il eut l'abbaye de Châtillon-sur-Seine, d'autres bénéfices, les titres d'aumônier du roi, de conseiller d'Etat, des lettres de noblesse. Il contribua beaucoup à l'établissement de l'Académie française, qui tint longtemps ses séances chez lui. Son esprit plaisant, son entrain, son obligeance étaient connus, non moins que son amour pour le jeu, pour la bonne chère et pour le théâtre. Il a publié un assez grand nombre de comédies, tragédies, tragi-comédies; un roman, *Histoire indienne d'Anaxandre et d'Orasie*; mais on n'a conservé que le souvenir de ses *Epîtres*, où il y a de l'esprit et de la facilité.

Boisseau, ancienne mesure de capacité, pour le mesurage des grains surtout, variait suivant les pays. Celui de Paris (plus de 13 litres) se divisait en 16 litrons.

Boisserée (Melchior), artiste et archéologue, né à Cologne, 1786-1851, a réuni avec son frère Sulpice et son ami J. B. Bertram une belle collection des tableaux des anciens maîtres allemands. Cédée au roi de Bavière pour 120,000 thalers, elle est maintenant dans la Pinacothèque de Munich. Ils ont lithographié les tableaux de cette *collection Boisserée*, avec des notices sur les peintres primitifs; Munich, 1822-1839. Melchior a découvert le moyen de peindre sur verre avec le seul pinceau. — *Sulpice* Boisserée, né en 1783, a en outre publié : *Monuments de l'architecture dans le Bas-Rhin*, du VII^e au XIII^e s.; Munich, 1830-33, grand in-fol. de 72 planches; la *Description de la cathédrale de Cologne*, magnifique ouvrage grand in-fol., Paris et Stuttgart, 1823-32.

Boissieu (Jean-Jacques de), graveur, né à Lyon, 1736-1810, fut l'un des plus habiles artistes de son temps, l'un de ceux qui préparèrent la révolution opérée par David. Toutes ses gravures sont des paysages de sa composition ou des copies de tableaux de l'école flamande. Il a exercé une heureuse influence sur l'école de peinture de Lyon. On estime beaucoup sa collection de 107 gravures, surtout celles d'après Ruysdael; ses dessins, ses paysages, ses portraits à la sanguine sont très-recherchés.

Boissonade (Jean-François), savant helléniste, né à Paris, 1774-1857, après avoir passé par l'administration (il fut secrétaire général de la préfecture de la Haute-Marne en 1801), se livra tout entier à son goût favori pour la littérature et la philologie. Ses morceaux de critique savante et spirituelle, répandus dans tous les recueils du temps, *Magasin encyclopédique* de Millin, *Journal des Débats*, *Mercure*, le firent connaître du monde savant. Il fut professeur de littérature grecque à la Sorbonne, en 1809, au Collége de France en 1828; il était entré à l'Académie des Inscriptions en 1813; il refusa toutes les autres places qu'on lui offrit; et, travailleur infatigable, consacra ses connaissances profondes et étendues, son temps et son argent à la publication d'une foule d'auteurs grecs encore inédits, ou de classiques rendus à toute leur pureté et éclaircis par d'excellents commentaires. On lui doit surtout : *Philostrati Heroica; Marini Vita Procli; Nicetæ Eugeniani narratio amatoria et Constantini Manassis fragmenta*, græc.-lat., 2 vol. in-12; *Herodiani partitiones; Ex Procli scholiis in Cratylum Platonis excerpta; Eunapii vitæ sophistarum*, 2 vol. in-8°; *Aristæneti epistolæ; Anecdota Græca*, 6 vol. in-8°; *Theophylacti Simocattæ quæstiones physicæ et epistolæ; Æneas Gazæus et Zacharias Mitylenæus; Michael Psellus; Philostrati epistolæ; Babrii fabulæ iambicæ; Choricii Gazæi orationes, declamationes*, etc.; *Tzetzæ Allegoriæ Iliadis et Pselli Allegoriæ*, etc., etc.; *Novum Testamentum græce;* enfin une jolie collection de poëtes grecs en 24 vol. in-32. Il a contribué à des éditions d'Athénée, de Grégoire de Corinthe, d'Euripide, au *Thesaurus linguæ græcæ*, publié à Londres par Valpy, au *Thesaurus* d'Henri Estienne, publié par Didot, etc. Il a inséré des travaux remarquables dans les *Notices des manuscrits de la Bibliothèque impériale;* de nombreux articles dans la *Biographie universelle*, etc. Il a publié

un grand nombre d'articles dans les journaux savants de France et de l'étranger. On lui doit les *Lettres inédites de Voltaire à Frédéric II, de* 1746 *à* 1753; les *Œuvres de Bertin, de Parny;* une édition des *Aventures de Télémaque*. Ses leçons, pleines de science et de charme, ont formé un grand nombre d'hellénistes distingués. M. Colincamp a recueilli en 2 vol., 1862, les meilleurs de ses excellents articles littéraires. Ph. Lebas et Naudet ont donné des Notices historiques sur cet illustre helléniste, l'une des gloires de la philologie française.

Boissy (Louis de), littérateur, né à Vic en Auvergne, 1694-1758, fut longtemps pauvre, composa des satires, beaucoup de pièces de théâtre qui sont oubliées, quoiqu'on y trouve quelque gaieté; *l'Homme du Jour* eut cependant un grand succès et il put entrer à l'Académie française en 1754. Il eut enfin le privilége du *Mercure de France;* mais ses excès abrégèrent ses jours. Ses *Œuvres* ont été publiées en 9 vol. in-8°, 1766; il en existe un choix, 2 vol. in-8°, 1791.

Boissy d'Anglas (François-Antoine, comte), né à Saint-Jean-la-Chambre (Ardèche), 1756-1826, avocat au parlement de Paris, littérateur, fut nommé aux Etats-généraux par le tiers état de la sénéchaussée d'Annonay et se montra partisan dévoué de la Révolution. Il fut ensuite procureur-syndic du département de l'Ardèche, puis membre de la Convention. L'un des chefs de la Plaine, il vota pour la détention de Louis XVI, contribua au succès du 9 thermidor, et montra le plus grand courage pendant les journées du 12 germinal et surtout du 1er prairial 1795. Occupant le fauteuil du président, il resta impassible devant les menaces de la foule des faubourgs, qui avait envahi l'assemblée; les fusils, les sabres sont dirigés contre sa poitrine; il salue la tête du député Féraud, qui vient d'être égorgé; il a plus que tout autre contribué à sauver la Convention. La Constitution de l'an III fut en partie son ouvrage; mais dès cette époque on le crut dévoué à la contre-révolution. Elu par beaucoup de départements au conseil des Cinq-Cents, il se montra plein d'activité pour soutenir les motions les plus modérées et les plus justes. Il fut enveloppé dans le décret de proscription du 18 fructidor, passa en Angleterre et rentra en France, après le 18 brumaire. Membre du tribunat en 1801, il le présida en 1802, entra au Sénat en 1805, fut chargé des fonctions de commissaire dans la 12e division militaire, adhéra à la déchéance de l'Empereur, fut nommé pair par Louis XVIII, servit Napoléon pendant les Cent-Jours, et, après la seconde restauration, fut réintégré par une ordonnance royale dans la Chambre des pairs. Il y fut l'un des défenseurs constants des libertés publiques. Membre de l'Institut depuis sa création, il devint membre de l'Académie des Inscriptions en 1816. On a de Boissy d'Anglas beaucoup de brochures politiques; un *Essai sur la vie, les écrits et les opinions de M. de Malesherbes*, Paris, 1819-21, 2 vol. in-8°; les *Etudes littéraires et poétiques d'un Vieillard*, Paris, 1825, etc. On lui a élevé une statue à Annonay en 1826.

Boiste (Pierre-Claude-Victoire), lexicographe, né à Paris, 1765-1824, a publié, en 1801, une narration épique en 25 livres, sorte de poëme en prose intitulé : *l'Univers délivré*; en 1806, un *Dictionnaire de géographie universelle;* en 1820, des *Principes de grammaire*. Il n'a pas eu le temps de terminer le *Dictionnaire de la littérature et de l'éloquence*. Son principal ouvrage, le *Dictionnaire universel de la langue française*, a eu de nombreuses éditions depuis 1800; c'est à la fois un traité de grammaire et d'orthographe, un manuel de vieux langage et de néologisme, une sorte d'encyclopédie philologique, qui a été loué par d'excellents critiques, comme Nodier, mais qui n'est pas toujours assez sévère dans ses autorités.

Boisy. V. Gouffier.

Boitard (Pierre), naturaliste et agronome, né à Mâcon, 1789-1859, écrivit dans plusieurs journaux, et dirigea la publication des *Manuels Roret*. Il fonda plusieurs journaux de jardinage et d'agriculture, et publia un grand nombre d'ouvrages et de traités destinés à populariser la botanique et l'histoire naturelle.

Boitzenbourg, v. du Mecklembourg-Schwerin, sur l'Elbe, à l'embouchure de la *Boitze*. Commerce actif; 4,000 hab.

Boivin (François de), baron de Villars, mort en 1618, secrétaire intime du maréchal de Brissac, a publié les *Mémoires sur les guerres du Piémont, du Montferrat et du duché de Milan, par Ch de Cossé, comte de Brissac, depuis* 1550 *jusqu'en* 1559, etc., Paris, 1607, in-4°; Lyon, 1610.

Boivin (Louis), érudit, né à Montreuil-d'Argile (dioc. de Lisieux), 1649-1724, fut de l'Académie des Inscriptions; il a publié plusieurs mémoires insérés dans les t. II et IV du Recueil de cette Académie.

Boivin de Villeneuve (Jean), son frère, 1663-1726, fut garde de la Bibliothèque du roi, professeur de grec au Collége royal et membre de l'Académie des Inscriptions, 1705, puis membre de l'Académie française en 1721. Il eut le bonheur de découvrir, sous les homélies de S. Ephrem, un manuscrit palimpseste de la Bible qui remontait à douze ou treize siècles. Il édita, en les complétant, les *Mathematici veteres* de Thévenot, 1693. Il a publié les 24 premiers livres de *Nicéphore Gregoras*, 1712, 2 vol. in-fol. On lui doit encore les *Vies de P. Pithou* et de *Cl. le Pelletier*, en latin, 2 vol. in-4°; des traductions et surtout des *Mémoires*, dans les t. II, IV, VI et VII du Recueil de l'Académie des Inscriptions.

Boivin (René), graveur, né à Angers, 1530-1598, a laissé des gravures estimées, d'après le Primatice et Rosso Rossi.

Boizot (Louis-Simon), sculpteur, né à Paris, 1743-1809, fils d'Ant. Boizot, peintre, membre de l'Académie, eut le premier prix de sculpture, fut membre de l'Académie des Beaux-arts, professeur, dessinateur aux Gobelins et à Sèvres. On lui doit la statue de la *Victoire* et les figures de la colonne du Châtelet; la statue de *Louis XV*, à Brest; le *Baptême de Jésus*, à Saint-Sulpice; la statue de *Racine*, à l'Institut; les modèles de 25 panneaux pour la colonne Vendôme, etc.

Bojador, cap sur la côte du Sahara (Afrique), par 26° 7′ lat. N. et 16° 49′ long. O.; il fut doublé par les Portugais en 1433.

Bojana, riv. de l'Albanie, vient des Alpes Bosniaques, sous le nom de Moratcha, traverse le Monténégro supérieur dans une vallée profonde, puis le lac de Scutari, devient navigable et finit dans l'Adriatique par une embouchure difficile.

Bojano (*Bovianum*), v. de la prov. de Molise (Italie), à 28 kil. S. E. d'Isernia, sur le Tiferno. Evêché; 5,000 hab.

Bojardo ou **Boiardo** (Matthieu-Marie, comte), poëte italien, né à Scandiano, près de Reggio de Modène, 1434-1494, docteur en philosophie et en droit, servit les ducs de Ferrare, fut gouverneur de Reggio, composa, pour le duc Hercule d'Este, des sonnets, des canzone, le *Timon*, comédie en 5 actes, etc.; traduisit l'*Ane d'or* d'Apulée et celui de Lucien; mais il est surtout célèbre par le *Roland amoureux*. Ce poëme romanesque, en 79 chants, n'est pas terminé; il est bien composé, brille par l'invention, mais pèche par le style, qui est rude et inégal. « L'Arioste, en le continuant, dit Ginguené, et le Berni, en le refaisant, l'ont tué. » Il a été imprimé en 1495, par les ordres du fils de Bojardo, et plusieurs fois traduit en français, par Lesage, 1717, 2 vol in-12, et par le comte de Tressan, 1722.

Bokhara. V. Boukhara.

Bol ou **Boll** (Jean), peintre flamand, né à Malines, 1543-1593, peignit surtout de petits tableaux à l'huile et des figures à la gouache. On a de lui : *Un livre d'animaux*, un *Petit livre d'Heures*, in-24, exécuté pour le duc d'Alençon, frère de Henri III, maintenant à la Bibliothèque nationale; un recueil rare en 47 pièces gravées, intitulé *Venationis, piscationis et aucupii typi*.

Bol (Ferdinand), peintre hollandais, né à Dordrecht, 1610-1681, élève de Rembrandt, a laissé des portraits estimés et des eaux-fortes recherchées. Il y a de lui plusieurs tableaux au Louvre : *Vieillard en méditation*, des *Enfants traînés par des chèvres*, etc.

Bol, anc. ville d'Afrique, au S. E. de Carthage, fut le siége d'un évêché et compta un grand nombre de martyrs.

Bolan, défilé du Béloutchistan, conduisant du Sind vers Ghasnah et Kandahar, dans l'Afghanistan, franchi par l'armée anglaise en 1839.

Bolbec, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 30 kil N. E. du Havre (Seine-Inférieure), près d'un ruisseau, le *Bolbec*, à la jonction de quatre vallons. Fabriques nombreuses de calicots, d'indiennes, de mouchoirs, de draps; filatures de coton; 10,204 hab.

Bolbitine, v. anc. de la Basse-Egypte, à l'embouchure de la branche occid. du Nil, ou branche *Bolbitique;* auj. *Rosette*.

Bolerium promontorium, auj. *Land's-End*.

Boleslas Ier, le *Grand* et le *Vaillant*, roi de Pologne, né en 967, successeur de son père, Mieczyslas ou Mic-

tchislaï, 992, commença par dépouiller ses frères de leur part d'héritage, organisa une armée régulière, s'empara de la Silésie et de la Khrobatie, et fut nommé roi par Otton III, 1001. La Pologne fut dès lors indépendante. Il enleva à Henri II la Lusace, la Misnie et la Moravie, et s'empara d'une partie de la Moscovie jusqu'à Kief. Il régna avec violence, mais protégea les arts et les sciences. Il mourut en 1025.

Boleslas II, le *Hardi*, né en 1042, succéda à son père, Casimir Ier, 1058, vainquit les Bohémiens, les Hongrois, les Russes, mais souleva ses sujets par ses débauches. Stanislas, évêque de Cracovie, lui adressait des reproches; Boleslas le tua dans sa cathédrale; Grégoire VII excommunia le roi, qui, forcé de fuir, se retira au couvent de Villach en Carinthie, où il fit le service de cuisinier. Il ne révéla son nom qu'au moment de sa mort, 1090.

Boleslas III, *Krzywousty* (bouche de travers), fils de Wladislas, lui succéda en 1102, se contenta du titre de duc, fit périr son frère qui s'était révolté, battit, près de Breslau, l'empereur Henri V, puis les Hongrois et les Poméraniens; mais il fut vaincu par les Russes, et mourut de chagrin, 1139.

Boleslas IV, le *Frisé*, son 2e fils, succéda, en 1147, à son frère Wladislas II déposé; fut forcé de lui abandonner la Silésie, voulut en vain soumettre les Prussiens idolâtres et régna sagement jusqu'en 1173.

Boleslas V, le *Chaste*, fils de Leszko V, lui succéda en 1227, et régna jusqu'en 1279; mais timide et lâche, il s'enfuit deux fois devant les Tatars, qui ravagèrent cruellement la Pologne.

Boleyn (Anne), fille de Thomas Boleyn, et, par sa mère, petite-fille du duc de Norfolk, née en 1500, accompagna Marie d'Angleterre en France, revint dans son pays en 1525, fut fille d'honneur de la reine Catherine d'Aragon, inspira une vive passion à Henri VIII, et le décida au divorce. Ce fut l'occasion du schisme d'Angleterre. Anne Boleyn devint reine en 1533, et fut mère d'Elisabeth; supplantée à son tour par Jane Seymour, elle fut accusée d'adultère et d'inceste, puis décapitée en 1536.

Bolgary, petite ville de Russie près du Volga, à 90 kil. de Kasan, rappelle l'ancien séjour des Bulgares.

Bolgrad, bourg de la Moldavie, sur le Yalpouch, à 25 kil. d'Ismaïl. Il faisait partie de la Bessarabie, et a été cédé à la Turquie, à la suite du traité de Paris de 1856.

Boli, v. du gouvern. de Kastamouni, dans l'Anatolie (Turquie d'Asie), à 130 kil. N. O. d'Angora; mosquées nombreuses, vaste bazar, passage continuel des caravanes. Eaux minérales fréquentées; 6,000 hab. Près de là sont les ruines d'*Hadrianopolis*.

Bolina, v. de l'anc. Achaïe (Grèce), en ruines au temps de Pausanias.

Bolingbroke (Henri Saint-Jean, vicomte), homme d'Etat et écrivain anglais, né à Battersea (Surrey), 1678-1751, après une jeunesse dissipée, entra au Parlement en 1700, s'attacha au parti tory, montra beaucoup de talent et fut nommé secrétaire d'Etat en 1704. Renversé par les whigs en 1708, il contribua à la chute de Marlborough, rentra aux affaires, comme garde des sceaux, 1710, et déploya les qualités de l'homme d'Etat pour faire signer la paix d'Utrecht, 1713; il fut alors créé pair. Mais, à l'avénement de George Ier, les whigs le firent déclarer coupable de haute trahison; il fut dépouillé de ses biens et de ses titres; forcé de fuir en France, il offrit ses services au prétendant, Jacques III, fut desservi par les Jacobites ou reconnut leur impuissance et sollicita son retour; il ne l'obtint qu'en 1723. Pendant son exil, il avait épousé, en secondes noces, Mme de Villette, nièce de Mme de Maintenon, et il écrivit plusieurs ouvrages : *Réflexions sur l'exil*; *Mémoires sur les affaires d'Angleterre*, de 1710 à 1716, adressés en forme de lettres au chevalier Wyndham. Il vécut d'abord dans la retraite, puis, pendant dix ans, 1725-1735, il ne cessa d'attaquer violemment le ministre Walpole par des pamphlets, des articles de journaux, etc., comme la *Dissertation sur les partis*. Fatigué d'une lutte inutile, il revint en France, se retira à Fontainebleau, composa ses *Lettres sur l'étude de l'histoire*, retourna en Angleterre, 1738, et, dans la dernière partie de sa vie, tourna toute sa verve contre le christianisme, attaquant la révélation et les livres saints; précurseur de Voltaire, qui a souvent invoqué son nom, et de l'école irréligieuse du xviiie s., ses doctrines furent solennellement condamnées en Angleterre. Comme écrivain, il a montré de la vivacité et de l'éclat dans son style; il mérita d'être l'ami de Prior, de Swift et de Pope. Ses *Œuvres* ont été réunies en 1754, 5 vol. in-4°, et, en 1809, 8 vol. in-4°. Plusieurs de ses écrits ont été traduits en français.

Bolivar, l'un des Etats-Unis de la Colombie ou Confédération Grenadine, a pour capitale Carthagène et plus de 240,000 hab.

Bolivar (Ciudad-). V. Angostura.

Bolivar y Ponte (Simon), surnommé *el Liberador*, né à Caracas en 1783, mort le 17 déc. 1830, étudia en Espagne, visita une partie de l'Europe, les Etats-Unis, et donna le premier exemple de l'affranchissement des nègres employés sur ses domaines. Il prit part à la guerre de l'indépendance, servit sous Miranda, comme colonel, 1811, puis combattit plus heureusement le cruel Monteverde, s'empara du pouvoir absolu et chassa les Espagnols du Venezuela, 1813. Mais ceux-ci, soutenus par des bandes d'esclaves et de brigands, reprirent l'avantage; Morillo, avec des troupes venues d'Europe, repoussa et frappa sans pitié les indépendants; Bolivar fut forcé de se retirer à la Jamaïque et à Haïti. Il reparut en décembre 1816, battit Morillo, et, après de nombreux combats brillants et acharnés, fit proclamer la république de Venezuela, 10 nov. 1818. En 1819, il réunit le Venezuela et la Nouvelle-Grenade en une seule république, sous le nom de *Colombie*; il en eut la présidence avec un pouvoir dictatorial. Bolivar justifia ce titre par de nouvelles victoires et surtout par celle de Boyaca, 8 août. En 1820, après un armistice, qui n'était qu'un piége de la part des Espagnols, il reprit le pouvoir suprême qu'il avait abdiqué, se couvrit de gloire à Maracaybo, à Carthagène, à Santa-Marta, 1821, gagna la bataille de Carabobo, 25 juin, et prit la Guayra. Les Espagnols perdirent l'isthme de Panama en 1821, furent poursuivis au Pérou, battus au Pichincha, 24 mai 1822; un traité d'alliance fut signé entre le Pérou, délivré par Bolivar et San-Martin, et le libérateur reçut l'autorité suprême de la nouvelle république. En 1823, il amena la confédération momentanée de toutes les nouvelles républiques; en 1824, les victoires de Junin et d'Ayacucho terminèrent la guerre dans l'Amérique du sud, un nouvel Etat fut organisé, dans le Haut-Pérou, par Bolivar, et reçut le nom de Bolivie. Il abdiqua la dictature le 1er janv. 1825. Mais il lui fallut combattre encore les rebelles, Cordova, Paez, Santander, 1826; il échappa plusieurs fois, comme par miracle, au poignard des assassins, et malgré son désintéressement, il fut accusé de prétendre à l'hégémonie sur toute l'Amérique méridionale, lorsqu'il se proposait seulement d'unir les diverses républiques, dans l'intérêt de leur indépendance, au grand congrès de Tacubaya, dans l'isthme de Panama. On a aussi soutenu qu'il voulait fonder un vaste empire hispano-américain, avec un prince français pour chef, c'est peu probable; seulement Bolivar craignait, avec raison, l'anarchie. Affligé, Bolivar abdiqua de nouveau le 20 janv. 1830, ne conservant que le titre de généralissime des armées de la Colombie; puis, il s'éloigna de Bogota, après avoir fait ses adieux à ses ingrats concitoyens, 12 mai; le congrès le proclama le premier citoyen de la Colombie, et lui vota une pension viagère de 30,000 dollars; le décret lui fut remis à San-Pedro, maison de campagne près de Santa-Marta, où il mourut peu après. On l'a appelé, avec raison, le Washington de l'Amérique méridionale.

Bolivie ou **Haut-Pérou**, Etat de l'Amérique méridionale, entre 9°30′ et 25°40′ lat. S., entre 60°20′ et 73°20′ long. O., a pour bornes : au N. le Pérou, à l'E. le Brésil, au S. E. le Paraguay, au S. la Confédération de la Plata, au S. O. le Chili, à l'O. le Grand Océan. Elle est traversée, à l'O., par la chaîne des Andes, où sont les pics de Sorata et d'Illimani, et forme un plateau élevé, qui sépare les eaux de l'Amérique du sud; au N. le Beni, le Mamore et leurs affl. vont former la Madeira, tributaire de l'Amazone; au S. le Vermejo et le Pilcomayo, affl. du Paraguay, sont dans le bassin du Rio de la Plata; au N. O. le Desaguadero arrose la haute vallée du lac de Titicaca. Le S. O. de la Bolivie, des Andes à la mer ou désert d'Atacama, est un pays nu, stérile, dévoré par le soleil; la région centrale, peuplée, riche en vastes cultures de coca, en quinquina, en mines d'or, d'argent (Potosi), de cuivre (Corocoro), est la plus importante; à l'E., des plaines immenses s'étendent jusqu'au Brésil, couvertes de forêts, produisant naturellement le coton, la canne à sucre, le cacao; il y a de beaux pâturages, et les bois les plus précieux y croissent. Le commerce s'y fait principalement par Cobija ou par le port péruvien d'Arica. — La Bolivie a 1,297,000 kil. carrés de superficie, est peuplée de 2,000,000 hab., dont

245,000 Indiens sauvages (Moxos, Chiquitos, etc.), et, le reste, composé d'Espagnols, d'Indiens civilisés, d'hommes de couleur. Elle se divise en 9 provinces : La Paz, Cochabamba, Potosi, Chuquisaca, Oruro, Santa-Cruz, Tarija, Veni ou Beni, ch.-l. Trinidad et Atacama, ch.-l. Cobija. La capitale est Chuquisaca; les v. princ. sont : Cochabamba, Potosi, etc. Le pouvoir exécutif appartient à un président nommé à vie, le pouvoir législatif à un congrès. Il y a un archevêché à Chuquisaca, des évêchés à La Paz, Cochabamba et Santa-Cruz. L'instruction publique est arriérée, quoiqu'il y ait une université, des facultés de médecine et de droit, des colléges, des écoles primaires. — Le Haut-Pérou fit partie de la vice-royauté espagnole de Lima jusqu'en 1778, puis de la vice-royauté de Buenos-Ayres; en 1809, les habitants de la Paz donnèrent le signal du soulèvement; Sucre, lieutenant de Bolivar, assura l'indépendance du pays par la victoire d'Ayacucho, 10 déc. 1824, et un congrès, réuni à Potosi, constitua la république indépendante de Bolivie (du nom du libérateur), 1825-26. Mais la guerre civile désola bientôt la Bolivie; Sucre fut obligé de déposer le pouvoir présidentiel; le maréchal de Santa-Cruz, de 1829 à 1839, s'efforça de rétablir l'ordre et d'unir la Bolivie au Pérou; son administration fut libérale; les codes qu'il fit promulguer (*cuerpos legales*) sont encore en vigueur. Il fut cependant forcé d'abandonner le pouvoir, l'anarchie désola de nouveau la Bolivie, qui se sépara du Pérou. La belle situation du pays lui assure un avenir plus heureux ; un traité a rétabli les bonnes relations avec le Pérou; les eaux de la Bolivie ont été déclarées libres pour toutes les nations; mais il y a encore beaucoup à faire.

Bolkhov, v. du gouvernement et à 50 kil. N. d'Orel (Russie), sur la Nougra, affl. du Volga. Fabr. de cuirs noirs et de bas de laine; 17,000 hab.

Bollandistes. Le P. Héribert Rosweyde, jésuite de la maison professe d'Anvers, avait conçu et publié le plan d'une vaste collection des Actes des vies des saints; il mourut en 1629 ; et Jean Bollandus, religieux de la même société, né à Tirlemont en 1596, entreprit l'exécution de cette grande œuvre. De concert avec le P. Godefroid Henschen, qui lui fut adjoint en 1635, il se mit au travail, reproduisant le texte des vieilles légendes, avec de savantes dissertations pour les éclaircir. Bollandus publia, en 1643 et 1658, les Vies des saints de janvier et de février; il mourut en 1665, avant d'avoir achevé les Vies des saints du mois de mars; mais l'œuvre a été continuée par Henschen, Papebroch, Baert, etc., qui tous sont désignés sous le nom de *Bollandistes.* Les travaux, suspendus en 1773, par la suppression des jésuites, repris en 1779, encore interrompus en 1794, formaient alors 53 vol. in-fol., et menaient l'œuvre jusqu'au 14 octobre. Le gouvernement belge l'a fait reprendre par les jésuites qui ont publié, à Bruxelles, de nouveaux volumes. Une édition de Venise, 42 vol., 1734 et suiv., est moins estimée et ne va que jusqu'au 15 sept. Le R. P. dom Pitra, dans des *Etudes* sur cette vaste collection, Paris, 1850, in-8°, en a fait ressortir les mérites, mais en a aussi montré les parties faibles.

Bologne (*Bononia*), ch.-l. de la prov. de Bologne (Italie) et d'un grand commandement militaire, Cour d'appel, sur un canal entre la Savena et le Reno, à 180 kil. S. E. de Milan et à 300 kil. N. E. de Rome. Place de guerre. Archevêché ; cathédrale, église de Saint-Pétrone (XIVe s.), de Saint-Jacques-le-Majeur, de San-Salvatore, de Corpus-Domini, de Saint-Dominique, de Saint-Etienne, etc. Vieilles tours des Asinelli et de la Garisenda, plus penchée que celle de Pise. Hôtel de ville, palais Magnani, Bentivoglio, Ranuzzi, etc. Université ancienne et célèbre; beau jardin botanique fondé en 1568; musées d'histoire naturelle et d'antiquités; riches galeries de peinture et de sculpture, observatoire, bibliothèque de 150,000 vol. et de 6,000 manusc.; académies des beaux-arts et des jurisconsultes. Au XVIe s., les Carrache y fondèrent une célèbre école de peinture. — Fabriques de soieries, de velours, de gazes, de crêpes, de draps communs; chapeaux de paille, fleurs artificielles, bijoux, toiles, cordages, bougies, produits chimiques, charcuterie renommée (*mortadella* ou saucisson de Bologne), etc. — Patrie de Benoît XIV et de sept autres papes, du Guide, du Dominiquin, de l'Albane, des Carrache, de Galvani, de Marsigli, etc.; 89,000 hab. — Fondée par les Etrusques sous le nom de *Felsina*, occupée par les Gaulois Boii (d'où son nom), colonie romaine, 190 av. J. C.; elle forma une république indépendante à la fin du Xe s., fut disputée par les papes, les Vénitiens, les ducs de Milan, et soumise définitivement par Jules II, en 1513. Elle conserva ses priviléges, et se souleva souvent contre l'administration pontificale; en 1831 un mouvement libéral y fut comprimé par les Autrichiens qui y tinrent garnison ; elle fut bombardée en 1848; elle fait partie du roy. d'Italie depuis 1859. — La prov. (anc. légation) de Bologne, entre la prov. de Ferrare au N., le pays de Modène à l'O., la Toscane au S., a 3,602 kil. carrés de superficie et 439,000 hab.

Bologne (Jean), et non Jean *de* Bologne, sculpteur célèbre, né à Douai, 1524-1608, alla en Italie et s'arrêta pour toujours à Florence, où il reçut les leçons de Michel-Ange ou plutôt de ses chefs-d'œuvre. Il eut, de bonne heure, une grande réputation et il la mérita par ses belles qualités, la grâce unie à la hardiesse, la légèreté à la solidité, le goût dans la composition de monuments grandioses. Il travailla jusqu'à son dernier jour, et son talent ne connut pas de vieillesse. Ses ouvrages sont presque innombrables; les principaux sont : à Florence, l'*Enlèvement des Sabines*, qui a été célébré par tant de poëtes; le fameux *Mercure*, si souvent reproduit; la statue de bronze de *Saint Luc;* la statue du grand-duc *François Ier*; le *Centaure vaincu par Hercule;* la belle fontaine de l'*Isoletto; Florence victorieuse* à Saint-Marc, etc.; à Lucques, le *Sauveur ressuscité; Saint Pierre* et *Saint Paulin;* à Orvieto, *Saint Matthieu;* à Bologne, la magnifique *Fontaine de Neptune;* à Gênes, sept bas-reliefs, six figures de ronde-bosse, six *Vertus;* à Paris, *Mercure enlevant Psyché*, etc. Il fut aussi bon architecte; il a décoré, à Florence, l'église Saint-Marc et la chapelle de l'*Annunziata;* le palais Vecchietti a été élevé sur ses dessins.

Bolognèse (Le). V. Grimaldi (Jean-François).

Bolonais, territoire de Bologne, réuni aux États de l'Église par Jules II, en 1513, a formé la *Légation de Bologne* jusqu'en 1859, et, sous Napoléon Ier, le départ. italien du *Reno* et une partie de celui du *Tanaro*.

Bolor ou **Belour**, en ouïgour Boulyt-tagh (monts des nuages), ou bien encore Bilauristan (région du cristal), chaîne de montagnes de l'Asie, qui forme le talus occidental du grand plateau central, entre l'empire chinois à l'E. et le Turkestan à l'O. La partie méridionale se rattache à l'Hindou-koh à l'O., au Kuen-loun à l'E., à l'Himalâya au S.; la partie septentrionale se joint au N. E. à la chaîne des monts Mouztagh ou Thian-Chan, au N. O. à l'Asferah-tagh. Le Bolor est si âpre et si peu praticable qu'il ne s'y trouve qu'un col, fréquenté par les caravanes et les armées, allant de Badakhchân à Tchitrâl. Il paraît que c'est plutôt un plateau très-élevé.

Bolsec (Jérôme-Hermès), né à Paris, mort en 1585, était aumônier de la duchesse de Ferrare, lorsqu'il embrassa la religion réformée. A Genève, il se brouilla avec Calvin, qui le fit bannir et le poursuivit même à Berne. Il rentra en France et abjura à Autun. Ses *Histoires de Calvin*, 1577, *de Théod. de Bèze*, 1580, sont remplies d'invectives.

Bolsena, v. de l'anc. légat. et à 25 kil. N. O. de Viterbe (Royaume d'Italie), près des ruines de l'antique *Vulsinii*, sur les bords du lac Bolsena. Patrie de Séjan. Vulsinii ou Volsinium, grande cité étrusque, fut prise par les Romains, 266 av. J. C. Ruines d'un temple; antiquités, etc.; 2,000 hab. — Le lac de Bolsena (*Vulsiniensis lacus*) a 15 kil. de long sur 10 de large; il se jette dans la Méditerranée par la Marta; ses rives sont riantes et pittoresques, mais infestées par la mal'aria.

Bolsward ou **Bolswert,** v. de la Frise (Pays-Bas); ancienne ville hanséatique; 3,500 hab.

Bolswert (Boece-Adam), graveur, né à Bolswert (Frise), 1580-1634, imita Blœmaert, et fit de nombreuses gravures, surtout d'après Rubens et Blœmaert; il a écrit un roman mystique, *Pèlerinage de Colombette et Volontariette vers leur bien-aimé dans Jérusalem.*

Bolswert (Schelte de), son frère, également graveur, excella à reproduire avec le burin la touche et la couleur de Rubens, de Jordaens et de Van Dyck.

Bolton-on-the-Moor ou **Le-Moors,** v. du comté et à 64 kil. S. E. de Lancastre (Angleterre), à 16 kil. N. O. de Manchester, sur la Croale, affl. de l'Irwell, communique par des canaux et des chemins de fer avec Liverpool et Manchester. Fabr. importante de tissus de coton, velours, futaines, châles, mousselines, toiles imprimées, etc.; fonderies de fer, produits chimiques; mines de houilles aux environs. Patrie de Crompton, inventeur de la *mull-jenny;* 85,000 hab. — Dès 1337, des drapiers flamands vinrent s'y établir, et sous Henri VII Bolton était renommée pour ses lainages.

Bolzano. V. *Botzen.*

Bomarsund, forteresse élevée par la Russie dans

la principale des îles d'Aland, pour menacer Stockholm et la Suède. Elle a été prise par les Français, assistés d'une flotte anglaise, le 15 août 1854, et les fortifications ont été détruites, sans pouvoir être relevées.

Bomba (*Ædonia*), v. du pays de Tripoli (Afrique), dans une petite île, sur la côte de l'anc. Cyrénaïque, a une rade magnifique, qui offre l'un des abris les plus sûrs de la côte septentrionale de l'Afrique.

Bomba, v. de l'Abruzze Citérieure (Italie), près du Sangro; ruines de constructions cyclopéennes; 3,500 hab.

Bombardiers, hommes chargés du service des canons ou *bombardes*, puis des mortiers. Louis XIV en forma deux compagnies, 1671; elles furent augmentées en 1684. On en fit le *régiment royal des bombardiers*, dont le roi était colonel. On le réunit à l'artillerie en 1720.

Bombay (en portugais *Boa-Bahia*, bonne baie), capit. de la présidence de Bombay (Inde anglaise), dans la petite île du même nom, près de la côte de Konkan, dans la mer d'Oman, par 18° 5′ 30″ lat. N. et 70° 28′ long. E., à 1,680 kil. S. O. de Calcutta, à 1,000 kil. N.O. de Madras. Bon port entre les îles de Bombay, de Salsette et une chaussée qui les joint; siége d'une vice-amirauté; entrepôt général des marchandises de l'Inde, de la Perse, de l'Arabie, de l'Abyssinie, de la Malaisie; export. considérable d'opium, de perles, de bois de santal pour la Chine; paquebots à vapeur pour Suez et les grandes villes de l'Hindoustan ; marché principal pour le coton. Construction de bâtiments de guerre et de navires de commerce en bois de teck. Le fort renferme des établissements militaires, les bureaux de l'administration, la maison de ville, la bibliothèque de la Société asiatique, de précieuses collections, la cathédrale, une belle église écossaise, etc.; la ville proprement dite est vaste, aux rues droites, avec des bassins, des docks, le Lazar, les maisons des riches négociants parsis. Le climat est malsain. La popul. est de 645,000 hab. — Fondée par les Portugais en 1530, elle a été cédée aux Anglais en 1661.

Bombay (Présidence de). L'une des 3 présidences de l'Inde anglaise, elle comprend les anciennes provinces d'Aurengabad, Bedjapour, Kandeisch, Guzerate, Konkan et le Sindhy. Elle a 322,000 kil. carrés et 16 millions d'habitants.

Bombay (Ile de); elle a 28 kil. de circonférence, près de la côte de Konkan, et est principalement habitée par des Parsis ou Guèbres.

Bombelles (Famille de). D'origine portugaise, elle s'établit en France, d'où elle passa en Autriche.

Bombelli (Raphael), mathématicien, de Bologne, vivait au XVIe s.; il a publié un *Traité d'Algèbre*, 1572, qui renferme des parties remarquables et a beaucoup contribué aux progrès de la science.

Bombelli (Sébastiano), peintre, né à Udine, a vécu au XVIIe s., fut élève du Guerchin, puis imita avec talent Paul Véronèse, et réussit surtout dans les portraits.

Bomilcar, général carthaginois; soutenu par des mercenaires, s'empara du pouvoir souverain, pendant l'invasion d'Agathocle, et fut mis à mort, 308 av. J. C.— Bomilcar, amiral carthaginois, amena des renforts à Annibal, après la bataille de Cannes, mais n'osa pas secourir Syracuse, assiégée par Marcellus, 212. — Bomilcar, par l'ordre de Jugurtha, assassina Massiva dans Rome, 110 av. J. C., puis voulut trahir son maître, qui le fit mettre à mort, 107.

Bommel, v. de la Gueldre (Pays-Bas), à 44 kil. S. O. d'Arnheim, à 14 kil. N. de Bois-le-Duc, sur le Wahal, dans l'île fortifiée appelée *Bommeler-Waard* (*Insula Batavorum*), de 22 kil. sur 9, formée par le Wahal et la Meuse. Bommel fut prise par les Français en 1672. 3,500 hab.

Bommel (Corneille-Richard-Antoine Van), évêque de Liége, né à Leyde, 1790-1852, d'une riche famille catholique, fut directeur du collége catholique de Hageveld, 1816-1825, jusqu'à la suppression de cet établissement, par suite des arrêtés de Guillaume Ier. Quoique membre actif de l'opposition catholique, il fut nommé évêque de Liége, en 1829. Il a beaucoup écrit sur les questions relatives à l'enseignement public; l'*Exposé des vrais principes* a eu du retentissement en Belgique et en France.

Bon (Cap) sur la côte de l'Etat de Tunis, par 37° 4′ lat. N. et 8° 44′ long. E.

Bona (Jean), prélat italien, né à Mondovi, 1609-1674, général des Feuillants, 1651, cardinal, 1669, a publié des ouvrages de piété remarquables, réunis en 3 vol. in-8°, Paris, 1677, et en 4 vol. in-fol., Turin 1747. On a comparé à l'*Imitation de Jésus-Christ* son livre *De principiis vitæ christianæ*, traduit en français par le président Cousin, 1693, et par l'abbé Goujet, 1728. *Le Chemin du ciel* et la *Rénovation de l'âme par la retraite* ont également été traduits. On lui doit encore deux ouvrages importants sur la liturgie : *Psallentis Ecclesiæ Harmonia* et *Rerum liturgicarum libri duo*, souvent réimprimés.

Bonac (Jean-Louis **d'Usson**, marquis de), 1672-1738, fut chargé par Louis XIV de missions auprès de Charles XII, en Pologne, à Constantinople, et détermina le sultan à envoyer en France une première ambassade solennelle, 1722.

Bonacossi, puissante famille de Mantoue, dont 4 membres exercèrent l'autorité souveraine, de 1272 à 1328.

Bonafous (Mathieu), agronome, né à Lyon ou à Turin, 1794-1852, d'une famille d'origine française, contribua beaucoup, par ses encouragements et ses livres, aux progrès de l'agriculture. Il a publié en français et en italien des ouvrages estimés sur *la culture du mûrier* et *l'éducation des vers à soie*, sur *le maïs*, etc. Il a pris part à la création des instituts agronomiques de Grignon et de Roville.

Bonair ou **Buon-Ayre**, île des Antilles, à 45 kil. E. de Curaçao. Elle appartient aux Hollandais, produit des bois de construction et du bétail; 4,370 hab.; le ch.-l., *Bonair*, a un bon port.

Bonald (Louis-Gabriel-Ambroise, vicomte de), philosophe et homme d'Etat, né au Monna, près de Millau, 1754-1840, émigra en 1791, revint en France à l'époque du couronnement de Napoléon, écrivit dans *le Mercure* avec Chateaubriand et Fiévée, et, malgré son dévouement aux Bourbons, malgré ses opinions, se laissa donner par M. de Fontanes la place de conseiller titulaire de l'Université, 1810; mais il refusa de se charger de l'éducation du fils de Louis Bonaparte. Député de 1815 à 1823, il fut l'un des représentants les plus célèbres des doctrines monarchiques et religieuses de la Restauration; défenseur du spiritualisme contre l'école sensualiste du XVIIIe s., mais opposé à la plupart des mesures réclamées par l'opinion libérale. Son système philosophique et politique repose sur la solution qu'il a donnée à la question de l'origine du langage; la parole, antérieure à la pensée, vient de Dieu, et c'est de lui que viennent en même temps toutes les verités qui servent de base à la morale, à la religion, à la société; de là son système théocratique et monarchique. Membre de l'Académie française en 1816, pair de France en 1830, il refusa le serment et se retira au Monna. — Ses princ. ouvrages sont : *Théorie du pouvoir politique et religieux*, Constance, 1796, 3 vol. in-8°, ouvrage qui fut saisi et détruit par le Directoire; *Législation primitive*, 1802, 3 vol. in-8°; c'est là son grand ouvrage; *Recherches philosophiques sur les premiers objets des connaissances morales*, 2 vol. in-8°, 1818 et 1826; *Démonstration philosophique du principe constitutif de la société*, 1830, 1 vol. in-8°. Ses *Œuvres complètes* ont été réunies en 12 vol. in-8°, 1817-1819. — Le cardinal de Bonald, archevêque de Lyon, né en 1787, est l'un de ses fils. V. Supplément.

Bonami (François), naturaliste, né à Nantes, 1710-1786, fut recteur de l'Université de Nantes et membre associé de l'Académie des sciences. Il a surtout publié *Floræ Nannetensis Prodromus*, 2 vol. in-12, 1782-85.

Bonamy (Pierre-Nicolas), érudit, né à Louvres en Parisis, 1694-1770, bibliothécaire, historiographe de la ville de Paris, de l'Académie des inscriptions en 1727, a publié dans le recueil de ce corps des *Mémoires* intéressants sur l'ancienne Gaule et les antiquités de Paris. Il a rédigé le *Journal de Verdun*, de 1749 à 1770.

Bonaparte (Maison des). — Nous renvoyons, pour plus de clarté, à l'article Napoléon, afin qu'on puisse voir d'ensemble la généalogie des membres de cette famille célèbre.

Bonarelli della Rovere (Guidobaldo), poëte et littérateur italien, né à Urbin, 1563-1608, servit d'abord, comme ambassadeur, les ducs de Ferrare et de Modène, et est surtout connu par une pastorale, *Filli di Sciro*, que l'on a comparée à l'*Aminta* et au *Pastor fido* ; Ferrare, 1607, in-4° et in-12; Amsterdam, 1678, in-24; on l'a traduite en français. — Bonarelli della Rovere (Prosper), son frère, 1588-1659, né à Ancône, s'attacha au grand-duc de Toscane, et composa un grand nombre de poésies, pastorales, comédies, mélodrames, tragédies, dont la plus célèbre est *il Solimano*.

Bonaventure (Jean de Fidenza, dit Saint), né à

Bagnarea, en Toscane, 1221-1274, entra dans l'ordre de Saint-François, 1248; obtint une chaire de théologie à Paris, 1253; fut général de son ordre, 1256; fut chargé, dit-on, par les cardinaux de leur désigner celui qu'ils devaient élire pape; puis fut nommé par Grégoire X, évêque d'Albano et cardinal, 1272. Il mourut légat du pape au concile de Lyon, 1274. Ses écrits mystiques lui ont valu le titre de *Doctor seraphicus;* Sixte IV l'a canonisé, 1482, et Sixte-Quint l'a mis au 6ᵉ rang parmi les grands docteurs de l'Eglise, 1587. Ses *Œuvres* ont été publiées à Rome, 6 vol. in-fol., 1588-1596, et à Venise, 14 vol. in-4°, 1751. On cite de lui un commentaire sur le *Magister Sententiarum*, de Pierre Lombard, et sur l'*Imitation de Jésus-Christ;* des livres d'exégèse, comme le *Breviloquium* et le *Centiloquium;* le mysticisme domine dans son *Itinerarium mentis in Deum* et dans sa *Reductio artium in theologiam;* sa *Biblia pauperum* est un livre populaire; ses *Cantiques* sont célèbres. On a traduit en français ses *Méditations de la vie du Christ*, son *Itinéraire de l'esprit vers Dieu*, son *Soliloque*, ses *Œuvres spirituelles*. Sa fête est le 14 juillet.

Bonaventure (Philippe), architecte du xivᵉ s., né à Paris, commença la fameuse cathédrale de Milan, qui fut continuée par un autre parisien, Mignot.

Boncenne (Pierre), jurisconsulte, né à Poitiers, 1775-1840, fut professeur de procédure civile. On a de lui: *Théorie de la procédure civile*, 1828-34, 4 vol. in-8°.

Bonchamps (Charles-Melchior-Artus, marquis de), chef vendéen, né à Jouverdeil, en Anjou, 1759-1793, servit en Amérique, comme capitaine au régiment d'Aquitaine, donna sa démission en 1791, se retira dans un château, près de Saint-Florent, où les Vendéens insurgés vinrent le chercher en 1793. Il contribua à la prise de Bressuire et à celle de Thouars, fut blessé à mort devant Cholet, 17 oct. 1793, et, avant d'expirer, sauva la vie à 5,000 prisonniers républicains. David d'Angers lui a consacré un monument dans l'église de Saint-Florent. — La veuve de Bonchamps, morte en 1845, a laissé des *Mémoires*.

Bonconica, v. de la Germanie Iʳᵉ (Gaule), dans le pays des *Vangiones*, sur la rive gauche du Rhin; auj. *Oppenheim*.

Bond (Jean), philologue anglais, né dans le Somerset, 1550-1612, est connu surtout par deux éditions charmantes d'*Horace* et de *Perse*, avec des notes marginales, qui ont eu beaucoup de réimpressions.

Bondi (Clément), poëte italien, né à Mezzano (Parme), 1742-1821, d'abord jésuite, puis bibliothécaire de l'archiduc Ferdinand, à Brunn, 1795, enfin professeur d'histoire et de littérature de l'impératrice, à Vienne, 1816, a été comparé à Métastase et à Delille. Il a traduit avec une élégance facile Virgile et les *Métamorphoses* d'Ovide; il a composé des épithalames, des sonnets, des canzone, etc.; il a été le poëte des dames italiennes. Ses *Œuvres* ont été publiées à Vienne, 1808, 3 vol. petit in-4°.

Bondou, roy. de la Sénégambie, long de 140 kil. de l'E. à l'O., large de 100 du N. au S. Pays montagneux, couvert de bois; dans les vallées, arrosées par de nombreux torrents, on cultive le riz, le cotonnier, l'indigo; les tamariniers, les boababs, les arbres fruitiers forment un ensemble pittoresque. La couronne est élective dans la famille du roi; les habitants, relativement doux et hospitaliers, de la famillle des Foulahs, sont pour la plupart musulmans. La cap est *Boulibané*.

Bondues, bourg de l'arrond. de Lille (Nord); brasseries, fab. de sucre, d'huile; 3,294 hab.

Bondy, village de l'arrond. et à 11 kil. N. E. de Saint-Denis (Seine), sur le canal de l'Ourcq. Château. La forêt voisine fut longtemps célèbre comme repaire de voleurs; 1,500 hab.

Bondy (Pierre-Marie **Taillepied**, comte de), né à Paris, 1766-1847, fut directeur de la fabrication des assignats en 1792, donna sa démission après le 10 août; plus tard, se lia avec le prince Eugène, fut nommé chambellan, maître des requêtes et comte par Napoléon; puis préfet du Rhône, de 1810 à 1814, et préfet de la Seine pendant les Cent-Jours. Il fut député de l'Indre sous la Restauration, siégea constamment à gauche, et remplaça M. Odilon Barrot à la préfecture de la Seine en 1831. Il devint pair de France en 1832.

Bône (*Hippone* ou *Hippo-Regius*), v. forte de la prov. et à 160 kil. N. E. de Constantine (Algérie), par 36° 53′ lat. N. et 5° 25′ long. E., à l'embouchure de la Seybouse; ch.-l. d'une subdivision militaire, ch.-l. d'arrond., tribunal de 1ʳᵉ instance, elle a de jolies rues, de beaux établissements, militaires surtout. Le port, quoique peu sûr, a été amélioré, et fait un commerce actif de blés, de laines, de cuirs, de cire, etc. Fabr. d'étoffes de laine dites *constantines*, bournous, tapis, etc. Le pays voisin produit beaucoup de jujubes, d'où le nom arabe de la ville, *Beled-el-Anab*, la ville aux jujubes. Pêche du corail aux environs; 10,000 hab. — Bône fut fondée à la fin du viiᵉ s., par les Arabes, près des ruines d'Hippone. En 1535, la flotte d'André Doria s'en empara; la compagnie française d'Afrique y eut un comptoir depuis Louis XIV jusqu'en 1789. Les Français l'ont prise en 1830 et 1832; ils l'ont considérablement assainie et en ont fait un grand magasin d'objets de guerre. — Le golfe de Bône, compris entre les caps de Garde et Rosa, reçoit la Mafrag et la Seybouse. Les ruines d'Hippone sont à 2 kil.

Bone (Henri), peintre émailleur anglais, né dans le Cornouailles, 1755-1834, eut beaucoup de succès à Londres, et fut nommé, en 1800, peintre sur émail du prince de Galles.

Bonechi (Matteo), peintre de Florence, vivait encore vers 1750; il a laissé dans cette ville un grand nombre de fresques estimées.

Boner (Ulric), fabuliste allemand du xivᵉ s., de l'ordre des Dominicains, vivait à Vienne. La première édition de son livre, *Der Edelstein*, (le Joyau), de 1461, Bamberg, petit in-fol., est l'un des plus rares incunables.

Bonet (Honoré), prieur de Salons en Provence, dédia à Charles VI son *Arbre des batailles*, plusieurs fois imprimé. On a encore de lui: l'*Apparition de Jehan de Meung*, publié par la Société des bibliophiles, 1845.

Bonfadio (Jacques), littérateur italien, né dans le Brescian, 1500-1561, professeur à Gênes, fut chargé par le gouvernement d'écrire l'histoire de la République, et a composé en latin, d'une manière intéressante, l'*Histoire de Gênes*, Pavie, 1586, in-4°.

Bonfinius ou **Bonfini** (Antoine), historien, né à Ascoli, près d'Ancône, 1427-1502, fut appelé par Mathias Corvin en Hongrie, et écrivit pour lui: *Rerum Ungaricarum decades tres*, en latin, Bâle, 1543 et 1568, in-fol., avec la continuation de Sambucus; cette dernière édition a été reproduite à Leipzig, 1771.

Bonfrère (Jacques), savant critique de l'ordre des jésuites, né à Dinant, 1573-1643, a laissé des commentaires judicieux sur la Bible; on a de lui un ouvrage estimé: *Onomasticon* ou *Description des lieux et des villes de l Ecriture sainte*, Paris, 1707, in-fol.

Bonga, centre d'une mission récente, la première établie au Thibet, dans une vallée au S. du Tsa-Rong, petit royaume thibétain, au S. E. de H'lassa, près de la province anglaise d'Assam.

Bongars (Jacques), savant critique, né à Orléans, 1546-1612, était calviniste et fut employé par Henri IV dans plusieurs négociations. On lui doit surtout: *Collectio Hungaricarum rerum Scriptorum*, Francfort, 1600, in-fol.; *Gesta Dei per Francos*, ou recueil des écrivains des croisades, Hanau, 1611, in-fol.; *Epistolæ*, traduites par les solitaires de Port-Royal, sous le nom de Brianville, 1668, 1680, 2 vol. in-12.

Bonhomme (Col du), défilé à 18 kil. S. O. du Mont-Blanc, dans les Alpes Grées, entre les vallées de l'Isère et de l'Arve.

Boni, Etat indigène de l'île Célèbes, à l'E., sur la baie de Boni; il a environ 200,000 hab., et pour capit. Bayoa. V. Célèbes.

Boniface (Le comte), général romain, né en Thrace, défendit Marseille contre Ataulfe, roi des Wisigoths, 413, se distingua contre les Vandales en Espagne, 422, et fut gouverneur d'Afrique, sous Valentinien III. Trompé par la perfidie de son rival Aétius, il crut qu'il allait être disgracié par l'impératrice Placidie; il se révolta et appela en Afrique le vandale Genséric, 429. Trop tard éclairé par les remontrances de son ami, saint Augustin, il fut assiégé dans Hippone et forcé de fuir en Italie. Il voulut se venger d'Aétius, le battit, mais, blessé de la main de son rival, il mourut trois mois après, 432.

Boniface (Saint), dont le vrai nom était **Winfrid**, né dans le Devonshire, 680-755, suivit l'exemple de plusieurs de ses compatriotes, et se fit le missionnaire zélé du christianisme en Germanie. Sous les auspices de Grégoire II, il prêcha l'Evangile, dès 716, dans la Frise, la Hesse, la Thuringe, la Bavière et la Saxe, élevant des églises et fondant des écoles. Il fut nommé évêque en 723, légat du pape en 738, archevêque de Mayence et primat de Germanie, 751; il fonda ou orga-

nisa un grand nombre d'évêchés, et commença glorieusement la conquête de la Germanie par la civilisation chrétienne. De bonne heure soutenu par les chefs de l'Austrasie, par Charles Martel et Pepin le Bref, il travailla, de concert avec eux, à rétablir l'ordre et la discipline dans l'église gallo-franque (conciles de Leptines et de Soissons); il sacra Pepin le Bref comme roi des Francs, 752, et finit par le martyre, en Frise, son glorieux apostolat. Son corps fut enseveli dans l'abbaye de Fulde. L'Eglise l'a mis au nombre des saints, et célèbre sa mémoire le 5 juin. Ses *Sermons* et ses *Lettres* ont été publiés par Serrarius, 1605, in-4°.

Boniface I (Saint), pape, 418-422, succéda à Zozime et triompha de son compétiteur Eulalius, que soutenait le préfet Symmaque. Saint Augustin lui adressa quatre livres contre les erreurs des Pélagiens. On l'honore le 25 octobre.

Boniface II, né à Rome, fut pape de 530 à 532, après Félix IV.

Boniface III, pape en 607, né à Rome, obtint de l'empereur d'Orient Phocas que l'évêque de Rome porterait seul le titre d'*évêque universel*.

Boniface IV, pape, né à Valéria, successeur du précédent, 608-615, consacra le Panthéon, que Phocas lui avait cédé, à la Vierge et aux Saints, sous le nom de Notre-Dame de la Rotonde.

Boniface V, pape, né à Naples, successeur de Dieudonné, 618-624, confirma le droit d'asile accordé aux églises. Il nous reste de lui trois lettres.

Boniface VI, pape, né à Rome, successeur de Formose, 896, mourut au bout de 15 jours.

Boniface VII, pape, né à Rome, élu irrégulièrement en 974, du vivant de Benoît VI, fut accusé de la mort de Benoît VI et de Jean XIV. A sa mort, 985, son corps fut mutilé.

Boniface VIII (Benoit-Gaetani ou Caietan), pape, né à Anagni, probablement vers 1228, termina ses études à Paris et à Bologne, accompagna, en 1255, le cardinal Ottoboni (Adrien V) en Angleterre; plus tard, en 1280, le cardinal de Aqua-Sparta en Allemagne. Il fut cardinal en 1281, et remplit d'importantes légations dans plusieurs pays; il avait une grande influence sur le collége des cardinaux. Il fut élu pape en 1294, après l'abdication, peut-être un peu forcée, de Célestin V. Au moment où la papauté avait en grande partie perdu l'ascendant moral qu'elle avait exercé en Europe, Boniface renouvela sans mesure les prétentions de Grégoire VII et d'Innocent III; et, en même temps, il s'attirait des ennemis acharnés par ses emportements. Ainsi, il destitua, excommunia comme hérétiques, deux cardinaux de la puissante famille des Colonna, et poursuivit impitoyablement tous leurs parents. Il excommunia Frédéric d'Aragon, qui, malgré le traité d'Anagni, 1296, conservait la Sicile, et excita contre lui le roi de Naples; il censura le roi de Danemark, le roi de Bohême, Wenceslas, le roi de Hongrie; il se déclara en faveur d'Adolphe de Nassau contre Albert d'Autriche, et cita celui-ci à comparaître devant lui; il s'interposa dans la guerre d'Edouard Ier d'Angleterre contre les Ecossais; mais il est surtout célèbre par sa lutte contre Philippe IV, roi de France. Défenseur des immunités, des biens et de la juridiction de l'Eglise, il fulmina, dès 1296, la bulle *Clericis laicos;* mais le roi, soutenu par ses légistes, résista hardiment; ce fut un premier échec pour Boniface VIII. Après avoir canonisé saint Louis, en 1297, le pape, sans doute enivré par les pompes du jubilé de 1300, qu'il avait institué, recommença plus violemment la querelle, en soutenant l'évêque de Pamiers, Bernard Saisset. La lutte fut alors acharnée entre le pontife et le roi; à la bulle *Ausculta fili*, Philippe opposa les premiers Etats généraux; un concile, tenu à Rome, était resté sans effet; Boniface, par la bulle *Unam Sanctam*, menaça plus directement le roi, qui provoqua la réunion d'un concile général à Lyon, pour juger Boniface. Philippe, alors, chargea un de ses légistes, Nogaret, assisté de quelques troupes, et accompagné de Sciarra Colonna, d'enlever le pape, pour le conduire à Lyon. Le vieillard, surpris dans Anagni, abandonné par les habitants et par les cardinaux, fut indignement outragé; mais délivré, au bout de trois jours, il put se retirer à Rome, où il mourut le 11 oct. 1303, des suites des mauvais traitements qu'il venait d'essuyer. Sa mémoire fut poursuivie avec un acharnement politique par Philippe IV; enfin, Clément V parvint à terminer cette lamentable affaire par la bulle du 27 avril 1311. Savant canoniste, Boniface VIII avait continué le recueil des *Décrétales*, commencé par Grégoire X; le code qu'il a publié en 1298, sous le nom de *Sexte*, renferme 250 capitules ou décisions propres à Boniface, et 88 règles de droit, la plupart empruntées au droit romain. Il a été publié, avec commentaires, en 1465, Mayence, par Andrea; en 1743, par Bœhmer; en 1839, par Richter, dans le *Corpus juris canonicum*. Le P. Tosti a donné, en 1847, une *Vie de Boniface VIII*, trad. par l'abbé Duclos, 2 vol. in-8°.

Boniface IX, (Pierre **Tomacelli**), pape, né à Naples, succéda à Urbain VI, 1389-1404, pendant que Clément VII et Benoît XIII résidaient à Avignon. On le regarde comme ayant établi les *Annates*.

Boniface. Il y a eu trois ducs de Toscane de ce nom.

Boniface Ier, d'origine bavaroise, de 813 à 823.

Boniface II, 823-847, défendit la Corse contre les Arabes, les poursuivit jusqu'auprès de Carthage, et provoqua la colère de Lothaire, fils de Louis le Pieux, pour avoir délivré l'impératrice Judith, prisonnière à Tortone.

Boniface III, 1027-1052, fut le père de la célèbre comtesse Mathilde.

Boniface, marquis de Montferrat. V. *Montferrat*.

Bonifacio (peut-être *Marianum*), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 55 kil. S. E. de Sartène (Corse), sur un rocher calcaire haut de 60m au-dessus de la mer. Bon port creusé par la nature; forte citadelle. Eglises riches et bien ornées. Pêche du corail et du thon. Fondée vers 830 par Bonifacio, seigneur pisan, elle fut prise par les Génois dès 1195; 3,616 hab.

Bonifacio (Détroit ou Bouches de), anc. *Taphros*, sépare la Corse de la Sardaigne, n'a quelquefois que 12 kil. de largeur et renferme de nombreux écueils, qui ont vu plus d'un naufrage.

Bonifazio de Vérone, peintre de l'école vénitienne, 1491-1553, eut de la délicatesse et de la force. Le Louvre a de lui la *Résurrection de Lazare ;* sa *Sainte Famille* est à Rome; ses *Triomphes*, justement renommés, sont en Angleterre; les *Marchands chassés du temple* et d'autres tableaux remarquables sont à Venise.

Bonin-Sima (Iles). V. *Mounin-Sima* ou *Magellan*.

Bonington (Richard **Parkes**), peintre anglais, né près de Nottingham, 1801-1828, se forma à Paris et en Italie, et a laissé des aquarelles estimées ; il a fait aussi beaucoup de lithographies.

Bonini (Girolamo), peintre, né à Ancône, mort vers 1680, fut l'élève et l'imitateur de l'Albane, qu'il aida dans la décoration de la salle Farnèse à Bologne. Le Louvre a de lui le *Christ adoré par les anges, par saint Sébastien et saint Bonaventure*.

Bonjour (Casimir), littérateur, né à Clermont en Argonne, 1795-1856, élève de l'Ecole normale, professeur, fut quelque temps au ministère des finances; puis, destitué par Villèle, se livra complétement à ses goûts littéraires. Il refusa une préfecture en 1830, et fut plus tard bibliothécaire à Sainte-Geneviève. Auteur dramatique distingué, il a donné au théâtre *la Mère rivale*, 1821 ; *les Deux cousines*, 1825; *le Mari à bonnes fortunes*, 1824; *l'Argent*, 1826; *le Protecteur et le Mari*, 1829; *le Presbytère*, 1833; *le Bachelier de Ségovie*, 1844; toutes comédies en vers, fines, spirituelles, d'un style pur et châtié.

Bonn (*Bonna ad Rhenum*), v. de la prov. du Rhin (Prusse), à 25 kil. S. E. de Cologne, sur la rive gauche du Rhin. Evêché catholique, université importante, avec une bibliothèque de 150,000 volumes et de belles collections scientifiques et archéologiques. Ancien château des électeurs de Cologne, cathédrale du XIIIe s., hôtel de ville. — Fabr. de siamoises, de savon, de vitriol; soieries. Patrie de Beethoven; 20,000 hab. — Elle doit son origine à un château-fort construit par les Romains; les électeurs de Cologne y résidèrent de 1273 à 1394; on y a trouvé des antiquités romaines.

Bonn (*Aquæ Bonæ*), bourg du canton et au N. de Fribourg (Suisse). Eaux thermales.

Bonnaire (Jean-Gérard), général français, né dans le département de l'Aisne, 1771-1816, général de brigade en 1815, défendit Condé contre les alliés, et fut frappé par la réaction royaliste. Son aide de camp Miéton fut condamné à être fusillé; lui-même fut dégradé sur la place Vendôme et condamné à la déportation. Il mourut de chagrin.

Bonnard (Bernard, chevalier de), poëte, né à Semur, 1744-1784, officier d'artillerie, colonel de dragons, sous-gouverneur des enfants d'Orléans, 1770, a laissé des *Poésies diverses*, 1791, in-8°, écrites avec délicatesse et pureté.

Bonnard (Jacques-Charles), architecte, né à Paris,

1765-1818, élève de Renard, étudia en Italie, aida son maître dans la restauration des Tuileries; émigra, devint, sous l'Empire, architecte du ministère des affaires étrangères, et commença le palais du quai d'Orsay.

Bonnart (Robert), dessinateur et graveur français de la fin du XVII^e s., fut l'élève de Van der Meulen. Son frère, *Nicolas*, fut aussi un graveur distingué.

Bonnat, ch.-l. de canton de l'arrond. et au N. de Guéret (Creuse); 2,707 hab.

Bonnecorse (Balthazar de), poëte médiocre de Marseille, mort en 1706, écrivit *la Montre d'Amour*, 1666, suivie de *la Boëte et le Miroir*, 1671. Boileau s'en est moqué. Il voulut vainement se venger, en publiant le *Lutrigot*, Marseille, 1686, poëme héroï-comique, parodie mauvaise du *Lutrin*.

Bonne Déesse, divinité adorée à Rome; on croit généralement que c'était Cybèle; mais on a aussi désigné sous ce nom Ops, Vesta, Rhéa, Proserpine, etc. On célébrait, en son honneur, pendant la nuit du 1er mai, des fêtes mystérieuses, d'où les hommes étaient exclus. Clodius osa s'y introduire sous des vêtements de femme. Ces fêtes devinrent sous les empereurs une occasion de désordres scandaleux. La Bonne Déesse était souvent représentée avec une couronne murale et traînée sur un char par des lions.

Bonne-Espérance (Cap de). V. *Cap* (Le).

Bonner (Edmond), théologien anglais, né dans le comté de Worcester, mort en 1569, fut protégé par Wolsey, devint chapelain de Henri VIII, fut chargé de missions importantes dans l'affaire du divorce et du schisme; enfin fut nommé évêque de Londres, 1539. Il fut emprisonné sous Edouard VI et sous Elisabeth, pour avoir refusé de prêter le serment de suprématie.

Bonnet (Charles), naturaliste et philosophe, né à Genève, 1720-1793, d'une famille calviniste originaire de France, eut d'abord la passion de l'histoire naturelle et fit de belles observations sur les polypes, les insectes, les pucerons, etc.; il publia son *Traité d'insectologie*, Paris, 1745; et *De l'usage des feuilles*, 1754. Plus tard dans ses *Considérations sur les corps organisés*, 1762-68, 2 vol. in-8°, il rassembla et compara toutes les notions les plus certaines sur leur origine et leur reproduction. Mais sa vue très-affaiblie l'avait déjà condamné à renoncer à ses recherches, à ses observations consciencieuses et multipliées. Alors il se livra à l'étude de la philosophie générale. Dans son *Essai de psychologie*, 1754, et dans l'*Essai analytique des facultés de l'âme*, 1760, il s'occupe avec hardiesse et profondeur des grandes questions qui se rattachent aux relations de l'âme et du corps. Dans la *Contemplation de la Nature*, 1764-65, il trace l'échelle des êtres, en les plaçant dans le lieu que leur assigne leur degré de perfectionnement corporel et spirituel. Sa *Palingénésie philosophique*, 1770, semble même promettre aux animaux une vie future; il s'élève, mais aussi se perd dans les conceptions les plus hypothétiques. En 1773, il publia les *Recherches philosophiques sur les preuves du christianisme;* défenseur de la révélation, il soutenait que le christianisme n'est que le développement de la religion naturelle et de la raison, et qu'à tort il se soulève contre la philosophie. Ame religieuse, intelligence supérieure, cœur droit et sincère, Bonnet ne fut cependant pas aussi estimé qu'il devait l'être. Ses *Œuvres* ont été publiées à Neuchâtel, 1779-1783, 8 vol. in-4°, ou 1779-1788, 18 vol. in-12. On doit à M. A. Lemoine une *Etude sur Ch. Bonnet*, 1850, et au duc de Caraman, *Ch. Bonnet, sa vie et ses œuvres*, 1859.

Bonnet ou **Bonet** (Théophile), médecin, de Genève, 1620-1689, eut, comme praticien, beaucoup de réputation. Dans son livre, *Sepulchretum, seu Anatomia pracica*, 1679, 2 vol. in-fol., il a en quelque sorte créé l'anatomie pathologique, et préparé les travaux de Morgagni. On lui doit aussi le *Phare des Médecins*, pour éviter les écueils qu'ils rencontrent habituellement, 1668, 2 vol. in-12; le *Mercurius compilatus*, 1682, in-fol., est une sorte de dictionnaire de médecine pratique.

Bonnet (Louis-Ferdinand), avocat, né à Paris, 1760-1839, avait déjà de la réputation et venait de gagner la cause célèbre de M^{me} Kornemann, lorsque la Révolution vint interrompre sa carrière. Il revint au barreau en 1800, défendit Moreau avec habileté et éloquence, 1804, fut bâtonnier de son ordre, désigné d'office pour défendre l'assassin Louvel, député royaliste en 1820, et conseiller à la cour de Cassation, en 1826. Ses *plaidoyers*, publiés séparément en 1823, se retrouvent dans les *Annales du Barreau français*.

Bonnet-le-Châtel (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 26 kil. S. de Montbrison (Loire), dans un pays sauvage, sur l'emplacement du *Château-Vair* ou *Castrum Vari*, forteresse romaine, qui défendait la voie de Lyon aux Pyrénées. Reste de murailles; église gothique. Centre d'une grande fabrication de dentelles, de serrurerie dite *du Forez*, de poix et de bois pour les bateaux; 2,237 hab.

Bonnet (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 16 kil. N. de Gap (Hautes-Alpes), sur le Drac. Source d'eau minérale sulfureuse. Grosse draperie; 1,758 hab.

Bonnet-de-Joux (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. de Charolles (Saône-et-Loire); filat. de coton; huiles; 1,573 hab.

Bonnet-la-Rivière (Saint-), village de l'arrond. et à 26 kil. S. E de Limoges (Haute-Vienne). Mine de fer; forges; 1,600 hab.

Bonnet-le-Désert (Saint-), village de l'arrond. et à 45 kil. O. de Montluçon (Allier). Usines à fer importantes; hauts fourneaux; 1,500 hab.

Bonnet, signe du doctorat et de la maîtrise dans les anciennes universités de France.

Bonnet vert, signe du banqueroutier, du débiteur insolvable, en Italie, et en France depuis la fin du XVI^e s.; — coiffure des condamnés aux travaux forcés à perpétuité.

Bonnet rouge, coiffure républicaine en 1793; on en décora l'image de la Liberté. C'était, selon les uns, un souvenir du bonnet phrygien, signe de l'affranchissement des esclaves en Grèce et à Rome; selon d'autres, c'était la coiffure des montagnards des Pyrénées orientales, adoptée par les bandes marseillaises. On y voit aussi le bonnet du bagne, que portaient les 40 Suisses du régiment de Châteauvieux, condamnés aux galères, après les événements de Nancy, 1790, et qui furent graciés par l'Assemblée constituante.

Bonnet (Guerre du), nom donné, à la fin du règne de Louis XIV et sous la Régence, à une ridicule querelle entre les ducs et pairs et le Parlement. Il s'agissait de savoir si le président devait se découvrir, quand il leur demandait leur avis. Saint-Simon s'est fait le verbeux historien de cette querelle, à laquelle il prit une grande part.

Bonnétable, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 24 kil. S. de Mamers (Sarthe), sur la Dive. Château féodal du XV^e s.; fabriques de siamoises et de faïence, 4,657 hab.

Bonnets et **Chapeaux**. V. Supplément.

Bonneval (Claude-Alexandre, comte de), 1675-1747, était d'une ancienne maison de Limousin, connue dès le XI^e s., et qui a donné à la France plusieurs guerriers distingués. Il quitta la marine à la suite d'un duel. 1698; servit, comme colonel, sous Catinat, Villeroi et Vendôme; mais, après une discussion avec un intendant militaire, il écrivit une lettre insolente au ministre de la guerre, Chamillart, qui lui avait donné tort, et quitta la France. Il se mit au service de l'Autriche, combattit courageusement sous le prince Eugène, de 1706 à 1712; puis s'illustra dans la guerre contre les Turcs, surtout à Péterwardein, 1715. Après un court séjour à Paris et dix jours après son mariage avec M^{lle} de Biron, il alla combattre à Belgrade, en Sardaigne, en Sicile. De nouvelles étourderies, de nouvelles provocations, même à l'égard du prince Eugène, amenèrent sa disgrâce. Il se réfugia en Bosnie, 1729, y resta prisonnier quinze mois, se fit musulman, 1730, et fut nommé pacha, sous le nom d'Achmet. Il voulut vainement réformer l'armée, exciter le divan à la guerre; mécontent, il allait quitter la Turquie, et peut-être retourner à son ancienne religion, quand il mourut à Constantinople. Les *Mémoires*, les *Anecdotes*, publiés sous son nom, n'ont aucune valeur historique; mais on peut ajouter foi au *Mémoire sur le comte de Bonneval*, par le prince de Ligne, Paris, 1817, 1 vol. in-8°.

Bonneval, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 14 kil. N. E. de Châteaudun (Eure-et-Loir). Autrefois ville importante et fortifiée. Fabr. de flanelles, couvertures de laine, calicots; filatures, tanneries. Commerce de grains, laines et bestiaux; 3,348 hab.

Bonneville, ch.-l. d'arrond. de la Haute-Savoie, à 40 kil. N. d'Annecy, sur l'Arve. Anc. capit. du Faucigny; fabr. d'horlogerie; 2,185 hab.

Bonneville (Nicolas de), publiciste, né à Evreux, 1760-1828, déjà connu à l'époque de la Révolution, président de district, eut, dit-on, l'idée de la formation d'une garde bourgeoise, fonda le *Cercle social* et y publia une foule de brochures. Il rédigea la *Bouche de Fer* ou les *Tribuns du peuple*, la *Chronique du jour et le*

Bien-Informé. Partisan des Girondins, il fut arrêté en 1793 et délivré au 9 thermidor. Sous l'Empire, il fut encore arrêté et mis sous la surveillance de la police. Il a publié : le *Nouveau Théâtre allemand*, Paris, 1782, 12 vol. in-8°; *Choix de petits romans*, imités de l'allemand, 1786, in-12; l'*Histoire de l'Europe moderne, depuis l'irruption des peuples du Nord jusqu'à la paix de* 1783, 3 vol. in-8°, 1789-92, etc.

Bonnier-d'Arco (ANGE-ELISABETH-LOUIS-ANTOINE), né à Montpellier, 1750-1799, président de la chambre des aides de Montpellier, député de l'Hérault à l'Assemblée législative et à la Convention, vota la mort de Louis XVI et fut du Conseil des Anciens. Envoyé par le Directoire au congrès de Rastadt, comme ministre plénipotentiaire, il fut odieusement assassiné par les hussards autrichiens chargés d'enlever les papiers des agents français, 28 avril. Il a laissé des *Recherches historiques et politiques sur Malte*, 1798, in-8°.

Bonnieux, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 10 kil. S. O. d'Apt (Vaucluse); garance, huile d'olive; 2,534 h.

Bonnivard (FRANÇOIS DE), patriote et chroniqueur genevois, 1496-1571, d'une famille noble de la Bresse, ennemi de Charles III, duc de Savoie, s'unit aux Genevois, fut pris en 1519 et retenu deux ans captif à Grolée. Il recommença la lutte, tomba au pouvoir du duc en 1530, et resta six ans enfermé dans le château de Chillon ; c'est le *prisonnier de Chillon* que Byron a célébré. Il eut des démêlés avec Genève, se retira à Berne, mais n'en écrivit pas moins les *Chroniques de Genève*, depuis les Romains jusqu'en 1530, imprim. à Genève, 1831, 2 tom.; il institua Genève son héritière, et lui donna sa bibliothèque, fondement de celle de la république. Il a laissé d'autres écrits piquants et pleins de verve, la plupart manuscrits.

Bonnivet (GUILLAUME GOUFFIER DE), général français, 1488-1525, frère cadet de Boisy, gouverneur de François Ier, fut élevé avec ce prince, dont il devint le favori par son esprit et par son courage. Il se distingua au siége de Gênes, 1507, à la journée des Eperons, 1513, à Marignan, 1515 ; fut nommé amiral de France; puis, dans son ambassade d'Angleterre, gagna le cardinal Wolsey, mais fut moins habile et moins heureux quand il fut chargé de briguer, en Allemagne, la couronne impériale pour François Ier, 1519. Mis à la tête de l'armée d'Espagne, il prit, mais ne sut pas conserver Fontarabie, 1521 ; il contribua, par sa jalousie, à précipiter la trahison du connétable de Bourbon, et fut mis par le roi à la tête de l'armée d'Italie. Bonnivet se montra lent et irrésolu; il fut forcé de battre en retraite, causa la défaite de Bayard à Rebecco, fut blessé au passage de la Sesia et forcé de laisser le commandement à Bayard, qui périt en combattant, 1524. L'année suivante il conseilla la funeste bataille de Pavie et se fit tuer, pour ne pas survivre à la défaite. La Biblioth. nationale a un recueil manuscrit de *Lettres* de Bonnivet, 2 vol. in-fol.

Bonny, bourg de l'arrond. de Gien (Loiret); fabr. d'huile, de tissus en caoutchouc, d'eaux gazeuses; 2,321 hab.

Bonny, v. sur la côte de Benin (Guinée), est dans l'île de *Bonny*, à l'embouchure du *Bonny* ou rio San-Domingo, l'un des bras du Kouarra ou Niger. C'est la capit. d'un petit État despotique ; elle fait un commerce important d'huile de palme, et a été jadis un grand marché d'esclaves.

Bonœil ou **Bonneuil,** architecte du XIIIe s., travailla à Notre-Dame de Paris, puis alla bâtir la cathédrale d'Upsal, vers 1287.

Bonone (CARLO), peintre, né à Ferrare, 1569-1632, étudia à Rome et à Bologne. Il imita surtout les Carraches; mais les grandes *Cènes* qu'il peignit rappellent Paul Véronèse. On cite de lui : le *Festin d'Assuérus* à Ravenne, les *Noces de Cana* à Ferrare, etc.

Bononia. V. BOLOGNE.

Bonosus (QUINTUS), né en Espagne, de parents gaulois, se distingua par sa valeur et son talent de boire impunément, fut distingué par Aurélien et se fit proclamer empereur par ses soldats, 280 ; battu par Probus, il se pendit de désespoir, 281.

Bonpland (AIMÉ), voyageur et naturaliste, né à la Rochelle, 1773-1858, d'abord chirurgien de marine, puis élève de Corvisart, devint l'ami d'Al. de Humboldt et l'accompagna dans son fameux voyage en Amérique, 1799. A son retour, il fit hommage de ses précieuses collections au Muséum, devint intendant des jardins de la Malmaison et reçut le dernier soupir de Joséphine. Il repartit pour l'Amérique en 1816, fut nommé professeur d'histoire naturelle à Buenos-Ayres; puis recommença ses voyages. Sur les bords du Parana, il fut enlevé par le jaloux dictateur du Paraguay, le docteur Francia, qui voulait voir en lui un espion, et redoutait surtout la concurrence que Bonpland lui préparait, en cherchant à naturaliser la culture du *maté*, 1821. Retenu pendant dix ans, près de Santa-Maria, il ne vécut que des ressources qu'il savait se créer, en faisant le bien et soignant les malades. Libre, enfin, en 1831, il se retira au Brésil, et s'établit à San-Borja, consacrant sa vie à la science, et se faisant chérir par les Indiens comme par les Européens. Outre la partie botanique du *Voyage* publié par de Humboldt, on lui doit : *Plantes équinoxiales*, Paris, 2 vol. in-fol., 1805; *Monographie des mélastomées*, 2 vol. in-fol., 1806; *Description des plantes rares de la Malmaison*, 1813, in-fol.; *Vue des Cordillères* et *Monuments des peuples indigènes de l'Amérique*, 1816, 2 vol., etc.

Bons-Frères, Bons-Fils, Bons-Fieux, congrégation de religieux, fondée en 1615, à Armentières, par cinq ouvriers, pour soigner les malades et les aliénés. Ils se rattachèrent au tiers ordre de saint François, couchant sur la paille et ne devant jamais porter de linge.

Bons-Hommes, religieux *Minimes*, établis à Chaillot, sur une colline longtemps appelée la *montée des Bons-Hommes*. — Moines Augustins, établis en Angleterre par le prince Edmond, 1259.

Bonstetten (CHARLES-VICTOR DE), littérateur, né à Berne, 1745-1832, élève de Ch. Bonnet, lié avec les plus illustres personnages qui vivaient en Suisse, fut membre actif du conseil souverain de Berne jusqu'aux troubles de 1798, vécut alors à Copenhague, en Italie, et revint s'établir à Genève. Ses deux principaux ouvrages philosophiques sont : *Recherches sur la nature et les lois de l'imagination*, Genève, 1807, 2 vol. in-8°; *Etudes de l'homme* ou *Recherches sur les facultés de penser et de sentir*, 1821, 3 vol. in-8°. Il est psychologue, mais souvent il traite l'étude de l'âme et des questions qui s'y rattachent plutôt en orateur et en poëte qu'en philosophe. On a encore de lui : *Voyage sur la scène des six derniers livres de l'Enéide*, 1804, in-8°; *l'Homme du Midi et l'homme du Nord*, 1824, in-8°, ouvrage qui réfute spirituellement la théorie exagérée de l'influence du climat ; *la Scandinavie et les Alpes*, 1826, in-8° ; *l'Ermite, histoire alpine*, 1788, en allemand ; *Mélanges*, 1792, en allemand, et *Nouveaux Mélanges*, Copenhague, 1799-1801, 4 vol. in-12, en allemand ; *Lettres à Mathisson*, 1827, *à Frédérique Brun*, 1829, etc.

Bontemps (PIERRE), sculpteur français de la première moitié du XVIe s., est l'auteur remarquable des statues du tombeau de François Ier et des bas-reliefs qui représentent les victoires de Marignan et de Cérisoles.

Bonthain, v. au S. O. de Célèbes (Malaisie), sur la baie du même nom, où les vaisseaux peuvent mouiller en sûreté, et qui est défendue par un fort hollandais; ch.-l. du district de ce nom.

Bonzes, nom générique donné par les Européens aux prêtres de la Chine, de l'Indo-Chine, du Japon; leurs mœurs, leur caractère, leur organisation varient suivant les différents pays.

Bonzi (PIETRO-PAOLO), peintre de l'école romaine, né à Cortone, à la fin du XVIe s., élève d'Annibal Carrache, a peint les fruits d'une manière remarquable.

Boodt (Anselme BOECE DE), naturaliste, né à Bruges, 1552-1632, a surtout écrit un livre intéressant : *Gemmarum et lapidum historia*, in-4°, traduit en français par Bachon, sous ce titre : *le Parfait Joaillier* ou *Histoire des pierreries*, etc., Lyon, 1644.

Boom, v. de la prov. et à 20 kil. S. d'Anvers (Belgique), sur le Ruppel. Pont tournant magnifique. Briqueteries, tuileries, chantiers de construction; 8,500 hab.

Boonen (JACQUES), né à Anvers, 1573-1655, archevêque de Malines en 1621, fit donner à son ami, Jansenius, l'évêché d'Ypres, favorisa l'impression et la publication de l'*Augustinus*, fut interdit et condamné par le pape. Vers la fin de sa vie, il se réconcilia avec la cour de Rome.

Boonen (ARNOLD), peintre hollandais, né à Dort, 1669-1729, eut une grande réputation pour ses portraits. Le Louvre possédait de lui un petit chef-d'œuvre, *un Philosophe lisant à la clarté d'un flambeau*.

Boos (ROMAIN-ANTOINE), sculpteur allemand, 1735-1810, fut professeur à l'Académie des beaux-arts de Munich. Il a laissé des œuvres remarquables dans cette ville.

Boosdom (SIMON), sculpteur et architecte hollan-

dais, né à Embden, 1614-1668, a exécuté des statues et des ornements estimés pour l'hôtel de ville d'Amsterdam.

Bootès, *le Bouvier*, constellation voisine de la Grande-Ourse.

Booth (Félix), riche manufacturier anglais, 1775-1850, a payé tous les frais de la 2e expédition du capitaine Ross, qui a donné son nom à une terre de l'Amérique du Nord.

Boothia Felix, presqu'île de l'Amérique sept., dans l'Océan Glacial arctique. J. Ross y découvrit le pôle magnétique, 1829-33.

Booz. V. Ruth.

Bopal ou **Bhopal,** ch.-l. d'une principauté du Malvah, au N. O. de l'Hindoustan, a 8 kil. de tour.

Boppart, v. de la prov. de Coblentz (Prusse), sur la rive droite du Rhin. Commerce de bois; construction de bateaux; mines de plomb à *Werlau* dans le voisinage; 4,500 hab. — Elle a quelques restes d'un palais des rois francs et fut ville impériale au moyen âge.

Bor (Pierre-Chrétien), historien hollandais, né à Utrecht, 1559-1635, a publié une *Histoire des Pays-Bas*, en 8 vol. in-fol., 1595-1640. Une nouvelle édition de ce livre estimé a paru en 1679, enrichie de gravures et de pièces originales.

Bora ou **Bohra** ou **Bohren** (Catherine de), née à Lœben, 1499, morte en 1552, ex-religieuse, épousa Luther le 13 juin 1525.

Boræs, v. de Suède, à 75 kil. S. E. de Wenersborg. Eaux minérales très-fréquentées; centre d'une active fabrication de toiles, lainages, ferronnerie; 3.000 hab.

Borbetomagus, v. anc. des Vangiones, dans l'anc. Germanie; auj. *Worms*.

Borcette. V. Burtscheid.

Borchgrave (Pierre-Josse de), poëte flamand, né à Wacken (Flandre occidentale), mort en 1819, a été l'un des meilleurs poëtes de son temps. On estime surtout un poëme lyrique intitulé *Die Belgen* (les Belges).

Borcht (Frédéric van der), peintre flamand du commencement du XVIIIe s., fut un artiste remarquable, dont on cite une *Réunion de paysans flamands*.

Borcht (Pierre van der), peintre et graveur flamand, né à Bruxelles, 1540-1608, a fait des paysages estimés.

Borda (Jean-Charles), mathématicien, né à Dax, 1733-1799, entra d'abord dans le génie militaire, lut à l'Académie des sciences un *Mémoire sur le mouvement des projectiles*, 1756, et fut membre associé de ce corps savant dès 1757. Aide de camp de Maillebois à Hastembeck, il entra dans la marine, publia de savants *Mémoires sur la résistance des fluides, sur les roues hydrauliques, sur le calcul des variations*, etc. Il fit, à partir de 1768, plusieurs campagnes, comme marin et comme savant; combattit, sous les ordres du comte d'Estaing dans la guerre d'Amérique, 1777 et 1778; fut pris par des forces supérieures et renvoyé sur parole dans sa patrie. Il fit exécuter, en 1777, son *cercle à réflexion*, perfectionnement de l'invention de Tobie Mayer, puis des *cercles répétiteurs*, encore employés pour les observations terrestres. Il fut chargé avec Delambre et Méchain de mesurer le méridien terrestre de Dunkerque à Barcelone, dirigea la plupart des expériences de physique et inventa des instruments et des procédés nouveaux. Grand géomètre, il a surtout contribué aux progrès de l'art nautique par ses écrits, ses expériences précises, les instruments exacts qu'il a donnés aux marins. On lui doit: *Voyage fait par ordre du roi en* 1771 et 1772, pour vérifier l'utilité de plusieurs méthodes et instruments, etc., 2 vol. in-4°; *Description et usage du cercle de réflexion*, in-4°, 1778; *Tables trigonométriques décimales*, in-4°, 1804; belle *carte des Canaries*.

Bordas-Dumoulin (Jean-Baptiste), philosophe, né dans la Dordogne, 1798-1859, a laissé des *Lettres sur l'éclectisme et le doctrinarisme*, 1833; l'*Eloge de Pascal*, 1842; l'*Histoire critique du Cartésianisme*, 1843, 2 v.; des *Mélanges philosophiques et religieux, des Essais de réforme catholique*, dans lesquels il veut concilier le gallicanisme avec les conséquences de la révolution.

Borde (Jean-Benjamin de la), polygraphe, né à Paris, 1734-1794, riche, premier valet de chambre de Louis XV, puis fermier général, mourut sur l'échafaud en 1794. Il a publié une foule d'ouvrages médiocres, quelques-uns curieux : *Choix de chansons mises en musique*, 1773, 4 vol. in-8°; *Essai sur la musique ancienne et moderne*, 1780, 4 vol. in-4°; *Recueil d'airs*, 4 vol. in-8°, orné de gravures magnifiques; des compilations d'*Histoire*, de *Voyages*, une *Collection de romans*, etc., auxquelles il donnait son nom et qu'il faisait imprimer avec soin; le *Recueil des pièces du procès de Chalais*, etc.

Bordeaux (*Burdigala*), ch.-l. du départ. de la Gironde, par 44° 50′ 14″ lat. N. et 2° 54′ 14″ long. O., sur la rive gauche de la Garonne, à 578 kil. S. O. de Paris et 96 kil. de l'embouchure de la Gironde. Le fleuve y forme un vaste port, bordé de quais magnifiques, ayant 5 kil. de long sur 600 m. de large et pouvant contenir 1,200 bâtiments de 5 à 600 tonneaux. La belle rue du Chapeau-Rouge sépare la vieille ville au S. de la nouvelle ville, qui date du XVIIIe s. et qui est due à l'intendant de Tourny, sous Louis XVI. On y remarque la place des Quinconces, ouverte sur l'emplacement du château Trompette, bâti par Charles VII et démoli en 1817, les Chartrons, les allées et le cours de Tourny, etc. Les princip. monuments sont : les ruines du palais Galien, amphithéâtre du IIIe s., la cathédrale, commencée au XIIIe s., plusieurs églises, le grand théâtre, l'un des plus beaux de l'Europe, la Bourse, un pont magnifique, long de 487 m., etc. — Archevêché, Cour d'appel, ch.-l. de la 18e région militaire, ch.-l. d'Académie universitaire; Facultés de théologie, des lettres et des sciences, de droit et de médecine, musée; écoles nombreuses et académies, bibliothèque, observatoire, etc. Industrie active: fab. de toiles et d'étoffes de laine, distilleries, raffineries de sucre, verreries, construction de navires, carrosserie, etc. Le commerce est considérable, surtout avec l'Amérique; exportation des vins et eaux-de-vie; importation des denrées coloniales; armements pour la pêche de la morue. Patrie de saint Paulin, Ausone, Gensonné, Boyer-Fonfrède, Lainé, de Sèze, Martignac, des généraux Nansouty et Boudet, etc.; 194,055 hab. — *Burdigala* fut la capit. de la IIe Aquitaine, sous les Romains, et de la Guyenne au moyen âge; elle ne fut soumise aux rois de France qu'en 1453. Elle se souleva en 1548, sous Henri II; en 1650, pendant la Fronde, et sous Louis XIV. Elle se déclara la première pour les Bourbons en 1814, et le fils du duc de Berry reçut le nom de duc de Bordeaux. Ses écoles étaient florissantes dès le temps des Romains. V. *Gironde, Guyenne, Bordelais*.

Bordelais (*Burdigalensis ager*), anc. pays de France, dans la prov. de Guyenne, entre le golfe de Gascogne à l'O., la Gascogne au S., le Bazadais à l'E., la Saintonge au N., avait pour capit. Bordeaux. Il comprenait: le Bordelais propre, le Médoc, les Landes de Bordeaux, les pays de Buch, de Born, de Libourne, d'Entre-deux-Mers, le Fronsadais, le Bourgès, le Blayès, le Cubzaguès, le Vitrezay, le comté de Benauge. Il est compris dans les départ. de la Gironde et des Landes.

Bordesoulle (Etienne **Tardif**, comte), général, né à Luzeret (Indre), 1771-1837, descendait du conseiller Tardif, mis à mort par les Ligueurs. Il fit les campagnes de la République et de l'Empire, comme officier de cavalerie, fut colonel à Austerlitz, 1805, se distingua à Médellin en Espagne, à Wagram, fit la campagne de Russie, fut nommé général de division en 1812, combattit courageusement à Leipzig et dans la campagne de France jusqu'au jour de l'abdication. Rallié aux Bourbons, il ne les abandonna pas en 1815, fut député, gouverneur de l'Ecole polytechnique, général du corps de réserve dans l'expédition d'Espagne, 1823, et contribua à la prise de Cadix. Il fut créé pair le 9 oct. 1823; mais prêta serment au gouv. de Juillet, bien qu'il eût été un des favoris du Dauphin.

Bordeu (Théophile de), médecin, né à Iseste (Béarn), 1722-1776, fils d'un médecin instruit, *Ant.* de Bordeu, étudia à Montpellier, acquit une grande réputation à Paris et mourut médecin de la Charité. Il s'était déclaré l'adversaire de Boerhaave, trop naturaliste, selon lui, pour défendre les doctrines de son ami Stahl, le chef de l'école spiritualiste; il soutenait que dans les fonctions vitales tout ne s'explique pas par la mécanique et la chimie, et que chaque organe a une force spéciale, une sensibilité qui lui est propre. Il a publié : *Lettres sur les eaux minérales du Béarn* (pour la guérison des écrouelles), 1746-48; *Recherches anatomiques sur la position des glandes*, 1751; *Dissertation sur les écrouelles*, 1751; *Recherches sur le pouls par rapport aux crises*, 1772, 4 vol. in-12; *Recherches sur le tissu muqueux et sur quelques maladies de poitrine*, 1766. V. Notice de Richerand sur *la vie et les ouvrages de Bordeu*, 1817.

Bordj-bou-Areridj, poste important de l'Algérie à 70 kil. O. de Sétif, sur la route de Constantine à Alger. Il garde les communications du Tell et du Hodna, au milieu de la plaine de la Medjana.

Bordone (Paris), peintre de l'école vénitienne, né à Trévise, 1500-1570, élève du Titien, qui fut, dit-on, jaloux de lui, et qu'il dut quitter, sut se créer un style original, eut un coloris riant et varié, un dessin délicat, de l'art dans la composition. François Ier l'appela en France en 1528, et il revint à Venise jouir de sa richesse. Son chef-d'œuvre est l'*Anneau de Saint-Marc;* Venise possède encore le *Christ mort*, une *Cène*, le *Martyre de saint André*, *Saint Augustin*, etc. Il y a de ses œuvres à Trévise, à Bellune, à Milan, à Florence, à Munich, à Dresde. Le Louvre possède *Vertumne et Pomone*, un portrait d'*homme* et un portrait présumé de *Philippe II et de son précepteur*.

Bordoni, peintre en miniature et géographe, né à Padoue, mort en 1529 ou 1531, a laissé une *Description de l'Italie* et l'*Isolario* ou description de toutes les îles alors connues, in-fol.

Boréal (Grand Océan), partie du Grand-Océan au nord de l'Equateur.

Borée, dieu du vent du Nord, fils d'Astræus, l'un des Titans, et de l'Aurore, habitait la Thrace. Il enleva Orythie, fille d'Erechthée, roi d'Athènes. On le représentait sous la figure d'un vieillard, dont la barbe et la chevelure étaient pleines de flocons de neige. A Athènes, à Thurium, à Mégalopolis, on célébrait, en souvenir des services qu'il avait rendus, des fêtes appelées *Boreasmes*.

Borel (Pierre), médecin, chimiste et antiquaire, né à Castres, 1620-1689, fut médecin ordinaire du roi et entra, en 1674, à l'Académie des sciences. Parmi ses nombreux ouvrages, on remarque : les *Antiquités, Raretés, Plantes, Minéraux*, etc., *de la ville et comté de Castres, d'Albigeois*, etc., 1649, in-8°; *Bibliotheca chemica*, 1654, in-12; *De vero telescopii inventore*, 1655, in-4°; *Trésor des recherches et antiquités gauloises*, etc., 1655, in-4°; *Discours prouvant la pluralité des mondes*, 1657, in-8°, etc., etc.

Borelli (Jean-Alphonse), médecin et physicien, né à Naples, 1608-1679, fut, avec Bellini, l'un des chefs de la secte iatro-mathématicienne, soumettant à la mécanique beaucoup de phénomènes vitaux. Il enseigna à Pise, à Florence et fut protégé à Rome par la reine Christine. Son ouvrage le plus important sur les forces musculaires est le *De Motu animalium*, dont la meilleure édition est celle de Bernouilli, Leyde, 1711, in-4°.

Boreum, cap et port de l'anc. Cyrénaïque, à l'entrée orientale de la Grande-Syrte. — Ville située au S. de ce cap, habitée par des juifs.

Borga, v. de la Finlande (Russie), à 40 kil. N. E. d'Helsingfors. Port sur le Borgo près de son embouchure dans le golfe de Finlande. Evêché luthérien. Commerce de toiles; 4,000 hab.

Borgerhout, commune rurale de la province d'Anvers (Belgique), près d'Anvers. Blanchisseries de toiles, teintureries; commerce considérable; 6,000 hab.

Borghèse, famille romaine, originaire de Sienne, remplit des fonctions importantes depuis le xve s. *Paul V* appartenait aux Borghèse et accrut les richesses de sa famille ; c'est lui qui a fait bâtir la célèbre villa Borghèse à Rome, près de la porte *del Popolo ;* c'est de son neveu *Marc-Antoine*, prince de Salmone, que descend la famille qui existe encore aujourd'hui. Elle se distingua par son amour pour les arts, et réunit l'une des plus belles collections de l'Italie. — Borghèse (Camille), né à Rome, 1775-1832, prince de Salmone et de Rossano, de bonne heure partisan des idées françaises et de Bonaparte, épousa, le 6 nov. 1803, la belle Pauline Bonaparte, veuve du général Leclerc. Il fut nommé prince français, grand-croix de la Légion-d'honneur, devint général de division et duc de Guastalla, 1805, puis gouverneur général des provinces transalpines. Après l'abdication de Napoléon, il se sépara de sa femme et vécut à Florence. Il avait cédé à la France une partie des sculptures de sa collection, entre autres le *Gladiateur*.

Borghese (Giovanni-Ventura), peintre de l'Ecole romaine, 1640-1708, aida son maître, Pierre de Cortone, dans ses travaux. On voit, à Rome, deux de ses bons tableaux, le *Couronnement de la Vierge* et l'*Annonciation*.

Borghese (Ippolito), peintre napolitain de la première moitié du xviie s., a laissé deux *Assomption* estimées, à Naples et à Pérouse.

Borghesi (Bartolomeo), numismate et épigraphe célèbre, né à Savignano près de Rimini, 1781-1860, fils d'un antiquaire qui lui laissa une belle collection de médailles, a consacré sa vie et la sagacité de son esprit aux plus sérieux travaux sur les manuscrits épigraphiques de la Vaticane et sur les nombreuses inscriptions de Rome et de l'Italie. Il a vécu surtout à Saint-Marin. Il a été agrégé à l'Institut de France et à l'Académie de Berlin. Il a publié les *Nuovi frammenti di Fasti consolari Capitolini*, 2 vol. in-4°, 1820; et, depuis, n'a cessé de donner de précieux mémoires sur toute l'antiquité romaine, en s'appuyant sur des textes épigraphiques. Ses *Mémoires* et ses nombreux manuscrits ont été imprimés aux frais de l'empereur Napoléon III, 1860 et ann. suiv.

Borghetto, v. de la prov. de Brescia (Italie), sur la rive droite du Mincio. Victoire des Français sur les Autrichiens, 1796; 4,000 hab.

Borghini (Raphael), littérateur, né à Florence, vivait au xvie s., et a publié, en 1584, un traité estimé sur la peinture et la sculpture.

Borgholm, ch.-l. de l'île d'Œland (Suède), bon port sur la côte occidentale. Anc. château fort.

Borght (Henri van der), graveur, né à Bruxelles, 1583-1646 (?), a été un peintre habile et surtout un excellent graveur; son chef-d'œuvre est un *Christ soutenu par Joseph d'Arimathie*, d'après le Parmesan. — Son fils, *Henri*, compagnon et protégé du comte d'Arundel, fut aussi graveur distingué à Anvers. L'œuvre du père et du fils se compose de 577 morceaux, recueillis par Quentin de l'Orangère.

Borgia, famille célèbre, originaire de Borja en Espagne, s'établit à Rome sous Calixte III (Alphonse Borgia), dont le neveu, *Roderic Lenzuoli Borgia*, fut le pape Alexandre VI.

Borgia (César), 2e fils de Roderic Borgia et de Rosa Vanozza, né vers 1457, nommé à l'archevêché de Pampelune, puis à celui de Valence, cardinal en 1492, aida son père à tromper Charles VIII dans son expédition de Naples; puis, après le meurtre de son frère aîné, le duc de Gandia, il recueillit sa riche succession, déposa la pourpre et reçut de Louis XII, en 1498, le duché de Valentinois, une pension de 20,000 écus et la main d'une fille de Jean d'Albret, roi de Navarre. Nommé général et gonfalonnier des Etats de l'Eglise, il commença, de concert avec Alexandre VI, une lutte acharnée contre les seigneurs romains, qui s'étaient rendus indépendants. Habile et brave, employant sans scrupule la ruse, la force, le crime, il se rendit maître de presque toute la Romagne, dont son père lui donna l'investiture, 1501; du duché d'Urbin, de plusieurs villes des marches d'Ancône et de Spolète. Mais la mort d'Alexandre et l'élection de Jules II, 1503, ruinèrent tout à coup la puissance odieuse qu'il avait élevée. Abandonné par ses capitaines, prisonnier du pape, il fut envoyé en Espagne par Gonzalve de Cordoue, à qui il s'était confié. Au bout de deux ans il s'enfuit chez son beau-frère, le roi de Navarre, et périt sous les murs de Pampelune, en combattant des vassaux rebelles. C'est le héros, trop célèbre, du *Prince* de Machiavel.

Borgia (Lucrèce), sœur de César, célèbre par sa beauté, son esprit, ses désordres, épousa successivement J. Sforza, seigneur de Pesaro, 1492; Alphonse d'Aragon, duc de Biseglia, fils naturel d'Alphonse II de Naples, 1498; Alphonse d'Este, qui fut duc de Ferrare, 1502. Plusieurs de ses contemporains l'accusent de tous les crimes et de toutes les débauches; d'autres, comme Bembo et l'Arioste, qu'elle protégea généreusement, célèbrent ses vertus et son amour des lettres. Roscoë, dans la *Vie de Léon X*, lui est favorable. Elle survécut à toute sa famille, et mourut en 1520.

Borgia (Saint François de). V. François (Saint).

Borgia (François) descendait d'Alexandre VI et de Ferdinand le Catholique. Il fut prince de Squillace, vice-roi du Pérou, 1614, protégea les lettres et les écrivains; il mourut en 1658. Ses ouvrages, *Obras en verso*, Madrid, 1639, lui valurent une réputation exagérée ; mais il a de l'élégance et de la pureté ; son poëme épique de *Naples reconquise*, Saragosse, 1651, est très-médiocre.

Borgia (le cardinal Etienne), antiquaire, né à Velletri, 1731-1804, gouverneur de Bénévent sous Benoît XIV, secrétaire de la Congrégation de la Propagande, puis cardinal sous Pie VI, montra de l'intelligence et de la fermeté au milieu des révolutions romaines de 1797 et 1798, puis, lorsque le gouvernement pontifical fut rétabli sous Pie VII. Son musée de Velletri lui coûta des sommes énormes; il était riche surtout en monuments égyptiens et indiens. Il a publié : une *Histoire de Bénévent*, 3 vol. in-4°, 1763-1769; *Istoria del dominio temporale della sede apostolica nelle Due-Sicile*, 1788 ; une ancienne mappemonde, gravée par les soins de son neveu, est connue sous le nom de *Mappemonde du cardinal Borgia*.

Borgo-di-Taro, v. de la prov. et à 50 kil. O. de Parme (Italie), sur le Taro; 7,000 hab.

Borgo-di-Val-Sugana, v. du Tyrol (Autriche), à 26 kil. de Trente; 2,200 hab.

Borgo-Forte, v. de la Vénétie (Italie), sur le Pô, à 12 kil. S. de Mantoue, château fortifié. Victoire des Français en 1796.

Borgo-Manero, v. de la prov. et à 30 kil. N. O. de Novare (Italie), sur l'Agogna; 8,000 hab.

Borgo-San-Dalmazzo, bourg de la prov. et à 8 kil. S. O. de Coni (Italie). Abbaye de bénédictins; 4,000 hab.

Borgo-San-Donnino (*Fidentia*), v. de la prov. et à 24 kil. N. O. de Parme (Italie), sur le Stirone. Ville forte, évêché, palais ducal, cathédrale, vieux château; 10,000 hab.

Borgo-San-Lorenzo, v. de la prov. et à 25 kil. N. de Florence (Italie). Foires importantes; 12,000 h.

Borgo-San-Sepolcro, v. de la prov. et à 20 kil. N. E. d'Arezzo (Italie). Evêché. Clouteries importantes; 8,000 hab.

Borgognona (Juan de), peintre espagnol, au commencement du xv^e s., peignit l'histoire et décora de ses fresques la cathédrale de Tolède, les bâtiments de l'Université d'Alcala, etc.

Borgognone (Ambrogio), peintre de l'école milanaise, né à Fossano, mort en 1535, a laissé de nombreux ouvrages à Milan; on cite de ce bon maître : un *Christ ressuscité, debout entre deux anges;* une admirable fresque, le *Couronnement de la Vierge;* une *Assomption;* la *Vierge et huit saints*, etc. Ses têtes sont pleines de grâce et de vérité, une dévotion chaste respire dans ses peintures, dont plusieurs ont été longtemps attribuées à Luini.

Borgou, pays du Soudan ou Takrour (Afrique centrale), à l'E. du Kouarra ou Niger et au N. du Yarriba. On l'appelle aussi *Mobba*. Il est montagneux et arrosé par des torrents. On y trouve du sel et du fer. Les arbres sont abondants. On cultive le doura, le millet, le riz, le coton, les arbres à gomme. Les habitants sont musulmans. Ils forment plusieurs petits Etats, soumis à un tribut envers le sultan des Fellatahs; celui de Boussa est le plus important.

Bories (Jean-François-Louis Leclerc-), né à Villefranche, 1795, sergent au 45^e de ligne, fut le chef de la conspiration militaire dite *de la Rochelle*, avec Raoulx, Goubin et Pommiers, sergents comme lui, et, comme lui, *carbonari*. Arrêtés et jugés à Paris par un jury spécial, ils furent condamnés à mort et exécutés en place de Grève, le 20 sept. 1822.

Borinage, petit pays du Hainaut (Belgique), qui renferme un vaste bassin houiller; c'est le pays de Mons, Jemmapes, Quaregnon, Wasmes, Frameries, Cuesme, Saint-Ghislain, etc.

Boris Godounof. V. Godounof.

Borissov, Borisof ou **Borislov,** v. du gouvern. et à 55 kil. N. E. de Minsk (Russie), à 4 kil. de la rive gauche de la Bérésina, sur la route de Smolensk à Vilna. C'est à quelque distance, en face du hameau de Studzianka, qu'eut lieu le désastreux passage de la Bérésina, 26 et 27 nov. 1812; 3,000 hab.

Borja, v. de la prov. et à 72 kil. N. O. de Saragosse (Espagne), près de l'Ebre. Draps, étoffes de laines; commerce de vins, huile, eau-de-vie. Elle a donné son nom à la famille des Borja ou Borgia; 5,000 hab.

Borkum (*Byrchanis* ou *Fabaria*), île de la mer du Nord, à l'embouchure de l'Ems, à 30 kil. de la côte de Hanovre. Elle a 17 kil. de tour et 500 hab. marins ou pêcheurs.

Bormeo, v. de la prov. de Biscaye (Espagne), petit port à l'E. du cap Machichaco, près de l'embouchure du ruisseau du même nom. Pêche assez active; 4,500 hab.

Bormes, petit port de l'arrond. de Toulon (Var); commerce d'huile d'olives, de fruits du midi, de parfumerie; 2,027 hab.

Bormida (la), affl. de droite du Tanaro (Italie); elle est formée par la *Bormida occidentale*, qui naît au N. O. du col de Cadibone et arrose Millesimo; et par la *Bormida orientale*, qui naît au mont Settepani, arrose Carcare, Cairo, Dego, Spigno. La Bormida passe par Bistagno et Acqui, elle s'élargit près du champ de bataille de Marengo et finit au-dessous d'Alexandrie: 50 kil. de cours. Elle reçoit l'Erro et l'Orba.

Bormio, v. de la prov. et à 50 kil. N. E. de Sondrio (Italie), près des sources de l'Adda. Victoire de Dessolles sur les Autrichiens, 1799. Bon miel aux environs; sources thermales à Molina; 4,000 hab.

Born (Bertrand de), seigneur de Hautefort en Périgord, vivait à la fin du xii^e s., et joua un rôle actif dans les guerres de Henri II d'Angleterre contre ses fils Henri et Richard. Son humeur belliqueuse et ses chants guerriers l'ont rendu célèbre. Il fut l'un des troubadours les plus populaires et les plus passionnés de son temps. Les légendes le font moine de Cîteaux, à la fin de sa vie, et Dante l'a immortalisé, en le plaçant dans son *Enfer*. On a de lui des *Sirventes*, parmi lesquels il s'en trouve de son fils, tué probablement à Bouvines. — V. Raynouard, *Choix des poésies des Troubadours*.

Born (Ignace, baron de), minéralogiste allemand, né à Carlsbourg en Transylvanie, 1742-1791, voyagea beaucoup, fut conseiller aulique au département des mines de l'empire d'Autriche, et fut chargé par Marie-Thérèse de classer et de décrire le cabinet d'histoire naturelle de Vienne. Il publia la première partie de son travail sous le titre de : *Index rerum naturalium Musæi Cæsarei Vindobonensis*, 1778, in-fol. On a encore de lui : *Lithophylacium Bornianum, sive index fossilium*, Prague, 1772-75, 2 vol. in-8°; *Effigies virorum eruditorum atque artificium Bohemiæ et Moraviæ*, 1773-75, 2 vol. in-8°, etc. On lui attribue une violente satire contre les moines, *Joannis Physiolophili specimen monachologiæ*, 1783, in-4°, publiée avec l'approbation de Joseph II.

Born (Pays de), petit pays de l'anc. Gascogne, auj. dans les Landes.

Borna, v. du roy. de Saxe, à 25 kil. S. E. de Leipzig. Fabr. de toiles, poteries; 5,000 hab.

Bornéo, grande île de la Malaisie, appelée par les naturels *Kalemantan* ou *Dayak-Warouni*, est située entre la mer de la Sonde au S., le détroit de Makassar et la mer de Célèbes à l'E., la mer de Mindorro au N., la mer de Chine à l'O.; par 4° 20' lat. S. et 7° lat. N., par 106° 40' et 116° 45' long. E. Elle est traversée par l'équateur; elle a environ 1,160 kil. du N. au S. et 900 de l'O. à l'E.; la superficie est de 680,000 kil. carrés. Les monts Cristallins suivent la côte orientale; un de leurs sommets, au N., le *Kinibalou*, a 4,166 m.; une 2^e chaîne, de l'E. à l'O., donne naissance à la plupart des rivières, le Kappouas, le Bandjer-Massing, le Rayoung, le Varouni ou Bornéo, le Kinabatangan, le Kouran, le Passir, le Ponthianak, la Sambas, la Soukadana, etc. Le lac Kinibalou au N. est large de plus de 50 kil. Les côtes sont tellement marécageuses, et couvertes de palétuviers, qu'on n'y peut avancer qu'en pénétrant par les fleuves. Les chaleurs sont adoucies par les brises de mer ou de montagnes et par des pluies très-abondantes; mais le climat est en général malsain. On trouve du fer, de l'étain, du cuivre, de l'antimoine par couches entassées, de l'or, des diamants. La végétation est très-riche, surtout au N.; bois de fer, d'ébène, bois odoriférants, bananiers, résines de benjoin, gommes (sang-dragon, sandaraque), camphre excellent, rotangs, etc.; riz, ignames, bétel, arbres fruitiers, poivre, gingembre, coton, culture des muscadiers et des girofliers. On y remarque les plus grandes espèces de singes (pongo, orang-outang, gibbon), des bœufs sauvages de grande taille, des sangliers, des tigres, des éléphants, des rhinocéros, des ours, des civettes, etc.; d'innombrables oiseaux, entre autres l'hirondelle dont on mange les nids; beaucoup d'abeilles, de vers à soie, de poissons, de mollusques. Les Hollandais possèdent les deux *résidences* ou provinces de l'O., ch.-l. Ponthianak, de l'E., ch.-l. Bandjer-Massing. Dans la 1^{re} on trouve plusieurs Etats, plus ou moins vassaux des Hollandais: ceux de Sambas, Moumpava, Ponthianak, Landak, Matan et les pays de Simpang et de Kandawagan; dans la 2^e celui de Bandjer-Massing. Parmi les Etats indépendants sont ceux de Kotti à l'E., de Soulou au N. E. et de Bornéo au N. O. Ce dernier est le plus peuplé et a donné son nom à toute l'île; la capitale, *Bornéo* ou *Varouni*, à l'embouchure de la rivière de ce nom, au milieu de marécages, a ses maisons élevées sur des poteaux, communiquant ensemble par des ponts de bois; les rues sont de petits canaux. Elle fait un assez grand commerce et a plus de 20,000 hab. Les Anglais se sont fait céder par le sultan de Bornéo, outre l'île de Laboan, le territoire de Sarawak. — La population totale est d'environ 4,000,000 d'habitants; les habitants des côtes sont des Malais venus de Java et de Sumatra. Dans l'intérieur vivent des populations de race malaise, venues antérieurement du continent asiatique, les *Biadjous* ou *Viadhjas*, qui s'appellent eux-mêmes *Dayaks* au S. et à l'O., *Eidahans* au N., intelligents, robustes, mais sanguinaires; enfin l'on rencontre encore des *Alforèses* ou *Haraforas*, plus bronzés de couleur et probablement de même origine. — Bornéo fut découverte en 1521 par les compa-

gnons de Magellan; les Portugais, puis les Hollandais y fondèrent des établissements. Ces derniers ont étendu leur domination; mais la plus grande partie de l'île est encore indépendante, et, malgré quelques voyages récents, encore peu connue.

Bornhem, bourg de la prov. et à 18 kil. d'Anvers (Belgique), sur l'Escaut. Commerce de grains, lins et toiles. Médailles et statues romaines; 4,700 hab.

Bornholm (*Boringia*), île du Danemark, dans la mer Baltique, à la pointe S. E. de la Suède, a 39 kil. sur 18 et 583 kil. carrés; la popul. est de 31,900 hab. Les côtes, bordées de rochers, sont presque inaccessibles; les Anglais s'emparèrent de l'île en 1809. Le sol est fertile au S. Il y a 7 villes et 29 paroisses; le ch.-l. est *Rönne*, à l'O.; *Nexoe* est un bon port à l'E. De Bornholm dépendent à l'E. les îlots *Frederiksholm* avec un phare, *Græsholm*, *Christiansoë*. Elle forme un des diocèses du Danemark.

Bornou. V. *Bournou*.

Borodino, village de Russie, dans le gouvernement et à 115 kil. S. O. de Moscou, sur la Kaloga, près de la Moskova. Les Russes donnent le nom de Borodino à la bataille de la Moskova de 1812.

Borondjerd, v. de l'Irak-Adjémi (Perse), bien située dans une plaine très-fertile et arrosée par une rivière ombragée de beaux arbres. Centre industriel considérable; cotonnades communes; aux environs mûriers, cannes à sucre, coton, pommes de terre, etc.

Bororos, peuple cafre qui habite le nord de l'ancien Monomotapa, sur les deux rives du Zambèze entre les établissements portugais de Sena et de Tête. On les dit assez civilisés.

Borovsk, v. du gouvernement et à 60 kil. N de Kalouga (Russie). Lin, chanvres, cuirs, fabr. de toiles à voiles. Aux environs riche couvent de Pafnoutief-Borovskii; 6,000 hab.

Borri (Joseph-François), chimiste et naturaliste, né à Milan, 1627-1695, se prétendit inspiré du ciel, énonça des doctrines religieuses singulières et eut des disciples. Condamné au feu par l'inquisition de Milan, il se réfugia à Strasbourg, puis à Amsterdam, à Hambourg et en Suède, où la reine Christine l'employa à rechercher la pierre philosophale; à Copenhague, il jouit quelque temps de la faveur de Frédéric III. Arrêté en Moravie, il fut livré par l'empereur au pape, enfermé dans les cachots de l'inquisition à Rome, puis au château Saint-Ange. Son œuvre la plus curieuse est *la Chiave del gabinetto del cavaliere Borri*, Cologne, 1681, in-12.

Borromée (St Charles), né au château d'Arone (Italie), 1538-1584, d'une illustre famille milanaise, fut nommé cardinal et archevêque de Milan par son oncle, Pie IV, en 1560. Il l'aida à gouverner l'Église et anima de son esprit et de ses vertus les travaux du concile de Trente. Ami des lettres, il fonda au Vatican une Académie pour le progrès des bonnes études. Il fut un des principaux rédacteurs du *Catéchisme de Rome*, suivant les principes du dernier concile. En 1565, il retourna à Milan, rétablit la discipline ecclésiastique, fonda des séminaires, des hôpitaux, des écoles et donna l'exemple du plus admirable dévouement pendant la peste de 1576. Il a été canonisé par Paul V, en 1610; on célèbre sa fête le 4 novembre. Il a laissé des *actes synodaux*, des *sermons*, des *conférences*, etc., réunis à Milan, 1599, 2 vol. in-fol., et 1747, 5 vol. in-fol. Une statue colossale en bronze, haute de 66 pieds, lui a été élevée à Arone, en 1697. — Son cousin, Borromée (Frédéric), archevêque de Milan, 1595-1631, y a fondé la *Bibliothèque ambroisienne*.

Borromées (Iles), *Insulæ cuniculares*, groupe de 4 îles, dans le lac Majeur (Italie), vers la côte occid., au S. de l'embouchure de la Toccia: *Isolino* au N.; *Isola-Madre* au S. O., couverte d'orangers et d'arbres exotiques; *Isola de' Pescatori*, avec une petite église; et surtout *Isola Bella*, formée de dix terrasses superposées, avec un palais. Ces îles doivent leur beauté aux travaux faits par l'ordre de Vitaliano Borromée en 1671.

Borromini (François), architecte, né dans le diocèse de Côme, 1599-1667, élève et successeur de Maderno, comme architecte de Saint-Pierre de Rome, fut le chef d'une école qui couvrit au xvii[e] s. l'Italie de ses productions extravagantes, colonnes ventrues, torses, chapiteaux fantasques, entablements bâtards, frontons déplacés, etc. Il ne manquait pas de talent; mais la vanité, le désir d'attirer l'attention et la réputation le lancèrent dans cette voie déplorable. Il fut puni; les succès du Bernino excitèrent sa jalousie et il mourut de chagrin. Son œuvre a été publié à Rome, 1727, in-fol.

Borroni (Giovanni-Angelo), peintre, né à Crémone, 1684-1772, a laissé des œuvres remarquables à Crémone et à Milan, et surtout *Saint Benoît priant pour Crémone; Saint Joachim et Sainte Anne*.

Borrowstonness ou **Bo'Ness**, port d'Écosse, à la droite de l'embouchure du Forth, à 27 kil. d'Edimbourg. Pêche de la baleine et du hareng. Salines; exploitation de houille; 3,000 hab.

Borsa, v. de Hongrie, à 75 kil. S. E. de Szigeth. Mines de plomb argentifère et de cuivre.

Borschod ou **Borszod**, comitat de Hongrie, dans le cercle en deçà de la Theiss, peuplé de 230,000 hab. et fertile en céréales et en vins estimés. Le ch.-l. est Miskolcz.

Borsippa, v. de l'anc. Babylonie, au S. de Babylone, sur l'Euphrate; auj. *Koufa*.

Bort, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 30 kil. S. E d'Ussel (Corrèze), sur la Dordogne. Toiles recherchées dans le Midi. Plomb argentifère aux environs (Ribeyrolles). Patrie de Marmontel; montagne basaltique, les *Orgues de Bort*; 2,693 hab.

Borussi ou **Borusci**, peuple de la Sarmatie, qui habitait le pays appelé maintenant la Prusse.

Bory de Saint-Vincent (Jean-Baptiste-George-Marie), né à Agen, 1780-1846, fit partie, comme naturaliste, de l'expédition du capitaine Baudin, 1800, publia ses *Essais sur les îles Fortunées et l'antique Atlantide*, Paris, 1803, in-4°; puis son *Voyage dans les îles d'Afrique*, 1804, 3 vol. in-8°, avec un bel atlas; ouvrage qui lui valut le titre de correspondant de l'Institut. Il servit ensuite dans l'état-major de Davout, de Ney, de Soult et devint colonel. Député en 1815, il harangua les troupes qui défendaient Belleville, fut proscrit, se retira dans les carrières voisines de Maëstricht, et en publia l'histoire, *Voyage souterrain*, 1823, in-8°. Il vécut en Allemagne, à Bruxelles, publia avec des amis les *Annales générales des sciences physiques*, 8 vol. in-8°. Rentré en France, il commanda, en 1829, l'expédition scientifique de Morée, et depuis 1830 fut chef du bureau historique au dépôt de la guerre et maréchal de camp. Il écrivit dans beaucoup de recueils, surtout dans les *Annales des Sciences physiques*, dans les *Annales d'histoire naturelle*, dans le *Dictionnaire classique d'Histoire naturelle*, dans l'*Encyclopédie* de MM. Didot, etc. Il a aussi publié deux ouvrages sur l'Espagne, un *Guide du voyageur* et un *Résumé de géographie*, 1838, in-12.

Borysthène, fl. de la Sarmatie, auj. *Dnieper*.

Borzoni (Lucien), peintre, né à Gênes, 1590-1645, a beaucoup produit et s'est distingué par la vérité de l'expression. — Son fils, *Francesco-Maria*, 1625-1679, son élève, peignit avec talent les marines et les paysages; Louis XIV l'appela en France et le pensionna.

Borzna, v. du gouvernement et à 80 kil. S. E. de Tchernigov (Russie). Grandes foires; 6,000 hab.

Bos (Lambert), philologue hollandais, né à Workum en Frise, 1670-1717, professeur de grec à l'Université de Franeker, a publié les *Ellipses græcæ*, ouvrage classique souvent réédité; une édition de la *Version grecque des Septante; Antiquitatum Græcarum descriptio brevis*, 1714, in-12, etc.

Bos, Bosch ou **Bus** (Corneille), graveur et dessinateur flamand, né en 1510, exécuta plusieurs gravures d'après Raphaël, Jules Romain, etc.

Bos, Bosch ou **Bosco** (Jérôme), peintre, sculpteur et graveur flamand, né à Bois-le-Duc, vers 1450, fut l'un des premiers à peindre à l'huile, et se distingua par son genre fantastique et satirique. Il y a beaucoup de ses tableaux à l'Escurial. On vante sa *Fuite de Marie en Egypte*, le tableau allégorique qui a pour devise: *Omnis caro fenum*, la *Tentation de saint Antoine*, etc.

Bosa, v. de l'île de Sardaigne, sur le golfe de ce nom, à 50 kil. S. de Sassari, à l'embouchure du Terno. Évêché. Vieilles fortifications. Pêche du corail; 6,500 hab.

Bosc d'Antic (Paul), né en Languedoc, 1726-1784, d'abord médecin, s'attacha à perfectionner la fabrication des glaces et des verres; il releva la manufacture de Saint-Gobain, et publia plusieurs mémoires sur l'art de la verrerie.

Bosc (Louis-Augustin-Guillaume), son fils, né à Paris, 1759-1828, s'occupa toujours avec passion d'histoire naturelle, malgré ses importantes fonctions. Il fut l'un des trois administrateurs des postes, puis, sous le ministère de son ami Roland, administrateur des prisons. Il fut forcé de se cacher, pendant la *Terreur*, dans un ermitage de la forêt de Montmorency. Tuteur de mademoiselle Roland, il publia les *Mémoires* de son illustre mère. Puis il partit pour l'Amérique, fut consul aux

Etats-Unis, rassemblant, rapportant et utilisant d'immenses matériaux. D'un travail infatigable, membre de l'Académie des sciences, en 1806, il concourut à la publication d'un grand nombre d'ouvrages: *Dictionnaire d'histoire naturelle, Dictionnaire raisonné et universel d'agriculture, Cours complet d'agriculture théorique et pratique*, etc.; il écrivit une multitude de *Mémoires* et de *Rapports;* fut chargé de missions scientifiques en Italie, en France; fut inspecteur des jardins et pépinières de Versailles, du jury de l'Ecole d'Alfort, membre du conseil d'agriculture, inspecteur général des pépinières, professeur de culture au Jardin des Plantes, etc. Il a donné, comme suite à Buffon : l'*Hist. naturelle des Coquilles*, Paris, 1801, 5 vol. in-18; l'*Hist. naturelle des Vers*, 1802, 3 vol. in-8°, etc. Savant distingué, patriote éclairé, il fut l'un des hommes les plus actifs et les plus estimés de son temps.

Boscan Almogaver (Juan), poëte espagnol, né à Barcelone, 1500-1544, jouit de la faveur de Charles-Quint, imita les poëtes italiens et surtout Pétrarque; avec son ami Garcilasso de la Vega, il essaya de réformer le goût espagnol; on applaudit à ses innovations. Ses œuvres ont été souvent réunies à celles de Garcilasso, Lisbonne, 1543, Léon, 1549, Venise, 1553.

Bosch (Balthasar van den), peintre flamand, né à Anvers, 1675-1715, eut une grande réputation, puisque ses tableaux se vendaient plus cher que ceux de Téniers et de Van Ostade. Le plus remarquable est celui qu'il fit pour la confrérie des arbalétriers d'Anvers.

Bosch. V. Bos.

Boschi (Fabrizio), peintre, né à Florence, 1570-1642, fut un élève distingué de Passignani; Florence a de lui plusieurs bons tableaux : *Michel-Ange reçu par Jules III*, le *Martyre de saint Sébastien*, etc. — Ses deux fils, *Francesco*, 1619-1675, et *Alfonso*, furent aussi des peintres habiles. Le Louvre possède du premier : un *portrait de Galilée*.

Boschimans. V. Bosjesmans.

Bosco, v. de la prov. et à 12 kil. S. E. d'Alexandrie (Italie). Abbaye de dominicains. Patrie de Pie V; 3,600 hab.

Boscovich (Roger-Joseph), né à Raguse, 1711-1787, de l'ordre des Jésuites, enseigna les mathématiques à Rome, à Milan, à Pavie, mérita de bonne heure une réputation européenne, dressa avec Christ. Maire la carte trigonométrique des Etats de l'Eglise, publia un projet pour assainir les marais Pontins et nettoyer le port de Terracine, visita la Turquie, la Pologne (il a donné une relation de son voyage); et, après la suppression de son ordre, fut accueilli avec distinction par le grand-duc de Toscane, puis appelé en France par Louis XVI, qui le nomma directeur de l'optique de la marine, 1782. On a de lui plus de 70 ouvrages sur les mathématiques, l'astronomie, la physique, l'optique, les antiquités, les voyages, avec des œuvres latines. Les plus remarquables sont: *De Maculis solaribus*, Rome, 1736, où l'on trouve la solution géométrique du problème de l'équateur d'une planète, déterminée par trois observations d'une tache; *Elementa universa Matheseos*, 1752-53, 3 vol. in-4°; *Philosophiæ naturalis theoria reducta ad unicam legem virium in natura existentium*, Vienne, 1758, in-4°; *Opera pertinentia ad Opticam et Astronomiam*, Bassano, 1785, 5 vol. gr. in-4°; *De solis et lunæ defectibus libri V*, Londres, 1760, in-4°, poëme en vers latins d'un style élégant sur les éclipses, etc., etc.

Bosio (Antoine), antiquaire romain, mort en 1629, est connu par son grand ouvrage sur les catacombes de Rome; après y avoir travaillé 35 ans, il mourut sans l'avoir achevé. Le chev. Aldobrandino publia la *Roma sotterranea*, en 1632, grand in-fol.; ce livre a été plusieurs fois augmenté par P. Aringhi, 1651, et Bottari, 1737-53, 3 vol. in-fol.

Bosio (François-Joseph), sculpteur, né à Monaco, 1768-1845, vint se fixer à Paris en 1808, et, protégé par Denon, fut le sculpteur favori de la famille impériale, dont il fit les bustes ou les statues. Membre de l'Institut, il produisit beaucoup d'œuvres, plusieurs bas-reliefs de la colonne Vendôme; l'*Amour lançant des traits*, 1812; l'*Amour séduisant l'Innocence; Hercule combattant Achéloüs, métamorphosé en serpent;* le *Jeune Hyacinthe attendant pour lancer le palet; Louis XIV triomphant*, pour la place des Victoires, 1822; *Henri IV enfant*, 1823, etc. Il fut créé baron par Charles X, et chargé de la sculpture du monument expiatoire de Louis XVI. Il a formé des élèves célèbres, Marochetti, Dantan, Baggi, etc.

Bosjesmans ou **Boschimans**, c.-à-d. *habitants des buissons*, peuple de la Hottentotie (Afrique australe), entre la rivière Kuisip et le fleuve Orange, au S. On trouve dans le pays des mines de fer (monts Magaaga), de cuivre, des sources de pétrole, du sel. Les Bosjesmans, appelés aussi *Houzouanas*, se donnent le nom de *Saabs;* espèce dégradée, maigres, couverts de suie et de cendre, avec des femmes encore plus hideuses, ils mènent une existence déplorable; vivant de racines et d'insectes, sans domicile fixe, sans forme sociale. Les peuplades voisines, Hottentots ou Cafres, leur font une guerre acharnée; il est vrai qu'ils aiment surtout le vol et le meurtre. Les efforts des missionnaires pour les civiliser semblent avoir échoué.

Boskowitz, v. de la Moravie (Autriche), à 30 kil. N. de Brünn, sur la Biela. Draps, verrerie, potasse; exploitation d'alun aux environs; 5,000 hab.

Bosna, affl. de droite de la Save, passe près de Bosna-Séraï, baigne Vrandouk et plusieurs châteaux qui défendent la Bosnie contre l'Esclavonie. Son cours est de 170 kil.; elle donne son nom à la Bosnie.

Bosna-Séraï, **Sarajévo** ou **Seraïveio**, ch.-l. du vilayet de Bosnie (Turquie), sur la Miliaska ou Migliazza, à 850 kil. N. O. de Constantinople. Une forte citadelle la protége. Avec ses jardins, les minarets de ses nombreuses mosquées, son palais (Séraï) bâti par Mahomet II, elle offre un bel aspect; mais elle est sale et mal bâtie. Commerce d'armes, d'ustensiles de fer, d'étoffes grossières de coton et de laine, de cuir et de pelleteries; entrepôt entre Trieste et Salonique. La popul. est de 50,000 hab, dont les trois quarts sont des musulmans braves et turbulents, qui souffrent peu la présence des autorités turques; aussi le pacha réside à Traunik.

Bosnie, vilayet de la Turquie d'Europe, au N. O. de l'empire, a pour bornes: au N., la Save, depuis la Drina jusqu'à l'Unna, limite de l'Esclavonie autrichienne; à l'O., l'Unna et une partie des Alpes Dinariques, limites de la Dalmatie; au S., une ligne de convention qui le sépare de la Dalmatie, du Monténégro, de l'Albanie; à l'E., la Drina, qui le sépare de la Serbie. On peut la partager en 4 parties: la *Bosnie* proprement dite, qui comprend les bassins de la Drina, de la Bosna, du Verbas, etc.; la *Croatie turque*, qui comprend celui de l'Unna; l'*Herzégovine*, qui occupe les plateaux intérieurs; la *Rascie*, enlevée à la Serbie, qui comprend les hauts bassins de la Drina et de l'Ibar. C'est un pays montagneux, qui n'a que de mauvaises routes; les vallées sont fertiles, quoique mal cultivées; les montagnes sont couvertes de belles forêts ou d'excellents pâturages; il y a beaucoup de fruits, de légumes, de blé, de maïs, d'orge; les bœufs, les chevaux, mais surtout les moutons, sont nombreux et estimés. Des mines d'or et d'argent sont abandonnées, mais on exploite le fer, surtout à Foïnitza et près de Kressevo. — La Bosnie, ancienne *Triballie*, fit partie de la Pannonie, appartint à l'empire d'Orient, puis fut occupée par des Slaves et suivit les destinées de la Serbie. Elle forma plusieurs fois un Etat indépendant, sous Voulkan, sous Etienne Tvarko; mais longtemps attaquée par les Hongrois et les Turcs, elle fut tour à tour tributaire des uns et des autres. Mahomet II en fit une première fois la conquête (1464-1480); elle fut incorporée à l'empire ottoman par Soliman II (1522-1528), et lui resta définitivement par la paix de Carlowitz (1699). Beaucoup de Bosniaques se firent musulmans, dès les premiers temps, pour conserver leurs fiefs, leur liberté, leurs armes; mais ils n'adoptèrent ni les usages, ni les mœurs des Turcs, qui les considèrent comme des demi-infidèles, qu'il faut surveiller et ménager. Il y a encore 230,000 chrétiens grecs le long de la Drina et de la Save, 190,000 catholiques disséminés près du Verbas et dans l'Herzégovine; le reste est composé de juifs, de bohémiens, d'arméniens. — La super. est d'environ 62,569 kil. carrés; la popul. de 1,337,000 hab. La capit. est Bosna-Séraï ou Sarajevo, les v. princ. sont: dans la Rascie: Novi-Bazar, Priepol, Bielopol; dans la Bosnie propre : Zvornik, Voïnitza, Traunik, Banialouka, Livno; dans l'Herzégovine: Mostar, Trébigne; dans la Croatie: Bihacz, Dubicza, etc.

Boson, beau-frère de Charles le Chauve, créé par lui duc de Lombardie, en 876, enleva Hermengarde, fille de l'empereur Louis II, et, après la mort de Louis le Bègue, se fit proclamer roi d'Arles et de Provence par les évêques réunis à Mantaille, dans le Viennois, 879. Les deux jeunes rois de France, Louis III et Carloman, unis à leur cousin, Charles le Gros, roi de Germanie, attaquèrent l'usurpateur et prirent Mâcon,

mais Hermengarde résista héroïquement dans Vienne. Boson parvint à conserver son indépendance et mourut en 888, roi de la Bourgogne Cisjurane.

Bosphore (en grec *passage du bœuf, détroit*), nom donné par les anciens surtout à deux détroits : 1° *Bosphore de Thrace*, auj. canal de Constantinople (V. ce nom ; 2° *Bosphore Cimmérien*, auj. détroit d'Iénikaleh ou de Kertch (V. ce nom).

Bosphore (Royaume du), Etat de l'antiquité, qui s'étendait dans la Sarmatie des deux côtés du Bosphore Cimmérien (auj. Tauride et Russie méridionale). La cap. était Panticapée ou *Bosphore;* v. princ.: Olbia, Carcina, Cherson, Théodosie, Taphræ, Phanagorie, Tanaïs. — Il y eut des rois du Bosphore depuis le v^e s. av. J. C.; Mithridate s'en empara, vers 108 ans av. J. C.; les Romains le donnèrent à son fils Pharnace; César le lui enleva, 47. Les Goths détruisirent ce royaume au III^e s. ap. J. C.

Bosquet (Pierre-François-Joseph), maréchal de France, né à Mont-de-Marsan, 1810-1861, élève de l'Ecole polytechnique, sortit en 1833 de l'Ecole d'application de Metz, fut lieutenant, capitaine d'artillerie en Afrique 1839, et devint chef de bataillon des tirailleurs indigènes d'Oran en 1842. Il se distingua dans toutes les campagnes de l'Algérie, fut général de brigade le 17 août 1848, et, après l'expédition contre la grande Kabylie, devint général de division, 10 août 1853. Il s'illustra surtout dans la guerre de Crimée, à la bataille de l'Alma, puis à la tête du corps d'observation chargé de protéger les opérations du siége de Sébastopol. Il contribua à la défaite des Russes à Inkermann et reçut les remercîments officiels du Parlement anglais; il prit part aux combats les plus difficiles de la guerre et fut blessé grièvement à l'assaut de Malakoff. Nommé sénateur en 1856, puis maréchal de France, il eut le grand commandement militaire de Toulouse en 1858. Sa santé l'empêcha de prendre part à la guerre d'Italie, et il mourut à Pau en 1861.

Bosra. V. Bostra.

Bosredon de Ransijat, né à Combraille en Auvergne, 1743-1812, entra dans l'ordre de Malte, et devint secrétaire du trésor. Partisan de la révolution française, il fut le centre d'une conspiration qui devait livrer Malte à la France. Il s'entendit avec Poussielgue, envoyé par Bonaparte en 1798, trompa le grand maître de Hompesch, et contribua plus que tout autre à empêcher toute résistance. Il a laissé : *Journal du siége et blocus de Malte par les Anglais*, Paris, 1801, in-8°.

Bosschaërt (Thomas **Willebrord.** dit), peintre hollandais, né à Berg-op-Zoom, 1613-1656, élève de Seghers, recteur de l'Académie d'Anvers, a laissé des tableaux que plusieurs ont jugés dignes de Rubens et de Van Dyck.

Bosse (Abraham), graveur français, né à Tours, 1602-1676, imita Callot, apporta de grands perfectionnements dans la gravure à l'eau-forte, fut de l'Académie des beaux-arts et y enseigna la perspective. Parmi ses œuvres on remarque : *Recueil d'estampes pour servir à l'histoire des plantes*, 3 vol. in-fol., d'après les originaux de Robert; *les Heures du jour, les Quatre Saisons, les Cinq Sens, Figures à l'eau-forte de petits Amours*, etc. Il a aussi écrit plusieurs ouvrages sur son art.

Bossi (Giuseppe), peintre et poëte, né à Busto-Arsizio (Milanais), 1777-1815, ami de Canova, fut président des Académies de Milan, de Venise, de Bologne, professa des cours très-suivis, fonda le musée de Brera, qui lui doit une précieuse collection de plâtres, l'école de mosaïque, etc. Il fut chargé par le prince Eugène de copier la *Cène* de Léonard de Vinci, presque effacée; il en fit un admirable dessin, conservé à Milan, d'après lequel Raffaëlli exécuta en mosaïque une copie qui est maintenant à Vienne. Il publia à cette occasion sur la *Cène* de Léonard un chef-d'œuvre d'érudition et de goût.

Bossi (Joseph-Charles-Aurèle, baron de) diplomate et poëte, né à Turin, 1738-1823, fut employé dans la diplomatie sarde à Berlin, en Russie, à Venise, auprès de Bonaparte, etc. Il contribua à la réunion du Piémont à la France, fut préfet de l'Ain en 1805, de la Manche en 1810. Il fut destitué après les Cent-Jours. Malgré une vie très-agitée, il n'avait cessé de cultiver la poésie; parmi ses chants lyriques, on cite *Brونsvico*, la *Olanda pacificata*, 1788; *A Buonaparte*, 1797; la *Guerra di Spagna*, 1808, et un poëme en 12 chants sur la révolution française, *Oromasia*, 1806-1812.

Bossu (Jacques Le). V. Le Bossu.

Bossuet (Jacques-Bénigne), né à Dijon le 27 sept. 1627, mort à Paris le 12 avril 1704, était fils d'un avocat au Parlement de Bourgogne, qui, en 1633, fut nommé conseiller au Parlement de Metz. Il fit d'excellentes études au collége des jésuites, et de bonne heure fut destiné à l'Église par sa famille. Il fut, dès l'âge de 12 ans, nommé à un canonicat dans l'église de Metz. Les jésuites désirèrent l'associer à leur institut. Pour obéir à ses parents, Bossuet vint à Paris terminer ses études; il resta dix ans au collége de Navarre, pour faire sa philosophie et sa théologie. A 16 ans, il soutint brillamment une thèse devant un auditoire nombreux et plusieurs évêques; il prêcha dans le fameux hôtel de Rambouillet et excita une sorte d'admiration par son génie précoce; la société des bacheliers de Navarre le choisissait toujours pour prononcer les discours; et pour se former à la déclamation oratoire, il allait parfois au théâtre entendre quelques-unes des belles tragédies de Corneille. Guidé par le grand-maître de Navarre, Nicolas Cornet, il subit avec éclat les épreuves des grades; sa thèse de bachelier était dédiée à Condé, qui vint assister et prendre part aux discussions, janv. 1648. Sous-diacre en 1649, diacre en 1650, il soutint ses thèses de licence, mais n'eut que le second rang; le premier fut donné à l'abbé de Rancé, qui resta son ami. Prêtre et docteur en 1652, il refusa les propositions de Cornet, qui lui offrait de devenir grand-maître de Navarre, et se rendit à Metz. Chanoine, archidiacre, il se livra surtout avec ardeur à l'étude de l'Ecriture sainte et des saints Pères, prêchant et déjà instruisant les protestants. En 1655, il fut chargé par son évêque de répondre au *Catéchisme de Paul Ferry*, ministre protestant, et sa réfutation, pleine de force, produisit un grand effet, même sur l'esprit de Paul Ferry, qui resta l'ami de Bossuet. Député à Paris par le chapitre de Metz, à la fin de 1658, il fut choisi pour prêcher le carême de 1659 dans l'église des Minimes de la place Royale; il excita une telle admiration que la reine-mère voulut l'entendre, et il prêcha devant la cour le panégyrique de saint Joseph dans l'église des Feuillants. Il continua dès lors ses prédications devant les deux reines, devant Louis XIV, qui fit écrire à son père pour le féliciter d'avoir un tel fils; et pendant dix ans il se montra dans presque toutes les chaires de Paris et dans plusieurs églises de province, faisant admirer son étonnante facilité d'improvisation, ne répétant jamais le même sermon et sachant faire servir même l'éloge délicat des vivants à l'enseignement des vérités chrétiennes. L'archevêque de Paris l'employa dans plusieurs affaires et le chargea notamment de décider les religieuses de Port-Royal à signer le formulaire concernant les erreurs de Jansenius; puis il continuait ses travaux pour la conversion des protestants, et composait dans ce but l'*Exposition de la Foi catholique*, destinée surtout à l'instruction de Turenne. Enfin Louis XIV le nomma, en sept. 1669, à l'évêché de Condom. Mais il devait rester à Paris. Déjà il avait prononcé quelques oraisons funèbres, celle du P. Bourgoing, général de l'Oratoire, du docteur Cornet, etc.; il fut alors chargé de celle de la reine d'Angleterre, et ce fut comme son début dans cette carrière où il devait s'élever au-dessus des autres orateurs. Dix mois après, il trouvait dans l'oraison funèbre de la jeune Henriette d'Angleterre la matière d'un nouveau chef-d'œuvre. Bossuet fut alors choisi par Louis XIV pour faire l'éducation du Dauphin, 1670; il se démit de son évêché pour se livrer tout entier à ses nouveaux devoirs; il a exposé le plan et la méthode qu'il devait suivre dans une belle lettre latine à Innocent XI; il composa pour son élève un catéchisme, des prières, des instructions sur la première communion, un abrégé de grammaire latine, des tables de chronologie, des résumés historiques, etc., mais surtout le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même, la Politique tirée de l'Ecriture sainte* et le *Discours sur l'Histoire universelle*. A la cour, Bossuet conserva ses habitudes sérieuses et ses goûts pour l'étude; il contribua par ses exhortations et par ses lettres à fortifier le courage de mademoiselle de la Vallière, et, en 1675, il prêcha le sermon pour la profession de l'illustre pénitente. Les efforts de son zèle eurent moins de succès auprès de M^{me} de Montespan, mais il sut toujours parler avec une liberté digne des Pères de l'Église. Bossuet était entré à l'Académie française en 1671; quand l'éducation du Dauphin fut terminée, il devint premier aumônier de M^{me} la Dauphine, 1680, puis évêque de Meaux, 1681. C'est à ce titre qu'il assista à la fameuse assemblée du clergé de 1682, dont il fut

l'âme et l'organe éloquent. C'est alors qu'il prononça son beau discours sur l'*unité de l'Eglise*, pour établir sur des fondements inébranlables l'autorité du Saint-Siége, tout en la limitant par les libertés de l'Eglise gallicane. Il rédigea les 4 articles objet de tant de controverses et d'attaques. Bossuet, pour y répondre, composa sa défense de la *Déclaration*, que les circonstances l'empêchèrent de publier. Il remplissait avec zèle tous les devoirs de l'épiscopat : visites pastorales, conférences ecclésiastiques, missions, instructions, correspondance active; au moment où il écrivait un *Traité de la communion sous les deux espèces*, il composait, pour des religieuses de Meaux, un *Catéchisme* et deux de ses ouvrages les plus admirables, les *Elévations sur les Mystères* et les *Méditations sur l'Evangile;* il prononçait dans le même temps ses dernières oraisons funèbres, celles de Marie-Thérèse, 1683; de la princesse Palatine, 1685; de Michel le Tellier, 1686; du prince de Condé, 1687. Il continuait avec ardeur ses travaux pour la conversion des protestants; il avait eu avec le ministre Claude une conférence célèbre sur l'autorité de l'Eglise; il publia en 1682 une relation de cette conférence, et répondit à Jurieu par son *Traité de la communion sous les deux espèces*, puis par sa *Défense de la tradition sur la Communion sous une seule espèce*, ouvrage publié beaucoup plus tard; il composa également contre les protestants son *Explication de l'Apocalypse;* mais son ouvrage capital est son *Histoire des variations des Eglises protestantes*, 1690, « chef-d'œuvre de la méthode parfaite et de la parole précise et simple. » Il répondit aux écrits de Jurieu et de Basnage en publiant *Six Avertissements aux protestants* et la *Défense de l'Histoire des Variations*. Il avait également travaillé à l'instruction des protestants par des écrits sur la *Communion pascale* et sur les *Promesses de Jésus-Christ à son Eglise*. En 1694, il composa les *Maximes sur la Comédie*, où il condamne sévèrement le théâtre. La dernière partie de sa laborieuse carrière fut surtout occupée par les affaires du quiétisme. Bossuet, effrayé des doctrines mystiques et dangereuses de l'amour pur, répandues par Mme Guyon, se fit le défenseur de la foi saine, de la raison, de la liberté humaine contre les illusions extravagantes et corruptrices des quiétistes. Dès 1693, il condamna les maximes de contemplation absolue, les rêveries sur la communication des grâces, et, en 1697, publia un traité solide, sous le titre d'*Instruction sur les états d'oraison*. C'est alors qu'il entra en lutte avec Fénelon, entraîné à défendre ou du moins à expliquer, en les atténuant, les doctrines de son amie, Mme Guyon, dans son livre de l'*Explication des Maximes des saints*. Bossuet écrivit pour le combattre quelques livres latins, *Mystici in tuto, Schola in tuto, Quietismus redivivus*, mais surtout sa *Relation sur le Quiétisme*. Le livre des *Maximes des Saints* fut condamné à Rome en 1699. Bossuet avait remporté la victoire, mais on l'accusa d'avoir porté trop de passion dans cette lutte contre l'archevêque de Cambrai, et les ennemis du génie de Bossuet et des vérités chrétiennes, qu'il avait soutenues toute sa vie, profitèrent de l'occasion pour étaler, en les exagérant singulièrement, les fautes de conduite ou les procédés fâcheux que plusieurs croyaient avoir à lui reprocher. Bossuet avait déployé beaucoup de zèle dans des négociations ayant pour but la réunion des protestants d'Allemagne à l'Eglise romaine; de là sa correspondance avec Molanus et surtout avec Leibnitz, de 1692 à 1701; ses efforts furent infructueux. Jusqu'à la fin de sa vie, il devait soutenir avec la même activité et la même supériorité les doctrines catholiques, contre les casuistes (*Traité de l'Amour de Dieu*), contre les jansénistes (*Avertissement sur les Réflexions morales* du P. Quesnel), etc. Il vivait encore lorsque La Bruyère, en pleine Académie, lui décernait le titre si bien mérité de Père de l'Eglise. Théologien, historien, controversiste, politique et philosophe chrétien, il avait été surtout grand orateur et grand écrivain. — Une partie seulement de ses ouvrages fut publiée de son vivant. Les éditions complètes les plus remarquables sont celles de Perau et Leroy, Paris, 1743-53, 20 vol. in-4°; de l'abbé Lequeux et dom Deforis, Paris, 19 vol. in-4° (non terminée); de Versailles, 1815-19, 43 vol. in-8°; de Paris, 1825, 60 vol. in-12, etc. — On distingue parmi les *Eloges* de Bossuet, ceux de d'Alembert et de MM. Patin et Saint-Marc-Girardin. La *Vie de Bossuet* a été surtout écrite par le cardinal de Bausset, 4 vol. in-8°. Beaucoup d'ouvrages spéciaux traitent de Bossuet: *Etudes sur les sermons de Bossuet*, par l'abbé Vaillant, 1851; *De la controverse de Bossuet et de Fénelon sur le Quiétisme*, par Bonnel, 1850; *Essai sur la philosophie de Bossuet*, par Nourrisson, 1852; Floquet, *Etudes sur la vie de Bossuet*, de 1627 à 1670, 3 vol. in-8°; l'abbé Le Dieu, *Mémoires et journal sur la vie et les ouvrages de Bossuet*, 4 vol. in-8°, etc.

Bossut (Charles), géomètre, né à Tarare, 1730-1814, fut de bonne heure remarqué par d'Alembert, qu'il aida dans ses travaux de l'*Encyclopédie* puis, fut nommé, par l'influence de Camus, professeur à l'école du génie de Mézières, professeur d'hydrodynamique au Louvre et (1768) membre de l'Académie des sciences, qui avait plusieurs fois couronné ses travaux. Il fut examinateur à l'Ecole polytechnique sous l'Empire. On lui doit : *Traité élémentaire de mécanique et de dynamique*, 1763; *Cours de mathématiques*, 1795-1801, 7 vol. in-8°, ouvrage clair et populaire; *Hist. générale des mathématiques*, 1810, 2 vol. in-8°; enfin, une édition des *Œuvres* de Pascal.

Bostan (El-) ou **Al-Bistan**, v. de l'eyalet d'Adana, dans l'Anatolie (Turquie d'Asie), sur le Djihoun, au pied du Taurus, à 80 kil. N. de Marasch; c'est l'anc. *Comana de Cappadoce;* 9,000 hab.

Bostandji, c.-à-d. *jardinier*, nom des gardes du sérail qui surveillent les jardins et servent de rameurs au sultan, quand il se promène sur le détroit. Leur chef est le *Bostandji-bachi*.

Boston, v. du comté et à 45 kil. S. E. de Lincoln (Angleterre), port sur le Witham, à 6 kil. du Wash. Commerce encore actif, pêche; fabriques de toiles, fonderies. Belle église de Saint-Botolf, avec une tour haute de 100 mèt. et un phare; 20,000 hab.

Boston, capit. du Massachusetts (Etats-Unis), par 42° 22'11'' lat. N. et 73°19'20'' long. O., sur une presqu'île montueuse, à l'embouchure du Charles-River dans la baie de Massachusetts, à 700 kil. N. E. de Washington. Evêché catholique. Le port, coupé de nombreux îlots, est excellent, bien fortifié, et pourrait contenir 500 navires. La ville est belle, bien percée, avec de nombreuses promenades et places, avec des quais, des docks remarquables; parmi les monuments, l'aqueduc qui amène les eaux du lac Cochituate. — Distilleries de rhum, raffineries de sucre, brasseries, papiers de tenture, corderies, filatures de coton et de laine, bougies. Grand commerce par les canaux, sept chemins de fer et le port; service régulier de paquebots pour l'Angleterre; exportation de salaisons de porc, bœuf et poisson, d'objets manufacturés, de glace pour l'Amérique du Sud, les Antilles, l'Hindoustan, la Chine. — Boston est célèbre par ses établissements littéraires, scientifiques, d'instruction, son observatoire, ses nombreux journaux; Université d'Harvard, à Cambridge, près de la ville. Population 178,000 hab., et avec les villes voisines, situées sur la baie, et reliées à Boston par sept ponts d'une longueur extraordinaire, 250,000 hab. — Boston, fondée en 1630 par des puritains de Boston en Angleterre, donna le signal du soulèvement contre la métropole, en 1773; elle fut prise par Washington, en 1776. Patrie de Franklin.

Bostra ou **Bosra**, v. de Syrie (Turquie d'Asie), à 90 kil. S. de Damas, dans le pays de Haouran, est maintenant en ruines. Anc. capitale de l'Idumée, puis, sous Trajan, de l'Arabie romaine, colonie romaine au IIIe s., patrie de l'empereur Philippe, siége d'un évêché et d'un archevêché, elle fut détruite en 1180.

Bosworth, v. du comté et à 20 kil. O. de Leicester (Angleterre). Richard III y fut vaincu et tué, en 1485, par Henri Tudor; 2,500 hab.

Botal ou **Botalli** (Léonard), médecin, né à Asti, vivait dans la seconde moitié du XVIe s.; il fut médecin de Charles IX et de Henri III, remit en honneur, à Paris, la pratique de la saignée, dont il abusa. On nomme encore *trou de Botal* l'ouverture, remarquée par lui, qui fait communiquer, dans le cœur du fœtus, le sang veineux de l'oreillette droite avec le sang artériel de l'oreillette gauche. Ses *Œuvres* ont été recueillies à Leyde, 1660, in-8°.

Botany-Bay, ou *baie botanique*, sur la côte S. E. de la Nouvelle-Galles du Sud (Australie), reconnue par Cook en 1770, fut ainsi nommée par Banks, à cause de ses richesses végétales. Les Anglais y établirent, en 1787, une colonie pénale pour les *convicts*, bientôt transférée sur la baie de Jackson, plus au nord; mais la déportation est toujours désignée sous le nom de Botany-Bay.

Both (Jean et André), peintres flamands, frères nés à Utrecht vers 1610, morts en 1650, fils d'un peintre verrier, élèves d'Abrah. Bloemaert, firent ensemble leurs études, leurs voyages, leurs tableaux. Leurs ouvrages, pour la plupart des paysages, sont dans presque

toutes les galeries de l'Europe; le Louvre possède une *Vue d'Italie au soleil levant* et un *Défilé*.

Bothwell, village du comté de Lanark (Ecosse), à 14 kil. S. E. de Glasgow, sur la Clyde; célèbre par le château des comtes de Douglas, par les ruines de l'anc. forteresse et par le pont près duquel les *Covenantaires* furent défaits, en 1679, par le duc de Monmouth; 4,000 hab.

Bothwell (James Hepburn, comte de), seigneur écossais, célèbre par son audace, mêlé à tous les troubles de son pays, au temps de Marie Stuart, fut accusé du meurtre de Darnley, et acquitté, quoique certainement coupable; puis, il enleva la reine et la força de l'épouser, 1567. Attaqué, battu par les Ecossais soulevés, il s'enfuit, se réfugia dans les Orcades, puis en Norvége; fut pris comme pirate et mourut misérablement en 1577, dans la forteresse de Malmöé.

Bothnie (golfe de), de *Both*, profondeur. Il est formé par la partie septent. de la mer Baltique, entre la Suède à l'O. et la Finlande russe à l'E., du 60° au 66° de lat. N., sur une longueur de 600 kil. et 200 kil. de largeur. Le groupe d'Aland le sépare de la mer Baltique. Les rivages, assez découpés, sont couverts de glace de novembre à mai. Il reçoit un grand nombre de cours d'eau et renferme beaucoup de petites îles sur les côtes de Suède et de Finlande. La partie la plus resserrée du golfe, vers le centre, s'appelle détroit de *Quarken*.

Bothnie, région de la péninsule scandinave, des deux côtés du golfe de Bothnie, divisée, depuis 1809, en deux parties séparées par la Tornéa. La Bothnie russe à l'E. fait partie de la Finlande: la Bothnie suédoise à l'O. forme, avec l'ancienne Laponie suédoise, deux départements ou *lœn* du Nordland : le *Nord-Bothnie* ou *Norrbotten*, ayant une superficie de 99,500 kil. carrés avec 82,000 hab., et Pitea pour ch.-l.; le *West-Bothnie* ou *Westerbotten*, ayant 58,951 kil. carrés (sans les lacs), avec 96,000 hab., et Umea pour ch.-l. V. Nordland.

Botocoudos, peuplade indigène du Brésil, entre le rio Doce et le rio Pardo, aux limites des provinces de Minas Geraes et d'Espirito-Santo; ils vivent indépendants, nomades dans leurs forêts, rebelles à la civilisation. Ils se percent les lèvres et les oreilles pour y mettre des disques de bois (d'où leur nom; *bodoque*, en portugais, bonde de tonneau).

Botochani ou **Botoczany**, v. de la haute Moldavie, sur la Sikna, affl. du Pruth, à 85 kil. N. O. d'Iassy. Commerce actif; 37,000 hab.

Botrys (auj. *Batroun*), v. anc. de Phénicie, au N. de Byblos, sur la Méditerranée, repaire de pirates, détruite par un tremblement de terre, sous Justinien.

Botta (Charles-Joseph-Guillaume), historien, né à Saint-George en Piémont, 1766-1837, d'abord médecin en Sardaigne, puis dans les armées françaises, l'un des membres du gouvernement provisoire établi en Piémont par Joubert, fut député du départ. de la Doire au corps législatif, 1803; devint recteur de l'Académie de Nancy, 1815, puis de celle de Rouen jusqu'en 1822. Il est surtout célèbre comme écrivain; on a de lui : *Description de l'île de Corfou*, 2 vol. in-8°, 1799; *Histoire de la guerre de l'indépendance aux Etats-Unis*, 1809; *Hist. d'Italie depuis* 1789 *jusqu'en* 1814, 5 vol. in-8°, 1826; *Hist. d'Italie*, continuation de Guichardin, 10 vol. in-8°, 1834. On y trouve une grande clarté et un style élevé. — Son fils, *Paul-Emile*, consul de France à Alexandrie et à Mossoul, archéologue distingué, est célèbre par les fouilles auxquelles il a présidé à Khorsabad (ruines de Ninive).

Bottari (Jean-Gaetan), né à Florence, 1689-1775, savant prélat, travailla à la réimpression du grand dictionnaire de *la Crusca*, dirigea l'imprimerie du grand-duc, fut gardien ou custode de la bibliothèque du Vatican et aumônier intime de Benoît XIV. Il a publié et édité beaucoup d'ouvrages, le *Musée Capitolin*, 2 vol. in-fol., 1741-1750; et surtout il a refait l'ouvrage de Bosio sur les Catacombes, *Sculture e pitture sacre estratte da cimeteri di Roma*, 3 vol. in-fol., 1737-1753.

Bottiæa, partie de l'anc. Macédoine, sur la rive droite de l'Axius, où se trouvait Pella.

Botticelli (Alessandro Filippi), peintre, né à Florence, 1437-1515, élève de Filippo Lippi, peignit avec talent des fresques dans la chapelle de Sixte IV au Vatican. Après avoir produit des œuvres remarquables, que l'on retrouve à Florence, à Munich, à Dresde, en Angleterre, il devint l'un des partisans de Savonarole, et mourut misérablement. Le Louvre possède de lui : *la Vierge et l'enfant Jésus; la Vierge, l'enfant Jésus et saint Jean*.

Botzari (Marco), d'une famille grecque, célèbre parmi les Souliotes, né en Albanie, 1789-1823, prit de bonne heure les armes contre la Porte, 1806, combattit avec son père et son frère dans un régiment albanais au service de la France. En 1820, il répondit à l'appel d'Ali-Pacha, révolté contre le sultan, reparut dans les montagnes de Souli et battit les Turcs dans beaucoup de rencontres. En 1822, il fut nommé, par Mavrocordato, général de la Grèce occidentale; et, après de nouveaux exploits, fut forcé de s'enfermer dans Missolonghi. Le siége fut long; la ville ne pouvant plus résister, Botzaris, avec 240 braves, se précipite pendant la nuit du 20 août 1823 sur le camp des Turcs, y sème le carnage, mais est frappé mortellement d'une balle à la tête.

Botzen ou **Bolzano** (*Pons Drusi*), ch.-l. de cercle du Tyrol autrichien, au confl. de l'Eysach et du Talferbach, à 80 kil. S. d'Inspruck, dans une belle vallée, protégée par des digues contre les torrents. Belle cathédrale gothique. Fabr. de couvertures, de porcelaines, de soieries, blanchisseries, teintureries, tanneries, filatures. Entrepôt de commerce considérable, à la jonction des routes et des chemins de fer qui conduisent de Vérone à Inspruck ou vers la Suisse par Meran, l'Engadine, le Vorarlberg; 10,000 hab.

Bou-Saada, ch.-l. de cercle de l'arrond. de Sétif, dans la prov. de Constantine (Algérie). C'est une oasis entre Biskara et Laghouat. Jardins bien cultivés, bétail, dattes, étoffes de laines, plumes et œufs d'autruche; 4,000 hab.

Bouali ou **Banza-Loango**, capitale du Loango. V. Loango.

Bouaye, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 16 kil. S. O. de Nantes (Loire-Inférieure); 1,540 hab.

Bouc (Port de), dans l'arrond. et à 40 kil. S. O. d'Aix (Bouches-du-Rhône), au débouché du canal de Martigues dans la mer. Son port, abrité par une jetée, l'un des meilleurs de la côte, est défendu par la petite île de Bouc, qui est fortifiée et a un phare; 1,500 hab.

Bouçada, v. de l'Algérie, sur le plateau central et dans le bassin du Hodna. Prise par les Français, le 15 nov. 1849.

Boucaniers (de *boucan*, gril de bois pour sécher et fumer la viande), aventuriers français, la plupart normands, qui s'établirent dans l'île espagnole de Saint-Domingue, vers la fin du XVI° s. Ils se nourrissaient des bœufs sauvages qu'ils tuaient, et préparaient leurs peaux, en les *boucanant*, pour les vendre aux Européens. Sans lois, sans gouvernement, sans religion, mal vêtus, mais bien armés, ils vivaient dans une sorte de communauté grossière, mais fraternelle. Ils soutinrent courageusement de nombreuses luttes contre les Espagnols; et, en 1665, la France les reconnut et leur envoya un gouverneur. — V. *Flibustiers*.

Bouchain, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 18 kil. S. O. de Valenciennes (Nord), sur l'Escaut. Brasseries, raffineries de sucre. Place forte de 2° classe. Jadis capit. du comté d'Ostrevant, qui dépendait des comtes de Hainaut. Prise par Louis XI, 1477, par le comte d'Harcourt, 1649; par Turenne, 1655; par les Espagnols, 1656; par le duc d'Orléans, 1676; réunie à la France par le traité de Nimègue, 1678; prise par Marlborough, 1711; reprise par Villars, 1712; 1,685 hab.

Bouchard (Alain), historien breton, né probablement près du Croisic, dans la seconde moitié du XV° s., avocat au parlement de Bretagne; encouragé par la reine Anne, il composa les *Grandes Cronicques de Bretaigne*, Paris, 1514, petit in-fol. goth. Son style est animé et pittoresque; il est intéressant surtout pour les derniers siècles de l'histoire de la Bretagne.

Bouchardon (Edme), sculpteur, né à Chaumont en Bassigny, 1698-1762; élève de Coustou le jeune, obtint le grand prix en 1722, resta dix ans à Rome, et y gagna beaucoup de réputation. Rappelé en France, 1733; dessinateur de l'Académie des Inscriptions, 1736; membre de l'Académie des Beaux-Arts en 1745, il y devint professeur en 1746. Ses œuvres sont correctes, mais un peu froides; les plus remarquables sont : à Versailles, *St Charles Borromée communiant des pestiférés* et une partie du *Bassin de Neptune;* à Saint-Sulpice, *Jésus-Christ, la Vierge, six Apôtres*, etc; à Saint-Eustache, le *Tombeau de MM. d'Armenonville et de Morville;* la *Fontaine de la rue de Grenelle;* la *Statue équestre de Louis XV*, sur la place de ce nom, qui disparut au 10 août 1792; au Louvre, *l'Amour taillant son arc dans la massue d'Hercule* et le *Christ portant sa croix*. Il a laissé les planches fort estimées de l'*Anatomie nécessaire à l'art du dessin*, par Huguier, et du *Traité des pierres gravées*, par Mariette.

Bouchardy (Joseph), auteur dramatique, né à Paris, 1810-1852, écrivit surtout des drames pour les théâtres des boulevards : *Gaspardo le pêcheur, le Sonneur de Saint-Paul, Lazare le Pâtre*, etc.

Bouchaud (Mathieu-Antoine), jurisconsulte et érudit, né à Paris, 1719-1804, fut de l'Académie des Inscriptions en 1766; professeur de droit, à l'Ecole de droit, puis au Collége de France, 1774. Il coopéra à la rédaction de *l'Encyclopédie* et publia : *Essai historique sur l'impôt du 20e sur les successions, et de l'impôt sur les marchandises chez les Romains*, 1766; *Recherches sur la police des Romains concernant les grands chemins, les rues et les marchés*, 1784, in-8°; *Commentaire sur la loi des Douze Tables*, 1787, in-4° et 1803, 2 vol. in-4°.

Bouche (Honoré), historien, né à Aix, 1598-1671, est l'auteur estimé d'une bonne histoire de Provence, *Chorographie de la Provence* et *Histoire chronologique du même pays*, 2 vol. in-fol., Aix, 1664.

Bouche (Charles-François), mort vers 1794, avocat au parlement d'Aix, député aux Etats-généraux, membre du tribunal de Cassation, a laissé de savantes recherches sur son pays et surtout *Essai sur l'histoire de Provence*, 1785, 2 vol. in-4°.

Boucher (Jean), né à Paris, 1551-1644 ou 1646, professeur à Reims, à Paris, recteur de l'Université, prieur de la Sorbonne curé de Saint-Benoît, fut l'un des premiers et des plus passionnés Ligueurs, fit sonner le tocsin au jour des Barricades, 1588, attaqua violemment Henri III, dans ses sermons, dans ses pamphlets, célébra les vertus de son meurtrier et prêcha contre Henri IV, qui cependant lui pardonna. Ses sermons furent brûlés par le bourreau, lui-même dut se retirer à Tournay, d'où il continua à lancer ses invectives contre le roi. Ses libelles les plus célèbres sont : *Histoire tragique et mémorable de Gaverston*, 1588; *De Justa Henrici III abdicatione e Francorum regno*, 1589; *Sermons de la simulée conversion et nullité de la prétendue absolution de Henri de Bourbon; Apologie pour Jehan Chastel*, 1595, etc., etc.

Boucher (François), peintre, né à Paris, 1703-1770, élève de Lemoine, eut le grand prix de peinture en 1723; alla en Italie, mais sans profit et sans études, fut de l'Académie en 1734 et devint peintre du roi en 1765 Très-admiré de son temps pour la facilité gracieuse de son talent, pour la volupté souvent piquante de ses tableaux, Boucher a été depuis considéré comme le maître principal de l'école maniérée et affadie du XVIIIe s., avec ses amours, ses grâces, ses bergères de cour, etc. Ses œuvres ont été de nouveau recherchées de nos jours. Son œuvre est immense et ses tableaux ont pour la plupart été gravés par les artistes célèbres de son temps et par Mme de Pompadour elle-même; ils sont répandus dans une foule de galeries particulières. Le Louvre a quelques tableaux de lui; le meilleur est sans contredit le *Bain de Diane*.

Boucher d'Argis (Antoine-Gaspard), jurisconsulte, né à Paris, 1708-1791, d'une famille de magistrats, avocat, membre du conseil souverain de Dombes, conseiller au Châtelet de Paris, a laissé un grand nombre de traités estimés de jurisprudence.

Boucher d'Argis (André-Jean), son fils, né à Paris, 1751-1794, conseiller au Châtelet, résista courageusement aux menaces de la foule, qui demandait la mort du baron de Bezenval, 1789; dénonça la feuille de Marat à l'indignation publique et périt sur l'échafaud révolutionnaire. On a de lui des *Observations sur les lois criminelles de France*, 1781; *De la Bienfaisance de l'ordre judiciaire*, 1788; et *Recueil d'ordonnances des rois de France*, 18 vol. in-32.

Boucher de la Richarderie (Gilles), magistrat et littérateur, né à Saint-Germain-en-Laye, 1733-1810; fut membre du tribunal de Cassation, devint le principal rédacteur du *Journal général de la littérature de France*, publié par Treuttel et Würtz, 1798, et est surtout connu par sa *Bibliothèque universelle des Voyages*, Paris, 1806, 6 vol. in-8°, vrai modèle de bibliographie spéciale.

Boucherat (Louis), magistrat, né à Paris, 1616-1699, conseiller au Parlement, exerça plusieurs intendances sous Louis XIV, fut conseiller d'Etat, commissaire du roi aux Etats de Languedoc et de Bretagne, membre du Conseil des finances, enfin chancelier, après la mort de Le Tellier, 1685. Il exécuta rigoureusement la révocation de l'édit de Nantes, que son prédécesseur venait de signer.

Bouchers. Ils formèrent de bonne heure à Paris une corporation puissante et célèbre. La Grande-Boucherie, d'abord établie au parvis Notre-Dame, près de l'église de Saint-Pierre-aux-Bœufs, fut transférée près du Grand-Châtelet, non loin de l'église Saint-Jacques-la-Boucherie. Il y eut d'autres grandes boucheries dans le quartier de l'Université. Sous Charles VI, les bouchers, avec les Legoix, les Thibert, les Saint-Yon, à leur tête, jouèrent un rôle terrible dans la querelle des Armagnacs et des Bourguignons. Leurs statuts et priviléges, donnés par Henri III, 1587, ont duré jusqu'à la Révolution. — V. Caboche.

Bouches-du-Rhône (Départ. des), au S. de la France, a pour bornes : au N. le départ. de Vaucluse; à l'E. celui du Var; à l'O. le Rhône, qui le sépare de celui du Gard; au S. la Méditerranée. Le sol, généralement peu fertile, est coupé de rochers, de montagnes, de marais; à l'E. s'élèvent les ramifications de l'Esterel et des Alpines; à l'O., sont de grandes plaines, comme la Crau et la Camargue; au S. des étangs, comme ceux de Valcarès, de Berre, de Galéjon, de Ligagnan, etc. Il est arrosé par le Rhône, la Durance, l'Arc. Le climat est chaud, malsain seulement dans les terres marécageuses. Peu de blé, mais vignobles estimés (Cassis, Ciotat, Roquevaire); oliviers, mûriers. Moutons nombreux, chevaux dans la Camargue, vers à soie. Marbres assez beaux, eaux minérales à Aix. Fabr. de savon, de soude, de produits chimiques, de bonneterie pour l'Orient; raffineries, tanneries; grandes usines métallurgiques, distilleries; pêche du corail, du thon et des anchois. Commerce considérable par mer; les côtes appartiennent à la 5e préfecture maritime (Toulon), forment l'arrond. de Marseille et les 4 quartiers de la Ciotat, Marseille, Martigues et Arles; les autres ports sont : la Vignole, Port-de-Bouc, Ponteau et Cassis. — Le départ., partie de l'ancienne Provence, a 510,487 hect. de superficie et 556,379 hab. Le ch.-l. est Marseille. Les 3 arr. sont ceux de Marseille, Aix et Arles. Il forme l'archevêché d'Aix et l'évêché de Marseille. Cour d'appel et Académie universitaire à Aix; il fait partie de la 15e région militaire (Marseille).

Bouches-de-l'Elbe, départ. de l'empire français, sous Napoléon Ier, formé d'une partie de la Basse-Saxe Ch.-l. Hambourg; arrond. : Hambourg, Lubeck, Luneburg et Stade (1811-1814).

Bouches-de-l'Escaut, départ. de l'empire français, sous Napoléon Ier, formé de la Zélande. Ch.-l. Middelbourg; arrond. : Middelbourg, Goes et Zierickzée (1810-1814).

Bouches-de-la-Meuse, départ. de l'empire français, formé de la Hollande mérid. Ch.-l. La Haye; arrond.: La Haye, Dordrecht, Rotterdam et Middelharnis (1810-1814).

Bouches-du-Rhin, départ. de l'empire français, formé du Brabant hollandais. Ch.-l. Bois-le-Duc; arr.: Bois-le-Duc, Eindhoven et Nimègue (1810-1814).

Bouches-du-Weser, départ. de l'empire français, formé d'une partie de la Basse-Saxe. Ch.-l. Brême; arrond. : Brême, Bremerlehe, Nienbourg et Oldenbourg (1810-1814).

Bouches-de-l'Yssel, départ. français sous Napoléon Ier, formé de l'Over-Yssel hollandais. Ch.-l. Zwolle; arrond. : Zwolle, Almeloo et Deventer (1810-1814).

Bouchet (Jean), littérateur, né à Poitiers, 1476-1550, procureur, écrivit beaucoup en vers et en prose; ses ouvrages, souvent bizarres, ne laissent pas que d'être curieux; le premier il a fait alterner les rimes masculines et féminines. Il a publié : *l'Amoureux transi sans espoir*, Lyon, 1507, in-4°; *le Livret des angoisses et des remèdes d'amour*, Poitiers, 1537, in-4°; *les Regnards traversants les périlleuses voyes de folles fiances du monde*, in-fol.; *le Chapelet des Princes*, 1517, in-fol.; les *Cantiques de la sainte et dévote âme*, 1540, in-16; *le Temple de bonne renommée*, 1518, in-4°; *le Labyrinthe de fortune*, 1524, in-4°, etc. On a aussi de lui des ouvrages historiques : *la Vie et les Gestes de Louis de la Trémoille*, 1527, in-4°; les *Annales d'Aquitaine*, 1524, in-fol., etc. Le plus intéressant des nombreux ouvrages de Bouchet, les *Epistres morales et familières du Traverseur*, 1545, in-fol., est une espèce de traité sur les devoirs de chaque état.

Bouchet (Frédéric-Jules), architecte, né à Paris, 1799-1859, élève de Percier, fut surtout dessinateur antiquaire. On lui doit les *Thermes de Pompéi*, 1850; le *Laurentin, maison de campagne de Pline le consul, restituée d'après sa lettre à Gallus*, 1852, etc.

Bouchir ou **Boucher.** V. Bender-Bouchehr.

Bouchotte (Jean-Baptiste-Noel), né à Metz, 1754-1840; capitaine de cavalerie lorsque la Révolution éclata, devint bientôt colonel, sauva Courtray, après la défection

de Dumouriez, et fut nommé, par la Convention, ministre de la guerre, à la place de Beurnonville. Il conserva ces fonctions jusqu'au 1er avril 1794, au milieu des circonstances les plus difficiles, déploya beaucoup d'activité et de courage, et fut désintéressé. Après le 9 thermidor, il fut détenu pendant 15 mois, comme terroriste; mais on ne put trouver de preuves pour un acte d accusation. Il se retira à Metz et y vécut éloigné des affaires.

Boucicaut (Jean le Maingre, sire de), né à Tours, 1365-1421, fils de Jean le Maingre, dit Boucicaut, nommé maréchal par Charles V et gouverneur de Tours, se distingua par son courage à la bataille de Rosebecque, 1382; alla combattre en Prusse avec les chevaliers teutoniques, et parcourut une partie de l'Europe en cherchant des aventures. Après une nouvelle campagne en Prusse, il fut nommé maréchal de France en 1391. Il accompagna Jean de Nevers à la croisade contre les Turcs, et fut pris à la bataille de Nicopolis, 1396. Délivré, il réduisit à l'obéissance le comte de Périgord, puis conduisit une expédition contre les Turcs, au secours de Constantinople, fut nommé connétable par l'empereur Manuel et l'amena en France. Après avoir fondé l'ordre chevaleresque de *la dame Blanche à l'écu vert*, pour défendre les dames, il fut gouverneur de Gênes, 1401; mais, pendant une de ses absences, les Génois massacrèrent la garnison, 1409, et il fut forcé de revenir en France. Malgré ses avis, on livra la bataille d'Azincourt, 1415; il fut pris et mourut en Angleterre. Ses *Mémoires* ont probablement été écrits sous ses yeux.

Bouddha. Dans la religion bouddhique, on donne ce nom à l'intelligence absolue; à ceux qui possèdent la science extrême et parfaite, et surtout aux diverses incarnations de la raison suprême. Il y avait eu déjà sur la terre trois Bouddhas de cette sorte, lorsque parut celui qui devait fonder le bouddhisme.

Bouddha ou **Çâkya, Çâkya-Mouni,** vivait, suivant les Chinois et les bouddhistes du Nord, vers le XIe s. av. J. C.; suivant les Singhalais ou les bouddhistes du Sud, vers le VIIe s. Les Çâkyas ou Châkyas étaient une noble famille de l'Inde gangétique, appartenant à la 2e caste. Siddhârta, fils d un roi de cette famille, incarnation de Bouddha, devint le plus beau, le meilleur, le plus savant des hommes. A 29 ans il renonça aux honneurs, à sa famille, à ses enfants; et, suivi de quelques disciples, se retira dans un désert, où il prit le nom de Çâkya-Mouni (le Çâkya pénitent). Après six années de méditation, il vint solennellement à Bénarès, pour y exposer sa doctrine, et fut adoré comme Bouddha. Puis il alla de province en province, en prêchant à tous ses dix commandements, en terrassant de sa parole les brahmanes et les adorateurs du feu. Il vécut jusqu'à l'âge de 80 ans; puis, montant sur un arbre, il y resta deux mois et demi en méditation et mourut. Ses préceptes ont été recueillis par ses disciples. M. Barth. Saint-Hilaire a exposé sa doctrine dans le livre intitulé: *le Bouddha*, 1859.

Bouddhisme. C'est l'une des grandes religions de l'Asie; elle a été fondée par le Bouddha Çâkya. Elle paraît être une réforme du brahmanisme; elle rejetait les livres sacrés appelés *Védas*, détruisait la division par castes, s'adressait à tous les hommes, même aux étrangers, et permettait l usage de la chair des animaux. D'après le bouddhisme, toutes les créatures sont divisées en six classes: les habitants des enfers, les démons, les brutes, les génies, les hommes et les dieux; les trois premières dérivent du péché et de la matière; les trois autres de la vertu et de l'âme. Le *sansara* est l'univers visible, dans lequel tournent, par la métempsycose, tous les êtres animés. Le *nirvâna* est l'immatériel absolu, l'état de perfection auquel l'espèce humaine doit s'efforcer d'arriver. C'est pour en montrer le chemin que les Bouddhas se manifestent sur la terre, à certaines époques. Comme tout ce qui est composé est périssable, tout est dans ce monde visible soumis à un perpétuel changement; l'homme passe par tous les degrés de la vie, suivant ses mérites ou ses fautes; mais les récompenses et les peines n'ont qu'une durée limitée; pour échapper à la loi de la transmigration perpétuelle, il faut, à force de perfections, entrer dans le *nirvâna*, c'est-à-dire l'absorption de la vie individuelle en Dieu ou l'absorption dans le néant. L'univers des bouddhistes se compose de trois mondes superposés et comprenant 28 cieux. Le monde inférieur comprend mille millions de systèmes terrestres; la terre est à la partie la plus basse; au-dessous d'elle sont 32 enfers; au-dessus sont les 6 cieux *des désirs*, habités par des êtres et des divinités de plus en plus parfaites. Le second monde est celui *des formes;* ceux qui habitent les 18 cieux qui le composent sont encore soumis à certaines conditions d'existence de la matière. Le premier monde, ou le monde *sans formes*, composé de 4 cieux, est le séjour d'êtres complétement immatériels. L'intelligence suprême ne leur a donné à tous qu'une existence apparente; un jour elle cessera d'être; il n'y aura plus qu'un monde ou plutôt il n'y en aura plus, puisque chaque intelligence individuelle sera rentrée dans la grande unité. Le bouddhisme aboutit, en définitive, à une sorte de panthéisme dont l'idée de création primitive se trouve bannie. — La nouvelle religion, née au sein du brahmanisme, vers le XIe s. ou plutôt vers le VIIe s. av. J. C., se développa dans l'Inde, malgré les brahmanes; elle y fut dominante pendant plusieurs siècles; mais elle fut persécutée et se maintint seulement dans l'île de Ceylan. A diverses époques, elle se répandit dans les autres contrées de l'Asie, dans l'Indo-Chine et surtout chez les Birmans; dans la Bactriane, chez les populations tatares ou mongoles; en Chine, au Japon, mais principalement dans le Thibet. Le Bouddha Çâkya, en mourant, s'était donné un successeur, Bouddha comme lui, dans lequel son âme avait transmigré; celui-ci en fit autant; c'est ainsi que le *dalaï-lama* est encore aujourd'hui, au Thibet, l'incarnation vivante de Bouddha. Mais le bouddhisme a subi de nombreuses transformations; ses prêtres ont dénaturé sa morale sous une foule de superstitions et de subtilités; ils ont emprunté aux chrétiens nestoriens un grand nombre de cérémonies et la vie monastique; enfin, au XIIIe s., un réformateur, Tsong-Kaba, a donné au lamaïsme sa forme actuelle avec sa théologie extravagante. Le bouddhisme, avec ses différentes sectes, compte au moins, de nos jours, 200 millions d'adhérents. — La collection des livres bouddhiques comprend surtout deux grands recueils, *le Kandjour* (108 vol. in-fol.) et *le Dandjour* (240 vol. in-fol.), que possède la Bibliothèque nationale. Eugène Burnouf a donné une *Introduction à l'histoire du Bouddhisme indien*, 1844, in-fol.; M. Barthélemy Saint-Hilaire a publié le *Bouddha et sa doctrine.*

Boudet (Jean, comte), général français, né à Bordeaux, 1769-1809, de bonne heure soldat, chef de bataillon à l'armée des Pyrénées-Orientales et au siége de Toulon, parvint au grade de général de division, en combattant les Anglais aux Antilles, de 1794 à 1798. En Hollande, il battit les Anglo-Russes à Castricum, 1798, se distingua, sous Desaix, à Marengo; fit partie de l'expédition de Saint-Domingue; puis joua un rôle important dans les campagnes de 1805, 1806, 1807; aux batailles d'Essling et de Gross-Aspern, il rendit les plus grands services. Il mourut de fatigues peu après.

Boudet (Jean-Pierre), pharmacien, né à Reims, 1748-1828, fut employé par le Comité de salut public à l'extraction des salpêtres et à la fabrication de la poudre; fit partie de l'expédition d'Egypte et dirigea la pharmacie de la marine, fit les campagnes de 1805 et 1806, fut pharmacien en chef de la Charité, et membre de l'Académie de médecine. L'un des fondateurs de la Société de pharmacie, il a coopéré à la rédaction du *Code pharmaceutique* et a publié plusieurs *Mémoires* intéressants. — Son neveu, *Jean-Pierre*, né à Paris, 1778-1849, s'est également fait connaître par ses travaux pharmaceutiques; il s'est particulièrement occupé des embaumements.

Boudewyns (Ant.-François), peintre flamand, né à Bruxelles, vers 1660, élève de Van der Meulen, a travaillé à Paris avec son maître et composé des paysages estimés. Le Louvre possède de lui un *Marché aux poissons dans une ville de Flandre.*

Boudjaks. V. Bessarabie.

Boudjou, anc. monnaie d'argent en usage en Algérie avant 1830, et servant encore quelquefois dans les tribus de l'intérieur. Le boudjou valait 1 fr. 80 c.

Boudot (Jean), imprimeur du roi, mort en 1706, a publié en 1704 un *Dictionnaire latin-français*, longtemps en usage dans nos écoles, abrégé d'un dict. manuscrit, en 14 vol., composé par Jean-Nicolas Blondeau, inspecteur de l'imprimerie de Trévoux. — Boudot (Pierre-Jean), son fils, 1685-1754, l'un des plus savants bibliographes de son temps, a publié d'excellents catalogues, celui de M. de Boze surtout. — L'abbé Boudot (Pierre-Jean), frère du précédent, 1689-1771, censeur royal, fut aussi un bibliographe distingué. Il a publié avec Marin, en 1768, la *Bibliothèque du Théâtre-Français*, 3 vol. in-8°, longtemps attribuée au duc de

la Vallière. Il a aidé le président Hénault et écrit un livre pour défendre l'*Abrégé chronologique*.

Boudroum ou **Bodrun** (*Halicarnasse*), v. du gouvern. d'Aidin dans l'Anatolie (Turquie d'Asie), à 150 kil. S. de Smyrne, en face de l'île de Cos, port sur l'Archipel. Citadelle, qui a appartenu aux chevaliers de Rhodes; 11,000 hab.

Bouelles ou **Bouilles** (Charles Du), philologue, né en Picardie, 1470-1553, a laissé plusieurs ouvrages intéressants : le *Livre de l'art et science de Géométrie*, Paris, 1511, premier traité de géométrie écrit en français ; *Liber de differentia vulgarium linguarum et gallici sermonis varietate*, Paris, 1553, in-4°; *Proverbiorum vulgarium libri tres*, Paris, 1531, in-8°, explication des locutions proverbiales usitées en France au XVIe s.

Boufarik, bourg à 40 kil. S. O. d'Alger, dans la plaine de la Mitidja; poste militaire important, entre la Chiffa et l'Harach, sur la route d'Alger à Blidah. Tabacs excellents; 2,000 hab.

Boufflers, seigneurie à 12 kil. de Beauvais, érigée en comté, 1640; en duché, 1695; en pairie, 1708.

Boufflers, nom d'une des plus anciennes familles de Picardie ; elle est connue dès le XIIe s., et a donné des guerriers et même des écrivains.

Boufflers (Louis-François, marquis, puis duc de), maréchal de France, 1644-1711, entra au régiment des gardes, en 1662; se distingua sous Beaufort, Créqui, Turenne, fut maréchal de camp, 1677; colonel général des dragons, 1678, et lieutenant général, 1681. Il contribua aux victoires de Luxembourg à Fleurus et à Steinkerque, prit Furnes, devint maréchal de France en 1693, et défendit héroïquement Namur contre Guillaume III, en 1695. Dans la guerre de la succession d'Espagne, il commanda l'armée de Flandre, reçut de Philippe V l'ordre de la Toison d'or, et s'illustra surtout par son admirable résistance de Lille contre Eugène et Marlborough, 1708. Il fut alors nommé duc et pair de France. A Malplaquet, 1709, il servit volontairement sous Villars, dont il était l'ancien, et sauva l'armée dans une belle retraite.

Boufflers (Stanislas, chevalier, puis marquis de), né à Lunéville, 1737-1815, fils de l'aimable et spirituelle marquise de Boufflers, l'ornement de la cour de Stanislas, pourvu de bonne heure d'un bénéfice de l'ordre de Malte, servit comme capitaine de hussards et devint maréchal de camp; puis, gouverneur du Sénégal, laissa dans la colonie de durables souvenirs, 1785. Bien connu par ses aventures, son esprit petillant et frondeur, ses poésies érotiques et badines, ses contes en prose, il fut de l'Académie française en 1788. Député aux États-généraux, il se montra modéré et intelligent, émigra après le 10 août, passa en Prusse, rentra en France en 1800, publia le *Libre Arbitre*, revint à l'Institut en 1804, et se fit le louangeur de Napoléon et de sa famille. Ses *Œuvres* ont été recueillies en 2 vol. in-8°, 1813. On a récemment publié ses *Lettres*.

Boufflers Rouveret (Marie-Charlotte-Hippolyte, comtesse de), née à Paris, 1725-1800; veuve en 1764, elle occupa une place distinguée dans la société spirituelle de son temps. Elle fit les honneurs des salons du Temple, habité par le prince de Conti, et fut la rivale de mademoiselle de Lespinasse et de Mme du Deffand. Elle est surtout célèbre par ses relations avec Hume, Grimm et J.-J. Rousseau.

Boug. V. Bug.

Bougainville (Jean-Pierre), littérateur, né à Paris, 1722-1763, fut de l'Académie des Inscriptions, 1745, et en devint le secrétaire perpétuel en 1754. Il était de l'Académie française depuis 1747. Il a traduit l'*Anti-Lucrèce*, 1749; il a écrit : *Droits des métropoles grecques sur les colonies*, etc., 1745 ; et *Parallèle de l'expédition d'Alexandre dans les Indes avec celle de Thamas Kouli-Khan*, 1752.

Bougainville (Louis-Antoine de), navigateur célèbre, né à Paris, 1729-1811, abandonna le barreau pour la carrière des armes, fut aide de camp de Chevert, 1754, secrétaire d'ambassade à Londres, puis aide de camp de Montcalm au Canada. De retour en France, il montra une telle bravoure sur les bords du Rhin que le roi lui accorda deux pièces de canon. La paix de 1763 le décida à entrer dans la marine. Capitaine de vaisseau, il alla fonder une colonie aux îles Malouines, qu'il dut remettre aux Espagnols en 1766. Il poursuivit alors sa route par le détroit de Magellan, à travers le Grand Océan, et, de 1766 à 1769, exécuta l'un des plus beaux voyages autour du monde, explorant surtout les îles Pomotou, Taïti, les îles des Navigateurs (Hamoa), les Grandes Cyclades (Nouvelles Hébrides), la Louisiade, l'archipel Salomon, la Nouvelle-Irlande, la Nouvelle-Guinée. La relation animée de ce voyage, 1771, in-4°, compléta le succès de cette expédition. Pendant la guerre d'Amérique, il commanda une division de la flotte du comte de Grasse, devint chef d'escadre, 1779, maréchal de camp, 1780. Il eut l'idée de nouvelles découvertes vers le pôle nord, mais fut repoussé par les ministres. Il fut de l'Institut et du Bureau des longitudes en 1796; Napoléon le créa sénateur et comte. Il avait publié, bien jeune encore, un *Traité de calcul intégral*, 1754-56, 2 vol. in-4°; on lui doit encore deux *Essais historiques*, l'un *sur les navigations anciennes et modernes;* l'autre *sur les sauvages de l'Amérique septentrionale*.

Bougainville, l'une des îles principales de l'archipel Salomon (Polynésie); elle est d'un acces difficile, montagneuse et peuplée. Bougainville l'a découverte en 1768. — On a aussi donné le nom d'*Archipel de Bougainville* à l'*Archipel de Hamoa*.

Bougaroni ou **Seba-Rous** (les Sept-Caps), cap de la côte sept. d'Afrique, le point le plus sept. de l'Algérie, au N. de Collo. C'est une grosse masse plongeant dans la mer à une très-grande profondeur et se composant de sept caps successifs.

Bougeant (Guillaume-Hyacinthe), né à Quimper, 1690-1743, professa dans plusieurs colléges de jésuites et en dernier lieu à Louis-le-Grand. Un agréable badinage, *Amusement philosophique sur le langage des Bêtes*, 1739, lui causa bien des ennuis et le fit même enfermer à La Flèche. Quelques pièces satiriques contre les jansénistes et le *Voyage merveilleux du prince Fanférédin dans le pays de Romancie*, 1735, sont bien peu de chose à côté de l'ouvrage sérieux qu'il a composé sur les *Traités de Westphalie;* il renferme deux parties : l'*Hist. des guerres et des négociations qui précédèrent le traité*, 2 vol. in-12, 1727, et *Hist. du traité de Westphalie*, 1744, 2 vol. in-4° ou 4 vol. in-12. On lui doit encore une *Exposition de la doctrine chrétienne*, 2 vol. in-8°.

Bougie, v. forte de la prov. et à 230 kil. N. O. de Constantine (Algérie), dans l'arrond. de Philippeville, port spacieux, près du cap Carbon, à l'O. de la baie de Bougie, la meilleure position maritime de la côte d'Afrique. Elle est bâtie sur le flanc méridional du mont Gouraya; son territoire est marécageux, mais fertile. Commerce de grains, huile, miel; la bougie y fut, dit-on, inventée; 3,000 hab. — Elle occupe les ruines de *Saldæ*, colonie romaine, fut la capitale de Genséric avant Carthage. Prise par les Arabes en 708, elle devint l'une des villes saintes de l'islamisme, eut 100,000 hab. au XIe s., et fut la capitale du royaume puissant des Hammadites. Elle était en décadence, lorsqu'elle fut prise par les Espagnols en 1509. En 1555, elle tomba au pouvoir des deys d'Alger et devint un repaire de pirates. Les Français la prirent en 1833 ; longtemps menacée par les tribus kabyles, elle est maintenant en voie de prospérité. — Le golfe de Bougie, compris entre le cap Carvalho et le cap Carbon, reçoit l'Oued-Sahel, et renferme trois mouillages parfaitement abrités.

Bougival, village de l'arrond. et à 6 kil. N. de Versailles (Seine-et-Oise). Charmante situation sur la rive gauche de la Seine; 2,085 hab.

Bouguer (Pierre), géomètre-hydrographe, né au Croisic, 1698-1758, fils d'un professeur d'hydrographie, remporta, en 1727, le prix de l'Académie des sciences pour un *Mémoire sur la mâture des vaisseaux*, fut membre de l'Académie en 1731, de la Société royale de Londres; et, avec Godin et La Condamine, fut choisi pour aller déterminer au Pérou la figure de la terre, 1736. Il publia, à son retour, sa *Relation du voyage au Pérou*, 1744; et sa *Théorie de la figure de la terre*, 1749. On a de lui d'autres écrits qui montrent sa science : *Méthode d'observer sur mer la hauteur des astres*, 1729; *Essai d'optique sur la gradation de la lumière*, 1729; *Traité du navire, de sa construction et de ses mouvements*, 1746; *Entretiens sur la cause de l'inclinaison des orbites des planètes*, 1748; *Nouveau traité de navigation et de pilotage*, 1753; *Traité de la manœuvre des vaisseaux*, 1757, etc. Il a inventé l'*héliomètre*, pour mesurer les petits angles avec une extrême précision.

Bouhier (Jean), jurisconsulte et littérateur, né à Dijon, 1673-1746, fut président au parlement de Dijon; l'Académie française l'admit, en 1727, sans exiger la résidence. Il a beaucoup écrit en prose, en vers, et plusieurs de ses œuvres sont distinguées. Il a traduit, avec des remarques savantes, plusieurs des ouvrages de

Cicéron, le poëme de Pétrone sur la guerre civile, etc. Il a composé plusieurs poëmes, les *Amours d'Enée et de Didon*, etc Il a écrit des *Dissertations sur les Thérapeutes*, sur *Montaigne*, sur le *Traité de la servitude*, sur *Hérodote*, etc. Ses œuvres de jurisprudence, 2 vol. in-fol., 1787-88, comprennent les *Remarques sur la coutume de Bourgogne*.

Bouhours (Dominique), littérateur, né à Paris, 1628-1702, professa dans plusieurs colléges des jésuites, fut précepteur des princes de Longueville, et, plus tard, du marquis de Seignelay. Il est surtout connu comme critique et comme grammairien; homme de goût et d'esprit, poli, ingénieux, il sut apprécier les anciens et les modernes. Ses *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, 1671, firent beaucoup de bruit et furent attaqués par Barbier d'Aucour, dans son livre, les *Sentiments de Cléanthe*, mais furent défendus, surtout par l'abbé de Villars. Les *Doutes sur la langue française, proposés par le P. Bouhours à MM. de l'Académie*, lui attirèrent les invectives peu polies de Ménage. La *Manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit*, 1687, a été souvent réimprimée. Il a encore écrit des *Remarques sur la langue française*, 1674-1692; l'*Histoire de Pierre d'Aubusson*, 1676, in-4°; la *Vie de saint Ignace*, 1679, et celle de *saint François Xavier*, 1682; le *Nouveau Testament traduit en français selon la Vulgate*, 2 vol. in-12, 1697 et 1703, etc., etc.

Bouides, dynastie musulmane, issue de Bouiah, simple pêcheur de la province de Dailem, qui prétendait descendre des anciens rois de Perse, et vivait vers 900. Ses trois fils s'élevèrent aux premiers grades dans la milice des Turcs qui servaient les khalifes de Bagdad. Imad-Eddaula commença une dynastie indépendante dans l'Irak-Adjémi, vers 932. Ses successeurs agrandirent leur empire jusqu'au Ghilan et jusqu'au Kerman; ils formèrent deux branches: l'une régna sur l'Irak jusqu'en 1029, et fut remplacée par les Gaznévides; l'autre régna sur la Perse jusqu'en 1055, et fut remplacée par les Seldjoucides. Ils n'avaient laissé au khalife que l'autorité spirituelle.

Bouille (Théodore), carme déchaussé, mort à Liége en 1743, a écrit l'*Histoire de la ville et du pays de Liége*, 3 vol. in-4°.

Bouillé (François-Claude-Amour, marquis de), général, né au château de Cluzel (Auvergne), 1739-1800, se distingua à la fin de la guerre de Sept Ans, surtout au combat de Grünberg, fut gouverneur de la Guadeloupe, 1768; enleva plusieurs des Antilles anglaises pendant la guerre d'Amérique, et montra assez de générosité chevaleresque pour mériter des témoignages publics de la reconnaissance des Anglais. Lieutenant général, 1784, membre de l'assemblée des Notables, gouverneur des Trois-Evêchés, de la Lorraine et de l'Alsace, général en chef de l'armée de la Moselle, il sut faire respecter la discipline, en 1790, à Metz et à Nancy, par des actes célèbres de répression vigoureuse. Il prépara habilement la fuite de Louis XVI; mais l'arrestation de Varennes, juin 1791, fit échouer tous ses plans, et il fut forcé de quitter la France. Il se retira bientôt en Angleterre, où il publia, sur la Révolution française, 1797, des *Mémoires* pleins de loyauté et d'un style simple et concis, qui eurent beaucoup de succès.

Bouillé (Louis-Joseph-Amour, marquis de), fils du précédent, né à la Martinique, 1769-1850, aide de camp de son père, l'aida activement en 1790 et 1791, émigra avec lui, rentra en France en 1802, se distingua dans nos armées en Italie, en Allemagne et surtout en Espagne, fut nommé général de brigade et comte de l'Empire; mais forcé de quitter le service, en 1812, à cause de l'affaiblissement de sa vue, il ne s'occupa plus que de littérature. On a de lui: *Vie politique et militaire du prince Henri de Prusse*, 1809; *Mémoire sur l'évasion de Louis XVI*, 1823; *Commentaires sur le Traité du Prince*, de Machiavel, et sur l'*Anti-Machiavel*, de Frédéric II. Sa femme fut dame du palais de Marie-Louise.

Bouillet (Marie-Nicolas), philosophe et érudit, né à Paris, 1798-1865, d'une famille originaire de Saint-Etienne, élève de l'Ecole normale, fut professeur de philosophie dans plusieurs lycées de Paris, puis proviseur du collége Bourbon en 1840. Membre du conseil royal de l'instruction publique en 1845, il devint inspecteur de l'Académie de Paris, et inspecteur général. — On lui doit des éditions annotées des *Œuvres philosophiques de Cicéron et de Sénèque*, dans la collection Lemaire; une édition des *Œuvres de Bacon*, avec introduction, sommaires, etc.; une savante traduction des *Ennéades de Plotin*, 3 vol. Il a collaboré à un grand nombre de recueils, et a publié, en 1826, un *Dictionnaire classique de l'antiquité sacrée et profane*, 2 vol. in-8°; un *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*, qui a eu de nombreuses éditions depuis 1842; un *Dictionnaire universel des sciences, des lettres et des arts*, 1854; enfin, un troisième volume, complément des deux premiers, *Atlas universel d'histoire et de géographie*, qui n'a paru qu'après sa mort.

Bouilliard (Jacques), graveur, né à Versailles, 1744-1806, membre de l'Académie, contribua beaucoup à la restauration en France de l'art de graver. On lui doit la *Collection du Palais-Royal*.

Bouillon, v. du Luxembourg (Belgique), à 30 kil. O. de Neufchâteau, sur la Semoy. Château fort des anciens ducs de Bouillon. Capit. du duché de ce nom; 4,500 hab. — La seigneurie, formée de Bouillon et de son territoire, appartint au célèbre Godefroy, fils d'Eustache, comte de Boulogne, qui la tenait de sa mère, fille de Godefroy le Barbu, duc de Basse-Lorraine. Il la vendit à l'évêque de Liége, en 1095. En 1484, les seigneurs de la Mark s'en emparèrent, mais furent forcés de rendre le duché aux évêques, en conservant le titre de duc de Bouillon, dont hérita la maison de la Tour-d'Auvergne. Louis XIV s'en empara en 1676, puis rendit le duché aux princes de Bouillon, qui le conservèrent sous la protection de la France. Le duché de Bouillon fit partie, depuis 1793, des départ. français des Ardennes et des Forêts. Les traités de 1815 l'ont réuni aux Pays-Bas; le prince de Rohan-Guéménée fut, en 1816, reconnu héritier du dernier duc de Bouillon, de la maison de la Tour-d'Auvergne; il vendit ses droits au roi des Pays-Bas, en 1821. Les habitants de l'ancien duché se réunirent à la Belgique après la révolution de 1830; et cette réunion fut acceptée par le roi des Pays-Bas en 1839.

Bouillon (Godefroy de). V. Godefroy.

Bouillon (Robert de la Marck, duc de). V. La Marck.

Bouillon (Deuxième maison de). V. La Tour-d'Auvergne.

Bouillon (Duchesse de). V. Mancini.

Bouillon (Pierre), peintre et graveur, né à Thiviers (Dordogne), 1775-1831, eut le grand prix de peinture en 1797, et a publié, de 1810 à 1825, une magnifique collection de *Gravures du Musée des Antiques*, texte de M. de Saint-Victor, 3 vol. in-fol.

Bouillon-Lagrange (Edme-Jean-Baptiste), médecin et chimiste, né à Paris, 1764-1844, fut professeur de chimie au Collége de pharmacie, 1788; associé aux travaux de Fourcroy, il professa la chimie à l'Ecole polytechnique, à l'Ecole centrale du Panthéon, et fut médecin de l'impératrice Joséphine; professeur et directeur de l'Ecole de pharmacie sous la Restauration, il fut nommé membre honoraire de l'Académie de médecine. Il a analysé une foule de substances médicales, donné un grand nombre de procédés industriels, publié d'importants mémoires, un *Manuel du pharmacien* et un *Manuel de chimie* longtemps classiques.

Bouilly (Jean-Nicolas), littérateur, né près de Tours, 1763-1842, fit représenter, en 1790, sa comédie de *Pierre le Grand*, en 4 actes et en prose, mêlée d'ariettes, musique de Grétry. Avocat, il exerça quelques fonctions administratives; mais il ne fut jamais un homme politique et salua toujours le soleil levant. Il fit cependant partie de la commission de l'instruction publique, après le 9 thermidor. Il a obtenu des succès nombreux dans ses pièces: *J. J. Rousseau à ses derniers moments*, 1791; *les Irlandais-Unis*, 1795; *la Famille américaine*, 1796; *Léonore* ou *l'Amour conjugal*, 1798; *Zoé* ou *la Pauvre Petite*, *l'Abbé de l'Epée*, *les Deux Journées*, 1800; *Teniers*, *Berquin*, *Florian*, *Fanchon la Vielleuse*, 1803; *le Jeune Henri*, *Madame de Sévigné*, *Françoise de Foix*, etc. Il a aussi écrit un grand nombre de livres de morale, principalement pour l'enfance; *Contes à ma fille*, 1809; *Conseils à ma fille*; *les Jeunes Femmes*; *les Mères de famille*; *Contes offerts aux enfants de France*, etc.; enfin, *les Adieux du vieux conteur* et *mes Récapitulations*, 1836-1837.

Bouin, île sur la côte du départ. de la Vendée, au fond de la baie de Bourgneuf, réunie au continent par une chaussée, a 24 kil. de circonférence. Elle renferme de bons pâturages; la partie marécageuse est occupée par des salines; 4 canaux servent à l'écoulement des eaux. Le bourg de *Bouin* fait commerce de grains, sel, bestiaux, et a 2,776 hab.

Boukhara ou **Bokhara**, capit. du khanat de ce

nom, dans une plaine fertile traversée par un canal dérivé du Zer-Afchan, par 39°48′ lat. N. et 62°6′ long. E., est mal bâtie, avec des rues tortueuses et très-étroites; elle est entourée de murailles flanquées de tours et a 11 portes. Au centre, sur une petite colline, est l'antique palais du khan, avec une mosquée; sur la grande place de Sedjistan est une belle et vaste mosquée; Boukhara renferme 113 médresséhs ou écoles, 40 caravansérails avec boutiques, 15 bazars, etc. Fondée, dit-on, par Alexandre, résidence florissante des princes Samanides au xᵉ s., brûlée par Gengiskhan, elle refleurit sous Tamerlan, et redevint l'un des grands centres de la science musulmane. Elle ne mérite plus sa réputation de *trésor d'étude*; elle a cependant plus de 10,000 étudiants; mais l'enseignement, confié aux prêtres ou mollahs, est dans une décadence générale. Elle est devenue capit. du khanat depuis l'avénement de la dynastie des Ouzbecks; sa popul. est peut-être de 80,000 hab.

Boukharest. V. **Bucharest.**

Boukharie (Grande-) ou khanat de Boukhara, l'un des Etats du Turkestan ou Tartarie indépendante, n'a pas de limites bien déterminées; elle touche vers le N. au khanat de Khokand; à l'E. au Hissar et au khanat de Koundouz; au S. au Hérat; à l'O. au khanat de Khiva. Le sol est montagneux à l'est; toute la partie occidentale est une plaine immense, qui n'a que de petites collines, comme le Nouratagh, qu'on aperçoit au N. de Boukhara. Le pays est arrosé par l'Amou-Daria (Oxus), le Zer-Afchan, le Karchi. Le climat est agréable et sain; les parties arrosées sont fertiles et assez bien cultivées; la vigne, le tabac, la rhubarbe, le cotonnier, le mûrier prospèrent; beaucoup d'arbres, plantés au milieu des campagnes, rendent le paysage souvent agréable. Les ânes, les mulets, les moutons sont nombreux; les chevaux d'une race forte et belle. Il y a quelque industrie: tissus de coton, soie, poil de chèvre; et quelque commerce par caravanes avec la Russie, la Chine et l'Inde. Les habitants, au nombre de 2,500,000 à 3,000,000 sont : 1° des Ouzbecks, nation conquérante; 2° les Tadjiks, originaires du pays, voués à la culture des terres; 3° des Turcomans nomades, des Juifs, des Bohémiens ou Zingari, faisant le trafic dans les villes ou disant la bonne aventure; des Persans, presque tous esclaves. La plupart sont musulmans. Le gouvernement est une monarchie héréditaire et absolue; le khan prend le nom d'*Emir-al-moumenin;* il est considéré comme le propriétaire du sol; ses domaines directs sont considérables; son armée de 25,000 hommes peut être portée, en temps de guerre, à 75.000. L'esclavage est alimenté par les razzias journalières que les Turcomans font sur la frontière persane. Le pays est peu connu, car il est fermé aux étrangers et surtout aux Européens; quelques-uns y ont cependant pénétré. La capit. est Boukhara; les v. princ. sont : Samarcande, Karchi, Maro-Chahidjan, etc.; Balkh et son territoire, le district de Djizzah, les anciens khanats d'Ankoï et de Meïmaneh, dépendent de la Boukharie. — Le pays, ancienne *Sogdiane* ou *Transoxiane*, après avoir appartenu aux Perses, aux Macédoniens, aux rois de Bactriane, a été conquis par les Turcs au viᵉ s., par les Arabes vers 705, par les Turcs Seldjoucides au xiᵉ s., par les Mongols de Gengiskhan et de Tamerlan, enfin, par les Ouzbecks.

Boukharie (Petite-), prov. de l'empire chinois, appelée véritablement *Thian-chan-Nan-lou*. V. ce mot.

Boulainvilliers (Henri, comte de), historien, né à Saint-Saire en Normandie, 1658-1722, s'occupa surtout de notre histoire et de nos institutions politiques. Erudit, sincère, il appela avec conviction le système féodal le *chef-d'œuvre de l'esprit humain*, et s'efforça de retrouver les origines, le caractère et les services de cette féodalité que les historiens précédents avaient trop oubliée pour ne vanter que la royauté. Il parut paradoxal; Montesquieu combattit ses doctrines, mais lui rendit hommage; notre siècle a été plus impartial à son égard. Ses principaux ouvrages sont : *Mémoires présentés au duc d'Orléans, contenant les moyens de rendre ce royaume très-puissant*, 1727, 2 vol. in-12; *Hist. de l'ancien gouvernement de la France, avec quatorze lettres historiques sur les parlements ou états généraux*, 1727, 3 vol. in-8°; *Etat de la France, extrait des mémoires dressés par les intendants*, 1727, 3 vol. in-fol., ou 1752, 8 vol. in-12; *Mémoire pour la noblesse de France, contre les ducs et pairs*, in-12; *Hist. de la pairie de France et du Parlement de Paris*, 1753, etc.; et beaucoup d'écrits restés inédits. On lui doit encore une *Vie de Mahomet*, 1730, in-8°; *Hist. des Arabes*, 1731, 2 vol. in-12; une analyse des principes de Spinosa, etc. On lui attribue sans fondement des ouvrages irréligieux; il croyait aux rêveries de l'astrologie et a laissé manuscrite *la Pratique des jugements astrologiques sur les nativités*.

Boulak, v. de la Basse-Egypte, sur la rive droite du Nil, est le port et comme l'un des faubourgs du Kaire. Grande, irrégulièrement bâtie, elle a une belle douane, un bazar, de nombreux magasins (okéls), pour recevoir l'impôt en nature. Filature de coton, fabr. de soieries et d'indiennes, imprimerie. Incendiée par les Français en 1799, reconstruite par Méhémet-Ali, elle est très-animée et compte 18,000 hab.

Boulama, l'une des îles Bissagos (Afrique), à l'embouchure du Rio-Grande, à 4 kil. de la côte de Sénégambie, longue de 34 kil. sur 18 de large. Elle est fertile et habitée par les Bidjougas ou Bissagos.

Boulanger (Nicolas-Antoine), littérateur, né à Paris, 1722-1759, ingénieur des ponts et chaussées, chercha à expliquer, par des symboles astronomiques et par la terreur qu'inspira le déluge, l'origine des superstitions et des cultes. Les *Recherches sur l'origine du despotisme oriental*, 1761; et l'*Antiquité dévoilée par ses usages*, 1766, 3 vol. in-12, ont été publiées, mais remaniées probablement dans le sens antireligieux par le baron d'Holbach. Le *Christianisme dévoilé* n'est pas de Boulanger. Ses *Œuvres* ont été réunies en 8 vol. in-8° ou 10 vol. in-12, 1790.

Boulard (Antoine-Marie-Henri), bibliophile, né à Paris, 1754-1825, notaire, puis maire à Paris et député, fut l'exécuteur testamentaire de son ami La Harpe, et acheva la publication de son *Cours de littérature*. Passionné pour les livres, il réunit la plus nombreuse bibliothèque qu'un particulier eut jamais possédée. Il a traduit plusieurs ouvrages anglais. — Boulard, imprimeur, libraire et littérateur, né à Paris, 1750-1809, est surtout connu par son *Traité élémentaire de bibliographie*, 1804-1806, fruit de 30 années d'expérience.

Boulay, anc. ch.-l. de cant. de l'arrond. et à 24 kil. N. E. de Metz (Lorraine). Quincaillerie, produits chimiques, etc.: 2,870 hab.

Boulay, en latin Bulæus (César Egasse du), historien, né à Saint-Ellier (Mayenne), mort en 1678, professeur, recteur et historiographe de l'Université de Paris, a laissé plusieurs ouvrages sur les droits et l'organisation de ce corps et principalement : *Recueil des priviléges de l'Université de Paris*, 1675, in-4°; *Historia Universitatis*, depuis 800 jusqu'en 1600, 6 vol. in-fol., 1665-73.

Boulay de la Meurthe (Ant.-Jacques-Claude-Joseph, comte), homme d'Etat, né à Chaumousey (Vosges), 1761-1840, avocat à Nancy et à Paris, volontaire de 92, fut, après le 9 thermidor, président du tribunal civil de Nancy, accusateur public du départ., puis député au conseil des Cinq-Cents. Il y fut le chef du *parti constitutionnel et modéré*, exerça une très-grande influence, fut nommé deux fois président de l'assemblée, contribua au coup d'Etat du 18 brumaire, et, quoiqu'il eût voté contre l'Empire, rendit des services signalés, comme président de la section de législation du conseil d'Etat; il prit part à la rédaction du Code civil, et fut chargé de l'administration du contentieux des domaines nationaux. Il siégea au conseil privé et au conseil de régence, donna toujours les avis les plus sages et les plus courageux, conseilla à Napoléon de satisfaire le Corps législatif en 1813, à l'impératrice de soulever le peuple et de se défendre en 1814. Dans les Cent-Jours, il fut ministre d'Etat, prit part à la rédaction de l'*Acte additionnel*, et, représentant de la Meurthe, fit reconnaître Napoléon II comme empereur. Proscrit en 1815, il rentra en France, 1819. Il a publié : *Essai sur les causes qui*, en 1649, *amenèrent en Angleterre l'établissement de la république*, etc., livre vendu à plus de 20,000 exemplaires, et qui contribua à préparer la ruine du Directoire.

Boulay de la Meurthe (Henri-George), fils du précédent, né à Nancy, 1797-1858, s'occupa d'économie sociale, prit une part active à la Révolution de 1830, fut colonel de la 10ᵉ légion de la garde nationale jusqu'en 1848, député de la Meurthe en 1837, membre du conseil général de la Seine, 1838, député des Vosges, 1842, demanda, à deux reprises différentes, la fin de l'exil de la famille de Napoléon, fut nommé, en 1848, représentant du peuple par le départ. des Vosges, se signala au 24 juin, et fut choisi, le 20 janvier 1849, comme vice-président de la république, sur une liste de trois candidats présentés par l'Assemblée constituante. Il devint sénateur en 1852.

Boulay-Paty (Pierre-Sébastien), jurisconsulte, né à Abbaretz (Loire-Inférieure), 1763-1830, avocat, commissaire national à Paimbœuf, défendit cette ville contre

les Vendéens, fut l'un des administrateurs de la Loire-Inférieure, résista à Carrier, et fut, au conseil des Cinq-Cents, l'un des députés les plus éloquents. Il combattit les fautes du Directoire, s'opposa au 18 brumaire, retourna en Bretagne, devint conseiller à la Cour d'appel de Rennes, et a laissé : *Observations sur le projet de Code de commerce*, 1802; *Cours de droit commercial maritime*, 1821, 4 vol. in 8°; *Traité des faillites et banqueroutes*, 1825, 2 vol. in-8°; *Emérigon annoté*, 2 vol. in-4°.

Boulay-Paty (Evariste-Félix-Cyprien), son fils, né à Donges, 1804-64, avocat, se livra à l'étude des lettres, s'est distingué comme poëte, a publié plusieurs volumes d'odes, de sonnets, qui ont été récompensés par l'Académie française.

Boulle (André-Charles), ébéniste-sculpteur, né à Paris, 1642-1732, s'est rendu célèbre par le talent qu'il déploya dans la fabrication des meubles de luxe, ornés de bronzes ou de mosaïques. Louis XIV le nomma graveur du sceau et lui donna un logement au Louvre.

Boulen. V. Boleyn.

Boulibané, capit. du Bondou (Sénégambie), dans une vaste plaine, est la résidence fortifiée de l'*almamy* ou roi et des princes ou serviteurs de sa famille ; 2,000 hab.

Boullanger (André), moine augustin, dit le *petit Père André*, à cause de sa taille, né à Paris, 1578-1657, eut beaucoup de réputation comme prédicateur; mais il mêlait souvent la plaisanterie, même triviale, à la morale. Il n'a publié que l'*Oraison funèbre de Marie de Lorraine, abbesse de Chelles*, 1627.

Boullée ou **Boulée** (Étienne-Louis), architecte, né à Paris, 1728-1799, fit prévaloir le goût de l'antique, la noblesse des formes, fut de l'Académie en 1762, et a eu de bons élèves : Chalgrin, Brongniard, Durand, de Gisors, etc.

Boullongne, famille de peintres français.

Boullongne (Louis), né en Picardie, 1609-1674, contribua à l'organisation de l'Académie de peinture et de sculpture. Excellent copiste, il a peint pour Notre-Dame *Saint Siméon*, le *Miracle de saint Paul dans Ephèse* et la *Décollation de saint Paul*.

Boullongne (Bon) son fils, né à Paris, 1649-1717, élève de son père, étudia les grands maîtres en Italie, fut de l'Académie en 1677, professeur, 1678, et fut pensionné par Louis XIV. Il dessinait bien et avait un coloris vigoureux. Il a travaillé pour les Invalides, le Palais-de-Justice, Versailles, Trianon, etc. Le Louvre a de lui *le Combat d'Hercule contre les Centaures*, une *Annonciation de la Vierge*, *Saint Benoît ressuscitant un enfant*.

Boullongne (Louis), frère du précédent, né à Paris, 1654-1733, obtint le grand prix de peinture en 1672; se distingua par de belles études en Italie; fut de l'Académie en 1681, et eut dès lors une immense réputation. Il fut peintre du roi en 1724, avec lettres de noblesse héréditaire, puis directeur de l'Académie. Il était habile dans la mise en scène, dessinait correctement et eut un beau coloris. Ses principaux tableaux sont : à Notre-Dame, *la Purification*, *la Fuite en Egypte*, *le Centenier* et *la Samaritaine;* à Versailles, toute la *chapelle de la Vierge*, puis *Apollon et la fille de Glaucus*, *Jupiter en taureau*, l'*Enlèvement d'Europe*, etc,; à Trianon, *Apollon et Hyacinthe;* à Fontainebleau, *Flore et Zéphyre*, *Minerve* et le buste de *François Ier*, etc.

Boullongne (Geneviève et Madeleine), sœurs des précédents, élèves de leur père, furent reçues à l'Académie en 1669, et firent ensemble leur tableau de réception. Elles ont laissé des portraits très-estimés.

Boulogne (Etienne-Antoine de), prélat, né à Avignon, 1747-1825, se distingua de bonne heure par son talent de prédicateur, se fit entendre avec éclat dans plusieurs occasions solennelles, devant Louis XVI, se déclara contre la constitution civile du clergé, fut arrêté trois fois, condamné à la déportation, se cacha, et fut, à l'époque du Concordat, grand-vicaire de l'évêque de Versailles. Chapelain de Napoléon en 1806, aumônier de la cour en 1807, il fut évêque de Troyes en 1808, tomba en disgrâce lors du concile de 1811, et fut enfermé à Vincennes. En 1815, il prononça l'oraison funèbre de Louis XVI; fut nommé archevêque de Vienne en 1817, et pair de France en 1822. Ses *Œuvres*, en 8 vol. in-8°, contiennent des *Sermons* et *Discours*, des *Mandements et Instructions pastorales*, des *Mélanges de religion, de critique et de morale*, des *Panégyriques*, *Oraisons funèbres*, etc. Il a écrit dans un grand nombre de journaux religieux et politiques.

Boulogne, riv. de France, qui vient de la Vendée, arrose la Roche-Servière et se jette dans le lac de Grandlieu (Loire-Inférieure); elle se déverse ensuite dans la Loire, sous le nom d'*Achenau*.

Boulogne-sur-Mer (*Bononia* et *Gesoriacum* ou *Itius portus*), ch.-l. d'arrond. du Pas-de-Calais, par 50° 43′ 33″ lat. N. et 0° 43′ 25″ long. O.; à 98 kil. N. O. d'Arras et 254 de Paris (par le chemin de fer). Port à l'embouchure de la Liane; elle est bâtie sur la pente du mont Lambert; elle comprend la ville Haute (*Bononia*) et la ville Basse (*Gesoriacum*); la première, entourée de hautes murailles, avec des rues étroites et de belles maisons, renferme un vieux château octogone, l'hôtel de ville, la tour du beffroi du XIIIe s., l'église de Notre-Dame, imitation de Sainte-Geneviève de Paris, etc. La basse ville, moderne et plus grande, est le quartier du commerce; on y trouve une belle bibliothèque, un riche musée de peinture et d'histoire naturelle, des bains de mer très-fréquentés, une école d'hydrographie. Le port est grand, a 8 m. de profondeur, est contenu entre deux chaussées de 700 m. de longueur, défendues par les forts de la Crèche et de l'Heure; il n'est qu'à 32 kil. de Douvres et communique surtout avec Hull, Folkestone, Ramsgate et Londres. C'est le centre de la pêche du hareng et l'on y arme pour celle de la morue. Dentelles, toiles fines, filatures de lin, tuileries, ciment, fonderies, plumes métalliques, limes, boutons; commerce de vins et eaux-de-vie, etc. Patrie de Daunou, de Sainte-Beuve. Popul. de 40,075 hab. — Formée de Gesoriacum et de Bononia, fondées par les Romains, elle fut, sous les empereurs, le port d'embarquement pour la Bretagne; Charlemagne en fit son principal arsenal contre les pirates. Détruite par les Normands en 882, elle se releva en 912, sous la protection d'une image miraculeuse de la Vierge, arrivée, dit-on, dans le port, sous Dagobert. Elle fut la capitale du comté de Boulogne (V. Boulonnais). Henri VIII s'en empara en 1544; le traité de 1550 la rendit à la France pour 400,000 écus d'or. Pendant la Révolution, ses corsaires se distinguèrent par leurs prises; Bonaparte, en 1801, mais surtout de 1802 à 1804, en fit le centre de l'expédition qu'il projetait contre l'Angleterre; la grande armée se réunit au camp de Boulogne; le port agrandi put contenir 2,000 chaloupes canonnières; et, le 15 août 1804, Napoléon y fit la première distribution des croix de la Légion d'honneur. Une colonne monumentale, à 1 kil. et demi de la ville, de 48 m. 72, élevée de 1804 à 1821, rappelle le souvenir de ces armements qui furent inutiles.

Boulogne, ch.-l. de canton de l'arrondissement et au N. O. de Saint-Gaudens (Haute-Garonne); commerce de grains, châtaignes; coutellerie, clouterie; 1,846 hab.

Boulogne, bourg de l'arrond. de Saint-Denis (Seine), à 8 kil. O. de Paris, sur la rive droite de la Seine, en face de Saint-Cloud. Nomb. blanchisseries; 21,556 h. — Entre ce bourg, Auteuil, Passy, l'Arc-de-l'Etoile et Neuilly, se trouve le bois de Boulogne (anc. bois de Rouverai), d'une superficie d'environ 900 hect. Il renfermait autrefois le château royal de *Madrid*, bâti par François Ier, et l'abbaye de *Longchamps*, qui sont maintenant démolis. Depuis longtemps, promenade habituelle du monde élégant, le bois a été concédé, en 1852, à la ville de Paris, qui l'a transformé en un superbe parc à l'anglaise (lacs, rivières, cascades, pré Catelan, hippodrome de Longchamps, jardin d'acclimatation, etc.). Il est enclos de murs percés de 11 portes.

Bouloire, ch.-l. de canton de l'arrond. et au N. O. de Saint-Calais (Sarthe); grand commerce de grains; fab. de toiles; 2,193 hab.

Boulonnais, ancien comté de France, sur la côte de la Manche, séparé au S. du Ponthieu par la Canche, à l'E. de l'Artois, au N. E. du Calaisis ou pays reconquis, par les collines de l'Artois. — Habité d'abord par les *Morini*, il fit partie de la Belgique IIe, fut de bonne heure occupé par les Francs; puis, à l'époque féodale, eut pour premier comte Hennequin, neveu de Baudouin, comte de Flandre, à la fin du IXe s. Il appartint à différentes maisons, dont les seigneurs les plus célèbres furent : Eustache II, compagnon de Guillaume le Bâtard, père de Godefroi de Bouillon et de son frère Baudouin; Etienne de Blois, roi d'Angleterre de 1135 à 1154; Renaud de Dammartin, qui fut pris à Bouvines par Philippe Auguste; Philippe Hurepel, ennemi de sa belle-sœur, Blanche de Castille. La maison d'Auvergne le posséda jusqu'en 1430; le duc de Bourgogne, Philippe le Bon, le lui enleva et le garda au traité d'Arras

en 1435. Louis XI le reprit en 1477, donna le Lauraguais à la maison d'Auvergne en échange de ses droits, et en fit hommage à la Sainte-Vierge de Boulogne, pour le soustraire à toute suzeraineté. Le Boulonnais, quoique faisant partie de la basse Picardie, forma jusqu'en 1790 un gouvernement distinct. Les habitants, punis d'une révolte contre Louis XIV, réclamèrent en vain leurs priviléges. Les princ. villes étaient Boulogne, Etaples, Ambleteuse. C'est aujourd'hui la plus grande partie de l'arrond. de Boulogne.

Boulou ou plutôt **Bourlos**, lac qui occupe la base du Delta (Egypte) et s'étend entre les deux branches princ. du Nil, sur une longueur de 100 kil. Il est peu profond, communique avec la mer par une ouverture, avec le Nil par divers canaux.

Boulou (Le), bourg de l'arrond. et à 8 kil. N. E. de Céret (Pyrénées-Orientales). Jadis place forte, elle a encore quelques débris de murailles. Combats sanglants entre les Français et les Espagnols, en 1793 et 1794; 1,300 hab.

Boulton (Mathieu), industriel, né à Birmingham, 1728-1809, seconda J. Watt dans la fabrication des machines à vapeur et fonda la célèbre manufacture de Smetwick près de Soho.

Bounar-Baschi, bourg à 40 kil. N. O. d'Adramiti (Anatolie), sur le Scamandre, et près des ruines de l'ancienne Troie. Sources thermales.

Boupère (Le), bourg de la commune de Pouzauges, dans l'arrond. de Fontenay (Vendée). Mine d'antimoine; céréales, bétail; 2,517 hab.

Bouquet (Dom Martin), bénédictin de Saint-Maur, né à Amiens, 1685-1754, d'abord bibliothécaire de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, fut chargé par ses supérieurs de publier le *Recueil des historiens des Gaules et de la France*. Le projet de cette œuvre immense remontait à Colbert. D. Bouquet, de 1738 à 1752, fit paraître les 8 premiers volumes de cette magnifique collection, qui a été continuée par les bénédictins, Haudiguier, d'Andine, Poirier, Précieux, Clément, Housseau, Brial et par l'Académie des Inscriptions et belles-lettres.

Bourbince (La), affl. de l'Arroux, vient de l'étang de Mont-Chanain (Saône-et-Loire), longe le canal du Centre et finit à 4 kil. au-dessus de Digoin; cours de 45 kil.

Bourbon (Ile). V. Réunion (Ile de la)

Bourbon-Lancy (*Aquæ Nisinei*), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 50 kil. N. O. de Charolles (Saône-et-Loire), près de la Loire. Eaux thermales connues des Romains; bel hôpital. Ruines d'un vieux château; baronnie appartenant jadis aux sires de Bourbon; 3,228 hab.

Bourbon-l'Archambault (*Aquæ Borboniæ?*), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 26 kil. O. de Moulins (Allier). Sources thermales; bel hôpital. Ruines d'un château féodal, commencé au XIIIe s.; 3,784 hab. — Connue du temps des Romains, dont on retrouve beaucoup de traces, ancienne baronnie, elle a donné son nom à la famille des Bourbons.

Bourbon-Vendée. V. La-roche-sur-yon.

Bourbon (Théâtre du Petit-), situé près du Louvre et de Saint-Germain-l'Auxerrois, fut occupé, sous Henri III, par les comédiens venus de Venise, *gli Gelosi*. Mazarin y fit jouer les premiers opéras; Molière le reçut de Louis XIV, en 1658. On le démolit en 1660, pour faire la colonnade du Louvre.

Bourbon (Maisons de). On distingue trois maisons qui ont porté ce titre, emprunté au Bourbonnais, leur fief ou leur apanage :

1° La maison de Bourbon l'Ancien remonte certainement à Aymar ou Adhémar, qui reçut de Charles le Simple, en 913, des terres dans le Berry, l'Auvergne, l'Autunois. Plus tard, les généalogistes firent remonter cette famille à Childebrand, frère de Charles Martel. Plusieurs des successeurs d'Adhémar portèrent le nom d'Archambault; de là le nom du chef-lieu de leurs domaines, *Bourbon-l'Archambault*. Archambault VIII, mort en 1200, ne laissa qu'une fille, Mahaut ou Mathilde, mariée à Guy de Dampierre, seigneur de Saint-Dizier; leur fils, Archambault IX, commença la 2e maison de Bourbon, en 1218. La branche collatérale des Bourbon-Lancy dura jusqu'au XIVe s.; cependant il existe encore une famille qui porte ce nom.

2° La maison de Bourbon-Dampierre s'éteignit avec Archambault X, qui mourut dans l'île de Chypre, en 1249; la sirerie de Bourbon passa, par les femmes, à la maison de Bourgogne. En 1283, Béatrix, qui avait épousé Robert de Clermont, 6e fils de saint Louis, en hérita.

3° Louis Ier, leur fils, après la mort de son père, 1318, réunit le Bourbonnais au comté de Clermont, et devint duc et pair en 1327; il eut deux fils, Pierre, duc de Bourbon, et Jacques, comte de la Marche, d'où descendent les deux branches de la maison de Bourbon.

BRANCHE AINÉE.

Bourbon (Louis Ier, duc de), fils de Robert de Clermont, 1279-1341, succéda à sa mère, Béatrix, dans la sirerie de Bourbon, 1310, et à son père, 1318. Il se distingua dans la guerre de Flandre, 1297-1304, fut nommé grand chambrier de France, prit le titre de roi de Thessalonique, fut nommé duc et pair par Charles IV, 27 déc. 1327, mais garda les armes de France, soutint Philippe VI, combattit à Cassel, et suivit le roi dans les campagnes de 1338, 1339 et 1340.

Bourbon (Pierre Ier, duc de), son fils, 1311-1356, fut blessé à Crécy et périt à Poitiers. Sa fille aînée, Jeanne, épousa Charles V, et Blanche, la seconde, Pierre le Cruel, roi de Castille.

Bourbon (Louis II, duc de), fils du précédent, 1337-1410, resta huit ans en Angleterre comme otage du traité de Brétigny, servit Charles V contre les Anglais, aida Henri de Transtamare en Castille contre les musulmans, ramena Duguesclin au service de la France, et fut le tuteur du duc d'Orléans, frère de Charles VI. Il se distingua à Rosebecque, conduisit une croisade contre les pirates de Tunis, 1391; chercha à réconcilier les princes, à s'interposer entre les Armagnacs et les Bourguignons, et, quand il mourut, fut généralement regretté.

Bourbon (Jean Ier, duc de), fils du précédent, 1381-1434, se rallia au parti d'Armagnac, se défendit dans Bourges et détermina la paix d'Auxerre. En 1413, il délivra les provinces voisines de Paris des brigands qui les infestaient. En 1415, il fut pris à Azincourt; il paya jusqu'à trois fois sa rançon de 300,000 écus, sans être rendu à la liberté, fut forcé de reconnaître Henri V et Henri VI comme rois de France, et mourut captif.

Bourbon (Charles Ier, duc de), son fils, 1401-1456, d'abord comte de Clermont, se déclara pour le dauphin Charles, pacifia le Languedoc, puis rendit de grands services à Charles VII dans les provinces du centre. Il défendit Orléans en 1428, assista au sacre du roi à Reims, devint duc de Bourbon en 1434, et travailla au rapprochement de Charles VII et de Philippe le Bon, au traité d'Arras, 1435. Il prit part à la révolte de la Praguerie, 1440, fut forcé de s'humilier, perdit une partie de ses places, et vit avec douleur le supplice de son frère bâtard, Alexandre de Bourbon.

Bourbon (Jean II, duc de), fils du précédent, 1426-1488, d'abord comte de Clermont, combattit à Formigny et à Castillon, 1450-1453, fut gouverneur de Blaye et grand chambellan, 1457; puis il joua un rôle considérable dans la ligue du *Bien public*, contre Louis XI, et fut forcé de signer la trêve de Riom. Il se réconcilia avec le roi, fut gouverneur du Languedoc, chevalier de l'ordre de Saint-Michel et connétable de France, le 23 oct. 1483.

Bourbon (Charles, cardinal de), frère du précédent, 1437-1488, archevêque de Lyon, puis cardinal, prit part à la ligue du *Bien public*, se réconcilia avec Louis XI, qu'il servit souvent dans les négociations. A la mort de son frère, le duc Jean II, il prit le titre de duc de Bourbon; mais son frère, Pierre de Beaujeu, le força à lui abandonner la succession.

Bourbon (Pierre II, duc de), frère des précédents, né en 1439, d'abord sire de Beaujeu, marié avec Anne, fille de Louis XI, prit le titre de duc de Bourbon en 1488. Il mourut en 1503, ne laissant qu'une fille, Suzanne, qui porta ses titres et ses domaines à la branche de Bourbon-Montpensier, par son mariage avec son cousin, Charles, qui fut le célèbre connétable.

Bourbon (Charles, duc de), le fameux connétable, descendait par son père, Gilbert, de la branche des comtes de Montpensier, issus de Louis, 3e fils de Jean Ier, duc de Bourbon. Né en 1489, il hérita, par son mariage avec Suzanne de Bourbon, en 1505, des biens de sa maison (Bourbonnais, Auvergne, Forez, Marche, comté de Montpensier, etc.). Il se distingua au siége de Gênes, 1507, à Agnadel, 1509, en Bourgogne, contre les Suisses, 1513, fut nommé connétable par François Ier en 1515, et eut la plus grande part à la victoire de Marignan. Mais ses biens considérables, sa réputation, son caractère fier et indépendant excitèrent la jalousie du roi;

la reine mère, Louise de Savoie, dont il avait, dit-on, dédaigné l'amour, excita son fils contre lui; le connétable n'eut pas le commandement du Milanais, fut privé du poste d'honneur qui lui appartenait dans la campagne des Pays-Bas de 1521, et bientôt fut menacé, par un double procès que lui intentèrent le roi et sa mère, d'être dépouillé de presque tous ses biens. Il ne songea plus qu'à la vengeance et s'engagea, dans un traité avec Charles-Quint et Henri VIII, au démembrement de la France. Ses complots étaient à moitié découverts, lorsque François Ier essaya de le ramener au devoir; Bourbon se réfugia, de Moulins, à son château de Chantelle; puis, accompagné d'un seul gentilhomme, il passa la frontière, 1523. Il rejoignit l'armée impériale en Italie avec 6,000 lansquenets levés en Allemagne, poursuivit et battit Bonnivet, reçut les derniers soupirs et les cruels reproches de Bayard, pénétra en Provence, mais échoua au siége de Marseille, 1524. Il contribua à la défaite de François Ier à Pavie, 1525; il n'eut à se louer ni des Espagnols, ni de Charles-Quint, et résolut de se faire un royaume en Italie avec les bandes indisciplinées qui l'admiraient. Après avoir ravagé le Milanais, il se laissa entraîner par elles au siége de Rome, et fut tué d'une balle au moment de l'assaut, 6 mai 1527. Ses domaines, confisqués, furent réunis à la couronne. Avec lui finissait la branche aînée de la maison de Bourbon.

BRANCHE CADETTE.

Elle descend de Jacques, comte de **la Marche**, 2e fils de Louis Ier, duc de Bourbon, 1341-1361. Il fut tué au combat de Brignais, contre les grandes compagnies ou Tard-Venus.

Jean Ier, 1361-1393, devint, par son mariage, comte de Vendôme.

Jacques II, 1393-1438, mort sans enfants mâles, laissa à sa fille la Marche, et le comté de Vendôme à son frère Louis.

Louis, 1438-1446, est le chef de la branche des Bourbons-Vendôme.

Jean II, 1446-1478, devint, par son mariage, seigneur de la Roche-sur-Yon.

François, 1478-1495.

Charles, 1495-1537; le comté de Vendôme fut, en sa faveur, érigé en duché, et il devint le chef de toute la maison de Bourbon après la mort du connétable, 1527.

Antoine, 1537-1562, roi de Navarre par son mariage avec Jeanne d'Albret, fut le père de Henri IV.

Les frères d'Antoine furent: *François*, comte d'Enghien, le vainqueur de Cérisoles; *Charles*, cardinal de Bourbon; *Louis*, prince de Condé, tige des maisons de Condé, de Conti et de Soissons. (V. ces noms.)

Bourbon-Carency: ce rameau de la branche cadette descend de Jean, second fils de Jean Ier; il s'éteignit en 1515.

Bourbon-Montpensier; rameau de la même branche. (V. Montpensier.)

Bourbon (*Maison royale* de). Henri IV est la tige des Bourbons de France, d'Espagne, de Naples et de Parme.

1° *Bourbons de France :*

Henri IV, 1589-1610;
Louis XIII, 1610-1643;
Louis XIV, 1643-1715,
Louis XV, 1715-1774, son arrière-petit-fils;
Louis XVI, 1774-1793, son petit-fils;
Louis XVII;
Louis XVIII, 1814-1824, frère de Louis XVI;
Charles X, 1824-1830, frère de Louis XVIII.

Les deux fils de Charles X ont été le duc d'Angoulême et le duc de Berry, dont le fils, le duc de Bordeaux, né en 1820, représente la branche aînée des Bourbons.

Les **Bourbon-Vendôme** descendent de Henri IV par César, duc de Vendôme, fils de Gabrielle d'Estrées.

Les **Bourbon-Orléans** descendent de Louis XIII, par Philippe d'Orléans, 2e fils de la reine Anne d'Autriche.

Les **Bourbon-Penthièvre** descendent de Louis XIV, par le comte de Toulouse, fils de Mme de Montespan.

2° *Bourbons d'Espagne :*

Ils descendent de Philippe d'Anjou, 2e fils du grand-dauphin et petit-fils de Louis XIV, qui devint roi d'Espagne en 1700.

Philippe V, 1700-1746;
Ferdinand VI, 1746-1759;
Charles III, 1759-1788, son frère;
Charles IV, 1788-1808;
Ferdinand VII, 1814-1832;
Isabelle II, née le 10 octobre 1830, fille de Ferdinand.
Alphonse XII, né en 1857, roi en 1875.

3° *Bourbons des Deux-Siciles :*

Ils descendent de Charles, fils de Philippe V, roi d'Espagne :

Charles VII, 1738-1759, devint roi d'Espagne, sous le nom de Charles III, à la mort de son frère aîné, Ferdinand VI;

Ferdinand Ier, 1759-1806 et 1815-1825, fils de Charles VII;
François Ier, 1825-1830;
Ferdinand II, 1830-1859;
François II, renversé du trône en 1860.

4° *Bourbons de Parme :*

Ils descendent de Philippe, fils de Philippe V, roi d'Espagne :

Philippe, 1748-1765;
Ferdinand, 1765-1801;
Louis, 1801-1803;
Charles-Louis, d'abord duc de Lucques, puis duc de Parme en 1847;
Ferdinand-Joseph, assassiné en 1854;
Robert, renversé en 1859.

Bourbon (Louis, cardinal de), 4e fils de François de Bourbon, comte de Vendôme, 1493-1556, fut évêque de Laon, 1513, et cardinal, 1516. Il eut le gouvernement de Paris et de l'Ile-de-France, 1552.

Bourbon (Charles, cardinal de), fils de Charles de Bourbon, comte de Vendôme, frère puîné d'Antoine de Bourbon, 1523-1590, fut archevêque de Rouen, et se laissa entraîner par faiblesse de caractère dans le parti des Ligueurs, qui l'opposèrent à son neveu, Henri de Navarre. Après l'assassinat des Guises, il fut renfermé au château de Fontenay-le-Comte; les Ligueurs, à la nouvelle de la mort de Henri III, le proclamèrent roi néanmoins sous le nom de Charles X, 1589. Il mourut toujours prisonnier, mais bien traité, après avoir reconnu les droits de Henri IV.

Bourbon (Charles, cardinal de), 4e fils de Louis Ier, prince de Condé, 1560-1594, fut archevêque de Rouen, essaya de jouer un rôle politique pendant la Ligue et de se mettre à la tête d'une espèce de tiers-parti, mais il eut peu de talent, peu de partisans et échoua complétement.

Bourbon (Louis-Marie de), petit-fils de Philippe V, par son père Louis-Antoine-Jacques de Bourbon, 1777-1823, fut archevêque de Séville et de Tolède, 1799, 1800; Pie VII le créa cardinal. Il prêta serment au roi Joseph Bonaparte en 1808; puis se laissa entraîner dans l'insurrection espagnole; fut président de la régence de Cadix et abolit l'inquisition. Il fut disgracié par Ferdinand VII en 1814, et relégué dans son diocèse de Tolède. A la révolution de 1820, il fut placé à la tête de la junte provisoire et mourut avant la contre-révolution.

Bourbon (Louis-Henri, duc de). V. Condé.

Bourbon (Louis-Henri-Joseph, duc de). V. Condé.

Bourbon (Nicolas), dit l'*ancien*, poëte latin, né à Vandœuvres, en Champagne, 1503-1550, fut le précepteur de Jeanne d'Albret. Il a laissé 8 livres d'épigrammes, intitulées *Nugæ*, Paris, 1533, et une *Pædologia* ou distiques moraux, Lyon, 1536.

Bourbon (Nicolas), dit le *jeune*, neveu du précédent, né à Bar-sur-Aube, 1574-1644, fut professeur à Paris, prêtre de l'Oratoire et membre de l'Académie française. Il eut la réputation d'être le premier poëte latin de son temps. Ses poésies ont été imprimées à Paris, 1630, puis 1151-54. On estime surtout sa pièce latine sur le meurtre de Henri IV, *Diræ in parricidam*.

Bourbonnais (ancien pays des *Ædui* et partie de celui des *Bituriges Cubi*), anc. prov. de France, avait pour limites ; au N. O., le Berry; au N. E., le Nivernais; à l'E., la Bourgogne et le Lyonnais; au S., l'Auvergne et la Marche. Il formait un gouvernement militaire, était compris dans la généralité de Moulins, ressortissait au Parlement de Paris et avait un présidial établi à Moulins. Il faisait partie des diocèses de Bourges et d'Autun. La cap. était Moulins; les v. princ. étaient: Gannat, Vichy, Bourbon-l'Archambault, La Palisse, Néris, Saint-Amand, Montluçon, Effiat. Il a formé le départ. de l'Allier et une partie de ceux du Puy-de-Dôme, de la Creuse et du Cher. — Il fit partie du du-

ché d'Aquitaine et eut des seigneurs particuliers. (V. maison de Bourbon.) Le comté, érigé en duché-pairie par Charles IV, fut réuni à la couronne après la trahison du connétable de Bourbon.

Bourbonne-les-Bains (*Aquæ Borvonis* ou *Bormonis*), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 50 kil. N. E. de Langres (Haute-Marne), au confl. de la Borne et de l'Apance. Eaux thermales, connues des Romains, qui ont laissé là des traces de constructions importantes. Etablissement de bains appartenant à l'Etat; hôpital militaire fondé par Louis XV, en 1732; 4,059 hab.

Bourbotte (Pierre), conventionnel, né près d'Avallon, 1763-1795, élu par le départ. de l'Yonne membre de la Convention, fut l'un des plus ardents montagnards et défendit Carrier. Dans la journée du 1er prairial, il fut de ceux qui voulurent dominer la Convention, à l'aide de la populace; il fut arrêté et condamné à mort par une commission militaire jugeant à l'Hôtel de Ville. Il se frappa d'un coup de couteau; il vivait encore en arrivant à l'échafaud.

Bourbourg, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 16 k. S. O. de Dunkerque (Nord), dans une contrée marécageuse, sur la droite de l'Aa et sur le canal de Bourbourg à Dunkerque (long de 23 kil.). Fab. d'huiles, de savons, de produits chimiques; commerce de grains et de bestiaux. Jadis fortifiée, elle fut cédée à la France au traité des Pyrénées, 1659; 2,477 hab. — Bourbourg-Campagne, qui en dépend, a 2,495 hab.

Bourbre (La), affl. de gauche du Rhône, sort de l'étang de Chabons dans un contre-fort des monts de la Grande-Chartreuse, arrose la Tour-du-Pin et Bourgoin, et se grossit d'une foule de ruisseaux; 70 kil. de cours.

Bourdaloue (Louis), prédicateur célèbre, né à Bourges, 1632-1704, entra de bonne heure dans l'ordre des jésuites, eut bientôt de la réputation, comme prédicateur, et fut appelé à Paris en 1669. Il prêcha à la cour avec un succès prodigieux, et, dix fois de suite, fut chargé des sermons de l'Avent devant Louis XIV. Lors de la révocation de l'édit de Nantes, il fut envoyé dans le Languedoc pour ramener les protestants, et ses succès ne furent pas moins grands dans les campagnes qu'à la cour. Il se propose surtout de convaincre, sans renoncer pourtant à émouvoir; il veut rendre la *foi raisonnable ;* et, quand il a convaincu, il commande le respect de la vérité. Il est habile dans l'art de la composition; ses preuves sont solides et bien enchaînées; son style est grave, sans faux ornements, sans emphase, sans obscurité: « Jamais, disait Mme de Sévigné, on n'a entendu rien de plus beau, de plus noble, de plus étonnant. » On pourrait comparer son éloquence à celle de Démosthène. Sa vie fut bonne, simple et modeste, malgré son immense réputation. On regarde la première partie de sa *Passion*, comme son chef-d'œuvre. Ses *Œuvres* ont été plusieurs fois réimprimées, à Paris, 16 vol. in-8°, 1707-1734; en 17 vol. in-8°, 1822-26; les éditions Lefèvre, 1833-1834, et Firmin Didot, 1840, 5 vol. grand in-8° sont bonnes. Les sermons inédits publiés en 1823 sont apocryphes.

Bourdeau (Pierre-Alpinien-Bertrand), né à Rochechouart (Haute-Vienne), 1770-1845, d'abord avocat, adjoint au maire de Limoges, devint, grâce à ses opinions royalistes, procureur général et député sous la Restauration. En 1829, il fut sous-secrétaire d'Etat au ministère de la justice, un instant garde des sceaux, puis premier président à la cour royale de Limoges. La révolution de 1830 le fit pair de France.

Bourdeilles, comm. de l'ar. et à 23 kil. de Périgueux (Dordogne), dans une charmante position. Autrefois forteresse importante. Patrie de P. de Bourdeilles, abbé de Brantôme; 1,700 hab.

Bourdigné (Charles de), poëte français, né à Angers, vivait dans la première moitié du xvie s.; il est connu par la *Légende de Pierre Faifeu*, composée de 49 contes assez licencieux. Elle a été publiée en 1526, 1532, et réimprimée par Coustellier en 1723.

Bourdin (Maurice), antipape, né dans le Limousin, devint évêque de Coïmbre et archevêque de Braga, 1110. Malgré Pascal II, dont il était le légat, il sacra Henri V comme empereur, et encourut l'excommunication. Henri V l'opposa à Gélase II, 1118, sous le nom de Grégoire VIII. Mais il fut abandonné, pris à Sutri, ramené ignominieusement à Rome, et mourut en prison, à Fumone, près d'Alatri, 1122.

Bourdon (Sébastien), peintre et graveur, né à Montpellier, 1622-1671, fils d'un peintre sur verre, alla en Italie, se mit pour vivre aux gages d'un marchand de tableaux, et contrefit les tableaux de Claude le Lorrain, de Bamboche, de Sacchi, etc. Forcé de revenir à Paris, il peignit pour Notre-Dame son *Crucifiement de saint Pierre*, qui commença sa réputation. En 1648, il fut l'un des douze fondateurs de l'Académie de peinture et de sculpture. Christine de Suède le nomma son premier peintre, 1652. De retour en France, il exécuta surtout la belle galerie de l'hôtel de Bretonvilliers, qui a été gravée par Fiquet. Plein de feu et de facilité, mais inégal, il a abordé presque tous les genres avec succès; il est coloriste, mais son dessin est incorrect. Le Louvre possède ses deux *Portraits*, une *Sainte Famille*, *Laissez venir à moi les petits enfants*, *Jules César devant le tombeau d'Alexandre*, une *Halte de Bohémiens*, etc.

Bourdon de la Crosnière (Léonard-Jean-Joseph), conventionnel, né dans le Perche, 1758-1815, avocat, maître de pension, contribua à la journée du 10 août, fut nommé à la Convention par le départ. du Loiret, conduisit d'Orléans à Versailles les malheureux prisonniers qui y furent massacrés, fut l'un des plus farouches montagnards; puis voua une haine implacable à Robespierre, après la mort de ses deux amis, Vincent et Ronsin. Il prit la part la plus active au 9 thermidor, s'empara de l'Hôtel de Ville, et fit jeter le corps de Marat du Panthéon à la voirie. Traité d'assassin par Legendre, aux applaudissements de la Convention, il dirigea le mouvement insurrectionnel du 1er avril 1795, fut arrêté, puis profita de l'amnistie du 25 octobre. Il fit partie du conseil des Cinq-Cents, et fut employé par le Directoire à Hambourg, d'où il fit partir des émigrés. Il avait fondé, en 1793, l'*Ecole des élèves de la patrie.*

Bourdon de Vatry (Marc-Antoine, baron), son frère, né à Saint-Maur, 1761-1828, administrateur, secrétaire du comte de Grasse dans la guerre d'Amérique, entra dans l'administration de la marine, fut ministre de la marine, sous le Directoire, après l'amiral Bruix, et conserva ce poste dans les premiers temps du Consulat. Puis il donna sa démission, fut, à Anvers, ordonnateur général des Pays-Bas, devint préfet maritime, préfet de Vaucluse, de Maine-et-Loire, de l'Isère, directeur du personnel de la marine, en 1814. On lui doit le lycée d'Avignon, des ponts sur la Durance et le Rhône, la réparation de la levée de la Loire et des Ponts-de-Cé, des routes, etc. A Gênes, il fit exécuter dans la ville, sur la Scrivia, sur le Pô, des ouvrages qui lui méritèrent la reconnaissance des Génois ; ils lui ont élevé un buste.

Bourdon de l'Oise (François-Louis), conventionnel, né près de Compiègne, procureur au Parlement, fougueux révolutionnaire, se battit avec acharnement au 10 août, fut député de l'Oise à la Convention, vota avec les montagnards, attaqua les Girondins, défendit la *Terreur;* mais, après une mission dans la Vendée, la vue des excès commis au nom de la Révolution calma son exaltation. Accusé de modérantisme, il fut l'un des thermidoriens les plus décidés, conduisit Robespierre à l'échafaud, et poursuivit avec acharnement les sociétés populaires. Membre du conseil des Cinq-Cents, il se rangea dans l'opposition du parti clichyen, fit rapporter la loi qui bannissait les nobles de Paris, fut l'une des victimes du 18 fructidor, et mourut en 1797, quelque temps après son arrivée à Sinnamari.

Bourdon de Sigrais (Claude-Guillaume), membre de l'Académie des Inscriptions, 1715-1791, a composé plusieurs mémoires *sur l'esprit militaire des Gaulois, des Germains, des Français; sur l'Enéide, considérée au point de vue militaire; sur le Coin ou l'Ordre rostral* (T. XXV du *Recueil de l'Acad.*); il a traduit Végèce en français, etc.

Bourdon (Louis-Pierre-Marie), mathématicien, né à Alençon, 1779-1854, élève de l'Ecole polytechnique, professeur de l'Université, inspecteur de l'Académie de Paris, examinateur d'admission à l'Ecole polytechnique, inspecteur général des études, a publié des *Eléments d'arithmétique et d'algèbre; Application de l'algèbre à la géométrie.*

Bourdonnais (De la). V. Mahé.

Bourdonnaye (De la). V. La Bourdonnaie.

Bourdot de Richebourg (Charles-Antoine), jurisconsulte, né à Paris, 1685-1735, est connu comme éditeur d'un grand ouvrage, *Nouveau Coutumier général*, Paris, 1724, 8 tomes en 4 vol. in-fol.; il y a ajouté d'excellentes notes pour la plupart des articles de chaque coutume.

Bouret, financier, mort en 1777, fit une fortune

immense, comme fermier général, trésorier de France, etc. Il s'est rendu célèbre par ses prodigalités, souvent généreuses, plus souvent pleines de vanité. Les plus beaux esprits le courtisèrent, et il mourut, après avoir tout dépensé, sans laisser de quoi payer ses créanciers.

Bourètes. V. Bouriaites.

Bourg (Anne Du). V. Dubourg.

Bourg (Hubert Du). V. Hubert.

Bourg, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 13 kil. S. E. de Blaye (Gironde), sur la Dordogne, près de son confl. avec la Garonne, en face du Bec-d'Ambez. Anc. capitale du *Bourgès*, ayant des priviléges importants au moyen age, une abbaye bénédictine, puis des couvents de Récollets et d'Ursulines; 2,864 hab.

Bourg-Argental, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. S. E. de Saint-Etienne (Loire), au pied de trois montagnes. Centre de la culture du mûrier et de l'élève des vers à soie. La soie blanche du canton passe pour la plus belle de l'Europe. Filatures de soie, blanchisseries de toiles, rubans, crêpe, etc.; 3,064 hab.

Bourg-en-Bresse, ch.-l. du départ. de l'Ain, par 46°12'21" lat. N. et 2°53'28" long. E., sur la Reyssouse, à 420 kil. S. E. de Paris. Belle église de Notre-Dame, bel hôtel de ville; aux environs, la magnifique église de Brou. Commerce de grains, volailles, bestiaux. Patrie de Vaugelas, de l'astronome Lalande, de Bichat; Joubert est né aux environs; anc. capit. de la Bresse; 15,692 hab.

Bourg d'Oisans (*Catorissium?*), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 44 kil. S. E. de Grenoble (Isère), sur la rive gauche de la Romanche, à l'entrée d'une vallée riche et pittoresque. Mines de plomb argentifère et de cristal de roche. Fabr. de toiles de coton et commerce de planches; 2,658 hab.

Bourg de Péage, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 18 kil. N. E. de Valence (Drôme), sur l'Isère. Joli pont; on y payait jadis un droit de passage. Mûriers, filage de soie; 4,850 hab.

Bourg-la-Reine, village de l'arrond. de Sceaux (Seine), à 10 kil. S. de Paris, dans un vallon agréable, sur la Bièvre. Eglise très-ancienne. Fabr. de faïence commune. Condorcet s'y empoisonna; 2,523 hab. V. Sceaux.

Bourg-Lastic, ch.-l. de canton de l'arrond. et au S. O. de Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme); mines de fer, houille; commerce de grains, vins, bétail; 1,740 h.

Bourg-Saint-Andéol. V. Saint-Andéol au Suppl.

Bourg-Saint-Maurice, ch.-l. de canton de l'arr. de Moutiers (Savoie); commerce de grains, vins, fer; 2,509 hab.

Bourganeuf, ch.-l. d'arrond. de la Creuse, par 45°57'14" lat. N. et 0°34'50" long. O., près de la rive gauche du Thorion, à 30 kil. S. O. de Guéret. Manufact. de porcelaine, papeteries. Aux environs, houillères assez importantes. Grosse tour où fut enfermé Zizim, frère de Bajazet II; 3,620 hab.

Bourgas, v. du vilayet d'Andrinople (Turquie), port au fond du golfe du même nom, sur la mer Noire, à 110 kil. N. E. d'Andrinople. C'est le port plus important pour le commerce de la Roumélie. Escale des bateaux à vapeur du Lloyd autrichien pour Constantinople; 5,000 hab.

Bourgelat (Claude), né à Lyon, 1712-1779, peut être considéré comme le fondateur de l'hippiatrique en France. Il établit, en 1762, l'Ecole vétérinaire de Lyon, et par ses livres créa l'enseignement théorique et pratique de son art : *Traité de cavalerie*, 1747 ; *Eléments d'hippiatrique*, 1750-53, 3 vol. in-8° ; *Eléments de l'art vétérinaire*, 1765 et 1805, 2 vol. in-8°; *Traité de la conformation extérieure du cheval, de sa beauté et de ses défauts*, 1776, in-8°, etc., etc.

Bourgeois (Charles-Guillaume-Alexandre), peintre, né à Amiens, 1759-1832, excella dans la miniature et fit de précieuses découvertes sur les couleurs (bleu de cobalt, carmin tiré de la garance, etc.). Outre plusieurs Mémoires sur les couleurs, on lui doit un *Manuel d'optique expérimentale, à l'usage des artistes et physiciens*, 2 vol. in-12.

Bourgery (Marc-Jean), médecin, né à Orléans, 1797-1849, outre plusieurs ouvrages d'anatomie, a publié un magnifique ouvrage sur l'*Anatomie de l'homme*, dont 80 liv. in-fol. ont paru, de 1830 à 1849. Il en a donné, avec M. Jacob, un abrégé en 20 livraisons, de demi-grandeur, 1834-1842.

Bourges (*Avaricum*, puis *Bituriges*), ch.-l. du dép. du Cher, par 47°4'59" lat. N. et 0° 3' 43" long. E., au confl. de l'Auron, de l'Yèvre et de l'Yévrette, à 220 kil. S. de Paris. Ville triste et mal bâtie; elle a de beaux monuments, sa magnifique cathédrale gothique; l'hôtel de ville, anc. maison de Jacques Cœur; l'archevêché, l'église Saint-Bonnet, la maison des Lallemants, celle de Cujas, le musée Jacques Cœur, etc. Archevêché, Cour d'appel, 8e région militaire, direction d'artillerie. Fabr. de draps, couvertures de laine, brasseries, tanneries, coutelleries; commerce de grains, chanvre, peaux, bois et moutons. Patrie de Jacques Cœur, de Louis XI, de Bourdaloue; 35,785 hab. — Capit. des *Bituriges Cubi*, prise par César, 52 av. J. C., métropole de l'Aquitaine Ire, capitale des comtes de Berry, elle fut la résidence de Charles VII. La Pragmatique-sanction y fut décrétée en 1438. Elle eut, en 1463, une université, illustrée par Alciat, Cujas, Hotman, etc.

Bourget (Le), bourg de l'arrond. et à 9 kil. N. de Chambéry (Savoie), sur le lac du *Bourget*, qui a 16 kil. de long sur 5 de large, et communique avec le Rhône par le canal de Savières. Anc. abbaye de Cisterciens, renfermant les tombeaux des ducs de Savoie; 1,800 hab.

Bourgidou, canal dans le départ. du Gard, long de 18 kil., va du fort Peccais à Aigues-Mortes.

Bourgmestre (de deux mots allemands, *bürger*, bourgeois, et *meister*, maître), nom du premier magistrat municipal dans beaucoup de villes d'Allemagne, des Pays-Bas et de Belgique.

Bourgneuf, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 30 kil. S. E. de Paimbeuf (Loire-Inférieure), dans l'anc. pays de Retz; petit port de pêche, près de la baie du même nom, entre la pointe Saint-Gildas et Noirmoutier. Marais salants; 2,850 hab. — La baie de Bourgneuf, sur les côtes de la Loire-Inférieure et de la Vendée, est, en grande partie, comblée par les vases; la navigation y est difficile et dangereuse.

Bourgogne, anc. province de France, avait pour limites : au N. la Champagne, à l'E. la Franche-Comté, au S. E. la Bresse, au S. le Lyonnais, à l'O. le Bourbonnais et le Nivernais. On la divisait en pays : le Dijonnais, l'Autunois, le Châlonnais, l'Auxois, le Charollais, le Mâconnais, l'Auxerrois, etc. La cap. était Dijon. En 1789, elle formait un gouvernement militaire avec la Bresse, le Bugey, etc.; ces pays étaient compris également dans la généralité de Dijon. Elle était du ressort du parlement de Dijon, duquel dépendaient 23 bailliages. Elle formait les 4 diocèses d'Autun, Mâcon, Châlon, Dijon, suffragants de Lyon. C'était un pays d'*Etats*. On a fait de la Bourgogne proprement dite les départ. de la Côte-d'Or, de l'Yonne, de Saône-et-Loire; quelques petites parties de l'Aube et de la Nièvre dépendaient de l'anc. Bourgogne.

Le pays occupé par la prov. de Bourgogne, était habité d'abord par les Eduens, entre l'Allier et la Saône (Autun et Châlon), les Mandubiens (Alise, près de Semur), qui, avec les Ambarri (Bresse), les Segusiani (Forez), les Bituriges (Berry), etc., formaient une confédération gauloise rivale de celle des Arvernes. Ils appelèrent les Romains à leur secours, furent soumis des premiers par César, mais prirent part à la lutte suprême de l'indépendance, dont le siége d'Alesia est le fait héroïque. Sous les Romains, ils firent partie de la Lyonnaise Ire. A l'époque de l'invasion, les *Burgundes* ou *Bourguignons* envahirent le pays dès 407, et fondèrent un royaume dans le bassin de la Saône et dans une partie des hauts bassins de la Loire et de la Seine; il s'étendit même dans le bassin du Rhône jusqu'à la Durance. Les 8 rois Bourguignons sont : Gondicaire, 413-436; Gondioc, 463; Gondomar I, 476; Chilpéric, 491 ; Godégisèle et Gondebaud, 516; Sigismond, 524; Gondomar II, 534. Le royaume fut alors conquis par les Francs, mais conserva avec son nom et ses lois une sorte d'indépendance relative. Charlemagne en fit un duché. Dans le partage de l'empire carlovingien, au traité de Verdun, 843, l'ancien royaume des Bourguignons se trouva partagé: 1° la partie occidentale, limitée à la Saône, resta à la France et devint, plus tard, le duché de Bourgogne; 2° la partie orientale, de la Saône au Jura, ou la comté de Bourgogne, se trouva dans le royaume de Lothaire et fut, plus tard, réunie à l'empire d'Allemagne; 3° la partie méridionale devait bientôt former les royaumes de Bourgogne.

1° Duché de Bourgogne. On trouve, au temps de Charles le Chauve, un Richard le Justicier, duc de Bourgogne; puis Raoul, peut-être son fils, fut roi de France; Hugues le Grand, duc de France, puis son second fils, Henri, furent ducs de Bourgogne. Le roi Robert s'empara du duché, après la mort de son oncle. Avec son fils, Robert, frère du roi de France, Henri Ier, commença la 1re famille ducale capétienne, qui fournit 12 princes, peu célèbres : Robert, 1032-1075; Hugues Ier, mort en 1078;

Eudes Ier Borel, 1102; Hugues II, 1142; Eudes II, 1162; Hugues III, 1193; Eudes III, 1218; Hugues IV, 1272; Robert II, 1305; Hugues V, 1315; Eudes IV, 1350; Philippe de Rouvre, 1361. Le roi Jean hérita alors de la Bourgogne, mais la donna aussitôt à son fils, Philippe, qui commença la 2e maison ducale capétienne; elle a fourni 4 princes bien fameux : Philippe le Hardi, 1363-1404; Jean sans Peur, 1419; Philippe le Bon, 1467; Charles le Téméraire, 1477. La puissance de ces ducs s'était étendue, par héritage ou par conquête, bien au delà de la Bourgogne; Louis XI profita de la mort de Charles pour la démembrer, et la Bourgogne fut réunie à la couronne, comme fief masculin.

2° Comté de Bourgogne. V. Franche-Comté.

3° Royaumes de Bourgogne. Un beau-frère du roi Charles le Chauve, Boson, comte d'Autun, fonda, en 879, un royaume de *Bourgogne cisjurane*, qui comprenait la Provence, le Vivarais, le comté d'Uzès, le Dauphiné, la Bresse, le Bugey, le Lyonnais, et même la comté de Bourgogne. Il eut pour successeurs : Louis l'Aveugle, 889-923, et Hugues de Provence, 933. — Rodolphe, comte d'Auxerre, à la déposition de Charles le Gros, fonda, en 888, le royaume de *Bourgogne transjurane*, qui comprenait l'Helvétie ou Suisse en deçà de la Reuss, le Valais, Genève, la Savoie. Rodolphe II, son fils, acheta à Hugues la Bourgogne cisjurane, 933, et des deux roy. forma le *royaume d'Arles* (V. Arles), qui, en 1033, fut réuni à l'empire d'Allemagne.

Bourgogne (Cercle de). L'héritage du duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, conservé par sa fille, Marie de Bourgogne, passa à la maison d'Autriche, par son mariage avec l'archiduc Maximilien. Charles-Quint, leur petit-fils, forma, de ces provinces, Brabant, Limbourg, Luxembourg, Artois, Flandre, Hainaut, Namur, Malines, Anvers, Hollande, Zélande, Gueldre, Frise, Franche-Comté, etc., le *cercle de Bourgogne*, qui fut incorporé à l'empire d'Allemagne en 1548, et que l'on nomma souvent Pays-Bas (V. ce mot, pour les destinées ultérieures des prov. du cercle.)

Bourgogne (Canal de). Il unit les deux mers, par la Saône et l'Yonne. Il commence à Saint-Jean de Losne, sur la Saône (Côte-d'Or), passe à Dijon, Pouilly, Montbard, Tonnerre, Saint-Florentin, et finit à la Roche-sur-Yonne (dép. de l'Yonne). Il côtoie l'Ouche, franchit la Côte-d'Or à Pouilly, puis suit la Brenne et l'Armançon. Il a 242 kil. et 191 écluses. On le décida dès le temps de François Ier; des plans nombreux furent conçus et abandonnés au XVIIe et au XVIIIe s.; les travaux, commencés en 1775, puis interrompus, n'ont été terminés qu'en 1834.

Bourgogne (Théâtre de l'hôtel de). Les *Confrères de la Passion* bâtirent, vers 1548, un nouveau théâtre sur une partie du terrain de l'ancien hôtel des ducs de Bourgogne, rue Mauconseil, près de la halle aux cuirs. C'est là que furent représentées les pièces de Corneille et de Racine. Les comédiens italiens y jouèrent à plusieurs reprises; il fut démoli en 1784.

Bourgogne (Louis, duc de), dauphin de France, 1682-1712, fils du grand Dauphin et de Marie-Anne-Christine de Bavière, petit-fils de Louis XIV, élève du duc de Beauvilliers et de Fénelon, dompta son caractère, naturellement fougueux et colère, et devint un prince vertueux, juste, instruit. Il avait des idées de réformes dans l'administration et le gouvernement de la monarchie; Saint-Simon, qui fut son ami, en parle avec une admiration exagérée. Il montra peu d'habileté à la guerre, surtout dans la campagne de 1708, où Louis XIV eut la malheureuse idée de l'associer au duc de Vendôme. Il mourut d'une rougeole épidémique, six jours après la duchesse de Bourgogne, sa femme. Il fut le père de Louis XV. Le P. Martineau a publié un vol. sur les *Vertus du duc de Bourgogne;* l'abbé Fleury, qui fut son sous-précepteur, a écrit son *Portrait*, 1714; l'abbé Proyart a écrit sa *Vie*, 2 vol. in-12, 1783. M. Monty a publié un livre intéressant sur le *duc de Bourgogne*.

Bourgogne (Marie-Adélaïde, duchesse de), fille de Victor-Amédée, duc de Savoie, épouse du duc de Bourgogne, dès 1697, charma la cour et la vieillesse de Louis XIV par son esprit et par ses grâces; elle mourut d'une rougeole épidémique, le 12 fév. 1712, six jours avant son mari. M. de Noailles a publié, en 1850, des *Lettres* inédites de cette princesse, dont Saint-Simon a fait un portrait si enchanteur.

Bourgoin, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 14 k. N. O. de la Tour-du-Pin (Isère), près de la Bourbre. Tribunal de 1re instance de l'arrond. Commerce de laines fines; manuf. de coton, draps, papiers; 5,021 h. — Les marais de *Bourgoin*, entre les confl. de la Bourbre et du Guiers, jadis d'une longueur de 75 kil., maintenant en partie desséchés, produisent d'excellentes tourbières. C'est probablement la place occupée anciennement par un bras du Rhône, beaucoup plus court que le lit actuel.

Bourgoin (François), théologien, d'une famille originaire du Nivernais, né à Paris, 1585-1662, docteur en Sorbonne, curé de Clichy, résigna ces fonctions en faveur de Vincent de Paul, 1611, et s'adjoignit au cardinal de Bérulle pour fonder la congrégation de l'Oratoire. Il succéda au P. Condren comme supérieur général, déploya une activité qui parfois parut excessive; publia les œuvres de Bérulle, et écrivit plusieurs ouvrages estimables : *Vérités et excellences de J. C. disposées par méditations*, 1636, 6 vol. in-12; *Homélies chrétiennes*, 1642, 1651. Bossuet a prononcé son oraison funèbre.

Bourgoin (Marie-Thérèse-Etiennette), actrice du Théâtre-Français, née à Paris, 1785-1833, d'une charmante figure, distinguée, spirituelle, eut le plus grand succès dès ses premiers débuts, et remplit avec talent les principaux rôles dans la tragédie et la comédie. Ses bons mots, satiriques et mordants, ajoutèrent encore à sa réputation.

Bourgoing (Jean-François, baron de), diplomate, né à Nevers, 1748-1811, fut secrétaire de légation près la diète germanique et en Espagne; puis, en 1787, ministre de Louis XVI près le cercle de Basse-Saxe, et ministre à Madrid. Il fut employé à préparer la paix de Bâle avec l'Espagne, 1795; fut, après le 18 brumaire, envoyé en Danemark, en Suède, en Saxe. Correspondant de l'Institut, il a écrit : *Tableau de l'Espagne moderne*, 1789, 3 vol. in-8°; *Mémoires sur Pie VI*, 1798, 2 vol. in-8°; la traduction de l'*Histoire des Flibustiers* d'Archenholtz et de l'*Histoire de Charlemagne* d'Hegewisch; le *Voyage du duc du Châtelet en Portugal*, 1808, 2 vol. in-8°; la *Correspondance de Voltaire et du cardinal de Bernis*. Un de ses fils, *Charles-Paul-Amable* de Bourgoing, né à Hambourg, 1791, a suivi avec succès la carrière diplomatique, a été ambassadeur en Espagne, 1849-51, et est devenu sénateur.

Bourgs-Pourris, en anglais *rotten-boroughs*, nom qu'on a donné à des bourgs presque déserts, qui, jadis plus importants, avaient conservé le droit d'élire des représentants au Parlement d'Angleterre. Ils étaient devenus la propriété de quelques riches personnages qui pouvaient ainsi disposer d'un grand nombre de siéges à la Chambre, et en faisaient même un trafic honteux. La réforme de lord Grey, 1832, a supprimé en partie cet abus.

Bourgueil, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 16 k. N. O. de Chinon (Indre-et-Loire), sur le Doit ou Authion; commerce de vins estimés; fab. d'huile de noix; aux environs, cultures en grand de réglisse, fenouil, coriandre, anis, etc.; 3,310 hab. — Célèbre abbaye de bénédictins avant la Révolution.

Bourguet (Louis), naturaliste et archéologue, né à Nîmes, 1678-1742, vécut en Suisse, où sa famille protestante avait été forcée de se retirer, a publié de curieuses dissertations sur les pétrifications, les cristaux, les fossiles; chercha à expliquer les inscriptions étrusques. Leibniz, qui encouragea ses travaux, estimait ses connaissances en philosophie et entretint avec lui une correspondance suivie.

Bourguignon (Le). V. Courtois.

Bourguignons (Faction des); elle fut opposée, en France, à la faction des Armagnacs au XVe s. L'ambition des princes qui se disputaient le pouvoir pendant la démence de Charles VI en fut la cause principale; lorsque le duc d'Orléans, frère du roi, eut été assassiné, en 1407, par son cousin le duc de Bourgogne, Jean sans Peur, les princes d'Orléans, dirigés par le comte Bernard d'Armagnac, commencèrent la guerre contre le meurtrier. Jean était soutenu par la noblesse belliqueuse de Bourgogne, par l'argent et les bras des Flamands, par le parti populaire en France, à Paris surtout, où la faction des Bouchers, des Cabochiens, commit tant d'excès. Les Anglais profitèrent de cette lutte malheureuse; Henri V revendiqua la couronne de France et fut victorieux à Azincourt, 1415; tandis que les Armagnacs étaient impitoyablement égorgés à Paris par les Bourguignons et les Cabochiens, Henri V prenait la Normandie. L'assassinat de Jean sans Peur, à l'entrevue du pont de Montereau, redoubla les haines; et le nouveau duc, Philippe le Bon, signa le traité de Troyes avec les Anglais, et reconnut les droits de Henri V à la

couronne de France, 1420. Sous Charles VII, l'alliance des Bourguignons avec les Anglais fut sur le point d'amener leur triomphe; l'apparition de Jeanne d'Arc sauva la nationalité, et le traité d'Arras, 1435, réconciliant Philippe le Bon avec Charles VII, mit fin à la faction des Bourguignons.

Bourhanpour, v. de l'Etat de Sindhya (Hindoustan), à 400 kil. de Bombay, sur la rive droite du Tapty, dans une vallée fertile, est entourée de murailles. Elle a une très-belle mosquée. Quoique déchue, elle est encore considérable et renferme beaucoup de *bohrahsa*, musulmans qui s'adonnent au commerce. Les Anglais l'ont prise aux Mahrattes en 1803.

Bouriaites, **Bouriates**, **Bourètes** ou **Bouroutes**, peuple mongol de la Sibérie méridionale, aux environs du lac Baikal, de l'Angara, de la Tongouska jusqu'aux bords de l'Iénisei. Ils ressemblent aux Kalmouks, sont hospitaliers, mais curieux, aimant les courses de chevaux, l'araki (liqueur faite de lait aigri), fort sales et indolents. Ils ont de grands troupeaux de chevaux, chameaux, bœufs, moutons, chèvres, et font un commerce assez actif avec Kiakhta. On dit qu'ils sont au nombre de 150,000. Ils sont soumis à la Russie depuis 1644.

Bourignon (Antoinette), visionnaire, née à Lille, 1616, morte à Franeker, 1680, s'imagina avoir reçu de Dieu la mission de rétablir le véritable esprit évangélique; se fit chasser, par ses folles opinions, des Pays-Bas, de Hollande, d'Alsace, et n'en eut pas moins de nombreux prosélytes. Les *Œuvres* de cette illuminée, réunies par Poiret, forment 21 vol. in-8°, Amsterdam, 1679-1684.

Bourlie (Antoine de **Guiscard**, abbé **de la**), homme politique, 1658-1711, possesseur de riches bénéfices, forcé de se retirer en Hollande pour une faute inconnue, s'efforça de seconder l'insurrection des protestants dans les Cévennes et se réfugia en Angleterre, où il publia les *Mémoires du marquis de Guiscard*, 1705, in-12. Soupçonné d'intelligence avec le ministère français, arrêté, il blessa de deux coups de canif le chancelier qui l'interrogeait et le duc de Buckingham. Il mourut dans sa prison.

Bourlos. V. Boulou.

Bourmont (Louis-Auguste-Victor, comte de **Ghaisne** de), maréchal de France, né au château de Bourmont (Maine-et-Loire), 1773-1846, enseigne aux gardes-françaises en 1789, émigra, servit dans l'armée de Condé, commanda dans la Vendée, sous Scépaux, dès 1794; fut l'un des chefs de l'insurrection en 1799; résista aux sollicitations de Bonaparte, et, après l'explosion de la machine infernale, fut incarcéré au Temple, puis à Besançon. En 1804, il parvint à fuir et se retira en Portugal. Il en sortit comme attaché à l'état-major de Junot, qui bientôt obtint sa grâce. Il entra alors dans l'armée impériale, se distingua surtout dans les campagnes de Russie, de Saxe, de France, et devint général de division. En 1815, chargé de réunir les troupes que devait commander le maréchal Ney, il fut témoin de leur défection, et revint à Paris au moment du départ de Louis XVIII. Il accepta le commandement d'une division dans l'armée qui devait combattre en Belgique; la veille de la bataille de Fleurus, il remit ses troupes et ses instructions au général Hulot, et se retira près de Louis XVIII. Après Waterloo, il rendit de grands services au roi et même au pays en Flandre et en Artois; fut commandant de la 2e division d'infanterie de la garde royale, fit la campagne d'Espagne en 1823, fut nommé pair, et accepta le ministère de la guerre le 8 août 1829. Commandant en chef de l'expédition dirigée contre Alger, il débarqua, le 14 juin 1830, avec ses quatre fils, vit, le 24, tomber l'un d'eux à ses côtés, et entra dans Alger le 5 juillet. Le 22, il fut créé maréchal de France; à la révolution de Juillet, il fut remplacé par le général Clausel. Il reparut en Vendée avec la duchesse de Berry, 1832; alla soutenir en Portugal la cause de D. Miguel; profita de l'amnistie de 1840; mais sa présence à Marseille excita une émeute populaire. Il revint vivre à Nantes et dans son château de Bourmont, où il mourut.

Bourne (**La**), affl. de gauche de l'Isère, vient des monts Embel, arrose Pont-en-Royans et se grossit du Vernaison et de la Lionne. Son bassin forme l'anc. pays du *Royans*.

Bourne, v. du comté et à 54 kil. S. E. de Lincoln (Angleterre). Source minérale très-fréquentée; 4,000 hab.

Bourne (Hugh), sectaire anglais, 1772-1852, se sépara des Wesleyens, organisa, en 1810, la société des *Méthodistes*, et répandit ses doctrines dans les Iles Britanniques, au Canada, aux Etats-Unis.

Bournou, **Bornou** ou **Birnie**, roy. du Soudan ou Takrour (Afrique centrale), au N., à l'O. et au S. du lac Tchad, est un pays plat en général, arrosé par le Yeou, le Charry, etc.; le règne végétal est très-riche (palmiers, grains, riz, etc.); il y a des animaux domestiques, mais aussi des bêtes sauvages et féroces. Les chaleurs sont grandes de mars en juin. Le pays est peuplé et renferme beaucoup de villes, comme Angornou, Yeddie, Digoa, Sogama, Kingoa. La capit. est Kouka. — Les habitants sont des *Schouas*, arabes d'origine, musulmans, guerriers, formant la race dominante; et des *Kanowrys* ou *Kanorys*, nègres soumis, adorant les fétiches. Plusieurs pays voisins semblent tributaires du sultan de Kouka: le Mandara, le Marghi à l'O.; le Damagran, au N.; le Loggoun, le Bagherméh à l'E.; le Kanem au S., etc.

Bourou, île de l'archipel des Moluques (Malaisie), à 80 kil. O. de Céram, a 110 kil. sur 60; au milieu d'une mer profonde, elle s'élève comme entourée de murailles; elle est montueuse, pittoresque, fertile, mais humide. Elle renferme beaucoup de bois peuplés d'oiseaux. Sur les côtes sont des Malais, dans l'intérieur des Alfourèses ou Harafouras, sauvages doux et timides. Il y a peut-être 60,000 hab. Un gouverneur hollandais réside à *Cayeli* ou *Bourou*.

Bourrienne (Louis-Antoine **Fauvelet de Charbonnière** de), né à Sens, 1769-1834, ami de Bonaparte à l'école de Brienne, visita l'Allemagne, la Pologne, et devint, en 1797, le secrétaire intime de son ami, général en chef de l'armée d'Italie. Il le suivit en Egypte, resta secrétaire du premier consul, tout en étant conseiller d'Etat; puis fut disgracié et envoyé, comme ministre plénipotentiaire, à Hambourg, 1802. Accusé d'avoir spéculé sur l'introduction des marchandises anglaises prohibées, il revint en France, 1813, fut nommé directeur des postes par le gouvernement provisoire, et préfet de police par Louis XVIII. Il le suivit à Gand, fut nommé ministre d'Etat; et, député de l'Yonne, siégea au côté droit jusqu'en 1827. La révolution de 1830 et la perte de sa fortune égarèrent sa raison. Ses *Mémoires*, publiés de 1829 à 1831, 10 vol in-8°, ont des parties curieuses, intéressantes, mais renferment des erreurs et manquent parfois d'impartialité, comme le prouve l'ouvrage intitulé: *Bourrienne et ses erreurs volontaires et involontaires*, 1830, 2 vol. in-8°.

Boursault (Edme), poëte, né à Mussy-l'Evêque (Bourgogne), 1638-1701, vint à Paris, ne sachant que le patois de sa province, se forma lui-même, et devint un écrivain assez remarquable, qui eut du succès. Une gazette rimée attira sur lui l'attention de Louis XIV, qui le chargea d'écrire, en 1671, un livre pour le dauphin, la *Véritable étude du souverain;* il refusa la place de sous-précepteur du prince, parce qu'il ne savait pas les langues anciennes; ce fut aussi le motif modeste qui l'empêcha de se mettre sur les rangs pour entrer à l'Académie française. Indépendant de caractère et d'opinion, il perdit la pension de 2,000 liv. que lui valait sa gazette, parce qu'il avait attaqué plusieurs personnages de la cour et le confesseur de la reine; le crédit seul de Condé le sauva de la Bastille. On ne lui reproche que ses attaques contre Boileau et surtout contre Molière, dont il croyait avoir à se plaindre. Ses tragédies sont aujourd'hui oubliées; son *Germanicus* fut l'occasion d'une aigre querelle entre Corneille et Racine; ses comédies qui eurent le plus de succès sont: le *Mercure galant*, *Esope à la ville*, *Esope à la cour*. Il écrivit contre Boileau la *Satire des Satires*, et contre Molière, la *Contre-critique de l'Ecole des Femmes*. Son *Théâtre* a été imprimé à Paris, 1725-1746, 3 vol. in-12. Il a composé des romans, des fables, des contes, des bons mots. Il occupait une place de receveur des tailles à Montluçon, ce qui lui donna de l'aisance.

Boursault (Jean-François), conventionnel, né à Paris, 1752-1842, d'abord directeur de théâtre à Marseille et à Paris, fit jouer quelques pièces avec succès, puis, nommé premier suppléant de Paris, entra à la Convention, sauva plusieurs députés proscrits au 31 mai, et se distingua par son humanité dans ses missions en Bretagne et dans le départ. de Vaucluse. Il se lança ensuite dans de grandes entreprises industrielles, reprit la direction de la salle Molière en 1807, et riche, réunit dans sa demeure une foule d'objets précieux et une belle galerie de tableaux; son jardin de la rue Blanche était l'un des plus célèbres de l'Europe.

Bourvalais (Paul **Poisson** de), financier, mort

en 1719, fils d'un paysan de Rennes, laquais chez le fermier général Thévenin, facteur chez un marchand de bois, huissier, fut protégé par Pontchartrain, prit le nom de Bourvalais, fit une grande fortune par ses opérations financières, fut anobli et recherché, même par le frère de Louis XIV. Il échappa aux chambres ardentes de 1716, mais son ignorance attira sur lui une foule d'épigrammes.

Bouscat (Le), bourg de l'arrond. de Bordeaux (Gironde). Asile d'aliénés. Fab. d'allumettes chimiques, de vernis; 4,182 hab.

Bouschir. V. Bender-Bouchehr.

Boussa, v. du Takrour ou Soudan (Afrique centrale), sur une île du Kouarra ou Niger, capit. de l'Etat de ce nom dans le Burgou. C'est là que périt Mungo-Park, attaqué par les habitants; 15,000 hab.

Boussac, ch.-l. d'arrond. de la Creuse, par 46° 20′ 57″ lat. N., et 0° 7′ 26″ long. O., sur un rocher escarpé, près de la petite Creuse, à 48 kil. N. E. de Guéret. Entourée de murailles avec un vieux château. Commerce de bestiaux; 1,046 hab. — Le tribunal de 1re instance est à Chambon.

Boussac (La), bourg de l'arrond. de Saint-Malo (Ille-et-Vilaine). Produits agricoles; 3,111 hab.

Boussac (Jean de **Brosse** de), chambellan et maréchal de France sous Charles VII, 1375-1433, se distingua contre les Anglais aux siéges d'Orléans, de Compiègne et de Lagny.

Bousseau (Jacques), sculpteur, né à Chavagnes (Deux-Sèvres), 1681-1740, travailla beaucoup avec son maître Coustou, fut de l'Académie en 1715, devint premier sculpteur de Philippe V. La plus grande partie de son œuvre est à Madrid; en France, il a laissé : *Hercule tendant son arc; Saint Maurice et saint Louis*, à Notre-Dame de Paris; le *tombeau de d'Argenson*, à la Madeleine de Tresnel; le grand autel de la cathédrale de Rouen.

Boussole. On a longtemps attribué cette précieuse invention à Flavio Gioja d'Amalfi, qui vivait à la fin du XIIIe s. Mais il est fait mention de la boussole, sous le nom de *marinette*, dans la Bible de Guyot de Provins, au XIIe s.; et elle était alors en usage en Orient, comme en Occident. Il paraît que les Chinois la connaissaient depuis longtemps, et que, par l'intermédiaire des Arabes, elle est arrivée jusqu'aux Européens, qui l'ont perfectionnée et ont pu, au XVe s., s'aventurer loin des côtes et tenter de grandes découvertes. On sait qu'elle est formée par une aiguille d'acier aimantée, dont les bouts se terminent en flèche; elle tourne autour d'un cercle gradué et a la propriété de se diriger vers le nord.

Boussu, v. du Hainaut (Belgique), à 12 kil. O. de Mons, sur la Haisne. Château des comtes de Caraman-Beaumont. Houille; 6,000 hab.

Boussu (Gilles-Joseph de), né à Mons, 1681-1755, a fait de grandes recherches sur l'histoire de son pays. On lui doit : *Histoire de la ville de Mons*, 1725; *Histoire de la ville d'Ath*, 1750; *Histoire de la ville de Saint-Ghislain.*

Bout (Pierre), peintre de genre et de paysage, né à Bruxelles, en 1660, a laissé des œuvres estimées.

Boutan ou **Bhotan,** Etat tributaire de l'empire chinois, ou plutôt du grand-lama du Tibet, sur le revers méridional de l'Himalaya, occupe un plateau élevé, dont les pentes appartiennent au bassin du Brahmapoutre. Il touche au Tibet au N., aux possessions anglaises de l'Assam, du Bengale et du Sikkim au S. E., au S. et au S. O. Il a 350 kil. de l'E. à l'O., et 150 à 200 du N. au S. Le climat est tempéré, excepté sur les montagnes, couvertes de glaciers éternels; les vallées sont fertiles et bien cultivées; il y a des forêts peuplées d'éléphants, de rhinocéros, de chevaux et de singes. Il se divise en deux parties, la principauté de Bidjni et le Boutan partagé en 3 provinces : Daro, Tongsa et Tacca. Le gouvernement appartient au *deb radjah*, chef séculier, ou plutôt au *dharmha* ou *dhurmah radjah*, regardé comme une incarnation de Brahma; deux *penlows* ou gouverneurs ont d'ailleurs presque tout le pouvoir; le *paro penlow* pour le Boutan occidental, et le *tongso penlow* pour le Boutan oriental. Pas de castes, mais 4 classes; celle des laboureurs est abrutie par une affreuse misère; les prêtres sont nombreux et puissants; les employés oppriment leurs subordonnés; les femmes sont généralement maltraitées. La religion est à peu près celle du Tibet. Les Boutaniens ou Bhotanèses rappellent par leurs traits et leur habillement les Mongols et les Kalmouks; cependant on croit que le pays a été occupé par une colonie venue du Thibet; les édifices conservent le type bien connu de l'architecture tibétaine et chinoise. Les uns disent qu'ils sont au nombre de 1,800,000; les autres que la population n'atteint pas 1,000,000. La capit. est Pounakha; les v. principales sont : Tongso, Tassisudon, Paio, Bidjni, aux Anglais. Tributaires de l'empereur de la Chine, ils commencent à avoir quelques relations avec les Anglais. A la suite des déprédations nombreuses commises par les Bhotanèses sur le territoire anglais, après une ambassade qui échoua complétement, le gouvernement de Calcutta a commencé la guerre, à la fin de 1864; il a annexé le pays contesté des Dooars et la zone intérieure des montagnes, où sont les principales forteresses, Dhalimkote, Bishensing, Dewangiri, qui commandent les défilés et dominent la plaine.

Bouteiller (Grand), *Buticularius* ou *Pincerna*, l'un des principaux officiers de la couronne, en France, avait juridiction sur tous les cabaretiers et hôteliers, et percevait un droit de *forage* sur le vin mis en vente dans le domaine royal. Il avait primitivement l'intendance du trésor royal, et dans la suite fut un des présidents de la chambre des comptes. Ce titre disparut au XVe s.

Bouterweck (Frédéric), philosophe, critique et poëte, né à Oker près de Goslar (Hanovre), 1766-1828, se crut poëte, publia des poésies lyriques et un roman, *le Comte Donamar*, 3 vol., 1791, qui eut beaucoup de succès; mais trois autres romans ne réussirent pas, et Bouterweck, abandonnant la poésie, se livra tout entier à l'histoire littéraire et à la philosophie. Professeur à Gœttingue, dès 1797, il réussit à populariser les doctrines des maîtres, de Kant d'abord, puis de Jacobi. Parmi ses nombreux ouvrages, on place au premier rang : *Notions élémentaires de la philosophie spéculative*, 1800; *Introduction à la philosophie des sciences naturelles*, 1803; *Esthétique*, 1806; *Religion de la raison*, 1824; *Manuel des sciences philosophiques*, 1814, 2 vol.; et surtout *Histoire de la poésie et de l'éloquence chez les peuples modernes*, 12 vol. in-8°, 1801-1819, trad. par Loëve-Veimars et Mme de Steck.

Bouteville (François, comte de **Montmorency-**), fils de Louis de Montmorency, vice-amiral, 1600-1627, se distingua par son courage dans les guerres contre les calvinistes, mais surtout par ses duels nombreux. Plusieurs fois il fut condamné par le Parlement et forcé de fuir; malgré les défenses menaçantes de l'autorité royale, il revint de Bruxelles, comme il l'avait juré, pour se battre avec son ami le comte des Chapelles contre le marquis de Beuvron et Bussy d'Amboise. Le duel eut lieu, au milieu de la place Royale, le 12 mai 1627. Bouteville et des Chapelles furent arrêtés à Vitry, conduits, sous une forte escorte, à la Bastille, puis à la Conciergerie, et condamnés à mort par le Parlement. Malgré les instances de la haute noblesse, Louis XIII et Richelieu restèrent inflexibles. Bouteville eut de son mariage avec Elis.-Angélique de Vienne un fils posthume, qui fut le maréchal de Luxembourg.

Bouthilier (Claude **Le**), diplomate, né à Pont-sur-Seine, 1584-1655, conseiller au Parlement, fut protégé par Richelieu, et devint surintendant des bâtiments de Marie de Médicis, secrétaire d'Etat, chargé des affaires étrangères, 1628; il fut plus tard surintendant des finances. Nommé par Louis XIII membre du conseil de régence, il fut disgracié par Anne d'Autriche. — Son fils, Léon *le Bouthilier*, comte de Chavigny, né à Buzançais, 1608-1652, partagea sa faveur, lui succéda aux affaires étrangères, fut aussi du conseil de régence, mais se retira, après la disgrâce de son père, en ne conservant que le titre de ministre d'Etat.

Boutillier (Jean), jurisconsulte, né dans la seconde moitié du XIVe s., à Mortagne, près de Valenciennes, selon les uns, ou plutôt à Tournay, qu'il habita longtemps, fut bailli à Mortagne et lieutenant du bailli de Vermandois, puis de Tournay. Il est l'auteur de la *Somme rurale*, précieux ouvrage de théorie et de pratique, qui renferme les usages coutumiers de la France du nord, avec des notes, des explications, des décisions notables des tribunaux. C'est le recueil le plus complet des usages du moyen âge, qui a servi d'intermédiaire entre Beaumanoir et Dumoulin; Cujas l'appelait excellent livre, *liber optimus*. Il a été imprimé à Bruges, 1479; à Abbeville, 1486; L. Charondas le Caron en a donné une édition, Paris, 1598, in-4°, réimprimée en 1611. Il a été traduit en flamand et souvent réédité, à Delft, 1483, à Anvers, 1503, 1529, 1542, in-fol.

Bouto, divinité égyptienne, principe générateur de toutes choses, nourrice de Horus, fut identifiée par les

Grecs avec la Nuit, avec le Chaos, avec Latone. On l'honorait spécialement dans plusieurs villes, surtout à *Bouto*, v. de la Basse-Egypte, sur la branche Sébennytique du Nil; l'ichneumon et la musaraigne lui étaient consacrés.

Bouton, archipel de la Malaisie, au S. E. de Célèbes. L'île princ., Bouton, a 135 kil sur 30; elle produit des arbres à épices. Elle appartient aux Hollandais depuis 1667. La cap., Kalla-Sousong ou Kalan-Sousou, est fortifiée.

Bouton (Charles-Marie), peintre, né à Paris, 1781-1853, fut, avec Daguerre, l'inventeur du *Diorama*. Il s'est distingué par plusieurs œuvres vraiment remarquables : les *Souterrains de Saint-Denis*, les *Thermes de Julien*, la *Cathédrale de Chartres*, la *Vue intérieure de Saint-Etienne du Mont*. La *Vue de Saint-Pierre de Rome* a été détruite lors de l'incendie du Diorama.

Boutonne (La), affl. de droite de la Charente, vient des collines du Poitou, est navigable à Saint-Jean d'Angély, arrose Tonnay-Boutonne et finit à Candé, cours de 85 kil. Elle reçoit de nombreux affluents.

Boutourline (Dimitri-Petrovitch), général et écrivain russe, né à Saint-Pétersbourg, 1790-1850, directeur de la Bibliothèque impériale, a laissé : *Campagne de Napoléon en Russie*, 1820; *Histoire des campagnes des Russes au* XVIII*e s.*, 1820, 4 vol.; *Histoire des malheurs de la Russie au commencement du* XVII*e s.*, 1839, 2 vol.; et, en français, *Relation de la campagne de* 1799 *en Italie*, *Tableau de la campagne de* 1813 *en Allemagne ; Evénements militaires de la dernière guerre en Espagne*, 1817.

Bouvart (Charles), médecin, né à Montoire près de Vendôme, 1572-1658, professeur au Collége de France, surintendant du Jardin des Plantes, premier médecin de Louis XIII, eut de nombreuses disputes avec la Faculté de Paris. Il a laissé quelques ouvrages imprimés, comme *Description de la vie, de la maladie et de la mort de la duchesse de Mercœur*, 1624, et un curieux *Journal* manuscrit de la santé de Louis XIII.

Bouvart (Michel-Philippe), médecin, né à Chartres, mort en 1787, fut l'un des premiers praticiens de Paris. Membre associé de l'Académie des sciences, professeur des écoles de médecine, au Collége de France, médecin de la Charité et des Enfants-Trouvés; il fut consulté souvent par les princes et par Louis XV, dont il refusa d'être le premier médecin à cause de sa santé. Il fut anobli ; il était d'une probité scrupuleuse, mais d'un caractère difficile; il critiqua amèrement Tronchin et persécuta Bordeu.

Bouvart (Alexis), astronome, né dans le Faucigny, 1767-1843, aida Laplace dans les calculs de sa *Mécanique céleste*, et, protégé par lui, devint membre du Bureau des longitudes, 1804, de l'Académie des sciences et directeur de l'Observatoire. Travailleur infatigable jusqu'au jour de sa mort, il a publié les *Nouvelles tables des planètes Jupiter et Saturne*, 1808; puis les *Tables d'Uranus;* il attribua les perturbations inexpliquées de cette planète à l'existence d'une planète encore à découvrir. M. Leverrier, en constatant l'existence de la planète *Neptune*, a confirmé l'hypothèse de Bouvart.

Bouverie (La), commune rurale du Hainaut (Belgique), à 7 kil. de Mons. Houille; 4,000 hab.

Bouvet (Joachim), missionnaire, né au Mans, 1662-1732, fut l'un des six missionnaires jésuites envoyés par Louis XIV en Chine, 1687; il fut retenu, avec le P. Gerbillon, à Pékin par l'empereur Kang-Hi; ils lui enseignèrent les mathématiques et dirigèrent la construction de l'église et de la résidence des jésuites. Le P. Bouvet revint en France en 1697, rapportant à Louis XIV, de la part de l'empereur, 49 vol. chinois; il repartit pour la Chine, 1699. Il a travaillé à la grande carte de la Chine, laissé quatre relations de voyages faits dans ce pays, l'*Etat présent de la Chine*, 1697, in-fol.; des *Lettres*, etc.

Bouvet de Cressé (Auguste-Jean-Baptiste), littérateur, né à Provins, 1772-1859, d'abord marin, se distingua par son courage au combat du 1er juin 1794; puis, chef d'institution à Paris, écrivit de nombreux ouvrages d'histoire, d'éducation, de circonstance, dont aucun n'a laissé de souvenir durable.

Bouvet de Lozier (Athanase-Hyacinthe), général, né à Paris, 1769-1825; suivit les princes dans l'émigration, servit dans l'armée de Condé, en Vendée; fut impliqué dans l'affaire de G. Cadoudal, compromit Moreau par ses aveux et fut condamné à mort. Gracié par l'entremise de Mme Murat, il fut détenu 4 ans, puis déporté. En 1814, il fut nommé maréchal de camp et gouverneur de l'île Bourbon, qu'il sut énergiquement conserver à la France, lorsque les Anglais voulurent s'en emparer sous prétexte de la défendre. Il tomba en défaveur, 1818 ; puis reçut le titre de comte et mourut à Fontainebleau des suites d'un duel. Le clergé lui refusa la sépulture, et il fut enterré dans le cimetière des juifs. Il a laissé un *Mémoire sur son administration de Bourbon*, 1819.

Bouvet. V. Circoncision (Ile).

Bouvier (Gilles Le), dit *Berry*, chroniqueur de la première moitié du XVe s.; premier héraut d'armes de Charles VII, a laissé une *Chronique* et *Histoire de Charles VII*, de 1402 à 1455, insérée dans l'*Histoire de Charles VI*, 1653, et dans l'*Histoire de Charles VII*, 1661.

Bouvier. V. Bootès.

Bouvignes, commune rurale de la prov. de Namur (Belgique), à 4 kil. de Dinant, sur la rive gauche de la Meuse. Poteries, raffineries de sel, tanneries. La ville était jadis fortifiée, et eut à soutenir plusieurs siéges contre les habitants rivaux de Dinant. Elle fut prise par les Français sous Henri II, en 1554; la plupart des habitants périrent.

Bouvines, village à 12 kil. S. E. de Lille (Nord), sur la Marque. Victoire célèbre de Philippe Auguste, le 27 août 1214.

Bouxwiller, commune de l'arrond. et à 15 kil. N. E. de Saverne (Bs-Alsace), sur la Moder, au pied des Vosges, dans une charmante situation. Mines d'alun et de vitriol; fabriques de produits chimiques, tanneries, etc.; 3,690 hab.

Bouzeo, v. de Valachie, à 85 kil. N. E. de Bukharest, sur le Bouzeo, affl. du Séreth. Evêché grec; 4,000 hab.

Bova, v. de la Calabre Ultérieure 1re (Italie), à 25 kil. S. E. de Reggio, près de la mer; fondée par des Albanais vers 1480. Evêché ; 4,000 hab.

Bovadilla (Don François de), commandeur de l'ordre de Calatrava, fut envoyé à Saint-Domingue, en 1500, par Ferdinand et Isabelle pour examiner la conduite de Ch. Colomb. Il commença par le mettre aux fers, le renvoya avec son frère en Espagne, après avoir dressé contre lui un acte odieux d'accusation; gouverna d'une manière injuste et imprudente; puis, remplacé par Ovando, périt dans une tempête avec la flotte qui le ramenait, 1502.

Boves, village de l'arrond. et à 10 kil. S. E. d'Amiens (Somme), dans la vallée de la Noye. Blanchisseries de toiles. Restes du château fort des seigneurs de Boves, qui eurent souvent à lutter contre les bourgeois d'Amiens et contre les rois Louis VI et Philippe Auguste ; le château fut en partie ruiné par le duc de Bedford, en 1435; 1,700 hab.

Boves, v. de la prov. et à 8 kil. S. de Coni (Italie). Marbres, fer; 9,000 hab.

Bovianum (Auj. Bojano), v. de l'anc. Samnium (Italie), chez les Pentriens, fut prise par les Romains en 312 et 299 av. J. C., puis par Sylla, dans la Guerre Sociale.

Bovillæ, v. de l'anc. Latium, sur la voie Appienne, à 18 kil. S. E. de Rome. Clodius y fut tué par les gens de Milon.

Bovino (*Vibinum*), v. de la Capitanate (Italie), à 28 kil. S. O. de Foggia, sur une hauteur près du Cervaro. Evêché suffragant de Bénévent. Les Autrichiens y battirent les Espagnols en 1734; 6,500 hab.

Bovy (Jean-Pierre-Paul), né à Liége, 1779-1841, chirurgien en chef des hospices, a écrit un livre intéressant : *Promenades historiques dans le pays de Liége*, 2 vol. in-8°, 1838.

Bowdich (Th. Edouard), voyageur anglais, né à Bristol, 1790-1824, explora le royaume des Achantis, en Afrique, et a laissé : *Voyage dans le pays d'Achanti*, trad. en français, 1819.

Bowles (William Liste ou Leslie), poëte anglais, 1762-1850; se distingua par des sonnets harmonieu et d'une mélancolie touchante, réunit ses poésies diverses en un volume, 1798, et continua jusqu'en 1837 à écrire un très-grand nombre de pièces de vers qui prouvent sa facilité et un certain talent. On lui doit aussi un grand nombre de mémoires, sermons, controverses, travaux d'érudition.

Bowling-Green, v. du Kentucky (Etats-Unis). Fameuses grottes du Mammouth, explorées sur une étendue de 30 kil., renfermant des salles immenses, des puits profonds, des rivières, des cascades, etc.

Boxhorn (Marc-Zuerius), critique hollandais, né à

Berg-op-Zoom, 1612-1653; professeur à Leyde, a laissé une *Chronique de Zélande* en flamand, 1643, in-4°; *De typographicæ artis inventione*, 1640, in-4°; *Originum Gallicarum liber*, 1654, in-4°, etc.

Boxtel, v. du Brabant sept. (Pays-Bas), à 10 kil. S. de Bois-le-Duc, sur la Dommel. Victoire des Français sur le duc d'York, en 1794; 2,600 hab.

Boyaca, l'un des Etats-Unis de la Confédération Grenadine, a 480,000 hab., et pour capitale Tunja. — Boyaca, qui donne son nom à l'Etat, est un village à 70 kil. N. E. de Bogota, célèbre par la victoire de Bolivar sur les Espagnols, en 1819.

Boyard (Le fort), situé sur un banc voisin de l'île d'Oleron et de l'île d'Aix, sert à la défense de l'île d'Oleron.

Boyd (Hugues), publiciste, né dans le comté d'Antrim (Irlande), 1746-1794, se distingua par des écrits mordants contre le gouvernement jusqu'en 1781, où il suivit, comme secrétaire, lord Macartney, gouverneur de Madras. Laur. Dundas Campbell a publié ses *Œuvres*, 1800, 2 vol. in-8°, et le signale comme l'auteur des *Lettres de Junius*.

Boydell (John), graveur anglais, né à Dorrington (Shropshire), 1719-1805; s'est fait un nom par ses publications et par le mouvement qu'il a imprimé au commerce des curiosités; il fut alderman de Londres. On lui doit six paysages, connus sous le nom des *Ponts de Boydell*, beaucoup de *Vues de Londres et des environs*, des gravures estimées d'après Berghem, Salvator Rosa, etc. Il publia, avec l'imprimeur Bowyer (William), une magnifique édition de l'*Hist. d'Angleterre par Hume*, ornée de 196 belles gravures. Il dépensa 100,000 liv. sterl. pour élever à Shakespeare un monument digne de son génie, en entreprenant une édition de ses œuvres, avec 96 planches de grande dimension, gravées d'après des tableaux commandés exprès aux peintres les plus distingués, Reynolds, West, Northcote, Opie, Romney, etc. Il y perdit une partie de son capital, et fut forcé de mettre en loterie les 96 tableaux de la *galerie* dite *de Shakespeare*. Sa riche collection de 5,000 gravures des meilleurs maîtres a été dispersée après la mort de son neveu, *Josiah Boydell*, 1828, qui fut peintre habile et graveur.

Boyen (Hermann de), ministre prussien, né à Kreuzbourg (Prusse orientale), 1771-1848; servit dans l'armée prussienne et attira l'attention du gouvernement par un *Mémoire sur la nécessité de certaines réformes militaires*, en 1808. Il fit partie d'une commission pour réorganiser l'armée, contribua à réunir la Prusse à la Russie contre Napoléon Ier, fit les campagnes de 1813 et de 1814, fut nommé ministre de la guerre, réalisa de sages réformes dans l'armée, de 1814 à 1819, résigna alors ses fonctions et ne reparut au ministère de la guerre qu'en 1841, il y déploya beaucoup d'activité jusqu'en 1847. Il a publié plusieurs ouvrages sur la stratégie.

Boyer (Claude), abbé prédicateur et poëte, né à Alby, 1618-1698, de l'Académie française en 1666, a mérité les épigrammes de Boileau et de Racine plus que les éloges de Boursault et de Chapelain. Ecrivain trop fécond, il n'a réussi ni au théâtre, ni dans la chaire; ses tragédies, ses comédies, ses pastorales, etc., sont oubliées comme ses ouvrages en prose.

Boyer (Abel), lexicographe, né à Castres, 1664-1729; forcé de s'expatrier à la révocation de l'édit de Nantes, il est surtout connu par sa *Grammaire française et anglaise*, et par son *Dictionnaire anglais-français et français-anglais*, souvent réimprimé. Son *Hist. de Guillaume le Conquérant* et ses *Annales de la reine Anne* sont aujourd'hui oubliées.

Boyer (Jean-François), prélat, né à Paris, 1675-1755, dut à l'amitié de Fleury l'évêché de Mirepoix, 1730, et les fonctions de précepteur du dauphin. Il devint premier aumônier de la dauphine, et eut la feuille des bénéfices, en 1743. Il fut de l'Académie française en 1736, de l'Académie des sciences, 1738, et de l'Académie des Inscriptions en 1741.

Boyer (Jean-Baptiste-Nicolas), médecin, né à Marseille, 1693-1768, s'occupa plus particulièrement des maladies épidémiques, et rendit de grands services pendant la peste de Marseille, 1720. Nommé médecin ordinaire du roi, il se transporta souvent dans les lieux désolés par les épidémies, et mérita par son dévouement des honneurs et des lettres de noblesse. Parmi ses publications on peut citer : *Relation historique de la peste de Marseille*, 1721 ; et *Méthode à suivre dans le traitement des différentes maladies épidémiques qui règnent le plus ordinairement dans la généralité de Paris*, 1761.

Boyer (Alexis), chirurgien, né à Uzerches (Limousin), 1757-1833; fils d'un pauvre tailleur, petit clerc de notaire, il sentit naître sa vocation dans une boutique de chirurgien barbier, suivit à Paris un de ses parents qui y conduisait des bœufs, fut premier garçon chez un barbier, mais commença, dès lors, à fréquenter les amphithéâtres d'anatomie. Essayant d'abord les instruments des élèves, puis les aidant dans leurs préparations, disséquant pour son compte, il fut bientôt assez habile pour diriger, moyennant une modeste rétribution, les nouveaux venus. En 1781, il obtint une médaille d'or à l'Ecole pratique; en 1782, une place d'élève à la Charité; en 1787, le titre de maître en chirurgie. La Révolution lui fut favorable; en 1792, il fut chirurgien en second de la Charité, professeur de médecine opératoire à l'école de santé et chirurgien en second de l'Hôtel-Dieu, 1793. Après avoir longtemps enseigné l'anatomie, il entreprit un cours de pathologie externe; sa réputation était bien grande, lorsque, pour obéir aux lois nouvelles, il soutint sa thèse de docteur, le 19 fructidor an XI. Napoléon le nomma son premier chirurgien, baron de l'Empire, avec une dotation de 25,000 fr. Il fit partie de l'Académie de médecine en 1820, de l'Institut en 1825; chirurgien consultant de Louis XVIII, de Charles X, de Louis-Philippe, il mourut chirurgien en chef de la Charité. Comme professeur, il eut une grande clarté d'exposition, de la méthode, une parole lente et correcte, sans éclat; comme praticien, il resta toujours calme, impassible, attentif, circonspect, croyant que le xviiie s. avait atteint les bornes de l'art, systématiquement opposé aux innovations, dont il se défiait; il fut le continuateur intelligent, instruit, mais exagéré de l'Académie de chirurgie du xviiie s. Ses deux principaux ouvrages sont: *Traité d'Anatomie*, 1797-99, 4 vol., dont la 4e édition a paru en 1815; *Traité des maladies chirurgicales*, 1814-1826, 11 vol. in-8°; ce livre considérable fut en partie recomposé d'après les notes de plusieurs élèves de Boyer, Raymond de Semur, Richerand, Delpech, etc.; il avait utilisé, avec un art remarquable, les Mémoires de l'Académie de chirurgie, les ouvrages de Petit, Louis, Chopart, Desault, etc.; et emprunté quelque chose à de Pott et Scarpa, ses contemporains; c'était l'exposé le plus complet de la chirurgie française, ce qui explique le grand succès du livre. Mais la connaissance des travaux considérables faits en Allemagne et en Angleterre manquait à Boyer; et l'on s'est aperçu plus tard de tout ce qu'il y avait d'incomplet dans ce bel ouvrage qui devait néanmoins faire époque.

Boyer (Jean-Pierre), président de la république d'Haïti, né à Port-au-Prince, 1776-1850; homme de couleur, fils d'un colon provençal et d'une négresse, il combattit d'abord avec courage contre les Anglais et contre les noirs de Toussaint-Louverture, puis se retira en France. Il fit partie de l'expédition du général Leclerc, et fut l'un des derniers à se séparer des Français. Il s'attacha à la fortune de Pétion, devint général de division, et à sa mort fut nommé président de la république, 1818. Après la mort de Christophe, 1820, il réunit le nord d'Haïti; en 1822, il s'empara sans difficulté de la partie orientale ou espagnole. Il fut pendant quelque temps l'espoir des noirs et des mulâtres des Antilles. Mais il ne paraît pas avoir gouverné avec modération et en respectant la constitution ; il ne chercha pas à répandre les lumières et à attirer les capitaux et l'aide de l'Europe. Au reste, les circonstances étaient difficiles; menacé en 1825 par une escadrille française, il céda sans résistance aux réclamations du gouvernement de Charles X, reconnut la suzeraineté de la France, s'engagea à payer 150 millions d'indemnité aux anciens colons, etc. Mais les ressources d'Haïti étaient peu considérables; la population était pauvre; l'indemnité était exagérée; pour payer le premier cinquième, il fallut contracter un emprunt qui ne devait pas être facilement remboursé; en 1838, la France consentit à réduire sa créance de moitié; il fallut plus tard un 3e traité pour accorder de nouveaux délais. Une opposition redoutable se forma contre Boyer; il fut abandonné et forcé de s'embarquer en 1843; il se retira à la Jamaïque et vint terminer ses jours à Paris. Son administration de 25 années a été diversement jugée.

Boyer (Pierre-Denis), théologien, né dans l'Aveyron, 1766-1842; condisciple de Frayssinous, il échappa par miracle à la mort pendant la Terreur; et, en 1800, fut appelé par l'abbé Emery pour enseigner la philosophie

au séminaire de Paris. Son livre, *le Duel jugé au tribunal de la raison et de l'honneur*, 1802, plut au Premier Consul; il devint professeur de théologie dogmatique, puis directeur du séminaire de Saint-Sulpice. Il prêcha souvent dans les retraites ecclésiastiques et défendit avec talent les doctrines gallicanes. Il a publié: *Examen du pouvoir législatif de l'Église sur le mariage*, 1817; *De la liberté des cultes selon la Charte*, 1819; *Antidote contre les aphorismes*, 1826; *Examen de la doctrine de M. de Lamennais*, 1834; *Défense de l'ordre social contre le Carbonarisme moderne*, 1835-37; on a publié, après sa mort, deux volumes de ses *Discours pour les retraites ecclésiastiques*.

Boyer (Pierre-François-Xavier, baron), général, né à Béfort, 1772-1851, aide de camp de Kellermann, suivit Bonaparte en Italie, en Égypte, combattit à Saint-Domingue, en Prusse, à Friedland, à Wagram, en Espagne. Proscrit en 1815, il se mit au service du pacha d'Égypte. Rappelé en 1830, il commanda en Algérie la division d'Oran, sous le maréchal Clausel.

Boyer de Rebeval (Joseph, baron), général, né à Vaucouleurs, 1768-1822; fit toutes les campagnes de la République et de l'Empire; se distingua partout par sa bravoure téméraire et heureuse; fut général de brigade en 1809, général de division après la bataille de Dresde; chassa de Troyes les ennemis pendant la campagne de France, et se retira du service, sous la Restauration.

Boyer-Fonfrède. V. Fonfrède.

Boyle (Robert), physicien et chimiste, né à Lismore (Irlande), 1626-1691, fils du comte de Cork et d'Orrery, profita d'une fortune considérable pour se vouer tout entier à l'étude des sciences physiques. Au milieu de la guerre civile, il réunit quelques savants, qui formèrent, tantôt à Londres, tantôt à Oxford, le *Collége philosophique*, origine de la Société royale de Londres, 1645. Il fut honoré par Charles II, Jacques II, Guillaume III, employa sa richesse à faire construire des instruments, à tenter des expériences, à fonder des bibliothèques et à défendre la religion. Disciple fidèle de la méthode expérimentale, il contesta la nature élémentaire de l'eau, de l'air, de la terre et du feu; définit nettement le mélange et la combinaison; fit un grand nombre d'expériences utiles sur l'air, en démontra l'élasticité, perfectionna la machine pneumatique; révéla plusieurs des principes de la combustion, arracha à quelques charlatans les secrets du phosphore et du quinquina, etc. Fervent chrétien, il favorisa les missionnaires aux Indes, écrivit des livres pour défendre la religion, traduisit la Bible en irlandais et en gallois, pour en répandre la connaissance; institua, par son testament, une lecture annuelle sur les principales vérités de la religion; c'est à cette fondation qu'on doit les traités de Clarke, de Bentley, etc. Ses *Œuvres* ont été publiées à Londres, 1744, 5 vol. in-fol.

Boyle (Charles), son neveu, comte d'Orrery, né à Chelsea, 1676-1731, est célèbre par son édition des *Lettres de Phalaris*, 1675-1695, et par la polémique qu'il soutint à ce sujet contre Bentley. Il a donné son nom au planétaire qui lui fut dédié par George Graham.

Boyle, v. du comté et à 40 kil. N. de Roscommon (Irlande), sur la Boyle, affl. du Shannon. Commerce de grains, beurre et lin. Belles ruines d'une abbaye du XII^{e} siècle; aux environs, château de Rockingham; 4,000 hab.

Boyleau, Boyleaux ou **Boilesve** (Estienne), prévôt de Paris, sous saint Louis, né à Angers vers 1200, mort après 1270, peut-être noble, peut-être bourgeois de Paris; accompagna, dit-on, saint Louis à sa première croisade, et fut chargé par lui de la prévôté, en 1254 ou en 1258. Il purgea Paris des malfaiteurs qui l'infestaient; modéra et régla les impôts payés par les marchands; rangea les artisans en corps de métiers ou *confréries* et rédigea leurs statuts en cent chapitres; il donna aussi des règlements sur les péages, les ponts et les chaussées de Paris et de sa banlieue, en 22 titres. Ces statuts ont été publiés, en 1837, par Depping, 1 vol. in-4°, sous le nom de *Livre des métiers*, parmi les *Documents inédits de l'histoire de France*. Sa statue décorait la façade de l'Hôtel de Ville de Paris.

Boyne (*Boandus* ou *Buinda*), riv. d'Irlande, vient des marécages appelés *Bog of allen*, passe à Trim, se grossit du Blackwater et finit au-dessous de Drogheda, après un cours de 90 kil. Une colonne, élevée en 1836, rappelle la victoire décisive de Guillaume III sur Jacques II, 1er juillet 1690.

Boytaca ou **Boytaqua**, architecte portugais, vivait à la fin du XV^{e} siècle. Jean II l'employa, en 1490, à construire le couvent de Jésus de Sétubal; sous Emmanuel, il fortifia Arzilla et Tanger; puis il éleva le magnifique palais de Belem, destiné à rappeler le départ de Vasco de Gama.

Boze (Claude Gros de), archéologue et numismate, né à Lyon, 1680-1753; abandonna le barreau où il commençait à se distinguer, pour se livrer exclusivement à l'étude de l'antiquité. Membre de l'Académie des inscriptions, il en devint le secrétaire perpétuel, dès 1706; fut admis à l'Académie française en 1715, et fut nommé garde du cabinet des antiques, 1719. Lorsque ce cabinet fut transféré de Versailles à Paris, il donna sa démission de secrétaire perpétuel, pour consacrer tous ses soins au classement et au catalogue de cette riche collection. Il a publié plusieurs savants mémoires dans les 15 premiers volumes du Recueil de l'Académie; l'*Histoire de l'Académie des inscriptions depuis son établissement*, avec P. Tallemant et l'abbé Goujet, Paris, 1740, 3 vol. in-8° et in-12, avec presque tous les éloges des académiciens; des traités sur le *Jubilé des Juifs*, le *Janus des anciens*, etc; *Médailles sur les principaux événements du règne de Louis le Grand*, 1723, in-fol.

Bozoq, l'un des vilayets ou gouvernements de la Turquie d'Asie, est situé entre ceux de Kastamouni au N., de Khoudavendgiar à l'O., de Karaman au S., d'Adana et de Sivas à l'E. Il correspond à la Galatie et à la Cappadoce occidentale. Il occupe le plateau central de l'Anatolie, renferme de beaux pâturages, où l'on élève des chevaux robustes, des ânes, des mulets renommés, des chèvres à la laine abondante et fine; mais aussi, des steppes salés parsemés de lacs comme le Touz-Geul. Il a 69,000 kil. carrés, 514,000 hab., Turcs ou Turcomans. Le ch.-l. est Angora; les 5 livahs sont ceux d'Angora, Kiangri, Jyzgat, Kaisarieh, Akséraï.

Bozouls, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 16 kil. N. E. de Rodez (Aveyron); 2,511 hab.

Bra, v. de la prov. de Coni (Italie), sur la Stura. Commerce de soie; 13,000 hab.

Braa. V. Brahe (Le).

Brabançons; nom que l'on donnait, surtout au XIII^{e} s., à des bandes de troupes mercenaires et d'aventuriers qui parcouraient la France, offrant leurs services à ceux qui voulaient les payer, comme les *condottieri* d'Italie, et trop souvent commettant, pour leur compte, les plus affreux désordres. Beaucoup d'entre eux venaient du Brabant et des pays voisins. On les a encore appelés *Routiers, Ecorcheurs, Cottereaux.*

Brabant (*Bracbatensis pagus*), pays qui s'étendait du Wahal et de la Hollande au N. jusqu'aux sources de la Dyle, vers le Hainaut et Namur au S.; de la Meuse, vers la Gueldre et le pays de Liége à l'E. jusqu'à l'Escaut inférieur, la Zélande et la Flandre à l'O. — Occupé par les Ménapiens, conquis par les Francs au V^{e} s., il fit partie du royaume d'Austrasie, de la Lotharingie, de l'empire d'Allemagne. Godefroy le Barbu fut investi du comté de Brabant en 1106; l'un de ses descendants, Henri I^{er} le Guerroyeur, prit le titre de duc en 1190. Jean I^{er} conquit le Limbourg, en 1288; le marquisat d'Anvers était réuni au Brabant depuis le commenc. du XII^{e} s.; la seigneurie de Malines le fut en 1347. Jean III fut le dernier prince mâle de cette dynastie, 1355. Ses biens furent alors divisés et revinrent définitivement à Philippe le Bon, duc de Bourgogne, vers 1430. Ces provinces eurent dès lors les destinées des Pays-Bas et firent partie du cercle de Bourgogne, sous Charles-Quint; au XVI^{e} s. elles prirent part à l'insurrection contre Philippe II. La trêve de 1609 et le traité de Munster de 1648 divisèrent l'ancien Brabant en deux parties; le *Brabant hollandais* ou *pays de généralité*, au N., resta incorporé à la république des Provinces-Unies; il comprenait le quartier de Bois-le-Duc, la ville de Grave avec la seigneurie de Kuick et la seigneurie de Ravenstein. Au S., *le Brabant espagnol*, qui devint le Brabant autrichien en 1714, était divisé en 4 parties: la ville et quartier de Bruxelles, la seigneurie de Malines, le quartier de Louvain et le quartier d'Anvers. En 1794, les Français occupèrent le Brabant autrichien, qui forma bientôt les départ. de la Dyle et des Deux-Nèthes; en 1810, lorsque le royaume de Hollande fut incorporé à l'empire français, le Brabant septentrional forma le départ. des Bouches-du-Rhin. De 1815 à 1830, les deux prov. de Brabant réunies firent partie du roy. des Pays-Bas. Depuis 1832, la prov. d'Anvers et le Brabant méridional appartiennent à la Belgique.

Brabant méridional, prov. de Belgique, au centre, entre les prov. d'Anvers au N., de Flandre orientale à l'O., de Hainaut et de Namur au S., de Liége et de Limbourg à l'E. C'est une grande plaine sablonneuse,

accidentée au sud, partout fertile et boisée; elle est arrosée par la Senne, la Dyle, la Dendre, la Demer, la Grande-Geete. Dentelles, fabriques de toiles, cotons, papiers, etc. Le ch.-l. est Bruxelles; les 3 arrond. sont: Bruxelles, Louvain et Nivelles. La superficie est de 328,296 hect.; la popul. de 922,468 hab.

Brabant septentrional. prov. des Pays-Bas, au S., entre celles de Hollande et de Gueldre au N., le Limbourg hollandais à l'E., le Limbourg belge et la prov. d'Anvers au S., la Zélande à l'O. Pays plat, marécageux, peu fertile, sauf au N. et à l'E., arrosé par la Meuse, l'Escaut oriental, etc. Elève d'abeilles et de bétail; fabr. de toiles, lainages, poteries, etc. Le ch.-l. est Bois-le-Duc; les v. princ. sont: Breda, Gertruydemberg, Berg-op-Zoom, Tilbourg, Steenbergen, Willemstadt, Klundert, Crèvecœur, etc. La superficie est de 5,127 kil. carr. la population de 447,632 hab.

Brabeutes, magistrats qui présidaient aux jeux solennels chez les Grecs.

Bracarii, peuple des Callaici, au N. O. de l'Espagne; ils firent partie de la Tarraconaise. Cap. *Bracara Augusta* (Braga).

Braccata (Gallia), surnom donné par les Romains à la Gaule Narbonaise, à cause des *braies* (braccæ), espèce de pantalons larges que portaient ses habitants.

Bracci (Pietro), sculpteur romain, vivait vers le milieu du xviii^e s. Il eut de la hardiesse, une grande habileté, mais beaucoup de mauvais goût. Les églises de Rome possèdent beaucoup de ses œuvres.

Bracciano (*Arcenum*), v. à 35 kil. N. O. de Rome (Etats de l'Eglise), près du lac de ce nom. Aux environs sources thermales. Beau château, jadis aux Orsini, maintenant aux Torlonia, ducs de Bracciano; 1,800 hab.— Le lac (*Sabatinus lacus*) a 8 kil. de long et 300 mèt. de profondeur; ses bords sont couverts de magnifiques forêts; il se décharge dans la mer par l'Arone.

Braccio de Montone (André), seigneur de Pérouse et célèbre condottiere, 1368-1424, lutta contre Sforza à Rome et dans le royaume de Naples; les condottieri se divisèrent en *Bracceschi* et *Sforzeschi*.

Bracciolini. V. Poggio.

Brachmanes. V. Brahmanes.

Brachodes ou Caput vada, cap de l'Afrique sept.

Braconnot (Henri), chimiste, né à Commercy, 1781-1854, fut professeur d'histoire naturelle et directeur du jardin des plantes de Nancy. On lui doit un grand nombre de bons travaux sur la chimie et même de découvertes. Il s'est occupé principalement de chimie végétale. Il a été membre correspondant de l'Institut.

Bracton (Henri de), jurisconsulte anglais, né dans le Devonshire, vivait au xiii^e siècle. Docteur de l'université d'Oxford; nommé, en 1244, juge *itinérant*, chargé de présider les assises dans les comtés; il a publié, vers 1240, son livre, *De legibus et consuetudinibus Angliæ*, traité complet de jurisprudence, rédigé avec clarté, précision, énergie. Cet ouvrage est très-détaillé; les lois et coutumes de l'Angleterre sont éclairées par les principes généraux de la loi romaine. Il a été imprimé en 1569, in-fol., et en 1640, in-4°.

Bradanus. V. Brandano.

Bradford, ville du comté et à 50 kil. S. O. d'York (Angleterre), sur un petit affl. de l'Ayr. Grand centre du filage et du tissage des lainages appelés *worsted;* teintureries, fonderies de fer; grandes exploitations de fer et de houille; 146,000 hab.

Bradford, v. du comté de Wilts (Angleterre), à 40 kil. N. O. de Salisbury, sur l'Avon. L'église renferme de beaux monuments. Fabriques de draps estimés; 11,000 hab.

Bradley. V. Bilston.

Bradley (Jacques), astronome anglais, né à Sherbourn (Gloucester), 1692-1762, fut de bonne heure initié à la science par son oncle, Jacques Pound, correspondant de Newton. Membre de la Société royale de Londres, 1718; recommandé à Halley, il observa les mouvements des satellites de Jupiter; et abandonnant, dès 1727, ses fonctions ecclésiastiques de recteur, il devint professeur d'astronomie à l'université d'Oxford. Avec le long télescope de Huyghens, il mesura le diamètre de Vénus; puis il découvrit, en 1725, le phénomène de l'*aberration de la lumière*. Astronome royal en 1742, il fit sa seconde découverte considérable, la *nutation de l'axe terrestre*, 1747; enfin, on lui doit la formule empirique de la réfraction. Il soutint l'introduction du calendrier grégorien en Angleterre, malgré les préjugés populaires qui lui attirèrent quelques désagréments. Il laissa 13 vol. in-fol. d'*Observations* faites de 1742 à 1762; une partie a été publiée à Oxford, 1798-1805, 2 vol. in-fol.; il y a 60,000 observations qui ont servi aux travaux de Bessel et d'autres astronomes; des œuvres posthumes de Bradley ont été réunies en un vol. in-4°, 1832. Newton l'appelait le meilleur astronome de l'Europe.

Bradsberg ou **Bratsberg.** préfecture de Norvége, dans les Sœndenfields, près du Skager-Rack; population 82,000 hab.; v. princ.: Skeen, Kragerœ et Frederikswœrn.

Bradshaw (Jean), avocat anglais, né dans le comté de Derby, 1586-1659; présida la haute cour de justice qui condamna Charles I^{er}. Il fut magnifiquement récompensé, nommé président du Parlement, avec une garde, un logement à Westminster, 5,000 liv. sterl., des domaines considérables. Mécontent de Cromwell, il se retira et mourut dans l'obscurité. Sous Charles II, son corps fut déterré et brûlé.

Bradwardin (Thomas), savant prélat anglais, né à Hartfield (Sussex), 1290-1348; fut surnommé le *Docteur profond* et devint archevêque de Cantorbery; il avait été le confesseur d'Edouard III. Son ouvrage le plus estimé est *De causa Dei contra Pelagium libri tres*, Londres, 1618, in-fol.

Braga (*Bracara Augusta*), ch.-l. du district de Braga, dans la province de Minho (Portugal), à 45 kil. N. E. de Porto, près du Çavado. Archevêché datant, dit-on, de l'an 92; belle cathédrale du xii^e s.; palais archiépiscopal. Toiles, chapeaux, couteaux; manufactures d'armes. Elle est entourée de murailles; 20,000 hab. — César en fit une colonie romaine; elle fut la capit. des Suèves, de 455 à 585. A 3 kil. se trouve le sanctuaire de *Senhor-Jesu-do-Monte*, célèbre pèlerinage. — Le district a 304,000 hab.

Bragance (*Brigantia*), ch.-l. du district de ce nom, dans la province de Tras-os-Montes (Portugal), sur la Ferrenza, à 450 kil. N. E. de Lisbonne. Ville ancienne, entourée de murailles; évêché, cathédrale assez belle. Etoffes de soie et de velours. Erigée en duché par Alfonse V, en 1442; 5,000 hab. — Le district a 164,000 hab.

Bragance, v. de la prov. de Para (Brésil), port sur le Cayte; 6,000 hab. — Ville de la prov. de Saint-Paul (Brésil); élève de porcs; culture du maïs.

Bragance (maison de). Elle descend d'Alfonse, fils naturel du roi Jean I^{er}, à la fin du xiv^e s. Le mariage du 6^e duc, Jean, avec Catherine, nièce du roi, le cardinal Henri, donna à la maison de Bragance des droits au trône de Portugal. Son petit-fils, Jean, fut mis à la tête des Portugais soulevés en 1640, sous le nom de Jean IV. La maison de Bragance a depuis lors régné; et, quand le Brésil s'est détaché du Portugal, D. Pedro a su conserver le nouvel empire à sa famille. V. Portugal et Brésil.

Bragi, fils d'Odin et de Frigga, dans la mythologie scandinave, dieu de l'éloquence et de la poésie. C'est lui qui reçoit les héros arrivant au Walhalla.

Brahe (Le), affl. de gauche de la Vistule, vient de Poméranie, recueille les eaux d'un grand nombre d'étangs, forme les lacs de Zieten et de Muskendorf, passe à Bromberg, est uni à la Netze par le canal de Bromberg et a un cours de 175 kil.

Brahé (Pierre, comte), grand sénéchal de Suède, d'une illustre famille de Suède et de Danemark, alliée aux Wasa, mort en 1680, fut le tuteur de Christine et de Charles XI, réforma les tribunaux, créa des manufactures, des écoles, et fonda l'université d'Abo.

Brahé (Tycho-). V. Tycho.

Brahilov, Braïla ou **Ibraïla,** v. forte de la Valachie, sur la rive gauche du Danube, à l'embouchure du Sereth, à 20 kil. S. de Galatz, à 84 kil. de Bukharest. Son port, déclaré franc en 1836, fait un grand commerce de suifs, pelleteries, laines, et surtout de céréales. Prise par les Russes en 1770 et en 1828, enlevée alors à la Bulgarie; sa forteresse a été démolie; 26,000 hab.

Brahm ou **Para-Brahmâ,** dieu suprême des Hindous, être parfait, principe de tout, contenant tout. Il s'est manifesté sous trois formes, Brahmâ, Vichnou et Siva; la création, la conservation, la destruction, qui forment la *Trimourti*, la Trinité indienne. On le représente symboliquement par un cercle inscrit dans un triangle.

Brahmâ, le premier membre de la *Trimourti*, la première incarnation de Brahm, est le dieu créateur, la substance se révélant dans le phénomène, le générateur des mondes. On le fait sortir d'un œuf d'or. Il a créé par la pensée, par le *Verbe créateur*, les sphères célestes, la

Terre, les régions inférieures, les génies bienfaisants ou funestes. Il a fait connaître aux hommes les Védas (livres sacrés) et les lois de Manou. Il a eu quatre enfants, Brâhman, Kchattriya, Vaiçya et Soudra, d'où sont issues les 4 castes indiennes. Il s'est incarné plusieurs fois, dans Valmiki, auteur du Râmâyana; dans Vaiçya, auteur du Mahâbhârata; dans Kâlidâsa, etc. Les monuments le représentent avec quatre têtes, tenant dans ses quatre mains la chaîne qui soutient les mondes, le livre de la loi, le poinçon à écrire, le feu du sacrifice; ses têtes sont ornées de lotus; il est couché dans des feuilles de lotus et souvent porté sur un œuf.

Brâhmanes, Brâchmanes, Brâhmes ou **Brâmines**. Ils forment la première caste parmi les Hindous; ils sont issus de la tête de Brahmâ. Ils sont prêtres ou conseillers des princes, secrétaires, scribes, professeurs; plusieurs cependant ont été forcés d'être banquiers, marchands, soldats, etc.; mais tous gardent leur dignité, reprenant les livres saints dans tous leurs moments de loisir. Le gouvernement anglais, comme les princes indigènes, les emploie de préférence pour administrer ou pour surveiller. Ils ne doivent rien manger de ce qui a eu vie; ils se nourrissent de végétaux et surtout de lait; affectent la plus grande simplicité dans leurs vêtements et ont la tête rasée, à l'exception d'une mèche conservée sur le sommet; sur l'épaule gauche est placé le *zounnâr*, ou cordon formé de tresses de coton, signe de leur caractère sacré. On les divise en plusieurs catégories; ceux qui se livrent à la contemplation dans la solitude; ceux qui ne vivent que d'aumônes, et qui ont donné naissance à d'innombrables sectes de fanatiques odieux ou de mendiants peu scrupuleux.

Brahmanisme ou religion de **Brahmâ**; elle règne depuis la plus haute antiquité dans tout l'Hindoustan. Brahm, l'Etre suprême, a produit Brahmâ, Vichnou et Siva, ou les puissances créatrice, conservatrice et destructive, dont la réunion forme la Trimourti (triade, trinité), qui n'est autre que Brahm lui-même, considéré dans ses trois attributs. Ces trois dieux exercent leur pouvoir par le moyen d'une infinité de dieux subalternes (dêwatâ), comme *Indra*, dieu des cieux visibles; *Sourya*, le soleil; *Râti*, *Kama-deva*, *Yama*, etc. Les sectateurs de Brahmâ croient à un Etre souverain, à l'immortalité de l'âme, aux peines et aux récompenses futures. Adorer les dieux, pratiquer la vertu, lire ou entendre lire les histoires sacrées, jeûner, prier, faire les ablutions prescrites, aller visiter les lieux saints, Bénarès, Allahabad, Djagghernat, Tripalty, etc.: voilà les devoirs généraux. Ils croient à la métempsycose; les âmes des coupables doivent revenir sur la terre habiter de nouveaux corps, parmi les hommes ou parmi les animaux, afin de subir de nouvelles épreuves. Les temples se nomment *dêvel* ou *dêv-t'hân*; ils sont nombreux et grandioses; ils renferment les figures souvent monstrueuses des divinités, les unes avec plusieurs têtes, d'autres avec une multitude de bras ou le corps surmonté d'une tête d'animal. Le culte est accompagné de cérémonies, quelquefois horribles, comme la sanglante procession du dieu de Djagghernat, souvent tumultueuses et impudiques. La religion reçoit l'homme au berceau et le conduit jusqu'à la mort; la naissance, le mariage, les funérailles sont accompagnés de rites, de prières, de coutumes remarquables; et les Hindous restent servilement attachés à ces pratiques, se meurtrissant le corps et s'imposant toutes sortes de supplices pour être agréables à leurs divinités. C'est le Brâhmanisme qui a établi le système social des castes; il y en a quatre principales: 1° les *Brâhmanes*, prêtres et savants; 2° les *Chattriyas* ou *Kchattriyas*, guerriers; 3° les *Vaiçyas* ou *Vaishyas*, commerçants et agriculteurs; 4° les *Soudras*, artisans ou ouvriers. Les *Parias* sont ceux qui ont été rejetés de leur caste; au-dessous d'eux, il y a encore les *Pouliahs*, rebut des parias euxmêmes. Le mélange des castes est interdit; cependant il s'est formé des castes mixtes qui sont enfermées dans des industries, des métiers spéciaux, et qui se rapprochent des Soudras. On compte plus de cent millions de sectateurs de Brahmâ.

Brahmapoutre, c.-à-d. *fils de Brahmâ*, fl. de l'Asie, tributaire du golfe de Bengale, vient, suivant l'opinion la plus probable, des hauts plateaux du Tibet, au N. de l'Himalaya, sous le nom de *Dzang-bo*, coule de l'O. à l'E. parallèlement aux montagnes, coupe l'Himalaya entre les monts Djouki et Langtan, puis, sous le nom de Brahmapoutre, arrose, du N. E. au S. O., le pays d'Assam et des Gharrows, en passant par Rangpour et Gowahati. Son immense embouchure, encombrée d'îles et de canaux, se confond avec le bras oriental du Gange; la principale branche porte le nom de *Megna*. Son cours, de plus de 900 kil., est impétueux, roulant dans un lit étroit, encombré de rochers; il reçoit plus de 60 rivières torrentueuses; à droite le Goddado; à gauche le Brak, le Goumty, etc.

Brahouiks, nom d'une chaîne de montagnes qui forme comme l'extrémité orientale du plateau de l'Irân, et sépare le Béloutchistan du bassin du Sind inférieur.

Brahouis, l'un des peuples du Béloutchistan, vers le N. E.; ils sont pasteurs, d'une taille courte et épaisse, avec des traits aplatis qui semblent indiquer une origine mongole.

Braïla. V. Brahilov.

Braine-l'Alleud ou **La-Leude**, v. du Brabant mérid. (Belgique), à 47 kil. S. de Bruxelles, près du champ de bataille de Waterloo. Lainage; 5,000 hab.

Braine-le-Comte, v. du Hainaut (Belgique), à 28 kil. N. E. de Mons. Lin et fil pour dentelles; 5,500 hab.

Braisne (*Brannacum*), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. S. E. de Soissons (Aisne), sur la rive droite de la Vesle. Dépôt d'étalons. Villa des rois mérovingiens; abbaye des Prémontrés, bel édifice du XIII[e] s.; 1,590 hab.

Brakenburg (Reinier), peintre hollandais, né à Harlem, 1649-1702, a représenté avec vérité et esprit des concerts, des bals, des scènes populaires. Sa touche est légère, son coloris vigoureux; mais le dessin est incorrect.

Braknas, l'une des tribus maures qui habitent la rive droite du Sénégal; placés à l'E. de la rivière de Saint-Jean, ils s'étendent jusqu'au delà de Bakel. Ils sont divisés, comme les Trarzas (V. ce nom), en tribus guerrières, tribus serves et tribus de marabouts. Ils ont été souvent en lutte avec les Français de Saint-Louis.

Bramah (Joseph), mécanicien anglais, né à Stainborough, 1749-1814, fut l'un des hommes les plus utiles de l'Angleterre par ses inventions remarquables, serrure de sûreté, presse hydraulique, pompes, machines à imprimer, etc.

Bramante (Donato **Lazzari**, dit), célèbre architecte, né à Monte-Astroaldo, près d'Urbin, 1444-1514, d'abord peintre, s'abandonna à son goût pour l'architecture, alla étudier à Milan, où il travailla à plusieurs églises, puis à Naples et à Rome, où il se fixa. Il y construisit le cloître des Pères de la Paix, la fontaine Transtévère, celle de la place Saint-Pierre, le beau palais de la Chancellerie, les palais Giraud (auj. Torlonia), Sora, Saint-Blaise, mais surtout le petit temple périptère de Saint-Pierre-in-Montorio. On lui doit encore les galeries qui unissent les deux pavillons du Belvédère au Vatican, le joli temple de la Consolation, près de Todi, le monastère de Saint-Ambroise de Milan et la Chartreuse de Pavie. Mais son œuvre capitale est la reconstruction de la basilique de Saint-Pierre de Rome; Jules II accepta ses plans; Bramante put jeter les fondements de l'édifice et l'élever jusqu'à l'entablement. Ses successeurs, depuis Raphaël jusqu'à Michel-Ange, qui acheva l'église, ont plus d'une fois modifié ses plans; mais on a généralement reconnu qu'ils en avaient altéré les beautés. Bramante, grand appréciateur de la simplicité antique, a réuni la grâce, la noblesse et l'harmonie, la hardiesse de l'invention et la finesse de l'exécution. On a de lui quelques fresques et plusieurs tableaux estimés, surtout dans le Milanais. Il a écrit sur son art et on a publié ses *Poésies* en 1756. Raphaël, son parent, fut son élève et son protégé.

Bramantino (Bartolommeo), peintre et architecte milanais du XV[e] s., bâtit beaucoup d'églises dans le Milanais; celle de San-Satiro est remarquable; on lui attribue la façade de l'église Saint-Maurice et des dessins pour la continuation de la cathédrale.

Bramantino (Bartolommeo **Suardi**, dit le), peintre milanais du commencement du XVI[e] s., fut un élève chéri de Bramante, peignit, au Vatican, des portraits, détruits pour faire place aux œuvres de Raphaël; retourna à Milan et y composa des fresques et de bons tableaux: les *quatre Evangélistes*, le *Christ entre les deux larrons*; sa fresque la plus vantée est celle du *Christ mort, appuyé sur les genoux de la Vierge*, au-dessus de la porte de l'église du Saint-Sépulcre.

Brambilla (Francesco), sculpteur milanais de la seconde moitié du XVI[e] s., consacra 40 ans à la décoration de la cathédrale de Milan; ses ouvrages en bronze sont surchargés de détails, mais d'une grande perfection.

Bramer (Léonard), peintre hollandais, né à Delft en 1596, eut de la réputation. On a de lui deux grands tableaux: la *Résurrection de Lazare* et *Saint Pierre reniant Jésus-Christ;* mais on estime surtout ses petits tableaux sur cuivre, ses vases peints d'or, de bronze, de marbre. Son coloris est beau et vigoureux.

Brames et **Bramines.** V. Brahmanes.

Brampton, v. du Cumberland (Angleterre), à 15 kil. N. E. de Carlisle. Vestiges d'un camp romain (*Bremetunacum*); aux environs, beau monument druidique appelé la *Grande Mègue et ses filles;* 3,500 hab.

Brampton (William de), jurisconsulte, l'un des 4 justiciers condamnés pour crime de péculat, en 1288, et mis en prison sur les vaisseaux pénitentiaires de Londres, qu'on appelait la flotte (fleet), est considéré comme l'auteur d'un livre appelé *Fleta*. C'est le répertoire du droit anglais à la fin du XIIIe s.; il est emprunté à Bracton et à Thornton, mais s'éloigne davantage du droit romain. Selden l'a publié en 1685, in-4°; Houard l'a inséré dans son *Recueil des coutumes anglo-normandes*, 1776. T. III.

Branca, mécanicien italien du XVIIe s., a publié son principal ouvrage: *la Machine*, à Rome, 1629, in-4°; on y remarque une machine mue par la vapeur; un autre de ses projets consiste à engendrer un mouvement de rotation, en dirigeant la vapeur, sous forme de souffle, sur les ailes d'une roue. Il a publié aussi un *Manuel d'architecture*, Ascoli, 1629.

Brancaleone Dandolo, de Bologne, fut nommé podestat ou sénateur de Rome en 1253, pour réprimer les brigandages des nobles. Après avoir été chassé par les Romains, irrités de sa sévérité, il fut rappelé et mourut en 1258, détesté de la noblesse, mais chéri du peuple.

Brancas (Famille de). Elle descendait des *Brancaccio* de Naples, attachés à la maison d'Anjou et réfugiés en France sous Charles VII. Les Brancas reçurent des fiefs en Provence, la baronnie d'Oyse, le marquisat de Villars, le comté de Lauraguais. Ils se divisèrent au XVIe s. en deux branches; l'aînée, celle des *Forcalquier-Brancas* et de *Céreste*, eut le titre de duc et de grand d'Espagne; le plus célèbre de ses membres est Louis de Brancas, marquis de Céreste, né en 1671, qui se distingua dans les ambassades, fut maréchal de France, 1740, et mourut en 1750; elle s'est éteinte en 1802. A la branche cadette appartenaient les noms de *Lauraguais* et de *Villars.* André, connu sous le nom d'amiral de Villars-Brancas, se jeta dans le parti de la Ligue, espéra se rendre indépendant en Normandie et se maintint longtemps dans Rouen contre Henri IV; il vendit cher sa soumission et fut tué par les Espagnols au siége de Doullens, 1595.— Georges de Brancas, son frère, obtint l'érection du marquisat de Villars en duché-pairie, 1626. — Louis-Léon, duc de Brancas-Lauraguais, 1733-1824, fut pair sous la Restauration et a écrit plusieurs ouvrages.

Branchides, famille d'origine milésienne, vouée au culte d'Apollon à Didyme, fut transportée en Sogdiane par Xerxès. Ils bâtirent la ville des *Branchides*, qui fut ruinée par Alexandre.

Brand, v. du roy. de Saxe, à 5 kil. S. O. de Freiberg. Exploitation considérable d'argent et de plomb; 3,000 hab.

Brandan (**Saint**). Deux prêtres irlandais de ce nom ont vécu au VIe s. et ont été canonisés. L'un des deux, abbé de Clonfert dans le Galway, serait allé aux îles Canaries et aurait raconté ses aventures merveilleuses. Elles se trouvent dans un poëme de 900 vers, que plusieurs lui attribuent, mais qui est plutôt du XIIe s.; il a été célèbre au moyen âge et traduit en plusieurs langues. La légende latine de *Saint Brandan* ou *Brandaines* a été publiée par M. Jubinal, 1836. On a longtemps cherché une île de *Saint-Brandan* vers les Canaries, et les traditions populaires en ont fait la retraite de Rodrigue, le dernier roi des Wisigoths, ou de Sébastien de Portugal.

Brandano (*Bradanus*), riv. de l'Italie mérid., se jette dans le golfe de Tarente; cours de 70 kil.

Brandao (Antonio), moine portugais de l'ordre de Cîteaux, abbé d'Alcobaça, 1584-1637, a publié les 3e et 4e parties de la *Monarchia Lusitana*, de 1137 à 1279, de Bernardo de Brito. Son neveu *François*, 1601-1683, a continué l'œuvre jusqu'en 1325.

Brandebourg (Province de), l'une des grandes provinces de la Prusse, a pour limites: au N., la Poméranie et le Mecklembourg; à l'O., le Hanovre et la prov. de Saxe; au S. O. la principauté d'Anhalt; au S. E., la Silésie; à l'E., les prov. de Posen et de Prusse propre. Elle est large de 250 kil. du N. au S.; elle a 220 kil. de l'O. à l'E. Sa superf. est de 39,895 kil. car. sa pop. de 2,865,000 hab., presque tous protestants. Le sol est généralement plat et sablonneux; il est arrosé, à l'E., par l'Oder et ses affl., la Wartha, la Netze, le Finow, le Neisse et le Bober; à l'O., par l'Elbe et ses affl., le Havel, grossi de la Sprée, la Dosse, etc. Le pays, sans pentes sensibles, est couvert de lacs, Schwielung, Scharmützel, Soldin, Müggel, Wehrbellin, Ruppin, etc. Au N., le sol est presque partout rebelle à la culture; au S., il y a des forêts de frênes, de hêtres, de pins et de sapins; le travail opiniâtre de l'homme a transformé les sables en pâturages, en terres qui produisent lin, chanvre, houblon, tabac, céréales, betteraves. Il y a beaucoup de troupeaux; on élève les vers à soie et les abeilles; la pêche est abondante. On trouve du fer, des pierres de taille, de la chaux, de la craie, du gypse, de la terre à poteries, des tourbières; il y a quelques sources ferrugineuses. L'industrie est importante: toiles de lin et de coton, soieries, draps, étoffes de laine, porcelaines, verreries, tabac, fab. d'armes, d'ustensiles en fonte, etc. Le climat est doux et humide; mais les vents du N. et de l'E. sont très-froids. La pop. se compose d'Allemands mêlés de Suisses et de Français réfugiés. — Le Brandebourg est divisé en trois districts: Potsdam et Francfort-sur-l'Oder. Le 3e est Berlin. — La prov. comprend la plus grande partie de l'ancienne *Marche de Brandebourg* et quelques districts des prov. de Posen et de Silésie.

Brandebourg (**Marche de**), anc. Etat de l'empire d'Allemagne, dans le cercle de Haute-Saxe, a varié souvent de limites. Depuis 1455, elle était divisée en deux parties: 1° la Marche électorale de Brandebourg comprenant: la Vieille-Marche (Stendal), la Marche de Priegnitz (Perleberg, Pritzwald, etc.), la Moyenne-Marche (Brandebourg, Potsdam, Ruppin, Berlin, Francfort-sur-l'Oder), la Marche de l'Ucker (Prenzlow, Templin); 2° la Nouvelle-Marche comprenant: Custrin, les cercles de Soldin, Kœnigsberg, etc.; les cercles incorporés de Stensberg, Zullichau, Kottbus. — Ce pays était occupé par des peuplades slaves, lorsque Charlemagne les soumit au tribut. Le roi d'Allemagne, Henri Ier, les battit de nouveau, et fonda, pour défendre les frontières, la Marche du Nord ou de la Saxe septentrionale (auj. Vieille-Marche), 928-930. Le margrave Albert l'Ours, comte d'Ascanie, reçut la Marche orientale ou Lusace, fut déclaré indépendant du duché de Saxe et prit le titre de margrave de Brandebourg, vers 1142. La maison *ascanienne*, agrandie de la Marche-Moyenne, de celles de Priegnitz et de l'Ucker, se divisa, 1258, en deux lignes, qui s'éteignirent en 1317 et en 1320. Le Brandebourg était déjà l'un des 7 électorats de l'Empire. Après avoir été donné à des princes des maisons de Bavière et de Luxembourg, il fut cédé en 1415 à Frédéric de Hohenzollern, burgrave de Nuremberg, tige des électeurs de Brandebourg et des rois de Prusse. (V. Prusse.)

Brandebourg, v. de la régence de Potsdam, dans la prov. de Brandebourg (Prusse), sur le Havel, à 70 kil. O. de Berlin. Vieille cathédrale, bibliothèque, tableaux de Luc Cranach. Fab. de draps, de toiles, de papiers de tenture; 25,000 hab. — C'est le vieux *Brennaborch*, ville principale des Slaves Wendes, pris par Henri Ier, en 928. Otton Ier y fonda un évêché en 948; l'évêque se fit protestant en 1539. Brandebourg, rebâtie par Albert l'Ours, devint la capit. de l'électorat auquel elle donna son nom.

Brandebourg (**Nouveau-**), v. du grand-duché de Mecklembourg-Strelitz, à 26 kil. N. de Neu-Strelitz, près du lac de Tollense; 6,000 hab.

Brandeis, v. de la Bohême (Autriche), à 15 kil. N. E. de Prague, sur l'Elbe. Ancien château fort; succursale des Invalides de Prague. Victoire des Suédois sur les Impériaux, 1639; 3,000 hab.

Brandes (Jean-Chrétien), comédien et poëte dramatique allemand, né à Stettin, 1735-1799, eut une vie pleine d'aventures, qu'il a racontée (Ph. Lebas a traduit cette autobiographie instructive). Médiocre acteur, écrivain dramatique d'une grande fécondité, il a surtout réussi dans ses comédies, dont l'action est vive, le dialogue facile. Il a publié ses *Œuvres dramatiques*, Hambourg, 1790, 8 vol.

Brandfort, v. du Haut-Canada, près d'Hamilton et du lac Ontario, est en voie de prospérité; 5,000 hab.

Brandons (**Les**), nom donné jadis au premier dimanche de carême, où l'on était dans l'usage d'allumer des feux sur les places publiques ou dans les campagnes;

la *danse des Brandons* existe encore dans quelques pays. A Lyon, le *dimanche des Brandons* est le véritable jour de carnaval.

Brandt ou **Brand**, alchimiste, vivant à Hambourg, au XVII^e s., découvrit, par hasard, le phosphore, en cherchant la pierre philosophale. Il vendit son secret à Kraft, de Dresde; le chimiste Kunckel tenta vainement de l'acheter; à force d'essais, il réussit à le connaître, 1674.

Brandt (SÉBASTIEN), dit *Titio*, poëte allemand, né à Strasbourg, 1458-1520, professa le droit à Bâle et fut conseiller impérial à Strasbourg. Il écrivit un ouvrage satirique, *das Narrenschiff*, le Vaisseau des fous, qui eut beaucoup de vogue. C'est un poëme satirique dans lequel il se moque des travers de ses contemporains. Imprimé à Bâle, il fut bientôt traduit en latin et dans presque toutes les langues: la *Nef des fols du monde* parut en français dès 1497, in-fol.

Brandt. V. STRUENSÉE.

Brandywine, riv. des Etats-Unis, affl. de la Delaware, arrose la Pennsylvanie et le Delaware. Washington fut battu sur ses bords par le général Howe, le 11 sept. 1777.

Branicki (JEAN-CLÉMENT), grand-général de Pologne, 1688-1771, dernier rejeton d'une illustre famille, servit en France dans les mousquetaires; puis castellan de Cracovie, il se déclara, en 1715, le chef de la confédération formée contre Auguste II, pour obtenir le renvoi des troupes saxonnes. Nommé grand-général de la couronne, il combattit toute sa vie l'influence russe, pendant le règne du débauché Auguste III. Avec les Radziwill, il se mit à la tête du parti républicain et se rapprocha de l'ambassadeur de France, le comte de Broglie; à la mort d'Auguste III, ses partisans lui destinèrent le trône. Mais les Czartoryski, qui voulaient une constitution monarchique, se placèrent sous la protection de la Russie; et, en 1764, Branicki, déclaré coupable par la diète, fut destitué et banni. Il se réfugia en Hongrie. Après l'avénement de son beau-frère Poniatowski, il rentra en Pologne, 1765, et, protégé par la France, ne fut pas inquiété dans sa magnifique résidence de Bialystok, qu'on surnomma le *Versailles de la Pologne*. Il prêta le secours de son nom et de sa fortune aux confédérés de Bar, qui perdirent beaucoup à sa mort.

Branicki ou **Branetzki** (FRANÇOIS-XAVIER), grand-général de la Pologne, d'une famille obscure, agent de Catherine II et de Stanislas Poniatowski, se fit passer pour un membre de l'illustre famille des Branicki; commanda en 1768 les troupes du roi contre les confédérés de Bar; devint grand-général de la couronne, 1771; et, toujours vendu aux Russes, ratifia le premier partage de la Pologne, puis prépara le second, en formant la confédération de Targowicz, 1791. Il fut déclaré traître à la patrie en 1794, et se retira avec sa femme, nièce de Potemkin, dans ses domaines de l'Ukraine, où il mourut en 1819.

Brannovices. V. AULERQUES.

Brantôme, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 26 k. N de Périgueux (Dordogne), sur la Dronne. Près de là se trouvait une abbaye de Bénédictins, dont l'historien Brantôme fut abbé commendataire. Vins, truffes; 2,591 hab.

Brantôme (PIERRE DE **Bourdeille**, seigneur DE), historien, né à Bourdeille en Périgord, 1540-1614, d'une famille illustre, parcourut l'Europe, en brave soldat, cherchant les aventures et connaissant les hommes les plus célèbres, en Italie, à Malte où il combattit les Turcs, sur la côte d'Afrique; puis il revint en France pour guerroyer contre les Huguenots ou vivre à la cour de Charles IX et de Henri III, en sa qualité de gentilhomme de la chambre. Mécontent de Henri III, et condamné à la retraite par suite d'une chute de cheval, il alla dans ses terres consigner les souvenirs de sa vie, racontant avec entrain, avec une humeur gasconne, sans trop de souci de la morale, tout ce qu'il avait vu, tout ce qu'il avait appris sur les personnages illustres de son temps. Son style est une aimable et vive causerie; il ne va qu'à la superficie des choses; il aime les détails; il ne cherche pas à approfondir. C'est un chroniqueur fin, caustique, amusant, mais parfois scandaleux et d'une naïveté vaniteuse. Ses œuvres sont: *Vies des hommes illustres et des grands capitaines françois et étrangers; Vies des dames illustres; Vies des dames galantes; Anecdotes touchant les duels; Rodomontades des Espagnols*. La première édition a paru en 1666, Leyde, 10 vol. in-12; les plus célèbres éditions sont celles de La Haye, 1740, 15 vol. in-12, et de Paris, 1787, 8 vol. in-8°.

Brasidas, général spartiate, célèbre dans la guerre du Péloponnèse, fit lever aux Athéniens le siége de Méthone, 431 av. J. C., fut grièvement blessé à Pylos, détacha de l'alliance d'Athènes presque toute la Chalcidique, et remporta sur Cléon, près d'Amphipolis, une victoire complète; mais il resta sur le champ de bataille, 422.

Brasparts, bourg de l'arrond. de Châteaulin (Finistère). Bois, céréales, fourrages; 3,016 hab.

Brassac, bourg de l'arrond. et à 16 kil S. E. d'Issoire (Puy-de-Dôme), au confluent de l'Allier et de l'Alagnon. Houille; 2,127 hab.

Brassac, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 24 kil. E. de Castres (Tarn), sur l'Agout. Cotonnades, molletons, basins; 2,149 hab.

Brassart, partie de l'armure au moyen âge, se composait de deux pièces en fer, qui entouraient, l'une le bras, l'autre l'avant-bras; une pièce mobile, la *cubitière*, les réunissait.

Brasse, mesure de longueur marine valant, en France, 1^m624; en Angleterre (fathom), 1^m829; en Hollande (waâm), 1^m883; en Russie (sagène), 2^m134; en Espagne (braza), 1^m696.

Brasseur (PHILIPPE), historien et poëte flamand, né à Mons, 1597-1650, fut prêtre, et, dans ses loisirs, célébra en vers latins les antiquités religieuses du Hainaut.

Brassow. V. KRONSTADT.

Brataspantium, v. des Bellovaci, dans la Belgique II^e (Gaule). Place d'armes considérable, au temps de César; auj. probablement ruines près de Breteuil, à 22 kil. N. E. de Beauvais.

Braulion ou **Braule** (SAINT), évêque de Saragosse, au VII^e s., cultiva les lettres, fut l'ami d'Isidore de Séville, et continua son traité célèbre des *Etymologies* ou *Origines*.

Braunau, v. forte de la Haute-Autriche, sur la rive droite de l'Inn, protége le passage contre la Bavière; 2,500 hab.

Braunau, v. de la Bohême (Autriche), à 50 kil. N. E. de Kœniggrätz. Fabr. active de toiles, de draps écarlates; filatures de laine. Abbaye de Bénédictins; 3,500 hab.

Braunsberg, ch.-l. de cercle de la prov. de Prusse (roy. de Prusse), petit port sur la Passarge, à 50 kil. S. O. de Kœnigsberg. Commerce en fil de lin, grains, mâts de navires. Capit. de l'*Ermeland* ou de l'ancien évêché de *Warmie*; 10,000 hab.

Braunsberg, v. de la Moravie (Autriche); fabrique de draps; 3,000 hab.

Brauwer, Brouwer ou **Braur** (ADRIEN), peintre hollandais, né à Harlem ou à Oudenarde, 1608-1640, élève de Hals, qui le maltraitait pour l'exploiter, vécut toujours dans la débauche et la misère; Rubens fit tous ses efforts pour le ramener à une meilleure vie, mais Brauwer resta insensible et mourut à l'hôpital. Il excellait dans les scènes de cabaret, de corps-de-garde, de filous; mais il est resté au-dessous de Téniers dans ses scènes de village. Ses tableaux sont toujours recherchés.

Brava, port de la côte orientale d'Afrique, sur la mer des Indes, dans le Zanguebar, dépend de l'iman de Zanzibar. Il fait un commerce d'ivoire, de gomme, de bœufs.

Brax, ville du comté de Wicklow (Irlande), près de Dublin. Bains, pêcheries, commerce de denrées: 4,000 hab.

Bray (d'un mot celtique *bry*, fougère), petit pays, de la Normandie, auj. dans l'arrond. de Neufchâtel (Seine-Inférieure), avait pour v. princ.: Gournay, la Ferté, Neufchâtel, Aumale, Fontenay-en-Bray, etc.

Bray-sur-Seine, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. S. O. de Provins (Seine-et-Marne), port sur la Seine; important par son commerce de blés, 1,598 hab.

Bray-sur-Somme, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 18 kil. O. de Péronne (Somme); 1,421 hab.

Brazier (NICOLAS), vaudevilliste, né à Paris, 1783-1838, fils d'un instituteur, membre du *Caveau moderne*, devint l'un de nos plus spirituels chansonniers, l'un de nos plus féconds vaudevillistes. Il eut pour collaborateurs Rougemont, Merle, Ourry, Désaugiers, Dumersan, Mélesville, Théaulon, Vanderburgh. Ses pièces sont au nombre de plus de cent. On a encore de lui: *Souvenirs de dix ans*, 1824, recueil de chansons en faveur des Bourbons;

Histoire des petits théâtres de Paris, 1838, 2 vol. in-8°, etc.

Brazos (Rio), fleuve de l'Amérique septent., qui vient du N. O. du Texas et se jette dans la baie de San-Bernardo (golfe du Mexique), après un cours de 1,000 kil. dont 700 sont navigables.

Brazza (*Brattia*), île de l'Archipel Dalmate (Autriche), dans l'Adriatique, à 20 kil. du continent, a 70 kil. de long sur 10 de large. Vins renommés; excellents fromages; ch.-l. Castel-San-Pietro; 14,000 hab.

Bréa (J.-B. Fidèle de), général français, né à Menton, 1790-1848, se distingua à Leipzig et à Waterloo, fut longtemps chef d'état-major à Nantes, devint général de brigade en 1845, et fut lâchement assassiné, avec son aide de camp, à la barrière de Fontainebleau, le 25 juin 1848, lorsqu'il était venu, comme parlementaire, trouver les insurgés.

Brébeuf (Guillaume de), poëte, né à Thorigny (Manche), 1618-1661, eut de la réputation au XVII° s. Il traduisit en vers la *Pharsale* de Lucain; mais Boileau montra, peut-être avec exagération, tout ce qu'il y avait d'emphatique et d'ampoulé dans le style de Brébeuf. Très-inégal, il offre cependant des morceaux remarquables, des images brillantes et hardies. Il avait encore écrit *Parodie du VII° livre de l'Enéide*, 1650; *Lucain travesti*, 1656; *Poésies diverses; Défense de l'Eglise romaine*, etc.

Brébiette (Pierre), peintre et graveur, né à Mantes, en 1596, est plus connu par ses estampes que par ses tableaux; beaucoup sont des compositions originales à l'eau-forte, groupes d'enfants, bacchanales, etc.; il a aussi gravé d'après Raphaël, Paul Véronèse, Andrea del Sarto Plusieurs de ses estampes ont été réunies sous le titre d'*Opera diversa*, Paris, 1638, in-4°.

Brecey, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 16 kil. N. O. d'Avranches (Manche); 2,341 hab.

Brech, bourg de l'arrond. et à 36 kil. de Lorient (Morbihan), près d'Auray. Sur le territoire de la commune, Charles de Blois fut vaincu et tué par Jean de Montfort, en 1364. Monument élevé aux victimes de Quiberon; 2,224 hab.

Brèche de Roland (La), gorge difficile et dangereuse des Hautes-Pyrénées, au sommet des rochers qui forment le cirque de Gavarnie, fut ouverte, dit la légende, par un coup d'épée du paladin Roland.

Brechin, v. du comté d'Angus (Ecosse), à 20 kil. N. E. de Forfar, sur l'Esk. Toiles. Ancien évêché au XII° s.; belle cathédrale, fondée par David I^er^; tour ronde de 105 pieds de hauteur, dont on ignore l'origine; 4,000 hab.

Brecht, commune rurale de la prov. et à 28 kil. d'Anvers (Belgique). Tanneries, fabriques de draps; 3,000 hab.

Brecknock ou **Brecon**, comté du pays de Galles (Angleterre), entre ceux de Radnor, Cardigan, Caermarthen, Monmouth et Hereford. Il a 195,000 hectares et 62,000 hab. Il est montagneux, et renferme de beaux pâturages; on y exploite le fer, la houille et la chaux; on y fabrique des bas et des étoffes de laine.

Brecknock ou **Brecon**, le ch.-l., au N. O. de Londres, est une ville bien située au confluent de l'Honddu et de l'Usk, et possède des fabr. de lainages, et de bonneterie; 6,000 hab.

Brécourt (Guillaume Marscoureau de), comédien et poëte, était d'origine hollandaise. Il entra dans la troupe de Molière en 1658, passa dans celle de l'hôtel de Bourgogne en 1664, et fut conservé lors de la réunion des deux troupes, en 1680. Il était bon acteur, surtout dans les comédies, et mérita les éloges de Louis XIV. Il a composé six comédies en vers, qu'il fit réussir par son jeu, mais qui sont oubliées. Il mourut en 1685.

Bréda (Jean van), peintre hollandais, né à Anvers, 1683-1750, élève de son père, paysagiste estimé, imita avec une fidélité scrupuleuse et un véritable talent les tableaux de Breughel et de Wouvermans. On admire sa couleur brillante et légère, ses lointains agréables, son dessin de bon goût.

Bréda (La), affl. de gauche de l'Isère, formée de plusieurs bras venant des glaciers du Grand-Glézin, arrose Allevard, la Chapelle du Bard, et finit en face de Fort-Barraux. Ce torrent est remarquable par sa vallée sauvage, ses chutes et les richesses minérales de ses bords.

Bréda, v. du Brabant septent. (Pays-Bas), à 50 kil. S. O. de Bois-le-Duc, au confl. de la Merk et de l'Aa, dans un pays marécageux, qu'on peut facilement inonder. Académie militaire de Hollande dans un superbe château bâti par Guillaume III; cathédrale avec une tour très-élevée et les tombeaux de la maison de Nassau. Ecole du *waterstaat* ou des ponts et chaussées. Evêché catholique depuis 1853. Commerce considérable de transit; 15,000 hab. — Bréda a été souvent assiégée et prise; le *Compromis de Bréda* y fut signé, en 1566, par les insurgés des Pays-Bas contre le gouvernement de Philippe II. Il s'y est tenu plusieurs congrès, en 1565, 1667, 1746; la paix de Bréda fut signée entre l'Angleterre, les Provinces-Unies et la France, leur alliée, en 1667. Les Hollandais cédaient la Nouvelle-Belgique (New-York et New-Jersey), mais obtenaient le droit d'importer en Angleterre leurs marchandises, qui descendaient le Rhin; la France recevait l'Acadie en échange des îles Antigoa, Montserrat et Saint-Christophe, données à l'Angleterre.

Brède (La), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 18 kil. S. de Bordeaux (Gironde). Montesquieu naquit dans le château de la Brède, en 1689; 1,683 hab.

Brederode (François de), seigneur hollandais, 1466-1490, fut le chef du parti de *Hœksen*, se rendit célèbre par son audace, enleva par surprise Rotterdam, parvint à échapper au comte d'Egmont, et, après avoir vainement essayé d'enlever Gorée, fut pris et mourut dans une prison de Dordrecht.

Brederode (Henri, comte de), seigneur hollandais, de la même famille, se déclara, avec les comtes d'Egmont et de Horn, contre le gouvernement de Granvelle; fut le premier à signer le *Compromis de Bréda*, présenta, en 1566, à la duchesse de Parme, Marguerite, la fameuse requête dont le rejet amena l'insurrection des *Gueux*, fut proscrit et mourut en Allemagne, 1568.

Bredow (Gabriel-Godefroy), historien allemand, né à Berlin, 1773-1814, professeur d'histoire, s'occupa beaucoup aussi de géographie ancienne. Son patriotisme et sa franchise lui suscitèrent plus d'un embarras. On a de lui : *Manuel d'histoire et de géographie ancienne*, Altona, 1799; *Recherches sur quelques points d'histoire et de géographie anciennes*, 2 vol., 1800-1802; *Chronique du XIX° siècle*, continuée par Venturini; ses *Faits mémorables de l'histoire universelle* et son *Récit détaillé des faits les plus mémorables de l'histoire universelle* sont devenus des ouvrages classiques en Allemagne. Il a publié une édition d'*Eginhard* et une *Histoire de Charlemagne*.

Bree (Mathieu-Ignace van), peintre, né à Anvers, 1773-1839, directeur de l'Académie des beaux-arts de cette ville, a laissé des tableaux d'histoire faits avec facilité, d'un trait hardi et d'un coloris assez vif.

Bref. On appelle *brefs* des lettres adressées par le pape à des souverains, à des prélats, à des communautés et même à des particuliers, pour leur accorder des indulgences ou leur donner des témoignages d'affection. Ils sont scellés de cire rouge, du sceau qui représente saint Pierre jetant ses filets, et portant le nom du pape régnant. — Les *brefs de sûreté* sont des lettres servant de sauf-conduit.

Bregaglia, vallée des Grisons (Suisse), à 40 kil. S de Coire. Elle est longue de 23 kil., encaissée entre de hautes montagnes, et forme une juridiction de la ligue de la *Maison-Dieu*.

Brégançon, île de la Méditerranée, à 30 kil. E. de Toulon (Var), dans la baie d'Hyères; défendue par un fort.

Bregenz (*Brigantia*), ch.-l. du cercle du Vorarlberg, dans le Tyrol autrichien, à 110 kil. O. d'Inspruck, port sur le lac de Constance. Commerce actif en bois, grains, bestiaux. Son vieux château, le *Pfannenberg*, a des restes de constructions romaines Les comtes de Montfort la vendirent à l'Autriche en 1451; 3,000 hab.

Bregno (Antonio), architecte et sculpteur italien, passa sa vie à Venise, à la fin du XV° s. On lui doit l'immense mausolée du doge Niccolo Trono, à *Santa-Maria de' Fratti*. Il est l'auteur de la grande façade intérieure du palais des doges, et on lui a attribué le fameux escalier des Géants.

Breguet (Abraham-Louis), mécanicien et horloger, né à Neuchâtel, 1747-1823, d'une famille de protestants français réfugiés, fut placé, à 15 ans, chez un horloger de Versailles, et bientôt mérita par ses talents et ses inventions une grande réputation. Dès 1780, il avait porté au dernier degré de perfection les montres *perpétuelles*, qui se montent d'elles-mêmes par le mouvement qu'on fait en marchant; il fabriqua, dans un établissement remarquable de Paris, des montres d'une précision admirable; mais il fut forcé de s'expatrier pendant la Révolution. A son retour, il retrouva sa renommée,

fut successivement horloger de la marine, membre du Bureau des longitudes, membre de l'Académie des sciences. Il dota la navigation, la physique et l'astronomie des instruments les plus exacts et les plus ingénieux, chronomètres de poche, horloges marines, pendules sympathiques, compteur militaire (pour régler le pas), compteur astronomique, thermomètre métallique, ressorts-timbres, emploi des rubis dans les parties frottantes des montres, etc.

Brégy ou **Brégis** (CHARLOTTE SAUMAISE DE CHAZAN, comtesse DE), dame d'honneur d'Anne d'Autriche, née à Paris, 1619-1693, élevée par son oncle, Saumaise, mariée au comte de Brégy, qui passa une partie de sa vie dans les ambassades, a été célèbre au XVIIe siéc. par son esprit et par les galanteries des poëtes du temps, les Benserade, les Quinault, etc. Elle eut beaucoup de vogue parmi les *précieuses;* elle a esquissé quelques *Portraits*, qu'on trouve à la suite des *Mémoires de mademoiselle de Montpensier*. Les bibliophiles recherchent les *Lettres et Poésies de madame la comtesse de B****, Leyde, 1666, petit in-12, de la collection des Elzevirs.

Bréhat, petite île de la Manche (Côtes-du-Nord), à l'embouchure du Trieux, près de Paimpol, séparée de la côte par un canal de 1,700 mèt., a 5 kil. de long sur 3 de large. Rocheuse, mais en partie cultivée, elle est habitée par d'excellents marins; elle a trois havres, dans l'un desquels les frégates peuvent entrer, avec un fort et un phare, sur le plateau des rochers des Heaux-Bréhat; 1,700 hab.

Brehon, nom donné jadis, en Irlande, aux juges et aux hommes de loi. Les lois irlandaises étaient appelées *loi brehonne*.

Breislak (SCIPION), géologue, né à Rome, 1748-1826, a fait faire de grands progrès à la géologie par ses observations et ses livres. Les plus remarquables sont : *Traité sur la solfatare de Pouzzole*, traduit par de Pommereul, 1792; *Voyages physiques et géologiques en Campanie*, 1801, 2 vol. in-8°; *Introduction à la géologie*, traduit par Bernard, 1812; *Institutions géologiques*, trad. par Campmas, 3 vol. in-8°, etc.

Breitenfeld (larges plaines), village à 7 kil. N. de Leipzig (Saxe). Les Impériaux y furent deux fois battus par les Suédois: par Gustave-Adolphe, en 1631, et par Torstenson, en 1642.

Breitinger (JEAN-JACOB), littérateur suisse, né à Zurich, 1701-1776, professeur de grec et d'hébreu, aida son ami Bodmer dans son œuvre de régénération de la littérature allemande, et rédigea avec lui et ses jeunes amis, Haller, Klopstock, Wieland, une feuille périodique, semblable au *Spectateur* d'Addison, intitulée *le Peintre des mœurs ;* c'est là que la nouvelle école battait surtout en brèche les doctrines classiques de Gottsched. Il a publié une *Version des Septante*, 1730, 4 vol. in-4°, et une *Critique de l'art de la poésie*, 1740, 2 vol. in-8°.

Breitkopf (JEAN-GOTTLOB-EMMANUEL), savant typographe, né à Leipzig, 1719-1794, ramena le bon goût dans l'imprimerie allemande, perfectionna les caractères, inventa les notes musicales mobiles, etc. Il a publié : *Essai sur l'histoire de l'invention de l'imprimerie*, 1774, in-4°; *Essai sur l'origine des cartes à jouer, l'introduction du papier de chiffons et les commencements de la gravure sur bois*, 1784-1801, etc.

Brembo (LE), affl. de gauche de l'Adda (Italie), traverse le val *Brembilla*, arrose Piazzalonga et Zogno, passe près de Bergame; il a des gués presque partout; 60 kil. de cours.

Brême ou **Bremen**, une des villes libres de l'Allemagne par 53° 4′ 48″ lat. N. et 6° 28′ 6″ long. E., sur le Weser (à 80 kil. de son embouchure), qui la divise en vieille et nouvelle ville. Cathédrale du XIIe siècle, gymnase, écoles, hôpitaux; observatoire, bourse, hôtel de ville remarquable. Fabriques de toiles, camelots, draps; bonneterie, tabac, glaces, raffineries de sucre, brasseries. C'est l'une des grandes villes de commerce de l'Allemagne, l'un des principaux ports d'embarquement pour l'émigration en Amérique; on y arme pour la pêche du hareng et de la baleine. Le mouvement du port a été, en 1874, de 2,619 navires à l'entrée, et de 2,654 à la sortie; la marine marchande possédait 252 bâtiments, dont 37 bâtiments à vapeur. C'est la patrie d'Olbers et de Heeren. Population: 83,000 hab. — Brême, dont on ignore l'origine, était déjà assez importante lorsque Charlemagne y fondra, en 788, un évêché, qui devint un archevêché en 858. Après de longues luttes de la bourgeoisie contre les archevêques, Brême devint ville impériale, l'une des premières de la Hanse teutonique; elle adopta le protestantisme, et, en 1630, forma, avec Hambourg et Lubeck, une hanse restreinte. En 1806, elle fut complétement indépendante, fut annexée à l'empire français, de 1810 à 1813, comme ch.-l. des Bouches-du-Weser, et redevint, en 1814, ville libre de la Confédération. Elle avait, avec les autres villes libre, la 17e voix dans la diète fédérale; son contingent était de 760 h. La constitution du 21 fév. 1854 partage le gouvernement entre le sénat, composé de 18 membres élus à vie, et la bourgeoisie, assemblée de 150 députés; deux des membres du sénat, élus pour 4 ans par ce corps, ont le titre de bourgmestre et le président alternativement. — La république de Brême a un territoire de 254 kil. carrés, sur les deux rives du Weser, entre l'Oldenbourg à l'O. et le Hanovre. Outre Brême et le pays voisin, elle possède le bailliage de *Vegesack* et le petit territoire de *Bremer-Hafen*, acheté au Hanovre en 1827, situé sur le Weser, à 52 kil. au-dessous de Brême. La popul. totale est de 123,000 hab., la plupart luthériens. Elle fait partie de l'Emp. d'Allemagne.

Brême (duché de), ancien duché du cercle de Basse-Saxe, dans l'empire d'Allemagne, appartenant d'abord à l'archevêque de Brême, fut sécularisé et cédé à la Suède en 1648. Il comprenait le territoire de Brême, sans la ville, Verden, Stade, Buxtehude; il a été acheté, en 1719, par la maison de Brunswick, et fait maintenant partie du Hanovre (gouvern. de Stade).

Bremerhafen ou **Port de Brême**, fondé en 1827, sur la rive droite du Weser, au confluent de la Geeste, à 52 kil. N. O. de Brême. Docks; immense hôtel pour les émigrants; 5,500 hab.

Bremerwörde, bourg du Hanovre, à 30 kil. S. O de Stade. Distilleries d'eau-de-vie; commerce actif de bois et de tourbe; 2,000 hab.

Bremgarten, bourg du canton d'Argovie (Suisse), à 24 kil. S. E. d'Aarau, sur une hauteur baignée par la Reuss. Belle église; 1,500 hab.

Brémond (GABRIEL DE), romancier français, réfugié en Hollande au XVIIe s., se mit aux gages des libraires, et publia : *la Vie de Guzman d'Alfarache*, Amsterdam, 1695; *les Véritables Mémoires de madame Marie Mancini*, Leyde, 1678; *Hattigé* ou *les Amours du roi de Tamaran* (Charles II d'Angleterre), Cologne, 1676, etc.

Brémontier (NICOLAS-THÉODORE), inspecteur général des ponts et chaussées, 1738-1809, est le premier qui sut fixer les dunes menaçantes du golfe de Gascogne, en les couvrant de forêts de pins maritimes, 1786. On a de lui : *Mémoire sur les dunes*, 1796, in-8°; *Recherches sur le mouvement des ondes*, 1809.

Bremser (JEAN-GODEFROY), médecin, né à Wertheim sur le Mein (Bade), 1767-1827, pratiqua à Vienne, contribua à la propagation de la vaccine, et est connu surtout par ses travaux sur les vers intestinaux. Grundler a traduit en français son *Traité zoologique et physiologique sur les vers intestinaux de l'homme*, 1824.

Brenets (LES), vallée et bourg du canton de Neuchâtel (Suisse), à 20 kil. N. O. de Neuchâtel, près du *saut du Doubs*. Horlogerie, dentelles, instruments d'optique; 1,200 hab.

Brenne (LA) (*Briona silva*), anc. pays de France, sur les limites de la Touraine et du Berry, entre Châteauroux et le Blanc; v. princ. Châtillon-sur-Indre. Il était encore, il y a deux siècles, couvert de forêts, de pâturages, fertile et bien arrosé; le déboisement a tout changé; les eaux ont formé des étangs malsains; la culture et la population ont presque disparu. De grands travaux doivent assainir la Brenne : desséchement des marais, routes agricoles, etc.

Brenner (LE), mont des Alpes rhétiques, dans le Tyrol (2,022 mèt.), entre l'Inn, l'Aicha et l'Adige; traversé par une route de 17 kil., allant d'Insprück à Venise.

Brenneville ou **Brenmule**, dans l'anc. Vexin, à 10 kil. des Andelys, où Louis VI fut battu par Henri Ier d'Angleterre, en 1119.

Brennus ou **Brenn**, nom commun de tous les chefs gaulois, dont les Romains ont fait un nom propre. Le plus célèbre est le Brennus qui vivait au IVe s. av. J. C. A la tête des Gaulois *Senones*, il vint assiéger Clusium en Etrurie; puis marcha contre les Romains, qu'il accusait d'avoir violé le droit des gens. Vainqueur à l'Allia, il entra dans Rome, 390, assiégea le Capitole, et imposa aux vaincus une rançon de 1,000 livres d'or. Au moment où l'or était pesé, les Romains accusaient les Gaulois de se servir de faux poids; Brennus aurait alors jeté son épée dans la balance, en s'écriant : *Væ victis!* malheur aux vaincus! mais Camille, rentrant dans Rome,

aurait rompu le traité et exterminé les Gaulois. Tel est le récit patriotique de Tite Live et de Florus; mais, suivant Polybe, Denys d'Halicarnasse, etc., les Gaulois se seraient éloignés paisiblement. — Un autre *Brennus* commandait les Gaulois qui envahirent la Macédoine, vers 279 av. J. C. Il venait de la Pannonie; vainqueur de Ptolémée Céraunus et de Sosthène, il dévasta la Macédoine, la Thessalie, passa les Thermopyles et marcha sur Delphes; mais un terrible ouragan jeta une terreur panique parmi les Gaulois, qui furent vaincus par les Grecs. Brennus blessé s'empoisonna, et les débris de sa grande armée allèrent s'établir dans l'Asie Mineure.

Brenta (La), anc. *Medoacus major*, riv. d'Italie, a ses sources près de Trente, au plateau de Pergine, traverse les gorges redoutables du val Sugana, où elle arrose Borgo, puis Castelnuovo, Tezze, Primolano. la forteresse de Cismone, Campese, les plaines du Vicentin, Bassano; ses eaux troubles et dormantes coulent sur une chaussée élevée; elle se dirige vers l'est par Oriago, Fusina, et finit dans les lagunes de Venise, après un cours de 170 kil. Sur sa rive droite, elle a de nombreuses dérivations; la *Brentella*, qui passe à Cittadella et rejoint le Bacchiglione près de Padoue; la *Nova-Ossia*, le *Taglio-Novissimo*, qui finissent par s'unir également au Bacchiglione; à gauche, il a aussi des canaux qui vont aboutir au canal de Mestre.—Sous Napoléon Ier, il y eut un départ. de la Brenta, dans le roy. d'Italie; formé du Padouan et de la Polésine de Rovigo, il avait pour ch.-l. Padoue.

Brentana (Simone), peintre italien, né à Vérone ou à Venise, en 1656, sut se créer un style original; ses compositions sont estimées. On cite de lui, à Saint-Sébastien de Vérone, un *Martyre de saint Sébastien*.

Brentano (Clément de), littérateur allemand, né à Francfort-sur-le-Mein, 1777-1842, frère de la célèbre Bettina d'Arnim, l'amie de Gœthe, a été l'un des chefs de l'école romantique en Allemagne. Ses écrits, pleins d'imagination et de fantaisie, mais systématiquement bizarres, ont eu de l'influence. Il a composé des romans, des nouvelles, des satires, des comédies, des drames, etc. *Ponce de Léon* et la *Fondation de Prague* sont les plus remarquables de ses œuvres dramatiques; parmi ses nouvelles on cite l'*Histoire du brave Gaspard et de la belle Nanette*. Il a publié avec son ami, Ach. d'Arnim, *le Cor merveilleux de l'enfant*, recueil de légendes et de chansons populaires. Plusieurs de ses poésies sont restées célèbres. Il se convertit au catholicisme en 1818, se laissa aller à un certain mysticisme et se retira dans l'abbaye de Dulmen, au pays de Munster.

Brentford, v. du comté de Middlesex (Angleterre), à 12 kil. S. O. de Londres, au confluent de la Brent et de la Tamise. Grand commerce d'entrepôt; importantes savonneries. Vaste parc; 40,000 hab.

Bréquigny (Louis-George **Oudart Feutrix** de), antiquaire, né à Granville, 1716-1795, membre de l'Académie des Inscriptions en 1759, de l'Académie française en 1772, fut envoyé par le gouvernement français en Angleterre, pour recueillir les titres relatifs à notre histoire, 1763. Après trois ans de pénibles travaux à la Tour de Londres, aux archives de l'Echiquier, etc., il rapporta 12,000 copies de pièces, formant 107 vol. déposés à la Bibliothèque nationale. Il a publié: *Mémoire sur l'établissement de l'empire et de la religion de Mahomet; Essai sur l'histoire de l'Yémen; Table chronologique des rois et des chefs arabes;* 5 vol. de la *Collection des lois et ordonnances des rois de la troisième race*, accompagnés de préfaces; *Diplomata, chartæ, epistolæ et alia monumenta ad res francicas pertinentia*, 1791, 3 vol. in-fol.; avec Mouchet, trois volumes de la *Table chronologique* des diplômes concernant l'histoire de France, 1769-83, in-fol. Il fut également chargé de continuer les *Mémoires sur les Chinois* des PP. Amiot, Bourgeois. etc., 1776-1789, 14 vol. in-4°.

Brescello (*Brixellum*), v. de la prov. de Modène (Italie), à 25 kil. N. O. de Reggio, sur le Pô; 4,900 hab.

Breschet (Gilbert), médecin, anatomiste, né à Clermont-Ferrand, 1784-1845, fut membre de l'Académie de médecine, de l'Institut, professeur d'anatomie à la Faculté. Il a fondé le *Répertoire général d'anatomie et de physiologie pathologique et de clinique chirurgicale*, 1826-29, 8 vol. in-4°; il a publié un grand nombre de *Mémoires* et a travaillé à l'*Encyclopédie des sciences médicales*.

Brescia (*Brixia*), ch.-l. de la prov. de Brescia (Italie), dans une plaine fertile sur la Garza, par 45° 32′ 19″ lat. N., et 7° 55′ 8″ long. E., à 80 kil. N. E. de Milan. Cour d'appel; évêché Entourée de remparts, défendue par un vieux château, elle a de belles rues, beaucoup d'églises. la vieille cathédrale ou la *Rotonda*, la nouvelle cathédrale, dont la coupole est magnifique; le beau palais de justice, le palais municipal ou la *Loggia*, le palais *Martinengo*, bâti par Palladio, le grand théâtre, la galerie Tosi, la bibliothèque *Quiriniana*, riche en manuscrits, le *Campo-Santo*, etc. Elle renferme beaucoup d'antiquités romaines, temple, statues, aqueduc, etc. Fab. d'armes, quincaillerie, chapeaux de feutre, toiles, soieries, bougies; aux environs, beaucoup de moulins et d'usines; commerce étendu. Patrie d'Arnaud de Brescia; 39,000 hab. — D'abord colonie étrusque, agrandie par les Gaulois Cénomans au VIe s. av J. C , soumise par les Romains en 197 av. J. C., elle devint, à l'époque féodale, une république guelfe, souvent alliée à Milan contre les empereurs. Puis elle fut attaquée par les seigneurs voisins, perdit son indépendance, fut soumise aux Visconti de Milan, enfin à Venise de 1426 à 1796. Elle fut souvent assiégée et prise; le sac de Brescia par Gaston de Foix en 1512 est resté célèbre. Elle fut le ch.-l. du départ. de la Mella jusqu'en 1814. Soumise à l'Autriche, elle se révolta en 1848, fut bombardée par le général Haynau en 1849, enfin délivrée en 1859. — La prov. de Brescia a 4,258 kil. carrés et 456,000 hab.

Brescou, îlot fortifié, à l'embouchure de l'Hérault, à 4 kil. d'Agde.

Brésil, vaste empire de l'Amérique mérid., compris entre 4° 20′ lat. N. et 33° 55′ lat. S., et entre 37° 5′ et 74° long. O. Il a pour bornes: au N., les Guyanes, le Venezuela, la Nouvelle-Grenade; à l'O., le Pérou et la Bolivie; au S., le Paraguay, la Confédération de la Plata et l'Uruguay; à l'E., les côtes de l'Océan Atlantique présentent un développement de 6,500 kil.; de l'Uruguay au cap San-Roque, la côte est très-élevée; l'autre partie, ouverte par les embouchures de grands fleuves, est bordée de récifs; toutes deux présentent des baies nombreuses et de bons ports. D'une superficie de 8,516,000 kil. carrés, le Brésil comprend deux régions distinctes, les plaines immenses et basses du bassin de l'Amazone au N. O., la partie montagneuse au S. et à l'E. Le système orographique paraît avoir son nœud au mont Itacolumi, dans la Sierra de Villa-Rica; vers le S., on remarque la sierra de Mantigueira, aux sommets élevés, et la Sierra-do-Mar, qui serre la côte de très-près; vers le N., entre le bassin du San-Francisco et la mer, les sierras do Itambé, Frio, Chapada, Tiuba, qui renferment les mines de diamants; vers l'O., la sierra Canastra, qui contourne les sources du San-Francisco, puis se bifurque; la chaîne du N. forme la ceinture occidentale du fleuve, sous le nom général de Sierra dos Vertentes (Tabatinga, Duro, Gorouclia, Piauhy, etc.), pour finir par de nombreuses ramifications aux caps San-Roque et San-Agostinho; la chaîne de l'O. prend les noms de Sierra Pireneos, vers les sources du Tocantins; de Santa-Martha, vers celle de l'Araguay; de Seïada, de Pary, entre le Xingu et le Cubaya; puis se dirige vers le N. O. sous les noms de Campos Parexis et de Cordillère Geral. Les grands cours d'eau sont: l'Amazone, qui traverse le Brésil de l'O. à l'E., avec ses nombreux affluents, à droite: le Jutay, le Purus, la Madeira, le Tapajos, le Xingu, le Tocantins; à gauche, le Japura, le rio Negro; puis le Paranahyba, le San-Francisco, le rio Grande; et, dans le bassin de la Plata, le Parana, le Paraguay, l'Uruguay. Sur la côte S. E. on trouve les grandes lagunes de los Patos et de Mirim. Le climat varie suivant les latitudes; l'humidité des bords de l'Amazone, l'élévation du sol dans les hauts bassins des cours d'eau, la brise du nord ou de l'est tempèrent la chaleur; le pays est généralement sain. — Le Brésil possède des mines célèbres de diamants, des topazes, des mines d'or, de l'argent, du fer, du platine, du cuivre, du bismuth, du soufre, du sel gemme, du salpêtre et de la houille. La végétation est luxuriante; les forêts de l'intérieur, souvent impénétrables, sont embarrassées de broussailles, d'arbrisseaux, de lianes; elles renferment des bois précieux de construction, de teinture, etc. Vers le S. s'étendent les *pampas*, plaines immenses, couvertes de graminées; presque tout le bassin de l'Amazone présente l'aspect d'une immense forêt vierge. Parmi les productions on cite le manioc, les ignames, le riz, le maïs, le froment, la pistache de terre; les bananes, citrouilles, melons; les citronniers, les orangers, les goyaviers sur la côte, etc. La culture du sucre, du café, du coton, de l'indigo, du tabac, prend des accroissements considérables; le cacaoyer forme des forêts immenses; les vanilliers, les poi-

viers, les cannelliers sont abondants; il y a beaucoup de plantes médicinales, comme l'ipécacuanha, le jalap, le gaïac, le quinquina, des gommes, des baumes, des résines. Parmi les animaux, on remarque surtout les jaguars, les conguars, les tapirs, les singes, les oiseaux au plumage éclatant, des reptiles innombrables, des baleines, etc. L'agriculture, malgré ses progrès, manque encore de bras; l'industrie ne fait que de naître; mais le commerce devient de plus en plus actif; export. de café, sucre, cuirs, bois, cacao, tabac, caoutchouc, coton, diamants, etc.; importation d'objets manufacturés.

Le Brésil a environ 10,000,000 (?) d'hab., dont 2,000,000 de nègres, mulâtres, indiens, concentrés sur les côtes; le reste d'origine portugaise. Dans l'intérieur des terres vivent encore des tribus indigènes, sauvages et indépendantes, les Guaranis, les Bogres, les Botocoudos, les Makunis, les Tupinambas, les Muras, les Mandurucus, les Guaycouros, etc. La capit. est Rio-de-Janeiro. L'Empire se divise en 20 prov. : Parà, Maranhão, Piauhy (ch.-l. Oeiras), Cearà (Aracate), Rio-Grande do Norte (Natal), Parahyba, Pernambuco, Alagoas (Porto-Calvo), Sergipe, Bahia (San-Salvador), Espirito-Santo (Vittoria), Rio-de-Janeiro, Santo-Paulo, Santa-Catharina, Rio-Grande do Sul (San-Pedro do Sul), Minas Geraes (Ouro Preto), Matto Grosso (Cuyaba), Goyas, Amazonas (Manaos), Paranà (Coritiba). Le gouvern. est une monarchie constitutionnelle; l'empereur héréditaire est de la maison de Bragance; le pouvoir législatif appartient au sénat, dont les membres sont nommés à vie par l'empereur, et à une chambre de députés nommes pour 4 ans par l'élection à deux degrés. Le catholicisme est la religion de l'Etat; il y a un archevêque à Bahia et 11 évêchés; une Cour de cassation, 4 cours d'appel (Rio-de-Janeiro, Bahia, Pernambouc, Maranhão), un tribunal civil dans chaque district, des justices de paix dans les paroisses. Il y a de nombreuses écoles primaires gratuites, des écoles secondaires dans chaque chef-lieu de province, des colléges à Rio, Bahia, Pernambouc, Maranhão; des écoles de médecine à Rio et à Bahia, des écoles de droit à Saint-Paul et à Pernambouc; des écoles militaire, de marine, des ponts-et-chaussées, etc. à Rio. Les établissements de bienfaisance sont très-nombreux. L'armée de terre compte 25,000 h., les troupes de mer s'élèvent à 7,500 h. — Vincent Yanez Pinzon et Alv. Cabral reconnurent, en 1500, la côte, que le dernier nomma Vera-Cruz; on appela bientôt le pays *Brésil* ou *Brazil*, nom d'un bois qui donne une teinture rouge. Les Portugais négligèrent cette colonie; cependant des villes s'y fondèrent au XVIe s., San-Salvador en 1549, Rio-de-Janeiro en 1567, et le pays fut divisé en 12 fiefs ou capitaineries. Les Hollandais, après avoir pris une partie du Brésil, de 1624 à 1640, en furent chassés par les colons portugais dès 1654. En 1808, Jean VI et sa famille se réfugièrent au Brésil, qui, mieux gouverné, plus riche et plus prospère, commença à désirer plus vivement son indépendance. Profitant du retour de Jean en Portugal, les Brésiliens proclamèrent leur indépendance le 7 sept. 1821, et nommèrent empereur le régent dom Pedro, fils aîné du roi, qui était resté à Rio-de-Janeiro. Il donna au Brésil une charte constitutionnelle le 25 mars 1824, et Jean VI reconnut le nouvel Etat par le traité du 29 août 1825. Après avoir lutté contre les républicains fédéralistes, dom Pedro se voua à la défense de la cause de sa fille, dona Maria, en Portugal, et abdiqua en faveur de son fils, dom Pedro II, 1831, sous lequel les institutions constitutionnelles, l'industrie, le commerce, la civilisation, ont pris un rapide et heureux développement. L'esclavage a été aboli, 1871.

Breslau (*Vratislavia*, ville royale), ch.-l. de la régence de Breslau, dans la Silésie prussienne, par 51° 6′ 57″ lat. N., et 14° 42′ 9″ long. E., à 320 kil. S. E. de Berlin, sur l'Oder. Elle se compose de l'ancienne ville, de la nouvelle et de sept faubourgs, reliés par un grand nombre de ponts. Evêché catholique. Cathédrale gothique, église de Sainte-Elisabeth, ancien couvent des Augustins, hôtel de ville, arsenal, bourse. Il y a 14 bibl. publiques; celle de l'Université compte 300,000 vol. et 20,000 manuscrits, avec de belles collections scientifiques, observatoire, etc. Les fortifications, détruites en 1807, ont fait place à de belles promenades. — Manuf. de glaces, toiles blanches, draps, soieries, tabac, raffinerie de sucre, distilleries, tanneries; fab. d'aiguilles, de dentelles, de machines, etc. Sur un grand fleuve, reliée par des chemins de fer à Berlin, Dresde, Vienne, Cracovie, cette ville fait un grand commerce; ses foires aux laines sont les plus importantes de l'Europe. Patrie de Chr. Wolf, de Van der Velde, de Gentz, de Schleiermacher; 208,000 hab., dont plus de 100,000 protestants. — Fondée, dit-on, en 978, ville royale de Pologne, elle devint la capitale du duché de Silésie, en 1163, et fut une des villes de la Hanse teutonique. Les Mongols la ravagèrent en 1220 et 1240; elle suivit les destinées de la Silésie.

Bresle (**La**), riv. de Normandie, passe près d'Aumale, à Eu, et se jette dans la Manche au Tréport; 60 k. de cours.

Bresse, anc. province de France, qui faisait partie, en 1789, du gouvernement militaire de Bourgogne. Elle avait pour limites : au N., la Bourgogne et la Franche-Comté; à l'E., le Bugey; au S., le Rhône qui la séparait du Dauphiné; à l'O. le Lyonnais et la Saône. Elle tirait son nom d'une forêt, *Brixius saltus*, allant du Rhône à Châlon. Elle comprenait : 1° La *Bresse propre* ou *savoyarde*, cap. Bourg, qui forme la partie occid. du départ. de l'Ain; 2° La *Bresse châlonnaise*, partie du diocèse de Châlon, qui dépendait du duché de Bourgogne. La Bresse propre appartint aux Bourguignons, aux Francs, fit partie de la Bourgogne cisjurane, du roy. d'Arles, et, réunie à l'Empire, fut divisée en plusieurs seigneuries; la plus importante, celle de Baugé, porta la Bresse dans la maison de Savoie. Henri IV s'en empara et se la fit céder par le traité de Lyon, 1601. La Bresse faisait partie de la généralité de Dijon et du diocèse de Lyon; elle ressortissait au parlement de Dijon. L'agriculture y est prospère, et l'élève des volailles très-répandue.

Bresson (Charles, comte), diplomate, né à Paris, 1798-1847, fils d'un chef de division au ministère des affaires étrangères, sous Napoléon Ier, fut chargé, sous la Restauration, d'une mission en Colombie. Sous Louis-Philippe, il fut mêlé très-activement aux affaires de Belgique, rétablit les relations d'amitié entre la France et la Prusse, négocia le mariage du duc d'Orléans, devint pair de France; puis, ambassadeur à Madrid, contribua à la conclusion du mariage du duc de Montpensier avec la sœur de la reine Isabelle. Envoyé à Naples en 1847, il se coupa la gorge avec un rasoir, à la suite de quelques chagrins domestiques ou d'un accès de folie; peut-être l'un et l'autre.

Bressuire, ch.-l. d'arrond. des Deux-Sèvres, par 46° 50′ 33″ lat. N., et 2° 49′ 44″ long. O., près de l'Argenton, à 60 kil. N. de Niort. Ruines d'un magnifique château du moyen âge. Flanelles, serges, mouchoirs; commerce de grains et de bestiaux, 3,536 hab. — Jadis ch.-l. de seigneurie, au centre du Bocage, elle souffrit beaucoup pendant les guerres de la Vendée.

Brest (*Gesobrivates* ou *Brivates portus*), ch.-l. d'arrondissement du Finistère, par 48° 23′ 32″ latit. N., et 6° 49′ 49″ longit. O., à 578 kil. O. de Paris, à 80 kil. N. O. de Quimper. Ch.-l de la 2e préfecture maritime, Brest est située au nord d'une rade magnifique et possède le premier port de guerre de la France. La rade, longue de 22 kil. sur 11 de large, d'une étendue de 28,000 hectares, peut contenir au mouillage plus de 200 vaisseaux de guerre; on y pénètre par le *Goulet*, passe de 1,650 mètres de long, de 300 mètres de large, au milieu de laquelle s'élève le *Mengan* ou *Meingau*, rocher fécond en naufrages. Le port, qui peut contenir plus de 50 bâtiments à l'abri des vents, est formé par la Penfeld, riv. courte et profonde, sur les bords de laquelle s'élèvent, de chaque côté, *Brest* et *Recouvrance;* des batteries formidables en défendent toutes les parties; à gauche est la batterie du Fer-à-Cheval; à droite, le château avec ses batteries basses. Là sont réunis les grands et nombreux établissements de ce vaste arsenal. La ville, aux rues étroites, renferme la belle promenade du *cours d'Ajot*, la place d'Armes ou *Champ-de-Bataille*, etc. L'école navale est sur un vaisseau en rade; il y a dans la ville une école de génie maritime, des écoles de médecine, de chirurgie et de pharmacie. Le commerce et l'industrie consistent presque uniquement dans les approvisionnements de la marine. Patrie des amiraux Lamothe-Piquet, d'Orvilliers et Linois, des ingénieurs Petit et Choquet de Lindu; pop. 66,828 hab. — Brest n'était au XIe s. qu'un village avec un château fort, qui appartint, jusqu'en 1240, aux seigneurs de Léon, puis aux ducs de Bretagne; au XVIe s. la bourgade ne comptait pas plus de 1,500 âmes. En 1631, Richelieu commença à y créer quelques établissements maritimes; enfin, de 1665 à 1681, Colbert en fit le grand port de guerre de la France sur l'Océan. Vauban compléta ses fortifications; les travaux, bientôt

interrompus, ne reprirent qu'en 1745; ils étaient achevés à l'époque de la Révolution.

Bret, petit lac du canton de Vaud (Suisse), à 8 kil. E. de Lausanne; on a découvert sur ses bords beaucoup de débris antiques.

Bret (ANTOINE), écrivain dramatique, né à Dijon, 1717-1792, a beaucoup écrit, poëmes, contes, comédies, etc.; mais ses œuvres manquent de verve. Son meilleur livre est un *Commentaire sur les œuvres de Molière*, 1773, 6 vol in-8°.

Bretagne ancienne, Britannia, Britannia Major, porta aussi quelquefois le nom d'*Albion*. Elle fut peuplée par des Galls ou Gaëls. Les Kymris ou Cambriens vinrent du continent s'y établir et repoussèrent les Galls dans les montagnes du N. (Calédonie) ou en Irlande (Erin, Hibernie). Plus tard, les Logriens et d'autres peuples de la Gaule s'emparèrent de la partie orientale; on leur donna le nom de *Britones*, *Britanni*, *Bretons*, qui s'étendit à la plus grande partie de l'île. Au temps de César, les peuples du S. et de l'E. avaient les mœurs, la manière de vivre et la langue des Gaulois; les peuples de l'intérieur, beaucoup plus barbares, ne cultivaient pas la terre, et vivaient des produits de leurs troupeaux. Les mines de la Bretagne étaient déjà connues, mais peu exploitées; les Phéniciens et les Marseillais tiraient de l'étain des îles Cassitérides (Sorlingues). — Les principaux peuples de la Bretagne étaient : au S., les Dumnonii (*Exeter*), les Durotriges (*Dorchester*), les Ségontiaques (*Hampshire* et *Berkshire*), les Belgæ (*Portsmouth*), les Atrebates (*Alton*), les Regni (environs de *Londres*), les Cantii (*Canterbury*), les Bibroques (*Surrey* et *Sussex*), les Ancalites, les Casses. Au centre, les Ordovices (*Caernarvon*), les Cornavii (*Chester*), les Coritani (*Lincoln*), les Demetæ (*Caermarthen*), les Silures (*Caerleon*), les Dobuni (*Gloucester*), les Catyeuchlani (*Dunstable*), les Trinobantes (*Londres*), les Cenimagni (*Suffolk*, au N. des *Trinobantes*). Au N., les Damnii (*Lanark*), les Mæates (*Edimbourg*), les Novantæ, les Selgovæ, les Ottatini, les Brigantes (*York*), les Parisii (*Beverley*). — La Bretagne fut reconnue par César dans ses deux expéditions de 55 et 54 av. J. C. Sous Claude, Aulus Plautius et Ostorius Scapula s'emparèrent de la partie méridionale. Suetonius Paullinus, Cerealis, Jul. Frontinus et Agricola achevèrent la soumission de la Bretagne, qui fut réduite en province romaine, sous Domitien. Agricola la protégea contre les Pictes ou Calédoniens par un *vallum* allant de la Clyde au Forth. Adrien, puis Septime-Sévère élevèrent de nouveaux retranchements; Septime-Sévère forma deux provinces de Bretagne. Sous Constantin, de nouvelles divisions furent établies. A la fin du IVe s., la Bretagne composait un diocèse de la préfecture des Gaules; le vicaire résidait à Eboracum (*York*), et elle comprenait 5 provinces: la *Bretagne 1re* au S., métrop. Cantium ou Durovernum (Canterbury); 2° la *Bretagne 2e*, à l'O. de la Severn, métrop. Isla Silurum (Caerléon); 3° la *Flavie Césarienne*, à l'E., entre la Tamise et l'Humber, métrop. Londinum (Londres); 4° la *Grande-Césarienne*, au N. de l'Humber et de la Mersey, métrop. Eboracum; 5° la *Valentia*, comprenant l'Ecosse méridionale. Au point de vue militaire, il y avait 3 commandements : le *Duché de Bretagne*, au N. E.; le *Comté de la côte saxonne*, de l'Humber à la pointe de Cornouailles; le *Comté de Bretagne*, à l'intérieur. — Au commencement du Ve s., les Romains abandonnèrent la Bretagne à elle-même; les descendants des anciens chefs, les *Tierns*, reparurent; les Logriens et les Cambriens se firent la guerre; les Calédoniens ravagèrent le pays. C'est alors que le Penteyrn Wortigern appela à son secours des auxiliaires saxons, et l'invasion anglo-saxonne commença, vers 450. V. ANGLETERRE.

Bretagne (Grande-). V. GRANDE-BRETAGNE.

Bretagne (*Britannia minor*), prov. de l'ancienne France, avait pour bornes: au N., la Manche; à l'O. et au S. O. l'Océan; au S. E. le Poitou; à l'E., l'Anjou et le Maine; au N. E., la Normandie. C'est une vaste presqu'île, aux côtes granitiques très-découpées et bordées d'un assez grand nombre d'îles. Les collines de Bretagne (Keign-Breiz, échine bretonne), hautes de 150 à 200 m., à partir du plateau d'Ernée, se dirigent vers l'O., souvent couvertes de landes et séparant les eaux tributaires de la Manche de celles qui se jettent dans le golfe de Gascogne; elles se bifurquent vers le mont Menebret; les monts d'Arrez, au N. O., viennent finir à la pointe Saint-Mathieu; les Montagnes-Noires, au S. O., forment de leurs ramifications les presqu'îles et les pointes du Finistère, au S. de la rade de Brest. Les cours d'eau sont : 1° dans le versant de la Manche, le Couesnon, le Guyoul, la Rance, l'Arguenon, le Gouessant, le Gouet, le Trieux, le Tréguier, le Guer, le Jarlo, etc.; 2° dans le versant de l'Océan, l'Elorn, l'Aulne; 3° dans le versant du golfe de Gascogne, l'Odet, l'Avon ou Aven, l'Ellé, le Blavet, l'Auray, la Vilaine et la Loire. — Avant 1789, on la divisait en haute et basse Bretagne; leur limite était formée par le Trieux, passait à l'O. de Châtelaudren, suivait l'Oust jusqu'à Malestroit, puis rejoignait la Vilaine jusqu'à son embouchure; à l'E. de cette ligne était la *Haute-Bretagne*, habitée par les *Gallots*, parlant français; à l'Ouest, la *Basse-Bretagne*, habitée par les *Bretons* ou *Breyzad*, probablement de race kymrique, et parlant le *brezounec* ou bas-breton. La Bretagne se divisait aussi en 9 diocèses, qui relevaient de l'archevêché de Tours; cette division était adoptée par l'administration financière et par les Etats; il y avait dans la Haute-Bretagne les évêchés de Rennes, Saint-Brieuc, Dol, Saint-Malo et Nantes; dans la Basse-Bretagne, les évêchés de Vannes, Léon, Quimper et Tréguier. La Bretagne formait un gouvernement militaire partagé en deux lieutenances et en petits gouvernements. Elle avait un parlement à Rennes, une cour des comptes à Nantes. C'était un pays d'états. La capitale était Rennes. Elle correspond aux cinq départements d'Ille-et-Vilaine, de la Loire-Inférieure, du Morbihan, des Côtes-du-Nord et du Finistère. — Le pays, qui comprenait la plus grande partie de l'*Armorique* (*ar*, sur, et *mor*, mer), d'abord habité par les Galls, fut envahi par les Kymris au Ve s. av. J. C.; les principales tribus des Gallo-Kymris de la presqu'île étaient : les Osismii, les Corisopiti, les Vénètes, les Redones, les Curiosolites, les Biducassii, les Namnètes; les Vénètes étaient les plus puissants par leur marine; leur territoire était l'un des grands centres du druidisme (Carnac, Locmariaker, etc.). Ils résistèrent courageusement à César, furent vaincus, durement traités, et conservèrent, sous la domination romaine, leur culte, leur langue, leurs mœurs et certaines habitudes d'indépendance. Ils firent partie de la Lyonnaise IIIe. Aussi, à l'époque de l'invasion des Barbares, ils chassèrent facilement les magistrats romains, dès 407, et formèrent une sorte de confédération armoricaine. Mais partout, au milieu d'une sauvage anarchie, reparurent les chefs nationaux, les *Teyrns* ou *Tierns*; de nombreuses émigrations, guerrières ou religieuses, parties de l'île de Bretagne, vinrent s'établir sur toutes les côtes; le vieil élément celtique fut renforcé dans toute la presqu'île, qui dès lors prit le nom de *Petite-Bretagne*, de *Bretagne*. Les Bretons, ennemis des populations germaniques, protégés par la nature de leur pays, commencèrent alors une lutte nationale, longue et difficile, contre les nouveaux maîtres de la Gaule; ils ne furent jamais véritablement soumis, ni par Clovis, au temps de leur prétendu roi, Budic, ni par Dagobert, au temps du duc Judicaël, ni même par Pepin le Bref et Charlemagne. Seulement la partie orientale du pays subit de plus en plus l'influence de ses puissants voisins; il y eut là, de Nantes à Saint-Malo, une *Marche de Bretagne;* mais l'Ouest, la Bretagne bretonnante, conserva toujours, avec sa langue, et ses mœurs ses traditions celtiques; et même, malgré la victoire du christianisme, beaucoup d'usages et de traditions qui remontaient jusqu'au temps des druides. Dès le règne de Louis le Débonnaire, Morvan refusa les tributs et périt en combattant; après lui, Nominoë, vainqueur de Charles le Chauve, le força à le reconnaître roi indépendant; son fils Erispoë, puis Salomon, portèrent la couronne au IXe s. Mais alors commencèrent les incursions des Northmans; la Bretagne, divisée entre plusieurs chefs, fut cruellement ravagée, jusqu'au temps où Alain III, mais surtout Alain *Barbe-Torte*, vinrent chasser les ennemis et rétablir un peu d'ordre dans le pays. Au XIIe s., la Bretagne commença à être disputée par les Plantagenets d'Angleterre et les Capétiens de France: Henri II fit épouser à son fils Geoffroy Constance, l'héritière de Conan IV; mais après le meurtre du jeune Arthur, Philippe Auguste, profitant avec habileté de l'indignation des Bretons contre Jean sans Terre, établit une branche de la maison capétienne en Bretagne par le mariage de son cousin, Pierre de Dreux, avec Alix, sœur d'Arthur. Les ducs de Bretagne cependant devaient jusqu'au dernier jour résister à l'action envahissante de la France; Pierre Mauclerc fut l'un des ennemis les plus redoutables de la régente, Blanche de Castille; au siècle suivant, la guerre dramatique des Blois et des Montfort montra surtout à quel point les Bretons voulaient conserver leur chère indépendance contre l'Angleterre et contre la France; enfin, au XVe s., le duc François II,

malgré sa faiblesse personnelle, fut, avec Charles le Téméraire, l'un des plus constants adversaires des progrès de la royauté sous Louis XI. Le mariage de la duchesse Anne, sa fille, avec Charles VIII, 1491, avec Louis XII, 1499, le mariage de Claude, fille d'Anne, avec François Ier, amenèrent la réunion définitive de la Bretagne à la France; elle fut solennellement proclamée en 1532. La Bretagne, province française, conserva cependant ses états, ses priviléges, ses usages et ses souvenirs nationaux; elle protesta contre la domination française, au temps de la Ligue, sous Mercœur; au XVIIIe s., contre le régent; elle protestait encore à la veille de la Révolution, et les luttes qu'elle soutint contre cette Révolution étaient une dernière protestation de la vieille Gaule celtique contre les idées et les choses de la France moderne.

Comtes et ducs de Bretagne depuis le IXe siècle

Nominoë	824
Erispoë	851
Salomon	857
Pasquiten et Gurvand	874
Alain I (ou III) et Judicaël	877
Gurmailhon	907
Juhaël Béranger	930
Alain, *Barbe-Torte*	937
Drogon	952
Hoël Ier	953
Guerech	980
Conan Ier	987
Geoffroy Ier	992
Alain III	1008
Conan II	1040
Hoël II	1066
Alain-Fergent	1084
Conan III	1112
Eudes et Hoël III	1148
Conan IV	1156
Geoffroy II	1171
Constance et Arthur	1186
Pierre Mauclerc et Alix	1213
Jean Ier	1237
Jean II	1286
Arthur II	1305
Jean III	1312
Charles de Blois	1341
Jean IV de Montfort	1365
Jean V	1399
François Ier	1442
Pierre II	1450
Arthur III	1457
François II	1458
Anne	1488-1513

L'histoire de Bretagne a été écrite par d'Argentré, dom Lobineau, dom Morice, Daru, de Roujoux, de Courson, P. Chevalier, etc.; les chants populaires de la Bretagne ont été publiés par M. de la Villemarqué.

Bretagne (Nouvelle-), nom général donné aux possessions anglaises de l'Amérique sept. Elle comprend : 1° les territoires de la compagnie de la baie d'Hudson ou *Nouvelle-Bretagne* proprement dite; 2° le Canada ; 3° la Nouvelle-Ecosse, le Nouveau-Brunswick, Terre-Neuve, l'île du Cap-Breton, l'île du Prince-Edouard, etc. (*V.* ces noms). — La Nouvelle-Bretagne a des côtes découpées sur les trois mers qui la baignent; au N., dans l'océan Glacial arctique, on trouve les détroits Dolphin et Union, le golfe du Couronnement, les détroits Dease, Simpson, Victoria, James Ross, le golfe de Boothia, le détroit de Fury et Hécla, qui la séparent des terres arctiques; à l'E. dans l'océan Atlantique, le canal de Fox, le détroit d'Hudson, la mer d'Hudson, qui forme, avec le golfe Saint-Laurent, la presqu'île du Labrador; dans le Grand Océan à l'O., le canal de la Reine-Charlotte, le golfe de Géorgie, le détroit de Claaset, etc. Au sud, elle est séparée des Etats-Unis par une ligne de convention, au S. E. du Canada; au N. O., elle a pour bornes le Terr d'Alaska. Les montagnes Rocheuses, allant du N. au S., la divisent en deux parties inégales; le Fraser se jette dans le Grand Océan; dans la plaine immense de l'est, on trouve la rivière de l'Esclave et ses nombreux affluents, formant le lac Athabasca et se jetant dans le lac de l'Esclave, qui se déverse par le Mackensie dans l'océan Glacial; le Coppermine se jette dans cette mer. La mer d'Hudson reçoit le Churchill, le Nelson, le Severn, l'Albany, la Mouse, etc.

On peut diviser la Nouvelle-Bretagne en trois régions : 1° Le pays entre le Grand Océan et les montagnes Rocheuses, riche et boisé, renferme la Nouvelle-Calédonie, la Nouvelle-Géorgie, le Nouveau-Hanovre, etc., avec les îles Quadra, de la Reine-Charlotte, etc. 2° Dans la région centrale, solitude souvent glacée, dépendant surtout de la compagnie de la baie d'Hudson, errent des peuplades indépendantes, vivant de la pêche et de la chasse, les Esquimaux, les Chippeways, les Assiniboins, les Knistenaux, etc. La compagnie, qui fait le commerce des fourrures, a des factoreries fortifiées, dispersées dans cette plaine immense. 3° Dans le pays de l'E. on trouve la Nouvelle-Galles à l'O. de la baie d'Hudson, le Maine de l'Est sur la côte orientale et surtout la presqu'île du Labrador. (*V.*, pour les détails, ces différents noms).

Bretagne (Nouvelle-), archipel de la Mélanésie (Océanie), séparé de la Nouvelle-Guinée par le détroit de Dampier, comprend deux grandes îles, la Nouvelle-Bretagne et la Nouvelle-Irlande, avec plusieurs petites, Nouvel-Hanovre, Duc-d'York, Gerrit-Denys, etc. Peuplées, dit-on, de 100,000 Papous, belliqueux, assez civilisés, elles sont assez fertiles; elles ont été reconnues par Dampier (1699), Carteret (1768), etc.

Breteschc, fortification temporaire en bois destinée à protéger les abords d'une place. Beaucoup de localités en France ont conservé ce nom.

Breteuil, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 35 kil. S. O. d'Evreux (Eure), sur l'Iton, près d'une vaste forêt et de nombreuses mines de fer. Forges, hauts fourneaux, fonderies, etc.; 1,987 hab.

Breteuil, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 40 kil. N. E. de Clermont (Oise), sur la Noye. Fabr. de souliers pour la troupe, lainages, papeterie; 3,074 hab.

Breteuil (Louis-Auguste le Tonnelier, baron de), homme d'Etat, né à Preuilly en Touraine, 1733-1807; fut employé dans les ambassades, à Cologne, 1758, en Russie, 1760, en Suède, 1769, à Vienne, à Naples. En 1783, il fut nommé ministre d'Etat, puis chargé de la maison du roi; il améliora le sort des prisonniers. Sous Calonne, il donna sa démission, s'opposa de tout son pouvoir aux Etats-généraux, offrit ses conseils à la Cour, succéda à Necker, mais tomba à la prise de la Bastille. Il émigra, reçut les pouvoirs du roi pour traiter avec les puissances étrangères, se retira des affaires en 1792, vécut à Hambourg et rentra en France en 1802. Il a laissé des *Mémoires* publiés en 1859.

Brétigny, hameau de l'arr. et à 9 kil. S. E. de Chartres (Eure-et-Loir). Fameux traité du 8 mai 1360, par lequel Edouard III acquérait en toute souveraineté l'Aquitaine et ses dépendances (Poitou, Saintonge, Aunis, Angoumois, Périgord, Limousin, Quercy), le Ponthieu, Calais, etc.; il renonçait à ses prétentions à la couronne de France; Jean recouvrait la liberté et payait 3 millions d'écus d'or.

Breton (île du Cap-). V. Cap-Breton.

Breton (Pertuis), canal étroit entre l'île de Ré et la côte de la Charente-Inférieure.

Breton (Luc-François), sculpteur français, né à Besançon, 1731-1800, d'abord menuisier, put, grâce aux encouragements de son patron, se rendre à Rome et étudier, tout en travaillant. Il devint pensionnaire à l'Ecole française, produisit à Rome et en France des œuvres estimables, et fut membre associé de l'Institut de France.

Bretten, v. du grand-duché de Bade, à 20 kil. E. de Carlsruhe. Patrie de Mélanchthon, qui y a une statue; 3,000 hab.

Breughel, famille de peintres flamands, originaire du village de Breughel près de Bréda.

Breughel (Pierre), 1530-1590, fut surnommé *le Drôle*, à cause de la franche gaieté de ses tableaux, comme la *Dispute entre le Carême et le Carnaval* ; il entendait parfaitement le paysage. Téniers a beaucoup étudié d'après lui.

Breughel (Pierre), son fils aîné, né à Bruxelles, 1569-1625, peignit en Italie, mais avec moins de talent, des siéges, des incendies, des scènes de diables, ce qui lui fit donner le surnom d'*Enfer*.

Breughel (Jean), frère du précédent, né à Bruxelles en 1575, suivant les uns, en 1589, suivant d'autres, mort vers 1642, le plus célèbre de la famille, peignit des fleurs et des fruits; puis, en Italie, se livra au paysage et obtint les plus grands succès. A son retour en Flandre, les premiers artistes se firent un honneur d'associer leur pinceau à celui de Breughel; ainsi, Rubens peignit toutes les figures du *Paradis terrestre*, qui est au Louvre, et Breughel tous les accessoires. Ses tableaux, admirés pour l'abondance de la composition, la fraîcheur

du coloris, la pureté de la touche, pèchent seulement par les fonds trop blancs ou qui sont devenus trop bleus. Ils ont été recherchés par les amateurs; on cite surtout les *Quatre éléments* à Milan, et la *Foire de Broom* à Vienne. On l'a surnommé *Breughel de velours*, parce qu'il s'habillait ordinairement de velours.

Il y a eu trois peintres du même nom, qui ne sont pas de la même famille, et dont les tableaux sont estimés en Italie : *Ambroise*, directeur de l'Académie d'Anvers, de 1653 à 1670; *Abraham*, dit *le Napolitain*, peut-être son fils; *Jean-Baptiste*, frère du précédent.

Breunes, peuple de l'anc. Rhétie, dans les environs du Brenner et de l'Inn.

Brèves (François Savary, comte de), diplomate français, 1560-1628, succéda à son oncle, comme ambassadeur à Constantinople, en 1591, eut la confiance d'Achmet Ier, et conclut le fameux traité de 1604, qui confirmait et augmentait tous les avantages accordés précédemment à la France. Il obtint, pour nos ambassadeurs, la préséance sur ceux de l'Empereur, fit rendre les esclaves chrétiens des corsaires d'Alger et de Tunis, et revint en 1606. Nommé conseiller d'Etat, puis ambassadeur à Rome, il devint gouverneur de Gaston, frère de Louis XIII. Il avait rapporté de Constantinople plus de cent volumes turcs et persans, qui sont à la Bibliothèque nationale La *Relation de ses Voyages* a paru en 1628.

Brevet, acte par lequel le roi accordait une faveur sans lettres scellées et enregistrées au Parlement. — Les *ducs à brevet* ne pouvaient prendre ce titre qu'avec la permission du roi. — Par un *brevet de retenue*, il donnait une certaine somme sur le prix d'une charge à la femme, aux héritiers ou aux créanciers du titulaire. — L'*habit à brevet* était un justaucorps bleu, brodé d'or et d'argent, que Louis XIV permit à un petit nombre de courtisans de porter, par brevets signés de lui, à partir de 1661. Ce fut un honneur très-brigué pendant une vingtaine d'années.

Brevet d'invention, titre donné par le gouvernement, en vertu duquel l'auteur d'une découverte ou d'une invention peut revendiquer le droit exclusif d'exploiter cette invention pendant un temps déterminé. La loi du 31 décembre 1790, qui régit les brevets d'invention, a été modifiée par la loi du 5 juillet 1844.

Bréviaire. Il y avait au moyen âge des bréviaires publics que l'on exposait dans une espèce de cage de fer, aux portes des églises, pour l'usage des prêtres pauvres et des chapelains. On pouvait passer la main pour tourner les feuillets, mais on ne pouvait emporter le manuscrit.

Brevine (La), vallée et village du canton de Neuchâtel (Suisse), près de la France. Horlogerie, dentelles; sources sulfureuses ; 3,000 hab.

Breydel (Jean), doyen de la corporation des bouchers de Bruges, se signala, avec Pierre de Koning, à la bataille de Courtray, contre les Français, en 1302.

Breydel (Charles), de la même famille, né à Anvers' 1677-1744, et son frère *François*, 1679-1750, ont été des peintres distingués.

Breydenbach (Bernard de), doyen de l'église de Mayence, fit, en 1482, un pèlerinage à Jérusalem et au mont Sinaï. Il fit paraître en 1486, la *Relation de son voyage*, avec cartes, plans, figures. Ce livre curieux fut souvent reproduit dans plusieurs langues; tout y est exact; on y vit, pour la première fois, des alphabets orientaux et même un petit vocabulaire turc.

Brézé (maison de), noble famille de l'Anjou; elle tirait son nom d'une seigneurie située à 19 kil. de Saumur. Elle était très-ancienne, mais elle ne fut célèbre qu'au xve s.

Brézé (Pierre II de), né au commencement du xve s., mort en 1465, servit de bonne heure Charles VII, fut à la tête de l'expédition qui surprit le château de Chinon et enleva l'indigne favori, la Trémoille; devint sénéchal d'Anjou et capitaine du château d'Angers, 1437, sénéchal de Poitou, 1441 ; aida le roi contre son fils, le dauphin Louis, pendant la Praguerie, et, après la retraite de l'amiral de Coëtivy, fut l'un des premiers conseillers de Charles VII, 1443. Il prit part à tous les grands actes de cette partie du règne, paya de sa personne dans presque tous les combats, et, après avoir chassé les Anglais de Normandie et de Guyenne, vint faire une descente à Sandwich, 1457. Louis XI, à son avénement, le retint prisonnier à Loches, puis lui rendit ses biens et son office de grand sénéchal de Normandie. En 1463, il l'envoya, mais avec des forces insuffisantes, au secours de Marguerite d'Anjou; en 1465, il commandait l'avant-garde à Montlhéry; il fut tué dans la bataille.

Brézé (Jacques de), fils du précédent, 1430-1494, sénéchal de Normandie après son père, épousa Charlotte fille naturelle de Charles VII et d'Agnès Sorel ; en 1476, il la poignarda, comme adultère. Louis XI le priva de sa liberté, de ses offices, de ses terres; mais il les recouvra sous Charles VIII. On a de lui (en manuscrit) le *Livre de la chasse* et les *Dicts du bon chien Souillard.*

Brézé (Louis de), sénéchal de Normandie, mort en 1531, avait épousé, en secondes noces, Diane de Poitiers, qui fut la maîtresse de Henri II. — La seigneurie de Brézé passa à la maison de Maillé; elle fut cédée, en 1686, par Clémence de Maillé, femme du grand Condé, à Thomas Dreux, conseiller au parlement de Paris. V. Dreux-Brézé et Maillé.

Brézin (Michel), industriel, 1758-1828, serrurier-mécanicien de la Monnaie de Paris, fut, pendant la Révolution, chargé de la fourniture des canons de bronze, de la fabrication des monnaies de cuivre; puis, fut maître de forges en Normandie. Il employa sa grande fortune, bien acquise, à la fondation d'une maison de retraite pour des ouvriers âgés, infirmes ou malheureux. C'est l'*hospice de la Reconnaissance* à Petit-l'Etang, commune de Garches (Seine-et-Oise).

Brial (Michel-Jean-Joseph, dom), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Perpignan, 1743-1828, membre de l'Académie des Inscriptions en 1805, travailla avec dom Clément aux XIIe et XIIIe volumes du *Recueil des historiens de France*, publiés en 1786. Après la Révolution, il fut chargé de continuer l'œuvre, et fit paraître les tomes XIV à XVIII ; il laissa, en manuscrit, le XIXe vol., publié par Daunou et Naudet. Il continua également l'*Histoire littéraire de la France* de dom Rivet (t. XII à XVI) ; travailla aux *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque du roi*, et à la nouvelle série des *Mémoires de l'Académie*. Il a composé sur différents points d'histoire un grand nombre de mémoires insérés dans ce dernier recueil.

Briançon (*Brigantium*), ch.-l. d'arrond. des Hautes-Alpes, par 44° 54′ lat. N., et 4° 18′ 20″ long. E., sur la rive droite de la Durance, à la jonction des deux vallées du Clairet et de la Guisanne, à 1,306 m. au-dessus de la mer; à 60 kil. N. E. de Gap. Fab. de bonneteries, faïence, chapelleries; commerce de moutons, mulets; de craie, de plantes médicinales et tinctoriales. Place de guerre de 1re classe, défendant le col du mont Genèvre avec 7 forts reliés entre eux par des chemins creusés dans le roc ou par un pont hardi, de 65 m. d'élévation au-dessus du Clairet; 4,491 hab. — Ville ancienne, cité des *Brigantini*, puis cap. du *Briançonnais*, qui forma longtemps une république indépendante, avant de se donner aux Dauphins du Viennois.

Briançonnais, petit pays du Haut-Dauphiné, faisant aujourd'hui partie des Hautes-Alpes. Le ch.-l. était Briançon; les autres villes étaient : Queyras, le Monestier, Mont-Genèvre.

Briansk, v. du gouvern. et à 110 kil. N. O. d'Orel (Russie), sur la Desna. Tanneries, fonderie de canons, manufacture d'armes. Aux environs, beaux bois de construction ; 11,000 hab.

Briant (Denis), bénédictin de Saint-Maur, né à Pleudehen (Côtes-du-Nord), 1655-1716, a beaucoup aidé le P. Lobineau dans son *Histoire de Bretagne*. Il a aussi fourni beaucoup de mémoires aux auteurs de la *Gallia christiana ;* on a de lui une histoire manuscrite du Maine, sous le titre de *Cenomania*.

Briard (Gabriel), peintre d'histoire, né à Paris, 1725-1777, eut le grand prix en 1749, fut admis à l'Académie en 1768, et a laissé quelques ouvrages recommandables par la composition et par la correction du dessin. On cite : les *Anges tirant les âmes du purgatoire*, à Sainte-Marguerite (faub. Saint-Antoine); l'*Olympe assemblé*, à Versailles; les *Noces de Psyché*, plafond à la Bibliothèque nationale, etc.

Briare (*Brivodurum*), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 10 kil. S. E. de Gien (Loiret), sur la rive droite de la Loire. Commerce de bois et de vins; 4,775 hab.

Briare (Canal de); il unit la Loire à la Seine au moyen du Loing; il commence à Briare, coupe le Loing à Rogny et finit à Montargis; il a 55 kil. et 24 écluses. Commencé par Sully en 1604, il a été ouvert en 1642.

Briarée ou **Ægæon,** géant à 100 mains et à 50 têtes, fils du Ciel et de la Terre, se révolta avec ses frères contre Jupiter, qui les précipita dans un abîme; puis les appela à son aide contre les Titans, avec lesquels les poëtes latins les ont souvent confondus.

Briçonnet (Guillaume), connu sous le nom de *Cardinal de Saint-Malo*, fut, sous Louis XI, général des

finances du Languedoc, puis surintendant des finances, sous Charles VIII, qui en fit une sorte de premier ministre. Devenu veuf, il entra dans les ordres et fut évêque de Saint-Malo, 1491; archevêque de Reims, 1494. C'est lui surtout qui poussa le jeune roi à l'expédition d'Italie; à Rome, Alexandre VI lui donna le chapeau de cardinal; mais Briçonnet se laissa tromper et montra beaucoup d'incapacité. Sous Louis XII, il fut employé dans plusieurs négociations. Jules II l'excommunia et lui enleva la pourpre, parce qu'il avait ouvert le concile de Pise, transféré à Milan, puis à Lyon, malgré la défense du pape. Il fut absous par Léon X et devint archevêque de Narbonne; il mourut en 1514.

Briçonnet (Guillaume), fils du précédent, évêque de Lodève, puis de Meaux, protégea les savants; plusieurs étaient zélés protestants; il sembla partager leurs croyances. Mais, craignant de perdre son évêché, il les poursuivit avec rigueur et mourut en 1533. — Son frère *Denis*, évêque de Toulon, puis de Saint-Malo, chargé de plusieurs missions par François Ier, protégea les savants et fut le bienfaiteur des pauvres.

Bricquebec, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 12 k. S. O. de Valognes (Manche). Ruines d'un ancien château fort; église paroissiale du style roman. Couvent de trappistes. Patrie du général Lemarrois; 3,667 hab.

Bridaine ou **Brydaine** (Jacques), prédicateur, né à Chuslan (Gard), 1701-1767, a été célèbre au XVIIIe s., par son éloquence agreste et désordonnée en apparence, inégale, souvent hardie, quelquefois sublime; la forme était étrange, la mise en scène bizarre; l'effet produit était presque toujours considérable. Dans ses 256 missions, il sut parler à l'imagination et au cœur des habitants des campagnes; il savait aussi remuer des auditoires nombreux et choisis dans les villes, comme dans le fameux sermon *sur l'Eternité*, qu'il prêcha à Saint-Sulpice. On a de Bridaine un recueil de *Cantiques spirituels*, Montpellier, 1748, in-12; ses *Sermons inédits* ont été publiés sur les manuscrits authentiques, Avignon, 1825, 5 vol. in-12.

Bridan (Charles-Antoine), sculpteur, né à Ruvière (Champagne), 1730-1805, eut le grand prix de sculpture en 1755, fut reçu à l'Académie en 1773, et y devint professeur en 1780. On lui doit: *Vulcain présentant à Vénus les armes qu'il a forgées pour Enée*, au Luxembourg; la statue de *Vauban*, à Versailles; trois *Jeunes Filles*, une *Vierge*, un *Amphion; Bayard, après la bataille de Marignan*, à Versailles; les bustes de *Dupleix*, du *cardinal de Luynes*, de *Cochin*, etc.

Bridan (Pierre-Charles), statuaire, fils du précédent, né à Paris, 1766-1836, remporta le grand prix de sculpture en 1791, exposa *Pâris présentant la pomme à Vénus*, une *Statue de l'Immortalité* (aux Invalides); on lui doit le *Canonnier* de l'arc du Carrousel; douze bas-reliefs de la colonne Vendôme; *Du Guesclin*, pour le pont de la Concorde; le *Colosse de l'Eléphant*, à la Bastille; *Epaminondas mourant*, à Saint-Cloud; plusieurs bas-reliefs dans l'escalier du Louvre (*Neptune et Cérès*, etc.), et des bustes.

Bridet (Jacques-Pierre), agronome, né à Louvilliers, près de Verneuil (Eure), 1746-1807, a rendu un grand service à l'agriculture et à la salubrité publique, en découvrant le moyen de convertir facilement une grande masse de matières fécales en une poudre inodore formant un excellent engrais. Des concurrents jaloux l'empêchèrent de jouir du fruit de ses travaux.

Bridgenorth, v. du Shropshire (Angleterre), à 30 kil. S. E de Shrewsbury, port sur la Severn. Restes du château de *Castle-Hill;* commerce actif; 8,000 hab.

Bridgeport, v. du Connecticut (Etats-Unis), à 26 k. S. O. de New-Haven. Port de commerce; industrie active; 9,000 hab.

Bridgetown, ch.-l. de l'île Barbade (Antilles anglaises); bon port fortifié sur la côte S. O. Siége du gouvernement; évêché anglican; commerce important; 20,000 hab.

Bridgewater, v. du comté de Somerset (Angleterre), à 46 kil. S. O. de Bristol, à 18 kil. de l'embouchure du Parret dans le canal. Belle église. Port de commerce actif pour les produits agricoles; aux environs, briqueteries renommées. Patrie de l'amiral Blake; 15,000 hab.

Bridgewater, v. du Massachusetts (Etats-Unis), au S. de Boston. Quincaillerie; 3,500 hab.

Bridgewater, v. du New-Jersey (Etats-Unis); 4,000 hab.

Bridgewater (Canal de), l'un des plus anciens de l'Angleterre, va de Worseley à Manchester, puis à Liverpool. Le canal du Grand-Tronc le met en communication avec Hull et la mer du Nord. Francis Ergerton, *duc de Bridgewater*, le fit construire de 1759 à 1772 par l'ingénieur Brindley; il a 88 kil. de long et est remarquable par sa hardiesse.

Bridgewater (Comte et duc de). V. Egerton.

Bridlington, v. de l'East-Riding, dans le comté et à 60 kil. N. E. d'York (Angleterre), près de la mer du Nord, a un port et des bains de mer très-fréquentés. Grand commerce de grains; 5,600 hab.

Bridport, v. du comté de Dorset (Angleterre), à 24 kil. O. de Dorchester, a un petit port près de l'embouchure de la Brid. Fabriques de filets, de cordages, de toiles à voiles. C'est une ville ancienne; 9,500 hab.

Brie (*Brigensis Saltus*), du celtique *bry*, fougère, anc. pays de France, compris dans les gouvern. de Champagne et d'Ile-de-France. On la divisait en : 1° *Brie champenoise*, comprenant la *Haute-Brie*, capit. Meaux; la *Basse-Brie*, capit. Provins, avec Sézanne, Coulommiers, Montereau, et la *Brie pouilleuse*, capit. Château-Thierry; elle correspond à une partie des dép. de Seine-et-Marne, Seine-et-Oise et Aisne; 2° *Brie française*, v. princ. Corbeil, Brie-Comte-Robert, Lagny, Nangis, Rosoy, etc ; elle fait partie du dép. de Seine-et-Oise. On y récolte beaucoup de grains; fromages renommés. — La Brie était habitée par les Gaulois *Meldi;* elle fit partie de la Lyonnaise IVe, puis de la Neustrie. Elle eut des comtes, souvent appelés comtes de Meaux, et fut réunie au comté de Troyes en 988. Elle suivit dès lors les destinées de la Champagne.

Brie-Comte-Robert, ch.-l. de canton de l'arrondissement et à 16 kil. N. O. de Melun (Seine-et-Marne), sur l'Yères. On y remarque l'église, du XIIIe s., et les restes du château. Grand commerce de grains et de fromages; on y exploite la pierre de taille et la chaux, 2,770 hab. — Fondée par Robert de France, comte de Brie, au XIIe s., capit. de la Brie française, elle soutint plusieurs siéges,

Brie (Jean de) ou le *Bon Berger*, né à Coulommiers en Brie, vivait dans la seconde partie du XIVe s. Il composa, par l'ordre de Charles V, sur l'éducation des moutons, un petit ouvrage intitulé : *le Vrai régime et gouvernement des bergers et bergères*, etc., imprimé à Paris, 1542, in-12, en caract. gothiques.

Briec, ch.-l. de canton de l'arrond. et au N. E. de Quimper (Finistère). Grains, sel, fourrages, bétail, 5,592 hab.

Brieg ou **Brigg**, bourg du Valais (Suisse), sur la rive gauche du Rhône, à 45 kil. E. de Sion. Collége de jésuites. Entrepôt considérable de commerce au débouché du Simplon; 1,200 hab.

Brieg, v. de la Silésie (Prusse), à 40 kil. S. E. de Breslau, sur l'Oder. Direction générale des mines. Draps, cotonnades, raffineries de sucre. Autrefois cap. d'un duché; elle a été démantelée par les Français en 1807; 12,000 hab.

Brielle ou **La Brille**, port de la Hollande mérid. (Pays-Bas), à 30 kil. O. de Rotterdam, port fortifié au N. de l'île de Woorn, à l'embouchure de la Meuse. Armements pour la pêche. Patrie de Tromp. C'est la première ville prise par les *Gueux de mer*, en 1572; 4,000 hab.

Brienne ou **Brienne-Napoléon**, ch.-l. de cant. de l'arrond. et à 25 kil. N. O. de Bar-sur-Aube (Aube), sur la rive droite de l'Aube. Elle est formée de deux parties : *Brienne-la-Ville* ou *Brienne-le-Château*. Très-ancienne, elle fut, au XIe s., le siége d'un comté-pairie de Champagne. Dans le collége, devenu école militaire en 1776, fut élevé Bonaparte; l'école fut supprimée en 1790, et le couvent des Minimes qu'elle occupait fut démoli pendant la Révolution. Dans le combat acharné du 29 janvier 1814, la ville, prise et reprise par Napoléon et Blücher, fut presque entièrement brûlée ; on y a élevé une statue à Napoléon en 1859: 1,886 hab.

Brienne (**Maison** de). On la fait remonter à Engilbert, qui vivait vers 900; elle a produit plusieurs connétables de France, un roi de Jérusalem, un empereur de Constantinople. Elle s'est éteinte en 1356, et le titre de comte de Brienne passa aux maisons de Conflans et de Loménie.

Brienne (Jean de), fils d'Erard, comte de Brienne, épousa, sous les auspices de Philippe Auguste, Marie, fille de Conrad de Montferrat, héritière du royaume de Jérusalem. Il se fit sacrer roi à Tyr, 1210; il prit part à la 5e croisade, y déploya son courage, mais ne put s'emparer du royaume. Il donna sa fille Yolande à Frédéric II, qui prit le titre de roi et voulut dépouiller

son beau-père; Jean de Brienne, pendant la 6e croisade, se mit à la tête des troupes de Grégoire X, et envahit le royaume de Naples. En 1229, il fut appelé par les barons français à Constantinople, défendit la ville contre les Grecs et les Bulgares, prit le titre d'empereur en 1231, et mourut en 1237.

Brienne (Raoul de), comte d'Eu, connétable de France en 1327, poursuivit, en 1331, le comte Robert d'Artois dans les Pays-Bas, combattit les Anglais en Guyenne, 1337-39, défendit la frontière du nord et Tournay, en 1340, s'empara de Nantes et de Rennes pour Charles de Blois, et fut tué dans un tournoi, à Paris, en 1344.

Brienne (Raoul II de), connétable après son père, combattit les Anglais en Guyenne, fut vaincu par Edouard III près de Caen, 1346, fut pris, et, de retour en France, pour chercher sa rançon, fut accusé d'intelligence avec l'ennemi, et décapité par l'ordre du roi Jean, 1350.

Brienne (Gauthier de) était fils de Gauthier de Brienne, duc d'Athènes et dépouillé de ses domaines par les Catalans. Il se réfugia, avec sa mère, auprès de Robert, roi de Naples, échoua dans une tentative faite pour reprendre le duché d'Athènes, 1331; vint en France combattre les Anglais, et fut appelé par les Florentins, en 1341, pour gouverner la république. Il s'empara du pouvoir, se déclara seigneur à vie, accabla d'impôts la bourgeoisie et excita, par sa tyrannie, un soulèvement général. Son fils fut massacré; lui-même fut chassé, 1343. Il se retira en France, où Jean le nomma connétable en 1356; il fut tué à la bataille de Poitiers.

Brienne (Loménie de). V. Loménie.

Brienon-l'Archevêque, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. E. de Joigny (Yonne), sur l'Armançon et sur le canal de Bourgogne. Elle est bien bâtie; on a trouvé beaucoup de médailles romaines sur son territoire. Saint Loup, archevêque de Sens, la donna à son église cathédrale; 2,707 hab.

Brientz ou **Brienz,** v. du canton et à 50 kil. S. E. de Berne (Suisse), sur le lac de Brientz. Fromages renommés; 3,000 hab.

Brientz (Lac de), formé par l'Aar, dans le canton de Berne (Suisse), long de 15 kil. sur 6 de large; il a 28 kil. carrés de superficie, et est très-poissonneux.

Brienza, v. de la Basilicate (Italie), à 35 kil. S. O. de Potenza; 5,000 hab.

Bries, v. du comitat de Sohl (Hongrie), sur le Gran. Elève de moutons et d'abeilles; 5,000 hab.

Brieuc ou **Brioc** (Saint), né de 410 à 415, dans le pays de Galles, disciple de saint Germain d'Auxerre, répandit le christianisme dans une grande partie du pays, passa dans l'Armorique, s'établit vers l'embouchure du Gouet, reçut de Riwal des terres voisines et y fonda un monastère, origine de la ville de Saint-Brieuc; il mourut de 501 à 506. On l'honore le 1er mai.

Brieuc (**Saint-**), ch.-l. du départ. des Côtes-du-Nord, par 48° 31′ 1″ lat. N. et 5° 5′ 40″ long. O., sur le Gouet, à 4 kil. de son embouchure, à 455 kil. O. de Paris. Evêché suffragant de Rennes; on n'y remarque que la cathédrale gothique du XIIIe s. et le pont sur le Gouet. Le port est au *Légué*, à 2 kil. au-dessous; il est sûr et on y fait quelques armements pour Terre-Neuve et pour les Antilles. Fabriques de tiretaine, draps, molletons; commerce de denrées du pays, de sel, de toiles, etc.; 16,355 hab. — La ville s'éleva autour d'un monastère fondé par saint Brieuc; ses fortifications, détruites en 1788, ont été remplacées par une belle promenade. — La *baie de Saint-Brieuc*, formée par la Manche, du cap Fréhel à l'E, jusqu'à l'île de Bréhat à l'O., a 62 kil. d'ouverture, et est couverte d'écueils.

Briey, ch.-l. d'arr. de la Meurthe-et-Moselle, par 49°14′ 59″ lat. N., et 3° 36′ 8″ long. E., à 22 kil. N. O. de Metz, près du Woigot. Autrefois ville très-forte, défendue par trois châteaux dont il reste quelques ruines. Elle a appartenu aux évêques de Metz et aux comtes de Bar. Teintureries, brasseries renommées; 2,159 hab.

Brifaut (Charles), poëte et publiciste, né à Dijon, 1781-1857, membre de l'Académie française en 1826, écrivit d'abord dans la *Gazette de France;* donna au Théâtre-Français *Jeanne Gray*, qui ne fut pas jouée par ordre supérieur, 1807; *Ninus II*, tragédie très-applaudie en 1814 et en 1815, etc. Il publia *Rosamonde*, poëme en trois chants, 1813; *Charles de Navarre*, 1820; les *Fêtes de Cythère*, *Olympie*, tragédies lyriques; des *Dialogues et Contes*, 2 vol. in-8°, 1824; *les Déguisements*, comédie en un acte, etc. MM. Bignan et Rives ont publié, après sa mort, 1858, 3 vol. in-8° de ses *Œuvres inédites*, comédies, tragédie, nouvelles, *Récit d'un vieux parrain à son jeune filleul*, etc.

Brigadier. Louis XIV institua, en 1668, le grade de *brigadier*, qui plus tard se confondit avec celui de maréchal de camp. On pouvait être nommé brigadier sans avoir été colonel, par conséquent sans avoir été forcé d'acheter cher la propriété d'un régiment. — Le mot *brigade*, qui désignait d'abord une troupe de soldats, quelle que fût sa force, a deux sens bien différents dans l'organisation moderne; une *brigade* se compose de deux régiments au moins, et est commandée par un *général de brigade;* une *brigade* (terme employé surtout dans la gendarmerie) est une simple escouade commandée par un *brigadier* dont le grade est le dernier dans la cavalerie.

Brigandine, cotte de mailles ou corselet de fer dont se servaient les bandes mercenaires en France au XIVe s. De là le nom de *brigands* donné à ces bandes, surtout pendant les règnes de Jean et de Charles V.

Brigant (Jacques Le). V. Lebrigant.

Brigantes, peuple de l'anc. Bretagne, soumis par Cerealis, 71 av. J. C.; ils firent partie de la Grande-Césarienne. C'est auj. le pays d'York, de Lancastre, de Westmoreland et de Cumberland.

Brigantinus lacus, anc. nom du lac de Constance, de *Brigantia* (Bregenz), située sur ses bords.

Briggs (Henri), mathématicien, né dans le comté d'York, 1556-1630, professeur de géométrie à Oxford, perfectionna l'invention des logarithmes qui venait d'être faite par Napier, en prenant pour base des calculs le nombre 10. Ses *Arithmetica logarithmica*, Londres, 1624, ont servi pour toutes les tables de logarithmes publiées depuis.

Brighton, v. du comté de Sussex (Angleterre), à 80 kil. S. de Londres, dans une position charmante sur la Manche, attire beaucoup de monde pendant l'été par ses bains de mer et ses sources ferrugineuses. On y remarque l'église neuve, le théâtre, la digue de plus de 300 m., le joli château, résidence favorite de George IV, la belle terrasse sur la plage. — Village de pêcheurs jusqu'à Henri VIII, qui le fortifia, plusieurs fois ravagé par la mer, il est devenu une grande ville depuis que George IV le prit en affection. Port de pêche et de cabotage, il a des bateaux à vapeur pour New-Haven et Dieppe, éloignée de 120 kil. La popul. est d'environ 90,000 hab.

Brighton, v. du Massachusetts (Etats-Unis), sur le Charles-River. Marché de bestiaux le plus important de la Nouvelle-Angleterre.

Brigide (Sainte), patronne de l'Irlande, née dans le comté d'Armagh, vivait au commencement du VIe s. Elle a fondé plusieurs monastères, surtout celui de Kildare. On l'honore le 1er février.

Brigitte (Sainte), fille de Birger, prince du sang royal de Suède, 1302-1373, mariée à un prince de Néricie, mère de huit enfants, fonda l'abbaye de Wadstena, où religieux et religieuses étaient soumis, comme à Fontevrault, à l'abbesse commune. A Rome, elle établit un hospice pour les pèlerins suédois; elle fit le voyage de Jérusalem. Le concile de Constance a confirmé sa canonisation, 1415. Ses *Révélations*, écrites par ses confesseurs, quoique vivement attaquées par Gerson, ont été approuvées par le concile de Bâle. Elles ont été souvent imprimées, Anvers, 1611; Rome, 2 vol. in-fol., etc., et traduites dans toutes les langues. On la fête le 8 octobre.

Brignais (*Prisciniacum*), bourg de l'arrond. et à 12 kil. S. O. de Lyon (Rhône). Bons vins. Jacques de Bourbon, comte de la Marche, y fut vaincu et tué, en 1361, par les *Grandes compagnies* ou *Tard-Venus;* 2,143 hab.

Brignoles (*Brinonia*), ch.-l. d'arrond. du Var, à 45 kil. S. O. de Draguignan, par 43° 27′ 33″ lat. N., et 3° 43′ 31″ long. E., sur le Calami. Elle est bien bâtie; anc. château des comtes de Provence, du XIIIe s.; les Etats de la province s'y réunirent plusieurs fois. Commerce de prunes, d'oranges, d'huile d'olives, de vins et eaux-de-vie. Tanneries, filatures de soie. Patrie de Raynouard; 5,840 hab. — Brignoles, v. anc., importante dès le VIe s., fut prise par les Espagnols en 1524 et 1536.

Brihuega, v. de la prov. et à 35 kil. N. E. de Guadalaxara (Espagne), sur la Tajuna. Fabrique de draps. Environs fertiles. A 8 kil. au S. O., à *Villa-Viciosa*, Vendôme fut vainqueur de lord Stanhope, en 1710, et le prit avec 5,000 h. La popul. est de 6,000 hab.

Bril (Paul), peintre flamand, né à Anvers, 1556-1626,

alla de bonne heure rejoindre à Rome son frère *Matthieu* (1550-1584), qui ornait de paysages les galeries du Vatican. Paul le surpassa bientôt, composant des fresques très-larges, comme celle qui représente le *Martyre de saint Clément* dans le salon des papes, des tableaux à l'huile estimés, et de petits tableaux peints sur cuivre ou sur toile avec une grande délicatesse. Le musée du Louvre possède de lui sept tableaux, dont les meilleurs sont les *Pèlerins d'Emmaüs* et *Syrinx changé en roseaux*.

Brillat-Savarin (Anthelme), magistrat et littérateur, né à Belley, 1755-1826, avocat, député du tiers aux États-généraux, juge au tribunal de cassation, maire de Belley, poursuivi comme fédéraliste, se réfugia aux États-Unis. Il revint en 1796, et rentra au tribunal de cassation sous le Consulat. Plusieurs de ses écrits sérieux: *Vues et projets d'économie politique*, 1802; *Essai historique et critique sur le duel*, 1819; *sur l'Archéologie du départ. de l'Ain*, 1820, sont maintenant oubliés. Il doit sa réputation à la *Physiologie du goût*, code spirituel et purement écrit des gastronomes, 1825, in-8°.

Brille (La). V. Brielle.

Brillon ou **Brilon**, v. de la Westphalie (Prusse), à 30 kil. E. d'Arensberg. Église bâtie, dit-on, par Charlemagne. Anc. ville hanséatique. Mines de plomb argentifère, cuivre, fer, zinc, etc. Administ. des mines; 4,000 h.

Brindisi ou **Brindes** (*Brundusium*), v. de la Terre d'Otrante (Italie), à 80 kil. N. O. d'Otrante, port sur l'Adriatique, dans une contrée marécageuse, près du cap Cavallo, à l'embouchure de la Pratica. Archevêché. Ville déchue défendue par deux forts. Commerce d'huiles et de vins estimés. Le port a été détruit au xv^e s.; les sables ont été arrêtés par quelques vaisseaux qu'on fit couler dans le chenal, et il a été transformé en marais fétide; on travaille à le réparer. Le chemin de fer qui longe l'Adriatique rendra la prospérité à Brindisi; 9,000 hab. — Brundusium fut un port important chez les anciens et au moyen âge: les Romains s'y embarquaient pour la Grèce; la voie Appienne venait y aboutir; c'était l'une des grandes stations de la flotte. César y bloqua Pompée. Patrie de Pacuvius; Virgile y mourut.

Briniates, peuple de l'anc. Ligurie, près des Apuans, dans le Montferrat actuel.

Brinkley (John), mathématicien et astronome anglais, 1763-1835, professeur d'astronomie à Dublin, a publié un grand nombre de bons mémoires. Ses *Éléments d'astronomie*, Dublin, 1819, sont restés un livre classique.

Brinon (Madame de), première supérieure de Saint-Cyr, fille d'un président au parlement de Normandie, se voua de bonne heure à l'instruction des jeunes filles, s'établit à Montmorency, à Rueil, à Noisy; enfin fut chargée par M^{me} de Maintenon, qu'elle avait jadis connue, de dresser les règlements de la maison de Saint-Cyr. Elle fut supérieure jusqu'en 1688; elle s'était rendue insupportable aux dames professes par sa hauteur et sa raideur. Elle se retira à Maubuisson et continua de correspondre avec M^{me} de Maintenon qu'elle ne put fléchir.

Brinvilliers (Marie-Madeleine **Dreux-d'Aubray**, marquise de), fille du lieutenant civil de Paris, épousa, en 1651, le marquis de Brinvilliers, mestre de camp du régiment de Normandie. De bonne heure corrompue, la marquise, d'ailleurs livrée à elle-même, s'éprit d'un jeune officier de cavalerie, Gaudin de Sainte-Croix, également corrompu. Quand le marquis eut dissipé sa fortune, elle demanda et obtint une séparation; le lieutenant civil fit alors arrêter Sainte-Croix, qui apprit à la Bastille, de l'italien Exili, l'art de préparer des poisons. La marquise fut son élève; par son hypocrisie, elle était parvenue à tromper le monde et sa famille; elle s'essayait sur les malades qu'elle allait visiter et sur ses domestiques; elle mit huit mois pour empoisonner son père, ses deux frères, sa sœur, etc., afin d'hériter de leurs biens. Sainte-Croix s'empoisonna lui-même sans le vouloir; on trouva chez lui une cassette pleine de poisons, avec des lettres attestant les crimes de la marquise. Elle s'enfuit à l'étranger. Son domestique Lachaussée, qui avait été son complice, fut arrêté, avoua tout et fut roué vif. Elle tomba à Liége entre les mains de la police française; on trouva dans ses papiers une confession générale écrite par elle: cette confession fut regardée comme un aveu. Elle fut condamnée à la question, à faire amende honorable et à être brûlée après avoir été décapitée. Elle mourut avec une courageuse résignation, 16 juillet 1676.

Brion (L'amiral de). V. Chabot.

Brionnais ou **Briennais**, pays de l'anc. Bourgogne (auj. arrond. de Charolles), comprenant Semur, Saint-Christophe, Saint-Laurent-en-Brionnais.

Brionne, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 15 kil. N. E. de Bernay (Eure), sur la Rille. Jadis place forte défendue par un château. Blanchisseries de toiles, filatures de coton, draps, etc.; 3,763 hab.

Briosco (Andrea), dit *Riccio*, le frisé, sculpteur et architecte italien, né à Padoue après 1450, est l'auteur du candélabre célèbre de *Saint-Antoine de Padoue*, qui passe pour le plus beau du monde, et de deux bas-reliefs de la même église, *David combattant Goliath* et *David dansant devant l'arche*. Quelques-uns de ses bronzes sont dans la salle des Cariatides, au Louvre. Il a fait, avec Léopardo, le dessin de la belle église Sainte-Justine de Padoue.

Briot (Nicolas), graveur des Monnaies sous Louis XIII, a remis en usage le balancier, dont il n'est pas l'inventeur, mais qui est dû à Brucher, sous Henri II.

Brioude (*Brivas*), ch.-l. d'arrond. de la Haute-Loire, par 45° 17′ 39″ lat. N. et 1° 2′ 52″ long. E., à 50 kil. N. O. du Puy, sur la gauche de l'Allier. Église de Saint-Julien, fondée au ix^e s. Toiles, lainages; commerce de vins; 4,747 hab. — La *Vieille-Brioude*, à 4 kil. au S. E., a un beau pont sur l'Allier; 1,200 hab.

Briqueville (Armand-François-Bon-Claude), né à Bretteville (Manche), 1785-1844, se distingua dans les campagnes de l'Empire; colonel de dragons, il contribua au gain de la bataille de Ligny, en 1815, mais ne put décider Grouchy à marcher au bruit du canon de Waterloo, et après avoir demandé et obtenu du service dans la maison militaire du roi Louis XVIII en 1814, fut député de l'opposition en 1827, puis après 1830 et depuis demanda avec acharnement la déchéance des Bourbons, le jugement de la duchesse de Berry, etc.

Bris (Droit de); droit féodal, qui donnait au seigneur tous les débris d'un navire naufragé sur ses côtes. Ce droit s'exerça surtout en Bretagne, et donna lieu à bien des excès odieux. La royauté, sous Louis XI, s'empara de ce droit, et en fit l'une des prérogatives de l'amiral. Il a été aboli par Louis XIV, en 1681.

Brisach (Neuf-), anc. ch.-l. de can. de l'arrond. et à 10 kil. S. E de Colmar (H^t-Alsace), à 2 kil. du Rhin sur le canal d'Alsace. Elle a été fondée par Louis XIV, en 1690, après la perte de Vieux-Brisach; elle a pour ouvrage avancé le fort *Mortier* sur le Rhin. Commerce de bois; 1,980 hab.

Brisach (Vieux-), v. du grand-duché de Bade, sur la rive droite du Rhin, à 20 kil. O. de Fribourg. Autrefois l'une des clefs de l'Allemagne et de la Forêt-Noire; anc. cap. du *Brisgau*, prise en 1638 par Bernard de Saxe-Weimar, possédée par Louis XIV, de 1648 à 1690, bombardée par les Français en 1793; 3,200 hab.

Briséis, d'après Homère, fille de Brisès, prêtresse de Jupiter à Lyrnesse en Cilicie, captive d'Achille, lui fut violemment enlevée par Agamemnon. La colère d'Achille et ses suites forment le sujet de l'*Iliade*.

Brisgau (*Decumates agri*), anc. pays d'Allemagne, au N. de la Suisse, entre le Rhin et la Forêt-Noire, se divisait en *Brisgau* ou *Bas-Quartier*, v. pr. Vieux-Brisach, Fribourg, Willingen, Zæhringen, etc.; et *Haut-Quartier*, v. pr. Laufenbourg, Rheinfelden, Seckingen, Waldshut, les *4 villes forestières*. — Compris dans le pays des Alemani, il forma un comté gouverné au xi^e s. par les ducs de Zæhringen; en 1218, les margraves de Bade et les comtes de Kybourg se partagèrent le Brisgau; il fut possédé par les princes de la maison d'Autriche depuis le xiv^e s. La paix de Presbourg, 1805, l'a donné au grand-duc de Bade; le roi de Wurtemberg en a reçu une petite partie.

Brisighella, v. de la prov. et à 35 kil. S. O. de Ravenne (Italie). Commerce de soie; 11,000 hab.

Brissac, bourg à 16 kil. S. E. d'Angers (Maine-et-Loire); beau château du xvi^e s. Érigé en comté, 1550; en duché-pairie, 1611, en faveur de Charles de Cossé-Brissac; 1,000 hab.

Brissac. V. Maison de Cossé-Brissac au Supplém.

Brissarthe, (c.-à-d. *pont sur Sarthe*), bourg à 25 k. N. E. d'Angers (Maine-et-Loire), sur la Sarthe. Église du viii^e s., devant laquelle fut tué Robert le Fort, en combattant les Northmans, 25 juillet 866.

Brisson (Barnabé), jurisconsulte et magistrat français, 1531-1591, renommé pour sa science, avocat général au Parlement, 1575, président à mortier, 1583, fut envoyé comme ambassadeur en Angleterre par Henri III. A son retour, il fut chargé de mettre en ordre le recueil d'ordonnances connu sous le nom de *Code de Henri III*. Après la journée des Barricades, il resta à

Paris, et fut nommé par les Ligueurs premier président à la place d'Achille de Harlay; on dit qu'il protesta secrètement contre la violence qui lui était faite. Il devint suspect aux Seize, comme l'un des chefs des bourgeois modérés. Il fut arrêté, le 15 nov. 1591, avec les conseillers Larcher et Tardif, et pendu à une poutre de la chambre du conseil. Parmi ses ouvrages, les plus célèbres sont : *De regio Persarum Principatu*, réimprimé à Strasbourg, 1710, in-8°; *De formulis et solemnibus populi Romani verbis*, 1583, in-fol., Leipzig, 1754, in-4°, ouvrage défectueux, même pour le temps. Ses *Œuvres diverses* ont paru à Paris, 1606, in-4°, et à Leyde, 1749, in-fol.

Brisson (Mathurin-Jacques), naturaliste et physicien, né à Fontenay-le-Comte, 1723-1806, enseigna la physique aux enfants de France, fut professeur de physique au collége de Navarre, aux écoles centrales de Paris, et membre de l'Académie des sciences. Outre une traduction du *Système du Règne animal*, de Klein; de l'*Histoire de l'Electricité*, de Priestley; on a de Brisson : *le Règne animal divisé en neuf classes*, 1756, in-4°; *Ornithologie*, 1760, 6 vol. in-4°, ouvrage souvent cité par Buffon; *Dictionnaire raisonné de Physique*, 1781, 2 vol. in-4°; *Pesanteur spécifique des corps*, 1787, in-4°, ouvrage resté classique pour les savants.

Brisson (Pierre-Raymond de), né à Moissac, 1745-1820, fut employé dans l'administration de la marine au Sénégal de 1779 à 1785. En revenant en France, il fut jeté sur la côte du Sahara, près du cap Blanc, et resta prisonnier des Maures. Il est connu par la relation qu'il fit de sa captivité, *avec la description des déserts d'Afrique depuis le Sénégal jusqu'au Maroc*, 1789, in-8°.

Brisson (Barnabé), ingénieur français, né à Lyon, 1777-1828, travailla au canal de Saint-Quentin, protégea le pays de l'Escaut contre les marées, etc. On lui doit : un *Mémoire sur la configuration de la surface du globe*, un *Traité des ombres*, et surtout un *Essai sur la navigation de la France*.

Brissot (Jean-Pierre), dit de **Warville**, du nom de son village homme politique, né près de Chartres, 1754-1793, treizième enfant d'un traiteur, entra à Paris chez un procureur, et de bonne heure écrivit sa *Théorie des lois criminelles;* se fit recevoir avocat à Reims, remporta deux prix à l'Académie de Châlons et publia sa *Bibliothèque des lois criminelles*, collection remarquable en 10 vol., 1782-86, qui le fit honorablement connaître. Ayant besoin de se créer quelque fortune par ses travaux, il voulut fonder à Londres une espèce de lycée ou muséum, centre offert aux savants de l'Europe et à leurs découvertes; il rédigea, sans profit, le *Journal du Lycée de Londres;* son entreprise échoua. Quelques jours après son retour en France, dénoncé faussement comme l'auteur d'un pamphlet contre la reine, il fut mis à la Bastille, et il fallut l'intervention de madame de Genlis et du duc d'Orléans pour qu'il pût en sortir. Lié avec Clavières, Mirabeau, le marquis Ducrest, il fut mêlé à quelques intrigues politiques, et forcé, pour éviter une lettre de cachet, de se réfugier en Angleterre. Il fut ensuite, en 1788, l'un des fondateurs de la *Société des amis des noirs*, alla aux Etats-Unis pour étudier la question de l'émancipation, et revint au moment où la révolution commençait. Il joua dès lors un rôle important. Il créa le *Patriote français*, fut membre de la première Commune et du comité des recherches de Paris; fut appelé, comme publiciste, dans le sein du comité de constitution; et, après la fuite du roi à Varennes, rédigea la fameuse pétition du Champ-de-Mars, pour demander sa déchéance. Membre de l'Assemblée législative, il fut l'un des chefs les plus actifs du parti républicain et fit déclarer la guerre à l'Autriche en 1792. Député d'Eure-et-Loir à la Convention, il eut une grande influence par ses discours et par ses écrits, au milieu des Girondins que l'on qualifiait de *Brissotins*. Il attaqua les septembriseurs, s'opposa à la condamnation de Louis XVI par l'Assemblée, vota la mort, mais avec le renvoi aux assemblées primaires, et fit déclarer la guerre à l'Angleterre et à la Hollande. Accusé de royalisme et de fédéralisme par les Montagnards, il fut proscrit avec les Girondins, au 31 mai et au 2 juin. Arrêté à Moulins, ramené à l'Abbaye, il écrivit ses Mémoires qu'il a laissés sous le titre de *Legs à mes enfants*, et qui ont été publiés en 4 vol., 1829-32. Il monta sur l'échafaud avec ses amis, le 31 octobre 1793. Parmi ses nombreux ouvrages on peut encore citer : *De la vérité*, 1782; *Correspondance universelle sur ce qui intéresse le bonheur de l'homme et de la société*, 1783, 2 vol.; *Tableau de l'Inde*, 1784; l'*Autorité législative de Rome anéantie*, 1785; *Discours sur la rareté du numéraire*, 1790; etc.

Bristol, v. située sur l'Avon, à 12 kil. de son embouchure, entre les comtés de Somerset et de Gloucester (Angleterre), forme avec sa banlieue un comté particulier. Elle est par 51° 27′ 6″ lat. N., et 4° 56′ 24″ long. O. Evêché, cathédrale du XII° s.; irrégulièrement bâtie, elle a quelques beaux édifices, de nombreux établissements d'instruction (Institut philosophique, fondé en 1829, bibliothèques, etc.); un pont de fer suspendu sur l'Avon, à 60 m. au-dessus des plus hautes marées et long de 260 m. L'Avon est navigable pour les plus gros navires et Bristol est le 4° port de l'Angleterre; son commerce est très-actif, surtout avec l'Irlande, l'Amérique et les Indes. L'industrie, très-considérable, consiste en quincaillerie, coutellerie, manufactures d'objets en cuivre, d'aiguilles, d'épingles, de savons, de verreries, de faïence, de tapis, etc. Aux environs, sources minérales de Clifton, Hotwells, etc.; pierres ou diamants de Bristol, qui imitent le diamant. Patrie de Sébastien Cabot, de Chatterton, de Southey; 182,500 hab.

Bristol (Canal de), golfe formé par l'Océan Atlantique sur la côte O. de l'Angleterre, entre le pays de Galles au N. et le comté de Cornouailles au S. Il a 200 kil. de longueur et environ 160 de largeur entre le cap Land's End et la pointe Sainte-Anne. Il reçoit la Severn et l'Avon, et forme les baies de Milford, de Caermarthen, de Swansea, au N.; de Bridgewater et de Barnstaple, au S. Les marées s'y élèvent jusqu'à 50 pieds.

Bristol, v. du Rhode-Island (Etats-Unis), port sur la baie de ce nom. Commerce actif; 6,000 hab.

Bristol, v. du Connecticut (Etats-Unis). Import. fabriques d'horlogerie; 3,000 hab.

Britannia. V. Bretagne Ancienne.

Britannia (Pont), pont tubulaire jeté entre l'Angleterre et l'île d'Anglesey par Stephenson, de 1847 à 1850. Il a près de 122 m. sur le golfe de Conway et 474 m. 75 sur le détroit de Menai.

Britannicus (Tiberius Claudius Germanicus), fils de Claude et de Messaline, fut éloigné de son père et du trône par les artifices d'Agrippine, qui empoisonna l'empereur et fit proclamer son fils Néron. Lorsque la discorde éclata entre la mère et le fils, Néron, craignant de trouver un rival dans Britannicus, feignit de se réconcilier avec lui et le fit empoisonner dans un festin, 56 ap. J. C.

Britanniques (Iles). V. Grande-Bretagne.

Brito (Bernardo de), historien portugais, né à Villa de Almeida (Beira), 1569-1617, religieux du couvent d'Alcobaça, se voua exclusivement aux recherches historiques. Il a commencé la grande *Histoire de la Monarchie lusitanienne*, publiée en deux parties: la 1re, 1597, 1690, in-fol., et 1806, 4 vol. in-8°; la 2°, 1690, in-fol., et 1808-9, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage a peu de saine critique, mais renferme un grand nombre de curieux documents; le style est ferme, mais souvent emphatique. L'histoire a été continuée par Antonio Brandão. On a encore de Brito les *Eloges des rois de Portugal*, 1603, in-4°.

Britton, évêque de Hertford, jurisconsulte anglais, mort en 1275, a rédigé, sous forme d'articles ou capitules, les principales décisions féodales et coutumières de son temps. Ce recueil, écrit en français, a été plusieurs fois publié, notamment par Houard (*Recueil des coutumes anglo-normandes*). Mais les 126 articles du livre de Britton ne méritent pas les éloges qu'on leur a donnés, et il reste bien au-dessous de Bracton.

Britton (Thomas), musicien et antiquaire, né dans le comté de Northampton, 1650-1714, était un simple charbonnier, qui de lui-même se fit musicien. A Londres, il recherchait avec soin la vieille musique et les vieux livres, s'enfermait dans une écurie qui lui servait de magasin, et exécutait sur la basse de viole quelques compositions de Jenkins, de Simpson, de Purcell. Il fit connaissance d'un illuminé, le docteur français Théophile de Garencières, et se mit à chercher avec lui la pierre philosophale. Il construisit pour lui un laboratoire portatif, très-ingénieux, ce qui donna un peu de réputation à Britton et lui fit gagner quelque argent. Il abandonna l'alchimie, agrandit son commerce et son habitation, puis eut l'idée de réunir chez lui les amateurs les plus distingués, pour donner des concerts, auxquels il convia pendant de longues années la belle société de Londres. Son exemple devait trouver de nombreux imitateurs.

Briva-Isaræ, v. des Veliocasses, auj. *Pontoise.*

Brive-la-Gaillarde (*Briva Curetia*), ch.-l. d'arrond. de la Corrèze, par 45° 9′ 34″ lat. N., et 0° 48′ 16″ long. O., sur la Corrèze, à 25 kil. S. O. de Tulle. Palais de justice, belvédère, église Saint-Martin. Fabr. de bougies, d'huile de noix, filature de coton. Commerce de vins, de bois, d'ardoises, de meules à moulin, de bestiaux, de marrons et de truffes. Patrie du cardinal Dubois, du maréchal Brune, qui y ont chacun une statue, de Treilhard, des Lasteyrie; 10,765 hab.

Briviesca (*Virovesca*), v. de la prov. et à 25 kil. N. E. de Burgos (Espagne). Dans les Cortès de 1388, qui s'y tinrent, on donna pour toujours le titre de prince des Asturies à l'héritier de la couronne de Castille; 2,700 hab.

Brixellum (auj. *Brescello* ou *Bregella*), forteresse de la Gaule Cispadane, près du confl. de la Parma et du Pô. Othon s'y donna la mort, après la défaite de Bédriac.

Brixen, ch.-l. de cercle, dans le Tyrol autrichien, au confl. de l'Eisach et de la Rienz, à 70 kil. S. E. d'Inspruck, dans une position pittoresque. Evêché, sécularisé en 1803 en faveur de l'Autriche; cathédrale, où s'assembla un concile pour déposer Grégoire VII, en 1080; 4,000 hab.

Brixentes, peuples de l'anc. Rhétie, au N. E. de la Gaule Cisalpine, avaient pour v pr. : *Brixia*, auj. Brixen, dans la Rhétie; et *Brixia*, auj. Brescia, dans la Gaule Cisalpine.

Brixham, v. du comté de Devon (Angleterre), sur la baie de Tor, dans la Manche, à 6 kil. N. E. de Dartmouth; port de cabotage et de pêche sûr et commode. Guillaume d'Orange y débarqua le 5 novembre 1688; 6,000 hab.

Brixia. V. Brescia et Brixentes.

Brizard (Jean-Baptiste Britard, dit), comédien célèbre, né à Orléans, 1721-1791, débuta au Théâtre-Français en 1757, et excella dans les rôles de pères nobles et de rois; Ducis reconnaissait qu'il lui devait en partie le succès de ses pièces.

Brizeux (Julien-Auguste-Pélage), poëte, né à Lorient, 1806-1858, s'inspira de son amour pour la Bretagne, sa patrie, et composa des poëmes remarquables par leur pureté mélancolique et leur sensibilité vraie. *Marie* parut en 1836; puis, Brizeux rapporta d'Italie, avec une traduction en prose de la *Divine Comédie*, le livre lyrique des *Ternaires*, où il essayait un rhythme nouveau, 1841. Son poëme, *les Bretons*, épopée rustique, fut couronné par l'Académie française en 1846; il donna, en 1850, *Primel et Nola*. Le *Télen Arvor* ou *Harpe d'Armorique* est un volume de chants en langue bretonne. Il travaillait à un *Dictionnaire des noms de lieux de la Bretagne*, quand il mourut. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées en 2 vol. in-12.

Brizo, déesse révérée à Délos, à qui les femmes demandaient l'heureuse traversée des navires et l'explication des songes.

Brizzi ou **Brizio** (Francesco), peintre italien de Bologne, 1574-1623, d'abord cordonnier, puis élève de Passarotto, de Louis et d'Augustin Carrache, a laissé des tableaux d'un beau coloris, qui renferment de gracieux paysages; on admire surtout ses figures d'anges. Le *Couronnement de la Madonna del Borgo*, à Bologne, est estimé. Il a peint des fresques, de jolis petits tableaux sur cuivre, et gravé plusieurs estampes avec talent. — Son fils, *Philippe*, 1603-1675, fut un des bons élèves du Guide.

Brocard ou **Burckhard,** de l'ordre des Dominicains, né en Westphalie ou à Strasbourg, a parcouru l'Arménie, l'Egypte, et vécut longtemps en Palestine, dans la première moitié du XIII° s. La relation de son voyage est curieuse; il a raconté avec une intelligence élevée et une naïveté admirable ce qu'il a vu ou cru voir. La meilleure édition a paru à Lubeck, 1475, dans la *Catena temporum*, espèce d'histoire universelle.

Brocario (Arnaud-Guillaume de), est célèbre pour avoir imprimé la fameuse *Bible polyglotte*, dite d'Alcala, de Complute et de Ximénès, 6 vol. in-fol., 1514-1516. Elle coûta plus de 50,000 écus d'or au cardinal Ximénès.

Brocchi (Jean-Baptiste), géologue italien, né à Bassano, 1772-1826, a rendu de grands services à la science par ses cours, ses écrits, ses voyages. Ses principaux ouvrages sont : *Conchyliologia fossilis subapennina*, Milan, 1814; *Dello stato fisico del suolo di Roma*, 1820.

Broceliande ou **Brécilien,** forêt célèbre dans l'histoire et les romans de chevalerie de la Bretagne. Elle avait, dit-on, huit lieues de largeur sur quatorze de longueur. Son centre était vers Bécherel; elle s'étendait au nord jusqu'à Dol, au sud jusqu'à Paimpont et Plélan.

Brochant de Villiers (André-Jean-François-Marie), géologue et minéralogiste français, né à Paris, 1773-1840, fut inspecteur général des mines, directeur des manufactures de Saint-Gobain, membre de l'Académie des sciences. Parmi ses nombreux ouvrages, on cite : *Traité élémentaire de minéralogie*, 1801, 2 vol. in-8°; *Traité abrégé de cristallographie*, 1818, 1 vol. in-8°, etc. Il a commencé la grande *Carte géologique de France*, terminée par Dufresnoy et Elie de Beaumont.

Brocken (mont) ou **Blocksberg,** point culminant du Harz (1,140 mèt.), dans la Saxe prussienne, à la source de l'Ocker. Il est célèbre par des phénomènes curieux de mirage et par des traditions populaires ou poétiques.

Brockhaus (Frédéric-Arnold), libraire allemand, né à Dortmund (Westphalie), 1772-1823, est le fondateur d'une grande maison de librairie, établie d'abord à Altenbourg, 1810, puis à Leipzig. — Ses fils, Frédéric, né en 1800, et Henri, né en 1804, ont donné beaucoup d'extension à cette librairie, qui a publié plusieurs grands ouvrages, le *Conversations-Lexikon*, l'*Encyclopédie universelle* d'Ersch et Gruber, etc.

Brockley, v. de la Pennsylvanie (Etats-Unis), en face de Philadelphie, sur la Schuylkill, est un véritable faubourg de la grande ville.

Brod, v. forte dans les anc. confins milit. de Slavonie (Autriche), sur la Save. Siége d'une administration des salines; grand marché pour les laines et les cuirs, 2,500 hab.

Brod, v. forte de Moravie (Autriche), à 15 kil. E. de Hradisch. Beau château des princes de Kaunitz; 3,500 hab.

Brod, v. de Bohême (Autriche), au S. E. de Czazlau. Victoire de Jean Ziska sur l'empereur Sigismond, en 1422; 4,000 hab.

Brodeau, nom d'une famille originaire de Tours, qui a produit plusieurs hommes distingués.

Brodeau (Victor), poëte, mort en 1540, secrétaire de François I^er^ et de Marguerite, sa sœur, a laissé quelques pièces qui ne sont pas sans mérite.

Brodeau (Julien), jurisconsulte, mort en 1653, a laissé des *Notes sur les arrêts de Louet*, une *Vie de Charles Dumoulin*, et des *Commentaires sur la Coutume de Paris*, 2 vol. in-fol.

Brodequins, jadis instrument de torture, pour *questionner* les criminels ou même les accusés; il consistait en 4 planchettes liées fortement autour des jambes, on y introduisait des coins de fer ou de bois que l'on enfonçait à coups de maillet, de manière à briser les os.

Brody, v. du cercle de Zloczow, dans la Galicie (Autriche), à 60 kil. N. E. de Lemberg, près des sources du Styr, affl. du Dniepr. Hôtel de ville; château de la famille Potocki. Ville libre commerciale depuis 1799; grand entrepôt entre la Russie, la Turquie et l'Autriche; 25,000 hab., dont les trois quarts sont juifs.

Brodzinski (Casimir), poëte polonais, né à Krolowsko, 1791-1835, combattit avec les Français, en 1812 et 1813, puis fut professeur à l'université de Varsovie. Ses poésies sont remarquables; il a surtout décrit avec talent la vie du paysan; il a traduit le livre de *Job* et publié des chants populaires serbes ou bohêmes. Ses *Œuvres* forment 10 vol. in-18, Wilna, 1842.

Broeck ou **Brock** (Crépin van den), peintre et graveur, né à Anvers, 1530-1581 ou 1587, a laissé de nombreuses gravures estimées, la plupart exécutées en clair-obscur. Sa fille, *Anne*, a produit aussi quelques bonnes planches.

Broek, village de Hollande, à 12 kil. N. E. d'Amsterdam, célèbre par la propreté de ses rues pavées de briques de couleurs et frottées tous les jours, par ses maisons de bois peintes avec le plus grand soin, par ses jardins remplis de fleurs rares; résidence des riches négociants d'Amsterdam.

Brœmsebro, village à 45 kil. S. O. de Calmar (Suède). Traité célèbre de 1645 entre la Suède et le Danemark, qui donnait aux Suédois les prov. de Jæmteland et de Herjedale, Gothland, Œsel; le Halland, pour 30 ans, et l'affranchissement du péage du Sund,

Brœndsted (Peter-Oluf), archéologue danois, né dans le Jutland, 1780-1842, est célèbre par son voyage en Grèce. Il fut professeur de philologie grecque à Copenhague, puis directeur du cabinet d'antiquités et de médailles du roi. Son principal ouvrage, écrit en fran-

çais, a pour titre : *Voyages dans la Grèce, accompagnés de recherches archéologiques*, etc., 1826-1830. Il a publié une *Histoire danoise, éclairée par les manuscrits du nord de la France du moyen âge*, 1817 ; des mémoires, parmi lesquels celui sur *les Bronzes de Syris*, 1836-1837.

Broglie, jadis **Chambrais,** ch.-l. de canton de l'arrond. et à 12 kil. S. O. de Bernay (Eure), sur la Charentonne. Commerce de papier. Érigé en duché-pairie, en 1742, pour la famille de Broglie ; beau château ; 1,176 hab.

Broglie ou **Broglia** (maison de). Elle est originaire de Quiers en Piémont et se compose de quatre branches.

Broglie (François-Marie de), chevalier, comte de Revel en Piémont, né vers 1600, mort en 1656, se signala d'abord dans les armées piémontaises, et, après la belle défense de Coni, passa au service de la France, à l'instigation de Mazarin, 1644. Il devint maréchal de camp, 1645, montra beaucoup de courage au siége de Lerida, fut lieutenant général pendant les guerres de la Fronde, et fut tué au siége de Valenza en Italie.

Broglie (Victor-Maurice, comte de), fils aîné du précédent, 1647-1727, servit sous Louis XIV depuis 1666, se distingua surtout à Seneffe, 1674, devint maréchal de camp sous Créquy, 1676, puis lieutenant général, 1684. Gouverneur du Languedoc, il poursuivit les Camisards et fut le premier maréchal de France créé par Louis XV, 1724.

Broglie (François-Marie, duc de), 3e fils du précédent, 1671-1745, servit dans les armées depuis 1685, se distingua à Fleurus, en Allemagne, en Italie sous Catinat, fut maréchal de camp en 1703, lieutenant général en 1710, et combattit, sous Villars, à Denain et à Fribourg. Ambassadeur en Angleterre, 1724 ; maréchal de France, 1734, il gagna, avec Coigny, les batailles de Parme et de Guastalla, commanda l'armée de Bohême, 1741, fut créé duc en 1742, et mourut gouverneur de Strasbourg.

Broglie (Victor-François, duc de), fils aîné du précédent, 1718-1804, capitaine dès 1734, servit en Italie, en Bohême, en Bavière, en Alsace, en Flandre, devint lieutenant général en 1748. Pendant la guerre de Sept Ans, il se trouva à la bataille d'Hastembeck, 1757, à Rossbach ; mais fut victorieux à Sondershausen, 1758, à Lutzelberg, à Berghen surtout ; à cette occasion, François Ier le nomma prince de l'Empire, 1759. Commandant en chef de l'armée d'Allemagne, il devint alors maréchal de France, et, en 1760, battit encore les ennemis à Corbach, mais partagea, avec Soubise, la défaite de Billinghausen. Il fut alors disgracié et exilé. Rappelé en 1764, nommé gouverneur des Trois-Evêchés, il fut ministre de la guerre en 1789 ; mais bientôt forcé de quitter la France, il commanda les émigrés en 1792, se mit au service de l'Angleterre, puis de la Russie, et mourut à Munster.

Broglie (Charles-François, comte de), frère du précédent, 1719-1781, fut ambassadeur en Pologne, servit, comme lieutenant général, sous son frère ; mais est surtout connu pour avoir dirigé la correspondance secrète de Louis XV.

Broglie (Claude-Victor, prince de), fils de Victor-François, 1757-1794, servit sous son père et dans la guerre d'Amérique, fut député libéral aux états généraux et président de l'Assemblée constituante. Puis il fut maréchal de camp à l'armée du Rhin, donna sa démission après le 10 août, se retira à Bourbonne-les-Bains, fut accusé devant le tribunal révolutionnaire et condamné à mort, 27 juin 1794.

Broglie (Maurice-Jean-Madeleine de), frère du précédent, 1766-1821, émigra en Pologne, et, à son retour en France, 1803, fut nommé aumônier de Napoléon, évêque d'Acqui, puis de Gand. Il fit dès lors à l'Empereur une vive opposition, surtout dans le concile national de 1811 ; il fut arrêté et relégué dans l'île de Sainte-Marguerite. Après la chute de Napoléon, il rentra dans son diocèse, mais soutint de nouvelles luttes contre le roi des Pays-Bas, Guillaume. Condamné à la déportation par la cour d'assises de Bruxelles, il vint mourir en France. — Le fils de Claude-Victor, *Achille-Léonce-Victor-Charles* duc de Broglie, né en 1785, pair de France en 1814, a joué dès lors un rôle considérable, comme homme politique libéral, sous la Restauration, comme ministre sous Louis-Philippe ; il fut de l'Académie française, ainsi que son fils aîné, *Albert*, prince de Broglie, né en 1821. V. Supplément.

Broglie (Albertine-Ida-Gustavine de **Staël,** duchesse de), née à Paris, 1797-1838, fille de Mme de Staël, épouse de M. le duc de Broglie, fut l'une des femmes les plus distinguées de son temps. Sévère méthodiste, elle sut remplir les devoirs les plus austères de la religion et rester l'un des plus purs ornements d'une société d'élite. Elle donna une édition complète des œuvres de son frère, Auguste de Staël, et composa elle-même plusieurs essais qui ont été recueillis depuis sa mort sous ce titre : *Fragments sur divers sujets de religion et de morale*, 1840.

Brogny (Jean **Allarmet,** cardinal de), né au village de Brogny, près d'Annecy, 1342-1426, gardeur de troupeaux dans son enfance, s'éleva par son mérite et par la protection de Clément VII, qui le nomma évêque de Viviers, 1380, et cardinal, 1382. Benoît XIII, Alexandre V, Jean XXIII lui donnèrent des marques d'estime, et il devint archevêque d'Arles. Il s'était toujours efforcé de mettre fin au schisme ; il ne put décider Benoît XIII à abdiquer. Au concile de Constance, après la déposition de Benoît XIII, il présida l'assemblée, 1415-17 ; c'est lui qui prononça la condamnation de Jean Huss, après avoir fait tous ses efforts pour le sauver, au moyen d'une rétractation. Tous les historiens s'accordent à reconnaître les vertus et la modération de Brogny, qui vint mourir à Rome. On lui doit un grand nombre d'établissements charitables et pieux, comme l'hôpital d'Annecy et le collége de Saint-Nicolas à Avignon. L'abbé Soulavie a écrit, en 1774, in-12, une *Histoire de Jean d'Alouzier de Brogny*, qui est extrêmement rare.

Bromberg, ch.-l. d'arrondis. de la prov. de Posen (Prusse), sur la Brahe et le canal de la Netze, à 135 kil. N. E. de Posen. Grand commerce de laines, cuirs, bois et grains. Fab. de laines et de tabac ; 27,000 hab. — L'arrondis. de Bromberg, au N. de la province, renferme près de 500,000 hab., est divisée en 9 cercles, et a pour villes principales, Bromberg et Gnesne. — Le canal de Bromberg, ou de la Netze, unit l'Oder à la Vistule par la Netze et la Wartha.

Bromley, v. du comté de Kent (Angleterre), à 16 k. S. E. de Londres, a des sources sulfureuses et renferme le palais des évêques de Rochester ; 4,500 hab.

Bromsgrove, v. du comté et à 18 kil. N. E. de Worcester (Angleterre), sur la Salwarp, n'a pour ainsi dire qu'une rue, où l'on voit encore beaucoup de vieilles maisons fort curieuses. Fabriq. de clous, aiguilles, toiles, etc. ; 10,000 hab.

Brondolo, v. de la Vénétie (Italie), à 4 kil. S. de Chioggia, port vaste, à l'embouchure de la Brenta et du Bacchiglione ; autrefois, cité florissante, elle donnait son nom à l'une des passes des lagunes.

Brongniart (Alexandre-Théodore), architecte, né à Paris, 1739-1813, disciple de Boulée, construisit plusieurs hôtels particuliers, le couvent et l'église des Capucins (auj. Lycée Fontanes), la salle de spectacle de la rue de Louvois, détruite en 1825. Il arrangea le parc de Maupertuis et traça les plans du cimetière de l'Est. Son œuvre principale est la Bourse de Paris, commencée en 1808 et continuée avec des modifications par Labarre.

Brongniart (Alexandre), minéralogiste et géologue, né à Paris, 1770-1847, fils du précédent, ingénieur des mines, 1794, professeur d'histoire naturelle à l'École centrale des Quatre-Nations, directeur de la manufacture de Sèvres, 1800, membre de l'Institut, 1815, professeur à la Faculté des sciences et au Muséum d'histoire naturelle. On lui doit : *Essai sur une classification des reptiles*, 1805 ; *Traité élémentaire de minéralogie*, 1807 ; avec Cuvier, *Description géologique des environs de Paris*, 1810 et 1822, in-4° ; *Traité des arts céramiques*, 1844, 2 vol. in-8° avec atlas, etc., et une foule d'articles dans les journaux scientifiques. Il a rétabli à Sèvres la peinture sur verre et la peinture sur émail ; il a fondé le musée céramique. — Son fils, Brongniart (Adolphe-Théophile), né en 1801, membre de l'Institut depuis 1834, est surtout connu comme botaniste.

Bronikowski (Alexandre-Auguste-Ferdinand d'**Opeln**), romancier allemand, né à Dresde, 1783-1834, a publié un grand nombre de romans qui ont eu beaucoup de succès ; ils sont presque tous empruntés à l'histoire de la Pologne. Ses *Œuvres complètes* forment 28 vol.

Bronte, v. de la prov. et à 35 kil. N. O. de Catane (Sicile), près de l'Etna. Nelson reçut le titre de duc de Bronte en 1799 ; 12,000 hab.

Brontë (Charlotte) ou **Currer-Bell,** romancière anglaise, née dans le Cumberland, 1824-1855, fille d'un vicaire de campagne, est surtout célèbre par ses ro-

mans de *Jane Eyre* et de *Shirley*, publiés, en 1848 et 1849, sous le pseudonyme de Currer-Bell. Ses deux sœurs, *Anne* et *Emily*, mortes dès 1848, 1849, ont également écrit d'une manière intéressante.

Bronzino (Angelo). V. Allori.

Brooke (Françoise), romancière anglaise, morte en 1789, fille et femme de ministres anglicans, a écrit des romans, *la Vieille Fille*, *Julie Mandeville*, *Emilie Montague*, etc.; des tragédies, des traductions.

Brooke (Henri), littérateur irlandais, 1706-1783, a laissé un poëme philosophique en 6 chants sur la beauté universelle; des tragédies, dont la plus célèbre, *Gustave Wasa*, fut interdite à cause de son libéralisme; des romans, comme le *Fou de qualité*, et quelques poésies.

Brookfield, nom de plusieurs villes des Etats-Unis; la plus importante est dans l'Etat de New-York, à 32 kil. S. d'Utica; 5,000 hab.

Brooklyn, faubourg principal de New-York (Etats-Unis), sur Long-Island, séparé de la ville par la riv. de l'Est, bras de mer large d'un kil. La ville est bien bâtie, résidence d'un grand nombre de négociants de New-York. Eglises nombreuses; chantier de la marine fédérale; vastes magasins, belles calles de construction. Les Anglais y battirent les Américains, 27 août 1776; 396,000 hab. — *L'Ile Longue* (Long-Island) a 160 kil. de longueur sur 15 à 30 de largeur, comprend trois comtés, et, outre Brooklyn, renferme Williamsburg, Astoria, Jamaïca.

Broons ou **La Mothe-Broons**, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil. S. O. de Dinan (Côtes-du-Nord). Près de là, monument sur les ruines du château où naquit Du Guesclin; 2,644 hab.

Broos, cercle de Transylvanie, au S. O.; v. pr., Szaszvaros et Hatszeg.

Broschi. V. Farinelli.

Broseley, v. du Shropshire (Angleterre), sur la Severn, à 20 kil. S. E. de Shrewsbury; 5,000 hab.

Brossard (Sébastien de), maître de musique des cathédrales de Strasbourg et de Meaux, 1660-1730, a publié le premier *Dictionnaire de Musique* qui ait paru en France, 1703, in-fol. J.-J. Rousseau, tout en le critiquant, lui a beaucoup emprunté. Sa bibliothèque musicale, très-curieuse, léguée à Louis XIV, fut déposée à la Bibliothèque royale.

Brosse (Jacques de), architecte français, vivait au commencement du XVII^e s. Il a construit, vers 1611, pour Marie de Médicis, le palais du Luxembourg; on lui doit le magnifique portail de Saint-Gervais, 1616, la *salle des Pas-Perdus* au Palais de Justice, et l'aqueduc d'Arcueil. On lui attribue: *Règle générale d'architecture de cinq manières de colonnes*, Paris, 1619, in-fol.

Brosse (Gui **de la**), médecin et botaniste, né à Rouen, mort en 1641, fut médecin de Louis XIII, eut l'idée de créer un Jardin des Plantes et fut le premier intendant de cet établissement, 1626. Il a publié plusieurs ouvrages curieux sur les origines du Jardin: le *Dessin du Jardin royal pour la culture des plantes médicinales; De la nature, vertu et utilité des plantes*, 1640, in-fol., avec 50 planches sur cuivre; *Avis défensif du Jardin royal des plantes médicinales*, qui renferme des pièces importantes; *Description du Jardin*, *Recueil des plantes du Jardin du Roi*, gr. in-fol.

Brosse ou **Broche** (Pierre **de la**), né en Touraine, mort en 1276, habile chirurgien, devint le chambellan et le favori de Philippe III. Il empoisonna, dit-on, Louis, fils aîné du roi, et accusa du crime Marie de Brabant, seconde femme de Philippe. On découvrit les forfaits du favori, qui fut arrêté et condamné à être pendu.

Brosses (Charles de), historien et archéologue, né à Dijon, 1709-1777, premier président du parlement de Dijon, membre de l'Académie des Inscriptions, 1746, est surtout célèbre par ses ouvrages. Il a publié: *Lettres sur l'état actuel de la ville d'Herculanum*, 1750, in-8°; *Dissertation sur le culte des dieux fétiches*, 1760, in-12; *Histoire des navigations aux terres australes*, 1756, 2 vol. in-4°; *Traité de la formation mécanique des langues*, 1765, 2 vol. in-12; *Histoire du septième siècle de la république romaine*, 1777, 3 vol. in-4°: c'est l'ouvrage le plus curieux et le plus connu du président de Brosses; au moyen des fragments de Salluste, il a essayé laborieusement de reconstituer l'histoire de cette grande période. Ses *Lettres historiques et critiques*, écrites d'Italie, sont intéressantes et ont été plusieurs fois réimprimées.

Brossette (Claude), érudit français, né à Lyon, 1671-1743, échevin de Lyon, a fondé, en 1700, l'Académie de cette ville. On a de lui des ouvrages de droit, une *Histoire abrégée de Lyon*, 1711, in-4°; des éditions estimées, avec éclaircissements historiques, de Boileau, 1716, 2 vol. in-4°; de Regnier, 1729, in-4° et in-8°; mais on a malheureusement perdu son commentaire sur Molière. Il entretint avec Boileau une correspondance suivie de 1699 à 1710; elle a été publiée par Cizeron-Rival, 1770.

Brotero (Félix de **Avellar**), botaniste portugais, né près de Lisbonne, 1744-1828, compromis auprès du Saint-Office, fut forcé de se réfugier en France, 1778, et put continuer ses études favorites, sous la direction des meilleurs maîtres. La révolution le ramena en Portugal; il devint professeur de botanique et d'agriculture à Coïmbre, 1791, puis directeur du musée royal et du jardin botanique, 1800. Il fut protégé contre la ruine et le dénûment, à l'époque de l'invasion française, par l'intervention de Geoffroy Saint-Hilaire, et siégea quelque temps aux Cortès de 1821. Il a laissé: *Compendio elementar de Botanica*, Paris, 1788, 2 vol. in-8°; et surtout *Phytographia Lusitanica selectior*, 1816-1827, 2 vol.

Brotier (Gabriel), humaniste, né à Tannay (Nièvre), 1723-1789, de l'ordre des jésuites, fut bibliothécaire du collége Louis-le-Grand, et de l'Académie des Inscriptions en 1781. Il a publié de nombreuses éditions, surtout celles de Tacite, 1771, 4 vol. in-4°, et du Plutarque d'Amyot, 22 vol. in-8°. On lui doit aussi un *Traité des monnaies romaines, grecques et hébraïques, comparées avec les monnaies de France*, 1760, in-4°.

Brotier (André-Charles), son neveu, né à Tannay, 1751-1798, embrassa l'état ecclésiastique, fut professeur de mathématiques à l'Ecole militaire, rédigea le *Journal général de France* en 1791, fut impliqué dans des conspirations royalistes en 1796 et 1797, condamné à mort dans l'affaire de Lavilleheurnois, et déporté à Cayenne. Il a donné une édition de La Rochefoucauld, traduit le *Manuel d'Epictète* et *Aristophane* dans le *Théâtre des Grecs* du P. Brumoy.

Brou, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 22 kil. N. O. de Châteaudun (Eure-et-Loir), sur l'Ozanne. Fabriq. de serge, chapelleries; important marché de bestiaux, 2,338 hab.

Brou, hameau situé près de Bourg (Ain), qui renferme la magnifique église gothique de Notre-Dame, chef-d'œuvre d'architecture, élevée sur les dessins d'André Colomban, par les ordres de Marguerite d'Autriche, de 1511 à 1536; on y voit les tombeaux de cette princesse, de Philibert le Beau, duc de Savoie, et de Marguerite de Bourbon, avec de remarquables sculptures.

Brouage (Le), petit port de l'arrond. et à 6 kil. N. de Marennes (Charente-Inférieure), sur la passe de Maumusson. Jadis place forte, fondée par les sires de Pons. Richelieu l'agrandit après la prise de la Rochelle; Colbert songea à y créer un vaste établissement maritime; mais les vases ont comblé le port. Les marais salants, abandonnés, sont devenus infects. Le canal du *Brouage* (1782-1807) a eu pour but le dessèchement des marais qui avoisinent Rochefort; 800 hab.

Brouais, petit pays de France, dans l'Orléanais, est compris dans l'Eure-et-Loir.

Brougham. V. Supplément.

Broughton (Guillaume-Robert), navigateur anglais, né dans le comté de Gloucester, 1763-1822, fut fait prisonnier dans la guerre d'Amérique, accompagna Vancouver dans son voyage d'exploration, et, séparé de lui par un ouragan, découvrit les îles Knight, les Deux-Sœurs, Chatham, 1791; Vancouver, qu'il rejoignit, donna le nom d'*archipel Broughton* aux îles situées vers l'embouchure de l'Orégon. De 1795 à 1798, il explora une partie de l'Océanie, des côtes du Japon et de la Chine. Il servit ensuite dans la guerre maritime contre la France. La relation de son *Voyage dans le nord de l'Océan Pacifique*, 1804, in-4°, a été traduite par Eyriès, 1807, 2 vol. in-8°.

Broughton, îles de la Polynésie, à l'E. de la Nouvelle-Zélande (Cornwallis, Pitt et Chatham). Colonie anglaise; elles sont fréquentées par les baleiniers.

Broughton, îles à l'O. de l'Amérique septent., près de l'île Quadra-et-Vancouver. Découvertes par Vancouver.

Broussais (François-Joseph-Victor), médecin, né à Saint-Malo, 1772-1838, officier de santé, chirurgien de marine, vint à Paris, en 1799, pour achever son éducation médicale et fut l'élève de Bichat et de Pinel. Nommé médecin militaire, par l'influence de Desgenettes, il amassa les matériaux d'un grand ouvrage, en parcourant l'Europe avec nos armées. Il publia, dès

1808, son *Histoire des phlegmasies chroniques*, dans laquelle il attaquait le système médical généralement adopté et attribuait à l'*inflammation* la plupart des désordres fonctionnels et organiques. Ce livre fut d'abord peu remarqué, et Broussais repartit comme médecin principal d'un corps d'armée en Espagne. En 1814, il fut nommé médecin ordinaire et second professeur au Val-de-Grâce, où il remplaça, en 1820, Desgenettes, comme premier professeur. C'est en 1816 qu'il publia audacieusement son *Examen de la doctrine médicale généralement adoptée;* cette œuvre de polémique, dirigée contre l'école de Pinel, écrite avec une verve incisive, une grande puissance de logique, soutenue avec éclat dans les cours de Broussais, eut beaucoup de retentissement. Fondateur populaire de l'*École physiologique*, après avoir lutté jusqu'en 1821, il resta vainqueur, s'efforça de dogmatiser et de présenter sous forme d'axiomes la doctrine de l'*irritation*. Il eut un grand nombre d'élèves, venus de tous les pays de l'Europe; il publia le *Traité de physiologie appliquée à la pathologie*, 1822-24, 2 vol. in-8°, il fonda les *Annales de la doctrine physiologique*, 1822-1834, 26 vol. in-8°. Mais les résultats cliniques n'avaient pas répondu aux promesses du théoricien; les objections, les dissidences se manifestèrent. Le *Traité de l'irritation et de la folie*, 1828-29, fut vivement attaqué par les spiritualistes. Nommé, après 1830, professeur de pathologie et de thérapeutique générale à la Faculté; de l'Académie des sciences morales en 1832; inspecteur général du service de santé des armées, il ne put ranimer le *physiologisme* expirant, ni par ses cours, souvent abandonnés, ni par la publication de son *Cours de pathologie*, 1834-35, 5 vol. in-8°, ni par l'ardeur fébrile qu'il déploya, en soutenant les hypothèses phrénologiques de Gall; son *Cours de phrénologie* parut en 1836. M. Mignet a lu une *Notice sur Broussais* en 1840, et on lui a élevé un monument au Val-de-Grâce en 1841.

Brousse (*Prusa ad Olympum*), ch.-l. du vilayet de Khoudavangiar, dans l'Anatolie (Turquie d'Asie), au pied du mont Olympe, à 90 kil. S. de Constantinople, à 35 kil. S. E. de Moudania, qui lui sert de port sur la mer de Marmara. Archev. grec et arménien, mosquées nombreuses, tombeaux des six premiers sultans. Elle est entourée de murs flanqués de tours et protégée par une citadelle que domine l'Olympe. Soieries, toiles, tapis; grand commerce jusqu'aux confins de l'Asie. Les environs sont délicieux, eaux thermales; mais elle a souffert beaucoup des tremblements de terre de 1855; 60,000 hab. environ. — Fondée par le roi de Bithynie, Prusias, au temps d'Annibal, capit. de la Bithynie, elle fut enlevée à l'empire d'Orient par Orkhan, fils d'Othman, en 1325, et fut la capitale des Turcs Ottomans jusqu'à la prise d'Andrinople, 1360. Ruinée par Tamerlan, elle fut relevée par Mahomet II.

Broussel (Pierre), conseiller au Parlement en 1637, se signala par son opposition systématique aux mesures du gouvernement, pendant la régence d'Anne d'Autriche. Son arrestation, le 26 août 1648, fut le signal de la *Journée des barricades;* délivré, il fut ramené en triomphe par le peuple. Il fut gouverneur de la Bastille en 1649; en 1651, il fut nommé prévôt des marchands. Au retour du roi, il fut excepté de l'amnistie et mourut dans l'exil.

Brousson (Claude), ministre protestant, né à Nîmes, 1647-1698, fut d'abord avocat à Castres et à Toulouse. Les députés des églises réformées se réunirent chez lui, en 1683, ce qui fut le point de départ des *assemblées du Désert*. Il se réfugia en Suisse, où il écrivit plusieurs *Lettres* en faveur des réformés de France; puis en Hollande, où il reçut une pension des États-généraux. C'est là qu'il publia sa *Relation sommaire des merveilles que Dieu fait en France dans les Cévennes*, 1694, in-8°. Il revint à plusieurs reprises pour encourager ses coreligionnaires; il fut pris à Oleron, en 1698, et condamné à être roué vif.

Broussonnet (Pierre-Marie-Auguste), médecin et naturaliste, né à Montpellier, 1761-1807, se distingua de bonne heure par ses études de botanique, suppléa Daubenton au Collége de France et à l'École vétérinaire, et entra à l'Académie des sciences. Membre de l'Assemblée législative, il s'attacha aux Girondins, fut proscrit, forcé de fuir. Il vécut en Espagne, en Portugal, à Maroc, et put rentrer en France sous le Consulat. Son parent Chaptal le fit nommer consul au Maroc, puis aux Canaries, au Cap de Bonne-Espérance, enfin professeur de botanique à Montpellier. Il fut membre du Corps législatif en 1805. Cuvier, dans son *Éloge*, lu à l'Institut en 1808, a énuméré ses ouvrages. Dans son *Ichthyologiæ decas prima*, Londres, 1782, in-fol., il a le premier essayé d'appliquer à la zoologie le système de nomenclature de Linné. Il a publié l'*Année rurale*, la *Feuille des cultivateurs*, introduit en France les premiers moutons mérinos, des chèvres d'Angora, et fait connaître la résine sandaraque.

Broverech (Le), anc. pays de la Bretagne française, comprenant à peu près le diocèse de Vannes, Redon, Langon, Bains, etc.

Brown (Robert), botaniste anglais, 1781-1858, fut protégé par J. Banks, explora l'Australie et a fait connaître exactement la flore de la Nouvelle-Hollande, en publiant un *Prodromus floræ Novæ Hollandiæ*, 1810, in-4°. Il a fait plusieurs découvertes remarquables dans la physiologie végétale, et rédigé la partie botanique de plusieurs voyages célèbres. Il eut la réputation d'être le premier botaniste de son temps et fut membre associé de l'Académie des sciences en 1833.

Brown (Robert), sectaire anglais, né à Northampton, 1550-1630, attaqua, vers 1580, l'organisation et la liturgie de l'Église anglicane, fut poursuivi et forcé de se réfugier en Hollande, où il fonda une église. Il put revenir en Angleterre, obtint même une paroisse; ses partisans, les *Brownistes*, devinrent assez nombreux et se confondirent avec les Indépendants.

Brown (Charles **Brockden**), romancier et publiciste américain, né à Philadelphie, 1771-1810, se fit connaître, en 1793, par une série de publications qui parurent sous le nom de : *Sky-Walks* (Promenades au ciel); puis il publia de 1798 à 1804, sept romans, qui eurent beaucoup de succès. Il rédigeait en même temps plusieurs revues, fit une traduction de l'ouvrage de Volney sur les États-Unis, et laissa en manuscrit une géographie universelle.

Brown (John), médecin, né dans le comté de Berwick, 1735-1788, d'abord pauvre étudiant en théologie, vint à Edimbourg pour se livrer à la médecine. Il eut pour maître Cullen, qui fut son ami, et avec qui il se brouilla. Ses idées nouvelles en médecine lui donnèrent de nombreux élèves et firent beaucoup de bruit, mais son inconduite le décida à venir à Londres, où il mourut pauvre. L'ouvrage qui l'a fait connaître a pour titre: *Elementa medicinæ*, 1780, in-8°; il y expose son système; l'homme, selon lui, comme les animaux, a la propriété de ressentir l'action des agents extérieurs et de certaines actions particulières à la vie; c'est l'*excitabilité*. Il y a des forces *excitantes* ou *stimulantes;* leur réunion produit la vie; leur défaut, la mort. Il appelle *sthéniques* les maladies générales produites par un excès de ces forces, et *asthéniques* celles qui sont dues à un manque de stimulant. On voit par là quel doit être le traitement. Ce système a beaucoup d'analogie avec celui que Broussais chercha, 30 ans plus tard, à faire prévaloir chez nous.

Brown (Thomas), philosophe écossais, né à Kirkmabreck, 1778-1820, publia, dès l'âge de 20 ans, une réfutation remarquable de la *Zoonomia* de Darwin, fut l'un des principaux collaborateurs de la *Revue d'Edimbourg*, et remplaça, en 1810, Dugald-Stewart dans sa chaire de philosophie morale à l'université d'Edimbourg. Il avait déjà publié, en 1804, ses *Recherches sur la relation de cause à effet*. Ses principaux ouvrages philosophiques sont : *Esquisses de la physiologie de l'esprit humain*, 1820; et *Leçons sur la philosophie de l'esprit humain*, 1822, 4 vol. in-8°, qui sont encore aujourd'hui classiques. Il a aussi composé deux volumes de poésies assez estimées, mais bien oubliées.

Browne (George, comte de), général russe, né en Irlande, 1698-1792, servit en Allemagne, puis en Russie; prit part à toutes les guerres jusqu'en 1762, devint feld-maréchal sous Pierre III, et gouverneur de Livonie. Joseph II le créa comte de l'Empire, en 1779.

Browne (Maximilien-Ulysse), général autrichien, né à Bâle, 1705-1757, de la famille du précédent, servit de bonne heure, comme son père et son oncle, dans l'armée autrichienne, et devint feld-maréchal général en 1753. Il se montra tacticien habile à la bataille de Lowositz, qu'il gagna sur les Prussiens; mais mourut des suites d'une blessure qu'il avait reçue à la bataille de Prague.

Browne (William-George), voyageur anglais, né à Londres, 1768-1813, rechercha les sources du Nil, et dès 1791, pénétra dans le Darfour où il fut trois ans prisonnier, de 1793 à 1796; après de nouveaux voyages en Orient, il mourut assassiné à Tauris, en Perse. Il a publié ses *Voyages en Afrique, en Egypte et en Syrie*,

Londres 1799, in-4°, trad. par Castéra, 1800, 2 vol. in-8°.

Brownsville, v. de Pennsylvanie (Etats-Unis), sur la Monongahela, à 60 kil. S. de Pittsbourg. Pont magnifique. Manuf. de fontes, de glaces, d'étoffes de coton. Construction de navires; 6,000 hab.

Brownsville, v. du Texas (Etats-Unis), sur la rive gauche du Rio-Grande, en face de Matamoras. Commerce actif; 6,000 hab.

Broye (La), riv. de Suisse, vient du Jorat, se grossit de la Mérine et de la Glane, forme le lac de Morat, et se jette dans le lac de Neuchâtel; cours de 90 kil.

Brozzi, bourg à 6 kil. O. de Florence (Italie), sur l'Arno. Chapeaux de paille; 6,000 hab.

Bruand (Libéral), architecte français, mort vers 1697, a été l'un des fondateurs de l'Académie d'architecture. On lui doit la Salpêtrière (avec Le Vau); l'église des Petits-Pères (avec Le Muet). Mais il construisit seul l'hôtel des Invalides, à l'exception du dôme, qui est de J.-H. Mansart. Il fit en Angleterre le château de Richemont. — Trois autres Bruand furent aussi architectes: *Jacques* construisit la porte du bureau des marchands drapiers, rue des Déchargeurs; un autre Bruand, peut-être fils de Libéral, construisit l'Hôtel de Belle-Ile; et *Pierre* Bruand, son neveu, aida son oncle dans ses plans et dessins.

Bruat (Armand-Joseph), amiral, né à Colmar, 1796-1855, se distingua à Navarin, au blocus de la côte d'Afrique, et, prisonnier à Alger, osa faire parvenir à l'amiral Duperré une note sur l'état de la ville. Capitaine de vaisseau en 1838, gouverneur des îles Marquises en 1843, puis des possessions françaises de l'Océanie, il amena la reine de Taïti, Pomaré, à accepter le protectorat de la France. Contre-amiral en 1846, gouverneur des Antilles, 1849, il sut maintenir l'ordre dans nos colonies. Vice-amiral, commandant de la flotte de l'Océan, il succéda à l'amiral Hamelin dans le commandement de la flotte de la mer Noire, déc. 1854, prit part au siége de Sébastopol, fit une expédition hardie dans la mer d'Azov, prit Kinburn, 15 oct. 1855. Il venait d'être nommé amiral et rentrait en France, quand il mourut.

Bruce (Robert), comte d'Annandale, seigneur écossais, issu de la maison royale (V. *Baliol*), disputa le trône à John Baliol, en 1286. Edouard Ier, roi d'Angleterre, pris pour arbitre, se déclara en faveur de Baliol. Alors Robert Bruce, par esprit de vengeance, s'unit à Edouard contre le roi d'Écosse, qui refusait d'être traité en vassal. Un instant il combattit avec W. Wallace pour l'indépendance de son pays, l'abandonna à la bataille de Falkirk, 1298; mais, à ce qu'il paraît, revint encore une fois à la cause nationale. On ne sait quand il mourut.

Bruce (Robert), fils du précédent, comte de Carrick, emmené par Edouard Ier en Angleterre, parvint à s'échapper, et, après avoir frappé de son épée John Cumyn, qui pouvait être son rival et qu'il accusait de trahison, il se fit couronner roi d'Écosse à Scone, sous le nom de Robert Ier, 1306. Deux fois battu, réfugié dans les Hébrides, voyant ses trois frères pendus, sa femme prisonnière, il ne perdit pas courage. La victoire de Bannockburn sur Edouard II, en 1314, assura l'indépendance de l'Écosse; et même Edouard III le reconnut en 1328. Il mourut la même année. — Son frère, Edouard Bruce, proclamé roi d'Irlande en 1315, fut tué dans un combat singulier par un Anglais.

Bruce (David), fils de Robert, roi d'Écosse, sous le nom de David II, fut, à la mort de son père, 1329, dépouillé de ses Etats par Edouard III, et forcé de se réfugier en France. Secouru par Philippe VI, soutenu par les Murray, les Douglas, les Stuarts, il put rentrer en Écosse en 1342. Il fit deux invasions en Angleterre; battu et pris à Nevill's Cross, 1346, il resta dix ans captif à la Tour de Londres. Sa femme, sœur d'Edouard III, parvint à obtenir sa liberté; mais il dut signer un traité humiliant. Il laissa le trône, en 1370, à son neveu Robert Stuart.

Bruce (Jacques-Daniel, comte), né à Moscou, 1670-1735, était d'origine écossaise. Il fut l'un des auxiliaires de Pierre le Grand. Gouverneur de Novgorod, un instant disgracié après Narva, il devint grand maître de l'artillerie qu'il organisa, et qu'il dirigeait à Poltava, feld-maréchal général, sénateur, président du collége des mines et des manufactures. Il fut l'un des négociateurs de la paix de Nystadt, en 1721. Il a institué une école du génie militaire et formé de riches collections, acquises par l'Académie des sciences de Pétersbourg. Il entreprit beaucoup de travaux scientifiques, composa un traité de géométrie, un calendrier séculaire connu sous le nom de *Calendrier de Bruce* ou de *Livre noir*, et correspondit avec Leibniz.

Bruce (Jacques), voyageur écossais, né à Kinnaird, 1730-1794, perdit sa femme à Paris d'une maladie de poitrine, et chercha dans les voyages des distractions à sa douleur. Il parcourut l'Espagne et le Portugal, se prit de passion pour les langues de l'Orient, fut nommé consul à Alger, 1763, et, après avoir visité en touriste les côtes de la Méditerranée jusqu'aux ruines de Palmyre, remonta le Nil et pénétra en Abyssinie à la recherche des sources du Nil. Il y séjourna quatre ans, 1768-1772, et crut les avoir trouvées dans celles du Bahr-el-Azrek (Nil bleu); elles avaient été visitées déjà par le P. Paez, missionnaire portugais, et ne forment qu'un des principaux affluents du grand fleuve. A travers mille dangers, il revint en Egypte par la Nubie; puis en Angleterre, où le bruit de sa mort avait couru, et où il lui fallut reprendre ses biens à d'avides héritiers qui se les étaient partagés. Il fit paraître, en 1790, ses *Voyages à la découverte des sources du Nil*, 5 vol. in-4°; l'ouvrage a été traduit par Castéra, Paris, 5 vol. in-4° et 10 vol. in-8°, avec atlas. Il a été vivement attaqué; mais l'on a reconnu la véracité de l'intrépide voyageur qui a beaucoup contribué à nous faire connaître l'histoire et la géographie de l'Abyssinie; il en avait rapporté des plantes utiles et de curieux manuscrits.

Brucher ou **Aubry Olivier**, mécanicien français du XVIe s., qui a inventé, sous Henri II, le monnayage au balancier, abandonné sous Henri III, en 1585, et rétabli seulement en 1645.

Bruchium, quartier de l'ancienne Alexandrie d'Egypte. V. Alexandrie.

Bruchsal, v. du grand-duché de Bade, dans le cercle du Rhin-Moyen, sur le Salzbach, à 20 kil. N. E. de Carlsruhe. Ancien château des évêques de Spire. Gymnase catholique, école de jeunes aveugles, haras. Commerce de sel; 8,000 hab.

Brück, ch.-l. de cercle, dans la Styrie (Autriche), à 35 kil. N. O. de Grætz, sur la Muhr, importante par sa position au débouché du Semring. Aux environs, mines et ardoisières; 2,500 hab.

Brück-sur-la-Leitha, v. de la Basse-Autriche, à 32 kil. S. E. de Vienne. Magnifique château du comte Harrach; 6,000 hab.

Bruck (Charles-Louis, baron de), homme d'Etat allemand, né à Elberfeld, 1798-1860, négociant à Bonn, puis à Trieste, devint directeur du Lloyd autrichien et l'agrandit considérablement. En 1848, il fit partie du parlement national de Francfort, puis devint ministre du commerce et des travaux publics dans le cabinet autrichien Stadion-Schwartzemberg. Il prit une part active à toutes les grandes affaires politiques, créa des chambres de commerce, des lignes télégraphiques, des chemins de fer, améliora le système postal et le système des douanes; chercha à faire adopter l'union commerciale de l'Autriche avec le reste de l'Allemagne, et travailla vainement à rétablir l'équilibre des finances. Il donna sa démission en 1851, et rentra au pouvoir en 1855, comme ministre des finances. Menacé d'être impliqué dans des malversations, signalées à la suite de la guerre d'Italie, il fut forcé de donner sa démission et se tua, la nuit suivante, 23 avril 1860.

Bruckenau, v. de Bavière, à 65 kil. N. O. de Wurzbourg. Résidence royale; près de là, bains d'eaux minérales fréquentés; 1,800 hab.

Brucker (Jean-Jacques), savant allemand, né à Augsbourg, 1696-1770, professeur d'histoire de la philosophie à Iéna, membre de l'Académie de Berlin, fut comme le père de l'histoire de la philosophie. Son grand ouvrage, *Historia critica philosophiæ*, Leipzig, 5 vol. in-4°, 1741-44, est le premier qui soit complet sur la matière, et qui offre un plan et une méthode; l'érudition en est vaste et consciencieuse. Il en a donné lui-même un abrégé sous le titre d'*Institutiones historiæ philosophicæ*, 1747, 1756, in-8°. On lui doit plusieurs dissertations: *Historia philosophica doctrinæ de idæis*, Augsbourg, 1723; *Pinacotheca scriptorum nostra ætate litteris illustrium*, 1741-1755, in-fol.; *Questions sur l'hist. de la philosophie, depuis le commencement du monde jusqu'à la naissance de J. C.;* Ulm, 1731-36, 7 vol. in-12.

Bructères, peuple de la Germanie, habitant les deux rives de l'Ems, dans un territoire marécageux, d'où ils tiraient leur nom (*bruch*, marais), avaient pour voisins les Frisons, les Bataves, les Usipiens. Avec leurs flottilles ils combattirent Drusus, s'unirent aux Chérusques, sous Arminius, aux Bataves, sous Civilis. Affaiblis par leurs voisins, les Chamaves et les Angrivariens, ils entrèrent.

comme auxiliaires, dans les troupes romaines, ou se mêlèrent à la confédération des Francs.

Brue (André), directeur de la compagnie du Sénégal, à la fin du XVII^e^ s. et au commencement du XVIII^e^, déploya beaucoup d'activité et d'intelligence. C'est presque entièrement sur ses mémoires qu'a été composée la *Nouvelle relation de l'Afrique occidentale*, publiée en 1729, par le P. Labat.

Brué (Etienne-Robert), géographe, né à Paris, 1786-1832, fit partie de l'expédition du capitaine Baudin, et appliqua à la confection des cartes le procédé du dessin sur le cuivre. Son *Atlas universel*, en 65 cartes, malgré les critiques qui lui ont été adressées, est remarquable par sa netteté et son exactitude. On lui doit également un *Atlas classique* en 36 cartes, et les cartes du voyage de Humboldt.

Brueys (David-Augustin de), théologien et écrivain dramatique, né à Aix, 1640-1723, d'abord zélé protestant, répondit, au nom du consistoire de Montpellier, à l'*Exposition de la doctrine catholique* de Bossuet; puis, réfuté par Bossuet, se convertit au catholicisme, combattit avec zèle ses anciennes croyances, et finit même par entrer dans les ordres. A Paris, il se laissa entraîner à son goût pour le théâtre, et composa seul ou avec son ami, Palaprat, des comédies qui eurent du succès, comme *le Muet*, imité de *l'Eunuque* de Térence; *le Grondeur*, 1691; *l'Important*, *l'Opiniâtre*, 1693; *le Concert ridicule*, *le Secret révélé*, et la plus connue de toutes, *l'Avocat Patelin*, 1706. Ses *Œuvres dramatiques* ont été publiées à Paris, 1735, 3 vol. in-12, et avec les œuvres de Palaprat, 1755, 5 vol. in-18.

Brueys d'Aigalliers (François-Paul), amiral, né à Uzès, 1753-1798, servit dans la marine depuis 1766, se distingua, sous de Grasse, dans la guerre d'Amérique, fit de nombreuses études sur les Antilles et la côte de l'Amérique du Sud, depuis la Trinité jusqu'à Puerto-Cabello, 1784-1788, fut capitaine de vaisseau en 1792, contre-amiral en 1796, vice-amiral en 1798. Il fut chargé de conduire en Egypte l'expédition que commandait Bonaparte; après avoir débarqué les troupes, 1^er^ juillet, il ne quitta pas aussitôt la côte d'Egypte, fut attaqué par Nelson dans la rade d'Aboukir, le 1^er^ août, vit son escadre presque entièrement détruite, et périt lui-même sur son vaisseau, *l'Orient*.

Brugelette, bourg du Hainaut (Belgique), à 22 kil. N. O. de Mons, sur la Dendre. Etablissement célèbre de jésuites, abandonné en 1854; 1,800 hab.

Bruges (en flamand *Brugge*), ch.-l. de la Flandre occidentale (Belgique), par 51°12'30" lat. N. et 0°53'20" long. E., à 121 kil. N. O. de Bruxelles, à la jonction des canaux qui mènent à Gand, Ostende et l'Ecluse. Elle est coupée par plusieurs canaux que traversent 50 ponts. Evêché, ville fortifiée, elle conserve la physionomie du moyen âge, avec son hôtel de ville de 1377, son palais de justice (anc. palais de Philippe le Bon), la tour de la Halle et son beau carillon, ses églises et surtout Notre-Dame, qui renferme les tombeaux de Charles le Téméraire et de Marie de Bourgogne, etc. Ecole de navigation, chantier de construction, fabriques de cuirs, de tabac, de toiles, dentelles renommées, fonderie de cloches, etc.; 48,000 hab. — Jadis capit. des comtes de Flandre, très-riche, dès le XIII^e^ s., par le tissage des laines et par ses tapisseries, l'un des grands entrepôts du commerce de l'Europe, l'une des villes de la Hanse teutonique, elle défendit ses privilèges par des révoltes fréquentes, comme le massacre des Français, en 1302; au XVI^e^ s., son commerce extérieur tomba dans une grande décadence. Occupée par les Français en 1745 et 1794, elle devint le ch.-l. du départ. de la Lys. Patrie ou demeure de J. Van Eyck, appelé Jean de Bruges.

Bruges (Franc de), nom que l'on a donné, jusqu'en 1794, à un canton administré par des coutumes particulières, et comprenant les villes d'Ostende, Nieuport, Dixmude, l'Ecluse, Damme, etc. Les magistrats du Franc siégeaient dans une salle magnifique du palais de justice de Bruges, où l'on admire encore une cheminée, chef-d'œuvre de sculpture en bois, ornée des statues de Charles-Quint, Maximilien I^er^, Marie de Bourgogne, Charles le Téméraire et Marie d'Angleterre.

Brugg ou **Bruck**, bourg de l'Argovie (Suisse), à 15 kil. N. E. d'Aarau, au confl. de l'Aar et de la Reuss. Entrepôt de commerce. Près de là était le château de Habsbourg. Patrie de Zimmermann.

Bruggen (Jean Van der), graveur flamand, né à Bruxelles en 1649, vint faire le commerce d'estampes à Paris. Ses œuvres nombreuses sont empreintes de beaucoup de facilité.

Brugman ou **Brugmans** (Jean), prédicateur flamand, mort en 1473, de l'ordre des Franciscains du diocèse de Cologne, eut une grande réputation par son éloquence vive, populaire et parfois triviale.

Brugmans (Sébald-Justin), naturaliste hollandais, né à Franeker, 1763-1819, professeur de botanique et de chimie à l'université de Leyde, plusieurs fois couronné pour de savants mémoires, organisa le service de santé des armées hollandaises, 1795, présida à la rédaction de la *Pharmacopée batave*, publiée en 1805, fut premier médecin du roi Louis Bonaparte; et, en 1815, nommé par le roi Guillaume inspecteur général du service de santé de terre et de mer, il opéra la restitution des objets d'histoire naturelle enlevés à la Hollande par les Français.

Brugnatelli (Louis-Gaspard), médecin, physicien et chimiste italien, né à Pavie, 1761-1818, professeur à l'université de Pavie, créa plusieurs journaux scientifiques, publia un grand nombre de mémoires sur la chimie et ses applications aux arts et à la médecine, essaya d'introduire une nomenclature nouvelle, etc. On lui doit : *Eléments de chimie*, 4 vol. in-8°; *Pharmacopée générale*, trad. par Planche, 1811, 2 vol. in-8°; *Lithologie humaine*, 1819, 1 vol. in-fol., etc.

Bruguières (Jean-Guillaume), naturaliste, né à Montpellier, 1750-1799, a publié une bonne *Histoire naturelle des vers*, 2 vol., dans l'Encyclopédie méthodique; a visité une partie de l'Orient jusqu'à la Perse, et écrit la *Relation de ce voyage*, 2 vol. in-4° ou 4 vol. in-8°, 1801-1804.

Brühl (Henri, comte de), premier ministre d'Auguste III, né dans la Thuringe, 1700-1764, contribua à lui assurer le trône de Pologne et fut tout-puissant. Pour fournir aux prodigalités de son maître, il épuisa le trésor, surchargea le pays d'impôts et déploya un faste insolent. Il est vrai qu'il protégea les lettres et les arts; sa bibliothèque est l'une des parties les plus précieuses de la bibliothèque de Dresde.

Bruhl, v. de la prov. Rhénane (Prusse), dans la régence et à 12 kil. S. de Cologne. Superbe château d'Augustenbourg, élevé en 1728, restauré en 1842. Mazarin se retira à Bruhl, résidence de l'électeur de Cologne, en 1651; 2,500 hab.

Bruix (Eustache), amiral français, né à Saint-Domingue, 1759-1805, servit dans la guerre d'Amérique, fut congédié, comme noble, en 1793; mais, rappelé dès 1794, il fut major-général de l'amiral Villaret-Joyeuse, fit partie de l'expédition d'Irlande, fut nommé contre-amiral, puis ministre de la marine en 1798, et vice-amiral. Par un coup de main audacieux, il sortit de Brest, malgré la croisière ennemie, et alla ravitailler Masséna dans Gênes. Nommé amiral en 1803, il avait reçu de Napoléon la mission de commander la flottille de Boulogne; mais le délabrement de sa santé le força à revenir à Paris où il mourut.

Brûlart ou **Brusiart**. V. Sillery.

Brumaire, le 2^e^ mois de l'année républicaine en France, tirait son nom des brouillards assez fréquents à cette époque de l'année; il commençait le 22 octobre. — Le 18 *brumaire* (*an VIII*) est le nom du coup d'Etat par lequel Bonaparte, appuyé de Sieyès, de Ducos, de la majorité des Anciens, renversa le Directoire, qui devait être remplacé par le Consulat; 9 et 10 novembre 1799.

Brumath ou **Brumpt,** anc. ch.-l. de cant. de l'arr. et à 16 kil. N. O. de Strasbourg (B^s^-Alsace), sur le Zorn. Julien défit, près de là, les Alemani en 356. A 1 kil., bel hospice de *Stephansfelden*, pour les enfants abandonnés; 5,600 hab.

Brumoy (Pierre, dit *le Père*), savant jésuite, né à Rouen, 1688-1742, prit part aux *Révolutions d'Espagne* du P. d'Orléans; à l'*Histoire de Rienzi* du P. Du Cerceau; fit les XI^e^ et XII^e^ vol. de l'*Histoire de l'Eglise gallicane* des PP. Longueval et Fontenay; cultiva avec succès la poésie latine (poëmes sur les *passions* et sur la *verrerie*); mais est surtout connu par son *Théâtre des Grecs*, Paris, 1730, 3 vol. in-4°, et 1747, 6 vol. in-12; traductions, analyses ou examens des pièces du théâtre grec. L'ouvrage, considérablement augmenté par A. Ch. Brotier, Laporte-Dutheil, Rochefort, Prévost, a paru en 1785, 13 vol. in-8°; une édition nouvelle a été donnée par Raoul-Rochette, 1820-25, 16 vol. in-8°. On a publié, en 1741, 4 vol. in-12, les *Œuvres diverses* du P. Brumoy.

Brunck (Richard-François-Philippe), philologue allemand, né à Strasbourg, 1729-1803, commissaire des guerres, receveur des finances, se mit à trente ans à l'étude du grec et y consacra sa vie. On lui doit un grand

nombre d'éditions estimées de Sophocle, d'Eschyle, d'Apollonius de Rhodes, d'Aristophane, d'Anacréon, des poëtes gnomiques, etc. Il a publié une Anthologie, sous le titre de *Analecta veterum poetarum græcorum*, 3 vol. in-8°, 1794 à 1795. On lui a reproché la hardiesse audacieuse de ses corrections et de ses critiques; mais il n'en a pas moins rendu de grands services à la science.

Brundusium. V. Brindisi.

Brune (Guillaume-Marie-Anne), maréchal de France, né à Brive-la-Gaillarde, 1763-1815, fils d'un avocat au présidial, imprimeur à Brive, adopta à Paris les principes de la Révolution, se fit connaître par quelques brochures, prit part à la rédaction du *Journal de la cour et de la campagne*, fut l'un des fondateurs du club des Cordeliers, et, après une mission en Belgique, entra dans l'armée, 1792. Il était général de brigade à l'armée d'Italie, 1796. Il se distingua sous Bonaparte, et fut fait général de division à Rivoli. Après Campo-Formio, il commanda l'armée, qui intervint en Suisse; en 1799, à la tête de l'armée de Hollande, il battit les Anglo-Russes à Bergen, 19 sept., et força le duc d York à signer la honteuse capitulation d'Alkmaar. En 1800, il pacifia la Vendée; puis, après Marengo, mis à la tête de l'armée d'Italie, força le passage du Mincio Il fut ambassadeur à Constantinople, 1803-1805; maréchal et grand-croix de la Légion d'honneur, il fut nommé gouverneur général des villes hanséatiques, en 1807, prit Stralsund et fut disgracié. En 1814, il envoya son adhésion au sénat, mais fut mal accueilli par les Bourbons circonvenus on ne sait par qui; au retour de l'île d'Elbe, Napoléon lui confia un commandement dans le Midi. Il se soumit à la seconde Restauration; il revenait sans crainte à Paris, lorsqu'il fut lâchement assassiné à Avignon, le 2 août 1815, par la populace royaliste ameutée. Ce crime est resté impuni malgré les courageux et incessants efforts de sa noble veuve. Brive lui a érigé une statue.

Brune (Christian), peintre de paysages et d'aquarelles, né à Paris, 1789-1849, fut, après un brillant concours, nommé professeur de dessin topographique à l'École polytechnique, puis professeur de paysage. Il est auteur d un *Cours de topographie*. Il a exécuté plusieurs tableaux pour le palais d'Orsay et les musées d'Orléans, de Marseille, d'Aix, de Lyon, de Lisieux, etc. Ses paysages, vues des Alpes, des Pyrénées, du Dauphiné, du Tyrol, etc., sont remarquables. — Sa femme, Mme Brune, née *Aimée* Pagès, s'est acquis de la réputation, depuis 1822, comme peintre d'histoire et de genre.

Brunehaut ou **Brunehilde**, reine d'Austrasie, 544-613, fille d'Athanagilde, roi des Wisigoths d'Espagne, épousa en 566 Sigebert, roi d'Austrasie, et le poëte Fortunat célébra dans ses vers ce mariage. Brunehaut excita bientôt son mari à venger la mort de sa sœur Galswinthe, épouse de Chilpéric, roi de Soissons, et victime de Frédégonde. Sigebert vainqueur poursuivait Chilpéric jusque dans Tournay, quand il fut assassiné, 575; et Brunehaut, alors à Paris, avec ses enfants et ses trésors, tomba au pouvoir de ses ennemis. Prisonnière à Rouen, elle séduisit Mérovée, fils de Chilpéric, qui la gardait; elle l'épousa, et Prétextat, évêque de Rouen, bénit cette union pour son malheur. Tandis que Mérovée périssait victime de la haine de Frédégonde, Brunehaut parvint à gagner l'Austrasie, où son jeune fils, Childebert II, était roi, et elle commença contre les grands ou leudes une guerre terrible qui ne finit qu'avec sa vie. En 587, elle conclut avec Gontran, roi de Bourgogne, le traité d'Andelot, qui réglait les rapports des rois entre eux et faisait quelques concessions forcées aux leudes. A la mort de Childebert, 596, elle conserva d'abord son autorité en Austrasie, sous son petit-fils Théodebert II; mais les grands la chassèrent, et elle se réfugia auprès du roi de Bourgogne, Thierry II, son second petit-fils. Elle alluma la guerre entre les deux frères; Thierry, vainqueur à Toul et à Tolbiac, fit mettre à mort Théodebert et ses enfants; il allait attaquer la Neustrie, quand il mourut à Metz, presque subitement, 613. Brunehaut voulut soutenir les droits des jeunes fils de Thierry; mais, sur les bords de l'Aisne, elle fut abandonnée par les leudes de Bourgogne et d'Austrasie, qui la livrèrent à Clotaire II, le fils de Frédégonde. On lui reprocha tous les crimes de cette sanglante période; elle fut attachée par les cheveux à la queue d'un cheval indompté; son corps fut mis en pièces et brûlé. Sa mémoire a été diversement jugée; Fortunat, Grégoire de Tours, le pape saint Grégoire ont fait son éloge; Saint Colomban, qu'elle chassa, lui a reproché de honteuses débauches. Il est certain qu'en voulant établir chez les Francs d'Austrasie la fiscalité, les formes juridiques, l'administration des Romains, elle devait soulever bien des haines, et que plus d'une fois elle recourut à la violence contre la violence. Elle favorisa les missionnaires, elle chercha à sauver les débris de l'antique civilisation dans la sauvage Austrasie; quelque chose de grand s'est attaché à son nom dans les traditions; le peuple lui attribua longtemps en Bourgogne, en Lorraine, en Belgique, en Flandre des chaussées romaines, qu'il appelait les *chaussées de Brunehaut* (les traditions légendaires avaient avant ce temps attribué ces chaussées à un certain *Brunehaut*, qui aurait fait construire ces routes, en trois jours, par des démons obéissant à ses ordres). Dans plusieurs parties de la France, de vieux monuments portent encore son nom, et l'on croit retrouver dans la rivalité de la Brunechild et de la Chrimehilde des *Niebelungen* le retentissement lointain de ses luttes avec Frédégonde.

Brunel (Marc-Isambert), ingénieur, né à Hacqueville (Eure), 1769-1849, eut de bonne heure le goût le plus vif pour les études scientifiques, servit dans la marine de l'État jusqu'en 1792, puis émigra aux États-Unis. Il y devint ingénieur, construisit un théâtre à New-York, travailla aux fortifications, à un arsenal, à une fonderie de canons, et se fit remarquer par son génie inventif. En 1799, il passa en Angleterre; protégé par lord Spencer, il se rendit bientôt célèbre; une nouvelle machine pour la fabrication des poulies en bois lui valut une récompense de 500,000 fr.; depuis lors ses inventions se multiplièrent: machine pour reproduire l'écriture et le dessin, scie circulaire détaillant en planches épaisses de 2 millimètres une pièce énorme d'acajou, des machines à fabriquer des boîtes en bois, à faire des clous, à tordre, à mesurer, à pelotonner le fil à coudre, à fabriquer des souliers sans couture; la presse hydraulique pour emballage; d'immenses scieries dans l'arsenal de Chatham, des machines à remorquer, etc. Il conçut et exécuta le fameux *tunnel* sous la Tamise, entreprise gigantesque, commencée en 1825, plusieurs fois interrompue, et terminée en 1843; le tunnel se compose de deux galeries parallèles de 305 m. de longueur, sur 4m67 de hauteur et 3m65 de largeur. Le génie de Brunel avait triomphé de tous les obstacles. Membre de la Société royale de Londres, en 1813, il en fut le vice-président en 1833, et devint correspondant de l'Institut de France. — Le fils de Brunel, né à Portsmouth, 1806-1859, le seconda dans ses travaux, construisit le chemin de fer du *Great-Eastern;* on lui doit le steamer colossal, nommé le *Léviathan* ou le *Great-Eastern*.

Brunelleschi (Filippo di **Ser B. Lappi**), architecte, né à Florence, 1377-1444, fils d'un notaire, s'adonna à ses études favorites, le dessin, les mathématiques, la mécanique; fut orfévre, c'est-à-dire sculpteur en métaux; concourut avec Donatello et Ghiberti pour les portes du baptistère de Florence; puis étudia à Rome les œuvres de l'antiquité et s'affranchit du joug et de la routine de l'art gothique. Il voulut achever par une coupole l'église de Santa-Maria-del-Fiore à Florence; deux assemblées d'architectes et d'ingénieurs, 1407 et 1419, repoussèrent ses projets, comme inexécutables et même extravagants. Il fut cependant chargé de l'œuvre, 1420, et éleva cette magnifique coupole à 8 pans, large de plus de 42 m. et haute de 40m60, sans aucune espèce de support intérieur, sans aucune armature en fer, sans même un échafaudage en charpente pour cintrer les voûtes. Il a encore construit beaucoup de monuments, les églises de Saint-Laurent et du Saint-Esprit et le palais Pitti à Florence; l'église de Sainte-Marie *degli Angeli*, etc. Comme ingénieur militaire, il fit élever les citadelles de Milan, de Vicopisano, de Pesaro, de Pise, les digues du Pô, celles qui protégent Mantoue, etc. Il a remis en honneur les ordres grecs et porté un grand coup à l'art gothique; ses élèves et ses successeurs ont achevé son œuvre. Michel-Ange disait qu'il était difficile de l'imiter, impossible de le surpasser; et en élevant le dôme de Saint-Pierre, il a réalisé un projet de Brunelleschi.

Brunet (Jean-Joseph **Mira**, dit), acteur comique très-populaire, né à Paris, 1766-1853, fut forcé de se faire comédien, joua d'abord en province, entra en 1795 au théâtre de mademoiselle Montansier, au Palais-Royal, puis à la Cité, devint acquéreur d'un quart de la propriété de la nouvelle salle des Variétés et y fournit une longue carrière. Il se distingua par son activité infatigable, son comique vrai, franc, plein de naturel. Il se retira à la fin de 1832, et s'il reparut sur la scène en

1841, ce fut pour remédier à des malheurs de famille qui étaient venus le frapper.

Brunetto Latini. V. Latini.

Bruni (Leonardo), surnommé l'*Arétin*, littérateur, né à Arezzo, 1369-1444, fut secrétaire apostolique de la cour de Rome et chancelier de la république de Florence. Il fut l'un de ceux qui contribuèrent le plus à la Renaissance en Italie; il traduisit en latin plusieurs ouvrages de Plutarque, d'Aristote, de Démosthène; composa en italien des biographies de Dante et de Pétrarque, et est surtout célèbre par son *Histoire de Florence* en 12 livres, jusqu'en 1404, et par des *Epistolæ familiares*, curieuses pour l'histoire littéraire du temps. On a encore de lui : *De Bello italico adversus Gothos* et *Commentarius rerum suo tempore gestarum*.

Bruniquel, bourg à 32 kil. E. de Montauban (Tarn-et-Garonne), sur l'Aveyron. Vieilles maisons du XIIIe et du XIVe s.; ruines d'un château fort attribué à Brunehaut. Belles forges abandonnées; 1,900 hab.

Brünn (en slave *Brno*, bac) capit. de la Moravie (Autriche), au confluent de la Schwarza et de la Zwittawa, au pied de la forteresse du Spielberg, par 49° 11′ 39″ lat. N, et 14° 16′ 50″ long. E., à 112 kil. N. E. de Vienne. Evêché, séminaires, écoles, hôpitaux. Cour d'appel. Hôtel de ville, *Landhaus* (anc. couvent des Augustins), cathédrale, belle église de Saint-Jacques; belle place de *Krauk-Markt*, musée national de Moravie Grande fabrication des tissus de laine; teintureries, tanneries; commerce important de draps, soieries, chapeaux, toiles de coton; 74,000 hab. — Ancienne place forte, elle a été démantelée par les Français en 1809; elle est le chef.-l. du cercle de Brünn, peuplé de 407,000 hab.

Brunnen, bourg du canton et à 5 kil. S. O. de Schwytz (Suisse), sur le lac des Quatre-Cantons, près de l'embouchure de la Muotta. Filatures de soie. Port de Schwytz; entrepôt de commerce de l'Allemagne avec l'Italie par le Saint-Gothard. Près de là, au village de Lætze, fut conclue la célèbre ligue de *Brunnen* contre les Autrichiens, entre les trois cantons de Schwytz, d'Uri et d'Unterwalden, en 1315. C'est l'origine de la Confédération helvétique.

Bruno ou **Brunon,** fils de Ludolf, qui fut le chef de la première maison de Saxe, régna de 859 à 880, et bâtit, en 861, la ville qui, de son nom, fut appelée Brunswick.

Bruno, dit le *Grand*, 5e fils du roi Henri l'*Oiseleur*, frère d'Otton Ier, 928-965, fut archevêque de Cologne et duc de Lorraine. Il se distingua par sa science et sa bonté.

Bruno (Saint), évêque de Rodez, alla prêcher l'Evangile en Prusse, et y fut décapité en 1008.

Bruno (Saint), évêque de Wurzbourg, cousin de l'empereur Conrad II, écrivit plusieurs commentaires sur l'Ecriture sainte, et devint le patron spécial de la Franconie.

Bruno (Saint), fondateur de l'ordre des Chartreux, né à Cologne, 1030-1101, fut chanoine et chancelier de l'église de Reims. Il se retira dans une solitude près de Langres, ensuite dans un lieu désert du Dauphiné, appelé la *Chartreuse*, 1086. C'est là qu'il fonda l'ordre des Chartreux, qui adopta la règle de saint Benoît; le travail fut l'une de leurs principales obligations. En 1089, Urbain II, son ancien élève à Reims, l'appela auprès de lui pour lui demander des conseils; Bruno refusa tous les honneurs qu'on lui offrait, et finit par se retirer au désert *della Torre*, en Calabre; il mourut dans cette seconde Chartreuse. Il a été canonisé en 1514; on l'honore le 6 octobre. Il a laissé des *Lettres* et des *Commentaires sur les Psaumes*, imprimés en 1524 et en 1640. Les principaux faits de sa vie ont été peints par Lesueur pour le cloître des chartreux de Paris; les 26 tableaux sont aujourd'hui au Louvre.

Bruno (Giordano), philosophe italien, né à Nole en Campanie, vers 1550, brûlé à Rome en 1600, fut d'abord dominicain. En 1580, il se rendit à Genève et y embrassa le calvinisme. Son humeur guerroyante et son esprit paradoxal le menèrent à Paris, où, en 1583, il combattit la philosophie d'Aristote et enseigna le *Grand-Art* de Raymond Lulle; il alla ensuite à Londres, dans plusieurs villes d'Allemagne, et revint en Italie, 1592. Il s'établit à Pavie; mais, arrêté en 1598 par l'inquisition de Venise, il fut livré au saint-office de Rome, enfermé pendant deux ans, et brûlé, le 17 fév. 1600, comme coupable d'apostasie, d'hérésie, etc.; il avait refusé de se rétracter. Ses écrits philosophiques et didactiques prouvent son érudition, son intelligence de la philosophie ancienne, ses connaissances en physique et en mathématiques, sa verve satirique. Il défendit avec ardeur le système de Copernic et fut le partisan de Raymond Lulle; il était très-savant, et crut à la magie, à l'astrologie, à la théorie pythagoricienne des nombres. En philosophie, il précéda Spinosa, et fut panthéiste; pour lui, Dieu est la grande unité, cause et substance de toutes choses (*natura naturans*); le monde (*natura naturata*) n'est qu'une ombre de la forme du premier principe, une sorte d'animal immense, infini, dont Dieu est l'âme. Dans la plupart de ses écrits, il adopte la forme du dialogue, et son langage est un mélange bizarre de latin et d'italien; il est presque toujours chaleureux et véhément. Il a même composé une comédie et plusieurs poëmes. Ses *Œuvres* italiennes ont été publiées par A. Wagner, Leipzig, 1830, 2 in-8°; ses écrits en latin, par Gfrœrer, Stuttgart, 1834. V. Bartholmess, *Jordano Bruno*, Paris, 1847, 2 vol. in-8°.

Brunoy, village de l'arr. et à 15 kil. N. de Corbeil (Seine-et-Oise), sur l'Yères. Maisons de campagne célèbres; 1,500 hab.

Brunswick (Duché de), en allem. *Braunschweig*, l'un des états de l'Empire d'Allemagne. se compose de 3 parties principales isolées ; celle du N., la plus importante, est enclavée entre le Hanovre à l'O. et la régence prussienne de Magdebourg à l'E.; elle est parsemée de collines et de bouquets de bois ; la seconde, du Brocken au Weser ou district du Harz, enclavée dans le Hanovre méridional, touche aux prov. prussiennes de Westphalie et de Saxe; les pentes des riches vallées y sont couvertes de forêts; la troisième, au S. du Harz, est entourée par les possessions de la Prusse et du Hanovre. Il y a encore 4 parties séparées, moins importantes : le district de Kalwörde, le pays de Bodenbourg, et deux enclaves du Hanovre. Presque tout le duché est compris dans le bassin du Weser, couvert des ramifications du Harz et arrosé par la Leine, l'Innerste, la Fuse, l'Ocker, l'Aller; la partie orientale, dans le bassin de l'Elbe, est arrosée par la Bode et l'Ohre. — Richesses minérales, cuivre, plomb, litharge, fer, marbres, ardoises, bitume, sel, houille, vitriol, terre à porcelaine et à faïence. Agriculture florissante; élève considérable des bestiaux. Filage du lin, tissage des toiles, travail des métaux, fabr. de la bière, glaces, porcelaines, verreries. Commerce considérable d'exportation ; le Brunswick fait partie du Zollverein. La superficie est d'environ 3,690 kil. carrés, la popul. de 327,000 hab., la plupart luthériens. — La capit. est Brunswick; il y a 6 cercles administratifs : Brunswick, Wolfenbüttel, Helmstädt, au N.; Gandersheim et Holzminden, à l'O.; Blankenbourg au S. Le gouvern. est une monarchie constitutionnelle; une chambre unique se réunit tous les trois ans ; la cour suprême est à Wolfenbüttel. Le duché avait le 13e rang dans la Confédération, une voix en commun avec le Nassau, dans la diète ordinaire, et deux voix dans le *Plenum*. Le contingent fédéral de 5,359 h. devait se joindre à la division prussienne de Magdebourg; les officiers sortent des écoles militaires de la Prusse et le duc est général de cavalerie au service de la Prusse. Le chemin de fer de Hanovre à Berlin traverse le duché. — Les possessions médiates du duc sont : la principauté d'Œls avec la seigneurie de Medzibor, dans la Silésie prussienne; la terre de Plomnitz, dans le comté de Glatz; la seigneurie de Gutentag, dans le gouvern. d'Oppeln.

La maison de Brunswick, l'une des plus anciennes de l'Europe, descend d'Azo, marquis d'Este, en Italie, mort à la fin du Xe s. Elle a fourni des ducs à la Bavière, à la Saxe, des souverains au Hanovre et à l'Angleterre. Le Brunswick faisait partie de l'ancien duché de Saxe; le célèbre Henri le Lion, mis au ban de l'Empire par Frédéric Barberousse, ne conserva, à la fin du XIIe s., que les comtés de Brunswick, de Göttingue et de Lünebourg, qui furent érigés en duché de Brunswick au XIIIe s. Ce duché fut plus tard divisé en plusieurs petits Etats pour les différentes branches de la famille; vers le milieu du XVIe s., la plupart furent réunis par Ernest, duc de Lünebourg et de Zell; ses deux fils se les partagèrent de nouveau ; l'aîné fonda le duché de Brunswick-Wolfenbüttel, comprenant la majeure partie du duché actuel; le second fonda le duché de Brunswick-Lünebourg, qui s'est confondu avec le royaume de Hanovre. En 1807, le Brunswick fut réuni au roy. de Westphalie par Napoléon Ier; il recouvra son indépendance en 1813. Le duc Charles, hostile à la constitution de 1820, fut forcé de fuir devant l'insurrection du 7 sept. 1830; son frère Guillaume lui a succédé et la constitution a été revisée en 1831 et 1849.

Brunswick (*Brunonis vicus*), capit. du duché de ce nom, par 52° 16′ 6″ lat. N. et 8° 11′ 16″ long. E., sur l'Ocker, à 55 kil. S. E. de Hanovre, à 76 kil. O. de Magdebourg. Cathédrale du XIIe s. renfermant les tombeaux de la famille ducale; église Saint-André; nouveau palais ducal, arsenal; belle place du *Bourg*, ornée d'un lion en bronze; colonne en fonte, élevée à la mémoire des ducs Charles-Guillaume et Frédéric-Guillaume, en 1822. Riche musée d'antiquités; belle bibliothèque, célèbre collége *Carolinum*, etc.; nombreux hôpitaux. — Fabr. de toiles et lainages, d'articles en laque, de café-chicorée, cuirs, bière (ou *mumme*), saucissons, pain d'épice, chapeaux, rubans, dentelles, bijouterie. Commerce de céréales et de bestiaux. Patrie du médecin Meibom et d'Aug. Lafontaine; 66,000 hab. — Fondée, dit-on, par Brunon, fils d'un duc de Saxe, vers 868, elle fit partie de la Hanse teutonique en 1247 et fut la 2e capit. du roy. de Westphalie, de 1807 à 1813.

Brunswick (NOUVEAU-) l'un des gouvern. de la Conf. du Canada (Amér. sept.) a pour limites: au N. le Saint-Laurent; à l'E., le golfe Saint-Laurent et la Nouvelle-Ecosse; au S., la baie de Fundy; à l'O., l'Etat du Maine (Etats-Unis) et la rivière Ristigouche, qui le sépare du district de Gaspé (Canada). Faiblement accidenté, arrosé par de nombreuses rivières, comme le Saint-Jean, il a un climat froid, possède de belles forêts, des mines de houille, des pierres à meules, à chaux, etc. Les riv. et les côtes sont très-poissonneuses. Il se divise en 10 comtés et 62 paroisses; il a 286,000 hab. La capit. est Frederikstown; les v. pr. sont: Saint-André, Saint-Jean, etc. — Il faisait partie de l'Acadie, quand il fut enlevé à la France par le traité de 1713; il est administré par un lieutenant gouverneur assisté d'un conseil de 12 membres et d'une chambre de représentants; la popul. est un mélange d'anciens Acadiens, d'Européens émigrés et de débris de tribus indigènes.

Brunswick, v. du Maine (Etats-Unis), à 50 kil. N. E. de Portland. Ecole de médecine; belle galerie de tableaux. Tissus de laine et de coton; 5,000 hab.

Brunswick, port de la Géorgie (Etats-Unis).

Brunswick (NOUVEAU-), v. du New-Jersey (Etats-Unis), à 50 kil. N. O. de New-York. Commerce de grains; 8,000 hab.

Brunswick (OTTON, duc DE), dit l'*Enfant*, chef de la maison ducale de Brunswick, petit-fils du guelfe Henri le Lion, succéda à son père Guillaume de Lünebourg à 10 ans. Il s'empara de Brunswick en 1227, et prit le titre de duc malgré l'empereur Frédéric II. Après une guerre difficile, il se soumit en 1235 et fut reconnu comme duc de Brunswick et de Lünebourg. Il soutint les chevaliers Teutoniques et mourut en 1252. — Ses deux fils se partagèrent les biens paternels en 1267; Albert eut le duché de Brunswick et fonda la branche aînée de Wolfenbüttel; Jean fut la tige des ducs de Brunswick-Lünebourg.

Brunswick (OTTON DE), prince cadet de la branche aînée, se fit *condottiere* en Italie, 1365; combattit successivement pour différents Etats, et épousa Jeanne Ire de Naples en 1376. Il fut vaincu par Charles de Durazzo, 1381, resta trois ans prisonnier; puis, pendant la minorité de Ladislas, il se mit au service de Louis II d'Anjou, s'empara de Naples, 1387, punit tous les complices du meurtre de Jeanne, se déclara contre les partisans de Louis d'Anjou, fut encore pris et mourut en 1399.

Brunswick-Lünebourg (ERNEST, duc DE), dit le *Confesseur*, 1497-1546, étudia à Wittemberg sous Luther, fut un des signataires de la Confession d'Augsbourg, adhéra à la Ligue de Smalkalde, et introduisit le luthéranisme dans ses Etats. Mélanchthon a prononcé son *Eloge*.

Brunswick-Lünebourg (CHRISTIAN, duc DE), évêque luthérien d'Halberstadt, 1599-1626, défendit la cause de Frédéric, élu roi de Bohême. Après la bataille de Prague, il ravagea la Hesse, en pillant surtout les églises, et en s'intitulant: « Ami de Dieu, ennemi des prêtres. » Il se joignit à Ernest de Mansfeld, puis se mit au service des Hollandais, fit lever aux Espagnols le siége de Berg-op-Zoom, mais fut battu par Tilly. Il mourut, peut-être empoisonné.

Brunswick-Lünebourg (AUGUSTE, duc DE), surnommé *le Jeune*, 1579-1666, se fit remarquer par son amour pour les lettres et fut l'ami de Henri IV. Il a publié plusieurs ouvrages sous le nom de *Gustave Selenus*.

Brunswick-Bevern (ANTOINE-ULRICH, duc DE), 1714-1775, colonel au service de la Russie, épousa en 1739 Anne, petite-nièce de Pierre le Grand. Le prince Ivan, né de ce mariage, fut désigné par la tzarine Anne pour être son héritier. Quand il fut renversé par Elisabeth Petrowna, le duc de Brunswick et sa femme furent exilés en Sibérie.

Brunswick-Wolfenbüttel (CHARLOTTE DE), femme d'Alexis, fils de Pierre le Grand, fut maltraitée par son mari et mourut en couches, 1715. Suivant une version romanesque, qui est dénuée de fondements, on aurait enterré une bûche à sa place et la princesse se serait réfugiée en France; là elle aurait épousé d'Aubant, gentilhomme français, aurait vécu à la Louisiane, puis aurait épousé en troisièmes noces un M. de Moldack, pour finir ses jours à Vitry-le-François.

Brunswick-Lünebourg (ERNEST-AUGUSTE, duc DE), électeur de Hanovre, 1620-1698, servit l'empereur Léopold contre Louis XIV en 1675, et en fut récompensé par la dignité d'électeur, 1692. Il était marié à Sophie, fille de l'électeur palatin Frédéric V et petite-fille de Jacques Ier, roi d'Angleterre. Sa maison, qui était protestante, fut reconnue comme ayant des droits sur le trône d'Angleterre; et son fils, George-Louis, devint roi en effet, sous le nom de George Ier, en 1714.

Brunswick (FERDINAND, duc DE), fils cadet du duc de Brunswick-Wolfenbüttel, 1721-1792, entra au service de la Prusse en 1739, se distingua surtout dans la guerre de Sept Ans et reçut de Frédéric II le commandement de l'armée de Westphalie, qui luttait contre les Français. Il montra de grands talents militaires, fut vainqueur à Creveld et à Minden, menaça plusieurs fois la frontière du Rhin; mais à la suite d'un dissentiment avec le roi, il se retira dans son château de Vechelde, où il protégea les beaux-arts et surtout la musique et la peinture. Il a laissé des *Mémoires*, publiés en 1858.

Brunswick-Lünebourg (CHARLES-GUILLAUME-FERDINAND, duc DE), neveu du précédent, 1735-1806, fils du duc régnant, Charles de Brunswick, et d'une sœur de Frédéric II, se distingua auprès de son oncle Ferdinand pendant la guerre de Sept Ans, gouverna son duché avec zèle depuis 1780, concourut, à la tête d'une armée prussienne, au rétablissement du stathouder de Hollande, 1787, et fut nommé généralissime des troupes prussiennes et autrichiennes chargées de combattre la France en 1792. Il commença par publier son fameux manifeste (juillet) et pénétra par la Lorraine en Champagne; maître de Longwy, de Verdun, il fut arrêté par Dumouriez dans les défilés de l'Argonne. Après la canonnade de Valmy, 20 sept., Brunswick, étonné, conclut un armistice et évacua la Champagne. En 1793, à la tête de l'armée du Rhin, il prit Kœnigstein et Mayence; combattit Moreau à Pirmasens, et, de concert avec l'autrichien Wurmser, il rompit les lignes de Wissembourg (octobre); mais il échoua devant Landau et Bitche. En 1794, il se démit du commandement en chef. En 1806, il fut nommé généralissime de l'armée prussienne et, mortellement blessé près d'Auerstædt, il vint mourir à Ottensee, près d'Altona.

Brunswick-Oels (FRÉDÉRIC-GUILLAUME DE), son 4e fils, 1771-1815, succéda à son père en 1806 par la mort de son frère aîné et l'abdication des deux autres, mais fut dépouillé de ses Etats par la paix de Tilsitt. En 1809, il organisa à ses frais un corps franc, échappa aux ennemis qui le poursuivaient dans le Hanovre et se réfugia à Héligoland, puis en Angleterre. Il fut employé en Espagne et en Portugal, rentra dans ses Etats en 1814, et fut tué aux Quatre-Bras.

Brunswick (LÉON LÉVY, dit *Lhérie* et), auteur dramatique, 1805-1859, a écrit un assez grand nombre de vaudevilles qui eurent du succès, et les paroles de plusieurs opéras-comiques: *le Postillon de Lonjumeau*, *le Brasseur de Preston*, *le Roi d'Yvetot*, etc.

Bruscambille. V. DESLAURIERS.

Brusié de Monplainchamp (JEAN), biographe flamand, né à Namur, chanoine de Bruxelles, vivait à la fin du XVIIe s. Il a composé un grand nombre d'ouvrages très-médiocres, *Histoire du duc de Mercœur*, de *don Juan d'Autriche*, d'*Emmanuel-Philibert, duc de Savoie*, d'*Alexandre Farnèse*, etc.; et de véritables pamphlets diffamatoires, comme *Esope en belle humeur* et le *Festin nuptial dressé dans l'Arabie Heureuse*, etc.

Brusquet, né en Provence, mort en 1565, fut, après Triboulet, fou de François Ier et de ses successeurs. Il fut aussi maître de la poste aux chevaux de Paris. On cite de lui un très-grand nombre de bons mots.

Brussel (NICOLAS), jurisconsulte, né à Paris, mort en

1750, a publié un livre remarquable intitulé : *Nouvel examen de l'usage général des fiefs en France*, pendant les XI^e, XII^e, XIII^e et XIV^e s., Paris, 1727 et 1750.

Brustheim ou **Brustem,** bourg à 2 kil. de Saint-Trond, à 17 kil. S. O. de Hasselt (Limbourg belge). Charles le Téméraire y défit les Liégeois, le 28 octobre 1467

Brusche (Le), affl. de gauche de l'Ill, descend du Climont (Vosges centrales), arrose Schirmek, Mutzig, Molsheim, Ensheim, est grossi de la Mossig, et se jette à Strasbourg; 75 kil. de cours.—Le canal de la *Brusche* a été construit par Vauban, en 1682; il a 20 kil. depuis le village de Saltz jusqu'à son embouchure dans l'Ill, près de Strasbourg.

Brut, nom d'anciennes chroniques bretonnes ou anglaises, soit du mot celtique, *brud*, bruit, rumeur, récits; soit d'un certain *Brutus*, petit-fils d'Énée, qui, après avoir tué par accident son père, Silvius, se réfugia en Bretagne, où ses descendants auraient régné jusqu'à César. On connaît surtout le roman du *Brut* par Robert Wace et celui de Layamon, publié à Londres en 1847.

Brutium ou **Bruttium,** auj. *Calabre ultérieure*, l'une des parties de la Grande Grèce, au S. O. de l'Italie; avait pour limites, au N. la Lucanie et des trois autres côtés la mer. Les anciens habitants, probablement Pélasges d'origine, avaient été repoussés dans les montagnes ; on les appela *Brutii*, *Bruttiani*, c.-à-d. esclaves fugitifs. Le Bruttium fut soumis par les Romains, 270 av. J. C.; les Bruttiens embrassèrent le parti d'Annibal; pour les punir, les Romains leur enlevèrent le titre d'alliés et les condamnèrent aux plus vils emplois de la république. Les princ. villes, fondées par des Grecs sur les côtes, étaient : Pandosie, Consentia, Pétilie, Crotone, Scylacium, Caulon, Mamertum, Rhegium, Locres.

Bruto ou **Bruti** (Jean-Michel), historien italien, né à Venise, 1515-1594, passa presque toute sa vie, exilé de sa patrie, dans des voyages à travers l'Europe. On a de lui : *Florentinæ historiæ libri octo priores*, 1562, in-8°; les Médicis, maltraités dans cette histoire, s'efforcèrent d'en détruire les exemplaires.

Brutus, surnom signifiant *stupide*, qui devint le nom d'une illustre famille de Rome.

Brutus (Lucius Junius), fils de Marcus-Junius et d'une fille de Tarquin l'Ancien, vit son père et ses frères assassinés par Tarquin le Superbe, qui voulait s'emparer de leurs biens; échappa, en contrefaisant l'insensé (d'où son surnom de *Brutus*), et attendit patiemment l'occasion de la vengeance. A la mort de Lucrèce, il fut le premier à appeler le peuple à la liberté, et fit décréter l'abolition de la royauté, 509 av. J. C. La république proclamée, il fut élu consul ou préteur, avec Tarquin Collatin, abolit les douanes, abaissa le prix du sel, distribua au peuple le domaine royal, fit entrer dans le sénat, pour combler les vides, un certain nombre de riches plébéiens (*patres conscripti*), défendit Rome contre le tyran, engagea Collatin à s'exiler, eut pour collègue Valerius Publicola, et montra son amour inflexible pour la république, en faisant mourir ses deux fils, coupables d'avoir conspiré le rétablissement des Tarquins. Lui-même périt en combattant Aruns, l'un des fils du roi chassé, 508. Les dames romaines portèrent son deuil pendant une année.

Brutus (Lucius Junius), fut l'un des chefs des plébéiens qui se retirèrent au mont Sacré, 493 av. J. C. Il avait pris le nom de Brutus pour montrer son dévouement au peuple. Il obtint l'institution des tribuns, et fut l'un des premiers élus. On a nié son existence.

Brutus Damasippus (Lucius Junius), préteur urbain, 82 av. J. C., fit égorger, par l'ordre du jeune Marius, les principaux du sénat. Il tomba aux mains de Sylla, qui le fit mettre à mort.

Brutus (Marcus Junius), fils d'un partisan de Marius, qui fut tué dans les guerres civiles, et de Servilie, sœur de Caton d'Utique, 86-42 av. J. C., se fit connaître par son austérité et suivit le parti de Pompée, qui, cependant, avait fait périr son père. Après Pharsale, 48, il rentra facilement en grâce auprès de César, que plusieurs regardaient comme son père; il eut le gouvernement de la Gaule Cisalpine et la préture urbaine, 45. Son nom, le souvenir de son oncle, Caton, son amour pour les institutions républicaines, le firent entrer dans la conspiration formée contre le dictateur. Au moment où il levait le poignard sur celui-ci, César s'écria : « Et toi aussi, mon fils ! » et il cessa de se défendre. Brutus se réfugia au Capitole avec les meurtriers; il montra trop d'indécision, quitta Rome devant le peuple soulevé par Antoine et se retira en Grèce. Lui et Cassius s'efforcèrent de soulever l'Orient; Brutus avait hâte d'en finir. A Philippes, il fut victorieux à l'aile qu'il commandait, mais il se laissa entraîner à la poursuite des fuyards; il apprit la mort de Cassius. Dans une seconde bataille, il fut vaincu et se tua pour ne pas survivre à la défaite. Il avait composé un éloge de Caton d'Utique et d'autres ouvrages que nous n'avons plus; il nous reste de lui des *Lettres* à Atticus et à Cicéron, qui lui dédia son livre *de Claris Oratoribus*. Plutarque a écrit sa *Vie*.

Brutus (Decimus Junius), surnommé *Albinus*, parent du précédent, avait servi en Gaule sous César, commandé la flotte contre les Vénètes et lutté contre Vercingétorix. Dans la guerre civile, il assiégea et prit Marseille, et César le nomma l'un de ses héritiers. Il entra dans la conspiration contre le dictateur, le décida à venir au sénat, malgré les alarmes de Calpurnie; et, après le meurtre, se rendit dans la Gaule cisalpine, dont César lui avait promis le commandement. Antoine l'assiégea dans Modène; délivré par l'armée du sénat, il fut bientôt menacé par les triumvirs; il voulut fuir, mais il fut livré par un chef gaulois à Antoine, qui le fit périr.

Brux ou **Brix,** v. de Bohême, à 70 kil. N. O. de Prague. Les eaux célèbres de Sedlitz sont aux environs. Victoire des Prussiens sur les Autrichiens en 1759; 4,000 hab.

Bruxelles (*Brüssel* en allemand et en flamand), cap de la Belgique et ch.-l. de la prov. de Brabant, par 50° 51′ lat. N. et 2° 2′ long. E., sur la Senne et sur un canal menant à l'Escaut, à 280 kil. N. E. de Paris. Belle ville aux rues larges et bien bâties, avec de nombreux monuments, hôtel de ville charmant du XV^e s., palais du roi, des chambres, des ducs de Brabant, du prince d'Orange, etc.; églises de Sainte-Gudule, commencée en 1047, des Sablons, de Notre-Dame, etc.; place Royale, avec la statue de Godefroi de Bouillon, places des Martyrs, des Barricades avec la statue de Vésale, etc.; belles promenades, comme le parc Royal. Siége du gouvernement, d'une université libre; cours de cassation, des comptes, d'appel; banque; archives, bibliothèque, riche musée de peinture; observatoire; hôtel des monnaies; académie royale des sciences et belles-lettres; société royale des beaux-arts, etc. Industrie et commerce très-développés; dentelles, dites *points de Bruxelles*, tissus et étoffes de laines, carrosserie, machines, raffineries de sucre, tabacs, produits chimiques; imprimeries de toute espèce; librairies, etc. Patrie des médecins Vésale et Van Helmont, des deux Champagne de Van der Meulen, de Clerfayt, du prince de Ligne, 183,000 hab., et, avec les 9 communes adjacentes, 377,000. — Bruxelles, d'abord villa carlovingienne, fortifiée au XI^e s., devint dès lors florissante par le commerce et l'industrie; elle fut la résidence des ducs de Brabant; au XVI^e s., sous Philippe le Beau, elle fut la capit. des Pays-Bas. Les Français la bombardèrent en 1695, la prirent en 1746 et 1792; elle fut, de 1795 à 1814, le ch.-l. du départ. français de la Dyle. L'une des deux capitales du royaume des Pays-Bas, de 1815 à 1830, elle commença la révolution du 25 août 1830, et est, depuis lors, la capitale, de plus en plus florissante, de la Belgique.

Bruyère (Louis), ingénieur, né à Lyon, 1759-1831, fut professeur à l'École des ponts et chaussées, ingénieur en chef, maître des requêtes en 1810. On lui doit les plans du canal de Saint-Maur; il a eu la direction de presque tous les grands travaux faits à Paris de son temps, marchés, abattoirs, entrepôt, etc. Il a laissé des *Études relatives à l'art des constructions*, 1822, in-fol.

Bruyère (Jean de la). V. Labruyère.

Bruyères, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil. N. E. d'Épinal (Vosges), dans une position agreste au milieu des montagnes. Commerce de fil, toiles, fromages, bestiaux. Source d'eau minérale; 2,428 hab.

Bruyn (Abraham Van), peintre et graveur d'Anvers, à la fin du XVI^e s., a laissé des portraits estimés; ses gravures ont de la sécheresse.

Bruyn (Nicolas Van), son fils, né à Anvers, 1570, surpassa son père, comme peintre et graveur. Il a imité Lucas de Leyde; ses têtes de femme ont de la variété et de la grâce.

Bruyn (Corneille Van), peintre voyageur hollandais, né à La Haye en 1652, après avoir visité l'Allemagne, l'Italie, l'Orient, revint dans sa patrie publier son *Voyage au Levant*, Delft, 1698; Paris, 1704. Il parcourut ensuite la plus grande partie de l'Asie, et fit paraître son *Voyage par la Moscovie, en Perse et aux Indes orientales*, Delft, 1711, in-fol. Les gravures des éditions hollandaises de ces livres sont les meilleures; ses dessins sont instructifs.

Bruys (Pierre de), hérésiarque du xii° s., se mit à la tête de bandes de manichéens et parcourut le Dauphiné, la Provence, le Languedoc, soutenant l'inutilité du baptême donné aux enfants, des églises, de l'adoration de la croix ; l'inefficacité des prières pour les morts ; niant l'Eucharistie, attaquant la Messe. Il fut saisi par les catholiques de Saint-Gilles (Gard), et brûlé vif, en 1147. Le plus connu de ses disciples est Henri, appelé aussi *de Bruys*. Il est le précurseur des Vaudois.

Bruzen de la Martinière. V. Lamartinière.

Bry ou **Brie** (Théodore de), dessinateur, graveur, imprimeur et libraire hollandais, né à Liége, 1528-1598, s'établit à Francfort-sur-le-Mein, et, avec l'aide de ses deux fils, *Jean-Théodore* et *Jean-Israël*, grava et publia un grand nombre de pièces remarquables et recherchées.

Bry (De). V. Debry.

Bryenne (Nicéphore), général de l'empereur d'Orient, Michel Parapinace; craignant d'être disgracié, malgré ses services, il se fit proclamer empereur à Dyrrachium, 1077. Il fut prévenu par un autre usurpateur, Nicéphore Botoniate, fut vaincu par le général du nouvel empereur, Alexis Comnène, à Calabrya en Thrace, fut pris et eut les yeux crevés.

Bryenne (Nicéphore), fils du précédent, gagna la faveur d'Alexis Comnène, qui lui donna sa fille Anne, avec le titre de premier Auguste. Il se distingua par ses talents, mais ne put succéder à son beau-père, malgré ses efforts et ceux de sa femme. Il mourut en 1137. On a de lui l'*Histoire des empereurs Isaac Comnène, Constantin Ducas, Romain Diogène et Michel Parapinace*, de 1057 à 1070. Elle fait partie de la *Collection byzantine*, et a été traduite par le président Cousin.

Brzesc, v. du gouvern. et à 180 kil. S. de Grodno (Russie), au confl. du Bug et de la Moukhavetz; elle est surnommée *Litevski* ou de Lithuanie; elle est fortifiée et couvre la route de Varsovie à Minsk. Célèbre académie juive. Commerce considérable de grains. Victoire de Souvarov sur les Polonais, en 1794; 17,000 hab.

Brzetislas Ier, roi de Bohême, 1037-1055, battit les Polonais et se reconnut vassal de l'empereur Henri III. — **Brzetislas II**, roi de 1093 à 1100, fut assassiné à la chasse.

Brzezany, ch.-l. de cercle, dans la Galicie (Autriche), à 65 kil. S. E. de Lemberg, sur la Zlota-Lipa. Manufacture d'armes, fabriques de toiles; 6,000 hab.

Bua (*Bavo*) ou *île des Perdrix*, dans la mer Adriatique, sur la côte de Dalmatie (Autriche), à 30 kil. N. O. de Spalatro; 3,500 hab.

Buache (Philippe), géographe, né à Paris, 1700-1773, élève et gendre de Delisle, premier géographe du roi, 1729, membre de l'Académie des sciences, 1730, a publié un grand nombre de mémoires dans le recueil de cette académie. Mais il est surtout connu par son *Atlas physique*, en 20 planches petit in-fol., 1754, et par son système de géographie physique, dans lequel il établit la division du globe par bassins de fleuves et de mers, subordonnés les uns aux autres. Ce système, en partie vrai, a été exagéré par lui, et surtout après lui, par les cartographes. Il affirmait l'existence d'un vaste continent austral, et il en a même dessiné les rivages.

Buache de la Neuville (Jean-Nicolas), géographe, neveu du précédent, 1741-1825, fut aussi géographe du roi, membre de l'Académie des sciences et garde du dépôt des cartes de la marine. Il a publié des mémoires et dressé des cartes qui devaient guider la Pérouse dans son voyage.

Buat (Du). V. Dubuat.

Bubacène, partie S. E. de l'anc. Bactriane.

Bubastis ou **Bubastus**, v. anc. de la Basse-Égypte, sur la branche *Bubastique* du Nil, dans le nome *Bubastite*, célèbre par les grandes fêtes de la déesse *Bubastis*, fille d'Osiris et d'Isis, identifiée par les Grecs avec Diane.

Bubenberg (Adrien de), homme d'État de la Suisse, mort à Berne, 1479, exerça des fonctions importantes dans sa patrie, fut très-lié avec Charles le Téméraire; mais, quoiqu'il eût à se plaindre de ses concitoyens, il se chargea de la défense de Morat, et contribua beaucoup à la défaite du duc de Bourgogne, 1476. Il fut député auprès de Louis XI et sut résister à ses vues ambitieuses.

Bubna-Littiz (Ferdinand, comte de), feld-maréchal autrichien, né en Bohême, 1772-1825, se distingua dans les guerres contre les Turcs, en 1789; contre les Français, de 1792 à 1797; fut aide de camp de l'archiduc Charles, puis fut chargé de plusieurs négociations importantes. En 1805, il fut président du conseil aulique, et devint feld-maréchal après Wagram. Il commanda un corps d'armée dans toute la campagne de Saxe, pénétra en France par la Suisse, en 1814; par la Savoie, en 1815. Chargé de réprimer l'insurrection du nord de l'Italie, en 1821, il gouverna dès lors le royaume Lombardo-Vénitien.

Buc, village à deux kil. S. de Versailles (Seine-et-Oise), sur la Bièvre. Bel aqueduc de 22 m. de hauteur et de 19 arches, construit en 1686 pour conduire à Versailles l'eau de plusieurs étangs.

Buccari, v. d'Illyrie (Autriche), à 10 kil. S. E. de Fiume. Bon port de commerce; chantiers; pêche importante de thon; 8,000 hab.

Buccino, v. de la Principauté Citérieure (Italie), à l'E. de Salerne. Beaux marbres aux environs; 7,000 hab.

Bucentaure, navire sans mâts ni voiles, conduit par des rameurs, magnifiquement orné, sur lequel montait le doge de Venise le jour de l'Ascension pour célébrer son mariage avec la mer Adriatique. Il se plaçait à la poupe avec la seigneurie, ayant à sa droite le légat du pape, à sa gauche l'ambassadeur de France, et il jetait dans la mer son anneau d'or. Cet usage remonte à l'an 1177; le nom de *Bucentaure* vient de ce qu'à la proue on voyait un *Centaure* monté sur un *bœuf*.

Bucéphale, cheval célèbre d'Alexandre le Grand, lui sauva plusieurs fois la vie et fut tué dans la bataille contre Porus. On éleva, sur les bords de l'Hydaspe, en face de Nicée, la ville de *Bucéphalie*.

Bucer (Martin), l'un des chefs de la Réforme, né à Schlestadt, 1491-1551, changea son nom de *Kuhhorn* (corne de vache) en celui de Bucer, qui a le même sens. D'abord dominicain, puis disciple de Luther et de Zwingle, il chercha à les réconcilier aux conférences de Marbourg, 1529; professa pendant 20 ans, à Strasbourg, avec talent, mais ne put, malgré sa tolérance et ses tempéraments, réunir les sectes protestantes, divisées sur la question de l'Eucharistie. Il fut appelé en Angleterre, 1549, par Cranmer, archevêque de Cantorbery. Marie fit brûler son corps, mais Elisabeth éleva un monument à sa mémoire. Calvin lui reprocha son ambiguïté et ses doctrines équivoques; Bossuet l'appelait *le grand architecte des subtilités*. On a fait grand cas de son *Commentaire sur les Evangiles*, Strasbourg, 1527, in-8°, et de ses *Commentaires sur les Psaumes*, sous le pseudonyme d'*Aretius Felinus*, Strasbourg, 1529, in-4°.

Buch (Captalat de), pays de l'ancien Bordelais, avait pour cap. la Teste de Buch. Les seigneurs furent célèbres sous le nom de *Captals* ou *Capoudals*. V. Grailly.

Buch (**La Teste de**). V. Teste.

Buch (Léopold de), géologue allemand, né à Stolpe (1774-1853), eut à Freiberg pour maître, Werner, et pour condisciple Alex. de Humboldt. Il voua sa vie tout entière à la science, et, dès l'âge de 23 ans, il publia son *Essai d'une description minéralogique de Landeck*, et son *Essai d'une description géognostique de la Silésie*. Il commença dès lors ses voyages aux Alpes, en Italie, en Auvergne, dans la presqu'île Scandinave, aux Canaries, dans les îles Britanniques. Il abandonna, à la suite de ces études persévérantes, la théorie neptunienne de son maître, pour adopter la théorie vulcanienne, plus tard généralisée par Elie de Beaumont, qui explique le relief du globe par des soulèvements successifs à travers les fissures de la croûte terrestre. Son voyage aux îles Canaries fut le point de départ d'une étude complète sur la production et l'activité des volcans. Membre de l'Académie de Berlin, associé de l'Institut, il fut appelé, par Alex. de Humboldt, le *premier géologue de notre époque*. M. Flourens a lu à l'Institut, en 1856, une notice sur ses travaux. Ses principaux ouvrages sont : *Observations géognostiques faites pendant un voyage en Allemagne et en Italie*, Berlin, 1802-1809, 2 vol in-8°; *Voyage en Norvége et en Laponie*, 1810, 2 vol. in-8°; *Description physique des îles Canaries*, 1825, in-8°; *Essai pour servir à l'explication de la formation des montagnes en Russie*, 1840; la *Carte géologique de l'Allemagne*, en 42 feuilles; beaucoup de *Mémoires* dans le Recueil de l'Académie des sciences de Berlin, notamment sur la paléontologie.

Buchan, petit pays de l'Écosse, enclavé entre les comtés d'Aberdeen et de Banff, terminé par le cap *Buchan-Ness*, le point le plus oriental de l'Écosse.

Buchan (Jean Stuart, comte de), connétable de France, fils de Robert, duc d'Albanie, et petit-fils de Robert II Stuart, roi d'Écosse, vint en France avec 6,000

Ecossais au secours du dauphin Charles, vers 1420; battit, de concert avec La Fayette, les Anglais à Baugé, 1422, mais fut pris devant Crevant en 1423. Il reçut de Charles VII le comté d'Evreux et l'épée de connétable, 24 avril 1424, mais perdit la bataille de Verneuil. Il fut probablement tué à la bataille de Rouvray ou Journée des Harengs, 1428.

Buchan (David), né en 1780, fut l'un des hardis marins anglais qui essayèrent de pénétrer dans les mers polaires. Après une expédition remarquable en 1811, il fut chargé en 1818 de se diriger vers le pôle à travers les mers du Spitzberg; il avait pour lieutenants John Franklin, Back, Brekey, Fisher; mais les glaces les arrêtèrent au delà du 80° de lat. N. Il était haut shérif de Terre-Neuve, lorsque chargé d'une nouvelle expédition dans ces parages glacés, il disparut, victime, à ce que l'on croit, d'un incendie.

Buchan (Guillaume), médecin anglais, 1729-1805, est surtout célèbre par son ouvrage de la *Médecine domestique*, qui eut un succès énorme. La première édition parut à Edimbourg, 1770, un vol. in-8°; des traductions en ont été faites en plusieurs langues, principalement en français par Duplanil, 1776, 5 vol. in-8°.

Buchanan (George), poëte et historien écossais, né à Kilkerne (comté de Lennox), 1506-1582, étudia à Paris, fut professeur au collége Sainte-Barbe, devint, en 1534, précepteur du comte de Murray, fils naturel de Jacques V; mais une satire contre les Franciscains le força à quitter l'Ecosse. Il enseigna à Paris, à Bordeaux, à Coïmbre, y fut mis en prison pour ses opinions, fut rendu à la liberté en 1551, mais ne put rentrer dans sa patrie qu'en 1560. Il embrassa ouvertement le protestantisme; quoique bien accueilli par Marie Stuart, nommé recteur de l'université de Saint-André, il entra dans le parti du comte de Murray et fut nommé précepteur de Jacques VI, dont il ne put faire qu'un pedant, comme il le disait. Il devint membre du conseil d'Etat et garde des sceaux; il mourut cependant dans la misère. Il s'est placé au premier rang des poëtes latins modernes par la pureté et la vigueur de son style; ses satires, ses tragédies, *Jean-Baptiste* et *Jephté*, mais surtout sa *Paraphase des Psaumes*, sont justement célèbres. Dans ses ouvrages en prose latine il ne fut pas moins remarquable; dans le *De jure regni apud Scotos*, il défend les droits du peuple; le *De Maria, regina Scotorum*, est un violent pamphlet contre la reine malheureuse; son *Histoire d'Ecosse* est un ouvrage supérieur, mais trop partial. Ses *Œuvres complètes* ont paru à Edimbourg, 1715, 2 vol. in-fol., et à Leyde, 1725, 2 vol. in-4°.

Bucharest, Bukarest ou **Bouchoresti** (ville de la joie), cap. de la Valachie, résidence du souverain des Principautés-Unies, sur la Dombovitza, par 44° 25′ 39″ lat. N. et 23° 45′ long. E., à 450 kil. N. O. de Constantinople. Elle a deux échelles, Oltenizza et Giurgevo. C'est un immense village, dont les rues sont mal pavées ou ne le sont pas du tout; quelques hôtels, de grands couvents, de nombreuses églises s'y perdent au milieu des jardins et des terrains vagues. Archevêché grec; écoles, collége national, université avec trois facultés, sciences, droit et lettres; musées, théâtre, hôpital militaire, hôpital civil de Panteleimon, hospice Brancovano, hôpital de Coltsa. Pas d'industrie, mais commerce actif avec l'Allemagne, la Russie et la Turquie. Popul. 220,000 hab. — Capitale depuis 1698, prise par les Russes en 1769, par les Autrichiens en 1774 et en 1789, célèbre par le traité du 28 mai 1812, par lequel les Turcs ont cédé à la Russie la Bessarabie, un tiers de la Moldavie, avec les forteresses de Choczim, Akerman, Bender, Ismaïl et Kilia; le Pruth et la rive gauche du Danube servaient de limites aux deux empires; les Principautés étaient placées sous le protectorat de la Russie.

Buchez (Philippe-Joseph-Benjamin), médecin et publiciste français, né dans le pays wallon (Ardennes), 1796-1865, employé dans l'administration de l'octroi à Paris et étudiant en médecine, fonda avec Bazard et Flottard la *Charbonnerie française*, le 1er mai 1821; il fut compromis dans l'affaire de Béfort. Docteur en 1825, il publia un *Précis élémentaire d'hygiène* avec Trélat; fut le principal rédacteur du *Journal des progrès des sciences et institutions médicales*, travailla au *Producteur;* fut en 1830 l'un des fondateurs de la Société des Amis du peuple, et fonda en 1831 l'*Européen*, revue philosophique dont il fit l'organe du système néo-catholique, qu'on appela le *Buchésisme*. Il a écrit l'*Essai d'un traité complet de philosophie au point de vue du catholicisme et du progrès*, 1839, 3 vol. in-8°; l'*Introduction à la science de l'histoire*, 2e édit., 1842, 2 vol. in-8°; et il a publie avec M. Roux-Lavergne l'*Histoire parlementaire de la révolution française*, 1833-38, 40 vol. in-8°. En 1848, élu représentant de la Seine, il fut président de l'Assemblée constituante jusqu'au 15 mai et se distingua par la modération de ses votes. Il a depuis écrit quelques articles de médecine et, pour la *Bibliothèque utile*, l'*Histoire de la formation de la nationalité française*, 2 vol. in-16.

Buchholz, v. du roy. de Saxe. Fabr. importante de rubans et de passementerie en soie. Minerai d'argent et de cobalt aux environs. Belle église gothique; 4,600 hab.

Buchholz (Paul-Ferdinand-Frédéric), littérateur allemand, né à Alt-Ruppin (Prusse), 1768-1843, fut professeur à l'Académie militaire de Brandebourg; et après avoir donné sa démission vers 1800, il se fit écrivain par amour de l'indépendance. Il a développé dans plusieurs ouvrages l'idée d'une *loi de gravitation pour le monde moral*, et publié des *Recherches philosophiques sur l'histoire des Romains*, 1819, 3 vol. in-8°; et *sur le moyen âge;* enfin l'*Histoire de Napoléon Bonaparte*, 1827-30, 3 vol. in-8°.

Buchon (Jean-Alexandre), historien, né à Menetou-Salon, près de Bourges, 1791-1846, écrivit dans plusieurs journaux libéraux sous la Restauration, fut inspecteur des archives et bibliothèques en 1828, destitué sous le ministère Polignac, chargé d'une mission en Grèce après 1830. Il fut l'un des fondateurs du *Panthéon littéraire*. On a de lui: *Collection des chroniques nationales françaises*, du XIIIe au XVIe s.; 1824-29, 47 vol. in-8°; *Chroniques de Froissart*, 15 vol. 1824-26; *Chroniques étrangères, relatives aux expéditions françaises pendant le* XVIe *s.*, 1840; *Esquisses des principaux faits de nos annales nationales*, du XIIIe au XVIIe s., 1840; *Hist. populaire des Français; la Grèce continentale et la Morée*, 1843; *Recherches et matériaux pour servir à une histoire de la domination française dans les provinces démembrées de l'empire grec*, 1840; *Nouvelles recherches historiques sur la principauté française de Morée*, 2 vol., 1843-44; *Hist. universelle des religions*, etc., t. I à III, 1844; *Hist. des conquêtes et de l'établissement des Français dans les Etats de l'ancienne Grèce sous les Ville-Hardouin*, 1846, ouvrage inachevé; beaucoup d'articles dans plusieurs recueils, dictionnaires, etc.

Bückebourg, capit. de la principauté de Schaumbourg-Lippe (Allemagne), à 11 kilomètres E. de Minden. Près de là sont les bains sulfureux d'*Eilsen;* 4,700 hab.

Buckingham, comté d'Angleterre, entre les comtés d'Oxford, de Berks, de Middlesex, d'Hertford, de Bedford et de Northampton, comprend les bassins supérieurs de la Tamise et de l'Ouse. Il est traversé par le canal de *Great-Junction*. Au S. sont les collines crayeuses nommées Chiltern-Hills; la riche vallée d'Aylesbury passe pour l'une des plus fertiles du royaume. L'agriculture est florissante; on y fabrique de la dentelle, des chapeaux de paille, du papier. Le pays est couvert de maisons de plaisance. La superf. est de 187,847 hectares; la popul. d'environ 168,000 hab. Le ch.-l. est Buckingham; les v. pr. sont: Aylesbury, Chipping-Wycombe, Great-Marlow, Eton, Stoney et Newport.

Buckingham (*Neomagus*), ch.-l. du comté de ce nom, sur l'Ouse, à 90 kil. N. O. de Londres. La ville, déjà fortifiée du temps des Saxons, est mal bâtie, mais a quelques jolis édifices. Fabriques de dentelles; 8,000 hab.

Buckingham (comtes et ducs de). Le premier qui porta ce titre fut *Gauthier Gifford*, compagnon de Guillaume le Conquérant. En 1377, Richard II le conféra à *Thomas de Woodstock*, dernier fils d'Edouard III. En 1445, il fut donné à *Edmond, comte de Stafford*. Le duc *Henri de Buckingham*, après avoir été le complice de Richard III, périt sa victime en 1483; son fils *Edmond* fut accusé de prétendre à la couronne et fut mis à mort sous Henri VIII en 1521. Jacques Ier nomma *George Villiers* marquis, puis duc de *Buckingham* en 1623; avec le fils de celui-ci s'éteignit la maison de Villiers. La reine Anne nomma *John Sheffield duc de Buckingham* en 1703; il mourut en 1735 sans descendants. En 1784, la famille *Grenville* a obtenu ce titre.

Buckingham (George Villiers, duc de), né à Brookesby, dans le comté de Leicester, 1592-1628, beau, spirituel, élégant, revint de France chevalier accompli, mais avide et sans principes. Dans un divertissement

classique exécuté par les étudiants de Cambridge devant le pédant Jacques Ier, il gagna ses bonnes grâces, 1615; s'éleva rapidement sur les ruines de Somerset, devint duc, grand amiral, grand écuyer, etc. Il fut tout-puissant, satisfaisant sans scrupules sa cupidité et son amour insolent du faste. Envoyé en Espagne avec le jeune prince de Galles pour solliciter la main de l'infante Marie, il blessa la cour de Madrid par ses manières d'une liberté grossière et fit déclarer à Philippe IV une guerre injuste. Favori de Charles Ier, comme il l'avait été de son père, il vint en France chercher la nouvelle reine Henriette, fille de Henri IV, osa parler d'amour à la reine Anne d'Autriche et se fit éconduire, en méritant la haine de Louis XIII et de Richelieu. Le Parlement anglais, irrité des taxes illégales que le favori conseillait au roi imprudent, commença à poursuivre vivement Buckingham; pour se venger de la cour de France, peut-être pour regagner quelque popularité ou donner à la royauté plus de ressources, il excita le soulèvement des protestants français, surtout de ceux de La Rochelle, 1627. Il échoua dans son expédition de l'île de Ré; il était à Portsmouth, près de mettre à la voile sur une nouvelle escadre, lorsqu'il fut assassiné par un fanatique, John Felton.

Buckingham (George Villiers, duc de), fils du précédent, né à Londres, 1627-1688, eut la souplesse et les vices brillants de son père. Royaliste pendant la révolution, il fit avec le prétendant Charles II la campagne d'Ecosse de 1651, servit en France comme volontaire devant Arras et Valenciennes; revint audacieusement en Angleterre épouser la fille de Fairfax, qui s'était conduit généreusement à l'égard de sa famille, et fut jeté dans la Tour par Cromwell. A la Restauration, il fut l'un des favoris dissolus de Charles II, contribua à renverser Clarendon, fut du fameux ministère de la *Cabal*, et finit par entrer dans l'opposition. Sous Jacques II, il se retira sur ses terres, écrivit des satires, des farces, des comédies, peut-être avec le comte de Rochester, comme la *Répétition*, dirigée contre Dryden; enfin il se jeta dans les folies de l'astrologie et de l'alchimie.

Buckingham (John Sheffield, duc de), fils du comte de Mulgrave, 1649-1720, se forma à l'école de Turenne, commanda en 1680 l'expédition de Tanger, fut comblé d'honneurs par Jacques II, se rattacha plus tard à Guillaume III et fut nommé duc de Buckingham par la reine Anne. Il pencha du côté des torys, et fut président du conseil en 1710. Sous George Ier il fut de l'opposition. Son nom et sa position donnèrent une certaine vogue à ses poésies, comme *the Vision;* il a laissé des *Mémoires* spirituels. Ses *Œuvres* ont été publiées, 1723-29, 2 vol. Il eut des mœurs relâchées et une ambition peu scrupuleuse, comme les deux autres ducs de Buckingham.

Buckland (William), géologue anglais, 1782-1856, fut en 1813 professeur de géologie à l'université d'Oxford; puis professeur de paléontologie. Ses succès furent remarquables; sa renommée s'étendit encore, lorsqu'il eut fait connaître les *débris fossiles* trouvés dans une caverne à Kirkdale; il obtint la médaille de Copley en 1821. Dans son livre, *Reliquiæ diluvianæ*, 1823, il s'efforça d'établir par la géologie la vérité du récit de Moïse; mais son plus bel ouvrage a pour titre la *Géologie et la Minéralogie dans leurs rapports avec la Théologie naturelle*, 1836, 2 vol. Il fut nommé doyen de Westminster en 1845. L'Angleterre lui doit plusieurs belles collections, et peu d'hommes ont fait faire autant de progrès à la paléontologie.

Bucksport, v. du Maine (Etats-Unis), bon port sur le Penobscot; commerce actif; 3,000 hab.

Bucquoy, famille originaire d'Artois, qui tire son nom d'un village à 18 kil. S. d'Arras; elle s'établit en Belgique, puis en Autriche.

Bucquoy (Charles-Bonaventure de **Longueval**, comte de), né en 1561, servit dans l'armée espagnole, aux Pays-Bas, et devint grand-bailli de Hainaut. Il passa au service de l'Autriche, défit l'armée de Frédéric V, à la bataille de la Montagne-Blanche, en 1620; réduisit pour Ferdinand II la Moravie, enleva Presbourg au hongrois Bethlem-Gabor, et fut tué devant Neuhausel, 1621. — Son petit-fils, *Charles*, fut créé prince par le roi d'Espagne, Charles II, en 1681.

Bucquoy (George-François-Auguste de **Longueval**, baron de **Vaux**, comte de), chambellan de l'empereur d'Autriche, 1781-1851, s'est occupé de sciences, a créé d'importantes verreries en Bohême et mis à la mode des cristaux de couleurs variées.

Buddée (Jean-François), théologien luthérien allemand, né à Anclam (Prusse), 1667-1729, professeur à Wittemberg, à Halle, à Iéna, a laissé de nombreux ouvrages sur la philosophie morale, le stoïcisme, la théologie, etc. Ses livres, remarquables par la science et écrits dans le sens rationaliste, ont été mis à l'*index* à Rome.

Bude ou Ofen (*Aquincum*), capit. de la Hongrie (Autriche), sur la rive droite du Danube, par 47° 29' 10'' lat. N., et 16° 42' 46'' long. E., à 205 kil. S. E. de Vienne, en face de Pesth. Ville grande et triste; la ville haute est dominée par le Blocksberg. La principale église est l'Assomption; bel observatoire, gymnase, écoles, fonderie de canons. Evêché grec. Eaux minérales fréquentées. Soieries, ustensiles en cuivre, voitures, cuirs vernis et liqueurs. Commerce des vins estimés des environs; 55,000 hab. — Bude, anc. capit. des rois de Hongrie, fut occupée par les Turcs de 1530 à 1686; elle a beaucoup souffert dans la guerre de 1849.

Budé (Guillaume), né à Paris, 1467-1540, appelé par Erasme, son ami, le *Prodige de la France*, fut l'un des hommes les plus savants de son temps. Il était d'une famille distinguée; son aïeul avait été prévôt des marchands de Paris, en 1452. A 24 ans, il conçut tout à coup un vif amour pour l'étude, recueillit dans sa maison un grec réfugié, Hermotyme de Sparte, et, grâce à ses leçons, à celles de Jean Lascaris, qui vint en France en 1494, il fut le premier de nos hellénistes. Il fut nommé secrétaire du roi Charles VIII; mais il s'éloigna de la cour, pour se livrer au travail, et fut dès lors en relation avec les hommes les plus illustres de l'Europe. Il remplit quelques missions sous François Ier, fut nommé prévôt des marchands, en 1522, maître des requêtes, *maître de la librairie* (bibliothèque du roi), qu'il augmenta et fit transférer de Blois à Fontainebleau. Avec Jean du Bellay, il détermina François Ier à fonder le Collége Royal ou Collége de France. Il fut avant tout helléniste et philologue; mais il s'occupa aussi de théologie, de jurisprudence et de mathématiques. Ses *Œuvres* ont été réunies en 4 vol. in-fol., Bâle, 1557. La plus célèbre est son traité *de Asse*, publié en 1514, sur les monnaies et les mesures antiques; il eut le plus grand succès; il a écrit des *Annotations* sur les *Pandectes*, des traductions de *Traités* d'Aristote et de Philon, des *Commentaires sur la langue grecque*, des *Lettres grecques*, un *Traité de l'Institution du Prince*, etc. Il a travaillé au *Trésor de la langue grecque* de Rob. Estienne. — V. Rebitté, *Guillaume Budé, restaurateur des études grecques en France*, 1846.

Budes (Sylvestre de), guerrier français, parent et compagnon de Du Guesclin, combattit avec lui à Auray, en Espagne, puis, avec 6,000 Bretons, se mit au service de Grégoire XI pour aller rétablir son autorité en Italie. Il soumit Bologne et Césène, dont il fit massacrer tous les habitants, 1377. Il se prononça pour Clément VII, battit les troupes d'Urbain VI et fut nommé gonfalonnier des armées de l'Eglise. Il s'empara de Rome et y commit de grands excès. Il fut pris devant San-Marino par le condottiere John Hawkwood, fut bien traité par Urbain VI; mais, de retour à Avignon, il fut accusé de s'être laissé séduire par lui, et Clément VII lui fit trancher la tête, 1379.

Budget, terme anglais, désignant le tableau des recettes et des dépenses de l'Etat. Le mot vient de notre vieux mot *bougette*, valise ou sac de cuir; c'est en effet dans un sac qu'on apporte en Angleterre les pièces relatives aux recettes et aux dépenses. Dès le XVIe s., il avait été prescrit en France de dresser un tableau des recettes et des dépenses; mais ces tableaux furent incomplets, mal faits, frauduleux, jusqu'à Colbert, qui, en 1662, sous le nom d'*Etat de Prévoyance*, soumit à Louis XIV un état vrai des ressources et des dépenses. Après lui, cet excellent usage fut abandonné. Sous Louis XVI, l'excès du mal força le gouvernement à le dévoiler; Necker publia son fameux *Compte-Rendu* en 1781, et le roi promit, par sa déclaration du 24 janvier 1789, quelque chose d'analogue au budget actuel. Mais ce fut seulement à l'époque du Consulat, par arrêtés du 2 août 1802 et du 7 avril 1803, qu'un *budget* des recettes et des dépenses fut ordonné pour chaque année. Le mot entra pour la première fois dans notre langue administrative. C'est depuis 1815, depuis l'établissement du gouvernement représentatif, que le budget de l'Etat a été soumis à l'examen approfondi du pouvoir législatif.

Büdingen, v. du grand-duché de Hesse-Darmstadt, à 55 kil. S. E. de Giessen et 20 kil. N. E. de Hanau. Fab. de toiles, bonneterie, etc.; forges dans les environs. 3,000 hab.

Budini, peuple scythe qui habitait les bords du Borysthène. Ils se tatouaient, suivant Hérodote, mais reçurent quelques éléments de civilisation grecque des Gélons, leurs voisins.

Budweis, ch.-l. de cercle de la Bohême (Autriche), à 120 kil. S. de Prague, sur la Moldau. Evêché, séminaire, gymnase, collége des Piaristes; arsenal; fab. de draps, distilleries. Grand commerce de grains et de bois. Importante par sa position au débouché du défilé de Freystadt, sur le chemin de fer qui va à Lintz; 12,000 hab. — Le cercle de *Budweis* renferme beaucoup de forêts, de mines, d'étangs et a 270,000 hab.

Buech (Le), affl. de droite de la Durance, vient de deux sources dans les monts du Dauphiné, des deux côtés du mont Obiou, arrose Serres, Laragne, et finit près de Sisteron; cours de 90 kil.

Bueil (Jean de), comte de Sancerre, surnommé le *Fléau des Anglais;* il était avec Jeanne d'Arc à Orléans, à Reims; il assista aux siéges de Pontoise, de Rouen, de Caen, de Cherbourg; fut grand amiral en 1450; contribua à la bataille de Castillon, 1453; se joignit à la *Ligue du bien public*, sous Louis XI; mais rentra en grâce, et mourut vers 1480.

Buenos-Ayres (c.-à-d. *bon air*), capit. de la Confédération Argentine et de l'Etat de Buenos-Ayres, par 34° 36′ 29″ lat. S. et 60° 43′ 34″ long. O., sur la rive droite de l'embouchure du Rio de la Plata. La ville est régulièrement bâtie; elle a de nombreuses églises, une cathédrale, un hôtel des monnaies, une *forteresse*, où sont réunies les administrations, la promenade de l'Alameda. Evêché, université fondée en 1821, colléges, établissements littéraires, belle bibliothèque, collections d'histoire naturelle. Peu d'industrie, mais commerce considérable, quoique le port, peu commode, ne puisse recevoir que de petits bâtiments; les gros navires sont forcés de s'arrêter dans la baie de *Barragon*, à 50 kil. au-dessous de la ville; les bancs de sables et les coups de vent nommés *pamperos* rendent dangereuse l'approche de Buenos-Ayres; l'exportation consiste surtout en cuirs, viandes salées, suifs, laines, crins, plumes d'autruche, etc. La pop. est de 178,000 hab.— Fondée en 1535 par D. Mendoza, sous le nom de la *Trinidad*, ruinée par les Indiens, rebâtie en 1580, elle devint en 1776 la cap. de la vice-royauté espagnole de Buenos-Ayres. Les Anglais la prirent en 1806; en 1816, la République de la Plata y fut proclamée. Elle doit son nom à la salubrité de son climat.

Buenos-Ayres (Etat de), l'un des 14 Etats de la Confédération Argentine ou de la Plata, est situé sur la rive droite du Rio de la Plata, s'étend le long de l'Océan Atlantique jusqu'au rio Negro, qui le sépare de la Patagonie, et a pour limites vers l'intérieur les pampas des Etats de San-Luis, de Cordova, et les prov. de Santa-Fé et d'Entre-Rios. Le sol est plat, le climat est salubre et tempéré; les pluies sont subites et abondantes au printemps; les vents d'ouest ou *pamperos* sont violents. La terre est fertile; les plaines des *pampas* nourrissent des bœufs, des chevaux, des chiens sauvages, en immense quantité. La popul. est de 495,000 hab., dont 126,000 d'origine étrangère, italiens, espagnols, anglais et irlandais, allemands, américains du nord, portugais. La cap. est Buenos-Ayres. L'Etat, le plus important de la Confédération, occupant la mer et l'embouchure de la Plata, a joué le premier rôle dans l'histoire du pays au XIX° s.; Buenos-Ayres dirigea la guerre de l'indépendance de 1810 à 1819; mais plus d'une fois les autres Etats ont protesté contre la suprématie de Buenos-Ayres; de 1852 à 1859, ils se sont séparés; la paix de San-José-de-Flores, 10 juin 1859, et l'acte d'union du 6 janv. 1860, ont rétabli la confédération. V. Plata (Confédération de la).

Buen-Retiro (c.-à-d. *bonne retraite*), palais royal, avec beaux jardins, construit près de Madrid par Olivarès, sous Philippe IV. Il est maintenant dans l'enceinte de la ville.

Buet, montagne de la Haute-Savoie, à 19 kil. N. O. du mont Blanc, à 17 kil. N. E. de Sallanches. Il a 3,109 m. et de vastes glaciers.

Buffalmacco (Buonamico di Cristofano, dit), peintre italien, né à Florence, 1262-1340, a travaillé au *Campo-Santo* de Pise. Le *Père éternel* est une composition gigantesque et bizarre; le *Crucifiement*, la *Résurrection* et l'*Ascension*, qu'on lui attribue, sont peut-être de Pierre d'Orvieto.

Buffalo, v. de l'Etat de New-York (Etats-Unis), à l'embouchure du Buffalo dans le lac Erié, à 35 kil. de la chute du Niagara, à 470 kil. N. O. de New-York, communique à cette ville par le canal Erié et l'Hudson, à Boston, à Cincinnati par des chemins de fer. Entrepôt d'un vaste commerce avec l'ouest; export. de grains, farines, salaisons de pôrc; constructions maritimes. Elle a de beaux monuments et de nombreux établissements littéraires et scientifiques. Elle n'avait que 7,000 hab. en 1830; elle en compte plus de 118,000.

Buffalora, bourg d'Italie, près du Tessin, sur le Naviglio-Grande, à 8 kil. d'Abbiate-Grasso, a un beau pont où passe la route de Novare à Milan; les Français l'enlevèrent en 1859; 1,700 hab.

Buffier (Claude), savant jésuite, né en Pologne, de parents français, 1661-1737; fut élevé à Rouen, professa longtemps au collége Louis le Grand, à Paris, et travailla au *Journal de Trévoux*. On a de lui: *Cours général et particulier des sciences sur des principes nouveaux et simples, pour former le langage, le cœur et l'esprit*, 1732, in-fol. On y remarque surtout une *Grammaire française*, un *Traité des premières vérités et des éléments de métaphysique*. Il a encore publié. *Pratique de la mémoire artificielle pour apprendre et retenir la chronologie, l'histoire et la géographie*, 4 vol. in-12, etc.

Buffon, village de l'arrond. et à 21 kil. N. de Semur, à 7 kil. de Montbard (Côte-d'Or), sur l'Armançon. Ancienne seigneurie, érigée en comté pour Buffon.

Buffon (Jean-Louis Leclerc, comte de), né à Montbard (Côte-d'Or), 1707-1788, fils d'un conseiller au parlement de Dijon, visita l'Italie, la Suisse, l'Angleterre, se fit de bonne heure connaître par de savants mémoires et de curieuses expériences de physique et d'économie rurale; il fut admis, dès 1739, à l'Académie des sciences. Il avait déjà traduit la *Statique des végétaux* de Hales, et la *Méthode des fluxions* de Newton. Dufay, directeur du Jardin du Roi, le désigna comme son successeur; et Buffon fut nommé par Louis XV, en 1739. Jusqu'alors, ses études variées n'avaient pas eu de but bien déterminé; il conçut le projet ambitieux d'écrire l'histoire de la nature, en profitant des ressources que sa position lui offrait. Il employa dix années à préparer les matériaux de ce vaste ouvrage et à s'exercer dans l'art d'écrire. Les trois premiers volumes de l'*Histoire naturelle* parurent en 1749; douze autres suivirent régulièrement, jusqu'en 1767. Ils sont consacrés à la *Théorie de la terre*, qui eut de nombreux partisans et d'acharnés détracteurs; à l'*Histoire de l'homme*, qui eut le succès le plus complet en France et dans toute l'Europe; à l'*Histoire des animaux vivipares*, qui fut encore plus admirée pour les qualités supérieures du style que pour la science vraie, quoique souvent attaquable. Il avait été aidé jusqu'alors dans ses travaux par son compatriote Daubenton. Les 8 volumes suivants, 1770-1781, renferment l'*Histoire des oiseaux;* il s'associa. dans cette partie de son œuvre, Gueneau de Montbéliard, l'abbé Bexon et Sonnini de Manoncourt. En 1783 et 1785 parut l'*Histoire des minéraux*, et de 1788 datent les *Epoques de la nature;* ce dernier ouvrage fut son chef-d'œuvre; c'est là qu'il déploya toute la puissance, l'harmonie, l'imagination de son style; si la théorie qu'il soutient n'est pas fondée, c'est lui qui a mis sur la voie des grandes découvertes que, depuis, la science a faites sur les nombreuses révolutions du globe. Buffon, dans une longue et glorieuse carrière, avait obtenu tous les honneurs; admis, en 1753, à l'Académie française, où il prononça son beau *Discours sur le style;* nommé comte par Louis XV, jouissant tranquillement de sa renommée, au milieu de la lutte des opinions, admiré de l'Europe, qui traduisait ses ouvrages, il vit sa statue, placée à l'entrée du Muséum d'histoire naturelle, avec cette inscription, qui ne parut pas alors trop ambitieuse: *Majestati naturæ par ingenium.* Si on a reproché plus tard au savant le dédain des classifications et des nomenclatures, la hardiesse de ses hypothèses, on s'est accordé à reconnaître les grands services qu'il a rendus à la science, en la popularisant, en la rendant aimable et pleine d'attraits, en donnant une vive impulsion à l'étude de la nature; on a célébré la majesté, la noblesse soutenue, l'harmonie poétique, le merveilleux éclat de son style. Il s'est placé au premier rang de nos écrivains; et, à ce titre seul, sa gloire serait impérissable. M. Flourens a dignement apprécié le mérite du grand *naturaliste* (Buffon, *Hist. de ses travaux et de ses idées*, 1844); on peut dire qu'il a inspiré Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire. — L'*Histoire naturelle* fut imprimée à l'Imprimerie royale, 36 vol. in-4°, 1749-1788, et en 44 vol., avec la continuation de Lacépède (ovipares, serpents,

poissons, cétacés). On a, depuis, souvent réimprimé Buffon et ses suites; parmi les bonnes éditions françaises, on cite : celles de Lamouroux et Desmarest, 1824-32, 42 vol. in-8°; de F. Cuvier, 1825-26, 36 vol. in-8°; de Richard, 1824 et suiv., 30 vol. in-8°, de Furne, etc. Sa *Correspondance* a été publiée, en 1860, par M. Nadault de Buffon, 2 vol. in-8°. — Vicq-d'Azyr, Condorcet, Cuvier, ont écrit l'éloge de Buffon. On peut consulter les pages de Lacépède, la brillante leçon de Villemain, et le solide ouvrage de M. Flourens.

Bug, Bog ou **Boug** (Le), affluent de droite de la Vistule, vient des collines de Galicie, près de Zloczow, arrose la Galicie, sépare les gouvern. russes de Volhynie et de Grodno de la Pologne russe, passe à Brzesc et finit au-dessous de Modlin ; son cours est de 700 kil. Il reçoit la Narew et l'Oukra.

Bug (Le), anc. *Hypanis*, affl. de droite du Dniepr, vient du plateau de Krzeminiec, près de Tarnopol, coule au S. E., arrose Winnica (Podolie), la prov. de Kherson, Nicolaïef, où il commence à former un *liman*, long de 60 à 70 kil., qui débouche dans le grand liman du Dniepr. Il a environ 580 kil. de cours, mais il est encombré de rapides pendant 100 kil. A Nicolaïef, il a 2,500 mèt. de large, avec 8 brasses de profondeur; à son embouchure il n'a plus que 5 brasses. Il reçoit la Sinioukha et l'Ingoul.

Bugaroni (cap). V. Bougaroni.

Bugeaud de la Piconnerie (Thomas-Robert), maréchal de France, né à Limoges, 1784-1849, d'une famille noble du Périgord, entra au service, en 1804, comme grenadier vélite, était caporal à Austerlitz, sous-lieutenant en 1806, lieutenant en Espagne, où il se signala par son courage, sous les ordres de Suchet. Il rentra en France colonel, et, en juin 1815, culbuta, à l'Hôpital-sous-Conflans, en Savoie, 6,000 Autrichiens avec 1,700 hommes. Sous la Restauration, il se retira dans son domaine d'Excideuil (Dordogne), et se consacra aux travaux agricoles. Rappelé à l'activité après 1830, et nommé maréchal de camp, puis député, il joua, dès lors, un rôle politique et militaire considérable. A la Chambre, son éloquence abrupte et rustique le fit remarquer ; il ne craignit pas de garder la duchesse de Berry, prisonnière à Blaye; et une allusion injurieuse à ce fait amena un duel entre lui et le député Dulong, qui succomba. En 1832 et en 1834, il réprima vigoureusement les émeutes républicaines; il fut envoyé en Algérie, 1836. Il battit Abd-el-Kader sur la Sikkah, 6 juillet, et conclut avec lui le traité de la Tafna, 1837, qui reconnaissait, en quelque sorte, la souveraineté indépendante de l'émir. Gouverneur général de l'Algérie en 1840, il crut que, le pays étant engagé, il fallait soumettre complétement les Arabes et chercher à coloniser l'Algérie. Fidèle à sa devise, *ense et aratro*, il déploya les plus grandes qualités, comme général et comme administrateur, fit une guerre de tous les instants aux Arabes, les poursuivant dans toutes les positions qu'ils occupaient, et les soumettant ou les rejetant dans le Maroc. La victoire glorieuse qu'il remporta, aux rives de l'Isly, sur l'armée nombreuse des Marocains, 14 août 1844, lui donna le titre de *duc d'Isly ;* il avait été nommé maréchal l'année précédente. Il continua son œuvre, s'occupant surtout avec activité de la colonisation, pénétrant aussi dans la grande Kabylie, et forçant les montagnards à déposer les armes; mais, comme il ne se croyait pas assez secondé par le gouvernement, il demanda son rappel, et fut remplacé par le duc d'Aumale, sept. 1847. Dans la nuit du 23 au 24 février 1848, à Paris, il fut nommé commandant supérieur de l'armée et de la garde nationale; mais on lui enleva presque aussitôt ce poste, où il aurait pu rendre de grands services à la monarchie qu'il aimait. Le président, Louis-Napoléon, venait de lui confier le commandement de l'armée des Alpes, lorsqu'il fut enlevé par le choléra, 10 juin 1849. Bugeaud fut l'une des physionomies les plus originales de ce temps; son éloquence, un peu rude, mais franche, se fit accepter; comme général, il comprit la guerre d'Afrique et fut populaire parmi les Arabes et parmi nos soldats. On lui a élevé une statue en bronze, à Alger, sur la place d'Isly; une autre à Périgueux, en 1853. On a de lui : *Essai sur quelques manœuvres d'infanterie*, 1815 ; *Mémoire sur l'impôt du sel*, 1831 ; *De l'organisation unitaire de l'armée*, 1835; *Mémoire sur notre établissement dans la province d'Oran*, 1838 ; *De l'Etablissement de légions de colons militaires en Algérie*, 1838 ; une *Relation de la bataille d'Isly* (*Revue des Deux-Mondes*, mars 1845); *les Socialistes et les Soirées du village*, 1848-1849. Le ministère de la guerre conserve plusieurs importants manuscrits du maréchal sur l'art militaire et sur l'Algérie.

Bugenhagen (Jean), théologien luthérien allemand, né à Wollin (Poméranie), 1485-1558, avait déjà écrit un livre d'histoire, *Pomerania*, publié seulement en 1728, lorsqu'il fut gagné par les premiers écrits de Luther, et vint à Wittemberg, où il fut professeur de théologie. Ami et collaborateur du réformateur, il organisa beaucoup de paroisses et d'écoles, refusa de riches évêchés, aida Luther dans sa traduction de la Bible, écrivit plusieurs ouvrages théologiques et se trouva mêlé aux principaux événements de l'histoire religieuse de son temps.

Bugey, prov. de l'ancienne France, qui, en 1789, faisait partie du gouvernement militaire de Bourgogne. Elle était située entre le Rhône au S., la Savoie à l'E., le Jura au N., l'Ain à l'O. Elle se divisait en Bugey et Valromey; elle avait pour capit. Belley. Le Bugey faisait partie du diocèse de Belley ; il eut les destinées de la Bresse (*V.* ce nom), et forme, comme elle, une portion du départ. de l'Ain.

Bugge (Thomas), astronome danois, né à Copenhague, 1740-1815, professeur à l'université de cette ville, directeur de l'Observatoire, a publié d'excellentes cartes du Danemark et formé une foule de bons officiers pour faire la topographie des mers qui l'environnent.

Buggenhout, commune rurale de la Flandre orientale (Belgique), à 8 kil. de Termonde, sur l'Escaut. Brasseries, corderies, fabr. de tabac; 4,000 hab.

Buggiano (*Bujanum castrum*), v. de la prov. et à 25 kil. N. E. de Lucques; 11,000 hab.

Bugue (Le), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 28 kil. N. O. de Sarlat (Dordogne), sur la Vézère. Etamines, huile de noix. Entrepôt de vins. Aux environs vastes grottes de *Miremont ;* 2,903 hab.

Buhl, v. du grand-duché de Bade, à 27 kil. S. de Baden. Aux environs excellents vins d'*Affenthaler;* 3,000 hab.

Buhle (Jean-Théophile), savant allemand, né à Brunswick, 1763-1821, professeur à Gœttingue, à Moscou, à Brunswick, a publié beaucoup d'ouvrages sur le droit et la philosophie. Les plus importants sont : *Traité de l'histoire de la philosophie*, Gœttingue, 1796-1804, 8 vol in-8°, ouvrage plein de renseignements précieux ; *Histoire de la philosophie moderne depuis la renaissance des lettres jusqu'à Kant*, 1800-1805, 6 vol. in-8°, trad. en français par Jourdan; *Précis de la philosophie transcendante ; Manuel du droit naturel ; Origine et histoire des Rose-Croix et des Francs-Maçons*, 1803 ; une édition de plusieurs traités d'Aristote, des *Phénomènes* d'Aratus, etc.

Buirette (Jacques), sculpteur, né à Paris, 1630-1699, fut de l'Académie en 1661, travailla à la décoration du palais et des jardins de Versailles, et donnait de grandes espérances; mais de bonne heure il devint aveugle.

Buiron-Fosse, village à 20 kil. N. de Vervins (Aisne). Saboterie; 2,398 hab.

Buis (Le), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 33 kil. S. E. de Nyons (Drôme), sur l'Ouvèze. Commerce considérable de draps, laines, soie, etc. Jadis place forte; 2,343 hab.

Buisson (Matthieu-François-Régis), médecin, né à Lyon, 1776-1805, parent et collaborateur de Bichat, a rédigé une partie de son *Anatomie descriptive*.

Buitenzorg, v. à 50 kil. S. de Batavia (Java); palais du gouverneur hollandais ; beau jardin botanique.

Buïukdéré (c.-à-d. *grande vallée*), grand village à 18 kil. N. de Constantinople, sur le Bosphore. Nombreuses villas, résidences d'été de beaucoup de ministres européens; 2,000 hab.

Bujalance (*Calpurniana castra*), v. de la prov. et à 30 kil. E. de Cordoue (Espagne). Fabr. de draps et de lainages; foires importantes; 14,000 hab.

Bujault (Jacques), économiste, surnommé *maître Jacques*, né près de Bressuire (Deux-Sèvres), 1771-1842, imprimeur, avocat obscur, se fit cultivateur, donna d'excellents exemples, introduisit dans son pays l'usage des prairies artificielles; et, pour répandre les saines notions d'agriculture, publia de petits écrits, sous le nom d'*Almanachs*, qui sont devenus populaires et ont rendu de grands services. On lui doit le *Guide des Propriétaires et des Comices agricoles*.

Bukowine (c.-à-d. *forêt rouge* ou *pays des hêtres*), prov. de l'empire d'Autriche, a pour limites : la Galicie au N. et à l'O.; la Hongrie et la Transylvanie au S. O.; la Moldavie au S. et à l'E.; la Russie au N. E. Les flancs

des Karpathes sont couverts de belles forêts de hêtres, de pins et de sapins; les vallées renferment de magnifiques prairies; on cultive les céréales, les fruits, la vigne; nombreuses salines, plomb argentifère, cuivre, fer. Le climat est rigoureux. Le pays est arrosé par le Dniestr, le Pruth, le Sereth, la Bistritza et la Moldawa. La superficie est de 10,451 kil. carrés; la popul. de 513,000 hab., roumains ou moldaves, juifs, arméniens, de religion grecque. Le ch.-l. est Czernowitz; les v. princ. sont: Soutchava ou Suczawa, Sereth. — Enlevée à la Moldavie par Joseph II, 1787-1791, annexée à la Galicie, elle forme un gouvern. particulier depuis 1851.

Bukowine (**Monts de**). V. KARPATHES.

Bulach, v. du canton et à 16 kil. N. de Zurich (Suisse); 3,000 hab.

Bularque, peintre grec, auteur du premier tableau que mentionne l'histoire, vivait 700 ans av. J. C. Ce tableau représentait la ruine de Magnésie par les Cimmériens.

Bulgares, peuple de race scythique, cruel, ne s'occupant que de chasse, de guerre ou de l'éducation des bestiaux et du commerce des pelleteries, apparaissent dans l'histoire vers 475. Ils tiraient probablement leur nom de leur séjour sur les bords du Volga, où l'on trouve encore une ville de Bolgari. Ils s'avancèrent bientôt vers la mer d'Azov, et menacèrent l'empire d'Orient. Soumis aux Awares, de 560 à 634, ils reprirent leur indépendance et arrivèrent jusqu'au Pruth. Ils fondèrent un premier royaume vers la fin du VIIe s. entre le Don et le Danube, furent tributaires des Russes, 968, puis soumis par l'empereur Jean Zimiscès, 980. Ils venaient d'être convertis au christianisme, depuis le règne de Bogoris, mais ils furent entraînés dans le schisme de Photius. Un second royaume fut alors fondé par Sisman, s'augmenta de la Servie, mais fut renversé par Basile II, 1018. Un troisième, dit valaque-bulgare ou valaque-cuman, gouverné par les Asanides, dura de 1186 à 1396; il comprenait, au sud du Danube, le pays appelé depuis Bulgarie; la population était un mélange de Bulgares et de Slaves. Le dernier roi, Sisman, fut tué par Bajazet Ier.

Bulgares, nom donné à une secte de manichéens qui parut dans l'empire d'Orient vers le milieu du IXe s. Le peuple appela ainsi d'autres sectaires d'Italie et de France, comme les Vaudois, qui avaient peut-être quelques rapports avec les Bulgares orientaux.

Bulgarie (*Mœsia inferior*), prov. de la Turquie d'Europe, a pour bornes: au N., le Danube, qui la sépare des Principautés Danubiennes; à l'E., la mer Noire; au S., les monts Balkans jusqu'au plateau de Mœsie; à l'O., une ligne de convention qui la sépare de l'Albanie, de la Bosnie et de la Serbie, depuis le plateau de Mœsie jusqu'au confluent du Timok dans le Danube. Le sol est montueux; dans des bassins étroits et ravineux coulent le Lom, l'Isker, le Vid, le Taban, etc., afflu. du Danube; le Kamtchik, le Pravadi, qui se jettent dans la mer Noire. Le climat est froid et salubre; il y a d'immenses forêts, de bons pâturages, et, dans les montagnes, beaucoup de sources chaudes. La Bulgarie correspond à peu près au vilayet du Danube, (Voyez le mot Bulgares.) Il y a dans le vilayet environ 1,176,000 chrétiens et israélites, 819,000 musulmans; en tout près de deux millions d'habitants. Voyez le mot TURQUIE dans le SUPPLÉMENT.

Bulgnéville, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. S. E. de Neufchâteau (Vosges). Fabriques de souliers communs et de broderies sur mousseline. René d'Anjou y fut battu et pris, 2 juillet 1431, par le comte de Vaudemont; Barbazan y fut tué; 1,108 hab.

Bull (JOHN), sobriquet donné au peuple anglais par les Anglais eux-mêmes. Il signifie *Jean le Taureau*.

Bulla Regia, v. de l'ancienne Afrique proconsulaire, sur un affluent du Bagradas, près de la Numidie, à 4 journées O. de Carthage.

Bullant (JEAN), sculpteur et architecte, né à Paris, 1510(?)-1578, étudia en Italie, puis fut élève de Jean Goujon. C'est un des grands artistes du XVIe s., et il n'est connu que par ses œuvres. Vers 1540, il commença pour le connétable de Montmorency le château d'Ecouen, l'un des plus beaux monuments de l'art chez les modernes. Nommé contrôleur des bâtiments du roi, il agrandit Chenonceaux; travailla aux Tuileries d'après les plans de Philibert de Lorme; éleva pour Catherine de Médicis l'*Hôtel de la reine*, plus tard hôtel de Soissons, maintenant abattu; érigea le mausolée d'Anne de Montmorency; continua le tombeau des Valois à Saint-Denis, et fit le tombeau de Henri II et de Catherine de Médicis. Il gravait avec habileté, et il a laissé deux ouvrages: *Recueil d'horlogiographie*, Paris, 1561, in-4°, et *Reigle généralle d'architecture des cinq manières de colonnes*, Paris, 1564, in-fol.

Bulle ou **Boll,** bourg du canton et à 23 kil. S. de Fribourg (Suisse). Commerce considérable de fromages, dits de Gruyère; 1,600 hab.

Bulle, petit ornement des enfants de condition libre à Rome; la bulle d'or, portée par les enfants des familles nobles, se composait de deux plaques d'or concaves, attachées ensemble par un lien élastique de même métal et formant un globe complet, qui renfermait des amulettes. Les enfants des affranchis ou des hommes de classes inférieures avaient des bulles de cuir (*bulla scortea*). La bulle était suspendue par un cordon autour du cou; elle était portée jusqu'à l'âge de puberté et alors consacrée, avec la robe prétexte, aux dieux lares de la maison.

Bulles pontificales, rescrits des souverains pontifes, ainsi nommées d'une espèce de boule de plomb employée comme sceau, et restant attachée à l'acte. On en distingue de plusieurs sortes: les *grandes bulles*, dont les dispositions doivent être perpétuelles; les *petites bulles*, renfermant les nominations d'évêques et les dispenses; les *bulles d'excommunication;* les *bulles doctrinales*, adressées à tous les fidèles. On désigne souvent les bulles par les premiers mots de l'acte. D'après le concordat de 1801, les bulles ne sont exécutoires en France qu'après enregistrement du conseil d'État. Il a été publié plusieurs recueils des bulles pontificales; le plus complet est le *Bullarium magnum*, imprimé à Rome, 1733-48, en 14 vol. in-fol. et complété par un supplément de Barberi, 20 vol in-fol., 1835-60.

Bulles d'or, nom donné, dans l'empire d'Orient et dans l'empire d'Allemagne, aux constitutions scellées d'un sceau d'or. On cite la bulle d'or de Hongrie, 1222; la bulle d'or de Bohême, 1348; la bulle d'or de Brabant, 1349; et surtout la bulle d'or de 1356, rendue par Charles IV, qui a réglé le droit politique de l'Allemagne jusqu'en 1806. On en attribue la rédaction latine à Bartole. Divisée en 30 chapitres, elle fixe les droits, les rangs des sept électeurs, le mode de l'élection de l'Empereur et du roi des Romains, la composition des diètes, etc.

Bullet (JEAN-BAPTISTE), théologien, né à Besançon, 1699-1775, professeur de théologie dans cette ville, membre correspondant de l'Académie des Inscriptions, a laissé plusieurs ouvrages remarquables par leur érudition: *Histoire de l'établissement du christianisme*, Lyon et Paris, 1764, in-4°; *Recherches historiques sur les cartes à jouer; Dissertations sur plusieurs points curieux de l'histoire de France; Mémoires sur la langue celtique*, 1754-1770, 3 vol. in-fol., ouvrage d'une immense érudition, mais trop passionné pour l'antiquité et l'importance de la langue celtique.

Bullet (PIERRE), architecte français, 1639-1716, élève de Fr. Blondel, l'aida dans la construction de la porte Saint-Denis, éleva la porte Saint-Martin, moins monumentale, 1674, Saint-Thomas d'Aquin, la fontaine de la place Saint-Michel (maintenant démolie), etc. Il fut de l'Académie d'architecture en 1685. — Son fils, *Jean-Baptiste*, 1667-1732, fut aussi un architecte distingué et membre de l'Académie en 1699.

Bulletin des lois, recueil officiel des lois et ordonnances, en France. Il a été établi par la loi du 14 frimaire, an II; mais la collection ne commence qu'à la date du 22 prairial.

Bulliard (PIERRE), botaniste, né près de Langres, 1742-1793, a contribué par ses ouvrages et par les belles planches qui les accompagnent à répandre le goût de la science. On lui doit: *Flora Parisiensis*, 1774, 6 vol. in-8°; *Herbier de la France; Dictionnaire élémentaire de botanique;* et surtout *Histoire des plantes vénéneuses et suspectes de la France*, 1784, in-fol.; et *Histoire des champignons de la France*, 1791, in-fol.

Bullion (CLAUDE DE), sieur DE BONELLES, ministre français, conduisit avec habileté plusieurs négociations sous Henri IV et Louis XIII; entra au conseil du gouvernement en 1624; soutint Richelieu, qui le fit nommer surintendant des finances, 1632; resta toujours attaché au parti du cardinal, fut garde des sceaux des ordres de Louis XIII et président à mortier au parlement de Paris. C'est lui qui fit frapper les premiers louis d'or. Il fit bâtir, sur les dessins de Levau, un magnifique hôtel, avec des galeries peintes par Vouet et Blanchard, qui, après la révolution, fut affecté aux ventes des Commissaires-priseurs.

Bülow, anc. famille du Mecklembourg, établie depuis longtemps en Prusse.

Bülow (Frédéric-Guillaume de), général prussien, 1755-1816, entra au service à 14 ans, fut gouverneur du prince Louis-Ferdinand de Prusse, 1795; devint général en 1808, et se distingua surtout dans la campagne de 1813, à Mœckern, à Halle, près de Lukau, à Grossbeeren, à Dennewitz; il fut nommé comte de Dennewitz. Il eut une grande part à la bataille de Leipzig, combattit en Westphalie, en Hollande, en Belgique, à Laon, à Soissons, à La Fère. En 1815, il contribua beaucoup à la victoire de Waterloo. Une statue lui a été élevée à Berlin.

Bülow (Henri-Guillaume, baron de), son frère, 1760-1807, après une vie agitée et décousue, publia avec succès son *Esprit du nouveau système de la guerre* et son *Histoire de la campagne de* 1800. Il ne put obtenir l'emploi qu'il réclamait, se fit mettre plusieurs fois en prison, surtout pour son livre de *la Campagne de* 1805, 2 vol. in-8°; écrivit la vie du prince *Henri de Prusse*, des *Théorèmes de la guerre moderne*, etc., et, à cause de son esprit, par trop excentrique, mourut en prison, à Riga.

Bülow (Louis-Frédéric-Victor-Jean, comte de), ministre prussien, 1774-1825, fut protégé et dirigé par son cousin, Hardenberg, devint membre du conseil d'Etat de Westphalie, en 1807, puis ministre des finances et du commerce. Congédié en 1811, il se retira dans ses terres. Le roi de Prusse le nomma ministre des finances en 1813, l'emmena à Paris, à Londres, à Vienne; et lui donna le ministère du commerce en 1817, le gouvernement de la Silésie en 1825.

Bülow (Henri, baron de), homme d'Etat allemand, né à Schwerin, 1790-1846, prit part à la guerre contre la France, 1813, 1814 et 1815, épousa la fille de Guillaume de Humboldt, le suivit à Londres, comme secrétaire d'ambassade; devint lui-même ambassadeur en Angleterre, 1827, prit part aux conférences de Londres, aux affaires hollando-belges, à la question d'Orient; fut ministre des affaires étrangères en 1842, et donna sa démission en 1844.

Bulteau (Louis), littérateur, de l'ordre des bénédictins, né à Rouen, 1625-1693, a écrit : *Essai de l'histoire monastique de l'Orient*, 1678, in-8°, et *Abrégé de l'histoire de l'ordre de Saint-Benoît et des moines d'Occident*, 1684, 2 vol. in-4°.

Bunau (Henri, comte de), historien allemand, né à Weissenfels, 1697-1762, conseiller d'Auguste III, électeur de Saxe, et de l'Empereur, est surtout connu comme savant. Son *Histoire des empereurs et de l'empire d'Allemagne*, Leipzig, 1728-43, 4 vol. in-4°, est un ouvrage d'une grande érudition, mais inachevé.

Bundelkund. V. Bandelkand.

Bunel (Jacob), peintre, né à Blois, 1558-1614, peignit la voûte de la petite galerie du Louvre, brûlée en 1660; 14 tableaux à fresque à Fontainebleau; une *Descente du Saint-Esprit* aux Grands-Augustins, etc.

Bungay, v. du comté de Suffolk (Angleterre), sur le Waveney, fait un grand commerce en grains, chaux, charbons, etc.; 5,000 hab.

Bunker's Hill, collines près de Boston (Etats-Unis), célèbres par la victoire des Américains, 17 juin 1775. On y a élevé une colonne mémorative de 74 mèt. de hauteur.

Bunnik (Jean), peintre hollandais, né à Utrecht, 1654-1717, vécut en Italie, en Hollande, en Angleterre, et est regardé comme un des plus habiles paysagistes de l'école hollandaise.

Bunsen (Christian-Charles-Josias, baron de), savant et homme d'Etat prussien, né à Korbach, dans la principauté de Waldeck (1791-1860), étudia à Marbourg, à Gœttingue, sous Heyne, obtint une chaire au gymnase de Gœttingue; puis, après avoir donné sa démission, il voyagea en Hollande, en Danemark, en France, étudia, à Paris, les langues orientales sous Silvestre de Sacy; et, à Rome, se lia d'amitié avec Niebuhr, ministre de Prusse, qui devint son guide, son protecteur, et le fit nommer secrétaire d'ambassade. Dès lors, il suivit la double carrière de la diplomatie et de l'érudition. Il fut chargé d'affaires et ministre résidant de Prusse à Rome, 1827. Au milieu de ses études variées sur l'antiquité profane et chrétienne, il reçut les leçons de Champollion le Jeune, encouragea les travaux de Lepsius, et fonda, avec Gerhard, l'Institut archéologique. Après s'être beaucoup occupé de la question relative aux mariages mixtes, il quitta Rome en 1838, à la suite des malheureux démêlés du gouvernement prussien et de l'archevêque de Cologne. Il fut ministre à Berne, puis ambassadeur à Londres en 1841, et y négocia l'établissement d'un évêché protestant à Jérusalem. Il fut l'un des conseillers éclairés de Frédéric-Guillaume IV, et soutint avec beaucoup d'ardeur le parti allemand dans l'affaire des duchés de Slesvig-Holstein. Il n'avait pas interrompu ses travaux d'érudition et de polémique religieuse; il a publié : *Elisabeth Fry aux femmes et aux jeunes filles chrétiennes*, 1843; *la Constitution de l'Eglise de l'avenir*, 1845; *Ignace d'Antioche et son époque*, 1847; *Hippolyte et son époque*, 1851. Il a fourni de nombreux matériaux à la *Description de Rome* du baron Cotta; il a résumé ses recherches archéologiques dans ses *Basiliques de Rome chrétienne*. On lui doit un bel ouvrage : *Du Rôle de l'Egypte dans l'histoire du monde;* et ses *Signes du temps*, ses *Lettres sur la liberté de conscience*, ont eu un grand succès. Il était membre correspondant de l'Institut de France.

Bunyan (John), écrivain et sectaire anglais, né à Elstow, près de Bedford, 1628-1688, chaudronnier, soldat dans l'armée parlementaire en 1645, devint le prédicateur d'une congrégation d'anabaptistes. Convaincu d'avoir tenu des assemblées illicites, il fut retenu prisonnier, de 1660 à 1672, composa divers ouvrages mystiques, surtout le *Voyage du pèlerin* (Pilgrim's progress), qui a eu beaucoup de succès; c'est une allégorie ingénieuse, souvent même poétique, mais bizarre, qui représente l'homme luttant contre le péché et faisant des progrès pénibles vers la perfection chrétienne. Bunyan forma, sous Jacques II, une église de non-conformistes. Ses *Œuvres* sont réunies en 2 vol. in-fol.

Bunzlau, ch.-l. de cercle de la Silésie prussienne, à 35 kil. N. O. de Liegnitz, sur le Bober. Double enceinte de murailles et de fossés. Fabr. de faïence estimée; Napoléon y battit les Prussiens en 1813; 7,000 hab.

Bunzlau (Jung-), ch.-l. de cercle de Bohême (emp. d'Autriche), sur l'Iser, à 50 kil. N. E. de Prague. Anc. château fort. Cotonnades, mousselines; 5,000 hab.

Bunzlau (Alt-), v. à 10 kil. N. E. de Prague, sur l'Elbe, a une église, lieu de pèlerinage.

Buonacorsi, peintre. V. Perino del Vaga.

Buonafede (Appiano), philosophe, né à Comacchio (Italie), 1716-1793, moine célestin, professa la théologie à Naples. Il a publié une *Histoire des écoles philosophiques*, 7 vol. in-8°, et une *Histoire philosophique du suicide*.

Buonamici (Castruccio), historien, né à Lucques, 1710-1761, ecclésiastique, puis soldat, est surtout connu par deux ouvrages, bien écrits en latin et justement estimés : *De rebus ad Velitras gestis*, in-4°, et *De Bello italico Commentarii*, in-4°.

Buonamici (Philippe), son frère, 1705-1780, secrétaire des brefs de Clément XIV, est surtout connu par une histoire des secrétaires des papes, *De claris pontificiarum epistolarum Scriptoribus*. Les œuvres des deux frères forment 4 vol. in-4°.

Buonaparte. V. Napoléon.

Buonarotti. V. Michel-Ange.

Buonarotti (Michel-Angelo), neveu de Michel-Ange, né à Florence, 1568-1646, prit une grande part à la rédaction du *Dictionnaire* de la Crusca, édita les poésies de son oncle et écrivit deux comédies estimées, *la Tancia*, comédie pastorale, et *la Fiera*, divisée en cinq journées de 5 actes chacune.

Buonarotti (Michel), né à Pise, 1761-1837, prétendait descendre de Michel-Ange. D'abord protégé par l'archiduc de Toscane, Léopold, il adopta avec ardeur les principes de la révolution française, publia un journal patriote, reçut de la Convention le titre de citoyen français, et fut chargé de plusieurs missions. Il resta attaché aux hommes de 1793, conspira avec Babœuf, mais ne fut condamné qu'à la déportation. Il fut enfermé à Cherbourg, dans l'île d'Oleron, puis rendu à la liberté, vécut à Genève, en Belgique, en France, comme professeur de musique. Il a écrit la *Conspiration de Babœuf*, 1828.

Buonconsigli (Giovanni), peintre, né à Vicence, vivait au commencement du xv^e s; il fut le plus estimé des artistes vicentins de son temps, et a laissé à Vicence la *Vierge sur un trône, entourée de quatre saints*, un *Mariage de sainte Catherine*, etc.; à Venise, *Saint Thomas d'Aquin*, une *Madone avec plusieurs saints*, etc.

Buonfigli (Benedetto), peintre, né à Pérouse, 1420-1496, tenait encore beaucoup de l'ancien style; ses peintures sont nombreuses à Pérouse; il réussit comme paysagiste. Il a été le maître du Pérugin.

Buontalenti (Bernardo), peintre, sculpteur, archi-

tecte, né à Florence, 1536-1608, fut adopté par le grand-duc, Cosme Ier, se montra digne de ses maîtres, le Bronzino, Salviati, Vasari, Michel-Ange, et prit part à tous les grands travaux exécutés de son temps, en Toscane, palais, églises, galeries, musées, maisons de plaisance, etc.; on cite surtout la villa de *Pratolino*, où il déploya tous ses talents d'ingénieur hydraulique. Il bâtit des forteresses, des ponts, des digues, excella dans les décorations de théâtre, dans l'ordonnance des fêtes publiques et surtout dans la composition des feux d'artifice. Il a formé des élèves distingués.

Bupalus, architecte et sculpteur grec, né à Chio, vivait dans le VIe s. av. J. C.; il exécuta de nombreux travaux pour Smyrne.

Bura, anc. v. de l'Achaïe, au S. d'Hélice, fut renversée par un tremblement de terre et reconstruite.

Burano (*Buræa*), v. de la Vénétie (Italie), à 8 kil. N. E. de Venise, dans les lagunes; 8,000 hab.

Burchard (JEAN), né à Strasbourg, clerc des cérémonies pontificales, évêque de Città-di-Castello, mort en 1505, est connu par son *Journal* ou *Diarium* d'Alexandre VI, publié par Eccard, dans le tome II des *Scriptores medii ævi*.

Burckhardt (JEAN-CHARLES), astronome allemand, né à Leipzig, 1773-1825, a traduit les premiers volumes de la *Mécanique céleste* de Laplace, et a laissé les meilleures *Tables de la Lune* que l'on connaisse.

Burckhardt (JEAN-LOUIS), voyageur célèbre, né à Lausanne, 1784-1817, fut chargé par la Société africaine de Londres d'un voyage de découvertes dans l'Afrique intérieure. Endurci aux privations, familiarisé avec l'arabe, il prit le costume oriental, et, sous le nom de *cheik Ibrahim*, alla étudier aux écoles d'Alep les mœurs et la langue de l'Orient. Il visita la Syrie, l'Egypte, la Nubie jusqu'à Dongolah, 1812; arriva par le désert à la mer Rouge, séjourna à la Mecque, fit un pèlerinage au mont Ararat, prit le titre d'*hadji* et fit l'ascension du Sinaï. Il se préparait à partir pour le Fezzan, quand il mourut au Kaire. Le récit de ses *Voyages* se distingue par la véracité. Il a laissé des *Notes sur les Bédouins et les Wahabites*, et un livre sur les *proverbes arabes*, les *mœurs des Egyptiens modernes*.

Burdett (FRANCIS), membre du parlement anglais, 1770-1844, ami de Fox, fut l'un des principaux chefs du parti libéral, et contribua beaucoup à préparer la réforme parlementaire; mais ennemi acharné de la France et des Français, il fut le provocateur d'une multitude de barbaries commises contre nos infortunés compatriotes, prisonniers de guerre.

Burdigala, v. anc. de Gaule, capit. des Bituriges Vivisci, devint la métropole de l'Aquitaine IIe. Son commerce et ses écoles la rendirent célèbre. Auj. *Bordeaux*.

Burdwan. V. BARDOUAN.

Bure (**De**). V. DEBURE.

Bureau (JEAN), seigneur de Monglat, fils de Jean Bureau de la Rivière, chambellan de Charles V et de Charles VI, créa véritablement l'artillerie française sous Charles VII, rendit les plus grands services dans la guerre contre les Anglais, à Meaux, à Pontoise, en Normandie, en Guyenne, fut nommé maire de Bordeaux et fit construire le fort du Hâ et le Château-Trompette. Il mourut en 1463. Il fut secondé par son frère, *Gaspard*, qui dirigea lui aussi l'artillerie, et mourut en 1470.

Bureaux, mot primitivement synonyme de chambre, et employé dans une foule de circonstances, bureaux du Parlement, de la Chambre des Comptes, des Finances, etc.; bureaux de bienfaisance, des Domaines; bureaux du Sénat, du Corps législatif; bureaux des ministères, des colléges électoraux, etc.

Bureaux d'esprit, nom souvent donné à certains salons des deux derniers siècles, où l'on jugeait de la littérature, du langage et du bon goût, comme l'hôtel de Rambouillet, au XVIIe s.; le salon de Mme du Deffand, au XVIIIe.

Bureau des longitudes, établissement scientifique à l'observatoire de Paris, composé d'astronomes, de géographes, de mathématiciens, pour l'observation des phénomènes atmosphériques et astronomiques. Il rédige un *Annuaire* et la *Connaissance des Temps*; un de ses membres fait un cours public d'astronomie. Il a été fondé par un décret de la Convention du 25 juin 1795.

Bureaux arabes, commissions d'officiers français, créées en Algérie, par ordonnance du 1er janvier 1844, pour administrer les diverses portions du territoire militaire, surveiller les tribus indigènes, et même exercer certaines attributions judiciaires. Supprimés, sept. 1871.

Bureaux de Pusy (JEAN-XAVIER), né à Port-sur-Saône, 1750-1805, ingénieur, député à la Constituante, présida trois fois l'assemblée, y fit d'excellents rapports, servit ensuite sous La Fayette, partagea sa captivité à Olmutz, 1792-97; revint en France, après le 18 brumaire, et fut préfet de l'Allier, du Rhône et de Gênes.

Buret (EUGÈNE), économiste, né à Troyes, 1811-1842, rédacteur du *Courrier français*, est connu par un livre remarquable, *De la misère des classes laborieuses en France et en Angleterre*.

Burette (PIERRE-JEAN), médecin et antiquaire, né à Paris, 1665-1747, membre de l'Académie des Inscriptions, a laissé des *Mémoires* d'une érudition parfaite sur la *gymnastique et la musique chez les anciens*. Ils se trouvent dans le *Recueil de l'Académie*.

Burette (THÉODOSE), professeur d'histoire, né à Paris, 1804-1847, s'est distingué par son enseignement et par ses ouvrages: *Histoire de France*, 1839, 2 vol. in-4°; *Histoire moderne*, 2 vol. in-12; *Histoire de la Révolution française, de l'Empire et de la Restauration*, 4 vol., avec M. Ulysse Ladet, etc.

Burg, v. de la Saxe prussienne, sur l'Ihle, à 20 kil. N. E. de Magdebourg. Fab. de draps; 15,000 hab., la plupart français réfugiés et suisses.

Burg, v. de la province Rhénane (Prusse), à 25 kil. S. E. de Düsseldorf, sur la Wipper; 6,000 hab.

Burg, ch.-l. de l'île de Femern (Danemark); 2,000 hab.

Burgau, anc. margraviat de l'empire d'Allemagne, entre le Danube, le Leck et la Guntz, faisait partie du cercle d'Autriche, quoiqu'il fût enclavé dans la Souabe. Possession de la maison d'Autriche, divisé en 5 districts, avec Guntzbourg, Burgau et Krumbach pour villes principales, il formait une position militaire importante sur le Danube. A la paix de Presbourg, 1805, l'Autriche dut le céder à la Bavière; il forme 5 arrondissements du cercle de Souabe et Neubourg.

Burgdorf. V. BERTHOUD.

Bürger (GEOFFROI-AUGUSTE), poëte allemand, né près de Halberstadt, 1748-1794, libertin et dissipé dans sa jeunesse, victime de passions violentes, mais aussi d'une grande faiblesse de caractère, a été l'un des poëtes les plus populaires de l'Allemagne, malgré les critiques sévères de Schiller. Il a exploité avec bonheur et talent les légendes et les superstitions du peuple, surtout dans ses ballades: *Lénore*, le *Chasseur sauvage*, le *Brave homme*, la *Fille du pasteur de Traubenheim*, sont justement célèbres. Parmi ses chants érotiques, empreints d'une gracieuse mollesse, on distigue l'*Hymne de mon idole;* il y a beaucoup de sensibilité dans ses élégies, odes ou romances, *Fleur de Merveille*, la *Belle que je sais*, l'*Adieu*. Bürger a été poëte populaire, comme il le voulait; il est souvent plein de charmes, mais sans élévation; il n'en restera pas moins au premier rang parmi les poëtes originaux de la fin du XVIIIe s. Ses *Œuvres* ont été réunies en 4 vol., 1796-98.

Burghausen, v. du cercle de Basse-Bavière (Bavière), sur la Salza, à 85 kil. E. de Munich. Forteresse, arsenal. Fab. de draps, chantiers de construction; 2,400 hab.

Burgho, famille d'origine normande, qui vint s'établir en Irlande, au XIIe s., pour la piller, et qui y joua un rôle considérable jusqu'au XIVe s.

Burgho ou **Bourgh** (HUBERT DE). V. HUBERT DU BOURG.

Burgk, village de Saxe, à 7 kil. S. O. de Dresde. Grande exploitation de houille.

Burkmaier (JEAN), peintre et graveur allemand, né à Augsbourg, 1474-1543, élève d'Albert Dürer, l'égala dans la gravure sur bois; ses planches nombreuses sont remarquables par leur perfection. On cite surtout 4 collections curieuses: les *Ancêtres de l'Empereur Maximilien* (77 pièces); le *Roi sage* ou *Narration des actions de Maximilien* (250 pièces); *Triomphe de l'empereur Maximilien* (135 pièces); *Images des saints et des saintes de la famille de Maximilien* (122 pièces). L'ouvrage a été publié en 1799.

Burglen, village du canton d'Uri (Suisse), à 4 kil. E. d'Altdorf. Beaucoup pensent que ce fut la patrie de Guillaume Tell; on y a construit en son honneur une chapelle visitée par de nombreux pèlerins; 1,300 hab.

Burgos (Province ou intendance de), dans la Vieille-Castille (Espagne); elle est située entre celles de Santander et de Vittoria, au N.; d'Alava, de Logrono et de Soria, à l'E.; de Ségovie, au S.; de Valladolid et de Palencia, à l'O. La superficie est de 14,635 kil. carr.; la popul. de 353,500 hab. Le ch.-l. est Burgos; il y a 12 *partidos judiciales*, Aranda-de-Duero, Belorado, Briviesca, Burgos, Lerma, Melgar, Miranda, Roa, Salas-

de-los-Infantes, Sedano, Villadiego, Villarcayo, et 1,214 *pueblos*.

Burgos (*Bravum Burgi*), ch.-l. de l'intendance de Burgos (Espagne) et de la capitainerie générale de la Vieille-Castille, au confl. de l'Arlanzon et de la Vega, par 42° 20′ 28″ lat. N., et 6° 2′ 40″ long. O., à 210 kil. N. de Madrid. Siége d'un archevêché et d'une *audiencia territoriale*. Elle est bâtie sur un pic dont le sommet est occupé par un château fort; elle est grande, mais aux rues tortueuses. On y remarque la magnifique cathédrale gothique du XIIIe s., les abbayes de Miraflores et de las Huelgas, l'hôtel de ville, la grande place, l'arc de triomphe érigé à Fernand Gonzalez, premier comte de Castille. Elle a encore quelques fabriques de drap, de flanelle, de toiles et de laines estimées. C'est un point stratégique important; elle a servi de résidence aux rois de Castille jusqu'à Charles-Quint. Soult et Bessières battirent près de là les Espagnols en 1808; le général Dubreton la défendit courageusement contre Wellington en 1812. Patrie du Cid; 16,000 hab.

Burgoyne (John), général et poëte anglais, fils naturel de lord Bingley, fut, en 1775, nommé gouverneur du Canada. Après un léger succès sur les Américains à Ticondérago, il s'avança sans précaution et fut contraint de mettre bas les armes par la capitulation de Saratoga, 1777. Il revint en Angleterre, fut membre du Parlement, 1781, et composa quelques pièces de vers et quelques comédies sans intérêt.

Burgrave (en allemand *burggraf*, comte du château), nom jadis donné en Allemagne au commandant militaire d'un château ou d'une ville, avec droit de juridiction sur les bourgeois. Quelques-uns rendirent leur pouvoir héréditaire, comme les burgraves de Nuremberg, de la maison de Hohenzollern.

Burgundes. *Burgundi* ou *Burgundiones*, peuple de la Germanie septentrionale, habitaient d'abord le bassin de la Wartha. Chassés par les Gépides au IIIe s., les uns allèrent occuper l'île de Bornholm, les autres envahirent la Gaule, d'où Probus les repoussa. Ils s'établirent alors vers les sources du Mein, puis se rapprochèrent de la Germanie IIe, se convertirent à l'arianisme, au temps de Théodose, enfin envahirent la Gaule en 407, et fondèrent le roy. de Burgundie ou de Bourgogne (V. ce nom). Plus doux que les autres Barbares, ils étaient pour la plupart charpentiers ou forgerons, et de bonne heure ils adoptèrent les mœurs romaines.

Buriates. V. Bouriaites.

Buridan (Jean), docteur scholastique, né à Béthune, vers 1295, mort vers 1360, disciple d'Occam, fut un ardent *nominaliste*, enseigna la philosophie à Paris et fut recteur de l'Université en 1347. Il a laissé de nombreux commentaires sur plusieurs des livres d'Aristote; ils ont été publiés en 7 vol. in-fol. ou in-4°, de 1487 à 1518. Il est bien plus célèbre par les fables ou les traditions qui se sont attachées à son nom; on a souvent parlé de ses liaisons avec Jeanne, femme de Philippe IV; mais elle est morte en 1304, et ces traditions, rappelées par Villon, Gaguin, etc., si elles ont quelques fondements, se rapporteraient plutôt aux trois brus de Philippe le Bel. On lui a attribué sans raison la fondation, dans un exil très-problématique, de l'université de Vienne, qui remonte au siècle précédent. Enfin l'*âne de Buridan* est resté proverbial, et on applique la comparaison à ceux qui, attirés par des motifs opposés, ne savent pas prendre un parti, comme l'âne, donné pour exemple au temps de Buridan, pressé par la faim et par la soif, et se laissant mourir entre une mesure d'avoine et un seau d'eau.

Burigny (Jean Lévesque de). V. Lévesque.

Burkard-Wallis, fabuliste allemand, né à Allendorf, mort vers 1555, chapelain luthérien du landgrave de Hesse, a laissé un recueil de 400 fables et récits pleins de verve, appelé *Esopus*, Francfort, 1548 et 1584.

Burke (Edmond), orateur anglais, né à Dublin, 1728-1797, vint à Londres exercer le métier d'avocat. Il se fit connaître par sa *Réclamation en faveur de la société naturelle*, 1756, parodie des pamphlets irréligieux et du scepticisme de Bolingbroke, et se plaça au premier rang des écrivains anglais par son *Essai sur le sublime et sur le beau*, 1757. Il fonda et rédigea avec succès l'*Annual register*, suivit lord Halifax en Irlande, fut secrétaire du marquis de Rockingham, et devint membre du Parlement, 1765. Il déploya alors l'éloquence la plus véhémente pour défendre les droits de l'Amérique anglaise, plaida aussi la cause des non-conformistes et celle de Wilkes, qu'on voulait expulser de la chambre des Communes. Le marquis de Rockingham, en 1782, le nomma payeur général et membre du conseil; mais, à sa mort, il rentra dans les rangs de l'opposition et fut l'un des principaux adversaires de Pitt. En 1786, il attaqua Warren Hastings pour ses excès dans le gouvernement de l'Inde, prononça plusieurs discours d'une éloquence véhémente et pathétique, et publia plusieurs écrits. En 1788, il voulut empêcher de limiter les pouvoirs donnés au régent pendant la maladie du roi, qu'il traita même d'une manière peu respectueuse. La révolution française trouva dans Burke l'un de ses plus violents adversaires; il n'en vit pas le côté généreux et vraiment libéral; il l'attaqua dans ses discours, dans ses pamphlets, dans ses livres; il rompit ouvertement avec son ami Fox. Les *Réflexions sur la Révolution* (1790), traduites dans toutes les langues, contribuèrent à égarer l'opinion publique en Angleterre et en Europe par les sophismes brillants, passionnés, qu'elles renfermaient. La colère de Burke fut sans bornes, lorsque la république remplaça la monarchie, et, en 1796, il écrivit en traits de feu sa dernière brochure: *Thought on a regicide peace*. On l'a faussement regardé comme l'auteur des *Elucubrations philosophiques* publiées en 1790; il est l'un de ceux auxquels on a attribué avec le plus de vraisemblance les *Lettres de Junius*. Les Anglais l'ont appelé leur *Cicéron;* mais il y a là de l'exagération; son éloquence fut brillante, pleine d'images et de véhémence, mais un peu diffuse, redondante, emphatique; il a plusieurs fois varié dans ses opinions et dans ses doctrines, suivant les circonstances, suivant ses intérêts, au dire de plusieurs, ou plutôt suivant les élans d'une imagination plus passionnée que bien réglée. Ses *Œuvres* ont été réunies en 16 vol., Londres, 1830.

Burlamaqui (Jean-Jacques), publiciste, né à Genève, 1694-1748, d'une famille noble de Lucques, fut professeur de droit naturel et membre du conseil souverain. Son enseignement net et précis fut remarquable; ses ouvrages l'ont rendu plus célèbre. Les principaux sont: *Principes du droit naturel; Eléments de droit naturel; Principes de droit politique*. Il a exposé avec clarté ces principes qui, dérivés de la nature, des besoins et de la destinée de l'homme, se résument en une série de propositions ou axiomes; il a fondé la politique sur la morale et revendiqué la liberté de conscience et la tolérance. Ses ouvrages ont été réédités par Dupin aîné, 1820, 5 vol. in-8°. Les livres de Burlamaqui ont eu beaucoup de succès et ont été adoptés pour l'enseignement en Allemagne et en Angleterre.

Burleigh (lord). V. Cecil.

Burlington, v. du Vermont (Etats-Unis), port sur le lac Champlain, à 60 kil. N. O. de Montpellier. Centre d'un grand réseau de chemins de fer. Université. Commerce actif; 6,500 hab.

Burlington, v. du New-Jersey (Etats-Unis), port sur la Delaware, à 25 kil. N. E. de Philadelphie; 4,500 h.

Burlington, v. de l'Etat d'Iowa (Etats-Unis), sur la rive droite du Mississipi, entrepôt principal de l'Etat; industrie active; grand marché aux porcs des Etats de l'Ouest; c'est un centre de chemins de fer; aussi la popul., qui n'était que de 1,200 hab. en 1840, était-elle évaluée vingt ans plus tard à 15,000 hab.

Burmann (Pierre), savant philologue, né à Utrecht, 1668-1741, professeur à Utrecht et à Leyde, a publié beaucoup d'éditions exactes et érudites d'auteurs latins. On lui doit plusieurs dissertations: *De vectigalibus populi romani*, 1694; *Antiquitatum romanarum brevis descriptio*, 1711. Il a achevé le *Thesaurus Antiquitatum Italiæ* de Grævius. — Ses deux neveux ont été des savants distingués: Jean *Burmann*, 1707-1780, comme professeur de botanique; Pierre *Burmann*, 1714-1778, comme philologue.

Burnes (Alexandre), voyageur anglais, né à Montrose (Ecosse), 1805-1841, servit dans l'armée de Bombay aux Indes; fut chargé par lord Ellenborough d'une mission auprès du roi de Lahore, 1831, et l'année suivante commença son grand voyage à travers l'Asie centrale. Il visita la plus grande partie de l'Iran et du Turkestan; publia en 1834 son *Voyage à Boukhara*, fut couronné par la Société de géographie et obtint le plus légitime succès. Nommé baronnet et lieutenant-colonel, il fut chargé d'une nouvelle mission dans le bassin de l'Indus et dans le Caboul; le récit curieux de son voyage a été publié à Londres, 2 vol. in-8°. Il périt l'un des premiers dans l'insurrection des Afghans du 2 nov. 1841.

Burnet (Gilbert), évêque et historien anglais, né à Edimbourg, 1643-1715, recteur de Salton, professeur de

théologie à Glasgow, quitta l'Angleterre sous Charles II et s'attacha au prince d'Orange, dont il fut le chapelain. Il prit une part considérable à la révolution de 1688, fut nommé évêque de Salisbury et joua un certain rôle à la Chambre des lords. Il a beaucoup écrit, sermons, traités de théologie, essais de morale et de religion, biographies des ducs d'Hamilton, du duc de Rochester, de Mathieu Hale, de l'évêque Bedell, etc. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire de la Réformation de l'Eglise d'Angleterre*, 3 vol. in-fol., trad. en français par Rosemond, 2 vol. in-4° ; *Histoire de mon temps*, 1724-34, 2 vol. in-fol., trad. en français par de la Pillonnière, 3 vol. in-12. On le considère comme un écrivain sagace et sincère, d'un style clair et animé; on lui a cependant reproché son peu d'impartialité à l'égard des catholiques et de Charles II.

Burnet (Thomas), jurisconsulte et théologien, né à Croft, dans le comté d'York, 1635-1715, fut chapelain et secrétaire de Guillaume III. Son principal ouvrage, *Telluris theoria sacra*, 1680, in-4°, traite des révolutions terrestres passées ; il est élégamment écrit, mais pèche par l'exécution.

Burnett (James). V. Monboddo.

Burney (Charles), compositeur et historien anglais, né à Shrewsbury, 1726-1814, fit plusieurs pièces pour le théâtre, mais est surtout connu par ses études sur la musique en France, en Italie, en Allemagne; et par son *Histoire générale de la musique*, 4 vol. in-4°, 1776-1789. — Sa fille, *Francisca d'Arbley*, morte en 1840, s'est fait connaître par de bons romans. Son fils, *Burney* (Jacques), 1749-1821, compagnon de Cook, a laissé : *Hist. chronologique des découvertes dans la mer du Sud*, 5 vol. in-4°; et *Hist. des Boucaniers d'Amérique*, 1816, in-4°.

Burnley, v. du comté de Lancastre (Angleterre), à 35 kil. N. de Manchester, au confl. de la Burn et de la Calder. Fabriques de cotonnades et de lainages, imprimeries sur étoffes, fonderies de fer; aux environs riches mines de houille; 41,000 hab.

Burnouf (Jean-Louis), philologue, né à Urville (Manche), 1775-1844; de bonne heure orphelin, élève du collége d'Harcourt, il eut le prix d'honneur au concours de 1792, et fut forcé cependant d'être commis marchand. En 1808, Guéroult, son ancien professeur, le fit entrer dans l'Université; il fut professeur suppléant au lycée Charlemagne, professeur de rhétorique au lycée Impérial, inspecteur de l'Académie de Paris, maître de conférence à l'Ecole normale et professeur d'éloquence latine au Collége de France. Il a composé deux livres justement populaires dans nos écoles : la *Méthode pour étudier la langue grecque*, 1814, et la *Méthode pour étudier la langue latine*, 1840. Il a donné une bonne édition de Salluste, dans la collection Lemaire; il a traduit plusieurs ouvrages de *Cicéron*, le *Panégyrique de Trajan* par Pline, et surtout les *Œuvres de Tacite ;* ces traductions unissent l'élégance à la fidélité et ont été regardées comme des modèles. Membre de l'Académie des Inscriptions en 1836, il avait été nommé inspecteur général des études en 1830; quand il prit sa retraite, il devint bibliothécaire de l'Université.

Burnouf (Eugène), savant orientaliste, né à Paris, 1801-1852, formé par les leçons de son père *Jean-Louis*, avocat, après une thèse remarquable *de Re judicata*, se sentit entraîné par un goût irrésistible vers l'étude des langues orientales, et se plaça, malgré sa jeunesse, au rang des premiers maîtres. Il publia en 1826 avec Lassen un *Essai sur le pâli ou langue sacrée de la presqu'île au delà du Gange*, et en 1827 des *Observations grammaticales sur quelques passages de l'Essai*. Il fut l'un des fondateurs et devint l'un des secrétaires de la Société Asiatique, fit un cours de grammaire générale à l'Ecole normale, remplaça Chézy au Collége de France, Champollion à l'Institut, Saint-Martin au *Journal des Savants*. Très-versé dans la langue sanscrite, il retrouva par un admirable effort de sagacité l'intelligence du zend, la langue de Zoroastre. Anquetil-Duperron avait traduit le *Zend-Avesta* sur une traduction postérieure faite dans un idiome populaire de l'Inde; mais il avait rapporté de précieux manuscrits de la langue sacrée des anciens Perses. Burnouf, à l'aide du sanscrit, parvint à retrouver le sens du zend, et à publier les résultats inattendus de ses travaux sur le *Vendidad-Sadé*, l'un des livres de Zoroastre; ses *Observations sur la grammaire de M. Bopp*, 1833, et les *Commentaires sur le Yaçna*, l'un des livres liturgiques des Perses, se rattachent à cette partie de son œuvre. Parmi ses travaux sur le Bouddhisme on cite le *Bhâgavata-Purâna* ou Histoire poétique de Krichna, texte sanscrit avec traduction française, 2 vol. in-fol., 1840-44, et l'*Introduction à l'histoire du Bouddhisme*, 1845, 2 vol. in-4°. Il avait traduit du sanscrit le *Lotus de la bonne loi*, avec un commentaire et 21 mémoires relatifs au Bouddhisme, lorsqu'il fut enlevé par une mort prématurée. L'Académie des Inscriptions venait de le nommer son secrétaire perpétuel. Il avait en outre publié un mémoire intéressant sur *deux inscriptions cunéiformes*, en 1836. M. Naudet a lu à l'Académie des Inscriptions une excellente notice sur MM. Burnouf père et fils, en 1854.

Burns (Robert), poëte écossais, né près d'Ayr, 1759-1796, fils d'un paysan, fermier lui-même, fut de bonne heure poëte, fut bien accueilli à Edimbourg par la société lettrée, obtint un emploi de collecteur des douanes; mais ne sut pas régler sa vie, s'abandonna aux caprices de ses passions, à l'ivresse, et finit d'une mort prématurée. Ses compositions poétiques, écrites presque toutes dans le dialecte écossais, sont le plus souvent des chants populaires, des légendes nationales, empreintes d'une profonde sensibilité et d'une naïveté gracieuse. Elles ont été réunies en 4 vol. in-8° et traduites en partie par Léon de Wailly.

Burrhus (Afranius), général romain, préfet du prétoire, contribua à l'élévation de Néron, et chercha à contenir, avec Sénèque, les passions naissantes du jeune empereur. Cependant l'*austère* Burrhus accepta sa part des dépouilles de Britannicus empoisonné, et engagea ses officiers à aller complimenter Néron, après le meurtre d'Agrippine. L'empereur, fatigué de ses représentations, le fit, dit-on, empoisonner, 62.

Burriana, v. de la prov. et à 8 kil. S. de Castellon-de-la-Plaña (Espagne), port près de l'embouchure du Rio Bechi; 8,000 hab.

Burscheid, v. de la prov. du Rhin (Prusse), dans la vallée de la Wipper. De formation récente, elle a une industrie florissante (quincaillerie, draps, casimirs, etc.) et 15,000 hab.

Burschenschaft ou *Compagnonnage*, nom des associations d'étudiants en Allemagne ; elles furent des centres patriotiques contre les Français et Napoléon Ier ; après 1815, elles devinrent des centres d'opinions libérales, et tentèrent de former une vaste association, lors des fêtes de la Wartbourg, pour célébrer l'anniversaire de la naissance de Luther et de la bataille de Leipzig, 1818. Elles furent dès lors prohibées, mais n'ont pas complétement disparu.

Burslem, v. du comté et à 30 kil. N. de Stafford (Angleterre), sur la Trent. Centre principal de l'industrie des poteries, faïences, porcelaines et terres cuites; 16,000 hab.

Burtin (François-Xavier, chevalier de), naturaliste, littérateur, médecin, né à Maëstricht, 1743-1818, fut protégé par Joseph II, et, forcé d'émigrer en Allemagne, vécut à Vienne jusqu'en 1815. Il a composé un très-grand nombre d'ouvrages : *Des Bois fossiles découverts dans les Pays-Bas*, 1781 ; *Oryctographie de Bruxelles*, 1784, in-fol.; *Traité des connaissances théoriques et pratiques nécessaires à tout amateur de tableaux*, 2 vol. in-8°, 1808.

Burton, v. du comté et à 35 kil. E. de Stafford (Angleterre), sur la Trent, qu'on y passe sur un pont de 37 arches, long de 470 mèt., construit dès le temps des Saxons. Brasseries d'ale très-renommées; fabr. de chapeaux et de lainages. Ruines d'une riche abbaye; 7,000 hab.

Burton (Robert), philosophe anglais, né à Lindley, dans le comté de Leicester, 1576-1639, n'a laissé qu'un livre, l'*Anatomie de la mélancolie par Démocrite le Jeune*, 1654, in-4°; c'est un ouvrage curieux, original, souvent réimprimé, et dans lequel on a souvent puisé.

Burton (Henri), théologien anglais, né dans le Yorkshire, 1579-1648, prédicateur de la secte des Indépendants, fut condamné, sous Charles Ier, avec Prynne et Bastwick, à avoir les oreilles coupées et clouées au pilori. Il montra le plus grand courage, et, en 1640, fut ramené à Londres, reçu par le peuple comme un martyr, et doté par le parlement d'une pension de 5,000 livres.

Burtscheid ou **Borcette**, v. de la prov. du Rhin (Prusse), à 2 kil. S. E. d'Aix-la-Chapelle, dont elle est un des faubourgs. Eaux thermales renommées, au milieu de promenades délicieuses. Fabriques de draps et d'aiguilles. Anc. abbaye de Cisterciens supprimée en 1802; 8,000 hab.

Bury, v. du comté de Lancastre (Angleterre), à 12 kil. N. O. de Manchester, sur une éminence entre l'Ir-

well et la Roch. Grand centre d'industrie (draps, flanelles, filatures, fabriques de cotonnades); aux environs riches mines de houille et d'ardoises. Patrie de Robert Peel; 41.000 hab.

Bury-Saint-Edmund's, v. du comté de Suffolk (Angleterre), à 90 kil. N. E. de Londres, sur le Lark. Ruines magnifiques du monastère de Saint-Edmond, tombeau de ce roi, église gothique de Sainte-Marie et de Saint-Jacques. Ecole classique fondée par Edouard VI. Aux environs est le beau château d'*Ichworth*, aux marquis de Bristol; 13,000 hab.

Bury (Richard de), historien, né à Paris, 1730-1794, est plus connu par les critiques de Voltaire, de Grimm, de La Beaumelle, que par ses ouvrages, *Abrégé de l'histoire universelle*, *Histoire de Jules César*, *de Philippe et d'Alexandre*, *Eloge historique de Sully*, *Vie de Henri IV*, *de Louis XIII*, *de saint Louis avec un abrégé de l'Histoire des Croisades*, etc.

Burzet, ch.-l. de canton de l'arrond. de l'Argentière (Ardèche); 2,760 hab.

Bus (César de), né à Cavaillon, 1544-1607; après une jeunesse dissipée, il se fit prêtre, se consacra à l'instruction des enfants et du peuple, et fonda la congrégation de la *Doctrine chrétienne*, à l'Isle (Comtat Venaissin); elle fut approuvée par Clément VII. Il avait aussi institué la *Congrégation des filles de la Doctrine chrétienne*, qui dura jusqu'à la Révolution.

Busaco, village du Beira (Portugal), dans les montagnes de ce nom, à 30 kil. N. de Coïmbre. Combat de Masséna contre Wellington, 15 sept. 1810.

Busbecq (Augier-Ghislain de), diplomate et écrivain, né à Comines (Flandre), 1522-1592, fut ambassadeur de l'empereur Ferdinand Ier en Turquie, de Rodolphe II en France. Il avait élevé les fils de Maximilien II. On a de lui une *Relation de son ambassade en Turquie*, sous forme de lettres latines, publiées en 1582 et 1589; il y analyse avec une intelligence remarquable les éléments de force et de faiblesse de l'empire ottoman. Ses *Lettres* écrites de France à Rodolphe sont encore plus importantes pour notre histoire du XVIe siècle. Il avait fait en Turquie une collection d'inscriptions grecques; on lui doit le fameux monument d'Ancyre. Il a introduit en Occident le marronnier d'Inde, le lilas, etc.

Busca, v. de la prov. et à 15 kil. N. O. de Coni (Italie). Exploit. d'albâtre; 9,700 hab.

Busch (Jean-George), historien et économiste allemand, né près de Lünebourg, 1728-1800, dirigea longtemps une académie ou école de commerce à Hambourg, et écrivit de nombreux ouvrages sur le commerce, l'économie politique, les monnaies, etc.

Buschetto, architecte du XIe s., est célèbre par la construction de la magnifique cathédrale de Pise, commencée en 1063.

Büsching (Antoine-Frédéric), géographe allemand, né à Stadthagen (Schaumbourg-Lippe), 1724-1773, professeur à Gœttingue, à Saint-Pétersbourg, à Berlin, est connu par ses travaux géographiques. *La description de la Terre*, Hambourg, 1754-92, 11 vol. in-8°, est le premier ouvrage complet et scientifique sur la géographie; il a eu de nombreuses éditions, et a été traduit en français. Le *Magasin d'histoire et de géographie* comprend 25 vol. in-8°; il a aussi laissé : *Pièces pour servir à l'histoire des personnages célèbres*, 6 vol. in-8°.

Büsching (Jean-Gustave-Théophile), fils du précédent, né à Berlin, 1783-1829, professeur érudit de Breslau, a publié une traduction des *Nibelungen*, en allemand moderne, et une foule de chants populaires, de contes, poésies, noëls, farces, etc., du moyen âge; *Art, science et genre de vie de l'Allemand au moyen âge*, 4 vol. in-8°; l'*Age et les mœurs de la chevalerie*, 2 vol. in-8°.

Busenbaum (Hermann), jésuite allemand, né dans la Westphalie, 1600-1668, recteur de colléges de son ordre à Hildesheim et à Munster, a publié un abrégé de théologie, extrait de divers auteurs, sous le titre de : *Medulla theologiæ moralis;* la première édition, Munster, 1645, est in-12; on en a fait plus de 50 éditions; plusieurs forment 2 vol. in-fol., et même 3 vol. avec les commentaires. Après l'attentat de Damiens, on voulut y découvrir une théorie du meurtre et même du régicide. L'ouvrage fut condamné par les parlements de Paris et de Toulouse.

Bushir. V. Bender-Boucher ou Abouscher.

Busiris (*Abousyr*), v. anc. de la Basse-Egypte, ch.-l. du nome Busirite, sur la branche Athribitique du Nil, célèbre par le temple et les fêtes d'Isis.

Busiris, personnage mythologique dans lequel Strabon ne voyait déjà que la personnification de deux villes d'Egypte ou du peuple égyptien lui-même, longtemps connu pour son inhospitalité. Les Grecs disaient que Busiris, roi d'Egypte, fils de Neptune et d'Anippe ou de Libye, régna sur Thèbes et l'agrandit; pour faire cesser une famine ou une peste, il aurait immolé des victimes humaines, mais aurait été tué par Hercule. Suivant d'autres, Busiris régnait en Espagne et tuait tous les étrangers; il enleva les Atlantides, et Hercule, ami d'Atlas, l'aurait tué. Quelques-uns le confondent avec Osiris, dieu infernal, roi des ombres.

Buskeruds, préfecture ou bailliage de Norvége, entre celles de Christians au N., de Bergenhuus du Nord à l'O., de Bradsberg au S., de Jarlsberg et Laurvig et d'Aggershuus à l'E.; la popul. est de 90,000 hab.; les v. princ. sont Drammen et Kongsberg.

Busleyden (Jérôme), né dans le Luxembourg, 1470-1517, fut pourvu d'un grand nombre de bénéfices ecclésiastiques et employé par Maximilien Ier dans beaucoup de négociations. Il a légué des sommes considérables pour fonder, à Louvain, un collége qui prit son nom et que l'on a encore nommé *Collegium trilingue*, parce qu'on y enseignait le latin, le grec et l'hébreu.

Bussang, bourg de l'arrond. et à 30 kil. S. E. de Remiremont (Vosges), près de la source principale de la Moselle et du col de Bussang. Eaux minérales qu'on expédie en bouteilles par toute la France. Les environs sont très-pittoresques; 2,115 hab.

Bussento (*Buxentius*), affl. du Crati, riv. de l'Italie mérid., finit à Cosenza, où mourut Alaric.

Busset, bourg de l'arrond. et à 28 kil. S. O. de la Palisse (Allier). Anc. seigneurie qui donna son nom à une branche bâtarde de la maison de Bourbon; 1,700 hab.

Busseto (*Buxetum*), v. de la prov. et à 25 kil. N. O. de Parme (Italie). Victoire de Sylla sur Carbon; 3,000 hab.

Bussolengo, v. de la Vénétie (Italie), au N. O. de Vérone. Victoire de Schérer sur les Autrichiens en 1799; 3,000 hab.

Bussone (François). V. Carmagnole.

Bussy-le-Grand, village à 20 kil. N. E. de Semur (Côte-d'Or). Château de Bussy-Rabutin. Patrie de Junot.

Bussy d'Amboise (Louis de Clermont de), gentilhomme français, se signala dans les massacres de la Saint-Barthélemy, et en profita pour tuer un de ses parents avec lequel il était en procès. Le duc d'Anjou lui fit donner le gouvernement d'Angers; il se rendit odieux par ses violences, et fut assassiné par le comte de Montsoreau, dont il avait voulu séduire la femme.

Bussy le Clerc (Jean), d'abord maître d'armes, puis procureur au Parlement, fut l'un des chefs des Seize pendant la Ligue. Après la journée des Barricades, le duc de Guise le nomma gouverneur de la Bastille. C'est lui qui arrêta et conduisit à la Bastille Achille de Harlay et les membres royalistes du Parlement. En 1591, il fut l'un des principaux auteurs du meurtre de Brisson, de Larcher et de Tardif. Lorsque Mayenne délivra Paris de la tyrannie des Seize, Bussy n'obtint la vie qu'en rendant la Bastille. Il se retira à Bruxelles, et mourut 40 ans plus tard dans l'indigence.

Bussy-Rabutin (Roger, comte de), né à Epiry (Nivernais), 1618-1693, fit ses premières armes à 12 ans, se distingua par son courage, et parvint au grade de lieutenant général. Caustique et fanfaron, il se mit en guerre ouverte avec Turenne, et fut forcé de quitter l'armée. Il chansonna les amours de Louis XIV et de mademoiselle de La Vallière; il fut enfermé à la Bastille pendant un an, et fut exilé seize ans dans ses terres, 1665. Il venait d'être reçu de l'Académie française. Malgré ses adulations, il ne put reprendre de crédit et vécut en Bourgogne dans la culture des lettres. Il y composa ses *Mémoires*, d'un style vif et léger, et des *Lettres*, évidemment écrites pour le public, et qu'il croyait bien supérieures à celles de madame de Sévigné, sa cousine. M. Lud. Lalanne en a donné une édition complète, 6 vol. in-12, 1858-60. Son ouvrage le plus célèbre, celui qui servit de prétexte à sa disgrâce, est son *Histoire amoureuse des Gaules*, imitation de la satire de Pétrone, espèce de chronique scandaleuse où il décrit avec une malignité spirituelle les mœurs de la cour pendant la jeunesse de Louis XIV; elle a été souvent réimprimée. Il écrivit aussi une *Histoire abrégée de Louis le Grand*, panégyrique plein de basses flatteries. — Il eut un fils qui devint évêque de Luçon, fut de

l'Académie française sans avoir écrit, et mérita le surnom de : *Dieu de la bonne compagnie*. Il eut aussi une fille, *Louise-Françoise*, mariée en secondes noces à Henri de la Rivière; après la mort de celle-ci, 1716, son mari, par scrupule de conscience, brûla toutes ses lettres. On a d'elle la *Vie de saint François de Sales* et celle de *Madame de Chantal*.

Bussy-Castelnau (CHARLES-JOSEPH **Patissier,** marquis DE), général français, né près de Soissons, 1718-1786, fut un des principaux lieutenants de Dupleix dans l'Inde, se distingua par son courage et son intelligence de l'état du pays, fit lever aux Anglais le siége de Pondichéry, 1748, et devint maréchal de camp en 1765. Il fut fait prisonnier par les Anglais et revint en France pour se défendre contre Lally, qui incriminait sa conduite. Plus tard, lieutenant général et commandant des forces de terre et de mer au delà du Cap de Bonne-Espérance, il seconda habilement les opérations du bailli de Suffren.

Busta Gallorum (Auj. Bastia), v. anc. de l'Ombrie, à 15 kil. N. E. de Pérouse. Totila, roi des Ostrogoths, y fut vaincu et tué par Narsès, en 552.

Busto-Arsizio, v. de la prov. et à 30 kil. N. O. de Milan (Italie). Tissus de coton; 12,000 hab.

Bute, l'une des Hébrides, dans le golfe de Clyde, à l'O. de l'Ecosse, a 25 kil. de long sur 8 de large et 9,500 hab. Le climat est doux et humide; le sol est rocailleux au N., fertile en pâturages au S. La plus grande partie des terres appartient au marquis de Bute. L'île renferme quelques antiquités; le ch.-l. est Rothsay. — Elle forme le *comté de Bute*, avec les îles d'Arran, Cumbray, Pladda, Inchmarnoch; la popul. est d'environ 16,000 hab.

Bute (JOHN **Stuart,** comte de), ministre anglais, né en Ecosse, 1713-1792, fut élu pair d'Ecosse en 1737 et envoyé au parlement anglais. Il offrit ses services au gouvernement contre le prétendant, Charles-Edouard, plut au prince et à la princesse de Galles, qui lui abandonnèrent l'éducation de leur fils, depuis George III. A l'avénement de ce prince, 1760, Bute entra au conseil, se mit à la tête du parti tory, devint premier ministre, et signa la paix de 1763, malgré la plus vive opposition. Les pamphlets reparurent; le peuple murmurait contre les impôts et contre la faveur d'un Ecossais. Bute donna brusquement sa démission; mais on crut qu'il exerçait toujours une influence décisive sur les conseils du roi. Il vécut dans son château de Letton (Berkshire), s'occupant surtout de botanique: il fit tirer à 16 exemplaires seulement ses *Tables de botanique*, 9 vol. in-4°; Buffon, qui reçut l'un de ces exemplaires, en fit don à la Bibliothèque royale.

Buthrotum (*Butrinto*), v. anc. de la Thesprotie (Epire), presque en face de Corcyre.

Buticus lacus (auj. lac de Bourlos), dans la Basse-Egypte, près de la ville de Butopolis.

Butkens (CHRISTOPHE), né à Anvers, mort en 1650, moine de l'ordre de Cîteaux, a écrit deux ouvrages importants pour l'histoire de la Belgique: *Trophées tant sacrés que profanes du duché de Brabant*, la Haye, 1724-26, 4 vol. in-fol.; *Annales généalogiques de la maison de Linden*, Anvers, in-fol.

Butler (ALBAN), théologien catholique anglais, 1710-1773, fut professeur de philosophie et de théologie au collége anglais de Douai, puis dirigea le collége de Saint-Omer. Il a écrit la *Vie des saints*, ouvrage anglais très-estimé, 5 vol. in-4°; depuis considérablement augmenté et traduit par les abbés Godescard et Marie, 1784, 12 vol. in-8°; 1836, 14 vol.

Butler (CHARLES), savant anglais, neveu du précédent, né à Londres, 1750-1832, catholique comme lui, jurisconsulte distingué et publiciste, a continué la *Vie des saints* de son oncle, écrit des biographies de Bossuet, Fénelon, l'abbé de Rancé, A. Kempis, des chanceliers l'Hôpital et d'Aguesseau, etc. Ses livres les plus remarquables sont: *Horæ Biblicæ*, 1799, in-8°, étude sur la Bible et sur les traditions religieuses des différents peuples; *Horæ juridicæ*, 1804, in-8°, étude sur la chronologie et l'histoire littéraire des principaux codes et documents originaux sur les lois grecques, romaines, féodales et sur le droit canon; *Notes to Coke upon Littleton*, 1787, in-fol., continuation du travail d'Hargueve, remarquable effort pour rendre claires et simples les règles compliquées sur lesquelles repose la propriété en Angleterre; ce livre, toujours réimprimé, est entre les mains de tous les hommes de loi.

Butler (SAMUEL), poëte anglais, né à Strensham (Worcestershire), 1612-1680, fut attaché à la maison de la duchesse de Kent, puis à celle de Samuel Luke, zélé partisan de Cromwell. Après la Restauration, il publia son poëme burlesque et satirique d'*Hudibras*, dirigé contre les puritains et les indépendants, 1663. C'est une imitation spirituelle de Don Quichotte; mais le poëme manque d'action. Il fut très-populaire; Charles II n'en laissa pas moins l'auteur vieillir dans la misère. Le poëme d'Hudibras, publié en trois parties différentes, n'est pas achevé. Il a été traduit en vers français par Towneley, 1757. Butler a encore composé des satires, comme l'*Eléphant dans la lune*, poëme dirigé contre les bévues des membres de la Société royale de Londres. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées en 1744, 1793, 1819, 1855.

Butos ou **Butopolis,** anc. ville de la Basse-Egypte, donnait son nom à un nome et à un lac (*Buticus lacus*). Elle était consacrée à la déesse Bouto.

Butret (Baron DE), horticulteur français, mort à Strasbourg, 1805, se dévoua avec un zèle généreux aux progrès de l'agriculture et au bonheur des paysans. Son livre de la *Taille raisonnée des arbres fruitiers*, Paris, 1794, in-8°, a eu de très-nombreuses éditions.

Butrinto (*Buthrotum*), v. forte de l'Albanie méridionale (Turquie), en face de Corfou, sur une plage basse et marécageuse. Evêché grec. Prise par les Français en 1797, et par les Russes en 1799; 2,000 hab.

Buttafuoco (MATTHIEU), né à Vescovato (Corse), 1730-1800, devint maréchal de camp dans les armées françaises; il est surtout connu par ses négociations politiques. Il fut l'un des principaux agents de Choiseul, pour amener la réunion de la Corse à la France, 1768. Il fut député de la noblesse aux Etats-généraux et défendit le parti de l'ancien régime. Il se déclara pour l'Angleterre et fit oublier ses anciens services.

Butteri (GIOVANNI-MARIA), peintre, né à Florence, 1540-1606, élève d'Angelo Bronzino, a laissé de nombreux ouvrages à Florence; on cite surtout son grand tableau de *Jésus-Christ avec le Centurion*, à l'église del Carmine.

Buttmann (PHILIPPE-CHARLES), philologue allemand, né à Francfort-sur-le-Mein, 1764-1829, conservateur de la Bibliothèque royale de Berlin, professeur du prince royal de Prusse, rédacteur de la *Gazette de Spener*, est surtout connu par sa *Grammaire grecque;* elle parut sous trois formes différentes; *Abrégé de la Grammaire grecque*, 1792, in-8°; *Grammaire grecque à l'usage des classes supérieures*, et *Grammaire grecque développée*. Les deux premiers ouvrages ont eu de nombreuses éditions et sont encore en usage, avec la *Grammaire* de Matthiæ. On lui doit encore une édition de Quintilien; la *Géographie ancienne des Orientaux*, 1803, in-8°; le *Lexilogus* ou *Matériaux pour l'explication des mots grecs, principalement dans l'étude d'Homère et d'Hésiode*, 1818; le *Mythologus*, recueil de dissertations sur les traditions de l'antiquité, 2 vol. in-8°, 1829.

Button (THOMAS), navigateur anglais, fut chargé par Jacques I[er] de poursuivre au N. de l'Amérique les découvertes d'Hudson. En 1612, avec deux bâtiments, il découvrit les terres qu'il nomma *Nouvelle-Galles*, Carey's-Swans-Nest, la rivière Nelson, la baie de Button, les caps Pembroke et Southampton, les îles Mansfield. Il acquit la conviction qu'il y avait un passage vers le nord-ouest. Purchas a donné un extrait de son *Journal*.

Buttura (ANTOINE), littérateur italien, né à Malcesine, sur le lac de Garde, 1771-1832, publia quelques poésies et un roman, fut le chef du parti français à Vérone, vint en France après 1797, fut professeur, employé aux affaires étrangères. Il avait été naturalisé français. On lui doit: *Dictionnaire italien-français et français-italien*, *Tableau de la littérature italienne*, et *Bibliothèque poétique* en 30 vol. in-32, etc. — BUTTURA (Eugène-Ferdinand), son fils, né à Paris, 1812-1852, eut le grand prix de paysage en 1837, et depuis lors a exposé plusieurs toiles estimées.

Butzow, v. du grand-duché de Mecklembourg-Schwerin, à 25 kil. S. O. de Rostock. Université de 1760 à 1788. Industrie active; 4,000 hab., la plupart descendants de français réfugiés.

Buxar ou **Bagsar,** v. fortifiée de l'Hindoustan, dans la prov. de Bahar, sur la rive droite du Gange, à 95 kil. N. E. de Bénarès. Célèbre victoire d'Hector Munro, en 1764, sur les Indiens.

Buxentum ou **Pyxus** (*Policastro*), v. anc. de la Lucanie (Italie), fondée par des Messéniens de Sicile, vers l'embouchure du *Buxentius*, dans le lit duquel Alaric fut enterré.

Buxhowden ou **Buxhœden** (FRÉDÉRIC-GUILLAUME,

comte de), général russe, né en Livonie, 1750-1811, protégé par le comte Orloff, devint général en 1789, se distingua dans la guerre de 1790 contre les Suédois, dans la guerre de Pologne, en 1792 et 1794, administra le royaume avec modération, fut gouverneur de Saint-Pétersbourg, puis disgracié, et rappelé à l'avénement d'Alexandre Ier. Il commandait la gauche des Russes à Austerlitz; il s'empara de la Finlande en 1808, et s'avança jusqu'à la Tornea.

Buxtehude, v. du Hanovre (Prusse), à 18 kil. S. E. de Stade, sur l'Elbe, fut importante par son commerce jusqu'au XVIIe s.; elle a encore quelque industrie et fait commerce de chevaux, bestiaux, etc.; 2.500 hab.

Buxton, bourg du comté et à 45 kil. N. O. de Derby (Angleterre), célèbre par ses sources thermales très-fréquentées, par ses vestiges de bains romains, par ses environs pittoresques (sources, carrières de pierres à chaux, grotte à stalactites, etc.).

Buxton (Thomas-Fowell), philanthrope anglais, né dans le Devonshire, 1786-1845, entra au Parlement en 1818, y siégea pendant 20 ans et y acquit une juste considération. Il soutint la motion de Mackintosch sur la réforme des lois criminelles, s'occupa constamment d'améliorer le sort des prisonniers; s'éleva contre le préjugé barbare qui forçait les femmes de l'Inde à se brûler sur le corps de leurs maris, consacra tous ses efforts à l'abolition de la traite et de l'esclavage des noirs, fut le digne successeur de Wilberforce, malgré les calomnies qui le poursuivirent; forma une nouvelle société de civilisation pour les populations africaines, et patrona la fameuse expédition qui devait remonter le Niger en 1841, et qui échoua à cause du climat insalubre. Buxton, créé baronnet par le gouvernement, écrivit à son invitation un ouvrage, remarquable par les faits, *The Slave Trade and his remedy*, 1839-40, qui a été traduit par M. Pacaud.

Buxtorf (Jean), hébraïsant allemand, né à Camen (Westphalie), 1564-1629, fut professeur d'hébreu à Bâle pendant 38 ans. Il eut surtout l'intelligence des livres rabbiniques, et il a laissé d'excellents ouvrages : *Synagoga judaïca*, sur les cérémonies juives, en allemand et en latin; *Institutio epistolaris hebraïca; Epitome radicum hebraïcarum et chaldaïcarum; Lexicon hebraïcum et chaldaïcum; Thesaurus grammaticus linguæ hebrææ; Grammaticæ chaldaïcæ et syriacæ; Biblia hebræa rabbinica*, 4 vol. in-fol.; *Concordantiæ Bibliorum hebraïcæ; Lexicon chaldaïcum, thalmudicum et rabbinicum*, dictionnaire très-estimé, 1639, etc. — Son fils, Buxtorf (Jean), 1599-1664, son successeur dans la chaire d'hébreu, a corrigé et terminé plusieurs des ouvrages de son père, et publié des dissertations très-savantes; il défendit, comme lui, l'antiquité des points-voyelles du texte de la Bible, qu'ils attribuaient à Esdras, contre Louis Cappel, qui écrivit plusieurs dissertations pour prouver qu'ils étaient plus récents.

Buy de Mornas (Claude), géographe français, né à Lyon, mort en 1783, a publié des ouvrages élémentaires de géographie qui eurent du succès, et surtout un *Atlas méthodique et élémentaire de géographie et d'histoire*, 1761-1770, 4 vol. in-fol.

Buzançais, ch.-lieu de canton de l'arrond. et à 22 kil. N. O. de Châteauroux (Indre), sur l'Indre. Grand commerce de laines; aux environs, manufactures importantes. Anc. seigneurie; 4.986 hab.

Buzot (François-Nicolas-Léonard), né à Évreux, 1760-1793, avocat, fut député aux États-généraux, se déclara contre les ordres privilégiés, et plus d'une fois développa ses principes républicains. Après la fuite de Louis XVI, il demanda la convocation d'une convention nationale, devant laquelle la conduite du roi serait jugée. Il refusa la vice-présidence du tribunal criminel de Paris, fut nommé par ses concitoyens président du tribunal criminel de l'Eure, puis député à la Convention. Ami de Mme Roland, aimé par elle, il fut l'un des chefs convaincus de la Gironde; il attaqua courageusement les crimes de septembre, la domination tyrannique du parti montagnard et de la commune de Paris. Il vota la mort de Louis XVI, mais avec appel au peuple, et il demanda vainement un sursis; on ne l'appela plus que le *roi Buzot*. Il fut proscrit au 31 mai, comme royaliste, comme fédéraliste, tenta de résister aux proscriptions dans le Calvados, et se réfugia à Quimper. Ses biens avaient été confisqués, ses papiers brûlés, ses meubles pillés; un décret ordonna que sur les ruines de sa maison rasée on élevât un poteau, avec ces mots : « Ici fut la demeure de l'infâme Buzot. » Il suivit ses amis dans la Gironde, se cacha avec eux dans un souterrain près de Saint-Émilion; et, traqué dans ce dernier asile, il s'empoisonna probablement avec Pétion. On retrouva leurs corps à moitié dévorés par les loups. On a de lui des *Mémoires sur la Révolution française*, édités par Guadet en 1823. *Voir* M. Dauban, *Pétion, Buzot, Barbaroux*, 1866.

Byam-Martin, canal au milieu des terres arctiques de l'Amérique du N.; à l'entrée se trouve une île du même nom.

Byblos (auj. Djebaïl), v. de l'anc. Phénicie, port près de l'embouchure de l'Adonis, célèbre par les fêtes d'Adonis ou Thammuz. Salomon employa ses habiles ouvriers à la construction du Temple. Patrie d'Hérennius Philon.

Byblos, anc. v. de la Basse-Egypte, entre les branches Atarbéchique et Thermutiaque du Nil; célèbre par le siége qu'y soutinrent les Athéniens, en 456 av. J. C.

Byng (George, vicomte Torrington), amiral anglais, né dans le comté de Kent, 1663-1733, marin à 15 ans, prit une part active à la défection de la flotte de Jacques II, en 1688, fut contre-amiral en 1703, commanda l'escadre qui prit Gibraltar, 1704; puis, nommé vice-amiral, 1706, il remplit honorablement plusieurs missions importantes. George Ier lui donna le titre de baronnet; il détruisit presque entièrement la flotte espagnole à la hauteur du cap Passaro, 11 sept. 1718. Il fut récompensé par les places de trésorier de la marine, de lord de l'amirauté, par la pairie et l'ordre du Bain.

Byng (John), 4e fils du précédent, 1704-1757, de bonne heure amiral, reçut, en 1756, le commandement de la flotte destinée à protéger Minorque contre les Français; le ministère avait perdu un temps précieux. Byng arriva lorsque déjà les ennemis assiégeaient le fort Saint-Philippe; il livra bataille à l'amiral de la Galissonnière et fut vaincu, le 20 mai. Cette nouvelle excita en Angleterre une exaspération générale; Byng fut traduit devant un conseil de guerre; il fut reconnu non coupable de lâcheté et de trahison, mais, convaincu de n'avoir pas fait tout ce qui dépendait de lui pour détruire la flotte française, il fut condamné à mort. Pitt recula devant l'effervescence populaire, et Byng fut fusillé le 14 mars 1757.

Byrchanis. V. Borkum.

Byron (John), navigateur et amiral anglais, né dans le comté de Nottingham, 1723-1786, fit un premier voyage avec l'amiral Anson en 1742, fit naufrage près des îles Chiloë, et fut livré par les Patagons aux Espagnols du Chili. Il s'échappa en 1744. Il se distingua pendant la guerre de Sept Ans contre la France. De 1764 à 1766, il exécuta avec deux navires qu'il commandait un second voyage, explora les côtes de Patagonie, des îles Falkland, de la Terre de Feu, traversa le détroit de Magellan et découvrit, dans le Grand Océan, les *îles du Désappointement*, l'*archipel du roi George*, l'*île de Byron* dans les Mulgraves. C'était le premier voyage de circumnavigation dans un but purement scientifique. La relation de son premier voyage, publiée en 1748, a été traduite par Cantwell; celle du second, écrite par un de ses officiers, publiée en 1766, a été traduite par Suard, 1767.

Byron (George-Noel Gordon, lord), poëte anglais, né à Douvres, 1788-1824, petit-fils du précédent, remontait par son père aux conquérants normands, et par sa mère à Jacques Ier, roi d'Ecosse. Pauvre par suite des désordres paternels, le pied légèrement tordu par un accident arrivé lors de sa naissance, Byron passa tristement ses premières années à Aberdeen. En 1795, la mort de son grand-oncle, lord Byron, lui donna tout à la fois la fortune et la pairie. Il vécut jusqu'en 1801 dans les montagnes de l'Ecosse, fut envoyé à l'école d'Harrow, déjà passionné et mélancolique dans ses amitiés et dans ses amours précoces. En 1805, à l'université de Cambridge, il se distingua par les excentricités de la vie la plus désordonnée, se faisant déjà gloire de ses excès et de son scepticisme. Son premier recueil de poésie, *les Heures de loisir*, 1807, fut vivement critiqué par la *Revue d'Edimbourg;* blessé au vif, il répondit, en 1809, par sa fameuse satire des *Bardes anglais et Critiques écossais*. Après avoir paru à la Chambre des lords, il quitta l'Angleterre pour visiter le Portugal, l'Espagne, l'Albanie et le fameux Ali-Pacha, la Grèce, Smyrne et la Turquie. Il rapporta de ce voyage les deux premiers chants de *Childe-Harold*, ce poëme singulier, personnel, mélancolique et sceptique, qui recouvrait d'un voile transparent ses propres aventures, ses fautes et ses malheurs. Dès le premier jour il avait atteint la célébrité. En 1813 et 1814 parurent successivement *le Giaour*,

la Fiancée d'Abydos, *le Corsaire*, *Lara*, qui ajoutèrent à sa renommée, mais déchaînèrent l'envie. En 1815, il épousa miss Milbank; mais, après la naissance d'une fille, après une année de mariage, l'épouse délaissée le quitta pour toujours; et l'opinion publique, peut-être juste, mais assurément bien emportée dans ses colères, se déchaîna avec tant de furie contre Byron, qu'il s'exila pour un voyage sans retour. Après avoir publié le *Siége de Corinthe*, *Parisina* et les *Adieux à sa femme*, il s'embarqua pour les Pays-Bas au printemps de 1816. La vue du champ de bataille de Waterloo lui inspira une de ses plus belles odes. Sur les bords du lac de Genève, Mme de Staël chercha vainement à le rapprocher de sa femme, et l'amitié du spinosiste Shelley redoubla son scepticisme; il termina son 3e chant de *Childe-Harold* et composa *le Prisonnier de Chillon*. Il vint ensuite habiter l'Italie, allant de Milan à Venise, à Rome, où il termina le 4e chant de *Childe-Harold*; à Ferrare, où il écrivit ses *Lamentations*, pour revenir à Venise partager son temps entre l'étude, le travail de la composition, la vie excentrique, déréglée, les voluptés faciles et les passions ardentes. C'est là qu'il écrivit *Manfred*, *Beppo*, *Mazeppa*, *Marino Faliero*, *les Foscari*, *Ciel et Terre*, et qu'il commençait *Don Juan*, cette épopée qu'on regarde comme son chef-d'œuvre, sérieuse et bouffonne, sceptique et sentimentale, cynique et parfois pleine d'élévation. En 1820, il s'associa aux projets d'émancipation de l'Italie; la tentative des *Carbonari* fut comprimée; il acheva ses drames, *Sardanapale*, *Caïn*, etc.; eut l'idée de fonder à Pise un journal périodique, s'établit près de Gênes, et songea dès lors à se dévouer tout entier à la cause hellénique. Il partit de Gênes avec quelques amis, 1823, trouva en Grèce la discorde, l'anarchie, la misère; travailla, sans illusion, mais avec courage et bon sens au salut du peuple, qui l'accueillait comme un sauveur, se jeta dans Missolonghi, prodiguant sa fortune, son intelligence et sa vie; il fut pris par la fièvre et mourut le 19 avril 1824. Lord Byron, qui sera diversement apprécié, suivant les âges et suivant les pays, n'en restera pas moins l'un des poëtes les plus remarquables de son temps par son imagination souvent déréglée, mais puissante, par son style précis et animé, par sa verve satirique et mélancolique; mais on lui a reproché avec raison sa personnalité, son égoïsme d'écrivain, qui engendre la monotonie; la variété lui manque; on lui a également reproché son scepticisme moqueur ou satirique, son admiration malsaine pour le mal et même pour le crime. Son influence a été grande sans doute, mais pernicieuse, et elle n'a pas été durable. Il y a eu de nombreuses éditions de ses œuvres; citons celles de Londres, 1833, 17 vol. in-18, avec sa vie par Thomas Moore, et de Paris, 1832, 4 vol. in-8°. On estime les traductions de A. Pichot, de Paulin Pâris et de Benjamin Laroche. *V.* la belle notice de M. Villemain. (*Biog. universelle.*)

Byrsa. V. Carthage.

Bytown, v. du Haut-Canada, fondée en 1826, bien située au débouché du canal Rideau dans l'Ottawa, près des belles chutes de *la Chaudière*, sur lesquelles on a jeté un pont magnifique; porte, depuis 1858, le nom d'Ottawa. V. *Ottawa*.

Byzacène, contrée de l'Afrique proprement dite des anciens (auj. Sud du pays de Tunis), entre la Zeugitane et la petite Syrte; elle était peu fertile. Dioclétien fit une province particulière de la Byzacène. Les villes princ. étaient: Adrumète, Zama, Thapsus, Thala, Capsa et *Byzacium*, auj. *Beghni*, qui a donné son nom au pays.

Byzance ou **Byzantium,** v. de la Thrace, sur la Propontide, à l'entrée du Bosphore de Thrace, fut peut-être fondée en 658 av. J. C., par Byzas de Mégare; fut prise par Darius Ier, par Xerxès, appartint aux Spartiates, puis aux Athéniens, se rendit indépendante en 358, résista à Philippe de Macédoine; et, devenue puissance maritime, s'allia aux Romains. Elle fut réunie à l'Empire, avec la Thrace, sous Claude; fut ruinée par Septime Sévère, 196 ap. J. C., relevée par Caracalla, et devint *Constantinople* sous Constantin. V. *Constantinople.*

Byzantin (empire). V. Orient (empire d').

Byzantin (style). On désigne sous ce nom la forme nouvelle que prit l'art dans l'empire d'Orient, au moment où les Barbares détruisaient l'empire d'Occident. Les artistes furent plus ou moins inspirés par la religion chrétienne. Dans la construction des églises, les architectes, surtout depuis que Justinien eut fait élever la magnifique église de Sainte-Sophie, multiplièrent les dômes autour de la coupole centrale; la sculpture et la peinture furent en décadence; les empereurs et les grands personnages, s'inquiétant peu de la beauté de la forme ou de la ressemblance, voulaient des statues d'or ou d'argent, avec une excessive prodigalité d'ornements; la mosaïque à fond d'or tendit à remplacer la peinture dans la décoration des palais et des églises. On arrêta, par système religieux, par une espèce d'étiquette formaliste, des types traditionnels pour la représentation du Christ, de la Vierge et des Saints. Cependant les artistes byzantins conservaient certaines traditions de l'art, et, au temps des Croisades, ils exercèrent une heureuse influence sur les artistes de l'Occident. Les églises de Saint-Vital à Ravenne, de Saint-Marc à Venise, de Saint-Front à Périgueux, sont de beaux types du style byzantin.

Byzantine (La), *Corpus scriptorum historiæ byzantinæ*. On nomme ainsi la collection des écrivains grecs qui ont écrit sur l'histoire de l'empire d'Orient, depuis Constantin jusqu'à la prise de Constantinople. Il y a les chroniques générales, les histoires byzantines, les chroniques sur certains règnes de l'empire d'Orient, les traités sur la constitution, la géographie, les antiquités du Bas-Empire. Cette collection a été publiée sous la direction du P. Phil. Labbé, en 36 vol in-fol., 1644-1711, texte grec et traductions latines; puis, à Venise, 1727-1733, 23 vol. Une nouvelle édition, commencée par Niebuhr, Bonn, 1828, a été continuée, après lui, par l'Académie de Berlin. Le président Cousin a traduit en français les principaux auteurs byzantins, sous le titre de: *Histoire de Constantinople*, 1672, 8 vol. in-4°, ou 1684, 8 vol. in-12.

Bzowius (Abraham), dominicain, né en Pologne, 1567-1637, fut professeur en Italie, et bien accueilli à Rome par le pape Paul V. Il continua les *Annales de Baronius*, de 1198 à 1559, 9 vol. in-fol.

Bzura (La), affl. de gauche de la Vistule, passe à Lowicz.

C

Caaba. V. Kaaba ou la Mecque.

Cabadès, Kavadès ou **Kobad,** roi de Perse en 485, irrita les nobles et le peuple par ses désordres, fut détrôné par Zamasphès, en 496, et jeté dans le *Château de l'Oubli*. Mais délivré par le dévouement de sa femme, rétabli sur le trône par les secours des Ephthalites, il fit la guerre à l'empereur d'Orient, Anastase, prit Amide en 502, battit les Grecs, recommença la guerre au temps de Justinien, vit ses troupes défaites à Mindone par Bélisaire, et mourut en 531, après avoir désigné son fils Chosroës pour son successeur.

Cabagan, v. de l'île de Luçon (Philippines); commerce de poissons et de produits agricoles; 11,000 hab.

Cabal ou **Cabale** (Ministère de la); on nomma ainsi le ministère qui gouverna l'Angleterre de 1667 à 1674, sous Charles II. On forma le mot des initiales des cinq ministres principaux, Clifford, Ashley, Buckingham, Arlington, Lauderdale. Célèbre par sa corruption, vendu à la France dans la guerre contre la Hollande, il parut vouloir établir, en faveur de Charles II, le catholicisme et l'absolutisme en Angleterre. Il fut démembré, puis renversé par les Communes après le fameux *bill du Test*.

Cabalaca ou **Chabala,** v. ancienne à l'embouchure de l'Albanus dans la mer Caspienne, capitale de l'ancienne Albanie.

Cabale ou **Kabbale,** c'est-à-dire *tradition*, en chaldéen, doctrine secrète des Juifs, que plusieurs font remonter à la captivité de Babylone, mais qui paraît plutôt née après J. C. Elle renferme une explication mystique de l'Écriture sainte, la doctrine de l'émanation divine, de la transmigration des âmes, de l'in-

fluence des anges et des démons sur le monde; elle enseigne aussi l'art de soumettre les puissances surnaturelles à la volonté de l'homme, en prononçant certains mots *cabalistiques*. La Cabale est surtout exposée dans le *Yetzira* du rabbin Akika, mort vers 138, et dans le *Zohar*, attribué à son disciple Ben-Jochaï ou Yokaï. V. FRANCK, *la Kabbale*, Paris 1843, in-8°.

Caballeros, nom donné jadis, en Espagne, aux chevaliers de noblesse secondaire, exempts d'impôts et servant à cheval. Ce n'est plus qu'un terme de politesse.

Caballinus Fons. V. HIPPOCRÈNE.

Caballio (*Cavaillon*), v. ancienne de la Gaule, colonie de Marseille, sur la Durance, dans le pays des Cavares (Viennoise).

Cabanis (PIERRE-JEAN-GEORGE), médecin et philosophe français, né à Cosnac (Corrèze), en 1757, mort à Rueil en 1808. Après deux années d'études solitaires à Paris (1771-1773), et deux années de séjour en Pologne, il revint à Paris, fut introduit par Turgot dans la brillante société d'Auteuil, se fit recevoir docteur médecin en 1783, embrassa vivement la cause de la Révolution, et fut le médecin et l'ami de Mirabeau, dont il reçut le dernier soupir, 1791. Ami de Condorcet, dont il épousa la belle-sœur, Charlotte de Grouchy, membre du Conseil des Cinq-Cents, professeur d'hygiène à l'Ecole centrale, et de clinique à l'Ecole de médecine, il prit part à la réorganisation de l'enseignement médical. Il soutint le coup d'Etat du 18 brumaire, devint sénateur; mais, désabusé de la politique, ne s'occupa plus que de ses travaux à l'Institut. Il avait écrit des *Observations sur les hôpitaux*, 1789 ; le *Journal de la vie et de la mort de Mirabeau ;* un *Traité sur le degré de certitude de la médecine*, 1797, et un autre sur les *Révolutions de la médecine*. Disciple de Stahl et de l'animisme, il chercha dans la physiologie la solution de tous les problèmes de la philosophie, et écrivit un livre qui fit sensation, les *Rapports du physique et du moral de l'homme*, 1802, 2 vol. in-8°; le matérialisme est le fond de cet ouvrage brillant, ingénieux, élégant. Plus tard, ses idées se modifièrent sous l'influence bienfaisante de son ami Fauriel, et, dans sa *Lettre à M. F*** sur les causes premières*, publiée en 1824 par M. Bérard, de Montpellier, il passe de la physiologie à la psychologie, reconnaît Dieu, l'âme et l'immortalité de l'âme. Ses *Œuvres* ont été réunies par Thurot, 5 vol. in-8°, 1823-25. V. MIGNET, *Eloge de Cabanis*.

Cabardie. V. KABARDAH.

Cabarrus (FRANÇOIS, comte DE), célèbre financier, né à Bayonne, 1752-1810, se maria et s'établit de bonne heure en Espagne; s'occupa des finances publiques, fut chargé, sous Charles III, d'une émission de bons royaux, créa la *Banque de Saint-Charles*, qui réussit, et une compagnie pour le commerce des Philippines; Mirabeau attaqua ces institutions qui avaient eu du crédit en France. Après la mort de Charles III, il fut emprisonné comme coupable de malversations, 1790-1792; Charles IV le réhabilita, l'indemnisa, l'envoya au congrès de Rastadt. Il devint ministre des finances sous le roi Joseph. La belle et célèbre madame *Tallien* était sa fille. V. TALLIEN.

Cabello (**Puerto-**), bon port du Venezuela, à 110 kil. O. de Caracas; 8,000 hab. Climat malsain.

Cabès (*Syrtis minor*), golfe formé par la Méditerranée, sur les côtes de Tunis et de Tripoli, depuis les îles Kerkeni ou Kerkennah au N., jusqu'à celle de Zerbi ou Djerbah au S. La côte offre assez de fond et est généralement d'un accès facile.

Cabès (*Tacapa*), v. de la régence et à 320 kil. S. de Tunis, au fond du golfe, à l'embouchure d'une petite rivière, par 33° 53′ 55″ lat. N. et 7° 44′ long. E. Elle est défendue par un bon château; son port fait quelque commerce; mais la ville est plutôt une réunion de bourgades, comme *Djarah*, entourées de vergers.

Cabestaing (GUILLAUME DE), troubadour provençal ou roussillonnais de la fin du XII° s. On raconte que Raymond de Castel-Roussillon, dont il était l'écuyer, le poignarda parce qu'il était l'amant de sa femme Marguerite, lui arracha le cœur et le fit manger à la châtelaine, qui se tua à son tour. Les seigneurs du voisinage et le roi Alphonse se réunirent pour punir le barbare, et l'on éleva à Perpignan un tombeau pour les deux amants réunis. L'auteur de la *Dame du Fayel*, au XIII° s., s'est inspiré de cette histoire tragique, et Boccace l'a racontée dans sa *Quatrième Journée*. Cinq des poésies de Cabestaing ont été publiées par Raynouard.

Cabeza-del-Buey, v. de la prov. de Badajoz, dans l'Estrémadure espagnole, sur le versant N. de la sierra de Pedrogoso. Le pays est fertile; industrie active, toiles, draps, etc.; 5,500 hab.

Cabillauds ou **Kabeljaauwschen**, nom d'une faction qui soutint plus d'un siècle la guerre civile en Hollande. Elle commença lorsque Marguerite, veuve de l'empereur Louis de Bavière, disputa le comté à son fils Guillaume, vers 1350. Les gens du peuple et des villes, qui soutinrent la première, prirent le nom de *Cabillauds*, gros poissons qui se nourrissent de fretin, et portèrent le chaperon blanc; les nobles, qu'ils se proposèrent de dévorer, s'appelèrent *Hœkschen* ou *Hameçons*, et eurent le chaperon gris. La guerre civile dura jusqu'à la fin du XV° s.

Cabillonum ou **Caballinum**. V. CHALON-SUR-SAONE.

Cabinda, capit. d'un Etat du Congo appelé *N'goye;* elle est près de la côte qui forme la baie de Cabinde, au N. de l'embouchure du Zaïré; le pays porte souvent ce nom; il est fertile, et la ville a été longtemps l'un des principaux entrepôts de la traite. Commerce d'ivoire, de cire, de miel; les noirs industrieux s'engagent volontiers sur les navires qui font la navigation de la côte.

Cabinet noir, nom d'un bureau spécial de l'administration des postes, où l'on décachetait les lettres dans un intérêt politique ou même de simple curiosité ; il remontait à Louis XIV, fut aboli par l'Assemblée constituante, mais reparut plus tard et ne fut définitivement supprimé que sous la Restauration.

Cabira ou **Diospolis**, v. anc. de Cappadoce. V. SÉBASTE et SIVAS.

Cabires, divinités mystérieuses, adorées dans plusieurs endroits de la Grèce, surtout à Samothrace, à Imbros, à Thèbes; leur nom signifierait, en phénicien, dieux puissants, *Cabirim*, ou dieux associés, *Chaberim*. On ne connaît pas, d'une manière précise, leur nature, leur origine, leur nombre; on croit qu'ils sont d'origine phénicienne, et qu'ils désignèrent primitivement certaines forces redoutables de la nature; ils auraient trouvé l'art de travailler le fer, les usages des plantes, les enchantements, etc. On a dit qu'ils formaient une sorte de tétrade (*Axiéros*, *Axiocersos*, *Axiocersa et Cadmillus*); que plus tard ils se confondirent avec les divinités pélasgiques, Vulcain, Mars, Vénus, Amour, ou bien Cérès, Pluton, Proserpine, Hermès, etc. Leur culte était mystérieux; l'initié était admis à la connaissance de ces mystères par la cérémonie du *thronisme;* après de terribles épreuves, il était placé sur un trône éclatant de lumière, le front couvert d'un voile et d'une couronne d'olivier, le corps ceint d'une écharpe de pourpre, et les prêtres exécutaient autour de lui des danses symboliques.

Cabo-Frio, port de la prov. et à 110 kil. E. de Rio de Janeiro (Brésil), sur la baie du même nom, près du cap Frio.

Caboche (SIMONET), simple écorcheur de bêtes à Paris, joua un rôle considérable dans les troubles du règne de Charles VI, lorsque la faction des bouchers ou des écorcheurs se déclara pour les Bourguignons contre les Armagnacs. Il fut l'un des chefs du parti qui prit le nom de *Cabochiens*, et se rendit célèbre par ses excès; ils forcèrent le roi et les princes à prendre le chaperon blanc, symbole de liberté, et, de concert avec les docteurs de la Sorbonne, ils rendirent la fameuse ordonnance *cabochienne* (1413) pour la réforme du royaume. Elle renfermait les plus sages dispositions, mais les fureurs des Cabochiens, la mort du prévôt, Pierre Desessarts, les impôts excessifs, soulevèrent les bourgeois; on arma plusieurs corps de métiers contre les bouchers, et les Cabochiens furent chassés ; ils rentrèrent plus tard à Paris et se distinguèrent par l'horrible massacre des Armagnacs; mais alors le bourreau Capeluche jouait le premier rôle; on ne sait ce que devint Caboche.

Cabot (JEAN), **Cabotto** ou **Gavotta**, navigateur anglais, d'origine vénitienne, était établi à Bristol, en 1492, lorsque la nouvelle des projets, puis des découvertes de Ch. Colomb l'engagea à offrir ses services à Henri VII. En 1497, accompagné de ses trois fils, Louis, Sébastien et Sanche, il découvrit le S. O. de Terre-Neuve, les côtes du Labrador et celles de Floride.

Cabot (SÉBASTIEN), fils du précédent, 1477-1557, accompagna son père, puis fit en 1517 un voyage d'exploration au Brésil et aux Antilles. Au service de l'Espagne en 1526, il remonta le Rio de la Plata, le Paraguay, construisit le fort de Santo-Spirito, mais fut abandonné par le gouvernement et revint en 1531. Rentré en Angleterre, 1546, il fut chargé par le gouvernement d'E-

douard VI de choisir le personnel d'une expédition destinée à trouver le passage du N. E. vers la Chine (V. Rich. CHANCELOR), et il fut nommé gouverneur de la compagnie formée pour le commerce avec la Russie par Arkhangel. Il a laissé une grande *carte géographique*, une *Relation de son voyage*, Venise, 1583, in-fol., et des *Mémoires* publiés à Londres, 1831.

Caboul. V. KABOUL.

Cabra, v. d'Espagne, dans la prov. et à 60 kil. S. E. de Cordoue, au milieu de la magnifique vallée de ce nom ; elle est bien construite, et a une belle église gothique du XIVe s.; 9,500 hab.

Cabral (PEDRO-ALVAREZ), navigateur portugais, né au XVe s., mort en 1526, d'une noble famille, fut chargé de conduire, en 1500, la flotte de 13 vaisseaux qui devait recueillir aux Indes les fruits de la découverte de Vasco de Gama. En se dirigeant vers le S. O., pour éviter les calmes du golfe de Guinée ou poussé par une louable curiosité, il découvrit (22 avril) la côte du Brésil et prit possession du pays au nom du roi de Portugal. Puis, malgré les tempêtes, il se dirigea vers la mer des Indes, et, par Quiloa et Mélinde, arriva à Calicut; il y fonda une factorerie, mais les intrigues des Maures firent massacrer les chrétiens, et Cabral, après s'être allié aux rois de Cochin et de Cananor, revint glorieusement en Europe (23 juillet 1501). On a récemment découvert sa tombe à Santarem.

Cabrera (Don JUAN-THOMAS-HENRIQUEZ DE), duc de Medina del Rio Seco, descendait du roi de Castille, Alphonse XI. Il devint sous Charles II d'Espagne amiral (amirante) et premier ministre, se déclara pour le parti autrichien, refusa de servir Philippe V, comme ambassadeur en France, attaqua devant le pape le testament de Charles II, et alla mourir à Lisbonne, en 1705.

Cabrera (*Capraria*), l'une des îles Baléares, à 12 k. S. de Majorque ; elle a 12 kil. de long. sur 3 de larg., est presque déserte; ses rares habitants ne possèdent que quelques chèvres. Elle est célèbre par le triste sort des prisonniers français qu'on y entassa de 1808 à 1814 et qui y moururent presque tous de faim.

Cabriel, affl. du Jucar (Espagne), vient de la sierra d'Albarracin ; 200 kil. de cours.

Cabrières, village de l'arrond. et à 25 kil. S. E. d'Avignon (Vaucluse). Célèbre par le massacre des Vaudois en avril 1545.

Cacamo, Cacova ou **Kakava,** v. de la Turquie d'Asie, au S. O. de l'Anatolie, avec un port très-vaste et sûr; ruines magnifiques aux environs.

Cacault (FRANÇOIS), diplomate français, né à Nantes en 1742, mort à Clisson en 1805, fut professeur à l'École militaire en 1764, et, forcé de quitter la France à la suite d'un duel, habita le plus souvent l'Italie, où il devint secrétaire d'ambassade à Naples. La Révolution lui permit de montrer ses talents diplomatiques à Rome, à Florence, à Gênes, au traité de Tolentino et surtout dans l'ambassade de Rome, qu'il conserva jusqu'en 1803, à l'époque des grandes négociations du Concordat. Membre des Cinq-Cents, puis du Corps législatif, il devint sénateur en 1804. Il avait rassemblé une belle collection d'objets d'art, qui a passé en partie dans le musée de Nantes.

Caccia (GUGLIELMO), peintre de l'école piémontaise, né à Montabone dans le Montferrat, 1568-1625, surnommé le *Moncalvo*, malgré des traces de mauvais goût, s'est distingué par sa fécondité d'invention, son brillant coloris, surtout dans ses nombreuses fresques à Milan, Pavie, Novare, Verceil, Casale, Alexandrie, etc. Deux de ses filles, *Francesca* et *Orsola-Maddalena*, l'imitèrent et l'aidèrent avec talent.

Caccianemici (FRANCESCO), peintre de Bologne, mort en 1542, aida le Primatice, son maître, puis le Rosso, dans les travaux qu'ils exécutèrent en France.

Caccianiga (FRANCESCO), peintre, né à Milan en 1700, mort à Rome en 1781, appartient à l'école romaine ; il se distingua par de belles fresques et des tableaux à l'huile d'un brillant coloris, comme l'*Eucharistie* et le *Mariage de la Vierge*.

Cacérès, prov. d'Espagne, dans l'ancienne Estrémadure, au N., comprend 13 partidos judiciales, Alcantara, Cacérès, Coria, Garrovillas, Gata, Granadilla, Jarandilla, Logrosan, Montanchez, Naval-Moral-de-la-Mata, Plasencia, Truxillo, Valencia de Alcantara; et 240 pueblos. Elle est traversée par le Tage ; elle est fertile au N. en céréales, au S. en beaux pâturages. Sa population dépasse 302,000 hab.

Cacérès (*Castra Cæcilia*), ch.-l. de l'intendance de ce nom, sur le Cacérès, à 85 kil. N. E. de Badajoz. Teinturerie, tannerie, faïences, antiquités romaines et mauresques ; 12,000 hab.

Cacérès-Nueva, v. à l'E. de l'île de Luçon (Philippines), sur la rivière Naga. Évêché; 12,000 hab.

Cachao, v. de l'empire d'Annam. V. KE-CHO.

Cachar (anciennement *Hairumbo*), territoire de l'Inde au delà du Gange, borné au N. par l'Assam, au S. par le Tiperah, relevant de la présidence du Bengale. Pays montagneux, bien arrosé, humide et malsain, mais fertile en riz, blé, sucre, coton, et couvert de belles forêts. — Tributaire des Birmans en 1774, soumis à la protection anglaise en 1826, il est devenu, après la mort du dernier radjah, partie intégrante de l'empire britannique en 1832.

Cachemire. V. KASCHMIR.

Cacheo, v. de la Sénégambie, sur le Cacheo ou San-Domingo, établissement portugais, fait le commerce de poudre d'or, d'ivoire, de cire, de gomme, de riz, etc

Cachoeira V. CAXOEIRA.

Cacique, nom donné par les indigènes de l'Amérique, dans les îles, au Mexique, au Pérou, aux princes, gouverneurs de province ou chefs d'armée. Quelques tribus sauvages, surtout dans l'Amérique du Sud, appellent encore leurs chefs de ce nom.

Caconda, v. et pays du Benguéla (Congo), à 400 kil. S. E. de Saint-Philippe, établissement portugais. La contrée est riche et saine.

Cacongo, Malembé ou **Mallemba,** roy. du Congo, au S. du roy. de Loango ; il est riche en fruits, légumes, gibier, cochons, poissons ; il a fourni jadis beaucoup de bons esclaves. Les v. princ. sont Kingélé, Mallemba, etc.

Cacus, géant monstrueux, suivant la fable et la poésie, fils de Vulcain, habitait un antre du mont Aventin et y cachait le produit de ses brigandages. Hercule, dont il avait dérobé les génisses, l'y poursuivit, et, malgré les torrents de flamme et de fumée qu'il lançait, le força et l'étrangla. V. *le VIIIe livre de l'Enéide*.

Cadalen, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 9 kil. S. E. de Gaillac (Tarn), sur le Candou, commerce de bétail ; 1,860 hab.

Cadaloüs (PIERRE), évêque de Parme, fut opposé à Alexandre II, sous le nom d'Honorius II, en 1061; il fut déposé dès 1062 et mourut peu après.

Cadalso (JOSEPH DE), poëte espagnol, né à Cadix en 1741, fut élevé à Paris, visita une partie de l'Europe, entra dans l'armée, et était colonel lorsqu'il fut tué au siége de Gibraltar, en 1782. Ses *Œuvres* ont été publiées à Madrid, 1819, 4 vol. in-8°.; il a imité Montesquieu dans ses *Lettres Marocaines*, et Voltaire dans ses poésies légères ; ses *Poésies anacréontiques* ont fait sa réputation.

Cada-Mosto (LOUIS DE), navigateur vénitien, 1432-1480 ; entraîné par le goût des voyages et gagné par les offres de l'infant de Portugal dom Henri, il se mit au nombre des découvreurs de la côte africaine, la reconnut jusqu'à la Gambie en 1455, puis aborda aux îles du Cap Vert en 1456; trouva la Cazamance, le Rio-Grande, les îles Bissagos, etc. Il a rédigé le curieux *Journal de ses voyages*, qui a été édité par Ramusio, 1507, puis à Milan, 1519, et traduit en français par de Redouet dans le *Nouveau-Monde*, 1517.

Cadan, v. de Bohême, sur l'Egra. Charles-Quint y signa la paix, 1534, avec les princes protestants de la ligue de Smalkade.

Cadastre, recensement des biens-fonds d'après leur étendue et leur qualité pour établir équitablement l'assiette et la répartition de l'impôt foncier. Les Romains avaient soumis l'Empire à une division cadastrale ; leurs registres servirent aux rois barbares qui, dans l'intérêt du tribut, firent faire de nouveaux cadastres et excitèrent des soulèvements par leurs procédés brutaux. Charlemagne renouvela vainement cette tentative ; à l'époque féodale, les églises et les abbayes dressaient un état détaillé de leurs domaines, *Polyptique* ou *Pouillé;* les seigneurs eurent leurs *Terriers;* les rois firent dans plusieurs villes des inventaires de propriétés pour asseoir la taille. L'exemple le plus remarquable du cadastre, c'est le *Grand Terrier d'Angleterre*, après la conquête de Guillaume. Charles VII ordonna que toute la France fût cadastrée; mais quelques provinces eurent seules dès lors leur cadastre; c'était le *Péréquaire* en Dauphiné, le *Compoix* en Languedoc. Colbert reprit cette grande idée; mais il ne put que faire dresser le cadastre de la généralité de Montauban. Cependant plusieurs provinces, surtout les *pays d'États*, firent ce travail à leurs

frais. L'Assemblée constituante décréta la confection d'un cadastre général; le gouvernement consulaire, en 1800, crut simplifier l'œuvre en se contentant des déclarations des propriétaires; il fallut que la loi du 15 septembre 1807 ordonnât le cadastrement de toutes les propriétés; les opérations faites par des ingénieurs géomètres, achevées d'une manière générale, se poursuivent encore de nos jours dans le détail.

Cadaval (ducs DE), branche cadette de la maison de Bragance; ils se sont placés au premier rang de la noblesse portugaise. *Nunho-Caëtano-Alvarès-Pereira* DE MELLO, duc DE CADAVAL, né en 1798, mort à Paris en 1838, fut l'un des chefs de l'aristocratie absolutiste, se berça de l'espoir d'être nommé roi de Portugal, fut président du conseil des ministres de dom Miguel, régent en 1828, son connétable quand il eut été proclamé roi; puis forcé de fuir de Lisbonne, il vint mourir en France.

Caddée (Ligue). V. GRISONS.

Cade (JOHN), aventurier anglais du XVe s., se fit passer pour lord Mortimer, cousin du duc d'York, souleva les mécontents du pays de Kent, probablement à l'instigation de Richard, duc d'York, marcha sur Londres, en accusant les ministres de Henri VI, battit les troupes royales et entra dans la capitale, le 1er juillet 1450. Il fit périr lord Say; mais ses bandes commençaient à piller les boutiques; les bourgeois, conduits par lord Scales, les chassèrent, et Cade poursuivi fut tué par Iden, shérif de Kent, qui obtint la récompense promise de 1,000 marcs, 11 juillet. Cette insurrection fut le prélude de la guerre des Deux-Roses.

Cadenet. V. CHAULNES (duc DE).

Cadenet, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. S. d'Apt (Vaucluse), sur la rive gauche de la Durance. Filatures de soie; 2,598 hab. — Les nombreuses antiquités du voisinage font croire qu'il y avait là une citadelle romaine; l'église est remarquable.

Caderousse, v. de l'arrond. et à 4 kil. S. O. d'Orange (Vaucluse). Elève de vers à soie, garance. Ancienne seigneurie, appartenant aux Grammont, érigée en duché, 1665; 3,150 hab.

Cadets: dans le système féodal, le droit d'aînesse réduisit les cadets à une infériorité de toute nature; on nommait *légitime* la portion assez mince de l'héritage paternel réservée aux cadets. Jusqu'à Philippe Auguste, les cadets faisaient hommage à l'aîné des terres qu'ils avaient reçues (V. *Parage*). Dans certaines provinces, les cadets, renonçant à leur nom de famille, étaient forcés de prendre le nom de leurs terres, et leurs armoiries portaient trace de leur infériorité; le *lambel* ou brisure caractérisait leurs armes.

Cadets (Écoles de); Louis XIV établit, en 1682, des compagnies de cadets, jeunes nobles, qui devaient former des officiers; on leur apprenait les mathématiques, le dessin, l'allemand, l'escrime et la danse; ils étaient astreints à faire le guet et ne pouvaient s'absenter sans la permission de leurs capitaines; elles furent supprimées en 1692. Louis XV, en 1726, rétablit six compagnies de cadets à Cambrai, Metz, Strasbourg, Perpignan, Bayonne et Caen; on les réduisit à deux en 1729, puis à une qu'on licencia en 1733. On leur substitua plus tard l'*École militaire*. — Il y a des écoles de cadets dans le même but et sur le même modèle en Autriche, en Prusse, en Russie, en Norvége, etc.

Cadets de la Croix. V. CAMISARDS.

Cadet-Gassicourt (LOUIS-CLAUDE), pharmacien français, 1731-1799, fut pharmacien en chef des armées d'Allemagne et de Portugal, membre de l'Académie des sciences en 1766 et auteur de plusieurs bons mémoires sur la chimie.

Cadet de Vaux, (ANTOINE-ALEXIS-FRANÇOIS), son frère, célèbre chimiste, 1743-1828, fonda en 1777 le *Journal de Paris*, et s'occupa surtout de recherches scientifiques, dans un but d'utilité publique; il contribua à la suppression du cimetière des Innocents, importa en France les comices agricoles, fit des expériences et des mémoires sur la panification, l'œnologie, les substances alimentaires, comme la gélatine, et publia un grand nombre d'ouvrages utiles.

Cadet-Gassicourt (CHARLES-LOUIS), fils de Louis-Claude, 1769-1821, se distingua pendant la Révolution, à Paris, comme républicain modéré; rouvrit en 1801 la pharmacie de son père, fut secrétaire général du conseil de salubrité en 1806, et premier pharmacien de l'Empereur en 1809, membre de l'Académie des sciences et de l'Académie de médecine. Sous la Restauration, il fut l'un des libéraux influents de Paris; il a publié beaucoup d'ouvrages de politique, de littérature et de science.

Cadi, juge chez les musulmans, prenant pour règle de ses décisions le Coran; il impose des punitions et des amendes; on peut en appeler de ses sentences au *Mufti*. De ce nom vient *Alcade*.

Cadi-asker ou juge d'armée, le premier des cadis chez les Turcs ottomans; il y en a deux: l'un pour la Turquie d'Europe, l'autre pour celle d'Asie; dans le divan, ils viennent après le mufti.

Cadibone (col de); c'est l'endroit où l'on place souvent la fin des Alpes Maritimes et le commencement des Apennins; route de Savone à Dégo, vers Turin.

Cadière (CATHERINE). V. GIRARD.

Cadière (La), bourg de l'arrond. de Toulon (Var). Huile d'olive, vins, eaux-de-vie; 2,144 hab.

Cadija. V. MAHOMET.

Cadillac, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 50 kil. S. E. de Bordeaux (Gironde), sur la Garonne. Cette ancienne capitale du comté de Bénauge, avec ses vieilles tours et ses créneaux, offre un aspect pittoresque. Le château, bâti par le duc d'Epernon au XVIe siècle, est une maison de détention pour les femmes. Commerce de vins; 2,777 hab.

Cadix, l'une des cinq provinces de l'Andalousie, formée de l'ancien royaume de Séville, au S. de l'Espagne, s'étend du Guadalquivir au Guadiaro, est arrosée par le Guadalète et traversée par la sierra de Ronda. Elle comprend 12 partidos judiciales, Algésiras, Arcose, Cadix, Chiclana, Guazalema, Isla-de-Léon, Xérès, Medina-Sidonia, Olvera, Puerto de Santa-Maria, San-Lucar de Barrameda, San-Roque; et 45 pueblos; la population est d'environ 420,500 hab. Le pays, pittoresque et bien arrosé, est riche; il y a beaucoup de sources minérales, des mines de soufre, de charbon et d'argent.

Cadix, Gades ou **Gadir**, ch.-l. de cette province et du premier département maritime de l'Espagne, à 460 kil. S. O. de Madrid, est situé par 36° 32′ lat. N., et 8° 37′ 17″ long. O., à l'entrée d'une baie profonde, en face de l'embouchure du Guadalète, sur un rocher à la pointe N. O. de l'île de Léon. Evêché. Le port est petit, mais la baie forme une rade excellente, dont l'entrée est défendue par le fort Matagorda, près du village de Trocadero, par le fort Louis et les batteries de Puntalès. L'île de Léon a 50 kil. de tour et le canal Santi-Petri, large de 200 m., la sépare du continent. Place forte de premier ordre, Cadix fait un commerce très-considérable, surtout en vins à l'exportation. La popul. est de 71,500 hab. — Fondée par les Phéniciens sous le nom de Gades, 11 siècles av. J. C., grande ville sous les Romains, florissante sous les Arabes, mais prospère surtout après la découverte de l'Amérique, elle est encore l'une des cités les plus riches de l'Europe. Prise par les Anglais en 1596, attaquée par eux en 1626, 1702, 1800, elle a servi d'asile aux Cortès et a résisté aux Français de 1805 à 1812; de nouveau asile du gouvernement constitutionnel en 1823, elle fut prise par le duc d'Angoulême.

Cadmée (LA). V. THÈBES et CADMUS.

Cadmus, fils du phénicien Agénor, vers 1500 av. J. C., fut chargé par lui de rechercher sa sœur Europe, enlevée par Jupiter. Suivant des traditions peu sûres, bien que généralement adoptées, il vint fonder la *Cadmée*, citadelle de Thèbes, et aurait importé en Grèce l'alphabet phénicien.

Cadmus de Milet, l'un des premiers logographes grecs, aurait écrit, au VIe s. av. J. C., l'*Histoire de la fondation de Milet et de toute l'Ionie*, ouvrage depuis longtemps perdu.

Cadore ou **Pieve di Cadore**, bourg de la Vénétie, à 36 kil. N. E. de Bellune, sur la rive droite de la Piave, au milieu de montagnes élevées. Forges nombreuses aux environs; victoire des Français en 1797; Napoléon l'érigea en duché en faveur de Champagny. Patrie du Titien. 2,000 hab.

Cadoriques. V. ALPES.

Cadoudal (GEORGES), l'un des chefs royalistes de la Bretagne, né à Kerléano (paroisse de Brech, près d'Auray), le 1er janvier 1771, mort à Paris, le 25 juin 1804, fils d'un laboureur aisé, rejoignit les Vendéens de la Loire avec quelques amis en 1793, fut capitaine de cavalerie dans le corps de Stofflet, et revint dans le Morbihan après la déroute de la grande armée. Il fut arrêté avec son fidèle lieutenant Mercier, s'échappa des prisons de Brest, prit part aux campagnes de la chouannerie, aux expéditions de Grand-Champ, de Quiberon, se distingua par son activité infatigable

dans une multitude de petits combats, et, malgré l'abandon du comte d'Artois, souleva toute la Bretagne contre le Directoire, de Guérande à Saint-Brieuc, en 1799. Mais, attaqué à Pont-de-Loch par des forces supérieures, 26 janvier 1800, il se soumit à Brune par la convention du 2 février. Mandé à Paris, il résista aux offres les plus séduisantes de Bonaparte, se réfugia en Angleterre où Louis XVIII le nomma lieutenant général. Il retourna dans le Morbihan, mais resta étranger au complot de la *Machine infernale*, fut forcé de se retirer encore en Angleterre, et, au mois d'août 1803, débarquant à la falaise de Biville avec plusieurs de ses compagnons, revint à Paris avec l'intention de renverser le Premier Consul. Mais il trouva Pichegru, Moreau, ceux qui devaient l'aider, pleins d'irrésolution, et il allait repasser en Angleterre lorsqu'il fut arrêté, le 9 mars 1804, près du carrefour de l'Odéon. Il se défendit avec courage et dignité, ne voulut pas solliciter sa grâce, et périt, le 25 juin 1804, avec onze de ses compagnons.

Cadsant ou **Cassandria**, île de la Zélande (Pays-Bas), entre la mer du Nord, l'Escaut occidental et des canaux dérivés de ce fleuve; elle est protégée par de fortes digues. Les Hollandais la prirent en 1604, les Français en 1794. Les Anglais commencèrent la guerre de Cent Ans, en prenant le petit bourg de Cadsant.

Caducée, baguette surmontée de deux ailes et entourée de deux serpents entrelacés. Apollon avait donné le caducée à Mercure, qui s'en servait pour conduire les âmes aux Enfers. Les hérauts, messagers de paix, et les marchands, dont la divinité était Mercure, portaient le caducée comme emblème.

Cadurci ou **Cadurques,** peuple gaulois, au S. O. des Arvernes. Ils firent partie de l'Aquitaine I^re^; leur pays a formé le Quercy, et correspond au Lot et au N. de Tarn-et-Garonne. Les v. princ. étaient Divona ou *Cadurci* (Cahors), Uxellodunum (peut-être Capdenac).

Cadusii, Cadusiens ou **Gelæ,** peuple de l'anc. Médie, au S. O. de la mer Caspienne.

Cadyna, v. de l'ancienne Cappadoce, au N. E. de Tyane, fut la résidence du roi Sisenna, 40 ans avant J. C.

Cadytis, nom de Jérusalem dans Hérodote.

Cæcilius Statius. V. Cecilius.

Cæcina. V. Cecina.

Cælius Aurelianus. V. Celius.

Caen (*Cadomus* ou *Cadomum*), ch.-l. du départ. du Calvados, au confl. de l'Orne et de l'Odon, par 49° 11′ 14″ lat. N., et 2° 41′ 24″ long. O., à 224 kil. O. de Paris. Siége d'une Cour d'appel, d'une Académie, de facultés de droit, des lettres et des sciences. Caen a un petit port qui communique avec la mer par un canal de 12 kil. On y remarque Saint-Etienne, où est le tombeau de Guillaume le Conquérant, les églises de Saint-Pierre et de la Trinité, l'Abbaye-aux-Dames, l'hôtel Valois. Centre de la fabrication des dentelles, de la bonneterie de coton, des tissus et toiles de coton, elle construit des navires et fait un grand commerce des produits du sol; elle a des foires célèbres surtout pour les chevaux. Patrie de Malherbe, de Segrais, de Huet, de Malfilâtre; 41.210 h. Guillaume le Conquérant en fit une ville forte, le siége de sa cour de l'échiquier et l'embellit de monastères; prise par les Anglais en 1346 et en 1417, reprise en 1450, elle fut le foyer de la protestation girondine en 1793.

Cæne ou **Cænopolis,** v. de l'anc. Laconie, près du cap Ténare.

Cænina, petite ville des Cæniniens dans la Sabine, à 35 kil. N. E. de Rome, sur une colline; Romulus s'en empara, après avoir tué le roi Acron.

Cæré (*Cervetri*), v. de l'ancienne Etrurie, à l'O. de Veïes, capit. des Cérites, fondée par des Pélasges, sous le nom d'*Agylla*, patrie de Mézence. A la prise de Rome par les Gaulois, les vestales y furent accueillies; les Romains récompensèrent les Cérites en leur donnant le droit de cité. Les Cérites avaient une marine florissante. Des fouilles récentes ont amené la découverte de nécropoles étrusques dans les environs, d'un tombeau remarquable du VII^e^ ou du VIII^e^ s. av. J. C., et de beaucoup de bijoux, œuvres d'art, etc.

Caer, Car, en celtique, *lieu fortifié*. V. Carmarthen, Carnarvon etc., pour Caermarthen, Caernarvon.

Caerléon (*Isca Silurum*), v. du comté et à 30 kil. S. O. de Monmouth (pays de Galles), sur l'Usk, près du canal de Bristol. Elle fut jadis considérable, capitale et siége métropolitain du pays de Galles, peut-être résidence d'Arthur, roi des Silures.

Caerwis, v. du comté et à 8 kil. S. O. de Flint (pays de Galles), dont elle fut autrefois le ch.-l.; longtemps les bardes s'y réunirent pour disputer les prix de poésie.

Cæsarea Augusta était la capitale des Edétans, peuple de la Tarraconaise (Espagne); elle s'appelait *Salduba*, fut colonisée par Auguste et devint le ch.-l. du conventus *Cæsar Augustanus*. V. Saragosse.

Cæsarea, nom romain de *Jersey*.

Cæsarea, surnom de *Germanicia*, v. ancienne de Cilicie.

Cæsarea ad Argeum ou **Mazaca,** capit. de l'anc. Cappadoce. V. Kaisarieh.

Cæsarea. V. Césarée.

Cæsarodunum, nom anc. de *Tours*.

Cæsaromagus, nom anc. de *Beauvais*.

Cæson (*Quinctius*), fils de Quinctius Cincinnatus, se distingua parmi les jeunes patriciens par son opposition violente aux tribuns, aux lois agraires et à la proposition Terentilla. Il fut forcé de s'exiler, vers 460 av. J. C., et son père dut vendre presque tous ses biens pour payer l'amende à laquelle son fils fut condamné.

Caffa. V. Kaffa.

Caffarelli du Falga (Louis-Marie-Joseph-Maximilien), général français, né au château du Falga (Haut-Languedoc), en 1756, d'une famille italienne, fixée en France sous Louis XIII, se distingua comme officier du génie à l'armée du Rhin, mais protesta contre la déchéance de Louis XVI au 10 août, fut destitué, incarcéré pendant 14 mois, servit de nouveau sous Kléber et Marceau, et perdit la jambe gauche. L'Institut le nomma l'un de ses membres associés; Bonaparte l'emmena comme chef du génie en Egypte; il y devint populaire, même parmi les Arabes, mais mourut d'une blessure reçue au siége de Saint-Jean-d'Acre, le 27 avril 1799. Un tombeau, qui lui a été élevé dans cet endroit, est encore respecté des musulmans. C'était un homme d'intelligence et de cœur.

Caffarelli (François-Marie-Auguste), son frère, né en 1766, fut nommé par Bonaparte colonel et chef d'état-major de la garde consulaire, devint son aide de camp, général de brigade et de division, se distingua à Austerlitz, fut ministre de la guerre et de la marine du royaume d'Italie, 1806-1810, combattit courageusement en Espagne, conduisit, en 1814, Marie-Louise et son fils à Vienne, tint une conduite honorable pendant les Cent-Jours, fut nommé pair de France en 1831 et mourut en 1849.

Caffaro, historien génois, 1080-1164, alla à la Terre-Sainte, en 1100, et, à son retour, fut chargé par la république d'écrire les *Annales de Gênes*. Après lui, l'ouvrage fut continué par ordre du sénat jusqu'en 1294; le style est simple et naturel. La chronique de Caffaro a été publiée par Muratori, t. V des *Rerum Italicarum scriptores*.

Caffieri (Philippe), sculpteur, né à Rome, 1634-1716, appelé en France par Mazarin, fut employé par Colbert dans les travaux des palais royaux.

Caffieri (Jean-Jacques), petit-fils du précédent, né à Paris, 1725-1792, sculpteur distingué, fut de l'Académie en 1759 et professeur. Il y a beaucoup de ses statues et de ses bustes à Paris et à Versailles.

Cafrerie. Jadis, les Arabes ont désigné sous le nom de Cafres, *Kaïfers* ou hérétiques, toutes les tribus non musulmanes éparses sur la côte S. E. d'Afrique, depuis Quiloa jusqu'à la baie Algoa, ou répandues dans l'intérieur des terres. Ces peuples semblent appartenir à une famille distincte, caractérisée par un teint gris de fer, une chevelure peu laineuse, de la barbe et des traits réguliers qui rappellent ceux des Européens; leurs langues, leurs usages, leurs traditions ont des traits de ressemblance et les séparent des nègres et des Hottentots. Il est impossible de déterminer les limites du pays qu'on pourrait appeler Cafrerie, car elles ont sans cesse varié, et ces régions sont encore fort mal connues. On y trouve la colonie anglaise de Natal et les petits Etats fondés par les Boers hollandais. Parmi les principales tribus cafres on peut citer, du S. au N., les Koussas, les Mamboukis, les Tamboukis, les Zoullas, les Macquinis, les Biri, les Betjouanas, les Tamahas, les Gokas, les Machâous, les Maroutzis, etc. Ces peuples, quoique braves, se distinguent par leurs mœurs hospitalières, leur douceur et leur prudence. Dans l'intérieur des terres, on trouve les tribus qui habitent le bassin du lac N'gami, les Batounas et les Bayeyés, puis celles du bassin supérieur du Zambèze, visitées par Livingstone et Oswell; le pays de Monomotapa, habité par plusieurs

tribus cafres, Bororos, Cazembes, Moviza's, Maravi's, Mongas, Meropoua's, et occupé par plusieurs colonies portugaises; la côte forme, au N., le pays connu sous le nom de Mozambique.

Cafsa. V. Capsa.

Cagayan. groupe de 6 îles, qui fait partie de l'archipel de Soulou (Malaisie).

Cagli (*Callis*), v. d'Italie, à 20 kil. S. d'Urbin. Evêché; 2 000 hab.

Cagliari (*Caralis* ou *Calaris*), ch.-l. de la province italienne de ce nom, au fond du golfe de Cagliari, sur la côte méridionale de l'île de Sardaigne, par 39° 12° 52″ lat. N. et 6° 46′ long. E., à l'embouchure de la Mulargda. C'est une ville mal construite, qui comprend le *Castello*, entouré d'une enceinte bastionnée, et la *Marina*, ou quartier du port. On y remarque le palais des vice-rois, et au milieu d'un grand nombre d'églises et de couvents la cathédrale du XIVe s. Archevêché. Industrie du coton, des savons, des cuirs, des pâtes alimentaires; port militaire sur une bonne rade; commerce assez actif en sel, grains, huile, vins, peaux, etc. La population est de 30,000 hab.; celle de la province de Cagliari est de 393,000 hab.

Cagliari (Paul). V. Véronèse.

Cagliostro (Alexandre, comte de), charlatan célèbre, né probablement à Palerme en 1745, se nommait Joseph Balsamo. Accusé d'escroquerie, il visita, sous des noms différents, les contrées de l'Orient, acquit quelques secrets médicinaux et commença à obtenir un certain crédit sur les populations ignorantes. Il gagna de grandes richesses qu'il augmenta par son mariage avec Lorenza Feliciani, femme intrigante et jolie, parcourut l'Europe du nord, vint à Strasbourg en 1780, et y obtint une véritable renommée par quelques cures réputées merveilleuses. En 1785, il s'établit à Paris, spécula habilement sur la crédulité d'une société blasée et avide de merveilleux, prédit l'avenir, évoqua les morts, promit la richesse et l'immortalité, fonda la loge de la Maçonnerie égyptienne; mais, compromis dans l'affaire du Collier, avec le cardinal de Rohan, qui depuis longtemps croyait en lui, il fut exilé, recommença ses voyages, eut l'imprudence d'aller à Rome, où le célèbre sorcier, qui n'était autre chose qu'un habile magnétiseur, condamné à mort par le saint-office en 1791, fut retenu dans la prison de Saint-Léon; il y mourut en 1795. Sa femme, enfermée dans un couvent, lui survécut quelques années. Sa *Vie* a été écrite en italien, Rome, 1790.

Cagnacci (Guido **Canlassi**, dit), peintre de l'école bolonaise, né près de Rimini en 1601, mort à Vienne en 1681; ce fut un élève distingué du Guide; le musée du Louvre possède son *Saint Jean-Baptiste*.

Cagnano, v. de l'Abruzze Ultérieure IIe (Italie), à 8 kil. N. O. d'Aquila; 5,000 hab.

Cagnano, v. de la Capitanate (Italie), à 30 kil. N. O. de San-Severo, au S. du lac Varano; 5,000 hab.

Cagnes, bourg de l'arrond. de Grasse (Alpes-Maritimes), près de l'embouchure du Var. Anc. marquisat. Huile d'olive, parfumerie, salaison d'anchois; 2,582 hab.

Cagnola (le marquis Louis), architecte, né à Milan, 1762-1833, membre du conseil des anciens de la république Cisalpine, fut chargé par Bonaparte, qui l'estimait, d'élever à Milan l'arc de triomphe du Simplon (auj. Arc de la paix), l'un des chefs-d'œuvre de l'architecture moderne.

Cagots, nom donné à des populations maudites en quelque sorte, qui habitaient le sud et l'ouest de la France, où on les retrouve encore. On les appelle aussi *caqueux*, *caquins*, en Bretagne; *colliberts*, dans le Maine, l'Anjou, le Poitou et l'Aunis; *cahets*, *gahets*, *gaffets*, dans la Gironde; *gavaches*, près de Blaye; *cagots*, *cagoux*, *capots*, *crétins*, etc., au pied des Pyrénées. Accusés de dégradation morale et physique, assimilés sans preuve aux Albigeois, aux lépreux, aux crétins, ils étaient relégués loin des villes, réduits aux métiers de charpentier, de bûcheron ou de cordier, obligés de porter une casaque rouge marquée d'une patte de canard, souvent forcés de marcher nu-pieds, ne pouvant se marier qu'entre eux; à l'église même, ayant une place spéciale et ne pouvant prendre de l'eau bénite qu'avec un bâton; partout traités avec rigueur et mépris par la loi religieuse comme par la loi civile. L'opinion la plus vraisemblable les considère comme des Espagnols chassés de leur pays par les musulmans vers l'époque de Charlemagne; cependant on a cru reconnaître en eux deux types différents, l'un qui rappelle des populations venues du Nord, l'autre une race très-méridionale. C'est seulement la révolution de 1789 qui les a fait rentrer dans le droit commun. V. Francisque Michel, *Histoire des races maudites*.

Cagsana, v. de l'île de Luçon (Philippines), vers le sud; 13,000 hab.

Cagua, v. du Venezuela, un peu à l'E. du lac Tacarigua, au S. O. de Caracas; 5,000 hab.

Cahawbah, v. de l'Etat d'Alabama (Etats-Unis), qui a été le ch.-l. avant Tuscaloosa. Elle est au confluent de la Cahawbah et de l'Alabama.

Cahiers: on nommait ainsi dans l'ancienne France: 1° les mémoires remis par leurs commettants aux députés des Etats-généraux; 2° les doléances et les vœux que les trois ordres réunis rédigeaient pour les présenter au souverain. Beaucoup des bonnes réformes, accomplies par nos meilleurs rois et nos plus sages ministres, ont été inspirées par ces cahiers. Les cahiers remis aux députés de 1789 exposent longuement l'état de la France à cette époque, les vœux et les demandes qui devaient être le principal objet des délibérations et des décisions de l'Assemblée nationale.

Cahir, v. du comté et à 18 kil. S. E. de Tipperary (Irlande), sur la Suir, fait un grand commerce de produits agricoles; 5,000 hab.

Cahors (*Cadurci*, *Divona Cadurcorum*), ch.-l. du départ. du Lot, sur la rive gauche du Lot, par 44° 26′ 52″ lat. N. et 0° 53° 41″ long. O., à 580 kil. S. de Paris. Evêché suffragant d'Alby; cathédrale de différentes époques; restes de murailles d'un ancien théâtre romain, d'un aqueduc de 25 kil. Commerce de vins, d'eaux-de-vie, de truffes, de cuirs. Patrie de Jean XXII, de Clément Marot, de la Calprenède, etc.; J. Murat est né aux environs; 14,595 hab. — Capitale des *Cadurci*, importante par les voies militaires qui la reliaient à Bordeaux, Périgueux, Lyon et Toulouse, Cahors devint la capitale d'un comté relevant de Toulouse, souffrit de la guerre des Albigeois, des luttes contre les Anglais, fut prise par Henri de Navarre, en 1580, après cinq jours de combat; elle a eu, de 1321 à 1751, une université où Cujas enseigna.

Cahusac (Louis de), littérateur français, né à Montauban, mort à Paris en 1759, secrétaire des commandements du comte de Clermont, a écrit pour le Théâtre-Français des tragédies et des comédies (*Zénéide* est restée longtemps au répertoire), et pour l'Opéra des poëmes qui ont été mis en musique par Rameau. Il a fourni quelques articles à l'Encyclopédie et laissé un *Traité historique de la Danse*, Paris, 1754, 3 vol. in-12.

Caïcus, riv. de l'ancienne Mysie, passait près de Pergame, avant de se jeter dans la mer Egée, en face de Lesbos.

Caïd ou **Kaïd**, nom donné jadis dans les Etats barbaresques aux gouverneurs de provinces, de villes, etc. En Algérie, les caïds n'ont plus que des pouvoirs civils et administratifs sous la surveillance des autorités militaires; le caïd commande à une tribu et est nommé par le gouvernement.

Caieta, v. de l'ancien Latium, appelée, dit-on, ainsi du nom de la nourrice d'Enée, qui lui éleva un tombeau dans cet endroit. V. Gaëte.

Caïffa ou **Haïfa**, port de la Syrie, à 10 kil. S. d'Acre, au pied du mont Carmel, possède un excellent mouillage qui lui attire une partie du commerce de Saint-Jean-d'Acre; elle est entourée d'une muraille flanquée de tours et protégée par un fort. Kléber la prit en 1799; 5,000 hab.

Caigniez (Louis-Charles), auteur dramatique, 1762-1842, acquit une véritable réputation de 1800 à 1815, comme rival de Pixérécourt, par ses drames (La *Belle au bois dormant*, le *Jugement de Salomon*, la *Pie voleuse*, etc.), représentés sur les scènes des boulevards. Quelques pièces, jouées sur d'autres théâtres, sont de la bonne comédie, comme le *Volage*, les *Méprises en diligence*, etc.

Cailhava (Jean-François), auteur dramatique, né à l'Estandoux, près de Toulouse, 1730-1813, vint à Paris, écrivit pour le Théâtre-Français plusieurs comédies: *la Maison à deux portes*, 1765; *les Etrennes de l'amour*, 1767; *le Mariage impromptu*, 1769; *l'Egoïsme*, en cinq actes et en vers, 1777. Il composa aussi pour la Comédie italienne et l'Opéra-Comique, et devint membre de l'Institut en 1797. Il a publié son théâtre complet en 5 vol., Paris, 1781-82. On lui doit encore un grand nombre de *poésies badines et licencieuses*, des *Etudes sur Molière*, qu'il admirait avec passion; *l'Art de la comédie*, 4 vol., 1772, et 2 vol. in-8°, 1786; enfin les *Causes de la déca-*

dence du théâtre, 1789. Il eut de vifs démêlés avec l'acteur Molé, puis avec La Harpe et Palissot; dans sa vieillesse il reçut les bienfaits de Napoléon.

Caillard (Antoine-Bernard), diplomate français, né à Aignan (Bourgogne), en 1737, mort à Paris en 1807, fut l'ami de Turgot à Paris, à Limoges, se conduisit honorablement comme secrétaire de légation à Parme, dans la Hesse, à Copenhague, à Saint-Pétersbourg, fut chargé d'affaires en Hollande, 1786-1787, ministre plénipotentiaire près des États-généraux, 1792, près de la diète de l'Empire, puis à Berlin, 1795. Plus tard chef des archives des relations extérieures, il eut, par intérim, le portefeuille des affaires étrangères, en l'absence de Talleyrand. On lui doit surtout un *Mémoire sur la Révolution de Hollande en* 1787, dont Chénier a fait le plus grand éloge.

Caille (Louis de la). V. La Caille.

Caillé (René), voyageur français, né à Mauzé (Deux-Sèvres), en 1799, mort en 1838, orphelin de bonne heure, passionné pour les voyages, s'embarqua à 16 ans pour le Sénégal, et, après plusieurs excursions pénibles dans le pays, repoussé par les gouvernements français et anglais de Saint-Louis et de la Gambie, se donnant pour un égyptien d'Alexandrie, il partit pour l'intérieur de l'Afrique (19 avril 1827). Malgré des souffrances inouïes, il atteignit le Niger, puis Tembouctou, au mois d'avril 1828; après un séjour de 14 jours, il se joignit à une caravane qui traversait le Sahara, et revint en Europe par le Maroc. La Société de géographie de Paris lui décerna un prix spécial de 10,000 francs; il fut décoré, reçut un traitement, une pension, et put imprimer gratuitement, à l'Imprimerie royale, son *Journal d'un voyage à Tombouctou et Jenné*, qui fut publié en 1830, 3 vol. in-8°.

Caillet (Guillaume), paysan français de Mello en Beauvaisis, au XIV^e s., fut le chef des paysans soulevés contre la noblesse, des *Jacques*; il fut lui-même surnommé *Jacques Bonhomme*. Les excès des paysans furent épouvantables; Caillet fut pris par le roi de Navarre en 1358, et pendu. V. Jacquerie.

Caillette, fou de cour français de la première moitié du XVI^e siècle, célèbre par sa naïveté, voisine de l'idiotisme.

Caillot (Joseph), acteur célèbre de la Comédie italienne et de l'Opéra-Comique, 1732-1816, mérita la faveur constante du public jusqu'à l'époque de sa retraite, 1772.

Caillot (Antoine), littérateur français, 1757-1830, a composé un grand nombre d'ouvrages, de précis, d'abrégés, à l'usage de la jeunesse.

Caïmans (îles), dans la mer des Antilles, au S. de Cuba; il y en a 3, *Caïman-brack*, le *Petit-Caïman* et le *Grand-Caïman* qui, seule, a quelques habitants. Elles sont célèbres dans l'histoire des flibustiers.

Caïn, fils aîné d'Adam, cultiva le premier la terre, et, jaloux de son frère Abel, le tua. Dieu le maudit et le relégua dans la terre de Noh, à l'E. de l'Eden; il y bâtit la ville de Naïd ou Anoch, et ses descendants travaillèrent l'airain et le fer. Dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, il se forma une secte mal connue des *Caïnites*, qui prétendaient que Caïn et ses semblables avaient été tirés de l'enfer par le Seigneur.

Caïphe ou **Caïaphas**, grand-prêtre des Juifs, est célèbre par la part qu'il prit à la condamnation de Jésus-Christ. Il y a beaucoup d'obscurité sur son histoire. On dit que, dépouillé de ses fonctions par le gouverneur de Syrie, Vitellius, il se tua de désespoir.

Caïques, groupe d'îles et d'îlots de l'archipel des Lucayes; les 4 principales sont : la *Grande* et la *Petite-Caïque*, la *Caïque du Nord* et la *Caïque de la Providence*. On y cultive le coton et la canne à sucre; 2,000 hab.

Caire (Le). V. Kaire (Le).

Cairo, v. d'Italie, à 17 kil. N. O. de Savone, sur la Bormida. Les Français y battirent les Austro-Sardes en 1794; 4,500 hab.

Caïstrus, petit fleuve de l'Asie Mineure, tributaire de la mer Egée, fameux par ses beaux cygnes; aujourd'hui le *Cara-Sou*, ou plutôt le *Koutchouk-Meinder*, petit Méandre.

Caithness, comté d'Ecosse, au N. de la Grande-Bretagne, a pour bornes au N. et à l'E. la mer, au S. et à l'O. des montagnes, qui le séparent du comté de Sutherland. Il a 160,000 hectares de superficie, dont les cinq sixièmes se composent de marais et de montagnes. La pêche est la principale industrie; il y a beaucoup de bétail et quelques fabriques de lainages. Le pays fut longtemps possédé par les Danois et les Norvégiens. *Wick* est le chef-lieu; les autres petites villes sont Thurso, Berrydale, Canisbay, etc.

Caïus, fils d'Agrippa et de Julie, petit-fils d'Auguste, consul à 15 ans, fit la guerre en Germanie, sous Tibère, puis en Arménie. Blessé au siége d'Artagète, il mourut à Lymire en Lycie.

Caïus (Saint), originaire de Dalmatie, pape de 283 à 296, fut forcé de fuir loin de Rome, pendant la persécution de Dioclétien. On l'honore le 22 avril.

Caïus. V. Gaïus.

Cajano, village d'Italie, près de l'Ombrone, à 18 kil. N.O. de Florence, possède une belle villa, élevée par Laurent de Médicis et ornée des peintures d'Andrea del Sarto et du Pontormo; pont suspendu, jeté en 1833.

Cajazzo (*Calatia*), v. de la Terre-de-Labour (Italie), à 20 kil. S. de Piedimonte, près du Volturno. Château fort construit par les Lombards; belle cathédrale. Vins excellents; 4,000 hab.

Cajetan (Benoît). V. Boniface VIII.

Cajetan (Thomas de Vio, dit), prélat italien, né à Gaëte, 1470-1534, théologien de l'ordre des Dominicains, général de cet ordre en 1508, cardinal en 1517, fut envoyé, comme légat de Léon X, en Allemagne, ne put obtenir, à Augsbourg, de rétractation de Luther, soutint l'élection de Charles-Quint, alla prêcher en Hongrie la croisade contre les Turcs, et fut rançonné lors de la prise de Rome, en 1527. Il a laissé des *Commentaires sur la Somme de saint Thomas, sur la Bible, sur Aristote*; il a défendu l'autorité du pape.

Cajetan ou **Caëtan** (Henri), cardinal italien en 1585, fut chargé par Sixte V de faire monter sur le trône de France un prince catholique, après la mort de Henri III. Dévoué au parti exalté des Seize et de Philippe II, il anima les Ligueurs à la résistance, surtout pendant le siége de Paris; cependant il avait autorisé des conférences avec Henri IV, quand la mort du pape lui fournit l'occasion de retourner en Italie. Il mourut en 1599.

Çâkya ou **Çâkya-Mouni**, fondateur du Bouddhisme. V. *Bouddha*.

Calabar (Côte de) ou **Kalbary**, nom donné à la côte de Guinée, depuis le cap Formose jusqu'à la côte de Gabon; elle est traversée par plusieurs rivières, le Nouveau-Calabar, le Bonny, le Camerones, le San-Benito, etc. On y trouve le pays de Bonny, le royaume de Quoua, les terres de Boumby et d'Amboses, le royaume de Biafra, le pays des Calbongos.

Calabar (**Nouveau-**) était un important entrepôt de commerce, près de l'embouchure du Bonny, qui fut détruit par le roi de Bonny, en 1819.

Calabar (**Vieux-**) sur la rive gauche du Bongo ou Calabar, capitale de l'État nègre de Quoua. Bon lieu de relâche pour les navires, qui y trouvent des approvisionnements, de la poudre d'or, de l'ivoire, de l'huile de palme et de la *fève de Calabar* ou *poison d'épreuve* employé dans le pays comme une sorte de jugement de Dieu.

Calabozo, v. du Venezuela, sur la rive gauche du Guarico, fondée au commencement du XVIII^e s., au milieu des llanos; elle se compose de 5 ou 6 villages et est devenue célèbre dans les guerres de Bolivar; 5,000 h

Calabre (*Calabria, Bruttium*), grande contrée, au S. O. de l'Italie, formant une presqu'île située entre le golfe de Tarente et la mer Ionienne à l'E., la Méditerranée au S., le détroit de Messine et la mer Tyrrhénienne à l'O. On y voit les golfes du Crati et de Squillace à l'E., ceux de Gioja et de Sainte-Euphémie à l'O. Les caps Spartivento au S. E., Dell'Armi au S. O. terminent la Calabre. L'extrémité de l'Apennin méridional la traverse dans sa longueur; les montagnes sont couvertes de beaux pâturages et d'épaisses forêts; les plaines sont desséchées pendant l'été par une chaleur insupportable, sillonnées par de larges crevasses, désolées par le sirocco et les eaux stagnantes; mais, avec les pluies d'automne, la terre se couvre de verdure. Les principales richesses sont les vignes, les oliviers, le coton, l'élève des vers à soie, la réglisse, la manne; les troupeaux sont nombreux, les chevaux, les mulets estimés; les buffles sauvages errent en liberté; on recueille du soufre et du sel. Malheureusement il n'y a pas un bon port. — La Calabre, colonisée par les Grecs, conquise par les Romains, vers 270-260 av. J. C., a suivi les destinées du royaume de Naples. Elle a souffert beaucoup du tremblement de terre de 1783. Elle a formé les trois provinces de *Calabre-Citérieure* au N., *Calabre-Ultérieure I^re* au S., et *Calabre-Ultérieure II^e* au centre, qui maintenant sont les provinces de Cosenza, Reggio Calabria et Catanzaro.

Calabrèse (Le). V. Preti.

Calagorris, v. des Convènes, dans la Novempopulanie (Gaule); auj. *Cazères*.

Calagurris (*Calahorra*), principale ville des Vascones, dans la Tarraconaise (Espagne), devint colonie romaine sous le nom de *Julia;* attaquée par Pompée, elle fut défendue par Sertorius; plus tard, dans la guerre civile, Afranius la livra aux flammes. Patrie de Quintilien.

Calahorra (*Calagurris*), v. de la prov. et à 50 kil. E. de Logroño (Espagne), sur le Cidacos, près de la rive droite de l'Èbre; évêché; 6,000 hab.

Calais (*Calesium* ou *Portus ulterior*), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 30 kil. N. E. de Boulogne (Pas-de-Calais), sur le Pas-de-Calais, par 50° 57′ 45″ lat. N. et 0° 29′ 24″ long. O. Le port, jadis très-bon, est aujourd'hui en partie ensablé, malgré les écluses et les jetées qu'on a récemment construites; la ville est entourée de fortifications, protégée par le fort de Nieulay, la redoute des Crabes, la mer et des terrains marécageux. Elle fait encore un commerce considérable, arme pour la pêche, communique régulièrement avec Douvres, Ramsgate et Londres. Fabriques de tulles, de cotons filés, bonneterie; construction de bâtiments; commerce de bois du Nord; 12,843 hab. — Elle grandit, surtout au XII^e s., quand elle devint commune, appartint aux comtes de Boulogne et à la France depuis saint Louis. Elle fut prise par Édouard III en 1347, vainement assiégée en 1407 et en 1437, enlevée aux Anglais par le duc de Guise en 1558. Elle forma avec son territoire un gouvernement particulier, appelé *pays reconquis;* prise par les Espagnols en 1595, restituée en 1598, elle s'illustra par ses corsaires sous Louis XIV contre les Anglais, qui la bombardèrent en 1694 et 1695. Sa prospérité récente a été ralentie par la concurrence de Boulogne. — Le Pas-de-Calais est un canal large de 31 kil., entre Calais et Douvres, en Angleterre; il unit la Manche à la mer du Nord.

Calais à Saint-Omer (Canal de); il va de Calais à l'Aa, communique avec les canaux de Guines et d'Ardres.

Calais (**Saint-**), ch.-l. d'arrond. (Sarthe), sur l'Anille, par 47° 55′ 19″ lat. N., et 1° 35′ 28″ long. O. à 44 kil. S. E du Mans. Fabriques de serges; commerce de blé; 3,509 hab. — Elle doit son nom au monastère de Saint-Calais.

Calaisis ou **Pays reconquis**, petit pays de l'ancienne France, fut d'abord le comté de Guines, qui appartenait à l'abbaye de Saint-Bertin. Il passa plus tard aux comtes de Gand, fut vendu à Philippe III, en 1282, conquis par Édouard III, en 1347, et repris par les Français en 1558. Il correspond au N. des arrond. de Boulogne et de Saint-Omer.

Calama. V. Guelma.

Calamata ou **Calamoe** (*Calamæ* ou *Pheræ*), ch.-l. du département de Messénie (Grèce), au fond du golfe de Coron, au pied de coteaux fleuris, a un port dominé par les ruines d'un château vénitien. Détruite en 1825, elle répare ses désastres; commerce de céréales, figues et olives; l'un des centres de l'industrie séricole, dans la Messénie. Évêché grec; 5,000 hab.

Calamata, île de l'Adriatique, sur la côte de la Dalmatie, à 5 kil. O. de Raguse.

Calami, riv. de France, affl. de droite de l'Argens, passe à Brignolles.

Calamianes ou **Iles aux Cannes**, îles de l'archipel des Philippines, au S. O. de Mindoro; entourées d'écueils dangereux, elles produisent du riz, de la cire, des bois de teinture. Les Espagnols occupent les côtes; les indigènes de l'intérieur sont indépendants. Elles forment, avec le N. E. de Palaouan, une alcadie dont le ch.-l. est Couliong; 20,000 hab.

Calamis, sculpteur et ciseleur grec, contemporain de Phidias, excellait surtout à représenter les chevaux.

Calamo, l'une des petites îles Ioniennes, à l'E. de Sainte-Maure, a le port de Yerolimnia.

Calanna, petit État du Takrour occidental, entre les montagnes de Kong et le Dioliba, au N. du roy. de Kayri; il renferme de riches mines de fer; la capit. est *Calanna*.

Calanson (Giraud de), troubadour gascon, mort vers 1226, eut de la verve, du goût et de la science. Raynouard a publié plusieurs de ses poésies.

Calanus, philosophe indien, suivit Alexandre le Grand, qui le traita bien; et, malade dans un âge avancé, il se fit tranquillement brûler à Pasargade.

Calaris. V. Cagliari.

Calas (Jean), né en 1698, en Languedoc, était négociant à Toulouse et protestant. Il fut accusé, en 1761, d'avoir étranglé son fils, Marc-Antoine, parce que celui-ci voulait se faire catholique. Il fut condamné au parlement de Toulouse, par huit juges contre cinq, au supplice de la roue, 9 mars 1762. Sa famille fut emprisonnée ou bannie; sa veuve intéressa Voltaire à son sort; le philosophe de Ferney poursuivit la réhabilitation de Calas; secondé par Élie de Beaumont et par plusieurs avocats, il obtint un arrêt favorable du parlement de Paris en 1765; Louis XV donna 30,000 livres à la malheureuse famille.

Calasanzio (Joseph), d'une noble famille d'Aragon, né à Peralta, 1556-1648, entra dans les ordres, parvint à la dignité d'évêque, puis alla à Rome se vouer à l'éducation des enfants pauvres, 1597. Les *Écoles pies*, comme on nomma les écoles fondées par lui, se multiplièrent en Italie, en Espagne et même en Allemagne; la congrégation des *Piaristes* fut sanctionnée en 1616, et jusqu'à sa mort il lutta contre tous les obstacles qui s'opposaient vainement au succès de son œuvre. Il a été canonisé par Clément XIII, en 1767.

Calatabellota (*Crimisus*), riv. de Sicile, arrose la prov. de Girgenti, et a environ 80 kil. de cours. Timoléon battit les Carthaginois sur ses bords, 340 av. J. C.

Calatabellota (*Triocala*), bourg de la prov. et à 44 kil. N. O. de Girgenti (Sicile); 5,500 hab. — Elle fut la résidence de Tryphon, le chef des esclaves révoltés de Sicile, l'an 106 av. J. C.

Calatafimi (*Longarium*), v. de la prov. et à 38 kil. S. E. de Trapani (Sicile), près des ruines de Ségeste. Victoire de Garibaldi sur les troupes napolitaines en 1860; 10,000 hab.

Calatagirone ou **Caltagirone** (*Hybla Heræa*), v. de Sicile, à 60 kil. S. O. de Catane, près du Trachino. Évêché; fab. de coton et de poteries; commerce actif; 23,000 hab.

Calatañazor, v. de la prov. de Ségovie (Espagne), sur le Milanos ou Avion, célèbre par la victoire des chrétiens, en 998, sur l'émir de Tolède, Almanzor.

Calatanisetta, ch.-l. de la prov. de ce nom (Sicile), près de la rive droite du Salso, à 115 kil. S. E. de Palerme. Place de guerre bien bâtie, près de sources de pétrole et de gaz hydrogène, d'importantes soufrières, elle a 17,000 hab. — La prov. a 3,768 kil. car. et 250,000 hab.

Calatascibetta, v. de la prov. et à 25 kil. N. E. de Calatanisetta (Sicile); 5,500 hab.

Calatayud (*Bilbilis*), v. de la prov. et à 60 kil. S.O. de Saragosse (Espagne), près du confl. du Xiloca et du Xalon, dans un territoire fertile en grains et en fruits; grand commerce de draps, lainages, cuirs, savons; 10,000 hab. — Elle fut fondée par un chef arabe, Aïoub (de là son nom, *château d'Aïoub*), sur les ruines de Bilbilis; patrie de Martial et du peintre Vera.

Calatia (*Cajazzo*), v. de l'ancienne Campanie (Italie), au S. E de Capoue, près de la rive droite du Vulturne, fut avec Nole l'une des dernières villes qui résistèrent aux Romains dans cette contrée (314 av. J. C.).

Calatrava, bourg de la prov. et à 20 kil. N. E. de Ciudad-Real (Espagne), près du Guadiana; jadis fortifié, pris sur les Maures, 1147; ch.-l. de l'ordre de Calatrava, qui y avait un château magnifique. Aux environs, riches mines de mercure.

Calatrava (Ordre de), fondé par des chevaliers militants de la congrégation de Cîteaux, qui furent chargés par Sanche III, roi de Castille, de défendre Calatrava contre les Maures vers 1158. Ils portaient le scapulaire et le capuchon par-dessus leur armure. Ces chevaliers restèrent toujours fidèles à la règle religieuse et se distinguèrent par leur bravoure. Ferdinand le Catholique devint en 1489 grand-maître de l'ordre, qui resta riche, mais soumis à la royauté. Le costume de cérémonie des chevaliers était un manteau blanc et une croix rouge fleurdelisée, suspendue à gauche par un ruban rouge. Ce n'est plus qu'un titre honorifique.

Calauria, île de l'archipel grec, dépendant du département de l'Argolide; elle est jointe par un banc de sable à celle de Poros (*Sphæria*), à l'entrée du golfe Saronique; elle est remarquable par le beau port militaire qu'elle forme avec le rivage voisin, par son arsenal, ses chantiers, ses ateliers pour la marine. On y voit les ruines d'un temple de Neptune où Démosthène s'empoisonna en 322 av. J. C. C'était jadis le siége d'une amphictyonie.

Calavon, torrent rapide, affl. de droite de la Durance, naît au S. de la montagne de Lure, arrose Apt

et finit à 4 kil. au-dessous de Cavaillon; son cours est de 70 kil.

Calavryta. V. Kalavryta.

Calbe, v. de la Saxe prussienne, sur la Saale, à 28 kil. S. de Magdebourg. Draps, filatures de lin; 6,000 hab.

Calbium ou **Goboeum**, promontoire à l'extrémité O. de la Gaule; auj. le *Bec-du-Raz*.

Calbongos ou **Calbingos** (Pays des), dans la Guinée, au S. du Camerones, avec de hautes montagnes; il renferme plusieurs États peu connus, habités par des nègres cruels.

Calcar (Jean-Stephan von), peintre de l'école vénitienne, né à Calcar, dans le duché de Clèves, 1499-1546, imita avec habileté le Titien et Raphaël. Le Louvre a de lui un beau portrait d'*homme à barbe rousse*.

Calchas, grand-prêtre, devin grec, prédit que l'expédition contre Troie durerait 10 ans, demanda le sacrifice d'Iphigénie pour obtenir des vents favorables, et mourut de dépit, suivant Homère, parce que Mopsus était plus habile que lui.

Calcinato, bourg d'Italie, sur la rive gauche du Chiese, à 18 kil. S. E. de Brescia; célèbre par les victoires des Français en 1706 et 1796; 4,000 hab.

Calcio, bourg d'Italie, sur la rive droite de l'Oglio, à 25 kil. S. E. de Bergame. Commerce de draps et eaux-de-vie; 5,000 hab.

Calcutta, capit. du Bengale et de tout l'Hindoustan anglais, sur la rive gauche de l'Hougly, à 150 kil. du golfe du Bengale, par 22° 33′ lat. N. et 86° 0′ 19″ long. E. Elle s'étend le long du fleuve sur une longueur de 8 kil. et comprend la ville blanche au S. et au N., la ville noire remplie de rues sales et étroites, de maisons qui ne sont que des huttes de terre. Dans la ville blanche est le fort William, la plus forte citadelle de l'Hindoustan, bâti par Clive en 1757, et qui a coûté 50 millions; on y trouve aussi le magnifique palais du gouvernement et beaucoup de belles maisons, environnées de vastes jardins. Calcutta, siége d'un évêché anglican, a des églises pour tous les cultes en quelque sorte et renferme un grand nombre de sociétés et d'académies savantes, notamment la *Société asiatique*, fondée en 1784 par William Jones. Le commerce est considérable, mais le port ne peut recevoir que des bâtiments de 600 tonneaux; on exporte surtout de l'opium, du sucre, de l'indigo, du riz, du salpêtre, de la gomme laque, des peaux, etc. — La popul. est d'environ 892,000 hab., presque tous Indiens et Musulmans, avec 10,000 Européens tout au plus; la population agglomérée dans les faubourgs et dans les nombreux villages des environs s'élève, dit-on, à 2,000,000 d'hab. La ville a été bâtie au milieu d'un pays couvert de marais; aussi le climat n'est-il pas naturellement sain, surtout pendant la saison chaude; mais de grands travaux de dessèchement l'améliorent chaque jour. — Calcutta tire son nom d'un village appelé *Kâli-Kâttâ*, c'est-à-dire *forteresse de Kâli*, femme de Siva; les Anglais commencèrent à s'y établir vers 1686; mais elle ne prit d'importance qu'en 1756 et sous l'administration de Clive. Depuis 1772 elle est le siége du gouvernement général de l'Hindoustan britannique.

Calcutta (Présidence de). V. Bengale.

Caldara (Polydore). V. Caravage.

Caldas, nom de plusieurs localités en Espagne et en Portugal, où il y a des eaux thermales (*calidæ aquæ*): — En Espagne, *Caldas-de-Mombuy*, à 26 kil. N. de Barcelone; 3,000 hab.; *Caldas-de-Reyes*, dans la prov. de Pontevedra; etc. — En Portugal, *Caldas-do-Gerez*, dans la prov. de Minho, à 30 kil. N. E. de Guimaraens, *Caldas-da-Rainha*, dans l'Estrémadure, etc.

Caldeirão (Serra de), chaîne de montagnes, à l'E. des Algarves (Portugal), se rattache vers l'O. à la Serra de Monchique.

Calder, riv. d'Angleterre, affl. de l'Aire ou Ayr, passe à Wakefield et a 70 kil. de cours.

Calder (Robert), amiral anglais, 1745-1818, se distingua dans les guerres de la République et de l'Empire, à la bataille du cap Saint-Vincent, en 1797; contre l'amiral Gantheaume en 1801. Le 25 juillet 1805, il soutint un rude combat contre Gravina et Villeneuve, et fut sévèrement réprimandé pour n'avoir pas poursuivi les ennemis.

Caldera, v. de la prov. d'Atacama (Chili), fondée en 1841 au fond d'une petite baie, pour servir de débouché au chemin de fer qui va aux mines d'argent de Charnacillo et à Copiapo. Exportation d'argent et de cuivre.

Calderari ou **Chaudronniers**, société secrète formée dans le royaume de Naples contre les étrangers, vers 1813, et qui plus tard fut opposée, surtout à l'instigation de Ferdinand IV, aux *Carbonari*, pour défendre la royauté des Bourbons.

Calderon (don Pedro Calderon de la Barca Henao y Riano), grand poëte espagnol, né à Madrid en 1601, mort en 1681; il composa une pièce de théâtre à 14 ans, se fit soldat en 1625, fut remarqué par Philippe IV qui l'attira à la cour, le nomma chevalier de Saint-Jacques en 1636 et le récompensa généreusement. En 1652, il entra dans les ordres et ne composa plus que des pièces religieuses, *Autos sacramentales*. D'une imagination féconde, il écrivit, dit-on, plus de 1,500 drames ou *comedias*, qui embrassent tous les genres. Sans souci des règles et de la vraisemblance, il a montré un véritable génie par la peinture des caractères, l'intrigue et surtout la couleur éclatante de sa poésie; ses *Autos* rappellent beaucoup nos anciens mystères. Ses autres poésies n'eurent pas moins de succès auprès de ses compatriotes. Ses principales pièces sont : *Héraclius*, sujet traité dans le même temps par Corneille, le *Paysan magistrat* ou l'*Alcade de Zalamea*, imité avec succès par Collot-d'Herbois, le *Prince Constant*, le *Médecin de son honneur*, le *Peintre de son déshonneur*, le *dernier Duel en Espagne*, *Gardez-vous de l'eau qui dort*, *Louis Perez de Galice*, etc.; plusieurs ont été traduites par Linguet, par Esménard et Labaumelle (*Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*), par Damas-Hinard, 1841, 3 vol. in-12. Juan de Vera Tassis a donné en 1685 une édition de ses *Œuvres* en 15 vol. in-8°; on les a réimprimées à Madrid, 1726-1760, en 10 vol. in-4°; un recueil de ses *Autos* a été publié en 5 vol. in-4°; enfin il a paru une édition compacte de son théâtre à Leipzig, 4 vol. in-8°.

Calderon (Rodrigue), né à Anvers, devint le favori du duc de Lerme, gouverna en son nom, acquit de grandes richesses et mérita la haine publique par son orgueil. Entraîné dans la chute du ministre, il fut condamné à mort et décapité en 1621.

Caldey ou **Caldy**, île du canal de Bristol, près du comté de Pembroke, produit d'excellent blé; il y a au N. une bonne rade.

Caldiero, village de la Vénétie (Italie), à 15 kil. E. de Vérone, occupe une position militaire importante sur la route de Vicence; célèbre par les batailles de 1796 et de 1805; eaux thermales; 1,600 hab.

Cale ou **Portus-Cale**, anc. ville de la Lusitanie, a donné son nom au Portugal. V. Porto.

Caleb, lieutenant de Josué, fut chargé par Moïse de reconnaître la Terre promise, et fut le seul avec Josué, de tous ceux qui étaient sortis d'Égypte, à y entrer; il reçut la ville d'Hébron et maria sa fille à son neveu Othoniel.

Caledonian-River, fleuve tributaire du Grand Océan, formé par le trop-plein des eaux du lac Calédonien, dans la Nouvelle-Calédonie (Amérique du Nord); il se divise en deux bras: l'un se perd dans le golfe de Géorgie, l'autre dans la baie de l'Amirauté; son cours est de 280 kil.

Calédonie (*Calydon*, pays des forêts), nom donné par les Romains à l'extrémité septentrionale de la Bretagne. Elle était habitée par des peuples sauvages et braves, que les Romains ne purent soumettre et qu'ils appelaient *Pictes*, à cause de l'usage qu'ils avaient de se peindre le corps. Pour les contenir, Agricola, Adrien, Septime Sévère firent successivement construire des murailles qui protégeaient la province romaine. Les *Horestes*, les *Cornabii* sont les noms assez vagues de quelques peuplades. Les *Scots*, sortis de l'Hibernie (Irlande), s'emparèrent, au v° s., d'une grande partie du pays et lui donnèrent leur nom (Écosse).

Calédonie (Nouvelle-), île de la Mélanésie, s'étendant du S. E. au N. O., sur une longueur de 350 kil., large de 70 à 80, entre 20° 10′ et 22° 30′ de lat. S., et entre 161° 46′ et 164° 32′ de long. E. Elle est traversée par deux chaînes élevées, entre lesquelles coule le Koko ou Diahot; les rivières sont peu navigables et obstruées par des barres; la navigation dans ces parages est dangereuse de janvier à mai. Elle produit des bois de construction estimés, du bois de santal, de l'arrow-root, etc. La population, divisée en un grand nombre de tribus, paraît dépasser 50,000 habitants, robustes, agiles, d'un noir pâle, à l'œil vif et farouche, assez intelligents, mais sans religion, durs pour leurs femmes et parlant un idiome rauque. Elle appartient à la France depuis le 24 sept. 1853. Le chef-lieu est Nouméa, à l'O.; les autres ports sont Balade, Hienghen, Kanala.

Saint-Vincent à l'E. L'*île des Pins* et *Loyalty* dépendent de la Nouvelle-Calédonie; la mer de Corail, qui la sépare de l'Australie, est très-dangereuse par ses récifs. Elle a été découverte par Cook, le 4 sept. 1774, puis visitée par d'Entrecasteaux, en 1793 et 1794.

Calédonie (Nouvelle-), contrée de l'Amérique anglaise, entre les montagnes Rocheuses et le Grand Océan, le territ. d'Alaska au N.; longue de 900 kil, sur 660 kil. de largeur. Les côtes sont très-accidentées et bordées d'îles nombreuses, Revilla, Princesse-Royale, Banks, Reine-Charlotte, Quadra et Vancouver. Le pays est montueux, avec de profondes vallées bien arrosées et des lacs nombreux; au N. l'hiver est long et rigoureux; au S. le climat est assez doux. Les côtes sont fertiles, l'intérieur est couvert de belles forêts. Le pays, qui a fait partie du territoire de la compagnie de la baie d'Hudson, comprend le Nouveau-Norfolk, le Nouveau-Cornouailles, le Nouvel-Hanovre et la Nouvelle-Géorgie. Il est habité par des tribus sauvages, faisant le commerce de pelleteries; le S. forme, depuis 1858, la *Columbia britannique*.

Calédonien (canal). Il divise en deux parties le comté d'Inverness, du N. E. au S. O., commence au golfe de Murray près d'Inverness, traverse plusieurs lacs et finit dans l'Océan Atlantique. Il a 6 mètres de profondeur, 16 de largeur au fond, 36 au niveau, et peut recevoir de gros navires et des frégates, en leur évitant la navigation dangereuse des Orcades. Il a 95 kil. de longueur, a coûté 25 millions et a été ouvert en 1822.

Calenders. (c.-à-d. *or pur*), espèce de moines musulmans, qu'un certain Youssouf voulut opposer, vers le XIIIe s., aux Derviches. Faisant vœu de pauvreté et d'abstinence, voyageant sans cesse, ils se corrompirent bientôt, et ne furent le plus souvent, en Turquie et en Perse, que des vagabonds fainéants, malpropres et débauchés, vivant de vol encore plus que d'aumône, et souvent mêlés à tous les troubles populaires et politiques. Les Calenders, leurs mœurs, leurs habitudes tiennent une grande place dans les récits des conteurs arabes.

Calendes, premier jour de chaque mois dans l'année romaine; on le nommait ainsi, parce que le grand pontife publiait alors (*calare*) à quel jour tomberaient les nones.

Calendrier, tableau dressé pour indiquer la succession des jours et des mois pendant une année. Chez les anciens, les calendriers ont varié suivant les progrès astronomiques.

Les *Egyptiens* avaient une année de 365 jours, divisée en 12 mois de 30 jours, avec 5 jours complémentaires; c'était ce qu'on appelle une *année vague*, parce que l'une commençait toujours plus tôt que la précédente.

Les *Hébreux* avaient une année de 12 mois lunaires; tous les deux ou trois ans on intercalait un 13e mois, le *second Adar*.

Les *Grecs* commençaient leur année à l'équinoxe d'automne; il y avait d'abord 12 mois de 30 jours, et l'on intercalait un mois tous les deux ou trois ans. Solon établit, 594 av. J. C., une année de 354 jours, en ajoutant un 13e mois de 30 jours aux troisième, cinquième et huitième années d'une période de 8 ans, nommée *octaétéride*. En 433, l'astronome Méton; au temps d'Alexandre, 331, Callippe de Cyzique, imaginèrent deux nouveaux cycles, l'un de 19 ans, l'autre de 76 ans, pour qu'il y eût concordance plus parfaite entre l'année lunaire et l'année solaire. Les Grecs divisaient le mois en trois décades; les noms des mois variaient selon les différents pays.

Chez les *Romains* il y eut d'abord beaucoup d'incertitudes pour l'établissement du calendrier; il paraît qu'il y eut d'abord une année de 10 mois ou de 304 jours, comme semblent l'indiquer les noms de septembre, octobre, etc., donnés au 7e, au 8e mois d'une année commençant avec mars. Numa ajouta deux mois, janvier et février, et, pour faire concorder l'année avec la marche du soleil, il intercala tous les deux ans un mois de 22 jours, nommé *Merkedonius*. Il y eut ensuite beaucoup de confusion jusqu'à la réforme julienne.

Calendrier Julien : Jules César chargea, comme grand-pontife, l'astronome d'Alexandrie, Sosigène, de réformer le calendrier; on allongea de 90 jours l'année 46 av. J. C., appelée, à cause de cela, *année de confusion;* l'année commune fut dès lors de 365 jours; tous les 4 ans on dut lui donner 366 jours, en intercalant un jour après le 24 février.

Calendrier Grégorien. V. *Grégorien* ou *Grégoire XIII*.

Calendre ou **Qualendre** poëte français du XIIIe s., a écrit, en vers, une *Histoire des empereurs romains*, qui renferme quelques passages heureux.

Calenus (Quintus Fusius), tribun du peuple, en 61 av. J. C., défendit Clodius, soutint César, comme préteur, en 59, devint son lieutenant en Gaule, puis dans la guerre civile, en Espagne, en Epire, en Achaïe; fut consul en 47, et, après la mort du dictateur, s'attacha à Antoine, qu'il soutint par la parole et par les armes jusqu'en 41; il mourut alors au pied des Alpes, lorsqu'il allait marcher contre Octave.

Calenzana, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 10 kil. S. E. de Calvi (Corse); 2,608 hab.

Calepino ou **Calepio** (Ambroise), lexicographe italien, né à Bergame en 1435, de l'ordre des Augustins, mort en 1511, consacra sa vie à un *Dictionnaire latin* qui parut pour la première fois à Reggio, en 1502, et fut bien souvent réimprimé au XVIe s.; on en donna même une édition en 11 langues; Facciolati le perfectionna et en fit un nouvel ouvrage, plusieurs fois reproduit, 1718. Il est maintenant délaissé. On a, depuis, appelé *calepin* tout gros volume, tout gros recueil d'extraits ou de notes.

Calès ou **Calenum** (*Calvi*), v. de l'ancienne Campanie, au N. de Casilinum, renommée pour ses vins.

Calètes, Caleti ou **Caletæ**, peuple gaulois de la Lyonnaise IIe, occupaient le N. du départ. de la Seine-Inférieure. Ils ont donné leur nom au pays de Caux; leur capit. était *Juliobona* (Lillebone).

Calhoun (John Cadwell), né en 1782, dans la Caroline du Sud, d'une famille d'origine irlandaise, d'abord planteur, puis occupé de l'étude du droit, se fit remarquer par un discours éloquent au peuple, quand la guerre fut déclarée à l'Angleterre, fut aussitôt nommé à la législature de son Etat, puis au congrès, en 1810. Dès lors il acquit une grande importance, fut l'auteur principal du tarif de 1816, favorable au Sud, et devint ministre de la guerre en 1817. Il administra sept ans avec patriotisme et économie; mais, entraîné par sa passion pour les intérêts du Sud, il abandonna, en 1828, la vice-présidence, agita la Caroline, la Virginie, la Géorgie, l'Alabama, qui adoptèrent sa doctrine, par laquelle chaque Etat pouvait annuler tout acte arbitraire du gouvernement fédéral. La fermeté du président Jackson prévint la guerre civile; Calhoun rentra au sénat, mais ne put faire triompher ses doctrines en faveur de l'annulation et de l'esclavage. Il rompit avec ses anciens amis et devint impopulaire; sous la présidence de Buren il se rapprocha du gouvernement, sous celle de Tyler il fut ministre de l'intérieur; puis, rentré au sénat, il ne cessa de défendre l'esclavage et les intérêts du Sud. Il mourut en 1850. Il a donné son autobiographie dans la *Science du gouvernement*, publiée à New-York en 1851.

Cali, belle ville de la prov. de Cauca (Nouvelle-Grenade), entre le Cauca et la chaîne des Andes, dans une magnifique vallée, à 330 kil. S. O. de Bogota et 90 kil. N. de Popayan. C'est le centre d'un grand commerce qui se fait avec le port de Buenaventura et le sud de la république. Exportation d'or, de platine, de tabac, de vanille, de quinquina, de cacao; 20,000 hab.

Caliacoua est le port le plus commerçant de Saint-Vincent (Antilles).

Caliari, famille italienne de Vérone, qui a produit plusieurs artistes célèbres.

Caliari (Gabriele), sculpteur du XVIe s., père de Paul Véronèse. V. *ce nom*.

Caliari (Benedetto), frère et élève de Paul, 1538-1598.

Caliari (Carlo), dit *Carletto*, fils de Paul, acheva plusieurs des tableaux de son père et mourut à 27 ans, 1570-1596.

Caliari (Gabriele), fils aîné de Paul, aida son frère et son oncle, puis jouit dans le repos de sa brillante fortune, 1568-1631.

Calicut (en indien *Calicodu*), v. de l'Hindoustan anglais, ch.-l. d'une prov. anglaise, dans la présidence de Madras, à 540 kil. S. O. de cette ville, à 50 kil. au S. de Mahé. C'est un port de la côte de Malabar, qui fait un assez grand commerce de bois; la barre commence à s'y former; 30,000 hab. — Résidence du Zamorin, lorsque Vasco de Gama y aborda en 1498, elle fut longtemps florissante; Hayder-Ali et Tippou-Saëb la détruisirent au XVIIIe s.; les Anglais l'ont rebâtie. Le *calicot* doit son nom à cette ville, qui fabrique encore de la toile de coton.

Câlidâsa, poëte indien célèbre, vivait 50 ans av. J. C., sous le roi Vikramâditya, a laissé sous son nom

trois drames, plusieurs poëmes épiques, etc.: *Sacountalâ*, drame en 7 actes, plusieurs fois traduit, en français par de Chézy, Paris, 1830; *Ourvasî*, drame en 5 actes, traduit en anglais par Wilson, en latin par Lenz, Berlin, 1833, en allemand par Bollensen, 1846, Saint-Pétersbourg; *Mâlavicâ et Agnimitra*, comédie en 5 actes, traduite en latin par Tullberg, Bonn, 1840; *Raghouvanza*, poëme en 19 chants, traduit en latin par Stenzler, Londres, 1832; *Nalodaya*, poëme bizarre en 4 chants; *Meghadoûta*, *Ritou-Samhâra*, *Prasnottara-Mâla*, etc., petits poëmes; *Hâsyârnara*, comédie en 2 actes, etc., etc. V. *Chefs-d'œuvre du théâtre indien*, traduits en français par Langlois, Paris, 1828, 2 vol. in-8°.

Califes ou **Khalifes**, (c.-à-d. *vicaires* ou *successeurs*), nom des chefs de l'islamisme, après Mahomet, réunissant dans le principe le pouvoir temporel au pouvoir spirituel. Il y eut d'abord les califes électifs de la Mecque.

Abou Bekr	632-634
Omar Ier	644
Othman	656
Ali	660

Puis les Ommiades établirent le califat héréditaire à Damas, et fondèrent l'immense empire des Arabes.

Moaviah Ier	660-680
Yézid Ier	683
Moaviah II	684
Merwan Ier	685
Abd-el-Mélek	705
Walid Ier	715
Soliman	717
Omar II	720
Yézid II	724
Hescham	743
Walid II	744
Yézid III	744
Ibrahim	744
Merwan II	750

Les Abbassides renversèrent alors les Ommiades, mais bientôt le califat fut démembré; les califes de Bagdad ne conservèrent que la domination de l'Orient, et leur puissance temporelle fut même détruite par les Emirs-al-Omrah, 934, puis par les sultans Seldjoucides.

Aboul-Abbas	750-754
Abou-Giafar-el-Manzour	775
Mahammed-Mahdi	785
Hadi	786
Haroun-al-Raschid	809
Amyn	813
Al-Mamoun	833
Motassem	842
Watek-Billah	847
Motawakkel	861
Mostanser	862
Mostaïn-Billah	866
Motaz	869
Mothadi-Billah	870
Motamed-Billah	892
Mothaded-Billah	902
Moctafi-Billah	908
Moctader-Billah	932
Kaher	934
Rhadi	940
Motaki	944
Mostakfi	946
Mothi	974
Thaï	991
Kader-Billah	1031
Kaiem-Biamrillah	1075
Moctadi-Biamrillah	1094
Mostadher	1118
Mostarched	1135
Rached	1136
Moctafi	1160
Mostandjid	1170
Mosthadi	1180
Nasser	1225
Daher	1226
Mostanser	1243
Mostasem	1258

Depuis lors les califes eurent une certaine autorité religieuse nominale en Egypte, sous les sultans des Mamelouks; en 1516, Motawakkel céda ses droits au sultan des Turcs Ottomans, Sélim Ier.

Un Ommiade, échappé, en 750, au massacre de sa famille, fonda en Espagne le califat d'Occident ou de Cordoue, qui ne fut pas sans gloire, et fut démembré par les émirs en 1031 :

Abdérame Ier	756-787
Hescham Ier	796
Al-Hakem Ier	822
Abdérame II	852
Mohammed Ier	885
Almoundhir	889
Abdallah	912
Abdérame III	961
Al-Hakem II	976
Hescham II, déposé	1006
Mohammed-al-Madhi, déposé	1009
Soliman	1010
Mohammed, de nouveau	1012
Hescham II, de nouveau	1013
Hamond	1017
Kassim	1018
Yayah	1027
Hescham III	1031

Un troisième califat fut fondé en Egypte par un descendant vrai ou prétendu des Fatimites ou Fathimites; il eut pour capitale le Kaire, et fut détruit par Saladin.

Obeïdollah	909-936
Kaïem-Aboul-Caçem	945
Al-Mançour	953
Moez-Ledinillah	975
Aziz	996
Hakem-Biamrillah	1021
Daher	1036
Abou-Tamin-Mostanser	1094
Aboul-Caçem-Mostali	1101
Aboul-Mançour-Amer	1130
Haphed-Ledinillah	1149
Dafer-Biamrillah	1155
Fayez-Ben-Nasrillah	1160
Adhed-Ledinillah	1171

Calife. V. KHALIFA.

Californie (Golfe de), MER VERMEILLE OU MER DE CORTEZ, golfe allongé formé par le Grand Océan, entre la Vieille-Californie à l'O., les provinces mexicaines de Sonora et de Cinaloa à l'E. Il a environ 1,000 kil. de long. et de 160 à 230 kil. de larg. Il renferme quelques îles, Cerraloo, S.-José, Carmen, S.-Pedro, Tiburon, S.-Ignacio, etc.; on trouve à l'O. les baies de la Paz et de Muleje; à l'E., les embouchures du Rio Culiacan, du Rio del Fuerte, du Rio Mayo, du Rio Yaqui, et au fond du golfe celle du Rio Colorado.

Californie (LA BASSE ou VIEILLE-), territoire du Mexique, est une presqu'île située entre le Grand Océan à l'O. et au S.; le golfe de Californie ou mer Vermeille à l'E.; une ligne tirée de San-Diego au confl. du Colorado et du Gila la sépare au N. de la Californie américaine; le cap San-Lucas la termine au S. Sa longueur est de 1,150 kil., sa largeur moy. de 80 kil. C'est un plateau escarpé, d'origine volcanique, d'un aspect désolé, excepté sur les montagnes où il y a quelques forêts; le rivage est bas et sablonneux; il y a quelques rares endroits d'une extrême fertilité. Le pays renferme des mines d'or, d'argent, de mercure; on y trouve des pierres précieuses, des marbres, du gypse, du soufre, du sel, etc. Le climat est très-chaud et très-sec; dans l'été, il y a de violents orages accompagnés de trombes d'eau. Elle forme un territoire peuplé de 23,000 hab. et divisé en trois districts : La Paz, Loreto et Saint-Vincent; le ch.-l. *La Paz* n'a que 500 hab. — Cortez reconnut la Californie en 1533; les Jésuites s'y établirent en 1642; après leur expulsion, les Dominicains, moins heureux, n'ont pu civiliser les indigènes encore sauvages, Péricues, Guaicoures et Lagmones.

Californie (NOUVELLE ou HAUTE-), l'un des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, a pour bornes : à l'O., le Grand Océan; au S., la Basse-Californie mexicaine; à l'E., le territoire d'Arizona, dont elle est séparée par le Rio Colorado, la sierra Nevada, qui la sépare du territoire Nevada; au N., l'Orégon, dont elle est séparée par le 42° lat. N. Elle a 1,250 kil. de côtes, une largeur moy. de 300 kil. et 489,441 kil. carrés de superficie. Elle est traversée du N. au S. par la chaîne de montagnes qui borde le Grand Océan et qui se divise en deux branches du 45° au 34° lat. N.; la branche orientale s'appelle *Sierra Nevada*, et plusieurs de ses cimes ont de 4,500 à 5,000 m. d'élévation; la branche occidentale s'appelle plus particulièrement *Coast-Range*, chaîne de

la Côte; elle est beaucoup moins haute, mais ne laisse qu'un seul passage, vers le 38e degré, aux deux seuls fleuves importants de la Californie, le Sacramento et le San-Joaquin. Le sol comprend trois régions : la plaine de la côte ou *Contra-Costa*, très-riche, arrosée par de nombreux ruisseaux, où les Pères des missions firent prospérer leurs 22 établissements; la plaine du centre, moins favorisée, mais offrant d'immenses ressources à l'agriculture par la vigueur de la végétation; enfin la *Sierra* ou les hautes vallées de la Coast-Range et de la Nevada; elles sont riches et les pentes des montagnes sont couvertes de magnifiques forêts. Le climat offre deux saisons, la saison sèche et la saison humide; mais la chaleur n'est jamais extrême et le froid, si ce n'est dans la sierra, n'est jamais rigoureux. La terre est propre à toutes les cultures, céréales, légumes, vignes, oliviers, tabac, orangers, etc.; les pâturages sont abondants; on y trouve une grande variété d'animaux à fourrures, de gibier, d'oiseaux aquatiques, de poissons, etc. On y a découvert des mines de plomb, d'argent, de mercure (New-Almaden), de fer, d'étain, de houille, etc.; des sources bitumineuses et minérales généralement au S.; mais les gisements aurifères (*placers*), reconnus en 1848, principalement dans la Sierra-Nevada et vers les fleuves, ont surtout contribué à la célébrité et à la prospérité de la Californie; le produit a dépassé 300 millions en 1853. La population s'est portée vers ce pays de toutes les parties du monde, mais surtout des Etats-Unis; en 1847, on y comptait à peine 40,000 Indiens et 4 à 5,000 blancs d'origine mexicaine; dès 1854, on évaluait les habitants à 400,000, sans compter les Indiens; mais le nombre n'a pas sensiblement augmenté dans ces dernières années, depuis que la fièvre de l'or a diminué et que les aventuriers sont remplacés par des émigrants laborieux et patients, qui exploitent surtout ses richesses variées; en 1870, 560.000 hab. La Californie, jadis partie du Mexique, annexée aux Etats-Unis en 1848, est devenue l'un des Etats de la grande république dès 1850. La capit. est *Sacramento;* les villes princ. sont : San-Francisco, Monterey, Yerba-Buena, Marysville, Stockton, San-José, los Angeles, etc., etc. Les indigènes, divisés en beaucoup de petites tribus, les Matalans, les Salsens, les Quirotes, les Rumsen's, etc., reculent devant les nouveaux venus. Les communications se font surtout au moyen de nombreux bateaux à vapeur, par l'isthme de Panama ou par le cap Horn; les émigrants ont aussi suivi les routes de terre, à travers l'immense *prairie* américaine et les montagnes Rocheuses; on a achevé le gigantesque travail d'un vaste chemin de fer qui traverse toute l'Amérique du Nord.

Caligny (Jean-Anténor **Hue de**), ingénieur français, 1657-1731, assista à plusieurs siéges, fut estimé par Vauban et a fortifié plusieurs de nos places, Calais, Dunkerque, Furnes, etc. — Son frère, Louis-Rolland Hue de Caligny, 1677-1748, se distingua également et fit de beaux travaux à Dieppe, Honfleur, le Havre, Cherbourg.

Caligula (Caius Julius Cæsar Germanicus), fils de Germanicus et d'Agrippine, né l'an 13, mort en 41, fut élevé au milieu des soldats qui lui donnèrent le sobriquet de Caligula (de *caligæ*, bottines), puis à Caprée, et fut adopté par son grand-oncle Tibère, auquel il succéda en 37. Après huit mois d'un règne heureux, une maladie dangereuse donna l'essor à son caractère féroce; sa raison parut troublée et ses extravagances furieuses dépassèrent toute idée. Il se fit adorer; il eut des prêtres et leur associa sa femme et son cheval, voulant imiter le tonnerre, pour mieux ressembler à Jupiter. Ses cruautés frappèrent surtout ses proches et les plus nobles familles qu'il se plaisait à déshonorer; il s'enrichissait des dépouilles des citoyens qu'il avait frappés, et, n'épargnant pas le peuple lui-même, il s'écriait : « Plût aux Dieux que le peuple romain n'eût qu'une seule tête, afin de pouvoir l'abattre d'un seul coup! » Il entretint un commerce incestueux avec ses trois sœurs et surtout avec Drusilla, qu'il déifia après sa mort; il voulut nommer consul son cheval *Incitatus;* il aurait désiré pouvoir anéantir les œuvres d'Homère, de Virgile et de Tite Live. Après deux expéditions ridicules sur les côtes de la Gaule et au delà du Rhin, il fut assassiné par le tribun Chéréas.

Calitri, v. d'Italie, dans la prov. d'Avellino, près de l'Ofanto; couvent de bénédictines; 6,000 hab.

Calixte. V. Calliste.

Calixtins, secte des Hussites bohémiens, qui réclamaient pour les laïques l'usage du calice (*calix*) dans la communion; on les appela aussi *Utraquistes*, parce qu'ils voulaient communier sous les deux espèces (*sub utraque specie*). Le concile de Bâle, en 1431, et l'empereur Sigismond, en 1436, leur accordèrent leurs demandes. Ils se confondirent, au xvie s., avec les frères Moraves.

Calixtus (George) ou **Callisen**, savant théologien protestant, né dans le Holstein en 1586, mort en 1656, professa surtout à Helmstædt et se distingua, de l'aveu même des catholiques, par sa modération et son impartialité; il chercha à ramener la concorde parmi les différentes sectes protestantes et fut protégé contre les haines des théologiens luthériens par le duc de Brunswick. Il a beaucoup contribué aux progrès des saines études théologiques.

Calkoen (Henri), jurisconsulte distingué d'Amsterdam, 1742-1818, a défendu victorieusement la mémoire de Barneveldt et publié un *Traité des délits et des peines*, qui est estimé.

Calkoen (Jean-Frédéric **Van Beek**), astronome et mathématicien hollandais, né à Groningue, 1772-1811, professeur aux universités de Leyde et d'Utrecht, a publié, outre plusieurs savants mémoires, un *Traité sur le Beau*, un *Traité sur les horloges des anciens*, et un *Examen de l'origine de la religion mosaïque et de la religion chrétienne*, réfutation remarquable du célèbre ouvrage de Dupuis.

Call (Jean van) et son fils *Pierre* van Call, furent des paysagistes hollandais du xviie s. et du commencement du xviiie, qui jouirent d'une réputation méritée.

Callac, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil. S. O. de Guingamp (Côtes-du-Nord); 3,397 hab.

Callaïques ou **Callæciens** (*Callaïci* ou *Callæci*), peuple espagnol au N. O. de la Péninsule. Ils défendirent longtemps leur indépendance contre les Romains, furent secondés par leurs femmes courageuses et ne furent soumis que par Junius Brutus, vers le milieu du 2e s. av. J. C. Ils ont donné leur nom à la Galice. Ils se divisaient en *Lucenses*, au N. du Minius; v. princ. Lucus Augusti (Lugo), Magnus Portus (La Corogne), Brigantium, Iria Flavia, Tyde (Tuy), Aquæ Flaviæ (Chavès); et en *Bracarii*, au S. du fleuve, v. princ. Bracara-Augusta (Braga), Calle (Porto). Les premiers formèrent dans la Tarraconaise le conventus de Lucus Augusti (Lucensis), les seconds celui des Bracariens (Bracarum).

Callao, port du Pérou sur le Grand Océan, à l'embouchure du Rimac, à 10 kil. O. de Lima, par 12° 3′ 9″ lat. S. et 79° 34′ 15″ long. O. La baie, vaste et sûre, est protégée par deux petites îles et une petite péninsule. Plusieurs fois éprouvée par les tremblements de terre, surtout en 1746, la ville est toujours importante comme port de Lima, auquel la ville est unie par un chemin de fer, et comme point important de relâche dans le Grand Océan; elle est protégée par une citadelle où les Espagnols se défendirent longtemps en 1820; 30,000 hab.

Callas, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 8 kil. N. E. de Draguignan (Var). Draps, huile d'olive, plâtre; 1,820 hab.

Calle (La), v. de la prov. et à 240 kil. N. E. de Constantine (Algérie), par 36° 53′ 55″ lat. N. et 6° 6′ long. E., sur un rocher qui s'avance dans la mer, port de commerce important par la pêche du corail qui se fait dans les environs. La France depuis le xviie s. y possédait quelques établissements, sujets de litige, surtout avec le dey d'Alger. Le territoire est fertile, possède de belles forêts et des mines de plomb argentifère; son marché est fréquenté par les tribus tunisiennes. Elle fut prise en 1836; 1,200 hab.

Calle ou **Calem**, **Portus-Calles**. V. Porto et Cale.

Calleja (don Felix del Rey), comte de Calderon, général espagnol, 1750-1820, se distingua surtout dans la guerre du Mexique par son énergie et sa cruauté, de 1810 à 1817. Il battit Hidalgo qui fut tué à Guadalaxara, lutta contre Morelos qu'il fit fusiller en 1815, fut vice-roi après Vénégas; et, de retour en Espagne, fut chargé de commander les troupes réunies dans l'île de Léon. Fait prisonnier par Riégo, plus tard délivré, il mourut peu après.

Callet (Antoine-François), peintre d'histoire, né à Paris, 1741-1823, appartient à l'école dont Vien est le plus célèbre représentant, qui protesta contre le mauvais goût de Boucher et prépara l'époque de David.

Callet (Jean-François), mathématicien, né à Versailles, 1744-1798, enseigna à Paris, à Vannes, à Dunkerque, fut professeur des ingénieurs-hydrographes, com-

posa plusieurs ouvrages et surtout une édition des *Tables* de Gardiner, 1783 et 1795, où l'on trouve les logarithmes des nombres jusqu'à 108,000, des sinus et tangentes, etc. Cet ouvrage est devenu de plus en plus parfait, grâce au stéréotypage de Firmin Didot.

Calliano, bourg du Tyrol autrichien, sur la rive gauche de l'Adige, à 20 kil. S. de Trente. Près de là sont les défilés de ce nom forcés par Joubert en 1796.

Calliany. V. KALLIANY.

Callicrate, général achéen, mort en 149 av. J. C., soutint par tous les moyens la cause de Rome, fut stratége, empêcha l'alliance avec Persée et dénonça plus de 1000 de ses concitoyens, qui furent emmenés captifs en Italie, en 168. Il continua ses trahisons envers la Grèce, et mourut à Rhodes lorsqu'il était envoyé en ambassade à Rome.

Callicrate, architecte du vᵉ s. av. J. C., éleva le *Parthénon* à Athènes, avec Ictinus, par l'ordre de Périclès.

Callicratidas, général de Sparte, successeur de Lysandre dans le commandement de la flotte, de mœurs sévères, aurait voulu réconcilier les Grecs, pour ne pas mendier les secours des Perses. Il prit Méthymne, assiégea Conon dans Mitylène, mais il fut vaincu près des îles Arginuses, et tué en 406 av. J. C.

Callidrome (Mont), l'une des parties des monts Helléniques, séparait du Sperchius les sources de plusieurs affl. de l'Achéloüs.

Callières (FRANÇOIS DE), diplomate français, 1645-1717, fut surtout employé aux négociations qui préparèrent et amenèrent le traité de Ryswick; secrétaire du cabinet, il fut de l'Académie française pour plusieurs ouvrages maintenant oubliés: *Des mots à la mode*, du *Bel esprit*, des *Bons mots* et des *Bons contes*, etc.

Callimaque, artiste de Corinthe du vıᵉ s. av. J. C., inventa, selon Vitruve, le chapiteau d'ordre corinthien, et gâta ses ouvrages en voulant trop les corriger.

Callimaque, polémarque des Athéniens, fut tué en combattant courageusement à Marathon, en 490 av. J. C.

Callimaque, littérateur grec de Cyrène, né vers 320, mort vers l'an 270 av. J. C., était d'une famille royale de son pays; il enseigna d'abord à Eleusis près d'Alexandrie, fut comblé des bienfaits de Ptolémée Philadelphe, et donna dans le Musée des leçons qui formèrent plusieurs hommes illustres, comme Apollonius et Eratosthène. Il composa, dit-on, plus de 800 ouvrages, poëmes épiques et élégiaques, tragédies, comédies, enfin des hymnes et des épigrammes, qui seuls nous sont parvenus. Les anciens lui ont donné de grands éloges; Ovide, Catulle l'ont imité; ses hymnes sont surtout remarquables par les idées; c'est la méthode éclectique qui le dirige. Il y a eu de nombreuses éditions de Callimaque; les meilleures sont celles d'Ernesti, à Leyde, 1761, 2 vol. in-8°, et de Boissonade, 1824; il a été souvent imité ou traduit, en français par La Porte du Theil, 1775, in-8°, en vers latins, par le docteur Petit-Radel, en vers français par de Wailly, 1843, in-12.

Callinicum, v. de l'anc. Mésopotamie, sur la rive gauche de l'Euphrate, près de *Nicephorium.*

Callinicus, architecte égyptien d'Héliopolis, vivait dans la dernière moitié du vııᵉ s.; il passa, sans preuve, pour l'inventeur du feu grégeois.

Callinus, orateur et poëte grec d'Ephèse, vivait au vııᵉ s. av. J. C. Il nous reste de lui de beaux fragments d'élégies guerrières, insérés dans les *Poetæ græci minores*, dans les *Poetæ lyrici græci* de Bergk, dans les *Fragmenta* de Bach. Ils ont été traduits en vers français par Firmin Didot et par Baron, Bruxelles, 1835.

Calliope (c.-à-d. *belle voix*), muse de l'éloquence et de la poésie héroïque, mère des poëtes Linus et Orphée, est représentée sous la forme d'une jeune fille d'un air majestueux, le front ceint d'une couronne d'or et tenant à la main une trompette.

Callipolis, villes de l'ancienne Thrace et de l'Italie méridionale, auj. GALLIPOLI.

Callippe, astronome grec de Cyzique, vivait vers 330 av. J. C., disciple d'Eudoxe, ami d'Aristote, il est célèbre par l'établissement du cycle Callippique, qui, rectifiant celui de Méton, contenait 76 ans ou 940 mois ou 27,758 jours, pour faire concorder l'année lunaire et l'année solaire; il fut généralement adopté par les astronomes, et Ptolémée s'est servi des calculs de Callippe.

Callippus d'Athènes, ami de Dion, comme lui disciple de Platon, l'assassina en 353 av. J. C., s'empara du gouvernement de Syracuse, fut battu par Hipparenus, frère de Denys le jeune, et, fugitif, fut tué à Rhegium en 351.

Callirhoé, v. de l'Arabie Pétrée, dans le pays des Moabites, célèbre par ses eaux thermales, fut comprise dans la Palestine-Salutaire.—Nom fort commun dans la Fable, donné à une fille du fleuve Achéloüs, à une fille du Scamandre, épouse de Tros, à une fille de l'Océan, mère de Géryon, etc. — Il y avait aussi une fontaine de ce nom au S. de l'Acropole d'Athènes.

Calliste Iᵉʳ ou **Calixte,** sur lequel l'auteur des *Philosophumena* donne de longs détails, sujet de grandes controverses, fut élu pape en 217 ou 218, et mourut peut-être de mort violente en 222. Il paraît avoir été le fondateur ou le restaurateur du cimetière chrétien placé sur le chemin de Rome à Ardée, et qu'on appela cimetière de Calliste, plus tard Catacombes et cimetière de Saint-Sébastien.

Calliste II (GUI DE BOURGOGNE), fils de Guillaume, comte de Bourgogne, né à Quingey, près de Besançon, archevêque de Vienne, succéda, comme pape, à Gélase II, en 1119, termina par le concordat de Worms, avec Henri V, en 1122, la querelle des Investitures, tint le premier concile général de Latran, en 1123, agit avec beaucoup d'activité et de sagesse, et mourut en 1124.

Calliste III (ALPHONSE BORGIA), espagnol de Xativa, près de Valence, pape en 1455, mort en 1458, fit réviser le procès de Jeanne d'Arc.

Calliste III, antipape. V. ALEXANDRE III.

Callisthène, philosophe grec d'Olynthe, petit-neveu d'Aristote, né vers 365 av. J. C., suivit Alexandre dans son expédition, ne sut pas se montrer courtisan, se fit l'interprète des Macédoniens indignés de voir leur roi adopter les coutumes orientales, et fut mis à mort en Bactriane, 328 av. J. C. Il avait composé des *Mémoires*, faisant suite aux Helléniques, puis les *Persiques*, etc. Ses ouvrages sont perdus. On connaît, sous le nom de *Pseudo-Callisthène*, une histoire fabuleuse d'Alexandre, qui a eu beaucoup de vogue au moyen âge, et a été l'un des premiers livres multipliés par l'imprimerie. Le texte grec a été publié par M. Ch. Müller, en 1846, dans la *Bibliothèque grecque* de Firmin Didot.

Callisto, fille de Lycaon, nymphe de Diane, eut de Jupiter un fils nommé Arcas; tous deux furent frappés par la colère jalouse de Junon. V. ARCAS.

Calloigne (JEAN-ROBERT), né à Bruges, 1775-1830, fut l'un des meilleurs sculpteurs de la Belgique; il avait étudié à Paris et à Rome.

Calloo, commune de la Flandre orientale (Belgique), à 33 kil. de Dendermonde, sur l'Escaut. Tanneries, corderies; 2,500 hab.

Callosa-de-Ensaria, v. de la prov. et à 50 kil N. E. d'Alicante (Espagne), près de l'Alvir; 6,000 hab.

Callosa-de-Segura, v. de la prov. et à 36 kil N. E. de Murcie, sur la Segura; 4,500 hab.

Callot (JACQUES), peintre, dessinateur et graveur, né à Nancy, 1592-1635, fils d'un gentilhomme héraut d'armes du duché de Lorraine, se fit artiste malgré sa famille, l'abandonna dès l'âge de 12 ans pour fuir en Italie, étudia à Florence, à Rome, fut ramené chez ses parents qui lui permirent de suivre sa vocation, et, de retour à Rome, fut l'élève de Julio Parigi et de Philippe Thomassin. Après la mort de Cosme II, son protecteur, il retourna dans sa patrie et fut bientôt célèbre. Son œuvre ne contient pas moins de 1600 pièces. Il fut un grand peintre de mœurs, encore plus qu'un caricaturiste admirable; ses gravures à l'eau-forte l'ont surtout rendu populaire, les *Foires*, les *Supplices*, les *Misères de la guerre*, la *Grande* et la *Petite Passion*, les deux *Tentations de saint Antoine*, les *Gueux contrefaits*, les *Batailles et les Siéges*, comme ceux de Bréda et de La Rochelle.

Cally-Neddy, riv. de l'Hindoustan, affl. de gauche du Gange, vient des monts du Gherwal, arrose, du N. O. au S. E., les provinces de Delhy et d'Agrah; son cours est de 450 kil.

Calmar, province de Suède dans le Gœthaland, a pour bornes, au N. et au N. O., la province de Linkœping; à l'O. celles de Jenkœping et de Kronoberg, au S. celle de Bleking, à l'E., la mer Baltique. Elle a 180 kil. de côtes, découpées par un grand nombre de baies; le N. est montueux, le S. est plat; le climat est salubre, la récolte des céréales suffisante, le lin abondant; les forêts de chênes, de hêtres et de pins sont nombreuses; le bétail et la pêche fournissent des ressources; on exploite beaucoup de fer, un peu de cuivre et de plomb. La population est de 238,000 hab.

Calmar, le ch.-l., port sur le Calmare-Sund, est dans la petite île de *Quarnholm*, qu'un pont de bateaux unit au continent, par 56° 40′ lat. N. et 14° 3′ long. E.

Le port, petit, mais sûr, est fortifié et protégé par le cap Stensöe; il y a des chantiers de construction. Évêché, belle cathédrale. C'est dans le vieux château, situé dans le faubourg sur la terre ferme, que fut signé, le 20 juillet 1397, le traité qui unissait les trois royaumes Scandinaves; 6,000 hab. — Le Calmare-Sund, entre la côte et l'île d'Œland, est d'une largeur de 7 à 30 kil; il est souvent gelé en hiver et renferme plusieurs petites îles.

Calmet (Dom Augustin), savant bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, né près de Commercy, en 1672, mort à Paris en 1757, enseigna dans les abbayes de Moyen-Moutier et de Munster, s'occupa de travaux nombreux, en remplissant ses devoirs de religieux, devint abbé de Saint-Léopold à Nancy, en 1718, de Sénones en Lorraine, 1728, et deux fois exerça les fonctions de président-général de sa congrégation. Ses principaux ouvrages sont : *Commentaire littéral sur tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament*, 23 vol. in-4°, et 6 vol. in-fol., Paris, 1707-1716, plusieurs fois réédité et traduit en latin; *Dictionnaire historique, critique, chronologique, géographique et littéral de la Bible*, Paris, 1720, 2 vol. in-fol. et avec supplément, 4 vol. in-fol. Son *Histoire sainte de l'Ancien et du Nouveau Testament et des Juifs*, Paris, 1718, 2 vol. in-4°; son *Histoire universelle sacrée et profane*, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours, Strasbourg et Nancy, 1735-1771, 17 vol. in-4°, sont moins estimées. Mais son *Histoire ecclésiastique et civile de Lorraine*, 4 vol. in-fol. 1728, et, avec additions, 6 vol. in-fol, 1745-1757, est un livre exact et savant. Il a encore publié un grand nombre de dissertations, de traités, etc., sur l'histoire religieuse et l'histoire de Lorraine, entre autres: la *Bibliothèque lorraine* ou *Histoire des hommes illustres*, etc., Nancy, 1751, in-fol.; et un *Traité sur les apparitions des esprits et sur les vampires ou revenants de Hongrie*, etc., Paris, 1751, 2 vol. in-12. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages inédits, et plusieurs autres lui ont été faussement attribués.

Calmina, v. du roy. de Dahomey (Guinée), à 28 kil. S. E. d'Abomey; résidence du roi; 15,000 hab.

Calmont, bourg de l'arrond. de Villefranche (Haute-Garonne). Commerce de produits agricoles; 2,000 hab.

Calmouck. V. Kalmouk.

Calne, v. du comté de Wilts (Angleterre), à 48 kil. N. O. de Salisbury; manufacture de draps; 5,000 hab. A 2 kil. est la belle résidence de Bowood, au marquis de Landsdowne.

Calomarda (Don François-Thadée, comte), homme d'Etat espagnol, né à Villèle, en Aragon, en 1775, mort à Toulouse en 1842. Il fut, de 1824 à 1832, comme ministre de la justice, l'un des plus fermes défenseurs de l'absolutisme, contre les constitutionnels et les apostoliques. Il contribua au décret qui abolissait la loi salique en Espagne, puis sembla se rapprocher de don Carlos. A la mort de Ferdinand VII, il quitta l'Espagne et vécut dans la retraite en France.

Calonne (Charles-Alexandre de), homme d'Etat français, né à Douai en 1734, fils d'un président au parlement de cette ville, entra de bonne heure dans la magistrature, joua un triste rôle dans l'affaire de La Chalotais, et, plus tard, protégé par le comte d'Artois et M. de Vergennes, fut nommé par Louis XVI contrôleur général des finances, 1783. Il ne s'étudia qu'à plaire à la cour, en prodiguant l'argent avec une facilité désastreuse; pendant trois ans il employa avec audace tous les mauvais moyens pour se procurer des ressources; puis, quand le crédit fut épuisé, il convoqua les notables (2 fév. 1787), fit l'aveu d'un énorme déficit, et proposa des moyens héroïques pour rétablir les finances. Les notables ne voulurent pas l'écouter; la cour l'abandonna, et le roi l'exila en Lorraine. En Angleterre il soutint avec Necker et les parlements une polémique spirituelle, mais seulement spécieuse; il devint ensuite l'agent du parti de Coblentz, auquel il sacrifia toute sa fortune; enfin il demanda à rentrer en France et mourut un mois après, 30 octobre 1802. Il a écrit plusieurs mémoires sur les finances et sur diverses questions politiques; on y retrouve l'élégance, mais la légèreté de son esprit superficiel et sans conviction.

Calore (*Calor*), riv. d'Italie, affl. de gauche du Volturno, vient du mont San-Donato, arrose Bagnuoli, Bénévent et finit près de Cajazzo; son cours est de 85 kil. Elle reçoit à droite le Tamaro, à gauche le Sabbato. Les Carthaginois furent défaits sur ses rives par Tib. Gracchus, 215 av. J. C.

Caloyer ou **Caloger** (*καλός* et *γέρων*, bon vieillard), nom donné aux moines grecs qui suivent la règle de saint Basile; ils vivent solitaires dans des ermitages ou réunis dans les couvents du mont Athos, de Pathmos, de Morée, etc. Revêtus d'une soutane noire ou brune, avec une ceinture et un bonnet de même couleur, généralement ignorants, mais se livrant à de dures pénitences, ils cultivent la terre. Ceux de l'Athos et de Pathmos, qui s'occupent seuls d'études, fournissent des évêques et des patriarches à l'Eglise grecque.

Calpé, montagne sur le détroit de Gadès, au S. de l'Espagne, était regardée comme une des colonnes d'Hercule, en face d'Abyla; c'est aujourd'hui la montagne de Gibraltar ou pointe d'Europe. V. Carteia.

Calprenède (La). V. La Calprenède

Calpurnia, famille plébéienne de Rome, divisée en plusieurs branches, dont la principale était celle des Pisons.

Calpurnia, femme de César depuis 59 av. J. C., se mêla fort peu aux événements, et chercha vainement à l'empêcher de se rendre au sénat, quand il fut assassiné, en 44.

Calpurnius Flamma, tribun militaire, est célèbre par son héroïsme; avec 300 soldats il se dévoua pour sauver l'armée du consul Atilius Calatinus, enfermée dans un défilé par les Carthaginois, vers 258 av. J. C.

Calpurnius Bestia, consul en 110 av. J. C., se laissa corrompre par l'or de Jugurtha, et fut condamné à l'exil.

Calpurnius (Titus Julius), poëte bucolique latin, né en Sicile, paraît avoir écrit à la fin du IIIe s. On n'a fait que des hypothèses sur sa vie et même sur ses ouvrages; on peut lui attribuer 10 *églogues*, comme celles de Virgile qu'il a imité. Il y règne une certaine élégance, et l'on peut y trouver quelques détails instructifs pour l'histoire des temps de Dioclétien. Elles ont été traduites avec les poésies de Némésien par Mayraut, Bruxelles, 1744, et par Cabaret-Dupaty dans la *Bibliothèque* de Panckoucke.

Calpurnius Flaccus, rhéteur latin, vivait peut-être au XIe s. On a de lui un recueil de 51 *déclamations*, simples controverses ou discours judiciaires; les sujets sont le plus souvent puérils, les idées mesquines et bizarres; le style a dégénéré comme la pensée. Pierre Pithou a publié en 1580 : *Calp. Flacci excerptæ decem rhetorum minorum declamationes*.

Caltabellota, Caltafimi, etc. V. Calatabellota, Calatafimi, etc.

Caluire-et-Cuire, v. de l'arrond. et à 4 kil. N. E. de Lyon (Rhône), sur la rive gauche de la Saône; 8,440 hab. Teintureries, commerce de grains, fourrages, vins, etc.

Calvados, chaîne de rochers, sur les côtes de la Manche, longue de 24 kil., entre les embouchures de l'Orne et de la Vire, ainsi nommée d'un vaisseau espagnol qui s'y brisa en 1588 (le *Salvator* ou *Calvador*, Calvados).

Calvados (Départ. du). Il a pour bornes : au N., la Manche; à l'E., le départ. de l'Eure; au S., celui de l'Orne; à l'O., le départ. de la Manche. Les collines de Normandie et du Cotentin parcourent le S. et l'O.; le pays est composé de grandes plaines, séparées par des vallées peu profondes qu'arrosent la Touque, la Dives, la Vie, l'Orne, la Seulle, l'Aure et la Vire; il y a quelques marais dans le voisinage de la mer. On y exploite les houilles, la tourbe, les granits, la pierre de taille, la pierre à chaux, l'argile; il y a beaucoup de sources minérales (Brucourt, Roques, Caen, etc.). Le pays est surtout riche en céréales, fruits à cidre, graines oléagineuses, lin, chanvre; mais les herbages excellents du Bessin, de la vallée d'Auge, etc., nourrissent un grand nombre de moutons, porcs, et principalement des bœufs, des vaches, des chevaux pour la cavalerie de ligne et le luxe; il y a aussi des forêts assez étendues. Les industries les plus florissantes sont celles des dentelles, des blondes, des toiles, la bonneterie, les draps ; le commerce, favorisé par de bonnes voies de communications, est très-actif. — La superficie est de 552,072 hect.; la popul. est de 454,012 hab. — Le ch.-l. est Caen; il renferme 6 arrond. : Caen, Bayeux, Falaise, Lisieux, Pont-l'Évêque, Vire. Il forme le diocèse de l'évêché de Bayeux, est du ressort de la Cour d'appel et de l'Académie de Caen, fait partie de la 3e région militaire (Rouen) et de la 1re préfecture maritime (Cherbourg). Il a été formé des anciens pays du Bessin, du Bocage, de la vallée d'Auge, du Lieuvin, etc., qui faisaient partie de la province de Normandie.

Calvaire, en hébreu Golgotha, petite montagne,

au N. de Jérusalem, où les Juifs exécutaient les criminels; c'est là que Jésus-Christ a été crucifié. Il a été compris dans l'enceinte de la ville par Adrien et renferme l'église du Saint-Sépulcre, entourée de différentes chapelles pour les diverses sectes chrétiennes.

Calvaire (Congrégation de Notre-Dame du) ou **Filles du Calvaire**, religieuses bénédictines, établies à Poitiers par Antoinette d'Orléans, de la maison de Longueville. Marie de Médicis les fit venir à Paris en 1620, et les plaça près du Luxembourg, rue de Vaugirard; une autre maison s'éleva, en 1633, dans le quartier Ménilmontant. En souvenir des douleurs de la Vierge, il y avait continuellement des religieuses au pied de la croix.

Calvaire (Prêtres du), congrégation fondée, en 1634, sur le mont Valérien, près de Suresnes; on faisait, au Calvaire qu'ils avaient élevé, un pèlerinage fréquenté le vendredi saint; il fut interdit en 1697. La congrégation, supprimée en 1791, puis rétablie, disparut sous Napoléon Ier; sous la Restauration, les jésuites y formèrent une maison et y établirent un cimetière, qui furent dévastés en 1830.

Calvart (Denis), peintre flamand, né à Anvers en 1555, mort à Bologne en 1619, est considéré comme le restaurateur de l'école bolonaise; il fut le maître du Guide, de l'Albane et du Dominiquin. La grâce a surtout distingué son talent facile; ses meilleurs ouvrages sont un *Saint Michel* et un *Purgatoire*, à Bologne. Augustin Carrache et Sadeler ont reproduit à l'eau-forte ses principaux tableaux.

Calvert. V. Baltimore.

Calvello, v. de la prov. et à 20 kil. S. de Potenza (Italie); 6,500 hab.

Calvi, ch.-l. d'arrond. (Corse), sur un rocher au fond d'un golfe, par 42° 34′ 7″ lat. N., et 6° 25′ 30″ long. E., à 90 kil. N. d'Ajaccio. Elle est très-forte; mais, malgré son beau port, son commerce a été ruiné depuis le siége qu'elle subit en 1794 contre les Anglais; 2,175 hab.

Calvi (*Cales*), v. d'Italie, à 25 kil. N. O. de Caserte, dans une position malsaine, jadis célèbre par ses vins; les Français y battirent les Napolitains, le 9 déc. 1798. Ruines considérables aux environs. Evêché de Calvi-et-Teano; 3,000 hab.

Calvi (Lazzaro), peintre génois du xvie s., a laissé des œuvres remarquables à Naples, à Monaco, mais surtout à Gênes, aux palais Spinola et Pallavicini.

Calvin ou **Cauvin** (Jean), né à Noyon, le 10 juillet 1509, mort à Genève, le 27 mai 1564, fils de Gérard Cauvin, notaire apostolique, pourvu d'un bénéfice à 12 ans, de la cure de Marteville et de Pont-l'Evêque, pendant qu'il achevait ses études au collége de Montaigu, à Paris, renonça à l'Eglise pour la jurisprudence. Il étudia le droit à Orléans, à Bourges, et reçut de Melchior Wolmar les idées luthériennes, qui commençaient à pénétrer en France. D'une intelligence vigoureuse et sévère, il avait déjà de l'autorité, quand il publia, à Paris, un *Commentaire sur le Traité de la clémence de Sénèque*, en 1532; il compromit Michel Cop, son ami, dut fuir loin de Paris, et, malgré la protection de Marguerite de Valois, quitta la France, 1534. A Bâle, répondant aux accusations de François Ier, il écrivit, en 1535, son *Institution chrétienne*, avec une préface célèbre adressée au Roi, où il essayait de prouver que les réformés n'étaient pas des *brouillons politiques* et qu'ils n'étaient pas des *novateurs*, puisque leurs doctrines étaient celles de l'Evangile et des Apôtres. Cet ouvrage, successivement complété par Calvin, traduit par lui en français, comprenant 4 livres et 80 chapitres, devait en faire l'un des chefs de la Réforme. Après un court voyage auprès de la duchesse de Ferrare et un séjour en France, Calvin, passant par Genève, mai 1536, y fut retenu par Farel et Viret, qui venaient d'y établir le protestantisme. Nommé ministre et professeur de théologie, il voulut imposer ses idées et réformer les mœurs; il fut banni avec ses amis, mai 1538. Il fut bien accueilli à Strasbourg par Bucer et Capiton, fut rappelé à Genève en 1541, et y rentra en maître. Grâce au consistoire qu'il établit, il régna véritablement jusqu'à sa mort, mais il fut forcé de lutter continuellement contre ses adversaires et contre ses ennemis. Il les combattit par la parole et par l'autorité; Castalion, Bolsec, furent bannis; Michel Servet fut brûlé vif; Amied Perrin, Berthelier, chefs de l'opposition politique, furent également frappés. Genève devint le centre du mouvement protestant; de là partaient les écrits nombreux et les disciples fanatiques du maître, qui allaient répandre ses doctrines et soutenir ses opinions dans presque toute l'Europe. Malgré la faiblesse de son corps et de cruelles maladies, Calvin, d'une activité infatigable, toujours prêchant, discutant, conseillant, écrivant, enseignant, administrant, montra un génie égal à son ambition tyrannique. Il devint le chef de la secte qui prit le nom de *Calviniste;* plus radical que Luther, il abolit toute hiérarchie, tout intermédiaire entre Dieu et l'homme, même les bonnes œuvres; la justification de l'homme est toute en Jésus-Christ; il rejette la messe, la présence réelle, l'invocation des saints, etc.; il affirme la prédestination absolue; il proscrit tout culte extérieur, pour ainsi dire; sa doctrine est sombre, cruelle, inexorable.— Comme écrivain français, sa langue est ferme, sévère, vigoureuse; il a puissamment contribué à lui donner plusieurs de ses qualités essentielles. Ses *Œuvres* ont été publiées à Genève, en 12 vol. in-fol., et réimprimées en 1617 et 1667, à Amsterdam; il existe plus de 2000 de ses sermons manuscrits; et ses lettres, dont plusieurs recueils ont été composés, formeraient 30 vol. in-fol. Théodore de Bèze et Jérôme Bolsec, au xvie s., Audin, au xixe, ont écrit sa *Vie*.

Calvinistes, nom des disciples de Calvin. Le calvinisme se répandit de Genève dans une partie de la Suisse, en France, dans l'Allemagne occidentale, dans les Pays-Bas, en Ecosse, en Angleterre, aux Etats-Unis. En France, les calvinistes ou *huguenots* firent de nombreux prosélytes, malgré les édits sévères de François Ier et de Henri II; depuis la conjuration d'Amboise, 1560, les calvinistes, unis aux seigneurs mécontents et dirigés par les Bourbons, soutinrent contre les rois et les catholiques huit guerres civiles terminées par les traités d'Amboise, 1563, de Longjumeau, 1568, de Saint-Germain, 1570, de La Rochelle, 1574, de Loches ou Beaulieu, 1576, de Bergerac, 1577, de Fleix, 1580, enfin de Nantes, 1598. L'Edit de Nantes, donné par Henri IV, leur assura la liberté de conscience et de culte; mais ils formaient encore un Etat dans l'Etat; et il fallut la prise de La Rochelle par Richelieu, 1628, et la paix d'Alais, 1629, pour désarmer les calvinistes. Mais Louis XIV révoqua l'Edit de Nantes, en 1685; les protestants perdirent avec leurs libertés même leur état civil; beaucoup émigrèrent; les persécutions suscitèrent la guerre des Cévennes ou des Camisards. Louis XVI leur rendit leurs droits civils en 1788; depuis la Révolution, tous les cultes sont égaux devant la loi. Les articles organiques ont réglé la constitution de l'Eglise calviniste dans ses rapports avec l'Etat. Il y a environ 500,000 calvinistes en France; le calvinisme a un conseil central à Paris et une faculté de théologie à Montauban; il y a une église consistoriale par groupe de 6,000 âmes, et un synode ou arrondissement pour 5 églises. Les calvinistes portent le nom de presbytériens en Ecosse; en Angleterre, le calvinisme a formé l'*Eglise anglicane* ou *Haute-Eglise;* en Prusse, le calvinisme et le luthéranisme, à peu près réunis, ont constitué le *culte Evangélique.* Le P. Maimbourg a écrit l'*Hist. du Calvinisme.*

Calvisson, village de l'arrond. et à 25 kil. S. O. de Nîmes (Gard). Eglise consistoriale calviniste; vins blancs dits de *clarette;* 2,508 hab.

Calvus. V. Licinius.

Calw, v. de Wurtemberg, sur le Nagold, à 35 kil. S. O. de Stuttgart. Draps, étoffes de laine, tanneries, etc. Près de là sont les ruines du château des anciens comtes de Calw, jadis puissants seigneurs de la Souabe; 5,000 hab.

Calycadnus (*Selef* ou *Gheuk-sou*, riv. bleue), pet. riv. de la Cilicie, passait à Séleucie-Trachée. Frédéric Ier s'y noya en 1190.

Calydon, v. de l'ancienne Etolie, sur l'Evénus, fut la capitale du pays avant Thermus. Patrie de Diomède, elle était près de la forêt où Méléagre tua le fameux sanglier envoyé par Diane pour ravager le pays.

Calymna (*Calmine* ou *Calamine*), l'une des Sporades, au S. E. de Pathmos, jadis renommée par son miel.

Calypso, fille d'Atlas ou de l'Océan et de Téthys, habitait l'île d'Ogygie, dans la mer Ionienne, à l'extrémité E. du Bruttium. C'est là qu'elle aurait retenu, suivant Homère, Ulysse pendant sept ans, et, plus tard, son fils Télémaque.

Calypsus (*Sano*), l'une des petites îles Ioniennes, au N. O. de Corcyre.

Cam (Diogo), navigateur portugais du xve s., a, sous les auspices d'Alphonse V, découvert le Zaïre en 1484, et plus de deux cents lieues de pays au delà; des relations amicales s'établirent alors avec les rois du Congo et de Benin, qui consentirent à recevoir des missionnaires.

Cam, affl. de l'Ouse orientale (Angleterre), vient du comté d'Essex, passe à Cambridge, Ely, et a 70 kil. de cours.

Camail. Au moyen âge, la cotte de mailles de fer des chevaliers se terminait souvent par une sorte de capuchon ou bonnet de mailles, qu'on appela *cap de maille*, et, par abréviation, *camail*. — On donna aussi ce nom. depuis le XVe s., à une espèce de manteau court, descendant jusqu'à la ceinture, avec un petit capuchon, rouge pour les cardinaux, violet pour les évêques et noir pour les chanoines et les autres prêtres.

Camail (Ordre du). V. Porc-Épic.

Camaldoli (*Campus-Maldoli*), bourg de la prov. d'Arezzo (Italie), à 40 kil. E. de Florence, dans l'Apennin, berceau de l'ordre des Camaldules.

Camaldules, ordre religieux, fondé en 1012 par saint Romuald, moine bénédictin, à Camaldoli. Vivant d'abord en anachorètes, puis en communauté, ils se consacrèrent surtout à la vie contemplative. Sans exercer une grande influence, ils acquirent beaucoup de richesses, qu'ils perdirent à la fin du XVIIIe s.; leurs principales maisons étaient à Camaldoli, à Saint-Michel de Murano près de Venise, à Notre-Dame de la Consolation dans le diocèse de Vienne, en France, et à Grosbois près de Paris. Il y avait aussi des couvents de femmes se rattachant à cet ordre; tous portaient un vêtement blanc, comme les bénédictins.

Camalodunum. v. de la Bretagne romaine, au N. E. de Londinium (Londres), v. des Trinobantes, fut la première colonie établie par les Romains dans le pays, sous Claude. C'est peut-être auj. *Colchester*.

Camamu. v. de la prov. et au S. O. de Bahia (Brésil), port près de l'embouchure de l'Acarahy, sur la baie de Camamu, fait un assez grand commerce de café, manioc, riz, cacao, bois de construction.

Camana, ch.-l. de la prov. de ce nom (Pérou), à l'O. d'Aréquipa, près de la mer, dans une plaine fertile.

Camaracum, v. des Nerviens, dans la Belgique IIe. V. Cambrai.

Camarès, ch.-l. de canton de l'arrond. et au S. de Saint-Affrique (Aveyron). Draps; commerce de bétail; aux environs eaux minérales; 2,193 hab.

Camaret, bourg de l'arrond. et à 40 kil. N. O. de Châteaulin (Finistère), sur l'anse du même nom, qui présente un bon mouillage. Les Anglais, qui y débarquèrent en 1694, y furent battus. Près de là sont les pierres druidiques de *Toull-Inguet*. Pêche de la sardine; 1,300 habit.

Camaret, bourg de l'arrond. d'Orange (Vaucluse), sur la Durance. Commerce de grains, soie, toiles, fer, huile d'olive, vin; 2,401 hab.

Camargo (Marie-Anne de Cupis, dite), célèbre danseuse, née à Bruxelles en 1710, morte en 1770, d'une famille noble, mais ruinée, apparut à l'Opéra dès 1726, et jouit de beaucoup de succès jusqu'en 1751.

Camargue (La), la plus grande ile formée par les deux bras du Rhône à son embouchure, a environ 73,000 hect. de superficie, dont une partie seulement est défrichée au nord et sur les bords du fleuve; des digues élevées protégent alors le pays contre les inondations du Rhône, le reste est couvert de marais, d'étangs (le plus grand est celui de Valcarès), de sables et de pâturages. On y élève pendant l'hiver beaucoup de moutons, qui émigrent au printemps, des bœufs de couleur noire, des chevaux petits et légers; on vient d'établir des rizières et on a formé le projet de dessécher toute l'île, qui renferme beaucoup de terre végétale. Elle a une dizaine de villages, 4,000 hab., et fait partie du département des Bouches-du-Rhône. On fait dériver son nom, sans preuve, de Marius (*Caii Marii ager*), qui aurait fait exécuter là de grands travaux par ses soldats.

Camarine (auj. *Torre di Camarina*), v. anc. du S. O. de la Sicile, à l'embouchure de l'Hipparis, colonie de Syracuse, devint très-florissante.

Camarines, prov. de Luçon (îles Philippines), au S. E. Elle est fertile, peuplée d'indigènes industrieux et de Papous dans les montagnes; elle est divisée en deux parties, *Camarines du Nord* et *Camarines du Sud*.

Cambacérès (Jean-Jacques-Régis de), homme d'Etat, né à Montpellier en 1753, mort en 1824, d'une ancienne famille de magistrats, succéda à son père comme conseiller à la cour des comptes de Montpellier, rédigea, en 1789, les cahiers de la noblesse, et fut élu à la Convention en 1792. Au comité de législation il s'occupa surtout d'affaires juridiques; dans le procès de Louis XVI il fit entendre de courageuses paroles, le déclara coupable, mais demanda la suspension du décret jusqu'à la fin des hostilités et se prononça pour le sursis de l'exécution; il sut néanmoins calmer les Montagnards, fut membre du comité de défense générale, lut un rapport fait avec Merlin de Douai pour la composition d'un seul code, fut président de l'Assemblée après le 9 thermidor, membre et président du Comité de salut public et surtout chargé des relations extérieures. Président du conseil des Cinq-Cents, puis rendu à la vie de jurisconsulte, il fut ministre de la justice jusqu'après le 18 brumaire; il ne prit pas part au coup d'Etat, mais il inspira une telle confiance à Bonaparte qu'il fut nommé second consul. Dès lors il fut l'un des conseillers les plus sages et les plus fidèles de Napoléon. Après avoir pris une grande part au Code civil, il devint archichancelier, président du sénat, prince, duc de Parme, conserva et mérita constamment la confiance de l'empereur, quoique celui-ci n'écoutât pas toujours ses conseils de modération. En 1814, nommé président du conseil de régence de Marie-Louise, il l'accompagna jusqu'à Blois, puis adhéra aux actes du sénat; mais, au retour de l'île d'Elbe, il fut forcé de reprendre les fonctions d'archichancelier et de ministre de la justice. En 1815, il fut exilé comme régicide, ce qui était faux, vécut en Belgique, et fut réintégré dans tous ses droits en 1818. A sa mort, en 1824, une ordonnance royale voulut enlever à ses héritiers ses lettres et ses papiers; ce fut l'occasion d'un procès assez célèbre. Cambacérès a laissé des *Mémoires*, dont M. Thiers s'est servi.

Cambaye (Golfe de), *Barigazenus sinus*, formé par la mer d'Oman, sur la côte N. O. de l'Hindoustan, au S. E. de la presqu'île de Goudjérate; les atterrissements y rendent la navigation difficile.

Cambaye ou **Cambay**, v. de la présidence et à 320 kil. N. O de Bombay (Hindoustan), port sur le golfe de ce nom, par 22° 21′ lat. N. et 70° 28′ long. E. Elle était autrefois très-florissante par son commerce et ses manufactures; mais, bien déchue, elle n'a pas 50,000 hab.; son port est presque comblé; toutefois elle renferme plusieurs monuments remarquables.

Cambert (Robert), musicien français, né à Paris en 1628, mort à Londres en 1677, fut surintendant de la musique de la reine Anne d'Autriche; fut le premier français qui composa un opéra, en 1659, de concert avec l'abbé Perrin. En 1671, ils inaugurèrent le théâtre de la rue Mazarine par l'opéra de *Pomone*, suivi d'une pastorale en 5 actes, les *Peines et les Plaisirs de l'Amour*. Mais Lulli ayant fait enlever leur privilége, Cambert passa en Angleterre où il devint maître de la musique de Charles II.

Camberwell, v. du comté de Surrey (Angleterre), à 5 kil. S. de Londres, dont elle forme un des faubourgs. Antiquités romaines; église gothique. Jardins potagers; 40,000 hab.

Cambiaso (Luc), peintre, né près de Gênes, 1527-1585, a laissé de belles fresques en Italie, au palais de l'Escurial, etc.

Cambielle (Pic de), dans l'un des chaînons septentrionaux des Pyrénées centrales, a une hauteur de 3,234 m.

Cambini (Joseph), compositeur de musique italien, né à Livourne en 1746, mort à Bicêtre en 1832, après une vie aventureuse vint à Paris en 1770, fut accueilli par le prince de Conti, et dès lors composa un grand nombre d'opéras, d'oratorios, de symphonies, avec facilité, mais sans génie; plusieurs de ses œuvres eurent du succès, *Cora* ou la *Prêtresse du Soleil*, 3 actes, 1787; *Nanthilde et Dagobert*, 3 actes, 1791, etc.

Cambodje. V. Kambodje.

Cambodunum (auj. Kempten), v. des Estions, dans la Vindélicie.

Cambon (Joseph), né à Montpellier en 1754, mort à Bruxelles en 1820, était négociant, lorsqu'il fut nommé à l'Assemblée législative. Il se montra républicain dès le premier jour, et, dans cette Assemblée comme à la Convention, s'occupa spécialement des questions financières. Il vota la mort de Louis XVI, combattit l'établissement du tribunal révolutionnaire, devint membre du Comité de salut public, lutta contre la Commune de Paris, défendit les Girondins, et se rendit surtout célèbre par la création du grand-livre de la dette publique. Au 9 thermidor, il attaqua Robespierre; puis, poursuivi par les thermidoriens, il fut forcé de se cacher; l'amnistie de l'an IV lui permit de rentrer dans la vie privée. Il fut membre de la Chambre de 1815, et, forcé de quitter la France en 1816, alla mourir à Bruxelles.

Camborne, v. du comté de Cornouailles (Angleterre), à 20 kil. N. O. de Falmouth. Mines de plomb et de cuivre; commerce de bestiaux; 9,000 hab.

Cambrai (*Cameracum*), ch.-l. d'arr. (Nord), à 60 k. S. E. de Lille, sur la rive droite de l'Escaut, par 5° 10′ 59″ lat. N., et 0° 53′ 40″ long. E. Archevêché depuis 1559, place forte, défendue par une citadelle qui passe pour imprenable. Ses monuments les plus beaux sont la cathédrale, avec le tombeau de Fénelon, l'hôtel de ville, la bibliothèque. Toiles de Cambrai, batistes, linons, dentelles, tulles, huiles, sucre, sel raffiné, etc.; commerce de blés, graines oléagineuses, bière, huiles, houille; popul. 22,897 hab. — Place forte sous les Romains, résidence d'un chef franc, parent de Clovis, dès lors florissante, elle finit par former un petit État, qui avait ses évêques pour seigneurs, les comtes de Flandre pour avoués, les empereurs pour suzerains; c'est l'une des plus anciennes communes de France. Louis XI la prit en 1477; on y signa la Ligue contre Venise en 1508 et la paix des Dames en 1529. Possédée par les Espagnols, elle fut définitivement cédée à la France en 1678. Patrie de Monstrelet et de Dumouriez.

Cambrésis (*Cameracensis pagus*), pays de l'anc. France, comprenant le bassin du Haut-Escaut et correspondant à peu près à l'arrond. de Cambrai, entre le Hainaut au N. et à l'E., la Picardie au S., l'Artois à l'O. C'est l'ancien pays des Nerviens; il appartint aux Francs; puis fit partie de l'empire d'Allemagne. En 1007, l'empereur Henri II le donna à l'évêque de Cambrai, désormais prince de l'Empire, mais bientôt forcé de partager le pouvoir avec les châtelains de Cambrai. Plusieurs fois repris et perdu par les Français, abandonné par Charles VII à Philippe le Bon, duc de Bourgogne, en 1435, il fut définitivement cédé par les Espagnols à Louis XIV, au traité de Nimègue, 1678. Les princ. v. étaient Cambrai, Cateau-Cambrésis, Solesmes, Carnières, Crèvecœur, Vaucelles, Marcoing.

Cambria, nom latin du pays de Galles.

Cambridge, comté d'Angleterre, comprenant la plus grande partie du bassin de l'Ouse, borné: au N., par le comté de Lincoln; à l'E., par ceux de Norfolk et de Suffolk; au S., par ceux d'Essex et d'Hertford; à l'O., par ceux de Bedford, d'Huntingdon et de Northampton. Il a 217,000 hectares et 176,000 hab.; le sol est partout bas et plat; le nord, appelé *île d'Ely*, a été longtemps un vaste marais qu'on a desséché à grands frais; il est fertile en blé, lin, chanvre; l'on trouve, au S., de beaux pâturages. Le ch.-l. est Cambridge; les v. princ. sont: Ely, March, Wisbeach.

Cambridge, c.-à-d. **Pont-sur-Cam** (*Camboritum*), est sur la Cam, par 52° 12′ 36″ lat. N., et 2° 24′ 30″ long. O., à 80 kil. N. E. de Londres. On y remarque l'église du Saint-Sépulcre; elle est célèbre par son Université, formant dix-sept collèges, dont le plus ancien, celui de *Saint-Pierre*, date de 1257; le plus important est celui de la *Trinité*, le plus beau est le *King's College*. L'Université envoie deux députés à la chambre des communes depuis Jacques Ier. Commerce actif en produits agricoles; 40,000 hab.

Cambridge, v. du Massachusetts (États-Unis), sur le Charles-River, à 5 kil. N. O. de Boston, date de 1631. Elle comprend *Old-Cambridge*, *Cambridge-Port* et *Cambridge-Nord*. Elle est célèbre par son université ou collége de Harvard, fondée en 1638. C'est à Cambridge qu'a été établie la première imprimerie des États-Unis. Manufactures, de verreries surtout; 40,000 hab. — Il y a encore beaucoup d'autres *Cambridge* aux États-Unis, dans le Maryland, l'Ohio, la Pennsylvanie, l'Illinois, le Wisconsin, etc.; il y en a une dans le Haut-Canada.

Cambridge, golfe situé au N. O. de l'Australie.

Cambriens, *Cambri*, nom donné par les Romains aux Galls ou Gaëls, qui habitaient l'île de Bretagne et surtout l'ouest, appelé plus particulièrement *Cambria*.

Cambronne (Pierre-Jacques-Étienne, baron), général français, né à Saint-Sébastien, près de Nantes, en 1770, mort en 1842, fit partie de la légion nantaise, 1792, combattit sous Hoche, sous Masséna, 1799; refusa, après la mort de La Tour-d'Auvergne, le titre de premier grenadier de la république, se distingua surtout à Iéna et dans la campagne de 1813; suivit Napoléon à l'île d'Elbe, et, à son retour, fut nommé général de division et pair. On connaît son rôle héroïque et la réponse que la tradition lui prête à Waterloo. Couvert de blessures, conduit en Angleterre, il revint pour se faire juger, fut absous par un conseil de guerre, plus tard commanda à Lille. Il se retira à Nantes, où il mourut et où on lui a élevé une statue en 1848.

Cambry (Jacques), savant français, né à Lorient, 1749-1807, fut préfet de l'Oise et l'un des fondateurs de l'Académie celtique. Parmi ses ouvrages on peut citer le *Voyage dans le Finistère*, Paris, 1799, 3 vol. in-8°; la *Description du département de l'Oise*, 1803, 2 v. in-8°; *Monuments celtiques*, 1805, in-8°, etc.

Cambuniens, chaîne de montagnes de la Grèce ancienne, entre la Thessalie et la Macédoine; elle renfermait le mont Olympe, et l'on y rattachait le Pélion et l'Ossa.

Cambyse, seigneur perse, de la famille des Achéménides, tributaire d'Astyage, roi des Mèdes, épousa sa fille Mandane et fut le père de Cyrus.

Cambyse, roi de Perse, 530-522 av. J. C., succéda à son père Cyrus, déclara la guerre au roi d'Égypte, Amasis, qui l'avait outragé, 527, s'empara de Péluse, battit le nouveau roi, Psamménite, qui fut pris à Memphis, et s'empara de son royaume, 525. Il voulut attaquer Carthage, mais les Phéniciens refusèrent de l'aider; il envoya contre le temple de Jupiter-Ammon une armée qui périt dans les sables; il échoua dans l'expédition qu'il conduisit contre les Éthiopiens. A son retour, il se vengea cruellement sur les Égyptiens, fit périr son frère Smerdis, sa sœur Atossa, etc. Ses actes de démence féroce soulevèrent les provinces; un mage se fit passer pour Smerdis, et Cambyse allait le combattre quand il se blessa mortellement à la cuisse avec son épée.

Camden ou **Campden** (William), antiquaire anglais, né à Londres, 1551-1623, s'occupa avec passion des antiquités de son pays, devint premier régent du collége de Westminster, 1593, et roi d'armes de Clarence, 1597. Ses principaux ouvrages sont: *Britannia*, Londres, 1586 et 1607, in-fol.; *Anglica, Normannica, Hibernica, Cambrica a veteribus descripta*, Francfort, 1603, in-fol.; *Annales rerum Anglicanarum et Hibernicarum regnante Elisabetha*, Londres, 1615, 1627, in-fol., etc.

Camden, v. de la Caroline du S. (États-Unis), sur le Wateree, à 45 kil. N. E. de Columbia. Elle fait un assez grand commerce. Deux batailles furent livrées sous ses murs, en 1780 et 1781, entre les Anglais et les Américains.

Camden, port du New-Jersey (États-Unis), sur la rive gauche de la Delaware, en face de Philadelphie. Son industrie et sa population se sont beaucoup accrues dans ces dernières années; 10,000 hab. — Il y a encore plusieurs villes commerçantes de ce nom aux États-Unis, dans l'Alabama, l'Arkansas, le Tennessee, New-York, Missouri, etc.

Caménetz. V. Kaminiec.

Camentz. V. Kamenz.

Cameracum ou **Camaracum**, anc. ville de la Belgique IIe (Gaule); auj. *Cambrai*.

Camerarius (Joachim) ou **Liebhard** (ses ancêtres avaient été *camériers* de l'évêque de Bamberg), né à Bamberg en 1500, mort en 1574, fut célèbre comme érudit et comme réformateur. Il était professeur des langues grecque et latine à Nuremberg; il rédigea avec Mélanchthon, son ami, la *Confession d'Augsbourg*, et assista aux diètes d'Augsbourg, 1555, et de Ratisbonne, 1556. Il a publié un grand nombre d'éditions, de traductions, de commentaires; il a écrit la *Vie de Mélanchthon*, Leipzig, 1568, in-8° et des *Epistolæ familiares*, 3 vol., Francfort, 1583-1595. — Ses fils, Camerarius (Joachim), médecin et botaniste, 1534-1598; Camerarius (Philippe), jurisconsulte, 1537-1624; Camerarius (Geoffroy), érudit, ont laissé des ouvrages estimés. — Il y a eu plusieurs médecins du même nom au XVIIe s. et au XVIIIe, professeurs à l'université de Tubingen; le plus célèbre, *Rodolphe-Jacques*, 1665-1721, a laissé une grande réputation comme botaniste; son livre, de *Sexu plantarum epistola*, semble avoir jeté les fondements du système de Linné.

Cameria, petite ville de la Sabine (Italie ancienne), prise par Romulus, puis par Tarquin l'Ancien, reçut de bonne heure une colonie romaine.

Camérier ou **chambrier**, fonctionnaire de la cour pontificale, chargé d'administrer le trésor. Dans certains ordres monastiques, il y eut aussi des camériers, régissant les biens des couvents et surveillant les dépenses; c'est aussi un titre honorifique que le pape accorde à certains ecclésiastiques. V. Chambrier.

Camerino (*Camerinum*), v. de la prov. de Macerata (Italie), sur une montagne, près du Chienti et de la Potenza, à 60 kil. S. O. d'Ancône. Archevêché; beau palais archiépiscopal; grande cathédrale. Fabriques de soieries; 12,000 hab. — Ville de l'ancienne Ombrie, elle

était puissante et fit de bonne heure alliance avec Rome. 310 ans av. J. C.

Camerlingue, de l'allemand *Kamer-ling*, maître de la chambre, cardinal chargé à Rome de la justice et des finances. Il est à la tête de la chambre apostolique, assisté d'un *vice-camerlingue*, et gouverne pendant la vacance du Saint-Siége. — Dans l'ancien empire d'Allemagne, le *camerlingue* était le trésorier de l'empereur.

Cameron (JEAN), théologien protestant, né à Glasgow en 1580, mort à Montauban en 1625, enseigna la théologie, surtout à Saumur; Jacques Ier le nomma directeur du collége de Glasgow; ses doctrines libérales le firent voir avec défiance par les presbytériens écossais. Il revint à Saumur, fut nommé professeur de théologie à Montauban en 1624, et, dans une émeute populaire, fut si maltraité par la foule, qu'il en mourut. Grand partisan de la liberté d'examen, ennemi des doctrines étroites des calvinistes, il attaquait surtout la prédestination dans ses leçons comme dans ses livres.

Cameron (RICHARD), farouche sectaire écossais, prédicateur de campagne, s'opposa aux mesures de Charles II, contraires à la liberté presbytérienne, eut de nombreux partisans, les *Caméroniens*, qui se réunissaient dans les lieux déserts. Persécutés, ils proclamèrent la république de 1678, assassinèrent le primat d'Ecosse; battirent John Graham à London-Hill, mais furent écrasés par Monmouth à Bothwell-Bridge. Cameron fut tué dans une escarmouche en 1680.

Camerones ou **Jamour**, riv. qui se jette dans le golfe de Biafra (Afrique occidentale); elle est peu connue et forme beaucoup d'îles à son embouchure, qui est très-large.

Camerones, dans l'une de ces îles, sur la côte de Benin, fait un commerce assez important de gomme, d'ivoire, d'huile de palmier.

Camerones ou **Cameroons**, chaîne de montagnes, avec un sommet de 4,195 m., sur la côte de Benin, en face de Fernando-Po; elle renferme des volcans.

Caméroniens, secte écossaise, qui se sépara de l'église presbytérienne en 1666, et qui se signala par son fanatisme. V. CAMERON.

Camicus (*Platani*), riv. du versant méridional de la Sicile; à son embouchure était la ville de CAMICUS (*Platanella*), près de Triocala.

Camille, fille du roi des Volsques, Métabus, guerrière célèbre par sa légèreté à la course et par son habileté à tirer de l'arc; elle combattit Enée, suivant Virgile, et fut tuée en trahison par Aruns.

Camille, jeune Romaine, sœur des Horaces, fiancée à l'un des Curiaces, fut tuée par son frère, vainqueur dans le fameux combat, parce qu'elle maudissait sa victoire.

Camille (MARCUS FURIUS), issu de la *gens* patricienne Furia, fut tribun militaire, en 401 av. J. C.; puis, nommé dictateur, prit Véies, 395, soumit les Falisques, blessa les Romains par la magnificence de son triomphe, fut accusé de s'être approprié une partie du butin, et s'exila. Après la prise de Rome par les Gaulois, 390, il fut nommé dictateur par le sénat, réfugié au Capitole, battit les Barbares, et mérita le titre de second Romulus. Il fut encore trois fois élu dictateur pour combattre les Eques, les Volsques, les Etrusques, défit les Gaulois sur les bords de l'Anio, rétablit la concorde entre les citoyens, en faisant admettre les plébéiens au partage du consulat. Il mourut de la peste l'année suivante, 365 av. J. C. Plutarque a écrit sa *Vie*.

Camillo (FRANÇOIS), peintre espagnol, d'origine florentine, né à Madrid, 1610-1671, fut chargé par Olivarès de peindre les rois d'Espagne dans la salle de spectacle du Buen-Retiro, puis 14 fresques dont les sujets étaient tirés des *Métamorphoses* d'Ovide. Il y a beaucoup de ses œuvres, tableaux religieux surtout, à Madrid, Tolède, Ségovie, Salamanque, etc.

Caminha, v. de la prov. de Minho (Portugal), à 52 kil. N. O. de Braga, près de l'embouchure du Minho; place forte; salines; 2,500 hab.

Camiros, ancien port de la côte occidentale de Rhodes, à 30 kil. S. O. de Rhodes.

Camisano, v. d'Italie, à 9 kil. N. E. de Crême; château gothique; 2,500 hab. — V. de la Vénétie, à 14 kil. S. E. de Vicence; 4,000 hab.

Camisards, nom donné aux calvinistes des Cévennes, qui se soulevèrent au commencement du XVIIIe s., en demandant la liberté de conscience et la diminution des impôts. Ils furent ainsi appelés, parce qu'ils mettaient sur leurs vêtements une *chemise* ou blouse de toile blanche. Commandés par Roland, Cavalier, Ravenel, Catinat, etc., ils firent une guerre terrible de partisans, de 1702 à 1706; le maréchal de Montrevel ne put les soumettre; Villars fut plus habile et plus heureux. — Il y eut aussi des *camisards blancs* ou *cadets de la croix*, bandes de catholiques armées, en 1703, contre les camisards noirs ou protestants; ils avaient une croix blanche à leur chapeau.

Cammin, v. de Poméranie (Prusse), à 65 kil. E. de Stettin, sur la Devenow, près de la Baltique. Evêché catholique, de 1172 à 1648; belle cathédrale. Commerce actif; 3,000 hab.

Camoëns (LUIZ DE), né à Lisbonne en 1524, mort en 1579, d'une illustre famille de la Galice, mais pauvre, fit ses études à Coïmbre. Son amour pour une noble dame de la cour le fit exiler au Ribatejo; puis il se rendit à Ceuta et perdit l'œil droit dans un combat contre les Maures. De retour à Lisbonne, il s'embarqua pour les Indes en 1553; il prit part aux expéditions des Portugais de Goa sur les côtes de Malabar, d'Arabie, de la mer Rouge. Mais le vice-roi Barreto, blessé d'une satire du poëte qu'il crut dirigée contre lui, l'exila aux Moluques, puis à Macao en 1555. C'est là, surtout dans la fameuse grotte de Patane, qu'il composa son poëme des *Lusiades*. Il put revenir à Goa, mais assailli par une violente tempête dans le golfe de Siam, il se sauva à la nage, en tenant d'une main le manuscrit de son poëme. Il vécut d'abord honoré et protégé par le vice-roi, Constantin de Bragance; puis, poursuivi par ses ennemis, il fut encore jeté en prison; rendu à la liberté, il suivit Pedro Barreto Rolim dans sa capitainerie de Mozambique, vers 1567, mais fut abandonné par lui et vécut misérablement à Sofala, jusqu'au jour où de généreux amis vinrent le prendre pour le ramener à Lisbonne. Il y rentra en 1570 au moment où la peste désolait son pays. Malgré le succès immense de son poëme, qui eut deux éditions dès 1572, il vécut pauvre et malheureux jusqu'au jour de sa mort, vers la fin de 1579. Le Camoëns a composé des élégies, des sonnets, des satires, etc.; mais il doit sa gloire au poëme dans lequel il chante les exploits de Gama et des Portugais (*Lusitani*); c'est ce qui lui a mérité le titre de Prince des poëtes de son temps. Ce poëme a été souvent réimprimé; l'édition la plus complète des *Œuvres* du Camoëns est celle de Thomas Jozé de Aquino, 1779-1780, 4 vol. in-8°, et 1782-1783, 5 vol. in-8°; la plus magnifique édition des *Lusiades* est celle de Firmin Didot, Paris, 1817, in-4°, avec de nombreuses et belles gravures. Les deux traductions françaises les plus estimées sont celle de M. Millié, revue par M. Dubeux, avec un travail de Ch. Magnin, et celle de MM. Dessaules et Fournier; Ragon a traduit le poëme en vers français. V. *Vie de Camoëns* par J. Adamson, Londres, 2 vol. in-12, 1820.

Camonica (Val de), vallée de l'Italie septentrionale, au N. E. de la prov. de Bergame, formée par des ramifications des Alpes Rhétiques. Elle a 65 kil. de long. et est traversée par l'Oglio; c'est l'une des principales communications de l'Italie avec le Tyrol. On y élève des vers à soie et des bestiaux; on y trouve du fer et des marbres.

Camors, bourg de l'arrond. de Lorient (Morbihan). Céréales, bétail; 2,168 hab.

Camp du drap d'or. On donna ce nom à une plaine entre Guines et Ardres, célèbre par l'entrevue de François Ier et de Henri VIII en 1520. Les fêtes furent magnifiques; les rois et leurs courtisans y rivalisèrent de luxe; mais François Ier ne sut pas y gagner l'alliance du roi d'Angleterre contre Charles-Quint.

Campagna, v. de la Principauté Citérieure (Italie), à 30 kil. E. de Salerne, au milieu de hautes montagnes. Evêché; magnifique cathédrale; 8,000 hab.

Campagne de Rome, anc. prov. des Etats de l'Eglise, correspondant à peu près au Latium et formant aujourd'hui la *comarca* de Rome et la *sous-préf. de Frosinone*. Située au S. du Tibre, entre les Apennins et la mer, jadis peuplée et florissante, elle est mal cultivée, couverte de ruines, et le long du rivage s'étendent les marais Pontins.

Campan, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 6 kil. S. E. de Bagnères-de-Bigorre (Hautes-Pyrénées), sur l'Adour. Aux environs, belles carrières de marbre vert ou rosé; 3,524 hab. — La vallée de Campan, arrosée par l'Adour de Baudean et par celui de Campan, est renommée pour sa belle végétation, ses grottes, ses carrières de marbre, etc.

Campan (JEANNE-LOUISE-HENRIETTE **Genest**, ma-

dame), née à Paris en 1752, morte à Mantes en 1822, fut d'abord lectrice des tantes de Louis XVI, puis attachée comme première femme de chambre à Marie-Antoinette, qu'elle servit constamment jusqu'au 10 août. Elle dut se réfugier à Combertin, dans la vallée de Chevreuse; se trouvant sans ressources, elle fonda un pensionnat à Saint-Germain; il prospéra. Bonaparte lui confia sa belle-fille Hortense, et plus tard la nomma surintendante de la maison impériale d'Ecouen. Elle perdit cette place à la Restauration; on ne lui pardonna pas de s'être attachée à la famille de Napoléon. Elle a laissé des *Mémoires sur la vie privée de Marie-Antoinette*, Paris, 1823, 3 vol. in-8°, les *Lettres de deux jeunes amies*, les *Conversations d'une mère avec sa fille*, des *Nouvelles*, des *Comédies*, et un *Traité de l'Education des femmes*.

Campana (La), v. de l'Andalousie (Espagne), à 65 kil. N. E. de Séville, sur le Madre-Vieja, affl. du Guadalquivir; 6,000 hab.

Campanella (Thomas), né à Stilo, en Calabre, 1568, mort à Paris, 1639, entra dans l'ordre des Dominicains, se fit bientôt remarquer par la hardiesse de son esprit indépendant, défendit les doctrines de Telesio, et attaqua, dans une vie errante en Italie, la philosophie d'Aristote et la scolastique. Il entra dans une conspiration contre les Espagnols, fut pris et incarcéré à Naples, sept fois appliqué à la question, malgré l'intervention du nonce et de Paul V lui-même. Il ne sortit de prison qu'à la mort de Philippe III, après 27 ans de captivité; il y composa ses principaux ouvrages. Forcé de quitter Rome pour échapper aux violences populaires, il se réfugia en France où Richelieu le protégea; Louis XIII lui fit une pension; il mourut au couvent des Dominicains. Dans ses nombreux ouvrages, il a toujours attaqué Aristote, et pourtant il incline vers une sorte d'empirisme mystique; il a surtout combattu la routine des écoles, mais entraîné par une imagination fougueuse, il a agité les esprits sans rien fonder; il a donné une classification des sciences, et, comme Bacon, des règles pour découvrir les lois de la nature; mais il n'a pas toujours suivi ces règles et s'est égaré dans les hypothèses. Ses principaux ouvrages sont: *Philosophia sensibus demonstrata*, Naples, 1591; *De rerum natura juxta propria principia libri IX*, Naples, 1587; *Prodromus philosophiæ instaurandæ*, Francfort, 1617; *De sensu rerum et magia mirabili occulta philosophiæ libri IV; Apologia pro Galilæo*, Francfort, 1622; *Atheismus triumphatus*, Rome, 1631; *Astrologicorum libri VI*, Lyon, 1629; *Realis philosophiæ epilogisticæ partes quatuor, cui Civitas Solis adjuncta est*, Francfort, 1623; c'est une sorte de république idéale, dans le genre de la *République* de Platon ou de l'*Utopie* de Morus; *Philosophiæ rationalis partes quinque*, Paris, 1638; *Universalis philosophiæ partes tres, libri XVIII*, Paris, 1637, etc., etc.

Campanha ou **Princeza da Beira**, v. de la prov. de Minas-Geraës (Brésil), sur le Palmello, à 240 kil. S. O. de Villa-Rica. Tissus de laine; lavages d'or; 2,000 hab.

Campanie (pays de plaines, *campus*), contrée de l'ancienne Italie, avait pour bornes: au N. le Latium, à l'E. le Samnium, au S. la Lucanie, dont le Silarus la séparait, à l'O. la mer Tyrrhénienne (auj. la prov. de Naples, le S. de la Terre de Labour et le N. de la Principauté Citérieure). Célébrée pour son heureux climat, sa beauté, sa fertilité (*Campania felix*), occupée par plusieurs peuples, Sidicins, Aurunces, Picentins, Samnites de Capoue, colonies grecques, elle se soumit aux Romains pour échapper aux belliqueux Samnites (343-314 av. J. C.). Elle fournissait à Rome du blé, des vins, des parfums, de l'huile, des fruits, etc. Les princ. villes étaient: Capoue, la capitale, Sora, Calatia, Venafrum, Teanum Sidicinum, Suessa Aurunca, Casilinum, Acerres, Atella, Liternum, Cumes, Misène, Baïes, Puteoli, Neapolis, Herculanum, Pompeii, Stabies, Nole, Abella, Nucérie, Sorrentum, Salerne, Picentia, Saticula.

Campar. V. Siak.

Campbell, île montagneuse, de formation volcanique, dans le Grand Océan, au S. des îles Auckland, découverte en 1810 par Hazelburgh.

Campbell, clan des montagnes d'Ecosse, célèbre surtout à partir du XIII^e s.; les Campbell s'appelaient dans leurs chants les *enfants de Diarmid*, et leurs chefs, les comtes d'Argyle, avaient le surnom de *More* ou *Grand*. Partisans de Wallace et de Bruce, enrichis des dépouilles des Douglas, ils combattirent les Stuarts, se relevèrent après 1688, puis se dispersèrent au XVIII^e s. V. Argyle.

Campbell (John), historien anglais, né à Edimbourg, 1708-1775, travailla à la *Grande histoire universelle*, à la *Biographia britannica;* écrivit les *Vies des amiraux et autres gens de guerre anglais*, 1742-1744, 4 vol. in-8°; *Hermippus redivivus*, 1743, in-8°; l'*Etat présent de l'Europe*, 1750; et surtout le *Tableau politique de la Grande-Bretagne*, 1774, 2 vol. in-4°.

Campbell (sir Niel), officier anglais, né vers 1770, mort en 1827, était colonel distingué, lorsqu'il fut chargé d'accompagner Napoléon à l'île d'Elbe. Il y séjourna en 1814-1815, et était absent quand l'Empereur s'éloigna le 26 février. En 1825, il reçut la mission d'explorer les sources du Nil; en 1826, il fut envoyé à Sierra-Leone, dont le climat causa sa mort.

Campbell (Thomas), poëte anglais, né à Glasgow en 1777, mort à Boulogne en 1844, descendait des anciens chefs du clan des Campbell. Il écrivit les *Annales de la Grande-Bretagne, depuis l'avénement de George III jusqu'à la paix d'Amiens*, 3 vol. in-8°; *Beautés des poëtes anglais avec notices biographiques*, 1818, 7 vol. in-8°. Mais il est surtout célèbre par ses poëmes, les *Plaisirs de l'Espérance* et *Gertrude de Wyoming*, le premier, poëme descriptif, plein d'élégance et de délicatesse, le second, roman gracieux et pathétique.

Campbelltown, v. du comté d'Argyle (Ecosse), petit port sur le golfe de Clyde, à l'E. de la presqu'île de Cantyre. Distilleries; grand commerce de harengs; 7,000 hab.

Campbon, bourg de l'arrond. de St-Nazaire (Loire-Inférieure). Etablissements d'instruction; commerce de grains, bétail, sel; 4,886 hab.

Campe (Joachim-Henri), écrivain pédagogique allemand, né dans le Brunswick en 1746, fut aumônier de régiment, puis professeur, enfin chef d'une librairie de Brunswick, qui devint l'une des plus considérables de l'Allemagne. Il a écrit avec talent un grand nombre d'ouvrages destinés à la jeunesse (*Robinson le jeune*, *Théophron*, etc.), qui réunis forment 37 volumes. Son *Dictionnaire de la langue allemande*, 5 vol., est estimé.

Campêche, place forte de l'Etat de Campêche (Mexique), sur le golfe de Campêche, a un port peu profond, mais sûr. Le commerce consiste en sel, sucre, tafia, chapeaux de feuilles de palmier, et surtout en bois de teinture, qu'on trouve en grande abondance aux environs. Depuis 1861, Campêche et son territoire, séparés du Yucatan, forment un Etat distinct, peuplé seulement de 80,000 hab., dont 6,000 pour la ville et 12,000 pour les faubourgs.

Campeggi (Laurent), cardinal italien, d'une famille illustre, qui a fourni plusieurs jurisconsultes, né à Bologne en 1474, mort à Rome en 1539, professa d'abord le droit; et, après avoir perdu sa femme, entra dans les ordres. Jules II le protégea, Léon X le fit cardinal; il remplit plusieurs missions importantes en Allemagne et en Angleterre. En 1528, adjoint à Wolsey dans l'affaire du divorce de Henri VIII, il ne put obtenir aucune concession ni du roi, ni de la reine, et remit ses pouvoirs entre les mains de Clément VII.

Campen (Jacques van), architecte, né à Harlem, mort en 1658, a élevé l'hôtel de ville d'Amsterdam et le palais de Maurice de Nassau à La Haye.

Campénéac, bourg de l'arrond. de Ploërmel (Morbihan). Céréales, bois, bestiaux; 2,030 hab.

Campenhout (François van), compositeur belge, né à Bruxelles, 1779-1848, est l'auteur de la *Brabançonne*, chant national inspiré par la révolution belge de 1830.

Campenon (Vincent), poëte français, né à la Guadeloupe, 1772-1843, suivit l'exemple de son oncle Léonard, et de bonne heure fut poëte facile. Pendant la Révolution, il se réfugia en Suisse; de retour en France, il acquit de la réputation. Il remplaça Delille à l'Institut, 1814, et fut inspecteur de l'Université. Il a écrit: *Voyage de Grenoble à Chambéry* en prose et en vers, 1795; la *Maison des Champs; l'Enfant prodigue; Requête des Rosières de Salency à S. M. l'Impératrice;* des traductions d'Horace, d'auteurs anglais, des *Essais*, etc. Ses *Poëmes et Opuscules* ont été réunis en 2 vol. in-18, 1825, et 1 vol. in-12, par E. Mennechet, 1844.

Camper (Pierre), médecin et anatomiste hollandais, né à Leyde, 1722-1789, d'une famille riche et distinguée, élève de Boerhaave, montra de bonne heure une curiosité ardente et des talents remarquables. Il fut professeur de philosophie, de médecine et de chirurgie à Franeker, à Amsterdam, à Groningue, puis député aux Etats de Frise et conseiller d'Etat; il était attaché au Stathou-

dérat. Il a écrit de nombreux mémoires sur les sujets les plus variés, mais surtout sur l'anatomie; les plus remarquables ont été traduits en français sous ce titre : *Œuvres qui ont pour objet l'histoire naturelle, la physiologie et l'anatomie comparée*, Paris, 1803, in-8°. Camper a découvert les organes auditifs des poissons, la présence de l'air dans les cavités que renferment les os des oiseaux; il a fait faire de grands progrès à l'anatomie, s'est occupé des ossements fossiles, et, dans un curieux mémoire (*Dissertation physique sur les différences réelles que présentent les traits du visage chez les hommes de différents pays*, etc.), il a cherché à expliquer anatomiquement les variétés caractéristiques du visage dans l'espèce humaine ; c'est à lui qu'on doit la théorie de l'angle facial, non pour mesurer l'intelligence, mais pour exprimer les différences caractéristiques des races et les degrés de la beauté physique. Ses *Œuvres* forment 3 vol. in-8°, avec atlas.

Camperduin, village de la Hollande sept. (Pays-Bas), entre Alkmaar et le Helder, célèbre par la victoire navale de l'amiral anglais Duncan, sur les Hollandais, le 11 oct. 1797; Duncan fut nommé vicomte de *Camperdown*.

Campi (Galeazzo), peintre de Crémone, 1475-1536, a laissé quelques tableaux dans les églises de cette ville; il a été le chef d'une famille d'artistes qui illustra Crémone.

Campi (Giulio), son fils aîné, 1502-1572, élève de Jules Romain, a laissé des œuvres remarquables par l'élévation, la variété des idées, la magnificence de l'architecture, à Crémone, à Milan, à Brescia.

Campi (Antonio, le chevalier), frère et élève du précédent, fut un bon peintre et un habile architecte. Ses principaux ouvrages sont à Crémone, à Milan. Il a publié aussi, en 1585, la chronique de sa patrie, *Cremona illustrata*. in-fol.

Campi (Vincenzo), mort en 1591, le plus jeune des fils de Galeazzo, élève de son frère, Giulio, excella dans les portraits et les tableaux de fruits; on admire son coloris. Il a travaillé aussi à la décoration des églises de Crémone et de Milan.

Campi (Bernardino), peintre, né à Crémone en 1515, vivait encore en 15?0 ; on ne sait s'il était parent des précédents, mais il fut élève de Giulio. Il étudia avec passion les grands maîtres, de manière à se former un talent original; il parle surtout au cœur. Ses plus beaux ouvrages sont à Crémone, surtout *l'Ascension* dans l'église de Saint-Dominique, et à Milan. Le Louvre possède de lui une *Vierge pleurant sur le corps du Sauveur*.

Campi, v. à 12 kil. N. O. de Florence (Italie) ; fabr. considérable de chapeaux de paille ; 10,000 hab. — Ville de la terre d'Otrante (Italie), à 15 kil. N. O. de Lecce; 5,000 hab.

Campian (Edmond), jésuite et savant anglais, né à Londres en 1540, vécut à Douai, à Rome, à Vienne, fut envoyé en Angleterre par Grégoire XIII pour défendre la foi catholique, fut arrêté avec son collègue Parsons, accusé de trahison, torturé et pendu à Tyburn, en 1581. Son ouvrage le plus célèbre a été traduit en français par le P. Brignon, sous ce titre : *Dix Preuves de la vérité de la religion chrétienne proposées aux universités d'Angleterre*, Paris, 1701, in-12.

Campiglia, bourg de la prov. et à 70 kil. S. E. de Pise (Italie) ; riches carrières de marbre; 4,500 hab.

Campine (*Kempen*, en flamand), pays couvert de plaines incultes, de bruyères avec quelques sapins, au N. de la Belgique; elle s'étend dans les provinces d'Anvers, de Limbourg et sur une partie du Brabant hollandais. Aux environs des petites villes, Herinthals, Turnhout, Hoogstraten, etc., la terre est mieux cultivée et l'on voit de beaux pâturages. Gheel, célèbre colonie d'aliénés, est dans la Campine. — Le canal de la Campine part d'Herenthals, sur la Petite-Nèthe, traverse le Limbourg, et rejoint à Bocholt le canal de Maëstricht à Bois-le-Duc.

Campion (Henri de), seigneur français, né en 1613, mort en 1663, a laissé des *Mémoires*, curieux surtout pour l'époque de Mazarin ; ils ont été publiés et annotés par le général Grimoard, 1806, in-8°. Ses deux frères, *Alexandre* (1610-1670) et *Nicolas* (1616-1703) ont également laissé des ouvrages estimés.

Campistron (Jean Galbert de), poëte dramatique, né à Toulouse, 1656-1723, vint à Paris où, conseillé par Racine, il travailla pour le théâtre. Le duc de Vendôme le prit pour secrétaire de ses commandements et le fit nommer secrétaire général des galères. Campistron le suivit dans ses campagnes, se distingua à Steinkerque, à Luzzara, et fut créé par le duc de Mantoue marquis de Penango. Il était de l'Académie française depuis 1701, et des Jeux Floraux de Toulouse. Imitateur de Racine, il manqua de force et de couleur; ses tragédies sont : *Virginie*, 1683; *Arminius*, 1684; *Andronic*, 1685; *Alcibiade*, 1685; *Phraarte*, 1686; *Phocion*, 1688 ; *Adrien*, 1690; *Tiridate*, 1691; *Aétius*, 1693. A l'Opéra il a donné : *Acis et Galatée*, 1686; *Achille et Polixène*, 1686, et *Alcide*, 1693. Il composa deux comédies, *l'Amante amant*, 1684, et *le Jaloux désabusé*, en 5 actes et en vers, 1709, qui s'est longtemps maintenu au théâtre. Ses *Œuvres* ont été souvent publiées, en 1715, 1732, 1739, et surtout 1750, 3 vol. in-12. — Son frère, *Louis*, prédicateur de l'ordre des jésuites, a prononcé les *Oraisons funèbres* des deux Dauphins et de Louis XIV.

Campli, v. de l'Abruzze Ultérieure Ire (Italie), à 8 kil. N. de Teramo. Cathédrale, églises et couvents; 7,000 hab.

Campo de Criptana, v. de la Nouvelle-Castille (Espagne), au N. E. de Ciudad-Real; 5,500 hab.

Campo-Basso (Nicolas, comte de), condottiere napolitain, soutint d'abord les princes de la maison d'Anjou, puis s'attacha à Charles le Téméraire, pour lequel il leva un corps d'Italiens et de stradiotes Dalmates. Il le trahit et fut l'une des causes secondaires de sa ruine et de sa mort devant Nancy.

Campobasso, ch.-l. de l'ancienne prov. de Molise (Italie), à 85 kil. N. E. de Naples. Ville fortifiée sur la route qui de Naples conduit dans le versant de l'Adriatique. Armes, coutellerie, quincaillerie renommée; commerce considérable de transit, dans un pays riche et bien peuplé; 9,000 hab.

Campo-Formio, bourg de la Vénétie, à 8 kil. S. O. d'Udine; près de là est le château où fut signé le traité du 17 octobre 1797, entre Bonaparte et l'Autriche; elle abandonnait à la France la frontière du Rhin, avec les îles Ioniennes, mais le traité donnait à l'Autriche les États vénitiens à l'E. de l'Adige, l'Istrie, la Dalmatie; 1,500 hab.

Campomanès (don Pedro Rodriguez, comte de), diplomate et économiste espagnol, né dans les Asturies en 1723, mort en 1802, s'éleva aux plus hautes dignités de l'État par son mérite supérieur, fut président des cortès, sous Charles III, ministre sous Charles IV, et s'efforça, comme économiste et comme homme d'État, de combattre les abus et de régénérer l'Espagne en favorisant le commerce, l'industrie, l'agriculture; il attaqua surtout les abus de la *mesta*, les biens de main-morte, et voulut établir la liberté du commerce des grains. Il a publié une *Notice géographique du royaume et des routes de Portugal*, un *Itinéraire des routes de l'Espagne*, un *Discours sur la chronologie des Goths*, une *Dissertation sur l'établissement des lois*, une *Histoire générale de la marine espagnole*, et beaucoup d'ouvrages d'économie politique, dont les plus remarquables sont : *Discurso sobre el fomento de la industria popular*, et *Discurso sobre la educacion de los artisanos y su fomento*. Il fut disgracié, en 1788, par les intrigues de Florida-Blanca.

Campo-Mayor, v. forte de l'Alemtejo (Portugal), à 16 kil. N. E. d'Elvas; 5,000 hab.

Campo-Mayor, v. de la prov. de Piauhy (Brésil), sur la rive droite de la Longa, à l'O. du Paranahyba; 5,000 hab.

Campo-Mayor de Quixeramobim, v. de la prov. de Ceara (Brésil), sur la rivière de Quixeramobim. Belle église paroissiale.

Campo-Santo, v. de la prov. et à 20 kil. N. O. de Modène (Italie), sur le Panaro. Victoire des Espagnols sur les Autrichiens, 1743; 5,000 hab.

Campo-Santo, nom donné, en Italie, à un cimetière réservé aux hommes illustres et entouré d'un portique dont les murailles sont à l'intérieur ornées de fresques. Le plus célèbre est celui de Pise.

Campos, v. de l'île de Majorque (Espagne), à 30 kil. S. E. de Palma; eaux minérales très-fréquentées; 5,000 hab.

Campos-dos-Goitacazes ou **São Salvador-dos-Campos,** v. de la prov. de Rio-de-Janeiro (Brésil), sur le Parahiba ; son petit port fait un commerce actif de sucre, café, etc., avec la capitale; 5,000 habit., et 40,000 dans le district.

Campra (André), compositeur français, né à Aix, 1660-1740, fut d'abord maître de musique religieuse, puis travailla uniquement pour le théâtre. Ses ouvrages se sont soutenus à côté de ceux de Lulli et eurent beaucoup de réputation; les principaux sont : *l'Europe galante*, *le Carnaval de Venise*, *Hésione*, *Aréthuse*, *Tancrède*,

Iphigénie en Tauride, Télémaque, Aline, le Triomphe de l'Amour, Hippodamie, Idoménée, etc.; et pour la cour: *Vénus, le Destin du nouveau siècle, les Fêtes de Corinthe, les Noces de Vénus*, etc.

Campredon, v. de la prov. et à 58 kil. N. O. de Gerone (Espagne), sur le Ter, au débouché du col des Aires, autrefois fortifiée; prise par les Français en 1689 et en 1794; 2,000 hab.

Campsie, v. du comté de Stirling (Ecosse), à 18 kil. N. de Glasgow, au pied de collines volcaniques. Manufactures de toiles de coton; 5,000 hab.

Campus Stellæ, nom ancien de *Saint-Jacques de Compostelle*.

Camsingmoon, port de Chine, dans la prov. de Canton, entre Macao et Bocca-Tigris, assez fréquenté par les Européens depuis quelques années; 5,000 hab.

Camtoos River, l'un des plus larges cours d'eau de la colonie du Cap, formé par le Salt et le Karreeka, se jette dans la baie de Saint-François, après 320 kil. de cours.

Camuccini (Vincenzo), peintre d'histoire, né à Rome vers 1775, mort en 1844, subit l'influence de David, imita les anciens et obtint une grande réputation par ses nombreux tableaux, ses portraits, les places élevées qu'il occupa; membre de l'Institut de France, il fut longtemps président de l'Académie de Saint-Luc. Il eut du talent, sans génie original, et resta toujours conventionnel et froid, dans sa composition et dans sa couleur.

Camulogène, chef gaulois, commandait les Parisii et les tribus voisines; il combattit Labienus sur les bords de la Seine et de la Bièvre, puis fut vaincu et tué par l'habile lieutenant de César dans une plaine qui, suivant plusieurs archéologues, serait celle d'Issy et de Vaugirard. 51 av. J. C.

Camuni, peuple de l'ancienne Rhétie (auj. *Val de Camonica*).

Camus (Jean-Pierre), surnommé *Pont-Carré*, évêque de Belley, né à Paris en 1582, mort en 1653, fut toute sa vie l'ennemi infatigable des moines mendiants, contre lesquels il écrivit le *Directeur désintéressé*, le *Rabat-Joie du triomphe monacal*, les *Deux Ermites*, l'*Antimoine bien préparé*. Il composa un grand nombre de romans pieux comme contre-poison des romans profanes, *Dorothée, Alcime, Spiridion, Daphnide, Alexis*, etc.; ils sont écrits dans un style moitié moral, moitié bouffon, avec beaucoup de bizarrerie. Son meilleur ouvrage est l'*Esprit de saint François de Sales*, Paris, 1641.

Camus (Charles-Etienne-Louis), mathématicien et astronome français, né à Cressy en Brie, 1699-1768, fut membre de l'Académie des sciences et de la Société royale de Londres, secrétaire perpétuel de l'Académie d'architecture, chargé, avec Maupertuis, Clairaut, de déterminer en Norvége l'aplatissement des pôles, 1736; puis, avec Bouguet et Cassini, de déterminer la différence du méridien entre Paris et Amiens. Il a publié plusieurs *Mémoires* remarquables dans le Recueil de l'Académie des sciences et un *Cours de mathématiques* à l'usage des écoles du génie et de l'artillerie, dont il était examinateur, 1749, 1766, 4 vol. in-8°.

Camus (Armand-Gaston), jurisconsulte et homme politique, né à Paris, 1740-1804, fut avocat du clergé de France, député de Paris aux Etats-généraux; joua un rôle important à la journée du Jeu de Paume, et fut nommé archiviste de l'assemblée. Sévère janséniste, il s'occupa presque exclusivement des matières de finances et des biens nationaux; la constitution civile du clergé fut presque entièrement son ouvrage. Nommé conservateur des archives nationales, il prévint la destruction de beaucoup de titres. Il fut secrétaire de la Convention, chargé de missions importantes, membre du Comité de salut public; envoyé pour arrêter Dumouriez, il fut livré aux Autrichiens, le 3 avril 1793. Après 33 mois de captivité, il fut échangé contre la fille de Louis XVI. Il siégea aux Cinq-Cents, fut le président de l'Assemblée, refusa le ministère des finances et fit adopter un projet d'amnistie; il sortit du conseil en 1797. Ses principaux ouvrages sont: *Lettre sur la profession d'avocat* et *Bibliothèque choisie des livres de droit*, 1772 et 1777, 2 v. in-12; *Code judiciaire*, 1792, etc. Habile helléniste, il a traduit l'*Histoire des Animaux* d'Aristote, 2 vol. in-4°; le *Manuel d'Epictète* et le *Tableau de Cébès*, 1796 et 1803. Il était membre de l'Institut.

Camusat (Denis-François), historien français, né à Besançon en 1695, mort à Amsterdam en 1732, a écrit une *Histoire des Journaux imprimés en France*, l'*Histoire critique des Journaux*, 1734, 2 vol. in-12; une *Histoire littéraire de la France*, 3 vol. in-12; des *Mémoires historiques et critiques*, 2 vol. in-12; il a publié les *Mémoires de Choisy* et de *Mézeray*, proscrits en France.

Cana, bourg de la Syrie, à 45 kil. S. E. d'Acre, près du mont Thabor; peut-être la Cana de l'Ecriture, dans la tribu de Zabulon, célèbre par le premier miracle de Jésus-Christ.

Canaan. V. Chanaan.

Canada, la plus importante des possessions anglaises de l'Amérique septent., a pour bornes: au N., une ligne conventionnelle qui le sépare du Labrador, de la baie Saint-Augustin à la baie de James; à l'O., les vastes territoires de la Compagnie de la baie d'Hudson; au S., les lacs Supérieur, Huron, Saint-Clair, Erié, Ontario, puis le Saint-Laurent, qui le séparent des Etats-Unis; au S. E., une ligne conventionnelle, qui le sépare du New-York, du Vermont, du New-Hampshire; à l'E., le Nouveau-Brunswick, l'embouchure du Saint-Laurent et l'Océan Atlantique. Il a environ 2,400 kil. de longueur, 400 de largeur, et une superficie de 800,000 kil. carrés. C'est un pays accidenté, sans grandes montagnes, mais couvert de rivières et de lacs. Il est arrosé par le Saint-Laurent et ses affluents, l'Ottawa, le Saint-Maurice, le Saguenay, sur la rive gauche; le Richelieu ou Sorel, le Saint-François, sur la rive droite. Le climat est rude, mais sain; il y a de grandes chaleurs en été La culture s'éloigne peu du bord des rivières; on exporte des légumes, des fruits, des grains; les forêts sont surtout magnifiques; on y trouve un grand nombre d'animaux à fourrure, qui donnent lieu à un commerce considérable; les rivières et les lacs abondent en poissons. Il y a de nombreux produits minéraux en tout genre; on trouve de l'or, de l'argent, mais surtout du cuivre, du plomb et du fer. Le Canada a formé jusqu'en 1840 deux colonies distinctes, le Haut et le Bas-Canada, séparés par l'Ottawa; celui-ci, beaucoup plus étendu, en grande partie peuplé de Français ou Franco-Canadiens, la plupart catholiques; le Haut-Canada, peuplé presque entièrement d'hommes de race britannique, protestants et soumis aux lois anglaises. La population totale est de 2,811,000 hab., dont 1,620,000 pour le Haut-Canada, 1,191,000 pour le Bas-Canada; 588,978 proviennent de l'émigration; les habitants nés dans le pays, au nombre de 1,917,777, étaient d'origine britannique, 1,037,070; d'origine française, 880,607; de plus, 12,717 Indiens (Hurons, Algonquins, Mohawks, etc.); les catholiques sont au nombre de 1,200,915, dont 942,744 dans le Bas-Canada. Le pays est maintenant divisé en districts, puis en comtés; la capitale est Ottawa depuis 1858; les principales villes sont: dans le Bas-Canada, Québec, Montréal, Trois-Rivières, Sorel, etc.; dans le Haut-Canada, Toronto ou York, Kingston, Niagara, Hamilton, Brandfort, London, Bytown ou Ottawa. — Le Canada s'est bien développé sous la domination anglaise; l'activité commerciale est grande, elle est favorisée par le beau fleuve, les canaux Rideau, Welland, Grenville, la Chine, etc., enfin par de nombreuses lignes de chemins de fer. L'instruction publique est prospère. — La côte du Canada fut reconnue, en 1497, par Cabot, puis, en 1521, par l'italien Verazzani, au service de la France; mais c'est véritablement Jacques Cartier qui a découvert le Canada, en remontant le Saint-Laurent, 1534, et en y formant un premier établissement, celui de Sainte-Croix, 1540. En 1608, Champlain fonda Québec, qui devint la capitale de la Nouvelle-France; une compagnie de commerce fut créée en 1627 par Richelieu, et le Canada reçut des colons de Bretagne et surtout de Normandie; les missionnaires s'efforcèrent de convertir les Indiens; Colbert divisa le pays en fiefs. Malgré des hostilités continuelles avec les Anglais et plusieurs tribus indiennes, la colonie prospéra, mais lentement; des villes, des forts s'élevèrent; le commerce des pelleteries devint considérable. Dans la malheureuse guerre de Sept-Ans, les Canadiens, abandonnés par la France, durent succomber, malgré l'héroïsme de Montcalm, de Vaudreuil, etc.; la capitulation de Montréal fut suivie du traité de Paris, 1763, qui abandonna cette belle colonie à l'Angleterre. Les Anglais, par l'acte de 1774, ont laissé aux colons les lois françaises (la vieille coutume de Paris les régit encore), et assuré l'égalité civile des catholiques et des protestants; une première constitution libérale a été donnée au Canada en 1791. Après plusieurs insurrections, causées par la violation de ces libertés, une nouvelle constitution a été promulguée en 1840, et fait du pays une sorte d'Etat indépendant, soumis de nom à

l'Angleterre; le pouvoir législatif appartient à un conseil nommé par la couronne ou chambre haute, et à une assemblée législative composée de 130 membres, qui seule vote les impôts; le pouvoir exécutif est exercé par le gouverneur général nommé par l'Angleterre et assisté de ministres responsables. V. SUPPLÉMENT.

Canadienne (Rivière), affl. de droite de l'Arkansas, est formée de deux rivières, la branche du N. et la branche du S., qui viennent des montagnes Rocheuses et arrosent le territoire indien. La Rivière Canadienne finit sur les limites occidentales de l'Etat d'Arkansas, après un cours de 1,200 kil.

Canal (ANTONIO), dit *Canaletto*, peintre de Venise, 1697-1768, fut un habile paysagiste. Le plus précieux de ses ouvrages est la *Vue du grand canal*, au Louvre.

Canal ou **Canaletto** (BERNARDO **Bellotto,** dit), neveu d'Antonio, né à Venise en 1724, mort à Varsovie en 1780, fut l'élève de son oncle; leurs ouvrages se distinguent difficilement. Il voyagea beaucoup, fit un grand nombre de bons tableaux à Dresde, à Londres, à Varsovie. Le Louvre possède de lui deux vues de Venise. Ses eaux-fortes sont très-rares.

Canale, ville de la prov. de Coni (Italie), à 14 kil. N. O. d'Alba; sources salées; 4,500 hab.

Canandaigua, v. de l'Etat de New-York (Etats-Unis), au N. du lac de ce nom, dans un site remarquable. Commerce actif; 7,000 hab.

Cananore, v. de la présidence de Madras (Hindoustan anglais), au fond d'une petite baie de la côte de Malabar, à 72 kil. N. O. de Calicut; fait un commerce actif; l'exportation consiste surtout en coton, huile, poivre, bois de santal, etc. Les Portugais y bâtirent un fort; elle appartint aux Hollandais, à Tippoo-Saëb, aux Anglais, 1790, qui y établirent leur principale station militaire du Malabar; 12,000 hab.

Canaries (Iles Fortunées), archipel célèbre de l'Océan Atlantique, à l'O. de l'Afrique, entre 27° 39′ et 29° 26′ lat. N., et entre 15° 40′ et 20° 30′ long. O. Ces iles sont, en allant de l'E. à l'O., Lanzarota, Fuerteventura avec les ilots Graciosa, Allegranza, Clara et Lobos; la Grande-Canarie, Ténériffe, Gomère, Palma, Hierro ou ile de Fer (V. ces noms). Elles sont de formation volcanique et couvertes de montagnes, dont la plus célèbre est le pic de Ténériffe. Elles appartiennent à l'Espagne; la capitale du gouvernement est Santa-Cruz, dans l'île de Ténériffe; la population est de 284,000 hab. Elles sont riches, mais les majorats et l'étendue des terres domaniales en friche retardent les progrès; les habitants, intelligents et laborieux, émigrent en grand nombre aux Philippines ou au Venezuela. Les anciens habitants, *les Guanches*, divisés en plusieurs petits Etats ennemis, souffrirent beaucoup de l'avidité des Espagnols et des Portugais, furent vendus comme esclaves, furent massacrés, lorsque Alonzo de Lugo en fit la conquête, furent décimés par la peste en 1494, et finirent par disparaître au commencement du XVII^e s. Longtemps on a célébré les vertus généreuses de cette belle race, à la taille élancée, à la chevelure blonde. On a conservé beaucoup de leurs momies, desséchées dans les cavernes sépulcrales situées à l'E. du pic de Ténériffe; elles ne pèsent souvent que 3 à 4 kilog., et n'ont pas pu donner de notions précises sur les origines de ce peuple. On connaît environ 200 mots de leur langue, à laquelle on a cru trouver quelque analogie avec plusieurs dialectes des Berbers. Découvertes en 1395 par des Espagnols, cédées par l'Espagne, en 1417, au français Jean de Béthencourt, qui prit Lancerote et l'île de Fer, elles furent ensuite toutes conquises par les Espagnols, qui les ont conservées.

Canarie ou **Grande Canarie,** la seconde de l'archipel, est située entre 27° 45′ et 28° 13′30″ lat. N., entre 17° 43′ et 18° 11′ long. O., à 70 kil. S. E. de Ténériffe, à 100 kil. S. O. de Fuerteventura. Elle a environ 45 kil. de diamètre; elle forme comme une haute montagne, dont les pentes sont couvertes de forêts, de pâturages, arrosées et fertilisées par des sources nombreuses; mais la côte est inaccessible, excepté au N. E., où la baie de Palmas offre une bonne rade. Elle produit du blé, de l'orge, du vin, du sucre, etc. La capit. est *Palmas*.

Canaye (PHILIPPE DE LA), sieur de Fresne, homme d'Etat français, né à Paris, 1551-1610, se distingua au barreau de Paris, acheta une charge de conseiller d'Etat sous Henri III, fut ambassadeur de Henri IV en Angleterre et en Allemagne, président de la chambre mi-partie de Castres, puis ambassadeur à Venise en 1601. Il s'était converti au catholicisme. On a de lui : *Ses Ambassades*, Paris, 1635, 3 vol. in-fol.

Canaye (JEAN DE) jésuite, né à Paris, 1594-1670, prédicateur assez distingué. C'est lui qui figure dans l'ouvrage satirique de Charleval, *Conversation du maréchal d'Hocquincourt et du P. Canaye*, qu'on attribua à Saint-Evremond.

Cancale, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 15 kil. N. E. de Saint-Malo (Ille-et-Vilaine), sur la baie de ce nom. Elle comprend Cancale sur une hauteur et le port de *la Houle*. Elle est célèbre par ses pêcheries d'huîtres. Les Anglais y débarquèrent en 1758; 6,654 hab. — La *baie de Cancale*, partie du golfe de Saint-Malo, s'étend de Granville au Groin-de-Cancale, distants de 16 kil.; elle présente une bonne rade qui n'a pas toujours assez de profondeur. — Le *Groin-de-Cancale*, par 3° 56′ 12″ long. O. et 48° 50′ 13″ lat. N., est entouré d'écueils dangereux; devant le cap s'étend le *banc de Cancale*, où l'on pêche les fameuses huîtres.

Cance, riv. de France, affl. de droite du Rhône, passe à Annonay; cours de 50 kil.

Cancer ou **Ecrevisse,** 4^e signe du Zodiaque. Nom de l'un des Tropiques. V. TROPIQUES.

Canche (**La**), riv. de France, tributaire de la Manche, vient de Magnicourt dans les collines de l'Artois, arrose Hesdin, Montreuil, et finit dans les sables à 7 kil. au-dessous d'Etaples (Pas-de-Calais), après un cours de 80 kil. Elle reçoit la Ternoise.

Canciani (PAUL), savant italien, né à Udine, 1725-1810, de l'ordre des Servites, a publié *Barbarorum leges antiquæ*, Venise, 1781-82, 5 vol. in-fol.

Canclaux (JEAN-BAPTISTE-CAMILLE, comte DE), général français, né à Paris, 1740-1817, d'une famille de magistrats, major aux dragons de Conti en 1789, devint bientôt lieutenant général en 1792. Général en chef de l'armée républicaine de l'Ouest, il repoussa de Nantes l'armée vendéenne, 29 juin 1793, fut destitué, puis reprit son commandement en 1794, et reçut la soumission de Charette. Il fut ambassadeur en Espagne, 1797, à Naples, 1798, devint sénateur en 1804, et fut nommé pair de France par Louis XVIII en 1814.

Cancrin (FRANÇOIS-LOUIS), minéralogiste allemand, 1738-1796, a publié en allemand un grand nombre de savants ouvrages sur l'administration publique, la minéralogie et la métallurgie.

Cancrin (GEORGE, comte), ministre de Russie, fils du précédent, né à Hanau en 1773, mort en 1845, se mit au service de la Russie, où son père était conseiller d'Etat, devint intendant général d'armée et lieutenant général, puis ministre des finances en 1823. Il a rendu dans ce poste, par son intelligence et son activité, des services éclatants et durables. Il a publié un livre sur l'*Economie militaire pendant la paix et pendant la guerre*, Saint-Pétersbourg, 1823, 3 vol. in-8°, en allemand.

Candace, nom qui paraît avoir appartenu à toutes les reines d'Ethiopie; l'histoire parle de trois Candaces; la première, appelée aussi *Nicaulis* ou *Makeda*, vint à Jérusalem contempler Salomon dans sa gloire et aurait introduit le judaïsme dans ses Etats; la seconde lutta courageusement contre Pétronius, gouverneur d'Egypte pour Auguste, vit sa capitale, Napata, ravagée, et obtint une paix honorable; la troisième fut convertie au christianisme par son ministre, l'eunuque Juda, qui, dans un voyage à Jérusalem, aurait été lui-même converti par l'apôtre Philippe.

Candahar. V. KANDAHAR.

Candale (HENRI DE **Nogaret d'Epernon,** duc DE), général français, 1591-1639, fils du duc d'Epernon, eut une vie très-agitée, combattit pour le duc de Toscane, pour les calvinistes des Cévennes, fut créé duc et pair en 1621, servit le stathouder contre les Espagnols, puis les Vénitiens; enfin il revint combattre pour la France en Guyenne, 1636, en Picardie, 1637, en Italie sous le cardinal de la Valette, son frère.

Candaule, roi de Lydie, dernier prince de la dynastie des Héraclides, est célèbre par l'histoire de Gygès, qui l'assassina à l'instigation de sa femme, et se mit à sa place. On le place au VIII^e s. av. J. C.

Candavie, pays de l'Illyrie ancienne, entre le lac Lychnide et les monts *Candaviens*, qui le séparaient de la Macédoine.

Candé, ch.-l. de canton de l'arrond. de Segré (Maine-et-Loire). Blanchisseries de toiles; mines de fer; commerce d'ardoises, grains, vins; 2,011 hab.

Candeille (PIERRE-JOSEPH), né en Flandre, 1744-1827, chef de chant à l'Opéra, compositeur distingué, a laissé des motets, un *Te Deum*, et a obtenu du succès par plusieurs opéras, et surtout par celui de *Castor et*

Pollux, 1791, dont les paroles sont de Gentil-Bernard. — Sa fille, *Julie* Candeille, 1767-1834, comédienne habile du Théâtre-Français, a écrit quelques romans et des comédies : *Catherine ou la Belle Fermière* eut un succès prodigieux en 1792.

Candeish, Candesch, ou **Chandesch,** pays de l'Hindoustan, au N. O. du Dekkan, entre le Malwah au N. et l'Aurengabad au S., arrosé par la Nerbudda et le Tapty, compris aujourd'hui dans la présidence de Bombay. Florissant d'abord sous des princes afghans, puis sous les Mongols, il fut possédé par plusieurs princes Mahrattes et occupé par les Anglais depuis 1818.

Candelaro, riv. d'Italie, tributaire de l'Adriatique, vient des monts Gargani, traverse la Capitanate et forme la lagune de Pontano-Salso. Il reçoit le Celone; son cours est de 70 kil.

Candiano, famille vénitienne qui a donné cinq doges à la république :

Candiano Ier (Pierre), 887, périt dans un combat contre les Esclavons.

Candiano II (Pierre), son fils, combattit avec succès les Dalmates et les Esclavons, 932-939.

Candiano III (Pierre), 942-959, eut à lutter contre son fils rebelle. Les pirates de l'Istrie, ayant enlevé douze jeunes Vénitiennes qu'on allait marier, suivant un vieil usage, dans l'île de Castello, le doge les poursuivit et leur enleva leur proie. Cet événement fut dès lors célébré par une fête solennelle chaque année, la veille de la Chandeleur, à l'église Santa-Maria-Formosa.

Candiano IV (Pierre), 959-976, son fils, se conduisit avec un orgueil tyrannique, et fut tué dans une insurrection conduite par Pierre Orseolo.

Candiano V (Vital), son frère, fut doge de 978 à 979.

Candie (*Crète*), grande île de la Méditerranée orientale, entre 34° 52′ et 35° 40′ lat. N., et entre 21° 8′ et 24° long. E. Elle est baignée au N. par la partie de l'Archipel, appelée *mer de Candie*, au N. E. par le détroit de Scarpanto, au S. par la Méditerranée, au N. O. par le canal de Cérigotto. Son extrémité N. O. est à 110 kil. de la Morée, son extrémité N. E. à 180 kil. de l'Asie Mineure. Elle a 250 kil. de long, 60 de large et 8,617 kil. carrés de superficie; la côte N. est découpée et a de bons ports, celle du S., très-élevée, est presque inaccessible. Elle est traversée, de l'E. à l'O., par trois groupes de montagnes; celui de l'O., l'Asprovouna ou les montagnes Blanches, a 45 kil. de longueur; au centre est le massif de l'Ida ou Psiloriti, haut de 2,339 m. et ayant 100 kil. de circuit. Le sol est montueux; il y a beaucoup de riches vallées; le climat est sec et chaud, les rivières ne sont que des torrents. La récolte des céréales est abondante; l'olivier donne beaucoup d'huile, mais elle est de mauvaise qualité, à cause des procédés d'extraction; la vigne (vins de Malvoisie), l'éducation des vers à soie, les fruits, le miel, etc., sont encore une source de richesses. Les troupeaux sont nombreux; l'industrie est peu variée et peu active; le commerce des produits du sol assez considérable. Elle forme le vilayet de *Ghirit* ou *Kirid*, divisé en 3 sandjaks; la population, moitié de musulmans, moitié de chrétiens grecs (ceux-ci sont de plus en plus nombreux), dépasse 180,000 hab. La capit. est *La Canée*; les villes princ. sont Candie, Sphakia, Garabusa, Retimo, Spina-Longa. — L'île de Crète, civilisée, dit-on, par les Égyptiens et les Phéniciens, renommée pour ses lois et sa puissance au temps de Minos, gouvernée par des rois, puis république, fut conquise par les Romains vers 67 av. J. C., occupée par les Arabes de 823 à 952, possédée par les Génois, par Boniface, marquis de Montferrat, vendue, en 1204, aux Vénitiens, qui la gardèrent jusqu'en 1669. Après une guerre désastreuse de 25 ans, elle tomba au pouvoir des Turcs, qui l'ont depuis conservée. Elle appartint au pacha d'Égypte de 1833 à 1841. Elle s'est insurgée contre les Turcs en 1866.

Candie (peut-être du mot arabe *khandah*, qui signifie retranchement), la v. princ., sur la côte N., par 35° 21′ lat. N., et 22° 47′ 45″ long. E., anc. résid. du pacha et de l'archevêque grec, n'a plus qu'un port ensablé, un château fort et quelques fabriques de savon. Mais au N. de la ville, l'îlot de *Standia* possède un bon port; elle est célèbre par le long siége qu'elle soutint contre les Turcs, de 1645 à 1669; 15,000 hab.

Candolle (Augustin-Pyramus de), célèbre botaniste, né à Genève, 1778, mort en 1841, d'une illustre famille de Provence, qui s'expatria pendant les guerres de religion. Entraîné par son penchant vers les sciences naturelles, il vint à Paris, eut pour maître Desfontaines, fut de bonne heure membre de la Société d'Arcueil, suppléa Cuvier au Collége de France en 1802, fut reçu docteur en médecine en 1804, et chargé, en 1806, par le duc de Cadore, de parcourir l'Empire pour y observer l'état de l'agriculture. En 1808, il devint professeur de botanique à la Faculté de médecine de Montpellier, directeur du jardin botanique, professeur à la Faculté des sciences ; en 1815 il fut nommé recteur. Mais mal vu par les hommes de la Restauration, il donna sa démission, revint à Genève où on créa pour lui une chaire d'histoire naturelle et un jardin botanique, vécut honoré, fut député du canton à la diète helvétique, et, en 1828, l'un des huit associés étrangers de l'Académie des sciences. La liste de ses nombreux ouvrages est dans une brochure intitulée *Histoire de la botanique génevoise*, Genève, 1835. Les principaux sont : *Histoire des Plantes grasses*, 1799-1805, 4 vol. in-4°; la *Flore française*, 1805-1815, 6 vol. in-4° ; *Rapports sur ses voyages agronomiques et botaniques*; *Théorie élémentaire de la Botanique*, 1813, ouvrage remarquable par la méthode et la profondeur des vues; *Système naturel du règne végétal*, conçu sur le plan le plus vaste, auquel il renonça après la publication du second volume; *Organographie végétale*, 2 vol. in-8°, 1827 ; *Physiologie*, 3 vol. in-8°, 1832, etc. Il a été l'un des plus illustres défenseurs, l'un des plus ardents propagateurs de la méthode naturelle fondée par Bernard de Jussieu, et l'un des plus célèbres botanistes de son temps. V. son *Eloge* par M. Flourens, 1842.

Candy, v. de l'île de Ceylan, au centre de l'île, à 130 kil. N. E. de Colombo, n'a de remarquable que l'ancien palais du roi et le temple très-riche de Bouddha. Les Anglais l'ont enlevée au radjah en 1815; 3,000 hab.

Canée (La), anc. *Cydonia*, bon port et ville forte de l'île de Candie, sur la côte N., à 100 kil. O. de Candie. Evêché grec ; fabrication de savons; exportation d'huile et de soie; c'est le port le plus commerçant de l'île. Prise par les Turcs en 1645 ; 12,000 hab.

Canéphores (de κάνεον φέρειν, porter une corbeille), jeunes filles d'Athènes, appartenant aux premières familles qui portaient sur leur tête, dans des corbeilles, les objets consacrés au culte à la fête des Panathénées et à celles de Bacchus et de Cérès.

Canete, v. du Pérou, près de la mer, au S. E. de Lima, dans la vallée de Guarco, fertile en blé, maïs, cannes à sucre; 5,000 hab.

Canfranc (Col de). Il est dans les Pyrénées occidentales, à une hauteur de 2,046 m. et est traversé par la route de Jaca (Aragon) à Oloron (Basses-Pyrénées). — Le bourg de *Canfranc*, sur l'Aragon, à l'entrée de la vallée du même nom, est dans la prov. d'Huesca, à 15 kil. S. du pic du Midi d'Ossau.

Canga-Arguelles (Don José), homme d'Etat espagnol, né dans les Asturies, 1770-1843, prit une part active à l'insurrection espagnole, comme publiciste et comme député aux Cortès. D'abord exilé en 1814, il fut rappelé par Ferdinand VII en 1816, fut ministre des finances en 1820, publia un Mémoire célèbre sur l'état financier de l'Espagne, mais ne put réaliser toutes ses idées. Il donna sa démission en 1821, fut forcé d'émigrer en Angleterre, 1823, et ne rentra dans sa patrie qu'en 1829. Il publia dans son exil un *Dictionnaire des finances*, 5 vol. in-8°, les *Eléments de la science des finances*, 1825, in-8°, et des *Observations curieuses sur la guerre de la Péninsule*, 5 vol.

Cange (Du). V. Ducange.

Canicatti ou **Canigatti,** v. de Sicile, à 25 kil. N.E. de Girgenti, a d'importantes soufrières ; 15,000 h.

Canigou, massif considérable, qui se rattache aux Pyrénées orientales par une ramification partant du pic de Costabone ; il s'élève à 2,785 m. et domine de ses neiges éternelles toute la plaine du Roussillon méridional.

Caninéfates, anc. peuple batave, à l'O., sur le rivage de l'Océan Germanique.

Canino, bourg du roy. d'Italie, à 25 kil. N. O. de Viterbe. Beau palais à la famille de Lucien Bonaparte, prince de Canino ; des fouilles ont amené la découverte d'un grand nombre de vases et d'antiquités étrusques.

Canisius (Pierre), théologien, né à Nimègue, 1521-1597, fut le premier provincial de l'ordre des Jésuites en Allemagne et nonce du pape. Il se distingua au concile de Trente. Le plus célèbre de ses nombreux ouvrages, *Summa doctrinæ christianæ*, 1554, a été très-souvent réimprimé et traduit dans presque toutes les langues ; la trad. française de l'abbé Peltier est en 6 vol.

in-8°; l'abrégé de ce livre est encore en usage dans les écoles. Canisius a été béatifié en 1864.

Cannes (*Oxybia* ou *ad Horrea*), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 16 kil. S. E. de Grasse (Alpes-Maritimes), sur le penchant d'une colline, au fond d'un petit golfe; le port est étroit et peu profond, mais la plage est magnifique, la campagne voisine bien arrosée, couverte d'oliviers, d'orangers, de citronniers, de fleurs odorantes que l'on distille. Commerce de parfumeries, d'huile et de savon. C'est là que Napoléon débarqua, 1er mars 1815, au retour de l'île d'Elbe. Du beau village voisin, *Cannet*, on a une vue superbe sur les îles Lérins; 10,144 hab. — Elle était dans le pays des Oxybiens (Narbonnaise IIe).

Cannes (*Cannæ*), village de la prov. de Bari (Italie), près de l'Ofanto, à 10 kil. S. O. de Barletta. Célèbre par la grande victoire d'Annibal, 216 av. J. C.; les habitants nomment encore le champ de bataille *il campo di sangue*. Elle était dans l'ancienne Apulie.

Cannibales. V. Caraïbes.

Canning (George), homme d'Etat anglais, né à Londres en 1770, mort en 1827, fit ses études à Eton, où déjà il écrivait un journal littéraire, *le Microcosme*, et un poëme, l'*Esclavage de la Grèce;* puis il termina ses études à Oxford et se voua à l'étude du droit. Ses amis whigs le décidèrent à la vie politique; mais à peine entré au parlement, en 1793, il se rangea parmi les défenseurs de Pitt. Son éloquence spirituelle et railleuse le rendit bientôt célèbre; il devint sous-secrétaire d'Etat dès 1796, et trésorier de la marine quand Pitt rentra aux affaires en 1804. Il fut ministre des affaires étrangères en 1807; il défendit avec talent l'expédition contre Copenhague, mais un duel avec Castlereagh amena la démission de ces deux ministres. Il fut ambassadeur en Portugal, de 1814 à 1816, puis rentra dans le ministère, et, après la mort de Castlereagh, redevint ministre des affaires étrangères, et, de fait, dirigea le gouvernement. Il signala son administration par des mesures libérales, sépara l'Angleterre de la Sainte-Alliance, proclama le principe de non-intervention, reconnut l'indépendance de l'Amérique espagnole, s'unit à la France et à la Russie pour défendre les Grecs, et, par une démonstration vigoureuse, arracha le Portugal à l'intervention espagnole. Il devint, en 1827, premier lord de la trésorerie; mais les luttes acharnées qu'il eut à soutenir affectèrent sa santé déjà chancelante, et il mourut à Chiswik, chez le duc de Devonshire, son ami. Il avait toutes les qualités de l'orateur et de l'homme d'Etat; dans la dernière partie de sa vie surtout, il s'était montré libéral et avait acquis une noble réputation; aussi l'américain J. Quincy-Adams put-il le proclamer l'homme d'Etat le plus complétement anglais et le plus patriote qu'ait produit l'Angleterre.

Cannstadt, v. du Wurtemberg, sur le Necker, à 4 kil. E. de Stuttgart. Commerce actif; teintureries. Sources minérales célèbres. Combat entre les Français et les Autrichiens, juillet 1796; 6,000 hab.

Cano (Juan-Sébastien del), navigateur espagnol, mort en 1526, fut marin de bonne heure, accompagna Magellan dans son fameux voyage, et ramena en Europe les quelques hommes qui avaient survécu, 1521. Il fit partie d'une seconde expédition pour les Moluques; mais, après avoir traversé le détroit de Magellan, il succomba avec une partie de ses équipages.

Cano (Alonzo), peintre, sculpteur et architecte espagnol, né à Grenade, 1601-1665, fut un grand artiste, qui atteignit parfois la vigueur de Michel-Ange, et donna à quelques-uns de ses tableaux la douceur et la grâce de l'Albane et du Corrége. On admire, dans l'église de Lobrija, le *groupe de la Vierge et de l'Enfant Jésus, accompagné des statues de saint Pierre et de saint Paul*, et beaucoup de sculptures dans les églises et les couvents de Madrid, de Grenade, de Séville. Parmi ses tableaux, on remarque la *Conception* à Grenade, un *Miracle del Poso de san Isidoro*, et un *Christ sur le Calvaire*, à Madrid. Il dut à Olivarès la place de grand-maître des œuvres royales et de peintre de la chambre. Il fut accusé d'avoir assassiné sa femme, fut ordonné, en 1653, sous-diacre au chapitre de Grenade, et mourut dans la retraite.

Canon. A la fin de l'empire romain, c'était le rôle des revenus de l'Etat; ce mot signifiait en général impôt, tribut, etc. — Il désignait aussi les lois et règles de la discipline ecclésiastique, les décrets des conciles, etc.; de là l'expression de *droit canonique*.

On appelle *Canon de la Messe* les prières que le prêtre prononce après le *Sanctus* jusqu'au *Pater* inclusivement parce que ces prières, une fois ainsi réglées, ne changent jamais. Saint Ambroise en a déjà parlé; le concile de Trente dit qu'il est composé des paroles de Jésus-Christ, de celles des Apôtres et des premiers papes.

Le *canon Pascal* est la table des fêtes mobiles, où l'on marque, pour une période de 19 ans, la fête de Pâques et celles qui en dépendent.

On a appelé *canon* la liste des auteurs, que nous nommerions classiques, de l'ancienne Grèce; elle a été dressée par Aristarque et Aristophane de Byzance.

Les *canons* étaient, au XVIIe s., des ornements larges et ronds, chargés de dentelles, qu'on attachait au-dessous du genou.

Canonica, v. d'Italie, au confluent de l'Adda et du Brembo, à l'origine du canal de Martesana, à 16 kil. S. O. de Bergame. Commerce de transit très-actif. L'empereur Claude II y vainquit Aureolus, en 268.

Canonicat, dignité de chanoine; on appelait plus particulièrement *prébende* le bénéfice qui y était joint.

Canonisation, déclaration du pape qui, après de nombreuses enquêtes, met au canon ou catalogue des saints une personne dont la vie a été véritablement sainte. Dans les premiers siècles on recueillait avec le plus grand soin les actes des martyrs; chaque évêque, dans son diocèse, pouvait canoniser, mais le chrétien qu'il honorait ainsi n'était regardé que comme *bienheureux*, tant que l'Eglise romaine n'avait pas ratifié la canonisation. Depuis le XIIe s., les papes ont entièrement réservé ce droit au Saint-Siége.

Canopus (*Aboukir*), v. de l'Egypte ancienne, à l'O. de l'embouchure du Nil, à laquelle elle donnait son nom; célèbre par le culte de Sérapis, patrie du poëte Claudien. Bataille du 21 mars 1801.

Canosa (*Canusium*), v. de la Terre-de-Bari (Italie), près de l'Ofanto, à 20 kil. S. O. de Barletta. Evêché. La cathédrale renferme le beau tombeau de Bohémond. On y a découvert des tombeaux souterrains renfermant des vases et autres objets transportés à Naples; 8,000 hab.

Canossa, bourg d'Italie, à 20 kil. S. O. de Reggio de Modène; célèbre par le château où Grégoire VII trouva un refuge près de la comtesse Mathilde, et où l'empereur Henri IV fit une pénitence publique, en 1077.

Canourgue (La), ch.-l. de canton de l'arrond. de Marvejols (Lozère). Broderies, toiles, serges; commerce de bois, grains et bestiaux; 1,831 hab.

Canova (Antoine), statuaire italien, né à Possagno, près de Trévise, en 1757, mort à Venise en 1822, commença à se faire connaître, à Venise, par quelques groupes heureusement exécutés, vint à Rome en 1779, et obtint bientôt quelque réputation par son *Thésée vainqueur du Minotaure*. Il fut chargé du mausolée de Clément XIII, de celui de Clément XIV et de la statue de Pie VI. Dès lors sa renommée s'étendit, et, à la tête d'ateliers nombreux, il travailla sans relâche aux commandes qui lui étaient faites de toutes parts. Il fut un des artistes les plus féconds qui aient existé; il régénéra véritablement la sculpture, imitant les anciens, mais visant trop à l'idéal, reconnaissant que l'art doit reproduire la nature choisie, mais ne se mettant pas assez souvent en présence de la nature. Il fut honoré en Allemagne, en France, en Angleterre, par les plus illustres personnages et les plus célèbres artistes; il acquit de grandes richesses, dont il fit l'usage le plus généreux. En 1815, il fut chargé par le pape de reprendre à Paris les dépouilles de Rome, et, malgré sa modération, ne put éviter de froisser notre patriotisme; le pape le nomma marquis d'Ischia. Son *Œuvre* a été publié par Réveil et H. de Latouche, Paris, 1825; mais on consultera avec plus de fruit : *Canova et ses ouvrages*, par Quatremère de Quincy, 1834; et *The works of Canova*, par Moses et Cicognara, Londres, 1828, 3 vol. Son œuvre a été gravé avec soin à la Chalcographie romaine.

Canpour ou **Cawnpour,** v. de la prov. de Bengale (Hindoustan), à 160 kil. N. O. d'Allahabad, sur la rive droite du Gange. Poste militaire important, célèbre par le massacre des Anglais en 1857; la ville fut reprise avec peine; 122,000 hab. V. Cawnpour.

Canso ou **Canseau,** détroit, long de 24 kil. et large de 4, entre la Nouvelle-Ecosse et l'île du Cap-Breton; on l'appelait jadis *Fronsac*.— Le cap Canseau est au N. E. de la Nouvelle-Ecosse; et l'île Canseau, au N. E. du détroit de ce nom, a un bon port et deux baies profondes.

Cantabres (monts), chaîne de montagnes qui est comme le prolongement des Pyrénées, depuis le col de Goritty à l'E., jusqu'au plateau de Reynosa, où viennent également aboutir les monts Ibériens et les monts des Asturies. Leur longueur est d'environ 200 kil.; ils font

partie de la ligne de partage des eaux européennes et séparent la Vieille-Castille, l'Alava et la Navarre au S. de la province de Santander, de la Biscaye et du Guipuzcoa au N. Sans être très-élevés, ils sont âpres, avec des pentes abruptes, impraticables, souvent couvertes de bois et propres à la guerre défensive. Ils comprennent les monts d'Aralar, les Sierras de Aranzazu, de Salinas, de Salvada, de Reynosa; les plus hauts sommets sont ceux d'Aralar (2,144 m.), de Salinas (1,754 m.), de Salvada (1,949 m.).

Cantabres (*Cantabri*), peuple de l'Espagne ancienne, entre les monts Cantabres et le golfe Cantabrique (auj. Biscaye et prov. de Santander), célèbres par leur courage féroce, ne furent domptés que par les lieutenants d'Auguste; on y joignait les Autrigones, les Caristi et les Varduli. Les Basques descendent de ce peuple. Ils firent partie du conventus de Clunia, dans la Tarraconaise. Leurs villes princ. furent : Flavio-Briga, Julio-Briga, Vellica, Aracilium.

Cantabricus sinus, nom ancien du golfe de Gascogne.

Cantacuzène (Jean), empereur de Constantinople, né vers 1292, d'une famille célèbre dans l'histoire byzantine depuis le XIIe s., se déclara pour Andronic le Jeune, devint son premier ministre et le fit triompher en 1328; il administra avec sagesse, et l'empereur mourant, 1341, lui confia la garde de son fils. Mais ses ennemis, l'amiral Apocauque et le patriarche, l'accusèrent de haute trahison et le firent condamner à mort; Cantacuzène, forcé de se défendre, se fit couronner empereur à Didymotique, le 21 octobre 1341. Il fut battu, forcé de fuir, ne conservant que cette ville, défendue par sa femme Irène; puis, soutenu par Oumour-Bey, prince turc d'Aïdin, et surtout par le sultan Orkhan, il reprit l'avantage. Après la mort d'Apocauque, il put rentrer dans Constantinople, 1347, partagea le trône avec Jean Paléologue et lui fit épouser l'une de ses filles, Hélène. Son règne fut troublé par la peste noire, par la guerre contre les Génois, par des révoltes religieuses; enfin, Jean Paléologue prit les armes contre lui, et, avec l'aide du génois Gasteluzzi, rentra dans Constantinople. Cantacuzène, soutenu par de nombreux partisans et par les aventuriers catalans, aurait pu résister; il aima mieux abdiquer, et se retira dans le monastère de Mangane, déc. 1354. Il y vécut désormais dans les exercices de piété et les compositions littéraires; on ne connaît pas l'année de sa mort. Il a laissé *Quatre livres de Mémoires*, de 1320 à 1360, apologie partiale de sa conduite, mais ouvrage curieux à plus d'un titre, quoique d'un style languissant. La magnifique édition princeps de Paris, 1645, 3 vol. in-fol., a été reproduite dans la collection byzantine de Bonn, 3 vol. in-8°. Les Mémoires ont été traduits par le président Cousin, dans son *Histoire de Constantinople*. Cantacuzène a aussi écrit des *Apologies du christianisme contre la religion de Mahomet*, publiées et traduites par Gualter, Bâle, 1543, in-fol.

Cantacuzène (Matthieu), fils du précédent, né vers 1325, fut associé à l'empire en 1353, combattit encore après l'abdication de son père, fut pris et consentit à se retirer dans un cloître.

Cantacuzène (Serban II), d'une famille grecque qui prétendait se rattacher à la précédente, fut vayvode de Valachie en 1679; il aurait voulu se rendre indépendant, et entra en relations avec la Russie et l'empereur Léopold, qui le nomma comte d'Empire; mais il fut abandonné par ses boyards et mourut en 1688. Son frère, *Démétrius*, deux fois vayvode de Moldavie, fut destitué en 1684; *Etienne III Cantacuzène*, déposé en 1716, fut le dernier prince valaque indigène. Après lui, des Fanariotes régnèrent sur les Valaques.

Cantal, massif de montagnes qui réunissent les monts de la Margeride au S. E. aux monts d'Auvergne vers le N. Au milieu de volcans éteints s'élève le *Plomb du Cantal*, haut de 1,857 m., qui donne naissance, d'un côté, à la Cère, affluent de la Dordogne; de l'autre, à quelques petits affluents de l'Allier, la Sionne, l'Alagnon, etc.

Cantal (Départ. du); il a pour bornes: au N., les départ. du Puy-de-Dôme et de la Corrèze; au S. O., celui du Lot; au S., celui de l'Aveyron; au S. E., celui de la Lozère; à l'E., la Haute-Loire. Le massif du Cantal occupe le centre du département, qu'il couvre de ses ramifications; les monts de la Margeride sont au S. E.; les monts d'Auvergne, au N. E.; les monts du Quercy, au S. O. Il est arrosé par la Rue, la Maronne et la Cère, affl. de la Dordogne, au N. O.; par la Sionne et l'Alagnon, affl. de l'Allier, à l'E. La culture est très-arriérée; les céréales ne suffisent pas pour nourrir la population, qui compte beaucoup d'émigrants chaque année; on recueille du beau chanvre, du lin, des légumes; mais la véritable richesse du pays est celle des pâturages; on y élève beaucoup de gros bétail et surtout des vaches laitières et des mulets. L'exploitation des mines est peu importante, quoique le Cantal passe pour riche en minéraux, mais les sources minérales sont nombreuses (Chaudes-Aigues, Aurillac, Fontanes, Vic-sur-Cère, etc.). Il y a peu d'industrie; on y tisse de la dentelle noire; on fabrique de la faïence et de la chaudronnerie; le manque de produits et de bonnes voies de communications empêche le commerce. — Superficie, 574 147 hectares; pop. 231,867 hab.; elle a diminué, surtout à cause de l'émigration annuelle. Il a pour ch.-l. Aurillac, et comprend 4 arrond.: Aurillac, Mauriac, Murat, Saint-Flour. Il forme le diocèse de Saint-Flour, est du ressort de la Cour d'appel de Riom et de l'Académie de Clermont; il fait partie de la 13e région militaire (Clermont). Il correspond à la Basse-Auvergne.

Cantarini (Simone), peintre de l'école bolonaise, né près de Pesaro en 1612, mort en 1648, étudia les estampes d'Augustin Carrache, fut l'élève du Guide, se fit beaucoup d'ennemis par son orgueil, mais eut beaucoup de talent, de la grâce surtout; son coloris est un peu gris. Ses meilleurs ouvrages sont: le *Saint Jacques*, à Rimini; le *Miracle de saint Pierre*, à Fano; la *Madeleine*, à Pesaro; la *Transfiguration* et le *Saint Romuald*, à Milan; trois *Saintes Familles*, au Louvre, etc.

Canteleu, bourg de l'arrond. et à 7 kil. S. O. de Rouen (Seine-Inférieure), près de la Seine. Blanchisseries, fabriques d'indiennes, produits chimiques; 3,135 hab.

Cantemir (Constantin), vayvode de Moldavie, d'une famille tatare qu'on a fait remonter à Tamerlan (Timour) servit d'abord en Pologne, puis en Valachie et en Moldavie. Les Turcs le récompensèrent en le nommant vayvode, 1684, après Cantacuzène (Démétrius). Il se ménagea habilement entre les Turcs et Sobieski, qu'il secourut secrètement, sans vouloir se déclarer pour lui. Il mourut en 1693.

Cantemir (Démétrius), son fils, né en 1673, fut nommé vayvode par les boyards à la mort de son père. La Porte ne confirma pas l'élection; il retourna à Constantinople où il développa son instruction, déjà fort étendue, et continua de rendre de grands services aux sultans. En 1710, lorsque Pierre le Grand attaqua les Turcs et s'allia à Constantin Brancovan, vayvode de Valachie, Cantemir fut nommé vayvode de Moldavie, et chargé d'arrêter Brancovan. Mais il s'unit au contraire au tzar (avril 1711), avec la promesse d'être prince indépendant et héréditaire. Pierre échoua; Cantemir, forcé de fuir, vint s'établir dans l'Ukraine avec un grand nombre de Moldaves réfugiés; il eut le titre d'altesse sérénissime, fut nommé prince du saint-empire, et mourut en 1723. Il est surtout célèbre par ses ouvrages: *Histoire de l'agrandissement et de la décadence de l'empire Othoman*, traduit en français, par Joncquières, 1743, 4 vol. in-12; *Etat présent de la Moldavie*; *Histoire des deux maisons de Brancovan et de Cantacuzène*. Plusieurs autres ouvrages sont perdus ou sont restés manuscrits.

Cantemir (Antiochus), son 4e fils, né à Constantinople en 1709, mort à Paris en 1744, poëte distingué, soutint Anne de Courlande, fut ambassadeur en Angleterre, puis en France; mais ne cessa de cultiver les lettres avec succès. Outre ses *satires*, traduites en français par l'abbé Guasco, il a fait de nombreuses traductions en langue russe.

Canterbury ou **Cantorbery** (*Kaër-Kent* des Bretons, *Durovernum* des Romains), ch.-l. du comté de Kent, sur le Stour, par 51° 16′ 48″ lat. N., et 1° 15′ 8″ long. O., à 75 kil. S. E. de Londres. Ancienne capitale du royaume saxon de Kent, siége de l'archevêque, primat d'Angleterre; la belle cathédrale, de 1184, renferme les tombeaux de Thomas Becket, du Prince Noir, etc. Aux environs, deux sources d'eaux thermales sont très-fréquentées; 21,000 hab.

Cantii, peuple de l'ancienne Bretagne, au S. E. (pays de Kent), avaient pour capitale Durovernum (Canterbury). Le promontoire *Cantium* correspond au cap North-Foreland.

Cantin, cap de la côte O. du Maroc, sur l'Atlantique, par 32° 40′ lat. N., et 11° 35′ long. O.

Canton, en chinois **Kouang-tong** ou **Kouang-tcheou-fou,** cap. de la prov. de ce nom (Chine), sur un golfe que forme la réunion du Tchou-kiang et du Pé-kiang, à 70 kil. de la mer, par 23° 8′ lat. N., et

110° 50′ long. E. Elle se divise en ville *tatare*, entourée d'une épaisse muraille, et ville *chinoise*, plus considérable. Elle a été très-importante jusqu'en 1842, parce que c'était le seul port ouvert au commerce des Européens; ce port est bon et peut recevoir 4,000 bâtiments. Il est difficile d'évaluer la population, après les événements de ces dernières années; on l'estimait à 800,000 hab. — Les Portugais y furent admis dès 1517; les Anglais en 1634; elle fut livrée à un horrible pillage par les Tatars conquérants en 1650, dévastée par un incendie en 1823. Les Anglais la prirent au début de la guerre causée par le commerce de l'opium en 1841; ils l'ont de nouveau bombardée en 1856; les Anglais et les Français réunis l'ont emportée d'assaut, le 29 décembre 1857, mais l'ont évacuée en 1861.

Canton, subdivision de l'arrondissement en France; il y a un juge de paix par canton.

Cantyre, presqu'île à l'O. de l'Écosse (Argyle).

Canubin ou **Cannobin** (*Cœnobium*), bourg de la Syrie, à 44 kil. E. de Tripoli, ch.-l. des Maronites.

Canuel (Simon, baron), général français, né dans le Poitou, 1767-1841, s'engagea en 1792, se distingua par son courage et son exaltation révolutionnaire dans la guerre contre les Vendéens, mais plus tard fut mis à la réforme par Napoléon. En 1814, il se déclara hautement pour les Bourbons; en 1815, il fut le chef d'état-major de La Rochejaquelein, puis l'un des plus fougueux royalistes de la chambre introuvable. Dans le mouvement insurrectionnel de Lyon, il déploya un zèle excessif, et qui fut blâmé. En 1823, il commanda une division dans l'expédition d'Espagne. Il a publié : *Mémoires sur la guerre de la Vendée en* 1815, et *Réponse au colonel Fabvier sur les événements de Lyon*, 1818.

Canuleius (Cneius), tribun de Rome, proposa et fit décréter, en 445 av. J. C., une loi qui autorisait les mariages entre patriciens et plébéiens.

Canusium (auj. *Canosa*), v. de l'ancienne Apulie, prise par les Romains, 319 av. J. C., servit de refuge à l'armée défaite à Cannes, et vit, en 208, trois batailles livrées entre Annibal et Marcellus.

Canut Ier, prince danois du x° s., fils de Gorm le Vieux, mourut dans une expédition en Angleterre.

Canut II, le *Grand*, roi de Danemark et d'Angleterre, avait suivi son père Suénon à la conquête de ce dernier pays. A sa mort, il eut à combattre (1014-1017) Edmond Côte de fer, fils d'Ethelred II, avec lequel il partagea le royaume; quand Edmond eut été assassiné, il resta seul roi, et dès lors chercha à se concilier l'affection du peuple anglais. Il se fit chrétien, épousa Emma, veuve d'Ethelred, rétablit les anciennes lois, renvoya la plupart des Danois, confia les charges aux Anglais, assura la tranquillité des côtes; et, roi de Danemark en 1018, à la mort de son frère Harold, il y introduisit le christianisme, l'agriculture, l'industrie, les arts. Il s'empara de la Norvége et la donna à son fils Suénon en 1030. Il avait fait un pèlerinage célèbre à Rome en 1026 et conclu un traité d'amitié et de commerce avec Conrad II, qui lui abandonna le margraviat de Slesvig. Il bâtit dans ses royaumes beaucoup d'églises et de monastères; il donna des preuves nombreuses de piété et mourut en 1036. Son empire fut divisé après lui.

Canut III ou **Hard-Canut**, son fils, ne fut d'abord que roi de Danemark, en 1036; puis, à la mort de son frère Harold, qu'il venait de combattre, il resta maître de toute l'Angleterre, mais excita la haine des Anglo-Saxons par sa tyrannie. A sa mort, 1042, Edouard le Confesseur, fils d'Ethelred II, monta sur le trône.

Canut IV, le *Saint*, roi de Danemark, fils de Suénon II, succéda à son frère Harold en 1080, combattit les pirates de la Baltique, voulut faire une expédition contre Guillaume le Conquérant, excita une révolte des paysans du Jutland, en établissant de nouvelles dîmes, et fut tué dans une église, à Odensée, en 1086.

Canut V, roi de Danemark, fils de Magnus, disputa pendant dix ans le trône aux princes Suénon et Waldemar, 1147-1157. Il fut soutenu par Frédéric Barberousse, mais fut assassiné par Suénon dans un festin de réconciliation, en 1157.

Canut VI, roi de Danemark, fils de Waldemar le Grand, né en 1162, mort en 1202, succéda à son père en 1182, vainquit et soumit les Poméraniens de l'Ouest et conduisit une croisade contre les pirates païens de la Livonie et de l'Esthonie, auxquels il imposa le christianisme. Vainqueur du Mecklembourg, du Holstein, de Hambourg, de Lubeck, excités contre lui par Frédéric Barberousse, il prit le titre de roi des Slaves et des Vandales. Son règne glorieux vit aussi le développement de la civilisation et des lettres; il fut secondé par un bon ministre, son ami, l'archevêque Absalon.

Canut, dit *Ericson*, roi de Suède, fils du roi saint Eric, eut à lutter contre un rival que lui opposait la noblesse, Charles, de la race de Swerker, 1165-1168, le détrôna, le tua, puis encouragea l'agriculture, la poésie nationale, se fit recevoir dans l'ordre de Cîteaux en 1192, et mourut en 1198, après avoir désigné pour son successeur le fils de Charles.

Cany-Barville, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil. N. O. d'Yvetot (Seine-Inférieure), sur le Durdent; fab. de toiles et d'huile; 1,869 hab.

Caorsins ou **Cahorsins**, nom donné, pendant le moyen âge, aux banquiers et aux usuriers, dont beaucoup étaient Italiens ou *Lombards;* il venait de Cahors ou des Corsini de Florence, ou peut-être de la ville de Caours en Piémont, centre important des marchands d'argent à cette époque. Ils furent à plusieurs reprises chassés de France et d'Angleterre avec les Lombards et les Juifs, surtout au XIIIe et au XIVe s.

Cap de Bonne-Espérance (Le) est situé au S. de l'Afrique, à l'extrémité de la presqu'île formée par la montagne de la Table, par 34° 22′ 36″ lat. S., et 16° 9′ 46″ long. E. Il sépare l'Océan Atlantique de l'Océan Indien, et est à 50 kil. au S. de la ville du Cap. Reconnu, en 1486, par Barthélemy Diaz, qui le nomma *Cap des Tourmentes*, appelé Cap de Bonne-Espérance par le roi de Portugal, Jean II, il fut doublé, en 1497, par Vasco de Gama, qui trouvait ainsi la route des Indes.

Cap (Colonie du) ou **Capeland**, colonie anglaise au S. de l'Afrique, bornée au N. par le fleuve Orange, au N. E. par la riv. des Pêcheurs, et de tous les autres côtés par la mer. C'est comme une immense terrasse qui domine l'Océan, traversée au centre par les monts Nieuweveld et par le Sneeuwberg, au S. par une chaîne moins élevée, Bokkeveld, Zwart-berg, etc., et par le Lange-Kloof, auquel se rattachent les montagnes de la Table, du Diable, du Lion. Les princip. rivières sont : l'Orange ou Gariep, la riv. de l'Éléphant, le Gauritz, le Camptoos, le Zondags, le Groote-Visch, etc. Entre les montagnes ou terrasses, s'étendent de vastes plateaux, sans eaux, appelés *Karrous*, durs et desséchés en été, mais couverts, après la saison des pluies, d'une riche végétation, où errent les troupeaux, les antilopes, les autruches. La température est douce, mais les vents sont très-désagréables. La flore est très-riche, quoique la végétation laisse à désirer; quelques plantes européennes, et surtout la vigne, ont prospéré aux environs du Cap. La colonie est susceptible de grands accroissements; la terre est fertile, les troupeaux sont nombreux; on y a trouvé des mines abondantes de houille et de cuivre; enfin elle exporte beaucoup de laine d'une qualité supérieure. Beaucoup de tribus de Hottentots (v. ce nom) habitent le territoire de la colonie; les descendants des colons hollandais, ou Boers, occupent des fermes isolées; mais beaucoup ont émigré hors du territoire anglais depuis 1836; on rencontre encore les descendants des protestants réfugiés français qui se sont établis en grand nombre dans le pays. Elle fut fondée en 1650 par les Hollandais; les Anglais l'ont occupée en 1795, l'ont définitivement enlevée en 1806, et l'ont gardée par les traités de 1815; malgré leurs efforts pour la peupler, elle ne compte pas beaucoup plus de 700,000 hab.; mais elle possède, depuis 1851, une constitution très-libérale. Elle comprend 3 prov. : celle de l'O. a pour v. princ. : *Le Cap*, Simon's-Town, Stellenbosch; — celle de l'E., *Graham's-Town*, Port Élisabeth ;— la 3e, formée par la Cafrerie brit. et le pays des *Bassoutos*, a *East-London*, etc.

Cap (Le), en hollandais **Kaapstad**, en anglais **Capetown**, ch.-l. de la colonie, au pied des montagnes de la Table et du Lion, entre les baies de la Table et False, par 33° 55′ 42″ lat. S. et 16° 3′ 54″ long. E. Elle est régulièrement bâtie, a un beau jardin botanique, un hôpital avec des bâtiments magnifiques; place forte, lieu de relâche pour les vaisseaux qui font le voyage de l'Inde, grand entrepôt de commerce, elle exporte des vins, de l'eau-de-vie, du blé, de la laine; 40,000 hab. — Fondée par les Hollandais en 1652, peuplée par des Français protestants, après la révocation de l'édit de Nantes, elle fut prise par les Anglais en 1795, en 1806, et leur est restée.

Cap-Breton (Ile du), au S. du golfe Saint-Laurent, séparée de la Nouvelle-Écosse par le détroit de Fronsac ou de Canso, large de 4 kil., est située entre 45° 34′ et 47° 2′ lat. N., et entre 62° 4′ et 65° 45′ long. O. Elle ferme, avec Terre-Neuve, éloignée de 60 kil., l'entrée

du golfe Saint-Laurent; elle se compose de deux îles réunies au S. par un isthme étroit et séparées par le *Bras-d'or*, bras de mer rempli d'îles et de baies. Le climat est brumeux et froid, les ports sont souvent encombrés par les glaces; le sol est aride, mais produit de beaux bois de construction; les mines de houille sont très-riches; la pêche est très-active le long des côtes. Elle fait partie du gouvernement de la Nouvelle-Ecosse, a 40,000 hab.; les villes princ. sont : Sidney, Louisbourg, Arichat, Ship-Harbour. Elle fut découverte par Cabot, en 1497. — Les Français, qui la possédèrent d'abord, la nommèrent île Royale; le traité de Paris, 1763, l'a cédée à l'Angleterre.

Cap-Breton, village de l'arrond. et à 36 kil. O. de Dax (Landes), séparé de la mer par des dunes de 1 kil., fut une ville importante du XIVe au XVIIe s., lorsque l'Adour finissait à Vieux-Boucau. Bons vins, céréales, bestiaux; 1,200 hab.

Cap-Coast ou **Cap-Corse,** établissement anglais sur la Côte d'Or, dans la Guinée. La ville, fondée par les Portugais, en 1610, prise par les Hollandais, puis par les Anglais, en 1661, fait un commerce considérable; 8,000 hab. — Le gouverneur a dans sa dépendance des forts, comptoirs et villages, dispersés sur la côte de Guinée, comme Dixcove, Anamaboë, Acra, Lagos, Bonny, Vieux-Calabar, Camerones, etc.; la population, placée sous le protectorat anglais, est de 150 à 160,000 hab. La terre est fertile, mais la poudre d'or est le principal objet d'échange.

Cap-Cod, presqu'île du Massachusetts (Etats-Unis), terminée au N. par le Cap-Cod, situé sur l'Atlantique, par 42° 2' 22" lat. N. et 72° 24' 33" long. O.

Cap-Fear ou **Clarendon,** riv. des Etats-Unis, affl. de l'Océan Atlantique, est formée par le Haw et la Deep, arrose la Caroline du Nord, passe à Fayetteville, Wilmington, et se jette près du *Cap Fear*, après un cours de 255 kil.

Cap-Haïtien (Le), port au N. d'Haïti, sur le golfe du Mexique, à l'entrée d'une plaine vaste et fertile, par 19° 46' 42" lat. N., et 74° 38' 10" long. O., à 136 kil. N. de Port-au-Prince. Appelée *Cabo-Santo* par les Espagnols, qui la fondèrent en 1670, cette ville devint la capitale florissante de Saint-Domingue, soumise à la France, sous le nom de *Cap-Français*. Sous le nom de *Cap-Henri*, elle fut la capitale du roi Christophe. Son port passe pour un des meilleurs de l'île; mais le tremblement de terre de 1842 l'a presque ruinée; cependant elle fait encore un assez grand commerce; 10,000 hab.

Cap-Vert, à l'extrémité O. de l'Afrique, entre le Sénégal et la Gambie, par 19° 52' long. O. et 14° 43' lat. N. Il a été découvert, en 1446, par Denis Fernandès; il a été cédé à la France, avec les terres voisines, par les chefs du pays (traités de 1763, 1765, 1787).

Cap-Vert (Iles du), archipel de l'Atlantique, à 480 kil. O. du cap de ce nom, composé de 10 îles principales: à l'E., Boavista; au N., Saint-Antoine, Saint-Vincent, Sainte-Lucie, Saint-Nicolas, Sel; au S., Mayo, Santiago ou San-Iago, Fuego ou Saint-Philippe, Brava ou Saint-Jean. Elles sont volcaniques, stériles dans les parties montagneuses, mais d'une végétation luxuriante dans les vallées, d'un climat chaud et malsain dans la saison des pluies. Coton, indigo, fruits, sel, peaux de chèvres. Elles sont peuplées de 76,000 hab., la plupart nègres ou mulâtres. — Découvertes en 1450 par Antonio Noli, appartenant aux Portugais, elles servent de relâche aux navires allant au Brésil ou aux Indes; elles forment un district colonial dont dépendent les établissements de la Sénégambie. Le ch.-l. est Villa-de-Praya ou Puerto-Praya dans San-Iago.

Capace ou **Capaccio,** v. d'Italie, à 36 kil. S.E. de Salerne, près de la Méditerranée. Evêché. Dans ses environs sont les belles ruines de Pœstum; 2,000 hab.

Capanée, l'un des sept chefs qui vinrent assiéger Thèbes, fut foudroyé par Jupiter, qu'il avait bravé dans son orgueil.

Capanna (Puccio), peintre florentin du XIVe s., élève habile du Giotto, continua les fresques de son maître à Saint-François d'Assisi; on a parfaitement conservé, à Pistoja, dans l'ancienne chapelle de Saint-Louis, ses fresques de *saint Pierre, saint Paul, saint Louis*, et *saint Laurent*.

Capdenac (*Uxellodunum?*), bourg de l'arrond. et à 6 kil. S. E. de Figeac (Lot), sur une colline de la rive droite du Lot, était importante jadis, fut longtemps disputée par les Anglais et les Français, servit de place d'armes aux protestants, et fut donnée par Sully à Louis XIII; carr. de granit; grains, vins; 1,000 hab.

Capel (Arthur) siégea au *long Parlement* d'Angleterre en 1640, fut nommé pair par Charles Ier, combattit courageusement pour le roi, et à Colchester fut forcé de se rendre; la capitulation fut violée; il fut condamné au bannissement par les communes, puis à la peine de mort par une cour de justice siégeant à Westminster; il fut décapité le 9 mars 1649.

Capel (Arthur), son fils, créé comte d'Essex par Charles II, ambassadeur en Danemark, lord-lieutenant d'Irlande, fut impliqué dans le complot de Rye-House, et se coupa la gorge à la Tour, en 1683.

Capella (Martianus Mineus ou Minucius Felix), écrivain latin probablement du Ve s., était né en Afrique, à Madaure, près de Carthage; on ne sait rien de sa vie. Il a laissé un ouvrage (*Satyricon*), sorte d'encyclopédie, qui comprend à peu près tout l'enseignement des écoles au moyen âge et dont on apprenait avec soin tous les vers. Il est divisé en 9 livres, dont les deux premiers ont pour titre : *de Nuptiis Philologiæ et Mercurii;* les autres traitent des sept arts libéraux (Grammaire, Dialectique, Rhétorique, Géométrie, Arithmétique, Astronomie, Musique). C'est un mélange bizarre de vers et de prose, dont le style est rude, quelquefois maniéré et obscur. La meilleure édition, avec un commentaire détaillé, est celle de Kopp, Francfort, 1836, in-8°. Il paraît que ce livre, jadis si populaire, n'a pas encore été traduit.

Capelle (Guillaume-Antoine-Benoît, baron), homme d'Etat, né dans le Rouergue, 1775-1843, d'une famille de magistrats, servit comme lieutenant de grenadiers, de 1790 à 1794, commanda la garde nationale de Millaud jusqu'au 18 brumaire; vint à Paris, et, protégé par Chaptal, entra dans l'administration; fut préfet des départements de la Méditerranée et du Léman, mais fut suspendu de ses fonctions en 1813, ne put obtenir justice et se dévoua dès lors au gouvernement des Bourbons. Préfet de l'Ain en 1814, il fut admis au conseil du roi à Gand; devint préfet du Doubs, conseiller d'Etat, secrétaire-général des ministères de la justice et de l'intérieur, préfet de Seine-et-Oise; enfin, comme ministre des travaux publics, il signa les ordonnances de juillet, fut condamné à la mort civile par la Cour des pairs, mais quitta la France et put y rentrer quelques années après, pour y mourir dans la vie privée.

Capelle-en-Thiérache (La), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 16 kil. N. de Vervins (Aisne). François Ier en fit une place forte, qui fut prise par les Espagnols en 1557, 1594, 1636, 1656; ses murailles furent détruites en 1668. Commerce de grains, brasseries; 1,672 hab.

Capellen (Godard-Gérard-Alexandre-Philippe, baron van), homme d'Etat hollandais, né en 1778, mort en 1848, fut sous Louis-Napoléon préfet de la prov. d'Ost-Frise, ministre de l'intérieur et conseiller d'Etat. Guillaume Ier le nomma ministre des colonies; il se rendit à Batavia, fut gouverneur-général des Indes et administra avec une sage intelligence; de retour en 1825, il refusa des missions diplomatiques, le ministère, mais assista au couronnement de la reine Victoria, comme ambassadeur extraordinaire, en 1838; en 1840, il devint grand chambellan de Guillaume II.

Capello (Bianca), femme célèbre par ses aventures, née vers 1542, d'une illustre famille de Venise, devint la maîtresse, puis, sans trop le désirer, la femme d'un simple commis florentin, Bonaventuri. Elle s'était enfuie avec lui et vécut à Florence. Le grand-duc, François II de Médicis, la vit par hasard, fut charmé de sa beauté, fit la fortune du mari, qu'on trouva bientôt assassiné dans une rue de Florence, et épousa Bianca en 1579. Elle mourut en même temps que son époux, 1587 ; et le bruit courut qu'ils avaient été empoisonnés par Ferdinand, frère du grand-duc, cardinal, et son successeur.

Capeluche, bourreau de Paris, se signala à la tête des Cabochiens, maîtres de Paris en 1418, dans le massacre des Armagnacs, repoussa même les prières du duc de Bourgogne, qui le fit arrêter et décapiter en 1419.

Capène (auj. *Civitella*), v. anc. de l'Italie, en Etrurie, entre le pays des Véïens et le Tibre. L'une des portes de Rome s'appelait *Capène;* la voie Appienne partait de là.

Capestang, étang qui borde la Méditerranée, dans le département de l'Hérault, à l'O. de Béziers, près de la petite ville du même nom qui est sur le canal du Midi et a 2,309 hab.; c'est un ch.-l. de canton de l'arr. et à 13 kil. O. de Béziers.

Capesterre (La) ou Le **Marigot**, gros bourg de la Guadeloupe, au S. E. de l'île et à 14 kil. de la Basse-Terre. Ce quartier est le plus riche, le plus sain et le plus peuplé de la Guadeloupe ; 5,000 hab.

Capètes, boursiers du collége de Montaigu, à Paris, ainsi nommés à cause de leurs petits manteaux.

Capétiens, 3e race des rois de France, successeurs de Hugues Capet. Ils remontent à Robert le Fort, à qui Charles le Chauve donna le comté d'Anjou, puis le duché de France; des généalogies imaginaires le font descendre de Witikind le Saxon, et même des Mérovingiens; il était Neustrien, dit simplement le poëte Abbon. Ses successeurs furent, avant tout, les représentants de la féodalité luttant contre la royauté carlovingienne. Eudes et Robert ses fils furent rois; Hugues le Grand, fils de Robert, dédaigna la couronne; Hugues Capet, fils de Hugues le Grand, ajouta à ses domaines féodaux le titre de roi, 987, et la dynastie capétienne commença; c'est à lui qu'elle doit son nom. V. Hugues Capet.

La branche directe des Capétiens a donné 14 rois à la France :

Hugues Capet.	987- 996
Robert.	996-1031
Henri Ier.	1031-1060
Philippe Ier.	1060-1108
Louis VI.	1108-1137
Louis VII.	1137-1180
Philippe II.	1180-1223
Louis VIII..	1223-1226
Louis IX.	1226-1270
Philippe III..	1270-1285
Philippe IV.	1285-1314
Louis X..	1314-1316
Philippe V.	1316-1322
Charles IV.	1322-1328

Parmi les branches collatérales, citons : la maison de Bourgogne, descendant de Robert, frère de Henri Ier ; la maison de Vermandois, descendant de Hugues, frère de Philippe Ier ; la maison de Courtenay, descendant de Pierre, frère de Louis VII ; la maison de Dreux et de Bretagne, descendant de Robert, frère de Louis VII ; la maison d'Artois, descendant de Robert, frère de Louis IX; la première maison d'Anjou, descendant de Charles, frère de Louis IX; la maison de Bourbon, descendant de Robert de Clermont, frère de Philippe III ; la maison de Valois et Alençon, descendant de Charles, frère de Philippe IV, etc.

La dynastie capétienne donna ensuite à la France la branche des Valois, de 1328 à 1589, et celle des Bourbons de 1589 à 1792, de 1814 à 1848. V. *ces noms*.

Capharée, cap sur la côte S. E. de l'Eubée (auj. *cabo dell'Oro*); c'est là que fit naufrage la flotte des Grecs revenant de Troie.

Capharnaüm, v. de l'anc. Galilée, au N. O. du lac de Génésareth, fut longtemps la résidence de Jésus-Christ. Patrie de saint Pierre et de saint André. Plusieurs pensent que c'est aujourd'hui *Tell-Houm*.

Caphya ou **Caphyes**, v. au N. de l'anc. Arcadie, près de laquelle Aratus fut battu par les Etoliens, en 221 av. J. C.

Capi-Aga, chef des eunuques blancs, chargés à Constantinople de garder les portes du sérail, introducteur des ambassadeurs.

Capidjys ou **Capoudjys**, portiers du sérail à Constantinople, gardiens du divan. — Les *Capidjys-Baschys* sont chargés d'exécuter les missions extraordinaires du sultan.

Capilupi (Camillo), écrivain italien de Mantoue, a composé à Rome un livre célèbre : *lo Stratagema di Carolo IX, re di Francia, contra gli Ugonotti*, 1572, traduit en français dès 1574. C'est une apologie sans réticences du massacre de la Saint-Barthélemy. L'ouvrage a été réimprimé dans le t. VII, 1re série, des *Archives curieuses de l'Histoire de France*.

Capistrano (saint Jean de), prédicateur napolitain, né à Capistrano (Abruzze), en 1385, mort en 1456, fut d'abord magistrat, et, après la perte de sa femme, entra dans le couvent de Saint-François-du-Mont, à Pérouse. Parvenu, par sa piété austère, aux premiers emplois de son ordre, il combattit les Fraticelli d'Italie, fut employé par les papes dans plusieurs missions importantes, travailla à la réforme de son ordre, et parcourut la Bohême et la Hongrie pour convertir les Juifs et surtout les Hussites. Les Turcs, sous Mahomet II, menaçaient la chrétienté; une croisade dont Capistrano était le chef, réunit Ladislas, roi de Hongrie, Hunyade, vayvode de Transylvanie, et George, despote de Rascie. Les Turcs furent défaits devant Belgrade. Capistrano, béatifié par Léon X, fut solennellement canonisé par Benoît XIII en 1724. On le fête le 23 octobre.

Capitaine, chef, du latin *caput*, mot qui, jusqu'au XVIe s., désignait les principaux chefs de la hiérarchie militaire en France; dans les légions de François Ier, un capitaine commandait 1,000 hommes; le *capitaine*, tombé peu à peu au 7e rang, ne commande plus qu'une compagnie dans le régiment. Sur la flotte, il y a les *capitaines de vaisseau*, de *frégate* et de *corvette* qui ont rang de colonel, lieutenant-colonel, chef de bataillon ; le *capitaine de pavillon* est le commandant du bâtiment qui porte un amiral; le *capitaine de port* est chargé de la police maritime. Avant 1789, les *capitaines des gardes* commandaient les 4 compagnies des gardes du corps; les *capitaines aux gardes* commandaient les 30 compagnies du corps des gardes-françaises. — Philippe V établit dans les places fortes des *capitaines de villes*, chargés du maintien de la tranquillité publique ; les *capitaines des foires* étaient des espèces de consuls, chargés, comme en Champagne, de protéger les marchands de leur pays ; dans plusieurs républiques d'Italie, les premiers magistrats s'appelèrent *capitaines du peuple*, etc. V. Capitainerie.

Capitainerie ; on appelait ainsi en France, avant 1789, le gouvernement d'une maison royale et de ses dépendances; les *capitaines des chasses* avaient juridiction pour les délits de chasse. Une capitainerie était aussi le commandement des hommes préposés à la garde d'une certaine étendue de côte.

Capitaineries générales, circonscriptions qui, en Espagne et dans ses colonies, correspondent à nos divisions militaires. Le capitaine-général est le premier grade de l'armée.

Capitan-Pacha, grand-amiral de l'empire Ottoman ; il commande les flottes, gouverne les côtes et les îles; il vient après le grand-vizir et ne rend compte qu'au sultan. — Le gouvernement du capitan-pacha comprend les îles de l'Archipel, les livahs de Gallipoli, de Biga, de Smyrne.

Capitanate (ce nom vient du *Catapan* ou capitaine, qui gouvernait la Pouille et la Calabre pour les empereurs d'Orient), auj. province de Foggia, en Italie, est située sur la mer Adriatique entre les provinces de Bari, d'Avellino et de Campobasso. Au S. elle comprend de vastes plaines, comme *la Tavolière* de la Pouille ; au N., les contre-forts du mont Gargano. Les côtes sont basses, bordées de lacs ou lagunes, avec des salines. C'est un pays fertile en blés, en vins, mais surtout en excellents pâturages, qui nourrissent de beaux chevaux ; le commerce est assez actif, l'industrie presque nulle. La superficie est de 7,648 kil. carrés ; la popul. de 322,758 h.; le ch.-l. est *Foggia*.

Capitane (galère) ; elle portait le capitaine-général des galères, charge qui fut supprimée en 1669.

Capitation, impôt personnel qui se prélève par *tête*. On le trouve chez les Hébreux ; sous les empereurs romains, la capitation, payée par toutes les personnes libres, s'éleva jusqu'à 25 pièces d'or ; les riches payaient plusieurs cotes, tandis qu'une seule cote se divisait entre plusieurs pauvres :

> Geryonem nos esse puta, monstrumque tributum;
> Et *capita*, ut vivam, tu mihi tolle tria.

a dit un poëte de ce temps.

La capitation, essayée aux Etats-généraux de 1356, fut définitivement établie par Louis XIV, en 1695 ; on divisa les Français en 22 classes, d'après leur état et leur fortune, payant de 2,000 livres à 20 sous. Les pauvres, les ordres mendiants en étaient exempts. Suspendue en 1698, elle fut rétablie en 1701 ; le clergé se racheta par un don gratuit, puis s'affranchit complétement, 1710, en payant six fois la valeur de ce don. Les pays d'Etats se rachetèrent également en payant une certaine somme pour toute la province. — La capitation est remplacée, de nos jours, par la contribution personnelle et mobilière.

Capitecensi, citoyens romains qui n'avaient pas plus de 380 as de fortune, n'étaient comptés que pour leur *tête*, étaient exempts d'impôts et exclus des légions jusqu'à Marius.

Capito (Ateius), jurisconsulte romain du temps d'Auguste, fut le rival de Labéon; son école fut celle des Sabiniens et des Cassiniens, du nom de deux de ses disciples ; ils s'attachaient à la tradition. Il paraît qu'il fut

surtout courtisan, honoré du consulat, curateur des eaux publiques, flatteur de Tibère comme d'Auguste. Le Digeste ne cite aucun fragment de ses ouvrages.

Capitole, mont Capitolin. — Le Capitolin, la plus petite des 7 collines de Rome ancienne, s'élevait à l'O. de la ville, entre le Forum et le Champ de Mars; on l'appelait d'abord *Saturnien*, puis *Tarpéien;* il était haut de 40 mètres environ et long de 500. On le nomma Capitolin, lorsque, Tarquin Ier faisant bâtir le temple de Jupiter, on trouva dans les fouilles une tête sanglante. Il comprenait : 1° le temple de Jupiter, *Capitolium*, au N., d'une forme quadrangulaire, qui renfermait les statues de Jupiter, de Junon et de Minerve; continué par Tarquin II, il fut achevé et dédié par le consul Horatius Pulvillus, 502 av. J. C.; brûlé en 83, reconstruit par Sylla, il fut encore consumé par un terrible incendie dans la guerre de Vitellius et de Vespasien, 70 ap. J. C.; brûlé une 3e fois sous Titus, il fut reconstruit avec magnificence par Domitien. Il fut définitivement ruiné, après avoir été saccagé par Genséric, en 455, et de ses débris on éleva l'église d'*Ara-Cœli*, consacrée en 591. 2° La forteresse, *Arx*, *Capitolium*, au S., dominait la roche Tarpéienne et contenait quelques petits temples; c'est auj. l'emplacement du palais Caffarelli. 3° L'Intermont, *Intermontium*, était une étroite vallée entre les deux mamelons; on y voyait le Tabularium et quelques petites chapelles; c'est la place du Capitole. Le *clivus Capitolinus* et le *clivus de l'Asyle* conduisaient du Forum, par l'Intermont, vers le temple et vers la forteresse.

Beaucoup de villes anciennes, comme Toulouse; modernes, comme Washington, ont aussi leur Capitole.

Capitolins (Jeux); il y en eut de deux sortes : 1° ceux qui furent institués, 387 av. J. C., pour remercier Jupiter d'avoir sauvé le Capitole des Gaulois; 2° ceux que fonda Domitien, après avoir rebâti le Capitole, en 86 ap. J. C. — On appelait les Fastes, *Marbres Capitolins*.

Capitolinus (Julius), l'un des auteurs de l'*Histoire Auguste*, vivait vers la fin du IIIe s.; il était d'origine patricienne. On lui attribue 9 biographies, celles d'Antonin, de Marc-Aurèle, de Lucius Verus, de Pertinax, d'Albinus, de Macrin, des deux Maximin, des trois Gordiens, de Maxime et de Balbin. Il les a dédiées à Dioclétien et à Constantin; il a été traduit par M. Valton dans la *Bibliothèque* de Panckoucke.

Capitolinus. V. Quinctius et Manlius.

Capiton ou **Kœpstein** (Wolfgang-Fabricius), savant et théologien allemand, né à Haguenau, 1478-1542, fut ministre réformé à Strasbourg, prit part à un grand nombre de conférences entre les chefs des différentes sectes protestantes, et fut accusé de pencher vers l'arianisme. Il était hébraïsant et a laissé : *Institutiones hebraïcæ, libri duo; Enarrationes in Habacuch; Vita Œcolampadii*, etc.

Capitouls, magistrats municipaux de Toulouse, ainsi nommés du *Capitole* où ils siégeaient; leur nombre varia, surtout sous Charles VI; ils furent huit, depuis 1438, et le Parlement leur enleva bientôt leurs pouvoirs judiciaires. Ils choisissaient d'abord leurs successeurs; depuis Charles IX, le roi les nomma. Leur charge les anoblissait, et on mettait leur image au Capitole.

Capitulaires, nom des ordonnances promulguées par les rois francs des deux premières races, parce qu'elles étaient divisées en petits chapitres, *Capitula*. Le recueil comprend les 4 livres réunis, en 827, par Anségise, abbé de Fontenelle; ce sont les lois de Charlemagne et de son fils, embrassant toutes sortes de matières, sans ordre et sans méthode; puis 3 livres, réunis par Benoît, diacre de Mayence, au milieu du IXe s., et comprenant des lois particulières à un peuple, des extraits des codes Théodosien et Justinien, etc.; enfin, on y a joint des constitutions, lois ou ordonnances, depuis Clotaire Ier jusqu'à Charlemagne; des capitulaires des Carlovingiens jusqu'à Charles le Simple, etc. Les éditions les plus estimées sont celles de Baluze, 1677, 2 vol. in-fol., et de Pertz, *Monumenta Germaniæ historica*, Hanovre, 1826-1829. Voir les leçons de M. Guizot dans l'*Histoire de la civilisation en France*.

Capitulation d'Empire, acte par lequel le nouvel empereur d'Allemagne jurait de respecter les droits et les priviléges du corps germanique. La première date de Charles-Quint, la dernière est de 1792.

Capiz, capit. de la prov. de ce nom, dans l'île de Panay (Philippines), bâtie près de l'embouchure du Panay. Le port est fréquenté; riz, maïs, cacao, coton; chantiers de construction, 11,000 hab.

Capmany (don Antonio de Montpalao y), historien et philologue espagnol, 1742-1813, devint secrétaire de l'Académie d'histoire espagnole, et se distingua aux cortès de 1812. Il a laissé des ouvrages estimés d'économie politique, et surtout : *Memorias historicas sobre la Marina, Comercio y Artes de la antigua ciudad de Barcelona*, 4 vol. in-4°; *Codigo de las costumbres maritimas de Barcelona*, 2 vol. in-4°; et *Teatro historico-critico de la Elocuencia castellana*, 5 vol. in-4°.

Capo-d'Istria ou **Capodistrias** (Jean, comte de), né à Corfou en 1776, d'une famille originaire de Capo-d'Istria, s'attacha de bonne heure au service de la Russie, se rendit important par son intelligente activité, reçut des missions considérables dans les principautés danubiennes, en Suisse surtout, assista au traité de Paris de 1814, prit part au congrès de Vienne, seconda en France les intentions libérales d'Alexandre, qui le nomma secrétaire d'Etat, et contribua à l'organisation des îles Ioniennes, sous le protectorat de l'Angleterre. Il seconda habilement le comte de Nesselrode, contribua aux conventions d'Aix-la-Chapelle, mais s'occupa surtout de la régénération de la Grèce. Il avait fondé la Société des Philomuses d'Athènes, en 1815, et favorisé la création d'écoles helléniques; il voulait, avant tout, refaire des Grecs. Aussi repoussa-t-il les efforts des chefs de l'Hétérie, qui cherchaient à entraîner la Russie dans leur mouvement révolutionnaire; cependant il défendit la cause des Grecs au congrès de Laybach, puis se retira à Genève, s'associant à la généreuse activité de M. Eynard pour secourir la Grèce, et intéresser l'Europe à son sort. En 1827, il fut élu président pour sept ans, au moment où il était allé saluer le nouvel empereur, Nicolas. Après avoir demandé l'appui de la Russie, de l'Angleterre et de la France, il aborda en Grèce, 18 janvier 1828. Bien accueilli, il reçut du conseil législatif de pleins pouvoirs pour organiser un gouvernement provisoire; la situation était déplorable; Capo-d'Istria redoubla d'énergie, purgea l'Archipel des pirates, rendit les terres à la culture, rétablit l'ordre dans l'armée, créa des écoles, une banque nationale, etc. Il eut à lutter contre les Egyptiens et contre la peste, obtint, grâce à la présence des Français, la libération du sol hellénique, et fut approuvé par le congrès national d'Argos, juillet 1829. Mais dès lors une opposition croissante se forma contre lui; elle se composait des anciens primats, qui regrettaient leur influence, et des jeunes Grecs, qui voulaient des institutions plus libérales. Capo-d'Istria exerçait cependant la dictature dans l'intérêt véritable de la Grèce; mais il avait de nombreux ennemis, et l'appui des grandes puissances sur lequel il comptait sembla plusieurs fois lui faire défaut. Il lutta contre la conférence de Londres, et conserva à la Grèce une partie de son territoire continental; lorsque Léopold eut refusé la couronne, malgré les instances du président, Capo-d'Istria, de plus en plus accusé de n'être qu'un proconsul russe, fut presque abandonné par les agents de la France et de l'Angleterre, vit le Magne et les Hydriotes se soulever contre lui, mais résista avec énergie à tous les ennemis et à toutes les difficultés. Il fut assassiné, le 9 octobre 1831, par les deux Mavromikhalis, à Nauplie, au moment où le congrès allait se réunir. Les véritables amis de la Grèce, comme Eynard, ont accordé les plus grands éloges au patriotisme intelligent d'un homme que les passions ont souvent calomnié.

Capo-d'Istria (*Ægida*, puis *Justinopolis*), port de l'Istrie, dans le Littoral autrichien, sur une petite île du golfe de Trieste, à 15 kil. S. de cette ville. Elle est défendue par une citadelle. Evêché réuni à celui de Trieste. Commerce de vins, huile, sel. Longtemps possédée par les Vénitiens, elle a été la capitale de l'Istrie; 6,500 habit.

Capoue, v. de la Terre-de-Labour (Italie), sur la rive gauche du Volturno, à 12 kil. N. O. de Caserte et 25 kil. N. de Naples. Archevêché. Place de guerre très-forte; elle renferme de nombreuses églises. Elle a été bâtie avec les ruines de l'ancienne Capoue par les Lombards, en 856, sur l'emplacement de Casilinum. Les Français l'ont prise en 1799 et en 1806. Patrie de Camillo Pellegrini; 9,000 hab. V. Capua.

Cappadoce, contrée de l'ancienne Asie Mineure, composée de plaines froides qui formaient la partie orientale du haut plateau de la presqu'île, avait pour bornes : au N., le Pont; au N. O., la Galatie; à l'O., la Lycaonie; au S., la Cilicie et la Syrie; à l'E., l'Arménie, dont l'Euphrate la séparait. C'est ce qu'on appelait spécialement la *Grande* (major) *Cappadoce*, en y comprenant la Cataonie au S., et la petite Arménie

à l'E. Le pays était riche en troupeaux; on en tirait du cinabre et des chevaux estimés. Ses princip. villes furent : Nyssa, Garsaura ou Archelaïs, Tyane, Cadyna, Mazaca ou Cæsarea, Nora, Nazianzus, Sébaste, Nicopolis ou Tephrice, Satala, Mélitène, Comana, Cucusus. — Soumise aux Perses, puis à Alexandre, gouvernée par Eumène, la Cappadoce forma un royaume indépendant, dont les rois portèrent le nom d'Ariarathe, et qui fut réduit en province romaine par Tibère, l'an 17 de J. C. Au IVe s., elle forma trois provinces du diocèse du Pont : la CAPPADOCE Ire, au centre, métropole *Cæsarea ad Argeum;* la CAPPADOCE IIe, métropole *Tyane*, et l'ARMÉNIE IIe, métropole *Mélitène*.

ROIS DE CAPPADOCE :

La chronologie comme l'histoire de ces princes, est assez obscure.

Ariarathe II, mort en combattant Eumène, 321 av. J. C.

Ariarathe III rétablit l'indépendance, vers 315, et règne jusqu'en 284.

Ariamne ou Ariaramne III, 284-248.
Ariarathe IV, 248-220.
Ariarathe V, gendre d'Antiochus le Grand, 220-166.
Ariarathe VI, Philopator, 166-129.
Ariarathe VII, 129-94.
Ariarathe VIII.
Ariarathe IX, 94-93.
Ariarathe X, 93-92.
Ariobarzane Ier, 92-63.
Ariobarzane II, 63-53.
Ariobarzane III, 53-34.
Archélaüs, 34 av. J. C. — 17 ap. J. C.

La Cappadoce, enlevée aux Grecs par les Turcs Seldjoucides, vers 1070, tomba au pouvoir des Ottomans, vers 1360.

Cappadoce Pontique, *Cappadocia Pontica* ou le *Pont*, fit d'abord partie de la Cappadoce, et en fut détachée pour former une satrapie, sous les rois de Perse. V. PONT.

Cappel, bourg du canton et à 16 kil. S. O. de Zurich (Suisse), célèbre par la défaite des réformés en 1531; Zwingle y périt; aussi appela-t-on *Guerres de Cappel* les luttes des deux partis religieux, en 1529 en 1531.

Cappel (LOUIS), d'une famille française de savants hébraïsants, né près de Sedan, 1585-1658, professa l'hébreu et la théologie à l'université protestante de Saumur. Il a soutenu contre Buxtorf que les points-voyelles, dans le texte de la Bible, ne sont pas antérieurs au VIe s. ap. J. C. Il a laissé : *Arcanum punctuationis revelatum*, 1624, in-4°; *Critica sacra*, 1650, in-fol. — Son fils, *Jacques-Louis*, continua la dispute avec les Buxtorf.

Capperonnier (CLAUDE), philologue français, de Montdidier, 1671-1744, fils d'un tanneur, élevé par les soins de son oncle, bénédictin de Corbie, donna des leçons de grec à Paris, obtint une chaire au Collége de France en 1722, et fut un des meilleurs humanistes de son temps.

Capperonnier (JEAN), son neveu, 1716-1775, lui succéda en 1744, fut de l'Académie des Inscriptions en 1749, et devint premier garde des imprimés à la Bibliothèque royale en 1760. Lui aussi a donné de nouvelles éditions des classiques latins.

Capperonnier (JEAN-AUGUSTIN), son neveu, 1745-1820, a été également un philologue distingué, et, depuis 1796, conservateur à la Bibliothèque nationale.

Capponi, famille de la haute bourgeoisie de Florence, puissante au XIVe s. et au XVe, souvent rivale de celle de Médicis. On cite parmi les Capponi *Gino*, qui a raconté l'insurrection des *Ciompi*, en 1378, et *Pierre*, courageux gonfalonnier de Florence, lors du passage de Charles VIII, en 1494.

Caprais (Saint), né à Agen, fut martyrisé sous Dioclétien, vers 287. On l'honore le 20 oct.

Capraja (*Capraria* ou *Ægilium*), île située à 30 k. N. E. de la Corse, à 35 kil. N. O. de l'île d'Elbe et à 200 kil. S. O. de Gênes. Volcanique, montueuse, elle produit des vins et renferme beaucoup de chèvres sauvages. Le ch.-l., *Capraja*, a un petit port. La popul. est de 2,500 hab.

Caprara (ALBERT, comte DE), général autrichien, né à Bologne, 1630-1686, neveu de Piccolomini, combattit surtout en Hongrie, et se distingua comme diplomate en Turquie et comme littérateur.

Caprara (ÆNEAS-SYLVIUS, comte DE), son frère, 1631-1701, combattit sous Montecuculli, son parent, fit 44 campagnes au service de l'Empereur, et fut aussi connu comme diplomate.

Caprara (JEAN-BAPTISTE), prélat italien, né à Bologne en 1733, mort à Paris en 1810, fils d'un Montecuculli et d'une Caprara, fut, à peine âgé de 25 ans, vice-légat à Ravenne, exerça plusieurs nonciatures, devint cardinal en 1792, fut légat en France en 1801, et montra beaucoup de conciliation dans l'affaire du *Concordat* et du rétablissement du culte catholique. Il sacra Napoléon roi d'Italie, à Milan, en 1805.

Capraria, nom ancien d'une île de l'Atlantique, à l'O. de la Mauritanie Tingitane; peut-être Gomera, l'une des Canaries. — V. CAPRAJA et CABRERA.

Caprarola, bourg du royaume d'Italie, à 12 kil. S. E. de Viterbe, célèbre par le beau château construit au XVIe s. par Vignole, pour le cardinal Alexandre Farnèse, et décoré de fresques par les Zuccari.

Caprera, l'une des *îles Intermédiaires* (*Isole Intermedie*), séparée par un petit détroit de la côte N. E. de Sardaigne. Fertile en grains et en pâturages; elle a 2,700 hab.

Capri (*Capreæ*), île de la Méditerranée, à l'entrée du golfe de Naples, à 6 kil. du cap Campanella, a 6 kil. de longueur sur 4 de largeur. Elle est environnée de rochers qui ne laissent aborder les barques qu'en deux endroits; un rocher la sépare en deux parties qu'un escalier de 500 marches fait communiquer. Le climat est doux. Elle est célèbre par le palais qu'y fit bâtir Auguste et par le séjour de Tibère; elle renferme encore un grand nombre de débris anciens. On y admire plusieurs grottes et surtout la *grotte d'Azur* ou *des Nymphes*, remarquable par ses stalactites et la couleur azurée de ses eaux. Capri fut prise par les Anglais en 1803, reprise par les Français en 1808. *Capri*, petit port fortifié, et *Anacapri*, bourg sur la hauteur, sont les deux centres de population de l'île, qui compte 4,000 hab.

Capricorne, nom du 10e signe du zodiaque.

Capricorne (Tropique du). V. TROPIQUES.

Caprus (auj. petit Zab), riv. de l'anc. Assyrie, qui passait près d'Arbelles, et se jetait dans le Tigre par la rive gauche.

Caprycke, ch.-l. de canton de la Flandre orientale (Belgique), à 20 kil. N. O. de Gand. Tanneries, corderies, fab. de sabots; 3,500 hab.

Capsa (auj. *Gafsa* ou *Cafsa*), v. de l'anc. Byzacène, au S. E. de Thala, fut prise par Marius, qui y trouva une partie des trésors de Jugurtha, 107 ans av. J. C. — La ville moderne, à 250 kil. S. O. de Tunis, sur une éminence, est remarquable par l'abondance de ses eaux chaudes et froides; elle fait un grand commerce de dattes, d'huile, de laines; fabrique des burnous blancs et des couvertures d'une grande finesse; 5,000 hab.

Capsir, vallée de 10 à 20 kil. de diamètre, haute de 1,500 mèt., traversée par l'Aude supérieure et couverte de forêts magnifiques; elle fait partie des Pyrénées-Orientales. Le petit pays de *Capsir* dépendit du comté de Rasez et du comté de Cerdagne, au moyen âge.

Captal (de *caput* ou *capitalis*, chef), titre d'abord donné aux seigneurs de l'Aquitaine méridionale, puis porté seulement par ceux de Buch et de Traine. — V. BUCH et GRAILLY (Jean de).

Capua (*Capoue*), la plus grande ville de l'anc. Campanie, près de la rive gauche du Vulturne, au pied du mont Tifata. Elle s'appelait *Vulturnum*, lorsque les Samnites s'en emparèrent en 423 av. J. C. Ils s'y amollirent, au milieu des richesses et des délices de cette belle ville; attaqués par d'autres Samnites, ils se donnèrent à Rome en 343. Annibal vint s'y établir après la bataille de Cannes; reprise par les Romains, cruellement traitée, elle fut repeuplée par une colonie romaine. Elle a été détruite par les Lombards; la nouvelle Capoue est à quelques kil. au N. O. des ruines de l'ancienne.

Capucins, religieux mendiants, se rattachant à l'ordre de Saint-François; la congrégation fut fondée, en 1525, par Matteo Baschi, frère mineur; ils furent ainsi nommés de leur *capuchon* ou *capuce* long et pointue; ils se distinguaient par une robe brune, qu'une corde serrait à la ceinture, par une longue barbe, et par les pieds nus avec des sandales; ils faisaient surtout vœu de la plus étroite pauvreté. Établis en France en 1574, d'abord à Meudon, puis au faubourg Saint-Honoré, ils possédaient plus de 400 maisons en 1789. Dans beaucoup de villes, comme à Paris, ils étaient chargés d'éteindre les incendies.

Capucines; appelées d'abord *Filles de la Passion*, et soumises à la règle austère de Sainte-Claire, elles passèrent, en 1538, sous la direction des Capucins, dont elles eurent presque le costume. La duchesse de Mercœur leur fit construire, dans la rue Saint-Honoré un couvent où elles s'installèrent vers 1607; elles s'établirent aussi à Marseille. A la fin du XVIIe s., elles occupèrent à Paris un vaste emplacement, de la rue N.-des-Petits-Champs au boulevard qui porte encore leur nom.

Caqueux. V. CAGOTS.

Carabane, comptoir français, dans une petite île, vers l'embouchure de la Cazamance, sur la côte de Sénégambie. Le territoire a été acquis en 1836; le climat est assez bon, et le commerce peut devenir considérable. Il relève du commandement de Gorée.

Carabiniers, soldats armés de carabines; sous Henri IV il y avait deux carabiniers, hommes d'élite, par compagnie de grosse cavalerie; sous Louis XIV, en 1693, on en forma un régiment; puis on revint à l'ancien système. En 1797, il y eut dans la cavalerie de réserve deux régiments de carabiniers. Sous l'Empire et sous la Restauration, jusqu'en 1824, il n'y a eu qu'un régiment de carabiniers; le 2e fut formé à Pont-à-Mousson en septembre 1824, et a subsisté jusqu'en 1866 où il fut fondu avec le 1er qui fut incorporé dans la garde impériale. Il n'y a plus de carabiniers.

Carabins, corps de cavalerie légère, en France, au XVIe s. et au XVIIe.

Carabobo, prov. du Venezuela, peuplée de 118,000 hab.; le ch.-l. est Valencia. — Le village de CARABOBO, à 15 kil. S. O. de cette ville, est célèbre par deux victoires de Bolivar, 28 mai 1814 et 24 juin 1821.

Caraca (LA) ou **La Caraque**, îlot à 9 kil. S. E. de Cadix, renfermant les principaux arsenaux de la marine militaire, peuplé de 5,000 hab.

Caracalla (ANTONIUS BASSIANUS), empereur romain, fils de Septime-Sévère, né à Lyon en 188, partagea d'abord le trône avec son frère Géta, en 211. Il le fit bientôt assassiner dans la chambre de sa mère, Julia Domna, et fit tuer le grand jurisconsulte Papinien, qui ne voulait pas faire l'apologie du meurtre. Il promena ses cruautés en Gaule, sur les bords du Danube, en Asie, voulant imiter Achille et Alexandre, et faisant massacrer la population d'Alexandrie pour la punir de ses sarcasmes. Il attaqua les Parthes et fut tué près d'Edesse, en 217, à l'instigation de Macrin, préfet du prétoire. La plupart des historiens lui attribuent l'édit qui conférait à tous les habitants de l'Empire le titre et les priviléges de citoyens romains; c'était, sans aucun doute, dans un intérêt fiscal. On lui doit les thermes de Caracalla, à Rome; son nom lui venait d'un vêtement gaulois qu'il affectionnait, le *caracalle*, sorte de long manteau, muni d'un capuchon.

Caracas, capitale du Venezuela, à 18 kil. de la mer, dans une haute vallée, près du rio Guayra, par 10°30'50" lat. N. et 69°25' long. O. Elle est dans une position bien saine, parfaitement arrosée, régulièrement bâtie; on y jouit d'un printemps perpétuel. Archevêché; université importante; elle est le centre d'un grand commerce, qui se fait surtout par le port de la Guayra; 48,000 hab. — Fondée en 1567, capit. de la capitainerie générale de Caracas, elle a été en partie détruite par le tremblement de terre de 1812; le signal de l'insurrection contre la métropole y avait été donné dès 1811; elle joua dès lors un grand rôle dans la guerre. C'est la patrie de Bolivar. — Ch.-l. du district fédéral, qui s'étend le long de la côte, entre la prov. de Barcelona, à l'E. et celle de Carabobo à l'O. est très-fertile et a 60,000 hab.

Caracates, ancien peuple gaulois de la Germanie Ire, au N. des Vangiones; *Moguntiacum* (Mayence) se trouvait dans leur pays.

Caraccioli, nom d'une célèbre famille napolitaine d'origine grecque.

Caraccioli (JEAN), favori de Jeanne II de Naples, devint connétable, grand sénéchal, gouverna pendant 16 ans; mais, suspect en 1432, il fut tué à coups d'épée et de hache. La reine n'ignorait pas le complot; elle affecta une vive douleur, puis pardonna aux meurtriers et confisqua les biens du favori.

Caraccioli (JEAN), prince de Melfi, duc de Venouse, d'Ascoli et de Sora, 1480-1550, s'attacha aux Français après l'expédition de Charles VIII, puis aux Espagnols. Pris à Melfi en 1528, conduit en France, il fut nommé lieutenant général, reçut des terres nombreuses, devint maréchal en 1544, et l'année suivante gouverneur du Piémont.

Caraccioli (JEAN-ANTOINE), son fils, mort en 1569; abbé de Saint-Victor à Paris, évêque de Troyes, scandalisa ses contemporains en changeant plusieurs fois de religion, sans autre motif que l'ambition.

Caraccioli (DOMINIQUE, marquis), homme d'Etat, né à Naples, 1715-1789, fut ambassadeur à Turin, en France, en Angleterre; puis gouverneur de Sicile et ministre des affaires étrangères, en 1786. Lié avec les écrivains philosophes, il écrivit un livre estimé sur *le Commerce des grains*.

Caraccioli (FRANÇOIS), amiral napolitain, servit la république Parthénopéenne, fut arrêté en 1799, lorsque Ruffo reprit Naples; et, malgré une capitulation, malgré la présence de Nelson, fut condamné à être pendu au mât de sa frégate.

Caraccioli (LOUIS-ANTOINE), littérateur, né à Paris, 1721-1803, entra dans la congrégation de l'Oratoire, se fit aimer dans la bonne société, écrivit un grand nombre de livres oubliés et mystifia l'Europe en publiant, sous le titre de *Lettres intéressantes du pape Clément XIV*, 2 vol. in-12, Paris, 1775, un ouvrage de son invention, écrit d'ailleurs avec beaucoup de goût et qui eut un grand succès.

Caraceni, petite peuplade des Samnites, dont la capitale était Aufidène (*Alfidena*).

Caracorum, ville d'Asie, résidence des successeurs de Gengis-khan, peut-être près du confluent de l'Ourgoun et de la Selenga. Rubruquis la visita en 1254.

Caractacus, roi breton des Silures, lutta courageusement contre les Romains, fut vaincu par Ostorius, lui fut livré par Cartismandua, reine des Brigantes, et soutint son malheur avec une noble fermeté devant Claude, qui lui laissa la liberté, mais ne lui rendit pas son royaume. Il mourut en Italie, vers 54.

Caraffa, nom d'une nombreuse et célèbre famille de Naples, alliée aux Sismondi de Pise ou aux Caraccioli. Les plus connus sont :

Caraffa (ANTOINE), feld-maréchal au service de l'Autriche, qui se distingua surtout dans les guerres contre les Turcs, et mourut en 1693.

Caraffa (ANTOINE), théologien napolitain, cardinal en 1586, mort en 1591, a publié plusieurs éditions, la Bible des Septante, avec une traduction latine, la Vulgate et les Décrétales des papes, en 3 vol.

Caraffa (CHARLES), théologien napolitain, 1561-1633, fondateur de l'institut des *Pii Operarii* (les ouvriers pieux), approuvé par Grégoire XV, en 1621.

Caraffa (VINCENT), son frère, 1585-1649, septième général des Jésuites.

Caraffa (HECTOR), comte de Ruvo, 1767-1799, l'un des plus vaillants défenseurs de la république Parthénopéenne, fut pris à Pescara, après une longue résistance, et mis à mort.

Caraffa (JEAN-PIERRE), pape sous le nom de Paul IV. V. PAUL IV.

Caraffa (ANTOINE, CHARLES, JEAN), neveux de Paul IV V. *ce nom*.

Caraga, ville fortifiée, ch.-l. de l'alcadie de ce nom, dans l'île de Mindanao (Philippines).

Caraglio ou **Caralio** (JEAN-JACQUES), graveur, né à Vérone ou à Parme, mort en 1571, l'un des meilleurs élèves de Marc-Antoine Raimondi, se fit surtout une grande réputation par la gravure des pierres fines et des médailles.

Caraïbes, peuple indigène de l'Amérique, qui habitait les petites Antilles et la côte de l'Amérique du Sud, depuis le cap la Vela jusqu'à l'embouchure du Surinam. Les Espagnols les appelèrent aussi *Cannibales*. Ils étaient célèbres par leur courage féroce et mangeaient leurs prisonniers; plusieurs pensent qu'ils venaient du Nord. Ils ont disparu dans les Antilles, mais il y en a encore sur la côte du Venezuela, habitant des villages sous des chefs électifs, parlant une langue douce, sonore, aux nombreux dialectes, toujours braves et cruels.

Caraïbes (mer des). V. ANTILLES (mer des). — On a donné le nom de CARAÏBES au groupe des Petites Antilles.

Caraïtes, secte juive qui rejette les traditions des rabbins pour s'attacher exclusivement aux livres de la Bible. On les trouve, depuis le VIIIe s., disséminés dans la plupart des pays de l'Orient.

Caralis. V. CAGLIARI.

Caraman et **Caramanie.** V. KARAMAN.

Caraman, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 18 kil. N. de Villefranche (Haute-Garonne); 2,305 hab.

Caraman (PIERRE-PAUL RIQUET DE BONREPOS, comte DE), deuxième fils du fameux Riquet, 1646-1730, se distingua dans les guerres de Louis XIV, devint lieutenant général en 1702, sauva l'armée française près de Lou-

vain, en 1705, et fut nommé grand-croix de l'ordre de Saint-Louis.

Caraman (Pierre-Paul de Riquet, comte de), son neveu, 1698-1760, combattit courageusement dans les guerres de la succession de Pologne et de la succession d'Autriche; il devint lieutenant général en 1745.

Caraman (Victor-Maurice de Riquet, comte de), son fils, 1727-1807, se distingua surtout dans la guerre de Sept Ans, et devint lieutenant général en 1780.

Caraman (Victor-Louis-Charles de Riquet, comte, marquis, puis duc de), fils aîné du précédent, 1762-1839, émigra, prit du service en Prusse, rentra en France sous le Consulat et fut détenu jusqu'en 1814. Louis XVIII le nomma ministre à Berlin, puis ambassadeur à Vienne; il assista à tous les congrès, fut créé duc en 1828, resta pair de France après 1830, et se distingua par son courage à la première expédition de Constantine. Il a laissé des *Mémoires*.

Caraman (le comte Maurice Riquet de), second fils de Victor-Maurice, 1765-1837, émigra, servit dans l'armée des princes, rentra en France en 1800 et fut député au Corps législatif en 1811, puis de 1824 à 1828.

Caraman (François-Joseph-Philippe, comte de), frère des précédents, est devenu prince de Chimay. (*Voir* Chimay.)

Caraman (Victor-Marie-Joseph-Louis de Riquet, marquis de), fils de Victor-Louis, 1786-1837, devint officier d'ordonnance de Napoléon en 1813, colonel d'artillerie de la garde royale sous la Restauration, commandait l'artillerie à la prise de Constantine, et mourut du choléra.

Carambis (auj. *Kérempeh*), promontoire au N. de l'Asie Mineure, sur le Pont-Euxin.

Caranitide, anc. prov. de la Grande Arménie, arrosée par l'Euphrate supérieur. Sa capitale était *Carana*.

Caranus, de la famille des Héraclides, passe pour avoir fondé le royaume de Macédoine, au IXe siècle av. J. C.

Carapella (*Cerballus*), riv. qui arrose la Capitanate, et dont l'un des bras s'unit au Cervaro, à son embouchure dans le golfe de Manfredonia; son cours est de 90 k.

Carascosa (Michel, baron de), né en Sicile, se déclara pour les Français et la république Parthénopéenne, échappa à la réaction royaliste, devint général de division sous Murat, et était ministre de la guerre en 1820. Il se laissa alors entraîner par l'insurrection, fut chargé de commander l'armée qui devait défendre, contre les Autrichiens, la route de Terracine à Naples, mais fut tourné et s'enfuit à Barcelone, de là en Angleterre, où il a publié des *Mémoires sur la Révolution de* 1820, Londres, 1823.

Carat. Un lingot d'or étant considéré comme divisé en 24 parties égales ou *carats*, on dit qu'il est de 18 ou 20 carats, suivant qu'il renferme 18 ou 20 parties d'or. — Le carat est aussi le poids qui sert à peser les diamants, les perles, les pierres fines; il varie en gramme de 0,1286, à Alexandrie, jusqu'à 0,2058, qui est le poids le plus ordinaire; on le divise en quatre grains.

Carausius (Marcus Aurelius Valerius), né chez les Ménapiens, se distingua contre les Bagaudes, fut chargé par Maximien de défendre les côtes de la Gaule contre les pirates francs et saxons; puis, craignant une disgrâce, il souleva la flotte et prit le titre d'Auguste en Bretagne. Dioclétien et Maximien furent forcés de le reconnaître comme collègue en 287. Il fut assassiné par son lieutenant Allectus, en 293.

Caravaca, ville de la prov. et à 70 kil. N. O. de Murcie (Espagne), sur la rivière du même nom. Commerce considérable de grains; industrie assez active; 20,000 habit.

Caravage (Polidoro **Caldara**, dit le), peintre, né à Caravaggio en 1495, mort en 1543, d'abord manœuvre au service des élèves de Raphaël, s'enthousiasma à la vue de leurs ouvrages, et devint lui-même l'élève distingué du grand peintre. Il eut de la noblesse et de la grâce, mais ses tableaux sont d'un coloris pâle. Il fut assassiné par son domestique.

Caravage (Michel-Ange **Amerighi** ou **Morigi**), peintre italien, né à Caravaggio, 1569-1609, préparait la chaux et le mortier pour les peintres de fresques, lorsqu'il devint artiste, sans maître, sans autre guide que la nature. Ses tableaux eurent beaucoup de succès, par l'énergie du coloris, la vérité de son clair-obscur, la vie de ses personnages; mais ennemi des règles, des convenances et de l'idéal, il mérita les reproches des artistes, ses contemporains. Sa vie fut très-agitée, surtout à cause de son caractère insociable. Les plus célèbres de ses ouvrages sont: le *Christ porté au tombeau* à Rome; la *Distribution du Rosaire* à Vienne; le *Cupidon* à Berlin; la *Mort de la Vierge*, la *Bohémienne*, un *Concert*, le *Portrait d'Adolphe de Vignancour, grand-maître de Malte*, au Louvre.

Caravaggio, bourg d'Italie, à 22 kil. S. de Bergame. Patrie des deux grands peintres précédents. Victoire de Fr. Sforza sur les Vénitiens en 1448; 7,000 h.

Caravellas, v. de la prov. de Bahia (Brésil), à 150 kil. S. de Porto-Seguro, sur la riv. de *Caravellas*, à 4 kil. de son embouchure, fait un commerce très-étendu; 5,000 hab.

Caravelle, vaisseau rond, portant des voiles triangulaires ou *latines*, jadis fort usité dans la Méditerranée; on n'en construit plus.

Carbassera (Col de), dans la chaîne des Albères; il renfermait une ancienne voie romaine allant d'Illiberis (Elne) à Ampurias; il est aujourd'hui peu praticable.

Carbet (Le), bourg de la Martinique, à 12 kil. S. de Saint-Pierre. Nombreuses sucreries; 4,000 hab. — Près de là est le *Piton du Carbet*, volcan éteint, haut de 1,600 mètres.

Carbo, famille plébéienne de Rome, appartenant à la *gens* Papiria.

Carbo (Caius Papirius), né vers 164 av. J. C., ami de Tiberius Gracchus, tribun du peuple, après lui, en 131, fut soupçonné de la mort de Scipion Emilien; devint consul en 120, défendit Opimius, meurtrier de C. Gracchus, et mérita la haine populaire par cette versatilité odieuse. Accusé de péculat par le jeune Licinius Crassus, il s'empoisonna en 119.

Carbo (Cneius Papirius), surnommé *Arvina*, tribun en 90, proposa avec son collègue Plautius une loi qui donnait le droit de cité à tous les Italiens restés fidèles, soutint l'aristocratie et fut massacré, en 82, par les partisans de Marius dans la curie Hostilia.

Carbo (Cneius Papirius), son cousin, né vers 130, mort en 82, l'un des principaux chefs du parti de Marius, fut nommé consul avec Cinna en 85; puis, en 82, avec le jeune Marius. Battu par Sylla, il s'embarqua pour l'Afrique, fut pris dans l'île de Cosyra; Pompée lui fit trancher la tête à Lilybée.

Carbon, cap de l'Algérie, qui ferme à l'O. le golfe de Bougie et présente une muraille droite d'énormes rochers rougeâtres. Là commence la grande Kabylie.

Carbon occidental, cap de l'Algérie, qui termine à l'O. le golfe d'Arzeu.

Carbonara, cap au S. E. de la Sardaigne, par 7° 7′ long. E. et 39° 6′ 45″ lat. N.

Carbonari ou **Charbonniers**; on donna d'abord ce nom à des conspirateurs guelfes, qui se réunissaient secrètement dans les bois et les cabanes de charbonniers de l'Italie méridionale surtout, pour lutter contre les Gibelins. Au XIXe s., cette association politique eut pour but l'expulsion des étrangers; Ferdinand et Caroline de Naples les encouragèrent contre Murat et les Français. Après 1815, le carbonarisme fit de grands progrès dans toute l'Italie et suscita contre la domination de l'Autriche les insurrections de Naples et de Turin en 1820. — En France, à partir de 1818, les ennemis de la Restauration (libéraux, bonapartistes, républicains) adoptèrent l'organisation des Carbonari italiens; les *ventes* de 20 membres étaient dirigées par des *ventes centrales*, soumises à une *haute vente*; chaque carbonaro, ou *bon cousin*, armé d'un fusil et de 50 cartouches, devait garder le secret sous peine de mort et obéir aveuglément aux ordres des chefs. Les conspirations de 1819 à 1822 sont dues, pour la plupart, au carbonarisme, qui se proposait le renversement des Bourbons. En 1823, l'association fut désorganisée; mais son esprit se perpétua dans ses principaux chefs, qui restèrent unis et continuèrent, sous d'autres formes, la lutte contre la Restauration.

Carbonaria Silva, ancienne forêt de la Gaule, entre l'Escaut et la Meuse; elle se rattachait aux Ardennes.

Carbone (Jean-Bernard) fut le premier peintre de portraits de l'école génoise, 1614-1683; ses œuvres ont été quelquefois attribuées à van Dyck.

Carbonne, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. S. O. de Muret (Haute-Garonne), sur la rive gauche de la Garonne. Commerce d'huiles et de laines; 2,505 h.

Carcagente, v. de la prov. et à 40 kil. S. O. de Valence (Espagne), près du Xucar. Commerce de soie et d'oranges; 8,000 hab.

Carcans, village de l'arrond. et à 37 kil. de Lesparre, donne son nom à un étang considérable du départ. de la Gironde.

Carcassez, anc. pays du Languedoc, fait auj. partie

du départ. de l'Aude. Les v. princ. étaient: Carcassonne, Alzonne, Mas-Cabardès.

Carcassonne (*Carcasso*), ch.-l. du département de l'Aude, sur l'Aude et le canal du Midi, par 43° 12′ 54″ lat. N. et 0° 0′ 46″ long. E., à 784 kil. S. de Paris. Evêché suffragant de Toulouse; dans la vieille ville ou *Cité*, on voit des tours, des murailles construites dès le temps des Wisigoths, une citadelle du moyen âge, et l'église de Saint-Nazaire, d'architecture romane; la ville basse est plus moderne et plus régulière. Fabriques de draps, molletons, toiles, savons, tanneries, fonderies de cuivre, etc.; commerce de grains et farines, fruits, vins, eaux-de-vie, quincaillerie, cuirs et fers; 23,644 hab. — Existant même avant les Romains, ville des *Atacini* dans la Narbonnaise Ire, érigée en évêché par les Wisigoths, capitale d'une vicomté dépendant de Toulouse, elle fut l'un des foyers de l'hérésie des Albigeois et fut prise par Simon de Montfort en 1209. Elle fut cédée à la France par le traité de 1229, fut sévèrement punie d'une révolte en 1262, et souffrit beaucoup des guerres de religion.

Carchedon, nom grec de Carthage.

Carchemis. V. Circesium.

Carcinite ou **Kerkinite,** baie qui fait partie du golfe de Pérékop, à l'O. de l'isthme et de la Crimée; elle est large, mais manque de profondeur. Elle tire son nom de l'anc. ville de *Carcine*, dans la Chersonèse Taurique.

Cardan (Jérôme), célèbre médecin et philosophe italien né à Pavie en 1501, mort à Rome en 1576, maître-ès-arts à Venise en 1524, docteur en médecine à Padoue, 1526, professa les mathématiques à Milan, où la publication de son traité de mathématiques lui donna une grande réputation. Il continua d'exercer la médecine et fit en 1552 le voyage d'Ecosse pour donner ses soins au primat, Jean Hamilton. A son retour, il visita l'Angleterre, la France, les Pays-Bas, l'Allemagne. Mais les désordres de sa vie et ceux de sa famille le réduisirent à la pauvreté. Il vint professer à Bologne, de 1562 à 1570; s'enfuit à Rome où il vécut des bienfaits de Grégoire XIII. C'était l'un des esprits les plus bizarres de son siècle, comme le montre le livre étrange qu'il écrivit *de Vita propria*. Il prétend avoir des visions et un génie familier, comme Socrate; sa vie est un tissu d'extravagances, d'actions incohérentes, viles et parfois criminelles; il est fou, comme Leibniz l'a déclaré, mais il a parfois des éclairs de génie; il est hétérodoxe, mais il n'est pas athée; il est pieux jusqu'à la superstition et ne croit pas à l'immortalité de l'âme. Ses livres les plus célèbres, *de Subtilitate* et *de Rerum varietate*, sont des espèces d'encyclopédie, où il parle de tout sans méthode, un pêle-mêle de bon sens et de superstition, d'ignorance et de savoir. Ses écrits sur la médecine, *Opus novum*, le chapitre xiv du *de Vita propria*, etc., ont plus d'originalité que d'idées vraies; mais il fit faire des progrès aux sciences mathématiques et contribua à la découverte de la démonstration de la formule générale des équations cubiques. Il s'occupa de chimie, d'astrologie, attribua à l'agitation de l'air la scintillation des étoiles. Nicéron a donné une liste complète de ses ouvrages; on a imprimé 222 de ses traités. Une édition presque complète de ses *OEuvres* a été publiée en 1663, Lyon, 10 vol. in-fol.; plusieurs ont été traduites en français, le *de Subtilitate* en 1556, in-4°, et le *de Sapientia libri V*, 1661, in-12.

Cardenas, port de Cuba, sur le golfe du Mexique, au N. de l'île, à l'E. de la Havane; elle exporte beaucoup de sucre; 5,000 hab.

Cardie, v. de l'ancienne Chersonèse de Thrace, près du golfe Mélas ou Mélanès, près d'un mur construit sur l'isthme, fut colonisée par les Milésiens et les Clazoméniens, puis par Athènes au temps de Miltiade. Elle fut ruinée par Lysimaque, vers 309 av. J. C. Patrie d'Eumène et de l'historien Hiéronyme.

Cardiff, v. du comté de Glamorgan (pays de Galles), sur la Taff, à 15 kil. S. E. de Swansea, est considérée souvent comme le chef-lieu du comté. Par la rivière et surtout par le canal de Glamorgan, qui communique avec Merthyr-Tydwyl, elle est l'entrepôt des fers et des houilles du pays. Le port fait un grand commerce; 40,000 hab. — La ville date de 1079; Robert, duc de Normandie, fut enfermé 26 ans dans le château par son frère Henri Ier.

Cardigan (Baie de). Elle est formée par le canal Saint-George, à l'O. du pays de Galles; les caps Strumble et Aberdaron, qui en sont les deux extrémités, sont éloignés de 70 kil.

Cardigan, comté du pays de Galles, a pour bornes au N. les comtés de Merioneth et de Montgommery; à l'E. ceux de Radnor et de Brecknock; au S. celui de Caermarthen; au S.O. celui de Pembroke; à l'O. la baie de Cardigan. Il a 174,000 hec. et 72,000 hab.; il est montagneux, peu fertile; la pêche, les bestiaux, les laines, les ardoises sont les principaux objets de commerce. V. princ. Cardigan, Aberystwith, Adpar, etc.

Cardigan, le ch.-l., est situé près de l'embouchure de la Teify, à 295 kil. N. O. de Londres; son port est commerçant; 3,000 hab.

Cardinaux (du latin *cardinalis*, principal, ou, suivant Bellarmin, parce que jadis les curés des paroisses de Rome se tenaient aux coins de l'autel, *ad cardines altaris*, quand le pape célébrait la messe), grands dignitaires de l'Eglise romaine, formant le *sacré collége*, ou conseil du pape. Dans le principe, ce titre signifiait seulement le titulaire d'une église *cardinale* ou principale, surtout à Rome, où l'on conserva plus fidèlement les vieilles traditions. En 1059, Nicolas II confia l'élection du pape aux cardinaux, c'est-à-dire aux titulaires des évêchés et des églises dépendant de Rome, comme métropole; le clergé inférieur et le peuple devaient donner leur approbation. Alexandre III supprima cette formalité, et les cardinaux formèrent dès lors une véritable aristocratie dans l'Eglise; peu à peu ils obtinrent la prééminence sur tous les autres évêques, on les appela *illustrissimes*, *révérendissimes* et *éminentissimes*, et les évêques étrangers s'honorèrent du titre de cardinal. Depuis Sixte-Quint, 1586, ils sont au nombre de 70; 6 cardinaux-évêques, 45 cardinaux-prêtres et 19 cardinaux-diacres; Innocent IV, en 1245, leur donna le chapeau rouge; Boniface VIII la robe rouge ou robe de pourpre; Paul II, en 1464, la barrette ou calotte rouge, le cheval blanc et la housse de pourpre. Les cardinaux sont nommés directement par le pape (*motu proprio*) ou sur la présentation des puissances catholiques. Ils président les diverses congrégations, gouvernent pendant la vacance du Saint-Siége, et, réunis en *conclave*, nomment le pape; le plus ancien cardinal par promotion, ou celui qui a le titre de cardinal-évêque d'Ostie, est le doyen du sacré collége. — Les cardinaux français reçevaient du gouvernement une indemnité d'installation, un traitement particulier qui s'ajoutait à celui d'évêque, et faisaient, de droit, partie du sénat.

Cardona, v. de la prov. et à 80 kil. N. O. de Barcelone (Espagne), sur le Cardoner, affl. de droite du Llobregat, avec un château très-fort, bâti sur un rocher, au milieu d'un pays fertile; mines inépuisables de sel gemme; 3,000 hab.

Cardone (Raimond de), condottiere aragonais du xive s., fut mis, par Jean XXII, à la tête des Guelfes; mais, malgré sa renommée, fut battu plusieurs fois par les Visconti, puis par Castruccio Castracani, qui le fit prisonnier en 1325, et le mena en triomphe à Lucques.

Cardone (Raimond II de), vice-roi de Naples pour Ferdinand le Catholique, en 1509, fut, en 1512, repoussé de Bologne par Gaston de Foix, puis vaincu à la bataille de Ravenne. Il reprit ensuite l'avantage, contribua à l'expulsion des Français hors de l'Italie, en 1513, battit les Vénitiens près de Vicence, et dévasta impitoyablement tout le pays. Il fut forcé d'évacuer la Lombardie après la bataille de Marignan, et resta vice-roi de Naples sous Charles-Quint. Il mourut vers 1525.

Cardonne (Denis-Dominique), orientaliste français, né à Paris, 1720-1783, passa 29 ans à Constantinople, fut professeur des langues turque et persane au Collége de France, puis garde de la Bibliothèque royale. Il a publié: *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne sous la domination des Arabes*, 1765, 3 vol. in-12; *Mélanges de littérature orientale*, 2 vol. in-12, 1770; il a terminé la traduction des *Contes et Fables indiennes* de Galland, 1778, et donné à la *Bibliothèque des romans* du marquis de Paulmy des extraits des principaux romans de l'Orient.

Cardoso (George), hagiographe portugais, 1606-1669, a publié un livre intitulé *Agiologio Lusitano dos Santos*, Lisbonne, 1651-1657, 3 vol. petit in-fol. Ce recueil, qui s'arrête au mois de juin, est curieux par les nombreuses légendes locales qu'il renferme et par les notes, qui forment une description géographique et historique du Portugal et de ses colonies.

Carducci ou **Carducho** (Bartolommeo), peintre, sculpteur et architecte de Florence, 1560-1610, fut appelé en Espagne par Philippe II. Il peignit le plafond de la

Bibliothèque de l'Escurial, une *Cène* et une *Circoncision* au palais de Madrid, et une célèbre *Descente de Croix* dans l'église Saint-Philippe.

Carducci ou **Carducho** (Vincenzo), peintre de Florence, 1568-1638, travailla aussi en Espagne pour Philippe III et Philippe IV. Son école fut florissante; il a laissé un traité: *De las excelencias de la pintura*, 1633, in-4°.

Carduques ou **Gordyens**, *Carduchi* ou *Gordyæi*, peuple de l'ancienne Assyrie, à l'O., habitaient les montagnes de ce nom, à l'E. du Tigre; ils se répandirent dans les pays voisins et ne furent jamais bien soumis. On les appelle *Kourdes* aujourd'hui, et leur pays est le *Kourdistan*.

Careggi, célèbre villa bâtie par Cosme de Médicis, à 3 kil. de Florence.

Carel de Sainte-Garde (Jacques), littérateur français de Rouen, mort vers 1684, eut le titre d'aumônier et de conseiller du roi. Il est surtout connu par son poëme: *les Sarrazins chassés de France*, qui fut tourné en ridicule par Boileau. Il voulut se venger en publiant la *Défense des Beaux-Esprits de ce temps contre un satirique;* Paris, 1676, in-12. Chapelain fut seul à le louer et à le recommander en termes pompeux aux bontés de Colbert.

Carélie; on nommait jadis ainsi le S. E. de la Finlande (Russie), c'est-à-dire le pays de Viborg, de Kexholm jusqu'au lac Ladoga, et une partie des gouvernements d'Olonetz et d'Arkhangel. Enlevée aux Suédois par Pierre Ier, vers 1710, elle lui fut cédée au traité de Nystadt, en 1721. Les habitants, de race finnoise, parlent un dialecte finnois mélangé de russe, qu'on appelle *carélien*. On ne donne plus le nom de Carélie qu'aux environs de Kexholm.

Carême, du latin *quadragesimus, quarantième*, jeûne annuel de 40 jours, en souvenir des 40 jours que Jésus-Christ passa dans le désert et du temps de la Passion; il commence au Mercredi des Cendres et finit à Pâques; les dimanches ne comptent pas parmi les jours d'abstinence.

Carême (Marie-Antoine), célèbre cuisinier, né à Paris, 1784-1833, déploya surtout ses talents au service de Talleyrand, fut recherché par les principaux souverains de l'Europe, et vanté comme un véritable artiste qui avait étudié avec passion même l'ancienne cuisine romaine. Il a publié: *le Pâtissier pittoresque*, Paris, grand in-8°, 1815; le *Parallèle de la cuisine ancienne et moderne*, 2 vol. in-8°; le *Cuisinier Parisien*, le *Pâtissier royal Parisien;* des *Projets d'architecture pour les embellissements de Paris et de Saint-Pétersbourg*, Paris, 1821, 2 vol. in-fol.; il a laissé des *Mémoires* inédits.

Carénage (Le). V. Port Castries.

Carency, village de l'arrond. et à 12 kil. d'Arras (Pas-de-Calais), ancienne seigneurie érigée en marquisat. 1665.

Carentan (*Carentonum Unellorum*), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 27 kil. N. O. de Saint-Lô (Manche), au confluent de la Douve et de la Taute, au milieu des marais. Jadis place forte, elle défendait l'entrée du Cotentin; 3,020 hab.

Carentoir, bourg. de l'arrond. et à 50 kil. N. E. de Vannes (Morbihan). Commerce de grains, fourrages, beurre, cidre; cristaux blancs aux environs; 4,589 hab.

Carew (Thomas), poëte anglais, 1589-1639, chambellan de Charles Ier, écrivit avec grâce des chansons, des sonnets, des élégies, des pastorales, dans le goût maniéré de l'époque. Ses *Poems* ont été imprimés à Londres en 1640.

Carey (John), philologue, né en Irlande, 1756-1829, a écrit beaucoup d'ouvrages d'éducation, et publié 50 vol. de la collection des *Classiques du régent*, de Valpy.

Carey (William), orientaliste anglais, né dans le comté de Northampton, 1761-1834, s'instruisit en exerçant la profession de cordonnier, devint pasteur de la secte des baptistes, partit pour le Bengale en 1793, s'établit à Sérampour, pour prêcher l'Évangile aux Indiens, devint professeur de sanscrit, de bengali et de mahratte dans le collége du fort William, et s'occupa surtout de travaux philologiques. Il prit part à de nombreuses traductions de la Bible dans tous les dialectes de l'Inde, publia des grammaires, des dictionnaires et le texte original du *Râmâyana*. — Son fils, *Félix*, 1786-1822, s'est surtout occupé des dialectes birman et bengali.

Carez (Joseph), imprimeur français, né à Toul, 1753-1801, inventa le procédé du clichage et appela d'abord ses éditions *homotypes*. Il fut député de la Meurthe à l'Assemblée législative, où il rendit de grands services dans le comité des assignats. Il composa quelques ouvrages patriotiques et mourut sous-préfet de Toul.

Carhaix, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 50 kil. E. de Châteaulin (Finistère), sur l'Aven. Déjà connue du temps des Romains (peut-être *Vorganium*), importante au moyen âge, par sa situation au centre de la Basse-Bretagne, elle a été une place forte plusieurs fois assiégée; patrie de la Tour d'Auvergne, à qui l'on y a élevé une statue en 1841. Commerce de draps communs et de merceries; 2,496 hab.

Cariaco, golfe de la mer des Antilles, sur la côte de Caracas, long de 60 kil. et large de 14 à 20; il est très-profond et les eaux en sont tranquilles; on pourrait y abriter les flottes de l'univers.

Cariaco, au fond de ce golfe, sur la riv. de ce nom, dans la prov. et à 50 kil. N. E. de Cumana (Venezuela), fait un commerce important; le territoire est fertile, mais désolé par les fièvres; 7,000 hab.

Cariacou, le principal îlot des Grenadines (Antilles), entre Saint-Vincent et la Grenade; il a deux baies au N. et une petite ville, *Hillsborough*.

Cariathiarim ou *la ville du repos*, v. de l'ancienne Judée, dans la tribu de Juda, conserva l'arche d'alliance pendant les 80 années qui précédèrent sa translation à Jérusalem par David.

Cariath-Sepher ou *la ville des lettres*, ou **Dabir**, v. de la tribu de Juda, renfermait le dépôt des archives d'Israël, et fut une ville lévitique.

Cariati (*Paternum*), v. de la Calabre Citérieure (Italie), à 65 kil. N. E. de Cosenza, près de la mer Ionienne. Evêché. Manne excellente; soie; 3,000 hab.

Caribert ou **Haribert**, fils aîné de Clotaire Ier, eut en partage, à la mort de son père, 561, le royaume de Paris avec une portion de l'Aquitaine et de la Provence. Plus doux que ses frères, il avait la prétention d'être savant en jurisprudence; mais son incontinence le fit excommunier par l'évêque de Paris. A sa mort, 567, ses domaines furent partagés entre ses trois frères.

Caribert. V. Aribert.

Carie, contrée située au S. O. de l'ancienne Asie Mineure, avait pour bornes: au N. la Lydie; à l'E., la Phrygie et la Lycie; au S. et à l'O., la mer Intérieure et la mer Egée. Les Cariens étaient appelés aussi Léléges, surtout sur les côtes; les Doriens les repoussèrent peu à peu dans l'intérieur des terres et fondèrent des colonies (l'Hexapole). Ils parlaient la langue grecque corrompue, et plus tard fournirent beaucoup d'esclaves. Les Cariens, braves et célèbres par leurs pirateries, conservèrent leurs petits rois, même sous les satrapes perses; les plus connus sont Mausole et Artémise. Les Romains enlevèrent la Carie à Antiochus de Syrie en 190 av. J. C., et la donnèrent aux Rhodiens; puis ils la réunirent à leur empire. Les villes princ. étaient: Halicarnasse, Milet, Aphrodisias, Alabanda, Mylasa, Cnide, Stratonicée, Alinda, Caunus, Caryanda, etc. La Carie forma au IVe s. ap. J. C. une province du diocèse d'Asie; la métropole était alors *Aphrodisias*.

Carignan ou **Ivoy**, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. S. E. de Sedan (Ardennes), sur la rive droite du Chiers. Fab. de fil de fer; commerce de grains; 2,089 hab. — Autrefois ville fortifiée du Luxembourg, cédée à la France en 1659; elle fut donnée, comme duché-pairie, par Louis XIV au comte de Soissons-Carignan.

Carignan ou **Carignano**, v. d'Italie, sur la rive gauche du Pô, à 20 kil. S. de Turin. Raffineries, filatures de soie; 8,000 hab. Elle a donné son nom à la branche de la maison de Savoie qui règne aujourd'hui sur l'Italie.

Carignan (Maison de), branche de la maison de Savoie, tire son nom de la ville de Carignano et vient de *Thomas-François*, prince de Carignan, 5e fils de Charles-Emmanuel Ier. Né en 1596, il suscita des troubles dans le Piémont pendant la régence de sa belle-sœur Christine; fut nommé lieutenant général par Louis XIII, après nous avoir combattus, à la tête des Espagnols, de 1635 à 1638, commanda les Français en Italie, 1642, et fut nommé, par la faveur de Mazarin, grand-maître de France, après la disgrâce de Condé. Il mourut à Turin en 1656; il avait épousé une comtesse de Soissons.

Ses successeurs ont été:

Emmanuel-Philibert, sourd-muet de naissance, qui fit preuve de valeur au siége de Pavie en 1655.

Victor-Amédée, lieutenant général des armées de France et de Savoie, mort en 1741.

Louis-Victor-Joseph, mort en 1778.

Victor-Amédée, lieutenant général en France, mort en 1780.

Charles-Emmanuel, 1770-1800, lieutenant général des armées du roi de Sardaigne.

Charles-Emmanuel-Albert, qui devint roi en 1831, sous le nom de Charles-Albert. V. Charles-Albert.

A cette maison appartiennent le prince Eugène et la princesse de Lamballe.

Carillo d'Acunha (Don Alphonse). V. Acunha (Carillo d').

Carillon, fort du Canada, vers le lac George, célèbre pendant les luttes des Français contre les Anglais au XVIII^e siècle.

Carini, v. de Sicile, près de l'embouchure du Carini, à 18 kil. N. O. de Palerme, peut-être sur les ruines d'*Hyccara ;* 7,000 hab.

Carinola, v. de la Terre-de-Labour (Italie), à 24 kil. N. O. de Capoue. Belle cathédrale; vins estimés; 6,000 hab.

Carinthie (en all. *Kärnthen*), province de l'empire d'Autriche, qui a pour bornes : au N. et à l'E., la Styrie ; au S., la Carniole ; à l'O., le Littoral, la Vénétie et le Tyrol. Elle occupe le haut bassin de la Drave ; elle est traversée au N. et au S., de l'E. à l'O., par les Alpes de Styrie et de Croatie. Le sol, tantôt pierreux, tantôt couvert de marais et de sables, est peu productif; mais il est riche en fers carbonatés, en mines de plomb et de zinc, même en cuivre et en argent; la Haute-Carinthie élève d'excellents chevaux. La population, de 338,000 hab., est en grande partie d'origine slave, mais parle l'allemand; l'instruction est peu répandue. La Carinthie a fait partie jusqu'en 1851 du royaume d'Illyrie. C'était une province de la Confédération germanique ; elle est subdivisée en 28 bailliages. La cap. est *Klagenfurt;* les v. princ. sont : Villach, Bleiberg, Spital, Saint-Veit, etc. — Elle tire son nom des *Carni* ou plutôt *Carentani*, qui furent soumis aux Romains ; leur pays forma une partie du Noricum. Plus tard, au temps des invasions, il fut conquis par les Bavarois, appartint à Charlemagne, fut réuni au duché de Bavière et enlevé par Ottocar de Bohême, au XIII^e s. Rodolphe I^er donna la Carinthie aux comtes de Tyrol en 1286 ; elle passa à l'Autriche en 1335. La Haute-Carinthie fut réunie au royaume d'Illyrie par Napoléon, de 1809 à 1814.

Carinus (Marcus Aurelius), empereur romain, fils aîné de Carus, d'abord nommé César, lui succéda en 283, avec son frère Numérien, et eut en partage l'Occident. Il ne s'était fait connaître que par ses débauches et ses cruautés; il donna des jeux magnifiques, décrits par Calpurnius, vainquit Julianus, gouverneur de la Vénétie, qui aspirait à l'Empire, battit Dioclétien à Margus, sur le Danube, mais fut assassiné par ses soldats, 285.

Carisbrooke, village de l'île de Wight, à 1 kil. S. O. de Newport ; son château, résidence du gouverneur de l'île, remonte jusqu'aux Bretons; Elisabeth le fit reconstruire; Charles I^er et, après sa mort, ses enfants y furent retenus prisonniers ; 6,000 hab.

Carissimi (Jean-Jacques), compositeur célèbre, né à Venise ou à Padoue en 1582, mort très-âgé, dirigea la chapelle pontificale à Rome, introduisit les accompagnements d'orchestre dans la musique d'église, perfectionna le récitatif, écrivit des cantates, et imprima à la musique le mouvement qui se développa au XVIII^e s. Il a composé avec talent un grand nombre de motets, de messes, d'oratorios, de cantates et même de morceaux comiques. La Bibliothèque nationale, celle du Conservatoire de musique à Paris, la Bibliothèque du Collége du Christ à Oxford, le Musée britannique possèdent un grand nombre d'œuvres de ce compositeur renommé.

Caristi, peuple d'Espagne qu'on rattachait aux Cantabres (auj. *Guipuscoa*).

Caritena (*Gortys*), v. de l'Arcadie (roy. de Grèce), à 22 kil. O. de Tripolitza, sur l'Alphée ; 2,500 hab.

Carlat, bourg de l'arrond. et à 12 kil. S. E. d'Aurillac (Cantal), sur un rocher basaltique, près d'un affl. de la Trueyre. Il y avait là l'un des plus anciens châteaux de France et le plus fort de l'Auvergne; Marguerite de Valois y fut reléguée en 1584, et Henri IV le fit démolir en 1604. C'était le chef-lieu du comté de *Carladez*, composé de Carlat et de Vic, que François I^er réunit à la couronne en 1531. Louis XIII le donna, en 1642, comme duché-pairie, aux princes de Monaco, qui l'ont gardé jusqu'en 1789.

Carlentini, v. de Sicile, à 30 kil. N. O. de Syracuse, fondée par Charles-Quint, a été presque détruite par le tremblement de terre de 1693 ; 4,000 hab.

Carleton (Sir Dudley), vicomte de Dorchester, 1573-1632, fut ambassadeur d'Angleterre à Venise, dans les Provinces-Unies, en France; puis secrétaire d'Etat après la mort de Buckingham, il dirigea les relations extérieures. Sa correspondance diplomatique, publiée en 1757, a été traduite en français sous ce titre : ***Lettres, Mémoires et négociations du chevalier Carleton;*** La Haye, 1759, 3 vol. in-12.

Carleton (Sir Guy), général anglais, 1724-1808, gouverneur de Québec en 1772, repoussa l'Américain Montgomery, en 1775 ; commanda l'armée anglaise en Amérique, 1781, mais fut forcé d'évacuer New-York. Gouverneur de la Nouvelle-Bretagne en 1786, il devint pair, sous le titre de lord Dorchester, en 1787.

Carlier (Jean-Guillaume), peintre, né à Liége, en 1638 ou 1640, mort en 1675, se distingua par ses portraits et ses tableaux d'histoire. Son chef-d'œuvre est le *Martyre de saint Denis*, à Liége.

Carli-Rubbi (Jean-Renaud, comte de), humaniste et archéologue célèbre, né à Capo-d'Istria en 1720, mort à Milan en 1795, très-instruit de bonne heure, en relations avec tous les savants italiens de l'époque, professeur de science nautique et d'astronomie à Venise, se retira en Istrie, où il commença ses magnifiques découvertes d'archéologie, surtout celles de l'amphithéâtre de Pola. En 1771, il fut nommé président du conseil des finances à Milan. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages sur l'antiquité, l'économie politique, les monnaies, le commerce des grains, la morale; ils forment 15 vol. grand in-8° de l'édition de Milan, 1764-1794. Quelques autres ouvrages et sa correspondance devaient former une édition de ses ***Œuvres*** posthumes, en 10 vol. in-8°, elle n'a pas paru.

Carlin. V. Supplément.

Carlin, monnaie d'argent de Naples d'une valeur de 40 cent. environ; il y a eu des pièces de *Dodici Carlini*, ou piastre, valant 5 fr. 10; de *Carlini sei*, 2 fr. 50; de *Carlini due*, 80 cent. Le Carlino en or valait dans le Piémont, avant 1785, 150 fr., et, depuis 1785, 142 fr. Le Carlino en or, de Sardaigne, valait 49 fr. 10, et le demi-Carlino, 24 fr. 55.

Carlingford, port du comté de Louth (Irlande), à 16 kil. N. E. de Dundalk, sur la baie de Carlingford, longue de 12 kil.; important pour la pêche des huîtres; 4,000 hab.

Carlisle (*Luguvallum*, en saxon *Caer-Lyall*, cité près de la muraille), ch.-l. du comté de Cumberland (Angleterre), au confl. de la Caldew et de l'Eden, près du mur qui s'élevait pour arrêter les Calédoniens, à 500 kil. N. O. de Londres. Evêché; cathédrale d'origine saxonne; elle ne conserve plus qu'un château de ses anciennes fortifications. Manufactures de toiles, d'indiennes, de savons, etc.; son commerce est facilité par un canal qui conduit au golfe de Solway; 31,000 hab.— Carlisle a été souvent disputée jadis par les Anglais et les Ecossais; Marie Stuart y fut prisonnière en 1568.

Carlisle, v. de Pennsylvanie (Etats-Unis), à 24 kil. S. O. d'Harrisbourg, importante par son industrie, dans un pays bien cultivé, et par son collége, l'un des plus anciens de l'Etat ; 5,000 hab.

Carlisle (Frédéric **Howard**, comte de), d'une branche de la grande maison des Norfolk, 1748-1826, fut dans sa jeunesse un des chefs de la mode, entra à la chambre des lords en 1769, fut membre du conseil privé en 1777, vice-roi d'Irlande, 1780-1782, et ne se retira des affaires qu'en 1795. Il a écrit deux tragédies Parent de lord Byron, il a été vivement attaqué par lui dans une de ses satires.

Carlistes, nom donné en France aux partisans de Charles X, après 1830 ; en Espagne, à ceux de don Carlos, après la mort de son frère, Ferdinand VII, 1833.

Carlö (*Hailuoto* en finnois), île du golfe de Bothnie, qui dépend de la Finlande et de la prov. d'Uléaborg, avec deux ports assez bons.

Carloman, fils aîné de Charles Martel, gouverna l'Austrasie en 741, combattit les peuples de la Germanie et les Aquitains, de concert avec son frère Pepin, se retira, 747, dans un couvent du mont Cassin, en sortit pour rétablir la paix entre Pepin et le roi des Lombards, Astolphe, 753, ne fut pas écouté et mourut à Vienne en Dauphiné, où Pepin l'avait enfermé, en 755.

Carloman, frère puiné de Charlemagne, né vers 751, fut roi d'Austrasie en 768, se brouilla avec son frère dans l'expédition dirigée contre Hunald, duc d'A-

quitaine, et mourut près de Laon en 771. Sa veuve et ses enfants se réfugièrent auprès de Didier, roi des Lombards.

Carloman partagea les Etats de son père, Louis le Bègue, avec son frère, Louis III, 879; il eut la Bourgogne et l'Aquitaine. Ils combattirent les Normands et Boson, qui se fit roi de Bourgogne. Seul roi en 882, il mourut en 884, percé d'une flèche à la chasse du sanglier.

Carloman, 4e fils de Charles le Chauve, est célèbre surtout par les luttes qu'il soutint contre son père, en Belgique, en Lorraine, en Bourgogne. Comme prêtre, il réclama et obtint la protection du pape Adrien en 871; ce fut l'occasion de violentes discussions entre le pape, l'archevêque Hincmar et le roi. Carloman fut enfin condamné par les évêques à perdre la vue; il alla mourir dans l'abbaye d'Esternach, auprès de son oncle, Louis le Germanique.

Carloman, fils de Louis le Germanique, fut roi de Bavière, après la mort de son père, 876; s'empara de l'Italie, après la fuite de Charles le Chauve, et mourut en 880. Son frère, Charles le Gros, fut son héritier; mais son fils naturel, Arnoul, devint plus tard roi d'Allemagne.

Carlopago, v. de la Croatie-Esclavonie (Autriche), bon port sur l'Adriatique, creusé par Joseph II, 1782, maintenant déchu.

Carlos (Don), prince de Viane, infant de Navarre, fils de Blanche, reine de Navarre, et de Jean d'Aragon, né en 1420, fut dépouillé de son héritage par son père, à la mort de Blanche, fut battu et pris à Tafalla, 1452. Remis en liberté sur les instances du roi de Castille et des Aragonais, il reprit les armes en 1455, et fut forcé de fuir auprès d'Alphonse V de Naples, son oncle. En 1460, don Carlos, de retour en Espagne, fut encore arrêté par son père, parce qu'il refusait de se marier suivant ses volontés; les Aragonais et les Catalans se soulevèrent contre Jean; don Carlos venait d'être rendu à la liberté, lorsqu'il mourut à Barcelone, septembre 1461, probablement empoisonné par sa belle-mère, dona Juana Enriquez, qui voulait, par sa ruine, assurer le trône à ses propres enfants. Don Carlos, prince aimable et instruit, avait traduit en castillan la *Morale d'Aristote*.

Carlos (Don) d'Autriche, fils de Philippe II et de Marie de Portugal, né à Valladolid en 1545, faible de corps, mal élevé, fut de bonne heure opiniâtre et violent. Il devait épouser Elisabeth de France, fille de Henri II; son père, veuf de Marie Tudor, la prit pour femme en 1559; ce qui dut irriter don Carlos. Les emportements de ce prince furent tels, que le roi, le croyant incapable de régner, appela auprès de lui, en 1564, ses parents, les archiducs Rodolphe et Ernest, avec l'intention de leur donner la couronne. Don Carlos voulut fuir dès 1565, et songea peut-être à se rendre dans les Pays-Bas révoltés; ses projets furent déjoués, et Philippe II le surveilla de plus en plus. Il détestait les ministres, les confidents de son père, le duc d'Albe, don Juan, son oncle, et surtout Philippe II; il annonçait qu'il voulait commettre un meurtre; sa raison s'égarait. Le roi le fit arrêter pendant son sommeil, le 18 janvier 1568; don Carlos voulut, à plusieurs reprises, se donner la mort. Philippe II, après avoir publié ce qui s'était passé, le fit condamner à mort par le conseil d'Etat, présidé par le grand inquisiteur; suivant les uns, on l'empoisonna, suivant d'autres, il mourut de consomption le 24 juillet 1568. Il fut enterré avec les honneurs dus à sa naissance.

Carlos (Charles-Marie-Isidor de Bourbon, ou Don), fils cadet de Charles IV d'Espagne, frère de Ferdinand VII, 1788-1855, fut forcé, lors de l'abdication de son père, 1808, de renoncer à tous ses droits, vécut à Valençay avec son frère et son oncle Antonio, rentra en Espagne en 1814, et épousa, en 1816, la fille de Jean IV de Portugal. Il fut de bonne heure le chef ou l'instrument du parti rétrograde ou clérical, dit des *apostoliques*. Il vit avec mécontentement le quatrième mariage du roi avec Marie-Christine, l'abolition de la loi salique par la pragmatique du 29 mars 1830, et la naissance de l'infante Isabelle, 10 octobre. Il protesta et fut exilé en Portugal. A la mort de Ferdinand, 1833, il fut reconnu roi par ses partisans, les *carlistes*, sous le nom de Charles V, fut déclaré rebelle par la régente Christine, 1833, et la guerre civile commença à désoler l'Espagne; il s'allia avec dom Miguel, mais le traité de la quadruple alliance (Christine, dona Maria, France, Angleterre) condamna ses prétentions, 1834. La guerre, soutenue par des généraux comme Zumalacarréguy, Cabrera, etc., dura jusqu'en 1839, surtout dans les provinces du nord. Don Carlos montra plus d'opiniâtreté que de talent; il fut vaincu, et la défection de Maroto le força à se retirer en France. Il vécut à Bourges, entouré d'une petite cour d'exilés; en 1844, il abdiqua en faveur de son fils aîné, don Carlos, comte de Montémolin, il prit le titre de comte de Molina, et, en 1847, il put se retirer en Autriche. Il est mort à Trieste.

Carlos (San-), v. du Venezuela, sur l'Aguare, à 210 kil. S. O. de Caracas, a été longtemps riche à cause du commerce des nombreux troupeaux de chevaux, mulets, bœufs, qu'on venait y vendre; elle est bien déchue depuis la guerre de l'indépendance; 6,000 hab.

Carlos (San-), capit. de la prov. de Chiloë (Chili)), excellent port fortifié au N. E. de la grande île de Chiloë. Evêché; 7,000 hab.

Carlos (San-), v. d'Espagne, dans l'île de Léon, près de Cadix; 4,000 hab.

Carlos (San-), v. forte de Minorque; 4,000 hab.

Carlostadt (André Bodenstein, dit), né à Carlstadt en Franconie, mort à Bâle en 1541, était doyen de l'université de Wittemberg. Il fut l'un des premiers à adopter les idées de Luther, son ami, et à se marier. D'une intelligence fougueuse, il le dépassa bientôt, nia la présence réelle et fut l'un des principaux chefs de la secte des *Sacramentaires*.

Carlota (La), v. de la prov. et à 25 kil. S. O. de Cordoue (Espagne); l'une des colonies étrangères de la Sierra Morena, établies en 1768; 3,500 hab.

Carlotta de Bourbon (Luisa), fille de François Ier, roi des Deux-Siciles, et de Marie-Isabelle d'Espagne, née en 1804, épousa, en 1819, don François de Paule, deuxième frère de Ferdinand VII. Energique et ambitieuse, elle songea toujours à l'élévation de ses enfants, contribua, avec sa sœur Marie-Christine, à faire annuler la loi salique, dans l'espoir de marier ses fils aux deux filles de sa sœur. L'emportement de son caractère la brouilla avec la régente Christine; elle s'établit à Paris en 1838, contribua indirectement à la révolution de 1840, parut se réconcilier avec sa sœur, rentra en Espagne, recommença ses intrigues contre Espartero, contre Marie-Christine, et mourut, peut-être du chagrin d'avoir toujours échoué, le 29 janv. 1844. Son fils aîné, *François d'Assise*, duc de Cadix, a épousé sa cousine, Isabelle II, en 1846.

Carlovingiens. C'est le nom d'une famille illustre, qui a donné beaucoup de souverains à la France, à l'Allemagne et à l'Italie. Grands propriétaires en Austrasie, chefs des leudes, de bonne heure alliés au clergé et surtout à la papauté, les Carlovingiens s'élevèrent au moment où la décadence des Mérovingiens commençait; ils descendaient de Pepin de Landen, maire d'Austrasie au temps de Dagobert, et d'Arnulf, évêque de Metz. Quatre grands hommes fondèrent la gloire et la puissance de cette famille : Pepin d'Héristal, véritablement maître de l'Etat franc, depuis la bataille de Testry, 687, Charles Martel, Pepin le Bref, qui fut le premier roi carlovingien, en 752, et Charlemagne, le plus grand de tous. Le vaste empire qu'il avait fondé fut démembré, après le règne de son faible successeur, Louis le Débonnaire, au traité de Verdun, 843. Il y eut dès lors trois branches de la famille carlovingienne :

1° *Carlovingiens de France* : Charles le Chauve, fils de Louis le Débonnaire, 843-877 ; Louis II le Bègue, 877-879 ; Louis III et Carloman, 879-884; Charles le Gros, de la branche allemande, 884-887 ; Charles le Simple, 898-923; Louis IV d'Outremer, 936-954; Lothaire, 954-986; Louis V, 986-987. C'est alors que la féodalité donna le titre de roi à Hugues Capet, au détriment de Charles de Lorraine, frère de Lothaire, dont la postérité tomba bientôt dans l'obscurité.

2° *Carlovingiens d'Allemagne :* Louis le Germanique, fils de Louis le Débonnaire, 843-876 ; ses trois fils, qui se partagèrent ses Etats, Carloman, roi de Bavière, 876-880 ; Louis, roi de Saxe, 876-882, et Charles, roi de Souabe, qui réunit ces trois royaumes, puis l'Italie, puis la France, et fut déposé en 887; Arnoul, fils de Carloman, 887-899, et Louis l'Enfant, 899-911.

Carlovingiens d'Italie : Lothaire, fils de Louis le Débonnaire, 843-855 ; Louis II, 855-875, qui hérita de ses deux frères, Charles, roi de Provence, 855-863, et Lothaire II, roi de Lorraine, 855-869; Charles le Chauve, de la branche française, 875-877 ; Carloman, 877-880, et Charles le Gros, 880-887, de la branche allemande; Guy de Spolète, 888-894 ; Lambert, 894-900; Louis, fils de Boson, roi de Bourgogne cisjurane, 900-905; Bérenger descendant de Louis le Débonnaire, 905-925; Hugues de Provence, petit-fils de Lothaire II, 925-947;

Lothaire, 947-950; Bérenger II et Adalbert, 950-961. Otton le Grand réunit alors le royaume d'Italie à l'Allemagne. Le titre d'empereur, porté par Charlemagne, Louis Ier, Lothaire, Louis II, Charles le Chauve, Charles le Gros, Guy de Spolète, Lambert, Arnoul, Louis, fils de Boson, et Bérenger Ier, n'appartint plus à aucun prince carlovingien depuis l'année 924.

Carlow, comté d'Irlande, dans le Leinster, a pour bornes : au N. O. le comté de la Reine, au N. ceux de Kildare et de Wicklow, à l'E. celui de Wexford, à l'O. celui de Kilkenny. Il a une superficie de 88,000 hectares ; assez montueux, il est fertile en grains ; le commerce est actif en beurre, grains, laines, etc.

Carlow, le ch.-l., est dans un riche pays arrosé par le Barrow, à 70 kil. S. O. de Dublin. Fabriques de draps communs ; commerce de produits agricoles et de houilles ; 11,000 hab.

Carlowitz, v. des anc. Confins milit. (Autriche), sur la rive droite du Danube, à 10 kil. S. E. de Peterwardein. Archevêché grec ; vins renommés ; 6,000 hab.—Le traité du 26 janv. 1699, qui y fut signé, donnait à l'Autriche la Hongrie turque, excepté Temeswar et Belgrade, l'Esclavonie, etc.; à la Pologne, Kaminiec, la Podolie et l'Ukraine, en deçà du Dniepr; aux Vénitiens, la Morée et plusieurs places en Dalmatie; à la Russie, Azov.

Carlsbad (*bain de Charles*), v. de Bohême, à 120 kil. O. de Prague, près de l'Eger, dans la vallée de la Tepl, célèbre par ses eaux thermales, découvertes par l'empereur Charles IV, en 1358. Les souverains d'Allemagne y tinrent un congrès en 1819, pour combattre le libéralisme allemand, les universités, la presse, les sociétés secrètes; 3,500 hab.

Carlsbourg (*Weissembourg*, en allem.), v. forte de Transylvanie, à 70 kil. N. O. d'Hermanstadt, sur la rive droite du Maros. Place forte, anc. résidence des princes, évêché catholique ; elle est entourée des mines d'or les plus riches du pays et renferme le tombeau de Jean Hunyade. Elle est bâtie sur l'emplacement de la colonie romaine d'*Apulum ;* 11,000 hab.

Carlscrona (*couronne de Charles*), v. de Suède, à 420 kil. S. O. de Stockholm, par 56° 9′ 55″ lat. N. et 13° 14′ 47″ long. E., dans l'île de Trosœ ou Trottsö, près de la côte, est le premier port militaire du royaume, a une école de marine et possède de grandes fortifications. Fondée par Charles IX, elle doit son importance à Charles XI, qui lui donna de grands priviléges; elle a été presque brûlée en 1790 ; elle renferme 16,000 hab. et est le ch.-l. de la prov. de *Blékinge*.

Carlshafen (*port de Charles*), v. de la Hesse-Nassau au confl. du Weser et de la Diemel, à 35 kil. N. de Cassel; d'abord appelée *Syburg*, peuplée de protestants français, et rebâtie par le landgrave Charles, qui lui donna son nom en 1717. Un canal l'unit à Cassel ; commerce assez actif; 3,000 hab. Elle est à la Prusse.

Carlshamn (*port de Charles*), v. de la prov. de Blékinge (Suède), à 50 kil. O. de Carlscrona, port sur la Baltique, fait un commerce assez actif; 5,000 hab.

Carlsruhe, capit. du grand-duché de Bade, à 7 kil. de la rive droite du Rhin, par 48° 59′ 55″ lat. N. et 6° 0′ 30″ long. E., est d'une régularité parfaite. Ce n'était, en 1715, qu'un rendez-vous de chasse (*Carlsruhe, repos de Charles*), au milieu des bois. Les rues viennent aboutir, en forme d'éventail ouvert, au palais d'une élégante simplicité; au delà est le parc, puis la forêt. Il y a quelques beaux monuments modernes et de nombreux établissements d'instruction. L'industrie consiste en bijouterie, horlogerie, voitures, meubles, etc. Popul. 37,000 hab.

Carlstad, v. de Suède, ch.-l. de la prov. de Wermland, dans une île du lac Wener, à 350 kil. O. de Stockholm. Evêché ; commerce actif par le canal de Gotha surtout; riches mines de fer aux environs; 3,000 hab.

Carlstadt, v. des anc. Confins milit. (Autriche), à 50 kil. S. O. d'Agram, sur la Kulpa; place forte, évêché grec ; 6,000 hab. — V. de Bavière, à 24 kil. N. O. de Wurzbourg, patrie de Carlostadt.

Carmagnola, v. d'Italie, à 26 kil. S. E. de Turin, à 4 kil. au S. du Pô. Commerce important de soie, chanvre, toiles, grains, bestiaux. Patrie de François Bussone ou Carmagnola ; 12,000 hab. — Elle fut prise par les Français en 1792 ; à cette occasion l'on donna le nom de *Carmagnole* à une chanson républicaine qui fut longtemps célèbre, puis à la veste adoptée par les révolutionnaires, en 1793.

Carmagnola (François Bussone, dit), condottiere italien, né à Carmagnola en 1390, mort en 1432, fils d'un paysan, gardeur de troupeaux, parvint aux plus hauts grades dans l'armée de Philippe-Marie Visconti, duc de Milan ; lui soumit la Lombardie, Gênes, repoussa les Suisses et leur enleva la Levantine; fut créé comte et épousa une fille naturelle du duc. Mais les courtisans jaloux le rendirent suspect à un prince disposé à l'ingratitude; alors Carmagnola passa au service de Venise, l'excita contre le duc de Milan ; fut nommé généralissime d'une ligue formée contre lui, prit Brescia, fut vainqueur à Macalo, 1427, et, après de nouveaux succès, força Visconti à demander la paix. On lui rendit sa famille et ses biens. Les Vénitiens étaient déjà mécontents de sa générosité à l'égard des prisonniers; cependant ils lui confièrent leur armée dans une nouvelle guerre, mais il ne fut pas heureux, resta spectateur inactif de la destruction de la flotte, fut rappelé à Venise, sous prétexte d'une conférence, reçu avec honneur, arrêté par les sénateurs, torturé et décapité sur la place de Saint-Marc, le 3 mai 1432.

Carmanie (auj. *Kerman* et *Laristan*), anc. pays de l'Asie centrale, entre la Perse à l'O., la Parthie et l'Arie au N., le Drangiane et la Gédrosie à l'E , le golfe Persique au S. La Carmanie, déserte au N., était presque entièrement stérile, mais nourrissait cependant des troupeaux renommés pour la finesse de leur laine, les côtes étaient beaucoup plus fertiles. Les Carmaniens ressemblaient beaucoup aux Perses par leurs mœurs et leur langage. Alexandre, à son retour de l'Inde, traversa le pays en imitant le triomphe de Bacchus. On y voyait les villes de *Carmana* (Kerman ou Sirdjan) et *Harmozia*.

Carmarthen ou **Caermarthen,** comté du pays de Galles, a pour bornes : au N. le comté de Cardigan; à l'E. ceux de Brecknock et de Glamorgan ; au S. la baie de Carmarthen, située sur la côte N. du canal de Bristol ; à l'O. le comté de Pembroke. Il renferme 252,000 hectares et 112,000 hab. Il est couvert de montagnes d'un aspect triste, mais le climat est doux, et les vallées, surtout celle du Towy, sont fertiles en orge et en avoine ; les bestiaux sont nombreux ; on exploite la houille, le fer, les pierres à chaux, les ardoises ; la principale industrie est celle des bas de laine. On trouve dans le comté quelques antiquités romaines et bretonnes.

Carmarthen, le ch.-l., sur la rive droite du Towy, à 280 kil. N. O. de Londres, est une ville très-ancienne. Chantiers de construction, corderies, fonderies ; son port est assez animé; 11,000 hab.

Carmathes. V. Karmathes.

Carmaux, bourg de l'arrond. et à 16 kil. N. d'Alby (Tarn) ; houillère importante ; verrerie; commerce de grains, fer, vins; 5,010 hab

Carmel (Mont). Il se détache à l'O. du prolongement de l'Anti-Liban en Palestine, borne au S. la plaine d'Esdrelon, et se termine par un promontoire qui s'avance dans la Méditerranée. Il est couvert de vignes, d'oliviers et de pâturages. Il est célèbre dans l'Ecriture par le séjour d'Élie et d'Elisée. Aujourd'hui on voit au milieu des chênes et des oliviers les ruines des chapelles élevées jadis par les religieux chrétiens; on a rebâti l'ancienne église, et le couvent est sous la protection du drapeau français.

Carmel (Chevaliers de Notre-Dame du **Mont**-), ordre militaire d'hospitaliers, fondé par Henri IV, 1608, et réuni à l'ordre de Saint-Lazare.

Carmélites, religieuses soumises à la règle des Carmes ; elles s'établirent à Vannes en 1452 ; sainte Thérèse les réforma à Avila en 1562 ; elles prospérèrent en France au xviie s., et se distinguèrent par leurs austérités et la célébrité de plusieurs femmes qui vinrent y chercher un asile. Mademoiselle de la Vallière se retira dans leur couvent de la rue d'Enfer, en face du Val-de-Grâce. Les Carmélites, dispersées pendant la Révolution, ont été rétablies en France par madame de Soyecourt, morte en 1847.

Carmen, v. du Mexique, fondée en 1824 dans l'île de ce nom, à l'entrée de la lagune de Terminos et à 170 kil. S. de Campêche ; elle a un port sûr et profond, d'où l'on exporte beaucoup de bois de teinture. L'île et le pays voisin forment depuis quelque temps un territoire distinct. Le climat est malsain.

Carmenta, prophétesse d'Arcadie, eut de Mercure un fils appelé Evandre, le suivit en Italie, et fut honorée par les vieux Romains, qui lui élevèrent un temple entre le Tibre et le Capitolin, près de la porte *Carmentale*, appelée plus tard *Scélérate*. On célébrait en son honneur les *Carmentales*, le 18 des calendes de février

(15 janvier), pour lui demander sa protection en faveur des enfants nés dans l'année.

Carmes, ordre religieux qui tirait son nom du mont Carmel; formé en Orient vers 1105, approuvé par les papes, et surtout par Honorius III en 1224, il était soumis à une règle très-sévère, au silence, au travail des mains, à des jeûnes rigoureux. Saint Louis ramena quelques carmes en France; on les appelait d'abord *Frères barrés*, parce que les Sarrasins les avaient forcés à prendre des vêtements bariolés de blanc et de noir. Etablis en Occident au XIIIe s., ils portèrent une robe noire, avec un scapulaire et une capuce de même couleur, surmontés d'une chape et d'un camail de couleur blanche. Au XVIe s., les Carmes adoptèrent la réforme de Jean de la Croix et d'Antoine de Jésus; ils prirent le nom de *Carmes déchaussés* ou *déchaux*, parce qu'ils marchaient pieds nus; ceux qui conservèrent l'ancienne règle s'appelèrent *Carmes mitigés*. Etablis définitivement en France en 1605, ils comptaient près de 7,000 maisons dans la chrétienté au XVIIIe s.; leurs principales maisons à Paris étaient près de la place Maubert et dans la rue de Vaugirard.

Carmona (*Carmonia*), v. de la prov. et à 30 kil. E. de Séville (Espagne), sur une colline entourée de plaines fertiles, près du Carbones. Elle a plusieurs églises curieuses, des antiquités romaines et moresques. Fabriques de draps; distilleries; huiles; 20,000 hab.

Carmontelle (Louis Carrogis, dit), né à Paris, 1717-1806, obtint un grand succès dans le monde comme peintre amateur, et surtout par de petites pièces, esquisses spirituelles et légères, qu'on représentait dans les salons, à la campagne, et qu'on appela *Proverbes*. Le duc d'Orléans le nomma son lecteur et en fit l'ordonnateur de ses fêtes. La Révolution lui enleva ses places, ses succès et son aisance. Ses *Proverbes* forment 8 vol. in-8°, Paris, 1768-1781; on a publié deux autres volumes après sa mort. Son *Théâtre de campagne*, Paris, 4 vol. in-8°, 1775, est moins estimé. Son principal mérite consiste dans la vérité des caractères et le naturel du langage.

Carnac, bourg de l'arrond. et à 42 kil. S. E. de Lorient (Morbihan), à 10 kil. S. O. d'Auray, près de la mer et de la presqu'île de Quiberon. Huîtres, salines; 2,823 hab. — A quelque distance, on trouve dans une vaste lande les avenues ou alignements de Carnac, que forment onze lignes de menhirs, blocs de granit rangés symétriquement sur une longueur de 10 kil., d'Erdeven à Carnac. C'est l'un des plus curieux monuments druidiques; son origine et sa destination ont donné lieu à une foule d'hypothèses. Tout le pays est d'ailleurs rempli de souvenirs druidiques, et sur la côte même, près de Carnac, on a fait récemment des fouilles très-intéressantes dans le tumulus de Saint-Michel.

Carnak. V. Karnak et Thèbes.

Carnarvon ou **Caernarvon**, comté du pays de Galles, borné à l'E. par le comté de Denbigh, au S. E. par celui de Merioneth, au S., à l'O. et au N. par la mer d'Irlande. Il renferme 141,000 hectares et 96,000 hab.; il est en partie couvert par le massif et les ramifications du Snowdon. Le climat est froid; l'agriculture est arriérée; mais il y a de beaux pâturages qui nourrissent de nombreux troupeaux, des mines de plomb et de cuivre, des carrières d'ardoises surtout.

Carnarvon ou **Caernarvon**, le ch.-l., a un port sur le détroit de Menaï, à 320 kil. N. O. de Londres; il est très-fréquenté pour les bains de mer. Le commerce est assez considérable; 9,500 hab. — Edouard Ier fonda la ville en 1283, et y éleva un château où naquit Edouard II, le premier prince de Galles.

Carnatic. V. Karnatic.

Carnaval, temps de divertissements, depuis l'Epiphanie jusqu'au mercredi des Cendres. C'est un souvenir des fêtes bruyantes qui se célébraient à Rome, les Lupercales, les fêtes de Cybèle, les Saturnales surtout. On a donné à ce mot des étymologies plus ou moins hypothétiques: *carn*, de *caro* chair, et *avaler; carn-à-val*, la chair s'en va; *caro, vale*, adieu la chair, ou vive la chair.

Carnavalet ou plutôt **Kernovenoy** (François de), financier et magistrat français, né en Bretagne vers 1520, premier écuyer de Henri II, fut gouverneur du duc d'Anjou, gouverneur de l'Anjou, du Forez et du Bourbonnais. Il fut respecté pour son expérience et sa probité; son ami, le chancelier Chiverny, lui fit ériger un tombeau à Saint-Germain-l'Auxerrois, 1571. — L'hôtel Carnavalet de la rue Culture-Sainte-Catherine, construit par le président de Ligneris vers 1550, fut vendu par son fils à la veuve de Carnavalet vers 1572; Androuet du Cerceau en fit le plan, Jean Goujon l'orna de ses statues; il ne fut terminé que par Mansart en 1634. Madame de Sévigné l'acquit en 1677 et y demeura 20 ans.

Carnéade, philosophe grec de Cyrène, né vers 215 av. J. C., mort en 126, eut surtout pour maîtres le stoïcien Chrysippe et l'académicien Hégésinus. On le regarde comme le chef de la nouvelle Académie; il enseigna à Athènes que les dieux seuls peuvent comprendre la vérité et que l'homme aperçoit uniquement ce qui est vraisemblable. Il passa sa vie à lutter contre toutes les écoles, à attaquer toutes les opinions, surtout celles des stoïciens, leur morale et leur théologie, comme leur logique et leur physique; il nia également la divination et la croyance aux oracles. Il acquit une immense réputation; les Athéniens l'envoyèrent à Rome, avec Diogène le stoïcien et Critolaüs le péripatéticien, pour obtenir la réduction d'un tribut de 500 talents; il tint à Rome école d'éloquence et les jeunes gens accoururent en foule pour l'entendre faire avec le même succès l'éloge et la critique de la vertu. Caton effrayé engagea le sénat à renvoyer au plus vite ce sophiste dangereux, 162. Il mourut sans laisser d'ouvrage; Cicéron a souvent parlé de lui, de son éloquence et de ses maximes; après lui, la nouvelle Académie ne fit que dépérir.

Carnero. V. Quarnero.

Carnes, Carni (de *carn*, rocher, en celtique), ancien peuple de la Vénétie, habitaient au N. E. des Vénètes jusqu'aux Alpes Carniques (Carniole, Frioul). Ils furent définitivement soumis par le consul Q. Marcius Rex, 118 av. J. C. Les villes princ. étaient: Aquilée, Tergeste, Julium Carnicum, Forum Julii, Vedinum, Æmona, etc.

Carnières, village du Hainaut (Belgique), à 18 kil O. de Charleroi, sur la Haine. Houille, clouterie; 3,500 hab.

Carnières, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 8 kil. E. de Cambrai (Nord). Sucre de betteraves; 1,885 hab.

Carniole (en allemand *Krain*), province de l'empire d'Autriche, a pour limites: au N., la Carinthie; à l'O., le Littoral; au S. et à l'E., la Croatie; elle occupe le haut bassin de la Save, elle est traversée de l'O. à l'E. par les Alpes de Croatie et les Alpes Juliennes. Le sol est d'une qualité médiocre; mais il y a de belles forêts dans les montagnes et des pâturages abondants qui nourrissent beaucoup de bestiaux d'une race appauvrie; les mines sont nombreuses, les plus célèbres sont celles de mercure. La population, qui est de 466,000 hab., est en grande partie d'origine slave et catholique, mais elle parle l'allemand; l'instruction est arriérée. La Carniole, habitée par les *Carnes*, puis possédée par Charlemagne, a formé une *marche* au Xe s., fut érigée en duché au XIIe pour les comtes de Tyrol, et appartient définitivement à l'Autriche depuis 1364. La Carniole a fait partie, jusqu'en 1851, du royaume d'Illyrie; elle était dans la Confédération Germanique, et est divisée en 30 bailliages. La capitale est *Laybach;* les villes princ. sont: Krainbourg, Radmansdorf, Neumark, Gurkfeld, Neustadt, Mottling, Idria, etc.

Carniques (Alpes). V. Alpes Carniques.

Carnoët, bourg de l'arrond. de Guingamp (Côtes-du-Nord). Mine de plomb; commerce de bois, grains, cidre; 2,202 hab.

Carnot (Lazare-Nicolas-Marguerite, comte), né à Nolay (Côte-d'Or), le 13 mai 1753, mort le 2 août 1823, fils d'un avocat distingué, fit de bonnes études à Autun, à Paris; et, après de brillants examens, fut nommé lieutenant en second du génie. Il sortit de l'école de Mézières lieutenant en premier, devint capitaine en 1783, obtint le prix proposé par l'académie de Dijon pour l'*Eloge de Vauban*, publia un *Essai sur les machines*, où se trouve un théorème sur la perte des forces, qui est rangé au nombre des plus belles découvertes de la mécanique, puis adopta avec ardeur les principes de la Révolution française. Il fut nommé, en 1791, député du Pas-de-Calais à l'Assemblée législative et y rendit de grands services. Membre de la Convention, il ne songea qu'au bien et à la défense du pays, vota la mort de Louis XVI, mais avec douleur, et fut surtout chargé de missions considérables aux armées des Basses-Pyrénées et du Nord. Etranger aux luttes des partis, il blâma ouvertement les insurrections du 31 mai et du 2 juin, entra au Comité de salut public, au mois d'août 1793, et y fut aussitôt chargé de l'administration de la guerre. Au milieu des circonstances les plus dif-

ficiles, il sut organiser la victoire, dirigeant avec intelligence et énergie vers un but commun les quatorze armées qui défendaient la république, traçant le plan des opérations militaires, sachant découvrir jusque dans les derniers rangs les héros qui allaient faire triompher la France, et contribuant même de sa personne à la victoire de Wattignies. Il ne prit aucune part au régime de la Terreur; Robespierre et Saint-Just le détestaient; après le 9 thermidor, il dirigea la conquête de la Hollande par Pichegru, se défendit courageusement contre les attaques des thermidoriens, et fut choisi par 14 départements; il siégea au Conseil des Anciens. Sur le refus de Sieyès, il fut nommé directeur; pendant que la France triomphait au dehors, Carnot, qui, sans pactiser avec les royalistes, se refusait à une violation de la Constitution, fut frappé, au 18 fructidor, par la majorité du Directoire, et forcé de se réfugier en Suisse; on lui enleva même son titre de membre de l'Institut. Il fut poursuivi à Genève et se retira à Augsbourg, où il répondit chaleureusement à ses ennemis du 18 fructidor. Le 18 brumaire le ramena en France; il fut quelque temps ministre de la guerre et donna sèchement sa démission; nommé tribun en 1802, il s'opposa à la création de la Légion d'honneur, au Consulat à vie et surtout à l'Empire; il rentra dans la vie privée. Il avait précédemment publié un livre remarquable, *Réflexions sur la métaphysique du calcul infinitésimal;* de 1801 à 1806, il fit paraître cinq brochures sur des questions de géométrie; en 1809, il rédigea, sur l'invitation de l'Empereur, un traité *de la défense des places fortes.* Les désastres de 1813 le décidèrent à offrir noblement ses services à Napoléon, qui le nomma gouverneur d'Anvers; dans la même journée il devint de chef de bataillon général de division; il défendit cette place avec autant de valeur que d'habileté. En 1814, il soutint courageusement la cause de la Révolution dans un *Mémoire au roi*, qui eut un immense retentissement; Napoléon, au retour de l'île d'Elbe, le nomma ministre de l'intérieur et comte de l'Empire; au milieu des préoccupations du moment, il eut encore le temps d'introduire en France l'enseignement mutuel. Après Waterloo, membre du gouvernement provisoire, il ne put empêcher le mal; proscrit de nouveau, il se retira à Varsovie, puis à Magdebourg; il y fut jusqu'à sa mort l'objet de la considération générale; sa mémoire est restée chère et honorée.

Carnot (Joseph-François-Claude), magistrat, frère aîné du précédent, 1752-1835, avocat estimé au parlement de Dijon, entra de bonne heure dans la magistrature, embrassa avec zèle les réformes de 1789, devint procureur général près la cour d'appel de Dijon en 1800, puis juge au tribunal de Cassation, 1801. Dans ces fonctions, il a publié des *Commentaires* étendus *sur les deux codes d'instruction* et *pénal*, 4 vol. in-4° et 2 vol. in-4°; puis, les *Codes d'instruction criminelle et pénal, mis en harmonie avec la Charte,* 1819; un traité de la *Responsabilité des ministres;* un *Commentaire sur les lois de la Presse;* un traité sur la *Discipline judiciaire et celle des officiers publics*, etc. Il fut, en 1832, membre de l'Académie des sciences morales et politiques.

Carnot-Feulins (Claude-Marie), frère des précédents, 1755-1836, était capitaine à la Révolution, fut membre de l'Assemblée législative, devint, après le 10 août, directeur du département général des fortifications, rendit de grands services militaires, fut destitué au 18 fructidor et se retira en Bourgogne. Il fut général de brigade sous le Consulat, donna bientôt sa démission, fut dans les Cent-Jours député de Saône-et-Loire, puis quitta le service avec le grade de lieutenant général.

Carnuntum, capit. de l'anc. Pannonie supérieure, sur le Danube, aujourd'hui en ruines, entre Vienne et Presbourg.

Carnutes, ancien peuple gaulois, au S. O. des Parisii, avaient une grande renommée de valeur en Gaule, et envoyèrent de nombreux guerriers en Italie, au VIe s. av. J. C. Les Druides des Carnutes étaient célèbres. Leurs villes étaient: Autricum ou *Carnutes* (Chartres), Durocasses (Dreux), Genabum (Gien ou Orléans). Leur pays correspondait à peu près au S. O. de Seine-et-Oise, à l'Eure-et-Loir, au Loir-et-Cher et à une partie du Loiret. Ils furent compris dans la Lyonnaise IVe.

Caro (Annibal), poëte italien, né à Citta-Nuova, près d'Ancône, 1507-1566, devint secrétaire de Pierre-Louis Farnèse, duc de Parme, fut protégé par ses fils, par le cardinal Ranuccio, et termina ses jours à Rome. Il a laissé des traductions, des lettres, des poésies, la comédie *gli Straccioni* (les Gueux), mais surtout une traduction de l'*Enéide*, en vers blancs, dans le plus pur idiome toscan, ouvrage d'une grande élégance poétique; Venise, 1581, in-4°. Ses *Œuvres* ont été publiées à Milan, 1806, 8 vol. in-8°.

Caroccio ou **Carroccio,** nom donné au char qui portait dans les batailles l'étendard des cités lombardes au moyen âge. Somptueusement orné, ayant souvent une espèce d'autel, d'où le prêtre pouvait bénir les soldats, surmonté d'un mât auquel était attachée une cloche qui servait à les rallier, il était traîné par des bœufs, entouré et défendu par les plus braves guerriers. La prise du Caroccio par l'ennemi était le signal et la preuve de la défaite. On trouve l'usage du Caroccio dans d'autres pays; à Bouvines, le char d'Otton IV fut renversé et brisé; la bataille de l'*Etendard*, 1138, doit son nom à l'étendard que portait le Caroccio des Ecossais.

Carolina (La), v. de la prov. et à 50 kil. N. de Jaën (Espagne), la principale des colonies allemandes établies en 1767 par Olavidès dans la Sierra-Morena, sous Charles III. Fabriques de toiles et de draps; 5,000 hab.

Caroline du Nord, l'un des Etats-Unis de l'Amérique septentrionale, a pour bornes: au N., la Virginie; à l'O., les Alleghanys qui la séparent du Tennessee; au S., la Géorgie et la Caroline du Sud; à l'E., l'Océan Atlantique. Les montagnes couvrent l'O. de l'Etat; celle de Blue-Ridge détermine la séparation des eaux qui coulent vers le Mississipi; le terrain s'abaisse vers l'E., et reste ondulé jusqu'à 90 kil. de la côte; la lisière maritime n'est qu'une lande stérile, coupée de marais étendus, comme l'Alligator-Swamp; les côtes, où l'on remarque les caps Fear, Lookout et Hatteras, sont bordées d'écueils, de bancs de sable, et baignées par une mer dangereuse, sans cesse agitée sous l'influence du Gulf-Stream; les rivières, comme le Cape-Fear, le Pamlico, le Roanoke, etc., sont peu navigables. Le climat est doux, l'air salubre, excepté le long de la mer; les montagnes renferment du cuivre, du plomb, du cobalt, mais surtout de la houille et du fer; les forêts sont assez vastes; dans les plaines, on cultive le froment, le maïs, le chanvre, le tabac, et, vers le S., le riz, l'indigo, le coton. Il y a quelque industrie, mais le commerce des bois et résine est seul très-actif. Les habitants sont intelligents et hospitaliers, mais indolents, ignorants, peu religieux, aimant trop le plaisir, à l'exception des colons de l'O., Irlandais et Ecossais, qui sont laborieux et de mœurs sévères. La superficie est de 131,318 kil. car.; la population, en 1870, est de 1,071,404 habitants, dont 678,512 blancs, 391,651 noirs et 1,241 Indiens; la capit. est *Raleigh*; les villes princ.: Newbern, Wilmington, Beaufort, Plymouth Fayetteville, Chapel-Hill, etc. — Découverte par l'espagnol Ponce de Léon en 1512, nommée Caroline par les protestants français, qui tentèrent de s'y établir, 1562-1563, elle fut colonisée sous Charles II; sa constitution fut rédigée par Locke; elle reçut de nombreux émigrants, français protestants, moraves, presbytériens écossais et irlandais; au XVIIIe s., eut à lutter contre les Indiens et les gouverneurs royaux, se déclara pour l'indépendance et prit une part active à la guerre.

Caroline du Sud, l'un des Etats-Unis de l'Amérique septentrionale, est bornée: au N., par la Caroline du Nord.; du N. O. au S. E. par la Savannah, qui la sépare de la Géorgie; à l'E., par l'Océan. Le pays ressemble beaucoup à la Caroline du Nord; les monts Alleghanys sont encore assez élevés au N. O.; la côte sablonneuse et marécageuse, appelée Pine-Barrens, renferme de grands marais, comme le Dismal-Swamp; mais le centre est composé de vallées fertiles, bien arrosées par le Black-River, la Santee, la Savannah, la Pedee, qui débordent souvent; elles produisent du blé, du tabac, du chanvre, et vers le S., du coton, du riz, de l'indigo. Il y a beaucoup de forêts de pins, qui fournissent des bois de construction, de la térébenthine, de la résine, du goudron, etc.; les mines paraissent nombreuses, mais sont peu exploitées. La chaleur est grande sur les côtes; les orages sont fréquents et dangereux. La population est active, intelligente, hospitalière et principalement agricole. La superficie est de 78,000 kil. car.; la population est, en 1870, de 705,708 hab., dont 289,454 blancs et 415,584 noirs; la cap. est *Columbia;* les v. princ. sont: Charleston, Beaufort, Camden, Georgetown, etc. L'histoire est celle de la Caroline du Nord; elle a reçu beaucoup de protestants français, après la révocation de l'édit de Nantes, et beaucoup d'émigrants

des divers pays d'Europe au xvIIIe s. Les deux Carolines s'étaient séparées de l'Union, la Caroline du Nord dès 1860, l'autre en 1861.

Caroline (Loi), code de lois, en 222 art., proposés par Charles-Quint en 1532, et acceptés par la diète de Ratisbonne. Elle renfermait de sages dispositions, surtout pour faire disparaître l'arbitraire de la procédure; malheureusement elle ne fut pas adoptée dans toutes les parties de l'Empire; plusieurs conservèrent leurs lois, par attachement au vieux droit germanique; d'autres se donnèrent des lois particulières, et les Empereurs ne furent jamais assez forts pour l'imposer à tout le corps germanique.

Caroline de Brunswick (Amélie-Elisabeth), femme de George IV, née en 1768, morte en 1821, seconde fille du duc de Brunswick et de la princesse Auguste d'Angleterre, sœur de George III. Elle épousa, en 1795, le prince de Galles, son cousin, qui, après la naissance de sa fille, Charlotte-Caroline, se sépara de sa femme. George III et le peuple se déclarèrent pour la princesse, qui vécut retirée au château de Blakheath; en 1808, des bruits injurieux se répandirent sur son compte; une commission ministérielle, puis le roi et les princes proclamèrent son innocence. En 1813, elle obtint du régent la permission de quitter l'Angleterre, parcourut le continent, s'établit en Italie; mais les accusations scandaleuses se reproduisirent sur ses relations avec l'Italien Bergami. En 1820, George IV lui fit vainement offrir une pension de 50,000 liv. sterl., si elle renonçait à son titre de reine; elle revint en Angleterre; le ministre, lord Liverpool, porta alors contre elle une accusation d'adultère; mais telle était la faveur populaire, que le gouvernement n'osa donner suite au jugement des lords. Le procès avait eu un retentissement immense; l'opinion était pour la reine; néanmoins, le jour du couronnement, elle fut repoussée de Westminster; elle protesta, mais mourut quelques semaines après, le 7 août 1821. Sa mort excita des soupçons et donna lieu à des troubles sérieux. Sa fille, *Charlotte-Augusta*, appelée aussi la princesse Caroline, née en 1796, épousa, en 1815, Léopold de Saxe-Cobourg et mourut à Claremont, le 6 novembre 1816.

Caroline Bonaparte. V. Murat et Napoléon.

Caroline (Marie), reine de Naples, fille de Marie-Thérèse, sœur de Marie-Antoinette, 1752-1814, épousa, en 1768, Ferdinand IV, roi des Deux-Siciles. Ambitieuse, emportée, elle voulut dominer, fit disgracier le vieux ministre Tanucci, et donna le pouvoir au favori Acton. Tous deux excitèrent la haine publique, firent déclarer la guerre à la France en 1798, et furent forcés de fuir en Sicile. Quand la cour rentra à Naples en 1799, la reine, animée par lady Hamilton, fit cruellement persécuter tous les libéraux, tous les partisans de la république Parthénopéenne. En 1805, Caroline entraîna son mari dans la coalition contre la France; ils furent une seconde fois expulsés du continent et forcés de subir le protectorat anglais. En 1811, à la suite de violentes discussions avec lord Bentinck, elle se rendit à Vienne et mourut à Schœnbrünn.

Caroline-Mathilde, reine de Danemark, née en 1751, morte en 1775, fille de Frédéric-Louis, prince de Galles, épousa Christian VII, fut traitée avec froideur par la grand'mère et par la belle-mère du roi, qui la négligea, malgré ses deux enfants; donna sa confiance à l'ambitieux favori Struensée, fut enveloppée dans la ruine du ministre et renvoyée de la cour. Elle mourut à Celle, dans le Lunebourg. V. Christian VII et Struensée.

Carolines ou Nouvelles-Philippines, îles de la Polynésie, situées au S. des Mariannes et à l'E. des îles Pelew. Les Espagnols les ont ainsi nommées de leur roi Charles II. Elles sont au nombre de plus de 500, petites, formant une longue chaîne qui se divise en plusieurs groupes. Le climat est doux, le sol fertile; les habitants ressemblent à ceux des Philippines; ils sont de couleur de cuivre foncé. Chaque île a son chef particulier; tous obéissent au roi qui réside à Lamurec; les Carolins sont habiles navigateurs, de mœurs douces et honnêtes; leurs croyances religieuses sont simples et assez élevées. Les principales îles sont Eap ou Yap, Oualan ou Strong, les groupes d'Hogoleu, de Siniavine, Duperrey, Lougounor ou Mortlok, Monteverde ou Nougonor, Lamoursek, Ouleaï, etc. La population est d'environ 25,000 hab. de race malaise ou papoue. Elles ont été découvertes dès le milieu du xvie s.; mais les Espagnols se sont contentés d'y envoyer quelques missionnaires.

Carolins (*Livres*); on nomme ainsi 4 livres dirigés contre le culte des images et le 2e concile de Nicée; ils ne sont pas de Charlemagne, mais ont été rédigés, sous son inspiration, par Alcuin ou par Angilram.

Caromb, bourg de l'arrond. de Carpentras (Vaucluse). Commerce de vins, huile d'olive, grains, soie; 2,519 hab.

Caron (Augustin-Joseph), né en 1774, lieutenant-colonel sous l'Empire, fut, en 1815, mis en demi-solde, se trouva impliqué dans la conspiration d'août 1820, fut acquitté après la plaidoirie de Barthe, et se retira à Colmar. Il voulut délivrer les prévenus de la conspiration de Béfort, fut indignement trahi par quatre sous-officiers qui feignirent d'entrer dans le complot; arrêté, il fut traduit, malgré ses protestations, devant un conseil de guerre, condamné comme coupable d'embauchage pour les rebelles et fusillé à Strasbourg, septembre 1822.

Caron (Pierre), imprimeur français, paraît avoir édité, en 1474, le premier ouvrage imprimé en français, l'*Aiguillon de l'Amour divin*, traduit de saint Bonaventure par J. Gerson. Il demeurait rue Quincampoix. Il imprima également, en 1489, *les Faits et Dicts de maistre Alain Chartier*, en caractères gothiques.

Carondelet, famille de Bourgogne ou de Flandre, qui a fourni plusieurs hommes distingués: *Jean de* Carondelet, président du parlement de Dôle, en 1478, chancelier de Maximilien, destitué en 1496 par l'archiduc Philippe, mort en 1501. — *Jean de* Carondelet, 1469-1544, président du conseil de Bruxelles et du conseil privé des Pays-Bas, archevêque de Palerme et primat de Sicile. — *François de* Carondelet, diplomate, chargé de missions importantes en Angleterre et en France par l'infante Isabelle, gouvernante des Pays-Bas, mort en 1635, etc.

Caroni, affl. de droite de l'Orénoque, vient de la sierra de Paracaima, coule du S. au N. avec une extrême rapidité, à travers un pays sauvage, reçoit le Carnal, l'Acaman à droite, le Paragua à gauche, et a un cours de 650 kil.

Carora, v. du Venezuela, à 95 kil. E. du lac de Maracaïbo, bien bâtie, assez florissante; on récolte aux environs du baume et des résines aromatiques; 6,000 hab.

Caroselli (Angiolo), peintre, né à Rome, 1585-1653, eut surtout un talent extraordinaire pour contrefaire les différents maîtres; les plus habiles, même Le Poussin, pouvaient se tromper devant ses imitations de Raphaël, du Titien, de Caravage.

Carotto (Giovanni-Francesco), peintre, né à Vérone, 1470-1536, excella dans la miniature et le portrait.

Carotto, v. à 8 kil. S. O. de Castellamare (Italie); école de navigation fondée par Ferdinand IV; récolte de soie aux environs; 4,000 hab.

Carouge, v. du canton et à 2 kil. S. de Genève (Suisse), sur l'Arve; fabrique d'horlogerie; commerce important; 5,000 hab. — Victor-Amédée II, roi de Sardaigne, fit, en 1780, d'un village une ville qui devait être rivale de Genève, en lui accordant des priviléges et en y attirant les mécontents de la république voisine. Elle fut donnée à la Suisse en 1815; mais il y a eu, jusqu'en 1837, une intendance de *Carouge*, dont le ch.-l. était Saint-Julien, appartenant au roi de Sardaigne.

Carpaccio (Vittore), peintre vénitien, 1450-1522, égala au moins les Bellini; les quatre tableaux de la galerie de Milan, et les neuf du musée de Venise le placent au premier rang parmi les peintres de son temps. Le Louvre possède de lui une *Prédication de saint Etienne à Jérusalem*.

Carpathes. V. Karpathes.

Carpathos (Auj. *Scarpanto*), l'une des Sporades, au S. O. de Rhodes, donnait son nom à la mer voisine, *Carpathium mare*. Misyros et Posidium étaient les principales de ses 4 villes, colonisées par des Argiens.

Carpentarie, grand golfe situé au N. de l'Australie, large de 440 kil. du cap Arnheim à l'O., au cap York à l'E., et profond de 520. A l'O., la côte est sablonneuse et bordée de beaucoup d'îles; à l'E., la terre est plus fertile. Il reçoit un assez grand nombre de rivières, trop souvent desséchées. — On donne aussi le nom de *Carpentarie* (de Carpenter, gouverneur hollandais) à la contrée que baigne le golfe. Découvert en 1616 par les Hollandais, le golfe a été exploré par Tasman, 1644, par Cook, 1770, par Flinders, 1802.

Carpentier (Pierre), paléographe français, né à Charleville, 1697-1767, de la congrégation des bénédictins de Saint-Maur, travailla à une nouvelle édition du *Glossaire latin* de Du Cange, Paris, 1733-36, 6 vol.

in-fol., ou Bâle, 1762. Il a publié un *Supplément* à ce grand ouvrage, 1766, 4 vol. in-fol.; le 4e vol contient un vaste *Glossaire français*, de 673 colonnes, avec 13 tables d'auteurs, de manuscrits dépouillés, consultés, soit livres, soit cartulaires, en latin, grec, français, italien, anglais, etc. On lui doit encore plusieurs ouvrages d'érudition et surtout un *Alphabetum tironianum*, d'après plusieurs chartes de Louis le Débonnaire, 1747, in-fol., qui a été aussi inséré dans le *Recueil des Historiens de France*, t. VI.

Carpentier (Antoine-Michel), architecte, né à Rouen, 1709-1772, membre de l'Académie, 1755, a élevé plusieurs châteaux, les bâtiments de l'Arsenal à Paris, et a travaillé au palais Bourbon.

Carpentier (Jean Le), historien flamand, mort en 1670, a laissé une importante *Histoire de Cambrai et du Cambrésis*, 2 vol. in-4°, 1664.

Carpentoracte, nom ancien de Carpentras.

Carpentras (*Carpentoracte*), ch.-l. d'arrond. (Vaucluse), près de la rive gauche de l'Auzon, par 44° 3′ 16″ lat. N., et 2° 42′ 40″ long. E., à 24 kil. N. E. d'Avignon. Ville ancienne, dans un pays pittoresque, au pied du mont Ventoux, elle a encore son enceinte de vieilles murailles; on y remarque la cathédrale gothique avec un clocher du IXe s., l'ancien palais épiscopal, avec les restes d'un arc de triomphe, l'aqueduc de 10 kil., construit par Clément V, etc. Soies, safran, eau-de-vie, savons, garance, etc.; 10,524 hab. — Carpentoracte était une ville des *Cavares;* Tiberius Néron, sous César, y fonda une colonie appelée *Forum Neronis*, qui devint une ville florissante de la Viennoise. Elle fut souvent dévastée par les Barbares, et fut la capitale du Comtat Venaissin; elle eut un évêché jusqu'en 1801.

Carpetani ou **Carpesi**, peuple de l'ancienne Espagne, au N. des Oretani, sur les deux rives du Tage, avaient pour villes Toletum et Complutum. Ils firent partie de la Tarraconaise et du *Conventus Carthaginiensis* ou de Carthagène.

Carpi, v. d'Italie, à 15 kil. N. de Modène. Elle est entourée de murailles. Évêché; belle cathédrale bâtie sur les dessins de Bramante. Commerce très-actif; chapeaux de paille; soie; 6,000 hab.

Carpi, village de la Vénétie, sur la rive droite de l'Adige, à 10 kil. S. E. de Legnago. Les Français, sous Catinat, y furent repoussés par le prince Eugène, en 1701.

Carpi (Hugo de), peintre et graveur sur bois, né à Rome, 1486-1530, a publié avec talent plusieurs des belles compositions de Raphaël.

Carpi (Jérôme de), peintre et architecte, né à Ferrare, 1501-1569, imita les grands maîtres, le Corrége, le Titien, Raphaël, etc., exécuta de nombreux travaux pour le duc de Ferrare, Hercule II, et pour Jules III. Ses compositions, à Rovigo, à Ferrare, au musée de Dresde, sont enrichies de bas-reliefs peints avec le plus grand soin.

Carpin (Jean du Plan-), de l'ordre des franciscains, né en Italie vers 1220, fut envoyé par Innocent IV, en 1246, vers les Mongols, qui bouleversaient l'Asie et menaçaient l'Europe. Il alla jusqu'à leur capitale, Karokorum ou Karakherin, et put revenir par la Russie et par Kiev. Il alla ensuite prêcher l'Evangile en Hongrie, en Bohême, dans les pays scandinaves. Son *Voyage*, curieux à plus d'un titre, traduit en anglais par Hackluyt et Purchas, a été inséré dans le Recueil de Bergeron, puis publié plus complétement par M. d'Avezac, Paris, 1838, in-4°.

Carpino, bourg de la Capitanate (Italie), à 35 kil. N. E. de San-Severo; 6,000 hab.

Carpioni (Giulio), peintre et graveur, né à Venise, mort en 1611, a déployé beaucoup de grâce dans une foule de petits tableaux, et a gravé au burin et à l'eau-forte un grand nombre de planches.

Carpocrate, hérétique du IIe s., né à Alexandrie, d'une famille juive convertie, l'un des chefs des gnostiques, a été accusé par les chrétiens, par saint Irénée, Clément d'Alexandrie, Eusèbe, saint Épiphane de Salamine, etc., d'avoir nié la divinité de Jésus-Christ et d'avoir soutenu des opinions contraires à la famille et à la société.

Carpzow, famille allemande qui a produit beaucoup de jurisconsultes, de théologiens, de philologues, au XVIIe et au XVIIIe s.

Carquefou, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 10 kil. N. E. de Nantes (Loire-Inférieure); 2,799 hab.

Carr (Robert). V. Somerset.

Carra (Jean-Louis), né à Pont-de-Veyle, 1743-1793, vaguement accusé d'un vol qu'il n'avait pas commis, s'enfuit en Allemagne, puis en Moldavie, où il servit l'hospodar. Rentré en France, il obtint un emploi à la Bibliothèque du roi. Partisan de la révolution, il publia avec Mercier les *Annales patriotiques*, puis le *Journal de l'Empire et du Citoyen*. L'un des principaux orateurs des Jacobins, il fut l'un des chefs de l'insurrection du 10 août, devint membre de la Convention, vota la mort de Louis XVI, puis se rallia aux Girondins. Condamné à mort le 31 octobre 1793, il fut exécuté le lendemain. Parmi ses nombreux ouvrages on peut citer : *Essai de politique*, dans lequel on propose un partage de la Turquie européenne, 1777; *Histoire de la Moldavie et de la Valachie*, 1778, in-12; *Histoire de l'ancienne Grèce*, traduction de l'anglais Gillies, 6 vol. in-8°, 1787-88; *Monsieur de Calonne tout entier*, 1788, in-8°; *Mémoires historiques et authentiques sur la Bastille*, 1790, 3 vol. in-8°.

Carra Saint-Cyr (Jean-François, comte), général français, 1756-1834, fit comme officier la guerre d'Amérique, devint général de brigade en 1794, général de division en 1801, et montra ses talents militaires pendant toute la période de l'Empire. Il fut gouverneur de la Guyane de 1817 à 1819.

Carrache ou **Carracci** (Augustin), peintre et graveur italien, né à Bologne, 1557-1601 ou 1605; d'un caractère inconstant et difficile, il abandonna la peinture pour la gravure, et quand il fut célèbre graveur, il revint à la peinture, rivalisa avec son frère Annibal, l'aida dans ses travaux et dans son école, se brouilla avec lui et en mourut de chagrin. Parmi ses tableaux, on cite une *Assomption de la Vierge* à Bologne; les *Fables de Céphale* et *de Galatée* dans la galerie Farnèse; la *Communion de saint Jérôme* que possède le Louvre.

Carrache (Annibal), frère du précédent, né à Bologne, 1560-1609, fut le plus célèbre des trois chefs de l'académie de Bologne; paresseux et ignorant dans sa jeunesse, il apprit le dessin par les leçons de son cousin Louis, et bientôt montra les plus remarquables dispositions. Admirateur du Corrége, il se lia à Venise avec le Tintoret et le Titien, et devint si habile qu'il eut pour élève son ancien maître Louis. Malgré les critiques des autres peintres de Bologne, il obtint la réputation qu'il méritait, consacra huit années à peindre l'admirable galerie Farnèse; mais, blessé de la récompense mesquine qu'il avait reçue (500 écus d'or et un traitement de 10 écus par mois), il tomba dans une noire mélancolie et mourut jeune à Rome. Son œuvre est néanmoins considérable; parmi ses tableaux les plus renommés on cite : une *Nativité*, un *Christ mort sur les genoux de la Vierge*, une *Résurrection*, un *Martyre de saint Etienne*, plusieurs paysages, à Paris; le *Christ en Jardinier*, à Saint-Pétersbourg; le *Christ et la Samaritaine*, le *Christ mort sur les genoux de la Vierge*, à Vienne; une *Assomption*, à Dresde; le *Massacre des Innocents*, à Munich; une *Bacchante* et un *Satyre*, à Florence; une *Piété*, à Naples.

Carrache (Louis), peintre italien, cousin des précédents, né à Bologne, 1555-1619, ne se laissa pas décourager par ses premiers maîtres, ni par le Tintoret, persévéra, étudia les meilleurs tableaux à Venise, à Florence, à Parme, surtout ceux du Corrége; et, de retour à Bologne, eut bientôt assez de réputation pour ouvrir une académie de peinture; il s'associa ses deux cousins, Annibal et Augustin, mais resta l'âme de cette école célèbre. Doux, obligeant, spirituel, il fut aimé par ses nombreux élèves. Ses tableaux les plus estimés sont : *Saint François au milieu de ses moines*, la *Transfiguration*, la *Naissance de saint Jean-Baptiste*, la *Vocation de saint Matthieu*, la *Translation du corps de la Vierge.*

Carræ ou **Charræ** (Harran), v. de l'ancienne Mésopotamie, au S. O. d'Edesse, avait été la résidence d'Abraham et de sa famille, avant son départ pour la terre de Chanaan. Près de cette ville, Crassus fut vaincu et tué par les Parthes, 53 av. J. C.

Carrare (*Cararia*), v. d'Italie à 5 kil. N. O. de Massa, à 90 kil. N. O. de Florence, sur l'Avenza. On y voit la Collégiale, église du XIIIe s., des églises, un théâtre en marbre blanc, l'ancien palais ducal; elle a une académie des beaux-arts. Elle est célèbre par les beaux marbres qu'on exploite depuis 2,000 ans dans les montagnes des environs, surtout au monte Sacro. Elle a produit beaucoup de sculpteurs, Danese Cattaneo, Ghirlandajo, les Tecca; 6,000 hab. V. Massa.

Carrare, nom d'une illustre maison de Padoue, qui fut puissante au XIVe s. et au XVe.

Jacques Ier se fit déclarer seigneur de Padoue en 1318, mais il eut à lutter contre de nombreux ennemis.

Marsilio, son neveu, 1324-1338, fut forcé de se mettre sous la protection de Cane della Scala, seigneur de Vérone, mais, avec le secours de Venise et de Florence, recouvra son indépendance.

Ubertino, son neveu, 1338-1345, se rendit odieux par ses violences et ses débauches.

Marsilietto Pappafava, 1345-1348, son parent, fut assassiné par Jacques Carrare.

Jacques II, 1348-1351, neveu de Jacques Ier, gouverna avec assez de sagesse, mais fut, lui aussi, assassiné par un de ses parents.

Giacomino, son frère, 1351-1356, régna avec son neveu François, qui le fit enfermer dans une forteresse où il mourut en 1372.

François Ier, fils de Jacques II, 1351-1393, s'allia aux Vénitiens contre les Visconti, puis soutint contre Venise son ami, Louis, roi de Hongrie, qui lui donna Feltre et Bellune. Les Vénitiens se vengèrent et lui imposèrent une paix onéreuse, en 1373. Dans la guerre de Chiozza, allié des Génois et du roi de Hongrie, il acquit Trévise, Ceneda, et reprit Feltre et Bellune, 1384. Mais, plus tard, battu par Jean-Galéas Visconti, il fut forcé de livrer Padoue et Trévise ; lui même fut perfidement arrêté en 1388, et mourut au château de Como.

François II, son fils, chercha partout des ennemis au duc de Milan, et, avec le secours de Florence et de Venise, put rentrer dans Padoue, 1390 ; il s'empara même de Vérone sur les della Scala ; mais les Vénitiens et Gonzague de Mantoue s'unirent contre lui. Après une héroïque résistance, il fut pris, conduit à Venise et étranglé avec deux de ses fils, en 1406. Un autre de ses enfants voulut reprendre Padoue, échoua et périt sur l'échafaud, en 1435.

Carratraca, bourg à 46 kil. de Malaga (Espagne), qui possède des eaux minérales froides, très-célèbres en Espagne.

Carré (Guillaume-Louis-Julien), jurisconsulte français, né à Rennes, 1777-1832, fut d abord avocat distingué et s'honora par la défense du général Travot et d'autres victimes de la réaction de 1815. Professeur, puis doyen à la Faculté de droit de Rennes, il a laissé des ouvrages remarquables par l'érudition et la sagacité : *Introduction générale à l'étude du droit*, 1808 ; *Lois de la procédure civile*, 1824, 3 vol. in-4° ; *Lois de l'organisation et de la compétence des juridictions civiles*, Rennes, 1825-26, 2 vol. in-4°, dont M. Foucher a donné une nouvelle édition en 8 vol. in-8° ; *Traité des domaines congéables*, 1822, 1 vol. ; *Gouvernement des paroisses*, 1822, 1 vol. in-8° ; *Commentaires sur la juridiction des justices de paix*, 1829, 4 vol. in-8°, que M. Foucher a refondues en 1838. Il a, de plus, laissé 14 vol. in-4° de consultations, et des notes étendues pour la continuation de l'ouvrage de son ami Toullier sur le droit civil.

Carré de Montgeron. V. Montgeron.

Carreaux ou **carrelets,** flèches garnies d'un fer à base carrée, lancées par les arbalètes ou les machines ; dans l'ordonnance de 1448, qui organise les francs-archers, chaque soldat doit avoir une trousse de 17 carrelets ou flèches.

Carrel (Nicolas-Armand), publiciste français, né à Rouen, 1800-1836, sortit de l'école de Saint-Cyr sous-lieutenant, manifesta de bonne heure un caractère indépendant et des opinions libérales, prit part à la conspiration de Béfort en 1821, sans être reconnu ; puis quitta la France pour aller défendre en Espagne la cause de la Révolution. Pris sous le fort de Figuières, condamné à mort par le conseil de guerre de Perpignan, il fut acquitté par celui de Toulouse. Pendant quelque temps secrétaire d'Augustin Thierry, il écrivit quelques ouvrages, *Histoires d'Ecosse, de la Grèce moderne* rédigea la *Revue américaine ;* et, en collaborant à plusieurs journaux, composa son *Histoire de la contre-révolution en Angleterre*. Mais son œuvre principale, ce fut le *National*, journal fondé en 1830, pour hâter la chute de la Restauration. Il fut l'un des principaux promoteurs de la révolution de Juillet, refusa la préfecture du Cantal et dirigea dès lors le *National* dans un sens de plus en plus démocratique ou plutôt républicain. Malgré sa polémique passionnée, ses ennemis politiques eux-mêmes rendirent justice à sa droiture, à son courage et parfois même à l'élévation de ses idées. Il fut tué dans une rencontre avec M Emile de Girardin, le 24 juillet 1836 ; la presse républicaine perdit en lui son plus noble représentant. Ses *Œuvres* ont été publiées par M. Romey, avec une notice de M. Littré, Paris, 1854.

Carrey (Harry) a publié en 1740, à Londres, des chansons et ballades qui eurent beaucoup de succès ; il est l'auteur de l'air national anglais : *God save the king ;* il vécut pauvre et se tua en 1744.

Carrey (Jacques), peintre, né à Troyes, 1646-1726, accompagna Nointel, comme dessinateur, en Orient, et travailla, sous Lebrun, aux peintures de Versailles.

Carrhes. V. Carrae.

Carrick, v. du comté de Tipperary (Irlande), sur la Suir, à 25 kil. N. O. de Waterford ; autrefois fortifiée, elle renferme les ruines du château des comtes de Carrick et fait un grand commerce de produits agricoles ; 10,000 hab.

Carrick, ch.-l. du comté de Leitrim (Irlande), sur le Shannon, au N. O. de Dublin ; commerce de grains et de beurre ; 2.000 hab.

Carrick-Fergus, port du comté d'Antrim, sur la baie du même nom (Irlande), à 150 kil. N. de Dublin, près de Belfast. Exportation de grains, bétail et poissons ; bains de mer, huîtres renommées. Les Français la surprirent en 1760 ; 9,500 hab.

Carrick, nom d'un territoire au S. du comté d'Ayr (Ecosse). Mines de fer et de houille ; carrières de bois fossile ; Maybole et Girvan sont les bourgs principaux.

Carrier (Jean-Baptiste), né près d'Aurillac, 1756-1794, procureur en 1789, membre de la Convention, vota la mort de Louis XVI, s'associa à tous les actes de la Montagne, à la journée du 31 mai, mais est surtout devenu tristement célèbre par son rôle à Nantes, où il fut envoyé le 8 octobre 1793. Entouré d'hommes cruels, il frappa impitoyablement les Vendéens, les suspects, les modérés ; la guillotine lui sembla un moyen trop lent ; les malheureux, entassés dans les prisons, en étaient tirés et jetés à la Loire, ou bien fusillés dans les carrières de Gigant. Ces *noyades*, qu'une population terrifiée n'osait empêcher, furent longtemps ignorées de la Convention ; des dénonciations arrivèrent enfin et le Comité de salut public allait rappeler Carrier, lorsque le 9 thermidor vint lui donner quelques jours de répit. Enfin décrété d'accusation le 23 novembre 1794, traduit devant le tribunal révolutionnaire le 25 novembre, il fut exécuté le 16 décembre.

Carrières (Louis de), né en Anjou, professeur d'un collége des Pères de l'Oratoire, 1662-1717, a publié un *Commentaire littéral inséré dans la traduction française de la Bible*, 24 vol. in-12 (1701-1716) ; il a été souvent réimprimé.

Carrion-de-Calatrava, v. de la prov. et à 12 kil. N. E. de Ciudad-Real (Espagne), près du Guadiana ; 3,500 hab.

Carrion de los Condes, v. de la prov. et à 30 kil. N. O. de Palencia (Espagne), sur le *Carrion*, affl. de la Pisuerga, célèbre par la mort de Bermude III de Léon, vaincu par Ferdinand Ier de Castille, en 1037 ; 3,000 hab.

Carrion-Nisas (Marie-Henri-François-Elisabeth, marquis de), né à Montpellier, 1767-1841, était officier de cavalerie au moment de la Révolution. Malgré ses opinions libérales, il fut incarcéré en 1793 ; plus tard, protégé par Cambacérès, dont il avait épousé une parente, il entra au Tribunat, soutint le gouvernement, contribua à l'établissement de l'Empire, mais compromit sa fortune politique en improuvant le décret qui réglait l'hérédité du trône. En même temps, ses deux tragédies, *Montmorency* et *Pierre le Grand*, tombaient sous les sifflets. Il rentra dans la carrière militaire, fut chargé de plusieurs missions, surtout en Espagne, se distingua jusqu'en 1814 dans la campagne de France, fut secrétaire-général au ministère de la guerre en 1815, se déclara pour l'Empereur revenu de l'île d'Elbe et mérita le grade de général en repoussant 15,000 Autrichiens du pont de Saint-Cloud. Il fut écarté par la seconde Restauration. On a de lui, outre ses deux tragédies, *Récit de la campagne d'Allemagne en 1813*, et un *Essai sur l'histoire générale de l'art militaire*, Paris, 1823, 2 vol. in-8°, etc.

Carron (Guy-Toussaint-Julien), prêtre, moraliste français, né à Rennes, 1760-1821, se voua de bonne heure aux œuvres de charité, et, pour combattre la mendicité, établit à Rennes des filatures de coton, des tissages de toiles, qui occupaient plus de 2,000 personnes. Déporté à Jersey en 1792, puis établi à Londres, il continua avec un zèle aussi intelligent qu'infatigable sa glorieuse mission, multiplia les établissements charitables de toute nature, et, en 1814, rentrant en

25

France, obtint de Louis XVIII la fondation de l'*Institut royal de Marie-Thérèse* pour les enfants dont les parents avaient succombé dans l'exil. Il trouva encore le temps de composer un grand nombre d'ouvrages pour l'instruction ou l'édification des fidèles.

Carron, village du comté de Stirling (Ecosse), à 3 kil. N. E. de Falkirk, sur le Carron, à 5 kil. de son embouchure, célèbre par ses grandes usines de fer, depuis longtemps très-actives. C'est là que furent fabriquées, en 1774, les premières pièces de canon, courtes, légères, simples, qu'on a appelées *caronades* ou *carronades*.

Carrouge, l'un des plus beaux ports de Terre-Neuve, est le principal établissement français pour les pêcheries.

Carrouges, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 30 k. N. O. d'Alençon (Orne). Mines de fer, forges; commerce de grains et de bestiaux; 940 hab.

Carrouges (Jean de), gentilhomme attaché à la maison du duc d'Alençon, crut que pendant un voyage qu'il faisait à la Terre-Sainte, son ami Jacques le Gris avait outragé sa femme, l'accusa au Parlement de Paris et dut le combattre en duel, en présence de Charles VI et de sa cour, sur la place Sainte-Catherine. Le Gris vaincu, malgré ses protestations d'innocence, fut pendu, en 1387; on reconnut trop tard qu'il n'était pas coupable.

Carrousel, espèce de jeu militaire, exécuté par des seigneurs richement vêtus, composé d'exercices à cheval, de courses, de jeux de lances, de bagues, de dards, etc., qu'exécutaient des compagnies ou quadrilles. On voit de brillants carrousels sous Henri IV; on a conservé le souvenir de celui qui fut donné sur la place Royale en 1612; de celui que Louis XIV célébra en 1662, sur la place, qui en a gardé le nom de *place du Carrousel;* enfin du carrousel de Versailles, 1664, en l'honneur de mademoiselle de La Vallière. Ces jeux cessèrent d'être en vogue au XVIII[e] s.; on les a néanmoins conservés dans les hautes écoles de cavalerie, comme à Saumur et à Saint-Cyr.

Cars (Laurent), graveur distingué, né à Paris, 1699-1771, fut de l'Académie des beaux-arts, a surtout reproduit l'œuvre de Lemoine et a formé de bons élèves.

Cars. V. Kars.

Carstens (Asmus-Jacob), peintre danois, né près de Slesvig, 1754-1798, fils d'un meunier, acquit de la réputation, grâce à ses efforts persévérants, et mourut à Rome. Ses principales compositions sont: la *Chute des Anges*, la *Visite des Argonautes au centaure Chiron*, *Œdipe roi*.

Cartago, v. de la Nouvelle-Grenade, sur le rio Labeixa, dans la belle vallée de la Cauca, à 190 kil O. de Santa-Fé, fait un commerce considérable de fruits, café, cacao, tabac; 6,000 hab.

Cartago, v. de l'Etat de Costa-Rica (Amérique centrale), à 35 kil. S. E. de San-José; autrefois très-commerçante, elle a encore, dit-on, 15,000 hab., bien qu'elle ait été presque ruinée par un tremblement de terre en 1841.

Carte (Thomas), historien anglais, né près de Clifton (comté de Warwick), 1686-1754, entra dans les ordres en 1713, fut proscrit, comme partisan des Stuarts, mais put rentrer en Angleterre, 1732. Il a laissé une *Traduction anglaise du président de Thou*, 1733, 7 vol. in-fol.; l'*Histoire du duc d'Ormond*, 1735, 3 vol. in-fol.; une collection de *Lettres*, concernant les affaires d'Angleterre de 1641 à 1660, Londres, 1739, 2 vol. in-8°; les *Lettres de Southwell*, avec une *Histoire des Révolutions de Portugal*, 1740, in-8°; une *Histoire d'Angleterre*, non terminée, 1747-1755, 4 vol. in-fol.

Carteaux (Jean-François), général français, 1751-1813, fils d'un simple dragon, officier de la cavalerie de la garde nationale au 10 août, nommé général en 1793, dissipa les Marseillais, qui allaient au secours de Lyon, commença le siége de Toulon, et fut arrêté. Après le 9 thermidor, il commanda un des corps de l'armée de l'Ouest, fut encore destitué, défendit la Convention au 13 vendémiaire, devint l'un des administrateurs de la loterie, en 1801, et commandant de la principauté de Piombino, en 1805.

Carteïa, port de l'Espagne ancienne, dans le pays des Bastules, sur une baie voisine du mont Calpé, fut une colonie florissante de Phénicie. On l'appelait aussi *Calpé* et *Heraclea;* plusieurs auteurs anciens l'ont confondue avec *Tartessus*. Les uns disent qu'elle a été remplacée par Algésiras; d'autres, par Gibraltar.

Cartellier (Pierre), sculpteur, né à Paris de parents pauvres, 1757-1831, parvint à se distinguer, grâce à ses efforts persévérants, travailla à la décoration de Sainte-Geneviève, du Luxembourg, et par ses statues de la *Pudeur*, de *Bonaparte consul*, de *Napoléon empereur*, etc., arriva à la réputation. On connait surtout son bas-relief de *la Gloire distribuant ses couronnes*, au-dessus de la porte principale du Louvre; la *Capitulation d'Ulm*, à l'arc de triomphe du Carrousel; *Louis XIV*, aux Invalides; *Minerve faisant naître l'olivier*, à Versailles.

Cartenna (*Ténez*), v. de l'ancienne Mauritanie Césarienne, port assez florissant de la Méditerranée.

Carteret (Philip), navigateur anglais du XVIII[e] s., fit partie, comme capitaine, de l'expédition de Wallis, chargé, en 1766, par George III, d'explorer l'hémisphère austral. Il découvrit l'île Pitcairn, les îles Glocester, puis, après une relâche pénible aux îles Santa-Cruz, il reconnut les îles Gower et Carteret, le canal de Saint-George, la Nouvelle-Irlande, le Nouvel-Hanovre, les îles Portland, de l'Amirauté, et revint en Angleterre, 1769. Son *Voyage* intéressant a été plusieurs fois publié, notamment dans la collection de Hawkesworth, Londres, 1773; il a été traduit en français par Suard.

Carteret (John, vicomte), homme d'État anglais, membre de la Chambre des lords dès 1711, s'attacha à la maison de Hanovre, fut ambassadeur en Suède, 1719, vice-roi d'Irlande, ministre en 1721 et en 1742. Après la chute de Robert Walpole, il entraîna l'Angleterre dans la lutte contre la France. Il mourut en 1763.

Carteret, îles de l'archipel Salomon, dans l'Océanie, découvertes par Carteret en 1767.

Carteret, petit port du département de la Manche, à 32 kil. O. de Valognes, en face de Jersey. Exportation considérable de produits agricoles.

Cartésiens. V. Descartes.

Carthage, *Carthago*, Καρχηδών en grec, en punique *Karthada* ou *Karkabe* (ville nouvelle), grande ville de l'ancienne Afrique, à l'extrémité d'une presqu'île terminée par le cap de Carthage, au fond du golfe de Carthage, qui s'étendait du promontoire d'Apollon ou Beaupromontoire jusqu'au promontoire d'Hermès ou de Mercure (cap Bon). Elle formait, au temps de sa grandeur, une espèce de parallélogramme, dont deux côtés étaient baignés par la mer, et les deux autres protégés, surtout au S. O., par d'énormes murailles, à plusieurs étages, où on logeait les éléphants de guerre, les chevaux, la garnison. La citadelle *Byrsa*, avec sa triple enceinte, et le temple d'Esculape, s'élevaient au milieu de la vieille ville, sur une colline escarpée; au N. O. s'étendait le faubourg ou nouvelle ville de *Mégara*, également avec ses murailles et ses jardins arrosés de nombreux canaux; au S. E. étaient les deux ports, en communication directe avec la *Tænia* ou langue de terre, séparant le lac de Tunis de la mer; le port marchand conduisait au port militaire, avec l'île de *Cothon*, entourée de cales couvertes pour les vaisseaux et ayant au centre le palais de l'amiral. On ne connaît pas d'une manière précise l'étendue de Carthage, et sa population, qui a bien varié, a été évaluée de 250,000 à 700,000 hab. — De bonne heure les Phéniciens s'établirent dans cette belle position maritime, et les traditions attribuent la fondation de Byrsa, vers 880 av. J. C., à Didon, fuyant son frère Pygmalion, roi de Tyr. L'histoire de Carthage est pleine d'obscurité; pendant 4 siècles, elle lutte contre les populations africaines, les soumet, arrête l'ambition de Cyrène, sa rivale, et s'empare de l'empire de la Méditerranée. Dès 540, les Carthaginois s'établissent en Sicile, à Panorme, fondent Lilybée; mais, depuis 480 surtout, font les plus grands efforts pour conquérir cette île sur les Grecs et principalement sur ceux de Syracuse. Les guerres contre Rome ou guerres puniques commencent en 264 et se terminent en 146 par la destruction de Carthage. — Vers la 2[e] guerre punique, son territoire s'étendait depuis les autels des Philènes, au S. de la Grande-Syrte, jusqu'aux colonnes d'Hercule; elle avait conquis la Sardaigne, enlevé la Corse aux Phocéens, occupé les Baléares, une partie de la Sicile, Malte; fondé des comptoirs sur les côtes de l'Espagne, dont elle commençait la conquête, exploré (Périple d'Hannon) les côtes occidentales de l'Afrique jusque vers l'île de Cerné et celles de l'Europe jusqu'aux Cassitérides et même jusqu'à Thulé. Mais les possessions africaines, composant l'Etat de Carthage, étaient les plus importantes, et s'étendaient du fleuve Tusca à la Petite-Syrte, et du cap Bon au lac Triton, sur une longueur

de 380 kil., et sur une largeur moyenne de 180. Les populations indigènes, mêlées aux Carthaginois, y formèrent les *Liby-Phéniciens*, cultivant avec ardeur les plaines fertiles de la Byzacène, le beau territoire d'Emporia et la Zeugitane; les villes étaient nombreuses, mais la plupart sans murailles: Hippone-Zaryte, Utique, Vacca, Bulla, Sicca, Zama, Sufetula, Capsa, Thysdrus, Tunes, Adrumète, Ruspina, Leptis parva, Tacape; puis dans la région des Syrtes, Sabrata, Œa, Leptis magna et la tour Euphrantas avec la forteresse d'Automala; à l'O., sur les côtes de Numidie, Tabraca, Cullu, Jol, Siga, etc. Dans l'intérieur, les tribus nomades payant tribut composaient des caravanes qui apportaient à Carthage les produits de l'Afrique. — Le gouvernement, qui a mérité les louanges d'Aristote et de Polybe, est également mal connu; le peuple, sans doute, devait avoir une grande influence, surtout par l'opinion, mais elle ne paraît pas avoir été réglée par des institutions; le pouvoir appartint presque toujours à l'aristocratie. Le sénat était composé des plus riches citoyens, élus par des suffrages qui s'achetaient au poids de l'or; des pentarchies ou commissions de cinq membres, tirées du sénat, formaient autant de sections administratives; un conseil des juges, de 104 membres, pris dans le sénat, formait une sorte de pouvoir judiciaire dont le chef s'appelait préteur. Deux suffètes commandaient les armées et les flottes; ils étaient élus pour un an, rendaient compte au conseil des 104, et les autres généraux n'étaient que leurs lieutenants. — Carthage fut puissante par son commerce et sa marine; mais l'opulence de ses riches marchands excitait la jalousie et la haine des sujets; mais ses armées de mercenaires, recrutées dans tous les pays, étaient indisciplinées, égoïstes, redoutables à leurs généraux et souvent rebelles contre Carthage; mais la richesse, cause de luxe, et l'amour du gain corrompirent de bonne heure les mœurs de la république. Cependant il ne faut pas juger les Carthaginois par les Romains, leurs ennemis, qui les accusent de mauvaise foi et de cruauté; ils cultivaient les sciences et les arts, l'histoire, l'agriculture, la navigation; mais nous avons à peine quelques notions éparses et confuses de leur brillante civilisation. Leur religion, toutefois, était sombre et barbare, comme celle des peuples chananéens; ils sacrifiaient des victimes humaines, des enfants, à leurs divinités, Moloch, Melkarth, Baal, Thanath ou Astarté, Thamouz ou Adonis, Eschmoun, Heva, etc. — Carthage détruite, 146 av. J. C., son territoire fut réduit en province romaine sous le nom d'Afrique. Caius Gracchus y conduisit une colonie de 6,000 Romains; mais *Junonia* fut aussitôt abandonnée. Après une vaine tentative de César, en 44, Auguste éleva une ville nouvelle au S. de l'ancienne Carthage; elle devint bientôt très-florissante, et, au IVe s., rivalisait avec Alexandrie et Constantinople; ses écoles produisaient Apulée, Arnobe, Tertullien, saint Cyprien, saint Augustin; elle était le centre du christianisme en Afrique. Mais Genséric le Vandale la prit en 439, et sa prospérité déclina; reprise par Bélisaire en 533, elle tomba, en 698, au pouvoir de l'Arabe Hassan, qui la détruisit de fond en comble. Peu à peu ces ruines même ont presque disparu, et, de nos jours, il a fallu les efforts de MM. Falbe et Beulé pour retrouver quelques débris de la grande ville. Une chapelle, élevée en 1841, par les soins de Louis-Philippe, en mémoire de saint Louis, qui mourut sur cet emplacement en 1270, rappelle surtout le lieu où fut Carthage.

Carthagène (*Carthago nova*), v. de la prov. et à 45 kil. S. E. de Murcie (Espagne), sur une baie profonde de la Méditerranée, à 20 kil. O. du cap Palos, par 37° 35′ 50″ lat. N. et 3° 20′ 36″ long. O. Place forte et port militaire, l'un des meilleurs de la Méditerranée; arsenal maritime. Evêché; Université, école de navigation. Carthagène est une ville déchue, qui commence à se relever; 54,000 hab. — Fondée par Asdrubal, le beau-frère d'Annibal, vers 228 av. J. C., prise par P. Scipion, en 210, ville importante de la Tarraconaise; presque ruinée au moyen âge, elle s'est relevée sous Philippe II, mais sa prospérité a de nouveau décliné à la fin du XVIIIe s.

Carthagène (*Cartagena*), v. de la Nouvelle-Grenade, capit. de l'Etat de Bolivar, sur une île sablonneuse, à 100 kil. de l'embouchure de la Magdalena, par 10° 30′ lat. N. et 77° 45′ long. O., à 590 kil. N. de Santa-Fé de Bogota. Evêché. Son port est défendu par deux forteresses; la baie, large de 12 kil., une des meilleures de la côte, sert de station à la marine militaire de la république. La ville est bien bâtie, mais d'un aspect triste. Le commerce est toujours considérable; 20,000 hab. — La baie fut découverte en 1520, et la ville, fondée en 1533, devint bientôt très-florissante; Drake, en 1585, puis le français Pointis, en 1697, la rançonnèrent; mais l'amiral anglais Vernon ne put s'en emparer en 1741; elle a souffert beaucoup de la guerre de l'indépendance.

Carthago. V. CARTHAGE.

Carthago Nova. V. CARTHAGÈNE.

Carthago Vetus, ancienne ville de l'Espagne Tarraconaise; auj. *Canta-Vieja*.

Carthalon, nom de plusieurs généraux carthaginois; — l'un combattit avec succès les Romains en Sicile pendant la première guerre punique; — le second commandait la cavalerie d'Annibal en Italie, et fut tué lorsque les Romains reprirent Tarente, en 208 av. J. C.; — le troisième, chef du parti populaire contre Massinissa, fut mis à mort par ses concitoyens qui voulaient désarmer les Romains.

Cartier (JACQUES), navigateur français, né à Saint-Malo, 1494-1554, fut chargé par François Ier d'aller explorer les Terres Neuves de l'Amérique du Nord. Parti avec deux navires et 61 hommes d'équipage, en 1534, il reconnut Terre-Neuve, le détroit de Belle-Isle, le Labrador, découvrit les îles de la Madeleine, la côte occidentale du golfe Saint-Laurent, les baies des Chaleurs et de Gaspé. Dans un second voyage, 1535, il reprit la même route avec trois navires, comme pilote du roi, reconnut Anticosti et remonta le Saint-Laurent jusqu'au village de Hochelaga (auj. Montréal); il découvrit une partie du Canada, dont il prit possession au nom du roi de France; il fit un troisième voyage en 1541. Le récit de ses découvertes fut publié à Paris, dès 1545, in-8°; on trouve le journal de ses deux premiers voyages dans le t. III de la *Collection de Ramusio* et dans l'*Histoire de la Nouvelle-France* de Marc Lescarbot; le précis de son troisième voyage est dans le 3e vol de la *Collection de Hackluyt*.

Cartismandua, reine des Brigantes de Bretagne, de 40 à 50 ap. J. C., livra aux Romains le brave Caractacus, et fut forcée par son mari, Venusius, qu'elle trahissait, de se réfugier dans le camp des ennemis.

Cartouche (LOUIS-DOMINIQUE **Bourguignon**, dit), né à Paris, 1693-1721, fils d'un marchand de vin, chassé du collége Louis-le-Grand, et de la maison paternelle, devint le chef d'une bande de voleurs en Normandie, puis à Paris. Après avoir inspiré une terreur profonde par ses vols multipliés, il fut pris dans un cabaret de la Courtille. Son procès excita vivement la curiosité publique; il fut mis sur la scène le jour même de son supplice; et depuis, son nom, reproduit dans une foule d'histoires tristement populaires, est resté comme synonyme d'insigne voleur.

Cartulaires, recueils de chartes concernant un pays, une personne, mais surtout une église, une abbaye, une corporation religieuse. Ils contenaient un inventaire ou des copies de titres de propriété, d'immunités, de priviléges, etc. Ils offrent beaucoup d'intérêt pour la connaissance des institutions, des usages, des mœurs, et pour la topographie du moyen âge. La Bibliothèque nationale, les archives de l'Etat et les archives départementales en renferment un très-grand nombre; plusieurs étaient déjà imprimés avant 1789, d'autres se trouvent dans les *Documents inédits sur l'Histoire de France*, comme ceux des abbayes de Saint-Père de Chartres et de Saint-Bertin, recueillis par les soins de M. Guérard, etc.

Cartwright (EDMOND), mécanicien anglais, 1743-1824, montra d'abord du talent comme prédicateur et comme poëte; puis il fit plusieurs inventions en mécanique, particulièrement pour peigner et tisser la laine; il obtint du Parlement une gratification de 10,000 liv. sterl. — Son frère *John*, 1740-1825, l'un des chefs du radicalisme anglais, a écrit de nombreuses brochures populaires pour la réforme parlementaire, etc.

Carus (MARCUS AURELIUS), empereur romain, né à Narbonne ou à Milan, fut proconsul de Cilicie, préfet du prétoire sous Probus; et, à la mort de celui-ci, fut élu par les soldats, en 282. Il nomma Césars ses deux fils, Carin et Numérien, vainquit les Sarmates en Illyrie, puis marcha contre les Perses, leur enleva la Mésopotamie, Séleucie, Ctésiphon, lorsqu'il mourut, peut-être victime de l'ambition d'Arrius Aper, préfet du prétoire, 283.

Carus (FRÉDÉRIC-AUGUSTE), théologien protestant et philosophe allemand, né à Bautzen, 1770-1807. Professeur de philosophie à Leipzig, il s'occupa surtout de l'histoire de la philosophie et de la psychologie. Il a laissé:

Eléments de psychologie, 2 vol.; *Histoire de la psychologie*, 1 vol.; *Idées sur l'histoire de la philosophie*, 1 vol.; *Idées sur l'histoire de l'humanité*, 1 vol.; *Histoire de la psychologie des Hébreux*, le plus remarquable de tous ses ouvrages.

Carvajal (Jean de), évêque de Placentia, né en 1399, gouverneur de Rome, fut légat d'Eugène IV au concile de Bâle, cardinal en 1446, légat en Allemagne, en Bohême, en Hongrie, où il se distingua à la défense de Belgrade contre les Turcs; il mourut en 1469.

Carvajal (Bernardin de), son neveu, né vers 1456, évêque espagnol, cardinal en 1493, se déclara pour Louis XII contre Jules II au concile de Pise, fut excommunié par le pape, arrêté par ordre de Léon X, et forcé de demander pardon. Il devint évêque d'Ostie, et mourut en 1523.

Carvajal (Laurent Galindez de), jurisconsulte espagnol, 1472-1527, professeur de jurisprudence à Salamanque, conseiller de Ferdinand et d'Isabelle, aida Ximenès, régent de Castille.

Carvajal (François de), capitaine espagnol, 1464-1548, se distingua à Pavie et au siége de Rome, puis servit en Amérique sous Vaca de Castro. Mais s'étant déclaré pour Gonzalès Pizarre, il fut pris avec lui et pendu.

Carvajal (Jean de) servit aussi en Amérique, fit assassiner le gouverneur du Venezuela, et voulut usurper sa place. Charles-Quint envoya un nouveau gouverneur qui le fit pendre en 1546.

Carvajal (Louis-Firmin), comte de la Union, né en 1752 à Lima, commanda les Espagnols qui voulaient envahir le Roussillon, en 1794, échoua et mourut peu après.

Carvajal (Tomas-Jose-Gonzalez), homme d'Etat et littérateur, né à Séville, 1753-1834, fut chargé de fonctions financières de 1790 à 1807, servit la cause de l'indépendance, comme intendant, président de la junte des finances, secrétaire d'Etat; fut persécuté sous Ferdinand VII, et rentra aux affaires en 1820. Il devint membre du conseil supérieur de guerre en 1833, du conseil des Espagnes et des Indes en 1834, puis sénateur. Il est surtout célèbre comme poëte, et les Espagnols admirent: *los Salmos*, Valence, 1819, 5 vol.; *los Libros poeticos de la Santa Biblia*, Valence, 1827, 6 vol.; Ses *Opusculos ineditos en prosa y verso*, Madrid, 1847, forment 13 vol.

Carvalho (Jose da Silva), homme d'Etat portugais, né à Castelbranco, 1782-1845, avocat, juge, prit une part active à la révolution de Porto, 1820, fut membre de la régence provisoire, puis ministre de la justice sous Juan VI. Deux fois réfugié en Angleterre, en 1823, puis exilé par dom Miguel, il contribua au triomphe de dom Pedro, fut ministre des finances, et une troisième fois exilé en Angleterre, de 1836 à 1842; il fut alors nommé conseiller d'Etat.

Carvalho da Costa (Antonio), géographe et mathématicien, né à Lisbonne, 1650-1715, a écrit un livre très-estimé: *Chorographia Portugueza*, Lisbonne, 1706-1712, 3 vol. in-4°.

Carvalho y Mello. V. Pombal.

Carvin-Epinoy, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 30 kil. E. de Béthune (Pas-de-Calais). Fabriques de sucre, culture du tabac, commerce de houille; 7,024 hab.

Caryanda, v. de l'ancienne Carie, dans une petite île du même nom, sur le golfe Iasique, fut la patrie du géographe Scylax.

Caryatides. V. Caryes.

Caryes, v. de l'ancienne Arcadie, près du lac Stymphale. Elle se déclara pour les Perses, au temps de Xerxès; les Grecs détruisirent la ville, tuèrent les hommes, soumirent les femmes à un dur esclavage, les représentèrent dans leurs édifices chargées d'un pesant fardeau, d'où vint l'usage et le nom de *Caryatides*. — Il y avait une autre *Caryes*, au S. de Tégée, avec un temple de Diane.

Carystus (*Carysto*), bon port sur la côte méridionale de l'Eubée, célèbre par ses marbres; les Perses y débarquèrent, 490 av. J. C.

Carystus ou **Carystum** (auj. *Carosio*, village entre Gênes et Tortone), v. des Statielles, dans la Ligurie ancienne, fut prise par le consul Popilius, 174 av. J. C.; mais le sénat fit remettre en liberté ses habitants, qui n'avaient pas attaqué les Romains.

Cas royaux : on appelait ainsi les crimes et délits dont la connaissance était réservée aux juges royaux, à l'exclusion de toute autre juridiction. Ils sont pour la première fois désignés dans le testament de Philippe-Auguste, en 1190; au XIII° s., les gens du roi, magistrats du Parlement, baillis, etc., multiplièrent les cas royaux, pour restreindre la puissance judiciaire des seigneurs; ceux-ci réclamèrent vainement sous Louis X. Ce fut seulement en 1670 qu'une ordonnance énuméra d'une manière complète les cas royaux en matière civile et en matière criminelle. En 1789, les justices féodales et seigneuriales étaient bien réduites par l'extension toujours croissante des cas royaux avec les progrès de la royauté.

Casa (Jean della), poëte italien, né près de Florence, 1503-1556, se maria, puis, entré dans les ordres, devint archevêque de Bénévent en 1544, et nonce à Venise. Il eut la réputation d'écrivain distingué en prose et en vers. Ses principaux ouvrages sont : des *Capitoli*, qui renferment quelques pièces licencieuses; *Galateo, trattato de' Costumi*, Florence, 1560, in-8°; *Degli Uffizi communi tra gli amici superiori e inferiori;* des *Discours*, etc.; ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Florence, 1707, 3 vol. in-4°, et à Venise, 1728, 5 vol. in-4°, et 1752, 3 vol. in-4°.

Casabianca (Louis), né à Bastia en 1755, d'abord marin distingué, puis membre de la Convention et du conseil des Cinq-Cents, fit partie de l'expédition d'Egypte, comme capitaine de pavillon de l'amiral Brueys, et périt sur le vaisseau *l'Orient* au combat d'Aboukir, 1er août 1798, avec son fils, âgé de 10 ans, qui ne voulut pas l'abandonner.

Casabianca (Raphael, comte de), général français, né en Corse, 1738-1825, son frère aîné, combattit les Génois, servit ensuite dans les troupes de Louis XV, et commandait, en 1789, le régiment Provincial-Corse. Député suppléant à la Constituante, il devint général de brigade à l'armée du Nord, fut employé à l'armée des Alpes, à Ajaccio, mérita le grade de général de division par sa glorieuse défense de Calvi; devint sénateur en 1800, puis comte de l'Empire, fut pair de France en 1814 et en 1815, et réintégré en 1819.

Casabianca (Pierre-François), son fils, né en Corse, en 1784, sortit de l'Ecole polytechnique, devint colonel en 1811, et mourut dans la campagne de Russie en 1812.

Casabianca ou **Darbeida** (maison blanche), petit port du Maroc, sur l'Atlantique, par 33° 37′ lat. N. et 9° 50′ long. O. Quoique le mouillage soit mauvais et la population peu nombreuse, il se fait là un assez grand commerce de graines, peaux, huiles d'amandes, écorces de chêne et surtout de laines estimées.

Casacalenda, v. de la prov. de Molise (Italie), à 24 kil. N. E. de Campobasso. Sol fertile en vins et en fruits excellents; 5,000 hab.

Casa-Irujo (don Charles-Marie Martinez de), homme d'Etat espagnol, né à Carthagène, 1765-1824, rendit, comme diplomate, des services à son pays, en Hollande, à Londres, aux Etats-Unis, au Brésil, assista au congrès d'Aix-la-Chapelle, en 1818, devint ministre des affaires étrangères, ministre plénipotentiaire à Paris, puis président du conseil.

Casal ou **Casale,** v. d'Italie, à 25 kil. N. O. d'Alexandrie, sur la rive droite du Pô. Evêché, cour d'appel, a une belle cathédrale d'architecture lombarde, et le palais *della Valle*, avec des fresques de Jules Romain. Sa position en fit une des places les plus fortes de l'Europe au XVI° s. et au XVII°; mais ses remparts ont été convertis en promenade; 26,000 hab.—Longtemps cap. du Montferrat, elle subit un siége fameux en 1630; le comte d'Harcourt y battit les Espagnols en 1640; elle resta à la France jusqu'en 1697; ses fortifications furent alors démolies. Alexandrie l'a, plus tard, remplacée comme grande position militaire.

Casal-Maggiore, v. d'Italie, sur la rive gauche du Pô, à 36 kil. S. E. de Crémone. Faïence, poterie vernissée; tanneries, moulins à farine. C'est Marie-Thérèse qui lui donna le titre de ville en 1754; population 5,000 hab.

Casal-Nuovo, auj. **Città-Nuova,** v. de la Calabre Ultérieure Ire (Italie), à 48 kil. N. E. de Reggio; presque entièrement détruite par le tremblement de terre de 1783; 8,000 hab.

Casal-Pusterlengo, v. d'Italie, à 17 kil. S. E. de Lodi (prov. de Crémone). Grand commerce de fromages, dits *parmesans*. Les Français y battirent les Autrichiens en 1796; 6,000 hab.

Casamance, riv. de la Sénégambie, qui se jette dans l'Atlantique par 4 embouchures; elle est peu profonde et communique avec la Gambie par des canaux naturels. Le sol des environs est très-fertile, après les premières pluies, en riz, coton, indigo, sésame, arachides;

bons bois de construction, orangers, citronniers, bananiers. Siége d'un trafic considérable. Les Français y ont les comptoirs de Carabane et de Sedhiou; les Portugais celui de Zinghinchor.

Casamassima, v. de la prov. et à 20 kil. S. E. de Bari (Italie); vins estimés; 7,000 hab.

Casamicciola, bourg de l'île d'Ischia (Italie); vins estimés; eaux thermales; 4,000 hab.

Casan. V. Kazan.

Casanova (Jacques de Seingalt), fameux aventurier, né à Venise en 1725, d'une famille d'aventuriers, tour à tour séminariste, soldat, diplomate, financier, publiciste, espion; toujours charlatan, faiseur de dupes, homme à bonnes fortunes, en relations familières avec les personnages les plus illustres de l'Europe, littérateurs, grands seigneurs, ministres, souverains; menant partout un grand train et partout poursuivi, chassé par la police, il montra par ses aventures extraordinaires ce que pouvait l'audace servie par une intelligence supérieure, sans moralité, dans une société singulière et mêlée, comme celle du XVIII^e siècle. L'épisode le plus curieux d'une vie qu'il est impossible de raconter, est peut-être sa captivité de Venise en 1775, et sa fuite après deux années de luttes extraordinaires. Il mourut à Dux en Bohême, en 1799, ou peut-être à Vienne, en 1803. Il a publié de nombreux ouvrages; le plus célèbre, ce sont ses *Mémoires*, publiés à Leipzig, 1826-1832, 10 vol. in-8°, et à Paris, 1843, 5 vol. in-18; c'est le récit facile et spirituel de son odyssée cynique.

Casanova (François), peintre et graveur, frère du précédent, né à Londres en 1727, mort en 1802, reçut une brillante éducation à Venise, vint étudier à Paris sous Parocel, et fut membre de l'Académie de peinture en 1763. Il fit de nombreuses batailles (Fribourg et Lens pour le prince de Condé, plusieurs tableaux des victoires de Catherine II sur les Turcs), puis des tableaux de genre, paysages, animaux, chasses, etc. Le Louvre possède plusieurs de ses œuvres.

Casanova (Jean-Baptiste), peintre, frère du précédent, né à Venise en 1729, mort en 1798, élève de Mengs, professeur et directeur de l'académie de Dresde, a laissé plusieurs bons ouvrages sur les monuments anciens.

Casaque, manteau ouvert par devant qui se portait sur l'armure; elle était quelquefois armoriée ou avait la livrée du capitaine; ce fut comme un commencement d'uniforme.

Casar-de-Caceres, v. de l'Estrémadure (Espagne), à 14 kil. N. O. de Caceres; 6,000 hab.

Casas. V. Las-Casas.

Casaubon (Isaac), théologien calviniste et savant érudit, né à Genève en 1559, mort à Londres en 1614, d'une famille protestante française, fut de bonne heure un prodige d'érudition. Professeur de grec à Genève, dès 1582, gendre de Henri Estienne; professeur à Montpellier, puis au Collége de France, bibliothécaire de Henri IV, il quitta la France après la mort du roi et fut parfaitement accueilli par Jacques I^{er}. Théologien tolérant, traducteur habile et savant critique, Casaubon, l'ami des érudits de son temps, qui l'admiraient, a publié avec des notes Diogène Laërce, Polybe, Aristote, Théophraste, Suétone, Perse, Strabon, Athénée, etc. Il a écrit une *Réfutation des erreurs de Baronius*, un Traité *de Libertate ecclesiastica*, et un *Recueil de Lettres*. V. Ch. Nisard, *le Triumvirat littéraire*.

Casaubon (Méric), son fils, né à Genève en 1599, mort en 1671, suivit son père en Angleterre et resta attaché aux Stuarts; il publia, comme son père, des notes savantes sur beaucoup d'auteurs anciens, écrivit deux ouvrages pour défendre sa mémoire, et un *Traité de la crédulité*.

Casbah ou **Casaubah.** V. Kasbah.

Cascade, chaîne de montagnes, à l'O. des Territoires de l'Orégon et de Washington (États-Unis), parallèle à la côte; elle est ainsi nommée des cascades nombreuses qui descendent de ses flancs, des deux côtés du fleuve Orégon.

Cascaes, v. de l'Estrémadure (Portugal), à 26 kil. N. O. de Lisbonne, petit port près du cap de ce nom, à l'embouchure du Tage. Eaux minérales; 3,000 hab.

Cascellius (Aulus), jurisconsulte romain, savant et éloquent, républicain sincère, résista à César et aux triumvirs; refusa le consulat que lui offrait Auguste, et se rendit célèbre par ses reparties. Il est souvent cité dans le Digeste.

Caselle, v. de la prov. et à 12 kil. N. de Turin (Italie), sur la Stura. Draps, lainage, soie; 5,000 hab.

Caserte ou **Caserta-Nuova**, ch.-l. de la prov. de ce nom, auparavant Terre-de-Labour (Italie), à 25 kil. N. E. de Naples, près d'un affluent du Volturno. Elle possède un magnifique château royal, construit en 1752, dont les jardins sont ornés de belles statues et dont les eaux sont amenées du mont Taburo par un bel aqueduc de 35 kil. Elle a des fabriques de riches étoffes de soie. Elle doit son origine aux Lombards, qui y avaient bâti le château de *Casaerta* (maison élevée); 28,000 hab. — La prov. de Caserta renferme 697,000 hab.

Caserta-Vecchia, à 4 kil. N. E. de Caserte, place de guerre; évêché, magnifique cathédrale, a été bien plus importante avant la fondation de la nouvelle Caserte.

Cases. V. Las-Cases.

Cases Noires (*Cellæ Nigræ*), anc. ville d'Afrique, sur les confins de la Numidie et de l'Afrique proconsulaire, a eu pour évêque le célèbre Donat.

Cashell (*Jernis*), v. du comté de Tipperary (Irlande), près de la Suir, à 48 kil. S. E. de Limerick, anc. capitale des rois de Munster, siége des deux archevêchés catholique et anglican, a une belle cathédrale moderne, de grandes casernes, et possède les ruines d'une abbaye fameuse et de la vieille cathédrale de Saint-Patrick; patrie de Swift; 7,500 hab.

Cashgar. V. Kaschgar.

Casia regio (peut-être *Kaschgar*), pays de la Scythie au delà de l'Imaüs; les Casiens eurent pour reine Tomyris, qui tua Cyrus.

Casilinum, v. de l'ancienne Campanie, sur le Vulturne, prise par Annibal, en 216 av. J. C., plus tard ruinée. On pense généralement que la moderne Capoue occupe son emplacement.

Casimir I^{er}, *le Pacifique*, fils de Mieczyslas II, roi de Pologne, lui succéda en 1037, et, après une révolte de ses sujets, vint en France et se fit moine à Cluny. Les Polonais le rappelèrent en 1042, et obtinrent de Benoît IX qu'il fût relevé de ses vœux. Il gouverna sagement, poursuivit les restes de l'idolâtrie, conquit la Silésie, battit le duc de Mazovie, et mourut en 1058.

Casimir II, *le Juste*, fils de Boleslas III, régna de 1177 à 1184, succéda à son frère Mieczyslas III, déposé par ses sujets, et fut le protecteur du peuple contre les nobles.

Casimir III, *le Grand*, né en 1309, succéda à son père Wladislas IV, 1333-1370, abandonna la Poméranie aux chevaliers Teutoniques, la Silésie au roi de Bohême, excita le mécontentement de ses sujets et du clergé par les désordres de sa vie privée, mais s'empara d'une partie de la Russie, repoussa les Tatars avec l'aide de son allié, Louis de Hongrie, et répara ses fautes par son administration éclairée. Il fit rédiger des codes de lois pour la grande et la petite Pologne, protégea les paysans et les bourgeois contre les nobles, confirma et étendit les priviléges des Juifs, fonda l'université de Cracovie et déploya une magnificence jusqu'alors inconnue dans son pays. Avec lui finit la dynastie des Piasts.

Casimir IV, fils de Wladislas V Jagellon, grand-duc de Lithuanie, succéda à son frère Wladislas VI, tué à Varna. Pendant son règne, 1447-1492, il disputa la Prusse aux chevaliers Teutoniques, et, après une guerre de treize ans, il resta maître de la Prusse occidentale par le traité de Thorn, 1466. Mais il ne sut pas arrêter les progrès de la Russie sous Ivan III, vit ses sujets plusieurs fois révoltés contre lui, et laissa s'établir la chambre des nonces, qui, réunie au sénat, constitua la diète, 1468.

Casimir V (Jean), fils de Sigismond III, né en 1609, retenu deux ans prisonnier par Richelieu, parce qu'il voulait négocier avec l'Espagne une ligue contre la France, se fit jésuite en Italie, 1643, fut cardinal en 1647, et, à la mort de son frère, Wladislas VII, fut nommé roi, 1649; il se fit relever de ses vœux par le pape, et épousa la veuve de son prédécesseur. Il lutta péniblement contre les Cosaques et les Tatars, puis contre le roi de Suède, Charles-Gustave, qui fut un instant maître du royaume, en 1656; mais, soutenu par l'électeur de Brandebourg et l'Autriche, Casimir reprit l'avantage et signa la paix d'Oliva, en 1660. Les dissensions intestines, la funeste institution du *liberum veto*, firent prédire au roi les malheurs et le partage prochain de la Pologne. La mort de sa femme le décida à abdiquer, 1668; il se retira en France et y devint abbé de Saint-Germain-des-Prés, puis de Saint-Martin de Nevers. Il mourut en 1672.

Casimir (Saint), fils de Casimir IV, 1458-1483, grand-duc de Lithuanie, après avoir un instant disputé le trône à Mathias Corvin, se retira au château de Dobsky, où il

vécut en saint. Les Polonais l'invoquent comme leur patron; on l'honore le 4 mars.

Casinum (auj. *San-Germano*, près du monastère du mont Cassin), v. de l'ancien Latium, à l'est du pays des Volsques, reçut une colonie romaine.

Casiri (Michel), religieux orientaliste, né à Tripoli de Syrie en 1710, mort à Madrid en 1791, fut élevé à Rome, y enseigna l'arabe, le syriaque, le chaldéen, et devint directeur de la bibliothèque de l'Escurial. Il a publié un ouvrage estimé et utile, *Bibliotheca arabico-hispana Escurialensis*, description et analyse des manuscrits arabes de ce vaste dépôt, Madrid, 1760-70. 2 vol. in-fol.

Casius mons, colline près de Péluse, célèbre par la victoire d'Antiochus Epiphane, 170 av. J. C., et par l'assassinat de Pompée, 48 av. J. C. — Il y avait une autre chaîne de ce nom, en Syrie; elle se rattachait par les monts Bélus à l'Anti-Liban et finissait au S. de l'embouchure de l'Oronte.

Casmena, v. de l'ancienne Sicile, au S. O., vers la côte méridionale.

Casoria, v. d'Italie, à 10 kil. N. E. de Naples. Elève de vers à soie. Patrie de Pierre Martino; 8,000 hab.

Casos, l'une des Sporades, au S. O. de Carpathos, peuplée par des Crétois.

Caspe, v. de la prov. et à 80 kil. S. E. de Saragosse (Espagne), près du confluent du Guadalupe avec l'Èbre; commerce de laines, savons, eaux-de-vie; 9,000 hab.

Caspienne (Mer), le plus grand des lacs salés du globe, s'étend entre l'Europe et l'Asie, de 36° 36′ à 47° 25′ lat. N. et de 44° 10′ à 52° 20′ long. E. Sa longueur du N. O. au S. E. est d'environ 1,200 kil., sa largeur de 170 à 450 kil., sa superficie d'environ 314,000 kil. carrés. Sa profondeur est peu considérable, excepté vers le S.; elle varie de 140 à 160 mèt., mais dans beaucoup d'endroits elle n'a pas même 40 et 30 mèt.; aussi la navigation n'a lieu qu'avec de petits navires. Elle n'a pas de marée, mais est sujette à de terribles tempêtes, surtout par les vents du N. et du S.; les eaux sont plus amères que salées, à cause des sources nombreuses de naphte qu'elles renferment; leur niveau est à environ 40 mèt. au-dessous de celui de l'Océan. Les côtes, escarpées au S., bordées à l'E. de plaines marécageuses, sont au N. et à l'O. formées de dunes sablonneuses; de vastes amas de joncs cachent les rivages et l'embouchure des fleuves. Les îles sont situées le long des côtes, surtout de l'Oural au Volga; presque toutes sont basses et stériles. Les trois points les plus saillants de la côte sont le cap Apchéron ou Chachow à l'O., le cap Agrakhan au N. O., et le cap Tuk-Karaghan à l'E. Elle forme le golfe de Mertvoï-Koultouk au N. E., la baie de Karaboghas à l'E., la baie de Balkhan au S. E., celle de Kisilagatsch à l'O. Elle reçoit l'Oural, le Volga, le Terek, le Kour, etc. Ses bords appartiennent en grande partie à la Russie, qui seule peut y avoir des flottes; la Perse n'a que le rivage méridional. Les principaux ports du littoral sont Bakou, Derbend, Astrakhan, Gourjew, à la Russie; Asterabad, Balfrousch et Rescht, à la Perse. Elle nourrit un grand nombre d'oiseaux aquatiques et de poissons, esturgeons, sterlets, belugas ou husons, phoques, etc. — Les anciens connaissaient fort mal la mer Caspienne, que plusieurs faisaient communiquer avec l'Océan Boréal et la mer d'Azov; les géographes arabes, dès le xi^e s., puis les voyageurs Rubruquis et Marco-Polo au xiii^e s., ont montré que c'était une mer intérieure; on ne l'a cependant bien connue que par les travaux des Russes, depuis que Pierre I^{er} en eut fait dresser une carte exacte de 1710 à 1720. Les anciens la prolongeaient beaucoup plus vers l'E., ne connaissaient pas la séparation de la mer d'Aral et faisaient de l'Oxus un tributaire de la mer Caspienne; il est certain que les eaux de la mer d'Aral diminuent d'étendue, que le plateau peu élevé qui les sépare porte les traces du séjour des eaux et que les deux mers nourrissent les mêmes coquillages et les mêmes poissons; mais, d'un autre côté, on a retrouvé l'ancien lit de l'Oxus, dirigé vers la baie de Balkhan. Il y a donc encore incertitude à cet égard. — Le nom de mer Caspienne vient des *Caspii*, qui habitaient ses bords; les anciens l'appelaient mer d'*Hyrcanie;* au moyen âge on la désigna sous les noms de mer des Khazars, de Dilem, de Tabaristan, de Bakou, de Ghilan, etc.; les Russes l'appellent encore mer d'Astrakhan et de Khvalinskoie; les Turkomans, Ak-Denghiz ou mer Blanche; les Turcs, Cozgoun-Denghiz; et les Persans, Kolzoum.

Caspiennes (*Portes*), *Caspiæ pylæ*, défilé étroit et difficile, entre les anciens pays de Parthie et d'Hyrcanie; c'est le pas de *Khaouar*, qui conduit du Mazendéran dans l'Irak-Adjémi.

Caspiens, nom donné à plusieurs peuples scythiques qui habitaient autour de la mer Caspienne.

Casquets (Les), rochers isolés, à 8 kil. O. d'Aurigny, féconds en naufrages; ils sont maintenant surmontés de trois phares.

Cassagne ou **Cassaigne** (Jacques), littérateur, né à Nîmes, 1636-1679, docteur en théologie, fut chargé par l'archevêque Péréfixe de composer un sermonnaire, mérita par quelques poésies le titre de membre de l'Académie, 1662, fut nommé par Colbert membre de l'Académie des Inscriptions, mais est surtout connu par les satires de Boileau. On a de lui : *Traité de morale sur la valeur*, 1674; traductions de Salluste et du traité *de l'Orateur ; Oraison funèbre de Péréfixe.*

Cassan (Armand-Jules-Léon), 1803-1837, a laissé : *Lettres inédites de Marc Aurèle et Fronton*, retrouvées sur les palimpsestes de Milan et de Rome, 1830, 2 vol. in-8°; *Antiquités gauloises et gallo-romaines de l'arrondissement de Mantes*, 1835, in-8°.

Cassana, nom d'une famille de peintres génois; *Giovanni-Francesco*, 1611-1691, doué d'un coloris délicat, a enrichi la Mirandole de belles peintures. Ses trois fils et sa fille furent également des artistes distingués : *Giovanni-Agostino*, 1658-1720, peignit surtout des animaux avec finesse ; *Niccolo*, 1659-1714, fut l'un des plus habiles portraitistes de son temps; *Giovanni-Battista*, 1663-1705, ne peignit que des tableaux de fleurs et de fruits; *Maria-Vittoria*, morte en 1711, n'a laissé qu'un petit nombre d'œuvres.

Cassandre ou **Alexandra,** fille de Priam et d'Hécube, reçut d'Apollon le don de prophétie; mais comme elle repoussait son amour, il empêcha qu'on ajoutât foi à ses prédictions. A la prise de Troie, outragée par Ajax, fils d'Oïlée, dans le temple de Minerve, elle devint l'esclave d'Agamemnon, lui annonça vainement ses malheurs, et fut massacrée par Clytemnestre. Lycophron l'a prise pour héroïne d'un poëme très-obscur.

Cassandre, fils d'Antipater, né en 354 av. J. C., disputa la régence de Macédoine à Polysperchon ; soumit, vers 318, la plupart des villes grecques, modifia la constitution d'Athènes ; puis, pour venger Eurydice, Arrhidée et son frère Nicanor, il fit périr Olympias, prise à Pydna, en 317 ; épousa Thessalonice, sœur d'Alexandre, en 316 ; fit périr Roxane et son jeune fils ; soutint une longue guerre contre Antigone et son fils Démétrius, prit avec ses alliés, Ptolémée, Séleucus et Lysimaque, le titre de roi en 306, et, après la bataille décisive d'Ipsus, resta maître de la Macédoine et de la Grèce. Il mourut vers 297.

Cassandre (François), écrivain français, mort en 1695, est l'auteur d'une traduction fort estimée de la *Rhétorique d'Aristote*, 1654, in-4° ; 1672, in-12. Boileau, qui le secourut plusieurs fois dans sa misère, l'a désigné sous le nom de *Damon* dans sa première satire.

Cassandrea ou **Cassandria.** V. Potidée.

Cassandria, nom moderne de l'ancienne presqu'île de *Pallène*, entre les golfes de *Cassandria* à l'E. et de Salonique à l'O.

Cassandria. V. Cadsant.

Cassanea (Jean-Joseph de **Mondonville**), compositeur, né à Narbonne, 1715-1773, habile violoniste, devint surintendant de la chapelle de Versailles, écrivit des opéras, dont plusieurs, le *Carnaval du Parnasse*, 1749, *Tithon et l'Aurore*, 1753, *Daphnis et Alcimadure*, 1754, eurent beaucoup de succès.

Cassano, bourg d'Italie, à 24 kil. N. E. de Milan, sur l'Adda, importante par son pont, célèbre par la défaite d'Eccelino le Féroce en 1259, par la victoire de Vendôme sur le prince Eugène, le 16 août 1705, et par la défaite des Français, battus par Souvaroff le 25 avril 1799 ; 5,500 hab.

Cassano, v. de la Calabre Citérieure (Italie), à 70 kil. S. E. de Cosenza, à 15 kil. du golfe de Tarente Evêché. Eaux thermales, fabriques de pâtes, de toiles, de cuirs. Non loin étaient Sybaris et Thurii ; 6,000 hab.

Cassano, v. de la Principauté Ultérieure (Italie), à 14 kil. S. O. de San-Angelo-dei-Lombardi ; 5,000 hab.

Cassano, v. de la Terre-de-Bari (Italie), à 26 kil. S. de Bari. Fonderies de cuivre; 5,000 hab.

Cassard (Jacques), marin célèbre, né à Nantes, 1672, mort au château de Ham, 1740, se distingua dans la guerre de corsaires que la France fit de 1700 à 1713, et surtout au combat des Sorlingues, 1708, puis en défendant de grands convois de blé dans la Méditerranée,

1709, 1711. Louis XIV le nomma capitaine de frégate et capitaine de vaisseau, au retour d'une belle campagne dans les Antilles en 1712. Quoique Duguay-Trouin le proclamât le premier homme de mer de son temps, il ne put obtenir le remboursement des sommes que lui devait le commerce de Marseille; quelques paroles indiscrètes contre le cardinal Fleury le firent enfermer au fort de Ham, où il mourut.

Cassas (Louis-François), peintre et architecte français, 1756-1827, accompagna Choiseul-Gouffier à Constantinople et Lechevallier en Asie. Il a recueilli et publié des dessins et des plans avec beaucoup d'exactitude: *Voyages pittoresques de la Syrie, de la Phénicie, de la Palestine, de la Basse-Egypte*, 1799, in-fol.; *Voyage pittoresque de l'Istrie et de la Dalmatie*, 1800; *Grandes vues pittoresques de la Grèce, de la Sicile et des sept collines de Rome*, 1813. Il a créé la *Galerie des modèles d'architecture des différents peuples*, qui est à l'école des Beaux-Arts.

Cassation (Tribunal, puis Cour de); c'est la Cour placée en France au sommet de la hiérarchie judiciaire. Dans l'ancienne monarchie, il n'y avait pas de tribunal supérieur aux Parlements; on pouvait, dans certains cas mal déterminés, recourir au Conseil du Roi; mais c'était là un appel sans garantie, source de conflits et d'abus. L'Assemblée constituante décréta, le 22 décembre 1790, et organisa, le 19 avril 1791, un Tribunal de Cassation, chargé de maintenir l'uniformité de jurisprudence, avec pouvoir de casser les décisions judiciaires contraires à la loi et de renvoyer l'affaire devant un autre tribunal; les juges, au nombre de 44, élus par le peuple pour 4 ans, choisissaient pour 6 mois les présidents des trois sections. La constitution de l'an VIII établit qu'ils seraient choisis par le Sénat; avec l'Empire, le Tribunal prit le nom de Cour qu'il a conservé; les sections devinrent des Chambres. De nos jours, la Cour comprend un premier président, 3 présidents de chambre, 45 conseillers, nommés à vie par le souverain, un procureur-général, des avocats-généraux, des substituts, toujours révocables, un greffier en chef et 60 avocats. Le costume est la robe rouge, la toque de velours violet, le revers de la robe et l'épitoge en fourrure blanche pour les présidents.

Cassay, Kathay ou **Mounnipour,** prov. de l'Hindoustan, entre l'Assam et l'empire Birman; c'est une vallée fertile, entourée de montagnes, couverte de forêts et de marécages, dont les chevaux sont estimés, et dont les habitants sont braves. La principale ville est *Mounnipour*. Le Cassay, cédé par les Birmans aux Anglais en 1826, fait partie de la présidence du Bengale.

Cassel (*Castellum Morinorum*), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 14 kil. N. O. d'Hazebrouck (Nord), sur une éminence de 110 mèt. qui domine toute la plaine de Flandre. Belle église du XIIIe s., restes de murailles et de portes. Dentelles, cuirs, savons, huiles, etc.; patrie de Vandamme; 4,258 hab. — Forteresse du temps des Romains, ville forte de la Flandre, elle vit la défaite de Philippe Ier par Robert le Frison en 1071, la victoire de Philippe VI sur les Flamands en 1328 et celle du duc d'Orléans sur Guillaume d'Orange en 1677. Le traité de Nimègue la réunit à la France.

Cassel ou **Castel** (*Castellum Trajani*), v. forte du grand-duché de Hesse-Darmstadt, sur la rive droite du Rhin, en face de Mayence, avec laquelle elle communique par un pont de bateaux. Elle est comprise dans le vaste système de fortifications qui entourent Mayence. 3,000 hab.

Cassel (*Castellum Cattorum*), capitale de la prov. de Hesse-Nassau, auj. à la Prusse, sur la Fulda, par 51° 19′ 20″ lat. N. et 7° 15′ 3″ long. E. Elle comprend la ***vieille ville***, la ***nouvelle ville basse*** et la ***ville française***, commencée par les réfugiés français en 1686. On y voit plusieurs belles places, des promenades, des musées curieux, les palais de Kattenburg, de Bellevue, l'église gothique de Saint-Martin, et à quelque distance Wilhemshöhe, palais d'été des anciens électeurs. Fabriques de draps, de rubans, de bonnets, de chapeaux, de machines, d'instruments de physique, de tabac, de porcelaine, etc. Elle ne date véritablement que du XIIIe s., fut une place très-forte, mais ses murailles ont été détruites en 1767; elle fut la capitale du royaume de Westphalie de 1806 à 1813; 46,000 hab.

Cassianus Bassus, écrivain grec du IIIe ou IVe s., est probablement l'auteur des *Géoponiques* (ouvrage sur l'agriculture); la meilleure édition est celle de Leipzig, 1781, 4 vol. in-8°; il a été traduit en français par Antoine-Pierre de Narbonne, Poitiers, 1545, in-12, et abrégé par Caffarelli, Paris, 1812, in-8°.

Cassien (Jules), chef de la secte des *docètes*, au IIe s., attaquait le mariage et est surtout connu par les écrits de Clément d'Alexandrie.

Cassien (Jean), écrivain ascétique, né vers 350 à Marseille ou sur les bords du Pont-Euxin, visita la Palestine, la Thébaïde, y vécut de la vie cénobitique, fut diacre de saint Jean Chrysostome à Constantinople, se fixa à Marseille et y fonda le monastère de Saint-Victor où il mourut en 433. Il a écrit deux livres, *Institution des monastères* et *Dialogues*, qui ont longtemps formé le code des institutions monastiques. Ils ont été traduits du grec par Antoine Lemaistre, Paris, 1663, 2 vol. in-8°; Arnaud d'Andilly leur a emprunté presque tous les matériaux de son ouvrage, la *Vie des Pères du désert*. La meilleure édition des *Œuvres* de Cassien est celle de Leipzig, 1722, in-fol.

Cassin (Mont); situé dans la Terre-de-Labour, à 80 kil. N. O. de Naples, il est célèbre par l'abbaye fondée en 529 par saint Benoît de Nursia, et reconstruite au XVIe s.; elle a été le centre de l'ordre des bénédictins et lieu de pèlerinage au moyen âge. V. l'*Histoire du mont Cassin* par le P. Tosti.

Cassine, bourg à 16 kil. S. d'Alexandrie, sur la Bormida; 5,000 hab.

Cassini (Jean-Dominique), astronome, né à Perinaldo, dans le comté de Nice, en 1625, mort en 1712, professeur d'astronomie à Bologne dès 1650, publia des *Observations* curieuses sur la comète de 1652, qu'il avait étudiée à la villa Pansano, près de Modène, traça une méridienne célèbre dans l'église de Sainte-Pétrone, à Bologne, en 1653, et put dresser des tables du soleil en 1656. Il fut chargé de plusieurs missions importantes, fut bien accueilli à Rome par la reine Christine, détermina la rotation de Jupiter et son aplatissement, puis la rotation de Mars et de Vénus. En 1668, il publia ses éphémérides des satellites de Jupiter; alors Colbert l'attira et le retint en France par ses bienfaits; il fut naturalisé en 1673, nommé membre de l'Académie des sciences, et chargé d'organiser l'Observatoire. Il donna une théorie des taches du soleil, découvrit quatre satellites de Saturne, signala le premier la lumière zodiacale en 1683, et en donna une théorie; il continua la méridienne commencée par Picard en 1669, et perdit la vue dans ses dernières années. Il a publié un très-grand nombre d'ouvrages et d'observations qui, malheureusement, n'ont jamais été réunies.

Cassini (Jacques), fils du précédent, né à Paris, 1677-1756, membre de l'Académie des sciences en 1694, de la Société royale de Londres en 1696, est principalement connu par ses travaux pour déterminer la figure de la terre. Il a publié: des *Tables astronomiques du soleil, de la lune, des planètes, des étoiles et des satellites*, 1740, in-4°.

Cassini de Thury (César-François), fils du précédent, né à Paris, 1714-1784, de l'Académie des sciences, 1736, directeur de l'Observatoire, a publié beaucoup de Mémoires sur l'astronomie, mais il est surtout célèbre par la grande carte de France, commencée en 1744, et qu'il vit presque terminée.

Cassini (Jacques-Dominique, comte de), fils du précédent, 1747-1845, directeur de l'Observatoire, membre de l'ancienne Académie, puis de l'Institut, acheva, en 1793, la grande carte topographique de la France, de 11 m. de haut sur 11 m. 33 de largeur, et comprenant 180 cartes. Il eut une part importante à la division de la France en départements. Lui aussi a publié beaucoup de mémoires, surtout dans le recueil de l'*Académie des sciences*.

Cassini (Alexandre-Henri-Gabriel, vicomte de), fils du précédent, 1784-1832, magistrat, député, pair de France en 1830, ne se sentit jamais aucun goût pour l'astronomie, mais se livra avec passion à l'étude de l'histoire naturelle; il devint membre de l'Institut en 1827, et a surtout publié des *Opuscules phytologiques*, Paris, 1826, 2 vol. in-8°.

Cassiodore (Magnus Aurelius), né à Squillace, en Calabre, 468, fut, très-jeune encore, l'un des premiers ministres de Théodoric, roi des Ostrogoths d'Italie, grâce à l'influence et aux richesses de son père, qui avait servi Odoacre. Intelligent, éloquent et modéré, il dirigea véritablement les affaires sous Théodoric, sous Amalasonte, régente de son fils Athalaric, et même sous Théodat; mais, en 538, lorsque les Grecs de Justinien luttaient victorieusement contre Vitigès, désespérant de pouvoir servir sa patrie, il se retira dans ses riches

domaines, et fonda un vaste établissement monastique qu'il dirigea jusqu'à sa mort, en 562. La règle qu'il donna à ses religieux leur imposait l'obligation de copier les manuscrits anciens et de cultiver la terre; c'est en suivant ses préceptes que les moines ont rendu de grands services au moyen âge. Son livre : *de Institutione divinarum litterarum*, adopté par saint Benoît de Nursia, a été pendant de longs siècles la base de l'enseignement et de la classification de la science; c'est là ce qu'on appelait le *trivium* et le *quadrivium*. Il a laissé une *Histoire ecclésiastique*, répertoire aride de noms et de dates; son *Histoire des Goths*, en 12 livres, ne nous est connue que par l'abrégé de Jornandès; son *Traité de l'âme* a été traduit en français par Amaury Bouchard. Le plus important de ses ouvrages est le recueil de ses *Lettres* et des *Rescrits* de Théodoric; on y trouve des détails très-abondants sur l'état de l'Italie au v^e s. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Rouen, 1679, 2 vol. in-fol., et à Venise, en 1729. Sa *Vie* a été écrite par Denis de Sainte-Marthe, Paris, 1694.

Cassiopée, femme de Céphée, roi d'Ethiopie, excita la colère de Neptune, parce qu'elle prétendait égaler en beauté les Néréides; elle fut forcée par ce dieu d'exposer sa fille Andromède à un monstre marin. Elle fut placée parmi les constellations de la voie lactée.

Cassiquiare, riv. qui unit l'Orénoque au Rio Negro, affl. de l'Amazone; elle coule à travers d'épaisses forêts, dans un pays très-humide, est exposée à des crues subites et reçoit de nombreux affluents. Humboldt a démontré la singularité de cette rivière-canal, qui unit ainsi deux des grands bassins de l'Amérique méridionale.

Cassis (*Carsisis* ou *Carsici portus*), v. de l'arrond. et à 20 kil. S. E. de Marseille (Bouches-du-Rhône), port sur la Méditerranée, fait commerce de fruits et de vins; pêche du corail. Patrie de l'abbé Barthélemy; 2,000 hab.

Cassitérides (*Sorlingues*), îles renommées dans l'antiquité par leurs mines d'étain, d'où venait leur nom, furent visitées de bonne heure par les Phéniciens. On nommait probablement ainsi la côte voisine où le même métal abondait.

Cassius Longinus (Quintus), questeur dans l'armée de Pompée en Espagne, 54 av. J. C., tribun du peuple, 49, se réfugia dans le camp de César avec Marc-Antoine, reçut le commandement d'une partie de l'Espagne, et, par ses exactions, excita un soulèvement de la province et même des soldats. Il parvint à s'embarquer avec ses trésors, mais périt dans une tempête, à l'embouchure de l'Ebre.

Cassius Longinus (Caïus), questeur dans l'armée de Crassus, sauva les débris de l'armée romaine, 54 av. J. C. Il se déclara pour Pompée, commanda une partie de sa flotte; mais, après Pharsale, se soumit à César et passa pour un de ses amis. Beau-frère de Brutus, il l'entraîna dans la conspiration qu'il avait formée contre César. Après le meurtre du dictateur, il soumit la Syrie, la Phénicie, la Judée, vint rejoindre Brutus à Smyrne, en accablant d'impôts l'Asie Mineure, soumit Rhodes et marcha contre les Triumvirs. A la bataille de Philippes, 42, livrée malgré lui, il fut défait par Antoine, et, croyant Brutus également vaincu, il se tua. Brutus l'appela *le dernier des Romains.*

Cassius Longinus (Caïus), jurisconsulte romain, fut gouverneur de Syrie sous Claude, se distingua par son attachement à la discipline et par sa profonde connaissance des lois. Néron le relégua en Sardaigne, parce qu'il conservait, parmi les images de ses ancêtres, celle du meurtrier de César.

Cassius Longinus Ravilla (Lucius), fils du consul Cassius Longinus (Quintus), tribun du peuple, 137 av. J. C., fit remplacer le suffrage oral, dans les jugements criminels, par le suffrage écrit, fut consul, 127, censeur, 125, et resta célèbre par la sévérité de son administration; il mourut en 107.

Cassius Hemina (Lucius), historien romain, qui vivait vers 146 av. J. C., a écrit un livre, appelé *Annales* ou *Histoires*, plusieurs fois cité par les anciens.

Cassius Parmensis (Titus), poëte romain, l'un des meurtriers de César, combattit les triumvirs, soutint Sextus Pompée, puis Antoine jusqu'après Actium; Octave le fit mettre à mort vers 30 av. J. C. On lui a attribué le *Thyeste* de Varus et des élégies, des épigrammes, des satires auxquelles Horace fait allusion, et qui seraient plutôt l'ouvrage d'un *Cassius Etruscus.* On trouve des fragments de ces Cassius dans les *Poetæ latini minores* de Wernsdorf, t. II.

Cassius Pudens (Avidius), né en Syrie, combattit, sous Marc Aurèle, les Parthes en Asie et les Sarmates sur le Danube. Il maintint la discipline avec sévérité, comprima une révolte dangereuse en Egypte; enfin, en 175, peut-être poussé par l'impératrice Faustine, il se proclama empereur; mais deux de ses officiers l'assassinèrent.

Cassius (**Dion**). V. Dion.

Cassius Severus Longulanus (Titus), orateur véhément, suivant Tacite, perdu de mœurs et écrivain satirique, né vers 50 av. J. C., fut exilé par Auguste, en Crète, et par Tibère, dans l'île de Sériphe, où il mourut vers 33 ap. J. C.

Cassius Viscellinus (Spurius), mort en 485 av. J. C., trois fois consul, vainqueur des Sabins de Cures, des Volsques et des Herniques, imposa à ces derniers un traité d'alliance avantageux aux Romains. C'est lui qui proposa la première loi agraire; les patriciens l'accusèrent d'aspirer au pouvoir suprême, et il fut précipité de la roche Tarpéienne.

Cassivellaunus, chef des Bretons confédérés, lutta contre César dans ses deux expéditions en Bretagne, et promit de payer tribut, 54 av. J. C.

Cassovie ou **Cossova,** ou *le champ des merles*, plaine de Servie, arrosée par le Drin, entre Kopanick et Skopia, où les Serbes, commandés par Lazare, furent complétement défaits par Amurat I^{er}, qui fut assassiné après la bataille, en 1389; Amurat II y vainquit encore Jean Hunyade en 1448.

Cassovie, v. de Hongrie. V. Kaschau.

Cast (Saint-), village de l'arrond. et à 35 kil. N. O. de Dinan (Côtes-du-Nord), près de la côte. On y a élevé un monument pour rappeler le souvenir de la défaite que firent éprouver les populations bretonnes aux 12,000 Anglais qui y avaient débarqué, 11 septembre 1758.

Castagno (Andrea del), peintre de l'école florentine au xv^e s., né à Castagno près de Florence, 1406-1480, d'abord gardeur de troupeaux, étudia à Florence, apprit, dit-on, de Dominique de Venise le secret de la peinture à l'huile, et le tua pour le posséder seul. Beaucoup de ses fresques et de ses peintures sont perdues; Florence en conserve encore quelques-unes. Il fut chargé de représenter les assassins de Julien de Médicis et les peignit pendus avec tant de vérité qu'on l'appela dès lors *André des pendus.*

Castalie, fontaine, chantée par les poëtes, sortait du Parnasse, en Phocide, entre les deux sommets Nauplia et Hyampée; ses eaux produisaient l'enthousiasme poétique. Les Muses étaient appelées *Nymphæ Castalides.*

Castalion (Sébastien), théologien français, né dans le Dauphiné, 1515-1563; il avait latinisé son nom de *Châteillon.* D'abord lié avec Calvin, professeur d'humanités à Genève, il fut banni et se retira à Bâle, où il vécut pauvrement. Il a laissé des traductions latines de la *Bible*, de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, des *Colloquia sacra*, Bâle, 1545, in-8°; *Moses latinus*, contre la peine de mort, 1546, in-8°; des *Dialogues*, etc.

Castanea, v. de l'anc. Thessalie, sur le golfe Thermaïque, a donné son nom aux châtaignes, *castaneæ nuces.*

Castanheda (Fernand-Lopez de), historien portugais du xvi^e s., consacra vingt ans à rechercher dans l'Asie portugaise tout ce qui intéressait la gloire de son pays, et mourut, en 1559, garde des archives de Coimbre. Il a publié dès 1551 le premier livre d'un curieux ouvrage, *Historia do descobrimento e conquista da India*, etc.; les sept autres livres parurent successivement jusqu'en 1561. On en a publié une nouvelle édition en 1833; le premier livre avait été traduit en français, dès 1553, par Nicolas de Grouchy.

Castaños (Don Francisco-Xavier de), *duc de Baylen*, général espagnol, 1753-1852, d'une famille distinguée de Biscaye, devint lieutenant général en 1798, mais fut disgracié par le prince de la Paix. En 1808 (19 juillet), il fit capituler à Baylen l'armée du général Dupont, mais fut battu par Lannes à Tudela. Il montra des talents militaires à la bataille de Vittoria, 1813, puis fut privé de son commandement. Ferdinand VII le nomma capitaine général de la Catalogne jusqu'en 1816; il fut encore nommé capitaine général en 1823, fut appelé au conseil d'Etat en 1825, et nommé président du conseil de Castille; il rentra dans les affaires à la chute d'Espartero, et fut, en 1843, tuteur de la reine Isabelle.

Casteggio (*Clastidium*), v. d'Italie, à 10 kil. E. de Voghera, près de Montebello, célèbre par les combats du 9 juin 1800 et du 20 mai 1859.

Castel (Louis-Bertrand), savant jésuite, né à Mont-

pellier, 1688-1757, travailla au *Journal de Trévoux*, publia un livre original, *Traité de la pesanteur universelle*, 1724, et s'occupa toute sa vie de construire un *clavecin oculaire*, qui devait produire sur l'œil, par le moyen des couleurs, le même effet que le clavecin ordinaire sur l'oreille, par le moyen des sons.

Castel (René-Louis-Richard), poëte et naturaliste, né à Vire, 1758-1832, était procureur-syndic du district de Vire, quand il fut nommé député à l'Assemblée législative. Rendu à la vie littéraire, il publia avec succès le poëme des *Plantes*, 1797, in-8°; 1802, in-12; puis la *Forêt de Fontainebleau*, en 1805. Il devint professeur au lycée Louis-le-Grand, et inspecteur général de l'Université. Il partagea les dernières années de sa vie entre la poésie et l'histoire naturelle, publia une édition abrégée de Buffon, et fournit la partie des poissons à un *Cours complet d'Histoire naturelle*, rédigé de concert avec d'autres savants, en 80 vol. in-18. On a imprimé ses *Lettres*, 1834, 3 vol. in-18.

Castel-Cicala. V. Ruffo.

Castel, du latin *castellum*, château, lieu fortifié, est un nom commun à beaucoup d'endroits remarquables par leurs châteaux, et qui entre dans la composition de beaucoup de noms de lieux français, italiens, allemands (sous la forme de *Cassel*, *Kessel*), anglais (sous celle de *Castle*).

Castel-Arquato, v. à 32 kil. S. E. de Plaisance (Italie), dans un pays pittoresque; 5,000 hab.

Castel-Buono, v. de Sicile, à 73 kil. S. E. de Palerme; eaux minérales; 7,500 hab.

Castel-Delphino. V. Chateau-Dauphin.

Castel-del-Piano, v. à 40 kil. N. E. de Grosseto (Italie); 5,000 hab.

Castel-di-Sangro, v. de l'Abruzze Ultérieure II^e, sur le Sangro, à 30 kil. S. E. de Solmona; fabriques de tapis de laines; 3,000 hab.

Castel-Fidardo, bourg à 12 kil. S. d'Ancône. Les troupes pontificales, commandées par Lamoricière, y furent battues par les Piémontais de Cialdini, le 18 sept. 1860.

Castel-Fiorentino, bourg de Toscane (Italie), à 35 kil. N. E. de Florence. Frédéric II y mourut en 1250.

Castel-Franco, v. de la Vénétie, à 25 kil. O. de Trévise, sur le Musone; patrie de Giorgione; victoire des Français sur les Autrichiens en 1805; 4,000 hab.

Castel-Gandolfo, villa pontificale, à 2 kil. N. du lac Albano, avec une église construite par le Bernin, à 16 kil. S. E. de Rome. Ruines de la maison de campagne de Domitien.

Castel-Jaloux, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 30 kil. N. O. de Nérac (Lot-et-Garonne), sur l'Avance. Vieux château des Albret; eaux ferrugineuses. Commerce de vins, grains, cire, miel, etc.; tanneries, 3,044 hab.

Castel-Leone, anc. *Castel-Manfredi*, v. à 20 kil. N. O. de Crémone (Italie); 6,000 hab.

Castell (Edmond), orientaliste anglais, né en 1603 ou 1606, mort en 1685, a publié un *Lexique en* 7 *langues*, hébreu, chaldéen, syriaque, samaritain, éthiopien, arabe et persan, Londres, 1669 et 1682, 2 vol. in-fol.

Castellamare, v. d'Italie, grand port militaire, dans la province et à 28 kil. S. E. de Naples, sur le golfe, dans une magnifique position au pied de montagnes boisées, qui sont couvertes de villas. Evêché. Chantiers de construction, fabriques de toiles et de soieries; eaux thermales. Elle a été bâtie sur les ruines de *Stabies;* Macdonald y battit les Napolitains, le 27 avril 1799; 26,000 hab.

Castellamare-della-Bruca, v. d'Italie, dans la Principauté Citérieure, à 70 kil. S. E. de Salerne, près de la mer, bâtie sur les ruines de Velia ou Elée. Manne estimée aux environs; 8,000 hab.

Castellamare (*Emporium Segestæ*), port de Sicile, à 50 kil. S. O. de Palerme, près d'Alcamo; commerce de blés, vins, huiles, etc.; 8,500 hab.

Castellamonte, v. d'Italie, à 15 kil. S. O. d'Ivrée, poterie, bestiaux; 5,000 hab.

Castellan, nom donné, dans l'ancienne Pologne, au gouverneur d'une *castellanie*, partie d'un palatinat; il y avait au moins deux castellans par palatinat; celui de Cracovie avait la prééminence.

Castellana, v. de la Terre de Bari (Italie), à 40 k. S. E. de Bari; 7,000 hab.

Castellane, famille célèbre de Provence, qui a formé un grand nombre de branches (marquis d'Entrecasteaux, comtes d'Adhémar et de Grignan, etc.).

Castellane (Esprit-Victor-Elisabeth-Boniface, comte de), maréchal de France, né à Paris en 1788, mort à Lyon en 1865, parcourut tous les grades depuis 1804 jusqu'en 1815, époque où il était colonel. Il fit, comme maréchal de camp, la campagne d'Espagne en 1823, fut destitué en 1830, puis réintégré après la révolution de Juillet. Il prit part au siége d'Anvers en 1832, devint lieutenant général en 1833, pair de France en 1837; il contribua à rétablir l'ordre à Rouen après 1848; fut mis à la retraite; puis, rappelé par le prince-président, il maintint Lyon dans le devoir, fut nommé sénateur en 1852, enfin maréchal de France, et mis à la tête du 4^e corps d'armée.

Castellane (*Salina*), ch.-l. d'arrond. (Basses-Alpes), sur la rive droite du Verdon, par 43° 50′ 48″ lat. N. et 4° 10′ 50″ long. E., à 35 kil. S. E. de Digne. Beau pont de pierre sur la rivière. Fabriques de draps communs, commerce de fruits secs et confits. Source salée aux environs. Elle a joué jadis un rôle important en Provence, sous ses barons; 1,814 hab.

Castellanetta, v. de la prov. de Lecce ou Terre d'Otrante (Italie), à 34 kil. N. O. de Tarente. Evêché. Son territoire produit beaucoup de coton; 5,000 hab.

Castellani, petit peuple de l'Espagne ancienne, au S. E. des Ausetani; dans le N. E. de la Tarraconaise.

Castellazzo, v. de la prov. et à 6 kil. S d'Alexandrie (Italie), entre la Bormida et l'Orba; 5,000 hab.

Castelli (Bernardo), peintre italien, né à Gênes, 1557-1629, se distingua par la grâce et le charme du coloris; ses œuvres sont très-nombreuses; ses portraits lui valurent surtout une grande réputation.

Castelli (Benoît), mathématicien, de l'ordre de Saint-Benoît, né à Brescia, 1577-1644, disciple de Galilée, professa à Pise et à Rome, eut pour élèves Torricelli et Cavalieri, et composa un traité *De la Mesure des eaux courantes*, Rome, 1628, qui a été traduit en français, 1644.

Castello (Giovanni-Battista), peintre, sculpteur et architecte, de Bergame, 1509-1579, fut l'élève et l'ami de Luc Cambiaso; il décora Gênes et surtout le palais Cataneo de fresques magnifiques, et fut appelé à Madrid, comme peintre de Philippe II. — Ses deux fils, *Fabrizio* et *Granello*, travaillèrent à la décoration des palais royaux et de l'Escurial.

Castello-Branco (*Castrum Album*), ch.-l. du district de ce nom, dans l'ancienne prov. de Beira (Portugal), sur la Liria, à 90 kil. S. E. de Coïmbre. Evêché; tanneries, poteries, vins et eaux-de-vie; 6,000 hab. — La popul. du district dépasse 152,000 hab.

Castello-de-Vide, v. de l'Alemtéjo (Portugal), à 15 kil. N. E. de Portalègre; château fort; fabr. de draps; 6,000 hab.

Castellon de la Plaña, prov. de l'anc. royaume de Valence (Espagne), au nord, traversée par la Sierra de Espadan et arrosée par le Mijares et le Panaloya. Elle renferme 10 partidos judiciales, Albocacer, Castellon de la Plaña, Lucena, Morella, Nules, San-Mateo, Segorbe, Villareal, Vinaroz, Vivel, et 154 pueblos. La popul. est d'environ 296,000 hab.

Castellon de la Plaña, ch.-l. de la prov., à 12 kil. N. du Mijares, à 65 kil. N. E. de Valence, jolie ville, dans un pays fertile en grains, vins, huiles, fruits, chanvre, etc.; 17,000 hab.

Castellone (*Formiæ*), v. de la Terre de Labour (Italie), sur le golfe de Gaëte, à 7 kil. N. E. de cette ville, sur l'ancienne voie Appienne. On voit près de là la tour de Cicéron, probablement élevée par son fils au lieu où fut tué le grand orateur; 4,000 hab.

Castellum Cameracense, auj. *Cateau-Cambrésis*.

Castellum Cattorum, auj. *Cassel* (Hesse).

Castellum Drusi et **Germanici,** auj. *Kœnigstein* (Nassau).

Castellum Dunum, auj. *Châteaudun*.

Castellum Menapiorum, auj. *Kessel*.

Castellum Morinorum, auj. *Cassel* (Nord).

Castellum Novum Arianorum, auj. *Castelnaudary*.

Castellum Salinarum, auj. *Château-Salins*.

Castellum Trajani, auj. *Cassel* (en face de Mayence).

Castellum ou **Castrum Firmanum** était le port de *Firmum* en Picenum; les Romains y envoyèrent une colonie.

Castelmoron, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 30 kil. S. E. de Marmande (Lot-et-Garonne), sur le Lot; commerce de fruits secs et d'eaux-de-vie; 2,010 habit.

Castelnau (Pierre de), religieux de Cîteaux, fut légat d'Innocent III, pour combattre les Albigeois, et se distingua par sa fougue. Il excommunia Raymond VI, comte de Toulouse, qui laissa échapper contre lui des paroles de menaces ; un gentilhomme du comte rejoignit le légat dans une hôtellerie sur les bords du Rhône et le poignarda, 14 janv. 1208. Ce crime fut le signal de la guerre des Albigeois.

Castelnau (Michel de), sieur de la Mauvissière, diplomate français, né en Touraine, 1520-1592; homme instruit, bon soldat dans les guerres d'Italie, il gagna la protection de François de Lorraine, grand prieur de France. Il fut chargé de missions importantes en Ecosse, auprès d'Elisabeth, en Allemagne, dans les Pays-Bas, en Savoie, à Rome; il fut l'un des sages conseillers de Marie Stuart, retournée en Ecosse. Puis il continua à servir les rois dans les combats ou dans les ambassades, reçut le gouvernement de Saint-Dizier, mais ne voulut pas reconnaître la Ligue. Il eut la confiance de Henri IV. Ses *Mémoires*, publiés en 1621, puis par Le Laboureur, 1659, 2 vol. in-fol., et à Bruxelles, 1731, 3 vol. in-fol., ne comprennent que onze années, 1559-1570, et sont remarquables par leur impartialité. Ils sont dans la *Collection* de Petitot.

Castelnau (Jacques de Castelnau-Mauvissière, marquis de), maréchal de France, petit-fils du précédent, 1620-1658, se distingua dans les dernières guerres de Louis XIII, puis à Fribourg, à Nordlingue, aux siéges de Mardick et de Dunkerque, reçut la soumission de l'Alsace en 1653, commanda l'armée de Flandre en 1656, se signala à la bataille des Dunes, fut blessé mortellement au siége de Dunkerque et fut nommé maréchal.

Castelnau-de-Brassac, bourg de l'arrond. de Castres (Tarn), sur l'Agout. Grains, bois, eaux-de-vie; 3,987 hab.

Castelnau-de-Médoc, ch.-l. de canton de l'arr. et à 32 kil. N. O. de Bordeaux (Gironde). Anc. justice royale; bons vins; 1,645 hab.

Castelnau-de-Montmiral, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 10 kil. N. O. de Gaillac (Tarn). Carrière de marbre, céréales, vins; 2,569 hab.

Castelnau-de-Montratier, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 22 kil. S. O. de Cahors (Lot), sur les flancs d'une colline escarpée; elle fut jadis forte, surtout au XIIIe s.; 3,717 hab.

Castelnau-Magnoac, ch.-l. de canton de l'arrond. de Bagnères (Hautes-Pyrénées); anc. ch.-l. de la vallée de Magnoac, sur le Gers. Blanchisseries de toiles; céréales, bestiaux; 1,581 hab.

Castelnaudary (*Sostomagus*, puis *Castellum Novum Arianorum*), ch.-l. d'arrond. du départ. de l'Aude, près du canal du Midi, à 34 kil. N. O. de Carcassonne, par 43° 19′ 4″ lat. N. et 0° 22′ 51″ long. O. Fabriques de draps grossiers, de faïence et de briques, minoteries, distilleries. etc.; commerce de blés, vins, laines, bestiaux; 9,328 hab. — Rebâtie par les Wisigoths, capit. du comté de Lauraguais, elle est célèbre par la bataille de 1632, dans laquelle Gaston d'Orléans et Montmorency furent battus par le maréchal de Schomberg. Patrie des généraux Andréossy, Dejean et du poëte Alexandre Soumet.

Castel-Nuovo, bourg de la Calabre Citérieure (Italie), à 5 kil. S. O. de Lanciano ; 4,000 hab.

Castel-Nuovo, bourg de la Capitanate (Italie), à 24 kil. S. O. de San-Severo; 3,500 hab.

Castel-Nuovo, bourg de Sicile, à 18 kil. O. de Castro-Reale; 3,500 hab.

Castel-Nuovo-di-Scrivia, v. à 10 kil. N. de Tortone (Italie); 5,500 hab.

Castel-Sardo, autrefois **Castel-Aragonese,** puis **Castel-Genovese,** v. de Sardaigne, à 35 kil. N. E. de Sassari, sur un rocher escarpé, qui domine la mer. Son port fut construit par les Génois en 1200 ; 2,000 hab.

Castel-Sarrasin, ch.-l. d'arrond. de Tarn-et-Garonne, par 44° 2′ 18″ lat. N. et 1° 13′ 49″ long. O., dans une belle plaine à 2 kil. de la rive droite de la Garonne, sur le ruisseau de l'Azine (d'où vient son nom, *Castel-sur-Azine*), à 20 kil. O. de Montauban. Serges et toiles communes; grand commerce de grains, d'huile et de bestiaux ; 6,514 hab.

Castel-Vetere (*Caulon*), v. de la Calabre Ultérieure 1re (Italie), à 67 kil. N. E. de Reggio; vins et soie; 5,000 hab.

Castelvetrano, v. de Sicile, à 50 kil. S. E. de Trapani, sur un rocher, à 10 kil. de la mer. Ouvrages de corail et d'albâtre. Aux environs, vins blancs estimés; 15,000 hab. — Un peu à l'E. sont les ruines majestueuses de *Sélinonte*.

Castets, ch.-l. de canton de l'arrond. et au N. O. de Dax (Landes). Forêts de pins, résine; tourbe; 2,081 hab.

Castets-en-Dorthe, bourg de l'arrond. et à 24 kil. N. de Bazas (Gironde), sur la Garonne et le canal du Midi ; restes d'un château fort du XIVe s., qui fut assiégé par le maréchal de Matignon en 1586 ; 1,500 hab.

Casti (Jean-Baptiste), poëte italien, né à Prato (Toscane) en 1721, mort à Paris en 1803, fut chanoine à Montefiascone, mais surtout poëte de cour, poëte lauréat de Joseph II et de Catherine II. Ses *Nouvelles galantes* sont un mélange de saillies spirituelles et de platitudes indécentes; mais ses *Animaux parlants* sont un poëme politique, plein de verve et de malice, quoique assez mal écrit. *Gli Animali parlanti*, en 26 chants, Paris, 1802, 3 vol. in-8°, ont été traduits par Paganel et par Mareschal ; les *Novelle galanti*, 3 vol. in-8°, Paris, 1804, ont été traduites par Alary, Paris, 1846.

Castiglione (Balthasar, comte de), littérateur italien, né à Casatico, près de Mantoue, 1478-1529, fut d'abord au service des ducs d'Urbin, puis devint l'un des ornements de la cour de Léon X ; il fut envoyé par Clément VII à Charles-Quint, qui le reçut avec distinction; il mourut à Tolède. Il a laissé des poésies italiennes et latines qui se distinguent par l'élégance; mais le plus célèbre de ses ouvrages est le *Cortegiano* ou l'art de devenir un courtisan accompli, livre remarquable par la finesse, la grâce et la pureté du style; imprimé à Venise, 1528, in-fol., traduit en français par Chaperon, 1537, et imité par l'*Honnête homme* de Faret, 1633.

Castiglione (Giovanni-Benedetto), dit le *Grechetto*, peintre et graveur, né à Gênes, 1616-1670, travailla dans les grandes villes d'Italie, composa quelques excellents tableaux d'autels, comme la *Crèche*, à Saint-Luc de Gênes, mais doit surtout sa réputation à ses peintures d'animaux qui ornent les principales galeries de l'Europe. Le Louvre possède *Melchisédech et Abraham*, l'*Adoration des bergers*, les *Vendeurs chassés du temple*, une *Bacchanale*, une *Caravane*, etc. Il a exécuté à l'eau-forte une grande quantité de planches, recherchées des amateurs. Son frère, *Salvatore*, et son fils, *Francesco*, l'ont imité avec talent.

Castiglione (duc de). V. Augereau.

Castiglione, bourg à 20 kil. S. E. de Lodi (Italie), à la droite de l'Adda; 3,500 hab.

Castiglione, bourg de la Calabre Ultérieure IIe (Italie) au N. O. de Nicastro, sur la mer Tyrrhénienne; 3,500 hab.

Castiglione, bourg de Sicile, à 45 kil. N. E. de Catane; 5,000 hab.

Castiglione-delle-Stiviere, bourg d'Italie, à 26 kil. S. E. de Brescia et à 9 kil. S. O. du lac de Garde. Les Français y furent victorieux en 1706 et le 5 août 1796. Augereau reçut le titre de duc de Castiglione. Patrie de saint Louis de Gonzague; 5,500 hab.

Castiglione-Fiorentino, à 15 kil. S. d'Arezzo (Toscane) ; récolte de soie ; 7,000 hab.

Castilhon (Jean), littérateur, né à Toulouse, 1718-1799, et son frère *Jean-Louis*, 1720-1793, ont coopéré à un grand nombre d'ouvrages (*Journal de Trévoux*, *Journal encyclopédique*, *Bibliothèque bleue*, etc.; *Dictionnaire des sciences morales, philosophiques*, etc.; *Histoire universelle* en 46 vol., etc.).

Castille, l'un des royaumes espagnols au moment de l'union de la Castille et de l'Aragon, sous Isabelle et Ferdinand, comprenait la Vieille et la Nouvelle-Castille, le royaume de Léon, les Asturies, la Galice, l'Estrémadure, Murcie, l'Andalousie. Lorsque les chrétiens des Asturies et de la Navarre luttaient contre les Arabes, le pays montagneux à l'O. de l'Èbre supérieur se couvrit de châteaux forts (castella), et les seigneurs de Burgos prirent le titre de comtes de Castille, sous la suzeraineté nominale des rois d'Oviédo, vers la fin du IXe s. et au Xe. Sanche le Grand, roi de Navarre, beau-frère du dernier comte, se rendit maître de la Castille et l'érigea en royaume en faveur de son fils Ferdinand, 1035. Celui-ci battit et tua son beau-frère, Bermude III, et s'empara de son roy. de Léon, de Galice et des Asturies, 1037. Dès lors les rois de Castille s'agrandirent en combattant sans relâche les Musulmans, auxquels ils enlevèrent successivement Tolède et la Nouvelle-Castille, sous Alphonse VI, vers 1085 ; puis l'Estrémadure, Murcie, le bassin du Guadalquivir (Cordoue, Séville, Jaën), les côtes de l'Océan (Cadix, Xérès, etc.),

sous Ferdinand III et Alphonse X, au XIIIe s. Les Maures furent dès lors resserrés dans le royaume de Grenade. Les trois invasions africaines des Almoravides, au XIe s., des Almohades, au XIIe, des Mérinides, au XIVe, avaient retardé les progrès des chrétiens; ils furent encore plus ralentis par les guerres avec l'Aragon et surtout par les luttes intestines au XIIe, au XIVe et au XVe s. Enfin le mariage d'Isabelle avec Ferdinand d'Aragon, 1469, l'avénement des deux rois, Isabelle en Castille, 1474, Ferdinand en Aragon, 1479, leur union et leurs talents, firent tomber Grenade, 1492, et amenèrent le triomphe de l'unité et de la royauté en Espagne. V. ESPAGNE.

ROIS DE CASTILLE.

1° *Maison de Navarre.*

FERDINAND Ier 1035
roi de Léon 1037, meurt 1065.

ALPHONSE VI, de Léon, succède à Sanche et dépouille Garcie, 1065-1109.	SANCHE II, roi de Castille, 1065-1072.	GARCIE, roi de Galice, 1065-1073.

URRAQUE, fille d'Alphonse VI, épouse Raymond de Bourgogne, puis Alphonse Ier d'Aragon, qui règne sous le nom d'Alphonse VII, 1109-1126.

2° *Maison de Bourgogne.*

ALPHONSE VII,
Fils d'Urraque et de Raymond, 1126-1157.

CASTILLE.		LÉON.	
Sanche III.	1157-1158	Ferdinand II.	1157-1187
Alphonse IX.	1158-1214	Alphonse IX.	1187-1230
Henri Ier.	1214-1217		

FERDINAND III, 1217-1252, hérite du royaume de Léon, 1230.

ALPHONSE X, le Sage.	1252-1284
SANCHE IV.	1284-1295
FERDINAND IV.	1295-1312
ALPHONSE XI.	1312-1350
PIERRE LE CRUEL. . .	1350-1369

3° *Maison de Transtamare.*

HENRI II.	1369-1379
JEAN I	1379-1390
HENRI III.	1390-1406
JEAN II.	1406-1454
HENRI IV.	1454-1474
ISABELLE.	1474-1504

Castille (VIEILLE-), ancienne province d'Espagne, située entre 39° 48′ et 43° 32′ lat. N. et entre 4° 5′ et 7° 5′ long. O., avait pour bornes : au N., la mer de Biscaye; au N. E., la Biscaye, l'Alava, la Navarre; à l'E., l'Aragon; au S., la Nouvelle-Castille; au S. O., l'Estrémadure; à l'O., le roy. de Léon; au N. O., les Asturies. C'est un pays traversé au N. par les monts Cantabres, au centre par un contre-fort détaché des monts Ibériens (sierras del Madeiro, d'Urbion, de Umbrio et d'Occa), et s'appuyant au S. sur les sierras de Somo-Sierra et de Guadarrama. Il est arrosé au N. par de petits cours d'eau tributaires de la mer de Biscaye; au N. E., par l'Ebre supérieur, qui lui sert de limite; au S., par le Duero et ses affluents, la Pisuerga, la Ceja, l'Eresma, l'Adaja, etc.; puis par le Tage et ses affluents, l'Alberche, le Tietar. Il y a dans la Vieille-Castille des plaines élevées et très-étendues, souvent sablonneuses et complétement dénudées, comme celle de Valladolid; les parties basses sont fertiles surtout en grains; il y a beaucoup de bêtes à cornes dans le Nord ; les sierras renferment des mines de cuivre, des carrières de quartz, de marbre, etc.; des sources minérales nombreuses ; mais l'industrie et le commerce sont bien déchus. Les Vieux-Castillans sont fiers, réservés, silencieux, sans grande activité matérielle et intellectuelle. La capitainerie générale de la Vieille-Castille s'étend sur la Vieille-Castille, le royaume de Léon et les Asturies; la Vieille-Castille se divise elle-même en 8 intendances ou provinces : 1° Burgos; v. princ. : Burgos, Aranda, Lerma, Miranda, etc.; 2° Avila; v. princ. : Avila, Arenas-de-San-Pedro, Arevalo, Cebreros; 3° Ségovie; v. princ. : Ségovie, Riaza, Sepulveda; 4° Soria; v. princ.: Soria, Agreda, Almazan, Medina-Celi; 5° Logroño; v. princ. : Logroño, Alfaro, Arnedo, Calahorra, Haro, Torrecilla; 6° Santander; v. princ.: Santander, Laredo, Reynosa, etc.; 7° Palencia; 8° Valladolid. Elle renferme 5 évêchés, ceux d'Avila, de Ségovie, d'Osma, de Calahorra et de Santander.

Castille (NOUVELLE-). Cette province d'Espagne, située au centre de la Péninsule, entre 38° 15′ et 41° 20′ lat. N. et entre 3° 20′ et 7° 40′ long. O., a pour bornes : au N., la Vieille-Castille; au N. E., l'Aragon; à l'E., Valence et Murcie; au S., l'Andalousie; à l'O., l'Estrémadure. Elle occupe le plateau central de l'Espagne, avec l'ancienne province de la Manche au S. E.; enclavée entre les montagnes d'entre Duero et Tage au N. et la Sierra-Morena au S., coupée au centre par les monts de Tolède, elle s'appuie vers l'E. sur les monts Ibériens. C'est un pays élevé, dont le sol est bon, mais qui reste souvent inculte et desséché, parce que les habitants n'ont pas utilisé les cours d'eau qui le traversent, le Tage et ses nombreux affluents, la Guadiana et le Xucar à l'E. On récolte néanmoins beaucoup de grains au nord du Tage, de l'huile, des vins, du safran, de la garance; on élève les abeilles, les vers à soie et surtout le gros bétail et les mules; on exploite dans les montagnes le fer, le plomb, l'antimoine, le mercure, les marbres, et il y a beaucoup de sources minérales. L'industrie manufacturière est peu développée, si ce n'est celle des draps et des laines. La Nouvelle-Castille forme une capitainerie-générale et comprend 5 provinces, qui sont celles de : 1° Madrid; v. princ. : Madrid, Alcala-de-Hénarès, Chinchon, etc.; 2° Tolède; v. princ.: Tolède, Escalona, Ocaña, Talaveyra-de-la-Reyna, Torrijos; 3° Ciudad-Real; v. princ. : Ciudad-Real, Alcazar-de-San-Juan, Almaden, Almagro, Manzanarès, etc.; 4° Cuença; v. princ.: Cuença, Belmonte, Huete, Priego, Requena; 5° Guadalajara; v. princ.: Guadalajara, Brihuega, Molina, Pastrana, Siguenza, Tamajon. Il y a un archevêché, celui de Tolède, et les évêchés de Cuença et de Siguenza. La population est d'environ 1,542,000 hab.

Castille (Canal de); il parcourt une partie de la Vieille-Castille, et se divise en trois branches; celle du Nord, longue de 84 kil., est alimentée par la Pisuerga jusqu'à Calahorra; celle de Campos, alimentée par le Carrion, longue de 90 kil.; celle du Sud, longue de 72 kil., se termine à Valladolid.

Castillejo (CRISTOVAL DE), poëte espagnol, né à Ciudad-Real, 1494-1576, fut secrétaire de l'empereur Ferdinand Ier, et se fit chartreux. Poëte lyrique médiocre, il eut de la verve dans ses poésies satiriques. L'édition la plus complète de ses *Œuvres* est celle de Madrid, 1792, 2 vol. in-8°.

Castillo (AUGUSTIN DE), peintre espagnol, né à Séville, 1565-1626, a laissé plusieurs tableaux estimés à Cordoue.

Castillo-y-Saavedra (ANTONIO DEL), peintre, fils du précédent, né à Cordoue, 1603-1667, élève de Zurbaran, eut une grande réputation, qu'il méritait par la pureté de son dessin, et mourut de chagrin en reconnaissant que Murillo lui était supérieur.

Castillo-Solorzano (DON ALONZO DEL), poëte, historien, romancier espagnol du XVIIe s., a composé un grand nombre de romans de mœurs et d'aventures, dont plusieurs ont été traduits en français.

Castillon, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 17 k. S. E. de Libourne (Gironde), sur la rive droite de la Dordogne. Vins blancs estimés. Victoire des Français sur les Anglais, en 1453; 3,656 hab. — Aux environs se trouve le château de Montaigne.

Castillonnès, ch.-l. de canton de l'arrond. et au N. O. de Villeneuve-sur-Lot (Lot-et-Garonne); 2,023 hab.

Castlebar, ch.-l. du comté de Mayo (Irlande), sur le lac Rabine, à 65 kil. N. de Galway, est le centre d'un grand commerce de toiles, de grains, etc. Elle a été prise par les Français en 1798; 8,000 hab.

Castle-Comer, paroisse du comté de Kilkenny (Irlande); exploitation d'anthracite.

Castle-Dermot, paroisse du comté de Kildare (Irlande), ancienne résidence des rois de Leinster; 6,000 hab.

Castle-Haven, paroisse du comté de Cork (Irlande); les Anglais battirent les Espagnols à quelque distance en 1602; 6,000 hab.

Castlereagh (ROBERT **Stewart,** marquis de **Londonderry,** vicomte), homme d'État anglais, né en Irlande, 1769, mort le 12 août 1822; il était le second fils du marquis de Londonderry, d'une famille d'origine écossaise, acheva ses études à Cambridge, fut d'abord membre du Parlement d'Irlande pour le comté de Down, et déjà il était dévoué à la politique de Pitt, quand il entra aux Communes d'Angleterre en 1794. En 1798, il fut secrétaire du lord lieutenant d'Irlande, lord Camden, et se montra l'un des plus énergiques adversaires des catholiques et des patriotes; on lui reprocha même sa cruauté; il contribua à l'union des deux parlements d'Irlande et d'Angleterre, mais en abandonnant les intérêts de l'Irlande. Membre du ministère d'Addington, 1802, du ministère de Pitt, 1804, ministre de la guerre dans le cabinet du duc de Port-

land, 1807, il donna sa démission, 1809, à la suite de ses démêlés avec son collègue Canning, le provoqua en duel, le blessa, 21 septembre, et ne rentra au ministère qu'en 1812. Dès lors il dirigea véritablement les affaires étrangères de son pays, c'est-à-dire la grande lutte contre la France, payant toutes les coalitions, maintenant par son argent l'union entre les alliés, jouissant de nos revers en 1814 et en 1815, obtenant une popularité éphémère en Angleterre et les récompenses honorifiques des rois. Il prit part au congrès de Vienne, adhéra au traité secret conclu avec la France et l'Autriche contre l'ambition cupide de la Prusse et de la Russie (janv. 1815); mais, après Waterloo, il adopta les principes de la Sainte-Alliance, sans adhérer officiellement au pacte. Représentant dur, opiniâtre, orgueilleux, des tories les plus exclusifs et les plus étroits, il s'opposa à toute réforme à l'intérieur, à tout mouvement libéral au dehors. Chargé de représenter l'Angleterre au congrès de Vérone, il vit avec peine que ses collègues pensaient à modifier leur politique. Le chagrin, peut-être le désordre de ses affaires, dérangèrent son esprit; une maladie mentale se déclara, et, dans la matinée du 12 août, échappant à la surveillance, il se coupa l'artère carotide avec un canif. Sans culture intellectuelle, sans éclat, mais parlant avec assez de facilité, connaissant les hommes et sachant les conduire, il fut impopulaire depuis 1815, et sa mémoire est restée impopulaire. Sa *Correspondance* a été publiée par son frère en 1850.

Castleton, nom de beaucoup de localités en Angleterre et aux Etats-Unis, entre autres d'un bourg du comté de Derby, au pied d'un rocher que dominent les ruines de *Peak-Castle*, château bâti, suivant la tradition, par W. Peveril, fils naturel de Guillaume le Conquérant; les environs renferment beaucoup de grottes naturelles.

Castle-town (jad. Sodor), v., ch.-l. de l'île de Man, est la résidence du lieutenant gouverneur; elle a un port et un château. Evêché anglican; 2,500 hab.

Castletown-Bearhaven, petit port du comté de Cork (Irlande), en face de l'île de Bear, est au fond de la baie de Bantry.

Castor. V. Dioscures.

Castor de Rhodes, grammairien ou rhéteur grec, vivait au commencement du IIe s. ap. J. C. Suidas a donné la liste de ses ouvrages, dont quelques rares fragments se trouvent dans la *Bibliothèque grecque* de Didot, à la suite d'Hérodote.

Castra, castrum, lieu de campement, fortifications, nom donné à un grand nombre de localités où s'élevèrent des fortifications romaines. De là les noms de *Castres*, la *Châtre*, en France; de *Castro*, en Italie et en Espagne; de *Caster*, *Cester* et *Chester*, en Angleterre.

Castracani. V. Castruccio.

Castrejon (Antoine), peintre espagnol, né à Madrid, 1625-1690, imita avec facilité la manière de Murillo; le plus remarquable de ses tableaux est l'*Archange saint Michel combattant le dragon*.

Castres, ch.-l. d'arrond. du Tarn, sur l'Agout, par 43° 36′ 16″ lat. N., et 0° 5′ 45″ long. O., à 38 kil. S. E. d'Alby. Hôtel de ville, collégiale de Saint-Benoît. Grande industrie de draps fins et communs, flanelles, molletons, papier, parchemin, chaudronnerie; commerce de grains et vins; 23,461 hab. — Autrefois capitale d'un comté, siége d'un évêché, Castres prit part aux guerres des Albigeois, devint au XVIe s. l'un des centres du calvinisme et fut démantelée sous Louis XIII. Patrie de Rapin Thoyras et de Dacier.

Castricum, village de Hollande, près d'Alkmaër, célèbre par les succès de Brune sur les Anglo-Russes, 4 oct. 1799.

Castries, baie sur la côte orientale du canal de Tartarie, à l'E. de l'Asie, reconnue par La Pérouse.

Castries (Port) ou **Le Carénage,** v. principale de l'île Sainte-Lucie.

Castries, ch.-l. de canton de l'arrond. de Montpellier (Hérault); fab. d'eau-de-vie, d'huile d'olive. Ancien duché; 1,415 hab.

Castries (Charles-Eugène-Gabriel **De La Croix,** marquis de), maréchal de France, 1727-1801; lieutenant à 16 ans, il combattit dans la guerre de la succession d'Autriche, commanda en Corse, comme maréchal de camp, en 1756; fut blessé à Rosbach, fut nommé lieutenant général en 1758, se distingua dans la guerre de Sept Ans, surtout au combat de Clostercamp, 1760; devint ministre de la marine en 1780, et maréchal de France en 1783. A la Révolution, il se retira auprès du duc de Brunswick, et commanda une division de l'armée des princes en 1792.

Castries (Armand-Charles-Augustin, duc de), fils du précédent, 1756-1842, fut membre des Etats-généraux en 1789, se battit en duel avec Charles de Lameth, émigra, combattit en Portugal, fut nommé pair et lieutenant général en 1814.

Castriot. V. Scanderbeg.

Castro (Guillen de), poëte dramatique espagnol, né à Valence, 1569-1631, eut d'abord de puissants protecteurs; puis tombé en disgrâce, il fut forcé de travailler pour le théâtre, et mérita les éloges de Lope de Vega. Il doit sa réputation, hors de l'Espagne, à sa pièce intitulée *las Mocedades del Cid* ou *la Jeunesse du Cid*, peinture énergique de l'honneur national et du patriotisme chevaleresque, qui a inspiré Corneille. Le recueil de ses *Comedias* a été imprimé à Valence, 1623-1625, 2 vol. in-4°.

Castro (Jean de), né d'une famille illustre, en 1500, alla combattre les Maures à Tanger, prit part à l'expédition de Tunis avec Charles-Quint, 1535; se rendit aux Indes, explora la mer Rouge, 1541; poursuivit, à la tête d'une flotte, les corsaires de l'Atlantique; enfin fut nommé, en 1545, quatrième vice-roi des Indes. Il s'immortalisa par la défense de Diu, détruisit l'armée du roi de Cambaye, et lui prit la plus grande partie de ses Etats. Il triompha pompeusement dans Goa, mais en héros chrétien; se fit admirer des Indiens par sa justice et sa probité, et mourut, en 1548, entre les bras de son ami, saint François-Xavier. On a publié, en 1833, à Paris, la relation du voyage qu'il fit dans la mer Rouge en 1541, *Roteiro de dom Joam de Castro*, etc., livre curieux et savant dans lequel il montre les connaissances les plus variées.

Castro (**Vaca De**), prêtre et juge royal de Valladolid, fut envoyé par Charles-Quint pour rétablir l'ordre au Pérou, vainquit Almagro à Chupas en 1542, lui fit trancher la tête, mais fut disgracié en 1544, rappelé en Espagne, arrêté par ordre du conseil des Indes, et déclaré innocent après 5 ans de captivité; il mourut en 1558.

Castro (Inès de). V. Inès.

Castro, excellent port à l'E. de l'île Chiloë, dans la prov. de ce nom (Chili).

Castro, v. de la Terre d'Otrante (Italie), à 40 kil. E. de Gallipoli, sur le canal d'Otrante, souvent pillée par les Turcs et les Barbaresques; évêché; 8,000 hab.

Castro (*Castremonium*), à 35 kil. N. O. de Viterbe (Italie); jadis évêché important, capitale du duché de Castro, rasée en 1648, par Innocent X, en punition du meurtre de l'évêque.

Castro-del-Rio, v. de l'Andalousie (Espagne), à 28 kil. S. E. de Cordoue, sur le Guadajoz; fortifications arabes, industrie et commerce assez considérables; 10,000 hab.

Castro. V. Métélin.

Castrogiovanni (*Enna*), v. de Sicile, sur un plateau escarpé presque au centre de l'île, à 25 kil. N. E. de Caltanisetta. Beaux restes d'une tour bâtie par Frédéric II. Près de la ville sont des sources sulfureuses, d'abondantes soufrières et de riches mines de sel; 13,000 hab. — V. Enna.

Castro-Marim ou **Marino,** v. des Algarves (Portugal), à l'embouchure de la Guadiana, en face d'Ayamonte (Espagne). Salines, pêche active.

Castro-Nuovo, v. de la prov. de Palerme (Sicile), à 35 kil. S. O. de Termini; marbres aux environs; 6,000 hab.

Castro-Reale, v. de Sicile, à 40 kil. S. O de Messine, résidence aimée de Frédéric II, fait un assez grand commerce de vins, huiles, etc. 4,000 hab.

Castrovillari, v. de la Calabre Citérieure (Italie), sur la rive gauche du Coscilello, à 60 kil. N. E. de Cosenza, a de vieilles fortifications, fait un commerce actif de vins, coton, manne, etc; 8,000 hab.

Castruccio-Castracani, gentilhomme de Lucques, du parti gibelin, après avoir combattu en France, en Angleterre, en Lombardie, fut choisi pour chef par les Gibelins de Lucques, triompha des Guelfes et de son perfide allié, Uguccione de Pise, fit la guerre aux Florentins, et reçut, de Louis de Bavière, le titre de duc de Lucques et de sénateur de Rome; le légat du pape l'excommunia; il mourut en 1328. Sa *Vie*, par Machiavel, est une espèce de roman.

Castuera, v. de l'Estrémadure (Espagne), au S. E. de Badajoz, sur le Guadalefra; 6,000 hab.

Castulo (auj. *Cazolra*), place forte de l'Espagne ancienne dans le pays des Oretani, sur la rive droite du Bœtis, au S. E. d'Oretum.

Casuentus. riv. de Lucanie, auj. le *Basiento.*

Casuistes, théologiens qui s'occupent de résoudre les cas de *conscience;* les plus habiles, mais aussi les plus attaqués, ont été de l'ordre des jésuites, comme Escobar, Molina, Busembaum, Sanchez, etc.

Cat ou île du **Chat,** l'une des Lucayes, longue de 80 kil., est vraisemblablement *Guanahani* ou *San-Salvador*, la première terre découverte par Ch. Colomb, le 12 oct. 1492.?

Catabathmus (Grand-), chaîne de montagnes qui séparait à l'O. l'Egypte de la Libye et de la Cyrénaïque (auj. *Djebel-Kebir*). L'un de ses contre-forts, à l'E., s'appelait *Petit-Catabathmus.*

Catacombes (du grec κατὰ, en bas, et κύμβος, cavité), cimetières souterrains, comme les *cryptes* et les *hypogées.* Les anciens avaient déjà converti des carrières en lieux de sépulture; les hypogées d'Egypte sont célèbres; les chrétiens, surtout en Italie, suivirent cet exemple par sentiment religieux ou par nécessité, et souvent cherchèrent un lieu de refuge ou de prière dans ces catacombes sanctifiées par les martyrs. Il y a des catacombes en Toscane, dans les plus grandes villes de Sicile; les plus célèbres sont celles de Naples et de Rome. A Naples, les catacombes de Saint-Janvier, ornées de chapelles, sont les plus belles; à Rome, les catacombes, creusées surtout dans la pouzzolane, s'étendent fort loin, des deux côtés du Tibre, généralement dans la direction des voies romaines; ces galeries, très-étroites, d'une hauteur variable, enchevêtrées les unes dans les autres, renferment les sépultures des anciens chrétiens; les corps, placés dans des trous horizontaux, forment de 5 à 12 rangées; de petites chapelles sont creusées de distance en distance, et l'on y voit des mosaïques, des sculptures, des peintures, premiers monuments de l'art chrétien. Il paraît que les catacombes formaient un certain nombre de cimetières isolés, dont chacun doit avoir son histoire; on évalue à plus de 1,200 kil. le développement de ces galeries souterraines, qui reçoivent l'air extérieur d'espèces de puits placés à 300 pas de distance; les plus vastes sont celles de Saint-Sébastien.—V. les ouvrages du P. Marchi, de Bosio, de Bottari, de Rossi, et surtout celui de M. L. Perret, Paris, 1853-57, 6 vol. in-fol. avec planches.

On a donné, à Paris, le nom de *Catacombes* à d'anciennes carrières qui s'étendent surtout dans la partie méridionale de la ville. En 1786, par mesure de salubrité, on fit disparaître les anciens cimetières de l'intérieur et des églises; on plaça avec soin et symétrie les débris humains dans les galeries solidifiées, situées surtout sous la plaine de Mont-Souris; elles furent consacrées comme un cimetière, et ont un aspect religieux et imposant; elles ont deux entrées principales, dans la cour du pavillon occidental de l'ancienne barrière d'Enfer, et dans la plaine de Mont-Souris; elles sont à une profondeur d'environ 20 mètres. Beaucoup d'autres vieilles carrières qui s'étendent vers les faubourgs Saint-Jacques et Saint-Germain, d'autres sous le quartier de Chaillot, ne renferment aucun débris humain, mais sont également solidifiées et entretenues; on a dressé un plan général des Catacombes, qui correspond minutieusement au plan du Paris supérieur; plus de 60 puits, dont 20 munis d'escaliers, font communiquer les diverses Catacombes avec le sol extérieur.

Catalani (Angélique), cantatrice italienne, née à Sinigaglia en 1782, quitta le couvent pour le théâtre, et obtint un succès immense en Italie, à Lisbonne, en Espagne, à Paris, à Londres, où elle gagna, dit-on, 2 millions. En 1814, elle obtint le privilége de l'Opéra Italien à Paris, mais elle administra mal et fut forcée de résilier en 1818. Elle eut désormais moins de succès; car la plus grande partie de son mérite dépendait de son organe, et il avait perdu de son éclat. Elle se retira, avec les débris de sa fortune, dans une villa qu'elle acheta, près de Florence, en 1830. Elle mourut à Paris, du choléra qu'elle fuyait, en 1849.

Catalans, habitants de la Catalogne.

Catalans ou **Almogavares**, nom donné à des bandes d'aventuriers catalans et aragonais, qui, après avoir combattu sous Pierre III en Sicile, se mirent, avec leur chef, Roger de Flor, au service des Grecs contre les Turcs, vers 1303. Après l'assassinat de Roger, ils s'emparèrent de Gallipoli, formèrent une sorte de république militaire en Thrace, en Thessalie, où ils s'établirent à Cassandria; battirent Gauthier de Brienne, duc d'Athènes, 1310, et restèrent maîtres de sa principauté jusque vers la fin du xiv° s. Ramon Muntaner a surtout raconté l'histoire de leurs brigandages héroïques, dans sa *Chronique catalane.*

Catalauni ou **Catelauni,** ancien peuple Gaulois, dépendirent longtemps des Remi (auj. S. E. de la Marne et N. O. de la Haute-Marne); leur capit. était *Duro-Catalaunum* ou *Catalauni* (Châlons-sur-Marne). Leur pays fit partie de la Belgique II°.

Catalaunici campi (*champs Catalauniques*), vastes plaines entre Châlons-sur-Marne et Méri-sur-Seine, célèbres par la défaite d'Attila, en 451.

Cataldo (San-), v. de Sicile, à 8 kil. O. de Caltanisetta, près de vastes soufrières; 8,000 hab.

Catalogne (Principauté de). Cette grande province, située au N. E. de l'Espagne, entre 40° 30′ et 42° 51′ lat. N., et entre 1° 0′ 35″ long. E. et 1° 30′ long. O., a pour limites: au N., les Pyrénées orientales, qui la séparent des départements français de l'Ariége et des Pyrénées-Orientales; à l'O., l'Aragon; au S., le royaume de Valence; à l'E., la Méditerranée. Elle est couverte des ramifications confuses des Pyrénées; c'est un entassement de sierras, de pics, de rochers, excepté sur les bords de la mer, et dans les plaines étroites que forment le Ter, le Llobregat, l'Ebre et la Sègre. Les routes sont peu nombreuses et difficiles. Les montagnes produisent des pins, des hêtres, des chênes, et partout l'industrie des habitants a suppléé aux obstacles de la nature; les richesses minérales sont considérables, les eaux minérales sont abondantes. Les Catalans ont des fabriques florissantes; les côtes donnent d'excellents marins et le commerce est actif, surtout à l'extérieur. La Catalogne forme une capitainerie militaire dont le ch.-l. est Barcelone, et comprend 4 intendances ou provinces: 1° *Barcelone;* villes princ., Barcelone, Berga, Igualada, Manresa, Mataro, Vich, Villa-Franca; 2° *Gerone;* villes princ., Gerone, Figueras, La Bisbal, Olot; 3° *Tarragone;* v. princ., Tarragone, Gandesa, Reus, Tortosa; 4° *Lerida;* v. princ., Lerida, Balaguer, Seo-de-Urgell, Belver, Solsona. La Catalogne a l'archevêché de Tarragone, duquel relèvent les 8 évêchés de Barcelone, Lerida, Tortosa, Gerone, Urgel, Vich, Solsona et Iviça. La popul. est de 1,668,000 hab. — La Catalogne tire peut-être son nom des Goths et des Alains (*Gothalanni, Gothalaunia*), qui s'y établirent au v° s.; ou du peuple des *Catalauni;* les expéditions de Charlemagne y favorisèrent la formation du comté de Barcelone (vers 801), qui comprenait en outre le Roussillon, la Cerdagne, une partie du Languedoc; l'union de la Catalogne et de l'Aragon, en 1137, fit la fortune de l'Aragon. Les rois de France avaient renoncé à leurs droits de suzeraineté sur le comté de Barcelone, dès 1258; les Catalans restèrent plus tard ennemis des Castillans, se donnèrent même à la France en 1641, firent une résistance désespérée à Philippe V au commencement du xviii° s., et n'ont cessé de se distinguer par leur caractère turbulent.

Catamarca, prov. de la Confédération Argentine, en grande partie formée par une longue vallée entre deux branches des Andes; elle produit beaucoup de coton, du blé, du vin; renferme des mines d'or, d'argent, de cuivre, etc., mais est encore trop privée de voies de communication. Popul., 80,000 hab.

Catamarca ou **San-Fernando,** la capitale, est une ville de 16,000 hab., par 27° 45′ lat. S. et 68° 20′ long. O.

Catanduanes, l'une des Philippines, au S. E. de Luçon, longue de 50 kil., large de 30, appartient aux Espagnols. Elle est fertile et bien cultivée; les indigènes sont laborieux et bons marins.

Catane (*Catana*), ch.-l. de la prov. de ce nom (Sicile), sur la côte orientale, au pied de l'Etna, à 90 kil. S. O. de Messine, par 37° 30′ lat. N. et 13° 1′ long. E. Evêché; Cour d'appel; place forte, souvent détruite par les laves ou les tremblements de terre, elle doit à ses malheurs la régularité et la beauté de ses rues et de ses maisons. Au milieu de ses églises et de ses couvents nombreux, on remarque la cathédrale, fondée par le comte Roger en 1094, le couvent des bénédictins, le musée de Biscari, riche en antiquités. L'Université date de 1445 et est florissante. On a mis à découvert beaucoup de ruines anciennes. — Riches étoffes de soie, toiles, cotonnades, ouvrages d'ambre, de corail, d'agate, de lave, commerce actif de neiges de l'Etna, de blé, vin, huile, etc. Population 84,000 hab., et pour la prov., 495,000 hab. — Fondée par les Phéniciens, suivant d'autres par une colonie de Naxos ou de Chalcis, au viii° s. av. J. C., patrie de Charondas, elle a été

surtout maltraitée par le tremblement de terre de 1693, puis en 1783 et en 1818.

Catanzaro, ch.-l. de la prov. de Catanzaro (Italie) ou de Calabre Ultérieure IIe, par 38° 5′ lat. N. et 14° 18′ long. E., à 280 kil. S. E. de Naples, près du golfe de Squillace. Evêché; Cour d'appel; place de guerre. Elle a souffert beaucoup du tremblement de terre de 1783. Fabriques de soieries, de draps, de tapis; commerce de blé, de vins, d'huile. La ville a une popul. de 14,000 hab.; la province de 412,000 hab.

Cataonie, petit pays au S. de la Cappadoce ancienne, dans les limites de laquelle on la comprenait souvent; la capitale était *Comana*.

Catapan, nom du gouverneur de la Pouille et de la Calabre pour les empereurs grecs, jusqu'à la conquête des Normands.

Cataractes, mot venant du grec et signifiant *éclater en bas*, chutes d'eau produites par une interruption brusque du lit d'un fleuve ou d'une rivière. Les anciens exagéraient beaucoup la grandeur des cataractes du Nil à Syène; elles ne sont, comme toutes celles du fleuve, que des rapides considérables. La plus célèbre cataracte est celle du Niagara.

Catawba, riv. de la Caroline du Sud (Etats-Unis), vient des montagnes Bleues, dans la Caroline du Nord, prend le nom de Wateree qui, réuni au Congaree, forme la Santee. Son cours est d'environ 350 kil. Sur ses bords vivent les débris des Indiens *Catawbas*.

Catbalongan ou **Catvalonga**, capit. de l'île de Samar (Philippines), sur la côte de l'O.; 6,500 hab.

Cateau-Cambrésis (Le), ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. S. E. de Cambrai (Nord), sur un petit affluent de l'Escaut. Filatures de laine et de coton; fabriques de mérinos; fonderies de cuivre, tanneries, brasseries; commerce de grains, houilles, graines oléagineuses; 9,500 hab. — Forteresse bâtie par les évêques de Cambrai au XIe s., importante par sa position à l'entrée de la Picardie; prise par les Français en 1477 1481, 1521, 1553, 1635, démantelée par Louis XIII, elle a été acquise par Louis XIV en 1678. Henri II, roi de France, et Philippe II d'Espagne y signèrent la paix de 1559; les Autrichiens la prirent en 1793. Patrie du maréchal Mortier.

Catéchumènes, c'est-à-dire *instruits*, nom donné dans l'Eglise primitive aux nouveaux convertis qu'on préparait au baptême; placés sous le portique, ils se retiraient au moment de l'Élévation, parce qu'ils n'étaient pas encore capables de comprendre les saints mystères.

Catel (Charles-Simon), compositeur, né à l'Aigle, 1773-1830, fut élève de Gossec, composa un grand nombre de marches qui furent adoptées pour les régiments, et fut remarqué, en 1792, pour un *De profundis* chanté aux funérailles du général Gouvion (Jean-Baptiste). Professeur d'harmonie au Conservatoire en 1795, il publia, en 1802, son *Traité d'harmonie*, qui pendant longtemps fut le guide des professeurs. Il devint membre de l'Institut en 1815. Il a composé pour l'Opéra et l'Opéra-Comique plusieurs pièces d'une pureté de style remarquable, mais dont les mélodies gracieuses manquent d'invention; malgré leur mérite, *Sémiramis*, *les Bayadères*, *l'Auberge de Bagnères*, *Wallace*, ont été froidement accueillis.

Catelet (Le), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. N. de Saint-Quentin (Aisne). Ce fut à partir de François Ier une ville forte très-importante; les Espagnols la prirent en 1557, 1595, 1636, 1650; les fortifications furent détruites en 1674, ce n'est plus qu'un village; 546 hab.

Caterina (Santa-), v. de la prov. et à 12 kil. N. O. de Caltanisetta (Sicile), près du Salso. Agates et jaspe aux environs; 7,500 hab.

Catesby (Marc), naturaliste anglais, 1680-1750, fit de longs voyages dans l'Amérique du Nord, et publia un magnifique ouvrage en anglais et en français, l'*Histoire naturelle de la Caroline, de la Floride et des îles de Bahama*, Londres, 1731-1743, 2 vol. in-fol., avec 220 planches représentant des animaux et des plantes, et un appendice, 1748, in-fol. Il a encore laissé: *Hortus Britannico-Americanus*, Londres, 1763, in-fol.

Catesby (Robert), l'un des chefs de la consp. des [poudres.

Cathares. V. Albigeois.

Catharina (Santa-), prov. du Brésil, entre celles de Parana au N. et de Rio-Grande au S., a des côtes basses, dominées par le mont Bahul, est couverte de petits lacs, et doit son nom à l'île de Santa-Catharina, longue de 56 kil. sur 6 à 10 de largeur, séparée du continent par un canal étroit, qui forme une baie magnifique. Le pays est humide, fertile, d'un climat tempéré; l'on y trouve beaucoup d'oiseaux au plumage brillant. La popul. est de 160,000 hab.

Catharina (Santa-), le ch.-l., à 840 kil. S. O. de Rio-de-Janeiro, a un bon port sur le canal qui sépare l'île du continent; il est défendu par deux forts. La position est charmante et le climat très-salubre; 6,000 hab.

Cathay, nom de la Chine au moyen âge. Marco-Polo parcourut le Cathay vers 1260; Christophe Colomb croyait le rencontrer en se dirigeant vers l'Ouest.

Cathcart (Lord William Shaw), né en Ecosse, 1755-1843, devint lieutenant-colonel des gardes en 1781, dans la guerre d'Amérique; combattit dans les troupes anglaises armées contre la république française, fut nommé lieutenant général en 1801, vice-amiral d'Ecosse, etc. Il fut chargé du bombardement de Copenhague en 1807, commanda en Irlande; puis, ambassadeur à Saint-Pétersbourg, il représenta l'Angleterre auprès des rois alliés, fut l'un des signataires des traités de Paris et de Vienne, retourna comme ambassadeur en Russie et fut nommé pair d'Angleterre. — Son fils aîné, *Charles Murray*, lord Cathcart, né en 1783, connu d'abord sous le nom de lord Greenock, servit, sous Wellington, en Espagne et à Waterloo, est devenu gouverneur du Canada, puis commandant du district oriental de l'Angleterre; il a écrit des *Commentaires sur la guerre de Russie et d'Allemagne*, en 1812 et 1813. Son second fils, *George*, a comprimé l'insurrection des Cafres en 1852.

Cathelineau (Jacques), né au Pin-en-Mauges (Bas-Anjou), en 1759, d'abord maçon, puis voiturier-colporteur, avait par sa piété mérité le surnom de *Saint de l'Anjou*, lorsque le 12 mars 1793 il se mit à la tête des paysans de Saint-Florent, qui se soulevaient contre la levée de 300,000 hommes. Après la prise de Jallais, de Chemillé et de Chollet, sa troupe se grossit et devint la grande armée vendéenne; il montra son courage et son instinct militaire à Vihiers, à Thouars, à Fontenay, à Doué; et, après la victoire de Saumur, il fut nommé généralissime. Les Vendéens, maîtres d'Angers, marchèrent sur Nantes, et Cathelineau fut blessé mortellement sur la place Viarmes, 29 juin; il mourut le 14 juillet à Saint-Florent. Ses trois frères et trente-trois de ses parents périrent également dans cette guerre. Son fils, *Jacques*, né en 1787, combattit avec les Vendéens en 1815, servit dans la garde royale, et fut tué près de Jallais en 1832, dans la prise d'armes des partisans de la duchesse de Berry.

Catherine d'Alexandrie (Sainte), vierge et martyre en 307 ou 312, fut, dit-on, remarquable par sa science supérieure. La légende dit que son corps fut retrouvé intact en Egypte, au VIIIe s.; et le mont Sinaï, où il était déposé, devint un lieu de pèlerinage. Patronne des écoles, elle est honorée le 25 novembre.

Catherine de Sienne (Sainte), née en 1347, morte en 1380, entra dans l'ordre de Saint-Dominique et se rendit célèbre par sa piété, sa charité, ses extases. Elle défendit Grégoire XI contre ses ennemis, le décida à quitter Avignon, et se déclara pour Urbain VI. Elle fut canonisée par Pie II en 1460, et l'Eglise l'honore le 30 avril. Elle a laissé des *Lettres*, des *Traités de dévotion mystique*, réunis dans l'édition de Sienne et Lucques, 1707-1713, 4 vol. in-4°. Une légende, souvent reproduite par les artistes italiens, a fait de sainte Catherine la *fiancée du Christ*. Il ne faut pas la confondre avec sainte Catherine de Gênes, 1448-1510, qui a laissé des écrits mystiques, a été canonisée en 1737, et est honorée le 14 septembre; ou avec sainte Catherine de Bologne, 1413-1463, qui eut aussi des révélations, écrivit les *Sept armes spirituelles contre les ennemis de l'âme*, a été canonisée en 1724, et est honorée le 9 mars.

Catherine de France, fille de Charles VI et d'Isabeau de Bavière, née en 1401, morte en 1438, épousa, en 1421, Henri V d'Angleterre et fut mère de Henri VI. Veuve en 1422, elle se remaria à sir Owen Tudor, gentilhomme gallois, que le duc de Glocester fit mourir. L'un de ses petits-fils, Henri Tudor, devint roi d'Angleterre en 1485.

Catherine d'Aragon, fille de Ferdinand le Catholique et d'Isabelle, née en 1483, épousa en 1501 Arthur, fils aîné de Henri VII, puis, avec une dispense de Jules II, après la mort prématurée de son mari, Henri, son frère, qui devint roi d'Angleterre en 1509. Après 18 ans d'union, Henri VIII, pour épouser Anne Boleyn, voulut faire rompre son mariage comme contraire aux lois de l'Eglise; après

de longues négociations et malgré les protestations de Catherine, le divorce, sur le refus de Clément VII, fut prononcé par Cranmer, 1533. Ce fut l'occasion du schisme d'Angleterre. Confinée au château de Kimbolton, la reine y mourut en 1536, ne laissant de ses cinq enfants qu'une fille, Marie Tudor.

Catherine de Médicis, fille de Laurent de Médicis, duc d'Urbin, et de Madeleine de Bourbon, née en 1519, à Florence, épousa en 1533 Henri, deuxième fils de François Ier, qui devint roi en 1547. Pendant longtemps éclipsée par la faveur insolente de Diane de Poitiers, elle parvint cependant à se faire aimer par son mari, et se prépara, à force de souplesse et de patience, à l'exercice du pouvoir. Sous François II, les Guises gouvernèrent encore; mais à l'avénement de Charles IX, 1560, elle fut régente et dès lors exerça la principale influence dans les affaires du royaume. Indifférente aux moyens, sans croyance religieuse, elle ne songea qu'à conserver le pouvoir à ses fils et à elle-même; par égoïsme, par crainte de la guerre, elle voulut toujours maintenir une sorte d'équilibre entre les partis, affaiblir les passions par les plaisirs et la corruption, et surtout se débarrasser des chefs dont l'ambition l'inquiétait. Elle eut la principale part au colloque de Poissy, à l'édit de Janvier, à la paix d'Amboise, de concert avec l'Hospital; après la paix de Saint-Germain, craignant surtout la faveur de Coligny, elle voulut le faire périr, et l'assassinat manqué l'amena à décider Charles IX au massacre de la Saint-Barthélemy, 1572. Sous Henri III, elle ne cessa de négocier dans l'intérêt de son fils, déployant autant d'activité que de finesse, autant de courage que d'immoralité politique; superstitieuse et incrédule, aimant les arts au milieu des guerres civiles. Elle décida, en 1585, Henri III à s'unir aux Ligueurs qu'elle détestait, le sauva, à la journée des Barricades, 1588, en trompant Henri de Guise par ses négociations; mais elle désapprouva le meurtre des deux frères à Blois et mourut quelques jours après, le 5 janvier 1589. C'est elle qui fit élever les Tuileries, le château de Monceaux et continuer le Louvre. V. sa *Vie* (trop favorable) par E. Alberi, 1838, traduite en français, 1844.

Catherine de Bourbon, fille d'Antoine de Bourbon et de Jeanne d'Albret, née à Paris en 1558, morte en 1604, aimait le comte de Soissons, mais fut mariée par son frère Henri IV à Henri, duc de Bar, en 1599. Elle resta protestante. Son *Histoire secrète*, publiée en 1703 et en 1709, n'est qu'un roman historique de mademoiselle Caumont de la Force.

Catherine de Bragance, fille de Jean IV, roi de Portugal, et d'Eléonore de Guzman, née en 1638, épousa Charles II d'Angleterre en 1661 et lui apporta en dot 350.000 liv. sterl., Tanger et Bombay. Délaissée par ce prince frivole et débauché, elle retourna en Portugal, 1693, et devint régente pendant la maladie de son frère, Pierre II. Elle mourut en 1705.

Catherine Ire, impératrice de Russie, était une simple paysanne, appelée *Marthe Rabe*, née à Derpt en Livonie, 1686, suivant les uns; suivant d'autres, à Germunared en Suède, 1682. De bonne heure orpheline, élevée par l'évêque protestant de Marienbourg, elle épousa, en 1701, un dragon suédois de la garnison. Lorsque la ville fut prise, en 1702, par le russe Chérémétief, elle échut au général Bauer, puis à Mentchikof. Pierre le Grand fut frappé de sa beauté et se l'attacha. Elle reçut, en embrassant la religion grecque, le nom de *Katerina-Alexievna*, donna le jour à trois filles, Catherine, Anne, Elisabeth, épousa secrètement le tzar, 29 mai 1711, et publiquement le 19 février 1712. Dans l'intervalle, elle avait rendu un grand service à Pierre, en gagnant le grand-vizir dans la malheureuse campagne du Pruth, et en négociant la paix de Falksen, juillet 1711. Elle fut couronnée à Moscou en 1724, et s'empara du pouvoir à la mort de Pierre en 1725. Mentchikof régna en son nom; elle mourut des suites de ses excès le 17 mai 1727.

Catherine II, impératrice de Russie, née à Stettin le 2 mai 1729, morte le 17 nov. 1796, fille de Christian-Auguste, prince d'Anhalt-Zerbst, et de Jeanne-Elisabeth, princesse de Holstein-Gottorp, échangea son nom de Sophie-Auguste-Frédérique pour celui de Katerina-Avgoustovna, quand elle épousa, en 1745, Charles-Pierre-Ulric, duc de Holstein-Gottorp, successeur désigné d'Elisabeth de Russie, sa tante. Son éducation avait été solide; riche des dons de la nature, elle montra bientôt toutes les ressources de son esprit, développa ses talents, se concilia l'affection du peuple par sa prédilection pour les mœurs russes et la religion grecque, enfin devint mère en 1754 d'un fils qui fut Paul Ier; mais déjà Catherine subissait l'influence d'une cour débauchée, et la faveur de Soltikof et de Stanislas Poniatowski n'était plus un mystère. Pierre III, devenu empereur en 1762, excita bientôt un mécontentement général par sa conduite bizarre et déréglée; l'impératrice fut menacée du divorce et de la prison; une conjuration, dont la princesse Daschkof était l'âme, se forma contre Pierre III; les frères Orloff la détournèrent en faveur de Catherine, elle fut proclamée souveraine; Pierre abdiqua et périt, juillet 1762. Pour calmer les mécontentements, Catherine reprit l'œuvre de Pierre le Grand à l'intérieur et surtout au dehors; elle rétablit Biren sur le trône de Courlande, 1763, s'entendit avec Frédéric II pour perpétuer l'anarchie en Pologne, fit nommer roi son favori Stanislas-Auguste Poniatowski, 1764, s'opposa aux réformes qui pouvaient sauver le pays, en soutenant tour à tour les dissidents, le parti national, le roi attaqué par les confédérés de Bar, et s'unit à la Prusse et à l'Autriche pour imposer à la Pologne un premier démembrement, 1772-1773. Une première guerre heureuse contre les Turcs se termina par le traité avantageux de Kaïnardji, 1774. Après avoir réprimé l'insurrection de Pougatcheff et détruit la république des Cosaques Zaporogues du Dniepr, elle acheta la Crimée au dernier khan, Sahim-Ghéraï, 1784, et en prit possession dans le fameux voyage de Tauride, 1787, lorsque son ministre, Potemkin, lui montra le *chemin de Byzance*. Les Turcs furent encore vaincus dans une deuxième guerre, et forcés de signer le traité d'Iassy, 1792. En même temps, Catherine intervenait dans les affaires de l'Europe, signait la Ligue de neutralité armée contre l'Angleterre, repoussait l'attaque de Gustave III, et lui imposait le traité de Verela, 1790. Enfin elle consommait la ruine de la Pologne par les deux partages de 1793 et 1795; les Russes allaient combattre la République française, quand elle mourut. D'une intelligence supérieure, elle continua la civilisation de la Russie encore barbare, pour multiplier ses ressources, mais souvent aussi pour séduire l'opinion publique dans l'Europe, que sans cesse elle s'efforça de gagner par ses prévenances. Elle protégea les lettres et les arts, correspondit avec Voltaire, d'Alembert, Diderot, Grimm, etc., commanda les voyages scientifiques de Pallas, Gmelin, Georgi, Falk, etc.; remplit de tableaux, achetés à grand prix, les galeries de l'Ermitage; et, malgré les soins de la politique et les déréglements de sa vie privée, écrivit quelques ouvrages : *Petite Bibliothèque des grands Princes*, l'*Antidote*, réponse au *Voyage en Sibérie* de l'abbé Chappe; des *Comédies*, un *Drame historique*, une *Traduction du Bélisaire* de Marmontel, etc. Grégoire Orloff, Panin, Repnin, puis Potemkin, furent ses principaux ministres; Romantzof et Souvarof, ses plus illustres généraux.

Catherine (*Ordre de* **Sainte-**), ordre russe, établi par Pierre Ier en 1714, en l'honneur de Catherine Ire, et spécialement destiné aux dames (Mentchikof est le seul homme qui en ait été décoré).

Catherine-de-Fierbois (Sainte-), village de l'arrond. et à 25 kil. de Chinon (Indre-et-Loire); près de là se trouve le château dans la chapelle duquel Jeanne d'Arc s'arma de sa fameuse épée.

Catholicos (Jean), patriarche arménien, mort en 925, est connu par son *Histoire arménienne*, d'un style éloquent, mais souvent emphatique. Elle a été traduite en français par M. Saint-Martin, 1841.

Catholicos, titre pris par les patriarches de Constantinople et des Nestoriens.

Catholique. V. Eglise.

Catholique, titre donné aux rois d'Espagne, depuis la prise de Grenade, en 1492.

Catilina (Lucius Sergius), d'une famille patricienne, mais pauvre, né vers 109 av. J. C., se distingua, dès le temps de Sylla, par ses vices audacieux et par ses crimes, et ne songea dès lors qu'à se rendre maître de la république corrompue. Malgré la dépravation de ses mœurs et les meurtres dont on l'accusait hautement, il fut préteur en 68, gouverna l'Afrique, et revint briguer le consulat en 66. Il échoua; soutenu d'une bande de satellites dignes de lui, il essaya deux fois d'assassiner les consuls préférés. Décidé à une révolution, il renouvela ses brigues et fut encore repoussé; c'est alors qu'il trama sa fameuse conspiration; on devait tuer le consul Cicéron, massacrer les riches, piller Rome et changer la constitution de l'Etat. Le complot fut découvert par la vigilance de Cicéron; Catilina, démasqué

en plein sénat par son éloquence, sortit de la ville pour organiser la guerre civile. Pendant que ses complices étaient saisis et mis à mort, il combattit avec les débris de ses bandes Petreius, le lieutenant du timide consul, C. Antonius, et tomba couvert de blessures à Pistoja, 63 av. J. C. Salluste et les *Catilinaires* nous font surtout connaître ce célèbre personnage. V. *Histoire de Catilina*, par Mérimée, 1844.

Catillon, ch.-l. de canton de l'arrond. de Cambrai (Nord), sur la Sambre. Commerce de bois, d'ardoises, de houilles; 2,676 hab.

Catinat de la Fauconnerie (NICOLAS DE), né à Paris, 1637-1712, fils d'un conseiller au Parlement de Paris, d'abord avocat, abandonna le barreau à 25 ans, parce qu'il avait perdu une première cause, et embrassa la carrière des armes. Il avança lentement, à force de services; fut, comme maréchal de camp, mis à la tête des troupes qui devaient aider le duc de Savoie à chasser les Barbets ou Vaudois du Piémont, 1685, devint gouverneur de Luxembourg, 1687, leva deux régiments en 1688, et se distingua au siége de Philipsbourg, comme lieutenant général. Opposé à Victor-Amédée, il le battit à Staffarde, 1690, s'empara d'une partie de ses Etats, fut nommé maréchal de France et chevalier de Saint-Louis, remporta la brillante victoire de la Marsaille, 1693, et prépara par ses succès constants le traité de Turin, dont il fut l'un des négociateurs, 1696. Dans la guerre de la Succession d'Espagne, Catinat, mal secondé, peut-être trahi par le duc de Savoie, notre allié perfide, fut battu à Carpi par le prince Eugène, 1701, forcé de rétrograder et remplacé par le présomptueux Villeroi. Après avoir commandé l'armée d'Alsace, il se retira dans sa terre de Saint-Gratien, près de Saint-Denis. D'une simplicité chrétienne, modeste et honnête comme Turenne, qu'il rappelait, il mourut, coupable seulement de n'avoir pas été courtisan. On a publié ses *Mémoires et sa Correspondance*, 1819, 3 vol. in-8°; M. de Créquy a publié des *Mémoires pour servir à la Vie de Catinat*, Paris, 1 vol. in-12, 1775. Son *Eloge* a été écrit par La Guipe, Guibert et La Harpe, 1775.

Catinat. V. MAUREL (*Abdias*).

Cativolcus, chef des Eburons, fut l'un de ceux qui secondèrent la révolte d'Ambiorix contre les Romains de César, et fut réduit à s'empoisonner ou à se pendre, 53 ans av. J. C.

Catmandou. V. KATHMANDOU.

Catoche, cap du Mexique, au N. E. de la presqu'île d'Yucatan, par 21° 27' lat. N., et 89° 55' long. O.

Caton (MARCUS PORCIUS), surnommé l'*Ancien* (*Priscus* ou *Major*) ou le *Censeur*, né à Tusculum, en 232 av. J. C. mort en 147, d'une famille plébéienne, fit ses premières armes sous Fabius, contre Annibal, en reprenant dans l'intervalle des combats ses travaux rustiques. Un noble patricien, Valerius Flaccus, le décida à s'établir à Rome; il continua à servir sous Claudius Néron, puis, questeur en Sicile, il se brouilla avec Scipion, dont il critiquait la conduite, 205. Préteur en Sardaigne, consul en 195 avec Valerius Flaccus, il alla ensuite soumettre la Celtibérie et triompha à Rome. Il combattit dans un grade inférieur en Etolie, fit triompher le consul Acilius Glabrion aux Thermopyles, revint en Italie, et, désormais, représentant des vieilles mœurs dans Rome déjà corrompue, il ne cessa de lutter avec acharnement contre toutes les innovations, contre toutes les causes de décadence, contre les nobles et les Scipions, contre le luxe des femmes et les arts de la Grèce. Censeur en 184, il dégrada sénateurs et chevaliers coupables, établit des impôts somptuaires, défendit les finances de l'Etat, et mérita que le peuple lui élevât une statue. Il se montra l'ennemi implacable de Carthage, ne cessant d'ajouter ces mots à tous les avis qu'il donnait : « Et je crois en outre qu'il faut détruire Carthage. » Il attaqua de nombreux ennemis et eut lui-même à soutenir 44 accusations; toujours avide de s'instruire, il apprit, dit-on, le grec à 80 ans, quoiqu'il eût plus d'une fois vivement repoussé tout ce qui venait de la Grèce, les médecins comme les rhéteurs. Bon soldat, bon laboureur, dur envers ses esclaves, âpre au gain, comme un vieux Romain, Caton, qu'on accuse d'avoir trop aimé le vin, mourut avant d'avoir vu la ruine de Carthage. Il avait écrit de nombreux ouvrages : *De l'Education des enfants*, *Préceptes sur les mœurs*, *Apophthegmes*, *Lettres et Questions épistolaires*, *Discours* (son éloquence âpre et caustique fut surtout louée au temps de Cicéron); *De l'Art militaire*, les *Origines* en 7 livres, ou histoire de Rome, des cités italiennes, de la première, de la seconde guerre punique et des événements jusque vers 150. Il ne reste de ces ouvrages que quelques fragments, recueillis par M. Lion, *Catoniana*, Gœttingue, 1826; mais le *Traité sur l'Agriculture*, recueil de préceptes sans liaison, a été souvent publié, et traduit par Saboureux de la Bonneterie, 1771. Cornelius Nepos et surtout Plutarque ont écrit la *Vie de Caton*.

Caton (MARCUS PORCIUS), surnommé d'*Utique*, parce qu'il mourut dans cette ville, arrière-petit-fils du précédent, né en 95 av. J. C., montra, dès son enfance, une grande fermeté de caractère en voulant tuer le tyran Sylla, et une amitié extrême pour son frère Cépion. Son éloquence fut âpre et véhémente comme sa vertu; questeur, il força les agents de Sylla à rendre l'argent qu'ils avaient pris à l'Etat; il se dévoua à la défense de la République contre les ambitieux, soutint Cicéron dans la conjuration de Catilina, et fit condamner à mort les conjurés, malgré César. Il lutta avec plus d'opiniâtreté que de bonheur contre les triumvirs; le peuple l'admirait, assistait à la lutte comme à un spectacle, mais ne le soutenait pas. César, pour l'éloigner, lui fit donner la mission de réduire l'île de Chypre en province, 58. Il s'opposa aux pouvoirs extraordinaires conférés à Crassus et à César; il fut plusieurs fois traîné en prison; préteur, il fit passer une loi contre la brigue. Dans la guerre civile, il suivit le parti de Pompée, dont il n'aimait pas l'ambition; et, après Pharsale, il réunit les débris de l'armée et se dirigea, par Cyrène, vers la province d'Afrique. Apprenant la défaite des républicains, il se perça de son épée, à Utique, où il commandait; il désespérait de la liberté, et ne voulait pas devoir la vie à César; stoïcien politique, il avait relu, avant de mourir, le Phédon de Platon sur l'immortalité de l'âme; 46 av. J. C. Plutarque a écrit sa *Vie*.

Caton (VALERIUS), grammairien et poëte romain du Iᵉʳ s. av. J. C., fut dépouillé de son patrimoine sous Sylla, puis de son domaine de Tusculum par d'avides créanciers. Il fut très-renommé, comme poëte surtout; on a de lui quelques fragments et un poëme de 183 hexamètres intitulé : *Diræ* (Imprécations), qui a été souvent imprimé et traduit par M. Cabaret, 1842. Les fragments de V. Caton ont été réunis par Schopen, Bonn, 1847.

Caton (DIONYSIUS), moraliste latin, peut-être du IIIᵉ s. ap. J. C., auteur de *Distiques moraux* qui ont joui d'une grande vogue au moyen âge, comme étant l'ouvrage du célèbre Censeur. On en a publié un très-grand nombre d'éditions, et on les a traduits en prose, en vers, dans presque toutes les langues.

Catona (**La**), village de la Calabre Ultérieure Iʳᵉ, à 10 kil. N. de Reggio. Victoire de Vivonne sur la flotte des Espagnols, en 1675; 3,000 hab.

Catorce, l'une des plus riches mines d'argent du Mexique, dans la prov. et au N. de San-Luis de Potosi.

Catrou (FRANÇOIS), prédicateur de l'ordre des jésuites, né à Paris, 1659-1737, a fondé et rédigé pendant 12 ans le *Journal de Trévoux*. Il a publié plusieurs ouvrages aujourd'hui oubliés: *Histoire de l'empire du Mogol; Histoire du Fanatisme des religions protestantes;* et surtout une *Histoire Romaine* en 24 vol. in-12, riche de faits, de notes, de gravures, de médailles, mais faible de style, d'idées, de composition.

Catrufo (JOSEPH), compositeur italien, né à Naples, en 1771, se livra à l'enseignement de la musique à Genève et à Paris; il a composé un grand nombre d'opéras-comiques qui furent bien accueillis par le public parisien.

Cats (JACQUES). V. CATZ.

Catskill, chaîne de montagnes, ramification des Alleghanys, dans l'Etat de New-York; les plus hauts sommets sont le Round-Top et le High-Peak.

Catskill est un bourg de l'Etat de New-York, près de l'Hudson, à 55 kil. S. d'Albany; 6,000 hab.

Cattaro (*Bouches du*), golfe profond de l'Adriatique, sur la côte de Dalmatie, qui a plus de 100 kil. de circonférence; les écueils de Zagniza et della Madona forment, avec le continent, les trois entrées qu'on nomme *Bouches du Cattaro;* deux d'entre elles, larges de 2,000 et de 1,300 mètres, sont assez profondes pour laisser pénétrer les gros vaisseaux; puis vient le canal de Cattaro; et le golfe se creuse au milieu de rochers élevés, parsemés de villages, couronnés de verdure, dominés par les sombres forêts du Montenegro. La température est chaude; l'oranger vient en pleine terre. — Le territoire du CERCLE DE CATTARO, séparé en deux par le golfe, forme la partie méridionale de la Dalmatie Autrichienne; il est bien cultivé, produit de l'huile, des figues, des fruits, a des habitants relativement

éclairés; il a formé une république indépendante qui se donna à Venise (Albanie Vénitienne). Il appartint à l'Autriche en 1797, à la France en 1805; il a été rendu à l'Autriche en 1814. C'est une belle position maritime.

Cattaro, ch.-l. de ce cercle, à 65 kil. S. E. de Raguse, a un port animé sur le golfe, une forte citadelle sur un rocher de 130 m. Evêché; 3,000 hab. C'est là que les Monténégrins apportent surtout leurs denrées.

Catteau-Calleville (JEAN-PIERRE-GUILLAUME), né à Angermunde (Brandebourg), d'une famille de protestants français, 1759-1819, membre des Académies de Stockholm, fixé à Paris en 1810, a publié des ouvrages estimés sur les Etats Scandinaves : *Bibliothèque suédoise; Tableau général de la Suède; Tableau des Etats Danois; Histoire de la reine Christine; Histoire des Révolutions de Norwége*, etc.

Cattégat. V. KATTÉGAT.

Catti ou **Cattes**, tribu germanique, faisaient d'abord partie de la confédération des Suèves, et habitaient des sources du Weser au Mein, dans la Hesse actuelle; leur infanterie avait surtout une grande réputation. Ils s'unirent plus tard à la Confédération des Francs. *Castellum Cattorum* (Cassel) était leur principale forteresse.

Cattolica, v. de Sicile, à 25 kil. N. O. de Girgenti, près du Platani; il y a, aux environs, de vastes soufrières; 7,000 hab.

Catulle (CAIUS VALERIUS), poëte latin, né vers 86 av. J. C., à Sirmium (Sermione) près du lac Benacus, ou à Vérone, mort vers 40, d'une famille opulente, compta d'illustres amis à Rome, paraît n'avoir pris aucune part aux événements politiques de son temps, mais avoir vécu dans les plaisirs, se laissant aller aux inspirations de son génie, insouciant et voluptueux avant tout. Ses *Epigrammes*, souvent grossières et obscènes, sont aussi piquantes et semées de traits satiriques; ses *Elégies*, parfois plus spirituelles que passionnées, renferment cependant des morceaux pleins de grâce négligée, de naïveté charmante; dans la *Chevelure de Bérénice*, il imite habilement les Grecs; on admire *Thétis et Pélée, Atys, Ariane*, l'*Epithalame de Manlius*, etc. Par la franchise de son style et la vivacité des expressions, il se place au premier rang des écrivains. On a perdu, d'ailleurs, une partie de ses œuvres; celles qui nous restent ont été très-souvent publiées et traduites : en prose, par Noël; en vers, par Ginguené, Mollevaut, Héguin de Guerle, Servan, etc. M. Naudet a donné une bonne édition de Catulle dans la *Bibliothèque classique* de Lemaire.

Catulus (CAIUS LUTATIUS), d'une illustre famille romaine, consul en 242 av. J. C., gagna sur les Carthaginois la victoire navale des îles Egates, qui mit fin à la première guerre punique.

Catulus (QUINTUS LUTATIUS), consul avec Marius, 102 av. J. C., vainquit les Cimbres à Verceil, se déclara contre Marius et périt sa victime dans la grande proscription de 87.

Catulus (QUINTUS LUTATIUS), fils du précédent, né vers 120 av. J. C., mort vers 60, fut l'un des chefs de l'aristocratie. Consul en 78, il défendit, contre son collègue Lépidus, les lois de Sylla, et resta victorieux; mais il fut moins heureux quand il s'opposa à l'ambition de Pompée, de Crassus et de César; éloquent, honnête et loyal, il avait une grande renommée, et César ne put l'empêcher d'inaugurer le Capitole restauré. Moins opiniâtre que Caton, il ne manquait pas de fermeté; cependant il n'eut pas assez d'autorité pour être le chef du sénat.

Caturiges, ancien peuple gaulois, occupaient la partie orientale des Hautes-Alpes et disputèrent à César le passage des montagnes; ils firent partie du petit royaume de Cottius, et, plus tard, des Alpes-Maritimes. Leurs villes étaient *Caturiges* (Chorges), *Ebrodunum* (Embrun), *Brigantio* (Briançon).

Catz (JACOB VAN), poëte hollandais de Brouwershaven en Zélande, 1577-1660, fut ambassadeur en Angleterre, 1627, et grand pensionnaire de Hollande en 1636. Il est surtout célèbre par ses poésies, odes, idylles, fables, etc.; on l'a surnommé le *La Fontaine hollandais*. Ses *Œuvres* ont été publiées à Amsterdam, 1712, in-fol.; 1790-1800, format in-12, et 1828, in-8°.

Cauca (auj. *Coca*), v. de l'Espagne ancienne, chez les Vaccæi, sur la frontière des Arévaques, dans la Tarraconaise; elle fut prise et horriblement traitée par Lucullus, 151 av. J. C.; Théodose y naquit en 346.

Cauca, affl. de gauche de la Magdalena, vient des Andes, du flanc d'un volcan éteint appelé Cocomico, coule dans des gorges profondes du S. au N., passe à Popayan, Santa-Fé de Antioquia, à travers un pays fertile, où l'on fait des lavages d'or considérables, et finit au milieu de marécages au-dessous de Mompox. Il reçoit des Andes plusieurs affl., dont les plus importants sont le rio San-Jorge, à gauche; le rio Porce, grossi du Nechi, à droite; son cours est de 900 kil. environ.

Cauca, l'un des Etats fédérés de la Nouvelle-Grenade, a pour capitale *Popayan;* il se compose des anciennes provinces de Choco, Buenaventura, Cauca, Popayan, Pasto, d'une partie de Neiva et du territoire del Caqueta. La popul. est de 440,000 hab.

Caucase, chaîne de montagnes entre l'Europe et l'Asie, s'étendant du N. O. au S. E., depuis le détroit d'Yénikalé, vers Anapa, jusqu'au cap Apchéron, sur la mer Caspienne; sa longueur est de 1,100 kil. environ, son épaisseur varie de 115 à 300 kil. Elle longe d'abord la côte orientale de la mer Noire, qu'elle couvre d'épais contre-forts, atteignant une hauteur de 500 à 3,000 mèt., puis elle décrit un arc de cercle saillant vers le N., formant une énorme muraille composée de pics superposés, dont les plus élevés sont: l'Elbrouz (5,661 mèt.), le Kazbek ou Mquinvari (5,043 mèt.) le Dykh-Tau (5,159 mèt.); ils sont couverts de neiges éternelles. Après le défilé de Dariel, la chaîne décroît jusqu'à 2,000 mèt., jetant vers le N. E. des contre-forts longs, épais, élevés; puis elle s'abaisse, mais en gardant son âpreté. Il n'y a qu'un seul passage praticable au milieu de la chaîne, le défilé de Dariel (Portes Caucasiennes), de Mozdok à Tiflis; les deux autres routes sont celles du littoral, l'une, à l'O., longe la mer Noire par Anapa, Redout-Khalé, Poti, etc., vers la frontière turque; l'autre, à l'E., longe la mer Caspienne par Derbent, les Portes Albaniennes, Kouba, Bakou, vers la frontière persane. Le versant septentrional ne présente que de courts rameaux d'où descendent le Kouban, qui coule vers l'O., le Térek, qui coule vers l'E., et leurs nombreux affl. Le versant méridional se compose d'une suite de terrasses et de plateaux couverts de magnifiques forêts, riches et fertiles; un contre-fort, très-étendu, part du mont Zikar, et va rejoindre le grand plateau d'Arménie, vers le mont Ararat; à l'O. coule le Rioni ou Phase; à l'E., le Kour et son affl., l'Aras. — Le Caucase renferme des mines qui ne sont pas exploitées, des sources minérales; tous les climats, tous les terrains, les animaux sauvages et domestiques, les plantes du Nord, la richesse de la végétation asiatique s'y trouvent réunis. On y rencontre un grand nombre de tribus distinctes, braves, demi-sauvages, parlant des dialectes différents, dont plusieurs sont les restes des hordes asiatiques qui passèrent et repassèrent les montagnes; les principales sont: les Géorgiens (Iméréthiens, Gouriens, Mingréliens, Svanètes), les Abases, les Tcherkesses ou Circassiens, les Ossètes, les Tchetchenzes, les Kistes, les Lesghiz, etc. Les Géorgiens seuls ont été d'assez bonne heure civilisés avec un gouvernement régulier; les autres tribus sont restées presque indépendantes jusqu'à nous; les Russes, sous Pierre Ier, 1722, Catherine II, 1783 puis au XIXe s., ont attaqué les peuples du Caucase, qui les ont souvent tenus en échec; Schamyl ne s'est rendu qu'en 1859, et le pays vient d'être officiellement soumis; mais une partie des populations a abandonné le Caucase, au milieu des plus cruelles souffrances, pour aller habiter les provinces turques de l'Asie et de l'Europe.

Caucasie (Lieutenance de la); ce grand gouvernement militaire de la Russie comprend toute la région du Caucase, au N., en Europe, jusqu'à la Kouma et jusqu'au Manytsch; au S., en Asie, jusqu'aux frontières de la Turquie et de la Perse. Il était divisé en gouvernements particuliers de Derbent, de Stavropol, des Cosaques de la mer Noire, au N.; de Koutaïs, de Tiflis, de Chamaki ou Schemakha, d'Erivan, au S.; puis du pays des Montagnes (Cosaques du Caucase au N. O., pays pacifié ou des Nogaïs du Kouban; Ossétie, grande et petite Kabarda, au centre; pays des Tchetchenzes et Daghestan ou domaine de Schamyl, vers l'E.). Depuis 1858, le gouvernement de Derbent a été divisé en deux parties; l'une annexée au gouvernement de Schemakha, dont le siége a été transféré à Bakou; l'autre, avec les pays récemment soumis et quelques portions du gouvernement de Tiflis, forme le *Territoire du Daghestan*. Le *Territoire du Kouban* comprend les Cosaques de la mer Noire et une partie des pays conquis; le *Territoire du Tersk* comprend l'Ossétie, la Kabarda et la partie montagneuse du gouvernement de Tiflis. Le Caucase est donc formé de 5 gouvernements et 3 territoires. La population est évaluée à 4,000,000 hab. On a souvent appelé

Transcaucasie le pays au S. des montagnes, et *Ciscaucasie* le pays au N. V. au SUPPLÉMENT, RUSSIE.

Caucase Indien. V. PAROPAMISUS.

Caucasiennes (Portes). V. CAUCASE et DARIEL.

Cauchon (PIERRE), évêque de Beauvais, se jeta dans la faction des Bourguignons, fut nommé évêque de Beauvais, vers 1420, et soutint de son influence et de sa science du droit les Anglais maîtres d'une partie de la France. Il réclama le jugement de Jeanne d'Arc, qui avait été prise dans son évêché, et se rendit tristement célèbre dans le procès de Rouen par sa mauvaise foi et ses ruses infâmes : « Evêque, c'est par vous que je meurs, » lui dit avec vérité l'héroïne avant son supplice. Il mourut en 1443, méprisé par ceux à qui il s'était vendu, et détesté par le peuple qui déterra son corps et le jeta à la voirie.

Cauchy (AUGUSTE-LOUIS, baron), mathématicien français, né à Paris, 1789-1857, sortit le premier de l'Ecole polytechnique en 1807, pour embrasser la carrière des ponts-et-chaussées. De nombreux mémoires *sur les polyèdres géométriques* et sur des questions de haute analyse mathématique, *sur la théorie des nombres*, un prix obtenu en 1816 pour un travail remarquable sur la *Propagation des ondes à la surface d'un liquide pesant*, le désignaient comme candidat à l'Académie des sciences; la faveur du gouvernement de la Restauration le fit nommer; et il fut en outre professeur d'analyse à l'Ecole polytechnique, d'algèbre supérieure à la Faculté des sciences, de physique mathématique au Collége de France. Il publia trois ouvrages importants : *Cours d'analyse algébrique*, *de Calcul différentiel* et d'*Application de l'analyse infinitésimale à la théorie des courbes*. En 1830, il refusa de prêter serment, occupa à Turin une chaire de mathématiques spécialement créée pour lui par le roi de Sardaigne, puis devint à Prague l'un des professeurs du duc de Bordeaux, 1833-1838. Il revint en France et publia dès lors une foule de mémoires sur toutes les branches des mathématiques, dans le recueil des *Mémoires de l'Académie* et dans les *Comptes rendus*. Il reprit sa chaire à la Faculté des sciences en 1848, et fut dispensé de prêter serment en 1851.

Caucones, peuple de l'ancienne Bithynie et de la Paphlagonie.

Caudebec (*Latomagus*), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 10 kil. S. d'Yvetot (Seine-Inférieure), en amphithéâtre sur la rive droite de la Seine, à l'embouchure du Caudebec. Entrepôt du pays de Caux; commerce de fruits, légumes, grains, etc. Jadis place forte, elle avait un pont par lequel le duc de Parme échappa à Henri IV. L'église paroissiale est très-remarquable; on admire près de Caudebec les ruines de l'église de Sainte-Gertrude et la chapelle de Notre-Dame-de-Barre-y-Va. La fabrication des chapeaux, dits *Caudebecs*, a été ruinée par la révocation de l'édit de Nantes; 1,983 hab.

Caudebec-lez-Elbeuf, bourg de l'arrond. et à 23 kil. de Rouen (Seine-Inférieure). Manufactures de draps, filatures de laine, savons, etc. ; 10,715 hab.

Cauderan, bourg de l'arrond. et à 4 kil. O. de Bordeaux (Gironde); hôpital militaire; 5,119 hab.

Caudium (auj. *Airola*), v. de l'ancien Samnium, au S. O. de Bénévent, sur la frontière de la Campanie. Au S. E. est le défilé des *Fourches Caudines* (*Caudinæ Furculæ*), où les Romains passèrent sous le joug, 321 av. J. C.

Caudry, bourg de l'arrondissement de Cambrai (Nord). Fabr. de sucre, de tulles; tissus de coton; 4,365 hab.

Caulaincourt (ARMAND-AUGUSTIN-LOUIS DE), duc de VICENCE, né à Caulaincourt, ch.-l. de canton, à 16 kil. O. de Saint-Quentin (Aisne), en 1773, fils du marquis de Caulaincourt, officier général, servit dès l'âge de 15 ans, fut aide de camp de son père, plus tard aide de camp du général Aubert Du Bayet, ambassadeur à Constantinople ; puis envoyé, en 1801, comme agent diplomatique auprès de l'empereur Alexandre dont il gagna l'amitié. Aide de camp du Premier Consul, général de brigade, général de division en 1805, grand-écuyer de l'Empereur, duc de Vicence, il fut ambassadeur à Saint-Pétersbourg de 1807 à 1811, s'efforça vainement d'empêcher l'expédition de Russie, revint à Paris avec Napoléon, et dès lors joua le premier rôle dans les relations diplomatiques. Il signa l'armistice de Pleswitz, 4 juin 1813; assista au congrès de Prague, fut nommé sénateur, ministre des affaires étrangères, soutint avec une fermeté modérée les intérêts de Napoléon et de la France au congrès de Châtillon, et, pendant les Cent-Jours, fut encore ministre des affaires étrangères; il défendit la cause de Napoléon II, puis vécut dans la retraite sous la Restauration, poursuivi par les calomnies de ceux qui l'accusaient d'avoir jadis présidé à l'arrestation du duc d'Enghien. On a publié les *Souvenirs du duc de Vicence*, 1837-40. — Son frère, *Auguste-Jean-Gabriel*, né en 1777, gagna tous ses grades sur les champs de bataille ; il était général de division, quand il fut tué à la Moskova, 1812.

Caulet (ETIENNE-FRANÇOIS DE), évêque de Pamiers, 1610-1680, fut protégé par l'abbé Ollier et par saint Vincent de Paul. Evêque en 1644, il se distingua par sa piété et ses réformes charitables; mais il défendit le parti de Port-Royal, refusa de se soumettre au droit de régale, après la déclaration de 1673, et en appela au Saint-Siége. Louis XIV ordonna la saisie de son temporel, mais rien ne put l'ébranler.

Caulnes, bourg de l'arrond. de Dinan (Côtes-du-Nord). Céréales, fourrages ; 2,155 hab.

Caulon ou **Caulonia** ou **Castrum-Veterum** (auj. *Castel-Vetere*), v. de l'ancien Bruttium, à 10 kil. de la mer Ionienne, colonie de Pœstum, fut détruite par les Campaniens dans la guerre contre Pyrrhus.

Caumartin (LEFÈVRE DE), famille illustre du Ponthieu, qui a donné à la France plusieurs magistrats distingués.

Louis Lefèvre DE CAUMARTIN, 1552-1623, fut intendant du Poitou et de la Picardie, ambassadeur en Suisse, président du grand conseil, enfin garde des sceaux en 1622. — *Louis-François*, son petit-fils, 1624-1687, intendant de Champagne, fut le conseil et l'agent du cardinal de Retz pendant la Fronde. — *Louis-Urbain*, son fils, 1653-1720, conseiller au Parlement, conseiller d'Etat, fut l'un des hommes les plus distingués de son temps ; Voltaire l'a loué comme Boileau; nous lui devons les *Mémoires de Retz et de Guy Joly*.—*Jean-François-Paul*, son frère, 1668-1733, membre de l'Académie française à 26 ans, célèbre par le discours ironique qu'il adressa à l'orgueilleux évêque de Noyon, lors de sa réception, ne devint qu'en 1717 évêque de Vannes; il fut ensuite nommé à Blois. — *Antoine-Louis*, marquis DE SAINT-ANGE, prévôt des marchands de Paris, 1778-1784, a donné son nom à l'une des rues de la capitale.

Caumont, famille illustre du midi de la France, tirait son nom de CAUMONT, jadis place forte, à 8 kil. S. de Marmande (Lot-et-Garonne). — V. LA FORCE et LAUZUN.

Caumont, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 22 kil. S. O. de Bayeux (Calvados). Commerce de volailles; 1,034 hab.

Caumont, bourg de l'arrond. d'Avignon (Vaucluse), sur la Durance. Magnaneries, soieries ; commerce d'huile d'olive et de fruits ; 2,000 hab.

Caune (La), ramification occidentale des Cévennes; elle s'en détache sur les limites de l'Hérault et du Tarn, et s'étend de l'E. à l'O. dans ce dernier département, sur une longueur de 90 kil., entre l'Agout et l'Adou.

Caune (La), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 38 kil. N. E. de Castres (Tarn). Fabr. de bonneteries, siamoises et basin; 3,555 hab.

Caunes (Les) (*Bufentis*), v. de l'arrond. et à 22 kil. N. E. de Carcassonne (Aude), sur l'Argent-Double. Exploitation importante de marbres gris et d'agate qui ont servi aux colonnes des Trianons et de Marly. Célèbre par une abbaye de bénédictins, dont l'église est remarquable ; 2,209 hab.

Caunus, v. de l'ancienne Carie, en face de l'île de Rhodes, dans une position insalubre; patrie du peintre Protogène.

Caura, affl. de droite de l'Orénoque, formé par la réunion de l'Yurani, de l'Erevato, du Mareguare ; il a 280 kil. de cours du S. au N.

Cauris ou **Coris**, petites coquilles blanches, qui abondent aux Maldives, sur les côtes de Bornéo, dans les îles Soulou et Bassilan, sur la côte E. d'Afrique. Depuis longtemps elles servent de monnaie dans tous les parages de la mer des Indes surtout ; au Bengale, 5,840 cauris valent une roupie ou 2 fr. 48 c.; à Siam, 2,400 cauris valent 1 fr. Les cauris ont pénétré à travers l'Afrique jusqu'au Soudan, dans la Guinée et la Sénégambie, où 122 cauris valent 1 fr. On en a reçu en Angleterre (1856) jusqu'à 967,000 kil., dont le prix moyen a été fixé à 1 fr. 60 c. le kil.

Caus, **Caux** ou **Cauls** (SALOMON DE), probablement né à Dieppe ou aux environs, protestant, fut, comme ingénieur, au service de Charles, prince de Galles, puis de l'électeur palatin, Frédéric V, enfin de Louis XIII; il n'a pas été persécuté, enfermé comme

fou à Bicêtre et il est mort vers 1635. Ses ouvrages, *Institution harmonique*, Francfort, 1615; *La Perspective*, Londres, 1612; *Hortus Palatinus*, Heidelberg, 1620; *Pratique et démonstration des horloges solaires*, Paris, 1624, sont peu remarquables; mais dans le livre intitulé: *Les Raisons des forces mouvantes*, Francfort, 1615, et Paris, 1624, in-fol., il a donné la théorie de l'expansion et de la condensation de la vapeur, il a même indiqué le construction d'une véritable machine à vapeur propre à opérer des épuisements. — V. *Notice d'Arago*, dans l'*Annuaire du Bureau des longitudes*, année 1857.

Caussade, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 22 kil. N. E. de Montauban (Tarn-et-Garonne), sur la rive gauche de la Lerre. Les fortifications sont détruites, la tour de l'église paroissiale est un monument historique. Commerce de safran, laines, bestiaux, volailles, truffes; 4,200 hab.

Causses (Plateaux des). On nomme ainsi le S. O du plateau central de la France; il comprend l'ensemble des ramifications qui se détachent des Cévennes, de l'Agout au Lot. C'est un pays aride, d'une hauteur moyenne de 800 mèt., sillonné profondément par d'étroites vallées où coulent l'Agout, le Tarn, l'Aveyron, le Lot. Les parties les plus importantes sont: les monts de la *Caune* entre l'Agout et la Sorgues, entre le Languedoc et le Rouergue; la *Causse de Larzac*, entre la Sorgues et la Dourbie; la *Causse de Severac*, partant du mont Lozère, entre le Tarn et le Lot, et se bifurquant aux sources de l'Aveyron, pour former le plateau de *Levezon* ou *Levezac* au S. et les monts du *Rouergue* au N. Le calcaire jurassique domine dans les Causses.

Caussin (Nicolas), jésuite, né à Troyes, 1583-1651, professeur à Rouen, à Paris, à La Flèche, prédicateur renommé, devint confesseur de Louis XIII. De concert avec mademoiselle de La Fayette, il essaya de renverser Richelieu, mais fut disgracié. Il a laissé plusieurs ouvrages peu estimés, *la Cour sainte*, 5 vol. in-12; l'*Apologie pour les religieux de la Compagnie de Jésus*, 1644, in-8°, etc.

Caussin de Perceval (Jean-Jacques-Antoine), orientaliste français, de Montdidier, 1759-1835, fut professeur d'arabe au Collége de France dès 1783; garde des manuscrits orientaux de la Bibliothèque du roi en 1787; membre de l'Institut en 1809, etc. Il a traduit les *Argonautiques* d'Apollonius de Rhodes, 1796; l'*Histoire de la Sicile sous les Musulmans* de l'arabe Howairi, 1802; la suite des *Mille et une nuits*, 2 vol. in-12, 1806; les *Tables astronomiques d'El-Younis*, 1806, in-4°. On lui doit des *Mémoires* dans le *Recueil de l'Académie des Inscriptions*, et des éditions soignées de plusieurs textes arabes. — Son fils, *Armand-Pierre*, né en 1795, après un assez long séjour en Orient, fut nommé professeur d'arabe vulgaire à l'Ecole des langues orientales, puis au Collége de France; il est devenu membre de l'Académie des Inscriptions, et a publié une *Grammaire arabe vulgaire;* une révision augmentée du *Dictionnaire français-arabe* de Bocthor; un *Précis historique de la guerre des Turcs contre les Russes de* 1769 *à* 1774, traduit du turc; un *Précis historique de la destruction des janissaires par Mahmoud*, également traduit du turc; enfin un *Essai sur l'histoire des Arabes avant l'Islamisme, pendant l'époque de Mahomet*, etc., 3 vol. in-8°, 1847.

Cauterets, joli bourg de l'arrond. et à 15 kil. S. d'Argelès (Hautes-Pyrénées), sur la rive droite du Gave de Pierrefitte, célèbre par ses eaux thermales et sulfureuses; les environs sont riches en cascades; 1,500 hab.

Caux (Pays de), *Caletensis ager* ou *Caleticus pagus*, dans la Haute-Normandie (auj. l'ouest de la Seine-Inférieure), habité d'abord par les Calètes, eut pour villes princ.: Lillebonne, Caudebec, Yvetot, Saint-Valery, Dieppe, Arques, Eu, Le Tréport. Les volailles de Caux sont renommées. La haute et riche coiffure des Cauchoises a été depuis longtemps célèbre.

Cava, v. de la Principauté Citérieure (Italie), à 5 kil. N. O. de Salerne. Evêché. Centre de nombreuses fabriques d'étoffes de soie et de coton. A 2 kil., sur le mont Finestra, est le magnifique couvent de bénédictins, la *Sainte-Trinité de Cava*, dont la bibliothèque, très-riche en manuscrits, a été transférée à Naples; 16,000 hab.

Cava (La). V. Julien (Le comte).

Cavadonga ou **Cobadonga**, v. des Asturies (Espagne), à 48 kil. S. E. d'Oviedo. Victoire de Pélage sur les Arabes; il y fut proclamé roi en 718; abbaye célèbre.

Cavaignac (Jean-Baptiste), né à Gordon (Lot), 1762-1829, avocat au parlement de Toulouse, membre de la Convention en 1792, vota la mort du roi, montra beaucoup d'énergie dans ses missions aux armées des côtes de l'Ouest, des Pyrénées-Occidentales et de Rhin-et-Moselle. Il fut membre des Cinq-Cents, devint administrateur de la loterie, commissaire-général à Mascate, enfin conseiller d'Etat du roi Murat. Préfet de la Somme pendant les Cent-Jours, il fut exilé par la seconde Restauration et mourut à Bruxelles.

Cavaignac (Jacques-Marie, vicomte), né à Gordon en 1773, son frère, gagna tous ses grades dans les guerres de la République et de l'Empire, servit avec beaucoup de distinction le roi Murat, protégea la retraite de Moscou et fut pris à Dantzig. Plus tard nommé lieutenant général, commandeur de Saint-Louis, inspecteur général de la cavalerie et pair de France, il est mort en 1855.

Cavaignac (Eléonore-Louis-Godefroy), fils aîné du conventionnel, 1801-1845, combattit, comme républicain, les Bourbons de la branche aînée et ceux de la branche cadette. Il fut l'un des principaux fondateurs de la Société des amis du peuple, puis de la Société des droits de l'homme; plusieurs fois compromis dans les procès politiques de 1830, 1832, 1834, il concourut à la rédaction du journal *la Réforme*.

Cavaignac (Louis-Eugène), son frère, né à Paris en 1802, élève de l'École polytechnique, fit, comme lieutenant d'artillerie, la campagne de Morée en 1828; se distingua en Afrique, à partir de 1832, surtout à la défense de Tlemcen, 1836, de Cherchell, 1840, puis comme colonel des zouaves et comme général de brigade en 1844. En 1848, il fut nommé gouverneur-général de l'Algérie et général de division, mais refusa le ministère de la guerre. Député à l'Assemblée constituante, il accepta, dans des circonstances difficiles, le portefeuille de la guerre. Il réprima la terrible insurrection de juin et fut nommé par l'Assemblée chef du pouvoir exécutif; on déclara qu'il avait bien mérité de la patrie. Le 20 décembre 1848, il descendit du pouvoir avec dignité; après le 2 décembre 1851, il fut retenu prisonnier à Ham pendant quelques jours; élu député de Paris en 1852, il refusa de prêter serment; il est mort en octobre 1857.

Cavaillon (*Caballio*), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 24 kil. S. E. d'Avignon (Vaucluse), sur la rive droite de la Durance, dans un pays beau et fertile. Cathédrale des XII^e et XIII^e s., quand Cavaillon était un évêché; débris d'un arc de triomphe. Huiles, soie, garance; fabriques de vermicelle; fruits renommés; 8,054 hab.

Cavalcanti (*Guido*), poëte de Florence, ami de Dante, comme lui gibelin ardent, mourut en 1300. Ses *Sonnets* et ses *Canzoni* se trouvent dans le 6^e livre du *Recueil des anciens poëtes italiens*, publié à Florence, 1527; à Venise, 1532 et 1731.

Cavale (La), port de la Roumélie (Turquie), sur la baie de ce nom, à 130 kil. N. E. de Salonique. Patrie de Méhémet-Ali. Commerce de tabac, de coton, d'huile; 3,000 hab.

Cavalier (Jean), l'un des chefs des Camisards, né à Ribaute, près d'Anduze (Gard), en 1679, fils de paysans, garçon boulanger, robuste, d'une figure agréable, devint, en 1702, l'un des principaux chef des *Enfants de Dieu*, qu'il prêchait et conduisait au combat. Il lutta, surtout dans le Vivarais, contre Montrevel et Villars, se laissa séduire par les propositions de celui-ci; se soumit, fut mené à Versailles, où il eut un entretien avec Chamillard, puis, fut conduit à Neuf-Brisach. Craignant d'y être retenu prisonnier, il s'enfuit en Hollande, commanda un régiment de réfugiés en Espagne, combattit avec fureur à Almanza, en 1707, et se fixa en Angleterre. Il y devint major-général, gouverneur de Jersey, et mourut à Chelsea, près de Londres, en 1740.

Cavalieri (Bonaventure), géomètre de Milan, 1598-1647, d'abord hiéronymite, s'occupa de géométrie, pour échapper aux douleurs de la goutte, fut élève de Galilée, et, dès l'année 1629, découvrit la *théorie des indivisibles*, qu'il ne publia qu'en 1635, ce qui permit à Roberval de lui contester la priorité de cette découverte. Il écrivit encore un *Traité des sections coniques*, 1632, une *Trigonométrie*, 1635, et un *Traité d'astronomie* (*Rota planetaria*), 1640.

Cavaliers, nom des royalistes, sous Charles I^{er}, pendant la guerre de la Révolution d'Angleterre.

Cavalier-Maggiore, bourg d'Italie, à 16 kil. N. E. de Saluces; 5,000 hab.

Cavalli (François), compositeur, né à Venise, 1610-1676, fut appelé en France par Mazarin, donna son opéra de *Xerxès* au mariage de Louis XIV, 1660, et se distingua par l'énergie de ses compositions.

Cavallini (Bernardo), peintre, de Naples, 1622-1650, élève de Massimo, a laissé un grand nombre de petits tableaux, remarquables par l'expression et le fini de la touche; ils sont restés à Naples ou ont passé en Espagne.

Cavallini (Pietro), peintre et sculpteur, né à Rome, 1259-1344, élève de Giotto, auteur de belles mosaïques à Rome, d'une fresque à Saint-François d'Assise et du tableau de l'*Annonciation* à Saint-Marc de Florence.

Cavallo, cap de l'Algérie sur la Méditerranée, à l'E. du golfe de Bougie, par 36° 45′ lat. N., et 2° 55′ long. E.

Cavallo (Tiberius), physicien, né à Naples en 1749, mort à Londres en 1809, a publié un *Traité d'électricité*, traduit en français, 1785, in-8°; des *Traités sur la nature et les propriétés de l'air*, sur le *Magnétisme*, etc. Il a inventé un *micromètre*, un *électromètre*, etc.

Cavan, bourg de l'arrond. de Lannion (Côtes-du-Nord). Bestiaux; 2,000 hab.

Cavan, comté d'Irlande, dans l'Ulster, a pour bornes: au N., le comté de Fermanagh; à l'E., celui de Monaghan; au S. la province de Leinster; à l'O., celle de Connaught. Il a 192,000 hect. de superficie, est montueux, marécageux, peu fertile; 155,000 hab. Les v. princ. sont *Cavan*, Cootehill et Balturbet.

Cavan, le ch.-l., sur le Cavan, affl. de l'Erne, dans un pays assez riant, à 100 kil. N. O. de Dublin; commerce de beurre et de toiles; 6,000 hab.

Cavares ou **Cavari**, ancien peuple gaulois, étaient assez puissants sur les bords du Rhône (auj. départ. de Vaucluse); leurs villes étaient: Arausio (Orange), Avenio (Avignon), Vindalium, Carpentoracte (Carpentras), Cabellio (Cavaillon). Leur pays fit partie de la Viennoise.

Cavarzère, v. de la Vénétie (Italie), sur la rive droite de l'Adige, à 40 kil. S. O. de Venise; commerce de grains, de bestiaux, de soie; 7,000 hab.

Cave (Guillaume), historien ecclésiastique anglais, 1637-1713, chapelain de Charles II, plus tard vicaire d'Isleworth (Middlesex), a laissé plusieurs ouvrages estimables d'érudition religieuse: *Primitive Christianity*, Londres, 1672, in-8°. traduit en français; *Tabulæ ecclesiasticæ*, Londres, 1674, in-8°, réimprimé avec additions en 1685, sous le titre de *Cartophylax ecclesiasticus*, etc.; mais le plus important est: *Scriptorum ecclesiasticorum historia litteraria*, Londres, 1688 et 1689, 2 vol. in-fol.; Genève, 1705, 1720; Oxford, 1740-1743. C'est un livre d'une érudition sûre et très-étendue, très-facile et très-utile à consulter.

Caveau, nom d'une société gastronomique et littéraire, fondée en 1729 par Piron, Collé, etc., et célèbre par les chansons joyeuses qui accompagnaient les repas. Plusieurs sociétés de même nature lui ont succédé, sous ce nom, jusqu'à nos jours.

Cavedone (Giacomo), peintre italien de Sassuolo, 1577-1660, imita surtout Louis Carrache, son maître. Le Louvre possède de lui une *Sainte Cécile*.

Caveirac (Jean **Novi** de), théologien français, de Nîmes, 1713-1782, est surtout connu par son *Apologie de Louis XIV et de son conseil sur la révocation de l'édit de Nantes*, avec une dissertation sur la *Saint-Barthélemy*, 1758, in-8°. Il prit la défense des jésuites dans un écrit intitulé: *Appel à la raison*, 1762, 2 vol. in-12, fut condamné par contumace, au tribunal du Châtelet, en 1764, au carcan et au bannissement; il rentra plus tard en France.

Cavellier ou **Cuvellier**, trouvère du XIV^e^ s., peut-être de Picardie, n'est connu que par un long poëme intitulé: *Rommant de Bertrand de Gleaquin*, ou chronique de Bertrand du Guesclin. Il est curieux à plus d'un titre, et a été publié dans les *Documents inédits* sur l'histoire de France, par M. Charrière, 1839, 2 vol. in-4°.

Cavendish, famille illustre d'Angleterre, qui remonte au XIV^e^ s.; elle a formé les branches des ducs de Devonshire et de Newcastle. V. ces noms.

Cavendish (Henri), physicien et chimiste anglais, né à Nice en 1731, mort en 1810, petit-fils du duc de Devonshire, se livra avec ardeur à l'étude des sciences, conserva toujours la simplicité de ses premières années; et, malgré ses charités, ses dépenses scientifiques, laissa une fortune de 30 millions. Il donna la première analyse exacte de l'air, et y démontra la présence du gaz acide carbonique, 1766-1767; il découvrit la composition de l'eau, 1781, et fit mieux connaître les propriétés de l'air inflammable ou gaz hydrogène; avec la balance de torsion de Coulomb, il démontra le mode d'action de l'attraction en raison directe des masses. Membre de la Société royale de Londres en 1760, il enrichit de ses *Mémoires* les *Philosophical transactions*, et fut nommé membre associé de l'Institut de France en 1800.

Cavendish (W.-H.). V. Bentinck.

Cavendish ou **Candish** (Thomas), navigateur anglais du XVI^e^ s., fit la course contre les Espagnols sur les côtes d'Amérique en 1585, et, suivant les traces de Drake, accomplit un nouveau voyage autour du monde avec trois petits navires, 1586-1588; dans une autre expédition, il périt de misère sur les côtes du Brésil, en 1593.

Cavery. V. Kavery.

Cavino (Jean), dit le *Padouan*, graveur du XVI^e^ s., s'associa à Alexandre Bassiano, son compatriote, pour contrefaire les médailles antiques.

Cavite, v. de l'île de Luçon (Philippines), est un port à 12 kil. S. O. de Manille, sur le golfe du même nom; elle sert de port à cette ville pendant 6 mois, et est fortifiée; on y construit des vaisseaux de guerre; 5,000 hab.

Cavoie ou **Cavoye** (Louis d'**Oger**, marquis de), né en 1640, mort en 1715, élevé avec Louis XIV, fut d'abord l'un des plus brillants seigneurs de son temps, servit, comme volontaire, sous Ruyter, signala sa valeur au passage du Rhin et dans beaucoup d'autres campagnes, fut nommé grand-maréchal des logis de la maison du roi, et, s'il mérita l'inimitié de Louvois, sut gagner l'affection de Turenne, de Luxembourg, de Racine.

Cavour (Camille **Benso**, comte de), né à Turin, 14 juillet 1810, fils d'un ancien préfet de cette ville, qui lui laissa une fortune considérable, servit dans l'arme du génie, donna sa démission et passa plusieurs hivers à Paris. En 1847, il fonda avec le comte Balbo *Il Risorgimento*, journal libéral, où il traita surtout les questions économiques. Il fut remarqué et entra à la chambre des députés en 1849; il devint bientôt ministre de l'agriculture, puis des finances en 1851. Il essaya de faire adopter les principes du libre échange; mais il rencontra une opposition très-vive, et il se retira en 1852. Il se rapprocha alors du parti avancé, et la majorité de la chambre le porta bientôt à la présidence du conseil, après la retraite de M. d'Azeglio. Partisan décidé des principes français de 1789 et de la Constitution piémontaise de 1848, il opposa courageusement les droits de l'Etat aux priviléges du clergé et eut de violents démêlés avec la cour de Rome. Partisan audacieux et habile de l'indépendance et de l'unité de l'Italie, il décida son pays à s'unir aux puissances occidentales contre la Russie, 1855; et, au congrès de Paris, 1856, exposa les griefs des Italiens contre l'Autriche et le gouvernement pontifical. L'Italie répondit à sa voix; une souscription nationale fut effectuée pour l'armement de la citadelle d'Alexandrie; l'Autriche protesta; les relations diplomatiques furent suspendues entre Vienne et Turin. La visite de M. de Cavour à Plombières, automne 1858, décida l'alliance du Piémont et de la France; la question italienne devenait de plus en plus une question européenne. L'Autriche, pour couper court à toutes les interventions diplomatiques, se décida à la guerre. Pendant la lutte de 1859, M. de Cavour travailla activement au soulèvement des duchés, Toscane, Parme, Modène, et des Romagnes; la paix de Villafranca arrêta un instant la politique annexioniste du ministre; il se retira, mais le mouvement national reprit son élan et M. de Cavour, rentré au ministère, 21 janvier 1860, fit accepter par la France l'annexion des duchés et de la Romagne, par l'Italie la cession de Nice et de la Savoie, juin 1860. Les succès de Garibaldi en Sicile et à Naples, probablement encouragés par le ministre, lui fournirent l'occasion de compléter son œuvre; les généraux Fanti et Cialdini entrèrent dans les Etats Romains, battirent les troupes pontificales à Castel-Fidardo; les Piémontais s'unirent aux volontaires de Garibaldi pour achever la ruine du roi de Naples, et le Parlement de Turin ratifia sa conduite politique en lui accordant un vote de confiance presque unanime, 13 octobre 1860. Président du nouveau ministère italien, avec les portefeuilles de la marine et des affaires étrangères, travaillant avec ardeur à l'organisation du nouveau royaume d'Italie, forcé de lutter contre l'impatience des patriotes les plus exaltés, il mourut, miné depuis longtemps par une fièvre lente, au milieu de son triomphe et du deuil général, le 6 juin 1861.

Cavour, v. d'Italie, à 45 kil. S. O. de Turin; célèbre par son abbaye de bénédictins. Soieries, toiles; houille, ardoises; 6,000 hab.

Cawnpoor ou **Caunpore**, v. de la prov. et au N. O. d'Allahabad (Bengale), sur la rive droite du Gange. C'est l'une des plus importantes stations militaires de l'Hindoustan. En 1857, lors de la révolte des Indiens, Nana-Saïb y fit un horrible massacre des Anglais; lorsque la ville fut reprise, elle devint comme le centre des opérations dirigées contre les rebelles du royaume d'Oude; 122,000 hab.

Caxamarca, v. du Pérou, sur la riv. de ce nom, par 7° 8′ 38″ lat. S., et 80° 55′ 30″ long. O., dans une charmante vallée, très-élevée, de la prov. de Libertad, à 600 kil. N. O. de Lima. Toiles de lin et de coton, étoffes grossières de laine; 8,000 hab. Atahualpa y fut étranglé par les Espagnols en 1533.

Caxamarquilla, v. du Pérou, dans la prov. de Libertad, au N. E. de Truxillo; 8,000 hab.

Caxatambo, v. de la province de ce nom (Pérou), au pied des Andes, à 180 kil. N. E. de Lima.

Caxias, bourg florissant de la prov. de Maranhão (Brésil), au S. E. de San-Luis; on cultive en grand dans ce district le coton qui s'écoule par l'Itapicura vers Rio-de-Janeiro.

Caxoeira, v. de la prov. et à 110 kil. N. O. de Bahia (Brésil). Commerce de coton et de tabac; 15,000 h.

Caxton (William), typographe anglais, 1412-1491, fut le représentant des merciers de Londres dans les Pays-Bas, consul à Bruges, sous le titre de maître et gouverneur des marchands de la nation anglaise; il traduisit en anglais et imprima à Bruges, à Gand et à Cologne le *Recueil des Histoires de Troyes*, de Raoul Lefebvre, qu'il dédia à la duchesse de Bourgogne, Marguerite d'York, sept. 1471; c'est le premier livre imprimé en anglais. Il publia en 1474 la traduction du *Jeu des Echecs moralisé*, et en 1477, à Londres, les *Dits moraux des Philosophes*, le premier volume daté qui ait été imprimé en Angleterre. Protégé par l'abbé Thomas Milling, il put établir ses presses dans l'abbaye de Westminster, traduire et imprimer 24 ouvrages in-fol., romans de chevalerie, livres religieux, orateurs et poëtes anciens ou modernes. Ses textes sont corrects, mais en caractères gothiques peu réguliers; ses livres, extrêmement rares, ont été vendus jusqu'à 25,000 francs.

Cayambé, l'un des plus hauts sommets des Andes (6,140 m.), à 60 kil. N. E. de Quito, sous l'Equateur.

Cayambé, affl. de droite de l'Amazone, arrose la Guyane portugaise; 250 kil. de cours.

Cayapos, Indiens sauvages, prov. de Goyas (Brésil).

Cayenne, riv. de la Guyane française, arrose le N. O. de l'île de Cayenne et a 70 kil. de cours.

Cayenne (Ile de), dans la Guyane française, est baignée, au N. et à l'E. par l'océan Atlantique, au S. par l'Ouya, à l'O. par la Cayenne; elle est longue de 44 kil. et large de 30; le N. est plus sain et mieux cultivé; le S. renferme des savanes souvent inondées; des indigènes et des Français l'habitent. Ceux-ci y ont fondé quelques établissements dès 1604 et 1635. Lieu de déportation pour les condamnés aux travaux forcés. On y récolte le manioc, le maïs, le café, le sucre, le riz, le coton, le tabac, la muscade, le poivre, le cacao, la vanille, les gommes, les bois d'ébénisterie et de teinture, etc.

Cayenne, capit. de la Guyane française, à l'embouchure de la Cayenne, dans l'île de ce nom, par 4° 56′ lat. N. et 54° 35′ long. O., siége du gouvernement, a une cour impériale et est assez bien bâtie, dans la ville neuve surtout; 6,000 hab. Elle a été fondée par des armateurs de Rouen, de 1626 à 1643. Les Anglais s'en emparèrent en 1654, les Hollandais en 1676, les Portugais en 1805.

Cayes (Les), port d'Haïti, ch.-l. d'un arrond., au S. O. sur la mer des Antilles, en face de l'île à Vache, par 18° 11′ 40″ lat. N. et 76° 10′ 34″ long. O., à 160 kil. S. O. du Port-au-Prince. Quoique déchue, elle fait encore un commerce important; elle est dans une région fertile, mais malsaine; 7,000 hab. L'exportation consiste surtout en cafés et en sucre.

Cayet (Pierre-Victor-Palma), polygraphe français, né à Montrichard, en Touraine, 1525-1610, élève et ami de Ramus, ministre calviniste, prédicateur de Catherine de Bourbon, fut converti au catholicisme par le cardinal Duperron, en 1595; fut nommé professeur d'hébreu au collége de Navarre en 1596, devint prêtre en 1600, et fut accusé, par les protestants, de magie, de nécromancie, de commerce avec le diable. Il a publié beaucoup d'ouvrages aujourd'hui oubliés; les plus curieux sont : *l'Heptaméron de la Navarride*, ou histoire du royaume de Navarre, traduit de l'espagnol en vers français, Paris, 1602, in-12; *Histoire prodigieuse et lamentable du docteur Faust, grand magicien*, traduit de l'allemand, 1603, in-12. Ses livres historiques, justement estimés, surtout à cause de leur impartialité, sont : *Chronologie novennaire*, ou histoire de la guerre sous Henri IV, de 1589 à 1598, 3 vol. in-8°, 1608; et *Chronologie septennaire*, ou histoire de la paix entre les rois de France et d'Espagne, de 1598 à 1604. Ils ont été réimprimés dans les collections de Mémoires relatifs à l'histoire de France.

Cayeux, petit port de l'arrond. et à 28 kil. N. O. d'Abbeville (Somme), sur la Manche, au S. de la Somme; pêche; 3,003 hab.

Cayla, (Zoé, comtesse du), fille de l'avocat général Talon, née en 1784, morte en 1850, exerça, dans les dernières années de Louis XVIII, un grand ascendant sur l'esprit du roi, et s'en servit dans l'intérêt du parti religieux; elle en avait reçu le château de Saint-Ouen.

Caylus, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 44 kil. N. E. de Montauban (Tarn-et-Garonne), sur la Bonnette. Ruines d'un vieux château; commerce de grains; fer, vin, eaux-de-vie; 4,829 hab.

Caylus (Marthe-Marguerite de **Villette**, de **Murçay**, marquise de), née dans le Poitou en 1673, morte en 1729, arrière-petite-fille de Th.-Agrippa d'Aubigné, nièce de madame de Maintenon, à la mode de Bretagne, fut enlevée par elle à sa famille, convertie au catholicisme, mariée assez mal, en 1686, au comte de Caylus, dont elle vécut séparée. Gracieuse, spirituelle, pleine d'enjouement, elle brilla surtout à l'époque des représentations d'*Esther*; mais son esprit railleur la fit plusieurs fois exiler de la cour, où elle était appréciée de tout le monde. Elle a laissé des *Souvenirs*, édités en 1770 par Voltaire, qui l'a finement appréciée. Ils sont dans les collections de Petitot et de Michaud.

Caylus (Anne-Claude-Philippe de **Tubières**, de **Grimoard**, etc. comte de), archéologue français, fils de la précédente, né en 1692, mort en 1765, servit avec distinction jusqu'à la mort de Louis XIV, et se livra dès lors à son goût pour les arts. Il visita l'Italie, la Turquie, l'Asie Mineure, puis l'Allemagne et l'Angleterre; possesseur d'une grande fortune, il fut généreux protecteur des artistes, fonda plusieurs prix utiles et paya d'exemple. Membre honoraire de l'Académie de peinture en 1731, il fut l'un des membres les plus laborieux de l'Académie des Inscriptions depuis 1742, et enrichit ses mémoires de 45 dissertations sur différents sujets d'art et d'antiquités. Son principal ouvrage est le *Recueil d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques, romaines et gauloises;* Paris, 1752-1767, 7 vol. in-4°. On lui doit encore la publication du bel ouvrage contenant la *Description des pierres gravées du Cabinet du Roi*, et il prit une grande part au *Recueil de peintures antiques trouvées à Rome*, 3 vol. gr. in-fol. avec 60 planches. Ses *Œuvres badines*, romans, contes, etc., ont été publiées en 1787, 12 vol. in-8°. Il a encore écrit les *Vies de Mignard, Lemoine, Bouchardon*, etc.

Cayor, lac de la Sénégambie, au N. du Sénégal, avec lequel il communique par le marigot de Sokamm; il a 28 kil. de long sur 8 de large; ses eaux sont douces; il est bordé de collines boisées; ses environs sont fertiles et peuplés. Le village de Cayor, qui lui a donné son nom, s'est transporté sur la rive gauche.

Cayor, royaume de la Sénégambie, occupé par les nègres Yolofs; il s'étend sur la côte depuis l'embouchure du Sénégal jusqu'au cap Vert, au S. du Oualo, sur une longueur de 280 kil. et sur une largeur de 60 à 80. Le souverain se nomme *Damel;* les princip. villes sont Ghighis, Makayé, ses résidences, et Kobky. Des dunes, qui bordent le rivage, arrêtent l'écoulement des eaux qui forment de nombreuses mares près desquelles s'élèvent beaucoup de villages. La popul. est évaluée à 100,000 hab.

Cayot (Augustin), sculpteur, né à Paris, 1667-1722, élève de Jouvenet et de Le Hongre, de l'Académie en 1711, a fait une *Nymphe de Diane* aux Tuileries, les *deux Anges* du maître-autel à Notre-Dame, etc.

Caystrus. V. Caïstrus.

Cazalès (Jacques-Antoine-Marie de), né à Grenade (Haute-Garonne), en 1758, mort en 1805, fils d'un conseiller au Parlement de Toulouse, était capitaine de dragons en 1789. Il échoua à Toulouse, mais fut nommé député aux Etats-généraux par la noblesse du bailliage de Rivière-Verdun. Il s'opposa de toutes ses forces à la réunion des trois ordres, et, contraint par l'Assemblée

constituante de revenir prendre sa place de député, il se montra l'un des défenseurs les plus éloquents de l'autorité royale, sans attaquer cependant les droits de la liberté; aussi les royalistes ne furent-ils pas toujours satisfaits, et il mérita l'estime de ses adversaires. Après la fuite du roi, il donna sa démission, et quitta définitivement la France après le 10 août; il servit la cause de l'émigration de son bras et de ses conseils, s'offrit vainement pour défendre Louis XVI, fut chargé de plusieurs missions importantes, repoussa les offres de Bonaparte, mais obtint la permission de rentrer en France. Ses *Discours*, recueillis en 1821, forment 1 vol. in-8° de la Collection des orateurs français.

Cazalla, v. de la prov. et à 80 kil. N. E. de Séville (Espagne), sur le versant de la Sierra Morena. Mines de charbon, distilleries d'eau-de-vie; 7,666 hab.

Cazaubon, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 40 kil. O. de Condom (Gers), sur la Douze. Eaux minérales; commerce d'eau-de-vie; 2,800 hab.

Cazbin. V. Kazbin.

Cazembes, peuple de l'Afrique centrale, à l'E. du Congo.

Cazères (*Calagorris*), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 38 kil. S. O. de Muret (Haute-Garonne); la Garonne commence à y être navigable; 2,646 hab.

Cazes (Pierre-Jacques), peintre français, né à Paris, 1676-1754, élève de Bon Boullongne l'aîné, obtint le premier grand prix en 1699, et fut reçu académicien en 1704. Peintre remarquable par la composition, la correction du dessin, la vérité de la couleur, il a surtout consacré son talent à la décoration des églises de Paris, de Saint-Germain-des-Prés principalement. Ses œuvres ont été aussi recherchées par l'Allemagne, et ont orné Sans-Souci, Potsdam, Charlottenbourg.

Cazin (Hubert), éditeur français, né à Reims, a publié, dans la deuxième moitié du xviii° s., un grand nombre d'auteurs français; ses éditions, d'un format petit in-12, sont encore fort recherchées.

Cazorla (*Castulo*), v. de la prov. et à 50 kil. E. de Jaën (Espagne), au milieu de la sierra de Cazorla, contre-fort de la Sierra-Nevada. Ville ancienne, défendue par un château arabe; quoique déchue, elle a encore assez d'industrie et de commerce; 7,500 hab.

Cazotte (Jacques), littérateur français, né à Dijon, 1720-1792; après avoir servi dans l'administration de la marine aux îles du Vent et à la Martinique, il revint vivre paisiblement dans l'étude des lettres et les plaisirs d'une société distinguée. Doué d'une grande facilité, ingénieux, spirituel et d'une gaieté franche, il se fit connaître par des chansons, des poëmes en prose et en vers, comme *Ollivier;* de jolis contes, comme le *Diable amoureux* et le *Lord impromptu;* il écrivit aussi la *Suite des Mille et une nuits* et les quatre derniers volumes du *Cabinet des Fées*. Vers la fin de sa vie, il tomba dans les rêveries mystiques de l'illuminisme et du martinisme; c'est ce qui donna plus tard à La Harpe l'idée de lui attribuer une prédiction curieuse sur la Révolution et ses victimes. Cazotte fut l'adversaire prononcé des idées nouvelles; arrêté après le 10 août, il échappa aux massacres de septembre, grâce au courageux dévouement de sa fille Elisabeth; puis, bientôt repris, il fut condamné, quoique innocent, et mourut courageusement le 25 septembre. Ses *Œuvres* ont été surtout publiées en 1817, 4 vol. in-8°.

Cazouls-lès-Béziers, bourg de l'arrond. de Béziers (Hérault). Eaux-de-vie et vins muscats; 2,947 hab.

Cea, affl. de gauche de l'Esla, dans la prov. de Léon (Espagne), a un cours de 130 kil. non navigable; elle sert à l'irrigation.

Ceara. prov. du Brésil, bornée au N. par la mer et à l'O. par le Piauhy; elle comprend des plaines fertiles ou desséchées par le manque d'eau; des montagnes boisées; de beaux pâturages arrosés par le Jaguaribe. La population est de 722,000 hab.; la capit. est *Aracate* ou *Aracaty;* les villes princ. sont : Crato et Ceara.

Ceara ou **Notre-Dame de l'Assomption** ou **Cidade-da-Fortaleza,** ancienne capit. de la prov., petit port fortifié à 10 kil. de l'embouchure de la rivière de ce nom, fait un assez grand commerce de caoutchouc. Evêché; à 2,000 kil. N. E. de Rio-de-Janeiro; 16,000 hab.

Céaucé, comm. du canton et de l'arrond. de Domfront (Orne); 3,165 hab.

Cebenna mons, auj. **Cévennes.**

Cébès, philosophe grec, de Thèbes, vivait à la fin du v° s. av. J. C.; il fut disciple de Socrate, ami de Platon, qui l'a placé parmi les interlocuteurs du Phédon. Il nous reste de lui un dialogue, *le Tableau,* d'un style élégant et d'une morale pure et élevée. On a pensé que des interpolations s'étaient glissées dans le texte primitif; d'autres l'attribuent à un auteur postérieur. Souvent imprimé à la suite de Théophraste et d'Epictète, il a été publié par Gronovius, 1689; par Johnson, 1720; par Schweighæuser, 1806; et souvent traduit en français par Gilles Boileau, de Villebrune, Belin de Ballu, Camus, Thurot.

Cébu, l'une des Philippines, longue de 216 kil., large de 50, sous un climat chaud, boisée au centre dans la partie montagneuse, produit du riz, du cacao, du sucre, du coton, du tabac. C'est l'île principale d'une province comprenant Bojol, Siquijor, Camotes, Mangtan, Bantajan, etc., entre Negros et Leyte, au N. de Mindanao. La capit. Cébu, à l'E., résidence de l'alcade-mayor et d'un évêque, fait un commerce actif avec Manille; 6,000 h. — Cébu fut découverte, en 1521, par Magellan, qui fut tué en combattant contre les indigènes de Mangtan.

Cecco d'Ascoli (Francesco *Stabili*, dit), né à Ascoli en 1257, professeur à Bologne, fut brûlé vif à Florence, par ordre de l'inquisition, en 1327, pour avoir mal parlé de la religion. Il a écrit un poëme didactique en italien, l'*Acerbo* (d'*acervus*, recueil), espèce d'encyclopédie sans grande valeur, et pourtant plusieurs fois réimprimée au xv° et au xvi° s.

Cecil (William), baron de Burleigh ou Burghley, homme d'Etat anglais, né dans le comté de Lincoln, 1520-1598, gagna la faveur de Henri VIII à la suite d'une discussion brillante contre deux prêtres irlandais, devint secrétaire d'Etat sous Edouard VI, ne voulut pas reconnaître Jane Grey, et quoique dépouillé de ses emplois, sous Marie Tudor, parce qu'il resta protestant, ne perdit pas l'estime et la confiance du gouvernement. Dès lors il s'attacha à Elisabeth, fut son guide prudent, et, quand elle fut reine, dirigea les affaires avec la plus grande autorité. Il prit la plus grande part aux événements du règne, à l'établissement de l'Eglise anglicane, aux troubles de l'Ecosse, à la répression des conspirations, à la mort de Marie Stuart, à la lutte contre l'Espagne. Elisabeth eut le bon esprit de le défendre contre les intrigues des favoris, Leicester et Essex ; sa vie privée fut irréprochable, et les contemporains ont loué l'activité et la sagesse de ce ministre remarquable. Les *Mémoires de la vie et de l'administration de W. Cecil* ont été publiés à Londres, 1828-32, 3 vol. in-4°.

Cecil (Robert), fils du précédent, 1563-1612, secrétaire d'Etat en 1596, ambassadeur en France, 1597, fut l'un des principaux auteurs de la perte du comte d'Essex. Jacques I[er] reconnut son habileté et le créa comte de Salisbury ; mais ses contemporains adressèrent de graves reproches à sa moralité. On a publié sa *Correspondance secrète avec Jacques VI*, Londres, 1766, in-12.

Cécile (Sainte), vierge et martyre, d'une famille romaine distinguée, vivait peut-être dans la première moitié du iii° s. On place, sans preuve, sa mort vers 230 ; son nom est depuis longtemps dans le canon de la Messe ; on l'honore le 22 novembre. Les musiciens l'ont prise pour patronne, parce qu'elle joignait souvent à sa voix le son d'un instrument, en chantant les louanges de Dieu. Dom Guéranger a écrit l'*Histoire de sainte Cécile*, 1849.

Cécile (Sainte-), bourg de l'arrond. d'Orange (Vaucluse). Huile d'olive, soie, vin ; 2,317 hab.

Cecilius ou **Cæcilius Statius,** poëte comique latin, mort vers 168 av. J. C., peut-être gaulois de Milan, fut d'abord esclave. C'est lui qui accueillit et encouragea par ses éloges les débuts de Térence. Les anciens le plaçaient entre ce poëte et Plaute :

Vincere Cæcilius gravitate, Terentius arte,

a dit Horace. Il ne nous reste que les titres de ses quarante comédies, *palliatæ*, avec un assez grand nombre de courts fragments.

Cecina ou **Cæcina** (Severus), général romain sous Auguste, gouverneur de Mœsie, repoussa les Pannoniens, les Daces et les Sarmates, 6-7 ap. J. C.; puis se distingua, comme lieutenant de Germanicus, contre Arminius; il mérita, par sa belle retraite de l'an 15, les honneurs du triomphe. Sous Tibère, il parla plusieurs fois dans le sénat, surtout pour demander qu'on défendît aux gouverneurs de mener leur femme dans leur province.

Cecina ou **Cæcina** (Alienus ou Licinius), questeur en Bétique, à la mort de Néron, se déclara pour Galba,

68; puis, accusé de dilapidations, il entraîna ses soldats, qui aimaient sa force et son éloquence, dans le parti de Vitellius. Il traversa le Grand-Saint-Bernard, au printemps de 69, fut deux fois battu, devant Plaisance et à Castorum, près de Crémone, par les troupes d'Othon ; mais réuni à Valens gagna la bataille de Bédriac. L'Italie fut ravagée par les vainqueurs ; Vitellius nomma Cecina et Valens consuls, le 1er sept. 69. Envoyé contre Ant. Primus, il voulut décider ses soldats à reconnaître Vespasien ; jeté par eux dans les fers à Crémone, puis délivré pour traiter avec l'ennemi, Cecina fut bien accueilli par Vespasien ; mais en 79 il conspira contre lui et fut tué par Titus, au sortir d'un banquet.

Cecina (*Cæcina*), riv. d'Italie, qui vient de la prov. de Sienne, coule du S. E. au N. O., traverse la prov. de Pise, et se jette à travers la *Maremme* dans la Méditerranée. Son cours est de 65 kil.

Cécrops est regardé, d'après des traditions qui ne remontent pas au delà du IIe s. av. J. C., comme originaire de Saïs en Egypte. Il serait arrivé à la tête d'une colonie, vers 1580, dans le pays qui s'appela l'Attique, aurait introduit les premiers éléments de civilisation parmi les populations à demi-sauvages, et aurait été le premier roi de l'Attique, qui souvent, comme Athènes, fut appelée *Cécropie*. Homère et les anciens poëtes ne parlent pas de Cécrops, et les traditions qui le concernent paraissent au moins aussi fabuleuses qu'historiques.

Cécube. *Cæcubus ager*, campagne de l'ancien Latium; *Cæcubus mons*, coteau célèbre dans l'antiquité par ses vins; il s'étendait entre Formies, Fundi et Caïète.

Cédar, v. de l'Arabie Déserte, près de la Palestine, ainsi nommée de Cédar, fils d'Ismaël; dans la Bible, on appelle toute l'Arabie Déserte *Pays de Cédar*.

Cedrenus (George), moine grec du XIe s., a écrit une *Chronique*, depuis la création jusqu'à l'an 1059 ; c'est une lourde compilation peu intéressante. Elle se trouve, avec la traduction latine de Xylander, dans la collection de la *Byzantine*, 1647, et dans celle de Bonn, donnée par Bekker en 1838, 2 vol. in-8°.

Cédron, torrent qui prend sa source dans les monts de Juda, parcourt la vallée de Josaphat, passe près de Jérusalem et se jette dans la mer Morte. Son lit est encaissé entre des rochers arides et ses eaux sont sales et jaunâtres.

Cefalu (*Cephalædis*), port de Sicile, à 60 kil. S. E. de Palerme. Evêché; belle cathédrale ; 9,000 hab.

Ceillier (dom Remi), bénédictin, né à Bar-le-Duc, 1688-1761, président de la congrégation de Saint-Vannes, a laissé : *Apologie de la morale des Pères de l'Eglise*, 1718, in-4°; *Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, 1729-1763, 23 vol. in-4°, plus 2 vol. de tables; ouvrage exact, judicieux et recherché, que l'on a réimprimé récemment en 15 vol. in-4°.

Ceinture de la Reine, droit anciennement perçu à Paris, tous les trois ans, d'abord de 3 deniers par chaque muid de vin, pour l'entretien de la maison de la reine. Il fut dans la suite étendu à d'autres denrées.

Celano. V. Fucin (Lac).

Celano, v. de l'Abruzze Ultérieure IIe, à 34 kil. S. E. d'Aquila, dans les montagnes, près du lac de ce nom, maintenant desséché; 4,000 hab.

Celaya, v. de l'Etat de Guanaxuato (Mexique), sur la rive droite du Rio-Grande-de-Santiago, a de nombreux couvents, quelques manufactures, et fait un commerce actif de chevaux et de mulets ; 7,000 hab.

Célèbes, île de la Malaisie, bornée au N. par la mer de Célèbes, qui la sépare de Mindanão; au N. E. par le détroit des Moluques ; au S. E. par la mer de ce nom ; au S. et au S. O. par la mer de la Sonde; à l'O. par le détroit de Macassar, qui la sépare de Bornéo; entre 5° 39′ et 1° 45′ lat. N. et entre 116° 34′ et 122° 52′ long. E. Elle est longue d'environ 650 kil. du N. au S., et large d'environ 225 à 250 kil.; au reste sa figure est extrêmement irrégulière; elle est découpée en 4 grandes presqu'îles par les baies de Bony, Tolo, Tomini ; l'intérieur est montagneux et renferme plusieurs volcans (Lampo-Batan, Klobat, Gounoung-Empong); les rivières y forment de nombreuses cascades; les côtes sont élevées. Les productions naturelles sont les girofliers, les muscadiers, l'ébénier, le santal, le sagoyer, le cocotier, le bambou, etc.; le riz et le coton abondent ; on récolte du tabac, des melons, des ignames, des patates, etc. Il y a beaucoup de cerfs, de sangliers, de singes, de petits bœufs à une bosse, des buffles, des chèvres, des babiroussa ou cochons-cerfs, des oiseaux en très-grand nombre; dans le N., il y a des mines de cuivre, de fer, d'or, et beaucoup de soufre dans le territoire de Manado. Célèbes appartient aux Hollandais et se divise en deux parties, celle qui est gouvernée immédiatement par la Compagnie et celle qui est régie par des sultans indigènes soumis à la Compagnie. La première ou gouvernement de Macassar comprend plusieurs districts et entre autres les résidences de Macassar, de Manado, et l'Etat de Gorontalo gouverné par un sultan vassal; les autres Etats, qui ont des sultans indigènes, sont ceux de Goa, de Boni, de Waju ou Ouadjou, de Louhou, de Sidinring, de Mandhar, de Tello, de Soping. Le chef-lieu est *Macassar* ou *Wlaardingen*. La population est évaluée à 2 million d'habitants, dont 350,000 soumis directement aux Hollandais; les *Bouguis* ou *Boughi*, qui en constituent le fonds, plus blancs que les Malais, sont doux, paisibles et laborieux; les montagnes sont habitées par les *Alfourous*, qui sont plus petits, encore plus blancs et bien proportionnés. Les Portugais, qui la découvrirent dès 1512, s'y établirent en 1525; mais les Hollandais, pour avoir le monopole des épices, les en ont chassés vers 1660; depuis 1667, les chefs indigènes ont reconnu leur supériorité. — On groupe autour de Célèbes les petites îles de *Sanguir*, avec un volcan redoutable, de *Banca*, de *Siao*, de *Xoulla*, de *Bouton* et de *Salayer*.

Celenderis (Auj. *Kelnar*), v. de la Cilicie ancienne, était défendue par une citadelle située sur un rocher escarpé, environné de tous côtés par la mer, en face de l'île de Chypre. — Ville d'Argolide, au S. E. de Trézène.

Célènes, *Celænæ*, v. de la Phrygie ancienne, sur une hauteur près d'Apamée, fut la capitale de Midas, la patrie de Marsyas, devint, sous les Perses, la résidence du satrape de Phrygie et l'entrepôt d'un grand commerce. Antiochus Soter transporta une partie de ses habitants à Apamée Cibotos.

Celeno, l'une des Harpyes.

Célères, corps de 300 cavaliers, créé par Romulus pour lui servir de garde; il fut augmenté par Tullus Hostilius, Tarquin Ier et par Servius Tullius; c'est l'origine des chevaliers.

Célestes (Monts). V. Thian-Chan.

Célestin Ier (Saint), né à Rome, pape de 422 à 432, fit condamner l'hérésie de Nestorius dans un concile de Rome, 430, et dans le concile général d'Ephèse, 431. Il défendit aussi les doctrines de saint Augustin. On a de lui onze lettres et on lui attribue l'*Introït* de la Messe. On l'honore le 6 avril.

Célestin II (Guido di Castello), pape en 1143-1144, chercha à ramener par la douceur les partisans d'Arnaud de Brescia, réconcilia Louis VII avec l'Eglise et l'exhorta à la croisade.

Célestin III (Hyacinthe Orsini), pape de 1191 à 1198, couronna Henri VI empereur, puis l'excommunia, parce qu'il retenait prisonnier le roi Richard, au retour de la troisième croisade. Il cassa la sentence des évêques français qui avaient prononcé le divorce de Philippe II et d'Ingelburge; il consacra l'ordre des chevaliers Teutoniques, mais sa grande vieillesse (il mourut à 92 ans) ne lui permit pas de réprimer toujours la turbulence des Romains. Il a laissé dix-huit lettres.

Célestin IV (Geoffroi Castiglione), d'une famille noble de Milan, ne fut pape que 18 jours, après Grégoire IX, en 1241.

Célestin V (Pierre Angelerier), surnommé de *Moron* ou de *Murrone* (c'était son ermitage, près de Sulmone), né dans le royaume de Naples, vécut longtemps dans la solitude, la prière et les mortifications; il acquit une grande réputation de sainteté et fonda l'ordre des Célestins. Elu pape à 79 ans, en 1294, il reconnut bientôt son incapacité, et l'un des cardinaux (Boniface VIII) lui dicta son acte d'abdication. Le nouveau pape le fit enfermer dans le château de Sulmone, où il mourut en 1296. Boniface prépara sa béatification et Clément V le canonisa en 1313. Il a laissé l'*Histoire de la première partie de sa vie* et quelques écrits ascétiques. On l'honore le 19 mai.

Célestin, anti-pape, opposé à Honorius II, se désista au bout de 24 heures, en 1124.

Célestins, religieux suivant la règle de saint Benoît, qui furent réformés, en 1254, par Pierre de Morone (Célestin V); Philippe IV les introduisit en France, 1300; Charles V fonda à Paris, près de l'Arsenal, la maison où résida le provincial de l'ordre, qui avait le pouvoir de général; Louis, duc d'Orléans, frère de Charles VI, affectionna ce couvent, qui renferma bientôt beaucoup de monuments funéraires. Les Célestins avaient en France, dès 1417, 23 maisons; plus tard, beaucoup

d'abus s'introduisirent dans l'ordre; ils refusèrent la réforme que demandait le gouvernement de Louis XV, et furent sécularisés, puis supprimés par Clément XIV et Pie VI en 1776 et 1778.

Célestius, hérésiarque du IVe s., né dans la Campanie, écrivit, comme Pélage et avant lui, contre le péché originel. Il fut condamné en 418 par le pape Zozime. Les Célestins se confondirent avec les Pélagiens.

Célésyrie. V. Cœlésyrie.

Celetrum (Auj. *Celetro* ou *Castoria*), v. de l'Orestide, petite province de la Macédoine ancienne, conquise par Philippe.

Celius Aurelianus, médecin grec, de Sicca en Numidie, contemporain de Galien, a laissé deux ouvrages: *Tardarum passionum libri V*, et *Acutarum passionum libri III*, réunis par Amman, Amsterdam, 1709, et par Haller, Lausanne, 1773. Il était de la secte des *Méthodistes*.

Cellamare (Antoine **Giudice**, duc de **Giovenazzo,** prince de), né à Naples, 1657-1733, d'une famille originaire de Gênes, combattit pour Philippe V en Italie, fut ambassadeur extraordinaire en France, et, par les ordres du roi et d'Albéroni, prit part au complot formé contre le pouvoir du Régent, 1718. Sa correspondance fut interceptée; tout fut découvert; il fut arrêté et reconduit, sous escorte, à la frontière. Philippe V le nomma capitaine général de la Vieille-Castille.

Cellarius (Christophe), philologue et érudit allemand, né à Smalkalde, 1638-1707, professa dans plusieurs colléges et surtout à Halle. Il a publié un grand nombre de classiques latins; mais son ouvrage le plus célèbre est un grand traité de géographie ancienne: *Notitia orbis antiqui*, Leipzig, 1701, 2 vol. in-4°. C'est une compilation exacte pour le temps.

Celle, riv. de France, affl. de droite du Lot, arrose Figeac et finit au-dessous de Saint-Cirq, après un cours de 70 kil.

Celle. v. de Hanovre. V. Zelle.

Cellefrouin, bourg de l'arrond. de Ruffec (Charente). Céréales, bétail, vins; 2,000 hab.

Celles, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 7 kil. N. O. de Melle (Deux-Sèvres). Fab. de serges; commerce de céréales; 1,424 hab.

Celles, bourg de l'arrond. de Thiers (Puy-de-Dôme). Coutellerie; commerce de grains, fer, vins; 3,095 hab.

Celles, bourg de la prov. de Hainaut (Belgique), à 15 kil. N. E. de Tournai; 2,000 hab.

Cellier (**Le**), bourg de l'arrond. d'Ancenis (Loire-Inférieure). Fourrages, bétail; 2,304 hab.

Cellini (Benvenuto), sculpteur, graveur et ciseleur, né à Florence en 1500, mort le 25 février 1571; d'un esprit querelleur, d'un caractère indépendant, il eut une existence aventureuse qu'il a racontée dans ses *Mémoires*, plus curieux que véridiques; ainsi, selon lui, il aurait organisé la défense de Rome et frappé lui-même le connétable de Bourbon et le prince d'Orange. Il fut employé par Clément VII, qui l'aima, par Paul III, qui le mit en prison; il abandonna Charles-Quint pour François Ier, qui lui donna la tour de Nesle, et où il vint lui-même visiter ses ateliers; mais il déplut à la duchesse d'Etampes, et fut forcé de quitter la cour; il prit l'habit ecclésiastique en 1558, se maria en 1560, et mourut ignoré. Comme sculpteur, il fit, pour le duc Cosme de Médicis, la statue de *Persée coupant la tête de Méduse*, et celle du *Christ;* pour François Ier, la *Nymphe de Fontainebleau.* Il est surtout célèbre comme ciseleur; d'un style parfois exagéré, mais plein de verve, il déploya beaucoup d'art et de finesse d'exécution; bon nombre de ses ouvrages ont péri; ceux qui restent sont toujours admirés. Il a écrit un *Traité de sculpture et la manière de travailler l'or*, Florence, 1568; ses *Mémoires* ont été traduits plusieurs fois en français par Saint-Marcel, Farjasse, 1833, Leclanché, 1847, 2 vol. in-12. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Leipzig, 3 vol., 1833-35.

Celse (Aurelius ou plutôt Aulus Cornelius), probablement médecin romain, contemporain de Tibère, écrivit sur beaucoup de sujets, rhétorique, lois, histoire, agriculture, art militaire, etc.; peut-être est-ce un polygraphe comme Varron et comme Pline; mais le seul livre qui nous reste de lui, *de Medicina*, semble prouver qu'il fut aussi médecin et même praticien. Ce traité, en 8 livres, résume l'histoire de la médecine, expose les deux systèmes des rationalistes et des empiriques, puis les propres idées de Celse, qui est un éclectique; viennent ensuite des préceptes d'hygiène, la description des maladies, les traitements, puis le détail curieux des opérations chirurgicales. Celse est remarquable par l'étendue et la précision de ses connaissances, le bon sens pratique de ses observations et le rare mérite du style, surtout quand il est moraliste; il est de la bonne école de Cicéron. Parmi les nombreuses éditions de Celse, les meilleures sont celle de Léonard Targa, Padoue, in-4°, et celle de Renzi, Naples, 1852, 2 vol. in-8°; la traduction française de M. des Etangs, 1847, dans la collection Nisard, a fait oublier celles de Ninnin, 1753; et de Fouquier et Ratier, 1824.

Celse, philosophe épicurien ou néo-platonicien du IIe s., vécut en Orient, probablement sous les Antonins; Lucien, son ami, lui dédia son écrit sur Alexandre. Il composa plusieurs ouvrages, un surtout contre la magie; puis un livre contre le christianisme, intitulé: *Discours véritable*, que nous connaissons par la réfutation d'Origène.

Celsius (Olaus), théologien, botaniste et orientaliste suédois, 1670-1756, fils d'un professeur distingué, *Magnus-Nicolas*, enseigna lui-même à Upsal, fut le premier maître et le protecteur de Linné, et laissa de nombreux ouvrages d'érudition et de botanique, dont le plus connu est: *Hierobotanicon seu de plantis Sanctæ Scripturæ dissertationes breves*, Upsal, 1645-47, 2 vol. in-8°.

Celsius (Olaus), son second fils, 1716-1794, a écrit l'*Histoire de Gustave Ier*; celle d'*Eric XIV*, traduite en français, 1777, 2 vol. in-12; et celle de la *Bibliothèque d'Upsal*.

Celsius (André), neveu d'Olaüs Ier, 1701-1744, professeur d'astronomie à Upsal, accompagna les savants français dans leur voyage en Laponie, et a publié de bonnes dissertations sur la mesure de la distance du soleil à la terre, sur la lumière boréale, sur la figure de la terre, sur la lune non habitable et sur les comètes.

Celsus (Juventius), fils d'un jurisconsulte distingué, fut lui-même l'un des meilleurs jurisconsultes de son temps, 67-130. Il jouit d'une grande faveur sous Nerva, Trajan, Adrien, écrivit plusieurs livres de commentaires d'après l'édit du préteur, fut célèbre par la décision tranchante de ses réponses (*Celsinæ responsiones*), et fut souvent cité par les plus savants jurisconsultes, dans les Institutes et dans le Code.

Celtes, Celtæ, grand peuple de la race caucasienne ou indo-européenne qui, venant de l'E., couvrit d'abord l'Europe centrale, où il laissa plusieurs de ses tribus, Cimmériens de la Tauride, Cimbres du Jutland, Scordisques, Taurins, Boïens de la Germanie; puis il se répandit dans les contrées occidentales, formant le fond de la population de la Gaule, *Gaëls* ou *Galls* (Gaulois), *Kymris*, et des Iles-Britanniques; enfin, débordant de la Gaule, par de larges émigrations, il donna les *Callaïques* ou *Gallæci*, les *Celtici*, les *Celtibères*, à l'Espagne; les *Ambra* ou Ombriens, à l'Italie, vers 1400 av J. C.; plus tard, vers 600, les nombreuses tribus gauloises et kymriques, qui peuplèrent le N. de la péninsule italienne; et celles qui, s'établissant dans la vallée du Danube, formèrent les Celtes Illyriens, Vindéliciens, Rhétiens, Noriques, etc.; vers 300, les bandes qui, descendant les bords du Danube et entraînant beaucoup de Gaulois illyriens, se jetèrent sur la Macédoine et la Grèce, pour aller fonder en Asie Mineure la confédération des Galates. V. Gaule, Gaulois, Kymris, Galates, etc. — Les hommes de cette grande race celtique parlaient une langue qui se rattache par ses racines et sa syntaxe à celles des autres races caucasiennes; elle s'est divisée en plusieurs dialectes; on distingue: le *gaélique*, qui comprend l'*erse* des montagnards de l'Ecosse et l'*irlandais;* le *kymrique*, qui comprend le *welsh* ou dialecte *gallois*, le *cornique* du pays de Cornouailles, et l'*armoricain* ou *bas-breton*. — On donne le nom de monuments celtiques aux *dolmens*, *menhirs*, *cromlechs*, etc., pierres élevées probablement avant les Celtes.

Celtès (Conrad **Pickel,** dit), né près de Wurzbourg, 1459-1508, professeur à Leipzig, Erfurt, Rostock, Vienne, a beaucoup contribué à répandre en Allemagne le goût de la littérature ancienne, en fondant la première société littéraire de ce pays à Heidelberg; en publiant les *Fables de Phèdre*, les *Œuvres de Hrosvitha;* en découvrant la célèbre carte de l'empire romain, publiée par Peutinger; il a laissé de nombreux écrits: *Ars versificandi; Amorum libri IV; Odarum lib. IV*, etc.

Celtiberi, peuple célèbre de l'Espagne ancienne, formé sans doute du mélange des Celtes et des Ibères; ils occupaient, au S. de l'Ebre, les pays correspondant

à l'Aragon méridional, la Vieille et la Nouvelle-Castille. Ils furent domptés, après une résistance opiniâtre, par Tib. Sempronius Gracchus vers 180 av. J. C. Leurs tribus étaient les Arévaques, les Belles, les Tittiens, etc. Leurs villes princ. étaient Bilbilis, Turiaso, Cascantum; ils firent partie du Conventus Cæsar-Augustanus, dans la Tarraconaise.

Celtici, *Celtiques*, peuple de l'Espagne ancienne, au S. de la Lusitanie, entre le Tage et l'Anas; les Romains appelèrent *Cuneus* l'extrémité méridionale de leur pays (auj. Alemtejo et Algarves). Les Celtici venaient probablement de la Gaule; leurs villes étaient Ebora (Evora), Cetobriga, Cunistorgis ou Pax-Julia (Beja), Myrtilis, Bassa, Ossonoba, Lacobriga. Leur pays fit partie du Conventus de Pax-Julia.

Celticum ou **Nerium Promontorium**, auj. le cap Finistère, à l'O. de la Gaule.

Celtique: au temps de César, la Celtique était l'une des grandes divisions de la Gaule, s'étendant au N. jusqu'à la Seine et la Marne; à l'O., jusqu'à l'Océan, de la Seine à la Garonne; au S., jusque vers la Garonne, les Cévennes, le Rhône, le lac Léman; à l'E., jusqu'aux Alpes et au Rhin. La Province romaine, avant la conquête, faisait même partie de la Celtique. Après les campagnes de César, la Celtique, devenue romaine, prit le nom nouveau de Lyonnaise, 27 av. J. C.; mais on avait réuni à l'Aquitaine le pays entre la Loire et la Garonne. V. *Lyonnaise*.

Cemelium ou **Cemenelium** (ruines près de Cimiez), ville des *Vediantii*, peuple de l'anc. Ligurie, près de Nice, colonie de Marseille.

Cénacle, *cœnaculum*, signifiait primitivement salle à manger; elle était située d'ordinaire dans la partie supérieure de la maison; comme les étages élevés à Rome étaient surtout occupés par les classes pauvres, *cœnacula* répond souvent à notre mot *galetas* ou *mansarde*. — En français, cénacle désigne particulièrement le lieu où Jésus-Christ fit avec ses apôtres la dernière *Cène pascale*. V. Cène.

Cenchrées, port de Corinthe, sur le golfe Saronique.

Cenci, famille romaine puissante, descendant, dit-on, du consul Crescentius, se distingua de bonne heure par sa turbulence; un Cenci, préfet de Rome, voulut assassiner Grégoire VII, en 1075; un autre fut cardinal en 1100; mais Calixte II fit démolir les tours des Cenci. Au XVIe s., *Francesco* Cenci, l'un des hommes les plus débauchés de Rome, souilla ses fils et sa fille, la belle Béatrix; fit, dit-on, assassiner deux de ses fils, et fut tué par ses autres enfants. Clément VIII fit arrêter et punir les coupables avec leur mère Lucrèce, 1599; quelques-uns prétendent qu'ils furent victimes de fausses accusations. Les richesses de la famille, entre autres la villa Borghèse, furent confisquées par Paul V et données à sa famille. Ce drame a inspiré plusieurs écrivains et plusieurs peintres; le palais Colonna, à Rome, renferme surtout un magnifique tableau attribué au Guide.

Cendres (*Mercredi des*), premier jour de Carême dans l'Eglise romaine, appelé jadis *caput jejunii*. La cendre a toujours été un signe de pénitence; les Hébreux se couvraient la tête de cendres; on retrouve cet usage chez les païens; au moyen âge, on se couchait souvent sur la cendre, dans les grandes maladies, sur le point de mourir. Maintenant, le prêtre fait sur le front des fidèles une croix avec de la cendre, en prononçant ce verset de la Genèse: *Memento, homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris*, « Homme, souviens-toi que tu n'es que poussière et que tu retourneras en poussière; » c'est un signe de pénitence et une préparation au Carême.

Cène, du latin *cœna*, souper, est le nom donné spécialement au repas en commun que Jésus-Christ fit avec ses apôtres la veille de sa Passion et après lequel il institua l'Eucharistie; les protestants appellent encore *sainte cène* leur communion. L'Église romaine célèbre la mémoire de la Cène le jeudi saint, et il est d'usage, chez les Latins, les Grecs et les Syriens, que le prêtre lave les pieds à 12 pauvres, de même que Jésus-Christ avait lavé les pieds aux 12 apôtres.

Ceneda (*Ceneta*), v. de la Vénétie (Italie), à 30 kil. N. de Trévise, sur le Meschio; évêché; sources sulfureuses; 5,000 hab.

Ceneroth. V. Tibériade.

Cenis (Mont), *Cenisius* ou *Cinereus mons* (peut-être ainsi nommé, à cause de l'incendie des forêts qui le couvraient), forme le nœud des Alpes Grées et des Alpes Cottiennes, entre le Piémont italien et la Savoie française. Ses points culminants sont: la Roche-Michel, 3,495 m., la Ronche et la Roche-Melon. La végétation y est en général peu active. Le col du mont Cenis, élargi surtout par Catinat en 1691, n'était praticable que pour les bêtes de somme, lorsque Napoléon fit construire, de 1801 à 1812, une belle route, qui est l'un des passages les plus sûrs et les plus pratiqués des Alpes; elle a 37 kil. de Lans-le-Bourg à Suze, renferme 25 maisons de refuge et, dans sa partie la plus élevée (la Madeleine, haute de 2,066 m.), un hospice qui date de Charlemagne et qui fut rétabli par Napoléon Ier. On a opéré le percement des Alpes pour le chemin de fer par un vaste tunnel, près du mont Cenis, 1871.

Cénobites, de deux mots grecs (κοινός et βίος), signifiant *vie commune*, nom donné aux religieux qui se réunissent surtout pour prier, par opposition aux anachorètes et aux ermites. Saint Pacôme fut le principal auteur de cette forme de la vie monastique; les Chartreux y sont restés fidèles; mais plus tard on a également appelé *cénobites* tous les religieux vivant plus étroitement en communauté et pour lesquels l'isolement n'a plus été qu'une exception.

Cenomani, ancien peuple gaulois, au S. O. des Carnutes (auj. départ. de la Sarthe), dans la Lyonnaise IIe; une de leurs colonies alla s'établir en Italie, sous Bellovèse, vers 600 av. J. C.; ils faisaient partie de la confédération des *Aulerques;* leur cap. était *Suindinum* ou *Cenomani* (Le Mans).

Cenomani, peuple de la Gaule Transpadane, entre l'Adda et le lac Benacus, à l'E. des Insubres. Ils s'allièrent de bonne heure avec les Romains; leurs villes étaient: Brixia, Cremona, Mantua, Bedriacum.

Cenon-la-Bastide, bourg de l'arrond. de Bordeaux (Gironde). Entrepôt et commerce de vins; 1,800 hab.

Cens; à Rome, depuis Servius Tullius, c'était le dénombrement, fait tous les cinq ans, des hommes libres, de leur fortune mobilière et immobilière; d'après le cens, ils étaient répartis dans les 6 classes. Les consuls, puis les censeurs furent chargés des fonctions importantes du cens; une fausse déclaration entraînait les peines les plus graves. Sous les empereurs, le cens ne se fit plus qu'à des intervalles éloignés.

Cens. Au moyen âge, impôt payé au seigneur pour la terre qui n'était pas féodalement possédée; le *cens principal* était la somme payée comme redevance foncière; le *cens périodique* était une rente féodale. On distinguait le *chef-cens* ou premier cens, le *sur-cens* qui était ajouté après la création du premier, le *menu-cens*, etc. Le cens était imprescriptible et non rachetable.

Censeurs, magistrats chargés à Rome de présider aux opérations du cens; ils furent institués l'an 443 av. J. C., étaient patriciens et au nombre de deux. Leurs fonctions, qui duraient d'abord 5 ans, furent réduites bientôt à 18 mois, parce qu'on craignit leur trop grande puissance. En effet, chargés du cens, ils distribuaient les citoyens par classes et par tribus; ils pouvaient dégrader même les chevaliers et les sénateurs; ils surveillaient les mœurs, administraient le domaine public, répartissaient les impôts, etc. Leurs arrêts étaient sans appel, et bien rarement on usa du droit de les citer en justice, à leur sortie de charge; un censeur devait abdiquer, si son collègue mourait; ils étaient choisis par les centuries, parmi ceux qui avaient été consuls ou préteurs; on ne pouvait être censeur deux fois, et il fallait avoir au moins 42 ans. Les plébéiens obtinrent une des deux places de censeurs en 339 av. J. C., et pendant longtemps la censure parut comme le comble des honneurs. Sylla supprima cette magistrature; elle fut rétablie après lui, mais sans recouvrer son ancienne importance; César fut préfet des mœurs avant d'être censeur perpétuel; Auguste eut également la préfecture des mœurs, et, sous lui, deux censeurs; puis cette magistrature, exercée par les empereurs, disparut, avec Vespasien; Décius essaya vainement de la rétablir.

Censeurs dramatiques; ils étaient, dans l'ancienne Rome, chargés d'examiner les pièces destinées aux jeux scéniques. En France, il y avait également, au XVIIIe s., des censeurs dramatiques, dépendant de l'administration de la police; supprimés, aux époques de révolutions, ils ont toujours été rétablis, lorsque le principe d'autorité a été restauré.

Censeurs des livres. En France, au temps de la Réforme, la Faculté de théologie de Paris fut chargée

d'examiner les livres avant l'impression; la censure fut d'abord très-sévère. Il y eut relâchement au XVII^e s.; en 1624, la censure fut confiée par le gouvernement à quatre docteurs de cette faculté, qui reçurent une pension; en 1653, le chancelier dut nommer des censeurs royaux, qui furent souvent des hommes de lettres, chargés de l'examen des livres, qui ne pouvaient être imprimés sans leur permission; les évêques seuls n'étaient pas soumis à cette censure; il y avait 96 censeurs en 1789; ils furent supprimés le 14 sept. 1791.

Censeurs des Journaux; lorsque le Consulat rétablit la censure des livres, des censeurs furent spécialement chargés de surveiller les journaux. Charles X les supprima en 1824 et les rétablit en 1827; ils furent abolis en 1830.

Censeurs. On donne encore ce nom : 1° aux trois surveillants de la Banque de France, nommés pour trois ans par les actionnaires; 2° aux fonctionnaires des lycées, spécialement chargés de la discipline et de l'exécution des règlements, etc.

Censier; au moyen âge, seigneur qui avait le droit de percevoir le cens ; le *livre* ou *papier-censier* était le registre où étaient inscrits les cens dus au seigneur.

Censive; on appelait ainsi une terre soumise au cens, bénéfice d'un ordre inférieur tenu par des personnes de basse condition, vilains, colons, serfs, à la charge de redevances et corvées. On donnait aussi ce nom à l'étendue des terres censives appartenant à un seigneur censier.

Censorinus, nom d'une famille plébéienne de la *gens Marcia*, à Rome; les principaux membres de cette famille sont : CENSORINUS (Rutilus), consul, grand-pontife et censeur dans la guerre contre les Samnites, de 310 à 265 av. J. C. — CENSORINUS (Marcius), consul en 149, censeur en 147, au commencement de la 3^e guerre punique. — CENSORINUS (C. Marcius), l'un des chefs du parti de Marius, l'un des plus cruels proscripteurs, fut battu par Pompée, par Sylla, et mis à mort en 82.— CENSORINUS (L. Marcius) fut l'un des plus zélés partisans d'Antoine, gouverneur de la Grèce et consul en 39. — CENSORINUS (C. Marcius), son fils, homme estimé, fut consul l'an 8 av. J. C. et gouverneur de Syrie.

Censorinus (APPIUS CLAUDIUS), sénateur, deux fois consul, préfet du prétoire, etc., vivait, vieux et infirme, dans sa campagne près de Bologne, lorsque les soldats, révoltés contre Claude II, le proclamèrent empereur malgré lui, en 269, et le massacrèrent huit jours après, à cause de sa sévérité.

Censorinus, grammairien latin, vivait à Rome au milieu du III^e s. ap. J. C. Son ouvrage, *de Die natali*, traite surtout des questions de chronologie, de l'année, des mois, chez les Egyptiens, en Orient, en Grèce, à Rome; d'astronomie, de cérémonies religieuses, d'histoire naturelle et même de musique. Ecrit d'un style clair et précis, il est curieux et utile. Il a été traduit en français par M. Mangeard, 1843, dans la *Collection* Panckoucke.

Centallo, v. de la prov. et à 10 kil. N. E. de Coni; le château fut la résidence des marquis de Suze; 5,000 hab.

Cent Ans (GUERRE DE). On appelle ainsi la longue guerre entre la France et l'Angleterre, qui, commençant en 1337, se termina seulement en 1453. L'ambition et les prétentions d'Edouard III au trône de France en furent la cause principale; malheureuse pour nous, sous Philippe VI et Jean, au temps des défaites de Crécy et de Poitiers (1346-1356) et du honteux traité de Brétigny, 1360; mieux soutenue par Charles V qui, aidé de Du Guesclin, chassa les Anglais de leurs possessions françaises, elle fut sur le point d'amener la ruine de notre pays, après la défaite d'Azincourt et le traité de Troyes (1415-1420), au temps de Henri V et de Charles VI. Mais sous Charles VII, la nationalité française, dont Jeanne d'Arc fut le plus pur représentant, triompha des Anglais sous le faible Henri VI; et, en 1453, ils ne possédaient plus que Calais sur le continent, puis ils commençaient leur guerre civile des Deux-Roses, tandis que l'unité française se fortifiait sous les auspices de la royauté.

Centaures, monstres qui, suivant la Fable, étaient moitié hommes et moitié chevaux; on les disait fils d'Ixion et de Néphélé; ils habitaient près du Pélion et de l'Ossa. Les poëtes ont célébré leurs luttes contre les Lapithes, lorsqu'ils voulurent enlever Hippodamie pendant les fêtes de son mariage avec Pirithoüs; Hercule et Thésée les combattirent; les plus célèbres furent Nessus, Chiron, Pholus, etc. On suppose que ces fables désignaient une tribu de braves cavaliers établis en Thessalie.

Centenier; chez les Romains, c'était le même officier que le centurion; sous les Mérovingiens et Charlemagne, c'était un magistrat, subordonné au comte, qui avait juridiction sur une centaine de familles ou plutôt sur une certaine étendue de territoire qu'on appelait *centaine*.

Cent-Gardes, ancien corps de la garde impériale de France, formant deux escadrons réunis de 221 hommes, chargés spécialement d'escorter l'empereur.

Centième denier, impôt du centième de la valeur des immeubles que tout acquéreur devait payer au roi; il fut établi en 1703, sous Louis XIV.

Cent-Jours. On appelle ainsi la période qui commence à l'entrée de Napoléon I^{er} à Paris au retour de l'île d'Elbe, 20 mars 1815, et qui se termine au 8 juillet, jour où Louis XVIII reprit possession de la couronne. Ce temps fut marqué par l'Acte additionnel aux constitutions de l'Empire, 22 avril; par la formation de la coalition; par le Champ de Mai du 1er juin; par la lutte de quelques jours en Belgique et la bataille de Waterloo, 16 juin; enfin par l'abdication de Napoléon en faveur de son fils, 22 juin; par l'anarchie et les intrigues des jours qui suivirent; par la capitulation de Paris et la Restauration de Louis XVIII.

Centlivre (SUZANNE **Freeman**, mistress), auteur dramatique, née en Irlande, 1667-1723; de bonne heure orpheline et maltraitée, elle s'enfuit vers Londres, prit des vêtements d'homme et passa quelques mois à l'université de Cambridge. Deux fois veuve en quelques années, elle écrivit pour le théâtre, monta sur la scène, et finit par épouser, en 1706, un maître d'hôtel favori de la reine Anne. Elle fut liée avec des écrivains célèbres, comme Steele, mais s'attira les sarcasmes de Pope; parmi ses pièces, remarquables par la vivacité de l'action et les traits comiques, on peut citer : *Monsieur mille affaires; Un coup hardi pour une femme; La Merveille;* les *Amoureux embarrassés*, etc. Ses *Œuvres dramatiques* ont été publiées, 1761, 3 vol. in-12.

Cento, v. d'Italie, sur le canal de ce nom, qui la réunit à Ferrare au Pô di Volano, à 28 kil. S. O. de Ferrare. Patrie de Barbieri, dit le Guerchin; 5,000 h.

Centorbi (*Centuripa*), v. de Sicile, à 26 kil. N. O. de Catane, renferme beaucoup de ruines antiques; 5,000 hab.

Centre (CANAL du) ou du **Charolais**; il unit la Saône à la Loire, dans le département de Saône-et-Loire, part de Châlon, suit la vallée de la Dheune, traverse les monts du Charolais vers l'étang de Long-Pendu, suit la vallée de la Bourbince et débouche dans la Loire à Digoin. Il a 127 kil. et 81 écluses. Projeté sous François I^{er}, il fut seulement exécuté de 1784 à 1793; il sert au transport des vins, blés, bois, fers, et des houilles de Blanzy.

Centrites, riv. d'Asie, affl. du Bitlis, qui se jette dans le Tigre, passe à Sort.

Centrones, ancien peuple gaulois, dans le pays des Alpes Grées (auj. S. E. de la Savoie); capit. Darantasia (Moustier); villes princ. : Forum Claudii (peut-être Centron) et Axima (Aisme). Ils firent partie des Alpes Grées et Pennines. C'est aujourd'hui la *Tarantaise*. — CENTRONES, petit peuple gaulois, dépendant des Nerviens, dans la Belgique II^e, aux environs de Courtrai.

Cent-Suisses, compagnie de gardes à pied de la maison du roi, établie en 1471 par Louis XI; ils avaient primitivement un habit bleu avec galons d'or et une hallebarde; ils étaient d'une taille élevée; ils ont été supprimés en 1830. Ils avaient rang de sous-officiers.

Centule (Abbaye de). V. RIQUIER (SAINT-).

Centum-Cellæ ou **Trajani-Portus** (auj. Civitâ-Vecchia), port de l'ancienne Etrurie construit par Trajan.

Centumvirs, magistrats qui, à Rome, aidaient le préteur urbain à rendre la justice; chacune des tribus en choisissant 3, ils étaient au nombre de 105 et formaient 4 conseils qui se réunissaient dans les grandes affaires. Sous les empereurs, ils furent au nombre de 180.

Centuries; Servius Tullius divisa le peuple romain en six classes, d'après la fortune de chacun; chaque classe comprenait un nombre plus ou moins grand de centuries; ainsi dans la 1re étaient 18 centuries de chevaliers et 80 centuries ordinaires; dans la 6^e, il n'y avait qu'une centurie, celle des prolétaires. Dans les comices, chaque centurie comptait pour une voix, et,

comme il y en eut probablement 191, 193 ou 195, les 98 centuries de la première classe pouvaient à elles seules faire la majorité. La centurie formait une division militaire; chacune était divisée en deux sections, l'une des plus âgés (seniores) et l'autre des plus jeunes (juniores), de 17 à 45 ans, soumis au service militaire. Dans les comices, la première centurie, désignée par le sort pour voter, s'appelait *centurie prérogative*. Les comices par centuries devinrent sous la république la grande assemblée de l'Etat; on y élisait les principaux magistrats, on y discutait les lois, on y traitait les grandes affaires, on y jugeait les crimes de perduellion. L'assemblée se tenait hors de la ville, dans le Champ de Mars. En 287 av. J. C., il y eut une révolution dans l'organisation des centuries, dans le sens démocratique; les riches, les chevaliers, formèrent 12 centuries; le peuple des 35 tribus forma 70 centuries, 2 par tribu, sans condition de cens. V. CLASSES, COMICES.

Centuries de Magdebourg. V. MAGDEBOURG.

Centurion, officier romain, qui commandait une *centurie* ou compagnie; il y en avait 60 par légion; ils étaient nommés par le général ou les tribuns, et avaient pour marque de leur rang un cep de vigne. Celui de la première centurie s'appelait *primipilaire*.

Centuripa (auj. *Centorbi*), v. de la Sicile ancienne, à l'E., près de l'Etna; patrie du médecin Celse.

Céorls, nom des hommes libres chez les Anglo-Saxons; ils formaient la 3ᵉ classe et pouvaient s'élever aux honneurs.

Ceos (auj. *Zéa*), l'une des Cyclades, au S. E. de l'Attique, fut peuplée par les Ioniens; patrie des poëtes Simonide et Bacchylide. *Julis* était la principale de ses quatre villes.

Céphalas (CONSTANTIN), littérateur grec du xᵉ s., a composé une *Anthologie* ou recueil d'épigrammes et de poésies légères de divers auteurs. Elle a été publiée par Reiske, à Leipzig, en 1754. Divisée en trois livres, elle a été plus tard développée par M. Planude.

Céphale, roi de Thessalie ou de Phocide, suivant la Fable, descendant de Deucalion, épousa Procris, fille d'Erecthée, roi d'Athènes. L'Aurore, éprise de sa beauté, essaya vainement de le séduire; alors elle lui fournit le moyen de se déguiser pour éprouver la fidélité de Procris; il réussit, la séduisit, la chassa de sa présence, puis se réconcilia avec elle. Plus tard il la tua involontairement d'un javelot à la chasse et se tua lui-même de désespoir. Suivant d'autres, il s'exila dans l'île qui, de son nom, s'appela Céphallénie; il fut le bisaïeul d'Ulysse.

Céphalonie (*Cephallenia*), la plus grande des îles Ioniennes (Grèce), d'une superficie de 781 kil. carrés, est située à l'O. du golfe de Patras, entre Sainte-Maure au N. et Zante au S. Ses côtes sont découpées; elle est montueuse et sujette aux tremblements de terre; le climat est tempéré; les deux tiers de l'île sont incultes, quoique la terre soit fertile; elle produit surtout d'excellents raisins, de l'huile, du vin. Les habitants industrieux fabriquent des toiles de coton et font un cabotage considérable. La population est de 77,000 hab.; entre les deux principales villes, Argostoli et Lixouri, il y a un bon port. — Au temps d'Homère, elle s'appelait *Samé*, comme son port principal; elle eut ensuite les noms de *Melœna* et de *Teleboa*; elle fit partie du royaume d'Ulysse, devint une république florissante et fut soumise par les Athéniens, puis par les Romains, 189 av. J. C. Prise par les Normands en 1146, elle fit partie du duché de Corfou, appartint à Venise, 1483, puis à la France en 1797; depuis elle a suivi le sort des îles Ioniennes.

Céphée, roi d'Ethiopie, suivant la Fable, époux de Cassiopée, père d'Andromède, accompagna les Argonautes et fut changé en constellation par Jupiter. Il y eut un autre Céphée, roi d'Arcadie, aimé de Minerve.

Céphisodote, général et orateur athénien, joua un rôle assez important à Athènes de 370 à 355 av. J. C. En 359, envoyé avec une petite flotte vers l'Hellespont pour soumettre la Chersonèse, il fut forcé de signer un traité désavantageux avec l'aventurier eubéen Charidème, son ancien ami, qui s'était déclaré contre lui. Il échappa avec peine à une condamnation capitale, mais fut puni d'une grosse amende.

Céphisodote, sculpteur athénien, beau-frère de Phocion, vivait vers 360 av. J. C. Les anciens lui attribuaient plusieurs groupes remarquables, celui de *Jupiter, Diane* et la *ville de Mégalopolis* pour le temple de Jupiter Soter à Mégalopolis; la statue de la *Paix*, tenant dans ses bras Plutus; les *Neuf muses sur le mont Hélicon, Mercure nourrissant Bacchus enfant, Athènes et l'autel de Jupiter Soter*, dans le Pirée.

Céphisodote *le Jeune*, fils de Praxitèle, sculpteur athénien, a été souvent confondu avec le précédent. Les statues de Latone, Diane, Esculape et Vénus; ses bustes des philosophes, étaient admirés à Rome. On pense que son beau groupe de lutteurs, le *Symplegma*, qui se voyait à Pergame, a été copié dans *les deux jeunes lutteurs* de Florence.

Cephissus, Céphise (*Mavro-Potamo*), riv. de l'ancienne Grèce, venant de l'Œta et se jetant dans le lac Copaïs. — Ruisseau de l'Attique, venant de Décélie, passant au N. d'Athènes et se jetant dans le port de Phalère.

Cépion ou **Cæpio**, nom d'une famille patricienne de Rome, de la *gens Servilia*. Les membres les plus célèbres furent:

Cépion (CN. SERVILIUS), consul en 253 av. J. C., conduisit une flotte en Afrique dans la 1ʳᵉ guerre punique, fut battu par une tempête, mais obtint les honneurs du triomphe.

Cépion (CN. SERVILIUS), son petit-fils, consul en 203, fut le dernier à combattre Annibal en Italie, passa en Sicile, mais fut rappelé à Rome.

Cépion (CN. SERVILIUS), son fils, fut consul en 169.

Cépion (CN. SERVILIUS), l'un de ses fils, consul en 140, excita par ses promesses les meurtriers qui tuèrent l'espagnol Viriathe, poursuivit et soumit son successeur Tantalus, mais fut tué par ses soldats à cause de sa sévérité.

Cépion (QUINTUS SERVILIUS) triompha des Lusitaniens en 108; puis, consul en 106, il alla défendre la Gaule Narbonnaise contre les Cimbres et les Teutons. Le pillage des richesses de Tolosa le rendit tristement célèbre; continué dans son commandement, il se réunit à l'armée de Manlius, mais pour avoir l'honneur de la victoire, il ne voulut pas s'entendre avec lui, et cette discorde fut la cause de la grande défaite près d'Orange. Accusé dix ans plus tard par Norbanus, il vit ses biens confisqués; les uns disent qu'il mourut en prison; il est plus probable qu'il parvint à fuir et qu'il vécut dans l'exil à Smyrne.

Cépion (Q. SERVILIUS), questeur urbain en 100, lutta contre le tribun Saturninus, puis s'unit avec Livius Drusus pour soutenir les chevaliers; mais il abandonna le patron des Italiens et fut considéré comme l'auteur de sa mort. Il périt dans une embuscade pendant la Guerre Sociale, vers 90.

Ceracchi (GIUSEPPE), sculpteur, né en Corse, vers 1760, acquit en Italie une assez grande réputation, prit part à l'établissement de la république romaine en 1798 et se réfugia en France. Il conspira contre le premier Consul avec Topino-Lebrun, Arena, Diana et Demerville; il fut condamné et exécuté le 30 janvier 1802.

Céram, la plus grande des Moluques après Gilolo, au S. E. de Gilolo et au S. O. d'Amboine, a 330 kil. de long sur 50 de large; elle est traversée de l'E. à l'O par plusieurs chaînes de montagnes élevées, remplies de grandes forêts de sagou. L'intérieur est habité par les *Alfourèses*, qui sont encore à l'état sauvage; les Malais occupent les côtes et leurs princes dépendent des résidences hollandaises d'Amboine et de Banda. On évalue la population à 230,000 hab. — V. MOLUQUES.

Céramique (Le), nom d'un quartier d'Athènes, ainsi appelé des potiers et fabricants de tuiles (κεραμος), qui l'habitaient d'abord. Une partie, dans Athènes, était riche en monuments et servait de lieu de réunion; l'autre, en dehors de la ville, renfermait les jardins de l'Académie.

Céramique (Golfe), auj. *Stanco*, dans la mer Egée, sur la côte de Carie, en face l'île de Cos, tirait son nom de la ville de *Cérame*.

Cérans-Foulletourte, bourg de l'arrond. de La Flèche (Sarthe). Grains, bestiaux; 2,420 hab.

Cérasonte, Cerasus (auj. *Kérésoun*), v. du Pont ancien, sur le Pont-Euxin; colonie de Sinope, agrandie par Pharnace Iᵉʳ. Lucullus envoya de cette ville les premiers plants de cerisier qui furent cultivés en Italie. Les Turcs s'en emparèrent en 1462.

Cerbera ou **Cervera**, cap sur la Méditerranée, à l'extrémité N. E. des Pyrénées-Orientales, un peu au S. de Port-Vendres.

Cerbère, chien à trois têtes, chargé de garder la porte des Enfers. Les poëtes ont varié leurs descriptions de ce monstre mythologique, né de Typhon et d'Echidna; ils le montrent couché près du Styx, épouvantant les

ombres de ses aboiements, des poisons qui coulaient de ses gueules, des couleuvres qui se hérissaient sur son cou. Vaincu par Hercule, il se laissa attendrir par Orphée; la Sibylle, qui conduisait Enée, l'endormit avec un gâteau de miel et de pavots.

Cerceau (Du). V. Androuet.

Cerceau (Jean-Antoine **Du**), littérateur, né à Paris, 1670-1730, de l'ordre des Jésuites, se livra presque exclusivement à l'étude des belles-lettres. Précepteur du jeune prince de Conti, il fut tué d'un coup de fusil imprudemment tiré par son élève. Après avoir fait quelques petits poëmes latins, il composa pour les colléges des Jésuites un assez grand nombre de comédies et de drames, sans personnages de femmes, comme l'*Enfant prodigue* et le *Faux duc de Bourgogne*. Il écrivit avec facilité beaucoup de poésies légères, dans le genre de Gresset, et des fables; puis, en prose, l'*Hist. de Thamas Kouli-Kan*, 2 vol. in-12, et la *Conjuration de Rienzi*. On a publié ses *Œuvres* en 1828, 2 vol. in-8°.

Cercètes ou **Zichi,** peuple de l'ancienne Sarmatie, près du Caucase et du Pont-Euxin; peut-être aujourd'hui les Tcherkesses ou Circassiens.

Cercina (auj. *Kerkéni*), île au N. de la petite Syrte, sur la côte de la Byzacène (Afrique), fertile en blé, avait plusieurs bons ports et une capitale du même nom.

Cercles d'Allemagne. Pour établir un peu d'ordre dans l'ancienne Allemagne, les Empereurs eurent recours à l'institution des cercles, ou territoires, comprenant un certain nombre d'États qui devaient se concerter pour maintenir la paix publique. Wenceslas avait établi 4 cercles en 1387; Albert II, 6 cercles en 1438; enfin, Maximilien Ier, 1500-1512, divisa l'Empire en 10 cercles: Franconie, Bavière, Souabe, Haut-Rhin, Westphalie, Basse-Saxe; puis Autriche, Bourgogne, Bas-Rhin, Haute-Saxe. Chaque cercle était gouverné par un prince convoquant la diète, par un directeur présidant la diète et par un chef militaire.

Cercle. circonscription prussienne, entre la commune et la régence d'arrondissement.

Cercles de la sphère. On nomme grands cercles ceux qui la divisent en deux hémisphères, comme l'Équateur et le méridien, et petits cercles ceux qui sont parallèles à l'Équateur, comme les tropiques et les cercles polaires (V. Polaires).

Cercopes, peuples voisins des Thermopyles où vivant en Asie Mineure, qui furent vaincus par Hercule. Jupiter, dont ils se raillèrent, les aurait changés en singes et ils auraient donné son nom à *Pithécusa* (l'île des Singes).

Cercyon, brigand fameux d'Eleusis, fils de Neptune, d'une force prodigieuse, attachait ceux qu'il prenait à des branches d'arbres violemment recourbées, qui, en se redressant, déchiraient leur corps. Hercule le punit du même supplice.

Cerda (La), nom d'une famille célèbre d'Espagne; elle remonte à Alfonse X. *Ferdinand*, son fils aîné, fut appelé La Cerda, à cause d'une touffe de poils qu'il avait sur les épaules. Marié, en 1269, à Blanche, fille de saint Louis, il mourut regretté en 1275. Ses deux jeunes fils, Alfonse et Ferdinand, les *infants de La Cerda*, abandonnés par la faiblesse de leur aïeul, furent dépouillés par leur oncle Sanche, et retenus longtemps prisonniers par le roi d'Aragon, don Pèdre. Délivrés, ils luttèrent en vain pour reconquérir le trône; *Alfonse*, surnommé le *Déshérité*, finit par se réfugier en France, où il épousa Mahaut, comtesse de Clermont; il mourut en 1327. *Louis*, fils aîné d'Alfonse, appelé *Louis d'Espagne*, amiral de France sous Philippe VI, combattit le duc Jean de Montfort et les Anglais, surtout en Bretagne; le pape lui donna le vain titre de roi des Iles Fortunées, 1344. *Charles*, son frère, favori de Jean le Bon, connétable de France, fut assassiné à l'Aigle par les ordres de Charles le Mauvais, 1354. Les ducs de Medina-Cœli descendent d'Alfonse de La Cerda. *Ferdinand*, frère d'Alfonse, épousa Jeanne de Lara.

Cerdagne, pays qui occupe le haut bassin de la Sègre, et s'étend même sur l'autre revers des Pyrénées, au S. O. du Roussillon. Environnée par des montagnes élevées, elle est fertile et habitée par des hommes vigoureux et intelligents; elle se divise en Cerdagne française, capit. *Montlouis*, et Cerdagne espagnole, capit. *Puycerda*. — Habitée par les *Ceretani*, elle forma un comté du x° au xii° s., dépendit des comtes de Barcelone, fut cédée à Louis XI par Jean d'Aragon, en 1463, fut rendue par Charles VIII, en 1493. Le traité des Pyrénées, 1659, donna à la France la partie septentrionale (290 kil. carrés), qui dépendit du gouvernement de Roussillon, et forme l'arrondissement de Prades (Pyrénées-Orientales).

Cerdic, l'un des chefs saxons qui envahirent la Bretagne, battit souvent les Bretons du Sud et fonda, vers 516 ou 519, le royaume de Wessex; mais il rencontra une vive résistance dans Aurelius Ambrosius, et surtout dans Arthur. Cependant, quand il mourut, vers 534, son royaume comprenait les pays de Hamp, Dorset, Wilts, Berk et l'île de Wight.

Cerdon, hérésiarque du ii° s., né en Syrie, vint faire profession de christianisme à Rome, vers 140, mais bientôt cessa d'être orthodoxe. Ses doctrines ne sont pas bien connues; il paraît qu'il distinguait le Dieu de l'Ancien Testament (le Juste), du Dieu du Nouveau (le Bon); il se serait aussi attaché, de préférence, aux écrits de saint Luc, et aurait rejeté le dogme de Jésus-Christ fait homme et souffrant par la chair dans la Passion. Suivant d'autres, comme saint Épiphane et saint Augustin, il reconnaissait deux principes, et aurait été le précurseur des Manichéens. Il fut excommunié par le pape Hygin et eut pour disciple Marcion.

Cère (La), affl. de gauche de la Dordogne, vient du Plomb du Cantal, arrose le Cantal et le Lot, et reçoit la Jourdanne. Son cours est de 100 kil. de l'E. à l'O.

Céré (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 50 kil. N. O. de Figeac (Lot), dans une île formée par la Bave, affl. de la Dordogne, était jadis une ville fort importante, quand elle appartenait aux vicomtes de Turenne; il y a encore des restes curieux de très-vieilles fortifications. Commerce de toiles et de chapeaux; vins, chanvre, laines; 4,161 hab.

Cerealis ou **Cerialis** (Petilius), général romain, parent de Vespasien, se déclara pour lui contre Vitellius, puis fut chargé d'aller soumettre les rebelles gaulois, Classicus et Tutor; il triompha plus difficilement de l'habile Civilis, le Batave, en 70. Il passa en Bretagne, et, aidé de son lieutenant Agricola, avança beaucoup la soumission du pays.

Cérences, bourg de l'arrond. de Coutances (Manche). Bétail, volailles; 2,000 hab.

Cérès ou **Déméter,** déesse de l'agriculture chez les Grecs et les Romains, était, suivant les fables poétiques, fille de Saturne et de Cybèle; elle eut de Jupiter une fille, Proserpine, qui lui fut enlevée par Pluton, et qu'elle rechercha par toute la terre, à travers mille aventures. On l'honorait surtout en Attique et en Sicile; les *Thesmophories*, les *Eleusinies*, avec leurs mystères, les *Cerealia* à Rome, étaient ses fêtes les plus célèbres. On la représentait couronnée d'épis, une faucille à la main, sur un char attelé de dragons; quelquefois, au lieu de la faucille, elle tient une torche allumée. (V. Proserpine, Triptolème, Thesmophories, Eleusis, etc.)

Céret, ch.-l. d'arrond. du département des Pyrénées-Orientales, à 30 kil. S. O. de Perpignan, près de la rive droite du Tech, par 42° 29′ 9″ lat. N. et 0° 24′ 38″ long. E. Commerce d'huile et de liége; les Français y furent battus par les Espagnols, le 17 avril 1793, puis les y battirent le 29 et le 30 avril 1794. Popul. 3,708 hab.

Ceretani, peuple de l'ancienne Tarraconaise; ils ont donné leur nom à la *Cerdagne*; cap. Julia Libyca.

Cergues (Saint-), col du Jura, par où passe la route de Besançon à Genève, un peu au N. de la Dole, dans le canton de Vaud (Suisse).

Cerignola. v. de la Capitanate (Italie), à 36 kil. S. E. de Foggia, dans une grande plaine près de l'Ofanto. Evêché. Coton, belles toiles. Le duc de Nemours y fut vaincu et tué le 28 avril 1503; 10,000 hab.

Cerigo (*Cythera*), l'une des îles Ioniennes (Grèce), à 20 kil. au S. de la Morée, longue de 32 kil., large de 19, elle est partout bordée de rochers arides, mais possède des vallées fertiles et de bons pâturages. On y élève beaucoup de moutons et de chèvres. La popul. est de 14,500 hab.; le ch.-l. est *Kapsali*. — Appelée d'abord *Porphyrussa*, *Porphyris*, à cause de ses porphyres, puis *Cythère* par les Phéniciens, célèbre par le culte de Vénus, elle appartint longtemps aux Spartiates et suivit les destinées des autres îles Ioniennes.

Cerigotto (*Ægilia*), entre Cerigo et Candie, est une île de la Méditerranée, de 14 kil. de tour, montueuse avec d'étroites vallées et un petit port; elle dépend de Cerigo.

Cérilly, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 36 kil. N. E. de Montluçon (Allier), sur la Marmande. Fab. d'étamines et de papiers; 2,815 hab.

Cérinthe, hérésiarque du ier s., probablement con-

temporain de saint Jean, paraît, suivant saint Irénée et l'auteur des *Philosophumena*, avoir reconnu dans Jésus-Christ deux êtres différents, le fils de Joseph et de Marie, homme remarquable par sa justice et sa sagesse, et le Christ de Dieu, qui serait descendu sur lui, en lui, après le baptême; puis le Christ serait remonté au ciel, et seul, Jésus, aurait souffert la mort. Saint Jean écrivit son Evangile contre Cérinthe, que plusieurs, dans les premiers siècles de l'Eglise, ont regardé comme l'auteur de l'Apocalypse.

Cerisola, bourg d'Italie, à 6 kil. E. de Carmagnole, dans la prov. et à 50 kil. N. E. de Coni (Italie), célèbre par la victoire du comte d'Enghien sur les Impériaux, en 1544; 1,800 hab.

Cerisy-la-Salle, ch.-l. de canton de l'arrond. de Coutances (Manche). Lin; fabr. de toiles, calicots; 1 775 hab.

Cerlier, v. du canton et à 30 kil. N. O. de Berne (Suisse), au S. du lac de Bienne. Commerce de vins. Berceau de la famille d'Erlach; le château, du XI^e s., est sur le Jolimont; 1,200 hab.

Cernay ou **Sennheim**, anc. ch.-l. de cant. de l'arrond. et à 34 kil. N. E. de Belfort (H^t-Alsace), à gauche de la Thur. Toiles peintes, filature de coton, papeteries, forges; 4.200 hab.

Cerne, île avec laquelle les Carthaginois faisaient un grand commerce; on ne connaît pas sa position; les uns la placent sur la côte d'Afrique, à Fidala ou à l'île d'Arguin; d'autres disent que c'est Madère.

Cerne-Abbas, bourg du comté de Dorset (Angleterre), à 10 kil. N. O. de Dorchester, sur la Cerne. Il y a des ruines curieuses, et près de là une statue colossale de plus de 50 m., taillée dans le roc, tenant la main gauche étendue, et dans la droite une massue; c'est peut-être la statue d'une divinité saxonne.

Cernin (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 15 kil. N. d'Aurillac (Cantal), sur la rive gauche de la Dore; 2,583 hab.

Cerquozzi (Michel-Ange), peintre romain, 1600-1660, excella dans les tableaux de genre; le plus célèbre est *Masaniello au milieu des lazzaroni*. Le Louvre possède de lui une *Mascarade italienne*.

Cerreto (*Cernetum*), v. de la prov. et à 25 kil. N. O. de Bénévent (Italie). Evêché; 6,000 hab.

Cerro-do-Frio, montagnes de la prov. de Minas-Geraës (Brésil), qui renferment des mines de diamants.

Cerro-Gordo, village du Mexique, près de Perote, à 60 kil. O. de la Vera-Cruz. Victoire du général américain Scott sur les Mexicains commandés par Santa-Anna, 18 avril 1847.

Cerro-Largo, département de la république de l'Uruguay, au N. E.

Cerro-de-Pasco, v. du Pérou, dans le départ. de Guanuco, à 5,000 m. au-dessus du niveau de la mer, mal bâtie; 10,000 hab. — Elle est le centre du canton minéral le plus riche du Pérou, qui porte le même nom; les principaux foyers miniers sont ceux de Santa-Rosa, Cayac, Yanacancha, Pariajerca, Chaupamirca, Yauricocha. Beaucoup de ces mines d'argent ont cependant cessé d'être exploitées.

Certaldo, bourg à 25 kil. S. O. de Florence (Italie), près de l'Elsa, sur une charmante colline, fut habité par Boccace, dont on montre encore la chambre, et qui y mourut; 5,000 hab.

Certosa ou *Chartreuse;* on connaît surtout en Italie celle de *Florence*, à 4 kil. S., sur le Monte-Aculo, construite par l'Orgagna, 1341, et renfermant beaucoup d'objets d'art; — celle de *Pavie*, fondée en 1396 par Jean-Galéas Visconti et supprimée par Joseph II; l'église est ornée de sculptures et de fresques; — celle de *Pise*, à 9 kil. E. de cette ville, fondée en 1366.

Cerularius (Michel), patriarche de Constantinople en 1043, refusa de se réconcilier avec le pape, fut solennellement excommunié par Léon IX et consomma le schisme d'Orient en 1054. Il mourut exilé en 1058.

Cerutti (Joseph-Antoine-Joachim), littérateur français, né à Turin, 1738-1792, de l'ordre des Jésuites, professa d'abord à Lyon, remporta plusieurs prix proposés par diverses académies; et, en 1762, publia son *Apologie de l'ordre des Jésuites*, qui donna une preuve nouvelle de son talent. Protégé par le roi Stanislas, par le dauphin, par la duchesse de Brancas, il composa plusieurs ouvrages en prose et en vers, notamment un *Poëme sur le jeu d'échecs*. Partisan des idées nouvelles, il écrivit, en 1788, son *Mémoire pour le peuple français*, qui fit sensation; ami de Mirabeau pour lequel il travailla, il prononça son éloge à Saint-Eustache. Il publia la *Feuille villageoise*, pour apprendre au peuple des campagnes ses droits et ses devoirs, fit partie de l'Assemblée législative et mourut estimé et regretté. Une édition de ses *Œuvres* a paru en 1793.

Cervantes Saavedra (Miguel), le grand poëte espagnol, naquit à Alcala de Hénarès le 9 octobre 1547, et mourut le 23 avril 1616. D'une famille originaire de Galice, noble mais pauvre, il composa de bonne heure des allégories, des devises et un petit poëme pastoral, *Filena;* puis il suivit en Italie, comme valet de chambre, le cardinal Acqua-Viva, se fit soldat en 1569, et à la bataille de Lépante, 7 oct. 1571, reçut trois blessures, dont l'une lui fracassa la main gauche; il servit courageusement jusqu'en 1575 sous don Juan et Santa-Cruz. En revenant en Espagne, il fut pris par les pirates algériens et resta captif jusqu'en 1580, conservant sa fierté dans l'esclavage, protégeant et encourageant ses compagnons d'infortune; racheté par les *Pères rédempteurs*, il rentra pauvre en Espagne, servit encore comme soldat en Portugal, se maria à une noble demoiselle, Catalina de Palacios, et pour vivre publia la première partie de son roman pastoral de *Galatée*, fit 30 pièces de théâtre et des intermèdes, fut commis aux vivres à Séville, puis agent d'affaires en 1593. Il écrivit alors ses *Nouvelles*, et, deux fois emprisonné, sans être coupable, composa son immortel *Don Quichotte*, dont la première partie parut en 1605; cet ouvrage eut un immense succès et le nom de Cervantes devint célèbre, même dans les pays étrangers; mais il n'en fut pas beaucoup plus heureux, et la protection du comte de Lemos et du cardinal de Sandoval lui fut bien nécessaire. Son *Voyage au Parnasse* parut en 1614; un de ses ennemis, jaloux de sa gloire, peut-être Louis de Aliaga, caché sous le faux nom d'Avellaneda, avait fait paraître à cette époque une prétendue suite de *Don Quichotte;* Cervantes s'empressa de publier, en 1615, la deuxième partie de son œuvre impérissable. Il venait d'achever son poëme de prédilection, *Persilès et Sigismonde*, lorsqu'il mourut dans un voyage à Madrid. — La *Galatée*, de bonne heure connue des étrangers, est un poëme pastoral, plein d'imagination, mais embarrassé de trop nombreux épisodes; les pièces de théâtre, malgré le mérite de la *Vie d'Alger* et de *Numance*, malgré quelques essais curieux d'innovation, eurent un succès médiocre; les douze *Nouvelles* sont douze petits romans d'aventures, ingénieux et d'un style facile et brillant; dans le *Voyage au Parnasse*, il passe en revue, sous forme allégorique, les poëtes de son siècle; *Persilès et Sigismonde* est un roman rempli d'aventures incroyables, dans lequel l'auteur aime à déployer toute sa science d'écrivain; mais le grand titre de gloire de Cervantes, c'est son *Don Quichotte*, qui frappe à la fois et la chevalerie dégénérée et la littérature emphatique, égarée dans une imagination dépravée, qui ne célébrait que la fausse grandeur; c'est la peinture vivante de toute l'Espagne, tantôt moqueuse et satirique, tantôt gracieuse et mélancolique; c'est l'exaltation idéale du bon chevalier sans cesse aux prises avec le naïf bon sens et la simplicité positive de Sancho Pança; le style, de l'aveu des meilleurs juges, est d'une beauté inimitable; c'est le chef-d'œuvre de la littérature espagnole, et plusieurs de ses qualités subsistent même dans les infidélités d'une traduction. — Les éditions des œuvres séparées de Cervantes sont très-nombreuses; parmi les éditions complètes, nous citerons celle de Madrid, 1803-1805, 16 vol. petit in-8°, et celle de Baudry, Paris, 1840-1841, 4 vol. in-8°. Les traductions françaises, quoique mauvaises, ont été souvent réimprimées; les dernières, qui valent beaucoup mieux, sont : pour *Don Quichotte*, celles de Viardot, de Brotonne, de Damas-Hinard; pour les *Nouvelles*, celle de Viardot; pour la *Galatée*, l'imitation libre de Florian, qui a aussi arrangé *Don Quichotte*; pour *Persilès et Sigismonde*, celles de Richebourg et de Dubournial; le théâtre n'a pas été traduit. V. Emile Chasles, *Cervantes*, 1865.

Cervaro ou **Cervajo** (*Cerbalus*), riv. d'Italie, affl. de la mer Adriatique, passe à Bovino et se perd dans les lagunes de Pontano-Salso et de Salpi. Son cours est de 90 kil.

Cervera, v. de la prov. et à 40 kil. E. de Lérida (Espagne), sur la Cervera, affl. de la Noya, à l'entrée d'une plaine fertile. Jadis université célèbre, fondée par Philippe V, en 1717, et transférée à Barcelone en 1841; 5,500 hab.

Cervetri (anc. *Cære*), bourg à 28 kil. N. O. de Rome, possède encore des restes de ses anciennes murailles. On a exploré dans ces dernières années la n-

cropole de Cære et on a trouvé dans ses tombeaux étrusques beaucoup d'objets précieux.

Cervia, v. d'Italie, port sur l'Adriatique, à 20 kil. S. E. de Ravenne, possède des marais salants très-considérables. Evêché; 6,000 hab.

Cervin (Mont), en allemand *Matterhorn*, en italien *Monte Silvio*, dans les Alpes Pennines, entre le Valais et le val d'Aoste, haut de 4,522 mèt., forme une aiguille très-aiguë. Son col, praticable seulement pour les mulets, a 3,383 mèt. d'élévation.

Cervinara, v. de la Principauté Ultérieure (Italie), à 20 kil. N. O. d'Avellino; 6,000 hab.

Cervoli (*Columbaria*), îlot situé entre l'île d'Elbe et la Toscane, à 8 kil. S. E. de Piombino.

Cervolle (Arnauld de), chef d'aventuriers, né dans le Périgord, au commencement du xiv° s., mort en 1366, surnommé l'*Archiprêtre*, à cause d'un bénéfice qu'il possédait, quoique séculier, fut blessé et pris à Poitiers, en 1356. Racheté par le roi Jean, il se mit à la tête d'une grande compagnie, ravagea la Provence, rançonna le pape à Avignon, se jeta sur la Bourgogne, reparut en Provence et se mit au service du régent. Après le traité de Brétigny, à la tête de la *compagnie blanche*, il recommença ses ravages, puis s'unit aux troupes royales pour combattre les Tard-venus à Brignais, en 1361. Il se maria en 1362, pilla la Lorraine, la Bourgogne et la Champagne, combattit à Cocherel pour Charles V, alla ravager le comté de Montbéliard, fut nommé chambellan du roi, se mit à la tête de plusieurs compagnies pour combattre les Turcs, fut arrêté près du Rhin par les Allemands, et fut tué par un de ses serviteurs.

Cervon, bourg de l'arrondissement de Clamecy Nièvre). Bois flotté; commerce de grains, vins, etc.; 2,080 hab.

Césaire (Saint), frère de saint Grégoire de Nazianze, 330-369, étudia à Alexandrie; il devint premier médecin des empereurs Constance et Julien. Ce dernier voulut en vain le gagner à la cause du paganisme; Césaire quitta alors le palais impérial. Il reprit ses fonctions sous Jovien, et devint questeur en Bithynie. On lui attribue quatre dialogues insérés dans la *Bibliotheca Patrum*. Son frère a composé son oraison funèbre.

Césaire (Saint), évêque d'Arles, né près de Châlon-sur-Saône, 470-542, d'une famille noble, se rendit célèbre au monastère de Lérins; puis, fatigué, se retira dans la solitude près d'Arles. Il fut élu, malgré lui, évêque de cette ville, en 501, et pendant 40 ans fut le prélat le plus influent de la Gaule méridionale; il combattit l'arianisme et le semi-pélagianisme, résista aux rois Alaric II et Théodoric, et présida les principaux conciles de cette époque. On l'honore le 27 août. — Il nous reste de lui cent trente sermons, d'une morale douce, d'une éloquence simple et populaire, imprimés dans le 5° vol. du *Saint Augustin* des bénédictins, et traduits en français, 1760, 2 vol. in-12.

Césaire de Heisterbach, théologien allemand, né dans le diocèse de Cologne, 1180-1240, de l'ordre de Cîteaux, écrivit pour les novices des homélies restées manuscrites. On a de lui trois ouvrages imprimés: des *Homélies*, Cologne, 1615; *Dialogi de miraculis*, Cologne, 1481, in-fol., et 1591, 1599, in-8°; ils renferment 735 chapitres remplis des miracles les plus extraordinaires; *Engelberti vitæ libri tres*, dans les *Vitæ sanctorum* de Surius, Cologne, 1618; les deux premiers livres seuls ont un caractère historique.

Césalpin (Andrea), philosophe, médecin et naturaliste, né à Arezzo, 1519-1603, passa la plus grande partie de sa vie comme professeur à l'université de Pise; il soutint les doctrines philosophiques d'Aristote, ce qui le fit accuser de panthéisme; mais il évita les poursuites de l'inquisition, et devint même le médecin de Clément VIII. Il combattit les folies de la magie et de la sorcellerie; et, le premier, reconnut clairement la circulation du sang. Mais il est surtout célèbre comme botaniste; il trouva une méthode naturelle pour la classification des plantes, en se servant des diverses parties de la fleur et du fruit, du nombre et de la position des graines: c'est ainsi qu'il a reconnu le sexe dans les organes de la fleur et préparé les beaux travaux de Linné; c'est ainsi qu'il a jeté les bases de la carpologie. Il a tenté le même travail pour les minéraux, mais avec moins de succès. Ses principaux ouvrages sont: *Quæstiones peripateticæ*, Florence, 1569; *Dæmonum investigatio peripatetica*, Florence, 1580; *Quæstiones medicæ*, Venise, 1593 et 1604; *De Plantis libri XVI*, Florence, 1583; *De Metallicis*, Rome, 1596, etc. On conserve religieusement, à Florence, l'herbier de l'illustre naturaliste.

César ou **Cæsar**, nom d'une branche patricienne de la *gens Julia* à Rome; on prétendait, surtout dans l'antiquité, que ce nom avait été donné à un *Jule*, retiré par incision (*cæsus*) du sein de sa mère; il paraît plus probable qu'un *Jule* fut ainsi nommé parce qu'il vint au monde avec une abondante chevelure (*cæsaries*). Il y eut un César, préteur, en 208 av. J. C.

César (L. Julius), consul en 90 av. J. C., ne fut pas heureux dans la guerre sociale, fut plusieurs fois battu en Campanie, mais finit par reprendre l'avantage et s'empara d'Æsernia. Sur sa proposition, le sénat rendit la loi *Julia de civitate*, qui accordait le droit de cité aux habitants des villes restées fidèles. Il mourut en 89.

César (Caius Julius Strabon), frère du précédent, se distingua d'abord par son éloquence, fut édile curule en 90, et, soutenu par les grands, brigua le consulat sans passer par la préture. Ce fut une cause de trouble; il fut proscrit par Marius, et mourut en 87.

César (Lucius Julius), fils de L. Julius, fut consul en 64, et se déclara d'abord pour l'aristocratie; plus tard, on le retrouve lieutenant du grand César dans la Gaule, 52. Il se montra faible, ou plutôt modéré, pendant la guerre civile et après la mort du dictateur; au second triumvirat, il fut proscrit, mais sa sœur Julie, mère de M. Antoine, se jeta au-devant des meurtriers et le sauva.

César (Lucius Julius), fils du précédent, souvent confondu avec lui, suivit sans gloire le parti de Pompée, fut proquesteur de Caton en Afrique, obtint grâce du dictateur et périt bientôt après, 46 av. J. C.

César (Caius Julius), père du dictateur, fut préteur et mourut subitement à Pise, 84 av. J. C.

César (Caius Julius), né à Rome en juillet 100 av. J. C., assassiné le 15 (ides) de mars de l'an 44, était fils du préteur Caius Julius César; il appartenait à la gens *Julia*, qui prétendait descendre d'Iule, fils d'Enée et de Vénus; sa mère, Aurelia, faisait remonter son origine à Ancus Martius; Marius avait épousé sa tante Julie. A 17 ans, il fut désigné pour la dignité de prêtre de Jupiter; il épousa Cornélie, fille de L. Cinna. Le dictateur Sylla voulut le forcer à la répudier; César osa résister, fut proscrit, forcé de fuir dans les marais des Sabins, et parvint à se réfugier auprès de Nicomède, roi de Bithynie; ses parents, ses amis, les vestales intercédèrent pour obtenir son pardon: « Rappelez-vous, dit Sylla, que ce jeune homme anéantira un jour l'aristocratie; car il y a plus d'un Marius dans César. » Il fit ses premières armes sous Minucius Thermus, au siége de Mitylène, et mérita une couronne civique, 80; puis servit en Cilicie sous P. Sulpicius, et revint à Rome après la mort du dictateur. Comme tous les jeunes gens qui voulaient se faire connaître, il révéla son talent oratoire en accusant de concussion le préteur Dolabella, qui fut défendu par Cotta et Hortensius, 77; puis le gouverneur de la Grèce, C. Antonius, 76; il échoua dans ces deux accusations, mais commença à acquérir une véritable popularité. Il se rendit à Rhodes pour y suivre les leçons d'Apollonius Molon; pris par des pirates dans les parages de Milet, il estima lui-même sa rançon à 50 talents; puis, délivré, il réunit quelques navires, poursuivit ceux qui l'avaient pris, les emmena à Pergame et les fit mettre en croix, comme il le leur avait promis. Mithridate attaquait de nouveau les Romains en Asie; César leva de lui-même des troupes et battit l'un de ses lieutenants, 74. Il revint alors à Rome, où on l'avait nommé membre du collége des pontifes. Désormais, quoiqu'il soit le modèle de la jeunesse élégante, il cherche à augmenter son crédit en gagnant la faveur du peuple; affable, gracieux, bienveillant, généreux jusqu'à la prodigalité, il n'hésite pas à compromettre son patrimoine et à recourir aux usuriers. Il fut nommé tribun militaire et questeur en 68, saisissant toutes les occasions de soutenir les lois favorables à la cause populaire. Il prononça l'oraison funèbre de sa tante Julie, et fit porter à ses funérailles les images de Marius; le peuple applaudit et lui sut également gré d'avoir prononcé, contrairement à l'usage, l'oraison funèbre de sa jeune femme Cornélie. Envoyé comme questeur en Espagne, il s'écriait, à la vue d'une statue d'Alexandre à Cadix: « A mon âge, il avait déjà conquis le monde, et je n'ai rien fait. » En 67, il épousa Pompeia, petite-fille de Sylla, parente de Pompée, et contribua, malgré les grands, à faire donner à celui-ci des pouvoirs extraordinaires contre les pirates, puis contre Mithridate. Intendant de la voie Appienne, édile avec M. Bibulus, il dépensa des sommes énormes en constructions et en

jeux publics; le sénat intervint même pour modérer ses profusions; il osa rétablir au Capitole la statue et les trophées de Marius, au grand mécontentement du parti aristocratique, mais à la grande joie du peuple et des vétérans. En 64, il fit poursuivre plusieurs des proscripteurs de Sylla, attaquer et condamner le vieux sénateur Rabirius, inculpé d'avoir contribué au supplice du tribun Saturninus, 36 ans auparavant, enfin, il fit accuser comme prévaricateur C. Pison, gouverneur de la Narbonnaise. N'ayant pu obtenir le gouvernement d'une province, il parvint, à force d'activité et d'argent, à se faire nommer grand pontife, 63. Il était préteur désigné, lorsque la conjuration de Catilina éclata; il n'est pas prouvé, il n'est pas probable qu'il ait été son complice; il devait être soupçonné, puisqu'il était l'un des chefs avoués du parti populaire; il osa prendre indirectement, dans le sénat, la défense des conjurés, en essayant de faire adoucir la peine des coupables; Cicéron lui répondit dans sa 4e Catilinaire. Préteur en 62, au milieu des factions et des troubles, il sut, par sa fermeté et sa modération, mériter même l'approbation de ses ennemis; il repoussa les accusations de Vettius et de Curius, qui le signalaient comme complice de Catilina; et, lorsque le jeune Clodius eut l'impudence de s'introduire dans la demeure du préteur, pendant qu'on y célébrait les mystères de la Bonne-Déesse, César se garda bien de traduire le coupable en justice, pour éviter un scandale que les grands désiraient, mais il répudia Pompeia en disant: « La femme de César ne doit pas même être soupçonnée. » Il obtint le gouvernement de l'Espagne Ultérieure, 61; Crassus, qu'il sut gagner, se porta sa caution envers ses créanciers pour la somme de 830 talents; c'est alors, qu'en passant par un misérable hameau des Alpes, il aurait dit à ses compagnons qu'il aimait mieux être le premier dans un village que le second dans Rome. Il combattit les Calléciens et les Lusitaniens, gouverna avec sagesse et enrichit ses soldats qui le saluèrent du titre d'*Imperator*.

De retour à Rome, il renonça au triomphe, pour pouvoir briguer le consulat; il eut l'habileté de réconcilier Pompée et Crassus, également mécontents du parti aristocratique, et de se servir de la gloire du premier, des richesses du second pour préparer la ruine de ce parti, qui voulait conserver opiniâtrément l'ancien ordre de choses. C'est ce qu'on appela le premier *Triumvirat*. Grâce à leur appui, il fut nommé consul, 59; et bientôt son collègue, Bibulus, pour lui faire une opposition impuissante, s'abstint de ses fonctions, si bien qu'on appelait ironiquement ce consulat celui de Caius et de Julius César. Par plusieurs lois populaires il gagna l'affection de la multitude, et, malgré la violente opposition du sénat, il fit accepter une loi agraire, habilement combinée, qui donnait les terres du domaine en Campanie à 20,000 citoyens pauvres, ayant au moins trois enfants. Il maria sa fille Julie à Pompée, épousa lui-même Calpurnie, fille de L. Pison, échappa à plusieurs complots tramés contre sa personne, et obtint du peuple, en 58, le gouvernement de la Gaule Cisalpine et de l'Illyrie; les sénateurs y joignirent celui de la Gaule Transalpine. Après avoir lancé Clodius contre Cicéron, qui fut forcé de s'exiler; après s'être débarrassé de Caton, chargé d'une mission en Orient, il partit pour les Gaules; le commandement venait de lui en être assuré pour dix ans. César allait y chercher la gloire militaire, une armée dévouée et une grande fortune, pour pouvoir, à l'aide de ces trois moyens puissants, mettre fin aux factions qui troublaient l'Etat, imposer sa volonté et s'emparer de l'autorité suprême.—César a lui-même raconté dans ses immortels *Commentaires* les détails intéressants de cette grande guerre des Gaules, qui devait l'élever au premier rang des capitaines; les Helvétiens, qui voulaient émigrer à travers la Gaule, les Suèves d'Arioviste, qui avaient commencé à l'envahir, lui fournirent deux occasions précieuses d'intervenir, comme allié et libérateur des peuples gaulois de l'est. Favorisé par les divisions de ces peuples, peu scrupuleux d'ailleurs sur les prétextes et les moyens, il commença dès 57 la conquête du pays, en allant combattre les Belges, tandis que son lieutenant, le jeune Crassus, parcourait les contrées de l'ouest. En 56, les Gaulois commencèrent à organiser une défense plus générale; César se dirigea contre les populations armoricaines, et battit surtout les Vénètes sur terre et sur mer. En 55, il alla rejeter les tribus germaniques au delà du Rhin et fit une première expédition en Bretagne, pour empêcher les Bretons de venir au secours des Armoricains et pour frapper l'imagination populaire à Rome par ces expéditions lointaines. En 54, seconde expédition plus complète et plus heureuse en Bretagne; lutte difficile contre les Belges soulevés, contre Ambiorix surtout et Indutiomare. L'année 53 est consacrée à la lutte contre les Eburons, les Ménapiens, les Trévires; les Germains sont de nouveau repoussés au delà du Rhin, et Ambiorix est définitivement vaincu. Mais en 52, la plupart des tribus gauloises, surtout au centre, font un effort désespéré, sous la conduite de l'Arverne Vercingetorix; César prend Avaricum, et, malgré un échec à Gergovie, poursuit son ennemi dans Alesia, repousse les confédérés qui l'attaquent dans ses lignes, et force Vercingétorix à se rendre. En 51, César achève la soumission de toute la Gaule. Pendant ses quartiers d'hiver dans la Cisalpine, il n'avait cessé de veiller sur Rome; il avait répandu l'or avec profusion, gagné un grand nombre de personnages considérables, et surtout conquis la faveur populaire par ses exploits. La mort de Julie, 54, celle de Crassus, 53, avaient rompu le triumvirat. Pompée s'endormait dans sa vanité, n'avait pas la force ou la volonté de dominer les factions et de donner la sécurité à Rome; il attendait qu'on lui déférât le souverain pouvoir. Craignant de plus en plus l'ambition de César, il se rapprocha du parti aristocratique, et tous cherchèrent dès lors à enlever au vainqueur des Gaules son pouvoir et son armée. César fit en vain des propositions modérées; on les rejeta, et le sénat, après lui avoir ordonné de déposer le commandement, déclara que la patrie était en danger et chargea Pompée de la défendre. Soutenu par les tribuns, M. Antoine et Q. Cassius, qui s'étaient réfugiés dans son camp, sûr du dévouement de ses soldats, César franchit le Rubicon, janv. 49, et pendant que le sénat, les consuls, Pompée, fuyaient en Grèce, il s'empara de l'Italie en 60 jours, sans verser une goutte de sang. Il quitta Rome, avril 49, pour aller combattre en Espagne les lieutenants et les soldats de Pompée, soumit facilement Pétreius, Afranius et Varron, força, à son retour, Marseille à capituler, après un long siége, vigoureusement soutenu, fut nommé dictateur à Rome, et, au bout de 11 jours, abdiqua et reçut le titre de consul. Il s'embarqua à Brindes, 4 janv. 48, et se trouva en présence de Pompée devant Dyrrachium; malgré son courage et le dévouement de ses soldats, il éprouva un échec; mais, ayant reçu quelques renforts, il attira ses ennemis dans les plaines de la Thessalie et remporta la victoire décisive de Pharsale, 9 août 48.

Nommé dictateur pendant son absence, consul pour cinq ans, avec le pouvoir tribunitien pour la vie, il poursuit Pompée en Egypte, verse des larmes sur sa mort, est retenu sept mois à Alexandrie par les charmes de Cléopâtre, par le soulèvement du roi Ptolémée et des Egyptiens, qui le mettent un instant en danger. Puis il va combattre en Asie Pharnace, roi du Pont, le bat complétement près de Zéla, 2 avril 47, et retourne à Rome. Réélu dictateur, il distribua à ses amis les charges et les biens des proscrits, et se rendit avec sa promptitude ordinaire en Afrique, où les républicains avaient réuni des forces considérables. Vainqueur de Scipion, de Labiénus, du roi Juba à Thapsus, 6 avril 46, il fut nommé dictateur pour dix ans et reçut la dignité de censeur, sous le nouveau titre de préfet des mœurs. Il accorda une amnistie générale et s'efforça de désarmer les haines par la clémence et l'impartialité. Il célébra quatre triomphes magnifiques pour ses victoires en Gaule, en Egypte, en Asie et sur le roi Juba, il distribua de l'argent aux soldats, des vivres, des jeux, des spectacles au peuple; c'était inaugurer véritablement la période de l'Empire, *panem et circenses*. Grand législateur, il modéra les extravagances du luxe, augmenta le nombre des magistrats, des patriciens, partagea avec le peuple le droit d'élection dans les comices, conféra le droit de cité aux médecins, adoucit le sort des débiteurs, envoya 80,000 citoyens dans les colonies d'outre-mer et réforma le calendrier. Les fils de Pompée, Cneius et Sextus, avaient réuni une forte armée en Espagne; César partit à la fin de 46 et termina la guerre par la sanglante bataille de Munda, 17 mars 45, où il faillit périr. A son retour, il osa triompher des Romains qu'il avait vaincus. Ses anciens ennemis furent ses adulateurs les plus fanatiques; le sénat le déclara dictateur perpétuel, avec le titre d'*imperator* à vie; les temples furent ornés de ses statues, le mois Quintilis devint le mois *Julius;* on l'éleva au rang des dieux, il eut une garde de sénateurs et de chevaliers; le sénat jura de veiller au salut du *père de la patrie*. Il avait formé de vastes projets d'utilité générale et se proposait d'aller combattre les Daces et les Parthes. On a répété, sur la foi d'anec-

dotes puériles et douteuses, qu'il aurait voulu être nommé roi, mais que les clameurs du peuple l'avertirent et le décidèrent à repousser la couronne que le consul, M. Antoine, lui offrait à la fête des Lupercales; « Il n'a pas voulu être roi, a dit Napoléon, parce qu'il n'a pas pu le vouloir. » Assez d'autres causes de mécontentement expliquent la conjuration qui se forma contre le maître de Rome; plus de 60 sénateurs entrèrent dans le complot, dont les chefs étaient Cassius, Decimus et Marcus Brutus; il tomba, percé de coups, dans la Curie, aux pieds de la statue de Pompée, le jour des ides de mars, 44. La république ne devait pas se relever; Rome, après de nouvelles guerres civiles, retombera pour toujours sous la domination d'un seul. Quelle que soit l'opinion que l'on ait sur la nécessité de concentrer à Rome les pouvoirs entre les mains d'un seul et sur la légitimité des moyens auxquels César eut recours, on doit reconnaître que ce fut un grand homme, l'un des premiers capitaines de l'antiquité, l'un des génies politiques les plus intelligents et les plus habiles. Comme orateur et comme écrivain, il s'éleva presque au premier rang; il avait composé de petits poëmes, des épigrammes, des apophthegmes ou recueil de bons mots, un livre sur les Auspices, deux livres sur l'Analogie, dédiés à Cicéron; l'*Anti-Caton*, pour répondre au *Caton* de l'orateur, etc. Il ne reste plus de ces ouvrages que de courts fragments; mais nous avons ses *Commentaires* ou *Mémoires* sur la guerre des Gaules; le 8e livre est de Hirtius Pansa, à qui l'on attribue également les guerres d'Alexandrie et d'Afrique; l'auteur de la guerre d'Espagne est inconnu; les trois livres sur la guerre civile sont de César. Ces Commentaires ont été souvent publiés et traduits. La *Vie* de César a été écrite par Suétone et par Plutarque; Pétrarque a publié en latin une *Histoire de J. César*, imprimée sous le nom de Celsus; Napoléon Ier a dicté à Sainte-Hélène un *Précis des guerres de César*, 1 vol. in-8°, Paris, 1836; enfin, après l'histoire brillante, mais peu neuve, de Lamartine, l'empereur Napoléon III a composé une *Vie* complète *de César*, dont le premier volume a paru en 1865 et le deuxième en 1866.

César, titre donné aux empereurs et aux princes de la famille impériale. Depuis Dioclétien, il désigna particulièrement les princes que les empereurs ou *Augustes* choisissaient pour leurs successeurs et associaient à l'empire. V. *Dioclétien; Tétrarchie.*

Césarée, Cæsarea, nom de beaucoup de villes, qui furent ainsi appelées parce qu'elles furent fondées ou embellies par des empereurs romains.

Césarée Auguste, *Cæsarea Augusta. V.* ce nom et SARAGOSSE.

Césarée de Bithynie, à l'E. du pays près de l'Olympe.

Césarée de Cappadoce, sur l'Halys, près du mont Argée, fut la capitale de la Cappadoce et la patrie de saint Basile. Elle s'appelait d'abord *Mazaca* et devint *Cæsarea Eusebia* sous Tibère. Auj. ruines près de *Kaisarieh.*

Césarée de Cilicie. V. ANAZARBA.

Césarée de Palestine, d'abord *Arx Stratonis*, sur la côte entre la Galilée et la Samarie, agrandie par Hérode, qui l'appela Césarée, en l'honneur d'Auguste, colonie romaine sous Vespasien, résidence des gouverneurs, ch.-l. de la Palestine IIe, évêché métropolitain. Elle joua un rôle important dans les Croisades. Auj. ruines près de *Kaisarieh.*

Césarée Panéas ou **Philippi,** dans la Palestine, près de la source du Jourdain, ainsi nommée d'un fils d'Hérode; auj. *Banias.*

Césarée de Phrygie. *V.* ANTIOCHE.

Césarée ou **Jol,** *Julia Cæsarea*, cap. de la Mauritanie Césarienne, patrie de l'emp. Macrin; auj. *Cherchell.*

Césarée ou **Tingis,** dans la Mauritanie Tingitane, etc.

Cesari (ALEXANDRE), d'une famille milanaise, graveur en médailles et en pierres fines du XVIe siècle, fut surnommé *Il Grecco*, à cause de son talent antique.

Césarienne (Mauritanie-). *V.* MAURITANIE.

Césarienne (Grande-), prov. de la Bretagne romaine, sous les empereurs, entre la Flavie Césarienne au S. et la Valentie au N.; la métropole était Eboracum (York). *V.* BRETAGNE.

Césarion, fils de César et de Cléopâtre, né en 47 av. J. C., fut nommé par Antoine, en 35, roi de Chypre, d'Égypte et de Célésyrie; il fut mis à mort par ordre d'Octave, en 30.

Cesarotti (MELCHIOR), littérateur italien, de Padoue, 1730-1808, fut professeur au séminaire, puis à l'Université de Padoue. Il reçut les bienfaits de Napoléon, qu'il célébra par le poëme de la *Pronea* (Providence). Parmi ses *Œuvres*, publiées en 42 vol. in-8° ou in-12, Pise, 1805-1813, on remarque: *Essai sur la philosophie des langues; Cours de littérature grecque;* traductions de l'*Iliade* en vers et en prose; d'*Ossian*, de *Juvénal*, de *Démosthène*, des *tragédies de Voltaire*, etc.

Césars (LES DOUZE), nom sous lequel on désigne César et les onze premiers empereurs, jusqu'à Nerva exclusivement. Suétone a écrit leurs biographies. — V. *Les Césars* de M. de Champagny.

Césembre, ilot défendu par deux forts; sur la côte de la Manche, à 4 kil. N. O. de Saint-Malo (Ille-et-Vilaine).

Cesena ou **Césène,** v. d'Italie, sur le Savio, à 18 kil. S. E. de Forli, sur le chemin de fer de Bologne à Rimini. Evêché; filatures de soie, commerce de vins et de chanvre. Patrie de Pie VI et de Pie VII; 34,000 hab.

Cesenatico, bourg d'Italie, à 30 kil. E. de Forli, a un petit port sur l'Adriatique. Les Napolitains y furent battus par les Autrichiens, le 21 avril 1815; 3,500 hab.

Cesi (BARTOLOMMEO), peintre de Bologne, 1557-1629, eut un style agréable, facile, naturel; Le Guide, dans sa jeunesse, étudia beaucoup ses travaux d'autel. Ses fresques, surtout à la Chartreuse de Bologne, sont plus énergiques.

Cesi (FRÉDÉRIC, PRINCE DE), naturaliste, né à Rome, 1585-1630, fonda à 18 ans l'académie des *Lincei* (Lynx), pour l'étude des sciences. Lui-même découvrit les sporules de la fougère; il propagea l'emploi du microscope et du télescope; il écrivit plusieurs traités: *Apiarium* (sur les abeilles); *De cœlo* (il y soutient que le ciel est fluide), etc. Il fit publier par l'Académie le grand travail de François Hernandez sur l'histoire naturelle du Mexique, qui ne parut qu'en 1651. Il a laissé beaucoup de manuscrits.

Cesi ou **Cesio** (CARLO), peintre et graveur, né à Antrodoco, près Rieti, 1626-1686, élève de Pierre de Cortone, fut un dessinateur sévère et correct, ennemi de la négligence et des innovations alors à la mode. On cite de lui ses peintures à Sainte-Marie-Majeure et le *Jugement de Salomon* dans la galerie du Quirinal. Ses estampes sont estimées.

Césonie (MILONIA CÆSONIA), quatrième femme de Caligula, le séduisit par le dérèglement de ses mœurs, quoiqu'elle ne fût ni jeune ni jolie; et, pour garder son amour, lui donna, dit-on, des philtres qui achevèrent de troubler sa raison. A la mort de Caligula, Chéréas la fit tuer avec sa fille, 41.

Cespedes (PAUL DE), peintre, sculpteur et écrivain espagnol, né à Cordoue, 1538-1608, étudia d'abord avec passion les langues anciennes, l'hébreu, l'arabe. Déjà chanoine de Cordoue, il vint en Italie, cultiva les beaux-arts, imita surtout Michel-Ange, exécuta des fresques remarquables (*Histoire de la Vierge*) dans l'église de la Trinité, à Rome, et mania le ciseau avec non moins d'habileté. Rappelé par les chanoines de Cordoue, en 1577, il décora un grand nombre d'églises de l'Andalousie; la *Cène*, dans la cathédrale de Cordoue, est son chef-d'œuvre. Il a écrit un *Traité sur les antiquités de Cordoue*, un *Traité de perspective*, une *Comparaison de la peinture chez les anciens et chez les modernes*, enfin un poëme sur l'*Art de la peinture*, dont on trouve des fragments dans le *Tesoro del Parnasso español*, publié en 1817.

Cessac (COMTE DE). *V.* LACUÉE.

Cessart (LOUIS-ALEXANDRE DE), ingénieur français, né à Paris, 1719-1806; on lui doit le beau pont de Saumur. Plus tard, il fut chargé des travaux du môle de Cherbourg, 1781, mais ne put réaliser ses beaux plans, à cause d'une économie mal entendue. M. Dubois d'Arnenville a publié après sa mort: *Description des travaux hydrauliques de L. A. Cessart*, Paris, 1806 et 1809, 2 vol. in-4°.

Cessero (auj. Saint-Thibéry), v. des *Volcæ Tectosages*, dans la Narbonaise 1re.

Cessoles (JACQUES DE), théologien de l'ordre des Prédicateurs, vivait à Reims au XIIIe siècle. Vers 1290, il composa un ouvrage latin, *le Jeu des échecs moralisé*, qui eut une vogue extraordinaire; les manuscrits, puis les traductions se multiplièrent; il fut imprimé, dans les Pays-Bas, dès 1473. La traduction anglaise, publiée par Caxton, 1474, in-fol., est un livre d'une rareté extrême.

Cesson, bourg de l'arrond. de Rennes (Ille-et-Vi-

laine), sur la Vilaine. Céréales, bestiaux; 2,418 hab.

Cestrine, pays de l'Epire ancienne, entre la Chaonie et la Thesprotie.

Cethegus, nom d'une famille patricienne de la *gens Cornelia*, dont les membres affectaient une grande austérité. Les plus connus sont :

Marcus Cornelius, grand pontife, en 213 av. J. C., préteur en 211, censeur en 209, consul en 204, vainqueur de Magon dans la Gaule Cisalpine, grand orateur au dire d'Horace, de Cicéron, etc.

Caius Cornelius, proconsul en 200, consul en 197, vainqueur des Insubriens et des Cénomans, censeur en 194.

Publius Cornelius, consul en 181; on découvrit alors le tombeau de Numa.

Marcus Cornelius, après avoir rempli plusieurs missions délicates, fut consul en 160, et fit dessécher une partie des marais Pontins.

Publius Cornelius, ami de Marius, se réfugia en Numidie, rentra en grâce auprès de Sylla et jouit d'un grand crédit, puisque M. Antonius Creticus et même Lucullus eurent besoin de se faire protéger par lui.

Cethegus (Caius Cornelius), qu'on a souvent confondu avec le précédent, perdu de dettes, conspira avec Catilina, fut arrêté avec Lentulus et mis à mort, comme signataire de la lettre aux Allobroges et détenteur d'armes. 63 av. J. C.

Cethim, nom de la Macédoine dans la Bible.

Cetobriga (auj. *Sétubal*), v. des Celtici, dans l'ancienne Lusitanie.

Ceton, bourg de l'arrond. de Mortagne (Orne), sur l'Huisne. Céréales, bestiaux; 3,374 hab.

Cette (*Setius Mons*), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 30 kil. S. O. de Montpellier (Hérault), par 43° 23′ 48″ lat. N. et 1° 21′ 52″ long. E.; sur une langue de terre entre la mer et l'étang de Thau. Son port est le principal débouché du canal du Midi; c'est le plus commerçant de la Méditerranée française après Marseille; il communique par de larges canaux avec l'étang de Thau et le canal des Etangs. Son industrie consiste surtout dans la fabrication des vins de liqueur, liqueurs fines, eaux-de-vie, etc. Il y a des salines considérables aux environs. Fondée par Louis XIV (1666-1678), elle est devenue importante seulement au XIXe siècle. Place de guerre de première classe, elle défend l'entrée du canal du Midi; 25,826 hab.

Cettigne, bourgade d'une centaine de maisons autour d'un couvent, à 32 kil. N. E. de Cattaro, sert de capitale au Monténégro; c'est là que se rassemble le sénat et que réside le prince.

Cettina (*Tilurus*), riv. de Dalmatie, est formée par 4 sources qui jaillissent du mont Prologh, forme une belle cascade de plus de 50 mèt., près de Velika-Gubovitza, et se jette dans l'Adriatique à Almissa, après un cours de 100 kil.

Ceuta (*Abyla*), cap qui forme avec la pointe d'Europe, distante de 20 kil., l'entrée du détroit de Gibraltar. C'était une des colonnes d'Hercule.

Ceuta (*Septa*), v. de la côte du Maroc, par 35° 54′ 4″ lat. N. et 7° 36′ 30″ long. O., sur une petite presqu'île du détroit de Gibraltar, qui renferme sept collines. Elle est très-fortifiée, protégée par la citadelle qui est sur l'isthme, et a un beau quartier, celui de l'Almina; du sommet de l'Acho on découvre tout le détroit. Evêché; chef-lieu du gouvernement des Présides espagnols; mais son port a peu de profondeur et fait peu de commerce; 7,000 hab. — Ceuta ou Septa, fondée, dit-on, par les Carthaginois, colonie romaine, métropole de la Mauritanie Tingitane, sous Claude, appartint aux Vandales, puis aux Wisigoths; elle avait pour gouverneur le comte Julien, qui introduisit les Arabes en Espagne; elle resta à ceux-ci jusqu'en 1415, fut alors conquise par les Portugais; mais les Espagnols l'ont conservée après la révolution de 1640; elle sert principalement de prison ou de lieu d'exil.

Ceva (*Ceba*), v. d'Italie, à 40 kil. E. de Coni, au confluent du Tanaro et de la Cevetta. Filatures de soie, fromages estimés; forges; 4,000 hab. — Ses fortifications ont été détruites, en 1584 par une inondation, en 1800 par les Français.

Cévennes (*Cebenna mons*), chaîne de montagnes, faisant partie de la ligne générale de faîte de l'Europe; elle se dirige en France du N. E. au S. O. et se divise en deux parties, les Cévennes septentrionales et méridionales: 1° Cévennes septentrionales; elles comprennent, à partir de la Côte-d'Or, les *monts du Charolais*, depuis le canal du Centre et les sources de la Bourbince jusqu'aux sources du Sornin et de l'Azergues; les *monts du Beaujolais* jusqu'au mont Tarare; les *monts du Lyonnais* jusqu'aux sources de l'Allier; les *monts du Vivarais* jusqu'au mont Lozère. 2° Les Cévennes méridionales comprennent: les *monts du Gévaudan* jusqu'au mont Aigoual; les *monts Garrigues* jusqu'aux sources de l'Orb, les *monts de l'Orb* jusqu'aux sources de l'Agout; les *monts de l'Espinous;* les *montagnes Noires;* les *coteaux de Saint-Félix* jusqu'au col de Naurouze. Les premières, sur une longueur d'environ 250 kil., s'élèvent du N. au S.; la Haute-Joux a 994 m.; le mont Pilat, 1,072; le mont Mézenc, 1,774; le Gerbier des Joncs, 1,562; la chaîne est peu épaisse et ne jette que de courts rameaux à l'E., comme les monts d'Or et les monts Coiron; mais à l'O. un contre-fort considérable part des sources de la Loire, la sépare de l'Allier, sous le nom de monts du Velay, du Forez et de la Madeleine. Un peu au N. du mont Lozère, se détache un autre contre-fort qui sépare les bassins de la Loire et de la Garonne, sous les noms de monts de la Margeride, monts d'Auvergne avec la chaîne des Dores, mont Odouze, mont Jargeau, monts du Limousin, collines du Poitou, du plateau de Gatine, du Bocage vendéen, et, plus au S., collines de Saintonge. Les Cévennes méridionales, sur une longueur de 220 kil., diminuent de hauteur du N. E. au S. O.; leur élévation moyenne est de 1,000 à 1,200 m.; leur flanc occidental est doux et jette de longs contre-forts entre l'Agout, le Tarn et l'Aveyron; leur flanc oriental est plus rude, et vers le N. surtout contient beaucoup de volcans éteints et de déchirures profondes. On trouve dans les Cévennes du cuivre, du fer, du plomb, de la houille, des sources minérales, du marbre, du porphyre, etc.; elles renferment de grandes forêts de chênes, de hêtres, de châtaigniers.

Cévennes (Guerre des). Après la révocation de l'édit de Nantes, les protestants des Cévennes se soulevèrent à plusieurs reprises, surtout au commencement du XVIIIe s. Leur courage fanatique et mystique, sous des chefs comme Roland, J. Cavalier, arrêta plus d'une fois les troupes envoyées contre eux; des excès épouvantables furent commis de part et d'autre. Le maréchal de Montrevel fut impuissant à les réduire; Villars, en 1704, fut plus heureux, en employant la persuasion et l'adresse plus que la force. V. *Hist. de la guerre des Camisards* par Court de Gébelin, par E. Alby, et l'*Hist. des Pasteurs du Désert*, par Peyrat.

Ceylan, *Singhala* en langue du pays (anc. *Taprobane*), grande île au S. E. de l'Hindoustan, dont elle est séparée par le détroit de Palk et le golfe de Manaar, entre lesquels s'étend une chaîne de bancs de sable et de rochers, appelée *Pont d'Adam*, à l'entrée S. O. du golfe du Bengale, est située entre 5° 56′ et 9° 46′ lat. N. et 77° 16′ et 79° 42′ long. E. Longue d'environ 400 kil., large de 50 à 250 kil., elle a 65,000 kil. carrés. Les côtes, entourées d'écueils, présentent beaucoup de bons ports. L'intérieur est montagneux et couvert d'épaisses forêts; les montagnes forment au centre un vaste cirque où l'on remarque le pic d'Adam, le Nemina-Cooly-Kandy et le Doumbéra. Les moussons règlent les saisons; les plus grandes chaleurs règnent de janvier à avril; le climat est généralement tempéré; mais les vallées humides et marécageuses sont malsaines. Les montagnes sont riches en minéraux mal exploités; l'île produit beaucoup de riz, de café, et l'on exporte de la cannelle estimée; les forêts donnent d'excellents bois (ébène, teck, bois de fer, talipot, cocotier, palmier, bananier, etc.). On pêche des perles, des cauris. Parmi les animaux, on remarque des éléphants grands et dociles, des buffles qui servent au labour, des chevaux de belle race; le miel abonde. Les insulaires se divisent en deux branches: 1° les *Veddahs*, qui vivent dans les forêts de l'intérieur, petits, grêles, sauvages, sont probablement les habitants primitifs; 2° les *Ceylanais* ou *Singhalais* sont nombreux, au S. principalement; ils sont bien faits et agiles; ils sont venus de l'Inde, ont le langage et les mœurs des Hindous et sont bouddhistes; leur civilisation est assez avancée; ils ont des livres religieux et historiques écrits en pâli et très-intéressants; des ruines de grandes villes, de temples, de palais, de colonnades, etc., prouvent la richesse et le goût des beaux-arts chez leurs ancêtres. Il y a encore des *Malabars*, moins nombreux et venus plus récemment de l'Inde; ils habitent au N. et à l'E. et professent le brâhmanisme; des *Maures* musulmans sont répandus dans toute l'île. Beaucoup d'indigènes, surtout dans les villes et dans les classes élevées, sont chrétiens; les uns catholiques, depuis les prédications de saint François

Xavier; les autres protestants. — Il y avait dans l'île six royaumes avant l'arrivée des Européens; le plus puissant était celui de Condé-Ouda ou Kandy; les Portugais s'établirent à Ceylan en 1517; ils en furent chassés par les Hollandais alliés aux indigènes, 1632-1657. Les Hollandais, malgré leurs efforts, ne purent triompher des Singhalais du Kandy; en 1795, les Anglais s'emparèrent du littoral, gardèrent leur conquête en 1815 et se sont rendus maîtres de toute l'île, malgré les insurrections de 1817, 1820 et 1848. L'île a toujours depuis appartenu à la couronne d'Angleterre. — La capit. est Colombo; les villes princ. sont : Jafnapatnam, Negombo, Pointe-de-Galle, Trinquemale, Kandy, etc. La population est de 2,405,000 hab.

Cèze, riv. de France, affl. de droite du Rhône, vient du mont Lozère, a un cours très-sinueux, reçoit la Clausse et l'Auzonet, passe près de Bagnols et finit en face de Caderousse.

Cezimbra, v. de l'Estrémadure portugaise, à 30 kil. S. de Lisbonne, près du cap Espichel; 5,000 hab.

Chabannes, anc. famille du Limousin, célèbre surtout depuis le xve s., a formé les branches de *Chabannes*, *Curton*, *Dammartin*, etc.

Chabannes (Jacques de), seigneur de la Palice et de Curton, né vers 1400, se distingua au siége d'Orléans et dans la guerre contre les Anglais, devint grand-maître de France en 1451 et mourut en 1453 des suites d'une blessure reçue à Castillon.

Chabannes (Antoine de), comte de Dammartin, son frère, né en 1411, mort en 1488, page de Lahire, se signala, depuis le siége d'Orléans, aux côtés de Jeanne d'Arc, fut l'un des plus redoutables capitaines d'*Ecorcheurs*, devint comte de Dammartin par son mariage en 1439, et, après la Praguerie, se déclara contre le dauphin Louis, qu'il poursuivit dans le Dauphiné. Grand-pannetier de France en 1447, bailli de Troyes, sénéchal de Carcassonne, aussi avide que brave, il s'enrichit des dépouilles de Jacques Cœur (domaine de Saint-Fargeau), dont il dirigea le procès. Dépossédé de ses biens, enfermé à la Bastille par Louis XI, il s'échappa en 1465, se réconcilia avec le roi après le traité de Conflans, devint son confident, lui rendit de grands services à la tête d'une armée, pendant les événements de Péronne, combattit heureusement le duc de Nemours, le sire d'Albret, les comtes de Foix et d'Armagnac, Charles le Téméraire jusqu'en 1471. Louis XI lui donna des terres nombreuses, la charge de grand-maître d'hôtel, etc. Sous Charles VIII, il eut le gouvernement de l'Ile-de-France et de Paris.

Chabannes (Jean de), 1442-1502, son fils, ne songea qu'à accroître encore, par des moyens injustes, les biens considérables que son père lui avait légués.

Chabannes (Jacques II). V. La Palice.

Chabannes (Jean de), frère de la Palice, seigneur de Vendenesse, mort en 1524, compagnon d'armes de Bayard, surnommé le *Petit Lion*, prit l'Alviane à Agnadel, se distingua à Marignan, à Côme contre Pescaire, à la Bicoque, 1522, et fut blessé mortellement dans la retraite de Rebec, 1524, à côté de Bayard.

Chabanon (Michel-Paul Guy de), littérateur, né à Saint-Domingue, 1730-1792, cultiva la musique et les lettres avec ardeur, fut de l'Académie des Inscriptions en 1760, et remplaça Foncemagne à l'Académie française en 1780. Son théâtre et ses poésies sont médiocres; il a écrit des dissertations, des traductions de Pindare, Théocrite, etc., et surtout un traité *de la Musique considérée en elle-même et dans ses rapports avec la parole, les langues, la poésie et le théâtre*, 1785, 2 vol. in-8°.

Chabert (Joseph-Bernard, marquis de), amiral et astronome français, né à Toulon, 1724, mort en 1805. Il se distingua dans la guerre de Sept Ans, et, comme chef d'escadre, dans la guerre d'Amérique; mais il s'occupa surtout de rectifier les cartes marines de Buénos-Ayres, de l'Acadie, de Terre-Neuve, de plusieurs des côtes de la Méditerranée, etc. Emigré, il rentra en France en 1802, fut bien accueilli par Bonaparte, devint membre du Bureau des longitudes, et, malgré sa cécité, s'occupa de ses chères études jusqu'à sa mort. Il était membre de l'Académie des Sciences depuis 1758.

Chabeuil (*Cerebelliaca*), ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. S. E. de Valence (Drôme), sur la rive gauche du Véour, affl. du Rhône. Ville ancienne; ruines d'un château fort. Industrie active; filatures de soie, papeteries; 4,336 hab.

Chablais (*Caballicus ager*), anc. province des Etats Sardes, entre le lac Léman au N., la Suisse à l'E., le Faucigny au S., le pays de Carouge à l'O. C'est un pays couvert par plusieurs chaînons des Alpes Pennines, arrosé par la Dranse savoyarde, riche et fertile. Les Romains y élevaient des chevaux; de là vient son nom. Il fut donné par Conrad II à Humbert, comte de Savoie, dont les successeurs prirent le titre de ducs de Chablais; fit partie du départ. du Léman jusqu'en 1814, fut alors neutralisé comme la Suisse, et forme depuis 1860 l'arrond. de Thonon, dans le départ. français de la Haute-Savoie.

Chablis (*Cabliacum*), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 19 kil. E. d'Auxerre (Yonne), sur la rive gauche du Serain. Vins blancs renommés; fabriques de draps; 2,300 hab.

Chaboras, riv. de Mésopotamie, nom ancien du *Khabour*.

Chabot, famille française du Poitou, connue depuis le xie s., a formé les branches des barons de Retz, des seigneurs de La Grève, de Jarnac, de Saint-Aulaye, ducs de Rohan, de Brion, des marquis de Mirebeau.

Chabot (Philippe de), seigneur de Brion, comte de Charny et de Busançois, fut élevé avec François Ier au château d'Amboise, se distingua à la défense de Marseille, 1524, fut pris à Pavie, 1525, fut nommé amiral de France et commanda l'armée qui s'empara, en 1535, de la Savoie et de presque tout le Piémont. Mais, en 1540, Montmorency, son ancien compagnon, devenu son ennemi, le fit accuser de malversation. Condamné à une forte amende, au bannissement, à la confiscation de ses biens par une commission que présidait le chancelier Poyet, il fut gracié par la faveur de la duchesse d'Etampes, recouvra ses emplois, mais mourut en 1543. On lui doit l'idée de la colonisation du Canada. La Biblioth. nationale a un recueil manuscrit de *Lettres* écrites, en 1525, par l'amiral de Brion, 2 vol. in-fol. Son tombeau, chef-d'œuvre de Jean Cousin, a été transféré au Louvre. Son fils, *Léonor de Chabot*, qui le fit élever, s'honora, comme gouverneur de Bourgogne, en refusant d'exécuter les ordres de Charles IX, après la Saint-Barthélemy.

Chabot (François), né en 1759, à Saint-Geniez (Rouergue), fils d'un cuisinier du collége de Rodez, d'abord capucin, se jeta dans la Révolution avec enthousiasme. Grand-vicaire de l'évêque de Blois, Grégoire, membre de l'Assemblée législative et de la Convention pour Loir-et-Cher, il siégea à l'extrême gauche, se rendit célèbre par ses dénonciations, vota la mort du Roi, applaudit à la chute des Girondins, et ne cessa de prêcher la violence, en affectant le mépris du luxe et la malpropreté. Tout à coup il se laissa corrompre, en épousant la sœur d'un banquier autrichien, Junius Frey, reçut de l'or des étrangers et des fournisseurs, fabriqua un faux décret relatif à la compagnie des Indes; puis dénonça ses complices, Julien de Toulouse, Delaunay d'Angers, Fabre d'Eglantine, fut néanmoins arrêté avec eux, condamné par le tribunal révolutionnaire et exécuté le 5 avril 1794.

Chabot de l'Allier (Georges-Antoine), jurisconsulte français, né à Montluçon, 1758, mort à Paris, 1819, avocat, puis député à la Convention, membre des Anciens, du Tribunat, partisan déclaré de Bonaparte, membre du Corps législatif, inspecteur des écoles de droit, conseiller à la cour de Cassation, garda ses fonctions sous la Restauration. Savant et laborieux, il a laissé des *Commentaires* estimés, surtout sur le Code civil (*Lois des successions*, 1832, 3 vol. in-8°; *Questions sur le Code Napoléon*, 1829, 3 vol. in-8°).

Chabrias, général athénien, se distingua contre Agésilas, 392 av. J. C., alla combattre pour Evagoras, roi de Chypre, 385, puis en Egypte, pour le rebelle Achoris. Dans la lutte de Thèbes et de Sparte, il fut tour à tour opposé à Agésilas et à Epaminondas, et fut presque toujours heureux. Dans la Guerre Sociale, il se fit tuer sur son navire dans le port de Chios, plutôt que de se rendre, 358 av. J. C. Cornelius Nepos a écrit sa biographie.

Chabrillan (Moreton de), famille illustre du Dauphiné, tire son nom de la seigneurie de Chabrillan ou Chabrillant, près de Crest (Drôme), marquisat depuis 1674.

Chabris, bourg de l'arrond. d'Issoudun (Indre). Fourrages, vins; 3,116 hab.

Chabrol, ancienne famille de l'Auvergne, a produit plusieurs hommes distingués : Chabrol (Guillaume-Michel), avocat au présidial de Riom, 1714-1792, conseiller d'Etat en 1780, a publié le *Commentaire sur la Coutume d'Auvergne*, 4 vol. in-4°. — Chabrol (Gaspard-Claude),

son fils, député de la noblesse aux Etats-généraux, siégea à droite et mourut en 1815. Il a eu cinq fils distingués.

Chabrol de Tournoël (Gaspard-François, comte de), maire de Riom et député royaliste sous la Restauration, mort en 1823.

Chabrol de Chaméane (Antoine-Joseph, comte de), officier de l'armée de Condé, maire de Nevers et député royaliste de la Nièvre sous la Restauration.

Chabrol de Crouzol (André-Jean, comte de), né à Riom, en 1771, mort en 1836, élevé dans la congrégation de l'Oratoire, membre du conseil d'Etat sous l'Empire, président de chambre à la Cour impériale de Paris, 1810, intendant général des provinces Illyriennes, 1811, préfet du Rhône de 1814 à 1817, rappelé après la mission du maréchal Marmont, conseiller d'Etat, député du Puy-de-Dôme, 1820, directeur de l'enregistrement et des domaines, pair de France en 1824. Ministre de la marine, il signala son administration par de sages réformes et d'utiles institutions; ministre des finances en 1829, il rendit de nouveaux services, donna des conseils qui ne furent pas suivis, et se retira le 18 mai 1830.

Chabrol de Volvic (Gilbert-Joseph-Gaspard, comte de), né à Riom en 1773, mort en 1843, élève de l'Ecole polytechnique, fit partie de l'expédition d'Egypte, comme ingénieur, fut l'un des collaborateurs du grand ouvrage sur l'Egypte, fut sous-préfet de Pontivy, préfet de Montenotte, dont il composa une *Statistique* remarquable (Paris, 1824, 2 vol. in-4°), et où il fit la route de la Corniche; préfet de la Seine de 1812 à 1830. Paris lui doit beaucoup d'améliorations, hôpitaux, canaux, égouts, entrepôt des vins, abattoirs, ponts, fontaines, marchés, églises, Bourse, séminaire de Saint-Sulpice; il protégea les beaux-arts, la peinture à fresque, la peinture sur verre, inventa lui-même la peinture émaillée sur lave volcanique, et fut de l'Institut en 1820. Il fit construire les colléges Saint-Louis, Stanislas et Rollin, multiplia les écoles primaires, et fit publier le recueil des *Documents statistiques* sur Paris, 4 vol. in-4°. Il fut député de Paris en 1816, puis de Riom jusqu'en 1830.

Chabrol de Murol, né en 1773, mort en 1805, est auteur de plusieurs mémoires sur les hautes mathématiques, insérés dans le Recueil de l'Académie des sciences; entré à Saint-Sulpice, il mourut au moment de partir pour la Chine.

Chabrol, île de la Mélanésie, dans l'archipel de la Nouvelle-Calédonie.

Chacapoyas, v. du départ. de Libertad (Pérou), à 290 kil. N. E. de Truxillo. Evêché depuis 1843.

Chaco (El Gran-), nom d'une vaste contrée de 400,000 kil. carrés, entre la Bolivie, le Paraguay et la Plata. Encore peu connu, il renferme des plaines marécageuses, couvertes de forêts; la végétation est vigoureuse; le Paraguay et ses affl. le Salado, le Pilcomayo, le Vermejo l'arrosent. Il est presque entièrement occupé par des Indiens à peu près indépendants; le district du *Gran-Chaco*, qui appartient à la république Argentine, a 66,000 kil. carr., et renferme environ 100,000 Indiens, sauvages et pillards.

Chactas ou **Têtes-Plates**, peuplade indienne, jadis célèbre, qui habitait les rives du Mississipi et de l'Alabama. Assez civilisés dans leurs 43 villages ils cultivaient la terre. Ils ont vendu la plus grande partie de leur territoire aux Etats-Unis, en 1816.

Chadjar-Eddour, de naissance turque, esclave favorite du sultan d'Egypte, Malek-el-Saleh, fut assez adroite pour se faire nommer souveraine par les Mameloucks, après le meurtre de Touran-shah, 1250; le khalife de Bagdad refusa l'investiture à une femme; alors elle abdiqua, mais gouverna au nom d'Aïbek, qu'elle épousa; elle le fit assassiner, quand il voulut se rendre indépendant de son autorité, mais elle fut mise en pièces par les ordres du nouveau sultan, Noureddin, fils d'Aïbek, en 1257.

Chaféy, fondateur de l'une des 4 sectes orthodoxes de l'islamisme, né en Palestine vers 767, mort en Egypte en 821. Il a écrit sur la jurisprudence, et ses décisions sont encore adoptées en Egypte.

Chaffault de Besné (Louis-Charles, comte du), né à Montaigu, 1708, fut l'un des braves marins français du XVIII^e s., devint chef d'escadre pendant la guerre de Sept-Ans, et termina sa carrière active au combat d'Ouessant, où il fut blessé, 1778. Arrêté en 1793, il mourut au château de Luzançay en juillet 1794.

Chagny, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 17 kil. N. O. de Châlon-sur-Saône (Saône-et-Loire), sur la Dheune; 4,059 hab.

Chagos, archipel de la mer des Indes, au S. des Maldives, composé d'îlots madréporiques et de l'île de Diego-Garcia, qui a 60 kil. de tour et une belle rade. Découvertes par les Portugais, ces îles dépendent de Maurice.

Chagres, riv. de la Nouvelle-Grenade, tributaire de la mer des Antilles, a 150 kil. de cours, et sert de voie de commerce entre Porto-Bello et Panama.

Chagres, port de la Nouvelle-Grenade, à l'embouchure de la rivière, est le centre d'un commerce considérable à travers l'isthme de Panama. C'est la station d'une ligne de paquebots anglais. Un fort défend la ville. Le climat est malsain.

Chah. V. Schah.

Chahdjehaupour. *V.* Shahdjehanpour.

Chaillac, bourg de l'arrond. de Le Blanc (Indre). Céréales, fourrages; 2,651 hab.

Chailland, ch.-l. de canton de l'arrond. et au N. O de Laval (Mayenne); 2,340 hab.

Chaillé-les-Marais, ch.-l. de canton de l'arrond. et au S. O. de Fontenay (Vendée); 2,368 hab.

Chaillot, jadis *Callevio*, *Calleio*, était d'abord un village, sur la rive droite de la Seine, qui fut réuni à Paris en 1659, sous le nom de faubourg de la Conférence. Près de là était la manufacture de tapis de la Savonnerie; une *pompe à feu* y fut construite en 1788, pour distribuer l'eau de Seine sur la rive droite.

Chaise curule, siége d'ivoire, l'un des insignes des grandes magistratures romaines. C'était une sorte de pliant, avec pieds assemblés en X.

Chaise-Dieu (La) (*Casa Dei*), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 30 kil. E. de Brioude (Haute-Loire). Abbaye célèbre de bénédictins, fondée, au IX^e s., par saint Robert; l'église, d'une belle architecture gothique, est remarquable par ses stalles, ses peintures représentant la Danse macabre, et le tombeau de Clément VI, qui l'avait fait construire; 1,756 hab.

Chaise (le Père La). V. La Chaise.

Chaize-le-Vicomte (La), bourg de l'arrond. de La-Roche-sur-Yon (Vendée). Céréales, bestiaux; 2,445 hab.

Chalabre, ch.-l. de canton de l'arrond. et au S. O. de Limoux (Aude); filat. de laine, fabr. de draps; grains, vins, fer; 2,127 hab.

Chalais (Henri de Talleyrand, comte de). V. Talleyrand.

Chalcédoine, v. ancienne de Bithynie, sur le Bosphore, en face de Byzance, fondée par des Mégariens, vers 685 av. J. C., prise par les Athéniens en 409, défendue contre Mithridate par Lucullus, en 74, elle fut, plus tard, ruinée et ses habitants furent transportés à Nicomédie. Réparée par Justinien, sous le nom de *Justianiana*, elle fut la capitale de la *première Pontique*. Le 4^e concile général s'y était réuni en 451. Il ne reste de cette ville, maintenant pauvre village turc, que le titre d'archevêché de Chalcédoine, *in partibus infidelium*.

Chalcidique, presqu'île de la Macédoine, au N. O. de la mer Egée, entre les golfes Strymonique à l'E., et Thermaïque à l'O.; elle comprenait elle-même les presqu'îles appelées *Sithonie*, *Pallène* et *Athos*, que séparaient les golfes Toronaïque et Singitique. Les villes princ. étaient Chalcis, Olynthe, Potidée. — Il y avait aussi en Syrie une prov. de *Chalcidique*.

Chalcidius, philosophe platonicien du IV^e ou du VI^e s., a traduit en latin la première partie du *Timée* de Platon, avec un savant commentaire. La meilleure édition est celle de J. A. Fabricius, à la fin du 2^e vol. des œuvres de saint Hippolyte, Hambourg, 1718, in-fol.

Chalcis, auj. *Négrepont* ou *Egripo*, ancienne cap. de l'île d'Eubée, sur l'Euripe, qu'on y traversait sur un pont. On y exploitait des mines de cuivre; de là vient son nom. Ses habitants envoyèrent beaucoup de colonies.

Chalcis, capit. de la Chalcidique, en Macédoine, près d'Olynthe et d'Apollonie.

Chalcis, v. d'Etolie; — v. de Béotie; — v. d'Ionie en Asie Mineure; — v. de Syrie, à l'O. de Berée.

Chalcitis, île de la Propontide, à l'entrée du Bosphore, ainsi nommée à cause de ses mines de cuivre.

Chalcondylas (Laonicos ou Nicolas), historien byzantin du XV^e s., né à Athènes, mort vers 1464. Il a raconté, dans les dix livres de ses *Illustrations historiques*, l'origine et les gestes des Turcs, depuis le XIII^e s. jusque vers 1463, et la ruine de l'empire d'Orient. Son style est barbare et plein d'expressions triviales; quoiqu'il ait pris part aux événements, il n'est pas toujours exact. La meilleure édition est celle de Bekker, 1 vol.

in-8°, 1843, dans la collection byzantine de Bonn, avec la traduction latine de C. Clauser, publiée à Paris en 1650; il a été traduit en français par Blaise de Vigenères, Paris, 1557-1584, puis par Artus Thomas et Mézerai, 1612-1649.

Chalcondylas (Démétrius), grammairien grec d'Athènes, peut-être fils du précédent, se réfugia en Italie après la prise de Constantinople, et enseigna le grec à Pérouse, à Florence, à Milan, où il mourut vers 1510 ou 1513. Son principal ouvrage est une grammaire grecque sous le nom d'*Erotemata*, publiée à Milan vers 1493, puis à Paris, 1525, et à Bâle, 1546. Il a dirigé la publication de la première édition d'Homère, Florence, 1488; d'Isocrate, Milan, 1493; de Suidas, Milan, 1499.

Chaldée. On a souvent donné ce nom à toute la Babylonie, mais surtout à la partie S. O., vers le golfe Persique et l'Arabie. Ptolémée y plaçait des villes, Shanda, Rahacharta, Bethara, etc., qui ont disparu; c'est le pays où s'élève Bassorah.

Chaldéens, peuple qui de très-bonne heure s'établit vers l'embouchure du Tigre et de l'Euphrate; les uns les rattachent à la race sémitique, les autres les font venir du nord et les rattachent à la race caucasienne. Leurs prêtres se livrèrent avec succès à l'astronomie; Callisthène, dit-on, le compagnon d'Alexandre, rapporta une série d'observations qui remontaient à 1900 ans. Ils imaginèrent le zodiaque, trouvèrent l'année de 365 jours, 6 heures, 11 minutes, la divisèrent en 12 mois, étudièrent particulièrement le mouvement de la lune, les éclipses et les comètes, et furent les maîtres des Grecs. Plus tard ils s'occupèrent surtout d'astrologie et furent considérés comme sorciers et devins. La langue chaldaïque est classée parmi les langues sémitiques.

Chaleurs (Baie des), partie du golfe du Saint-Laurent, entre le Canada et le Nouveau-Brunswick. Une flotte française y fut détruite en juillet 1760.

Chalgrin (Jean-François-Thérèse), architecte français, né à Paris, 1739-1811, élève de Servandoni et de Boullée, eut le grand prix d'architecture en 1758, fut protégé par le ministre Bertin, construisit l'hôtel du duc de la Vrillière, rue Saint-Florentin, acheva Saint-Sulpice, éleva Saint-Philippe du Roule (1769-1784), fut de l'Académie d'architecture en 1770, restaura le Luxembourg comme architecte de Monsieur, et y pratiqua un magnifique escalier, mais en détruisant la belle galerie de Rubens. En 1809, il fut chargé avec Raymond d'élever l'arc de triomphe de l'Etoile, qu'il ne fit que commencer.

Chalier (Marie-Joseph), né à Suze, en 1747, étudia chez les dominicains, puis s'occupa de commerce à Lyon, visita l'Italie, l'Espagne, le Levant, et se passionna dès lors pour la liberté et l'égalité. Lié, dès 1789, avec Robespierre, il se dévoua avec désintéressement, mais avec une exaltation mystique et impitoyable, au triomphe des principes du jacobinisme, à Lyon. Montagnard et démocrate, à la tête de la commune révolutionnaire, il lutta par tous les moyens, par la violence surtout, contre la bourgeoisie lyonnaise, son maire Rivière, les Girondins, les royalistes, fut vaincu dans la sanglante journée du 29 mai 1793, condamné à mort et exécuté le 16 juillet. Ce fut le signal du soulèvement des Lyonnais contre la Convention.

Challans, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 40 kil. N. des Sables (Vendée). Les Vendéens y furent battus en avril 1794. C'est maintenant le centre d'un commerce actif des produits du Bocage vendéen, céréales, chanvre, bestiaux, canards; 4,631 hab.

Chalmers (Alexandre), né à Aberdeen, 1759-1834, écrivit dans plusieurs recueils littéraires, publia plusieurs ouvrages, une édition des *Essayistes* anglais en 45 vol., les œuvres de Johnson, de Pope, de Gibbon, de Shakspeare, de Fielding, de Bolingbroke. Son principal ouvrage est le *Dictionnaire biographique* (1812-1817), en 32 vol. in-8°.

Chalmers (George), polygraphe anglais, 1742-1825, a laissé des biographies, des notices, publié plusieurs éditions, et surtout écrit un *Essai comparatif de la puissance de la Grande-Bretagne*, traduit en français sous le titre d'*Analyse des forces de la Grande-Bretagne*, 1780, ouvrage remarquable refondu en 1820; *Caledonia*, ou vaste étude historique et topographique de l'Ecosse, Edimbourg, 1807-1826, 3 vol. grand in-4°; enfin une *Vie de Marie Stuart*, 1818, 2 vol. in-4°.

Chalmers (Thomas), théologien célèbre, l'une des gloires de l'Eglise presbytérienne moderne, né en Ecosse, 1780-1847, enseigna avec éclat à Glasgow, à Londres, à l'université de Saint-Andrews, et fut correspondant de l'Institut de France. Il contribua surtout à séparer définitivement l'Eglise de l'Etat. Ses *Œuvres* forment 34 vol. in-8°; on y remarque ses *Sermons*, ses *Preuves et autorité de la religion chrétienne*, la *Révélation en harmonie avec l'astronomie*, ouvrages traduits en français; l'*Economie politique considérée par rapport à l'état moral de la société*, etc.

Châlon-sur-Saône (*Cabillonum*), ch.-l. d'arrond. de Saône-et-Loire, à 60 kil. N. de Mâcon, sur la rive droite de la Saône et dans l'île Saint-Laurent, par 46° 46′ 51″ lat. N. et 2° 30′ 59″ long. E. Elle est jolie et assez bien bâtie. L'industrie y est peu active, mais sa position au débouché du canal du Centre a développé son commerce de transit; 20,427 hab. — Ville des Eduens, réunie par une belle chaussée à Autun, sous les Romains, elle fut souvent pillée, du v° au xvi° s., et fut l'une des capitales des Bourguignons et du roi franc Gontran. Patrie de saint Césaire et de saint Didier, de Donneau et de Denon. Siége d'un évêché jusqu'en 1789.

Châlonnais (*Cabillonensis ager*), petit pays de l'ancienne Bourgogne, qui avait pour capitale Châlon et se divisait en Châlonnais propre et Bresse châlonnaise, que séparait la Saône. — Ce pays était habité par les Eduens; il eut des comtes particuliers de 850 à 1237, et appartint dès lors aux ducs de Bourgogne. Il a formé les arrondissements de Châlon et de Louhans (Saône-et-Loire).

Châlonnais (*Catalaunensis ager*), pays de l'ancienne France, en Champagne, formant une plaine très-unie, arrosée par la Marne et la Vesle; la capitale était Châlons-sur-Marne; il est compris auj. dans le départ. de la Marne.

Chalonnes, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 23 kil. S. O. d'Angers (Maine-et-Loire), entre la Loire et le Layon. Houillères en exploitation, fours à chaux; 5,836 hab.

Châlons-sur-Marne (*Catalauni*, *Duro-Catalaunum*), ch.-l. du départ. de la Marne, par 48° 57′ 21″ lat. N. et 2° 1′ 18″ long. E., sur la rive droite de la Marne, à 170 kil. S. E. de Paris. Chef-lieu de la 4° division militaire, évêché suffragant de Reims, école impériale d'arts et métiers. La ville est triste et mal construite; la cathédrale est un beau monument d'architecture romano-gothique; l'hôtel de ville est du vi° s.; on remarque encore la porte de Sainte-Croix, le pont sur la Marne, l'hôtel de la préfecture, bâti en 1764, et la belle promenade du Jard. Fabriques de bonneteries, commerce de grains, de chanvre, de laine, d'huiles, de vins de Champagne. Patrie de Lacaille, de Perrot d'Ablancourt; 16,453 hab. — Ville des Catalauni, elle vit la défaite de Tétricus par Aurélien, en 273, et celle d'Attila par Aétius et les Wisigoths, en 451. Son évêque était comte et pair de France. Depuis 1856, l'on a établi, à 20 kil. de Châlons, au lieu dit Mourmoulon, un camp où s'assemblent chaque année des corps de troupes.

Chalosse (La), *Calossia*, pays de l'anc. Gascogne, divisé en Chalosse propre, Tursan et Marsan, formé d'une plaine sablonneuse, mais assez fertile, arrosé par l'Adour; il est compris dans l'arrond. de Saint-Sever (Landes) et dans une petite partie des Basses-Pyrénées.

Chalotais (La). *V.* La Chalotais.

Chalus, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil. N. O. de Saint-Yrieix (Haute-Vienne). On y voit les ruines du château, fondé, dit-on, par un proconsul romain (*Castra Lucii*), que Richard Cœur de Lion assiégeait quand il fut blessé mortellement, en 1199. Commerce de chevaux et de mulets; 2,181 hab.

Chalybes, ancien peuple d'Asie, célèbre par son habileté à travailler le fer et l'acier. Probablement d'origine scythique, ils habitèrent l'Arménie, le Pont et la Paphlagonie vers les rives de l'Halys, etc.

Cham, bourg du canton, et à 6 kil. N.O. de Zug (Suisse.

Cham, le second fils de Noé, fut maudit par son père, dont il s'était moqué pour l'avoir trouvé dans un état d'ivresse. Il paraît qu'il vint s'établir en Egypte, et l'Afrique fut appelée *terre de Cham*. Ses fils étaient Chus, Mesraïm, Phut et Chanaan; leurs descendants peuplèrent la Phénicie, l'Ethiopie, la Libye et la Mauritanie.

Chalybon, ch.-l. de la Chalybonitide; auj. Alep.

Chamakhi ou **Schemakha,** v. de la Russie, anc. capit. du gouvernement de ce nom (jadis du Chirvan), dans la Caucasie, à 270 kil. S. E. de Tiflis, sur l'Aksou; fabriques d'armes et de soieries; 6,000 hab. — Elle est à 20 kil. S. O. de la Vieille-Chamakhi, qui, importante jusqu'au xviii° siècle, ne présente plus que des débris de sa grandeur passée, depuis sa ruine par Nadir-Shah,

en 1735. — Le gouvernement de Chamakhi, peuplé de 514.000 hab., a été accru du district de Kouba, enlevé au gouvern. de Derbent, et la capitale est maintenant *Bakou*, depuis que Chamakhi a été dévasté par un tremblement de terre.

Chamanisme, religion grossière, dont les prêtres s'appellent *chamans;* elle est professée au nord de l'Europe et de l'Asie par les tribus des Finnois, des Samoyèdes, des Ostiaks, des Bouriates, etc., et même par quelques insulaires du Grand Océan. Dans cette religion il y a un Etre suprême qui habite le soleil, mais reste indifférent au monde qu'il a créé; au-dessous sont les divinités bonnes et mauvaises, dont la plus puissante, *Chaitan*, rivalise presque avec le Dieu suprême. Les chamanistes pensent que l'autre vie est pleine de misères; leurs prêtres, portant une queue de cheval et armés d'un tambourin, chassent les mauvais esprits et emploient une foule de sortiléges.

Chamas (Saint-), v. de l'arrond. et à 36 kil. O. d'Aix (Bouches-du-Rhône), a un petit port sur l étang de Berre et fait le commerce d'olives et d'huiles; poudrière nationale. Aux environs est un pont romain sur la Touloubre (pont Flavian ou Surian), avec deux arcs de triomphe; 2,614 hab.

Chamaves, peuple de l'anc. Germanie, qui fit partie de la confédération des Francs, au S des Bructères, près du Rhin inférieur.

Chambellan (*Cubicularius, cambrerius, cumbellanus*), nom d'un officier préposé, chez un prince ou un grand personnage, à la chambre, au soin, à la surveillance de la maison. Dans l'empire d'Orient, c'était le *præpositus sacri cubiculi*. En France, on donna le nom de *grand chambellan* à celui du roi, depuis Louis VII; il portait deux clefs d'or, présentait la chemise au roi à son réveil, avait l'inspection de la garde-robe, etc. Il avait droit à la dépouille et aux habits du roi. Napoléon I^{er}, Louis XVIII et Napoléon III ont rétabli les offices de chambellans.

Chambers (Ephraïm), encyclopédiste anglais, mort en 1740, fils d'un pauvre fermier, employé à Londres chez un faiseur de globes, conçut, exécuta et publia, en 1728, la *Cyclopædia*, ou Dictionnaire des arts, des sciences, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage considérable lui mérita l'honneur d'une tombe à Westminster. On lui doit aussi une traduction des *Mémoires* et de l'*Histoire de l'Académie des sciences de Paris*, 1742, 3 vol. in-8°.

Chambers (William), architecte anglais, né à Stockholm, 1726-1796, architecte favori de George III et de l'Académie des Beaux-arts, a tracé les dessins des jardins de Kew, élevé l'observatoire de Richemont, et surtout Somerset-House, à Londres, sur la Tamise. On lui a reproché son goût exagéré pour le style chinois. Outre plusieurs ouvrages d'architecture, on lui doit : *Desings for chinese buildings*, traduit en français sous ce titre : *Dessins des édifices, meubles, habits, machines et ustensiles des Chinois*, gravés sur les originaux dessinés à la Chine, Paris, 1776, in-4°.

Chambertin, vignoble célèbre de la commune de Gevrey, dans l'arrond. et à 10 kil. S. de Dijon (Côte-d'Or).

Chambéry (*Camberiacum*), ch.-l. du départ. de la Savoie, sur la Leysse et l'Albane, par 45° 34′ 8″ lat. N. et 3° 34′ 47″ long. E., à 596 kil. S. E. de Paris, dans une plaine fertile, entre de hautes montagnes. Les rues sont tortueuses et étroites; on cite le château, incendié en 1745 et 1798, restauré en 1805; la cathédrale, bâtie en 1430; la promenade du Verney. Archevêché, Cour d'appel, Académie universitaire. Fabriques de gaze de soie, de bonneteries, de chapeaux, de draps, de cuirs; commerce de grains, soie, bétail, vins, etc. Patrie de Vaugelas, de Saint-Réal, de Joseph et de Xavier de Maistre, du général de Boigne; 19,144 hab. — Capitale d'une seigneurie particulière jusqu'en 1230, cédée aux ducs de Savoie, elle fut dès lors la résidence de ces princes. De 1792 à 1815, elle fut le ch.-l. du départ. français du Mont-Blanc.

Chambiche ou **Chambige** (Jean), architecte du XVI^e siècle, qui, d'après Sauval, travailla à l'aile du Louvre, sur la Seine.

Chambon ou **Chambon-Feugerolles (Le)**, ch.-lieu de canton de l'arrond. et à 8 kil. S. O. de Saint-Etienne (Loire), sur l'Ondaine-Vachery. Fabriques d'acier, coutellerie; 6,772 hab.

Chambon, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil. S. E. de Boussac (Creuse), au confluent de la Voueize et de la Tardes. Tribunal de 1^{re} instance de l'arrond. Tanneries, filatures de laine, commerce de bestiaux; 2,170 hab. — Ville ancienne, peut-être capitale des *Cambiovicenses*, elle possède des antiquités curieuses et a été longtemps très-fortifiée.

Chambon (Le), bourg de l'arrond. d'Yssingeaux (Haute-Loire). Céréales, bestiaux; 2 155 hab.

Chambon (Antoine-Benoit), trésorier de France à Uzerche en Limousin, député de la Corrèze à la Convention, se lia intimement avec les Girondins, partagea leur sort, et, mis hors la loi, fut tué dans une grange à Lubersac, près de Brives, en 1793.

Chamborant, noble famille de la Marche, qui donna son nom, au XVIII^e siècle, à un régiment de hussards français.

Chambord, village de l'arrond. et à 15 kil. E. de Blois (Loir-et-Cher), sur le Cosson, célèbre par le château, élevé au milieu d'un vaste parc, par François I^{er}. Primatice en fit les dessins; Cousin, Goujon, Pilon le décorèrent; c'est un assemblage irrégulier de tours et de tourelles; on y remarque surtout un escalier à double spirale. Les rois, qui l'habitèrent jusqu'à Louis XIV, y firent travailler sans l'achever; Stanislas Leczinski y demeura sous Louis XV, qui le donna au maréchal de Saxe en 1748. Louis XVI en accorda la jouissance à la famille de Polignac; Napoléon en fit don au maréchal Berthier. Il a été acheté, en 1821, par une souscription nationale, moyennant 1,749,677 fr., et offert au duc de Bordeaux, qui, depuis 1830, a pris le titre de comte de Chambord.

Chambors, ancienne famille française, descendant de Maurice de la Boissière, seigneur breton, qui s'attacha au parti français sous Louis XI et Charles VIII. Les Chambors, qui devinrent comtes sous Louis XIV, marquis sous Louis XV, se distinguèrent, comme guerriers, du XV^e à la fin du XVII^e s.

Chamboulive, bourg de l'arrond. de Tulle (Corrèze). Commerce de grains; 2,650 hab.

Chambray (Roland **Fréard**, sieur de), architecte, né au Mans, mort en 1676, a surtout écrit un *Parallèle de l'architecture ancienne avec la moderne*, 1650, in-fol., qui est devenu classique.

Chambray (Jacques de), chevalier de Malte, né à Evreux, 1687-1756, se distingua par ses courses heureuses contre les pirates barbaresques.

Chambray (Georges, marquis de), d'une famille ancienne de Normandie, né à Paris en 1783, mort en 1850, sortit de l'Ecole polytechnique, fit, comme officier d'artillerie, les campagnes de 1805 à 1815, fut pris à Vilna, devint colonel directeur de l'artillerie à Perpignan, et fut mis à la retraite, en 1829, avec le titre de maréchal de camp honoraire. Outre plusieurs écrits militaires, il a publié une *Histoire de l'expédition de Russie*, 1833, 2 vol. in-8° avec atlas; elle eut un légitime succès, et une seconde édition en 1835, 3 vol. in-8°; *Philosophie de la guerre*, in-8°.

Chambre. Ce mot a été appliqué à un grand nombre de tribunaux souverains ou spéciaux, à des assemblées politiques dans plusieurs pays, ou aux divisions de ces tribunaux et de ces assemblées (chambres des enquêtes, des vacations, etc ; chambres du clergé, de la noblesse, etc.); — ou aux conseils disciplinaires des avoués, des notaires, etc. On appelait *Chambres* les appartements royaux auxquels étaient attachés des gentilshommes, officiers, etc.; la *chambre du roi* désignait les huissiers, valets de chambre, porte-manteaux, porte-arquebuses, etc. *La musique de la chambre* était la musique du petit coucher. Voici quelques significations des plus remarquables :

Chambres des Aides, des Comptes. V. Aides, Comptes.

Chambre (Grand'), Chambres des Enquêtes, des Requêtes, de la Tournelle, etc. V. Ces mots ou *Parlement*.

Chambre des Communes, des Lords, Chambre haute, Chambre basse. V. Parlement anglais.

Chambre des Députés, des Pairs. V. ces mots.

Chambre apostolique, conseil des finances du pape, à Rome. — En France, tribunal ecclésiastique, présidé jadis par l'abbé de Sainte-Geneviève, chargé de publier des monitoires sur la réquisition des juges civils.

Chambre ardente, tribunal extraordinaire pour juger des criminels d'Etat appartenant à d'illustres familles, ou des faits d'exception. On donna ainsi ce nom aux commissions établies dans chaque parlement sous François I^{er}, 1525, sous Henri II, pour punir les protestants; à la commission extraordinaire, appelée aussi

Cour des poisons, chargée de poursuivre, en 1680, les empoisonneurs, la Brinvilliers, la Voisin, etc.; celles qui, pendant la Régence, 1716, vérifièrent les comptes des financiers, des fermiers des revenus publics, etc., pour leur faire rendre gorge. Le local était tendu de noir et éclairé par des flambeaux.

Chambre civile, juridiction du lieutenant civil au Châtelet, pour juger les procès au-dessous de 1000 liv.

Chambre de justice, tribunal extraordinaire chargé principalement de poursuivre les malversations des financiers, comme celle qui jugea Fouquet, 1661-64.

Chambres de commerce, instituées dans les principales villes de commerce pour s'occuper des intérêts commerciaux de la localité surtout, et présenter des avis ou des vœux au gouvernement. Supprimées le 27 sept. 1791, elles ont été rétablies par arrêté du 3 nivôse an XI (déc. 1802).

Chambre aux deniers; aux XIV^e et XV^e s. surtout, elle réglait les dépenses de la maison du roi et des princes.

Chambre dorée du palais, nom donné souvent à la Grand'Chambre du Parlement de Paris, à cause de son plafond doré.

Chambre du domaine ou **du trésor,** tribunal siégeant à Paris, chargé de connaître en première instance de ce qui concernait le domaine royal.

Chambres ecclésiastiques ou **des deniers,** tribunaux où l'on jugeait en appel les procès relatifs à la levée des décimes. Leur origine remonte à Henri III, 1580; il y en avait 9 en France en 1789: Paris, Rouen, Lyon, Tours, Toulouse, Bordeaux, Aix, Bourges, Pau. Chacune était ordinairement composée de l'archevêque, des évêques suffragants, d'un député de chacun des diocèses, de trois conseillers au parlement ou du présidial de la ville.

Chambre de l'Edit, établie à Paris en vertu de l'édit de Nantes, 1598, composée d'un président et de seize conseillers, dont un ou deux étaient protestants; il y en eut une à Rouen en 1599. Elles jugeaient les procès entre protestants et catholiques, et furent supprimées en 1669.

Chambre étoilée, haute cour de justice en Angleterre, établie probablement sous Henri VII, composée de membres du conseil, révocables et siégeant dans une salle ornée d'étoiles d'or. Elle jugeait, sans jury, les délits demeurés en dehors du droit commun; une partie des amendes et confiscations appartenait aux juges. Instrument de despotisme sous Henri VIII, Élisabeth et les Stuarts, elle fut supprimée en 1641.

Chambres mi-parties, chambres dans les parlements composées de protestants et de catholiques et chargées de juger les procès entre des plaideurs des deux religions. Elles furent d'abord établies par la paix de Saint-Germain, 1570, puis par l'édit de 1576 et par celui de Nantes, 1598. Il y en avait à Paris, en Dauphiné, à Bordeaux, à Montpellier (pour le parlement de Toulouse), à Aix, Rouen, Dijon, Rennes. On remplaça celles de Paris et de Rouen par les chambres de l'Edit; on supprima les autres en 1679 et 1685.

Chambre impériale, cour de justice souveraine pour l'empire d'Allemagne, instituée en 1495 par Maximilien I^er. Elle comprenait un *juge de chambre* nommé par l'empereur, deux présidents et des juges ou assesseurs nommés par les Etats. Depuis la paix de Westphalie, il y eut vingt-six juges catholiques et vingt-quatre protestants. Elle connaissait de tous les procès des Etats immédiats; elle eut de nombreuses luttes de juridiction à soutenir, soit contre le *conseil aulique*, soit contre les princes désireux de se soustraire à sa juridiction.

Chambre introuvable, surnom donné à la chambre des Députés qui siégea du 7 octobre 1815 au 5 septembre 1816. Elle fut célèbre par son ultra-royalisme, ou plutôt par sa haine de la révolution et son désir de relever l'ancien régime.

Chambres de réunion. Louis XIV établit, en 1679, trois commissions tirées des parlements de Metz et de Besançon, et du conseil souverain d'Alsace, siégeant à Brisach, pour rechercher et réunir à la France tous les domaines qui avaient jadis appartenu aux provinces et villes cédées par les quatre derniers traités.

Chambres de rhétorique, espèces d'académies ou de sociétés littéraires établies dans les Pays-Bas dès le XIV^e s. On y faisait des chansons, des représentations dramatiques et souvent aussi des pamphlets, surtout aux XV^e et XVI^e s.

Chambre du visa, nom donné aux chambres de justice chargées, en 1716 et 1723, de rechercher les prévarications des financiers, et d'examiner la validité des créances sur l'Etat.

Chambrier (Grand), officier chargé d'abord de veiller à la garde du trésor royal. Il avait rang avant le connétable. L'office fut supprimé en 1545 et remplacé par celui de premier gentilhomme de la chambre.

Chambrun (Jacques **Pineton** de), ministre calviniste, né à Orange en 1637, est surtout connu par son livre intitulé: *Larmes*, La Haye, 1689, 1739, récit émouvant de la persécution sous Louis XIV; il a été réimprimé en 1854, Paris, in-12.

Chamfort (Sébastien-Roch **Nicolas**, dit), littérateur français, né en 1741, près de Clermont en Auvergne, mort le 13 avril 1794. Enfant naturel, il fit de brillantes études au collége des Grassins, se fit appeler M. de Chamfort, fut pendant quelque temps précepteur, écrivit dans la *Revue encyclopédique*, et obtint une assez grande réputation par ses succès au théâtre et dans les concours académiques; il remplaça Sainte-Palaye à l'Académie française, en 1781. Quoique bien traité par l'ancienne société, pensionné par la reine, par le prince de Condé, qui le nomma secrétaire de ses commandements, il était d'un esprit caustique, amer, tourné à la misanthropie; aussi embrassa-t-il avec ardeur les idées de la Révolution; c'est lui qui donna à Sieyès la pensée et le titre de son fameux pamphlet: *Qu'est-ce que le tiers état?* Il prêta son concours à Mirabeau et à Talleyrand pour plusieurs de leurs rapports, et continua de se signaler par ses bons mots, qui sont souvent de violentes épigrammes (*Guerre aux châteaux, paix aux chaumières*, *Sois mon frère, ou je te tue*, etc.). Il fut conservateur de la Bibliothèque nationale sous le ministère de Roland; arrêté pour la seconde fois par l'ordre du Comité de salut public, il essaya vainement de se brûler la cervelle et de se couper la gorge; mais il mourut de ses blessures. Ses bons mots, réunis en 1800, sous le titre de *Chamfortiana*, lui ont donné plus de célébrité que ses ouvrages, élégants et corrects, mais d'une facilité médiocre. Ses principaux écrits sont: *La jeune Indienne*, comédie en un acte et en vers, 1764; *le Marchand de Smyrne*, en un acte et en prose, 1770; *Mustapha et Zéangir*, tragédie en 5 actes, 1778; *Epître d'un père à son fils sur la naissance de son petit-fils*, 1764 (prix de l'Académie); l'*Homme de lettres*, discours philosophique en vers, 1766; *Eloges de Molière*, 1769, *de La Fontaine*, 1774, couronnés par l'Académie française et par celle de Marseille; *Dictionnaire d'anecdotes dramatiques*, 1776, 3 vol. in-8°, etc. Ses *Œuvres* ont été publiées par Ginguené, en 1795, 4 vol. in-8°; par Auguis, 1824-1825, 5 vol. in-8°.

Chamier (Daniel), théologien calviniste, né dans le Dauphiné vers 1570, fut longtemps l'un des chefs les plus savants et les plus ardents du parti protestant; s'il n'a pas dressé l'édit de Nantes, il l'a défendu et en a constamment réclamé l'entière exécution. Il fut ministre à Montélimar, et, en 1612, professeur de théologie à Montauban. Il fut tué d'un coup de canon au siége de Montauban, en 1621. Le plus connu de ses ouvrages de controverse, intitulé: *Panstratia catholica*, a été imprimé par les soins de son fils Adrien, à Genève, 1662, 4 vol. in-fol.

Chamillart (Michel de), ministre français, 1652-1721, conseiller au Parlement, intendant à Rouen, administrateur des biens de Saint-Cyr, fut nommé contrôleur général des finances, après Pontchartrain, en 1699, et ministre de la guerre, après Barbezieux, en 1701. On a souvent dit que son adresse au billard lui dut ces faveurs; sa modestie et sa probité le recommandèrent plutôt à M^me de Maintenon, et Louis XIV, à qui il avouait son incapacité, se fit gloire de le diriger et de l'instruire. Chamillart n'en fut pas moins bien au-dessous de ses fonctions; la guerre fut mal conduite; le désordre ne fit qu'augmenter dans les finances par les expédients malheureux et la faiblesse peu intelligente du ministre. Il remit le contrôle à Desmarets, en 1709, la guerre à Voisin, en 1710, et mourut dans la retraite, estimé seulement à cause de ses vertus privées.

Chamilly (Hérard **Bouton**, marquis de), 1630-1673, s'attacha de bonne heure à Condé, se distingua en Hollande et mérita l'amitié de Louis XIV, qui allait le nommer maréchal de France, malgré Louvois, lorsqu'il mourut.

Chamilly (Noel **Bouton**, marquis de), maréchal de France, frère du précédent, 1636-1715, prit part à plusieurs expéditions aventureuses, en Portugal et à

Villa-Viciosa, sous Schomberg, en 1664, à Candie, sous le duc de Beaufort, en 1669. Il se distingua dans la guerre de Hollande, défendit Grave avec bravoure pendant 93 jours en 1675, devint lieutenant général en 1678 et maréchal en 1705. Si l'on en croit Saint-Simon, malgré sa bravoure, il avait un esprit très-borné; mais il eut le bonheur de se laisser conduire par une femme pleine de sens et d'esprit, qui lui fit obtenir le bâton de maréchal. C'est lui qui cependant fut le héros des *Lettres portugaises:* il paraît qu'en traversant Béja, à la tête de son escadron, il inspira la plus vive passion à une religieuse, nommée Alcaforada, qui lui adressa, après son départ, quelques lettres d'un amour éloquent. Après l'avoir facilement abandonnée, de retour en France, il aurait montré ces lettres, les aurait fait traduire par Subligny ou de Guilleragues, et les aurait publiées. M. de Souza en a donné une nouvelle édition en 1824, avec une version portugaise.

Chamisso (Louis-Charles-Adélaïde de), naturaliste et littérateur allemand, né au château de Boncourt, près de Sainte-Menehould, en 1781, mort à Berlin, en 1838. Il suivit sa famille dans l'émigration, fut page de la reine de Prusse, servit, comme lieutenant, jusqu'à la paix de Tilsitt, puis, en France, fut professeur au collége de Napoléonville, et, de retour en Allemagne, occupé d'histoire naturelle et d'études linguistiques, il prit part, de 1815 à 1818, à l'expédition russe de Kotzebue. Il devint directeur du jardin botanique de Berlin et membre de l'Académie des sciences. Ses poésies, ses ballades et surtout son *Pierre Schlemihl*, roman en prose, l'ont rendu plus célèbre que ses œuvres scientifiques; il a traduit un choix des chansons de Béranger. Ses *Œuvres* complètes ont été publiées à Leipzig, 1843, 4 vol. in-8°.

Chamlay (Jules-Louis **Baulé**, marquis de), maréchal-général des logis des armées sous Louis XIV, élève de Turenne, homme de confiance de Louvois, eut une grande réputation par sa science militaire. Il refusa le ministère de la guerre après la mort de Louvois, et fut estimé par tous les hommes supérieurs de son temps. Il mourut en 1719.

Chamo (Désert de). V. Cobi ou Gobi.

Chamond (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 12 kil. N. E. de Saint-Etienne (Loire), au confluent du Gier et du Ban ou Janon, dans un bassin tapissé de jardins et de vignes. Moulinage de soies gréges, fabrication de clous, de rubans de soie, de galons, de lacets surtout; aux environs, exploitation de houille, forges et hauts fourneaux; 12 585 hab. — Belles ruines du château des seigneurs de Saint-Chamond.

Chamouny ou **Chamonix** (*Campus munitus*), ch.-l. de cant. arr. et à 58 kil. S. E. de Bonneville (Haute-Savoie), au centre de la vallée célèbre de ce nom. Longue de 20 kil. du S. O. au N. E., large de 2 à 10, elle est traversée par l'Arve, qui la décore, la fertilise et souvent la dévaste, entre le mont Blanc au S., le Brévent et les Aiguilles-Rouges au N. Sur le revers du mont Blanc sont d'immenses glaciers, ceux des Bossons, des Bois, de la Mer de glace. L'hiver y est rigoureux, mais dans les quatre mois d'été, la terre se couvre de récoltes à côté des glaces. Elle renferme trois paroisses, *Chamouny*, l'Argentière, Ouches, et 4,000 h. — Depuis 1741, elle est visitée par un grand nombre de touristes.

Chamousset (Claude-Humbert **Piarron** de), philanthrope français, né à Paris, 1717-1773, consacra sa vie et sa fortune à des institutions de bienfaisance. Il donna l'exemple d'un hôpital-modèle à la barrière de Sèvres, eut la première idée des associations de secours mutuels, des compagnies d assurance contre l'incendie; la petite poste de Paris fut créée d'après ses plans. Intendant-général des hôpitaux militaires, il continua à s'occuper d'économie politique et sociale, publiant un grand nombre de mémoires sur les enfants trouvés, l'extinction de la mendicité, les ouvriers, les domestiques, la police des grains, etc.

Champ d'Asile, colonie fondée au Texas, entre les rivières del Norte et de la Trinité, par des Français proscrits en 1815, sous la conduite du général Lallemand. Elle fut dispersée par le gouvernement espagnol en 1819.

Champ de Mars. Il y avait dans l'ancienne Rome plusieurs *Champs:* Champs d'Agrippa, Bruttien, Cœlimontanus, Esquilin, Scélérat, Tiberinus, Vaticanus, etc. Le plus célèbre était le Champ de Mars, *Campus Martius*, vaste plaine, à l'O. de Rome, sur la rive gauche du Tibre, où Romulus avait consacré un temple à Mars. C'était une promenade; il servait aux évolutions militaires, aux jeux de paume, etc. On y tenait les comices par centuries. Vers la fin de la république, on commença à y élever beaucoup de monuments, cirque Flaminius, théâtres de Pompée, de Balbus, de Marcellus, portiques d'Octavie, de Philippe, de Minutius, etc.; le Panthéon, les thermes d'Agrippa, le temple de Bellone, le Mausolée d'Auguste, etc. C'est dans son emplacement que se trouve aujourd'hui la plus grande partie de Rome moderne.

Champ de Mars à Paris. Vaste champ au S. O. de la ville, entre la Seine et l'Ecole militaire, créé vers 1770 pour servir de champ d'exercices aux élèves de cette école. Long de 922 mètres, large de 420, entouré de fossés, avec cinq entrées, il a été plusieurs fois modifié en 1790, 1806, 1855. Il fut le théâtre d'événements célèbres. On y éleva un palais pour l'exposition universelle de 1867.

Champ de Mars. Les Germains, avant la conquête, avaient tous l'habitude de se réunir en armes dans une assemblée où les hommes libres décidaient toutes les affaires importantes de la tribu. Les Francs établis en Gaule appelèrent cette assemblée annuelle *Champ de Mars* (parce qu'elle se réunissait au mois de mars), *mall*, *mallum* ou *placitum*, *plaid*. Tous les guerriers libres avaient droit d'y siéger. Mais bientôt les Francs, dispersés sur un vaste territoire, s'éloignèrent peu à peu du Champ de Mars; les évêques, avec leur supériorité incontestable et l'usage du gouvernement et de la langue latine, s'emparèrent de la direction des délibérations; les leudes se réunissaient encore à eux, puis s'éloignèrent comme les hommes libres. A la fin des Mérovingiens, les Champs de Mars n'étaient plus que des solennités annuelles où le maire du palais montrait le roi au peuple, qui lui apportait quelques dons d'usage. V. Champ de Mai.

Champ de Mai. Les Carlovingiens, dès le temps de Pépin d'Héristal et de Charles Martel, mais surtout sous Charlemagne, cherchèrent à rendre quelque vie aux vieilles assemblées germaniques. Elles se réunirent au mois de mai. Au lieu fixé pour le rendez-vous général de l'armée, les évêques, les comtes, les grands bénéficiers, arrivaient avec les guerriers qui devaient cette année le service militaire. Les grands, *majores seniores*, comme le montre le traité d'Hincmar (*De ordine palatii*), participaient aux délibérations, recevaient communication des projets de loi préparés par le souverain, et le peuple, *minores*, approuvait par ses acclamations les décrets ou *capitulaires*. Les Champs de mai, qui n'eurent jamais d'organisation bien définie, vaste moyen de gouvernement et de civilisation pour Charlemagne, tombèrent après lui.

Champ de Mai, grande assemblée des membres de tous les colléges électoraux et des députations des armées, convoquée par Napoléon Ier, pour le 26 mai 1815, afin de donner à l'Empire l'appui de la nation. La cérémonie n'eut lieu que le 1er juin, au Champ de Mars; on lut l'*Acte additionnel*, Napoléon jura de l'observer et fit une nouvelle distribution d'aigles impériales. La cérémonie fut pompeuse, mais froide et triste.

Champ du Drap d'or. V. Camp.

Champ du Mensonge. V. Lugenfeld ou Rothfeld.

Champagne, prov. de l'ancienne France, avait pour bornes: au N., le Hainaut et Namur (Pays-Bas); à l'E., la Lorraine et la Franche-Comté; au S., la Bourgogne; à l'O., l'Orléanais, l'Ile-de-France et la Picardie. Cap. Troyes. Elle se divisait en 8 pays: la Champagne propre, le Vallage, le Bassigny, le Sénonais (Basse-Champagne), le Rémois, le Rethelois, le Perthois (Haute-Champagne), la Brie-Champenoise. On peut y ajouter la principauté de Sedan, qui forma un État indépendant jusque sous Louis XIII. Généralement pays de plaines (d'où son nom *Campania*), elle comprend: au N. E., les hauteurs confuses et les plateaux marécageux de l'Ardenne; à l'E., les collines boisées de l'Argonne; au S. E., le plateau de Langres. Elle est arrosée par la Meuse, la Seine, l'Aube, la Marne et ses affl., l'Ornain, le Grand et le Petit-Morin; l'Oise et ses affl., l'Aisne, l'Aire, la Vesle; l'Yonne. Le sol est en général d'une médiocre fertilité; au N. et au S. E., on voit d'assez belles forêts; les coteaux de la rive droite de la Marne, entre Châlons et Reims, sont couverts de vignobles excellents; les céréales viennent bien sur la rive gauche de la Marne; mais le pays entre la Fère, Vitry, Châlons et Troyes mérite le nom vulgaire de *Champagne Pouilleuse*, et se compose de grandes plaines crayeuses.

ne produisant que de l'avoine et du seigle, plantées d'arbres résineux. La Champagne a des mines de fer qui alimentent de nombreuses forges, de bonnes ardoisières, des carrières de craie et de marne. — Avant J. César, le pays était habité par les Tricasses, les Remi, les Catalauni, les Senones, les Lingones; plus tard il fit partie de la Lyonnaise IVe; le Bassigny seul dépendait de la Lyonnaise Ire. Ravagée par les barbares au ve s., la Champagne vit la défaite d'Attila, dans les champs Catalauniques, en 451; fut soumise par Clovis; forma dès 570 un duché de Champagne, dépendant de l'Austrasie; et à l'époque féodale fit partie d'abord du comté de Vermandois, eut des comtes particuliers de cette famille jusqu'en 1030, appartint à la maison de Blois, qui eut douze comtes jusqu'à Jeanne de Champagne et de Navarre qui épousa Philippe le Bel en 1284. En 1314, le comté de Champagne, l'une des grandes pairies de France, fut réuni au domaine royal. Il comprenait alors la Champagne propre, la Brie, le comté de Meaux, une partie du Bassigny, les comtés de Château-Porcien, de Chaumont, de Sainte-Menehould, d'Epernay, de Bar-sur-Seine, les châtellenies et villes de Vitry, Vertus, Vassy, Andelot, Nogent, la suzeraineté des 7 pairies champenoises, les comtés de Joigny, Rethel, Braine, Roucy, Brienne, Grandpré et Joinville, qui dès lors relevèrent de la couronne, ainsi que les évêchés-pairies de Reims, Châlons et Langres. La Champagne, avant 1789, formait un grand gouvernement; il y avait 10 bailliages, placés dans le ressort du Parlement, de la Chambre des Comptes et de la Cour des Aides de Paris, sauf la principauté de Sedan, qui relevait du parlement de Metz. La généralité de Châlons était partagée en 12 élections. Il y avait 2 archevêchés, Reims et Sens; 4 évêchés, Langres, Châlons, Troyes et Meaux; les biens du clergé, abbayes, commanderies de l'ordre de Malte, étaient considérables. La Champagne a toujours été une province éminemment française; au xvie s., elle s'opposa aux invasions, sous François Ier et Henri II; elle resta presque entièrement attachée au catholicisme, sous le gouvernement des Guises. Aux temps de la Révolution, elle vit les premiers combats de la république, dans l'Argonne, à Valmy; puis les dernières batailles livrées par Napoléon Ier aux étrangers qui envahissaient la France. C'est l'une des provinces qui ont produit le plus d'illustrations. — Elle a formé les départ. de l'Aube, de la Marne, de la Haute-Marne, des Ardennes; une partie de l'Yonne, de l'Aisne, de Seine-et-Marne et de la Meuse. V. *Histoire des comtes de Champagne* par M. d'Arbois de Jubainville, 1859, 3 vol. in-8°.

Chronologie des comtes de Champagne de la maison de Blois:

Eudes. . . . . mort en	1037
Etienne II.	1047
Thibaut Ier.	1089
Hugues Ier.	1125
Thibaut II.	1152
Henri Ier.	1180
Henri II.	1197
Thibaut III	1201
Thibaut IV	1253
Thibaut V, roi de Navarre. .	1270
Henri III.	1274
Jeanne épouse Philippe le Bel en	1284

Champagne propre, l'une des 8 parties de la prov. de Champagne, avait pour v. princ.: Troyes, Châlons-sur-Marne, Sainte-Menehould, Epernay et Vertus. — Plusieurs petits pays de France portent encore le nom de Champagne; — dans le Berry, sur les limites du Cher et de l'Indre. — Dans le Maine (Sarthe et Mayenne). — Dans la Normandie (Seine-Inférieure). — Dans l'Angoumois (Charente-Inférieure et Charente); ce pays est renommé par ses eaux-de-vie, dites de *fine Champagne*.

Champagne ou **Champaigne** (Philippe de), peintre célèbre, né à Bruxelles en 1602, mort à Paris en 1674. Il se lia d'amitié à Paris avec Le Poussin, dès 1621, et travailla à la décoration du Luxembourg. Bientôt connu et d'un talent très-facile, il fit de nombreuses peintures pour les églises et couvents de Paris, pour Louis XIII, pour Richelieu au Palais-Cardinal et à Rueil, plus tard, pour le château de Vincennes et les Tuileries. Il excellait surtout dans les portraits et fit ceux des rois et des grands personnages de l'époque. Membre de l'Académie de peinture, dès la fondation, il y fut professeur, puis recteur. Vertueux, d'un caractère grave et doux, désintéressé, aimé et surtout estimé, il se distingua par un habile dessin et une sage imitation de la belle nature; ses compositions sont savantes et harmonieuses, sans révéler le génie, sans exciter l'admiration. Beaucoup de ses œuvres sont au Louvre, à Versailles, au Palais-Royal, à Fontainebleau; on cite de lui: un *Crucifix* pour les carmélites; *le Père éternel* et les *quatre docteurs de l'Eglise*, pour le dôme de la Sorbonne; le *Vœu de Louis XIII*, à Notre-Dame; une *Assomption*, un *Saint Germain* et un *Saint Vincent*, pour Saint-Germain-l'Auxerrois; une *Nativité*, pour la cathédrale de Rouen; la *Vie de saint Benoît*, au musée de Bruxelles; trois tableaux pour l'hôtel de ville de Paris; les peintures du Val-de-Grâce; les tableaux de *Saint Gervais* et de *Saint Protais*, pour Saint-Gervais; *la Cène*, *les Religieuses*, *la Madeleine aux pieds de Jésus-Christ*, au Louvre, etc.

Champagne (Jean-Baptiste de), son neveu, né à Bruxelles, 1643-1688, devint l'élève de son oncle dès 1654, l'aida souvent à Vincennes, aux Tuileries, fut de l'Académie dès 1663, et fut employé par Louis XIV à Versailles.

Champagne (Jean-François), né à Semur, 1751-1815, professeur, puis proviseur au collége Louis-le-Grand, parvint à conserver cet établissement pendant la Révolution, fut de l'Institut en 1797, et a publié une traduction de la *Politique d'Aristote*, 2 vol. in-12, 1797, revue par Hœfer en 1845, in-12; l'analyse des traités de Grotius et de Selden, intitulés: *Mare clausum*, *mare liberum*, 1805; enfin, *Vues sur l'organisation de l'instruction publique*, 1808.

Champagney, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 14 kil. N. E. de Lure (Haute-Saône). Tissus de coton; houille aux environs; 4,292 hab.

Champagnole, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. S. E. de Poligny (Jura), sur l'Ain. Forges, fabr. de pointes et d'aiguilles; 3,294 hab.

Champagny (Jean-Baptiste Nompère de), *duc de Cadore*, né à Roanne en 1756, mort en 1834, neveu de l'abbé Terray, fit ses études à La Flèche et à l'Ecole militaire, entra dans la marine, devint major en 1786, et reçut la croix de Saint-Louis. Député de la noblesse de Montbrison aux Etats-généraux, il se réunit de bonne heure au tiers état, fut rapporteur du comité de la marine et s'opposa à l'abolition des titres héréditaires. Incarcéré en 1793, il fut sauvé par le 9 thermidor. Bonaparte fit sa fortune, l'appela au conseil d'Etat et récompensa son dévouement en le nommant ambassadeur à Vienne en 1801, ministre de l'intérieur en 1804, ministre des relations extérieures en 1807. Malgré ses services et son zèle quelquefois exagéré, il perdit ce portefeuille en 1811, fut nommé sénateur et intendant de la couronne. Il adhéra, le 14 avril 1814, à la déchéance de Napoléon, fut nommé pair par Louis XVIII, reprit ses fonctions pendant les Cent-Jours; puis, après la seconde Restauration, il ne rentra dans la Chambre des pairs qu'en 1819, et prêta serment de fidélité au gouvernement de juillet 1830. Un projet de décrets qu'il avait présenté à l'Empereur, en 1807, pour remédier à la décadence des arts et de la littérature, fut justement repoussé par Napoléon, à cause de la plate adulation qui les caractérisait; cependant il donna lieu à l'établissement des prix décennaux, au concours des antiquités nationales et à la création de l'école des Chartes.

Champart (*campi pars*, part du champ), droit seigneurial, redevance en nature due au seigneur et prélevée sur la récolte; la quotité variait, suivant les pays, du quart au vingtième.

Champaubert, village de l'arrond. et à 24 kil. S. O. d'Epernay (Marne). Victoire de Napoléon sur les Prussiens, le 10 fév. 1814.

Champcenetz (le chevalier de), né à Paris en 1759, fils d'un gouverneur du Louvre, servit dans les gardes-françaises et se distingua, comme homme à la mode, par ses bons mots, ses chansons, sa hardiesse satirique. Il se déclara contre la Révolution et ses partisans, et fut l'actif collaborateur des *Actes des Apôtres*, pamphlet politique, de nov. 1789 à 1792 (11 vol. in-12), avec Rivarol, Suleau, Peltier, Bergasse, le vicomte de Mirabeau. Il publia aussi, avec Rivarol, le *Petit Almanach des grands hommes de la Révolution*, 1790, et les *Gobe-Mouches du Palais-Royal*. Après le 10 août, il se réfugia d'abord à Meaux, puis revint imprudemment à Paris, fut arrêté et condamné par le tribunal révolutionnaire, 23 juillet 1794.

Champeaux (Guillaume de), philosophe scolastique, né au village de Champeaux, près de Melun, vers la fin du xie s, mort en 1121; élève d'Anselme de Laon, ar-

chidiacre de Notre-Dame de Paris, professeur dans l'école de la cathédrale, eut pour élève et pour adversaire Abailard. Il fonda l'abbaye de Saint-Victor en 1113, y enseigna avec talent et devint évêque de Châlons-sur-Marne; il soutint les réalistes contre les nominaux. On a de lui : *Moralia abbreviata* et *de Origine animæ*, à la suite du t. IV des *Œuvres de saint Bernard*, par Mabillon, et dans le *Thesaurus anecdotum* de Martenne. Il y a des manuscrits de lui à la Bibliothèque nationale et à celle de Troyes.

Champein (Stanislas), compositeur de musique français, né à Marseille, 1753-1830, a écrit plusieurs opéras-comiques qui eurent du succès, et sont d'une mélodie agréable; *le Soldat laboureur, le Mélomanie, les Dettes, le Nouveau Don Quichotte, le Baiser, Menzikoff, les Ruses de Frontin*, etc. Il fut membre de l'Institut.

Champier (Symphorien), en latin *Camperius, Campegius*, médecin et littérateur, né à Saint-Symphorien, près de Lyon, 1472-1533, fut instruit, renommé, et écrivit de nombreux ouvrages : *la Nef des dames vertueuses*, en 4 livres, Lyon, 1503, in-4°; *la Nef des princes et des batailles de noblesse*, Lyon, 1502, in-4°; *Chronique des histoires du royaume d'Austrasie*, Lyon, 1505, in-fol.; *les Grans Chroniques des princes de Savoie*, etc., Paris, 1516, in-fol.; *la Vie et les Gestes du preux chevalier Bayard*, Paris, 1525, in-4°; *Traité de l'ancienneté et noblesse de la cité de Lyon*, Lyon, 1529, in-8°, et 1648, in-4°, etc. Dans ses ouvrages de médecine il a cherché à rapprocher la médecine grecque et celle des Arabes; il a essayé l'un des premiers la biographie des médecins : *De medicinæ claris scriptoribus*, Lyon, 1506, in-fol.; *Epitome Galeni*, Paris, 1514, in-4°; *Medicinale bellum inter Galenum et Aristotelem gestum*, Lyon, 1516, in-8°; *Hortus gallicus*, Lyon, 1533 in-8°; *Campus Elysius Galliæ amœnitate refertus*, Lyon, 1533, in-8°; *le Myroer des apothiquaires*, plus *les Lunecles des cyrurgiens*, Lyon, sans date, in-8°, etc., etc.

Champigny, bourg de l'arrond. de Sceaux (Seine), sur la Marne. Pierres de taille, fours à chaux; bois, grains; 2,190 hab. Combats du 30 novembre et du 2 décembre 1870.

Champion (Edme), philanthrope français, 1764-1852, employa sa fortune, acquise dans le commerce, au soulagement des pauvres; c'est lui qu'on a surnommé *l'Homme au petit manteau bleu*.

Champion de Cicé (Jérôme-Marie), archevêque et ministre, né à Rennes en 1735, mort à Aix en 1810, aida son frère à administrer l'évêché d'Auxerre, fut agent général du clergé de France en 1765, évêque de Rodez, archevêque de Bordeaux en 1781. Membre de l'Assemblée constituante, il fut applaudi pour ses sentiments patriotiques, devint garde des sceaux (3 août 1789 — nov. 1790), fut diversement apprécié dans ce poste difficile, refusa le serment à la constitution civile du clergé, émigra, fut assez mal vu par les autres prélats, et, en 1802, fut nommé par le Premier Consul archevêque d'Aix.

Championnet (Jean-Etienne), né à Valence en 1762, mort à Antibes, le 10 janvier 1800, fils naturel d'un avocat, alla d'abord servir en Espagne, dans les gardes wallones, rentra en France en 1791, fut nommé chef du sixième bataillon de la Drôme, se signala à l'armée du Rhin, puis à celle de Sambre-et-Meuse; il était général de division à Fleurus, et contribua beaucoup à la victoire, 1794. Il combattit sur le Rhin jusqu'en 1797; reçut le commandement de l'une des ailes de l'armée qui devait attaquer l'Angleterre, repoussa les Anglais qui voulaient bombarder Ostende, et fut mis à la tête de l'armée de Rome, en 1798. Repoussé d'abord par les Napolitains, il battit Mack à Civita-Castellana, rentra dans Rome (15 déc.), s'empara de Naples, après un combat de trois jours, et fit proclamer la république parthénopéenne (23 janv. 1799). Mais, destitué pour avoir chassé de Naples un commissaire du Directoire accusé de concussion, il fut incarcéré à Grenoble; le coup d'État du 30 prairial an VII lui rendit la liberté et le commandement de l'armée des Alpes, alors désorganisée; il fut battu à Genola par les Autrichiens, 4 nov. 1799. Il donna sa démission et vint mourir de chagrin à Antibes. On lui a élevé une statue à Valence en 1848.

Championnière (Lucas) fut l'un des officiers les plus dévoués et les plus intelligents de Charette, pendant les guerres de la Vendée; il fut député de la Loire-Inférieure sous la Restauration, est mort en 1830 et a laissé des *Mémoires* curieux. — Son fils, Paul-Lucas, né à Nantes en 1798, mort à Paris en 1851, a été l'un de nos plus savants jurisconsultes. On a de lui . *Traité des droits d'enregistrement*, Paris, 1835, 6 vol. in-8°, avec supplément en 1851 ; *Manuel du Chasseur*, précédé de l'*Histoire du droit de chasse*, Paris, 1844, in-18; et un ouvrage qui, sous le titre de : *Du Droit des riverains à la propriété des eaux courantes*, 1845, in-8°, est l'un des livres les plus savants qu'on ait écrits sur les origines et le développement des institutions féodales. Il a fondé le *Journal des Communes*.

Champlain (Samuel de), né à Brouage, vers 1570, mort à Québec en 1635, se signala par ses courses maritimes contre les Espagnols, sur les côtes de Bretagne, et mérita une pension de Henri IV. En 1603, sous les auspices du commandeur de Chastes, gouverneur de Dieppe, il partit avec de Pont-Gravé pour tenter des établissements au Canada, remonta le Saint-Laurent, et, à son retour, présenta au roi le récit de son voyage : *Des Sauvages* ou *Voyage de Samuel Champlain*, Paris, 1603, in-8°. Il fit un second voyage, de 1604 à 1607, avec de Mons, visitant l'Acadie et cherchant à y fonder quelques établissements. En 1608, toujours avec Pont-Gravé, Champlain, nommé géographe pour le roi, repartit avec deux navires et fonda Québec; luttant contre les Iroquois avec les Algonquins, il reconnut le lac qui porte son nom, 1609, parcourut le pays au nord du Saint-Laurent, se dévoua à la prospérité de la nouvelle colonie, toujours au milieu des sauvages ou sur la route de France, pour obtenir des secours des différents vice-rois de la Nouvelle-France, le prince de Condé, le maréchal de Montmorency, le duc de Ventadour. Cependant Québec commençait à être fortifiée en 1626, lorsque les Anglais vinrent attaquer nos établissements; sans secours et sans vivres, Champlain fut forcé de capituler en 1629. Richelieu, par la paix de Saint-Germain, 1630, obtint la restitution du Canada, et Champlain en reprit le gouvernement, désormais mieux secondé par le grand ministre, 1633. Outre la relation de son premier voyage, il a laissé : *les Voyages et les Découvertes en la Nouvelle-France ès années* 1615 *à* 1618, Paris, 1619, 1620, 1627; *les Voyages de la Nouvelle-France occidentale*..... depuis 1603 jusqu'en 1629, Paris, 1632, in-4° avec figures; une nouvelle édition est de Paris, 1830, 2 vol. in-8°.

Champlain, lac qui s'étend entre le Vermont, le New-York (Etats-Unis) et le Canada, sur une longueur de 170 kil. et une largeur moyenne de 20. La rivière Richelieu l'unit au Saint-Laurent; il communique avec l'Hudson par le canal du Nord, avec le lac Erié par celui de l'Ouest. Il renferme beaucoup d'îles; abonde en saumons et en truites. Il a été découvert et nommé, en 1609, par Champlain.

Champlâtreux, village à 4 kil. S. de Luzarches, dans l'arrond. de Pontoise (Seine-et-Oise), célèbre par le beau château appartenant à la famille Molé.

Champlitte, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. N. O. de Gray (Haute-Saône). Vignobles estimés. Ancienne seigneurie d'une maison qui obtint la principauté d'Achaie, après la 4e croisade, 1205; 2,740 hab.

Champmeslé (Marie Desmares, actrice dite La) née à Rouen, 1641-1698, petite-fille d'un président au parlement de cette ville, débuta sur le théâtre de Rouen, vint avec son mari à Paris en 1669, eut du succès au théâtre du Marais, à celui de l'hôtel de Bourgogne, puis à celui de la rue Guénégaud. Aimable et docile, elle se laissa former par les leçons de Racine, qui lui confia les principaux rôles de ses tragédies. Elle se retira à Auteuil en 1694. — Son mari, *Charles* Chevillet, sieur de Champmeslé, fils d'un marchand de rubans de Paris, débuta à Rouen où il se maria, vint à Paris, où il eut assez de succès, surtout comme acteur comique, et composa plusieurs pièces intéressantes et enjouées, soit seul, soit avec La Fontaine, comme *les Grisettes* ou *Crispin Chevalier*, en vers, 1671 ; *l'Heure du Berger*, pastorale en 5 actes et en vers, 1672 ; *la Rue Saint-Denis*, 1682 ; *le Parisien*, en 5 actes et en vers, 1682; *le Florentin*, 1685; *la Coupe enchantée*, 1688; *le Veau perdu*, 1689 ; *Je vous prends sans verd*, 1693, avec La Fontaine; *la Veuve*, 1699. Il mourut en 1701. Ses *Œuvres* ont été imprimées, 1742, Paris, 2 vol. in-12.

Champniers, bourg de l'arrond. d'Angoulême (Charente). Fours à chaux, tuileries; safran ; fabr. de vermicelle; 3,388 hab.

Champollion le Jeune (Jean-François), né à Figeac (Lot) en 1790, mort en 1832, d'abord dirigé par son frère aîné, fit ses études au lycée de Grenoble, où déjà il s'occupait avec ardeur des langues orientales, fut encouragé par les conversations de Fourier, préfet de l'Isère, s'occupa surtout du copte, et, depuis son arrivée

à Paris, en 1807, travaillant au Collége de France et dans les bibliothèques, avec les conseils de Sacy, Millin, Langlès, Chézy, etc., il acquit bientôt une grande érudition. Professeur-adjoint d'histoire à la faculté de Grenoble, en 1809, il commença la publication de ses études sur la langue de l'ancienne Egypte et sur les hiéroglyphes. Il perdit son emploi de 1815 à 1818; fut, plus tard, en 1824, chargé par le gouvernement de visiter les musées égyptiens de Turin, de Rome, de Livourne, créa celui de Paris, dont il fut nommé conservateur, et, protégé par M. de Blacas, visita l'Egypte en 1828 et 1829. Membre de l'Institut, en 1830, il fut nommé à une chaire nouvelle d'archéologie égyptienne, fondée au Collége de France, en 1831. Ses principaux ouvrages sont : *l'Egypte sous les Pharaons*, 1814, 2 vol. in-8°; *Dictionnaire et grammaire copte*, en manuscrit; *Mémoires sur l'écriture hiératique, sur l'écriture démotique; Analyse méthodique du texte démotique de Rosette; Lettre à M. Dacier*, 1822; *Précis du système hiéroglyphique des anciens Egyptiens*, 1824-1828; *Panthéon égyptien*, 2 vol. in-4°; *Lettre au duc de Blacas; Catalogue des papyrus égyptiens de la bibliothèque Vaticane*, 1825; *Lettre à M. Letronne* et *Notice sur le papyrus hiératique et les peintures en émail*, 1827; *Mémoire sur les signes employés par les Egyptiens dans leurs trois systèmes graphiques*, 1831, etc. On a publié, après sa mort, une *Grammaire égyptienne*, un *Dictionnaire hiéroglyphique*, des *Lettres écrites d'Egypte et de Nubie*. *V.* Notice sur les manuscrits autographes de Champollion le Jeune, perdus en 1832 et retrouvés en 1840, par Champollion-Figeac, 1842, in-8°. — Sa gloire est d'avoir, à force de sagacité et de travail, commencé à déchiffrer l'écriture hiéroglyphique, en se servant des monuments et de la langue copte surtout; d'avoir affirmé que les Egyptiens employaient simultanément plusieurs espèces de signes : les hiéroglyphes, écriture sacrée, représentant les objets et les idées; l'écriture hiératique, qui en est une forme abrégée, et l'écriture phonétique, qui représente des sons, comme dans les autres alphabets. Malgré les conjectures, les tâtonnements et les erreurs inévitables, il a fait faire d'immenses progrès à la connaissance de l'ancienne Egypte, et est mort victime de son ardeur pour cette étude.

Champsaur (Le), petit pays du Haut-Dauphiné, au S. du Grésivaudan, couvert de montagnes, avec Saint-Bonnet pour capitale. Les Dauphins du Viennois portaient le titre de ducs de Champsaur. Il fait partie des Hautes-Alpes et de la Drôme.

Champs-Elysées. *V.* Elysées.

Champsecret, bourg de l'arrond. de Domfront (Orne). Forges, fabr. de toiles; 3,307 hab.

Champtocé, bourg de l'arrond. d'Angers (Maine-et-Loire), sur la Loire. Anc. baronnie; 2,066 hab.

Champtoceaux, ch.-l. de canton de l'arrond. et au N. O. de Cholet (Maine-et-Loire), sur la rive gauche de la Loire. C'était autrefois une petite ville importante; défendue par un château fort sur une colline élevée; 1,565 hab.

Chanaan, l'un des fils de Cham, maudit par Noé en même temps que son père, a donné son nom aux tribus chananéennes, issues de ses onze fils, qui s'établirent dans la terre de Chanaan. C'était le nom des pays qui furent appelés Phénicie, Palestine. Dieu livra cette *Terre promise* aux Hébreux conduits par Josué; les tribus chananéennes, Hethéens, Amorrhéens, Phéréséens, Hévéens, Gergéséens, Jébuséens et Chananéens, ainsi que les Philistins, cruelles, licencieuses, adorant Moloch, Astarté, Belzébuth, etc., furent en partie exterminées.

Chançay, bon port du Pérou, dans la prov. de ce nom, à 60 kil. N. O. de Lima, fait un commerce important.

Chanceaux, village de l'arrond. et à 35 kil. E. de Semur (Côte-d'Or), à 10 kil. de Saint-Seine, près de la source de la Seine.

Chancelier (*Cancellarius*). On nommait ainsi, à Rome, les secrétaires de l'empereur, parce qu'ils se plaçaient derrière les barreaux (*cancelli*) qui le séparaient du public lorsqu'il rendait la justice. Les rois barbares eurent des chanceliers ou *référendaires*, chargés du sceau royal, de la transcription des chartes, etc. Depuis Philippe Auguste surtout, le chancelier fut le chef de tous les conseils, président de toutes les cours de justice; plus tard, dans les *lits de justice*, il porta la parole au nom du roi. Il était inamovible; quand le roi voulait le disgracier, il nommait un garde des sceaux, qui remplissait son office par commission. (*V.* Sceaux.) Les insignes du chancelier étaient la simarre violette et le mortier orné partout de galons d'or. La Révolution supprima cet office; Napoléon Ier créa deux archi-chanceliers. Depuis 1814, le grand chancelier présida la Chambre des pairs jusqu'en 1848. Il y a aujourd'hui un *grand chancelier* de la Légion d'honneur, un *chancelier* de l'Académie française, qui en est le second dignitaire. — La reine, les princes du sang, les grands seigneurs féodaux, les ordres militaires, l'Université, les chapitres, avaient leurs *chanceliers*. — Dans la plupart des Etats de l'Europe, il y a encore des chanceliers, dont les fonctions sont analogues à celles de l'ancien chancelier de France. En Angleterre, le *lord grand chancelier* préside la Chambre des lords, est chef de la justice et président d'une cour particulière (*court of chancery*). Il y a aussi le *chancelier de l'échiquier*. (*V.* Echiquier.)

Chancellerie. C'était jadis, en France, le lieu où l'on scellait les lettres émanées du roi. La *grande chancellerie* était composée du chancelier, de deux maîtres des requêtes, de deux secrétaires royaux, etc., qui devaient suivre le roi, pour sceller les édits, déclarations, lettres d'anoblissement, etc. Les rois tinrent quelquefois eux-mêmes les sceaux. Chaque parlement avait sa *petite chancellerie*, pour les lettres moins importantes, émancipations, committimus, etc.; un garde des sceaux y présidait, assisté des greffiers conservateurs des minutes. Tous les tribunaux avaient leurs chancelleries. Il y a encore des chancelleries spéciales dans tous les consulats établis à l'étranger.

La *chancellerie des juifs* était instituée dès le règne de Philippe Auguste pour s'opposer aux prêts usuraires. Les juifs ne pouvaient poursuivre leurs débiteurs qu'en vertu d'une obligation scellée dans cette chancellerie.

La *chancellerie romaine* délivre les expéditions des actes de la cour pontificale.

Chancelor (Richard), navigateur anglais, mort en 1556, sur les côtes d'Ecosse, faisait partie de l'expédition commandée par H. Willoughby, pour découvrir un passage vers la Chine par le N. E. de l'Europe. Il partit en 1553; ses compagnons périrent; seul il atteignit Wardœhus, pénétra dans la mer Blanche, arriva au lieu où s'éleva bientôt Arkhangel, se rendit à Moscou et fonda la Société du commerce de Moscovie. Dans une seconde expédition, 1555, il fit conclure un traité de commerce avec Ivan IV; mais, au retour, il périt dans un naufrage, sur la côte E. de l'Ecosse. On a la relation de son *Voyage* dans les recueils de Hackluyt et de Pinkerton.

Chandah, v. de l'Hindoustan, prov. de Gondouana, à 110 kil. S. de Nagpour, dans la présid. de Bombay, ville forte et peuplée, prise par les Anglais en 1818.

Chandeleur, fête célébrée par l'Eglise, le 2 février, en souvenir de la présentation de Jésus-Christ au temple et de la purification de la Vierge. On faisait en ce jour des processions avec des *chandelles* allumées, d'où est venu le nom. Cet usage fut établi par Gélase Ier, 472, qui abolit les Lupercales, ou sous le pape Vigile, en 536.

Chandeleur (Iles de la), groupe d'îles sur la côte de Louisiane, dans le golfe du Mexique.

Chanderec, v. de l'Hindoustan, prov. de Malwa, dans la présid. de Bombay, plus importante jadis sous ses radjahs, deux fois détruite par les Mahrattes.

Chandernagor, v. de l'Hindoustan, dans le Bengale, sur la rive droite de l'Hooghly, par 22° 51′ 26″ lat. N. et 86° 2′ long. E, à 28 kil. N. O. de Calcutta. Elle appartint à la France depuis 1676-1688; fut florissante sous Dupleix, fut prise par les Anglais en 1757, rendue en 1763, reprise et rendue de nouveau par les traités de Versailles, d'Amiens et de Paris; elle est maintenant bien déchue, fabrique quelques cotonnades, exporte de l'opium et renferme avec son territoire 30,000 hab.

Chandieu (Antoine de la Roche de), ministre calviniste, né au château de Chabot, près de Mâcon, 1534-1591, élève de Calvin et de Théodore de Bèze, fut attaché à l'Eglise de Paris dès l'âge de vingt ans. Bientôt persécuté, mais protégé par Antoine de Bourbon et la reine Jeanne, il présida le premier synode protestant de Paris, rédigea la confession de foi, présentée par Coligny à Henri II, se retira à Genève, mais fut plusieurs fois employé par Henri de Navarre; il était à Coutras, en 1587. Il a écrit, sous le pseudonyme de Sadeel et de Zamariel, l'*Histoire des persécutions de l'Eglise de Paris, depuis* 1557 *jusqu'au règne de Charles IX*, Lyon, 1563, in-8°; la *Métamorphose de Ronsard en prêtre*, etc.

Chandler (Richard), archéologue anglais, 1738-1810, a publié une magnifique édition des *Marmora Oxoniensia*, 1763, in-fol.; et, après un long voyage en

Orient, ses *Ionian antiquities*, 2 vol. in-fol., 1769-1800. On a de lui un savant ouvrage, *Inscriptiones antiquæ, pleræque nondum editæ, in Asia Minori et Græcia, præsertim Athenis, collectæ*, Oxford, 1774-1776, 2 vol. in-fol.; ses *Voyages en Asie Mineure et en Grèce*, 1775-1776, ont été traduits en français par Servois et Barbié du Bocage, Paris, 1806, 3 vol. in-8°; son *Histoire* d'*Ilion ou de Troie*, 1802, in-4°, n'est que l'extrait d'un plus grand ouvrage qui n'a pas paru.

Chandode, v. de l'Hindoustan, dans la prov. de Gudjarate, présidence de Bombay, ville sainte des Hindous; 10,000 hab.

Chandore, v. de l'Hindoustan, prov. de Candeish, présid. de Bombay, à 120 kil. N. O. d'Aurengabad; ville très-forte, prise par les Anglais en 1804 et en 1818.

Chandos (JEAN), capitaine anglais du XIVe siècle, souvent célébré par Froissart, décida la victoire de Poitiers, 1356; eut l'honneur de vaincre et de prendre deux fois Du Guesclin, à Auray, 1364, à Navarette, 1367; conduisit les négociations de la paix de Brétigny, devint connétable du prince de Galles en Guyenne, et fut tué dans une rencontre au pont de Lussac, près de Poitiers, en 1369.

Changé, bourg de l'arrond. de Laval (Mayenne). Filatures de coton, céréales, bestiaux; 2,000 hab.

Changé, bourg de l'arrond. du Mans (Sarthe). Tuileries, fours à chaux, céréales; 2,544 hab.

Chang-Haï. *V.* SHANG-HAI.

Changallas. *V.* SHANGALLAS.

Chang-Choo-Fou, ou **Tchang-Tchéou,** ou **Hang-Tchéou,** v. de la Chine, dans la prov. de Fo-Kien ou Fou-Kian, à 50 kil. S. O. d'Amoy, est le centre d'une grande industrie, fait un commerce considérable et a une population que les uns estiment à 200,000 hab., les autres à 800,000. Près de là est la fameuse pagode de Ting-tse-tse.

— V. de la Chine, prov. de Kiang-sou, à 120 kil. S. E. de Nanking, est également très-peuplée.

Chanlaire (GABRIEL), géographe, né à Vassy, 1758-1817, ingénieur topographe du cadastre, a publié : *Tableau général de la nouvelle division de la France*, 1802, in-4°; *Description topographique et géographique de la France*, 1810, 2 vol. in-4°; *Grandes cartes du théâtre de la guerre en Orient*, de l'Egypte, du Rhin et de la Belgique, etc.

Channing (WILLIAM-ELLERY), né à Newport (Rhode-Island), en 1780, mort en 1842, a été l'un des principaux chefs de l'unitarisme protestant en Amérique. Ministre d'une église dissidente de Boston, depuis 1803, il n'a cessé de prêcher la morale et les vertus du christianisme, en invoquant l'inspiration de la conscience et les lumières de la raison, sans s'attacher à l'interprétation littérale des textes, à la rigueur des dogmes, qui ont pour bases les mystères, aux symboles, qui divisent les différentes sectes chrétiennes. Moraliste et philanthrope avant tout, animé de l'esprit de charité et de tolérance, partisan de la propagation des lumières, admirateur des grands hommes du catholicisme, de Fénelon surtout, il s'est déclaré l'adversaire de l'esclavage. Ses opinions se sont répandues aux Etats-Unis, en Angleterre, sur le continent; la Société de l'Alliance chrétienne les professe ouvertement. Ses *Œuvres*, publiées à New-York, 1836, 2 vol., ont été en partie traduites par M. Laboulaye, 1854, avec un *Essai sur sa vie et ses doctrines*; ses *Mémoires* et ses *Lettres* ont paru à Londres, 1851, in-8°.

Chanoines (du latin *canonicus*, soumis aux canons, à la règle), membres d'un chapitre placé près de l'évêque pour l'assister. Saint Augustin avait confié le soin du temporel à quelques ecclésiastiques, qu'il soumit à la vie cénobitique; c'est l'origine des chanoines, que l'on trouve dès lors dans beaucoup d'églises. En 763, Chrodegand, évêque de Metz, pour réformer les abus, donna une règle aux chanoines, et Charlemagne insista pour qu'elle fût observée. Le concile d'Aix-la-Chapelle de 817 promulgua une nouvelle règle en 147 articles. Une bulle d'Alexandre II, 1063, interdit ces fonctions aux laïques; mais il y eut souvent des abus, et il fallut de nouvelles réformes sous Benoît XII et au concile de Trente. Il y eut différentes espèces de chanoines, et plus d'une fois des nobles furent *chanoines d'honneur*. Des prébendes furent affectées aux principaux dignitaires du chapitre, primicier ou doyen, chancelier ou écolâtre, trésorier ou chèvecier, pénitencier, archidiacres, etc. Les chanoines élisaient l'évêque avant le concordat de François Ier, gouvernaient le diocèse pendant les vacances, avaient une juridiction étendue et tenaient des registres capitulaires. Ils devaient assister assidûment aux offices. La *mense capitulaire* servait à leurs dépenses communes. Dans plusieurs chapitres, on exigeait des preuves de noblesse. La Révolution leur enleva leurs biens et leur juridiction. Le concordat de 1801 fit des chanoines le conseil de l'évêque; nommés par lui avec approbation du souverain, ils ont une dotation spéciale et sont chargés d'élire les vicaires capitulaires pendant les vacances. Il y a des *chanoines honoraires;* c'est une distinction accordée, sans avantage spécial, à certains ecclésiastiques. L'*aumusse* ou *aumuce* est l'insigne des chanoines.

Chanoines réguliers. Ils furent institués en 1059 et 1063, par Nicolas II et Alexandre II, et soumis à la règle dite de saint Augustin. On distingua en France les chanoines de Saint-Victor de Paris, les chanoines réguliers de Prémontré, les Antonins, les Génovéfains. On appelait *collégiales* les églises qu'ils desservaient; il y en avait 526 en France avant la Révolution. Les chapitres de Saint-Denis et de Sainte-Geneviève rappellent cette institution.

Chanoinesses. On appelait ainsi des femmes, formant une sorte de chapitre, vivant dans une maison commune, où elles avaient chacune leur habitation particulière. Elles jouissaient d'un certain revenu, étaient assujetties à quelques pratiques religieuses, mais, sauf l'abbesse, pouvaient se marier en renonçant à leurs privilèges. On les appelait *Madame*. Il fallait habituellement plusieurs quartiers de noblesse pour être chanoinesse. Elles portaient une croix attachée à un ruban en sautoir ou en écharpe. Il y avait des chanoinesses à Remiremont, à Maubeuge, à Montfleury, près de Grenoble, etc. Il y a encore en Allemagne des chapitres de chanoinesses.

Chan-Si, prov. au N. de la Chine, à l'O. de la prov de Pé-Tchéli, au S. de la grande muraille, qui la sépare de la Mongolie, peuplée, dit-on, de 17,000,000 d'habitants; capit. Thaï-Youan. Le climat est sain; le pays est fertile en blé, millet, raisin; elle renferme des mines de fer, des lacs salés et des eaux minérales. Elle se divise en 9 départements.

Chansons de geste, poésies héroïques du moyen âge qui célébraient les *gestes* ou exploits des anciens preux. L'une des plus célèbres est la *Chanson de Roland*. V. CYCLES.

Chantal (JEANNE FRANÇOISE **Frémiot** DE), née à Dijon en 1572, morte en 1641, fille d'un président au parlement, épousa Christophe de Rabutin, baron de Chantal. De bonne heure veuve, elle se livra à l'exaltation de sa piété, se lia intimement avec saint François de Sales, et, après avoir établi ses enfants, vint fonder à Annecy, en 1610, le premier monastère de l'ordre de la Visitation. La renommée de sa piété se répandit du peuple à la cour; avant sa mort, à Moulins, elle était considérée comme sainte et appelée la *bienheureuse mère*. Elle fut canonisée en 1767. Ses *Lettres*, où elle parle si souvent de saint François de Sales, ont été publiées en 1660, 1823 et 1833, 1860, 2 vol. in-8°. — Son fils, le *baron de* CHANTAL, tué dans l'île de Ré, en 1627, fut le père de madame de Sévigné.

Chantelle, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. N. de Gannat (Allier). Ruines d'un château des ducs de Bourbon, démoli par ordre de François Ier; bon vignoble; bois, grains; 2,044 hab.

Chanteloup, village à 4 kil. d'Amboise (Indre-et-Loire), célèbre par le château du duc de Choiseul, démoli en 1823; il en reste une pagode d'où l'on a une vue très-étendue.

Chantenay, bourg sur la rive droite de la Loire, touchant à Nantes (Loire-Inférieure), important par ses chantiers de construction et son industrie; 9,860 hab.

Chantereau-Lefebvre (LOUIS), jurisconsulte et historien, né à Paris en 1588, mort en 1658, remplit d'importantes fonctions sous Louis XIII (intendant des fortifications en Picardie, intendant des gabelles, intendant des finances en Lorraine, etc.); pour assurer les prétentions de la France sur ce pays, il écrivit plusieurs savants ouvrages; la première partie du livre intitulé : *Droits de la couronne de France sur le duché de Lorraine*, fut seule publiée, 1641, in-fol.; les deux autres parties sont restées manuscrites. Il avait composé une *Chronologie* en 3 vol. in-fol.; son fils, Pierre, a publié, en 1662, après sa mort, un *Traité des fiefs et de leur origine*, in-fol., ouvrage plein d'érudition.

Chantibon ou **Chantaboun,** port commerçant du royaume de Siam, près du golfe, à 240 kil. S. de Bangkok. Poivre, gomme, etc.

Chantilly, v. de l'arrond. et à 8 kil. O. de Senlis

(Oise), sur la Nonette; centre d'une fabrication de blondes et de dentelles noires renommées; manufactures de porcelaine et de faïence. Bel hospice. Fameuses courses de chevaux aux mois de mai et de novembre; 3,478 hab. — Magnifique domaine des Montmorency, il appartint à la famille de Condé, depuis 1632; le grand Condé y fit construire un château dont les embellissements et les fêtes ont eu beaucoup de célébrité; depuis la Révolution, il ne subsiste plus que le petit château, les grandes écuries pour 250 chevaux, les cuisines et les caves; les jardins, dessinés par Le Nôtre, sont en partie détruits. Ce domaine, passé en héritage au duc d'Aumale en 1830, lui a été rendu. La belle forêt voisine a plus de 15,000 hectares.

Chantonnay, chef-lieu de canton de l'arrond. et à 30 kil. E. de La-Roche-sur-Yon (Vendée) célèbre par une victoire des Vendéens en 1793; 3,382 hab.

Chan-Toung, prov. de Chine, au N., sur la mer Jaune, peuplée de 29,000,000 d'hab.; la capitale est Tsi-nan. Le canal Impérial la traverse; elle est bien arrosée et produit surtout beaucoup de coton et de soie, elle est divisée en dix départements.

Chantrey (Sir Francis), sculpteur anglais, 1782-1841, se fit connaître à Londres, dès 1804, fut reçu à l'Académie en 1818, et, jusqu'à sa mort, fut sans rival pour la sculpture monumentale; il fut créé baronnet en 1837. Il a fait les bustes de presque tous les Anglais célèbres de son temps, et quelques statues équestres en bronze, qui ne sont pas admirées par tout le monde. Le groupe des *Deux enfants endormis*, dans la cathédrale de Lichfield, passe pour son chef-d'œuvre.

Chantrigné, bourg de l'arrond. de Mayenne (Mayenne); 2,000 hab.

Chanu, bourg de l'arrond. de Domfront (Orne). Forges, fab. de clous, serrurerie; 2,472 hab.

Chanut (Hector-Pierre), diplomate, né à Riom, 1604-1667, est surtout connu par ses ambassades en Suède, auprès de Christine, dont il fut l'ami et le confident; en Hollande, 1653; sa correspondance, de 1645 à 1655, est manuscrite à la Bibliothèque nationale on en a publié un abrégé sous le titre de: *Mémoires et négociations de M. Chanut*, de 1645 à 1655, Paris, 1676, 3 vol. in-12.

Chao-Hing, v. de Chine, prov. de Tché-Kiang, capit. du départ. de son nom, dans une plaine très-fertile; les habitants, adonnés à l'étude des lois, servent souvent de secrétaires aux mandarins.

Chao-Khing, v. de Chine, prov. de Kwan-Toung, à 50 kil. O. de Canton, sur le Si-Kiang, résidence du gouneur; elle est fortifiée et fait un grand commerce.

Chao-Tchéou-Fou, v. de Chine, au N. de la prov. de Canton, a un port très-fréquenté sur le Pé-Kiang. Elle renferme beaucoup de manufactures et fait un grand commerce.

Chaonie, partie de l'ancienne Epire, au N. O., entre les monts Acrocérauniens et la mer Ionienne.

Chaos. Suivant les anciens, c'était l'espace infini qui existait avant la création ou le mélange confus de tous les éléments. Ils en firent une divinité, père de l'Erèbe et de la Nuit.

Chaource (*Catusiacum*), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. S. O. de Bar-sur-Seine (Aube), sur l'Armance. Patrie d'Amadis Jamyn et d'Edmond Richer; 1,546 hab.

Chapareillan, bourg de l'arrond. de Grenoble (Isère). Fabr. d'absinthe; céréales, vins; 2,487 hab.

Chapdes-Beaufort, bourg de l'arrond. de Riom (Puy-de-Dôme). Eaux minérales; mine de plomb argentifère; 2,422 hab.

Chapelain (Jean), poëte français, né à Paris, 1595-1674, fut poussé vers la littérature par sa mère, qui avait connu Ronsard. Précepteur des fils de M. de la Trousse, grand-prévôt de France, il resta 17 ans attaché à cette famille et acquit une certaine réputation, quoiqu'il eût fort peu écrit. Après avoir traduit Guzman d'Alfarache, il publia 4 odes; Richelieu le récompensa par une pension de mille écus; il fut un des premiers membres de l'Académie, dressa le plan d'un dictionnaire et d'une grammaire de l'Académie; fut chargé de faire la critique du Cid, resta longtemps comme l'oracle de la littérature, et, plus tard, reçut de Colbert la mission de désigner aux libéralités du roi les meilleurs littérateurs. Pendant vingt ans l'on attendit, avec une sorte d'admiration enthousiaste, son poëme de la *Pucelle;* les 12 premiers chants parurent en 1656; ils eurent six éditions en 18 mois; le volume était magnifique, mais bien ennuyeux, disait madame de Longueville; l'enthousiasme tomba; les épigrammes se multiplièrent et l'arrêt de Boileau est resté sans appel; aussi les 12 derniers chants sont-ils encore manuscrits. L'auteur n'avait pas même compris le sujet de son poëme; il avait voulu présenter un tableau vivant des bonnes et mauvaises passions de l'homme, se disputant l'empire de l'âme, et réconciliées par la grâce divine; ajoutez à cela la faiblesse et la dureté du style. Chapelain était honnête homme, il admira Corneille, il protégea Racine; il écrivait mieux en prose qu'en vers. On a souvent tourné en ridicule l'avarice de ses dernières années; il serait même mort, dit-on, d'une fluxion de poitrine, pour avoir mieux aimé entrer dans l'eau que de payer deux liards le passage sur une planche, c'est peu croyable. Le manuscrit complet de la *Pucelle* existe à la Bibliothèque nationale.

Chapelain (*Capellanus*), prêtre chargé jadis de garder les reliques d une chapelle. — Possesseur d'une *chapellenie* ou bénéfice d'une chapelle. — Prêtre attaché à la chapelle d'un seigneur. — Aujourd'hui, prêtres attachés aux prisons, aux hospices, etc. — Les chapelains de Sainte-Geneviève, établis en 1852, à Paris, composent une communauté de six prêtres et d'un doyen, dans le but de former des prédicateurs.

Chapel-Hill, v. de la Caroline du Nord (Etats-Unis), à 38 kil. N. O. de Raleigh. Université fondée en 1788.

Chapelle; ce mot désigna d'abord l'oratoire où était déposée la *chape* de saint Martin, dans la basilique de Tours; puis tout lieu où l'on conserva des reliques, comme la Sainte-Chapelle, à Paris; enfin une petite église ou portion d'une église ordinairement consacrée à un saint.

Chapelle (Claude-Emmanuel **Lhuillier**, dit), poëte français, né en 1626, à la Chapelle-Saint-Denis, d'où lui vint son nom, fils naturel d'un maître des requêtes, qui lui donna une bonne éducation et une grande fortune, se livra sans réserve, dans la société de grands seigneurs, à son penchant pour le plaisir et l'indépendance. Il fut l'ami de Molière, de Boileau, de Racine, mais n'écrivit que des poésies légères avec un enjouement facile et négligé; il paraît être le principal auteur du *Voyage en Provence et en Languedoc*, qu'il fit avec son ami Bachaumont. Leurs *OEuvres* ont été publiées en 1755, la Haye, et en 1854, Paris, in-16.

Chapelle-Saint-Denis (La), ancien village, prolongement du faub. Saint-Denis, ayant, au moment de l'annexion, plus de 20,000 hab. et formant aujourd'hui le 18e arrond. de Paris.

Chapelle-Agnon (La), bourg de l'arrond. d'Ambert (Puy-de-Dôme). Fab. de toiles; céréales; 2,654 hab.

Chapelle-aux-Bois (La), bourg de l'arrond. d'Epinal (Vosges). Grains, fourrages; 2,494 hab.

Chapelle-Basse-Mer (La), bourg de l'arrond. et à 18 kil. N. E. de Nantes (Loire-Inférieure). Commerce de grains, vins, bétail; 3,326 hab.

Chapelle-d'Armentières (La), bourg de l'arrond. de Lille (Nord). Fab. de sucre; lin, grains; 3,154 hab.

Chapelle-de-Guinchay (La), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 10 kil. S. de Mâcon (Saône-et-Loire). Commerce de bons vins; 2,136 hab.

Chapelle-en-Vercors (La) ch.-l. de canton de l'arrond. et à 24 kil. N. de Die (Drôme). Commerce de bois et bestiaux; aux environs, grotte à stalagmites; 1,279 hab.

Chapelle-Saint-Mesmin (La), village de l'arrond. et à 4 kil. S. O. d'Orléans (Loiret). Petit séminaire; 1,900 hab.

Chapelle-sur-Erdre (La), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 9 kil. N. de Nantes (Loire-Inférieure), sur l'Erdre; 2,610 hab.

Chapelle-sur-Loire (La), bourg de l'arrond. de Chinon (Indre-et-Loire). Commerce de chanvre, grains, vins; 2 583 hab.

Chaperon (Nicolas), peintre et graveur, né à Châteaudun, 1596-1647, a surtout gravé en 52 morceaux les loges du Vatican, sous le nom de *Bible de Raphaël.*

Chaperon, coiffure en drap, bordée de fourrures, avec une longue queue, surtout en usage aux XIVe et XVe s. Les chaperons étaient de différentes couleurs; en 1356, les partisans d'Etienne Marcel portaient des chaperons, *mi-partis*, rouge de Paris et bleu de Navarre. En Flandre, les communes, à plusieurs époques du moyen âge, adoptèrent le *chaperon blanc*.

Chapitre, assemblée de moines d'un couvent, de chanoines d'une église. — *Le chapitre de Saint-Denis,*

créé par décret du 20 février 1806, a été réorganisé par décret du 25 mars 1852.

Chapman (George), poëte anglais, 1557-1634, vécut à Londres avec les littérateurs célèbres de l'époque, écrivit 20 pièces de théâtre, dont 16 sont imprimées, et qui furent bien accueillies. Ses comédies valent mieux que ses tragédies. Il a également traduit tout Homère, 1614, in-fol.; bien moins élégant que Pope, il a plus de force et de fidélité. Il a aussi traduit le poëme de Musée sur les *Amours de Héro et de Léandre*.

Cha-pou, v. de Chine, prov. de Ché-Kiang, sur une large baie de la mer Jaune, au N. de Ning-po. Place importante de commerce, ouverte aux Japonais, prise par les Anglais en 1842.

Chappe d'Auteroche (Jean), astronome français, né à Mauriac (Auvergne), en 1722, mort à San-Lucar (Californie), en 1769. Il entra dans les ordres, mais se livra à son goût pour l'astronomie; membre de l'Académie des sciences, il fut désigné par elle pour aller à Tobolsk observer le passage de Vénus sur le Soleil. Il surmonta les difficultés et les fatigues d'un pareil voyage, réussit dans ses observations, 1761, et publia la relation de son *Voyage en Sibérie*, 2 vol. in-4°, avec atlas, Paris, 1768. Cet ouvrage renfermait des assertions erronées et des pages peu favorables à la Russie; elles lui attirèrent une vive critique, *Antidote* ou *Examen d'un mauvais livre*, etc., attribuée à Catherine II ou au comte de Schouvaloff, Amsterdam, 2 vol. in-12, 1771. Il entreprit un second voyage pour observer, en Californie, un second passage de Vénus; mais il mourut d'une maladie contagieuse. C. F. Cassini a publié ces observations sous le titre de *Voyage en Californie*, Paris, 1772, in-4°.

Chappe (Claude), physicien et ingénieur, neveu du précédent, né à Brûlon (Sarthe) en 1763, écrivit dans le *Journal de physique*, et est surtout connu comme inventeur du télégraphe aérien. Il se servit d'abord de son ingénieuse invention pour correspondre avec quelques amis, la perfectionna et la fit adopter par la Convention. On en fit l'essai en 1793, lors de la reprise de Condé sur les Autrichiens. Nommé *ingénieur télégraphe*, il fut chargé par la Convention d'exécuter trois lignes; mais on lui contesta son idée, on lui suscita des obstacles qui le plongèrent dans une sombre mélancolie, et il finit par se donner la mort, en 1805.

Chappe (Ignace-Urbain-Jean), son frère, né à Rouen en 1760, mort en 1828, fut député de la Sarthe à l'Assemblée législative, aida son frère dans les perfectionnements à apporter au télégraphe, eut à lutter avec lui contre les préjugés populaires, et fut nommé administrateur des lignes télégraphiques; c'est lui qui surtout fit exécuter les grandes lignes; il conserva sa position jusqu'en 1823, et publia l'*Histoire de la Télégraphie*, Paris, 1824, 2 vol. in-8° avec planches.

Chaptal (Jean-Antoine), comte de Chanteloup, chimiste et homme politique, né à Nogaret (Lozère), en 1756, mort en 1832, neveu d'un médecin, professeur à Montpellier, s'adonna avec tant de succès à la chimie que les États de Languedoc fondèrent pour lui une chaire à l'école de médecine de Montpellier, dès 1781. Il développa avec clarté la théorie de Lavoisier, s'occupa surtout des applications de la science, et, riche après la mort de son oncle, multiplia les établissements de produits chimiques, les fabriques d'alun, de soude, de céruse, etc.; il obtint des lettres de noblesse et le cordon de l'ordre de Saint-Michel. Partisan des Girondins, il publia un écrit intitulé : *Dialogue entre un Montagnard et un Girondin*; il fut un instant incarcéré après le 31 mai. A Paris il rendit de grands services, surtout comme directeur de la poudrerie de Grenelle, professa quelque temps à l'École polytechnique, et, admis à l'Institut, 1795, vint définitivement s'établir à Paris. Après le 18 brumaire, il fut conseiller d'État, directeur général de l'instruction publique, puis ministre de l'intérieur; son activité intelligente se signala par beaucoup d'utiles mesures; chambres de commerce, encouragements accordés aux arts et aux manufactures; écoles de métiers; agrandissement du Conservatoire des arts et métiers; l'administration des hospices fut améliorée, les prisons furent réformées; les expositions des produits de l'industrie durent être faites tous les cinq ans, etc., Il donna sa démission en 1804 et fut regretté; il entra au sénat. En 1813 et 1814, il fut nommé commissaire extraordinaire à Lyon; pendant les Cent-Jours, directeur du commerce et des manufactures. Compris dans la réorganisation de l'Institut en 1816, il fut nommé pair de France en 1819. Il avait toujours fait un abandon généreux de ses découvertes industrielles et toujours agi en bon citoyen; de cruels revers de fortune affligèrent sa vieillesse. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages élégants et d'une clarté rigoureuse; l'agriculture et l'industrie lui doivent immensément; outre beaucoup d'articles dans les Annales de chimie et les Mémoires de l'Institut, il a laissé beaucoup de traités pratiques, l'*Art du Teinturier et du Dégraisseur*, l'*Art de la teinture du coton en rouge*, l'*Art de gouverner les vins*, etc.; puis des *Eléments de chimie*, 1790, 3 vol. in-8°, et surtout la *Chimie appliquée aux arts*, 1807, 4 vol. in-8°, et la *Chimie appliquée à l'agriculture*, 1823, 2 vol. in-8°. La ville de Paris a donné son nom à un collége qu'elle a fondé.

Chapus (Le), petit port de l'arrond. et à 16 kil. N. O. de Marennes (Charente-Inférieure), défendu par un fort, en face de l'île d'Oléron.

Charas (Moïse), médecin, né à Uzès en 1618, mort en 1698, se fit connaître à Paris par ses travaux sur la thériaque (1668) et sur la vipère (1669), publia une *Pharmacopée royale, galénique et chimique*, 1672, 2 vol. in 8°, se retira, comme protestant, en Angleterre et en Hollande, fut appelé à Madrid pour donner ses soins à Charles II, et, dénoncé à l'Inquisition, se fit catholique. Rentré en France, de l'Académie des sciences, en 1692, il renouvela ses études sur les vipères et reconnut que l'ammoniaque est l'un des meilleurs antidotes de leur venin.

Charax, nom de plusieurs villes de l'antiquité, dans la Chersonèse Taurique, dans la Petite Arménie, la Bithynie, l'Afrique carthaginoise, la Susiane; celle-ci, la plus importante, entre le Tigre et l'Eulœus, fut agrandie par Alexandre, puis rebâtie par Antiochus-Épiphane; elle fut la patrie des géographes Denys le Periégète et Isidore de Charax.

Charbonnière (Forêt). V. Carbonaria.

Charbonnières-les-Vieilles, bourg de l'arrond. de Riom (Puy-de-Dôme). Grains, bétail; 2,212 hab.

Chardin (Jean), voyageur français, né à Paris, en 1643, mort en 1713, fils d'un riche joaillier protestant de la place Dauphine, reçut une bonne éducation, et, en 1665, se rendit aux Indes orientales pour le commerce des diamants, avec Raisin, négociant de Lyon, et Grelot, habile dessinateur. Il traversa la Perse; après un court séjour à Surate, il revint à Ispahan, fut nommé marchand du roi par Abbas II, se mit en relation avec les plus puissants personnages, et, plein d'intelligence et d'activité, recueillit une foule de curieux documents sur la Perse. De retour en France, il publia, en 1671, le *Récit du couronnement de Soliman III*, in-12. Il repartit en 1671; après un long et pénible voyage par Smyrne, Constantinople, Caffa, la Circassie, la Mingrélie, la Géorgie, à travers mille dangers, sous la robe de théatin, pour échapper aux avanies et cacher les riches bijoux qu'il emportait avec lui, il arriva en Perse, y séjourna quatre ans, revit l'Inde, et, après avoir réalisé une grande fortune, s'embarqua à Schiraz et revint en Europe par la route du Cap. Les persécutions dirigées contre les protestants le décidèrent à s'établir à Londres; Charles II le nomma chevalier. Il publia la première partie de ses *Voyages* en 1686, 1 vol. in-fol., orné de 18 gravures. En 1711, il mit au jour le *Journal du voyage du chevalier Chardin en Perse et aux Indes orientales*, etc., Amsterdam, 3 vol. in-4° et 10 vol. in-12, avec beaucoup de figures. Ce bel ouvrage, par son exactitude, l'intérêt et la variété des détails, l'étendue des recherches et de l'érudition, la simplicité remarquable du style, a mérité de conserver jusqu'à nos jours une grande réputation.

Chardin (Jean-Baptiste-Siméon), peintre français, né à Paris, 1699-1779, se forma lui-même et peignit des animaux, des fruits, des scènes familières, souvent reproduites par la gravure. Quelques tableaux de lui, remarquables par le charme du coloris, comme le *Benedicite*, sont au Louvre.

Chardon (Ordre du). Il fut fondé, en 1590, par Louis II, duc de Bourbon, à l'occasion de son mariage. — Ordre écossais, fondé par Jacques V en 1540, et destiné à la noblesse écossaise; écusson d'or portant la figure de saint André et une plaque représentant un chardon à feuilles d'or, avec cette devise : *Nemo me impune lacesset*.

Chardon de la Rochette (Simon), philologue français, né dans le Gévaudan, 1755-1814, habile helléniste, inspecteur des bibliothèques, collaborateur du *Magasin encyclopédique* de Millin, se procura à grands frais une copie du manuscrit palatin de l'*Anthologie*, et en prépara la publication avec notes, variantes, biblio-

graphie, en collaboration de son ami d'Ansse de Villoison; mais il mourut avant l'exécution de cette grande publication. Il a laissé : *Mélanges de critique et de philologie*, 1812, 3 vol. in-8°; il a édité la *Vie de la marquise de Courcelles*, 1808; une *Histoire secrète de Richelieu*, 1808; une *Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*, par Marais, 1811, etc.

Charente (*Carantonus*), fleuve de France, prend sa source dans les monts du Limousin, près de Chéronac (Haute-Vienne), coule au N. O. dans le départ. de la Charente jusqu'à Civray (Vienne), tourne au S., arrose Ruffec, Montignac, Angoulême, et se dirige à l'O. par Chateauneuf, Jarnac, Cognac (Charente); Saintes, Taillebourg, Condé, Tonnay-Charente, Rochefort (Charente-Infér.), et se jette en face de l'île d'Aix, après un cours de plus de 350 kil.; elle est navigable depuis Montignac, pendant 192 kil. Le fort Boyard en défend l'embouchure. Ses affl. sont : à droite, le Péruze, l'Antenne et la Boutonne; à gauche, la Tardoire, la Touvre, le Né, la Seugne, l'Arnoult. Elle est profonde, peu encaissée; ses inondations sont bienfaisantes, à cause du limon qu'elles déposent; la navigation est importante, grâce à Rochefort et à Tonnay-Charente.

Charente (départ. de la); il a pour bornes : au N., les départements des Deux-Sèvres et de la Vienne; à l'E., celui de la Haute-Vienne; au S. E., le départ. de la Dordogne; au S. et à l'O., la Charente-Inférieure. Le sol est faiblement accidenté par les collines de Saintonge et de Périgord au S.; par les monts du Limousin à l'E.; il est arrosé par la Charente et ses affluents, par la Vienne au N. E., par la Dronne, affl. de la Corrèze au S. On y exploite le fer, le plomb, l'antimoine, des carrières de belles pierres de taille, de gypse, de pierres à chaux; eaux minérales de Barbezieux; les forêts sont nombreuses. Le sol, sans être très-fertile (landes dans les arrond. de Barbezieux et de Confolens), est bien cultivé et produit beaucoup; céréales, légumes, fruits, vins rouges et blancs servant surtout à faire l'eau-de-vie de Cognac, truffes estimées, sont les richesses du pays. Il y a de bons chevaux, d'excellentes volailles, des abeilles. L'industrie consiste en distilleries, papeteries, forges, tanneries, filatures de chanvre et de lin, draps, cordages, huiles, cuirs, faïence et poterie; fonderie de canons pour la marine, à Ruelle. La superficie est de 594,238 hect.; la popul. de 367,520 hab. Le ch.-l. est Angoulême; il renferme 5 arrond.: Angoulême, Cognac, Ruffec, Barbezieux et Confolens. Il forme le diocèse d'Angoulême, est du ressort de la Cour d'appel de Bordeaux, de l'Académie de Poitiers; fait partie de la 12e région militaire (Limoges). Il a été formé de l'Angoumois et d'une partie de la Saintonge, du Poitou et de la Marche.

Charente-Inférieure (départ. de la); il a pour bornes : au N., le départ. de la Vendée; au N. E., celui des Deux-Sèvres; à l'E., le départ. de la Charente; au S., celui de la Gironde; à l'O., l'Océan. Le pays est bas et plat, surtout dans la partie appelée *le Marais;* les côtes, de 160 kil. d'étendue, offrent tantôt des falaises, tantôt de grandes plages; les îles d'Oleron, de Ré, d'Aix et de Madame dépendent du département. Il est arrosé par la Sèvre, qui le limite au N., par la Charente et ses affl., la Boutonne, la Seugne et le Né, par la Seudre, enfin par la Gironde qui le limite au S. Le sol, assez fertile, est bien cultivé; on exploite les marais salants, des tourbières, du gypse, de la marne, des pierres à bâtir, de la terre de potier; sources minérales à Archingeay, à Pons, à Rouillasse; forêts de chênes et d'arbres résineux; céréales dépassant la consommation; belles vignes servant à faire des eaux-de-vie renommées; excellents pâturages qui nourrissent beaucoup de volailles, de bestiaux, de bons chevaux; pêche des huîtres et de la sardine. L'industrie, outre le sel et l'eau-de-vie, réside dans la fabrication de lainages grossiers, de savons, tuiles, sucre de betteraves, et dans la construction des navires. Le commerce se fait par 26 ports; on arme pour la grande pêche. La superficie est de 682,569 hect.; la popul. de 465,653 hab. Le ch.-lieu est La Rochelle; il renferme 6 arrondissem.: La Rochelle, Rochefort, Marennes, Saintes, Jonzac, Saint-Jean d'Angély. Il forme le diocèse de la Rochelle, ressort de la Cour d'appel et de l'Académie de Poitiers, fait partie de la 18e région militaire (Bordeaux) et de la 4e préfecture maritime (Rochefort). Il a été formé de la Saintonge, de l'Aunis et d'une partie du Poitou.

Charenton, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 15 k. de Sceaux (Seine), sur la rive droite de la Marne, près de son confluent avec la Seine. Il comprend deux communes, *Charenton-le-Pont* (7,141 habitants), et *Charenton-Saint-Maurice* (4,340 hab.); établissement d'aliénés. Savons verts, produits chimiques, porcelaine; pierres. — Le pont de Charenton, important pour l'approvisionnement de Paris, a été souvent attaqué quand la ville était menacée. Les rois avaient jadis là une maison de plaisance; le temple protestant, élevé pour les calvinistes de Paris, fut détruit en 1685. Près de Charenton est le château de Conflans, qui appartient aux archevêques de Paris.

Charès, général athénien, né vers 400 av. J. C., mort vers 330, se rendit célèbre par sa bravoure souvent téméraire, ses flatteries, ses prodigalités; plusieurs fois mis à la tête des Athéniens, pillant les amis plus encore que les ennemis de sa patrie, avec ses soldats mercenaires, dépensant dans le luxe des sommes immenses et se moquant de Phocion et de la vertu. En 367, il remporte quelque succès sur les Arcadiens et les Argiens; en 358-356, dans la Guerre Sociale, il est battu et perd les colonies athéniennes en Thrace; il se met à la solde du satrape Artabaze; Artaxercès III menace et il est désavoué par sa patrie; partisan de la guerre contre Philippe, lié avec Démosthène, il ne fait rien, ni à Olynthe, 349, ni en Thrace, 346, ni à Byzance, 340. Il fut l'un des généraux vaincus à Chéronée, 338. Plus tard, il paraît avoir été dédaigné par Alexandre; il essaya de défendre la cause de Darius à Mitylène et finit probablement ses jours à Sigée, où il avait souvent vécu dans le luxe et la débauche.

Charès, statuaire grec, né à Lindos, dans l'île de Rhodes, élève de Lysippe, florissait vers 300 av. J. C. Son chef-d'œuvre était une statue en bronze du Soleil, le fameux colosse de Rhodes, qu'il éleva en 12 ans, 292-280, à l'entrée du port de Rhodes, et qui avait plus de 100 pieds de hauteur. Il fut renversé par un tremblement de terre en 224; en 923 ap. J. C., un général du khalife Othman IV en vendit les débris à un juif d'Émèse, qui les emporta sur 900 chameaux.

Charette de la Contrie (François-Athanase), général vendéen, né à Couffé, près Oudon (Loire-Inférieure), en 1763, mort le 29 mars 1796, d'une famille ancienne de Bretagne, entra dans la marine, fit la guerre d'Amérique et devint lieutenant de vaisseau. A la révolution, il donna sa démission, se maria à madame Charette de Boisfoucaud, émigra d'abord, rentra en France, était parmi les défenseurs des Tuileries, au 10 août, et se retira près de Machecoul. En mars 1793, les paysans des environs le forcèrent à se mettre à leur tête; il montra toute son énergie dans la Basse-Vendée, de Noirmoutier à la Maine, attaqua vainement Nantes en même temps que Cathelineau, 29 juin, fut battu à Luçon; mais, malgré la présence des Mayençais, fut victorieux à Torfou, Montaigu, Saint-Fulgent, puis il s'isola de la grande armée vendéenne et surprit Noirmoutier, 11 octobre. Il se défendit avec intrépidité, souvent avec succès, contre les colonnes infernales en 1794, battit le général Haxo au bourg des Clouseaux, 19 mars. Après le jugement et la mort de Marigny par les soldats de Stofflet, il partagea avec ce dernier le commandement de la Vendée; ils se brouillèrent, et Charette constitua une sorte de gouvernement régulier dans la Basse-Vendée; le bourg de Belleville était son quartier général. Puis il consentit à signer avec les commissaires de la Convention le traité de la Jaunaie, 17 février 1795, et il fut reçu à Nantes comme en triomphe. La paix ne dura guère; le 26 juin, Charette proclama Louis XVIII devant ses soldats réunis et remporta quelques avantages; il usa cruellement de représailles après les fusillades de Vannes et d'Auray. Mais abandonné par les Anglais, par les émigrés, par le comte d'Artois, qui l'avait nommé lieutenant général et qui n'osa pas débarquer, il ne songea plus qu'à périr en combattant, perdit ses meilleurs lieutenants, Guérin, de Couëtus, son frère, son cousin Charette de la Colinière; enfin, n'ayant plus que 32 hommes, exténué par la fatigue et par la fièvre, couvert de blessures, il fut pris par le général Travot, conduit à Angers, puis à Nantes, et fusillé sur la place Viarmes, en présence d'une foule immense, le 29 mars 1796.

Charette de la Contrie (Athanasse, baron de), son neveu, 1796-1848, né à Nantes, prit part en 1815 au soulèvement royaliste de l'Ouest et y perdit son frère Ludovic. Pair de France en 1823, colonel des cuirassiers de Berry, il épousa mademoiselle d'Issoudun, fille du duc de Berry, et resta fidèlement attaché à la duchesse. En 1832, il revint de l'exil pour prendre part au soulèvement de la Vendée, livra le 6 juin un combat

acharné au village du Chêne en Vieillevigne, rejoignit la duchesse à Nantes, puis parvint à se retirer à Lausanne. L'amnistie lui permit de rentrer en France. Il a publié : *Quelques mots sur les événements de la Vendée en* 1832, Paris, 1840, et *Réponse à la brochure du marquis de Goulaine*, Paris, 1840; *Journal militaire d'un chef de l'Ouest, contenant la vie de madame la duchesse de Berry en Vendée*, in-8° de 162 pages, Paris, 1842.

Charibert. V. Caribert.

Charidème, général grec, né à Orée, en Eubée, vers 400 av. J. C., entra comme chef de mercenaires au service d'Athènes, sous Iphicrate; puis se mit à la solde de Cotys, roi de Thrace, des Olynthiens, et d'Athènes pour combattre les Olynthiens. Après plusieurs expéditions en Asie contre Artabaze, il épousa la fille de Cotys, fut le tuteur de son fils Kersobleptes, et, contraint d'abandonner la Chersonèse aux Athéniens, il obtint, grâce aux orateurs qu'il payait et malgré Démosthène, le droit de cité et une couronne d'or, comme s'il avait donné volontairement ce pays. En 349, il remplaça même Charès dans le commandement des troupes envoyées au secours d'Olynthe et se fit remarquer par son insolence et par ses pillages. On l'a trop souvent confondu avec l'orateur.

Charidème, orateur athénien, 390-333 av. J. C., appartenait au même parti politique que Démosthène; en 358, il fut envoyé avec Antiphon auprès de Philippe pour traiter secrètement de la reddition d'Amphipolis aux Athéniens. On voulut le charger de défendre la ville après Chéronée; il apprit à Démosthène le meurtre de Philippe, en 336; ne put obtenir son pardon d'Alexandre et se retira auprès de Darius, qui le fit mettre à mort avant la bataille d'Issus, parce qu'il avait osé vanter la supériorité des soldats grecs.

Charilaüs ou **Charillus,** roi de Sparte, fils de Polydecte, de la famille des Eurypontides, vivait vers le IX^e^ s. av. J. C. Son oncle Lycurgue fit reconnaître roi l'enfant qui naquit après la mort de son père. Selon Plutarque, il le seconda dans ses réformes; suivant Aristote, un gouvernement aristocratique s'établit sur les ruines de sa tyrannie. Il fit la guerre aux Argiens, mais fut battu et pris par les Tégéates, que secondaient leurs femmes.

Charisius (Aurelius Arcadius), jurisconsulte romain, probablement de la première moitié du IV^e^ s. On trouve dans le *Digeste* plusieurs extraits de ses ouvrages.

Charité (Frères de la) ou *Frères hospitaliers de Saint-Jean-de-Dieu*, ordre institué à Grenade, en 1540, par le frère portugais, Jean, pour se consacrer au soin des malades. Ils se répandirent en Italie et en France, où Marie de Médicis les amena en 1601. Ils desservaient l'hôpital de la Charité, à Paris, et celui de Charenton. Ils soignent encore les aliénés.

Charité (Filles ou Sœurs de la), congrégation de religieuses, instituée en 1617 par saint Vincent de Paul, et introduite à Paris pour soigner les malades; elles desservent plusieurs hôpitaux. Leur vêtement les a aussi fait appeler *sœurs grises*.

Charité (La), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 30 kil. S. E. de Cosne (Nièvre), sur la rive droite de la Loire, mal bâtie, renferme un hospice d'aliénés. Quincaillerie et outils, distilleries, tanneries, commerce de fers, bois, charbons, grains, vins et chanvre; 4,891 hab. — Jadis prieuré de l'ordre de Cluny, ville forte défendant l'un des passages de la Loire, elle fut l'une des villes de sûreté données aux protestants pendant le XVI^e^ s.

Chariton d'Aphrodisie (en Carie), romancier grec, dont le nom véritable, la condition, l'époque, sont inconnus. On le place vers le IV^e^ ou le V^e^ s. de notre ère. Il a écrit les *Amours de Chœreas et de Callirrhoé*, en 8 livres; les incidents sont assez agréables; le style a quelque élégance. Ce roman a été publié par J. Phil. d'Orville, avec un excellent commentaire, Amsterdam, 1750, 3 vol. in-4°, etc.; il a été traduit en français par Fallet, 1785, in-8° et 2 vol. in-12; par Larcher, 1763, 2 vol. in-12.

Charkow. V. Kharkov.

Charlemagne. V. Charles I^er^.

Charlemagne (Jean-Armand), acteur et auteur dramatique, né au Bourget, 1759-1838, après une vie très-agitée, commença à écrire pour le théâtre vers 1793 et composa des comédies, en prose et en vers, faciles et souvent heureuses, *l'Adoption villageoise, la Fille à marier, le Souper des Jacobins, les Descendants du Menteur, la Journée des Dupes, le Père aveugle, le Testament de l'oncle, les Voyageurs*, etc. Il a aussi écrit des poésies fugitives et des romans.

Charlemont, forteresse près de Givet (Ardennes); bâtie sur une colline escarpée près de la rive gauche de la Meuse, elle forme avec Givet une place de guerre de 1^re^ classe. Construite par Charles-Quint en 1540, cédée à la France en 1679, elle a été reconstruite par Vauban.

Charleroi, v. forte du Hainaut (Belgique), sur la Sambre, à 70 kil. S. E. de Bruxelles. Centre d'une grande fabrication de draps, lainages, savons, armurerie, chaudronnerie, clouterie, au milieu d'un riche bassin houiller; 10,000 hab. Bâtie sous le règne de Charles II, roi d'Espagne, en 1666, souvent prise par les Français, surtout en 1794; ses fortifications ont été relevées en 1815. — Le canal de *Charleroi* l'unit à Bruxelles.

Charles, en latin *Carolus* (en allemand *Karl*, robuste, fort), nom commun à un grand nombre de personnages historiques.

1° *Rois et princes français.*

Charles Martel, fils de Pepin d'Héristal et d'Alpaïde, né en 689, fut soupçonné par son père du meurtre de son frère Grimoald, fils d'une première femme, Plectrude, et retenu prisonnier à Cologne. A la mort de Pepin, 714, les Neustriens se soulevèrent contre leur *fantôme* de maire, un enfant de six ans, fils de Grimoald; les Austrasiens, battus par leur chef, Raginfred, et par les Frisons, délivrèrent Charles et le proclamèrent duc. D'abord repoussé, il est vainqueur des Neustriens à Amblef, près de Stavelot dans les Ardennes, 716, à Vincy, près de Cambrai, 717, et près de Soissons, 719; le maire de Neustrie, Raginfred, est forcé de se soumettre; le roi Chilpéric II reconnaît Charles comme maire; c'est lui qui désormais dirige en maître les forces des Francs, sous Chilpéric II et Thierry IV, relégués dans leurs domaines. Vainqueur des Frisons et des Saxons, il soumet au tribut les Thuringiens et les Bavarois et repousse les attaques d'Eudes, duc indépendant d'Aquitaine. Alors les Arabes, maîtres de l'Espagne et de la Septimanie, menaçaient la Gaule et la chrétienté; Eudes, vaincu par eux, implore le secours de Charles; à la tête des bandes austrasiennes et des guerriers d'outre-Rhin, il remporte sur l'émir Abdérame une grande victoire entre Tours et Poitiers, 732; c'est là, dit-on, qu'il mérita le surnom de *Martel* ou *Marteau*. Dans les années suivantes, après avoir rétabli la domination des Francs sur les pays arrosés par la Saône et par le Rhône, il pénétra en Septimanie, chassa les Arabes de Nîmes, dont il voulut brûler les arènes, et de plusieurs autres villes; mais forcé de s'arrêter près de Narbonne, il laissa cette conquête à son fils Pepin le Bref. Il revint combattre les Frisons, les Saxons, les Bavarois et favorisa les missionnaires (*voy.* saint Boniface), dont les prédications adoucissaient ces peuples barbares. Les papes Grégoire II et Grégoire III recherchèrent son appui, surtout contre les Lombards; il reçut les titres de patrice et de consul; il intervint en faveur des Romains auprès de Luitprand. Cependant sa mémoire resta chargée d'anathèmes, parce qu'il avait livré à ses leudes les terres de beaucoup d'églises. Quand il mourut, en 741, il n'avait pas depuis plusieurs années daigné donner le titre de roi à un prince mérovingien. Il eut sept enfants : Pepin le Bref et Carloman, qui se partagèrent son pouvoir; Griffon, qui fut dépouillé par eux, Remi, archevêque de Rouen, Bernard, père de Wala, Jérôme et Chiltrude, mariée au duc des Bavarois, Odilon.

Charles I^er^ ou **Charlemagne** (*Carolus Magnus*), fils aîné de Pepin le Bref et de Bertrade, né le 2 avril 742 (à Aix-la-Chapelle ou à Ingelheim, Salzbourg, Carlstad en Franconie?), mort le 28 janvier 814, avait été sacré, dès 754, par Étienne II, qui était venu demander l'appui de Pepin. A la mort de son père, 768, il partagea ses États avec son frère Carloman; à Noyon, il fut reconnu roi de Neustrie, d'Aquitaine et d'une partie de l'Austrasie. Il commença par achever la conquête de l'Aquitaine, soulevée par le vieux duc Hunald, la prit et éleva la forteresse de Fronsac (*Francicum* sur la Dordogne. Il était déjà en mésintelligence avec son frère, quand Carloman mourut, en 771; il dépouilla sa veuve et ses enfants, qui se réfugièrent auprès du roi des Lombards, et tous les Francs le reconnurent pour roi. Charlemagne est le plus grand prince du moyen âge; par ses guerres, comme par ses institutions, il a cherché à arrêter, à fixer l'invasion, à réta-

blir la stabilité dans l'Europe, troublée depuis près de quatre siècles, et à renouer la chaîne de la civilisation. — Par ses nombreuses expéditions (on en a compté 53), il s'est efforcé de réunir dans un vaste empire les peuples de l'Europe occidentale, Germains et Romains, pour repousser la double invasion qui menaçait la chrétienté, celle de l'est ou des peuples danois, slaves, awares, celle du sud ou des Sarrasins. Ses principales guerres sont : 1° contre les Lombards; Didier, leur roi, avait accueilli Hunald et les fils de Carloman; il voulait forcer le pape Adrien Ier à les sacrer rois; Charlemagne avait répudié sa fille Désirée; en 772, le mont Cenis fut franchi par les Francs; les Lombards ne se défendirent que derrière les murailles de Pavie et de Vérone; Didier, prisonnier, alla finir ses jours dans un monastère de Gaule, 774. Charles reçut à Rome, du pape Adrien, le titre de patrice, confirma, en l'augmentant, la donation de Pepin, et prit la couronne de fer. Une insurrection, dirigée par Adalgise, fils de Didier, par Arégise, duc de Bénévent et Rodgaudes, duc de Frioul, mit fin au royaume des Lombards, 776. Désormais Charles fut roi d'Italie, et, plus tard, il donna ce titre à son fils Pepin; les Lombards de Bénévent, seuls, restèrent indépendants en payant tribut; 2° contre les Saxons : la guerre dura de 772 à 804; les Saxons, belliqueux, rivaux des Francs, ennemis du christianisme, protégés par leurs forêts et leur marécages, conduits par des chefs énergiques, comme Witikind, ne furent domptés qu'après 33 expéditions; il fallut employer contre eux la force des armes (victoires de Sigebourg, d'Ehresbourg, de Buckholz, de Verden, de Dethmold, etc.), la terreur des massacres, la transplantation des populations; il fallut percer les forêts, ouvrir des routes à travers les marécages, élever des forteresses, établir contre eux des lois sanglantes; Charlemagne eut aussi recours à des moyens plus humains; les missionnaires accompagnaient ses soldats; Minden, Brême, Verden, Halberstadt, Hildesheim, Munster, Osnabrück, Paderborn, etc., furent à la fois des évêchés, foyers de civilisation, et des forteresses, origine des premières villes de l'Allemagne du Nord. A la diète de Saltz, 804, la Saxe était pacifiée et prenait rang parmi les pays de l'Europe chrétienne; 3° contre les Thuringiens et les Bavarois : ces peuples, moins sauvages, au centre et au sud de la Germanie, perdirent également leur indépendance; les derniers, surtout, après la révolte menaçante et la condamnation de leur duc, Tassillon, 787; 4° les Bretons de la presqu'île armoricaine, après deux expéditions, 788-796, reconnurent l'ascendant de Charlemagne; 5° avec les forces de son vaste empire, il combattit sans relâche les Arabes d'Espagne depuis 778 ; la défaite de son arrière-garde, à Roncevaux, était l'œuvre des Basques et des Gascons. Secondé par les chrétiens des provinces du nord et des Asturies, il parvint à délivrer le pays jusqu'à l'Ebre, et fonda les marches de Gothie ou de Barcelone et de Navarre. Ses flottes repoussèrent les Musulmans des îles Baléares, de la Corse et de la Sardaigne; 6° il rejeta au-delà de l'Eyder les peuples Danois ou Northmans, vainquit et soumit au tribut les Slaves au-delà de l'Elbe, Obotrites, Wiltzes, Sorabes, etc.; et, après plusieurs campagnes difficiles, 788-796, détruisit la puissance des Awares, et s'empara des richesses du chagan, dans son *ring* des bords de la Theiss; 7° enfin les Grecs furent forcés de lui abandonner les côtes de la Dalmatie et le pays au nord jusqu'au Danube. En 800, quand le pape Léon III rétablit en sa faveur le titre d'empereur d'Occident, ses Etats comprenaient presque tous les pays qu'on appelait *chrétienté*. Les princes de Constantinople, Irène, Nicéphore, le khalife de Bagdad, Haroun, les Edrissites d'Afrique, les rois des Asturies et de l'Heptarchie anglo-saxonne, recherchaient son alliance. En même temps, ses lois ou *capitulaires* rétablissaient l'ordre dans le gouvernement, la civilisation dans la société; elles réglaient les devoirs des hommes libres, des bénéficiers, des officiers royaux, tous surveillés par les *missi dominici;* le service militaire, la justice, les impôts, les travaux publics étaient réorganisés; les grandes assemblées du Champ de Mai étaient un vaste moyen de gouvernement; l'autorité royale étendait à tout et partout son active surveillance. Le clergé, réformé et favorisé par le souverain, l'aidait à gouverner et à civiliser ses peuples encore bien grossiers; les évêques étaient soumis aux *missi dominici;* la puissance de l'Empereur s'étendait sur Rome et sur le domaine de Saint-Pierre; mais partout s'élevaient des écoles à côté des évêchés, donnés aux plus dignes; les conciles se réunissaient sous les auspices de Charlemagne, qui intervint même dans plusieurs questions de discipline, de croyances, d'hérésies; les monastères étaient réformés par saint Benoît d'Aniane. L'Empereur avait compris la nécessité de l'instruction; lui-même donna l'exemple de l'étude et attira près de lui des hommes distingués, Alcuin, Clément, Théodulfe, Leidrade, Paulin, Pierre de Pise, Paul Warnefried; lui-même, ses enfants, ses principaux officiers suivaient l'enseignement de l'*Ecole Palatine;* il faisait recueillir les vieux chants tudesques de la Germanie et travaillait à une édition des livres saints; il encourageait la multiplication des manuscrits, et les grandes écoles de Ferrières, Fulde, Corbie, Aniane, Saint-Wandrille, etc., devaient rester célèbres après lui ; il introduisait le *chant grégorien* dans les églises de la Gaule, et faisait d'Aix-la-Chapelle l'ornement de son empire. Son œuvre ne dura pas avec la forme qu'il avait voulu lui donner; ses Etats furent partagés bientôt après lui, mais les royaumes de France, d'Italie, d'Allemagne, etc., furent des royaumes chrétiens qui conservèrent l'empreinte de son génie et de ses actes; le morcellement féodal remplaça bientôt l'unité impériale, mais l'invasion avait été pour toujours arrêtée, et la civilisation chrétienne, malgré bien des obstacles, put continuer à se développer. Son souvenir resta toujours grand et respecté au moyen âge; on lui attribua plus tard beaucoup d'institutions dont il n'était cependant pas l'auteur (université, pairies, Etats-généraux, etc.); il fut, avec ses glorieux paladins, le héros d'une foule de poëmes chevaleresques (cycle carlovingien) qui défrayèrent l'imagination des peuples de l'Europe. C'est avec raison que les Français, les Allemands, les Italiens, etc., le placent au commencement de leur histoire nationale; canonisé par l'antipape Pascal III, en 1165, il est devenu le patron des écoles, et sa fête est célébrée le 28 janvier. — Marié plusieurs fois, à Himiltrude, Désirée, Hildegarde, Hermengarde, Fastrade, etc., il eut beaucoup d'enfants: Pepin et Charles, morts avant lui; Louis, qui lui succéda; Emma, épouse d'Eginhard, Berthe, mariée à Angilbert et mère de Nithard, etc. — Les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* ont analysé tous les ouvrages qu'on lui a attribués, Capitulaires, Lettres, Poëmes, Livres Carolins, etc. Eginhard a écrit sa vie; le Moine de Saint-Gall a raconté les légendes qui, déjà se formaient sur lui à la fin du IXe s. Les historiens modernes de Charlemagne sont nombreux, sans qu'aucun mérite d'être cité particulièrement.

Charles II, *le Chauve*, roi de France et empereur, fils de Louis le Débonnaire et de Judith de Bavière, né à Francfort-sur-le-Mein, le 13 juin 823, mort le 6 octobre 877, reçut à Worms, en 829, le titre de roi d'Alémanie, et plus tard celui de roi d'Aquitaine. Il fut l'occasion des troubles qui désolèrent la vie de son père. A la mort de celui-ci, 840, il s'unit à son frère, Louis le Germanique, contre Lothaire, leur aîné, et contre Pepin II d'Aquitaine, leur neveu. Vainqueurs à Fontanet, près d'Auxerre, 25 juin 841, ils resserrèrent leur alliance par les fameux serments de Strasbourg; le traité de Verdun, 843, régla le partage définitif de l'empire carlovingien. Charles eut le royaume de France, limité à l'est par l'Escaut, la Meuse, la Saône, le Rhône et comprenant les Marches d'Espagne jusqu'à l'Ebre. Charles, prince instruit et intelligent, mais d'une ambition mal réglée, ne sut pas défendre le royaume ravagé par les bandes des Northmans, la royauté attaquée par la féodalité naissante. Il soutint une guerre, longtemps malheureuse, contre Pepin d'Aquitaine, 844-851 ; pendant ce temps, Aznar et Garcias Ximénès se rendirent indépendants au delà des Pyrénées; Nominoé et plus tard Erispoé, en Bretagne En 863, à la mort de son neveu Charles de Provence, il voulut s'emparer de ses Etats et fut repoussé; en 869, à la mort de Lothaire II, un autre de ses neveux, il occupa son royaume, la Lotharingie, mais il fut contraint de le partager, au traité de Mersen, 870, avec Louis le Germanique, et ne garda que la partie occidentale, Vienne, Lyon, Besançon, Toul, Verdun, Cambrai En 875, il voulait profiter de la mort de son troisième neveu, Louis, roi d'Italie; il passa les Alpes, se fit couronner empereur, 876, par Jean VIII, revint défendre son royaume contre Louis le Germanique, qui mourut au milieu de ses succès, et se fit battre à Andernach par les fils de ce prince, qu'il essayait encore de dépouiller. En 877, il revint en Italie pour lutter contre les Sarrasins et les prétentions menaçantes de son neveu, Carloman de Bavière; il mourut au pied du mont-Cenis, peut-être empoisonné par son médecin, le juif

Sédécias. Pendant ces tristes guerres de mauvaise ambition, il laissa les Northmans ravager la France et surtout les bassins de la Seine et de la Loire; plus d'une fois il donna de l'argent (le danegeld) aux chefs de leurs bandes, sans pouvoir les éloigner. Le royaume se désorganisait; le roi n'était plus obéi; malgré les édits de Pistes, 864, de Mersen, etc., les châteaux s'élevaient de toutes parts. Enfin le capitulaire de Kiersy-sur-Oise, 877, confirma toutes les usurpations des seigneurs; pour obtenir leur aide, Charles reconnut l'hérédité des bénéfices et des offices; les fiefs étaient constitués; la féodalité triomphait. Pendant ce règne, l'archevêque de Reims, Hincmar, avait été plus puissant que le roi de France; mais, malgré son activité, il n'avait pu défendre ni le royaume, ni la royauté. Charles avait eu deux femmes, Hermentrude et Richilde; son fils, Louis le Bègue, lui succéda; sa fille, veuve d'un roi d'Angleterre, fut enlevée par Baudouin, comte de Flandre.

Charles le Gros. V. Charles III, empereur.

Charles III, *le Simple*, fils posthume de Louis II, né le 17 septembre 879, mort le 7 octobre 929. Exclu du trône, à cause de sa jeunesse, par ses frères Louis III et Carloman, puis par les grands qui choisirent Charles le Gros en 884 et Eudes en 887, il trouva des partisans, se fit sacrer à Reims en 893, fut soutenu par Arnoul de Germanie et par son fils, Zwentibold de Lorraine, reçut d'Eudes une partie de la France septentrionale, de la Seine à la Meuse, et lui succéda en 898. Il acquit la Lorraine en 911, mais sans pouvoir la conserver; battu par Henri l'Oiseleur, roi d'Allemagne, il y renonça par le traité de Bonn, en 921. Incapable de repousser les dévastations des Normands de la Seine, il signa avec leur chef Rollon le traité de Saint-Clair-sur-Epte, 912; il lui cédait, à titre de fief, le pays qui s'appela duché de Normandie, avec la suzeraineté de la Bretagne, et lui donna sa sœur Gisèle en mariage; Rollon devait se faire baptiser. Ce traité mit fin aux incursions des Normands; les grands le reprochèrent au roi; ils se plaignirent aussi de la tyrannie de son favori Haganon. Ils donnèrent le titre de roi au duc de France, Robert, frère d'Eudes; à la bataille de Soissons, 923, Charles tua son rival, mais fut vaincu. Les seigneurs proclamèrent alors Raoul, duc de Bourgogne; Charles chercha vainement à se retirer en Normandie, il implora l'appui de Henri l'Oiseleur; mais trahi par Herbert, comte de Vermandois, il fut enfermé au château de Péronne, devint le jouet de ce perfide vassal et mourut prisonnier en 929. Sa femme, Ogive, s'était retirée auprès de son frère, Athelstan, roi d'Angleterre, avec son fils, Louis IV d'Outre-mer.

Charles IV, *le Bel*, 3e fils de Philippe IV et de Jeanne de Navarre, né en 1294, mort en 1328, d'abord comte de la Marche, succéda, en vertu de la loi salique, à son frère, Philippe V, en 1322, comme roi de France et de Navarre. Il chassa les marchands *lombards*, altéra les monnaies, dépouilla de ses biens Girard La Guette, ministre des finances de son prédécesseur; mais adoucit le sort des lépreux et des juifs. Sévère envers les mauvais juges, il fit pendre le baron Jourdain de l'Isle. Il combattit Édouard II en Aquitaine, soutint sa sœur Isabelle, qui détrôna son mari, le roi d'Angleterre; força Jean XXII à excommunier l'empereur Louis de Bavière, et espéra vainement, à l'entrevue de Bar, se faire nommer empereur par les Allemands. Sa première femme, Blanche de Bourgogne, avait été répudiée à cause de ses désordres et emprisonnée au Château-Gaillard; il épousa, en 1322, Marie de Luxembourg, fille de Henri VII, et en 1325, Jeanne d'Evreux. Après la mort de Charles IV, elle mit au monde une fille; la loi salique fut une troisième fois appliquée en faveur de Philippe VI de Valois. La branche des Capétiens directs était éteinte avec Charles IV.

Charles V, *le Sage*, c'est-à-dire *le Savant*, fils du roi Jean et de Bonne de Luxembourg, né à Vincennes, le 21 janvier 1337, mourut le 16 septembre 1380. Duc de Normandie, il recevait à sa table le roi de Navarre, Charles, son beau-frère, lorsque Jean, son père, arrêta le prince et fit périr, comme rebelles, ses compagnons. Il fut l'un des premiers à fuir à la bataille de Poitiers, 1356, prit le titre de lieutenant général pendant la captivité de son père; et faible, peu estimé, se trouva bientôt en lutte avec les États-généraux de la langue d'Oil, réunis à Paris en 1356 et 1357; dirigés par Etienne Marcel et par l'évêque de Laon, les députés voulurent réformer les abus, punir les conseillers du roi et s'emparer du gouvernement. Charles vit deux de ses ministres, les maréchaux de Champagne et de Normandie, égorgés sous ses yeux par les bandes du prévôt, et son ennemi, Charles le Mauvais, délivré de prison, vint encore ajouter aux embarras de la situation, pendant que l'insurrection de la *Jacquerie* désolait les provinces du nord. Forcé de quitter Paris, soutenu par les nobles et par les États, réunis à Compiègne, et que les excès de Marcel avaient ramenés au régent, il parvint à triompher de ses ennemis. Après la mort du prévôt, 1358 (*voy* Marcel), Charles rentra dans la capitale; il traita à Pontoise avec le roi de Navarre, fit rejeter par les États-généraux le honteux traité de Londres, signé par son père; et, par sa prudente tactique, fit échouer l'expédition d'Édouard III en France. Le traité de Brétigny, 1360, ramena le roi Jean en France. Charles avait repris la régence, quand la mort de son père en Angleterre l'appela au trône, 1364. — Instruit par l'expérience et la réflexion, Charles V, d'un tempérament maladif, mais d'un esprit prudent et éclairé, gouverna le royaume de son hôtel de Saint-Paul, entouré de sages conseillers, Bureau de la Rivière, Jean de Noviant, Guillaume de Dormans, Nicolas Oresme, etc., et secondé par de braves guerriers, comme Du Guesclin et Clisson. Son règne fut un règne réparateur. En 1364, la victoire de Cocherel, gagnée par Du Guesclin sur les bandes navarraises, force Charles le Mauvais à traiter; en 1365, malgré la défaite de Charles de Blois à Auray, le traité de Guérande ramène Jean de Montfort à la cause française. De 1366 à 1369, Charles V éloigne les *grandes compagnies* vers l'Allemagne, vers l'Italie et surtout vers la Castille, où, sous Du Guesclin, elles combattent Pierre le Cruel et les aventuriers du prince de Galles. En 1369, le traité de Brétigny est rompu; la guerre recommence contre le Prince Noir mourant et contre le vieil Édouard III; on évite les grandes batailles; on détruit dans une foule de petits engagements des armées entières, comme celles du duc de Lancastre et de Robert Knolles; Édouard III, signant la trêve de Bruges, n'avait plus en France que Calais, Bordeaux, Bayonne, 1377. Malheureusement les troubles de Bretagne, de Languedoc et de Flandre terminent ce règne si bien rempli. Charles V avait rendu de sages ordonnances pour organiser les finances (chambre du trésor, commissaires généraux, élus nommés par le roi, impôt foncier ou fouage, etc.), pour établir une armée permanente, accroître les prérogatives de la justice royale (priviléges du Parlement, supériorité de la juridiction laïque, appel comme d'abus, etc.); un édit de 1374 fixa la majorité des rois à 14 ans; la marine marchande fut protégée, des comptoirs furent fondés sur la côte d'Afrique; l'Université de Paris reçut de nouveaux priviléges; la Bibliothèque royale fut créée; la Bastille construite; les châteaux de Melun et de Beauté furent élevés. Protecteur des lettres, il fit écrire de bons ouvrages, comme le *Songe du Vergier*, et traduire en français la Bible, la Cité de Dieu, des traités d'Aristote, etc. Marié à Jeanne de Bourgogne, il laissa deux fils, Charles VI et Louis, duc d'Orléans. Avant de mourir, il avait ordonné de porter à Saint-Denis les restes de son brave connétable Du Guesclin.

Charles VI, dit *le Bien-Aimé* ou *l'Insensé*, fils de Charles V et de Jeanne de Bourgogne, né à Paris, le 3 déc. 1368, mourut le 21 oct. 1422. Le premier, il porta le titre de Dauphin; sa minorité et les premières années de son règne, qui commence en 1380, furent troublées par l'avidité et l'ambition de ses oncles, les ducs d'Anjou, de Berry, de Bourgogne et de Bourbon. L'établissement de nouveaux impôts excita des soulèvements dans plusieurs villes; à Paris la révolte des *Maillotins*, dans le Languedoc celle des *Tuchins*. La bourgeoisie semblait s'entendre avec les *chaperons blancs* de Flandre pour détruire toute gentilhommerie. Charles VI, entraîné par son oncle, Philippe de Bourgogne, au secours du comte de Flandre, fut vainqueur de Philippe Arteveldt à Roosebeke, 27 nov. 1382. La Flandre fut accablée; les villes de France et surtout Paris furent maltraitées au retour. En 1385, le roi épousa à Amiens Isabeau de Bavière; au milieu de fêtes extravagantes et ruineuses, on prépara deux grandes expéditions navales contre l'Angleterre; les lenteurs calculées du duc de Berry, l'arrestation du connétable Clisson par le duc de Bretagne, rendirent inutiles ces immenses préparatifs. Après une triste expédition contre le petit duc de Gueldre, Charles VI remercia ses oncles et confia le gouvernement aux anciens ministres de son père, que les grands appelèrent par dérision les *Marmousets*, 1389. La raison du roi, affaiblie par les excès du pouvoir absolu et des plaisirs déréglés, fut encore altérée par la tentative

d'assassinat dont Clisson fut la victime. Charles, à la tête d'une armée, poursuivait le meurtrier, Pierre de Craon, vers la Bretagne, lorsque l'apparition, peut-être préméditée, d'un homme de mauvaise mine, dans la forêt du Mans, acheva de le rendre fou, 1392. Les oncles reprirent le pouvoir; Charles désormais ne gouverna plus véritablement; on employa tous les moyens pour le guérir, mais sa folie devint sans remède, surtout lorsqu'il eut manqué de périr brûlé dans un bal masqué où on l'avait déguisé en satyre. Parfois, quand la raison lui revenait, il essayait de rendre de sages ordonnances; pour le distraire, on le menait aux Mystères, que représentaient les confrères de la Passion, ou on l'amusait avec des cartes à jouer. La duchesse d'Orléans, Valentine Visconti, puis une jeune fille, Odette de Champdivers, essayèrent d'adoucir ses souffrances. Mais, lâchement délaissé par sa femme, l'indigne Isabeau de Bavière, il tomba peu à peu dans une sorte d'abrutissement et d'idiotisme. Cependant on ne nomma pas de régence; il n'y eut plus de gouvernement, et la France fut livrée à l'anarchie. Louis d'Orléans disputa le gouvernement à Philippe de Bourgogne, puis à Jean sans Peur; l'assassinat du duc d'Orléans fut le signal de la terrible guerre civile des Armagnacs et des Bourguignons, 1407. La guerre étrangère vint se joindre à la guerre civile; Henri V, victorieux à Azincourt, 1415, s'empara de la Normandie, pendant que les deux partis redoublaient leurs fureurs. L'assassinat de Jean sans Peur au pont de Montereau par les gens du Dauphin, 1419, amena l'union des Bourguignons et des Anglais. Au traité de Troyes, Charles VI, dont Isabeau de Bavière guidait la main, déshérita son fils, *le prétendu Dauphin*, donna sa fille Catherine à Henri V, puis la régence du royaume, et le nomma son héritier après sa mort. Mais Charles VI devait survivre deux mois à son gendre; quand le roi mourut, un seul prince, l'anglais Bedford, suivit son convoi à Saint-Denis. Jamais la France n'avait plus souffert, et cependant le peuple donna des larmes et des regrets à ce pauvre prince, cause innocente de ses souffrances et de la ruine du royaume.

Charles VII, dit *le Victorieux* ou *le Bien Servi*, né à Paris, le 22 fév. 1403, mort le 22 juillet 1461, à Mehun-sur-Yèvre, 5e fils de Charles VI et d'Isabeau de Bavière, comte de Ponthieu, marié à Marie d'Anjou. Il devint Dauphin en 1416, à la mort de Jean, 4e fils de Charles VI. Il fut alors créé duc de Touraine, lieutenant général du royaume, duc de Berry, et fut l'instrument des Armagnacs; sauvé par Tanneguy Du Châtel, lors du massacre de Paris, 1418, il autorisa, au moins de sa présence, le crime de Montereau, 1419, et fut déshérité par le traité de Troyes, 1420. Il s'était alors retiré avec les Armagnacs au sud de la Loire, fut reconnu roi de France par quelques fidèles partisans, en 1422, mais ne fut longtemps pour la plupart que le roi de Bourges. Futile, insouciant, gouverné par d'indignes favoris, Camus de Beaulieu, Giac, Louvet, il allait de château en château, épuisant ses dernières ressources dans de faciles plaisirs, souvent pauvre et dénué de tout, mais sans énergie, au moment où ses partisans étaient battus à Cravant-sur-Yonne (1423), à Verneuil (1424), par les Bourguignons et les Anglais du régent Bedford. Les querelles du duc Philippe avec le duc de Gloucester et même avec le régent de France, la résistance des braves capitaines, la Hire, Xaintrailles, Barbazan, Dunois, l'active politique de la belle-mère du roi, Yolande d'Anjou, l'énergie de Richemont, nommé connétable, retardèrent les progrès des Anglais. En 1428, ceux-ci vinrent assiéger Orléans, pour aller de là chasser Charles VII des provinces méridionales; nobles et bourgeois rivalisaient d'ardeur, mais la *journée des Harengs* semblait enlever tout espoir (fév. 1429), lorsque le sentiment national, développé par les misères de la France, excité par de nombreuses prédications patriotiques, eut son plus pur, son plus noble représentant dans Jeanne d'Arc. Accueillie avec défiance à Chinon par le roi et par ses conseillers politiques, avec enthousiasme par le peuple et par les soldats, elle délivra Orléans (8 mai 1429), battit les Anglais à Patay, et, conduisant Charles au sacre de Reims (17 juillet), le fit reconnaître roi légitime par les populations françaises. Charles VII, mal conseillé, ne seconda pas l'héroïne; il l'abandonna au siége de Paris, à Compiègne, où elle fut prise (1430), à Rouen, où elle fut indignement condamnée (1431). Il n'avait rien fait pour la sauver; il profita de l'impulsion que, vivante, elle avait donnée, de l'indignation que, morte, elle avait inspirée à tous les bons français. Délivré par Richemont de l'indigne favori la Trémouille, il parut cependant un autre homme et se montra prudent, persévérant, même courageux. Sa belle-mère Yolande, sa belle-sœur Isabeau de Lorraine, sa maîtresse Agnès Sorel, exercèrent sur lui une heureuse influence. La mort du duc de Bedford hâta la réconciliation du roi et de Philippe de Bourgogne, au traité d'Arras (22 sept. 1435); Richemont reprit Paris en 1436; les villes de l'Ile-de-France furent emportées ou ouvrirent leurs portes, et le faible Henri VI fut contraint de signer la trêve de Tours (1444). Pendant la trêve, Charles VII triompha de la révolte des seigneurs ou *Praguerie*, conduisit les turbulents aventuriers des compagnies en Lorraine ou contre les Suisses, qui furent vaincus à Saint-Jacques (1444), et commença la réorganisation du royaume. Secondé par l'argent de Jacques Cœur, par l'artillerie de Jean Bureau, par le courage de ses capitaines, il recommença la guerre contre les Anglais (1449), les chassa de Normandie après la victoire de Formigny (1450), de la Guyenne après celle de Castillon (1453). La guerre de Cent Ans se terminait glorieusement; les Anglais ne possédaient plus que Calais; l'unité nationale était solidement fondée, sous les auspices de la royauté. Charles VII, *bien servi* par Richemont, Dunois, Chabannes, Brézé, Jacques Cœur, les frères Bureau, Chevalier, etc., avait organisé la première armée permanente (compagnies d'ordonnance, milices des francs-archers, artillerie); les États d'Orléans avaient établi la taille perpétuelle (1439); le parlement de Paris avait reçu de nouvelles attributions; les parlements de Toulouse et de Grenoble avaient été créés; la cour des aides séparée de la cour des comptes; la rédaction des coutumes décrétée. L'Université avait été sagement réformée, et la *Pragmatique-sanction* de Bourges (1438), en rétablissant l'ordre dans l'Église, avait réglé les rapports du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel, et de nouveau proclamé les *libertés gallicanes*. Mais, si la mémoire de Jeanne d'Arc avait été solennellement réhabilitée, le procès inique et la condamnation de Jacques Cœur prouvaient l'ingratitude persistante du roi. Les dernières années du règne furent troublées par les intrigues du dauphin Louis, réfugié d'abord en Dauphiné, puis auprès du duc de Bourgogne, de plus en plus puissant et redoutable. On dit que Charles, craignant d'être empoisonné par son fils, hâta sa propre mort, en refusant de prendre de la nourriture. Il avait eu de Marie d'Anjou quatre fils et huit filles; deux princes moururent en bas âge. Louis XI et Charles de Berry lui survécurent. Il laissa d'Agnès Sorel trois filles qui furent légitimées et mariées à Jacques de Brézé, à Olivier de Cœtive et au comte de Sancerre.

Charles VIII, dit *l'Affable*, fils de Louis XI et de Charlotte de Savoie, né à Amboise, le 30 juin 1470, mort dans la même ville, le 7 avril 1498, faible de complexion et d'intelligence, mal élevé par son père, qui se défiait de son héritier, devint roi en 1483. Sa sœur, Anne de Beaujeu, dirigea sagement les affaires pendant sa jeunesse, sauva la royauté de la réaction féodale, déjoua les prétentions des États-généraux de Tours, 1484, et triompha des révoltes de la *guerre folle*, du duc d'Orléans. Son général, la Trémouille, fut vainqueur des rebelles à Saint-Aubin-du-Cormier, 1488; le duc d'Orléans, prisonnier, expia ses fautes dans une étroite captivité, et François II de Bretagne s'humilia au traité de Sablé. En 1491, Charles, qui commençait à régner par lui-même, pour empêcher le mariage de la duchesse de Bretagne avec Maximilien d'Autriche, pénétra dans la province avec une armée. Anne de Bretagne, assiégée dans Rennes, fut forcée de céder, et son mariage avec Charles VIII, au château de Langeais, amena l'union du duché au royaume et compléta l'unité de la France. Élevé dans la lecture des romans de chevalerie, entouré d'une noblesse qui rêvait les aventures, Charles se débarrassa sans réflexion d'ennemis peu redoutables, en rendant à Maximilien, par le traité de Senlis, l'Artois et la Franche-Comté; à Ferdinand d'Aragon, par le traité de Narbonne, le Roussillon et la Cerdagne; en promettant à Henri VII d'Angleterre, par le traité d'Etaples, 745,000 écus d'or en quinze ans, 1492-93. Charles voulut alors faire valoir les prétentions sur le royaume de Naples qu'il tenait de la maison d'Anjou; il était appelé par Ludovic Sforza, par les républicains de Florence, par les ennemis d'Alexandre VI. Il rêvait une croisade lointaine à Constantinople, en Orient, à Jérusalem. A la tête d'une brillante armée, il passa les Alpes, au mont Genèvre, en 1494, traversa le Piémont et le Milanais. L'expédition, mal conduite, réussit, tant l'Italie était faible et divisée, tant la France paraissait puissante. A son ap-

Broche, Pise chassa les Florentins, Florence Pierre de Médicis. Les Français entrèrent en triomphe à Rome, où le pape, réfugié au château Saint-Ange, trompa le roi par un traité mensonger. Naples fut abandonné sans combat par Ferdinand II. Mais la conduite imprudente du roi et de ses compagnons irrita les Napolitains; Ludovic, Alexandre VI, Venise, Maximilien d'Autriche, Ferdinand d'Aragon formèrent la ligue de Venise contre Charles VIII. Il laissa quelques milliers d'hommes avec Gilbert de Montpensier pour défendre Naples, traversa toute l'Italie, mit en déroute à Fornoue, en 1495, 40,000 Italiens avec 11,000 Français, et rentra dans le royaume après avoir délivré le duc d'Orléans, assiégé dans Novare. Le royaume de Naples fut perdu, mais la France, en déployant ses forces, avait inspiré des craintes à ses voisins; puis ses rois et sa noblesse étaient pour longtemps lancés dans les aventures des guerres d'Italie. Charles VIII songeait à une autre expédition, quand il mourut subitement à Amboise. Ses trois fils étaient morts avant lui. Sous son règne, on avait commencé la rédaction des Coutumes.

Charles IX, 2e fils de Henri II et de Catherine de Médicis, né à Saint-Germain le 27 juin 1550, mort le 30 mai 1574. d'abord duc d'Orléans, succéda à son frère, François II, le 5 déc. 1560. Sa mère s'empara de la régence, et, par intérêt égoïste, tenta d'abord la conciliation des deux partis, catholique et calviniste, que le chancelier L'Hospital voulait réunir par esprit de tolérance et par patriotisme. De là, les États d'Orléans, de Saint-Germain et de Pontoise, le colloque de Poissy, les édits de juillet 1561 et de janvier 1562. Mais l'ambition et la haine l'emportèrent; Guise, Montmorency et Saint-André formèrent le triumvirat catholique; le massacre de Vassy, 1er mars 1562, fut l'occasion des guerres civiles; la prise de Rouen, la bataille de Dreux, l'assassinat de François de Guise au siége d'Orléans, signalèrent la première guerre terminée par la paix d'Amboise, 1563. Charles IX, déclaré majeur au parlement de Rouen, laissa le pouvoir à sa mère; d'un naturel emporté et brutal, de bonne heure corrompu par Catherine, intelligent, mais dissimulé et cruel, il acheva de se perdre dans l'abus des plaisirs. Après son voyage à travers les provinces, après l'entrevue de Bayonne avec le duc d'Albe, il était plein de haine à l'égard des calvinistes rebelles. Le prince de Condé essaya vainement de l'enlever au château de Monceaux en Brie; Charles revint avec peine vers Paris en repoussant les attaques insolentes des calvinistes; dans la deuxième guerre civile, Montmorency fut vainqueur, mais périt à la bataille de Saint-Denis; la paix menteuse de Longjumeau ne fut pas même une trêve, 1567-1568. Le chancelier fut disgracié; on essaya d'enlever Condé et Coligny; la troisième guerre civile commença; les protestants furent défaits à Jarnac, où Condé fut assassiné, 1568, mais vainqueurs à la Roche-Abeille; vaincus à Montcontour, 1569, ils se relevèrent au combat d'Arnay-le-Duc, et leur résistance opiniâtre amena la paix de Saint-Germain, qui leur était trop favorable, mais qui n'était pas un piége, 1570. Charles IX était jaloux de son frère, le duc d'Anjou, impatient du joug de Catherine, se défiant déjà des Guises; il imposa le traité. Espérant prévenir la guerre civile en jetant les protestants dans la guerre contre Philippe II, aux Pays-Bas, il se rapprocha de Coligny, prépara une expédition malgré sa mère et ses conseillers habituels, maria sa sœur à Henri de Navarre, et sembla se lancer avec passion dans la politique anti-espagnole. Catherine, craignant surtout pour elle-même, voulut se défaire de Coligny par un assassinat; le coup manqué de Maurevel lui faisant redouter une explosion terrible des calvinistes, elle effraya son fils du fantôme menaçant de la rébellion, et lui arracha l'ordre du massacre de la Saint-Barthélemy (24 août 1572). Charles IX en assuma la responsabilité; sa mémoire en est restée souillée. Les calvinistes, soutenus par le nouveau parti des *politiques*, eurent assez de forces pour une quatrième guerre civile, signalée par le siége et la paix de La Rochelle, 1573. Henri, duc d'Anjou, frère du roi, étant parti pour la Pologne, un complot se forma pour préparer la royauté du duc d'Alençon, chef des politiques; il fut découvert et puni. Au moment où une cinquième guerre civile commençait, Charles IX, l'imagination égarée par les remords, mourut d'une terrible maladie. Elisabeth d'Autriche, sa femme, n'eut pas d'enfant; il avait eu, de Marie Touchet, un bâtard, le comte d'Auvergne. Charles IX écrivit des vers qui sont dignes des meilleurs de Ronsard; il a composé la *Chasse royale* en 29 livres, savant ouvrage de Vénérie, imprimé en 1625; il a fait réimprimer les Psaumes de Marot, protégé et aimé les arts. Par un édit de 1564, il a fixé au 1er janvier le commencement de l'année; l'ordonnance de Moulins, 1566, œuvre de l'Hospital, apporta de grandes améliorations dans l'administration de la justice; les tribunaux de commerce datent de ce règne.

Charles X ou **Charles de Bourbon-Vendôme,** né en 1517, mort le 15 mai 1590, cinquième fils de Charles de Bourbon et de Françoise d'Alençon, archevêque de Rouen et cardinal, fut opposé par les ligueurs à son neveu Henri IV, en 1589. Mais il était alors son prisonnier à Fontenay-le-Comte; il reconnut, dit-on, Henri pour son souverain et mourut à Tours, où on le transféra, sans avoir attaché son nom à aucun acte. On a de lui des monnaies très-recherchées et des médailles frappées par les ligueurs.

Charles X, quatrième fils du Dauphin, fils de Louis XV et de Marie-Josèphe de Saxe, né à Versailles le 9 oct. 1757, mort à Goritz, le 6 nov. 1836, reçut les prénoms de Charles-Philippe et le titre de comte d'Artois. Mollement élevé par le duc de la Vauguyon, d'un extérieur gracieux, d'un esprit vif et facile, ardent aux plaisirs, malgré son mariage avec Marie-Thérèse de Savoie, 1773, il assista au siége de Gibraltar, en 1782, se rapprocha de la petite cour de Marie-Antoinette, et, lorsque vint la Révolution, se déclara, avec une franchise imprudente, contre le parti des innovations, dans les deux assemblées des Notables. Il était déjà très-impopulaire; aussi fut-il l'un des premiers à émigrer avec ses deux fils et les princes de la maison de Condé, juillet 1789. Il chercha dès lors des ennemis à la Révolution, à Turin, à Venise, à Mantoue, aux conférences de Pilnitz, refusa de rentrer en France, 1792, malgré les sommations de l'Assemblée législative, et apprit à Hamm, en Westphalie, la catastrophe du 21 janvier; elle le rapprocha complétement de son frère, Louis XVIII, qui le nomma lieutenant général du royaume. Il alla en Russie, 1793, demander l'appui de Catherine II, qui lui remit solennellement une épée magnifique dont il n'eut pas l'occasion de se servir. En 1795, il s'embarqua à Jersey avec une grande expédition d'émigrés et d'Anglais, mais il s'arrêta à l'île Dieu, ne pouvant ou n'osant pas rejoindre les Vendéens de Charette et de Stofflet, qui avaient repris les armes. Il revint alors habiter Holy-Rood, en Écosse, puis Londres et Hartwell, où la famille royale se trouva réunie. En 1814, lorsque les alliés eurent repoussé toute transaction avec Napoléon vaincu, le comte d'Artois rentra en France par Nancy et la Franche-Comté; et, reçu à Paris par le gouvernement provisoire, il signa, trop rapidement peut-être, le traité du 23 avril, qui nous enlevait tant de places fortes et ruinait notre marine. Il ne fut pas étranger aux fautes ou aux erreurs de la Restauration; au retour de l'île d'Elbe, il fut envoyé à Lyon pour combattre Napoléon; mais abandonné, il fut contraint de revenir précipitamment vers Paris et rejoignit Louis XVIII à Gand. Après Waterloo, *Monsieur*, comme on l'appelait, fut le chef avoué de la faction ultra-royaliste, souvent en contradiction et même en opposition avec les conseillers plus prudents de son frère. Après l'assassinat du duc de Berry, la chute du ministère Decazes et la naissance du duc de Bordeaux, le comte d'Artois et les hommes de son parti gouvernèrent véritablement pendant les dernières années de Louis XVIII. — En 1824, le chef des ultra-royalistes monta sur le trône. Charles X fut bien accueilli à son avénement; il fut sacré à Reims, le 29 mai 1825; mais bientôt il y eut une opposition de plus en plus prononcée entre l'opinion libérale et les actes du ministère Villèle, loi du sacrilége, milliard d'indemnité pour les émigrés, licenciement de la garde nationale de Paris, lois contre la presse, etc. Le ministère Martignac, 1828-1829, parut tendre à la réconciliation et se rapprocher du parti libéral; mais la Chambre des députés continua à se montrer hostile au gouvernement; le ministère n'avait pas les sympathies du roi, il fut remplacé par le ministère Polignac. La Chambre, par la fameuse adresse des 221, refusa son concours aux nouveaux ministres; elle fut prorogée; Charles X, dans l'intérêt de l'autorité royale, crut pouvoir et devoir modifier la Charte; les ordonnances du 25 juillet provoquèrent à Paris un combat de trois jours, qui se termina par la chute de la branche aînée des Bourbons. Charles X céda trop tard; retiré à Rambouillet, il abdiqua, le 2 août, en faveur de son petit-fils; cette abdication ne fut pas reconnue, et Charles X, accompagné de sa famille, se dirigea lentement vers Cherbourg, et s'y

embarqua, le 16 août, pour un dernier exil. Au dehors, ce règne n'avait pas été sans gloire militaire; la marine française avait pris une part importante à la victoire de Navarin (20 oct. 1827), et l'expédition de Morée avait hâté l'affranchissement de la Grèce; quelques semaines avant la révolution de 1830, l'amiral Duperré et le comte de Bourmont avaient conduit une belle armée française contre Alger; la ville du dey avait été prise et notre drapeau flottait sur la terre africaine, désormais délivrée des pirates. — En Angleterre, Charles X, accueilli comme simple particulier, prit le titre de comte de Ponthieu; il s'établit à Holy-Rood, plus tard vint habiter à Prague le château du Hradshin, et, à peine arrivé à Göritz, qu'il avait choisi pour sa dernière résidence, il mourut du choléra. Il avait eu deux fils le duc d'Angoulême et le duc de Berry

2° *Empereurs.*

Charles Ier. V. Charlemagne.

Charles II. V Charles le Chauve.

Charles III, dit *le Gros*, 3e fils de Louis le Germanique, né vers 832, mort le 12 janvier 888, fut en 876 roi d'Alémanie; puis, après la mort de ses frères Carloman, roi de Bavière et d'Italie, 880, Louis, roi de Saxe, 882, il fut maître de tous les Etats qu'avait eus son père. Jean VIII le couronna empereur, et il fut appelé au trône de France en 884. La monarchie de Charlemagne semblait reconstituée; mais la séparation des peuples et le morcellement féodal subsistaient. Charles d'ailleurs était faible et lâche; il donna 2,400 livres pesant d'argent et la Frise à Godefried, chef des Normands de l'Escaut, puis il le fit assassiner. Il laissa Paris, assiégé par d'autres bandes de pirates, se défendre par ses propres forces, et n'arriva jusqu'à Montmartre que pour acheter la paix par un traité honteux, 886. Il voulut vainement rejeter ces malheurs sur son ministre Luitvard, accusa lâchement d'adultère l'impératrice Richarde, fut déposé à la diète de Tribur, 887, et mourut dans le dénûment à l'abbaye de Reichenau, en Souabe. Après lui l'empire carlovingien fut pour toujours divisé.

Charles IV, fils de Jean de Luxembourg, roi de Bohême, petit-fils de l'empereur Henri VII, né en 1316, mort à Prague en 1378, fut élevé à Paris, devint roi de Bohême en 1346, et empereur en 1347, malgré l'opposition de plusieurs électeurs. Dans ses deux voyages en Italie, il trafiqua honteusement des droits de l'Empire, vendant concessions et priviléges aux Visconti de Milan, aux Florentins, à Venise, etc. Quoiqu'il eût promulgué la *Bulle d'Or*, 1356, base du droit public en Allemagne jusqu'en 1806, il laissa l'anarchie désoler l'Empire, le clergé devenir presque indépendant, les villes impériales former l'*alliance de Souabe*. Mais il favorisa son royaume de Bohême et y fonda l'université de Prague, sur le modèle de celle de Paris. Il acheta, à force d'argent et de concessions territoriales, les voix des électeurs pour faire nommer son fils Venceslas, roi des Romains; son second fils, Sigismond, devait être également empereur après Venceslas. On a de lui des *Apophthegmes* et des *Commentaires*, publiés par Freher dans les *Scriptores rerum germanicarum et bohemicarum.*

Charles-Quint, empereur d'Allemagne, ou Charles Ier, roi d'Espagne, fils de Philippe le Beau, archiduc d'Autriche, et de Jeanne la Folle, né à Gand, le 24 février 1500, mort le 21 septembre 1558, prince des Asturies en 1506; élevé par sa tante, Marguerite d'Autriche, par Guillaume de Croy, seigneur de Chièvres, et par Adrien d'Utrecht; archiduc des Pays-Bas, devint roi des Espagnes, à la mort de son grand-père maternel, Ferdinand d'Aragon, 1516. Ximénès comprima une première révolte en Castille et fut disgracié; les Espagnols étaient déjà très-mécontents de Charles et de ses conseillers flamands, lorsqu'à la mort de l'empereur Maximilien, son grand-père paternel, il hérita des biens de la maison d'Autriche, brigua la couronne impériale, et, à force d'intrigues et d'argent, l'emporta sur son rival, François Ier, 1519. Il obtint avec peine quelques subsides des Castillans, confia la régence à Adrien d'Utrecht, sut gagner Henri VIII d'Angleterre et son ministre Wolsey, et se fit couronner à Aix-la-Chapelle, 23 oct. 1520. L'Allemagne était déjà troublée par les prédications de Luther; Charles-Quint présida la diète de Worms, qui condamna le réformateur. Ambitieux et menacé par le roi de France, il s'unit à Henri VIII et à Léon X; il commença la guerre en 1521. Les Français furent repoussés de la Navarre, les Impériaux échouèrent devant Mézières; mais en Italie, Lautrec, vaincu à la Bicoque, perdit le Milanais, pendant que Charles triomphait en Espagne de la révolte des *Comuneros*, de leur chef, l'héroïque Juan de Padilla, et enlevait à la Castille et à l'Aragon la plupart de leurs libertés, 1522. La trahison du connétable de Bourbon, la défaite de Bonnivet en Italie, permirent aux Impériaux d'envahir la Provence et d'assiéger Marseille, 1524; François Ier les repoussa, mais pour aller se faire battre et prendre à Pavie, 1525. Charles-Quint abusa de sa victoire, en lui imposant les dures conditions du traité de Madrid (14 janvier 1526). Mais la puissance de Charles commençait à effrayer l'Europe; Henri VIII l'abandonna; les princes italiens, même Clément VII, entrèrent dans la ligue de Cognac; l'expédition du connétable de Bourbon contre Rome, 1527, la défection d'André Doria qui fit échouer Lautrec devant Naples, la défaite des Français à Landriano, sauvèrent Charles-Quint; et François Ier, par la paix des Dames ou de Cambrai, 1529, abandonna ses alliés. Charles, maître de l'Italie, se fit couronner roi de Lombardie à Bologne et empereur des Romains par Clément VII, 1530. Mais deux ennemis redoutables allaient alors faire diversion; les luthériens *protestèrent* contre les décisions de la diète de Spire, 1529; et, quand leur confession de foi eut été condamnée à la diète d'Augsbourg, 1530, ils formèrent, pour se défendre, la ligue de Smalkalde; les princes profitaient de la Réforme pour s'opposer au triomphe de la monarchie impériale; ce fut avec peine que Charles fit nommer roi des Romains son frère Ferdinand, roi de Bohême et de Hongrie depuis 1526, à qui il abandonna le gouvernement des provinces autrichiennes. Dans le même temps les Turcs de Soliman II attaquaient l'Europe chrétienne par terre et par mer; deux fois ils vinrent assiéger Vienne, 1529, 1532, et ils ne cessèrent de ravager le bassin du Danube. Charles-Quint, après avoir donné Malte aux chevaliers chassés de Rhodes, conduisit lui-même une grande expédition contre le pirate Barberousse, prit Tunis et mérita l'admiration de la chrétienté, 1535. Cependant François Ier recommençait la guerre en attaquant le duc de Savoie, puis en réclamant le Milanais; Charles, une troisième fois victorieux, pénétra en Provence, mais échoua, 1536; les Turcs menaçaient la Hongrie; la trêve de Nice suspendit les hostilités, 1538. Après l'entrevue d'Aigues-Mortes, l'empereur profita des bonnes dispositions de François Ier pour punir les révoltes de ses troupes, presque détruire les Cortès de Castille, et, après avoir traversé la France, pour accabler la rébellion de Gand. Il ne tint pas ses promesses; aussi, quand il eut échoué dans une grande expédition contre Alger, 1541, François Ier recommença une 4e guerre; Charles, soutenu par Henri VIII et par les princes d'Allemagne, gagnés par des concessions à la diète de Spire, vit cependant son armée battue à Cérisoles par le comte d'Enghien, 1544, échoua dans l'invasion de la Champagne et fut heureux de signer la paix de Crespy, 1544. Les décrets du concile de Trente et les préparatifs de Charles effrayaient alors les princes protestants; ils prirent les armes, furent vaincus à Muhlberg, 1547; leurs chefs, l'électeur de Saxe et le landgrave de Hesse-Cassel étaient prisonniers; l'Allemagne semblait soumise à l'empereur; mais la publication de l'*interim* irrita contre lui tous les partis; l'ambition arma celui qu'il venait de faire électeur de Saxe, l'habile Maurice; et Charles, presque surpris à Insprück, fut forcé de signer la convention de Passau, 1552, qui prépara la paix définitive d'Augsbourg, 1555; les luthériens avaient droit de cité en Allemagne, et Charles était contraint de renoncer à ses espérances de monarchie impériale. En même temps les victoires des Français lui enlevaient la suprématie européenne qu'il avait toujours poursuivie; Henri II, allié des princes allemands, maître de Metz, Toul et Verdun, paraissait en armes sur les bords du Rhin, 1552; Charles, après la trêve de Passau, voulut se venger, échoua au siége de Metz et ravagea vainement les provinces du nord de la France; après la défaite de Renty, il fut forcé de signer la trêve de Vaucelles, 1555. S'il avait obtenu un dernier succès en mariant son fils Philippe à Marie d'Angleterre, il ne put décider son frère Ferdinand et les princes d'Allemagne à le choisir comme roi des Romains. Depuis longtemps épuisé par des attaques de goutte, ayant le dégoût du pouvoir, il résolut d'abdiquer; il abandonna à Philippe II les Pays-Bas, 1555, l'Espagne et ses dépendances, le Milanais, Naples, l'Amérique, etc., 1556; à son frère Ferdinand la couronne impériale et les possessions autrichiennes en Allemagne, 1556. Il se retira en

Espagne, au monastère de Saint-Yuste dans l'Estrémadure, vivant, non pas en moine, mais dans un palais voisin, avec une suite encore assez nombreuse ; s'occupant de jardinage et d'horlogerie, mais conservant toujours la haute direction des affaires politiques ; de plus en plus malade, mais ne perdant pas sa raison et mourant simplement dans les exercices d'une sincère piété. Pendant son règne, les Espagnols lui avaient conquis une grande partie du nouveau monde, Cortez le Mexique et Pizarre le Pérou ; mais son ambition démesurée et le gouvernement de plus en plus despotique avaient commencé le dépérissement de l'Espagne, et l'Amérique était exploitée avec une aveugle avidité. — De sa femme, Isabelle de Portugal, il laissa Philippe II et deux filles; parmi ses enfants naturels, don Juan d'Autriche est le plus connu. Ses *Instructions* à son fils ont été traduites en français, La Haye, 1700, in-12. — *V.* sur sa vie, Robertson, Rosseeuw-Saint-Hilaire et les travaux de MM. Mignet et Pichot.

Charles VI, second fils de l'empereur Léopold Ier, né le 1er oct. 1685, mort le 20 oct. 1740, reçut de son père tous les droits qu'il pouvait avoir sur la succession de Charles II, roi d'Espagne ; lorsqu'une coalition générale se forma contre la France et contre Philippe V, petit-fils de Louis XIV, l'archiduc, proclamé à Vienne en 1703, se rendit en Angleterre, et, avec 12,000 hommes, débarqua dans la Péninsule. Maître de Barcelone, il se défendit vigoureusement contre les Français, pénétra deux fois jusqu'à Madrid, s'y fit nommer roi en 1706, sous le nom de Charles III, mais fut deux fois chassé. En 1711, la mort de son frère Joseph Ier l'appela à l'Empire; il fut couronné à Francfort, mais abandonné par ses alliés, qui, après Denain, signèrent la paix d'Utrecht, il dut renoncer à l'Espagne par le traité de Rastadt, qui lui donna Milan, Mantoue, la Sardaigne, Naples et les Pays-Bas, 1714. Il s'unit à Venise contre les Turcs; les victoires du prince Eugène à Peterwardein et à Belgrade amenèrent la paix de Passarowitz, 1718, qui lui donna Belgrade, Temeswar, une partie de la Serbie et de la Bosnie. Il entra dans la Quadruple alliance avec la France, l'Angleterre et la Hollande contre Albéroni, qui voulait reprendre les anciennes possessions de l'Espagne en Italie. La chute du ministre fit cesser les hostilités, et Charles VI échangea la Sardaigne stérile pour la riche Sicile, enlevée au duc de Savoie, 1720. La guerre fut sur le point de recommencer avec les puissances maritimes, surtout au sujet de la compagnie d'Ostende qu'il favorisait; le cardinal Fleury parvint à la prévenir. Mais la part qu'il prit à la succession de Pologne, en 1733, l'engagea dans une lutte contre la France, l'Espagne et le Piémont; ses troupes furent battues en Allemagne, en Italie, à Parme, à Guastalla, à Bitonto, et les traités de Vienne, 1735-1738, lui enlevèrent les Deux-Siciles et une partie du Milanais ; la Lorraine, détachée de l'Empire, dut revenir à la France. Allié à la Russie, il attaqua les Turcs en 1737 ; mais la guerre fut malheureuse, et, à la paix de Belgrade, 1739, il dut leur rendre ce qu'il possédait en Valachie, en Serbie, et Belgrade. Depuis longtemps il avait fait reconnaître à ses différents Etats et aux puissances européennes une *Pragmatique-sanction* qui assurait tout son héritage à Marie-Thérèse, sa fille. Sa mort, par suite d'une indigestion de champignons, fut le signal de la guerre de la Succession d'Autriche.

Charles VII (Charles-Albert), né à Bruxelles en 1697, mort en 1745, fils de l'électeur de Bavière, Maximilien-Emmanuel, gouverneur des Pays-Bas espagnols, épousa en 1722 la fille cadette de Joseph Ier, après avoir renoncé aux droits de cette princesse sur la succession d'Autriche. Electeur en 1726, il protesta contre la Pragmatique de Charles VI, 1740, en fondant ses prétentions sur les droits qu'il tenait du testament de Ferdinand Ier ; il s'allia à la France, à l'Espagne, à la Saxe par le traité de Nymphenbourg, 1741, se fit proclamer archiduc d'Autriche à Lintz, roi de Bohême à Prague, puis empereur à Francfort, 21 février 1742. Mais bientôt les troupes de Marie-Thérèse occupèrent la Bohême et le chassèrent même de Munich. Une diversion de Frédéric II lui permit de rentrer en Bavière ; mais épuisé par le chagrin et la maladie, il mourut le 20 janvier 1745. Son fils, Maximilien-Joseph, s'empressa de traiter avec Marie-Thérèse.

3° *Rois d'Angleterre.*

Charles Ier, fils de Jacques Ier et d'Anne de Danemark, né à Dumferling, en Ecosse, 1600, mort le 30 janvier 1649, prince de Galles à la mort de son frère aîné Henri, 1612, devint roi en 1625, et épousa Henriette-Marie, sœur de Louis XIII. L'opinion publique s'était déjà déclarée, sous Jacques Ier, en faveur de la liberté politique et de l'indépendance religieuse; Charles trouva dès son avénement une opposition considérable dans le Parlement, qui, dès 1625, refusa des subsides et attaqua le favori Buckingham ; il fut dissous. Buckingham fut accusé de haute trahison en 1626 ; la guerre contre l'Espagne et contre la France força le gouvernement de recourir à des impôts illégaux et de convoquer un troisième Parlement. La *pétition des droits*, 1628, attaqua les abus et rappela au roi les libertés de l'Angleterre. Buckingham, après sa malheureuse expédition de l'île de Ré, fut assassiné. Charles résolut de gouverner sans Parlement. Fier, digne et vertueux, mais trop imbu des doctrines du pouvoir absolu des rois, ennemi des croyances presbytériennes et puritaines, il parut être entraîné vers le catholicisme par les conseils et l'exemple de la reine trop souvent imprudente. Il fit la paix avec la France et gouverna illégalement avec ses ministres Strafford et Laud; il eut recours aux taxes non votées, à l'arbitraire de la Chambre étoilée, à la vente des monopoles, aux persécutions contre les dissidents. L'opinion publique s'irrita; le fameux procès de Hampden passionna toute l'Angleterre. En 1637, le zèle fanatique de Laud voulut imposer à l'Ecosse presbytérienne le rit anglican ; les Ecossais se soulevèrent et s'unirent par le *covenant*. Ne pouvant comprimer la révolte avec ses ressources ordinaires, Charles fut forcé de convoquer le *Court Parlement*, puis le *Long Parlement*, 3 nov. 1640. La révolution, depuis longtemps préparée, éclata : les communes, se déclarant indépendantes et souveraines, s'emparèrent aussitôt des forces du gouvernement, mirent en jugement les agents coupables de la royauté, et surtout le *grand délinquant*, Strafford. Charles Ier eut le tort de l'abandonner et de signer le *bill d'attainder* porté contre lui par la Chambre, 1641. Elle abolit l'épiscopat et s'unit aux Ecossais par le *bill d'assistance fraternelle*, tandis que le massacre des Anglais par les catholiques d'Irlande soulevait les défiances et les fureurs contre Charles Ier. Après une vaine tentative pour enlever quelques députés des communes, Charles sortit de Londres, 1642, et, à la tête des *Cavaliers*, commença la guerre civile contre les *Têtes-Rondes* du Parlement. Après quelques combats indécis, les royalistes furent vaincus à Newbury, 1643, à Marston-Moor, 1644, à Naseby, 1645 ; les Ecossais triomphaient également du chevaleresque Montrose. Tandis que la reine et le prince de Galles fuyaient en France, Charles chercha un asile dans le camp des Ecossais, qui le livrèrent aux commissaires du Parlement, 1647. Les Presbytériens allaient peut-être traiter avec le roi ; les *Indépendants*, chefs de l'armée, le leur enlevèrent. Charles parvint à fuir, mais il se réfugia dans l'île de Wight, dont le gouverneur était dévoué à Cromwell. Pendant ce temps, le Parlement, épuré, c'est-à-dire décimé par les soldats, votait le jugement du roi ; une haute cour de justice fit comparaître devant elle Charles Stuart, qui déclina vainement sa compétence; il fut condamné comme tyran, traître, meurtrier, ennemi de la communauté, et exécuté devant son palais de White-Hall. On lui attribua l'*Eikon Basilikè*, qui parut quelques jours après sa mort et qui a pour auteur l'évêque d'Exeter. Samuel Browne a publié à La Haye, 1651, quelques écrits de Charles. Il laissait six enfants; Charles II et Jacques II furent rois ; Henriette épousa le duc d'Orléans.

Charles II, fils aîné de Charles Ier, né en 1630, mort en 1685, se réfugia en France avec sa mère, dès 1651; les Ecossais, mécontents du gouvernement républicain de l'Angleterre, le rappelèrent et le nommèrent roi, après lui avoir fait jurer le *covenant*. Ils furent vaincus par Cromwell à Dunbar ; Charles en profita pour pénétrer hardiment en Angleterre; mais, rejoint par peu de *cavaliers*, il fut défait à Worcester, 1652, et n'échappa que par miracle à une poursuite acharnée. Assez malheureux en France, il fut repoussé par Mazarin, qui s'allia à Cromwell et refusa au prétendant la main d'une de ses nièces. Il implora vainement l'Espagne et la France aux négociations des Pyrénées; il vivait, sans beaucoup d'espoir, dans les Pays-Bas, lorsque l'Angleterre, lasse des guerres civiles depuis la mort du Protecteur, et entraînée par la diplomatie rusée de Monk, le rappela sans conditions, 1660. Il fit son entrée à Londres le 29 mai, et fut bien accueilli. Doué d'aimables qualités, il était frivole, nonchalant, égoïste, sans principes ; il ne sut pas ou plutôt ne voulut pas gouverner selon les intérêts et les passions de l'Angleterre. Une réac-

tion sans pudeur et sans frein signala les premières années de la Restauration, durant le ministère de Clarendon, pendant qu'à l'exemple du monarque on se jetait dans la dissolution la plus effrénée. Insatiable d'argent pour ses vils plaisirs, il vendit à Louis XIV Dunkerque et Mardyck, se fit largement payer son alliance avec la France et souleva bientôt contre lui l'opposition nationale dans le pays, et même dans un Parlement d'abord servile. Les malheurs d'une guerre contre la Hollande, terminée par le traité de Bréda, 1667, une peste, un incendie qui désola Londres en 1666, les intrigues des courtisans, amenèrent la chute et l'exil de Clarendon. L'entrée de l'Angleterre dans la *triple alliance* de La Haye contre Louis XIV ne calma qu'un instant le mécontentement, 1668. Les ministères impopulaires et corrompus de la *Cabal*, de Danby, de Shaftesbury, le ranimèrent plus fort que jamais. Le bill du *test* fut dirigé contre les catholiques et leur chef, le duc d'York; le bill d'*exclusion* déclara celui-ci incapable de régner; le bill d'*habeas corpus* protégea la liberté des citoyens contre les agents d'un pouvoir arbitraire. La fameuse *conspiration papiste*, dénoncée par l'imposteur Titus Oates, montra la passion furieuse des esprits. Pendant ce temps, Charles s'était lié avec Louis XIV contre les Hollandais, 1670-72; mais l'opinion publique le força de se déclarer neutre, 1674, et même de marier sa nièce avec le stathouder, Guillaume d'Orange; plus tard, Charles II, toujours pensionné par Louis XIV, allait prendre les armes contre la France, quand la paix de Nimègue fut signée. Lorsqu'il voulut, à l'exemple de son père, gouverner sans Parlement, des complots se formèrent contre lui; Sidney, Russel, périrent sur l'échafaud; les puritains d'Écosse furent accablés par Monmouth, fils naturel du roi; le duc d'York fut rappelé. Charles mourut et peut-être au dernier moment se déclara catholique; il avait vécu en épicurien débauché. Il n'avait pas eu d'enfant de sa femme, Catherine de Portugal, qui lui avait apporté en dot de l'argent, Tanger et Bombay.

Charles-Édouard (Louis-Philippe-Casimir), dit *le Prétendant*, fils de Jacques III et de la princesse Sobieska, petit-fille de Jean Sobieski, né à Rome, le 31 décembre 1720, mort à Florence, le 31 janvier 1788, voulut profiter de la guerre faite à l'Angleterre par Louis XV pour tenter de reprendre sur George II le trône de ses pères. Il quitta Rome en 1744, ne put obtenir à Paris des secours directs du gouvernement français, et, sans ressources, se jeta cependant dans l'entreprise la plus héroïque. Il s'embarqua à Saint-Nazaire, le 4 juillet 1745, déguisé en prêtre, avec deux navires armés par un négociant de Nantes, M. Walsh, débarqua à Ardna-Murcham, en Écosse, entraîna, à force d'énergie, quelques clans montagnards; prit Perth et Edimbourg (septembre), et battit l'anglais John Cope à Preston-Pans, 20 septemb. Il perdit un temps précieux, ne reçut de France que quelques armes et un peu d'argent; puis, pénétrant en Angleterre, il s'avança par Manchester jusqu'à Derby; mais ses compagnons le forcèrent de rétrograder. Sa tête fut mise à prix, et il rentra en Écosse. Il fut encore vainqueur à Cliftonmoor (18 déc.) et à Falkirk (janv. 1746); poursuivi par des forces supérieures, que commandait le duc de Cumberland, il fut forcé de combattre et fut vaincu à Culloden (14 avril). Après mille aventures romanesques, errant à travers les Hébrides, sauvé par des dévouements héroïques, il parvint à s'embarquer sur un navire français et arriva à Roscoff, en Bretagne, le 29 sept. 1746. Bien accueilli d'abord à Paris, il fut sacrifié par le gouvernement au traité d'Aix-la-Chapelle, 1748, expulsé violemment du royaume, et vécut en Italie, sous le nom de comte d'Albany. Il fit en vain deux voyages secrets à Londres et épousa, vers 1766, la princesse de Stolberg; ce mariage disproportionné fut malheureux; Charles-Édouard s'abandonna, dit-on, à des vices grossiers et mourut pauvre, délaissé, presque inconnu à Florence. Sa veuve, qui depuis longtemps s'était séparée de lui, épousa le poëte Alfieri. — *V.* Amédée Pichot, *Histoire de Charles-Édouard.*

4° *Rois d'Espagne.*

Charles Ier. *V.* Charles-Quint, empereur.

Charles II, fils de Philippe IV et de Marie-Anne d'Autriche, né en 1661, mort le 1er nov. 1700, succéda à son père en 1665. Rejeton débile d'une race épuisée, incapable à cinq ans de marcher et de parler, il était bien le digne représentant de l'Espagne dégénérée. Ce fut contre l'attente de l'Europe qu'il prolongea pendant 39 ans sa triste existence; il ne gouverna jamais et personne ne gouverna véritablement le royaume pendant son règne, marqué par de continuels revers. Sa mère, d'abord régente, se laissa diriger par son confesseur incapable, le jésuite allemand Neidhard ou Nithard; quand le jeune roi se fut déclaré majeur, il le relégua dans un couvent et confia le pouvoir à don Juan, son frère naturel, qui mourut bientôt après. Puis la reine-mère reprit son influence, et après la mort de sa première femme, Louise, fille du duc d'Orléans, Charles II se laissa dominer par sa seconde femme, Anne, veuve de l'électeur palatin, dont les intrigues troublèrent les dernières années du règne. Les Espagnols, plusieurs fois vaincus, avaient été forcés, dès 1668, de reconnaître l'indépendance du Portugal; mais Charles II fut surtout la victime de son beau-frère Louis XIV. Facilement vainqueur dans la *guerre de dévolution*, aux Pays-Bas et en Franche-Comté, celui-ci lui enleva Charleroi, Furnes, Ath, Tournai, Douai, Courtrai, Oudenarde, Lille, Alost, Armentières et Binch, 1668 (Traité d'Aix-la-Chapelle); dans la guerre de Hollande, l'Espagne entra dans la 1re coalition contre la France; battue sur terre et sur mer, elle perdit au traité de Nimègue, 1678, la Franche-Comté, Aire, Saint-Omer, Ypres, Cassel, Cambrai, Bouchain, Valenciennes, Condé, Maubeuge, Charlemont, Dinant; elle fut dépouillée de Luxembourg par les *Chambres de réunion*, 1684; elle entra dans la ligue d'Augsbourg, pour éprouver de nouvelles pertes, 1688-1697; Vendôme venait d'enlever Barcelone, lorsque la paix de Ryswyck rendit à l'Espagne Courtrai, Charleroi, Mons, Luxembourg et ce qu'elle avait perdu en Catalogne. Louis XIV, depuis trente ans, se préparait à s'enrichir des dépouilles de Charles II; en 1668 il avait signé à Vienne, avec Léopold Ier, un traité de partage éventuel; en 1698, trois compétiteurs se disputent l'héritage que la mort prochaine de Charles II doit ouvrir, Louis XIV, Léopold et le prince électoral de Bavière, petit-neveu du roi d'Espagne; l'Angleterre, la Hollande et la France, sans le consulter, règlent sa succession par un premier traité de partage entre les trois compétiteurs, 1698; Charles II fait un testament en faveur du prince électoral. Celui-ci étant mort, second traité de partage, 1700, qui n'est accepté ni par Léopold ni par Charles II. Alors, au milieu d'intrigues de toute sorte, d'inquiétudes et de colères impuissantes, le pauvre moribond, pour sauver l'intégrité de la monarchie espagnole, institue le duc d'Anjou, second petit-fils de Louis XIV, son héritier universel, sacrifiant ainsi ses antipathies à ce qu'il croit son devoir. Il meurt, dernier prince de la maison d'Autriche en Espagne, et son testament, accepté par Louis XIV, est le signal de la guerre de la Succession, si désastreuse pour son empire, qui ne sera pas sauvé du démembrement, et qui était alors tombé au dernier degré de la décadence et de l'abaissement. — *V.* Mignet, *Négoc. relat. à la succession d'Espagne;* et Weiss, *Décadence de la monarchie espagnole.*

Charles III, fils aîné de Philippe V et d'Elisabeth Farnèse, né en 1716, mort en déc. 1788, fut reconnu comme héritier de la maison des Farnèse à Parme et à Plaisance, de la maison des Médicis à Florence, par les traités de la *quadruple alliance*, de Vienne, de Séville, 1720, 1725, 1729. Dans la guerre de la succession de Pologne, il s'empara sur l'Autriche, après la victoire de Bitonto, 1734, du royaume des Deux-Siciles, que les traités de Vienne lui laissèrent, 1735-1738. Roi de Naples, sous le nom de Charles VII; de Sicile, sous celui de Charles V, il gouverna avec intelligence et fermeté, secondé par l'habile ministre Tanucci; il restreignit les priviléges de la noblesse et les immunités du clergé; le code Carolin, 1754, mit de l'ordre et de l'uniformité dans les législations diverses du royaume; la marine, les lettres, les beaux-arts furent favorisés (palais de Caserte, de Portici, de Capo-di-Monte, théâtre de San-Carlo, etc.). La mort de Ferdinand VI, fils aîné de Philippe V, lui donna le royaume d'Espagne, sous le nom de Charles III, 1759; son troisième fils, Ferdinand IV, lui succéda dans les Deux-Siciles; le second devait être Charles IV d'Espagne, l'aîné était idiot. Au dehors, Charles III fut généralement l'allié de la France; dans la guerre de Sept Ans, il signa le *pacte de famille*, 1761, contre l'Angleterre, et, au traité de Paris, 1763, perdit les Florides, mais reçut de la France la Louisiane. Il se déclara dans la *guerre d'Amérique* pour la France et la liberté des mers contre les Anglais; ses flottes combattirent avec les nôtres; on assiégea vainement Gibraltar, 1779-1782, mais on reprit et on conserva, au traité de 1783, Minorque et les Florides. Charles III fut moins heureux contre les pirates d'Alger, mais il acquit des Portugais Annobon et Fernando-Pô. Son gouvernement

à l'intérieur est remarquable par des réformes et des efforts généreux; secondé par d'habiles ministres, Campomanès, Jovellanos, Florida-Blanca, Olavidès, Aranda, il augmenta l'armée, y introduisit la tactique moderne, créa des écoles d'artillerie, de cavalerie, etc.; donna à l'Espagne une marine puissante de 80 vaisseaux, établit une école d'ingénieurs-constructeurs à Carthagène, etc. Il introduisit l'économie dans les finances, créa la banque de Saint-Charles, 1782, confiée au comte de Cabarrus, et substitua une bonne monnaie à celle de Charles II. Il favorisa l'agriculture en soulageant les laboureurs, en leur fournissant des graines pour ensemencer, en établissant des colons suisses et allemands dans la Sierra-Morena, en encourageant les sociétés d'*Amis de la patrie*. Les artisans purent aspirer aux fonctions municipales et même à la noblesse; on construisit des routes, des canaux (canal d'Aragon); le commerce des grains fut rendu libre; le commerce dans les deux Indes fut ouvert à tous les sujets du roi; la compagnie commerciale des Philippines fut créée. Les arts et les sciences furent également protégés (Académie des beaux-arts de Saint-Charles à Valence, réforme des *collèges majeurs*, etc.); Madrid prit un autre aspect. Ces réformes rencontrèrent de l'opposition; en 1766, l'interdiction des longs manteaux et des chapeaux rabattus excita à Madrid une révolte menaçante; le roi dut fuir à Aranjuez et sacrifier son ministre Squillace. Croyant que le clergé était l'ennemi des innovations, Charles III se déclara contre les jésuites, les chassa de son royaume, 1767, confisqua leurs biens, et, de concert avec la France, poursuivit l'abolition de l'ordre auprès du Saint-Siége. Charles III aimait la chasse avec passion; elle lui coûtait beaucoup de temps et d'argent. La mort de son fils Gabriel, qu'il aimait beaucoup, hâta la fin de sa vie.

Charles IV, second fils de Charles III et de Marie-Amélie de Saxe, né à Naples en 1748, mort à Rome, le 28 nov. 1819, succéda à son père en 1788, à l'exclusion de son frère aîné, Philippe, qui était idiot. Bon et passionné pour la chasse, comme Charles III, il fut nul, paresseux, vraiment incapable, et se laissa toute sa vie gouverner par sa femme indigne, Marie-Louise de Parme, sa cousine, qu'il avait épousée en 1765. Après la disgrâce de Florida-Blanca et d'Aranda, le favori Godoy dirigea la reine, le roi et le royaume; au début du règne, les cortès, depuis longtemps oubliées, avaient été convoquées; mais, aux premières plaintes, le roi les congédia pour toujours, et bientôt la haine qu'inspirait Godoy vint se joindre au peu de respect qu'on avait pour la reine et pour Charles IV; toutes les sages réformes de Charles III furent abandonnées, au moment même où s'ouvrait la période de la Révolution. En 1789, le roi fit annuler, par les cortès, l'ordonnance de Philippe V, qui excluait les femmes de la couronne; mais il garda le décret royal dans les archives. En 1792, il abandonna Oran aux pirates d'Alger. En 1793, il intervint activement pour sauver les jours du chef de sa famille, Louis XVI; la Convention lui déclara la guerre, 7 mars 1793; après les succès de l'espagnol Ricardos aux Pyrénées-Orientales, les Français reprirent l'avantage sous Dugommier et Pérignon, qui envahirent la Catalogne, sous Moncey, qui envahit les provinces basques, 1794. La paix de Bâle, 22 juillet 1795, enleva à l'Espagne la partie orientale de Saint-Domingue; Godoy n'en reçut pas moins le titre de *Prince de la paix*. Charles IV s'unit alors à la France contre l'Angleterre, août 1796, attaqua le régent de Portugal, son gendre, pour le forcer de fermer ses ports aux bâtiments anglais; si le traité de Madrid, juin 1801, lui donna Olivença, il rendit à la France la Louisiane, et dut céder la Trinité aux Anglais en 1802. Cette alliance onéreuse avec la France fit perdre à l'Espagne ses galions enlevés par les Anglais, lui coûta des sommes considérables et la plus belle partie de sa flotte détruite à Trafalgar, 21 nov. 1805; puis les Anglais jetaient dans les colonies d'Amérique des germes de révolte. Aussi la nation était mécontente; Godoy fut sur le point, pour reconquérir quelque popularité, de s'unir à la coalition de 1806; la victoire d'Iéna l'arrêta et Napoléon jura de se venger. Il imposa à l'Espagne les rigueurs du blocus continental; en 1807, il força Charles IV à signer un traité secret pour le partage du Portugal entre Godoy, la reine d'Étrurie, qui perdit son royaume en Italie, et la France, qui devait échanger sa part avec l'Espagne pour des provinces entre les Pyrénées et l'Èbre. Pendant que les armées françaises traversaient le nord du royaume, le prince des Asturies, Ferdinand, conspirait contre Godoy, était arrêté par l'ordre de son père et gracié; mais le favori détesté, craignant également Napoléon et les Espagnols, voulut entraîner la cour en Andalousie, peut-être en Amérique. L'insurrection d'Aranjuez, 19 mars, força Charles IV à abdiquer pour sauver son ministre; il protesta bientôt et s'adressa à Napoléon, qui résolut d'en finir avec les Bourbons d'Espagne. La famille royale fut attirée à Bayonne; après des scènes odieuses, Ferdinand fut forcé de se démettre de la couronne, que Charles IV s'empressa de céder à Napoléon (mai 1808). Joseph Bonaparte fut alors appelé de Naples au trône de Madrid. Charles IV dut recevoir un revenu de 6,000,000 et le château de Chambord; il séjourna à Compiègne de 1808 à 1811, puis à Marseille et à Rome, avec la permission de l'empereur. Il vécut retiré, n'aspirant qu'au repos, et survécut peu à la reine, dont il avait été le seul à ignorer la mauvaise conduite.

5° *Rois de Naples et de Sicile.*

Charles Ier, comte d'Anjou et de Provence, roi de Naples et de Sicile, fils du roi de France, Louis VIII et de Blanche de Castille, né vers 1220, mort en 1285, reçut de son père l'Anjou en apanage, devint comte de Provence par son mariage avec Béatrix, fille de Raymond-Bérenger, 1245, se distingua, aux côtés de son frère, pendant la 7e croisade, fut pris en 1250; et, de retour en France, soumit les villes de Provence, Avignon, Arles, Marseille, qui s'étaient constituées en républiques, aida la régente et intervint dans les affaires de Flandre, avec l'espoir d'acquérir le Hainaut. D'une piété austère, dur, ambitieux surtout, Charles accepta la couronne des Deux-Siciles que lui offrait Urbain IV; une croisade fut prêchée contre Manfred, 1265; Charles triompha à Bénévent, 1266; fut reçu à Naples en souverain, se mit à la têtes des guelfes d'Italie; et, après la défaite à Tagliacozzo, 1268, du jeune Conradin, dont il ordonna sans pitié le supplice, il se crut tout-puissant. C'est lui qui entraîna saint Louis à la croisade de Tunis; il n'arriva que le jour de la mort de son frère, 1270, et imposa un tribut au roi musulman de Tunis. Arbitre de l'Italie, maître de la Méditerranée, prenant le titre de roi de Jérusalem, aspirant à chasser de Constantinople Michel Paléologue, redouté même par le pape Nicolas III, il fit élire par la violence Martin IV, qui lui fut tout dévoué, qui le nomma sénateur de Rome et excommunia l'empereur d'Orient. Le massacre des *Vêpres siciliennes*, 1282, vint renverser tous ses projets; don Pèdre d'Aragon, proclamé roi de Sicile, soutint les rebelles; Charles fut repoussé de Messine et vit dans une sombre fureur ses flottes détruites par Roger de Loria. Vainement il défia son rival à un combat singulier, et vint à Bordeaux sans le rencontrer; à son retour, il apprit que son fils, combattant sans ses ordres, avait été vaincu et pris devant Messine. Il mourut peu après de douleur à Foggia.

Charles II d'Anjou, dit *le Boiteux*, fils du précédent, né en 1248, mort à Casanova en 1309, d'abord prince de Salerne, prisonnier des Aragonais à la mort de son père, ne fut rendu à la liberté qu'en 1289, après avoir signé un traité onéreux. Il essaya vainement de reprendre la Sicile, qu'il fut forcé d'abandonner à Frédéric d'Aragon, 1302; héritier de la Hongrie à la mort de son beau-frère, Ladislas IV, il la céda à son fils aîné, Charles Martel, en 1290. Ses sujets le regrettèrent à cause de sa probité, de sa libéralité et des monuments nombreux qu'il éleva à Naples.

Charles III de Duras ou **Durazzo**, fils de Louis de Duras, comte de Gravina, petit-fils de Jean de Duras, frère du roi de Naples, Robert, né en 1345, assassiné à Bude, le 8 fév. 1387, fut élevé en Hongrie, fut adopté par Jeanne Ire de Naples, qui avait fait mourir son père, puis fut désavoué au profit de Louis d'Anjou, frère de Charles V, roi de France. Appelé par Urbain VI, soutenu par le roi de Hongrie, Louis le Grand, il traversa l'Italie, prit Jeanne, en 1381, et la fit étouffer entre des matelas, 1382. Il repoussa l'attaque de Louis d'Anjou, lutta contre le pape, qui voulait l'assujettir à ses volontés; et, en 1385, appelé par les seigneurs hongrois, il fut couronné roi à Albe-Royale, mais peu après assassiné à Bude, par ordre et en présence d'Elisabeth, veuve de son prédécesseur. Son fils Ladislas lui succéda à Naples.

Charles IV, de Naples. V. CHARLES-QUINT, empereur.

Charles V. V. CHARLES II d'Espagne.

Charles VI. V. CHARLES VI, empereur.

Charles VII. V. CHARLES III d'Espagne.

6° *Ducs de Parme.*

Charles Ier, duc de Parme et de Plaisance. V. CHARLES III d'Espagne.

Charles II (LOUIS DE **Bourbon**), infant d'Espagne, fils de Louis, roi d'Etrurie, et de Marie-Louise, fille de Charles IV d'Espagne, né en 1799, roi d'Etrurie en 1803 jusqu'en 1807. Au congrès de Vienne, on décida que l'ex-reine d'Etrurie et ses enfants posséderaient le duché de Lucques, et, qu'à la mort de l'impératrice Marie-Louise, ils l'échangeraient pour les duchés de Parme et de Plaisance. A peine en possession de ces duchés, Charles II abdiqua en faveur de son fils, Charles III, 14 mars 1849.

Charles III (FERDINAND-JOSEPH-VICTOR-BALTHASAR DE **Bourbon**), né en 1823, duc à l'abdication de son père, 1849, rentra dans ses Etats, occupés par les Autrichiens, le 25 août. Il avait épousé, en 1845, Louise-Marie-Thérèse, fille du duc de Berry. Il fut assassiné dans une rue de Parme, le 26 mars 1854; le coupable ne fut pas découvert.

7° *Ducs de Savoie et rois de Sardaigne.*

Charles Ier, *le Guerrier*, fils d'Amédée IX, né en 1468, mort en 1489, succéda à son frère, Philibert Ier, en 1482. Louis XI, son parrain, se chargea de sa tutelle. Charles se distingua par son énergie et sa magnanimité; il combattit le marquis de Saluces, prit le titre de roi de Jérusalem, de Chypre et d'Arménie, et mourut jeune à Pignerol.

Charles II (JEAN-AMÉDÉE), son fils, né en 1488, régna sous la tutelle de sa mère, Blanche de Montferrat, et mourut des suites d'une chute, en 1496.

Charles III, *le Bon*, fils du duc Philippe II, né en 1486, succéda à son frère Philibert II, en 1504, et mourut en 1553. Placé entre François Ier, son neveu, et Charles-Quint, son beau-frère, allié d'abord au premier, il subit la domination de l'empereur, fut plusieurs fois maltraité par les deux rivaux, eut à lutter sans succès contre Genève et les Valaisans, et institua l'ordre des Saints-Maurice-et-Lazare.

Charles-Emmanuel Ier, dit *le Grand*, né en 1562, fils et successeur de son père, Philibert-Emmanuel, en 1580, épousa, en 1585, Catherine, fille de Philippe II, profita des troubles de la France pour attaquer le Dauphiné et occuper le marquisat de Saluces, 1588; éleva quelques prétentions sur l'héritage de Henri III, comme petit-fils de Henri II, par sa mère Marguerite, fut reconnu comme gouverneur par les ligueurs de Provence, mais fut repoussé par Lesdiguières. Plus tard, Henri IV le punit de ses intrigues en envahissant la Savoie, 1599; il lui imposa le traité de Lyon, 1601, et, en échange de Saluces, se fit céder le pays de Gex, la Bresse, le Bugey, le Valromey. Il échoua dans deux attaques sur Genève, 1602-1609; s'unit avec Henri IV, à Brussol, contre l'Espagne, puis se rapprocha de Philippe III; voulut prendre le Montferrat, brigua en vain la couronne impériale en 1619; s'unit de nouveau à la France contre les Espagnols, dans l'affaire de la Valteline, à la France contre Gênes, en 1624; réclama de nouveau le Montferrat, à la mort de Vincent II, duc de Mantoue, mais fut battu par les Français, et en mourut de chagrin, 1630.

Charles-Emmanuel II, fils de Victor-Amédée Ier, né en 1634, successeur de son frère, François-Hyacinthe, en 1638, mourut en 1675. Ses oncles, Maurice et Thomas, soutenus par l'Espagne, disputèrent vainement la régence à sa mère, Christine de France. Il resta l'allié de la France et se distingua par ses travaux d'art et d'utilité publique.

Charles-Emmanuel III, fils de Victor-Amédée Ier, roi de Sardaigne, né en 1701, successeur de son père, en 1730, mourut en 1773. Prince guerrier, il s'unit à la France dans la guerre de la succession de Pologne, et acquit, à la paix de Vienne, 1735-38, les provinces de Novare et de Tortone. Dans la guerre de la succession d'Autriche, réclamant le Milanais, il se joignit aux ennemis de Marie-Thérèse; mais menacé par l'ambition du gouvernement espagnol, il se rapprocha de l'Autriche, fut battu à Coni et obtint encore quelques districts du Milanais. Excellent administrateur, il publia un nouveau code, *Corpus Carolinum*, en 1770, défendit les droits du pouvoir temporel contre le clergé et les prétentions pontificales; ses Etats jouirent d'une prospérité remarquable.

Charles Emmanuel IV, fils et successeur de Victor-Amédée III, en 1796, perdit ses Etats du continent, qui lui furent enlevés par Joubert, en 1798, se retira dans l'île de Sardaigne, abdiqua, 1802, en faveur de son frère Victor-Emmanuel, et mourut à Rome, dans un cloître, en 1820.

Charles-Félix (JOSEPH-MARIE), 4e fils de Victor-Amédée III, né en 1765, d'abord duc de Gênes, épousa, en 1807, Marie-Christine de Naples, succéda, en 1821, à son frère Victor-Emmanuel, forcé d'abdiquer devant la révolution, et mourut en 1831.

Charles-Albert-Amédée, fils de Charles-Emmanuel de Savoie-Carignan, né en 1798, épousa, en 1817, Marie-Thérèse, fille du grand-duc Ferdinand de Toscane; fut reconnu par le congrès de Vienne héritier présomptif du royaume de Sardaigne, entra, avec quelque hésitation, dans le mouvement de 1821, se prononça pour la constitution des cortès d'Espagne; puis, devant l'opposition formelle de Charles-Félix, abdiqua la régence et s'éloigna de Turin. Après avoir servi comme volontaire dans l'armée du duc d'Angoulême en Espagne, 1823, il revint en Piémont, et monta sur le trône en 1831. Après avoir réprimé sévèrement des conspirations libérales, il donna à son pays une armée nationale organisée à la manière française, repoussa les réclamations de l'Autriche, amnistia les émigrés de 1821, accorda plus de liberté à la presse et une constitution libérale au Piémont. Considéré comme le régénérateur futur de l'Italie, il se déclara contre l'Autriche en 1848, repoussa toute idée de secours étranger et resta fidèle à sa maxime célèbre : *l'Italia farà da se;* victorieux à Somma-Compagna, à Goïto, à Custozza, il était arrivé à l'Adige, quand, accablé par des forces supérieures, il dut rétrograder vers Milan. Vaincu à San-Donato, abandonné par les démocrates italiens, il vit son armée, commandée par Chrzanowski, mise en déroute à Novare, 23 mars 1849. Découragé, il abdiqua en faveur de son fils, Victor-Emmanuel II, et mourut à Oporto le 28 juillet.

8° *Rois de Suède.*

Charles de Suède. Les 6 premiers rois de ce nom n'ont rien d'historique; peut-être faut-il les considérer comme des rois fabuleux imaginés par l'annaliste Johannes Magnus.

Charles VII, *Sverkersson*, roi de 1162 à 1168, prit le premier le titre de roi des Suédois et des Goths, fut un prince religieux, voulut imposer le christianisme à l'Esthonie et à l'Ingrie, établit l'archevêché d'Upsal et fut assassiné par Canut, fils de saint Eric.

Charles VIII, *Canutsson*, d'abord administrateur, puis roi de Suède, 1448, de Norvége, 1449, après la rupture de l'Union de Calmar, perdit bientôt cette seconde couronne et lutta toute sa vie contre le roi de Danemark, Christiern, et surtout contre l'archevêque d'Upsal, qui, à la tête du clergé, voulait rétablir l'Union. Deux fois chassé, en 1465 et 1467, il mourut en 1470.

Charles IX, 3e fils de Gustave Wasa; né en 1550, d'abord duc de Sudermanie, il se déclara contre le roi polonais Sigismond, le battit à Linköping, fut élu roi par les Etats en 1600, mais n'accepta la couronne qu'en 1604. Il combattit sans cesse le Danemark, la Pologne et la Russie; créa une armée permanente, favorisa le commerce et l'industrie; il mourut en 1611, laissant le trône à Gustave-Adolphe.

Charles-Gustave X, fils de Jean-Casimir, duc de Deux-Ponts, et de Catherine, fille de Charles IX, né en 1622; il voyagea en Europe, servit la Suède sous Christine, sa cousine, à la guerre et aux négociations de Westphalie, fut désigné par les états, dès 1649, comme son héritier, et lui succéda en 1654. Malgré la pénurie du royaume, Charles-Gustave, vrai ravageur de provinces, passa son règne dans des guerres continuelles. En 1655, il envahit la Pologne, parce que Jean-Casimir refusait de le reconnaître, et le chassa en Silésie; soutenu par le duc de Prusse, qu'il déclara souverain indépendant, il remporta, juillet 1656, la victoire de Varsovie qui dura trois jours. Mais menacé par le Danemark, il soumit en courant le Holstein, le Slesvig, le Jutland, passa sur la glace en Fionie, en Seeland, et conclut la paix de Roskild, qui lui donna la Scanie, le Halland, la Blékingie, Bornholm, etc., 7 mars 1658. Puis il reprit les hostilités, malgré l'intervention armée des Hollandais, et allait attaquer la Norvége, quand une fièvre chaude l'enleva à Gothembourg.

Charles XI, né en 1655, succéda à son père, Charles X, sous la régence de sa mère, Hedwige, 1660. La paix d'Oliva, conclue avec la Pologne et le Brandebourg (3 mai), donnait à la Suède l'Esthonie, une partie de la

Livonie, l'île d'Œsel; la paix de Copenhague avec le Danemark (7 juin) confirmait le traité de Roskild ; la paix de Kardis avec la Russie (1661) lui faisait rendre l'Ingrie et la Carélie. L'aristocratie s'empara du pouvoir, opprima le peuple et laissa le désordre s'introduire dans les finances. Au dehors, la Suède entra dans la *triple alliance* de La Haye, 1668, puis s'unit de nouveau à Louis XIV; le Danemark et le Brandebourg furent attaqués; mais le vieux Wrangel fut battu à Fehrbellin, 1674; les Hollandais furent victorieux sur mer au sud d'Œland ; les Danois envahirent la Scanie. Charles XI, qui gouvernait depuis 1672, les vainquit à Lund, à Landskrona et les chassa. Cependant la guerre fut, en somme, malheureuse pour les Suédois, et il fallut l'intervention armée de Louis XIV pour forcer l'électeur de Brandebourg et le roi de Danemark à signer les traités de Saint-Germain et de Fontainebleau, 1679. En 1680 et 1682, les Etats, fatigués de la domination de la noblesse, décernèrent le pouvoir absolu à Charles XI ; toutes les terres séparées de la couronne depuis 1609 y furent réunies. Le roi gouverna d'ailleurs avec intelligence, paya la dette, répara les finances, sans subsides extraordinaires, laissa plusieurs millions à sa mort et protégea les paysans. Sous son règne, on rédigea d'excellentes ordonnances pour le commerce et l'on commença la rédaction d'un code général. Les relations avec la France devinrent plus froides, surtout lorsque les chambres de réunion eurent mis la main sur le duché de Deux-Ponts ; Charles XI se rapprocha de la Hollande, mais resta neutre dans la guerre de 1689; il était médiateur dans les négociations de Ryswyck, lorsqu'il mourut en 1697. La Suède lui doit la banque de Stockholm, le port de Carlskrona, l'université de Lund, etc.

Charles XII, né à Stockholm, le 17 juin 1682, fit de fortes études, admira de bonne heure Quinte Curce et voulut trop imiter Alexandre. Déclaré majeur à la mort de son père, malgré l'ambition de son aïeule, Hedwige, il se montra passionné pour les plaisirs violents, comme la chasse de l'ours, mais peu appliqué aux affaires. Frédéric IV de Danemark, Auguste II de Pologne, et le tzar Pierre Ier s'unissaient alors pour affaiblir et humilier la Suède; le jeune roi, plein de décision, vient d'abord secourir son beau-frère, le duc de Holstein-Gottorp; il s'embarque à Carlskrona (mai 1700), arrive le premier à terre dans l'île de Seeland, malgré la mousqueterie, et impose au Danemark la paix de Travendal (8 août). Il a dès lors adopté l'habillement, les mœurs, la vie d'un soldat infatigable. Pierre menaçait Narva et l'Esthonie ; Charles débarque en Livonie, et, avec 10.000 Suédois, il met en déroute, à Narva, 50,000 Russes, 30 nov. 1700. Puis il court contre Auguste, qui assiégeait Riga, bat les Saxons au passage de la Duna, juillet 1700, n'écoute pas les sages conseils de son ministre Oxenstiern, et se laisse entraîner par la folle ardeur des aventures guerrières. Il repousse les négociations, l'intervention de la belle comtesse de Kœnigsmark, profite du mécontentement des nobles polonais, bat Auguste à Clissow (juillet 1702), fait nommer roi Stanislas Leczinski, 1705, poursuit son ennemi jusqu'en Saxe et lui dicte les conditions onéreuses d'Alt-Ranstadt, 1707; Auguste abdique, est forcé de féliciter Stanislas et de livrer à Charles XII le livonien Patkul qui meurt sur la roue. Le roi de Suède, comme un nouveau Gustave-Adolphe, pouvait intervenir dans la grande guerre de la succession d'Espagne ; il se laisse trop facilement détourner vers l'est, pour aller combattre le tzar, qu'il regarde comme son rival et qu'il veut humilier. Jusqu'à Smolensk, il marche victorieux vers Moscou; puis, trompé par les promesses de l'hetman des Cosaques, Mazeppa, il s'enfonce dans l'Ukraine, dévastée par les Russes ; les renforts que lui amène Lewenhaupt sont en grande partie interceptés; le rigoureux hiver de 1709 épuise ses braves soldats ; il est vaincu à Poltava par Pierre le Grand, juillet 1709 ; blessé, sans armée, il fuit misérablement jusqu'à la frontière turque; il s'établit à Bender. Tous ses ennemis profitèrent alors de sa défaite; Pierre prit les provinces suédoises de la Baltique orientale; Auguste chassa de Pologne Stanislas; les Danois, qui avaient envahi la Scanie, ne furent repoussés que par les paysans sous la conduite de Stenbock. Cependant Charles XII restait en Turquie, pour armer le sultan contre les Russes; il réussit, mais la campagne du Pruth, terminée par le traité de Falksen, ne répondit pas à son espoir de vengeance; la politique russe l'emporta à Constantinople et on lui ordonna de quitter le pays. Dans son entêtement il refusa, soutint, à Varnitza, avec trois cents hommes de sa suite, une lutte romanesque et coupable contre une armée entière, fut conduit à Démotica ; puis, n'espérant plus de secours de la Porte, il partit déguisé, traversa l'Allemagne, en courant jour et nuit à cheval, et se jeta dans Stralsund, assiégé par ses ennemis, nov. 1714. Malgré des prodiges de valeur, Charles dut abandonner la ville qui capitula, déc. 1715. Rentré dans son royaume, après une absence si longue, il n'hésita pas à sacrifier ses dernières ressources pour satisfaire ses goûts belliqueux et ses idées de gloire aventureuse. Conseillé surtout par le baron de Gœrtz, il parut se rapprocher du tzar, mécontent d'Auguste II et de ses alliés d'Allemagne; ils devaient combattre le roi de Danemark, attaquer l'électeur de Hanovre, George, qui était devenu roi d'Angleterre, et peut-être s'associer aux projets d'Alberoni, qui se préparait, de son côté, à porter le trouble dans toute l'Europe occidentale. Charles XII avait déjà attaqué heureusement la Norvége, lorsqu'il fut tué au siége de Frédérieshall, 30 nov. 1718. Avait-il été assassiné par l'ingénieur français Siquier, à l'instigation de son beau-frère? Charles XII, malgré ses qualités militaires, sa fermeté, son amour de la justice, ne fut pas un grand homme, mais un grand aventurier; il a ruiné la Suède et le pouvoir absolu de la royauté; après lui, sa sœur, Ulrique-Eléonore, et son beau-frère, Frédéric de Hesse-Cassel, signeront le traité onéreux de Nystadt avec la Russie et laisseront régner la noblesse. V. Voltaire, *Charles XII*, et Adlerfeld, *Histoire militaire de Charles XII*.

Charles XIII, 2e fils du roi Adolphe-Frédéric et de Louise-Ulrique, sœur de Frédéric II, né en 1748, grand-amiral dès le berceau, s'occupa de science nautique, voyagea, seconda Gustave III dans la Révolution de 1772, et fut nommé par lui duc de Sudermanie. Il battit les Russes en 1788, fut gouverneur de Finlande, de Stockholm, et, par la volonté de son frère mourant, régent pendant la minorité de Gustave IV, 1792-1796. Il gouverna avec sagesse et loyauté, et vécut dans la retraite de Rosersberg jusqu'en 1809; lorsque son neveu fut renversé du trône, il accepta, par dévouement, les fonctions d'administrateur général provisoire, puis la royauté que lui déféraient les Etats (juin). A la mort de l'héritier présomptif, Christian-Auguste de Holstein-Augustenbourg, il céda aux vœux du pays, en adoptant Bernadotte ; il n'eut qu'à se féliciter de ce choix ; il laissa le prince royal gouverner, vit avec joie l'union de la Norvége à la Suède, 1814, et la prospérité renaissant dans le royaume qu'il avait toujours aimé. La piété filiale de Bernadotte et l'amour des Suédois rendirent heureuse la vieillesse de Charles XIII, qui mourut le 5 fév. 1818.

Charles-Jean XIV (Jean-Baptiste-Jules Bernadotte), né à Pau, le 26 janv. 1764, mort le 8 mars 1844, fils d'un avocat, s'engagea à 17 ans dans le régiment de Royal-Marine, était sergent-major en 1789, devint rapidement colonel sous Custine, général de brigade sous Kléber, se distingua depuis Fleurus à l'armée de Sambre-et-Meuse, passa, en 1797, à l'armée d'Italie, déjà rival secret de Bonaparte, et préparant par ses succès les préliminaires de Léoben. Il fut chargé de porter à Paris les drapeaux enlevés à l'ennemi, revint à l'armée d'Italie, après le coup d'Etat du 18 fructidor, se sépara de Bonaparte, dont il avait deviné l'ambition, et fut nommé par le Directoire ambassadeur à Vienne; il y soutint, contre une émeute menaçante, l'honneur du drapeau tricolore, refusa plusieurs fonctions, fut un instant général en chef de l'armée du Bas-Rhin, puis épousa Mlle Clary, belle-sœur de Joseph Bonaparte. Quelque temps ministre de la guerre, il réorganisa les armées et ranima l'ardeur guerrière; mais on le trouvait trop républicain, et les intrigues de Sieyès lui enlevèrent son poste. Il fut loin d'approuver le 18 brumaire. Napoléon en fit un maréchal d'empire, 1804; gouverneur du Hanovre, il contribua au succès de la campagne de 1805 et surtout à la victoire d'Austerlitz; il devint prince de Ponte-Corvo. En 1806, quoiqu'on lui ait reproché des lenteurs calculées, il battit plusieurs fois les Prussiens, prit Blücher, le duc de Brunswick, les villes d'Elbing et de Braunsberg ; en 1807, il battit les Russes, et, gouverneur des villes hanséatiques, 1808, il mérita la reconnaissance des Suédois, en arrêtant les hostilités, à la nouvelle de la déposition de Gustave IV. Il combattit à Wagram, contre les Anglais débarqués à l'embouchure de l'Escaut, lorsque la diète de Stockholm l'élut prince royal de Suède. Il cessait dès lors d'être Français. « Que les destins s'accomplissent, » lui dit Napoléon en le quittant; l'empereur avait pressenti sa fermeté à

remplir ses nouveaux devoirs. En 1810, après avoir abjuré le catholicisme, Charles-Jean fut reconnu héritier du trône; dès lors, il gouverna véritablement au nom de Charles XIII. Après avoir cédé à regret aux volontés de Napoléon, en déclarant la guerre à l'Angleterre, il se rapprocha des puissances ennemies, pour se soustraire aux fâcheuses conséquences du blocus continental; il signa le traité d'Abo avec l'Angleterre et la Russie, 1812; il aspira d'abord au rôle de médiateur, mais il fut repoussé, entra dans la coalition européenne, dégagea la Russie de toute inquiétude pendant la campagne de Moscou; se mit à la tête de 30,000 Suédois, battit en Allemagne, à Grossbeeren et à Dennewitz, Oudinot et Ney, enfin, contribua surtout à la victoire de Leipzig. Il refusa d'abord d'envahir la France en 1814, espéra peut-être remplacer Napoléon sur le trône, mais fut assez mal accueilli à Paris. On lui abandonna la Norvége, enlevée au Danemark; il fallut la conquérir. Il refusa d'entrer dans la coalition de 1815; malgré la froideur de quelques-uns de ses alliés, qui semblaient favorables aux enfants de Gustave IV, il succéda à Charles XIII, comme roi de Suède et de Norvége, en 1818. Son règne fut pacifique; il protégea surtout le développement des intérêts matériels, agriculture, commerce, crédit public, ouvrit des routes entre les deux royaumes qu'il s'efforçait d'unir plus étroitement, et fit creuser le grand canal de Gothie. Il mourut d'apoplexie et eut pour successeur son fils Oscar. On a publié sa *Correspondance avec Napoléon de* 1810 *à* 1814, et un *Recueil de lettres, proclamations et discours.*

9° *Rois de Navarre.*

Charles Ier, roi de Navarre. *V.* Charles IV, roi de France.

Charles II, dit *le Mauvais*, fils de Philippe d'Evreux et de Jeanne de France, reine de Navarre, fille de Louis X, né en 1332, lui succéda en 1350 et épousa, en 1353, Jeanne de France, fille du roi Jean. Elevé à la cour de Philippe VI, brillant chevalier, d'un esprit séduisant, instruit, éloquent, il mérita son surnom par son ambition remuante, ses intrigues, son désir de nuire à la France et de reconquérir le trône de son grand-père au milieu de nos malheurs. De bonne heure en lutte contre Jean, il fait assassiner le connétable de la Cerda, 1354, et trouble la Normandie où il possède le comté d'Evreux, Mantes, Meulan, etc.; il est arrêté à Rouen, au milieu d'un festin que lui donne son beau-frère Charles, par le roi lui-même, traîné de prison en prison, menacé de mort violente. Délivré après la bataille de Poitiers par le sire de Pecquigny, il soulève la bourgeoisie à Paris, à Rouen, contre le Dauphin, et, à la tête de ses bandes mercenaires, ravage les provinces. S'il combat vigoureusement les *Jacques*, il espère s'emparer de Paris soulevé; mais la mort du prévôt Marcel fait échouer ses projets, 1358. Il devient le roi des routiers, et, maltraité par les Valois, rend le mal pour le mal; s'unit aux étrangers et désole la France. En 1364, il menaçait Paris, lorsque Du Guesclin bat à Cocherel ses troupes commandées par le Captal de Buch; et, par le traité de Paris, Charles V lui enlève Mantes, Meulan, le duché de Longueville, et lui donne en échange la suzeraineté de Montpellier. Plus tard, comme il recommençait ses intrigues avec le Prince Noir et Pierre le Cruel, on l'accusa, sans preuves, de tous les crimes; on fit décapiter ses conseillers Du Tertre et Du Rue. Du Guesclin lui enleva ses fiefs de Normandie, excepté Cherbourg, livré aux Anglais. Sous Charles VI, sa mémoire continua d'être poursuivie, et l'on prétendit que sa mort avait été digne de sa vie: pour ranimer ses forces épuisées, il se couchait dans un drap mouillé d'esprit-de-vin; le feu y prit et il aurait expiré dans les tortures, 1er janvier 1387. S'il a été la victime des Valois, il a mérité sa réputation par tout le mal qu'il a fait et voulu faire à la France. — *V.* Secousse, *Hist. de Charles le Mauvais.*

Charles III, dit *le Noble*, son fils, né en 1361, roi de Navarre après lui, avait épousé, en 1375, Léonore, fille de Henri II de Castille. En 1404, il renonça à ses prétentions sur les comtés de Champagne, de Brie, d'Evreux, reçut en échange le duché de Nemours et de l'argent. Il protégea les arts et mourut en 1425.

Charles IV, prince de Viane. *V.* Carlos.

10° *Princes allemands, français, etc.*

Charles (Louis), archiduc d'Autriche, 3e fils de l'empereur Léopold II, né en 1771, mort le 30 avril 1847, combattit dans le Brabant, sous le prince de Cobourg, en 1793, fut gouverneur des Pays-Bas, et, en 1796, feld-maréchal de l'Empire, se distingua par ses habiles manœuvres contre Jourdan, qu'il battit près d'Amberg et de Wurzbourg, contre Moreau, qui dut repasser le Rhin; il prit Kehl en 1797. Envoyé contre Bonaparte, pour reprendre l'Italie, il fut partout repoussé jusque dans les Etats autrichiens; les préliminaires de Léoben suspendirent les hostilités. Après le congrès de Rastadt, il battit encore Jourdan, surtout à Stokach, 1799, se distingua contre Masséna en Suisse, mais, malade, en lutte avec les généraux russes, il se retira, et fut gouverneur de Bohême. On l'opposa à Moreau après Hohenlinden, 1800, et il accéda aux préliminaires de la paix conclue à Lunéville en 1801. Ministre de la guerre, il réorganisa l'armée; en 1805, après la bataille de Caldiero, livrée à Masséna, il ramena heureusement son armée jusqu'en Croatie. Chef du conseil de guerre aulique, généralissime des armées, il eut à lutter contre Napoléon dans la campagne de 1809, fut repoussé à Eckmühl, tint vigoureusement tête aux Français à Essling, mais fut vaincu à Wagram. Il renonça bientôt au commandement et à tous ses emplois; il vécut dans la retraite, après avoir épousé, en 1815, la princesse Henriette de Nassau-Weilbourg, qui lui donna quatre fils et deux filles. Napoléon faisait le plus grand cas de ses talents militaires. On a de lui: *Principes de la stratégie expliqués par les opérations de la campagne d'Allemagne en* 1796, Vienne, 1814, 3 vol.; *Histoire de la campagne d'Allemagne et de Suisse en* 1799, Vienne, 1819, 2 vol. avec atlas.

Charles-Théodore, électeur palatin, né en 1724, héritier des duchés de Juliers et de Berg, en 1742, devait succéder, en 1777, à son parent l'électeur de Bavière, Maximilien-Joseph. L'empereur Joseph II voulut s'emparer de la Bavière et le décida à y renoncer; mais Charles II, duc de Deux-Ponts, héritier de la maison palatine, fut soutenu dans ses protestations par Frédéric II, et le traité de Teschen, 13 mai 1779, força l'Autriche à renoncer à ses prétentions. En 1784, Joseph II lui proposa d'échanger la Bavière contre les Pays-Bas; Frédéric II s'y opposa encore. Charles-Théodore eut pour successeur, en 1799, Maximilien-Joseph, duc de Deux-Ponts, qui fut depuis roi de Bavière.

Charles d'Anjou. *V.* Charles Ier de Naples.

Charles II d'Anjou. *V.* Charles II de Naples.

Charles III d'Anjou, comte du Maine, 3e fils de Louis II d'Anjou, roi titulaire de Naples, né en 1414, mort en 1473, fut d'abord un sage conseiller de Charles VII, son beau-frère, devint comte du Maine en 1440, gouverneur de Languedoc en 1443, prit part à l'expulsion des Anglais du Maine, de la Normandie et de la Guyenne. Sous Louis XI, il défendit mal la Normandie contre le duc de Bretagne, dans la guerre du *Bien public*, se sauva dès le commencement de la bataille de Montlhéry, 1465, fut disgracié par le roi et mourut en 1473.

Charles IV d'Anjou, comte du Maine, duc de Calabre, fils du précédent, né en 1436, vécut auprès de son oncle, René d'Anjou, qui le nomma son héritier en 1480. Louis XI s'empara de l'Anjou; René II, duc de Lorraine, lui disputa vainement la Provence. Charles IV, à l'instigation de son ministre, Palamède de Forbin, légua tous ses biens, Provence, Maine, duché de Bar et ses prétentions sur Naples, au roi de France; il mourut le 12 déc. 1481.

Charles Ier, dit *le Bon*, comte de Flandre, fils de Canut IV, roi de Danemark, et d'Adèle, fille de Robert le Frison, comte de Flandre, succéda à Baudouin VII, en 1119, triompha d'un rival, Guillaume d'Ypres, son cousin, refusa la couronne de Jérusalem et celle d'Allemagne, soutint plusieurs fois Louis VI contre ses ennemis, protégea le peuple contre les grands, et se fit aimer par sa justice et sa charité. Il fut assassiné dans une église de Bruges par la famille des Van Straten, dont il avait réprimé les déprédations et qui craignait d'être replongée dans le servage d'où elle était sortie illégalement, 1127. Son *Histoire*, racontée par Gauthier de Térouane, publiée en 1618, a été plusieurs fois réimprimée.

Charles de Blois ou **de Châtillon,** duc de Bretagne, fils de Gui, comte de Blois, et de Marguerite, sœur de Philippe VI, épousa, en 1337, Jeanne de Penthièvre, nièce de Jean III de Bretagne. A la mort de ce prince, 1341, Jean de Montfort, son frère puîné, disputa le duché à sa nièce. Alors commença une longue guerre de succession; la Bretagne se divisa. Charles était soutenu par son oncle; Jean prêta hommage à Edouard III.

Charles, brave et farouche guerrier, combattit Jean et sa femme, Jeanne de Montfort, fut pris au combat de la Roche-Derrien, 1346, resta trois ans à la Tour de Londres, paya 350,000 écus de rançon, et revint continuer la lutte contre le jeune Jean IV. Enfin il fut vaincu et tué à la bataille d'Auray, le 29 sept. 1364, et sa veuve renonça à la Bretagne par le traité de Guérande, 1365. Il était d'une piété austère. Urbain V fit commencer une enquête pour sa canonisation; elle fut interrompue par Grégoire XI, à la prière de Jean IV.

Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, fils de Philippe le Bon et d'Isabelle de Portugal, né à Dijon, en 1433, tué devant Nancy, janv. 1477, d'abord comte de Charolais, montra son courage emporté aux combats de Rupelmonde et de Gavre, 1452-53, fut le compagnon du dauphin Louis, réfugié dans les Pays-Bas, puis fut son adversaire déclaré quand Louis XI monta sur le trône. Après s'être violemment débarrassé des seigneurs de Croy, qui trahissaient ses intérêts, il resta maître de l'esprit de son père, entra dans la *Ligue du bien public*, livra la bataille de Montlhéry au roi et se crut vainqueur, 1465, puis lui imposa les dures conditions du traité de Conflans. Il réprima durement les révoltes de Liége et de Dinant, 1466, et devint duc de Bourgogne en 1467. De nouveau vainqueur des Liégeois à Saint-Tron, il accabla leur malheureuse ville, et, le cœur enflé par ces succès, il se lança dans les plus vastes projets. Il épousa une sœur d'Edouard IV et forma une seconde ligue contre la France; Louis XI voulut traiter avec lui, vint le trouver à Péronne, fut retenu prisonnier à la nouvelle de l'insurrection des Liégeois, et dut signer une paix humiliante, 1468; Charles le conduisit au siége et à la ruine de Liége. Dans une 3e coalition, à la tête de ses milices féodales, d'aventuriers anglais, italiens, etc, il se jeta sur la Picardie, échoua devant Amiens, noya dans le sang la ville de Nesle, échoua devant Beauvais, devant Rouen, et fut forcé de signer une trêve, 1472. Il s'occupa alors de former de ses Etats agrandis un royaume indépendant de Bourgogne ou de Gaule-Belgique, sollicita vainement l'empereur Frédéric III à l'entrevue de Trèves, voulut s'emparer de la vallée du Rhin, de la Suisse, de la vallée du Rhône, parlant de conquêtes en Italie, en Allemagne, de croisade contre les Turcs. Il s'empara de la Gueldre et de l'Alsace; mais, intervenant dans les affaires de Cologne, il échoua au siége de Neuss. Pendant qu'il abandonnait ses alliés de France et Edouard IV, débarqué à Calais, il enlevait la Lorraine au jeune duc René de Vaudemont, 1475. Après le meurtre de son lieutenant, le sire d'Hagenbach, il voulut se venger des Suisses et courut à sa perte, que les habiles intrigues de Louis XI avaient préparée. Vaincu à Granson, 3 mars 1476, à Morat, 22 juin, il vit ses ennemis et même ses sujets se déclarer contre lui, voulut reconquérir la Lorraine soulevée, et, trahi par l'italien Campo-Basso, fut vaincu et tué devant Nancy, 5 janv. 1477. Brave, austère, pompeux et charitable, mais ambitieux, emporté, trop passionné pour la chevalerie et pour l'antiquité, le *grand duc de l'Occident* entraîna dans sa ruine la maison de Bourgogne et la féodalité. Marié à Marguerite de France, à Isabelle de Bourbon, à Catherine d'York, il laissa son héritage à Marie, fille de sa seconde femme.

Charles de France ou de **Lorraine,** 2e fils de Louis IV d'Outremer, né en 953, ne partagea point la royauté avec son frère Lothaire, mais fut nommé, comme vassal d'Otton II, duc de Basse-Lorraine, 977. A la mort de son neveu, Louis V, 987, ce prince, représentant de la famille carlovingienne, considéré comme un étranger et d'ailleurs méprisé pour son caractère, vit Hugues Capet nommé roi de France par les seigneurs. En 988, il surprit Laon, Soissons, Reims, fut trahi par l'évêque de Laon, Ascelin, 991, et enfermé à Orléans. Ses fils se retirèrent plus tard en Allemagne où leur postérité s'éteignit au XIIIe s.; de l'une de ses filles descendait Isabelle de Hainaut, qui plus tard épousa Philippe Auguste.

Charles de Valois, 3e fils de Philippe III, né en 1270, reçut en apanage le comté de Valois, et, en 1284, l'investiture du royaume d'Aragon, auquel il renonça par les traités de Tarascon et d'Anagni. Son mariage avec Marguerite, fille de Charles II de Naples, lui donna l'Anjou et le Maine, 1290. Sous Philippe IV, il combattit les Anglais en Guyenne, prit Guy de Dampierre, comte de Flandre; puis, après avoir épousé en secondes noces Catherine de Courtenay, petite-fille de Baudouin II, dernier empereur de Constantinople, il vint en Italie, se mit à la tête des Guelfes, fut nommé par Boniface VIII *défenseur de l'Eglise*, chassa les Gibelins de Florence et mérita les anathèmes du Dante, puis conquit, pour Charles le Boiteux, la Calabre, la Pouille, une partie de la Sicile. Il contribua à la victoire de Mons-en-Puelle, 1304, eut part aux dépouilles des Templiers, gouverna sous Louis X, et, chef de la réaction féodale, poursuivit les légistes, Enguerrand de Marigny surtout, dont plus tard il se reprocha la mort. Sous Charles IV, il combattit les Anglais en Guyenne et mourut, déc. 1325. Son fils Philippe commença la branche des Valois, en vertu de la loi salique, à laquelle Charles s'était plusieurs fois opposé.

Charles de Valois, duc d'Angoulême. V. Angoulême.

Charles Ier, duc de Lorraine. V. Charles de France.

Charles II, dit *le Hardi*, duc de Lorraine, fils de Jean Ier, né en 1364, duc en 1391, mort en 1431, fut élevé à la cour de Charles V, son parrain, fit ses premières armes à Roosebeke, en 1382, alla combattre les infidèles avec le duc de Bourbon, les Turcs avec le roi de Hongrie, soutint les chevaliers teutoniques contre le duc de Lithuanie, épousa Marguerite de Bavière en 1393, et défendit son beau-père, Robert, nommé empereur; repoussa une attaque de Louis d'Orléans contre Nancy, en 1407, et eut des démêlés avec le Parlement de Paris, au sujet de la ville de Neufchâteau. Il assista à la bataille d'Azincourt, 1415, fut connétable de France de 1418 à 1424, et, après avoir été dépouillé de cette charge par Charles VII, revint mourir à Nancy. Sa fille Isabelle épousa René d'Anjou, qui succéda à son beau-père.

Charles III, dit *le Grand*, fils du duc François Ier et de Christine de Danemark, nièce de Charles-Quint, né en 1543, mort en 1608, succéda à son père en 1545, sous la tutelle de sa mère. Henri II, après avoir pris les trois évêchés, occupa la Lorraine, enleva le jeune duc à sa mère, le fit élever à Paris, 1552, et lui fit épouser sa fille Claude, 1559. Rentré dans ses Etats en 1560, il enleva le comté de Bitche au comte de Hanau, gouverna avec sagesse et fermeté, fonda l'université de Pont-à-Mousson, et entra dans la Ligue, après la mort des Guises. Il reprit, en 1593, Stenay, Dun et Beaumont, que le duc de Bouillon lui avait enlevés; il traita avec Henri IV en 1594. Il fut aimé du peuple.

Charles IV, fils de François II de Lorraine, né en 1604, mort en sept. 1675, succéda à son père, qui abdiqua après avoir reçu le duché de son frère, Henri II, 1624; turbulent, batailleur, avide de plaisirs souvent grossiers, il ne fut toute sa vie qu'un véritable aventurier, chef de bandes. Il accueillit les ennemis de Richelieu et surtout Gaston d'Orléans, qui épousa secrètement sa sœur, 1631; il dut subir les dures conditions du traité de Vic, 31 déc.; puis du traité de Liverdun, 26 juin 1632; Nancy fut occupée en 1633. Charles abdiqua en faveur de son frère, le cardinal François, 1634; conduisit son armée en Allemagne, fut banni de France à perpétuité. Il prit une part brillante à la victoire de Nordlingen sur les Suédois, 1634, et, quand la France eut déclaré la guerre à la maison d'Autriche, fit la guerre dans son duché; il échoua devant Saint-Jean-de-Losne en 1636, fut repoussé de la Franche-Comté par le duc de Longueville, 1637, échoua, malgré son courage, en Alsace et près d'Arras. Le traité de Saint-Germain, 29 mars 1641, lui rendit ses duchés, mais il cédait Stenay, Jametz, Clermont, Dun, rasait les fortifications de Marsal et abandonnait Nancy jusqu'à la paix générale. Il manqua immédiatement à ses promesses et recommença la guerre; il était à Deutlingen où Rantzau fut pris, 5 déc. 1643. Après la paix de Westphalie, il continua le cours de ses aventures, se loua aux Espagnols avec son armée, et, appelé par les Frondeurs, arriva jusqu'à Villeneuve-Saint-Georges, près de Paris, 1652; il ne voulut pas compromettre ses soldats, s'éloigna, revint, se brouilla avec Condé, finit par être arrêté à Bruxelles par les Espagnols, 1654, resta prisonnier à Tolède jusqu'en 1659, et n'obtint la restitution des duchés de Lorraine et de Bar que par le traité de Vincennes, 28 fév. 1661. Il étonna de plus en plus par ses caprices bizarres; voulant épouser à Paris la fille d'un apothicaire, Marianne Pajot, cédant par les traités de Montmartre et de Noměny, 1662-1663, ses Etats à Louis XIV, à la condition d'être déclaré prince du sang, manquant de nouveau à ses engagements. La forteresse de Marsal fut livrée aux Français; Charles fut encore une fois chassé de Lorraine en 1670. Reprenant son ancienne vie de condottiere, il se joignit à la coalition contre Louis XIV, en 1673, fut battu à Sintzheim par Turenne, 1674,

s'aventura en Lorraine, fut victorieux du maréchal de Créquy à Consarbrück, près de Trèves, 11 août 1675, et mourut dans un village près de Birkenfeld, le 18 sept. Il eut trois femmes légitimes: Nicole de Lorraine, sa cousine, morte en 1657; Béatrix de Cantecroix, morte en 1663; et Louise-Marguerite d'Aspremont de Nanteuil.

Charles V (Charles-Léopold-Nicolas-Sixte), fils de François-Nicolas de Lorraine, né en 1643 à Vienne, héritier de son oncle Charles IV, qui voulut le marier à une nièce de Mazarin, à Mlle de Montpensier, à Mlle de Nemours, se déclara de bonne heure l'ennemi de la France qui avait tenté de le dépouiller de son héritage. Au service de l'empereur Léopold, il se signala contre les Turcs à la bataille de Saint-Gothard, 1664, en Hongrie, 1671; il brigua deux fois inutilement la couronne de Pologne, 1669, 1674; fut blessé à Seneffe et succéda à son oncle, comme duc de Lorraine, en 1675. Généralissime des troupes autrichiennes, 1676, il s'empara de Philipsbourg, voulut en vain reprendre la Lorraine et fut repoussé par Créquy, épousa la sœur de l'empereur, Eléonore, veuve du roi de Pologne, Michel, mais ne voulut pas accéder aux conditions qui lui furent faites à Nimègue pour rentrer dans son duché. Il s'unit à Sobieski, en 1682, pour délivrer Vienne, prit Bude, 1686, fut vainqueur à Mohacz, 1687, et réduisit la Transylvanie. Il aurait voulu chasser les Turcs de l'Europe; mais Léopold Ier recommença la guerre contre Louis XIV, et envoya le grand capitaine sur le Rhin en 1689. Il prit Mayence et Bonn, mais mourut d'une esquinancie, le 18 avril 1690. Louis XIV fit lui-même l'éloge de Charles V, qui n'avait jamais possédé son duché; l'aîné de ses six enfants, Léopold Ier, ne le recouvra qu'en 1697.

Charles Martel, roi de Hongrie, fils de Charles II, roi de Naples, et de Marie, reine de Hongrie, fut proclamé en 1290, mourut en 1295, sans être jamais venu prendre possession de son royaume.

Charles-Robert ou **Charobert**, roi de Hongrie, fils du précédent, né en 1292, proposé comme roi aux Hongrois, dès 1300, par le pape Boniface VIII, eut pour concurrent Wenceslas, ne fut reconnu par la diète qu'en 1310, gouverna avec sagesse, triompha du vayvode de Transylvanie et soumit au tribut la Serbie, la Bosnie, la Bulgarie et la Valachie.

Charles (Claude), peintre lorrain, né à Nancy, 1661-1747, se distingua surtout dans sa ville natale; parmi ses tableaux fort estimés en Lorraine, on cite ceux de la cathédrale de Nancy, de l'église Saint-Sébastien, etc.

Charles (Jacques-Alexandre-César), physicien français, né à Beaugency, 1746-1823, vint de bonne heure à Paris, se consacra sans réserve à la physique expérimentale, et, dans des leçons publiques qui attiraient une foule brillante, dans le plus beau cabinet de physique de l'Europe, il multiplia avec habileté les expériences les plus grandioses. Perfectionnant l'invention de Montgolfier, il enveloppa le taffetas de l'aérostat d'un enduit imperméable et le gonfla avec du gaz hydrogène, quatorze fois plus léger que l'air. La première expérience eut lieu au Champ de Mars, avec un plein succès, le 2 août 1783; peu après, il fit avec Robert un voyage aérostatique qui lui valut une pension de Louis XVI et un fauteuil à l'Académie des sciences, 1785. Il eut des contradicteurs, des ennemis, et parmi eux Marat, encore inconnu, qui l'insulta dans son cabinet et qu'il fut forcé de châtier; au 10 août 1792, le souvenir de ses expériences le sauva des mains du peuple, qui avait pénétré dans son cabinet de physique au Louvre. Il reprit plus tard ses travaux et ses expériences, devint bibliothécaire de l'Institut, professa la physique au Conservatoire des arts et métiers et conserva la jouissance de son cabinet, dont l'Etat avait fait l'acquisition. Expérimentateur très-habile, il a fait de belles découvertes sur la dilatabilité des gaz, sur l'électricité, l'acoustique; il a inventé le *mégascope* et le *goniomètre*; il a perfectionné l'aéromètre de Fahrenheit, etc. Fourier a écrit son *Eloge*.

Charles, cap de l'Amérique septent., à l'extrémité E. du Labrador, par 52° 25′ lat. N. et 57° 40′ long. O. — Cap des Etats-Unis, en Virginie, au N. de l'embouchure de la Chesapeake, par 37° 18′ lat. N. et 78° 24′ long. O.

Charles-River, riv. du Massachusetts (Etats-Unis), se jette dans la baie de Boston; 90 kil. de cours.

Charles (Saint-), lac du Bas-Canada, à 20 kil. N. de Québec, communique avec le Saint-Laurent par une petite rivière de son nom.

Charleston, v. de la Caroline du Sud (Etats-Unis), par 32°46′33″ lat. N. et 82°17′51″ long. O., à 60 kil. S. E. de Columbia, a un port spacieux formé par le confluent du Cooper et de l'Ashley, et défendu par trois forts. La ville est bien bâtie; place forte, remarquable par ses établissements de bienfaisance et d'instruction, comme le grand Collége, le Collége de médecine, la Société scientifique et littéraire. Grande exportation de coton, de riz, de bois de construction; lignes nombreuses de chemins de fer et de bateaux à vapeur. Charleston a beaucoup souffert dès le début de la guerre civile qui vient de désoler les Etats-Unis; 49,000 hab. — Fondée de 1680 à 1690 par des Anglais et des Français protestants, elle fut prise par les Anglais en 1779 et plusieurs fois ravagée par les incendies.

Charlestown, v. du Massachusetts (Etats-Unis), près de Boston, dont elle est séparée depuis 1847. Arsenal, hospice d'aliénés, chantiers; monument de *Bunker's Hill*, en souvenir du combat sanglant du 17 juin 1775; 28,000 hab.

Charlet (Nicolas-Toussaint), peintre, dessinateur et lithographe français, né à Paris, 1792-1845, fils d'un dragon de l'armée de Sambre-et-Meuse, devint, au sortir du lycée Napoléon, commis dans une mairie de Paris, perdit sa place à cause de ses opinions bonapartistes, entra dans l'atelier de Gros en 1817, et publia dès lors des lithographies, des dessins, des aquarelles, qui eurent la popularité des chansons de Béranger. Dès l'année 1819, son maître l'avait engagé à s'abandonner à son inspiration; Géricault fut son ami; il devint professeur de dessin à l'Ecole polytechnique en 1838. Dessinateur plein de verve, de comique et de sensibilité, il a surtout représenté avec amour les souvenirs populaires de la France; ses grognards, ses enfants de troupe, ses gamins sont d'une vérité expressive et charmante; ses caricatures fines, spirituelles, sans amertume, font sourire ou caressent le sentiment de la patrie et de la gloire militaire. Son œuvre lithographique dépasse mille pièces; il a produit encore plus d'aquarelles, de sépias, de dessins, d'eaux-fortes, etc. Son *Episode de la campagne de Russie* fut l'objet d'unanimes éloges, au salon de 1836; il fut moins heureux dans le *Passage du Rhin par Moreau*, pour le musée de Versailles. V. *Charlet, sa vie et ses lettres* (pleines d'esprit et de bon sens), suivi d'une *Description de son œuvre lithographique* par M. de la Combe, Paris, 1856.

Charleval (Charles-Jean-Louis-Faucon de Ry, seigneur de), poëte français, né en Normandie, 1613-1698, fut un homme aimable et un écrivain gracieux. On a de lui: *Poésies*, imprimées en 1759, Paris, in-18, et la *Conversation du maréchal d'Hocquincourt et du P. Canaye*, imprimée dans les œuvres de Saint-Evremond.

Charleville, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 2 kil. N. de Mézières (Ardennes), sur la rive gauche de la Meuse. Tribunal de 1re instance, cour d'assises. Fabr. d'armes de luxe, savon, tanneries, brasseries, fonderie de cuivre et de fer; commerce de grains, eaux-de-vie, charbon de terre, fer, ardoises, clouterie; 12,676 hab. Elle a été fondée en 1606 par Charles de Gonzague, duc de Nevers, à la place du village ancien d'Arches (*Arcæ Remorum*); Louis XIII y fit élever un château fort, démoli en 1686.

Charlevoix (Pierre-François-Xavier de), né à Saint-Quentin, 1682-1761, jésuite et voyageur, remonta le Saint-Laurent en 1720, et, par le pays des Illinois, atteignit le Mississipi, qu'il descendit dans toute sa longueur. De retour en France, il travailla longtemps au *Journal de Trévoux*. On a de lui plusieurs bons livres: *Histoire et description du Japon*, Rouen, 1715, 3 vol. in-12; *Histoire de Saint-Domingue*, Paris, 1730, 2 vol. in-4°; *Histoire de la Nouvelle France*, Paris, 1744, 3 vol. in-4°; *Histoire du Paraguay*, Paris, 1756, 3 vol. in-4°.

Charlier (Jean). V. Gerson.

Charlier (Charles), avocat à Laon, envoyé par l'Aisne à l'Assemblée législative, par la Marne à la Convention, fut un ardent révolutionnaire, se déclara contre les Girondins, les émigrés, les fournisseurs, défendit Marat, décida la Convention qu'il présidait à se rendre à la fête de la Raison, s'unit aux thermidoriens pour renverser Robespierre, voulait continuer le régime de la terreur, et, membre du conseil des Cinq-Cents, préluda par d'extravagantes motions à l'accès de fièvre chaude qui le porta à se brûler la cervelle, fév. 1797.

Charlieu, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. N. E. de Roanne (Loire), sur le Sornin. Toiles de fil, cotonnades, filatures de coton et de soie, tanneries, commerce de bestiaux. Hôpital fondé par saint Louis;

restes curieux d'une abbaye de bénédictins; 3,879 hab.

Charlotte de Savoie, reine de France, 1445-1483, fille de Louis, duc de Savoie, et d'Anne de Chypre, fut fiancée au dauphin Louis dès 1450, l'épousa en 1451 à Chambéry, malgré l'opposition de Charles VII, fut élevée à la cour de Savoie et rejoignit son époux à Namur, en 1457. Louis XI, devenu roi, lui témoigna peu d'affection et la relégua dans un château à Amboise, puis à Loches, entourée de quelques serviteurs. Il la conduisit cependant dans plusieurs voyages; ainsi elle fit une entrée solennelle à Paris, en sept. 1467, et elle lui donna plusieurs enfants; à défaut de confiance, il paraît lui avoir accordé une certaine estime. En mourant, il ordonna de l'exiler au château de Loches, mais elle lui survécut à peine trois mois. Elle laissa Charles VIII, qui fut roi, et deux filles, Anne, dame de Beaujeu, et Jeanne, mariée au duc d'Orléans.

Charlotte, reine de Chypre, fille du roi Jean III, mariée d'abord au duc de Coïmbre, succéda à son père en 1458, épousa, en 1459, Louis, comte de Genève, qui ne sut pas bien défendre la couronne de sa femme, quand elle fut attaquée par son frère naturel, Jacques, soutenu par le soudan d'Égypte, 1460. Elle se retira à Rhodes, 1464, puis à Rome, où elle mourut en 1487, léguant son royaume à son neveu Charles, duc de Savoie.

Charlotte-Elisabeth de Bavière, dite la *princesse palatine*, fille du comte palatin Charles-Louis, née à Heidelberg en 1652, épousa le duc d'Orléans en 1671 et mourut en 1722. Louis XIV estimait sa belle-sœur; mais, bizarre, excentrique, toujours allemande à la cour de Versailles, d'une franchise un peu brutale, d'ailleurs sans grâce, malgré son esprit réel, elle fut peu aimée. On connaît l'opposition qu'elle fit au mariage de son fils, le duc de Chartres, avec Mlle de Blois, fille naturelle de Louis XIV. Après la mort de son mari et pendant la régence du duc d'Orléans, son fils, elle vécut dans une sorte d'isolement. On a d'elle : *Fragments de lettres originales de Madame*, 1715-1720, publiés en 1788, 2 vol. in-12, et réimprimés en 1807, puis, en 1823, sous le titre de *Mémoires sur la cour de Louis XIV et de la Régence*; M. Brunet a publié, en 1853, les *Lettres inédites de la princesse palatine*, traduites de l'allemand.

Charlotte-Joachim de Bourbon, fille de Charles IV d'Espagne, 1775-1830, épousa, en 1790, Jean, infant de Portugal, qui régna de 1816 à 1826. Energique et ambitieuse, quoique séparée de son mari depuis 1806, elle fut l'âme du parti absolutiste en Portugal, soutint les prétentions et les révoltes de son fils chéri, dom Miguel, 1823, 1824, triompha avec lui en 1828, mais n'assista pas à ses revers; elle mourut en 1830.

Charlotte de Bourbon. V. Carlotta.

Charlotte-Augusta d'Angleterre, fille de George, prince de Galles et de Caroline de Brunswick, née en 1796, mariée, en 1816, à Léopold de Saxe-Cobourg, mourut en couches en 1817.

Charlotte, ch.-l. de l'île du Prince-Edouard (Nouvelle-Bretagne), sur la baie d'Hillsborough, à 200 kil. N. d'Halifax, ville bien bâtie, port excellent, commerce actif; 5,000 hab.

Charlotte, capit. de l'île de Saint-Thomas (Antilles), bon port sur la côte S., défendu par une citadelle; entrepôt de commerce important; 10,000 hab.

Charlotte, v. de la Caroline du Nord (Etats-Unis), à 1[illegible]0 kil. S. O. de Raleigh; mines importantes aux environs; hôtel public des monnaies; 5,000 hab.

Charlotte (Île de la Reine-), sur la côte O. de la Nouvelle-Bretagne, dans le Grand Océan, entre Quadra et Vancouver, au N., et l'archipel du Prince-de-Galles, au S. Triangulaire, d'une superficie de 30,000 kil. carr., habitée par des Indiens indépendants, elle a été visitée par La Pérouse et Vancouver.

Charlottenbourg, v. du Brandebourg (Prusse), à 6 kil. O. de Berlin, sur la Sprée. Château royal fondé, en 1706, par la reine Sophie-Charlotte, femme de Frédéric Ier; dans ses beaux jardins on voit le magnifique mausolée de la reine Louise et de son époux Frédéric-Guillaume III; 10,000 hab.

Charlottesville, v. de la Virginie (Etats-Unis), à 110 kil. N. O. de Richmond. Université fondée en 1817.

Charmes, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 16 kil. N. E. de Mirecourt (Vosges). Fabr. de dentelles; commerce de bois, grains, vins; 3,026 hab.

Charmettes (Les), village près de Chambéry, célèbre par le séjour de J.-J. Rousseau.

Charmey, village du canton de Fribourg (Suisse), à 25 kil. S. de Fribourg. Centre de la fabrication des fromages dits de *Gruyère*.

Charmidès, philosophe athénien, 450-404 av. J. C., cousin de Critias et oncle maternel de Platon, fut disciple de Socrate et l'un des dix magistrats établis par Lysandre au Pirée. Il périt en combattant Thrasybule.

Charnacé (Hercule-Girard, baron de), diplomate, fils d'un conseiller au parlement de Rennes, né en Anjou, allié à Richelieu par sa femme, Jeanne de Maillé-Brézé, servit la France par ses négociations en Bavière, en Danemark, fit conclure une trêve de six ans entre Gustave-Adolphe et Sigismond de Pologne, 1629, puis signa, avec le roi de Suède, le traité de Bernwald, 23 janv. 1631, qui le décida à la guerre contre la maison d'Autriche. En 1634, il signa également le traité de La Haye, qui unissait les Hollandais à la France contre les Espagnols. Il servait comme colonel au siége de Bréda, lorsqu'il fut tué dans la tranchée, 1637. On conserve un manuscrit de ses *Lettres* à la Bibliothèque nationale.

Charnage. V. Dunod.

Charnie (La), ancien pays de France, dans le Maine.

Charobert. V. Charles-Robert.

Charolais (Charles de Bourbon, comte de), fils de Louis III, prince de Condé, 1700-1760, mal élevé, d'un caractère violent, servit en Hongrie, voyagea en Italie, fut nommé du conseil de régence par le duc d'Orléans, en 1718, et se distingua par une vie de débauches cruelles. Il fut tuteur de son neveu le prince de Condé en 1740, et mourut sans s'être marié.

Charolais, anc. pays de France, entre l'Autunois et le Mâconnais, forme aujourd'hui l'arrond. de Charolles (Saône-et-Loire). Habité par les *Ambarri*, il fit plus tard partie du duché de Bourgogne, 1390, dont il était le premier comté; Charles le Téméraire prit le titre de comte de Charolais. Il passa ensuite par héritage à la maison d'Autriche, fut enlevé par Louis XIV à Charles II d'Espagne, en 1684, et appartint jusqu'en 1761 à la maison de Condé. Les principales villes étaient Charolles et Semur. — Le pays produit du froment, du seigle, des vins; ses pâturages excellents nourrissent une bonne race de bœufs; les forêts fournissent des bois de charpente; les étangs sont poissonneux, et l'on y trouve des mines de fer.

Charolais (Monts du) *V.* Cévennes.

Charolais (Canal du). *V.* Centre (Canal du).

Charolles, ch.-l. d'arrond. du départ. de Saône-et-Loire, par 46° 26′ 9″ lat. N. et 1° 57′ 47″ long. E., à 50 kil. N. O. de Mâcon, au confluent de la Semence et de la Reconce; 3,361 hab. — Ruines de l'ancien château des comtes de Charolais. Commerce assez actif de bestiaux, vins, blé, fer, charbon de terre. Forges aux environs.

Charon ou **Caron,** fils de l'Erèbe et de la Nuit, nocher des Enfers, passait les ombres sur le Styx, le Cocyte, l'Achéron. Il repoussait les vivants et les âmes de ceux qui avaient été privés de sépulture. Cependant Hercule, Orphée, Enée, pénétrèrent dans les Enfers. Il fallait payer au vieillard une, deux ou trois oboles, prix du passage. Cette fable, adoptée par les Grecs et les Latins, était probablement originaire d'Egypte.

Charon de Lampsaque, historien grec contemporain des guerres médiques, avait écrit plusieurs ouvrages, dont les fragments ont été publiés par Creuzer, 1806, et dans la *Bibliothèque grecque* de F. Didot, 1841.

Charondas, moraliste grec, né à Catane, vivait au VIe s. av. J. C.; on ne connaît pas sa vie. On croit que, disciple de Pythagore, il donna des lois à Catane, Naxos, Leontini, Mylæ, Hymère, Rhegium, etc., mais non pas à Thurium, qui est d'une époque postérieure. Ses lois étaient aristocratiques, au rapport d'Aristote, probablement écrites en vers et religieuses. Les fragments conservés par Stobée et par Diodore sont d'une authenticité fort douteuse; ils ont été publiés par Heyne, *Opuscula Academica*, t. II, 1768. — *V.* Sainte-Croix, *Mémoires de l'Acad. des Inscriptions*, t. XLII.

Charondas (Loys Le Caron, *dit*), lieutenant général au bailliage de Clermont en Beauvoisis, 1536-1617, est l'auteur du *Grand Coustumier de France*.

Charonne, anc. village de l'arrond. de Saint-Denis, divisé en grand et petit Charonne, touchait au faubourg Saint-Antoine. Il est, depuis 1860, réuni à Paris, dont il forme le XXe arrondissement.

Charops, nom de deux chefs épirotes qui servirent la cause de Rome; le premier se déclara franchement pour les Romains contre Philippe V. Son petit-fils, élevé à Rome, se distingua par ses trahisons et ses cruautés,

qui excitèrent même l'indignation des Romains. Il mourut à Brindes, 157 av. J. C.

Charost (Duc de). *V.* Béthune.

Charost, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 24 kil. S. O. de Bourges (Cher), sur la rive gauche de l'Arnon. Jadis ville forte, ch.-l. d'un comté érigé en duché-pairie, 1672; 1,594 hab.

Charpentier (Jacques), médecin et philosophe français, 1524-1574, enseigna avec un grand succès la philosophie au collége de Bourgogne, fut reçu docteur, puis devint, en 1568, doyen de la Faculté de médecine de Paris et médecin de Charles IX. Il fut aussi, en 1566, professeur de mathématiques au Collége de France. Partisan passionné d'Aristote, il le soutint avec tant d'ardeur contre Ramus, qu'on l'accusa même de l'avoir fait assassiner à la Saint-Barthélemy. Il a laissé plusieurs commentaires et défenses d'Aristote.

Charpentier (François), littérateur, né à Paris, 1620-1702, abandonna le barreau pour les lettres, fut membre, 1651, puis directeur perpétuel de l'Académie française, écrivit pour Colbert un *Discours* et une *Relation* au sujet de la compagnie des Indes orientales, mérita les épigrammes de Boileau et de Racine, pour s'être déclaré partisan de Perrault dans la querelle des anciens et des modernes, fut l'un des premiers membres de l'Académie des Inscriptions, s'éleva avec raison contre l'usage de rédiger en latin les inscriptions nationales, mais mit beaucoup trop d'emphase dans celles qui étaient destinées aux tableaux de Lebrun et qui furent remplacées par Boileau et par Racine. Il a laissé un *Traité de la peinture parlante*, Paris, 1684, in-4°; une *Vie de Socrate*, 1650, in-12; une traduction de la *Cyropédie;* une *Défense de l'excellence de la langue française*, 1695; des poésies et des discours très-emphatiques.

Charpentier (François-Philippe), mécanicien français, né à Blois, 1734-1817, devint à Paris un habile graveur en taille-douce, découvrit un procédé ingénieux pour la gravure au lavis et en couleur, puis se livra avec succès à son goût pour la mécanique. On lui doit une foule d'inventions utiles, de machines originales, dont les modèles sont au Conservatoire des arts et métiers; simple et désintéressé, souvent exploité par des intrigants, il mourut pauvre.

Charpentier (Marc-Antoine), compositeur français, né à Paris, 1634-1702, abandonna à Rome la peinture pour la musique, devint élève de Carissimi, acquit une grande réputation, fut, en France, *maître en la chapelle de Monseigneur*, puis intendant de la musique du duc d'Orléans, enfin maître de chapelle aux Jésuites de la rue Saint-Antoine et à la Sainte-Chapelle. Lulli, jaloux de son talent, le persécuta; le public fut injuste à son égard; mais les connaisseurs ne cessèrent de l'estimer. Son meilleur opéra est *Médée;* il a composé la musique du *Malade imaginaire.*

Charpentier (Pierre), jurisconsulte français, né à Toulouse, mort vers 1586, fut de bonne heure calviniste, enseigna le droit à Genève, se brouilla avec Th. de Bèze, et, de retour en France, publia, en septembre 1572, une curieuse apologie de la Saint-Barthélemy, reproduite en 1574 dans le 1er vol. des *Mémoires sur l'estat de la France sous Charles IX;* il y accuse les chefs du parti de la Réforme de cacher, sous le prétexte de la religion, leurs projets de révolte contre le roi.

Charpey, bourg de l'arrond. de Valence (Drôme). Magnanerie, fabr. d'étoffes de laine; 2,576 hab.

Charras (Canal de) ou de **Surgères,** long de 20 kil., sert à dessécher les marais de Rochefort.

Charras (Jean-Baptiste-Adolphe), né à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme), 1810-1865, fils d'un général, élève de l'Ecole polytechnique, se signala dans les journées de juillet 1830, écrivit dans le *National;* puis, officier de l'armée d'Afrique depuis 1841, était chef de bataillon, quand la révolution de février 1848 lui donna le titre de lieutenant-colonel et les fonctions de sous-secrétaire d'Etat au ministère de la guerre. Membre des Assemblées constituante et législative, il fut arrêté au 2 décembre 1851, et expulsé de France par le décret du 9 janvier 1852. Retiré en Belgique, puis en Suisse, il a pris part à plusieurs publications et a fait paraître, en 1858, un *Livre historique et stratégique sur la campagne de* 1815, 2 vol. in-12.

Charrières (Mme Saint-Hyacinthe de), romancière, née en Hollande, vers 1740, morte en 1805, s'établit avec son mari près de Neuchâtel, en Suisse, publia en 1784 son premier roman, les *Lettres neufchâteloises*, « petite perle dans le genre naturel, » a dit M. Sainte-Beuve; puis, en 1786 *Caliste, ou Lettres écrites de Lausanne;* de petites comédies, des contes, des nouvelles pour ses amis. Elle fut liée avec Benj. Constant et madame de Staël, et se montra toujours l'une des femmes les plus distinguées du xviiie siècle.

Charron (Pierre), moraliste français, né à Paris, 1541-1603, docteur en droit, puis avocat, entra dans les ordres, prêcha avec succès dans le Midi, ne put se faire moine parce qu'on le trouvait trop âgé, reprit ses prédications, se lia intimement avec Montaigne, maire de Bordeaux; et, nommé grand-vicaire de l'évêque de Cahors, fut secrétaire de l'assemblée du clergé de France, en 1595. Puis, de plus en plus attaché à Montaigne, qui expira dans ses bras et le pria de porter les armes de sa famille, il mourut philosophe et philosophe sceptique. Ses *Discours chrétiens*, et son livre des *Trois vérités*, sont orthodoxes; dans ce dernier ouvrage, il attaque les athées, les religions autres que le christianisme, puis les hérétiques, en faveur du catholicisme. Mais dans son *Traité de la sagesse*, publié en 1600, il est bien le disciple de Montaigne; il cherche à démontrer l'incertitude et l'impuissance de la raison; il condamne toutes les religions. S'il a de l'élévation dans l'esprit, de la hardiesse dans la pensée, son style n'a ni la grâce originale et piquante, ni la brillante rapidité de son maître; son ouvrage est embarrassé de divisions, de subdivisions, d'arguments, de définitions, de distinctions. Cet ouvrage fut poursuivi du vivant et après la mort de l'auteur, mais le président Jeannin y fit des corrections, et le livre put être imprimé en 1604. Les meilleures éditions sont celles de Genève, 1777, 3 vol. in-18; de Paris, 1783, 2 vol. in-8°; 1789, 3 vol. in-12; 1802, 4 vol. in-8°; 1820, 3 vol. in-8°.

Charroux, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 10 kil. S. E. de Civray (Vienne), près de la Charente. Ruines d'une abbaye de bénédictins; on y prêcha la *paix de Dieu* dès 989; 1,780 hab.

Charruas, peuplade indienne, jadis puissante, maintenant presque anéantie, entre le Parana et l'Uruguay.

Charte, du latin *carta* ou *charta*, papier, désignait jadis toute espèce d'actes constatant un contrat, une convention, une concession. On écrivait quelquefois *chartre;* le *chartrier* était le lieu où on déposait les chartes d'une même maison; les *cartulaires* étaient les recueils de ces chartes. Les chartes communales sont surtout célèbres. La *Charte aux Normands* contenait les priviléges accordés par Louis X aux Normands en 1315; plusieurs fois confirmée par les Valois, modifiée au xviiie siècle, elle fut abolie en 1789. — Le *Trésor des chartes* de France forme une partie importante des Archives de l'Empire.

Charte (La Grande). Elle fut imposée par les barons anglais à Jean sans Terre, en 1215, et sert de base aux libertés de l'Angleterre; elle a été plusieurs fois confirmée par Henri III et par ses successeurs; la *Charte des forêts* y a été jointe au xiiie siècle. Elle a eu son développement dans la *Pétition des droits* de 1628, la loi d'*Habeas corpus* et la *Déclaration des droits* de 1688.

Charte constitutionnelle. C'est le nom de la constitution donnée par Louis XVIII le 4 juin 1814, établissant les bases du gouvernement parlementaire, partageant le pouvoir législatif entre le roi et les deux Chambres des pairs et des députés. La violation de cette Charte provoqua la révolution de juillet 1830. — Alors on supprima le préambule, on modifia la Charte de 1814, et la nouvelle Charte, votée par la Chambre des députés, le 7 août, fut acceptée et jurée par Louis-Philippe, le 8. Elle a été en vigueur jusqu'au 24 février 1848.

Chartes (École des). Elle a été instituée à Paris, en 1821, pour apprendre à lire les manuscrits du moyen âge; une ordonnance de 1846 a organisé définitivement l'enseignement. Les élèves reçoivent, après examen, le diplôme d'archiviste paléographe. Depuis 1839, un journal mensuel, *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*, publie des documents intéressants

Chartier (Alain), né à Bayeux à la fin du xive s. (de 1380 à 1390), mort vers le milieu du xve (p.-ê. 1449?), secrétaire de Charles VI et de Charles VII, chanoine de Paris, ambassadeur en Ecosse, en Bohême, jouit pendant toute sa vie d'une grande réputation; c'était un *des plus beaux esprits et des plus laids hommes de son temps;* on sait comment Marguerite d'Ecosse, femme du dauphin, lui donna, lorsqu'il dormait, un baiser sur la bouche *de laquelle étaient sortis tant de bons mots et vertueuses sentences.* Il a eu le mérite d'exprimer avec vigueur les sentiments de patriotisme qui, au temps de Jeanne d'Arc, sauvèrent la France de l'étranger; ses vers sont quelquefois gracieux,

mais sa prose est surtout forte, d'une ordonnance régulière, d'une ampleur magistrale; on l'a surtout admiré au XVIe s.; Pasquier lui a consacré un livre tout entier. Ses œuvres sont nombreuses: en latin, sur la sortie de Paris par le dauphin (1418), Harangue aux Hussites (vers 1419), sur les maux de la guerre (vers 1420), etc.; en français: le *Livre des quatre dames*; après Azincourt, le *Quadriloque invectif* (1422) inspiré surtout par une noble douleur patriotique; le *Curial*, le *Lay de paix*, adressé au duc de Bourgogne; la *Ballade de Fougières*, etc.; des ballades, des rondeaux, des lays, des regrets; l'*Espérance, ou consolation des trois vertus;* le *Bréviaire des nobles*, longtemps appris et récité par les jeunes pages; l'*Histoire de Charles VI et de Charles VII*, qu'on lui a attribuée, est de *Gille le Bouvier, dit Berry*. On cite deux éditions de ses œuvres, in-fol. gothique, des années 1484 et 1489; la plus complète est celle d'André Duchesne, in-4°, 1617, dédiée à Mathieu Molé, descendant par sa mère d'Alain Chartier.

Chartier (Jean), frère d'Alain, né à Bagneux, mort vers 1462, chantre à l'abbaye de Saint-Denis, a, comme chroniqueur en quelque sorte officiel, raconté le règne de Charles VII. Son œuvre a été fondue dans la collection des *Grandes chroniques de Saint-Denis;* Godefroy l'a publiée avec peu de respect pour la forme originale dans son *Recueil de Charles VII*.

Chartier (Guillaume), frère puîné des précédents, 1400-1472, élève de l'Université de Paris, professeur de jurisprudence canonique à Poitiers, 1432, chanoine de la cathédrale de Paris, conseiller au Parlement, devint évêque de Paris en 1447, et se signala par ses vertus et sa science. Il fut un des commissaires délégués par le pape pour poursuivre la réhabilitation de Jeanne d'Arc, prit part à l'assemblée de Mantoue, en 1459; plus tard, à l'époque de la Ligue du Bien public, se montra disposé à ouvrir aux princes les portes de Paris et encourut la haine de Louis XI, qui poursuivit sa mémoire.

Chartier (René), médecin, né à Vendôme, 1572-1654, fut d'abord un littérateur et un savant distingué, devint docteur de la faculté de Paris en 1608, fut médecin des dames de France, filles de Henri IV et de Louis XIII, et acquit une véritable réputation. Editeur de plusieurs ouvrages de médecine, il est surtout célèbre comme traducteur de Galien et d'Hippocrate, Paris, 1639-1679, 13 vol. in-fol.

Chartistes, nom donné en Angleterre à un parti composé surtout d'ouvriers, de prolétaires, demandant la *charte du peuple*, pour abolir la constitution aristocratique, établir le suffrage universel et faire disparaître la misère sociale. Depuis 1817, ce parti, tantôt démocratique, tantôt socialiste, a souvent agité le pays par ses pétitions populaires, ses écrits, ses associations, et même par de terribles insurrections. Il a eu pour chefs célèbres Hunt, Owen, O'Connor, Francis Burdett, etc.

Chartrain (Pays), *Carnutensis ager*, anc. pays de France, dans la Beauce (Orléanais), avait pour ch.-l. Chartres, et correspond à une partie d'Eure-et-Loir; le N. E. du diocèse de Chartres (Mantes, Dreux, Montfort-l'Amaury, Houdan et Dourdan) s'appelait *Chartrain français*, parce qu'il dépendait du gouvern. de l'Ile-de-France.

Chartran, général français, né à Carcassonne en 1779, s'éleva par ses services dans les armées de la république et de l'empire au grade de colonel en 1813, puis de général de brigade. Il combattit vaillamment à Fleurus et à Waterloo, et revint à Paris après le licenciement de l'armée de la Loire. Envoyé en surveillance à Lille, il fut l'une des victimes de la réaction de 1815; condamné à mort par une commission militaire pour sa conduite lors du retour de l'ile d'Elbe, il fut exécuté en 1816.

Chartres (*Autricum*, *Carnutum civitas*), ch.-l. du départ. d'Eure-et-Loir, sur une hauteur baignée par l'Eure, par 48° 26′ 53″ lat. N. et 0° 50′ 59″ long. O., à 88 kil. S. O. de Paris. Evêché suffragant de Paris; belle cathédrale des XIe et XIIIe s., chef-d'œuvre de l'art chrétien, palais épiscopal du XIIIe s., église de Saint-Pierre et de Saint-Aignan. Fortifications en ruines et Porte Guillaume bien conservée. — Bonneterie de laine, tanneries, mégisseries; grand commerce de grains, laines, cuirs, etc. Café de Chartres; pâtés renommés. Patrie d'Ét. d'Aligre, des Félibien, de Nicole, de Desportes et de Régnier, de Pétion, de Dussaulx, de Chauveau-Lagarde, de Marceau, à qui l'on a élevé une statue; pop. 19,580 h. — Cité principale des Carnutes, au milieu de forêts, centre du druidisme, plusieurs fois pillée par les Normands au IXe s., elle eut des comtes puissants jusqu'au XIVe s.; fut prise par les Anglais au XVe s., reprise par Dunois en 1432. Henri IV s'en empara en 1591 et y fut sacré en 1594. Le comté, érigé en duché par François Ier, fut donné en apanage à Gaston d'Orléans, en 1623. Les fils aînés de la maison d'Orléans ont porté le titre de duc de Chartres jusqu'en 1830. Ce nom appartient aujourd'hui au deuxième fils du duc d'Orléans.

Chartreuse (La Grande-), monastère de l'arrond. et à 20 kil. N. E. de Grenoble (Isère), dans un vallon sauvage, au milieu des montagnes qui s'étendent sur la rive droite de l'Isère. C'est là que saint Bruno, fondateur de l'ordre des Chartreux, vint s'établir en 1084; depuis lors, le général de l'ordre y réside; de là le nom de *Grande-Chartreuse*. Le couvent, construit en 1134, et plusieurs fois incendié, a été rebâti en 1678; on y remarque la salle du chapitre avec les portraits de tous les généraux, le cloître, les pauvres cellules des moines. On y prépare une liqueur estimée connue sous le nom de: *Liqueur de la Chartreuse*.

Chartreuse de Pavie, célèbre monastère à 10 kil. de Pavie, fondé en 1396 par Galéas Visconti, qui y a son tombeau; les monuments sont magnifiques et renferment de belles peintures. Supprimé en 1783, il a été rendu aux chartreux en 1845.

Chartreux, ordre religieux fondé par saint Bruno, près de Saint-Pierre-de-Chartreuse, village du Dauphiné. Le 5e prieur général, Guigues, a rédigé, en 1228, la règle ou *Coutume de la Grande-Chartreuse;* les prescriptions sont très-austères; jeûne et silence presque continuels, abstinence entière de viande, clôture perpétuelle, cilice, tête rasée, etc.; robe de laine blanche avec une ceinture de cuir blanc, un capuchon et un manteau noir. Ils prient et travaillent. En 1789, l'ordre comptait 75 maisons en France, 92 dans le reste de la chrétienté, près de Pise, Florence, Pavie, à Milan, Bologne, etc., A Paris, saint Louis leur céda le domaine de Vauvert (au sud du Luxembourg); dans leur riche église, Lesueur avait peint la vie de saint Bruno. — Il y eut aussi des maisons de religieuses chartreuses.

Chary, riv. du Takrour ou Soudan, en Afrique, coule du S. au N. entre le Bagharmi et le Bornou, puis se jette dans le lac Tchâd par plusieurs embouchures; elle contient beaucoup de crocodiles et d'hippopotames.

Charybde, auj. *Calofaro*, tourbillon situé au N. E. de la Sicile, en face des rochers de Scylla, non loin de Messine. Jadis redouté des navigateurs, il est maintenant peu sensible; c'est un courant qui porte du N. E. au S. O. — Suivant la fable, Charybde, fille de Neptune et de la Terre, fut foudroyée par Jupiter, pour avoir volé des bœufs à Hercule, et changée en tourbillon.

Chasles (Louis), né à Chartres, en 1754, entra dans les ordres, professa la rhétorique au collége de Chartres, fut nommé chanoine de Tours, fonda, à l'époque de la révolution, *le Correspondant*, journal royaliste, fut collaborateur de Royou. Puis, changeant subitement de parti, il renonça à l'état ecclésiastique, devint principal du collége et maire de Nogent-le-Rotrou, et fut député de l'Eure-et-Loir à la Convention. Il fut au nombre des montagnards les plus exaltés, fut blessé à la bataille d'Hondschoote, 1794, et tomba dans l'obscurité après le 9 thermidor. Il est mort en 1826, laissant des *Mémoires sur la Révolution*.

Chassé (Claude-Louis-Dominique de), seigneur du Ponceau, chanteur français, né à Rennes, 1698-1786, d'abord garde du corps, débuta à l'Opéra en 1721 et se distingua comme acteur excellent et comme honnête homme. On a de lui un *Recueil de chansons bachiques*.

Chassé (David-Henri, baron), général hollandais, né à Thiel (Gueldre), en 1765, mort en 1849, était capitaine en 1787. Il prit parti pour les patriotes, fut forcé de se réfugier en France, où il fut nommé lieutenant-colonel en 1793. Il rentra dans sa patrie avec Pichegru, en 1795, se distingua dans les campagnes d'Allemagne, devint colonel en 1803, général major en 1806, prit une part glorieuse à la guerre d'Espagne et à la campagne de France de 1814. Guillaume Ier le nomma lieutenant général; à Waterloo, il contribua au dénoûment de la bataille par une vigoureuse attaque à la baïonnette. Gouverneur d'Anvers, il défendit la citadelle contre les Belges (oct. 1830), puis soutint un siége célèbre contre les Français (29 nov.-23 déc. 1832). Rendu à la liberté en 1833, il vécut honoré dans la retraite avec le titre de général en chef de l'infanterie.

Chasselas, village de l'arrond. et à 11 kil. S. O. de Mâcon (Saône-et-Loire), a donné son nom à une variété de raisin très-estimée.

Chasseloup-Laubat (François, marquis de), général français, d'une famille de braves officiers, né à Saint-Sornin (Charente-Inférieure), en 1754, mort en 1833, lieutenant d'artillerie dès 1774, passa, en 1781, dans le corps du génie, et, depuis 1792, se montra l'un de nos meilleurs ingénieurs militaires. Lieutenant-colonel, après la bataille d'Arlon, 1794, colonel, après le siége de Maëstricht, il devint général de brigade sous Bonaparte en Italie. Ses services dans la malheureuse campagne de 1799 lui valurent le grade de général de division. Il se distingua en Prusse, en Pologne, au siége de Dantzig, 1806-1807, devint grand officier de la Légion d'honneur, conseiller d'Etat, sénateur en 1813. Il fut pair de France sous la Restauration, mais se prononça contre la condamnation du maréchal Ney. Il obtint le titre de marquis en 1818. Il avait construit les beaux travaux d'Alexandrie (Italie), qui furent détruits en 1815. Il a publié des *Essais sur quelques parties de l'artillerie et des fortifications*, Milan, 1811.

Chasseneuil, pet. ville de l'arrond. et à 30 kil. S. O. de Confolens (Charente), jadis célèbre demeure carlovingienne ; 2,174 hab.

Chasseneux (Barthélemy de), seigneur de Prelay, jurisconsulte et magistrat, né près d'Autun, 1480-1541, après une carrière honorable, comme avocat et magistrat, devint président du parlement de Provence en 1532. Il s'opposa à l'exécution de l'arrêt rendu contre les Vaudois de Cabrières et de Mérindol ; son successeur, d'Oppède, n'imita pas malheureusement sa fermeté prudente. Il a laissé plusieurs ouvrages de jurisprudence depuis longtemps oubliés.

Chasseral, l'un des sommets du Jura helvétique (1,617 mèt.), dans le canton de Berne, près du lac de Bienne.

Chasseron (Le), l'un des sommets du Jura (1,610 mèt.), entre le départ. du Doubs et le canton de Vaud.

Chasseurs. Sous Louis XV on créa des chasseurs à cheval, d'abord attachés aux dragons, puis formant des régiments spéciaux depuis 1779. On créa à la même époque des chasseurs à pied dans chaque bataillon ; ils donnèrent naissance aux régiments d'infanterie légère. On a établi plus récemment des régiments de chasseurs d'Afrique et des bataillons de chasseurs de Vincennes.

Chassiron (Pierre-Charles-Martin, baron de), économiste français, fils d'un littérateur, trésorier de France, né à la Rochelle, 1753-1825, devint membre du conseil des Anciens en 1797, soutint Bonaparte au 18 brumaire, passa au Tribunat et devint conseiller à la Cour des comptes. Il a écrit plusieurs ouvrages sur l'agriculture, sur les cours d'eau et les desséchements ; il a fait défricher un grand nombre de terres entre la Loire et la Gironde.

Chassiron (Tour de), phare de 1er ordre, au N. O. de l'île d'Oléron (Charente-Inférieure), sur le Pertuis d'Antioche, par 46° 2′ 51″ lat. N. et 3° 44′ 51″ long. O.

Chassuarii. V. Attuarii.

Chaste (De), gouverneur de Dieppe et d'Arques au XVIe s., fut envoyé à Terceira, en 1583, par Catherine de Médicis, pour soutenir Antonio, prieur de Crato. Son *Voyage à Tercère* fait partie du 2e vol. du recueil de Thévenot. Il forma, en 1603, une compagnie à Rouen pour fonder des établissements au Canada.

Chasteau (Guillaume), graveur français, né à Orléans, 1635-1683, protégé par Colbert, a surtout gravé d'après Le Poussin et les maîtres italiens.

Chastel (Pierre-Louis-Aimé, baron), général français, 1774-1826, se distingua, surtout comme officier de cavalerie, en Italie, en Egypte, où il découvrit le zodiaque de Denderah, à Ulm, en Prusse, à Wagram, à la Moskowa, dans la campagne de France, dans celle de 1815.

Chastelain (Georges), chroniqueur flamand, né dans le comté d'Alost, en 1403, mort en 1475, fut mêlé aux grands événements de son temps, comme serviteur de Philippe le Bon, dont il devint le pannetier, le littérateur et le chroniqueur ; protégé également par Charles le Téméraire, il se retira à Valenciennes où il mourut, après avoir joui pendant sa vie d'une réputation bien exagérée, quoiqu'il n'ait pas manqué de talent. Il a laissé : les *Epitaphes d'Hector et d'Achille, avec le jugement d'Alexandre le Grand ;* le *Livre des trois divers Nobles ;* le *Livre des abusements de cour ;* le *Miroir des Nobles ;* etc.; et d'autres opuscules imprimés ou encore manuscrits. La *Récollection des merveilles advenues en nostre temps*, livre inspiré par l'esprit bourguignon et mal accueilli en France; la *Grande chronique*, de 1420 à 1475, dont on n'a retrouvé que trois fragments publiés par Buchon (*Chroniques nationales* et *Panthéon littéraire*), avec quelques extraits signalés par MM. P. Lacroix et Quicherat. Très-favorable aux ducs de Bourgogne, il se montra très-partial à l'égard de la France. On lui a faussement attribué la *Chronique de Lalaing.*

Chastelard (Pierre de **Boscosel** de), gentilhomme du Dauphiné, de la famille de Bayard, 1540-1563, de bonne heure connu à la cour de France par ses duels et son esprit, ami de Ronsard, suivit Marie Stuart en Ecosse, subit son influence irrésistible, l'aima, et condamné à mort pour s'être introduit furtivement chez elle, il fut exécuté à Edimbourg.

Chasteler (Jean-Gabriel-Joseph-Albert, marquis de), fils d'un homme d'Etat belge, qui fut un savant antiquaire, né en 1763, mort en 1825, entra de bonne heure dans l'armée autrichienne, se distingua par son courage, son intelligence et sa générosité, devint lieutenant général en 1799, fut chef d'état-major de l'archiduc Charles en 1805, contribua surtout à l'insurrection et à la défense du Tyrol; il fut gouverneur de Venise où il mourut.

Chastelet (Paul **Hay** du), magistrat et publiciste français, né à Laval, 1593-1636, osa prendre la défense de Montmorency-Boutteville en 1627, regagna les bonnes grâces de Richelieu en écrivant des pamphlets contre la Savoie, et un libelle infamant contre Marillac, dont il était l'un des juges. Il fut le premier secrétaire de l'Académie française. On a conservé de lui plusieurs pamphlets et opuscules politiques.

Chastelet (Paul **Hay** du), son fils, a été souvent confondu avec lui. Il a écrit : *Traité de l'éducation de monseigneur le dauphin*, 1664, in-12; *Histoire de Bertrand Duguesclin*, 1666, in-fol.; *Traité de la politique de France*, réimprimé sous le titre de *Troisième partie du testament politique du cardinal de Richelieu*, 1689, in-12.

Chastelet (Marquise du). V. Duchatelet.

Chastellux (Claude de **Beauvoir**), vicomte d'Avallon, mort en 1453, était chambellan de Jean, duc de Bourgogne, dès 1409, et le servit fidèlement dans ses guerres. Avec Villiers de l'Isle-Adam, il enleva Paris aux Armagnacs, 29 mai 1418, fut nommé maréchal de France, et contribua à la victoire de Cravant-sur-Yonne en 1423.

Chastellux (François-Jean, marquis de), de la même famille, petit-fils de d'Aguesseau, né à Paris, 1734-1788, servit dès l'âge de 15 ans, fut colonel à 21, brigadier en 1769, puis maréchal de camp, accompagna Rochambeau en Amérique comme major général. Doué de qualités solides et aimables, ami de Washington et des plus illustres philosophes français, il avait publié en 1772 le livre de la *Félicité publique*, Amsterdam, 2 vol. in-8°, dans lequel il fondait le bonheur des nations sur le progrès de l'esprit, des sciences et des arts. Ce livre, malgré ses défauts, eut beaucoup de succès, et Voltaire n'hésita pas à le mettre au-dessus de l'*Esprit des lois.* Son auteur fut nommé de l'Académie française en 1775. Il avait déjà écrit un *Essai sur l'union de la poésie et de la musique*, 1765, un *Eloge d'Helvétius* en 1774. Ses *Voyages dans l'Amérique septentrionale*, Paris, 1786, 2 vol. in-8°, sont lus avec intérêt.

Chat (Lac du), formé par l'Ottawa, sur la limite du Haut et du Bas-Canada ; il a 50 kil. de longueur.

Chat-el-Arab, *rivière des Arabes*, fleuve formé par la réunion du Tigre et de l'Euphrate, passe à Bassora et se jette dans le golfe Persique après 150 kil. de cours ; la navigation est gênée par les canaux et les bancs de sable. On dit mieux *Chott-el-Arab.*

Château (Le) ou **Château-d'Oleron**, petite place de guerre de 3e classe, au S. E. de l'île, dans l'arrond. et à 12 kil. N. O. de Marennes (Charente-Inférieure) ; commerce de petit cabotage ; 3,528 hab.

Châteaubourg, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 15 kil. O. de Vitré (Ille-et-Vilaine), sur la Vilaine. Ardoises aux environs ; 1,247 hab.

Chateaubriand (François-René, vicomte de), né à Saint-Malo, le 14 sept. 1768, mort à Paris, le 4 juillet 1848, fils d'Auguste de Chateaubriand, comte de Combourg, et de Suzanne de Bedée, était le dernier de dix enfants, dont six vécurent, lui, quatre sœurs et un frère, J. B., comte de Chateaubriand. Ses études furent irrégulières à Dol, à Rennes, à Dinan, au château de Combourg; destiné à l'Eglise, à la marine, il entra, en 1786, comme sous-lieutenant au régiment de Navarre, fut bientôt rappelé à Combourg par la mort de son père,

fut présenté officiellement à la cour, en fév. 1787, mais, dans ses deux premiers séjours à Paris, vécut solitaire, relisant les classiques ou voyant quelques hommes de lettres. Il parvint à faire insérer, dans l'*Almanach des Muses*, une idylle assez faible, l'*Amour de la campagne*, 1790. Mais les progrès d'une révolution qu'il ne pouvait aimer le décidèrent à s'embarquer pour le Nouveau Monde, avec le projet de découvrir le passage du N. O. Après une visite à Washington, il parcourut les lacs du Canada, les tribus sauvages, et, à la nouvelle du voyage de Varennes, crut entendre la voix de l'honneur, qui lui ordonnait de revenir défendre le roi; en présence de la nature sauvage, il avait senti s'éveiller en lui le génie poétique et s'était proposé de peindre avec de nouvelles couleurs les régions et les mœurs des Indiens. De retour en France, il se laissa marier par ses sœurs avec Mlle de Lavigne, pieuse, vertueuse et spirituelle, qui cependant ne joua qu'un rôle très-secondaire dans la vie de Chateaubriand. Il émigra, rejoignit l'armée des princes près du Rhin, fit la malheureuse campagne de 1792, fut blessé devant Thionville, et manqua plusieurs fois périr de misère et de souffrance à Bruxelles, à Guernesey, à Jersey. Enfin, il passa en Angleterre, mai 1793. Longtemps sans ressources, donnant des leçons de français, travaillant pour les libraires, servant de secrétaire à un ministre anglican, il parvint enfin à écrire dès 1794, et à publier, en 1797, un ***Essai historique, politique et moral sur les révolutions anciennes et modernes, considérées dans leurs rapports avec la révolution française.*** Cet ouvrage, plein de scepticisme et de découragement, mais hardi, neuf, d'un style éclatant, mais déclamatoire, fut peu remarqué. La mort de sa mère et de l'une de ses sœurs, leurs dernières prières changèrent ses idées : « Ma conviction, « a-t-il dit, est sortie de mon cœur ; j'ai pleuré et j'ai « cru. » Encouragé par son ami Fontanes, l'un des proscrits de fructidor, il ébaucha l'ouvrage qui devait être *le Génie du christianisme*. Il put revenir en France, 1800, écrivit plusieurs articles dans le *Mercure*, détacha de ses études le brillant et touchant épisode d'*Atala*, qui eut le plus grand succès en 1801, recommença *le Génie du Christianisme*, qui parut enfin en 1802, avec un nouvel épisode, celui de *René*. La publication de ces ouvrages fit véritablement une révolution morale et littéraire. Après Fénelon, J.-J. Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand ouvrait à la pensée de nouveaux horizons, pleins de charmes mystérieux et de rêveries vagues et poétiques; à la peinture sentie des grands spectacles de la nature, aux caprices de l'imagination se joignaient la mélancolie des souvenirs, l'expression brillante des sensations les plus intimes du cœur. Cet ouvrage répondait au mouvement des idées nouvelles, aux besoins des âmes fatiguées et facilement attendries; il eut un succès prodigieux, malgré les attaques des révolutionnaires et des encyclopédistes. Le Premier Consul voulut s'attacher l'auteur; il le nomma secrétaire d'ambassade à Rome, puis chargé d'affaires dans le Valais. A la nouvelle de la mort du duc d'Enghien, Chateaubriand donna sa démission; il perdit sa sœur bien-aimée, Lucile. Il voulut alors appliquer les théories littéraires du *Génie du Christianisme;* il conçut le plan des *Martyrs*, sorte d'épopée en prose poétique, où il se proposait de montrer la supériorité du christianisme sur le paganisme. Désireux de voir les lieux qu'il voulait peindre, il partit pour Jérusalem en 1806, par la Grèce, l'Asie Mineure, la Judée; il revint par la côte d'Afrique, par Carthage et par l'Espagne; c'est avec les notes et les souvenirs de ce voyage qu'il composa l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, publié seulement en 1811. Déjà son poëme des *Martyrs* avait paru en 1809; il obtint un grand et légitime succès, malgré les critiques qui firent ressortir des défauts très-réels, à cause des beautés nouvelles qui séduisaient l'imagination et charmaient les cœurs. Désormais admiré et populaire, Chateaubriand avait décidément rompu avec le gouvernement impérial; élu en 1811 à l'Académie française, il ne put prononcer son discours; il fut un instant exilé à Dieppe. Les événements lui donnèrent l'occasion de se venger. Au moment où les étrangers entraient dans Paris, il lança un pamphlet passionné, injuste, calomniateur, mais éloquent, *De Buonaparte et des Bourbons*. Dès lors commence sa carrière politique; elle peut se diviser en trois périodes; dans la première, il est pur royaliste; au moment de partir comme ambassadeur en Suède, les Cent-Jours le jettent dans l'exil; il suit Louis XVIII à Gand, comme ministre d'Etat, rédige alors son rapport au roi sur l'*Etat de la France*, et, créé pair après la seconde Restauration, il s'associe aux ultra-royalistes, défend la chambre introuvable dans son ouvrage de la *Monarchie selon la Charte*, mérite la disgrâce du gouvernement, combat M. de Richelieu et M. Decazes surtout, dans le *Conservateur*, se rapproche de la cour après la mort du duc de Berry, en écrivant les ***Mémoires touchant la vie et la mort de ce prince;*** puis devient ambassadeur à Berlin, 1821, à Londres, 1822, représente la France au congrès de Vérone; enfin, ministre des affaires étrangères, il contribue surtout par ses écrits, par ses discours, par ses actes à la guerre d'Espagne, qui doit donner aux Bourbons l'armée et le prestige de la gloire militaire; mais M. de Villèle, peut-être jaloux de son influence, le fait subitement disgracier d'une manière incivile, juin 1824. Alors commence la période libérale de sa vie politique; il plante sa tente dans le ***Journal des Débats***, il exhale son fier ressentiment, en attaquant toutes les mesures de ses ennemis politiques; il tourne contre la royauté elle-même sa popularité toute-puissante. C'est aussi dans ces années qu'il publie ses œuvres complètes en y ajoutant les *Aventures du dernier Abencerrage*, roman gracieux de chevalerie, *les Natchez*, le *Voyage d'Amérique*, la tragédie de *Moïse*. Sa fortune était épuisée par de folles dépenses; il accepta l'ambassade de Rome, sous le ministère de Martignac, et s'en démit à l'avénement de M. de Polignac, août 1829. Il était à Dieppe quand parurent les ordonnances de juillet 1830; il accourut trop tard et ne put que protester, le 7 août, à la chambre des pairs, contre la royauté nouvelle; il donna sa démission. Alors commence la dernière période de sa vie, période d'opposition à Louis-Philippe, mélange bizarre de royalisme et de républicanisme, se mêlant à d'obscures intrigues des légitimistes; arrêté en 1832, puis relâché, se rendant deux fois à Prague, en 1833 et 1834, sans succès et sans espoir, donnant en même temps la main à Armand Carrel et à Béranger. Il publia, en 1831, ses *Etudes historiques*, puis une brochure politique, *De la Restauration et de la monarchie élective;* en 1836, un *Essai sur la littérature anglaise;* en 1837, une traduction littérale du *Paradis perdu;* en 1838, le *Congrès de Vérone;* en 1844, la *Vie de Rancé*. Il avait commencé ses *Mémoires* dès l'année 1811; il en poursuivit la rédaction et la révision; il les vendit en 1836, sous la réserve de ne les publier qu'après sa mort, avec le titre de ***Mémoires d'outre-tombe***. Il passa les dernières années de sa vie de plus en plus triste et silencieux, n'ayant pas d'autre distraction que de venir chaque jour passer deux ou trois heures à l'*abbaye aux Bois*, sous la douce et charmante influence de Mme Récamier. Il mourut au milieu des convulsions de la république de 1848; et fut enseveli, comme il l'avait désiré, dans l'îlot du *Grand-Bé*, près de Saint-Malo. Quels que soient les jugements de la postérité sur Chateaubriand, il occupera une grande place dans l'histoire littéraire du XIXe s. par ses écrits et surtout par l'influence immense qu'il a exercée sur ses contemporains. Ses *Œuvres complètes* ont été souvent publiées et traduites dans toutes les langues de l'Europe. Le duc de Noailles a prononcé son éloge à l'Académie française.

Châteaubriant (Françoise de Foix, comtesse de), fille de Jean de Foix, dont la famille avait possédé la Navarre, sœur de Lautrec, de Lesparre, cousine de Gaston de Foix, née en 1495, fut mariée par Anne de Bretagne au comte de Châteaubriant. Maîtresse de François Ier, peut-être de Bonnivet et du connétable de Bourbon, en rivalité avec Louise de Savoie, elle fut supplantée par la duchesse d'Etampes. Suivant une tradition adoptée par les romanciers, son mari, après l'avoir longtemps retenue prisonnière, l'aurait fait mourir en la saignant des quatre membres. Quoiqu'il y ait de l'obscurité sur la fin de la comtesse, il est certain qu'elle reparut quelquefois à la cour, que François Ier la visita deux fois, en 1531 et en 1532, à Châteaubriant, et que le comte reçut des marques considérables de la faveur royale. Quand elle mourut, en 1537, il lui éleva un tombeau magnifique, et les poëtes de cour, à l'exemple de François Ier, lui rimèrent à l'envi des épitaphes. *V.* P. Lacroix, Paris, 1838.

Châteaubriant, ch.-l. d'arrond. de la Loire-Inférieure, sur la Chère, par 47° 43′ 10″ lat. N. et 3° 42′ 53″ long. O., à 60 kil. N. O. de Nantes. Briqueteries et poteries; conserves d'angélique; commerce de produits du sol. La ville doit son nom au château, construit au XIe s. par Brient, comte de Penthièvre; Henri II y donna un édit contre les protestants, le 27 juin 1551; 5,111 hab.

Château-Chinon, ch.-l. d'arrond. de la Nièvre,

par 47° 3′ 57″ lat. N. et 1° 35′ 51″ long. E., à 65 kil. N. E. de Nevers, sur le canal de Nivernais, près de la rive gauche de l'Yonne. Commerce de bois, de céréales et de bestiaux du Morvan, dont elle fut la capitale, et surtout de bois de chauffage pour Paris; entrepôt de vins de Bourgogne; fabriques de lainages; 2,623 hab.

Château-Dauphin. V. Dauphin (*Château*-)

Château-du-Loir, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 42 kil. S. O. de Saint-Calais (Sarthe), près de la rive droite du Loir, dans une position magnifique. Grande fabrication de toiles; commerce de grains, volailles, bestiaux, marrons; 2,877 hab.

Château-Gaillard, forteresse célèbre près des Andelys (Seine-Inférieure), sur le bord de la Seine, bâtie par Richard Cœur-de-Lion en 1195, fut prise par Philippe Auguste en 1204, après huit mois de siége, et servit souvent de prison. Elle fut démantelée sous Henri IV, et il n'en reste plus que des ruines imposantes.

Château-Gonthier, ch.-l. d'arrond. et à 30 kil. S. de Laval (Mayenne), sur la Mayenne, par 47° 49′ 50″ lat. N. et 3° 2′ 34″ long. O. Eglise gothique remarquable. Commerce de fil de lin, de toiles et de produits agricoles; elle avait le titre de marquisat; 7,048 hab.

Château-Haut-Brion, hameau du canton de Pujols, de l'arrond. de Libourne (Gironde); vins rouges renommés.

Château-Laffitte, hameau du canton de Pauillac, dans l'arrond. de Lesparre (Gironde); vins rouges renommés.

Château-Landon, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 31 kil. S. de Fontainebleau (Seine-et-Marne), sur le Suzain. Eglise paroissiale remarquable; belles pierres à bâtir dont on s'est servi pour l'arc de triomphe de l'Etoile; fabrique de blanc d'Espagne. Ville ancienne, l'une des plus importantes du Gâtinais; 2,710 hab.

Château-Latour, hameau du canton de Pauillac, arrond. de Lesparre (Gironde); vins rouges estimés du haut Médoc.

Château-la-Vallière, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 38 kil. N. O. de Tours (Indre-et-Loire), près d'une belle forêt, sur la Fare, fut érigé en duché-pairie, 1667, par Louis XIV, en faveur de Mlle de la Vallière. Forges pour les essieux et les instruments aratoires; eaux minérales; 1,175 hab.

Château-Margaux, vignoble de l'arrond. et à 25 kil. N. O. de Bordeaux (Gironde); vins rouges renommés, dits de Bordeaux.

Château-Meillant, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 34 kil. S. O. de Saint-Amand-Montrond (Cher), près de la Sinaise; ancien château des Lusignan, maintenant aux Mortemart; 3,426 hab.

Château-Porcien, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 10 kil. O. de Rethel (Ardennes), sur la rive droite de l'Aisne. Ville très-ancienne et jadis fortifiée, érigée en comté, 1288, et en principauté, 1561; donnée à la famille de Mazarin en 1666. Serges, flanelles, filatures de laine; 1,819 hab.

Château-Renard, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 19 kil. N. E. d'Arles (Bouches-du-Rhône), sur la rive gauche de la Durance. Ruines d'un château fort; 5,708 hab.

Château-Renard, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 17 kil. S. E. de Montargis (Loiret); jadis fortifié; fabriques de draps pour l'armée; toiles, laines, safran; 2,542 hab.

Château-Renault ou **Regnault,** ch.-l. de canton de l'arrond. et à 29 kil. N. E. de Tours (Indre-et-Loire), divisé par la Brenne. Ruines d'un château du xe siècle. Draperies, flanelles, corroieries, tanneries, tuileries; commerce de bois et de grains; 3,870 hab.

Château-Salins, anc. s.-préf. du départ. de la Meurthe, sur la rive droite de la Petite-Seille, par 48° 50′ 16″ lat. N. et 4° 7′ 57″ long. E., à 30 kil. N. E de Nancy. Verreries, draps; marché central des toiles de chanvre de l'arrondissement. Elle doit son nom à un château du xive siècle, qui appartint aux ducs de Lorraine, et à des salines exploitées du xive siècle à 1828; 3,500 hab. — Auj. dans l'Alsace-Lorraine.

Château-Thierry, ch.-l. d'arrond. de l'Aisne, par 49° 2′ 46″ lat. N. et 1° 3′ 40″ long. E., à 55 kil. S. O. de Laon, sur la rive droite de la Marne. Fabriques de chapeaux, tanneries, plâtre, toiles, teintureries; commerce de produits agricoles. Restes du château bâti par Charles Martel pour Thierry IV, en 720; commune en 1231, la ville eut à souffrir souvent de la guerre, surtout en 1814, dans les combats du 8 et du 12 février. Elle avait le titre de duché-pairie, était la capit. de la Brie champenoise, avec un gouvernement de place. Patrie de La Fontaine, à qui l'on a élevé une statue à l'extrémité du pont; 6,623 hab.

Château-Villain ou **Ville-sur-Aujon,** ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. S. O. de Chaumont (Haute-Marne), sur l'Aujon. Commerce de chevaux et de bestiaux, ch.-l. d'un comté, érigé en duché-pairie en faveur du comte de Toulouse, 1703, puis ayant appartenu à la maison d'Orléans; 1,552 hab.

Châteaubrun (Jean-Baptiste **Vivien** de), poëte dramatique, né à Angoulême, 1686-1775, donna la tragédie de *Mahomet II* dès 1714, fut attaché à la maison d'Orléans, composa de nouvelles tragédies, mais en secret, et ne les fit représenter qu'après la mort du duc d'Orléans le dévot. Les *Troyennes*, pièce imitée d'Euripide, eurent du succès en 1754; *Philoctète*, 1755, *Astyanax*, 1756, furent moins bien accueillis. Il fut de l'Académie française en 1753. Ses *Œuvres choisies* ont été publiées par Didot, Paris, 1814, in-18.

Châteaudun (*Castellodunum*, *Castrum Dunii*), ch.-l. d'arrond. d'Eure-et-Loir, près de la rive gauche du Loir, par 48° 4′ 11″ lat. N. et 1° 0′ 20″ long. O., à 44 kil. S. O. de Chartres. Commerce de grains et de farine. Possédé par des vicomtes, Châteaudun fut donné au xve siècle par Charles d'Orléans, avec le comté de Dunois, à son frère, le bâtard d'Orléans, qui est enterré dans la chapelle du château, et fut la capitale du comté. Presque détruite par un incendie, en 1723, elle a été maltraitée par les Allemands, en 1871. Patrie de Lambert-li-Cors et de Gendrin; 6,652 hab.

Châteaugiron, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 16 kil. S. E. de Rennes (Ille-et-Vilaine); jadis ville fortifiée, baronnie. Centre d'un commerce important de toiles et de fils. Le duc de Mercœur y battit le comte de Soissons en 1590; 1,450 hab.

Châteaulin, ch.-l. d'arrond. du Finistère, sur l'Aulne et le canal de Nantes à Brest, par 48° 11′ 23″ lat. N. et 6° 26′ 35″ long. O., à 28 kil. N. de Quimper. Commerce de bestiaux, d'ardoises, poisson, beurre, etc.; son aspect est pittoresque, mais la ville est triste; elle a le petit port Launay. Patrie du père André; 3,339 hab.

Châteauneuf (Renée de **Rieux,** dite *la Belle* de), née vers 1550, d'une famille noble de Bretagne, fille d'honneur de Catherine de Médicis, fut la maîtresse du duc d'Anjou, depuis Henri III, qui lui adressa, par l'entremise de Desportes, une foule de sonnets. Eloignée de la cour, après le mariage du roi, parce qu'elle avait osé braver la nouvelle reine dans un bal, elle épousa par dépit le Florentin Antinotti, qu'elle poignarda dans un accès de jalousie. Son second mari, Phil. Altoviti, capitaine des galères, fut assassiné par Henri d'Angoulême, 1586; on ne sait ce que devint sa veuve.

Châteauneuf (François de **Castagner,** abbé de), 1645-1709, l'un des derniers amis de Ninon de Lenclos, parrain de Voltaire, a laissé: *Dialogue sur la musique des anciens*, 1725, in-12, et *Observations sur la musique, la flûte et la lyre des anciens*, 1726.

Châteauneuf (Pierre-Antoine de **Castagner,** marquis de), son frère, 1644-1728, conseiller au Parlement, ambassadeur à Constantinople, en Portugal, en Hollande, emmena Voltaire à La Haye, en 1713, et fut prévôt des marchands sous la Régence.

Châteauneuf-de-Randon, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 24 kil. N. E. de Mende (Lozère); Du Guesclin mourut en assiégeant la ville, alors assez considérable, 1380; on lui a élevé un monument au hameau de Bitarelle, place de son camp, suivant la tradition; 896 hab.

Châteauneuf-d'Isère, bourg de l'arrond. de Valence (Drôme), sur l'Isère. Grains, magnaneries; 2,082 hab.

Châteauneuf-du-Faou, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil. E. de Châteaulin (Finistère), sur l'Aulne, dans une situation pittoresque; 2,998 hab.

Châteauneuf-sur-Charente, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 27 kil. de Cognac (Charente), sur la rive gauche de la Charente. Autrefois ville forte et comté. Grains, eaux-de-vie; 3,750 hab.

Châteauneuf-sur-Cher, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 22 kil. N. O. de Saint-Amand-Montrond (Cher), dans une île du Cher. Commerce de vins, chevaux, bestiaux; autrefois marquisat; 2,683 hab.

Châteauneuf-sur-Loire, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 26 kil. E. d'Orléans (Loiret), près de la rive droite de la Loire. Draperies, commerce de vinaigre, bois; 3,308 hab.

Châteauneuf-Val-de-Bargis, bourg de l'ar-

rond. de Cosne (Nièvre). Commerce de bois, vins, fer; 2,452 hab.

Châteauponsac, ch.-l. de canton de l'arrond. et à l'E. de Bellac (Haute-Vienne), sur la Gartempe; 3,751 hab.

Château-Renaud (François-Louis **Rousselet**, comte, puis marquis de), marin français, 1637-1716, après avoir servi sous Turenne, entra dans la marine en 1661, devint chef d'escadre en 1673, fut vainqueur des Hollandais, 1675-1677; plus tard fut nommé lieutenant général après avoir bombardé Alger; repoussa les Anglais qui l'attaquaient dans la baie de Bantry, en Irlande, 1689. permit à Jacques II de recevoir des secours de France, et mérita par ses bons services le titre de maréchal de France, 1703, et le gouvernement de la Bretagne.

Châteauroux, ch.-l. du départ. de l'Indre, sur la rive gauche de l'Indre, par 46° 48′ 50″ lat. N. et 0° 38′ 32″ long. O., à 255 kil. S. O. de Paris. Lycée, parc impérial de construction du train des équipages militaires. Filatures de laine, draps, bonneteries, bougies; manufacture de tabacs. Commerce de produits agricoles, de laines, de fers. Patrie du général Bertrand, à qui on a élevé une statue en 1854; 18,670 hab. — Fondée au XIe siècle par Raoul de Déols, de la maison d'Auvergne, elle lui doit son nom de Château-Raoul: Louis XIII l'érigea en duché-pairie, 1616, et la donna à Henri de Condé; Louis XV en fit don à la marquise de la Tournelle, depuis duchesse de Châteauroux.

Châteauroux (Marie-Anne de **Nesle**, duchesse de), née vers 1717, épousa en 1734 le marquis de la Tournelle; et, veuve en 1742, ambitionna le triste honneur de succéder à ses sœurs dans la faveur de Louis XV. Elle se fit nommer dame du palais de la reine, duchesse avec 80,000 livres de rentes, et crut faire oublier sa honte en engageant le roi à s'occuper des affaires et à paraître à la tête de ses armées. Elle le suivit dans la campagne de Flandre et à Metz, 1744. Dans sa maladie, Louis XV consentit au renvoi de la favorite, qui revint avec peine vers Paris, au milieu des malédictions du peuple. Sa disgrâce ne dura pas longtemps, et, par l'entremise du duc de Richelieu, elle reprit bientôt tout son empire; mais elle fut aussitôt emportée par un mal aussi violent que subit, et l'on crut qu'elle avait été empoisonnée par ses ennemis.

Châteigneraie (François de **Vivonne**, seigneur de la), né en 1520, mort en 1547, filleul de François Ier, fort, habile et brave soldat, mais d'une présomption insolente, fut poussé par des intrigues de cour à insulter Chabot, seigneur de Jarnac. François Ier refusa d'autoriser le duel qu'ils demandaient; Henri II le permit. Le combat eut lieu, en présence de la cour, à Saint-Germain, le 10 juillet 1547; La Châteigneraie, vaincu et blessé, ne voulut pas survivre à sa honte et arracha les appareils mis sur ses blessures.

Châtel (Jean), fils d'un drapier de Paris, 1575-1594, étudiant au collége de Clermont, se glissa dans la chambre de Gabrielle d'Estrées, au moment où Henri IV revenait de Picardie, entouré de plusieurs seigneurs, et le frappa d'un coup de couteau qui lui perça la lèvre et lui enleva une dent, 27 déc. Arrêté, condamné par le Parlement, il subit le supplice des régicides. Les jésuites, accusés sans preuve de l'avoir excité, furent bannis du royaume. Les Ligueurs, comme Jean Boucher, firent l'apologie de l'assassin.

Châtel (François **Du**), peintre flamand, né à Bruxelles. 1626-1680, élève de David Téniers, eut un dessin correct, une touche fine, une bonne couleur. Son tableau le plus remarquable représente le *roi d'Espagne qui reçoit le serment de fidélité des états de Brabant et de Flandre*, en 1666.

Chatelaillon, petite ville du moyen âge, située sur le promontoire de ce nom, au N. E. de l'île d'Aix (Charente-Inférieure), qui, au XIIe s., a été détruite par les flots; ses ruines n'ont définitivement disparu qu'en 1709.

Châtelain (Jean-Baptiste) fut un habile graveur anglais, né à Londres en 1710, mort en 1771; ses planches, d'après Le Poussin, P. de Cortone, etc., sont très-recherchées.

Châtelain (René-Théophile), publiciste français, né à Saint-Quentin, 1790-1838, montra son courage dans les dernières campagnes de l'Empire, fut décoré en 1813. et, après le licenciement de l'armée en 1815, se livra à une polémique ardente pour venger ses compagnons d'armes et soutenir les libertés constitutionnelles. Il publia plusieurs brochures, plusieurs pamphlets, qui furent poursuivis, devint en 1819 le rédacteur en chef du *Courrier français*, se distingua par son talent incisif et son désintéressement, protesta contre les ordonnances de 1830 et refusa toute espèce d'emploi. Son ouvrage le plus remarquable est le livre des *Lettres de Sidi Mahmoud*, Paris, 1825, in-12.

Châtelaudren, jolie petite ville, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. N. O. de Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord); fabriques de chapeaux; commerce de grains; 1,261 hab.

Châtelet. Il y avait à Paris deux forteresses de ce nom; le *Grand Châtelet*, sur la rive droite de la Seine, à l'endroit où est la place de ce nom, construit, dit-on, par Julien, plusieurs fois refait depuis saint Louis jusqu'à Louis XIV; fut démoli en 1802. Le *Petit Châtelet*, sur la rive gauche du fleuve, détruit par une inondation en 1296, reconstruit en 1369, fut démoli en 1782. Le premier fut le siége de la justice royale ordinaire, de la prévôté, et renfermait une prison; Henri II y joignit un présidial, 1551. En 1790, la juridiction du Châtelet comprenait: le prévôt, le lieutenant civil, le lieutenant général de police, le lieutenant criminel, un lieutenant de robe courte, deux lieutenants particuliers, des conseillers, des commissaires, etc.; il y avait en outre notaires, procureurs, huissiers à cheval, huissiers à verge, huissiers priseurs, avocats, la compagnie du lieutenant criminel forte de 100 archers, celle du chevalier du guet, etc.

Châtelet (La marquise du). V. Duchatelet.

Châtelet, v. du Hainaut (Belgique), à 6 kil. E. de Charleroi, sur la Sambre; 6,000 hab.

Châtellerault (*Castrum Heraldi* ou *Airaudi*), ch.-l. d'arrond. de la Vienne, dans un beau pays, sur la rive droite de la Vienne, par 46° 48′ 59″ lat. N. et 1° 47′ 40″ long. O., à 30 kil. N. E. de Poitiers. Coutellerie renommée; manufacture nationale d'armes blanches et d'armes à feu, dentelles; commerce de produits agricoles, de pierres meulières, de pierres lithographiques. Les monuments sont la belle manufacture construite en 1820 et le pont élevé par les soins de Sully; 15,606 h. — Elle doit son origine et son nom à un seigneur, Hérault, qui construisit un château sur les bords de la Vienne; d'abord vicomté, elle fut érigée en duché-pairie en 1515, appartint au connétable de Bourbon, fut donnée par Henri II à Jacques Hamilton, comte d'Arran, joua un rôle considérable dans les guerres de religion (siége de 1569); le manifeste de Henri de Navarre à la France est daté de Châtellerault, 4 mars 1589. Le titre de duc de Châtellerault a été relevé en 1865 par Napoléon III.

Châtenois, bourg de l'arrond. et à 6 kil. de Schelestadt (Bas-Alsace). Sources minérales; tissus de coton; 4,060 hab. Il est dominé par les ruines d'un vieux château; les paysans révoltés y furent battus en 1525.

Chatham, v. du comté de Kent (Angleterre), à 48 kil. S. E. de Londres, touche à Rochester, dont elle n'a été longtemps qu'un faubourg. Son port sur la Medway, près de son embouchure dans la Tamise, est le second port militaire du royaume; son arsenal, ses forges pour les ancres et les canons de la marine, ses fortifications, ses casernes, ses docks, ses pontons où l'on dépose les condamnés à la déportation, son école militaire, en font une ville très-importante. Commerce de chevaux; 46,000 hab. — Henri VIII y établit l'arsenal de la marine; Élisabeth et Charles II l'agrandirent; ses fortifications datent surtout de 1758; Ruyter, en 1667, avait détruit une partie des ouvrages de la ville.

Chatham, petit port du Connecticut (États-Unis), sur le Connecticut. Chantiers de construction; 4,000 h.

Chatham, îles de la Polynésie, dans le Grand Océan, à l'E. de la Nouvelle-Zélande; la plus grande, Chatham, est couverte de montagnes au centre, mais les côtes sont basses; le climat est doux, le sol fertile. Elle a été découverte par le capitaine Broughton en 1791; des Nouveaux-Zélandais s'y sont établis depuis 1830, en exterminant les indigènes; les baleiniers vont y faire des vivres. Ces îles dépendent du gouvernement de la Nouvelle-Zélande.

Chatham (Lord). V. Pitt.

Châtillon, bourg de la prov. et à 20 kil. E. d'Aoste (Italie), sur la Doria-Baltea. Château; forges dans les environs.

Châtillon-lès-Bagneux, bourg de l'arrond. de Sceaux (Seine). Pierres de taille, plâtre; 2,000 hab.

Châtillon, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 10 k. S. E. de Die (Drôme). Commerce important de chanvre; 1,236 hab.

Châtillon-les-Dombes, ch.-l. de canton de l'ar-

rond. et à 25 kil. N. E. de Trévoux (Ain), sur la Chalaronne. Patrie de Sam. Guichenon; 2,636 hab.

Châtillon-sur-Colmont, bourg de l'arrond. de Mayenne (Mayenne). Bois et fourrages; 2,514 hab.

Châtillon-sur-Indre, ch.-l. de canton de l'arr. et à 44 kil. N. O. de Châteauroux (Indre), sur une colline près de la rive gauche de la rivière, où l'on voit les belles ruines d'un château du XIe s.; forges, grosses étoffes; jadis place forte sur la frontière du Berry; 3,643 hab.

Châtillon-sur-Loing, ch.-l. de canton de l'arr. et à 22 kil. S. E. de Montargis (Loiret), sur le canal et la rivière du Loing. La ville, dans un site agréable, est dominée par un château où naquit Coligny et où son tombeau fut placé en 1582. Châtillon fut érigé en duché-pairie en 1648; 2,474 hab.

Châtillon-sur-Loire, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 16 kil. S. E. de Gien (Loiret); carrières de pierres de taille, marbres; 3,041 hab.

Châtillon-sur-Seine, ch.-l. d'arrond. de la Côte-d'Or, par 47° 51′ 47″ lat. N. et 2° 13′ 58″ long. E., à 70 kil. N. O. de Dijon, sur la Seine, qui y reçoit la Douix et la divise en deux parties, le Bourg et Chaumont. Chapellerie, teintureries, tanneries, forges; commerce de produits agricoles. Eglises de Saint-Nicolas et de Saint-Vorle; ruines du vieux château; magnifique château élevé par le duc de Raguse; 4,797 hab. — Le comté de Châtillon fut de bonne heure réuni au duché de Bourgogne; Châtillon était le chef-lieu du *pays de la Montagne*. Un congrès célèbre s'y tint en fév. 1814. Patrie de Marmont, duc de Raguse.

Châtillon-sur-Sèvre, ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. N. O. de Bressuire (Deux-Sèvres), près de la Sèvre-Nantaise. Gouvernée par les seigneurs de Mauléon (*Mons Leonis*), dont elle porta le nom jusqu'en 1737, elle fut érigée en duché-pairie, en faveur d'un duc de Châtillon. Elle eut beaucoup à souffrir pendant les guerres de la Vendée; patrie de Henri de la Rochejaquelein; 1,356 hab.

Chatillon ou **Chastillon** (maisons de). La maison de Chatillon-sur-Marne, remontant au IXe s., s'est divisée en beaucoup de branches; les plus célèbres furent celles de Saint-Pol, de Blois, de Penthièvre, de Chartres, etc. Parmi ses membres on peut citer :

Eudes, le premier pape français. V. Urbain II.

Renauld, l'un des guerriers de la 2e croisade, prince d'Antioche par son mariage avec une fille de Bohémond II, célèbre par ses brigandages, pris à Tibériade par Saladin et décapité, 1187.

Gaucher, l'un des meilleurs capitaines de Philippe-Auguste, à la 3e croisade et à Bouvines.

Gaucher II, comte de Crécy, né en 1250, connétable de Champagne, en 1286, connétable de France après la bataille de Courtray, où il s'était distingué, 1302, vainqueur à Mons-en-Puelle, 1304, l'un des grands personnages sous Louis X, Philippe V et Charles IV, vainqueur des Flamands à Cassel, en 1328. Il mourut en 1329.

Charles de Blois, chef de la maison de Penthièvre, était de cette famille. V. Charles.

Alexis-Madeleine-Rosalie de Bois-Rogues, duc de Chatillon, 1690-1754, se distingua à Guastalla, 1734, fut gouverneur du Dauphin, 1735, et duc et pair en 1736. Il conduisit le jeune prince à Metz, au moment de la maladie de Louis XV, ce qui le fit exiler et disgracier. Son fils, qui fut le dernier mâle de sa maison, mourut en 1760, ne laissant que deux filles, les duchesses d'Uzès et de la Trémouille.

La maison de Chatillon-sur-Loing a produit, au XVIe s., trois frères célèbres. V. Coligny et Dandelot.

Châtillon (Claude), ingénieur français, né à Châlons-sur-Marne, 1547-1616, devint topographe de Henri IV et a laissé un recueil précieux, la *Topographie françoise*, ou *Représentation de plusieurs villes, bourgs, chasteaux, forteresses*, etc. On dit qu'il fit exécuter les plans du Pont-Neuf et de la Place Royale.

Chatonnay, bourg de l'arrond. de Vienne (Isère). Forges, fer, grains, soie, vins; 2,112 hab.

Chatou, bourg de l'arrond. et à 13 kil. N. de Versailles (Seine-et-Oise), sur la Seine et sur le chemin de fer de Paris à Saint-Germain. Château, beau pont de pierre, joli paysage; il y avait là, au VIe s., une maison de plaisance des rois; 3,194 hab.

Châtre (La), ch.-l. d'arrond. et à 34 kil. S. E. de Châteauroux (Indre), sur la rive gauche de l'Indre, par 46° 34′ 53″ lat. N. et 0° 20′ 56″ long. O. Marché considérable de laines et de châtaignes. Commune en 1216, puis baronnie; 4,928 hab.

Châtre (maison de La), depuis longtemps connue dans le Berry, elle a produit des hommes distingués. *Claude*, baron de La Chatre, 1526-1614, gouverneur de Berry, assiégea les protestants dans Sancerre, 1573, entra dans la Ligue, fut nommé par Mayenne maréchal de France, se soumit en 1594, conservant ses titres avec une gratification de 900,000 livres. — *Louis* de La Chatre, son fils, céda, en 1616, son gouvernement de Berry au prince de Condé et reçut le bâton de maréchal; il mourut en 1630. — *Edme*, comte de La Chatre-Nançay, mort en 1645, colonel-général des Suisses, fut de la cabale des Importants et a laissé des *Mémoires* curieux. — *Claude-Louis*, duc de La Chatre, 1750-1824, député aux Etats-généraux, servit dans l'armée de Condé, à Quiberon, fut agent de Louis XVIII à Londres, et devint, sous la Restauration, ambassadeur en Angleterre, pair de France, membre du conseil privé, etc.

Châtres. V. Arpajon.

Chatsworth, château du comté et à 28 kil. N. O. de Derby (Angleterre), à 4 kil. de Bakewell, possède un beau parc, traversé par le Derwent. Marie Stuart y fut renfermée 16 ans; il appartient au duc de Devonshire.

Chattahoochee, riv. des Etats-Unis, vient des montagnes Bleues, arrose la Géorgie et l'Alabama, passe à West-Point, Colombus, et se jette dans le Flint, après 500 kil. de cours.

Chattanooga, v. du Tennessee (Etats-Unis), sur le Tennessee, dans une position avantageuse pour le commerce et l'industrie, a fait des progrès rapides dans ces dernières années.

Chatte, bourg de l'arrond. de Saint-Marcellin (Isère) Moulinage de soie, huile; 2,118 hab.

Chatterton (Thomas), poëte anglais, né à Bristol, le 26 nov. 1752, mort le 24 août 1770. Pauvre et orgueilleux dès l'enfance, doué d'une intelligence vive et précoce, il écrivit des satires, étant encore à l'école. Simple clerc de procureur à Bristol, il se mit au travail avec passion et publia, dans un journal ou pour des particuliers, différents morceaux qu'il attribuait à Rowley, moine du XVe s. Le succès de ces supercheries enfla sa vanité et bientôt il publia sous son nom, dans une langue forte, concise, harmonieuse, plusieurs poëmes, la *Bataille d'Hastings*, *OElla*, tragédie épique, *Godwyn*, tragédie, *le Tournoi*, la *Mort de sir Charles Bawdin*, les *Métamorphoses anglaises*, des églogues, etc., en tout plus de 4,000 vers. Il vint à Londres, éprouva des mécomptes, et, froissé dans son amour-propre, dénué de sens moral, ne pouvant pas supporter la misère, il s'empoisonna, n'ayant pas encore 18 ans. Ses *OEuvres* complètes, publiées à Londres, 1803, 3 vol. in-8°, ont été traduites en français par M. Pagnon, en 1839. A. de Vigny a contribué surtout à rendre son nom populaire par une nouvelle et par le drame de *Chatterton*.

Chaucer (Godefroy), poëte anglais, né à Londres, 1328-1400, peut-être fils d'un tavernier ou d'un marchand d'origine normande, reçut une bonne éducation et obtint la faveur d'Edouard III. Il fut envoyé par lui en Italie, à Gênes, à Milan, puis en France; il connut Pétrarque, Froissart, peut-être Boccace, reçut des récompenses du roi et fut nommé contrôleur des laines et des vins dans le port de Londres. Sous Richard II, il perdit cet emploi lucratif, s'enfuit en Flandre, fut jeté en prison à Londres; était-ce parce qu'il avait pris part aux troubles populaires ou parce qu'il était parmi les adhérents du duc de Lancastre, son ami et son protecteur? Son sort s'améliora; il avait épousé Philippa, sœur de Catherine Ronet, qui finit par épouser le duc de Lancastre; mais il mourut au moment où le fils de son beau-frère devenait roi sous le nom de Henri IV. Chaucer, homme du monde, eut l'honneur et le bonheur d'être le premier poëte national de l'Angleterre. Il a imité les conteurs français et italiens, mais avec grâce, avec esprit, dans une langue qui a vieilli mais qu'il a contribué à constituer; il a surtout réussi dans la satire, et son chef-d'œuvre est assurément le recueil des *Contes de Canterbury;* 30 personnes de différentes conditions, rassemblées par hasard dans une auberge de Londres, avant d'aller en pèlerinage au tombeau de saint Thomas, passent le temps à raconter des histoires, graves ou plaisantes, empruntées à Boccace, aux fabliaux, aux légendes. Ce livre a un charme particulier pour les Anglais surtout. Les autres ouvrages de Chaucer sont moins célèbres : *Troïlus et Cresséide*, poëme épique en 5 livres, imité de Boccace; le *Roman de la Rose*, traduction libre du français; la *Légende des bonnes femmes*, imitée de Boccace; le *Testament d'amour;* l'*Assemblée des sots;*

le *Palais de la Renommée;* la *Cour d'amour;* la *Complainte du chevalier Noir*, etc. — Les éditions originales de Chaucer, imprimées par Caxton, sont très-rares; les meilleures éditions modernes sont celles de Tyrwhitt, 1775, 1798, 1822, 1830, et celle de sir Harris Nicolas, 1845, 6 vol. in-8°.

Chauci ou **Chauques**, peuple de l'anc. Germanie, qui fit partie de la confédération des Francs, et habitait d'abord entre l'Elbe et le Weser.

Chaudes-Aigues (*Aquæ calentes*), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. S. O. de Saint-Flour (Cantal), au fond d'une gorge où coule un affluent de la Truyère, au pied des monts d'Aubrac. Eaux thermales salines, qui servent même à chauffer les maisons de la ville; 1,721 habit.

Chaudet (Antoine-Denis), sculpteur français, né à Paris, 1763-1810, grand prix de Rome en 1784, épura son goût en présence des véritables chefs-d'œuvre, et fut pour la sculpture ce que David fut pour la peinture. On vante son *Œdipe enfant secouru par un berger; Cyparisse pleurant un faon chéri; l'Amour présentant une rose à un papillon; Paul et Virginie; la Sensibilité; Bélisaire; Cincinnatus*, etc. Comme peintre, il a laissé *Enée et Anchise*; il a illustré la belle édition de Racine par Pierre Didot. — Sa femme, Jeanne-Elisabeth Gabiou, 1767-1832, a peint avec talent des sujets familiers et de beaux portraits.

Chaudière, riv. du Bas-Canada, vient du lac Mégantic, a un cours de 150 kil. et se jette dans le Saint-Laurent, par la rive droite, à 10 kil. au-dessus de Québec. Elle renferme de grandes îles, a un cours rapide et forme plusieurs cascades, entre autres celle de la Chaudière, qui a 40 mèt. de hauteur. — Lac formé par l'Ottawa, entre les deux Canada, a une longueur de 48 kil. et une largeur moyenne de 2 à 6.

Chaudon (Louis-Mayeul), bénédictin de Cluny, 1737-1817, après quelques faibles essais de poésie, publia le *Dictionnaire anti-philosophique*, 1767-1769, 2 vol. in-8°; le *Chronologiste manuel*, 1766; *Leçons d'histoire et de chronologie*, 1781, 2 vol. in-12, etc. Mais l'ouvrage qui l'a surtout fait connaître est son *Dictionnaire historique*, imprimé à Avignon, en 1766, sous la rubrique d'Amsterdam, 4 vol. in-8°; son impartialité relative fit son succès; il y eut neuf éditions consécutives, avec corrections et additions, de 1766 à 1804; celle de 1804 eut pour collaborateur M. Delandine; 13 vol. in-8°. L'édition publiée par Prud'homme, en 20 vol., 1810-1812, est défigurée par des fautes très-nombreuses.

Chaudon (Esprit-Joseph), son frère, 1738-1800, prêtre de l'Oratoire, a publié plusieurs livres utiles et surtout: *la Bibliothèque d'un homme de goût*, Avignon, 1772, 2 vol. in-12, ouvrage transformé plus tard par De La Porte, Desessarts et Barbier; le *Dictionnaire interprète-manuel des noms latins de la géographie ancienne et moderne*, 1778, in-8°.

Chauffailles, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 29 kil. S. de Charolles (Saône-et-Loire); centre d'une grande fabrication de toiles, couvertures, doublures, etc.; tuileries; 4,240 hab.

Chauffe-cire, officiers de la grande chancellerie de France, chargés de chauffer la cire et de sceller les actes.

Chauffepié (Jacques-Georges de), né à Leeuwarden, 1702-1786, pasteur calviniste et prédicateur zélé, est surtout connu par un *Nouveau Dictionnaire historique et critique*, Amsterdam, 4 vol. in-fol., 1750-1756, pour servir de supplément au *Dictionnaire* de Bayle.

Chauffeurs, nom donné à des brigands, qui, pendant la Révolution, chauffaient les pieds de leurs victimes pour leur faire déclarer l'endroit où était leur argent. Leurs bandes désolèrent surtout les bords du Rhin, le Midi, l'Ouest; plusieurs affectèrent un rôle politique et voulurent se mêler aux Chouans. Bonaparte les fit disparaître sous le Consulat.

Chauliac (Gui de), médecin, né dans le Gévaudan, exerça à Lyon, auprès des papes d'Avignon; se distingua dans la peste de 1348, et a laissé un livre longtemps estimé: *Inventorium, sive collectorium partis chirurgicalis medicinæ*, traduit en français par Joubert, Lyon, 1592.

Chaulieu (Guillaume **Anfrye** de), poëte français, né à Fontenay dans le Vexin normand, 1636-1720, s'attacha de bonne heure aux princes de Vendôme, qui lui procurèrent plus de 30,000 livres de rentes en bénéfices. Dans sa maison, qui faisait partie de l'enclos du Temple, réuni à quelques amis spirituels, comme le marquis de La Fare, l'abbé de Chaulieu passa doucement sa vie dans une gaieté insouciante, dans une paresse épicurienne, écrivant sans travail des vers négligés, mais gracieux, qui lui firent une grande réputation; on le nomma l'*Anacréon du Temple*. Sa philosophie, sensuelle et poétique, a préparé Voltaire, qui reçut ses leçons. Vers la fin de sa vie, il eut une véritable passion pour mademoiselle de Launay, qui devint madame de Staal. Les meilleures éditions de ses *Œuvres* sont celle de Lefèvre de Saint-Marc, Paris, 1750, 2 vol. in-12, et celle de 1774, 2 vol. in-8°. On a publié, en 1850, des *Lettres inédites* de Chaulieu.

Chaulnes, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 16 kil. S. O. de Péronne (Somme); érigé en duché-pairie, 1621; possédait un beau château, dont il reste quelques débris. Patrie de Lhomond; 1,165 hab.

Chaulnes (Honoré d'**Albert**, duc de), frère d'Albert de Luynes, présenté à la cour de Louis XIII sous le nom de *Cadenet*, devint maréchal de France en 1620, duc et pair en 1621, défendit contre les Espagnols la Picardie, dont il était le gouverneur, se distingua au siége d'Arras, et mourut gouverneur d'Auvergne, en 1649.

Chaulnes (Charles d'**Albert d'Ailly**, duc de), son fils, 1625-1698, lieutenant général en 1653, trois fois ambassadeur à Rome, ministre plénipotentiaire à Cologne en 1673, gouverneur de Bretagne, puis de Guyenne, est connu surtout par les lettres de madame de Sévigné.

Chaulnes (Louis-Auguste d'**Albert d'Ailly**, duc de), son neveu, né en 1676, connu d'abord sous le nom de vidame d'Amiens, servit depuis 1693, devint duc en 1711, fut nommé lieutenant général en 1718, maréchal de France en 1741, et mourut en 1744.

Chaulnes (Michel-Ferdinand d'**Albert d'Ailly**, duc de), son fils, 1714-1769, s'adonna avec ardeur aux sciences physiques, fut membre de l'Académie des sciences en 1743, et a écrit des *Mémoires* intéressants dans le recueil de cette société et dans le *Journal de Physique*.

Chaulnes (Marie-Joseph-Louis d'**Albert** d'**Ailly**, duc de), son fils, 1741-1793, abandonna la carrière militaire pour s'occuper des sciences naturelles; il fit des découvertes utiles, des expériences curieuses; il eut de violents démêlés avec Beaumarchais, ce qui fit enfermer le duc à Vincennes et l'écrivain au For-l'Evêque.

Chaumeix (Abraham-Joseph de), né à Chanteau, près d'Orléans, vers 1730, mort en 1790, fils d'un ingénieur des fortifications de Metz, d'abord protégé par le dauphin, se déclara contre les philosophes. Son livre, intitulé: *Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie*, etc., Paris, 1758, 8 vol. in-12, souleva contre lui des adversaires redoutables qui l'accablèrent de calomnies ou de ridicule, comme Morellet et Voltaire. Ce dernier l'acheva en lui dédiant la satire si mordante du *Pauvre Diable*. Mal défendu par les ennemis des philosophes, découragé, inquiet, il se retira en Russie, 1765, et Catherine II l'accueillit. Simple, sensible, honnête, Chaumeix valait mieux que sa réputation; on lui a attribué sans preuves plusieurs écrits anonymes contre les encyclopédistes.

Chaumette (Pierre-Gaspard), révolutionnaire français, né à Nevers en 1763, mort le 13 avril 1794, après avoir exercé diverses professions, travailla à Paris au journal de Prud'homme, devint un des plus violents orateurs du peuple, fit partie de la Commune insurrectionnelle du 10 août 1792, et en fut nommé le procureur-syndic. Il contribua puissamment à la chute des Girondins, au 31 mai; poussa le peuple aux plus abominables excès, prit le nom d'*Anaxagoras*, se mit à porter des sabots, à prêcher l'athéisme, à provoquer la destruction des objets de l'art catholique. Il fut le principal auteur des fêtes de la déesse *Raison* et ne cessa d'attaquer les propriétaires et les riches. Voulant renverser la Montagne, il provoqua une insurrection qui fut désavouée par la Commune et par les Jacobins. Après la chute des Hébertistes, ses amis, qu'il avait reniés par peur, il fut arrêté et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire.

Chaumont (Charles d'**Amboise**, seigneur de), né en 1473, mort en 1511, fut nommé par son oncle, le cardinal d'Amboise, gouverneur de Milan. En 1506, il soutint Jules II contre les Bolonais, dirigea le siége de Gênes, en 1507, commanda l'avant-garde à Agnadel, 1509, combattit plus tard Jules II, fut sur le point de le prendre à Bologne, 1510, échoua dans plusieurs entreprises et fit mal une guerre qu'il condamnait. Il mourut à Correggio des suites d'une chute.

Chaumont (Le chevalier DE), né vers 1640, fut envoyé comme ambassadeur, par Louis XIV, au roi de Siam, en 1685. Il signa un traité favorable au commerce et à la religion; il ramena deux ambassadeurs siamois et écrivit la *Relation de son voyage*, imprimée à Paris, 1686, in-12.

Chaumont, ch.-l. du départ. de la Haute-Marne, sur un plateau élevé entre la Marne et la Suize, par 48° 6′ 47″ lat. N. et 2° 48′ 19″ long. E., à 254 kil. E. de Paris. Place de guerre de 4e classe; lycée. Fabrique de droguets et de gants de peau; coutellerie, quincaillerie, taillanderie. Patrie du jésuite Lemoyne, de Bouchardon, de Decrès et du général Danrémont. Anc. capit. du Bassigny, régie par la coutume de Lorris, elle a donné son nom au traité de la Quadruple alliance, du 1er mars 1814; 8,600 hab.

Chaumont en Vexin, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 27 kil. S. O. de Beauvais (Oise); jolie ville sur une colline, jadis importante à cause du voisinage de la Normandie; commerce de bestiaux. Ancien comté; 1,260 hab.

Chaumont-sur-Loire, bourg de l'arrond. et à 20 kil. S. O. de Blois (Loir-et-Cher). Ancien domaine de la maison d'Amboise; beau château où résida souvent Catherine de Médicis.

Chaunai, bourg de l'arrond. de Civray (Vienne). Céréales, vins; 2,026 hab.

Chauny (*Calniacum*), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 32 kil. O. de Laon (Aisne), sur l'Oise et sur un embranchement du canal de Saint-Quentin. Toiles de chanvre, produits chimiques, usine à polir les glaces, blanchisseries de toiles; commerce de grains, chevaux et bestiaux. Philippe de Flandre lui donna, en 1167, une charte de commune confirmée par Philippe II en 1213; 8,800 hab.

Chausey, groupe d'îlots hérissés d'écueils, dépendant de la commune et à 12 kil. O. de Granville (Manche); la principale a 18 kil. de longueur. Carrières de beau granit. On y trouve le mouillage très-utile du *Sound*.

Chaussade (La). V. GUÉRIGNY.

Chaussard (PIERRE-JEAN-BAPTISTE), dit *Publicola*, littérateur français, né à Paris, 1766-1823, embrassa la révolution avec ardeur, fut chargé par Lebrun d'aller la porter en Belgique, comme commissaire du conseil exécutif, eut des démêlés avec Dumouriez, fut nommé secrétaire de la mairie, puis secrétaire général de l'instruction publique. Sous le Directoire, il fut l'un des principaux apôtres de la secte des théophilanthropes. En 1803 il entra dans l'Université. Il était titulaire de la chaire de poésie latine à Nîmes, quand la Restauration l'écarta du corps enseignant. Il a beaucoup écrit: *De l'Allemagne et de la maison d'Autriche*, ouvrage acheté par le gouvernement, 1792; *Education des peuples; Mémoires sur la révolution de la Belgique et du pays de Liége*, 1793; *Esprit de Mirabeau*, 1797, 2 vol. in-8°; *Le nouveau Diable boiteux*, 1799, 2 vol. in-8°; *les Fêtes et courtisanes de la Grèce*, 4 vol. in-8°; *Héliogabale, ou Esquisse morale de la dissolution romaine sous les empereurs*, 1805; une traduction d'Arrien, 1802; *Jeanne d'Arc*, 1806; *le Pausanias français, état des arts en France*, 1807, etc., etc. Comme poëte, il suivait les traces de Lebrun; ses odes ont eu du succès; un poëme en quatre chants, *Poétique secondaire*, sur quelques genres dont Boileau n'a pas fait mention, a quelque mérite, 1817, in-12.

Chaussée (La). *V.* LA CHAUSSÉE.

Chaussée des Géants, promontoire au N. du comté d'Antrim (Irlande); il est formé de colonnes basaltiques qui s'avancent dans la mer, hautes de 12 à 15 m., la plupart à six faces, rapprochées les unes des autres et divisées en segments parfaitement unis.

Chaussée-de-Sein, suite de rochers, de récifs, d'écueils, d'îlots, d'îles, dont l'île de Sein occupe à peu près l'extrémité E., séparée de la côte du Finistère par le Raz de Sein.

Chaussier (FRANÇOIS), médecin français, né à Dijon, 1746-1828, fit d'abord des cours publics dans sa patrie, acquit une réputation méritée, fut appelé à Paris, en 1794, par Fourcroy, pour organiser l'enseignement de la médecine, et fut professeur d'anatomie et de physiologie à l'Ecole de Paris jusqu'à sa dissolution, en 1822. Il a publié un grand nombre de Mémoires, pleins d'observations précises et méthodiques; il a surtout formé par ses leçons, par ses conseils, par ses conférences familières, beaucoup d'excellents élèves. Ses *Tables synoptiques*, 1799-1826, sont un ouvrage très-important, dans lequel la science presque entière se trouve résumée avec clarté. Il fut très-utile et très-estimé; sa réputation cependant n'a pas été égale à son mérite réel.

Chauveau (FRANÇOIS), dessinateur et graveur, né à Paris, 1621-1676, eut une fécondité prodigieuse, mais ses planches sont en général peu estimées.

Chauveau (RENÉ), sculpteur, fils du précédent, né à Paris, 1663-1722, résida sept ans en Suède, et, de retour en France, travailla beaucoup à la sculpture des ornements de Versailles et de plusieurs autres châteaux.

Chauveau-Lagarde (CLAUDE-FRANÇOIS), avocat et magistrat, né à Chartres, 1756-1841, fils d'un barbier, avocat brillant au parlement de Paris, défendit plusieurs illustres accusés pendant la Révolution, Miranda, Brissot, Charlotte Corday, Marie-Antoinette, Madame Elisabeth. Plusieurs fois exposé aux attaques des révolutionnaires, Hébert, Chaumette, etc., il fut sauvé par sa prudente modération. En 1797, il défendit l'abbé Brottier. Il fut oublié par la Restauration et ne devint qu'en 1828 conseiller à la Cour de cassation.

Chauvelin (GERMAIN-LOUIS DE), magistrat français, 1685-1762, avocat général au Parlement, devint garde des sceaux en 1729, et secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, jusqu'en 1737. D'abord homme de confiance de Fleury, il déploya une grande habileté dans la guerre de la succession de Pologne; on peut dire qu'on lui doit tout ce qu'il y a d'avantageux dans le traité de Vienne. Il fut disgracié, parce qu'on fit croire au cardinal qu'il aspirait à le remplacer; il fut exilé à Bourges, puis à Issoire. Malgré la haute opinion que les plus intelligents de ses contemporains avaient de son mérite, Louis XV ne voulut jamais le rappeler aux affaires.

Chauvelin (FRANÇOIS-CLAUDE, marquis DE), son fils, maréchal de camp en 1745, ministre du roi à Gênes, commanda les troupes françaises envoyées en Corse, fut lieutenant général en 1749, ambassadeur à Turin en 1757, maître de la garde-robe du roi, 1760, et mourut, 1774, en faisant la partie de jeu de Louis XV.

Chauvelin (HENRI-PHILIPPE), frère du précédent, 1716-1770, théologien, chanoine de Notre-Dame, conseiller-clerc au Parlement, fut l'un des chefs les plus ardents de l'opposition dans cette assemblée, et se déclara surtout l'adversaire passionné des jésuites. Il a écrit un *Discours sur les constitutions des jésuites* et un *Compte rendu sur leurs doctrines*, 1761.

Chauvelin (FRANÇOIS-BERNARD, marquis DE), fils de François-Claude, né à Paris, 1766-1832, était maître de la garde-robe du roi, quand la Révolution éclata. Il en adopta les principes, fut aide de camp de Rochambeau, puis envoyé à Londres pour représenter la France, et, de concert avec Talleyrand, obtenir la neutralité de l'Angleterre. Il accomplit sa mission avec intelligence, mais, après la mort de Louis XVI, il reçut l'ordre de se retirer, 24 janvier 1793. Il n'exerça qu'un instant la légation de Florence. Incarcéré pendant onze mois, il fut délivré après le 9 thermidor. Sous le Consulat, il fut membre du Tribunat, devint préfet de la Lys, conseiller d'Etat, intendant général de la Catalogne. En 1815, Louis XVIII le mit sur la liste des conseillers d'Etat honoraires. Député de la Côte-d'Or, de 1817 à 1824, de 1827 à 1829, il fut un des plus ardents défenseurs de la cause libérale. Il passa ses dernières années dans l'ancienne abbaye de Cîteaux, occupé d'entreprises industrielles.

Chauvigny, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 24 kil. N. O. de Montmorillon (Vienne), sur la Vienne. Autrefois ville forte. Vins rouges; 2,078 hab.

Chaux-de-Fond (La), v. du canton et à 14 kil. N. O. de Neuchâtel (Suisse), au fond d'une vallée sauvage du Jura. Horlogerie, orfèvrerie, dentelles. Patrie de Léopold Robert; 20,000 hab.

Chavagnes-en-Pailliers, bourg de l'arrond. de La Roche-sur-Yon (Vendée); 2,868 hab.

Chaves (*Aquæ Flaviæ*), v. de la prov. de Tras-os-Montes (Portugal), à 64 kil. O. de Bragance, sur la rive droite de la Tamega. Place de guerre sur la frontière de Galice; eaux minérales; pont romain de 16 arches; 6,000 hab.

Chaves (EMMANUEL DE **Silveyra Pinto de Fonseca**, comte D'**Amaranthe**, marquis DE), après avoir lutté contre les Français pour l'indépendance du Portugal, se déclara à Villareal contre la constitution de 1820, enleva la ville de Chaves, y organisa une junte provisoire, battit les constitutionnels, mais fut forcé de se retirer sur le territoire espagnol et vint rejoindre le duc d'Angoulême, 1823. Ce premier mouvement fut le signal de la révolution qui porta au pouvoir D. Miguel; le comte d'Amaranthe, nommé marquis de Chaves, en-

tra en triomphe à Lisbonne. Plus tard, il se déclara contre D. Pedro, 1827, lutta énergiquement, mais avec peu de succès, contre le comte de Villaflor, puis fut frappé d'aliénation mentale, au moment où le prétendant triomphait, et mourut à Lisbonne en 1830.

Chaville, bourg de l'arrond. et à 4 kil. de Versailles (Seine-et-Oise); 2,510 hab.

Chaylard (Le). *V.* Cheylard (Le).

Chazelles, bourg de l'arrond. de Montbrison (Loire). Chapellerie; commerce de bétail, grains, vins; 5,870 h.

Chécy, bourg de l'arrond. d'Orléans (Loiret). Grains, vins, vinaigre; 2,000 hab.

Chedel (Pierre-Quintin), dessinateur et graveur, né à Châlons-sur-Marne, 1705-1762, s'adonna presque exclusivement à la gravure de petits sujets à l'eau-forte; ses compositions sont animées, son burin est fin et spirituel.

Chef (Saint-), bourg de l'arrond. de la Tour-du-Pin (Isère). Magnanerie modèle; soie, grains, vins, fer; 5,162 hab.

Chef-Boutonne, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 15 kil. S. E. de Melle (Deux-Sèvres), à la source de la Boutonne. Fabr. de serges, drogueries, faïence, etc.; 2,511 hab.

Cheffontaines (Christophe), théologien français, 1532-1595, devint général des cordeliers en 1571, fut nommé archevêque de Césarée, mais exerça les fonctions de l'épiscopat dans le diocèse de Sens, pendant l'absence du cardinal de Pellevé. Il fut accusé de prêcher une doctrine peu orthodoxe, et se rendit à Rome pour se justifier. Parmi ses ouvrages, on remarque : *La défense de la foi de nos ancêtres, contenant quinze chapitres, où sont déclarés les stratagèmes et ruses des hérétiques de notre temps*, 1570; *La défense de la foi de nos ancêtres, où la présence réelle du corps de N. S. est prouvée par plus de* 350 *raisons*, 1571, etc.

Chéhéristan, capit. du Kouhistan (Perse), dans le district de Terbidjan, à 350 kil. S. E. de Téhéran; patrie de l'historien Mihelou-Nihel.

Chehrezour, gouvern. de la Turquie d'Asie, formé d'une partie du Kourdistan, entre les gouvern. de Van et de Bagdad, au N. et au S.; ceux de Mossoul et de Diarbékir, à l'O., et la Perse, à l'E. Le climat est sain, plusieurs parties sont bien cultivées; il y a de beaux pâturages. Les principales villes sont: Erbil, Kerkouk et Chehrezour, peuplée de 6,000 hab.

Chehri-Sebz ou **Chersabès,** khanat situé au centre de la Boukharie (Turkestan), entre Samarcande au N. E. et Karchi au S. O. Le pays, fertile et peuplé, est traversé par la rivière de Karchi et produit du bon coton et des plantes propres à la teinture. Le khan peut armer, dit-on, 20,000 cavaliers. La capit., *Chehri-Sebz*, près de la rive gauche du Karchi, défendue par une forteresse, est bâtie sur l'emplacement de *Kesch*, patrie de Tamerlan. Il est soumis à l'influence russe.

Cheikh. V. Scheikh.

Ché-Kiang. V. Tché-Kiang.

Chelicut, v. du Tigré (Abyssinie), à 250 kil. S. E. de Gondar, a été souvent la résidence du souverain; église monumentale; commerce actif; 8,000 hab.

Chelidonies, nom de trois petites îles de la Méditerranée, au S. du cap *Chelidonium* ou Sacré (*Kalidoni*), en Pamphylie.

Chélif, fl. de l'Algérie, vient du Djebel-Amour, traverse la vallée de Sersou, du S. O. au N. E., passe à Taguin, se grossit des eaux du Sebaïn-Aïoun (les 70 sources), franchit le moyen Atlas à Boghar, coule de l'E. à l'O. par Orléansville, formant la belle vallée du Chélif, et se jette dans la mer à 13 kil. N. E. de Mostaganem, après un cours de 690 kil.

Chelles (*Cellæ*), bourg de l'arrond. et à 20 kil. S. O. de Meaux (Seine-et-Marne), près de la rive droite de la Marne. Résidence royale et abbaye célèbre sous les Mérovingiens; Chilpéric Ier y fut assassiné en 584; 2,150 hab.

Chelm, v. du gouvern. de Lublin (Pologne russe), à 60 kil. S. E. de Lublin. Forteresse; évêché grec; jadis chef-lieu important d'un palatinat. Les Polonais y furent battus en 1794; 3,000 hab.

Chelmsford (*Cæsaromagus*), capitale du comté d'Essex (Angleterre), sur le Chelmer et le Cann, à 45 k. N. E. de Londres. Beau pont sur le Cann; église paroissiale du xvᵉ s.; école élémentaire gratuite fondée par Édouard VI; prison bâtie en 1777 sur les plans de H. ward. Commerce de grains; courses de chevaux; 7,000 hab.

Chelonides lacus (lac aux Tortues), nom donné par les anciens à un lac d'Afrique, dans le pays des Garamantes, peut-être le *lac de Fittrie*.

Chelsea, v. du comté de Middlesex (Angleterre), sur la rive gauche de la Tamise, à 5 kil. O. de Londres. Hôpital royal militaire des Invalides, fondé par Charles II et terminé en 1692, sur les plans de Wren; il renferme 550 pensionnaires résidents et donne des secours à plus de 70,000 pensionnaires externes; maison royale d'éducation pour les orphelins militaires, fondée en 1801 sous les auspices du duc d'York. Jardins botaniques. Ancienne église, qui possède les tombeaux de Thomas Morus et de sir Hans Sloane; 40,000 hab.

Cheltenham, v. du comté et à 12 kil. N. E. de Gloucester (Angleterre), sur le Chelt, affl. de la Severn. Ses eaux minérales, mises à la mode par George III, et ses environs pittoresques, attirent chaque année un grand nombre de baigneurs; 45,000 hab.

Chelva, v. de la prov. et à 60 kil. N. O. de Valence (Espagne), sur la rive gauche de la Chelva. Filatures de soie; marché de produits agricoles; 6,000 h.

Chély-d'Apcher (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 35 kil. N. de Marvéjols (Lozère). Chef-lieu de district pendant la Révolution; eaux minérales; fabr. de parchemin, de toiles, d'étoffes de laine; commerce de grains, vins, laines; 1,918 hab.

Chemillé, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 16 kil. N. E. de Cholet (Maine-et-Loire). Filatures de coton, toiles, papeterie; commerce de bestiaux; 4,350 hab.

Cheminais de Montaigu (Timoléon), jésuite, né à Paris, 1652-1689, fut célèbre comme prédicateur. On a de lui: *Sentiments de piété*, in-12, 1691, et *Sermons*, 1690, et 5 vol. in-12, 1764.

Chemnis. V. Akhmym.

Chemnitz, v. du roy. de Saxe, sur les bords de la Chemnitz, au confl. du Kappel, à 70 kil. S. O. de Dresde. Établissements nombreux de bienfaisance, d'instruction, d'industrie. Tissage d'étoffes de laine, de coton, de soie; bonneterie de coton, ateliers de marbriers, etc.; 68,000 hab. — Colonie de Serbes, fortifiée par Henri Ier, cité impériale sous Lothaire II, l'une des premières villes qui adoptèrent le luthéranisme, elle eut beaucoup à souffrir pendant la guerre de Trente Ans. Patrie de Puffendorf et de Heyne.

Chemnitz (Martin), célèbre théologien luthérien, né dans la Marche de Brandebourg, 1522-1586, s'occupa d'abord de mathématiques et d'astronomie, fut élève de Mélanchthon, puis pasteur et surintendant à Brunswick. Parmi ses nombreux ouvrages on cite: *Theologiæ Jesuitarum præcipua capita*, 1562; *Examen concilii Tridentini*, 4 vol., 1565; *Loci theologici*, etc. — Son petit-fils, *Philippe-Bogislas*, 1605-1678, historiographe de Christine de Suède, est l'auteur d'un livre dirigé contre les privilèges impériaux et intitulé *de Ratione status in imperio nostro Romano-Germanico*, 1647, qu'il publia sous le nom de *Hippolytus a Lapide*.

Chemnitzer (Ivan), fabuliste russe, né à Saint-Pétersbourg, 1744-1784, a donné à ses fables remarquables un caractère de nationalité; les Russes l'ont comparé à la Fontaine; il est certain qu'il a beaucoup de naïveté et de vivacité dans l'expression, beaucoup d'art dans l'exposition. Ses *Fables*, publiées à Moscou, 1856, à Saint-Pétersbourg, 1778, 1819, 1847, ont été traduites en français par Masclet, Moscou, 1850.

Chenab. V. Tchenab.

Chendy, v. de Nubie, sur la rive droite du Nil, jadis rendez-vous des caravanes et le grand marché d'esclaves du pays, a été presque détruite, en 1820, par les Égyptiens pour venger le meurtre d'Ismaïl, fils de Méhémet-Ali; 7,000 hab.

Chêne-Populeux (Le), ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. N. de Vouziers (Ardennes), sur le canal des Ardennes; il est traversé par trois routes; c'est l'un des passages célèbres de l'Argonne; 1,512 hab.

Chênedollé (Charles-Julien **Lioult** de), poète français, né à Vire, 1769-1833, s'occupait déjà de littérature quand il émigra, 1791; fit deux campagnes dans l'armée des princes, séjourna en Hollande, en Allemagne, en Suisse, tour à tour ami de Rivarol, de Klopstock, de Mme de Staël. Rayé de la liste des émigrés en 1799, il se lia avec Chateaubriand, Joubert, de Fontanes, fut nommé professeur à Rouen en 1810, inspecteur de l'académie de Caen en 1812, inspecteur général en 1830. Poète gracieux, quelquefois élevé, toujours pur, ami de la nature, il a composé des *Odes*, le *Génie de l'homme*, publié en 1807; l'*Esprit de Rivarol*, en 1808; des *Études poétiques*, en 1820; l'*Éloge de la Neustrie*, 1826, etc.

Chenée, bourg de l'arrond. et à 12 kil. S. O. de Liége (Belgique), sur l'Ourthe. Fonderies de zinc, forges; fabrication d'enclumes; 4,000 hab.

Chénier (Louis de), né à Montfort en Languedoc, 1723-1796, alla s'établir à Constantinople, s'attacha à l'ambassadeur Desalleurs, épousa en 1759 Mlle Santi-l'Homaka, belle et spirituelle Grecque, fut consul général et chargé d'affaires au Maroc, joua un rôle secondaire dans la Révolution et publia : *Recherches historiques sur les Maures et l'histoire de l'empire de Maroc*, 1787, 3 vol. in-8°; *Révolutions de l'empire ottoman*, 1789, in-8°.

Chénier (André-Marie de), poëte français, 3e fils du précédent, né à Constantinople, en 1762, mort le 25 juillet 1793. Elevé dans le Languedoc par sa mère et une sœur de son père, puis au collége de Navarre, et déjà plein d'amour pour la belle poésie, il fut six mois sous-lieutenant dans le régiment d'Angoumois, à Strasbourg, 1782; et, de retour à Paris, ébaucha de grands poëmes, composa de charmantes idylles, inspirées par les souvenirs les plus purs de l'antiquité grecque. En 1784, il fit un long voyage dans les lieux qui l'avaient vu naître. Cédant aux instances de sa famille, il passa trois ans en Angleterre, comme secrétaire d'ambassade, mais sans admirer la littérature anglaise. A son retour en France, 1790, introduit dans la Société de 89 par ses amis, la plupart libéraux, mais modérés, il rédigea avec une généreuse audace le manifeste du club dans un écrit ayant pour titre : *Avis aux Français sur leurs véritables ennemis*, 24 août 1790 ; mais il n'en célébrait pas moins avec enthousiasme les conquêtes de la Révolution dans un *Dithyrambe sur le Jeu de paume*, adressé à David, 1791. Il échoua comme candidat pour l'Assemblée législative. Il soutint dès lors avec ardeur, quelquefois avec emportement, les Constitutionnels contre les Girondins et surtout contre les Jacobins, dans le *Journal de Paris*, jusqu'au jour où la ruine de la royauté mit fin à sa carrière politique. Il avait résolu de se tenir à l'écart ; mais il ne put s'empêcher de prendre une part active, quoique indirecte, à la défense de Louis XVI. Fatigué, malade, amoureux, il passa quelque temps dans une modeste maison à Versailles; mais le spectacle que lui présentait alors la France excitait son indignation; il ne pouvait se modérer, célébrait Charlotte Corday et s'irritait de ne pas protester contre le crime ou l'imbécillité. Le 6 janvier 1794, il fut arrêté à Passy, chez Mme de Pastoret, et enfermé à Saint-Lazare; il écrivit alors cette ode admirable de la *Jeune captive* (c'était la duchesse de Fleury), l'un des chefs-d'œuvre de la poésie moderne, mais en même temps il flétrissait dans ses vers les oppresseurs de la France. Transféré à la Conciergerie, le 6 thermidor, il comparut le lendemain devant le tribunal révolutionnaire avec 44 accusés, fut condamné comme ennemi du peuple, complice des crimes de Capet, etc.; et exécuté à la barrière du Trône, le jour même. Plusieurs de ses chefs-d'œuvre furent successivement insérés dans la *Décade*, par Chateaubriand, Millevoye, etc. On avait déjà comme le pressentiment de toute la valeur du poëte, lorsque M. de Latouche publia, en 1819, ce qu'il avait pu recueillir d'André Chénier. Dès lors la gloire du poëte fut solidement établie; elle n'a fait que grandir, et il a été justement proclamé l'un des maîtres de la poésie française au XIXe s. et notre plus grand classique en vers depuis Racine et Boileau. Les éditions d'André Chénier se sont multipliées, améliorées et complétées, de 1819 à 1840. A côté de ses odes, de ses idylles si gracieuses, de ses élégies si passionnées, de ses épîtres, de ses iambes emportés et audacieux, on a publié ses fragments de poëmes inachevés, l'*Invention*, *Hermès*, *Suzanne;* un volume de prose et une édition de Malherbe, avec les notes courtes, vives, remarquables, d'André Chénier, 1842.

Chénier (Marie-Joseph de), poëte français, frère d'André, né à Constantinople, en 1764, mort le 10 janv. 1811; élevé avec son frère, comme lui officier de dragons pendant deux ans à Niort, 1781-1783, il abandonna les armes pour les lettres et fit représenter un drame en deux actes, *Edgar*, qui fut sifflé dès la première scène, et une tragédie, *Azémire*, qui n'eut pas beaucoup plus de succès, 1786. Quelques pièces de vers faciles le firent mieux connaître. En 1789, son *Charles IX* fut accueilli avec enthousiasme; *Henri VIII* et *Calas* réussirent beaucoup moins en 1791; mais *Caïus Gracchus*, fév. 1792, animé d'un souffle républicain énergique, honnête, lui mérita les plus grands applaudissements et la haine des révolutionnaires. En 1793, le drame de *Fénelon* eut le mérite de rappeler à la modération; la tragédie de *Timoléon* ne put être représentée qu'après la chute de Robespierre. La mort de son frère fut pour M.-J. Chénier, accablé de cruelles calomnies, une source de longues douleurs, et lui inspira une éloquente protestation, le *Discours sur la calomnie*, 1797. Il fut dès lors, jusqu'en 1802, presque tout entier livré à ses travaux politiques; membre de la Convention, des Cinq-Cents, du Tribunat, il rendit par ses actes, ses discours, ses propositions, les plus grands services à la cause des lettres, des arts, de l'instruction publique. On lui doit aussi la plupart des *Hymnes* remarquables qui, comme le *Chant du Départ*, embellirent les fêtes nationales ou célébrèrent les grandeurs de la Révolution. Membre de l'Institut, inspecteur général de l'instruction publique, de 1803 à 1806, il donna, en 1804, la tragédie de *Cyrus*, qui, mal accueillie par le nouvel empereur, n'eut qu'une représentation. Dès lors ses tragédies ne furent plus représentées : *Brutus et Cassius*, *Philippe II*, *Tibère*, peut-être sa meilleure pièce, qui fut jouée en 1844, *Œdipe roi*, *Œdipe à Colone*, *Electre*, tragédies presque traduites de Sophocle, etc. Il était redevenu républicain dans sa belle élégie de la *Promenade à Saint-Cloud*, 1805; il fit encore acte d'opposition dans son *Epître à Voltaire*, 1806, où il défend les droits de la libre pensée. Si on peut lui reprocher d'être resté trop fidèle à l'esprit, aux traditions littéraires du XVIIIe siècle, s'il a méconnu jusqu'à l'injustice de grands talents contemporains, comme Chateaubriand, s'il a repoussé les calomnies avec amertume, on doit reconnaître qu'il se montra énergique, vigoureux, vraiment poëte dans ses *Epîtres*, dans ses *Satires* surtout, et qu'à la fin de sa vie il oublia bien des rancunes, jusqu'à rendre hommage à Delille et à La Harpe. Il lut devant l'Empereur, au nom de l'Institut, en 1808, un morceau remarquable, le *Tableau historique de l'état et des progrès de la littérature française depuis 1789* ; il fit à l'Athénée de Paris des leçons dont plusieurs ont été publiées, sur les *Fabliaux* et les *Romans français;* son *Rapport sur les prix décennaux* fut son dernier ouvrage. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées en 8 vol. in-8°, 1823-1826, avec des notices de Daunou et d'Arnault, et une analyse du théâtre de Chénier par Lemercier.

Chenonceaux, bourg de l'arrond. et à 30 kil de Tours, à 10 kil. S. d'Amboise (Indre-et-Loire), sur le Cher, possède l'un des plus beaux châteaux de la Renaissance. Sur les ruines d'un château du XIIIe s., Thomas Bohier, chambellan de François Ier, fit construire l'édifice, qui repose, en partie, sur le pont traversant la rivière. Henri II l'acheta et le donna à Diane de Poitiers, qui fut forcée de le céder à Catherine de Médicis, pour Chaumont-sur-Loire; il appartint à Louise de Vaudemont, puis aux Vendôme et aux Condé.

Chen-Si, prov. du N. de la Chine, s'étendant jusqu'à la grande muraille au N., et séparée au S. du Kan-Sou par le Hoang-Ho. Elle est montagneuse, fertile, riche et commerçante, passe pour avoir été le berceau de la dynastie chinoise, et renferme plus de 10,000,000 d'habitants robustes et braves. La capit. est Si-An ou Si-Ngan; elle se divise en 7 départements.

Chéops ou **Chembès** et **Chephren,** rois d'Egypte, dont parlent Hérodote et Diodore, rois despotes et impies, qui auraient régné, l'aîné 50 ans, le plus jeune 56 ans ; ils auraient fait construire les deux grandes pyramides de Ghizeh. On ne sait à quelle époque les placer ; suivant Larcher, ils auraient vécu au XIIe s. av. J.C.

Chepstow, port du comté et à 18 kil. S. de Monmouth (Angleterre), à 3 kil. de l'embouchure de la Wye dans la Severn. Commerce de cabotage très-important; grande exportation de blés, fers, cidre, charbon, pierres meulières; construction de navires; 4,000 hab.

Cher (*Caris*), afll. de la rive gauche de la Loire, prend sa source près du hameau du Cher, à 10 kil. au S. d'Auzance (Creuse), dans les monts d'Auvergne, coule vers le N. et le N. O., arrose Montluçon (Allier); Saint-Amand, Châteauneuf, Vierzon (Cher); Menneton, Selles, Saint-Aignan, Montrichard (Loir-et-Cher); passe au S. de Tours et se jette dans la Loire par trois bras, le premier au-dessous de Tours, au bec du Cher, le second à Saint-Mars, le troisième au-dessous de Langeais. Son cours est de 370 kil.; il reçoit l'Arnon et le Nahon, à gauche; l'Auron, la Marmande, l'Yèvre, la Sauldre, à droite. La navigation est très-active depuis l'ouverture du canal de Berry (1839), dont l'une des branches suit le cours de l'Auron et de l'Yèvre, puis la rive droite du

Cher jusqu'à Saint-Aignan; une autre s'étend entre Saint-Amand et Montluçon. Le Cher est sujet à des débordements dangereux.

Cher (Départ. du); il a pour bornes : au N. le dép. du Loiret; à l'O. ceux de Loir-et-Cher et de l'Indre; au S. celui de l'Allier; à l'E. celui de la Nièvre. Généralement plat, il est arrosé par le Cher et ses affl. l'Auron, l'Yèvre, la Sauldre, par l'Allier et la Loire qui le limitent à l'E. Il renferme quelques belles forêts et de bons pâturages, des mines de fer, des pierres de taille, meulières, lithographiques, de la houille, de la terre à porcelaine, de l'argile à potier. L'agriculture est peu avancée; cependant la récolte des grains dépasse la consommation. Vins, lin, chanvre, fruits; on élève des troupeaux, surtout des moutons et des abeilles. L'industrie des fers est la plus florissante. Hauts fourneaux, forges, aciéries, usines de Vierzon; fabriques de draps, de lainages, de papier; verreries, tanneries. Commerce de produits agricoles facilité par le Cher, la Loire, les canaux du Berry et de la Loire, le chemin de fer de Paris à Saint-Etienne, par Vierzon, Bourges, Nérondes, Le Guétin. La superficie est de 719,934 hectares; la popul. de 335,392 hab. Le ch. l. est Bourges; il y a 3 arrond.: Bourges, Sancerre et Saint-Amand. Il forme le diocèse de l'archevêque de Bourges, avec le départ. de l'Indre, est du ressort de la Cour d'appel de Bourges et de l'Académie de Paris, fait partie de la 8ᵉ région militaire (Bourges). Il a été formé de l'ancien Berry et d'une partie du Bourbonnais.

Cherasco (*Clarascum*), v. de la prov. de Coni (Italie), à 30 kil. N. de Mondovi, au confluent du Tanaro et de la Stura. Elle est célèbre par le traité de 1631 et par l'armistice du 28 avril 1796; 9,000 hab.

Cherbourg, ch.-l. d'arrond. de la Manche, à 80 kil. N. O. de Saint-Lô, par 49° 39′ 7″ lat. N. et 3° 58′ 21″ long. O., à l'embouchure de la Divette et du Trottebec, au fond de la baie comprise entre le cap Levi, à l'E., et le cap de la Hogue à l'O., dans une belle position, en face du principal port militaire de l'Angleterre. Ch.-l. du 1ᵉʳ arrond. maritime, place de guerre de 1ʳᵉ classe, Cherbourg a une grande importance par ses établissements maritimes, son port de commerce et surtout son port militaire, le seul de la Manche, en face et à 120 kil. de Portsmouth. Ce dernier, creusé dans une côte de rochers schisteux à 18 m. de profondeur au-dessous du niveau des hautes mers, peut contenir 50 vaisseaux de ligne toujours à flot, et comprend 4 bassins, les ateliers de la marine, de belles cales couvertes, des casernes casematées, un hôpital militaire; il est défendu par le fort du Hommet et par une enceinte bastionnée. La rade, profonde de 12 m. aux plus basses marées, est bonne et peut contenir 400 vaisseaux; elle est abritée et protégée par une digue ou brise-lames de 3,768 m. de longueur, de 78 m. à la base et de 29 m. de large au sommet; elle est à 4,000 m. du port de commerce et a été formée d'énormes cubes de pierres, de grès, de granit, sur une hauteur de plus de 20 m. Ce travail gigantesque, dont Vauban avait eu la première idée, commencé en 1783 par Louis XVI, plusieurs fois interrompu, a été terminé en 1853 et a coûté plus de 67 millions. Le fort *Central*, au milieu, et des fortifications aux extrémités, protégent la digue; la passe de l'E., large de 1,000 m., est défendue par le fort de l'île Pelée, le fort Chavagnac, et, sur la côte, par le fort des Flamands; la passe de l'O., large de 2,300 m., est dominée par le fort de Querqueville et par la batterie Sainte-Anne. — Le commerce est actif; il consiste en eaux-de-vie, cidre, salaisons, beurre, œufs, bestiaux, mulets, produits chimiques, etc. On importe du bois, des fers du Nord, du goudron, du chanvre, etc. Construction de navires. — Ville ancienne, station romaine (*Coriallum*), appelée au moyen âge *Cæsaris Burgus*, *Caroburgus*, *Chereburgum*, agrandie par Guillaume le Conquérant, elle suivit les destinées de la Normandie, fut plusieurs fois attaquée par les Anglais, notamment en 1418 et 1758, reprise par Charles VII en 1450; sa prospérité date du XIXᵉ siècle; 35,580 hab.

Cherbro ou **Sherbro**, fl. de l'Afrique occidentale, vient des montagnes de l'intérieur, traverse un pays fertile et se jette sur la côte de Sierra-Leone par trois bouches, en face de l'île *Cherbro*, longue de 60 kil. et large de 20, à l'O. de la Guinée.

Cherchell (*Iol*, puis *Julia Cæsarea*), port de l'Algérie, dans la prov. et à 95 kil. O. d'Alger, par 36° 38′ lat. N. et 0° 8′ 19″ long. O. Commissariat civil, commune en 1854, marché maritime d'une partie de la plaine de la Métidja et de la vallée du Haut-Chélif; 3,803 hab. — Comptoir de Carthage, puis florissante sous les Romains, les Vandales, les Byzantins et les Arabes, elle fut presque complétement ruinée sous la domination des Barbaresques. Elle renferme beaucoup de ruines de l'ancienne Césarée et de la ville arabe; aussi le musée de Cherchell est-il curieux. Le port, en partie comblé par des tremblements de terre, a été de nouveau creusé et amélioré. Les Français l'occupent depuis 1840.

Chère, affl. de gauche de la Vilaine, passe à Châteaubriant (Loire-Inférieure); cours de 60 kil.

Chéréas (Cassius) se signala dans la révolte des légions de Germanie, après la mort d'Auguste, devint tribun des cohortes prétoriennes, et, de concert avec quelques patriciens, assassina Caligula, le 24 janv. 41 ap. J.C. Abandonné par le sénat, il fut mis à mort par Claude, que les prétoriens proclamèrent empereur.

Chéreau (François), graveur français, né à Blois 1680-1729, fut reçu de l'Académie en 1718, devint graveur du cabinet du roi, et se montra très-habile dans ses portraits et ses gravures de sujets historiques.

Chéreau (Jacques), son frère et son élève, 1688-1776, eut presque autant de talent que lui.

Chérémon, poëte tragique d'Athènes, vivait probablement après Euripide, au IVᵉ s. av. J. C. Il paraît, d'après Aristote, qu'il confondit les genres, surchargea ses pièces de descriptions oiseuses, en un mot fut un auteur de décadence. On n'a que les titres de plusieurs de ses drames. V. Heeren et Bartsch, *de Chæremone*.

Chérémon, littérateur alexandrin, fut un des précepteurs de Néron. Il avait écrit sur les *hiéroglyphes*, sur les *comètes;* il nous reste un fragment de son *Histoire d'Egypte*

Cheria (El-), nom moderne du *Jourdain*.

Chéribon, port au N. de Java (Malaisie hollandaise), au fond d'une vaste baie, à 200 kil. S. E. de Batavia, protégé par un fort. Commerce important de café, indigo, etc.; ch.-l. de la résidence de Chéribon, couverte de montagnes volcaniques et fertile en café, poivre, indigo, bois de tek et de palmier; 10,000 hab.

Chérif. V. Schérif.

Chérilus, poëte tragique d'Athènes, 548-464 av. J. C., contemporain de Thespis et d'Eschyle, eut de nombreux succès; il donna 150 pièces et remporta 13 victoires. Il inventa peut être les masques et les costumes de théâtre.

Chérilus de Samos, auteur d'un poëme épique sur les guerres Médiques, fut ami d'Hérodote et vivait au Vᵉ s. Il mourut, en 399, auprès d'Archélaüs, roi de Macédoine. Il reste quelques fragments de son poëme.

Chérilus, poëte épique, peut-être d'Iasos, vivait vers 340 av. J. C. Il fut le poëte en titre d'Alexandre, qu'il célébra fort mal, comme Horace l'a remarqué plusieurs fois (*Epist.* II, 1; *Ars poet.* 357).

Cherokees, tribu indienne des Etats-Unis, cantonnée, depuis 1838, dans le Territoire Indien, à l'O. du Mississipi, près des Etats de Missouri et d'Arkansas. Gouvernés par leurs lois, civilisés, très-habiles cultivateurs, chrétiens, ils ont même un journal écrit dans leur langue nationale; ils étaient, il y a quelques années, au nombre de 27,000. Ils possédaient jadis toute la partie S. des Apalaches; plusieurs comtés portent leur nom dans la Géorgie, la Caroline du Sud, l'Alabama, l'Iowa.

Chéron (Elisabeth-Sophie), née à Paris, 1648-1711, fille de Chéron (Henri), dont les portraits et les émaux sont estimés, peignit avec talent les sujets d'histoire et les portraits. Elle fut reçue à l'Académie en 1672; la composition, le dessin, la couleur sont estimés dans ses œuvres; elle a gravé avec habileté plusieurs de ses portraits. Musicienne et poëte, elle a publié un *Essai de psaumes et cantiques mis en vers*, 1694, et les *Cerises renversées*, 1717.

Chéron (Louis), son frère, 1655-1715, exécuta beaucoup de copies en Italie, décora de nombreuses habitations particulières en France et en Angleterre, et fut surtout un habile graveur.

Chéron (Ch.-Jean-François), graveur en médailles, né à Nancy, 1643-1698, fut graveur du pape à Rome, rappelé par Louis XIV et logé au Louvre.

Chéron (Louis-Claude), littérateur français, né à Paris, 1758-1807, fit partie de l'Assemblée législative, du Conseil des Cinq-Cents, et devint préfet de la Vienne en 1805. Outre plusieurs ouvrages de circonstance, il a publié des traductions, celle de *Tom Jones*, etc.; *Caton d'Utique*, tragédie imitée d'Addison, et surtout une comédie qui eut un succès légitime, le *Tartufe de mœurs*, en 5 actes et en vers, 1805.

Chéron (François), littérateur, né à Paris, 1764-1828, frère du précédent, écrivit dans le *Journal de*

Paris, prit une part active à la réaction royaliste de 1795, fut proscrit au 13 vendémiaire, fut chef de division au trésor public jusqu'en 1814, et devint censeur de la *Gazette de France*, directeur du *Mercure*, etc. On a de lui : *Du Haut Cours ou le contrat d'union*, comédie en 5 actes, avec Picard, 1801, et quelques pièces contre Napoléon.

Chéron (Auguste-Athanase), né en 1760, mort en 1829, chanta avec succès, de 1779 à 1808, à l'Opéra, et se distingua par son goût et sa belle voix de basse-taille.

Chéronée, appelée d'abord **Arné** (auj. *Kaprena*), v. anc. de Béotie, près du Céphise. Patrie de Plutarque. Victoire des Thébains sur les Athéniens, 447 av. J. C.; de Philippe sur les Athéniens et les Thébains, 338; de Sylla sur Archélaüs, général de Mithridate, 86.

Chersiphron ou **Ctésiphon,** architecte de Cnosse en Crète, vivait probablement vers 600 av. J. C., et commença, avec son fils Métagène, le grand temple de Diane à Ephèse. Les descriptions de Pline et de Vitruve se rapportent vraisemblablement au second temple élevé plus tard sur les fondations du premier. V. Hirth, Berlin, 1807, *Temple de Diane*, avec une restauration.

Cherso, île de l'Adriatique, dans le golfe de Quarnero (gouvern. de Trieste), séparée de l'Istrie par le canal de Farissina, longue de 80 kil., inégale et rocailleuse. Belles forêts; élève des moutons; commerce de cabotage, drap grossier et rossoglio; 14,000 hab. — La capit. *Cherso*, à 70 kil. S. E. de Trieste, sur la côte O., a un bon port; 3,500 hab.; la v. princ. est Osero.

Cherson, v. de Russie. V. Kherson.

Cherson, v. de l'anc. Chersonèse Taurique, sur la presqu'île terminée par le cap Chersonèse, fondée par une colonie d'Héraclée du Pont. Elle avait un commerce florissant, servit de lieu d'exil sous les empereurs d'Orient; Wladimir, grand-duc de Russie, la prit et s'y fit baptiser, en 988. Les Tatars la détruisirent en 1363; c'est peut-être auj. Eupatoria ou Koslov.

Chersonèse (du grec χέῤῥος ou χέρσος, continent, et νῆσος, île), synonyme de presqu'île. — La Chersonèse Cimbrique, auj. Jutland, tirait son nom des Cimbres. — La Chersonèse de Thrace, auj. presqu'île de Gallipoli, entre le golfe Mélas et l'Hellespont, terminée au S. par le cap Mastasia, avait pour v. princ. Crithea, Elœus, Madytus, Cylla, Sestos, Ægos-Potamos, Callipolis, Saros, Cardie, Lysimachie; elle fit partie de la Macédoine. — La Chersonèse Taurique (Crimée), entre le Pont-Euxin et les Palus-Méotides, habitée par les Tauri ou montagnards; v. princ., Cherson, Charax, Parthenium, Théodosia, Panticapée, Heraclæum, Taphros, etc. — La Chersonèse d'Or, peut-être la presqu'île de Malacca, au S. E. de l'Asie.

Chertsey, v. du comté de Surrey (Angleterre), sur la rive droite de la Tamise, à 30 kil. S. O. de Londres. Briques; commerce de bestiaux. Anc. résidence des rois saxons de Sussex; 6,000 hab.

Cherubini (Laerzio), né à Norcia, fut en faveur à la cour des papes depuis Sixte-Quint et mourut vers 1626. Il a recueilli les bulles des papes depuis Léon Ier. Le *Bullarium magnum*, continué par son fils et par d'autres jusqu'à Benoît XIV, forme 19 vol. in-fol.

Cherubini (Louis-Charles-Zenobi-Salvator-Maria), né à Florence, le 8 sept. 1760, mort à Paris le 15 mars 1842, fils d'un musicien, avait déjà fait assez de progrès pour faire exécuter à treize ans une messe de sa composition. Protégé par le grand-duc Léopold, élève remarquable de Sarti, il donna à Alexandrie, en 1780, son premier opéra, *Quinto Fabio*. Six autres ouvrages, représentés en Italie, l'avaient déjà rendu célèbre, lorsqu'il vint en Angleterre, 1785, comme compositeur du théâtre royal. Il écrivit alors la *Finta Principessa*, opéra bouffe, *Giulio Sabino*, et intercala de délicieux morceaux dans plusieurs ouvrages de Cimarosa et de Paesiello. Après *Ifigenia in Aulide*, représentée avec enthousiasme à Turin en 1788, il fut attiré par Viotti à Paris, donna *Démophon* à l'Opéra, 1788, dirigea la musique des Bouffes et fit jouer *Lodoïska*, 1791; *Elisa ou le mont Saint-Bernard*, 1795, *Médée; l'Hôtellerie portugaise*, 1798; les *Deux journées*, 1800. Ces œuvres avaient opéré une véritable révolution; tous les bons musiciens marchèrent dans la voie qu'il avait ouverte; il avait montré l'effet produit par les grandes combinaisons harmoniques et instrumentales. Inspecteur des études au Conservatoire depuis 1795, Chérubini était resté pauvre. Napoléon, qui n'aimait pas la musique bruyante, le laissa à l'écart; l'artiste tomba plusieurs fois dans le découragement. Cependant il donna à l'Opéra *Anacréon*, 1803, et le ballet d'*Achille à Scyros*, 1804. Il écrivit pour Vienne *Faniska*, 1806; pour le théâtre des Tuileries *Pimmalione*, 1809; l'Empereur fut ému et ne fit rien cependant pour Chérubini; il ne fut nommé chevalier de la Légion d'honneur et membre de l'Institut qu'en 1815. Après l'opéra des *Abencerrages*, 1813, il se livra presque exclusivement à la musique religieuse; Louis XVIII le nomma surintendant de sa musique en 1816; dès lors, il écrivit pour la chapelle du roi une foule de compositions sacrées, *messes solennelles, requiem, cantiques, psaumes, cantates, symphonies*, etc. *Blanche de Provence*, en 1821, fut une pièce de circonstance comme l'avait été *Bayard à Mézières*, en 1813. *Ali-Baba* fut son dernier grand opéra, en 1833; mais Cherubini ne cessa de travailler qu'au dernier jour de sa vie. Professeur de composition au Conservatoire, puis directeur, en 1822, il remplit ses fonctions avec zèle, et publia, en 1835, un ouvrage remarquable, la *Méthode de contre-point et de fugue*. Nous n'avons pu citer que les plus remarquables de ses œuvres si nombreuses; il a laissé un grand nombre de morceaux inédits, jusqu'à des couplets pour des fêtes de famille et des contredanses. Cherubini restera l'un des grands compositeurs du xixe s.; si l'on a conservé à la scène si peu de ses ouvrages, cela tient assurément à la faiblesse des poëmes sur lesquels il a travaillé.

Chérusques, peuple de l'anc. Germanie, entre le Weser et l'Elbe, dans les forêts du Harz actuel. Soumis par Drusus, ils se soulevèrent à la voix d'Arminius, égorgèrent les légions de Varus, 9 av. J. C., mais furent vaincus par Germanicus, à Idistavisus. Ils firent partie de la confédération des Francs.

Cherves-de-Cognac, bourg de l'arrond. de Cognac (Charente). Commerce de vins et d'eau-de-vie; 2,030 hab.

Chervin (Nicolas), médecin, né près de Villefranche (Rhône), 1783-1843, étudia le typhus à Mayence, 1814, puis la fièvre jaune aux Antilles, aux Etats-Unis, à la Louisiane, à Cayenne, à Cadix. L'ensemble de ses observations l'amena à conclure qu'elle n'était pas contagieuse ; il soutint de longues luttes scientifiques avec Pariset, reçut de l'Institut un prix de 10,000 francs, et contribua à modifier le régime des lazarets et des quarantaines

Chéry (Philippe), peintre français, né à Paris, 1759-1838, fut élève studieux et distingué de Vien ; l'*Annonciation*, la *Décollation de saint Jean*, le *Martyre de saint Etienne* et surtout la *Mort d'Alcibiade*, le firent agréer par l'Académie. Plein d'enthousiasme pour la liberté, il fut l'un des vainqueurs de la Bastille, il y fut même blessé, alla servir comme volontaire, et, plus tard, devint maire de Charonne et de Belleville, puis chef de la police civile et militaire dans le département de la Seine. Après le 18 brumaire, il fut exilé. Il exposa, en 1802, *Mercure devenant amoureux d'Hersé;* en 1803, *David jouant de la harpe devant Saül;* en 1804, il obtint le prix dans un concours ouvert pour représenter la paix d'Amiens; en 1812, il exposa la *Naissance* et la *Toilette de Vénus;* il reçut plusieurs commandes du gouvernement. Après 1815, il fut poursuivi comme patriote exalté; il avait perdu sa fortune; il tomba dans l'obscurité; après 1830, il composa son tableau de *Thrasybule rendant au peuple d'Athènes ses lois démocratiques*. Il vécut alors du produit de quelques leçons et d'un faible secours que lui accorda Louis-Philippe.

Chesapeake, large baie formée par l'Atlantique sur les côtes de la Virginie et du Maryland (Etats-Unis); les caps Henri et Charles, distants de 26 kil., en forment l'entrée; elle a plus de 300 kil. de longueur du S. au N.; elle possède de bonnes rades, et la navigation est facile. Elle reçoit la Susquehannah, le Patapsco, le Potomac, le Rappahannock, les rivières d'York et de James. Les ports sont nombreux. La baie est très-poissonneuse et est renommée pour une espèce de canards sauvages. Des canaux l'unissent à l'Ohio, au Mississipi et à la baie Delaware. C'est l'un des points les plus remarquables du globe et comme le cœur de l'Union américaine

Cheselden (William), chirurgien anglais, 1688-1752, fut surtout remarquable pour la dextérité et le bonheur de ses opérations. Il a écrit : *The anatomy of human body*, 1713, ouvrage souvent réimprimé et traduit en français par Noguez; *Osteography or anatomy of the bones*, 1733; et dans les *Transactions philosophiques* plusieurs *Mémoires ;* le plus célèbre est celui qui a pour objet de constater les sensations d'un jeune homme de quatorze ans, aveugle de naissance et recouvrant la vue à la suite d'une opération.

Chesham, v. du comté de Buckingham (Angleterre), à 40 kil. N. O. de Londres; 6.000 hab.

Cheshire ou comté de **Chester**, au N. O. de l'Angleterre, entre les comtés de Lancastre et d'York au N., de Derby et de Stafford à l'E., de Flint et de Shrop au S., de Denbigh à l'O., et la mer d'Irlande au N. O. Pays plat, avec un assez grand nombre de bois, arrosé par la Dee, la Mersey, le Weever; traversé par beaucoup de canaux, comme celui du duc de Bridgewater, il élève beaucoup de bestiaux, produit des fromages renommés, a des mines de plomb, de fer, de houille, de sel; des manufactures de soie, coton, toile, etc. La popul. est de 505,000 hab.; la superficie de 269,312 hect.; le chef-lieu est Chester; les v. pr. sont : Nortwich, Nantwich, Macclesfield, Stockport, etc. — Habité par les Cornavii, il fit partie du roy. de Mercie, devint comté-palatin sous Guillaume le Conquérant et conserva ses privilèges jusqu'à Henri VIII.

Cheshunt, v. du comté et à 14 kil. S. E. d'Hertford (Angleterre). Richard Cromwell y résida jusqu'à sa mort en 1712, 5,500 hab.

Chesnaye-Desbois (François-Alexandre Aubert de la), polygraphe français, né à Ernée dans le Maine, 1699-1784, eut une vie très-agitée et le plus souvent misérable. Il a écrit un très-grand nombre d'ouvrages médiocres : *Correspondance historique, philosophique et critique... pour servir de réponse aux Lettres juives*, La Haye, 1737-38, 3 vol. in-12; *Dictionnaire militaire*, Paris, 1745-46, 2 vol. in-12, avec un supplément; *Dictionnaire généalogique, héraldique, chronologique et historique des maisons de France*, Paris, 1757-65, 5 vol. in-4°, ou 1770-1786, 15 vol. in-4°, etc., etc.

Chesne (André et François du). V. Du Chesne.

Chessy, village de l'arrond. et à 18 kil. S. O. de Villefranche (Rhône), sur l'Azergues; mines de cuivre exploitées depuis les Romains; produits chimiques.

Chester (*Deva*, *Legancester*), ch.-l. du comté de ce nom (V. *Cheshire*), sur la Dee, par 53° 11′ 26″ lat. N. et 5° 13′ 59″ long. O., à 260 kil. N. O. de Londres, à 30 kil. S. E. de Liverpool, à 9 kil. de la mer d'Irlande. Entourée de murailles sans doute romaines, elle a un château bâti par Guillaume Ier, une belle église saxonne, Saint-Jean, un pont hardi sur la Dee. Son port, malgré la concurrence de Liverpool, fait encore un commerce important de fromages, de cuivre, de fer, de houille. Courses de chevaux; 36,000 hab. Le prince de Galles porte le nom de comte de Chester depuis Edouard III.

Chesterfield (Philippe Dormer Stanhope, comte de), homme d'Etat et écrivain anglais, né à Londres, 1694-1773, petit-neveu de lord Stanhope, membre des Communes sous George Ier, puis membre de la Chambre des lords, fut de bonne heure l'un des hommes les plus distingués et les plus aimables de l'Angleterre. Orateur renommé du parti whig, ambassadeur en Hollande, grand-maître de la maison de George II, il finit par rompre avec Walpole et lui fit la guerre pendant dix ans. En 1744, une seconde fois ambassadeur en Hollande, il la décida à prendre parti contre la France, fut vice-roi d'Irlande et secrétaire d'Etat. En 1748, il renonça aux affaires. Lié avec les esprits les plus brillants de l'Angleterre et de la France, Chesterfield a beaucoup écrit, dans un style qui rappelle celui de Fontenelle, sur toute espèce de sujets; on a publié de lui deux volumes in-4° de *Mélanges;* puis une vaste collection de *Lettres*, divisée en trois livres. Mais son ouvrage le plus connu n'était pas destiné au public; ce sont les *Lettres à son fils*, qu'il voulait rendre digne de lui succéder, et qu'il s'efforçait de former pour le grand monde, la tribune, les ambassades. Il eut le malheur de ne pas réussir; ce fils ne fut qu'un antiquaire curieux. Quand il eut été réduit à le faire nommer résident dans une petite cour d'Allemagne, il continua à lui écrire; mais ses lettres, désormais politiques, s'élevaient à la hauteur de l'histoire. Il sut voir, juger et prévoir. Ces *Lettres* ont été traduites en français, Amsterdam et Paris, 1776, Coulommiers, 1812, 4 vol. in-12, et par A. Renée, 1842, 2 vol. in-12. Chesterfield, si spirituel dans la conversation, devint sourd et passa ses dernières années dans la solitude.

Chesterfield, v. du comté et à 32 kil. N. de Derby (Angleterre), sur le Rother. Belle église gothique. Elle donne le titre de comte à une branche de la famille Stanhope; patrie de mistress Radcliffe; 11,000 hab. — Le canal de ce nom joint le Rother au Trent; il a 64 kil. de parcours.

Chesterfield-Inlet, golfe étroit, formé au N. O. de la mer d'Hudson, long de 450 kil., parsemé d'îles.

Chestertown, port du Maryland (Etats-Unis), sur la rive droite du Chester, tributaire de la baie de Chesapeake; à 50 kil. E. d'Annapolis; commerce actif.

Chétardie (Joachim Trotti de la), théologien français, né au château de la Chétardie, près de Limoges, 1636-1714, curé de Saint-Sulpice, mérita les félicitations de Clément XI pour ses ouvrages religieux: *l'Apocalypse expliquée par l'histoire ecclésiastique*, 1702 et 1707, in-4°; *le Catéchisme, la Retraite pour les ordinants*, 1707, 2 vol. in-12; *Entretiens ecclésiastiques*, 1717, 2 vol. in-12.

Chétardie (Joachim-Jacques Trotti, marquis de la), diplomate français, 1705-1759, fut chargé, dès 1727, de missions importantes en Angleterre, en Hollande, en Prusse, en Russie. Il favorisa le parti d'Élisabeth, dirigea l'intrigue qui la porta au trône, la présenta au peuple, 1740, mais revint en France en 1742. Quand il fut rappelé en Russie, il eut à lutter contre la faveur jalouse de Bestoujef et fut forcé de quitter la Russie. Plus tard, il fut ambassadeur en Sardaigne.

Chevaliers. Dans plusieurs États de la Grèce, les chevaliers appartenaient aux classes nobles ou riches. A Athènes, dans la législation de Solon, ils formaient la 2e classe des citoyens, d'après leur fortune; chacun d'eux devait entretenir un cheval de guerre. Ils faisaient chaque année une procession à cheval en l'honneur de Jupiter.

A Rome, les chevaliers, qu'on fait remonter jusqu'à Romulus, s'appelaient d'abord *celeres* et se divisaient en 3 centuries, d'après les 3 tribus primitives. Sous Tullus Hostilius il y eut 3 nouvelles centuries. Servius Tullius établit 18 centuries de chevaliers; ils devaient alors au moins posséder 100,000 as et formaient vraisemblablement la cavalerie; ils avaient pour insignes l'*Anneau d'or*, l'*Angusticlave* et la *Trabée*. L'État leur fournit d'abord un cheval, puis on leur donna une somme d'argent (*æs equestre*) et pour son entretien une autre somme, qui varia (*æs hordearium*). Bientôt la cavalerie fut composée de plébéiens qui n'appartenaient pas à l'ordre équestre, et les chevaliers commencèrent à s'occuper de spéculations financières et commerciales, défendues aux patriciens. Ils transportaient les denrées pour l'État, affermaient les impôts publics; de là le nom de *publicains* qu'on leur donna. Poursuivis à cause de leurs exactions dans les tribunaux composés de sénateurs (V. *Quæstiones perpetuæ*), ils s'unirent à C. Gracchus, qui leur fit donner, 122 av. J. C., l'administration de la justice. Il y eut dès lors des luttes continuelles entre les chevaliers et les sénateurs au sujet des jugements. Après les scandales du procès de Verrès, une loi de 71 av. J. C. forma des tribunaux mixtes, composés de sénateurs, de chevaliers, de tribuns du trésor pris parmi les plébéiens. La concorde dura peu; les sénateurs se séparèrent bientôt des chevaliers; César profita de ces divisions, gagna les chevaliers qui d'abord s'étaient déclarés pour la république, et fut soutenu de leur influence et de leur argent. Auguste introduisit plusieurs réformes parmi les chevaliers, qui furent souvent ses intendants et ses procurateurs, restèrent une aristocratie d'argent, mais cessèrent de former un ordre.

Au moyen âge, une chevalerie bien différente se développa dans les pays soumis à la féodalité, sans qu'il soit facile de déterminer les origines et le caractère réel de ce qui fut un idéal plutôt qu'une institution. La chevalerie vient de la Germanie; l'investiture des armes dans l'assemblée de la tribu, la fraternité d'armes, l'honneur militaire, etc., sont germaniques. Mais de bonne heure le christianisme s'efforça de moraliser l'emploi de la force, de la consacrer à la défense de la veuve et de l'orphelin, du faible et de l'Église; de là les cérémonies symboliques qui enveloppent le chevalier chrétien; de là les vertus qu'on lui propose et qu'il doit s'efforcer de pratiquer. L'influence des Arabes n'a pas pu être très-considérable sur le développement de la chevalerie.

Du xie au xve s., la *chevalerie*, l'*honneur militaire*, fut en honneur dans la plupart des pays de la chrétienté; c'était en quelque sorte la noblesse des armes; il fallait généralement être de noble extraction pour devenir chevalier, mais on pouvait être noble sans être chevalier, et il y a beaucoup d'exemples de chevaliers qui ne furent pas nobles; de plus, on pouvait par *félonie* être dégradé du rang de chevalier, sans cesser d'être noble.

Habituellement l'aspirant à la chevalerie servait, de 7 à 14 ans, comme *page*, *varlet* et *damoiseau*, dans le château d'un seigneur, s'exerçant au maniement des armes et aux vertus chevaleresques. *Mis hors de page*, il devenait *écuyer*; à 21 ans, il pouvait être armé cheva-

lier. Il se préparait à cette initiation par des cérémonies symboliques : le bain, signe de pureté, la veillée des armes dans la chapelle du château, la confession, la communion ; revêtu de blanc, conduit par deux bons chevaliers, ses parrains, après la messe, après la bénédiction de l'épée, il était armé chevalier par le seigneur, qui le frappait de l'épée, en lui disant : « Je te fais chevalier, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, » ou bien « au nom de Dieu, de saint Michel et de saint « Georges. » Il lui donnait l'accolade, lui ceignait l'épée; les parrains l'armaient de toutes pièces, et la cérémonie se terminait souvent par un tournoi. Le chevalier était dégradé par des cérémonies lugubres et désolantes, auxquelles on dut avoir rarement recours.

La chevalerie fut le côté poétique et idéal de la société du moyen âge ; l'Église et la poésie lui montrèrent le but, les chevaliers l'ont rarement atteint. Mais cet enseignement de tous les moments développa, dans l'intérêt de la civilisation, les vertus chevaleresques, la loyauté, la courtoisie, le sentiment de l'honneur et de la dignité personnelle, le culte de la femme, l'amour exalté.

La chevalerie, puissante au temps des Croisades, commença à déchoir sous les Valois en France ; mais les usages se perpétuèrent encore longtemps. Avec la décadence de la féodalité, la chevalerie dut perdre de son importance ; l'invention des armes à feu lui porta un coup mortel, et déjà, dès le temps de François Ier, elle n'était plus, malgré Bayard, Fleuranges et d'autres braves, qu'une décoration, qu'un honneur accordé par les rois, qu'un titre. V. Lacurne Sainte-Palaye, *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*, 1759-81, 3 vol. in-12 ; Libert, *Histoire de la chevalerie en France*, 1856.

Il y eut plusieurs sortes de chevaliers, *chevaliers bannerets*, de *haubert*, etc.; *chevaliers de noblesse*, de *robe* ou *ès lois*. Le chevalier avait d'abord le privilége d'être appelé *messire* ou *monseigneur ;* plus tard, le titre de chevalier désigna le dernier degré de la noblesse, après celui de baron. Il y eut des ordres de *chevalerie religieuse* : *Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem*, plus tard de *Rhodes* et de *Malte; Templiers*, ordre de *Saint-Lazare*, de *Notre-Dame du mont Carmel*, etc.; de *Calatrava*, *d'Alcantara*, de *St-Jacques de Compostelle ;* l'ordre *Teutonique*, etc. Il y eut aussi des ordres royaux, depuis l'*ordre du Genest*, fondé par saint Louis, jusqu'aux ordres *du Saint-Esprit* et *de Saint-Louis ;* enfin, les ordres militaires, simple décoration civile et militaire, comme la *Légion d'honneur*, etc. V. ces différents noms.

Chevaliers d'honneur ; ils étaient attachés à la personne des rois et des reines, des princes et des princesses. Il y eut aussi des chevaliers d'honneur créés en France (mars 1691) ; c'étaient des conseillers nobles établis près de chaque présidial; puis l'édit de juillet 1702 créa, sous ce titre, des offices héréditaires, moyennant finances, au grand conseil, dans les parlements et dans les cours souveraines du royaume.

Chevalier (Étienne), ambassadeur et trésorier de France, 1410-1474, attaché d'abord au service du connétable de Richemont, devint trésorier de France en 1452, et l'un des principaux conseillers de Charles VII ; il avait fait partie, en 1445, de l'ambassade envoyée en Angleterre. Il fut l'un des exécuteurs testamentaires d'Agnès Sorel, puis du roi lui-même. Un instant arrêté par Louis XI, il fut employé par lui, mérita sa confiance et fut son ambassadeur auprès de Paul II en 1470.

Chevalier (Antoine-Rodolphe), philologue français, 1507-1572, protestant, disciple de Vatable, enseigna l'hébreu à Genève, séjourna en Angleterre, y apprit le français à Elisabeth et mourut à Guernesey. On a de lui : *Rudimenta linguæ hebraïcæ*, Genève, 1567, *Notæ in Thesaurum linguæ sanctæ* de Pagnin, etc.

Chevalier, auteur comique et acteur, mort en 1674, fit partie de la troupe du Marais et a laissé plusieurs comédies; la plus curieuse est l'*Intrigue des carrosses à cinq sous;* les *Amours de Calotin*, 1664, renferment quelques détails sur Molière.

Chevalier (Jacques-Louis-Vincent), opticien célèbre, né à Paris, 1770-1840 , améliora singulièrement les instruments de mathématiques et d'optique.

Chevalier (Jean-Gabriel-Auguste) succéda à son père et à son oncle, opticiens distingués, 1778-1848, et mérita des mentions honorables aux expositions et une certaine célébrité parisienne.

Chevalier (Nicolas), antiquaire français, né à Sedan, mort en 1720, ministre protestant, réfugié en Hollande, a laissé plusieurs ouvrages de recherches savantes sur le calendrier, sur des antiquités de Hollande, etc.; on lui doit une *Histoire de Guillaume III, par médailles, inscriptions et autres monuments*, Amsterdam, 1692, in-fol.; la *Relation des campagnes de l'an* 1708 *et* 1709, Utrecht, in-fol., etc.

Chevauchée, service féodal dû par le vassal à son seigneur dans ses guerres privées. — Service de sûreté et d'honneur pour escorter son seigneur.

Chevau-légers. On donna ce nom, sous Louis XII, à des compagnies de cavalerie légère, qui combattaient en avant des gendarmes. Henri IV forma 9 compagnies de *chevau-légers du roi;* sous Louis XIV il n'y eut plus qu'une compagnie de chevau-légers, composée de 150 nobles, dans la maison du roi; rétablis en 1814, ils furent supprimés en 1815.

Chevecier ou **Chefecier,** chanoine préposé à la partie de l'église où est l'autel ; — trésorier du chapitre.

Chevert (François de), général français, né à Verdun, 1695-1769, de parents pauvres qu'il perdit de bonne heure, s'engagea à 11 ans, devint à 15 sous-lieutenant. En 1741, il était lieutenant-colonel, lorsqu'il surprit la ville de Prague, il s'y défendit courageusement avec 1,800 malades et n'en sortit qu'avec une capitulation honorable. Maréchal de camp en 1744, lieutenant général en 1748, il se distingua dans la malheureuse guerre de Sept Ans et décida la victoire de Hastenbeck, 1757.

Cheverus (Jean-Louis-Anne-Madeleine **Lefebvre** ou **Lefébure** de), cardinal français, né à Mayenne, 1768-1836, était curé de Mayenne lorsqu'il fut forcé d'émigrer en Angleterre, 1792. Il se rendit aux Etats-Unis, se fit aimer à Boston, alla catéchiser les sauvages et fut nommé évêque en 1810. Admiré des protestants eux-mêmes, pour sa charité, sa modération, sa science, il devint évêque de Montauban en 1823, puis archevêque de Bordeaux en 1826; son nom fut bientôt populaire et puissant, à la cour comme dans le peuple; il fut nommé cardinal le 1er février 1836, après une vie pleine de bonnes œuvres.

Chevillard (André), religieux dominicain, de Rennes, mort en 1682, missionnaire dans nos possessions d'Amérique, a publié un livre assez curieux : *Les desseins de son éminence de Richelieu pour l'Amérique*, Rennes, 1659, in-4°.

Chevillard (François), poëte français, né à Orléans, mort en 1678, chanoine et curé, écrivit des *Odes* qui ne sont pas sans mérite, et une sorte de drame intitulé : la *Mort de Théandre ou sanglante tragédie, dédiée aux âmes fidèles.*

Chevillard (Jean), généalogiste français du commencement du XVIIIe s., a laissé le *Grand Armorial*, Paris, in-fol. — Son fils, *Jacques*, a écrit : *la France chrétienne ou l'état des archevêchés et évêchés de France*, Paris, 1693, in-4°; *Dictionnaire héraldique gravé*, Paris, 1723, in-12 ; etc.

Cheviot, chaîne de montagnes entre l'Angleterre et l'Écosse, séparant les bassins de l'Eden, de la Tyne et de la Tweed, sur une longueur de 75 kil. Elles sont couvertes de bois et de pâturages, où l'on élève des moutons renommés appelés *cheviots.* Le point culminant, le *Cheviot-Hill*, dans le Northumberland, n'a que 812 mèt. de hauteur.

Chèvre (Pointe de la) ou **Beg-ar-c'haor**, cap au S. de la presqu'île de Crozon (Finistère), à l'entrée de la baie de Douarnenez.

Chevreau (Urbain), littérateur français, né à Loudun, 1613-1701, passa une partie de sa vie à voyager en Suède, en Danemark, en Allemagne, fut ordonnateur des fêtes de Christine de Suède, contribua au mariage de la princesse palatine avec le duc d'Orléans, fut précepteur, secrétaire des commandements du duc du Maine et trouva le temps d'écrire beaucoup d'ouvrages, comédies, tragédies, lettres, romans (*Scanderberg* , 1644), poésies, instructions chrétiennes, etc., et même une vaste compilation, intitulée *Histoire du monde.*

Chevreuse, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 18 kil. N. E. de Rambouillet et à 13 kil. S. O. de Versailles (Seine-et-Oise), dans la belle vallée de l'Yvette. On voit sur la hauteur les ruines remarquables d'un château fort qui joua un rôle important dans la guerre des Armagnacs et des Bourguignons. Érigé en duché-pairie, en 1578, pour la maison de Lorraine, Chevreuse passa dans la maison des ducs de Luynes, dont le château est à Dampierre, à quelque distance ; 1,892 hab.

Chevreuse. La seigneurie de ce nom fut possédée au moyen âge par une branche de la famille de Mont-

morency. La baronnie fut érigée par François Ier en duché pour la duchesse d'Etampes et appartint à la maison de Lorraine. Claude, fils de Henri, duc de Guise, mourut sans enfants, en 1657. Sa veuve, la duchesse de Chevreuse, donna ce duché à son fils, Louis-Charles d'Albert, duc de Luynes. Depuis, l'on porte alternativement dans cette famille les titres de ducs de Luynes et de ducs de Chevreuse.

Chevreuse (Marie de **Rohan-Montbazon**, duchesse de), fille d'Hercule de Rohan, 1600-1679, épousa en 1617 le connétable, duc de Luynes, et de bonne heure se rendit célèbre par sa beauté et son esprit d'intrigues politiques. Veuve en 1621, remariée à Claude, duc de Chevreuse, elle prit part, depuis l'affaire de Chalais, 1626, à presque tous les complots contre Richelieu; exerça une grande influence sur l'esprit d'Anne d'Autriche, fut forcée de fuir à Bruxelles et en Angleterre. A son lit de mort, Louis XIII l'exceptait du pardon qu'il accordait aux ennemis de son règne. Elle s'empressa de rentrer en France, fut de la cabale des *Importants*, se déclara contre Mazarin, fut de nouveau exilée, cabala pendant la Fronde, principalement de concert avec le cardinal de Retz; fut plus tard l'une des ennemies de Fouquet et ne cessa d'intriguer que dans la vieillesse. V. M. Cousin, *la Duchesse de Chevreuse*.

Chevreuse (Charles-Honoré d'**Albert**, duc de), fils du duc de Luynes, marié en 1667 à la fille aînée de Colbert, fut l'un des hommes les plus distingués et les plus sages de son temps. Il fut gouverneur de Guyenne, refusa de prendre part aux affaires publiques, quoique estimé et recherché du Dauphin et du duc de Bourgogne. Il est célèbre par l'amitié qui l'unit à Fénelon. Il mourut en 1712.

Chevreuse (Mlle de **Narbonne-Fritzlar**, duchesse de), dame du palais de l'impératrice Joséphine, 1785-1813, blessa Napoléon par des propos inconsidérés et fut forcée de se retirer à Lyon, en 1808. On a d'elle une nouvelle historique, *François de Mentel*, Paris, 1807, in-12.

Chevrier (François-Antoine), littérateur et surtout pamphlétaire, né à Nancy, 1720-1762, se fit bannir de son pays par son *Histoire des hommes illustres de Lorraine*, écrivit à Paris des brochures obscènes, des opéras-comiques pour le Théâtre-Italien, etc., et, forcé de quitter la France, mourut peut-être empoisonné à Rotterdam.

Cheylard (Le), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 40 kil. S. O. de Tournon (Ardèche). Soieries, tanneries; 3,524 hab.

Chézy (Antoine-Léonard de), fils d'un ingénieur distingué qui travailla au canal de Bourgogne, aux ponts de Neuilly, de Mantes, etc., né à Neuilly, en 1773, mort en 1832, abandonna les mathématiques pour se livrer à l'étude des langues orientales. Elève de Sacy et de Langlès, connaissant l'arabe et le persan, il fut attaché au ministère des affaires étrangères, fut empêché par la maladie de faire l'expédition d'Egypte, entra en 1799 au cabinet des manuscrits orientaux de la Bibliothèque nationale, et depuis 1803 se mit avec ardeur à étudier le sanscrit. Une chaire de sanscrit fut créée pour lui au Collége de France en 1815, et il eut pour élèves Burnouf, Langlois, Bopp, Lassen, etc. Membre de l'Institut, il se plaça au premier rang des orientalistes par ses nombreux ouvrages. Les plus remarquables sont: *La mort de Yadjanadatta*, épisode traduit du *Râmâyana*, poëme sanscrit de Valmiki, 1814 et 1827; la *Reconnaissance de Sacountalâ*, drame sanscrit de *Kâlidâça*, 1830; l'*Anthologie érotique d'Amarou*, ou choix de poésies sanscrites, 1831; etc. Il a écrit de savants *Mémoires* dans le *Journal asiatique* et le *Journal des savants;* il a laissé en manuscrit une *Chrestomathie persane*, une *Chrestomathie sanscrite*, une *Grammaire sanscrite*, etc.

Chiabrera (Gabriel), poëte italien, né à Savone, 1552-1637, fut considéré comme le premier lyrique de son temps; il a surtout imité avec bonheur Pindare et Anacréon; mais ses poëmes épiques, la *Goliade*, la *Firenze*, l'*Almedeida*, *Il Ruggiero*, sont maintenant oubliés. Les meilleures éditions de ses *Poésies lyriques* sont celles de Rome, 1718, 3 vol. in-8°, de Venise, 1731, 4 vol. in-8°, de Livourne, 1781, 5 vol. in-12. Il a aussi composé des comédies pastorales, *Alcippo*, *Gelopea*, *Maganira*, ainsi que des *Satires*.

Chiana (*Clanis*), riv. d'Italie formée d'abord de marécages, qui inondaient le pays ou entretenaient des fièvres; après trois siècles de travaux, souvent interrompus, la vallée a été assainie et les eaux de la Chiana, au moyen d'une digue, forment deux rivières distinctes: la *Chiana Pontificia* coule du N. au S. et se jette, après un cours de 50 kil., dans la Paglia, affl. du Tibre, près d'Orvieto; la *Chiana Toscana* va du S. au N., traverse les lacs de Chiusi et de Monte-Pulciano, puis se jette dans l'Arno.

Chiapa, Etat du Mexique au S., touchant au Guatemala et au Grand Océan; climat chaud et humide; sol très-fertile en maïs, coton, cacao, cochenille; arbres résineux; chevaux estimés; le ch.-l. est *San-Cristobal;* la popul. est de 194,000 hab.

Chiapa-de-los-Indios ou **Ciudad-Real**, v. de l'Etat de Chiapa (Mexique), sur le Tabasco, habitée surtout par des Indiens, assez florissante. Evêché; 5,000 h. Ces Indiens formaient, au temps de la conquête, une république indépendante, qui obtint des Espagnols des conditions avantageuses.

Chiaramonte, v. à 22 kil. N. O. de Modica (Sicile), sur une montagne; vins estimés; 8,500 hab.

Chiaramonti. V. Pie VII.

Chiari (Joseph), peintre italien, né à Rome, 1654-1727, élève de C. Maratta, a peint un grand nombre de tableaux de chevalet et des fresques aux palais Barberini et Colonna.

Chiari (Pierre), abbé, poëte italien de Brescia, mort en 1788, fit jouer à Venise plus de 60 comédies, qui eurent du succès, mais sont loin de valoir celles de Goldoni; elles sont tombées dans l'oubli; ses tragédies ne purent se soutenir au théâtre; il a composé quelques romans assez jolis. Ses *Œuvres* ont été publiées à Venise et à Bologne, de 1759 à 1762, 14 vol. in-8°.

Chiari, v. d'Italie, à 22 kil. O. de Brescia, près de l'Oglio. Magnaneries, filatures de soie; territoire fertile en grains, vins, etc. Victoire d'Eugène sur Villeroi, 1er sept. 1701; 8,000 hab.

Chiavari, ch.-l. d'arrond. dans la prov. et à 35 kil. S. E. de Gênes, à l'embouchure de la Sturla, sur le golfe de Rapallo. Territoire fertile en huile, vins; élève des vers à soie; pêche des anchois. Patrie d'Innocent IV; 10,000 hab. Ch.-l. du dép. des Apennins, de 1805 à 1814.

Chiavenna (*Clavenna*), ch.-l. d'arrond. de la prov. et à 30 kil. N. O. de Sondrio (Italie), sur la Maira, au milieu de hautes montagnes. Commerce de transit entre l'Italie, la Suisse et l'Allemagne, favorisé par les routes du Splügen et du Septimer qui s'y réunissent. Fabrication d'ustensiles, dits *lavezzi*, en pierre ollaire; soie, fruits, vins rouges de la Valteline; 4,000 hab. — Ch.-l. de comté, soumise à Côme, puis aux Grisons, de 1512 à 1797, réunie à la Cisalpine, puis à la Lombardie.

Chicago, v. de l'Illinois (Etats-Unis), sur la rive S. O. du lac Michigan, des deux côtés de la riv. Chicago, par 41° 52′ 20″ lat. N. Grand commerce de maïs, froment, bestiaux, viandes salées, bois de charpente, planches, etc. Fondée en 1831, elle avait 208,000 hab. en 1870, grâce à son heureuse position et à ses communications par eau et par lignes de fer avec les villes de l'Atlantique, les mines de l'Illinois, du Wisconsin, de l'Iowa, les vallées de l'Ohio et du Mississipi, New-York, les grands lacs, le Saint-Laurent, etc. C'est l'immense entrepôt des produits agricoles du *Far-West*. Evêché catholique. — Vaste incendie en 1871; 300,000 hab.

Chichen-Itza, ancienne ville du Yucatan, à l'E. de Campêche, faisait partie de l'empire de Mayapan, détruit vers 1420. Elle conserva son indépendance jusqu'en 1697; les Espagnols la pillèrent alors. On y a retrouvé des ruines remarquables d'anciens monuments du Mexique.

Chichester, ch.-l. du comté de Sussex (Angleterre), à 90 kil. S. O. de Londres, à 22 kil. N.O. de Portsmouth. Joli port. Evêché; cathédrale des XIIIe et XIVe siècles, remarquable par ses tombeaux et ses ornements. Commerce de blé et de bestiaux. Ancienne station romaine, ayant encore des murs romains, rebâtie par Cissa, le second roi de Sussex, qui lui donna son nom, capit. du royaume. Elle donne le titre de duc à la famille Pelham; patrie de Collins; 10,000 hab.

Chiclana-de-la-Frontera, v. de la prov. et à 15 kil. S. E. de Cadix (Espagne), sur le Liro. Commerce de vins; eaux minérales sulfureuses très-estimées; près de là se livra la bataille de Barossa, entre les Français et les Anglais, mars 1811; 7,000 hab.

Chicoyneau (François), médecin français, 1672-1752, fils d'un médecin distingué, né à Montpellier, acquit une belle réputation par les places qu'il occupait à Montpellier, et par ses manières, plus encore que par sa science. Gendre de Chirac, il devint médecin

des enfants de France, puis médecin de Louis XV, en 1731.

Chiem, lac de la Haute-Bavière, entre l'Inn et la Salza, long de 20 kil., profond de 160 m.; il renferme trois îles charmantes, reçoit l'Achen, la Prien et la Roth, se déverse par l'Alz dans l'Inn. Il est très-poissonneux et ses bords sont pittoresques.

Chien (Grotte du). V. AGNANO.

Chieri ou **Quiers,** v. de la prov. et à 12 kil. S. E. de Turin, sur une colline entourée de murailles. Toiles et cotonnades. Elle forma longtemps une république indépendante, dirigée par la famille des Balbes, et se soumit, en 1347, au comte de Savoie, Amédée VI; 15,000 hab.

Chiers, affl. de droite de la Meuse, descend des Ardennes orientales dans le Luxembourg, arrose Longwy, Longuyon (Moselle), Montmédy (Meuse), Carignan, et finit entre Mouzon et Sedan (Ardennes). Il court parallèlement à la frontière française, traverse un pays très-accidenté, est profondément encaissé, mais non navigable; cours de 90 kil.

Chiese (*Clusius*), affl. de l'Oglio, vient des Alpes du Tyrol, forme le lac d'Idro, passe à Montechiaro, Asola, a un cours rapide de 130 kil.

Chieti (*Teate Marrucinorum*), ch.-l. de la prov. de ce nom, anciennement Abruzze Citérieure (Italie), à 160 kil. N. de Naples, près de la rive droite de la Pescara, par 42° 19' lat. N. et 11° 53' long. E. Archevêché, belle cathédrale; ruines considérables. Territoire fertile en blé, huiles, vins, fruits; lainages et soieries; commerce de mulets, ânes, draps, etc.; 20,000 hab. — Capit. des *Marrucini*, sous le nom de *Teate*, souvent prise et pillée dans les révolutions d'Italie; elle a donné son nom à l'ordre des Théatins. La prov. a 340,000 hab.

Chièvres (GUILLAUME DE **Croï,** seigneur DE), né en Picardie, 1458-1521, après avoir servi Charles VIII et Louis XII, devint le tuteur et le gouverneur du jeune Charles d'Autriche. Nommé premier ministre du nouveau roi d'Espagne, 1516, il provoqua, par ses déprédations, l'insurrection des *Comuneros* de 1520.

Chièvres, v. du Hainaut (Belgique), à 18 kil. N. O. de Mons, sur la Hunelle, près de son embouchure dans la Dender. Vieux château, belle église; toiles, poteries, tanneries, etc.; 3,000 hab.

Chiffa, riv. d'Algérie, vient du Djébel-Mouzaïa (Petit-Atlas), coule dans des gorges profondes et pittoresques, arrose tranquillement la plaine de la Métidjah et prend le nom de Mazafran, après avoir reçu l'Oued-Jer.

Chifflet (CLAUDE), jurisconsulte de Franche-Comté, né à Besançon, 1541-1580, professeur de droit à l'université de Dôle, a laissé parmi d'autres écrits un traité des monnaies anciennes, *De Numismate antiquo*, Louvain, 1628, in-8°.

Chifflet (JEAN-JACQUES), son frère, 1550-1610, a laissé un livre de médecine intitulé : *Singulares ex curationibus et cadaverum sectionibus observationes*, Paris, 1612, in-8°.

Chifflet (JEAN-JACQUES), fils du précédent, médecin, né à Besançon, 1588-1660, fut médecin de la gouvernante des Pays-Bas, puis de Philippe IV. Il a écrit une *Histoire de Besançon*, Lyon, 1618, in-4°; un *Recueil des traités de paix, de trêve, de neutralité, entre la France et l'Espagne, de* 1526 *à* 1611, Anvers, 1643, in-4°; des livres contre la France recueillis sous ce titre : *Opera politico-historica*, Anvers, 1650, in-fol.; beaucoup de dissertations historiques, politiques, etc. C'est ainsi qu'il a décrit les objets contenus dans le tombeau de Childéric, découvert près de Tournai, en 1654.

Chifflet (PIERRE-FRANÇOIS), son frère, théologien et antiquaire, 1592-1682, professeur chez les jésuites, fut nommé par Colbert, en 1675, conservateur des médailles du roi. Il a publié des dissertations latines sur saint Denis, saint Martin, etc.; l'*Histoire de l'abbaye et de la ville de Tournus*, etc.

Chifflet (PHILIPPE), son frère, également théologien et antiquaire, 1597-1663, grand-vicaire de Besançon, a publié : *Concilii Tridentini canones et decreta*, Anvers, 1640, in-12; etc.

Chifflet (LAURENT), frère de Jean-Jacques, théologien et grammairien, 1598-1658, professa chez les jésuites et se distingua comme prédicateur et missionnaire. Il est l'auteur d'un *Essai d'une parfaite grammaire de la langue française*, Anvers, 1659, in-8°.

Chifflet (JULES), fils aîné de Jean-Jacques, 1610-1676, devint chancelier de l'ordre de la Toison-d'Or, a publié plusieurs livres d'histoire et fait connaître l'*Histoire du bon chevalier Jacques de Lalaing*, Bruxelles, 1634, in-4°.

Chifflet (JEAN), son frère, antiquaire, 1612-1666, s'appliqua surtout à la langue hébraïque et a publié plusieurs dissertations savantes et curieuses. — Cette famille a continué de produire des hommes distingués par leur érudition.

Chifflet (MARIE-BÉNIGNE-FERRÉOL-XAVIER), magistrat français, 1766-1835, conseiller au parlement de Besançon, émigra, devint président à la Cour impériale de cette ville en 1811, et, député du Doubs en 1815, puis pair de France en 1825, il se distingua dans les rangs des royalistes les plus opposés aux idées libérales jusqu'à la révolution de 1830.

Chiffres. Sans vouloir et sans pouvoir indiquer ici les moyens qu'employèrent les hommes des différents âges, pour représenter les valeurs numériques, nous nous bornons à rappeler les signes les plus usuels chez les Romains. I, V, X, L, C, D, M, représentaient 1, 5, 10, 50, 100, 500, 1000. Une lettre d'une valeur moindre avant une autre la diminuait d'autant : IV, 4; IX, 9; XL, 40; XC, 90; l'ᴍ renversé signifiait encore 1000. Pour les milliers, on mettait un trait au-dessus du nombre : $\bar{V}$, $\bar{X}$, 5,000, 10,000, etc. — Les chiffres arabes, dont nous nous servons, furent peut-être importés d'Espagne en France par Gerbert, au Xe siècle; suivant d'autres, ils seraient d'origine beaucoup plus ancienne. Ils ne devinrent usuels en France que sous François Ier.

Chigi (FABIO). V. ALEXANDRE VII.

Chihuahua, État du Mexique, au N. E. de l'Empire, traversé par la Cordillère, fertile en céréales, indigo, coton, renfermant des mines d'argent célèbres; pop. 180,000 hab.; le ch.-l. est :

Chihuahua, à 1,300 kil. N. O. de Mexico; ville belle et bien bâtie; magnifique aqueduc. Dans le voisinage, mines d'argent, forges, fonderies; 14,000 hab.

Childebert Ier, 3e fils de Clovis, eut en partage, à la mort de son père, 511, le royaume de Paris, composé de domaines épars et de villes, comme Meaux, Senlis, Beauvais, Rennes, Nantes, Vannes, une partie du Berry, de la Touraine et de l'Aquitaine. Il s'unit à son frère Clotaire pour faire périr les fils de Clodomir, ses neveux, pour faire la conquête de la Bourgogne sur Gondemar, 533, pour attaquer les Wisigoths d'Espagne, en Septimanie d'abord, puis en Espagne. Il échoua devant Saragosse et ne rapporta que l'étole de saint Vincent, qui fut placée dans une nouvelle église (depuis Saint-Germain-des-Prés). Il soutint les révoltes de Chramne contre Clotaire Ier, son père, et mourut en 558, ne laissant que des filles.

Childebert II, roi d'Austrasie, né vers 570, fils de Sigebert et de Brunehaut, fut sauvé des mains de Frédégonde, après la mort de son père, par le duc Gondebald. Sa mère, bientôt délivrée, vint disputer aux leudes austrasiens la tutelle du jeune roi (V. BRUNEHAUT). Son oncle Gontran le reconnut son héritier au traité d'Andelot, 587; Childebert lui succéda en 593, attaqua les Neustriens, mais fut battu, et mourut en 596. Ses fils Théodebert et Thierry furent rois d'Austrasie et de Bourgogne.

Childebert III, fils de Thierry III, régna de nom sur la Neustrie et la Bourgogne, de 695 à 711, sous l'autorité de Pepin d'Héristal.

Childebrand fut peut-être frère de Charles Martel, qu'il aurait aidé dans sa lutte contre les Arabes. D'estimables érudits se sont efforcés de faire descendre les Capétiens d'un prince qui n'a probablement jamais existé. Il n'en fut pas moins, au XVIIe siècle, le héros d'un poëme épique fait par Carel de Sainte-Garde, que Boileau a ridiculisé.

Childéric Ier ou **Hildéric,** roi des Francs Saliens, de 456 à 481, fils de Mérovée, a été l'objet de beaucoup de traditions romanesques, dont on voit l'origine dans Grégoire de Tours. Ainsi, chassé par les Francs à cause de ses débauches, il se serait retiré en Thuringe, aurait enlevé Basine, femme du roi et mère de Clovis; puis, rappelé par ses sujets, les aurait conduits contre le romain Égidius. Un tombeau, trouvé en 1654 à Tournai, a été supposé celui de ce prince; plusieurs des objets qu'il renfermait sont au cabinet des antiques de la Bibliothèque nationale.

Childéric II, 2e fils de Clovis II et de Bathilde, né vers 650, mort en 673, fut roi d'Austrasie en 660, puis roi de Neustrie, quand Ebroïn eut été renversé par les leudes, en 670. Il voulut régner par lui-même; fit enfermer à Luxeuil saint Léger, qui défendait les intérêts des grands, mais fut assassiné dans la forêt de Chelles par le leude Bodilon, qu'il avait fait battre de verges.

Childéric III, fils de Chilpéric II, fut tiré d'un

monastère par Pepin le Bref et nommé roi, 742. Il fut déposé et renfermé au monastère de Sithieu, à Saint-Omer, en 752. C'est le dernier des Mérovingiens.

Chili, Etat de l'Amérique méridionale, sur le Grand Océan, entre 24° et 44° lat. S. et entre 72° et 77° long. O. Un traité entre le Chili et la république de Bolivie a fixé la limite des deux pays au 24° lat. N., avec le partage du produit des îles Mejillones, riches en guano. Au N. il touche la Bolivie par le désert d'Atacama; les Andes le séparent à l'E. de la Confédération Argentine; au S. il va jusqu'au détroit de Magellan, mais, en réalité, il se termine aux îles Chiloë et Chonos, qui lui appartiennent. Les Andes du Chili sont très-élevées; l'Aconcagua et le Tupungato approchent de 7,000 m.; elles renferment beaucoup de volcans; aussi les tremblements de terre sont fréquents et souvent terribles; celui du 19 nov. 1822 s'est fait sentir dans un espace de plus de 1,900 kil., et a soulevé la côte de plus d'un mètre sur une longueur de 144 kil. Il y a plus de 120 cours d'eau peu considérables, le Copiapo, le Huasco, le Coquimbo, le Limari, l'Aconcagua, le Maypo, le Maule, le Biobio, le Valdivia, l'Osorno. Les côtes, hautes et escarpées, présentent de bons ports. Le climat est tempéré et salubre, surtout près de la mer; les pluies sont rares dans le Nord; la sécheresse est tempérée par d'abondantes rosées; les brises de mer et des montagnes rafraîchissent l'air. Le Chili a de grandes richesses minérales, l'or en filons ou dans les sables, l'argent, le cuivre, le fer, le mercure, l'étain, le manganèse, l'antimoine, l'arsenic, le soufre, etc.; le charbon de terre abonde sur toute la côte au S. de la Conception; la chaux, la pierre à plâtre, les marbres, le granit, le porphyre. Les forêts fournissent de belles essences de bois; l'agriculture tire un bon parti d'un sol fertile, qui produit blé, orge, maïs, chanvre, lin, vignes donnant un vin capiteux, oliviers, cannes à sucre, tabac, fruits des tropiques et de l'Europe, etc. Les chevaux sont de bonne race; les mulets, les ânes, les bêtes à cornes prennent de grandes proportions; les moutons ont une belle laine; parmi les animaux indigènes, on cite le chinchilla, le lama, la vigogne, le *pudu*, espèce d'antilope, le *guanaco*, chamois des Andes, l'onagre, le *guillino*, sorte de castor, etc., des oiseaux en grand nombre, peu d'animaux malfaisants; des poissons sur les côtes, et au S. des phoques et des dauphins. L'industrie, quoique secondaire, se développe; des routes, des chemins de fer assez nombreux multiplient les communications; de nombreux bateaux à vapeur unissent le Chili à l'isthme de Panama et à l'Angleterre par la route du S.; le commerce extérieur a fait d'énormes progrès. La popul. est presque entièrement d'origine européenne; les Indiens de la république (Araucans, Huilliches) sont peu nombreux; elle dépasse 2,068,000 hab.

Dans la république, le pouvoir exécutif appartient à un président élu pour 5 ans, rééligible, assisté de 4 ministres et d'un conseil d'Etat; le pouvoir législatif appartient au congrès, composé d'un sénat de 20 membres, nommés pour 9 ans, et d'une chambre de députés, élus pour 3 ans, à raison d'un député pour 20,000 hab. L'esclavage est aboli; le commerce, la presse sont libres; la religion catholique est la religion de l'Etat, mais tous les cultes sont tolérés; les établissements publics sont nombreux; il y a une grande université depuis 1842 et une école d'arts et métiers à Santiago; le mouvement intellectuel est attesté par le nombre des écrivains, l'importance de leurs ouvrages, des journaux, etc. Les finances sont dans un état prospère; l'armée est de 3,000 h., et la garde nationale de 30,000; la flotte était, avant les événements de 1866, de 4 vapeurs portant 30 canons et d'une frégate-école. Le pays est divisé en 16 provinces: Atacama, Coquimbo, Aconcagua, Valparaiso, Santiago, Colchagua, Talca, Maule, Nuble, Concepcion, Arauco, Valdivia, Chiloë, Llanquihue, Linarès; et la colonie de Magallanes en Patagonie. La capit. est Santiago.

Le Chili fut attaqué par Almagro, dès 1535; les Araucaniens se défendirent bravement; mais les Espagnols fondèrent Santiago en 1541 et la Concepcion en 1550; le Chili forma une capitainerie générale dépendant de la vice-royauté du Pérou. Il s'insurgea en 1810; mais les Chiliens, divisés et battus par les troupes espagnoles d'Abascal, vice-roi du Pérou, ne furent délivrés que par l'intervention de Saint-Martin, venu de Buenos-Ayres et vainqueur à Chacabuso, 1817, et à Maypu, 1818; après vingt années de discordes intestines, la paix s'est rétablie, l'Espagne a reconnu l'indépendance de la République, 25 avril 1844, et le Chili, d'ailleurs protégé par sa position exceptionnelle, est devenu l'un des Etats les plus prospères de l'Amérique espagnole.

Chilicothe, v. de l'Etat de l'Ohio (Etats-Unis), sur la rive droite du Scioto et sur le canal de l'Ohio au lac Erié, au S. de Columbus; bien bâtie dans un pays magnifique, fondée en 1796, et centre du commerce de la riche vallée du Scioto; plus de 8,000 hab.

Chillambaram, v. du Karnatic, dans la présidence de Madras (Hindoustan), à 50 kil. S. de Pondichéry. Pagodes célèbres.

Chillianwalla, village du Pundjâb (Hindoustan), célèbre par la victoire des Anglais, commandés par lord Gough, sur les Sikhes, 13 janv. 1849.

Chillon, château fort du canton de Vaud (Suisse), à 8 kil. S. E. de Vevay, sur un rocher du lac Léman; bâti au XIIIe s. par un comte de Savoie, il a servi de prison d'Etat; Bonivard y fut renfermé de 1530 à 1536; c'est aujourd'hui un arsenal.

Chilmany ou **Chilmarry**, v. de l'Hindoustan, dans la présidence du Bengale, à 220 kil. de Dakka, sur le Brahmapoutra. Chaque année des pèlerins indiens s'y réunissent par milliers pour une fête religieuse; il s'y fait un grand commerce; 8,000 hab.

Chiloë, île du grand océan Austral, longue de 190 k., large de 60, dans le golfe de Guaiteca ou d'Ancud, sur la côte O. du Chili. Hérissée de montagnes, dont plusieurs boisées, ayant des côtes élevées et d'excellents ports, elle nourrit surtout beaucoup de bétail, chevaux, moutons, chèvres, porcs; la navigation est active. — L'archipel de CHILOË comprend, outre la grande île, 80 petites îles, dont 30 sont habitées et ont de petits ports. Il fut découvert en 1558 par Mendoza. — La prov. de CHILOË, dans la république du Chili, comprend de plus la côte voisine et la plus grande partie de la Patagonie occidentale; la popul., presque tout entière renfermée dans l'île de Chiloë, est de 64,000 hab.; les villes princ. sont: Castro et San-Carlos, le chef-lieu.

Chilon, l'un des sept sages de la Grèce, fut éphore de Sparte, en 556 av. J. C., et mourut de joie, dit-on, en apprenant que son fils avait été vainqueur aux Jeux Olympiques.

Chilpéric Ier, 4e fils de Clotaire Ier, né en 539, eut à la mort de son père, 561, le royaume de Soissons ou de Neustrie. Avide, fourbe, querelleur, avec des prétentions à la science et à l'esprit, il fut empêché par ses frères de prendre les trésors laissés par Clotaire dans sa villa de Brainne. Il eut plusieurs luttes à soutenir contre son frère Sigebert; il épousa Galswinthe, sœur de Brunehaut, et laissa Frédégonde se débarrasser d'elle par un assassinat pour occuper sa place, 567. Sigebert, poussé par Brunehaut, voulut le punir; la Neustrie fut envahie par les bandes austrasiennes; Chilpéric, abandonné de ses leudes, s'était réfugié dans Tournai, quand les émissaires de Frédégonde assassinèrent Sigebert, 575. Chilpéric sacrifia ses fils, nés d'Audovère, à l'ambition de Frédégonde, voulut rétablir la fiscalité romaine, donna des jeux à la manière des empereurs, se mêla de théologie, au grand désespoir des évêques, fit de mauvais vers latins, voulut ajouter à l'alphabet latin plusieurs lettres pour représenter les sons germaniques, et mérita les surnoms de *Néron* et d'*Hérode*. Sa femme le fit assassiner à Chelles, 584, et régna au nom de son jeune fils, Clotaire II.

Chilpéric II, fils de Childéric II, suivant les uns, suivant d'autres prince éloigné de la famille mérovingienne, fut roi après Dagobert III, de 715 à 720, lutta courageusement contre Charles Martel, et, après les défaites de Vincy et de Soissons, fut forcé de le reconnaître comme maire du palais de Neustrie.

Chiltern-Hills, chaîne de collines peu élevées au centre de l'Angleterre, entre les comtés de Hereford, de Bedfort, de Buckingham et d'Oxford; on y élève des moutons et des bœufs.

Chimay, v. du Hainaut (Belgique), dans l'arrond. et à 44 kil. S. de Charleroi, sur la rive droite de la Blanche. Dentelles, faïence, chapeaux; aux environs, forges et carrières de beau marbre. Château des princes de Chimay; 3,000 hab. — Seigneurie, érigée en comté par Charles le Téméraire en 1473, en principauté par Maximilien, 1486, en faveur de la maison de Croy. Elle appartient depuis 1750 à la maison de Caraman.

Chimay (Princesse DE). V. Mme TALLIEN.

Chimborazo (*Neige du Chimbo*), montagne des Andes, dans la répub. de l'Equateur (Amér. mérid.), haute de 6,700 m., par 1° 29′ lat. S. et 80° 58′ 15″ long. O., à 60 kil. E. de Guayaquil. Il est célèbre par sa masse, qui domine la plaine de Quito, et par les ascensions de La Condamine, 1745, de Humboldt et Bonpland,

1802, de Boussingault, 1831. Son sommet est couvert de neiges éternelles. — Il donne son nom à une province de la répub. de l'Equateur.

Chimère (Monts DE LA), *Acroceraunii montes*, montagnes de Turquie, allant du S. E. au N. O., parallèlement à la côte du canal d'Otrante; un chaînon les rattache au Mezzowo ou Pinde.

Chimère (LA), monstre fabuleux, né de Typhon et d'Echidna, en Lycie. Elle avait une tête de lion, un corps de chèvre, une queue de dragon et vomissait des flammes. Bellérophon, monté sur le cheval Pégase, la combattit par l'ordre d'Iobatès, roi de Lycie, et la tua. On a dit, pour expliquer cette fable, qu'elle rappelait un volcan situé sur l'une des cimes du Cragus

Chinard (JOSEPH), sculpteur français, né à Lyon, en 1756, mort en 1813, remporta à Rome, en 1786, le prix de sculpture au concours ouvert par l'Académie de Saint-Luc, pour un *Persée délivrant Andromède*. Il vécut surtout à Lyon, concourant par son talent à l'éclat de toutes les fêtes nationales pendant la Révolution. On cite parmi ses œuvres les plus remarquables : l'*Amour réveillé par Psyché*, *Niobé frappée par Apollon*, *Phryné sortant du bain ;* une statue colossale de la *Paix* pour la douane de Marseille; une statue du *Carabinier* pour l'arc de triomphe du Carrousel, etc.

Chincha, groupe de trois îles et de cinq ou six îlots du Grand Océan, à 13 kil. de la côte du Pérou, à 178 k. S. de Lima. Les rochers, sans végétation, sont couverts d'énormes couches de guano qu'y ont formées les oiseaux de mer et que le gouvernement péruvien fait exploiter sur une large échelle par un millier d'ouvriers nègres ou chinois. C'est l'une des principales richesses du Pérou; en une seule année, 1855, on en a exporté 406,000 tonneaux.

Chinchilla (*Salaria*), v. de la prov. et à 15 kil. S. E. d'Albacète (Espagne). Laine, safran, vins; 11,000 hab.

Chinchon, v. de la prov. et à 36 kil. S. E. de Madrid (Espagne); sources minérales; 6,000 hab.

Chine. On comprend sous ce nom : 1° l'empire Chinois; 2° la Chine proprement dite.

L'empire Chinois, le plus vaste du monde, renferme la plus grande partie de l'Asie centrale et orientale, entre le 18° et le 51° lat. N., et entre le 69° et le 141° long. E. Il a pour bornes : au N., l'Amoûr, les monts de Daourie, de l'Altaï et de l'Ala-Tagh, qui le séparent de la Russie asiatique; à l'O., les monts Thiân-Chân et Bolor, qui le séparent du Turkestan; au S., l'Himalâya, qui le sépare de l'Hindoustan anglais, les empires des Birmans et d'Annam; à l'E., le Grand Océan, qui porte alors les noms de mer de Chine, mer Jaune, mer du Japon. Sa longueur du S. O. au N. E. est d'environ 5,500 kil.; sa largeur du N. au S. de 3,400 kil.; sa superficie dépasse 10,000,000 de kil. carr.; sa population est évaluée approximativement à 400 ou 430 millions d'habitants. Il comprend : la Chine proprement dite; la Mandchourie ; la Corée ; la Mongolie ; la Petite-Boukharie ou Thiân-chân-nan-lou; la Dzoungarie ou Thiân-chân-pe-lou; le Thibet; le Boutan, le pays des Kalmouks ou Mongols du Khoukhounoor ; le royaume des îles Lieou-Khieou. — V. chacun de ces noms pour les détails.

Chine proprement dite. Située au S. E. de l'empire, elle n'a pas de frontières naturelles, si ce n'est du côté de l'Océan. La grande muraille, qui maintenant est ruinée dans beaucoup d'endroits, la sépare au N. de la Mandchourie et de la Mongolie; à l'O., des limites politiques très-irrégulières la séparent du Thian-chan-pe-lou, du Thian-chan-nan-lou, des Mongols du Khoukhounoor et du Thibet; au S., elle touche aux empires des Birmans et d'Annam. Sa superficie est évaluée à 4,024,000 kil. carrés; sa population est portée à plus de 400millions d'habitants. Elle appartient au versant du Grand Océan, qui baigne ses côtes, à l'E., sous les noms de mer du Japon, détroit de Corée, golfe de Pé-tchy-li, mer Jaune, mer Orientale, détroit de Formose, mer de Chine, sur une étendue de 4,000 kil. Parmi les îles très-nombreuses, on peut citer : l'archipel Potocki au nord de la mer Jaune, l'archipel de 400 îlots au S. de l'embouchure du Yang-tse-Kiang; l'archipel de Lieou-Khieou, entre la mer Orientale et le Grand Océan; Formose; un groupe d'îles sur les côtes de la prov. de Kouang-Toung (Hong-Kong, Macao, etc.); Haïnan. L'orographie de la Chine est mal connue; l'O. est traversé par des montagnes élevées (Yun-ling), souvent couvertes de neiges perpétuelles, allant généralement du S. au N., sur les limites du Thibet et du Khoukhounoor; de là se détachent, vers l'E. les monts Nan-ling ou chaîne méridionale; les monts Pé-ling ou chaîne septentrionale; au N. du Hoang-Ho sont les monts du Chen-si et In-chan; chacune de ces chaînes (V. leurs noms) change plusieurs fois de dénomination. Elles déterminent 4 bassins principaux qui sont, du N. au S.: le Peï-Ho, affl. du golfe de Pe-tchi-li; le Hoang-Ho ou fleuve Jaune; le Yang-tse-Kiang, des monts du Khoukhounoor à la mer Jaune; le Si-Kiang ou Tigre ou riv. de Canton. Ces grands fleuves et leurs affluents sont reliés entre eux par de nombreux canaux; le plus célèbre, le canal Impérial, long de 2,400 kil., réunit Péking à la riv. de Canton; il est large de 30 m., revêtu de pierres de taille et bordé de maisons dans la plus grande partie de son parcours. Plusieurs contrées de la Chine sont couvertes de lacs; le *Thoung-thing* a 320 k. de tour; le *Phou-Yang* a 120 kil. de long sur 40 de large; le *Taï-hou*, le *Houng-tse*, le *Kao-yeou*, le *Si-hou*, sont également vastes, pittoresques, remplis de poissons, servent comme moyen de communication ou comme rendez-vous de plaisir. — Le climat doit varier beaucoup dans un pays qui nourrit au N. des rennes, au S. des éléphants; en général, le climat est plus froid en hiver, plus chaud en été que dans les contrées de l'Europe situées sous les mêmes latitudes. Les tremblements de terre sont fréquents; les vents, soufflant des plaines sablonneuses de la Mongolie, désolent souvent le Nord; les prov. du S., les côtes, sont surtout exposées aux terribles ouragans qu'on appelle typhons. — La Chine a de grandes richesses minérales; l'or, l'argent à l'état natif; le mercure, le cuivre, le fer, sont surtout abondants; on trouve une foule de pierres précieuses, agates, cornalines, opales, améthystes, talc, feldspath servant à la composition de la porcelaine, et surtout le jade ou yu. Le sel, des salines maritimes, des lacs, des puits, est monopolisé par le gouvernement. De magnifiques bassins houillers sont exploités dans toutes les parties de la Chine, et la consommation de la houille y égale celle de nos pays. — L'agriculture est très-honorée et très-développée; le riz surtout, puis le froment, les légumes, une espèce de chou-blanc (petsaï), qui a la saveur de l'asperge, servent à la nourriture habituelle des populations; souvent deux récoltes par an; pas de jachères, et les terrasses même des montagnes sont cultivées et arrosées de la manière la plus ingénieuse; il y a beaucoup d'engrais recueillis avec soin; les agriculteurs sont au premier rang après les lettrés; cependant il y a encore bien des terrains stériles, surtout dans l'Ouest. Les arbres fruitiers ne valent pas ceux de l'Europe: citronniers, orangers, bigaradiers, marronniers, bananiers, goyaviers, tamariniers, etc. Le thé est l'une des richesses de la Chine; il est cultivé dans presque toutes les provinces, surtout au sud ; le camphrier, le mûrier à papier, l'arbre à suif, l'arbre à vernis (chichu), l'aloès, le bambou, l'indigo, le coton, les plantes oléagineuses, le ricin, l'arbre à cordage, le millet, la rhubarbe, etc., etc., donnent des produits estimés. Il y a peu de forêts dans les provinces de l'est, mais elles sont nombreuses et immenses dans les montagnes; on y retrouve les diverses essences de l'Europe, et beaucoup de bois bons pour la construction et l'ébénisterie. Le tabac est cultivé dans une partie de la Chine. — Les animaux domestiques sont moins nombreux qu'en Europe et de petite taille; il y a dans le Sud des éléphants, des rhinocéros, des tigres, des léopards, des panthères, des singes, etc.; les volailles, surtout les canards, abondent; on cite, parmi les oiseaux, les faisans, les sarcelles de Chine, etc.; les vers à soie semblent originaires du pays, dont ils sont une des richesses. On y rencontre presque tous les poissons communs de l'Europe; la dorade est originaire d'un lac du pays. — Les Chinois sont depuis longtemps très-industrieux ; ils fabriquent un grand nombre d'objets d'or et d'argent avec une finesse d'exécution remarquable, et leurs ciselures sur métaux sont des chefs-d'œuvre de patience; ils emploient le fer, le cuivre, l'étain, le zinc, le plomb à tous les usages dont ils sont susceptibles; ils travaillent avec un soin minutieux les pierres précieuses, surtout le jade, la nacre. Leur porcelaine a depuis des siècles une réputation universelle; ils fabriquent beaucoup de verreries, surtout de verres coloriés, de cristaux, etc.; leurs peintures sur verre sont fort recherchées, et ils savent bien préparer plusieurs couleurs minérales. Ils passent pour avoir inventé la poudre longtemps avant notre ère, et sont encore regardés comme les meilleurs artificiers du monde. L'in-

dustrie du coton est très-développée, surtout depuis le XVIIe s.; leurs nankins sont supérieurs aux imitations européennes; on fabrique beaucoup de tissus avec les filaments de plusieurs plantes textiles; le bambou s'emploie à tous les usages et sert sous toutes les formes; la vannerie, l'ébénisterie sont très-perfectionnées. L'usage du papier, fait avec le bambou, la paille, l'écorce de beaucoup d'arbres, remonte au IIe s. av. J. C.; on multiplie les peintures sur les papiers dits de riz, ou sur les papiers de coton; les parapluies et ombrelles sont l'objet d'un immense commerce; les huiles, les vernis, le sucre, dont la fabrication occupe des millions de bras, et qui est très-perfectionnée; les sirops, les conserves, la préparation du thé, donnent lieu à un immense travail. Toutes les provinces fournissent de la soie, qui est travaillée avec art de toute façon; les soieries, les tapisseries de la Chine sont fort recherchées; les abeilles et d'autres insectes fournissent de la cire; l'ivoire et les os sont travaillés avec la plus grande habileté. Il est vraiment impossible de donner des notions précises sur le commerce de la Chine; à l'intérieur, il doit être considérable, surtout avec les facilités qu'il trouve dans un système de canaux et de routes bien entretenues; il y a partout de grands marchés en Chine, et les foires y sont très-nombreuses; à l'extérieur, le commerce se fait par les Chinois ou par les étrangers; dès les premiers siècles de notre ère, les jonques chinoises se rendaient sur les côtes de l'Inde et jusque dans la mer Rouge; aujourd'hui, elles font un commerce très-étendu dans les mers voisines de la Chine; l'émigration chinoise est de plus en plus considérable dans les îles de l'archipel indien, à Siam, à Calcutta, comme à Singapore, en Australie, en Californie; et partout les Chinois déployent les plus grandes aptitudes commerciales. Depuis l'apparition des Portugais à Canton, 1516, depuis leur établissement dans le comptoir de Ning-Po, les Européens n'ont cessé de redoubler d'efforts pour s'ouvrir le vaste marché de la Chine. Les traités de Nanking (1842), de Tien-Tsin (1858), de Péking (1860) ont donné aux Européens (Anglais, Français, Russes), et aux Américains des facilités nouvelles pour naviguer sur les fleuves intérieurs et trafiquer à Canton, Schanghaï, Ning-Po, Fou-Tcheou, Amoy, Macao, Tien-Tsin. Maïmatschin, en Mongolie, sur la frontière de la Sibérie, Yarkand et Kaschgar dans la Petite-Boukharie, Ladak et Lassa dans le Thibet, Young-Tchang-Fou sur la frontière des Birmans, Kuei-Lin-Fou sur celle de la Cochinchine, sont les villes destinées au commerce extérieur par terre. Cowloun et l'île de Hong-Kong appartiennent à l'Angleterre; Macao aux Portugais. Le commerce par mer avec l'Europe est surtout fait par les Anglais; viennent ensuite les Américains; les Français, malgré le traité de 1844, les deux guerres et les deux traités plus récents, ont encore de faibles relations commerciales avec la Chine. Les principaux objets d'exportation sont la soie grége, les étoffes de soie, châles, crêpes, nankins, la porcelaine et le thé. Les Russes font surtout le commerce par terre; ils ont signé le traité de Nertchinsk, dès 1689; celui de 1728 a réglé les échanges qui se font surtout par Maïmatschin et Kiakhta; ils tirent de la Chine: thés, soie et soieries, nankin et tissus de coton, porcelaine, laque, encre de Chine, sucre, fruits confits, musc, ébénisterie, etc.; ils donnent surtout, en échange, des draps, des cuirs, des bestiaux, des produits de l'industrie européenne. Les importations de l'Angleterre consistent surtout en toiles de coton, mouchoirs, velours commun, draps, fer en barres, etc. L'Hindoustan envoie surtout son opium, dont le commerce est maintenant réglementé par le dernier traité, qui a établi des tarifs modérés pour l'importation et l'exportation de toutes les marchandises.

La Chine est divisée en 18 provinces, partagées elles-mêmes en départements ou *fou*, subdivisés en arrondissements ou *tchéou*, qui comprennent chacun plusieurs districts ou *hian*; les villes sont divisées en trois classes, suivant qu'elles sont chefs-lieux d'une province, d'un département ou d'un district, et l'on ajoute alors au nom de la ville le mot *fou*, *tchéou* ou *hian*.

Les 18 provinces et leurs chefs-lieux sont:

Au N.	Tcheli ou Pe-tche-li . . ch.-l.	Peking.
	Chan-toung	Tsi-nan.
	Chan-si	Taï-Youen.
	Chen-si	Si-an ou Si-ngan.
	Kang-Sou	Lan-tcheou.
A l'O.	Szu-tchouen ou Sse-tchouan	Tching-tou.
	Youn-nan	Youn-nan.
	Kouei-tcheou	Kouei-yang.
Au S.	Kwang-si ou Kouang-si	Koueï-ling.
	Kwang-toung ou Kouang-toung	Kouang-tcheou ou Kanton.
	Fou-kiang	Fou-tcheou.
A l'E.	Tche-kiang	Hang-tcheou.
	Kiang-sou	Nanking.
Au centre.	Ho-nan	Khaï-foung.
	Ngan-hoeï	Ngan-khing.
	Hou-pé	Ou-tchang ou Wou-tchang.
	Kiang-si	Nan-tchang.
	Hou-nan	Tchang-cha.

Le gouvernement du Céleste-Empire est une monarchie absolue, dont le chef s'intitule fils sacré du ciel, unique gouverneur du monde, grand-père de son peuple; le trône est héréditaire dans la ligne masculine; l'empereur désigne son héritier. Les affaires du gouvernement sont réparties entre les conseils ou tribunaux de haute science; il y en a 6, qui forment comme autant de ministères: conseils des emplois, des revenus, des rites, des peines, des travaux publics, et conseil militaire. Chaque province est administrée par un intendant; ordinairement deux provinces dépendent d'un vice-roi; il y a de plus dans chaque province un surintendant des lettrés, un directeur des finances, un juge criminel, un intendant pour les salines, un intendant pour les greniers publics. Les départements, arrondissements et districts ont leurs magistrats, investis des fonctions administratives et judiciaires. Tous sont nommés par l'empereur, amovibles et salariés. Il n'y a pas de classe privilégiée; les Chinois, égaux devant la loi, sont aptes à remplir tous les emplois, suivant leur capacité; elle est déterminée par des examens qui font entrer dans la classe des lettrés; les lettrés se divisent en trois grades, successivement obtenus par le concours; c'est parmi eux qu'on choisit, également par concours, les fonctionnaires ou mandarins. Il y a 8 ordres de mandarins, distingués par leurs fonctions et leurs insignes. Après la classe des lettrés, viennent les laboureurs, puis les artisans et les marchands. — La justice est gratuite, publique; chacun plaide sa cause; mais malgré la sagesse des lois chinoises, la justice est souvent mal rendue, arbitraire, vénale. La peine de mort est rarement infligée et toujours après avoir été confirmée par l'empereur; les supplices ordinaires sont la bastonnade, l'amende, les soufflets, le carcan portatif ou cangue, le tirage des bateaux, la prison, l'exil, surtout dans le Kan-sou; la peine de mort est infligée même pour l'homicide involontaire; le sang d'un criminel de haute trahison est entaché jusqu'à la 9e génération. — L'armée est sans doute nombreuse, sans qu'on puisse fixer un chiffre; elle est divisée en corps ou bannières, composée de mauvais soldats, mal exercés, mal armés, sans discipline, tirés de la province où les corps sont stationnés, sans esprit militaire; les grades sont donnés au concours. L'armée tatare-mandchoue forme l'élite de l'armée; puis viennent les troupes mongoles, les troupes des Chinois de la Mandchourie, les troupes chinoises, les milices et la cavalerie irrégulière des Mongols. La marine est encore plus mauvaise, malgré ses 800 bâtiments; elle a été incapable de soutenir la moindre lutte contre les Européens et même de poursuivre les pirates qui infestent toutes les côtes de la Chine. — On ne connaît pas les revenus de l'empire; ils se composent de contributions foncières, de capitation, de droits de douanes, d'impôts sur le sel, les étoffes de soie et de coton, des confiscations, des présents, des taxes payées par les marchands et les artisans, etc. — Trois religions principales sont regardées comme bonnes et vraies; de là le proverbe chinois: *les trois religions n'en font qu'une*. La doctrine des lettrés ou religion de Confucius; la religion des esprits, celle des Tao-ssé ou docteurs de la raison, enseignée par Lao-tseu; enfin le bouddhisme ou religion de Fo, dont les prêtres ou bonzes sont très-nombreux. Il y a aussi des juifs, des musulmans, surtout dans le Chan-si et chez les Boukhares, enfin des catholiques, malgré les persécutions qui ont duré jusque dans ces derniers temps; cependant l'esprit de tolérance règne en Chine et l'on y rencontre beaucoup de scepticisme et d'indifférence à côté de beaucoup de superstitions populaires. — La langue que parlent les hommes instruits est la même dans tout l'empire; il y a en outre beaucoup de dialectes particuliers; le mandchou, qui s'écrit alphabétiquement, est usité à la cour, à l'armée, dans les garnisons. L'écriture chinoise, primitivement figurative, est devenue en partie syllabique; il y a un très-grand nombre de

signes, mais ils se rattachent à un nombre beaucoup moins considérable de signes élémentaires ou clefs. Les Chinois écrivent avec un pinceau en allant de droite à gauche. Leur littérature est la plus riche de l'Asie et la plus variée; l'empereur Kien-Long ordonna de faire un recueil des traités les plus intéressants; de 1773 à 1818 il formait déjà plus de 78,000 volumes. Les livres sont régulièrement imprimés, mais par planches gravées; car les Chinois n'ont pas connu les caractères mobiles; ces livres sont très-nombreux et se vendent à bas prix; aussi l'instruction est-elle très-répandue. — Les Chinois ne sont restés étrangers à aucun art, à aucune science; mais ils n'ont presque rien perfectionné, ni la poudre à canon, ni la boussole, ni l'imprimerie, ni les instruments d'astronomie, ni les puits que nous appelons artésiens, ni l'éclairage au gaz, etc. Chez eux, pas d'esprit philosophique, fort peu d'esthétique; les arts mécaniques ont été seuls encouragés; aussi peu de beaux monuments, mais beaucoup de travaux utiles, qui dénotent un esprit industrieux et patient.

Les Chinois appartiennent à la race mongole; ils ont le teint basané, la taille moyenne, les pommettes saillantes, les yeux obliques, le corps généralement trapu, la barbe peu abondante; ils se rasent la tête, excepté sur le sommet, où ils laissent croître une touffe de cheveux qu'ils tressent avec soin; l'embonpoint chez les hommes, la petitesse des pieds chez les femmes, sont les signes de la beauté ou plutôt de la distinction. Les Chinois sont doux, polis, complimenteurs, laborieux, avides d'argent, peu scrupuleux, menteurs, voleurs même et d'une grande vanité nationale. La famille est bien constituée; les parents sont respectés; la femme est honorée, malgré la polygamie; il y a beaucoup d'hôpitaux, de maisons de secours et de charité. Cependant la misère est souvent bien grande; des famines déciment les populations et des parents exposent leurs enfants nouveau-nés. La population est très-pressée dans la Chine proprement dite; les villes de plus de 200,000 habitants sont nombreuses; les fleuves et les canaux sont couverts de maisons flottantes, habitées par des milliers de familles pauvres.

Les Grecs et les Romains ne connaissaient que vaguement ces immenses contrées et les appelaient *Sérique* (Pays de la soie); les peuples de l'Asie lui donnèrent le nom de *Tsin* ou *Tchina*, d'où *Sinæ* dans l'antiquité et *Chine* chez les peuples de l'Europe. Au moyen âge, on désignait la Chine sous le nom de *Cathay*, que les Russes ont conservé sous la forme *Khitaï;* les Chinois appellent leur empire Royaume du Milieu; les Tatars, conquérants de la Chine, l'ont nommé le grand et pur Empire, qu'on a traduit aussi par Céleste-Empire.

Si la nation chinoise a été l'une des premières organisées, il faut se défier des traditions nationales qui font remonter l'empire et sa civilisation à une époque évidemment trop reculée. Fo-Hi aurait été leur législateur, 3,000 ans av. J. C.; Yao, vers 2,000, aurait commencé les grands travaux de canalisation. Beaucoup de dynasties, depuis le XXII^e siècle av. J. C., auraient gouverné l'empire. Sous celle des Tchéou (du XII^e s. au III^e), la Chine fut morcelée en plusieurs États; l'unité fut rétablie sous les Thsin (258-197 av. J. C.); et l'empereur Hoang-ti bâtit la grande muraille pour arrêter les incursions des Hiong-Nou (Huns ou Tatars). Sous la dynastie des Han (jusque vers 220 ap. J. C.), les Chinois entrèrent en rapport avec l'Inde et avec l'empire romain; puis les discordes reparurent pendant plusieurs siècles. La dynastie des Tang (617-907) établit la prépondérance de la Chine sur toutes les contrées voisines; mais les invasions des Tatars recommencèrent et les Mongols s'emparèrent de la Chine sous Koublaï-Khan, petit-fils de Gengis-Khan, vers 1279; ils fondèrent la dynastie des Youen, sous laquelle la Chine fut révélée à l'Europe par le voyage de Marco-Polo: ils furent renversés, en 1368, par la dynastie nationale des Ming, sous lesquels les Portugais abordèrent pour la première fois à Macao, en 1514. Les Tatars Mandchoux imposèrent à la Chine, en 1644, la famille tatare des Taï-Tsing, qui règne encore de nos jours. Au XVII^e siècle, les jésuites avaient été bien accueillis; mais les souverains tatars se montrèrent moins favorables au XVIII^e; malgré les ambassades anglaises de lord Macartney, 1792, de lord Amherst, 1802, les chrétiens furent chassés et persécutés; les Anglais, qui faisaient d'immenses profits sur le commerce de l'opium, supportèrent longtemps les avanies des autorités chinoises, jusqu'au jour où l'empereur Tao-Kouang voulut supprimer ce commerce et maltraita les négociants anglais de Canton. Les Anglais lui firent alors une guerre heureuse (1840-42), et par le traité de Nanking obtinrent l'île de Hong-Kong et l'ouverture de cinq ports de la Chine au commerce européen. En 1844, l'ambassadeur de France, Lagrénée, par un nouveau traité, défendit la cause de la religion et de la civilisation en faveur des missionnaires, qui purent pénétrer dans le pays. Les violations de ces traités ont amené enfin la grande expédition de 1860, dans laquelle Anglais et Français, forçant l'entrée du Peï-ho, sont allés, après le brillant combat de Palikao, imposer à Péking même de nouveaux traités, qui accordent de plus grands avantages aux peuples européens. Dans le temps même où les barrières qui protégeaient le Céleste-Empire tombaient devant la supériorité des Européens, une révolution menaçait l'existence de la dynastie mandchoue. Partis du Kouang-Si, les rebelles, depuis 1851, sous la conduite de Tien-Te (Vertu céleste) ou Thaï-Ping-Wang (roi de la paix universelle), n'ont cessé de ravager la plupart des provinces de l'empire et se sont rendus maîtres d'une partie du Sud.

Chine (Mer de), partie du Grand Océan, appelée par les Chinois *Nan-Haï* ou mer du Sud, entre la Chine au N., l'empire d'Annam à l'O., les îles de la Malaisie (Bornéo, les Philippines) au S. et à l'E. Elle forme la baie de Canton, les golfes de Tong-King et de Siam.

Ching-King, l'un des départements de la Mandchourie (Chine), entre la Corée à l'E. et la prov. de Pe-Tche-li à l'O.; elle est bornée au S. par la mer, où elle possède les archipels de Leao-toung et de Potocki; au N. par une barrière en pieux longue de 460 kil. et par une partie de la grande muraille. Le ch.-l. est *Moukden* ou *Ching-yang*. Elle est riche en bois, fertile en blé, et le *ginseng* croît sur ses montagnes.

Chiniac de la Bastide (MATTHIEU), littérateur français, né à Alassac (Limousin), 1739-1802, a écrit les deux premiers volumes d'une *Histoire de la littérature française*, abrégé de la grande histoire des bénédictins, Paris, 1772, 2 vol. in-12.

Chiniac de la Bastide du Claux (PIERRE), littérateur français, frère du précédent, 1741-1802, magistrat avant la Révolution, président du tribunal criminel de la Seine, vers 1796, a écrit un *Discours sur la nature et les dogmes de la religion gauloise*, Paris, 1769, in-12; un *Essai de philosophie morale*, Paris, 1802, 5 vol. in-8°; il a donné une édition nouvelle de l'*Histoire des Celtes* de Pelloutier, 1770-71, 8 vol. in-12; une édition des *Capitulaires de Baluze*, 1780, 2 vol. in-fol., et une traduction de la préface latine de Baluze.

Chinian (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. de Saint-Pons (Hérault). Forges, fils de soie et de laine; fabr. de draps; commerce de grains, vins; 3,772 hab.

Chin-Koung, empereur chinois, successeur de Fo-Hi, aurait, suivant la légende, vécu 3,200 ans av. J. C., et aurait introduit dans son empire l'agriculture, les marchés publics, la médecine, etc.

Chinon, ch.-l. d'arrond. d'Indre-et-Loire (France), sur la rive droite de la Vienne, par 47° 10′ 7″ lat. N., et 2° 5′ 58″ long. O., à 43 kil. S. O. de Tours. Commerce important de grains, vins et fruits secs; pruneaux dits de Tours. Restes de l'ancien château fort; 6,553 hab. — Henri II, roi d'Angleterre, mourut à Chinon; Charles VII y résida et y reçut Jeanne d'Arc; Rabelais est né près de là, dans la métairie de la *Devinière*.

Chinsurah, v. de l'Hindoustan, présidence du Bengale, à 32 kil. N. de Calcutta, sur la rive droite de l'Hougly. Les Hollandais y fondèrent un comptoir en 1656; 14,000 hab.

Chin-Tsoung, empereur chinois, le dernier de la dynastie des Ming, 1573-1616, protégea les lettres, l'agriculture, repoussa les Japonais de la Corée, mais soutint difficilement la lutte contre les Tatars Mandchoux, qui mirent fin à la dynastie. Les missionnaires pénétrèrent en Chine sous son règne, et, malgré la faveur momentanée du P. Matthieu Ricci, furent persécutés.

Ching-Yang. V. MOUKDEN.

Chio ou **Scio** (*Chios*), en turc **Saki-Andassi** (*Ile au Mastic*), île de l'Archipel, sur la côte O. de l'Asie Mineure, par 38° lat. N. et 23° 45′ long. E., à 40 kil. au S. de Lesbos. Montagneuse, avec de charmantes vallées, d'un climat agréable, fertile en soie, citrons, oranges, vins, huile, coton; elle a du marbre, du jaspe, etc.; on tire la térébenthine du pistachier, et le mastic ou gomme parfumée du lentisque. C'est l'île principale du sandjak de ce nom, dans le vilayet des *Iles;* elle fait partie du gouvernement du Capitan-pacha. La popul. est

de 62,000 hab.; la cap. est Chio. — Chios, colonisée par les Pélasges et les Ioniens, appelée *Ophiuse* (île des Serpents), *Pityuse* (île des Pins), fit partie du *Panionium* ou confédération des Ioniens d'Asie; prétendait avoir donné naissance à Homère, fut la patrie de Théopompe, du philosophe Métrodore, etc. Menacée par les Perses, elle prit part à la révolte de l'Ionie contre Darius, fut affranchie définitivement après la défaite de Xerxès, soutint les Athéniens jusqu'en 413 av. J. C., prit part à la Guerre Sociale contre Athènes, en 358, appartint aux rois de Macédoine, de Pergame, puis aux Romains. Au moyen âge, elle fut possédée par les empereurs d'Orient, Gênes, Venise, enfin conquise par les Turcs. Le soulèvement de 1822 amena d'horribles massacres et ruina l'île, qui s'est difficilement relevée; elle comptait alors 120,000 Grecs.

Chio ou **Kastro,** capit. de l'île, sur la côte E., à 80 kil. O. de Smyrne, construite par les Génois, a une bonne rade, un petit port défendu par un château fort. Archevêché grec. Elle est bien déchue et n'a plus que 15,000 hab.—Aux environs, on voit des débris antiques, entre autres l'école d'Homère, rocher creusé en banc circulaire, orné de figures d'animaux.

Chioggia ou **Chiozza** (*Claudia Fossa*), v. de la province et à 25 kil. S. de Venise (Italie), port sur le Lido de Palestrina, au N. de l'embouchure de la Brenta, près du Porto-di-Chioggia, l'une des entrées de la lagune de Venise; un pont de 43 arches la réunit à la plage; les deux forts, Caroman et San-Felice, plusieurs batteries défendent la passe. Evêché. belle cathédrale du XVII^e s. Construction de navires, fabrication de cordages; melons d'eau et potirons très-recherchés; exploitation de sel marin. La pêche est surtout active; les pêcheurs ont été souvent pris pour modèles par les peintres. Une guerre acharnée entre Venise et Gênes, 1378-1381, porte le nom de guerre de Chiozza; 26,000 hab.

Chion, philosophe grec d'Héraclée (Pont), vivait vers 350 av. J. C.; disciple de Platon, il mourut en voulant délivrer sa patrie des tyrans. On a publié sous son nom 13 lettres remarquables, qui semblent avoir été composées par des platoniciens d'un âge postérieur. Elles ont été souvent publiées, surtout par Orelli, Leipzig, 1816, in-8°.

Chippenham, v. du Wiltshire (Angleterre), à 30 kil. E. de Bristol. Beau pont sur l'Avon. Manufactures de soieries et de draps; 6,000 hab.

Chippeway, affl. de gauche du Mississipi, coule du N. E. et se jette dans la partie large du fleuve, appelée lac Pepin.

Chippeways ou **Chipéouays**, peuple indien entre le lac Michigan et le Mississipi, du lac Supérieur aux lacs d'Athabasca et de l'Esclave. Ils font une guerre acharnée aux Esquimaux. et sont divisés en plusieurs tribus; ils prétendent descendre d'un chien, se figurent le créateur du monde sous la forme d'un oiseau dont les yeux lancent les éclairs. dont le cri produit le tonnerre; il ont une idée d'un déluge. Ils fournissent des fourrures et des peaux aux comptoirs de la Compagnie du Nord-Ouest, vivent de chasse et de pêche, ont quelques villages sur les bords des lacs Huron et Michigan; on évalue leur nombre à 30,000.

Chiquitos, peuple indien qui habite les forêts situées entre la Bolivie, le Brésil, le Paraguay et la confédération Argentine. Ils vivent du produit de la chasse et de la pêche, ramassent de la cire et du miel, et fabriquent des tissus de coton.

Chirac (Pierre), médecin français, né à Conques Aveyron), 1650-1732, élève de Chicoyneau, docteur de Montpellier en 1682, professeur apprécié, fut nommé médecin à l'armée de Catalogne, 1692, y combattit avec succès une épidémie de dyssenterie, se distingua à Rochefort, où sévissaient des fièvres pestilentielles désignées sous le nom de *mal de Siam*, fut frappé par le fléau après avoir ouvert plus de 500 cadavres, et eut le bonheur de guérir sur ses indications. Il écrivit alors un *Traité des fièvres malignes*. Il remonta dans sa chaire de Montpellier, puis suivit le duc d'Orléans en Italie et en Espagne, devint son médecin et acquit à Paris une immense réputation. On eut beaucoup de peine à l'empêcher de partir, en 1720, pour aller combattre la peste de Marseille. Associé libre de l'Académie des sciences, surintendant du Jardin des Plantes, premier médecin de Louis XV, il fut anobli. Il fut diversement apprécié, parce que son orgueil, son ton brusque, ses emportements le firent peu aimer; mais il eut des pressentiments de génie, il fut un médecin dévoué à son art, et voulut fonder une Académie de médecine; l'anatomie et la chirurgie lui sont redevables.

Chiraz. V. Schiraz.

Chiron, centaure, fils de Saturne et de Philyre, fille de l'Océan, habile dans la médecine, la musique, la science des astres, vivait près du Pélion. Il eut de nombreux élèves, Esculape, Jason, Thésée, Nestor, Méléagre, Diomède, Machaon, Achille, etc. Frappé par accident d'une flèche empoisonnée dans le sang de l'hydre de Lerne, il fut placé par Jupiter dans le Zodiaque (c'est le Sagittaire). On l'honorait surtout à Magnésie.

Chirvan, prov. du Caucase, formant à peu près le gouvernement russe de Chamakhi. Elle occupe le bassin inférieur du Kour; sillonnée au N. par des rameaux de la chaîne du Caucase qui renferment des richesses minérales et sont couverts de forêts, elle a, plus au S., des coteaux garnis de vignes qui donnent un vin estimé; elle est arrosée par le Kour, l'Araxe, etc., dont les pêcheries sont importantes. D'excellents pâturages nourrissent des chameaux, des buffles, des chèvres, de bons chevaux, des moutons à grosse queue; les champs produisent du blé, du chanvre, de la garance, du tabac, du safran, un coton particulier; le mûrier réussit. La population, composée d'Arméniens, de Turcomans, de Lesghiz, de Persans, n'est pas cependant très-considérable. Les villes princip. sont: Bakou et Chamakhi. Le Chirvan a été cédé par les Persans en 1813; des khans gouvernent sous l'autorité supérieure de la Russie.

Chishull (Edmond), théologien et antiquaire anglais, 1670-1733, voyagea en Orient, fut chapelain de la reine Anne et a surtout laissé : *Antiquitates asiaticæ christianam æram antecedentes*, 1728, in-fol. On y trouve l'inscription de Sigée, en caractères *boustrophédons*, et celle d'*Ancyre* en latin.

Chiswick, v. du comté de Middlesex (Angleterre), à 8 kil. S. O. de Londres, sur la Tamise. La chapelle de son église renferme les tombeaux de beaucoup de grands personnages; près de là sont les jardins de la Société royale d'horticulture; 5,000 hab.

Chi-Tsou, en tatar *Khoubilaï-Khan*, empereur de la Chine, petit-fils de Gengis-Khan, vivait au XIII^e s. Appelé contre les Tatars de l'Est par l'empereur Li-Tsoung, il commença bientôt pour lui-même, à la tête des Tatars de l'Ouest, la conquête de la Chine, fut vainqueur des faibles souverains de la dynastie des Soung, 1260-1279, et resta maître d'un empire immense, qui s'étendait jusqu'en Moscovie et jusqu'à Malacca. Il gouverna avec sagesse, s'attacha les savants chinois ou étrangers, mais échoua dans une guerre contre les Japonais. Sous son règne, Marco-Polo séjourna à la Chine et fut même gouverneur d'une province ; le *lamanisme* s'introduisit dans l'empire.

Chittagong, district de la prov. de Bengale (Hindoustan), le long du golfe, au delà du Brahmapoutra. Le pays est plat, fertile en coton, riz, sucre, indigo, tabac, bétel; salines; bancs de sable sur la côte. La capit. est Islamabad. Les Anglais le possèdent depuis 1760.

Chiusa, bourg de la prov. et à 9 kil. S. E. de Coni (Italie), sur la rive gauche du Pesio. Ruines du château de Mirabella. Soieries, cristaux et vitres; 7,000 h.

Chiusa, v. de la prov. et à 46 kil. S. O. de Corleone (Sicile); agates aux environs; 6,000 hab.

Chiusa (**La**), bourg de la prov. de Suze, à 27 kil. N. O. de Turin (Italie), sur la rive gauche de la Doria-Riparia. Aux environs, sur un rocher, s'élève l'abbaye célèbre de bénédictines de San-Michaele-della-Chiusa, qui n'est plus qu'un hospice pour les voyageurs, et a été choisie par Charles-Albert pour lieu de sépulture de la famille royale.

Chiusi (*Clusium*), v. de la prov. et à 70 kil. S. d'Arezzo, à 21 kil. S. E. de Montepulciano, sur une colline, près de la Chiana et du petit lac de Chiusi (long de 6 kil., large de 2). Evêché, cathédrale du XIII^e s., construite avec des débris antiques. Très-riches musées d'antiquités étrusques et romaines. Des travaux de dessèchement ont bien assaini la ville et les environs depuis 1823; 2,500 hab. V. Clusium.

Chivasso ou **Chivas** (*Clavasium*), v. de la prov. et à 22 kil. N. E. de Turin (Italie), sur la rive gauche du Pô. Autrefois résidence fortifiée des marquis de Montferrat; prise par les Français le 28 avril 1800. Commerce de grains et de bestiaux; haras royal; 9,000 hab.

Chiverny V. Supplément.

Chiytes (c'est-à-dire *séditieux*), nom des musulmans,

sectateurs d'Ali, qui ne reconnaissent pas les trois premiers khalifes. Ils sont ennemis des *Sunnites* ou orthodoxes, fidèles à la tradition; ils leur reprochent d'avoir altéré plusieurs passages du Coran, et se nomment *partisans de la justice* (Adaliyé). Ils occupent aujourd'hui la Perse, les Indes, tandis que les Sunnites dominent dans l'empire ottoman et en Afrique.

Chizé, village de l'arrond. et à 20 kil. S. O. de Melle (Deux-Sèvres), sur la Boutonne. Château en ruines; victoire de Du Guesclin sur les Anglais en 1373.

Chizerots et **Burins,** noms de quelques débris des anciennes races maudites, dans l'arrond. de Bourg (Ain). V. CAGOTS.

Chladni (ERNEST-FLORENT-FRÉDÉRIC), physicien allemand, né à Wittemberg, 1756-1826, se fit une grande réputation par ses travaux sur le son, *Découverte sur la théorie du son*, *Essai d'une meilleure exposition de la science des tons*, *Traité d'acoustique*, 1802, traduit par l'auteur en français, Paris, 1809, etc. Il a inventé plusieurs instruments curieux, l'*euphone*, le *clavi-cylindre*. Il a fait des recherches sur les aérolithes, et a écrit un livre sur les *météores ignés*, Vienne, 1819.

Chlopicki (JOSEPH), général polonais, né en Podolie, 1772-1854, combattit dans la guerre de 1792-94, sous Kosciuszko, entra dans les légions polonaises au service de la France, se distingua en Italie, en Espagne surtout, au siége de Saragosse, sous les ordres de Suchet, devint général de brigade, fit la campagne de Russie et fut blessé à Smolensk. Alexandre le nomma général de division en 1814, mais il ne s'entendit pas avec le grand-duc Constantin et donna sa démission en 1818. La révolution de 1830 le tira de la retraite; appelé par les vœux du peuple, il se proclama dictateur, 5 décembre. Malgré son patriotisme, il n'eut pas confiance dans l'enthousiasme des Polonais, désespéra du succès et plaça toute sa confiance dans la clémence de Nicolas. Il entama des négociations, perdit un temps précieux, se démit du pouvoir le 23 janvier 1831, mais aida de ses conseils le prince Radziwill, nommé général en chef, surtout aux journées de Grochow, où il fut blessé aux deux jambes, le 25 février. Il se retira à Cracovie et y vécut désormais.

Chloris, déesse des fleurs chez les Grecs. V FLORE. — CHLORIS, fille de Niobé et d'Amphion, échappa seule au massacre de sa famille, eut de Nélée 12 enfants que tua Hercule, à la prise de Pylos, à l'exception de Nestor.

Chmelnitzky (NICOLAÏ-IVANOVITSCH), poëte comique russe, né à Saint-Pétersbourg, 1789-1846, interprète au ministère des affaires étrangères, aide de camp de Koutouzof en 1812, plus tard gouverneur de Smolensk et d'Arkhangel, se retira à Saint-Pétersbourg en 1837, traduisit d'abord *Tartufe* et l'*Ecole des femmes*, puis imita Molière et Regnard dans des comédies naturelles, faciles, d'un style pur et élevé, le *Babillard*, les *Châteaux en Espagne*, la *Quarantaine*, la *Parole du tzar*, le *Faust russe*, etc. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Saint-Pétersbourg, 1849, 3 vol. in-8°.

Chmielnicki (THÉOPHILE ou BOGDAN), hetman des Cosaques, 1593-1657, fils d'un gentilhomme polonais, se réfugia en Ukraine, gagna la faveur du roi Wladislas IV, mais disgracié à cause de la jalousie des courtisans, il souleva les Cosaques, s'unit au khan des Tatars et ravagea les provinces polonaises. Jean-Casimir offrit vainement de le reconnaître comme hetman; en 1654, il se plaça sous la suzeraineté de la Russie, ce qui amena entre les deux pays une guerre terminée seulement en 1657.

Choa (Royaume de), l'un des Etats de l'Abyssinie, au S. E. de celui de Gondar, peuplé de 1,500,000 hab. La capitale est *Ankober*: les villes principales sont: Aleyou-Amba, Abderasoul. Les Gallas dominent.

Choaspes ou **Eulæus,** riv. de l'anc. Médie (auj. *Kara-sou* ou *Karoun*), passant près de Suze et se jetant dans l'Euphrate; les rois de Perse ne buvaient que de ses eaux.

Choco, prov. de la Nouvelle-Grenade (Amérique méridionale), sur la côte du Grand Océan, traversée par les Andes, arrosée par l'Atrato, fertile surtout en maïs et en bon cacao; mines de platine; bois de construction, d'ébénisterie et de teinture. Elle fait maintenant partie de l'Etat de Cauca.

Choczim ou **Khotim,** v. de la Bessarabie (Russie), sur la rive droite du Dniester, à 60 kil. N. E. de Czernowitz. Citadelle; position militaire importante; les Turcs y furent battus par les Polonais en 1621, par Sobieski en 1673, par les Russes en 1739; 13,000 hab.

Chodkiewicz (JEAN-CHARLES), général polonais, né en Lithuanie, 1560-1621, voyagea en Europe, combattit les Cosaques, gagna sur les Suédois la victoire de Kirckholm en Livonie, 1605, se distingua dans la guerre contre les Russes, et grand-général de la couronne et de la Lithuanie, vainquit les Turcs à Choczim, 7 septembre 1621.

Chodowiecki (DANIEL-NICOLAS), peintre et graveur polonais, né à Dantzig, 1721-1801, peignit d'abord des miniatures sur des tabatières, se fit connaître par les gravures de l'almanach de l'Académie de Berlin, et acquit surtout une grande popularité par ses *miniatures de la Vie de Jésus-Christ.* Son œuvre se compose de plus de 3,000 planches (V. le catalogue de Jacoby, Berlin, 1814). On cite son tableau, les *Adieux de Calas à sa famille*, et les deux tableaux de genre du musée de Berlin, le *Coup du Coq* et *Collin-Maillard*. Il est surtout remarquable par la vivacité d'expression et la gaieté douce de ses compositions.

Choffard (PIERRE-PHILIPPE), dessinateur et graveur français, né à Paris, 1730-1809, composa de charmantes vignettes pour les belles éditions de son temps, de J.-J. Rousseau, des *Contes* de La Fontaine, des *Métamorphoses d'Ovide*, etc. Il a écrit une *Notice historique sur l'art de la gravure*, Paris, 1805, in-8°.

Choin (MARIE-EMILIE **Joly** DE), d'une famille noble de Bourg, morte en 1744, vint à la cour sous le patronage de la princesse de Conti, fut aimée par le Dauphin, fils de Louis XIV, qui, dit-on, l'épousa secrètement. Elle fut simple, modeste, sans ambition, avant comme après la mort du Dauphin.

Choiseul, ancienne famille française, issue des comtes de Langres, qui tire son nom de la terre de Choiseul, en Champagne (arrond. de Chaumont), s'est divisée en plusieurs branches, Beaupré, Gouffier, Praslin, Stainville, etc. Elle est connue depuis le XI° s. Les membres les plus célèbres de cette famille sont:

Choiseul (CHARLES DE), comte DU **Plessis-Praslin,** maréchal de France, 1563-1626, combattit les protestants sous Matignon et Mayenne, fut l'un des premiers à reconnaître Henri IV, qui le nomma gouverneur de Troyes, fut chargé d'arrêter Biron, servit la régente, Marie de Médicis, fut nommé maréchal en 1619, suivit le connétable de Luynes dans sa dernière campagne et mourut gouverneur de Saintonge, d'Angoumois et d'Aunis.

Choiseul (CÉSAR, duc DE), comte DU **Plessis-Praslin,** maréchal de France, neveu du précédent, 1598-1675, se distingua au siége de La Rochelle, à la défense d'Oleron et de Ré, contribua à la prise de Pignerol, fut employé par Richelieu dans les négociations en Italie, et réussit; servit dans le Piémont, de 1636 à 1645, devint maréchal après la prise de Roses en Catalogne, força le pape Innocent X à traiter en 1648, battit les Espagnols dans le Milanais, en dépensant plus de 450,000 francs de son argent. Pendant la Fronde, il défendit la cour, battit les Parisiens; puis dans la seconde guerre, suscitée par les princes, il eut l'honneur de vaincre Turenne et les Espagnols à Réthel, 1649. Dans la guerre de 1654 à 1658, il guida la jeunesse de Louis XIV, assista aux siéges d'Arras et de Dunkerque, dirigea les fortifications de Perpignan, fut créé duc et pair en 1663, et prit part au traité d'alliance conclu, en 1670, entre Louis XIV et Charles II contre les Hollandais. On a publié ses *Mémoires* de 1628 à 1671, Paris, 1676, in-4°.

Choiseul (GILBERT DE), frère du précédent, 1613-1689, fut évêque de Comminges, puis de Tournai, prit part aux querelles du jansénisme et à la *Déclaration de* 1682. Il a prononcé plusieurs *Oraisons funèbres*, écrit des *Mémoires* touchant la religion, Paris, 1681-85, 3 vol. in-12; le *Rapport sur la déclaration du clergé*, etc.

Choiseul-Beaupré (GABRIEL-FLORENT DE), 1685-1767, fut évêque de Saint-Papoul, 1718, et de Mende, 1723.

Choiseul (CLAUDE, comte DE), marquis DE FRANCIÈRES, maréchal de France, 1632-1711, se distingua à la bataille de Saint-Gothard contre les Turcs, 1664, alla défendre Candie, 1669, servit dans la guerre de Hollande, dans la guerre contre la ligue d'Augsbourg, fut nommé maréchal en 1693, et mérita la réputation de bon capitaine.

Choiseul (ETIENNE-FRANÇOIS, duc DE), né en 1719, mort en 1785, connu d'abord sous le nom de comte de *Stainville*, devint lieutenant général dès 1749, épousa une fille du financier Crozat, et, grâce à l'appui de Mme de Pompadour, fut ambassadeur à Rome. Il obtint

de Benoît XIV la *lettre encyclique* sur les billets de confession, fut envoyé à Vienne, y conclut un traité d'alliance contre la Prusse, 1756; et, à son retour, remplaça le cardinal de Bernis au ministère des affaires étrangères. Duc et pair, ministre de la guerre et de la marine, 1761, il dirigea véritablement le gouvernement à la fin de la malheureuse guerre de Sept Ans; s'il ne put empêcher le traité de Paris, il avait au moins fait conclure le *pacte de famille* en 1761. Il s'occupa très-activement de la réorganisation de l'armée, fit disparaître beaucoup d'abus par l'ordonnance du 10 déc. 1762, réforma l'artillerie et le génie, créa des écoles militaires, puis s'occupa avec zèle de nos colonies, la Martinique, Saint-Domingue, la Guyane, de la marine qui fut restaurée, vaisseaux, magasins, arsenaux, équipages, etc. Il fit la conquête de la Corse, malgré l'Angleterre, 1768, soutint les Espagnols contre les prétentions de cette puissance, et travailla très-activement à arrêter les progrès menaçants de la Russie, en soutenant les Polonais, en éveillant les défiances de l'Autriche, en armant les Turcs Ottomans contre Catherine II. On a attribué à l'influence du duc de Choiseul les édits contre les Jésuites, 1762-64. Ses ennemis attendaient une occasion pour le perdre; il n'avait pas voulu se rapprocher de Mme Dubarry; le duc d'Aiguillon, le chancelier Maupeou et l'abbé Terray se réunirent à elle, pour renverser le défenseur des parlements; Louis XV le disgracia brutalement, 1772; mais l'opinion publique se déclara hautement pour lui, et la cour elle-même alla le visiter dans son exil de Chanteloup. Sa veuve, qui l'avait tendrement aimé, sacrifia sa fortune pour payer ses dettes immenses, causées par la munificence et la générosité de son mari; elle vécut dans un pauvre couvent de Paris jusqu'à la Révolution. On a publié, sous le nom de Choiseul, des *Mémoires* qui ne sont pas authentiques, Paris, 1790, 2 vol. in-8°.

Choiseul (Claude-Antoine-Gabriel, duc de), né en 1760, mort le 2 déc. 1838, d'une branche cadette, élevé à Chanteloup par l'abbé Barthélemy, épousa la nièce du ministre, fille du maréchal de Stainville. Duc et pair en 1787, colonel du régiment royal-dragons en 1789, il prépara la fuite de Louis XVI en 1791, fut emprisonné à Verdun, à Orléans, recouvra la liberté lors de l'acceptation de la Constitution, fut chevalier d'honneur de la reine en 1792, fut forcé d'émigrer après les journées de septembre, leva un régiment de hussards, et, en 1795, allait conduire aux Indes une légion qu'il avait formée, lorsqu'un naufrage le jeta sur la côte de Calais. Condamné à mort, il fut sauvé, malgré le Directoire, par la force de l'opinion publique, mais fut détenu jusqu'au 18 brumaire, puis exilé. Il obtint la permission de rentrer en France en 1801, fut encore incarcéré au Temple, exilé, puis rappelé par Bonaparte. Pair de France à la Restauration, il refusa de voter la mort de Ney, fut l'un des chefs du parti constitutionnel, donna sa démission de major-général de la garde nationale et mérita la défaveur de la cour. On mit son nom, sans le consulter, à côté de ceux de Gérard et de La Fayette, dans le gouvernement provisoire du 29 juillet 1830. Il accepta les fonctions d'aide de camp de Louis-Philippe et de gouverneur du Louvre.

Choiseul-Gouffier (Marie-Gabriel-Florent-Auguste, comte de), né à Paris en 1752, mort en 1817, reçut les leçons de l'abbé Barthélemy et conçut de bonne heure le projet de visiter la Grèce. Après plusieurs années de recherches savantes, il publia son *Voyage pittoresque en Grèce*, le 1er vol. en 1782, le 2e en 1809, le 3e en 1820; c'est un ouvrage remarquable. Membre de l'Académie des Inscriptions en 1776, de l'Académie française en 1784, il fut nommé ambassadeur à Constantinople, s'efforça d'introduire en Turquie la civilisation européenne, protégea les missions savantes, les artistes, etc. Il refusa l'ambassade d'Angleterre en 1791, fut décrété d'arrestation, le 22 nov. 1792, se retira en Russie, où Paul Ier le nomma directeur de l'Académie des Beaux-arts. Il revint en France en 1802, rentra à l'Institut, écrivit plusieurs mémoires sur l'*hippodrome d'Olympie*, le *Bosphore de Thrace* et l'*Existence d'Homère*. Il fut ministre d'Etat et pair sous la Restauration. Le Louvre a hérité de sa précieuse collection d'antiquités.

Choiseul-d'Aillecourt (André-Maxime-Urbain, comte de), neveu du précédent, 1782-1854, entra dans l'administration sous Napoléon, et fut préfet jusqu'en 1825. En 1817, il fut nommé membre de l'Académie des Inscriptions. Il avait publié, en 1809, *De l'Influence des Croisades sur l'état des peuples de l'Europe*, mémoire couronné par l'Institut; il composa un *Parallèle historique des révolutions d'Angleterre et de France sous Jacques II et Charles X*, augmenté, en 1851, d'une partie curieuse pour montrer les causes de la chute de la monarchie de 1830. Il a aussi publié des articles dans la *Biographie Michaud*.

Choisnin (Jean), diplomate français du XVIe s., accompagna comme secrétaire Jean de Montluc, ambassadeur en Pologne, chargé de faire nommer roi Henri de Valois. Il a rédigé des *Mémoires*, édités par Petitot, Buchon, etc.

Choisy (François-Timoléon, abbé de), littérateur français, né à Paris, 1644-1724, fils d'une mère distinguée, habile, liée avec les plus grands personnages du temps et même bien accueillie par Louis XIV. Sa jeunesse fut très-dissipée et très-bizarre; toujours habillé en femme, courant publiquement les aventures à Paris, en Bourgogne, sous le nom de *comtesse des Barres*, à Venise, où il se livra au jeu avec passion, il finit par suivre le cardinal de Bouillon à Rome, en 1676; une maladie presque mortelle opéra sa conversion, et il se mit à composer des dialogues sur la religion avec l'abbé de Dangeau. Il se fit nommer coadjuteur du chevalier de Chaumont, envoyé comme ambassadeur à Siam, 1685. Quand il revint, il fut l'objet d'une inconcevable curiosité. Elu membre de l'Académie française en 1687, il passa la dernière partie de sa vie d'une manière régulière, occupé surtout à écrire des ouvrages qui eurent du succès. Outre la relation de son *Voyage à Siam*, il a laissé : *Histoire de France sous les règnes de saint Louis, de Philippe de Valois, du roi Jean, de Charles V et de Charles VI*, Paris, 1750, 4 vol. in-12; *Histoire de la vie de David et de Salomon*; *Histoire de l'Eglise*, Paris, 1727, 11 vol. in-4°, etc.; *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV*, spirituels, mais peu graves, réimprimés dans les collections Petitot et Michaud. Ces livres forment un singulier contraste avec son premier ouvrage, *Histoire de madame la comtesse des Barres*, dont Louvet s'est inspiré dans son roman scandaleux de *Faublas*.

Choisy-le-Roi, bourg de l'arrond. et à 9 kil. de Sceaux (Seine), à 12 kil. S. de Paris, sur la rive gauche de la Seine. Toiles cirées, maroquins, produits chimiques, faïence, porcelaine, verrerie, peinture sur verre pour églises, etc. Mansard y construisit, en 1682, un château pour Mlle de Montpensier; il appartint à Mme de Louvois, au grand Dauphin, à la princesse de Conti, au duc de la Vallière, enfin à Louis XV, qui le fit rebâtir presque entièrement en 1739, en élevant à côté un petit château pour Mme de Pompadour; ils ont été détruits à la Révolution; 5,099 hab.

Cholet, ch.-l. d'arrond. de Maine-et-Loire, à 50 kil. S. O. d'Angers, sur la rive droite de la Moine, affl. de la Sèvre. Elle a beaucoup souffert des guerres de la Vendée. C'est le centre d'une grande fabrication de toiles, batistes, siamoises, calicots, de mouchoirs de couleur renommés, de flanelles, etc.; commerce très-important de bestiaux, de bœufs et de moutons, venant du Poitou, de la Saintonge, du Limousin, de l'Auvergne, qu'on engraisse pour les grands centres de population, pour Paris surtout; 13,552 hab.

Cholula, v. de l'Etat de la Puebla (Mexique), à 20 kil. O. de cette ville, sur un plateau, était, sous le nom de *Churultecal*, la ville sainte des anciens Mexicains, et renfermait, dit-on, 40,000 maisons. On y voit encore une pyramide ou *teocalli* en briques, dont le sommet a été détruit, ayant à sa base 402 m. de côté, haute de 60 mèt.; sur la plate-forme, de 2,400 mèt. carrés, était un temple au dieu de l'air, remplacé par une chapelle dédiée à Notre-Dame de los Remedios. On a trouvé dans l'intérieur des ossements, des vases, des idoles, etc. La popul. est de 16,000 hab.

Chomel (Pierre-Jean-Baptiste), médecin et botaniste français, 1671-1740, seconda Tournefort dans ses recherches botaniques, fut de l'Académie des sciences, devint l'un des médecins de Louis XIV, donna des leçons de botanique et les publia sous le nom de : *Abrégé de l'histoire des plantes*, 4 vol. in-12; ce livre a eu de nombreuses éditions.

Chomel (Jean-Baptiste-Louis), son fils, également médecin, 1700-1765, a écrit un *Essai sur l'histoire de la médecine en France*, 1762, in-12.

Chomel, frère du précédent, littérateur, a publié : *Tablettes morales et historiques*, Paris, 1762, in-12; *les Nuits parisiennes*, Paris, 1769, 2 vol. in-8°; *Aménités littéraires*, 1773, in-8°.

Chomérac, ch.-l. de canton de l'arrond. et au S. E. de Privas (Ardèche); 2,217 hab.

Chompré (Pierre), littérateur français, 1698-1760,

longtemps chef d'institution à Paris, a écrit un *Dictionnaire de la Fable*, 1727, in-12, qui a eu de très-nombreuses éditions; une *Vie de Brutus, premier consul de Rome*, 1730; *Selecta latini sermonis exemplaria*, 6 vol. in-12, avec une traduction; *Dictionnaire abrégé de la Bible*, 1755, in-12, etc. — Son frère, *Etienne-Maurice*, 1701-1784, a publié : *Apologues* ou *Explication d'un certain nombre de sujets de la Fable*, 1764, in-12, et un *Recueil de Fables*, 1779, in-12.

Chompré (Nicolas-Maurice), fils du précédent, 1750-1825, après avoir été consul à Malaga, 1795, membre du conseil des prises, 1806, s'occupa de travaux scientifiques, a publié des *Eléments d'arithmétique, d'algèbre et de géométrie*, et d'autres ouvrages de mathématiques et de physique.

Chonos, archipel du grand océan Austral, au S. des îles Chiloë, sur les côtes O. de la Patagonie; il fait partie du Chili.

Chopin (René), jurisconsulte français, né près de la Flèche, 1537-1606, d'abord avocat renommé au Parlement, abandonna le palais pour les études du jurisconsulte; son livre de *Domanio Franciæ* eut un grand succès; Henri III lui donna des lettres de noblesse, fév. 1578. Il assista aux Grands-Jours de Poitiers, 1579. Son livre de *Legibus Andium municipalibus* lui valut le titre d'échevin perpétuel d'Angers, 1581. Il devint ensuite l'un des libellistes les plus ardents du parti ligueur, ce qui lui attira le pamphlet d'Hotman, *Anti-Choppinus*, 1592; à la rentrée de Henri IV à Paris, déterminé, dit-on, par la mort subite de sa femme, il redevint royaliste. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels : *De Privilegiis rusticorum libri III*, 1575, in-4°; *De Sacra politia forensi libri III*, 1577, in-4°; *Commentaires sur la coutume d'Anjou; Monasticon, seu de jure cœnobiorum libri II*, 1601 et 1610, in-fol. Le recueil de ses *Œuvres*, 1609, 4 vol. in-fol., traduit par J. Tournet, 5 vol. in-fol., n'est pas complet.

Chopin (Frédéric), pianiste et compositeur, né près de Varsovie, 1810-1849, parcourut, depuis 1830, une partie de l'Europe et produisit beaucoup d'effet dans les concerts et dans les salons par son talent gracieux et rêveur, plein de force et de légèreté tout à la fois. On a de lui deux concertos de piano, des études, des mazurkas, genre qu'il introduisit en France.

Chorasmiens, peuple de race scythique, près des rives de l'Oxus; ils donnèrent leur nom au *lac Chorasmique*, probablement la mer d'Aral.

Chorévêques, évêques des campagnes et des bourgades; prêtres délégués pour exercer loin des villes les fonctions épiscopales. Ils furent remplacés, vers le XIe siècle, par les archidiacres.

Chorges (*Caturiges*), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 22 kil. O. d'Embrun (Hautes-Alpes). Pierres de taille, ardoises. Débris romains et du moyen âge; 1,707 hab.

Choricius, rhéteur et sophiste grec de Gaza, vivait au VIe siècle, et composa un grand nombre d'ouvrages dont le style est loué par Photius. Boissonade a recueilli tout ce qui reste de lui : *Choricii Gazæi orationes, declamationes et fragmenta*, Paris, 1846, in-8°.

Chorier (Nicolas), historien français, né à Vienne en Dauphiné, 1609-1692, avocat au parlement de Grenoble, a laissé beaucoup de compilations : *Nobiliaire du Dauphiné, Histoire générale du Dauphiné*, etc. On lui a attribué un livre tristement fameux, sous le nom de *Meursius*, dialogues licencieux sans date, sans nom de ville.

Choris (Louis), peintre russe, né à Iekaterinoslav, 1795-1828, dessina les plantes les plus belles du Caucase, 1815, puis fit partie de l'expédition de Kotzebue autour du monde, et publia à Paris les dessins curieux et pleins de vérité qu'il avait recueillis, dans son *Voyage pittoresque autour du monde*, 1821-1823, in-fol.; le texte est de Cuvier et de Chamisso, avec des recherches phrénologiques de Gall. Les *Vues et paysages des régions équinoxiales*, 1826, in-fol., font suite à l'ouvrage précédent. On a encore de lui : *Recueil de têtes et de costumes des habitants de la Russie, avec des vues du mont Caucase et des environs*. Il fut assassiné par des voleurs au Mexique.

Chorizontes ou *Séparateurs;* nom donné à des grammairiens d'Alexandrie qui n'attribuaient pas au même poëte l'*Iliade* et l'*Odyssée*.

Chorley, v. du comté de Lancastre (Angleterre), sur le Chor, à 45 kil. S. E. de Lancastre. Colonnades; houille, plomb, marbres, pierres; 14,000 hab.

Choron (Alexandre-Etienne), musicien français, né à Caen, 1772-1834, après s'être occupé de mathématiques avec succès, sous la direction de Monge, se livra tout entier à l'étude de l'art musical, et dès l'année 1804 écrivit ses *Principes d'accompagnement des écoles d'Italie;* il consacra sa fortune à la publication d'anciens ouvrages des meilleurs maîtres et composa, en 1808, les *Principes de composition des écoles d'Italie;* en 1810 et 1811, avec son ami Fayolle, un *Dictionnaire historique des musiciens*. Il fut chargé par le gouvernement de réorganiser les maîtrises et les chœurs des cathédrales, de diriger la musique des fêtes et cérémonies religieuses. Il se fit des ennemis en attaquant le Conservatoire; il dirigea l'Opéra avec peu de succès, de 1815 à 1817. Voulant populariser la musique, il conçut une sorte d'enseignement qu'il appelait méthode *concertante;* grâce à ses efforts, son école devint, en 1824, l'*Institution royale de musique classique et religieuse*, et, pour la première fois, on entendit en France des masses chorales exécuter les morceaux des grands maîtres. La révolution de 1830 fut désastreuse pour cet établissement. Choron a formé d'excellents élèves, et son idée a été plus tard reprise et poursuivie. Il a beaucoup écrit, *méthodes, solfèges*, etc. Il a été avant tout professeur; il a moins bien réussi dans ses compositions religieuses.

Chosroès Ier, dit *le Grand*, ou **Khosrou**, roi de Perse, successeur de Cabadès, son père, 531, soutint deux guerres longues et difficiles contre l'empereur Justinien, dévasta la Mésopotamie, la Syrie, la Cappadoce, le força à payer un tribut de 30,000 pièces d'or, mais s'engagea à ne pas persécuter les chrétiens de ses Etats. Il combattit aussi les Tatars et s'étendit du côté de l'Inde, fit traduire en persan le livre de *Kalilah et Dimnah*, mérita les surnoms de Juste et Généreux (*Nouschirvan*), et termina un règne glorieux par de nouveaux succès sur les empereurs Justin II et Tibère. Il mourut en 579.

Chosroès II, fils et successeur d'Hormisdas, 590, chassé du trône, fut rétabli par les secours de l'empereur Maurice. Sous prétexte de venger son bienfaiteur, renversé par Phocas, il ravagea l'empire romain, se rendit maître de la Syrie, de l'Asie Mineure, même de l'Egypte, menaça longtemps Constantinople, jusqu'au jour où Héraclius alla reporter la guerre dans ses Etats, et le battit plusieurs fois, 622; il fut déposé par son fils Siroès, et mourut de faim, 628.

Chott, lacs salés de l'Algérie; la région intérieure entre le moyen et le grand Atlas s'appelle la région des Chotts.

Chotusitz, village de Bohême, à 4 kil. N. de Czaslaw; victoire de Frédéric II sur les Autrichiens, le 17 mai 1742.

Chouans, nom donné pendant la Révolution aux paysans qui défendirent la cause royaliste dans l'Anjou, le Maine, la Bretagne, une partie de la Normandie. Ils furent ainsi appelés du nom d'un de leurs chefs, Jean Cottereau, sabotier près de Laval, surnommé *le Chouan* (chat-huant), parce qu'en faisant la contrebande du sel avec ses frères il imitait le cri de cet oiseau pour annoncer l'arrivée des commis des gabelles. Les Chouans ne combattirent pas, comme les Vendéens, avec lesquels on a eu le tort de les confondre, par troupes nombreuses, mais par petites bandes, derrière les haies et les buissons. Ils commirent beaucoup de désordres, de 1792 à 1796 surtout; recommencèrent leurs incursions de 1799 à 1803; en 1815, quelques chefs royalistes essayèrent d'organiser une nouvelle *chouannerie*, que dissipa le général Lamarque.

Choudieu (Pierre), révolutionnaire français, né à Angers, mort en 1840, d'abord avocat, accusateur public près du tribunal de Maine-et-Loire, député à l'Assemblée législative, fut l'un des plus ardents républicains, contribua au 10 août, mais s'opposa à plusieurs mesures illégales. A la Convention, il se rangea parmi les Montagnards, vota la mort du roi, se déclara contre les Girondins, fut arrêté après le mouvement du 12 germinal, devint chef de division au ministère de la guerre; puis, poursuivi sous le Consulat, il se réfugia en Hollande, rentra en France sous l'Empire, et, de nouveau banni par la Restauration, alla vivre en Belgique.

Choudjaa-ed-Doulah, nabab indien, 1729-1775, gouverneur d'Aoude et d'Agrah après son père, 1754, fut l'un des ennemis les plus constants et les plus habiles des Anglais; mais il fut battu complétement, près du Bakhchar, en 1764. Il fut secouru par les Mahrattes, par quelques Français, que dirigeait le chevalier Gentil, et obtint du grand mogol la propriété héréditaire d'Aoude. Il organisa ses troupes et se prépara à recommencer la

lutte; en attendant, il repoussa les Mahrattes de ses Etats et battit les Rohyllahs. Il mourut au milieu de ses projets.

Chouïski, nom d'une famille russe, originaire de Chouïa, dans le gouvernement de Vladimir, joua un rôle considérable dans les troubles du XVIe siècle. Chouïski Vassili monta même sur le trône. V. VASSILI V.

Choumla, v. du vilayet et au S. E. de Silistrie (Turquie), au N. des Balkans, à 80 kil. O. de Varna. Archevêché grec. Elle est avec Varna la clef de Constantinople, par sa belle position que protégent les montagnes et des fortifications ; 30,000 hab.

Chousan. V. CHUSAN.

Chouster, Chouchter ou **Schouster**, v. du Khouzistan (Perse), à 270 kil. S. O. d'Ispahan, sur le Kéroun. Bel aqueduc bâti par Sapor. Fabriques de lainages, de draps d'or et de soie ; 20,000 hab. Dans les environs sont les ruines de Suze.

Chouzé-sur-Loire, bourg de l'arrond. de Chinon (Indre-et-Loire). Grains, vins, pruneaux ; 3,104 hab.

Chramne, fils de Clotaire Ier, se révolta plusieurs fois contre lui, à l'instigation de son oncle Childebert Ier, puis s'unit au comte de Bretagne, Conobre, fut vaincu, pris et brûlé dans une chaumière, avec sa femme et ses enfants, par l'ordre de son père, 560.

Chrestien de Troyes, poëte français, mort en 1191, ou, suivant d'autres, de 1195 à 1198, eut beaucoup de réputation, et semble l'avoir mérité par ses nombreux romans. On a conservé de lui : *Irec et Inide*, en 7,000 vers, roman de chevalerie et de féerie ; *Perceval le Gallois;* le *Chevalier au Lion*, qui se rattache aux romans de la Table ronde; *Cliget, chevalier de la Table ronde; Lancelot du Lac ou de la Charette; Guillaume d'Angleterre.* On n'a pas retrouvé *Tristan*, ou *le roi Marc et la reine Yseult et le chevalier à l'espée.* On lui a attribué beaucoup d'autres romans célèbres, *Parthénopex de Troyes, Blanchandin*, etc. V. *Hist. littér. de la France*, t. XV.

Chrestien (FLORENT), fils d'un médecin distingué, Guillaume Chrestien, né à Orléans, 1541-1596, élève de Henri Estienne, précepteur du jeune Henri de Navarre, défendit sa cause contre les ligueurs dans la *Satire Ménippée*. Il traduisit beaucoup de morceaux grecs en vers latins, avec des commentaires fort estimés. Il écrivit des satires contre Ronsard et Pibrac. Il abjura, dit-on, le calvinisme.

Chrétien (NICOLAS), sieur des Croix, poëte français, fit imprimer quatre tragédies, de 1608 à 1613, et traduisit de l'italien de Chiabrera le *Ravissement de Céphale*, où l'on trouve quelques beaux vers, beaucoup de licences et de fautes de goût.

Chrétien (Roi très-), titre décerné par les papes aux rois de France, probablement dès le temps de Childebert II. Le concile de Bâle en 1439, Paul II en 1469, le confirmèrent spécialement à Charles VII et à Louis XI; François Ier le prit officiellement dans les actes publics.

Chrétiens, disciples de Jésus-Christ. V. CHRISTIANISME.

Chrétiens de saint Jean, sectaires qui reconnaissent saint Jean-Baptiste comme le plus grand de tous les saints, nient la divinité de Jésus-Christ, donnent à Dieu un corps et un fils nommé Gabriel, croient à la migration des âmes, renouvellent chaque année le baptême, ont des évêques et des prêtres, etc. Ils parurent sur les bords du Jourdain dès le Ier siècle ; on en trouve encore près de Bassora.

Chrétiens de saint Thomas, sectaires de l'Hindoustan, se rapprochant des Nestoriens, que les Portugais trouvèrent aux Indes et qui prétendaient avoir été convertis par saint Thomas. Ils ne reconnaissent que trois sacrements, le baptême, l'eucharistie et l'ordre ; ils ont des prêtres mariés. La plupart se sont réunis à l'Eglise romaine.

Christ. V. JÉSUS-CHRIST.

Christ (Ordre du), ordre religieux et militaire, fondé en 1318 par le roi de Portugal Denis Ier, approuvé par Jean XXII, qui lui donna la règle de saint Benoît. Le chef-lieu était Tomar. Les chevaliers avaient un vêtement blanc et une croix rouge sur la poitrine. Le roi est grand maître depuis 1550. Ce n'est plus qu'un ordre honorifique. Un ORDRE DU CHRIST, fondé en Livonie, 1205, fut réuni à l'ordre teutonique. V. PORTE-GLAIVES.

Christchurch, v. du Hampshire (Angleterre), à 32 kil. S. O. de Southampton, port au confluent de l'Avon et de la Stour. Belle église. Pêche de saumons; commerce de chevaux; 6,000 hab. Elle s'appelait jadis *Twynham*.

Christian ou **Christiern Ier**, roi de Danemark, comte d'Oldenbourg, fut sacré roi après la mort de Christophe de Bavière, oct. 1449. Repoussé par le parti national de Suède, qui choisit Charles VIII, il fut reconnu roi de Norvége, en 1450, puis attaqua les Suédois, chassa Charles VIII et rétablit l'union des trois royaumes, 1456. Héritier des duchés de Slesvig et de Holstein, 1459-60, il reçut l'hommage de Hambourg. Les Suédois se soulevèrent contre lui et recouvrèrent définitivement leur indépendance, 1470. Il fonda l'ordre de l'Eléphant et l'Université de Copenhague; il fit un voyage célèbre à Rome, 1474-75, mais fut presque toujours gêné par des embarras financiers; il livra le commerce des ports norvégiens aux villes de la Hanse, et ne pouvant payer la dot de sa fille Marguerite, mariée à Jacques III d'Ecosse, il mit en gage les îles Shetland et les Orcades. Il mourut en 1481.

Christian II, surnommé le *Cruel*, fils de Jean II, né en 1480, roi de Danemark et de Norvége, en 1512, fut forcé de signer une *capitulation* qui donnait presque tout le pouvoir à l'aristocratie, épousa Elisabeth, sœur de Charles-Quint, 1515, mais se laissa gouverner par sa maîtresse, la belle *Duvecke*, qui l'excita contre la noblesse et en faveur du peuple; elle mourut, peut-être empoisonnée, en 1517, et Christian se montra cruel pour la venger. Il reprit la guerre contre la Suède, dès 1518; soutenu par le pape, par le clergé suédois, que dirigeait l'archevêque d'Upsal, accompagné d'aventuriers de tous pays, il battit les Suédois, et, après la mort de Sténon Sture, à Bogesund, il resta maître du royaume et fut couronné à Stockholm, 4 nov. 1520. Cédant aux instances de ses conseillers et surtout des évêques, il fit décapiter illégalement 90 notables suédois. Mais ses cruautés en Suède, ses réformes libérales en Danemark, ses efforts pour soustraire les paysans, les bourgeois, la royauté à la domination des nobles, amenèrent des soulèvements. Gustave Vasa fut proclamé roi de Suède en 1523; les nobles portèrent au trône de Danemark et de Norvége Frédéric, oncle de Christian. Il quitta Copenhague en 1523, pour aller demander des secours à Charles-Quint. Il vécut à Bruxelles, en Angleterre, en Allemagne, ami d'Erasme, d'Albert Dürer, disciple de Luther et de Mélanchthon, dont il adopta les doctrines. Après plusieurs vaines tentatives de ses partisans, il arma une flotte en Hollande, débarqua au sud de la Norvége, 1531, fut proclamé roi par la diète, mais fut pris et retenu douze ans dans un étroit donjon du château de Sonderbourg, sans autre compagnie qu'un nain. Son fils unique, Jean, étant mort à Ratisbonne, Christian III adoucit la captivité du prisonnier et lui permit de vivre au château de Kallundborg, 1549-1559. Il expia cruellement ses fautes, et l'histoire a été injuste à son égard; ce n'était pas un tyran, comme on l'a souvent représenté; il eut le malheur d'échouer dans sa double entreprise d'unir les trois royaumes scandinaves et de soumettre à l'autorité du roi, de la loi et de la justice, l'aristocratie du clergé et de la noblesse.

Christian III, roi de Danemark, fils et successeur de Frédéric Ier, né en 1502, ne fut reconnu roi qu'après la guerre sanglante *du Comte*, qui désola le Nord pendant cinq ans, 1534-1539; il ne triompha des paysans, des partisans de Christian II et de Lubeck qu'avec les secours des nobles, auxquels il dut faire les plus grandes concessions. Il acheva l'établissement de la Réforme en Allemagne, enleva au clergé ses biens, ses priviléges, sa puissance politique (diète de Copenhague) et organisa l'église luthérienne avec l'aide de Bugenhagen, envoyé de Wittemberg (diète d'Odensée, 1539); il trouva une violente résistance en Islande, mais en triompha, 1551. Il s'unit à la ligue de Smalkalde, dès 1538, puis à François Ier et à la Suède (traité de Brömsebro, 1541). Mais il se réconcilia avec Charles-Quint à la paix de Spire. Il protégea les lettres (réorganisation de l'université de Copenhague, écoles latines, traduction de la Bible), fit de bonnes lois, favorisa les négociants hollandais et anglais au détriment des villes hanséatiques; réunit la Courlande et l'île d'Œsel, mais commit la faute de partager le Holstein et le Slesvig avec ses deux frères, partage qui fut une source de troubles malheureux pour le Danemark, 1544. Il mourut en 1559.

Christian IV, fils de Frédéric II, né en 1577, roi de Danemark en 1588, fut placé sous la tutelle de quatre membres du Sénat, qui lui donnèrent une excellente éducation. Déclaré majeur en 1596, il introduisit de sages réformes dans ses Etats et surtout en Norvége, où il bâtit Christiania et Christiansand, réunit une flotte

considérable, qu'il commanda lui-même jusque dans la mer Blanche, entra en lutte contre Charles IX, roi de Suède, 1611, et remporta de beaux succès dans la mer Baltique; le nouveau roi, Gustave-Adolphe, signa, en 1613, une paix avantageuse au Danemark. Christian s'occupa alors de développer la civilisation par de nombreuses et belles institutions; le commerce, en envoyant une flotte aux Indes et en acquérant Tranquebar pour la compagnie danoise, 1618. Il dirigea quatre expéditions pour chercher le passage vers l'Asie au nord de l'Amérique; le Groënland fut retrouvé et occupé. Il fonda de nouvelles villes, Christianshavn, Glückstadt, Christianopel, abolit les corps de métiers, appela des savants et des artistes étrangers, revisa la législation, rétablit l'armée permanente et développa surtout la marine. En 1625, les protestants allemands l'appelèrent à leur secours contre Ferdinand II; mais, mal secondé, il fut battu par Tilly à Lutter, 1626, poursuivi par le vainqueur et par Walstein, qui voulant dominer la mer Baltique, assiégea Stralsund et menaça le Danemark; il fut forcé de signer la paix de Lubeck, 1629. Il s'efforça de réparer les pertes du Danemark, de diminuer les prérogatives de l'aristocratie, d'améliorer le sort des bourgeois et des paysans, sans pouvoir réussir. Craignant les progrès des Suédois en Allemagne, menacé même par Oxenstiern, il se déclara contre eux, vit ses Etats du Jutland et de Scanie envahis, mais triompha sur mer à la journée de Kolberger-Heide, où il fut blessé, 1er juillet 1644; abandonné par la noblesse, il dut signer la paix de Brömsebro, 1645, à des conditions onéreuses. Il est resté populaire en Danemark par ses belles qualités, son gouvernement ferme et éclairé, son patriotisme. Il mourut en 1648.

Christian V, fils de Frédéric III, né en 1646, roi de Danemark en 1670, avait visité l'Angleterre, la Hollande, la France, l'Allemagne. Instruit et intelligent, il seconda les efforts de son ministre, le comte de Griffenfeldt, réforma l'administration civile et militaire, institua une nouvelle noblesse titrée, en 1671, un nouvel ordre de chevalerie, celui du *Danebrog*, une bourgeoisie privilégiée. Héritier des comtés d'Oldenbourg et de Delmenhorst, il eut pour rival le duc de Holstein-Gottorp, qui s'allia à la Suède. Excité par la cour de Brandebourg et par les Hollandais, il déclara la guerre, malgré son ministre, à Charles XI, qui soutenait la cause de Louis XIV, 1675. Il s'empara de presque toute la Scanie, malgré la résistance des Suédois; la flotte danoise eut partout l'avantage; mais Louis XIV défendit ses alliés et força Christian V à signer les traités de Fontainebleau et de Lund, 1679, par lesquels il rendait toutes ses conquêtes. Griffenfeldt avait été renversé par une cabale et même condamné à mort, mais gracié en 1676. De nouveaux démêlés avec les ducs de Holstein-Gottorp troublèrent la fin du règne; l'agriculture fut négligée; mais le commerce devint très-florissant (acquisition de Saint-Thomas, école de navigation dirigée par Rœmer, etc.). Un grand code fut publié en 1683; on organisa la police, on créa le nouveau port de Copenhague, on accrut la flotte, on disciplina l'armée à la française. La cour fut le centre des plaisirs; les lettres et les sciences ne furent pas sans éclat. Le roi, auquel on peut reprocher sa faiblesse et son insouciance, mourut en 1699.

Christian VI, fils de Frédéric IV, né en 1699, roi de Danemark en 1730, mort en 1746, eut un règne paisible, conclut des traités avec la Russie et l'Autriche, 1732; avec la Suède, 1734; avec la France, 1745. Secondé par d'habiles ministres, Schulin et Holstein, il développa l'instruction, réorganisa l'étude du droit dans l'université de Copenhague, fonda des amphithéâtres d'anatomie, de chirurgie, de médecine, établit la *Société des Sciences*, 1742, celle *de langue et d'histoire danoises*, 1744, une *Académie des Beaux-Arts*, etc. L'industrie prit un grand essor (banque d'escompte, 1736, société d'assurance contre l'incendie à Copenhague); la Compagnie des Indes fut favorisée; on acheta Sainte-Croix à la France; il y eut de nouvelles compagnies en Norvége et au Groënland. On dépensa de grandes sommes pour reconstruire Copenhague, incendié en 1728. Mais la religion exagérée, le *piétisme* du roi et de la reine rendit Christian VI peu populaire. La cour était toute allemande, soumise à une rigoureuse étiquette, à une affectation religieuse qui déplurent; ajoutez à cela les prodigalités et le luxe de la reine, qui dépensa plus de 8 millions pour le château de Christiansborg. Il eut pour successeur Frédéric V.

Christian VII, fils de Frédéric V, né en 1749, roi de Danemark en 1766, mourut en 1808. Il épousa Caroline-Mathilde, sœur de George III, voyagea en Angleterre et en France et donna bientôt toute sa confiance au médecin Struensée, qui fut premier ministre de 1770 à 1772, tenta des réformes considérables dans le sens libéral, mais fut attaqué par le parti réactionnaire des nobles, que dirigeaient la reine douairière, Julienne-Marie, et son fils, le prince héréditaire. Struensée fut renversé, et la reine, accusée de complicité, fut punie par le divorce, et exilée à Celle, où elle mourut en 1775. Après le supplice du ministre (V. Struensée), la plupart de ses réformes furent abolies; mais les lettres, le commerce et l'industrie furent florissants. Le roi, frappé d'une sorte d'aliénation mentale, laissa le pouvoir à sa mère; Gudberg, secondé par Bernstorff le jeune, dirigea l'administration. Le Danemark fut garanti dans la possession du Holstein, en cédant à la Russie les comtés d'Oldenbourg et de Delmenhorst; il entra dans la *Ligue de neutralité armée*, 1780, et le commerce fut florissant. En 1784, le prince Frédéric, déclaré majeur, congédia Guldberg et rappela Bernstorff, qui s'était éloigné en 1780. Après une courte guerre contre la Suède, 1788, le prince maintint la neutralité du Danemark pendant les guerres de la Révolution. Il put accomplir de sages réformes; le servage des paysans fut aboli en 1788, les juifs eurent tous les droits des citoyens; la traite des nègres fut abolie. Après la mort de Bernstorff, 1797, le Danemark entra dans une nouvelle ligue des neutres; il en fut cruellement puni; la flotte anglaise de Nelson et Parker vint attaquer Copenhague, 2 avril 1802, et forcer les Danois à céder. Plus tard, les Anglais, irrités de la neutralité et des bons rapports du Danemark avec la France, vinrent odieusement bombarder et presque détruire Copenhague, août 1807; la flotte danoise fut enlevée et le Danemark engagé violemment dans l'alliance contre la France. Christian VII mourut peu de temps après à Rendsbourg.

Christian VIII, fils du prince Frédéric, né en 1786, roi de Danemark en 1839, mort en 1848, eut une éducation très-soignée, épousa, en 1806, la princesse Charlotte-Frédérique de Mecklembourg, fut gouverneur de Norvége et sut gagner les cœurs des habitants. En 1814, le roi de Danemark ayant cédé ce pays à la Suède par le traité de Kiel, le peuple se souleva, et Christian, après que l'assemblée d'Eidsvold eut promulgué la charte norwégienne, fut proclamé roi constitutionnel. Mais Bernadotte approchait avec 40,000 hommes, les grandes puissances menaçaient; Christian abdiqua, après avoir stipulé le maintien des libertés norvégiennes. Nommé gouverneur de Fionie, il s'éloigna pendant quatre ans et visita l'Europe, partout bien accueilli, avec sa nouvelle épouse, Caroline-Amélie d'Augustenbourg, 1819-1823. Il fut l'un des conseillers les plus éclairés du roi et lui succéda en 1839. Il prépara sincèrement, par des réformes progressives, l'établissement d'une liberté constitutionnelle; mais l'impatience des libéraux excita des troubles, surtout dans les Etats provinciaux. Puis tous ceux qui voulaient séparer du Danemark les duchés de Holstein et de Slesvig, soutenus par le patriotisme germanique de l'Allemagne et la politique des gouvernements, se groupèrent autour du prince et du duc d'Augustenbourg, dans lesquels Christian VIII eut trop de confiance; de là les nombreuses tentatives du parti insurrectionnel qui ne prit les armes qu'après la mort du roi. Il avait préparé les institutions libres que son fils Frédéric VII n'eut qu'à donner au Danemark. Christian VIII avait écrit plusieurs mémoires sur le Vésuve et sur des antiquités trouvées à Bornholm.

Christian, belliqueux archevêque de Mayence, est célèbre par les expéditions qu'il conduisit, sous Frédéric Ier, la première en 1167 dans la Toscane et la Romagne, la seconde en 1174, contre Ancône. Après la trêve de Venise, il continua de combattre, comme un véritable *condottiere*, jusqu'à sa mort, 1183.

Christian, bailliage de Norvége, couvert au N. par les Dofrines, renferme le lac Miœsen. Il a 115,000 hab.; le ch.-l. est Lillehammer.

Christiana, v. de la Delaware (Etats-Unis), à 60 k. S. O. de Philadelphie, fondée par les Suédois en 1640, 8,500 hab.

Christiani (Guillaume-Ernest), historien allemand, de Kiel, 1731-1793, a laissé une *Histoire des duchés de Sleswig et de Holstein* jusqu'en 1588; elle a été continuée par Hegewisch jusqu'en 1694.

Christiania, baie formée par le Skager-Rack, sur

la côte méridionale de Norvége, comprenant plusieurs baies sur une longueur de 90 kil. du S. au N. et une largeur de 2 à 20 kil. Elle est parsemée d'îles et entourée de hautes montagnes.

Christiania, capit. de la Norvége, ch.-l. du diocèse et du bailliage d'Aggershuus, au fond de la baie de ce nom, par 59° 54′ 44″ lat. N. et 8° 23′ 7″ long. E., à 400 kil. S. O. de Stockholm, à 420 kil. N. O. de Copenhague. Siége du gouvernement norvégien, de la diète ou storthing; évêché luthérien; université, fondée en 1811, avec une belle bibliothèque; nombreux établissements d'instruction ou de bienfaisance; écoles militaires pour les officiers et pour les cadets. Le Vieux-Opslo est ce qui reste de l'ancienne capitale, brûlée en 1624; la forteresse d'Aggershuus, en partie démolie, sert d'arsenal et de prison; la ville moderne, fondée par Christian IV, en 1624, est régulièrement bâtie autour du port; de charmantes maisons de campagne l'environnent. Le port, vaste et sûr, mais fermé par les glaces 3 ou 4 mois, communique régulièrement avec Gothenbourg, Copenhague, Kiel, Hambourg et Hull. Le commerce est actif, surtout en bois, en planches, poissons secs ou salés, fer, etc. Tanneries, brasseries, eaux-de-vie; la popul. est de 67,000 hab.

Christianisme. Il nous semblerait bien téméraire et bien inutile de vouloir ici, en quelques lignes, retracer l'histoire du christianisme; car son histoire est en grande partie celle de la société moderne. Contentons-nous de rappeler quelques faits, de donner quelques dates importantes. La religion de Jésus-Christ, la *loi nouvelle*, complément ou plutôt développement admirable de la loi de Moïse, prêchée par le divin Maître, prend naissance en Judée; les *Evangiles* enseignent les dogmes, les préceptes, les origines même du christianisme. Après le sacrifice du Dieu fait homme, ses disciples, les *Apôtres*, commencent à baptiser en son nom les Juifs et les Gentils; saint Pierre fonde à Jérusalem et à Antioche les premières églises chrétiennes et établit à Rome, la ville des empereurs, le siége de la suprématie sur l'Eglise universelle, tandis que les apôtres, et surtout saint Paul, répandent la vérité religieuse en Asie, en Afrique, dans les diverses provinces de l'empire romain. La grandeur de cet empire, qui renferme alors dans ses limites le monde civilisé, favorise la propagation de la *bonne nouvelle;* mais les vices de l'ancienne société, la politique égoïste des empereurs romains, opposent de grands obstacles au christianisme. Les persécutions doivent durer près de trois siècles, depuis le supplice de saint Pierre et de saint Paul à Rome, sous Néron, jusqu'à Constantin le Grand. On compte dix persécutions générales: sous Néron, 64-68; Domitien, 95; Trajan, 107; Marc Aurèle, 164-177; Septime Sévère, 199-204; Maximin, 235; Décius, 250; Valérien, 257; Aurélien, 273-275; Dioclétien et Maximien, 303-313. Les persécutions sont impuissantes; le christianisme s'est répandu dans toutes les parties de l'empire; le paganisme a été vaincu; les hérésies ont été réfutées; et, après l'*ère des martyrs*, Constantin, par l'édit de Milan de 313, proclame le christianisme religion de l'empire. Le gouvernement de l'Eglise est alors définitivement constitué, sous les auspices des souverains pontifes; et le premier des *conciles œcuméniques*, celui de Nicée, en 325, formule le symbole du dogme catholique. Aux derniers efforts du paganisme, aux hérésies, l'Eglise oppose les vertus, la science et l'éloquence des *Pères de l'Eglise*, en Orient comme en Occident. L'empereur Julien échoue dans sa vaine tentative; l'arianisme fait en vain les plus grands ravages dans l'empire et surtout chez les nations germaniques. Lorsque arrive la ruine de l'empire romain, le christianisme sauve les débris précieux de l'antique civilisation et s'efforce de soumettre à ses lois et à sa morale les peuples barbares. Les Francs, sous Clovis, plus tard les Irlandais et les Anglo-Saxons, sont dès le premier jour convertis à l'orthodoxie; les Bourguignons, les Wisigoths, les Lombards, abjurent successivement l'arianisme. L'institution monastique, avec saint Basile en Orient, saint Benoît en Occident, rend les plus grands services; le clergé régulier vient en aide aux efforts du clergé séculier. Mais, tandis que dans l'empire d'Orient les discussions théologiques renouvellent les hérésies et préparent le *schisme* ou séparation, l'islamisme s'élance de l'Arabie, et, par la force des armes, soumet au glaive des khalifes la plus grande partie de l'Asie occidentale, tout le nord de l'Afrique et l'Espagne. La victoire des Francs de Charles Martel, près de Poitiers, 732, sauve la chrétienté. Au VIII° et au IX° s., les conquêtes du christianisme recommencent; les papes, les missionnaires illustres, comme saint Boniface, les princes carlovingiens et surtout Charlemagne, convertissent les peuples de la Germanie; l'Evangile est porté chez les Slaves et chez les Scandinaves. Malheureusement de nouvelles hérésies affligent l'Eglise, comme celle des iconoclastes; les Grecs se séparent de plus en plus de l'Eglise romaine; le schisme, préparé par Photius au IX° s., est consommé par Michel Cérularius en 1054. Sous l'inspiration chrétienne, les nations de l'Occident, guidées par les papes, recommencent la lutte contre les Musulmans; c'est l'époque des *croisades*, 1095-1291; c'est l'époque des ordres militaires et religieux. Si les chrétiens sont forcés d'abandonner la Palestine, les musulmans reculent en Espagne, d'où ils seront chassés en 1492; si les papes ont des luttes difficiles à soutenir contre les empereurs, aidés par de nouveaux ordres monastiques, par les dominicains et par les franciscains surtout, ils détruisent l'hérésie menaçante des Albigeois. Après la translation du Saint-Siége à Avignon, 1309, l'Eglise est de nouveau cruellement éprouvée, surtout à l'époque du grand schisme d'Occident, 1378-1449. Les prédications des Lollards et de Wiclef, en Angleterre, l'hérésie des Hussites en Bohême troublent le XIV° et le XV° s.; c'est l'époque des grands conciles de Constance et de Bâle, qui ne peuvent complétement rétablir l'ordre dans les esprits et dans les choses. Au XVI° s. l'Eglise chrétienne est divisée par la réformation ou protestantisme; les prédications de Luther, de Zwingle, de Calvin, etc., séparent de l'Eglise romaine ou catholique le Nord de l'Allemagne, les pays scandinaves, une partie de la Suisse, l'Angleterre, l'Ecosse; les guerres religieuses ensanglantent une partie de l'Europe pendant plus d'un siècle. Malgré les efforts des papes, secondés par la milice nouvelle des jésuites, malgré les décisions du concile général de Trente, réuni de 1545 à 1563, l'Europe chrétienne doit rester divisée. Mais à la suite des grandes découvertes faites depuis Christophe Colomb et Vasco de Gama, les missionnaires vont porter l'Evangile dans toutes les parties du monde connu. Au XVII° et au XVIII° s., le jansénisme trouble plusieurs pays et principalement la France; le christianisme est plus sérieusement menacé par les attaques de la philosophie au XVIII° s. et par les épreuves de la période révolutionnaire. Le concordat de 1801 fait cesser l'anarchie religieuse. Au XIX° s., malgré les attaques dirigées, surtout au nom de la philosophie et de la science contre le christianisme, la propagation de la foi chrétienne a repris son cours dans les diverses parties du monde; l'esprit de tolérance fait chaque jour des progrès chez les différentes sectes chrétiennes; et la civilisation, dans ce qu'elle a de meilleur, se conforme de plus en plus aux vérités fondamentales du christianisme.

Christiansand, diocèse de la Norvége, au S., entre le Skager-rack et la mer de Norvége, long de 260 k. sur 230 du N. au S., comprend 3 bailliages, Nedenœs, Lister et Mandals, Stavanger. Les habitants élèvent des bestiaux, exploitent les mines de fer, se livrent à la pêche et au commerce; la popul. est de 330,000 hab. Les v. princ. sont: Christiansand, Arendal, Mandals, Stavanger. Plusieurs groupes d'îles, surtout dans le golfe de Bukke, en dépendent.

Christiansand, ch.-l. du bailliage de Mandals, au fond de la baie de son nom, à l'embouchure de la Torris, par 58° 8′ 4″ lat. N. et 5° 42′ 58″ long. E., à 280 k. S. O. de Christiania; a un port profond et sûr, défendu par les batteries de Christiansolm, station d'une partie de la flotte; la baie est spacieuse et sert de refuge aux bâtiments qui naviguent dans le Kattégat. Evêché luthérien, belle cathédrale. Construction de navires, fabriques de toiles à voiles, d'eaux-de-vie, de tabac; commerce de poissons et de bois; 11,500 hab. — Elle a été fondée par Christian IV, en 1641.

Christianstad, prov. de la Suède méridionale ou Gothie; touchant au Sund et à la Baltique, elle correspond au N. et à l'E. de la Scanie; c'est une grande vallée, hérissée de petites collines; le sol, surtout au S., est fertile en grains; les côtes sont très-poissonneuses; la popul. est de 228,000 hab. Les v. princ. sont: Christianstad, Kimbrishamn, Engelholm. — CHRISTANSTAD, le ch.-l., v. forte sur l'Helge, à 12 kil. de la mer Baltique, à 400 kil. S. O. de Stockholm, par 56° 1′ lat. N. et 11° 49′ long. E. Bâtie par Christian IV en 1614, elle fait, quoique déchue, un grand commerce de bois, goudron, alun, potasse, par le port d'Ahus, à l'embouchure de l'Helge; arsenal; 7,000 hab.

Christianstedt, capit. des possessions danoises aux Antilles, bon port sur la côte N. E. de Sainte-Croix; 5,000 hab.

Christiansund, v. de Norvége, ch.-l. du bailliage de Romsdal, dans le diocèse et à 130 kil. S. O. de Drontheim, bâtie sur trois îlots, qui forment un port spacieux; commerce actif de poisson et de bois; 4,000 h. — Elle fut fondée en 1734 par Christian VI.

Christiern. V. Christian.

Christine (Sainte), martyre du temps de Dioclétien, patronne de Palerme, est honorée le 24 juillet.

Christine de Pisan, née à Venise vers 1363, morte vers 1431, suivit en France son père, Thomas de Pisan, nommé astrologue de Charles V, 1368. Bien élevée à la cour de ce prince, mariée à Etienne Du Castel, gentilhomme picard, elle perdit le roi, son protecteur, puis son père et son mari. Veuve à 25 ans avec trois enfants, elle se créa des ressources par ses écrits, prose et poésies, qui lui firent une grande réputation. Elle refusa les offres de Henri IV, roi d'Angleterre, de Galéas Visconti de Milan et resta en France, où elle vécut assez pauvre, mais estimée et même honorée par les ducs de Bourgogne et de Berry. Sans avoir eu un talent supérieur, elle montra de la facilité, de la grâce même; mais ses pensées judicieuses, honnêtes, parfois élevées, sont trop souvent obscurcies par un langage diffus et imparfait. Il n'y a jamais eu d'édition générale de ses *Œuvres;* on cite parmi ses poésies: le roman de *Othéa et Hector;* le *Débat de deux amants; Epistre au dieu d'amour;* les *Lais et Dittiez;* le *Chemin de longue étude;* les *Dits moraux;* le *Livre de mutation de fortune;* le *Poëme de la Pucelle*, inséré dans le *Procès de la Pucelle* par M. Quicherat; etc. Parmi ses œuvres en prose, le *Livre des faits et bonnes mœurs de Charles V* (dans les collections Petitot et Michaud), avec le *Livre de la Paix*, qui en est comme le complément; la *Vision de Christine;* le *Trésor de la cité des Dames;* le *Livre des faits d'armes et de chevalerie;* le *Corps de policie; Lamentations sur les maux de la guerre*, etc. V. R. Thomassy, *Essai sur les écrits politiques de Christine de Pisan*, 1838, in-8°.

Christine de France, fille de Henri IV et de Marie de Médicis, née en 1606, épousa, en 1619, Victor-Amédée I^er^, duc de Savoie; veuve en 1637, elle s'empara de la régence au nom de son fils aîné, François-Hyacinthe, puis, en 1638, au nom de son second fils, Charles-Emmanuel II. Elle eut à lutter longtemps contre ses deux beaux-frères, le cardinal Maurice et le prince Thomas de Carignan, soutenus par l'Espagne et par l'Empereur. Elle fut forcée de rechercher l'appui intéressé de la France et eut beaucoup de peine à se soustraire au joug que voulait lui imposer Richelieu. Les traités de 1642 et de 1645 lui laissèrent le pouvoir qu'elle conserva, après la majorité de son fils, 1648, jusqu'à sa mort, 1663. Elle eut un instant l'espoir de marier sa fille à Louis XIV; mais après l'entrevue célèbre de Lyon, 1658, elle dut y renoncer.

Christine, reine de Suède, née en 1626, fille de Gustave-Adolphe et de Marie-Eléonore de Brandebourg, succéda à son père en 1632. Oxenstiern dirigea la régence; Christine reçut une éducation virile et eut pour précepteur l'aumônier Jean Matthiæ; elle fit de grands progrès dans les sciences et dans l'étude des langues, fut de bonne heure initiée à la politique par l'habile chancelier et prit, en 1644, les rênes du gouvernement. Elle fit la paix avec le Danemark, dès 1645, et contribua beaucoup à terminer à l'avantage de la Suède la guerre de Trente Ans par les traités de Westphalie, 1648. Elle refusa de se marier et désigna son cousin, Charles-Gustave, pour son successeur. Dès lors, égarée par les conseils du médecin français Bourdelot, elle adopta les maximes d'une sorte d'épicuréisme, laissa gouverner les favoris, comme Magnus de la Gardie; puis s'adonnant aux sciences et aux arts, elle s'entoura de savants, Descartes, Grotius, Puffendorf, Saumaise, Naudé, Vossius, Meibom, Bochard, Chevreau, Heinsius, etc. En même temps, les favoris, Chanut, Whitelock, Pimentelli, etc., se disputaient l'influence. Le mécontentement était général; elle abdiqua en faveur de son cousin, 6 juin 1654, se réservant les revenus de plusieurs provinces et l'autorité suprême sur les gens de sa maison. Sous des vêtements d'homme, elle se mit à voyager; abjura le luthéranisme à Inspruck, se rendit à Rome, puis vint en France, 1656, et y fut reçue avec honneur. Elle étonna la cour et la ville par la singularité de ses manières, revint en 1657, se souilla à Fontainebleau du meurtre de son grand-écuyer Monaldeschi, et retourna à Rome en 1658. Elle songea, dit-on, à reprendre la couronne; mais elle s'était aliéné toutes les classes de la population suédoise, fut plusieurs fois forcée de s'éloigner de son pays et revint définitivement se fixer à Rome en 1668; mais poursuivie d'inquiétude et de regrets, elle voulait toujours paraître jouer un rôle politique, même au milieu des savants qui l'entouraient. Elle mourut en 1689. Elle laissait une magnifique bibliothèque et une collection d'objets rares, de tableaux, d'antiques, qui enrichirent le Vatican. Quelques-uns de ses écrits ont été recueillis dans les *Mémoires* d'Archenholz, publiés à Stockholm, 1751, 4 vol. in-4°.

Christinos, nom des partisans de la régente d'Espagne, Christine, après la mort de Ferdinand VII.

Christmas ou île de **Noël**, île de la Polynésie, au S. de l'archipel de Sandwich, par 1° 40′ lat. N. et 160° 5′ long. O.; elle est entourée de brisants de corail et a 90 kil. de tour. Cook y observa une éclipse de soleil en 1777. Elle a été acquise par les États-Unis.

Christodore, poëte grec, né dans la Thébaïde, vivait à la fin du v^e^ s. On a de lui une description, en 416 vers, des statues qui ornaient le Zeuxippe, thermes de Constantinople, brûlés en 532; on la trouve dans l'*Anthologie palatine*. Ses autres ouvrages sont perdus, à l'exception de deux épigrammes.

Christophe (saint), né en Syrie ou en Palestine, baptisé par saint Babylas, évêque d'Antioche, subit le martyre sous Décius, vers 250. L'Eglise grecque l'honore le 9 mai, l'Eglise latine le 25 juillet. On l'invoquait pendant la peste ou pour conjurer les esprits gardiens des trésors cachés. Les légendes populaires l'ont souvent représenté sous la forme d'un géant portant le Christ sur ses épaules, pliant sous le faix, et appuyé sur un grand bâton; on multiplia partout son image; sa statue colossale à l'entrée de Notre-Dame de Paris fut détruite en 1784.

Christophe, antipape en 903, emprisonna Léon V, mais fut chassé par Sergius III, et mourut misérablement dans un monastère, juin 904.

Christophe, empereur d'Orient, fils de Romain I^er^, fut associé par son père à l'empire, en 920, et mourut en 931, avant la ruine de sa famille.

Christophe I^er^, roi de Danemark, fils de Valdemar II, succéda à son frère Abel, en 1252, par l'élection du peuple, eut surtout à lutter contre les évêques danois que dirigeait l'ambitieux Jacques Erlandsen, le savant évêque de Roskild. Il le fit arrêter et traiter ignominieusement, mais il mourut subitement, peut-être empoisonné, en 1259.

Christophe II, roi de Danemark, fils d'Eric VII, né en 1276, succéda à son frère Eric VIII, en 1319; d'un caractère violent, il dut, le premier, signer une capitulation qui donnait presque tout le pouvoir au clergé et à la noblesse. Il voulut reconquérir l'autorité; les grands, dirigés par le comte de Holstein, Gerhard, le forcèrent à se réfugier à Rostock, 1326. Il remonta sur le trône en 1330; puis il perdit la plus grande partie de ses Etats, livrés à l'anarchie, et mourut misérablement en 1333.

Christophe III, roi de Danemark, d'abord comte palatin de Bavière, succéda à son oncle, Eric de Poméranie, déposé par les Etats, 1439-1440. Il fut reconnu roi par les Suédois en 1441, par les Norvégiens en 1442. Il eut à lutter contre les paysans jutlandais, qui soutenaient Eric, diminua les priviléges des villes hanséatiques, fit de Copenhague sa capitale, promulgua un code municipal, mais favorisa trop les Allemands et ne fut pas aimé en Suède, où les paysans l'appelèrent *le roi d'écorce...* Il mourut à Helsingborg en 1448, et l'union de Calmar fut rompue.

Christophe (Henri), noir de l'île de Grenade, né en 1767, de parents esclaves, émancipé par un officier de marine lors de la prise de Grenade par d'Estaing, s'établit au Cap-Français, devint chef de bande en 1793, se fit remarquer de Toussaint-Louverture, et se distingua contre les Anglais qui furent expulsés de l'Ouest de Saint-Domingue en 1798; contre les Espagnols, maîtres de l'Est, 1801. A l'arrivée de l'expédition française, il incendia le Cap-Français, 1802, puis fit sa soumission. Mais quand l'insurrection éclata, il fut l'un des premiers à combattre les Français de Leclerc et de Rochambeau. Généralissime du barbare Dessalines, il conspira contre lui, contribua à sa mort, 1806, lutta contre Pétion, qui avait proclamé la république dans l'Ouest, et se fit nommer président et généralissime. Il prit le titre de roi en 1811, se fit sacrer sous le nom de Henri I^er^, mais ne put

forcer Pétion à le reconnaître. Il sembla vouloir s'appuyer sur le clergé catholique et moraliser son peuple, en demandant des instituteurs à Wilberforce; mais il gouverna despotiquement, eut une maison royale et militaire, prodigua des titres nobiliaires, forma une armée de 24,000 hommes, se livra à toutes sortes d'exactions pour satisfaire un luxe insensé, provoqua une insurrection générale et se tua de deux coups de pistolet dans son palais de Sans-Souci, le 24 octobre 1820.

Christophe (Saint-) ou **Saint-Kitts**, l'une des Antilles anglaises, par 17° 18′ lat. N. et 65° long. O., longue de 24 kil., à 90 kil. N. O. d'Antigoa, à 125 kil. N. O. de la Guadeloupe; île volcanique, dominée par le mont Misère (1,128 mèt.), volcan éteint dont les pentes finissent dans les plaines de la Basse-Terre. Climat chaud et sec; eaux assez abondantes; coton, gingembre, fruits des tropiques et surtout sucre; beaux bois de construction; popul. 28,000 hab. Le ch.-l. est Basse-Terre, peuplée de 6,000 hab.; Sandy-point est un poste militaire important. — Découverte en 1493 par Colomb, qui lui donna son nom de baptême, possédée par les Anglais et par les Français, abandonnée aux premiers par le traité d'Utrecht, 1713, elle forme avec Anguilla un gouvernement qui dépend de celui d'Antigoa.

Christopoulos (Athanase), poëte grec, né à Castoria, 1772-1847, fils d'un prêtre grec, élevé à Bucharest, à Bude, à Padoue, s'attacha au prince Alexandre Mourousi, puis au prince Caradja, exerça des fonctions publiques en Moldavie, écrivit un *Drame héroïque*, publié en 1805, une grammaire de la langue grecque (Eolodorique), des poésies lyriques dans le genre érotique et bacchique, des écrits politiques (*Parallèles* entre les différents gouvernements), etc., et traduisit en grec moderne plusieurs parties d'Homère et d'Hérodote.

Christovao-São, l'un des noms de Sergipe.

Christyn (Jean-Baptiste), jurisconsulte et historien, né à Bruxelles, 1622-1690, fut ambassadeur d'Espagne au congrès de Nimègue et chancelier de Brabant. Il a écrit beaucoup d'ouvrages sur le droit belge, sur la chronologie, les antiquités, les vieilles familles des Pays-Bas; on lui attribue les *Délices des Pays-Bas*, 1697, in-12, 1re édit. d'un ouvrage souvent réimprimé. — Son frère, *Libert-François*, 1639-1717, et son neveu, *Jean-Baptiste*, 1635-1707, furent également de savants jurisconsultes.

Chrobates, peuple slave qui, au VIIe s., se mit au service de l'empereur Héraclius pour combattre les Awares, s'établit en Dalmatie et se convertit au christianisme.

Chrodegang (Saint), né dans le Brabant vers 712, parent de Charles Martel, fut évêque de Metz, 742-766, chancelier d'Austrasie, envoyé deux fois comme ambassadeur, en Italie. Il est surtout célèbre pour avoir écrit la *Règle* des chanoines de son diocèse; elle fut adoptée presque partout. On la trouve dans le t. VII de la Collection des Conciles de Labbe.

Chroscienski (Albert-Stanislas), poëte polonais, mort vers 1737, célébra la victoire de Jean Sobieski sur les Turcs, traduisit en vers la *Pharsale* de Lucain, 1693, le *Livre de Job*, les *Lamentations de Jérémie*, composa les poëmes d'*Aman et Assuérus*, de *Joseph vendu par ses frères*, et un recueil de chants religieux, etc.

Chrudim, ch.-l. du cercle de ce nom, en Bohême, sur la Chrudimka, affl. de l'Elbe, à 95 kil. S. E. de Prague. Belle cathédrale; grands marchés aux chevaux; 6,000 hab.

Chrysargyre ou **impôt d'or et d'argent**, contribution levée par les empereurs romains jusqu'à Anastase II, tous les quatre ans, sur le commerce et l'industrie.

Chrysès, prêtre d'Apollon à Lyrnesse, est connu par le rôle qu'il joue dans l'Iliade, lorsqu'il réclame sa fille *Chryséis*, et qu'Apollon, pour venger l'injure faite à son prêtre, frappe de la peste les Grecs devant Troie.

Chrysippe de Tyane, écrivain grec gastronomique, vanté par Athénée.

Chrysippe de Cnide, médecin grec du IVe s. av. J. C.; on a perdu ses ouvrages, mais plusieurs de ses doctrines médicales (vertu médicinale du chou, horreur de la saignée et des purgatifs, etc.) ont été conservées par Galien et par Pline. — Plusieurs autres médecins grecs du même nom ont été confondus avec lui.

Chrysippe, philosophe stoïcien, né à Soli, en Cilicie, vers 280 av. J. C., mort vers 207 ou 200; disciple de Cléanthe, il eut la réputation d'être un dialecticien subtil et raffiné. Il attaqua vigoureusement les ennemis des doctrines du Portique et surtout les académiciens; c'est lui principalement qui a constitué et vulgarisé le stoïcisme; aussi a-t-il été bien souvent cité dans l'antiquité. Il écrivit, dit-on, plus de 700 livres, dont nous ne possédons que plusieurs fragments. Son système, autant qu'on le connaît par les appréciations des anciens, est une sorte de panthéisme naturaliste; la liberté disparaît véritablement dans un monde où domine la loi, la fatalité. Sa morale est pure et élevée; la raison doit gouverner la vie et mettre le sage au-dessus des passions, des souffrances, des joies; il trouve le bonheur dans la possession de son indépendance. Quelques fragments de Chrysippe ont été recueillis par Baguet, *de Chrysippi vita, doctrina et reliquiis*, Louvain, 1822.

Chrysologue, (Noel-André, dit *le Père*), capucin, né en Franche-Comté, 1728-1808, s'est distingué comme astronome et géographe; il a publié surtout des planisphères, une *Mappemonde* très-correcte, et une *Théorie de la surface de la Terre*, 1806, in-8°.

Chrysoloras (Manuel), grec érudit, né à Constantinople vers 1355, mort à Constance en 1415, fut envoyé par l'empereur Michel Paléologue pour solliciter les rois d'Europe à une croisade contre les Turcs, vers 1390. Il resta en Italie et enseigna la langue grecque avec succès à Venise, à Florence, à Milan, à Padoue, à Rome, où il forma des élèves distingués. Le plus connu de ses ouvrages, intitulé *Erotemata* (questions grammaticales), fut l'une des premières grammaires grecques répandues en Italie; imprimée dès 1488, elle a eu de nombreuses éditions. On l'a quelquefois confondu avec Chrysoloras (Démétrius), son contemporain, chargé aussi de missions en Europe, dont on a 100 lettres manuscrites et des traités sur des sujets religieux.

Chrysopolis, v. anc. de Bithynie, en face de Byzance, auj. *Scutari;* elle dépendait de Chalcédoine et faisait un grand commerce.

Chrysostome (Dion). V. Dion.

Chrysostome (Jean). V. Jean.

Chucuito, v. jadis puissante, dans la Bolivie, à l'O du lac Titicaca, dans la prov. et à 250 kil. N. O. de la Paz. Elève considérable de bétail.

Chucuito (lac). V. Titicaca.

Chun, 9e empereur de la Chine, suivant les traditions chinoises, aurait régné de 2,285 à 2,205 av. J. C. Yao l'associa à l'empire à cause de son mérite. On le regarde comme le fondateur de la subordination hiérarchique; il aurait réformé, en l'adoucissant, le code criminel; secondé par un habile ministre, Yu, il aurait commencé les immenses travaux de canalisation destinés à préserver la Chine des inondations. On trouve dans le *Chou-King* un long entretien du prince avec Yu sur les devoirs du souverain. Ses maximes furent, dit-on, recueillies et arrangées par Confucius.

Chun-Tchi, 1er empereur de la dynastie tatare-mandchoue, aujourd'hui régnante en Chine, né en 1636, régna de 1644 à 1662. Il voulut se rendre populaire, en se montrant souvent au peuple, laissa subsister les lois et les institutions antiques, et mit des Tatars à côté des Chinois dans les tribunaux conservés. Des ambassades moscovite (1656) et hollandaise n'eurent pas de succès. Il acheva la conquête de l'empire et fit périr avec sa famille Young-Li, le descendant des Ming. Il plaça le jésuite Schaal à la tête du tribunal des mathématiques, pour réformer l'astronomie chinoise. Sa raison sembla s'égarer; il commit plusieurs actes de cruauté, se repentit publiquement et mourut subitement à vingt-six ans.

Chun-Ti, dernier empereur de la dynastie mongole-tatare, né en 1320, régna de 1333 à 1370, et ne songea qu'à se livrer à la débauche. Ses ministres et ses généraux accablaient le peuple de leurs exactions; des insurrections patriotiques éclatèrent surtout vers 1337; elles furent victorieuses, quand elles eurent pour chef Tchou, fondateur de la nouvelle dynastie des Ming, 1352. Se voyant sur le point d'être investi dans sa capitale, Chun-Ti se retira vers le nord, dans la Tatarie, vers 1358.

Chuprah, v. de l'Hindoustan, présid. du Bengale, à 60 kil. N. O. de Patna, sur le Gange; commerce considérable; plus de 40,000 hab.

Chuquisaca, Charcas ou **La Plata**, capitale de la Bolivie, ch.-l. du départ. de son nom, sur la rive gauche du Cachimayo, par 19° 30′ lat. S. et 67° 30′ long. O. Archevêché; cathédrale ornée de tableaux précieux; 27 églises fort riches; université célèbre. Elle a été fondée par un compagnon de Pizarre, Pedro Anzurès, près de mines d'argent (Plata). Les Boliviens appellent leur capitale *Sucre*, en l'honneur du général qui assura leur

indépendance en 1824; le départ a 225,000 hab.; la ville, 24,000.

Church (BENJAMIN), 1639-1718, colon anglo-américain, se distingua surtout dans la guerre soutenue par les Européens contre les tribus indiennes, que commandait un chef redoutable, Philipp, 1676-1693. Plus tard il échoua dans une attaque qu'il dirigea, comme colonel, contre les Français de Port-Royal, 1704. L'un de ses fils a publié en 1716, d'après ses notes, l'*Histoire du roi Philipp*.

Church (RICHARD), général grec d'origine anglaise, 1780-1850, après avoir longtemps suivi la carrière des aventures militaires, se rendit en Grèce, 1827, fut nommé généralissime des forces de terre, mais ne put débloquer Athènes, cernée par les Turcs. Il combattit ensuite dans l'isthme de Corinthe et en Acarnanie contre Reschid-Pacha. Méconnu, comme anglais, par Capo-d'Istria, il donna sa démission, mais refusa de quitter la Grèce. Plus tard, le roi Othon le nomma conseiller d'Etat.

Churchill (JOHN). V. MARLBOROUGH.

Churchill (CHARLES), satirique anglais, 1731-1764, fut ordonné prêtre en 1756, mais se distingua bientôt par l'irrégularité de ses mœurs et de ses habitudes. Il écrivit des satires pleines de verve, mais poussant l'abus des personnalités jusqu'à la diffamation : le *Conclave*, la *Rosciade*, 1761, dirigée contre les acteurs; le *Revenant*, 1762, contre Johnson. Il se lia alors avec Wilkes, et, pour le servir, publia la *Prophétie de la famine*, l'*Epître à Hogarth*, la *Conférence*, le *Duelliste*, l'*Auteur*, le *Candidat*, l'*Indépendance*. Il mourut à Boulogne, où il allait visiter Wilkes exilé. Ses *Œuvres* ont été publiées à Londres, 1774, 3 vol. in-8°.

Churchill, riv. de la Nouvelle-Bretagne, appelée aussi MISSINIPPI et ENGLISH RIVER, se jette dans la baie de ce nom, à l'O. de la mer d'Hudson. Elle traverse une région boisée et est remplie de rapides, ce qui ne l'empêche pourtant pas d'être navigable. A son embouchure est le fort CHURCHILL, qui fut pris en 1782 par La Pérouse; grand commerce de pelleteries.

Chus, fils de Cham, s'établit dans l'Ethiopie ou *Terre de Chus;* il fut le père de Nemrod.

Chusan ou **Chousan**, île de la Chine, prov. de Tche-Kiang; elle est fertile et bien placée à l'embouchure du Yang-tse-Kiang. On l'a appelée la clef de la Chine; le climat est excellent. Les Anglais l'ont prise en 1840, 1841; les alliés l'ont occupée en 1860. La population est peut-être de 200,000 hab.; la capitale est *Ting-Haï*.

Chvostof (DMITRI-IVANOVITSCH, comte), poëte russe, né à Saint-Pétersbourg, 1757-1835, sénateur en 1797, membre du conseil privé, a composé des odes, des comédies, et a traduit plusieurs chefs-d'œuvre français. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées en 1817, in-8°.

Chyites. V. CHIYTES.

Chypre (*Cypros*, la *Kibris* des Turcs), île de la Méditerranée, à 60 kil. S. du cap Anemour en Anatolie, à 90 kil. O. des côtes de Syrie, à 550 kil. E. de Candie, entre 34° 34′ et 35° 40′ lat. N., et entre 29° 58′ et 32° 17′ long. E.; elle a 210 kil. du cap Saint-André, N. E., au cap Saint-Epiphane au S. O., sur une largeur de 60 à 80 kil. Une chaîne de montagnes la traverse de l'O. à l'E. Le plus haut sommet, Sainte-Croix (Olympe), est à 22 kil. S. de Nicosie. Les torrents qui en descendent tarissent en été; les habitants n'ont alors que l'eau saumâtre des puits. L'air est en général salubre, froid dans les montagnes; mais la *mal'aria* est fréquente sur les côtes du S. et de l'E.; la peste est souvent venue d'Egypte. Les mines d'or, d'argent, de cuivre, d'où le nom de *Cypre*-κύπρος, sont abandonnées; beau cristal de roche, qui, taillé, donne les *diamants de Paphos*. Chypre, jadis très-fertile, est mal cultivée, produit cependant d'excellent froment, de l'huile, du tabac, de la garance, des fruits exquis, des vins renommés, surtout ceux de la *Commanderie;* le chou-fleur est originaire de l'île. Mulets, ânes, moutons, chèvres, abeilles, gibier abondant. Industrie de la soie, du coton, tapis, cuirs de Turquie. On exporte du coton, de la térébenthine, des bois, des oranges, des vins. L'île est divisée en 3 sandjaks, Nicosie, Baffa et Cerina; la capit. est Nicosie; les v. princ. sont Baffa, Cerina, Larnaca ou Larnica, Limasol, Famagouste, Salines. La population est d'environ 135.000 hab., dont les deux tiers sont Grecs.

Chypre fut célèbre dans l'antiquité, sous différents surnoms, par sa fertilité, ses richesses, le culte de Vénus, adorée surtout à Paphos, Amathonte, Idalie, enfin par sa population. On vantait ses grenadiers, ses figues, la gomme précieuse de ses arbustes, ses vins, etc. Des Phéniciens et des Ioniens s'y établirent; on y compta neuf petits royaumes, dont le plus célèbre fut celui de Salamine; soumise aux Perses, à Alexandre, disputée par les rois d'Egypte et de Syrie, elle fut réunie à l'empire de Rome vers 58 av. J. C. Attaquée par les Arabes, reprise par les Grecs de Constantinople, elle forma un royaume indépendant sous Isaac Comnène, en 1182. Richard Cœur de Lion s'en empara en 1191, la vendit à Guy de Lusignan, et le royaume de Chypre fut possédé par les princes de cette famille jusqu'en 1489. Les Vénitiens gardèrent Chypre jusqu'en 1571; les Turcs s'en emparèrent alors, et, depuis, l'île est tombée dans un état complet de décadence. Méhémet-Ali a possédé Chypre de 1832 à 1840. — Voy. *Hist. de l'île de Chypre sous le règne des princes de la maison de Lusignan*, par M. de Mas-Latrie.

Les rois de Chypre de la maison de Lusignan sont :

Guy de Lusignan, roi en	1192
Amauri	1194
Hugues Ier	1205
Henri Ier	1218
Hugues II	1253
Hugues III	1267
Jean Ier	1284
Henri II	1285
Hugues IV	1324
Pierre Ier	1361
Pierre II	1372
Jacques Ier	1382
Jean II	1398
Jean III	1432
Charlotte	1458
Jacques II	1464
Jacques III	1473
Catherine Cornaro	1475

En 1489, Cath. Cornaro céda Chypre aux Vénitiens.

Chyrkouh (ASSAD-EDDYN), prince turc, oncle de Saladin, mort en 1169, était d'origine kourde, servit avec son frère Aïoub l'atabek de Mossoul, Zenghi, et le sultan de Syrie, Noureddin. Il fut chargé d'aller défendre le khalife fatimite d'Egypte contre son grand-vizir Chawer. Secondé par son neveu, Saladin, il lutta contre ses ennemis que soutenaient les Francs de Jérusalem et leur roi, Amaury; il fut nommé vizir, généralissime, par le khalife reconnaissant. Il mourut peu après; Youssouf Saladin lui succéda.

Cianus sinus. V. CIUS.

Cibalis, v. de l'ancienne Pannonie, sur la Save. Constantin y battit Licinius, 314. Patrie de Valentinien Ier et de Valens.

Cibao, chaîne de montagnes qui coupe l'île d'Haïti par le milieu, de l'E. à l'O. Hauteur moyenne : 800 à 1,000 m.; point culminant : le pic de *Serronia*, 2,800 m. Ces montagnes renferment des mines abondantes. Elles sont célèbres par la destruction des indigènes, que les Espagnols y enfouirent pour en tirer de l'or.

Cibber (COLLEY), auteur dramatique et acteur anglais, né à Londres, 1671-1757, directeur de Drury-Lane, 1711, poëte lauréat, 1730, a écrit 15 pièces remarquables par la vivacité spirituelle du dialogue et la finesse des observations. — Son fils, CIBBER (*Théophile*), 1703-1757, fut aussi acteur et auteur; les *Vies des poëtes anglais et irlandais*, publiées sous son nom, 5 vol. in-12, sont de R. Shiels. Sa femme, 1716-1766, fut une tragédienne renommée.

Ciboure, bourg de l'arrond. de Bayonne (Basses-Pyrénées). Bains de mer, pêcheries, commerce de thon; 2,000 hab.

Cibyra, v. de l'ancienne Phrygie, près de la Carie, jadis puissante, ruinée par un tremblement de terre, relevée par Tibère, eut un évêché dès les premiers temps du christianisme.

Cicéron (MARCUS-TULLIUS), 107-43 av. J. C., le premier de sa famille qui soit arrivé aux grandes magistratures; d'où le nom qu'on lui donna de chef des *hommes nouveaux*. Il était né près d'Arpinum, et appartenait par sa mère, Helvia, à une famille distinguée. Il fit ses études oratoires sous les grecs Molon de Rhodes, Philon, et sous l'illustre orateur Crassus. Il débuta au barreau avec éclat, par son courageux plaidoyer pour Roscius d'Amérie; seul il osa défendre ce proscrit contre la cupidité de Chrysogonus, affranchi de Sylla, et réussit à sauver Roscius (80). En 79, on le voit à Athènes, suivant les leçons des rhéteurs Antiochus et Zénon. De retour à Rome en 78, il étudia la déclamation auprès

des célèbres comédiens Esopus et Roscius, et, à partir de 77, il rivalisa au barreau avec les orateurs Hortensius et Cotta. En 75, il obtint la questure de Sicile. C'est pendant l'exercice de cette charge qu'il découvrit le tombeau d'Archimède. Les Siciliens, dont il avait su gagner la confiance, s'adressèrent à lui, en 71, pour accuser le préteur Verrès qui les avait désolés par ses cruautés et ses brigandages. Pendant 50 jours, Cicéron parcourut la Sicile, afin de recueillir les preuves et les témoignages sous le poids desquels il devait accabler l'accusé. Des sept discours ou *Verrines* qu'il composa, deux seulement furent prononcés; Verrès s'exila avant le jugement, et son défenseur, Hortensius, ne put empêcher qu'il fût condamné à une amende de 9 millions de notre monnaie. Cicéron fut ensuite édile en 69, et préteur en 66. C'est alors qu'il prononça son discours *Pro lege Manilia*, par lequel il fit donner à Pompée le commandement de la guerre contre Mithridate. Resté à Rome après sa préture, il plaida pour une multitude de clients, et prépara ainsi sa nomination au consulat. Lorsqu'il brigua cette charge, il avait pour compétiteur Catilina. Mais Cicéron l'emporta par la popularité dont il jouissait auprès de la plèbe et des Italiens. Il fut nommé sans scrutin avec C. Antonius pour collègue, 63. Une fois consul, Cicéron fit rejeter la *loi agraire* proposée par le tribun Rullus, instrument de César, ainsi qu'une rogation faite par un autre tribun en faveur des descendants des proscrits de Sylla, et qui aurait amené de nouveaux bouleversements dans la république. La plèbe, à cette occasion, siffla le tribun Roscius, qui avait donné aux chevaliers des places séparées au théâtre. C'était une manifestation hostile à Cicéron, l'un des chefs de l'ordre des chevaliers. Le consul entraîna le peuple au temple de Bellone, lui fit honte de sa jalousie, glorifia l'ordre équestre et « ramena au théâtre la foule repentante. » Ce fut, dit Quintilien, son plus beau triomphe oratoire. Mais la plus grande gloire du consulat de Cicéron fut sa lutte contre Catilina. Cicéron sauva la république par un mélange d'audace, de prudence et d'habileté. Instruit du projet des conjurés par Fulvie, maîtresse de l'un d'eux, il se fait donner par le sénat un pouvoir dictatorial, et met Rome en état de siége. Tandis que les conjurés se préparaient à soulever l'Italie, et même l'Afrique et l'Espagne, Catilina restait à Rome, armait des assassins contre le consul, et osait se présenter au sénat. Cicéron le démasque dans sa première *Catilinaire*, et le force ainsi de quitter Rome. Il agit ensuite contre ceux des conjurés qui se trouvaient dans la ville. Armé d'une lettre écrite par l'un d'eux, Lentulus, aux députés des Allobroges, il fait arrêter les criminels; sans permettre les longueurs d'un procès qui auraient compromis le salut de l'Etat, il ouvre dans le sénat la délibération sur le sort des conjurés. César, qui les ménageait, vota pour l'exil et la confiscation, Cicéron le réfuta finement dans sa quatrième *Catilinaire*. Mais ce furent Catulus et Caton qui firent voter la condamnation à mort. Cicéron fait aussitôt exécuter, dans le Tullianum, Lentulus, Céthégus, Gabinius, Statilius et Ceparius, et, au retour de la prison, il repasse devant la foule consternée, en disant: *Vixerunt*, ils ont vécu. Au dehors de Rome, les armements ordonnés par le consul amenèrent la défaite de Mallius et de Catilina; celui-ci périt à la bataille de Pistoja. Tous les bons citoyens décernèrent à Cicéron le titre de *Père de la Patrie*. Malheureusement il jouit de sa gloire avec trop de vanité, et il en fut puni par l'envie. Quand il sortit de charge, le tribun Metellus Nepos ne lui permit pas de justifier sa conduite. Sommé de s'en tenir au serment d'usage, à savoir, qu'il avait observé fidèlement les lois, le grand orateur répliqua par ce noble serment : « *Je jure que j'ai sauvé la république.* » Et tout le peuple applaudit. Il croyait avoir brisé pour toujours la violence des armes, et exprimait sa confiance dans la durée des institutions républicaines par ce mot célèbre : « *Cedant arma togæ.* » Mais le triumvirat de César, de Crassus et de Pompée lui donna un cruel démenti. Son crédit baissant de jour en jour, il se rejeta dans la culture des lettres, et c'est alors qu'il publia les mémoires de son consulat écrits en grec, et un poëme latin en trois livres sur le même sujet. Les louanges exagérées qu'il s'y donnait animèrent encore plus ses ennemis contre lui. L'un des plus acharnés, Clodius, auquel César avait fait donner le tribunat, proposa une loi qui interdisait le feu et l'eau à quiconque aurait fait périr des citoyens romains, sans que le peuple les eût condamnés. C'était faire du consulat de Cicéron « le prétexte et le moyen de sa ruine. » Abandonné des triumvirs, mais soutenu par les chevaliers et le peuple, Cicéron aurait pu empêcher le vote de la loi en suscitant une guerre au sein de Rome. Il aima mieux s'exiler et se retira à Thessalonique, chez son ami Plancus (58). Après son départ, Clodius fit raser ses maisons de campagne et confisquer ses biens. Cicéron, dans son exil, s'abandonna à une douleur excessive, et montra une regrettable faiblesse de caractère. Mais l'audace démagogique de Clodius et ses outrages envers Pompée provoquèrent une réaction en faveur de l'exilé. Pompée fit proposer son rappel, et, au bout de dix-sept mois, Cicéron revint en Italie. Ce retour fut un véritable triomphe (57). De ce moment commença pour lui une *vie nouvelle;* son zèle républicain s'attiédit et il s'attacha à l'homme de guerre qu'il proclamait son bienfaiteur, à Pompée. Au sujet du rétablissement de ses maisons, des luttes sanglantes s'engageaient dans Rome entre le fougueux Clodius et le tribun Milon, qui s'était mis au service de Pompée. Pendant ce temps-là, Cicéron s'occupait avec calme à composer des traités oratoires ou d'éloquents plaidoyers pour deux partisans de Pompée, Vatinius et Gabinius. En 53, il entrait dans le collége des Augures. L'année suivante, la mort de Clodius, tué par Milon, le délivra de son plus implacable adversaire. Il défendit le meurtrier; mais en prononçant sa harangue il se troubla, intimidé par l'aspect des soldats de Pompée et par les cris des amis de Clodius (52). Nommé proconsul de Cilicie, il rétablit Ariobarzane de Cappadoce, vainquit les brigands du mont Amanus, et obtint de ses soldats le titre d'*Imperator*. Sa vanité en fut flattée au point qu'il brigua les honneurs du triomphe. La gloire réelle de son proconsulat réside dans la douceur bienfaisante avec laquelle il administra la Cilicie. Au retour de sa charge, il tomba, comme il le dit lui-même, *au milieu des flammes de la discorde civile;* il essaya vainement de jouer le rôle de médiateur entre César et Pompée, et, quand ses illusions sur le maintien de la paix furent dissipées, il se rangea du côté de Pompée qui semblait combattre au nom de la République. Trop clairvoyant pour ne pas prévoir la défaite de son parti, il eut le tort d'apporter dans le camp pompéien des alarmes et des préventions qui n'étaient capables que de désespérer. Il donna un trop libre cours à son ironie, et ses sarcasmes le rendirent odieux. Après la bataille de Pharsale et la fuite de Pompée (48), il refusa de prendre le commandement des débris de l'armée vaincue, se sépara de Caton, et rentra dans l'Italie que gouvernait Antoine, lieutenant de César. Ce retour semblait un acte de soumission. Cicéron était rempli de craintes; César le rassura par une bienveillante familiarité. L'orateur reprit, sous la dictature de César, ses études littéraires et philosophiques. C'est alors aussi qu'il répudia sa femme Terentia, dont la conduite et le caractère lui avaient donné de légitimes sujets de plainte, et il épousa une riche héritière dont il était le tuteur. Il affectait de se tenir éloigné de César, et protestait indirectement contre la perte de la liberté par l'éloge de Caton. Trop puissant pour punir cette hardiesse, César n'y répondit que par le livre de l'*Anti-Caton*. Bien plus, il rappela Marcellus, et cette fois, Cicéron, vaincu par la générosité de César, lui adressa un remercîment éloquent. Peu après, la puissance émouvante de sa parole obtint du dictateur le pardon de Ligarius. En 45, Cicéron perdit sa fille Tullie. Cette perte le plongea dans la plus profonde douleur. Livré tout entier à l'étude et aux lettres, il écrivit pendant son long deuil une quantité d'ouvrages d'une rare perfection. Le meurtre de César lui ouvrit une carrière nouvelle (44). Il accueillit cet événement avec une joie peu digne, quand on songe aux éloges qu'il avait récemment prodigués au juge clément de Ligarius et du roi Déjotarus. Il espérait voir renaître la liberté républicaine et reprendre lui-même un rôle politique. C'était une nouvelle illusion. Cicéron combattit, du moins, le nouveau maître qui s'imposait à Rome, Antoine, dont la tyrannie n'avait pas pour excuse, comme celle de César, le génie et la gloire. Il écrivit contre lui quatorze pamphlets, qu'il appela *Philippiques*, où son patriotisme éclate en admirables invectives. Pour le renverser, il lui opposa le petit-fils de César, Octave, dont le sénat ne pouvait se passer pour rallier les légions, et dirigea toute la conduite de la guerre que les deux consuls et le jeune César firent à Antoine dans la Gaule cisalpine. Mais l'héritier de César était encore plus dangereux qu'Antoine. Octave, après sa victoire, se fit nommer consul, et forma, avec Antoine et Lépide, un triumvirat qui devait ruiner définitivement la République. Les triumvirs s'abandonnèrent l'un à l'autre leurs amis, et Antoine demanda à Octave la

tête de Cicéron. Le grand orateur, retiré à Tusculum avec son frère et son neveu, voulut fuir, et s'embarqua. Repoussé par les vents, il retomba dans l'irrésolution, s'embarqua une seconde fois, puis revint à sa maison de Formies. A l'approche des assassins, ses esclaves essayèrent de le porter dans sa litière; mais Cicéron leur défendit toute résistance, et lui-même tendit sa tête au chef des meurtriers, Popilius, qu'il avait autrefois sauvé d'une accusation de parricide (43). Il avait 64 ans. Sa tête et ses mains furent portées à Antoine, qui les fit attacher à la tribune aux harangues. Quels qu'aient été chez lui les défauts de l'homme politique, il avait mérité le témoignage que lui rendit plus tard Auguste : « C'était un bon citoyen qui aimait sincèrement son pays, et ne manqua jamais à sa cause. » Comme orateur, il tient le premier rang dans l'antiquité, et, à considérer l'ensemble et la variété de ses ouvrages, il a été regardé comme le premier écrivain du monde. On peut diviser en 4 classes les ouvrages qui nous restent de Cicéron : 1° Ouvrages sur l'art oratoire : *De l'Invention; les Quatre Livres à Herennius*; les *Trois Dialogues de l'Orateur;* le *Dialogue sur les orateurs illustres; l'Orateur; les Topiques;* des *Partitions oratoires; Du Meilleur Genre d'Orateur.* 2° Discours; il en composa plus de cent. Les principaux sont : les *Verrines* (7), les *Catilinaires* (3), les *Philippiques* (14), pour *Ligarius*, pour *Marcellus*, pour *Milon*, pour la *loi Manilia*, pour *Fonteius, Murena, Roscius, pro Domo sua*, etc., etc. 3° Ouvrages philosophiques: *des Devoirs; de la Nature des dieux; Questions académiques; Tusculanes; des Biens et des Maux; de la République; de la Divination; des Lois; de la Vieillesse; de l'Amitié; du Destin;* les *Paradoxes.* 4° Enfin, un nombre considérable de *Lettres* à Atticus, à Quintus, à Brutus, à divers, recueil précieux pour l'étude de la vie et du caractère de Cicéron, pour la connaissance des événements de son siècle, de la vie intérieure des Romains et des formes de leur administration. — Il avait aussi composé des poésies. Tout jeune encore (90), il avait traduit les *Phénomènes d'Aratus*, dont il reste plus de 500 vers. La meilleure édition de ses fragments poétiques est celle de Nobbe, Leipzig, 1827, in-4°.

Les ouvrages de Cicéron ont été bien souvent imprimés. Les éditions complètes les plus célèbres sont celles de Alexandre Minutianus, Milan, 1498, 4 vol. in-fol.; des Aldes, Venise, 1519-1523, 9 vol. in-8°; des Juntes, 1534, 4 vol. in-fol.; de Rob. Estienne, 1538; de P. Manuce, 1540-1546, 9 vol.; de Lambin, Paris, 1566, 2 vol. in-fol ; de Gruter, Hambourg, 1618; d'Ernesti, 1774-1777, avec les tables (*Clavis Ciceroniana*), 8 vol.; de d'Olivet, 1740, 9 vol. in-4°; de Schütz, Leipzig, 1814-1823, 20 vol. in-8°; d'Orelli, Zurich, 1826-27 ; de Leclerc, lat.-franç., 1823-1827, 36 vol. in-8°; de Lemaire, 1827-32 ; 19 vol. in-8°; de Panckoucke, lat.-franç., 36 vol. in-8°, etc.

La vie et les écrits de Cicéron ont donné lieu à un très-grand nombre d'ouvrages : Fabricius, *Historia Ciceronis*, 1563, plusieurs fois réimp.; Middleton, *History of the life of Ciceron*, 2 vol. in-4°, 1741, trad. en français par l'abbé Prevost, 1743, 4 vol. in-12 ; Facciolati, *Vita Ciceronis litteraria*, Padoue, 1760, in-8°; A. Gautier, *Cicéron et son siècle*, etc.; et récemment l'ouvrage intéressant de M. G. Boissier, sur la vie et le rôle politique de Cicéron. Dans l'antiquité, Plutarque a écrit sa *Vie*.

Cicéron (Quintus), frère du précédent ; lieutenant de César dans la guerre des Gaules, il fut assiégé dans son camp par les Eburons, les Atuatiques et les Nerviens. César le délivra, 54. Ayant pris parti pour Pompée dans la guerre civile, il fut proscrit et tué comme son frère en 43. Il avait épousé la sœur d'Atticus, le célèbre ami de Cicéron.

Cicéron (Marcus), seul fils de l'orateur. Sa mère était Terentia. Soldat à 17 ans dans l'armée de Pompée, il commanda à Pharsale une aile de cavalerie. Son père l'envoya ensuite à Athènes, où le rencontra M. Brutus. Celui-ci le fit son lieutenant, quoiqu'il n'eût que 20 ans. M. Cicéron se distingua à la bataille de Philippes. Il se réfugia ensuite en Sicile, auprès du jeune Pompée. Quand Auguste fut seul maître du gouvernement, il prit M. Cicéron pour collègue dans le consulat, 31, et lui fit ensuite donner le gouvernement de l'Asie. On lui a reproché de s'être adonné à l'ivrognerie.

Cicogna (Pascal), doge de Venise, succéda en 1585 à Nicolas da Ponte. Sous son administration, Venise fut la première des puissances catholiques qui reconnût Henri IV. On commença en 1585 le pont du Rialto, sur le grand canal, et on acheva les bâtiments de la place Saint-Marc. En 1593, le sénat fit construire la forteresse de Palma-Nuova, pour couvrir le Frioul contre les incursions des Turcs. Cicogna mourut le 2 avril 1595; il eut pour successeur Marin Grimani.

Cicognara (Le comte Léopold), né à Ferrare en 1767, mort à Venise en 1834. Publiciste, critique et archéologue; il fut ministre plénipotentiaire de la république Cisalpine en 1799, conseiller d'État du royaume d'Italie et président de l'Académie des beaux-arts à Venise, 1805. Il a laissé plusieurs ouvrages sur la littérature et les arts en Italie; les plus importants sont : *Histoire de la sculpture, depuis la renaissance de cet art jusqu'au siècle de Canova*, 3 vol. in-fol., Florence, 1813-1818, et *Mémoires pour servir à l'histoire de la chalcographie*, in-8°, Prato, 1831.

Cicogne. V. Glénans (Iles).

Cicones, peuple de l'anc. Thrace, près de l'Hèbre. La fable rapporte que les femmes des Cicones massacrèrent Orphée. Ulysse, jeté sur leurs côtes en revenant de Troie, pilla leur capitale, *Ismarus*.

Cid (Rodrigue, ou **Ruy Diaz de Bivar,** surnommé le *Cid Campéador*), né vers 1040 près de Burgos, mort en 1099. C'est le héros de la chevalerie espagnole Attaché à Ferdinand I[er], roi de Castille et de Léon, il l'aida à rendre Saragosse tributaire et à la soustraire aux attaques du roi d'Aragon, Ramire I[er], qui fut tué à la bataille de Graos, 1063. Rodrigue servit ensuite Sanche, successeur de Ferdinand en Castille, contre ses frères Garcie, roi de Galice, et Alfonse, roi de Léon, et décida les victoires de Santarem et du Carion, 1068-1071. En 1072, Sanche ayant été tué par trahison au siége de Zamora, les seigneurs castillans lui donnèrent pour successeur son frère Alfonse VI, et chargèrent Rodrigue d'exiger du nouveau roi le serment qu'il n'avait pas trempé dans le meurtre de Sanche. Dès lors, Rodrigue, tombé en disgrâce, quitta la Castille et emmena avec lui plusieurs de ses parents et de ses amis; mais il ne cessa pas de servir le roi de Castille, dont la cause se confondait avec celle du christianisme espagnol. Cinq princes maures s'étaient ligués pour ravager la province de Rioja; Rodrigue les battit, leur imposa un tribut, et fut reconnu par eux leur seid (Cid) ou seigneur; de là son surnom. En 1086, rappelé par Alfonse, il contribua par sa valeur à la prise de Tolède. Exilé de nouveau, il fut appelé par le roi arabe de Saragosse, Ahmed, pour combattre les Almoravides, hordes africaines aussi dangereuses pour l'Espagne arabe que pour l'Espagne chrétienne. Suivi de quelques braves, il alla s'établir au milieu des montagnes de Téruel, dans une forteresse appelée depuis la Roche du Cid, et de là remporta de nombreux avantages sur les Almoravides. En 1094, il s'empara de Valence sur le gouverneur arabe Ibn-Djhhaf, et, l'année suivante, il le fit brûler impitoyablement avec dix-huit autres Valenciens. Cette conquête lui donnait l'espoir de chasser les Arabes de toute l'Espagne; mais il mourut à Valence en 1099, et sa veuve, Chimène, fut forcée d'abandonner Valence en 1102. Rodrigue eut deux filles, Elvira et Sol, qui épousèrent l'une Ramire, infant de Navarre, l'autre le comte Raymond-Bérenger III de Barcelone. Les romances, les poëmes et les chroniques de l'Espagne ont mêlé beaucoup de merveilleux aux événements de sa vie. Il faut ranger parmi ces fables la fameuse querelle du Cid avec le comte de Gormaz et son amour pour Chimène, fille du comte. C'est à un poëte espagnol du XVII[e] siècle, Guillen de Castro, que Corneille a emprunté ces légendes pour sa tragédie du *Cid*. — Le vieux poëme espagnol du *Cid* a été publié et traduit par M. Damas-Hinard, 1858, in-4°; la meilleure édition du *Romancero del Cid* est celle de Keller, Stuttgart, 1840.

Cieça de Léon (Pierre), né à Séville au commencement du XVI[e] siècle, accompagna Pizarre dans la conquête du Pérou, passa 17 ans dans ce pays, et laissa une *Chronique* où il décrit les provinces, les villes, les mœurs des Indiens, etc.; il la termina en 1550 à Lima.

Cienfuegos (Bernard), botaniste espagnol, né à Tarragone, dans le XVI[e] siècle, fut professeur à l'université d'Alcala.

Cienfuegos (Alvarez), cardinal espagnol, de l'ordre des Jésuites, né à Aguerra, dans les Asturies. Dans la guerre de la succession d'Espagne, il suivit le parti de l'archiduc Charles contre Philippe V, fut employé dans plusieurs négociations à la cour de Portugal par les empereurs Joseph I[er] et Charles VI. Nommé cardinal en 1720, il fut représentant de la cour de Vienne auprès du pape en 1722, évêque de Catane et archevêque de Montréal en Sicile; il mourut à Rome en 1739. Il

écrivit plusieurs ouvrages, dont le plus célèbre est la *Vie de saint François Borgia*.

Cienfuegos (Nicasio), poëte espagnol, né à Madrid, 1764-1809. Pendant la guerre de l'indépendance, il rédigea contre les Français plusieurs écrits pour lesquels il fut poursuivi; il fut même condamné à mort comme ayant participé à l'insurrection de Madrid en 1808. Ses amis obtinrent qu'il fût seulement déporté en France, et il mourut à Orthez. Ses Œuvres, *Obras poeticas*, ont été réunies en 2 vol. in-12, 1816, Madrid.

Cienfuegos, v. de l'île de Cuba, sur la côte S., au fond de la baie Yagua. Récolte de sucre.

Ciers-Lalande-et-Saint-Simon (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 18 kil. N. de Blaye (Gironde). Habitation du marquis de Lamoignon et restes d'un établissement gallo-romain appelé vulgairement la *Ville de Pampelune* ou la *Citadelle*; 2,804 hab.

Cieza, v. d'Espagne, province de Murcie, sur la rive gauche de la Segura.

Cigliano, bourg du roy. d'Italie, prov. de Verceil, à 30 kil. O. de cette ville.

Cignani (Carlo), peintre, né à Bologne, 1628-1719, élève de l'Albane. Il sut composer et distribuer ses figures comme les Carrache; il est, pour le dessin, l'émule du Corrége. Son coloris est vif et rappelle la suavité de celui du Guide. Clément XI le nomma chevalier de l'Eperon d'or et lui donna les titres de comte du palais et de prince de l'Académie de Bologne. Ses œuvres principales sont l'*Assomption de la Vierge*, dans l'église de la Madona del Fuoco, à Forli; l'*Entrée de Paul III à Bologne; François Ier guérissant les écrouelles*; la *Fuite en Egypte*. Ses plus belles fresques sont à Saint-Michel *in Bosco*. Ses principaux élèves furent Crespi et Marc-Antoine Franceschini.

Cigoli (Lodovico Cardi da), peintre, sculpteur, architecte, poëte et musicien, né au bourg de Cigoli, près de Florence, en 1559, mort à Rome en 1613. A 13 ans, il vint avec son père s'établir à Florence, et suivit d'abord les leçons d'Alessandro Allori. L'étude trop assidue de l'anatomie ayant altéré sa santé, il fut forcé pendant quelque temps de retourner dans son pays. Revenu à Florence, il eut successivement pour maîtres le Buontalenti, Santi di Tito, et étudia les ouvrages du Baroche, du Corrége et des artistes vénitiens. Il mérita de ses contemporains le surnom de Corrége ou de Titien florentin. C'est lui qui avait été chargé de toutes les décorations commandées pour le mariage de Henri IV et de Marie de Médicis. Appelé à Rome par le pape Paul V, il y exécuta des travaux importants. Ses principales œuvres sont: le *Martyre de saint Etienne*, un *Ecce Homo*, à Florence; *Saint Pierre guérissant un boiteux* et la *Conversion de saint Paul*, à Rome; l'*Ange et Tobie*, à Saint-Pétersbourg; la *Fuite en Egypte, Saint François en contemplation*, au Louvre.

Cilicie, contrée de l'anc. Asie Mineure, au S. E., correspond aujourd'hui au vilayet turc d'Adana. On y entre par trois défilés: les *Portes ciliciennes* au N., les *Portes amaniques* et les *Portes syriennes* à l'E. Ses cours d'eau s'appelaient dans l'antiquité le Pyramus, le Sarus, le Cydnus. On la divisait en *Cilicie des plaines* et *Cilicie trachée* (montagneuse). Ses villes principales étaient Tarse, Soli, Issus, Sélinonte, Séleucie. Soumise successivement par Alexandre, les Séleucides, les rois d'Egypte, la Cilicie était, au 1er siècle av. J. C., un repaire de pirates parmi lesquels Mithridate recrutait ses équipages. Pompée les combattit en 67, et les balaya sur tous les points. Plus tard, la ville de Tarse eut une école de philosophie où saint Paul étudia. La Cilicie forma deux subdivisions du diocèse d'Orient, la Cilicie Ire et la Cilicie IIe. Sous le Bas-Empire, la Cilicie fut souvent disputée par les souverains de Byzance et les rois sassanides de Perse. Conquise par les Arabes au VIIe siècle, occupée par les Mongols de Gengis-Khan et de Tamerlan, elle fut dès le XIVe siècle une province de l'empire ottoman. Les villes remarquables aujourd'hui sont: Payas, sur les ruines d'Issus, Adana et Tarsus.

Cillei (Barbe de), seconde femme de l'empereur d'Allemagne Sigismond, fille du comte Hermann de Cillei, 1377-1451, et mère d'Elisabeth, qui épousa, en 1421, Albert d'Autriche, depuis empereur. Les désordres de Barbe la firent surnommer la *Messaline de l'Allemagne*. Elle disputa à son gendre les couronnes de Hongrie et de Bohême, pour les donner au jeune Wladislas de Pologne, qu'elle voulait épouser après la mort de Sigismond, 1437, et quoiqu'elle fût âgée de 60 ans. Dans ce but, elle protégea les Hussites et voulut se faire déférer la couronne par les Hongrois; mais Albert II la fit garder à vue, et elle dut se retirer à Grätz, en Bohême, appelé depuis Königingrätz.

Cilly ou **Zilli,** v. des Etats autrichiens en Styrie, à 90 kil. S. de Grätz; 1,700 hab. Eaux minérales. Fondée par l'empereur Claude en 41 de notre ère, elle reçut le nom de *Celeia*. Ses murs sont en partie construits avec des débris antiques.

Cima (Giovanni-Battista), né à Conegliano (Marche trévisane), vers 1460. Il peignait encore en 1517. De l'école vénitienne, il était élève de Giov. Bellini. Il a souvent introduit dans ses tableaux des vues de sa patrie. Il eut une école nombreuse, d'où sortirent Carlo Cima, son imitateur, et Vittore Belliniano. Le musée du Louvre possède de lui la *Vierge et l'enfant Jésus adoré par saint Jean et par sainte Madeleine*.

Cimabue ou **Gualtieri** (Giovanni), peintre et architecte, né à Florence en 1240, vivait encore en 1302. Il reçut les premières leçons de deux peintres byzantins appelés à Florence par le sénat pour peindre une des chapelles de l'église souterraine de Sainte-Marie-Nouvelle. Il était déjà très-célèbre quand Charles d'Anjou passa à Florence. Le roi visita l'atelier du peintre et admira ses plus beaux ouvrages. Cimabue peignait alors le tableau de la *Vierge et Jésus*. Quand il fut terminé, le peuple se rendit en foule chez le peintre, et porta le tableau en grande pompe jusqu'à l'église Sainte-Marie-Nouvelle, à laquelle il était destiné. Cimabue ignore encore la perspective et le clair-obscur; sa couleur est plate et ses contours durement accusés. Mais par son grand style, son dessin sévère et naïf à la fois, par le naturel de ses expressions, il a été considéré comme le restaurateur de la peinture au moyen âge. Son nom, transmis à la postérité dans les vers de Dante, est inséparable de celui de Giotto, son glorieux disciple.

Cimarosa (Dominique), célèbre compositeur de musique, né à Aversa en 1754, mort à Venise en 1801. D'abord élève de Sacchini, il étudia ensuite au conservatoire de Naples sous Fenaroli, qui était lui-même de l'école de Durante. Il était doué du plus heureux génie et d'une étonnante facilité. A peine âgé de 25 ans, il avait obtenu de nombreux succès sur les principaux théâtres d'Italie. Il donna successivement la *Baronessa Stramba*, l'*Italiana in Londra*, la *Finta Fracastana*, la *Finta Parigina, Caio Mario*, 1779; *Il Convito di Pietra*, 1782; *Olimpiade, I dui Suppositi Conti*, 1784; *Il Credulo*, 1785. A cette époque, il partageait avec Guglielmi et Paësiello l'admiration de l'Italie. Appelé en Russie par Catherine II, il y donna *Il Valdomira*, 1787. En 1792, l'empereur Léopold II le nomma maître de sa chapelle. C'est alors qu'il fit représenter à Vienne *Il Matrimonio Segreto*, 1792, *I Nemici generosi*, 1796, *Gli Orazi e Curiazi*, 1797, *Achille, l'Imprudente fortunato*, 1798. Son dernier ouvrage est l'*Artemisia di Venezia*, qu'il n'eut pas le temps d'achever. Il a composé plus de 120 opéras. Il excellait surtout dans le genre *bouffe* par l'esprit, le goût, la vivacité. Doué d'une voix charmante, il chantait les plus beaux morceaux de ses œuvres avec autant d'expression que d'originalité comique. On rapporte de lui cette singularité qu'il voulait entendre, en composant, le bruissement d'une conversation animée.

Cimbébasie, région de l'Afrique méridionale, sur l'Océan Atlantique, limitée au N. par la rivière Nourse, et au S. par le fleuve Orange, entre 16° et 28° lat. S. On n'y trouve que des débris de peuples refoulés par les Anglais, les Cafres et les Boërs. Ce sont les *Cimbebas*, les *Damaras* et les *Namaquas*. C'est un pays moins stérile qu'on ne l'avait cru jusqu'ici. Les naturels sont d'un caractère inoffensif, mais leur religion est encore un fétichisme absolu.

Cimber (Tullius) fut un des meurtriers de César.

Cimbres, peuple originaire du Jutland (Chersonèse Cimbrique) ou des bords de la mer Caspienne. En 114 av. J. C., ils descendirent vers le S. de la Germanie avec les Teutons, les Ambrons et les Tigurins, et battirent plusieurs généraux romains au pied des Alpes, dans l'Helvétie et dans le pays des Allobroges, 112-105. De là, ils envahirent l'Espagne, revinrent en Italie par les Alpes Rhétiques et la vallée de l'Adige, et furent exterminés près de Verceil, sur les bords de la Sesia, par Marius, Catulus et Sylla, 101.

Cimbrique (Chersonèse). V. Chersonèse.

Ciminius, mont de l'Etrurie méridionale, auj. mont *Cimino*, sur la rive droite de la Marta.

Cimmérien (Bosphore). V. Bosphore.

Cimmériens, peuples anciens venus des bords septentrionaux du Pont-Euxin et du Palus-Méotide, d'où

ils avaient été chassés par les Scythes nomades. Ils étaient redoutés pour leurs mœurs barbares et leur religion sanguinaire. Les uns envahirent l'Asie Mineure et s'emparèrent de la Lydie, vers le VII^e s.; les autres remontèrent le long du Danube et jusque dans la haute Germanie; c'est pourquoi on les identifie avec les *Cimbres* ou *Kimris*.

Cimmériens (Monts), dans la partie mérid. de la Chersonèse Taurique (auj. Crimée); cette chaîne renferme des vallées très-fertiles.

Cimmerium, anc. nom de Crim, v. de la Russie d'Europe (Tauride).

Cimolos (*Kimoli*), une des Cyclades, au S. O. de Siphnos, à peu près stérile.

Cimon de Cléone, peintre grec, rangé par Pline au nombre des premiers artistes qui aient cultivé la peinture avant le VIII^e siècle. Cimon de Cléone aurait le premier fait sentir les jointures des membres et peint des têtes en raccourci.

Cimon, général athénien, fils de Miltiade et d'Hégésipyle, fille d'Olorus, petit roi de la Thrace. Il s'honora en payant l'amende à laquelle Miltiade avait été condamné peu de temps avant sa mort. Lorsque Thémistocle proposa de combattre les Perses sur mer, il accepta ce projet avec enthousiasme. Il montra beaucoup de valeur à la bataille de Salamine, 480, et se fit remarquer d'Aristide, qui l'attacha dès lors à lui, le croyant propre à balancer le dangereux ascendant que Thémistocle prenait sur le peuple. Cimon accompagna Aristide dans l'expédition navale que dirigeaient les Grecs contre les Perses pour délivrer les Grecs d'Asie; et le spartiate Pausanias, qui avait le commandement général, s'étant aliéné les esprits par sa hauteur et sa tyrannie, ce commandement fut déféré à Cimon, 471. Il s'était concilié les Grecs par sa douceur et par ses manières affables. Vainqueur en Thrace, à Scyros, il rapporta en grande pompe à Athènes les os de Thésée. Il soumit ensuite tout le littoral de l'Asie Mineure et remporta le même jour une double victoire, aux bouches de l'Eurymédon, sur la flotte et sur l'armée persane, commandées par Tithrauste, 470. C'est alors, suivant plusieurs, mais plutôt à la fin de sa vie, vers 449, qu'il imposa à Artaxerxès Longue-Main le traité qui proclamait l'indépendance des villes grecques de l'Asie Mineure. Avec le butin fait sur l'ennemi, il embellit Athènes de promenades, fit construire des aqueducs, achever la citadelle et les longs murs, et planter les jardins de l'Académie. Libéral avec tous, sa générosité était exempte d'ambition. Fidèle à son rôle de chef de l'aristocratie, il s'opposa sans cesse aux entreprises démocratiques de Thémistocle, et ensuite de Périclès et d'Ephialte. Sa politique élevée cherchait à maintenir la bonne intelligence entre Athènes et Lacédémone, dont l'accord lui semblait nécessaire pour triompher des Perses. Dans cette guerre contre l'Asie, il eut l'habileté de se faire céder par les alliés leurs vaisseaux; il obtint d'eux un tribut pour lever des marins, et établit ainsi la prépondérance militaire et politique d'Athènes. Les Thasiens s'étant révoltés, 466, il prit leur ville et leurs mines d'or du continent, et fonda en Thrace l'importante colonie d'Amphipolis. Sparte, pendant sa troisième guerre de Messénie, invoqua le secours d'Athènes; Cimon décida le peuple à lui envoyer des troupes et les commanda. Mais les Spartiates, toujours ombrageux, renvoyèrent les soldats de Cimon. Le peuple, offensé de cet affront, s'emporta contre lui, et, à l'instigation des chefs du parti populaire, entre autres Périclès, Cimon fut frappé d'ostracisme, 461. Athènes et Sparte en vinrent aux mains; Athènes perdit la bataille de Tanagre, et Sparte, ayant écrasé les Hilotes, les Athéniens, craignant d'être accablés, rappelèrent Cimon, 456. Il rétablit la paix entre les deux peuples, et pour donner un aliment à l'activité des Athéniens, fit décider une expédition contre Chypre et l'Egypte. Mais il mourut dans Chypre, au siége de Citium, 449: perte irréparable pour la république d'Athènes, où le parti populaire, n'ayant plus de contre-poids, entraîna l'Etat vers sa ruine.

Cimone, mont. d'Italie, au S. O. de Modène; point culminant de l'Apennin sept.; 2 126 m

Cinaloa, prov. de la répub. du Mexique, sur les bords du golfe de Californie et de l'Océan Pacifique, entre les provinces de Sonora, Chihuahua, Durando et Xalisco; 94,000 kil. carrés. Sol montagneux, traversé par le Rio del Culiacan et le Rio del Fuerte. Ch.-l. *Culiacan*; V. princ.: Alamos, Cinaloa; ports: Guaymas, Mazatlan. — Exploitation de mines: 168,000 hab.

Cinca, riv. d'Espagne (Aragon), passe à Barbastro, reçoit l'Essera et l'Alcandre, et se jette dans la Sègre.

Cincha. V. Chincha.

Cinchon (La comtesse), dame espagnole du XVII^e s., et femme d'un vice-roi du Pérou. Atteinte d'une fièvre opiniâtre, elle se détermina à faire usage d'un remède qui, jusque-là, n'avait été connu que des indigènes, l'écorce d'un arbre qui croissait dans les montagnes. En 1632, elle rapporta ce remède en Europe. Elle le communiqua au cardinal Lugo, qui le porta à Rome en 1649. Les jésuites le propagèrent. Il circula sous le nom de poudre de la *Comtesse* ou des *Jésuites*, et Linné lui donna le nom de *Cinchona*, d'où *quinquina*.

Cincinnati, v. des Etats-Unis (Ohio), sur la rive droite de l'Ohio, beau port; centre du commerce de l'Etat d'Ohio, et quartier-général de la division milit. occident. de l'Union; 216,000 hab. Evêché catholique et méthodiste; collége, écoles de médecine, de droit, d'arts et métiers; observatoire. Hôtel des invalides. Sa situation et sa prospérité lui ont mérité le surnom de reine de l'Ouest. Exportation considérable de porc salé. Les principales industries sont les lainages, la fabrication de l'amidon, des balances, de la bière, les distilleries de whisky, les minoteries, les tanneries, les fonderies de fer et de cuivre. Construction de machines et de navires.

Cincinnato (Romulo), peintre de l'école espagnole, né à Florence, 1502, mort à Madrid, 1593. Il y a de lui des fresques remarquables à l'Escurial, à Guadalaxara et à Cuença.

Cincinnatus (Lucius Quinctius), sénateur romain; d'abord riche, il paya pour son fils Cæson une amende considérable, et, s'étant retiré dans une cabane, il cultiva quelques arpents de terre, reste de son ancienne fortune. Nommé consul en 460 av. J. C., il chassa le sabin Herdonius, qui s'était emparé du Capitole, puis retourna à son champ. En 458, le consul Minutius s'étant laissé enfermer dans un défilé par les Volsques et les Eques, Cincinnatus fut nommé dictateur. Il délivra Minutius, mais le força de se démettre du consulat, et ne permit pas que les soldats de ce général eussent part au butin. Seize jours lui suffirent pour cette expédition; il fut alors honoré du triomphe, et abdiqua la dictature. Par son conseil, le Sénat porta à 10 le nombre des tribuns, afin qu'il y eût moins d'union chez ces magistrats, rivaux des patriciens. En 438, âgé de 80 ans, il reçut encore la dictature pour déjouer la tentative monarchique de Spurius Mælius. Le coupable ayant pris la fuite, Servilius Ahala, maître de la cavalerie, perça Mælius de son épée. Cincinnatus abdiqua la dictature au bout de 21 jours.

Cincinnatus (Ordre de), formé aux Etats-Unis en 1783, pour le maintien de l'indépendance, entre les officiers de terre et de mer. La décoration était une médaille d'or représentant d'un côté l'aigle des Etats-Unis, de l'autre, Cincinnatus abandonnant sa charrue pour prendre le commandement des légions. Cet ordre devait être héréditaire. Les instincts d'égalité qui venaient de triompher en Amérique repoussaient un ordre fondé sur le principe d'hérédité. Aussi, en 1784, Washington, nommé président, le fit abolir.

Cincius Alimentus (Lucius), historien romain, dont les ouvrages ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Contemporain de la seconde guerre punique, il avait écrit l'*Histoire d'Annibal*, celle de *Gorgias le Léontin*, et un *Traité sur l'art militaire*. Il est fait mention de lui dans Tite Live, Aulu-Gelle et Arnobe.

Cinéas, Thessalien, ministre de Pyrrhus. Il représentait, auprès de ce prince, le parti de la paix, et excellait dans les négociations. Pyrrhus disait que l'éloquence de Cinéas lui avait ouvert les portes de beaucoup plus de villes que ses propres armes. Après la bataille d'Héraclée (279), Cinéas fut envoyé à Rome pour traiter de la paix. Il avait déjà fait entrer le sénat dans ses vues, lorsque le vieil Appius fit rejeter ses propositions. Il dit à Pyrrhus, au retour de l'ambassade, que le sénat lui avait paru une assemblée de rois.

Ciney, v. de la prov. de Namur (Belgique), à 14 kil. N. E. de Dinant; 2,800 hab.

Cinna (Lucius Cornelius), patricien de Rome. Esprit intrigant et factieux, dans la guerre entre Sylla et Marius, il se déclara pour ce dernier. Nommé consul en 87 av. J. C., il voulut remettre en vigueur la loi Sulpicia, qui donnait aux nouveaux citoyens l'entrée dans les anciennes tribus, et suscita ainsi une guerre civile au sein de Rome. Le sénat le déclara déchu de sa charge. Chassé de la ville, il remua toute l'Italie, réunit 30 légions, se joignit à Marius, qui venait de débarquer en Etrurie,

à Sertorius, à Carbon, et tous les quatre assiégèrent Rome. Le sénat fut forcé de capituler. Renommé consul, Cinna prit part aux sanglantes proscriptions de Marius. Il se fit encore nommer deux fois consul, et, lorsque Sylla revint en vainqueur de l'Asie, Cinna et Carbon osèrent marcher contre lui. Les fureurs de Cinna excitèrent chez ses soldats une révolte dans laquelle il fut tué par un centurion, 85 av. J. C.

Cinna (Helvius), suivant Plutarque et Appien, tribun du peuple et ami de César. Après le meurtre du dictateur, le peuple le confondit avec un autre Cinna (L. Cornelius), l'un des assassins de César, et le mit en pièces. Helvius Cinna était poëte. Il avait composé un poëme intitulé : *Smyrna*.

Cinna (Cneius Cornelius), arrière-petit-fils de Pompée. Comblé de bienfaits par Auguste, il conspira contre lui. Auguste lui pardonna et le nomma consul (8 ap. J. C.). Ce trait de clémence n'est rapporté que par Sénèque et Dion.

Cinnamus (Jean), historien byzantin du XIIe s. Secrétaire de l'empereur Manuel Comnène, il le suivit dans plusieurs expéditions, et écrivit son histoire. On n'en a que six livres qui vont jusqu'à l'an 1176. C'est un des meilleurs récits de la *Collection Byzantine*.

Cinnamomifera *Regio*, partie de l'Afrique ancienne, qui correspondait au S. de l'Abyssinie. Abondance de cinnamome (cannelle).

Cino da Pistoja, jurisconsulte célèbre et poëte italien, 1270-1337, né à Pistoïa, de la famille des Sinibaldi. Chassé de sa patrie par la querelle des *Noirs* et des *Blancs* (1307), il vint à Paris pour quelque temps. De retour à Bologne, il publia un commentaire savant sur le *Code* de Justinien. Plusieurs universités se disputèrent alors l'honneur de l'avoir pour professeur. Il enseigna le droit civil à Trévise, à Pérouse, où il eut pour disciple le célèbre Bartole, et à Florence. Comme poëte italien, Cino est un des meilleurs de ces premiers temps. On trouve plusieurs morceaux de lui parmi les poésies du Dante, son ami.

Cinq-Arbres (Jean), en latin *Quinquarboreus*, né à Aurillac au commencement du XVIe s., mort en 1587. Il étudia les langues orientales à Paris, sous François Vatable, enseigna l'hébreu et le syriaque au Collége de France en 1554, et mourut doyen des professeurs royaux. Il publia, en 1546, une *Grammaire hébraïque*.

Cinq-Cents (Conseil des). V. Conseil des Cinq-Cents.

Cinq-Églises. V. Funf-Kirchen.

Cinq-Mars (Henri **Coiffier de Ruzé**, marquis de), 2e fils d'Antoine Coiffier, marquis d'Effiat, maréchal de France et surintendant des finances, 1620-1642. Créature de Richelieu, il fut mis auprès de Louis XIII pour occuper ce monarque ennuyé. Il n'avait que 19 ans quand le roi le nomma grand-écuyer de France, 1639. Maître de l'esprit de Louis XIII, Cinq-Mars conçut l'ambition de remplacer Richelieu, conspira d'abord contre son pouvoir avec Gaston d'Orléans, le comte de Soissons et le duc de Bouillon. Richelieu lui interdit l'entrée du conseil, et lui fit refuser la main de Marie de Gonzague. Cinq-Mars ourdit alors un complot contre la vie du cardinal, et, pour le perdre plus sûrement en ruinant son système politique, il négocia un traité avec les Espagnols. Instruit de cette alliance, Richelieu le fit arrêter à Narbonne avec son ami de Thou. Les deux coupables furent enfermés à Montpellier, puis conduits à Lyon par le Rhône sur une barque remorquée par celle qui portait le cardinal mourant. Cinq-Mars et de Thou furent jugés à Lyon par une commission que présidait le chancelier Séguier, condamnés le 12 sept. 1642, et exécutés le même jour sur la place des Terreaux.

Cinq-Mars, bourg de l'arrond. et à 30 kil. N. E. de Chinon (Indre-et-Loire), sur le chemin de fer de Tours à Nantes; 2,000 hab. On l'appelait autrefois *Saint-Médard-de-la-Pile*, parce qu'il y a près de là un pilier en briques, haut de 29 mèt., et qu'on croit être un monument funéraire.

Cinq-Ports ou **Cinque-Ports**, prov. militaire et administrative d'Angleterre, comprenant la côte de Kent et une partie de celle de Sussex. Les Cinq-Ports sont: Hastings, Hythe, Romney, Douvres et Sandwich : leurs membres ou dépendances sont: Seaford, Pevensey, Rye, Winchelsea (Sussex); Folkstone, Deal, Ramsgate, Margate, Feversham (Kent). Au moyen âge, on les considérait comme les plus importants du royaume à cause de leur voisinage de la France; Guillaume Ier les érigea en province particulière; ses successeurs leur accordèrent de grandes franchises. La charge de *lord-gardien et amiral des Cinq-Ports* était l'une des plus considérables ; elle est encore l'une des grandes charges honorifiques; mais la plupart de ces ports sont ensablés et peu importants aujourd'hui.

Cintegabelle, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 32 kil. S. E. de Muret (Haute-Garonne), au confl. de l'Ariége et du Lers ; 2,715 hab.

Cintra, v. de l'Estrémadure portugaise, à l'extrémité de la sierra du même nom (*Montes Lunæ*), à 24 k. N. O. de Lisbonne. Climat salubre et belles maisons de campagne; château royal d'architecture gothique. Junot y conclut une célèbre capitulation, août 1808 ; 5,000 h.

Ciompi, c.-à-d. *Compères*, nom des métiers inférieurs à Florence, qui étaient dans la dépendance des corporations ou arts organisés. En 1378, ils se soulevèrent, exigèrent la formation de trois nouvelles corporations et une part dans le gouvernement. Dès 1382 l'ancien ordre de choses fut rétabli.

Ciotat (La), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 k. S. E. de Marseille (Bouches-du-Rhône), port très-fréquenté pour les bâtiments de 300 tonneaux, protégé par un château et par l'île Verte, dépendant de l'arrond. maritime de Toulon. Les environs sont riches en vignes, en oliviers et en orangers. Construction de navires; fabrication des huiles ; commerce de vins et de fruits; 9,867 hab. — Colonie marseillaise, nommée *Citharista*, détruite par les barbares, rebâtie au XIIIe s., florissante au XVIe, elle fut presque ruinée par la révocation de l'édit de Nantes. Patrie de Gantheaume.

Cipango, nom par lequel on désignait le Japon au moyen âge.

Cipayes (de *cip*, arc), le même nom que *spahis*, fantassins indigènes formés par les Européens dans l'Hindoustan. Suivant l'exemple du français Dupleix, Clive en créa 32 régiments au Bengale, au service de l'Angleterre. Leur révolte de 1857 a fait couler des flots de sang.

Cipriani (Giovanni-Battista), peintre et graveur, né à Florence, 1732-1790, a imité le Corrége dans ses tableaux, a laissé de belles gravures, *personnages du temps de Cromwell*, la *Mort de Cléopâtre*, d'après Benv. Cellini, la *Descente du Saint-Esprit*, d'après Domenico Gabbiani.

Cirbied (Chahan), prêtre arménien, né en Mésopotamie, 1772-1834, vint s'établir à Paris en 1792, se maria, fut nommé, en 1810, professeur d'arménien à la Bibliothèque impériale, et a publié plusieurs ouvrages : *Recherches curieuses sur l'histoire ancienne de l'Asie*, 1806; *Tableau général de l'Arménie*, 1813; *Grammaire de la langue arménienne*, 1823; etc.

Circars du Nord (Pays des), ancienne province de l'Hindoustan, sur la côte O. du golfe du Bengale, pays montagneux et fertile, arrosé par le Godavéry et la Krischna, a pour ville principale Cicacole. Il appartient aux Anglais depuis 1788 et fait partie de la province de Madras.

Circassie ou pays des **Tcherkesses**, contrée au N. du Caucase, comprise entre le Kouban et le Térek, qui la séparent de la Caucasie, entre le Soulak, qui la sépare du Daghestan, et la crête du Caucase au sud. On y ajoute la partie du versant méridional, depuis la presqu'île de Taman jusqu'à l'Abkhasie, sur la mer Noire ; on en retranche le milieu de la chaîne avec le cours supérieur du Térek, occupé par les Russes. La superficie est d'environ 100,000 kil. carrés ; on estime vaguement la population à 1 million d'habitants. Le Nord, bien arrosé, renferme quelques plaines fertiles; le Sud, couvert de montagnes, a de riches pâturages et des forêts qui ne sont pas exploitées. Les bestiaux et les chevaux sont la principale richesse des habitants, dispersés dans des *aoûls* de 5 ou 400 feux. Les Tcherkesses sont célèbres par leur beauté ; les hommes étaient jadis vendus pour la milice des mameluks, les femmes, pour les harems de la Turquie. Ils sont divisés en beaucoup de tribus indépendantes, qui toutes détestent les Russes. Il y a des princes, dans des châteaux fortifiés, des nobles, toujours armés pour la guerre ou la chasse, des serfs qui cultivent la terre ou gardent les troupeaux. Ils sont musulmans peu zélés, cruels et sauvages, pourtant hospitaliers. Dans le bassin du Kouban, on remarque les Chapsoughi, les Biedough, les Ademi, les Abasekhi, les Moukhoch, les Temirgoi, etc ; sur les pentes de la mer Noire, les Kisilbecks, les Atikoïs, les Abases, etc.; les Russes ont pénétré vers le Caucase par le bassin supérieur du Térek ou Kabarda ; les Kabardiens sont les plus civilisés et se divisent en plusieurs tribus pastorales ; près de l'Elbrouz habitent les belli-

queux Sonanes, puis les Ossètes, vassaux de la Russie. La contrée montagneuse à l'Est, entre la Soundja et l'Aksaï, couverte de forêts et de pâturages, est habitée par des tribus sauvages, les Ingouches, à peu près soumis, les Tchetchen, ennemis redoutables des Russes, etc. Les derniers événements, qui ont amené la soumission du Caucase, ont modifié la situation de plusieurs de ces pays, abandonnés par leurs anciens habitants.

Circé, magicienne célèbre, d'après les fables poétiques de l'antiquité, habitait, selon les uns, à Æa, en Colchide, à l'embouchure du Phase, selon les autres au pied du promontoire Circeii, en Italie. On connaît ses aventures avec Ulysse, dont elle changea les compagnons en pourceaux, mais qui la força à leur rendre leur première forme. Il aurait eu de Circé, qui le retint longtemps auprès d'elle, un fils, nommé Télégone.

Circeii, v. de l'anc. Latium, chez les Volsques, sur le cap de Circé; colonie fondée par Tarquin II.

Circello (anc. *Circæum promontorium*), cap de la mer Tyrrhénienne, à 15 kil. S. O. de Terracine, séjour de Circé, suivant la Fable. Débris de murs cyclopéens, et, au sommet, quelques ruines d'un temple du Soleil. Victoire de Macdonald sur les Napolitains, août 1798.

Circesium ou **Carchemis**, v. de l'anc. Mésopotamie, au confl. de l'Euphrate et du Chaboras, prise par Néchao, roi d'Egypte, qui, d'abord vainqueur, fut ensuite défait par Nabuchodonosor II, 606 av. J. C. Dioclétien la fortifia.

Circoncellions, secte des Donatistes en Afrique aux IVe et Ve s.

Circoncision, usage religieux chez les peuples issus d'Abraham, Hébreux, Arabes. C'était, pour les premiers, la figure du baptême. Une fête, célébrée le 1er janvier, fut établie dans l'Eglise au IVe s. pour rappeler la circoncision de Jésus-Christ. V. Supplément.

Cirencester ou **Cicester** (*Durocorinium*), v. du comté et à 27 kil. S. E. de Gloucester (Angleterre), sur la Churn. Eglise magnifique. Manufacture de lames de corroyeurs; lainages; 7,000 hab.

Cirey, village de l'arrond. et à 24 kil. S. de Vassy (Haute-Marne), sur la Blaise. Beau château, habité pendant cinq ans par Voltaire avec la marquise Duchâtelet; 800 hab.

Cirillo (Dominique), médecin, né à Grugno, dans la Terre-de-Labour, 1734-1799, acquit de bonne heure une réputation méritée, comme médecin et comme botaniste. Nommé représentant du peuple dans la république Parthénopéenne et président de la commission législative, il fut arrêté, malgré la capitulation formelle, signée par le cardinal Ruffo, livré avec les patriotes à une commission inique, et pendu par les ordres de Ferdinand et de Caroline, qu'il avait soignés, mais à qui il ne voulut pas demander grâce. Parmi ses ouvrages on cite: *Fundamenta botanicæ*, 1787, 2 vol. in-8°; *Entomologiæ Neapolitanæ specimen*, 1787, in-fol.; les *Qualités morales de l'âne*, 1786, etc.

Ciro, v. de la prov. et à 68 kil. N. E. de Catanzaro (Italie), près de la mer Ionienne; 5,000 hab.

Ciron, affl. de gauche de la Garonne, vient des Landes, passe au S. de Bazas, et finit entre Langon et Barsac; 80 kil. de cours.

Cirques, monuments de Rome ancienne, destinés aux jeux publics, aux courses de chars et de chevaux. Ils avaient généralement une forme oblongue, finissant à l'un des bouts en un demi-cercle, et fermé à l'autre extrémité par des bâtiments appelés *oppidum*, la ville, sous lesquels étaient placées les écuries (*carceres*). Le *Cirque* par excellence, *Circus Maximus*, entre l'Aventin et le Palatin, datait des deux Tarquins et souvent fut agrandi ou reconstruit; il avait 670 m. de longueur sur 176 de large, et pouvait contenir 160,000 spectateurs; il en reste quelques débris. On cite encore à Rome le *cirque agonal*, au milieu du Champ de Mars, le *cirque de Caligula et de Néron*, entre le Janicule et le Vatican; c'est là que Néron se plut surtout à martyriser les chrétiens; le *cirque de Domitia*, au pied du Vatican; le *cirque Flaminius*, dans le champ de Mars, derrière le mont Capitolin; le *cirque de Flore*, hors des murs; le *cirque de Romulus*, près de la voie Appienne; on l'a souvent appelé à tort cirque de Caracalla; il fut construit plus tard; le *cirque de Salluste*, hors de la porte *Colline*, etc.

Cirrha, ville de l'ancienne Phocide (Grèce), sur le golfe de Corinthe, servait de port à Crissa et à Delphes.

Cirta. V. Constantine.

Cisalpine (Gaule). V. Gaule.

Cisalpine (*république*); formée par Bonaparte en 1797, elle comprit le Milanais et Mantoue, enlevés à l'Autriche, les provinces vénitiennes de Bergame, de Brescia, de Peschiera et la république Cispadane (V. ce mot). Elle fut reconnue par l'Autriche à la paix de Campo-Formio, agrandie de la Valteline, de Chiavenna et Bormio, qu'on détacha des Grisons. Elle eut d'abord un gouvernement semblable à celui de la France, Directoire, conseil des Anciens, grand-conseil. Dissoute en 1799 par la 2e coalition, rétablie par Bonaparte, après Marengo, elle fut agrandie du Novarais, devint la *République Italienne* en 1802, choisit pour président décennal Bonaparte, et comprenait alors 13 départements; la capitale était Milan.

Agogna,	chef-lieu	Novare.
Lario,	—	Côme.
Adda,	—	Sondrio.
Olona,	—	Milan.
Haut-Pô,	—	Crémone
Serio,	—	Bergame.
Mella,	—	Brescia.
Mincio,	—	Mantoue.
Crostolo,	—	Reggio.
Panaro,	—	Modène.
Bas-Pô,	—	Ferrare.
Reno,	—	Bologne.
Rubicon,	—	Césène.

En mars 1805 elle devint le royaume d'Italie avec Napoléon pour roi, Eugène de Beauharnais pour vice-roi. V. Italie (royaume d').

Cisjurane. V. Bourgogne.

Cispadane (Gaule). V. Gaule.

Cispadane (*république*); organisée par Bonaparte le 16 octobre 1796, elle comprenait les pays de Modène et Reggio, enlevés au duc de Modène; les légations de Ferrare et de Bologne, enlevées au pape; puis la Romagne ou pays de Ravenne, cédée par le traité de Tolentino, 19 fév. 1797. Elle se confondit avec la république Cisalpine, dès le mois de juin 1797.

Cisplatine (*république*). V. Uruguay.

Cissé, auj. *Coléah*, ancienne ville de la Mauritanie Césarienne, en Afrique.

Cisterciens, religieux de l'ordre de Cîteaux.

Cité (*droit de*), chez les Romains, *jus civitatis*, comprenait le droit d'être porté sur les registres des censeurs, *jus census*, le droit d'hériter d'un intestat, *jus hæreditatis*, le droit de prétendre aux magistratures, *jus honoris*, l'inviolabilité individuelle, *jus libertatis*, le droit de prendre une épouse légitime, *jus connubii*, le droit de servir dans les légions, *jus militiæ*, le droit absolu du père sur ses enfants, *jus patrium*, le droit de propriété légitime, *jus dominii legitimi*, le droit de voter dans les comices, de 17 ans à 60, *jus suffragii*, le droit de testament, *jus testamenti*, le droit de tutelle, *jus tutelæ*, etc. — Le droit de cité était inviolable; on le possédait par naissance ou par le don d'un gouverneur romain, ratifié dans les comices par tribus. Les empereurs accordèrent ce droit; leurs affranchis le vendirent. Sous Caracalla, 211, il fut étendu à tous les citoyens de l'empire, pour augmenter le nombre des contribuables.

Cîteaux, dans la commune de Saint-Nicolas, à 22 kil. N. E. de Beaune (Côte-d'Or), ancienne abbaye fondée en 1098; colonie agricole de jeunes détenus depuis 1849.

Cîteaux (*Ordre de*) ou des **Cisterciens,** congrégation religieuse émanée de l'ordre de Saint-Benoît; il fut fondé, en 1098, par Robert, abbé de Molesme, sous la protection du vicomte de Beaune et d'Eudes, duc de Bourgogne, et reçut une première règle en 1107. Le nombre des religieux devint bientôt si considérable dans l'abbaye de Cîteaux qu'on fonda les quatre abbayes, *filles de Cîteaux*, de la Ferté, de Pontigny, de Clairvaux et de Morimond; celles-ci donnèrent naissance à un grand nombre de communautés; les ordres de Calatrava, d'Alcantara, de Montesa, du Christ, d'Aviz, en dépendirent. Les cisterciens avaient le vêtement blanc, tandis que les autres bénédictins étaient en noir; ils devinrent très-riches, et malgré plusieurs réformes, furent souvent accusés de relâchement. En 1789, il y avait près de 1,800 monastères d'hommes de cet ordre et 1,400 de filles. — Les religieuses de Cîteaux, instituées en 1128, à l'abbaye de Tart, dans le diocèse de Langres, furent appelées *Bernardines* ou *Clairettes*.

Citharista, v. anc. de la Narbonnaise IIe (Gaule); auj. *La Ciotat*.

Cithéron (auj. *Elatea*), mont sur les limites de la Béotie et de l'Attique, où fut exposé Œdipe. On y adorait Jupiter, Junon et les *Cithæronides*, nymphes prophétesses.

Citium, port au S. E. de l'anc. île de Cypre, colonie phénicienne. Cimon fut blessé mortellement en l'assiégeant, 449 av. J. C. Patrie du stoïcien Zénon.

Cittadella, v. de Vénétie, à 22 kil. N. E. de Vicence, sur la rive gauche de la Brenta. Laines, papeterie; 6,500 hab.

Città-della-Pieve, v. d'Italie, à 30 kil. S. O. de Pérouse. Evêché; 6,500 hab.

Città-di-Castello (*Tifernum*, *Civitas Castelli*), ville d'Italie, à 40 kil. N. O. de Pérouse, sur la rive gauche du Tibre, dans un pays fertile. Evêché; cathédrale, bâtie sur les dessins de Bramante, renfermant des tableaux et des ornements précieux; églises nombreuses et riches. Palais remarquables par leur architecture et leurs peintures; 7,000 hab.

Città-Ducale, v. de la prov. et à 35 kil. N. O. d'Aquila (Italie), sur le Velino; 4,000 hab.

Città-San-Angelo, v. d'Italie, près de l'Adriatique, à 35 kil. S. E. de Teramo; 7,000 hab.

Città-Vecchia, **Città-Nobile** ou **Medina** (*Melita*), v. de l'île de Malte, à 10 kil. O. de la Valette. Evêché catholique; belle cathédrale. Saint Paul s'y réfugia, dit-on, dans une grotte. Elle fut la capitale de l'île avant la Valette.

Cittadini (Pier-Francesco), peintre, né à Milan, 1613-1681, se fit connaître par quelques tableaux d'autel, puis peignit de petits tableaux représentant des animaux, des fleurs, des fruits, qui furent très-recherchés à Bologne.— Ses trois fils, Giovanni-Battista, Carlo, Angelo-Michaele, puis les deux fils de Carlo, Gaetano et Giovanni-Girolamo, furent des peintres assez distingués.

Ciudad-Bolivar. V. Angostura.

Ciudad-Real. V. Chiapa.

Ciudad-Real, l'une des prov. de la capitainerie de la Nouvelle-Castille (Espagne), correspond à l'ancienne prov. de la Manche (V. ce nom). Elle renferme 121 pueblos et 10 partidos judiciales : Alcazar de San-Juan, Almaden, Almagro, Almodovar-del-Campo, Ciudad-Real, Manzanarès, Piedra-Buena, Valdepeñas, Villanueva de-los-Infantes. Elle a 20,305 kil. carrés et 265,000 hab.

Ciudad-Real, ch.-l. de la prov. de ce nom, près du confluent du Guadiana et du Jabalon, à 180 kil. S. de Madrid. Evêché; belle église; magnifique hospice et maison de travail de la *Miséricorde*. Draps, étoffes de laine, cuirs. Grand commerce de grains, de bestiaux, de mulets très-renommés. Autrefois place forte, capitale de la Manche, ch.-l. de la confrérie de la Sainte-Hermandad; 11,000 hab.

Ciudad-Rodrigo, v. de la prov. et à 85 kil. S. O. de Salamanque (Espagne), sur l'Agueda, à 25 kil. du Portugal. Place forte opposée à la ville portugaise d'Almeida. Evêché suffragant de Santiago; belle cathédrale inachevée. Fabriques de lainages, de toiles et de cuirs. Elle a été prise par les Portugais en 1706, par les Français en 1810, par les Anglo-Portugais, le 8 janvier 1812, ce qui valut à Wellington le titre de duc de Ciudad-Rodrigo; 11,000 hab.

Ciudadella, port de l'île de Minorque (îles Baléares), au fond d'une baie, à l'extrémité occidentale de l'île. Jadis plus importante, elle fut même la capitale de l'île; elle a encore d'anciennes murailles; 7,000 h.

Cius ou **Cionte**, anc. ville de la Bithynie (Asie-Mineure), au fond du golfe *Cianus* (auj. *Moudania*), formé par la Propontide.

Civerchio (*Vincenzo*, dit *il Vecchio di Crema*), peintre, né à Crême, vivait à la fin du xv^e^ s. et au commencement du xvi^e^; il fut à Milan le maître d'une école d'où sont sortis les meilleurs peintres.

Cividale-del-Friuli (*Forum Julii*), v. de la prov. et à 15 kil. N. E. d'Udine (Vénétie), sur la Nartizane. On y a trouvé beaucoup de médailles, d'inscriptions, d'armes antiques, etc.; 6,000 hab.

Civilis (Claudius), chef des Bataves, profita de l'anarchie de l'Empire, après la mort de Néron, feignit d'abord de se déclarer pour Vespasien contre Vitellius, puis entra dans une révolte ouverte, avec le secours des Germains, en même temps que les Gaulois, Classicus, Tutor, Sabinus, 68-70. Les druides et la prêtresse Velléda proclamaient la chute de la puissance romaine. Les Romains furent vaincus à Vetera-Castra, près de Trèves; mais les Gaulois divisés furent soumis par Cerialis, lieutenant de Vespasien; Civilis fut forcé de reculer vers l'île des Bataves et conclut la paix avec Cerialis; il obtint l'alliance romaine; les Bataves ne durent fournir que de la cavalerie.

Civita-Castellana (*Falerium vetus*), v. de la prov. et à 27 kil. S. E. de Viterbe (roy. d'Italie), près du Rio-Maggiore. Evêché; belle cathédrale. Victoire de Macdonald sur les Napolitains, 4 déc. 1798; 4,000 hab.

Civita-di-Penne (*Pinna Vestina*), v. d'Italie, à 20 k. S. E. de Teramo. Evêché; quelques beaux édifices. Détruite par Sylla, plus tard rebâtie, elle fut la résidence du roi normand, Roger I^er^; 8,000 hab.

Civita-Vecchia (*Centum Cellæ*), sous-préf. de la province de Rome (Italie), port de la mer Tyrrhénienne, à 60 kil. N. O. de Rome. Evêché. Arsenal militaire; chantiers de construction; citadelle faite sur les dessins de Michel-Ange. Son commerce est assez considérable, surtout avec la France; 14,000 hab. — Le port fut creusé par Trajan; plusieurs fois ruinée par les Goths, par les Sarrasins, elle se releva sous son nom de *Vieille ville*. Clément XII en fit un port franc. Les Français y débarquèrent en 1849, et, depuis lors, son importance s'est accrue.

Civitali (Matteo), sculpteur et architecte, né à Lucques, 1435-1501, fut un grand artiste, dont on ne connaît pas le maître. Il est célèbre par le mausolée de P. Noceto, par la statue de saint Sébastien et par les bas-reliefs, représentant des martyrs, dans la cathédrale de Lucques, par six belles statues dans la cathédrale de Milan, etc. Il a élevé le palais Bernardini à Lucques, et a été le chef d'une nombreuse famille d'artistes.

Civitella-del-Tronte, v. de l'Abruzze Ultérieure 1^re^ (Italie), à 14 kil. N. de Teramo, près du Salinello. Place forte importante sur un rocher. Victoire des Normands, qui firent prisonnier Léon IX, en 1053; 7,000 hab.

Civoli ou **Cigoli** (Louis). V. Cigoli.

Civray, ch.-l. d'arrond. de la Vienne, sur la rive droite de la Charente, à 47 kil. S. de Poitiers, par 46° 8′ 55″ lat. N. et 2° 2′ 25″ long. O. Eglise byzantine. Commerce de grains, truffes, bestiaux; 2,288 hab.

Clackmannan, le plus petit comté d'Écosse, n'a que 12,435 hect. de superficie et 20,000 hab. Le sol est fertile; la côte possède plusieurs ports et est bonne pour la pêche. Il est borné au N., à l'E. et à l'O. par le comté de Perth; au S. E. par celui de Fife; au S. par le Forth.

Clackmannan, ch.-l. du comté de ce nom, près de la rive gauche de l'estuaire du Forth, à l'embouchure du Devon, à 35 kil. N. O. d'Edimbourg. Commerce assez actif; vieux château, bâti, dit-on, par Robert Bruce; 5,000 hab.

Clagny, château qui dépendait de Versailles et qui fut bâti au xvii^e^ s., sur les dessins de J.-H.-Mansard. Le parc renfermait un vaste étang desséché au xviii^e^ s.

Clain, affl. de gauche de la Vienne, vient des collines du Poitou, au N. O. de Confolens, arrose Vivonne, Poitiers, Chasseneuil, et finit en aval de Cernon, après un cours de 110 kil., dont 8 navigables. Ses affl. sont la Vonne et l'Auzance.

Clair (Saint), 1^er^ évêque de Nantes, à la fin du iii^e^ s., venu de Rome et mort peut-être dans le diocèse de Vannes. — Prêtre de Touraine, né en Auvergne, disciple fidèle de saint Martin. — Abbé du monastère de Saint-Marcel de Vienne, dont la vie a été publiée par Mabillon et Bollandus. — Prêtre, né à Rochester, qui s'établit dans le Vexin français et fut assassiné par l'ordre d'une femme dont il avait repoussé l'amour, vers 894.

Clair (Saint-), lac de l'Amérique du N., uni au lac Huron par la rivière Saint-Clair et au lac Erié par la rivière Détroit. Il a 44 kil. de long sur 40 de large. Ses côtes sont basses; il sépare le Haut-Canada de l'Etat de Michigan.

Clair-sur-Epte (Saint-), bourg de l'arrond. et à 30 kil. N. de Mantes (Seine-et-Oise), sur la rive gauche de l'Epte. Traité célèbre de 911, par lequel Charles le Simple céda la Normandie à Rollon. Près de là pèlerinage fréquenté à l'ermitage de saint Clair.

Clairac (Louis-André de la **Mamie** de), ingénieur et historien, 1690-1750, devint brigadier des armées et a écrit : *Histoire des révolutions de Perse*, 3 vol. in-12; l'*Ingénieur de campagne ou traité de la fortification passagère*, 1750, in-4°; ouvrage estimé.

Clairac, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 25 kil. S. E. de Marmande (Lot-et-Garonne), sur le Lot. Commerce de vins blancs estimés, de pruneaux et de figues. Place forte, importante dès le xii^e^ s. et surtout au xvi^e^; les Calv.-

nistes y soutinrent deux siéges, l'un en 1574, et l'autre contre Louis XIII, en 1621. Eglise consistoriale; patrie de l'anatomiste E. Serres; 4,191 hab.

Clairambault (Pierre de), généalogiste français, 1651-1740, a laissé des manuscrits qui sont à la Bibliothèque nationale : *Généalogies des principales familles de France; Catalogue des chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit*, etc.

Clairaut (Alexis-Claude), mathématicien, né à Paris, 1713-1765, d'un génie précoce, étonnait, à 12 ans, l'Académie des sciences par la lecture d'un mémoire sur quatre courbes qu'il avait découvertes. Il fut reçu académicien à 18 ans, par une dispense unique; alla en Laponie avec Maupertuis pour mesurer un degré du méridien; donna sa *Théorie de la figure de la terre*, 1743; fut le rival de d'Alembert dans la recherche du problème célèbre *des trois corps*; publia la *Théorie de la lune*, 1752, et la *Table de ses mouvements ;* et, après d'immenses calculs, la *Théorie du mouvement des comètes*, 1760. Outre plusieurs *Mémoires*, il a composé des *Eléments de géométrie et d'algèbre*.

Claire (Sainte), née à Assise, 1193-1253, quitta de bonne heure ses parents pour vivre sous la direction de saint François d'Assise, et fonda, vers 1212, l'ordre des *Clarisses*. Canonisée en 1255 par Alexandre IV, elle est honorée le 12 août.

Claire (*Religieuses de* **Sainte-**) ou **Clarisses ;** elles suivirent d'abord la règle de Cîteaux, puis celle de saint François, qui fut modifiée par Urbain IV; elle était très-austère. Au xviii^e s., l'ordre possédait près de 900 couvents; auj. les Clarisses se vouent généralement à l'éducation de la jeunesse.

Clairettes. V. Bernardines.

Clairon (Claire-Josephe-Hippolyte **Leyris** de **Latude,** dite M^{lle}), actrice française, né à Saint-Wanon-de-Condé, 1723-1803, débuta avec succès, dès l'âge de 13 ans, dans les rôles de soubrette, à la Comédie-Italienne; joua à Rouen, à Lille, etc., revint à Paris chanter à l'Opéra, mais trouva sa place au Théâtre-Français où elle débuta, en 1743, par le rôle de Phèdre. Elle y fut la rivale de M^{lle} Dumesnil et porta l'art jusqu'à la perfection. Elle quitta le théâtre en 1765, à la suite d'une injustice de Messieurs les gentilshommes de la chambre. Elle publia en 1799 des *Mémoires* assez instructifs.

Clairval (Jean-Baptiste **Guignard,** dit), acteur, né à Etampes, 1735-1795, débuta au théâtre forain de l'Opéra-Comique en 1758; puis fut, en 1762, de la Comédie-Italienne, où il joua avec le même succès le drame, la comédie et l'opéra comique. Il prit sa retraite en 1792, estimé pour son caractère bon et généreux.

Clairvaux (*Clara Vallis*), dans la commune de Ville-sous-la-Ferté, dans l'arrond. et à 14 kil. S. E. de Bar-sur-Aube (Aube), célèbre abbaye de l'ordre de Cîteaux, fondée en 1115 par saint Bernard, dans un vallon sauvage; 800 maisons lui furent agrégées ; au xvi^e s. elle possédait 50 villages et 60,000 arpents de bois. Les bâtiments, d'une grandeur imposante, reconstruits au xviii^e s., servent de maison centrale de détention pour plus de 2,000 condamnés des deux sexes. Les deux colonies agricoles des *Forges* et de la *Bretonnière* pour de jeunes détenus en dépendent.

Claize, affl. de la Creuse, qui arrose Preuilly et Précigny ; 75 kil. de cours.

Clam, maison illustre de l'Autriche, forme deux branches, celle de *Clam-Martinicz* et celle de *Clam-Gallas*.

Clamanges. V. Clemancis.

Clamart, ch.-l. de canton de l'arrond. de Sceaux (Seine), à 8 kil. S. O. de Paris. Carrières de pierres de taille; fabriques de chaux et de plâtre; blanchisseries ; 3,163 hab.

Clamecy, ch.-l. d'arrond. de la Nièvre, au confluent de l'Yonne et du Beuvron, par 47° 27′ 37″ lat. N. et 1° 10′ 58″ long. E., à 72 kil. N. E. de Nevers. Jadis place forte; église de Saint-Martin, ancienne église de Bethléem. Tanneries renommées, draps, faïence. Centre du flottage des bois qu'on y organise en trains; 5,381 hab. — Patrie de Marchangy ; les Dupin sont nés près de là, à Varzy.

Clamorgan ou **Glamorgan,** comté du pays de Galles (Grande-Bretagne), montagneux au nord, est si fertile qu'on l'appelle le jardin de Galles. Il est riche en céréales, en beaux chevaux, bestiaux estimés, moutons à la laine fine. Il abonde en houille, anthracite, fer et pierre à chaux; ses forges sont les plus importantes de l'Europe. Sa superficie est de 205,000 hect.; sa population de 318,000 hab.; le ch.-l. est Cardiff; les villes princ. sont: Swansea, Neath, Merthyr-Tydvyl.

Clan, nom donné aux tribus des montagnes de l'Ecosse, dont les membres prétendaient descendre du même ancêtre. Leur chef était le *laird;* tous portaient le nom du clan, précédé du mot *mac* (fils): les Mac-Donald, les Mac-Campbell, etc. Les Anglais ont fait disparaître, au xviii^e s., cette organisation, qui entretenait les guerres civiles.

Clanis, riv. de l'Etrurie ancienne, affl. du Tibre, auj. *Chiana*.

Claparède (Michel, comte), né à Gignac (Hérault), 1774-1841, s'enrôla en 1792, servit en Italie, à l'armée du Rhin, dans l'expédition de Saint-Domingue, dans celle de la Dominique ; fut nommé général de brigade, se distingua dans les campagnes de 1805 et 1806; fut général de division après Tilsitt; combattit courageusement à Ebersberg, Essling, Wagram, en Espagne; fit la campagne de Russie à la tête du corps auxiliaire polonais; resta étranger aux événements des Cent-Jours; fut, sous la Restauration, inspecteur général d'infanterie, gouverneur de Strasbourg et pair de France.

Clapperton (Hugues), voyageur, né à Annan en Ecosse, 1788-1827, servit dans la marine de 1801 à 1816; et, en 1820, accompagna le major Denham dans ses voyages en Afrique. Ils visitèrent le Bornou ; puis Clapperton reconnut l'empire des Fellâtahs, les villes de Kano, Sakatou, etc. De retour à Londres, il publia la relation de son voyage, 1826, in-4°, et fut nommé *commander*. Il dirigea aussitôt une nouvelle expédition par le golfe de Benin, et pénétra par Eyo et Bousâ vers Kano et Sakatou, où il mourut de la dyssenterie. Ses papiers, sauvés par son intelligent domestique, Richard Lander, ont formé une seconde relation, 1829, in-4°. Ces ouvrages ont été traduits en français par Eyriès et La Renaudière.

Clarabide, l'un des passages les plus élevés des Pyrénées centrales (3,002 m.), de Vénasque sur l'Essera (Espagne) à Arreau sur la Neste (France).

Clarac (Charles-Othon-Frédéric-Jean-Baptiste, comte de), né à Paris, 1777-1847, forcé d'émigrer à la suite de son père, servit dans l'armée de Condé, puis en Russie, mais sans interrompre ses études de prédilection, langues et beaux-arts. Il s'empressa de rentrer en France sous le Consulat, s'occupa surtout d'archéologie, devint l'instituteur des enfants du roi Murat; puis, à Naples, dirigea les fouilles de Pompéi et publia le résultat de ses explorations dans un livre curieux, 1813, 1 vol. in-8°. De retour en France en 1814, il suivit le duc de Luxembourg au Brésil, en Guyane, aux Antilles; il fut nommé conservateur du Musée des Antiques au Louvre. Il rédigea le *Catalogue* des statues et bas-reliefs, description qui est véritablement un petit cours d'archéologie, et qui a été reproduite avec additions dans le *Manuel de l'histoire de l'art chez les anciens*, 1847, 3 vol. in-8°. Son grand ouvrage est le *Musée de sculpture*, commencé en 1826, et qui n'a été terminé qu'après sa mort, 1852, 6 vol. in-8° avec planches in-4°. C'est un vaste répertoire des monuments de la sculpture antique, qui sont au Louvre et dans les principaux musées de l'Europe, expliqués et reproduits par la gravure. Sans être un archéologue profond ou très-sagace, il fut un amateur distingué et a beaucoup contribué à répandre en France le goût de l'art antique.

Clare, comté de la prov. de Munster (Irlande), au N. des comtés de Kerry et de Limerick, dont il est séparé par le Shannon. Une partie est montueuse; l'autre composée de belles plaines, où l'on récolte des pommes de terre, de l'avoine et du froment. La superficie est de 324,000 hect. Le ch.-l. est Ennis; les villes princ. sont: Kilsrush, Killaloe. — Clare, autrefois ville importante à l'embouchure du Fergus dans le Shannon, n'a plus que 500 hab.

Clare, île au S. O. de l'Irlande, dépendant du comté de Cork et terminée par le cap Clear ; 1,700 hab.

Claremont, château royal du comté de Surrey (Angleterre), à 23 kil. S. de Londres, dans une jolie situation. Acheté en 1816 par la princesse Charlotte et par son mari Léopold, plus tard roi des Belges, il a servi de résidence à la famille d'Orléans après 1848. Louis-Philippe y est mort en 1850.

Clarence (George, duc de), 1449-1478, frère d'Edouard IV, roi d'Angleterre, se déclara contre lui avec Warwick, dont il épousa la fille, et Marguerite d'Anjou, 1470, puis trahit ses alliés à Barnet, 1471. Plus tard, il fut accusé d'avoir voulu se soustraire à l'autorité du

roi. fut probablement perdu par les intrigues ténébreuses de son frère Glocester, et fut mis à mort. Une tradition populaire, peu authentique, dit qu'il demanda à être noyé dans un tonneau de malvoisie.

Clarendon, village du Wiltshire (Angleterre), à 7 kil. S. E. de Salisbury. Ruines d'un magnifique château royal; a donné le titre de comte au chancelier Hyde. C'est là que Henri II réunit, en 1164, une assemblée d'évêques et de barons, pour restreindre le pouvoir du clergé; de là le nom de *Statuts* ou *Constitutions de Clarendon*.

Clarendon (Edouard **Hyde,** comte de), né à Dinton, dans le Wiltshire, 1608-1674, fit partie du Long Parlement, se déclara pour Charles Ier et fut membre de son conseil privé. Il accompagna le prince Charles dans l'île de Jersey, 1644, et y composa différents écrits au nom du roi contre les rebelles. Il eut différentes missions de Charles II à Madrid, à Paris; fut nommé par lui grand chancelier, 1657, et contribua au succès de la Restauration. Sa fille, Anne, avait épousé le duc d'York, depuis Jacques II. Aussi, en 1660, nommé pair et comte de Clarendon, il eut la première place dans le gouvernement; honnête et vertueux, mais raide et trop anglican, il irrita les courtisans, les presbytériens, le parlement, le roi. La guerre contre la Hollande fut malheureuse; la vente de Dunkerque à Louis XIV blessa la nation. Excité par le favori Buckingham, Charles II lui ôta tous ses emplois, lui intenta un procès de lèse-majesté et le força à fuir en exil. Clarendon se retira en France et mourut à Rouen. Le plus important de ses ouvrages est son *Histoire de la rébellion et de la guerre civile en Angleterre*, 1702, 3 vol. in-fol., traduite en français, La Haye, 1704, 6 vol. in-16, ou dans les *Mémoires relatifs à la révolution d'Angleterre*, publiés par M. Guizot. Il faut y ajouter l'*Histoire de la guerre civile en Irlande*, Londres, 1721, les *Papiers d'Etat de Clarendon*, 1767, 3 vol. in-fol., et la *Vie de Clarendon, écrite par lui-même*, 1759, in-fol., et 1761, 3 vol. in-8°. — Ses fils, *Henry* et *Lawrence*, ont fait paraître la *Correspondance* avec le *Journal du comte de Clarendon* et le *Journal de Lawrence Hyde;* trad. française dans la collection de M. Guizot. Sa fille, *Anne Hyde*, épousa secrètement, à Bréda, Jacques, duc d'York, fut reconnue comme duchesse à la Restauration, et fut la mère des reines Marie et Anne.

Clarens, v. du canton de Vaud (Suisse), à 5 kil. S. E. de Vevey, sur le lac de Genève, célèbre par ses vignobles et par les souvenirs de la *Nouvelle Héloïse*.

Clarentza, v. de la Morée, sur la mer Ionienne, bâtie au XIIIe s., près de l'ancienne Cyllène, fut possédée par une famille du Hainaut. Ce fut pour ce motif sans doute que Philippine de Hainaut, femme d'Edouard III, donna le nom de duc de Clarence à son second fils, Lionel.

Clarisses. V. Sainte Claire.

Clark, riv. de la Nouvelle-Bretagne (Amérique du Nord), vient des montagnes Rocheuses, et, après un cours de 650 kil., se jette dans la Columbia par la rive gauche.

Clarke (Adam), ministre méthodiste et bibliographe, né en Irlande, 1760-1832, l'un des auxiliaires de Wesley, prêcha avec beaucoup de succès le méthodisme dans différentes parties de l'Angleterre; devint, en 1807, garde des archives publiques, et a laissé plusieurs ouvrages remarquables: *Commentaires sur la Bible*, 1810-1826, 8 vol. in-4°; *Dictionnaire bibliographique*, 6 vol. in-12; *Clavis biblica*, 1820, in-8°; *Memoirs of the Wesley family*, in-8°; trois volumes de *Sermons*, etc.

Clarke (Edouard-Daniel), minéralogiste et voyageur, né à Willingdon (Sussex), 1767-1821, parcourut la plus grande partie des pays de l'Europe et de l'Orient, en savant et en antiquaire. On a publié ses *Voyages*, Londres, 1819-1824, 6 vol. in-4° et 11 vol. in-8°; on en a fait des traductions françaises.

Clarke (Henri-Jacques-Guillaume), comte de **Hunebourg** et duc de **Feltre**, né à Landrecies, 1765-1818, cadet à l'École militaire, 1781, capitaine de cavalerie en 1789, obtint un avancement rapide par ses travaux de cabinet. Il était lieutenant-colonel en février 1792, se distingua à l'armée du Rhin, fut général de brigade en 1793, fut suspendu de ses fonctions comme suspect, 1793-95, puis nommé par Carnot chef du bureau topographique au ministère de la guerre; il était général de division, le 7 déc. 1795. Après une mission secrète à Vienne, il fut chargé par le Directoire de surveiller Bonaparte alors en Italie; il s'entendit avec celui-ci et coopéra au traité de Campo-Formio. Disgracié, il ne fut réintégré qu'après le 18 brumaire, fut appelé au commandement extraordinaire de Lunéville, 1800, nommé ambassadeur auprès du roi d'Etrurie, 1801, conseiller d'Etat, 1804; il fit la campagne de 1805, fut gouverneur de l'Autriche, puis de Berlin, 1806; enfin, successeur de Berthier, resta ministre de la guerre de 1807 à 1814. Nommé comte de Hunebourg et duc de Feltre, 1808, 1809, il adhéra à la déchéance de Napoléon, avril 1814, fut créé pair de France par Louis XVIII, puis ministre de la guerre, le 11 mars 1815; il suivit le roi à Gand, et, après la seconde Restauration, reprit le portefeuille de la guerre, 28 septembre. Maréchal de France, le 3 juillet 1816, il donna sa démission de ministre le 12 septembre.

Clarke (Samuel), philosophe anglais, né à Norwich, 1675-1729, fut chapelain de l'évêque de Norwich, titulaire d'une paroisse de Londres, puis chapelain de la reine Anne et recteur de Saint-James, en 1709. Il combattit énergiquement les esprits forts de son temps, surtout Dodwell et Collins, s'attira quelques difficultés par son traité de la *Trinité*, et publia d'excellentes éditions de César, d'Homère, etc. Ses écrits philosophiques l'ont rendu célèbre. Dans son *Traité de l'Existence et des attributs de Dieu*, il réfute les doctrines de Hobbes et de Spinoza, en employant les preuves métaphysiques; puis il démontre les vérités de la religion naturelle et de la religion chrétienne. Dans un second ouvrage, il prouve l'immatérialité et l'immortalité de l'âme; un troisième est relatif au *libre arbitre* qu'il soutient contre Collins; le quatrième est intitulé: *Discours sur les obligations nécessaires de la religion naturelle*. Enfin, il soutint des discussions contre Leibniz, sur la nature de l'espace et du temps, et sur le libre arbitre. Ses *Œuvres* ont été réunies en 4 vol. in-fol., 1738-42.

Clarkson (Thomas), philanthrope anglais, né à Wisbeck, 1761-1846, se voua à l'abolition de la traite et de l'esclavage des noirs, seconda Wilberforce, se multipliant pour remuer l'opinion en Angleterre, en France, par des pétitions, des écrits, des sociétés abolitionnistes, bravant toutes les calomnies et toutes les haines, entretenant une immense correspondance et ayant le bonheur d'assister à la réalisation d'une grande partie de ses vœux ardents. Il a publié: l'*Histoire des quakers*, 1820, in-8°; l'*Histoire de l'abolition de la traite*, 1808, 2 vol. in-8°, traduite par l'évêque Grégoire; *Mémoires sur la vie de G. Penn*, 2 vol. in-8°, 1813, etc.

Claros, ville ancienne d'Ionie, fondée, dit-on, par Manto, fille de Tirésias; célèbre par son temple d'Apollon.

Clary, ch.-l. de canton de l'arrond. et au S. E. de Cambrai (Nord); 2,783 hab.

Classes. Servius Tullius, réunissant les patriciens et les plébéiens pour n'en former qu'un seul corps politique, divisa les citoyens de Rome en 6 classes, d'après leur fortune. Dans la 1re, qui comprenait, outre les 18 centuries de chevaliers, 80 centuries, il fallait un cens de 100,000 as; dans la 2e, de 22 centuries, le cens était de 75,000 as; dans la 3e, de 20, il était de 50,000; dans la 4e, de 22, 25,000 as; dans la 5e, de 30, 11,000 as; la 6e, composée de ceux qui avaient moins, ne formait qu'une centurie. C'était une division politique, financière et militaire. V. Centuries.

Classes (Système des). V. Inscription maritime.

Classicus (Julius), commandant de la cavalerie trévirienne, se déclara contre les Romains, à la mort de Vitellius, s'empara du camp de Vocula, força les soldats à prêter serment à l'empire des Gaules, 70, s'unit à Civilis et disparut dans la guerre de Cerialis.

Clastidium, auj. *Casteggio*, ville au N. E. de l'ancienne Ligurie. Victoire de Marcellus, qui tua Viridomare, roi des Gésates, 222 av. J. C.

Claude (Tiberius Drusus), empereur romain, fils de Drusus et d'Antonia la Jeune, né à Lyon, 9 av. J. C., mort à Rome, 54 ap. J. C.; malade dès son enfance, infirme de corps et d'esprit, toujours bafoué, il fut cependant prêtre et augure sous Auguste, reçut les ornements consulaires sous Tibère, mais vécut dans un faubourg ou en Campanie, méprisé de tout le monde. Consul sous Caligula, il fut le jouet de la cour; sa stupidité lui sauva la vie. A la mort de son neveu, 41, les prétoriens le trouvèrent blotti derrière une tapisserie et le proclamèrent empereur, malgré l'opposition du sénat. Son règne fut celui des affranchis, Narcisse, Pallas, Calliste, Posidès, Polybe, qui l'exploitèrent et disposèrent des richesses de l'Empire. Il commença par quelques actes louables, fit construire de nouveaux aqueducs, creuser

en face d'Ostie un port avec un phare, et introduisit dans le sénat d'illustres Gaulois ; il rétablit la censure, protégea les esclaves, assista aux victoires de son lieutenant Plautius en Bretagne, et en rapporta le surnom de *Britannicus;* poursuivit le druidisme en Gaule, contint les Germains, réduisit la Thrace en province, 46; en Asie, reconquit l'Arménie, réunit la Lycie à la Pamphylie, la Palestine à la Syrie; en Afrique, après la défaite des Maures par Suetonius Paulinus, il fit deux provinces, la Mauritanie Césarienne et la Mauritanie Tingitane, etc. A Rome, il y eut bien des conspirations vraies ou supposées, bien des victimes. Messaline, sa 5e femme, fit horreur par ses crimes et ses débauches inouïes, jusqu'au jour où Narcisse la fit tuer par un centurion. Les affranchis firent épouser à Claude sa nièce Agrippine, qui régna avec Pallas et prépara l'avénement de son fils Néron, en lui donnant pour femme Octavie, fille de Claude, en éloignant Britannicus de son père, en faisant empoisonner Claude par la célèbre Locuste et par le médecin Xénophon. Claude avait écrit une histoire contemporaine en 3 livres, des Mémoires sur sa vie, 20 livres sur l'Etrurie et sur Carthage ; il avait ajouté trois lettres à l'alphabet romain.

Claude II (Marcus Aurelius), empereur romain, né en 214, en Dalmatie, se distingua dans les armées sous Decius et Valérien, inspira des craintes sérieuses à Gallien par ses succès sur les Goths et par sa réputation. Il fut proclamé empereur par les soldats en 268, et accueilli avec enthousiasme par le sénat; il se débarrassa facilement de son rival Aureolus, tué sur l'Adda ; repoussa les Allemands près du lac de Garde, et marcha contre les Goths, qui ravageaient la Macédoine; il les battit à Naïssus, les poursuivit en Mœsie et mourut de la peste à Sirmium, 270.

Claude (Saint), né à Salins, évêque de Besançon en 685, se distingua par ses vertus et son goût pour les lettres, se démit de ses fonctions et retourna dans son cher couvent de Saint-Oyan de Joux, où il mourut vers 697. C'est là que se forma la ville de Saint-Claude. On le fête le 6 juin.

Claude (Clemens), évêque de Turin, espagnol d'origine, disciple de Félix, évêque d'Urgel, se distingua comme chapelain de Louis le Débonnaire, qui le nomma évêque de Turin. Il poursuivit avec exagération le culte des images. Il mourut en 839.

Claude, artiste de Marseille, né vers 1470, fit connaître à l'Italie la peinture sur verre. Appelé à Rome par Bramante, il fit avec un de ses confrères, Guillaume, plusieurs vitraux au Vatican. On admire encore deux de leurs verrières à l'église de Santa-Maria del Popolo.

Claude de France, fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne, née à Romorantin, 1499, morte à Blois, 1524. Promise à Charles d'Autriche par les traités de Blois, elle fut fiancée, sur la demande des Etats de Tours, à François de Valois, dès 1506, mais ne l'épousa qu'en 1514, à cause de l'opposition de la reine Anne. Un peu boiteuse et sans beauté, trop délaissée par François Ier, devenu roi, souvent rudoyée par sa belle-mère, la duchesse d'Angoulême, elle fut aimée du peuple, qui l'appelait la bonne reine. On l'invoqua souvent comme sainte après sa mort. Elle donna le jour à trois princes et à quatre princesses.

Claude (Jean), ministre protestant, ne à la Sauvetat (Agénois), 1619-1687, pasteur à Nîmes, à Montauban, à Paris, plusieurs fois suspendu, soutint des controverses célèbres avec Arnauld, Nicole, Bossuet ; reçut, à la révocation de l'édit de Nantes, l'ordre de s'éloigner dans les vingt-quatre heures, et mourut à La Haye. Prédicateur distingué, controversiste remarquable par sa simplicité lumineuse et sa force, il est en grande estime parmi les protestants. On a de lui : *Réponse au livre de M. Arnauld, la Perpétuité de la foi de l'église catholique touchant l'Eucharistie; la Défense de la Réformation contre le livre intitulé, Préjugés légitimes contre les Calvinistes; les Plaintes des protestants cruellement opprimés ;* la *Relation* d'une controverse qu'il eut avec Bossuet devant Mlle de Duras en 1678 ; une *Histoire de la persécution des protestants sous Louis XIV*, etc.

Claude (Saint-), ch.-l. d'arrond. du Jura, à 54 kil. S. E. de Lons-le-Saulnier, sur la Bienne, par 46°23′ 13″ lat. N. et 3°31′ 48″ long. E. Evêché suffragant de Lyon. Fabrique considérable d'ouvrages en bois travaillé, tabatières, boîtes à musique, instruments, etc.; filatures de coton. Entrepôt des salines; 7,085 hab. Elle doit son origine à une abbaye, qui prit le nom de Saint-Claude, adopta la règle de saint Benoît, et fut l'un des premiers chapitres nobles de la France jusqu'en 1742.

Claudien (Claudius Claudianus), poëte latin, né à Alexandrie (Egypte), vers 365, protégé par Stilicon, quoique païen, a surtout consacré son talent aux louanges intéressées de son protecteur, soit qu'il célèbre ses *consulats*, ses victoires sur *Gildon* et sur les *Goths*, sa femme *Serena*, sa fille *Maria*, son ami *Mallius Theodorus;* soit qu'il attaque ses ennemis, *Rufin* et *Eutrope*. Parmi ses autres poésies, on doit citer le *Vieillard de Vérone*, la *Gigantomachie*, dont il ne reste que peu de vers, et l'*Enlèvement de Proserpine* en 3 livres. Stilicon lui fit élever une statue de bronze sur le forum de Trajan; on le compara à Virgile et à Homère, et il a trouvé plus d'un admirateur jusqu'à nos jours. Il y a quelque talent dans sa versification monotone, mais sonore ; supérieur aux écrivains de son temps, il a peu d'invention dans des sujets pour la plupart insipides; le style est peu correct et beaucoup d'expressions sont impropres. Il est précieux pour les nombreux renseignements qu'il donne sur son temps. — Les principales éditions sont celles de Vicence, 1482; d'Anvers, 1571, de Barthius, Francfort, 1650, avec un immense commentaire; de Heinsius, de Gesner, de Burmann, etc.; il a été traduit par Héguin de Guerle et Trognon, dans la Biblioth. de Panckoucke, 2 vol. in-8°.

Claudius (Appius), sabin illustre, se transporta à Rome, vers 504 av. J. C., avec ses parents et ses clients, au nombre de 5,000, entra dans le sénat et fut chef d'une famille patricienne. Il se déclara contre les plébéiens et contre la loi agraire de Spurius Cassius.

Claudius (Appius), l'un des décemvirs, petit-fils du précédent, se montra d'abord le plus modéré et le plus équitable de ses collègues, 451 av. J. C., fut renommé en 450, se signala alors par son arrogance et sa tyrannie, conserva le pouvoir malgré le sénat et le peuple, et provoqua un soulèvement général par le meurtre de Sicinius Dentatus et par son attentat contre Virginie. Jeté en prison, il se donna la mort, 449 av. J. C.

Claudius Cæcus (Appius), censeur, 312 av. J. C., se perpétua 5 ans dans ses fonctions, fit construire la *voie Appienne*, le premier aqueduc de Rome ; répandit les *capite censi* ou prolétaires dans toutes les tribus ; devint aveugle dans sa vieillesse, mais conserva toute sa fermeté, et, se faisant porter au sénat, lorsque Cinéas vint à Rome pour traiter de la paix, il fit rejeter les propositions de Pyrrhus, 279.

Claudius (Appius), consul en 264 av. J. C., fut surnommé *Caudex* pour avoir traversé le détroit de Sicile sur des bateaux plats; il battit Hiéron et les Carthaginois, fit lever le siége de Messine, puis revint à Rome.

Claudius (Publius Appius Pulcher), consul en 249 av. J. C., fut complétement battu sur mer près de Drépane par le carthaginois Adherbal; on attribua sa défaite à son impiété, parce qu'il avait combattu, quoique les augures fussent défavorables. Chargé de nommer un dictateur, il choisit par orgueil méprisant le fils d'un affranchi; cette nomination fut annulée; il fut puni et peut-être mit fin à ses jours

Claudius (Appius Pulcher) servit en Asie, 70 av. J. C., sous son beau-frère Lucullus, fut consul en 54, gouverna la Cilicie avec une tyrannie rapace, sollicita vainement le triomphe, fut accusé de concussions, puis de brigue, et, nommé censeur en 50, déploya beaucoup de sévérité. Il se déclara contre César, reçut de Pompée le gouvernement de la Grèce et mourut dans l'île d'Eubée, avant Pharsale.

Claudius (Mathias), poëte allemand, né à Rheinfeld, près de Lubeck, 1743-1815, ami de Klopstock, fut un écrivain populaire, appartenant au genre humoristique; son *Chant du vin du Rhin* est resté célèbre. Il a publié ses *Œuvres* sous ce titre : *Asmus omnia secum portans*, ou *Œuvres du Messager de Wandsbeck* (nom d'un journal qu'il rédigea), Hambourg, 1774-1812, 8 vol.

Clausel (Bertrand, comte), maréchal de France, neveu de Clausel (Jean-Baptiste), député à l'Assemblée législative, montagnard à la Convention, modéré après le 9 thermidor, sous le Directoire et au Corps législatif. Né à Mirepoix, 1772-1842, sous-lieutenant en 1791, il devint chef de brigade en 1795, fut chef d'état-major du général Grouchy en Italie, général de brigade en 1799, suivit Leclerc à Saint-Domingue, devint général de division en 1802, servit dans les guerres de l'Empire, surtout en Espagne et en Portugal, à la bataille des Arapiles, etc.; fut inspecteur général d'infanterie en 1814, servit avec dévouement Napoléon pendant les Cent-Jours, et fut condamné à mort en 1816, mais il avait fui aux Etats-Unis. Il fut amnistié en 1820 et fut député de

l'Ariége en 1827. En 1830, il reçut le commandement de l'armée d'Afrique, fut nommé maréchal le 30 juillet 1831, puis rappelé en Algérie, 1835; il s'empara de Mascara, mais échoua devant Constantine et fut rappelé. Il publia une brochure pour rejeter la responsabilité de l'échec sur le ministère.

Clausel de Coussergues (Jean-Claude), né dans le Rouergue, 1759-1846, conseiller à la cour des aides de Montpellier, émigra, fit les campagnes de 1793 à 1796 dans l'armée de Condé, rentra en France, 1800, fut membre du Corps législatif, 1807, conseiller à la Cour de Montpellier, 1808. Royaliste passionné en 1814, membre de la commission qui prépara la Charte, conseiller à la Cour de Cassation, 1815, ultra-royaliste à la chambre des députés, il se fit une triste célébrité en accusant le ministre Decaze de complicité dans l'assassinat du duc de Berry.

Son frère, *Michel-Amant*, 1763-1833, prêtre en 1787, fut membre du conseil royal de l'instruction publique en 1822.

Claude-Hippolyte Clausel de Montals, leur 3e frère, né en 1769, prédicateur éloquent sous l'Empire, aumônier de la duchesse d'Angoulême en 1819, devint évêque de Chartres en 1824, se déclara contre Lamennais, son ancien ami, et fut, sous le gouvernement de Louis-Philippe, l'un des plus ardents champions de la liberté d'enseignement, l'un des ennemis de la philosophie éclectique.

Clausewitz (Charles de), général prussien, né à Burg, 1780-1831, prit part à toutes les guerres de 1792 à 1815, devint directeur de l'Ecole générale de la guerre à Berlin, en 1818, et a laissé un ouvrage très-estimé, *De la guerre*, 1833, 2 vol. in-8°; une *Biographie du tacticien Scharnhorst* et un *Récit de la campagne de* 1813.

Clavier (Etienne), helléniste, né à Lyon, 1762-1817, conseiller au Châtelet, puis juge à la Cour de justice criminelle de la Seine jusqu'en 1811, se distingua par une noble indépendance, surtout dans le procès de Moreau, et fut de l'Institut en 1809. Il a traduit la *Bibliothèque d'Apollodore*, 1805, 2 vol. in-8°; *Pausanias*, 1814-1824, 6 vol. in-8°; il a donné une nouvelle édition du Plutarque d'Amyot, et écrit l'*Histoire des premiers temps de la Grèce*, 1809, 2 vol. in-8°, ou 1822, 3 vol. Il a lu plusieurs *Mémoires* à l'Institut, *Sur les oracles des anciens*, etc.

Clavière (Etienne), financier et homme d'Etat, né à Genève, 1735-1793, s'établit à Paris, où il fit une fortune assez considérable. Il s'unit à Mirabeau, qu'il aida souvent, et fit une critique amère des actes de Necker. Il se lia ensuite avec Condorcet et Brissot, fut ministre des contributions publiques dans le ministère girondin de 1792, fut réintégré après le 10 août, fut décrété d'arrestation sur la proposition de Couthon, et prévint la sentence du tribunal révolutionnaire, en se tuant dans sa prison, 8 décembre 1793.

Clavigero (François-Xavier), jésuite, né à la Vera-Cruz, 1720-1793, employa 36 ans à parcourir le Mexique; et, retiré à Césène, publia l'*Histoire ancienne du Mexique*, 1780-81, 4 vol. in-8°, ouvrage curieux surtout pour les antiquités de sa patrie.

Clavijo (Ruy Gonzalès de) fut envoyé par Henri III de Castille, vers Tamerlan, en 1403, passa par Constantinople, Trébizonde, l'Arménie, la Perse, le Khoraçan, et arriva à Samarcande. Il a écrit une relation intéressante de son voyage, publiée en 1582, à Séville, in-fol., réimprimée en 1782, in-4°.

Clavijo y Faxardo (Joseph), né aux Canaries, 1730-1806, publia à Madrid un journal, *le Pensador*, fut garde des archives de la couronne, et fut surtout connu par un duel qu'il eut avec Beaumarchais, dont il avait aimé une sœur sans vouloir l'épouser. Cet événement a fourni à Gœthe le sujet d'un drame. Rédacteur du *Mercure historique et politique* de Madrid, il a traduit en espagnol l'*Histoire naturelle de Buffon*, Madrid, 1785-90, 12 vol. in-8°.

Clavius (Christophe), jésuite allemand, né à Bamberg, 1537-1612, mathématicien distingué, travailla à la réforme du calendrier par Grégoire XIII, 1581, publia les *Eléments d'Euclide*, avec des scolies, Rome, 1574, etc. Ses *Ouvrages* ont été recueillis à Mayence, 1612, 5 vol. in-fol.

Clay (Henri), homme d'Etat américain, né à Hanovre (Virginie), 1777-1852, orphelin à 5 ans, reçut une éducation incomplète, eut une jeunesse laborieuse, se fit recevoir avocat à 20 ans, et exerça sa profession avec succès dans le Kentucky. Membre de la législature de cet Etat, 1803, sénateur à Washington, 1806, puis membre de la chambre des représentants, 1811, il fut président du congrès. Il contribua à faire reconnaître les colonies espagnoles soulevées contre la métropole, à faire déclarer la guerre à l'Angleterre, en 1812; il fut l'un des 5 commissaires chargés de négocier la paix à Gand en 1814. Après un séjour de deux mois à Paris, sous le président Monroë, il décida les Etats-Unis à prendre le protectorat du nouveau continent et à s'opposer à l'intervention des puissances européennes en Amérique. Il contribua beaucoup à faire nommer président, en 1825, son protecteur, Q. Adams, qui lui confia le poste de secrétaire d'Etat aux affaires étrangères. Candidat, en 1828, à la présidence, il échoua devant Jackson; il échoua encore en 1833, s'occupa activement de fonder pour les noirs affranchis la colonie de *Liberia*, sur la côte d'Afrique; et, comme sénateur en 1833, proposa et fit passer la loi de douanes (Clay's bill) ou *loi du compromis*, pour concilier les intérêts du Sud et du Nord. Il s'opposa, en 1836, à l'annexion du Texas, échoua encore plusieurs fois dans sa candidature à la présidence, et ne sortit de sa retraite que pour se poser comme médiateur, en présence des prétentions croissantes des Etats à esclaves; il parvint à faire adopter un bill de conciliation, donna sa démission et fut surtout apprécié, comme grand citoyen, quand l'Amérique l'eut perdu.

Claye, ch.-l. de canton de l'arrond. et à l'O. de Meaux (Seine-et-Marne), sur le canal de l'Ourcq; 1,084 habit.

Clayette (La), ch.-l. de canton de l'arr. et à 17 kil. S. de Charolles (Saône-et-Loire). Manufact. de coton et fabr. de cuirs; 1,748 hab.

Clazomènes (auj. *Vourla*), ville anc. d'Ionie (Asie Mineure), à 35 kil. S. O. de Smyrne, d'abord sur le golfe d'Hermæ, puis dans une petite île, réunie par Alexandre au continent. Patrie d'Anaxagore.

Cléandre, esclave phrygien, gagna la faveur de Commode, qui en fit son chambellan et son premier ministre. Il vendit les charges, multiplia les magistratures, jusqu'à faire 25 consuls en une année. Un soulèvement du peuple, irrité de la cherté des grains, fut secondé par les soldats; Commode ordonna sa mort et fit jeter son cadavre à la foule; sa femme, ses enfants, ses amis, furent également égorgés, 189.

Cléanthe, philosophe stoïcien, né à Assos en Troade, vécut au IIIe s. av. J. C., et mourut vers 225. D'abord athlète, puis garçon jardinier, il fut le disciple de Zénon à Athènes, lui succéda comme chef du Portique, mérita l'admiration des Athéniens, malgré sa lenteur de conception, par son génie ferme et solide, et se donna, dit-on, la mort. On connaît quelques-unes de ses opinions par Cicéron, Sénèque, Diogène de Laerte, qui a donné une liste de ses ouvrages. On n'a de lui qu'un *hymne à Jupiter*, remarquable par l'élévation des pensées, plusieurs fois publié et traduit en prose et en vers.

Clear, cap d'Irlande, au S. de l'île de Clare, comté de Cork; promontoire haut de 120 mèt.

Cléarque, général spartiate, se distingua à la fin de la guerre du Péloponnèse, et, en 406 av. J. C., reçut de Callicratidas mourant le commandement à la bataille des îles Arginuses. A la paix, il se conduisit avec tant de tyrannie à Byzance, que les éphores envoyèrent des troupes contre lui. Il se réfugia auprès de Cyrus le Jeune, enrôla pour lui douze mille mercenaires grecs, et les conduisit jusqu'à Cunaxa. Après la bataille, 401, il commença la fameuse retraite des Dix Mille et fut assassiné, avec 24 autres chefs, dans une entrevue sur les bords du Tigre et du Zab, que lui avait proposée Tissapherne.

Clède (De la), secrétaire du maréchal de Coigny, mort jeune, en 1736, a publié une *Histoire générale du Portugal*, 1735, 2 vol. in-4° ou 8 vol. in-12, qui a été traduite en portugais et reproduite, avec additions, par Fortia d'Urban et Mielle, 1828, 10 vol. in-8°.

Cléden-Cap-Sizun, bourg de l'arrond. de Quimper (Finistère). Céréales, bétail; 2,360 hab.

Cléder, bourg de l'arrond. de Morlaix (Finistère). Produits agricoles; 4,772 hab.

Cléef (Van), nom d'une famille de peintres flamands. — *Joseph*, dit *le Fou*, fils de *Wilhem*, né à Anvers, 1479-1529, fut l'un des premiers coloristes de l'école flamande. — *Henry*, frère du précédent, était un excellent paysagiste; on a de lui des *Ruines antiques*, des *Vues de Constantinople*, la *Parabole de l'Enfant prodigue*. — *Martin*, leur frère, composa surtout de petits sujets; on cite de lui un beau tableau, le *Ménage flamand*, à Vienne.

Cléef (Jean Van) le plus connu de cette famille, né à Vanloo, 1646-1716, est surtout célèbre par son dessin correct, la grâce de ses têtes de femmes et d'enfants, l'art de draper les figures. Gand possède un grand nombre de ses tableaux très-estimés; ils traitent de sujets religieux.

Cléguérec, ch.-l. de canton de l'arrond. et au N. O. de Pontivy (Morbihan); 3,335 hab.

Clélie, jeune romaine, donnée, disent les traditions, en otage à Porsenna, 508 av. J. C., s'échappa avec ses compagnes, traversa le Tibre à la nage, au milieu des traits ennemis, et fut rendue au roi, qui la remit en liberté. On lui décerna une statue équestre.

Clémence de Hongrie, reine de France, fille de Charles Martel, roi de Hongrie, épousa, en 1315, Louis X. Après la mort de son mari, elle mit au monde, le 15 nov. 1316, un fils, nommé Jean, qui ne vécut que cinq jours. Elle se retira à Avignon, prit le voile à Aix, vécut pieusement, mourut en 1328, et fut enterrée aux Jacobins de Paris, auprès de son aïeul, Charles d'Anjou.

Clémence Isaure. V. Isaure et Jeux Floraux.

Clémencet (Dom Charles), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Painblanc, près d'Autun, 1703-1778, travailla toute sa vie avec une ardeur infatigable. Il a continué, avec Durand, les *Décrétales des Papes*, a composé l'*Art de vérifier les dates*, 1750, in-4°, terminé par dom Clément; l'*Histoire générale de Port-Royal*, 1755-56, 10 vol. in-12; les vol. 10 et 11 de l'*Histoire littéraire de la France;* l'*Histoire générale des écrivains de Port-Royal*, 4 vol. in-4°, manuscrits; les *Conférences de la mère Angélique*, 3 vol. in-12; l'*Histoire des vies et des écrits de saint Bernard et de Pierre le Vénérable*, 1773, in-4°; le 1er vol. de l'édition in-fol. des *Œuvres de saint Grégoire de Nazianze*, etc., etc.

Clémengis, Clémangis ou **Clamenges** (Matthieu-Nicolas de), né vers 1360, dans le village de Clamenges, près de Châlons-sur-Marne, mort vers 1440, fut recteur de l'université de Paris, 1393; présenta en 1394, au nom de la Sorbonne, au roi Charles VI, un traité dans lequel il exposait les moyens de faire cesser le schisme. Il fut secrétaire de Benoît XIII; soupçonné d'avoir rédigé une bulle d'excommunication contre Charles VI, 1408, il se retira en Toscane, dans l'abbaye de Vallombreuse, où il écrivit ses principaux ouvrages. Il put rentrer en France, fut trésorier de Langres, archidiacre de Bayeux, et mourut au collége de Navarre, avec la réputation d'un homme pieux, d'un écrivain élégant, d'un censeur sévère des princes, des papes, du clergé. Parmi ses *Œuvres*, recueillies par Martin Lydius, Leyde, 1613, in-4°, on cite : *Liber de corrupto Ecclesiæ statu; Liber de lapsu et reparatione justitiæ; liber de Annatis non solvendis; De Præsulibus simoniacis liber; Liber de Antechristo, de ortu ejus, vita, moribus et operibus*, etc.

Clément (Titus Flavius Clemens), né à Alexandrie, vers 150, mort vers 217, d'abord païen, nourri de la philosophie platonicienne, fut converti par saint Pantène et lui succéda comme directeur de l'école chrétienne. Forcé de fuir, pendant la persécution de 202, il alla combattre les sophistes en Cappadoce, à Antioche, à Jérusalem, puis vint reprendre ses fonctions. Ses principaux ouvrages sont : *Exhortation aux Gentils*, traité dirigé contre l'idolâtrie, dont il montre l'absurdité, les vices et les misères; le *Pédagogue*, en trois livres, où il trace les règles de conduite les plus minutieuses aux néophytes chrétiens; les *Stromates* ou *Tapisseries*, c'est-à-dire mélanges, où il montre la philosophie comme une préparation à la foi, les livres de Moïse plus anciens que les livres des philosophes, les emprunts faits par la philosophie à la sainte Ecriture; il passe en revue les diverses hérésies, surtout au sujet de la question du mariage; il traite du martyre, des symboles, des hiéroglyphes; il parle longuement des gnostiques, etc. On l'a accusé d'opinions au moins dangereuses, lorsqu'il explique l'Ecriture dans le sens allégorique (il a préparé Origène); d'erreurs contre la pureté de la doctrine et la vérité de l'histoire, etc. Mais il est précieux par l'érudition, par l'abondance de ses citations et de ses analyses, pour l'histoire des doctrines et des hérésies primitives. Ses *Œuvres* ont été souvent imprimées ; les meilleures éditions sont celles de Potter, Oxford, 1715, 2 vol. in-fol., grec et latin; de Klotz, Leipzig, 1830-34, 4 vol. in-8°, grec; de Cailleau, dans la *Collectio selecta S. S. Ecclesiæ Patrum*, Paris, 1827, etc.

Clément Ier (saint), pape de 91 à 100, Romain, peut-être d'une illustre famille, était disciple de saint Pierre. Sa vie et ses écrits ont donné lieu à un grand nombre de controverses qui ne sont pas épuisées; on a dit, sans preuves certaines, qu'il souffrit le martyre. On a de lui une belle *Epître aux Corinthiens;* on lui a attribué, sous le nom de *Clémentines*, un mémoire divisé en 20 chapitres ou homélies, très-curieux sur les origines de la propagation du christianisme. Les écrits réels ou supposés de saint Clément ont été imprimés par Cotelier, t. V des *Pères apostoliques;* l'Epître authentique et une seconde, suspecte, ont été publiées par Hefèle, 1839-42; les *Clémentines*, par Dressel, 1853, etc.

Clément II, Saxon d'origine, évêque de Bamberg, fut désigné, comme pape, par l'empereur Henri III, 1046, le couronna, procéda contre les simoniaques et mourut en 1047.

Clément III, Romain, cardinal-évêque de Palestrine, élu pape à Pise en 1187, rentra dans Rome après un traité par lequel il promettait de respecter les libertés du peuple. Il fit prêcher la troisième croisade et mourut en 1191.

Clément III, antipape. V. Guibert.

Clément IV (Guy Foulques), né à Saint-Gilles sur le Rhône, successivement militaire, jurisconsulte, secrétaire de saint Louis, évêque du Puy, archevêque de Narbonne et cardinal, devint pape en 1265, favorisa l'expédition de Charles d'Anjou en Italie, mais condamna l'exécution cruelle du jeune Conradin. Il mourut en 1268.

Clément V (Bertrand de Goth), né à Uzeste, près de Villandraut (Gironde), probablement vers 1264, mort en 1314, d'abord prêtre à Bordeaux, évêque de Comminges, 1295, obéit à Boniface VIII dans ses démêlés avec Philippe IV, fut nommé archevêque de Bordeaux, 1299, et cependant devint pape, en 1305, par l'influence du roi de France et par les suffrages des cardinaux du parti français. Il fut sacré à Lyon, se soumit aux volontés de Philippe le Bel, nomma beaucoup de cardinaux français, abolit les bulles de Boniface VIII, hostiles au roi, lui abandonna l'ordre des Templiers, qu'il supprima au concile général de Vienne, 1311-1312; fut, pendant toute sa vie, tourmenté par les embarras que lui suscita ce fameux procès et par les craintes que lui inspirait le procès intenté par Philippe IV à la mémoire de Boniface VIII. Il transféra le Saint-Siége à Avignon, 1308; il fut impitoyable envers les hérétiques et publia, en 1314, les constitutions appelées *Clémentines*, en 5 livres et 52 titres. On lui a souvent adressé des reproches; plusieurs paraissent mérités; on a reconnu l'exagération de plusieurs autres.

Clément VI (Pierre Roger), né dans le Limousin, moine de la Chaise-Dieu, archevêque de Rouen, cardinal, fut élu pape en 1342, résida à Avignon ; soumis à Philippe VI, il eut des démêlés très-vifs avec Edouard III d'Angleterre, excommunia l'empereur Louis de Bavière et soutint contre lui Charles IV de Luxembourg. Les Romains, au temps de Rienzi, l'appelèrent vainement à leur secours. Il acheta Avignon et son territoire à Jeanne, reine de Naples, 1348, et réduisit de 100 à 50 ans l'intervalle entre deux jubilés. Villani lui a reproché son népotisme; Pétrarque a fait l'éloge de sa générosité. Il mourut en 1352.

Clément VII (Jules de Médicis), né à Florence, fils naturel et posthume de Julien de Médicis, fut légitimé par son cousin Léon X, qui le nomma archevêque de Florence, cardinal, chancelier de l'Eglise. Elu pape en 1523, il voulut défendre l'indépendance de l'Italie contre Charles-Quint, entra dans la ligue de Cognac contre lui, 1526 ; mais, abandonné par ses alliés, assiégé dans Rome par les bandes du connétable de Bourbon, il fut forcé de capituler, le 5 juin 1527, et mis à rançon. Il se sauva, déguisé en marchand, à Orvieto. Il dut reconnaître la suprématie de l'Empereur, 1529, le couronna à Bologne, 1530, vit Florence devenir un duché héréditaire dans sa famille, mais abandonna au duc de Ferrare Modène et Reggio, 1531. Il se rapprocha néanmoins de François Ier, en conduisant à Marseille sa nièce, Catherine de Médicis, qui épousa le duc d'Orléans, 1533. Témoin des grands progrès de la Réforme, il fut longtemps tourmenté par l'affaire du divorce de Henri VIII avec Catherine d'Aragon, refusa de l'autoriser, et vit le commencement du schisme d'Angleterre, 1534. Il approuva les Théatins, les Capucins, les Barnabites, et protégea les lettres. Il mourut en 1534.

Clément VII, antipape. V. Robert de Genève.

Clément VIII (Hippolyte Aldobrandini), né à Fano, 1536, référendaire de Sixte V et cardinal, fut élu pape, 1592. Malgré Philippe II, il donna l'absolution solennelle à Henri IV, 17 sept. 1595, et contribua aux traités de

Vervins, 1598, et de Lyon, 1601. Il réunit Ferrare au domaine de l'Eglise, 1598. Il allait faire couronner le Tasse au Capitole, quand le poëte mourut. Sous lui commencèrent les célèbres conférences *de Auxiliis*, au sujet de l'ouvrage de Molina sur *la Grâce*. Il mourut en 1605.

Clément VIII (G. Sancho de Muñoz), antipape de 1424 à 1429.

Clément IX (Jules Rospigliosi), né à Pistoja, en 1600, nonce en Espagne, cardinal, élu pape, 1667, fut médiateur au traité d'Aix-la-Chapelle, 1668, et crut avoir terminé les querelles du jansénisme par la paix qui porte son nom, 1668. La prise de Candie par les Turcs accéléra sa mort, 1669.

Clément X (Emile-Laurent Altieri), Romain, né en 1590, pape en 1670, laissa l'administration des affaires à son neveu d'adoption, le cardinal A. Paluzzi ou Altieri. Il mourut en 1676.

Clément XI (Jean-François Albani), né à Pesaro, 1649, pape en 1700, soutint Louis XIV et Philippe V dans la guerre de la succession d'Espagne, vit avec douleur que l'on décidait, sans le consulter, aux traités d'Utrecht et de la Quadruple alliance, 1713-1718, de Naples, de la Sicile, de Parme et Plaisance, anciens fiefs du Saint-Siége, eut de vives contestations avec le roi de Sicile, Victor-Amédée, à l'occasion du tribunal appelé de la *monarchie de Sicile*, etc. Il a publié les bulles *Vineam Domini*, 1705, et surtout *Unigenitus*, 1713, contre le jansénisme; la bulle *Ex illa die* contre les pratiques superstitieuses que certains missionnaires toléraient en Chine. Il mourut en 1721. On a de lui un *Bullaire*, 1718, et des *Homélies*, 1729, 2 vol. in-fol.

Clément XII (Laurent Corsini), de Florence, né en 1652, fut élu pape en 1730, s'efforça de rétablir la discipline dans l'administration et dans les mœurs. Il mourut en 1740.

Clément XIII (Charles Rezzonico), né à Venise, 1693, évêque de Padoue et cardinal, fut élu pape en 1758. Il continua les travaux du Panthéon, des Marais-Pontins et de Civita-Vecchia; chercha à réprimer les abus dans le clergé et à combattre les idées des philosophes du xviiie siècle. Il fut témoin des persécutions dirigées dans presque toute l'Europe contre les jésuites, qu'il voulut vainement soutenir par la bulle *Apostolicam*, 1765. Il publia un bref en forme de monitoire contre les règlements du duc de Parme au sujet des immunités ecclésiastiques. Il l'excommunia, et vit la France s'emparer d'Avignon et du comtat Venaissin, le roi de Naples occuper Bénévent et Ponte-Corvo. Il mourut en 1769.

Clément XIV (Jean-Vincent-Antoine Ganganelli), né à San-Arcangelo, près de Rimini, 1705, entra dans l'ordre des Franciscains, sous le nom de *Frà Lorenzo*, 1723; se distingua, comme professeur de philosophie et comme orateur d'une éloquence grave, dans plusieurs villes d'Italie, puis à Rome, où il mérita l'estime et la confiance de Benoit XIV. Modeste et simple, il refusa deux fois la dignité de général de son ordre, aimant la solitude au milieu des ruines et cherchant des distractions dans l'étude de la botanique. Il fut cardinal en 1759 et nommé pape, n'étant pas encore évêque, en 1769. L'Eglise était troublée par la grande affaire des jésuites et par les démêlés avec le duc de Parme. Clément XIV se montra conciliant, renonça à la suzeraineté du duché de Parme, se réconcilia avec les cours de Naples, de France, de Portugal, et obtint la restitution des domaines de l'Eglise. Il procéda avec la plus grande prudence, avec calme et fermeté tout à la fois, dans l'affaire des jésuites; après avoir examiné et fait examiner lentement toutes les accusations dirigées contre l'ordre, voyant toutes les puissances catholiques, même l'Autriche, en demander avec instance la suppression, il crut devoir, dans l'intérêt de l'Eglise et de la paix dans la société chrétienne, prononcer le bref de suppression (*Dominus ac redemptor*), le 27 juillet 1773. Cette grande décision lui attira beaucoup d'ennemis et beaucoup d'éloges. Peu de temps après, il tomba malade, et plusieurs ont prétendu jusqu'à nous qu'il avait été empoisonné. Le dernier historien de Clément XIV, le plus savant et le plus impartial, le P. Theiner, prêtre de l'Oratoire et préfet coadjuteur des archives du Vatican, semble avoir prouvé que sa mort fut naturelle. Il est certain que cet illustre pontife, vertueux, affable, humble et intelligent, fut estimé et vénéré par les plus grands personnages de son temps; infatigable au travail, il administra sagement; il protégea les arts et destina le musée Clémentin, au Vatican, à être le dépôt des monuments antiques retrouvés à Rome. Les *Lettres* publiées sous son nom sont de Caraccioli. L'*Histoire de Clément XIV*, par le P. Theiner, traduite par de Geslin, 3 vol. in-8°, 1853, a fait oublier l'histoire peu impartiale de M. Crétineau-Joly, *Clément XIV et les Jésuites*, 1847. V. *Clément XIII et Clément XIV*, par le P. de Ravignan.

Clément, le *Scot* ou l'*Hibernien*, originaire d'Irlande, fut appelé par Charlemagne pour diriger l'école du palais après Alcuin. On voit qu'il avait du penchant pour le platonisme alexandrin; aussi était-il peu aimé d'Alcuin et de Théodulfe.

Clément (Dom François), bénédictin de Saint-Maur, né à Bèze, près de Dijon, 1714-1793, vécut dans la maison des Blancs-Manteaux, à Paris, acheva les 11e et 12e vol. de l'*Histoire littéraire de la France*, réunit les matériaux du 13e, fit paraître les 11e et 12e vol. des *Historiens de la France*, avec D. Brial, puis fit une révision complète de l'*Art de vérifier les dates*, de D. Clémencet, et en donna une nouvelle édition bien supérieure à la première, 1783-1792. Il fut de l'Académie des Inscriptions en 1785. Pendant la Révolution, il travailla à un *Complément de l'Art de vérifier les dates*, comprenant les temps antérieurs à l'ère chrétienne, qui fut publié en 1820, 5 vol. in-8°.

Clément (Jacques), dominicain, né à Serbonnes, près de Sens, 1567-1589, servit d'instrument aux ligueurs et à la duchesse de Montpensier pour assassiner Henri III. Bourgoing, prieur des Jacobins, l'offrit aux Ligueurs; on lui confia une lettre d'Achille de Harlay, tombée entre les mains de Mayenne. Après avoir communié, il se rendit au camp de Saint-Cloud, remit la lettre au roi et le frappa d'un coup de couteau pendant qu'il la lisait. Les gardes le tuèrent aussitôt. On loua l'assassin à Paris et à Rome, on l'honora comme un martyr; on voulut le mettre au nombre des saints.

Clément (Jean-Marie-Bernard), littérateur, né à Dijon, 1742-1812, professeur de philosophie à Dijon, se brouilla avec ses supérieurs, vint à Paris et fut protégé par Mably, recommandé par Voltaire. Il fit représenter une tragédie de *Médée*, qui échoua; il se livra alors à la critique des ouvrages littéraires et n'épargna pas les œuvres de Delille, de Saint-Lambert, de Lemière et même de Voltaire, avec une verve moqueuse, souvent injuste. Saint-Lambert eut le tort de demander contre lui une lettre de cachet; Voltaire, et plus tard Le Brun, ripostèrent par des épigrammes. Outre ses *Observations critiques*, 1770-1772, il a publié des *Satires*, des *Contes*, les *Amours de Leucippe et de Clitophon*, une partie de la traduction de Cicéron, avec Guéroult et Desmeuniers; une traduction en vers de la *Jérusalem délivrée*, etc., etc. Il a collaboré à plusieurs feuilles littéraires avec Fontanes, Geoffroy, etc.

Clément (Nicolas), né à Toul, 1651-1716, bibliothécaire à la Bibliothèque royale, travailla au catalogue de cet établissement, réunit les *Mémoires et négociations secrètes de la France touchant la paix de Munster*, travail qui lui fut volé par Jean Aymon et publié en 4 vol. in-8°. Clément en mourut de douleur. Il légua à la Bibliothèque 18,000 estampes qu'il avait réunies.

Clément (Pierre), littérateur, né à Genève, 1707-1767, d'abord ministre calviniste, vint à Paris, s'occupa avec assez de succès de compositions théâtrales, publia pendant cinq ans des *Nouvelles littéraires de France*, avec impartialité et d'un style vif et enjoué. Il mourut à Charenton.

Clément de Boissy (Athanase-Alexandre), né à Créteil, 1716-1793, conseiller à la Chambre des comptes, a écrit un grand nombre d'ouvrages d'éducation, de religion, etc. Il a surtout réuni un *Recueil de la juridiction et de la jurisprudence de la Chambre des comptes*, en 80 cartons in-fol., à la Bibliothèque nationale. La table des pièces a été imprimée en 1787, in-4°.

Clément-Desormes, né à Dijon, mort en 1842, se livra de bonne heure à l'étude de la chimie et devint professeur de chimie industrielle au Conservatoire des arts et métiers. Il a publié un grand nombre de *Mémoires* dans la plupart des journaux scientifiques du temps.

Clément-Merseau. V. Métézeau.

Clément de Ris (Dominique, comte), né à Paris, 1750-1827, avocat en 1789, membre du directoire d'Indre-et-Loire, 1792, du comité qui réorganisa l'instruction publique en France, 1794-95, devint sénateur, 1800; fut, dit-on, enlevé sur ses terres en Touraine par un parti de Chouans, qui le vola, et retenu 19 jours prisonnier dans un souterrain. Pair de France en 1814, exclu en 1815, il fut réintégré en 1819.

Clementi (Prospero), sculpteur italien, né à Reggio, en 1584, a été quelquefois nommé le *Corrége* de la

sculpture. Ses œuvres principales se trouvent dans la cathédrale de Reggio, à Parme, à Mantoue, à Carpi.

Clementi (Muzio), compositeur italien, né à Rome, 1752-1832, vécut à Vienne, en France et surtout en Angleterre, où il devint le chef d'une école de musique et d'une grande maison de commerce pour la fabrication des pianos, etc. Il fut le maître de Cramer, Field, Kalkbrenner, etc. Ses œuvres consistent en 606 sonates, divisées en 34 œuvres, en symphonies, ouvertures à grand orchestre, etc. On lui doit la belle collection intitulée *Gradus ad Parnassum*, Londres, 3 vol. in-fol.

Clémentines. V. Saint Clément et Clément V.

Cléobule, mis au nombre des sept sages de la Grèce, vécut au VIe s. av. J. C., régna à Rhodes après son père Evagoras, et voyagea en Egypte pour étudier la philosophie.

Cléombrote, général spartiate, commanda l'armée grecque après la mort de Léonidas aux Thermopyles, et mourut à Salamine.

Cléombrote Ier, roi de Sparte, 380-371 av. J. C., combattit les Thébains et fut tué à Leuctres.

Cléombrote II fut quelque temps roi de Sparte, après la déposition de son frère Léonidas.

Cléomède, astronome grec, peut-être du IIe s., est auteur d'un ouvrage intitulé *Théorie circulaire des corps célestes*. Il s'appuie sur les doctrines de Posidonius, d'Hipparque, d'Eratosthène, prouve la sphéricité de la terre, distingue les planètes et leur mouvement propre des astres fixes, établit que le soleil est beaucoup plus grand que la terre, qu'il faut l'assimiler aux étoiles; et, le premier, parle de la réfraction de la lumière. Il vaut beaucoup mieux que ne l'ont dit Delambre et Letronne. Les meilleures éditions qui aient été publiées sont celles de J. Bake, Leyde, 1820, et de Schmidt, Leipzig, 1832.

Cléomène Ier, 16e roi de Sparte, de la famille des Agides, fils et successeur d'Anaxandride, 519-490 av. J. C., soutint le parti aristocratique d'Athènes, commandé par Isagoras, contre Clisthène et les démocrates (510), ne voulut pas aider Aristagoras contre les Perses, fit déposer son collègue Démarate et se tua dans un accès de folie furieuse.

Cléomène II, 25e roi de Sparte, de la famille des Agides, fils de Cléombrote Ier, successeur de son frère, Agésipolis II, 370-309 av. J. C., ne fit rien de mémorable.

Cléomène III, 31e roi de Sparte, de la famille des Agides, fils et successeur de Léonidas II, 236-223 av. J. C., inspiré par les stoïciens, ses maîtres, par sa femme Agiatis, veuve d'Agis IV, résolut de l'imiter dans la réforme de Sparte. Il gagna d'abord les soldats par une politique toute guerrière, battit plusieurs fois Aratus et les Achéens en Arcadie; puis, fort de sa gloire, il marcha sur Sparte, surprit et tua les éphores, dont il détruisit le pouvoir, rétablit les institutions sociales et militaires de Lycurgue et s'allia aux Etoliens. Aratus, menacé de perdre la prépondérance en Grèce, appela au secours des Achéens Antigone Doson, roi de Macédoine, qui battit complétement Cléomène à Sellasie, en 222. Fuyant à Alexandrie, il essaya vainement de soulever le peuple contre Ptolémée IV, et se tua, 220. Plutarque a raconté sa vie.

Cléomène, sculpteur athénien, vivait vers 220 av. J. C.; on lui attribue la *Vénus de Médicis;* la statue du Louvre, appelée *Germanicus*, est peut-être de son fils, du même nom.

Cléon, orateur et homme d'Etat athénien, le premier homme du peuple qui arriva au pouvoir, faisait exploiter une tannerie par ses esclaves. Il commença par attaquer les amis du trop puissant Périclès, comme Anaxagoras; puis, chef de la démocratie athénienne, partisan de la guerre et des moyens violents, il fit, en 427 av. J. C., rendre un atroce décret, qui faillit être exécuté, contre les Mityléniens révoltés. Il contribua à la prise des 400 Spartiates de l'île de Sphactérie. Envoyé contre le spartiate Brasidas en Thrace, il fut vaincu et tué près d'Amphipolis, en 422. Aristophane, dans les *Babyloniens*, dans les *Guêpes* et surtout dans les *Chevaliers*, l'a représenté comme un démagogue insolent; Thucydide l'a fort maltraité; mais tous deux étaient ses ennemis politiques.

Cléones, v. ancienne de l'Argolide septent., fondée, dit-on, par Cléon, fils de Pélops. Débris de tombeaux.

Cléonyme, 2e fils de Cléomène II, roi de Sparte, alla, 303 av. J. C., au secours des Tarentins contre les Lucaniens; puis il parcourut l'Adriatique en pirate, essaya deux fois de surprendre Tarente; plus tard, 272, il s'allia à Pyrrhus contre Sparte. Son fils Léonidas fut roi.

Cléopâtre, nièce du général macédonien Attale, épousa Philippe, qui avait répudié Olympias. Celle-ci la fit périr avec son jeune fils, 335 av. J. C.

Cléopâtre, fille de Philippe et d'Olympias, épousa son oncle, Alexandre d'Epire, en 336; Philippe fut assassiné pendant les fêtes du mariage. Veuve en 326, recherchée par plusieurs capitaines d'Alexandre, elle vivait à Sardes; lorsqu'elle voulut passer en Egypte auprès de Ptolémée, elle fut assassinée par l'ordre d'Antigone, 308 av. J. C.

Cléopâtre, fille d'Antiochus III, épouse de Ptolémée V, de 193 à 181 av. J. C., gouverna sagement au nom de son fils Philométor et mourut vers 174.

Cléopâtre, sa fille, épouse de Ptolémée VI, son frère, 164-147 av. J. C., fut forcée d'épouser son autre frère Physcon, meurtrier du jeune fils de Philométor; puis répudiée, vaincue, vers 130, elle se retira auprès de son gendre, Démétrius, roi de Syrie.

Cléopâtre, fille de la précédente et de Ptolémée VI, épousa Alexandre Bala, usurpateur de Syrie, puis Démétrius II et son frère Antiochus VII Sidétès. Meurtrière de Démétrius, sorti de sa captivité chez les Parthes, elle frappa elle-même leur fils aîné Séleucus, gouverna au nom du second, Antiochus VIII, voulut l'empoisonner, mais fut forcée par lui de boire la coupe qu'elle lui présentait, vers 121 av. J. C. C'est le sujet de la tragédie de *Rodogune* par Corneille.

Cléopâtre, sœur de la précédente, 2e femme de Ptolémée Physcon, soutint son second fils Alexandre contre l'aîné Ptolémée Lathyre. Alexandre triompha; mais épouvanté des fureurs de sa mère, qui voulait le faire périr, il ordonna sa mort, 89 av. J. C.

Cléopâtre. Du mariage de la précédente avec Physcon, il y eut 3 filles, également appelées Cléopâtre; l'aînée épousa Ptolémée Lathyre, puis Antiochus IX; la 2e, *Tryphène*, femme d'Antiochus, tua sa sœur et fut tuée par Antiochus IX; la 3e, *Séléné*, femme de Lathyre, d'Antiochus VIII et de son neveu, Antiochus Eusèbe, fut tuée par Tigrane, roi d'Arménie, 76 av. J. C.

Cléopâtre, fille de Ptolémée Aulète, née en 67 av. J. C., régna avec Ptolémée Dionysos, son frère et son époux, en 51. Chassée par l'eunuque Photin et par Achillas, elle fut rétablie par César, 47; et, après la mort de Dionysos, elle fit empoisonner son dernier frère, Néoteros, pour régner seule. Il paraît qu'elle rejoignit César à Rome et vécut avec lui jusqu'à la mort du dictateur. Plus tard, elle séduisit Antoine qui l'avait mandée à Tarse, l'entraîna en Egypte; et, au milieu des fêtes et des folles gageures, elle fut la principale cause de sa perte. Il répudia pour elle Octavie, donna à leurs fils la Phénicie, la Syrie, la Cilicie, l'Arménie, la Médie, la Crète, Cypre, la Cyrénaïque; enfin il attira sur lui la colère des Romains et l'ambition d'Octave. Après sa fuite à Actium, il la suivit en Egypte; elle voulait se retirer par la mer Rouge, puis elle fit courir le bruit de sa mort, reçut les derniers soupirs d'Antoine, essaya vainement de séduire Octave, et, pour ne pas être menée à Rome en triomphe, elle se fit piquer au bras par un aspic, 30 av. J. C. Avec elle finit la dynastie des Lagides et l'indépendance de l'Egypte. Ses médailles ne répondent pas à sa réputation de beauté; elle était spirituelle et instruite. Césarion, fils de César et de Cléopâtre, fut mis à mort par l'ordre d'Octave. Elle avait eu 3 enfants d'Antoine: Alexandre, Cléopâtre et Ptolémée Philadelphe.

Cleopatris. V. Arsinoé.

Cléophas ou **Alphée** (Saint), frère de saint Joseph, l'un des disciples assidus de Jésus-Christ, qui lui apparut à Emmaüs, eut pour fils saint Siméon et saint Jacques le Mineur. On l'honore le 25 septembre.

Cleph ou **Kleph**, roi des Lombards, successeur d'Alboin, 573-575, régna cruellement et fut tué par un de ses domestiques. Son fils Autharis fut roi plus tard.

Clerc, membre du clergé (de κλῆρος, héritage; qui a Dieu en partage). Au moyen âge, clerc fut synonyme de savant, lettré. Il y eut les *conseillers-clercs* au Parlement, les *clercs des comptes* ou scribes de la cour des comptes, les *clercs du roi*, les *clercs du secret*, premier nom des secrétaires d'Etat, etc.

Clerc (Le). V. Leclerc.

Clérembault (Philippe de), comte de **Palluau,** maréchal de France, 1606-1665, fut un brave soldat dès l'âge de seize ans et un bon capitaine; il devint maréchal en 1652 et gouverneur du Berry. Distingué

par son esprit, malgré sa difficulté à s'exprimer, il fut longtemps l'ami de madame Cornuel. — Son 2e fils, l'abbé Jules de Clérembault, célèbre par sa laideur, occupa le fauteuil de la Fontaine à l'Académie française et mourut en 1714.

Clerfayt (François-Sébastien-Charles-Joseph **De Croix**, comte de), général autrichien, d'origine belge, né près de Binche (Hainaut), 1733-1798, se signala dans la guerre de Sept Ans contre les Prussiens, devint général d'artillerie sous Joseph II, fit les campagnes de 1788, 1789, contre les Turcs, et contribua à la prise de Belgrade. En 1792, il commandait le corps autrichien réuni à l'armée prussienne, prit Stenay, força le défilé de la Croix-aux-Bois; puis, après Jemmapes, il fit une retraite habile. Il contribua aux victoires d'Aldenhoven et de Nerwinde, 1793, prit le Quesnoy, mais échoua devant Maubeuge. Feld-maréchal à l'armée du Rhin, 1795, il délivra Mayence, fut remplacé par l'archiduc Charles, 1796; et, malgré le collier de la Toison-d'Or, qu'on lui donna, se considéra comme disgracié. Capitaine habile, généreux et simple, il mérita le surnom de *père du soldat.*

Clergé, réunion des clercs ou ecclésiastiques. Il y a le clergé *régulier*, soumis à une règle particulière, comprenant toutes les congrégations religieuses; et le clergé *séculier*, vivant de la vie du *siècle*, dans la société, et comprenant tous les prêtres attachés aux églises.

Clérisseau (Charles-Louis), peintre et architecte, né à Paris, 1721-1820, fut de l'Académie des Beaux-Arts en 1769 et devint le premier peintre de Catherine II. On a de lui : *Antiquités de la France, monuments de Nîmes*, 3 vol. in-fol., 1778-1806.

Clerjus (Le), bourg de l'arrond. d'Epinal (Vosges). fab. de kirsch, forges, papeteries; 2,512 hab.

Clerke (Charles), navigateur anglais, 1741-1779, accompagna dans leurs voyages autour du monde Byron et Cook. Après la mort de celui-ci, il commanda l'expédition, explora les îles Sandwich et parvint jusqu'à 70° 33′ lat. N. en cherchant le passage du nord-est. Il mourut en vue des côtes du Kamtchatka.

Clermont-en-Argonne, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil. S. O. de Verdun (Meuse). Commerce de bois et de fers. Jadis place forte, capitale d'un comté cédé à la France au traité des Pyrénées, 1659, et donné plus tard à la maison de Condé; 1,303 hab.

Clermont-en-Beauvoisis, ch.-l. d'arrond. de l'Oise, sur un coteau baigné par la Brèche, par 49° 22′ 49″ lat. N. et 0° 4′ 52″ long. E., à 25 kil. S. E. de Beauvais. Filatures de coton, toiles, brasseries : commerce de blé, lin, etc. Maison de détention pour les femmes; hospice d'aliénés. Pop. 5,774 hab. — On y remarque l'ancien château, qui date du XIIe s., l'hôtel de ville également ancien, et une église gothique du XIVe au XVIe s. Patrie de Philippe IV, de Jean Fernel et de Cassini. — Clermont (*Claromontium*) eut des comtes depuis le Xe s., fut acheté par Philippe II, qui en fit don à son fils, Philippe Hurepel; le comté revint à la couronne en 1250 et fut donné par saint Louis à son 6e fils, Robert, tige de la maison de Bourbon.

Clermont-Ferrand (*Augusto Nemetum*), ch.-l. du Puy-de-Dôme, sur une hauteur à l'E. du pic de ce nom, par 45° 46′ 46″ lat. N. et 0° 44′ 57″ long. E., à 384 kil. S. de Paris (445 kil. par le chemin de fer de Lyon). Evêché suffragant de Bourges; siége du 13e corps d'armée; académie universitaire, facultés des lettres et des sciences. On cite la cathédrale du XIIIe s. inachevée, l'église Notre-Dame du Port, la fontaine pétrifiante de Saint-Allyre. — Fabriques de grosse draperie, toiles, bonneterie, papier, coutellerie, faïence, fruits confits, pâtes alimentaires; filatures de coton et de chanvre, etc.; centre du commerce des produits agricoles de la Limagne d'Auvergne; l'un des principaux marchés pour la vente des cuirs en poil. Popul. 37,357 hab. — Après la conquête de César, elle devint la capitale de l'Auvergne, fut agrandie par Auguste et eut, sous l'Empire, une école célèbre. Pillée par les Vandales, par les Wisigoths, par les Francs de Thierry Ier en 532, prise par Pepin en 761, ravagée par les Normands au IXe s., elle vit la 1re croisade prêchée par Urbain II, en 1095. L'évêque de Clermont lui accorda une charte de commune au XIIIe s. En 1665, les Grands-Jours s'y tinrent avec éclat. En 1633, la petite place de Mont-Ferrand fut réunie à la ville. Patrie de Sidoine Apollinaire, Grégoire de Tours, Domat, Piganiol de la Force, Pascal, d'Assas, Chamfort, Thomas, Delille, Dulaure, du comte de Montlosier, etc.

Clermont-Lodève ou **Clermont-l'Hérault,** ch.-l. de canton de l'arrond. et à 15 kil. S. E. de Lodève (Hérault), sur un ruisseau qui se jette dans l'Ergue. Belle église gothique du XIVe s. Manufactures de draps communs, fabriques de mouchoirs, bas de laine et de coton; tanneries; distilleries. Commerce actif de ces produits; 5,870 hab.

Clermont (Robert de), 6e fils de saint Louis, 1256-1318, épousa, en 1272, Béatrix, héritière de Bourbon, et devint ainsi la tige de la maison royale de Bourbon. Il avait reçu en apanage Clermont en Beauvoisis.

Clermont (Louis de Bourbon-Condé, comte de), fils de Louis III, prince de Condé, 1709-1771, fut pourvu, dès l'âge de 9 ans, des abbayes de Saint-Germain des Prés du Bec, etc.; reçut du pape, en 1733, une dispense pour porter les armes; fit toutes les campagnes de la guerre de la succession d'Autriche, fut de l'Académie française en 1754, grand sujet de piquantes épigrammes; et, en 1758, remplaça Richelieu à la tête de l'armée du Rhin, perdit Brême, Hanovre, Minden, repassa le Rhin et fut battu à Creveld par Ferdinand de Brunswick; il avait donné l'exemple de la fuite. Il soutint le parlement contre la cour; c'est autour de son lit de mort que les princes protestèrent contre le coup d'Etat du chancelier Maupeou.

Clermont-Tonnerre (maison de); originaire du Dauphiné, elle remonte à Sibaud, seigneur de Clermont, à la fin du XIe s. Sibaud II défendit, vers 1120, Calixte II contre l'antipape Grégoire VIII. Bernardin de Clermont devint comte de Tonnerre par son mariage avec Anne de Husson, héritière du comté, en 1496. Il fut érigé en duché par Charles IX, en 1571. Cette maison s'est divisée en plusieurs branches : de *Thoury, Montoison* et *Mont-Saint-Jean.*

Clermont-Tonnerre (François de), 1629-1701, évêque de Noyon, membre de l'Académie française en 1694, y fonda un prix de poésie et fut surtout connu par son excessive vanité.

Clermont-Tonnerre (François de), évêque de Langres, son neveu, fit l'oraison funèbre du frère de Louis XIV et mourut en 1724.

Clermont-Tonnerre (Gaspard, marquis de), 1688-1781, commandait la gauche à Fontenoy, fut maréchal en 1747 et représenta le connétable au sacre de Louis XVI; il fut créé duc et pair.

Clermont-Tonnerre (Stanislas, comte de), 1747-1792, petit-fils du maréchal, colonel, député de la noblesse de Paris aux Etats-généraux; vota l'abolition des priviléges, présida avec distinction l'Assemblée constituante; partisan de la monarchie constitutionnelle, il fonda, avec Malouet, la *Société des amis de la monarchie;* avec Fontanes, le *Journal des Impartiaux.* Arrêté après la fuite du roi, remis en liberté par l'ordre de l'Assemblée, encore arrêté après le 10 août, il fut massacré par la populace qu'un de ses anciens domestiques ameuta contre lui. On a publié ses *Discours* ou *Opinions*, 4 vol. in-8°, 1791, Paris.

Clermont-Tonnerre (Anne-Antoine-Jules de), cardinal, 1749-1830, docteur de Sorbonne, évêque de Châlons en 1782, député aux Etats-généraux, protesta contre les décrets relatifs au clergé, émigra en Allemagne, donna sa démission lors du Concordat, fut nommé archevêque de Toulouse en 1820 et cardinal en 1822. Une *Lettre pastorale*, publiée en 1823, fut supprimée par ordonnance royale, comme coupable d'abus. En 1824, il protesta contre la déclaration du clergé de 1682, fit une nouvelle opposition aux mesures de M. de Vatimesnil, en 1828, et ne se soumit que de mauvaise grâce.

Clerselier (Claude), philosophe passionné pour le cartésianisme, né à Paris, 1614-1684, a publié les *Lettres de Descartes sur la morale, la physique*, etc., 1667, 3 vol. in-4°; les *Traités de l'homme, du monde et de la lumière*, 1677; les *Principes de la philosophie de Descartes*, 1681; il traduisit les objections faites contre les *Méditations* du philosophe, et publia les *Œuvres posthumes de Rohault*, son gendre, 1682.

Clerville (Louis-Nicolas, chevalier de), ingénieur militaire français, mort en 1677, jouit d'une grande réputation avant Vauban, dirigea beaucoup de siéges de 1647 à 1668, et a publié plusieurs ouvrages sans grande importance.

Cléry, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 15 kil. S. O. d'Orléans (Loiret), sur la Loire. Eglise célèbre par ses belles sculptures et par le tombeau de Louis XI, qui avait une dévotion particulière pour Notre-Dame de Cléry; 2,828 hab.

Cléry (Jean-Baptiste Cant-Hanet), né près de Ver-

sailles, 1759-1809, valet de chambre de Louis XVI, célèbre par son dévouement au roi et à sa famille, pendant leur captivité au Temple, a publié le *Journal de ce qui s'est passé à la tour du Temple pendant la captivité de Louis XVI;* Londres, 1798, in-8°.

Clet (Saint), disciple de saint Pierre, fut son 3e ou 4e successeur sur le trône pontifical. Il gouverna peut-être l'Eglise de 76 à 83; il a le titre de martyr dans le canon de la messe, et on le fête le 26 avril.

Clève (Corneille van), sculpteur, né à Paris, 1645-1732, élève d'Anguier, l'aida dans les bas-reliefs de la porte Saint-Martin. Le groupe de *la Loire et du Loiret*, aux Tuileries, est de lui.

Cleveland, v. de l'Etat d'Ohio (Etats-Unis), sur le lac Erié, à l'embouchure de la Cuyahoga, au N. E. de Columbus. Son port est un des meilleurs du lac, et son commerce, favorisé par les canaux et les chemins de fer, prend chaque jour une grande extension; 93,000 h. Evêché catholique. La cité d'Ohio est maintenant réunie à la ville.

Cleveland (John), poëte anglais, 1613-1659, partisan de Charles Ier, ennemi de Cromwell, qui le traita généreusement, eut de son temps une grande réputation; ses œuvres sont presque oubliées.

Clèves, v. de la régence et à 75 kil. N. O. de Düsseldorf, dans la Prusse Rhénane, sur un canal qui communique au Rhin. Source minérale; établissement d'eaux minérales artificielles. On y remarque le Jardin royal, le château des Cygnes (*Schwanenburg*), l'église catholique avec plusieurs tombeaux des ducs; 8,000 hab. — Très-ancienne, ruinée par les Normands au IXe s., elle fut la résidence des comtes et des ducs de Clèves.

Clèves (ancien duché de), Etat immédiat de l'Empire, dans le cercle de Westphalie, comprenait 3 cercles : Clèves, Wesel et Emmerich, dans un pays riche et fertile. A l'extinction des anciens comtes de Clèves (1368), il appartint à la maison de la Marck et fut érigé en duché (1417); on y réunit les duchés de Juliers et de Berg, le comté de Ravensberg, les seigneuries de Ravenstein, Winnenthal et Brekesand. A la mort de Guillaume III (1609), la succession de ces domaines faillit mettre en feu l'Allemagne et même l'Europe. Dans le partage, l'électeur de Brandebourg hérita de Clèves, la Marck et Ravensberg. La Prusse abandonna ces possessions à la France (1795-1806); Clèves entra dans le départ. de la Roër, le pays à l'E. du Rhin, dans le grand-duché de Berg. En 1814, la Prusse reprit tout, et Clèves, après avoir formé une régence de la province de Juliers-Clèves, a été adjoint à la régence de Cologne, puis à celle de Düsseldorf.

Clèves (Marie de), duchesse d'Orléans, 1426-1487, fille d'Adolphe IV, duc de Clèves, et de Marie de Bourgogne, fille de Jean sans Peur, épousa Charles d'Orléans en 1440, partagea les goûts littéraires de son mari, protégea les artistes, les peintres surtout, et fut digne d'être la mère de Louis XII.

Clèves (Marie de), fille de François de Clèves, duc de Nevers et de Marguerite de Bourbon-Vendôme, 1550-1574, protestante, fut célèbre par sa beauté à la cour de Charles IX, fut aimée par le duc d'Anjou, épousa, en juillet 1572, Henri, prince de Condé, et mourut en couches, regrettée de Henri III, qui avait continué à l'aimer.

Cliazma, riv. de Russie, affl. de l'Oka.

Clichy-la-Garenne, village de l'arrond. de Saint-Denis, à 7 kil. N. O. de Paris (Seine), sur la rive droite de la Seine. Fabriques de machines à vapeur, de céruse, de cristaux, de produits chimiques; 14,509 hab. — Les Mérovingiens et surtout Dagobert résidèrent dans le palais de Clichy, où se tinrent trois conciles au VIIe s. Saint Vincent de Paul, curé en 1612, a fait bâtir l'église actuelle. Près de là, le 30 mars 1814, Moncey et quelques gardes nationaux soutinrent une fusillade contre les alliés.

Clichy (Société de); elle fut formée après le 9 thermidor (27 juillet 1794), pour combattre la Révolution, et se composait de royalistes de toutes nuances, Pichegru, Royer-Collard, Hyde de Neuville, Camille Jordan, etc. Elle se tenait au bas de la rue de Clichy, à Paris. Le Directoire la fit fermer le 18 fructidor an V (4 sept. 1797).

Clicquot de Blervache (Simon), économiste, né à Reims, 1723-1796, inspecteur général du commerce, a écrit un assez grand nombre d'ouvrages sur le commerce, comme *Dissertation sur l'état du commerce en France depuis Hugues Capet jusqu'à François Ier*, Amiens, 1756; *Mémoire sur les corps de métiers*, 1757; *Considérations sur le traité de commerce du 26 septembre* 1786; *Mémoire sur l'état du commerce intérieur et extérieur de la France, depuis la 1re croisade jusqu'à Louis XII*, couronné par l'Académie des Inscriptions en 1789.

Clients, citoyens romains, d'abord plébéiens, placés sous la protection des puissants ou *patrons*. Au temps où les liens de la clientèle antique se relâchèrent, les clients pauvres d'un riche patron allaient encore lui rendre hommage dès le matin, l'accompagnaient, le soutenaient aux comices. Les affranchis étaient toujours les *clients forcés* de leur ancien maître; ils devaient le secourir, s'il tombait dans l'indigence. Des villes, des provinces, des rois étrangers, choisissaient pour patrons des citoyens illustres et se disaient leurs clients.

Clieu ou **Declieu** (Gabriel de), marin français, né en Normandie, 1686-1774, capitaine de vaisseau, gouverneur de la Martinique, de la Guadeloupe, a introduit la culture du café dans les Antilles.

Clifford, anc. maison d'Angleterre remontant au XIIe s.; deux de ses membres furent tués pour la cause des Lancastre, dans la guerre des Deux-Roses, Thomas, à Saint-Albans en 1455; John, à Towton, en 1460.

Clifford (George), comte de Cumberland, 1558-1605, l'un des brillants courtisans d'Elisabeth, alla combattre les Espagnols en Amérique, après avoir été l'un des juges de Marie Stuart; contribua à la défaite de l'*Invincible Armada*, 1588; ravagea les Açores, et fut l'un des ennemis du comte d'Essex.

Clifford (Thomas), 1630-1673, s'attacha au duc d'York, Jacques; fut l'un des membres du ministère de la *Cabal*, sous Charles II, devint lord grand trésorier; mais, après l'acte du *Test*, donna sa démission, comme catholique.

Cliffort (George), jurisconsulte d'Amsterdam au XVIIIe s., l'un des directeurs de la Compagnie des Indes orientales, confia ses rares collections de Hartecamp à Linné, qui a publié l'*Hortus Cliffortianus*, 1737, in-fol.

Clifton, v. du comté de Gloucester (Angleterre), à 3 kil. O. de Bristol, sur l'Avon. Résidence ordinaire de ceux qui viennent prendre les bains minéraux à Bristol; 12,000 hab.

Clinton (George), homme d'Etat américain, 1739-1812, combattit dans la guerre du Canada, fut membre du congrès de Philadelphie, en 1775, se distingua dans la guerre de l'Indépendance, surtout à Saratoga, fut gouverneur de l'Etat de New-York, puis vice-président de la République en 1804. Il fit, en 1811, retirer son privilége à la banque des Etats-Unis. — Son frère, *Jacques*, 1736-1812, se distingua aussi pendant la guerre et devint général, en commandant surtout dans le nord.

Clinton (James de Witt), fils de Jacques, 1769-1828, et d'une mère appartenant à la famille hollandaise de Witt, devint sénateur en 1801, maire de New-York, gouverneur de l'Etat. Il concourut à la fondation d'établissements de bienfaisance et d'instruction.

Clinton (Henri), général anglais, mort en 1795, après avoir servi dans le Hanovre, en 1758, combattit les Américains à Bunkers-Hill, à Long-Island et prit New-York. Successeur de Howe, 1778, il s'empara de Charlestown, fut repoussé de Rhode-Island par Washington et La Fayette, corrompit le général Arnold, sans pouvoir profiter de la trahison, fut remplacé par Carleton, 1782, et mourut gouverneur de Gibraltar.

Clio, muse de l'histoire, est représentée avec une couronne de laurier, une trompette ou une cithare à la main droite et un rouleau de papier à la main gauche.

Clion (le), bourg de l'arrond. de Paimbeuf (Loire-Inférieure). Grains, bestiaux; 2,154 hab.

Clissa (*Andetrium*), v. de la Dalmatie autrichienne, à 9 kil. N. E. de Spalatro; forteresse assez importante, souvent prise dans les guerres des Turcs et des Vénitiens.

Clisson, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 26 kil. S. E. de Nantes (Loire-Inférieure), au confluent de la Sèvre-Nantaise et de la Moine. Fabriques de toiles et de mouchoirs; papeteries. Belles ruines du vieux château; sites très-renommés; 2,812 hab.

Clisson (Olivier de), connétable de France, né en 1336, mort en son château de Josselin, 1407. Son père, Olivier, avait été décapité, en 1344, par ordre de Philippe VI; lui-même fut élevé en Angleterre; il perdit un œil à Auray, 1364; il n'en fut pas moins l'ennemi implacable des Anglais. Après avoir combattu contre nous en Espagne pour Pierre le Cruel, il s'attacha à Charles V, fut le compagnon d'armes de Du Guesclin, devint connétable après lui, 1380, gagna la bataille de Rosebecque

sur les Flamands, 1382, fut chef du gouvernement après la disgrâce des oncles de Charles VI, voulut réunir une flotte contre les Anglais, 1387, mais fut traîtreusement arrêté au château de l'Hermine, à Vannes, par le duc de Bretagne, son ennemi, qui voulut d'abord le faire périr et lui fit ensuite payer une rançon énorme. Pierre de Craon, son ennemi personnel, manqua de l'assassiner à Paris, 1391, Charles VI voulut le venger et tomba en démence en marchant contre la Bretagne, 1392. Clisson, poursuivi par les oncles du roi, accusé de malversations, fut condamné à une amende de 100,000 marcs d'argent. Il se retira dans son château de Josselin, où il mourut, riche de 1,700,000 livres. Brave, mais cruel, il mérita le surnom de *Boucher*.

Clisthène, chef des Alcméonides d'Athènes, contribua à l'exil d'Hippias, 510 av. J. C., fut archonte éponyme, lutta contre Isagoras et le parti aristocratique, et modifia la constitution de Solon dans le sens démocratique. On lui attribue l'ostracisme. Il fut l'aïeul de Périclès.

Clitarque, historien grec, accompagna Alexandre en Asie, écrivit son histoire et a été souvent cité avec éloge par les anciens. Ses fragments ont été réunis à la suite d'Arrien, F. Didot, 1846.

Clitheroe, v. du comté de Lancastre, à 45 kil. N. O. de Manchester (Angleterre), au pied du mont Pendle-Hill, a des sources minérales très-fréquentées, et fabrique beaucoup de tissus imprimés; 10,000 hab.

Cliton. V. Guillaume Cliton.

Clitophon, historien et géographe grec de Rhodes, avait écrit plusieurs ouvrages cités par Plutarque. Ses fragments ont été publiés par Ch. Müller, au t. IV des *Fragmenta historicorum græcorum*.

Clitor, v. ancienne de l'Arcadie, célèbre par un temple des Dioscures, près de la fontaine *Clitorie*, qui donnait le dégoût du vin.

Clitumnus, riv. affl. du Tinias (*Topino*), qui se jette dans le Tibre; elle arrosait l'Ombrie et roulait des eaux froides et limpides. Ce n'est plus qu'un ruisseau. Chantée par Virgile, elle a été célébrée par Pline le Jeune.

Clitus le Noir, général macédonien, 380-328 av. J. C., frère de la nourrice d'Alexandre, sauva la vie à ce prince au passage du Granique, se distingua à Arbèle, s'indigna de voir le roi adopter les usages orientaux, et fut, à la suite d'un banquet, tué par Alexandre, dont il avait excité la fureur par ses propos trop libres.

Clive (Robert), baron **Plassey**, né dans le comté de Shrop en 1725, mort à Londres en 1774, d'un caractère hardi et entreprenant, devint commis aux écritures à Madras en 1744; violent, querelleur, mal avec ses chefs et avec la fortune, il voulut en vain se tuer. Il entra dans l'armée comme lieutenant en 1747, se distingua surtout à la prise de Devicotah, 1749, d'Arcot, 1750; et, après la disgrâce de Dupleix, il commença à réaliser, au profit des Anglais, ses plans gigantesques. Il attaqua, au Bengale, le nabab Souradjah-Doulah, reprit Calcutta, 1756, et, grâce à la trahison de Mir-Jaffier, oncle du nabab, et du riche marchand Omischund, vainqueur à Plassey, 1757, il fit périr Souradjah, trahit à son tour indignement Omischund, et resta maître de Calcutta et d'une grande partie du Bengale. Il repoussa les Hollandais du Gange, et, après un voyage triomphal en Angleterre, fut nommé pair d'Irlande et baron de Plassey, 1761. Lord Clive revint avec des pouvoirs illimités, en 1764, acheva de faire du Bengale une province anglaise, et déploya son énergie pour poursuivre les abus. La haine de ses ennemis, et le délabrement de sa santé, le décidèrent à retourner en Angleterre, 1767. En 1774, le colonel Burgoyne, au nom d'une commission du Parlement, l'accusa de concussion; ses services firent oublier ses fautes; il fut absous; mais le chagrin troubla sa raison, et, à force de boire de l'opium, il se donna la mort. V. sa *Biographie* par Macaulay.

Cloaque, mot par lequel les Romains désignaient les égouts destinés à recevoir les eaux et les immondices. La *Cloaca maxima*, ouvrage des Tarquins, traversait le Forum pour aboutir au-dessous du pont Palatin. Sa longueur était de 600 m., sa largeur de 4 m. 47 c., sa hauteur de plus de 10 m.; bâtie en grosses pierres de taille, superposées sans ciment, elle dure encore en grande partie, sur une longueur de 170 m.

Clodion (*Hlodio*, célèbre), dit le *Chevelu*, chef d'une tribu de Francs Saliens, 428-448, passa le Rhin, prit Cambrai, pénétra jusqu'à la Somme et fut battu par Aétius près d'Helena; Mérovée était de sa famille.

Clodion (Claude Michel, dit), sculpteur, né à Nancy, 1738-1814, d'un talent gracieux, fut célèbre par ses charmantes figurines en terre cuite.

Clodius (Publius), de l'antique famille Claudia ou Clodia, servit en Asie sous Lucullus, son beau-frère, puis sous Marcius Rex; il fut pris par les pirates, et, de retour à Rome, déjà connu par ses débauches et son audace pendant sa questure, il pénétra, déguisé en femme, dans la maison de Mutia Pompeia, femme de César, pendant les mystères de la bonne déesse. Accusé de sacrilége, il se fit absoudre en achetant ses juges. Il se fit adopter par un jeune plébéien pour devenir tribun, 59 av. J. C., fut l'instrument turbulent des triumvirs, fit rendre des lois populaires et condamner Cicéron, son ennemi personnel, à l'exil, puis il éloigna Caton par une mission à Chypre. Pendant que César était en Gaule, il s'entoura de satellites, brava les triumvirs, et surtout Pompée, qui laissa revenir Cicéron; il devint édile, remplit Rome de troubles et périt dans une rencontre avec la bande de Milon, son ennemi, sur la voie Appienne, en 52.

Clodoald. V. Cloud (Saint).

Clodomir, fils aîné de Clovis et de Clotilde, 495-524, fut, après lui, en 511, roi d'Orléans, Tours, Bourges, Nevers, Auxerre, Tonnerre, de l'Anjou, du Maine, etc. Excité par sa mère, il attaqua Sigismond, roi des Bourguignons, le prit, le fit périr; mais, surpris à son tour par Gondemar, frère de Sigismond, il fut tué à Vésé-ronce.

Clogher, v. du comté de Tyrone (Irlande), sur le Blackwater, autrefois siége d'un évêché catholique, remarquable par sa cathédrale et l'ancien palais épiscopal.

Cloghnakilty, v. du comté et à 30 kil. S. O. de Cork (Irlande), petit port, dans une baie très-sûre, que les sables envahissent, exporte des grains; 5,000 hab.

Cloars-Carnoët, bourg de l'arrond. de Quimperlé (Finistère). Produits agricoles; 3,100 hab.

Clonard, v. du comté de Meath (Irlande), à 42 kil. O. de Dublin, près de la Boyne, autrefois plus importante. Siége d'un évêché. Ruines d'une abbaye fondée par saint Finian; 4,000 hab.

Clones, v. du comté de Monaghan (Irlande), près du canal de l'Ulster, à 102 kil. de Dublin. Jadis évêché. Fabrique d'instruments aratoires; commerce actif de grains, toiles, etc.; 4,000 hab.

Clonfert, v. du comté et à 70 kil. E. de Galway (Irlande), sur le Shannon. Ancien évêché; abbaye fondée en 562; 5,500 hab.

Clonmacknois, v. du comté du Roi (Irlande), sur le Shannon, à 12 kil. d'Athlone. Belles ruines de la cathédrale; tombeaux d'anciens rois d'Irlande.

Clonmell, ch.-l. du comté de Tipperary (Irlande), sur la rive gauche de la Suir, à 40 kil. N. O. de Waterford. Vastes moulins à blé, distilleries, manufactures de coton; commerce très-actif. Elle fut démantelée par Cromwell. Patrie de Sterne; 19,000 hab.

Clonmines, v. du comté et à 24 kil. de Wexford (Irlande), près de l'embouchure du Clonmines. Commerce de bestiaux; 7,500 hab.

Clontarf, bourg du comté et à 4 kil. N. E. de Dublin (Irlande), sur la côte. Célèbre par la victoire d'O'Brien sur les Danois, qui furent expulsés de l'Irlande, vers 1015 ou 1020.

Cloots (Jean-Baptiste, baron de), dit *Anacharsis*, né près de Clèves en 1755, neveu du polygraphe Cornelius de Pauw, vint à Paris à 11 ans. Maître d'une grande fortune, entraîné par la fougue de son imagination, il rêva l'émancipation universelle, parcourut l'Europe en apôtre de la philanthropie universelle, et se proclama l'*orateur du genre humain* devant l'Assemblée constituante, le 19 juin 1790; il présida la députation des peuples à la fête de la Fédération. Après le 10 août 1792, il se déclara l'*ennemi personnel* de Dieu et l'apôtre du matérialisme. Nommé citoyen français le 26 août, élu à la Convention par le département de l'Oise, il vota la mort de Louis XVI, fatigua l'Assemblée de ses folles motions, fut exclu des Jacobins à l'instigation de Robespierre, fut enveloppé dans la faction des Hébertistes; et, condamné à mort, marcha à l'échafaud avec courage, fidèle à ses doctrines, le 23 mars 1794. Il a laissé: la *Certitude des preuves du mahométisme*, 1780, in-12; l'*Orateur du genre humain*; la *République universelle*, 1793.

Clopinel. V. Meung (Jean de).

Cloquet (HIPPOLYTE), professeur d'anatomie à la Faculté de médecine, 1787-1840, a laissé : *Traité d'anatomie descriptive*, 1815, 2 vol. in-8°; *Traité des odeurs, des sens et des organes de l'olfaction*, 1821, in-8°; *Faune des médecins; Traité de l'anatomie de l'homme*, 5 vol. avec 400 planches. — Son fils, *Ernest* CLOQUET, est mort par accident, médecin du shah de Perse.

Clostercamp, village au N. de Düsseldorf (Prusse rhénane), illustré par le dévouement de d'Assas et la victoire du maréchal de Castries en 1760.

Closterseven, bourg à 27 kil. S. O. de Stade (Hanovre), sur l'Ost, célèbre par la capitulation imposée par le maréchal de Richelieu à l'armée anglo-hanovrienne, du duc de Cumberland, 1757.

Clos-Vougeot, l'un des plus célèbres vignobles de la Côte-d'Or, dans la commune de Vougeot, à 22 kil. N. E. de Beaune.

Clotaire Ier, 4e fils de Clovis, né en 497, eut, à la mort de son père, en 511, le royaume de Soissons, Amiens, le pays de la Meuse à l'Océan (Neustrie), une part dans l'Aquitaine. Il fit tuer les fils de Clodomir, 532, et partagea ses Etats avec Childebert son frère ; il aida Thierry dans la conquête de la Thuringe; battit les Bourguignons, 534; hérita des domaines de son petit-neveu, Théodebald, roi d'Austrasie, 555; fit deux expéditions avec Childebert contre les Wisigoths de Septimanie et d'Espagne. Il eut à lutter contre son fils Chramne révolté, qu'il battit et fit périr. Après la mort de Childebert, 558, il resta seul maître de tous les Etats francs, fit une expédition malheureuse contre les Saxons et mourut en 561. Sainte Radegonde fut l'une de ses femmes.

Clotaire II, fils de Chilpéric Ier et de Frédégonde, devint roi à l'âge de 4 mois, 584, sous la tutelle de sa mère et fut d'abord protégé par son oncle Gontran. Plus tard Childebert II, roi d'Austrasie, et ses fils, Théodebert et Thierry II, excités par Brunehaut, lui firent la guerre et le dépouillèrent de presque toute la Neustrie. En 613, les leudes se débarrassèrent de Brunehaut en la lui livrant, mais ils lui imposèrent les conditions onéreuses de l'assemblée de Paris, 615. Puis l'Austrasie se sépara de lui, en le forçant à lui donner pour roi particulier son fils Dagobert; il combattit les Saxons et régna paisiblement; mais les leudes et les maires du palais furent dès lors tout-puissants. Il mourut en 628.

Clotaire III, fils aîné de Clovis II, roi des Francs de Neustrie et de Bourgogne en 656, fut sous la tutelle de sa mère Bathilde et du maire du palais Ebroïn jusqu'à sa mort, en 670.

Clotaire IV, créé roi d'Austrasie par Charles Martel, n'eut qu'un titre de 717 à 720.

Clotho. V. PARQUES.

Clotilde (Sainte), femme de Clovis Ier, fille de Chilpéric, l'un des rois Bourguignons, assassiné par son frère Gondebaud, née vers 475, reine des Francs en 493, contribua beaucoup à la conversion de son mari. Veuve en 511, elle poussa ses fils à la guerre contre les Bourguignons, vit la mort de Clodomir l'aîné et de deux de ses enfants, dont elle avait la garde, les malheurs de sa fille *Clotilde*, mariée au roi des Wisigoths, Amalaric. Elle vécut dans la retraite à Tours jusqu'en 545 ; elle fut enterrée à Paris au pied de la châsse de sainte Geneviève. Sa fête est célébrée le 3 juin. — On lui a élevé à Paris une église remarquable, en style gothique du XIVe s., 1846-1857.

Clotilde de Surville. V. SURVILLE.

Cloud ou **Clodoald** (Saint), 3e fils de Clodomir, fut sauvé de la fureur de ses oncles, Childebert et Clotaire, par ses nourriciers et vécut dans le monastère de Nogent, qui prit le nom de Saint-Cloud. Il est honoré le 7 septembre.

Cloud (Saint-) (*Novigentum* ou *Nogent*), bourg de l'arrond. et à 7 kil. N. E. de Versailles (Seine-et-Oise), sur le flanc d'une colline pittoresque, à gauche de la Seine. Célèbre par son château, son beau parc dessiné par Le Nôtre, ses bassins, sa cascade, sa foire très-fréquentée au mois de septembre. Henri III fut assassiné dans le château bâti par Jér. de Gondi, en 1589; Louis XIV acheta ce beau domaine et le donna à son frère, le duc d'Orléans, qui fit construire le château par Mansard et Lepautre, vers 1658. Il fut acquis en 1789 par Marie-Antoinette; là eut lieu le coup d'Etat du 18 brumaire; Napoléon Ier le restaura magnifiquement, Charles X y signa les ordonnances de 1830; il a été brûlé par les Allemands en 1871. — Le bourg doit son nom à saint Cloud ou Clodoald; 8,956 hab.

Clouet, dit **Janet**. V. JANET.

Clovio (DON GIULO), peintre en miniature, de l'école de Mantoue, né en Croatie, 1498-1578, élève de Jules Romain, mérita une grande renommée, surtout pour ses portraits.

Clovis Ier ou **Hlodwig**, roi des Francs, fils de Childéric Ier et de Basine, reine de Thuringe, né en 465, roi des Francs Saliens de Tournai en 481, a véritablement fondé le royaume des Francs en Gaule par la force des armes et par son alliance avec les évêques, chefs des populations catholiques. En 486, il fut vainqueur près de Soissons du romain Syagrius; en 493, il épousa Clotilde; il s'empara des pays jusqu'à la Loire. En 496, il remporta la victoire de Tolbiac sur les Alémans, puis reçut le baptême des mains de saint Remi. Les villes armoricaines se soumirent; les catholiques de Bourgogne et d'Aquitaine firent des vœux pour lui. Gondebaud, roi des Bourguignons, battu près de Dijon, paya tribut, 500. Alaric II, roi des Wisigoths, fut vaincu et tué à Vouillé, près de Poitiers, 507; tout le pays jusqu'aux Pyrénées et aux Cévennes se soumit; mais les Ostrogoths de Théodoric arrêtèrent les Francs sous les murs d'Arles. Clovis reçut alors d'Anastase, empereur d'Orient, les titres de consul et de patrice. Au concile d'Orléans, il accorda de grands priviléges au clergé catholique, et, après avoir fait périr ses parents, Ragnacaire, roi de Cambrai, Sigebert, roi de Cologne, Cararic, roi de Térouanne, etc., il laissa ses conquêtes à ses 4 fils, Thierry, Clodomir, Childebert et Clotaire. Il fut enterré dans l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul (depuis Sainte-Geneviève) à Paris, en 511.

Clovis II, 2e fils de Dagobert et de Nantilde, roi de Neustrie et de Bourgogne, 638, sous le maire Erchinoald ; roi d'Austrasie, 650, à la mort de son frère, Sigebert II, mourut en 656, laissant de Bathilde trois fils, Clotaire III, Childéric II et Thierry III.

Clovis III, fils de Thierry III, régna, sous le maire Pepin d'Héristal, de 691 à 695.

Clowet (PIERRE), célèbre graveur, né à Anvers, 1606-1677, a laissé de belles gravures d'après Rubens et van Dyck.

Cloyes, ch.-l. de canton de l'arrond. et au S. O. de Châteaudun (Eure-et-Loir); 2,366 hab.

Cloyne, v. du comté et à 25 kil. S. E. de Cork (Irlande), siége d'un évêché catholique fondé au VIe s., et d'un évêché anglican. Belle cathédrale gothique; 6,200 hab.

Club, réunion périodique ou quotidienne, d'origine anglaise (le mot signifie *massue*, pour montrer la *force* que l'union donne aux membres associés). Le premier club ou société populaire fut établi en France, 1782, rue Saint-Nicaise. En 1789, les députés bretons aux états généraux formèrent à Versailles le *club breton* ou *Société des amis de la Constitution*, qui se transporta à Paris dans l'ancien couvent des Jacobins de la rue Saint-Honoré et reçut le nom fameux de *club des Jacobins*. Les députés modérés lui opposèrent en 1791 le *club des Feuillants*. Le *club des Cordeliers* fut au contraire composé des plus exagérés. Il y eut d'autres clubs moins célèbres, qui furent fermés après le 9 thermidor. La révolution de février 1848 vit reparaître les clubs dans toute la France; bientôt des lois restrictives diminuèrent leur turbulente importance; dès 1849, ils furent complétement interdits. V. *Cordeliers, Feuillants, Jacobins*, etc.

Cluentius, nom d'une famille patricienne de Rome; Habitus Cluentius, accusé d'empoisonnements et de corruption de juges, fut éloquemment défendu par Cicéron.

Clugny de Nuis (JEAN-ETIENNE-BERNARD), contrôleur général des finances, après Turgot, en 1776, rétablit les corvées, les jurandes et les maîtrises, institua la loterie et mourut le 18 oct. 1776.

Cluis, bourg de l'arrond. de La Châtre (Indre). Forges, mines de fer; bons vignobles; produits agricoles; 2,159 hab.

Clunia (Coruña, près d'Aranda), v. ancienne de la Tarraconaise (Espagne), colonie romaine, capitale des Arévaques, après la ruine de Numance.

Cluny (*Cluniacum*), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 24 kil. N. O. de Mâcon (Saône-et-Loire), sur la Grosne, entre deux collines boisées. Célèbre abbaye, fondée en 910, qui devint le chef-lieu de l'ordre de Saint-Benoît; il ne reste que des débris de son église. Tanneries, poteries ; dépôt d'étalons. Commerce de grains, bois et bestiaux ; 4,980 hab. — Patrie du peintre Prudhon.

Cluny (Bénédictins de), congrégation fondée en 910 par Bernon, abbé de Gigny, et 12 religieux bénédictins. Une règle fut donnée par Hugues ou Odon, à la fin du

xᵉ siècle; elle commandait surtout la prière; les moines portaient la robe noire. Dès le xiiᵉ siècle, plus de 2,000 maisons relevaient de l'abbé de Cluny, appelé l'*abbé des abbés* et plus tard l'*archi-abbé;* elles ne portaient que le nom de prieurés. La congrégation de Cluny fut réformée, en 1621, par D. Jacques de Veni-d'Arbouzes; on appela *Bénédictins réformés* ceux qui suivirent cet exemple; les autres prirent le nom d'*anciens Bénédictins*. Beaucoup de savants et d'écrivains sont sortis de cette riche maison de Cluny, dont la belle bibliothèque a été réunie en grande partie à la Bibliothèque nationale. La congrégation fut dissoute en 1790. V. Lorain, *Histoire de l'abbaye de Cluny*, Paris, 1845, in-8°.

Cluny (Collége de), fondé, sur la place de Sorbonne, en 1269, par Yves de Vergy, abbé de Cluny, servit d'atelier au peintre David et a été démoli.

Cluny (Hôtel de). V. Thermes (Musée des).

Cluses, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 13 kil. S.E. de Bonneville (Haute-Savoie), près de l'Arve. Horlogerie; 1,751 hab.

Clusium (auj. *Chiusi*), capit. des *Clusini* en Etrurie, résidence de Porsenna. Assiégée par les Gaulois, en 391 av. J. C., elle appela à son secours les Romains. Ce fut l'occasion de l'invasion gauloise.

Clusone ou **Chisone**, affl. de gauche du Pô, naît au S. du mont Genèvre, coule vers le S. E. vers Pragelas, Fénestrelle, Perosa; passe près de Pignerol, arrose le val Luzernia et finit près de Pancalieri. Son cours est de 75 kil., du N. O. au S. E.

Clusone, v. de la prov. et à 26 kil. N. E. de Bergame (Italie), dans la vallée de Serio. Entrepôt des grains et des fers des environs; 5,500 hab.

Cluvier (Philippe), géographe, né à Dantzig, 1580-1623, après une vie assez aventureuse, se fixa à Leyde et se voua à son goût pour la géographie. Ses principaux ouvrages sont: *Germania antiqua*, Leyde, 1616, 2 vol. in-fol.; *Siciliæ antiquæ libri duo; Sardinia et Corsica antiqua*, 1619; *Italia antiqua*, 1624; *Introductio in universam geographiam*, 1629, in-12.

Clwyd, riv. tributaire de la mer d'Irlande, arrose la plus belle et la plus fertile vallée du pays de Galles; son cours, du S. au N., est de 50 kil., par Saint-Asaph et Rutland.

Clyde (*Glota*), affl. de la mer d'Irlande, descend du mont Hartfell, au S. de l'Ecosse (comté de Lanark), arrose les comtés de Renfrew et de Dumbarton, dans l'un des pays les plus pittoresques de l'Europe, passe à Lanark, Glasgow, Renfrew, Dumbarton, Greenock, Port-Glasgow, et finit par un canal large et sinueux dans le golfe du même nom. Son cours est de 120 kil.

Clyde (Golfe de), formé à l'O. de l'Ecosse par l'embouchure de la Clyde, entre les comtés de Bute et d'Argyle à l'O., et ceux de Renfrew et d'Ayr, à l'E.; il a 50 kil. de longueur et 14 à son entrée vers le S.

Clypea. V. Aspis.

Clypeus, chez les Romains, grand bouclier de forme ovale, en bois, couvert d'une lame d'airain ou d'un cuir. Au milieu était l'*umbo*, grand bouton de fer. Le nom du soldat, le numéro de la cohorte et de la légion étaient inscrits à l'intérieur.

Clytemnestre, fille du roi de Sparte Tyndare et de Léda, sœur de Castor, de Pollux et d'Hélène, épousa d'abord un fils de Thyeste, puis Agamemnon. Avec Egysthe, son amant et son complice, elle le poignarda à son retour de Troie; fit périr Cassandre, la fille de Priam, et fut à son tour mise à mort par son fils Oreste. Elle avait eu encore deux filles, Electre et Iphigénie.

Clytie, fille de l'Océan et de Téthys, délaissée par Apollon, tomba dans un profond désespoir et fut changée par lui en héliotrope.

Cnémis ou **Cnémides**, anc. ville des Locriens-Epicnémidens (Grèce centrale), au S. E. de Scarphée.

Cnide, v. anc. de la Carie (Asie Mineure), dans la Doride, à l'extrémité d'une presqu'île, près du cap Triopium (Crio), célèbre par son temple de Vénus, avec une statue de Praxitèle; patrie de Ctésias et de l'astronome Eudoxe, elle vit la victoire de Conon sur la flotte de Sparte, 394 av. J. C.

Cnosse, v. anc. de l'île de Crète, au N., près de la mer, résidence de Minos, longtemps capitale de l'île. Le port s'appelait Heraclæum. Aux environs était, dit-on, le labyrinthe de Dédale. Patrie d'Epiménide.

Coa, affl. de gauche du Duero, vient de la sierra de Gata, passe à Almeida; 100 kil. de cours du S. au N. Les bords sont escarpés. C'est une défense du Portugal.

Coadjuteur, prélat adjoint à un évêque empêché de remplir ses fonctions, par vieillesse, infirmités, absence, etc. Ainsi Paul de Gondi, le fameux *coadjuteur*, était adjoint dans les fonctions épiscopales à l'archevêque de Paris, son oncle. Il y eut des coadjuteurs de l'abbé dans les maisons religieuses.

Coango. V. Zaïre.

Coanza ou **Couanza**, fl. de l'Afrique Australe, tributaire de l'Océan Atlantique, est inconnu dans sa partie supérieure, coule du S. E. au N. O., rapide, profond; sépare l'Angola du Benguela (Congo), et se jette à 40 kil. S. de Saint-Paul de Loanda. Il est large, rempli d'îles, et forme une grande cataracte à 240 kil. de son embouchure.

Coari, affl. de droite de l'Amazone, arrose dans le Brésil des pays peu connus, peuplés d'Indiens, et se divise en plusieurs bras, avant de se jeter dans le fleuve; son cours est de 450 kil.

Coarraze, bourg de l'arrond. et à 16 kil. S. E. de Pau (Basses-Pyrénées), sur le Gave de Pau; Henri de Navarre fut élevé dans le château, situé à peu de distance; 2,000 hab.

Cobad. V. Cabadès.

Coban ou **Vera-Paz**, v. du Guatemala, sur le Potochic, à 180 kil. N. de Guatemala, habitée surtout par des Indiens qui fabriquent beaucoup de toile; 12,000 hab.

Cobbett (William), publiciste anglais, né à Farnham, comté de Surrey, 1762-1835, tour à tour cultivateur, copiste chez un avocat, soldat dans la Nouvelle-Ecosse, voyageur en France, libraire et pamphlétaire à Philadelphie, revint à Londres en 1800, et dans le *Weekly Register* soutint avec talent le parti tory. En 1804, il se sépara du gouvernement, fut condamné à de grosses amendes et devint radical exagéré surtout dans le *Twopenny Tract*. Il fut forcé de s'exiler de 1817 à 1819, s'occupa d'agriculture à son retour, publia le *Jardinier américain*, puis, en 1825, une *Histoire de la Réformation en Angleterre et en Irlande*. Souvent traduit devant le jury pour délit de presse, faisant des conférences d'économie politique dans les grandes villes industrielles, il entra aux Communes en 1832. Il a laissé beaucoup d'autres ouvrages: l'*Histoire parlementaire de l'Angleterre jusqu'en* 1803, en 12 vol.; les *Débats parlementaires de* 1803 *à* 1810, en 16 vol.; les *Œuvres de Porcupine*, publiées aux Etats-Unis, 12 vol. in-8°; une *Grammaire anglaise*, etc.

Cobenzl (Charles, comte de), homme d'Etat autrichien, né à Laybach, 1712-1770, se distingua comme diplomate habile et comme administrateur éclairé dans le gouvernement des Pays-Bas.

Cobenzl (Louis, comte de), son fils, né à Bruxelles, 1753-1808, diplomate célèbre, ambassadeur autrichien à Copenhague, à Berlin, en Russie, négocia les traités de Campo-Formio, 1797, et de Lunéville, 1801; fut chancelier d'Etat et ministre des affaires étrangères. — Son cousin Jean-Philippe, comte de **Cobenzl**, 1741-1810, négocia le traité de Teschen, en 1779, et fut ambassadeur à Paris, de 1801 à 1805.

Cobi. V. Kobi.

Cobija ou **Puerto-Lamar**, petit port de la prov. d'Atacama (Bolivie), par 22° 28′ lat. S. et par 72° 35′ long. O., entouré des vastes solitudes du désert d'Atacama. L'eau manque. L'exportation, assez considérable en quinquina, cuivre et guano, a diminué depuis que les échanges de la Bolivie se font par Arica. Mines de cuivre aux environs; 2,500 hab.

Coblentz (*Confluentes*), ch.-l. de la régence de ce nom (Prusse rhénane), au confluent du Rhin et de la Moselle, par 50° 21′ 39″ lat. N. et 5° 15′ 44″ long. E., à 720 kil. N. E. de Paris. Place de guerre importante, défendue sur la rive droite du Rhin par la forteresse d'Ehrenbreitstein (V. ce nom). Palais de l'ancien électeur de Trèves, construit en 1779; églises remarquables; pont de pierre sur la Moselle, pont de bateaux sur le Rhin. Commerce de grains, bois, houille, vins de la Moselle; fabriques de tabac, meubles, voitures; 33,500 hab. — Coblentz est l'ancien *Confluentes*, dont parle l'Itinéraire d'Antonin; résidence des Carlovingiens; ville impériale, réunie à l'électorat de Trèves, elle fut, en 1792, le rendez-vous des émigrés français. De 1796 à 1814, elle fut le ch.-l. du départ. du Rhin-et-Moselle. Patrie de Metternich et de Henriette Sontag. Ses environs sont pittoresques.

Coblentz (régence de), l'une des divisions administratives de la Prusse Rhénane, a une superficie de 6,397 kil. carr. et une popul. de 535,000 hab.

Cobourg, l'une des capit. du duché de Saxe-Cobourg-Gotha, sur l'Itz, par 50° 15′ 19″ lat. N. et 8° 37′ 45″

long. E., à 815 kil. N. E. de Paris, dans une belle vallée de la Thuringe. Magnifique château d'Ehrenbourg; église de Saint-Maurice, arsenal. Etablissements scientifiques et littéraires. — Lainages, toiles, cotonnades, bijouterie, marqueterie; commerce de tabac, vins, étoffes de laine. — Elle est dominée par l'ancienne forteresse de *Veste-Cobourg*, maintenant maison de correction. Elle date du XIIe s; 13,000 hab.

Cobourg (duché de Saxe-). V. Saxe-Cobourg-Gotha.

Cobourg (Frédéric-Josias, prince de Saxe-), feld-maréchal de l'Autriche, 1737-1815, se distingua dans la guerre de 1788 contre les Turcs à Choczim, à Fokschany, etc.; commanda l'armée autrichienne des Pays-Bas en 1792, fut vainqueur des Français à Aldenhoven, Nerwinde, 1794. Son nom fut alors associé, en France, à celui de Pitt dans les haines populaires. Il se retira dans ses domaines, où il vécut oublié.

Cocagne (pays de), contrée imaginaire, où l'on vit dans l'abondance et sans travail. Ce nom vient, selon les uns, de *Cuccagna*, canton d'Italie, entre Rome et Lorette, où l'on vivait à bon marché; selon d'autres, du poëte macaronique, Merlin Coccaie, qui aurait décrit ce pays fabuleux, ou d'une fête napolitaine, dans laquelle on distribuait au peuple des comestibles et du vin.

Cocarde, insigne porté par les soldats depuis Louis XIII; c'était généralement une bouffette de rubans, dont la couleur caractérisait les partis. Les couleurs varièrent souvent. Au XVIIe s., les Croates mirent à la mode des plumes de coq, d'où vient, dit-on, le nom de cocarde. En 1789, aux couleurs de la ville de Paris (rouge et bleu), La Fayette fit ajouter le blanc, couleur du roi; la cocarde tricolore, *qui devait faire le tour du monde*, fut la couleur nationale jusqu'en 1814; elle a été reprise en 1830. Une loi du 21 septembre 1793 obligeait toutes les femmes à porter la cocarde tricolore.

Coccaie (Merlin). V. *Folengo.*

Cocceji (Samuel), fils de Cocceji (Henri), savant jurisconsulte et professeur à Heidelberg, né à Heidelberg, 1679-1755, fut lui-même professeur de droit à Francfort, entra dans les fonctions publiques, devint ministre d'Etat en 1727, mais fut surtout chargé par Frédéric II, en 1746, de réformer la justice et la procédure dans le royaume; il s'acquitta avec succès de cette mission; mais le *code Frédéric* n'a jamais eu force de loi. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages de droit politique et administratif.

Coccejus ou **Cocceius** (Jean), théologien, né à Brême, 1603-1669, professeur d'hébreu à Brême, à Franeker, à Leyde, est surtout connu comme auteur du premier dictionnaire hébraïque complet qui ait paru, *Lexicon et Commentarius sermonis Hebraici et Chald. Veteris Testamenti*, 1669, in-fol. Il inventa un système d'exégèse, suivant lequel on doit entendre les mots et phrases de la Bible dans tous les sens dont ils sont susceptibles. Ses disciples furent appelés *coccéiens.* Ses *Œuvres* ont été publiées à Amsterdam, en 8 vol. in-fol., 1673-75; en 10 vol. in-fol., 1701, avec 2 vol. in-fol. d'*Opera anecdota*, 1706.

Cochabamba (Sierra de), chaîne de montagnes qui se détache des Andes, vers le 20° de lat. S., séparant les bassins de l'Amazone et de la Plata. C'est plutôt une suite de hauteurs et de plateaux entre les sources du Mamoré et du Guaporé (Amazones) et celles du Pilcomayo (Plata).

Cochabamba, l'une des prov. de la Bolivie (Amérique mérid.), bien arrosée, très-fertile en céréales, cannes à sucre, fruits de toute espèce, a de riches mines d'or et des eaux thermales; le climat est très-doux; 350,000 hab.

Cochabamba ou **Oropesa**, ch.-l. de cette prov., dans la grande et magnifique vallée de Cochabamba, à 145 kil. N. O. de Chuquisaca, a 41,000 hab. Evêché.

Cocherel, village de l'arrond. et à 18 kil. E. d'Evreux (Eure), sur la droite de l'Eure, célèbre par la victoire de Du Guesclin sur les troupes de Charles le Mauvais, le 16 mai 1364.

Cochin ou **Kotchin**, petit Etat de l'Hindoustan, sur la côte de Malabar, gouverné par un radjah, tributaire des Anglais depuis 1791. Ch.-l. *Tripontari.*

Cochin, v. de la présidence de Madras (Hindoustan anglais), à 560 kil. S. O. de Madras, par 9°56′30″ lat. N. et 73°56′ long. E., enclavée dans les possessions du radjah, à l'embouchure d'une rivière du même nom, bon port. Elle est entourée de fortifications considérables, qui tombent en ruines. La ville est triste; on y construit des navires; on exporte du bois de teck, du poivre, du cardamome, des pierres précieuses. La popul., d'environ 25,000 hab., est très-mélangée. Vasco de Gama y bâtit une forteresse en 1503; elle appartint aux Hollandais (1663), aux Anglais (1795). Le radjah de Cochin a attiré dans ses Etats une partie du commerce de la ville.

Cochin, famille de graveurs français célèbres; les principaux sont: *Nicolas*, né à Troyes, 1619-1670, d'un talent facile et agréable. — *Noël*, mort à Venise en 1695. — *Charles-Nicolas*, né à Paris, 1688-1754. — *Charles-Nicolas*, son fils, né à Paris, 1715-1790, le plus célèbre, élève de Restout, garde des dessins du cabinet du roi, secrétaire de l'Académie de peinture, aussi bon dessinateur qu'habile graveur, a beaucoup produit et a enrichi de vignettes une foule d'éditions de luxe. Il a laissé de nombreux ouvrages sur les arts et surtout un *Voyage en Italie*, 1758, 3 vol. in-12, et des *Observations sur les antiquités d'Herculanum* 1754, in-12. Son œuvre se compose de plus de 1,500 pièces; on recherche surtout les 16 grandes estampes, représentant des sujets historiques de la Chine, gravées pour l'empereur chinois.

Cochin (Henri), jurisconsulte, avocat renommé, né à Paris, 1687-1747; ses *Œuvres* ont été publiées en 6 vol. in-4°, 1751-1759; en 9 vol. in-8°, 1777; en 8 vol. in-8°, 1821-24.

Cochin (Jacques-Denis), théologien et philanthrope, fils d'un botaniste distingué, né à Paris, 1726-1783, curé de Saint-Jacques du Haut-Pas, s'est rendu célèbre par son zèle infatigable et sa charité. Il a laissé beaucoup d'ouvrages de piété, entretiens, prônes, instructions familières; mais sa plus belle œuvre est l'hospice qu'il a fondé en 1780-1782, pour les pauvres du faubourg Saint-Jacques.

Cochin (Jean-Denis-Marie), philanthrope, 1789-1841, magistrat, maire du XIIe arrondissement de Paris, député de 1837 à 1841, a fondé des salles d'asile à Paris et contribué à la propagation de l'instruction primaire.

Cochinchine. On donne communément ce nom à l'empire d'*Annam.* Il comprend quatre régions politiques principales: 1° Le *Ton-king* au N.; 2° la *Haute-Cochinchine* (Dong-trong); 3° la *Moyenne-Cochinchine*; 4° la *Basse-Cochinchine* (Nâm-ky) ou Kambodje. — La Haute-Cochinchine est divisée en quatre provinces: Nghê-ân, Quang-binh, Quang-tri et Quanduc ou Hué, du nom de la capitale. La Moyenne-Cochinchine est divisée en six provinces: Quang-nam ou Phuchain, Hoangai ou Quang-ngai, Qui-nhon ou Bin-dinh, Phu-yen, Nha-trang, Binh-hoa ou Dien-knanh, Bin-thuân ou Tsiampa. — Les habitants sont des Annamites ou Cochinchinois, qui se rapprochent des Chinois; des Kambodjiens au S., qui ressemblent aux Siamois; et vers l'O. des Moys, qui vivent à l'état sauvage dans les montagnes. La civilisation est celle de la Chine; la religion est le bouddhisme; les prêtres ou *talapoins* sont peu estimés; les croyances de Confucius sont celles des classes élevées. Le christianisme y a été prêché dès le XVIIe s., mais a été souvent persécuté. — Tout le pays semble avoir d'abord appartenu au royaume de Ton-king, vassal de l'empire chinois; les Portugais l'appelèrent Cochinchine, dit-on, parce qu'ils lui trouvèrent de la ressemblance avec le pays de Cochin, sur la côte de Malabar. La Cochinchine se rendit indépendante à la fin du XVIe s. (1570-1600), et forma le premier empire d'Annam, qui s'étendit au S. sur le Kambodje annamite ou Basse-Cochinchine. A la suite de sanglantes révolutions, Nguyên-anhou Gia-long reprit toutes les provinces que ses pères avaient possédées, même le Ton-king, et fonda le second empire d'Annam. C'est lui qui, par l'entremise d'un évêque missionnaire français, obtint la protection de la France, au traité de Versailles de 1787. Plusieurs officiers français vinrent alors discipliner les troupes et fortifier les principales villes. Depuis 1820, les chrétiens furent persécutés dans la Cochinchine, et des bâtiments de guerre français vinrent, à plusieurs reprises, soutenir ou venger les missionnaires. De nouvelles insultes, dont eurent à se plaindre les Français et les Espagnols, décidèrent une expédition commune contre la Cochinchine, en 1858. Les forts de la baie de Tourane furent pris; Saïgon fut occupé en 1859; la guerre, reprise avec vigueur en 1861, eut surtout pour théâtre le Kambodje; et l'empereur Tu-Duc, menacé jusque dans Hué, sa capitale, a été forcé, par la paix du 5 juin 1862, de céder à la France trois provinces de la Basse-Cochinchine et d'accorder la liberté du culte aux chrétiens indigènes et aux missionnaires; trois ports du Ton-king ont été ouverts au commerce.

La Cochinchine française ou Basse-Cochinchine a été

conquise par les Français, en 1861 et 1862, sur les Annamites. Elle comprend une partie du Kambodje Annamite. Nos possessions, qui comprennent trois des provinces de la Basse-Cochinchine, ont pour limites : au N., le Laos, le roy. de Kambodje; au S., la prov. de Vinh-luong et la mer de Chine; à l'E., la prov. de Binh-thuan; à l'O., celle de Châu-dôc. Les trois prov. sont : 1° *Bien-hoa* à l'E., ch.-l. Bien-hoa, div. en deux départements ou *phu :* Phuoc-long, v. pr. Benca et Bung; et Phuoc-thuy, villes principales Baria et Long-thanh. 2° *Gia-Dinh*, ch.-l. Saïgon, divisée en trois départ. : Tayninh, v. pr. Tan-hinh, Trang-bang, Hoc-mon; Tan-binh, v. pr. Saïgon, Cho-lon, Canginoc; Tan-an, v. pr. Cuu-an, Gocong. 3° *Dinh-Tuong*, ch.-l. Mitho, div. en deux départ. : Kiên-anphu, v. pr. Tan-hiep-thôn, Tan-hoà-then; et Kiên-tuong, v. pr. Mi-tra-thon et Caïlaï. Le groupe de *Poulo-Condore* fait partie de la Cochinchine française. — Le pays, arrosé par les différents bras du Kambodje ou Mé-Kong, est couvert de marais et de rizières; la terre est fertile, surtout dans la prov. de Dinh-Tuong; elle produit riz, coton, arachides, cannes à sucre, maïs, indigo, thé, tabac, épices, etc.; des gommes laques, des gommes guttes, des cornes de buffles, des défenses d'éléphant, des plumes de paon, de pélican, etc. Il y a beaucoup d'éléphants, de rhinocéros, de sangliers, de tigres; des crocodiles, des serpents, des scorpions, des moustiques. La chaleur n'est pas extrême; mais l'humidité rend le climat peu salubre, surtout pour les Européens. La population est d'environ un million d'indigènes. Saïgon est le siége du gouvernement. Trois nouveaux territoires ont été depuis réunis. V. SUPPL.

Cochlée ou **Cochlæus** (JEAN), théologien, né près de Nuremberg, 1479-1552, chanoine de Breslau, fut l'un des plus fougueux adversaires du luthéranisme. Parmi ses nombreux ouvrages, on cite : *Vita Theodorici regis*, 1544; *Speculum antiquæ devotionis circa missam*, 1549; *Commentaria de actis et scriptis M. Lutheri ab anno* 1517 *ad* 1545, 1549, in-fol.; *Hist. Hussitarum libri XII*, etc.

Cochon de Lapparent (le comte CHARLES), homme politique, né dans la Vendée, 1749-1825, député suppléant aux États-généraux, membre de la Convention, vota la mort de Louis XVI, défendit courageusement Valenciennes en 1793, entra au Comité de salut public après le 9 thermidor et devint membre du Conseil des Anciens. Il fut ministre de la police générale en avril 1796, réprima les complots de Babeuf et de Brottier; mais fut néanmoins destitué, peu avant le 18 fructidor, puis condamné à la déportation. Le 18 brumaire le rendit à la liberté. Il fut préfet de la Vienne, des Deux-Sèvres, sénateur en 1809, chargé de pouvoirs extraordinaires dans la 20e division militaire, en 1813. Préfet de la Seine-Inférieure dans les Cent-Jours, il fut exilé comme régicide et rentra en France en 1817.

Cochrane (ARCHIBALD, comte DUNDONALD, lord), chimiste anglais, 1749-1831, d'abord marin, s'occupa de chimie industrielle, mais se ruina et mourut dans la misère.

Cochrane (ALEXANDRE-FORESTER-INGLIS), frère du précédent, 1748-1832, de bonne heure marin, capitaine en 1782, se distingua dans les guerres de la fin du XVIIIe s.; et contre-amiral en 1804, détruisit une flotte française dans la baie de Santo-Domingo; il contribua à la prise de la Guadeloupe, de Saint-Martin, de Saint-Eustache; en 1814, il prit Washington; en 1819, il fut amiral de l'escadre bleue, et, en 1821, commandant en chef à Plymouth.

Cochrane (ALEXANDRE-THOMAS, comte DUNDONALD, lord), fils d'Archibald, 1775-1860, élevé par son oncle Alexandre, se distingua comme brave officier de marine dans la guerre contre la France et l'Espagne, surtout lorsqu'il essaya de faire sauter et de détruire en 1809 la flotte française stationnant à l'embouchure de la Charente. A la Chambre des Communes, il fit une violente opposition au ministère, mais il s'occupa aussi de spéculations de bourse et fut condamné à l'amende, à la prison, pour avoir répandu le bruit de la mort de Napoléon, 1814. Il fut exclu de la Chambre et rayé des cadres de la marine. Les électeurs de Westminster l'élurent de nouveau; ce fut l'occasion de violents conflits. Il alla bientôt servir, en aventurier, la cause libérale à l'étranger; à la tête d'une flottille, il combattit pour le Chili, de 1818 à 1821, se distingua surtout à Callao, sur les côtes du Pérou, par son heureuse audace, puis commanda la flotte brésilienne en 1822. Après bien des difficultés, il put réunir, en 1827, une petite flotte pour concourir à la délivrance des Grecs; il fut nommé grand-amiral par l'assemblée de Trézène, poursuivit les pirates, mais ne joua qu'un rôle secondaire. A son retour en Angleterre, il fut bien accueilli par l'opinion publique; rétabli par Guillaume IV en 1832, comme contre-amiral, vice-amiral en 1842, il eut le rang d'amiral du *pavillon bleu* en 1851.

Cochrane (JOHN DUNDAS), son frère, 1780-1825, d'abord marin distingué, commença, après 1815, à voyager à pied dans une grande partie de l'Europe; en 1820, il fit un voyage célèbre, toujours à pied, à travers la Russie et la Sibérie jusqu'au Kamtchatka; ce voyage curieux a été publié, 1824. Il se dirigea vers la Colombie, qu'il commença à explorer, et il se proposait de traverser l'Amérique du Sud, quand il mourut à Valencia.

Cockburn, l'une des terres polaires, au N. de l'Amérique sept., séparée au S. de la presqu'île Melville par le détroit de la Fury et de l'Hécla. C'est une île, comme l'a constaté le capitaine Parry.

Cockerill (JOHN), ingénieur belge, d'origine anglaise, 1790-1840, est célèbre par le grand établissement métallurgique de Seraing, près de Liége, dont il fut le créateur en 1816, et par les nombreuses succursales qu'il lui donna dans les pays étrangers. La révolution belge de 1830 et la suspension des payements de la banque en 1838, le contraignirent à liquider en 1839.

Cockermouth, v. du Cumberland (Angleterre), au confl. du Cocker et de la Derwent, à 36 kil. S. O. de Carlisle. Manufactures de coton, laine et fil; fabriques de chapeaux; 5,000 hab.

Coclès. V. HORATIUS.

Coconas (ANNIBAL, comte DE), piémontais qui cherchait fortune en France, se couvrit de sang à la Saint-Barthélemy, devint favori du duc d'Alençon, et avec le sieur de la Mole, dirigea un complot pour le mettre sur le trône après la mort de Charles IX. Catherine de Médicis les fit exécuter, 1574. Son procès se trouve dans les *Mémoires de Castelnau*.

Cocosates, ancien peuple gaulois de la Novempopulanie, ch.-l. COCOSA; auj. départ. des Landes.

Cocyte, fleuve qui environnait le Tartare des Grecs et des Latins; sur ses bords erraient pendant cent ans ceux qui avaient été privés de sépulture. Il mêlait ses eaux aux marais de l'Achéron. On donnait ce nom à de tristes cours d'eau de l'Epire, de la Thesprotie, de la Campanie, près du lac Averne.

Cod (Cap-). V. CAP-COD.

Codanus Sinus, nom ancien de la mer Baltique.

Code (du latin *codex*, collection, recueil). Ce mot s'applique à un ensemble de lois sur la même matière ou au recueil des lois d'un même peuple. Chez les Romains, on cite le vieux *Code Papirien*, qui datait des rois; la *Loi des Douze Tables ;* et au temps de l'Empire, les *Codes Grégorien et Hermogénien*, recueils des constitutions impériales depuis Adrien jusqu'à Constantin; le *Code Théodosien*, ouvrage de Théodose II. Le roi des Wisigoths, Alaric II, fit publier, en 506, à Aire, sous le nom de *Code Théodosien*, une compilation des lois romaines de ces trois derniers codes, qui fut longtemps en usage dans les pays de l'Occident jadis soumis à Rome. Justinien fit rédiger par Tribonien et 9 autres jurisconsultes le nouveau code qui porte son nom, 529-534. On a donné le nom de *Code des lois antiques*, ou *Codex Legum Barbarorum*, au recueil des lois des Wisigoths, de Théodoric, des Bourguignons, des Francs, des Frisons, etc.

L'Eglise eut aussi ses codes; le *Code canonique de l'Eglise d'Orient*, recueil des lois des apôtres et des canons des conciles, à la fin du IVe s.; le *Code de l'Eglise romaine;* le *Corps des Canons*, qui comprenait les deux collections coordonnées par Denys le Petit au Ve s. et révisées par Gratien, en 1151, sous le nom de *Concordance des Canons*. — En France, on essaya au XVIe s. de réunir nos lois; mais le *Code Henri*, publié en 1587 par Barn. Brisson, n'eut jamais force de loi. Le *Code Marillac* ou *Code Michau*, publié en 1629 par Michel de Marillac, fut bientôt abandonné. Le *Code Louis* comprit les onze grandes ordonnances de Louis XIV, *ordonnance civile*, 1667, *des eaux et forêts*, 1669, *criminelle*, 1670, du *commerce*, 1673, le *Code de marine*, 1681, le *Code noir*, 1685, relatif aux colonies, à l'état des nègres, à la traite, etc. De nouvelles ordonnances, souvent appelées *Code Louis XV*, en grande partie ouvrage de d'Aguesseau, développèrent la jurisprudence française. Après les travaux remarquables de nos grandes assemblées, *Code pénal*, 25 septembre 1791, *Code hypothécaire*, 9 messidor an III, *Code des délits et des peines*,

3 brumaire an IV, etc.; Napoléon Ier voulut enfin réaliser l'unité de législation. Aidé des lumières du Conseil d'Etat et de savants jurisconsultes, Portalis, Tronchet, Bigot de Préameneu, de Malleville, Treilhard, Merlin, Henrion de Pansey, etc., il publia : le *Code civil* ou *Code Napoléon*, 1804; le *Code de procédure civile*, 1806; le *Code de commerce*, 1807; le *Code d'instruction criminelle*, 1808 ; le *Code pénal*, 1810. La Restauration a ajouté, en 1827, le *Code forestier* et le *Code de la pêche fluviale*. — Il y a également des Codes dans plusieurs Etats de l'Europe; le *Code Frédéric*, en Prusse, ouvrage du chancelier Carmer, a été de nouveau promulgué en 1794 par Frédéric-Guillaume III. En Russie, le *Code de Pierre le Grand* a remplacé les lois des anciens souverains, Iaroslaf et Ivan.

Codogno (*Catoneum*), v. de la prov. de Milan (Italie), à 22 kil. S. E. de Lodi. Commerce de fromage, dit Parmesan. Les Autrichiens y furent battus en 1746 et en 1796; 9,000 hab.

Codrington (Sir Edouard), amiral anglais, 1770-1851, se distingua dans toutes les guerres maritimes de son temps; commandait l'*Orion* à Trafalgar, fut contre-amiral en 1814, vice-amiral en 1825, commanda les flottes alliées à Navarin, 1827, mais fut comme disgracié par le ministère tory. Guillaume IV répara cette injustice et Codrington commanda la flotte anglaise devant Lisbonne en 1831. Nommé chambellan par la reine Victoria en 1846, il eut le grade d'amiral du *Pavillon rouge*. De 1832 à 1840, il vota avec les whigs au Parlement.

Codrus, 17e et dernier roi d'Athènes, se dévoua dans la guerre contre les Doriens pour assurer la victoire à son peuple. Il se fit tuer sous les habits d'un paysan. Les Athéniens abolirent la royauté et son fils Médon fut le premier archonte. On le place au XIIe s. av. J. C.

Coëffeteau (Nicolas), né à Saint-Calais, 1574-1623, de l'ordre des Dominicains, professeur de philosophie, orateur renommé, protégé par Henri IV, écrivit des livres de controverse contre Jacques Ier, Du Moulin, Duplessis-Mornay, des ouvrages de piété, des poésies, une traduction de Florus, qui eurent de la réputation au commencement du XVIIe s. Il fut évêque de Marseille en 1621.

Cœlé-Syrie ou **Syrie-Creuse**, partie de la Syrie ancienne, entre le Liban et l'Anti-Liban. On l'appelait ainsi parce qu'elle se composait en grande partie d'un bassin arrosé par le Chrysorrhoas. On étendit souvent ce nom aux pays voisins. Elle forma un royaume dont la capitale fut Damas. Elle est occupée maintenant par les tribus des Mutualis.

Cœlius Aurelianus ou **Arrianus**, médecin latin, probablement du Ve s., peut-être de Sicca en Numidie, a laissé quelques ouvrages : *Celerum passionum libri tres* (Traité des maladies aiguës); *Tardarum passionum libri quinque* (Traité des maladies chroniques). Il est précieux pour l'histoire de la médecine ancienne et surtout pour ce qui regarde les *méthodiques*. La meilleure édition complète est dans la *Collection des médecins latins* de Haller, Lausanne, 1774, 2 vol. in-8°.

Cœlius, colline de Rome, à l'E. de l'Aventin, d'abord appelée *Querquetulanus mons*, à cause de ses chênes, prit son nom de l'étrusque Cœlès Vibenna, qui vint s'y établir sous les premiers rois. Une partie s'appelait *Clivus Scauri*; le palais des Laterani lui fit donner le nom de *Mons Lateranus*, d'où Latran.

Coello (Alonzo-Sanchez), peintre portugais, 1525-1590, fut premier peintre de Philippe II. Ses plus beaux tableaux sont à l'Escurial et à Madrid.

Coello (Claude), peintre espagnol, né à Madrid, 1621-1693, élève de Ricci, fit beaucoup d'efforts pour retarder la décadence de l'école espagnole. Son chef-d'œuvre est le tableau de la sacristie de l'Escurial.

Cœnus, nom ancien d'un bras du Rhône.

Cœnus, gendre de Parménion, fut l'un des bons lieutenants d'Alexandre et l'un des premiers qui l'engagèrent à revenir de l'Inde vers l'Europe.

Coeslin ou **Köslin**, v. de la Poméranie (Prusse), à 10 kil. de la Baltique, ch.-l. de la régence de ce nom. Fabriques de draps et de lainages; tabacs; 9,000 hab.

Cœthen ou **Koethen**, l'une des villes du duché d'Anhalt, sur la Zittau, au S. O. de Dessau. Etablissements d'éducation. Commerce de laines, fabriques de fils d'or et d'argent; 10,600 hab. — L'ancien duché d'Anhalt-Cœthen fait partie du duché d'Anhalt.

Coëtivy, petite île de la mer des Indes, au S. E. des Amirantes, appartient aux Anglais, comme dépendance de Maurice; elle a un petit port et fournit à Maurice du maïs, de l'huile et des tortues.

Coëtivy (Prégent de), d'une ancienne famille de Bretagne (diocèse de Léon), amiral de France en 1439, fut tué au siége de Cherbourg en 1450.

Coëtlogon, famille illustre de Bretagne, a donné à la France un évêque de Quimper, *François*, 1668-1706, et un maréchal, *Alain-Emmanuel*, marquis de Coëtlogon, 1646-1730. Il servit avec distinction dans la marine depuis 1670, combattit avec Tourville sur les côtes de Sicile, avec d'Estrées devant Alger, à Bantry, 1689; devint chef d'escadre, s'illustra à la Hogue, 1692; à Saint-Malo, 1693; à Malaga, 1704; fut membre du conseil de marine en 1715, vice-amiral du Levant en 1717, et reçut à son lit de mort le bâton de maréchal.

Cœur (Jacques), commerçant célèbre et argentier de Charles VII, 1400-1456, né à Bourges, fils d'un marchand pelletier, afferma la monnaie de Bourges, en 1427, puis forma une grande société de commerce pour exploiter le Levant; il fonda des comptoirs à Montpellier et dans beaucoup d'autres villes, acquit une fortune et une réputation considérables, devint maître des monnaies à Bourges, 1435, à Paris, 1436, puis argentier du roi, c'est-à-dire ministre des finances. Anobli en 1440, conseiller du roi, possesseur de nombreuses seigneuries, de splendides hôtels, il prêta généreusement 200,000 écus à Charles VII pour reconquérir la Normandie, 1449. Il dirigeait beaucoup d'entreprises industrielles, prêtait aux plus hauts de la noblesse et du clergé, avait fait nommer son frère, Nicolas Cœur, évêque de Luçon, en 1441, et son fils Jean à l'archevêché de Bourges, 1450. Après la mort d'Agnès Sorel, qui l'avait protégé, la jalousie, la cupidité excitèrent contre lui de nombreux ennemis; il fut accusé d'avoir empoisonné sa bienfaitrice, de concussions, d'altération des monnaies, etc. Malgré son innocence et sa défense habile, malgré l'intervention du pape et de l'Eglise, il fut condamné au bannissement, 1453, et ses biens furent confisqués; ses ennemis s'étaient déjà partagé ses dépouilles; Charles VII l'avait indignement abandonné. Transféré à Beaucaire, il fut délivré par plusieurs de ses facteurs, conduits par son neveu, Jean de Vilage. Nicolas V l'accueillit à Rome; J. Cœur rassembla les débris de sa fortune, fut nommé capitaine général de l'Eglise contre les Infidèles, et alla mourir à Chio, le 25 nov. 1456. Sa mémoire fut réhabilitée sous Louis XI. Parmi les hôtels qu'il fit construire, on cite surtout sa maison de Bourges (auj. hôtel de ville), l'un des plus curieux monuments de l'architecture civile du XVe s. Sa devise célèbre était : *A vaillans cuers riens impossible*.

Cœur (Pierre-Louis), évêque de Troyes, né à Tarare (Rhône), 1805-1860, était probablement de la famille du précédent. Il professa la philosophie dans un séminaire de Lyon; réfuta, dans un petit livre, Lamennais et sa doctrine du sens commun, fut ordonné prêtre en 1829, et bientôt se distingua comme prédicateur éloquent. Il fut, en 1842, chargé du cours d'éloquence sacrée à la Faculté de théologie de Paris. Il fut nommé évêque de Troyes en 1848, et resta attaché aux doctrines gallicanes.

Cœuvres, bourg de l'arrond. et à 15 kil. S. O. de Soissons (Aisne); seigneurie érigée en duché-pairie, sous le nom d'Estrées, en 1645.

Coffin (Charles), né à Buzancy (Ardennes), 1676-1749, professeur, principal du collége de Beauvais à Paris, en 1713, recteur de l'Université en 1718, contribua à faire décréter la gratuité dans les colléges, redevint principal de Beauvais, et se distingua surtout par ses poésies latines et ses belles *Hymnes*, qu'il composa pour le bréviaire de Paris. Ses *Œuvres* ont été publiées, 1755, 2 vol. in-12.

Coffinhal (Jean-Baptiste), né à Aurillac, 1754-1794, procureur au Châtelet, révolutionnaire exalté, combattant du 10 août, vice-président du tribunal révolutionnaire, fanatique, mais honnête, soutint Robespierre au 9 thermidor, montra de l'énergie, surtout contre Henriot, fut pris quelques jours après et envoyé à l'échafaud.

Coffre de Perote. V. Perote.

Cognac (*Condate*), ch.-l. d'arrond. de la Charente, sur la rive gauche de la Charente, par 45° 41′ 46″ lat. N. et 2° 39′ 57″ long. O., à 40 kil. O. d'Angoulême. Ancien château des comtes d'Angoulême, où naquit François Ier; église romane. Grand commerce d'eaux-de-vie. Place très-forte au moyen âge, elle appartint aux Lusignan. François Ier y conclut la ligue contre Charles-Quint, en

1526; elle fut l'une des places de sûreté des calvinistes; 13,867 hab.

Cohahuila, Etat du Mexique, entre le Texas au N., le Nuevo-Léon à l'E., l'Etat de Durango au S., celui de Chihuahua à l'O. Couvert de collines et d'épaisses forêts, arrosé par le rio Grande, le Sabinas, le San-Juan, etc., il est très-fertile en céréales et en vins; ses immenses pâturages nourrissent beaucoup de chevaux et de bêtes à cornes presque sauvages; le gibier, le poisson, les abeilles y sont en abondance. Mines d'argent, près de Monte-Lovez et de Santa-Rosa. Le climat est tempéré et sain. Il a 151,800 kil. carrés, et 98,000 hab. Le chef-lieu est Saltillo; les villes principales sont : Monclova, Santa-Rosa, Parras.

Cöhorn (**Menno,** baron DE), né en Frise, 1641-1704, d'une famille suédoise, fut capitaine à 16 ans, et bientôt, comme ingénieur, mérita le titre de *Vauban hollandais*. Il se distingua à Maëstricht, en 1672, à Seneffe, à Cassel, à Saint-Denis; inventa, au siége de Grave, le petit mortier à grenade (1674), et dès lors fut employé à la fortification et à la défense des principales villes des Pays-Bas espagnols et de la Hollande. Il s'illustra surtout à la défense de Namur, 1692, et à la reprise de cette ville, 1695. Son grand ouvrage, *la Nouvelle Fortification*, parut en 1685, et a été plusieurs fois traduit en français.

Cöhorn (LOUIS DE), de la même famille, né à Strasbourg, 1771-1813, capitaine français dès 1792, se distingua sous Moreau, sous Jourdan, dans les campagnes d'Allemagne sous l'Empire, et, général de brigade, fut tué à Leipzig.

Cohorte. Il y avait, dans la légion romaine, 10 cohortes, subdivisées en 3 manipules et 6 centuries. Chaque cohorte renfermait toute espèce d'armes, et avait d'abord pour chef un centurion primipilaire. Vers le temps de Marius, on établit la *cohorte milliaire*, d'environ 1,000 h., la première de la légion, ayant la garde de l'aigle, et ayant pour chef un tribun. Il y avait déjà, depuis Scipion l'Africain, la *cohorte prétorienne*, garde particulière du général, choisie parmi les meilleurs soldats, exemptés des travaux du camp et ayant une solde plus élevée. Les *cohortes urbaines*, sous Auguste, étaient chargées de la police de Rome, et réparties, au nombre de 1,500 hommes, dans les 14 régions de la ville.

Coigny, village de l'arrond. et à 35 kil. de Coutances (Manche); anc. seigneurie, érigée en comté, 1650, en duché, 1747.

Coigny, famille ancienne de Normandie.

Coigny (ROBERT-JEAN-ANTOINE DE **Franquetot,** comte DE), 1630-1704, se distingua dans les guerres de Louis XIV, fut lieutenant général en 1693, gouverneur de Barcelone en 1697, commandant de l'armée de Flandre en 1703.

Coigny (FRANÇOIS DE **Franquetot,** comte DE), son fils, 1670-1759, colonel-général des dragons en 1704, maréchal en 1734, gagna, avec Broglie, les victoires de Parme et de Guastalla, commanda l'armée d'Allemagne en 1735, puis en 1743. Il fut créé duc en 1747.

Coigny (ANTOINE-FRANÇOIS DE **Franquetot,** comte DE), fils du précédent, 1702-1748, colonel-général des dragons, lieutenant général, en grande faveur auprès de Louis XV, fut tué dans un duel avec le prince de Dombes, qu'il avait insulté.

Coigny (MARIE-FRANÇOIS-HENRI DE **Franquetot,** duc DE), fils du précédent, 1736-1821, maréchal de camp en 1761, colonel-général des dragons en 1771, lieutenant général en 1780, pair de France en 1787, député aux Etats-généraux, émigra en 1791, devint capitaine général en Portugal, fut gouverneur des Invalides et maréchal de France en 1816.

Coigny (FRANÇOIS-MARIE-CASIMIR DE **Franquetot,** marquis DE), fils du précédent, 1751-1816, fit la guerre d'Amérique et fut lieutenant général. Sa femme, Louise-Marthe de Conflans-d'Armentières, la *reine de Paris*, comme on l'appela, eut une grande réputation d'esprit.

Coigny (AUGUSTE-GABRIEL DE **Franquetot,** comte DE), frère du maréchal, 1740-1817, fut lieutenant général et cultiva les lettres. Sa fille, la duchesse de Fleury, est l'héroïne de la *Jeune captive* d'André Chénier.

Coïmbetour, ch.-l. du district de ce nom, dans la présidence et à 430 kil. S. O. de Madras (Hindoustan), fut l'une des principales places fortes de Tippoo-Saëb; à 4 kil. est un temple indien célèbre sous le nom de *Mail Chittumbra*. La ville fut prise par les Anglais en 1783 et 1790.

Coïmbre (DOM PEDRO, duc DE), surnommé d'*Alfarrobeira*, 1392-1449, second fils du roi de Portugal, Jean I^er^, combattit devant Ceuta, fit de lointains voyages, de 1424 à 1428, jusqu'à Jérusalem et Babylone; s'occupa de sciences et de navigation avec son frère dom Henri, et fut régent pendant la minorité d'Alphonse V, 1439. Malgré ses belles qualités, ses services et sa popularité, le jeune roi, trompé par le duc de Bragance, surtout, traita son oncle en rebelle et le força à se défendre. Il fut tué à Alfarrobeira. Ses poésies sont, dit-on, le premier livre que l'on ait imprimé en Portugal.

Coïmbre (*Conimbriga*), ch.-l. du district (*comarca*) de ce nom, longtemps capitale de la prov. de Beira (Portugal), sur la rive droite du Mondego, par 40° 12′ 30″ lat. N. et 10° 45′ long. O., à 170 kil. N. E. de Lisbonne. Evêché suffragant de Braga. Université qui date de 1308; observatoire renommé, jardin botanique, belle bibliothèque. La ville, triste et mal bâtie, est entourée de murs en ruines. Fabriques de toiles, de poteries et de cuirs. Oranges très-renommées; 18,000 hab. — Importante sous les Romains, les Goths et les Maures, elle a été la résidence de plusieurs rois de Portugal, dont elle a les tombeaux. Elle a beaucoup souffert du tremblement de terre de 1755.

Coin, v. de la prov. et à 37 kil. S. O. de Malaga (Espagne), a quelques manufactures et fait un commerce assez actif; 8,000 hab.

Coire (*Curia Rhætorum*), en allem. *Chur*, ch.-l. du canton des Grisons (Suisse), sur la rive droite de la Plessur, par 46° 50′ 54″ lat. N., et 7° 11′ 17″ long. E., à 160 kil. E. de Berne. Elle se divise en *ville haute* ou *cour épiscopale*, cité du moyen âge avec murailles, résidence de l'évêque; et *ville basse*, active, moderne, peuplée de réformés, avec l'église de Saint-Martin et le château de Sainte-Marguerite. Grand entrepôt du commerce entre l'Allemagne et l'Italie; patrie d'Angélica Kauffmann. Pop. 6,000 hab. — D'origine romaine, soumise à son évêque, prince de l'Empire, elle devint, en 1419, le chef-lieu de la ligue Caddée.

Coirons (Monts), contre-fort oriental des Cévennes, partant du mont Mezenc entre l'Ardèche et l'Eyrieux, et atteignant 1,384 m.

Coislin, famille noble de Bretagne, d'abord appelée *Camboust*, qui hérita de la seigneurie de Coislin (Pont-Château, la Roche-Bernard, Coislin, Saint-Gildas), au XVI^e^ siècle. Parmi ses membres :

Coislin (PIERRE DE **Camboust** DE), 1636-1706, évêque d'Orléans, grand aumônier de France et cardinal; sa charité et sa tolérance l'ont rendu célèbre.

Coislin (HENRI-CHARLES DE **Camboust,** duc DE) neveu du précédent, 1664-1732, évêque de Metz, premier aumônier du roi, membre de l'Académie française et de celle des Inscriptions, pieux et vertueux, légua sa magnifique bibliothèque à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés; les débris en sont à la Bibliothèque nationale.

Coitier ou **Coictier** (JACQUES), né à Poligny, mort en 1505, fut médecin de Louis XI, président de la Chambre des comptes, etc. Il exerça une influence tyrannique sur l'esprit du roi et chercha surtout le pouvoir pour s'enrichir. Il ne fut pas dépouillé et puni, comme on l'a dit, à l'avénement de Charles VIII; il était vice-président de la Chambre des comptes quand il se retira, 1490, dans sa maison de la rue St-André-des-Arcs (*sic*).

Coize, affl. de droite de la Loire, vient des monts du Lyonnais, passe à Saint-Symphorien, à Saint-Galmier, et finit au-dessus de Montrond.

Coke ou **Cooke** (EDOUARD), jurisconsulte anglais, né dans le comté de Norfolk, 1549-1634, fut président des communes en 1592, attorney en 1593, baronnet, puis grand juge des plaids communs en 1604, et membre du conseil privé. Disgracié par Jacques I^er^, il défendit les droits du Parlement, fut enfermé à la Tour en 1623, se déclara contre Buckingham et présenta à Charles I^er^ la *Pétition des droits*. Ses *Rapports* et ses *Institutes des lois d'Angleterre* ont eu beaucoup d'éditions.

Colapour, capit. de la principauté de ce nom, dans le pays de Konkan, au S. de Pounah. Le radjah est tributaire des Anglais.

Colar, v. de l'Hindoustan, dans le Maïssour, à 60 kil. N. E. de Bangalore, est fortifiée, renferme le tombeau de Feth-Mahomet, élevé par son fils Hayder-Ali, et quelques manufactures de cotonnades; 5,000 hab.

Colardeau (CHARLES-PIERRE), poëte français, né à Janville en Beauce, 1732-1776, fit deux tragédies médiocres pour le Théâtre-Français, *Astarbé* et *Caliste*, et eut plus de succès par sa *Lettre d'Héloïse à Abailard*, 1758; par son héroïde d'*Armide à Renaud*, etc. Il a en-

core écrit l'*Epître à Minette*, le *Temple de Gnide*, les *Nuits d'Young*, la belle *Epître à Duhamel* et les *Perfidies à la mode*, comédie en cinq actes. Il mourut au moment où il venait d'être élu de l'Académie française. Ses *Œuvres* forment 2 vol. in-8°, 1779.

Colberg. V. Kolberg.

Colbert (Jean-Baptiste), marquis *de Seignelay*, neveu d'un négociant de Troyes, Odart Colbert, qu'on a fait descendre d'une maison écossaise établie en Champagne dès le XIIIe siècle, naquit à Reims, le 29 août 1619, et mourut le 6 septembre 1683. Son oncle le plaça chez deux banquiers de Mazarin; il entra en 1648 dans les bureaux de Le Tellier, puis devint intendant de Mazarin. Le cardinal, en mourant, 1661, le légua à Louis XIV. Dès lors Colbert exerça jusqu'à sa mort une grande et heureuse influence sur le gouvernement de la France. Après la chute de Fouquet, qu'il poursuivit avec trop d'animosité, il devint contrôleur général des finances, ministre de la marine, surintendant des bâtiments, et son activité s'étendit à presque tout le gouvernement intérieur, à l'exception de la guerre et des affaires ecclésiastiques. Son ardeur fut infatigable, sa volonté ferme, son commerce d'une sûreté inébranlable. Comme ministre des finances, il fit rendre gorge aux traitants par le moyen d'une chambre ardente (1661-1665), diminua ou supprima les rentes achetées à vil prix, surveilla avec sévérité les agents des finances, supprima beaucoup d'offices, de titres de noblesse usurpés, dégagea les domaines aliénés, diminua les tailles et la gabelle, mais augmenta beaucoup les aides et impôts de consommation. Il rétablit partout l'ordre et la comptabilité, fit dresser chaque année un *Etat de prévoyance*, espèce de budget, et longtemps, par crainte du goût de Louis XIV pour les dépenses, s'opposa aux emprunts. En 1664, le peuple payait au roi 84 millions, l'Epargne n'en recevait que 32; les charges annuelles s'élevaient à 52. En 1668, le revenu s'élevait à plus de 95 millions, l'Epargne en touchait 63, les charges s'étaient abaissées à 32. Il protégea l'agriculture contre les gens de guerre et les agents du fisc, créa des haras, introduisit des bestiaux, ordonna le dessèchement des marais; mais il maintint l'interdiction du libre commerce des grains. Il créa véritablement l'industrie française par l'établissement d'une foule de manufactures, par les conseils de prud'hommes, par un code consacré aux métiers et aux corporations industrielles. Le commerce fut l'objet de ses soins: conseil de commerce, douanes intérieures supprimées dans 12 provinces, routes améliorées ou construites, canal du Languedoc, système protecteur substitué au système prohibitif, primes accordées aux armateurs et constructeurs de navires, compagnies d'assurances maritimes, pêche de la morue réglementée; Dunkerque, Bayonne, Marseille ports francs; cinq grandes compagnies organisées pour le grand commerce maritime (Indes orientales et occidentales, Levant, Nord, Afrique); colonies augmentées et protégées, etc. La marine militaire fut créée, vaisseaux construits, arsenaux, fonderies de canons; Brest, Toulon, Rochefort devenant de grands ports de guerre; le système des classes ou de l'inscription maritime donnant 78,000 marins inscrits en 1682; la flotte comptant déjà 196 bâtiments en 1672; corps des gardes marines; écoles d'artillerie de marine, d'hydrographie; conseil de marine et de constructions navales; caisse des invalides de la marine; ordonnance maritime de 1681. Il aurait voulu donner à la France l'unité législative et introduire dans nos lois des réformes équitables et généreuses. Il eut une part considérable, quoique indirecte, aux ordonnances du règne, surtout à l'ordonnance du commerce et à l'édit général des eaux et forêts. Il s'occupa activement de la police générale et fut secondé à Paris par La Reynie (Eclairage des rues, pavage, quais, gardes à pied et à cheval, etc.). Il fit élever la colonnade du Louvre, les boulevards, les portes Saint-Denis et Saint-Martin, les Tuileries, la Bibliothèque royale, pendant que l'on construisait Versailles, Trianon, Marly, etc. Il encouragea les arts, les lettres et les sciences: réorganisation de l'Académie de peinture, sculpture et architecture; Ecole de Rome; Académie royale de musique; Académie française logée au Louvre; fondation de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres (1663), de l'Académie des Sciences (1666), du *Journal des Savants*, de l'Ecole des langues orientales, de l'Observatoire; pensions accordées aux savants et littérateurs de France et de l'étranger, etc. — Jusqu'en 1671, son action fut prédominante dans les conseils du gouvernement; alors on voit l'emporter la faveur de Louvois, le goût des grandes dépenses, la politique fastueuse et guerrière. Colbert lutta jusqu'à sa mort contre ce fatal entraînement de Louis XIV, peu aimé des courtisans et du roi lui-même, haï du peuple, qui l'accusait de l'augmentation des impôts; on parla plus d'une fois de sa disgrâce prochaine. C'est seulement après sa mort qu'on a rendu justice à son génie. Son convoi n'eut lieu que la nuit, par crainte de la haine de la populace. Il était de l'Académie française depuis 1667. Il laissa deux fils, Seignelay et Jacques-Nicolas Colbert, archevêque de Rouen, membre de l'Académie française. — V. surtout pour le ministère de Colbert: P. Clément, *Vie et administration de Colbert*, 1846, in-8°; E. Joubleau, *Etudes sur Colbert*, 1856, 2 vol. in-8°; *Lettres de Colbert*, publiées par Chéruel.

Colbert (Charles, marquis de Croissy), frère du précédent, 1625-1696, conseiller d'Etat, président au conseil d'Alsace, premier président au parlement de Metz, ministre des affaires étrangères, 1679, a laissé des *Mémoires* manuscrits et des *Lettres* sur le traité de Nimègue, qu'il négocia, imprimées avec celles du comte d'Estrade et du comte d'Avaux.

Colbert (Jean-Baptiste). V. Torcy et Seignelay.

Colbert (Charles-Joachim), neveu du grand Colbert, 1667-1738, évêque de Montpellier en 1697, prit part aux querelles suscitées par la bulle *Unigenitus;* ses écrits, 3 vol. in-4°, 1740, furent condamnés par la cour de Rome.

Colbert (de **Castle-Hill** de **Seignelay**), né en Ecosse, 1736-1808, évêque de Rodez en 1781, membre des deux assemblées de notables, député aux Etats-généraux, provoqua la réunion du clergé et eut d'abord une grande popularité; mais il protesta contre la constitution civile du clergé, émigra à Londres, et protesta contre le Concordat.

Colbert (Edouard-Charles-Victornin, comte de), descendant du comte de Colbert-Maulevrier, 1758-1820, prit part, comme officier de marine, à la guerre d'Amérique, émigra, échappa au désastre de Quiberon, fut aide-de-camp de Stofflet, et, après un séjour en Amérique, revint en France. Nommé par Louis XVIII capitaine des gardes du pavillon amiral, député d'Eure-et-Loir, il mourut contre-amiral.

Colbert (Auguste-Marie-François, comte de), né à Paris, 1777-1809, volontaire en 1792, se distingua sur tous les champs de bataille de la République et de l'Empire, en Egypte, en Italie, en Allemagne, et fut tué à Cabacellos, en Espagne.

Colbert (Louis-Pierre-Alphonse, comte de), né à Paris, 1776-1843, soldat, puis commissaire des guerres, rentra dans l'armée en 1808, servit Joseph Bonaparte et devint lieutenant général en 1838.

Colbert (Pierre-David, dit Edouard, comte de) né à Paris, 1774-1853, soldat dans le bataillon de Paris en 1793, plus tard commissaire des guerres, capitaine dans les mameluks de la garde de Bonaparte, aide-de-camp de Junot, devint colonel à Austerlitz, général de brigade en 1809, général de division à Bautzen, 1813, se distingua dans la campagne de France, fut blessé à Waterloo, fut rappelé au service en 1816, accompagna comme aide-de-camp le duc de Nemours en Afrique, 1834, fut blessé par la machine infernale de Fieschi, et devint pair de France en 1838.

Colchagua, prov. du Chili, entre les Andes et l'Océan, bornée au S. par la prov. de Maule. Elle est riche en blé, pâturages, mines d'or et de cuivre, eaux thermales. La popul. est de 148,000 hab.; la capit. est *San-Fernando*. — La prov. de Curico, au S., en a été détachée.

Colchester (*Camalodunum*), v. du comté d'Essex (Angleterre), sur la Colne, à 80 kil. N. E. de Londres, importante dans les temps anciens, renferme les ruines de son château fort, plusieurs débris antiques et l'église normande de Saint-Botolph. Tissus de laine et de soie, distilleries, grands marchés de grains et de bestiaux; son petit port, très-fréquenté, ne reçoit que des navires de 150 tonneaux; 26 000 hab.

Colchide, ancien pays de l'Asie, entre le Caucase au N., l'Arménie au S., l'Ibérie à l'E., le Pont-Euxin à l'O., arrosé par le Phase, fertile en blé, vins, bestiaux, chevaux, mais aussi en plantes vénéneuses; paraît avoir été, dès les temps les plus anciens, un des entrepôts du commerce avec l'Orient. Sésostris y aurait, dit-on, laissé une colonie d'Egyptiens; c'est le pays du roi Aétès et de sa fille Médée; Jason et les Argonautes y seraient venus enlever la Toison d'or. Plus tard elle appartint aux Perses, à Mithridate; puis eut des souverains particuliers jusqu'à Trajan, qui la réunit à la province du Pont. Les villes princ. étaient Æa, Phasis,

Cyta, Dioscurias, etc. Elle répond aux prov. russes d'Iméréthie, de Mingrélie, de Gourie.

Coldoré (Julien de **Fontenay**, dit), graveur en pierres fines, valet de chambre de Henri IV, très-célèbre au XVIe s., surtout par ses portraits d'une grande finesse.

Coldstream, v. du comté et à 20 kil. S. O. de Berwick (Ecosse), sur la Tweed. Commerce de bestiaux. Le régiment de cavalerie de *Coldstream* tire son nom de cette ville, où il fut d'abord levé en 1660; 4,000 hab.

Coleah (*Rapida Castra, Cisse*), v. de la prov. et à 52 kil. S. O. d'Alger, sur le Mazafran, point stratégique important, à l'O. de la Mitidjah, où les Français se sont établis en 1838. Jardins magnifiques d'orangers et de citronniers; 3,000 hab.

Colebrooke (Henri-Thomas), orientaliste anglais, né à Londres, 1765-1837; secrétaire de la Compagnie des Indes, 1782, juge au Bengale, chef de justice à Calcutta, 1805, il marcha sur les traces de W. Jones. Il publia, dès 1797, en 4 vol. in-fol., une traduction anglaise d'un *Digeste* des lois indiennes, rassembla une riche collection d'ouvrages sanscrits, qu'il a donnée à la Compagnie des Indes, composa une grammaire, un dictionnaire de la langue sanscrite, publia la célèbre *Grammaire de Pânini*, 2 vol. in-8°, et enrichit de nombreux mémoires le recueil des *Recherches asiatiques*. Il fonda la Société asiatique de Londres. M. Pauthier a traduit en français l'*Essai sur la philosophie des Hindous*, 1833-37.

Coleoni (Barthélemy), capitaine italien de Bergame, mort en 1475, fut chef de condottieri, sous Sforza et Braccio, combattit pour Phil. Visconti, pour la république de Milan, surtout pour les Vénitiens et acquit d'immenses richesses.

Coleraine, v. du comté et à 50 kil. N. E. de Londonderry (Irlande), à 6 kil. de l'embouchure du Bann. Toiles estimées; commerce actif. Château de 1213; 6,500 hab.

Coleridge (Samuel **Taylor**), poëte et publiciste anglais, né dans le Devonshire, 1772-1834, d'un esprit mobile, d'un caractère passionné, utopiste politique, journaliste libéral dans le *Watchman*, plus tard ennemi de la révolution française dans le *Morning-Post*, se distingua surtout par ses poésies, inspirées par la nature et le moyen âge. Il fut l'un des principaux chefs des *Lakistes*, avec Woodsworth et Southey; ses *Ballades lyriques* eurent beaucoup de succès et surtout *Christabel*. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées par lui, 1828, 3 vol. in-8°; en 1834, avec additions; enfin en 15 vol. in-8°, 1849.

Colette (Sainte), née à Corbie, 1380-1447, entreprit la réforme des religieuses de Sainte-Claire, sous les auspices de Benoît XIII. Canonisée par Pie VII en 1807, elle est honorée le 6 mars.

Colettis. V. Kolettis, au Supplément.

Coli (Giovanni), peintre de Lucques, 1634-1681, travailla presque toujours avec son ami Filippo Gherardi; ils peignirent à Venise, à Rome et surtout à Lucques.

Colignon (François), graveur, né à Nancy, 1621-1671, élève de Callot, a fait de charmants paysages, les *Bâtiments de Rome*, les *Vues de Florence*, la *Ville de Malte*, etc.

Coligny, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 22 kil. N. E. de Bourg (Ain), seigneurie qui a donné son nom à la famille de Châtillon; 1,650 hab.

Coligny ou **Coligni**, seigneurs de Châtillon-sur-Loing.

Coligny (Gaspard de) accompagna Charles VIII à Naples et Louis XII dans le Milanais; combattit à Agnadel et à Marignan; fut créé par François Ier maréchal, gouverneur de Champagne et de Picardie, et mourut en 1522. Il avait épousé Louise, sœur du connétable de Montmorency.

Coligny (Odet de), cardinal de Châtillon, fils du précédent, 1515-1571, reçut la pourpre en 1533, fut archevêque de Toulouse, 1534, et évêque de Beauvais, 1535; devint calviniste par l'influence de son frère Dandelot, puis fut rayé de la liste des cardinaux par Pie IV. Il épousa Elisabeth de Hauteville, combattit avec Condé à Saint-Denis, 1567, passa en Angleterre et mourut empoisonné par un valet.

Coligny (Gaspard de), son frère, né à Châtillon-sur-Loing, 1517, mort le 24 août 1572, s'attacha de bonne heure à François de Guise, se distingua dans la campagne de 1543, fut armé chevalier avec Dandelot sur le champ de bataille de Cérisoles, servit en Champagne, 1544, au siége de Boulogne, 1545, se vit préférer Brissac dans le commandement de l'armée d'Italie, 1552, mais fut nommé, par la protection de son oncle Montmorency, colonel général de l'infanterie, puis amiral. Il fit la campagne de Lorraine avec Henri II, disputa au duc de Guise l'honneur de la victoire de Renty, 1554, négocia la trêve de Vaucelles; et, gagné par ses frères, se fit secrètement calviniste. Il s'illustra par la défense de Saint-Quentin, 1557, et a laissé une *Relation* de ce glorieux fait d'armes. Rendu à la liberté, il se retira de la cour et travailla à former des colonies de protestants en Amérique. Après la mort de Henri II, il devint l'un des chefs du parti calviniste, demanda hardiment la liberté du culte à l'assemblée de Fontainebleau, 1560, et, quand la guerre civile commença, combattit à Dreux, 1562, à Saint-Denis, 1567. Les catholiques l'accusaient d'avoir fait assassiner le duc de Guise, les calvinistes admiraient son dévouement et son austérité. Après la mort de Condé à Jarnac, il fut le véritable chef du parti, sous Henri de Béarn, échoua au siége de Poitiers, fut battu à Moncontour, 1569; mais vainqueur à Arnay-le-Duc, il signa la paix de Saint-Germain, 1570. Coligni, attiré à la cour, très-recherché par Charles IX, le pressa vivement d'aller combattre Philippe II aux Pays-Bas; son ascendant effraya Catherine de Médicis, qui s'entendit avec Henri de Guise; le 22 août 1572, l'assassin Maurevel le blessa d'un coup d'arquebuse, comme il sortait du Louvre. Cet attentat excita les passions; Charles IX fut entraîné à ordonner le massacre de la Saint-Barthélemy. Assassiné par Besme, outragé par le duc Henri de Guise, son cadavre fut porté au gibet de Montfaucon; quelques serviteurs enlevèrent ses restes, pour les déposer dans le tombeau de sa famille à Châtillon. Sa mémoire fut plus tard réhabilitée. Ses *Mémoires* furent brûlés par Charles IX, mais ses *Lettres* et ses *Négociations* sont à la Bibliothèque nationale.

Coligny (François de), son fils, 1557-1591, se réfugia, après la Saint-Barthélemy, à Genève et à Bâle, fut remis en possession de ses biens sous Henri III, servit fidèlement Henri IV, qui le nomma gouverneur du Rouergue, colonel-général de l'infanterie et amiral de Guyenne.

Coligny (Gaspard de), son fils, 1584-1646, combattit en Hollande, fut colonel-général de l'infanterie sous Louis XIII, puis maréchal (de Chatillon) en 1622; il fit les campagnes de Savoie, de Flandre, de Picardie, de Piémont; vainqueur à Avein, 1635, il fut battu à la Marfée et se retira du service.

Coligny (Gaspard de), duc de Chatillon, son fils, 1615-1649, abjura le calvinisme en 1643 et mourut d'une blessure reçue à l'attaque de Charenton. Avec son fils, mort à 17 ans, s'éteignit la postérité de l'amiral.

Coligny (Jean de), comte de **Saligny**, 1617-1686, d'abord compagnon fidèle de Condé pendant la Fronde, se brouilla avec lui, commanda 6,000 Français qui s'illustrèrent à la victoire de Saint-Gothard sur les Turcs, 1664, et écrivit dans sa retraite de la Motte-Saint-Jean quelques pages de Mémoires curieux, mais peu favorables à Condé.

Coligny (François de). V. Dandelot.

Colima, État du Mexique, enclavé dans les Etats de Xalisco et de Michoacan. Il comprend la vallée de ce nom, à l'O. du Mexique, au pied du volcan de *Colima* (3,656 m.); elle est riche en coton, café, sucre, mûriers, etc. — Colima, le ch.-l., à 48 kil. de l'embouchure du *Colima*, dans le Grand Océan, à 440 kil. O. de Mexico, fait un grand commerce de sel; 30,000 hab.

Colin (Jean), surnommé *Maillard*, chevalier du XIe siècle, au pays de Liége, eut les yeux crevés en combattant le comte de Louvain, et continua, guidé par ses écuyers, à frapper l'ennemi de son redoutable *maillet*. De là, dit-on, l'origine du jeu de *Colin-Maillard*.

Colin (Alexandre), statuaire, né à Malines, en 1520, est l'auteur des beaux mausolées de Maximilien d'Autriche et de Philippine, épouse de l'archiduc Ferdinand, à Inspruck.

Colines (Simon de), imprimeur français du XVIe s., fut ouvrier, associé et successeur de Henri Estienne. Ses éditions sont remarquables.

Colins (Pierre), seigneur d'Heetvelde, littérateur belge, 1560-1646, combattit sous le duc de Parme, accompagna l'ambassade espagnole à Paris, en 1598, et publia un livre curieux, intitulé : *Histoire des choses les plus mémorables advenues depuis l'an 1130 jusqu'à notre siècle*, etc., Mons, 1634, in-4°. On lui doit aussi le *Theatrum aulicum*, recueil de 4,600 vers sur les dangers des cours, Mons, 1640, in-4°.

Colisée, le plus grand amphithéâtre de l'ancienne Rome, fut construit sous Vespasien, de 75 à 78, par

12,000 Juifs, captifs de Jérusalem. On le nomma l'*amphithéâtre Flavien*. On l'a peut-être appelé plus tard *Colisée* de sa masse colossale, ou parce qu'il était près de la statue colossale de Néron. Placé au centre de la ville, entre les monts Esquilin, Palatin et Cœlius, il avait 190 m. de longueur sur 157 m. 50 de largeur et 49 m. 45 de hauteur; 90,000 spectateurs pouvaient prendre place sur les 80 gradins auxquels conduisaient plus de 100 escaliers. Des chasses, des combats de gladiateurs, des naumachies, y furent représentés. La tradition dit que beaucoup de chrétiens y furent livrés aux bêtes. Détruit par la foudre, par des tremblements de terre, par la main des Barbares, il présente encore un aspect imposant avec les 33 arcades qui subsistent et des parties importantes des galeries. Benoît XIV, au XVIIe siècle, le consacra aux martyrs, en faisant élever une croix au centre et autour de l'arène 14 autels qui forment un *Chemin de la Croix*.

Coll, l'une des Hébrides (Écosse), dépend du comté d'Argyle, est longue de 22 kil. sur 5 de large, en grande partie rocailleuse, et renferme 1,400 hab.

Collaert (Adrien), graveur, né à Anvers, 1520-1567, correct, mais un peu sec.

Collaert (Jean), son fils, né à Anvers, vers 1545, a laissé de nombreuses gravures, d'après Rubens surtout, préférées à celles de son père.

Collantes (François), bon peintre espagnol, né à Madrid, 1599-1656, réussit dans le genre historique et dans le paysage. On cite de lui un *Saint Jérôme* et surtout une *Résurrection de la chair*, au palais de Buen-Retiro.

Collatia, v. de l'ancien Latium, à l'E. de Rome, sur un affluent de l'Anio.

Collatin (Lucius Tarquinius), petit-fils d'Aruns, frère de Tarquin l'Ancien, surnommé ainsi de la ville de Collatie, époux de Lucrèce, fut consul avec Brutus, 509 av. J. C., puis forcé de s'exiler à Lanuvium, à cause de son origine suspecte.

Collation, droit de conférer un bénéfice ecclésiastique.

Colle (Raphael dal), peintre italien, 1490-1530, élève distingué de Raphaël et de Jules Romain, les aida dans leurs œuvres ; plusieurs fresques des loges du Vatican sont de lui. On cite parmi ses tableaux un *Déluge*, et *Jésus-Christ apparaissant à ses disciples*.

Colle-di-Val-d'Elsa, v. de la prov. et à 15 kil. N. O. de Sienne (Italie), sur la rive gauche de l'Elsa. Évêché. Fabriques importantes de papier, déjà célèbres au XIVe siècle; 3,500 hab.

Collé (Charles), littérateur, né à Paris, 1709-1783, fils d'un avocat, conseiller du roi, préféra la chanson et le théâtre à la chicane, se lia de bonne heure avec Piron, Gallet, Panard, Crébillon fils, et fonda la société du *Caveau*, en 1729. Plus tard, il devint lecteur et secrétaire ordinaire du duc d'Orléans, pour la cour duquel il composa son *Théâtre de société* (2 vol. in-8°, 1768), et quelques parades imprimées dans le *Théâtre des boulevards* (3 vol. in-18, 1756); la *Vérité dans le vin* est le modèle de ce genre libre et spirituel. En 1763, il fit jouer au Théâtre-Français *Dupuis et Desronais*, en vers libres et en 3 actes; en 1774, la *Partie de chasse de Henri IV*, qui eut beaucoup de succès. Quoique doux et bienveillant, il eut des antipathies prononcées et a laissé un *Journal historique*, œuvre posthume dans laquelle il se plut à critiquer la société littéraire de 1758 à 1782 (3 vol. in-8°, 1805-1807). Ses *Chansons*, vives, gaies, parfois satiriques, ont formé 2 vol. in-18, Paris, 1807.

Colléges. A Rome, corporations religieuses et industrielles (V. Corporations). Il y avait les colléges des *Pontifes*, des *Augures*, des *Quindécemvirs*, des *Septemvirs-Epulons*, des *Vestales* (V. ces mots).

Colléges, établissements d'instruction publique en France. V. Université.

Collége de France, établissement de haute instruction, fondé par François Ier, en 1530, appelé d'abord *Collége des trois langues* (grec, latin, hébreu), puis *Collége royal;* les professeurs s'appelaient *lecteurs royaux*. On y a successivement créé des chaires nombreuses de langues, de sciences, de droit, d'histoire, d'archéologie, d'économie politique, etc.; elles sont au nombre de 28. D'abord dirigé par le grand aumônier de la cour, tantôt soumis à l'Université, tantôt indépendant, attaché aux ministères de l'intérieur, 1795, des travaux publics, 1831, de l'instruction publique, 1832, il reste en dehors de l'organisation universitaire. Le chef de l'État nomme les prof., sur une double présentation de l'Institut et du corps des professeurs. Depuis 1852, le ministre peut aussi présenter un candidat. Les bâtiments actuels, construits sous Louis XVI, par Chalgrin, sur la place Cambrai, ont été agrandis sous Louis-Philippe.

Collége (Sacré), réunion des cardinaux, qui forment le *conclave* pour élire le pape, le *consistoire* pour recevoir les allocutions pontificales. L'évêque d'Ostie en est le doyen. V. Cardinaux.

Colléges électoraux, réunions d'électeurs.

Collégiale, église desservie par des chanoines, sans qu'il y ait de siége épiscopal. Il y en avait 526 en France quand on les supprima, en 1792, à l'exception de la collégiale de Saint-Denis. On a rétabli la collégiale de Sainte-Geneviève en 1852.

Collenuccio (Pandolfo), historien italien, étranglé en 1500, par l'ordre du seigneur de Pesaro, est surtout connu par une *Histoire de Naples* jusqu'en 1459, ouvrage exact et d'un esprit libéral.

Colletet (Guillaume), né à Paris, 1598-1659, poëte renommé dans la première moitié du XVIIe siècle, l'un des premiers membres de l'Académie française, fut l'ami et le protégé de Richelieu, dont il fut l'un des collaborateurs et pour qui il composa plusieurs pièces. Il fut largement récompensé ; il eut des pensions, des charges lucratives, des terres; sa vie eut peu d'élévation, mais il ne manquait pas d'un certain talent. Ses ouvrages nombreux, traductions, divertissements, épigrammes, poésies diverses, traités de littérature, pastorales, tragi-comédies, etc., sont depuis longtemps oubliés. — Son fils *François*, 1628-1680, véritablement pauvre, et surtout mauvais poëte, est bien connu par les cruelles moqueries de Boileau.

Colletta (Pierre), historien italien, né à Naples, 1775-1833, combattit de bonne heure pour la république, rendit de grands services à son pays sous la domination de Joseph et de Murat, comme organisateur de la garde nationale, directeur des ponts-et-chaussées, conseiller d'État. Il fut employé par Ferdinand IV, fut ministre de la guerre en 1821, puis emprisonné, exilé. Il écrivit à Florence une *Histoire du royaume de Naples*, depuis Charles VII jusqu'à Ferdinand IV, qui eut du succès à son apparition et a été traduite en français, 1835, 4 vol. in-8°.

Colliberts, au moyen âge, espèce de serfs, sur les limites de la liberté, mais pouvant être vendus, donnés, échangés par leurs maîtres (*francs du collier*, suivant les uns; *affranchis du même patron*, de *libertus*, suivant Du Cange). Plusieurs pensent qu'ils étaient descendants d'étrangers. On appelle de nos jours *Colliberts* ou *Cagots*, des populations misérables du Poitou et de l'Aunis, qui vivent de la pêche, vers les embouchures du Lay et de la Sèvre Niortaise.

Collier (Ordre du), ancien ordre de chevalerie à Venise; les membres s'appelaient encore *chevaliers de Saint-Marc*. L'ordre des *Lacs d'Amour*, en Savoie, se nomma d'abord ainsi.

Collier (Affaire du). V. Rohan et Lamotte.

Collier (Arthur), théologien et philosophe anglais, 1680-1732, recteur de Langdorf, est surtout célèbre par un traité écrit en anglais et intitulé : *Clavis universalis*, ou *Nouvelle recherche sur la vérité, contenant une démonstration de la non-existence ou de l'impossibilité du monde matériel;* Londres, 1713.

Collier (Jérémie), théologien anglais, 1650-1726, professeur de droit, non-conformiste savant et convaincu, refusa de prêter serment de fidélité à Guillaume III, combattit ses partisans et a laissé surtout : une *Histoire ecclésiastique de la Grande-Bretagne*, 2 vol. in-fol.; des *Essais de morale*, 3 vol. in-8°, et une traduction estimée et augmentée du *Dictionnaire de Moréri*, 4 vol. in-fol., 1721.

Collin. V. Kollin.

Collin (Henri-Joseph de), poëte allemand, de Vienne, 1772-1811, fils d'un médecin distingué, devint conseiller aulique et se plaça au rang des premiers poëtes dramatiques par ses tragédies de *Coriolan*, *Polyxène*, *Balboa*, *Bianca della Porta*, *Mœon*, *les Horaces et les Curiaces*; *Regulus* est son chef-d'œuvre. Elles ont été publiées à Berlin, 1828, 3 vol.

Collin (Matthieu de), son frère, né à Vienne, 1779-1824, professeur d'esthétique et d'histoire de la philosophie à Cracovie, puis à Vienne, journaliste, instituteur du duc de Reichstadt, a composé des drames et des poésies.

Collin de Bar (Alexis-Guillaume-Henri), né à Pondichéry, 1768-1820, devint président de la cour supérieure des établissements français de l'Inde, et a écrit :

l'*Histoire de l'Inde ancienne et moderne*, Paris, 1814, 2 vol. in-8°.

Collin d'Harleville (Jean-François), poëte comique, né à Maintenon, 1755-1806, fut l'un des écrivains dramatiques, aimables, faciles, spirituels, de la fin du xviii° s. Il fut de l'Institut lors de sa création. Ses œuvres diverses, poésies fugitives, etc., ne valent pas son théâtre, où l'on remarque *l'Inconstant*, 1786; *l'Optimiste*, 1787; *les Châteaux en Espagne*, 1789; mais surtout *le Vieux Célibataire*, 1792, toutes comédies en vers, qui furent bien accueillies. Andrieux, son ami intime, a réuni ses *Œuvres*, 1805, 4 vol. in-8°, avec une notice biographique; une nouv. édit. a été publiée en 1821, 4 vol. in-8°.

Collin de Vermont (Hyacinthe), peintre, né à Versailles, 1693-1761, élève de Rigaud, fut membre de l'Académie de peinture en 1725.

Colline (Porte), l'une des portes de Rome, au N. près du mont Quirinal.

Collingwood (lord Cuthbert), amiral anglais, 1748-1810, se distingua dans la guerre d'Amérique, puis dans les luttes de la Révolution et de l'Empire, devint contre-amiral en 1799, vice-amiral en 1804, contribua à la victoire de Trafalgar, 1805, prit le commandement après la mort de Nelson, et fut nommé pair d'Angleterre. Il s'empara des îles Ioniennes en 1809, et mourut devant Minorque.

Collini (Come-Alexandre), né à Florence, 1727-1806, connut, à Berlin, Voltaire, qui le prit pour son secrétaire en 1752. Plus tard, il fut historiographe de l'électeur palatin. Il a écrit un assez grand nombre d'ouvrages oubliés et laissé un livre curieux : *Mon séjour auprès de Voltaire*, etc. Paris, 1807, in-8°.

Collins (Antoine), philosophe anglais, 1676-1729, élève et ami de Locke, prit une part active aux affaires de son pays, se distingua par ses hardiesses religieuses, mais fut toujours estimé. Ses principaux ouvrages sont : *Essai concernant l'usage de la raison*, 1707 ; *Explication des attributs de la divinité*, 1710; *Discours sur la liberté de penser*, 1713 ; il est célèbre et fit scandale; *Recherches philosophiques sur la liberté et la nécessité*, 1717 ; *Principes et fondements de la religion chrétienne*, 1724; ce livre suscita de nombreuses réfutations, etc.

Collins (John), mathématicien anglais, né près d'Oxford, 1624-1683, célèbre surtout par sa correspondance avec les savants contemporains.

Collins (William), poëte anglais, 1720-1756, né à Chichester, pauvre et malheureux, a eu de la réputation, après sa mort, pour ses *Odes* et ses *Eglogues orientales*.

Collins (William), peintre anglais, 1788-1848, a surtout réussi dans les scènes champêtres et les vues de côtes.

Collioure (*Eliberis* ou *Caucoliberis*), port de l'arr. et à 27 kil. E. de Céret (Pyrénées-Orientales), dans une position pittoresque. Le mouillage est peu sûr. La ville, fortifiée par Vauban, est défendue par de vieilles murailles, un château du moyen âge, les forts Miradoux et Saint-Elme. Pêche abondante de sardines et de thons; excellents vins aux environs; 3,652 hab. — Prise par les Espagnols en 1793, elle fut reprise par Dugommier en 1794.

Collo (*Collops magnus*), port de la prov. et à 60 kil. N de Constantine (Algérie). Dans un territoire fertile, jadis très-florissante, célèbre par ses pêcheries de corail; 2,500 hab. — Prise par les Turcs en 1520, occupée par les Français en 1843 et définitivement en 1852.

Collobrières, ch.-l. de canton de l'arr. et au N. E de Toulon (Var); 2,307 hab.

Colloque (*colloquium, conférence*), nom donné à des conférences religieuses, pour discuter un point de doctrine ou rapprocher des partis opposés. Il y en eut un grand nombre au xvi° s., entre les catholiques et les protestants, à Marbourg, 1529, à Ratisbonne, 1541, à Montbéliard, 1586, à Berne, 1588, etc. Le plus célèbre est celui de Poissy, 1561, sous Charles IX, en présence de Catherine de Médicis; le cardinal de Lorraine et Théodore de Bèze y jouèrent le rôle principal; mais on ne put s'entendre.

Colloredo, famille autrichienne qui tire son nom d'un château du Frioul; une de ses branches a obtenu, en 1763, le rang de prince de l'Empire. Les plus célèbres de la famille sont : *Jérôme, Jean-Baptiste* et *Rodolphe*, qui se distinguèrent au service de l'Autriche pendant la guerre de Trente-Ans; *François-Gundicaire* de Colloredo-Mansfeld, 1731-1807, ambassadeur d'Autriche en Espagne, prince, vice-chancelier de l'Empire jusqu'en 1806. — *Jérôme*, 1775-1822, opposé à Masséna en Italie, contribua, en 1813, à la victoire de Culm sur Vandamme, puis à celle de Leipzig. — *Ferdinand*, 1777-1848, se distingua à Aspern et à Wagram.

Collot d'Herbois (Jean-Marie), né à Paris, 1750-1796, comédien ambulant et auteur dramatique, qui ne manquait pas de talent, se fit remarquer dans les sociétés populaires, mais acquit surtout de la popularité par son *Almanach du père Gérard;* il joua le premier rôle dans l'affaire des soldats suisses de Châteauvieux, qu'il ramena en triomphe à Paris, mais aspira vainement au ministère de la justice. Instigateur du 10 août, lié à la municipalité avec Billaud-Varennes, responsable des massacres de septembre, élu à la Convention, il vota par lettre la mort du roi sans sursis, fut impitoyable pour les Girondins, fut du Comité de salut public, sept. 1793, et toujours se déclara pour les mesures les plus violentes. Envoyé à Lyon avec Fouché, il y commit les plus atroces vengeances. Il se sépara de Robespierre, et, président de la Convention au 9 thermidor, contribua au succès de la journée. Accusé par Lecointre, puis par Merlin de Douai, il fut condamné à la déportation, avril 1795, et mourut à la Guyane, de la fièvre jaune. Il a laissé une quinzaine de comédies ou drames.

Colman (George), poëte anglais, né à Florence, 1733-1794, fils du résident anglais en Toscane, filleul de George II, rédigea, avec son ami Thorneton, *le Connaisseur*, 1754-1756, fit plusieurs comédies qui eurent du succès, dirigea Covent-Garden, mais donna surtout une vogue extraordinaire au théâtre de Hay-Market. Il mourut dans une maison de fous à Paddington. Ses *Œuvres dramatiques* forment 4 vol. in-8°, 1777; ses opuscules en prose, 3 vol., 1787. Il avait traduit en vers *Térence* et l'*Art poétique d'Horace*.—Colman (George), son fils, 1762-1836, après une jeunesse orageuse, dirigea Hay-Market, composa pour ce théâtre des pièces qui eurent du succès, surtout *John Bull*, en 1805 ; ne fut pas heureux dans sa direction, mais fut protégé par George IV, qui aimait son esprit et le nomma censeur royal.

Colmar, ch.-l. du district de la Haute-Alsace, sur la Lauch et près de l'Ill, par 48° 4′ 41″ lat. N. et 5° 1′ 20″ long. E., à 450 kil. E. de Paris. Cour d'appel; église consistoriale protestante; synagogue; école de sourds-muets. Bien bâtie, entourée de jardins et de boulevards. — Filatures de coton, fabriques de calicots, toiles peintes, rubans; fonderies de cloches, quincaillerie, etc. Commerce actif en fer, vins, drogueries, épiceries. Patrie des érudits Pfeffel et de Golbéry, de Rewbell, de Rapp, de Bruat; 23,511 hab. — Voisine d'*Argentuaria*, manoir mérovingien (*Columbarium*), elle vit les fils de Louis le Débonnaire en armes contre leur père, reçut des priviléges de Frédéric II et de Rodolphe I^er^, devint ville impériale en 1424. Prise par Louis XIV dès 1673, réunie définitivement en 1697, elle fut le siége du conseil souverain d'Alsace.

Colmars (*Collis Martis*), ch.-l. de canton de l'arr. et à 40 kil. N. de Castellane (Basses-Alpes), près de la rive droite du Verdon. Petite place, au milieu des montagnes, défendue par plusieurs forts et protégeant les passages qui conduisent de la vallée de Barcelonnette dans la basse Provence. Territoire fertile en grains et en fruits; aux environs, fontaine intermittente très-curieuse; 1,004 hab.

Colme (canal de la), dans l'arrond. de Dunkerque (Nord); le canal de la *Haute-Colme* (24,785 m.) va de Watten sur l'Aa à Bergues; celui de la *Basse-Colme* (13,432 m., en France) va de Bergues à Furnes en Belgique.

Colmenar, v. de la prov. et à 25 kil. N. de Malaga (Espagne); commerce de vins et de fruits; 6,000 hab.

Colmenar de Oreja, v. de la prov. et à 40 kil. S. E. de Madrid (Espagne); industrie assez active; 5,000 habit.

Colmenar-Viejo, v. de la prov. et à 35 kil. N. de Madrid (Espagne); eaux minérales; 5,000 hab.

Colne, v. du comté et à 45 kil. S. E. de Lancastre (Angleterre), près du canal de Leeds à Liverpool. Tissus de laine et de coton; commerce de bestiaux; aux environs, houille, ardoises, pierres à chaux; 9,000 hab.

Colne, riv. d'Angleterre, affl. de la mer du Nord, passe à Colchester et à 50 kil. de cours. — Riv. d'Angleterre, qui sert à former la Tamise.

Colnet de Ravel (Charles-Jean-Auguste-Maximilien de), d'une ancienne famille de Picardie, 1768-1832, fut libraire à Paris, acquit une certaine réputation par son esprit indépendant; il publia deux satires en 1799, *la*

Fin du XVIIIe siècle et mon Apologie, que le pouvoir fit saisir; puis un libelle, *Étrennes de l'Institut national*, 1800, qui fut également saisi. Ses *Mémoires secrets de la république des Lettres* furent arrêtés au 18e cahier; en 1810, l'*Art de dîner en ville, à l'usage des gens de lettres*, eut du succès; il rédigea le *Journal des arts, des sciences et de la littérature*, 1810-1814; le *Journal de Paris*, la *Gazette de France;* ses principaux articles ont été réunis sous les titres de *l'Hermite du faubourg Saint-Germain* et *l'Hermite de Belleville.*

Colocotronis. V. Kolocotronis, au Supplément.

Colocsa ou **Kolocsa,** v. de Hongrie, à 110 kil. S. de Pesth, près du Danube. Archevêché; belle bibliothèque; 7,500 hab.

Cologna, v. de la Vénétie (Italie), sur le canal Fressine, à 32 kil. S. E. de Vérone. Élève de vers à soie; grand commerce de chanvre; 6,000 hab.

Cologne ou **Köln** (*Ubiorum oppidum, Colonia Agrippina*), ch.-l. de la régence de Cologne, dans la Prusse rhénane, sur la rive gauche du Rhin, par 50° 56′ 29″ lat. N. et 4° 37′ 28″ long. E., à 480 kil. S. O. de Berlin, et 450 kil. N. E. de Paris. Elle communique, par un pont gigantesque, avec son faubourg, *Deutz*, sur la rive droite du fleuve. Archevêché; Cour d'appel. Forteresse de premier ordre; division militaire. Nombreux établissements d'instruction et de bienfaisance, riches archives provinciales. Ses rues sont étroites et sombres; mais elle renferme beaucoup de monuments remarquables; la cathédrale ou le Dôme, de style flamboyant, commencée en 1248, et achevée de nos jours, possède de riches ornements, des reliques précieuses, des tombeaux, etc.; Sainte-Marie du Capitole, en style byzantin du XIe s., a le tombeau de Plectrude, femme de Pepin d'Héristal; l'église de Saint-Pierre possède un beau tableau de Rubens (*le Crucifiement de saint Pierre*); Saint-Géréon, du XIIIe s.; l'église des Apôtres, Saint-Séverin, du XIe s.; Sainte-Ursule, avec le tombeau de sainte Ursule et des 11,000 vierges (?); l'Assomption ou église des jésuites, du XVIIe s.; Saint-Caribert, avec de beaux vitraux, etc.; l'hôtel de ville, sur l'emplacement du prétoire romain; l'ancien entrepôt des marchands, la maison des Templiers, du XIIe s. et du XIIIe, maintenant bourse de commerce; les palais de l'archevêque, de justice, du gouvernement; le riche musée, etc. — C'est le centre du commerce entre l'Allemagne, les Pays-Bas, la Belgique, la France et la Suisse, grâce au Rhin, à son *port franc*, et aux lignes de chemins de fer qui y aboutissent. Fabriques nombreuses de l'*eau de Cologne* de Jean-Marie Farina; tabacs, bougies, savons, sucres, chapellerie, soieries, rubans, cotonnade; papiers peints, cartes à jouer, instruments de musique et d'optique, orfèvrerie. Pop. 130,000 hab. — L'une des cités des Ubiens, agrandie par Agrippine, municipe, capitale de la seconde Germanie, ruinée par Attila, puis capitale des Francs Ripuaires, elle fut habitée par les Mérovingiens et par Charlemagne. Ville libre et impériale dès le XIe s., puissante sous ses archevêques, qui devinrent électeurs et eurent le privilége de couronner les empereurs, l'une des principales cités de la Hanse teutonique, visitée par un grand nombre de pèlerins, elle souffrit de ses luttes contre ses archevêques, des troubles de la Réforme, de la guerre de Trente Ans. Elle fut prise par les Français en 1794, fit partie, jusqu'en 1814, du département de la Roër, fut donnée à la Prusse, et a repris en partie son ancienne prospérité. Patrie de saint Bruno, de Corneille Agrippa, du poëte Vondel, elle a érigé, en 1822, un monument à la mémoire de Rubens, né à Cologne, suivant les uns, mais plutôt à Siegen. Marie de Médicis mourut, en 1642, dans la maison habitée par le grand peintre.

Cologne (Régence de), l'une des divisions de la Prusse rhénane, a 397,486 hect. de superficie, et 596,000 hab. Les villes princ. sont: Cologne, Bonn, Brühl, Zulpich, etc.

Cologne (Électorat de), anc. principauté ecclésiastique de l'empire d'Allemagne. L'évêché fut fondé au IIIe s. L'archevêque, l'un des sept électeurs primitifs, était archichancelier du royaume d'Italie. Il résidait à Bonn. L'électorat fut sécularisé en 1801; les pays de la rive gauche échurent à la France; ceux de la rive droite à Nassau, Hesse-Darmstadt et Aremberg. Le congrès de Vienne donna tout l'ancien électorat à la Prusse.

Coloma, v. de Californie (États-Unis), près de la Sierra Nevada, où l'on découvrit l'or pour la première fois.

Coloma (D. Carlos), général espagnol, gouverneur du Milanais, ambassadeur en Allemagne et en Angleterre, a écrit un ouvrage estimable: l'*Histoire de la guerre des Pays-Bas*, de 1588 à 1599, Anvers 1625, in-4°.

Colomb (Christophe), né probablement vers 1436, à Gênes ou près de Gênes, mort en 1506; son père, Dominique, était cardeur de laines ou tisserand. Il étudia à Pavie, fut marin à 14 ans, mais continua à s'occuper de sciences au milieu des dangers d'une vie aventureuse. Il servit peut-être Jean d'Anjou, duc de Calabre, et Louis XI; il parcourut alors toutes les mers connues, depuis Chios, dans l'Archipel, jusqu'en Islande, et vint s'établir en Portugal, vers 1470, où il épousa la fille d'un marin célèbre, Perestrello ou Palestrello; il fabriquait des globes et des cartes pour vivre, mais s'intéressait vivement aux voyages de découvertes des Portugais qui cherchaient alors la route des Indes en tournant l'Afrique. Recueillant avec avidité tous les passages des anciens qui parlaient de terres situées vers l'O., les rapprochant des écrits laissés par les voyageurs du moyen âge, comme Marco Polo, sur l'extrême Orient, s'appuyant sur la croyance, alors repoussée par la plupart, de la sphéricité de la terre, il conçut l'idée de trouver la route de l'Asie en naviguant audacieusement vers l'O., à travers l'Atlantique. Il était pauvre; pour obtenir les ressources nécessaires, il s'adressa à Gênes, à Jean II de Portugal, aux rois d'Espagne, envoya même vers Henri VII d'Angleterre son frère Barthélemy, et soutint longtemps une lutte héroïque contre la misère, les refus, les perfidies, les railleries, les objections puériles des plus savants; mais, encouragé par Juan Perez, prieur du couvent de Rabida, il persévéra, obtint quelques appuis auprès d'Isabelle, et put enfin signer le traité de Santa-Fé, 17 avril 1492, qui lui accordait trois caravelles pour tenter son entreprise; les deux frères Pinzon s'étaient associés à son projet, qui paraissait bien téméraire. Il partit de Palos le 3 août, et, après une relâche d'un mois aux Canaries, trompant ou dominant les terreurs de son équipage, il traversa l'Océan et aborda, le 12 octobre, à Guanahani (San-Salvador), l'une des Lucayes. Il croyait être à l'extrémité de l'Asie et appela les indigènes *Indiens;* il est mort avec la conviction d'avoir trouvé la nouvelle route des *Indes*. Il découvrit plusieurs petites îles, et surtout Cuba et Haïti, qu'il nomma Hispaniola. De retour en Espagne, après de violentes tempêtes, le 15 mars 1493, il fut reçu en triomphe à Barcelone, où étaient les rois. De nouveau revêtu des titres d'amiral et de vice-roi, il reconnut, dans un second voyage (1493-1496), la plupart des petites Antilles, les côtes de la Jamaïque et de Porto-Rico, fonda Saint-Domingue à Haïti, et revint pour se justifier des calomnies de ses ennemis. Dans un 3e voyage, 1498, il toucha à la Trinité, longea la côte de l'Amérique méridionale de l'Orénoque à Caracas; mais de nouvelles intrigues l'avaient poursuivi pendant son absence; Bovadilla fut envoyé par les rois, et, outrepassant ses pouvoirs, il chargea de fers Colomb et le renvoya en Espagne. Remis en liberté, mais presque disgracié et abreuvé de dégoûts, il put, avec peine, entreprendre un 4e voyage, 1502, visita les côtes de Veraguas, des Mosquitos, de Costa-Rica, échappa par sa fermeté à des dangers de toute sorte, mais revint en Espagne découragé, pauvre, abandonné par Ferdinand, qui le laissa mourir de misère à Séville le 20 mai 1506. Ses restes, transportés à Saint-Domingue en 1536, ont été transférés à La Havane en 1795. Il a laissé des *Lettres* et des *Relations* de ses voyages qui mériteraient d'être réunies. Son fils, Fernand, a écrit sa *Vie;* elle a été depuis racontée bien souvent, et, dans ces derniers temps, par Washington Irving, 4 vol. in-8°; par Sanguinetti, Gênes, 1846; Reta, Paris, 1846; Lamartine, 1852; Roselly de Lorgues, 1856; de Navarette a publié la *Relation de ses quatre voyages*, 3 vol. in-8°; il y en a de nombreux extraits dans les *Voyageurs anciens et modernes* de Charton.

Colomb (Barthélemy), frère de Christophe, 1437-1514, partagea ses études et sa fortune, fut envoyé par lui vers Henri VII et peut-être en France, le rejoignit seulement en 1494, et fut nommé par lui adelantado ou chef suprême à Hispaniola; il combattit les Indiens et soumit la Vega-Real, éleva Saint-Domingue, se distingua par son courage contre les indigènes et le rebelle Roldan, partagea la captivité de son frère, l'accompagna dans son 4e voyage, reçut la propriété de l'île de Mona, retourna plus tard en Amérique pour soutenir les droits de son neveu, et déploya jusqu'à la fin beaucoup d'habileté et d'énergie.

Colomb (Diego ou Giacomo), 2e frère de Christophe Colomb, embrassa l'état ecclésiastique, seconda ses

frères et partagea leur sort; il mourut probablement à Saint-Domingue.

Colomb (Diego), fils de Christ. Colomb, 1474-1526, né à Porto-Santo, élevé par le prieur de Rabida, puis attaché à la cour d'Espagne, succéda aux titres et aux droits de son père, et n'eut le gouvernement des Indes occidentales qu'en 1509, après un procès intenté au fisc. Marié à une nièce du duc d'Albe, il fut traité en vice-roi, quoiqu'on lui eût enlevé ce titre. Il fut persécuté par la calomnie, revint en 1515 pour se défendre, et ne put obtenir justice. Son fils aîné, D. Luiz, eut le titre de duc de Veragua, en 1537; avec D. Diégo, 2e duc de Veragua, finit, en 1578, la descendance mâle de Christophe Colomb.

Colomb (Ferdinand), 2e fils de Christophe Colomb et de doña Béatrix Enriquez, 1488-1539, tendrement aimé par son père, page d'Isabelle, voyagea en Amérique, en Afrique, en Asie, suivit Charles-Quint en Italie, en Flandre, en Allemagne, et s'occupa surtout d'études scientifiques. Il avait réuni à Séville 20,000 volumes et fondé une école pour les sciences mathématiques. Il écrivit la vie de son père; on n'a conservé que la version italienne d'Alonso de Ulloa, Venise, 1571, in-12, traduite en français par Cotolendi, en 1681.

Colomb ou **Columb** (Michel), sculpteur français né en Bretagne ou à Tours vers 1440, mort vers 1513, a été l'un des artistes les plus remarquables de son temps. On ne le connaît que par ses œuvres, et surtout par le magnifique tombeau de François II de Bretagne, dans la cathédrale de Nantes, achevé en 1507 par l'ordre de la reine Anne. Il travailla au mausolée de Philibert de Savoie, dans l'église de Notre-Dame de Brou. Une salle du Louvre porte son nom.

Colombaires, *Columbaria*, tombeaux où les Romains déposaient les urnes cinéraires des membres d'une même famille. On a retrouvé ceux de la famille Pompeia, ceux de la maison de Livie, etc.

Colomban (Saint), né vers 540 dans le Leinster (Irlande), moine de Benchor, vint fonder en Gaule les monastères de Luxeuil et de Fontaines. Il fut chassé par Thierry II et par Brunehaut, auxquels il reprochait leurs excès, alla prêcher l'Evangile aux peuples de l'Helvétie, fonda le monastère de Bobbio en Italie, et y mourut, 615. Il a laissé une *Règle* longtemps célèbre, des *Lettres* adressées aux papes. C'était un apôtre éloquent, un réformateur sévère et fougueux. Ses *Œuvres* ont été publiées à Louvain, 1667, in-fol. On l'honore le 21 janvier.

Colombano (San-), v. de la prov. de Milan (Italie), à 15 kil. S. de Lodi, près du Lambro; 5,000 hab

Colombe (Sainte), martyrisée à Sens, sous Marc-Aurèle ou plutôt sous Aurélien; elle est honorée le 31 décembre.

Colombe (Sainte) de Cordoue, martyrisée en 853 par les Musulmans. Jean Ier, roi de Castille, fonda en 1379 un ordre de Sainte-Colombe, qui ne lui a pas survécu.

Colombe (Sainte-), bourg de l'arrond. de La Flèche (Sarthe). Eaux minérales; chanvre, féculerie; 2,000 hab.

Colombel (Nicolas), peintre, né à Sotteville, près de Rouen, 1646-1717, élève de Lesueur, de l'Académie en 1694, a laissé des tableaux froids, mais bien ordonnés: *Mars et Rhéa Sylvia*, au Louvre; *Orphée*, *Moïse sauvé*, *Jésus guérissant les aveugles de Jéricho*. Il a travaillé aux appartements de Versailles.

Colombes, village de l'arrond. de Saint-Denis (Seine), à 12 kil. N. O. de Paris. Jadis château royal où mourut Henriette de France, en 1669; 5,133 hab.

Colombey de Gex, l'un des sommets les plus élevés du Jura méridional (1,689 m.).

Colombia. V. Orégon.

Colombie, ancienne république de l'Amérique du Sud, ainsi nommée en l'honneur de Christophe Colomb, formée de la vice-royauté espagnole de la Nouvelle-Grenade et de la capitainerie générale de Caracas ou Venezuela. Elle dut surtout son indépendance, proclamée dès 1811, aux efforts de Bolivar. Elle fut constituée au congrès d'Angostura, en 1819, et fut divisée en 12 départements. Mais, à la suite de tristes discordes, elle se sépara pour former, en 1831, trois républiques indépendantes, la Nouvelle-Grenade ou Confédération Grenadine au N. O., le Venezuela au N. E. et l'Equateur au S. O. La première a repris de nos jours le nom de Colombie. V. Supplément.

Colombier (Droit de), droit féodal, qui n'appartint longtemps qu'au seigneur haut-justicier, d'avoir pour ses pigeons une tour, surmontée d'une girouette. Il fut aboli à la Révolution.

Colombini (Saint-Jean), fondateur de l'ordre des Jésuates de Sienne, 1363.

Colombo, capit. de l'île de Ceylan, sur la côte S. O., résidence du gouverneur, de l'évêque anglican, de la cour supérieure de justice, est dans une situation magnifique, jouit d'un climat tempéré et salubre; c'est aussi le plus grand marché de l'île; mais elle n'a qu'une rade, qui ne peut être fréquentée que d'octobre à avril; 50,000 hab. — Elle a été fondée par les Portugais au commencement du xvie s.; prise par les Hollandais en 1656, elle est aux Anglais depuis 1796.

Colombo ou **Columbus** (Realdo), anatomiste, né à Crémone, mort vers 1577, remplaça Vesale, son maître, à l'université de Padoue, puis enseigna à Pise et à Rome. Son traité *de Re anatomica* eut beaucoup de succès; il a décrit, comme Servet, la circulation du sang, surtout dans les poumons.

Colomiès (Paul), savant protestant, né à La Rochelle, 1638-1692, s'établit en Angleterre en 1681, fut bibliothécaire de l'archevêque de Cantorbéry, prit parti pour les épiscopaux et publia beaucoup de livres de controverse, d'histoire, de philologie. Ses *Œuvres complètes* ont été réunies à Hambourg, 1709, in-4°.

Colone, bourg de l'Attique ancienne, sur le Céphise, en vue d'Athènes, célèbre par son temple de Neptune, le bois consacré aux Euménides, et surtout par les poétiques descriptions de Sophocle dans son *Œdipe à Colone*.

Colonel, chef d'un régiment. François Ier donna ce titre au 1er capitaine des compagnies qui formaient les légions. On appela *compagnie colonelle* la 1re compagnie d'un régiment, qui avait le colonel pour capitaine. Il y eut un *colonel-général* de l'infanterie en 1544; cette charge fut supprimée en 1662. Il y eut à différentes époques des *colonels-généraux*, chefs de différentes armes, de la cavalerie légère sous Louis XII, des Suisses sous Charles IX, de la cavalerie allemande sous Louis XIII, des dragons sous Louis XIV, des hussards sous Louis XVI, de la garde impériale, des chasseurs à cheval, des carabiniers, etc., sous Napoléon, etc.

Colonia Agrippina, v. de la Germanie IIe. V. Cologne.

Colonia Julia, v. de la Germanie IIe. V. Bonn.

Colonia del Sacramento, v. forte de l'Uruguay, à 140 kil. de Montevideo, port sur le rio de la Plata, en face de Buenos-Ayres, près de belles plaines verdoyantes. Fondée par les Portugais en 1678, elle fut cédée par eux aux Espagnols, en 1750.

Colonna, bourg à 24 kil. de Rome, a donné son nom à la famille Colonna.

Colonna, puissante famille des Etats romains, déjà importante au xie s., et célèbre surtout par ses luttes contre les Orsini. Le palais Colonna, à Rome, au pied du Quirinal, est célèbre par ses jardins et ses galeries. — Jean Colonna fut cardinal en 1216, légat à la 7e croisade; il fonda l'hôpital de Latran à Rome et mourut en 1255. — Ottone Colonna, pape sous le nom de Martin V. — Jacques Colonna, cardinal sous Nicolas III, fut persécuté avec toute sa famille par Boniface VIII, se retira en France, fut rétabli dans ses honneurs par Clément V et mourut en 1318. — Sciarra Colonna, parent de Jacques, ennemi de Boniface VIII, lui livra Palestrina, s'enfuit, fut pris par des pirates et rendu à la liberté par les soins de Philippe IV, qu'il servit audacieusement dans le coup de main d'Anagni. Il fut nommé sénateur de Rome par Louis de Bavière, en 1328, et mourut dans l'exil. — Stefano Colonna, son frère, sénateur de Rome, fut en lutte avec le tribun Rienzi et fut tué en le combattant. — Jacques, son fils, fut le protecteur de Pétrarque. — Egidio Colonna, 1247-1316, nommé aussi *Gilles de Rome*, disciple de saint Thomas d'Aquin, introduisit ses doctrines dans l'ordre des Augustins, dont il devint le général, après avoir professé à Paris et avoir écrit pour son élève, Philippe le Bel, le *De regimine principum*. Archevêque de Bourges en 1295, il composa de nombreux traités de philosophie scolastique: *Quodlibeta, de Ente et Essentia, de Materia cœli, Commentarii in libros physicorum Aristotelis, super libros priorum Analyticorum, super libros posteriorum*, etc. — Colonna (Antoine), protégé par son oncle Martin V, joua un rôle considérable à Naples au xve s., reçut la principauté de Salerne et le duché d'Amalfi, mais fut dépouillé par Eugène IV et Jeanne II. — Colonna (Prosper), son fils, capitaine italien, d'abord du parti de Charles VIII, puis ennemi des Français, gagna la bataille

de la Bicoque en 1522, défendit Milan contre Bonnivet et mourut en 1523. — COLONNA (Fabrice), son cousin, devint connétable d'Aragon après Gonsalve de Cordoue, en 1507, et fut pris à la bataille de Ravenne. — COLONNA (Pompée), neveu de Prosper, fut ennemi de Jules II, de Léon X, qui l'avait fait cardinal, de Clément VII à qui il disputa la tiare et qu'il fit cependant remettre en liberté après la prise de Rome. — COLONNA (Marc-Antoine) s'illustra à la bataille de Lépante, 1571, à la tête des galères pontificales, fut vice-roi de Sicile et duc de Palliano ; il mourut en 1584.—COLONNA (Vittoria), femme poëte, 1490-1547, épouse honorée du marquis de Pescaire, célèbre par ses vertus, par les hommages qu'elle mérita, et par ses poésies (*Rime*), publiées à Parme en 1538 ; à Venise en 1544; à Bergame en 1760; à Rome en 1840.

Colonna (ANGELO-MICHELE), peintre italien, 1600-1687, travailla surtout à la décoration de plusieurs palais et enrichit Bologne de nombreuses peintures.

Colonna (LAURENT-ONUPHRE), seigneur italien, prince de Palliano et de Castiglione, mort en 1689, épousa Marie de Mancini, qui l'abandonna. Il fut grand connétable de Naples, puis vice-roi de Naples et d'Aragon, consentit plus tard au divorce et entra dans l'ordre de Malte.

Colonna (FABIO), naturaliste, né à Naples, 1567-1650, savant distingué, fit faire des progrès remarquables à l'étude de la botanique et peut être regardé comme le créateur des genres; on lui doit le nom de *pétales*.

Colonna (JEAN-PAUL), compositeur distingué, né à Brescia, mort en 1695, a fondé l'école de Bologne.

Colonne (Cap), anc. *Sunium*, à l'extrémité S. E. de l'Attique, conserve encore quelques colonnes de marbre blanc d'un ancien temple de Minerve.

Colonnes (Cap des) ou **Capo di Nau** (*Promontorium Lacinium*), à l'entrée S. O. du golfe de Tarente. Ruines d'un temple de Junon Lacinia, qu'aurait bâti Hercule, vainqueur du brigand Lacinius.

Colonnes d'Hercule, nom donné par les anciens aux monts Calpé et Abyla et au détroit qu'ils formaient (dét. de Gibraltar); suivant les uns, ou plutôt selon la fable, parce que Hercule avait ouvert la communication entre la Méditerranée et l'Océan; suivant d'autres, qui semblent se rapprocher davantage de la vérité, en souvenir de l'Hercule tyrien, symbole du peuple phénicien, pénétrant par là dans l'Atlantique.

Colonnes milliaires ; elles étaient placées sur les routes par les Romains, de mille en mille pas, cylindriques, de pierre, à base carrée. Elles partaient depuis Auguste d'une colonne de marbre, ou *mille d'or*, qui s'élevait sur le Forum.

Colonsay, l'une des Hébrides (Ecosse), à l'O. de Jura, possède de bons pâturages et les ruines remarquables d'un prieuré de l'ordre de Cîteaux.

Colophon, v. de l'anc. Lydie (Asie Mineure), au N. O. d'Ephèse, près de l'embouchure de l'Halesus. Fondée par les Ioniens, elle reçut une colonie de Crétois. Patrie de Mimnerme et de Xénophane, elle prétendait avoir donné le jour à Homère. On dit que la *colophane* tirait son nom d'une résine que produisait son territoire.

Colorado (Rio), fl. tributaire du Grand Océan; il est formé de deux branches principales : la rivière Verte, qui vient du pic Frémont, dans la Sierra-Verde, et la Grande-Rivière, qui vient du pic Long et est grossie du San-Juan et du petit Colorado. Après leur confluent, le fleuve coule vers l'O., reçoit le rio Virgen et le Mohave, descend vers le S., en formant la frontière de la Nouvelle-Californie; il reçoit le rio Gila, à 60 kil. de son embouchure dans le golfe de Californie. Son cours est de 1,600 kil. Il coule dans un pays plat et aride, qu'il inonde à l'époque des pluies ; il doit son nom à la teinte que les terrains ferrugineux qu'il traverse donnent à ses eaux.

Colorado-de-Texas (Rio), fl. tributaire du golfe du Mexique, vient de la Sierra-Obscura, sur le territoire des Apaches, coule vers le S. E., à travers le pays des Comanches et le Texas, passe à Austin et finit dans la baie de San-Bernardo après 700 kil. de cours, dont 400 navigables.

Colorado (Rio) ou **Cobu-Leubu,** fl. tributaire de l'Océan Atlantique, vient des Andes, sur les limites du Chili, en deux branches; l'une, le *Nequeu* ou *Rapide*, coule du N. au S.; l'autre, le *Limay-Leubu*, coule du S. au N. E. et reçoit les eaux du lac Nahuelhuapi. Le rio Colorado est en général peu profond et peu rapide; il arrose les pampas de la Confédération Argentine, son cours est d'environ 1,200 kil.

Colorado, Territoire des Etats-Unis, formé, en 1861, d'une partie du Kansas, entre les territoires d'Utah, à l'O.; de Nebraska, au N.; le Kansas, à l'E.; et le Nouveau-Mexique, au S. Il est séparé en deux par les montagnes Rocheuses; la partie occidentale est arrosée par le rio Colorado; l'E. par l'Arkansas et le rio Grande, qui y ont leurs sources. On y trouve *Denver City*, les forts Massachusetts, Bents, etc.; 40,000 hab.

Colosses, v. anc. de Phrygie (Asie Mineure), près du confluent du Lycus et du Méandre. Florissante dans l'antiquité, elle se releva du tremblement de terre qui la détruisit en 65. Saint Paul adressa de Rome une *Epître* à ses habitants.

Colot, famille de chirurgiens français, qui depuis Henri II pratiquaient l'opération de la taille par une méthode longtemps secrète (haut appareil). François Colot, mort en 1706, divulgua cette pratique par son *Traité de l'opération de la taille*, publié en 1727.

Colouri (Salamine), île dans le golfe d'Athènes, entre cette ville et Egine, doit son nom à sa forme (*colouri*, en grec moderne, signifie *fer à cheval*). Elle produit des olives, des amandes, de la résine, etc.; 5,000 hab.

Colquhoun (PATRICK), économiste anglais, né à Dumbarton (Ecosse), 1745-1820, négociant distingué à Glasgow, lord-prévôt de la ville, contribua beaucoup au développement des cotonnades d'Ecosse et de Manchester, remplit avec zèle des fonctions importantes dans la police de Londres, et contribua à la création de plusieurs établissements philanthropiques. On lui doit : *Traité de la police de Londres*, 1795, traduit en français, 1807, 2 vol. in-8°; *Nouveau système d'éducation pour les classes ouvrières*, 1806; *Traité de l'indigence*, 4 vol. in-8°, 1808; *Traité de la richesse, de la puissance et des ressources de l'empire britannique*, 1 vol. in-4°, 1814; *Précis historique sur la Compagnie anglaise aux Indes orientales*.

Columba ou **Columbkill** (Saint), missionnaire irlandais, 521-597, travailla à la conversion des Pictes d'Ecosse et fonda le monastère célèbre de l'île d'Iona.

Columbia. V. ORÉGON.

Columbia, district fédéral des Etats-Unis, depuis 1790, entre la Virginie et le Maryland, sur les deux rives du Potomac. Il forme un carré parfait de 166 kil. carrés de superficie et est entièrement soumis au gouvernement fédéral. Il a 131,700 hab. et Washington pour chef-lieu. Il comprend les deux comtés de Washington et d'Alexandra.

Columbia, ch.-l. de la Caroline du Sud (Etats-Unis), sur la rive gauche de la Congaree, par 33° 37′ lat. N et 81° 7′ long. O. Régulièrement bâtie, elle tend à devenir ville manufacturière; 6,000 hab.

Columbia, v. de la Pennsylvanie (Etats-Unis), sur la Susquehannah, au milieu de montagnes boisées. Marché très-fréquenté; 6,000 hab.

Columbus, capit. de l'Etat d'Ohio (Etats-Unis), sur le Scioto, par 39° 57′ lat. N. et 85° 20′ long. O. C'est une ville bien située et bien bâtie; on y remarque le Capitole, la prison d'Etat et beaucoup d'établissements d'instruction et de charité; 31,000 hab.

Columbus, v. de la Géorgie (Etats-Unis), sur le Chattaochee. Bien bâtie et commerçante, elle devient de plus en plus manufacturière; 10,000 hab.

Columbus, v. du Mississipi (Etats-Unis), sur le Tombeckbe, au N. E. de Jackson, dans une contrée fertile ; exportation considérable de coton; 5,000 hab.

Columelle (LUCIUS JUNIUS MODERATUS), agronome latin, né à Gadès, vivait dans le milieu du Ier siècle. Après avoir exploité des biens considérables, il voyagea, pour ajouter à son expérience, dans tous les pays baignés par la Méditerranée, et écrivit à Rome son ouvrage précieux, *de Re rustica* (Sur l'Agriculture). Divisé en 13 livres, il comprend un traité complet et intéressant; le 10e livre seul, consacré à la culture des jardins, est en vers. L'ouvrage est bien coordonné, d'un style pur et clair. L'édition princeps, in-fol., est de Venise, 1472; les meilleures éditions sont celles de Matt. Gesner, Leipzig, in-8°, 1735 et 1775; de Schneider, Leipzig, in-8°, 1794-1797. Il a été traduit en français par Dubois, dans la *Collection Panckoucke*.

Coluthus, poëte grec de Lycopolis, en Egypte, vivait à la fin du Ve siècle. De ses différents ouvrages, maintenant perdus, on n'a conservé qu'un petit poëme en 430 vers sur l'*Enlèvement d'Hélène ;* c'est un pastiche d'Homère, froid, mais assez élégant. Il a été re-

trouvé par Bessarion, en 1450, dans le couvent de Casoli, près d'Otrante. Stanislas Julien en a donné, en 1822, une édition avec commentaires et traduction. Il fait partie du t. VII de la *Collection Didot*.

Comacchio, v. de la prov. et à 44 kil. S. E. de Ferrare (Italie), au milieu des lagunes de ce nom, à 4 kil. de l'Adriatique. Evêché. Le climat est très-insalubre. Marais salants. Pêcheries importantes. — Les Autrichiens y avaient élevé des fortifications; 8,000hab.

Comagène ou **Commagène,** l'une des provinces de la Syrie ancienne, au N. E.; capit. *Samosate*. Il y eut depuis Pompée des petits princes de Comagène, soumis à Rome. Elle fut réduite définitivement en province par Vespasien, en 71.

Comana (*El-Bostan*), v. de la Cappadoce ancienne (Asie Mineure), célèbre par le culte de Bellone, dont le grand prêtre était presque un souverain indépendant.

Comana, v. du Pont ancien (Asie Mineure), également célèbre par son temple de Bellone.

Comanches, nation indienne qui occupe un vaste territoire au N. O. du Texas (Etats-Unis). Ils ont été longtemps la terreur des colons espagnols du pays. Grands, robustes, d'un rouge foncé avec des cheveux d'un noir de jais, ils ont au-dessus du coude un large anneau de cuivre ou d'or grossièrement travaillé, auquel ils suspendent les chevelures de leurs ennemis. Montés sur d'excellents chevaux, ils portent au loin leurs ravages. On en compte environ 10,000.

Comarca, nom de l'anc. prov. des États de l'Église dont Rome était le ch.-lieu. — Nom des subdivisions de provinces au Brésil et en Portugal.

Comayagua ou **Nueva-Valladolid,** capit. de l'Etat de Honduras, sur l'Hunnya, affl. de l'Ulua, dans une plaine bien cultivée et couverte de pins résineux. Evêché; belle cathédrale, couvents; riche hôpital; 8,000 hab.

Combat judiciaire. V. ÉPREUVES JUDICIAIRES.

Combault, avocat au parlement de Paris, mort en 1785, a composé, avec Coffin, des *Hymnes* latines adoptées par l'Eglise de Paris.

Combault (CHARLES DE), baron d'Auteuil, 1588-1670, a écrit des livres qu'on peut consulter avec utilité : *Discours abrégé de l'Artois*, etc., 1640, in-4°; *Histoire des ministres d'Etat de la 3e race*, 1642, in-fol.; *Blanche, infante de Castille*, 1644, in-4°; *le Vrai Childebrand*, 1644, in-4°.

Combe (MICHEL), né à Feurs en 1787, fut décoré dès 1807, fit la plupart des campagnes de l'Empire, accompagna Napoléon à l'île d'Elbe, combattit l'un des derniers à Waterloo, s'expatria de 1815 à 1830, et alors seulement rentra dans l'armée. Colonel du 66e, il s'empara d'Ancône en 1832; il servit ensuite en Afrique, se distingua sous le général Bugeaud, surtout au combat de la Sicka et fut blessé mortellement à l'assaut de Constantine, le 13 oct. 1837. Il a laissé des *Mémoires* sur les campagnes de Russie, de Saxe, de France.

Combe (LA GRAND'), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 6 kil. d'Alais (Gard). Grande exploitation de houille, desservie par un chemin de fer qui va à Alais; 8,872 h. — Un autre centre industriel de ce nom est dans l'arr. et à 24 kil. de Pontarlier (Doubs). Fabr. de faux; tannerie, verrerie.

Combefis (FRANÇOIS), dominicain et helléniste, né à Marmande, 1605-1679, professeur de philosophie et de théologie, fut chargé par l'assemblée du clergé, en 1655, de travailler aux nouvelles éditions des Pères grecs. Il s'est acquitté de cette tâche avec un zèle érudit; la liste de ses nombreuses publications est dans Dupin, Nicéron, Echard.

Combes-Dounous (JEAN-JACQUES), littérateur, né à Montauban, 1758-1820, avocat, juge à Montauban, président de l'administration du Lot, député au Conseil des Cinq-Cents, puis au Corps législatif, représentant de Lot-et-Garonne en 1815, a laissé: *Introduction à la philosophie de Platon*, trad. du grec d'Alcinoüs, 1800, in-12; *Dissertations de Maxime de Tyr*, trad. du grec, 1802, 2 vol. in-12; *Histoire des guerres civiles*, trad. d'Appien, 1808, 3 vol. in-8°; *Essai historique sur Platon*, 1809, 2 vol. in-12; *Notice sur le 18 brumaire*, 1814, in-8°, etc.

Combin (Mont), l'un des sommets célèbres des Alpes Pennines (4,302 mèt.), avec des glaciers considérables, à 25 kil. S. E. de Martigny.

Combourg, ch.-l. de canton de l'arr. et à 40 kil. S. E. de Saint-Malo (Ille-et-Vilaine), sur le Linon. Toiles de chanvre expédiées en Amérique et en Espagne. Ancien château où Chateaubriand passa son enfance; 5,250 hab.

Combrailles, pays de l'ancienne France, entre l'Auvergne et la Haute-Marche, long de 80 kil. sur 30. On le divisait en *Combrailles* et pays de *Franc-Alleu*. Les v. princ. étaient *Evaux* et *Chambon*. Cette baronnie appartint aux comtes d'Auvergne, aux ducs de Bourbon-Montpensier, à la maison d'Orléans. Il fait partie de la Creuse et du Puy-de-Dôme.

Côme ou **Como** (*Comum*), ch.-l. de la prov. de ce nom (Italie), dans une situation délicieuse à la pointe S. O. du lac de Côme, à 40 kil. N. O. de Milan. Evêché suffragant de Milan. Belle cathédrale de la renaissance, en marbre, avec un baptistère attribué à Bramante; église de San-Fedele; antique palais du Broletto, théâtre, la place Volta, etc. — Fabriques de draps, soieries, bougies, savons, d'instruments d'optique; commerce actif en riz et soieries avec la Suisse et l'Allemagne. Aux environs, beaux marbres, antiquités romaines, magnifiques villas (Pliniana, d'Este, d'Odescalchi, etc.). Patrie des deux Pline, du poëte Cecilius, des papes Clément XIII et Innocent XI, de Paul Jove, de Volta; 20,000 hab.— Ville ancienne, république au moyen âge, détruite par Milan, rebâtie par Frédéric Ier, réunie au duché de Milan en 1335, elle fut, sous l'Empire, le chef-lieu du départ. italien du Lario. — La province, couverte de montagnes et de lacs, a de beaux pâturages et élève beaucoup de vers à soie; elle a 2,717 kil. carr. et 478,000 hab.

Côme (*Larius*), lac d'Italie formé par l'Adda, au sortir de la Valteline. Il se dirige du nord au sud jusqu'à Bellaggio, où il se bifurque en deux pointes, l'une au S. O. jusqu'à Como, l'autre au S. E. jusqu'à Lecco. Sa longueur est de 68 kil., sa plus grande largeur de 5 à 6 kil.; il atteint la profondeur de 590 mèt. Il est renommé par la beauté de ses rives, bordées de hautes collines et couvertes de villages et de bourgs, Sorico, Menaggio, Tremezzo et Como à l'O.; Fuentès, Dervio, Varenna, Lecco, à l'E. L'Adda en sort à Lecco. Il reçoit plus de 60 torrents qui forment de belles cascades.

Comenius (JEAN-AMOS KOMENSKI, dit), pédagogue et philologue, né à Komna en Moravie, 1592-1671, frère morave, recteur, forcé, à cause de sa religion, de fuir à Lissa en Pologne, y publia, en 1631, sa *Janua linguarum reserata*, sorte d'encyclopédie élémentaire, renfermant tous les mots usuels, et traduite dans presque toutes les langues de l'Europe. Cet ouvrage lui acquit une telle réputation qu'il fut appelé en Suède, en Angleterre, en Hollande, en Prusse, en Transylvanie, pour réformer les écoles publiques. Il a écrit encore beaucoup d'ouvrages de pédagogie et une *Histoire des persécutions de l'Eglise de Bohême*, 1642, in-12.

Comestor (PIERRE, surnommé) ou **le Mangeur,** parce qu'il dévorait en quelque sorte les livres, né à Troyes, chancelier de l'église de Paris en 1164, puis chanoine régulier de Saint-Victor, a laissé une *Histoire scholastique* du Nouveau Testament, qui devint très-populaire, et 51 discours ou *Sermones*.

Comices (*Comitia*), assemblées politiques à Rome. Proposées par un magistrat, annoncées, autorisées par des auspices favorables, elles ne pouvaient se réunir ni les jours des *nundines*, ni les jours fériés. On distingua les comices par *curies*, par *centuries* et par *tribus* (V. ces mots). — De nos jours on appelle comices certaines réunions de notables propriétaires s'occupant d'intérêts agricoles.

Cominium, v. du Samnium ancien (Italie), au N. d'Aquilonie, sur la frontière des Hirpins et des Samnites, prise par les Romains, en 293 av. J. C.

Cominius, nom d'une *gens* plébéienne de Rome, qui a produit plusieurs hommes distingués.

Comino (*Cuminum*), petite île à 3 kil. de Malte, entre cette île et Gozzo. Ce n'est qu'un rocher, avec une citadelle, une petite garnison et quelques habitants.

Comitat, nom souvent donné aux circonscriptions civiles et politiques de la Hongrie et de la Transylvanie, administrées par un comte.

Comité. Ce mot, employé au parlement anglais, pour désigner ce que nous appelons commission, fut surtout en usage en France depuis 1789. Dans nos assemblées, on nomme ainsi une réunion de députés délégués pour préparer des projets de loi ou examiner préalablement des questions spéciales. Au temps de la Révolution, il y eut les *comités révolutionnaires*, établis dans toute la France pour recevoir les dénonciations. Parmi les comités politiques, deux surtout furent célèbres, le *comité de sûreté générale* et le *comité de salut public*. Le premier était surtout chargé de la police; il fut placé sous la direction du *comité de salut public*, véritable pouvoir exécutif, au temps de la Convention. Créé par la Con-

vention le 6 avril 1793, il entra en fonctions le 10; les 9 membres qui le composaient devaient rendre compte de leurs actes chaque semaine et être renouvelés tous les mois. Mais bientôt leurs pouvoirs furent indéfiniment prorogés; il y eut 12 membres du comité, Barrère, Collot d'Herbois, Billaud-Varennes, Couthon, Saint-Just, Robespierre, Robert Lindet, Carnot, Prieur de la Côte-d'Or, Prieur de la Marne, Jean-Bon-Saint-André, Hérault de Séchelles. Ils s'emparèrent de la dictature; elle devint tyrannie, quand Robespierre, Saint-Just et Couthon voulurent dominer même leurs collègues. Le 9 thermidor, an II (28 juillet 1794), mit fin à cette tyrannie du comité, qui, dès lors, fut renouvelé par quart tous les mois, et compta 16 membres en 1795. La création du gouvernement directorial mit fin à son existence.

Comité consultatif des arts et manufactures; il doit son origine à l'Assemblée constituante qui, en sept. 1791, créa un *bureau consultatif* de 15 membres de l'Académie des sciences et de 15 savants ou industriels, nommés par le ministre de l'intérieur, pour désigner ceux qui avaient droit à des récompenses nationales pour leurs découvertes et leurs travaux dans les arts utiles. Il fut reconstitué le 15 mars 1804, et prit plus tard le nom qu'il a encore aujourd'hui. Ses attributions importantes ont plusieurs fois varié. Le décret impérial du 20 mai 1857 les a réglées définitivement; il est chargé, sous la direction du ministre du commerce, de l'agriculture et des travaux publics, d'examiner les questions intéressant le commerce et l'industrie, celles qui concernent les établissements insalubres ou incommodes, les poids et mesures, les brevets d'invention, etc. Il est composé de 8 membres titulaires, auxquels le ministre adjoint de hauts fonctionnaires de l'administration.

Comitium, partie orientale du Forum romain, où l'on tenait les comices et où l'on jugeait les procès.

Commana, bourg de l'arr. de Morlaix (Finistère). Toiles; produits agricoles, 2,645 hab.

Commanderie, bénéfice attribué dans plusieurs ordres de chevalerie, Saint-Lazare, Calatrava, Alcantara, etc., et surtout Malte, à des chevaliers qu'on voulait récompenser, à cause de leurs services ou de leur âge. Il y avait diverses espèces de commanderies. En 1789, on comptait, en France, 220 commanderies de Malte.

Commandeur, chevalier pourvu d'une commanderie; on donnait aussi ce nom à des cadets de haute noblesse, à des ecclésiastiques agrégés à l'ordre de Malte, aux supérieurs des Mathurins et des Pères de la Merci.— Le *grand commandeur* était le premier dignitaire de l'ordre de Malte, après le grand-maître; il était président du commun trésor et de la chambre des comptes; il était le chef ou *pilier* de la langue de Provence, etc.

Dans l'ordre de la *Légion d'honneur*, le titre de *commandeur* est le troisième grade, immédiatement au-dessus de celui d'officier.

Commelin (Jérôme), imprimeur, né à Douai, mort en 1597, protestant, publia d'excellentes éditions à Genève et à Heidelberg.

Commelin (Isaac), son petit-fils ou neveu, né à Amsterdam, 1598-1676, historien, a laissé : *Commencements et Progrès de la Compagnie hollandaise des Indes*, 1646, 2 vol. in-4°; *Vies des stathouders Guillaume Ier et Maurice*, 1651, in-fol.; *Vie de Frédéric-Henri de Nassau*, 1651, traduite en français, 1656, in-fol.; une *Description d'Amsterdam*, achevée et publiée par l'un de ses fils, Gaspard, 1694 et 1726, 2 vol. in-4°.

Commelin (Jean), botaniste, fils d'Isaac, né à Amsterdam, 1629-1692, contribua beaucoup à la création du célèbre jardin botanique d'Amsterdam.

Commelin (Gaspard), neveu du précédent, né à Amsterdam, 1667-1751, le remplaça dans la chaire de botanique et publia, comme lui, plusieurs ouvrages de descriptions de plantes.

Commenda, v. de Guinée (Afrique), sur la Côte-d'Or, à 25 kil. S. O. de Cap-Corse. Commerce d'or et d'ivoire.

Commende, commendataire (*commendare*, confier). On appela commende un bénéfice ecclésiastique dont la garde était remise temporairement à un séculier, à un laïque, en attendant la nomination d'un titulaire. L'abbé commendataire, qui possédait un bénéfice en commende, était souvent un laïque, jouissait des revenus et confiait les fonctions spirituelles à un *prieur claustral*. V. Abbé.

Commendon (Jean-François), né à Venise, 1524-1584, de bonne heure évêque et légat du Saint-Siége, fut chargé de nombreuses missions en Angleterre, en Allemagne, au concile de Trente, en Pologne, où il favorisa l'élection du duc d'Anjou. Il fut cardinal en 1565. On a de lui : *Oratio ad Polonios*, Paris, 1573, in-4°, trad. en français par Belleforest. Fléchier a fait son éloge en traduisant sa *Vie* écrite par Graziani, 1671, 2 vol. in-12.

Commentry, ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 kil. S. E. de Montluçon (Allier), sur l'Œil. Centre d'un vaste bassin houiller (Commentry, Doyet, de la Barre, de l'Aumance); hauts fourneaux, forges; manufacture de glaces. Un chemin de fer l'unit au canal du Cher; 11,698 hab.

Commeragh, chaîne des collines au S. E. de l'Irlande, dans le comté de Waterford.

Commercy, ch. l. d'arrond. de la Meuse, sur la rive gauche de la Meuse, par 48° 45′ 54″ lat. N. et 3° 15′ 18″ long. E., à 32 kil. E. de Bar-le-Duc. Commerce de grains, bois, huiles; fabriques de chandelles, fer, gâteaux renommés; 4,191 hab. — Château vendu par le cardinal de Retz à Charles IV de Lorraine; le roi Stanislas en fit une résidence magnifique, auj. caserne de cavalerie. Le tribunal civil est à Saint-Mihiel.

Commerson (Philibert), naturaliste, né à Châtillon-lez-Dombes, 1727-1773; docteur de la Faculté de Montpellier, il décrivit, sur l'invitation de Linné, les plus curieuses espèces de poissons de la Méditerranée, accompagna Bougainville dans son voyage, fut retenu par l'intendant Poivre pour décrire les richesses naturelles de Madagascar et de l'Ile-de-France, où il mourut, au moment où l'Académie des sciences l'appelait dans son sein. Ses collections, ses dessins, ses manuscrits, ont été trop oubliés au Jardin des Plantes; cependant ils ont servi à Lamark, de Jussieu, Duméril, et surtout à Lacépède. On lui doit l'*hortensia*, originaire de Chine.

Commines, Comines ou **Comynes** (Philippe de), sire d'Argenton, né à Commines (Flandre), en 1445, mort en 1509 orphelin à 9 ans, mais riche et bien instruit, fut de bonne heure attaché au comte de Charolais, assista à la bataille de Montléry, 1465, contribua à calmer le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, à lui faire signer le traité de Péronne, 1468, et se laissa séduire par Louis XI, qui avait su reconnaître son intelligence, 1472. Il fut nommé conseiller et chambellan du roi, reçut la principauté de Talmont, les terres d'Olonne, Château-Gonthier, etc., des pensions, de l'argent pour acheter la terre d'Argenton, les revenus du baillage de Tournay, la terre de Chaleau, le titre de sénéchal de Poitou, 1476, de capitaine du château de Chinon, une partie des biens du duc de Nemours. Il fut le serviteur habile et dévoué de Louis XI, qui le chargea surtout de prendre possession de la Bourgogne, en 1477. Il fut mêlé aux intrigues du duc d'Orléans, sous Charles VIII, renfermé plusieurs mois dans une cage de fer, au château de Loches, condamné par le Parlement, 24 mars 1488, à perdre le quart de ses biens et à un exil de dix ans dans ses terres. Bientôt rappelé, il contribua au traité de Senlis, 1493, servit Charles VIII en Italie, fut ambassadeur à Venise et dénonça au roi la ligue formée contre lui, combattit à Fornovo, mais n'eut jamais la confiance du roi. Louis XII lui conserva ses pensions, mais ne l'employa pas. Il mourut au château d'Argenton. Ses *Mémoires* le placent au premier rang des historiens hommes d'Etat; le style clair et ferme montre les progrès de la langue et annonce le XVIe siècle. La 1re édition est de 1523, in-fol. Les meilleures sont celles de Lenglet-Dufresnoy, Londres 1747, 4 vol. in-4°, de Mlle Dupont, 3 vol. in-8°; des collections Petitot et Michaud.

Commines, v. de l'arrond. et à 16 kil. N. de Lille (Nord), sur la rive droite de la Lys. Fabriques de rubans de fil, brasseries, distilleries, moulins à huile; 6,353 hab. — Jadis l'une des places les plus fortes de la Flandre; patrie de Philippe de Commines.

Commines ou **Comines,** v. de la Flandre occidentale (Belgique), à 15 kil. S. E. d'Ypres, sur la rive gauche de la Lys, communiquant avec la ville française par un pont-levis. Industrie semblable; 4,000 hab.

Comminges (*Convenæ*), ancien pays de France, dans la Gascogne, entre les Pyrénées et l'Armagnac. Il avait le titre de comté. On le divisait en haut et bas Comminges; la capit. était *Saint-Bertrand;* les villes princ. Lombez, Muret, Cazères, Saint-Béat, etc. Il se trouve inégalement partagé entre les départements de l'Ariége, de la Haute-Garonne, du Gers et des Hautes-Pyrénées. — Habité par les *Convenæ*, il forma, au Xe s., un comté avec le Conserans, sous la suzeraineté des comtes de Toulouse. Il revint à la couronne en 1453, et fut trois fois donné en fief : à Jean de Lescun, 1461;

à Odet d'Aydie, seigneur de Lescun, 1478; et à Odet, vicomte de Lautrec.

Commire (Jean), poëte latin moderne, né à Amboise, 1625-1702, de l'ordre des Jésuites, est surtout connu par un *Recueil de poésies latines* (odes, fables, épigrammes, imitations, etc.) publié à Paris, 1678, in-4°. Le recueil le plus complet est de 1715; il a été réédité par Barbou, 1753. 2 vol. in-12.

Commise, droit qu'avait le seigneur féodal de s'emparer pour un temps du fief de son vassal qui avait manqué à ses devoirs féodaux.

Commissaire, nom donné à ceux qui recevaient une commission du roi ou d'une assemblée. — *Commissaires des guerres*, chargés de veiller à l'approvisionnement des armées, remplacés par le corps de l'intendance, 1817. — *Commissaires généraux et commissaires de la marine*, chargés de l'administration maritime, sous la direction des préfets maritimes. — *Commissaires de police*, veillant à l'exécution des lois de police municipale et correctionnelle. — *Commissaires-priseurs*, officiers ministériels, dont la charge est vénale, et qui président à la vente des biens meubles.

Committimus (du latin *committere*, accorder), privilége accordé par nos rois, jusqu'en 1789, à des officiers royaux, des prélats, des établissements civils ou ecclésiastiques, pour faire évoquer leurs procès devant des juges spéciaux, le grand conseil, etc. Le *committimus du grand sceau* s'étendait à toute la France; le *committimus du petit sceau* n'avait d'effet que dans le ressort d'un parlement et évoquait les affaires devant une chambre spéciale du parlement. Les lettres de *committimus* n'étaient valables que pour un an, mais on pouvait les renouveler. On ne les admettait pas en Bretagne, en Artois, en Flandre, en Franche-Comté, en Dauphiné.

Commius, roi des Atrebates, au temps de César, imposé par les Romains, fit défection, manqua d'être assassiné par les ordres de Labienus, commanda l'infanterie gauloise sous les murs d'Alesia, lutta encore quelque temps avec courage et fut l'un des derniers à se soumettre.

Commode (Marcus ou Lucius Ælius Aurelius Antoninus), fils de Marc-Aurèle et de Faustine, né à Lanuvium, le 31 août 161, montra de bonne heure sa férocité et attrista les dernières années de son père, qui par faiblesse le combla d'honneurs et partagea avec lui toutes les dignités impériales. Il lui succéda en 180, s'empressa de traiter avec les Quades et les Marcomans, célébra un triomphe insolent à Rome et s'abandonna bientôt à ses fureurs, surtout après avoir échappé à une conspiration tramée par sa sœur Lucilla, 183. Les familles nobles et riches furent surtout frappées; l'atrocité de l'empereur ne fut égalée que par la lâcheté des sujets. Tandis que les préfets du prétoire, l'odieux Perennis, l'affranchi Cléandre, tyrannisaient l'Empire ; tandis que 25 consuls étaient nommés en une seule année, Commode, vrai gladiateur, avec la massue d'Hercule, tuait les bêtes et les hommes dans le cirque, aux applaudissements des sénateurs tremblants, changeait les noms des mois, de Rome, du sénat (*Colonia Commodiana*, etc.), se souillait de vices et de crimes, laissait égorger ses ministres dans des séditions, faisait périr sa sœur, sa femme Crispina, le jurisconsulte Salvius Julianus; et, après avoir échappé à plusieurs complots, périssait empoisonné et étranglé par l'ordre de l'amazone Marcia, sa favorite, du chambellan Eclectus, du préfet du prétoire Lætus, qui ne firent que le prévenir en 192. Sous son règne, Ulpius Marcellus repoussa les Barbares au N. du mur d'Adrien; Clodius Albinus et Pescennius Niger défendirent la frontière de Dacie. Dion Cassius, Hérodien, Capitolin, Lampride, ont donné de curieux et tristes détails sur le fils indigne de Marc-Aurèle.

Commodien (Commodianus Gazæus), poëte chrétien du IIIe siècle, probablement d'Afrique, a laissé un livre intitulé : *Instructiones adversus gentium deos pro christiana disciplina;* il est divisé en 80 sections et d'un style barbare et prosaïque. Publié par Rigault en 1650, il a été réimprimé dans la *Bibliotheca Patrum* de Lyon, 27e vol., et dans celle de Galland, 3e vol.

Commodore, titre donné en Angleterre, en Hollande, aux Etats-Unis, à un capitaine de vaisseau, chargé temporairement du commandement de plusieurs bâtiments.

Communes. On donna ce nom, en France, à des villes qui, généralement, avaient imposé à leur seigneur la reconnaissance de leurs franchises. Les bourgeois ou *communiers* se réunissaient, formaient pour leur défense commune une association ou communauté qui par la force de l'insurrection ou par une sorte de transaction, de contrat, obtenait du seigneur des conditions déterminées, qui réglaient désormais les rapports du suzerain et de la commune; c'est ce qu'on nomme ordinairement *charte de commune*. Cette charte comprenait les devoirs de la commune à l'égard du seigneur et l'organisation intérieure de la commune, qui devenait presque une véritable république, ayant ses lois particulières, ses impôts, ses milices, son beffroi communal, ses monnaies, ses juges, ses magistrats, etc. Un maire, assisté d'échevins et de notables, réunis à l'hôtel de ville, administrait la commune. Le mouvement communal se manifesta surtout dans le Nord; après l'exemple impuissant donné par le Mans, en 1067, Cambrai se constitua en commune, 1076, puis Noyon, Beauvais, Saint-Quentin, Laon, Amiens, Soissons, Reims, Sens, Vézelay, etc. (V. Aug. Thierry, *Lettres sur l'histoire de France.*) Cette émancipation de la bourgeoisie n'est pas due à l'initiative des rois ; Louis VI, par exemple, ne fit que sanctionner, par l'apposition du sceau royal, les chartes communales ; mais ils comprirent que les villes pouvaient venir en aide à la royauté dans l'œuvre de justice et d'unité qu'elle commençait à poursuivre, et ils favorisèrent la révolution communale dans les fiefs de leurs vassaux, tout en l'arrêtant aux limites du domaine royal. Ils intervinrent bientôt dans les communes, en restreignant de plus en plus leurs libertés et leur indépendance républicaine, établissant dans ces villes des prévôts royaux, juges en matière criminelle, en se faisant rendre compte de l'emploi des deniers communaux, en surveillant les magistrats des communes et intervenant de plus en plus dans leur nomination. Dès le XIVe siècle, les rois avaient déjà détruit beaucoup de communes; au XVIe ils leur avaient enlevé la plupart de leurs priviléges; en 1789, les communes n'avaient conservé que quelques faibles débris de leurs anciens droits —D'autres pays ont eu des communes, qui défendirent mieux ou plus heureusement leurs droits contre les envahissements du pouvoir souverain ; ainsi l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre et surtout les Pays-Bas. Dans ce dernier pays, les communes de Tournay, de Mons, de Louvain, de Malines, etc., mais surtout celles de Bruxelles, de Namur, de Bruges, de Gand, ont joué un rôle considérable à toutes les époques.

Commune, circonscription territoriale soumise à la même administration municipale, d'après les lois de l'Assemblée constituante et la loi du 28 pluviôse an VIII (18 fév. 1800). — Il y a en France environ 35,980 communes.

Commune de Paris; née de l'insurrection du 14 juillet 1789, elle remplaça le conseil de ville, composé d'un prévôt des marchands, de 4 échevins, de 36 conseillers et 16 quarteniers. Formée d'abord tumultueusement par les électeurs, elle établit un comité permanent, avec Bailly pour maire et La Fayette comme commandant général de la milice. Le décret du 21 mai 1790 divisa la Commune en 48 sections, avec un maire, 16 administrateurs, un conseil municipal de 32 membres, un conseil général de 96 notables, un procureur général de la Commune et deux substituts. Le corps entier de 147 membres formait le pouvoir appelé la Commune de Paris. Dans la nuit du 10 août 1792, une Commune insurrectionnelle s'empara du pouvoir, au nom du peuple; elle fut la seule autorité véritable jusqu'à la réunion de la Convention, et fit ou laissa faire les massacres de septembre. Sous la Convention, la Commune, avec Pache pour maire, Chaumette pour procureur, Hébert pour substitut, appuya la Montagne contre les Girondins, surtout au 31 mai et au 2 juin 1793. Robespierre se débarrassa des rivaux qu'il pouvait rencontrer dans la Commune, des Hébertistes, 24 mars 1794, des Dantonistes, avril; mais lui-même succomba, malgré l'appui que la Commune lui donna contre la Convention, au 9 thermidor. On substitua alors à la trop redoutable Commune 12 arrondissements municipaux, qui en 1855, par suite des annexions, se sont élevés à 20.

Communes (Députés des). V. Tiers État.

Communes (Chambre des). V. Parlement anglais.

Communes (Sept-), district au N. de la prov. de Vicence (Vénétie), qui formait jadis une petite république au milieu des Etats Vénitiens, entre les rivières Astico et Brenta. Les habitants ont conservé leurs mœurs antiques, leur costume, leur langue, dialecte du vieil allemand de la Souabe. Le ch.-l. est *Asiago*.

Comnène, illustre famille de l'empire d'Orient, qui remontait au temps de Constantin, mais ne joua un

grand rôle qu'à partir du XI^e siècle, avec Manuel Comnène, et forma une dynastie d'empereurs :

Isaac.	1057-1059
Alexis I^{er}.	1081-1118
Jean.	1118-1143
Manuel.	1143-1180
Alexis II.	1180-1183
Andronic.	1183-1185

Alexis, son petit-fils, fonda à Trébizonde, en 1204, une dynastie de souverains qui prirent le titre d'empereurs ; le dernier, *David*, fut mis à mort avec sa famille par Mahomet II, en 1462.

Comnène (Démétrius-Stéphanos), né en Corse d'une branche des Comnènes qui s'y était réfugiée, 1749-1821, officier au service de la France, suivit les princes dans l'émigration et fut maréchal de camp sous la Restauration. Il a publié un *Précis historique sur la maison des Comnènes*, 1784, in-8°; une *Notice sur cette maison et ses vicissitudes*, 1815, in-8°, etc.

Comodi ou **Comodo** (Andrea), peintre, né à Florence, 1560-1638, excellait à copier les œuvres des maîtres et peignit des tableaux estimés, un *Jugement dernier*, un *Sacrifice d'Abraham*, et *Saint Charles priant*, à Florence.

Comontès (Francisco de), fils d'un peintre distingué de Tolède, *Inigo* de Comontès, fut lui-même un peintre habile ; il mourut en 1564, après avoir décoré beaucoup d'églises, surtout à Tolède.

Comores, archipel au N. du canal de Mozambique, entre Madagascar et l'Afrique. Il comprend *Anjouan*, *Angazija* ou la *Grande Comore*, *Mouhilla* ou *Mouhilly*, et *Mayotte*. Jouissant d'un climat salubre, montueuses, bien arrosées et fertiles, elles sont habitées par une population, mélange de nègres du Zanguebar et d'Arabes, douce, hospitalière, assez civilisée, en partie musulmane, mais sans bravoure et souvent exposée aux pirateries des Madécasses. Le sultan d'Anjouan est le chef le plus important; Mayotte appartient à la France depuis 1843. Les Comores ont été découvertes en 1593 par le hollandais C. Houtman. La population est d'environ 30,000 hab.

Comorin, cap à la pointe méridionale de l'Hindoustan, environné de rochers dangereux, par 8° 5′ lat. N. et 75° 9′ 45″ long. E.

Comorn. V. Komorn.

Compagni (Dino), gonfalonnier de Florence, en 1293, mort en 1323, écrivit une *Istoria fiorentina*, de 1280 à 1312, plusieurs fois imprimée.

Compagni (Domenico degli Camei), graveur, né à Milan, mort vers 1490, a mérité son surnom par son talent dans l'art de graver en relief sur les pierres fines.

Compagnies (Grandes), bandes d'aventuriers qui désolèrent la France, surtout au XIV^e s., et au XV^e. On les désigna souvent par les noms de Brabançons, Cottereaux, Routiers, Tard-Venus, Malandrins, Ecorcheurs, etc. Elles forment comme un intermédiaire entre les armées féodales et les armées permanentes; composées d'hommes de tout pays et de toute origine, elles se louaient au plus offrant, roi d'Angleterre, roi de France, roi de Navarre, etc. Après le traité de Brétigny, elles ravagèrent nos provinces et défirent à Brignais, 1361, l'armée du comte de la Marche. Du Guesclin en délivra la France, en les conduisant en Castille contre Pierre le Cruel. Elles reparurent, surtout sous Charles VII, et il fallut les entraîner contre les Suisses et en Lorraine; l'établissement de l'armée permanente devait seul les faire disparaître.

Compagnies franches ou **Corps francs,** bandes de soldats organisées en dehors de l'armée, depuis Louis XI, à différentes époques, pour faire une guerre de *partisans*.

Compagnies d'ordonnance, créées en vertu d'une ordonnance de Charles VII, 1439, après que les Etats-généraux d'Orléans eurent voté la formation d'une armée permanente et la taille perpétuelle pour son entretien. Il y en avait 15, comprenant chacune 100 lances garnies, de 6 cavaliers. Ces compagnies, dont les capitaines étaient nommés par le roi, soumises à une discipline sévère, furent le noyau de l'armée permanente. V. Gendarme.

Compagnies de commerce. Dans les temps modernes, les principales nations de l'Europe virent successivement s'organiser de grandes compagnies de commerce, surtout pour l'exploitation du commerce étranger. — En France, les principales ont été : la *Compagnie d'Afrique*, créée en 1560 pour la pêche du corail sur la côte N. de l'Afrique, au Bastion de France, de la Calle à Bone; la *Compagnie du Levant*, 1670-1690, la *Compagnie du Sénégal*, 1673-1719; la *Compagnie de Guinée*, 1685-1715; la *Compagnie de Chine*, 1685-1719; la *Compagnie du Morbihan*, qui, malgré Richelieu, ne put vivre; la *Compagnie de la Nouvelle-France*, au Canada, 1628; la *Compagnie des Iles d'Amérique*, 1635; la *Compagnie d'Orient*, 1642; celle *de Cayenne* ou *de la France équinoxiale*, 1631-1663 ; la *Compagnie des Indes Orientales*, 1664; *des Indes Occidentales*, 1664; ces deux dernières dues à Colbert et d'abord florissantes, furent réunies sous le Régent pour favoriser le système de Law, et formèrent la *Compagnie du Mississipi* ou *des Indes*, etc. — En Hollande, la *Compagnie des Indes Orientales*, 1594, organisée en 1602, et la *Compagnie des Indes Occidentales*, 1621-1674.— En Angleterre, la *Compagnie de Moscovie*,1566 ; la *Compagnie du Nord*, 1579 ; la *Compagnie du Levant ;* la *Compagnie d'Afrique*, 1661-1820; la *Compagnie de la Baie d'Hudson*, 1670; la *Compagnie des Indes*, 1599-1698 ; c'est elle qui a fondé, au XVIII^e et au XIX^e siècle, la puissance britannique dans l'Hindoustan; elle a été supprimée depuis 1858.— En Danemark, *Compagnies du Nord, d'Islande*, 1647, *des Indes Orientales*.— En Suède, *Compagnie des Grandes Indes*, sous Christine. — En Russie, *Compagnie impériale Russo-Américaine*, 1799.

Compagnon, facteur de la Compagnie française du Sénégal, a fait, sous les auspices du gouverneur Brué, des voyages d'exploration aux mines du Bambouk, dans le bassin de la Falémé, 1716. Il a raconté ce *Voyage* curieux et dressé une carte de la rivière, copiée par d'Anville.

Compagnonnage, dans les corporations industrielles, degré intermédiaire entre l'apprentissage et la maîtrise; il fallait être, en général, 5 ans compagnon et faire un *chef-d'œuvre*, pour devenir maître. — Depuis 1791, ce n'est plus qu'une association d'ouvriers d'une même profession, pour s'entr'aider, se procurer de l'ouvrage et faire plus facilement le *tour de France*.

Compans (Jean-Dominique, comte), général français, né à Saliès (Haute-Garonne), 1769-1845, se distingua, surtout en Italie, de 1799 à 1803, fut blessé à Austerlitz, devint général de division en 1806, comte de l'Empire en 1808, et vit sa réputation grandir dans les campagnes de Russie, de Saxe, de France. Son dernier combat fut à Romainville en 1814. Il fut fait prisonnier à Waterloo, et fut nommé pair par Louis XVIII.

Compiègne (*Compendium*), ch.-l. d'arrond. du départ. de l'Oise, sur la rive gauche de l'Oise, par 49° 25′ 3″ lat. N. et 0° 29′ 27″ long. E., à 53 kil. E. de Beauvais. Grand commerce de bois, de chanvre, de cordages, de toiles, de bateaux. Les rues sont étroites; on y remarque une voie romaine, la vieille tour des Jacobins, les ruines de l'abbaye de Saint-Corneille, l'hôtel de ville gothique, trois églises du style ogival, le Pont-Neuf et surtout le château célèbre, reconstruit plusieurs fois depuis Louis IX, et princip. par Louis XIV, Louis XV, Louis XVI et Napoléon I^{er}; il a été habité par Charles IV d'Espagne; il est accompagné de beaux jardins, au delà desquels commence une forêt de 15,000 hectares (l'ancienne forêt de Guise), qui renferme le célèbre château de Pierrefonds; 12,281 hab. — D'origine romaine, villa royale sous les deux premières races, Clotaire I^{er} y mourut; Louis le Débonnaire y fut déposé au concile de 833, Charles le Chauve y bâtit un château et l'abbaye de Saint-Corneille; Eudes y fut nommé roi. Elle souffrit beaucoup des guerres du XV^e s.; Jeanne d'Arc fut prise en la défendant, 24 mai 1430. Deux traités y furent signés, l'un avec les Hollandais, en 1634, l'autre, en 1768, par lequel les Génois vendirent la Corse à la France. Elle eut, sous l'Empire, une école d'Arts-et-Métiers. Patrie de Pierre d'Ailly, du professeur Hersant et du littérateur Mercier.

Compitales, Compitalia, fête des dieux Lares chez les Romains, célébrée dans les carrefours (*Compita*), annuelle, indiquée par le préteur urbain. Servius Tullius les avait instituées; les Curions, aidés par les esclaves, libres dans cette journée, étaient chargés des jeux publics et des sacrifices. On offrait aux Lares des têtes d'ail ou de pavot, des poupées, des pelotes de laine qu'on suspendait aux maisons. Le sénat les supprima vers 69 av. J. C., parce qu'elles étaient une occasion de troubles. Auguste les rétablit vers 7 av. J. C.

Complutum (auj. *Alcala de Henares*), v. anc. de la Tarraconaise (Espagne), dans le pays des Carpetans.

Composition. V. Wergeld.

Compostella, v. de l'Etat de Xalisco (Mexique), à 160 kil. à l'O. de Guadalaxara, fondée en 1531 dans un

district riche en maïs et en bétail. Mines d'argent aux environs. Le climat est malsain.

Compostelle (Saint-Jacques de). V. Santiago.

Compreignac, bourg de l'arrond. de Bellac (Haute-Vienne). Produits agricoles; 2,256 hab.

Compsa (auj. *Conza*), v. anc. du Samnium (Italie).

Comptant (Acquit de). V. Supplément.

Comptes (Chambres ou Cours des), cours souveraines de l'ancienne France, examinant et jugeant sans appel les comptes de tous les officiers de finances, veillant aussi à la conservation du domaine royal. On croit que la Chambre des Comptes de Paris fut détachée du Parlement vers 1319. Ses attributions furent successivement augmentées, sa composition varia souvent; il y avait, en 1789, un premier président, 12 présidents, 78 conseillers ordinaires, 38 conseillers correcteurs, 82 conseillers auditeurs, un procureur général, etc. Outre la Chambre de Paris, il y avait à cette époque : la Chambre de Dijon, qui remontait au duc de Bourgogne, Philippe le Hardi; celle de Rouen, 1543; de Grenoble, établie par les Dauphins du Viennois dès le XIVe s.; de Nantes, création des ducs de Bretagne, réorganisée en 1565; d'Aix, 1522; de Pau, 1527; de Metz; de Nevers; de Nancy; de Bar-le-Duc. — Elles furent supprimées, 7 sept. 1790 et 4 juillet 1791, et remplacées par une *Commission de comptabilité nationale*. La Cour des Comptes a été rétablie, 6 sept. 1807; il n'y en a qu'une, divisée en 3 chambres, avec un premier président, 3 présidents, 18 conseillers-maîtres, 80 référendaires, un procureur général, etc. Elle est également chargée d'examiner et de juger souverainement toutes les dépenses des comptables de l'Etat.

Compton (Henri), 1632-1713, petit-fils de Guillaume, comte de Northampton, fils de Spencer Compton, tué en combattant pour Charles Ier, entra dans les ordres et devint évêque d'Oxford en 1674, de Londres en 1675, membre du conseil privé de Charles II; puis fut chargé de l'éducation de ses deux nièces, Marie et Anne. Défenseur zélé de l'anglicanisme contre les dissidents et surtout contre les catholiques, il fut suspendu par Jacques II, en 1686; il contribua de toutes ses forces à la révolution de 1688 et conserva une grande réputation sous Guillaume III et Anne.

Comput ecclésiastique, ensemble des calculs nécessaires pour construire le calendrier, et surtout pour déterminer l'époque de la fête de Pâques. V. Lettre dominicale, Nombre d'Or, Epacte, etc.

Comtat Venaissin et **Comtat d'Avignon.** V. Venaissin et Avignon.

Comte (*Comes*, compagnon); ce titre, qui n'avait rien d'officiel ou de particulier, fut d'abord donné à ceux qui accompagnaient les magistrats romains dans leurs provinces. Auguste et ses successeurs appelèrent *comites* les sénateurs qui formaient leur conseil. Depuis Dioclétien et Constantin, plusieurs ministres eurent spécialement ce titre : *comes sacri cubiculi* ou grand-maître du palais; *comes sacrarum largitionum*, ministre des finances; *comes rerum privatarum*, intendant du domaine et du trésor impérial; *comites domesticorum*, chefs des gardes de l'empereur; ce titre était encore donné à des chefs militaires de provinces et de villes. Sous les rois barbares, les comtes furent spécialement les gouverneurs de provinces appelées *comtés;* leurs attributions, toujours trop étendues, furent en vain surveillées, sous Charlemagne, par les *Missi dominici*. Après lui, ils se rendirent presque indépendants et devinrent souverains héréditaires dans leurs comtés, surtout depuis l'édit de Kiersy-sur-Oise, 877. Lorsque l'indépendance féodale fut minée par la royauté, le titre de comte ne fut plus qu'honorifique; il venait après celui de duc. — On a souvent désigné par le nom de *Monsieur le Comte* le chef de la branche de Bourbon-Soissons.

Comte du Palais ou **comte palatin**. V. Palatin.

Comte (François-Charles-Louis), publiciste, né dans la Lozère, 1782-1837, avocat, fut l'un des zélés défenseurs de la cause libérale sous la Restauration. Avec son ami Dunoyer, il avait fondé le *Censeur*, qui continua sous les Bourbons la lutte commencée pendant les Cent-Jours. Les saisies, les poursuites, les amendes, les condamnations se succédèrent ; Comte s'exila, pour éviter la prison, fut professeur de droit naturel à Lausanne, et encore forcé de se retirer en Angleterre; il publia alors un *Traité de législation*, 1826, 4 vol. in-8°, qui obtint l'un des prix Montyon. Après 1830, il fut procureur du roi, puis député de l'opposition. L'Académie des sciences morales l'avait admis en 1831. Il a encore publié : *Histoire de la garde nationale de Paris*, 1827, *Traité de la propriété*, 1834, 2 vol. in-8°, etc.

Comte (Auguste), mathématicien et philosophe français, né à Montpellier, 1798-1857, élève de l'Ecole polytechnique, disciple de Saint-Simon, répétiteur à l'Ecole polytechnique et examinateur pour l'admission, laissa entrevoir ses idées philosophiques, dès 1820, dans le journal *l'Organisateur*; puis, après de longues méditations, les exposa dans plusieurs ouvrages, dont le plus important est son *Cours de philosophie positive*, 6 vol. in-8°, 1830-42. On peut encore citer: *Système de politique positive*, 1828; *Discours sur l'esprit positif*, 1844; *Traité de sociologie*, 1851-54; *Calendrier*, *Catéchisme positif*, 1852, etc. Il a également soutenu, dans plusieurs journaux, les doctrines de la philosophie qu'il a appelée le *positivisme*. Mais c'est surtout dans les ouvrages de M. Littré qu'elles ont été exposées avec clarté et précision.

Comte (Le). V. Lecomte.

Comté, étendue de pays soumis à la juridiction d'un comte; en général, le comté mérovingien eut l'étendue de la *cité* romaine, qui avait elle-même remplacé l'ancien *pagus* ou pays gaulois. — Division administrative de la Grande-Bretagne et de l'Irlande (en anglais *shire*).

Comté-pairie, titre conféré à certains domaines de l'ancienne France. V. Pairs.

Comuneros, nom des défenseurs des privilèges *communs*, que prirent, en 1520, les habitants de Tolède et des autres villes de Castille, soulevés contre le gouvernement de Charles-Quint. Conduits par don Juan de Padilla, les Comuneros luttèrent avec courage, mais, abandonnés par les nobles et bientôt désunis, ils furent vaincus à Villalar, 1521.

Comus, dieu de la joie, des festins, de la toilette, chargé, avec Momus, d'égayer les dieux de l'Olympe. On le représentait plein de santé et d'embonpoint, couronné de roses, vêtu de blanc.

Conan-Mériadec, suivant les légendes de Nennius et de Geoffroy de Monmouth, prince breton, aurait accompagné en Gaule le tyran Maxime, 383, et reçu de lui le commandement de l'Armorique (*Tractus Armoricanus*), où il se serait établi avec ses compagnons de Bretagne. En 409, il se serait rendu indépendant des Romains, résidant à Nantes et fondant des évêchés, jusqu'à sa mort, 421. Les meilleurs critiques rejettent de nos jours, par de solides raisons, ces récits qui ont été si longtemps reproduits comme véridiques.

Conan Ier, dit le *Tors*, fils d'un comte de Rennes, lutta contre Hoël, comte de Nantes, fils naturel d'Alain Barbe-Torte, qui réclamait la souveraineté de la Bretagne; il le fit, dit-on, périr par trahison ; puis il combattit son frère Guérech, le belliqueux comte-évêque de Nantes, soutenu par le comte d'Anjou. La sanglante bataille de Conquereuil fut indécise, 981 ; mais Guérech périt victime de la perfidie de Conan, qui s'empara de Nantes et parvint à dominer toute la Bretagne. Conan fut tué en attaquant le comte d'Anjou, Foulques Nerra, à la seconde bataille de Conquereuil, 992.

Conan II, fils d'Alain III, comte de Bretagne, 1040-1066, lui succéda à l'âge de trois mois. Eudes, comte de Penthièvre, son oncle, gouverna pendant sa minorité, voulut conserver le pouvoir, mais fut battu et pris. Guillaume, duc de Normandie, soutint le parti des rebelles, et la guerre allait devenir très-embarrassante pour lui, quand Conan mourut, peut-être empoisonné à son instigation par son chambellan.

Conan III, dit le *Gros*, fils d'Alain Fergent, duc de Bretagne de 1112 à 1148, soutint d'abord son beau-père, Henri Ier d'Angleterre, contre Louis VI, puis suivit la bannière du roi de France. Il poursuivit les seigneurs pillards, favorisa la bourgeoisie des villes, et, dans le concile de Nantes de 1127, réforma beaucoup d'abus, cherchant surtout à supprimer le *droit de bris;* les marchands, moyennant une sorte de passe-port ou *bref de sauveté*, qu'ils payaient, durent recevoir des *locmans* ou pilotes côtiers.

Conan IV, dit le *Petit*, fils d'Alain le Noir, comte de Richemont, né vers 1137, reprit en 1156 la Bretagne à Eudes, comte de Penthièvre; mais il eut à craindre l'ambition de Henri II d'Angleterre, à qui il céda d'abord le comté Nantais, 1160. Plus tard, menacé par plusieurs seigneurs rebelles, il fiança sa fille Constance à Geoffroi, 3e fils de Henri, puis lui abandonna le duché, vivant dès lors obscurément dans le comté de Guingamp. Il mourut en 1171.

Conca (Sebastiano), peintre de l'école napolitaine, né à Gaëte, 1676-1754, d'une imagination brillante,

d'un travail fécond, s'inspira pendant 5 ans à Rome des chefs-d'œuvre des maîtres. Ses ouvrages sont très-nombreux ; les plus célèbres sont : la *Piscine probatique* à Sienne ; l'*Assomption*, le *Jérémie* à Rome ; *David jouant de la harpe devant l'arche* à Naples ; la *Vision de saint Jean évangéliste* à Pistoja.

Concan. V. Konkan.

Concarneau (*Vorganium*), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. S. E. de Quimper (Finistère), port qui offre un bon mouillage sur la baie de la Forêt. Pêche de la sardine. Elle a encore de vieilles murailles ; 4,463 hab.

Concepcion, prov. du Chili, au S., qui s'étend jusqu'au pays des Araucaniens. Le climat est très-doux ; elle produit beaucoup de céréales, de vins, de bois de construction, des légumes, de l'huile, du chanvre, élève beaucoup de bestiaux. La partie orientale est habitée par des tribus d'Indiens cultivateurs et industrieux. La popul. est de 151,365 hab. ; la capit. est Concepcion.

Concepcion ou **La Mocha**, à 12 kil. de l'embouchure du Bobbio ou Bio-Bio, par 36° 49′ 10″ lat. S. et 70° 49′ long. O., à 400 kil. S. O. de Santiago, centre d'un district agricole très-fertile, dont les produits s'écoulent en partie par le port de Talcahuana, sur la baie de la Concepcion. La ville, dans un climat délicieux, fut jadis beaucoup plus importante ; les tremblements de terre et les Araucanos l'ont bien souvent dévastée. Elle n'a pas plus de 18,277 hab. — Elle a été fondée par Valdivia en 1550.

Concepcion (Villa Rica de), v. du Paraguay, sur le Paraguay ; 3,000 hab.

Concepcion de la Vega Real (La), v. d'Haïti, au N. E., près de l'endroit où Ch. Colomb fonda une ville, détruite par un tremblement de terre en 1564 ; 5,000 hab.

Concepcion de Veragua (La), v. de l'Etat de Panama (Confédération Grenadine), à l'embouchure de la rivière de ce nom dans la mer des Antilles.

Concepcion (*Notre-Dame de la*). V. Comayagua.

Conception (Baie de la), sur la côte de Terre-Neuve, est le centre de pêcheries considérables ; le port principal est Harbour-Grâce.

Conception de la Sainte Vierge, fête de l'Eglise latine depuis le XIIe s., le 8 décembre, en l'honneur du jour où la sainte Vierge fut conçue. L'*Immaculée Conception*, d'abord simple croyance pieuse, a été déclarée par Pie IX, le 8 décembre 1854, article de foi.

Conception (Ordre de la), congrégation religieuse de filles, fondée en Portugal par Béatrix de Silva et approuvée par Innocent VIII en 1489.

Conchagua, volcan au N. de la baie de Fonseca (Honduras), élevé de 1,250 m. La baie de Fonseca est quelquefois appelée baie de *Conchagua ;* un petit port du même nom est sur la côte N. et dépend de la république de San-Salvador.

Conchaguita, nom de deux îles assez élevées, qui protégent contre les vents du large la baie de Fonseca.

Conches, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 18 kil. S. O. d'Evreux (Eure), près de l'Iton, au milieu de beaux pâturages. Grandes forges et hauts fourneaux ; cuirs et quincaillerie. Ruines remarquables du vieux château ; 2,035 hab.

Conchillos-Falco (Juan), peintre et graveur, né à Valence, 1641-1711, a laissé beaucoup de tableaux, de dessins à la main, etc.

Conchos, affl. de droite du Rio-Grande del Norte, descend de la Sierra-Madre et arrose l'Etat de Chihuahua au Mexique.

Concierge du palais, d'abord juge royal, résidait à la fin du Xe s. dans le Palais de justice à Paris, avait basse et moyenne justice dans l'enceinte du Palais, dans le faubourg Saint-Jacques, à Notre-Dame des Champs, au fief de Saint-André. En 1348, Philippe VI changea son nom en celui de *bailli du palais*, dont l'office fut supprimé en 1416 et réuni au domaine.

Conciergerie, prison de l'ancien Palais de justice à Paris, servait de demeure au concierge du Palais. On voit encore aujourd'hui plusieurs tours de cette prison célèbre (tours de l'Horloge, de César ou de Montgomery, d'Argent, tour bombée), etc.

Concile, assemblée d'évêques réunis pour délibérer et décider en matière de foi ou de discipline. Il y a trois sortes de conciles : 1° les conciles provinciaux ou synodes, convoqués par un évêque métropolitain, avec le consentement du souverain, en France ; 2° les conciles nationaux, composés de tous les évêques d'un Etat, 3° les conciles généraux ou œcuméniques, où sont appelés tous les évêques du monde chrétien. Ceux-ci ne peuvent être convoqués que par le pape. On compte communément 19 conciles généraux :

1° Le 1er concile de Nicée, 325 ;
2° Le 1er concile de Constantinople, 381 ;
3° Le 1er concile d'Ephèse, 431 ;
4° Le concile de Chalcédoine, 451 ;
5° Le 2e concile de Constantinople, 553 ;
6° Le 3e concile de Constantinople, 680 ;
7° Le 2e concile de Nicée, 787 ;
8° Le 4e concile de Constantinople, 869 ;
9°-12° Les 4 conciles de Latran, à Rome, 1125, 1139, 1179, 1215 ;
13° et 14° Les 2 conciles de Lyon, 1245, 1274 ;
15° Le concile de Vienne, 1311 ;
16° Le concile de Constance, 1414-1418 ;
17° Le concile de Bâle, 1431-1443 ;
18° Le concile de Trente, 1545-1563.

On y ajoute quelquefois le concile de Jérusalem, 50 ; ceux de Pise, 1409, de Florence, 1439, de Latran, 1512. Les principales collections des Conciles sont celles de Paris, 1644, 37 vol. in-fol. ; des PP. Labbe et Cossart, 26 vol. in-fol. ; de Mansi, Venise, 1757, 31 vol. in-fol. — L'Eglise grecque n'admet que les sept premiers conciles. — Le 19e concile a eu lieu à Rome, 1870.

Concina (Daniele), théologien célèbre, né dans le Frioul, 1681-1756, dominicain, prédicateur distingué, a laissé de nombreux ouvrages de controverse, de théologie, etc.

Concini (Concino), maréchal d'Ancre, fils d'un notaire de Florence, après une jeunesse orageuse et débauchée, accompagna en France Marie de Médicis, comme gentilhomme suivant, épousa Leonora Galigaï, favorite de la reine, devint assez puissant par son esprit et sa bonne grâce, mais irrita plus d'une fois Henri IV. Après la mort de ce prince, créé premier gentilhomme de la chambre, gouverneur de Péronne, Roye, Montdidier, puis de Normandie, il acheta le marquisat d'Ancre et devint maréchal, premier ministre, grâce à la faveur de la régente, mère de Louis XIII. Il dissipa l'argent amassé par Henri IV et abandonna sa politique extérieure. Les grands, qui avaient partagé avec lui, se fatiguèrent alors de ses insolences et imposèrent, après deux prises d'armes, les traités de Sainte-Menehould (1614) et de Loudun (1616). Le roi, comme prisonnier aux Tuileries, détestait sa mère et surtout le maréchal. Excité par Albert de Luynes, il ordonna d'arrêter Concini. Le capitaine des gardes, Vitry, le tua à l'entrée du pont-dormant du Louvre, 24 avril 1617. La populace exhuma son cadavre, le traîna, le coupa par morceaux. On avait trouvé dans ses poches 1,985,000 livres de papiers, et dans sa petite maison d'autres valeurs pour 2,200,000 livres. V. Galigaï.

Conclave (du latin *conclave*, chambre), réunion des cardinaux pour élire un pape. Onze jours après la mort du souverain pontife, après une messe du Saint-Esprit, ils entrent en conclave au Vatican, où chacun d'eux, accompagné de deux conclavistes, l'un laïque, l'autre ecclésiastique, a un petit appartement construit exprès en bois. Ils ne peuvent communiquer avec le dehors et restent placés sous la surveillance du cardinal-camerlingue et sous la garde d'un officier supérieur, le *Maréchal de l'Eglise*. Ils votent deux fois par jour, jusqu'à ce qu'un même nom réunisse les deux tiers des suffrages. Autrefois, après huit jours de scrutin, les cardinaux étaient réduits au pain et au vin, s'ils n'avaient pas nommé de pape. L'élection faite, constatée par trois protonotaires ecclésiastiques, avec signature de tous les cardinaux, le nouveau pape reçoit l'*adoration*, donne le *baiser de paix*, et le doyen du conclave l'annonce au peuple, au bruit des cloches et du canon. Le conclave fut institué en 1274 par Grégoire X, qui régularisait les décrets de Nicolas II sur la nomination des papes ; Grégoire XV, en 1621, a définitivement établi les formes qui subsistent encore.

Concord, capit. du New-Hampshire (Etats-Unis), sur la rive droite du Merrimack, à 95 kil. N. O. de Boston, avec laquelle elle fait un grand commerce ; 9,000 hab. — Il y a deux autres villes de ce nom, l'une dans le Massachusetts, à 30 kil. O. de Boston, où eut lieu le premier engagement de la guerre de l'indépendance ; — l'autre dans la Caroline du Nord, sur la rivière Rocheuse.

Concordat, convention entre le Saint-Siége et un gouvernement catholique, pour régler les rapports de

l'Eglise et de l'Etat. Les plus célèbres sont : le *concordat de Worms*, qui termina la querelle des Investitures, 1122. — Le *concordat de Vienne*, 1448, qui remplaçait la pragmatique-sanction de Mayence, conservait le principe de l'élection aux bénéfices, mais en laissait cependant une grande partie à la disposition du Saint-Siége. — Le *concordat de* 1516, entre Léon X et François Ier, remplaçait la pragmatique-sanction de Bourges, donnait au roi la nomination aux dignités et bénéfices, avec droit de confirmation pour le pape, qui conservait seulement les annates. — Le *concordat du* 15 *juillet* 1801, entre Pie VII et le premier Consul, Bonaparte, rétablissait le culte catholique en France, garantissait la vente des biens ecclésiastiques, décrétait une nouvelle circonscription des diocèses et confirmait les principales dispositions du concordat de 1516 sur la nomination aux évêchés. — Le *concordat de Fontainebleau*, 25 janvier 1813, et celui du 11 juin 1817, ne furent pas exécutés. — Le Saint-Siége a signé des concordats avec la plupart des Etats catholiques : Espagne (1753), Sardaigne (1770), Naples (1791), Toscane (1815), Bavière (1817), Naples (1818), Wurtemberg, Bade, Hesse, Nassau, Francfort (1822), Suisse (1830), Pays-Bas (1827), etc.; ils sont à peu près semblables à celui de 1516. — Le concordat de 1851, entre Pie IX et l'Espagne, règle la question difficile des biens du clergé, décrétés propriétés nationales depuis 1820. — Le concordat de 1855, entre Pie IX et François-Joseph, empereur d'Autriche, est surtout favorable à l'autorité ecclésiastique.

Concorde, déesse, fille de Jupiter et de Thémis, honorée à Olympie, à Rome. Camille, en rétablissant l'union entre les patriciens et les plébéiens, éleva un temple à la Concorde, 366 av. J. C.; il était au bas du mont Capitolin, et le sénat s'y assembla souvent. On représentait la Concorde tenant à la main gauche une corne d'abondance, à la droite une branche d'olivier.

Concorde (Place de la), la plus belle de Paris, entre les Tuileries et les Champs-Elysées, œuvre de Gabriel, commencée en 1763, finie en 1772, appelée d'abord *Place de Louis XV*, puis, en 1792, *Place de la Révolution*, a reçu le nom de *Place de la Concorde* en 1795, et a été embellie pendant le règne de Louis-Philippe; au centre s'élève l'obélisque de Luxor, avec de belles fontaines au N. et au S.; les statues colossales des 8 principales villes de France sont autour de la place.

Concordia (*Julia Concordia*), v. de la Vénétie (Italie), à 52 kil. N. E. de Venise. Détruite par Attila, rebâtie depuis; son évêché a été transféré à Porto-Gruaro. — Bourg de la prov. et à 28 kil. N. de Modène (Italie); 4,000 hab.

Condamine. V. La Condamine.

Condat-en-Féniers, commune de l'arrond. et à 30 kil. O. de Murat (Cantal). Près de là sont des sources d'eaux minérales froides et une belle grotte; 2,247 h.

Condate, mot celtique qui signifie *confluent*. Beaucoup de villes de l'ancienne Gaule avaient ce nom :

Condate Andecavorum, auj. *Candé*.

Condate Biducassium, auj. *Condé-sur-Noireau*.

Condate Carnutum, auj. *Cosne*.

Condate Redonum, auj. *Rennes*.

Condate Santonum, auj. *Cognac*.

Condate Senonum, auj. *Montereau*.

Condate Suessionum, auj. *Condé* (Aisne)

Condate, auj. le château ruiné de *Condat*, près de Libourne, etc.

Condate Cornaviorum, auj. *Congleton* ou *Norwich* (Angleterre).

Conde (Jose-Antonio), orientaliste et historien, né près de Cuença (Espagne), 1765-1820, conservateur de la bibliothèque de l'Escurial, a laissé : *Description de l'Espagne*, trad. de l'arabe du chérif Al-Edris, 1799, in-12; *Mémoire sur les monnaies arabes*, et surtout *Histoire de la domination des Arabes en Espagne*, 1820, 1821, 3 vol. in-fol., trad. en français par de Marlès, Paris, 1825, 3 vol. in-8°.

Condé (*Condatum*), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 12 kil. N. E. de Valenciennes (Nord), au confluent de l'Escaut et de la Haisne, près d'un canal qui va à Mons. Place de guerre, avec un arsenal et de grandes casernes, elle a été fortifiée par Vauban et Deville. Tanneries, tuileries, clouteries, fabriques de chicorée, café; commerce de bestiaux et de houille; 4,964 hab. — Ville très-ancienne, elle appartint aux maisons d'Avesnes, de Châtillon-Saint-Pol et de Bourbon-Condé. Souvent prise, en 1477, 1649, 1655, 1656, 1676, réunie à la France par le traité de Nimègue, elle est célèbre par les siéges de 1794 et 1815. On l'appela *Nord-Libre* pendant la Révolution. Patrie de Mlle Clairon. — Le bourg du Vieux-Condé, sur la rive droite de l'Escaut, à 2 kil. N. O. de Condé, a la même industrie; 5,160 hab.

Condé-sur-Noireau (*Condate Biducassium*), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 26 kil. E. de Vire (Calvados). Fabriques nombreuses de cotonnades, droguets, linge de table; filatures de coton, tanneries, teintureries. Grand commerce de bestiaux. Patrie de Dumont d'Urville; 6,871 hab.

Condé, ch.-l. de cant., arrond. de Château-Thierry (Aisne); 651 hab.

Condé (Louis Ier de Bourbon, prince de), 5e fils de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, frère d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre, né en 1530, pauvre cadet d'une nombreuse famille, servit comme volontaire en Piémont, puis au siége de Metz, en Picardie, à Renty, à Saint-Quentin. D'humeur joyeuse, il embrassa le calvinisme par esprit d'opposition et par ambition; il fut le chef le plus actif du parti depuis la mort de Henri II, 1559. Dans la conjuration d'Amboise il était le *capitaine muet;* on n'eut pas alors de preuves; mais le duc de Guise le fit bientôt arrêter aux Etats d'Orléans; condamné à mort, il ne fut sauvé que par la résistance de l'Hospital et la mort de François II lui-même, 1560. Il était gouverneur de Picardie, quand le massacre de Vassy donna le signal des guerres, 1562. Il se jeta dans Orléans, reçut des secours d'Allemagne, d'Elisabeth, à qui il livra le Havre, menaça Paris, mais fut vaincu et pris à Dreux par le duc de Guise; la paix d'Amboise lui rendit la liberté, 1563. Il recommença la guerre, 1567, en essayant d'enlever Charles IX au château de Monceaux en Brie; il fut repoussé de Paris par le connétable de Montmorency, au combat de Saint-Denis, 1567; mais, soutenu par les reîtres allemands, il assiégea Chartres et signa la paix de Longjumeau 1568. Averti que Catherine de Médicis voulait le faire arrêter au château de Noyers en Bourgogne, il s'enfuit à travers la France jusqu'à La Rochelle, espéra peut-être détrôner Charles IX, s'il est vrai qu'il fit frapper des monnaies avec ces mots : *Louis XIII, premier roi chrétien de France;* mais, attaqué par l'armée catholique du duc d'Anjou, près de Jarnac, il combattit avec valeur, quoique déjà blessé; il fut forcé de se rendre et fut assassiné par Montesquiou, capitaine des gardes du duc d'Anjou, 15 décembre 1569. — De sa 1re femme, Eléonore de Roye, il avait eu Henri, prince de Condé, François, prince de Conti, et Charles, cardinal de Vendôme; de sa 2e femme, Françoise d'Orléans-Longueville, Charles de Bourbon, tige de la branche de Soissons. V. *Hist. des Condé*, par le duc d'Aumale.

Condé (Henri Ier, prince de), son fils aîné, 1552-1588, fit ses premières armes avec son cousin, Henri de Navarre, à la Roche-Abeille et à Moncontour, n'échappa à la Saint-Barthélemy qu'en abjurant de force le calvinisme, s'enfuit en Allemagne à la fin du règne de Charles IX, s'unit au duc d'Alençon, chef des politiques, contre Henri III, et obtint la Picardie à la paix de Beaulieu, 1576. Plus tard, il combattit courageusement à Coutras avec le roi de Navarre, 1587. Il mourut à Saint-Jean-d'Angély; on accusa sa femme, Catherine-Charlotte de la Trémouille, de l'avoir empoisonné; Henri IV mit fin aux poursuites et annula les témoignages.

Condé (Henri II, prince de), fils posthume du précédent, né en 1588, épousa, en 1609, Charlotte de Montmorency, et, pour la soustraire, dit-on, à l'amour de Henri IV, se réfugia à Bruxelles et en Italie, d'où il revint après la mort du roi. Il troubla la régence de Marie de Médicis par son ambition cupide, et lui imposa les traités onéreux de Sainte-Menehould, 1614, et de Loudun, 1616. Il fut arrêté en 1617 et resta prisonnier à Vincennes jusqu'en 1620. Il servit dès lors fidèlement Louis XIII, combattit les protestants dans l'Ouest et devant Montauban, gagna la faveur de Richelieu par sa soumission, s'enrichit des dépouilles de son beau-frère, Montmorency, accepta pour son fils la main d'une nièce du cardinal, fut gouverneur de Bourgogne, combattit en Catalogne, 1638, devint membre du conseil de régence, après la mort de Louis XIII, et soutint Mazarin contre ses ennemis. Il mourut en 1646; il s'était converti au catholicisme.

Condé (Louis II, prince de), surnommé *le Grand*, né à Paris en 1621, d'abord connu sous le nom de *duc d'Enghien* ou *M. le Duc*, après une brillante éducation, se distingua dans les armées dès 1638, se signala devant Arras, 1640, épousa, en 1641, Claire-Clémence de Maillé-Brézé, remporta, en 1643, la victoire de Rocroy sur le

Espagnols, prit Thionville, battit les Impériaux à Fribourg, 1644, à Nordlingen, 1645, prit Courtray, Bergues, Mardyck, Dunkerque, 1646, échoua au siége de Lérida, 1647, et, par la victoire de Lens sur les Espagnols, décida la paix de Westphalie, 1648. Pendant la Fronde, il se déclara d'abord pour la Cour et fit la guerre aux Parisiens; puis bientôt, plus rebelle que les Frondeurs, plus exigeant et plus insolent, il se mit à la tête du parti des *Petits-Maîtres* et fut arrêté au Palais-Royal, 1650. Prisonnier à Vincennes, à Marcoussis, au Havre, délivré par Mazarin lui-même, qui voulait brouiller la Fronde des seigneurs avec celle du Parlement, il se fit de nombreux ennemis et quitta Paris. Désirant le pouvoir, l'indépendance, peut-être même visant au trône, il souleva le Midi, recherchant l'appui des Espagnols et de Cromwell lui-même, 1651. Puis il rejoignit, à travers la France, l'armée de la Loire, surprit d'Hocquincourt à Bléneau, mais fut arrêté par Turenne à Gien. Battu près d'Etampes, écrasé par Turenne au combat du faubourg Saint-Antoine, 2 juillet 1652, il se porta aux plus violents excès pour décider Paris à s'unir à lui. Il fut contraint de quitter la ville et de rejoindre avec quelques troupes et beaucoup de gentilshommes le duc de Lorraine, puis les Espagnols, 1653. Glorieusement battu devant Arras, 1654, il délivra Cambrai, fit lever le siége de Valenciennes, 1656, mais fut vaincu par Turenne à la bataille des Dunes, 1658. Rentré en grâce au traité des Pyrénées, relégué d'abord dans son gouvernement de Bourgogne, il fut chargé par Louis XIV, en 1668, de conquérir la Franche-Comté. En 1672, il prit une part glorieuse à l'invasion de la Hollande, battit Guillaume d'Orange à Seneffe, en 1674; alla défendre l'Alsace après la mort de Turenne, 1675, puis se retira à Chantilly, s'occupant des lettres, recherchant la conversation des hommes illustres et les protégeant. Vers la fin de sa vie, il inclina surtout vers Bossuet, son ami, qui, après sa mort, arrivée à Fontainebleau en 1686, prononça son *oraison funèbre*, mars 1687. Grand capitaine, quoiqu'on ait exagéré son génie militaire, plein d'élan et d'inspiration, homme distingué, quoiqu'il ait été diversement jugé par ses contemporains, il n'en est pas moins le héros de sa famille et l'un des grands hommes du siècle de Louis XIV.

Condé (Henri-Jules, prince de), son fils unique, appelé communément *M. le Prince*, né en 1643, mort en 1709, joua un petit rôle pendant la Fronde avec sa mère, rejoignit son père en 1654, combattit aux Dunes, et, plus tard, servit dans les campagnes de 1667, 1668, passa le Rhin avec son père en 1672, fut blessé à Seneffe; mais, malgré sa valeur et son esprit, se fit détester par son humeur bizarre et cruelle, qui dégénéra en véritable folie. Il avait épousé Anne de Bavière, princesse palatine.

Condé (Louis III de Bourbon, prince de), son fils, 1668-1710, n'eut que le titre de *M. le Duc*, épousa Louise-Françoise de Bourbon, fille naturelle du roi; mais, malgré sa valeur à Steinkerque, à Nerwinden, fut à dessein laissé dans l'inaction par Louis XIV.

Condé (Louis-Henri, duc de Bourbon, prince de), connu sous le nom de duc de Bourbon, son fils, 1692-1740, fut chef du conseil de régence en 1715, et surintendant de l'éducation de Louis XV; il s'enrichit d'une manière scandaleuse, lors du système de Law, et contribua à sa ruine. Premier ministre en 1723, gouverné par la marquise de Prie, dur, avide et peu intelligent, il augmenta les impôts, persécuta les protestants, établit la conscription, fit épouser à Louis XV Marie Leczinska, ce qui provoqua une rupture avec l'Espagne. Fleury le fit disgracier en 1726; il se retira à Chantilly, qu'il embellit.

Condé (Louis-Joseph de Bourbon, prince de), son fils, 1736-1818, eut pour tuteur le comte de Charolais, son oncle, reçut une éducation distinguée et même libérale, se conduisit honorablement pendant la guerre de Sept Ans, s'associa à la protestation des princes contre le chancelier Maupeou, embellit encore Chantilly, dépensa 12,000,000 pour le Palais-Bourbon, se fit aimer par sa charité, par sa bonne administration en Bourgogne; enfin, se prononça pour quelques réformes à l'assemblée des notables de 1787. Mais, après la prise de la Bastille, il donna le signal de l'émigration; il résista aux sommations de l'Assemblée constituante et du roi, forma, sur les bords du Rhin, avec les émigrés, l'armée de Condé, resta sur la rive droite du Rhin pendant la campagne de 1792, et combattit avec courage en Alsace, 1793. Il noua des intelligences avec Pichegru, en 1795; son armée, soldée par l'Angleterre en 1796, combattit en Allemagne avec les Autrichiens. Après Campo-Formio, il se retira en Russie; en 1799, il fit avec les Russes la campagne de Suisse, puis repassa à la solde de l'Angleterre, prit part à la campagne d'Allemagne de 1800 et licencia son corps d'armée. Il se retira en Angleterre en 1801. Il revint en France avec Louis XVIII, fut nommé grand-maître de la maison du roi et colonel général de l'infanterie. Il a laissé un *Essai sur la vie du grand Condé*, 1798, in-8°.

Condé (Louis-Henri-Joseph, duc de Bourbon, prince de), fils du précédent et de la princesse de Rohan-Soubise, 1756-1830, suivit son père dans l'émigration, fut bon, mais faible et timide; le duc d'Enghien était son fils. Depuis 1815, il vécut retiré à Chantilly avec la baronne de Feuchères. On le trouva, le 27 août 1830, pendu à l'espagnolette d'une croisée de sa chambre à coucher. Cette mort donna lieu à beaucoup de calomnies et à un procès célèbre intenté par les princes de Rohan. Le duc d'Aumale, son filleul, fils de Louis-Philippe, hérita de sa grande fortune, et son fils aîné a porté le titre de *prince de Condé*.

Condillac (Etienne Bonnot de), philosophe, né à Grenoble, 1715-1780, frère cadet de Mably, prit les ordres, reçut l'abbaye de Mureaux, se lia avec Rousseau, Diderot, Duclos, et se livra dès lors exclusivement à ses goûts littéraires et philosophiques. En 1757, il fut précepteur de l'infant Ferdinand de Parme, petit-fils de Louis XV, et composa pour lui un *Cours d'études* en 13 vol. Il remplaça l'abbé d'Olivet à l'Académie en 1767, et vécut dès lors dans la retraite, conservant toujours des habitudes dignes et laborieuses. Ses nombreux travaux embrassent la philosophie tout entière; disciple de Bacon et surtout de Locke, il a rompu avec la grande école du XVII^e^ s.; il est le chef de l'école sensualiste, qui fait venir toutes les idées des sens; les facultés de l'âme ont leur principe dans la sensation. Il s'est beaucoup occupé, et souvent d'une manière remarquable, du langage, de son influence sur la formation des idées, de la méthode et surtout de l'analyse. Son style est clair et pur. Son influence a été très-grande jusqu'à l'apparition de la nouvelle école spiritualiste, dite éclectique. Ses *Œuvres* complètes ont été publiées en 23 vol. in-8°, 1798; en 32 vol. in-12, 1803; en 16 vol. in-8°, 1821-22. — Ses principaux écrits sont: *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, 2 vol. in-12, 1746; *Traité des systèmes*, 2 vol. in-12, 1749; *Traité des sensations*, 2 vol. in-12, 1754; *Grammaire, Art d'écrire, Art de penser, Art de raisonner, Histoire ancienne, Histoire moderne*, l'*Etude de l'histoire*, formant son *Cours d'études*, publié en 1755; *Traité des animaux*, 2 vol. in-12, 1775; *le Commerce et le Gouvernement*, 2 vol. in-12, 1776; *la Logique*, 2 vol. in-12, 1780; *la Langue des calculs*, publiée en 1798.

Condom, ch.-l. d'arrond. du Gers, sur la rive droite de la Baïse, par 43° 57′ 31″ lat. N. et 1° 57′ 55″ long. O., à 40 kil. N. O. d'Auch. Autrefois évêché suffragant de Bordeaux, qui eut pour titulaire Bossuet; belle cathédrale. La ville, mal bâtie, a des fabriques de bouchons, de porcelaine, et fait un commerce considérable en grains, farines, cuirs, vins, eaux-de-vie d'Armagnac; 8,282 hab. Elle doit son origine à une abbaye du IX^e^ s., et a beaucoup souffert des guerres albigeoises, des guerres contre les Anglais et des guerres de religion. C'est la patrie de Scipion Dupleix, de Blaise de Montluc, des ministres Persil et de Salvandy.

Condomois, pays de l'ancienne Gascogne, entre l'Armagnac et l'Agénois, fertile en blé et en vins, arrosé par la Baïse, dont les villes princ. étaient: Condom, Nérac, Barbaste; il relevait du comté d'Armagnac et a eu ses états jusqu'en 1601. Il fait partie des départ. du Gers, de Lot-et-Garonne et de Tarn-et-Garonne.

Condore ou **Poulo-Condore** ou île d'Orléans, île de la mer de Chine, au S. de la Basse-Cochinchine, d'un sol fertile, découverte par Dampier, 1687, occupée par les Français en 1721, en 1860; 1,000 hab.

Condorcet (Jean-Antoine-Nicolas de **Caritat**, marquis de), d'une riche famille du comtat Venaissin, né à Ribemont (Aisne), 1743, se distingua, dès le collége de Navarre, par son aptitude mathématique, présenta à l'Académie des sciences, dès 1765, un essai sur le *Calcul intégral*, en fit partie, 1769, devint secrétaire perpétuel de la compagnie, 1773, publia 13 éloges d'académiciens morts de 1666 à 1699, puis prononça ceux de la Condamine, Pascal, Trudaine, des deux Jussieu, de Flamsteed, d'Anville, Vaucanson, Euler, d'Alembert, Cassini, Buffon, Franklin. Outre plusieurs mémoires scientifiques, il remporta un prix, en 1778, à l'Acadé-

mie de Berlin, pour une *Théorie des Comètes.* Mais déjà il était entré en relation avec Voltaire, et Turgot lui avait inspiré le goût de l'économie politique. Il soutint toutes les mesures du ministre, la libre circulation des grains, l'abolition des corvées, etc.; il fut inspecteur des monnaies et commissaire de la trésorerie. Ses écrits de polémique religieuse commencèrent par les *Lettres d'un théologien*, 1774; il annota et publia les *Pensées de Pascal*, 1777, les *Lettres d'Euler;* défendit la cause des colonies d'Amérique, celle des nègres et celle des protestants ; donna la première édition des *Œuvres de Voltaire*, avec la *Vie* du grand écrivain, et mérita, par ses ouvrages si divers, d'entrer à l'Académie française, en 1782. Il y prononça plusieurs discours remarqués, écrivit la *Vie* de Turgot et une foule d'ouvrages de polémique et de circonstance. En 1788, il s'occupa des assemblées provinciales et de la constitution générale de l'Etat. Membre de la municipalité de Paris en 1789, il publia cette année 21 écrits, et, en 1790, 20 mémoires sur des sujets politiques. Il fut député de Paris à l'Assemblée législative, et y joua un rôle considérable; il fit plusieurs rapports remarquables, surtout sur l'organisation générale de l'instruction publique. Envoyé à la Convention par sept départements, associé aux Girondins, il fit le plan d'une constitution nouvelle, ne voulut pas voter la mort de Louis XVI, et se prononça pour l'appel au peuple. Il osa critiquer la constitution de 1793, fut dénoncé par Chabot, le 8 juillet, et décrété d'arrestation; il fut enveloppé dans l'acte d'accusation des Girondins, se cacha chez Mme Vernet, rue Servandoni, et y composa son *Esquisse des progrès de l'esprit humain.* Craignant d'exposer ceux qui lui donnaient asile, il partit mal déguisé, fut reconnu et pris à Clamart, conduit à Bourg-la-Reine, où il s'empoisonna dans sa prison, 6 avril 1794. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées par les soins de Garat et de Cabanis, son beau-frère, en 1801-1804, 22 vol. in-8°, par les soins d'O'Connor, son gendre, et d'Arago. — La femme de Condorcet, Marie-Louise-Sophie de Grouchy, sœur du maréchal, née en 1764, morte en 1822, l'épousa en 1787, fut l'une des personnes les plus distinguées de son temps par son esprit et sa beauté, écrivit les *Lettres sur la sympathie*, adressées à Cabanis; traduisit la *Théorie des sentiments moraux* d'Adam Smith, 1798; s'occupa avec intelligence de l'édition des œuvres de son mari, et vécut, sous le Consulat et l'Empire, dans la société des hommes les plus illustres.

Condottieri (c.-à-d. *mercenaires*, de l'italien *condotta*, contrat de louage), aventuriers de tous pays, qui, réunis en compagnies militaires, sous la conduite de capitaines plus ou moins célèbres, vendaient leurs services aux différents Etats d'Italie, du XIIIe au XVIe s. Ils contribuèrent à la décadence de l'esprit guerrier dans la Péninsule, et entretinrent les malheureuses divisions qui préparèrent l'intervention des étrangers. Les capitaines les plus illustres des condottieri furent: frà Moriale, Braccio de Montone, Pergola, Carmagnola, Piccinino, les Sforza, Raymond de Cardone, Hawkwood ou Acuto, Werner, etc.

Condrieu (*Conderatum civitas*), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 38 kil. S. de Lyon (Rhône), sur la rive droite du Rhône. Excellents vins blancs. Soieries noires; teintureries et tanneries; 2,602 hab.

Condros ou **Condroz**, nom souvent donné au pays de la Belgique situé entre la Meuse et l'Ourthe (dans les prov. de Liége et de Namur); Ciney et Huy en étaient les villes principales. V. Condruses.

Condruses, peuple de la Gaule ancienne, dans la Germanie IIe, entre les Trévires et les Tungri; auj. pays de *Condros*, dont Huy, au S. O. de Liége, est la capitale.

Conecte (Thomas), moine de l'ordre des Carmes, au XVe s. né à Rennes, prédicateur célèbre, parcourut le nord de la France, déclamant avec véhémence contre les désordres du clergé et le luxe des femmes, attirant partout une foule immense. Il alla ensuite en Italie, à Mantoue, à Venise, à Rome. Trouvé coupable d'hérésie, il fut solennellement dégradé et brûlé en 1434.

Conegliano (Giovanni-Battista **Cima**, dit **le**), peintre, né à Conegliano, 1460-1517, a laissé de beaux tableaux à Venise, à Parme, à Vicence. On en trouve aux musées de Milan, de Dresde, de Munich; le Louvre possède une *Adoration de la Vierge et de l'enfant Jésus par la Madeleine et saint Jean.*

Conegliano (*Conelianum*), v. de la prov. et à 24 kil. N. de Trévise (Vénétie italienne), entre la Piave et le Montegnano, dans une agréable position, illustrée par le pinceau de Cima, dit le Conegliano. Fabriques de draps et de soieries. Erigée en duché par Napoléon Ier pour le maréchal Moncey; 6,000 hab.

Conegliano (Duc de). V. Moncey.

Confarréation, mariage des patriciens à Rome.

Confédération Germanique. Elle a cessé d'exister depuis 1866. — Du Rhin. V. Allemagne, Rhin.

Confédération Helvétique. V. Suisse.

Confédération Grenadine, V. Grenade (Nouvelle-)

Confédération Argentine. V. Plata.

Confession d'Augsbourg, profession de foi en 28 articles, présentée par les luthériens à la diète d'Augsbourg, en 1530. Préparée par Luther et ses principaux disciples, rédigée et soutenue par Mélanchthon, elle fut rejetée par la diète et par Charles-Quint. Les luthériens formèrent alors la ligue de Smalkalde pour défendre leurs croyances. On les appelle encore protestants de la confession d'Augsbourg.

Confession d'Emden (La), en 37 articles, rédigée en français, 1562, pour les réformés des Pays-Bas, traduite en allemand à Emden, 1571, a été approuvée par les synodes de Dordrecht, 1619, et de La Haye, 1651.

Confession Helvétique (La) est surtout celle qui fut rédigée par Théodore de Bèze, 1566, pour les église protestantes de la Suisse.

Confins militaires, anc. division politique et militaire de l'empire d'Autriche. C'était une longue bande de territoire depuis l'Adriatique, entre la Croatie et la Dalmatie, jusqu'à la Transylvanie, en suivant la rive gauche de la Save, puis celle du Danube, longue de 800 kil., sur une largeur de 25 à 80 kil. La superficie était de 29,800 kil. carrés; la population de 1,038,000 hab., dont 680,000 Slaves, 200,000 Roumains, 100,000 Madgyars, 40,000 Allemands, etc.; les uns catholiques, les autres de l'Eglise grecque non unie. Au commencement du XVIIIe s., le prince Eugène, pour préserver la frontière méridionale des ravages continuels des Turcs, accorda des terres moyennant une faible redevance, à la condition du service militaire à perpétuité. Ces populations, demi-barbares, vivant du produit de leurs troupeaux et de leurs champs, furent organisées militairement par compagnies, qui formaient des régiments. En 1848, les confins militaires prirent parti contre les Hongrois et furent récompensés par l'octroi de droits politiques, d'une représentation provinciale, etc. Ils formaient deux gouvernements : 1° la *Croatie-Slavonie*, divisée en cercles ou régiments de Licca, d'Ottochacz, d'Ogulin, de Szluin, de Kreuz, de Saint-George, 1er du Ban de Croatie, 2e du Ban de Croatie, de Brod, de Gradiska; 2e la *Voïvodie et le Banat*, divisés en régiments de Peterwardein, du Banat allemand, du Banat roumain, du Banat illyrien, du bataillon Titel. En temps de paix, ils donnaient 50,000 soldats, avec une réserve de 40.000 hommes: Leur territoire a été récemment réuni aux provinces de Hongrie et de Croatie-Slavonie.

Conflans (Hubert de **Brienne-Conflans**, comte de), 1690-1777, entra dans la marine en 1706, servit sous Duguay-Trouin, devint lieutenant général des armées navales en 1752, vice-amiral de France en 1756, maréchal en 1758. Il est resté tristement célèbre par la bataille navale qu'il perdit contre les Anglais, dans les parages de Quiberon, 30 nov. 1759, et qu'on appela *la bataille de M. de Conflans.*

Conflans (Louis de **Brienne** de), marquis d'Armentières, 1711-1774, servit en Italie, 1734, en Allemagne, 1741, fut nommé maréchal de camp, 1745, se distingua surtout dans les campagnes de Flandre et au commencement de la guerre de Sept Ans; il devint maréchal en 1768.

Conflans, ancien pays, réuni au Roussillon pour former le départ. des Pyrénées-Orientales; il fut cédé par l'Espagne au traité des Pyrénées, 1659. Il est arrosé par le Têt et assez fertile; il avait le titre de comté; la capitale était Villefranche; les villes princ. sont : Prades, Olette, Vinca, etc.

Conflans-Sainte-Honorine, village de l'arrond. et à 25 kil. N. de Versailles (Seine-et-Oise), au confluent de la Seine et de l'Oise. Château; fonderies de bronze et de laiton; carrières; 1,500 hab.

Conflans, hameau de l'arrond. de Sceaux (Seine), près du confluent de la Seine et de la Marne, à 5 kil. S. E. de Paris. Château des archevêques de Paris. Célèbre par le traité imposé par les seigneurs à Louis XI, en 1465, après la *Ligue du Bien public.*

Conflans. V. Albertville

Confluentes. V. Coblentz, Conflans, Confolens.

Confolens (*Confluentes*), ch.-l. d'arrond. de la Charente, au confluent de la Vienne et de la Goire, à 60 kil. N. E. d'Angoulême, par 46° 0′ 41″ lat. N. et 1° 39′ 43″ long. O. Vieille cité mal bâtie, elle a joué un rôle important dans les guerres de religion. Commerce de grains et de bestiaux; 2,760 hab.

Confucius, nom latinisé, par les missionnaires, du philosophe chinois *Khoung-Fou-Tseu* ou *Khoung-Tseu*. Né à Tséou-i, dans le royaume de Lou (auj. province de Chan-Toung), en 551 av. J. C., il descendait, dit-on, de l'empereur Hoang-ti. Très-instruit de bonne heure, à 17 ans mandarin, chargé de l'inspection des marchés, marié à 19 ans, il devint bientôt inspecteur général de l'agriculture et s'acquitta de ces fonctions avec le plus grand zèle. A la mort de sa mère, il voulut en porter le deuil suivant toute la rigueur des anciens rites et se renferma trois ans dans la solitude. Il résolut alors de consacrer sa vie à la réforme des mœurs de son pays. Dans ses voyages, dans ses divers emplois auprès des princes feudataires, il gagna un grand nombre de disciples; plus tard, vers 505, premier ministre du roi de Lou, il réforma les vices nombreux de l'administration et fut béni par les peuples. Honoré par les princes de la dynastie des Tchéou, il revint dans sa patrie pour achever les ouvrages philosophiques auxquels il travaillait depuis longues années; à la mort de son épouse chérie, il annonça à ses disciples que ses jours étaient comptés, et il mourut saintement dans l'année 479. — Confucius n'a pas été un législateur, ni un prophète; c'est un moraliste, comme Socrate; ce sont les sages doctrines des ancêtres qu'il enseigne et qu'il explique. Il ne parle jamais, d'une manière dogmatique, de l'origine des choses, du premier Etre, de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme; mais il les admet. C'est un déiste, qui s'occupe surtout de morale; l'homme a une nature morale ou rationnelle, la *droite voie*, la *raison*, qui doit diriger ses actions; le perfectionnement de soi-même est le fondement de la morale; les cinq lois essentielles, les *cinq vertus cardinales*, sont : l'humanité ou charité universelle; la justice; la conformité aux rites prescrits et aux usages établis; la droiture; la sincérité ou bonne foi. Tous les devoirs de l'homme sont comme une dérivation des devoirs domestiques et surtout de la piété filiale. Dans l'ordre politique, les princes possèdent à eux seuls la puissance; la souveraineté est une extension de l'autorité paternelle; mais nulle part peut-être les droits et les devoirs respectifs des rois et des peuples n'ont été enseignés d'une manière aussi élevée, aussi digne, aussi conforme à la raison que dans les écrits de Confucius. Aussi ont-ils exercé sur les Chinois une influence longue et puissante; et l'on peut dire avec eux qu'il a été *l'un des plus grands, des plus saints et des plus vertueux instituteurs du genre humain*. — Il a révisé et commenté les *King*, écrits des sages anciens; le *Yih-King* (livre des Transformations); le *Chou-King* (Livre par excellence), qui renferme un aperçu historique sur l'histoire de la Chine jusqu'en 770 av. J. C.; le *Chi-King* (Livre des Vers), recueil de chants populaires, nationaux et religieux; le *Li-Ki* (Rituel), sur lequel repose tout le système religieux; le *Tchun-Tsiéou* (le Printemps et l'Automne), suite du *Chou-King*. A ces ouvrages il faut ajouter le *Hiao-King* (Livre de la Piété filiale), qui contient les apophthegmes de Confucius, et le texte qui précède le *Ta-Hio* (la Grande Etude), l'un des quatre livres rédigés par ses disciples. Sa *Vie* a été écrite par le P. Amiot, dans les *Mémoires sur les Chinois*, t. XII. Les ouvrages de Confucius ont été traduits par le P. Gaubil, 1770, in-4°; par Lacharme, Stuttgart, 1830; par Callery, Intorcetta, G. Pauthier, Abel Rémusat. Stanislas Julien a traduit les livres de plusieurs de ses disciples, qui font connaître les doctrines du maître.

Congaree, riv. de la Caroline du Sud (Etats-Unis), formée par plusieurs cours d'eau qui se réunissent à Columbia; elle rejoint le Wateree pour former le Santee.

Congiarium (de *congius*, mesure de capacité valant 3 litres 252), distribution gratuite d'huile, de sel, de vin, etc., faite au peuple romain, par Ancus Martius d'abord, puis par les généraux vainqueurs, par César, par Auguste, qui convertit cette libéralité en argent; chaque part était au moins de 250 sesterces.

Congleton (*Condate Cornaviorum*), v. du comté de Chester (Angleterre), près de la Dane, à 35 kil. de Manchester. Manufactures de rubans, soie, coton et cuirs; 10,000 hab.

Congo. On donne souvent ce nom à toute la partie mal connue de l'Afrique australe, située depuis le cap Lopez au N. jusqu'au cap Negro au S. C'est ce qu'on nomme encore Guinée méridionale ou Nigritie du Sud. Une chaîne très-épaisse de montagnes s'étend parallèlement à la côte, à 200, 250 kil. de distance, sous les noms portugais de Serra-Complida, montagnes du Soleil, Serra-Tamba et Serra-Frio. Elle laisse passer par des brèches profondes des rivières qui forment de grandes cataractes, le Congo ou Zaïré, le Nourse, le Coanza, etc. Le climat offre deux saisons, les pluies et la sécheresse. Le sol, marécageux sur les côtes, est fertile en maïs, riz, légumes, manioc, pistaches, ignames, coton. Les reptiles sont très-nombreux; mais il y a beaucoup d'animaux utiles, beaucoup de singes et surtout des chimpanzés; on parle de mines de cuivre, de fer, d'argent non exploitées. Les nègres du Congo sont d'une espèce inférieure; les prédications catholiques ont eu peu de résultats, et la traite a développé les vices des petits despotes et l'abrutissement des populations. On divise le Congo en 4 parties : le Loango, le Congo proprement dit, l'Angola et le Benguela. (V. ces noms.)

Le **Congo** proprement dit a pour limites le Zaïré au N. et la rivière Danda au S., sur une longueur de 800 kil., entre 6° et 8° 40′ lat. S. Il comprend plusieurs petits Etats gouvernés despotiquement. L'influence des Portugais semble nominale, comme celle du christianisme. La capit. est San-Salvador ou Banza-Congo; les principaux Etats sont ceux de Sogno, Bamba, Pemba, Batta, Banza, Soundi, etc., qui relèvent plus ou moins du roi du Congo.

Congo. V. Zaïré.

Congoun, v. du Laristan (Perse), port sur le golfe Persique, à 200 kil. S. E. de Schiraz; 6,000 hab.

Congrégation. 1° société religieuse, approuvée par le pape ou les évêques, et tenant le milieu entre les séculiers et les réguliers, comme celles de l'Oratoire, de la Doctrine chrétienne, de Saint-Sulpice, de Saint-Lazare, des Eudistes; on donnait même ce nom à certaines sections d'ordres religieux, comme les Bénédictins de Saint-Maur et de Saint-Vannes. — 2° Commission de cardinaux, de théologiens, chargée par le pape d'affaires déterminées, comme les Congrégations des Rites, du Saint-Office, de l'Index, de la Propagande, des Indulgences et des Reliques; la *Congrégation héraldique* a été instituée en 1853 pour la collation des titres nobiliaires accordés par le pape; — 3° Associations laïques, principalement sous les auspices des jésuites, pour des œuvres de piété et de charité.

Congrès, réunion de souverains ou de plénipotentiaires pour concilier des différends, terminer des guerres ou prendre des mesures en commun. — On donne ce nom à l'ensemble du système représentatif aux Etats-Unis. — L'Assemblée constituante de Belgique prit le nom de *Congrès* en 1830. — Les **Congrès scientifiques** sont des réunions qui se tiennent tantôt dans une ville, tantôt dans une autre, dans l'intérêt des sciences, des arts, de l'archéologie, etc. Les congrès agricoles sont des réunions d'agriculteurs pour le perfectionnement de l'agriculture, etc.

Congrève (William), poëte anglais, né dans le comté de Stafford, 1672-1729, débuta à 17 ans dans la carrière des lettres par un roman. Sa comédie du *Vieux Garçon*, représentée en 1693, eut un grand succès et lui valut la protection de lord Halifax, qui lui procura des emplois productifs. Après la comédie du *Fripon*, 1694, il obtint son succès le plus complet dans *Amour pour amour*, 1695; il fit encore jouer *la Fiancée en deuil* et *le Chemin de la vie;* puis il ne composa plus que des pièces de circonstance ou des mélanges. Elégant, spirituel, habile et riche, il eut de la réputation. Les meilleures éditions de ses *Œuvres* sont celles de Birmingham, 1761, 3 vol. in-8°, et de Londres, 1788, 2 vol. in-12.

Congrève (sir William), officier d'artillerie et ingénieur anglais, de la famille du précédent, 1772-1828, fils d'un lieutenant général d'artillerie, est surtout célèbre par l'invention des *fusées à la Congrève*, qu'il proposa dès 1804, et qui furent employées pour incendier les vaisseaux, bombarder les villes, porter le ravage dans les batailles. On lui doit encore d'autres inventions. Il fut surintendant de l'arsenal de Woolwich. En 1824, il se mit à la tête d'une compagnie pour introduire le gaz dans les principales villes de l'Europe.

Coni ou **Cuneo,** capit. de la prov. de Coni (Italie), au confluent de la Stura et du Gesso, au principal débouché des Alpes Maritimes, à 75 kil. S. de Turin. Evêché suffragant de Turin; arsenal militaire; ses fortifications ont été rétablies. Soieries; commerce de transit

considérable; 20,000 hab. — Soumise aux ducs de Savoie, plusieurs fois prise par les Français, en 1744, 1796, 1801, elle fut le ch.-l. du départ. de la Stura et de l'intendance piémontaise de Coni. — La prov. italienne de ce nom a 7,136 kil. carrés et 618,232 hab.

Conil, v. de la prov. et à 32 kil. S. E. de Cadix (Espagne), port de l'Atlantique, à 6 kil. N. O. du cap Trafalgar, fait une pêche considérable de thon et d'anchois; 5,000 hab.

Coninck (David de), peintre flamand, né à Anvers 1636-1680, peignit avec talent des fleurs, des fruits, des animaux et surtout des oiseaux.

Coninck (Jacques), peintre hollandais, né à Harlem, 1650-1709, a laissé des paysages.

Coninck (Salomon), peintre hollandais, né à Amsterdam, 1609, peignit l'histoire et le portrait. Il a surtout travaillé pour la cour de Danemark, et ses tableaux se trouvent dans beaucoup de musées de l'Europe.

Conjeveram, v. de la présidence et à 75 kil. S. O. de Madras (Hindoustan), dans l'ancienne Carnatic; station militaire; célèbre par ses magnifiques pagodes et par ses fabriques de foulards et de mousselines.

Conjurateurs (*conjuratores*); dans les lois des Francs, ils attestaient par serment la véracité de l'une des deux parties; c'étaient des parents, des amis, non des témoins. Le nombre variait, suivant la qualité de l'accusé, de 12 à 72, et même plus.

Conmor, prince breton du VIe s., résidait probablement à Ker-Haès (Carhaix); soutenu par le roi de Paris, Childebert Ier, il fit assassiner Jonas, autre prince de la Domnonée armoricaine, puis régna en tyran cruel et débauché. Les évêques de Bretagne l'excommunièrent; celui de Dol, Samson, réclama le fils de Jonas, Judwal, que retenait Childebert, souleva le pays contre l'usurpateur, qui fut vaincu et tué vers 554. C'est peut-être l'un des types de *Barbe-Bleue*.

Connaught (*Connacia*), division purement historique de l'Irlande, établie en 1152 par le pape Eugène III, correspondant à l'anc. royaume de ce nom. Le Connaught, au N. O. de l'Irlande, renferme les 5 comtés de Leitrim, Sligo, Mayo, Roscommon et Galway. C'est la plus petite et la plus pauvre des 4 grandes divisions de l'Irlande; on y trouve beaucoup de lacs, de marécages et de montagnes. La population est d'environ 846,000 hab.: la superf. de 17,775 kil. carr.

Connecticut, fleuve des Etats-Unis, tributaire de l'Océan Atlantique, vient des hauts plateaux qui séparent le Canada du territoire de l'Union, coule entre le Vermont et le New-Hampshire, traverse le Massachusetts dans une belle et riche vallée, puis le Connecticut, et finit dans le détroit de Long-Island. Son cours de 600 kil. est bien navigable seulement pendant 60 kil.

Connecticut, l'un des Etats primitifs de la confédération des Etats-Unis, a pour bornes: au N., le Massachusetts; à l'E., le Rhode-Island; au S., le canal de Long-Island; à l'O., le New-York. Il a 12,301 kil. carrés et 537,454 hab. Le sol est accidenté par plusieurs ramifications des montagnes Vertes; il est arrosé par le Connecticut, l'Housatonic, le Thames, etc. Le climat est assez rigoureux en hiver. Le sol est riche en plomb, zinc, cobalt, cuivre, fer, pierres de taille, marbres, etc.; sources sulfureuses de Suffield et de Ritchfield. La terre est fertile en céréales et en pâturages. La population est industrieuse, énergique, bienfaisante, éclairée; l'industrie du coton et de la laine est florissante; il y a des fonderies, des fabriques de harnais, de papier, de chapeaux de paille, de coutellerie, de machines; le commerce se fait surtout par Boston et New-York. Le corps législatif siége successivement à *Hartford* et à *New-Haven;* les villes princ. sont: New-London, Norwich, Cornwall, Bristol, Middletown, Bridgeport, Fairfield, Norwich, Danbury, Lichtfield, Stafford. — Dès 1631, des Hollandais fondèrent un comptoir à Hartford; puis des Anglais s'établirent dans le pays et formèrent deux colonies, réunies en 1665 sous un même gouvernement. Le Connecticut entra dans la Confédération dès 1776.

Connell (O'). V. O'Connell.

Connétable (*comes stabuli*, comte de l'écurie ou de l'étable), officier qui commandait d'abord la cavalerie sous le sénéchal, devint, sous Philippe Auguste et surtout depuis Mathieu de Montmorency, 1218, chef suprême des armées en France. Il avait de nombreux priviléges, surtout à l'armée, dont il devait commander l'avant-garde quand le roi était présent. Tous les hommes d'armes étaient soumis à ses ordres; le roi ne pouvait, sans son avis, *ordonner de nul fait de guerre.* Il recevait des mains du roi une épée a poignée d'or, émaillée de fleurs de lis, qu'il portait devant le prince au sacre et dans les grandes cérémonies. Sa juridiction était très-étendue. Lesdiguières fut le 39e et dernier connétable en 1627. Napoléon Ier nomma, en 1805, son frère Louis grand connétable et Berthier vice-connétable. — Les grands seigneurs eurent primitivement des connétables; ce titre fut aussi donné aux gouverneurs de Castille et de Navarre. — V. Godefroi, *Histoire des Connétables*, Paris, 1688.

Connétablie, tribunal du connétable; elle continua d'exister après la suppression de la charge, et connaissait des délits commis par les gens de guerre au camp, dans les garnisons, dans les marches, etc. Le tribunal se composait d'un lieutenant général, d'un lieutenant particulier, d'un procureur du roi; il siégeait à la table de marbre du Palais à Paris. A l'armée, le grand prévôt de la connétablie était accompagné de 4 lieutenants et d'archers, pour maintenir la discipline.

Connétablies, compagnies de cavalerie et d'infanterie, commandées par des officiers ou connétables, dans les armées françaises du XIVe s.

Connor, Vge à 10 kil. N. d'Antrim (Irlande); jad. évêché. — V. O'Connor.

Conober, chef breton du VIe s., régnait dans le pays de Vannes; il tua trois de ses frères; le 4e, Macliaw, fut sauvé par saint Félix, évêque de Nantes, puis par Conmor. Il donna asile à Chramne, fils de Clotaire Ier; celui-ci le vainquit et le tua, vers 560.

Conon, général athénien, commandait une flotte en 413 av. J. C.; en 409, il partagea le commandement avec Alcibiade et Thrasybule; en 406, il fut battu par le spartiate Callicratidas et fut bloqué dans la rade de Mitylène jusqu'à la bataille des îles Arginuses. Il fut l'un des généraux vaincus à Ægos-Potamos, 405; il se réfugia à Cypre, près du roi Evagoras. Il paraît qu'il se rapprocha bientôt du satrape Pharnabaze et parvint à obtenir des secours d'Artaxerxès Mnémon; il battit le spartiate Pisandre, près de Cnide, en 394, chassa les ennemis des îles et des ports de la mer Egée, prit Cythère et releva les fortifications d'Athènes en 392. Envoyé en ambassade à Sardes, il fut arrêté et mis à mort par l'ordre de Tiribaze, satrape de l'Asie Mineure; suivant d'autres, il alla mourir à Cypre, 390. Il fut le père de Timothée. Corn. Nepos a écrit sa *Vie.*

Conon de Samos, astronome grec, vécut en Egypte sous Ptolémée II et Ptolémée III; il fut l'ami d'Archimède. Ses observations astronomiques ont été conservées par Ptolémée; mais ses ouvrages sont perdus.

Conon, mythographe grec du siècle d'Auguste, avait écrit 50 récits sur la période héroïque, dont Photius nous a conservé un abrégé dans sa *Bibliothèque.*

Conon, 84e pape, de 686 à 687.

Conquereuil ou **Conquereux**, bourg près de Guémené (Loire-Inférieure), célèbre par la victoire de Conan, comte de Rennes, sur Geoffroy d'Anjou, 981, et par la défaite et la mort du même Conan, luttant en 992 contre Foulques Nerra.

Conquet (Le), port de l'arrond. et à 25 kil. O. de Brest (Finistère), près du cap Saint-Mathieu. Jadis très-florissant, il a une rade sûre et fait commerce de soude de varech; 1,400 hab.

Conrad Ier, duc de Franconie, petit-fils par sa mère de l'empereur Arnoul, fut élu roi de Germanie par les seigneurs allemands en 911. Sous son règne, la féodalité allemande s'affermit, la royauté fut déclarée élective. Il eut à lutter contre Charles le Simple, roi de France, et surtout contre le duc de Saxe, Henri l'Oiseleur, et Arnoul le Mauvais, duc de Bavière. Blessé mortellement dans une bataille contre les Hongrois, 919, il fit porter les ornements royaux à Henri de Saxe.

Conrad II, dit le *Salique*, empereur d'Allemagne, fils du duc de Franconie, élu en 1024, lutta contre un rival, Conrad, duc de Carinthie, son cousin, et contre son beau-fils, Ernest II, duc de Souabe. Il se fit couronner roi d'Italie à Milan, à Monza, en 1027, empereur à Rome par Jean XIX. Il prit possession du roy. d'Arles, à la mort de son oncle, Rodolphe III, 1033, et repoussa les prétentions d'Eudes, comte de Champagne. Il combattit les factions en Italie, 1037, et, par la constitution de Milan, établit l'hérédité des arrière-fiefs, pour obtenir l'appui de la noblesse inférieure. Il mourut en 1039.

Conrad III, fils de Frédéric de Hohenstauffen, neveu de l'empereur Henri V, disputa la couronne d'Alle-

magne à Lothaire, duc de Saxe, 1127; mais il fut excommunié avec son frère par Honorius II et se réconcilia avec Lothaire par les soins de saint Bernard. Il fut élu à sa place, en 1138; mais Henri le Superbe, duc de Bavière et de Saxe, ne voulut pas le reconnaître, fut mis au ban de l'Empire et mourut; les droits de son fils, Henri le Lion, furent vigoureusement défendus par son oncle, Welf de Bavière; l'Allemagne se partagea entre les deux familles, et la bataille de Weinsberg, où Conrad fut vainqueur, donna naissance aux noms de *Guelfes* et de *Gibelins*, 1140. Il prit la croix à la voix de saint Bernard, 1147, alla perdre la plus grande partie de son armée en Asie Mineure, rejoignit Louis VII, assiégea vainement Damas avec lui et revint avec quelques soldats, 1149. Il mourut en 1152.

Conrad IV, fils de Frédéric II, 1228-1254, roi des Romains en 1237, soutint en Allemagne la cause de son père contre Henri de Thuringe et Guillaume de Hollande, prit le titre d'empereur en 1250, mais fut poursuivi par la haine des papes. Secondé par son frère Manfred, il battit les troupes d'Innocent IV, soumit les Deux-Siciles, mais mourut tout à coup en 1254; on a, sans preuve, accusé Manfred de l'avoir empoisonné. C'est le dernier empereur de la maison de Souabe.

Conrad V ou plutôt **Conradin,** son fils, 1252-1268, dépouillé des royaumes qu'avaient possédés ses aïeux, élevé avec tendresse par sa mère, Elisabeth de Bavière, répondit aux vœux des Gibelins d'Italie, qui l'appelaient contre Charles d'Anjou, maître de Naples depuis la mort de Manfred, son oncle. Mal secondé, vaincu à Tagliacozzo ou Scurcola, 1268, pris avec son ami Frédéric d'Autriche, il fut condamné injustement par un tribunal incompétent, et fut décapité à Naples, le 20 octobre.

Conrad, dit le *Pacifique*, roi de la Bourgogne Transjurane, fils de Rodolphe II, régna de 937 à 993, et triompha des Hongrois et des Sarrasins, qui ravageaient ses Etats, en les mettant aux prises.

Conrad, fils aîné de l'empereur Henri IV, se révolta contre lui, en 1093, se fit couronner roi de Lombardie et mourut méprisé après huit années de guerres civiles.

Conrad, marquis de Montferrat, 2e fils du marquis Guillaume III, après avoir combattu Frédéric Ier en Italie, alla défendre à Constantinople Isaac l'Ange, qui lui donna sa sœur Théodora en mariage, 1186; puis se rendit à Tyr, où les habitants le proclamèrent prince. Il défendit courageusement la ville contre Saladin, qui menaçait de tuer son père prisonnier; épousa la belle-sœur de Gui de Lusignan, Isabelle, commanda les chrétiens devant Saint-Jean-d'Acre, eut à se plaindre de Richard Cœur de Lion, disputa le titre de roi de Jérusalem, et fut assassiné à Tyr par deux émissaires du Vieux de la Montagne, 1192.

Conrad de Wurzbourg, *minnesinger* allemand, mort à Fribourg en Brisgau, 1287, fut l'un des poëtes les plus gracieux et les plus féconds de l'époque des Hohenstauffen. Son chef-d'œuvre est un poëme épique intitulé la *Guerre de Troie*. V. Müller, *Collection de poésies teutoniques*, Berlin, 1784.

Conradin. V. Conrad V.

Conrart (Valentin), né à Paris, 1603-1675, calviniste, conseiller et secrétaire du roi, réunit, dès 1629, quelques écrivains, qui s'occupaient familièrement de belles-lettres. Ce fut l'origine de l'Académie française; Conrart en fut le secrétaire perpétuel. Homme de goût, bienveillant, aimé de tous, il a été célébré par les beaux esprits du temps et a réuni une foule de pièces importantes, la plupart manuscrites, qui se trouvent à la bibliothèque de l'Arsenal. Ses œuvres forment un mince bagage; Boileau avait déjà parlé de son *silence prudent*. Ses *Mémoires sur l'histoire de son temps*, curieux, mais assez courts, ont été publiés dans la *Collection* Petitot.

Conring (Hermann), savant hollandais, fils d'un pasteur de Norden (Ost-Frise), 1606-1681, fut professeur à Helmstædt, s'attacha à son protecteur, le duc Auguste de Brunswick, mais mérita les faveurs de Christine de Suède, de Charles-Gustave, du roi de Danemark, de l'électeur palatin, de l'empereur Léopold, de Louis XIV, par sa science pour ainsi dire universelle et ses 120 ouvrages sur la médecine, le droit public de l'Allemagne, les antiquités égyptiennes, les monnaies, le commerce, la philosophie, l'histoire, etc. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées en 7 vol. in-fol., Brunswick, 1730.

Consalvi (Hercule), cardinal et homme d'Etat, né à Rome, 1757-1823, de bonne heure ennemi des principes de la révolution française, secrétaire du cardinal Chiaramonti, fut nommé cardinal par Pie VII, en 1800, puis secrétaire d'Etat. Il négocia et signa le Concordat de 1801; il vécut dans la retraite de 1806 à 1814. Nonce du pape au congrès de Vienne, il lui fit rendre les Marches et les Légations, travailla à la réorganisation et à l'administration nouvelle des Etats de l'Eglise, favorisa les arts, les sciences et les lettres; et, par son habileté diplomatique, fit signer des concordats avec la plupart des Etats de l'Europe. Il se fit estimer à Rome et au dehors. Après la mort de son ami Pie VII, 1823, il dirigea les affaires pendant la vacance du siége pontifical, et mourut peu de temps après. Ses *Lettres* et *Négociations* ont été publiées, Paris, 1864.

Consarbrück, village à 7 kil. S. O. de Trèves (Prusse Rhénane), sur la Sarre, où le maréchal de Créquy fut battu par le duc de Lorraine, Charles IV, en 1675.

Conseil d'Etat. Les Capétiens avaient une *cour du roi*, composée de pairs, de vassaux, de grands officiers, de jurisconsultes; Philippe le Bel sépara cette cour jusqu'alors sans organisation déterminée; le parlement rendit la justice; le *grand conseil*, *conseil secret*, *conseil privé*, *conseil étroit*, *conseil du roi*, eut la direction des affaires politiques et administratives. C'est donc au commencement du XIVe s. que le grand conseil se constitue peu à peu; il est alors composé d'évêques, de seigneurs, de magistrats; mais ils n'ont pas encore de fonctions bien spéciales. Ce grand conseil dure jusqu'à la fin du XVe s.; en 1497, le chancelier Guy de Rochefort institua un tribunal permanent, qui conserva le nom de *grand conseil*, pour s'occuper spécialement du jugement des affaires judiciaires soumises au roi. C'est alors que le conseil du roi devint le véritable *conseil d'Etat* de l'ancienne monarchie. Ses attributions grandirent au XVIe s.; il correspondait avec les gouverneurs de provinces, jugeait les conflits entre les parlements, préparait les grandes ordonnances royales. Un règlement du 3 avril 1547 régularisa ses fonctions; mais le conseil d'Etat n'était encore composé que de hauts dignitaires de l'Eglise, d'ambassadeurs, des secrétaires d'Etat, etc. Henri III établit le costume de ces conseillers; mais les guerres civiles empêchèrent l'organisation définitive du conseil d'Etat; elle ne fut décidée que par les règlements de 1622, 1624, 1630.

Les conseillers d'Etat, distingués dès lors des personnages qui siégeaient accidentellement dans le conseil, eurent un traitement déterminé, furent divisés en conseillers *ordinaires*, *semestres* et *quatrimestres*. Le roi, ou en son absence, le chancelier, présida le conseil; le mardi se tenait le *conseil des dépêches*, où l'on s'occupait de l'administration provinciale; le mercredi, il s'occupait de finances et d'impôts, c'était alors le *conseil de finances ou de direction;* le jeudi, le conseil s'occupait de ce qu'on appelle le *contentieux financier;* le samedi se tenait le *conseil des parties*, jugeant les conflits entre les juridictions différentes, interprétant les arrêts et ordonnances, etc. Il n'y eut que des modifications peu importantes sous Louis XIV, jusqu'en 1791.

Un nouveau *conseil d'Etat* fut créé le 22 frimaire, an VIII, et, divisé en 5 sections, législation, intérieur, finances, guerre, marine, joua le rôle le plus important dans le gouvernement de l'Empire. De 1814 à 1848, ses attributions furent diminuées; il préparait alors les règlements d'administration publique, jugeait les questions contentieuses en matière administrative, etc. La constitution de 1848 donna une puissance nouvelle au conseil d'Etat, dont les membres durent être nommés par l'Assemblée. Depuis 1852, il reprit à peu près le rôle qu'il remplissait sous le premier Empire. Il prépara les projets de loi et les soutint devant le corps législatif; il donne son avis sur tous les décrets portant règlement d'administration publique; il décida en dernier ressort les procès administratifs. Il était composé d'un ministre-président, de présidents de sections, de conseillers en service ordinaire, de conseillers en service extraordinaire, de maîtres des requêtes, d'auditeurs, de première et de seconde classe. Il a été réorganisé en 1872, en perdant de son importance politique. Les membres ont été nommés par l'Assemblée nationale; le ministre de la justice en est le président de droit.

Conseil d'en haut; au XVIIe s. il ne comprenait qu'un petit nombre de ministres ou de princes; c'était presque un *conseil des ministres;* de plus, il jugeait les appels du conseil d'Etat.

Conseil (Grand). V. Conseil d'Etat.

Conseil de direction, des finances, des dé-

pêches, conseil étroit, privé, secret, etc. V. Conseil d'Etat.

Conseil Aulique. V. Aulique.

Conseil des Anciens, l'un des deux conseils créés par la constitution de l'an III (1795), se composait de 250 membres, âgés de 40 ans, mariés ou veufs, domiciliés depuis 15 ans en France. Il approuvait ou rejetait, après 3 lectures, les décisions du conseil des Cinq-Cents. Il choisissait les directeurs sur une liste décuple présentée par l'autre conseil; il siégeait aux Tuileries, pouvait changer la résidence du corps législatif et devait se renouveler tous les ans par tiers.

Conseil des Cinq-Cents; il formait avec le conseil des Anciens le corps législatif; il comprenait 500 membres, âgés de 30 ans, domiciliés depuis 10 ans sur le territoire de la république. Les lois, proposées dans le conseil, adoptées après trois lectures et discussions, et appelées *résolutions*, étaient présentées au conseil des Anciens. Il siégeait dans la salle du Manége, et devait être renouvelé par tiers chaque année Au 18 brumaire an VIII (1799), les conseils furent transférés à Saint-Cloud, et dissous par Bonaparte

Conseil général. Créé dans chaque département par la loi du 22 pluviôse an VIII (fév. 1800), il est chargé de répartir entre les arrondissements la totalité des contributions directes, de voter les impôts départementaux, d'émettre des avis et des vœux sur les besoins du pays, etc. Choisis d'abord par le souverain jusqu'en 1833, puis par les électeurs censitaires, et, depuis 1848, par le suffrage universel, les conseillers sont renouvelés par tiers tous les trois ans; il y en a un par canton. Le conseil a une session annuelle d'une quinzaine de jours; les présidents, vice-présidents et secrétaires sont nommés par le Conseil. Dans le département de la Seine, le Conseil général est composé des 80 membres qui forment le Conseil municipal de Paris et des conseillers nommés dans les cantons des arrondissements de Saint-Denis et de Sceaux.

Conseil d'arrondissement. Créé dans chaque arrondissement par la loi du 28 pluviôse, an VIII, il est chargé de répartir entre les communes de l'arrondissement la totalité des contributions directes, etc Chaque canton nomme un conseiller; quelques cantons nomment 2 et même 3 conseillers, pour que le nombre total de ces conseillers soit au moins de 9.

Conseil municipal. V. Commune.

Conseil supérieur de l'instruction publique. Créé par décret du 17 mars 1808 (Conseil de l'Université), composé de 30 membres, dont 10 *conseillers à vie* et 20 *conseillers ordinaires*, renouvelés annuellement, il fut considérablement modifié par la loi du 15 mars 1850. Le décret du 9 mars 1852 a supprimé la section permanente de 8 membres, nommés à vie, qui avaient été conservés; il a compris 32 membres, nommés pour un an : 3 sénateurs, 3 conseillers d'Etat, 5 évêques, 3 membres des cultes non catholiques, 3 membres de la Cour de cassation, 5 membres de l'Institut, 8 inspecteurs généraux de l'Université, 2 membres de l'enseignement libre. Il a été récemment réorganisé sur de nouvelles bases, avec des attributions à peu près semblables.

Conseil départemental de l'instruction publique. Créé par la loi du 27 mai 1854, au chef-lieu du département, composé du préfet, de l'inspecteur de l'Académie, d'un inspecteur de l'instruction primaire, de l'évêque, d'un ecclésiastique, d'un ministre protestant, du procureur impérial, de 4 membres du conseil général, etc. L'inspecteur de l'Académie instruit les affaires de l'instruction primaire sous l'autorité du préfet, celles de l'instruction secondaire sous celle du recteur.

Conseil académique. Le décret du 17 mars 1808 et l'ordonnance du 7 décembre 1845 avaient organisé au chef-lieu de chaque académie un conseil chargé de surveiller les écoles, etc. La loi du 15 mars 1850 composa le conseil de chaque académie (une par département), à peu près des mêmes éléments qui forment encore aujourd'hui le conseil départemental. Enfin, la loi du 27 mai 1854 a nommé le recteur, président; les membres du conseil sont : les inspecteurs de l'Académie, les doyens des facultés, 7 membres choisis par le ministre de l'instruction publique (évêques, ecclésiastiques, ministres des autres cultes, magistrats, fonctionnaires publics ou personnes notables).

Conseil supérieur du commerce, de l'agriculture et de l'industrie. Créé en 1853, composé de 16 membres, avec le ministre de l'intérieur, président, un vice-président et un secrétaire, il donne son avis sur toutes les questions spéciales que lui soumet le gouvernement.

Conseil général de commerce; il est composé des délégués des chambres de commerce, qui se réunissent chaque année, au ministère du commerce, pour exposer leurs vœux et leurs réclamations.

Conseil des bâtiments civils; il se compose de plusieurs architectes, sous la présidence du ministre d'Etat. Institué depuis 1796, il s'occupe des projets de construction ou de réparation des bâtiments civils de l'Etat, de l'alignement des rues, etc.

Conseil de surveillance de l'assistance publique. Créé à Paris en 1849, et composé de 19 membres, sous la présidence du préfet, pour surveiller l'administration des hôpitaux.

Conseil d'hygiène et de salubrité. Créé à Paris, 1802, réorganisé en 1851, composé de 30 membres, sous la présidence du préfet de police, pour s'occuper de toutes les questions qui intéressent la salubrité publique.

Il y a un conseil général des mines, un conseil général des ponts et chaussées, un conseil des travaux de la marine, un conseil d'amirauté, etc.; des conseils de prud'hommes, un conseil général de la banque de France, etc.

Conseil provincial d'Artois, tribunal créé par Charles-Quint à Arras, en 1530.

Conseil souverain d'Alsace, tribunal supérieur de justice siégeant à Colmar depuis 1679; il a été supprimé en 1790.

Conseil souverain de Roussillon, tribunal supérieur de justice, siégeant à Perpignan depuis 1642; il a été supprimé en 1790.

Conseil des Troubles, tribunal établi dans les Pays-Bas par le duc d'Albe, pour punir les rebelles et poursuivre les protestants, 1568. Les Brabançons l'appelèrent le *conseil de sang;* ses rigueurs furent l'une des causes du soulèvement contre Philippe II.

Conseil des Dix, tribunal secret de l'ancienne république de Venise, composé d'abord de 10 membres pris dans le grand conseil. Il était armé de pouvoirs illimités, pour poursuivre et punir les ennemis de la république. Il fut créé après la conjuration de B. Tiepolo, en 1310; d'abord temporaire, il fut prorogé d'année en année, et déclaré perpétuel en 1325. C'est ce conseil qui a dominé l'Etat, en procédant par l'espionnage, la délation et la terreur, jusqu'à la fin de la république.

Consentes Dii (probablement de *consentientes*, délibérants), nom donné par les anciens Romains à 12 divinités de premier ordre, probablement 6 dieux et 6 déesses. On les confondit avec les 12 grands dieux de la Grèce; on célébrait en leur honneur des fêtes appelées *Consentia*. On n'est pas d'accord sur les noms des 12 divinités de l'ancienne Rome.

Consentia. V. Cosenza.

Conserans ou **Couserans** (*Consorrani*), anc. pays de France, dans la Gascogne, entre les comtés de Foix et de Comminges, au pied des Pyrénées. Les v. princ. étaient Saint-Girons et Saint-Lizier. Auj. départ. de l'Ariége.

Conservatoires de musique. Ces écoles publiques de musique furent surtout établies en Italie, à Naples, à Venise, à Milan. Celui de Paris fut fondé, en 1784, par le baron de Breteuil, sous le nom d'*Ecole royale de chant et de déclamation*. Fermé en 1789, rétabli par la Convention, 1793, 1795, il a conservé depuis lors une réputation méritée par ses maîtres, leurs méthodes et les élèves qui en sont sortis. Des succursales ont été créées à Lille, 1826, à Toulouse, 1840, à Marseille et à Metz, 1841, à Dijon, 1843, à Nantes, 1846.

Conservatoire des arts et métiers; il a été fondé le 1er avril 1799, à Paris, dans l'ancien prieuré de Saint-Martin des Champs. On y a formé de curieuses collections de modèles de machines, d'instruments, etc. Des cours publics gratuits servent à populariser les sciences, agricoles et mécaniques surtout.

Consistoire, nom donné au conseil intime que forma Auguste, en appelant auprès de lui des magistrats de différents ordres et des sénateurs, pour préparer les lois, soumises ensuite au sénat. Bientôt les décrets impériaux remplacèrent les sénatus-consultes.

Consistoire, nom du collége des cardinaux réunis pour une affaire importante; il est *public*, quand le pape reçoit les princes et les ambassadeurs; *secret*, lorsque le pape pourvoit aux siéges vacants.

Consistoire, conseil chargé de l'administration des

églises protestantes. Un décret du 25 mars 1852 a modifié quelques-unes des dispositions des articles organiques de 1802, touchant l'organisation et les attributions des consistoires de France. Dans l'église calviniste, chaque paroisse a un *conseil presbytéral* de 4 à 7 membres, sous la présidence d'un pasteur; ils sont élus pour trois ans par les fidèles inscrits sur le registre paroissial; les conseils des chefs-lieux de circonscriptions consistoriales ont le nom de *consistoires*, le nombre de leurs membres est doublé; les pasteurs du ressort et un délégué de chaque conseil en font partie. Il nomme les pasteurs sur une liste de trois candidats présentés par le conseil presbytéral de l'église intéressée. Un conseil central des églises réformées de France les représente à Paris auprès du gouvernement. Le consistoire supérieur des églises de la confession d'Augsbourg était à Strasbourg, se réunissait une fois l'an, et pouvait être représenté auprès du gouvernement par le consistoire de Paris. — Le culte israélite a un consistoire central à Paris et des consistoires départementaux.

Consorrani, peuple de la Novempopulanie (Gaule), à l'E. des Convènes. V. Conserans.

Constable, mot dérivé du français *connétable* et d'abord synonyme, désigne, en Angleterre, des officiers publics, chargés, sous l'autorité du juge de paix, de maintenir l'ordre et de faire exécuter les lois. Ils ont pour insignes un bâton de bois, long d'environ un mètre, surmonté des armoiries royales, et une petite baguette de cuivre avec laquelle ils touchent celui qu'ils doivent arrêter. Les constables, institués sous Édouard III, sont élus annuellement dans chaque commune parmi les citoyens aisés, qui peuvent se faire remplacer; en cas d'urgence, tout citoyen peut être requis de remplir les fonctions de *special constable*. Depuis 1829, ils sont payés et ont le caractère d'officiers de police.

Constance (Lac de) (*Brigantinus* ou *Rheni lacus*), en all. *Boden-See*, formé par le Rhin, qui le traverse; la partie N. O., très-étroite, s'appelle lac d'*Uberlingen* ou de *Zeller;* il a 65 kil. de long et plus de 200 de tour. Il sépare les cantons suisses de Saint-Gall et de Thurgovie, de l'Autriche, de la Bavière, du Wurtemberg et du duché de Bade. Il reçoit la Bregenz et le Stokach, et renferme plusieurs îles. Ses eaux, profondes et poissonneuses, sont sujettes à des crues et à des baisses subites appelées *ruhss*. Ses rives sont d'un aspect riant et pittoresque. Les endroits les plus importants du lac sont: Constance, Uberlingen, Mœrsebourg (Grand-duché de Bade); Friedrichshafen (Wurtemberg); Lindau (Bavière); Bregenz (Vorarlberg); Rohrschach (Saint-Gall); Romanshorn (Thurgovie).

Constance (*Constantia*), ch.-l. du dist. de ce nom (Grand-duché de Bade), sur la rive gauche du lac, à l'endroit où il se rétrécit. Évêché, cathédrale gothique du XIe s. De vieilles fortifications la défendent. Elle a trois faubourgs, dont l'un, le *Petershausen*, est sur la rive droite du Rhin. Le château ducal et le palais épiscopal sont des bâtiments gothiques; dans l'ancien couvent des dominicains se tint le concile (1414-1418) qui condamna au feu Jean Huss et Jérôme de Prague, dégrada Jean XXIII, déposa Grégoire XII et Benoît XIII, excommunia Frédéric d'Autriche, et s'occupa de la réforme de l'Eglise. — Fabriques de toiles peintes; commerce de grains, bois, vins; 7,000 hab. — Constance, fondée par les Romains au IVe s., devint une ville impériale peuplée de 40,000 hab. Frédéric Ier y signa, en 1183, avec les villes lombardes, la paix qui terminait la lutte des Guelfes et des Gibelins. En 1548, pour avoir refusé d'accepter l'*interim*, elle fut mise au ban de l'Empire et donnée par Charles-Quint à son frère Ferdinand. Elle a été longtemps ville impériale, et, jusqu'en 1802, siége d'un évêché souverain; elle a été cédée par l'Autriche au grand-duché de Bade, en 1805. — Le district a 27,000 hab.

Constance, v. de la colonie du Cap, à 22 kil. S du Cap. Célèbre par ses vignobles estimés, dont les premiers plants viennent de Bourgogne et des bords du Rhin.

Constance Chlore, c.-à-d. *pâle* (Flavius Valerius), né vers 250 en Mœsie, petit-neveu de Claude II, gouverneur de la Dalmatie, fut, lors de la tétrarchie de Dioclétien, nommé César, 292. Il eut le gouvernement de la Bretagne, des Gaules et de l'Espagne, sous l'Auguste Maximien, dont il fut forcé d'épouser la fille, Théodora. Il battit les usurpateurs Carausius et Alectus en Bretagne, repoussa des Gaules les Alemanni et les Francs, devint Auguste à l'abdication de Dioclétien et de Maximien, 305, et mourut à Eboracum (York), dans une expédition contre les Pictes, 306. Simple, humain, tolérant à l'égard des chrétiens, il mérita l'estime de ses contemporains. Il eut de sa première femme, Hélène, Constantin le Grand, et, de Théodora, Flavius Julien Constance, qui fut le père de Gallus et de Julien.

Constance (Flavius Julius), né à Sirmium en 317, 2e fils de Constantin, laissa ses soldats égorger, à Constantinople, ses oncles et ses cousins, reçut, dans le partage de l'Empire, à Sirmium, 337, la Thrace, la Macédoine, la Grèce et l'Orient. Il combattit Sapor II, roi de Perse, fut vaincu à Singara, 343, mais se maintint en Asie. Il lutta ensuite contre les usurpateurs Vétranion et Magnence; Vétranion fut forcé de se soumettre à l'entrevue de Naïssus, 350; Magnence fut vaincu à Mursa, 28 sept. 351, et se tua en Gaule. Constance, maître de tout l'Empire, timide, soupçonneux et cruel, fit périr son cousin Gallus, qu'il avait nommé César, persécuta saint Athanase et les orthodoxes; eut à lutter contre les Quades et les Sarmates en Illyrie, contre Sapor en Mésopotamie, chargea son cousin, Julien, de défendre la Gaule, et mourut à Mopsucrène, en Cilicie, au moment où il allait combattre le César des Gaules, que ses soldats avaient proclamé empereur, 361.

Constance, né en Illyrie, général distingué d'Honorius, vainquit, en Gaule, les usurpateurs Constantin et Gerontius, surveilla Ataulf et ses Wisigoths, qu'il décida à passer en Espagne, épousa sa veuve, Placidie, sœur d'Honorius, en 417, reçut le titre d'Auguste en 418, et mourut laissant deux enfants qui furent Valentinien III et Honoria.

Constance ou **Constantin Faulkon,** aventurier grec de Céphalonie, 1648-1688, après plusieurs voyages aux Indes, fut jeté par une tempête sur les côtes de Siam, gagna la faveur du premier ministre et du roi, se fit catholique, et, par l'intermédiaire des jésuites, entra en relations avec Louis XIV, qui envoya une ambassade célèbre à Siam en 1685. Trois mandarins, dirigés vers la France, furent reçus à Versailles avec une pompe magnifique; une sorte de traité fut conclu entre le roi et Constance; une petite expédition, envoyée à Siam en 1687, reçut Bangkok et Mergui. Pour se défendre contre ses ennemis, Constance demanda de nouveaux secours; mais il tomba en leur pouvoir et fut exécuté, juin 1688.

Constance, reine de France, fille de Guillaume Taillefer, comte de Toulouse, épousa le roi Robert, après son divorce avec Berthe, 1006, introduisit dans la France du Nord les mœurs, la civilisation et les troubadours du Midi, fit le malheur de son mari par son caractère impérieux et cruel, soutint les injustes prétentions de son 3e fils, Robert, contre les aînés Hugues et Henri, sans pouvoir réussir, et mourut de chagrin à Melun, en 1033.

Constance de Castille (Elisabeth), fille d'Alphonse VIII, épousa Louis VII, roi de France, 1154, mourut en couches, 1160; elle fut mère de Marguerite, femme de Henri Court-Mantel.

Constance, fille de Roger II, roi des Deux-Siciles, née en 1156, épousa, en 1186, Henri, fils de l'empereur Frédéric Ier. Elle était l'héritière légitime de son neveu, Guillaume II; mais Tancrède, fils naturel de Roger, lui fut préféré. Henri VI lutta contre l'usurpateur, qui prit Constance à Salerne et la renvoya généreusement; il n'en fut pas moins cruel à l'égard du jeune Guillaume III, fils de Tancrède, souleva les populations par ses terribles vengeances, et, lorsqu'il mourut à Messine, en 1197, on prétendit que Constance elle-même l'avait fait empoisonner. Elle termina sa vie en 1198, laissant Innocent III tuteur de son jeune fils, Frédéric.

Constance, fille de Manfred, roi de Naples, épousa, en 1261, Pierre III d'Aragon, qui, après les Vêpres siciliennes, s'empara de la couronne de Sicile. Elle sauva la vie du prince de Salerne, fait prisonnier, et gouverna, après la mort de son mari, au nom de ses fils, Jayme et Frédéric; elle mourut à Rome, 1298.

Constant ou **Constans Ier** (Flavius Julius), 3e fils de Constantin et de Fausta, eut, au partage de l'Empire, l'Illyrie occidentale, l'Italie et l'Afrique. Après la mort de son frère Constantin, qui périt en l'attaquant, 340, il resta maître de tout l'Occident. Cruel, dépravé, il protégea cependant l'Eglise. Il fut tué près d'Elne, en 350, par les partisans de l'usurpateur Magnence.

Constant ou **Constans II** (Flavius Heraclius), fils d'Héraclius, né en 630, empereur après l'usurpation éphémère de son oncle Héracléonas, vit les Arabes achever la conquête de l'Egypte, de Tripoli, de la Syrie, s'emparer de Rhodes et menacer Constantinople. Défen-

seur odieux du monothélisme, il persécuta les orthodoxes, exila le pape Martin Ier à Cherson, et fit même périr son frère Théodose, qui, probablement, ne partageait pas ses erreurs. Il abandonna Constantinople, qu'il détestait, voulut s'établir à Rome, 663, pilla les églises et la ville, puis vint à Syracuse vivre dans la débauche et le crime; il y fut assassiné dans un bain, 668.

Constant de Rebecque (Henri-Benjamin), d'une famille de protestants français, réfugiés en Suisse depuis le commencement du XVIIe s., parmi lesquels on compte plusieurs hommes distingués, le philosophe *David*, 1638-1733, le littérateur *Samuel*, 1729-1800, naquit à Lausanne, le 27 oct. 1767; après avoir étudié en Angleterre, en Allemagne, en Ecosse, il se fit connaître à Paris, dès 1795, par quelques écrits politiques, se lia avec Mme de Staël, et soutint dès lors les mêmes opinions constitutionnelles et modérées. Son opposition dans le Tribunat le fit éliminer en 1802, et il dut quitter la France en 1803. Il vécut dans l'illustre société de Weimar, occupé d'études philosophiques et littéraires (traduction de *Wallenstein*, roman d'*Adolphe*, etc.). Rentré en France en 1814, il défendit la liberté et la Charte, se déclara, dans *les Débats*, contre Napoléon revenant de l'île d'Elbe, mais accepta, avec le titre de conseiller d'Etat, la mission délicate de préparer l'*Acte additionnel*. Un instant banni par Louis XVIII, il revint défendre les principes et la cause du libéralisme dans des brochures remarquables, dans *le Mercure*, dans *la Minerve;* la plupart de ces articles furent réunis par lui et formèrent un *Cours de politique constitutionnelle*. Député en 1819, il devint l'un des chefs de l'opposition à la tribune et dans les journaux; il fut constamment réélu jusqu'en 1830. Quoique malade, il prit une part active à la révolution de juillet; il fut nommé président du Conseil d'Etat, et mourut le 8 déc. 1830. Orateur et publiciste remarquable, d'un esprit très-distingué, il n'eut peut-être pas la même force et la même dignité dans le caractère. Ses principaux ouvrages politiques et philosophiques sont : *De l'Esprit de conquête et de l'usurpation dans leur rapport avec la civilisation européenne*, Hanovre, 1813; *Cours de politique constitutionnelle*, 1817-1820, 4 vol. in-8°; *Mémoires sur les Cent-Jours*, en forme de lettres, 1820, in-8°; *De la Religion, considérée dans sa source, ses formes et ses développements*, 1824-1831, 5 vol. in-8°; *du Polythéisme romain considéré dans ses rapports avec la philosophie grecque et la religion chrétienne*, 1833, 2 vol. in-8°, etc., etc.

Constantin (Caius Flavius Valerius Aurelius Claudius), surnommé *le Grand*, fils de Constance Chlore et d'Hélène, né à Naïssus en Dacie, vers 274, vécut en Orient, comme une sorte d'otage, auprès de Dioclétien; se distingua en Egypte et contre les Perses, excita par ses belles qualités la jalousie et la défiance de Galerius, Auguste après l'abdication de Dioclétien, 305; fut exposé par lui à des dangers dont il sortit victorieux, et put avec peine rejoindre son père à Eboracum (York). A la mort de Constance, 306, il fut proclamé César par les soldats, gouverna avec sagesse et fermeté l'Occident, repoussa les Francs de la Gaule et diminua les impôts. Il épousa Fausta, fille du vieux Maximien, qui avait repris la pourpre, accueillit son beau-père, chassé d'Italie par son fils Maxence; mais le fit périr, après lui avoir pardonné une première fois, quand Maximien eut essayé de l'assassiner, 310. Provoqué par le lâche tyran Maxence, il s'unit à Licinius, qui combattait en Orient Maximin Daïa, et franchit les Alpes, 312. Il se déclara alors ouvertement en faveur des chrétiens; sur son étendard ou *labarum* il mit le signe de la croix; Maxence se présenta vainement comme le défenseur de la vieille religion décrépite, ses soldats furent vaincus près de Turin, de Vérone; il périt lui-même noyé dans le Tibre, à la bataille du pont Milvius. Allié de Licinius, qui épousa sa sœur Constance et régnait en Orient, Constantin rendit, en 313, l'édit de Milan, qui accorda la tolérance aux chrétiens, mais il donna des garanties aux païens, en prenant le titre de grand pontife. Après une campagne sur le Rhin contre les Francs, il tourna ses armes contre Licinius, qui s'était rendu odieux par ses crimes et avait fomenté des conspirations contre Constantin. Vainqueur à Cibalis et à Mardie, 314, il lui enleva ses provinces d'Europe, excepté la Thrace. En 323, il repoussa les Goths, qui avaient envahi les provinces au sud du Danube; Licinius se plaignit de la violation de son territoire; la guerre éclata. Licinius fut vaincu à Andrinople, en Asie, forcé de se rendre à Nicomédie et relégué à Thessalonique; sous prétexte d'une conspiration nouvelle, il fut mis à mort, 324. Constantin restait seul maître de l'empire. Déjà il avait publié beaucoup d'édits inspirés par l'esprit chrétien en faveur des esclaves, des enfants pauvres, des débiteurs du fisc, des pupilles, des enfants naturels, etc., et surtout en faveur des prêtres et des évêques chrétiens. Après la défaite de Licinius, dernier défenseur du paganisme, il combattit ouvertement l'idolâtrie, s'occupa du triomphe du christianisme et du rétablissement de la concorde dans l'Eglise. Au concile de Nicée, 325, l'arianisme fut condamné. Après la mort malheureuse de son fils Crispus, né de Minerva, sa première femme, qu'il fit exécuter à Pola, sur les fausses accusations de Fausta; après la mort non moins coupable de Fausta, qui périt étouffée dans une étuve, et de Licinianus, enfant de 12 ans, fils de Licinius, il quitta Rome, la ville des vieux souvenirs et des vieilles croyances, où sa conduite avait excité l'indignation, et choisit pour nouvelle capitale Byzance, où il créa une nouvelle ville, qui fut Constantinople, 330. Il s'occupa activement de la réorganisation de tout l'Empire, sans qu'il soit toujours facile de distinguer ses actes de ceux de Dioclétien. Dans les 4 préfectures, le pouvoir militaire fut séparé de l'autorité civile; les provinces furent plus nombreuses et moins grandes; des *vicaires* gouvernèrent les *diocèses;* les offices furent multipliés; la légion ne compta plus que 1,000 soldats; il y eut les *domestici* (garde impériale), les *præsentales* (soldats des garnisons) et les troupes des frontières, commandées par des ducs et des comtes. La puissance impériale devint de plus en plus monarchique et absolue; une noblesse personnelle remplaça l'ancien patriciat et eut sa hiérarchie de *nobilissimi, illustres, spectabiles, egregii, perfectissimi*. Favorable au christianisme par politique plus que par conviction, traitant les évêques avec déférence, sans se déclarer franchement chrétien, parfois même semblant se rapprocher des ariens, il se montra toujours intelligent, parfois cruel, mais ne sacrifia jamais son pouvoir à sa croyance. A la fin de sa vie, il eut à combattre les Goths sur le Danube, laissa 300,000 Sarmates s'établir de la Pannonie à la Macédoine, et allait commencer la guerre contre Sapor II, roi de Perse, quand il mourut à Nicomédie; c'est alors seulement qu'il reçut le baptême, 22 mai 337. Il avait partagé l'empire entre ses 3 fils, Constance, Constant et Constantin, et ses deux neveux, Dalmace et Annibalien. Les Grecs l'honorent comme un saint, le 22 mai, et lui donnent souvent le titre d'*égal aux apôtres*.

Constantin II (Claudius Flavius Julius), 2e fils de Constantin, fils aîné de Fausta, né à Arles, en 316, eut dans le partage de l'empire les provinces de l'Ouest, 337, attaqua en Italie son frère Constant, fut vaincu et tué près d'Aquilée, 340.

Constantin III (Flavius Héraclius), né en 612, empereur, à la mort d'Héraclius, avec son frère Héracléonas, fut empoisonné au bout de 3 mois, 641.

Constantin IV (Flavius), surnommé *Pogonat* ou *le Barbu*, fils aîné de Constant II, régna de 668 à 685, vengea la mort de son père, vit les Arabes, sous Akbah, ravager l'Afrique, puis assiéger Constantinople, de 672 à 679, mais sans succès, puisque le khalife Moaviah dut traiter; mais il laissa les Bulgares s'établir au S. du Danube. Le 6e concile général de Constantinople, 680, condamna les monothélites. Il divisa l'Empire en 29 *thèmes* ou provinces.

Constantin V, *Copronyme* (l'Ordurier), parce qu'il avait sali les fonts baptismaux au moment de son baptême, fils de Léon III, empereur de 741 à 775, fut un violent iconoclaste, perdit l'exarchat de Ravenne, que les Lombards lui enlevèrent, 751, battit les Bulgares, 763-774, mais fut moins heureux contre les Esclavons et les Arabes, qui ravagèrent le sud de l'Asie Mineure. Il réunit les provinces grecques d'Italie sous les ordres du patrice de Sicile. Il ne manqua pas d'énergie, mais s'abandonna aux plus infâmes débauches.

Constantin VI (Flavius), fils de Léon IV et d'Irène, empereur de 780 à 797, fut gouverné par sa mère, lui arracha le pouvoir de 790 à 792, se réconcilia avec elle, fut battu par les Bulgares, puis fut détrôné par Irène, qui lui fit crever les yeux; il mourut probablement peu après, et fut le dernier empereur de la dynastie Isaurienne.

Constantin VII, dit *Porphyrogénète* (né dans la pourpre), fils de Léon VI, empereur en 911, régna, mais ne gouverna jamais; son oncle Alexandre, sa mère Zoé, puis Romain Lécapène, général habile, enfin sa femme Hélène, exercèrent le pouvoir à différents titres. Dessinateur, sculpteur, architecte et peintre, il ne s'occupa

que d'arts et d'études. Il a laissé : deux livres des *Thèmes* ou provinces, plusieurs fois reproduits par Meursius, Banduri (*Imperium orientale*), etc.; un *Traité sur l'administration de l'Empire*, en 35 chapitres, dans l'*Imperium orientale*, 1711, in-fol.; une *Vie de l'empereur Basile le Macédonien*, dans la Collection Byzantine; deux *Traités sur la tactique*, dans Meursius; un ouvrage sur le *Cérémonial de la Cour*, Leipzig, 2 vol. in-fol., 1751-1754. Il a fait rédiger les *Géoponiques* et les *Hippiatriques*, une nouvelle édition des *Basiliques* et une grande compilation historique en 53 titres; on en connaît 4 sections; la 27e et la 50e, intitulées : *des Ambassades* et *des Vertus et des vices*, ont été bien éditées par Bekker et Niebuhr, Bonn, 1829; Angelo Maï a découvert une 3e section, *des Sentences;* E. Miller, une 4e section, *des Embûches*, renfermant beaucoup d'extraits d'historiens grecs. On les trouve dans les *Fragmenta historicorum græcorum*, de la Bibliothèque grecque de A.-F. Didot.

Constantin VIII, fils de Romain Lécapène, associé par lui à l'empire, en 928, partagea le trône, après sa chute, 944, avec son frère Etienne et Constantin VII, qui les exila en 945; il fut tué, 946, en voulant reconquérir sa liberté.

Constantin IX, fils de Romain II, empereur de 976 à 1028, laissa régner son frère et collègue, Basile II; il fut le dernier prince de la dynastie macédonienne.

Constantin X, *Monomaque* (combattant seul), fut élevé au trône, en 1042, par l'impératrice Zoé, qu'il épousa âgée de 62 ans. Il triompha des rebelles Maniacès, Tornicius, etc.; réunit l'Ibérie et l'Arménie à l'Empire, repoussa les Russes de Constantinople, mais laissa les Petchenègues ravager les provinces du Danube, et les Normands conquérir l'Italie méridionale. Les Turcs Seldjoucides commencèrent à attaquer les provinces d'Asie, et Constantin, par ses dépenses exagérées, diminua les forces de l'empire. Sous son règne fut consommé le grand schisme d'Occident, 1054. Il mourut vers cette époque.

Constantin XI, *Ducas*, fut choisi par Isaac Comnène, qui abdiquait, comme le plus honnête homme de l'empire, 1059. Il fut mauvais empereur et grand discoureur. Ses Etats furent ravagés par les Turcs Seldjoucides en Asie, par les Uzes et les Hongrois en Europe; les Normands continuèrent leurs conquêtes en Italie; il mourut en 1067.

Constantin XII, *Ducas*, 3e fils du précédent, régna six mois avec ses deux frères, Michel et Andronic, 1067, sous la régence de leur mère Eudoxie; puis Romain Diogène s'empara du trône jusqu'en 1071; Constantin XII fut relégué dans un cloître, en 1078, par Nicéphore Botoniate. Sa fin est obscure.

Constantin XIII, *Dragazès*, né en 1394, 3e fils de Manuel II Paléologue, succéda à son frère, Jean VII, en 1448. Il paya tribut à Amurat II; mais le nouveau sultan, Mahomet II, vint assiéger Constantinople avec des forces considérables; la ville, abandonnée par la chrétienté, succomba, et l'empereur, honorant par son courage les derniers moments de l'empire, ne put que se faire tuer en combattant, 29 mai 1453.

Constantin, pape de 708 à 715, était né en Syrie et défendit la foi orthodoxe contre l'empereur Philippique Bardane.

Constantin (Tibère), antipape, fut, à la mort d'Etienne III, 767, installé au palais de Latran par une troupe de brigands. Le peuple se souleva; il eut les yeux crevés et fut enfermé dans un couvent, 769.

Constantin, simple soldat dans l'armée de Bretagne, fut proclamé empereur, en 407, par les troupes révoltées contre Honorius, surtout à cause de son nom. Il soumit la Gaule, s'établit à Arles, créa César, puis Auguste, son fils Constant, qui se fit reconnaître en Espagne. Honorius, après l'avoir accepté pour collègue, se déclara contre lui, au moment où Gérontius, autre usurpateur, l'assiégeait dans Arles; Constance, général d'Honorius, le força de se rendre et lui promit la vie; mais Constantin et son fils Julien furent mis à mort sur les bords du Mincio par l'ordre de l'empereur.

Constantin; il y eut 4 rois d'Ecosse de ce nom : Constantin Ier, 458-479; Constantin II, 858-874; Constantin III, 903-943; Constantin IV, 1000-1002. On n'a que des renseignements peu authentiques sur ces princes.

Constantin, grand-duc de Vladimir (Russie), déshérité par son père, Vsevolod, 1212, combattit son frère George, fut vainqueur, grâce au prince de Novgorod, Mstislaf, et gouverna sans gloire jusqu'en 1219.

Constantin Pavlovitch, 2e fils de Paul Ier, 1779-1831, fit la campagne de Suisse avec Souvaroff, 1799, celle d'Austerlitz avec Benningsen, 1805; il vécut comme exilé par son frère Alexandre dans la Volhynie. En 1815, il fut chargé comme généralissime de gouverner la Pologne. Emporté, brutal, ennemi de la liberté, il poursuivit les représentants de l'ancienne armée, la presse, les étudiants, les patriotes, mais s'occupa activement de la prospérité matérielle du royaume, et surtout de Varsovie. Après son divorce avec une princesse de Saxe-Cobourg, qu'il avait depuis longtemps abandonnée, il épousa, en 1820, une belle Polonaise, qu'il créa princesse de Lowicz; puis il renonça, en 1822, à tous ses droits sur la couronne et se distingua par une vie de plus en plus excentrique, dans son château du Belvédère. Il échappa par miracle à l'insurrection polonaise du 29 nov. 1830; sa conduite fut alors encore plus inexplicable; il semblait se féliciter des succès des Polonais. Il combattit à Grochow, se retira à Bialystok, puis à Vitebsk, où il mourut subitement, peut-être du choléra, le 27 juin 1831.

Constantin, dit *l'Africain*, savant médecin de Carthage, mort en 1087, vécut 39 ans à Babylone, et y apprit les langues de l'Orient et les sciences médicales. Plus tard il revint à Carthage, fut forcé de passer en Italie, où Robert Guiscard l'accueillit; mais il se fit moine bénédictin à Aversa. Compilateur distingué, il a introduit la médecine des Arabes en Italie. Deux de ses recueils ont été imprimés à Bâle, 1536-1539, in-fol.

Constantin Céphalas, V. Céphalas.

Constantin Manassès. V. Manassès.

Constantin (Robert), érudit, né à Caen, mort en 1605, élève de J. C. Scaliger, est surtout connu par son *Lexicon græco-latinum*, Genève, 1562, 1592, 2 vol. in-fol. On en a fait un abrégé.

Constantine (Province de), l'une des trois divisions de l'Algérie, depuis le cap Roux et la prov. d'Alger à l'O. jusqu'au cap Sigli et l'Etat de Tunis à l'E.; de la Méditerranée au N. jusqu'au Sahara au S. Elle comprend 1° le *dép. de Constantine*, ch.-l. Constantine, et 4 arrondissements : Constantine, Philippeville, Bône et Sétif; 2° la *division de Constantine*, renfermant 4 subdivisions : Constantine, Bône, Sétif et Bathna, partagées en 12 cercles, Constantine, Philippeville, Djidjelli, Bône, la Calle, Guelma, Souk-Arras, Bathna, Biskara, Sétif, Bougie, Bord-bou-Aréridj, et 3 postes, Aïn-Beïda, Tebessa, Bou-çada. Dans le Sahara algérien de l'E. à l'O. : le plateau des Hodna, ch.-l. Bou-Saada; l'oasis des Ziban, ch.-l. Biskra; Zaatcha; l'oasis des Ouled-Souf, ch.-l. El-Oued; l'oasis des Ouled-Rir, ch.-l. Tougourt; les Ksours ou villages des Ouled-Nayl de l'E.; l'oasis d'Ouargla, ch.-l. Ouargla. Les autres villes sont : Stora, Lambessa, Milah, Djemilah, Collo, etc. La superficie est de 278,000 kil. carrés, dont 73,000 dans le Tell et 205,000 dans le Sahara algérien; la popul. de 1,028,000 hab., dont 81,000 chrétiens et le reste musulmans. Elle correspond à la plus grande partie de la Numidie ancienne. C'est la partie la plus fertile de l'Algérie et surtout la plus riche en forêts.

Constantine (*Cirta*), ch.-l. de la prov. de ce nom (Algérie), sur un massif de rochers enveloppé par le torrent du Rummel, grossi du Bou-Merzoug, par 36° 22′ 21″ lat. N. et 4° 16′ 35″ long. E., à 430 kil. E. d'Alger. Division militaire, préfecture. C'est une sorte de trapèze de 40 hectares, qui est abordable seulement vers le S. O.; il est entouré de tous les autres côtés d'abîmes verticaux. La ville est défendue par une vieille kasbah; les rues sont étroites et tortueuses; l'enceinte est percée de 4 portes. On y trouve quelques ruines romaines, l'aqueduc, un arc de triomphe, le pont d'El-Kantara sur le Rummel, les citernes de la kasbah, etc. Fabriques d'ouvrages en peaux, tissus de laine, minoteries; commerce assez actif. Popul. 35,000 hab., dont 6,000 Européens. — Cirta, fondée par les Phéniciens ou par les Grecs, capitale de la Numidie sous Massinissa et Jugurtha, florissante sous les Romains, ruinée en 311 par les partisans de Maxence, fut relevée par Constantin, qui la nomma *Constantina*. Soumise aux Vandales, détruite par les Arabes, prise par Khaïreddin Barberousse au XVIe s., dès lors capitale d'un bey, vassal insubordonné du dey d'Alger, elle fut en vain attaquée par le maréchal Clausel en 1836; mais, après la mort du général Danrémont, enlevée d'assaut par le général Valée, le 13 oct. 1837.

Constantinople, anc. *Byzance*, capit. de l'empire Ottoman, dans la Roumélie, à l'extrémité méridionale du Bosphore qui finit dans la mer de Marmara, par 41° 0′ 16″ lat. N. et 26° 38′ 50″ long. E., à 2,650 kil. S. E. de Paris. Les Turcs l'appellent *Stamboul* ou *Is-*

tamboul (corruption du grec dorien εἰς τὰν πόλιν, à la ville) et *Islambol* (ville de la foi). Son port, l'un des meilleurs du monde, est formé par un bras du Bosphore, dirigé du S. E. au N. O., qu'on appelle la *Corne-d'Or*. Elle a la forme d'un triangle, dont le sommet, occupé par le sérail, est entre le port, le Bosphore et la mer de Marmara; elle est bâtie en amphithéâtre sur sept collines, où l'on voit de l'est à l'ouest: le *Sérail*, amas confus de palais, de pavillons, de jardins; la mosquée de *Sainte-Sophie*, élevée par Justinien et prise aux chrétiens en 1453; l'élégante mosquée d'Achmet, près de l'Hippodrome ou *Atmeïdan ;* les mosquées d'Osman et de Soliman; l'aqueduc de Valens, les mosquées de Méhémet et de Sélim. Le côté baigné par le mer de Marmara, long de 7,000 mèt., se termine au S. O. par le château délabré des Sept-Tours; le côté du port a 9,000 mèt., est garni d'une vieille muraille percée de portes et se termine à peu près par le château de Blaquernes; le 3ᵉ côté, vers la terre, serpente sur une longueur de 8,000 mèt. et est fermé par une triple muraille, très-pittoresque, de verdure et de ruines, mais inutile à la défense. L'aspect de Constantinople est admirable du côté de la mer, du Bosphore et du port; mais les rues sont étroites, sales, avec des maisons petites et laides; la ville est divisée en 16 quartiers, le *Kum-Kupi* est le quartier des Arméniens, le *Balat* celui des Juifs, le *Fanar* celui des Grecs. Le port, large de 600 à 1000 mèt., pouvant contenir 1,000 bâtiments de toute grandeur, sépare la ville des faubourgs, qui s'élèvent en pentes escarpées; *Galata*, au pied des collines, ainsi nommé du lait estimé qu'on y vendait, et *Péra*, sur le sommet, tous deux enveloppés de murailles et de fossés; à Galata résident les négociants européens ou francs; à Péra sont les palais des ambassadeurs chrétiens; au pied de Péra, sur le Bosphore, sont les établissements militaires de *Tophana*. A l'extrémité de la Corne-d'Or est le faubourg d'*Eyoub* et la mosquée où les sultans, à leur avénement, viennent ceindre le sabre d'Osman; puis la petite vallée verdoyante où sont les *Eaux-Douces*, la promenade la plus fréquentée. Constantinople a 500 fontaines, 150 bains publics, 340 mosquées, 400 écoles ou colléges, des bibliothèques, une université, une académie des sciences, des écoles spéciales, un hôtel de monnaies, etc. Siége du gouvernement, du cheikh-ul-islam, des patriarches grec et arménien, d'un archevêque catholique, d'un grand rabbin, Constantinople renferme 600,000 hab., dont plus de 300,000 musulmans, 120,000 Arméniens, 125,000 Grecs, 35,000 Juifs, etc. Elle a peu d'industrie, mais son commerce est très-considérable, puisqu'on l'estime à 3 milliards; ses immenses bazars réunissent les produits manufacturés de l'Occident aux produits de l'industrie orientale. — Bâtie vers 330, par Constantin, sur l'emplacement de l'ancienne Byzance embellie des dépouilles de l'empire, rivale de Rome, capitale de l'empire d'Orient depuis Théodose, son histoire est l'histoire de cet empire. Plusieurs fois menacée par les Awares, les Perses, assiégée par les Arabes, 668-675 et 717, attaquée par les Bulgares, etc., elle fut prise en 1204 par les Croisés de la 4ᵉ croisade, reprise par Michel Paléologue en 1261; enfin elle tomba au pouvoir du sultan des Turcs Ottomans, Mahomet II, le 29 mai 1453. Quatre conciles généraux s'y réunirent, en 381, 553, 681, 869. Son patriarche, rival du pape de Rome, devint, à partir de Photius, le chef de l'Église grecque, désormais dominante en Orient.

Constantinople (Canal de), anc. *Bosphore de Thrace*, appelé *Boghaz* par les Turcs, détroit qui unit la mer Noire à la mer de Marmara, a 30 kil. de long sur 1 à 4 de large. Il est traversé par des courants qui viennent du N. et que le vent de N. E. rend difficiles à remonter. Les beautés de ses rivages sont célèbres; Constantinople et Thérapia sont sur la côte d'Europe, Scutari sur celle d'Asie. A l'entrée du détroit sont les châteaux de *Rouméli-Fanar* et de *Rouméli-Kavak* en Europe, d'*Anadoli-Fanar* et d'*Anadoli-Kavak* en Asie; à l'endroit le plus resserré, Mahomet II fit élever *Rouméli-Hissar* en Europe et *Anadoli-Hissar* en Asie.

Constantinople (Empire latin de). V. ORIENT (EMPIRE D').

Constituante. V. ASSEMBLÉE.

Constitution. La France n'a pas eu de véritable constitution avant 1789. Depuis cette époque plusieurs constitutions se sont succédé dans notre pays, toutes fondées sur le principe de la souveraineté du peuple et sur celui de l'égalité.

1° CONSTITUTION DE 1791, œuvre de la Constituante, promulguée le 14 septembre; précédée d'une *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*, elle établit une monarchie constitutionnelle; la royauté est héréditaire, mais partage le pouvoir avec l'Assemblée législative, de 745 membres, inviolables, nommés pour deux ans par le suffrage à deux degrés (assemblées primaires, électorales); l'Assemblée fait les lois, le Roi n'a qu'un veto suspensif pendant deux législatures. La constitution de 1791 périt dans la journée du 10 août 1792.

2° CONSTITUTION DE 1793 OU ACTE CONSTITUTIONNEL, œuvre de la Convention; votée le 23 juin, elle ne fut jamais appliquée. Précédée d'une déclaration des droits de l'homme et du citoyen, elle a 124 articles; les assemblées primaires nomment directement les 750 députés de l'Assemblée et les électeurs chargés de désigner les candidats au conseil exécutif. C'est l'Assemblée qui nomme parmi ces candidats les 24 membres du pouvoir exécutif, renouvelés par moitié tous les ans. Si pendant les 40 jours qui suivent la promulgation de la loi, le 10ᵉ des assemblées primaires réclame, toutes seront convoquées pour statuer sur la loi.

3° CONSTITUTION DE L'AN III, œuvre de la Convention, promulguée le 1ᵉʳ vendémiaire an IV (23 sept. 1795), précédée d'une déclaration des droits et des devoirs, elle a en tout 377 articles. Le suffrage est à deux degrés. Le pouvoir législatif appartient à deux conseils, les Anciens et les Cinq-Cents; le pouvoir exécutif est confié à un Directoire de 5 membres (*V.* ces mots). Elle fut renversée par le coup d'Etat du 18 brumaire (9 nov. 1799).

4° CONSTITUTION DE L'AN VIII, œuvre de Bonaparte, de Sieyès et des commissions instituées lors du coup d'Etat, votée par 3,011,007 électeurs, promulguée le 22 frimaire (13 décembre), elle donne le pouvoir exécutif à 3 Consuls (*V.* Consulat) et partage le pouvoir législatif entre le Conseil d'Etat, le Tribunat et le Corps législatif. Un Sénat conservateur (*V.* ces noms) veille au maintien de la constitution. L'élection ne sert plus qu'à former des listes communales, départementales, nationales, dans lesquelles le 1ᵉʳ Consul ou le Sénat choisissent les fonctionnaires, les juges, les députés, les tribuns, etc. — Le sénatus-consulte du 16 thermidor an X (4 août 1802) modifia cette constitution en faveur de Bonaparte nommé consul à vie. En 1804, un nouveau sénatus-consulte organique institua l'Empire français.

5° La CHARTE DE 1814 et la CHARTE RÉVISÉE DE 1830 ont établi et maintenu la royauté constitutionnelle et parlementaire.

6° CONSTITUTION DE 1848, promulguée en 116 articles par l'Assemblée nationale, le 4 novembre 1848; elle proclamait la république, établissait le suffrage universel, qui nommait le président, chargé du pouvoir exécutif pour 4 ans, et l'assemblée investie du pouvoir législatif. Elle a été abolie par le coup d'Etat du 2 décembre 1851.

7° CONSTITUTION DE 1852, œuvre du prince Louis-Napoléon Bonaparte, en vertu de la délégation faite par le peuple dans ses votes des 20 et 21 décembre 1851, elle a été promulguée le 14 janvier 1852, confie pour dix ans le gouvernement au Président de la république, et, revenant avec modifications à la constitution de l'an VIII, institue un Conseil d'Etat, un Corps législatif, un Sénat, qui partagent avec lui le pouvoir législatif. Un sénatus-consulte du 7 nov. 1852, rétablit l'Empire.

8° La CONSTITUTION de 1875, a fondé la république, avec un Président, un Sénat, un Corps législatif.

Constitution civile du clergé, organisation nouvelle imposée au clergé de France par un décret de l'Assemblée constituante du 12 juillet 1790. Il devait y avoir un évêque par département; l'élection des évêques et des curés devait être faite par les électeurs; l'institution canonique devait être donnée non par le pape, mais par le métropolitain. Les ecclésiastiques étaient considérés comme des fonctionnaires publics, et les évêques avaient peu d'autorité pour l'administration de leurs diocèses. L'Assemblée exigea des ecclésiastiques le serment à cette constitution civile. Louis XVI donna sa sanction à regret, 26 déc. 1790; mais le pape Pie VI condamna la constitution et interdit le serment (brefs du 10 mars et du 13 avril 1791); la plus grande partie du clergé obéit au pape. Il y eut dès lors deux Églises en présence; les *prêtres assermentés* ou *constitutionnels* et les *prêtres insermentés* ou *réfractaires*. Le Concordat de 1801 mit fin à ce schisme malheureux.

Constitutions apostoliques, recueil, en 8 livres, de réglements ecclésiastiques, que plusieurs font remonter jusqu'au temps des apôtres, mais que les

meilleurs juges datent seulement du IIIᵉ ou du IVᵉ s. On les a souvent imprimées, soit séparément, soit dans les Collections des Conciles et dans le t. Iᵉʳ du recueil des *Pères apostoliques* de Cotelier.

Constitutions de Clarendon. V. CLARENDON.

Constitutionnaires, nom de ceux qui au XVIIIᵉ s. acceptèrent la constitution ou bulle *Unigenitus*.

Consualia. V. CONSUS.

Consuegra, v. de la Nouvelle-Castille (Espagne), dans la prov. et à 60 kil. S. E. de Tolède; 7,000 hab.

Consul et consulat. Après l'expulsion des rois, 509 av. J. C., on créa, à Rome, deux magistrats suprêmes de la république, appelés *consuls* (du latin *consulere*, veiller à). Nommés par l'assemblée des centuries, parmi les patriciens d'abord, mais pour un an seulement, ils eurent primitivement la plupart des attributions des rois, le pouvoir exécutif, le commandement des armées, la convocation du sénat, la présidence des assemblées, la préparation des lois, etc. Ils avaient aussi les insignes de la royauté, moins la couronne, comme la robe prétexte, la chaise curule, un sceptre ou bâton d'ivoire, 12 licteurs, dont les faisceaux étaient d'abord armés de haches, symbole du droit de vie et de mort; depuis Valerius Publicola, les faisceaux n'eurent plus de haches dans la ville; mais, hors de Rome, les consuls reprenaient leur pouvoir discrétionnaire. On leur devait en public les marques du plus profond respect. Les plébéiens luttèrent longtemps pour arriver au consulat; la loi Licinia leur donna l'une des deux places, 366 av. J. C.; en 172, on choisit pour la première fois deux consuls plébéiens. Il n'y avait d'abord aucune condition d'âge pour être consul; en 181, il fallut avoir 43 ans et avoir passé par la questure, l'édilité curule et la préture. Un plébiscite de l'an 341 av. J. C., fixa 10 ans d'intervalle entre deux consulats pour le même homme; mais il ne fut jamais observé. Les consuls entraient d'abord en charge aux ides de mars (15 mars); depuis l'an 153, ce fut aux calendes de janvier (1ᵉʳ janvier). Ils donnaient leurs noms à l'année (V. *Fastes consulaires*). Le sénat pouvait investir le consul d'une puissance presque dictatoriale par la formule: « *Caveat consul ne quid detrimenti res publica capiat.* » Il pouvait aussi enlever aux consuls leur autorité supérieure, en leur ordonnant de nommer un dictateur. — Depuis César, sous les empereurs, les consuls n'eurent que des pouvoirs restreints; leur autorité fut souvent purement honorifique; ils abdiquaient au bout de quelques mois et on leur substituait d'autres consuls (consuls subrogés); il y eut jusqu'à 25 consuls dans une seule année; les deux premiers continuèrent de donner leurs noms à l'année. Depuis Dioclétien surtout, les consuls, nommés par l'empereur, restèrent dans une nullité politique complète; le consulat ne fut plus qu'une charge d'apparat, souvent très-onéreuse; car les consuls devaient toujours donner des jeux publics. Justinien cessa de nommer des consuls, en 541; le nom de consul fut encore pris ou donné par quelques empereurs d'Orient; Léon le Philosophe supprima légalement le consulat en 886. — On appelait *consuls désignés* ceux qui, plusieurs mois à l'avance, étaient élus pour être consuls l'année suivante. Depuis César, on donna souvent le nom de *consul honoraire* à un citoyen qui n'avait pas été consul, pour le faire jouir des priviléges des consulaires.

Consul, titre donné, au moyen âge, dans beaucoup de villes d'Italie et de la France méridionale, aux magistrats des cités qui s'administraient elles-mêmes. —Les chefs et syndics de plusieurs corps de métiers portèrent aussi le nom de consuls, de là l'expression de *juridiction consulaire* donnée aux tribunaux de commerce. — Les *consuls*, de nos jours, sont des agents qu'un Etat nomme et entretient dans les villes étrangères, pour y protéger le commerce, les intérêts et les droits de ses nationaux.

Consul, consulat. On donna le nom de Consuls, depuis le coup d'Etat du 18 brumaire, an VIII, aux magistrats chargés du pouvoir exécutif dans la République française. Il y eut d'abord 3 Consuls provisoires, Bonaparte, Sieyès et Roger-Ducos. Quand la constitution de l'an VIII eut été établie, il y eut 3 Consuls définitifs, Bonaparte, 1ᵉʳ Consul, Cambacérès et Lebrun, 2ᵉ et 3ᵉ Consuls; ils étaient nommés pour 10 ans. Le 1ᵉʳ Consul eut véritablement la plénitude du pouvoir exécutif, ses collègues n'avaient presque qu'un rôle consultatif. Le sénatus-consulte organique du 16 thermidor, an X (2 août 1802), approuvé par 3,568,885 votants, rendit le Consulat viager et augmenta les pouvoirs du 1ᵉʳ Consul, qui put même désigner son successeur. Enfin, le sénatus-consulte du 28 floréal, an XII (18 mai 1804), remplaça le Consulat par l'Empire héréditaire.

Consulaires; on nommait ainsi les consuls, à l'expiration de leur charge; ils entraient de droit au sénat, et c'était par eux que l'on commençait à prendre les avis. — A la fin de l'Empire, plusieurs gouverneurs de province eurent le nom de *consulaires*.

Consulat de la mer, recueil d'usages maritimes des différents ports de la Méditerranée, probablement rédigé au XIIIᵉ s., et adopté par saint Louis, Venise, Gênes, Pise, etc.

Consulta, mot italien signifiant *conseil* et appliqué à des conseils de différente nature, comme celui qui organisa, en 1802, la république Cisalpine.

Consus, dieu du bon conseil chez les Italiens anciens. Les Romains enlevèrent les Sabines pendant les fêtes en son honneur, *Consualia*. Plusieurs pensent que c'était Neptune équestre, dont l'autel était dans le grand Cirque.

Contades (LOUIS-GEORGE-ERASME, marquis DE), 1704-1793, entra au service en 1720, se distingua, comme colonel, à Parme et à Guastalla, 1734, devint lieutenant général en 1745, fit les campagnes de la guerre de la succession d'Autriche et de la guerre de Sept Ans, fut maréchal en 1758, commanda l'armée d'Allemagne, 1759, fut défait à Minden, accusa de son échec le duc de Broglie et quitta l'armée. Il eut le gouvernement de l'Alsace en 1762.—Son fils fut tué dans la Vendée en 1794. L'aîné de ses petits-fils, *Erasme-Gaspard*, émigra, fit la campagne de 1792 et celle de Quiberon, fut lieutenant général et pair sous la Restauration; il mourut en 1834.

Contant (PAUL), botaniste français, 1570-1632, forma une collection précieuse et en fit, en vers, une description curieuse, publiée à Poitiers, 1609, in-4°; un autre poëme, *l'Eden*, n'est qu'une nomenclature rimée de plantes et d'arbustes.

Contant d'Orville (ANDRÉ-GUILLAUME), littérateur, né à Paris, 1730-1800, se fit remarquer par l'abondance de ses productions, comédies, vers, romans, livres d'anecdotes, d'histoire, etc.

Contarini, famille vénitienne, qui a produit beaucoup de personnages célèbres:

Contarini (DOMINIQUE), doge, de 1043 à 1073.

Contarini (GIACOMO), doge, de 1275 à 1279.

Contarini (ANDRÉ), doge pendant la grande guerre de Chiozza contre les Génois, de 1367 à 1382.

Contarini (FRANCESCO), doge, de 1623 à 1625.

Contarini (NICCOLO), doge, de 1630 à 1631, pendant la terrible peste de Venise.

Contarini (CARLO), doge, de 1635 à 1656.

Contarini (DOMINIQUE II), doge, de 1659 à 1674, pendant la malheureuse guerre de Candie.

Contarini (LUDOVICO), doge, de 1676 à 1684.

Parmi les autres membres de cette famille:

Contarini (FRANCESCO), qui vivait vers 1460, auteur de *Historia Hetruriæ* en 3 livres, Lyon, 1562, in-4°.

Contarini (AMBROGIO), célèbre par son ambassade en Perse, auprès d'Ussum-Kassan, 1473-1476; la relation, imprimée à Venise, 1487, in-fol., a été traduite en français dans le t. II du *Recueil* de Bergeron.

Contarini (GIOVANNI), peintre, né à Venise, 1549-1605, fidèle imitateur du Titien, a travaillé pour l'empereur Rodolphe II; ses meilleurs ouvrages (sujets de mythologie et d'histoire) sont à Venise, Padoue, Florence.

Contat (LOUISE), actrice célèbre de la Comédie-Française, née à Paris, 1760-1813, se mit au premier rang en jouant *Suzanne* dans le *Mariage de Figaro*, 1784; les critiques de Geoffroy la déterminèrent à quitter le théâtre en 1808; mariée au neveu de Parny, sa maison devint l'un des premiers salons de Paris. — Sa sœur, *Emilie*, joua avec beaucoup de talent les rôles de soubrette, se retira en 1815 et mourut en 1846.

Conté (NICOLAS-JACQUES), chimiste et mécanicien, né à Saint-Cenery (Normandie), 1755-1805, se distingua de bonne heure par son génie inventif; devint, à la révolution, directeur de l'école aérostatique de Meudon, chef du corps des aérostiers à Fleurus. Il fit instituer le Conservatoire des arts et métiers, éleva la manufacture de crayons de mine de plomb qui portent son nom et fit partie de l'expédition d'Egypte. A Alexandrie, au Caire, il multiplia ses inventions de toute nature, méritant cet éloge de Monge: « Il a toutes les sciences dans la tête et tous les arts dans la main. » Il fut chargé de diriger l'exécution du grand ouvrage de la commission et ima-

gina une machine ingénieuse pour faire rapidement les hachures des planches.

Contessa, v. à 48 kil. S. O. de Corleone (Sicile), habitée par des Albanais; 3,000 hab.

Contessa. V. ORFANO.

Contestani, anc. peuple espagnol de la Tarraconaise, au S. des Edétans; auj. pays de Carthagène et de Murcie.

Conti (maison DE), branche cadette de la maison de Condé, eut pour chef le frère du grand Condé, et s'est éteinte en 1814. Elle doit son nom à CONTI ou CONTY, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil. S. O. d'Amiens (Somme), sur la Seille, ancienne seigneurie, depuis 1551, dans la maison de Condé; 980 hab.

Conti (ARMAND DE BOURBON, prince DE), né à Paris, 1629-1666, filleul de Richelieu, maladif et contrefait, d'abord destiné à l'Eglise, se laissa entraîner par sa sœur, la duchesse de Longueville, dans le parti de la Fronde; puis, il entra dans la *Cabale des Petits-Maîtres*, fut arrêté avec Condé et Longueville, 1650; mais, délivré, il se réconcilia bientôt avec Mazarin, épousa l'une de ses nièces, Louise-Marie Martinozzi; fut gouverneur de Guyenne, commanda en Espagne, 1655, en Italie, 1657, et finit par se jeter dans la haute dévotion. Il a écrit : *Du Devoir des grands; Traité de la comédie et des spectacles, selon la tradition de l'Eglise*, etc., Paris, 1667.

Conti (LOUIS-ARMAND, prince DE), son fils aîné, 1661-1685, épousa, en 1680, Mlle de Blois, fille de Louis XIV, se distingua devant Luxembourg, 1684, et, malgré le roi, alla servir en Hongrie contre les Turcs avec son frère et d'autres jeunes seigneurs. Il se trouva à la bataille de Gran et, à son retour, fut éloigné de la cour; il mourut à Fontainebleau. Sa femme, d'une beauté gracieuse, a été célébrée par La Fontaine, Mme de Sévigné, etc.

Conti (FRANÇOIS-LOUIS, prince DE), 2e fils d'Armand, 1664-1709, d'abord prince de **La Roche-sur-Yon,** montra la plus brillante valeur dans la campagne de Hongrie, fut éloigné par Louis XIV, qui ne lui pardonna pas des lettres satiriques où il était critiqué, et surtout son esprit et sa popularité. Condé, qui l'aimait, obtint sa grâce à son lit de mort. Il se distingua à Fleurus, à Steinkerque, à Nerwinden, fut élu roi de Pologne en 1697; mais, conduit à Dantzig par Jean Bart, il trouva son rival, Auguste de Saxe, maître du trône, et revint sans trop de regret. Il mourut au moment où il allait prendre le commandement de l'armée de Flandre.

Conti (LOUIS-ARMAND, prince DE), 1695-1727, son fils, fit partie du conseil de régence, sous Louis XV, fut gouverneur du Poitou, eut l'esprit vif et cultivé, mais des mœurs dissolues et beaucoup de distraction.

Conti (LOUIS-FRANÇOIS, prince DE), son fils, 1717-1776, d'abord connu par ses débauches, servit avec distinction dans la guerre de la Succession d'Autriche, surtout dans la campagne de 1744, remporta la victoire de Coni sur les Piémontais, prit Mons et Charleroi en 1746, mais il fut écarté par Mme de Pompadour. Il s'occupa activement des luttes du Parlement avec la Cour, acquit une véritable popularité et dirigea l'opposition des princes du sang contre les réformes de Maupeou, en 1771. Il s'opposa moins heureusement aux innovations de Turgot.

Conti (LOUIS-FRANÇOIS-JOSEPH, prince DE), son fils, 1734-1814, d'abord connu sous le nom de *comte de la Marche*, se trouva aux batailles d'Hastembeck, 1757, de Crevelt, 1758; resta soumis à la cour et fut en tout opposé à son père. En 1789, il sortit l'un des premiers de France, revint prêter le serment civique en 1790, fut arrêté et détenu à Marseille en 1793, remis en liberté en 1795, mais exilé après le 18 fructidor; il alla mourir à Barcelone.

Conti (LOUISE-MARGUERITE DE LORRAINE, princesse DE), fille de Henri de Guise, 1574-1631, après avoir été recherchée par Henri IV, mena une vie peu édifiante, épousa en 1605 François de Bourbon, prince de Conti, fils du premier prince de Condé, fut peut-être secrètement mariée à Bassompierre, dont elle avait eu un fils appelé Latour-Bassompierre, fut exilée par Richelieu dans sa terre d'Eu, où elle mourut. On a d'elle : les *Adventures de la cour de Perse*, Paris, 1629, in-8°, il paraît qu'on lui a attribué à tort l'*Histoire des Amours du grand Alcandre* (Henri IV).

Conti de Val-Montone (GIUSTO DE), poëte, né à Rome, mort en 1449, fut l'un des plus fidèles imitateurs de Pétrarque. On a de lui : *Rime diverse della la Bella Mano*, poésies souvent réimprimées.

Conti (NICOLAS), voyageur italien du XVe siècle, parcourut pendant 25 ans la plus grande partie de l'Asie. Il y a des fragments de sa relation dans le Recueil de Ramusio.

Conti (GIOVANNI-FRANCESCO), polygraphe italien, né à Quinzano, près de Brescia, 1486-1557; protégé par le cardinal d'Amboise, il reçut à Milan de Louis XII la couronne poétique, enseigna les lettres à Pavie, et eut de son temps une grande réputation, à cause de son extrême facilité et du nombre prodigieux de ses ouvrages sur toutes sortes de sujets.

Conti (ANTONIO-SCHINELLA), littérateur de Padoue, 1677-1748, séjourna longtemps en Angleterre et en France dans la compagnie des personnes les plus distinguées, et, de retour en Italie, contribua à y propager le goût des sciences et des idées philosophiques. Ses *Œuvres*, tragédies, poëmes, prose, ont été recueillies en 2 vol. in-4°, Venise, 1739-1756.

Conti (FRANCESCO), peintre, né à Florence, 1681-1760, a laissé beaucoup de tableaux dans sa patrie.

Conti (FRANCESCO), compositeur dramatique, né à Florence, mort en 1732, fut protégé par les empereurs Joseph Ier et Charles VI, composa plusieurs opéras qui eurent du succès à Vienne et à Hambourg, et fut condamné à la prison pour avoir frappé un ecclésiastique.

Conti (NICCOLO DE'), sculpteur vénitien du XVIe s., auteur de l'un des magnifiques puits de bronze qui ornent la cour du palais ducal, à Venise.

Contich, commune de la prov. et à 14 kil. d'Anvers (Belgique). Grand commerce de bestiaux; brasseries, chapelleries. Aux environs, châteaux célèbres; 4,000 hab.

Contres, ch.-l. de canton de l'arrond. et au S. de Blois (Loir-et-Cher). Fabriques de toiles; commerce de grains, cuirs, vins; 2,553 hab.

Contrexéville, village de l'arrond. et à 30 kil. S. O. de Mirecourt (Vosges), sur le Vair. Eaux minérales très-fréquentées, environs assez curieux.

Contrôleur général des finances. Henri II, roi de France, créa en 1547 deux contrôleurs généraux, chargés de vérifier les quittances des trésoriers, l'un à Paris, l'autre suivant le roi. En 1554, il n'y eut qu'un contrôleur, suivant partout le roi; il était soumis au surintendant. Après la disgrâce de Fouquet, 1661, Colbert administra les finances du royaume, sans avoir d'autre titre que celui de contrôleur général; la charge de surintendant resta supprimée. Necker seul, parmi les ministres des finances, eut le titre de *directeur général*, parce qu'il était protestant et que le contrôleur devait faire preuve de catholicité. Le 27 avril 1791, le titre de contrôleur général fut remplacé par celui de *ministre des contributions et revenus publics*.

Convènes (*Convenæ*), peuple gaulois de la Novempopulanie, au S. des Ausci, au N. des Pyrénées (auj. pays de Comminges). Leur capit. était *Lugdunum Convenarum*, auj. Saint-Bertrand de Comminges.

Convention nationale, grande assemblée qui, après la chute de la royauté au 10 août et la ruine de la constitution de 1791, fut nommée pour donner une constitution nouvelle à la France en révolution. Elle était composée de 749 membres nommés par le suffrage universel; réunis le 21 septembre 1792, à la salle du Manége, les députés proclamèrent la République. La Convention a gouverné la France jusqu'au 4 brumaire an IV (26 octobre 1795). — Le nom de *Convention* a été emprunté aux Américains du Nord, qui appelaient ainsi une assemblée chargée de modifier la constitution. V. les historiens de la Révolution française et l'*Histoire de la Convention*, par M. de Barante, 6 vol. in-8°.

Conventuels, nom donné en 1250, par Innocent IV, aux frères Mineurs, qui vivaient en communauté; depuis 1294, on désigna ainsi ceux des franciscains qui voulurent conserver le privilége de pouvoir posséder des biens-fonds et des rentes. Ils furent surtout séparés des *Observantins*, soumis à la règle la plus sévère, depuis 1517; le supérieur général des Conventuels dépendait du supérieur général des Observantins.

Conversano (*Cupersanum*), v. de la Terre de Bari (Italie), à 30 kil. S. E. de Bari. Évêché, belle cathédrale. Commerce de produits agricoles. Fondée, dit-on, par les Etrusques, elle fut l'une des principales villes des Normands; 11,000 hab.

Convives du roi: on nommait ainsi, sous les Mérovingiens, les Gallo-Romains qui s'élevaient jusqu'au rang de leudes (V. ce nom). Dans la loi des Saliens, le wergeld d'un convive du roi est la moitié de celui d'un comte.

Convulsionnaires, nom donné aux fanatiques du parti janséniste, qui, après la mort du diacre Pâris, l'un d'entre eux, 1727, se rendaient à son tombeau, dans le cimetière de Saint-Médard, à Paris, éprouvaient ou paraissaient éprouver des convulsions miraculeuses, prophétisaient, se livraient à mille extravagances, se faisaient torturer et prétendaient ressentir des extases délicieuses. Tout Paris fut longtemps troublé par cette épidémie singulière, au temps de Voltaire, et le cardinal de Fleury dut faire fermer le cimetière, en 1732. On mit sur la porte :

De par le Roi défense à Dieu.
De faire miracle en ce lieu.

V. *La Vérité des miracles du diacre Pâris*, par Carré de Montgeron, 3 vol. in-4°, 1737-48; *Histoire des convulsionnaires de Saint-Médard*, par Mathieu; Paris, 1862.

Conway. V. Aberconway.

Conza (*Compsa*), v. de la Principauté Ultérieure (Italie), à 12 kil. S. E. d'Avellino. Archevêché; belle cathédrale. Puissante sous les Romains et au moyen âge, détruite par un tremblement de terre en 1694, elle n'a que 1,500 hab.

Cook (James), navigateur anglais, né à Marton, près Stockton (Yorkshire), le 27 oct. 1728, tué dans l'île d'Owhyhée (îles Sandwich), le 14 fév. 1779; 9e enfant d'un pauvre journalier, il apprit à lire et à écrire, fut apprenti mercier, et s'embarqua comme mousse sur un navire de Whytby, qui transportait des charbons de terre de Newcastle. Il se perfectionna comme second dans cette rude école. En 1755, il fut matelot dans la marine royale et commença bientôt à se distinguer au Canada, master contre-maître, dessinant des cartes très-exactes, lisant Euclide à ses moments perdus, puis relevant les côtes de Terre-Neuve et du Labrador, de 1764 à 1767, et adressant à la Société royale de Londres un mémoire intéressant sur une éclipse de soleil qu'il avait observée. En 1768, il reçut le commandement d'un navire chargé d'observer le passage de Vénus sur le soleil dans les mers du Sud. Il se rendit à Tahiti par le cap Horn, y accomplit sa mission le 3 juin 1769, reconnut l'archipel des îles de la Société, fit le tour de la Nouvelle-Zélande, y découvrit le détroit de Cook, longea 605 lieues des côtes orientales de l'Australie, qu'il appela Nouvelle-Galles du Sud, et, à travers mille dangers, revint par le détroit de Torrès, Batavia et le cap de Bonne-Espérance; il rentra en Angleterre en juillet 1771. Nommé *commander*, il fut chargé de résoudre la grande question de l'existence d'un continent austral. Il partit avec deux vaisseaux, en 1772; il navigua pendant trois mois dans les régions qui environnent le pôle sud, au milieu des glaces et des dangers de toute nature, revint vers la Nouvelle-Zélande, et, après avoir de nouveau tenté l'exploration de l'Océan Glacial antarctique, il visita l'archipel de Tahiti, l'archipel Pomotou, les îles des Amis, etc., s'avança une troisième fois jusqu'au 70e lat. S., reconnut au retour l'île de Pâques, les Marquises, les îles Palisser, les archipels de Cook, les Nouvelles-Hébrides, la Nouvelle-Calédonie; il revint à Plymouth, le 30 juillet 1775, n'ayant perdu que quatre hommes. Nommé *captain*, membre de la Société royale, il entreprit un troisième voyage en 1779, pour découvrir le passage nord-ouest, en cherchant la route par le Grand Océan et le nord de l'Amérique. Avec deux navires, il reconnut les îles Marion et Crozet, les îles du Prince-Edouard, la terre de Van-Diemen, les îles Mangia, l'archipel Sandwich et Hawaï, la côte N. O. de l'Amérique, depuis l'entrée de Nootka, la presqu'île d'Alaska, les Aléoutiennes, le détroit de Behring, la côte orientale d'Asie. Arrêté par des plaines de glace vers 70° 47′ lat. N., il revint pour passer l'hiver dans les îles Sandwich, mais il y fut tué dans une collision avec les naturels. Le 1er voyage, rédigé sur son journal et celui de Banks, par Hawkesworth, Londres, 1773, 3 vol. in-4°, a été traduit en français par Suard, 1774, 8 vol. in-8°; le 2e, écrit par Cook et Furneaux, 1777-1779, 2 vol. in-4°, a été traduit par Suard, 1778, 5 vol. in-4° ou 6 vol. in-8°; le 3e, rédigé et continué par le lieutenant King, 1784, 3 vol. in-4°, a été traduit par Demeunier, 1785, 4 vol. in-4° ou 8 vol. in-8°.

Cook (Détroit de), entre les deux grandes îles de la Nouvelle-Zélande; il est long de 250 kil., et a été découvert par l'illustre marin en 1770.

Cook ou **Mangia** (Archipel de). V. Mangia.

Coolies. V. Coulis.

Cooninxloo (Gilles de), peintre flamand, né à Anvers, 1544-1610, a surtout peint de fort beaux paysages, d'une touche légère et d'un coloris agréable.

Cooper (Antoine Ashley). V. Shaftesbury.

Cooper (Samuel), peintre, né à Londres, 1609-1672, excella dans les miniatures et fut surnommé le *Petit van Dyck*.

Cooper (Richard), graveur anglais, 1730-1820, élève de Ph. Le Bas, acquit une grande réputation par ses estampes au burin, en manière noire, à l'aqua-tinta. Ses vues de Rome et d'Italie sont très-estimées.

Cooper (Richard), peintre anglais, vivait encore au commencement du xixe s.; il excellait dans le paysage, et a été surnommé le *Poussin anglais*.

Cooper (Sir **Astley Paston**-), célèbre chirurgien, né dans le comté de Norfolk, 1768-1841, acquit une sorte de renommée européenne par son talent comme maître, et son habileté comme praticien; il laissa une fortune immense. Il a publié un grand nombre de mémoires intéressants, surtout sur les *Luxations* et les *Fractures articulaires*, 1822; l'*Anatomie de la mamelle*, 1839; Chassaignac et Richelot ont traduit ses œuvres, 1835, in-8°. Il était correspondant de l'Institut de France et chirurgien ordinaire de George IV et de Guillaume IV.

Cooper (James-Fenimore), romancier américain, né à Burlington (New-Jersey), le 15 sept. 1789, mort le 14 sept. 1851, fils d'un colon, juge de comté, membre du congrès, servit dans la marine militaire de 1805 à 1810, se livra à la culture des lettres dans la résidence paternelle de Cooper's-Town, et fut forcé, par l'état de sa santé, de changer de climat; consul à Lyon, de 1826 à 1829, il alla visiter l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, et retourna dans sa patrie en 1832. Il avait déjà acquis par ses romans une réputation européenne. Les moins remarquables sont ceux dont il a emprunté le sujet aux chroniques de la vieille Europe, le *Bravo*, le *Camp des païens*, le *Bourreau de Berne*, etc.; dans ses romans maritimes, le *Pilote*, le *Corsaire rouge*, la *Sorcière des eaux*, les *Deux amiraux*, etc., il y a des tableaux animés des grands drames de l'Océan; mais il a excellé et presque égalé Walter Scott dans la peinture des mœurs américaines, dans les scènes empruntées à l'histoire des Etats-Unis, *les Pionniers*, *Lionel Lincoln*, *l'Espion*, *le Dernier des Mohicans*, *la Prairie*, *les Puritains d'Amérique*, etc. Parmi les traductions françaises, on cite celle de Defauconpret, 1838-1845, 23 vol. in-8°, et celles de B. Laroche et A. de Montémont.

Coote (Eyre), général anglais, 1726-1783, combattit en Ecosse, 1745, passa aux Indes en 1754, fut gouverneur de Calcutta, 1757, prit Chandernagor, se distingua à Plassey, enleva Pondichéry après un long siége, 1762, commanda les forces de la Compagnie, 1769-1770, fut appelé à Madras en 1781, remporta une grande victoire sur Hyder-Ali, à Porto-Nuovo, puis, vainqueur à Cholingour, prit Chittore et mourut à Madras.

Cop (Guillaume), médecin, né à Bâle, mort en 1532, médecin de Louis XII et de François Ier, a traduit plusieurs ouvrages de Paul Eginète, d'Hippocrate, de Galien, et prit part à la grande traduction des œuvres d'Hippocrate, Bâle, 1526, in-fol. — Son fils, *Nicolas* Cop, recteur de l'Université de Paris, en 1533, repoussa les attaques dirigées contre Marguerite de Navarre dans un sermon, peut-être inspiré par Calvin; il fut déféré au Parlement, comme hérétique, par les cordeliers; quoique soutenu par l'Université, il crut prudent de s'enfuir à Bâle.

Copaïs (auj. lac *Topolias* ou de *Livadie*), lac de Béotie (Grèce), recevant le Céphise et tirant son nom de *Copæ*, au N. E. Il communiquait avec la mer par des canaux souterrains traversant le mont Ptoüs. On a parlé de le dessécher.

Copan, bourgade à l'O. de Guatemala (Amér. centrale), intéressante par les antiquités du voisinage: cirque, au centre duquel est une grande pierre chargée d'hiéroglyphes et soutenue par deux têtes d'hommes; obélisques, autels, statue; les bas-reliefs représentent des figures bien sculptées qui ont des costumes semblables à ceux des anciens Castillans.

Copenhague (*Kjöbenhavn*, port des marchands), capit. du Danemark, sur la côte E. de l'île de Seeland et à l'extrémité N. de l'île d'Amack ou Amager, baignée par le Sund, par 55° 40′ 53″ lat. N. et 10° 14′ 20″ long. E. Evêché luthérien, résidence du roi, centre des grandes administrations; cour suprême; hôtel des monnaies. Elle est défendue par une vaste enceinte, garnie de 25 bastions, par la citadelle de Friederikshavn,

par le fort avancé des Trois-Couronnes, à 3 kil. de la ville. Son port, à l'entrée étroite, est formé par l'île d'Amack, réunie à la ville par deux grands ponts-levis; il est sûr, profond, peut recevoir des vaisseaux de ligne et contenir de 7 à 800 bâtiments. Précédé d'une rade admirable, bien garantie, il sert de station à la flotte, et renferme l'arsenal, des chantiers, des magasins. Copenhague se divise en trois parties : 1° la *Cité* ou vieille ville, à l'O., la plus grande et la plus peuplée, avec ses maisons en briques, renferme la vaste place du Nouveau-Marché, avec le palais de Charlottenberg, bâti en 1672, où siége l'Académie des beaux-arts, avec le dépôt d'artillerie, le théâtre et la statue équestre de Christian V; puis la bourse, la banque, le palais du prince Frédéric, l'arsenal, où est la bibliothèque royale (200,000 vol., les manuscrits arabes de Niebuhr, 80.000 estampes), l'université, avec de belles collections, et un observatoire remarquable; 2° la nouvelle ville ou *Friedrickstadt*, à l'E., aux maisons vastes et belles, renferme le château de Rosenborg, construit en 1604, avec un parc, et contenant une riche collection d'antiquités et la salle où le roi ouvre les séances de la haute cour de justice; le palais d'Amalienborg, formé de 4 palais construits de 1749 à 1764, autour d'une place octogone, au centre de laquelle est la statue équestre de Frédéric V; le château de Christiansborg, reconstruit, après l'incendie de 1794, par Frédéric V, en 1828, avec une chapelle ornée de bas-reliefs de Thorwaldsen, une belle galerie de tableaux, la bibliothèque du roi et un riche musée d'antiquités nationales; 3° le *Christianshavn*, dans l'île d'Amack, séparé par un bras du Sund, le *Kallebodstrand*, a des rues régulières, de vastes places, des chantiers de construction, la belle église du Sauveur, celle de la Trinité où est la bibliothèque de l'Université 80,000 vol et le grand globe de Tycho-Brahé), etc. Copenhague renferme encore beaucoup de monuments, d'établissements littéraires, l'Ecole militaire supérieure, l'Ecole de marine, l'Ecole vétérinaire, etc. L'université, fondée en 1478, a été reconstituée en 1788. — C'est le centre de l'industrie du royaume (draps, soieries, toiles, dentelles, meubles, instruments de musique et de chirurgie, porcelaine, distilleries, tabac, etc.). Le commerce est considérable; il emploie 300 navires, jaugeant 33,000 tonneaux. — Copenhague, fondée, dit-on, en 1168, par l'évêque Axel, d'abord village de pêcheurs, devint la résidence des rois au XIV° s. Ravagée par l'incendie en 1728, 1794, 1795, bombardée par la flotte anglaise en 1807, elle a été rebâtie avec plus d'élégance et de régularité; 216,000 hab. — L'île d'Amack, large de 4 kil., longue de 8, est le jardin potager de Copenhague. Entre cette île et l'îlot inhabité de Saltholm, est le passage de Drogden, long de 8 kil.; il comprend, en face de la rade de Copenhague, deux canaux séparés par un banc. Le canal intérieur ou *Kongedyb* (passe royale), dominé par le canon de la ville, a vu le combat du 2 avril 1801, entre la flotte de Nelson et Parker et les Danois; plus au S., les canaux réunis n'ont qu'une partie navigable d'un kilomètre. — Dans les environs de Copenhague, on remarque les châteaux de Friederiksberg, d'Hirscholm, de Friederiksborg, incendié en 1859, etc.

Copernic. V. KOPERNIC au SUPPLÉMENT.

Cophès (auj. *Kaboul*), riv. de l'Arachosie, qui s'unissait au Choès et se jetait dans l'Indus près de Taxila.

Copiapo ou **San-Francisco de Selva,** ch.-l. de la prov. d'Atacama (Chili), sur la riv. du même nom, à 45 kil. de son embouchure. Elle est importante par ses riches mines d'argent. Les tremblements de terre l'ont deux fois détruite. A l'embouchure de la rivière, le port de Copiapo ou Caldera, d'un accès difficile, exporte beaucoup de cuivre, d'argent, de nitre, etc.; 11,500 hab.

Coppens (GILLES), célèbre imprimeur, établi à Anvers en 1539, répandit un grand nombre de bons ouvrages.

Copper-Mine-River (Rivière de la mine de cuivre), affl. de l'Océan Glacial Arctique, arrose la Nouvelle-Bretagne. C'est le déversoir de beaucoup de lacs, dont les eaux se réunissent à celles du lac de l'Esclave; il forme une suite de rapides et de cascades; c'est vers son embouchure, dans le golfe du Couronnement, qu'on a trouvé une mine de cuivre; 600 kil. de cours.

Coppet, village du canton de Vaud (Suisse), à 11 kil N. de Genève, sur le lac Léman, dans une position magnifique. Son château est célèbre par le séjour de Bayle, de Necker et de M^me de Staël; 500 hab.

Coppo, torrent qui se jette dans le Pô par sa rive droite, après avoir passé près de Montebello et de Casteggio.

Coptes, nom donné aux chrétiens d'Egypte, soit du mot grec Αἰγύπτιος, soit de la ville de Coptos ou de la secte des Jacobites. Suivant les uns, ils descendent des anciens Egyptiens, suivant d'autres, c'est un mélange des différentes races qui ont habité le pays. Au nombre d'environ 150,000, presque tous marchands, comptables ou exerçant certaines industries spéciales, ils sont de la secte d'Eutychès, ont conservé la circoncision, communient sous les deux espèces et ont des prêtres mariés. Leur patriarche réside au Kaire, mais prend le nom de patriarche d'Alexandrie ; il nomme l'*abouna*, chef de l'Eglise d'Abyssinie. La langue copte paraît être l'ancienne langue égyptienne, mêlée de mots des autres langues; elle n'est plus parlée depuis le XVII° s., mais elle sert pour les prières et on l'étudie encore.

Coptos (auj. *Keft* ou *Kept*), v. anc. de la Haute-Egypte, sur un canal à la droite du Nil. Grand entrepôt du commerce de la mer Rouge, à laquelle l'unissaient des routes conduisant à Bérénice et à Myos-Hormos Dioclétien la détruisit en 296.

Coquelin (CHARLES), économiste, né à Dunkerque, 1803-1852, avocat, écrivit dans le *Temps*, l'*Avenir*, le *Droit*, la *Revue des Deux-Mondes*, le *Journal des économistes*, le *Dictionnaire de l'économie politique*, etc. Il a publié un *Traité de la filature mécanique*, 1845, et le *Crédit et les banques*, 1848.

Coquerel (CHARLES-AUGUSTIN), savant protestant, né à Paris, 1797-1851, a collaboré à la *Revue britannique* et publié plusieurs ouvrages; le plus important est l'*Histoire des Eglises du désert, depuis la révocation de l'édit de Nantes jusqu'à la révolution française*, 2 vol. in-8°

Coques (GONZALÈS), peintre flamand, né à Anvers, 1618-1684, a imité van Dyck avec talent; ses portraits sont très-estimés.

Coquillart (GUILLAUME), poëte, né à Reims peut-être, mort vers 1490, a été célèbre par sa facilité et son naturel, dans des pièces dramatiques et satiriques. La première édition de ses œuvres est de 1493, in-4° ; la dernière a été faite par M. Tarbé, Reims, 1847, 2 vol. in-8°.

Coquille (GUI), sieur de **Romenay,** jurisconsulte, né à Decize, 1523-1603, étudia le droit en Italie, fut avocat à Paris, à Nevers; député du Nivernais aux Etats-généraux de 1560, de 1576 et de 1588. Procureur général fiscal du Nivernais, il s'efforça de préserver sa province des horreurs de la guerre civile. Bon citoyen et savant jurisconsulte, partisan de la monarchie modérée par des Etats, ennemi des ligueurs, qu'il attaqua dans de nombreux pamphlets, ami de l'Hôpital, de Bodin, de Bacon, il fut l'un des plus illustres représentants du tiers-parti ; il aurait voulu l'uniformité du droit dans tout le royaume. Ses poésies latines ont été seules publiées de son vivant; Nevers, 1599, in-8° ; on y remarque surtout la pièce intitulée *Querimonia*, adressée à Henri III, en 1577. Parmi ses *Œuvres*, plus tard publiées en 2 vol. in-fol., Paris, 1666, et Bordeaux, 1703, on cite l'*Histoire du Nivernois*, son *Commentaire sur la coutume du Nivernois*, son *Dialogue sur les causes des misères de la France* et son *Traité des libertés de l'Eglise gallicane*.

Coquimbo, prov. du Chili, entre les Andes et le Grand Océan, bornée au S. par la prov. de Quillota, arrosée par le *Coquimbo*. Le climat est doux; la terre produit des vins, des grains, de l'huile excellente; il y a des mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre, de plomb, de mercure. La popul. est de 157,000 hab. Le ch.-l. est Coquimbo.

Coquimbo, à 2 kil. de l'embouchure du Coquimbo, par 29° 54′ 10″ lat. S. et 73° 39′ long. O., à 360 kil. N. de Santiago. Evêché. La ville est bien bâtie, le port vaste et sûr; on en exporte surtout du cuivre. Un chemin de fer l'unit à la Serena, dont elle est le port; 15,000 hab. — Fondée par Valdivia en 1544, elle a plusieurs fois souffert des tremblements de terre.

Cora. V. CORI.

Coracesium (auj. *Alaya*), v. de l'anc. Cilicie, sur le golfe de Pamphylie. Pompée détruisit près de là la flotte des pirates, et, par la prise de la ville, mit fin à la guerre.

Coraïschites ou **Coréïschites,** famille arabe, la plus puissante de la Mecque, à laquelle appartenait Mahomet. Elle prétendait descendre d'Abraham par Ismaël et elle avait la garde de la Kaaba.

Coran (*Al-Corân*, le livre), livre sacré des musul-

mans, composé par Mahomet. Il déclare que c'est l'ouvrage de Dieu lui-même et que l'ange Gabriel est venu lui en communiquer successivement les différentes parties. Ses disciples en écrivirent sous sa dictée les fragments sur des branches de palmier, des morceaux de peau ou des omoplates de mouton. C'est le code religieux, moral, civil, politique, militaire et criminel des musulmans. Il a été évidemment composé d'après la Bible et l'Évangile; il leur emprunte des dogmes, des préceptes, des récits, sans ordre, sans suite, sans unité, avec un mélange de traditions arabes. Il est écrit dans l'arabe le plus pur, mais renferme beaucoup de passages obscurs. Abou-Bekr en fit réunir les différentes parties en un corps d'ouvrage, 634, et de nombreuses copies en furent faites. Le khalife Othman en donna une nouvelle édition, 652, qui fut dès lors considérée comme seule authentique. Il est divisé en 30 sections, 114 sourates ou chapitres et 1666 versets. Le Coran sert encore de base à l'enseignement religieux, littéraire et grammatical des Arabes; on prête serment sur le Coran devant les tribunaux. Il a été souvent traduit: en latin, par Maracci surtout; en français, par Du Ryer, Savary, Garcin de Tassy, Kazimirski, etc.; en anglais, par G. Sale. Il a été plusieurs fois publié en arabe par Hinckelmann, Flügel, etc. V. *Mahomet et le Coran* par M. Barthélemy Saint-Hilaire, avec les sources indiquées dans l'ouvrage.

Coras (Jean de), jurisconsulte français, 1513-1572, professeur de droit à Toulouse, Angers, Orléans, Paris, puis à Toulouse, où il attira une foule d'élèves, devint conseiller au parlement, embrassa le calvinisme, fut arrêté après la Saint-Barthélemy et massacré par la populace de Toulouse dans la prison de la conciergerie, 4 octobre. Outre plusieurs ouvrages de droit, on a de lui 2 vol. in-fol., Lyon, 1556-1558, sur l'interprétation du droit.

Coras (Jacques de), poëte, né à Toulouse, 1630-1677, de la famille du précédent, ministre calviniste, abjura et rendit compte de son abjuration, 1665. Il est surtout connu, comme mauvais poëte, auteur de *Jonas*, *Josué*, *Samson* et *David*. Ses *Œuvres* ont été publiées, Paris, 1665, in-12.

Corato, v. de la Terre de Bari (Italie), à 20 kil. S. E de Barletta. Elle a été fondée par les Normands; 12,000 hab.

Coray (Diamant), helléniste, né à Smyrne, 1748-1833, fils d'un commerçant, eut de bonne heure un immense amour pour l'étude, dirigea néanmoins un comptoir à Amsterdam de 1772 à 1779; puis, après la ruine presque complète de sa famille par l'incendie de Smyrne, il se fit recevoir docteur en médecine à Montpellier et vint à Paris en 1788. Dès lors il résolut de travailler à la régénération de la Grèce, en éclairant ses compatriotes, en épurant leur langue, en leur conciliant l'estime des savants européens. Il publia les *Caractères* de Théophraste, avec traduction française, 1799, in-8°; le *Traité des airs, des eaux et des lieux* d'Hippocrate, 1800, 2 vol.; les *Amours éthiopiques* d'Héliodore, 1804, 2 vol. in-8°; puis sa *Grande Bibliothèque hellénique* (Isocrate, Plutarque, Strabon, *Politique* et *Morale* d'Aristote, *Gorgias* de Platon, *Mémorables* de Socrate, Élien, etc.), et 9 vol. qu'il nomma Παρέργα ou *Hors-d'œuvre* (Polyen, Ésope, Xénocrate, Marc Aurèle, Epictète, etc.); la traduction de la *Géographie de Strabon*, 5 vol. in-4°, etc., etc.; enfin 5 vol. de *Mélanges*, 1828-1835. Sa *Correspondance*, publiée à Athènes, 1839, 2 vol. in-8°, nous le montre grand helléniste, peut-être trop hardi, citoyen dévoué, philosophe d'une simplicité antique.

Corbach, ville de la principauté de Waldeck (Allemagne), à 45 kil. S. O. de Cassel, sur l'Itter. Victoire des Français sur l'armée hanovrienne, en 1760; château d'Eisenberg; 2,500 hab.

Corbeau, machine de guerre des Romains, composée d'un harpon de fer ou d'une tenaille très-forte, à l'extrémité d'une longue perche, pour saisir les mantelets et les défenses des assiégés derrière les murailles ou pour accrocher les navires ennemis. Duilius s'en servit victorieusement au combat de Myles contre les Carthaginois, 260 av. J. C.

Corbeil (*Corobilium*), ch.-l. d'arrond. de Seine-et-Oise, au confl. de la Seine et de l'Essonne, par 48° 36′ 44″ lat. N. et 0° 8′ 45″ long. E., à 50 kil. S. E. de Versailles, à 30 kil. S. de Paris. Toiles peintes, châles, papeteries, tanneries importantes; grands moulins à farine. Commerce considérable de grains, bestiaux, plâtre; 6,016 hab. — Capit. d'un comté puissant dès le x° s., assiégée par les Bourguignons en 1417, prise par le duc de Parme en 1590; saint Louis y signa, en 1258, un traité avec le roi d'Aragon, Jacques Ier.

Corbie (*Corbeia vetus*), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 16 kil. E. d'Amiens (Somme), sur la Somme. Toiles de coton, alépines, velours, bonneterie; 3,643 hab. — Elle doit son origine à une abbaye de bénédictins, fondée en 662 par la reine Bathilde, et où mourut Didier, dernier roi des Lombards; commune sous Louis VI et fortifiée, elle fut prise par les Espagnols en 1636 et reprise par Louis XIII; Louis XIV fit raser les fortifications.

Corbière (Jacques-Joseph-Guillaume-Pierre, comte de), né à Amanlis, près de Rennes, 1767-1853, épousa la veuve de Le Chapelier, fut député en 1815 et se rangea parmi les ultra-royalistes, comme second de M. de Villèle. Le 21 déc. 1820, il fut nommé ministre d'État et président du conseil de l'instruction publique; il devint ministre de l'intérieur et comte en 1821, suivit la carrière politique de ses amis Villèle et Peyronnet, et, en quittant le ministère, fut nommé comme eux pair de France. Il vécut depuis 1830 dans ses terres en Bretagne.

Corbières occidentales, contre-fort des Pyrénées, partent du pic de Carlitte et se dirigent vers le N., entre les sources du Têt et de l'Aude à l'E., et celle de l'Orlu, l'un des bras de l'Ariége, à l'O. Elles font partie de la ligne générale du partage des eaux de l'Europe et se prolongent jusqu'au col de Naurouze, où commencent les Cévennes. Elles sont peu élevées; mais le pic de Saint-Barthélemy a 2,333 mèt. Les communications sont difficiles entre les vallées de l'Ariége et de l'Aude.

Corbières orientales, contre-fort des Pyrénées, se détachant du flanc oriental du pic de Carlitte, au S. des sources de l'Aude, se dirigeant d'abord vers le N., à l'E. de ce fleuve qu'elles séparent du Tech, du Têt, de l'Agly; elles vont au N. E. jusqu'au pic de Bugarach (1,231 m.), puis vers l'E. jusqu'au rocher de Leucate. D'une hauteur moyenne de 1,500 m., elles forment des montagnes confuses, renfermant des vallées tortueuses; elles sont généralement arides.

Corbigny, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 27 kil. S. E. de Clamecy (Nièvre), près du confluent de l'Yonne et de l'Anguison. Grosses draperies; commerce de bois; dépôt d'étalons. Abbaye célèbre dès le VIII° s.; villa carlovingienne; 1,996 hab.

Corbin (Jacques), poëte, ridiculisé par Boileau, 1580-1653, avait composé plusieurs mauvais ouvrages, comme la *Sainte Franciade* ou *Vie de saint François*, en 12 chants, 1634, in-8°, et la *Vie de saint Bruno*, en 4 chants, avec l'*Histoire des Chartreux*, 1647, in-fol.

Corbineau (Jean-Baptiste-Juvénal, comte), général, né à Marchiennes, 1776-1848, entra au service en 1792, gagna tous ses grades par son courage, fut général de brigade en 1811, devint aide de camp de Napoléon et général de division en 1813, se distingua dans les campagnes de Russie, de Saxe et de France, rentra dans ses foyers en 1814, fit prisonnier le duc d'Angoulême au Pont-Saint-Esprit en 1815, fut mis à la retraite après Waterloo, rentra dans l'armée en 1830, fut nommé pair en 1835, et fit arrêter à Boulogne le prince Louis-Napoléon en 1840. — Son frère aîné, *Claude-Louis-Constant-Esprit-Gabriel*, né à Laval en 1772, gendarme dans la compagnie de la reine, 1788, se distingua dans toutes les guerres de la Révolution, puis à Austerlitz, fut général de brigade en 1806, et fut tué à Eylau, 1807. — Le plus jeune frère, *Marie-Louis-Hercule-Hubert*, né à Marchiennes, 1780, d'abord marin, puis soldat, était major-colonel des chasseurs à cheval de la garde, quand il fut blessé à Eylau. C'est lui qu'Horace Vernet a représenté dans son tableau. Il mourut en 1823.

Corbinelli (Jean), petit-fils de *Jacques Corbinelli* de Florence, allié à Catherine de Médicis, qui le plaça près du duc d'Anjou; né à Paris en 1622, mort en 1716, recherché dans le monde pour les agréments de son esprit, il fut ami du cardinal de Retz et commensal de Mme de Sevigné. On a de lui quelques écrits médiocres, des lettres parmi celles de Bussy-Rabutin et de Mme de Sévigné, mais surtout une *Histoire généalogique de la maison de Gondi*, 2 vol. in-4°.

Corbulon (Cneius Domitius), frère de Césonie, femme de Caligula, préteur sous Tibère, consul *suffectus* en 39; se montra cruel et cupide comme surintendant des ponts et chaussées en Italie. Sous Claude, il combattit heureusement les Chauques en Germanie; sous Néron, les Parthes, qui disputaient l'Arménie aux Romains. Il resta

toujours fidèle à Néron qui, par caprice ou jalousie, ordonna sa mort à Corinthe, en 67.

Corcyre, nom ancien de Corfou.

Corcyra nigra, nom ancien de Corzola ou Curzola.

Corday d'Armont (Marianne-Charlotte de), née à Saint-Saturnin, près d'Argentan, en 1768, fille d'un pauvre gentilhomme, descendait d'une sœur de Corneille. Après la mort de sa mère, elle passa sa jeunesse à l'Abbaye-aux-Dames de Caen, lisant Plutarque, Rousseau, s'exaltant dans le silence aux magnifiques promesses de la Révolution. La présence des Girondins fugitifs à Caen la décida à se dévouer pour la liberté menacée par la terreur. Elle vint à Paris, se rendit chez Marat, le frappa mortellement d'un coup de couteau, 13 juillet 1793, fut vainement défendue par Chauveau-Lagarde et monta courageusement sur l'échafaud le 17. Elle fut *l'ange de l'assassinat*, a dit Lamartine.

Cordeliers, religieux de l'ordre des frères mineurs de Saint-François (V. Franciscains); ils reçurent, en France, ce nom à cause de la *corde* qui serrait leur vêtement large de gros drap gris. Ils furent institués en Italie par saint François d'Assise, 1223, étaient moines mendiants et se distinguèrent dans l'enseignement de la théologie et de la philosophie, où ils eurent de longues et violentes querelles à soutenir contre les Dominicains (V. Duns Scott). En 1789, ils avaient en France 224 couvents d'hommes et 123 de femmes, placés sous la direction d'un supérieur, appelé *Père gardien*. Leur principal couvent à Paris était situé près de l'Ecole actuelle de Médecine (auj. musée Dupuytren).

Les Cordelières, variété de l'ordre des religieuses de Sainte-Claire, suivant la règle de saint François, avaient aussi une ceinture de corde, et eurent à Paris, rue de Lourcine, un couvent fondé par Marguerite, veuve de saint Louis. D'autres habitèrent, sous le nom de *Religieuses de Sainte-Claire et de la Nativité*, rue des Francs-Bourgeois au Marais, et l'hôtel de Beauvais, rue de Grenelle-Saint-Germain.

Cordeliers (Club des), société populaire qui s'établit en 1790, dans la chapelle du couvent des Cordeliers à Paris; Danton, Camille Desmoulins, Marat, Hébert, Chaumette, en furent les chefs exaltés. Il demanda le premier la déchéance du roi, prépara la journée du 10 août, fournit plusieurs des membres de la fameuse Commune de Paris, donna le signal de l'insurrection contre les Girondins; mais, après la mort de ses principaux chefs, Hébertistes et Dantonistes, ne joua plus de rôle important et se fondit avec les Jacobins.

Cordemais, bourg de l'arrond. de Saint-Nazaire (Loire-Inférieure). Grains, sel, vins; 2,559 hab.

Cordemoy (Géraud de), littérateur, né à Paris, mort en 1684, disciple de Descartes, connu de Bossuet par un traité *Sur la nature de l'âme*, fut placé comme lecteur auprès du dauphin, et écrivit une longue, savante et fatigante *Histoire de France* jusqu'en 987, 2 vol. in-fol., 1685-1689. Ses autres écrits philosophiques et historiques ont été recueillis par son fils, 1704, in-4°. Il fut de l'Académie française en 1675.

Cordes, ch.-l. de canton de l'arrond. et au N. de Gaillac (Tarn); 2,536 hab.

Cordier (Nicolas), sculpteur de Lorraine, 1561-1612, se fit une brillante réputation à Rome, par ses grandes statues de marbre et ses bas-reliefs du tombeau de Pie V, à Sainte-Marie-Majeure, pour une statue colossale en bronze de Henri IV à Saint-Jean de Latran, etc.

Cordillères. V. Andes.

Cordouan (Tour de), phare élevé sur un rocher, à l'embouchure de la Gironde, par 45°35′11″ lat. N. et 3°30′ 39″ long. O. Haut de 58 mètres, il porte à 31 kil. Il remonte à Henri III; commencé en 1584 par l'architecte Louis de Foix, terminé en 1610, il a été réparé en 1665 et 1789. Il facilite l'entrée de la Gironde avec les phares de la pointe de Grave et du cap Ferret.

Cordoue (prov. de); elle est située au centre de l'Andalousie et a été formée de l'ancien royaume de ce nom et de quelques parties de l'Estrémadure et du royaume de Séville. Le Guadalquivir la divise en *Sierra* ou partie montagneuse, abondante en bois, pâturages, fruits, céréales, bestiaux, mines de charbon surtout; et en *Campiña*, vaste plaine, fertile en vin, huile, fruits exquis, lin, chanvre, récolte de soie, etc., mais trop peu arrosée et brûlée par le soleil en été. Elle a 13,442 kil. carrés et 382,000 habit.; elle renferme 110 pueblos et 15 partidos judiciales: Aguilar, Baena, Bujalance, Cabra, Cordoue, Fuente-Orejuna, Hinojosa, La Carlota, Lucena, Montilla, Montero, Pozo-Blanco, Priego, Rumbla, Rute.

Cordoue (*Corduba*), ch.-l. de la prov. de ce nom, à l'extrémité d'un contre-fort de la Sierra Morena, sur la rive droite du Guadalquivir, à l'entrée de la plaine de la Campiña, par 37° 52′ 13″ lat. N. et 7° 6′ 8″ long. O., à 290 kil. S. O. de Madrid. Evêché suffragant de Tolède; magnifique cathédrale avec ses 850 colonnes, ses 16 coupoles, etc., construite, comme mosquée, par les khalifes ommïades au VIIIe s.; grand nombre d'églises et de couvents. Remparts moresques, jadis flanqués de 132 grosses tours; places ornées de belles fontaines; ruines du palais des souverains musulmans; palais épiscopal. La ville est néanmoins laide, avec ses rues sombres et étroites. Cordoue, jadis si florissante, est bien déchue; son industrie a presque entièrement disparu; ses cuirs ou *cordouans*, d'où le nom de *cordonniers*, ont perdu leur renommée; elle n'a plus que quelques tanneries, des fabriques de chapeaux, lainages et rubans; 42,000 hab.— Corduba fut fondée par les Romains vers le temps de la 2e guerre punique; elle fut prise par les Wisigoths, puis par les Arabes au VIIIe s.; en 756, elle devint la capitale florissante des Ommïades; après le démembrement du khalifat (1031), elle appartint au roi musulman de Tolède et Cordoue. En 1236, elle fut conquise par Ferdinand III, roi de Castille; les Français la prirent en 1808. Patrie des deux Sénèque, de Lucain, d'Averroès; Gonzalve de Cordoue est né aux environs, à Montilla.

Cordova, prov. de la Confédération Argentine, entre celles de Santa-Fé et de San-Luis, est arrosée par le Colorado, le Salado, etc., renferme un grand nombre de lacs; a un climat doux et salubre et possède de beaux pâturages; la popul., de 210,000 hab., se compose d'agriculteurs et de pasteurs disséminés dans les *estancias* ou grandes fermes.

Cordova, le ch.-l., sur le rio Primero, à 550 kil. N. O. de Buenos-Ayres. Evêché. Entrepôt d'un commerce considérable de blé, mulets, bestiaux; fabriques de tissus de laine et de coton; 28,500 hab. — Elle a été fondée en 1573 et fut le chef-lieu des établissements des jésuites dans cette contrée.

Cordova, v. de l'Etat et à 80 kil. S. O. de Vera-Cruz (Mexique), est remarquable par ses monuments, son industrie et son commerce. Magnifiques plantations de tabac aux environs. Le climat est chaud et humide. Un traité y fut conclu le 24 août 1821, entre Iturbide et O'Donoju, pour reconnaître l'indépendance du Mexique; 6,000 hab.

Cordova (Francisco-Fernandez de), navigateur espagnol, mort en 1518, a le premier visité le Yucatan, 1517.

Cordova, général colombien, né à Antioquia (Nouvelle-Grenade) en 1797, fils d'un riche négociant, s'engagea, dès 1812, malgré son père, dans une bande d'indépendants, et acquit dans la guerre des guerillas un grand renom de bravoure. Bolivar le nomma colonel, après la bataille de Boyaca, 1819; il délivra Antioquia, mais se rendit coupable d'exactions. Après de brillants combats sur les bords de la Magdalena, il devint général, suivit Bolivar au Pérou, et eut la plus grande part à la victoire d'Ayacucho, 9 déc. 1824. Il conspira plusieurs fois contre Bolivar, se révolta ouvertement en 1829 et fut tué le 17 octobre à Santuario.

Corduba, nom anc. de Cordoue.

Cordus (Aulus Cremutius), historien romain, mort en 25, fut condamné pour avoir loué Brutus et appelé Cassius le dernier des Romains; après avoir adressé au sénat un beau discours, il se laissa mourir de faim. Il y a quelques fragments de son livre dans la VIIe *suasoria* de Sénèque.

Core, v. du comté de Cork (Irlande), sur la grande île qui ferme le port de Cork, à 17 kil. de cette ville; importante station navale, défendue par plusieurs forts, dans une position très-pittoresque. Bains de mer fréquentés. Bateaux à vapeur pour Londres, Liverpool, Dublin, etc.

Coré. V. Abiron.

Corée, en chinois **Kaoli** et **Tchao-sian,** grande presqu'île, qui forme un royaume dépendant de la Chine, entre la mer du Japon à l'E. et la mer Jaune à l'O.; elle est au S. de la Mandchourie. Le royaume a environ 920 kil. de long; large de 400 kil. au N., de 150 au commencement de la presqu'île, de 240 plus au S., elle a été comparée à l'Italie par sa forme et son étendue. Une chaîne, rapprochée de la mer du Japon, la parcourt du N. au S.; les plaines sont rares, mais fertiles; les princ. cours d'eau sont: le Ya-lou (400 kil.), le Toumen (320 kil.) et le Han (300 kil). Le climat est froid. La Corée produit riz, millet, légumes, fruits; a des

mines non exploitées, et, dans le N., de vastes forêts. On élève beaucoup de chevaux et de bêtes à cornes. Les côtes et les nombreuses petites îles qui les bordent sont très-rocailleuses et peu accessibles; la princ. est Quelpaert. On la divise en 8 prov. ou *tao*. La capit. est *Hanyang* ou *Han-tchking*. La popul. est d'environ 9.000,000 d'hab.; les Coréens ressemblent aux Chinois, qui les ont civilisés; les lettrés suivent la religion de Confucius; le peuple celle de Fo ou de Bouddha. L'agriculture, mais surtout l'industrie, sont assez avancées; ils fabriquent du papier de coton; des étoffes de soie et de coton, de la faïence et de la porcelaine; ils font quelque commerce avec le Japon et la Chine. Le roi, tributaire de la Chine, est, chez lui, despote absolu; les nobles exercent un pouvoir féodal très-oppressif; tous les habitants doivent le service militaire, mais les soldats sont mauvais; les bâtiments de guerre sont supérieurs à ceux de la Chine.

Corella, v. de la Navarre (Espagne), à 15 kil. N. O. de Tudela, près de l'Alhama. Distilleries d'eau-de-vie; fabrique considérable de jus de réglisse; 6,000 hab.

Corelli (Arcangelo), compositeur et violoniste italien, né à Fusignano, près Imola, 1653-1713, se distingua à Rome et à Naples. Il a laissé des sonates et des concertos qui sont encore aujourd'hui des modèles d'études classiques.

Corentyn, fleuve qui sert de limite aux Guyanes anglaise et hollandaise. Il coule du S. au N., a son lit encombré de blocs de rochers et de bancs de sable; il forme plusieurs cataractes; de gros vaisseaux peuvent le remonter à 280 kil. de son embouchure, large de 20 à 25 kil. Cours de 600 kil.

Corenzio (Belisario), peintre italien, né en Grèce, mort à Naples en 1643, eut une grande facilité et beaucoup de jalousie à l'égard des artistes, ses rivaux, le Guide, le Dominiquin, etc. Ses principales fresques sont à Naples.

Corfinium (auj. *San-Serino*), v. du Samnium ancien, capit. des Peligni; capitale de la Confédération italienne pendant la guerre Sociale, se rendit aux Romains, 89 av. J. C.

Corfou (*Phæacia*, *Corcyra*), la plus importante des îles Ioniennes (Grèce), dans la mer Ionienne, à l'entrée du canal d'Otrante, séparée de la côte d'Albanie par le canal de Corfou, entre 17° 20′ et 18° 5′ long. E., et par 39° 50′ lat. N., a 1,107 kil. carrés et 97,000 hab. Elle est traversée du N. au S. par une chaîne de montagnes dont le point culminant, le *Pantokrator*, a 992 mèt. L'agriculture est négligée; oliviers, marais salants. Climat peu salubre. Le ch.-l. est Corfou. — L'ancienne Corcyre, appelée *Phæacia* par Homère, reçut une colonie de Corinthiens, vers 700 av. J. C., devint puissante par sa marine, mais fut ruinée pendant la guerre du Péloponnèse. Elle appartint à Pyrrhus, à la Macédoine, aux Romains, à l'empire d'Orient, et finit par être conquise par les Vénitiens au XIIIe et au XIVe s. Les Français la possédèrent, 1797-1799, 1807-1814; elle a subi les destinées des îles Ioniennes, maintenant à la Grèce.

Corfou, le ch.-l., sur un promontoire de la côte orientale, par 39° 38′ lat. N. et 17° 35′ long. E., port spacieux, défendu par un système formidable de fortifications, a d'importants chantiers de construction. Archevêché grec et évêché catholique; université fondée en 1824. Elle renferme plusieurs ruines d'antiquités grecques. Le comte de Schulembourg la défendit contre les Turcs en 1716; 15,500 hab.

Cori (*Cora*), bourg à 35 kil. O. de Frosinone (roy. d'Italie). Ruines des temples d'Hercule et de Pollux; 5,000 hab.

Coria (*Caurium*), v. de la prov. et à 60 kil. N. O. de Cacérès (Estrémadure espagnole), sur la rive droite de l'Alagon. Evêché suffragant de Santiago. Elle a un aspect assez imposant, mais seulement 3,000 hab.

Corienza, affl. de droite de l'Isonzo (Italie); il ouvre la route du col de Bredil, d'où il vient, et passe à Chiusa.

Corigliano, v. d'Italie, à 40 kil. N. E. de Cosenza (Calabre Citérieure), près de la riv. du même nom, à 5 kil. du golfe de Tarente, non loin des ruines de Sybaris. Le pays est couvert d'orangers, de citronniers, d'oliviers, de vignes; 13,000 hab.

Corinne, femme poëte de Tanagre en Béotie, vivait dans la 1re moitié du Ve s. av. J. C. Elle fut élève de Myrtis, comme Pindare, qu'elle vainquit cinq fois. Il ne nous reste de ses nombreux ouvrages que de rares fragments recueillis par Wolf, Hambourg, 1735.

Corinthe, v. du départ. d'Argolide-et-Corinthie (Grèce), à l'extrémité de l'isthme qui sépare les golfes d'Egine et de Lépante. Sa position est magnifique, mais son port est envasé; sa forte citadelle, l'Acrocorinthe, sur une hauteur de 500 mèt., domine l'entrée du Péloponnèse; plusieurs portions de ses vieilles murailles sont de construction cyclopéenne. Archevêché. Corinthe fait un assez grand commerce de grains, de raisins, de vins et d'huile; 5,000 hab. — L'ancienne Corinthe avait deux ports, *Léchée*, sur le golfe de Corinthe, et *Cenchrées*, sur le golfe Saronique. A côté de la citadelle était un beau temple de Vénus, au-dessous la fontaine de Pirène. La ville, riche par le commerce, était remplie d'œuvres d'art; c'était surtout la ville du luxe et des plaisirs. — Fondée par Phoronée d'Argos et d'abord appelée *Ephyre*, elle fut gouvernée par des rois, puis devint une république aristocratique, souvent alliée à Sparte contre Athènes. Soumise par Philippe, elle eut une garnison macédonienne jusqu'à ce qu'Aratus la délivra, en 243 av. J. C., et l'incorpora à la ligue achéenne. Prise et brûlée par le romain Mummius en 146, repeuplée par César, Auguste et Adrien, elle fut de nouveau pillée par les Wisigoths, possédée par les Vénitiens de 1205 à 1459, prise par les Turcs, reprise par les Vénitiens de 1687 à 1715, puis ruinée sous la domination ottomane, surtout pendant la guerre de l'indépendance.

Corinthe (Isthme de), entre le golfe d'Athènes (anc. golfe Saronique) et le golfe de Lépante (anc. golfe de Corinthe), unit la Morée (Péloponnèse) à la Grèce proprement dite; il n'a en certains points que 6 kil. de largeur. On a songé plusieurs fois à couper cet isthme, sans réaliser cette idée. Les Grecs y élevèrent une muraille au temps de l'invasion de Xerxès; Mahomet II l'a abattue. On célébrait les *Jeux isthmiques* près du magnifique temple de Neptune.

Corinthe (Golfe de), nom ancien du golfe de Lépante.

Corio (Bernardin), historien italien, né à Milan, 1459-1519, est surtout connu par son *Histoire de Milan*, écrite en italien, 1503, in-fol.

Corio, bourg d'Italie, à 30 kil. N. O. de Turin; 5,000 hab.

Coriolan (Caius Marcius), personnage romain qui appartient à la légende autant qu'à l'histoire, d'une famille patricienne, élevé par sa mère Véturie, fut aussi fier et intraitable que brave; il vivait au commencement du Ve s. av. J. C. Il se distingua à la bataille du lac Régille, au siége de Corioles, dans la guerre contre Antium. N'ayant pu obtenir le consulat, il voulut se venger des plébéiens, fut accusé de tyrannie par les tribuns et banni; il se retira chez les Volsques, les entraîna victorieux jusque sous les murs de Rome, repoussa les ambassades du sénat, des prêtres, mais se laissa fléchir par les prières de Véturie et de sa femme Volumnie, dans un endroit où le sénat fit élever un temple à la *Fortune féminine*. Selon quelques-uns le roi des Volsques, Tullus, le fit condamner à mort; suivant d'autres, il mourut dans un âge avancé. Niebuhr a écrit une excellente critique de la légende de Coriolan.

Coriolan (Christophe), graveur italien, d'origine allemande, vécut à Venise au XVIe s.

Coriolan (Barthélemy), son fils aîné, né à Bologne, 1590-1654, fut un graveur distingué; *Jean-Baptiste*, le cadet, 1595-1649, composa quelques bons tableaux, mais est surtout connu par ses gravures sur bois d'après le Guide et L. Carrache.

Corioles, anc. ville des Volsques dans le Latium, à 36 kil. S. E. de Rome, fut prise, en 492 av. J. C., par C. Marcius, surnommé *Coriolan*.

Coriosopites ou **Corisopites,** peuple gaulois, au S. des Osismiens, dans la Lyonnaise IIIe; auj. pays de Quimper, au S. du Finistère.

Corippus (Flavius Cresconius), poëte latin du VIe s., fort mal connu, a écrit la *Johannis*, poëme en 4 chants, sur la guerre faite par le proconsul Jean Troglita aux Maures et aux Vandales, vers 550; et un *Panégyrique de Justin II*. Ils font partie du *Corpus scriptorum historiæ byzantinæ*, publié à Bonn.

Cork, le plus grand comté de l'Irlande, au S. E., dans la prov. de Munster, comprend les bassins du Bandon, de la Lee, du Blackwater. Montagneux à l'O., il est fertile en céréales, possède des mines abondantes de cuivre, de plomb, de houille, des carrières d'ardoises; a des côtes très-découpées (baies de Bantry et de Cork). La superficie est de 687,000 hectares; la popul. de 775,000 hab. Le ch.-l. est Cork; les villes princ. sont: Castletown-Bearhaven, Bantry, Skibberen, Clona-

kilty, Kinsale, Core, Youghal, Bandon, Cloyne, Mallow, Fermoy, Charleville, etc.

Cork, le ch.-l., près de l'embouchure de la Lee, par 51° 48′ 10″ lat. N. et 10° 49′ 15″ long. O., à 250 k. S. O. de Dublin, à l'extrémité d'une baie profonde et magnifique, dont les côtes sont découpées et protégées par des forts, le centre occupé par une grande île. Évêché catholique. Le port, très-sûr, a 12 kil. de long sur 8 de large. Cork fournit d'immenses quantités de viandes salées ; exporte des grains, du beurre, etc. Elle a des fabriques de lainages, des tanneries, des brasseries, des distilleries, des usines à fer. C'est une belle ville, possédant de beaux monuments, et de nombreux établissements littéraires et charitables; 78,000 hab.

Corlay, ch.-l. de canton de l'arrond. et au N. O. de Loudéac (Côtes-du-Nord) ; 1,541 hab.

Corleone, v. de Sicile, à 36 kil. S. O. de Palerme. Elle est bien bâtie et a de beaux édifices ; 14,000 hab.

Corlitte. Pic del ou plutôt Carlitte. V. Pyrénées.

Cormatin-Desoteux (Pierre-Marie-Félicité, baron de), officier et littérateur, 1750-1812, fut dans la guerre d'Amérique aide de camp du baron de Viomesnil ; servit la cause de la Révolution en 1789 ; puis se déclara royaliste ardent. Officier, sous Bouillé, il s'efforça de favoriser la fuite de Louis XVI, émigra, servit sous Puisaye dans l'Ouest, et signa, le 20 avril 1795, le traité de Mabilais avec la république pour les insurgés de la rive droite de la Loire. Arrêté par l'ordre de Hoche, il fut condamné à la déportation, fut prisonnier à Cherbourg et à Ham, puis remis en liberté sous le Consulat.

Cormenin (De). V. Supplément.

Cormont (Thomas de), architecte du XIIIe s., travailla, après Robert de Luzarches, à la cathédrale d'Amiens, et eut pour successeur son fils, *Renaud de Cormont*.

Cormontaingne (Louis de), ingénieur, peut-être né à Strasbourg en 1696, mort en 1752, entra dans le corps du génie militaire en 1715, et gagna par son mérite tous les grades jusqu'à celui de maréchal de camp, 1745. Il a perfectionné les ouvrages de Vauban, et laissé des manuscrits, publiés en trois parties, qui forment un manuel complet de l'officier du génie, Paris, 1806-1809, in-8°.

Cornara (Carlo), peintre, né à Milan, 1605-1673, élève de Procaccini, a laissé de bons tableaux à la Chartreuse de Pavie et à Milan.

Cornarius (Jean) ou **Hagenbut**, né à Zwickau en Saxe, 1500-1558, médecin distingué, s'occupa surtout des écrivains grecs sur la médecine, qu'il fut l'un des premiers à traduire ; on lui doit la traduction latine d'*Hippocrate*, Bâle, 1546, in-fol. — Son fils *Achates*, également bon médecin, termina la traduction de Platon inachevée par son père.

Cornaro, famille patricienne de Venise, qui prétendait descendre des Cornelius. Ses principaux membres ont été :

Cornaro (Marc), doge, de 1365 à 1367 ; affaibli par l'âge, il eut peu d'influence dans les conseils de la république.

Cornaro (Jean), doge, de 1624 à 1629, fut persécuté dans ses fils par Renier Zeno, l'un des chefs du conseil des Dix, fut l'allié de la France contre la maison d'Autriche, et mourut de la peste.

Cornaro (François), doge pendant vingt jours, en 1656.

Cornaro (Jean), doge, de 1709 à 1722, eut à lutter contre les Turcs en Morée et à Corfou, que Schulembourg défendit vaillamment. Les Vénitiens furent forcés d'abandonner la Morée par la paix de Passarowitz, 21 juillet 1718.

Cornaro (Catarina), reine de Chypre, née à Venise, 1454-1510, devint, grâce aux intrigues politiques de son oncle, *André Cornaro*, l'épouse de Jacques de Lusignan, dernier roi de Chypre, 1469. A la mort de son mari, 1472, elle s'empara du pouvoir avec l'appui des Vénitiens, triompha d'une conjuration redoutable, perdit son jeune fils en 1475, fut forcée de laisser les Vénitiens gouverner en son nom; et, en 1488, de renoncer formellement à son royaume en leur faveur. Reçue à Venise avec les plus grands honneurs, elle résida dès lors dans le château fort d'Asolo, que le cardinal Bembo a célébré dans ses dialogues, *gli Asolani*.

Cornaro (Louis), né à Padoue, 1467-1566, d'un tempérament faible, d'une santé ruinée par les désordres de sa jeunesse, se soumit à 40 ans à un régime d'une extrême sobriété, et, avant de mourir centenaire, publia en 4 parties ses *Discorsi della vita sobria*, qui ont été plusieurs fois traduits en français, 1701, 1724, 1772, in-12.

Cornaro ou **Cornelio** (Flaminio), historien, né à Venise, 1693-1778, sénateur, se consacra entièrement à l'histoire des églises vénitiennes, qu'il a écrite en 18 vol. in-4°, 1749.

Cornaros (Vincent), poëte grec, né à Setia, dans l'île de Candie, vivait au XVIe s. Il a écrit un poëme chevaleresque en vers rimés, en 5 chants, *Erotocritos*, remarquable surtout à cause de la pureté de la langue qu'admirent les philologues. Aussi préfèrent-ils le texte ancien au poëme refait par Denis Photinos, de Patras, Vienne, 1818, 2 vol. in-8°.

Corne d'Abondance, emblème mythologique donné à beaucoup de divinités; remplie de fleurs et de fruits, elle était ou la corne de la chèvre Amalthée ou celle qu'Hercule arracha au fleuve Achéloüs.

Corne d'Or. Nom du port de Constantinople.

Corneille, centenier ou capitaine romain, vivait à Césarée en Palestine, lorsque, à la suite d'une vision, il fut baptisé par saint Pierre. Les Latins l'honorent le 2 février.

Corneille (Saint), pape, de 250 à 252, fut persécuté par Gallus et exilé à Civita-Vecchia. On l'honore le 11 septembre.

Corneille (Pierre), le véritable créateur de l'art dramatique en France, né à Rouen le 6 juin 1606, mort à Paris le 1er oct. 1684, fils d'un avocat général à la table de marbre de Normandie, étudia chez les jésuites, fut quelque temps avocat au parlement de Rouen, et, probablement inspiré par l'amour, débuta, en 1629, par la comédie de *Mélite*, qui eut un grand succès. D'autres comédies suivirent, qui, composées selon le goût du temps, établirent la réputation de l'auteur : *Clitandre*, 1632; *la Veuve*, 1633; *la Galerie du Palais*, 1634; *la Suivante*, 1634; *la Place Royale*, 1635. Richelieu avait déjà distingué le jeune poëte et l'avait mis au nombre des cinq-auteurs qui travaillaient à ses conceptions dramatiques; mais le bon accord ne dura pas longtemps; Corneille était fier, indépendant, il sentait son génie, *il n'avait pas l'esprit de suite*, qui fait le bon courtisan. Cependant, son génie dramatique s'était révélé dans *Médée*, 1635, et il venait de faire, sans grand succès, *l'Illusion comique*, lorsque *le Cid*, pièce imitée d'un drame espagnol de Guilhem de Castro, vint exciter l'admiration de la France, 1636. L'opposition malencontreuse de Richelieu, les attaques de ses hommes de lettres, les observations critiques de Scudéry, les sentiments de l'Académie rédigés par Chapelain en 1638, rien ne put prévaloir contre les beautés sublimes du chef-d'œuvre, bientôt traduit dans toutes les langues de l'Europe. C'est la belle époque du grand Corneille qui commence : *Horace*, 1639, dédié à Richelieu ; *Cinna*, 1639 ; *Polyeucte*, 1640, sont restés et resteront les chefs-d'œuvre de la scène française. Alors le talent du poëte semble gagner en étendue ce qu'il perd en élévation La *Mort de Pompée*, 1641, est une composition imposante, mais incorrecte ; le *Menteur*, 1642, imité d'une pièce espagnole de Juan d'Alarcon, fonde la comédie, plusieurs années avant Molière; la *Suite du Menteur* eut moins de succès, 1643. Ici commence une période nouvelle, pendant laquelle Corneille est loin d'être égal à lui-même ; mais son génie se révèle toujours, même au milieu de ses défauts et de ses chutes ; *Rodogune* a d'éclatantes et terribles beautés, 1644; *Théodore*, 1645, fut un grave échec; mais dans *Héraclius*, 1647 ; dans la comédie héroïque de *Don Sanche d'Aragon*, 1650; dans *Nicomède*, 1652, on retrouve le mâle génie du grand poëte. La chute de *Pertharite*, 1653, fut son premier grand revers; surpris, affligé, il se retira du théâtre pendant six années. Il s'occupa surtout alors de traduire l'*Imitation* en vers français; dans cet ouvrage, qui eut plus de 30 éditions, on reconnaît parfois le génie original et grand de l'auteur de *Polyeucte*. Les conseils de Fouquet le décidèrent à sortir de son repos ; il reparut avec la tragédie d'*Œdipe*, dont le succès, peu explicable, lui fit illusion, 1659. Il avait déjà donné une pièce à machines, à grand spectacle, *Andromède*, en 1650 ; il fit jouer, en 1661, *la Toison d'Or; Sertorius*, 1662, a encore de belles scènes ; mais, *Sophonisbe*, 1663 ; *Othon*, 1665; *Agésilas*, 1666; *Attila*, 1667, nous montrent Corneille vieilli, malgré quelques éclairs de génie. Dans *Tite et Bérénice*, la duchesse d'Orléans le mit aux prises avec son jeune rival, Racine, qui eut l'avantage, 1670. Après avoir composé, avec Molière et Quinault, la comédie-ballet de *Psyché*, 1671, il donna *Pulchérie*, 1672, et *Suréna*, 1675, les derniers fruits de sa verve épuisée.

Il faut encore rattacher au théâtre de Corneille ses préfaces, les savants examens de ses pièces et ses trois discours sur les conditions de la tragédie. Ses *Œuvres diverses*, rondeaux, sonnets, élégies, madrigaux, traductions, etc., ont été réunies par Granet, 1738, in-12. Corneille ne fut de l'Académie française qu'en 1647. — Parmi les innombrables éditions des *Œuvres* de Corneille, on cite : l'édition de Rouen, 1664, 2 vol. in-fol.; celles de Th. Corneille, 1692, 5 vol. in-8°; de 1706, 10 vol. in-12; puis on estime celles de 1747, 12 vol. in-12; de 1796, 10 vol. in-4°, avec les commentaires de Voltaire; de 1801, 12 vol. in-8°, avec les notes de Palissot; de 1817, Renouard, 12 vol. in-8°; de 1824, Lefèvre, 12 vol. in-8°, etc. Les bibliophiles recherchent avec avidité les éditions données en Hollande, avec les types des Elzevirs, des diverses pièces de Corneille. M. Taschereau a écrit une *Histoire de la vie et des ouvrages de P. Corneille*, un vol. in-18.

Corneille (Thomas), frère du précédent, né à Rouen, 1625-1709, avocat au parlement de Rouen, suivit l'exemple de Pierre, épousa la sœur de sa femme, et leurs caractères eurent tant de sympathie que les deux familles vécurent toujours ensemble dans la même maison, à la même table. Doué d'une grande facilité, ayant plus de correction dans le style, il composa autant d'œuvres dramatiques que son frère, obtint de grands succès, mais fut loin d'avoir son génie. Il avait débuté, en 1647, par la comédie des *Engagements du hasard ;* de ses 40 pièces, *Ariane*, *le Comte d'Essex* et *le Festin de Pierre*, traduction en vers du *Don Juan* de Molière, sont seules restées au théâtre. Il remplaça son frère à l'Académie française et fut reçu par Racine, 1685. Très-laborieux, il fit pour cette compagnie une nouvelle édition des *Remarques de Vaugelas* avec des notes explicatives ; puis un *Dictionnaire* en 2 vol. in-fol., par forme de supplément à celui de l'Académie, pour les termes d'art et de science. On lui doit aussi un *Dictionnaire universel géographique et historique*, 1708, 3 vol. in-fol.; il avait traduit les *Métamorphoses* et quelques *Elégies d'Ovide*. La plus complète édition de ses *Œuvres* est celle de 1722, 5 vol. in-12.

Corneille (Michel), peintre, né à Orléans, 1603-1664, élève de Vouet, a été l'un des premiers membres de l'Académie de peinture.

Corneille (Michel), son fils aîné, né à Paris, 1642-1708, étudia en Italie et fut artiste de mérite. On cite de bons tableaux de lui à la cathédrale et au palais de Versailles, à la chapelle de Fontainebleau, à Notre-Dame, au Louvre, etc.; il travailla aussi aux Invalides et grava à l'eau-forte. Il fut académicien en 1671.

Corneille (Jean-Baptiste), son frère, également peintre, né à Paris, 1649-1695, comme lui de l'Académie, en 1675, a surtout travaillé pour les églises de Paris. Il a publié *les Premiers Eléments de la peinture pratique*, 1684, in-12.

Cornélie, la plus jeune fille de Scipion l'Africain, née vers 189 av. J. C., épousa T. Sempronius Gracchus, fut la digne mère des Gracques et d'une fille, qui fut la femme du second Africain. Elle supporta avec une rare constance la mort de ses enfants, et mourut vénérée à Misène, vers 110 av. J. C.

Cornélie, fille de Cinna, épousa César en 83 av. J. C., fut mère de Julie et mourut jeune. Son mari prononça son éloge du haut de la tribune.

Cornélie, fille de Métellus Scipion, épousa d'abord Crassus, fils du triumvir, puis Pompée, vers 52 av. J. C.; belle, instruite, courageuse, elle fut témoin de l'assassinat de son mari, se réfugia à Chypre, à Cyrène, puis revint vivre à Rome.

Cornelia, nom d'une *gens* romaine, divisée en plusieurs branches, les *Cinna*, les *Balbus*, les *Cethegus*, les *Dolabella*, les *Scipion*, les *Sylla*, etc.

Cornelius Cossus. V. Cossus.

Cornelius Nepos. V. Nepos.

Cornelius Severus, poëte latin du Ier s. ap. J. C.

Cornelis (Cornille), peintre, né à Harlem, 1562-1636, remarquable par la correction du dessin et son beau coloris, a laissé beaucoup de tableaux, dont le plus connu est un *Déluge*.

Cornelius a Lapide ou **Corneille de la Pierre** (van den Steen), savant jésuite de Belgique, 1566-1637, enseigna l'Ecriture sainte à Louvain et à Rome. Il est surtout connu par ses *Commentarii in Scripturam sacram*, 10 vol. in-fol., Anvers, 1681. On a publié récemment de ce livre savant deux éditions, l'une chez Pélagaud, Lyon, 20 vol. in-4°, l'autre, avec notes, par l'abbé Crampon, 24 vol. in-4°.

Cornet (Matthieu-Augustin, comte), né à Nantes, 1750-1832, membre du conseil des Anciens en 1797, y combattit le parti républicain, fut l'un de ceux qui contribuèrent le plus au 18 brumaire, devint sénateur, puis secrétaire du sénat, 1804, et comte de l'Empire. Comblé par Napoléon, il s'associa à l'acte de sa déchéance et fut élevé à la pairie par Louis XVIII. On a de lui : *Notice sur le dix-huit brumaire*, 1819; *Souvenirs sénatoriaux*, 1824.

Corneto (près de *Tarquinii*), v. de l'arr. et à 17 kil. N. de Civita-Vecchia (Italie), sur la Marta, à 4 kil. de la mer, près de marais salants. Évêché. Elle est célèbre par ses antiquités étrusques, sanctuaires, thermes, et surtout tombeaux, riches de peintures et d'objets de toute nature; 2,500 hab.

Cornette, nom donné, dans notre ancienne armée, à l'étendard de tout corps de cavalerie et à l'officier qui le portait.

Cornhert ou **Coornhert** (Didéric), né à Amsterdam, 1522-1590, maître d'hôtel du comte de Brederode, graveur en taille-douce, puis littérateur et musicien, s'attacha à Guillaume de Nassau, et, probablement, est l'auteur du chant national des Nassau. Il composa le célèbre manifeste de 1566, *Avertissement aux habitants des Pays-Bas*, fut incarcéré par le gouvernement espagnol; secrétaire des Etats de Hollande, il se fit des ennemis parmi les gens de guerre et parmi les théologiens, défendant par ses écrits la liberté de son pays et la liberté de conscience. Il a contribué par ses traductions, ses poésies, etc., à la restauration de la langue et de la littérature hollandaise. Ses *Œuvres* forment 3 vol. in-fol., Amsterdam, 1630.

Corniani (Jean-Baptiste, comte de), littérateur, né près de Brescia, 1742-1813, est surtout estimé par son histoire de la littérature italienne, intitulée *I secoli della Letteratura italiana*, Brescia, 9 vol. in-8°.

Cornic-Duchêne (Charles), marin français, né à Morlaix, 1731-1809, fut l'un des corsaires et des officiers les plus braves du XVIIIe s., mais ne put que devenir lieutenant de vaisseau, à cause des priviléges des officiers nobles.

Cornic-Dumoulin (Pierre-François), son cousin, né à Bréhat, 1731-1801, se distingua comme lui, mais, plus heureux, il put devenir capitaine et contre-amiral, en 1794.

Corniche (La), route de Nice à Gênes, le long de la mer, taillée souvent dans des rochers presque à pic.

Cornier-des-Landes, bourg de l'arrond. de Domfront (Orne). Fabr. de boutons, clous; commerce de bestiaux; 2,000 hab.

Cornimont, bourg de l'arrond. de Remiremont (Vosges). Fabr. de fromages de Géromé; commerce de grains, fer, acier; 4,044 hab.

Corno (Monte), l'un des sommets les plus élevés des Apennins, 2,976 m., toujours couvert de neige, à 16 kil. N. E. d'Aquila. Ses versants offrent d'excellents pâturages; à l'E., il y a des précipices très-pittoresques.

Cornouailles ou **Cornwall** (*Cornu Galliæ*, *Cornubia*), comté d'Angleterre au S. O. de la Grande-Bretagne, presqu'île montueuse entre le canal de Bristol au N., la Manche au S., le comté de Devon à l'E., terminée à l'O. par les caps Land's-End, Cornouailles, Lizard; arrosé par le Tamer, le Hynheer, le Fowey, le Camel, etc. Le pays est aride, le climat âpre; la pêche des sardines occupe une partie de la population; la richesse consiste dans l'exploitation des mines d'étain et de cuivre surtout, connues des Phéniciens, de manganèse, d'arsenic, de cobalt, de bismuth, de kaolin, de granit, etc. Le pays renferme des monuments druidiques; il forme l'apanage des princes de Galles; la superficie est de 342,000 hect., la popul. de 370,000 h.; la capit. est Bodmin; les villes princ. sont : Penzance, Saint-Ives, Falmouth, Truro, Saint-Austle, Launceston, etc.

Cornouailles, ancien pays de France, à l'O. de la Bretagne; il forma un comté qui comprenait le diocèse de Cornouailles ou de Quimper-Corentin. Les villes princ. étaient Quimper, Audierne, Douarnenez, Crozon, Châteaulin, Locrenan, Plœmeur, Châteauneuf-du-Faou, Huelgoat, Carhaix, Pont-l'Abbé, Concarneau, Rosporden, Corlay, etc. C'est le départ. du Finistère et une petite partie du Morbihan et des Côtes-du-Nord.

Cornouailles (Nouveau-), partie de la Nouvelle-Calédonie (Amérique du Nord), entre le Nouveau-Norfolk et le Nouvel-Hanovre. La côte et les îles étaient jadis aux Russes ; l'intérieur, habité par des tribus indiennes, est aux Anglais. La côte, reconnue par Beh-

ring en 1741, n'a été explorée que plus tard par les Espagnols. *V.* Nouvelle-Calédonie.

Cornu (Pierre de), poëte français, 1563-1615, a laissé des sonnets, chansons, odes, églogues, stances, etc.

Cornudet des Chomettes (Joseph, comte), né à Crocy (Creuse), 1752-1834, avocat, magistrat, membre obscur de l'Assemblée législative, se distingua par sa modération au Conseil des Anciens, coopéra au 18 brumaire, fit partie du sénat, de la Chambre des pairs en 1814, en 1815, fut exclu à la seconde restauration; puis, réintégré en 1819, il se montra le partisan des libertés constitutionnelles.

Cornuel (Anne **Bigot**, dame), épouse d'un trésorier de l'extraordinaire des guerres, fut très-célèbre au xvii^e s. par son esprit mordant et ses bons mots; veuve en 1650, elle ne mourut qu'en 1694, et conserva jusqu'à la fin une rare réputation de causticité à la cour et à la ville.

Cornutus (L. Annæus), philosophe stoïcien du 1^er s., né à Leptis en Libye, esclave, puis affranchi, maître de Lucain et de Perse, fut exilé par Néron, qu'il avait osé critiquer. Nous avons un abrégé très-incomplet de sa *Théologie hellénique*, plusieurs fois publié avec beaucoup de fautes, mais en dernier lieu par Fr. Osann, d'après le travail manuscrit de Villoison, Gœttingue, 1844, in-8°.

Cornwallis (Charles), général anglais 1738-1805, prit une part distinguée à la guerre de Sept Ans, entra à la Chambre des lords à la mort de son père, 1762, devint colonel, aide de camp de George III, s'opposa néanmoins aux mesures prises contre les colonies d'Amérique; mais, quand la guerre commença, alla combattre d'abord sous Howe et Clinton, puis, général de l'armée du Sud, remporta les victoires de Camden et de Guilford, 1780-1781. Il fut contraint de capituler à Yorktown et fut rappelé. Nommé gouverneur du Bengale en 1786, il se distingua par de sages réformes, battit Tippoo-Saëb à Bangalore, 1791, et le força à signer la paix, 1792. De retour en Angleterre, 1793, nommé gouverneur d'Irlande en 1798, il réprima la rébellion, repoussa les attaques des Français, et, en 1802, alla négocier la paix d'Amiens. Gouverneur général des Indes en 1805, il mourut presqu'à son arrivée.

Cornwallis (William **Manne**, comte), frère du précédent, 1744-1819, fut un marin distingué dans la guerre de Sept Ans, en Amérique, aux Indes. Vice-amiral en 1794, il battit les Français en 1795. Il fut, comme amiral du pavillon rouge, chargé de protéger les côtes d'Angleterre de 1799 à 1802.

Coro, ch.-l. de la prov. de ce nom (Venezuela), située près de la mer, dans une plaine aride, commande l'entrée de la presqu'île de Paraguana; 10,000 hab.

Corogne (La), l'une des prov. de la capitainerie de Galice (Espagne), entre la mer au N. et à l'O., la prov. de Lugo au S., celle de Pontevedra à l'E. Elle est divisée en 925 pueblos et 14 partidos judiciales, Arzua, Betanzos, Carballo, Corcubion, La Corogne, Ferrol, Muros, Negreira, Noya, Ordeñes, Ortigueira, Padron, Puente d'Eume et Santiago. Elle a 7,973 kil. carrés de superficie, et 650,000 hab. Les côtes, découpées, renferment de bons ports; la pêche est abondante; la province renferme des montagnes assez froides et des vallées profondes et assez fertiles. Il y a de beaux pâturages; on y élève beaucoup de bestiaux, des bœufs surtout et des porcs estimés.

Corogne (La), en esp. la Coruña (*Magnus Portus* ou *Brigantium*), capit. de la prov. de ce nom (Espagne) et de la capitainerie générale de Galice, à 500 kil. N. O. de Madrid, bon port de guerre, défendu par une enceinte bastionnée, par les forts San-Diego, San-Antonio, Santa-Cruz et San-Amaro. École de navigation, arsenal. Commerce important de toiles fines et à voiles; manufacture de cigares; 30,000 hab. — Batailles navales de 1748 et de 1805, entre les flottes anglaise et française. Elle fut l'une des premières à s'insurger contre les Français; Soult battit sous ses murs, en 1809, le général anglais Moore.

Coromandel (Côte de), nom d'une partie de la côte E. de l'Hindoustan, sur le golfe du Bengale, jusque vers l'embouchure de la Krishna; elle est presque droite, sablonneuse; la mer est mauvaise; les tempêtes sont fréquentes d'octobre à avril; les navires abordent difficilement et les ports sont médiocres; les principaux sont, du N. au S.: Mazulipatam, Madras, Pondichéry, Tranquebar, Karikal, Négapatnam.

Coron (*Colonis*), v. de la prov. de Messénie (Grèce), port peu sûr du golfe du même nom (golfe de Messénie); elle a été fortifiée, longtemps possédée par les Vénitiens et prise par les Français en 1828; 6,000 hab.

Corona (Leonardo), peintre, né à Murano, près de Venise, 1561-1605, copia les maîtres avec talent et a laissé bon nombre de tableaux estimés, surtout à Venise.

Coronata ou **Incoronata**, île de l'archipel Dalmate, du cercle de Zara (Autriche), longue de 24 kil. et large de 2, nourrit beaucoup de menu bétail et exporte d'excellents fromages; 1,000 hab.

Coronée, v. de l'anc. Béotie, au S. O. du lac Copaïs, près de l'Hélicon. Victoire d'Agésilas, 394 av. J. C., sur les Athéniens, les Thébains, les Corinthiens, les Argiens. Les Béotiens célébraient auprès, dans un temple de Minerve, la fête solennelle appelée *Pambœotia*.

Coronelli (Marc-Vincent), né à Venise, 1650-1718, de l'ordre des mineurs conventuels, géographe zélé, a construit les deux grands globes qui sont à la Bibliothèque nationale. Professeur de géographie à Venise et général de son ordre, il a fondé l'académie de géographie, *les Argonautes*, a publié plus de 400 cartes et un grand nombre d'ouvrages sur Rhodes, la Morée, Rome, etc.; une *Histoire de Venise*, de 421 à 1504, 3 vol. in-fol.; une *Bibliothèque universelle sacro-profane*, 7 vol. in-fol., non terminée.

Coroner, magistrat anglais, élu à vie par les francs-tenanciers de chaque comté, pour constater, avec l'assistance de jurés qu'il nomme, les cas de mort subite, de suicide, pour commencer l'instruction contre les prévenus de meurtre, etc.

Corporations. A Rome, il y avait, dès les premiers temps, des associations d'arts et métiers appelées *collegia*, *corpora opificum*. On les retrouve à l'époque de l'empire, et Alexandre Sévère leur donna de nouvelles constitutions. Au moyen âge, les traditions romaines, le souvenir des *ghildes* scandinaves, et surtout la nécessité de s'unir pour se protéger contre les violences et les rapines des puissants, développèrent dans les villes les corporations industrielles. Leur organisation a varié à l'infini; mais partout on retrouve un conseil des principaux maîtres, *syndics*, *jurés*, *prud'hommes*, *gardes du métier*, *visiteurs;* ce syndicat ou *jurande* réglait toutes les affaires intérieures de la corporation, les différends, l'apprentissage, les devoirs des compagnons, les obligations à remplir pour devenir maître, le chef-d'œuvre, les secours à donner aux ouvriers pauvres ou malades, etc. En France, la royauté intervint, surtout depuis saint Louis, dans l'organisation des corporations, comme le montre le *Livre des métiers*, rédigé par le prévôt de Paris, Etienne Boileau. Les corporations furent longtemps utiles aux classes inférieures; mais plus tard elles devinrent nuisibles aux progrès de l'industrie et contraires aux droits de l'égalité, par les priviléges, les monopoles qu'elles constituaient, malgré les ordonnances de nos rois; par l'esprit de routine qu'elles favorisaient, par les luttes violentes ou les procès interminables qu'elles engendraient. Aussi le système des corporations (jurandes et maîtrises), ruiné par les économistes du xviii^e s., supprimé par Turgot en 1776, puis rétabli maladroitement, fut-il complétement renversé par la Constituante (décret du 15 février 1791).

Corps, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 60 kil. S. E. de Grenoble (Isère), sur le Drac; 1,306 hab.

Corps législatif, nom donné par la Constitution de l'an VIII à l'assemblée représentative de la France. Il était composé de 300 membres, votant au scrutin les lois discutées contradictoirement en sa présence par des membres du conseil d'Etat et du tribunat, et même, après la suppression du tribunat, 1807, votant sans débat préalable. La constitution de 1852 a rétabli le Corps législatif, composé de députés élus par le suffrage universel, à raison de 1 par 35,000 électeurs, pour 6 ans, avec une indemnité de 2,000 francs par mois de session. Il votait une adresse, l'impôt, et discutait les projets de loi. Les fonctionnaires ni les ministres ne pouvaient en faire partie.

Corpus Juris, recueil des lois romaines, sous Justinien: Pandectes ou Digeste, Institutes, Code, Novelles ou Authentiques.

Correa de sa Benavides (Salvador), amiral portugais, né à Rio-de-Janeiro, 1594-1688, se distingua de bonne heure au Brésil, dont il devint gouverneur général, rendit le pays à la maison de Bragance, reprit Angola et le pays voisin, qui appartenait en Afrique aux Portugais, 1648, et fut disgracié lors de la déposition d'Alphonse VI, à qui il avait cru devoir donner des conseils.

Correa da Serra (José-Francisco), savant portugais, 1750-1823, eut une vie très-laborieuse et très-agitée, fut plusieurs fois forcé de s'exiler, vécut en Angleterre, surtout en France, où il devint correspondant de l'Institut; fut diplomate, membre du conseil des finances en 1820, député aux Cortès en 1823. Il a publié un grand nombre d'ouvrages divers; mais le plus important est la *Collection des livres inédits de l'histoire portugaise*, 4 vol. avec notices et critiques.

Corrége (Antonio **Allegri**, dit le), peintre illustre, né à Correggio, 1494-1534, eut une existence peu connue, mais paraît avoir été un artiste aisé, consciencieux, plus occupé de la gloire que de la fortune. Une grâce admirable, une ordonnance poétique, un coloris agréable et vigoureux, beaucoup d'harmonie, la science des raccourcis, voilà les qualités principales qui le caractérisent. Ses plus beaux ouvrages sont: à Parme, *la coupole de Saint-Jean* et *celle de la cathédrale*, l'une. de 1520 à 1524, représente l'*Ascension*, l'autre, 1530, l'*Assomption*; au Louvre, le *Saint Jérôme*, pour lequel la ville de Parme offrit vainement un million à Napoléon; *Jupiter et Antiope*, le *Mariage mystique de sainte Catherine et de l'enfant Jésus;* à Vienne, *Jupiter et Io;* à Dresde, la *Nativité de Jésus-Christ;* la *Madeleine couchée à l'entrée de la grotte*, etc.

Correggio, v. de la prov. et à 16 kil. N. de Reggio de Modène (Italie), sur un canal qui communique au Pô. Beau château qui renferme des tableaux estimés. Patrie de Ant. Allegri, dit le *Corrége;* 6,000 hab.

Corrégidor ou **Correcteur,** jadis magistrat important dans les villes d'Espagne et de Portugal, où il n'y avait pas de gouverneur; ce n'est plus que le juge dans un district appelé *corregimiento.*

Corrèze (*Curetia, Curegia*), affl. de gauche de la Vézère, vient des collines entre Corrèze et Dordogne, coule du N. E. au S. O., et arrose Tulle, Brive et Terrasson; 90 kil. de cours.

Corrèze, départ. situé entre les départ. du Puy-de-Dôme, de la Creuse et de la Haute-Vienne au N.; de la Dordogne à l'O.; du Lot au S.; du Cantal à l'E. Il est couvert, au N. E., par les montagnes d'Auvergne et arrosé par la Vienne, la Creuse, la Dordogne, la Vézère, la Corrèze, etc. Le climat est froid dans l'arrond. d'Ussel. Le pays est pauvre; l'agriculture arriérée; la population se nourrit de pommes de terre et de châtaignes; il y a de beaux troupeaux. On y trouve du cuivre, du fer (la Grenerie), du plomb argentifère, de l'antimoine, de la houille; du granit, des ardoises, du porphyre, du marbre blanc, etc. L'industrie et le commerce sont presque nuls. — Il correspond au Bas-Limousin; il a 586,609 kil. car. et 302,746 hab. Il forme le diocèse de Tulle, est du ressort de la Cour d'appel de Limoges, de l'Académie de Clermont et fait partie du 12e corps d'armée, dont le siége est à Limoges. Le chef-lieu est Tulle; il y a 3 arrond.: Tulle, Brive et Ussel.

Corrèze, ch.-l. de canton de l'arrond. et au N. E. de Tulle (Corrèze), sur la Corrèze; 1,659 hab.

Corrib, riv. d'Irlande qui passe à Galway et par laquelle s'écoulent les eaux d'un lac de 32 kil. de long sur trois de large.

Corrientes ou **des Courants** (Cap), sur la côte de Mozambique (Afrique), à l'entrée du canal. Il doit son nom à un courant qui vient de Madagascar avec une force extraordinaire.

Corrientes, très-importante province de la Confédération Argentine, entre le Parana et l'Uruguay, depuis la rivière Guayquiraro, qui la sépare de l'Entre-Rios au S., jusqu'au Brésil au N. E. Elle est couverte de vastes prairies, arrosées par de nombreuses rivières et souvent inondées; au N. et au N. E. les deux grandes plaines de 3,000 kil. carr. chacune, l'Ibera et la Malhoga, sont remplies de lacs et de forêts impénétrables. Cependant le climat est doux et assez sain. Les habitants, mélange d'Espagnols, d'Indiens et de nègres, avec un certain nombre de Français et d'Italiens, sont hospitaliers, indolents, élevant surtout beaucoup de bétail et de chevaux. Quelques districts sont agricoles et produisent du maïs, du tabac, de la canne à sucre, de magnifiques orangers. Il y a des mines de fer, de cuivre, de plomb et du mercure près de la Cruz. La popul. est de 129,000 hab. C'était le principal siége des fameuses *Missions des jésuites* au Paraguay.

Corrientes, le ch.-l., sur le Parana, au-dessous de son confluent avec le Paraguay, par 27° 27′ 31″ lat. S. et 61° 6′ long. O., est une ville grande, d'un aspect riant, mais mal bâtie. Il y a quelque industrie. Elle est destinée à devenir l'entrepôt d'un grand commerce; déjà l'on exporte des bois de construction, des cuirs, des peaux, des viandes salées, etc. Elle a été fondée en 1588; popul.: 11,000 hab.

Corrientes, cap de la prov. de Xalisco (Mexique), sur le Grand Océan, par 20° 25′ lat. N. et 107° 5′ long. O.

Corrozet (Gilles), imprimeur-libraire, né à Paris, 1510-1568, a composé un grand nombre d'ouvrages, maintenant inconnus, dont la liste occupe huit pages dans le tome XXIV de Nicéron. On peut citer cependant le joli conte en vers du *Rossignol* et la *Fleur des antiquités et singularités de la bonne et triomphante ville et cité de Paris, et les noms des rues, églises et colléges,* surtout l'édition de 1561, in-8°.

Corsaglia, affl. de gauche du Tanaro (Italie), naît au nord du mont Gioie.

Corse, île qui forme le départ. français de ce nom, dans la Méditerranée, entre 41° 20′ et 43° lat. N.; entre 6° 12′ et 7° 12′ long. E. Elle est séparée au S. de la Sardaigne par le détroit de Bonifacio, large de 12 à 15 kil. Elle est à 160 kil. des côtes de France, à 90 kil. de celles d'Italie. Elle a, du cap Corse aux Bouches-de-Bonifacio, 190 kil.; sa plus grande largeur est de 90 kil., et sa superficie de 8,747 kilom. carr., avec une popul. de 258,507 hab. Excepté quelques plaines basses et malsaines de l'E., elle est couverte par les ramifications d'une chaîne qui la traverse du N. au S., atteint 1,200 m. à la *Cima di Stella*, 1,861 m. au *Monte-Grosso*, 2,764 m. au *Monte-Rotondo*, 2,652 m. au *Monte-d'Oro;* elle est presque tout entière granitique. Les sommets sont nus et dépouillés, les flancs couverts de forêts magnifiques ou de *maquis*, les pentes inférieures d'oliviers. Le versant oriental, occupé par des montagnes parallèles à la côte, est arrosé par le Golo, le Tavignano, et des torrents, comme l'Orbo, le Travo, le Solenzara, etc.; le rivage est généralement droit et uni; on y remarque au S. E. le golfe de Porto-Vecchio; le versant occidental, traversé par des montagnes plus élevées, allant du N. E. au S. O., est arrosé par l'Ostriconi, le Secco, la Ficarella, le Fango, le Porto, le Liamone, le Gravone, le Prunelli, le Valinco, l'Ortolo, véritables torrents, non navigables; le rivage rocheux, élevé, découpé, forme les golfes de Saint-Florent, de Calvi, de Porto, de Sagone, d'Ajaccio, de Valinco, de Ventilegno, avec des rades et des mouillages excellents. La Corse renferme des roches magnifiques, granit, porphyre, marbre; des mines de fer, de plomb, d'antimoine; des eaux thermales. Le climat est tempéré et généralement sain, excepté dans les terres marécageuses de la côte. La terre fertile, mais mal cultivée, produit du chanvre, du tabac, de la garance, du coton, de bons vins, d'excellents fruits. Les côtes sont poissonneuses; on y pêche la sardine, le thon, du corail, des coquillages à nacre. Il y a peu d'industrie. Les Corses, mélange d'Ibères, de Grecs, de Carthaginois, de Romains, de Sarrasins, d'Italiens modernes, sont encore peu français; vigoureux, graves, un peu farouches, braves, fiers, tenaces, mais ambitieux, dissimulés, ils se transmettent de génération en génération cette haine implacable, la *vendetta*, qui divise encore les familles. La langue est un dialecte italien mêlé de mots arabes. — La Corse (*Therapne*, *Cyrnos*, *Corsica*), colonisée par les Phéniciens, les Phocéens, qui fondèrent Alalia au VIe s. av. J. C., occupée par les Carthaginois, conquise par les Romains vers 238 av. J. C., mais soumise seulement en 162, devint alors florissante avec ses 33 villes. Ravagée par les Vandales, les Goths, les Lombards, les Grecs de Constantinople, soumise par Charlemagne en 773, elle fut ensuite pillée par les Sarrasins, déchirée par les guerres civiles, se donna à Grégoire VII, puis fut conférée, comme fief, aux archevêques de Pise, en 1091. Les Génois la disputèrent aux Pisans, la partagèrent d'abord avec eux, puis en restèrent maîtres à la fin du XIIIe s. Mais la population farouche des montagnes resta indépendante, et ne cessa de lutter contre la tyrannie de Gênes. Les Français s'emparèrent de l'île, de 1553 à 1559; ils l'occupèrent encore de 1737 à 1741; un aventurier allemand, Théodore Neuhoff, se fit un instant déclarer roi vers cette époque. Sous Pascal Paoli les Corses tentèrent énergiquement de conquérir leur indépendance. La France, malgré l'Angleterre, intervint d'abord comme alliée de Gênes, puis se fit céder tous les droits de la république; la Corse fut réunie à la France (15 mai—15 août 1768). Les Corses résistèrent, furent battus par Marbœuf, par le comte de Vaux à Ponte-Nuovo; l'île se soumit au moment où naissait Napoléon Bonaparte. La Corse essaya encore de

se soulever et appela vainement les Anglais (1794-1796). Après avoir formé un département en 1791, deux, le Golo et le Liamone, en 1793, elle ne forme plus qu'un département depuis 1811. — Il a pour ch.-l. Ajaccio, se divise en 5 arrond., Ajaccio, Bastia, Calvi, Corte, Sartène; forme le diocèse d'Ajaccio, le ressort de la cour d'appel de Bastia, fait partie du 15ᵉ corps d'armée (Marseille), de l'Académie d'Aix et de la 5ᵉ préfecture maritime (Toulon).

Corse (Cap), au N. de l'île de Corse, par 43° 0′ 35″ lat. N. et 7° 2′ 40″ long. E.

Corse (Cap-). V. Cap-Coast.

Corseul, bourg de l'arrond. et à 12 kil. N. O. de Dinan (Côtes-du-Nord), est situé sur l'emplacement de la capitale des Curiosolites. Ruines nombreuses; débris d'antiquités romaines; 3.225 hab.

Corsica, nom ancien de la *Corse*.

Corsini, nom d'une noble famille de Florence, qui a donné à l'Église et à l'État plusieurs hommes distingués, comme Clément XII.

Corsini (Edouard), antiquaire, né à Fanano (duché de Modène), 1702-1765, professeur de philosophie à Florence et à Pise, général des clercs réguliers des Écoles-Pies, a publié de nombreux ouvrages parmi lesquels: *Fasti Attici*, 1744-1756, 4 vol. in-4°; *Dissertationes quatuor Agonisticæ*, où il traite des jeux publics de la Grèce, 1747, in-4°; *Inscriptiones atticæ*, 1752, in-4°; *Series præfectorum urbis*, Pise, 1763, in-4°; etc.

Cort (Corneille), dessinateur et graveur hollandais, né à Horn, 1536-1578, vécut en Italie, surtout à Rome, où il fonda une école de célèbres graveurs. Son œuvre est considérable; il a gravé d'après le Titien, le Tintoret, Raphaël, Jacques Strada etc.

Corte (*Cenestum*), ch.-l. d'arrond. de la Corse, au centre de l'île, près du Tavignano, par 42° 18′ 2″ lat. N. et 6° 49′ long. E., à 60 kil. N. E. d'Ajaccio. Ville fortifiée qui, avec les forts de Vizzavona et de Vivario, commande la route d'Ajaccio à Bastia. Château du xviᵉ s.; siége du gouvernement de Paoli; 5,426 hab.

Corte (Jean de La), peintre, né à Madrid, 1597-1660, élève de Velasquez, se distingua par une grande facilité et peignit des paysages et des batailles.

Corte (Gabriel de La), son fils, né à Madrid, 1648-1694, peignit des fleurs avec talent.

Cortereal ou **Corterreal** (Gaspard), navigateur portugais, est célèbre par les voyages de découvertes qu'il fit vers 1500, 1501, le long des côtes du Canada, de Terre-Neuve et du Labrador. Il mourut dans son second voyage; son frère *Miguel* eut le même sort en allant à sa recherche.

Cortereal (Jeronimo), poëte portugais de la même famille, mort avant 1593, servit sur les flottes de l'État, les commanda dans les Indes, assista au désastre d'Alcaçar-Quivir, 1578, et cultiva la poésie dans la dernière partie de sa vie. Il a publié un poëme épique sur le siége de Diu de 1546; l'*Austriada*, épopée espagnole en 15 chants, 1578; mais il est surtout connu par son poëme touchant, le *Naufrage de Sepulveda*, publié après sa mort par son gendre, 1594. Il a été réimprimé en 1784 et traduit en français par M. Ortaire Fournier, 1848, in-8°.

Cortès, c'est-à-dire *cours*, *chambres*, nom donné en Espagne et en Portugal aux assemblées qui partagent avec le souverain le pouvoir législatif et votent l'impôt.

En Espagne, elles comprenaient par la constitution de 1845 : 1° la chambre des *proceres* (grands) ou sénat, renfermant des membres de droit (grands d'Espagne, évêques, capitaines généraux, etc.) et des membres nommés à vie par le roi, âgés de 30 ans, jouissant d'un revenu de plus de 15.000 francs; 2° la chambre des *procuradores* (députés), au nombre de 349, âgés de 25 ans au moins, ayant un revenu de plus de 3,000 francs, et nommés par les électeurs, âgés de 25 ans et payant un impôt de 400 réaux ou même de 200, quand ils avaient des professions libérales. Ils étaient élus pour un an; il y avait une session annuelle. On les a rétablies, 1876.

En Portugal, les Cortès comprennent également: 1° le sénat, composé de pairs héréditaires; 2° la chambre élective, formée de 108 députés, nommés pour 4 ans par une élection à deux degrés, et ayant au moins un revenu de 2,400 francs. Le roi a le veto absolu. (Charte du 25 juillet 1826 et acte additionnel du 5 juillet 1852; loi électorale du 23 novembre 1859; loi de 1869.)

Histoire. En Espagne, les assemblées des différents royaumes et même des provinces, au moyen âge, prirent le nom de *Cortès*, lorsque les députés des villes vinrent s'y joindre aux députés du clergé et de la noblesse, en Aragon, 1133, en Castille, 1169. Elles furent très-puissantes, surtout en Aragon; mais leur autorité commença à diminuer sous Ferdinand et Isabelle, à la fin du xvᵉ s. En Castille, après la révolte des *Comuneros*, 1522, Charles-Quint ne convoqua plus que les *procuradores* des villes et leur laissa peu d'attributions. En Aragon, Philippe II, après la révolte des Aragonais de 1591, ne leur laissa plus qu'une existence nominale. Au xviiiᵉ s., depuis 1709, il n'y eut plus qu'une seule assemblée, réunie de temps à autre à Madrid, pour modifier la Constitution. Les Cortès reparurent en 1810, et réunies à Cadix publièrent une Constitution (1812), trop semblable à la constitution française de 1791. Abolies par Ferdinand VII, 1814, rétablies après la révolution de 1820, de nouveau abolies lors de l'expédition française de 1823, elles furent réunies par le roi, peu de temps avant sa mort, pour faire reconnaître sa fille, Isabelle. Depuis lors, le statut royal, publié par la régente Christine, la Constitution de 1837, revisée en 1845, ont développé les droits des Cortès espagnoles.

En Portugal, Alphonse Iᵉʳ convoqua les Cortès à Lamégo, 1145, pour constituer la nouvelle monarchie; elles ne furent jamais réunies que dans des circonstances extraordinaires. En 1820, les Cortès, convoquées par Juan VI, donnèrent au Portugal une Constitution libérale, semblable à la constitution espagnole de 1812; elle fut abolie en 1823. Dom Pedro, en 1826, promulgua la Charte qui instituait les deux chambres actuelles. Après la royauté despotique de dom Miguel, 1828-1833, les Cortès ont recouvré sous dona Maria leur existence et leurs droits.

Cortez (Fernand), conquérant du Mexique, né à Medellin (Espagne), en 1485, mort à Castilleja de la Cuesta, près de Séville, en 1547, fils d'un gentilhomme pauvre, étudia à Salamanque et s'embarqua en 1504 pour le nouveau monde. Établi à Hispaniola, luttant contre les Indiens sous Ovando et son lieutenant Velasquez, il suivit ce dernier à la conquête de Cuba, 1511, se brouilla avec lui, se réconcilia, et fut mis par lui à la tête d'une *armada*, destinée à poursuivre les découvertes de Grijalva. Velasquez, se défiant trop tard de son ambition, voulut le retenir; Cortez partit malgré lui, avec 11 vaisseaux, 110 marins, 553 soldats, 200 Indiens de Cuba, 10 pièces de canon et 4 fauconneaux, le 18 fév. 1519. Cortez, suivant la route de Grijalva, aborda dans l'île de Cozumel, soumit par la force les Indiens de Tabasco, qui lui offrirent 20 jeunes filles, parmi lesquelles l'intelligente Marina, qui lui fut si utile; puis il aborda au port de Saint-Jean-d'Ulloa, 21 avril. Après avoir fondé la forteresse de Villa-Rica de la Vera-Cruz et brûlé audacieusement ses vaisseaux, il résolut de conquérir le vaste empire d'Anahuac ou du Mexique, qui s'étendait entre les deux mers. Malgré les ordres réitérés de l'empereur Montézuma, il marcha vers Mexico, souleva les Totonaques de Cempoalla, vainquit dans deux batailles les braves Tlascalans, s'unit à eux contre les Aztèques de Mexico, prévint une embuscade par le massacre de Cholula et pénétra dans la capitale le 8 novembre. Bien accueilli par Montézuma, il s'empara audacieusement de sa personne, à la nouvelle que les Mexicains avaient attaqué la Vera-Cruz, le força à se reconnaître vassal de Charles-Quint et à partager ses trésors avec les Espagnols. Les Mexicains venaient de se soulever, lorsque Cortez, avec une partie de son armée, marcha au-devant de Narvaez, envoyé contre lui avec 900 Européens par le jaloux Velasquez; il eut le bonheur et l'habileté de surprendre et de débaucher ses soldats. Mais, de retour à Mexico, après la mort de Montézuma, il fut forcé d'évacuer la ville, en faisant de grandes pertes, dans la *Nuit fatale*, comme l'appellent encore les Espagnols. Vainqueur des Mexicains à Otumba, 8 juillet 1520, il fit de grands préparatifs avec le secours de ses alliés indigènes et revint devant Mexico, dont il s'empara, après un long et pénible siége, 13 août 1521. La ville fut rebâtie et repeuplée; le reste de l'empire fut soumis facilement et les Indiens répartis en lots aux colons espagnols (*repartimientos*). Le nouvel empereur, le brave Guatimozin, avait été cruellement mis à mort, et les tentatives de révolte avaient été sévèrement réprimées. Cortez fut forcé de revenir en Espagne pour répondre aux accusations dirigées contre lui, 1528; il fut comblé d'honneurs et nommé capitaine général de la Nouvelle-Espagne, mais il fut privé du gouvernement civil. De retour au Mexique, 1530, il fit explorer l'isthme de Darien, et, en 1536, découvrit la Californie et la mer Vermeille. L'arrivée du vice-roi Mendoza, 1540, lui enleva pres-

que tout pouvoir. Il revint en Espagne, fut mal accueilli, suivit vainement Charles-Quint dans son expédition d'Alger, 1541, et languit encore six ans à la cour, toujours rebuté dans ses réclamations. Il avait rendu compte de ses exploits dans quatre lettres à Charles-Quint; les trois dernières ont été imprimées et sont extrêment rares; elles ont été plusieurs fois reproduites depuis. — V. *Histoire de la conquête du Mexique* par William Prescott, traduite par Am. Pichot, 1846, 3 vol. in-8°.

Cortez (Martin), géographe espagnol, mort avant 1582, a publié, en 1551, un *Traité de la sphère et de l'art de naviguer*, œuvre fort remarquable pour la cosmographie du XVI[e] s. et plusieurs fois réimprimée et traduite.

Cortona, v. de la prov. et à 30 kil. S. E. d'Arezzo (Italie), dans le val Chiana. Evêché. La cathédrale Santa-Margherita, San-Francesco, San-Domenico, San-Agostino, renferment beaucoup de bons tableaux, de Pierre de Cortone, de Luca Signorelli, de Fiesole, de Niccolo, etc. Le palais Pretorio possède l'académie étrusque fondée en 1726, la bibliothèque Ponbucci, où l'on voit un beau manuscrit de Dante, et un musée riche en antiquités étrusques; 6,000 hab. — Bâtie, dit-on, sur les ruines de *Corythum* ou *Corythus*, l'une des douze grandes cités de l'Etrurie, entourée d'une muraille cyclopéenne, qui dure encore, puis colonie romaine, elle fut ruinée à la chute de l'Empire, se releva au XII[e] siècle, fut une ville gibeline de Toscane, et fut acquise par Florence en 1411. Ses environs sont remarquables par d'importants travaux hydrauliques.

Cortona (Pietro-Berettini Da), plus connu sous le nom de Pierre de Cortone, du lieu de sa naissance, peintre et architecte, 1597-1669, pauvre, protégé par le cardinal Sachetti, étudia péniblement à Rome chez Baccio Carpi, et parvint à acquérir une facilité même dangereuse. Il eut beaucoup de réputation; on a dit de lui qu'il fut le premier des peintres décorateurs, mais qu'il contribua à la décadence de l'art. Ses plafonds du palais Barberini à Rome et du palais Pitti à Florence sont étudiés et admirés. Ses tableaux à l'huile sont, pour la plupart, d'immenses compositions où l'on retrouve sa verve inventive et son désir de produire de l'effet. Le Louvre possède l'*Alliance de Jacob et de Laban*, la *Nativité de la Vierge*, la *Rencontre d'Enée et de Didon*, *Romulus et Rémus recueillis par Faustulus*, etc.; *Daniel dans la fosse aux lions*, à Venise, est l'une de ses meilleures productions. Comme architecte, il eut les mêmes qualités et les mêmes défauts; il a élevé la *villa Sachetti* à Rome, restauré l'église de *la Paix* et mérité les bienfaits de Louis XIV pour ses projets d'achèvement du Louvre et des Tuileries.

Cortot (Jean-Pierre), statuaire, né à Paris, 1787-1843, élève de Bridan fils, eut le grand prix de sculpture en 1809, et se distingua bientôt par la pureté et la simplicité noble de ses compositions. Membre de l'Académie en 1825, il fut professeur à l'Ecole des beaux-arts. Parmi ses plus beaux ouvrages, on cite : le *Soldat de Marathon*, au jardin des Tuileries; *Daphnis et Chloé*, au musée du Luxembourg; le monument funéraire de Casimir Périer; la *statue de Louis XIII*, à la place Royale; le *groupe de Marie-Antoinette soutenue par la Religion*, à la chapelle expiatoire; les *statues de Brest et de Rouen*, sur la place de la Concorde; le *Triomphe de Napoléon*, à l'arc de triomphe de l'Etoile, et surtout le grand bas-relief du fronton de la Chambre des députés, etc.

Coruña (La). *V.* Corogne (La).

Coruncanius (Titus), jurisconsulte du III[e] siècle av. J. C., originaire de Tusculum, fut consul en 280, acheva la soumission de l'Etrurie, fut censeur, grand-pontife (le premier des plébéiens) et dictateur. Il mourut très-âgé, après avoir joui d'une immense réputation, comme orateur et jurisconsulte.

Corvées, services de corps ou redevances, auxquels étaient astreints les manants à l'égard de leur seigneur féodal. En principe, les sujets étaient *taillables et corvéables à merci*. Des concessions, des chartes, des contrats particuliers, déterminèrent souvent l'étendue des corvées exigibles; mais elles varièrent à l'infini. Les corvées *réelles* furent dues en raison des biens possédés; les corvées *personnelles* étaient dues en raison seule du domicile dans le territoire d'une seigneurie. Les rois, en France, cherchèrent inutilement à limiter les corvées par des ordonnances générales. Turgot, en 1776, abolit les corvées *publiques*, exigées surtout pour le travail des routes; elles furent bientôt rétablies. La nuit du 4 août abolit les corvées; la loi du 15 mars 1790 abolit les corvées personnelles et déclara les corvées réelles rachetables. Les lois du 25 avril 1792 et du 17 juillet 1793 firent disparaître complétement la corvée, l'un des impôts les plus vexatoires et les plus odieux aux paysans.

Corvetto (Louis-Emmanuel, comte), né à Gênes, 1756-1822, avocat distingué, fit partie du gouvernement provisoire de la république Ligurienne, puis fut président de son Directoire exécutif. Après la réunion de Gênes à la France, il devint conseiller d'Etat, 1806, comte de l'Empire, inspecteur général des prisons d'Etat. En 1815, il succéda au baron Louis, comme ministre des finances, et contribua beaucoup par son habileté à sauver et à rétablir le crédit public. Il se retira, par raison de santé, en 1818.

Corvey ou **Nouvelle-Corbie,** célèbre abbaye de bénédictins, fondée par Louis le Débonnaire, sur le Weser, près de Hœxter (Westphalie prussienne). Sa belle église renferme beaucoup de tombeaux de princes; on y découvrit le manuscrit des cinq premiers livres des *Annales* de Tacite. Sécularisée en 1802, elle est la résidence des princes de Corvey de la maison de Hohenlohe.

Corvi (Domenico), peintre de l'école romaine, né à Viterbe, 1623-1703, fut un bon imitateur des Carrache; il réussit surtout dans les scènes de nuit.

Corvin. *V.* Mathias et Hunyade.

Corvisart-Desmarets (Jean-Nicolas, baron), médecin, né à Vouziers, 1755-1821, d'abord destiné au barreau, assista par hasard à une leçon de clinique, et se livra avec ardeur et succès aux sciences médicales. Docteur en 1782, il fit avec talent des cours nombreux, remplaça son maître, Desbois, à la Charité, et y fonda une école clinique qui fut célèbre. Il fut professeur au Collége de France et membre de l'Académie des sciences. Joséphine le présenta à Bonaparte, dont il devint le médecin, à qui il ne craignit jamais de donner des conseils pleins de franchise, et qui ne l'a pas oublié dans son testament. Comme professeur il eut d'immenses succès et porta les médecins vers l'étude de l'anatomie pathologique; il avait une grande dextérité et des sens parfaits; aussi, son diagnostic était d'une rare précision. Il a laissé quelques *Mémoires*, un *Essai sur les maladies du cœur et des gros vaisseaux*, Paris, 1806, in-8°, et la traduction, considérablement augmentée, d'un ouvrage d'Avenbrugger, intitulé : *Nouvelle Méthode pour connaître les maladies internes de la poitrine par la percussion*, Paris, 1808, in-8°.

Corvo, la plus petite des Açores (Portugal), à 16 kil. N. de Flores. Le climat est froid, elle produit du blé, des légumes, etc.; elle a deux petits ports; 1,600 hab.

Corybantes, prêtres de Cybèle, originaires de Phrygie; les traditions anciennes varient beaucoup sur leur rôle et sur l'étymologie de leur nom. On les disait habiles dans l'art de travailler les métaux et la terre; d'autres les confondaient avec les Curètes, les Dactyles, les Galles, ou même en faisaient des génies. En souvenir de la mort d'Atys, ils couraient, armés de torches, poussant des hurlements, en frappant leurs tambours, leurs boucliers avec des lances, exécutant des danses frénétiques et même se mutilant le corps.

Corycus, v. de l'anc. Cilicie (Asie Mineure), au pied du mont Corycus, près du cap Sarpédon, célèbre par une belle grotte dédiée à Pan et aux nymphes, avec des pétrifications. Les Romains y entretinrent une flotte.

Corydon, v. de l'Etat d'Indiana (Etats-Unis), au S. d'Indianopolis, près de l'Ohio, a été la capitale de l'Etat jusqu'en 1824.

Coryphée, chef du chœur dans les tragédies grecques.

Corzola. V. Curzola.

Cos, auj. **Stanco** ou **Istan-Kioi,** île de l'Archipel, sur la côte de la Turquie d'Asie, à l'entrée du golfe Céramique, a 44 kil. de long sur 20 de large. Elle est traversée par une chaîne de montagnes, dont la plus élevée est le mont Christo (860 m.); elle offre de belles plantations de limoniers et d'orangers mêlés de grands érables. La popul. est de 10,000 hab.; la capit., Stanco (l'anc. Cos), offre plus de ruines modernes que de débris anciens. Patrie d'Hippocrate, d'Apelles, du poëte Philétas, de Polybe, elle était consacrée à Esculape, qui y eut un temple célèbre. Elle était renommée pour sa teinture de pourpre. De bonne heure colonisée par les Grecs, l'une des six villes de la conféd. Dorienne, soumise aux Romains sous Vespasien, elle appartint aux chevaliers de Rhodes, puis aux Ottomans.

Cosa, affl. de droite du Sacco, l'une des sources du Garigliano, passe par Alatri, Frosinone, et finit au-dessus de Ceccano.

Cosa (auj. *Ansedonia*, près d'Orbitello), v. de l'anc. Etrurie, sur l'isthme du mont Argentarius. Sylla la prit, 82 av. J. C.

Cosa (JUAN DE LA), géographe et navigateur espagnol, mort en 1509, fut le pilote de Colomb à son premier voyage, se distingua par ses connaissances géographiques, fut récompensé par le gouvernement espagnol; et, dans une dernière expédition où il avait accompagné Ojéda sur la côte de Darien, mourut percé de flèches empoisonnées par les sauvages. On a conservé de lui plusieurs cartes précieuses des découvertes dans le Nouveau Monde et sur la côte d'Afrique.

Cosaques, Kosaks ou **Kaïsaks**, nom d'origine tatare, qui signifie *homme armé;* colonies militaires occupant les bords de la mer d'Azof, le bassin inférieur du Don, les bords de l'Oural, les pays voisins d'Astrakhan, d'Orembourg, etc. On peut les rattacher à deux grandes divisions : 1° *Cosaques de l'Ukraine* ou de la *Petite-Russie*, plus Slaves que Tatars; au temps de la conquête de Kiew par les Lithuaniens, vers 1320, des fuyards se réunirent vers l'embouchure du Dniepr et formèrent une sorte de colonie militaire, qui s'augmenta de réfugiés de toutes les nations et s'étendit jusqu'au Dniester. Les Polonais favorisèrent leurs luttes contre les Tatars et les Turcs; ils devinrent les vassaux privilégiés, presque indépendants, des rois de Pologne au XVIe siècle; mais, bientôt opprimés, ils se donnèrent au tzar, vers le milieu du XVIIe siècle. Ces Cosaques avaient déjà formé des campements ou *slobodes* dans l'Ukraine désolée par les Tatars, dont les priviléges ne furent abolis que par Catherine II. Ils avaient aussi formé les *Zaporogues* dans les îles du Dniepr, près de la Samara et des cascades ou *poroghi* du Dniepr; ils avaient un camp retranché ou *setcha*, un chef suprême ou *kochevoï-ataman*. Braves et barbares, hospitaliers et avides, enlevant les enfants pour se recruter, accueillant les vagabonds et les proscrits, ils se soulevèrent avec Mazeppa, se mirent sous la protection des khans de Crimée, devinrent vassaux de la Russie en 1737 et perdirent leur indépendance après une révolte, en 1775. Plus tard on leur céda la presqu'île de Taman et on les destina à défendre la Russie contre les peuplades du Caucase. Le territoire actuel des Cosaques de la mer Noire ou *Tchernomores*, à l'E. de la mer d'Azof, entre la Lïa au N. et le Kouban au S., est séparé de la province de Caucasie par une ligne de convention, et des Tcherkesses par le Kouban; il a 35,000 kil. carrés de superficie et 200,000 hab. Le pays est plat, marécageux, assez fertile et cultivé. Ces Cosaques fournissent à l'armée 12 régiments de cavalerie, 4 bataillons d'infanterie et 4 batteries d'artillerie; leur ch.-l. est Ekaterinodar. 2° les *Cosaques du Don*, plus Tatars que Slaves, ont formé les Cosaques du Volga, de l'Oural, du Térek, de la Sibérie, etc. Depuis le XVIe siècle surtout, les Cosaques, dont la capitale était Tcherkask, servirent de boulevard à la Russie, qui favorisa leur accroissement par des priviléges; elle leur doit surtout ses possessions d'Asie et son extension du côté du Caucase. A force de caresses, les tzars sont peu à peu parvenus à en faire des soldats dévoués. — Le territoire des Cosaques du Don, maintenant resserré entre les gouvernements de Saratov, d'Astrakhan, de Voronieje, d'Iékaterinoslav, a 160,000 kil. carrés, et est arrosé par le Don et ses affluents, le Khoper, le Donetz, le Manitch, etc. C'est une plaine immense au sol maigre et sablonneux, sauf dans quelques cantons; elle est cependant cultivée et produit des vins estimés; les pâturages du sud nourrissent de nombreux troupeaux. Les maisons ont un air de propreté et d'aisance; les Cosaques s'enrichissent et se civilisent de plus en plus. La population, en y comprenant les Russes, les Tatars Nogaïs, les Kalmouks, est de 880,000 hab., pour la plupart de la religion grecque. Ils fournissent à l'armée irrégulière 58 régiments de cavalerie et 14 batteries d'artillerie. Ils jouissent de grands priviléges; l'héritier présomptif de la couronne est toujours l'ataman ou hetman général des Cosaques. Le pays est divisé en 7 districts, répartis en 119 stanitzes ou villages. La capitale est Novoï-Tcherkask.

Coscile, riv. d'Italie, affl. du Crati, passe par Castrovillari; 50 kil. de cours.

Cosconia, nom d'une *gens* plébéienne de Rome, dont plusieurs membres se sont distingués dans la 2e guerre punique.

Cosconius (CAIUS) battit les Samnites dans la guerre sociale, vers 90 av. J. C., et soumit une partie de la Dalmatie, vers 78.

Cosconius (CAIUS), préteur pendant le consulat de Cicéron, proconsul dans l'Espagne Ultérieure, fut l'un des commissaires chargés d'exécuter la loi agraire de César.

Coseguina, volcan situé au S. de la baie de Fonseca (Honduras), élevé de 1,000 mètres.

Cosenza (*Consentia*), ch.-l. de la Calabre Citérieure (Italie), à 250 kil. S. E. de Naples, au confluent du Crati et du Busento, au pied de la forêt de la Sila, au milieu de marécages qui y entretiennent la *mal'aria*. Archevêché; belle cathédrale. Faïences, coutellerie; commerce de soie; 16,000 hab. — Anc. capitale du Bruttium, elle tomba au pouvoir d'Annibal; Alaric y mourut en 411.

Cosetani, peuple de la Tarraconaise (Espagne), entre l'Ebre et le Llobregat, au S. E. des Lacetani; auj. partie de la Catalogne.

Cosmao-Kerjulien (JULIEN-MARIE, baron), amiral, né à Châteaulin, 1761-1825, marin à 15 ans, sous-lieutenant de vaisseau en 1782, conquit ses autres grades dans les guerres de la République et de l'Empire, se distingua à Trafalgar, et fut nommé contre-amiral, 1805. Pair de France avant les Cent-Jours, il fut destitué par la seconde restauration.

Cosmas, géographe célèbre, d'abord marchand, puis moine d'Alexandrie, visita l'Ethiopie, l'Arabie, l'Inde (d'où son surnom d'*Indicopleustès*). Il avait écrit une *Description de la terre*, maintenant perdue; il ne reste de lui qu'une *Topographie chrétienne*, composée en grec sous Justinien, 547; elle renferme de curieux détails, entre autres la fameuse inscription d'Adulis. Elle a été publiée par Montfaucon, *Collection des Pères et écrivains grecs*, 1706, t. II.

Cosme (SAINT), médecin, frère de saint Damien, né en Arabie, souffrit le martyre avec lui en 303. Leurs corps furent tranférés à Rome; on les honore le 27 septembre. Ils devinrent les patrons des médecins et des chirurgiens. Il y eut au XIe siècle un ordre de chevalerie de leur nom, pour protéger les pèlerins de Palestine. Leur église à Paris, d'une architecture remarquable, au coin des rues de la Harpe et de l'Ecole-de-Médecine, a été démolie en 1834.

Cosme de Prague, 1045-1125, secrétaire de l'empereur Henri IV et doyen de la cathédrale de Prague, a écrit une *Chronique des Bohémiens* en trois livres, depuis leur origine jusqu'en 1125. On la trouve dans les recueils de Freher, Mencken, etc.

Cosme (JEAN BASEILHAC, dit *le Frère*), chirurgien distingué, né près de Tarbes, 1703-1781, entra dans l'ordre des Feuillants, mais n'en continua pas moins à exercer son art. Il acquit une réputation méritée, surtout dans l'opération de la taille de la pierre; il a inventé le *lithotome caché*.

Cosnac (DANIEL DE), né au château de Cosnac, en Limousin, 1630-1708, neveu du comte de Chalais, entra de bonne heure dans les ordres, s'attacha au prince de Conti, qu'il parvint à dominer par son esprit actif et sensé, et qu'il réconcilia avec la cour, fut récompensé par Mazarin, qui lui donna l'évêché de Valence en 1654, et devint aumônier de Monsieur, frère du roi. Il voulut vainement en faire un homme de cœur, soutint la duchesse contre le chevalier de Lorraine, fut exilé de Paris, puis arrêté par les ordres de Monsieur, retenu au For-l'Evêque, et envoyé à l'Isle-Jourdain. Dans son diocèse, il s'appliqua avec zèle à l'extinction de l'hérésie, mais s'opposa à la persécution. Il fut nommé archevêque d'Aix en 1687. Il a laissé des *Mémoires* intéressants, publiés en 1852, 2 vol. in-8°, par le comte Jules de Cosnac, pour la Société de l'Histoire de France.

Cosne (*Condate Carnutum*), ch.-l. d'arrond. de la Nièvre, sur la rive droite de la Loire, à son confluent avec le Nohain, par 47° 24′ 40″ lat. N. et 0° 35′ 19″ long. E., à 53 kil. N. O. de Nevers. Entrepôt des fers forgés dans les environs; manufacture nationale d'ancres et de clous pour la marine; coutellerie renommée. Commerce de bestiaux, vins, grains; 6,210 hab.

Cossali (PIERRE), mathématicien, né à Vérone, 1748-1815, de l'ordre des Théatins, se livra presque exclusivement à l'étude des sciences mathématiques et physiques, professa à Vérone, à Parme, à Padoue. Il a laissé un grand nombre de savants ouvrages ou mémoires, et l'*Histoire de l'origine de l'algèbre et de ses progrès en Italie*, 1797, 2 vol. in-8°.

Cossart (GABRIEL), jésuite, né à Pontoise, 1615-1674, a coopéré au recueil des conciles de Labbe, dont il a publié les 8 derniers volumes.

Cossé-le-Vivien, ch.-l. de canton de l'arrond. et au N. O. de Château-Gontier (Mayenne); 3,031 hab.

Cossé. V. SUPPLÉMENT.

Cosséens, peuple de l'Asie ancienne, entre la Suziane et la Médie.

Cosséir, port de la Haute-Egypte, sur la mer Rouge, par 31° 44' long. E. et 26° 7' lat. N.; il est surtout fréquenté par les caravanes qui viennent de la vallée du Nil, par les pèlerins d'Afrique qui s'embarquent pour la Mecque. L'eau est rare, le sol aride, et il n'y a qu'une rade; 3,000 hab. Au N. O. sont les ruines de *Myos-Hormos*.

Cossiers (Jean), peintre hollandais, né à Anvers, 1603-1652, a été l'un des bons maîtres de son temps par l'art de la composition et par sa manière de peindre large et facile. On trouve ses tableaux à Malines, Anvers, Bruxelles, etc.

Cossimbazar, v. du Bengale (Hindoustan), à 2 kil. S. de Mourshedabad, sur l'un des bras du Gange. Elle est importante par son commerce et ses fabriques de carpettes, de satins, de bonnets de soie, etc.; 25,000 h.

Cossin (Louis), graveur français, né à Troyes, 1633-1682, était aussi un bon peintre; on connaît de lui un portrait de Louis XIII et des planches d'après Raphaël, le Corrége, Carrache, Lebrun, etc.

Cosson, affl. de gauche de la Loire, passe à Chambord et finit près de Candé, après 80 kil. de cours.

Cossova. V. Cassovie.

Cossus, nom d'une branche patricienne de la *gens Cornelia*, à Rome.

Cossus (Servius Cornelius), consul, 428 av. J. C., puis tribun consulaire en 426; maître de la cavalerie du dictateur Mam. Æmilius Mamercinus, il tua, en combat singulier, le lar ou lucumon Tolumnius, roi des Véiens, et remporta les secondes dépouilles opimes.

Cossutia, première femme de César; elle était fort riche; il la répudia à l'âge de 17 ans, pour épouser Cornelia.

Costa (Claudio-Manoel da), poëte du Brésil, 1729-1789, né dans la prov. de Minas Geraes, termina ses études à Coïmbre en Portugal, et, de retour dans sa patrie, se rendit célèbre par ses poëmes harmonieux, imités de Pétrarque.

Costa (Lorenzo), peintre, né à Ferrare, 1450-1530, travailla surtout pour les Bentivoglio, à Bologne; il excellait à peindre les têtes d'homme. Le Louvre a de lui la *Cour d'Isabelle d'Este* et un *sujet allégorique*.

Costa (Tommaso), peintre, né à Sassuolo, 1634-1690, fut employé par les princes d'Italie pour peindre des perspectives et des paysages. Reggio et Modène ont beaucoup de ses œuvres.

Costa e Sylva (Jose-Maria da), poëte et critique portugais, 1788-1854, traduisit plus de 200 pièces des théâtres étrangers, et a laissé les 7 premiers volumes d'un *Essai biographique et critique sur les meilleurs poëtes portugais*, 1850-1854.

Costa de Beauregard (Joseph-Henri, marquis de), général et écrivain, né à Beauregard (Savoie), 1752-1824, combattit contre les Français, de 1792 à 1799, et a surtout laissé: *Mémoires historiques sur la maison royale de Savoie*, 1816, 3 vol. in-8°.

Costabona, l'un des pics des Pyrénées orientales (2,421 m.), à la source du Tech et du Ter. De là se détache le contre-fort des Aspres et du Canigou.

Costamboul. V. Kastamouni.

Costanzi (Carlo), l'un des meilleurs graveurs sur pierres du XVIII[e] s., né à Naples en 1703.

Costanzi (Placido), peintre, né à Rome, 1688-1759, se rapprocha du Guide par la grâce et peignit de belles fresques à Rome.

Costanzo (Angelo di), poëte et historien, né à Naples, 1507-1591, est surtout connu par ses *Rime*, rassemblées à Bologne, 1709, in-12, et par son *Histoire du royaume de Naples*, de 1250 à 1489, divisée en 20 livres, Aquila, 1582, in-fol.; elle a été souvent réimprimée, notamment à Milan, 1805, 3 vol. in-8°.

Costar (Pierre), littérateur, né à Paris, 1603-1660, fut un des beaux esprits de son temps; il s'attacha d'abord à l'évêque d'Angers, puis à l'évêque du Mans, acquit une certaine réputation par ses connaissances variées, se fit recevoir à l'hôtel de Rambouillet; et, pour mieux se faire admirer, prit contre Girac la *Défense des œuvres de M. de Voiture*. Le livre eut un grand succès, et lui valut une pension de 500 écus que lui donna Mazarin. Dès lors, il se crut un personnage littéraire; mais, s'il écrivit avec correction et pureté, ses ouvrages, *Entretiens de M. de Voiture et de M. Costar*, 1654, in-4°, son *Apologie* 1657, ses *Lettres*, 1658-1659, 2 vol. in-4°, le *Recueil des plus beaux endroits de Martial*, avec un *Traité de l'épigramme*, traduit du latin, de Nicole, 1689, etc., méritent peu de sortir de l'oubli.

Costa-Rica (Côte riche), Etat de l'Amérique centrale, entre la mer des Antilles à l'E., le Grand Océan à l'O., le Nicaragua au N. O., la province de Panama (Nouvelle-Grenade) au S. E. Il est traversé par la Cordillère, qui y forme plusieurs rameaux volcaniques; arrosé par le Ximenès, le Rio Dulce, l'Estrella, le Cartago, etc. Les côtes de l'O. sont rocailleuses et malsaines; celles de l'E. bordées de savanes et de forêts. Il y a de riches mines d'or et de cuivre, de superbes bois de construction, de beaux pâturages qui nourrissent beaucoup de bétail. La culture du café a pris une grande extension; on exporte encore cuirs, bois de teinture, salsepareille, nacre, écailles de tortue, perles; dans le golfe de los Salinas, on pêche le mollusque qui fournit la pourpre. La superficie est de 55,609 kil. carr., la population de 185,000 hab., blancs en majorité. Il y a 6 provinces: San-José, Cartago, Heredia, Alajuela, Moracia et Punta-Arenas. La capitale est San-José. — Cette république, jadis partie de la vice-royauté espagnole de Guatemala, se souleva en 1821, entra, en 1824, dans l'Union centrale américaine, se donna une constitution en 1825. L'Union a été dissoute en 1842. La constitution du 27 déc. 1859 est maintenant en vigueur; président responsable, élu pour 4 ans, par le suffrage à deux degrés, rééligible au bout de 6 ans; congrès, composé d'un Sénat et d'une Chambre des représentants.

Coste (Pierre), traducteur et critique, né à Uzès, 1668-1747, se réfugia en Angleterre après la révocation de l'édit de Nantes, et revint plus tard en France. Ses traductions de Locke, de Shaftesbury, de Newton, etc., sont fidèles.

Coster (Laurent), né à Harlem, 1370-1440, aurait, suivant les Hollandais, inventé l'imprimerie avant Gutenberg. Ils lui ont même élevé une statue à Harlem en 1856. Mais cette opinion ne se fonde que sur de vieilles traditions consignées surtout dans la *Batavia* d'Adrien Junius, Leyde, 1588. M. Aug. Bernard a soutenu cette opinion par de spécieux arguments; mais elle a été victorieusement combattue. L'on peut croire, cependant, que les impressions xylographiques, et même quelques impressions au moyen de caractères fondus dans des matrices d'argile ont pu être exécutées vers cette époque en Hollande.

Costigliole, bourg à 11 kil. S. d'Asti, dans la prov d'Alexandrie (Italie); 6,000 hab.

Cotan (Frère Juan-Sanchez), peintre espagnol, né à Alcazar de Saint-Jean, 1561-1627, moine à la chartreuse de Grenade, a composé des tableaux d'histoire estimés, des vierges couronnées de fleurs; il a surtout excellé dans l'imitation des fleurs et des fruits.

Côte (La), nom du rivage du canton de Vaud sur le lac Léman, de l'Aubonne à Promenthouse. Vins spiritueux estimés.

Côte-d'Or (Monts de la). Ils font suite aux Cévennes septentrionales, dans la ligne du partage des eaux de la France, depuis les sources de la Dheune et de la Bourbince jusqu'à celles de la Seine, pendant 70 kil. Une partie de leurs sommets est stérile, mais les pentes sont couvertes de riches vignobles; elles renferment de grandes richesses minérales, en houille et en fer surtout. On y remarque le bief de partage du canal du Centre (307 m.), le mont Cenis (589 m.), le mont Moresol (520 m.), le bief de partage du canal de Bourgogne (424 m.), le mont Tasselot (608 m.).

Côte-d'Or, départ. situé entre les départ. de la Haute-Marne et de l'Aube au N.; de l'Yonne et de la Nièvre à l'O.; de la Saône-et-Loire au S.; du Jura et de la Haute-Saône à l'E. Il est traversé par la Côte-d'Or au S., les monts de Morvan à l'O., le plateau de Langres au N.; il est arrosé par la Seine, le Brevon, l'Ource, la Laignes, la Brenne, l'Armançon d'une part, de l'autre par l'Arroux; à l'Est, par la Saône, la Tille et l'Ouche. Les plaines, bien cultivées, produisent des céréales, des légumes, des fruits, du lin, du chanvre; les collines renferment d'excellents pâturages ou sont couvertes de vignobles célèbres; la Côte-d'Or se divise en deux parties: la côte de Nuits, entre Dijon et Nuits (Romanée, Clos-Vougeot, Chambertin, Richebourg, Nuits, Chambolle, etc.); la côte Beaunoise, entre Nuits et la Dheune (Volnay, Pomard, Beaune, Lapeyrière). Il y a de nombreuses forêts; l'élève des bestiaux est importante (bœufs du Morvan, vaches laitières, moutons mérinos); bons chevaux pour l'agriculture. Riches mines de fer, granits du Morvan, marbre, pierres de taille et

lithographiques, pierres meulières et à ciment, terre à poterie et à briques, etc.; sources minérales à Alise, Primeaux, Auvillars, etc. Industrie considérable de fer (forges et hauts fourneaux), tuileries, faïenceries, tanneries, fabriques de vinaigre et de moutarde, etc. Commerce très-actif, surtout en vins et en fers. Le départ., formé d'une partie de la Bourgogne (Auxois, Auxonnois, Beaunois, etc.), a 8,761 kil. carrés et 347,510 hab.; il compose le diocèse de Dijon, est du ressort de la Cour d'appel et de l'Académie de Dijon, fait partie du 8ᵉ corps d'armée (Bourges). Le chef-lieu est Dijon, les 4 arrond. sont ceux de Dijon, Beaune, Châtillon-sur-Seine, Semur.

Côte des Dents ou **d'Ivoire,** partie de la côte de Guinée, entre le cap Palmas à l'O., et la rivière Assinie à l'E., sur une longueur de 540 kil. Elle est peu connue, occupée par les Bugères, les Quaguas, peuples belliqueux, ennemis des Européens, auxquels ils vendent des dents d'éléphant. Les comptoirs français de Grand-Bassam et d'Assinie sont sur cette côte.

Côte des Esclaves, nom donné à la côte de Guinée, depuis la Côte-d'Or à l'O., jusqu'à la côte de Benin à l'E., sur une longueur de 300 kil. Elle appartient au royaume de Dahomey; elle a été, elle est encore l'un des principaux foyers de la traite. On y trouve quelques comptoirs européens, avec les ports de Whydah, Badagry.

Côte des Graines ou du **Poivre** ou de **Malaguette,** nom donné jadis à la partie de la côte de Guinée, depuis le cap Monte jusqu'au cap Palmas, sur une longueur de 400 kil. C'est là que se trouve l'Etat de Liberia.

Côte-d'Or, partie de la côte de Guinée, entre la rivière Assinie, à l'O., et la côte des Esclaves à l'E., sur une longueur de 510 kil. Bien arrosée, boisée, assez bien cultivée, mais exposée à de grandes chaleurs, elle doit son nom au commerce de la poudre d'or. Le ressac violent rend le débarquement dangereux; on trouve, de l'O. à l'E. : Axim, aux Hollandais; Apollonia, Dixcove, aux Anglais; Hollandia, Akhouna, Tacdoray, Elmina, aux Hollandais; Cape-Coast, Animaboë Winnebah, aux Anglais; Crevecœur aux Hollandais; Christianborg, Prampram aux Anglais, etc. Les Hollandais ont cédé tous leurs comptoirs aux Anglais.

Côte-du-Vent: on donne quelquefois ce nom à la Côte des Dents et à la Côte-d'Or réunies.

Côte-Rôtie, hameau de l'arrond. et à 26 kil. de Lyon (Rhône). Vins rouges très-renommés. On appelle encore de ce nom les vins récoltés sur les côteaux de la rive gauche du Rhône, près de Tain.

Côte-Saint-André (La), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 35 kil. S. E. de Vienne (Isère). Jadis place forte, elle souffrit beaucoup des guerres du XVIᵉ s. Vins blancs; fabrique de liqueurs renommées, dites *Eaux-de-vie de la Côte;* 4,346 hab.

Coteau (Le), bourg de l'arrond. de Roanne (Loire). Produits agricoles; 2,000 hab.

Cotelier (Jean-Baptiste), érudit et théologien, né à Nîmes, 1629-1686, a laissé des travaux très-estimés sur les antiquités ecclésiastiques ; il fut professeur de langue grecque au Collége royal en 1676. On lui doit : *Quatre homélies de saint Jean Chrysostome*, 1661, in-4° ; *Deux lettres de saint Clément aux Corinthiens*, 1687, in-12 ; *Patres ævi apostolici*, Paris, 1672, 2 vol. in-fol.; *Monumenta Ecclesiæ Græcæ*, Paris, 1677-1686, 3 vol. in-fol. Il a laissé un grand nombre d'écrits inédits sur les antiquités de l'Eglise.

Cotelle (Louis-Barnabé), jurisconsulte, né à Montargis, 1752-1827, fut juge conservateur du canal de Briare, procureur-syndic du district de Gien, membre de la cour impériale d'Orléans, professeur à la Faculté de droit de Paris. Il a publié plusieurs ouvrages de droit estimés.

Cotentin (Collines du), contre-fort de la chaîne qui sépare les versants de la Manche et du golfe de Gascogne; elles se détachent au point de jonction des collines de Normandie et du Maine, traversent la presqu'île du même nom du S. au N. et vont finir à la pointe de Barfleur au N. E. et au cap de la Hogue au N. O.

Cotentin (*Constantinus ager*), ancien pays de la Basse-Normandie, formant une partie du départ. de la Manche, avait pour villes : Coutances, Valognes, Cherbourg, Granville, Carentan et Saint-Lô.

Cotereaux ou **Cottereaux,** nom donné du XIIᵉ au XIVᵉ s. aux aventuriers mercenaires qui se mettaient au service des rois et des seigneurs, en France et en Angleterre, probablement à cause du *coterel* ou long couteau dont ils se servaient. V. *Brabançons* et *Routiers*.

Cotes (Roger), mathématicien et astronome anglais, 1682-1716, professeur d'astronomie et de physique expérimentale dès 1706, publia la 2ᵉ édition des *Principes* de Newton, qu'il défendit contre les attaques des Cartésiens ; puis de savants *Mémoires* dans les *Transactions philosophiques* de Londres; un *Traité sur le calcul différentiel* et des *Lectures* sur l'hydrostatique et la pneumatique, traduites en français par Lemonnier, sous le titre de *Leçons de physique expérimentale*, Paris, 1740, in-8°.

Côtes-du-Nord, départ. de France, situé entre la Manche au N., le départ. du Finistère à l'O., le départ. du Morbihan au S., celui d'Ille-et-Vilaine à l'E. Les côtes, granitiques et découpées, présentent le cap Fréhel, la pointe d'Erquy, la grande baie de Saint-Brieuc ; parmi les îles nombreuses qui les bordent. Bréhat et les Sept-Iles sont les plus importantes. Elles font partie du 2ᵉ arrond. maritime; Paimpol et Saint-Brieuc dans le sous-arrond. de Brest; Dinan dans celui de Saint-Servan. L'intérieur est couvert par les monts arides et rocailleux du Menez et d'Arrée ; la région voisine de la côte est fertile et bien cultivée. Le climat est doux. Il est arrosé par la Rance, l'Arguenon, le Gouet, le Trieux, le Guer, tributaires de la Manche; le Blavet, affl. du golfe de Gascogne ; l'Oust, affl. de la Vilaine. Il y a du fer et du sel ; on exploite de très-beau granit, des ardoises, de la pierre à chaux; il renferme plusieurs sources minérales. Les forêts sont nombreuses ; on élève des bestiaux, des chevaux estimés, des abeilles. Les princ. industries sont la grande et la petite pêche, la fabrication des toiles dites de *Bretagne*, les tanneries, les distilleries, l'exploitation des grès et des ardoises. Le commerce, assez actif, consiste en exportation de produits agricoles et de toiles pour l'Amérique du Sud. Le départ., partie de l'ancienne Bretagne, a 6,885 kil. carr. et 641,210 h.; il forme le diocèse de Saint-Brieuc, est du ressort de la Cour d'appel et de l'académie de Rennes, fait partie du 10ᵉ corps d'armée (Rennes). Le chef-lieu est Saint-Brieuc; les 5 arrond. sont : Saint-Brieuc, Dinan, Loudéac, Lannion et Guingamp.

Cotignac, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. N. E. de Brignoles (Var). Fabriques de soie; commerce de vins, figues, etc. Aux environs, pèlerinage jadis célèbre de Notre-Dame-de-Grâce ; 2,954 hab.

Cotignola (Francesco de), dit **Marchesi** ou **Zaganelli,** peintre italien, vivait à Parme vers 1520. Il a laissé des productions de premier ordre à Parme, à Faenza, et surtout la *Vierge entourée de plusieurs saints*. — Son frère, *Bernardino*, a travaillé souvent avec lui et a été plusieurs fois confondu avec Francesco.

Cotignola (Girolamo **Marchesi** de), peintre italien, 1480-1550, l'un des meilleurs élèves de Francia, a laissé plusieurs tableaux d'autel remarquables à Bologne, à Pesaro, à San-Marino.

Cotin (Charles), prédicateur et écrivain, né à Paris, 1604-1682, conseiller et aumônier du roi, membre de l'Académie française en 1655, est surtout connu par les satires de Boileau et de Molière, qui le joua, sous le nom de Trissotin, dans les *Femmes savantes*. Il fut accablé par le ridicule. Cependant il était savant, prêcha seize carêmes à Paris avec succès, et fut recherché à l'hôtel de Rambouillet et dans plusieurs salons célèbres. Ses écrits ont quelque esprit et de la facilité ; mais ses vers sont fades, languissants, obscurs, au-dessous du médiocre. Il a laissé, outre quelques ouvrages de piété, des *Rondeaux*, des *Poésies chrétiennes*, des *Œuvres galantes* en prose et en vers; la *Ménagerie*, dirigée contre Ménage ; la *Critique désintéressée sur les satires du temps*, 1666, in-8°, manifeste lancé contre Boileau.

Cotopaxi, volcan de la chaîne des Andes de Quito, à 60 kil. S. de cette ville (Equateur), par 0° 45′ 11″ lat. S. Il a 5,768 m. d'élévation et forme un cône régulier. C'est le plus redouté des volcans de cette contrée. La plus ancienne éruption connue est celle de 1533; la plus terrible a été celle de 1698; on entendit le mugissement du volcan à une distance de 700 kil. en 1744.

Cotrone (*Crotona*), v. de la prov. et à 50 kil. N. E. de Catanzaro (Italie), au pied du mont Carvaro, à l'embouchure de l'Esaro dans la mer Ionienne. Assez bon port, défendu par une citadelle ; commerce de produits du sol; 5,000 hab. — Crotona, v. anc. du Bruttium, à l'embouchure de l'Æsarus, au N. O. du promontoire Lacinium, fondée par des Achéens, fut l'une des villes florissantes de la Grande-Grèce; elle était renommée par la force de ses hommes, la beauté des femmes et par

ses écoles de philosophie fondées par Pythagore; elle fut la patrie de Milon l'athlète, du médecin Démocède et du philosophe Alcméon. Ravagée par Pyrrhus, prise par Annibal, elle reçut colonie romaine.

Cotswold, district oriental du comté de Gloucester (*V.* ce nom).

Cotta (Aurelius), consul romain, 252, 248 av. J. C., se distingua en Sicile, pendant la 1^{re} guerre Punique, par sa discipline sévère.

Cotta (Caius Aurelius), orateur romain, 124-70 av. J. C., fut consul en 75, voulut relever les tribuns abaissés par Sylla, eut de la réputation par son éloquence, et a été placé par Cicéron, comme interlocuteur, dans le *de Oratore* et le *de Natura Deorum*.

Cotta (Marcus Aurelius), son frère, consul en 74 av. J. C., avec Lic. Lucullus, fut battu par Mithridate près de Chalcédoine, sur terre et sur mer. C. Carbon le fit condamner comme coupable d'extorsions en Bithynie.

Cotta (Lucius Aurelius), frère des précédents, préteur en 70, fit rendre la loi qui confiait les jugements à des tribunaux composés de sénateurs, de chevaliers et de tribuns du trésor. Il fut consul en 65, puis censeur, resta l'ami de Cicéron, mais plus tard suivit le parti de César, dont il était parent par les femmes.

Cotta (Jean-Frédéric), baron de **Cottendorf,** né à Stuttgart, 1764-1832, d'une famille qui fonda à Tubingen, en 1645, une librairie, maintenant l'une des plus florissantes de l'Allemagne, prit la direction de cette maison en 1787 et lui donna une grande extension. Il fonda *la Gazette universelle*, *les Heures*, journal littéraire, les *Annales politiques*, les *Annales de l'architecture*, l'*Almanach des dames* et surtout les *Annales de la critique*, etc. Il fut l'un des premiers propagateurs de la lithographie. Lié avec les hommes les plus illustres de l'Allemagne, membre libéral des Etats de Wurtemberg, il fit cesser le servage, en 1820, dans son domaine de Plettemberg, établit des fermes modèles, une presse à vapeur à Augsbourg, 1824, un bateau à vapeur sur le lac de Constance, 1826, etc.; il a fondé à Munich l'Institut littéraire et artistique. Il fut l'un des hommes les plus distingués et les plus illustres de son pays.

Cotte (Louis), météorologiste, né à Laon, 1740-1815, de la congrégation de l'Oratoire, puis curé de Montmorency, se maria en 1794, et fut conservateur de la bibliothèque du Panthéon. Il fut nommé correspondant de l'Institut en 1803. Il a découvert la source sulfureuse d'Enghien. Il a publié un grand nombre de mémoires savants, surtout sur la météorologie, et beaucoup de livres d'histoire naturelle, d'agriculture, etc.

Cotte (Robert de), architecte, petit-fils d'un ingénieur qui servit au siége de La Rochelle, né à Paris, 1656-1735, élève de Mansart, acheva la chapelle de Versailles, fit la belle colonnade du grand Trianon, le portail de Saint-Roch, l'abbaye des bénédictins de Saint-Denis (auj. maison de la Légion d'honneur), beaucoup d'hôtels à Paris, des édifices à Lyon, Strasbourg, Verdun, Cologne, etc. Il fut, en 1708, premier architecte du roi, directeur de la Monnaie des Médailles. On lui attribue l'idée d'orner de glaces le dessus des cheminées. — Son fils, *Jules-Robert*, lui succéda dans ses divers emplois et mourut en 1767.

Cottereau. V. Chouannerie.

Cottiennes (Alpes). V. Alpes Cottiennes et Cottius.

Cottin (Madame), née Marie **Risteau**, née à Paris, 1770-1807, mariée à un riche banquier de Bordeaux et veuve de bonne heure; femme remarquable entre toutes, par sa bonté et sa simplicité, elle écrivit pour soulager un ami malheureux son premier roman, *Claire d'Albe*, 1798, sous le voile de l'anonyme; puis se laissa facilement entraîner à son penchant naturel et obtint des succès mérités par d'autres ouvrages, pleins de sensibilité vraie, *Malvina*, *Amélie Mansfield*, *Elisabeth*, *Mathilde*. Une mort prématurée l'arrêta. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1817, 5 vol. in-8°, et en 1823, 9 vol. in-18.

Cottius (Marcus Julius), fils de Donnus, prince des Ségusiens dans les Alpes, se soumit aux Romains, conserva l'administration de 12 tribus liguriennes, éleva à Suze, en l'honneur d'Auguste, un arc de triomphe qui subsiste encore, fit tracer la route de Cottius (auj. du mont Cenis), à travers la partie des Alpes qu'on a depuis appelée Alpes Cottiennes, et transmit son pouvoir à son fils, souvent confondu avec lui, qui reçut de Claude le titre de roi et mourut en 65. Son royaume fut réduit par Néron en province romaine.

Cotton (Charles), poëte anglais, 1630-1687, est connu par ses poésies burlesques, comme *Scarronides, or Virgil travesty*, 1678; *Several Dialogues of Lucian, translated into burlesque verse*, 1675, etc. Ses Œuvres complètes ont été souvent publiées.

Cotton (Pierre), théologien, né à Néronde (Forez), 1564-1626, jésuite, prédicateur distingué, gagna la confiance de Henri IV, dont il devint le confesseur. Dévoué aux intérêts de son ordre, il le fit rappeler et acquit une certaine réputation. A la mort du roi, il défendit la *Doctrine des pères jésuites*, 1610, in-12; mais on lui répondit par l'*Anti-Cotton*. Il conserva la direction de la conscience de Louis XIII, et ne se retira de la cour qu'au temps de la faveur d'Albert de Luynes.

Cotton (Robert *Bruce*), antiquaire anglais, 1570-1631, fut célèbre comme érudit, plusieurs fois consulté par le gouvernement de Jacques I^{er}, et écrivit à cet effet plusieurs mémoires, pour défendre l'innocence de Marie Stuart, et contre les papistes, contre la maison d'Autriche, etc. Sa bibliothèque, surtout riche en manuscrits, fut plus tard donnée à la couronne par un de ses héritiers; une partie a été brûlée dans l'incendie de 1651; le reste, porté au *British Museum*, a été plusieurs fois décrit, notamment par Smith, 1696, in-fol.

Cotyæum (auj. *Kutayé*), v. de l'anc. Phrygie (Asie Mineure), sur le Thymbris. Victoire de l'emp. Anastase sur les Isauriens, en 492.

Cotyle, mesure des Grecs pour les liquides, équivalant à 26 centilitres.

Cotyora, v. du Pont ancien (Asie Mineure), colonie de Sinope sur le Pont-Euxin, à l'E. de Polemonium. Les Dix Mille y séjournèrent 45 jours et s'y embarquèrent.

Cotys, roi de Paphlagonie, du IV^e s. av. J. C., se souleva contre Artaxerxès II et s'allia à Agésilas, qu'il seconda dans son expédition.

Cotys, prince de Thrace, régna de 382 à 358 av. J.C.; il eut de longs démêlés avec les Athéniens; Iphicrate épousa l'une de ses filles.

Cotys, roi des Odryses en Thrace, au II^e s. av. J. C., s'unit à Persée contre les Romains. Un autre Cotys, roi de Thrace, prit parti pour Pompée contre César.

Cotys, fils du roi de Thrace Rhœmétalcès, d'un caractère aimable et d'un esprit cultivé, fut dépouillé par son oncle Rhescuporis, qui le prit par trahison et le fit périr. Tibère le vengea. — Un autre Cotys, peut-être son fils, reçut de Caligula la petite Arménie.

On a des médailles de deux rois du Bosphore, **Cotys I^{er}**, qui régna de 45 à 69, et **Cotys II**, qui vivait vers 150.

Cotytto, déesse de l'impudicité, d'abord adorée en Thrace, puis en Phrygie, à Athènes, à Corinthe, en Sicile, à Rome. Elle avait des prêtres appelés *Baptes*.

Couama. V. Zambèze.

Couches-les-Mines, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 22 kil. S. E. d'Autun (Saône-et-Loire); 2,861 hab.

Coucy-le-Château, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 30 kil. S. O. de Laon (Aisne), sur le penchant d'une colline d'où l'on a une vue magnifique sur la vallée de la Lette, avec de hautes murailles flanquées de tours. On voit les ruines imposantes du vieux château du XI^e s., demeure des orgueilleux seigneurs; 745 hab. — Coucy est riche en souvenirs; Clotaire IV y mourut en 719; la ville devint commune en 1197; elle eut à souffrir des luttes des Bourguignons et des Armagnacs, et devint propriété royale en 1498. Mazarin, pendant la Fronde, fit renverser le château. Patrie de D. Thuillier. François I^{er} y rendit, en 1535, un édit de tolérance en faveur des protestants.

Coucy (Famille de). Célèbre dès le XI^e siècle parmi les familles féodales de la France du nord, elle produisit des seigneurs redoutables : *Enguerrand I^{er}*, *Thomas de Marle*, son fils, et *Thomas II*, qui firent la guerre à Louis VI; *Raoul I^{er}*, qui mourut au siége de Saint-Jean-d'Acre, 1191; *Enguerrand III*, qui éleva la tour actuelle de Coucy, combattit à Bouvines, 1214, et prit une part active aux troubles de la minorité de Louis IX; on lui attribue la fameuse devise :

> Roy ne suy, ne prince, ne duc, ne comte aussy;
> Je suis le sire de Coucy.

Raoul II, tué à la bataille de Mansourah, 1250; *Enguerrand IV*, condamné par saint Louis à mort, puis à une forte amende, pour abus de justice, 1256; *Enguerrand VI*, tué à Crécy, 1346; *Enguerrand VII*, prisonnier d'Édouard III, devint son gendre, alla combattre les Visconti en Italie, les princes d'Autriche en Alsace et en Suisse, les Flamands à Roosebeke, les Tunisiens avec le duc de Bourbon, les Turcs à Nicopolis. Il mou-

rut en Bithynie, 1397. Sa fille Marie vendit sa terre au duc d'Orléans, 1400.

Coucy (Raoul ou Renaud de), chevalier et trouvère du XIIe siècle, peut-être de la famille célèbre de Coucy, périt en Palestine, 1192. La tradition rapporte qu'il chargea son écuyer de porter son cœur à sa maîtresse (la dame de Fayel, Gabrielle de Vergy?), et que le mari, surprenant le message, fit manger le cœur de l'amant à l'épouse infidèle, qui se laissa mourir de faim. Ce sujet a été traité de bien des manières par les poëtes et romanciers du moyen âge. On a sous le nom de Raoul de Coucy 24 chansons, publiées surtout par M. Fr. Michel en 1830. Le *Roumans dou chastelain de Coucy* a été publié par Crapelet en 1829.

Coucy (Robert de), architecte célèbre du XIIIe siècle, mort en 1311, travailla à la cathédrale de Reims et surtout à l'admirable église de Saint-Nicaise de cette ville.

Coucy (Matthieu de), chroniqueur du XVe siècle, né au Quesnoy en Hainaut, a continué Monstrelet. Cette chronique a été publiée par Godefroy et par Buchon (*Chroniques nationales*, dans le *Panthéon littéraire*).

Coudée, du latin *cubitus*, coude, mesure de longueur. Chez les Grecs, elle valait 0m,463, chez les Romains, 0m,444. En France, la coudée valait 1 pied 10 pouces. C'est encore une mesure de longueur chez plusieurs peuples musulmans d'Afrique et d'Asie, mais elle varie dans les différents pays.

Couédic de Kergoualec (Charles-Louis, vicomte **Du**), marin célèbre, 1739-1780, est surtout connu par le combat glorieux de la *Surveillante*, qu'il commandait, contre la frégate anglaise le *Québec*, à l'ouest d'Ouessant, oct. 1779. Il fut mortellement blessé, mais rentra à Brest au milieu des acclamations générales.

Couëron (*Corbilo*), bourg de l'arrond. et à l'O. de Saint-Nazaire (Loire-Inférieure), sur la rive droite de la Loire. Importante verrerie; 4,450 hab.

Couesnon, riv. de France, qui vient du plateau de Fougères, arrose Fougères, Antrain, Pontorson, et finit dans les grèves du mont Saint-Michel; 80 kil. de cours.

Couffé, bourg de l'arrond et à 10 kil. d'Ancenis (Loire-Inférieure). Patrie de Charette; 2,008 hab.

Coulagne, affl. de droite du Lot, passe à Marvejols; cours de 40 kil.

Coulan, port de la côte de Malabar (Hindoustan), dans l'Etat de Travancore et à 110 kil. N. O. de cette ville. Commerce de produits agricoles et de poisson. Temple de Siva.

Coulange-la-Vineuse, ch.-l. de canton de l'arrond. et au S. d'Auxerre (Yonne). Bons vins; 1,342 h.

Coulange-sur-Yonne, ch.-l. de canton de l'arrond. et au S. d'Auxerre (Yonne). Bons vins; 972 h.

Coulanges (Philippe-Emmanuel, marquis de), né à Paris, 1633-1716, parent et ami de Mme de Sévigné, abandonna la magistrature, incompatible avec son humeur légère et spirituelle, et se fit surtout connaître par ses bons mots, ses chansons, sa vie facile et heureuse. On a un recueil de ses *Chansons*, 1698, 2 vol. in-12, des *Lettres* à Mme de Sévigné, des *Mémoires*, publiés par Montmerqué, 1820, in-8° et in-12.

Coulanges (Marie-Angélique Du Gué-Bagnoles, marquise de), femme du précédent, 1641-1723, eut une réputation méritée d'esprit à la cour et à la ville, en France et à l'étranger. Ses *Lettres* ne sont pas indignes de celles de Mme de Sévigné, son amie.

Coulanges (Christophe, abbé de), oncle de Mme de Sévigné, vécut près d'elle et mourut en 1687. Il est surtout connu par les lettres de la marquise.

Coulevrine ou **Couleuvrine**, bouche à feu d'une forme allongée. Il y eut d'abord des *couleuvrines à main;* puis les proportions grandirent peu à peu; il y en avait une à Gand, pesant 16,000 kilogr., et si grande qu'un homme pouvait se tenir assis dans l'intérieur.

Coulis ou **Coolies**, *serviteurs*, nom donné aux Hindous de basse classe qui se mettent au service des Européens. Depuis l'émancipation des esclaves dans les colonies, on les a remplacés avantageusement par des *coulis*, avec lesquels on passe des espèces de contrats temporaires et qui sont traités comme travailleurs.

Coullons, bourg de l'arrond. de Gien (Loiret). Produits agricoles; 2,562 hab.

Coulomb (Charles-Auguste de), physicien, né à Angoulême, 1736-1806, d'abord ingénieur militaire, construisit le fort Bourbon, à la Martinique, publia plusieurs mémoires sur la *Statique des voûtes*, sur les *Aiguilles aimantées*, sur la *Théorie des machines simples;* devint intendant général des eaux et fontaines de France en 1784; membre de l'Académie des sciences en 1786; et inspecteur général de l'instruction publique en 1802. Il doit surtout sa réputation à la *balance de torsion*, qu'il inventa pour mesurer les plus petites forces du magnétisme et de l'électricité. Il a encore publié un travail remarquable *Sur la chaleur*, et un ouvrage intitulé : *Recherches sur les moyens d'exécuter sous l'eau toutes sortes de travaux hydrauliques*, 1779, in-8°.

Coulomb (Saint-), bourg de l'arrond. de Saint-Malo (Ille-et-Vilaine); 2,080 hab.

Coulommiers (*Columbaria*), ch.-l. d'arrond. de Seine-et-Marne, sur le Grand-Morin, par 48° 48′ 52″ lat. N. et 0° 44′ 56″ long. E., à 48 kil. N. E. de Melun. Toiles, briques et faïences; commerce de laines, fourrages, bestiaux, fromages et grains; 4,334 hab. — Ancien camp romain, elle fut entourée de murs sous Antonin, détruite par les Francs, relevée par Clovis et agrandie sous Philippe Auguste.

Coulon (Louis), né à Poitiers, 1605-1664, jésuite de 1620 à 1640, historien et géographe, a publié: *Lexicon Homericum*, 1643, in-8°; *Histoire des Juifs*, 3 vol. in-12; *Traité historique des rivières de France*, 1644, 2 vol. in-8°, etc.

Coulon de Thévenot, 1754-1814, est célèbre pour avoir inventé la tachygraphie. L'Académie des sciences approuva sa méthode en 1779; les académies de province le comblèrent d'éloges; il fut tachygraphe du roi en 1787, et rendit de grands services pendant la révolution.

Coulonges-sur-l'Autize, ch.-l. de canton de l'arrond. et au N. E. de Niort (Deux-Sèvres). Entrepôt de bois et de vins; 2,221 hab.

Coulouglis ou **Courouglis**, nom donné en Algérie aux descendants des Turcs et des femmes indigènes.

Coumassie, capit. des Achantis (Guinée), sur le flanc d'un vaste rocher ferrugineux, a 5 kil. de tour sans les faubourgs. C'est la résidence du roi. Elle est l'entrepôt d'un commerce considérable entre la Côte-d'Or et l'intérieur de l'Afrique, prise par les Anglais en 1874.

Coupang, port franc au S. O. de Timor (Malaisie), défendue par le fort Concordia, appartient aux Hollandais. Les Chinois font presque tout le commerce; 5,000 hab. — La baie, de 23 kil. de profondeur sur 18 de largeur, offre un bon mouillage.

Coupé (Jean-Marie-Louis, abbé), né à Péronne, 1732-1818, professeur au collége de Navarre, plus tard censeur royal et conservateur des titres de généalogie à la Bibliothèque royale, a laissé plusieurs traductions, mais est surtout connu par ses *Variétés littéraires et historiques*, 1786-88, 8 vol. in-8°, et par ses *Soirées littéraires*, 1796, 20 vol. in-8°.

Couperin, nom d'une famille de musiciens célèbres pendant près de deux siècles. Les plus connus sont Couperin (François), le premier des organistes français, 1668-1733, et Couperin (Armand-Louis), 1721-1789.

Cours des aides, d'appel, d'assises, de cassation, des comptes, de la chancellerie, de chrétienté, de l'échiquier, des monnaies, des pairs; cours impériales, royales, martiales, prévôtales; cour plénière, cour souveraine, nationale; cours vehmiques, etc. V. ces différents noms.

Cours d'amour; on donna ce nom, en France surtout, à des espèces de tribunaux, composés de dames illustres et quelquefois de chevaliers, qui jugeaient des questions d'amour et de galanterie. On les rencontre du XIIe au XIVe siècle; celles que présidaient Eléonore d'Aquitaine, Marie de France, comtesse de Champagne, Ermengarde, comtesse de Narbonne, Sibylle, comtesse de Flandre, etc., ont été célèbres. Martial d'Auvergne composa, au XVe s., les *Arrêts d'amour*, recueil de pure imagination.

Cour de haute commission, tribunal institué par Elisabeth d'Angleterre, en 1584, pour juger, au nom du chef de l'Eglise, les dissidents. Les juges étaient nommés par le souverain; ce tribunal d'exception, instrument du despotisme royal, fut aboli par le Long-Parlement, en 1641.

Courants (Cap des). V. *Corrientes*.

Courbevoie, ch.-l. de canton de l'arrond. de Saint-Denis (Seine), à 8 kil. N. O. de Paris, sur la rive gauche de la Seine. Magnifiques casernes construites sous Louis XV; blanchisseries de laine, impressions sur étoffes; statue de Napoléon Ier; 13,288 hab.

Courcelles (Thomas de), théologien, 1400-1469, de l'université de Paris, fut l'un des assesseurs de P. Cauchon dans le procès de Jeanne d'Arc, se rendit célèbre au concile de Bâle, défendit avec talent les libertés de

l'Église gallicane et prononça l'oraison funèbre de Charles VII.

Courcelles (Jean-Baptiste-Pierre-Julien, chevalier de), historiographe, né à Orléans, 1759-1834, a laissé : *Dictionnaire universel de la noblesse de France*, 1820, 5 vol. in-8°; *Histoire généalogique et héraldique des pairs de France, des grands dignitaires de la couronne, des principales familles nobles du royaume et des maisons princières de l'Europe*, 12 vol. in-4°, etc.

Courcelles (Marie-Sidonia de Lénoncourt, marquise de), 1651-1685, est connue par ses aventures galantes et par ses *Mémoires* spirituels, publiés pour la première fois, en 1808, par Chardon de La Rochette.

Courchetet-d'Esnans (Luc), historien diplomate, né à Besançon, 1695-1776, a publié : *Histoire du traité des Pyrénées*, 1750, 2 vol. in-12; *Histoire du traité de Nimègue*, 1754, 2 vol. in-12; *Hist. du cardinal de Granvelle*, 1761. in-12.

Cour-Cheverny, bourg de l'arrond. de Blois (Loir-et-Cher). Produits agricoles; 2,321 hab.

Courier de Méré (Paul-Louis), helléniste et pamphlétaire, né à Paris, 1772-1825, servit, comme officier d'artillerie, de 1791 à 1809; brave, mais irrégulier dans le service, d'un esprit frondeur, plus épris de littérature grecque que de combats, il n'était encore que chef d'escadron. Il quitta l'armée et put se livrer à ses études favorites. Il eut le bonheur de retrouver dans un manuscrit de Florence un morceau inédit du roman de *Daphnis et Chloé;* il publia à Rome la première édition complète du texte de Longus et la fit suivre d'une traduction, qui porte le nom d'Amyot, mais qui est, en grande partie, son œuvre. Il traduisit également les traités de Xénophon sur *la Cavalerie*, Paris, 1813, et épousa, en 1814, la fille du savant Clavier. Au moment où il achevait la traduction de l'*Ane* de Lucius de Patras, il entra dans une nouvelle carrière, celle de pamphlétaire. Sans être d'aucun parti politique, il combattit avec une verve mordante et dans un style acéré les fautes et les ridicules du parti de la Restauration. Ses pamphlets, *Pétition aux deux chambres*, 1816, *Lettres au censeur*, 1819-1820, *Simple Discours*, 1821, *Pétition pour des villageois qu'on empêche de danser*, *le Pamphlet des pamphlets*, etc., lui méritèrent une immense popularité et une condamnation à deux mois de prison. Il se proposait de donner une traduction complète d'Hérodote, lorsqu'il fut tué d'un coup de fusil par son garde-champêtre, dans sa terre de Véretz (Indre-et-Loire). Ses *Œuvres complètes* ont été publiées par A. Carrel, 1830, 4 vol. in-8°, avec un *Essai* sur sa vie.

Courlande ou **Kourland**, gouvernement de la Russie d'Europe, au S. du golfe de Riga et de la Duna, qui la sépare de la Livonie, à l'O. du gouvern. de Vitepsk, au N. de celui de Kowno, à l'E. de la mer Baltique. L'extrémité occidentale, qui s'avance comme un promontoire, s'appelle spécialement *Courlande* (jadis Kour-Semme, pays des Koures, population wende); la partie intérieure est la *Semigalle* ou *Semme-Galle*. La superficie est de 27,300 kil. carrés, la popul. de 620,000 h., en grande majorité *Koures* ou d'origine allemande et protestants. Le pays, généralement plat, est couvert de lacs et de bois; la terre sablonneuse est assez fertile et assez bien cultivée. L'industrie est presque nulle. Les villes princ. sont : Mitau, capit., Dunabourg, Libau, Pilten, Goldingen, Jacobstadt. — La Courlande, d'abord possession des évêques de Riga, Pilten et Selbourg, fut conquise par l'ordre Teutonique, de 1230 à 1240, à l'exception de l'évêché de Pilten, resté indépendant. De nombreuses colonies allemandes occupèrent dès lors le pays; en 1561, le grand-maître des chevaliers Porte-glaives, Gothard-Kettler, adopta la réforme, prit le titre de duc de Courlande, sous la suzeraineté de la Pologne. Sa maison s'éteignit en 1737; malgré les prétentions fondées de Maurice de Saxe, appelé par les Courlandais, Anne de Russie leur imposa son favori Biren. La Courlande dépendit dès lors de la Russie, mais ne fut incorporée qu'à l'abdication de Pierre, fils de Biren, 1795.

Couronnes. Chez les Grecs et les Romains, on portait des couronnes sur la tête ou autour du cou dans les festins; — on donnait des couronnes aux vainqueurs dans les jeux publics, aux acteurs dans les représentations scéniques. Il y avait chez les Romains neuf sortes de couronnes militaires : *castrale* ou *vallaire*, en or, avec des pointes en forme de palissades, à celui qui avait pénétré dans le camp ennemi; *civique*, en feuilles de chêne, à celui qui avait sauvé un autre légionnaire, en tuant l'ennemi qui le pressait; *graminale*, en gazon, offerte par les soldats à leur chef qui les avait tirés d'un danger; *murale*, en or, avec la forme d'une muraille crénelée, à celui qui avait franchi le premier le mur d'une ville assiégée; *obsidionale*, en gazon, décernée au chef qui avait délivré une armée bloquée dans son camp; *oléaginale*, en feuilles d'olivier, à ceux qui accompagnaient celui qui recevait l'ovation; *ovale*, faite de myrte, portée par l'ovateur; *rostrale* ou *navale*, en or, avec des rostres, au vainqueur dans un combat sur mer; *triomphale*, en feuilles de laurier, au triomphateur pendant la cérémonie. — Les prêtres portaient des couronnes dans les sacrifices.

Couronne. Les souverains, depuis les temps anciens, ont pris la couronne comme emblème de leur autorité; à l'époque féodale, on distingua la couronne de duc, à 8 grands fleurons (feuilles d'ache); celle de marquis, à 4 fleurons, alternés chacun de 3 perles; celle de comte, surmontée de 16 perles; celle de vicomte, de 4; celle de baron, entrelacée, à 6 espaces égaux, de rangs de perles. La forme de la couronne royale a souvent varié; les Mérovingiens portaient, en général, un diadème de perles; les Carlovingiens adoptèrent la couronne fermée; surmontée du globe et de la croix; les Capétiens portèrent un cercle d'or, rehaussé de fleurs de lis, depuis Philippe VI; François Ier revint à la couronne de Charlemagne, pour se déclarer l'égal de Charles-Quint.

Couronne de fer; c'était la couronne des rois lombards, depuis Agilulphe; elle était en or, mais renfermait un petit cercle de fer, formé d'un des clous qui servirent à crucifier Jésus-Christ. Charlemagne en 774, puis les empereurs d'Allemagne, rois d'Italie, allaient la prendre à Pavie; Napoléon la porta, lors de son sacre à Milan; on la conserve dans la cathédrale de Monza. Napoléon, roi d'Italie, renouvela, 5 juin 1805, un ancien ordre de la *Couronne de fer;* la décoration représentait la couronne, avec ces mots : « Dieu me l'a donnée, gare à qui la touchera ; » le ruban était coul. orange, avec lisérés verts.

Couronne, anciennes monnaies de France, l'une en or, portant une couronne, parsemée de fleurs de lis, l'autre en argent, sous Philippe VI.

En Angleterre, la couronne est une monnaie d'argent, le quart de la livre sterling, 5 fr. 81 c.

Il y a des monnaies de ce nom dans beaucoup de pays, en Flandre, en Allemagne, etc.

Couronne (La), bourg de l'arrond. d'Angoulême (Charente). Papeterie, fabr. de colle, de toiles métalliques, de tuiles; 2,617 hab.

Courpière, ch.-l. de canton de l'arrond. et au S. de Thiers (Puy-de-Dôme), sur la Dore. Eaux minérales; 3,602 hab.

Courrières, bourg de l'arr. de Béthune (Pas-de-Calais). Fab. de sucre, distilleries de betteraves, houille; 2,981 hab.

Cours, gros bourg de l'arrond. et à 38 kil. N. O. de Villefranche (Rhône), près des sources de la Trambouze. Fabrication de toiles mélangées de fil et de coton, dites *beaujolaises;* 5,451 hab.

Coursan, ch.-l. de canton de l'arrond. et au N. E. de Narbonne (Aude), sur l'Aude; 2,538 hab.

Courseulles-sur-Mer, petit port de l'arrond. et à 20 kil. N. O. de Caen (Calvados), sur la Seule, près de son embouchure. Pêche du hareng et du maquereau, parc aux huîtres; fabr. de dentelles; 1,700 hab.

Courson-sur-Yonne, ch.-l. de canton de l'arr. et au S. d'Auxerre (Yonne). Pierre de taille, bois; 1,418 hab.

Court (Antoine), restaurateur du protestantisme en France, né à Villeneuve-de-Berg (Vivarais), 1696-1760, se voua dès l'année 1715 à l'œuvre difficile de relever le protestantisme dans les Cévennes, le Dauphiné, le Languedoc, et il parvint à rétablir les colloques, les synodes, les églises, tout en exhortant ses coreligionnaires à rester pacifiques et à se soumettre aux lois, même les plus rigoureuses. Il fonda l'école de théologie à Lausanne, et la dirigea depuis 1730; de là sortirent tous les ministres calvinistes de France jusqu'à la révolution. On lui doit : *l'Histoire de la guerre des Camisards sous Louis XIV*, publiée par son fils, 1760, 3 vol. in-12.

Court de Gébelin (Antoine), fils d'Antoine Court, né à Nîmes, 1725-1784, abandonna le ministère évangélique pour se livrer à l'étude des anciennes mythologies. Il s'établit à Paris en 1763, et publia le *Monde primitif, analysé et comparé avec le monde moderne*, 9 vol. in-4°, de 1775 à 1784. L'ouvrage est resté inachevé; il dénote une immense érudition, mais est diffus, rempli de conjectures et mal composé. Il était zélé partisan des économistes et n'abandonna jamais la cause de ses coreligionnaires.

pour lesquels il écrivit *les Toulousaines*, 1760, in-8°, et fonda à Paris un bureau d'agence destiné à centraliser les plaintes, les vœux, les efforts des protestants, afin d'obtenir la tolérance. Il coopéra avec Franklin, Robinet, etc., à une publication favorable aux Américains, *Affaires de l'Angleterre et de l'Amérique*, 15 vol. in-8°. Il avait fondé, en 1780, l'établissement littéraire appelé *le Musée;* il publia, en 1785, une *Lettre sur le magnétisme animal*, dont il était le partisan sincère.

Courte-Cuisse (Jean de), théologien français, 1350-1422, docteur en 1388, fut plusieurs fois chargé par l'Université de parler en son nom, défendit la supériorité des conciles généraux sur les papes, et mourut évêque de Genève. On a imprimé son *Tractatus de Fide et Ecclesia;* mais la plupart de ses *Sermons* sont restés manuscrits.

Courtenay, ch.-l. de canton de l'arrond. et au N. E. de Montargis (Loiret); célèbre par son château; 2,778 hab.

Courtenay (Maison de). Célèbre dès le XIe s. en France et en Orient, elle tirait son nom du château de Courtenay; elle a fourni au XIIe s. trois comtes du nom de Josselin à la principauté d'Edesse. Une branche des Courtenay suivit Guillaume à la conquête de l'Angleterre et finit avec Edouard de Courtenay, mort en 1556 sans postérité. Louis VI força Renauld de Courtenay, neveu de Josselin II, à donner sa fille Isabelle à son dernier fils, Pierre de France.

Courtenay (Pierre Ier de), possesseur des terres de Courtenay, Montargis, Château-Renard, Tanlay, Charny, etc., forma la seconde dynastie des Courtenay. Il prit part à la 2e croisade. — *Pierre II*, son fils, assista à la 5e croisade, à celle des Albigeois, hérita des comtés d'Auxerre, de Tonnerre et de Nevers, des droits de la maison de Flandre au trône de Constantinople, fut pris par Théodore l'Ange, prince grec de Durazzo, lorsqu'il se dirigeait vers l'Illyrie pour les faire valoir, et fut mis à mort en 1219. — Son fils *Robert* eut un règne agité et mourut en 1228. — *Baudouin*, frère de Robert, régna sous la tutelle du roi de Jérusalem, combattit Vatace, prince de Nicée, implora vainement les secours de l'Occident, se sauva honteusement lorsque Paléologue reprit Constantinople, 1261, et mourut en 1278. — Son fils *Philippe* fut un prétendant malheureux et laissa ses biens à sa fille *Catherine*, qui se maria à son cousin, Charles de Valois, 1300. — On connaît diverses branches des Courtenay, *Bléneau*, *Champignelles*, *Chevillon*, *Tanlay*, etc. Le P. Lelong a cité 21 pièces curieuses publiées par les Courtenay, de 1603 à 1737, pour revendiquer leur qualité de princes du sang. La dernière des Courtenay a été Mme de Bauffremont, qui plaida aussi et mourut en 1768.

Courtépée (Claude), ecclésiastique et historien français, 1721-1782, a laissé une description historique et topographique du *duché de Bourgogne*, 1774-1785, 7 vol. in-8°; c'est un ouvrage estimé.

Courthezon, bourg de l'arrond. d'Avignon (Vaucluse). Filat. de soie, culture de la garance; 3,598 hab.

Courtils (Jean **Des**), historien français du XVIe s., historiographe du roi, a écrit la *Mer des histoires ou Chroniques de France*, 1517-18, 4 vol. in-fol.

Courtilz de Sandras (Gatien), né à Montargis, 1644-1712, d'abord officier, puis polygraphe, publia, surtout en Hollande, une foule d'ouvrages, mélange d'histoire, d'inventions romanesques, de mensonges, qui le firent poursuivre à l'étranger et arrêter en France. Il avait une imagination féconde et déréglée. Les plus connus de ses livres sont : la *Conduite de la France depuis la paix de Nimègue*, 1683, in-12; puis la *Réponse à ce livre;* les *Conquêtes amoureuses du grand Alcandre dans les Pays-Bas*, avec les intrigues de la cour; la *Vie du vicomte de Turenne*, par Du Buisson; *Vie de l'amiral de Coligny; Mémoires de M. le C. de R.* (comte de Rochefort); *Histoire de la guerre de Hollande*, de 1672 à 1677; *Testament politique de J. B. Colbert; Mémoires de M. d'Artagnan*, 3 vol. in-12; *Mémoires de la marquise de Fresne;* etc., etc.

Courtin (Antoine de), diplomate et moraliste français, né à Riom, 1622-1685, suivit Chanu, ambassadeur de France auprès de Christine de Suède, devint le secrétaire des commandements de la reine, et fut nommé envoyé extraordinaire de Charles-Gustave en France. Colbert le nomma résident général auprès des puissances du Nord et le chargea des négociations avec l'Angleterre, au sujet de Dunkerque, 1662. Il a laissé des *Traités sur la Jalousie, de la Paresse, du Point d'honneur, de la Civilité*, etc.

Courtin (Honoré), mort en 1703, d'abord intendant, puis ambassadeur en Angleterre, négocia la paix de Bréda, refusa le ministère des affaires étrangères et la mission de premier plénipotentiaire au traité de Ryswyck.

Courtin (François), 1659-1739, fils du précédent, abbé du Mont-Saint-Quentin, fut l'un des épicuriens de la société du Temple; on a de lui cinq *Epîtres*, imprimées dans les œuvres de Chaulieu.

Courtois (Edme-Bonaventure), né à Arcis-sur-Aube, 1750-1816, fit partie de l'Assemblée législative et de la Convention, vota pour la mort de Louis XVI, fut chargé de l'examen des papiers de Robespierre et fit un long et curieux rapport. Membre du Conseil des Anciens, il prit part au 18 brumaire, entra au Tribunat; et, depuis 1802, vécut dans la retraite. Il avait réuni une foule de documents, d'autographes, concernant les personnages de la Révolution; ils furent saisis, dispersés ou détruits en 1815, lorsque son domicile fut violemment envahi.

Courtois (Jacques), dit le *Bourguignon*, né à Saint-Hippolyte (Franche-Comté), 1621-1676, peintre célèbre, suivit les armées françaises en Italie, se lia à Bologne avec le Guide et l'Albane, s'établit à Rome, et troublé par des infortunes domestiques, entra dans l'ordre des jésuites, sans cesser de peindre et de jouir d'une grande réputation. Ses tableaux sont très-recherchés et ils sont nombreux. Le Louvre possède : *Moïse en prières pendant le combat des Amalécites; Josué arrêtant le soleil;* la *Bataille d'Arbelles*. — Son frère, *Guillaume*, 1628-1679, vécut aussi à Rome et fut un peintre distingué.

Courtois (Jean), peintre émailleur du XVIe s., probablement né au Mans, travailla à Limoges; il se distingua par une grande finesse d'exécution. Le Louvre possède plusieurs de ses émaux. — Un autre émailleur du même temps, *Pierre* Courtois, a aussi laissé des émaux remarquables; quelques-uns sont au Louvre.

Courtrai ou **Courtray** (*Cortoriacum*), en flamand *Kortryk*, ch.-l. d'arrond. de la Flandre occidentale (Belgique), sur la Lys, à 120 kil. O. de Bruxelles. Belle ville avec un hôtel de ville remarquable, les églises de Saint-Martin et de Notre-Dame. Blanchisseries de toiles, fabriques de toiles damassées, de linge de table, de toiles de coton, de blondes, de dentelles, teintureries excellentes, savonneries, huileries de graines, etc.; 26,650 hab. — Ville romaine, riche au moyen âge par ses fabriques de draps, célèbre par la bataille de 1302, gagnée par les Flamands, par la bataille de Roosebeke, gagnée par Charles VI, en 1382, à quelque distance, elle fut prise par les Français en 1643, 1646, 1679, 1683, 1744, 1792 et 1794. Elle fut sous l'Empire un ch.-l. d'arrond. du départ. de la Lys.

Courville, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 19 k. O. de Chartres (Eure-et-Loir), sur l'Eure. Comm. de grains, chevaux et bestiaux. Ancienne baronnie, érigée en marquisat pour l'un des fils de Sully, qui mourut au château de Villebon, à quelque distance. Patrie de Panard; 1,707 hab.

Courvoisier (Jean-Joseph-Antoine), homme d'Etat, né près de Besançon, 1775-1835, fils d'un jurisconsulte distingué, émigra avec son père, 1792, rentra en France en 1803, devint avocat, fut nommé en 1815 avocat général à la cour de Besançon; et, député de 1816 à 1824, défendit les ministres avec talent, mais lutta avec dignité en faveur des libertés constitutionnelles. Il était procureur général à Lyon, lorsque Charles X le nomma ministre de la justice, 8 août 1829. Il refusa de s'associer à des mesures contraires aux lois et donna sa démission, le 19 mai 1830. La révolution de Juillet le condamna à la retraite.

Couserans. V. Conserans.

Cousin, affl. de droite de la Cure, passe à Avallon; cours de 50 kil.

Cousin, navigateur français de Dieppe, élève de Descaliers, professeur d'hydrographie, fut chargé par une association d'armateurs d'explorer la côte d'Afrique au delà de l'Équateur. Suivant les traditions dieppoises, qui ne sont pas prouvées, il aurait, en naviguant au large, découvert dès 1488 l'embouchure du Maragnon et par conséquent l'Amérique, puis le cap des Aiguilles. Il aurait eu dans ce fameux voyage pour contre-maître un étranger, appelé Pinzon, qui serait l'un des trois frères de ce nom, compagnons de Chr. Colomb. Les archives de Dieppe ayant été brûlées en 1694, aucun document authentique ne vient à l'appui de ces traditions.

Cousin (Jean), grand artiste français, né à Soucy, près de Sens, 1501-1590 (?), fut à la fois, comme les

grands artistes d'Italie, peintre, sculpteur, graveur, écrivain. Malgré son activité infatigable, il n'a pas pu faire toutes les œuvres qu'on lui attribue. On peut mentionner : des peintures en grisailles à Anet, des vitraux à la chapelle de Vincennes, à Saint-Gervais, à Saint-Etienne du Mont de Paris, à Rouen, à Moret, à Sens; la décoration de l'église des Cordeliers et de Saint-Romain, à Sens. Le Louvre possède son *Jugement universel*, peint sur toile, gravé en 12 feuilles par Pierre de Jodes; il y a de lui une *Descente de Croix* au musée de Mayence, et à Sens un tableau sur bois représentant une femme à demi-couchée dans une grotte. Comme sculpteur, il a fait le tombeau de Louis de Brézé, celui de sa femme Diane de Poitiers, le magnifique tombeau de Philippe de Chabot (auj. au Louvre), les bustes de François Ier et de Charles-Quint. Il sculpta sur ivoire, il grava sur bois et fit les jolies vignettes de plusieurs livres. Enfin il a écrit : *le Livre de la perspective*, Paris, 1560, et *la Vraie science de la pourtraicture*, 1571.

Cousin (Louis), savant, né à Paris, 1627-1707, avocat, président à la cour des monnaies, membre de l'Académie française, 1697, censeur royal, chargé de la rédaction du *Journal des savants* de 1687 à 1702, a laissé : *Histoire de Constantinople*, traduite sur les originaux grecs, Paris, 1672, 8 vol. in-4° (c'est la traduction exacte d'une partie considérable des historiens byzantins); *Histoire de l'Eglise*, écrite par Eusèbe de Césarée, Socrate, Sozomène, etc., Paris, 1675-76, 4 vol. in-4°; *Histoire romaine*, écrite par Zonare, Xiphilin et Zozime, Paris, 1678, in-4°; *Histoire de l'empire d'Occident*, 1684, 2 vol. in-12, contenant la vie de Charlemagne par Eginhard, etc. etc.

Cousin (Jacques-Antoine-Joseph), né à Paris, 1739-1800, professeur de physique au Collége de France, de mathématiques à l'Ecole militaire, membre de la municipalité de Paris en 1791, président de l'administration de la Seine en 1794, membre de l'Institut en 1795, du Conseil des Anciens en 1799, puis sénateur; a publié un assez grand nombre de mémoires sur les mathématiques.

Cousin (Charles-Yves), dit d'*Avallon*, du lieu de sa naissance, 1769-1840, a écrit avec une infatigable activité une foule d'ouvrages, dont quelques-uns ont eu du succès; recueils d'anecdotes, de bons mots (Pironiana, Asiniana, Bonapartiana, Christiana, Comediana, etc.); biographies populaires, etc. — **Cousin**, V. Suppl.

Cousinéry (Esprit-Marie), numismate, né à Marseille, 1747-1835, fut longtemps dans les consulats à Salonique, à Smyrne, à Rosette; réunit plus de 10,000 médailles curieuses, enrichit les musées de Paris, Vienne, Munich, etc., de 26,000 médailles grecques, et a laissé plusieurs ouvrages et mémoires de numismatique : *Essai sur les monnaies d'argent de la Ligue Achéenne; Catalogue raisonné des médailles qui ont été frappées par les princes croisés; Voyage dans la Macédoine*, 2 vol. in-4°, etc.

Cousinot, famille de magistrats français du xve s., parmi lesquels on distingue :

Cousinot (Pierre), procureur général au Parlement, qui réfuta, au nom de Valentine de Milan, l'apologie du meurtre du duc d'Orléans, faite par Jean Petit, devant une grande assemblée, au Louvre, le 11 septembre 1408.

Cousinot (Guillaume), son frère, fut l'un des magistrats distingués de cette époque.

Cousinot (Guillaume II), fils de Pierre, seigneur de Montreuil, près Vincennes, 1400-1484, fut l'un des meilleurs serviteurs de Charles VII, comme conseiller, diplomate et homme d'épée; fut en grande faveur auprès de Louis XI, qui, après l'avoir fait emprisonner en 1461, le nomma chambellan, le gratifia de pensions et de charges importantes. On a de lui des *Relations diplomatiques de ses ambassades en Angleterre, à Rome*, etc. On lui a attribué une *Chronique*, peut-être commencée par son oncle, depuis les origines de la monarchie jusqu'à sa mort; elle paraît perdue; on croit que le document célèbre, connu sous le nom de *Chronique de la Pucelle*, est aussi son ouvrage.

Coussac-Bonneval, bourg de l'arrond. de Saint-Yrieix (Haute-Vienne). Forges, fer; carrières de kaolin; 3,246 hab.

Coustant (Pierre), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Compiègne, 1654-1721, passa sa vie dans l'étude à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, publia les *Sermons* et les *Opuscules* dans la belle édition de saint Augustin, puis donna seul une excellente édition de *Saint Hilaire de Poitiers*, 1693, in-fol., et commença le recueil des *Lettres des Papes*, 1721.

Coustard de Massy (Anne-Pierre), né à Saint-Domingue, 1741-1793, d'abord officier, commandant de la garde nationale de Nantes, puis député à l'Assemblée législative et à la Convention, se prononça contre la proscription des Girondins, fut décrété d'accusation, sur la proposition de Marat, arrêté par les soins de Carrier et envoyé à Paris, où il mourut avec le duc d'Orléans.

Coustou (Nicolas), sculpteur, né à Lyon, 1658-1733, élève de Coysevox, son oncle, eut le grand prix, 1682, alla à Rome, se rendit célèbre par son incroyable facilité, fut de l'Académie, 1693. Ses œuvres les plus remarquables sont : *la Jonction de la Seine et de la Marne*, deux *Vénus* et un *Jules César* aux Tuileries; les *Tritons* de la cascade de Versailles; la *Saône*, à Lyon; mais surtout la *Descente de croix*, dans le chœur de Notre-Dame de Paris.

Coustou (Guillaume), sculpteur, frère du précédent, né à Lyon, 1677-1746, obtint aussi le prix de sculpture; malgré son caractère fier et indépendant, il parvint à la réputation et aux honneurs, fut de l'Académie et surpassa son frère par la vigueur de ses conceptions. Parmi ses œuvres on distingue : *l'Océan et la Méditerranée*, destinés à Marly; les statues de *Bacchus, Minerve, Hercule, Pallas;* la statue colossale du *Rhône*, à Lyon; les deux groupes d'*Ecuyers*, à l'entrée des Champs-Elysées de Paris, etc.

Coustou (Guillaume), sculpteur, fils du précédent, né à Paris, 1716-1777, obtint le grand prix, alla à Rome, fut de l'Académie, 1742, eut un talent facile, mais fit peu d'efforts et se contenta d'imiter ses maîtres. On cite le mausolée du dauphin, fils de Louis XV, pour la ville de Sens; le bas-relief de la *Visitation*, dans la chapelle de Versailles; la statue de *saint Roch*, dans l'église de ce nom.

Coutan (Amable-Paul), peintre, né à Paris, 1792-1837, élève de Gros, eut le grand prix en 1827, et a laissé plusieurs tableaux estimés : *Jésus-Christ portant sa croix*, dans l'église Saint-Nicolas des Champs; *Alcyone et Céix* au Luxembourg; le *Génie des Arts*, au Louvre, etc.

Coutances (*Constantia*), ch.-l. d'arrond. de la Manche, sur une colline, à 7 kil. de la mer, par 49° 2′ 54″ lat. N. et 3° 46′ 55″ long. O., à 28 kil. S. O. de Saint-Lô. Evêché, fondé au ve s., suffragant de Rouen; cathédrale très-remarquable du xiiie s. La ville, aux rues étroites, est très-pittoresque; on y trouve un aqueduc romain dit *des Piliers*, l'Hôtel-Dieu, etc. Fabrique de coutils et siamoises; commerce de bestiaux, chevaux, grains, volailles, etc.; 8,027 hab. — Elle doit, dit-on, son nom à Constance Chlore, qui la fortifia. Elle fut la capit. du Cotentin. Patrie de Saint-Evremond; Lebrun, duc de Plaisance, est né aux environs. Elle fut d'abord le ch.-l. du départ. de la Manche.

Couthon (Georges), né à Orcet, près de Clermont, 1756-1794, d'abord avocat bienveillant et serviable, d'opinions libérales et modérées, fut président du tribunal du district de Clermont, puis député à l'Assemblée législative et à la Convention. Il se montra de plus en plus révolutionnaire, ennemi de la royauté, ennemi des Girondins, farouche jacobin, second de Robespierre au Comité de salut public. Il entra vainqueur à Lyon, dont il commença la ruine; il fut d'une activité impitoyable, malgré la paralysie, qui lui avait enlevé l'usage de ses jambes, attacha son nom à la loi du 22 prairial, suivit Robespierre jusqu'au 9 thermidor, et périt, le 10, sur l'échafaud.

Coutilliers, soldats du xve s., en France, armés surtout d'une *coutille* ou épée très-longue. Le coutillier était l'un des hommes qui formaient la *lance garnie*, dans les compagnies de gens d'armes de Charles VII.

Couto (Diogo do), historien, né à Lisbonne, 1542-1616, se distingua aux Indes, fut souvent le compagnon de Camoens, et, fixé à Goa, historiographe des Etats de l'Inde, continua l'*Asie portugaise* de Barros; il s'est montré digne du grand historien. L'édition la plus complète est celle de Lisbonne, 1736, 3 vol. in-fol., réimprimés de 1778 à 1788, 14 vol. in-8°.

Coutras, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 18 kil. N. E. de Libourne (Gironde), dans l'angle formé par l'Isle et la Dronne; 3,685 hab. — Les Romains y avaient, dit-on, établi une station, *Corterate*, sur la voie de Périgueux à Bordeaux. Victoire remportée par Henri de Navarre sur l'armée catholique de Joyeuse, le 28 oct. 1587.

Coutumes. Après l'invasion des Barbares, le droit romain commença à être dénaturé dans notre pays; après Charlemagne, il n'y eut bientôt plus de lois générales, et dans chaque seigneurie, dans chaque localité, des *coutumes* s'établirent, grâce au morcellement féodal. La coutume, n'étant pas écrite, donna longtemps lieu à beaucoup d'incertitudes; déjà, dès le XIIIe s., on publia la coutume de Paris, puis celles de Normandie, de Beauvoisis, etc.; et déjà, sous l'influence des légistes et de l'équité, le droit romain pénétra dans la législation coutumière. En 1453, Charles VII ordonna la rédaction générale des Coutumes; le travail, commencé sous Charles VIII, ne fut terminé que sous Henri IV. A la fin du XVIe s., il y avait 285 coutumes. La France se trouva divisée en *pays de droit coutumier* au N. et au centre, et en *pays de droit écrit* au S. (Guyenne, Languedoc, Provence, Dauphiné, Lyonnais, Forez, Beaujolais, partie de l'Auvergne), où le droit romain avait toujours conservé une grande autorité; cependant, il y eut aussi des coutumes locales dans ces provinces, de même qu'au Nord le droit romain était adopté en plusieurs matières spéciales. Le droit coutumier fut en vigueur jusqu'en 1789.

Couture (Guillaume), architecte, né à Rouen, 1732-1799, a bâti le pavillon de Bellevue et travaillé à la Madeleine; la colonnade est de lui.

Couvay (Jean), graveur, né à Arles en 1622, s'est distingué par la délicatesse de son burin, en reproduisant les œuvres des grands maîtres. On cite de lui : *Saint Jean-Baptiste dans le désert*, d'après Raphaël; le *Martyre de saint Barthélemy*, d'après le Poussin, etc.

Couvin, v. de la prov. de Namur (Belgique), à 15 kil. S. de Philippeville. Riches mines de fer, forges et usines très-importantes dans les environs; 3,500 hab.

Couvre-feu, obligation d'éteindre feu et lumière dans les maisons, dès le commencement de la nuit, et de ne plus sortir. Guillaume le Conquérant établit cette loi en Angleterre, pour prévenir les conjurations nocturnes des Saxons. On sonnait le couvre-feu, en France, à 7 h. au XIVe s., à 9 h. au XVIIe.

Couze, affl. de gauche de l'Allier, vient du mont Dore et passe à Issoire. — La Grande-Couze, affl. de gauche de l'Allier, vient de la montagne de Lugues, arrose Ardes et Saint-Germain-Lambron, puis finit en face de Nonette.

Covarruvias y Leyva (Diego), jurisconsulte, surnommé *le Barthole* de l'Espagne, né à Tolède, 1512-1577, professeur à Salamanque, fut évêque de Ciudad-Rodrigo et de Ségovie, se distingua au concile de Trente. Ses *Œuvres* forment 5 vol. in-fol., Genève, 1762.

Cove ou **Queenstown**, dans le comté et à 17 kil. S. E. de Cork (Irlande), au S. de l'île de *Great-Island*, sert de port à Cork, a une rade magnifique; station navale permanente. Bains de mer fréquentés; 8,000 hab.

Covenant ou **convention**, alliance conclue à différentes époques par les réformés écossais de toutes les classes pour défendre leur religion menacée; en 1588, lorsque l'*Invincible Armada* était dirigée par Philippe II contre Elisabeth; en 1637, contre Charles Ier, qui voulait introduire le rit anglican dans l'Ecosse presbytérienne; en 1643, lorsque les Ecossais s'unirent avec le Parlement contre le roi. Le Covenant fut aboli par les ordres de Charles II, en 1661; les Puritains, qui voulurent le rétablir en 1679, ou *Covenantaires*, furent mis en déroute.

Coventry, v. du comté et à 16 kil. N. de Warwick (Angleterre), sur le Coven et le canal de Coventry, à 142 kil. N. O. de Londres. Evêché. Ville très-ancienne, aux rues étroites, remplies de curieuses maisons. Horlogerie, teinture célèbre, rubans de soie, lainages; commerce actif. Belle église de Saint-Michel; ruines de la cathédrale 39,000 hab.

Covilham (Joao Peres da), voyageur portugais, mort après 1545; après plusieurs voyages au nord de l'Afrique, il fut chargé par Jean II, avec Alfonse de Paiva, d'explorer les terres du *prêtre Jean* ou négus d'Abyssinie. Ils partirent de Lisbonne en 1487, traversèrent l'Egypte et arrivèrent à Aden. Pendant que Païva allait mourir en Abyssinie, Covilham visita la côte occidentale de l'Inde, puis, en 1490, après avoir parcouru une partie de la côte orientale de l'Afrique, de Zéila à Sofala, il revint en Abyssinie, mais fut retenu à la cour du souverain, qui le traita avec bienveillance et le força de s'établir dans le pays, d'où il lui fut défendu de s'éloigner. Néanmoins, les indications qu'il avait recueillies furent transmises à la cour de Portugal, et contribuèrent au succès des expéditions des Portugais dans l'Inde.

Covilhao, v. du Haut-Beira (Portugal); eaux thermales; 7,000 hab.

Covington, v. du Kentucky (Etats-Unis), en face de Cincinnati, au confl. du Liking et de l'Ohio. Elle est comme un faub. de la grande ville. Evêché cath. 25,000 h — Il y a plusieurs Covington dans les Etats de Virginie, de Géorgie, de Tennessee, de Louisiane, d'Indiana.

Cowes, v. de l'île de Wight (Angleterre), port à l'embouchure de la Medina, en face de la rade de Spithead, à 20 kil. S. E. de Southampton, a des environs délicieux; près de là est Osborne, résidence d'été de la reine Victoria; 4,500 hab.

Cowley (Abraham), poëte, né à Londres, 1618-1667, fils posthume d'un épicier, poëte dès le collége, fit imprimer, dès 1633, les *Fleurs poétiques*, s'attacha au parti royaliste, suivit la reine à Paris et fut activement employé à la correspondance secrète; revint en Angleterre, 1656, et fut assez négligé au temps de la Restauration. Ses poésies, assez populaires de son vivant, ont été oubliées après sa mort. On cite ses odes anacréontiques; ses odes pindariques eurent moins de succès; son poëme épique, le *Davideis*, écrit avec talent et parfois rapproché du poëme de Milton, est resté inachevé. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées en 1 vol. in-fol., Londres, 1700, et 4 vol., 1777.

Cowper (William), anatomiste anglais, 1666-1709, a publié quelques grands ouvrages : *Myotomia reformata*, Londres, 1694, in-8°, et *the Anatomy of human body*, Oxford, 1697, in-fol., plusieurs fois réimprimé.

Cowper (William), poëte, né dans le comté de Hertfort, 1731-1800, d'un caractère timide et mélancolique, qui dégénéra en folie, a composé, dans ses intervalles lucides, un assez grand nombre de poésies qui se distinguent par une sensibilité vraie et une peinture animée des beautés de la nature. Il a publié des *Hymnes mystiques*, à l'imitation de Me Guyon, des poésies morales, des satires, l'exquise et l'humoristique *Ballade de Jean Gilpin*, et la *Tâche*, son chef-d'œuvre. Il a traduit *Homère*, avec plus de talent et de fidélité que Pope; enfin, il a écrit le *Rejeté*, l'une de ses plus énergiques poésies. Ses œuvres ont été publiées par Grimshawe et Southey, avec des notices sur l'auteur. Sa correspondance, très-intéressante, a été imprimée par les soins de J. Johnson, 1824.

Cox (Richard), historien irlandais, 1650-1733, avocat renommé, soutint la cause de Guillaume III, et fut récompensé par des charges importantes, comme celle de lord chancelier d'Irlande. Il a laissé : *Hibernia Anglicana*, ou histoire d'Irlande depuis la conquête, ouvrage estimé, en deux parties, 1689 et 1700.

Coxcie (Michel van), peintre flamand, né à Malines, 1497-1592, vécut longtemps à Rome et imita avec talent les maîtres italiens, et surtout Raphaël. Beaucoup de ses ouvrages estimés sont en Espagne et dans les villes de la Belgique.

Coxe (William), historien, né à Londres, 1747-1828, entra dans les ordres ecclésiastiques, parcourut la plus grande partie de l'Europe, comme gouverneur de jeunes seigneurs anglais, et a publié : *Voyages en Suisse*, 1789, 3 vol. in-8°; *Voyages en Pologne, Russie, Suède et Danemark*, 1784, 5 vol. in-8°; *Histoire de la maison d'Autriche*, 1792, 3 vol. in-4°; *Histoire des rois d'Espagne de la maison de Bourbon*, 1813, 3 vol. in-4°; *Mémoires du duc de Marlborough*, de *Walpole*, etc. La plupart de ses ouvrages ont été traduits en français.

Coypel (Noël), peintre, né à Paris, 1628-1707, fut de l'Académie en 1663, puis directeur de l'Académie française à Rome, 1672, et peintre du roi, 1676. Il se rapproche du Poussin et de Lesueur; son coloris est remarquable. On cite de lui : la *Mort d'Abel*, *Solon*, *Trajan*, *Alexandre Sévère*, *Ptolémée Philadelphe*, et surtout l'*Assomption de la Vierge* aux Invalides.

Coypel (Antoine), fils aîné du précédent, né à Paris, 1661-1722, eut plus de réputation et moins de talent que Noël Coypel; on lui reproche l'affectation et la manière relâchée du Bernin, qu'il imita de préférence aux grands maîtres d'Italie. Il fut de l'Académie dès 1681, et en devint directeur en 1714; il fut nommé premier peintre du roi en 1716. On cite de lui : *Bacchus et Ariane*, *Démocrite*, *Ecce homo*, *Galatée*, qu'il a lui-même gravés; le *Jugement de Salomon* et *Athalie*, au Louvre; le plafond de la chapelle de Versailles; l'*Histoire d'Enée*, faite pour le Palais-Royal, aujourd'hui détruite, a été gravée en 15 pièces par Duchange, Tardieu, Surugue, etc. L'Histoire numismatique du règne de Louis XIV a été exécutée en grande partie sur ses dessins.

Coypel (Noël-Nicolas), second fils de Noël, 1690-1734, élève de son père, eut une grande facilité d'invention et une grande fraîcheur de coloris. Le *Triomphe d'Amphitrite*, à Versailles, est le plus beau de ses tableaux mythologiques.

Coypel (Charles-Antoine), fils d'Antoine, 1694-1752, imita son père avec moins de talent, fut premier peintre du roi, directeur de l'Académie, et se distingua surtout par son esprit, comme le montrent ses *Discours académiques*. Son *Histoire de don Quichotte* a été gravée en 25 feuilles in-fol.

Coysevox (Antoine), sculpteur français, originaire d'Espagne, né à Lyon, 1640-1720, fut l'un des plus grands artistes du XVIIe s. par la puissance du génie et la facilité d'exécution. Il fut de l'Académie en 1676, fut nommé professeur, directeur et chancelier perpétuel. Son œuvre est immense; citons les sculptures du palais de Saverne pour Guillaume de Furstemberg; ses travaux nombreux au palais de Versailles, entre autres le bas-relief représentant le roi à cheval couronné par la Renommée; la Justice, la Force, l'Abondance réparant les maux de la disette; la Dordogne, la Garonne, des vases, des bas-reliefs, etc.; une partie des décorations et des statues de l'Hôtel des Invalides; la statue de Louis XIV, à l'Hôtel de Ville de Paris; la statue équestre de Louis XIV, à Rennes; les *chevaux ailés*, à l'entrée des Tuileries, un Joueur de flûte, une Hamadryade, une Flore, dans le jardin; des statues décoratives pour Marly, Chantilly; des statues-portraits pour les tombeaux de Mazarin, Colbert, d'Harcourt, Charles Lebrun, Lenôtre, Mansard, etc.; les bustes des personnages les plus illustres de son temps, etc., etc.

Cozumel ou **Acucemil**, île de la mer des Antilles, à 8 kil. E. de la côte du Yucatan, longue de 60 kil. sur 20 kil. de large. Elle est aride, mais cependant fertile. Cortez y aborda en 1519 et y délivra Jérôme d'Aguilar, qui lui servit d'interprète au Mexique. Elle était alors célèbre par un oracle consulté de très-loin.

Cozza (Francesco), peintre napolitain, 1605-1682, élève et ami du Dominiquin, termina plusieurs de ses tableaux.

Cozza (Giovanni-Battista), peintre milanais, 1676-1742, fut un artiste fécond, harmonieux, agréable.

Craasbeck (Joost van), peintre flamand, né à Bruxelles, 1608-1668, boulanger à Anvers, à force de regarder travailler son ami, Adrien Brauwer, finit par l'imiter avec succès, surtout dans les scènes de buveurs. Le Louvre possède un de ses tableaux où il s'est représenté faisant le portrait de son maître.

Crabbe (George), poëte anglais, 1754-1832, renonça à la profession de chirurgien, que son père voulait lui faire embrasser, vint à Londres en 1778, et, généreusement protégé par Burke et la famille du duc de Rutland, il entra dans les ordres, vécut des revenus de cures qu'il put obtenir, et se livra paisiblement à son goût pour la poésie. Il peignit surtout la réalité avec une saisissante exactitude, ainsi que les misères des classes inférieures. On cite de lui : *la Bibliothèque*, le *Village*, dont le succès fut grand, le *Registre de la Paroisse*, *Sir Eustace Grey*, *the Borough*, les *Contes de la salle du château*, etc. Ses *Œuvres* ont été publiées par Murray, 1834, 8 vol.

Crabet (Dirk et Wouter ou Thierry et Vauthier), peintres sur verre, natifs de Gouda en Hollande, étaient frères et vivaient dans la seconde moitié du XVIe s. Ils ont laissé des œuvres estimées, surtout à Gouda.

Cracovie, province du gouvernement de Galicie (Emp. d'Autriche), divisée en 7 cercles : Cracovie, Wadowice, Sandec, Jaslo, Rzeszow, Tarnow et Bochnia.

Cracovie, en polonais **Krakow**, en allemand **Krakau**, au confluent de la Vistule et de la Rudawa, par 50° 3′ 5″ lat. N. et 17° 37′ 26″ long. E., à 250 kil. S. O. de Varsovie. Elle se compose de la ville, dont les remparts ont été transformés en promenades, et de 9 faubourgs. Tribunaux supérieurs, évêché catholique, université fondée en 1349, et maintenant déchue, riche bibliothèque, observatoire, jardin botanique, etc. Ville sacrée de l'ancienne Pologne, elle est riche en souvenirs et en monuments; dans le vieux château, le *Zamek*, la cathédrale, magnifique édifice gothique du XIVe s., où l'on couronnait les rois, renferme leurs tombeaux et ceux des plus illustres héros de la Pologne; parmi les 38 églises, on cite Sainte-Marie, bâtie en 1226, sur la grande place; la Sainte-Trinité ou église des Dominicains, celle des Franciscains, avec ses peintures et ses ornements; puis la Halle aux draps, élevée en 1358 par Casimir le Grand; la tour de l'hôtel de ville, la chapelle de Saint-Adalbert, etc. — L'industrie est peu développée; on fabrique de la toile et du drap; il y a quelques forges; le commerce est peu considérable; pop., 50,000 hab., dont 15,000 juifs qui habitent le fauboug de Kasimierz, dans une île de la Vistule. — Cracovie fut, dit-on, fondée par Krakus, vers 700; elle fut la capitale de la Pologne, de 1320 à 1629, et resta toujours la ville du sacre. Dévastée par des incendies, 1025, 1125, 1473, 1528, 1850, prise en 1039 par les Bohémiens, en 1241 par les Mongols, en 1655 et 1702 par les Suédois, en 1768 par les Russes, elle échut à l'Autriche en 1795, elle fit partie du grand-duché de Varsovie de 1809 à 1815. Elle devint alors la capitale de la république de Cracovie, ayant une superficie de 126,115 hect. et une population de 140,000 hab., sous le protectorat de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche. Occupée par les Russes en 1830, par les Autrichiens en 1836 et en 1838, elle fut, à la suite d'un mouvement national dirigé par Tissowski, incorporée à la Galicie, en 1846, malgré les stipulations du traité de Vienne. Après avoir été le ch.-l. du grand-duché de Cracovie, elle est, depuis 1860, le ch.-l. de la Galicie occidentale.

Cragus, mont de Lycie au S. O., près de la mer et de Telmissus. Il y avait là un volcan éteint; ce qui a donné lieu à la fable de la *Chimère*, domptée par Bellérophon.

Craig (John), mathématicien écossais, de la fin du XVIIe s., fit connaître dans son pays le calcul différentiel découvert par Leibniz;. puis, dans un livre bizarre, *Theologiæ christianæ principia mathematica*, Londres, 1699, in-4°, il voulut appliquer le calcul des probabilités aux témoignages historiques, même à ceux qui concernaient la religion chrétienne.

Craigmillar, anc. château d'Ecosse, à 6 kil. S. E. d'Edimbourg, célèbre dans l'histoire de Marie Stuart.

Craiova. V. Krajova.

Cramail (Adrien de **Montluc**, comte de), prince de Chabanais, petit-fils du célèbre Montluc, 1588-1646, maréchal de camp et gouverneur du comté de Foix, sous Louis XIII, fut, après la journée des Dupes, emprisonné à la Bastille, de 1630 à 1642. On lui doit : la *Comédie des Proverbes*, en 3 actes, 1639; les *Jeux de l'inconnu*, recueil de mauvais quolibets, etc.

Cramer (Charles-Gottlob), romancier allemand, 1758-1817, a publié un grand nombre de romans qui eurent de la vogue, mais sont depuis longtemps oubliés. Le plus connu est : *Erasmus Schleicher*, Leipzig, 1789, 4 vol.; A. Duval a traduit le *Pauvre Georges*, 1801, 2 vol. in-12.

Cramer (Gabriel), mathématicien, né à Genève, 1704-1752, est surtout connu par son *Introduction à l'analyse des lignes courbes algébriques*, Genève, 1750, in-4°.

Cramer (Jean-André), minéralogiste, né à Quedlinbourg, 1710-1777, a contribué par ses ouvrages, encore estimés, aux progrès de la métallurgie en Allemagne.

Cramer (Jean-Baptiste), pianiste célèbre, né à Mannheim, 1771-1850, obtint de bonne heure une grande réputation à Londres, et se fit admirer à Paris. Ses 84 *Etudes* sont restées sans rivales et ont été imitées par les plus illustres compositeurs.

Cramoisy (Sébastien), imprimeur, né à Paris, 1585-1669, dirigea l'imprimerie royale, établie au Louvre par Louis XIII, en 1640. Il a publié de belles éditions. Ses frères, *Claude* et *Gabriel*, ont été également des typographes distingués.

Cranach (Lucas de), peintre allemand, né à Cranach, près de Bamberg, 1472-1553, fut échevin et bourgmestre à Wittemberg. Ses tableaux sont bien ordonnés, mais le style en est trivial, sans harmonie, sans perspective, d'un coloris sans vigueur. Ses portraits sont plus estimés. Mais ses tailles de bois sont très-remarquables. Ses tableaux d'histoire sont dans les galeries d'Allemagne, surtout à Vienne. On cite les portraits de Luther et de Mélanchthon, surtout celui de Jean-Frédéric de Saxe, qui est au Louvre. Parmi ses gravures sur cuivre, on admire : *Adam et Eve dans un désert ;* la *Tentation de Jésus-Christ dans le désert*. Le *Sauveur apparaissant à un électeur de Saxe* est une pièce singulière de conception et d'exécution. Parmi ses tailles de bois très-recherchées : les *Trois Tournois*, le *Parc aux Cerfs*, la *Passion de Jésus-Christ*, en 13 pièces; le *Martyre des douze Apôtres*, en 12 pièces.

Cranaüs, roi d'Athènes, aux temps héroïques, aurait succédé à Cécrops, vers le XVIe siècle av. J. C., et aurait été détrôné par son gendre Amphictyon, dont la femme *Attis* donna son nom à l'Attique.

Cranbrook, v. du comté de Kent (Angleterre), à 60 kil. S. E. de Londres, où les Flamands établirent des fabriques de draps, lorsqu'ils furent accueillis par Edouard III; 4,000 hab.

Cranmer (Thomas), premier archevêque protestant de Cantorbéry, né dans le comté de Nottingham, 1489-1556, professeur de théologie à Cambridge, fut nommé par Henri VIII chapelain du roi, pour soutenir son divorce avec Catherine d'Aragon; il alla chercher sur le continent les adhésions des théologiens, 1530, entra en relation avec les luthériens d'Allemagne, épousa secrètement la nièce d'Osiander, et, à son retour, devint archevêque de Cantorbéry, 1532. Il prononça le divorce de Henri VIII, poussa à la réforme, autant qu'il pouvait le faire, sans exciter les défiances du despote, fit traduire la Bible, lutta contre le bill des six articles. Puis, sous Edouard VI, avec l'appui du régent Somerset, il introduisit le protestantisme en Angleterre. A l'avénement de la catholique Marie, 1553, il fut jeté en prison, condamné comme hérétique opiniâtre, destitué. Par crainte du supplice, il eut la faiblesse de se rétracter; mais, au moment de monter sur le bûcher, il fit hautement profession de protestantisme. On a de lui un *Catéchisme*, une *Défense de la Transsubstantiation*, etc.; ses *Œuvres* complètes ont été réunies à Oxford, 1829.

Cranon, v. de la Pélasgiotide dans l'ancienne Thessalie (Grèce), à l'E. de Pharsale. Les Athéniens y furent vaincus dans la guerre Lamiaque, 322 av. J. C., par Antipater et Cratère.

Cransac, commune de l'arrond. et à 34 kil. de Villefranche (Aveyron), sur la Diége, affl. du Lot, célèbre par ses eaux minérales, manganésiennes et magnésiennes sulfatées, 3,655 hab.

Crantor, philosophe, né à Soles, en Cilicie, vivait vers 300 av. J. C.; il fut à Athènes l'un des chefs les plus distingués de l'ancienne Académie. Il s'occupa surtout de philosophie pratique. Il avait écrit de nombreux ouvrages cités par Diogène Laërce, Plutarque, Proclus, imités par Cicéron dans les *Tusculanes* et le livre *De Consolatione*.

Craon, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. O. de Château-Gontier (Mayenne), sur l'Oudon. Commerce actif de grains, bestiaux, fils, toiles, etc. Jadis puissante baronnie. Les royalistes y furent battus par le duc de Mercœur en 1592. Patrie de Volney; 4,254 hab.

Craon (Maison de). Il y a eu deux maisons de ce nom, presque indépendantes des comtes d'Anjou; la première s'éteignit en 1050; la seconde commença avec Robert le Bourguignon, fils d'un comte de Nevers, et finit avec Antoine de Craon, seigneur de Dommart en Picardie, qui fut proscrit par Louis XI.

Craon (Pierre de), d'une branche de cette famille, seigneur de la Ferté-Bernard et de Sablé, dissipa à Venise l'argent qu'il devait apporter au duc d'Anjou, fit échouer l'expédition d'Italie et fut cause de la mort misérable du prince, 1384. Soutenu par le duc d'Orléans, il se déclara l'ennemi d'Olivier de Clisson, fut chassé de la cour, et, réfugié auprès de Jean V, duc de Bretagne, complota le meurtre du connétable. Accompagné de quelques aventuriers, il rentra dans Paris, le frappa, 14 juin 1391, et se retira en Bretagne. La folie de Charles VI le sauva; Richard II d'Angleterre lui fit obtenir sa grâce, 1396.

Craonne, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. S. E. de Laon (Aisne). Victoire de Napoléon sur les Russes, les 6 et 7 mars 1814; 755 hab.

Crapelet (Charles), imprimeur, né près de Chaumont en Bassigny, 1762-1809, a publié des éditions remarquables par la correction des textes et l'élégante simplicité de l'impression.

Crapelet (Georges-Adrien), fils du précédent, né à Paris, 1789-1842, imprimeur habile, comme son père, fut un écrivain distingué. On lui doit surtout : *Des progrès de l'imprimerie en France et en Italie au seizième siècle et de son influence sur la littérature*, 1836, in-8°; *Études pratiques et littéraires sur la typographie*, 2 vol. in-8°. Il publia une *Collection des monuments inédits de la littérature française ancienne*, 13 vol. grand in-8°, avec notices historiques et philologiques.

Craponne (Adam de), ingénieur français, d'une famille de Pise, né à Salon, 1519-1559, commença le canal qui porte son nom, 1557, et forma le projet d'unir par des canaux la Méditerranée à l'Océan, la Saône à la Loire.

Craponne (Canal de), canal d'irrigation, destiné, avec ses embranchements (canaux de Réal ou des Alpines, de Farnion, d'Istres, de la Touloubre), à fertiliser la Crau, entre Arles et la Durance; il a 150 kil. de développement.

Craponne, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 40 kil. N. du Puy (Haute-Loire). Jadis place forte; vieille église remarquable. Dentelles, blondes; 3,751 hab.

Crassus (Lucius Licinius), jurisconsulte et orateur romain, 140-91 av. J. C., fut de bonne heure célèbre par son éloquence, exerça différentes magistratures, devint consul, 95, censeur, 92, et fit fermer les écoles des rhéteurs. Il forme comme une transition entre la rudesse oratoire des Caton et des Gracques, et l'éloquence pleine d'urbanité et d'élégance du temps de Cicéron, qui parle souvent de Crassus.

Crassus (Marcus Licinius), né vers 115 av. J. C., mort en 53, vit périr son père et son frère dans les proscriptions de Marius, alla se cacher en Espagne, fut bien accueilli par Sylla, qui l'enrichit des biens des proscrits. Préteur en 73, il battit Spartacus dans plusieurs rencontres, mais ne reçut que l'ovation, quoiqu'il eût vraiment délivré l'Italie de la guerre des Esclaves. Il fut consul avec Pompée, 70, et chercha dès lors à gagner la faveur du peuple par son obligeance, son affabilité et surtout par ses largesses. Il fut un instant censeur, en 67, et donna sa démission parce qu'il ne pouvait s'entendre avec son collègue Catulus. On l'accusa sans preuves d'avoir trempé dans les complots de Catilina. Après s'être rendu caution de César pour 20 millions de sesterces, il forma avec lui et Pompée le premier triumvirat, 59; avec leur appui, il obtint le gouvernement de la Syrie. Avide de gloire, de pouvoir et de richesses, il partit, malgré les imprécations du tribun Ateius Capiton, espérant achever la conquête de l'Asie jusqu'à l'Inde, en commençant par soumettre les Parthes. Après quelques succès en Mésopotamie, il perdit l'hiver en Syrie, fut rejoint par son fils, qui avait été l'un des brillants lieutenants de César en Gaule, n'écouta pas les conseils de Cassius et s'avança imprudemment dans la plaine entre l'Euphrate et le Tigre. Il fut enveloppé et vaincu par les Parthes, près de Carrhes, vit périr son fils et 30,000 Romains, se laissa tromper par le général ennemi et fut tué dans une entrevue, 53 av. J. C.

Crater Sinus, auj. golfe de Naples, entre les caps Misène et de Minerve.

Cratère, lieutenant d'Alexandre le Grand, fut, malgré sa franchise macédonienne, toujours aimé par le roi. Après sa mort, il fut chargé de gouverner avec Antipater la Macédoine, la Grèce, l'Illyrie; il contribua à comprimer le soulèvement des Grecs et fut vainqueur à Cranon. Il entra dans la coalition contre Perdiccas et fut tué en Cappadoce, dans un combat contre Eumène, 321 av. J. C.

Cratès d'*Athènes*, poëte de l'ancienne comédie, vivait vers 450 av. J. C. Il paraît qu'il se rapprocha du genre de la comédie moyenne, qu'il excellait dans les scènes gaies et qu'il mit le premier des ivrognes sur la scène. Les fragments de Cratès ont été surtout recueillis par Meineke, *Fragmenta Comicorum Græcorum*.

Cratès de *Thèbes*, philosophe cynique du IVe siècle av. J. C., disciple de Diogène, affectant de ne porter que des haillons, se moquant des railleries du peuple, mais conservant toutefois une certaine dignité de conduite et de langage, sévère pour lui-même comme pour les autres et prêchant l'honnêteté. Il fut le maître de Zénon. On a sous son nom des *Lettres grecques*, ouvrage des rhéteurs de la décadence.

Cratès de *Malles* en Cilicie, critique grec, vivait au IIe siècle av. J. C. et fonda l'école grammaticale de Pergame. Envoyé en ambassade à Rome, 156, il y donna des leçons publiques de grammaire et de littérature. Il fit un *Commentaire* en 9 livres sur Homère et jouit d'une réputation presque aussi grande que celle d'Aristarque. Les fragments de Cratès ont été publiés par Wagener : *De aula Attalica litterarum artiumque fautrice*; Copenhague, 1836, in-8°.

Crati (*Crathis*), riv. d'Italie, vient des monts de la Sila, reçoit le Busento à Cosenza et se jette dans le golfe de Tarente; 90 kil. de cours.

Cratinus d'*Athènes*, poëte de la vieille comédie, 519-422 av. J. C., fit de son art une arme terrible, constitua le premier à Athènes la comédie politique, et poursuivit surtout Périclès de ses invectives. Il fit jouer, dit-on, vingt et une pièces, et remporta neuf victoires. V. les *Fragmenta Comicorum Græcorum* de Meineke, 1840.

Cratippe, philosophe de Mitylène, vivait au Ier siècle av. J. C.; il était péripatéticien, et son école fut fré-

quentée par d'illustres Romains. L'Aréopage, sur la demande de Cicéron, son élève et son admirateur, le pria de venir ouvrir une école à Athènes; César le fit nommer citoyen romain, et Brutus, avant Pharsale, allait chaque jour entendre ses leçons.

Crato, v. de l'Alemtejo, à 20 kil. N. O. de Portalègre (Portugal); jadis siége du grand prieuré de l'ordre de Malte; 3,000 hab.

Crato. V. Antoine de Crato.

Cratyle, philosophe grec du v^e siècle av. J. C., fit connaître les doctrines d'Héraclite à Platon, qui a donné son nom à l'un de ses dialogues.

Crau (La), du celtique *craigh*, amas de pierres, vaste plaine des Bouches-du-Rhône, longue de 25 kil. et large de 18, à l'E. du Rhône, couverte de cailloux et de galets, bordée de marais et d'étangs. Sous les cailloux croît une herbe fine, tendre, aromatisée, très-recherchée des moutons. Une partie de la Crau a été fertilisée par le canal de Craponne. C'est le *Lapideus Campus* des Romains.

Crau-d'Hyères (La), bourg de l'arrond. de Toulon (Var). Huile d'olive, sels, vins, liqueurs; 2,730 hab.

Cravant ou **Crevant,** v. de l'arrond. et à 20 kil. S. E. d'Auxerre (Yonne), au confl. de l'Yonne et de la Cure, autrefois fortifiée. Les troupes de Charles VII y furent battues, en 1423, par les Anglo-Bourguignons; 1,300 hab.

Cravates ou **Croates,** nom donné à des cavaliers allemands, servant dans les armées de Louis XIII, et surtout chargés d'éclairer la marche. Il y eut, sous Louis XIV, et jusqu'en 1789, un régiment appelé *Royal-Cravate.* V. Croates.

Craven. V. Anspach.

Crawfurd (William-Henry), homme d'Etat américain, né en Virginie, 1772-1834, maître d'école dans sa jeunesse, puis avocat, acquit une fortune considérable et devint influent au sénat américain, de 1807 à 1811. Ambassadeur en France, de 1813 à 1815, il fut bon ministre des finances jusqu'en 1825, et fut sur le point d'être élu président, après Monroë.

Crayer (Gaspard de), peintre, né à Anvers, 1582-1669, élève de Coxcie, est le premier peintre d'histoire de l'école flamande après Rubens et Van Dyck. Ses œuvres nombreuses sont répandues dans les églises des Pays-Bas; on cite particulièrement : *Sainte Catherine enlevée au ciel*; la *Résurrection de Jésus-Christ;* la *Vierge intercédant pour des infirmes ;* le *Centenier aux pieds de Jésus-Christ.* La plus grande de ses compositions est à Munich, la *Vierge et l'Enfant Jésus sur un trône.*

Créances, petit port de l'arr. de Coutances (Manche). Commerce de grains, sel, poissons; 2,105 hab.

Crébillon (Prosper Jolyot de), né à Dijon, 1674-1762, étudia chez les jésuites, puis au collége de Mazarin, et fut mis par son père chez un procureur, qui l'encouragea à se livrer tout entier à son goût pour la poésie. Après avoir jeté au feu une tragédie sur la *Mort des enfants de Brutus*, qui fut refusée, il débuta définitivement par *Idoménée*, en 1705; *Atrée et Thyeste*, 1707, puis *Electre*, 1709, *Rhadamiste et Zénobie*, 1711, eurent un grand succès et mirent Crébillon au premier rang des poëtes tragiques, après Corneille et Racine. Mais la chute de *Xerxès*, 1714, de *Sémiramis*, 1717, et les critiques souvent passionnées dont il fut l'objet l'éloignèrent du théâtre pendant neuf ans. Il reparut avec *Pyrrhus*, en 1726, et se condamna pour de longues années au silence, jouissant avec incurie de la fortune qu'il avait acquise par ses pièces et par d'heureuses spéculations. Après la mort de sa femme, il vécut dans le plus profond isolement, habitant un grenier sombre, presque déguenillé, au milieu de chats, de chiens, de corbeaux. Il avait été nommé de l'Académie française en 1731. Excité par M^{me} de Pompadour, qui lui fit donner une pension et une place, il acheva sa tragédie de *Catilina*, qui fut représentée aux frais du roi, en 1748. Le succès ranima sa verve et il donna le *Triumvirat*, 1754, qui n'eut qu'un succès d'estime. Crébillon, malgré ses défauts, longueurs, uniformité monotone et sombre, imagination déréglée et souvent barbare, a remué vivement les âmes par la terreur, qui conduit à la pitié. Son langage incorrect, souvent dur, négligé et recherché à la fois, est fier, vigoureux, plein de traits hardis, de grandes pensées rendues avec énergie. Les principales éditions de ses œuvres sont celles de l'Imprimerie royale, Paris, 1750, 2 vol. in-4°; de 1772, 3 vol. in-12; de 1785, 3 vol. in-8°; de 1812, 2 vol. in-8°; de 1818, 2 vol. in-8°.

Crébillon (Claude-Prosper **Jolyot** de), fils du précédent, romancier, né à Paris, 1707-1777, spirituel et frivole, lié avec de nombreux amis qui ne recherchaient que le plaisir, eut une vie heureuse et paisible, sauf les désagréments, prison et exil, que lui attira la licence de ses ouvrages. Ses romans, qui eurent beaucoup trop de vogue, n'ont rien de vrai, de naturel, d'élevé; non-seulement ils pèchent contre la morale, mais ils sont ennuyeux, d'un style obscur et contourné, jargon mêlé de fatuité et d'afféterie; il eut le succès du scandale dans une société corrompue comme celle du xviii^e s.; *Tanzaï*, *Lettres de la marquise de ****, les *Egarements du cœur et de l'esprit*, *le Sopha*, *le Hasard du coin du feu*, les *Lettres athéniennes*, etc., sont tombés dans l'oubli qu'ils méritent. C'est lui qui, étant censeur royal, donna ce célèbre *imprimatur :* « J'ai lu, par « ordre de Mgr le chancelier, l'ouvrage intitulé *le Co-* « *ran*, par le sieur Mahomet, et n'y ai rien trouvé de « contraire à la religion ni aux bonnes mœurs; signé, « Crébillon fils. »

Crèches, maisons où l'on prend soin des enfants jusqu'à deux ans, pendant que leurs mères travaillent. L'idée des crèches est due à M. Marbeau, 1844; elle s'est propagée en France et à l'étranger.

Crécy (*Cressiacum*), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 15 kil. N. d'Abbeville (Somme). Ville très-ancienne, près d'une forêt magnifique, célèbre par la victoire d'Edouard III sur Philippe VI, le 26 août 1346. Grand commerce de bois ; 1,682 hab.

Crécy, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 15 kil. S. de Meaux (Seine-et-Marne), sur le Grand-Morin. Dentelles et toiles de coton; commerce de grains et bestiaux; 976 hab. — Ville fort ancienne, elle était entourée de remparts, flanqués de grosses tours, dont plusieurs subsistent encore.

Crécy-sur-Serre, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 15 kil. N. de Laon (Aisne). Philippe Auguste lui donna une charte de commune en 1180. Commerce de chevaux et bestiaux; 1,965 hab.

Credi (Lorenzo-Andrea di), peintre, né à Florence, 1454-1532, élève du Verocchio, ami de Léonard de Vinci, eut un coloris plein de charme et excellait à représenter les madones. Le Louvre a de lui : *La Vierge présentant l'enfant Jésus à l'adoration de saint Julien et de saint Nicolas.*

Crediton, v. du comté de Devon (Angleterre), à 12 kil. d'Exeter, jadis importante au temps de l'heptarchie. Laines et serges ; commerce actif de grains et de bestiaux ; 6,000 hab.

Creeks ou **Muscohgées,** peuplade indienne, dans le Territoire Indien (Etats-Unis), à l'O. du Mississipi. Ils vivent de leur chasse, élèvent des bestiaux, ont quelques cultures et quelque industrie. On en compte environ 25,000.

Crefeld. V. Creveld.

Creil, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 10 kil. N. O. de Senlis (Oise), sur l'Oise. Grande manufacture de faïence, dite *porcelaine opaque;* commerce actif de blé, bois, charbon de terre. Restes d'un ancien château du xiv^e s.; 4,998 hab.

Crema (*Forum Diguntiorum*), v. de la prov. de Crémone (Italie), sur la rive droite du Serio, à 40 kil. S. E. de Milan, défendue par un château fort. Evêché suffragant de Milan. Fabrication et commerce de fil et de toiles; 9,000 hab.

Cremera (auj. *Valea*), ruisseau qui passait à Véies, avant de se jeter dans le Tibre. Sur ses bords périrent les 306 Fabius, 477 av. J. C.

Crémieu, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil. N. O. de la Tour-du-Pin (Isère), à 5 kil. du Rhône. Commerce de grosses toiles et de volailles renommées. Elle était jadis importante, ceinte de remparts; les Dauphins y ont séjourné dans un château maintenant en ruines. Louis le Débonnaire y tint une assemblée célèbre en 835. François I^{er} y rendit un édit important, 1536. Près de là est la grotte de la *Balme* ; 2,055 hab.

Cremna, place forte de l'ancienne Pisidie (Asie Mineure), où les Romains établirent une colonie.

Crémone, ch.-l. de la prov. de ce nom (Italie), sur la rive gauche du Pô; traversé par la Cremonella, à 75 kil. S. E. de Milan. Ville forte; évêché suffragant de Milan. Elle est régulièrement bâtie, avec de beaux palais. On y remarque le dôme ou cathédrale, avec son baptistère du x^e siècle et le Campo-Santo, puis la tour *Torrazzo*, campanille de 125 mètres, et plusieurs églises riches de fresques et de tableaux. Toiles, soieries, poteries, verreries estimées; fabriques d'instruments à cordes et surtout de violons, célèbres aux xvii^e et xviii^e siècles; commerce actif de produits agricoles; 29,000 hab.

— Ville ancienne, colonie romaine du IIIe s. av. J. C., elle fut maltraitée par Octave, qui partagea son territoire entre ses vétérans, puis saccagée dans la guerre entre Vitellius et Vespasien; elle eut beaucoup à souffrir dans les querelles des Guelfes et des Gibelins et fut réunie au duché de Milan par les Visconti. Villeroi s'y laissa surprendre honteusement par le prince Eugène, en 1702. Elle fut sous l'Empire le ch.-l. du Haut-Pô. — La prov., riche surtout en lin et en bétail, a 1,637 kil. carrés et 300,000 hab.

Cremonini (César), né à Cento (Etats de l'Eglise), 1550-1631, professeur de philosophie à Ferrare et à Padoue, enseigna les doctrines d'Aristote et fut accusé de matérialisme et d'athéisme. Ses principaux ouvrages sont : *Diatyposis naturalis Aristotelicæ philosophiæ; Contemplationes de Anima; De sensibus et facultate appetitiva.*

Crems. V. Krems.

Crénides, nom primitif de Philippes, v. de Macédoine.

Créon, frère de Jocaste, s'empara deux fois du trône à Thèbes, après la mort de Laïus; puis, lorsque Polynice et Etéocle se furent tués. Il défendit sous peine de mort de rendre à Polynice les derniers devoirs; Antigone, sœur de ce prince, brava sa défense et fut enterrée vivante par ses ordres. Mais Hémon, fils de Créon, qui aimait Antigone, se tua sur son tombeau, et Créon lui-même fut mis à mort par Thésée.

Crépin et **Crépinien** (Saints) étaient frères, vinrent de Rome en Gaule pour prêcher l'Evangile, s'établirent à Soissons, où ils exerçaient la nuit le métier de cordonnier. Ils furent décapités sous Maximien, 287. La cathédrale de Soissons fut bâtie au VIe siècle sous leur invocation. On les honore le 25 octobre. Ils sont devenus les patrons des cordonniers, et en 1645 on a fondé, sous leurs auspices, la communauté des Frères cordonniers, qui, supprimée en 1789, rétablie en 1816, a été depuis dissoute.

Crépy V. Crespy.

Créqui ou **Créquy** (Maison de), ancienne famille de France, originaire de l'Artois (Créqui, petit village près de Fruges, arrond. et à 28 kil. de Montreuil, dans le Pas-de-Calais), remontait, dit-on, au IXe siècle, et plus sûrement à la fin du Xe. Elle a formé un grand nombre de branches; la branche aînée, dite des *sires de Créqui*, se fondit en 1543 avec la maison de Blanchefort, d'où sont sortis les ducs de Créqui et princes de Poix, remplacés dans leurs principautés par la maison de Noailles; elle s'est éteinte en 1801.

Créqui de Blanchefort de Canaples (Charles Ier, marquis de) servit depuis 1594, se distingua sous Lesdiguières, dont il épousa la fille, devint maréchal en 1621, commanda, 1629, l'armée qui enleva le Pas de Suze, puis l'armée d'Italie de 1635 à 1638; il fut tué par un coup de canon devant le château de Brême, dans le Milanais.

Créqui de Blanchefort (François, marquis **de Marines**, chevalier de), second fils du précédent, 1624-1687, entra au service au siége d'Arras, 1640, mérita le grade de maréchal de camp, 1651, de lieutenant général, 1655, se distingua à la bataille des Dunes, commanda l'armée du Rhin, 1667, fut créé maréchal, 1669, conquit la Lorraine, 1670, refusa de servir sous Turenne, 1672, fut disgracié, reparut à la tête des armées en 1675, mais fut battu à Consarbrück par Charles IV de Lorraine. Il s'illustra par la défense héroïque de Trèves, mais surtout par les belles campagnes de 1676, 1677, 1678, 1679, qu'on trouva dignes de Turenne, en Alsace, en Lorraine, sur le Rhin et dans la Westphalie. En 1684, il s'empara de Luxembourg et rasa les fortifications de Trèves.

Créqui de Blanchefort (Charles II, duc de), fils aîné de Charles Ier, 1623-1687, se distingua également dans nos armées, fut maréchal de camp, 1649, lieutenant général, 1651, duc et pair, 1652, premier gentilhomme de la chambre du roi. Ambassadeur à Rome, 1662, il fut insulté par la garde corse du pape. Louis XIV exigea une réparation éclatante de cet outrage et le mit à la tête de l'armée d'Italie en 1664. En 1676, il fut gouverneur de Paris, puis ambassadeur en Angleterre et à Munich en 1680.

Créqui (Renée-Caroline **de Froulay**, marquise de), 1714-1803, fut renommée pour son esprit. On a publié sous son nom : *Souvenirs de la marquise de Créqui* 1834-1835, 10 vol. in-8°, ouvrage apocryphe. Mais on a d elle des *Lettres inédites à Senac de Meilhan*, 1856.

Crescentini (Girolamo), célèbre sopraniste, né près d'Urbin, 1769-1846, débuta en 1788, obtint un grand succès en Italie, à Vienne, à Lisbonne, en Espagne, et de nouveau à Vienne, en 1804. Napoléon le ramena à Paris, le créa premier chanteur de la cour et de sa chapelle, et le décora de l'ordre de la Couronne de fer. Il fut en 1825 directeur de la musique du Collége royal de Naples. Il a laissé un *Recueil d'exercices pour la vocalisation musicale.*

Crescentino, v. de la prov. de Novare (Italie), à 25 kil. S. O. de Verceil, près du confl. du Pô et de la Doria-Baltea. Abbaye de San-Gennaro du VIIIe siècle; 7,000 hab.

Crescentius, fils de Théodora la Jeune, cousin du patrice Albéric, ennemi des Allemands et surtout ambitieux, fit étrangler Benoît VI au château Saint-Ange, puis, protecteur de Boniface VIII, gouverna Rome avec le titre de prince ou de tribun. Jean XV appela à son secours Otton III et mourut; l'empereur, après avoir nommé pape son cousin, Grégoire V, 996, entra dans Rome, fit condamner à mort Crescentius, mais, sur l'intercession du pape, se contenta de l'exiler. Crescentius revint, chassa Grégoire V, nomma un antipape, mais, assiégé par Otton III dans le château Saint-Ange, il se rendit et fut mis à mort, 998. Une tradition douteuse dit que sa femme Stéphanie le vengea en empoisonnant l'empereur.

Crescenzi (Pierre), célèbre agronome, né à Bologne, 1230-1320, écrivit au commencement du XIVe s., à la demande de Charles II, roi de Naples, un livre intitulé : *Opus Ruralium Commodorum*, libri XII, le meilleur traité du moyen âge sur l'agriculture. Il fut bientôt connu dans toute l'Europe, et il a été l'un des premiers livres imprimés, 1471, Augsbourg, in-fol., et Strasbourg, 1471. Il a été souvent reproduit et traduit en plusieurs langues, en italien, en français, en allemand. La traduction française, faite par l'ordre de Charles V, 1373, a été imprimée en 1486, Paris, in-folio.

Crescenzi (Giovanni-Battista), peintre et architecte, né à Rome, 1595-1660, fut nommé surintendant des travaux par Paul V, puis travailla au palais de l'Escurial et fut créé grand d'Espagne par Philippe IV.

Crescimbeni (Jean-Marie), littérateur italien, né à Macerata, 1663-1728, déjà connu par plusieurs ouvrages, s'établit à Rome, y fonda l'Académie des *Arcades*, 1690 pour combattre le mauvais goût; embrassa l'état ecclésiastique, mais s'occupa de littérature jusqu'à sa mort. Il a écrit avec élégance et pureté la langue toscane. On a de lui des pastorales, des poésies diverses, l'*Histoire de la poésie vulgaire*, en 6 livres, avec des commentaires; beaucoup d'ouvrages sur les Arcades et leurs travaux, les vies des poëtes provençaux, etc.

Cresphonte, l'un des chefs Héraclides qui envahirent le Péloponnèse, devint roi de Messénie.

Crespi (Giovanni-Battista), peintre, né à Cerano, 1557-1633, eut une grande renommée à Milan; il fut inégal, mais toujours franc et harmonieux. On cite de lui : le *Baptême de saint Augustin, Saint Charles* et *Saint Ambroise*, le *Rosaire*, à Milan.

Crespi (Daniel), peintre, né à Milan, 1590-1630, eut un coloris plein de vigueur et sut bien ordonner ses belles et riches compositions, parmi lesquelles on remarque la *Déposition de la croix, Saint Paul, Saint Antoine*, à Milan, et surtout la *Vie de saint Bruno*, à la Chartreuse de cette ville.

Crespi (Benedetto) et son fils Antonio-Maria, surnommés *Bustini*, peintres de l'école milanaise au XVIIe s.

Crespi (Joseph-Marie), peintre, né à Bologne, 1665-1747, surnommé *l'Espagnol*, imita avec talent les Carraches et le Corrége, fut grand coloriste et original dans sa vie comme dans ses tableaux; aussi la plupart sont des caricatures et des bambochades; ils sont très-recherchés. On cite les *Sept Sacrements*, la *Cène* et la *Maîtresse d'école*, qui est à Paris; parmi ses gravures à l'eau-forte, le *Massacre des Innocents* est très-estimé.

Crespy-en-Valois ou **Crépy**, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 22 kil. E. de Senlis (Oise). Fabriques de fils et de grosses toiles; commerce de grains; 2,867 hab. — Ancienne capitale du Valois, place forte au XIIe et au XIIIe siècle, dévastée pendant les guerres des Anglais, elle possède encore l'église de St-Denis, les ruines de Saint-Thomas, de l'ancien château, et quelques vieilles portes.

Crespy-en-Laonnais ou **Crépy**, v. de l'arrond. et à 10 kil. N. O. de Laon (Aisne). Erigée en commune, 1184, fortifiée, saccagée par les Bourguignons et les Anglais, elle est célèbre par le traité de 1544, qui mit fin aux guerres de François Ier et de Charles-Quint; 1,800 hab.

Cressey ou **Cressy** (Hugues-Paulin), historien anglais, né à Wakefield, 1605-1674, se fit catholique en 1646, bénédictin à Douai, et devint chapelain de la reine Catherine, femme de Charles II. On lui doit beaucoup d'ouvrages de polémique religieuse et surtout une *Histoire de l'Eglise d'Angleterre jusqu'à la conquête normande*, Rouen, 1668, in-fol.; ouvrage savant, mais incomplet.

Crest, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 40 kil. O. de Die (Drôme), sur la rive droite de la Drôme. Industrie active; fabriques de draps, couvertures de laine, limousines, poterie, faïence, tanneries, raffineries de sucre de betteraves; commerce de truffes. Jadis place forte, avec un château, dont il reste une belle tour, démoli en 1627; 5,568 hab.

Crésus, roi de Lydie, de la famille des Mermnades, né vers 591 av. J. C., succéda en 560 à son père Alyatte II. Il soumit Ephèse, plusieurs colonies grecques, l'Asie Mineure jusqu'à l'Halys, et obtint la réputation d'être le roi le plus riche de son temps. Les historiens et les moralistes de l'antiquité ont raconté sur lui beaucoup d'anecdotes peu vraisemblables, comme son entretien avec Solon. Attaqué par Cyrus, il fut vaincu à la bataille de Thymbrée, 548, fut assiégé et pris dans Sardes, sauvé par un cri de son fils jusqu'alors muet, lorsqu'un soldat allait le frapper, sauvé du bûcher et admis par Cyrus au nombre de ses conseillers. Il suivit Cambyse en Egypte et faillit périr victime de ses fureurs.

Crète, auj. *Candie* (V. ce nom), île de la Méditerranée, célèbre dans l'antiquité par le mont Ida, où fut nourri Jupiter, par le labyrinthe de Dédale, par sa civilisation, ses cent villes (Cydonia, Cnosse, Gortyne, Minoa, Rhamnus, etc.), par ses rois, Minos, Idoménée. Occupée d'abord par les Cydoniens, par les Hellènes (Doriens surtout); civilisée, au xv° siècle av. J. C., par les Dactyles de Phrygie ou Curètes, elle devint puissance maritime sous Minos, qui détruisit les pirates de la mer Egée et en soumit les îles. La royauté fut abolie au VIII° siècle; la Crète, divisée et affaiblie par les guerres civiles, fut célèbre par ses archers, ses productions et la triste réputation de ses habitants menteurs. Réduite en province romaine par Metellus Creticus, en 67 av. J. C., elle devint province sénatoriale sous Auguste, et fit partie de l'empire d'Orient jusqu'à la conquête des Arabes, en 823.

Créteil, bourg de l'arrond. de Sceaux, sur la Marne, à 12 kil. S. E. de Paris (Seine). Pierres de taille. Atelier monétaire sous les Mérovingiens; 2,823 hab.

Crétet (Emmanuel), comte *de Champmol*, né au Pont-de-Beauvoisin, 1747-1809, d'une famille de négociants, s'établit à Paris, acquit de nombreux domaines nationaux, s'occupa au Conseil des Anciens de questions financières, devint conseiller d'Etat après le 18 brumaire, fut chargé de la direction des ponts et chaussées, canaux et cadastres, fut gouverneur de la Banque en 1806, puis ministre de l'intérieur en 1807.

Crétin ou **Chrestin** (Guillaume), poëte du xvi° s., dont le nom était Dubois, probablement de Paris, mort en 1525, fut nommé chroniqueur du roi et composa ses *Chroniques* versifiées en 12 livres, depuis la prise de Troie jusqu'à la 3° race. Ses poésies diverses, qui lui firent une assez grande réputation, sont d'une bizarrerie et d'une obscurité presque inintelligibles. Elles ont été publiées sous le titre de *Chants royaulx, oraisons et aultres petits traictés*, 1527, in-8°.

Creus (*Promontorium crucis*), cap à l'extrémité N. E. de l'Espagne, à l'entrée du golfe de Lion, par 42° 19′ 14″ lat. N. et 0° 59′ 10″ long. E.

Creuse, affl. de droite de la Vienne, vient du mont Odouze, coule du S. E. au N. O., par Felletin, Aubusson, Ahun (Creuse); Argenton, le Blanc (Indre); et finit au-dessous de la Haye-Descartes (Indre-et-Loire). Son cours est de 280 kil., flottable pendant 140 kil., navigable pendant 8 kil. Il est encaissé dans un lit profond. Ses affl. sont: à droite, la Roseille, la *Petite-Creuse*, qui passe à Boussac; à gauche, la Sedelle, la Gartempe.

Creuse (La), départ. situé entre les départ. du Cher et de l'Indre au N.; de la Haute-Vienne à l'O.; de la Corrèze au S.; du Puy-de-Dôme et de l'Allier à l'E. Sillonné par un contre-fort des monts d'Auvergne, arrosé par la Creuse, la Gartempe, le Thorion, le Chavanon, le Cher; d'un climat froid et humide, d'un sol peu fertile, il produit peu de céréales, mais des fruits et des châtaignes. Ses pâturages renferment beaucoup de vaches et de moutons mal nourris. On trouve quelques mines peu exploitées (Ahun, Aubusson). Peu d'industrie, à l'exception des manufactures de tapis, des papeteries, tanneries, verreries; aussi l'émigration est-elle grande. Formé de la Haute-Marche et de quelques territoires du Poitou, du Berry, du Bourbonnais, du Limousin, il compose, avec la Haute-Vienne, le diocèse de Limoges, est du ressort de la Cour d'appel de Limoges, de l'Académie de Clermont, du 12° corps d'armée (Limoges); il a 556,830 kil. car., 274,663 hab. Le ch.-l. est Guéret, les 4 arrond. sont ceux de Guéret, Aubusson, Boussac et Bourganeuf.

Créuse, fille de Créon, roi de Corinthe, épousa Jason, et poursuivie par la terrible Médée, qu'il avait abandonnée, reçut d'elle, comme présent de noces, une boîte qui la dévora avec toute sa famille.

Créuse, fille de Priam et d'Hécube, femme d'Enée, mère d'Ascagne, disparut en fuyant avec son mari, après la prise de Troie.

Creuzé de Lesser (Auguste-François), littérateur, né à Paris, 1771-1839, exerça des fonctions publiques sous l'Empire, fut préfet de la Charente-Inférieure et de l'Hérault, sous la Restauration, et, à toutes les époques, cultiva les lettres avec un certain succès. Parmi ses nombreux ouvrages, on distingue: *le Seau enlevé*, imité de Tassoni; *les Chevaliers de la Table ronde*, poëme qui fit sa réputation, 1812; *Gaule, Roland, le Cid*, romances espagnoles; *le Dernier homme; les Contes de Fées* mis en vers, etc.; *Annales secrètes d'une famille pendant* 1800 *ans;* des vaudevilles, des comédies, comme *le Secret du Ménage, la Revanche, le Prince et la Grisette;* deux jolis opéras comiques, *Monsieur des Chalumeaux* et *le Nouveau Seigneur du village*, etc.

Creuzé-Latouche (Jacques-Antoine), né à Châtellerault, 1749-1800, fut un membre modéré de la Constituante et de la Convention, contribua à la rédaction de la constitution de l'an III, siégea avec distinction au conseil des Cinq-Cents, puis au Conseil des Anciens, fut de l'Institut et mourut sénateur. Il s'occupa d'économie rurale, et a laissé une *Description topographique du district de Châtellerault*, 1790.

Creuzer (Georges-Frédéric), philologue allemand, né à Marbourg, 1771-1858, professeur d'éloquence à Marbourg, 1802, fut, pendant 44 ans, professeur de philologie et d'histoire ancienne à Heidelberg, où il fonda, en 1807, un séminaire philologique. Sa longue vie fut consacrée à la science, surtout à celle de l'antiquité; il fut honoré en Allemagne et à l'étranger, et fut membre associé de l'Institut de France en 1825. Il est l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on remarque: *Art historique des Grecs; Dionysius, sive Commentationes de rerum Bacchicarum Orphicarumque originibus et causis; Abrégé d'Antiquités romaines; Essai sur l'histoire de la civilisation romaine sur les bords du haut Rhin et du Necker; Essai sur la connaissance des gemmes; Essai sur l'histoire de l'archéologie romaine;* le *Mithreum de Neuenheim; Choix de vases grecs inédits*, etc., etc. Il a réuni une partie de ses ouvrages, avec une intéressante autobiographie, en 10 vol. in-8°, sous le titre d'*Ecrits allemands*. Mais il s'est rendu surtout célèbre par une excellente édition des *Ennéades* de Plotin, Oxford, 1835, 3 vol. in-4°, ou dans la Bibliothèque grecque de F. Didot, avec des écrits de Porphyre et de Proclus; par l'*Histoire du monde païen dans l'Europe septentrionale*, 6 vol.; et principalement par la *Symbolique ou Mythologie des peuples de l'antiquité et surtout des Grecs*, qui a été traduite d'une manière remarquable par M. Guigniaut, 1825-36, et qui a suscité de nombreuses polémiques en Allemagne.

Creuzot (Le), commune de l'arrond. et à 20 kil. S. E. d'Autun (Saône-et-Loire). Grande exploitation de houille; magnifique usine pour la fabrication du fer, fondée en 1774; hauts fourneaux, forges, ateliers de construction de machines. Un chemin de fer de 10 kil. conduit au canal du Centre; 22,890 hab.

Crèvecœur, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 40 kil. N. O. de Clermont (Oise). Fabriques d'étoffes de laines. Vaste château flanqué de tourelles; 2,189 hab.

Crèvecœur (*Crepicordium*), village de l'arrond. et à 10 kil. S. de Cambrai (Nord), près de la rive droite de l'Escaut. Ruines d'un ancien château. Victoire, dite de Vincy, gagnée par Charles Martel sur les Neustriens, en 717; 2,378 hab.

Crèvecœur (Jacques de), chambellan du duc de Bourgogne, Philippe le Bon, mort vers 1441, fut l'un de ses conseillers les plus sages, et contribua beaucoup à le réconcilier avec la France, surtout au traité d'Arras, 1435.

Crèvecœur (Philippe de), baron d'**Esquerdes,** fils du précédent, conseiller intime de Charles le Téméraire, se distingua à Montlhéry, 1465, au siége de Liége, 1468; se vendit à Louis XI, après la mort de Charles,

par l'entremise de Comines, fut défait par Maximilien à la bataille de Guinegate, 1479, signa le traité d'Arras, 1482. Nommé maréchal par Charles VIII, 1492, il conclut la paix d'Etaples avec l'Angleterre, fit une vive opposition à l'expédition d'Italie, et mourut en 1494.

Creveld ou **Crefeld,** v. de la régence de Düsseldorf (Prusse rhénane), sur un affl. de la Niers, à 5 kil. du Rhin, à 18 kil. N. O. de Düsseldorf. Régulièrement bâtie, elle est le centre de la fabrication des soieries et des velours en Prusse; produits chimiques, bleu de Prusse, horlogerie, instruments de musique. Ses environs sont couverts d'établissements industriels et de maisons de campagne. Elle doit sa prospérité aux réfugiés protestants qui vinrent y chercher un asile au XVIIe s. Le comte de Clermont y fut battu, le 23 juin 1758, par Ferdinand de Brunswick; 57,000 hab.

Crévier (JEAN-BAPTISTE-LOUIS), historien, né à Paris, 1693-1765, fut professeur de rhétorique au collége de Beauvais, continua l'*Histoire romaine* de Rollin, son maître, puis publia l'*Histoire des Empereurs jusqu'à Constantin*, 1750-56, 6 vol. in-4° ou 8 vol. in-8°, dans l'édition de F. Didot, 1824; ouvrage estimable, malgré ses défauts. On lui doit encore une *Histoire de l'Université de Paris*, 1761, 7 vol. in-12, une édition de *Tite Live*, trois *Lettres* sur le Pline du P. Hardouin, des *Observations*, très-superficielles, sur *l'Esprit des Lois*, et une *Rhétorique française* encore estimée.

Crevillente, v. de la prov. et à 28 kil. S. O. d'Alicante (Espagne); 7,500 hab.

Crewe, v. du comté de Chester (Angleterre), à 50 kil. S. E. de Liverpool, point central de plusieurs lignes de chemins de fer, doit à cette circonstance son extension récente.

Crieff, v. du comté et à 26 kil. S. O. de Perth (Ecosse), sur l'Earn. Toiles, papeteries, tanneries; restes de fortifications romaines; 5,000 hab. — Les environs sont très-remarquables.

Crillon, village de l'arrond. et à 12 kil. N. E. de Carpentras (Vaucluse); seigneurie achetée par l'aïeul du célèbre Crillon et érigée en duché-pairie, 1725.

Crillon (LOUIS DES **Balbes**, ou **Balbis de Berton** DE), capitaine célèbre, né à Murs, en Provence, 1541-1615, d'une famille originaire de Piémont, se distingua dans toutes les guerres du XVIe s., depuis la reprise de Calais, 1558; fut couvert de blessures honorables, alla servir sous don Juan à la bataille de Lépante, 1571, blâma énergiquement la Saint-Barthélemy, accompagna le duc d'Anjou en Pologne, combattit vaillamment pour Henri III, mais refusa loyalement d'assassiner le duc de Guise à Blois, 1588. Il s'attacha à Henri IV, qui lui écrivit, après Arques: « Pends-toi, brave Crillon; nous « avons vaincu à Arques, et tu n'y étais pas. Adieu, « brave Crillon, je t'aime à tort et à travers. » Il se distingua à Ivry, devant Paris, en Normandie, en Picardie, commanda, avec Sully, l'armée de Savoie, 1600, et fut proclamé, par Henri IV, le *premier capitaine du monde*. Il se livra, dans ses dernières années, aux exercices d'une piété sincère.

Crillon (LOUIS DES **Balbes de Berton de Quiers** DE), duc DE **Mahon,** 1718-1796, se distingua dans la guerre de la succession de Pologne, en Italie, puis dans la guerre contre l'Autriche et dans la guerre de Sept Ans. Il devint lieutenant général, 1757; puis il passa au service de l'Espagne, 1762, enleva Minorque aux Anglais, 1782, mais échoua devant Gibraltar. Il fut nommé capitaine général et grand d'Espagne. Il a laissé des *Mémoires militaires*, Paris, 1791.

Crillon (LOUIS-ATHANASE DES **Balbes de Berton** DE), mort en 1789, agent général du clergé, a laissé une *Vie de Crillon* publiée par Fortia d'Urban, 2 vol. in-8°, 1825.

Crillon (FRANÇOIS-FÉLIX-DOROTHÉE, duc DE), 2e fils du duc de Mahon, né à Paris, 1748-1820, maréchal de camp, député de la noblesse aux Etats-généraux, fut favorable à la cause populaire, sans renoncer à la défense du trône. Lieutenant général sous Luckner, il devint suspect, se retira en Espagne, revint plus tard en France, et fut nommé pair après la seconde Restauration.

Crillon-Mahon (LOUIS-ANTOINE-FRANÇOIS DE PAULE, duc DE), fils du précédent, 1775-1832, entra fort jeune au service de l'Espagne, combattit les armées républicaines, fut pris, 1794, mais fut bien traité et rendu à la liberté par le Comité de salut public. Il commanda une division espagnole, 1801, et fut capitaine général des provinces Basques, 1808. Fidèle jusqu'au dernier jour à Ferdinand VII, il reconnut le roi Joseph; mais, exilé en 1814, il se retira en France, où on lui donna le titre de lieutenant général honoraire.

Crillon (Canal de); il part de la Durance, vers Bon-Pas, et se dirige au N. O. vers le confluent de la Sorgue et du Rhône.

Crim ou **Krim** (*Cimmerium?*), à 70 kil. E. de Simféropol, jadis importante, n'est plus qu'une misérable bourgade. Elle a donné son nom à la Crimée.

Crimée ou **Krim-Adassi** (*Chersonèse Taurique*), presqu'île au S. de la Russie d'Europe, partie méridionale du gouvern. de Tauride, est unie au continent par l'isthme de Pérékop. Le golfe de Pérékop au N. O., le golfe de Sivach ou mer Putride à l'E., la mer Noire et la mer d'Azof, baignent ses côtes; le détroit de Kertch la sépare à l'E. de l'Asie. Entre le Sivach et la mer d'Azof se trouve la flèche d'Arabat, longue de 115 kil. La Crimée a 25,000 kil. carrés et 350,000 hab. Le torrent de Salgir, coulant du S. O. au N. E., la divise en deux parties : au N., c'est une plaine brûlante et glacée tour à tour, remplie de marais salants vers l'isthme, fertile vers le sud, en excellents pâturages surtout; au S., est la chaîne des monts Jaïla, qui borde la mer Noire; le plus haut sommet est le Tchatir-Dagh (1,580 mèt.), d'où l'on a une vue magnifique. Les principaux cours d'eau sont le Salgir, le Bulganah, l'Alma, la Katcha, le Belbek, la Tchernaïa. Le versant méridional se compose de vallées courtes et profondes, d'un aspect pittoresque, d'un climat tempéré, fertiles en grains, vins, fruits du midi, tabac. La population est formée de Tatars, Russes, Grecs, Arméniens, etc. Le ch.-l. est Simféropol; les villes princ. sont : Pérékop, Eupatoria, Sébastopol, Balaklava, Yalta, Alouchta, Kaffa, Kertch et Baktschi-Séraï, etc. — La Crimée, qui doit peut-être son nom aux Cimmériens, ses anciens habitants, peut-être au mot tatar *krimm*, qui signifie *forteresse*, reçut des colonies grecques, qui tombèrent au pouvoir de Mithridate, roi de Pont, puis des Romains, des Goths, des Khazares et enfin des Tatars Nogaïs au XIIIe siècle. Les Vénitiens et surtout les Génois à Kaffa y eurent des établissements de commerce. Mahomet II les chassa en 1475, et la Crimée fut dès lors gouvernée par des khans, vassaux presque indépendants des sultans. Catherine II les enleva à cette suzeraineté, 1771-74, occupa la Crimée en 1783; le traité de Jassy, en 1792, abandonna définitivement le pays aux Russes. La Crimée, d'où les Russes menaçaient Constantinople, a été, en 1854 et 1855, le théâtre d'une grande lutte soutenue contre eux par la France, l'Angleterre, la Turquie et la Sardaigne; elle s'est terminée par la prise de Sébastopol. Depuis lors, une partie des Tatars musulmans de Crimée ont émigré en Turquie.

Crimise ou **Crinise,** riv. de Sicile, passait à Ségeste; Timoléon y battit les Carthaginois, 340 av. J. C. — **Crimise** (auj. Lipuda), riv. du Bruttium, arrosait une ville du même nom.

Crispus (FLAVIUS JULIUS), fils de Constantin et de Minerva, eut pour maître Lactance, fut nommé César le 1er mars 317 et consul, 318. Il battit les Francs, puis la flotte de Licinius, 323. Injustement accusé d'un amour coupable par sa belle-mère, Fausta, il fut mis à mort par l'ordre de Constantin, en 326.

Crissa ou **Crisa,** v. de l'ancienne Phocide (Grèce), sur la côte N. de la mer de *Crissa* (partie du golfe de Corinthe), avait pour port *Cirrha*. Les Amphictyons la firent raser, 594 av. J. C., parce que les Crisséens avaient pillé le temple de Delphes.

Cristiani (GIOVANNI), peintre de l'école florentine, né à Pistoja, vivait à la fin du XIVe siècle. On connaît de lui des fresques sous le porche de la cathédrale et à la façade de San-Domenico de Pistoja. Sa manière tient beaucoup de celle du Giotto.

Cristofori (PIETRO-PAOLO), mort en 1740, est l'auteur des plus belles mosaïques de Saint-Pierre de Rome, la *Sainte Pétronille*, la *Communion de saint Jérôme* et le *Baptême de Jésus-Christ*.

Critias, né vers 450 av. J. C., disciple de Socrate, mais ami d'Alcibiade et professant l'athéisme, fut exilé d'Athènes, vécut en Thessalie; et, rentré dans sa patrie à la suite de Lysandre, 404, fut l'un des trente Tyrans, les dépassa en rapacité et en cruauté, fit mourir son collègue Théramène, et fut tué en voulant reprendre le Pirée sur Thrasybule. Son éloquence a été louée par Cicéron et Denys d'Halicarnasse; Platon a donné son nom à l'un de ses dialogues; il avait composé des élégies et l'un des premiers a écrit sur les mœurs et les institutions des cités grecques. Quelques fragments ont été réunis par N. Bach : *Critiæ tyranni Carminum aliorumque ingenii monumentorum quæ supersunt*, Leipzig, 1827, in-8°

Critolaüs, philosophe, né à Phasélis en Lycie, fut,

après Aristote, chef de l'école péripatéticienne à Athènes. Il fut envoyé en ambassade à Rome avec Carnéade et Diogène, donna avec eux des leçons qui eurent le plus grand succès; aussi Caton pressa le sénat de les renvoyer au plus vite, 154 av. J. C.

Critolaüs, dernier stratége de la ligue Achéenne, successeur de Diœus, 147 av. J. C., entraîna ses concitoyens dans la guerre contre les Romains, marcha sur les Thermopyles au printemps de 146, pour châtier Héraclée et soulever la Grèce, fut repoussé par Métellus et complétement défait à Scarphée dans la Locride. Il fut tué dans la mêlée, ou, suivant d'autres, il s'empoisonna. Plusieurs l'ont traité de démagogue téméraire et incapable; peut-être fut-il un patriote désespéré.

Criton, philosophe athénien, disciple et ami de Socrate, soutint son maître de sa fortune et de son amitié, lui offrit vainement les moyens de s'évader après sa condamnation, et lui ferma les yeux. Platon a immortalisé son nom dans un dialogue célèbre. Il avait écrit 17 dialogues.

Crixus, esclave gaulois, l'un des principaux lieutenants de Spartacus, se sépara de lui pour piller et se venger, mais fut vaincu et tué près du mont Garganus par le consul L. Gellius. Spartacus lui fit faire de magnifiques funérailles.

Croates, nom donné, pendant le XVIIe et le XVIIIe s., à des troupes de cavalerie légère, au service de la maison d'Autriche; dans la guerre de Sept Ans, on appela du même nom des corps francs d'infanterie légère.

Croatie, pays au N. E. de la mer Adriatique, auj. partagé entre l'Autriche et la Turquie. D'abord habitée par les Pannoniens, conquise par les Romains, appelée Liburnie, elle fut possédée par les Ostrogoths, les Grecs, les Awares. Les Croates ou Chrobates (montagnards), tribu slave venue probablement des Karpathes au VIIe s., furent appelés par l'empereur Héraclius pour délivrer le pays des Awares; ils s'y établirent et fondèrent les duchés ou *zapanies* de Carinthie, de Frioul, de Croatie ou Liburnie, de Slavonie, etc. Ils furent soumis aux Grecs, sous le nom de patriciat d'Illyrie, puis à Charlemagne; ils reprirent bientôt leur indépendance. Au Xe siècle, Crescimir fut leur premier *archizupan;* son fils, Dircislav Ier, prit le titre de roi. La Croatie forma un puissant royaume qui comprenait la Slavonie, la Bosnie, la Dalmatie. Il fut soumis, au XIe et au XIIe s., par les Hongrois, qui depuis lors tinrent les Slaves de Croatie dans une dépendance oppressive. Plus tard, les princes autrichiens essayèrent vainement d'accorder quelques libertés aux Croates. Au commencement du XVIIIe s., le prince Eugène forma les *Confins militaires* (V. ce mot) avec une partie de la Croatie et de la Slavonie. En 1809, la Croatie civile et la Croatie militaire furent réunies aux provinces Illyriennes, soumises à l'Empire français. Elles rentrèrent avec joie sous la domination autrichienne en 1814, mais restèrent sujettes de la Hongrie. En 1848, les populations slaves de ces contrées se déclarèrent pour l'Autriche contre les Madgyares oppresseurs, et leur ban Jellachich contribua beaucoup au salut de l'empire. Ils ont été récompensés de leur fidélité et complétement affranchis de la Hongrie; de plus, on a déclaré l'égalité des races et des langues dans l'empire d'Autriche. — Les Croates, rudes, grossiers, ennemis des innovations, ont toujours donné de bons soldats à leurs maîtres.

Croatie-Slavonie, gouvernement de l'empire d'Autriche, borné à l'O. par l'Adriatique, la Carniole et la Styrie; au N. par la Drave qui le sépare de la Hongrie; au S. par l'Empire Ottoman. Il s'étend de l'O. à l'E. dans une longueur de 450 kil. et a une largeur de 40 à 130 kil. Sa superficie est de 43,445 kil. carrés; sa population de 1,846,000 hab., en grande majorité catholiques. Il comprend deux régions distinctes, la Slavonie (V. ce nom) à l'E., la Croatie à l'O. On le divise en 5 cercles, 3 pour la Croatie, Agram, Warasdin, Fiume; 2 pour la Slavonie, Pezsega, et Eszeg. Le ch.-l. est Agram. — La Croatie présente trois régions: le littoral, longtemps appelé *Dalmatie hongroise;* le plateau formé par les Alpes Dinariques, rocheux, aride, désolé par le vent du nord ou *bora;* le pays arrosé par la Kulpa, la Save et la Drave, qui offre des plaines fertiles en seigle, maïs, avoine, fruits, vignobles et surtout couvertes de forêts de grands chênes. On y trouve des bestiaux à fine laine, des richesses minérales, cuivre, marbre, etc.

Croatie turque; elle forme avec la Bosnie le vilayet de Bosna. (V. Bosnie.)

Crobysi, peuple de l'ancienne Mésie, d'origine thrace.

Croce-Santa, v. d'Italie, prov. de Florence, à 6 kil. N. O. de San-Miniato, sur l'Arno. Lainages et soieries; 5,600 hab.

Croce-di-Magliano (Santa-), v. de la prov. de Molise (Italie), dans une plaine magnifique, à 36 kil. N. E. de Campobasso; 4,000 hab.

Crociatonum, v. des Unelles, dans la Lyonnaise IIe (Gaule); près de là César eut un camp; c'est aujourd'hui la place de *Valognes,* ou *Barneville,* ou *Carentan.*

Crocodilopolis. V. Arsinoé et Athribis.

Crocq, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 18 kil. S. E. d'Aubusson (Creuse), autrefois place forte sur une montagne élevée. Centre de la grande insurrection des paysans ou *Croquants,* 1592-1596; 1,020 hab.

Croïa ou **Ak-Hissar** (*Eribœa*), v. de la prov. et à 65 kil. S. E. de Scutari (Turquie). Patrie de Scanderbeg; ch.-l. des Mirdites catholiques, qui vivent presque indépendants; 6,500 hab.

Croisades. On nomme ainsi les expéditions religieuses et guerrières faites par les chrétiens de l'Occident pendant deux siècles, pour délivrer la Palestine et combattre les peuples musulmans. Elles étaient légitimes et nécessaires; car il s'agissait de repousser l'invasion musulmane, qui depuis la mort de Mahomet n'avait cessé de menacer les peuples de la chrétienté et leur avait enlevé par la force les plus belles provinces, de la Syrie à l'Espagne. La foi religieuse, l'esprit guerrier, le goût des aventures, furent les principaux mobiles de ces expéditions, dont les papes comprirent les premiers la nécessité et qui se firent sous leurs auspices. Sylvestre II, puis Grégoire VII, avaient eu l'idée des guerres saintes; sous Urbain II, la voix de Pierre l'Ermite souleva enfin les chrétiens de l'Occident. Au grand concile de Clermont (1095), tous, attachant une croix rouge à leurs vêtements (d'où le nom de *Croisés, Croisades*), se préparèrent à partir au cri de: *Dieu le veut!* Plusieurs bandes indisciplinées, sous le moine Gottschalk, le chevalier Gauthier sans Avoir et Pierre l'Ermite, allèrent périr misérablement en Hongrie, en Bulgarie ou près de Nicée. En 1096, trois grandes armées, commandées par les plus braves seigneurs, Godefroi de Bouillon, Eustache et Baudouin, ses frères, Hugues de Vermandois, Robert de Flandre, Robert de Normandie, Etienne de Blois, Raymond de Toulouse, Bohémond de Tarente et Tancrède, se réunirent par plusieurs routes à Constantinople. Les Croisés, vainqueurs des Turcs Seldjoucides à Nicée, à Dorylée, prirent Edesse, Antioche, et, après la défaite de Barkiarok, lieutenant du sultan Kerbogath, ils s'emparèrent de Jérusalem, le 15 juillet 1099. Godefroi, nommé roi, prit le titre de baron du Saint-Sépulcre, et établit les lois, les coutumes de la féodalité occidentale dans le royaume de Jérusalem (*V.* Jérusalem; Assises). Depuis cette époque les chrétiens de l'Europe ne cessèrent d'aller individuellement ou par troupes plus ou moins nombreuses au secours des chrétiens de Palestine; des ordres militaires furent fondés (Templiers, Hospitaliers, etc.) pour combattre continuellement les infidèles; mais on donne plus particulièrement le nom de Croisades à des expéditions plus considérables. — En voici le tableau: 2e *Croisade;* après la prise d'Edesse par Noureddin, 1144, elle est prêchée par saint Bernard; Louis VII de France et Conrad III d'Allemagne suivent la route de terre, mais n'éprouvent que des revers; pas de résultats; 1147-1149. — 3e *Croisade;* après la bataille de Tibériade et la prise de Jérusalem par Saladin, 1187, Frédéric Ier Barberousse va mourir en Cilicie; Philippe Auguste et Richard Cœur de Lion prennent la route de mer, s'emparent de Saint-Jean-d'Acre; 1189-1192. — La 4e *Croisade* fut prêchée par les ordres d'Innocent III; composée de seigneurs français, commandés par Baudouin de Flandre, Villehardouin de Champagne, Boniface de Montferrat, et de Vénitiens, commandés par le doge Dandolo, elle fut détournée de son but. Les croisés prirent d'abord Zara pour Venise, puis rétablirent sur le trône de Constantinople Isaac et Alexis l'Ange; et, après le meurtre de ces princes, fondèrent l'empire latin de Constantinople, 1202-1204. — La 5e *Croisade* fut faite par Jean de Brienne, roi titulaire de Jérusalem, André III de Hongrie, le légat Pélage; on prit Damiette, puis l'on échoua dans l'attaque de l'Egypte; 1217-1221. — La 6e *Croisade* fut conduite par Frédéric II, qui partit excommunié par Grégoire IX, conclut une trêve de 10 ans avec le soudan d'Egypte et reçut Jérusalem sans combat, 1228-1229. — La 7e *Croisade* fut entreprise par saint Louis; parti d'Aigues-Mortes, après avoir séjourné à Chypre, il débarqua en

Egypte, prit Damiette, mais après le combat de Mansourah, 1249, fut forcé par l'inondation et les maladies de rétrograder, tomba au pouvoir des Mameluks, fut forcé de payer rançon et de rendre Damiette, puis alla séjourner en Palestine, 1248-1254. — Dans la 8e *Croisade*, saint Louis partit encore d'Aigues-Mortes; et, d'après les conseils ambitieux de son frère, Charles d'Anjou, débarqua près de Tunis et mourut de la peste, au milieu des ruines de Carthage, 1270. Il fut le dernier héros des Croisades; quelques années après lui, les chrétiens abandonnaient leurs dernières places en Orient, 1293. — Les Croisades ont eu pour grand résultat d'arrêter pendant deux siècles les progrès menaçants de l'invasion musulmane. La lourde féodalité, jusqu'alors immobilisée sur la terre qui faisait sa force, s'est mise en quelque sorte en mouvement; si c'est le beau temps de la chevalerie, la papauté d'abord, qui dirige la chrétienté, puis la royauté, le peuple des serfs, les habitants des villes qui travaillent, doivent surtout profiter de ces expéditions, fatales en définitive aux seigneurs féodaux. Les idées, les connaissances circulent et se développent avec les peuples et les individus, qui sortent de leur isolement; l'industrie, le commerce, l'agriculture, la grande navigation doivent beaucoup aux Croisades. Les sciences, les arts, même les lettres font de grands progrès; Villehardouin et Joinville, qui les racontent, sont nos premiers historiens nationaux. — Les Français ont joué le premier rôle dans les Croisades, depuis Godefroi de Bouillon jusqu'à saint Louis, à Jérusalem, dans l'île de Chypre, à Constantinople; aussi Bongars a-t-il avec raison intitulé le recueil des historiens originaux de ces expéditions : *Gesta Dei per Francos*. L'Académie des Inscriptions et belles-lettres a commencé un nouveau recueil des historiens des Croisades. Parmi les historiens modernes on cite : Mills en Angleterre, Wilken en Allemagne, Michaud en France; il y a aussi deux livres estimés : *De l'Influence des Croisades sur l'état des peuples de l'Europe*, par Choiseul d'Aillecourt, 1809, in-8°, et *Essai sur l'Influence des Croisades*, par Heeren, trad. par Ch. Villers, 1809. — On a souvent donné le nom de *Croisades* à des expéditions ou guerres religieuses; la croisade des Albigeois en France; la croisade des chrétiens d'Espagne contre les musulmans; la croisade des peuples allemands contre les Slaves et les païens de la Baltique et surtout de la Prusse.

Croisic (Le), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. O. de Saint-Nazaire (Loire-Inférieure). Petit port au milieu de marais salants; école d'hydrographie. Commerce de sel, de bois du nord; pêche de la sardine. Bains de mer fréquentés; 3,344 hab.

Croissant, symbole de l'empire ottoman, depuis la prise de Constantinople, parce que Byzance avait, dit-on, un croissant pour emblème.

Croissant (Ordre du), institué par René d'Anjou en 1448. — Sélim III fonda un autre ordre du Croissant, 1801, en faveur des chrétiens; Nelson en fut décoré le premier.

Croissy, village de l'arrond. et à 28 kil. de Meaux (Seine-et-Marne); seigneurie, érigée en marquisat, 1685. — V. Colbert, marquis de *Croissy*.

Croix (Exaltation de la **Sainte-**), fête de l'Eglise romaine, 14 sept., en mémoire de ce qu'Héraclius rapporta, en 629, à Jérusalem, le bois de la vraie croix qu'il avait reprise à Chosroës II.

Croix (Invention de la **Sainte-**), fête de l'Eglise romaine, 3 mai, en mémoire de ce que sainte Hélène retrouva la croix de J. C., enfouie dans la terre du Calvaire, 326.

Croix de Fer (Ordre de la), ordre prussien, établi en 1813 par Frédéric-Guillaume III.

Croix du Sud (Ordre de la). V. Cruzeiro.

Croix (*Saint-Jean de la*), théologien ascétique, né à Ontiveros (Vieille-Castille), 1542-1591, ami de sainte Thérèse, fut le réformateur des carmes déchaussés, et a écrit un grand nombre d'ouvrages mystiques, d'un style obscur, publiés à Barcelone, 1619, in-4°, et plusieurs fois traduits en français. Il a été canonisé par Benoît XIII, en 1726; on le fête le 24 novembre.

Croix du Maine (François **Grudé,** sieur **de la**), bibliographe, né au Mans, 1552, assassiné à Tours en 1592, consacra sa vie à recueillir une grande quantité de livres, de mémoires, de pièces curieuses qu'il communiquait aux érudits. Il a publié, outre plusieurs opuscules, la *Bibliothèque française*, Paris, 1584, in-fol.; la meilleure édition est celle qu'a donnée Rigoley de Juvigny, Paris, 1772, in-4°.

Croix (La), bourg de l'arrond. de Lille (Nord); blanchisseries d'étoffes; 4,204 hab.

Croix-Helléan (La), comm. de l'arrond. et à 10 k. de Ploërmel (Morbihan), où eut lieu le combat des Trente, en 1350.

Croix (Sainte-), l'une des Antilles danoises, la plus mérid. des îles Vierges, par 17° 45′ lat. N. et 67° 1′ long. O. Elle a 191 kil. carrés et 23,000 hab. Le pays est plat, le sol fertile. Ses côtes, très-découpées, possèdent plusieurs bons ports : Christiansted, le chef-lieu, Frederichsted, etc. Elle produit du café, du sucre, du coton, de l'indigo; élève des bestiaux. — Découverte par Ch. Colomb, à son 2e voyage, occupée par les Anglais, les Hollandais, les Espagnols, les Français, elle fut vendue aux Danois en 1733. Prise par les Anglais en 1807, elle fut rendue en 1814.

Croix (Sainte-). V. Agadir.

Croix (Sainte-) ou **Santa-Cruz,** capit. et port de Ténériffe (Canaries), sur la côte orientale. Agréablement située, bien bâtie, ornée d'églises et de promenades, elle est le principal entrepôt des vins blancs de Ténériffe; 9,000 hab.

Croix (Sainte-), bourg du canton de Vaud (Suisse), à 10 kil. O. de Granson. Fabriques de dentelles, horlogerie; 4,000 hab.

Croix-au-Bois (La), village de l'arrond. et à 8 k. E. de Vouziers (Ardennes). Célèbre par un défilé des Ardennes où Dumouriez combattit les Prussiens, en 1792.

Croix-aux-Mines (La), bourg de l'anc. arr. et à 37 kil. N. O. de Colmar (Hte-Alsace). Toiles de coton, filatures de laines; mines de cuivre et de plomb argentifère; 3,810 hab.

Croix-de-Berny (La), village de France, dépendant de la commune d'Antony (Seine). Courses de chevaux renommées.

Croix (Sainte-) (*Olympus*), point culminant de l'île de Chypre, où les anciens plaçaient le séjour de Vénus.

Croix (Sainte-), affl. de gauche du Mississipi, vient du pays des Mille-Lacs, coule vers le S. O., traverse le lac du même nom, long de 12 kil., et a 220 k. de cours partout navigable.

Croix-Sainte ou **Passamaquoddy,** riv. qui sort de plusieurs lacs, sépare le Maine (Etats-Unis) du Nouveau-Brunswick, et se jette dans la baie du même nom, après un cours de 120 kil.

Croix-Rousse (La), l'un des grands faubourgs de Lyon, habité surtout par les ouvriers en soie.

Cromarty, comté de l'Ecosse septentrionale, formé de 14 enclaves du comté de Ross et ayant la même administration. Les terrains sont incultes; on y élève du gros bétail et des chevaux. La superficie est de 68,000 hectares, la population de 11,000 hab. — Le ch.-l., Cromarty, bon port de commerce, entre la baie de ce nom et le golfe de Murray, à 280 kil. N. d'Edimbourg, a des fabriques de toiles; 3,000 hab.

Cromer (Martin), historien polonais, 1512-1589, chargé de missions diplomatiques par Sigismond-Auguste, évêque de Warmie, a composé plusieurs ouvrages et surtout : *Polonia, sive de origine et rebus gestis Polonorum, libri triginta*, Bâle, 1558, 1568; *Polonia, sive de situ, populis, moribus, magistratibus et republica regni Poloniæ, libri duo*, Cologne, 1578.

Cromford, vill. du comté et à 20 kil. N. E. de Derby (Angleterre), où l'on employa pour la première fois la machine à filer le coton d'Arkwright.

Cromlechs, monuments druidiques, composés de pierres rangées circulairement autour d'un *menhir* plus élevé, comme le cromlech d'Averbury ou Avebury.

Cromwell (Thomas), fils d'un forgeron du comté de Surrey, 1490-1540, servit dans l'armée impériale en Italie, à la prise de Rome, 1527, fut protégé par Wolsey, fut nommé par Henri VIII conseiller privé, vicaire royal dans les affaires religieuses, seconda sans scrupule son maître dans les affaires du schisme, s'enrichit de la dépouille des églises, devint comte d'Essex; puis encourut la colère du roi, parce qu'il l'avait engagé à épouser Anne de Clèves, qui lui déplut. Il fut alors envoyé à l'échafaud. Olivier Cromwell était de sa famille.

Cromwell (Olivier), né le 24 avril 1599 à Huntingdon, mort le 3 septembre 1658, d'une famille ancienne et considérable, fit quelques études à Cambridge, eut une jeunesse un peu rude et désordonnée, mais dès l'âge de vingt ans, se déclara presbytérien austère, actif et dévoué. Il se maria avec Elisabeth Bourchier à

vingt et un ans, et fut assez influent pour se faire nommer membre des communes, 1627. Lorsque Charles Ier se décida à gouverner sans parlement, Cromwell continua de servir la cause de sa religion, tout en s'occupant activement de ses domaines et de sa nombreuse famille. Il n'est pas probable qu'il ait jamais songé à émigrer en Amérique avec son cousin Hampden et Pym. Quand le Long-parlement s'assembla, Cromwell se déclara parmi les ennemis de la royauté et de l'Eglise établie. La guerre devait seule faire sa réputation ; il organisa, dès 1642, quinze escadrons de puritains, fermiers pour la plupart, qu'il assujettit à la plus sévère discipline, et les *Côtes de fer de Cromwell* contribuèrent au succès des batailles de Newbury et de Marston-Moor, 1644. L'acte du *renoncement à soi-même* enleva le commandement de l'armée aux presbytériens du parlement pour le donner aux Indépendants, dont Cromwell était le principal chef. L'affection des soldats, ses talents, ses succès, le firent seul exempter de cette mesure. Fairfax était général en chef; il gouverna Fairfax. La victoire de Naseby, 4 juin 1645, affermit son autorité. Quand Charles eut été livré par les Ecossais, Cromwell l'enleva, à Holmby, au parlement qui voulait traiter ave lui. Puis il entra lui-même en négociations avec le roi ; mais ayant surpris ses intentions secrètes dans une lettre que Charles adressait à la reine, il rompit brusquement tout commerce avec lui, alla battre les royalistes du pays de Galles, les Ecossais à Preston, à Warrington, à Vigan. Charles s'enfuit de Hampton-court dans l'île de Wight, où il se trouva retenu par le colonel Hammond, dévoué à Cromwell, qui le fit bientôt après enlever. Les communes protestèrent; les soldats expulsèrent la majorité presbytérienne, pendant l'absence, mais à l'instigation de Cromwell. Il s'installa à White-Hall et fit partie de la haute cour qui condamna Charles à mort; c'est lui qui conduisit tout avec une effroyable gaieté. Membre du conseil d'Etat, nommé lord lieutenant d'Irlande, il s'empara des villes rebelles, massacrant les garnisons, répandant le sang avec une sombre fureur. A son retour, il fut reçu avec enthousiasme et comblé d'honneurs, juin 1650. Puis il marcha contre Charles II en Ecosse, fut vainqueur à Dunbar, 3 sept., entra dans Edimbourg, soumit plusieurs villes et poursuivant Charles, qui venait de se jeter sur l'Angleterre, il le mit en déroute à Worcester, 3 sept. 1651. Le parlement lui donna un nouveau palais, mais bientôt entra en lutte contre le général en chef, de plus en plus puissant, de plus en plus ambitieux. Le Long-Parlement était déconsidéré; Cromwell le chassa de Westminster, ferma les portes et en prit les clefs, 1653. Il choisit lui-même, de l'avis des officiers, parmi les *Saints*, les membres d'une assemblée ridicule et incapable, que l'on nomma le parlement *Barebone*. Ils se retirèrent d'eux-mêmes, 12 décembre 1653. Il se fit alors proclamer par le conseil des officiers *lord Protecteur* de la république, prit le titre d'altesse avec les prérogatives de la royauté. L'ordre rentra dans la société; le gouvernement fut à l'intérieur ferme, actif et même équitable. Au dehors Cromwell mit fin à la guerre avec les Provinces-Unies ; recherché par la France et par l'Espagne alors en lutte, il fit acheter cher son alliance avec Mazarin, 24 oct. 1655, envoya 6,000 Anglais combattre aux Dunes sous Turenne, 1657, et reçut Dunkerque et Mardyck, tandis que ses flottes enlevaient la Jamaïque aux Espagnols, faisaient main basse sur leurs galions et dominaient la Méditerranée. Christine de Suède brigua son alliance; les protestants se placèrent sous sa protection ; il sauva les Vaudois persécutés et défendit le woywode de Transylvanie contre les Turcs. Cependant les partis comprimés s'agitaient dans l'ombre; le parlement de 1654, composé de presbytériens, lui fit une véritable opposition; il fut dissous, le 22 janv. 1655. Cromwell gouverna seul, levant arbitrairement l'impôt, établissant de nouvelles taxes, surtout sur les royalistes, exerçant par ses majors généraux la plus rude police. Le parlement de 1656 fut expurgé et lui offrit la royauté dans l'*humble pétition ;* mais les murmures de l'armée, des sectes puritaines, le décidèrent à refuser. Il trouva de l'opposition dans sa propre famille et cependant il avait une affection profonde pour tous les siens; des conspirations fréquentes ne lui donnaient pas un instant de relâche; son humeur, jusqu'alors joviale, devint inquiète et sombre ; la mort de sa fille, Elisabeth Claypole, acheva de l'abattre. Il mourut le 3 sept. 1658. Il avait, quelques instants auparavant, désigné pour son successeur son fils Richard. On a dit qu'il était de la famille des grands hommes par l'activité, par la volonté, par la puissance du succès, mais qu'il n'était pas de celle des héros. Il n'a pas été aimé, il a été craint plus qu'admiré, et l'Angleterre elle-même, dont il a fondé la puissance, est sans monuments pour sa mémoire. Sa correspondance a été surtout publiée par Carlyle, 1847. Son histoire a été écrite en français par M. Villemain, 2 vol. in-8°, et par M. Guizot dans son *Hist. de la république d'Angleterre et de Cromwell*, 2 vol. in-8°.

Cromwell (Richard), fils d'Olivier, né à Huntingdon, 1626-1712, d'un caractère indolent et modéré, vécut loin des affaires, le plus souvent même avec des royalistes, jusqu'en 1654. Membre du parlement, du conseil du commerce, chancelier de l'université d'Oxford, puis président de la Chambre haute, il fut tranquillement reconnu Protecteur à la mort de son père, 4 sept. 1658. Le parlement, convoqué d'après l'ancien système, se trouva partagé en deux parties presque égales; les intrigues se nouèrent; l'armée exprima son mécontentement et exigea la dissolution du parlement, 22 avril 1659. Deux mois après, on obtint facilement la démission du Protecteur. A la Restauration, il se retira sur le continent; il y vécut obscur et ignoré. En 1680, il revint habiter l'Angleterre, sous le nom de Clark, et vécut tranquille à Cheshunt, dans le comté d'Hertford.

Cromwell (Henri), le plus jeune des fils d'Olivier, 1627-1673, se distingua dans l'armée parlementaire, accompagna son père en Irlande, représenta ce pays au parlement, puis le gouverna avec sagesse, 1655. Il eut d'abord l'idée de s'y rendre indépendant, après la mort de son père; mais il se démit de son commandement et vécut dès lors retiré dans ses terres du comté de Cambridge, où il reçut un jour la visite de Charles II.

Cromwell (Olivier), dernier rejeton de la famille, mort à Cheshunt en 1821, a publié des Mémoires apologétiques sur le Protecteur et ses deux fils, Richard et Henri.

Cronegk (Jean-Frédéric, baron de), poëte allemand, né à Anspach, 1731-1758, a écrit des comédies médiocres, des poésies didactiques et lyriques, un Traité sur le théâtre espagnol ; mais il est surtout connu par ses tragédies, qui renferment des beautés dramatiques; *Olinde et Sophronie*, en 4 actes, avec chœurs ; et *Codrus*, en 5 actes et en vers alexandrins, sont les plus remarquables. Son ami Uz a publié ses œuvres, Leipzig, 1760, 2 vol. in-8°.

Cronière (La), îlot de 8 kil. de tour, sur la côte du départ. de la Vendée, à 48 kil. N. O. des Sables. Endigué en 1767 et très-fertile en grains.

Cronslott et **Cronstadt.** V. Kronslott et Kronstadt.

Crostolo, affl. de droite du Pô, arrose Reggio et finit près de Guastalla; son cours est de 52 kil. Il y eut sous l'Empire le départ. italien du Crostolo, ch.-l. Reggio.

Crotone. V. Cotrone.

Crotoy (Le), v. de l'arrond. et à 25 kil. N. O. d'Abbeville (Somme), à la droite de l'embouchure de la Somme. Port médiocre pour la pêche et le cabotage. Etablissement de bains de mer; 1,500 hab. — Les comtes de Ponthieu y avaient un château, puissant au xve siècle.

Croupes, dons en argent, faits jadis en France à des personnages influents par les fermiers généraux; c'était un abus vainement poursuivi.

Crous (Marie), mathématicienne française, vivait dans la première moitié du xviie siècle. Elle a publié, 1636 et 1641, deux ouvrages d'arithmétique, dans lesquels elle a donné les règles de la numération décimale, adoptée bien longtemps après elle.

Crousaz (Jean-Pierre de), philosophe et mathématicien, né à Lausanne, 1663-1748, attaqua dans ses nombreux écrits le scepticisme de Bayle et de Huet, comme le dogmatisme de Leibniz et de Wolf. Mais, s'il a du bon sens, il est sans talent, lourd, prolixe, et ses ouvrages, comme la *Logique*, l'*Examen du pyrrhonisme ancien et moderne*, le *Traité du Beau*, le *Traité de l'éducation des enfants*, etc., méritent l'oubli où ils sont tombés.

Crowland. V. Croyland.

Crowne (Jean), poëte dramatique, né dans la Nouvelle-Angleterre, vint chercher fortune à Londres, pendant le règne de Charles II, fut choisi par lui pour composer les comédies de la cour, et a laissé 17 pièces de théâtre qui eurent du succès.

Croy ou **Crouy** (Maison de), l'une des plus illustres de l'Europe, descend du roi de Hongrie André III. Deux

arrêts de mars et juin 1790 ont reconnu la légitimité des droits de la branche de Croy-Chanel, qui habitait les montagnes du Dauphiné, comme issue de Félix de Hongrie, fils d'André III; du second fils, Marc de Hongrie, seraient descendus les Croy-Solre de Picardie. La première ligne existe encore; la seconde s'est subdivisée en plusieurs branches, les princes de Chimay, les comtes de Rœulx, les sires de Croy et de Renty, les marquis d'Havré, les princes de Croy et du Saint-Empire, les comtes et princes de Solre et de Mœurs, les ducs d'Havré et de Croy; la famille ducale des Croy-Dülmen existe encore en Allemagne. — Les Croy ont donné à la France, à l'Allemagne, à l'Espagne, à la Bourgogne, aux Pays-Bas, des cardinaux, des évêques, des maréchaux, des généraux, des ministres, des ambassadeurs, des chevaliers du Saint-Esprit, de la Toison-d'Or, etc.

Croy (Charles-Alexandre, duc de), 1580-1624, né en Flandre, serviteur distingué, comme militaire et comme conseiller de Philippe III, roi d'Espagne, a écrit un bon ouvrage : *Mémoires guerriers de ce qui s'est passé aux Pays-Bas depuis* 1600 *jusqu'en* 1606; Anvers, 1619, in-4°.

Croy (Emmanuel, prince de *Mœurs* et de *Solre*, duc de), né à Condé (Hainaut), 1718-1784, mérita, par ses longs et bons services dans les armées françaises, le bâton de maréchal, 1783. On a de lui : *Mémoires sur le passage par le Nord*, 1782, in-4°; *Maisons des pays froids*, 1785, in-4°.

Croy (Auguste-Philippe-Louis-Emmanuel, duc de), prince de l'Empire, grand d'Espagne, 1765-1822, reçut, en échange des biens de sa famille dans les Pays-Bas, la seigneurie de Dülmen en Westphalie. Il fut pair de France en 1814. — Son frère, *Emmanuel-Maximilien*, prince *de Croy-Solre*, 1768-1842, fut lieutenant général, député, pair de France en 1827, et se retira en Belgique après 1830. — *Gustave-Maximilien-Just*, prince *de Croy*, 1773-1844, frère des précédents, fut évêque de Strasbourg, grand aumônier de France, archevêque de Rouen et cardinal. — La famille est représentée par *Maximilien de Croy*, prince *de Croy-d'Havré* depuis 1839, petit-fils du duc *de Croy-Dülmen* (Auguste).

Croydon, v. du comté de Surrey (Angleterre), très-ancienne, importante par ses papeteries, ses blanchisseries, ses impressions sur étoffes, son commerce de grains. Beau palais des archevêques de Cantorbéry ; 17,000 hab.

Croyland ou **Crowland**, v. du comté de Lincoln (Angleterre), à 12 kil. N. E. de Peterborough. Ruines d'une riche abbaye du VIIIe siècle. La *Chronique* de Croyland est précieuse pour l'histoire du VIIIe au XIIe siècle. Ancien pont très-curieux sur la Welland; 3,000 hab.

Crozat (Antoine), marquis **du Châtel**, né à Toulouse, 1655-1738, d'une famille noble, fut receveur général du clergé, intendant du duc de Vendôme, trésorier des États de Languedoc ; et, enrichi surtout par d'heureuses spéculations maritimes, il devint le plus opulent financier de France. En 1712, il obtint pour 15 ans le privilége du commerce de la Louisiane, mais fut heureux de le céder à Law, en 1717. L'abbé Le François dédia une *Méthode pour apprendre la géographie* à sa fille *Marie-Anne*, qui épousa le comte d'Évreux en 1707 et mourut en 1729; c'est le livre connu sous le nom de *Géographie de Crozat*.

Crozat (Louis-François), marquis **du Châtel** et **de Moy**, fils du précédent, se distingua par sa bravoure dans nos armées, devint lieutenant général en 1745 et mourut en 1754. Sa seconde fille, *Louise-Honorine*, épousa en 1750 le comte de Stainville, depuis duc de Choiseul.

Crozat (Joseph-Antoine), marquis **de Tugny**, frère du précédent, 1696-1740, président au parlement de Paris, réunit une précieuse collection de tableaux, statues, dessins, pierres gravées, etc. Sa collection de pierres gravées, acquise par le duc d'Orléans, a été plus tard décrite par La Chau et Le Blond. On doit à Mariette la *Description sommaire des dessins des grands maîtres*, etc., 1741, in-8°. Crozat avait entrepris de faire graver les tableaux et les dessins de sa collection ; Mariette n'a publié que 2 vol. du *Cabinet Crozat*, 1729-1742, in-fol.

Crozat (Canal de); il joint l'Oise à la Somme.

Crozon, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 30 kil. N. O. de Châteaulin (Finistère), petit port sur la baie de Douarnenez. Pêche de la sardine. Grottes, tombelles, monuments druidiques. La presqu'île de Crozon, au S. de la rade de Brest, envoie vers le N. la presqu'île de Quélern, qui forme le goulet de Brest ; 8,929 hab.

Cruikshank (William), chirurgien et anatomiste, né à Édimbourg, 1746-1800, a écrit un bon ouvrage, l'*Anatomie des vaisseaux absorbants*, traduit en français, 1787, in-8°.

Crusca (Académie de la), société littéraire de Florence, fondée en 1541, définitivement constituée par L. Salviato, en 1582. Elle avait pour but d'épurer la langue italienne, de séparer le son (*crusca*) de la farine. Le dictionnaire qu'elle a composé est célèbre. Napoléon la reconstitua en 1811.

Cruseilles, ch.-l. de canton de l'arrond. de Saint-Julien (Haute-Savoie); 1,819 hab.

Crusius (Christian-Auguste), philosophe allemand, né près de Mersebourg, 1715-1775, professeur de philosophie et de théologie à Leipzig, fut l'adversaire le plus redoutable de la philosophie de Leibniz et de Wolf. Ses principaux écrits sont : *Chemin de la certitude et de la conviction dans la connaissance humaine; Esquisse des vérités rationnelles nécessaires; Conduite rationnelle de la vie*, etc.

Crusius (Martin), historien et philologue allemand, né près de Bamberg, 1526-1607, professeur à Tubingen, a laissé de nombreux ouvrages, commentaires, scholies, etc.; les plus curieux sont : *Turco-Græciæ libri octo*, 1584, in-fol., et *Annales Suevici*, 2 vol. in-fol.

Crussol (Famille de). Originaire du Vivarais, connue avant le XIIe siècle sous le nom de Bastel, elle a formé plusieurs branches : les sires ou barons de Crussol, plus tard ducs d'Uzès, les marquis de Crussol et de Montausier, les marquis de Florensac, les comtes d'Amboise et d'Aubijoux, etc. La branche aînée, celle des sires de Crussol, vicomtes d'Uzès en 1483, ducs d'Uzès en 1565, pairs de France en 1572, existe seule aujourd'hui. — *Jacques* de Crussol prit part aux guerres de religion, d'abord comme protestant, de 1562 à 1568; puis comme catholique, lorsqu'il eut été pris à la bataille de Moncontour. Il commanda en Languedoc, devint maréchal, et mourut en 1584. À quelque distance de Valence sur la rive droite du Rhône, on aperçoit les ruines du château de Crussol. — V. Uzès.

Crustumerium ou **Crustuminium**, anc. ville du pays des Sabins, près de l'Allia. Les *Crustuminiens*, vaincus par Romulus, furent emmenés à Rome.

Cruybeke, commune rurale de la Flandre orientale (Belgique), à 20 kil. de Termonde. Église gothique remarquable, avec les tombeaux des seigneurs de Cruybeke. Fabr. de sabots ; 3,000 hab.

Cruyshautem, comm. rurale de la Flandre orientale (Belgique), à 25 kil. de Gand. Fabr. de toiles, huileries, brasseries, distilleries; 6,500 hab.

Cruz (Marcos **Da**), peintre portugais, né vers 1649, mort vers 1678, fut l'un des artistes les plus célèbres de son pays; mais la plupart de ses œuvres ont péri dans le tremblement de terre de 1755.

Cruz (Agostinho **Da**), poëte portugais, 1540-1619, prit ce nom quand il entra dans le couvent des franciscains de Santa-Cruz, près de Lisbonne. Il vécut en ermite dans les âpres solitudes d'Arrabida, mais fut toujours en relation avec les plus nobles familles, comme les Aveiro, qui le protégèrent contre la jalousie des autres moines. Ses *Poésies sacrées*, qui n'ont été publiées qu'en 1771, in-18, sont très-estimées.

Cruz y Cano (Ramon de la), poëte espagnol, né à Madrid, 1728-1795, a imité Molière, et a surtout composé des *Saynetes*, petites pièces courtes et gaies. Ses *Œuvres* forment 7 vol., 1786.

Cruz (Santa-). V. Croix (Sainte-).

Cruz (Santa-), bourg de la prov. de Bahia (Brésil), à 24 kil. N. de Porto-Seguro. L'agriculture est florissante aux environs. Son nom vient d'une croix, érigée par Alvarez Cabral, le 1er mai 1500, quand il prit possession du Brésil, au nom d'Emmanuel le Fortuné.

Cruz (Santa-), domaine impérial, à 50 kil. O. de Rio-de-Janeiro (Brésil); château de plaisance de la cour ; grandes cultures ; colonie chinoise pour la culture du thé.

Cruz (Santa-), nom de plusieurs villes importantes de Luçon (Philippines).

Cruz (Santa-) ou Iles de la Reine Charlotte, archipel de la Polynésie, entre 8° 30′ et 12° 15′ lat. S., et entre 165° 20′ et 167° 40′ long. E. Les princ. îles sont : *Santa-Cruz* ou Egmont, Swalow, Duff, Cherry, etc. Elles sont fertiles et habitées. Découvertes en 1595 par Mendana, retrouvées par Carteret en 1767.

Cruz-de-la-Sierra (Santa-), ch.-l. du départ. de ce nom (Bolivie), près du Rio-Grande de la Plata. Évêché; 9,000 hab. — Le départ. est légèrement montueux; le climat est chaud et humide; il est fertile

touche au Brésil et renferme le territoire des Indiens Chiquitos; 70,000 hab.

Cruzada, impôt que les rois d'Espagne levèrent sur leurs sujets en vertu d'une bulle de Calixte III, 1457, pour la croisade contre les musulmans. On le renouvela jusqu'en 1753.

Cruzeiro (Ordre du) ou de la *Croix du Sud*, créé par D. Pedro, emper. du Brésil, 1822; il a pour insigne une croix à cinq rayons, entourée de feuilles de cacaotier et de caféier, surmontée d'une couronne d'or; le ruban est bleu de ciel.

Csanad, gros village du cercle de ce nom, dans le territoire de Gross-Wardein (Hongrie), sur le Maros; 7,000 hab.

Csepel ou **Czepel**, île du Danube, de 45 kil. de longueur, dans le comitat de Pesth-Pilis (Hongrie). Elle est très-fertile, avec plusieurs bourgs populeux. Elle a été la résidence des rois; elle fut donnée par Charles VI, en 1721, au prince Eugène, dont le magnifique château est à Raczkevé; elle appartient, depuis 1825, au domaine de la famille impériale.

Cserna, riv. de Transylvanie, affl. du Maros. — Affl. du Danube, arrose le Banat et se jette près d'Orsova; dans sa belle vallée sont les célèbres bains chauds d'Hercule, déjà connus des Romains.

Csik, district de la Transylvanie, dans le pays des Szeklers, au S. E., peuplé de 140,000 hab., presque tous madgyares et catholiques. Le pays est montagneux, avec de vastes forêts de chênes et une mine abondante de cuivre.

Csoma (Alexandre), voyageur et orientaliste, né à Körös en Transylvanie, 1791-1842, voulut retrouver en Asie le berceau des Hongrois; et, sans ressources, se dirigea par la Perse et l'Afghanistan, vers le Tibet. Il resta plusieurs années dans le monastère bouddhique de Konoum, étudiant avec passion la langue et la littérature tibétaine, puis fut nommé bibliothécaire de la Société asiatique de Calcutta. Il mourut en voulant de nouveau visiter le Tibet. Il a publié une *Grammaire de la langue tibétaine*, un *Essai de dictionnaire tibétain et anglais*, une analyse des *Préceptes*, collection de 100 volumes sur le rituel de la religion du Bouddha.

Ctésias, médecin et historien grec, peut-être de la famille des Asclépiades, né à Cnide, vivait vers 400 av. J.C. Médecin d'Artaxerxès II, souvent employé dans ses négociations avec les Grecs, il put consulter les archives de la Perse, et écrivit une *Histoire de Perse* en 23 livres. Nous en avons seulement quelques fragments dans la Bibliothèque de Photius, dans Athénée, Elien, Etienne de Byzance, etc. Photius nous a également conservé un résumé des *Indica* de Ctésias; celui-ci avait encore écrit des ouvrages de géographie. Tous ces fragments, publiés par H. Estienne, ont été souvent joints aux éditions d'Hérodote, et surtout dans la *Bibliothèque grecque* de A.-F. Didot, avec un travail de C. Müller.

Ctésibius, mécanicien égyptien, né à Alexandrie, vivait au IIIe s. av. J. C., inventa, dit-on, une clepsydre, des orgues hydrauliques, et se servit de l'élasticité de l'air comme d'une force motrice. Il fut le maître et peut-être le père de Héron.

Ctésiphon, orateur athénien du IVe s. av. J. C., proposa de décerner une couronne d'or à Démosthène, fut accusé par Eschine, défendu par Démosthène et acquitté.

Ctésiphon, v. de l'ancienne Babylonie, sur la rive gauche du Tigre, près de Séleucie (leurs débris ont servi à construire Bagdad, ruines d'*El-Madaïn*), fut la résidence d'hiver des rois Parthes. Elle fut prise par Trajan, 116, par Avidius Cassius, par Septime-Sévère, 198, par Carus, 283.

Cuba, la plus grande des Antilles, entre 19° 48′ et 23° 11′ lat. N.; 76° 30′ et 87° 18′ long. O. Elle est bornée, au N. O., par le golfe du Mexique; au S., par la mer des Antilles; elle est séparée du Yucatan, à l'O, par le canal de ce nom; de la Floride et des îles Lucayes au N. E., par le canal de Bahama. Elle est longue d'environ 670 kil., large de 40 à 200; sa superficie est de 118,833 kil. car. Sa forme est celle d'un arc irrégulier dont la convexité est tournée vers le nord. Ses côtes sont bordées de récifs et d'îlots, comme les Jardinellos, les Cayos, les Caïmans, Pinos ou Nueva Filipina. Une chaîne de montagnes assez élevées la traverse dans toute sa longueur; on cite le mont Totriflo (2,300 m.), la sierra de Gloria, le Turnicu, le mont Saint-Jean de Latran, et surtout la sierra Maestra. Les rivières sont nombreuses, mais de peu d'étendue. Le climat est chaud et sec; les vents du N. et de l'E. le rafraîchissent. L'île a de grandes richesses minérales, houille, cuivre, argent, aimant, cristaux de roche, salines, eaux chaudes, etc. L'agriculture est développée; le sucre, le café, le tabac, sont les principales richesses; on trouve des bois de construction, de teinture, d'ébénisterie. Le commerce est actif avec les Etats-Unis, l'Espagne, l'Angleterre, la France; mais l'influence de la race américaine du nord est de plus en plus prépondérante. L'île, régie par les anciennes lois coloniales espagnoles, est gouvernée par un capitaine général dont les pouvoirs sont très-étendus; elle se divise en 3 districts: *occidental*, capit. la Havane: *central*, capit. Puerto-Principe; *oriental*, capit. Santiago. Il y a un archevêque dans cette ville, et un évêque à la Havane. L'île subvient à toutes ses dépenses, entretient une marine respectable et paye la solde d'environ 12,000 hommes de troupes. La population est de 1,400,000 hab., dont 760,000 blancs, 270,000 mulâtres et 370,000 esclaves. — Cuba a été découverte par Ch. Colomb le 27 octobre 1492; les Espagnols en firent le tour en 1508, s'y établirent et firent périr la plupart des habitants, doux et timides. Les colons de Cuba sont les plus industrieux et les plus actifs des îles espagnoles. L'île fut ravagée par les Anglais en 1660 et prise par eux en 1762, puis restituée au traité de Paris, 1763.

Cubagua, îlot au S. de l'île Margarita, sur la côte du Venezuela, célèbre au XVIe s. par la pêche des perles.

Cubières (Simon-Louis-Pierre, marquis de), né à Roquemaure, 1747-1821, page de Louis XV, écuyer de Louis XVI, courtisan aimable et aimé des gens de lettres, s'occupa de bonne heure de chimie, de physique, d'histoire naturelle. Quoique dévoué à Louis XVI, il n'émigra pas, fit un grand commerce d'arbres d'agrément, et, en 1815, reprit sa place d'écuyer du roi. On a de lui des poésies fugitives, des proverbes, des comédies, l'*Histoire des Coquillages de mer*, Versailles, 1800, in-4°; l'*Histoire du Tulipier*, Paris, 1800, in-8°; plusieurs *Mémoires* sur les abeilles, l'érable du Canada, le genevrier rouge de Virginie, etc.

Cubières (Michel de), frère du précédent, 1752-1820, connu sous les noms de **Dorat-Cubières** et de **Palmezeaux**, fut un poëte fécond et médiocre. Il se jeta sans conviction dans le parti révolutionnaire, fut membre de la Commune après le 10 août, célébra dans ses odes la Montagne et les Sans-Culottes, puis les attaqua après le 9 thermidor. On ne peut citer de ses ouvrages, énumérés dans la *France Littéraire*, que ses *Opuscules poétiques* et ses *Œuvres dramatiques*.

Cubières (Amédée-Louis **Despans** de), fils du marquis, né à Paris, 1786-1853, élève de l'Ecole militaire de Fontainebleau, se distingua dans les guerres de l'Empire, et se couvrit de gloire, comme colonel, à la bataille de Mont-Saint-Jean. Il rentra dans les rangs de l'armée en 1823, fit la campagne d'Espagne, celle de Morée en 1828, devint maréchal de camp, 1829, fut chargé du commandement de l'expédition d'Ancône, 1832, puis lieutenant général, 1835, pair de France, 1839; il fut deux fois ministre de la guerre, en 1839 et 1840. Impliqué dans le procès Teste, au sujet de l'affaire des mines de Gouhenans, il fut condamné par la cour des pairs, 17 juillet 1847, à la dégradation civique et à 10,000 francs d'amende. Il a été réhabilité en 1852.

Cublize, bourg de l'arrond. de Villefranche (Rhône). Blanchiss. de toiles; filat. de chanvre; fabr. de cardes; 2,125 hab.

Cubzac, commune de l'arrond. et à 20 kil. N. E. de Bordeaux (Gironde), sur la Dordogne. On y voit un magnifique pont suspendu, long de 1,545 m., construit de 1835 à 1840.

Cucusus, v. de l'ancienne Cappadoce, dans une gorge du mont Taurus. Saint Jean Chrysostome y fut exilé en 404.

Cuddalore. V. Kaddalore.

Cudworth (Raoul ou Ralph), philosophe anglais, né à Aller (Somerset), 1617-1688, professeur de langues orientales et de lettres sacrées à Cambridge, chargé officiellement de reviser la traduction anglaise de la Bible, est surtout célèbre par son *Système intellectuel de l'univers*, Londres, 1678, in-fol. On a publié, après sa mort, un *Traité sur le caractère éternel et immuable de la morale*, 1731, in-8°. Il subordonne la philosophie à la religion, mais n'en admire pas moins plusieurs philosophes spiritualistes de l'antiquité, Platon surtout, dont il reproduit presque toutes les idées, et principalement la célèbre hypothèse sur les *natures plastiques ou formatrices*, et sur ce *médiateur plastique*, qui, chez l'homme, sert d'intermédiaire entre l'âme et le corps.

Cuellar, v. de la prov et à 50 kil. N. de Ségovie (Espagne), près de la Cega. Fabriques de toiles; exportation considérable de garance. Ruines de l'ancien château des Albuquerque; 3,000 hab.

Cuença (Sierra de), partie des monts Ibériens (Espagne), dans la prov. de ce nom; ses pentes stériles forment le flanc droit de la vallée du Xucar; son revers occidental se perd dans le plateau central. Elle est traversée par les routes d'Alicante et de Valence à Madrid. Un important contre-fort sépare la Segura du Xucar, et aboutit au cap Saint-Martin.

Cuença, prov. de la Nouvelle-Castille (Espagne), montueuse, surtout au N. et à l'E., arrosée par le Tage, le Xucar, le Cabriel, etc., est riche en sources minérales; mais une grande partie du sol reste en friche ou en pâturages. Bons bois de construction; élève considérable de bestiaux, de vers à soie; exportation de safran et de laine fine. Elle a 17,419 kil. carrés et 259,000 hab.; elle renferme 333 pueblos et 9 partidos judiciales, Belmonte, Cañete, Cuença, Huete, Motilla-del-Palancar, Priego, Requena, San-Clemente, Tarancon.

Cuença, ch.-l. de la prov. de ce nom, sur une colline élevée, à 120 kil. S. E. de Madrid, au confluent du Xucar et du Juecar. Evêché suffragant de Tolède; grande cathédrale du XIIe s. Elle est défendue par un fort et de hautes murailles. Son industrie et son commerce ont bien déchu. Exportation de laine fine; ruches; forges; bois de charpente. Patrie de Molina. Elle fut prise par les Français en 1809; 9,000 hab.

Cuença, ch.-l. de la prov. d'Assuay (Equateur), à 270 kil. S. de Quito, à 100 kil. S. E. de Guayaquil, dans une belle vallée au milieu des Andes, à 2,880 m. au-dessus de la mer. Evêché; couvent remarquable des jésuites. Cotonnades, confitures estimées. Mines d'argent aux environs et ruines de monuments péruviens; 25,000 hab.

Cuero. V. Coire.

Cuers (*Castrum de Corcis*), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. N. E. de Toulon (Var). Huile d'olives. Il y a de très-beaux sites aux environs; 4,004 hab.

Cuesmes, commune rurale du Hainaut (Belgique), sur la Trouille, à 4 kil. de Mons. Grande exploitation de houillères, fours à chaux, etc. La bataille de Jemmapes, 1792, s'est livrée en partie sur son territoire; 4,000 hab.

Cueva (Beltram de la), favori du roi de Castille, Henri IV, excita la jalousie des nobles. Après la bataille de Medina del Campo, 1465, il renonça à tous ses titres. Plus tard, il soutint les droits d'Isabelle contre la princesse Jeanne, dont on l'accusait d'être le père et qu'on avait surnommée *Beltraneja*. Il mourut en 1492.

Cueva (Juan de la), poëte espagnol, né à Séville, vivait à la fin du XVIe. s. Il a surtout imité Ovide et a eu de la réputation. Il a publié un recueil de poésies, *Obras*, 1582; un poëme héroïque sur la conquête *de la Bétique* par Ferdinand III, 1603; des comédies, des tragédies, un art poétique, etc.

Cuevas-de-Baza ou de **Vera,** v. de la prov. et à 60 kil. N. O. d'Almeria (Espagne), sur l'Almanzor; 9,000 hab.

Cugand, bourg de l'arrond. de la Roche-sur-Yon (Vendée). Eaux minérales; fabr. de draps, forges, papeteries; 2,000 hab.

Cugliari, v. de l'île de Sardaigne, à 25 kil. N. E. d'Oristano; 5,000 hab.

Cugnières (Pierre de), jurisconsulte français du XIVe s., fut chargé par Philippe VI, 1329, de défendre devant une assemblée de prélats et de barons les droits de la puissance temporelle. Les actes de cette controverse sont dans Goldats: *Monarchia sancti Romani Imperii*, 1621.

Cugnot (Nicolas-Joseph), ingénieur, né à Void en Lorraine, 1725-1804, inventa la première voiture mue par la vapeur, 1769. Il a publié plusieurs ouvrages sur les *Fortifications* et l'*Art militaire*.

Cuise (forêt de). V. Compiègne.

Cuiseaux, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. S. E. de Louhans (Saône-et-Loire), dans un pays fertile. Commerce de poulardes. C'était jadis une ville fortifiée. Près de là est la fontaine de la Balme. Patrie de Guillaume Paradin; 1,544 hab.

Cuivre (rivière de). V. *Copper-Mine-River*.

Cujas (Jacques), jurisconsulte célèbre, né à Toulouse, 1522, mort à Bourges, 4 oct. 1590, fils d'un riche foulon, étudia le droit sous Arnaud Ferrier, et de bonne heure se distingua comme professeur, à Toulouse, dans un cours particulier sur les *Institutes*. Les élèves accoururent de toutes parts; cependant, il ne put obtenir, en 1554, une chaire de droit romain devenue vacante. Il quitta sa ville natale, et, dès lors, enseigna avec un talent supérieur et une gloire toujours croissante à Cahors, à Bourges, 1555, à Valence, 1557, à Bourges, 1560, à Turin, 1566, à Valence, 1567, à Bourges, 1575, à Paris, 1576, à Bourges, 1576; partout suivi de nombreux disciples, partout honoré et comblé de faveurs et de distinctions. Sa réputation fut immense dans toute l'Europe, et méritée. Dans ses leçons et dans ses livres, il a achevé ce qu'Alciat avait commencé; il a fondé l'école moderne du droit romain, l'école historique, en s'efforçant de restituer et d'interpréter dans le sens véritable les monuments laissés par les grands jurisconsultes, dans un langage clair, précis, d'une excellente latinité. Ses œuvres se composent surtout de commentaires savants sur le *Corpus juris;* les éditions principales sont celles de Scot, 4 vol. in-fol.; de Fabrot, Paris, 1658, 10 vol. in-fol.; de Naples, de Venise, de Modène, 11 vol. in-fol. Sa vie, souvent écrite, l'a été surtout de nos jours par Berriat-Saint-Prix. Toulouse lui a élevé, par une sorte de réparation, une statue en 1850.

Cujavie, pays de l'ancienne Pologne, tantôt annexé au duché de Mazovie, tantôt duché indépendant, fut définitivement réuni au royaume en 1526. C'est auj. le N. O. du gouvern. de Varsovie, sur la rive gauche de la Vistule, et une partie de la prov. prussienne de Posen.

Culant (Louis, baron de), seigneur de Châteauneuf, amiral de France, mort en 1444, se distingua au siége d'Orléans.

Culant (Philippe de), neveu du précédent, sénéchal du Limousin, maréchal de France au siége de Pontoise, 1441, contribua à la conquête de la Normandie et de la Guyenne, et mourut en 1454.

Cularo, nom anc. de Grenoble.

Culdées, nom de moines irlandais, qui vivaient, par compagnies de douze, sous un supérieur qu'ils élisaient; le plus célèbre de leurs établissements était le monastère d'Iona.

Culiacan, ch.-l. de la prov. de Cinaloa (Mexique), par 24° 26′ lat. N. et 109° long. O., sur le Culiacan, qui se jette dans le golfe de Californie, après un cours de 150 kil. Elle a été la capitale d'un ancien Etat mexicain. Evêché. Commerce de transit avec le port de Guaymas; 12,000 hab.

Cullan ou **Culant,** bourg de l'arrond. et à 24 kil. S. O. de Saint-Amand-de-Montrond (Cher), sur l'Arnon. Exploitation de manganèse. Seigneurie puissante au XVe siècle; ruines d'un château jadis très-important; 1,300 hab.

Cullen, port du comté et à 20 kil. N. O. de Banff (Ecosse), sur le golfe de Murray; 2,600 hab.

Cullen (William), médecin, né dans le comté de Lanark (Ecosse), 1712-1790, fut un professeur éminent de chimie et de médecine, à Glasgow, à Edimbourg. Il fut l'adversaire des doctrines de Boerhaave, et ses idées, modifiées par Brown et Pinel, ont eu beaucoup de vogue en Europe. On a de lui: *Physiology*, trad. par Bosquillon, 1785, in-8°; *Eléments de médecine pratique*, trad. par Pinel et Bosquillon, 1785-87, 2 vol. in-8°; *Traité de matières médicales*, trad. par Bosquillon, 1789, 2 vol. in-8°. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées par Thompson, 1827.

Cullera (*Sucro*), v. de la prov. et à 36 kil. S. E. de Valence (Espagne), port fortifié à l'embouchure du Xucar, ch.-l. d'un district maritime. Le commerce de cabotage (riz, oranges, huiles, vins, eau-de-vie) est assez actif; 9,000 hab.

Culloden, champ de bataille où fut défait, en 1746, le prétendant Charles-Edouard, près du bourg de Croy, à 12 kil. S. O. de Nairn, dans le comté d'Inverness (Ecosse), près du golfe de Murray.

Culm, v. de la régence et à 50 kil. S. O. de Marienwerder, dans la prov. de Prusse, sur la rive droite de la Vistule. Evêché catholique. Ecole militaire de cadets. Fabriques de toiles et de lainages; 6,000 hab. — V. de Bohême, à 2 kil. N. E. de Tœplitz. Défaite de Vandamme, surpris par les Russes et les Prussiens, le 29 et le 30 août 1813.

Culmbach, v. de la Haute-Franconie (Bavière), à 24 kil. N. O. de Baireuth, fut incendiée par les Hussites, en 1430; 4,000 hab.

Culoz, commune de l'arrond. et à 16 kil. de Belley (Ain). Embranchement des chemins de fer de Savoie et de Genève.

Culpa ou **Kulpa,** affl. de droite de la Save; cours [de 240 kil.]

Culross, village du comté de Perth (Ecosse), petit port sur le Forth. Ruines d'une abbaye du XIIIe s.; près de là aurait eu lieu, selon les traditions, le meurtre de la femme et des enfants de Macduff par l'ordre de Macbeth ; 1,700 hab.

Cumana, ch.-l. de l'État de ce nom (Venezuela), à l'embouchure du Manzanarès, dans le golfe de Cariaco, par 10° 27′ 49″ lat. N. et 66° 30′ long. O., à 300 kil. E. de Caracas. Ville forte et bonne rade; 10,000 hab. — Fondée en 1523, elle a eu beaucoup à souffrir des tremblements de terre de 1766 et de 1853.

Cumanie et **Cumans**. V. SUPPLÉMENT.

Cumberland, comté du N. O. de l'Angleterre, entre l'Ecosse au N., les comtés de Northumberland et de Durham à l'E., ceux de Westmoreland et de Lancastre au S., la mer d'Irlande à l'O. Pays montagneux et presque stérile à l'est et au sud, il est assez fertile à l'ouest. Le climat est froid et humide; il y a beaucoup de lacs; les côtes sont sans baies et sans ports. On y trouve beaucoup de mines de plomb, de cuivre, d'ardoises, des houillères, de la plombagine, etc. Le Cumberland tire son nom, suivant les uns, des Kymris ou Cimbres, suivant d'autres, des Bretons Cambriens. La superficie est de 392,000 hect., la popul. de 205,000 hab.; le chef-lieu est Carlisle; les villes principales sont Wigton, Maryport, Workington, Whitehaven, Penrith, etc. L'île de Man en dépend.

Cumberland (GUILLAUME-AUGUSTE, duc DE), 3e fils de George II, roi d'Angleterre, 1721-1765, fut blessé à Dettingen, 1743, perdit la bataille de Fontenoy, 1745, défit le prétendant Charles-Edouard à Culloden, 1746, mais flétrit son nom par la cruauté de la répression. Vaincu à Lawfeld, 1747, il fut encore battu à Hastenbeck, 1757, conclut la convention de Closter-Seven et se retira à Windsor.

Cumberland (ERNEST-AUGUSTE, duc DE). V. ERNEST-AUGUSTE, roi de Hanovre.

Cumberland (RICHARD), littérateur, né à Cambridge, 1732-1811, protégé par lord Halifax, a composé des comédies qui eurent du succès (*les Frères*, *l'Américain*), des poëmes, comme *le Calvaire*, des romans, etc.; des *Anecdotes* sur les grands peintres de l'Espagne, 1782, 2 vol. in-12; des *Mémoires* sur sa vie, 1806, 2 vol. in-4°, etc.

Cumberland, affl. de gauche de l'Ohio (Etats-Unis), sort des montagnes de ce nom, se dirige vers le S. O. par le Tennessee, où il arrose Nashville, par le Kentucky, et se jette dans l'Ohio à Smithland. Son cours est de 800 kil.; il est sujet à des crues considérables ; près de Williamsburg (Kentucky), il forme une magnifique cascade de plus de 25 mètres.

Cumberland (monts de), ramification peu élevée et boisée des Alleghanys ; ils s'étendent du S. O. au N. E., sur une longueur de 400 kil. dans le Tennessee et le Kentucky.

Cumberland, v. du Maryland (Etats-Unis), sur la rive gauche du Potomac. Commerce et industrie considérable ; entrepôt des importantes houillères des environs ; 8,000 hab.

Cumberland, v. du Rhode-Island (Etats-Unis), à 10 kil. N. de Providence. Industrie cotonnière; 5,000 habit.

Cumberland, groupe d'îles de la Mélanésie, sur la côte N. E. de l'Australie. Cook les visita en 1770.

Cumberland, grande île au N. E. de la Nouvelle-Bretagne (Amérique septentrionale), entre le canal de Fox à l'O., le détroit d'Hudson au S., le détroit de Davis à l'E. On y remarque, à l'E., les baies Frobisher, Hogarth et Kome; une partie de la côte orientale a été appelée *Penny's land.*

Cumberland, comté maritime de la Nouvelle-Galles du Sud (Australie), dont la principale ville est Sydney.

Cumbray (grande et petite), îles du golfe de Clyde, dépendant du comté de Bute (Ecosse).

Cume ou **Cyme**, colonie des Eoliens, en Asie Mineure, sur le golfe de ce nom (auj. Sandarli). Peut-être patrie d'Hésiode, elle prétendit avoir donné le jour à Homère.

Cumes (*Cumæ*) n'est plus qu'un misérable village, près de la mer et du cap Misène, à 7 kil. N. O. de Pouzzole (Italie). L'ancienne ville, l'une des premières fondées en Italie, dut son origine, dit-on, à deux colonies venues de Cume en Eolide et de Chalcis en Eubée. Elle devint florissante, fonda elle-même des colonies, Puteoli, Neapolis, etc. Enée y aurait abordé, pour y consulter la fameuse sybille dans son antre, qui conduisait au lac Averne. Les champs Phlégréens étaient aux environs. Les Campaniens s'en emparèrent, vers 419 av. J. C. Déjà dépeuplée au Ier s., elle fut détruite par les Napolitains en 1203. On y a trouvé beaucoup de ruines antiques et une nécropole, dont les tombeaux en trois étages remonteraient jusqu'aux Phéniciens.

Cumiana (LA), v. de la prov. de Turin (Italie), à 12 kil. N. de Pignerol, près de la Cisola ; 5,000 hab.

Cunæus (PIERRE VAN DER KUN ou), polygraphe hollandais, né à Flessingue, 1586-1638, savant professeur à Leyde, historiographe des Etats de Zélande, a publié contre les fanatiques de la réforme une satire mordante, *Sardi venales, satira Menippea*, etc., Leyde, 1612, in-24; des *Lettres latines*, assez importantes, Leyde, 1725, in-8°, et surtout *de la République des Hébreux*, en 3 livres, trad. en français, 1705, 3 vol. in-8°.

Cunaxa, v. de l'anc. Babylonie, près de la rive gauche de l'Euphrate, sur les confins de la Mésopotamie. Célèbre bataille, 401 av. J. C., entre Artaxerxès II et son frère, Cyrus le Jeune, qui y fut tué.

Cundinamarca, l'un des départ. de la Confédération Grenadine au S. E., arrosé surtout par le Guaviari, a pour ch.-l. Bogota. V. GRENADINE (CONFÉDÉRATION).

Cunégonde (Sainte), fille de Sigefroi de Luxembourg, épouse de l'empereur Henri II, fonda le monastère de Kauffungen, y mourut en 1040, et fut canonisée en 1200. On la fête le 3 mars.

Cunégonde ou **Kinge** (Sainte), fille de Béla IV de Hongrie, épouse de Boleslas le Chaste, roi de Pologne, se retira au monastère de Landecz, mourut en 1292, et a été canonisée en 1690. On la fête le 24 février.

Cunéiformes (Caractères) ; on nomme ainsi les signes d'une écriture orientale, en usage dans l'ancien empire des Perses, en forme de coin (*cuneus*), ou de clou. On les trouve dans les ruines de Persépolis, de Babylone, de Ninive, etc. Des savants modernes ont cru déterminer l'alphabet de cette écriture et lire plusieurs de ces inscriptions; mais il y a encore beaucoup d'obscurité et de doutes sur cette question.

Cuneo. V. CONI.

Cuneus, c.-à-d. *le coin*, nom donné à l'extrémité méridionale du pays des Celtici (Lusitanie); auj. l'*Algarve.*

Cunha (D. ANTONIO ALVES DA), premier vice-roi du Brésil et premier comte da Cunha, fut un bon administrateur, de 1763 à 1767, et transféra le siége du gouvernement de San-Salvador à Rio-de-Janeiro.

Cunha (D. LUIZ DA), homme d'Etat portugais, né à Lisbonne, 1662-1749, se distingua surtout dans la carrière diplomatique et représenta son pays à Londres, aux conférences d'Utrecht, 1712, à Madrid, à Paris. Les contemporains disent qu'il était comme l'oracle du corps diplomatique, par sa sagesse impartiale et son expérience. Il a laissé des *Mémoires*, dont la publication est désirée.

Cunha (TRISTAN DA), navigateur portugais, mort vers 1520, d'une famille illustre, fut nommé premier vice-roi des Indes portugaises; mais une maladie l'empêcha d'accepter ce poste. En 1506, il fut mis à la tête d'une flotte de 16 vaisseaux, découvrit le groupe d'îles qui portent son nom, aborda à Madagascar, qui venait d'être reconnue, fit sentir la puissance des Portugais à Mozambique, à Mélinde, à Brava, qu'il détruisit, à Socotora, dans les Indes. Il a mérité les éloges de Camoëns.

Cunha (NUNO DA), fils du précédent, 1487-1539, se distingua aussi dans les Indes et fut nommé, en 1528, gouverneur des possessions portugaises; il détruisit Mombaça sur la côte d'Afrique, lutta heureusement contre le sultan de Goudjérate et s'empara des territoires de Diu, Chalé et Baçaim. Malgré son courage et son désintéressement, il fut disgracié par Jean III et mourut en mer en revenant vers l'Europe.

Cunha (DOM RODRIGO DA), prélat et écrivain portugais, né à Lisbonne, 1577-1643, fut évêque de Portalègre, de Porto, puis archevêque de Braga et de Lisbonne. Il prit une part active à la révolution de 1640, et fut gouverneur du Portugal jusqu'à l'avénement de Jean IV. Il a laissé une histoire ecclésiastique de Porto, Braga et Lisbonne, 1623, 1742, in-fol.

Cunha Mattos (RAYMUNDE-JOSÉ DA), général et voyageur portugais, né à Faro, 1776-1840, servit avec distinction à Saint-Thomas, à l'île du Prince, au Brésil, devint général, député au corps législatif du Brésil en 1826, commandant de l'Académie militaire de Rio-de-Janeiro, et fut l'un des fondateurs de l'Institut historique. Il avait, dans ses voyages, recueilli de précieux documents sur les provinces intérieures du Brésil; il les a publiés en 1836, 2 vol. in-8°.

Cunha Barbosa (Januario Da), écrivain brésilien, né à Rio-de-Janeiro, 1780-1846, prêtre en 1803, prédicateur de Jean VI, professeur de philosophie rationnelle et morale, concourut puissamment par ses écrits et ses efforts à l'émancipation du Brésil. Il fut injustement exilé en 1822; mais, après un court séjour en France, il fut rappelé par D. Pedro en 1825, nommé chanoine de la chapelle impériale, puis député à l'Assemblée législative, 1826; directeur de la typographie nationale, historiographe de l'empire, etc. Il ne cessa de déployer la plus grande activité, dirigea deux journaux très-utiles (*O Auxiliador da Industria nacional* et *Revista trimensal*), fonda l'Institut historique et géographique du Brésil; enfin, jusqu'à sa mort ne cessa de rendre les services les plus signalés à son pays. Il a laissé un grand nombre de sermons remarquables, et il a été poëte ingénieux dans *le Nichteroy*, qui rappelle les premiers temps de la conquête, et dans *les Garimpeiros* et *la Mutuca*, petits poëmes satiriques très-piquants.

Cunibert (Saint), évêque de Cologne en 623, gouverna l'Austrasie avec Pepin de Landen, au nom de Dagobert, fut ministre de Sigebert II et de Childéric II. Il est fêté le 12 novembre.

Cunibert, roi des Lombards, fils de Pertharite, lui succéda en 687, lutta contre l'usurpateur Alachis, duc de Trente et de Brescia, et mourut en 700.

Cuningham (Edmond-François), peintre écossais, né à Kelso, mort en 1793, vécut en Italie, acquit une grande facilité et composa un grand nombre de tableaux estimés; il dépensa une fortune considérable en folles prodigalités.

Cunihat, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 17 kil. N. O. d'Ambert (Puy-de-Dôme). Fabr. de serges et camelots; 2,954 hab.

Cunningham (Alexandre), historien écossais, 1654-1737, a laissé une *Histoire de la Grande-Bretagne, depuis la révolution de* 1688 *jusqu'à l'avénement de George I*er, en latin, traduite en anglais par Thompson, 1787, 2 vol. in-4°.

Cunningham (Allan), poëte et romancier écossais, né à Blackwood (Dumfries), 1784-1842, d'abord maçon, mérita l'amitié de Walter Scott par la publication de quelques légendes populaires, fut admis dans l'atelier du sculpteur Chantrey, mais continua d'écrire et réussit principalement dans la ballade et la chanson; ses principaux ouvrages sont : *Marmaduke Maxwell*, Londres, 1822; *The Legend of Richard Falter and twenty scottish songs; Contes traditionnels des paysans d'Angleterre et d'Ecosse*, 2 vol.; *The songs of Scotland, ancient and modern*, 1825, 4 vol.; *The Maid of Elvar*, 1832. Ses romans eurent moins de succès; mais il eut de la réputation comme biographe; on lui doit une *Histoire des peintres, sculpteurs et architectes anglais*, 1829-1833, 6 vol.; une *Histoire critique et biographique de la littérature anglaise*, continuation jusqu'à Walter Scott de l'œuvre de Sam. Johnson, 1834, etc. Quelques-uns de ses ouvrages ont été traduits en français, comme *Marguerite Lindsay*, par Mme la comtesse Molé, 1825, 4 vol. in-12, avec une notice par M. de Barante. Une édition complète de ses *Poems and Songs* a été publiée par son fils, Londres, 1847.

Cupar, capit. du comté de Fife (Ecosse), sur l'Eden, à 48 kil. N. d'Edimbourg; ville très-ancienne, elle a des fabriques importantes de toiles, de cuirs, de briques; imprimerie célèbre de Tullis; 6,000 hab.

Cupar-Angus, bourg en partie dans le comté d'Angus, en partie dans celui de Perth. Ruines d'une abbaye du XIIe siècle; 3,000 hab.

Cupidon, dieu de l'amour ou plutôt du désir, distinct de l'Amour (Ἔρως des Grecs), avec lequel on l'a souvent confondu. Les fables des poëtes ont encore ajouté à la confusion; s'ils s'accordent à donner Vénus pour mère à l'Amour, ils lui donnent pour père Jupiter, Mars, Vulcain, etc. Leurs temples étaient communs avec ceux de Vénus; on les représente avec les mêmes attributs, un enfant nu et aveugle, ou un bandeau sur les yeux, armé d'un arc et d'un carquois, avec des ailes et quelquefois une couronne de roses. V. Vénus et Psyché.

Curaçao, la plus considérable du groupe de ce nom, dans les îles sous le Vent (Antilles), par 12° lat. N. et 70° 50′ long. O., près de la côte de Venezuela, à 70 kil. E. du cap Saint-Roman. Elle est longue de 70 kil. et large de 22; sa superficie est de 424 kil. carrés. Montueuse et naturellement aride, elle produit, grâce à l'industrie hollandaise, du tabac, du coton, du maïs; il y a des salines abondantes; la liqueur qui porte son nom y a été fabriquée primitivement. La capit. est Wilhemstadt; la popul. est de 21,000 hab. — Prise par les Anglais en 1798 et 1806, elle fut rendue aux Hollandais en 1814.

Curachi. V. Koratchi.

Curaudeau (François-René), chimiste et pharmacien, né à Séez, 1765-1813, s'occupa surtout des applications utiles de la science aux arts et fit un assez grand nombre de découvertes importantes. A l'exception de son *Traité sur le blanchissage à la vapeur*, 1806, ses écrits se trouvent disséminés dans les journaux scientifiques de l'époque.

Cure (La), affl. de droite de l'Yonne, vient des monts du Morvan, coule dans une vallée profonde et boisée, passe près de Vézelay, à Vermanton, et finit près de Crevant. Elle est flottable et transporte beaucoup de bois vers Paris; 100 kil. de cours.

Curée (Jean-François), né à Saint-André, près de Lodève, 1755-1835, député à l'Assemblée législative, à la Convention, puis au conseil des Cinq-Cents, en 1798; il seconda le 18 brumaire. Devenu tribun, il proposa l'établissement de l'empire, devint sénateur en 1807 et comte *de la Bédissière* en 1808.

Cures (auj. *Correse*), capit. des Sabins, à 10 kil. N. E. de Rome. Tatius, qui y régnait, combattit Romulus, puis s'unit à lui. Patrie de Numa.

Curètes, prêtres de Jupiter et de Cybèle; ils auraient, suivant la Fable, protégé l'enfance de Jupiter contre Saturne dans l'île de Crète. On a supposé que les Curètes venaient de Phénicie ou de Chypre, et répandirent en Grèce des connaissances utiles et ingénieuses. On les a rapprochés des *Dactyles*.

Cureus (Joachim), médecin et historien, né à Freystadt en Silésie, 1532-1573, a surtout laissé : *Annales Silesiæ ab origine gentis ad necem Ludovici Hungariæ et Bohemiæ regis*, Francfort, 1585; c'est la première et la meilleure histoire de la Silésie.

Curia Rhætorum, auj. Coire.

Curiaces. V. Horaces.

Curial ou **Curiale** ou **Décurion,** membre du premier ordre des citoyens dans les municipes de l'Empire.

Curial (Philibert-Jean-Baptiste-François-Joseph, comte), né à Saint-Pierre-d'Albigny (Savoie), 1774-1829, entra dans la légion des Allobroges en 1792, se distingua en Italie et en Egypte; colonel en 1803, il combattit glorieusement à Austerlitz, fut colonel-major des fusiliers à pied de la garde, général de brigade après Friedland, général de division après Essling. Il fit les campagne de Russie, de Saxe, de France, adhéra à la déchéance de Napoléon, fut nommé pair de France, servit l'Empereur pendant les Cent-Jours, fut réintégré dans ses dignités en 1815, nommé aide de camp et gentilhomme de la chambre de Louis XVIII, et commanda une division pendant la guerre d'Espagne, 1823.

Curico, ch.-l. de la province de Curico (Chili), à 160 kil. S. de Santiago; 3,000 hab.

Curie, l'une des divisions politiques de l'ancien peuple romain; il y en avait 30, dix par tribu. Il paraît que les curies ne renfermaient que les *gentes* patriciennes. Lors de la division du peuple en classes et en centuries, les comices par curies (*comitia curiata*) perdirent de leur importance, et, sous la république, on ne les réunissait plus que pour donner l'*imperium*, par une *loi curiale*, aux magistrats élus par les centuries, ou pour les adoptions, la ratification des testaments, etc.

Curies, édifices où se tenaient les assemblées civiles ou religieuses des curies, et particulièrement les réunions du sénat; il y avait la *Curie Hostilia*, sur le Forum, construite par Tullus Hostilius, plusieurs fois détruite, et relevée par César et les triumvirs sous le nom de *Curie Julia*, 42 av. J.C.; la *Curie Pompeia*, construite par Pompée, 54, dans le Champ de Mars; la *Curie Octavia*, due à Auguste, 33.

Curie. V. Curiale et Municipe.

Curie, nom donné en Allemagne aux tribunaux; à Rome, à l'ensemble des tribunaux pontificaux.

Curion (Caius Scribonius), tribun en 90 av. J. C., servit en Grèce sous Sylla, fut préteur, 82, consul, 76, combattit en Macédoine les Dardaniens et les Mœsiens, triompha en 71, se déclara contre César et fut l'ami de Cicéron. Il fut souverain pontife en 57 et mourut en 53. Il eut de la réputation comme orateur.

Curion (Caius Scribonius), fils du précédent, bon orateur et ami de Cicéron, mais prodigue et débauché, fut l'époux de Fulvie, non moins dissolue que lui. Préteur en Asie, puis tribun en 50, il fit une vigoureuse

opposition à César; mais il avait des dettes énormes, César les paya, et le tribun prépara habilement le succès de la politique qu'il avait longtemps combattue. Nommé propréteur en Sicile, 49, il chassa les Pompéiens, passa en Afrique et fut vaincu et tué par le roi Juba.

Curions, prêtres élus dans chaque curie de l'anc. Rome, parmi les citoyens distingués, âgés de 50 ans, pour présider aux sacrifices ; leur chef, le *grand curion*, d'abord patricien, put être plébéien, depuis 211 av. J. C

Curiosolites, peuple gaulois, qui fit partie de la Lyonnaise III°; il occupait probablement le pays de *Corseul*, entre Dinan et Lamballe.

Curische-Haff (Havre de Courlande), lagune de la mer Baltique, dans la Prusse orientale, longue de 80 kil., large de 40. Il est rempli de bancs de sable, communique avec la Pregel par un canal, avec la mer par un détroit large de 1 kil., et en est séparé par le *Curische-Nehrung*, longue bande de terre très-étroite, couverte de sables mouvants.

Curius. V. DENTATUS.

Curopalate (*Cura palatii*, soin du palais), intendant du palais impérial dans l'origine, puis titre honorifique, le premier après ceux de *césar* et de *nobilissime*, à la cour de Byzance.

Currado (FRANCESCO), peintre de Florence, 1570-1661, élève de B. Naldini, peignit avec talent surtout des tableaux de petite dimension, que l'on trouve à Pise, à Sienne et principalement à Florence. — Son fils, *Rafaello*, fut un sculpteur distingué, qui travailla beaucoup pour Côme II.

Curran (JOHN-PHILPOT), avocat irlandais, né à Dublin, 1750-1817, obtint de bonne heure une brillante réputation par ses défauts éclatants comme par ses qualités. En 1783, il entra au parlement d'Irlande; quoique protestant, il ne cessa, avec dévouement et désintéressement, de défendre en toute occasion, dans l'assemblée et devant les tribunaux, ses compatriotes opprimés par les Anglais. Ses discours étaient presque toujours improvisés ; on en trouve plusieurs dans sa *Vie*, publiée par son fils, Londres, 1819, 2 vol. in-8°.

Curtius (*Lacus*), ancienne fontaine profonde de Rome qui existait au milieu du Forum; suivant Tite Live, il tirait son nom de CURTIUS METIUS, guerrier sabin, qui, poursuivi par Romulus, se précipita avec son cheval dans ce marais et fut sauvé par ses compatriotes; ou de CURTIUS MARCUS, chevalier romain, qui, vers 362 av. J. C., se précipita tout armé dans un gouffre formé subitement vers le milieu du Forum ; il se referma aussitôt ; le lieu fut appelé *Curtius lacus*, et on y éleva un petit autel.

Curules (Dignités), magistratures romaines qui donnaient le droit de siéger sur la *chaise* (sella) *curule*: dictature, consulat, préture, censure, édilité curule.

Curzola, **Corzola** ou **Korzul** (*Corcyra Nigra*), île de l'archipel Dalmate du cercle de Raguse (Autriche), dans l'Adriatique, séparée par un étroit canal de la presqu'île de Sabioncello, longue de 40 kil. sur 8 de large. Bois de construction ; vins en abondance, mais peu d'eau ; olives, amandes. Navigation active. Elle a 7,000 hab. répartis en 16 villages, un bourg et la capitale, CURZOLA, bâtie en marbre; évêché; belle cathédrale gothique ; port assez commerçant; 1,600 hab.

Cusa (NICOLAS DE), dont le nom véritable était **Krebs**, né à Cusa, sur la Moselle, dans le diocèse de Trèves, l'un des hommes les plus remarquables de son siècle, 1401-1464, fils d'un pauvre pêcheur, entra dans l'Eglise, se distingua comme prédicateur, mais surtout au concile de Bâle; il fut chargé de nombreuses missions par les papes, devint cardinal en 1449, et évêque de Brixen en 1459. Doué d'une piété profonde, soumis dans sa foi, il eut un esprit ferme et original; il est placé entre le moyen âge et les temps modernes qu'il semble ouvrir par ses écrits. Il connaît les anciens, les philosophes surtout, et préfère Platon à Aristote ; il a une teinte de mysticisme. Il ose affirmer qu'il y a du bon dans chaque religion, idée qui lui inspire la critique du Coran; il rêve une sorte de paix universelle en religion comme en philosophie. Dans le traité de la *Concordance catholique*, il attaque la donation de Constantin, les fausses décrétales, les prétentions de la papauté, et demande une réforme dans l'Eglise. Dans le *de Pace seu concordia fidei*, il veut réunir les princes chrétiens contre les Turcs. Il propose au concile de Bâle, 1436, la réforme du calendrier. Il admet la pluralité des mondes et remet en crédit la vieille idée pythagoricienne que le soleil est relativement immobile, etc. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Paris, 1514, à Bâle, 1565, 3 vol. in-fol.

Cusset, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 22 kil. S. O. de La Palisse (Allier), entre le Sichon et le Jolan. Tribunal de première instance de l'arrond. Fabriques de couvertures de laine et de coton; papeteries, schistes ardoisiers ; vases à col étroit. Jadis place importante, encore entourée de murailles ; 6,279 hab.

Custine (ADAM-PHILIPPE, comte DE), né à Metz, 1740-1793, capitaine de dragons dès 1758, puis colonel, se distingua sous Rochambeau dans la guerre d'Amérique, fut nommé maréchal de camp et gouverneur de Toulon. Député de la noblesse aux Etats-généraux, il se déclara pour les principes de la révolution, servit, en 1792, comme lieutenant général à l'armée du Rhin, remplaça Luckner comme général en chef, s'empara de Mayence, pénétra imprudemment en Franconie jusqu'au delà de Francfort, mais fut repoussé par les Prussiens jusqu'à Wissembourg. Une lettre qu'il écrivit au président de la Convention le fit accuser d'aspirer à la dictature. Traduit devant le Tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort. Le général Baraguey-d'Hilliers a publié à Hambourg ses *Mémoires posthumes*, rédigés par un de ses aides de camp,

Custine (RENAUD-PHILIPPE DE), fils du précédent, 1760-1794, d'abord diplomate, puis aide de camp de son père, lié avec les chefs de la Gironde, fut également condamné à mort par le Tribunal révolutionnaire.

Custine (ASTOLPHE, marquis DE), fils du précédent, né à Paris, 1793-1857, voyagea dans la plupart des pays de l'Europe, et consigna le résultat de ses observations dans plusieurs ouvrages : *Mémoires et Voyages*, 1830, 2 vol. in-8°; *l'Espagne sous Ferdinand VII*, 1838, 4 vol. in-8°, et surtout *la Russie en* 1839, 4 vol., 1843, ouvrage qui a eu beaucoup de succès et qui a été souvent traduit. M. de Custine a publié plusieurs romans : *le Monde comme il est*, 1835 ; *Ethel*, 1839 ; *Romuald ou la Vocation*, 1848. Il a donné à la Porte-Saint-Martin, en 1833, la tragédie de *Béatrix Cenci*. Il a pris part à plusieurs publications: *le Péninsule*, la Bibliothèque anglo-française, etc.

Custis (CHARLES-FRANÇOIS), historien, né à Bruges, 1704-1752, a publié les *Annales de la ville de Bruges*, en flamand, Bruges, 1738, 2 vol. in-12, ou 1765, 3 vol. petit in-8°. Les bibliothèques de Bruxelles et de Gand possèdent de lui plusieurs manuscrits sur l'histoire de Bruges et la bibliographie des Pays-Bas.

Custos (DOMINIQUE), graveur, né à Anvers, 1560-1612, a laissé une œuvre considérable, beaucoup d'estampes d'après les maîtres d'Italie et quatre recueils de portraits (des Fugger, des princes du Tyrol, de savants, de rois et de princes de son temps).

Custozza, v. de la Vénétie (Italie), à 4 kil. S. O. de Vérone. Victoire de Radetzky sur les Piémontais, le 25 juillet 1848; bataille sanglante entre les Autrichiens et les Italiens, 1866.

Custrin, v. du Brandebourg (Prusse), au confl. de la Wartha et de l'Oder, à 30 kil. N. de Francfort. Place forte au milieu de marais, presque détruite par les Russes en 1758, mais rebâtie depuis; 9,000 hab.

Custrow, v. du grand-duché de Mecklembourg-Schwerin, sur la Nebel. Château, cathédrale. Distilleries de grains, brasseries, tanneries, fonderies de cuivre et d'étain; 9,000 hab.

Cuthbert (Saint), moine écossais du VIII° siècle, fut l'élève et le secrétaire de Bède, dont il a écrit la *Vie*.

Cuthéens, peuple de la Suziane, transféré à Samarie par Salmanasar.

Cuvelier de Trye (JEAN-GUILLAUME-ANTOINE), auteur dramatique, né à Boulogne, 1766-1824, fut très-fécond et assez populaire de son temps, par ses romans, ses comédies, ses drames, mimodrames, etc., et surtout par ses mélodrames du boulevard, *la Fille sauvage*, *la Main de fer*, *Jean Sbogar*, etc.

Cuvelier. V. CAVELLIER.

Cuvier (GEORGES-CHRÉTIEN-LÉOPOLD-DAGOBERT, baron), né à Montbéliard, le 23 août 1769, mort à Paris, le 13 mai 1832, d'une famille originaire du Jura, mais forcée de se réfugier, comme protestante, à Montbéliard. Son père était officier dans un régiment suisse au service de la France. D'une intelligence précoce, d'une mémoire surprenante, il étudia au gymnase de Montbéliard, puis, par la protection du duc de Wurtemberg, à l'Académie Caroline de Stuttgart. De bonne heure, son goût pour l'histoire naturelle s'était révélé; mais il apprenait avec la même ardeur les mathématiques, la philosophie, le droit administratif. Précepteur chez le comte d'Héricy, au château de Fiquainville, près de Fécamp, 1788-1794, il put,

à proximité de la mer, se livrer à l'étude de toutes les productions animales qu'elle renferme, et, par l'anatomie, acquérir dès lors un fonds immense de connaissances précises. Dès 1792, il envoya des mémoires à la Société d'histoire naturelle de Paris, et Tessier, de l'ancienne Académie des sciences, que le hasard rapprocha de lui, devina son génie et le mit en rapport avec les savants les plus illustres. Il vint à Paris en 1794, et, protégé par Millin, Lacépède, Lamark, Jussieu, encouragé surtout par Geoffroy Saint-Hilaire, il fut nommé professeur à l'École centrale du Panthéon, puis suppléant de Mertrud dans sa chaire d'anatomie comparée au Muséum, 1795. Déjà il avait publié des mémoires d'une grande importance et un *Tableau élémentaire de l'histoire naturelle des animaux*, lorsqu'il commença ses *Leçons d'anatomie comparée*, rédigées, les années suivantes, par Duméril et Duvernoy, 5 vol. in-8°; ce n'était que l'esquisse d'un ouvrage complet, auquel il travailla toute sa vie, sans pouvoir l'achever; mais déjà il avait posé sa loi fameuse de la corrélation des formes et des organes, et donné de nombreuses et remarquables applications de cette grande idée. Il avait commencé, au Muséum, la *Galerie d'anatomie comparée*, et y avait réuni les squelettes des animaux et tous les débris des ossements fossiles qu'il avait pu trouver. Il découvrit et se mit surtout à étudier ceux que renfermaient, en abondance, les plâtrières de Montmartre; puis, aidé du célèbre minéralogiste, Alex. Brongniart, il explora pendant quatre ans tous les environs de Paris. Les résultats de ces travaux furent : *Essai sur la géographie minéralogique du bassin de Paris*, 1810, et surtout *Recherches sur les ossements fossiles*, avec une introduction ou *Discours sur les révolutions du globe*, 1812. En même temps il publiait un mémoire très-important sur la classification des animaux, point de départ du grand ouvrage, *Le Règne animal distribué d'après son organisation*, 1816, 4 vol. in-8°, et 1829, 5 vol.; cette classification sert de base à l'étude de la zoologie. Cuvier n'avait pas eu d'obstacle dans son heureuse et brillante carrière; membre de l'Institut, 1796, secrétaire perpétuel 1802, successeur de Daubenton au Collége de France, 1800, professeur titulaire au Muséum, 1802, il fut chargé de faire, au nom de l'Institut, le rapport sur les progrès des sciences naturelles depuis 1789, et s'acquitta de ce travail avec talent; il conçut dès lors le projet de faire l'histoire des sciences; mais il n'a pu le réaliser. Il fut membre de l'Académie française en 1818, puis de l'Académie des Inscriptions. Napoléon le nomma inspecteur général de l'instruction publique; en 1808, il fut conseiller à vie de l'université impériale, et il a rempli ces fonctions jusqu'à sa mort, bien qu'avec des titres divers. Il fut, à plusieurs reprises, chargé d'organiser un grand nombre d'établissements d'instruction publique dans toutes les parties de l'Empire. Sous la Restauration, il présida, à deux reprises, la commission de l'instruction publique, et fut, en 1827, directeur pour les cultes non catholiques au ministère de l'intérieur. L'instruction, aux différents degrés, doit beaucoup à son activité, à son intelligence et à son autorité. Maître des requêtes en 1813, conseiller d'État en 1814, président du comité de l'intérieur en 1819, il s'est montré administrateur actif, capable, supérieur; il a pris part à la préparation des projets de loi, les a souvent soutenus devant les chambres comme commissaire du roi, et, plus d'une fois, a rendu de grands services par son esprit de modération et sa fermeté. Il refusa d'être censeur royal en 1827, et fut appelé à la pairie après la révolution de juillet. Ces occupations si diverses, malgré son activité et sa facilité de travail, l'empêchèrent d'achever les grands ouvrages dont il avait réuni les matériaux. Dans les derniers temps de sa vie, l'Europe savante fut vivement émue par la lutte mémorable qu'il eut à soutenir contre son ancien ami et son rival de gloire, Geoffroy Saint-Hilaire. Outre les ouvrages que nous avons cités, on a de Cuvier : *Eloges historiques des membres de l'Académie royale des sciences*, de 1820 à 1827; *Histoire naturelle des poissons*, 1828, in-4° et in-8°; *Mémoire pour servir à l'histoire et à l'anatomie des mollusques*, 1816, in-4°; *Recherches anatomiques sur les reptiles regardés encore comme douteux*, 1807, in-4°, etc. V. Flourens, *Eloge de Cuvier et analyse raisonnée de ses travaux*.

Cuvier (Frédéric), naturaliste, frère du précédent, né à Montbéliard, 1773-1838, directeur de la ménagerie du Jardin des Plantes, 1804, inspecteur général de l'Université, 1810, membre de l'Institut, 1826, a publié : l'*Histoire naturelle des mammifères*, dont il n'a paru que 53 livraisons, ouvrage écrit avec beaucoup de charme et d'élégante simplicité; *Des Dents des mammifères*, ouvrage d'une portée scientifique supérieure; *Histoire naturelle des cétacés*, dans les suites à Buffon, et beaucoup d'articles dans le *Dictionnaire des sciences naturelles*, les *Annales du Muséum*, etc.

Cuxhaven, port vaste et commode, peuplé de pêcheurs, sur la rive gauche de l'Elbe, à son embouchure, à 1 kil. N. de Ritzebüttel. Il appartient à Hambourg, située à 90 kil. S. E.; c'est là que l'on s'embarque généralement et où l'on fait quarantaine; 1,500 hab.

Cuyaba, riv. du Brésil, affl. de droite du Borrudas, qui se jette dans le Paraguay.

Cuyaba, v. de la prov. de Matto-Grosso (Brésil), sur la Cuyaba. Anc. évêché; commerce important; mines d'or aux environs; 10,000 hab.

Cuyp ou **Kuyp** (Albert), peintre hollandais, 1605-1683(?), élève de son père, s'adonna au paysage et y déploya un véritable talent. Le Louvre possède six de ses tableaux : un *Pâturage sur le bord d'un fleuve*, le *Départ* et le *Retour de la promenade*, une *Jeune Fille donnant à manger à une chèvre*, un *Chasseur tenant une perdrix*, et une *Marine*.

Cuzco, ch.-l. du départ. de ce nom (Pérou), à 650 kil. S. E. de Lima, au milieu d'une vaste et fertile vallée, par 13° 40′ lat. S. et 73° 26′ long. O., à plus de 3,000 m. d'élévation au-dessus de la mer. Evêché; belle cathédrale; églises nombreuses. Université fondée en 1692. Couvents de Saint-Augustin et de la Merced. Ruines cyclopéennes de l'ancienne forteresse des Incas; vestiges d'immenses chaussées. La ville est bien bâtie; son industrie et son commerce (sucre, galons d'or et d'argent, soieries, maroquins, etc.) sont assez considérables; 45,000 hab. Fondée, dit-on, en 1043, par Manco-Capac, elle fut la capitale des Incas jusqu'à l'époque où Pizarre s'en empara, en 1534.

Cyanées ou **Symplégades,** îlots ou rochers de la mer Noire, à l'entrée du Bosphore; ils sont couverts de roseaux.

Cyaxare, roi des Mèdes, succéda à son père, Phraorte, en 634 av. J. C., le vengea, en battant les Assyriens, mais fut rappelé du siége de Ninive par l'invasion des Scythes, qui ravagèrent ses Etats et lui imposèrent tribut pendant 28 ans. Il finit par les chasser. Il eut aussi une guerre à soutenir contre Alyatte, roi de Lydie, peut-être de 615 à 610, puis, avec le secours du roi de Babylone, il prit et détruisit Ninive, vers 606. Il mourut en 594 et eut pour successeur Astyage.

Cyaxare II. V. Cyrus.

Cybèle, déesse de la Terre, fille du Ciel, femme de Saturne, mère de Jupiter, de Junon, de Neptune, de Pluton, etc., était aussi nommée Ops, Rhée, Vesta, la Bonne Déesse, la Mère des Dieux. Adorée surtout au mont Dindyme en Phrygie, à Dyme en Achaïe, à Pessinonte en Galatie, elle avait pour prêtres les Curètes, les Corybantes, les Dactyles, les Galles, etc., qui célébraient ses fêtes avec un grand bruit de cymbales, de tambours, d'instruments bruyants. Son culte fut introduit à Rome au temps de la 2ᵉ guerre punique. Dans l'origine, une grosse pierre conique ou pyramidale la représentait; plus tard, on la montra assise sur un cube ou traînée par des lions, couronnée de tours. Les fables racontaient son amour malheureux pour le berger phrygien Atys, à qui elle inspira un accès de folie dans lequel il se tua.

Cybo (Innocent), 1491-1550, d'une famille grecque d'origine, qui produisit beaucoup d'hommes distingués, était petit-fils de *Jean-Baptiste* Cybo, plus tard Innocent VIII. Il fut comblé de dignités par ses parents, Léon X et Clément VII; cardinal dès 1513, il eut trois archevêchés, huit évêchés, les légations de Romagne et de Bologne, de nombreuses abbayes en Italie et en France. Après le meurtre d'Alexandre de Médicis, il gouverna Florence et conserva la principauté à Côme, fils de Jean de Médicis.

Cyclades, groupe de 25 îles environ de l'Archipel, ainsi nommées parce que les Grecs les croyaient rangées en cercle autour de Délos. Elles sont fertiles, montueuses, la plupart d'origine volcanique et jouissant du plus beau climat. Elles forment une préfecture du royaume de Grèce, peuplée de 123,000 hab. et divisée en 5 diocèses : Syra, Milo, Santorin, Tine et Naxos; le ch.-l. est *Syra*. — Les principales sont : au N., Andros, Tinos, Syra, Myconi, Therma, Sériphos et Zea; au centre, Naxos, Paros, Kimoli, Sifanto, Polycandros, Nio, Siknos; au S., Milo, Amorgos, Anafi, Stampalia, Santorin. Colonisées par des Crétois, des Ioniens et des Doriens, soumises à Athènes par Miltiade, puis à Rome; pillées par les Sar-

rasins au VIIIe et au IXe s., elles formèrent, au XIVe, un duché (Naxos et les douze Cyclades) possédé par le vénitien Marco Zanuto. Elles furent soumises aux Turcs du XVe au XIXe s.

Cycle (du grec κύκλος, cercle), période de temps au bout de laquelle certains phénomènes célestes se reproduisent dans le même ordre, comme le *cycle solaire*, période de 28 ans, le *cycle lunaire*, période de 19 années lunaires, le *cycle pascal*, période de 532 années, à la fin de laquelle la fête de Pâques revient au même jour de dimanche, etc.

Cycle, groupe de poëmes qui se rattachent à un même sujet ou à un même personnage. Chez les Grecs, les grammairiens d'Alexandrie donnaient le nom de poëtes *cycliques* à ceux qui avaient célébré les faits de l'histoire primitive jusqu'à la ruine de Troie. Les plus célèbres étaient Pisandre de Camiros, Panyasis de Samos, Antimaque; puis, Arctinus de Milet, Stasinus de Chypre, Leschès de Lesbos, Stésichore, Chœrilus de Samos, etc. Les fragments de ces poëtes sont à la suite d'Homère, dans la *Bibliothèque grecque* de A.-F. Didot. Au moyen âge on distingue : le *cycle carlovingien*, *Chanson de Roland*, *les Quatre fils Aymon*, *Berthe aux grans piés*, etc.); le *cycle d'Arthur* ou de la *Table ronde* avec les poëmes du *Saint-Graal*; le *cycle des Amadis* et le *cycle d'Alexandre*.

Cyclopes (du grec κύκλος, cercle, et ὤψ, œil), suivant Homère, pasteurs anthropophages de Sicile, fils de Neptune et d'Amphitrite, n'ayant qu'un œil au milieu du front, comme le géant Polyphème; suivant Hésiode, les trois Cyclopes (Brontès, Stéropès et Argès), fils du Ciel et de la Terre, comme les Titans, furent percés de flèches par Apollon, parce qu'ils avaient forgé la foudre qui tua Esculape. Les poëtes les représentent encore, ouvriers de Vulcain, sous l'Etna, à Lipari, à Lemnos. Enfin on les confond quelquefois avec les Pélasges primitifs et on leur attribue les constructions dites *cyclopéennes*, énormes pierres irrégulières, superposées sans ciment; on en retrouve des vestiges indestructibles en Asie Mineure, en Grèce, en Italie, en Sardaigne, etc.

Cycnus, suivant la Fable, fils d'un roi de Ligurie, Athénélus, pleura sur les bords de l'Eridan son ami Phaéton et fut plus tard métamorphosé en cygne.

Cydnus (auj. *Kara-Sou*), riv. de Cilicie, passait à Sardes et avait des eaux très-froides, qui mirent la vie d'Alexandre en danger.

Cydonie, v. de l'anc. Crète, sur la côte N. O., dont le port, appelé *Minoa*, est auj. *la Canée*.

Cygne (Ordre du), en Prusse, association charitable de chevaliers pour soulager les malades; il fut fondé, en 1443, par Frédéric de Brandebourg, et renouvelé en 1843 par le roi de Prusse, qui en est le grand-maître.

Cygnes (Rivière des). V. SWAN-RIVER.

Cylindre du Marboré, l'un des sommets les plus élevés des Pyrénées centrales (3,368 m.), au point de jonction des Pyrénées occidentales.

Cyllène (auj. *Zyria*), mont au N. E. de l'Arcadie, célèbre par la naissance de Mercure. — CYLLÈNE, port d'Elis en Elide, célèbre par un temple d'Esculape, fut ravagé par les Corcyréens.

Cylon, athénien, gendre de Théagène, tyran de Mégare, 660-610 av. J. C., voulut s'emparer du pouvoir, en occupant l'Acropole avec ses partisans, pendant la grande fête de Jupiter. Les rebelles assiégés, manquant de vivres, furent massacrés, malgré la promesse qu'on leur avait faite; Cylon périt près de l'autel des Euménides, ou suivant d'autres s'échappa. Son parti lutta contre les Alcméonides jusqu'au temps de Solon.

Cyme. V. CUME.

Cymolos, nom ancien de KIMOLI.

Cynégire, frère d'Eschyle, périt en combattant courageusement à Marathon.

Cynéthus, poëte grec, né à Chios, d'une époque incertaine, mêla ses vers à ceux d'Homère, dont il aurait rassemblé les ouvrages épars. On lui attribue l'*Hymne à Apollon*.

Cyniques, secte de philosophes grecs, ainsi nommés, soit du *Cynosarge*, faubourg d'Athènes, où ils se réunissaient, soit du mot grec, qui signifie *chien* (κύων, κυνός), à cause de leur mépris pour les convenances sociales. Leur chef fut Antisthène; on cite parmi les cyniques Diogène, Cratès, Ménippe, etc. Ils se confondirent avec les stoïciens.

Cynopolis, anc. ville de la Haute-Egypte, sur le Nil, où l'on adorait Anubis sous la forme d'un chien.

Cynosarge, anc. bourg, près d'Athènes, possédait un grand gymnase consacré à Hercule.

Cynoscéphales, c.-à-d. *Têtes de chien*, hauteurs de Thessalie, à l'E. de Pharsale, célèbres par la victoire et la mort de Pélopidas combattant Alexandre de Phères, 364 av. J. C., et par la victoire de Flamininus sur Philippe V de Macédoine, 197.

Cynthe, mont de l'île de Délos, où naquirent Apollon et Diane.

Cynurie, petit pays sur les confins de la Laconie et de l'Argolide, qui se le disputèrent; ch.-l. *Thyrée*.

Cyparissa, nom ancien d'Arcadia, v. de Messénie, sur le golfe du même nom (auj. golfe de *Ronchio*).

Cyparisse, favori d'Apollon, suivant la Fable, tua par mégarde un cerf qu'il aimait, tomba dans un si violent chagrin qu'il pria les Dieux de lui ôter la vie, et fut changé par Apollon en cyprès.

Cyprien (*Thascius Cæcilius Cyprianus*, saint), docteur de l'Eglise, né à Carthage, au commencement du IIIe s., mort en 258, donna des leçons publiques d'éloquence et acquit une grande réputation. Converti en 246, il distribua ses biens aux pauvres et mérita d'être élu évêque de Carthage en 248. Il se distingua par ses vertus, sa charité, sa science, ses luttes contre les païens et les hérétiques. La persécution de Decius le força de se tenir caché, 250; mais il revint, poursuivit vigoureusement les schismatiques, soutint le pape Corneille contre les Novatiens, répondit victorieusement aux déclamations de ceux qui accusaient les chrétiens des malheurs de l'Empire. Il eut de vives discussions avec le pape Etienne, en soutenant que le baptême donné par les hérétiques est de nulle valeur. Lors de la persécution de Valérien, il fut condamné à mort par le proconsul d'Afrique et décapité. On le fête le 16 septembre. Parmi ses nombreux traités on cite : l'*Explication de l'Oraison dominicale*, un *Traité de la vanité des idoles*, de l'*Unité de l'Eglise*, de la *Mortalité*, une *Exhortation au martyre*, un traité contre les *Spectacles*, etc. On estime l'édition de 1700 et celle de D. Maran, Paris, 1726, in-fol.

Cyprien (Saint-), bourg de l'arrond. de Sarlat (Dordogne). Eaux minérales; tanneries, tuileries; produits agricoles; 2,364 hab.

Cyprus, nom ancien de l'île de Chypre, d'où le surnom de *Cypris*, donné à Vénus.

Cypsélus, tyran de Corinthe, vivait au VIIe s. av. J. C.; son histoire est mêlée de fables que raconte gravement Hérodote; il se déclara le défenseur du peuple, chassa l'oligarchie des Bacchiades, et se montra clément et magnifique. Il eut pour successeur son fils Périandre.

Cyr (Saint-), village de l'arrond. et à 4 kil. O. de Versailles (Seine-et-Oise), est célèbre par la maison royale de Saint-Louis pour les demoiselles de noblesse pauvre, que Louis XIV et Mme de Maintenon y fondèrent en 1686, et qui fut supprimée en 1793. L'édifice a été exécuté sur les dessins de Mansard. Saint-Cyr, d'abord hôpital, succursale des Invalides, puis prytanée militaire, devint, en 1808, l'Ecole spéciale militaire, précédemment établie à Fontainebleau; 2,677 hab.

Cyr (Saint-), bourg de l'arrond. de Toulon (Var); 2,000 hab.

Cyrano. V. BERGERAC.

Cyrénaïque (auj. pays de Barcah, dans la prov. de Tripoli), contrée de l'Afrique anc., au N., depuis la grande Syrte à l'O., jusqu'au cap Physcus. On la nomma *Pentapole* de Libye, de ses 5 villes, Cyrène, Barcé, Apollonie ou Sozusa, Bérénice et Arsinoé ou Teuchira. Le pays, fertile au N., fut colonisé par les Grecs, vers 650 av. J. C.; les villes, commerçantes et civilisées, formèrent une ligue, furent soumises à Alexandre et aux Ptolémées; puis elle devint un Etat tributaire, vers 258, qui fut légué par Apion, 96 av. J. C., aux Romains et réduit en province, 65 av. J. C.

Cyrénaïque (Secte). V. ARISTIPPE et CYRÈNE.

Cyrène (auj. ruines à *Curin* ou *Grennah*), capit. de la Cyrénaïque, à 15 kil. de la mer sur laquelle était son port d'Apollonie, fondée par des Théréens sous la conduite de Battus, vers 630 av. J. C., devint une grande ville de commerce, presque rivale de Carthage. Patrie d'Aristippe (d'où le nom d'école de Cyrène, donné à ses disciples), de Callimaque, d'Eratosthène et de Carnéade. — Elle devait son nom à la nymphe CYRÈNE, aimée d'Apollon et poursuivie par ce dieu jusque dans ces contrées.

Cyreschata ou **Cyropolis,** v. anc. fondée sur l'Iaxarte par Cyrus, et, plus tard, ruinée par Alexandre.

Cyriades fut, suivant Trebellius Pollion, l'un des trente Tyrans de l'empire romain, au temps de Gallien.

Soutenu par le perse Sapor, il aurait pris le titre de César et d'Auguste; après avoir tué son père, il aurait été massacré par ses propres soldats, vers 259.

Cyrille (Saint), patriarche de Jérusalem, né dans cette ville, 315-386, ordonné prêtre vers 345, fut chargé de l'instruction des catéchumènes et s'acquitta de ces fonctions avec talent, comme on le voit par ses 23 *Catéchèses* ou exposition de la foi chrétienne. Evêque de Jérusalem en 350, il défendit toujours l'orthodoxie, et fut persécuté par la haine jalouse d'Acace, évêque de Césarée; il assista au concile de Constantinople, en 381. On le fête le 18 mars. Ses *Œuvres* ont été souvent publiées; la meilleure édition est celle de dom Touttée, Paris, 1720, in-fol., en grec et en latin; les *Catéchèses* ont été traduites en français par Grandcolas, 1715.

Cyrille (Saint), patriarche d'Alexandrie, 376-444, successeur de son oncle Théophile, en 412, poursuivit les Novatiens et les Juifs, et, par son zèle ardent, fut l'occasion d'une violente sédition dans laquelle fut tuée la célèbre Hypatia. Il fit condamner l'hérésie de Nestorius au concile d'Ephèse, 431, et triompha des ennemis qu'il s'était attirés. Les Coptes et les Ethiopiens d'Abyssinie l'appellent *docteur du monde*. On le fête le 28 janvier. Ses œuvres sont remarquables par la précision des idées et l'élégance du style; on cite surtout dix livres *Contre Julien l'Apostat*. Elles ont été publiées par Canisius, 2 vol. in-fol., Cologne, 1546; par Jean Aubert, 6 vol. in-fol., grec et latin, Paris, 1638. Ses *Homélies* ont été traduites en français par Morelle, 1 vol. in-8°, Paris, 1604.

Cyrille et Méthodius (Saints), apôtres des Slaves, étaient frères et nés à Thessalonique. Le premier, d'abord appelé Constantin, renommé pour sa science, fut ordonné prêtre; Méthodius, brave capitaine, se fit ensuite moine. Constantin, envoyé par l'empereur Michel III, après un long séjour à Kherson, alla convertir les Khazares; puis, accompagné de son frère, il prêcha l'Evangile chez les Bulgares, et, en 863, chez les Moraves. Ils accommodèrent l'alphabet grec, augmenté de signes nouveaux, à la langue des Slaves, et traduisirent pour eux les livres saints. L'alphabet cyrillique, de 38 lettres, fut adopté par les Slaves orientaux (Bulgares, Serbes, Bosniaques, Esclavons, Russes, etc.). Constantin et Méthodius furent bien accueillis en Moravie, et y organisèrent l'église chrétienne; ils se rendirent à Rome en 867; Adrien II donna le titre d'évêque à Constantin, qui prit le nom de Cyrille et mourut le 13 fév. 868; les Grecs et les Russes le fêtent le 14 fév. Méthodius devint archevêque de Moravie et de Pannonie, malgré les réclamations et l'opposition de l'archevêque de Salzbourg; il mourut probablement à Rome. On a attribué à Cyrille un recueil de 96 apologues moraux, qui ont été plusieurs fois publiés dès le XVe s. et à Vienne en 1630; mais le texte grec est perdu.

Cyrille-Lucar, patriarche de Constantinople, né dans l'île de Candie, 1572-1638, étudia à Venise et à Padoue, visita l'Allemagne et en rapporta des opinions luthériennes. Quoique suspect, il devint patriarche d'Alexandrie, puis de Constantinople en 1621; il enseigna alors les doctrines protestantes, souleva l'opposition du clergé grec, fut exilé à Rhodes, puis à Ténédos, et finit probablement par être étranglé, sur l'ordre du gouvernement turc.

Cyrnos, nom grec de la CORSE.

Cyropédion, c.-à-d. *Champ de Cyrus*, endroit de Phrygie où Lysimaque, roi de Thrace, fut vaincu et tué par Séleucus Ier, en 281 av. J. C.

Cyrrhestique, prov. de l'anc. Syrie, à l'O. de la Comagène, avait pour capitale *Cyrrhus*, qui fut jadis un évêché. — Il y avait aussi, en Macédoine, une contrée appelée *Cyrrhestique* et une ville de *Cyrrhus*.

Cyrus, fondateur de l'empire des Perses, était fils du perse Cambyse et de Mandane, fille d'Astyage, roi des Mèdes. C'est l'un des plus grands noms de l'antique Orient; mais sa vie est mal connue; elle est entourée de fables, et il est bien difficile de concilier les récits d'Hérodote, de Ctésias, de Xénophon, de la Bible; Hérodote lui-même déclare qu'il a choisi le plus vraisemblable de quatre récits différents; sa narration n'en est pas moins trop souvent fabuleuse. Suivant ce dernier, Astyage, effrayé par un songe, ordonna la mort de son petit-fils, au moment de sa naissance. Harpagus, chargé de cette mission, donna l'enfant à un berger, qui, au lieu de l'exposer aux bêtes féroces, l'éleva comme son fils. Plus tard, Astyage reconnut la fraude, mais, croyant que le danger n'existait plus pour lui, il renvoya l'enfant à ses parents, et punit cruellement Harpagus. Excité secrètement par ce dernier, Cyrus, à la tête des Perses belliqueux, qui ne voulaient plus obéir aux Mèdes efféminés, marcha contre Astyage, le défit et lui enleva la couronne, vers 559 av. J. C.; l'empire Médo-Perse était fondé. Suivant Ctésias, il n'y avait aucun lien de parenté entre Cyrus et Astyage, qui aurait été également détrôné et épargné par le vainqueur. Dans son roman moral de la *Cyropédie*, Xénophon, qui veut donner le spectacle d'un grand et bon roi, raconte l'enfance de Cyrus, élevé par son père, à la manière frugale des Perses, et donnant plus tard à la cour d'Astyage des leçons de tempérance, de force et d'esprit. Plus tard, il aurait commandé les armées d'Astyage et de son oncle, Cyaxare II, auquel il aurait paisiblement succédé. Ce qui paraît certain, c'est que Cyrus, de l'illustre famille perse des Achéménides, réunit les forces des Perses et des Mèdes, et, à leur tête, soumit toute l'Asie occidentale, de l'Indus à la mer Egée, de l'Oxus à la mer Erythrée. Il eut surtout à combattre les Lydiens et les Babyloniens; Crésus, vaincu à Thymbrée, 548, fut pris à Sardes, les lieutenants de Cyrus achevèrent la soumission de l'Asie Mineure, en attaquant les villes grecques, tandis qu'après avoir réprimé une révolte des Mèdes, il marchait vers Babylone. Il battit le roi Labynit ou Balthazar, pénétra dans la ville par le lit de l'Euphrate, et mit fin au second empire d'Assyrie, 538. Puis Cyrus permit aux Juifs, captifs à Babylone, de retourner à Jérusalem et d'y rebâtir leur temple, 536. Suivant Hérodote, Cyrus mourut dans une guerre contre les Massagètes et leur reine Tomyris; suivant Ctésias, dans une expédition contre les Derbices, mais après avoir partagé ses Etats entre ses fils, Cambyse et Tanyoxarxès; Xénophon le fait mourir paisiblement dans son lit, après avoir adressé les plus sages recommandations à ses enfants. Son vaste empire avait été divisé en 120 satrapies, et Cyrus avait eu soin de séparer le pouvoir militaire des fonctions purement civiles. On place la mort de Cyrus vers 529. Au temps d'Alexandre, on voyait son tombeau à Pasargades, peut-être *Murghab*. Le nom de Cyrus n'est peut-être qu'un surnom; *Kohresch* signifie *soleil* en persan.

Cyrus *le Jeune*, fils de Darius Nothus, roi de Perse, et de Parysatis, fut gouverneur de l'Asie Mineure, et soutint les Spartiates contre Athènes, à la fin de la guerre du Péloponnèse. A la mort de son père, il conspira contre son frère, Artaxerxès Mnémon, et ne dut la vie qu'aux larmes de sa mère. Remis à la tête de son gouvernement, il demanda l'appui de Sparte, recruta des auxiliaires parmi les aventuriers grecs que la fin de la guerre laissait sans emploi; et, avec 13,000 Grecs, commandés par Cléarque, avec une armée de 100,000 Barbares, sous les ordres d'Ariée, il partit de Sardes, se dirigea péniblement par la Syrie jusqu'à l'Euphrate, dévoila seulement alors ses projets ambitieux et rencontra son frère à Cunaxa, à vingt lieues de Babylone; il fut vaincu et tué par Artaxerxès lui-même, 401 av. J. C. Les Grecs seuls restèrent victorieux à l'aile où ils commandaient et commencèrent alors leur fameuse retraite.

Cyrus (auj. *le Kour*), affl. de la mer Caspienne, traversait la Colchide, l'Ibérie et l'Albanie; son affl. principal sur la rive droite était l'Araxes.

Cysoing, ch.-l. de canton de l'arrond et à 16 kil. S. E. de Lille (Nord). Filatures de laine et de coton. Célèbre jadis par une riche abbaye, dont on voit les ruines et les beaux jardins; 2,937 hab.

Cythère (auj. *Cérigo*), île qui dépendait de la Laconie, célèbre par son temple de Vénus, qui était, dit-on, sortie de la mer voisine.

Cythnos, nom anc. de THERMIA.

Cyzique, v. anc. de la Petite Mysie (Asie Mineure), dans une île de la Propontide, maintenant réunie au continent. Célèbre par son port, son commerce, sa belle position militaire, ses monuments, elle fut prise par Alcibiade, après une victoire sur la flotte de Sparte, 410 av. J. C., assiégée par Mithridate, qui y fut défait par Lucullus, 74-73 av. J. C., réunie à l'empire, sous Tibère, et, plus tard, ch.-l. de la prov. de l'Hellespont. On voit encore, près de Peramo, les ruines d'un amphithéâtre, d'une naumachie et d'un vaste théâtre, au milieu de jardins et de grands bois. Un tremblement de terre, en 443, et les Arabes, en 675, l'ont complétement ruinée.

Czaba, grand village du cercle de Békès, territoire de Gross-Wardein (Hongrie); 25,000 hab.

Czacki (THADDÉE), historien et jurisconsulte polonais, né à Porytsk, en Wolhynie, 1765-1813, conçut dès sa

jeunesse le projet de répandre l'instruction dans son pays, fut nommé par Stanislas-Auguste staroste de Nowogrodek, et se distingua dans la diète constituante de Varsovie, 1789-91 ; ses biens furent confisqués par Catherine II, en 1795; Paul Ier les lui rendit et Alexandre le nomma conseiller d'Etat. Il réunit des sommes considérables pour fonder des écoles primaires en Wolhynie, en Podolie, en Ukraine; il créa, en 1805, le grand gymnase ou lycée de Krzemieniëtz. Il contribua aussi à la fondation de la Société des Amis des sciences à Varsovie, de la Société commerciale polonaise, etc. On a de lui un *Essai sur les lois de la Pologne et de la Lithuanie*, Varsovie, 1801, 2 vol. in-4°; *des Dîmes en général, et particulièrement en Pologne; des Juifs*, notice historique sur ce peuple et surtout en Pologne; *des Droits du duché de Masovie*, etc.

Czar, Czarowitz ou **Czarewitch.** V. Tzar.

Czarniecki (Étienne), né à Czarnça, dans le palatinat de Sandomir, 1599-1665, se distingua parmi les plus braves défenseurs de la Pologne, sous Jean-Casimir, défendit héroïquement Cracovie en 1655, lutta heureusement contre les Suédois et ramena le roi à Varsovie, 1656. Puis il marcha au secours du roi de Danemark repoussa les Suédois et alla délivrer la Lithuanie des Moscovites, 1660; il fut nommé palatin de la Russie-Rouge; repoussa encore les Moscovites en 1661, battit les Cosaques soulevés, 1663-1665, et mourut au moment où il venait d'être nommé grand général de la couronne.

Czartoryski, famille polonaise, issue des Jagellons, grands-ducs de Lithuanie; elle tire son nom de la terre de Czartorysk en Wolhynie, et devint surtout célèbre au XVIIIe s., grâce à ses richesses qu'elle dut à des mariages. Les deux frères, *Michel-Frédéric*, 1696-1775, et *Auguste-Alexandre*, 1697-1782, s'efforcèrent d'introduire de sages réformes dans la constitution polonaise, mais eurent le tort ou le malheur de s'appuyer sur les Russes, qui firent échouer leurs tentatives.

Czartoryski (Adam-Casimir), fils d'Auguste-Alexandre, né à Dantzig, 1731-1823, fut président de la diète qui reconnut roi son cousin, Stanislas-Auguste Poniatowski. Il devint ensuite feld-maréchal au service de l'Autriche, se montra partisan des réformes et de la constitution de 1791 ; mais compta toujours beaucoup trop sur l'appui ou le désintéressement de l'Autriche et de la Russie. En 1812, il fut maréchal de la diète confédérée à Varsovie, et se retira, en 1813, dans sa belle terre de Pulawy. Sa femme, *Isabelle* Czartoryska, 1743-1835, s'est fait connaître par son goût pour les arts et les lettres; elle avait recueilli à Pulawy de nombreux et précieux souvenirs historiques de la Pologne; Nicolas Ier les a dispersés ou envoyés à Saint-Pétersbourg en 1832.

Czartoryski (Adam-Georges), fils des précédents, né à Varsovie, 1770, mort à Montfermeil, près Paris, en 1861, après avoir combattu les Russes en 1792, fut envoyé, comme otage, à Pétersbourg, avec son frère Constantin. Paul Ier le nomma ambassadeur à Turin, 1797, Alexandre Ier, dont il fut l'ami, lui donna le ministère des affaires étrangères. Il vécut un peu à l'écart, de 1807 à 1812, mais suivit le tzar à Vienne, à Paris, fut nommé sénateur-palatin de Pologne en 1815, se retira des affaires en 1821, et fut président du gouvernement provisoire, lors de l'insurrection de 1831 ; banni de sa patrie, dépouillé de ses biens, il se réfugia en France, où il resta l'un des chefs de l'émigration polonaise.

Czaslau, ch.-l. de cercle, à 75 kil. S. E. de Prague (Bohême). Eglise remarquable; tombeau de J. Ziska. Victoire de Frédéric II sur les Autrichiens, 17 mai 1742; 4,000 hab.

Czechowicz (Simon), peintre polonais, né à Cracovie, 1689-1775, étudia et séjourna longtemps en Italie; il finit par fonder une école de peinture à Varsovie. Il avait un dessin correct et un coloris agréable; il a surtout peint des sujets religieux.

Czegled, v. du cercle de Pesth-Pilis (Hongrie), sur le chemin de fer de Pesth à Szegedin; 17,000 hab.

Czenstochow, v. de la prov. de Varsovie (Pologne russe), sur la Wartha, place forte divisée en deux villes; l'ancienne, brûlée en 1771 ; la nouvelle, séparée de l'autre par le mont Klarenberg ou Jasno-Gora, sur lequel est un couvent qui a soutenu plusieurs siéges et possède une image de la Vierge, attirant beaucoup de pèlerins; 6,000 hab.

Czerkasy, v. du gouvern. de Kiev (Russie), sur le Dniepr, autrefois chef-lieu des Cosaques du Dniepr ; 6,000 hab.

Czerna-Gora. V. Monténégro.

Czernowitz, ch.-l. de la Bukowine (empire d'Autriche), près du Pruth, par 48° 35' 40" lat. N. et 23° 59' long. E., à 740 kil. E. de Vienne. Evêché grec non uni; écoles. Bijouterie, fabriques de voitures grossières; commerce considérable avec l'Allemagne et la Moldavie; 34,000 hab.

Czerny-George. V. George et Serbie.

Czersk, v. ruinée de la Pologne, à 35 kil. S. de Varsovie, longtemps résidence des ducs de Mazovie, avec un château bâti sur un rocher.

Czongrad, v. du cercle de ce nom, dans le territoire de Gross-Wardein (Hongrie), sur la rive droite de la Theiss, en face du confl. du Körös. Riches vignobles; 15,000 hab.

D

Dacca. V. Dakka.

Dach (Simon), professeur de poésie à l'université de Kœnigsberg et poëte lyrique allemand, né à Memel en 1605, mort en 1659. Ses chants religieux sont encore conservés dans des recueils de cantiques.

D'Achéry. V. Achéry.

Dachsbourg ou **Dagsbourg,** capitale du comté de ce nom, dans la Lorraine allemande, et patrie du pape Léon IX. Détruite au XVIIe siècle, elle a été remplacée par le village de Dabo (Lorraine), près de Phalsbourg ; 2,673 hab.

Dacie, Daces. Située entre la Theiss à l'O., les Karpathes et le Dniester au N., le Pont-Euxin à l'E., et le Danube au S., la Dacie correspondait à une partie de la Hongrie moderne, à la Transylvanie, la Bukowine, la Bessarabie, la Moldavie et la Valachie. Habitée à l'E. par les Gètes et à l'O. par les quinze tribus des Daces, qui se confondirent vers le Ier siècle ap. J. C., elle entra alors en rapport avec les Romains. Contenus jusqu'à Domitien, les Daces exigèrent un tribut de ce prince, mais ils furent vaincus dans deux guerres par Trajan. Réduite en province, 107, la Dacie fut divisée en *Dacia ripensis* ou *riveraine* sur les bords du Danube, *Dacia alpensis* ou *montagneuse* au pied des Karpathes, *Dacia mediterranea* ou *intérieure*. Trajan y introduisit de nombreux colons romains et imposa le nom d'*Ulpia Trajana* à *Zarmizegethusa*, capitale de Décébale, le roi vaincu. On y remarquait encore *Tibiscus*, sur la Temes, près de Temeswar. Adrien, qui fit reculer le dieu Terme en Asie, garda la Dacie trajane; mais Aurélien l'abandonna aux Goths, 274. Les descendants des colons établis par Trajan se retrouvent aujourd'hui dans les Roumains qui habitent les deux versants des Karpathes orientales. — On nomma encore Dacie : 1° la partie centrale de la Mœsie, dont Aurélien fit une province particulière après la cession de la véritable Dacie; 2° au commencement du IVe siècle, un diocèse situé également sur la rive droite du Danube et renfermant, outre la Dacie d'Aurélien, alors divisée en *Dacie riveraine* et en *Dacie intérieure*, les trois provinces de Mœsie supérieure, Dardanie et Prévalitane.

Dacier (André), traducteur français, né à Castres, 1651-1722. Il acheva ses études à Saumur sous le savant Tanneguy-Lefèvre, dont il épousa la fille en 1683; ce fut, selon l'érudit Basnage, « le mariage du grec et du latin. » M. et Mme Dacier étaient depuis longtemps au nombre des savants qui travaillaient aux éditions *ad usum Delphini*. Garde des livres du cabinet du Louvre, Dacier devint, en 1695, membre de l'Académie des Inscriptions et de l'Académie française; la dernière le nomma son secrétaire perpétuel en 1713. — On a de lui des traductions, assez médiocres en général, de beaucoup d'auteurs grecs et latins, mais il les a enrichies d'excellentes notes archéologiques. On cite ses éditions de *Publius*

Festus et de *Valerius Flaccus*, in-8°; sa traduction et ses commentaires d'*Horace*, de *Platon*, des *Vies des hommes illustres* de Plutarque, du *Manuel* d'Épictète, de la *Politique* d'Aristote, et de quelques *Traités* d'Hippocrate.

Dacier (Mme Anne, née **Lefèvre**), femme du précédent, née à Saumur en 1654 (et non 1651), mourut en 1720. Elle était fille de l'humaniste Tanneguy-Lefèvre, qui lui apprit les langues anciennes. Après la mort de son père, chargée par le duc de Montausier de l'édition de quelques classiques *ad usum Delphini*, elle publia, en 1674, *Florus*, qui fut bientôt suivi d'*Aurelius Victor* et d'*Eutrope*. Elle traduisit, en outre, les *Comédies de Térence*, trois pièces de *Plaute*, et, pour la première fois en français, deux comédies d'*Aristophane*. En 1683, elle épousa Dacier, et deux ans après, mais avant la révocation de l'édit de Nantes, ils se convertirent l'un et l'autre au catholicisme. De leur mariage naquirent deux filles, et un fils qui mourut à 11 ans, alors qu'il lisait déjà facilement Hérodote et Polybe. L'ouvrage capital de Mme Dacier a été sa traduction d'Homère (*Iliade*, 1699-1711; *Odyssée*, 1708), qui lui valut une réputation européenne. En 1714, elle défendit son poëte favori contre La Motte avec une vigueur qui rappelle celle des personnages homériques : elle avait 60 ans. Mme Dacier a laissé encore une édition de *Callimaque*, son premier ouvrage, etc., sans compter les travaux qu'elle entreprit avec son mari. Sa réponse aux attaques de La Motte contre Homère est intitulée : *Traité des causes de la corruption du goût*.

Dacier (Bon-Joseph), érudit et littérateur français, né à Valognes, 1742-1833. En 1772, il devint membre de l'Académie des Inscriptions, dont il a été pendant 40 ans le secrétaire perpétuel. En 1789, il fit partie du conseil municipal de Paris et dirigea l'établissement du nouveau système des contributions publiques. Après la Terreur, il entra à l'Institut, 1795, au Tribunat, 1799, à la Bibliothèque nationale, en qualité de conservateur, 1800. Enfin, en 1823, il fut admis à l'Académie française. Dacier a donné, en 1772, une traduction des *Histoires* d'Elien, et, en 1777, de la *Cyropédie* de Xénophon; un *Rapport sur les progrès de l'histoire et de la littérature ancienne depuis* 1789 (1810); des *Mémoires* philologiques et de nombreux *Éloges* d'académiciens, etc.

Dactyles, prêtres d'Uranus et de la Terre. On les appela *Idéens* quand ils eurent passé de Phrygie en Crète, sur le mont Ida, où ils élevèrent Jupiter. Leur nom de Dactyles leur vient, peut-être, de leur dextérité dans les travaux qui ont les doigts (δάκτυλος) ou la main pour instrument. Ils pratiquèrent la médecine et les enchantements, découvrirent l'art de travailler le fer et plusieurs instruments de musique. Instituteurs des premiers Grecs comme de Jupiter, ils méritèrent de passer au rang des dieux.

Dactyliothèque, boîte ou étui où les Romains mettaient leurs anneaux.

Dadian, titre du prince de la Mingrélie.

Dadon (Saint) est le même que saint Ouen. V. Saint Ouen.

Daduque (Porte-flambeau), l'un des principaux personnages dans les mystères d'Eleusis. Il représentait le soleil.

Daël (Jean-François **van**), peintre flamand, né à Anvers, 1764-1840, excellait à peindre les fleurs et les fruits. Il s'était fixé en France de bonne heure. Son tableau le plus connu est la *Croisée*, à Anvers.

Daendels (Hermann-Guillaume), général hollandais, né en 1762 à Hattem (Gueldre), quitta la Hollande à la suite des troubles des *patriotes*, en 1787. Il y revint, pourvu du grade de colonel sous Dumouriez, de général de brigade sous Pichegru, 1794, et prit une part considérable à la constitution de la république batave. Louis Bonaparte le nomma maréchal de Hollande, 1807, puis gouverneur général des Indes orientales. Son administration à Java, 1808-1811, lui permit de composer un ouvrage fécond en renseignements, l'*État des possessions hollandaises dans les Indes orientales*, 1814, 4 vol. Il suivit ensuite Napoléon Ier en Russie, et, après la restauration de la maison d'Orange, fut chargé de réorganiser les colonies des Pays-Bas sur la côte de Guinée. Il mourut au milieu de ces travaux, juin 1818.

Daghana, établissement français au Sénégal, sur le cours du fleuve, dans le Oualo, à 114 kil. N. E. de Saint-Louis ; 2,000 hab. Le district renferme 26,000 noirs et fait le commerce de gommes, arachides et miel.

Daghestan (Pays de montagnes, de *dagh*, montagne, en turc et en persan), ou gouvernement de Derbent, prov. de la Russie d'Europe, entre 40° 35′ et 43° 20′ lat. N., entre 45° 30′ et 46° 40′ long. E., dans la lieutenance du Caucase, borné à l'E. par la mer Caspienne, au S. et à l'O. par le Caucase, dont les ramifications le traversent. La superficie est d'environ 30,000 kil. carrés et la population de 448,000 hab. — On y élève beaucoup de bétail. Le climat, âpre dans les montagnes, doux dans les vallées, est chaud et malsain sur la côte de la mer Caspienne. Les habitants, Tatars d'origine, musulmans de religion, obéissent à des khans vassaux de la Russie. Les tribus principales sont les Lesghis, les Awares, les Koumouks, les Koumoucks, etc. On y trouve les villes de Derbent, capitale du pays, de Koura, Kouba, Tarkou, Koubetchi, etc. — Le Daghestan est une des routes qui mènent d'Europe dans l'Asie centrale ; aussi la Russie en convoita la possession de bonne heure : elle est parvenue, en 1813, à l'arracher à la Perse par le traité de Gulistan. — Il correspond à une partie de l'Albanie des anciens.

Dago, île de Russie, dans la mer Baltique, au N. de l'île d'Oesel, sur la côte O. d'Esthonie, entre 58° 41′ et 59° 6′ lat. N., et entre 19° 44′ et 20° 35′ long. E. La population, d'origine esthonienne, mais mêlée de quelques Suédois, est d'environ 20,000 hab. — Sur la côte, on pêche beaucoup de phoques.

Dagobert Ier, roi des Francs mérovingiens, né en 600, régna d'abord en Austrasie, 622, et succéda à son père, Clotaire II, en Neustrie et en Bourgogne, 628. Il reprit aussi l'Aquitaine à la mort de Caribert, son frère, 631. Il s'attacha à réprimer l'aristocratie des leudes et des évêques, et s'entoura de ministres gallo-romains (saint Eloi, saint Ouen), plus souples que les Barbares. Sa magnificence et son luxe l'ont fait surnommer le *Salomon des Francs*. Malgré la résistance des Vénèdes, qui repoussèrent les Austrasiens, et le massacre perfide de 10,000 familles Bulgares, son règne ne manque pas d'une certaine grandeur : il soumit les Gascons, reçut l'hommage de Judicaël, duc des Bretons, et fit rédiger les lois des Francs. Il avait été forcé par les leudes austrasiens de leur donner son fils Sigebert II pour roi, quand il mourut, 638, à Saint-Denis, où il avait fondé une célèbre abbaye ; il y fut enterré.

Dagobert II, dernier roi mérovingien d'Austrasie, était fils de Sigebert II et petit-fils du précédent. Relégué en Irlande par le maire du palais Grimoald, rappelé par les hommes libres, 674, il fut mis à mort, après 5 ans de règne, par les chefs de l'aristocratie austrasienne, 679.

Dagobert III, roi des Francs neustriens, fils de Childebert III, régna sous les mairies de Pepin d'Héristal et du jeune Théobald, 711-715.

Dagobert (Luc-Siméon-Auguste), général français, né en 1736, près de Saint-Lô. La vigueur qu'il montra à l'armée d'Italie, sous les ordres de Biron, 1792-1793, le fit placer à la tête de l'armée des Pyrénées-orientales. Dans la campagne de l'an II, 1793-1794, il prit en 24 heures la Cerdagne et la vallée du Carol, et bientôt après Mont-Louis et le val d'Aran. Exténué de fatigues, il succomba pendant les préparatifs du siége d'Urgel. On a de lui : *Nouvelle méthode de commander l'infanterie*, 1793.

Dagon, dieu des Philistins, adoré à Azoth et à Gaza. Dans son temple fut placée l'arche d'alliance enlevée aux Juifs. On lui donnait la forme d'un triton.

Dagoumba, royaume tributaire des Achantis, dans la Guinée supérieure. Capitale *Yandi*.

Daguerre (Louis-Jacques-Mandé), peintre-décorateur et physicien, né à Cormeilles (Seine-et-Oise), en 1789. Il se distingua d'abord par des décorations théâtrales qui surpassaient ce qu'on avait fait avant lui. Il établit ensuite le *Diorama*, qui eut la plus grande vogue de 1822 à 1839. Dans cette dernière année, il inventa le *daguerréotype*, c'est-à-dire le moyen de fixer les images de la chambre obscure, tentative dans laquelle avaient échoué avant lui Porta, Ch. Wedgwood et Humphry Davy. Daguerre s'était associé, en 1829, à Niepce, qui s'occupait des mêmes recherches depuis 1814, mais qui mourut en 1833. Les deux Chambres votèrent une pension à Daguerre et à l'héritier de Niepce, moyennant la cession de leurs procédés. Daguerre mourut en 1851. Du daguerréotype est née la photographie.

Daguesseau. V. D'Aguesseau.

Dahae, ancien peuple scythique, à l'E. de la mer Caspienne, sur les bords de l'Ochus, entre les Derbices au S. et les Massagètes au N.

Dahalac (Île). V. Dhalac.

Daher. V. Dhaher.

Dahlberg (Eric), ingénieur suédois, 1625-1703. Il eut la direction générale des forteresses de Suède, seconda Charles-Gustave en Pologne et en Danemark, 1657-58, fut gouverneur de Livonie de 1690 à 1702. — On a de lui : *Suecia antiqua et hodierna*, etc.

Dahlen, v. de Saxe, prov. de Leipzig; — v. de Prusse, prov. du Rhin; 4,500 hab.

Dahme, v. du Brandebourg (Prusse), sur la *Dahme*, affluent de la Sprée; 3,500 hab.

Dahomey, région maritime de la Guinée supérieure sur le golfe de Guinée, entre 6° et 9° lat. N., et entre 5° long. E. et 3° long. O. depuis l'embouchure du Bénin à l'E. et du Volta à l'O., jusqu'aux derniers escarpements des monts Kong au N. Le climat est chaud et malsain Le sol, extrêmement fertile, est couvert de forêts où certains arbres atteignent des proportions extraordinaires. Malheureusement, l'industrie et l'agriculture sont étouffées par l'effrayant despotisme auquel le pays est soumis. Le roi, qui est l'objet d'une espèce d'adoration, se signale par d'horribles sacrifices humains. Il a une armée de femmes. Le Dahomey n'a pas un million d'habitants, dont 20,000 à peine sont libres. Les villes sont : *Abomey*, capitale, dans l'intérieur ; *Badagry* et *Whydah*, sur la côte, etc. La France a un établissement à Whydah.

Dahra, région montagneuse de la province d'Alger (Algérie), entre la Méditerranée au N. et le bas Chélif au S. Bou-Maza y excita, en 1845, une insurrection qui fut énergiquement réprimée par le colonel Pélissier.

Daïdies (δᾴς, torche), fêtes qui duraient trois jours à Athènes; on y allumait des torches.

Daillé (Jean), en latin *Dallæus*, théologien protestant, né à Châtellerault, 1594-1670. Précepteur des petits-fils de Duplessis-Mornay, il parcourut avec eux l'Italie, la Suisse, la Hollande, l'Allemagne. Pasteur à Saumur, puis à Paris, il desservit pendant 40 ans l'église de Charenton, 1626-1670. Ses ouvrages de polémique religieuse n'ont pas l'emportement qui dépare parfois les écrits de ce genre; ils ont contribué, au contraire, aux progrès de l'histoire de l'Eglise ; on cite entre autres : *Traité de l'emploi des saints Pères*, 1632; *Apologie pour les Eglises réformées*, 1633, etc. Il a, dit-on, laissé 720 sermons.

D'Ailly (Pierre). V. Ailly.

Dain (Olivier **Le**). V. Le Dain.

Dair-el-Kamar (*Maison de la Lune*), la plus importante ville du Liban, dans l'eyalet de Saïda (Turquie d'Asie), située à 36 kil. S. de Beyrouth; 1,500 hab. — Les Druses, en 1860, y ont commis d'affreux massacres sur les chrétiens.

Daira, la *Savante*, déesse des mystères d'Eleusis. On la confond aussi avec d'autres divinités.

Daïri, nom du souverain spirituel au Japon. Il réside à Meako ou Miako, dans l'île Niphon. Auj. il a repris ses fonctions temporelles, qui avaient passé au taïcoun ou siogoun. On l'appelle aussi *mikado*.

Dakhel, oasis dans la Haute-Egypte, à l'O. du Nil et de l'oasis d'El-Khargeh, à l'E. du désert de Libye; environ 5,000 hab.

Dakka ou **Dacca,** v. de l'Hindoustan, dans la province de Bengale et la présidence de Calcutta, à 250 kil. N. E. de cette ville, par 23° 42′ lat. N. et 87° 57 long. E. Elle est située sur la branche orientale du Gange. La popul. est de 200,000 hab. (?)— Le principal commerce est celui de mousselines et de toiles de coton. On exporte aussi de la cassonade, des tapis, de la soie, etc.

Dakota, territoire des Etats-Unis, entre la Nouvelle-Bretagne au N., les Etats de Minnesota et d'Iowa à l'E., le territoire de Nebraska au S., celui d'Idaho à l'O. Il a été organisé en 1868; la superficie est de 390,898 kilomètres carrés; la population est peu considérable (14,000 hab.?).

Dakotas, tribu des Sioux, entre le Missouri et le haut Mississipi, dans les Etats-Unis d'Amérique.

Dal ou **Dal-Elf,** fleuve de Suède, formé dans la prov. de Falun par la réunion de l'Oster-Dal et du Wester-Dal, qui naissent dans les monts Sèves. Le Dal passe à Hedemora et Avesta, etc., traverse plusieurs lacs, et se jette dans le golfe de Bothnie, au-dessous de Geflebourg, après un cours de 460 kil. L'ancienne province de Dalécarlie était dans son bassin supérieur.

Dalaï-Lama. V. Lama.

Dalayrac (Nicolas), compositeur de musique, né à Muret en 1753. Il montra, dès son enfance, un goût prononcé pour l'art musical. Admis, en 1774, dans les gardes du comte d'Artois, il se lia, à Paris, avec plusieurs artistes ; il écrivit, en 1781, la musique de deux opéras qui furent représentés à la cour, et débuta, les années suivantes, à l'Opéra-Comique. Parmi ses ouvrages on remarque particulièrement *Nina ou la Folle par amour; Azémia; les Deux petits Savoyards; Camille ou le Souterrain; Gulnare; Léon; Adolphe et Clara; Maison à vendre; Picaros et Diégo*; *Gulistan;* etc. — Dalayrac arrangeait sa musique avec art pour la scène; son talent est simple et facile. Il a fait aussi quantité de romances. La mort le surprit, 1809, quand il venait de terminer son opéra, *le Poëte et le Musicien.*

Dalberg, famille allemande ancienne et noble, divisée aujourd'hui en branches de *Dalberg-Hernsheim* et de *Dalberg-Dalberg*. Au couronnement de chaque empereur d'Allemagne, le héraut d'armes criait : « Point de Dalberg ici ? » Le membre présent s'avançait et recevait l'accolade comme premier chevalier de l'Empire. Après la chute de l'empire d'Allemagne, Napoléon Ier voulut qu'on appelât les Dalberg dans les couronnements de l'empire français.

Dalberg (Charles-Théodore-Antoine-Marie), de cette illustre famille, né à Hernsheim en 1744, se voua, après d'excellentes études, à l'état ecclésiastique. Nommé gouverneur d'Erfurt par l'électeur de Mayence, 1772, il montra dès lors un rare talent d'administrateur. Coadjuteur de Mayence, 1787, évêque de Constance, 1800, électeur et archevêque de Mayence, 1802, et, de plus, archichancelier de l'empire, il céda par la paix de Lunéville, Worms, Constance et son électorat, et reçut, en échange, Ratisbonne, Aschaffenbourg et Wetzlar Lorsque la Confédération du Rhin fut créée, il perdit son titre d'archichancelier et devint prince primat et grand-duc de Francfort-sur-le-Mein. Dépouillé de sa souveraineté, après les désastres de Napoléon Ier, en 1813, il se retira simple archevêque à Ratisbonne où il mourut en 1817. Il se recommande à la postérité par son habile administration dans ses domaines, par son esprit de tolérance, par ses relations avec Schiller, Gœthe, Wieland, Herder, etc., enfin par ses propres ouvrages, dont quelques-uns ont été écrits en français.

Dalberg (Emeric-Joseph, duc de), né à Mayence, 1773, mort à Hernsheim, près de Worms, 1833, neveu du précédent, représenta, en 1803, le margrave de Bade auprès du Premier Consul. Distingué par Talleyrand, appuyé par son oncle, l'archichancelier de l'empire d'Allemagne, il se fit naturaliser Français. Il contribua au mariage de Napoléon Ier avec Marie-Louise, 1810. En 1814, il fut l'un des cinq membres du gouvernement provisoire, et contre-signa, au congrès de Vienne, les deux déclarations qui furent rendues contre l'Empereur après son retour de l'île d'Elbe, 1815. La seconde restauration l'éleva à la pairie. On lui a attribué une part dans la composition de l'*Histoire de la Restauration* par M. Capefigue.

Dale (Antoine **van**), né à Harlem. 1638-1708, prédicateur mennonite et médecin, est surtout connu par son livre, *de Oraculis veterum ethnicorum*; c'est la source où a puisé Fontenelle pour son *Histoire des oracles.*

Dalécarlie ou **Dalarne,** en suédois, ancienne province de Suède, comprise dans le bassin supérieur du Dal. Elle forme aujourd'hui le *Lan* ou département de Falun. — Région montagneuse, la Dalécarlie tirait son nom de la situation accidentée de son sol. Elle renfermait le Kopparberg, ou pays des mines, qui est riche en fer et en cuivre. — La Dalécarlie a une population active et passionnée pour l'indépendance. Gustave Wasa, en 1520, trouva un asile parmi les mineurs et commença à leur tête la révolution qui affranchit la Suède de la domination danoise.

Dalechamp (Jacques), érudit, médecin et botaniste, né à Caen, 1513, mort à Lyon, 1587 ou 1588. On a peu de détails sur sa vie. — Il a donné une version latine d'Athénée avec le texte grec et des commentaires, une édition de l'*Histoire naturelle* de Pline. Son *Traité de chirurgie*, 1570, n'a plus guère qu'une valeur historique. — L'*Historia generalis Plantarum* n'est qu'une compilation dans le genre de Pline et une reproduction sans critique des ouvrages des anciens.

Dalembert (*Jean le Rond*), géomètre et littérateur, né à Paris le 16 novembre 1717, mort le 29 octobre 1783. Enfant naturel du chevalier Destouches-Canon et de Mme de Tencin, il fut trouvé sur les marches de l'église Saint-Jean-le-Rond, et élevé par la femme d'un vitrier, demeurant rue Michel-le-Comte; il passa une grande partie de sa vie avec cette pauvre femme qu'il regarda toujours comme sa véritable mère. Dès l'âge de 4 ans il fut mis dans une pension, dont il sortit à

douze; il entra alors au collége Mazarin où il eut des succès et où il resta jusqu'à 17 ans. Il se fit recevoir avocat; mais le goût qu'il avait pour la géométrie se fortifiant de jour en jour, il s'y livra avec passion. En 1741, il fut reçu à l'Académie des sciences; deux ans après il publia son *Traité de dynamique;* cinq ans plus tard il fut couronné par l'Académie de Berlin pour un ouvrage sur la *Théorie générale des vents;* elle le nomma par acclamation l'un de ses membres. Il publia ce traité au moment où Frédéric II, roi de Prusse, venait de gagner trois batailles sur les Autrichiens et de conclure la paix. Dalembert dédia son ouvrage au héros de la Prusse, qui, très-satisfait d'une dédicace flatteuse, lui offrit la place de président de l'Académie de Berlin, alors occupée par Maupertuis malade. Dalembert refusa, ne voulant point succéder à Maupertuis de son vivant. Frédéric lui donna une pension de 1,200 livres, en l'accompagnant d'une lettre qui témoignait de son estime. Membre de l'Académie française en 1754, de l'Institut de Bologne, 1755, pensionnaire surnuméraire de l'Académie des sciences, etc., il reçut une pension de Louis XV. En 1762, l'impératrice de Russie, Catherine II, lui offrit 100,000 livres de rente pour se charger de l'éducation du grand-duc de Russie, son fils. Dalembert refusa; Catherine insista de la manière la plus pressante et la plus flatteuse; cette lettre ayant été communiquée à l'Académie française, il fut arrêté qu'elle serait insérée dans les registres comme un honneur aux lettres. Il préférait à tout sa vie modeste et l'amitié de M[lle] de Lespinasse, à laquelle il fut attaché plus de vingt ans, et dont la mort lui causa une profonde douleur. Sa vie laborieuse fut partagée entre ses travaux scientifiques et ses études philosophiques. En 1749, il avait résolu le problème de la *précession des équinoxes*, et s'était montré le digne successeur de Newton. Son *Traité sur la résistance des fluides*, en 1752, renferme une foule d'idées originales et neuves; il perfectionna la méthode de Jean Bernouilli sur le calcul intégral, et composa de 1754 à 1756 ses *Recherches sur différents points importants du système du monde*. Il discuta plusieurs de ses opinions avec Euler et Clairaut surtout; et souvent la lumière jaillit de ces discussions, qui ne furent pas toujours exemptes de vivacité. — Il s'associa à son ami Diderot pour la publication de l'*Encyclopédie* (*V.* ce mot), 1751-1772; il en écrivit le *Discours préliminaire*, vaste tableau, d'une science et d'une clarté remarquables, où il traçait le développement de l'esprit humain et la marche des sciences depuis leur renouvellement, avec l'indication des progrès qu'elles devaient espérer. Il composa pour le Dictionnaire un grand nombre d'articles scientifiques et littéraires. L'un de ces articles sur Genève souleva une dispute entre lui et J.-J. Rousseau, qui écrivit alors sa *Lettre sur les spectacles*. Dalembert fit aussi une traduction de *quelques morceaux choisis de Tacite*, un *Essai sur les gens de lettres*, un ouvrage sur la *Destruction des jésuites*, 1775; cette histoire fut impartiale, et malgré cela lui mérita des ennemis, lui attira des libelles et la haine des deux partis, ce qui parut prouver la vérité de ses accusations. Dalembert ne répondit point à ces libelles; cet ouvrage lui valut aussi le mécontentement du ministre qui lui refusa pendant plus de six mois la pension laissée vacante par la mort de Clairaut. Dalembert publia encore des *Mémoires sur Christine de Suède*, et des *Mélanges de philosophie, d'histoire et de littérature*. En 1759, dans ses *Eléments de philosophie*, il développa les premiers principes et la véritable méthode des différentes sciences. On doit donc compte à Dalembert des services qu'il a rendus à la philosophie, aux mathématiques, à la géométrie; ces ouvrages furent ceux auxquels il attacha le plus d'importance, parce qu'il trouvait qu'il n'y avait de réel que ces vérités. Cependant il écrivit encore un livre sur les *Eléments de la musique*. En 1772, Dalembert fut nommé secrétaire de l'Académie française; il ne négligea pas, comme ses prédécesseurs, l'histoire de cette compagnie; il écrivit la vie de tous les académiciens morts depuis 1700 jusqu'en 1772; cet ouvrage est un livre précieux pour les hommes qui aiment la vérité et la philosophie. Sa liaison avec Voltaire fut constante et produisit entre ces deux écrivains remarquables une longue et bien curieuse correspondance. — Dalembert était d'une constitution faible; l'éloignement de tout excès et sa sobriété ne le préservèrent pas des infirmités d'une vieillesse prématurée. Le travail et la conversation étaient ses seuls plaisirs, et malgré son apparente faiblesse, il perfectionnait son histoire de l'Académie et discutait des points de mathématiques. Son courage ne l'abandonna point au moment de quitter la vie. Dans ses derniers jours, entouré de nombreux amis, prenant part à leur conversation, l'animant par sa gaieté, lui seul était calme et tranquille. Il mourut à l'âge de 66 ans, au Louvre qu'il était venu habiter depuis la mort de M[lle] de Lespinasse. Sa solitude et son isolement lui avaient pesé, et le vide que lui avait laissé la perte de son amie les lui rendait encore plus pénibles. — Les *Œuvres littéraires* de Dalembert ont été publiées en 18 vol. in-8°, 1805, et en 5 vol. in-8°, 1821. Ses *Œuvres scientifiques* n'ont pas été réunies. Outre les livres que nous avons indiqués, on doit rappeler: *Tabularum lunarium emendatio*, 1756, in-4°; *Opuscules mathématiques*, 8 vol. in-4°; etc.

Dalemilus, auteur d'un *Chronicus Boleslaviensis* en vers, imprimé en 1620. Il vivait en Bohême dans la première moitié du XIV[e] s.

Daleminzes, peuple slave, qui habitait au nord de la Bohême, du VII[e] au IX[e] s.; il a donné son nom à la Misnie.

Dalesme (ANDRÉ), physicien, membre de l'Académie des sciences en 1699, mort en 1727. Il a inventé un cric d'une force double du cric ordinaire, un appareil de chauffage dans lequel la fumée redescend dans le brasier pour y brûler de nouveau, etc.

Dalesme (JEAN-BAPTISTE, baron), général, né à Limoges, 1763-1832. C'est à lui que Napoléon I[er] remit le gouvernement, à son départ de l'île d'Elbe (avril 1815). Après Waterloo, Dalesme dut le rendre aux Anglais.

Dalgarno (GEORGES), linguiste, né à Aberdeen, 1625-1687, a publié un *Ars signorum* où il agite le problème d'une langue universelle, et un *Didascalocophus* où il s'occupe de l'éducation des sourds-muets.

Dalibard (THOMAS-FRANÇOIS), botaniste, 1703-1779, adopta le premier en France les principes de Linné. On a de lui : *Floræ Parisiensis prodromus*, 1749; une traduction des *Expériences et observations sur l'électricité* par Franklin, 1752, etc.

Dalibray (CHARLES **Vion**), poëte, ami de Saint-Amand, Faret, etc., est connu surtout par ses épigrammes contre le parasite Montmaur. Il mourut en 1655.

Dalila, femme qui livra Samson aux Philistins, ses compatriotes.

Dalin (OLAF ou OLAUS), littérateur suédois, 1708-1763. Il a laissé une *Histoire de Suède*, 4 vol. in-4°, malheureusement inachevée; un poëme, *la Liberté de la Suède*, et d'autres écrits en vers et en prose.

Dalkeith, gros village, à 9 kil. S. E. d'Edimbourg, dans le comté de ce nom. On y tient le marché de grains le plus considérable d'Ecosse; 5,000 hab.

Dallas (ROBERT-CHARLES), littérateur anglais, né à la Jamaïque, 1754-1824; connu par ses *Souvenirs de lord Byron* dont il était l'ami.

Dallas (GEORGE), publiciste anglais, né à Londres, 1758-1833. Il passa six ans aux Indes au service de la Compagnie, et revint ensuite en Europe. Il publia une apologie d'Hastings, 1780. Il seconda activement par ses écrits la politique de Pitt à l'égard de la France et dans les affaires d'Irlande.

Dallemagne (CLAUDE, baron), général, né à Périeux, dans le Bugey, 1754-1813. Soldat en 1773, sergent au siége de Savannah dans la guerre d'Amérique, il devint officier en 1790 et général de brigade, 1793. Dans la campagne de 1796 en Italie il décida la victoire de Lodi et mérita plusieurs fois les éloges de Bonaparte. Masséna confia, en 1798, le commandement de l'armée de Rome à Dallemagne qui bientôt prit sa retraite.

Dallery (THOMAS-CHARLES-AUGUSTE), ingénieur, né à Amiens (1754), fils d'un facteur d'orgues distingué, montra, dès son enfance, des dispositions pour la mécanique. Il commença par perfectionner quelques instruments de musique; il fabriqua ensuite des montres à répétition d'un système nouveau. Il s'appliqua enfin à tirer parti de la force motrice de la vapeur. En 1845 une commission de l'Académie des sciences a constaté que, dès l'année 1803, Dallery avait proposé : 1° l'emploi des chaudières à bouilleurs tubulaires verticaux communiquant avec un réservoir à vapeur; 2° celui de l'hélice immergée comme moyen de propulsion et de direction des bâtiments à vapeur; 3° celui des mâts rentrants; 4° celui d'une hélice comme moyen d'activer le tirage des foyers. Dallery ne put jamais faire valoir ses découvertes et mourut dans l'obscurité en 1835.

Dalloz (ARMAND), jurisconsulte français, né à Septmoncel (Jura), 1797-1857. Il a publié divers ouvrages sur la science du droit : *Dictionnaire général et raisonné*

de législation, 1835 ; etc. — Il a, de plus, aidé son frère aîné, Victor-Alexis-Désiré, dans la publication de son *Répertoire de jurisprudence* et dans celle du *Recueil périodique* qu'il a continué.

Dalmatie, prov. de l'empire d'Autriche, située sur la côte orientale de l'Adriatique, entre 42° 10′ et 44° 55′ lat. N., et entre 12° 11′ et 16° 44′ long. E. Elle est bornée au N. par la Croatie, à l'E. par la Bosnie et l'Herzégovine, et au S. par l'Albanie. Longue de 480 kil. sur une largeur de 50 à 100 kil., elle a une superficie de 12,792 kil. carrés. Traversée par les ramifications des Alpes Dinariques, dont les sommets principaux sont le Vélébich (1,700 m.), le Dinara (1,858 m.), l'Orien (1,345 m.), etc.; elle est arrosée par quelques rares cours d'eau, la *Kerka*, la *Cettina*, etc. Le climat est chaud, le sol assez fertile, mais mal cultivé. Les vins et l'huile d'olive sont les produits principaux. Sur la côte on pêche la sardine et des anchois. L'industrie la plus avancée est la construction des navires. Le commerce extérieur a une valeur de 25 millions. — Sur la côte, on trouve les îles dalmates ou illyriennes, dont les plus importantes sont : Meleda, Curzola, Lesina, etc. — La popul. est évaluée à 457,000 hab., presque tous de race slave. La majorité professe le catholicisme; il y a encore des grecs, des protestants, des juifs. L'italien est parlé dans les villes du littoral. Dans l'intérieur est la tribu des *Morlaques*, qui a un caractère particulier. — La Dalmatie est divisée en 4 cercles et 31 bailliages. Les chefs-lieux sont Zara, capit. du pays, Spalatro, Raguse et Cattaro. Il y a encore les villes de Trau, Sebenico, etc. — Comprise dans *l'Illyrie barbare* des anciens, la Dalmatie paraît avoir tiré son nom de la ville de *Delminium*, qui devint (188 av. J. C.) le chef-lieu d'une confédération formée par plusieurs peuplades, et qui fut détruite par Scipion Nasica (154). Tibère, sous le règne d'Auguste, la réduisit en province (9 ap. J. C.) A partir du v° s. de l'ère chrétienne, elle fut envahie par les Ostrogoths, par les Grecs sous Justinien, par les Awares, et, enfin, par les Croates, tribus slaves qui se mêlèrent aux indigènes (686). Les villes de la côte, qui avaient conservé une réelle indépendance sous la suzeraineté nominale des empereurs de Constantinople, tombèrent en partie au pouvoir de Venise (xi° s.). Toutefois, Zara se souleva plusieurs fois, soutenue par les Croates, puis par les rois de Hongrie, conquérants de la Dalmatie. Après des luttes acharnées, Venise garda la plus grande partie de la Dalmatie jusqu'à sa chute, en 1797. Cédée à l'Autriche par le traité de Campo-Formio, la Dalmatie fut réunie, en 1805, au royaume d'Italie, puis, 1809, aux provinces illyriennes, et, enfin, assurée de nouveau à l'Autriche par les traités de 1815. Cattaro et Raguse avaient perdu les dernières leur indépendance. La première se donna librement aux Vénitiens; la seconde partagea le sort de la Dalmatie et de Venise elle-même, en 1797.

Dalmatie (duc de). V. Soult.

Dalmatique, tunique à longues manches, vêtement militaire emprunté par les Romains aux Dalmates. Selon Alcuin, le pape Silvestre I^er l'aurait substituée au *colobe* ou tunique à manches courtes portée par les diacres.

Dalrymple (David, lord Hailes), jurisconsulte et historien anglais, né à Edimbourg, 1726-1792. Il s'est occupé beaucoup de l'histoire de son pays; son ouvrage capital a pour titre : *Annales d'Ecosse depuis Malcolm III jusqu'à Robert I^er*, 1776, 2 vol. in-4°.

Dalrymple (Alexandre), géographe, frère du précédent, 1737-1808, a fait le relevé d'une grande partie des côtes de la Malaisie. Il a publié des *Collections de voyages*, des cartes marines, etc.

Dalrymple (John Hamilton Maggil), né en Ecosse, 1726-1810. Il a été baron de l'Echiquier. Ses *Mémoires de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*, 1771-88, eurent un succès immense dû, en partie, à des emprunts faits aux archives françaises.

Dalrymple (Sir Hugh Whiteford), général anglais, 1750-1830, signa la convention de Cintra, qui mit fin à l'expédition de Junot en Portugal, 1808.

Dalrymple (John). V. Stair.

Dalton (Jean), physicien et chimiste anglais, né à Eaglesfield, dans le Cumberland, 1766-1844. Il a professé au collège de Manchester, sa résidence ordinaire, et dans la plupart des grandes villes d'Angleterre. Il s'est occupé des fluides élastiques et a dressé un tableau des chaleurs spécifiques des gaz; mais son principal titre de gloire est d'avoir arrêté la théorie des atomes et des équivalents. Il a laissé de nombreux mémoires, un *Nouveau système de philosophie chimique*, etc.

Dalton-in-Furness, v. du comté de Lancastre (Angleterre), à 35 kil. de Lancaster, est entourée d'usines à fer. Port vaste et commode à l'extrémité d'un canal qui communique avec la mer d'Irlande. Vieux château et ruines de l'abbaye de Furness établie au xii° s.; 3,500 hab.

Dam, *damp*, *dan*, vieux mot français, était un titre d'honneur appliqué surtout aux membres des ordres religieux, comme *dom*; il dérive également de *dominus*. Dans les mots composés, il indique souvent une dépendance d'une abbaye, quand il s'agit des noms de lieux.

Dam ou **Damme,** v. de Belgique, dans la Flandre occidentale, à 5 kil. N. E. de Bruges, sur un canal qui la fait communiquer avec la mer du Nord. — Dam a été important au moyen âge : en 1213, il fut pillé par Philippe Auguste, roi de France; en 1384, la ville fut assiégée par une grande armée française. Aujourd'hui la popul. est tombée à 800 hab.

Damala, bourg bâti sur les ruines de Trézène, dans le gouvern. de Corinthie et Argolide (Grèce).

Daman, v. de l'Hindoustan, sur la mer d'Omân et le golfe de Cambaye, possession portugaise à 160 kil de Diu, à 320 kil. N. de Goa, par 20° 22′ lat. N., et 70° 38′ long. E. — Il y a un temple des Parsis, mais la majorité des habitants se compose de chrétiens portugais. Il y a 6,000 âmes environ. Bien que Daman soit tombé, c'est la place la plus commerçante qui soit restée aux Portugais en Orient. — On l'appelle encore *Damaoun* ou *Damaun*.

Damanhour, v. de la Basse-Egypte, à 80 kil. S. E. d'Alexandrie; c'est l'*Hermopolis parva* des anciens. Aux environs est une plaine sablonneuse fameuse dans l'expédition française de 1798.—Plantations de coton; 10,000 habit.

Damaoun ou **Damaun.** V. Daman.

Damaras, peuplade des Hottentots (Afrique australe), au N. du Fish, affl. du fleuve Orange, et sur les affluents du lac N'gami.

Damas, v. de la Turquie d'Asie, chef-lieu du vilayet de Syrie, est située à 1,047 kil. de Constantinople, sur le Barrady, par 33° lat. N. et 54° 55′ long. E., a une population de 120,000 hab., dont 100,000 musulmans, 5,000 chrétiens, 15,000 israélites, etc. Bâtie au pied oriental du Liban, dans une plaine fertile, elle a des mosquées magnifiques. Autrefois célèbre par sa manufacture de sabres, elle fabrique aujourd'hui des savons, des étoffes de coton et de soie, du tabac, de la sellerie, des ouvrages d'ébénisterie, etc. Elle fait un commerce actif avec Alep, Bagdad, le Kaire, la Mecque, et leur expédie, outre les produits de son industrie, divers articles d'origine persane ou européenne, qui lui arrivent par des caravanes ou par le port méditerranéen de Beyrouth. — Damas est une des plus anciennes et des plus importantes villes d'Orient. Elle fut la capitale d'un royaume rival de celui d'Israël, mais détruit par les Assyriens. Enlevée à l'empire grec par les Arabes, elle devint la résidence des Ommiades, 660-750. Après l'invasion des Turcs Seldjoucides, elle fut encore le chef-lieu d'une sultanie indépendante, 1090. Louis le Jeune, roi de France, l'assiégea dans la seconde croisade, 1148. Damas a, d'ailleurs, partagé toutes les révolutions de la Syrie.— En 1860, la population musulmane y a commis d'horribles excès contre les chrétiens. — La célèbre caravane de la Mecque est conduite habituellement par le pacha de Syrie, qui réside à Damas.

Damas (famille de); elle était investie, dès le xiii° s. en France, de hautes fonctions. Divisée en branches de *Damas* et *Damas-Crux*, elle a, pendant la Révolution, fourni les personnages suivants : 1° Damas (*Joseph-François-Louis-Charles*, comte de), qui combattit dans la guerre d'Amérique et fut arrêté à Varennes, avec Louis XVI. Il prit part aux différentes expéditions des émigrés, de 1792 à 1802, devint pair de France en 1814, duc en 1825, et mourut en 1829. — 2° Damas (*Roger*, comte de), qui monta le premier à l'assaut d'Ismaïl, 1790, sous les ordres de Souwarof, lutta contre la république française dans l'armée de Condé, puis dans celle de Naples. Il ne put, à Lyon, en 1815, arrêter l'élan des troupes vers Napoléon, et mourut en 1823. — 3° Damas-Crux (*Etienne-Charles*, comte, puis duc de), qui fut l'un des chefs de l'expédition de Quiberon, 1795. Il revint en France en 1814, et mourut en 1846, à 92 ans.

Damas (Ange-Hyacinthe-Maxence, baron de), né à Paris, 1785, mort en 1862, émigra en Allemagne avec sa famille, servit dans l'armée russe, et, en 1814, fut nommé maréchal de camp par Louis XVIII. Lieutenant général en 1815, il fit la campagne d'Espagne en 1823, devint pair de France, puis fut nommé ministre de la

guerre et ministre des affaires étrangères, 1823-1828. Gouverneur du duc de Bordeaux, il le suivit dans l'exil et rentra en France en 1833.

Damas (François-Etienne), général français, né à Paris, 1764-1828, se distingua au siége de Mayence, 1793, et dans l'armée de Sambre-et-Meuse. Chef d'état-major de Kléber en Egypte, 1798-1800, il fut, sur le rapport de Menou, 1801, mis en non-activité pendant cinq ans. Grâce à l'intervention de Murat, il devint commandant militaire du duché de Berg, 1807-1814, dont il dirigea les troupes dans l'expédition de Russie. Dans les Cent-Jours, il fut nommé inspecteur général d'infanterie, poste que la seconde Restauration lui rendit en 1816.

Damascène, prov. de la Célésyrie ou *Syrie creuse*, qui tirait son nom de sa capitale, *Damascus*.

Damascène (Saint Jean). V. Jean Damascène.

Damascène (Nicolas). V. Nicolas de Damas.

Damascius, philosophe alexandrin, né à Damas, professa le dernier la philosophie platonicienne à Athènes, dont Justinien ferma les écoles en 529. Il chercha un refuge auprès de Chosroès, roi de Perse, avec Simplicius et les autres disciples de Plotin. On a de lui un traité, *Sur les premiers principes*, publié à Francfort, 1826.

Damascus (aujourd'hui *Damas*), capitale de la Damascène.

Damase Ier (Saint), d'origine espagnole, succéda au pape Libère en 366, malgré la rivalité du diacre Ursin. Il maintint la discipline ecclésiastique, réunit cinq synodes à Rome, mais ne fut pas représenté au concile général de Constantinople, 381. Il chargea saint Jérôme de faire la traduction des livres saints, appelée la *Vulgate*, et mourut en 384. On le fête le 11 déc.

Damase II, évêque de Brixen (Tyrol), devint pape par la volonté de l'empereur Henri III, 1048. Il régna 23 jours.

Damatrios, 10e mois de l'année grecque, nommé ainsi en l'honneur de Cérès. Il correspondait à juillet.

Dambach, v. de l'arrond. et à 8 kil. N. de Schlestadt (B.-Alsace.) Mines de fer et de manganèse; grains, fourrages; 3,300 hab.

Dambourney (Louis-Auguste), chimiste et botaniste, né à Rouen, 1722-1795, s'occupa d'abord de commerce. Appelé à diriger le jardin botanique de Rouen, il songea à démontrer le parti qu'on pouvait tirer pour la teinture de certaines plantes indigènes ou exotiques, comme la garance, le pastel, etc. — Entre autres ouvrages, il a laissé une *Histoire des plantes qui servent à la teinture*, in-8°, 1792.

Dambray (Charles-Henri, vicomte), chancelier de France, né à Rouen, 1760-1829, d'une famille parlementaire. Avocat-général à la cour des aides, 1779, puis au parlement, 1788, il y débuta dans le procès Kornmann, où figuraient Bergasse et Beaumarchais, 1789. Depuis la suspension des parlements jusqu'en 1814, il vécut dans la retraite. Nommé chancelier de France par la première Restauration, il contre-signa tous les actes royaux en les datant de la 19e année du règne de Louis XVIII. Réfugié à Gand pendant les Cent-Jours, il reprit, à la seconde Restauration, ses fonctions de chancelier auxquelles était attachée la présidence de la chambre des pairs. — Il avait été aussi ministre de la justice pendant la première Restauration.

Dame. Titre dérivé du latin *domina* (*maîtresse*), qui était donné uniquement aux femmes d'un rang très-élevé, avant de s'appliquer, comme aujourd'hui, à toutes les femmes mariées. Le seigneur absent, la *dame* administrait le domaine féodal et, quelquefois, le défendait contre l'ennemi. — Anne de Bretagne, sur le déclin de la féodalité, introduisit les femmes à la cour du roi. Dès le XVIe s., on vit créer pour elles les titres nouveaux de *dames d'honneur*, *dames d'atour*, *dames du palais*. — On appela encore les abbesses du nom de *dames* (en y joignant celui de leur abbaye), et même de nos jours toutes les religieuses professes des diverses congrégations.

Damer, v. de Nubie, située au confl. du Nil et du Tacazzé, capit. d'un petit état soumis à un régime théocratique. Il y a 500 maisons. — Damer est important par son commerce et ses écoles.

Dames (Paix des). V. Cambrai.

Damesme (Edouard-Adolphe-Marie), général français, né à Fontainebleau, 1807-1848. Sorti de l'école de Saint-Cyr en 1827, il se distingua en Belgique et en Algérie. Général de brigade en 1848, il prit, dans les journées de juin, le commandement de la garde mobile, à la tête de laquelle il reçut une blessure qui lui cassa la jambe. Il mourut des suites de l'amputation. Une statue lui a été élevée à Fontainebleau.

Damghan, ancienne *Hecatompylos*, ville de Perse, à 237 kil. E. de Téhéran, dans le Tabaristan. Cette anc. capit. des Parthes est à peu près ruinée.

Damia, divinité qui présidait à la pousse des plantes et des fruits. Elle était adorée dans quelques villes de la Grèce, etc.

Damiani (Pierre). V. Damien.

Damianics (Johann), général hongrois, né en 1804, à Stasa (territoire militaire du Banat). Slave d'origine, il resta néanmoins fidèle à la Hongrie en 1848, et fut placé à la tête de deux bataillons de *honveds*. Nommé général et commandant du troisième corps, il seconda Goergey dans le mouvement qui rejeta les Autrichiens sur Presbourg (avril 1849). Bien qu'il fût opposé à Kossuth, chef du parti révolutionnaire, il fut, après la capitulation d'Arad, où il commandait, livré par les Russes aux Autrichiens, et pendu (oct. 1849).

Damianistes. V. Franciscains.

Damiano (San-), v. d'Italie, dans le Piémont, à 12 kil. O. d'Asti, et à 45 kil. O. d'Alexandrie; 6,500 hab. Récolte de soie.

Damien (Saint), frère de saint Cosme, pratiquait, comme lui, la médecine. Tous deux subirent le martyre sous Dioclétien.

Damien ou **Damiani** (Pierre), moine et cardinal-évêque d'Ostie, né à Ravenne, 988, mort à Faenza, 1072. Il est honoré comme patron de cette ville, bien que non canonisé. Après de brillants succès dans l'enseignement, il se retira dans le monastère de Fonte-Avellina (Ombrie). Sur l'ordre des papes, il en sortit plusieurs fois pour combattre en Italie et dans les pays voisins les vices du clergé. Il a préparé par ses prédications la réforme de l'Eglise, sous Grégoire VII. Ses œuvres se rapportent aussi à cette grande tâche : il y a 158 lettres, des *Sermons* et divers traités, Paris, 1642 et 1663, in-fol.

Damiens (Robert-François), régicide, né près d'Arras en 1714. « C'était, dit Voltaire, un homme dont l'hu« meur sombre et ardente avait toujours ressemblé à « la démence. » Il revenait des Pays-Bas, où il s'était enfui après avoir commis un vol à Paris, quand il se rendit à Versailles, 4 janvier 1757. Son imagination dépravée était exaltée par les querelles sorties de la bulle *Unigenitus*. Le 5 janvier, il frappa Louis XV d'un coup de petit couteau. Après une instruction de deux mois, qui ne révéla aucun complice, il fut écartelé, 28 mars 1757.

Damiette, v. de la Basse-Egypte, par 31°21′ lat. N., 29°26′ long. E., à 158 kil. N. E. du Kaire, sur la branche du Nil, que les anciens appelaient Phatnitique, et près du lac Menzaleh. Popul. 30,000 hab. — Tout autour sont des vastes rizières qui donnent le meilleur riz du Levant; mais la ville elle-même est très-sale. Il y a trois mosquées dans l'une desquelles on nourrit 500 ou 600 aveugles ou paralytiques. Damiette est une des clefs de l'Egypte. La cité actuelle a été construite en 1260, à 8 kil. au S. de l'emplacement de l'ancienne *Thamiatis* ou Damiette, détruite par les Arabes. — La Damiette primitive fut prise par les croisés de la cinquième expédition, en 1218, et par saint Louis (septième croisade), en 1249.

Damilaville (Etienne-Noel), l'un des correspondants de Voltaire, né près de Saint-Clair-sur-Epte (Normandie), en 1721. Premier commis du vingtième, il se lia avec Voltaire, vers 1760, et, par lui, avec les encyclopédistes, bien qu'il fût dépourvu d'instruction et d'esprit. Il a rédigé l'article *Vingtième* de l'Encyclopédie. On lui attribue encore le *Christianisme dévoilé* que d'autres disent être du baron d'Holbach, 1767. Damilaville mourut en 1768.

Damiron (Jean-Philibert), philosophe français, né à Belleville (Rhône) en 1794, mort en 1862. Il a été professeur à la Faculté des lettres de Paris, et, en 1836, élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques. On a de lui : *Essai sur l'histoire de la philosophie en France au XIXe siècle*, 1828 ; un *Cours de philosophie*, 1831; un *Essai sur l'histoire de la philosophie en France au XVIIe siècle*, 1846; des *Mémoires philosophiques*, etc.

Damm (Christian-Tobie), humaniste allemand, né en Saxe, 1699-1778, a été recteur du gymnase de Berlin. Il a publié des traductions, en allemand, de divers auteurs grecs ou latins, un *Lexicon Homericum et Pindaricum*, une traduction du *Nouveau Testament*, etc. Son *Lexicon* a été réédité à Londres, 1827, et à Leipzig, 1836.

Damm, v. forte de la Poméranie (Prusse), à 6 kil. S. E. de Stettin, dont elle complète les défenses militaires; 3,000 hab.

Dammartin (*Dominium Martini*), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 22 kil. N. O. de Meaux (Seine-et-Marne), situé sur une hauteur, d'où la vue s'étend à plus de 40 kil. Marché de grains et de bestiaux, fabrique de dentelles et de blondes. — Le plus célèbre des comtes de Dammartin est Antoine de Chabannes, enterré là, dans une église construite par lui-même. Le château de Dammartin a été démantelé en 1622; 1,785 hab.

Dammartin (Antoine de Chabannes, comte de). V. Chabannes.

Damme. V. Dam.

Damoclès, courtisan de Denys le Tyran, dont il vantait le bonheur. Invité par Denys à un banquet somptueux, entouré des honneurs royaux, Damoclès comprit de quel bonheur peut jouir un tyran, quand tout à coup il aperçut suspendue au-dessus de sa tête une épée nue attachée au plafond par un simple crin de cheval.— De là est venue l'expression *l'épée de Damoclès.*

Damoiseau (Marie-Charles-Théodore, baron de), astronome, né à Besançon, 1768-1846. Officier d'artillerie en 1789, il émigra, servit dans l'armée de Condé, en Piémont, en Portugal, jusqu'en 1808, et, enfin, dans l'armée française. Mis à la retraite en 1817, il entra à l'Académie des sciences, à l'Observatoire et au Bureau des longitudes. — Il avait publié, en Portugal, les *Ephémérides nautiques;* en France, il donna les *Tables* de la Lune, des satellites de Jupiter, etc.

Damoiseau ou **Damoisel,** en latin *domicellus.* Titre donné d'abord aux fils des seigneurs, puis aux simples écuyers et aux pages. — Les possesseurs de certains fiefs s'appelaient aussi *damoiseaux,* on disait : le *damoiseau de Commercy.*

Damoiselles ou **demoiselles,** en latin *domicellæ.* Porté d'abord par les filles des *dames*, puis par les femmes mariées de noblesse inférieure, ce titre désigna, plus tard, toutes les femmes qui n'étaient pas nobles. — Au xvi^e^ s., des *demoiselles d'honneur* accompagnèrent les princesses, comme des dames d'honneur accompagnaient la reine. — Ce nom s'est enfin appliqué à toutes les femmes non mariées.

Damon, musicien athénien, a été le maître et l'ami de Périclès et de Socrate.

Damon, pythagoricien de Syracuse, 400 av. J. C., se porta caution du retour de son ami Pythias, qui, condamné à mort, avait demandé à s'absenter pour régler ses affaires. Pythias revint au jour marqué, et Denys le Tyran lui fit grâce.

Damophon, sculpteur messénien. Pausanias cite plusieurs ouvrages de lui. Damophon répara la statue de Jupiter Olympien, chef-d'œuvre de Phidias. — On le fait vivre dans le iv^e^ s. av. J. C.

Dampier (William), navigateur anglais, né dans le comté de Somerset, en 1652, mort, peut-être, en 1711. Il s'embarqua fort jeune comme mousse, et mena, dix ans, 1680-1690, la vie de flibustier sur les côtes d'Amérique, aux dépens des Espagnols. Chargé d'un voyage de découvertes par l'amirauté, 1693, il reconnut le détroit qui porte son nom, entre la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Irlande. Il a écrit lui-même ses aventures et fait des observations précieuses pour l'histoire naturelle. On a de lui : *Nouveau voyage autour du monde; Flore de la Nouvelle-Hollande*, etc.

Dampierre (Gui de), comte de Flandre, 1225-1305, succéda à son père en 1280. Il avait accompagné saint Louis à la 8^e^ croisade. Il fiança sa fille, Philippine, avec le fils d'Edouard I^er^, roi d'Angleterre, 1294, et s'attira le ressentiment de Philippe le Bel, qui l'enferma au Louvre. Remis en liberté, il déclara la guerre à son suzerain, perdit son comté, 1300, et mourut captif à Compiègne, 1305.

Dampierre (Auguste-Henri-Marie Picot, marquis de), né à Paris, 1756, servit, comme officier, dans plusieurs régiments, puis se retira sous Louis XVI. La guerre déclarée à l'Autriche, il rentra dans l'armée, se distingua à Quiévrain, puis à Valmy, où il commandait une division, et, enfin, à Jemmapes, où il joua un rôle décisif. Chargé de garder la ligne de la Roër, tandis que Dumouriez envahissait la Hollande, il prit de mauvaises dispositions qui aboutirent à l'échec de Nerwinde, mars 1793. Investi du commandement après la défection de Dumouriez, il s'empara du camp de Famars, mais éprouva des pertes considérables en voulant dégager Condé. Dans un combat contre les Autrichiens, engagé deux jours après dans les bois de Vicoigne, près de Valenciennes, il eut la cuisse emportée et mourut le lendemain, 7 mai 1793.

Dampierre, village à 14 kil. N. E. de Rambouillet (Seine-et-Oise), sur l'Yvette. On y remarque le château des ducs de Luynes construit sur les dessins de Jules Hardouin Mansard.

Dampierre, ch.-l. de cant., arr. de Dôle (Jura); 945 hab.; — ch.-l. de cant., arrond. de Gray (Haute-Saône); 1,146 hab.

Damrémont. V. Danrémont.

Damville, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. S. d'Évreux (Eure), sur l'Iton; 968 hab. — Anc. duché-pairie, ce lieu est surtout connu par Montmorency-Damville (Henri), deuxième fils du connétable de Montmorency, qui joignit au titre de sa famille le nom de cette ancienne baronnie; elle avait appartenu à Pierre de Labrosse.

Dan, patriarche israélite, fils de Jacob et de Bala, servante de Rachel. — La tribu dont il est le père eut en partage un territoire fertile, au N. O. de Juda, à l'O. de Benjamin jusqu'à la Méditerranée. Elle possédait Joppé, principal port des Juifs.

Dan, v. de Judée, dans la tribu de Nephtali, près des sources du Jourdain. C'était la cité phénicienne de *Laïs* ou *Laïsch*, colonisée par 600 familles venues de la tribu de Dan.

Dan. riv. des Etats-Unis qui se jette dans le Roanoke; elle traverse la Caroline du Nord et la Virginie. — Cours de 180 kil.

Danaé. Suivant les traditions poétiques, elle fut enfermée dans une tour d'airain par son père Acrisius, roi d'Argos, menacé, d'après un oracle, de périr de la main du fils qui naîtrait de sa fille. Persée naquit néanmoins de l'union de Danaé et de Jupiter, qui s'était changé en pluie d'or pour pénétrer dans la tour. Jeté avec sa mère dans un coffre et abandonné aux flots, tous deux furent recueillis dans l'île de Sériphos, l'une des Cyclades. Polyeucte, qui y régnait, voulut épouser Danaé malgré elle, mais Persée le pétrifia, lui et ses sujets, avec la tête de Méduse.

Danaïdes, filles de Danaüs, étaient au nombre de cinquante. La tradition veut qu'elles aient épousé, contraintes par la force, les cinquante fils de leur oncle, Ægyptus; mais elles les tuèrent dans la nuit de leurs noces, à l'exception de la seule Hypermnestre, qui sauva Lyncée. C'est pour ce crime qu'elles furent condamnées à remplir éternellement, dans le Tartare, un tonneau sans fond. — Dans sa tragédie des *Suppliantes*, Eschyle les représente, au contraire, abordant, pour fuir un mariage odieux, à Argos, où le vieux roi Pélasgus les reçoit.

Danakil, nom commun à plusieurs tribus musulmanes qui habitent la côte de la mer Rouge, en Abyssinie, et vivent en nomades. — On a présumé qu'elles sont le reste d'un ancien peuple qui faisait autrefois partie de l'empire de Méroé.

Danapris, l'un des noms anciens du Dniepr.

Danaster, nom ancien du Dniester.

Danaüs, frère d'Ægyptus, régna d'abord avec lui, en Egypte, sur une portion du pays. Menacé de périr de la main d'un de ses gendres, il s'enfuit pour échapper à l'oracle, et aborda à Argos, où le peuple le préféra au roi Gélanor, dernier descendant d'Inachus. — D'autres traditions rapportent différemment l'histoire de Danaüs. Quoi qu'il en soit, son nom servit à désigner non-seulement les habitants de l'Argolide, mais encore, comme dans les poëmes homériques, toute la nation grecque.

Dancarville (Pierre-François-Hugues), né à Marseille, 1729-1800, savant aventurier. Doué de connaissances étendues, il se rendit à Berlin, à Rome, à Naples, à Florence, où il se fit passer pour un grand seigneur. A Naples, il dirigea la publication de l'ouvrage d'Hamilton sur les vases étrusques, et donna divers ouvrages sur les antiquités. Nommé garde du musée Médicis, à Florence, il le décrivit et fit paraître d'autres écrits se rapportant à l'histoire ancienne. Il alla, plus tard, à Padoue, et enfin à Venise, où il mourut. — Les gravures qui ornent ses ouvrages leur donnent de l'importance. Ses *Antiquités étrusques, grecques et romaines*, 4 vol. in-fol., 1766, sont devenues très-rares.

Danchet (Antoine), poëte dramatique, né à Riom, 1671-1748, est l'auteur de quatre tragédies et de quelques opéras, médiocres de style et vides d'intérêt. Ces œuvres ne justifient pas l'admission de Danchet à l'Académie française, en 1712.

Danckert, famille de graveurs célèbres, originaire d'Amsterdam, établie à Anvers, puis en Angleterre, a donné *Corneille*, né en 1561, son fils *Pierre*, et ses deux petits-fils *Henri* et *Jean*.

Dancourt (FLORENT **Carton**), auteur dramatique, né à Fontainebleau, 1661-1725. Élève distingué du père de la Rue, reçu avocat à 17 ans, il se destina au théâtre quand il eut épousé, contre le gré de sa famille, la fille de l'acteur la Thorillière. Acteur lui-même et auteur, il défraya le théâtre et tint le public en haleine pendant 33 ans. Le *Notaire obligeant*, 1685, le *Chevalier à la mode*, 1687, signalèrent ses débuts. Il obtint de Louis XIV une bienveillance dont nul n'avait joui depuis Molière. — Le fond de ses comédies est souvent trivial; les mœurs sont d'une licence excessive; mais, en revanche, il a de la verve, de la gaieté et beaucoup d'entrain. Il avait mis les paysans à la mode, et leur faisait parler un patois de convention dont les vives allures n'effarouchaient pas le parterre du temps. L'édition la plus complète de ses *Œuvres* est celle de 1760, 12 vol. in-12.

Dande ou **Danda**, fleuve de la Guinée méridionale ou Congo (Afrique).

Dandelot (FRANÇOIS DE **Coligny**), général français, né à Châtillon-sur-Loing, 1521, était le plus jeune des frères de l'amiral de Coligny. Il se distingua à la bataille de Cérisoles, 1544, et, plus tard, au siége de Saint-Quentin, 1557. Il paya, sous Henri II, de sa charge de colonel-général de l'infanterie française, son ardeur pour la réforme, qu'il fit embrasser à ses deux frères, l'amiral de Coligny et Odet, évêque de Beauvais. Dandelot prit part aux premières guerres civiles religieuses, et mourut à Saintes, peu de temps après la bataille de Jarnac, 1569.

Dandolo (Les), famille patricienne qui a donné à la république vénitienne les quatre doges suivants:

Dandolo Ier (HENRI), né vers le commencement du XIIe s., fut privé de la vue par l'ordre de Manuel, empereur d'Orient, auprès duquel il avait été envoyé en qualité d'ambassadeur, 1171. Elevé au dogat, 1192, il s'illustra par la part qu'il prit à la quatrième croisade. Venise y gagna la réduction de Zara révoltée, 1202, puis après la seconde prise de Constantinople, 1204, d'importantes acquisitions maritimes (côtes de la mer Noire et de la mer de Marmara, Candie et d'autres îles de la Méditerranée, etc.), sans compter les chevaux de bronze de Saint-Marc. Dandolo mourut à Constantinople, 1205, au retour d'une expédition malheureuse contre les habitants d'Andrinople, qui s'étaient soulevés contre lui; on l'avait fait despote de Romanie.

Dandolo II (JEAN), doge, de 1280 à 1289. Sous son règne on frappa, dit-on, les premiers ducats d'or connus sous le nom de *sequins*.

Dandolo III (FRANÇOIS) fut, dit-on, appelé *Chien* à cause des humiliations qu'il aurait subies pour fléchir le pape Clément V, qui avait excommunié les Vénitiens, 1313. A son dogat (1320-1339), qui est postérieur à son ambassade auprès du pontife, se rattachent les premières acquisitions de Venise sur la Terre-Ferme: Bassano et Trévise furent enlevées à la maison Della Scala.

Dandolo IV (ANDRÉ) mérite d'être mentionné comme auteur d'une *Chronique* latine qui est le plus ancien monument de l'histoire de Venise. — A son dogat (1343-54) se rapportent une guerre contre les Ottomans, 1343-46, une nouvelle réduction de Zara encore révoltée, et une lutte contre les Génois, qui furent vaincus dans les eaux de Cagliari, 1349.

Dandolo (VINCENT), physicien et économiste, né et mort à Venise, 1758-1819, n'appartenait pas à la famille patricienne du même nom. Il prit une part active à la chute de l'oligarchie, 1797. Venise livrée à l'Autriche, il se retira dans la Lombardie, et, plus tard, administra habilement la Dalmatie (1804-1805). Comme savant, il s'appliqua à vulgariser en Italie, soit par des livres, soit par des traductions, les découvertes des Lavoisier, des Berthollet, etc.

Dandré (ANTOINE-BALTHASAR-JOSEPH, baron), né à Aix, 1759-1825. Député de la noblesse de Provence aux États-généraux de 1789, il s'attacha au parti des réformes constitutionnelles. Il présida plusieurs fois l'Assemblée, et, quand Louis XVI revint de Varennes, contribua à faire écarter la question de déchéance. Rentré dans la vie privée, il fut accusé d'accaparement. Réfugié en Angleterre, 1792, il passa, 1796, en Allemagne, auprès des chefs de l'émigration. La Restauration le nomma directeur général de la police, puis intendant des domaines de la couronne.

Dandré-Bardon (MICHEL-FRANÇOIS), peintre, né à Aix, 1700-83, élève de J. B. Vanloo. Membre de l'Académie de peinture, 1735, il fonda une Académie de peinture à Marseille, 1753. Il a laissé, outre des tableaux, plusieurs ouvrages relatifs aux arts, et, entre autres, le *Costume des peuples anciens*, 2 vol. in-4°, 360 planches.

Danebrog. Ce mot désigne : 1° le drapeau national des Danois; 2° un ordre de chevalerie créé en 1671 par Christian V.

Danegeld (Argent des Danois). Taxe imposée aux Anglais par les pirates danois, au Xe s., ou destinée à prévenir leurs invasions par une sorte de rançon.

Danemark, en latin *Dania*. Après les événements malheureux qui ont enlevé à ce royaume le Slesvig, le Holstein et le Lauenbourg, le Danemark ne comprend plus que : 1° le Jutland, sur le continent; 2° les îles entre le Kattegat et la mer Baltique; 3° les Feroer, l'Islande, les établissements du Groënland et trois petites Antilles. La monarchie danoise est encore dans un état transitoire, aussi devons-nous borner ici nos indications et renvoyer les détails aux articles spéciaux sur le Jutland, les îles et les possessions du Danemark. — Le Jutland est la partie la plus septentrionale et la plus large de la péninsule, qui n'est que le prolongement des vastes plaines de l'Allemagne du nord; c'est un pays plat, marécageux, assez fertile, borné au S. par le Slesvig, à l'O. par la mer du Nord, qui forme sur les côtes les fiords de Ringkiœbing et de Nissum; au N. par le Skager-Rak, dans lequel s'avance au N. E. le cap Skagen; à l'E., par le Kattegat, qui forme les fiords de Lym, Mariager, Randers, Kalœe, Veile, Kolding. Le pays est bien arrosé par un grand nombre de petits cours d'eau. — Les îles sont : Seeland, Fionie ou Funen, Langeland et Samsoe, Laaland, Falster, Moen, entre le Kattegat au N. et la mer Baltique au S.; Bornholm dans la mer Baltique; Anholt et Lessoe dans le Kattegat; les Feroer et l'Islande dans l'océan Atlantique. Outre les possessions du Groënland, le Danemark a dans les Antilles Sainte-Croix, Saint-Thomas et Saint-Jean. — La superf. du royaume est de 38,237 kil. carr., et la population de 1,874,000 hab. Le Danemark, sous le rapport administratif, est divisé en préfectures ou *stifts*, les préfectures en prévôtés. Les préfectures sont : Seeland et Copenhague, Frédériksborg, Holbek, Soroe, Prestoe (dans l'île de Seeland), Bornholm, Fionie et Odensé, Swendborg (dans l'île de Fionie), Laaland-Falster et Maribo; Aalborg, Hjörring, Thisted, Viborg, Aarhuus Scanderborg, Randers, Ringkiœbing, Veile (dans le Jutland). Les îles Feroer et l'Islande ont leurs baillis.— La capitale est Copenhague; les villes princ. sont : Elseneur, Kronbourg, Holbek, Soröe, Korsor, Odensé, Nyeborg, Assens, Maribo, Aalborg, Aarhuus, Randers, Horsens, Ribe, etc. — Le pays est bien cultivé et produit beaucoup de céréales; il y a de beaux pâturages où l'on élève de nombreux bestiaux et des chevaux estimés. Les mers voisines sont poissonneuses et une partie des habitants vit de la pêche et de la navigation Aussi l'industrie manufacturière n'est pas assez développée, mais le commerce maritime surtout est actif. — Les Danois appartiennent à la race scandinave et leur langue est un dialecte des langues scandinaves; l'instruction est générale; il y a l'université de Copenhague, fondée en 1480, puis, pour l'enseignement secondaire, 14 écoles savantes (*lærdeskoler*); et, pour l'instruction primaire, qui est obligatoire, 5 écoles normales et 2,500 écoles; l'institut polytechnique, l'institut technologique de Copenhague, l'école technologique de Rœnne, donnent l'enseignement spécial pratique. Le luthéranisme est la religion dominante, qui doit être celle du roi; il y a 8 évêques dans les diocèses de Seeland, Fionie, Laaland-Falster, Aalborg, Viborg, Aarhuus, Ribe, et à Reykiavik en Islande. Il y a une cour suprême de justice à Copenhague, deux cours supérieures à Copenhague et à Viborg pour le Jutland, une cour criminelle et de police correctionnelle, un tribunal de navigation et de commerce à Copenhague et 18 tribunaux de première instance. Tout Danois, et même tout étranger fixé en Danemark, doivent le service militaire de 22 à 38 ans, savoir : 4 ou 6 ans dans la *ligne*, 4 ou 2 ans dans la *réserve*, et 8 ans dans le *renfort*. L'enrôlement a lieu par tirage au sort; le soldat danois n'est en réalité que 20 mois sous les drapeaux; après son entrée dans la réserve, il n'est astreint chaque année qu'à 2 ou 3 semaines d'exercices; le renfort n'est appelé à l'activité que lorsque la patrie est en danger. Sur le pied de paix, l'armée compte environ 37,000 hommes, et, avec le 2e ban, 52,000 hommes; si le renfort est appelé à l'activité, l'armée totale peut former

un effectif de 90 à 100,000 hommes. La flotte danoise se compose de 60 navires, tant à voiles qu'à vapeur, armés de 400 canons; en temps de paix, le personnel ne s'élève pas à plus de 2,000 hommes; en temps de guerre, il est de 11,000 hommes; il y a 30.000 marins inscrits. Le budget du Danemark était évalué (1875-76) à 45,524,000 krones pour les recettes, et 46,700,000 pour les dépenses, en y comprenant l'argent pour les chemins de fer en Fionie et dans le Jutland. La dette réelle s'élevait environ à 55 millions de rigsdalers (le rigsdaler vaut 2 francs 80 cent.; le krone ou couronne vaut environ 1 franc 40 cent. — La constitution danoise ou *Loi fondamentale* du 5 juin 1849 a établi une monarchie héréditaire et constitutionnelle. Le roi, chef irresponsable, investi du pouvoir exécutif, partage le pouvoir législatif avec le *Rigsdag;* celui-ci se compose de deux chambres, le *Folkething* et le *Landsthing*, dont les membres sont nommés par les électeurs ou citoyens âgés de 30 ans, domiciliés depuis un an dans le lieu où a lieu le vote. Les députés du Folkething, au nombre de 102, sont élus pour 3 ans; ceux du Landsthing, au nombre de 66, élus par le suffrage à 2 degrés, doivent avoir 40 ans; 12 sont nommés à vie par le roi (const. de 1866); ils sont renouvelés par moitié tous les 4 ans. Le Rigsdag a une session de 2 mois par an: il fait les lois, vote l'impôt et contrôle les dépenses publiques; les ministres sont responsables. La loi fondamentale garantit aux citoyens la liberté des élections, d'association, de la presse, le droit de réunion, la liberté individuelle, l'autonomie des communes, la liberté de conscience est complète et absolue; tous les priviléges attachés à la naissance, aux titres, au rang, sont abolis.

Histoire. — Les premiers habitants du pays sont peut-être les Cimbres ou Kymris, qui donnèrent leur nom à la *Chersonèse cimbrique*, les Jutes du Jutland, les Danes des îles, les Goths qui occupaient la Scanie ou partie méridionale de la péninsule scandinave. Les petits états de ces pays furent, dit-on, réunis sous la domination de Skjold, roi de Scanie, qui vivait au Ier siècle et qui fonda la dynastie des *Skjoldunger;* mais ce fut surtout Dan le Magnifique qui, vers 250, s'empara de toutes les entrées de la Baltique et fonda la grandeur du Danemark. Au VIIIe et au IXe s., les Danois secoururent les Saxons contre Charlemagne et s'étendirent jusqu'à l'Eider; puis les pirates de la Scandinavie, Danois ou Northmans, ravagèrent les côtes de l'empire carlovingien, s'emparèrent deux fois de l'Angleterre, des Orcades, des Shetland et même de l'Islande. Canut le Grand régna au XIe siècle sur le Danemark, la Norvége et l'Angleterre. Le christianisme, porté dans le pays par saint Anschaire, au IXe s., devint alors dominant. L'Angleterre reprit son indépendance en 1042, la Norvége en 1044, et la dynastie des Skjoldunger fut remplacée par celle des *Esthridites*, dont le chef fut Suénon II, en 1047. — La féodalité fut alors toute-puissante; les rois étaient élus dans les diètes des seigneurs; les guerres civiles furent fréquentes. Cependant Waldemar Ier, 1157, refusa de se reconnaître vassal des empereurs d'Allemagne; Canut IV, vers 1182, soumit les Wendes des bords de la mer Baltique, l'Esthonie, et rendit tributaires le Slesvig et le Holstein; Waldemar II fit la conquête de la Livonie au XIIIe s.; mais, à la fin de son règne, le Danemark tomba dans la décadence; des provinces entières furent données en apanage à ses fils; les pays soumis se soulevèrent. Waldemar III, 1340-1375, releva le trône, et sa fille, Marguerite, parvint à réunir, par l'union de Calmar, 1397, les trois royaumes scandinaves, Danemark, Norvége et Suède. L'union fut rompue en 1448, lorsque la mort de Christophe III mit fin à la dynastie des Esthridites.— Christian Ier commença alors la maison d'Oldenbourg, réunit de nouveau le Slesvig et le Holstein, 1460; mais ni lui ni ses successeurs ne purent rétablir la suprématie du Danemark sur la Suède; la Norvége seule leur resta. Vaincu par Gustave Wasa, Christian II fut déposé par ses sujets, en 1523. Sous Frédéric Ier et Christian III, la noblesse s'empara de tout le pouvoir, aux dépens des rois, des bourgeois et des paysans, de plus en plus serfs de la glèbe; le luthéranisme s'introduisit alors en Danemark. Au XVIIe siècle, Christian IV intervint malheureusement dans la guerre de Trente-Ans; son fils, Frédéric III, plus malheureux encore, perdit, par les traités de Roskild, 1658, et de Copenhague, 1660, la Scanie, les prov. de Halland et de Blékinge, qui appartinrent désormais à la Suède. Alors la bourgeoisie, le clergé et la royauté s'entendirent pour renverser les pouvoirs de l'oligarchie aristocratique, et la *loi royale* de 1665 donna la puissance absolue au roi, désormais héréditaire, avec défense d'aliéner une part du pays ou de la souveraineté. Malgré des guerres souvent malheureuses contre la Suède, qui soutenait les duchés de Slesvig et de Holstein, devenus presque indépendants, le Danemark se releva, et, au XVIIIe siècle, si son rôle politique fut secondaire, il y eut de grandes améliorations en tous genres, sous les auspices du gouvernement. Par suite de négociations heureuses, Paul de Russie, héritier par son père des duchés de Slesvig et de Holstein, consentit à les échanger contre la possession du comté d'Oldenbourg, 1767-1774. Au XIXe s., le Danemark, défenseur de la liberté des mers, se déclara contre l'Angleterre, qui le punit par la bataille de 1801 devant Copenhague, et surtout par l'inique bombardement de la ville en 1807. En 1814, le congrès de Vienne enleva au Danemark l'île d'Héligoland, donnée à l'Angleterre, et la Norvége, donnée au roi de Suède; on accorda au Danemark la Poméranie suédoise et l'île de Rugen, qu'il dut céder à la Prusse en échange du Lauenbourg et d'une somme de 600,000 rixdales. Les duchés de Holstein et de Lauenbourg firent partie de la Confédération germanique. Cette situation, compliquée d'une question de succession, a amené pour le Danemark de graves embarras. En 1831, 1834, Frédéric VI avait accordé des États provinciaux au Danemark, au Slesvig et au Holstein; ces concessions ne parurent pas suffisantes à tous; la famille d'Oldenbourg allait bientôt s'éteindre; la loi royale de 1665 n'embrassait pas la partie ducale du Holstein; de plus, un parti considérable se forma dans le Holstein et le Slesvig pour détacher du Danemark ces deux pays, qui se disaient allemands: l'Allemagne, et surtout la Prusse, le soutenaient. De là une première guerre, 1848-1851, dans laquelle les Danois triomphèrent des insurgés et des Prussiens. Les grandes puissances de l'Europe, par le traité de Londres du 8 mai 1852, vidèrent la question de succession, en reconnaissant comme successeur éventuel au trône le prince Christian de Slesvig-Holstein-Sonderbourg-Glucksbourg; toutes les parties de la monarchie danoise devaient rester unies; mais, tandis que le Danemark propre avait une constitution libérale et parlementaire (celle du 5 juin 1849), les duchés allemands, Holstein et Lauenbourg, et le Slesvig, pays où les populations étaient mélangées, restaient sous l'ancien absolutisme, seulement avec des États provinciaux. On essaya de mieux unir les diverses parties de la monarchie par l'établissement d'un sénat ou *rigsraad*, mais sans arriver à aucun bon résultat. En 1863, à la mort de Frédéric VII, le prince Christian devint roi sous le nom de Christian IX. C'est alors que l'Allemagne se déclara en faveur des duchés, qui se soulevaient au nom du principe des nationalités; la Prusse et l'Autriche commencèrent la guerre contre le Danemark, qui, abandonné par l'Europe et accablé par le nombre, a dû céder, en 1864, les duchés de Slesvig, de Holstein et de Lauenbourg; ce dernier a d'abord été acheté par la Prusse; puis, à la suite de la guerre faite par la Prusse à l'Autriche, la Prusse est restée maîtresse des deux autres duchés, qu'elle vient d'annexer à ses possessions. V. Supplément.

ROIS DE DANEMARK.

On connaît mal la succession des premiers rois de ce pays; nous ne donnons la liste historique des rois que depuis Harald Ier *Blaatand*, que les uns nomment Harald II, les autres Harald VII.

Dynastie des Skjoldunger ou Skioldungiens.

Harald Ier	941- 985
Suénon Ier	985-1014
Canut II, le Grand	1014-1036
Canut III ou Hardicanut	1036-1042
Magnus le Bon	1042-1047

Dynastie des Estrithides ou Esthridites.

Suénon II	1047-1074
Harald II	1074-1080
Canut IV, le Saint	1080-1086
Olaüs ou Olof Ier (ou IV)	1086-1095
Éric III	1095-1103
Nicolas	1103-1134
Éric IV	1134-1137
Éric V	1137-1147
Suénon III et Canut V	1147-1157
Waldemar Ier, le Grand	1157-1182
Canut VI	1182-1202
Waldemar II, le Victorieux	1202-1241

Waldemar III, co-régent et roi. 1219-1231
Eric VI. 1241-1250
Abel. 1250-1252
Christophe Ier. 1252-1259
Eric VII. 1259-1286
Eric VIII. 1286-1319
Christophe II. 1320-1333
Interrègne. 1333-1340
Waldemar IV. 1340-1375
Olaüs II. 1375-1387
Marguerite. 1387-1412
Eric le Poméranien. 1396-1439
Christophe le Bavarois. . . . 1440-1448

Dynastie d'Oldenbourg.

Christian Ier. 1448-1481
Jean. 1481-1513
Christian II. 1513-1523
Frédéric Ier. 1523-1534
Christian III. 1534-1559
Frédéric II. 1559-1588
Christian IV. 1588-1648
Frédéric III. 1648-1670
Christian V. 1670-1699
Frédéric IV. 1699-1730
Christian VI. 1730-1746
Frédéric V. 1746-1766
Christian VII. 1766-1808
Frédéric VI. 1808-1839
Christian VIII. 1839-1848
Frédéric VII. 1848-1863
Christian IX. 1863

Danemora ou **Dannemora**, v. de Suède, à 40 kil. N. d'Upsal. Riches mines de fer qui en font le plus important établissement métallurgique de la Suède. Il donne annuellement 15 millions de kilogrammes de fer ; 10,000 hab.

Danès (Pierre), helléniste français, né à Paris, 1497-1577. Rival de ses maîtres, Jean Lascaris et Guillaume Budé, pour la connaissance du grec, il fut appelé par François Ier à l'enseigner au collége des Trois-Langues, 1530 : Amyot, Daurat, Brisson furent ses élèves. Au retour d'un voyage en Italie, il se prononça contre Ramus dans le débat soulevé par sa thèse sur Aristote, 1537. Il siégea ensuite deux fois au concile de Trente, d'abord comme ambassadeur de François Ier, 1546, puis comme évêque de Lavaur. Henri II l'avait nommé précepteur du dauphin qui fut depuis François II. — Danès a donné des éditions de *Florus*, de *Justin*, de *Pline*, des *Opuscules*, dont quelques-uns n'ont été publiés qu'en 1731, etc.

Danet (Pierre), latiniste français, né à Paris, mort en 1709. Curé à Paris, il fut choisi par le duc de Montausier pour publier et commenter les *Fables* de Phèdre, *ad usum Delphini*, 1675. Il a encore donné *Dictionarium antiquitatum romanarum et græcarum ad usum Delphini*, 1698 ; *Radices, seu Dictionarium linguæ latinæ*, 1677, etc.

Danewerk ou **Dannevirke** (ouvrage des Danois), rempart construit de 936 à 950 pour arrêter, au midi du Slesvig, les incursions des Allemands. Il était au N de l'Eider et lui était parallèle. Détruit par Otton II, du moins en partie, il fut réparé plusieurs fois au moyen âge. — Après la guerre de 1848-1849, il fut l'objet de nouveaux travaux et armé de pièces d'artillerie ; mais les Danois n'avaient pas assez de troupes pour défendre cette longue muraille ; ils l'évacuèrent dès le commencement de la seconde guerre des duchés, en 1864.

Dangeau (Philippe de **Courcillon**, marquis de), auteur d'un journal historique de la cour de Louis XIV, né en 1638, mort en 1720. Arrière-petit-fils de Duplessis-Mornay, il se convertit de bonne heure au catholicisme. Après avoir servi dans les armées et dans diverses missions diplomatiques, il entra à l'Académie française et à celle des sciences, grâce à sa qualité de grand seigneur. La position de Dangeau à la cour, où il fut investi de fonctions importantes, lui a permis de composer un journal qui embrasse un intervalle de 36 ans : de 1684 à 1720 il y a inscrit jour par jour tout ce qui s'est fait dans la famille royale. Il a écrit ainsi la contre-partie des *Mémoires* de Saint-Simon. Le *Journal de Dangeau* n'a été publié que par fragments avant 1855, époque à laquelle MM. Didot ont entrepris d'en donner une édition complète, 19 vol. in-8°

Dangeau (Louis de **Courcillon**, abbé de), frère du précédent, 1643-1723. Converti par Bossuet, il obtint la place de lecteur du roi, et, en 1682, succéda à Cotin à l'Académie française. Il était versé dans les langues anciennes et modernes, et s'adonnait avec passion à l'étude de la grammaire.

Dangennes. V. Montausier.

Dangereux (Archipel). V. Pomotou.

Dangeville (Marie-Anne **Botot**, Mlle), actrice du Théâtre-Français, 1714-1796. De l'avis des contemporains elle jouait, avec un naturel et une grâce difficiles à atteindre, les soubrettes, les grandes coquettes et les rôles travestis.

Danican (André). V. Philidor.

Daniel, prophète hébreu, de la maison royale de David, vivait vers l'an 600 av. J. C. Emmené fort jeune en captivité à Babylone, il y apprit la langue et les usages des Chaldéens. Il y découvrit l'innocence de la chaste Suzanne, expliqua les songes de Nabuchodonosor, et, dans le festin de Balthasar, les trois caractères mystérieux. Sous Darius le Mède (Cyaxare II) et Cyrus, il conserva un grand crédit, bien qu'il eût été jeté dans la fosse aux lions — Il a prédit la succession des quatre grandes monarchies, la venue de Jésus-Christ et la chute de Jérusalem sous Titus.

Daniel (Saint), 410-470, né près de Samosate en Syrie. Il vécut, pendant 38 ans, sur une colonne aux environs de Constantinople.

Daniel (Samuel), 1562-1619, né à Taunton (comté de Somerset), poëte de la cour sous Elisabeth, chambellan sous Jacques Ier. Il a, outre ses œuvres poétiques, laissé une *Esquisse de l'histoire d'Angleterre jusqu'à Edouard III*, la première composition historique importante en anglais.

Daniel (Le P. Gabriel), historien français, né à Rouen, 1649-1728. Il entra chez les Jésuites, 1667, enseigna d'abord la théologie, et devint bibliothécaire dans la maison professe de son ordre à Paris. Dans ses premiers écrits, consacrés à la théologie et à la philosophie, il se déclara l'adversaire de Pascal. Son *Histoire de France*, 1713, lui valut le titre d'historiographe du roi et une pension de 2,000 francs. Il en a donné un *Abrégé* (1724) qui est préféré à la grande histoire. Exact et ferme, Daniel a eu le mérite de remonter aux sources, de débrouiller, l'un des premiers, le chaos des temps mérovingiens. On l'accuse de manquer souvent d'impartialité ; toutefois presque tous ceux qui ont écrit sur l'histoire de France, l'ont amplement mis à contribution. L'*Histoire de la milice française*, qu'il publia en 1721 annonce de sérieuses recherches ; le tacticien Folard en a fait l'éloge.—Le P. Griffet a donné une édition de l'*Histoire de France*, 1755, 17 vol. in-8° ; l'*Abrégé*, en 9 vol. in-12, 1724, a été réédité et continué par le P. Dorival, 1751, 12 vol. in-12.

Daniele (Francesco), historien et antiquaire, né près de Caserte (Italie), 1740-1812. Secrétaire de l'Académie *Ercolanese*, il a publié, avec un rare talent, les résultats des fouilles d'Herculanum. La chute de la république parthénopéenne à laquelle il avait adhéré, 1799, lui fit perdre tous ses emplois ; mais Joseph Bonaparte le nomma directeur de l'imprimerie royale, 1806. On lui doit : *Codice Federiciano ; le Forche Caudine illustrate*, in-folio ; *Monete antiche di Capua.*

Daniele (San-), bourg à 19 kil. au N. O. d'Udine, sur le Tagliamento, dans la Vénétie. Commerce de grains ; 4,000 hab.

Danilo (Petrovitch-Niegosch), prince du Monténégro, 1826-1860, succéda à son oncle, comme *vladika*, en 1851, alla recevoir à Saint-Pétersbourg l'investiture, puis, à son retour, sépara le pouvoir temporel du pouvoir spirituel, prit le titre de prince, commença des réformes, troublées par la guerre contre la Turquie, par des conspirations, par des intrigues que suscitaient l'Autriche et la Russie. Il voulut en vain faire reconnaître l'indépendance du Monténégro, au traité de Paris, et dans un voyage qu'il fit, en 1857, à Vienne et à Paris. Il a promulgué un code de lois en 1855, et est mort, assassiné par un ennemi particulier, à Cattaro.

Dankali, territoire qui longe le golfe Arabique, à l'E. de l'Abyssinie, sur une longueur de 400 kil., habité par des peuples nomades et pasteurs. Il est soumis au pacha d'Égypte. Sur la côte sont les ports d'Arkiko et de Zoullah. V. Danakil.

Dannecker (Jean-Henri de), sculpteur, né près de Stuttgard, 1758-1836. Il étudia son art à Paris, puis à Rome où il vit Canova. A son retour il fut nommé professeur des arts plastiques à l'Académie Caroline de Stuttgart. Il a composé un grand nombre de portraits, de bustes et de médaillons, etc. Son ouvrage de prédi-

lection paraît avoir été un *Christ* de grandeur colossale, qui l'occupa pendant huit ans (1816-24). La mère du tzar Alexandre Ier en fit présent à son fils.

Dannemora. V. Danemora.

Dannesjold-Samsœ, famille célèbre du Danemark, qui descend du feld-maréchal général Christian de Gyldenlove, fils naturel de Christian V.

Danrémont (et non **Damrémont**) (Charles-Marie-Denis, comte de), général français, né à Chaumont (Haute-Marne), 1783. Elève de l'école de Fontainebleau, 1803, il fut nommé colonel à Lutzen, 1813. Il négocia l'armistice qui précéda la capitulation de Paris, 1814. Attaché à la 6e compagnie des gardes du corps, il suivit Louis XVIII à Gand pendant les Cent-Jours. La seconde Restauration le nomma maréchal-de-camp, 1821, et commandant d'une brigade dans l'expédition contre Alger, 1830. Le gouvernement de Juillet le fit lieutenant général, 1830, commandant de la 8e division militaire à Marseille, 1832, pair de France, 1835, enfin gouverneur général de l'Algérie, 1837. Chargé de diriger la seconde expédition contre Constantine, Danrémont allait inspecter la batterie de brèche quand un boulet le frappa mortellement, le 20 octobre 1837. Deux heures après le général Valée, suivant le plan de Danrémont, était maître de Constantine.

Danse. — Tout le monde sait que, chez les anciens, elle était un exercice religieux : David dansa devant l'arche. Il y avait des danses, chez les Grecs, dans la plupart des cérémonies religieuses, et, chez les Romains, dans un grand nombre d'occasions. Certaines danses avaient aussi un caractère militaire; telle était la *pyrrhique*, dont l'invention était attribuée à Pyrrhus, fils d'Achille : elle simulait un véritable combat. Les Grecs et, plus tard, les Romains finirent par admettre, dans les festins, des danseuses de profession.

Chez les modernes, la danse eut aussi un caractère religieux. En France, dans le Limousin, le peuple dansait dans l'église à la fête de Saint-Martial, patron du pays; à la fin de chaque psaume, il répétait en patois : *Saint Martial, priez pour nous, et nous danserons pour vous.* Cet usage a duré dans plusieurs villes de France jusqu'au milieu du xviie s. — Chaque localité avait, en quelque sorte, sa danse spéciale. On cite la *ronde* d'Avignon, la *bourrée* d'Auvergne, la *farandole* en Provence et dans le midi de la France, etc. Ces danses populaires furent quelquefois perfectionnées et transportées dans les salons. On emprunta aussi aux pays voisins leurs danses, à l'Italie, la *chaconne* et la *gaillarde*; à l'Espagne, la *pavane*, et, dit-on, le *menuet;* à l'Angleterre, la *contredanse* (*country-dance*, danse des campagnes), au xviiie s.; à l'Allemagne, la *valse*, et, de nos jours, à la Pologne et à la Hongrie, la *polka*, la *mazurka*, etc.

Danse macabre. — On la nommait ainsi de l'arabe *magbarah* (cimetière). Exécutée auprès des cimetières, elle était, en quelque sorte, un *mystère* destiné à rappeler l'égalité des conditions devant la mort : celle-ci venait saisir et entraînait à la danse le pape, l'empereur, les cardinaux, les princes et jusqu'aux derniers d'entre les serfs. Reproduite par la peinture et la sculpture, la danse macabre couvrit les murs des cloîtres, des églises, des cimetières. On en trouve encore des débris à Strasbourg, à Lucerne, etc. Holbein l'avait peinte à fresque dans le cloître des dominicains à Bâle. V. Peignot, *Recherches sur la danse macabre*, Dijon, 1826.

Dansse ou **D'Ansse de Villoison** (J. B. Gaspard), helléniste français, né à Corbeil, 1750, montra, dès le collége, un goût très-vif pour la littérature grecque. A 22 ans il entrait à l'Académie des Inscriptions : les portes lui avaient été ouvertes par son édition du *Lexique d'Apollonius sur Homère*. En 1781, il se rendit à Venise et retrouva dans la bibliothèque de cette ville un manuscrit grec de l'Iliade, copié dans le xe s., et accompagné de scolies inédites. En 1785, il alla en Orient, à la suite de l'ambassadeur Choiseul-Gouffier, et parcourut Athènes, le Péloponnèse, 34 îles de l'Archipel et les bibliothèques du mont Athos, mais sans découvrir les manuscrits anciens qu'il y cherchait. — Retiré, pendant la Terreur, à Orléans, 1794, il obtint, à son retour à Paris, qu'une chaire provisoire de grec moderne fût créée pour lui; dans la suite le gouvernement impérial la transféra au Collége de France sous le titre de *Chaire de langue grecque ancienne et moderne.* Il s'occupait de la rédaction d'un *Voyage historique en Grèce*, quand la mort le frappa, 1805.

Dante ou **Durante Alighieri,** le plus grand des poëtes italiens, né à Florence le 8 mai 1265, mourut à Ravenne en 1321. Son père, d'origine noble, s'était rallié au parti guelfe ou bourgeois. Orphelin de bonne heure, Dante fut instruit par le savant Brunetto Latini, secrétaire de la république. A dix ans il rencontra chez des voisins, les Portinari, cette Béatrice pour laquelle il éprouva le chaste amour retracé dans sa *Vita nuova*. Après avoir étudié à Bologne et à Padoue, il combattit dans les luttes de Florence contre les gibelins d'Arezzo à Campaldino et contre ceux de Pise à Caprona. On le voit ensuite chargé de diverses missions à Ferrare, à Pérouse, à Naples, et, en 1295, à Paris où il devint bachelier de l'Université. En 1300, Dante fut nommé l'un des six prieurs de Florence et se rendit au premier jubilé séculaire à Rome. Sur ces entrefaites, Charles de Valois, frère de Philippe le Bel, roi de France, avait franchi les Alpes; il intervint dans les troubles de la république florentine divisée en factions des *blancs* et des *noirs*. Les derniers, portés au pouvoir, bannirent leurs rivaux et parmi eux Dante Alighieri, qui alors était ambassadeur à Rome, 1302. Dante essaya deux fois, mais vainement, de rentrer dans sa patrie par la force; il dut se résigner à une vie errante et toujours agitée. Il chercha successivement un refuge à Vérone auprès des Scaligers, à Padoue auprès des Malespina, à Paris où il aurait fait un second voyage, 1308, à Milan où il salua l'empereur allemand, Henri VII, qui était l'espoir des gibelins et de la portion des guelfes bannie par les *noirs*, 1310. Après une seconde apparition à Vérone où régnait Cane Grande, il se retira à Ravenne et y termina sa *Divine Comédie* quelque temps avant de mourir. — Indépendamment de ses lettres et de quelques opuscules, Dante a laissé deux ouvrages en latin : *de Monarchia mundi*, traité en trois livres où il proclame la séparation du temporel et du spirituel; *de Vulgari eloquio*, œuvre inachevée dans laquelle il recherche le dialecte italien qui pourrait remplacer la langue latine. Les ouvrages écrits en italien sont : la *Vita nuova*, narration de son amour pour Béatrice; le *Banquet*, commentaire de ses *Poésies* en langue vulgaire; et surtout la *Divina Commedia* qui comprend trois parties, l'*Enfer*, le *Purgatoire*, le *Paradis*. Cet admirable poëme embrasse par ses personnages et par ses allusions tous les événements contemporains, depuis la chute de la maison de Souabe jusqu'à la translation du siége papal à Avignon. Il résume à la fois toute la science du temps et la vie si agitée de Dante. Il a fixé la langue italienne. Parmi les traductions françaises les plus récentes, on peut citer celles d'Artaud, 1811; de Brizeux, 1841; de Séb. Rhéal, 1854; de L. Ratisbonne, en vers et par tercets comme l'original, 1852-57; de Lamennais, 1855. On peut consulter aussi Artaud de Montor, *Histoire de Dante;* Ozanam, *Dante ou la Philosophie catholique au* xiiie *siècle;* Ch Labitte, *Origines de la Divine Comédie;* Ampère, *Voyage dantesque* (*Revue des Deux Mondes*, 1839).

Dantine (dom Maur-François), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Gourieux, près de Liége, 1688-1746. Il a continué la *Collection des Décrétales*, préparé une édition du *Glossarium* de Ducange, et traduit les *Psaumes*. Il se livra ensuite à la composition de l'*Art de vérifier les dates*, que la mort l'empêcha d'achever.

Danton (Georges-Jacques), né à Arcis-sur-Aube en 1759, était, en 1789, avocat au conseil du roi. Il se jeta avec emportement dans la révolution, fonda le club des Cordeliers, et, après la fuite de Varennes, invita le peuple à signer, au champ de Mars, l'adresse demandant la déchéance de Louis XVI (17 juillet 1791). Elu substitut du procureur de la Commune de Paris, il se vendit à la cour, et, le marché cassé, redevint son ennemi : le 10 août 1792, il se battait aux Tuileries à la tête des Marseillais. Ministre de la justice, il organisa les odieux massacres de septembre, pour « faire peur aux royalistes. » Membre de la Convention, il la pressa de juger Louis XVI, et, après la mort du roi, se fit donner une mission en Belgique, où il s'appropria des sommes considérables. A son retour, il fit décréter une levée de 300,000 hommes contre l'étranger, et l'établissement du tribunal révolutionnaire contre les ennemis intérieurs : il entra alors au Comité de salut public créé le 6 avril 1793. Après la chute des Girondins que pourtant il eût voulu sauver, Danton perdit peu à peu de son crédit. Odieux à Robespierre, dont il désapprouvait les cruautés, il méditait d'arrêter des excès qui n'avaient plus, à ses yeux, l'excuse du salut public. Prévenu par ses ennemis, il fut arrêté, traduit devant le tribunal révolutionnaire, et conduit à l'échafaud le 5 avril 1794. Son

éloquence rude, impétueuse, toute d'élan, l'a fait surnommer le Mirabeau de la populace.

Dantzick ou **Dantzig**, sur la rive gauche du bras occidental de la Vistule, est la capit. de la régence du même nom, dans la prov. de Prusse. Cette ville est située à 5 kil. de la Baltique, à 107 kil. O. S. O. de Kœnigsberg, par 54°21'4" lat. N. et 16°19'10" long. E. Ancienne et mal bâtie, elle possède une vaste cathédrale, 15 églises réformées, 4 catholiques, un hôtel de ville, une bibliothèque de 30,000 volumes, etc. Le port, formé par l'embouchure de la Vistule, est défendu par les forts de *Weichselmünde*. Dantzig reçoit et exporte, chaque année, 12 à 1,500,000 hectolitres de grains, des bois et des salaisons. Il a encore des raffineries de sucre, des manufactures de vitriol, de galons, de draps, de maroquin et des distilleries d'eau-de-vie dite de Dantzig. La popul. s'élève à 89,000 habitants, dont 5,000 soldats. — Dantzig était déjà florissant en 971, mais son éclat ne commença qu'au XIVe siècle, à son entrée dans la Hanse teutonique. Agrandi et fortifié par les chevaliers teutoniques, vassal de la Pologne en 1454, il obtint le privilége de la navigation exclusive sur la Vistule. Pris par les Russes en 1733, par les Prussiens en 1793, par les Français en 1807, enfin, par les alliés en 1813, il fut définitivement livré, par les traités de 1815, à la Prusse, dont il est le premier port de commerce et dont, avant l'occupation de Kiel, il était l'unique port de guerre sur la Baltique. — Dantzig est la patrie du physicien Farenheit.

Dantzick, l'une des quatre régences de la Prusse proprement dite. La ville principale, après Dantzick, est Elbing.

Dantzick (duc de). V. Lefebvre (maréchal).

Danube (Le), appelé *Ister* et *Danubius* par les anciens, *Donau* par les Allemands, naît dans la Forêt-Noire (Bade), traverse l'Allemagne méridionale, l'Autriche et la Turquie, et se jette par plusieurs embouchures dans la mer Noire. Ce grand fleuve, dont la direction générale est du N. O. au S. E., a un cours d'environ 2,600 kil. — De sa source au confluent de l'Inn, il coule d'abord entre des rives resserrées et escarpées, mais qui s'éloignent à partir d'Ulm, où il devient navigable. Il arrose Donaueschingen (Bade), Sigmaringen (Hohenzollern), Ulm (Wurtemberg), Donauverth, Ingolstadt, Ratisbonne; Passau (Bavière). Il reçoit, à gauche, l'Altmühl, la Naab et la Regen, et, à droite, l'Iller, le Lech, l'Abens, l'Iser et l'Inn. C'est ce qu'on appelle le premier bassin partiel du Danube. — Dans le second bassin (du confl. de l'Inn à Waitzen), il est profondément encaissé jusqu'à Krems, où son lit s'élargit et enferme des îles nombreuses. Il passe à Linz, Durrenstein, Krems, Vienne, Essling (archiduché d'Autriche), à Presbourg et Gran (Hongrie). Il se grossit, à gauche, de la Morava, du Waag, du Gran, et, à droite, de la Traun, de l'Enns, de la Leitha et du Raab. — Dans le troisième bassin (de Waitzen à Orsova), il franchit d'abord un second défilé, puis se répand, en prenant la direction du N. au S., dans un pays plat et marécageux. Il arrose Bude-Pesth, Mohacz (Hongrie); Péterwardein, Semlin (Slavonie); Belgrade, Orsova (Turquie). Il reçoit, à gauche, la Theiss et le Temes, et, à droite, la Drave, la Save et la Morava. — Le quatrième bassin (d'Orsova à la mer Noire) est, sur les bords du fleuve, une région inondée et marécageuse; le Danube, qui a repris sa direction de l'O. à l'E., tourne encore vers le Nord, puis à l'E. A Kilia, il commence à se diviser en plusieurs bouches, dont une seule, celle de Sulina, est, malgré le défaut de soins, encore navigable. Il a traversé Widdin, Nicopoli, Silistrie, Ibrahila, Galacz, Ismaïl et Kilia (Turquie). Ses affluents sont à droite, l'Isker, et, à gauche, l'Aluta, le Sereth et le Pruth. — Tous les bassins partiels du Danube sont enfermés dans un bassin général formé par les deux chaînes suivantes : 1° sur la rive gauche, les Alpes de Souabe, le Fichtel-Berg, les monts de Bohême et de Moravie, les Sudètes, les Karpathes occidentales et centrales; 2° sur la rive droite, les Alpes de Constance, Algaviennes, Grises, Rhétiques, Carniques, Juliennes et Dinariques, et les Balkans. Les bassins partiels sont comme des étages ou gradins successifs que le fleuve descend en se rendant à la mer Noire : ils sont séparés par une sorte de défilé où le fleuve se resserre et forme des rapides. Le défilé d'Orsova ou des *Portes de Fer*, à l'entrée du quatrième bassin, est connu par les obstacles qu'il présente à la navigation.

Le Danube a une grande importance militaire et commerciale. Les deux premiers bassins sont le théâtre ordinaire des luttes de la France et de l'Autriche, en Allemagne, comme l'attestent les guerres de la Révolution et de l'Empire. — Les bouches du Danube, livrées à la Russie par le traité d'Andrinople, 1829, ont été données à la Moldavie, province vassale de la Turquie, par la paix de Paris, 1856. Les puissances, qui ont signé cette dernière convention, ont nommé une commission d'ingénieurs pour essayer de les rouvrir au commerce : négligeant les bouches de *Kilia* et de *Sulina*, on a décidé de rendre navigable la bouche dite de *Saint-Georges*.

Danube (Cercle du), une des quatre divisions administratives du Wurtemberg. Le ch.-l. est Ulm.

Danube (Cercles du). La Hongrie était divisée, avant l'année 1850, en 4 cercles. Deux tiraient leur nom de leur position par rapport au Danube. Le cercle *en deçà du Danube* (rive droite) s'étendait jusqu'à la Croatie et aux provinces allemandes; le cercle *au delà du Danube* (rive gauche) comprenait la région entre le Danube et la Theiss.

Danube (Cercles du). Deux des huit cercles du roy. de Bavière empruntaient leur nom à leur position sur le Danube : 1° *Haut-Danube* (auj. cercle de Souabe), ch.-l. Augsbourg. 2° *Bas-Danube* (auj. cercle de Basse-Bavière), ch.-l. Passau.

Danvers, bourg à 27 kil. de Boston (Massachusetts), dans les Etats-Unis. Fabrique de chaussures; 8,000 habitants.

Danville. V. Anville (d').

Daoulaghiri ou **Dhawalagiri** (*montagne blanche*), sommet de la chaîne de l'Himalaya (Asie), laquelle sépare le Tibet du Népaul (Hindoustan). On l'a considéré longtemps comme ayant l'altitude la plus haute du globe (8,556 mèt.); mais on a constaté récemment que l'Everest et le Kunchinginga, qui font partie de la même chaîne, sont plus élevés.

Daourie, contrée montagneuse et sauvage de la Sibérie, comprise dans l'arrondissement de Nertchinsk, entre le lac Baïkal, la Léna et la Mongolie. Le froid y est très-vif, même en été. — La Chine possède aussi une *Daourie*, laquelle tire son nom de la tribu des *Daouris*, mélanges de Mandchoux et de Mongols. — La chaîne des monts Jablonoï prend près de Nertchinsk, le nom de *monts de Daourie*.

Daphné fut changée en laurier (δάφνη) par les dieux qu'elle implorait, au moment où elle était poursuivie par Apollon. Elle était fille ou du fleuve Pénée ou du Ladon. — Apollon voulut que le laurier lui fût consacré, et servît à couronner les vainqueurs et les poëtes.

Daphné, faubourg d'Antioche, sur l'Oronte, était célèbre dans l'antiquité par ses bois de lauriers, ses maisons de campagne et ses fêtes en l'honneur d'Apollon.

Daphnéphories, fêtes en l'honneur d'Apollon, que l'on célébrait en Béotie, le dixième mois de chaque année.

Daphnis, berger sicilien chanté par Théocrite et Virgile. Ce fils de Mercure apprit aux hommes la poésie *bucolique*. Il avait lui-même reçu les leçons de Pan et des Muses.

Dapifer (*porteur de mets*). On appelait ainsi, au moyen âge, un officier qui servait à la table du roi ou des seigneurs. En France, le sénéchal avait les mêmes attributions.

Dapper (Olivier), médecin hollandais, mort en 1690, s'est occupé beaucoup d'histoire et de géographie. Ses ouvrages, compilés d'après des documents devenus parfois très-rares, sont enrichis de planches exactes et bien exécutées. On les a traduits en français. On a de lui des *Descriptions de la Chine, de la Perse, de l'Arabie, des îles de l'Afrique*, etc.

Daquin (Louis-Claude), organiste, né à Paris, 1694-1772. A six ans, il joua du clavecin devant Louis XIV; à huit ans, il écrivit un *Beatus vir* à grand chœur et orchestre. Organiste, à douze ans, des chanoines de Saint-Antoine, il l'emportait, en 1727, dans un concours, sur Rameau lui-même. — Ses compositions ont paru au-dessous du médiocre à des critiques modernes.

Dara, v. de l'ancienne Mésopotamie, près de la frontière de Perse. Justinien y éleva des fortifications, et soutint, à cette occasion, contre Chosroès Ier une guerre, 532-533, dans laquelle Bélisaire commença sa réputation.

Darabjerd, v. du Farsistan (Perse), à 248 kil. S. E. de Chiraz. Beaucoup de ruines; 20,000 hab. environ.

Dara-Chekouh, fils de Shah-Jehan, prince mogol de l'Hindoustan, 1616-1659, se livrait à la culture des lettres, quand une maladie de son père lui fit prendre

en main le gouvernement. Vaincu, puis livré à son frère Aureng-Zèbe qui s'était révolté, il fut mis à mort à Delhy. — Son principal ouvrage est une traduction persane des *Oupanishads*, résumé dogmatique des Védas.

Darah ou **Drahah**, région au S. E. du Maroc, composée d'une vallée longue de 300 kil. Elle produit des céréales et des légumes.

Daran (JACQUES), chirurgien, né à Saint-Frajon (Haute-Garonne), 1701-1784. Il voyageait en Italie quand une peste se déclara à Messine; Daran soigna et ramena à Marseille ses compatriotes. Appelé plus tard à Paris, il y reçut des lettres de noblesse en 1755. Il s'était attaché surtout aux maladies de la vessie, et acquit une fortune évaluée à deux millions, qu'il perdit dans des spéculations. Il a propagé l'emploi des bougies, négligé jusqu'alors par la plupart des praticiens et qui aujourd'hui rend de très-grands services.

Darantasia, capit. de la province des Alpes Grées, dans le diocèse des Gaules au IVe s. C'est aujourd'hui *Moutiers-en-Tarentaise*, sur la haute Isère (Savoie).

Darari (MOHAMMED), fondateur de la secte musulmane des *Darariens*, vers l'an 1000, d'origine persane, vint en Egypte sous le khalifat d'Hakem. Il condamnait la solennité du vendredi, le Baïram, le pèlerinage de la Mecque, etc. Le peuple, indigné, le tua, et, après la mort d'Hakem, ses disciples se réfugièrent dans le Liban, où leurs descendants subsistent encore sous le nom de Druses.

Darc. V. JEANNE DARC ou D'ARC.

Darcet (JEAN), chimiste, né à Donazit (Landes), 1727-1801. Précepteur des enfants de Montesquieu, il devint son ami et lui ferma les yeux. Docteur en médecine, lié avec Rouelle l'aîné, il se consacra exclusivement aux études chimiques; s'occupa surtout de la partie pratique et fit de nombreuses découvertes; il fut chargé de diriger la manufacture de porcelaines à Sèvres, et se distingua comme professeur. Quoique bon citoyen, il fut dénoncé au Comité de salut public et sauvé par Fourcroy. Membre de l'Académie des sciences en 1784, plus tard de l'Institut, il entra au sénat. Il a publié un grand nombre de mémoires dans le *Recueil de l'Académie;* et, de plus, *Mémoires sur l'action d'un feu égal, violent et continué plusieurs jours, sur un grand nombre de terres; Histoire géologique des Pyrénées*, etc.

Darcet (JEAN-PIERRE-JOSEPH), chimiste, fils du précédent, né à Paris, 1777-1844, obtint, en 1801, à la suite d'un concours, la place d'essayeur à la Monnaie, fut employé à la fabrication des poudres, dirigea plusieurs fabriques considérables et éclaira une foule de questions importantes. Il devint, en 1823, membre de l'Académie des sciences. On lui doit: *De l'Assainissement des ateliers de doreur*, 1818; *Sur l'Amélioration des aliments des pauvres au moyen de la gélatine des os; Description des appareils à fumigation*, 1818; *Amélioration du régime alimentaire des hôpitaux, des pauvres et des grandes réunions d'hommes vivant en commun*, 1844, etc.

Dardanelles (Détroit des) ou de Gallipoli, ancien *Hellespont*, sépare l'Europe de l'Asie, et unit la mer de Marmara à l'Archipel. Il s'étend de Gallipoli à l'extrémité de la Chersonèse de Thrace sur une longueur de 67 kil., et avec une largeur variable de 1,262 m. à 7,590 m. — Le courant, qui entraîne les eaux de la mer de Marmara à l'Archipel, fait 5,560 m. à l'heure. Les vents du nord, pendant l'été, ceux du sud, pendant l'hiver, y soufflent avec violence. Dans les temps antérieurs, l'Hellespont était difficile à franchir pour les vaisseaux de guerre; mais, depuis l'application de la vapeur à la navigation, la rapidité du passage annule complétement les défenses militaires du détroit, fondées sur les difficultés des courants maritimes. Xerxès, en 480 av. J. C., les croisés de la troisième expédition, en 1189, les Turcs, en 1356, etc., ont passé d'une rive à l'autre, mais le détroit n'a été remonté de vive force qu'une seule fois, en 1807, par la flotte anglaise.

Dardanelles (Nouvelles et vieilles). On nomme ainsi les fortifications construites pour garder le détroit. Les nouvelles Dardanelles sont, à l'entrée, vers l'Archipel, au pied des caps Eléonte (Europe) et Sigée (Asie); le château d'Europe est éloigné de 2,800 m, de celui d'Asie. — Au-dessus, à 16 kil., sont les vieilles Dardanelles, ouvrages situés également sur les deux rives du détroit, à 1,500 m. de distance. Malgré l'armement défectueux de ces fortifications, elles peuvent, à cause des sinuosités et des courants, accabler l'ennemi pendant 12 kil. — Il y a de meilleures défenses militaires à une certaine distance de Gallipoli, à *Bohalic* ou Sestos (Europe) et *Nagara* ou Abydos (Asie); elles ont été élevées en 1807. — La convention des détroits, 1841, a exclu des détroits des Dardanelles et de Constantinople les vaisseaux de guerre de toutes nations; elle a été confirmée implicitement par le traité de 1856, qui a limité le nombre de bâtiments de guerre que la Russie peut entretenir dans la mer Noire.

Dardanie. Dans l'antiquité, on désignait sous ce nom :

1° Une contrée d'Europe située entre la Mœsie au N., et la Macédoine au S. — Au IVe s., elle fit partie du diocèse de Dacie;

2° La partie de la Mysie (Asie Mineure) comprise entre l'Hellespont et le mont Ida. *Dardanum* était la ville principale;

3° L'île de Samothrace, d'où Dardanus était originaire.

Dardanum, ville de la Mysie, dans laquelle Sylla imposa à Mithridate un traité onéreux (84 av. J. C.).

Dardanus, fils de Jupiter et d'Electre, fille d'Atlas, tua son frère Jasion, quitta Samothrace et se réfugia auprès de Teucer, roi de Troade, qui le purifia et lui fit épouser sa fille. Il aurait, après Teucer, régné dans le pays qui prit son nom. Selon une tradition, il aurait reçu du ciel le fameux Palladium de Troie.

Darès *le Phrygien* était, selon l'*Iliade*, prêtre de Vulcain. Il avait composé une histoire de la ruine de Troie, antérieure au poëme d'Homère, puisque Darès aurait été le témoin des événements qu'il raconte. Cet ouvrage est perdu, mais on donne, fort à tort, comme en étant une traduction latine, un récit en 44 chapitres, précédé d'une prétendue lettre de Cornelius Nepos. — La meilleure édition de l'*Iliade*, attribuée à Darès, est celle de A. Dederich, Bonn, 1837, in-8°.

Darfour, pays de l'Afrique intérieure, entre 11° et 15° 30′ lat. N., et 23° 30′ et 27° 30′ long. E. Il est borné à l'O. par le Ouâdaï, à l'E. par le Kordofan, au N. et au S. par le Soudan. C'est un groupe d'oasis entouré de déserts. Le Dâr-Four (pays des daims) a, dit-on, 275,300 kil. carr. de superficie et renfermerait 5 millions d'habitants. Le climat est très-chaud. — Dans les montagnes, on trouve du fer, du cuivre, des carrières de marbre, d'albâtre, de sel gemme, de nitre. On récolte du riz, du blé, des dattes; la culture du coton, des plantes tinctoriales et des arbres à fruits, est surtout l'occupation des habitants. L'islamisme est la religion. Le Dâr-Four a été récemment soumis au khédive d'Egypte; les villes principales sont Al-Fashir et Kobeh. — Le Darfour a une haute importance commerciale comme voie principale suivie par les marchandises qui se rendent de l'Egypte dans le Soudan.

D'Argenson (Voyer). V. ARGENSON (D').

Dariel (Défilé de), ainsi nommé de la forteresse qui garde le principal passage du Caucase et la route d'Europe à Tiflis. Les anciens l'appelaient *Caucasiæ pylæ*.

Darien ou **Uraba** (Golfe de), sur la côte septentrionale de la Colombie ou Nouvelle-Grenade, dans la mer des Antilles, entre 7° 50′ et 10° 12′ lat. N., et 77° 55′ et 79° long. O.

Dariorigum, nom ancien de Vannes.

Darique. V. DARIUS Ier.

Darius *le Mède* serait le même que Cyaxare II ou Darius Ier.

Darius Ier, fils d'Hystaspe, de la race des Achéménides, 525-485 av. J. C., devint roi de Perse par la mort du mage Smerdis, qu'il tua, aidé de six seigneurs. Il prit, après vingt mois de siége, et grâce à la ruse de Zopyre, Babylone révoltée, 517. En Asie, il conquit la partie de l'Inde qui est en deçà de l'Indus, et, en Europe, la Thrace, après une expédition infructueuse contre les Scythes, qui habitaient au nord du Danube, 513. La révolte de l'Ionie, 504, amena les guerres médiques: la première expédition de Darius fut arrêtée par le désastre de sa flotte au mont Athos, 495; la seconde, par la déroute de Marathon, 490; la troisième, par une révolte de l'Egypte. Il réduisit à 20 les 120 satrapies de Cyrus. Il inventa la *darique*, monnaie d'or et d'argent qui avait pour empreinte un archer décochant une flèche, et valait 25 fr. de notre monnaie.

Darius II, *Nothus* (le bâtard), auparavant *Ochus*, roi de Perse (424-405 av. J. C.), était l'un des 70 fils d'Artaxerxès Ier. Il mit à mort son frère et prédécesseur Sogdien, et livra le pouvoir à sa femme Parysatis. De nombreuses révoltes éclatèrent, et, entre autres, celle d'Amyrtée en Egypte. En 407, il avait donné le gouvernement de l'Asie Mineure à son fils Cyrus le jeune.

Darius III, *Codoman*, roi de Perse, 336-330, régna après Arsès, empoisonné par l'eunuque Bagoas. Il perdit, contre Alexandre le Grand, les trois batailles du

Granique, 334, d'Issus, 333, et d'Arbelles, 331. Il fut assassiné dans sa fuite par Bessus (330 av. J. C.).

Darlington, v. du comté et à 28 kil. S. de Durham (Angleterre); fabrique des toiles, des étoffes de laine, des cuirs et des verres d'optique; 28,000 hab. — Les eaux de la Skern, sur laquelle Darlington est située, sont vantées pour le blanchiment des toiles.

Darmaing (Jean-Achille-Jérôme), journaliste, né à Pamiers, 1794-1836. Professeur à l'École de Saint-Cyr, il donna sa démission, créa le journal *le Surveillant*, fut attaché au *Constitutionnel*, et, en 1825, fonda la *Gazette des Tribunaux*, imitée d'un journal judiciaire que son père avait publié sous l'ancien parlement. Darmaing, peu estimé, mais prodigieusement spirituel, prêtait généreusement ses bons mots aux chefs de l'opposition, sous la Restauration.

Darmès (Marius-Edmond), régicide, tenta d'assassiner le roi Louis-Philippe, 15 octobre 1840, et fut exécuté en 1841.

Darmstadt, capit. du grand-duché de Hesse-Darmstadt (Allemagne), sur le Darm, qui se jette dans le Rhin. Elle est située par 49° 52′ 21″ lat. N., et 6° 19′ 25″ long. E., à 26 kil. S. de Francfort-sur-le-Mein. La vieille ville est noire et triste; la ville neuve est bien bâtie. Celle-ci renferme le palais grand-ducal, la bibliothèque, riche de 150,000 volumes, la place Louise, décorée d'une colonne cannelée de grès rouge, haute de 45 m., et surmontée d'une statue du grand-duc Louis Ier, mort en 1830, etc. La vieille ville, qui est entourée d'une antique muraille, possède le vieux château dans lequel on a installé des galeries de tableaux, de statues, d'armures antiques et d'histoire naturelle. — Darmstadt fabrique des instruments de précision et de musique, de l'orfèvrerie, des tapis, des papiers, etc.; 39,600 hab. — Fondée au VIIIe s., Darmstadt est devenue, en 1567, la résidence des landgraves de Hesse.

Darmstadt (Grand-duché de Hesse-). V. Hesse.

Darnaud Baculard. V. Arnaud.

Darnetal, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 3 kil. E. de Rouen (Seine-Inférieure), sur l'Aubette. — Annexe de la fabrique de Rouen, Darnétal a des filatures de coton et de laine, des fabriques de calicots, de flanelle, de tissus de laine, d'indiennes, des teintureries, des torderies de coton, etc.; 5,636 hab.

Darney, ch.-l. de canton de l'arrond. de Mirecourt (Vosges), sur la Saône. Forges, commerce de bois et de fer; 1,833 hab.

Darnis, v. de la Cyrénaïque (Afrique ancienne), aujourd'hui *Derneh*.

Darnley (Henri Stuart, lord), né en 1541, descendait d'une branche des Stuarts, et était petit-neveu de Henri VIII, par sa mère. Il épousa Marie Stuart, le 29 juillet 1565; mais les débauches auxquelles il se livrait lui aliénèrent peu à peu l'esprit de la reine. Il attribua ce changement aux suggestions du musicien italien Rizzio, et il le fit tuer sous ses yeux, 1566. Après une maladie qu'il eut à Glasgow, et que l'on attribua au poison, il parut se réconcilier avec Marie, et revint avec elle à Edimbourg. Dans la nuit du 10 février 1567, la maison sauta, et l'on retrouva le cadavre du roi dans le jardin. Ce crime était l'œuvre du comte de Bothwell. — On a cherché à démontrer la complicité de la reine.

Daro, affl. du Genil, qui se jette dans le Guadalquivir (Espagne), et arrose Grenade.

Daroca, v. d'Espagne, à 32 kil. S. E. de Calatayud et dans la prov. de ce nom (ancien Aragon), sur le Xiloca; 5,000 hab.

Darouar ou **Darwar**, v. forte de la présidence de Bombay (Hindoustan), à 150 kil. S. O. de Bedjapour.

Dart, riv. d'Angleterre qui se jette dans la Manche à Darmouth, après avoir traversé le comté de Devon. — Cours de 55 kil. Elle donne son nom au pays de *Dartmoor* (*marais du Dart*).

Dartford, v. du comté de Kent (Angleterre), à 24 kil. S. E. de Londres. Fabr. de poudre et de papier; 5,000 hab.

Darthé (Augustin-Alexandre-Joseph), né à Saint-Pol (Pas-de-Calais), 1769-1797. Il prit part à l'attaque de la Bastille, 1789. Signalé dans son département par son ardeur révolutionnaire, il y devint administrateur en 1792, secrétaire de Lebon et accusateur public en 1793. A Boulogne, il ordonna de nombreuses exécutions. Arrêté après le 9 thermidor, mais amnistié en 1795, il fut condamné à mort par la haute cour de Vendôme comme complice de Babeuf. Il se tua avant le supplice, 1797.

Dartmoor, région stérile du comté de Devon (Angleterre), large de 20 kil. et longue de 30 kil. Elle est traversée par le rivière du Dart, qui y forme des marais. On y rencontre des blocs de granit appelés *tors*, des tourbières et des bruyères où paissent des troupeaux de moutons maigres et petits. Les habitants (*Moormen*) sont le peuple le plus ignorant de l'Angleterre occidentale. — Une colonie de mendiants occupe aujourd'hui les bâtiments où, sous l'Empire, étaient détenus des prisonniers français.

Dartmouth, v. du comté de Devon (Angleterre), à 44 kil. S. d'Exeter, sur la Dart. C'est un port de commerce actif et bien fortifié. On exporte du cidre, de l'orge, des étoffes de laine, etc.; 5,000 hab.

Daru (Pierre-Antoine-Noel-Bruno, comte), né à Montpellier, 1767, mort en 1829. Littérateur et homme d'État, il mena de front la culture des lettres et les travaux administratifs. Commissaire des guerres pendant la révolution, ordonnateur sous Masséna, 1799, puis secrétaire-général au département de la guerre, il devint membre du tribunat, 1802, du conseil d'État, 1805. Napoléon Ier le nomma intendant-général de sa maison, 1805, et de la grande armée, 1806, et, plus tard, ministre d'État, 1811. Daru fut chargé de l'exécution des traités de Presbourg, de Tilsitt et de Vienne. Opposé à la campagne de Russie, il prépara celle d'Allemagne, 1813, et, après l'abdication de l'Empereur, ne reparut aux affaires que pendant les Cent-Jours, et en 1819, où il fut élevé à la dignité de pair de France. — Jusqu'en 1815, il s'était fait connaître par des traductions (*Horace*, en vers français, 1796, etc.) et par des poésies (poëme didactique sur l'*Astronomie*, en 6 chants), qui lui avaient valu l'honneur de succéder à Collin d'Harleville à l'Académie française, 1806; en 1815, il commença l'œuvre qui a consacré son nom, l'*Histoire de Venise*, 1819, in-8°, monument de recherches consciencieuses et patientes. Il a aussi donné une *Histoire de Bretagne*, 1826, 3 vol. in-8°, et d'autres ouvrages.

Daruvar, v. de Slavonie (empire d'Autriche), sur la Toplicza, a un château fort et des eaux thermales; 6,000 hab.

Darwar. V. Darouar.

Darwin (Erasme), médecin et poëte anglais, né à Elton (comté de Nottingham), 1731-1802. Il eut la sagesse de ne s'abandonner à son goût pour la poésie qu'après avoir fondé sa clientèle médicale. Son premier poëme, le *Jardin botanique*, fit école en Angleterre et en Amérique. Son *Traité de l'Education des femmes* contient d'excellentes règles d'hygiène.

Daschkowa ou **Daschkof** (Catherine *Romanovna*, princesse), 1744-1810; sœur d'une favorite de Pierre III, elle prit néanmoins une part active à la révolution qui ôta à ce prince le trône et la vie. Trompée dans son ambition, elle se réfugia dans l'étude des lettres, visita l'Europe, et, à son retour, fut nommée *directeur* de l'Académie des sciences et *président* de l'Académie russe, 1784. Elle a travaillé au *Dictionnaire de l'Académie russe*. Ses *Mémoires* ont été publiés à Londres, 1841.

Dassarétie ou **Dassarétide**, région de l'Illyrie barbare des anciens, à l'O. de la Macédoine, dont elle était séparée par la chaîne des monts Candaviens. Elle avait pour capitale *Lychnidus*, sur la rive orientale du lac Lychnitis (aujourd'hui *Ochrida*, en Albanie, sur le lac du même nom).

Dassoucy. V. Assoucy.

Dasypodius (Pierre), nom grécisé de l'allemand *Rauchfuss* (pied rude), linguiste mort à Strasbourg, 1559. Il a publié un *Lexicon* allemand-grec-latin souvent réimprimé.

Dataire. V. Daterie.

Datame, général perse, connu par une biographie de Cornelius Nepos. Il dompta les satrapes de Paphlagonie et de Cataonie, révoltés contre Artaxerxès; calomnié, il se souleva à son tour, battit deux généraux du grand roi, et périt assassiné en trahison vers 362 av. J.-C.

Daterie, tribunal en cour de Rome présidé par le *dataire* ou par un cardinal appelé *prodataire*. Il expédie les dispenses pour les mariages, et, quand il y a lieu, pour les bénéfices ecclésiastiques.

Dathan conspira contre Moïse avec Coré et Abiron.

Dathe (Jean-Auguste), orientaliste allemand, 1731-1791, professeur à l'université de Leipzig. Il a donné une *Traduction latine de l'Ancien Testament*, accompagnée de notes grammaticales, critiques et historiques (1773-1789).

Dathenus (Pierre), moine hollandais, embrassa le calvinisme à 18 ans, et le prêcha dans les Pays-Bas en 1566. Il traduisit les Psaumes de David, à la suite d'un

concours ouvert par les Etats de Hollande, et obtint le prix; sa version fut employée jusqu'en 1773, pour le culte public. Entraîné dans divers pays par l'exaltation de son caractère, il mourut à Elbing, où il pratiquait la médecine, 1590.

Dati (Gregorio), historien florentin, 1363-1436, fut investi des plus hautes fonctions dans sa patrie. Il a laissé une *Histoire du duc de Milan Jean-Galéas Visconti*, qui a été publiée en 1735, et un poëme italien: *La Spera*, que l'on attribue aussi à son frère, *Leonardo* Dati.

Dati (Charles), philologue florentin, 1619-1676, reçut une pension de Louis XIV, qui eût voulu l'attirer en France. Il fut admis fort jeune à l'Académie de la Crusca, dont il revit le dictionnaire, et fut nommé professeur de belles-lettres grecques et latines en 1648.

Datis, général de Darius Ier, fils d'Hystaspe, roi de Perse, fut vaincu par Miltiade à Marathon, 490 av. J. C.

Daubenton (Guillaume), jésuite français, 1648-1723, né à Auxerre. Il a été le confesseur de Philippe V, roi d'Espagne, de 1700 à 1706, et de 1716 à 1723. Renvoyé par l'influence de Mme des Ursins, il s'était retiré, pendant les dix ans qui séparent ces deux périodes, à Rome, où il rédigea la bulle *Unigenitus*, 1713. Il a écrit la *Vie de saint François Régis*.

Daubenton (Louis-Jean-Marie), naturaliste français, 1716-1800, né à Montbar (Côte-d'Or). Destiné par son père à l'état ecclésiastique, il vint à Paris, où il étudia la médecine. En 1742, Buffon, son camarade d'enfance, le rappela de Montbar pour être son collaborateur dans l'*Histoire naturelle;* mais Daubenton ne dépassa pas la section des mammifères, arrêté par les tracasseries que le grand écrivain lui suscitait. Il s'était chargé de la description anatomique des animaux dont Buffon racontait les mœurs et les habitudes. Daubenton appliqua le premier l'anatomie comparée à la description des fossiles, et s'occupa de l'amélioration des laines françaises par l'introduction des mérinos. Admis à l'Académie des sciences, 1744, garde et démonstrateur du cabinet d'histoire naturelle, 1744, professeur au Collége de France, à l'Ecole d'Alfort et au Muséum, il fut nommé sénateur en 1799. Il a laissé le *Catéchisme des bergers*, de nombreux *Mémoires* publiés dans divers recueils, etc. — Mme Daubenton, 1720-1788, a donné un roman : *Zélie dans le désert*.

Daubigny (Jean-Louis-Marie **Villain-**) homme politique. Procureur au parlement de Paris en 1789, il devint l'un des plus ardents jacobins. Accusé deux fois de vol, mais acquitté, 1792, 1795, échappé à la réaction thermidorienne, 1795, il fut, en sa qualité de jacobin, transporté aux îles Séchelles par le gouvernement consulaire. Il y mourut, 1801.

Daulis, auj. *Dalia*, anc. ville de la Phocide (Grèce).

Daumesnil (Pierre, baron), général français, 1777-1832, né à Périgueux. Engagé volontaire, il conquit tous ses grades sur les champs de bataille; il perdit la jambe gauche à Wagram. Il eut trois fois le commandement du fort de Vincennes; en 1814, il refusa, malgré les sommations des alliés, de leur rendre la place et ne se soumit qu'à Louis XVIII. En 1815, après le désastre des Cent-Jours, il refusa l'offre de trois millions que Blücher lui faisait. Enfin, en 1830, il défendit contre la multitude irritée les ministres de Charles X enfermés dans le donjon. Le peuple l'avait surnommé la *Jambe de bois*.

Daun (Léopold-Joseph-Marie, comte de), général autrichien, 1705-1766, se distingua dans la guerre de Sept Ans. Il gagna sur le grand Frédéric la bataille de Kollin, 1757, et mérita le premier d'être décoré de l'ordre de Marie-Thérèse, créé à l'occasion de cette victoire. Battu à Leuthen, il se releva à Hohenkirchen, 1758; mais une blessure le força d'abandonner le champ de bataille de Torgau, 1760. — Daun, malgré de sérieuses qualités, ne savait pas tirer parti de ses avantages, faute de vigueur et de promptitude dans l'exécution de ses plans. On l'a surnommé le *Fabius* de l'Autriche.

Daunie, partie de l'ancienne Apulie (Italie), au N. O., sur les confins du pays des Frentans (*Samnium*), et baignée par l'Adriatique. Daunus, qui lui donna son nom, était ou Illyrien ou un Pélasge d'Arcadie, fils du roi Lycaon. La tradition attribuait à Diomède la fondation de *Canusium*, *Argos-Hippium*, *Salapia*, *Sipontum*, etc. On appelait encore *Iles de Diomède* quelques petites îles au N. du mont Garganus.

Daunou (Pierre-Claude-François), homme politique et historien français, 1761-1840, naquit à Boulogne-sur-Mer. Il entra d'abord dans la congrégation des Pères de l'Oratoire, et débuta dans les lettres par un discours que l'Académie de Nîmes couronna (*De l'influence de Boileau sur la littérature française*), 1787. — Membre de la Convention, en 1792, il renonça à toute fonction ecclésiastique. Il ne fut pas d'avis que l'assemblée jugeât Louis XVI, et, le jugement décidé contre son opinion, il vota pour la détention et le bannissement à la paix. Arrêté après la chute des Girondins, il reprit sa place en thermidor 1794, et fut nommé membre de la commission des onze chargée de rédiger les lois organiques de la Constitution. Ses *Essais sur l'instruction publique* et sur *la Constitution*, publiés en 1793, le désignaient pour être le premier président du Conseil des Cinq-Cents et de l'Institut national, 1795; c'est alors qu'il fit élever une bibliothèque près du Corps législatif. Après avoir organisé la république romaine, il fut réélu au Conseil des Cinq-Cents, dont il fit partie jusqu'au 18 brumaire. Il prit part à la rédaction de la Constitution de l'an VIII et entra dans le Tribunat; compris dans la première élimination (mars 1802), il rentra pour seize ans dans la vie privée. — Daunou reprit ses fonctions de garde de la bibliothèque du Panthéon, devint archiviste du Corps législatif, 1804, puis de l'Empire, 1807. Dans cette période de sa vie, il continua l'*Histoire de l'anarchie de Pologne* de Rulhière, publia une édition des *Œuvres complètes de Boileau*, 1809, et un *Essai historique sur la puissance temporelle des papes*, 1810. — Sous la Restauration, il reprit sa carrière politique comme membre de la Chambre des députés; il y fut envoyé quatre fois par les électeurs de Brest, en 1818, 1827, 1830 et 1831. En même temps, il devenait principal rédacteur du *Journal des Savants*, 1815, professeur d'histoire et de morale au Collége de France, 1819, fonction qu'il conserva jusqu'en 1830, où il fut réintégré dans son poste d'archiviste du royaume, perdu en 1815. Daunou a laissé beaucoup de travaux littéraires et politiques; son œuvre principale est la collection de ses leçons au Collége de France, réunies et publiées deux ans après sa mort sous ce titre : *Cours d'études historiques*, 20 vol. in-8°, 1842.

Dauphin (Chateau-) ou **Castel-Delphino,** à 30 kil. S. O. de Saluces (Italie), forteresse jadis importante.

Dauphin (Fort-). V. Fort-Dauphin.

Dauphin (Mont-) V. Mont-Dauphin.

Dauphin. Ce titre fut donné :

1° A plusieurs seigneurs féodaux, à cause du symbole qu'ils portaient dans leurs armes; on distinguait entre autres le *dauphin du Viennois* et le *dauphin d'Auvergne*.

2° Au fils aîné du roi de France, héritier présomptif de la couronne, après la cession que Humbert II, dauphin du Viennois, fit de ses domaines à Philippe VI de Valois. — Sous le règne de Louis XIV, le dauphin était désigné par le simple titre de *Monseigneur*. — Le premier dauphin a été le petit-fils de Philippe de Valois, qui régna depuis sous le nom de Charles V, *le Sage;* le dernier, dans l'ancienne monarchie, a été le fils de Louis XVI, le même qui mourut, en 1795, dans la prison du Temple. — Le titre de Dauphin, depuis la Révolution, a été porté par le duc d'Angoulême, fils de Charles X, pendant tout le règne de ce dernier (1824-1830).

Dauphine, titre porté par les femmes des seigneurs qu'on nommait *Dauphins;* puis, à partir du XVIe siècle, réservé à la femme du fils aîné du roi de France.

Dauphins. On appelle ainsi la collection (64 volumes in-4°) des auteurs classiques qui fut publiée pour l'usage du Dauphin (*ad usum Delphini*), fils de Louis XIV.

Dauphiné, (*Delphinatus*), province de l'ancienne France; il était borné au N. par la Bresse, à l'O. par le Lyonnais et le Vivarais, au S. par le comtat Venaissin et la Provence, à l'E. par le Piémont et la Savoie. Sa superficie était d'environ 12,540 kil. carrés. Il se divisait en haut et bas pays. Le haut pays, à l'E., comprenait le *Graisivaudan*, l'*Oysans*, le *Champsaur*, le *Vercors*, le *Royanez*, le *Diois*, le *Gapençois*, l'*Embrunois* et le *Briançonnois*. Le bas pays, à l'O., renfermait le *Viennois*, le *haut* et *bas Valentinois*, les *Baronies* et le *Tricastinois*, situés dans les plaines, tandis que le haut pays était la région des montagnes. Le Dauphiné est parcouru, en effet, par les ramifications des Alpes Cottiennes, qui présentent quelques-uns des sommets les plus élevés de France, le *Pelvoux de Vallouise* (4,097 m.), l'*Arsine* (4,105 m.), l'*Olan* (4,212 m.). Compris dans le bassin du Rhône, il est arrosé par le fleuve et par divers affluents de la rive gauche, le *Guiers*, la *Bourbre*, l'*Isère* (grossie du *Drac*, qui reçoit lui-même la *Romanche*), la *Bourne*, la *Drôme* et la *Durance*. La région basse, sur les bords du Rhône, produit du blé, des vins,

des fruits ; la région moyenne, où les montagnes s'élèvent déjà, offre les vallées fertiles de Tullins et du Graisivaudan ; on y récolte encore du seigle, de l'avoine, du chanvre. La région tout à fait montagneuse n'offre plus que de rares terrains à l'agriculture. Les neiges éternelles commencent à 2.200 mètres. — Le Dauphiné avait pour capitale *Grenoble ;* il formait, avant la Révolution, un gouvernement militaire et la généralité de Grenoble. Il avait des États provinciaux, un parlement, substitué, en 1451, à l'ancien conseil delphinal créé en 1327. Il comprenait deux archevêchés, Vienne et Embrun, et cinq évêchés, Grenoble, Valence, Die, Gap, Saint-Paul-Trois-Châteaux. — En 1790, il a formé les trois départements de l'Isère, des Hautes-Alpes et de la Drôme.

Les populations primitives du Dauphiné étaient les *Allobroges* entre Rhône et Isère), qui avaient Vienne pour capitale, et les *Voconces* (entre Isère et Durance), dont la capitale était Valence. Au milieu d'eux étaient enclavés les *Brigiani* (Briançon), les *Caturiges* (Embrun), les *Tricorii* (Gap), les *Tricastini* (Saint-Paul-Trois-Châteaux). Les Allobroges et les Voconces résistèrent longtemps aux Romains ; ils furent enfin compris dans la *province* romaine. Au IVe siècle, leur pays composa la plus grande partie de la Viennoise, mais Gap fit partie de la Narbonnaise IIe, et Embrun et Briançon des Alpes-Maritimes. — Au Ve siècle, le territoire des Allobroges fut conquis par les Bourguignons, et Vienne devint leur capitale ; au VIe siècle, il fut envahi par les Francs. Après la chute de l'empire carlovingien, il fut compris dans la Lotharingie, 843, puis dans le royaume d'Arles, qui, en 1033, releva de l'empire d'Allemagne. — Mais alors commencèrent à se montrer des seigneurs indépendants, et, parmi eux, les comtes d'Albon, devenus peu à peu maîtres de tout le pays. Ceux-ci avaient un *dauphin* dans leurs armes ; de là le nom de *Dauphin* donné aux princes, et de *Dauphiné* à la contrée. Trois dynasties de Dauphins se succédèrent de 880, où apparaît Guignes Ier, à 1348 ; la première est celle d'*Albon*, la seconde celle de *Bourgogne*, la troisième celle de la *Tour-du-Pin*. De longues guerres avec les ducs de Savoie eurent lieu dans cet intervalle. Enfin, 1348, Humbert II, dernier Dauphin de la troisième dynastie, vendit ses États à Philippe VI, roi de France, moyennant 200,000 florins. Le Dauphiné devait garder une administration séparée, condition qui fut religieusement respectée; il devint l'apanage des fils aînés des rois de France, qui désormais prirent le titre de *Dauphins*. — Au XVIe siècle, il embrassa, en partie, la réforme de Calvin, et fut le théâtre d'une lutte sanglante entre les partisans des deux religions. Au XVIIe siècle, il fut envahi un moment par le duc de Savoie, Victor-Amédée Ier, 1692. Au XVIIIe s., il préluda à la Révolution de 1789 par l'assemblée de Vizille, où 500 députés des trois ordres votèrent le refus des impôts jusqu'à la convocation des États-généraux. — En 1815, l'entrée triomphante de Napoléon Ier à Grenoble décida son nouveau règne des Cent-Jours. — Le Dauphiné est la patrie de Bayard, Lesdiguières, Mably, Condillac, Vaucanson, Championnet, Mounier, Barnave, Casimir Périer, etc.

Dauphiné d'Auvergne, nom d'une partie de l'Auvergne (portion de la Limagne et de la ville de Clermont), qui forma du XIIe au XVe s. une seigneurie appartenant à la branche aînée des comtes d'Auvergne. V. AUVERGNE.

Dausque ou **Dausquey** (CLAUDE), jésuite, né à Saint-Omer, 1566-1636. Pourvu d'une grande érudition, il a traduit les *Homélies* de saint Basile et commenté Silius Italicus, etc. En 1610, il avait quitté la Société de Jésus.

Davanzati-Bostichi (BERNARD), littérateur florentin, 1529-1606, a laissé une traduction de Tacite où il dépasse la concision de l'original. On a encore de lui une *Histoire du schisme d'Angleterre*, 1600.

Davenant (GUILLAUME), poëte anglais, né à Oxford, 1605-1668. Nommé poëte-lauréat à la mort de Ben Johnson, il s'attacha à Charles Ier pendant la guerre civile. Retiré ensuite en France, il embrassa le catholicisme et se mit à composer un poëme intitulé *Gondibert*. Il avait formé le projet de mener une colonie en Virginie, mais il fut pris en mer par les vaisseaux du Parlement, 1650, et détenu dans l'île de Wight. Il n'échappa à la mort que par l'intercession de Milton, à qui il devait, après la restauration des Stuarts, rendre un service semblable. Davenant a eu le mérite de relever le théâtre anglais par ses tentatives pour y introduire la régularité française.

Davenant (CHARLES), fils du précédent, 1656-1714, a composé divers ouvrages d'économie politique où il soutient, mais non exclusivement, le système mercantile.

David, roi d'Israël, guerrier et prophète, naquit à Bethléem. Il garda d'abord les troupeaux de son père, Isaï ou Jessé. Sacré roi par Samuel, il fut appelé auprès de Saül pour calmer, par les sons de sa harpe, les fureurs de ce prince. Sa victoire sur le géant Goliath excita la jalousie du vieux roi, qui voulut le faire périr, et David dut fuir dans le désert. Après la mort de Saül, tué sur le mont Gelboé, David fut sacré une seconde fois à Hébron, dans la tribu de Juda, 1056 ; mais onze tribus obéirent encore pendant sept ans à Isboseth, fils de Saül. Roi de tout Israël, David enleva Jérusalem aux Jébuséens, l'agrandit et y fixa sa demeure : il y transporta l'arche d'alliance. Vainqueur des Philistins, conquérant de Moab, de l'Idumée et de la Syrie, il régna jusqu'à l'Euphrate. Ses succès furent souillés par son adultère avec Bethsabée, dont il fit périr l'époux, Urie. David fut puni par la mort du fils de Bethsabée et par la révolte de son fils Absalon. Il mourut en 1016, âgé de 70 ans. Il avait constitué l'État juif, organisé une armée permanente, et préparé la construction du temple qu'éleva son fils Salomon. Il nous reste, sous le nom de David, 150 *Psaumes*.

David Comnène, dernier empereur de Trébizonde. Il enleva la couronne à son neveu Alexis, 1458, et en fut dépouillé lui-même par le sultan des Turcs, Mahomet II, 1462, qui le mit à mort en 1466.

David Ier, roi d'Écosse, 1124-1153, soutint Mathilde, fille de Henri Ier, roi d'Angleterre, contre Étienne de Blois ; mais il fut battu à la journée de l'Étendard.

David II (BRUCE). V. BRUCE.

David (JACQUES-LOUIS), peintre français, naquit à Paris, le 30 août 1748. Il fut élevé au collége des Quatre-Nations par les soins de l'architecte Buron, son oncle. Il étudia d'abord la peinture sous François Boucher, qui, déjà vieux, le remit à Vien. Ce dernier, en 1775, nommé directeur de l'Académie de France à Rome, emmena avec lui son élève, qui, après quatre luttes infructueuses, venait d'obtenir le grand prix. Sous l'influence des souvenirs des anciens, David prit pour principe la reproduction pure et simple des formes du bas-relief antique. C'est ainsi qu'il exécuta, en Italie, la *Peste de Saint-Roch*, et, après son retour en France, *Bélisaire*, 1781 ; la *Mort d'Hector*, 1783 ; les *Horaces*, 1786 ; la *Mort de Socrate*, 1787 ; *Brutus*, 1789. La Révolution trouva en David un partisan enthousiaste. Membre de la Convention, il vota la condamnation de Louis XVI, et dressa le programme des solennités nationales d'après les fêtes de la Grèce. Il composa les *Derniers moments de Lepelletier* et la *Mort de Marat*. Après le 9 thermidor, il fut emprisonné deux fois, et alors il commença à perdre de son ardeur révolutionnaire. Sous Napoléon Ier, il fut le peintre des grandeurs impériales ; il exécuta alors le *Couronnement*, la *Distribution des aigles dans le Champ de Mars*, le portrait de *Pie VII*, etc. La loi du 16 janvier 1816, rendue sous la seconde Restauration, l'éloigna de France avec plusieurs conventionnels. Il fut aussi rayé de l'Institut. David, retiré à Bruxelles, résista aux instances du roi de Prusse, qui eût voulu le fixer à Berlin. Il mourut le 29 décembre 1825. — David a continué en peinture la réaction commencée par Vien contre l'école maniérée de Boucher ; mais, en s'attachant trop exclusivement à l'imitation de la sculpture antique, il a parfois donné à ses figures la rigidité du marbre ; ce défaut est surtout sensible chez ses successeurs. Girodet, Gérard, Gros, Drolling, Ingres, Léopold Robert et beaucoup d'autres sont sortis de l'école de David.

David (ÉMERIC), 1755-1839, né à Aix, a été député au Corps législatif en 1809, et membre de l'Académie des Inscriptions en 1816. On a de lui divers écrits qui se rapportent à l'histoire des arts : *Recherches sur l'art statuaire*, 1805 ; *Éloges de Puget et du Poussin ; Études dessinées et calquées d'après Raphael*, 1818-21 ; des travaux sur *Jupiter*, *Vulcain*, *Neptune*, et d'autres ouvrages réimprimés ou publiés après sa mort.

David (PIERRE-JEAN), statuaire français, né, en 1789, à Angers, est mort en 1856. Fils d'un sculpteur en bois, il vint à Paris en 1808, et remporta, à l'École des beaux-arts, le prix du concours pour un bas-relief représentant Épaminondas, 1813. Après s'être perfectionné en Italie, il fut chargé, en 1816, de la statue du *grand Condé* qui figure aujourd'hui au palais de Versailles. Membre de l'Institut et professeur à l'École des Beaux-arts en 1826, il a siégé, en 1848, à l'Assemblée constituante. Éloigné de France à la suite des événements de

décembre 1851, il alla visiter la Grèce. — Il serait trop long d'énumérer ici les œuvres nombreuses sorties de la main de David (d'Angers). Il suffira de caractériser son talent par ce jugement d'un critique des plus compétents, sur l'une de ses productions : « Si la statue « de *Marco Botzaris*, dit Gustave Planche, était enfouie « à vingt pieds de profondeur, aux environs d'Athènes « ou de Marseille, je suis sûr qu'elle tromperait la sa- « gacité d'un antiquaire. » Les sculptures du fronton du Panthéon sont l'une des œuvres les plus connues de David (d'Angers).

David (SAINT-), *Menevia*, v. du pays de Galles (Angleterre), dans le comté de Pembroke, par 51° 52′ 56″ lat. N. et 7° 36′ 19″ long. O. Ville très-ancienne; elle était célèbre par ses établissements religieux; sa cathédrale renferme le tombeau de saint David, patron du pays de Galles, mort en 544; 3,000 hab.

Daviel (JACQUES), oculiste français, 1696-1762, né à La Barre (Normandie). Détaché de l'Hôtel-Dieu de Paris pour combattre la peste de Marseille, il ne revint que 27 ans après, 1746. Livré entièrement, dès 1728, à la guérison des maladies des yeux, il pratiqua, en 1747, l'opération de la cataracte par extraction, méthode qu'il a répandue par son exemple et par ses écrits.

Davies (JEAN), critique anglais, 1679-1732, s'est acquis une juste réputation par ses travaux philologiques sur les œuvres philosophiques de Cicéron, sur Jules César et Maxime de Tyr.

Davila (HENRI-CATHERIN), historien italien, mais d'origine espagnole, né près de Padoue, 1576. Page à la cour de France sous Henri III, il servit Henri IV pendant six ans. quitta le roi et la France après la paix de Vervins, 1598, et, à la suite d'un duel, reprit les armes au compte de Venise, 1606. Dès son retour en Italie, il avait songé à écrire l'*Histoire des guerres civiles de France* : il la publia, en 1630, à Venise. Cet ouvrage, source précieuse d'informations pour la seconde moitié du XVIe s., d'un style élégant et rapide, et, en général, d'une impartialité remarquable, appartient à l'école de Machiavel. Il a été plusieurs fois traduit en français. — Davila périt assassiné près de Vérone, 1631.

Davis (JOHN), navigateur anglais, né à Sandbridge, près de Dartmouth, fut envoyé trois fois pour chercher un passage au nord de l'Amérique, pendant les années 1585, 1586, 1587. Dès son premier voyage il découvrit, comme il le raconte lui-même, le détroit qui porte encore son nom. Détourné de ses explorations par la guerre qui survint entre Elisabeth et Philippe II, il suivit Cavendish dans sa deuxième expédition dans l'Amérique du Sud, 1591. — Davis périt près de Patane, sur la côte de Malacca, tué dans un combat contre des pirates malais, 1605. Il a écrit la relation de ses voyages au Nord (*Recueil* d'Hackluyt, t. III) et de ses voyages aux Indes (*Recueil* de Purchas).

Davis (détroit ou canal de). Il unit la mer de Baffin à l'océan Atlantique et sépare le Groënland à l'E., du Nouveau-Cumberland à l'O. Sa largeur est de 350 kil. Il fut découvert, en 1585, par Davis.

Davos, village du canton des Grisons (Suisse), ch.-l. des *Dix-Juridictions*; 1,700 habit.; à 20 kil. S. E. de Coire.

Davout et non **Davoust** (LOUIS-NICOLAS), maréchal de France, né, en 1770, à Annoux, aux environs de Tonnerre (Yonne). Sorti de l'école de Brienne à 15 ans, il fut chef de bataillon en 1791, et général de brigade en 1793. Distingué par Moreau sur le Rhin, par Bonaparte en Egypte, il devint général de division, 1800, maréchal, 1804. — En 1805, il reçut le commandement du troisième corps de la grande armée, et, à sa tête, prit part aux campagnes d'Austerlitz, de Prusse et de Wagram. Dans la campagne de Prusse, il gagna la victoire d'Auerstaedt au moment même où Napoléon était vainqueur à Iéna (octobre 1807), succès que l'empereur récompensa en lui donnant le titre de *duc d'Auerstaedt*, comme il le fit encore *prince d'Eckmühl* après la bataille de ce nom, 1809, dans la campagne de Wagram. — Nommé gouverneur de Pologne, Davout administra durement ce pays ; dans l'expédition de Russie, il battit l'ennemi à Mohilew, et, pendant la retraite, montra une admirable constance. En 1813, il fut chargé de la défense de Hambourg : il rendit la place, seulement après la paix, non à l'ennemi, mais à Louis XVIII. — Ministre de la guerre pendant les Cent-Jours, il improvisa une armée en trois mois. Après le désastre de Waterloo et la seconde abdication de Napoléon, il signa, sur l'ordre du gouvernement provisoire, la convention de Paris, où il stipula que personne ne serait poursuivi pour ses opinions et pour sa conduite politique. Il réclama lui-même le bénéfice de cet article pour les généraux proscrits par l'ordonnance du 24 juillet 1815, et, plus tard, pour le maréchal Ney. — Nommé pair de France en 1819, il mourut en 1823.

Davy (Sir HUMPHRY), chimiste anglais, né à Penzance (Cornouailles) en 1778, fut d'abord mis en apprentissage chez un apothicaire. Distingué par un docteur, Beddoes, fondateur, à Bristol, d'un établissement où l'on appliquait l'action du gaz au traitement des maladies pulmonaires, Davy découvrit le protoxyde d'azote ou *gaz hilarant*. Professeur de chimie à l'*Institution royale* de Londres, créée par le comte de Rumford, 1801, il fit un usage admirable d'un nouvel instrument d'analyse scientifique, la pile de Volta : Davy démontra le phénomène de la décomposition de l'eau, trouva des corps nouveaux, le potassium, le sodium, le baryum, le strontium, le calcium et le magnésium. Créateur de la chimie après Lavoisier, dont il réforma certaines théories, il inventa encore pour les mineurs la lampe de sûreté qui porte son nom, 1815. Davy, mort en 1829, a laissé un grand nombre de *Mémoires*, une *Chimie agricole*, etc. — Son dernier écrit, composé dans des excursions en Italie, est intitulé : *Consolations en voyage;* Cuvier l'appelait l'ouvrage de Platon mourant.

Dawes (RICHARD), critique anglais, 1708-1766. Les *Miscellanea græca* sont un recueil d'observations grammaticales sur certains écrivains grecs.

Dawidof (DENIS VASSILIEVITCH), général et poëte russe, né à Moscou, 1784-1839. Il fit les campagnes de l'armée russe, de 1808 à 1831 : dans cette dernière année, sa valeur contre les Polonais lui valut le grade de lieutenant général. — Dawidof est le Tyrtée russe. Ses chants respirent l'insouciante gaieté du soldat moscovite. Il a donné encore des *Souvenirs de la bataille d'Eylau ;* une *Théorie sur l'emploi des corps francs*.

Dawlich, v. du Devonshire (Angleterre), port de la Manche, à 15 kil. S. d'Exeter. Bains fréquentés.

Dax (autrefois *Acqs*), ch.-l. d'arrond. des Landes, à 62 kil. S. O. de Mont-de-Marsan, avec une popul. de 10,250 hab., par 43° 42′ 44″ lat. N. et par 3° 24′ 5″ long. O. Dax ne saurait être une place de guerre avec son enceinte de murailles, qui date du moyen âge, et son petit château démantelé. — Ses eaux thermales étaient connues des Romains; elles ont une température de 73° centigr Dax, l'un des entrepôts du commerce avec l'Espagne, expédie au dehors les produits du département, goudron, brai et résine, planches de sapin et de liége, eaux-de-vie, maïs, jambons, etc. — Ancienne capitale des *Tarbelli*, Dax, sous la conquête romaine, prit le nom de *Aquæ Tarbellicæ Augustæ*. Après les dominations successives des Wisigoths, des Francs et des Vascons, des vicomtes particuliers, à partir du Xe s., puis les comtes de Béarn, en 1104, et, enfin, les Anglais, de 1177 à 1451, y régnèrent. Avant 1789, Dax était le siége d'un évêché. Il a donné naissance à Borda. Dans les environs est le village de *Poy*, patrie de saint Vincent de Paul.

Dayaks, nom de la plus puissante et de la plus féroce tribu de Bornéo. La langue qu'elle parle présente beaucoup de mots communs au malais et au sanscrit, indices de son origine. Les Dayaks, qui habitent le S. et l'O. de Bornéo, ont de vastes huttes en planches; ils suspendent au-dessus de l'entrée des crânes humains. Les jeunes gens ne peuvent se marier avant d'avoir coupé la tête d'un ennemi. Les *Eidahaus*, au N. de Bornéo, ont la même constitution physique, le même idiome, les mêmes mœurs et aussi une égale cruauté à l'égard des étrangers. Il y a évidemment identité entre ces populations.

Dazincourt (JOSEPH-JEAN-BAPTISTE ALBOUIS, dit), comédien français, né à Marseille, 1747-1809, après avoir réussi à Bruxelles dans le rôle de *Crispin*, joua au Théâtre-Français, devint sociétaire en 1778, donna des leçons à Marie-Antoinette ; contribua à relever le théâtre après la Révolution, et fut professeur de déclamation au Conservatoire, en 1807.

Dchenaub (*Acesines*). V. TCHENAB.

Dea, v. des Voconces, dans la Gaule Narbonnaise; auj. Die (Drôme).

Deal, port du comté de Kent (Angleterre), à 22 kil. E. de Canterbury; 7,500 h. — Deal, qui est une dépendance des Cinq-Ports, est défendu par un château. C'est le rendez-vous des vaisseaux qui partent pour l'Hindoustan ou l'Amérique. On y construit des navires. — Jules César y aurait pris terre dans sa première descente en Bretagne.

Dean-Forest, région d'Angleterre, dans le Glou-

cester. Elle tire son nom d'une ancienne forêt qui couvrait une superficie de 16,000 hect. Elle présente auj. de gros villages et des champs en culture. Le combustible, que fournissait la forêt, est donné maintenant par 150 puits à houille.

Deba, port d'Arabie, dans le pays et sur la mer d'Oman, à 180 kil. N. O. de Mascate, de l'iman duquel elle relève. Deba fait un commerce considérable avec l'Arabie, la Perse et l'Hindoustan.

Deba, riv. d'Espagne, qui se jette dans le golfe de Biscaye, vient du col de Salinas et passe à Bergara.

Debay (Jean-Baptiste-Joseph), sculpteur français, né à Malines en 1779, d'abord fixé à Nantes, revint à Paris et composa, de 1815 à 1860, un grand nombre de statues pour le jardin des Tuileries, les palais du Luxembourg et de Versailles, etc; les *Trois Parques*, la *Jeune Fille au coquillage*, etc. — Son fils aîné, *Jean-Baptiste-Joseph*, né à Nantes, 1802, sculpteur, premier grand prix de Rome en 1829, est l'auteur d'ouvrages distingués, *Jésus au milieu des docteurs* (à Saint-Sulpice), une *Jeune Esclave; la Pudeur cédant à l'Amour;* la statue de *Cambronne*, à Nantes; du général *Lepic*, à Montpellier; des groupes, des statues, à Saint-Eustache, etc.—Son frère, *Auguste-Hyacinthe*, né à Nantes, 1804, peintre et sculpteur, eut le grand prix de peinture en 1824, s'est distingué par ses tableaux aux différentes expositions (les *Enrôlements volontaires en 1792*, l'*Entrevue du camp du Drap d'or*, la *Bataille de Dreux*); comme sculpteur, on lui doit : les *mausolées de monseigneur Affre* et *de la comtesse de Damas*, le beau groupe du *Berceau primitif* ou *Eve et ses deux enfants*, etc.

De Belloy. V. Belloy (de).

Debonnaire (Louis), oratorien, né près de Troyes, mort en 1752, s'éleva contre les convulsionnaires. Il attaqua aussi les jésuites. Son *Parallèle de la morale des jésuites et de celle des païens*, 1726, fit mettre l'imprimeur à la Bastille.

Débora, prophétesse juive, vivait dans le xiv° siéc. av. J. C. D'après ses inspirations, Barac battit, au mont Thabor, Sisara, général de Jabin, roi d'Azor, qui avait réduit les Hébreux en servitude. Le chapitre v du livre des *Juges* renferme le chant de Débora sur la mort de Sisara, tué par la juive Jahel.

Debraux (Paul-Emile), chansonnier, 1796-1831, né à Ancerville (Meuse). Ses refrains, plus faciles que corrects, sont populaires dans les ateliers. On cite encore aujourd'hui : *la Colonne; Soldat, t'en souviens-tu?* — Béranger a publié, avec une notice, les *chansons de Debraux*, 1833, 3 vol. in-32.

Debreczin, v. de Hongrie (empire d'Autriche), par 47° 31' lat. N. et 19° 11' long. E., à 180 kil. E. de Pesth, située dans une plaine sablonneuse et sans eau. C'est plutôt une agglomération de villages qu'une ville . plusieurs des maisons sont couvertes de chaume; il n'y a point de pavé. Il s'y tient quatre foires considérables pour les blés, les bestiaux, les graisses, les savons. — Des étoffes de laine, des chaussures, des cuirs, du savon, de la soude, des têtes de pipes et des rosaires, etc., sont les produits principaux.—Debreczin a une bibliothèque de 20,000 volumes, une école catholique, un collége des réformés. La popul. est de 46,000 hab., de race magyare et presque tous protestants. — Debreczin, qui est, après Pesth, la ville la plus considérable de Hongrie, a été, en 1849, le siége de la diète, quand les Autrichiens se furent rendus maîtres de la capitale.

Debret (Jean-Baptiste), peintre français, né à Paris, 1768-1845. Parent et élève de Louis David, il l'accompagna à Rome. Professeur de dessin à l'Ecole polytechnique, il reprit, en 1798, la palette qu'il avait abandonnée depuis plusieurs années. Son tableau, *Napoléon saluant un convoi de blessés autrichiens*, fut remarqué à l'exposition de 1806. En 1815, il partit pour le Brésil, y exécuta plusieurs travaux, et revint en 1831. Il avait amassé les matériaux d'un *Voyage pittoresque et historique au Brésil*, dont il publia le troisième et dernier volume en 1837, in-fol.

De Brosses. V. Brosses (De).

Debry (Jean-Antoine), homme politique français, né à Vervins, 1760-1834, avocat, membre de l'Assemblée législative, se distingua par l'ardeur de son patriotisme révolutionnaire et prit une part active à la journée du 10 août. Membre de la Convention, il vota la mort du roi ; mais il protesta contre le coup d'Etat du 31 mai, fut menacé et reparut seulement après le 9 thermidor. Au Conseil des Cinq-Cents qu'il présida trois fois, il se montra républicain décidé; représentant de la France au congrès de Rastadt, il échappa seul à l'infâme guet-apens, mais fut blessé de treize coups de sabre. Au 18 brumaire, il seconda Bonaparte, fut membre du Tribunat, puis préfet du Doubs de 1801 à 1814. Il fut alors l'un des premiers à proclamer les Bourbons, et, malgré ses protestations de dévouement au comte d'Artois, accepta la préfecture du Bas-Rhin pendant les Cent-Jours. Exilé de France comme régicide, il se retira en Belgique et ne rentra en France qu'en 1830. Il a laissé : *Essai sur l'éducation nationale*, 1790, 2 vol. in-8°; *Eloge de Mirabeau ; Opinion sur la constitution de 1793*, in-8°; etc.

Debure (Guillaume-François), bibliographe et libraire, né à Paris, 1731-1782. Il s'efforça de donner un répertoire raisonné des ouvrages rares dans sa *Bibliographie instructive*, 1763-1768, 7 vol. in-8°, que l'on peut encore consulter.

Debure (Guillaume), cousin et associé du précédent, 1734-1820, a donné d'excellents catalogues, entre autres celui du duc de La Vallière. Ce dernier renfermait la plus considérable collection de livres français anciens qui eût été formée.

Debureau (Jean-Gaspard), acteur du théâtre des Funambules à Paris. Il a renouvelé le rôle de *Pierrot* des pantomimes. Il était né à Newkolin (Bohême) en 1796 et mourut en 1846.

Decaen (Charles-Mathieu-Isidore, comte), général, né à Creully près de Caen, 1769-1832. Sergent-major des volontaires à l'armée du Rhin, 1792, il devint général de brigade, 1796, et de division, 1800. Après la bataille de Hohenlinden où il se distingua, Decaen fut nommé capitaine général des établissements français dans la mer des Indes: pendant huit ans (1803-1811) il montra, dans l'île de France, une capacité administrative qui rappelait celle de La Bourdonnais. Bien accueilli par la première Restauration, il fut mis en disponibilité par la seconde et mourut oublié.

Decaisne (Henri), peintre français, né à Bruxelles, 1799-1852. Elève de Girodet et de Gros, il a laissé un certain nombre de tableaux remarquables par un dessin correct et un coloris vrai. On cite un *Ange gardien*, au Luxembourg, les *Quatre évangélistes*, à l'église Saint-Paul, etc.

Décalogue ou les dix commandements de Dieu, loi donnée par Dieu à Moïse sur le mont Sinaï et gravée sur deux tables de pierre, qui furent placées dans l'Arche d'alliance. Le Décalogue est dans le xx° chap. de l'*Exode*.

Decamps (Alexandre-Gabriel), peintre de genre, né à Paris, 1803, a été élève d'Abel de Pujol. Il a fait, en 1828, un voyage en Orient qui a eu sur son talent une influence durable. Il lui doit un très-grand nombre de ses inspirations. Il excellait à peindre les animaux, spécialement les singes. La *Défaite des Cimbres*, conçue dans de petites proportions, est néanmoins un véritable morceau d'histoire. L'énergie du coloris, la hardiesse des effets de lumière, une vive expression de la nature et des personnages distinguent cet artiste. Il avait obtenu une grande médaille à l'exposition universelle de 1855. Decamps est mort en 1860 à Fontainebleau d'une chute de cheval.

Décan. V. Dekkan.

Décapole (*dix villes*). On donna ce nom à plusieurs divisions territoriales de l'empire romain. La plus connue est la *Décapole* comprise dans la Palestine II° au iv° s. — La *Pentapole d'Italie* porta aussi le nom de *Décapole* au milieu du viii° s.

Decazes (Elie, duc), né à Saint-Martin-du-Laye près de Libourne (Gironde), d'une famille de magistrature, en 1780. Après d'heureux débuts au barreau, il épousa, 1805, la seconde fille de Muraire, premier président de la Cour de Cassation, devint juge suppléant, puis titulaire du tribunal civil de la Seine. Investi de la confiance de Louis Bonaparte, roi de Hollande, il le suivit, après son abdication, en Bohême et en Autriche. A son retour, il fut nommé conseiller à la cour impériale de Paris et secrétaire des commandements de Madame, mère de Napoléon I^er. Après avoir combattu comme garde national, en 1814, sous les murs de Paris, il se rallia au gouvernement constitutionnel établi par Louis XVIII. Exilé pendant les Cent-Jours, il fut nommé par la seconde Restauration préfet de police (7 juillet 1815). Une prétendue tentative d'empoisonnement sur Alexandre I^er fut l'occasion qui le mit en rapport direct avec le roi. A cette époque de réaction royaliste, Decazes fit rayer plusieurs noms des listes de proscription dressées par Fouché. Il eut aussi une part à l'ordonnance du 5 septembre 1816, qui mit fin à la cham-

bre dite *introuvable*, et rassura les partisans de la monarchie constitutionnelle. Ministre de la police depuis le 24 septembre 1815, il fut, en 1816, créé pair et comte par Louis XVIII, et, à l'occasion de son second mariage, avec Mlle de Saint-Aulaire, petite fille par sa mère du prince de Nassau-Sarrebruck, 1818, nommé duc de Glücksberg par le roi de Danemark. Decazes fut, en quelque sorte, l'âme de l'administration pendant les quatre années qui suivirent : ministre de l'intérieur en 1818 et président du conseil en 1819, il s'efforçait de faire prévaloir une politique de conciliation toujours combattue par les ultra-royalistes et quelquefois par les libéraux. — L'assassinat du duc de Berri par Louvel (13 février 1820), en excitant les impatiences du parti qui avait pour chef le comte d'Artois, amena la retraite de Decazes. Il se tint étranger à toutes les discussions politiques sous Louis XVIII, et n'intervint qu'avec réserve, pendant le règne de Charles X, aux débats de la chambre des pairs. Sous le gouvernement de Juillet il accepta, en 1834, les fonctions de grand référendaire : il fit rétablir et compléter l'école des vignes du Luxembourg. Depuis 1848, il a vécu dans la retraite. Il est mort en 1861. — Il a fondé les forges de Decazeville (Aveyron).

Decazeville, bourg de l'Aveyron, à 39 kil. N. E. de Villefranche; 9,547 hab. Avant 1830 il n'existait pas une seule maison sur l'emplacement qu'il occupe. Le duc Decazes l'a fondé en établissant les deux usines de Decazeville et de la Forésie, distantes de 4 kil. On y fabrique annuellement 12 à 15 millions de kilogrammes de fer de toute espèce.

Décéates. V. Déciates.

Décébale, roi des Daces, envahit la Mœsie sous le règne de Domitien, défit Cornelius Fuscus envoyé contre lui, 86, et, malgré la présence de l'empereur, exigea des Romains un tribut, 89. Battu par Trajan dans une première guerre, 101-103, puis dans une seconde, 104-105, il se donna la mort.

Décélie, ancienne ville de l'Attique (Grèce), sur les frontières de la Béotie; reçut une garnison spartiate dans la guerre du Péloponnèse, vers 413 av. J. C.

Décembre était le *dixième* mois de l'année chez les Romains; il devint le douzième après la réforme du calendrier par Jules César. Il était placé sous la protection de Vesta.

Décembrio, nom de trois érudits italiens du XVe s. L'un d'eux, Pierre Candide, fut favorisé par divers princes de la Péninsule, notamment par le pape Nicolas V. Il avait fait 127 ouvrages qui sont presque tous inédits. On cite une traduction d'*Appien* en latin, une autre de *Quinte-Curce* en italien, etc. Il a encore donné les *Vies de Philippe-Marie* et de *François Sforza*, ducs de Milan, etc.

Decempagi, v. de la Gaule, chez les Mediomatrices (Belgique Ire). Aujourd'hui *Dieuze*.

Décemvirs, *decemviri*, magistrats choisis dans l'ordre des patriciens pour rédiger les lois civiles de la république romaine. Ils étaient au nombre de dix. Investis d'un pouvoir absolu, ils gouvernèrent bien pendant un an (an 305 de Rome, 451 av. J. C.). La législation paraissant incomplète encore après la publication de dix tables, on nomma dix nouveaux décemvirs qui rédigèrent deux tables de lois, mais administrèrent avec violence la république. Au lieu d'abdiquer, à l'exemple de leurs prédécesseurs, après un an d'exercice du pouvoir, ils gardèrent leurs fonctions. L'attentat du décemvir Appius Claudius, contre la fille du plébéien Virginius, souleva les esprits. L'armée qui était en campagne marcha sur Rome et le peuple s'insurgea. Les décemvirs furent renversés. Appius et un de ses collègues périrent dans la prison, les huit autres s'exilèrent. — Après le rétablissement de l'ancien ordre de choses, il resta du décemvirat la législation des *XII Tables*.

Le nom de *décemvir* s'appliquait encore à d'autres magistrats. Tels étaient les *decemviri sibyllini* préposés à la garde des livres sibillyns, etc.

Décennales, *Decennalia*, fêtes célébrées à chaque dixième année du règne des empereurs romains. Elles avaient été instituées par Auguste. On célébrait, à cette occasion, des jeux publics, dits *décennaux*, etc.

Decentius (Magnus) fut créé césar par Magnence, son frère ou son cousin, en 351. Battu par les Alemans en Gaule, à la nouvelle de la mort de Magnence, il s'étrangla à Sens, 353 après J. C.

Decetia, aujourd'hui *Decize*, ville des Eduens dans la Lyonnaise Ire (Gaule.)

Déciates ou **Décéates,** tribu gauloise, qui habitait aux environs d'Antipolis (Antibes), dans la Gaule (Narbonnaise Ire au IVe s.).

Décimal (Système), qui a pour base le nombre dix. — Il fut, en vertu d'un décret de la Convention, du 7 avril 1795, adopté en France pour les monnaies, poids et mesures. La Belgique, l'Italie et d'autres États nous ont emprunté, en tout ou en partie, le système décimal.

Décimes, impôt perçu sur le clergé de France avant la révolution. La *dîme saladine* exigée par Richard Cœur-de-Lion et Philippe Auguste, en 1189, paraît avoir été la première taxe levée sur le clergé. Depuis, le clergé paya fréquemment des décimes : le pape autorisait le roi à les imposer, de même que le roi, à son tour, permettait au pape d'en lever à son profit. Toutefois, après le grand schisme d'Occident, le roi seul usa de ce droit. A partir du colloque de Poissy, on distingue la *décime ordinaire* levée tous les dix ans et affectée au payement des rentes de l'hôtel de ville, et les *subsides extraordinaires* exigés, en général, tous les cinq ans. Les décimes n'étaient pas toujours le *dixieme* du revenu des biens ecclésiastiques comme le nom paraît l'indiquer. Le clergé leur donnait le nom de *dons gratuits*. Les contestations relatives aux décimes étaient jugées souverainement par huit *chambres de décimes* établies dans différentes villes du royaume.

Decius Mus (Publius). Trois Romains ont illustré par un dévouement héroïque ce nom, qui était celui d'une famille plébéienne. Le père sauva d'abord, par sa valeur, l'armée du consul Aulus Cornelius Cossus, entourée par les Samnites, 343; puis se dévoua à Véséris, où son collègue, le consul Manlius Torquatus, vainquit les Latins, 340 av. J. C. — Le fils se fit tuer à Sentinum, où son collègue, le consul Q. Fabius, battit les Gaulois, 295. — Le petit-fils succomba à son tour à Asculum, dans la guerre contre Pyrrhus, 279 av. J. C.

Decius ou **Dèce** (Caius Messius Quintus Trajanus), empereur romain, né en 191 ou en 201 ap. J. C., près de Sirmium en Pannonie. Proclamé par l'armée de Mœsie, révoltée contre Philippe, 249, il défit et tua ce dernier à Vérone. Son règne fut rempli par une lutte acharnée contre les Goths, qui avaient franchi le Danube sous Cniva, leur chef; Decius fut tué en les combattant, 251. Il avait rétabli la censure et ordonné la septième persécution contre les chrétiens.

Decize (*Decetia*), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 34 kil. S. E. de Nevers (Nièvre), à l'origine du canal du Nivernais, au confluent de la Loire et de l'Aron. Elle est bâtie au sommet d'un rocher, dans une petite île que deux ponts rattachent à la terre ferme. Elle renferme des fabriques de fer-blanc, des hauts fourneaux, des forges; elle fait le commerce de bestiaux, de poterie, de bois à brûler et de houille. Patrie du jurisconsulte Guy Coquille; 4,511 hab.

Deckendorf, v. de Bavière, près du confluent du Danube et de l'Isar, à 77 kil. N. O. de Passau (Basse-Bavière). — Fabriques de toiles, etc.; 3,000 hab.

Decker ou **Dekker,** poëte hollandais, né à Dordrecht, 1610-1666, apprit seul le latin, le français, l'anglais et l'italien. Après quelques imitations d'auteurs anciens, il composa des épigrammes, un *Eloge de l'Avarice*, un dithyrambe intitulé *Vendredi Saint* ou *Saint Jean-Baptiste*, etc.

Déclaration du clergé de France. On appela ainsi les quatre articles proclamés en 1682 par l'assemblée du clergé de France, que Louis XIV avait convoquée et que Bossuet inspira. En voici le résumé : 1° les rois ne sont pas soumis pour le temporel à la puissance ecclésiastique; 2° l'Eglise, représentée par un concile général, est supérieure au pape; 3° l'usage de la puissance ecclésiastique doit être réglé par les canons; 4° les décisions du pape ne sont irréformables qu'après le consentement de toute l'Eglise. Napoléon Ier, après la publication du Concordat, ordonna que la déclaration de 1682 fût souscrite par tous les professeurs des séminaires.

Déclaration des droits, acte souscrit, en 1689, par Guillaume III, après son élévation au trône d'Angleterre. Il contient la consécration des droits du Parlement, et, par conséquent, achève l'édifice constitutionnel de l'Angleterre.

Déclaration des droits de l'homme. V. Suppl.

Declieu. V. Clieu (De).

Déconfès, nom donné à ceux qui mouraient sans confession. Saint Louis décida que les seigneurs ne pourraient confisquer les biens meubles que de ceux

qui, ayant été malades au moins pendant huit jours, auraient volontairement négligé de recevoir les secours de l'Église.

Decrès ou **De Crès** (Denis), amiral, né à Chaumont (Haute-Marne), en 1761. Il entra dans la marine pendant la guerre d'Amérique, où il se signala par des actes d'intrépidité. De 1791 à 1794, il fut employé dans les mers de l'Inde. Destitué, puis arrêté à son retour, il ne tarda pas à être réintégré dans son grade. Promu contre-amiral en 1798, il se distingua à la fatale journée d'Aboukir, échappa au désastre, résista pendant 17 mois, à Malte, aux attaques des Anglais, des Napolitains et des Russes. Envoyé en France pour y réclamer des secours, il tomba entre les mains des Anglais, après une défense héroïque. Mis en liberté, Decrès fut nommé par Bonaparte préfet maritime à Lorient, commandant de l'escadre de Rochefort, et, en 1801, ministre de la marine. Dans ce poste, qu'il garda jusqu'en 1814, et qu'il recouvra pendant les Cent Jours, il continua les travaux de Cherbourg, conçut ceux de New-Diep, de Flessingue et d'Anvers, prépara l'expédition de Saint-Domingue et la descente projetée en Angleterre. Grâce à lui, la flotte, malgré les pertes de 1814, comptait encore 103 vaisseaux et 51 frégates à l'avénement de Louis XVIII. — Il vivait dans la retraite, lorsqu'il fut assassiné par son valet de chambre, 1820.

Décrétales, lettres des papes se rapportant à des points de discipline et d'administration, qui, unies aux canons des conciles, ont contribué à former le droit canonique; elles ont été composées et réunies à des époques différentes. La première collection, due à Denys le Petit, vers 530, comprend les rescrits des pontifes du v^e siècle (de 398 à 498); la seconde, répandue au IX^e siècle, sous le nom de l'espagnol Isidore de Badajoz, contient de prétendues décrétales émanées des papes des quatre premiers siècles : suspectes dès l'époque de leur publication, elles sont appelées les *fausses décrétales*. La troisième, due à un bénédictin de Bologne, Gratien, parut vers 1150 : c'est un résumé qui embrasse tous les actes antérieurs des pontifes, y compris les fausses décrétales; il a joui, sous le nom de *Décret*, d'une grande autorité. La quatrième collection date des règnes de Grégoire IX (1234) et de Boniface VIII (1298); la cinquième, dite *Clémentine*, ou recueil des lettres de Clément V, parut, en 1317, sous Jean XXII. Enfin on appela *Extravagantes*, c'est-à-dire errantes, les décrétales renfermées dans une sixième collection, et, comme celles de Clément V qu'on désigne aussi de ce nom, n'ayant été données dans aucune des collections précédentes. — La puissance des papes s'est considérablement accrue à l'aide des décrétales. On peut consulter à ce sujet Fleury, *Institution du droit ecclésiastique*.

Décumates (Terres), *Decumates agri*. On appelait ainsi la partie de la Germanie située au N. du haut Danube, dont les Romains prirent possession au I^{er} siècle de l'ère chrétienne. La propriété en fut abandonnée à des colons gaulois ou à des vétérans de l'armée, moyennant le payement d'un impôt équivalent au *dixième* des revenus; de là leur nom. On les protégea contre les incursions des Barbares par une ligne de fortifications qui se prolongeait depuis Ratisbonne, sur le Danube, jusqu'aux environs de Cologne, sur la rive droite du Rhin. Comprises dans la Rhétie II^e ou Vindélicie, et dans les deux Germanies, les terres Décumates furent de nouveau envahies par les Alemans et les Francs au III^e et au IV^e siècle.

Décurie, la 10^e partie d'une curie dans l'organisation primitive de Rome.

Décurion, officier dans la cavalerie romaine. — Chef d'une décurie. — Nom des sénateurs dans la curie des municipes romains. La situation de ces décurions ou *curiales* fut très-malheureuse à la fin de l'empire romain.

Dédale, fils de Métion, arrière-petit-fils d'Érechthée, naquit à Athènes. Adonné à la sculpture, il tua par jalousie son neveu Perdix; condamné à mort par l'Aréopage, il s'enfuit en Crète et construisit le labyrinthe, où Minos le fit enfermer. Sauvé par Pasiphaé, il s'échappa sur un navire, selon Diodore, avec des ailes de cire et de plumes, selon la légende; son fils Icare, qui l'accompagnait, se noya dans le trajet. Accueilli, par Cocalus, roi de Sicile, il fit pour lui plusieurs constructions. On attribuait à Dédale l'invention de la scie, de la hache, de la mâture des navires, etc. — On regarde Dédale comme la personnification des progrès de la sculpture et de l'architecture chez les premiers Grecs. Les sculpteurs étaient appelés *Dédalides*; Socrate se regardait lui-même comme un Dédalide, c'est-à-dire un descendant de Dédale.

Dédale, nom de deux sculpteurs grecs appartenant aux temps historiques. Le premier vivait à Sycione, vers 400 av. J. C., et érigea à Olympie un trophée pour les Éléens vainqueurs des Lacédémoniens. — Le second, né en Bithynie, peut-être après l'époque d'Alexandre le Grand, était l'auteur d'une statue de Jupiter qu'on voyait à Nicomédie.

Dee (John), alchimiste anglais, né à Londres, 1517-1607. Il se fit un nom par son ardeur à étudier les mystères de la cabale et de l'astrologie; à ce titre, il fut chargé de désigner un jour heureux pour le couronnement d'Élisabeth. Lié, puis brouillé avec un fripon, Édouard Kelley, qui prétendait avoir découvert la pierre philosophale, il parcourut avec lui le continent, 1583-1589. Cinquante ans après la mort de John Dee, on publia à Londres : *Relation fidèle et véritable de ce qui s'est passé durant longues années entre J. Dee et quelques esprits*, 1659. — *Arthur* Dee, fils du précédent, 1579-1651, médecin de Charles I^{er}, chercha la pierre philosophale, et, comme son père, mourut dans la misère.

Dee (*Deva*), fleuve d'Angleterre, naît dans le pays de Galles, court à l'E. en faisant de nombreux détours, tourne au N., passe à Chester et se jette, au-dessous de cette ville, dans la mer d'Irlande, par une embouchure large de 6 kil. — Son cours est de 114 kil.

Dee (*Desana*), fleuve d'Écosse, coule de l'O. à l'E. entre deux branches des monts Grampians, et se jette à Aberdeen dans la mer du Nord, après un cours de 150 kil.

Dee, fleuve d'Écosse qui se rend dans le golfe de Solway, au N. de la mer d'Irlande, après un cours de 70 kil.

Deerlyck, commune rurale de la Flandre occidentale (Belgique), à 8 kil. de Courtrai. Tissage de toiles; huileries; 4,800 hab.

Dees, v. de Transylvanie (emp. d'Autriche), sur le Szamos, au N. E. de Klausembourg. Mines considérables de sel gemme; 5,500 hab.

Déesses, divinités du sexe féminin que reconnaissait le paganisme. Elles étaient peu nombreuses en Orient, où l'on ne cite guère qu'Astarté, Derceto, Isis, etc.; mais on en trouve une multitude en Grèce et à Rome. Il y avait six grandes déesses : Junon, Vesta, Minerve, Cérès, Diane et Vénus, et un nombre infini de divinités moins considérables. On finit par les diviser en quatre classes : déesses du ciel, de la terre, de la mer et de l'enfer. On pourrait encore désigner une cinquième catégorie, les *déesses-mères*, qui présidaient aux fruits de la terre.

Defauconpret (Auguste-Jean-Baptiste), littérateur, né à Lille, 1767-1843, fut d'abord notaire à Paris. Il se retira à Londres, où il publia plus de 400 volumes de traductions diverses; on remarque entre autres celle des *Romans de Walter Scott* et d'une partie des *Romans de F. Cooper*.

Défaute de droit. C'était, en France, au moyen âge, quand dans la cour du seigneur on différait ou l'on refusait de rendre la justice aux parties. Si les *pairs* étaient coupables, ils étaient condamnés à payer une amende à leur suzerain; si la *défaute de droit* était imputée au seigneur, l'affaire était portée devant la cour supérieure.

Defenders, association secrète formée en Irlande depuis la révolution de 1688, pour défendre les libertés civiles et religieuses du pays contre le gouvernement anglais. Les *defenders* jouèrent un rôle important dans tous les troubles de l'Irlande; ils ont reparu sous un autre nom dans l'*association de justice* que forma O'Connell.

Défenestration de Prague. On donne ce nom à deux actes de violence commis en Bohême à 200 ans d'intervalle. 1° En 1419, le chef des Hussites, Ziska, entra dans Prague et jeta par les fenêtres le bourgmestre et 13 sénateurs; ce fut le prélude de la guerre des Hussites. — 2° Le comte de Thurn, le 23 mai 1618, se porta contre le château de Prague, accusant les gouverneurs d'avoir poussé l'empereur Matthias à violer les *lettres de majesté* qui garantissaient les droits religieux du pays; il les fit aussi jeter par les fenêtres. Ce fut le prélude de la guerre de Trente Ans.

Défenseur de la cité (*Defensor civitatis*), magistrat romain dont l'institution appartient à Valentinien I^{er}. Il était élu par les citoyens en dehors des curiales. Il devait prendre en main les intérêts de la cité

et il pouvait les soutenir directement devant le préfet du prétoire. Cette fonction importante était occupée par les évêques au moment des invasions des Barbares, circonstance qui contribua singulièrement à accroître leur puissance morale aux v^e et vi^e siècles.

Defermon des Chapelières (Joseph), né à Rennes, 1756-1831, était procureur au parlement de Bretagne en 1789. Député aux Etats-généraux, il se livra surtout aux travaux des comités. Vers la fin de la session, il réclama pour les noirs, nés libres, l'exercice des droits politiques. A la Convention, il présida l'assemblée pendant le procès de Louis XVI; il vota pour la détention et le bannissement à la paix, puis pour l'appel au peuple et le sursis. Attaché au parti des Girondins, il dut, après leur chute, fuir et se cacher jusqu'au 9 thermidor, 1794. Il figura aussi parmi les présidents du Conseil des Cinq-Cents, 1796. — Après le 18 brumaire, Bonaparte nomma Defermon président de la section des finances au Conseil d'Etat; dans ce poste, qu'il occupait encore en 1814, Defermon fut l'orateur du gouvernement dans toutes les discussions d'impôt. Il était en même temps directeur général de la dette publique, et depuis 1807 ministre d'Etat. Il garda à l'Empereur une fidélité qui ne se démentit jamais. En 1813, il fit décréter par le sénat une levée de 190,000 hommes; en 1815, après la seconde abdication de Napoléon I^er, il insista pour que Napoléon II fût proclamé par la Chambre des représentants. Retiré en Belgique après l'ordonnance du 24 juillet, il revint en 1822 et mourut 9 ans après.

Deffand (Marie de Vichy-Chamron, marquise du), née à Paris, 1697, fut mariée en 1718, puis bientôt séparée de son mari, et entraînée dans le tourbillon du monde avec ses amies, M^me du Châtelet et d'autres femmes qu'elle rencontrait à la petite cour de Sceaux. Aveugle à l'âge de 56 ans, M^me du Deffand se retira au couvent de Saint-Joseph de la rue Saint-Dominique; mais elle put y recevoir aisément les personnages les plus distingués de son temps, et parmi eux le président Hénault et Pont-de-Veyle, avec lesquels elle fut longtemps liée. En 1754, elle s'attacha M^lle de Lespinasse, en qualité de lectrice, puis se brouilla avec elle en 1764, avec un éclat qui amena une scission dans sa société. — M^me du Deffand mourut en 1780. En 1809, on a publié sa *Correspondance* avec Dalembert, Hénault, Montesquieu et la duchesse du Maine; et, en 1810, ses *Lettres à Walpole*, écrites de 1766 à 1780, auxquelles on a ajouté sa *Correspondance* avec Voltaire. Il y a là de précieux renseignements sur la société du xviii^e siècle.

Defoë (Daniel). V. Foe (De).

Deforis (Jean-Pierre), théologien français, né à Montbrison, 1732, entra dans la congrégation de Saint-Maur, 1752, fut arrêté pendant la Révolution et périt sur l'échafaud un mois avant le 9 thermidor, 1794. — Il a travaillé à la nouvelle édition des *Conciles des Gaules* et continué l'édition des *Œuvres de Bossuet* commencée par Lequeux; il y a ajouté des sermons inédits, etc.

Defrance (Jean-Marie-Antoine, comte), général français, né à Vassy, 1771-1835. Volontaire en 1791, il devint général de division 20 ans après; dans l'intervalle, il avait pris part aux luttes engagées en Allemagne sous la République et l'Empire; il s'était aussi distingué à Marengo. — Sous la Restauration, il commanda la place de Paris, 1819, et fut nommé écuyer cavalcadour en 1820.

Defterdar, officier de Turquie et de Perse chargé de tenir les rôles de la milice et des revenus de l'Etat.

De Geer. V. Geer (De).

Degenfeld, nom d'une famille noble d'Allemagne, dont le château patrimonial est dans le Wurtemberg. Christophe-Martin, l'un de ses membres, combattit, dans la guerre de Trente Ans, au service de tous les partis, sous Waldstein, sous Spinola, comme sous les ordres de Gustave-Adolphe. Louis XIII, roi de France, le créa, en 1639, colonel général des troupes étrangères. Enfin il battit, en 1643, l'armée d'Urbain VIII, qui était en lutte contre Venise, puis les Turcs, et revint mourir en Souabe, 1653. — Sa fille, Marie-Suzanne-Louise, épousa morganatiquement l'électeur palatin Charles-Louis, en 1657, et mourut en 1677.

Deggendorf. V. Deckendorf.

Dego, v. du Piémont (Italie), sur la Bormida, à 29 kil. S. E. d'Acqui, rappelle une victoire des Français, commandés par Bonaparte, sur les Autrichiens, 15 avril 1796.

Degré, 360^e partie d'une circonférence; on le figure ainsi : °. On évalue en degrés la latitude et la longitude des lieux terrestres. On remarquera que la terre, n'étant pas parfaitement sphérique, un méridien ne saurait être regardé comme exactement circulaire; il s'ensuit qu'un *degré terrestre* compté sur le méridien n'en est pas exactement la 360^e partie. Plus on s'écarte de l'équateur, plus les degrés du méridien sont grands, à cause de l'aplatissement de la terre vers les pôles. Cependant, dans certains cas où on n'agit que par approximation, on regarde les degrés terrestres comme égaux. C'est ainsi que les marins divisent le degré en 20 lieues marines.

Deguerle (Jean-Marie-Nicolas), littérateur, né à Issoudun, 1766-1824, d'une famille noble originaire d'Irlande. Détenu à l'Abbaye en 1792, il échappa aux massacres de septembre; sous le Directoire, il rédigea le *Mémorial* avec La Harpe, Fontanes, etc.; ce dernier, dans la suite, le fit nommer professeur dans divers établissements de l'Université, et, en 1809, à la Faculté des lettres de Paris, où il occupa la chaire d'éloquence française. — Il a laissé : *Eloge des perruques*, sous le pseudonyme d'Ackerlio; *la Guerre civile*, poëme, traduction libre de Pétrone; une traduction de l'*Enéide*, etc.

Deguignes. V. Guignes (De).

Deheem (Jean-David), peintre flamand, né à Utrecht, 1604-1674, excellait à peindre les fleurs, les fruits, etc.; ses deux fils furent au nombre de ses bons élèves.

Déidamie, fille du roi de Scyros, Lycomède. Achille, caché sous des vêtements de femme, s'en fit aimer, et eut d'elle Pyrrhus ou Néoptolème. C'est le sujet du poëme de Stace, *Achille à Scyros*.

Déiphobe, fils de Priam et d'Hécube, troisième mari d'Hélène après la mort de Pâris, fut livré par elle aux Grecs, tué par Ménélas et laissé sans sépulture.

Déiphobée, sibylle de Cumes, obtint d'Apollon de vivre autant d'années qu'elle tenait de grains de sable dans la main. Agée de 700 ans, elle guida Enée aux enfers et vécut encore 300 ans. Selon Servius, elle aurait vendu à Tarquin le Superbe les livres sibyllins; mais alors elle aurait dépassé de beaucoup les 1,000 années d'existence que lui assigne la tradition.

Déir ou **Deyr** ou **Derri**, v. de Nubie, sur le Nil; 3,000 hab. — Ruines antiques; commerce de dattes.

Deïra ou **Daïra**, colonie militaire établie dans la régence d'Alger par les Turcs, qui en empruntaient les éléments à la population indigène. Cultivateurs en temps de paix, les hommes de la *Deïra* devaient prendre les armes à la voix du kaïd. La deïra devenait la garde du chef et lui restait fidèle, comme le témoigne celle d'Abd-el-Kader, qui ne se licencia qu'après la soumission de l'émir, en 1847. Les *douairs* (pluriel de *deïra*), se sont ralliés à la France depuis la conquête. Il ne faut pas confondre les *douairs* avec les *douars*, réunion de tentes rangées en cercle, qui constituent le premier élément de la tribu arabe, en dehors de la famille.

Déire, Déirie, petit royaume fondé par les Angles dans la Grande-Bretagne, au S. de la Bernicie, avec laquelle il forma le royaume de Northumberland au vi^e s.

Deister, chaîne de montagnes extrêmement boisée, située entre le Weser et la Leine, dans le Hanovre; son point culminant est le mont Hœbel (400 mètres). — Carrières de grès, salines; mines de houille.

Déjanire, fille d'Œnée, roi de Calydon en Etolie, fut enlevée par Hercule, après un furieux combat, au dieu-fleuve Achélous, à qui elle était fiancée. Arrêté par un débordement de l'Evenus, Hercule la confia au centaure Nessus, qui voulut l'enlever à son tour. Frappé par une flèche empoisonnée, Nessus remit à Déjanire sa tunique imprégnée de son sang, comme un philtre qui ranimerait l'amour d'Hercule si jamais il s'affaiblissait. — Quelques années après, Déjanire, sachant qu'Hercule aimait Iole, fille d'Euryte, lui envoya la tunique fatale. Dès qu'il l'eut revêtue, Hercule se sentit atteint de cruelles douleurs et se brûla sur le mont Œta. — Déjanire se tua de désespoir à cette nouvelle. L'un de ses fils, Hyllus, fut la tige des Héraclides, qui régnèrent dans le Péloponnèse et la Macédoine. Déjanire a été mise en scène par Sophocle dans les *Trachiniennes*, et par Sénèque dans sa tragédie d'*Hercule au mont Œta*.

Dejaure (Jean-Elie **Bedeno**), auteur dramatique, né à Paris, 1761-1799. Il a fait un assez grand nombre de pièces, entre autres *la Dot de Suzette*, opéra-comique, musique de Boieldieu, 1797.

Dejean (Jean-François-Aimé, comte), né à Castelnaudary, 1749-1824. Il parvint, par son mérite, aux premiers grades dans l'arme du génie. Ministre extraordinaire à Gênes sous le Consulat, 1800-1802, il fut investi, sous l'Empire, de diverses fonctions, entre autres du ministère de la guerre, qu'il occupa de 1802 à 1810.

Pair de France en 1814, mais rallié à Napoléon pendant les Cent-Jours, il ne recouvra qu'en 1819 son siége à la Chambre héréditaire.

Dejean (Pierre-François-Marie-Auguste), né à Amiens, 1780-1845, fils du précédent. Aide de camp de Napoléon Ier à Waterloo, il fut exilé en 1815 et rappelé en 1819. Il succéda à la pairie de son père en 1824 et reprit du service dans l'armée en 1830. — Le général Dejean a laissé plusieurs ouvrages d'histoire naturelle, une *Histoire générale des coléoptères*, in-8°, un *Catalogue d'insectes*, etc.

Déjocès, premier roi des Mèdes, selon Hérodote, était d'abord juge d'un canton. Investi du pouvoir suprême, il bâtit Ecbatane aux sept enceintes et régna en paix, 733 à 690, av. J. C.

Déjotarus, tétrarque de Galatie, défit, en 74 av. J.C., les généraux de Mithridate, et reçut des Romains, en récompense, le titre de roi. Sa présence à Pharsale, dans l'armée de Pompée, lui coûta ses Etats, qu'il ne recouvra qu'après la mort de César. Du vivant de ce dernier, il avait été défendu par Cicéron contre une accusation de son petit-fils Castor, qui lui reprochait d'avoir tenté d'assassiner le dictateur. Déjotarus passa ensuite dans le parti de Brutus, meurtrier de César. — **Déjotarus II**, fils du précédent, s'attacha d'abord à Antoine, puis, avant la bataille d'Actium, à Octave.

Dejoux (Claude), né près d'Arbois (Jura), 1731-1816. Il fut d'abord apprenti chez un menuisier, puis à Lyon chez un sculpteur sur bois. Dans un voyage qu'il fit à Marseille, son génie s'éveilla à la vue des chefs-d'œuvre de Puget. Il étudia successivement, à Paris, sous Guillaume Coustou, et, à Rome, pendant 6 ans. A son retour, il exécuta divers travaux, entre autres une *Renommée* pour la coupole du Panthéon, une statue colossale de *Desaix*, deux bas-reliefs pour le Louvre, etc.

Deken (Agathe), née près d'Amsterdam, 1741-1804, a créé avec son amie Elisabeth Bekker le roman hollandais. Toutes deux ont aussi laissé des *Chansons* à l'usage des campagnes.

Dekkan, partie péninsulaire de l'Hindoustan, ainsi nommée d'un mot sanscrit qui signifie *sud*. Il est borné au N. par la Nerbuddah, qui le sépare de l'Hindoustan proprement dit; à l'E. et au S. E. par le golfe de Bengale, à l'O. et au S. O. par le golfe d'Omân, qui sont formés tous deux par la mer des Indes. C'est un immense plateau resserré entre les monts Vindhya (1666 m.) au N. et les deux chaînes des Ghattes qui longent les côtes orientale et occidentale. Il se termine par le cap Comorin au S. Le Dekkan est d'une fertilité prodigieuse; sa superficie est d'environ 13,750 myriamètres carrés. — Il est habité et cultivé par cinq grandes nations que l'on appelle collectivement les cinq *Draviras*. Les Mahrattes et les Telingas occupent les parties occidentales et orientales dans le N. du Dekkan; au-dessous viennent les Carnatas ou Canneras, qui s'étendent d'une côte à l'autre; tout au midi sont les Tancoulas ou Draviras proprement dits. Quant aux Gourjanas, ils sont réunis aux autres. Cette division des cinq Draviras a survécu à toutes les conquêtes qui ont fait varier les limites des divers royaumes compris dans la péninsule. L'un d'eux, celui de Bisnagar, est appelé au xve s. royaume de Dekkan par les Arabes, les Turcs et les Portugais; conquis par les Grands-Mogols, il fut nommé *gouvernement* ou *vice-royauté de Dekkan*. Plus tard, le vice-roi ou *nizam* de Dekkan se déclara indépendant. Aujourd'hui, toute la péninsule est soumise aux Anglais. — Des révolutions qui ont bouleversé le Dekkan résulte la difficulté de classer méthodiquement les provinces aux temps anciens. De nos jours, il contient les deux présidences de Bombay et de Madras, des débris des Etats Mahrattes et quelques possessions européennes.

Dekker. V. Supplément.

Delacroix (Jacques-Vincent), jurisconsulte, né à Paris, 1743-1832, se signala avant la Révolution par des connaissances spéciales, et, à l'époque du procès de Louis XVI, soutint courageusement que ce prince n'était pas justiciable de la Convention. Il avait fait revivre le *Spectateur français* créé jadis par Marivaux.

Delacroix (Nicolas), né dans le départ. de la Meuse, 1785, mort à Valence (Drôme), en 1843, siégea pendant les Cent-Jours dans la Chambre des représentants. — Il est connu par une *Statistique de la Drôme* (1835), qui est un modèle du genre.

Delacroix de Constant (Charles), né en Champagne, 1740, siégea à la Convention, où il vota la mort de Louis XVI, devint ministre des relations extérieures, 1797, et mourut préfet de la Gironde en 1805.

Delacroix (Ferdinand-Victor-Eugène), peintre, né à Charenton-Saint-Maurice, près de Paris en 1799, mort en 1863. Il débuta par quelques articles de critique. Elève de Pierre Guérin, il se sépara de son maître et de l'école classique dès son premier tableau : *Dante et Virgile aux Enfers*, 1822. Le *Massacre de Chio*, 1825, qui suivit, fut comme le triomphe de l'école romantique. Il peignit alors une foule de toiles, parmi lesquelles on remarqua surtout : le *Christ au jardin des Oliviers*; *Sardanapale mourant;* le *Combat du Giaour*; la *Liberté guidant le peuple*, etc. En 1831, il fit un voyage au Maroc et en rapporta de nouveaux effets de lumière, ainsi que des dessins et des costumes. Les *Femmes d'Alger*, l'un des meilleurs ouvrages de Delacroix, 1834, appartient à cette inspiration. Du reste, aucun peintre du xixe siècle n'a produit autant d'œuvres considérables. Outre les tableaux qu'il a présentés aux différentes expositions, il a décoré divers édifices publics, une salle du Palais-Bourbon, 1831-1837, ainsi que la Bibliothèque, le Luxembourg, l'Hôtel de Ville, le Louvre, et plusieurs églises de Paris. — Delacroix a, du reste, traité tous les genres. Chef de l'école coloriste, opposée à l'école idéaliste de Ingres, il a sacrifié le dessin à l'effet. Chez lui dominent l'énergie, la chaleur, la puissance dramatique. Il a une certaine parenté avec Rubens, de même que Ingres relève de Raphaël. Delacroix n'est entré à l'Institut qu'assez tard, en 1857.

Delahaye (Guillaume-Nicolas), né à Paris, 1725-1802, est le créateur de la gravure topographique et le fondateur d'une école à laquelle se rattachent la plupart des artistes venus après lui. Il a gravé toutes les cartes de d'Anville, la carte des Alpes par Bourut, et celles des forêts de Fontainebleau et de Saint-Hubert, etc.; il a commencé la *Carte des chasses du roi*.

Delamalle (Gaspard-Gilbert), jurisconsulte, 1752-1834, se distingua au barreau et devint bâtonnier de l'ordre des avocats en 1806. Appelé au conseil d'Etat par Napoléon, il y fut maintenu par la Restauration. Il a laissé, entre autres ouvrages, un *Essai d'institutions oratoires*, 1816 et 1822.

De la Malle (Dureau). V. Dureau.

Delamarche (Charles-François), géographe, né à Paris, 1740-1807, a publié divers ouvrages relatifs à l'enseignement de la géographie, comme le *Traité de la sphère et de l'usage des globes*, 1790.

De la Marche (Olivier). V. Marche (De la).

Delambre (J.-B. Joseph), astronome, né à Amiens, 1749-1822. Elève de l'abbé Delille, il se livra d'abord à des études littéraires et historiques, qu'il n'abandonna pas quand il eut cédé à son goût pour l'astronomie. Ses tables d'Uranus, de Jupiter et de Saturne le firent admettre, en 1792, à l'Académie des sciences, dont il devint, en 1803, l'un des secrétaires perpétuels. Il fut chargé, avec Méchain, de mesurer un arc du méridien depuis Dunkerque jusqu'à Barcelone, entreprise qu'il a caractérisée dans un livre publié sous ce titre : *Base du système métrique décimal*, 1806-1810. Investi déjà de diverses fonctions dans l'enseignement, il succéda, en 1807, dans la chaire devenue vacante au Collége de France par la mort de Lalande, son maître et son ami. — Delambre a laissé, entre autres travaux, un *Traité d'astronomie théorique et pratique*, 1814; une *Histoire de l'astronomie* ancienne, du moyen âge, moderne, du xviiie siècle, etc.

Delandine (Antoine-Joseph), littérateur, né à Lyon, 1756-1820. Membre des Etats-généraux en 1789, arrêté en 1793, mais sauvé par le 9 thermidor, et, en dernier lieu, bibliothécaire de la ville de Lyon, il a laissé plusieurs ouvrages, entre autres : *l'Enfer des peuples anciens*, 1784; *l'Histoire des Assemblées nationales de France*, 1788; *Tableau des prisons de Lyon*, 1797; une édition du *Dictionnaire historique* de Chaudon, 1813, 13 vol. in-8°.

Delaroche (Paul), peintre, né à Paris, 1797, mort en 1856. Elève de Gros et gendre d'Horace Vernet, il entra à l'Institut en 1832 et, bientôt, à l'Ecole des beaux-arts comme professeur. Il s'est créé un genre mixte entre l'école classique et l'école romantique. Chez lui on rencontre une grande vérité d'action, une exposition du sujet sage et naturelle, une couleur brillante et harmonieuse, et parfois un soin par trop minutieux des détails. Ses tableaux ont été presque tous reproduits par la gravure; les plus connus sont : la *Mort d'Elisabeth*, 1826; les *Enfants d'Edouard*, 1831; *le cardinal de Richelieu sur le Rhône, conduisant au supplice Cinq-Mars et de Thou; le cardinal Mazarin mourant*, 1831; *Cromwell contemplant le cadavre de*

Charles Ier, 1832; le *Supplice de Jane Gray*, 1834; la *Mort du duc de Guise*, 1835; etc. On ne saurait oublier, non plus, la peinture murale de l'*hémicycle du palais des Beaux-Arts* qui l'occupa de 1837 à 1841. — Delaroche avait entrepris de reproduire toute une série de scènes se rapportant à la vie et à la mort de Jésus-Christ; la mort l'arrêta au milieu de ce travail.

Delaulne (Etienne), dessinateur et graveur français, né à Orléans, 1520-1595. Il a travaillé à Strasbourg avec une ardeur et une persévérance qui expliquent le nombre considérable de pièces laissées par lui. Les plus estimées sont : l'*Histoire de l'Ancien Testament*, les *Douze mois de l'année*, les *Trois Grâces*, etc.

Delaunay (Mlle). V. Staal.

Delavigne (Casimir), né au Havre en 1793, d'une famille de négociants, mort à Lyon en 1843. Elève du lycée Napoléon, il se fit connaître, en 1811, par un dithyrambe sur la naissance du roi de Rome : ce succès lui valut les encouragements d'Andrieux et la protection de Français de Nantes qui lui donna un emploi dans l'administration des droits-réunis. Médiocrement heureux dans les concours ouverts par l'Académie française, C. Delavigne sentit sa verve poétique s'allumer après la double invasion de 1814 et de 1815 ; il exhala une indignation patriotique dans trois pièces de vers qu'il appela *Messéniennes*, 1818, par allusion aux chants des Messéniens vaincus : elles avaient pour titres : *Waterloo*, la *Dévastation du Musée*, *Du besoin de s'unir après le départ des étrangers*. Le baron Pasquier, ministre de Louis XVIII, le nomma alors bibliothécaire de la chancellerie, place qu'il garda jusqu'en 1822. C. Delavigne fut victime, comme beaucoup d'autres, de la réaction qui suivit l'avénement du ministère Villèle. — Dans l'intervalle, il avait écrit de nouvelles *Messéniennes* et abordé le théâtre : il donna successivement *les Vêpres siciliennes*, tragédie, 1819; *les Comédiens*, 1820; *le Paria*, tragédie, 1821; et *l'Ecole des vieillards*, comédie représentée au Théâtre-Français le 6 déc. 1823. Cette dernière pièce peut être considérée comme le chef-d'œuvre de C. Delavigne, en tant que représentant de l'école classique; elle lui ouvrit les portes de l'Académie française où il fut reçu le 7 juillet 1825. — Au retour d'un voyage en Italie, Delavigne trouva le public partagé par la querelle des classiques et des romantiques; averti par le froid accueil fait à *la Princesse Aurélie*, 1828, il fit jouer au théâtre de la Porte Saint-Martin *Marino Faliero*, 1829, qui fut son premier pas sur le terrain de la nouvelle école. Les révolutions de 1830 lui inspirèrent *la Parisienne* et *la Varsovienne*, mais il reprit bientôt ses travaux pour le théâtre : *Louis XI*, 1832, est un heureux essai pour concilier la pureté classique et la hardiesse romantique ; *les Enfants d'Edouard*, 1833, dérivent de la même pensée. Il écrivit encore *Don Juan d'Autriche*, comédie en prose, 1835, qui fut suivie de *Une famille au temps de Luther*, 1836, et de *la Popularité*, 1838. — Dans ses dernières années, il revenait à la vieille manière française avec *la Fille du Cid*, 1839, et *le Conseiller rapporteur*, 1841; il donnait l'opéra de *Charles VI* en collaboration avec son frère Germain, et préparait une tragédie de *Mélusine*, quand sa santé s'affaiblit peu à peu. Il allait demander au Midi un climat plus doux; la mort le surprit à Lyon, 11 décembre 1843. — On a publié, sous le titre de *Derniers chants*, des poésies écrites par lui à diverses époques et dont quelques-unes étaient inédites. Même en sacrifiant au goût nouveau du public, Casimir Delavigne n'a jamais abandonné les droits de la langue et du bon sens. Ses ouvrages, d'une correction extrême, accusent non point une facilité trop indulgente pour elle-même, mais plutôt l'effort imposé à une imagination peu féconde. — La ville du Havre lui a élevé une statue en 1852.

Delaware, fleuve des Etats-Unis, naît au mont Catskill (New-York), descend du N. au S., sépare la Pennsylvanie des Etats de New-York et de New-Jersey. Il arrose Trenton, Philadelphie, et Wilmington, et se jette dans la baie de Delaware. Les vaisseaux de guerre le remontent jusqu'à Philadelphie et les navires de commerce jusqu'à Trenton. Son cours est de 480 kil.

Delaware (Baie de), dans les Etats-Unis, sur l'Océan Atlantique, reçoit le fleuve de ce nom et sépare l'Etat de Delaware de celui de New-Jersey.

Delaware, un des plus petits Etats de l'Union américaine, s'étend entre 38° 30′ et 39° 45′ lat. N. et entre 77° 16′ et 78° long. O. Il est borné par le Maryland au S. et à l'O., par la Pennsylvanie au N., par la baie de Delaware et l'Océan Atlantique à l'E. Sa superficie est de 5,491 kil. carrés; la popul. de 125,000 hab. C'est une grande plaine fertile en blé et en maïs. Le climat est froid et sain. Il y a peu de richesses minérales. Les établissements industriels, presque tous agglomérés sur le Brandywine, consistent en moulins à farine et à papier, fabriques de poudre, d'étoffes, etc. Les villes principales sont : *Dover*, capitale, *Wilmington*, etc. — Colonisé par les Suédois, 1627, occupé par les Hollandais, 1655, puis par les Anglais, 1664, organisé en gouvernement distinct, 1704, l'Etat de Delaware adopta, en 1787, la Constitution des Etats-Unis. Il est aujourd'hui divisé en trois comtés. Il envoie deux membres au Sénat de Washington et un seul à la Chambre des représentants. Il est régi lui-même par un gouverneur élu pour 4 ans, par un sénat de 9 membres et une chambre de 21 représentants.

Delawares, nom d'une tribu ancienne de l'Amérique du Nord, répandue jadis dans les Etats actuels de Pennsylvanie et de l'Ohio, à l'O. des monts Alleghanys. Elle lutta longtemps contre les Anglais et les Américains du Nord. Depuis un traité de paix signé en 1778, les Delawares disparaissent peu à peu. On en trouve encore des débris dans les forêts de l'Ouest.

Delbecq (Jean-Baptiste), amateur d'estampes, né à Gand, 1776-1840, laissa, à sa mort, une collection de plus de 9,000 pièces, qui furent vendues à Paris en 1845. — Le catalogue en est recherché.

Délégations, nom des divisions qui, après 1815, furent établies dans le royaume Lombardo-Vénitien et dans les Etats de l'Eglise.

Délemont, ou, en allemand, *Delsberg*, ville du canton de Berne (Suisse), à 48 kil. N. de cette dernière ville, sur la Sorne. Après la réunion de l'évêché de Bâle à la France, elle devint un chef-lieu d'arrond. du Haut Rhin, mais fut cédée en 1814 à la Suisse, 2,000 h. — Horlogerie, hauts fourneaux.

Delessert (Etienne), né à Lyon, 1735-1816, d'une famille protestante, se distingua comme banquier. Il fit établir la caisse d'escompte, 1782, et fonda la première société d'assurance contre l'incendie.

Delessert (Benjamin), né à Lyon, 1773-1847, fils du précédent. Il visita d'abord l'Ecosse et l'Angleterre où il vit Adam Smith, Watt et le géologue Deluc. Il servit en Belgique dans les premières guerres de la république, 1793-94, et prit, en 1795, la direction de la banque de son père; avant l'âge de trente ans il était nommé régent de la Banque de France, 1802. Sous le règne de Napoléon il s'appliqua à des travaux industriels : il fonda, 1801, une raffinerie de sucre à Passy, et, plus tard, une filature de coton. Sous la Restauration et le gouvernement de Juillet, il fut nommé député à plusieurs reprises; en 1830 il fut l'un des 221. — Benjamin Delessert s'est signalé encore par ses œuvres de bienfaisance : la Société d'encouragement pour l'industrie, les caisses d'épargne, etc., sont dues à son initiative. Il se délassait de ses travaux par l'étude de la botanique et de la conchyliologie : il leur avait consacré deux musées spéciaux qu'il ouvrait au public. — Son frère, Gabriel Delessert, a été préfet de police à Paris (1841-1847).

Deleuze (Joseph-Philippe-François), né à Sisteron, 1753-1835, se livra d'abord à des travaux d'histoire naturelle, puis à l'étude du magnétisme animal. Si l'on excepte des traductions des *Amours des Plantes* de Darwin et des *Saisons* de Thompson, tous ses ouvrages se rapportent à ces deux genres d'études, surtout au magnétisme animal, dont il paraissait l'un des adeptes les plus convaincus. Il a laissé l'*Histoire critique du magnétisme*, 2 vol., 1813-19; etc.

Deleyre (Alexandre), littérateur, né aux Portets (Gironde), 1726-1797. Elève des Jésuites, il vint à Paris et professa la dévotion la plus outrée, puis l'athéisme. Membre de la Convention, il vota la mort de Louis XVI. On a de lui des comédies traduites de Goldoni, une *Analyse de la philosophie de Bacon*, etc.

Delfino, famille illustre de Venise, à laquelle appartiennent :

1° Le doge *Jean* Delfino sous le règne duquel la république céda la Dalmatie à Louis de Hongrie (1356-1361);

2° Le provéditeur-général *Jean* Delfino qui ne put défendre la Morée contre les Turcs, 1714;

3° Le cardinal *Jean* Delfino, 1617-1699, patriarche d'Aquilée, qui a laissé 4 tragédies en italien, etc.

Delfino, Delvino ou **Delonia**, ville de l'Albanie (Turquie d'Europe), à 64 kil. S. O. de Janina, non loin de la mer Ionienne. Place forte; 5,000 hab. — Le dis-

trict ou sandjak dont Delfino est le chef-lieu correspond à la *Chaonie* des anciens.

Delft, *Delfi Batavorum*, ville forte de la province de Hollande méridionale (Pays-Bas), sur la Schie, à 13 kil. N. O. de Rotterdam, par 52° 0′ 48″ lat. N. et 2° 1′ 3″ long. E.; 25,000 hab. — On y fabrique des draps, des cuirs, de la bière, du genièvre, etc. Delft a aussi un arsenal considérable qui livre tout le matériel de l'artillerie, des fusils, des sabres, etc. Dans la vieille église protestante est le tombeau de l'amiral Tromp; dans l'église neuve est celui de Hugo Grotius; on y a aussi élevé un monument à Guillaume le Taciturne, qui fut assassiné à Delft en 1584.

Delfshaven (Hollande méridionale), bourg à 3 k. S. O. de Rotterdam, sur la Meuse. Il sert de fort à Delft; 4,000 hab.

Delfzyl (Ecluse de Delf), ville forte des Pays-Bas, dans la province de Groningue, à 25 kil. N. E. de cette dernière ville, sur le Dollart; 3.000 hab. — Il y a un port très-fréquenté uni à la mer du Nord par un canal de 100 kil. Delfzyl est la clef des provinces de Groningue et de Frise.

Delgado (Cap), sur la côte E. d'Afrique, par 10° lat. S. et 38° 50′ long. E. — C'est peut-être le cap *Prasum* des anciens. — Il marque la limite des côtes de Zanguebar et de Mozambique.

Delhi, ville de l'Hindoustan (dans la vice-présidence d'Agrah ou du N. O.), s'appelle en sanscrit *Indraprastha*, c'est-à-dire *demeure d'Indra*. Située sur la rive droite de la Djemnah, à 180 kil. N. O. d'Agrah, elle a un circuit de 8 kil., marqué par une enceinte crénelée et un fossé peu profond. Elle est divisée en deux villes habitées, l'une par les Indous, l'autre par les musulmans. Le plus bel édifice est le *Daouri-Séraï*, palais qui a abrité le grand-mogol jusqu'en 1857. On y rencontre aussi la plus belle mosquée qui soit dans l'Hindoustan. Tout autour du Delhi actuel bâti par Chah-Djehan, au XVII^e s., sont d'immenses ruines qui attestent la splendeur de l'ancienne ville. Delhi a aujourd'hui 155,000 hab. — Occupé longtemps par des rois indiens, Delhi fut enlevé et pillé par Mahmoud le Ghaznévide en 1001; il s'affranchit pourtant sous trois dynasties afghanes dont la dernière fut dépouillée par Tamerlan (1398). Un descendant de ce dernier conquérant, Babour, fut le premier grand-mogol (1526). Au XVIII^e s. Delhi fut emporté d'assaut par Nadir-Shah, 1738, et par les Mahrattes. Les Anglais l'occupèrent en 1802 et le reprirent, en 1857, sur les cipayes révoltés qui avaient, dans la même année, proclamé roi des Indes le grand-mogol dont le titre fut dès lors supprimé.

Delhi (Province de), dans la vice-présidence du N. O. (Hindoustan), a pour capitale la ville du même nom. Comprise entre 28° et 31° lat. N. et entre 75° et 78° long. E., elle s'étend entre les provinces d'Aoude à l'E., d'Agrah au S., de Lahore au N., et de Moultan à l'O. — Bien qu'elle soit médiocrement fertile, elle donne, grâce à une culture assidue, trois récoltes de riz par an. La superficie est de 918 myriamètres carrés. Population : 8,000,000 hab.

Délies, fêtes célébrées tous les quatre ans à Délos, en l'honneur d'Apollon, par les députés de quatre îles voisines et par les Athéniens. On appelait *théores* les députés, et la fête elle-même *théorie*.

Delille (L'abbé Jacques), poëte, né à Aigueperse (Puy-de-Dôme) en 1738. Elève du collége de Lisieux, à Paris, professeur au collége de Beauvais, puis à Amiens, il obtint une chaire de troisième au collége de la Marche à Paris. Sa traduction en vers des *Géorgiques* de Virgile commença sa fortune; il devint membre de l'Académie française, 1774, professeur de poésie latine au Collége de France, et, grâce au comte d'Artois, abbé de Saint-Séverin (bénéfice de 30,000 livres de rente), sans qu'il fût pourtant engagé dans les ordres. Au retour d'un voyage à Constantinople où il avait accompagné le comte de Choiseul-Gouffier, Delille avait repris son cours de poésie latine, quand la Révolution éclata. Dépouillé de sa fortune, sauvé par un ouvrier maçon sous la Terreur, chargé de composer un dithyrambe pour la fête de l'Etre Suprême, il se retira à Bâle 1795, et ne revint que sous le Consulat. Il reprit sa vie paisible et studieuse au Collége de France. — Il mourut, 1813, dans tout l'éclat de sa réputation; il était aveugle depuis quelques années. Delille a mis à la mode la poésie descriptive et fondé une école dont il a été, après tout, le plus illustre représentant. Outre les *Géorgiques*, 1769, il a encore traduit l'*Enéide*, 1804; *le Paradis perdu*, 1805; et l'*Essai sur l'Homme* de Pope, qui fut publié huit ans après sa mort. Ses poëmes descriptifs sont: *les Jardins*, 1782; *l'Homme des Champs*, 1800; *la Pitié*, 1803; *l'Imagination*, 1806; *les Trois règnes de la nature*, 1808; *la Conversation*, 1812. Tous ces ouvrages qui, d'ailleurs, sont d'un mérite inégal, ont un défaut commun : ils pèchent par l'ensemble. On y trouve des épisodes intéressants, des tableaux riches et animés, mais point de composition. On sent trop que le poëte a décrit pour décrire. Voilà pourquoi la réputation de Delille ne s'est pas soutenue. Ses *Œuvres* ont été publiées en 16 vol. in-8°, 1821.

Delisle de la Drévetière (Louis-François), auteur dramatique, né en Dauphiné, mort en 1756, a composé un grand nombre de pièces dont la plupart eurent peu de succès; il mourut dans l'indigence. Ses comédies les plus estimées sont: *Arlequin sauvage*, comédie en 3 actes, 1722; *Timon le Misanthrope*, comédie en 3 actes; le *Faucon ou les oyes de Boccace*, comédie en 3 actes avec prologue, 1725; ses tragédies, comme *Abdilly*, ne réussirent pas.

Delisle, surnommé **Delisle Noël** ou **Delisle Couplet**, mort en 1784, eut une certaine réputation par ses chansons faciles et ses *noëls* satiriques.

Delium, v. de Béotie (ancienne Grèce). Pendant la guerre du Péloponnèse, les Athéniens y furent battus par les Thébains dans un combat où Socrate sauva Xénophon, 424 av. J. C.

Délivrande (La), village à 14 kil. O. de Caen (Calvados). Pèlerinage fréquenté.

Della-Maria (Dominique), musicien compositeur français, d'origine italienne, né à Marseille, 1768-1800. Elève et ami de Paësiello, qu'il connut en Italie, il vint à Paris, 1796, et mit en musique *le Prisonnier*, d'Alexandre Duval, opéra-comique qui eut beaucoup de succès (1798).

Dellys ou **Delhys**, ancienne *Rusucurru*, v. maritime d'Algérie, dans le département d'Alger, à 96 kil. E. de cette dernière ville, est mi-partie arabe et mi-partie française. Le climat est salubre. La population est de 15.000 hab. — Dellys est un chef-lieu de district et de subdivision militaire. Les céréales, la vigne et l'olivier réussissent sur son territoire. Occupé par les Français en 1844, il a servi de base à leurs opérations dans la Kabylie occidentale.

Delmenhorst, v. du grand-duché d'Oldenbourg (Allemagne), à 25 kil. S. E. d'Oldenbourg. Marché aux chevaux; 2,000 hab.

Delminium, v. des anciens Dalmates, dans l'Illyrie barbare des anciens, au S. E. de Salone. Elle fut prise et détruite par Scipion Nasica, 155 av. J. C.

Delmonte (Dieudonné), peintre d'histoire, né à Saint-Trond (Belgique), 1581-1634, élève de Rubens, a laissé des œuvres remarquables, surtout la *Transfiguration* à Anvers.

Delolme (Jean-Louis), jurisconsulte, né à Genève, 1740-1806. D'abord avocat dans son pays, il fut obligé de se réfugier en Angleterre, où il vécut dans une extrême pauvreté. Il a publié plusieurs écrits dont le plus remarquable a pour titre: *Constitution de l'Angleterre* (Amsterdam, 1771); il a été traduit en anglais.

Delonia. V. Delfino.

Delorme (Philibert), architecte français, né à Lyon vers 1518, mort en 1577. Il se rendit à Rome à 14 ans pour y étudier les monuments anciens. A son retour, 1536, il construisit à Lyon plusieurs bâtiments et le portail de Saint-Nizier. Emmené à la cour par le cardinal du Bellay, il bâtit la cour en fer à cheval de Fontainebleau, éleva les châteaux de Meudon, de Saint-Maur-des-Fossés, d'Anet, répara ceux de Saint-Germain, de la Muette, de Villers-Cotterets, et construisit, à Saint-Denis, les tombeaux des Valois, de François I^{er}, de Henri II. Son œuvre la plus connue est le palais des Tuileries, édifié pour la régente, Catherine de Médicis, mais dont Philibert Delorme n'a achevé que la partie centrale, 1564. Il a inventé, pour tenir lieu des toits pesants du moyen âge, le système de charpente qu'on appelle encore *couverture à la Philibert Delorme*. Il a laissé un *Traité de l'architecture*, et les *Nouvelles inventions pour bien bâtir et à peu de frais*.

Delorme (Marion), courtisane célèbre (1612-1650). Sa beauté et son esprit attirèrent dans sa maison de la place Royale l'élite des seigneurs de la cour de Louis XIII. Après le poëte Des Barreaux, elle eut pour amant Cinq-Mars, et, après lui, Saint-Evremont, le duc de Brissac, le chevalier de Grammont, le surintendant Emeri, etc. Compromise dans les troubles de la Fronde, elle fut frappée d'une lettre de cachet : elle expirait à

ce moment même. — On a prétendu que sa mort n'était qu'apparente; qu'elle fut, sous des noms supposés, la femme d'un lord anglais, puis d'un chef de voleurs, enfin, d'un procureur fiscal de Franche-Comté. Les uns l'ont fait vivre jusqu'à 94 ans (1706); d'autres jusqu'à 130 ans (1741). Tous ces récits n'ont pas de fondement sérieux, pas plus que ceux qui en font un agent secret de la police de Richelieu.

Délos, une des Cyclades, portait encore, dans l'antiquité, les noms de *Cynthia*, *Asteria*, *Ortygia;* elle s'appelle aujourd'hui *Dili* ou *Sdili.* — Sa superficie est d'environ 80 kil. carrés. Elle n'est plus habitée que par quelques bergers. Elle est dominée par le mont Cynthius, qui n'est qu'un bloc de granit. Nulle part, dans l'Archipel, les lentisques et les térébinthes ne sont aussi beaux et aussi communs. — Sortie du fond de la mer d'un coup du trident de Neptune, Délos était vénérée dans l'antiquité comme le lieu de naissance d'Apollon et de Diane. On n'y enterrait pas les morts; on les transportait dans l'îlot de *Rhenia*, qui est voisin. Son temple d'Apollon attirait les offrandes de toutes les contrées du monde grec. — Gouvernée d'abord par des prêtres-rois, Délos devint tributaire d'Athènes. En 146 av. J. C., elle donna asile à beaucoup de Corinthiens chassés de leur pays par la ruine de leur ville; mais, à son tour, elle fut dévastée et dépeuplée par Ménophane, général de Mithridate. — Tous les cinq ans, des luttes gymnastiques et musicales appelaient les Grecs à Délos; tous les quatre ans, les Athéniens y célébraient la *théorie* fondée par Thésée; enfin, chaque été, Apollon y rendait des oracles qui étaient les plus clairs de la Grèce. Il n'y a plus que des ruines de son temple et de ses monuments antiques.

Delpech (Jacques-Mathieu), né Toulouse, 1777-1832, fit de brillantes études médicales à Montpellier, où, en 1812, il obtint la chaire de clinique chirurgicale. Il releva singulièrement ce genre d'enseignement par sa pratique comme par ses écrits. Il publia un mémoire sur la *Pourriture d'hôpital*, 1815; un *Précis des maladies réputées chirurgicales*, 1815; deux volumes de la *Chirurgie clinique de Montpellier*, 1823-1828, etc. — Il avait fondé un établissement orthopédique. Il périt assassiné.

Delphes, ancienne ville de la Phocide (Grèce), située sur le versant S. O. du mont Parnasse, à l'endroit où s'élève aujourd'hui le village de *Castri*. Son étendue était médiocre, puisqu'elle n'avait qu'un circuit d'un peu plus de 2 kil. Elle tirait son nom de *Delphos*, fils d'Apollon et de Celeno, ou d'Apollon lui-même, qui se serait transformé en *dauphin*, et aurait conduit une colonie crétoise à l'endroit où il avait vaincu le serpent Python. — Delphes devait toute son importance à son temple d'Apollon, près duquel était le fameux oracle que consulta toute l'antiquité. Il était bâti dans la partie supérieure de la ville qu'on appelait *Pythia;* il était traversé par les eaux de la fontaine Castalie, laquelle arrosait aussi les temples de Latone, de Diane et de Minerve. Réédifié en 548 avant J. C., pour la sixième fois, il s'éleva, non-seulement aux frais des Amphictyons, mais encore avec les offrandes des Grecs et d'Amasis, roi d'Egypte. L'ouverture prophétique, le *Pythium*, était une longue crevasse dans les roches, surmontée d'un trépied sur lequel la Pythie rendait ses oracles. On croit qu'il en sortait des mofettes dont l'effet naturel était de provoquer des convulsions et des extases. Personne n'était admis à consulter le dieu sans lui avoir fait de riches présents: aussi l'étroite enceinte de Delphes était-elle encombrée de statues et d'objets précieux en or et en argent. Tant de trésors excitèrent plusieurs fois l'avidité des hommes: pillée par les Phocidiens pendant les guerres sacrées, par les Gaulois en 278 av. J. C., puis par les Thraces en 84, Delphes livra encore à Néron ses richesses, parmi lesquelles on comptait 500 statues (66 après J. C.). — Outre le temple d'Apollon, elle possédait le tombeau de Néoptolème ou Pyrrhus, fils d'Achille; le *lesché*, portique décoré par le peintre Polygnote, etc. Enfin, elle se rappelait aux Grecs par les jeux pythiques qu'on y célébrait au printemps de chaque quatrième année, et par le tribunal fameux des Amphictyons, dont les décrets étaient conservés dans le temple d'Apollon.

Delphinies, fêtes célébrées à Egine en l'honneur d'Apollon.

Delrieu (Etienne-Joseph-Bernard), auteur dramatique, né en 1765, fut régent de rhétorique à Versailles jusqu'en 1793, puis chef de bureau à l'administration des douanes. Il a fait beaucoup de pièces de théâtre, dont deux seulement, *Artaxerxès*, 1808, et *Démétrius*, 1815, ont contribué à sa réputation. *Artaxerxès* n'est guère qu'une imitation de Métastase, de Lemierre, et de l'Héraclius de Corneille. Il mourut en 1836.

Delrio (Martin-Antoine), théologien, né à Anvers, 1551-1608, fit de brillantes études qui le portèrent aux postes de sénateur au conseil de Brabant, 1575, de vice-chancelier et de procureur général, 1578. — Dégoûté des affaires, il entra dans la Société de Jésus (1580), et enseigna successivement à Douai, Liége, Louvain, Grætz, à Salamanque, et, de nouveau, à Louvain. Il a écrit : *Disquisitionum magicarum libri sex*, ouvrage qui a eu quelque réputation, bien qu'il dénote une crédulité excessive.

Delsberg, nom allemand de Délemont.

Delta, nom donné aux îles formées aux embouchures des fleuves par des dépôts d'alluvions. Il provient de l'analogie qui existe entre leur forme triangulaire et la lettre grecque Δ. On l'a appliqué d'abord à l'espace compris entre les deux branches du Nil que les anciens appelaient Pélusiaque et Canopique. — On distingue encore les deltas du Rhin, du Rhône, du Danube, du Pô, etc., en Europe; du Gange, de l'Indus, etc., en Asie; du Niger en Afrique, etc. La Nouvelle-Orléans a été bâtie dans le delta du Mississipi (Amérique du Nord).

Deluc (Jean-André) et son frère (Guillaume-Antoine), nés tous deux à Genève, le premier en 1727, le second en 1729, se sont illustrés par leur ardeur à cultiver les sciences naturelles, et, en particulier, la géologie. Jean-André vécut en France et en Angleterre, où il devint lecteur de la reine, femme de George III, 1773. Il parcourut aussi différentes contrées de l'Europe et s'arrêta à Gœttingue, où il professa quelque temps. Il mourut en 1817, à Windsor, cinq ans après son frère, qui fut son collaborateur dans ses travaux. — Leurs ouvrages se rapportent, en général, à la minéralogie et à la géologie. On a de Jean-André Deluc : *Voyages dans les montagnes du Faucigny*, 1772; *Relation de divers voyages dans les Alpes*, 1776; *Voyages géologiques dans le nord de l'Europe*, 1810; *Voyages géologiques en Angleterre*, 1811; *Voyages géologiques en France, Suisse et Allemagne*, 1813, etc.; *Recherches sur les modifications de l'atmosphère*, 1772, etc.

Déluge. La date du déluge universel, rapporté par la Genèse, est un sujet de difficultés pour les chronologistes modernes comme celle de la création du monde. Selon Usserius, suivi par Bossuet et Daunou, ce mémorable événement eut lieu en 2348 av. J. C.; selon l'anglais Clinton, en 2482, etc. Le chaldéen Bérose rapporte la tradition du roi Xisuthros, qui régna 64,000 ans, et se sauva seul sur un vaisseau au milieu du naufrage général du genre humain. Il y a là un souvenir altéré du récit biblique qui nous montre Noé et sa famille échappant seuls à la ruine universelle, grâce à l'arche qui les porte sur les eaux. La Grèce avait les déluges partiels d'Ogygès et de Deucalion, qu'elle plaçait, le premier au xviiie s., et le second au xvie s. av. J. C. Des traditions analogues se retrouvent chez divers peuples des deux mondes. On peut consulter Marcel de Serre, *Cosmogonie de Moïse, comparée aux faits géologiques*, 1838; Buckland, *Géologie sacrée.*

Delvaux (Laurent), sculpteur belge, né à Gand, 1695-1778, travailla surtout pour la couronne de Lorraine-Autriche. Il y a beaucoup de ses œuvres remarquables à Bruxelles, à Gand, à Nivelles, à Namur, etc.

Delvincourt (Claude-Etienne), jurisconsulte, né à Paris, 1762-1832. Professeur de Code civil à l'Ecole de droit à Paris, 1805, il en devint doyen, 1810. On consulte encore son *Cours de Code civil*, lequel est écrit avec une extrême clarté.

Delvino. V. Delfino.

Delzons (Alexis-Joseph, baron), général français, né à Aurillac, 1775-1812. Volontaire en 1791, il se distingua à l'armée des Pyrénées orientales, 1792-95, dans les campagnes d'Italie et d'Egypte, et revint avec le grade de général de brigade. En 1806 et en 1809, il lutta contre les Autrichiens en Dalmatie. Chargé d'organiser la province illyrienne de Karlstadt, il mérita par son zèle le grade de général de division et le commandement par *intérim* de l'armée de l'Illyrie. Dans la campagne de Russie, il servit sous Eugène de Beauharnais, et fut tué pendant la retraite, au combat de Malo-Jaroslawetz, 24 oct. 1812.

Démade, orateur grec, fut l'un des chefs du parti macédonien à Athènes, sous Philippe et ses premiers successeurs, bien qu'il ait été fait prisonnier à Chéronée, 338 av. J. C. Après la destruction de Thèbes, il empêcha cependant le peuple de livrer à Alexandre

Démosthène et les autres orateurs réclamés par le vainqueur ; il est vrai qu'après la bataille de Cranon, gagnée par Antipater, il proposa le décret qui condamna Démosthène à mort. La duplicité de Démade égalait sa vénalité. Sur la preuve de ses relations secrètes avec Perdiccas, il aurait été mis à mort par Antipater en 318, ou, selon Plutarque, par Cassandre, fils d'Antipater. Selon Cicéron et Quintilien, il n'aurait laissé aucun discours écrit.

Démarate, riche corinthien, vint s'établir à Tarquinies en Etrurie, vers 657 av. J. C. Il fut père de Tarquin l'Ancien, roi de Rome.

Démarate, roi de Sparte, de 510 à 491 av. J. C. Exclu du trône par l'influence de son collègue Cléomène, qui contesta la légitimité de sa naissance, il se réfugia auprès de Darius Ier, roi de Perse. Il avertit les Grecs de l'expédition de Xerxès; mais bien traité par le grand roi, malgré la franchise de son langage, il vécut de longues années.

Demarne (Jean-Louis), peintre flamand, né à Bruxelles, 1744-1829, a laissé beaucoup de bons tableaux de genre, d'un ton vigoureux et remarquables par l'harmonie.

Demavend ou **Damavend**, petite ville de Perse, à 45 kil. N. E. de Téhéran. — Chaîne de montagnes, qui contourne, au S., la mer Caspienne et unit les monts Elbourz aux monts du Khorassan ; elle a plus de 4.000 m. d'altitude.

Dembea, lac d'Abyssinie (Afrique), que traverse le Nil Bleu ou Bahr-el-Azrak. Il est situé sur un plateau haut de 3.000 mèt., à 75 kil. S. O. de Gondar.

Dembinski (Henri), général polonais, né aux environs de Cracovie en 1791, reçut de sa mère une excellente éducation. Simple soldat dans le grand-duché de Varsovie, 1809, il devint capitaine à la bataille de Smolensk, 1812. Il vécut dans la retraite après la chute de Napoléon Ier. La révolution de Varsovie, en 1830, fit appel à ses talents militaires ; Dembinski se distingua dans diverses rencontres, surtout à Ostrolenka, contre les Russes. Nommé, vers la fin de la lutte, gouverneur de Varsovie, puis général en chef, il commanda à peine quelques jours. L'insurrection vaincue, il alla en Egypte, 1833, puis, 1835, en France, où il vécut jusqu'en 1848. La révolution hongroise eut alors recours à lui ; en 1849, il organisa une armée et commanda en chef les Magyars, mais ne put se faire toujours obéir par Georgey. Il donna sa démission. Réfugié en Turquie avec Kossuth, il se fit réclamer par la France comme naturalisé français. Il est mort à Paris en 1864.

Demer, riv. de Belgique, qui naît aux environs de Maestricht, arrose Hasselt et Aerschot, se grossit des deux Ghètes, et se jette dans la Dyle, au-dessous de Malines, après un cours de 75 kil., dont 31 navigables.

Demarara ou **Demerary**, fleuve de la Guyane anglaise, dans l'Amérique du Sud, se jette dans l'océan Atlantique à George-Town; il peut être remonté à 125 kil. Son cours est de 300 kil.

Démerary, l'un des trois comtés de la Guyane anglaise, entre ceux d'Essequibo à l'O. et de Berbice à l'E. Le ch.-l. est George-Town, autrefois Stabroek.— On y exploite les bois du pays, le coton, le sucre, etc. — C'est une ancienne colonie hollandaise acquise, en 1814, par l'Angleterre.

Dèmes (en grec δῆμος); ce mot désignait une division territoriale particulière à l'Attique. Chaque tribu renfermait dix dèmes, dont le nombre primitif était 100, mais on en compte 174 au IIIe s. av. J. C. A la tête du dème était un magistrat particulier appelé *démarque*. On peut consulter : *Recherches sur la topographie des dèmes de l'Attique* par M. Hanriot.

Déméter, divinité grecque, appelée Cérès par les Latins.

Demetæ, peuple qui habitait la Bretagne des anciens (Britannia IIe au IVe siècle), au S. O. du pays de Galles actuel.

Démétriade, anc. v. de Thessalie (Grèce), fondée par Démétrius Poliorcète, sur le golfe Pagasétique; elle devint le port le plus considérable du pays.

Démétries. On désigna sous ce nom : 1° les fêtes célébrées par les Grecs en l'honneur de Cérès (Déméter); 2° des fêtes établies par les Athéniens en l'honneur de Démétrius Poliorcète.

Démétrius Ier, roi de Macédoine, surnommé *Poliorcète* (*preneur de villes*), né en 338 av. J. C., fut d'abord l'auxiliaire de son père Antigone contre les autres généraux d'Alexandre. Battu, dans une première guerre, par Ptolémée d'Egypte devant Gaza, par Séleucus en Babylonie, 312-311, il se releva dans une seconde lutte ; il enleva la Grèce et Athènes à Cassandre de Macédoine, 307, et remporta la victoire navale de Chypre sur Ptolémée, 306. Assailli par une tempête sur les côtes d'Egypte, repoussé de Rhodes, dont il ne put s'emparer malgré la machine l'*hélépole*, inventée par lui-même, 305, il prit encore sa revanche sur Cassandre, roi de Macédoine, et fit à Athènes un séjour, où cette ville dégénérée se signala de nouveau par son adulation.—Après la bataille d'Ipsus où Antigone fut tué, 301, Démétrius, réduit à la possession de quelques places d'Asie et de Grèce et à sa flotte, mena une vie d'aventurier ; il rentra dans Athènes révoltée, et, profitant des révolutions de Macédoine, s'empara de ce royaume qu'il garda huit ans, 295-287. Chassé par Pyrrhus et Lysimaque, Démétrius chercha en Asie Mineure un dédommagement, mais Séleucus Nicator, son gendre, le vainquit, le prit, et le tint enfermé jusqu'à sa mort, 283.

Démétrius II, roi de Macédoine, 243-233, était fils d'Antigone Gonatas et petit-fils de Démétrius Ier. Il combattit les Etoliens.

Démétrius, prince macédonien, fils de Philippe III et frère de Persée, né en 207. Remis par son père comme otage aux Romains après la bataille de Cynoscéphales, 197, il fut, à son retour, calomnié par Persée et mis à mort par l'ordre de Philippe, 181 av. J. C.

Démétrius Ier *Soter* (*le sauveur*), roi de Syrie, fils de Séleucus II. Envoyé comme otage à Rome, il s'échappa pour enlever la couronne à Antiochus V, 162. Battu par Judas Macchabée, devenu suspect aux Romains et odieux à ses sujets, il fut défait et tué dans une bataille par l'usurpateur Alexandre Bala, 149.

Démétrius II *Nicator* (*le vainqueur*), roi de Syrie, fils du précédent, reprit sur Alexandre Bala le trône de son père, 146, avec l'aide de Ptolémée IV, dont il épousa la fille, Cléopâtre. Pris lui-même par les Parthes, il resta dix ans captif, 143-133, et laissa ainsi à son frère Antiochus Sidétès la faculté de s'emparer de la Syrie. Remis en liberté, il défit Sidétès, mais fut vaincu à son tour par l'usurpateur Alexandre Zébina. Il fut tué, dit-on, à l'instigation de Cléopâtre, irritée de son mariage avec Rodogune, princesse parthe, 123.

Démétrius III *Eucærus* (*heureux*), roi de Syrie, 94-33, fils d'Antiochus Grypus; il se battit avec son frère Philippe, et mourut captif chez les Parthes.

Démétrius de Pharos, général de Teuta, reine d'Illyrie En 229, il livra aux Romains Corcyre, trahison qui fut récompensée par le don d'une partie des Etats de Teuta. Il commit, plus tard, des pirateries à l'égard des Romains, 219; réfugié en Macédoine, il lia Philippe III à Annibal, et périt devant Ithôme, 214.

Démétrius de Phalère, orateur athénien, né à Phalère, 345 av. J. C. Disciple et ami de Théophraste, lié, plus tard, avec le poëte Ménandre, il unit l'étude des lettres à la politique. En 318, Cassandre lui confia le gouvernement d'Athènes qu'il exerça dix ans ; ses concitoyens, dit-on, lui élevèrent 360 statues qui furent toutes renversées, une seule exceptée, à l'arrivée de Démétrius Poliorcète. — Après un court séjour à Thèbes, Démétrius de Phalère se rendit en Egypte, et il devint le conseiller de Ptolémée Lagus. Il aurait donné à ce roi l'idée de créer la bibliothèque d'Alexandrie et de faire traduire la Bible. Exilé dans la Haute-Egypte par Ptolémée Philadelphe, dont il avait combattu l'avénement, il y mourut en 283. Des nombreux ouvrages en divers genres composés par Démétrius de Phalère, il ne reste que des fragments. Le traité, *de l'Elocution*, publié sous son nom, n'est pas de lui.

Démétrius ou **Dmitri**, nom de cinq grands princes de Russie :

Démétrius Ier, fils d'Alexandre Newski, régna de 1276 à 1294, et fut toujours en lutte avec son frère. — Démétrius II, 1320-1325, parvint, après l'assassinat de son frère Michel, à prendre Novogorod; chassé par Georges III, il se réfugia chez les Tatars. — Démétrius III, 1360-1363, fut détrôné au profit de Démétrius IV, qu'il avait renversé lui-même. — Démétrius IV, 1363-1389, est le plus remarquable de cette série de princes : il tranféra sa capitale de Kiew à Moscou, où il construisit le Kremlin, et mérita le surnom de *Donski* par une victoire sur les Tatars, gagnée sur les bords du Don, 1380. Il est vrai que, dans une seconde lutte, il fut moins heureux : Moscou fut pris, et la Russie dut payer de nouveau un tribut, 1382. — Démétrius V, fils d'Ivan IV *le Terrible*, né en 1582, fut assassiné par Boris Godounoff, vers 1591.

Démétrius (les Faux) se sont donnés, à partir de

l'année 1603, pour Démétrius V ou pour fils de Démétrius V, grand prince de Russie. Le premier était Grischka-Otrépief, moine du couvent de Tschoudof. Soutenu par les Polonais, il entra à Moscou, 1605, fit étrangler Féodor, fils de Boris, mais il s'aliéna les Russes par son affection pour les étrangers et son mariage avec une catholique ; il fut égorgé par la multitude, 1606. — Le vainqueur de Grischka-Otrépief, Wassili Schouiski, eut bientôt à lutter contre un second imposteur qui rallia, 1607, des partisans en répandant qu'il avait échappé au massacre de 1606 ; fils du prince André Kourbski, selon les uns, d'un juif, selon les autres, il ne se maintint pas longtemps, et fut tué à Kalouga. — Le troisième *faux Démétrius* était un diacre qui se fit passer pour fils de Démétrius V ; chassé de Pleskow par les bourgeois, il périt à Moscou du dernier supplice. — Le quatrième et dernier imposteur, fils véritable ou prétendu d'Otrépief, se réfugia successivement en Pologne, en Suède et dans le Holstein ; livré, en 1645, à Alexis Mikhaïlovitch par le duc de ce dernier pays, il fut mis à mort.

Demeunier ou **Desmeunier** (Jean-Nicolas), homme politique et littérateur, né à Nozeroy (Franche-Comté), 1751, était, avant la Révolution, secrétaire du comte de Provence et censeur royal. Député de Paris à l'Assemblée constituante, il fut rapporteur de plusieurs projets de loi, secrétaire, puis président. Il appartenait au parti franchement constitutionnel. Après la clôture de l'Assemblée, il fut appelé au directoire du département de Paris; mais il se retira un mois avant le 10 août 1792, passa aux Etats-Unis, où il vécut jusqu'en 1796. Le Consulat le porta au tribunat, 1799, puis au sénat, 1802. Il mourut en 1814. Demeunier a laissé des traductions de beaucoup d'ouvrages anglais : *Voyage au pôle boréal, fait en* 1773 ; *Voyage en Sicile et à Malte*, de Brydone; *Essai sur le génie d'Homère*, de Wood; *Histoire de la République romaine*, de Ferguson ; les *Voyages* de Cook et de Vancouver; l'*Histoire de l'empire romain*, de Gibbon, en partie, etc. Il a écrit aussi quelques traités d'histoire ou de politique.

Demi-brigade, dénomination substituée, de 1793 à 1803, à celle de *régiment*, dans les armées françaises.

Demi-dieux, divinités païennes qui tiraient leur origine des dieux de l'Olympe unis à des mortelles, ou des hommes qui s'unissaient à des déesses. — Quelques héros, par des services éclatants, méritaient aussi de passer au rang des demi-dieux; tel était Thésée à Athènes.

Demidoff, famille noble de Russie qui descend d'un forgeron de Toula, lequel établit à Neviansk, 1699, la première fonderie en fer de la Sibérie : Pierre le Grand lui donna des lettres de noblesse. Son fils, Akinfi ou Hyacinthe, installa une usine sur le lac Kolyvân, 1727 : de ses petits-fils, l'un, Nikitas ou Nicetas découvrit le lavage d'or de Nijnii Taghilsk; l'autre, Procope, fonda, en 1772, une école de commerce à Moscou. Les personnages les plus remarquables de cette famille ont été depuis :

Demidoff (Paul), cousin des deux précédents, né à Revel, 1738-1826, s'est occupé beaucoup des sciences naturelles, qu'il étudia dans des voyages, dans les mines de Freiberg ou en Suède sous Linné. Il fonda, à Moscou, un riche cabinet d'histoire naturelle qu'il légua à l'université, et à Iaroslaf le *lycée Demidoff*, 1803.

Demidoff (Nicolas), neveu du précédent, 1774-1828, se signala, sous Potemkin, dans la guerre contre les Turcs ; en 1812, il combattit les Français à la tête d'un régiment levé à ses frais. Il a aussi beaucoup voyagé et montré un goût éclairé pour les arts et les sciences; sa galerie célèbre de tableaux a été vendue et dispersée en 1863.

Demidoff (Anatole), fils du précédent, né en 1812, mort en 1869, a épousé, en 1840, la princesse Mathilde, fille de Jérôme Bonaparte et de Catherine de Wurtemberg, dont il s'est séparé en 1845. Il a publié un *Voyage dans la Russie méridionale et la Crimée*, Paris, 1839-1841, in-8°, avec atlas. Il a fondé à Saint-Pétersbourg des établissements de bienfaisance, et une fabrique de soie à San-Donato, près de Florence. Il a continué l'exploitation des mines de l'Oural, source de la richesse de sa famille.

Demme (Germain-Christophe-Godefroi), poëte allemand (1760-1822), né à Mulhouse, mort à Altenbourg. Il a publié des romans empreints d'une douce et saine morale, et des chants religieux qui lui ont assuré une grande réputation en Allemagne.

Demmin, v. de Prusse (Poméranie citérieure), dans la régence de Stettin, sur la Peene, à 97 kil. N. O. de Stettin; 7,000 hab. Fabriques de draps, toiles, tabac, etc. — Commerce important de blé, bois de construction, etc.

Démocède, médecin grec, vivait dans le VI° s. av. J. C. Emmené captif en Perse, il guérit Darius I[er] et la reine Atossa. Malgré le grand roi, il sut revenir à Crotone, sa patrie, où il épousa la fille de l'athlète Milon.

Démocharès, orateur athénien, 350-275 environ av. J. C. Il était fils de Lachès et d'une sœur de Démosthène. Il fut exilé trois fois, notamment sous l'administration de Démétrius de Phalère et pendant le deuxième séjour de Démétrius Poliorcète à Athènes.

Démocrite, philosophe grec, né à Abdère vers 460 av. J. C. Elevé par des mages que Xerxès aurait laissés dans ce pays, il dépensa son patrimoine en voyages en Egypte et en Asie, où il alla jusqu'aux Indes. Sa réputation le sauva, à son retour, de la note d'infamie qui frappait quiconque avait dissipé son héritage. — Il enseignait que le monde est formé d'atomes tourbillonnant dans le vide; que l'âme est un corps très-délié et impalpable dans le corps visible et palpable; qu'elle ne connaît les choses que par des images (εἴδωλα) qui en émanent. Des nombreux écrits de Démocrite, il ne reste que quelques faibles fragments recueillis par Mullach, 1843. Berlin.

Demodocus, poëte des Phéaciens, qui, dans un festin donné par Alcinoüs, chanta, en présence d'Ulysse, la prise de Troie et les aventures des Grecs.

Demogorgon (δαίμων, génie, γεωργῶν, terre), c'est-à-dire génie de la terre. Sale, couvert de mousse, ce vieillard habitait les entrailles de la terre. Ennuyé d'avoir pour seuls compagnons l'Eternité et le Chaos, il s'éleva dans l'air, enveloppa toute la terre et forma ainsi le Ciel. Il créa ensuite le Soleil avec de la boue enflammée, le maria à la Terre, et, de cette union naquirent le Tartare, la Nuit, etc. La Discorde, Pan, les trois Parques, l'Erèbe étaient enfants de Demogorgon.

Demoiselle. V. Damoiselle.

Demone (Val-de-), anc. prov. de la Sicile, dans l'angle que forment les mers Ionienne et Tyrrhénienne. Elle avait Messine pour capitale.

Demonte, v. du Piémont (Italie), à 20 kil. S. O. de Coni, sur la Stura. Combat de 1747, entre les Piémontais et les Franco-Espagnols; 6,000 hab.

Démophon, fils de Thésée, régna à Athènes, où il reçut les Héraclides, chassés du Péloponnèse, puis Oreste, meurtrier de Clytemnestre.

Démosthène, le plus grand des orateurs grecs, né en 385 av. J. C., à Péanée, près d'Athènes, perdit, à l'âge de 7 ans, son père, riche armurier. Il se forma à l'éloquence sous le rhéteur Isée, et débuta par un plaidoyer contre ses tuteurs infidèles; mais il dut, avant d'aborder la tribune politique, corriger, par de pénibles efforts, une prononciation défectueuse. Il commença, en 352, à s'élever contre l'ambition de Philippe, roi de Macédoine, qui, en dépit des sept *Philippiques* et des trois *Olynthiennes* de l'orateur athénien, prit Olynthe par trahison, termina la première guerre sacrée par la ruine des Phocidiens, auxquels il succéda dans le conseil amphictyonique, et la seconde guerre sacrée, par la victoire de Chéronée, gagnée sur les Thébains et les Athéniens ligués contre lui, 338. Après l'assassinat de Philippe, Démosthène appela les Grecs aux armes; mais Alexandre mit fin à l'insurrection par la destruction de Thèbes. C'est alors que le chef du parti macédonien à Athènes, Eschine, reprit une accusation intentée huit ans auparavant à Ctésiphon, qui avait proposé de décerner à Démosthène une couronne d'or pour avoir reconstruit à ses dépens les murs de la ville. Démosthène disculpa Ctésiphon, ou plutôt sa propre politique, par le discours sur la *Couronne*, qui est son chef-d'œuvre : Eschine, convaincu de calomnie, fut exilé, 330. Cinq ans après, Démosthène s'éloignait lui-même d'Athènes, ne pouvant payer une amende de 50 talents (278,045 fr.), à laquelle il avait été condamné pour s'être laissé corrompre, disait-on, par Harpalus, gouverneur concussionnaire de Babylone. La mort d'Alexandre provoqua en Grèce une nouvelle prise d'armes à laquelle il ne demeura pas étranger; rappelé par ses concitoyens, il dut abandonner une dernière fois sa patrie après la victoire d'Antipater, à Cranon, et s'empoisonna dans l'île de Calaurie (322) pour ne pas être conduit devant le vainqueur. — Il nous reste, sous le nom de Démosthène, 61 discours, 56 exordes et 6 lettres, marqués au coin d'une éloquence simple, vigoureuse, allant droit au but. Parmi les nombreuses traductions fran-

çaises des œuvres de l'orateur athénien, la plus fidèle et la plus complète est celle que Stiévenart a publiée en 1842, in-8°. Sa *Vie* a été écrite par Plutarque.

Démosthène, l'un des généraux athéniens pendant la guerre du Péloponnèse. Vers 425, il releva Pylos, en Messénie, mais il fut battu à Delium, en Béotie, 424. Dans l'expédition de Sicile, envoyé au secours de Nicias, il entraîna l'armée sous les murs de Syracuse, et éprouva une défaite complète. Pris dans la retraite, il fut mis à mort, 413 av. J. C.

Demotica (*Didymotichon*), v. de Roumélie (Turquie d'Europe), à 40 kil. S. d'Andrinople, sur la Maritza. Charles XII, roi de Suède, y fut retenu, après sa résistance à Bender, jusqu'en 1714. — Il y a un archevêché grec. Fabriques de soieries et de lainages; 8,000 hab.

Démotique (Ecriture). V. Hiéroglyphes.

Demours (Pierre), oculiste, né à Marseille (1702-1795). Distingué par Duverney, auquel il succéda comme démonstrateur du cabinet d'histoire naturelle au Jardin du Roi, il s'occupa spécialement, sur le conseil d'Antoine Petit, des maladies des yeux. Il a découvert la membrane de l'humeur aqueuse, et publié divers écrits se rapportant à l'histoire naturelle.

Demours (Antoine-Pierre) fils du précédent, né à Paris 1762-1836, fut aussi oculiste. Il a pratiqué le premier l'opération de la pupille artificielle. Il a laissé un *Traité des maladies des yeux*, 3 vol. in-8°.

Demoustier (Pierre-Antoine), ingénieur, 1755-1803, a construit à Paris le pont Louis XV, le pont des Arts et le pont d'Austerlitz.

Demoustier (Charles-Albert), neveu du précédent, littérateur, né à Villers-Coterets, 1760-1801. Le plus connu de ses ouvrages a pour titre : *Lettres à Emilie sur la mythologie*, publié en 1790; il obtint un succès que ne justifie pas le style fade et prétentieux de l'auteur; les vers et la prose y sont mêlés. — On a encore de lui des comédies: le *Conciliateur*, les *Femmes*, etc., et des poésies diverses.

Dempster (Thomas), savant écossais, né en 1579, mort à Bologne en 1625. Il étudia en Ecosse, en Angleterre, en France, à Rome et dans les Pays-Bas. Sa carrière de professeur fut tout aussi errante. Il a laissé, entre autres ouvrages: une *Historia ecclesiastica gentis Scotorum*, 1627, où il n'y a guère d'exact que le récit de sa vie, commencé par lui-même, continué, après sa mort, par ses amis. On estime davantage l'*Etruria regalis*, recueil d'antiquités, publié seulement en 1723, 2 vol. in-fol.

Denain, (*Denonium*), v. de France (Nord), dans l'arrond. et à 10 kil. O. de Valenciennes, sur l'Escaut, doit son origine à une abbaye fondée en 764. — Denain, qui n'avait que 800 hab. en 1826, a aujourd'hui une population de 14,419 hab. Située au milieu d'un riche terrain houiller, elle a des forges, des hauts fourneaux, des fabriques de machines, de sucre indigène. — Près de la ville, un monolithe rappelle la victoire gagnée par Villars sur le prince Eugène, le 24 juillet 1712.

Denambuc (Diel), marin normand, parti de Dieppe en 1625. Il éleva, 10 ans après, le fort Saint-Pierre, à la Martinique (Antilles), et mourut en 1636.

Denariates, catégorie d'esclaves affranchis, chez les Francs, devant les magistrats. Le maître faisait tomber, en frappant sur leur main, un denier, symbole du rachat. De là leur nom de *denariés* (*homines denariati*).

Denbigh, ch.-l. du comté de ce nom, dans le pays de Galles (Angleterre), près de la Clwyd, est une ville petite, mais bien bâtie. Commerce de cuirs, de gants et de souliers. Sur un roc qui la domine, sont les restes d'un vieux château détruit par les troupes du Long-Parlement, en 1646. Denbigh est à 300 kil. N. O. de Londres; 3,800 hab.

Denbigh (Comté de) dans le pays de Galles (Angleterre); il est compris entre la mer d'Irlande au N.; les comtés de Flint, Chester et Salop à l'E.; de Montgomery au S.; de Merioneth et Caernarvon à l'O. Sa superficie est de 152,000 hect. Il a un sol montagneux, coupé par les fertiles vallées de la Clwyd, du Llangolen ou Dee supérieur, de la Conway, etc. Il est riche en grains, en bétail et en mines. L'air y est très-pur. Il renferme les villes de Denbigh, Wrexham, etc. — Plus de 100,000 hab.

Dender ou **Dendre**, riv. de Belgique, formée par la réunion de deux ruisseaux, passe à Ath, devient navigable à Alost, et se jette dans l'Escaut à Dendermonde. Cours de 67 kil. Elle est canalisée d'Alost à Dendermonde.

Dender, riv. d'Abyssinie, affl. du Nil Bleu ou Bahr-el-Azrak. Il se grossit du Gologo. Cours de 450 kil.

Denderah, village de la Haute-Égypte, à 48 kil. N. de Thèbes, sur le Nil, à 2 kil. E. des ruines de *Tentyrah* ou *Tentyris*, l'une des plus importantes villes de l'Égypte ancienne. On y admire le grand temple, long de 80 m. sur 36 de largeur. Au plafond était le fameux planisphère signalé par Desaix à l'attention des savants, acquis, en 1822, par la France. C'est un assez médiocre monument astronomique, contemporain des derniers Ptolémées, et non du déluge, comme on le croyait.

Denderhautem, à 35 kil. d'Oudenarde; **Denderleeuw**, à 40 kil.; **Denderwindeke**, à 35 kil.; sont trois communes rurales de la Flandre orientale (Belgique), peuplées de plus de 5,000 hab., et assez importantes par leur commerce.

Dendermonde ou **Termonde**, v. de Belgique (Flandre orientale), au confluent de la Dender et de l'Escaut, à 26 kil. E. de Gand. Commerce de chanvre et de lin; fabriques de couvertures de coton. Elle résista à Louis XIV en 1667, mais elle fut prise en 1706 par les Anglais, et en 1745 par les Français. Pop. 8,700 hab.

Dendrophories, fêtes célébrées en Grèce en l'honneur de Bacchus et de Sylvain. On y promenait solennellement des arbres.

Deneux (Louis-Charles), médecin, né près d'Amiens (1767-1846), étudia d'abord sous Baudelocque, son parent. Chirurgien militaire pendant cinq ans, il devint, en 1795, chirurgien des hôpitaux d'Amiens. Attaché à la duchesse de Berry en 1816, il sortit de France en 1830, et ne rentra que quelques années après.

Denham (John), poëte anglais, né à Dublin, 1615-1688, montra d'abord plus de passion pour le jeu que pour la poésie. Il se révéla par une tragédie : *le Sophy*, 1641, et par un poëme descriptif, *la Colline de Cooper*, 1643, qui a mérité les éloges de Dryden et de Pope. Attaché à la cause des Stuarts, il devint, après la restauration de Charles II, inspecteur général des bâtiments royaux. On l'enterra à Westminster. On le considère comme l'un des pères de la poésie anglaise. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1684 et 1704.

Denham (Le major Dixon), né à Londres, 1785-1828, est connu par ses voyages dans l'Afrique centrale, qu'il exécuta en partie avec Clapperton (1822-1825). Il visita le Bournou, le lac Tchâd et le royaume des Fellatahs. Il fut nommé ensuite gouverneur de Sierra-Leone. Eyriès a traduit en français la relation de son voyage.

Denia (*Dianium*), v. d'Espagne, dans la capitainerie générale et à 80 kil. N. E. de Valence, a un port naturel et excellent sur la Méditerranée; 4,000 hab. — Exportation d'oranges, raisins secs et figues. Fondée par les Grecs de Marseille, elle fut consacrée à Diane.

Denier (*denarius*), monnaie d'argent, à Rome, valant 4 sesterces, et, au temps de Cicéron, environ 78 centimes de notre monnaie.

Denier, en France. — On appelait autrefois denier toute espèce de monnaie, bien qu'il y eût une monnaie spéciale d'argent du nom de *denier*. Celle-ci valait la douzième partie du sou.

Denier de saint Pierre, impôt que l'Angleterre paya, à partir du VIIIe s., au pape pour l'entretien d'un séminaire anglais à Rome et des tombeaux des Apôtres. Établi en 725 par Ina, roi de Wessex, ou par Offa, roi de Mercie, il était d'un *penny* par feu ; mais au XIIIe s., il dépassait de beaucoup le revenu en argent des rois d'Angleterre. Edouard III voulut le supprimer en 1365; Henri VIII y réussit en 1532, et Marie Tudor essaya vainement de le rétablir. — En France, le denier de saint Pierre avait été établi, dit-on, par Charlemagne; il consistait en un *denier* payé par chaque propriétaire de maison.

Denina (Giacom-Maria-Carlo), historien piémontais, né à Revel (Piémont) en 1731, entra dans les ordres, et occupa divers emplois aux colléges de Pignerol et de Turin et à l'université de cette dernière ville. Exilé à Verceil pour avoir, sans autorisation, fait imprimer un ouvrage hors du Piémont, il se rendit quelque temps après à Berlin, 1782, où il fit immédiatement partie de l'Académie des sciences. Napoléon l'ayant vu à Mayence, 1804, le nomma son bibliothécaire et l'attira ainsi à Paris où Denina mourut en 1813. — Il a composé un assez grand nombre d'ouvrages dont le seul vraiment remarquable est l'*Histoire des révolutions d'Italie*, 3 vol. in-4°, 1769-1771, trad. en français par l'abbé Jardin, 4 vol. in-12. Son *Histoire du Piémont* n'a pas été publiée en italien; elle a été traduite en allemand sur le manuscrit original par Frédéric Strass, etc.

Denis ou **Denys (Saint-)**, anc. ville de l'Ile-de-

France, aujourd'hui chef-lieu d'arrond. (Seine), sur les petites rivières du Crould et du Rouillon et sur le canal de Saint-Denis qui y débouchent dans la Seine (rive droite). Elle est à 6 kil. de Paris par le chemin de fer du Nord, et à 9 kil. par voie de terre. La popul. est de 34,908 hab. On y trouve un dépôt de mendicité, la maison d'éducation des filles de la Légion d'Honneur, installée dans les bâtiments de l'ancienne abbaye, etc. Saint-Denis est une ville de guerre depuis 1842 : elle est défendue par deux forts extérieurs. L'industrie, qui est très-active, consiste en impressions sur étoffes, lavage de laines, fabrication de plomb laminé, de bleu, d'amidon, de produits chimiques, etc. — Saint-Denis doit son origine à la chapelle dans laquelle une femme, nommée Catulle, enferma les restes de saint Denis et de ses compagnons, vers le milieu du IIIe s. Tout autour se forma un monastère qui fut agrandi par Dagobert; la chapelle fut remplacée par une église dans laquelle ce prince fut enterré, 638, et qui devint dès lors le lieu de sépulture des rois de France. Réparée par Pepin le Bref et par Charlemagne, l'église, à son tour, fit place à la basilique actuelle qui fut commencée par l'abbé Suger, en 1130, et terminée, en 1281, sous Philippe III le Hardi. La nef, construite sous ce dernier prince, a un caractère frappant de grandeur. Avant 1846, les tours étaient surmontées d'une flèche de 56 mètres de hauteur qu'on a été obligé de démolir. On y remarque les tombeaux de Louis XII, de François Ier et de Henri II, chefs-d'œuvre des artistes français du XVIe s. Pendant la Terreur, les tombes furent violées, et la basilique livrée à un état d'abandon auquel Napoléon Ier mit fin (1808), en ordonnant une restauration achevée seulement sous le règne de Louis-Philippe. — Saint-Denis rappelle une bataille livrée pendant les guerres de religion entre les protestants et les catholiques, 1567. Le connétable de Montmorency y fut tué.

Denis (Saint-), v. de l'île de la Réunion dont elle est la capitale, par 20° 51′ lat. S. et 53° 10′ long. E., sur la côte N.; popul. 36,000 hab. — Evêché; résidence du gouverneur, d'une Cour d'appel, etc. ; elle a encore un lycée, des casernes, un jardin botanique, etc. Sa rade, sur l'océan Indien, est entièrement ouverte et est sujette à de terribles ouragans. On ne peut aborder dans l'île qu'avec des barques du pays.

Denis du Sig (Saint-), v. de la prov. et de l'arr. préfectoral d'Oran (Algérie), sur la route de Mascara et la rive droite du Sig, à 52 kil. S. O. d'Oran. La popul. est de 4,000 hab. presque tous Européens. — C'est la localité d'Algérie la plus prospère pour les produits agricoles : céréales, colza, vignes, tabac, plantations vigoureuses et bien entretenues. Le sol est d'une fertilité exceptionnelle. Un barrage, établi à 3 kil. S. de la ville, permet de répandre dans la plaine, par des canaux latéraux, les eaux du Sig. — Aux environs sont des moulins à farine et une usine pour l'égrenage des cotons.

Denis (Saint-), village du Hainaut (Belgique), près de Mons, où Guillaume d'Orange fut battu par les Français, 1678.

Denis-d'Anjou (Saint-), bourg de l'arrond. de Château-Gontier (Mayenne). Commerce de bois, grains, vins ; 2,468 hab.

Denis-de-Gastines (Saint-), bourg de l'arrond. de Mayenne (Mayenne). Grains, fourrages, bestiaux; 3,257 hab.

Denis-de-Pile (Saint-), bourg de l'arrond. de Libourne (Gironde). Vins; 2,561 hab.

Denis-d'Orques (Saint-), bourg de l'arrond. du Mans (Sarthe). Forges; grains et vins; 2,047 hab.

Denis (Jean-Baptiste), médecin consultant ordinaire de Louis XIV, mort en 1704. Il aurait pratiqué le premier sur l'homme l'opération de la transfusion du sang.

Denis. V. Denys.

Denisart (J.-B.), jurisconsulte, né à Iron, près de Guise, 1713-1765. Procureur au Châtelet de Paris, il a donné une *Collection de décisions nouvelles et de notions relatives à la jurisprudence*, 1754-1756. Une édition de ce recueil a été commencée (1783-1808) sur un plan meilleur ; mais les changements opérés dans la législation ont empêché de la continuer.

Denne-Baron (Pierre-Jacques-René), littérateur, né à Paris, 1780-1854. Il acheva ses études au milieu des agitations de la révolution. Il a laissé des poésies, des traductions d'auteurs grecs et latins, etc.

Denner (Jean-Christophe), facteur d'instruments, né à Leipzig, 1655-1707. Il a inventé la clarinette à Nuremberg.

Denner (Balthasar), peintre allemand, né à Hambourg, 1685-1747. Il excellait à faire des portraits. Tous les princes du Nord l'appelèrent successivement à leur cour. Une *Tête de vieille femme* lui fut payée 4,700 florins par l'empereur Charles VI.

Dennewitz, village de Brandebourg (Prusse), près de Potsdam, où le maréchal Ney fut battu (5 sept. 1813) par Bernadotte et Bulow.

Denon (Le baron Dominique Vivant), diplomate, artiste et administrateur, né à Châlon-sur-Saône, 1747-1825. Sous Louis XV il fut chargé de la direction du cabinet de pierres gravées créé pour Mme de Pompadour, puis attaché à la légation française de Saint-Pétersbourg, et, après l'avénement de Louis XVI, à celles de Suède, de Suisse, de Naples et de Rome. — Voué à l'étude des arts depuis 1787, il obtint, grâce au peintre David, d'être rayé de la liste des émigrés sur laquelle on l'avait porté. Il accompagna Bonaparte en Orient, et publia, en 1802, le *Voyage dans la Basse et la Haute-Egypte* (2 vol. in-fol. avec planches), le meilleur de ses ouvrages. — Nommé directeur-général des musées, il garda ce poste de 1804 à 1815 : il fit frapper les médailles du règne de Napoléon, élever la colonne de la Grande-Armée, et désigna les objets d'art choisis dans divers pays pour enrichir le Louvre. — Denon a donné plus de 300 gravures. Il avait commencé une histoire de l'art terminée par Amaury Duval, sous ce titre : *Monuments des arts du dessin*, 4 vol. in-fol., 1829.

Dent, dénomination employée dans les départements de la Savoie et dans la Suisse française pour désigner les sommets de montagnes abruptes et de forme conique. On les appelle aussi quelquefois *aiguilles*. On peut citer la *Dent de Rivolet* près de Chambéry (Savoie), la *Dent d'Oche*, haute de 1,987 mèt. (Haute-Savoie); et en Suisse, les *Dents de Jaman, de Morcles* (2,683 mèt.), *du Midi* (3,666 mèt.), etc.

Dents (Côte des), partie de la côte maritime de Guinée. V. Côte.

Dentatus (Marcus Curius), probablement d'origine sabine, fut tribun du peuple, consul en 290 av. J. C., et vainqueur des Samnites et des Sabins. Consul en 275, il battit Pyrrhus à Bénévent; son triomphe fut magnifique. Consul pour la 3e fois, en 274, il acheva de soumettre les Lucaniens et les Bruttiens. Il vécut dès lors dans sa petite ferme du pays des Sabins, où il fut un modèle de désintéressement et de frugalité : patron des Samnites, il refusa leurs présents, en disant qu'il était beau non d'avoir de l'or, mais de commander à ceux qui en possédaient. Il avait fait construire un aqueduc (*Aniensis vetus*) et un canal pour dessécher une partie du Velinus, près de Réate.

Dentatus. V. Sicinius.

Dentelin (Duché de). Territoire compris entre la Manche à l'O., la Somme, l'Oise et la Seine, qui fut distrait de la Neustrie sous Clotaire II, au profit des rois d'Austrasie, et restitué à la Neustrie par Dagobert Ier.

Denys *l'Ancien*, tyran de Syracuse, 405-368 av. J. C. Né vers 430, il sut gagner habilement la faveur du peuple, qui finit par lui déférer le pouvoir suprême. Il consacra tout son règne à combattre les Carthaginois maîtres d'une grande partie de la Sicile, et à consolider son autorité dans Syracuse. Une première guerre, dans laquelle Carthage prit Géla et Camarine, souleva contre Denys les Syracusains : il comprima la révolte et commença à suivre cette politique défiante et cruelle qui l'a rendu fameux, 405. Une seconde guerre, préparée par la conquête de Naxos, Catane, Leontini, 403, fut marquée par le siége de Syracuse, 396. Distrait pendant dix ans par des projets de conquête dans la Grande-Grèce, il ne reprit vigoureusement qu'en 368 les hostilités contre Carthage; mais alors la mort l'arrêta ; il venait de s'emparer de Sélinonte et d'Eryx. — Les Latomies ou Carrières, prisons inventées par Denys, sont célèbres. Malgré ses cruautés on ne saurait oublier l'habileté de son administration, son goût pour les lettres et même pour la philosophie, s'il n'eût renvoyé, et, dit-on, fait vendre Platon comme esclave, après l'avoir, sur le conseil de Dion, appelé auprès de lui.

Denys *le Jeune*, tyran de Syracuse, 368-343, av. J. C. fils du précédent, régna d'abord sous la tutelle de Dion, son beau-frère. Livré à des courtisans, malgré Platon qui fit deux voyages en Sicile, il exila Dion, 360, puis fut

exilé à son tour à Locres où, pendant dix ans, il exerça la tyrannie. En 347, il revint à Syracuse où Dion, Callippe, Hipparinus et Nypsius s'étaient succédé pendant son absence. Chassé une seconde fois par Timoléon, 343, il se fit maître d'école à Corinthe.

Denys de *Thrace*, grammairien grec, né à Byzance ou à Alexandrie. Disciple d'Aristarque, il vint enseigner les belles-lettres à Rome vers 80 av. J. C. On a sous son nom un *Art de la grammaire* qui a servi de base aux travaux de ce genre composés dans la suite. Fabricius a publié cet ouvrage, pour la première fois, au commencement du XVIIIe siècle.

Denys le *Périégète*. Il paraît avoir vécu après l'ère chrétienne, mais on ne sait ni la date ni le lieu de sa naissance (peut-être Charax en Suziane). Ce géographe grec a, dans sa *Périégèse*, tracé, en vers hexamètres, une description de toute la terre connue de son temps. V. *Geographi Græci minores*, 1828.

Denys d'*Halicarnasse*, rhéteur et historien grec, vint à Rome en 29 av. J. C. Il y passa 22 ans, recueillant les matériaux de ses *Antiquités romaines*. On ne sait la date ni de sa naissance ni de sa mort. — On a, sous son nom, plusieurs ouvrages de critique et de rhétorique : 1° un *Traité de l'arrangement des mots* qui, malgré son titre spécial, embrasse tout l'art oratoire; 2° une *Rhétorique*, en onze ou douze chapitres, qui pourrait bien n'être pas de Denys, 3° divers traités traduits par Gros sous ce titre collectif : *Examen critique des plus célèbres écrivains de la Grèce* (3 vol. in-8°, 1827). Denys n'a rendu justice ni à Platon ni à Thucydide; néanmoins ses œuvres sont précieuses à consulter, parce qu'il a une rare expérience des procédés de l'éloquence chez les anciens. — Les *Antiquités romaines* de Denys comprenaient toute l'histoire de Rome, depuis l'arrivée d'Enée en Italie jusqu'à l'an 264 av. J. C., époque à laquelle commençait l'ouvrage de Polybe. On a les quatre premiers livres en entier, et des fragments plus ou moins étendus des autres : l'ouvrage complet avait vingt livres. Composé pour les Grecs à qui Denys veut faire aimer Rome, il dénote une profonde connaissance des traditions locales, mais, en même temps, une prédilection excessive pour le peuple romain. Il contient des détails précieux sur les institutions mêlés aux récits les plus fabuleux. On a, en français, les traductions du P. Le Jay et de Bellenger, in-8°.

Denys le *Petit*, moine érudit, né en Scythie, vivait vers l'an 530. Il se lia, à Rome, avec Cassiodore. Son ouvrage le plus célèbre est : *Cyclus paschalis annorum XCVII* Renouvelant le cycle pascal de Victor, il trouvait une période de 532 ans qui commençait dans l'année de l'Incarnation (an de Rome 753). La période dionysienne, adoptée au huitième siècle, fit remonter l'ère chrétienne à la naissance de J. C., et non plus à sa mort, comme c'était l'usage. — Il a publié aussi une célèbre collection des *Décrétales* ou lettres des premiers papes, etc.

Denys (Saint), dit l'*Aréopagite*, était juge de l'Aréopage, lorsque saint Paul y parut. Converti, il fut le premier évêque d'Athènes et, en 95, subit le martyre. On lui a attribué, à tort, quatre traités empreints de la philosophie alexandrine : *Des noms divins; De la hiérarchie céleste; De la hiérarchie ecclésiastique; Théologie mystique*. Ils sont dus probablement à un chrétien du Ve s. On en a une traduction de M. l'abbé Darboy, 1844.

Denys (Saint) *d'Alexandrie* passa du paganisme au christianisme, et fut le disciple d'Origène. Patriarche d'Alexandrie pendant 18 ans, 247-265, il fut persécuté sous Décius et sous Valérien. Il combattit l'hérésie de Sabellius. On le fête le 17 novembre.

Denys (Saint), pape, 259-269. En 261, il condamna, dans un concile, l'erreur de Sabellius et obtint des explications satisfaisantes de saint Denys d'Alexandrie, que l'on accusait d'avoir péché en sens contraire en combattant la même hérésie.

Denys (Saint), apôtre de la France et premier évêque de Paris, subit le martyre avec le prêtre Rustique et le diacre Eleuthère sur le *Mont des Martyrs* (Montmartre), vers l'an 270. Fête le 9 octobre. — On l'a confondu quelquefois avec saint Denys l'Aréopagite. — Dagobert Ier éleva, au VIIe s., l'abbaye de Saint-Denis pour honorer les restes des trois martyrs.

Denys, roi de Portugal, 1279-1325, était fils d'Alphonse III. Il chercha à limiter dans ses Etats la juridiction du clergé, et ne céda qu'en 1289, après avoir été excommunié. Prince pacifique et éclairé, il mérita les surnoms de *Roi laboureur* et de *Père de la patrie*. En 1308, il transféra à Coïmbre l'université fondée à Lisbonne en 1279; et, dix ans après, créa l'ordre religieux et militaire du Christ destiné à remplacer les Templiers.

Déols, aujourd'hui **Bourg-Dieu** (*Dolum, Dolencis vicus, Burgi-Deorum*), bourg de 2,594 hab., à 2 kil. N. E de Châteauroux (Indre). C'était la capitale du Bas-Berry. Il n'offre de remarquable que l'église de Saint-Etienne, où l'on vénère les tombeaux des saints Léocade et Ludre. — Déols a été assiégé plusieurs fois au moyen âge et pendant les guerres de religion.

Déparcieux (Antoine), mathématicien, né près d'Uzès, dans le Gard, 1703-1768, commença par construire des cadrans solaires. Admis à l'Académie des sciences, en 1746, il fonda sa réputation par un livre publié cette même année : *Essai sur la probabilité de la durée de la vie humaine, d'où l'on déduit la manière de déterminer les rentes viagères tant simples qu'en tontines*. Il y ajouta un *Supplément*, Paris, 1760, in-4°. — Son neveu, *Antoine* Déparcieux, s'est également distingué par son goût pour les mathématiques ; on a de lui : *Traité des annuités ou des rentes à terme*, Paris, 1791, etc. Il mourut en 1799, à l'âge de 46 ans.

Département, division administrative de la France, établie par décret de l'Assemblée constituante du 15 janvier 1790. Il est subdivisé en arrondissements, cantons et communes. Administré d'abord par un *directoire* que contrôlait un *conseil*, le département est régi, depuis l'année 1800, par un préfet qui est assisté d'un conseil de préfecture. Toutes les branches de l'administration ont, en général, une organisation qui repose sur la division départementale du territoire. — Le nombre des départements, fixé à 83 en 1790, avait été porté à 130 sous l'Empire, par des remaniements ou des annexions successives; il a été de 86 en 1814; mais, en 1860, il s'est élevé à 89 par la réunion de Nice et de la Savoie; il est de 86 depuis 1871.

Dépôt de la guerre, établissement, à Paris, où sont conservés les archives et autres documents se rapportant à l'administration militaire. On y exécute des cartes topographiques (carte de la France, etc.). Il a été créé sous Louis XIII et réorganisé par Louvois.

Dépouille (Droit de). Il livrait à l'évêque ou à l'archidiacre la succession totale ou partielle des curés décédés. Les papes l'exercèrent sur les évêques à partir de Clément VII, du moins en Italie et en Espagne.

Dépouilles opimes (*Spolia opima*). Trois Romains, Romulus vainqueur d'Acron, roi des Céniniens; Cornelius Cossus, de Tolumnius, roi des Véiens (438 av. J. C.), et Marcellus, de Viridomar, roi des Gésates (222), remportèrent les dépouilles opimes, qui consistaient dans les armes du chef ennemi qu'ils avaient vaincu et tué. Elles étaient suspendues, à Rome, dans le temple de Jupiter Férétrien.

Deppen, village de la province et du royaume de Prusse, à 17 kil. E. de Mohrungen, où Soult battit, en 1807, les Russes et les Prussiens.

Depping (Georges-Bernard), érudit français, né à Münster, 1784-1853, vint à Paris en 1803, et se livra d'abord à l'enseignement. Il fut aussi le collaborateur de Malte-Brun, de Millin, etc. Son livre des *Expéditions maritimes des Normands*, qui fut couronné par l'Institut, 1820, lui valut l'amitié de Daunou. Il eut également le prix pour son *Histoire du commerce entre le Levant et l'Europe*, 1829. Savant modeste et laborieux, Depping a composé beaucoup d'autres ouvrages (les *Soirées d'hiver*, les *Merveilles de la nature en France*, etc., qui ont été traduits dans plusieurs langues. Dans la collection des documents inédits, il a publié le *Livre des Métiers* d'Etienne Boileau, et les trois premiers volumes de la *Correspondance administrative sous Louis XIV*, qu'il a fait précéder d'une analyse succincte et lucide.

Deptfort, v. du comté de Kent (Angleterre), touche presque à Greenwich ; 30,000 hab. — C'est un port militaire sur la Tamise, à 6 kil. E. de Londres. On y remarque les deux hôpitaux pour la marine, les magasins d'approvisionnement, les chantiers de construction, dans lesquels Pierre le Grand travailla en 1698.

De Pure. V. Pure (De).

Députation, assemblée, dans l'empire d'Allemagne, instituée par la diète d'Augsbourg, en 1555. C'était une réunion de commissaires chargée de décider sur les affaires que la diète lui renvoyait.

Députés (Chambre des), nom donné, en France, sous la Restauration et le gouvernement de Juillet, 1814-1848, à la chambre élective. Elue d'abord pour cinq ans, mais

renouvelable par cinquième, elle devint septennale en 1824, et de nouveau quinquennale en 1830. Le renouvellement fut intégral depuis 1824. Était éligible quiconque payait un cens de 1,000 fr. sous la Restauration, de 500 fr. sous le gouvernement de Juillet.

Derand ou **Derrand** (François), jésuite, né dans le pays Messin, 1588-1644. a élevé à Paris l'église de la rue Saint-Antoine (Saint-Paul-Saint-Louis), sur un terrain donné à son ordre par Louis XIII, 1627-1641. La façade, qui est de l'année 1634, est la partie la plus remarquable; mais la disposition intérieure de l'édifice est néanmoins fort belle. — Derrand a écrit : *l'Art des traits et coupes des voûtes*, Paris, 1643, in-folio.

Derbent (*Porte-de-fer*, en turc), v. du Daghestan, dont elle est la capitale, dans la Russie d'Europe. Resserrée entre la mer Caspienne et les montagnes, elle est entourée, du côté de la terre, par un fossé profond et un mur épais. Selon d'Anville, elle serait l'antique *Albana*. Fondée, dit-on, par Alexandre le Grand, Derbent fut, au moyen âge, plusieurs fois la résidence du khalife Haroun-al-Raschid. Aux environs sont les vestiges d'une forte muraille qui aurait été construite par Darius et par Chosroès le Grand. Occupée par les Russes en 1723, elle fut définitivement reprise sur les Persans en 1795. Derbent garde le passage du Caucase le long de la mer Caspienne. La population est de 10,000 hab. — Le défilé de *Derbent* s'appelait jadis *Portes albaniennes*.

Derbent (Gouvernement de). V. Daghestan.

Derbices, peuplade scythique qui habitait, au S. E. de la mer Caspienne, un territoire compris entre les Dahæ au N. et l'Hyrcanie au S.

Derby, v. d'Angleterre, dans le comté du même nom, sur le Derwent, à 175 kil. N. O. de Londres, par 52° 55′ 32″ lat. N. et 3° 48′ 58″ long. O. — Bourg royal au milieu du XIe siècle, Derby possède aujourd'hui des moulins à soie, des manufactures de soieries, de cotonnades, de bas brochés, de porcelaines, d'ornements en marbre et albâtre, etc. Il y a un dépôt du matériel de l'artillerie et du génie. Patrie de Richardson; 50,000 hab. —Derby est une station centrale considérable de chemins de fer.

Derby (Comté de), circonscription de l'Angleterre, dans le bassin de la Trent, entre les comtés d'York au N., de Stafford et Chester à l'O., de Leicester au S. et de Nottingham à l'E. Plat au S., il renferme au N. le Haut-Pic (*High-Peak*), groupe de montagnes peu élevées, mais remarquables par leurs curiosités naturelles. Le sol possède beaucoup de richesses minérales, dont les échantillons figurent dans les collections de tous les pays. On exploite la houille, le marbre, le fer, le cuivre, l'antimoine, le gypse. Il y a 90 sources d'eaux minérales, dont les plus connues sont celles de *Kilestone*, de *Matlock*, de *Buxton*. Au S. et à l'E. sont de belles prairies. La drèche et l'ale sont deux branches importantes d'exportation. Il y a encore des manufactures de coton, de toiles, de laines et de soieries; 340,000 hab. Les villes princip. sont : Derby, Ashburne, Belper, Chesterfield, Cromfort, etc.

Derby (Jacques **Stanley**, comte de), né en 1596, combattit pour Charles Ier contre le Long-Parlement, se maintint jusqu'en 1650 dans l'île de Man, et rejoignit Charles II en Écosse. Pris par les républicains à Worcester, il fut décapité à Boston, 1651. Charlotte de la Trémouille, sa veuve, se défendit courageusement dans l'île de Man; elle fut la dernière, en Angleterre, à se soumettre à la république.

Derceto, mère de Sémiramis, était, dit-on, aussi une divinité de Syrie; il en est qui pensent qu'elle est la même qu'Astarté.

Dercon, v. de Roumélie (Turquie d'Europe), très-ancienne, à 33 kil. N. E. de Constantinople, à 2 kil. de la mer Noire. C'était là que finissait le mur d'Anastase, lequel commençait près d'Héraclée, sur la mer de Marmara. — Métropolitain grec orthodoxe.

Dercyllidas, général spartiate, remplaça Thymbron (399 av. J. C.) à la tête des forces chargées de protéger les Grecs d'Asie contre les Perses. Il battit Pharnabaze, satrape d'Eolie, fortifia la Chersonèse de Thrace, 398. Il négociait avec Tissapherne, quand Agésilas vint prendre le commandement suprême, 396. Brutal et rapace, Dercyllidas fut surnommé à cause de cela *Scythe et Sisyphe*.

Dercyllidès, auteur d'un commentaire sur le *Timée* et d'un ouvrage sur la philosophie de Platon; on n'en a que des fragments peu étendus. On ne sait à quelle époque il a vécu.

Derecske, bourg de Hongrie (empire d'Autriche), à 20 kil. de Debreczin; connu par des eaux minérales; 5,300 hab.

Der-el-Khamar. V. *Dair*.

Derg, lac d'Irlande, au S. E. du comté de Donegal (Ulster). Pèlerinage fameux au *Purgatoire de Saint-Patrick*, dans une île située sur le lac.

Derham (Guillaume), théologien et physicien anglais, né près de Worcester, 1657-1735. Consacrant une partie de son temps à l'étude des sciences naturelles, il fut nommé membre de la Société royale et docteur de l'université d'Oxford sans subir d'examen. On a de lui : *The artificial clock-maker*, traduit en français, Paris, 1732, in-12; *Théologie physique; Théologie astronomique*, etc. Il a donné encore 35 mémoires aux *Transactions philosophiques*.

Derjavine ou **Derzavine** (Gabriel-Romanowitch), poëte russe, né à Kazan, 1743-1816. Soldat en 1762, il se distingua contre Pugatscheff, 1774. Élevé par Catherine II à de hautes fonctions civiles, il devint, sous Alexandre Ier, ministre de la justice, 1802, fonction qu'il résigna cependant en 1803. — Il se livra dès lors à la culture des lettres. La plus belle de ses odes : *A Dieu*, a été traduite dans toutes les langues. Il a aussi donné un *Traité de la poésie lyrique*, des œuvres dramatiques, etc. — On lui reproche l'abus de l'allégorie. Ses *Œuvres* ont été publiées à Saint-Pétersbourg, 5 vol., 1810-1815.

Derneh, ancienne *Darnis*, principale ville du pays de Barkah, dans la régence de Tripoli (Afrique), par 32° 42′ lat. N. et 20° 18′ 45″ long. E., située sur la Méditerranée, au fond d'une petite baie, à 225 kil. E. N. E. de Bengazy. C'est, en réalité, un groupe de cinq villages, dont la popul. est de 1,000 hab. environ. — La rade est remplie de récifs.

Derosne (Charles), chimiste et mécanicien, né à Paris, 1780-1846, dirigea d'abord avec un de ses frères la pharmacie Cadet-Gassicourt. Il fit alors plusieurs découvertes, telles que des procédés pour blanchir le sucre brut, 1808, la fabrication du noir animal par la carbonisation des os, 1813, etc. Associé au mécanicien Cail, en 1825, il établit à Chaillot une usine qui devint une des premières pour la construction des machines à vapeur fixes et des locomotives de chemin de fer, etc., cette superbe usine a été en 1866, la proie d'un violent incendie.

Deroute (Passage de la), bras de mer compris entre la côte occidentale du département de la Manche et l'île de Jersey.

Derreyéh v. d'Arabie, dans le Nedjed, ch.-l. du canton de Hanifa, était la principale cité des Wahabites. Elle fut détruite, en 1819, par Ibrahim-Pacha, qui la prit après 7 mois de siége. Elle avait alors 28 mosquées, 30 colléges, 2,500 maisons et 15 à 18,000 hab. répartis en 5 quartiers séparés. — Derreyéh est à 748 kil. N. E. de la Mecque, par 24° 45′ lat. N. et 43° 47′ long. E.

Derrand. V. Derand.

Derri. v. de Nubie. V. Déir.

Derry. V. Londonderry.

Dertona, nom ancien de Tortone, ville des Ligures (Italie), au N. E. de Gênes, colonisée par les Romains.

Dertosa, nom ancien de Tortose, v. de l'ancienne Tarraconaise (Espagne), sur l'Èbre, à 40 kil. de son embouchure; municipe sous les Romains.

Derval, ch.-l. de canton de l'arrond de Châteaubriant (Loire-Inférieure). Anc. baronnie. Commerce de grains, bétail; 2,968 hab.

Derviches ou **Dervis,** (c.-à-d. *pauvres*, en persan), espèce de moines musulmans, vivant dans des couvents, où ils se livrent à la prière, en récitant plusieurs fois chaque jour une sorte de chapelet. Il y a beaucoup d'ordres de derviches dans l'empire ottoman et en Perse; les premiers se distinguent par leurs vêtements d'étoffe de feutre noir ou blanc, les seconds par leurs robes bleues. Beaucoup respectent fort mal leurs vœux de pauvreté et de chasteté; pour obtenir d'abondantes aumônes, ils exécutent une foule de jongleries; les uns tournent plusieurs heures sur eux-mêmes, d'autres se balancent en hurlant ou s'enfoncent dans le corps des instruments aigus. On fait remonter leur origine au VIIIe siècle de notre ère.

Derwent, riv. du comté de Cumberland (Angleterre), qui naît dans le Derwent-Water et se jette dans la mer d'Irlande, à Workington, après un cours de 53 kil.

Derwent, riv. d'Angleterre (comté de Derby). Elle naît dans les monts du Peak, passe à Derby et se jette dans le Trent après un cours de 90 kil.

Derwent-Fells, montagne d'Angleterre (Cumberland), célèbre par ses mines de plomb.

Derwent-Water, l'un des lacs les plus pittoresques d'Angleterre (Cumberland); le Derwent y naît.

Derzawine. V. DERJAVINE.

Desaguadero. cours d'eau de la confédération Argentine, composé : 1° d'une succession de lagunes, de marais et de rivières qui font communiquer le lac de Guanacache avec le lac Belvedero et se déversent au S. par le rio *Nuevo ;* 2° des eaux réunies du rio Nuevo et du rio Diamante, qui vont se perdre dans le lac Urre, par 37° lat. S. et 67° long. O.

Des Aguliers (JEAN-THÉOPHILE), physicien et mathématicien, né à La Rochelle, 1683-1744, était fils d'un ministre protestant qui l'emmena hors de France après la révocation de l'édit de Nantes. Réfugié et élevé en Angleterre, il occupa à Oxford la chaire de philosophie naturelle, 1710. Il entra ensuite dans les ordres et fit en Angleterre, et quelque temps après en Hollande, des cours publics qui furent très-suivis. A Londres, Newton, devenu vieux, le chargea de propager par l'enseignement son système sur le mouvement des corps célestes. — On a de lui : *Cours de philosophie expérimentale*, qui a été traduit en français; des traductions, parmi lesquelles on remarque celle de l'*Introduction à la philosophie newtonienne* de S'Gravesande, etc.

Desaix de Veygoux (LOUIS-CHARLES-ANTOINE), général français, né en 1768, au château d'Ayat, près de Riom, appartenait à une noble et ancienne famille d'Auvergne. Sorti à quinze ans de l'école d'Effiat, il entra dans le régiment de Bretagne et embrassa avec ardeur, en 1789, la cause de la Révolution. La guerre déclarée à l'Autriche, il servit dans l'armée du Rhin sous divers chefs : en 1794, il était général de division. Suspendu à la suite d'une dénonciation des jacobins d'Auvergne, qui lui reprochaient d'avoir deux frères et quinze parents émigrés, Desaix échappa à une arrestation, grâce à l'affection de ses soldats qui se révoltèrent pour garder leur général. En 1796, Desaix couronna la belle retraite de Moreau par la défense de Kehl : il arrêta l'archiduc Charles pendant deux mois. En 1798, il devint chef d'état-major de Bonaparte, alors général en chef de l'armée d'Angleterre; il le suivit ensuite en Orient où, après la bataille des Pyramides, il fut chargé de conquérir la Haute-Egypte. Desaix y déploya de rares talents d'administrateur ; les Arabes l'appelaient le *Sultan Juste*. Après la convention d'El-Arisch, il revint en Europe et tomba entre les mains des Anglais qui le retinrent trente jours captif. A peine remis en liberté, il se rendit auprès du Premier Consul alors en Italie, et trois jours après il tombait frappé d'une balle au cœur, dans une charge décisive contre les Autrichiens, à Marengo, 14 juin 1800. — Un monument lui fut élevé par souscription sur la place Dauphine, à Paris. Le Premier Consul voulut l'honorer encore par le choix du lieu assigné pour sa sépulture : « Le tombeau de Desaix, dit-il, « aura les Alpes pour piédestal, et, pour gardiens, les « religieux du Saint-Bernard. » Desaix a encore un monument près de Strasbourg, sur la route de Kehl.

Désappointement (îles du), archipel du Grand-Océan, au N. E. des îles Pomotou, par 14° 5′ lat. S. et 142° 39′ long. O., dans la Polynésie.

Desargues (GASPARD), mathématicien, né à Lyon, 1593-1662, fut lié avec Descartes, Pascal, Fermat et d'autres savants du XVIIe s. Il a donné un *Traité de perspective* et d'autres ouvrages publiés par son disciple Abraham Bosse, graveur et professeur de perspective à l'Académie de peinture. Cependant, plusieurs de ses écrits paraissent perdus.

Désaugiers (MARC-ANTOINE-MADELEINE), chansonnier et auteur dramatique, 1772-1827, naquit à Fréjus. Il se rendit, au début de la Révolution, à Saint-Domingue, où il faillit être victime de l'insurrection des noirs qui éclata bientôt. Revenu en France, 1797, il se livra à la littérature pour laquelle son père, compositeur habile, avait cultivé ses dispositions. Il fit des comédies, des opéras-comiques, et surtout des vaudevilles étincelants d'esprit et de verve. Il mit en vogue les parodies en pot-pourri : celle de la *Vestale* est restée célèbre. Président du Caveau moderne, il excella dans la chanson de table : *La Treille de Sincérité, M. et Mme Denis; Ma Philosophie; Ma fortune est faite*, etc., sont encore populaires. Les chansons de Désaugiers sont, malgré le succès de ses compositions dramatiques, son véritable titre de gloire. La meilleure édition est celle de Ladvocat, 1827, 3 vol. in-18.

Desault (PIERRE-JOSEPH), chirurgien, né en 1744, au Magny-Vernais, près de Lure (Haute-Saône). Après trois ans d'études pratiques à l'hôpital de Béfort, il vint à Paris au Collége de chirurgie, 1764 et ouvrit, 1766, un cours d'anatomie dont le succès excita la jalousie de ses confrères. Soutenu par La Martinière et Louis, signalé par l'éclat de ses découvertes spéciales, il entra à l'Académie royale, à l'hôpital de la Charité, comme chirurgien en chef, 1782, puis à l'Hôtel-Dieu, 1788, et au comité de santé militaire, 1792. Arrêté pendant trois jours en 1793, il fut emporté par une fièvre violente, au moment où il donnait ses soins au fils de Louis XVI, détenu au Temple, mai 1795. — Par ses leçons, Desault a créé, en France, l'anatomie chirurgicale; il a renouvelé la pratique de son art par l'invention de procédés, de bandages, de ligatures, etc. : on peut le considérer comme le chef de l'école française de chirurgie. Les *Œuvres chirurgicales* de Desault ont été publiées par Bichat, son élève, 1798, 3 vol. in-8°.

Désaveu, dans le style féodal, acte par lequel un vassal refusait de rendre foi et hommage à son seigneur.

Des Barreaux. V. BARREAUX.

Desbillons (FRANÇOIS-JOSEPH TERRASSE), humaniste français, né à Châteauneuf-sur-Cher, en Berry, 1711, entra fort jeune chez les jésuites; il professa la rhétorique dans différents colléges de province, puis 15 ans à Paris, au collége Louis-le-Grand. A la suppression de l'ordre, l'électeur palatin le pourvut d'une chaire au collége de Manheim, où il mourut en 1789. Il a laissé des vers latins estimés : *Fabulæ Æsopicæ, libri XV; Ars bene valendi; Miscellanea posthuma*, etc. Il a encore donné une édition de l'*Imitation*, des *Fables de Phèdre*, etc.

Desbois de Rochefort (LOUIS), né à Paris, 1750-1786, était, à 30 ans, médecin de la Charité. Il y ouvrit, le premier, un cours de clinique d'où sortirent des élèves distingués, entre autres Corvisart. On a de lui : *Cours élémentaire de matière médicale*, Paris, 1789.

Desbordes-Valmore (MARCELINE), née à Douai, 1786-1859, a eu de la réputation comme poëte; l'Académie française a couronné son livre intitulé, les *Anges de la famille*. V. VALMORE.

Des Boulmiers (JEAN-AUGUSTE-JULIEN), littérateur, né à Paris, 1731-1771. D'abord engagé dans la cavalerie légère, il donna sa démission et fit des romans et des comédies. Il a écrit : *Les Soirées du Palais-Royal*, satire des mœurs du temps; *Histoire du Théâtre-Italien*, ouvrage prolixe, mais non sans gaieté; *Histoire du théâtre de l'Opéra-Comique*, livre qui est encore bon à consulter.

Descabezado, point culminant des Andes du Chili; 6,430 mèt.

Descamisados, c'est-à-dire *sans chemises*, nom que porta, dans la révolution espagnole, de 1820 à 1823, la fraction la plus ardente des *exaltados* (exaltés).

Descamps (JEAN-BAPTISTE), peintre français, né à Dunkerque, 1714, reçut des leçons de dessin de Louis Coypel son oncle. Après avoir travaillé au tableau du *Sacre de Louis XV*, il fonda à Rouen une école de dessin qui devint gratuite et publique, mais dont il resta directeur. Il y mourut en 1791. Son œuvre capitale est la *Vie des peintres flamands, allemands et hollandais*, Paris, 1753-1763, 4 vol. in-8°, avec portraits.

Descartes. en latin *Cartesius* (RENÉ), naquit à la Haye, aux environs de Loches (Indre-et-Loire), le 31 mars 1596. Il fit ses études au collége de la Flèche, que dirigeaient les jésuites; il en sortit au bout de huit ans, 1612, gardant de ses maîtres un reconnaissant souvenir. Après cinq ans de séjour à Rennes ou à Paris, il servit, comme volontaire, en Hollande, sous Maurice de Nassau, 1617, en Allemagne, sous Tilly, général du duc de Bavière : il assistait à la bataille de Prague, 1620. Dégoûté de la guerre, 1621, il parcourut, pour s'instruire, le nord de l'Allemagne, la Hollande et les Pays-Bas espagnols, et revint en France, où il passa deux ans. Une excursion qu'il fit en Italie, 1624-25, compléta ce besoin de savoir qui le tourmentait. Il put mûrir alors le plan d'une philosophie nouvelle, dont tout lui démontrait la nécessité, depuis ses premières études à la Flèche jusqu'aux dernières observations recueillies dans ses nombreux voyages. Afin de méditer plus à loisir, il se réfugia en Hollande, choisissant pour correspondant son ami, le P. Mersenne. — Cette retraite, à peine interrompue par une course en Danemark, 1634, et par trois apparitions en France, 1644, 1647, 1648, dura vingt ans, 1629-49. Dans cet intervalle, il composa ou revit la plupart des écrits qui ont consacré son nom. Christine de Suède désira le connaître; Descartes se rendit à Stockholm. Atteint d'une pneumonie

sous ce climat rigoureux, il mourait cinq mois après son arrivée (11 févr. 1650).

Descartes est considéré, à bon droit, comme le père de la philosophie moderne. La première édition de ses ouvrages a été faite, en latin, à Amsterdam, 1670-1683, 8 vol. in-4°. — M. Cousin a donné ses *Œuvres complètes*, 1824-26, 11 vol. in-8°. — M. Jules Simon et M. Aimé Martin ont publié chacun un choix des écrits de Descartes. — Les plus connus sont : *Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et rechercher la vérité dans les sciences*. L'auteur y énonce les règles qu'il s'est imposées à lui-même et quelques maximes de morale déduites de sa méthode. Il s'attache à démontrer l'existence de Dieu et de l'âme humaine, à faire ressortir la différence qui sépare celle-ci de l'âme des bêtes, etc. Le *Discours de la méthode* fut publié en 1637, avec trois traités qui en sont comme l'application ; la *Dioptrique*, les *Météores*, la *Géométrie* : dans ce dernier, Descartes imagina le premier d'appliquer l'algèbre à la géométrie des courbes. — 2° Les *Méditations*, 1641, in-8°. Elles furent traduites du latin en français par le duc de Luynes, en 1647. C'est dans la seconde qu'il émet son fameux axiome : *Cogito, ergo sum*. — 3° Les *Principes de philosophie*. Ils parurent également en latin, 1644. Dans cet ouvrage, Descartes développe sa théorie des *tourbillons*, comme origine de la formation des astres —4° Le *Traité de l'Homme*, etc., qui ne fut publié qu'en 1664, quatorze ans après la mort de l'auteur. Il y attribue les mouvements de la vie à des *esprits animaux* se rendant du cœur au cerveau ou du cerveau dans les nerfs et les muscles. — Malgré des erreurs évidentes, telle que l'hypothèse des esprits animaux, Descartes a exercé une influence considérable. Si le panthéiste Spinoza se rattache plus ou moins directement à lui, Descartes peut revendiquer plus justement encore le spiritualisme de Malebranche et de Leibniz, de Bossuet, de Fénelon et des solitaires de Port-Royal. — V. les ouvrages de Bordas-Dumoulin et de M. Fr. Bouiller, *Sur l'Histoire de la philosophie cartésienne ;* et le *Supplément* aux œuvres de Descartes de M. Foucher de Careil.

Deschamps (Eustache), dit *Morel*, poëte français né vers 1320, à Vertus (Marne), dut son surnom à son teint noir ou à sa captivité chez les Maures. Huissier d'armes de Charles V et de Charles VI, il prit part aux luttes contre les Anglais et contre les Flamands. Il a laissé le *Miroir du mariage*, poëme satirique ; un *Art de dicter et faire des ballades*, traité de prosodie française et de rhétorique ; des *Fables*, que La Fontaine a imitées ; des ballades et d'autres pièces, dont beaucoup sont encore inédites. Crapelet a publié un choix de ses œuvres, 1832.

Deschamps (François-Michel-Chrétien), auteur dramatique, 1683-1747, né près de Troyes, a donné plusieurs tragédies, dont la première, *Caton d'Utique*, 1715, fut traduite en anglais et représentée à Londres.

Deschamps (Jean-Marie), né à Paris, 1750-1826, est connu par quelques vaudevilles et par ses traductions de romans anglais : *Simple Histoire*, le *Moine*, les *Mystères d'Udolphe*, *Camille*.

Descroizilles (François-Antoine-Henri), mort presque octogénaire, à Paris, en 1825. Il a fait plusieurs observations importantes et inventé l'alcalimètre et l'alambic *d'essai*, etc.

Deseine (Louis-Pierre), sculpteur, né à Paris, 1750-1827. Entre autres travaux on lui doit : le *Tombeau du cardinal du Belloy* à Notre-Dame, la statue de *d'Aguesseau* pour la façade de la Chambre des députés, les bas-reliefs de la chapelle du Calvaire à Saint-Roch, etc. Il avait, à Vincennes, commencé le *Mausolée du duc d'Enghien*, que termina son neveu Durand.

Desenne (Alexandre-Joseph), dessinateur et peintre, né à Paris, 1785-1827. Il a composé des dessins pour un grand nombre de classiques français et étrangers (Boileau, Racine, Molière, Voltaire, J.-J. Rousseau, Beaumarchais, Lamartine, Walter Scott, etc.).

Desenzano, bourg de la Lombardie (Italie), sur la rive S. O. du lac de Garda, à 54 kil. S. E. de Brescia ; 3,800 hab. — Son port est le plus fréquenté de ceux du lac. Exportation de grains; commerce de poissons provenant du lac de Garda.

Désert, vastes espaces arides, sablonneux, sans eaux et sans arbres. On donne quelquefois ce nom aux *steppes* d'Asie et de la Russie d'Europe, aux *savanes* de l'Amérique du N., aux *llanos* ou *pampas* de l'Amérique du Sud. — Les déserts forment, dans l'ancien continent, une sorte de ligne continue depuis le désert de Gobi qui touche aux solitudes incultes du Turkestan, de la Caramanie, de la Syrie, de l'Arabie et de la Libye, jusqu'au Sahara, en suivant la direction du N. E. au S. O.

Désert, solitudes où, après la révocation de l'édit de Nantes, 1685, les protestants de France allaient entendre le prêche.

Desessarts (Denis Dechanet, dit), comédien français, né à Langres, 1738-1793, occupa quelque temps une charge de procureur dans son pays, puis s'essaya sur plusieurs théâtres de province. Sa réputation dans les emplois de *financiers* le porta à la Comédie-Française, 1773. Il excellait dans les comédies de Molière.

Desessarts (Nicolas-Toussaint Moyne), littérateur, né à Coutances, 1744-1810. Compilateur infatigable, mais superficiel, il a été avocat à Paris, libraire et auteur. Il a donné, entre autres ouvrages, *Causes célèbres*, 196 vol. in-12 ; *Essai sur l'histoire générale des tribunaux anciens et modernes ; Dictionnaire universel de police ; la Vie et les Crimes de Robespierre*, 1798 ; *Siècles littéraires de la France*, etc. — Il a édité la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot, Paris, 1781, 6 vol. in-8°.

Desessarts ou **Desessartz** (Jean-Charles), médecin, né à Bragelogne, près de Bar-sur-Seine, 1729-1811, exerça d'abord son art en province, puis fut admis à la Faculté de Paris, dont il devint le doyen en 1776. Il s'opposa, de tout son pouvoir, à la formation de la Société royale de médecine. Il a composé plusieurs ouvrages, dont l'un, *Traité de l'éducation corporelle des enfants*, 1760, a inspiré Rousseau dans la composition de l'*Émile*.

Des Essarts (Pierre). V. Essarts.

Desèze (Raymond). V. Sèze (De).

Desfaucherets (Jean-Louis **Brousse**-), auteur dramatique, né à Paris, 1742-1808, fut nommé, en 1789, lieutenant du maire de Paris, en 1791, membre du directoire du département, et censeur sous l'Empire. Il a donné plusieurs pièces dont la meilleure, *la Mariage secret*, 1786, serait, dit-on, en grande partie l'œuvre du comte de Provence, depuis Louis XVIII.

Desfontaines (Pierre-François **Guydot**-), critique, né à Rouen, 1685-1745, entra dans les ordres et professa la rhétorique à Bourges. Appelé à Paris, en 1724, pour travailler au *Journal des Savants*, il lui rendit quelque crédit. Il publia aussi divers recueils périodiques où il jugeait les écrits nouveaux d'une manière parfois peu mesurée. Sa querelle avec Voltaire vint de là ; elle intéressa toutes les puissances du temps, suivant l'expression de d'Argenson. — Desfontaines a laissé encore un *Dictionnaire néologique*, des traductions de *Gulliver*, de l'*Enéide*, etc.

Desfontaines (René **Louiche**-), naturaliste, né à Tremblay (Ille-et-Vilaine) en 1751 ou 1752, mort en 1833. Reçu vers l'âge de 30 ans à l'Académie des sciences, il visita pendant deux ans la Barbarie depuis Tripoli jusqu'aux frontières du Maroc (1783-1785), amassant des matériaux pour l'histoire naturelle. Il entra ensuite comme professeur au Jardin des Plantes où il resta jusqu'à sa mort. Les ouvrages de ce savant se rapportent à la botanique en général. Sa *Flore atlantique* est très-estimée : elle donne la description de 300 plantes nouvelles qu'il avait observées dans son voyage en Barbarie.

Desfontaines-Lavallée. V. Vallée (La).

Des Fontaines (Pierre). V. Fontaines (de).

Desforges (Pierre J.-B. **Choudart**-), auteur dramatique et acteur, 1746-1805. A neuf ans il composait deux tragédies. Il débuta au théâtre comme écrivain en 1768, et comme acteur en 1769. Il visita ensuite différentes villes de province, et, en 1779, Saint-Pétersbourg où, bien accueilli par Catherine II, il resta trois ans. — Ses principales pièces sont : *Richard et d'Erlet*, 1778 ; *Tom Jones à Londres*, 1782, comédie en vers qui a mérité les éloges de La Harpe ; la *Femme jalouse*, 1785 ; *Joconde*, opéra, 1790 ; etc.

Desforges-Maillard (Paul), poëte, né au Croisic, 1699-1772. Vers 1732 il adressa au *Mercure* des lettres en prose et en vers, sous le pseudonyme de Mlle Malcrais de la Vigne. Les poëtes du temps, Voltaire y compris, répondirent par des compliments, qui se changèrent en railleries quand Desforges se fut révélé. Piron a fait de cette aventure le sujet de la *Métromanie*.

Desfourneaux (Edme-Etienne **Borne**-), général français, né à Vézelay, 1767-1849. Soldat en 1787, colonel en 1792, il fut envoyé à Saint-Domingue où il battit les Espagnols à Saint-Michel, 1794, et repoussa deux fois les Anglais, en 1795 et 1797. Nommé gouverneur de la Guadeloupe, 1798, il reparaissait, en 1802, à Saint-Domingue sous les ordres de Leclerc, et battait

plusieurs fois Toussaint-Louverture qui finit par se rendre.

Desgenettes (Nicolas-René **Dufriche**, baron), né à Alençon, 1762-1837. — Médecin de l'armée d'Italie en 1793, médecin en chef de l'armée d'Egypte, 1798, il s'inocula à Jaffa le pus d'un bubon pestilentiel pour rassurer les soldats. Il fut nommé, en 1801, médecin en chef de l'hôpital militaire du Val-de-Grâce et, en 1805, inspecteur général du service de santé des armées. On le retrouve ensuite dans les campagnes de Prusse, d'Espagne, de Russie, d'Allemagne et sur le champ de bataille de Waterloo. Destitué, en 1823, de ses fonctions de professeur à l'Ecole de médecine, il devint, en 1832, médecin en chef des Invalides. Desgenettes a laissé beaucoup d'écrits. On peut citer son *Histoire médicale de l'armée d'Orient*, 1802; ses *Notes pour servir à l'histoire de l'armée d'Italie*, 1797; ses *Souvenirs de la fin du dix-huitième siècle*, etc.

Desgenettes (Charles-Eléonore **Dufriche**-), né à Alençon, 1778-1860, prêtre en 1805, curé de Notre-Dame-des-Victoires en 1832, a fondé une association célèbre, sous le nom d'*Archiconfrérie du très-saint et immaculé Cœur de Marie pour la conversion des pécheurs*, 1836. Ses *Œuvres* (sermons, homélies, etc.) forment 4 vol. in-12.

Desgodets (Antoine), architecte, né à Paris, 1653-1728. Pensionnaire à l'Académie de Rome, il en rapporta les matériaux de l'ouvrage suivant : *Edifices antiques de Rome dessinés et mesurés très-exactement*, in-fol., 1682. Il fut de l'Académie d'architecture en 1694.

Deshays (Jean-Baptiste), peintre, né à Rouen, 1729-1765, élève de Boucher et de Vanloo. Son tableau de *Saint Benoît mourant* a fait regretter la fin prématurée de cet artiste, l'un des meilleurs du XVIII^e s.

Déshérence (Droit de). Les seigneurs féodaux héritaient des biens qui ne revenaient à personne par succession légitime, et même des aubains, des bâtards et des serfs. Toutefois, dès 1413, le droit de déshérence devint purement royal; il appartient aujourd'hui à l'Etat.

Deshoulières (Antoinette du **Ligier de la Garde**, M^{me}), née à Paris vers 1634, reçut une brillante éducation. Entraînée par son mari dans les rangs des partisans de Condé pendant la Fronde, elle s'exila quelque temps à Bruxelles. Liée avec les personnages les plus célèbres, elle prit parti pour Perrault dans la querelle des anciens et des modernes, et se déclara contre Racine, peut-être par une admiration exclusive pour le grand Corneille. Elle mourut en 1694. Elle a laissé des poésies dans tous les genres et jusqu'à des tragédies qui sont fort médiocres. Elle n'a réussi que dans la pastorale où elle ne manque ni de grâce ni même de naturel. Ses *Œuvres* ont été souvent publiées, surtout en 1747 et 1799, 2 vol. in-8°.

Desima, petite île du Japon, dans la baie de Nangasaki (île de Kiusiu). Les Hollandais, avant que le Japon eût ouvert ses ports aux Européens, y avaient un comptoir, dont ils jouissaient exclusivement depuis 1637.

Désirade (La), une des petites Antilles (Amérique), à 10 kil. N. E. de la Guadeloupe dont elle est une dépendance. Elle est formée d'un groupe de montagnes qui portent partout l'empreinte de feux souterrains. Le sol est sablonneux; il est surtout propre à la culture du coton. La superficie est de 2,600 hectares et la population de 1,700 hab. — Christophe Colomb la découvrit à son second voyage, 1493, et ce fut alors la première terre qu'il vit : de là vint le nom de Désirade (île *Désirée*).

Desjardins ou **Baugaerten** (Martin Van den), sculpteur hollandais, né à Breda, 1640-1694, vint jeune à Paris où il fit partie de l'Académie de sculpture et de peinture. Le temps et les révolutions ont détruit les œuvres de cet artiste, à qui on devait la *statue équestre de Louis XIV*, érigée sur la place de Bellecour à Lyon, et le *monument de la place des Victoires*, érigé aux frais de Lafeuillade, etc.

Deslandes (André-François **Bouveau**-), littérateur, né à Pondichéry, 1690-1757, a été commissaire de la marine à Rochefort et à Brest. Il a publié un certain nombre d'ouvrages parmi lesquels on remarque : *Histoire critique de la philosophie*, 1737; *Essai sur la marine et le commerce*, 1742; *Essai sur la marine des anciens*, 1748; *Lettre critique sur l'histoire navale d'Angleterre*, 1752; etc.

Deslauriers, connu sous le nom de **Bruscambille**, comédien français du commencement du XVII^e s., dont on ne connaît pas la patrie. A l'hôtel de Bourgogne, il fit longtemps rire par ses équivoques hasardées et par ses bons mots grossiers. Il publia, en 1612, les *Fantaisies de Bruscambille....*, livre qui eut de nombreuses éditions, il renferme beaucoup de drôleries, quelques parodies audacieuses, et les exemplaires sont très-recherchés des bibliophiles.

Deslon (Charles), mort en 1786, a été médecin ordinaire du comte d'Artois. Elève, puis rival de Mesmer, il a écrit : *Observations sur le magnétisme animal*, 1780, in-12.

Desmahis (Joseph-François-Edouard de **Corsembleu**), poëte, né à Sully-sur-Loire, 1722-1761. Destiné au barreau, il se décida à suivre la carrière des lettres et fut encouragé par Voltaire. — Son premier succès au théâtre fut *l'Impertinent ou le billet perdu*, 1750, qui petille d'esprit, mais manque de naturel. Ses poésies légères sont supérieures à ses comédies. On cite : le *Voyage de Saint-Germain ; Je naquis au pied du Parnasse;* etc. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1778, 2 vol. in-12.

Desmaiseaux (Pierre), né en Auvergne, 1666, était fils d'un ministre protestant. Il se retira de bonne heure en Angleterre où il fut intimement lié avec Bayle et Saint-Evremond. Il y mourut en 1743. On a de lui : les *Vies de Saint-Evremond, de Boileau, de Bayle;* une *Histoire du Japon*, 1729, etc. Il a publié les *Mélanges curieux* de Saint-Evremond; les *Lettres* de Bayle et ses *Œuvres;* le *Scaligerana*, le *Thuana*, etc.

Desmaisons, architecte, a bâti vers 1777 ou 1778, la façade du Palais de Justice de Paris.

Desmarais (Régnier-), grammairien. V. Régnier.

Desmarets (Jean), avocat général au parlement de Paris, essaya de calmer l'insurrection des *Maillotins* en 1381. Deux ans après, dans la réaction qui suivit la bataille de Rosebecque, on le mit injustement à mort comme complice de cette sédition. Il avait 70 ans.

Desmarets (Jean) de **Saint-Sorlin**, né à Paris, 1595-1676. Premier chancelier de l'Académie française, il fut l'un des commissaires qui examinèrent le *Cid*. Habitué de l'Hôtel de Rambouillet, il contribua par deux quatrains à la *Guirlande de Julie*. Admis à la cour par diverses fonctions, il fit, pour complaire à Richelieu, des tragédies et sa comédie des *Visionnaires* qui est son meilleur ouvrage. Sa tête s'égara au moment où il terminait un poëme épique, *Clovis*, 1657. Se disant inspiré de Dieu, il regarda toute attaque comme un sacrilége, et, en 1670, dans sa *Comparaison de la langue et de la littérature françaises*, opposa hardiment des passages de son poëme aux plus beaux morceaux de Virgile. — Il se signala encore par la violence de ses attaques contre les jansénistes qui, du reste, surent bien lui répondre.

Desmarets (Nicolas), neveu de Colbert et contrôleur général des finances, né en 1650. Il succéda à Chamillart en 1708. Il tira de l'argent des banquiers, surtout de Samuel Bernard; établit la dîme royale sur les biens de chaque communauté et de chaque particulier. Il permit ainsi à la France de rejeter les propositions déshonorantes des alliés. Destitué par le Régent, 1715, il justifia son administration par un *Mémoire* dont Voltaire admire la fermeté. — Il mourut en 1721. Il laissa un fils, le maréchal de Maillebois.

Desmeunier. V. Démeunier.

Desmichels (Louis-Alexis, baron), né à Digne, 1779-1849. Volontaire à 15 ans, 1794, il conquit, par un acte d'audace, le grade de capitaine au début de la campagne d'Austerlitz, 1805. Colonel à Waterloo, il fut mis en disponibilité pour sept ans en 1815 et devint maréchal de camp en 1823. Le gouvernement de Juillet lui confia le commandement d'Oran, 1833 : il prit Mostaganem et Arzew, et signa avec Abd-el-Kader un traité qui livrait à l'émir le monopole du commerce. Rappelé en 1835, il commanda la division militaire de la Corse et, en 1842, fut appelé au comité de la cavalerie.

Desmolets (Pierre-Nicolas), oratorien, né à Paris, 1678-1760. Bibliothécaire de son ordre, il se fit connaître soit par des compilations, soit par des éditions qui ont encore leur prix. On peut citer le 2^e vol. de l'*Historia Ecclesiæ Parisiensis* du P. Gérard Dubois; la *Bibliotheca sacra* du P. Lelong; les *Ruses de guerre* de Polyen, traduites par Lobineau; l'*Histoire de l'empire ottoman* de Cantemir, traduite par Jonquières.

Desmoulins (Camille), né à Guise en Picardie, 1760-1794, condisciple de Robespierre au collége Louis-le-Grand, était, en 1789, avocat au parlement de Paris.

Le 12 juillet il donna, dans le jardin du Palais-Royal, le signal de l'insurrection qui, deux jours après, fit tomber la Bastille. Il ne cessa d'exciter les passions populaires, soit comme rédacteur des *Révolutions de France et de Brabant*, soit comme membre du club des Cordeliers. Ami de Danton, il combattit avec lui, le 10 août 1792, et, après la chute de la royauté, devint secrétaire du sceau au ministère de la justice. Député de Paris à la Convention, il vota la mort de Louis XVI et prépara la chute des Girondins par son *Histoire des Brissotins* où il tournait contre eux l'arme terrible du ridicule. Toutefois Camille Desmoulins ne tarda point, comme Danton, à protester contre le monstrueux régime de la Terreur, et il le fit avec une poignante ironie dans son journal *le Vieux Cordelier* qui parut vers la fin de 1793. Impliqué dans la faction des *indulgents*, il fut arrêté avec Danton et ses amis dans la nuit du 30 mars 1794, et périt comme eux sur l'échafaud le 5 avril. Sa femme, Lucile Duplessis, essaya vainement de soulever le peuple et mourut huit jours après. Ses *OEuvres* ont été publiées en 1828 ; sa *Correspondance* en 1846.

Desna ou **Desma,** affl. du Dniepr (Russie). Il naît dans le gouvernement de Smolensk, traverse ceux d'Orel et de Tchernigov, passe à Briansk, à Tchernigov, et se jette, à Kiev, dans le Dniepr, après un cours de 900 kil.

Desnoyers (Auguste-Gaspard-Louis Boucher, baron), peintre et graveur, né à Paris, 1779-1857, eut de bonne heure une réputation méritée, surtout par ses belles gravures. Membre de l'Institut en 1816, il devint premier graveur du roi en 1825. Son œuvre est très-considérable.

Désodoards. V. Fantin.

Désolation (Terre de la). V. Kerguélen.

Desormeaux (Joseph-Louis Ripault-), historien, né à Orléans, 1724-1793. Historiographe de la maison de Bourbon et membre de l'Académie des Inscriptions, 1772, il a laissé, entre autres ouvrages : *Histoire de la maison de Montmorency* en tête de l'*Histoire du maréchal de Luxembourg*, 5 vol. in-12, 1765 ; des histoires des princes de Condé et de la maison de Bourbon, et des Mémoires sur les mêmes sujets, etc.

Despans-Cubières. V. Cubières.

Despautères (Jean), en flamand *Van Pauteren*, né à Ninove dans le Brabant, 1460-1520, professa la grammaire à Louvain, Bois-le-Duc et Comines. On a de lui : *Commentarii grammatici*, Paris, 1537 (grammaire, syntaxe, prosodie, traité des figures et des tropes); ouvrage savant, mais diffus, qui a régné dans les écoles jusqu'à la révolution opérée par les maîtres de Port-Royal.

Despeña-Perros, défilé célèbre de la Sierra-Morena (Espagne); il fut le théâtre de nombreux combats, de 1808 à 1812, et est traversé par une route importante.

Desperriers (Bonaventure), né à Arnay-le-Duc (Côte-d'Or), d'une bonne famille, devint valet de chambre de la sœur de François Ier, Marguerite de Navarre. Selon H. Estienne, il se serait percé de son épée, vers 1544. — Outre des traductions d'ouvrages anciens, il a laissé : *Cymbalum mundi*, 1537, écrit allégorique, composé de quatre dialogues où l'imitation de Lucien est évidente; *Nouvelles Récréations et Joyeux Devis*, collection de nouvelles dans le genre de l'*Heptameron* de Marguerite de Navarre. Le *Cymbalum mundi* fut condamné par la Sorbonne et supprimé par décret du parlement comme livre impie. Il a été réimprimé en 1732.

Desplaces (Louis), graveur, né à Paris, 1682-1739, a laissé un grand nombre d'estampes estimées.

Desport (François), chirurgien, mort vers 1760, s'est placé au premier rang par les réformes importantes qu'il a introduites dans le traitement des blessures faites par les armes à feu. On a de lui : *Traité des plaies d'armes à feu*, 1739.

Desportes (Philippe), poëte, né à Chartres, 1545-1606, embrassa fort jeune l'état ecclésiastique. Il obtint la faveur de Charles IX, puis celle du duc d'Anjou qu'il suivit en Pologne. Il fut ensuite investi de trois abbayes par Henri III, à son retour en France. Attaché à la Ligue pendant cinq ans, 1589-1594, il se dévoua ensuite à Henri IV. Desportes a excellé surtout dans la chanson anacréontique ; il a écrit beaucoup de sonnets. — Vers la fin de sa vie, il traduisit les *Psaumes* en vers français, mais non avec la verve qui anime ses premières productions. — Il était l'oncle du satirique Régnier.

Desportes (François), peintre, né à Champigneul en Champagne, 1661-1743, a réussi surtout à représenter les animaux et la nature morte. Louis XIV, le Régent et Louis XV l'honoraient d'une estime particulière.

Despoto-Dagh, chaîne de montagnes de la Roumélie (Turquie d'Europe) qui se détache des Balkans, et court dans la direction du S. E. pendant 260 kil., entre les bassins du Karasou (Nestus) et de la Maritza. C'est l'ancien *Rhodope*.

Despréaux (Jean-Etienne), né à Paris, 1748-1820, a été danseur, maître de ballets de la cour, 1775, inspecteur général de l'Opéra, 1807, etc. Il est connu surtout par l'invention du chronomètre musical, 1817. — Il a fait aussi des vaudevilles.

Després (Josquin), né à Cambrai ou à Condé, 1450-1531, paraît avoir été le premier compositeur de son temps. Il vécut à Rome, à Ferrare et, enfin, en France. On a de lui 25 messes, beaucoup de motets, etc.

Desroches ou **Des Roches** (Jean), né à La Haye, 1740-1787, d'abord simple ouvrier, devint secrétaire perpétuel de l'Académie de Bruxelles. Il a commencé une *Histoire générale des Pays-Bas*, et publié *Grammaire, Dictionnaire*, etc.

Dessaix (Joseph-Marie), général, né à Thonon dans la Haute-Savoie, 1764-1834. Docteur médecin de la faculté de Turin, il vint exercer son art à Paris. Revenu à Thonon, en 1791, il forma le *club des patriotes étrangers*, puis la *légion des Allobroges*, dans les rangs de laquelle il se distingua en Savoie, devant Toulon, dans les Pyrénées orientales, et, enfin, en Italie. Le département du Mont-Blanc l'envoya, en 1797, au conseil des Cinq-Cents. Malgré l'opposition de Dessaix au 18 brumaire, Napoléon l'employa en Hollande, en Allemagne et en Russie : il le nomma général de brigade, 1803, et de division, 1809. Chargé de la défense des Alpes en 1814, du commandement de Lyon pendant les Cent-Jours, Dessaix fut mis à la retraite par la seconde Restauration. Après la Révolution de 1830, il commanda la garde nationale de Lyon.

Dessalines (Jean-Jacques), empereur des nègres d'Haïti, né vers 1760, prit le nom d'un maître qu'il servit jusqu'en 1791. Il combattit d'abord dans les bandes de Biassou, puis s'attacha à Toussaint-Louverture. Dans sa lutte contre le général Rigaud, chef des hommes de couleur, il se signala par sa cruauté autant que par sa valeur. En 1802, il se soumit au général Leclerc, mais se révolta quand l'armée française eut été décimée par la fièvre jaune. Victorieux de Rochambeau, il le força d'évacuer l'île, 1803, se fit nommer gouverneur général d'Haïti, 1804, et ordonna un massacre général des blancs. Proclamé empereur sous le nom de *Jacques Ier* (octobre), il échoua contre Saint-Domingue, capitale de l'ancienne partie espagnole (mars 1805). Devenu odieux à l'armée et à ses chefs par son despotisme et ses cruautés, il fut tué dans une embuscade près du Port-au-Prince, 14 oct. 1806.

Dessau, capit. du duché d'Anhalt-Dessau (Allemagne), sur la Mulde et à 4 kil. de son confluent avec l'Elbe, à 120 kil. S. O. de Berlin, par 51° 50′ 6″ lat. N. et 9° 56′ 44″ long. E. — Les rues sont droites et régulièrement bâties. La ville a quatre églises, un collége, etc. Les plus beaux édifices sont le palais du duc, le manége et la salle de spectacle. Fabrique de chapeaux de paille cousue. Fondée, dit-on, par Albert l'Ours au XIIe siècle, Dessau a joué un rôle considérable dans les opérations militaires qui ont eu lieu sur l'Elbe pendant la guerre de Trente Ans. La popul. est de 17,500 hab.

Dessoles (Jean-Joseph-Paul-Augustin), né à Auch, 1767-1828. Capitaine en 1792, il conquit le grade de général de division par un brillant combat contre les Autrichiens dans la Valteline, 1799. Il servit ensuite en Allemagne, dans le Hanovre et en Espagne. Placé par le gouvernement provisoire de 1814, à la tête de toutes les forces de la première division militaire, il s'efforça vainement, en 1815, d'arrêter la marche de Napoléon sur Paris. Pair de France depuis 1814, il tint, pendant près d'un an, la présidence du conseil et le portefeuille des affaires étrangères, 1818-1819, et se retira devant une modification projetée de la loi électorale.

Destaing (Jacques-Zacharie), général français, né à Aurillac, 1764-1802. Lieutenant au 1er bataillon du Cantal en 1792, il arriva, à force de bravoure, au grade de général de brigade qu'il occupait à l'armée d'Egypte, 1798. — Il fut, plus tard, général de division et chef d'état-major général sous Menou, successeur de Kléber. — A la suite d'une querelle avec le général Reynier, il périt en duel après son retour à Paris, 1802.

Destelbergen, comm. rurale de la Flandre orientale (Belgique), à 5 kil. de Gand, sur l'Escaut. Huileries,

distilleries. C'est une ancienne localité appelée *Thesla* dès le xe s.; plus de 3,000 hab.

Destin, fils du Chaos et de la Nuit, était une divinité redoutable chez les anciens, puisque les dieux eux-mêmes lui étaient soumis. Ses décrets étaient inscrits sur un livre et exécutés par les Parques. Il tenait dans les mains l'urne qui contenait le sort des hommes, ou bien pesait leur destinée dans une balance d'or. Il était d'ailleurs aveugle, symbole frappant de la fatalité qui, selon les anciens, présidait aux choses humaines. On peut reconnaître ici l'origine de plusieurs expressions métaphoriques qui sont passées dans notre langue.

Destouches (André-Cardinal), compositeur dramatique, né à Paris, 1672-1749. Louis XIV, à l'occasion de l'opéra d'*Issé*, 1697, dit que Destouches était le seul qui ne lui eût point fait regretter Lulli.

Destouches (Philippe Néricault), poëte comique, né à Tours, 1680-1754. Après une jeunesse agitée et mal connue, il entra dans les bureaux de l'ambassadeur français en Suisse, de Puysieux : l'attention de ce dernier avait été attirée sur Destouches par sa première comédie, *le Curieux impertinent*, 1709. D'autres productions de ce genre le firent remarquer du régent, qui l'attacha à l'abbé Dubois. Envoyé en mission à Londres en 1717, Destouches ne revint qu'en 1723, entra à l'Académie française et se retira des affaires publiques pour se vouer à la culture des lettres. Des nombreuses comédies qui restent de Destouches, on ne lit guère que ses deux chefs-d'œuvre, *le Philosophe marié*, 1727, et *le Glorieux*, 1732. Le dernier présente des caractères bien tracés. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1757, 4 vol. in-4°, et en 1822, 6 vol. in-8°.

Destouches (Louis Camus, chevalier), né en 1668, servit de bonne heure dans l'artillerie, dont il fut nommé contrôleur général en 1720. Fénelon le connut dans la campagne de Flandre, 1710-1712, et lui adressa plusieurs lettres dans ses dernières années. Destouches-*Canon* (ainsi le nommait-on pour le distinguer du précédent) est le père de Dalembert. Il mourut en 1726.

Destrée ou **Destrées** (Jacques), abbé littérateur, né à Reims, vivait dans le xviiie s. Collaborateur de l'abbé Desfontaines, il a publié, sous le voile de l'anonyme, un grand nombre d'ouvrages aujourd'hui oubliés.

D'Estrées. V. Estrées.

Destrier, cheval de bataille, nommé ainsi de ce qu'il était tenu à la droite de l'écuyer qui le conduisait.

Destutt de Tracy. V. Tracy.

Des Vignes; Des Vignoles. V. Vignes, Vignoles (Des).

Desvres, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Boulogne (Pas-de-Calais). Jadis place forte. Eaux minérales; draps; faïence; commerce de grains; 3,011 hab.

Des Yvetaux-Vauquelin. V. Vauquelin.

Detmold, capitale de la principauté de Lippe-Detmold (Allemagne), sur la Werra, au pied du mont Teutberg, à 100 kil. S. O. de Hanovre, par 51° 56′ lat. N. et 6° 55′ long. E.; 6,500 hab. Collége avec bibliothèque, etc. Le nouveau quartier est propre et régulier. — En 783, Charlemagne y battit les Saxons.

Détroit, ville de l'État de Michigan (États-Unis), à 620 kil. N. O. de Washington. Elle a été fondée par les Français du Canada, 1683, sous le nom de Fort-Pontchartrain, sur la rivière Détroit, canal naturel qui réunit le lac Érié au lac Saint-Clair. Toutes les maisons sont en bois : il y a des casernes, un dépôt d'artillerie, etc. Détroit, à cause de sa position, est l'entrepôt du commerce entre le Canada et les États-Unis; 80,000 hab.

Détroit, rivière de l'Amérique du Nord, qui réunit le lac Érié au lac Saint-Clair, à l'E. de l'État de Michigan (États-Unis).

Detroy, nom de quatre artistes français du xviie et du xviiie siècle ; on écrit aussi **De Troy.**

Detroy (Nicolas) vécut dans la première partie du xviie siècle; il a été le peintre de l'hôtel de ville de Toulouse.

Detroy (Jean), fils du précédent, né à Toulouse, 1640-1700, a peu produit. Il ouvrit une école de dessin dans sa ville natale.

Detroy (François), frère du précédent, né à Toulouse, 1645-1730, a été élève de Loir et de Lefebvre. Membre de l'Académie de peinture de Paris, 1674, il en fut nommé directeur en 1708. On remarque ses portraits : le *Cardinal d'Estrées*, la *Duchesse d'Elbeuf et ses filles*, le *Prince Constantin de Pologne*.

Detroy (Jean-François), fils du précédent, né à Paris, 1679, fut nommé directeur de l'Académie de France à Rome, 1738, et y mourut, 1752. Il a laissé beaucoup d'ouvrages qui dénotent trop de facilité d'exécution. Il a composé pour la manufacture des Gobelins l'histoire d'Esther et de Mardochée en 7 tableaux, etc.

Dettingen, village de Bavière, sur le Mein, à 14 kil. N. O. d'Aschaffenbourg. Défaite des Français par les Anglais et les Autrichiens commandés par George II, 27 juin 1743.

Deucalion, fils de Prométhée et roi de Thessalie (xvie siècle av. J. C.), échappa avec sa femme Pyrrha au déluge partiel qui porte son nom. Sur l'ordre de l'oracle de Thémis, qui leur prescrivait de jeter derrière eux les os de leur mère, ils saisirent des pierres, qui sont les os de la terre, mère des hommes. Les pierres que jetait Deucalion se changeaient en hommes, celles que jetait Pyrrha en femmes; ainsi le monde fut repeuplé. — Amphictyon et Hellen étaient fils de Deucalion.

Deule, riv. de France qui naît dans le départ. du Pas-de-Calais sous le nom de *Souchez*, passe à Lille (Nord), et se jette dans la Lys au-dessous de Warneton. Depuis la fin du xviie siècle, on en a fait un canal très-important. — Au-dessous de Lille, elle reçoit la Marcq.

Deutéronome (*Seconde loi*), cinquième livre du Pentateuque. Il présente un résumé lumineux des lois déjà contenues dans les livres précédents : de là son nom. Il donne aussi quelques événements accomplis dans la quarantième année écoulée depuis la sortie d'Égypte, et notamment la mort de Moïse.

Deutz, au moyen âge *Duitz*, en latin *Tuitium*, v. de la prov. du Rhin (Prusse), sur la rive droite du Rhin, en face de Cologne, dont elle est un faubourg. On y a établi un arsenal; 5,000 hab. — Deutz est une ville très-ancienne, puisque Constantin y aurait, dit-on, bâti un fort. Les fortifications, détruites plusieurs fois, ont été relevées en 1816.

Deux-Mers (Canal des), nom donné au canal du Languedoc, qui unit la Méditerranée à l'océan Atlantique.

Deux-Nèthes (Département des), nom donné à un département français formé dans l'anc. Belgique, 1794-1814, et correspondant à la province actuelle d'Anvers.

Deux-Ponts, en latin *Bipontum*, en allemand *Zwei Brucken*, v. de la Bavière Rhénane, à 75 kil. O. de Spire, sur l'Erlbach, par 49° 14′ 48″ lat. N. et 5° 1′ 48″ long. E.; 8,000 hab. C'est une jolie petite ville, aux rues propres, droites et bien bâties. Elle possède un beau château, un haras et une imprimerie d'où est sortie une collection célèbre d'auteurs classiques latins, publiée à partir de 1770 (*Collection bipontine*). Le château des anciens ducs de Deux-Ponts a été détruit.

Deux-Ponts (Le comté de) relevait immédiatement de l'empire d'Allemagne et faisait partie du cercle du Haut-Rhin. Érigé en *principauté*, il devint *duché* indépendant à la mort de l'empereur Robert, en 1410. Le troisième fils de ce dernier, Étienne, fonda la ligue palatine de Deux-Ponts, qui donna trois rois à la Suède, Charles X, Charles XI et Charles XII. — Après la mort de Charles XII, 1718, le duché de Deux-Ponts passa à diverses branches collatérales, et, en 1731, à la maison palatine de Birkenfeld, qui monta, en 1777, sur le trône de Bavière. — Cédé à la France par le traité de Lunéville, 1801, il fit partie du département de Mont-Tonnerre; mais, en 1814, il revint en grande partie à la Bavière, sauf quelques parcelles données à la Hesse-Hombourg, à la Saxe-Cobourg, et Birkenfeld livré à Oldenbourg.

Deux-Sèvres. V. Sèvres.

Deux-Siciles. V. Sicile et Naples.

Deva (*Decidava*), v. de Transylvanie (emp. d'Autriche), sur le Maros à 105 kil. S. E. de Klausenbourg; 4,000 hab.

Deva Castra, aujourd'hui *Chester*, ville de la Flavia Cæsariensis, dans la Grande-Bretagne, au ive s. de l'ère chrétienne.

Devaprayaga ou **Deoprag** ou **Diprag**, une des cinq cités saintes des Hindous, dans la présidence de Calcutta, près de Serinagor.

Devaux (Jean), chirurgien, né à Paris, 1649-1729, était lui-même fils de chirurgien. Élève de Claude David, premier chirurgien de la reine Marie-Thérèse, il acquit plus tard une grande réputation; deux fois, il fut nommé prévôt de la corporation. Il écrivait et parlait le latin avec facilité et élégance. On a de lui : le *Médecin de soi-même;* l'*Art de faire des rapports en chirurgie*, etc. Il a encore traduit un certain nombre d'ouvrages étrangers se rapportant à la chirurgie.

Deventer (*Daventria*), v. de la prov. d'Over-Yssel (Pays-Bas), à 30 kil. S. de Zwoll, au confluent de la Ship-

Bock et de l'Yssel. — Bière renommée; commerce avec l'Allemagne en grains, cuirs, tabac, denrées coloniales, etc. L'ancienne cathédrale de Saint-Liéven est un bel édifice gothique. — Patrie de Gronovius. Deventer a été longtemps le ch.-l. de la prov. d'Over-Yssel; 15,000 hab.

Devereux. V. Essex.

Deveria (Jacques-Jean-Marie-Achille), peintre français, né à Paris, 1800-1857, acquit surtout de la réputation par ses dessins et ses vignettes. Il devint conservateur des estampes à la Bibliothèque impériale. Il a composé un grand nombre de tableaux remarqués au Salon depuis 1822, des sujets religieux et des cartons pour vitraux d'église.

Devicotta. v. de la présidence de Madras (Hindoustan), sur le golfe de Bengale, à l'embouchure du Cavery; prise par Lally en 1758. Elle est à 44 kil. N. de Tranquebar.

Devienne (François), musicien compositeur, né à Joinville (Haute-Marne), en 1759, mort à Charenton, 1803. Il excella de bonne heure sur la flûte et le basson. Il a fait représenter plusieurs opéras, entre autres, les *Visitandines*, 1792, que l'on reprit sous la Restauration. Il a écrit, en outre, une quantité prodigieuse de sonates, de symphonies, etc. Enfin, en 1795, il a publié une *Méthode de flûte* qui a eu plusieurs éditions.

Devienne (Jeanne-Françoise **Thévenin**, dite Sophie), née à Lyon, 1763-1841, fut actrice du Théâtre-Français (1785-1813). Elle jouait les soubrettes avec perfection.

Deville (Antoine), né à Toulouse, 1596-1657), fut un des meilleurs ingénieurs français avant Vauban.

Deville-lès-Rouen, petite ville industrielle à 3 kil. O. de Rouen (Seine-Inférieure). Filatures, teintureries, toiles peintes; 4,500 hab.

Devizes, v. du Wiltshire (Angleterre), à 36 kil. N. O. de Salisbury. — Etoffes de laine et de coton; 7,000 hab.

Dévolution. On appelait *droit de dévolution* une coutume du Brabant (Pays-Bas), en vertu de laquelle, si un homme se remariait, ses meubles étaient *dévolus*, par héritage, aux enfants du premier lit, à l'exclusion des enfants du second lit. Cette loi, purement civile, fut mise en avant par Louis XIV, quand il réclama les Pays-Bas au nom de sa femme, la reine Marie-Thérèse, fille de Philippe IV, roi d'Espagne, mais d'un premier lit, tandis que Charles II, le nouveau roi d'Espagne, était issu d'un second mariage. La *guerre de dévolution*, entreprise à la suite de ces prétentions, donna à Louis XIV toute la Flandre française, c'est-à-dire Lille, Douai, etc., 1667-1668.

Devon, comté d'Angleterre situé au S. O. entre 50° 13′ et 51° 15′ lat. N., et entre 5° 20′ et 6° 28′ long. O. Il est borné au N. et au N. O., par le canal de Bristol; à l'E., par les comtés de Somerset et de Dorset; au S. E. et au S., par la Manche; à l'O., par le comté de Cornouailles. Incliné sur deux bras de mer, il envoie à la Manche le Teign, la Tamer, le Dart, l'Ex, l'Otter, etc, et, au golfe de Bristol, le Torridge et le Taw. — Sa superficie est de 663,000 hectares, la popul. de 584,000 hab. — Ce comté a une grande variété de sites et de sol. Dans la vallée d'Exeter, il y a une fertilité prodigieuse comme sur la côte méridionale, tandis que près de la Tamise on trouve le plateau désolé de *Dartmoor* (*V.* Dartmoor). — Le Devon produit une race de bœufs renommés; il y a des mines d'étain, de plomb, de cuivre, de fer, des carrières d'argile à poterie, de pierre à bâtir, etc. — Les villes les plus importantes sont : Plymouth, Devonport, Dartmouth, Tavistock, Exeter, Barnstaple, Exmouth, etc.

Devon septentrional, terre des régions arctiques, au N. de l'Amérique, entre le canal de Jones au N., le canal de la Reine à l'O., et le détroit ou canal de Lancastre au S. E. C'est une région glacée et inhabitée.

Devonport, v. maritime et place forte du comté de Devon (Angleterre), à 3 kil. N. O. de Plimouth, dont elle n'était qu'un faubourg avant 1824. — Elle doit son importance à ses chantiers et bassins de construction pour la marine royale, à ses fabriques de voiles et cordages; 50,000 hab.

Devonshire (Comtes, puis ducs de), nom d'une maison aristocratique d'Angleterre appartenant à des branches diverses :

1° Ce titre fut transmis à la famille française des Courtenay par la petite-fille de Richard Rivers, le premier des comtes de Devon, au XII^e^ s., laquelle épousa Réginald de Courtenay. Deux comtes de Devon périrent pendant la guerre des Deux-Roses, l'un sur l'échafaud, 1466, l'autre à Tewkesbury, 1471. — Porté par trois membres d'une ligne collatérale, de 1485 à 1556, il passa à Charles Blount, lord Montjoie, puis à la famille Cavendish, branche cadette qui datait du règne d'Edouard II.

2° Le premier comte de Devonshire de cette nouvelle lignée fut William, baron Cavendish de Hardwick, créé en 1618. Sous Guillaume III, le titre de comte fut converti en celui de duc, 1694, William, quatrième duc de cette puissante famille, épousa successivement : Georgina Spencer (1757-1806), qui fit, entre autres poésies, le *Passage du mont Saint-Gothard*, traduit en français par Delille, 1802; et Elisabeth Foster (1759-1824), laquelle, après la mort de son mari, alla s'établir à Rome, et vécut entourée des hommes et des artistes les plus distingués. — Les ducs de Devonshire suivent, en politique, un whigisme modéré: le sixième duc, aussi du nom de William, a soutenu la cause de l'émancipation des catholiques et la réforme électorale de 1832.

Dévouement, acte religieux par lequel un citoyen romain se vouait aux dieux infernaux pour détourner sur sa tête les maux qui menaçaient son pays, ou, sous l'empire, le prince lui-même. Les trois Decius se dévouèrent, aux trois batailles de Veseris (340 av. J. C.), de Sentinum (295) et d'Asculum (279), en prononçant une formule consacrée, et se firent tuer par l'ennemi.

Devrient (Louis), acteur allemand, issu d'une famille de réfugiés français, né à Berlin (1784-1832). Surnommé le *Garrick allemand*, il fit goûter au delà du Rhin le théâtre de Shakespeare, dont il représentait admirablement les principaux personnages.

Devrighi, v. de Turquie d'Asie (Anatolie) dans le gouvernement de Sivas, à 130 kil. E. de cette dernière ville. On croit que c'est l'ancienne *Tephrice* ou *Nicopolis*, fondée par Pompée en mémoire d'une victoire sur Mithridate.

Devs. V. Amschaspands.

Dewinter (Jean-Guillaume), né au Texel (Hollande), en 1750, servait dans la marine de son pays, quand il dut fuir pour avoir pris part au soulèvement de 1787. Réfugié en France, il fit, sous Dumouriez et Pichegru, les campagnes de Belgique et de Hollande, et rentra dans sa patrie en 1795. Nommé vice-amiral de la république batave, il perdit, contre l'anglais Duncan, la bataille navale de Camperdown, 1797. Représentant de la Hollande, à Paris, 1798-1802, il devint maréchal sous le roi Louis Bonaparte, et commandant en chef des forces de terre et de mer. Il mourut à Paris en 1812.

Dewsbury, v du comté d'York (Angleterre), dans le West-Riding, à 7 kil. N. O. de Wakefield. Couvertures; lainage; gros tapis; 25,000 hab.

Dexippe. Trois écrivains grecs ont porté ce nom. On n'a que le titre des ouvrages du premier, qui était médecin, IV^e^ s. av. J C.—Le second, fils de Ptolémée, défendit Athènes, sa patrie, contre les Barbares, Scythes ou Goths, qui avaient envahi l'Attique, 269 ap. J. C. Photius cite de lui une *Histoire de Macédoine*, une *Chronologie universelle*, etc. Il en reste quelques fragments. — Le troisième, philosophe alexandrin, avait écrit un commentaire sur les *Catégories* d'Aristote, qui n'a pas été publié complétement, IV^e^ s. ap. J. C.

Dey, titre du souverain d'Alger avant la conquête française. Tiré du corps des janissaires et chargé du commandement de la milice turque, vers 1600, il prit, en 1710, la place du pacha ottoman qui ne revint plus. Vrai despote militaire, le dey était à la discrétion des soldats qui le nommaient et le déposaient.

Deyeux (Nicolas), chimiste, né à Paris, 1744-1837, a été pharmacien de Napoléon I^er^, professeur à l'Ecole de pharmacie et à la Faculté de médecine, membre de l'Institut, etc. Il a publié divers mémoires sur des sujets de chimie organique, la noix de galle, l'huile de ricin, les eaux minérales de Passy, etc.

Deynse ou **Deinse,** ville de la Flandre Orientale (Belgique), sur la Lys, à 20 kil. S. O. de Gand. — Grains, bestiaux, genièvre; teintureries, commerce de toiles; 3,700 hab.

Déyr, Déir ou **Derri.** V. Déir, v. de Nubie.

Dézallier d'Argenville (Antoine-Joseph), né à Paris, 1680-1765, naturaliste et littérateur, s'adonna d'abord à l'étude des beaux-arts. — Il devint conseiller du roi en 1748. Bien que ses écrits aient, en général, pour objet la peinture, il s'est fait une plus solide réputation par ses ouvrages d'histoire naturelle composés à l'aide d'un riche cabinet rassemblé par lui-même. On a de lui : *Traité sur la théorie et la pratique du*

jardinage; *Histoire naturelle éclaircie dans deux de ses parties, la Lithologie et la Conchyliologie; Abrégé de la vie de quelques peintres célèbres*, etc. — *Antoine-Nicolas*, fils du précédent, mort en 1796, a donné, entre autres ouvrages : *Voyage pittoresque de Paris*, 1752, in-12, etc.

Dezèdes ou **Dezaides**, compositeur dramatique, 1740-1792, débuta aux Italiens par l'opéra de *Julie*, 1772. Surnommé l'*Orphée des champs*, il réussit surtout dans la pastorale; son plus grand succès a été *Blaise et Babet*, 1783.

Dezoteux (François), médecin, né à Boulogne-sur-Mer, 1724-1823, servit d'abord comme élève en chirurgie dans les armées. En 1760, il fut nommé chirurgien-major du régiment du roi et reçu médecin de la Faculté de Besançon. Il fonda alors sa célébrité en propageant l'inoculation discréditée par un charlatan irlandais nommé Acton. Après un voyage en Angleterre, il préconisa la méthode *suttonienne*, 1766. Nommé directeur de l'Ecole de chirurgie créée dans le régiment du roi, et, en 1789, inspecteur général des hôpitaux militaires, il obtint sa retraite en 1793. Il a publié, avec Valentin, un *Traité de l'inoculation*.

Dezpoul ou **Despoul**, ou **Dizfoul**, v. de Perse, dans le Khouzistan, à 58 kil. N. O. de Chouster, paraît avoir 5,000 h.; possède un pont de 22 arches très-ancien, l'un des plus beaux qui soient en Perse.

Dhafer-be-amr-illah, 9e khalife fathimite d'Egypte, régna cinq ans, 1149-1154. Il laissa les croisés de Palestine prendre Ascalon et les Normands de Sicile piller Tennys dans le Delta, 1153. Il périt assassiné.

Dhaher-el-Azaz-dyn-illah, 4e khalife fathimite d'Egypte, régna 16 ans, 1021-1037. Il punit de mort les assassins de son père Hakem.

Dhaher-Billah, 35e khalife abbasside, fut tiré de prison à l'âge de 50 ans, pour succéder à son père, Nasser, 1225. Il régna 9 mois et 16 jours. Il fit bâtir un pont à Bagdad.

Dhaher, cheik de Palestine, né vers 1685, dans une tribu arabe qui errait sur les bords du lac de Tibériade. Devenu chef unique des siens, il fit d'Acre sa résidence, 1749, rétablit la sécurité dans le pays et protégea également les musulmans et les chrétiens. Inquiète de ses accroissements, la Porte lui fit une guerre de sept ans qui se termina par la mort de Dhaher, tué en trahison, 1775.

Dhalac, ancienne *Orine*, archipel de la mer Rouge, auprès de Massouah, sur la côte d'Abyssinie. On y pêche de très-belles perles fines, qui s'expédient dans les Indes et en Afrique. L'île principale renferme un excellent port. La popul. est de 20,000 hab.

Dhar, v. de l'Hindoustan, ch.-l. de la principauté de ce nom et résidence d'un chef Radjepout, dans la prov. de Malvah, par 22° 38' lat. N. et 73° long. E. Aux environs ruines qui rappellent l'invasion de Tamerlan; 100,000 hab.?

Dhawalagiri. V. Daoualaghiri.

D'Hozier. V. Hozier.

Dhuis, riv. de l'arrond. de Château-Thierry (Aisne), qui se jette dans le Surmelin, affl. de la Marne. La ville de Paris a acheté ses sources pour la consommation de la capitale.

Dia, surnom des îles *Naxos* et *Standia*, dans l'antiquité.

Diabbie, v. de la Guinée supérieure, capitale du pays d'Aruina, tributaire des Achantis, à 180 kil. E. de Coumassie.

Diable (mur du), en allem. *Pfahlgraben*, nom que le peuple, en Allemagne, donne aux débris des fortifications élevées par les Romains, depuis Cologne jusqu'au Taunus, et se reliant au Danube, afin de protéger les *Terres Décumates*. Commencé par Drusus, ce retranchement fut continué, dans la suite, par divers empereurs, notamment par Adrien et Probus. Les vestiges sont assez considérables en Bavière, en Wurtemberg et dans le duché de Brunswick. Dans la Hesse, le rempart est formé de terres retenues au moyen de pieux.

Diable (pont du). Il y en a deux de ce nom en Europe. Le plus connu a été jeté en Suisse, sur la Reuss, dans le canton d'Uri. Construit en pierre et long de 25 mètres, il a une seule arche qui s'appuie sur deux rochers à pic : la Reuss fait, en cet endroit, une chute de 30 mètres dont rien ne peut rendre le formidable effet. Ce pont est traversé par la route d'Altorf au mont Saint-Gothard. — Dans le pays de Galles (Cardigan) est l'autre *pont du Diable* : il domine un abîme de 70 mèt. de profondeur, dans lequel le Mynach se précipite en 4 chutes. Construit en 1753, il tient, comme le précédent, la place d'un pont plus ancien.

Diablerets, mont des Alpes Bernoises, sur les confins des cantons de Valais et de Vaud (Suisse). Sa hauteur est de 3,118 mèt.

Diablintes, peuplade de la Celtique (Gaule), comprise dans la confédération des Aulerques. Elle avait une capitale du même nom, auj. *Jublains* (Mayenne).

Diaconat. V. Diacre.

Diaconesses (du grec διάκονος, serviteur), veuves ou vierges qui, dans la primitive Eglise, distribuaient aux personnes de leur sexe les secours spirituels et temporels. Ordonnées par l'évêque, elles étaient comprises dans le clergé ; toutefois, les conciles des Gaules défendirent, dès le ve s., de consacrer des diaconesses.—Il y a encore des diaconesses dans certains pays protestants et aussi dans l'église grecque russe : un hôpital de Strasbourg est desservi par des femmes qui portent ce nom.

Diaconies, établissements pour les infirmes ou les indigents, desservis autrefois par des diacres ou des diaconesses.

Diacres. Dans l'origine, ils formaient dans l'Eglise un ordre particulier, chargé du service de la table sainte, de l'entretien des vases sacrés, de la distribution des secours aux pauvres et aux malades, de l'administration des revenus temporels : l'archidiacre était leur chef. — Plus tard, le diaconat n'a plus été que le dernier degré pour arriver à la prêtrise : il impose un engagement irrévocable.

Diacre (Paul). V. Paul.

Diadème, bandeau de soie, de fil ou de laine qui, dans l'antiquité, était l'insigne de la royauté. On le décorait de pierres précieuses et d'ornements. Les modernes l'ont remplacé par la couronne.

Diadin, ancienne *Daudyana*, v. d'Arménie (Turquie d'Asie), à 96 kil. N. de Van, sur le Mourad-Tchaï. Forteresse importante.

Diadumenianus (M. Opelius Macrinus Antoninus), fils de Macrin, associé par son père à l'empire, 217, et assassiné avec lui par les soldats, 218.

Diæus, l'un des derniers stratéges de la ligue achéenne. Défait à Leucopetra par Mummius, il se tua à Mégalopolis, 146 av. J. C.

Diagoras l'*Athée*, philosophe grec, né dans l'île de Mélos, fut, dit-on, esclave, puis disciple de Démocrite. Vers 412 avant J. C., il s'enfuit d'Athènes redoutant la ciguë ; une tradition le représente raillant sans cesse les mystères et les initiés. On prétend que, n'ayant pu obtenir justice d'un dépositaire infidèle, il serait passé d'une superstition extrême à une impiété ouverte. Selon Elien, il donna à Mantinée de sages lois. On ne s'accorde pas sur le genre de sa mort. On a les titres de deux de ses ouvrages.

Dial. V. Flamine.

Diala, ancien *Délas*, riv. du Kourdistan et de l'Irak-Arabi (Turquie d'Asie), qui naît dans les monts Zagros et se jette dans le Tigre, à 13 kil. S. E. de Bagdad. Cours de 270 kil.

Diamante (Jean-Baptiste), poëte dramatique espagnol et chevalier de Malte, vivait vers le milieu du XVIIe s. Auteur fécond, mais inégal, il n'est guère connu que par une imitation du *Cid* de Corneille, *El Honrador à su Padre* (le vengeur de l'honneur de son père), réimprimée en 1848, à Paris, dans le tome V du *Tesoro del Teatro Español*. Longtemps on avait répété, sur le témoignage de Voltaire, que le drame espagnol avait précédé le *Cid* de Corneille ; l'erreur a été relevée récemment.

Diamantin (District), partie de la prov. de Minas-Geraës (Brésil), qui fournit les plus beaux diamants : il a environ 50 kil. de circonférence. Le chef-lieu est *Tejuco* ou *villa Diamantina*.

Diamastigose. Fête en l'honneur de Diane, à Sparte, dans laquelle on fouettait les enfants pour les prémunir contre la souffrance. Avant Lycurgue, qui introduisit la flagellation, on offrait à la déesse des sacrifices humains. V. Diane.

Diamond-Harbour, port du Bengale (Hindoustan), à 60 kil. S. O. de Calcutta, à l'embouchure de l'Hougly. C'est le véritable port de Calcutta : on y décharge les vaisseaux qui ne peuvent remonter le fleuve. Le climat est malsain.

Diana (Antonin), casuiste sicilien, né à Palerme, 1586-1663, entra dans l'ordre des théatins et fut examinateur des évêques sous trois papes. On lui attribue 150 traités de morale. Le plus connu, *Resolutiones mo-*

rales a été réimprimé sous les titres de *Dianæ summa*, *Diana coordinatus*, etc.

Diana veteranorum, auj. *Zana* (Algérie), dans la prov. de Constantine.

Diane, appelée *Artémis* par les Grecs, était la déesse de la chasse. Fille de Jupiter et de Latone, elle naquit dans l'île de Délos, où sa mère donna encore le jour à Apollon. Elle obtint de son père la faveur d'une éternelle virginité. Elle protégea le berger sicilien Daphnis, et le chaste Hippolyte, et fit sentir sa colère à Buphagus, qu'elle perça de ses flèches, à Actéon, qui fut dévoré par ses chiens. Elle aurait cependant aimé le berger Endymion et le chasseur Orion. De Délos, d'où elle prit les noms de Délia et de Cynthia (du mont Cynthius), son culte s'étendit dans le reste de la Grèce et jusque dans la Chersonèse Taurique : on lui immolait originairement des victimes humaines, comme l'indique l'histoire d'Oreste et Pylade. Ses principaux sanctuaires étaient à Délos et à Éphèse : le dernier temple avait coûté 220 ans à bâtir. A Rome, les femmes l'invoquaient encore sous le nom de *Lucine* (déesse qui met au jour, de *lux*), dans les douleurs de l'enfantement. — Les Grecs la vénéraient aussi comme déesse du ciel sous le nom de Phébé ou de la Lune, et des enfers, sous le nom d'Hécate, divinité des enchantements. En 440 av. J. C., Alcamène consacra le triple caractère de Diane dans une sorte de statue à trois faces qui fut, depuis, placée dans les carrefours : de là le surnom de *Trivia* (la déesse aux trois chemins). On la représente debout, armée d'un arc et de javelots, un croissant sur le front, la tête altière et les yeux regardant au loin. — On a conjecturé que Diane a été confondue parfois avec l'Isis des Egyptiens ou la Cybèle de Phrygie : celle d'Ephèse, symbole de la nature féconde, ne ressemble pas à la déesse qu'adoraient les Grecs.

Diane de Poitiers, née en 1499, était fille de Jean de Poitiers, seigneur de Saint-Vallier. Mariée, dès l'âge de treize ans, à Louis de Brézé, grand-sénéchal de Normandie, elle sauva, plus tard, la vie de son père condamné à mort comme complice de la fuite du connétable de Bourbon, et devint veuve en 1531. Elle exerça, dans la suite, le plus grand ascendant sur le dauphin Henri qui, en montant sur le trône, prit le nom de Henri II. A l'avénement de ce prince, elle fit exiler la duchesse d'Etampes, qui lui avait disputé le pouvoir comme favorite de François Ier. Créée duchesse de Valentinois en 1548, elle aurait, selon de Thou, déterminé la rupture de la trêve de Vaucelles et poussé le roi à persécuter les protestants. Après la mort de Henri II, elle se retira au château d'Anet, où le connétable de Montmorency lui resta seul fidèle, 1559. Elle y vécut jusqu'en 1566, sans être inquiétée par la reine mère, Catherine de Médicis, à qui elle avait fait don du château de Chenonceaux. On lui érigea, dans l'église d'Anet, un monument avec sa statue en marbre blanc, œuvre de Jean Goujon. On a, depuis, transporté ce monument à Paris, à l'Ecole des Beaux-arts.

Diane de France, duchesse de Montmorency et d'Angoulême, née en Piémont en 1538, était fille du dauphin Henri (Henri II) et d'une jeune Piémontaise, Filippe Duc, selon la plupart des biographes, ou de Diane de Poitiers. Mariée à Horace Farnèse, duc de Castro, 1553, puis à François de Montmorency, fils du fameux connétable, 1557, elle devint veuve une seconde fois, en 1579. Douée d'une prudence remarquable, elle négocia, en 1589, la réconciliation de son frère, Henri III, que la Ligue avait déclaré déchu du trône, avec Henri de Navarre, chef des protestants. Elle eut aussi un grand crédit auprès de Henri IV, et mourut en 1619.

Dianium, auj. *Denia*, v. de l'ancienne Tarraconaise (Espagne), chez les Contestani, près du cap Dianium. C'était une colonie de Marseille.

Diano, vallée de l'anc. roy. de Naples (Principauté Citérieure), fertile, mais malsaine. Elle renferme *La Sala*, v. de 8,000 hab.

Dianowitz, assassin de Coligny. V. Besme.

Diarbékir ou **Amid,** ancienne *Amida*, v. forte de la Turquie d'Asie (Kourdistan), sur le Tigre, par 37°55'30" lat. N. et 37°31'35" long. E., à 330 kil. N. E. d'Alep, à 1020 kil. S. E. de Constantinople. Sa population est de 50 à 60,000 hab. Turcs, Kourdes, Arméniens, etc. Il y a encore des nestoriens, des jacobites et des juifs. Les édifices les plus remarquables sont la mosquée, la cathédrale arménienne et le palais du gouverneur du Kourdistan, dont Diarbékir est le chef-lieu. — Il y a des fabriques de maroquins, de poterie et d'objets en cuivre qui sont bien déchues de leur importance; on y tisse aussi des étoffes de soie et de coton. Grâce à sa position entre la mer Noire et le golfe Persique, Diarbékir est le centre d'un commerce de transit assez important. Des caravanes le mettent en communication avec l'Europe par Alep et Alexandrette. — On attribue aux Romains la construction de ses remparts que flanquent 72 hautes tours. Disputé longtemps par les Perses aux Romains et aux Grecs, Diarbékir a été enlevé aux Persans modernes par le sultan Sélim Ier au commencement du XVIe s.

Diarbékir (vilayet de). V. Kourdistan.

Dias ou **Diaz** (Barthélemy), navigateur portugais, fut envoyé, en 1486, par le roi Jean II de Portugal, pour explorer les côtes d'Afrique situées au sud de la Guinée méridionale. Il était parvenu au delà de la baie d'Alagoa, non loin de la Cafrerie, quand son équipage le força de reprendre la route d'Europe. A son retour, il reconnut un grand promontoire qu'il nomma Cap des Tourmentes, en souvenir des tempêtes qu'il avait essuyées avant de le doubler, 1487 : Jean II devait l'appeler *Cap de Bonne-Espérance*. — Diaz commanda encore l'un des vaisseaux qui, sous la conduite de Cabral, avaient reconnu le Brésil ; il périt dans une tempête qui s'éleva non loin des parages découverts par lui-même treize ans auparavant, 1500.

Diaz (Balthasar), poëte comique portugais, né à Madère, vécut au XVIe s. sous le roi Sébastien. Il a composé des *Autos* ou drames religieux dont le sujet est emprunté à l'histoire sainte ou aux vies des saints, etc.

Diascévastes (διασκευάζω, j'arrange), nom donné à ceux qui s'occupèrent d'arranger et de retoucher les poëmes d'Homère au VIIe et au VIe s. av. J. C., et plus tard à Alexandrie.

Diaz (Michel), né en Aragon, accompagna Christophe Colomb dans son second voyage aux Antilles, 1493, et demeura à Haïti où il découvrit les mines d'or de la rivière de l'Hayna, 1496. Toujours fidèle à la famille de Colomb, il refusa de reconnaître Bobadilla, 1500; nommé gouverneur de Porto-Rico, 1512, il s'attira une nouvelle disgrâce et mourut vers 1514.

Dibbi, lac du pays de Masena (Soudan), que traverse le Djoliba ou Niger.

Dibdin (Charles), poëte, comédien et musicien anglais, né à Southampton, 1745-1814, a laissé une centaine de pièces dont l'une, le *Quaker* (1777), est encore vue avec plaisir.

Dibdin (Thomas), fils du précédent, né à Londres, 1772-1842, fut, comme son père, auteur et comédien. *La Mère l'Oie* et *le Fougueux Courrier*, deux de ses pièces, eurent des succès d'argent qui n'empêchèrent pas l'auteur de mourir dans l'indigence.

Dibdin (Thomas-Frognall), bibliographe anglais, né à Kensington, 1770-1847; ministre anglican, il débuta dans les lettres par des poésies médiocres et par des essais bibliographiques. Sa *Bibliomanie*, 1818, roman en six parties, le fit enfin connaître. Chargé de rédiger le catalogue des livres rares réunis par le comte Spencer à Londres et dans son château d'Althorp, il donna successivement : *Bibliotheca Spenseriana*, 1814-1815, et *Ædes Althorpianæ*, 1822. Ces publications furent accompagnées du *Bibliographical Decameron*, 1817, recueil de 10 dialogues portant sur la calligraphie et l'enluminure des manuscrits, les premiers imprimeurs et l'ornementation des livres, etc. Un voyage sur le continent lui servit à composer : *Excursion bibliographique, archéologique et pittoresque en France et en Allemagne*, 1821. La partie qui concerne la France fut traduite, en 1825, par MM. Licquet et Crapelet, 4 vol. in-8°. — Dibdin publia en 1838 le pendant du même ouvrage pour les comtés du nord de l'Angleterre et l'Ecosse. Dans l'intervalle il avait donné : *Introduction à la connaissance des éditions rares et précieuses des classiques grecs et latins*, 1827. On reproche à Dibdin de manquer de méthode.

Dibutade, potier de Sicyone, d'une époque inconnue, auquel on doit, dit-on, l'art de modeler en relief. Sa fille ayant dessiné sur un mur le profil de l'ombre produite par l'image de son amant, il appliqua sur l'espace compris entre les lignes de ce contour de l'argile qu'il fit durcir au feu.

Dicæarchia. V. Puteoli.

Dice, Δίκη, déesse qui punissait les crimes. Elle était fille de Jupiter et de Thémis.

Dicéarque, philosophe, géographe et historien grec, était disciple d'Aristote. Né à Messine, en Sicile, il passa toute sa vie dans le Péloponnèse. Les anciens vantent l'étendue et la variété de ses connaissances; nous n'a-

vons plus que des fragments de ses ouvrages qui étaient nombreux. Le plus important était une *Vie* (description) *de la Grèce*. Dans ses dialogues philosophiques intitulés *Lesbiaques* et *Corinthiaques*, il soutenait que l'âme est mortelle. Les fragments de Dicéarque ont été publiés par Manzi, Rome, 1819, et, en partie, par Müller dans les *Historicorum Græcorum fragmenta*, t. II.

Dicquemare (l'abbé Jean-François), professeur de physique expérimentale au Havre, où il naquit en 1733 et mourut en 1789. Il inventa plusieurs instruments utiles à la navigation, et se livra à une étude approfondie des zoophytes, des infusoires et des mollusques. — On lui doit: *Connaissance de l'astronomie mise à la portée de tout le monde*, 1771; plus de 60 mémoires insérés dans le *Journal de Physique*, de 1752 à 1789, etc.

Dictæus mons, montagne de Crète. V. Dicté.

Dictamnum ou **Dictynna,** montagne, cap et ville au N. O. de la Crète. On en tirait le dictame, plante vulnéraire.

Dictature, magistrature romaine, établie en 498 av. J. C., et dont les patriciens furent seuls revêtus jusqu'en 355; alors le plébéien Marcius Rutilus fut élevé à cette dignité. Créée dans les cas graves et seulement pour 6 mois, elle conférait au citoyen qui était nommé dictateur un pouvoir absolu. Les consuls lui étaient subordonnés, et 24 licteurs, armés de haches, le précédaient même dans Rome. Il ne pouvait combattre à cheval; de là la nécessité de prendre un lieutenant, le *maître de la cavalerie*. Nommé, sur l'avis du sénat, de nuit, par l'un des deux consuls ou, mais rarement, par le peuple, il devait, d'ordinaire, avoir déjà été consul. Le dictateur n'était pas élu seulement dans les périls militaires; il était désigné quelquefois pour remplacer les consuls retenus au dehors ou pour enfoncer le clou sacré: il s'ensuit que, le plus souvent, les dictateurs ne conservaient leurs fonctions que peu de temps. Le premier des 88 magistrats qui exercèrent la dictature, a été T. Lartius (498); les derniers sont Sylla (82-79) et César qui abdiqua au bout de 11 jours en 49; réélu en 47, il se fit décerner cette souveraine magistrature en 46 pour dix ans et en 44 à vie. La dictature, entre les mains de Sylla et de César, était la royauté moins le nom.

Dicté, nymphe de Crète. Du haut d'une montagne qui garda son nom, elle se jeta à la mer pour échapper aux poursuites de Minos.

Dictys de Crète, auteur prétendu d'un ouvrage, *Ephemeris Belli Trojani*, ou journal de la guerre de Troie. Compagnon d'Idoménée, il aurait écrit, en phénicien, ce récit qui, trouvé dans son tombeau, au temps de Néron, aurait été traduit alors en grec par un certain Eupraxis, et en latin par Septimius dans le IIIe ou IVe s. de l'ère chrétienne. Sous sa forme latine, la seule que l'on possède, l'ouvrage de Dictys de Crète a inspiré les romans du moyen âge. Imprimé, pour la première fois, en 1470, il a été traduit en français par Achaintre, 1813. — Dederich en a donné une excellente édition, Bonn, 1835, in-8°.

Dicuil, moine irlandais, écrivit, en 825, un traité *de Mensura orbis Terræ*. Ce livre a pour base un manuscrit sur les mesures de l'empire romain au temps de Théodose. Il y a ajouté quelques détails puisés dans Pline, Orose, Solin, etc., et les récits de quelques moines voyageurs. Il y parle de la découverte de l'Islande, de l'ouverture du canal entre le Nil et la mer Rouge, etc. Letronne a donné une édition de Dicuil avec des notes critiques, 1814.

Diderot (Denis), littérateur, né à Langres (Haute-Marne), en 1713, était fils d'un coutelier. Il fit ses études chez les jésuites, d'abord au collége de sa ville natale, puis à Paris, au collége d'Harcourt. Entré chez un procureur, il y apprit tout, excepté le code. Brouillé avec sa famille, il se mit à donner des leçons pour vivre, enseignant les mathématiques, le grec, le latin, tout ce qu'on voulait. A 30 ans, il se mariait avec une femme aussi pauvre que lui. Les besoins de son ménage lui firent alors entreprendre une traduction de l'*Histoire de Grèce*, de l'anglais Stanyan, 1743. De cette époque datent aussi ses premiers ouvrages, un *Essai sur le mérite et la vertu*, 1745; les *Pensées philosophiques*, 1746; la *Lettre sur les aveugles*, 1749. Dans ce dernier livre, il professait un athéisme qui irrita Voltaire, et attira à l'auteur un emprisonnement à Vincennes, dont le gouverneur, le marquis du Châtelet, adoucit singulièrement la rigueur. Rendu à la liberté, il se remit au travail avec une facilité qui lui permettait de se livrer aux études les plus différentes. C'est ainsi qu'il se crut appelé à régénérer le théâtre. *Le Fils naturel*, 1757, *le Père de famille*, 1758, premiers essais du drame sur la scène française, obtinrent un succès médiocre, et les théories que Diderot mit en avant pour les soutenir ne trouvèrent crédit qu'au delà du Rhin, dans la bonne Allemagne. Le véritable monument de la carrière de Diderot est l'*Encyclopédie*, qu'il commença en 1749. Dans l'origine, elle ne devait être qu'une traduction de l'ouvrage anglais de Chambers. Peu à peu, Diderot et son associé Dalembert élargirent leur plan; le premier rédigea le *Prospectus* et le *Système des connaissances humaines;* le second fit la *Préface*. La publication de cet immense assemblage d'articles, dus à un nombre infini de collaborateurs, souleva une véritable tempête. Dalembert se retira. Diderot, soutenu par Mme de Pompadour, Malesherbes et le duc de Choiseul, persista jusqu'au bout; il revit ou refit la plupart des articles, sans compter ceux qu'il fournit lui-même pour les *Arts mécaniques*. Ces derniers, il les étudiait non pas théoriquement dans son cabinet, mais d'une manière pratique, passant des journées entières dans les ateliers. L'aptitude universelle de Diderot lui permettait encore de composer pour Raynal une partie de l'*Histoire philosophique des Indes;* pour Grimm, les *Salons* de 1765, 1766, 1767; pour le suisse Bemetzrieder, les *Leçons de clavecin*, etc. Tant de travaux ne l'avaient pourtant pas enrichi; il dut vendre sa bibliothèque, que Catherine II acheta, à condition qu'il en resterait le bibliothécaire avec un traitement annuel de 1,000 fr. En 1773, il fit un voyage à Saint-Pétersbourg pour remercier l'impératrice; mais il évita, à son retour, de passer par Berlin, malgré une invitation du grand Frédéric. Il composa alors son *Voyage de Hollande*, puis des contes et romans, dont les plus connus sont *Jacques le fataliste* et *la Religieuse*. Son dernier ouvrage fut un éloge de Sénèque, sous ce titre: *Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, 1779. Il mourut le 29 juillet 1784 et fut enterré dans l'église Saint-Roch. Génin dit qu'il serait impossible d'affirmer que Diderot ait été bien ferme dans son athéisme, et il donne comme preuve l'article Providence de l'*Encyclopédie*. Quoi qu'il en soit, on ne saurait nier que le pour et le contre ne se rencontrent également dans ses ouvrages. Les principaux écrits ont paru sous le titre d'*Œuvres philosophiques* de M***, Amsterdam, 6 vol. in-8°. Naigeon a publié ses *Œuvres complètes*, 1798, 15 vol. in-8°, Paris; et Genin, les *Œuvres choisies*. V. la belle édition de Diderot par M. Azzézat, chez Garnier frères, 1875-1876.

Didier (Saint), en latin *Desiderius* (d'où *Dizier*), évêque de Langres, mis à mort par les Vandales vers 264.

Didier, archevêque de Vienne en 596, déposé en 603, et enfin assommé par ordre de Brunehaut en 608.

Didier, évêque de Cahors en 629, et en même temps trésorier de Dagobert Ier, comme il l'avait été de Clotaire II. Duchesne et dom Bouquet rapportent, dans leurs collections, 16 lettres de lui. Dans le Midi, on l'honore sous le nom de *saint Géry*.

Didier, dernier roi des Lombards, fut élu à la mort d'Astolphe, 756, dont il battit le frère Ratchis. En attaquant, 772, le pape Adrien Ier, il attira sur lui les armes de Charlemagne. Bloqué dans Pavie, il fut forcé de se rendre, 774. Il termina ses jours dans le monastère de Corbie, vers 775.

Didier (Jean-Paul), né à Upie (Drôme), en 1758, était en 1789 avocat au parlement de Grenoble. Maître des requêtes sous l'Empire et conseiller à la Cour de cassation en 1814, il fut destitué après les Cent-Jours. Il organisa alors dans l'Isère une insurrection dont on n'a jamais bien connu ni le but, ni le vrai mobile, et qui fut aisément comprimée, 5 mai 1816. Arrêté dans sa fuite et livré par le Piémont, il fut condamné à mort par la Cour prévôtale de l'Isère et exécuté à Grenoble, 1816.

Didier-au-Mont-d'Or (Saint-), bourg de l'arrond. de Lyon (Rhône). Eaux minérales; fils de fer; grains, vins; 2,520 hab.

Didier-la-Séauve (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 30 kil. N. E. d'Yssengeaux (Haute-Loire). Soie, rubans; eaux minérales; 4 906 hab.

Didier-sur-Chalaronne (Saint-), bourg de l'arrond. de Trévoux (Ain). Fabr. d'huile; 2,640 hab.

Didius Julianus Severus, empereur romain, né à Milan en 133. Il avait gouverné longtemps les provinces et obtenu deux fois le consulat, lorsque, à la mort de Pertinax, 193, l'empire fut mis à l'encan par les prétoriens; il l'emporta sur Flavius Sulpicius, en donnant, selon Spartien, 30,000 sesterces (7,200 fr.) à chaque soldat. A l'approche de Septime Sévère, il fut aban-

donné par les prétoriens et mis à mort sur l'ordre du sénat. Il avait régné 66 jours.

Didon ou **Élise,** reine de Carthage, était fille de Bélus, roi de Tyr, nièce et femme de Sichée ou Acerbas, grand prêtre d'Hercule. Ce dernier ayant été massacré par l'ordre de Pygmalion, son beau-frère, qui voulait s'emparer de ses trésors, Didon prit la fuite, emportant les richesses de son mari. Elle aborda près d'Utique et obtint, par ruse, des indigènes, la concession d'un terrain assez vaste sur lequel elle fonda Carthage, 878 av. J. C., c'est-à-dire trois siècles après l'époque où, selon Virgile, Énée fut jeté sur la côte d'Afrique. Recherchée en mariage par Iarbas, roi des Gétules, la veuve de Sichée se fit préparer un bûcher sur lequel elle se tua.

Didot, célèbre famille d'imprimeurs français, dont l'illustration remonte à Didot (François), 1689-1757, syndic de la communauté des libraires.

Didot (François-Ambroise), né à Paris, 1730-1804, fils de François, a inventé la presse à un coup, la fabrication du papier vélin, et perfectionné les caractères typographiques. On cite, parmi les ouvrages qu'il a imprimés, la *Collection d'Artois*, 64 vol. in-18, et la *Collection des classiques français*, in-18, in-8° et in-4°.

Didot (Pierre-François), frère du précédent, 1732-1795, a publié une édition de l'*Imitation de Jésus-Christ*, in-fol., du *Télémaque*, in-4°, etc. — Parmi ses fils, Henri Didot, 1765-1852, inventa le moule *polyamatype*, qui fond cent lettres à la fois pour les éditions dites microscopiques; Didot Saint-Léger créa une machine pour la fabrication du papier *sans fin;* Didot jeune a donné le *Voyage du jeune Anacharsis*, grand in-4°.

Didot (Pierre), fils aîné de François-Ambroise, 1760-1853, a exécuté les magnifiques éditions dites *du Louvre*, où son imprimerie avait mérité d'être installée, et composées d'un *Virgile*, d'un *Horace*, d'un *Racine* et des *Fables de la Fontaine*, in-fol. L'*Iconographie* de Visconti, les *Voyages* de Denon, sortent aussi des presses de Pierre Didot, qui a encore ajouté à sa réputation d'imprimeur un certain talent poétique.

Didot (Firmin), frère du précédent, 1764-1836, n'a pas eu de rival comme fondeur et graveur. Il a publié, d'après un procédé inventé par lui-même, les premières éditions *stéréotypes*, et tout d'abord les *Tables de logarithmes* de Callet, qui ne présentent plus de fautes. De belles éditions du *Camoens*, de la *Henriade*, de *Salluste*, etc., le recommandent aussi. En 1827, il abandonna à ses fils, Ambroise-Firmin, né en 1790, et Hyacinthe, né en 1794, les affaires de sa maison; et, élu député de Nogent-le-Rotrou, prit place dans les rangs de l'opposition modérée qui se ralliait à Royer-Collard. Auteur de deux tragédies, de traductions en vers français de *Tyrtée*, de *Théocrite* et des *Bucoliques* de Virgile, il a encore donné une *Notice* intéressante sur les Estienne.

Didyme (c.-à-d. *Jumeau*), surnom de saint Thomas, apôtre.

Didyme, grammairien d'Alexandrie, contemporain de Cicéron et d'Auguste. Il appartenait à l'école d'Aristarque, et il eut pour élèves Apion, Héraclide de Pont, etc. Compilateur infatigable, il a laissé 3,500 traités, selon Athénée, ou 4,000, selon Sénèque, tous perdus aujourd'hui. Les petites scolies d'Homère, qu'on lui a attribuées, paraissent extraites de ses ouvrages, mais rédigées à une date postérieure, puisqu'on y parle de Plutarque, etc. On cite encore Didyme dans les scolies de Pindare, de Sophocle et d'Aristophane. — Le traité *De Marmoribus et lignis*, Milan, 1819, est, sans doute, d'un autre Didyme, naturaliste.

Didyme *d'Alexandrie*, théologien grec, 309-396. Aveugle à 4 ans, il s'instruisit à force d'écouter. Maître à son tour, il eut pour élèves saint Jérôme, saint Isidore, etc. On a de lui : *Liber de Spiritu Sancto; Enarrationes in Epistolas canonicas; Liber adversus Manichæos; De Trinitate.* Les deux premiers traités ne nous sont connus que par des traductions latines.

Didyme, ancienne ville de l'Asie Mineure, sur la côte de la mer Égée, près de Milet, célèbre par un oracle d'Apollon.

Didymotichos, anc. v. de Thrace, auj. *Demotica.*

Die (*Dea Vocontiorum*), ch.-l. d'arrond. de la Drôme, par 44° 45′ 9″ lat. N. et 3° 2′ 4″ long. E., à 42 kil. S. E. de Valence, sur la Drôme, dans une vallée pittoresque et fertile. La population est de 3,876 hab. — Die est entourée de murailles flanquées de nombreuses tours. Les seuls édifices remarquables sont les bâtiments de l'ancien évêché, la cathédrale, la *Porte Saint-Marcel*, arc de triomphe sur la route de Gap. Sur son territoire on récolte des vins muscats et la *clairette*, vin mousseux très-estimé. — Die est la ville du Dauphiné qui, après Vienne, renferme le plus d'antiquités. Au moyen âge elle fut la capitale du Diois et elle souffrit beaucoup de la lutte des protestants et des catholiques au XVI° s.

Dié (Saint), *Deodatus*, appartenait à une famille puissante de Neustrie. Élu évêque de Nevers en 655, il assista au concile de Sens, 657, puis se retira dans diverses localités des Vosges, d'Alsace, des environs de Bâle. En dernier lieu, il bâtit dans les Vosges le monastère de Jointures, près duquel s'éleva depuis la ville de Saint-Dié. Il mourut en 679 ou 684. Fête le 17 juin.

Dié (Saint-), *Sanctum Deodatum*, ch.-l. d'arrond. des Vosges, par 48° 17′ 4″ lat. N. et 4° 36′ 47″ long. E., à 55 kil. N. E. d'Épinal, sur la Meurthe, au pied de la montagne d'Ornion. La population est de 14,511 hab. — Saint-Dié est le siége d'un évêché. On y fabrique des cotonnades, mousselines, tulles, etc. Il y a de nombreuses brasseries. On y fait un commerce de bois, grains, bestiaux, fromages, etc. Fondée autour du monastère de Jointures (*V.* l'article précédent), mais seulement au XII° s., la ville de Saint-Dié fut rebâtie, en 1757, sur un plan régulier par le roi Stanislas, à la suite d'un violent incendie qui l'avait détruite.

Diebitsch (Jean-Charles-Frédéric-Antoine, comte), général russe, né en 1785 à Grossleippe (Silésie), entra d'abord dans les cadets de Berlin (1797-1805), puis passa au service de la Russie. Il se distingua dans les batailles d'Austerlitz, de Friedland, de Dresde et de Leipzig. Lieutenant général en 1813, il engagea les alliés, en 1814, à se porter sur Paris, après les défaites qui avaient marqué la campagne de France. Alexandre l'attacha, plus tard, à sa personne, le nomma major général de l'armée, 1820, et se fit accompagner par lui à Taganrog. A l'avénement de Nicolas I°r, Diebitsch montra, dans la répression de la révolte du prince Troubetzkoï, la plus grande décision, 1825. Nommé gouverneur des colonies militaires, il s'illustra encore dans la guerre de Turquie par la prise de Varna, 1828, et surtout par le passage des Balkans, 1829 : exploit que Nicolas I°r récompensa en lui donnant le surnom de *Zabalkanski* (l'*au-delà-Balkanien*) et le titre de feld-maréchal. Envoyé contre les Polonais insurgés, il leur livra la bataille d'Ostrolenka, et mourut du choléra près de Pultusk (juin 1831).

Dieffenbach (Jean-Frédéric), chirurgien, né à Kœnigsberg, 1792-1847, étudia d'abord la théologie, fit les campagnes de 1813-1815 et se livra enfin à son goût pour la chirurgie. Établi à Berlin, il devint, en 1840, chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité de cette ville. Il a inventé ou perfectionné de nombreux instruments et trouvé de nouveaux procédés opératoires. On lui doit, entre autres, des méthodes ingénieuses et pratiques pour guérir le bégayement et le strabisme, pour former artificiellement des lèvres, des nez, des joues, etc. — Son principal ouvrage est intitulé : *Expériences chirurgicales*, Berlin, 1829-1834 ; mais le plus remarquable paraît être sa *Chirurgie opératoire*, Leipzig, 1844-1848, 2 vol. Il a encore donné : *De la section des muscles et des tendons*, 1841; de la *Guérison du bégayement*, 1841 ; de l'*Emploi de l'éther contre la douleur*, 1847, etc. Il a continué aussi l'ouvrage de Scheel *sur la transfusion du sang et l'injection des médicaments dans les veines.*

Diego (San-), ville de la Californie (États-Unis), à 650 kil. S. E. de Monterey, par 32° 29′ 30″ lat. N. et 119° 37′ 3″ long. O. Popul. : 1,600 hab. Elle a une rade excellente sur l'Océan Pacifique.

Diego-Alvarez, île du groupe de Tristan d'Acunha, au S. O. du cap de Bonne-Espérance dans l'Océan Atlantique.

Diego-Garcia. V. Chagos.

Diekirch, ville du Luxembourg hollandais, à 26 k. N. de Luxembourg, sur la Sure; 2,350 hab. — Jean, roi de Bohême et comte de Luxembourg, l'avait fait entourer de murailles. — Draps, cuirs, plâtre, etc.

Diemen (Antoine van), né à Cuylenbourg en 1593, s'éleva des fonctions de commis au poste de gouverneur général des Indes hollandaises, auquel il fut promu en 1636. Il soumit Amboine, se fit céder par les Portugais Ceylan et Malacca, étendit le commerce au Japon et au Tonkin. Il fut le promoteur des voyages de Pietersen, qui reconnut la *Terre de Van-Diemen* près du golfe de Carpentarie, 1641 ; d'Abel Tasman, qui reconnut une seconde *Terre de Van-Diemen* (appelée aujourd'hui Tasmanie) en 1642, et la côte septentrionale de l'Australie en 1644. — Van Diemen fonda aussi, à

Batavia, divers établissements publics. Il mourut en 1645.

Diemen (Terre de Van). V. TASMANIE.

Diemerbroeck (ISBRAND DE), médecin hollandais, né à Montfort (Utrecht) en 1609, se distingua dans la peste de Nimègue (1636-37) et devint, en 1649, professeur à Utrecht, où il mourut en 1674. Il eut beaucoup d'élèves. — On lui doit : *de Peste*, 1646, livre où il préconise certains curatifs adoptés depuis; *Anatome corporis humani*, 1672, œuvre d'un compilateur clair et méthodique, etc.

Diensis Pagus, nom latin du DIOIS.

Diepenbeck (ABRAHAM VAN), peintre hollandais, né à Bois-le-Duc, 1607-1675, excella d'abord dans la peinture sur verre qu'il abandonna pour entrer dans l'atelier de Rubens. Ses ouvrages, exécutés souvent avec une trop grande facilité, se distinguent par une entente habile du clair-obscur. — Parmi les vitres de cet artiste, on cite celles de la chapelle des Pauvres dans la cathédrale d'Anvers, et celles du chœur de l'église des Dominicains. Parmi ses peintures à l'huile, on signale un *Crucifiement*, d'après Rubens, conservé à Coblentz. Il a exécuté aussi des vignettes pour l'ornementation des livres ; *le Temple des Muses*, en 58 pièces, est un chef-d'œuvre en ce genre.

Diepholz, ville à 88 kil. N. O. de Hanovre (Prusse), sur la Hunte et près de la frontière d'Oldenbourg ; 3,000 hab. Diepholz a été le chef-lieu d'un comté qui a appartenu à différentes maisons. Après la chute du royaume de Westphalie, il fut donné au Hanovre.

Dieppe, ch.-l. d'arr. de la Seine-Inférieure, port sur la Manche, à l'embouchure de l'Arques; à 61 kil. N. O. de Rouen, par 49° 55′ 35″ lat. N. et 1° 15′ 32″ long. O. Elle est bien bâtie, mais les seuls monuments remarquables sont les églises Saint-Jacques et Saint-Remy, et un château construit sur le flanc de la falaise. La popul. est de 20,353 hab. — Ecole de dentelles, établissement de bains de mer, qui est le plus beau de France. Le port est l'un des plus sûrs de la Manche ; on y arme principalement pour la pêche de la morue et du hareng. Les industries locales sont la dentellerie, le travail de l'ivoire, etc. : pour cette dernière spécialité Dieppe n'a pas de rival au monde. Elle reçoit des bois du Nord, du chanvre de Russie, des fers et des aciers de Suède, etc. — Fondée par une réunion de pêcheurs, Dieppe s'est, dès le XIIe s., livrée à la pêche du hareng ; dès 1453, ses marins abordèrent sur les côtes de Guinée, y établirent des comptoirs où ils apportaient du sel, des draps, etc., produits de leur propre industrie. — Au XVIIe s., la ville fut bombardée par les Anglais, 1694 ; relevée par Louis XIV, elle perdit néanmoins son importance commerciale. Sous ce règne, on avait conçu aussi l'idée d'y établir un port militaire qui eût été relié directement à Paris par un canal communiquant avec l'Oise. — Dieppe est la patrie de Duquesne.

Diernstein. V. DURRENSTEIN.

Diesbach (NICOLAS), homme d'Etat suisse, né à Berne, en 1430 ou 1431, devint avoyer en 1465. Il conclut, en 1474, un traité d'alliance avec Louis XI, roi de France, assista à la bataille d'Héricourt livrée contre les Bourguignons, et mourut en 1475. — Son cousin GUILLAUME (mort en 1517) fut, après Nicolas, chef du parti français.

Diesbach, bourg à 15 kil. S. E. de Berne (Suisse). Fabr. de draps et filatures, 5,000 hab.

Diespiter (Διὸς πατήρ), surnom de Pluton et de Jupiter.

Diessenhofen, ville de Thurgovie (Suisse), sur le Rhin, à 7 kil. N. O. de Frauenfeld. — Popul. 1,500 hab. Grandes foires de bestiaux.

Diest, v. du Brabant belge, au confl. de la Demer et du Bever, à 26 kil. E. de Louvain ; 8 500 hab. — Bière renommée. C'était une place forte. Suivant plusieurs historiens, c'est le *Dispargum castrum* de Grégoire de Tours; il est certain que les Francs saliens ont habité ce pays.

Diète (du latin *dies indicta*, jour fixé). Ce mot désigne les assemblées politiques de certains pays étrangers. L'Allemagne a eu, avant 1806, sa diète d'Empire siégeant dans diverses villes, et, depuis 1815, sa diète fédérale de Francfort-sur-le-Mein. Ce terme était aussi employé en Pologne, etc. Il y a la *diète helvétique* (V. *Suisse*) et les Etats-généraux de Suède s'appellent encore *diète*.

Dieterici (CHARLES-FRÉDÉRIC-GUILLAUME), économiste allemand, né à Berlin, 1790-1859, d'abord ingénieur-géographe, entra dans l'administration et devint conseiller intime supérieur en 1831. Il fut professeur d'économie politique à l'université de Berlin, 1834, puis directeur du bureau de statistique de Prusse, 1844. On lui doit des travaux estimés de statistique ; *la Richesse de la nation prussienne*, 1846, ouvrage traduit en français; *les Vaudois et leurs rapports avec le Brandebourg; Documents historiques sur les universités prussiennes; Du travail et du capital*, 1848, etc.

Dietrich, Dietricy (CHRISTIAN-GUILLAUME-ERNEST), peintre, né à Weimar, 1712-1774, fut apprécié d'abord par le comte de Brühl, et, après un voyage en Italie, 1742, devint populaire. La galerie de Dresde a 34 tableaux de lui. On vante l'*Adoration des Mages* et un *Crucifiement*. Ses gravures sont aussi très-recherchées.

Dietrich (PHILIPPE-FRÉDÉRIC, baron de), né en 1748, à Strasbourg, dont il fut le premier maire constitutionnel, périt sur l'échafaud, à Paris, en 1793. Savant minéralogiste, il a traduit plusieurs ouvrages allemands, et, en outre, laissé : *Description des gîtes de minerai de France*, 1786-1800; *Description des mines de France*, 1796, etc.

Dietrichstein (ADAM, seigneur DE), diplomate allemand, né en 1527, d'une ancienne famille de Carinthie, fut envoyé en France, en Espagne, où il écrivit une relation importante de la mort de don Carlos, et à Rome, auprès du pape Pie V. Il mourut en 1590 et fut enterré dans la tombe de Maximilien II.

Dietz, ancienne *Theodissa*, v. du duché de Nassau, au confl. de l'Aar et de la Lahn. Elle passa, par mariage, à la maison de Nassau, dont une branche prit le nom de Nassau-Dietz, et règne aujourd'hui dans les Pays-Bas. — Dietz a environ 3,000 hab. Auj. à la Prusse.

Dieu ou **d'Yeu** (*Ogia*), île dans le golfe de Gascogne, sur la côte occidentale de France (Vendée) et dans l'arrond. des Sables-d'Olonne. Située à 29 kil. du continent et à 25 kil. S. O. de Noirmoutier, elle a une superficie de 12 kil. carrés et une popul. de 3,062 hab. — Le port principal, dit Port-Breton, sur la côte E., reçoit des navires de 150 à 200 tonneaux. Le sol n'est couvert que d'une mince couche de terre végétale.

Dieu (Saint JEAN DE). V. JEAN.

Dieu (Trêve de). V. TRÊVE DE DIEU.

Dieudonné, nom de deux papes du VIIe s.—Le premier est saint Dieudonné ou *Deus dedit*, 614-617 ; le second est appelé aussi *Adeodat* ou *A Deo datus*, 673-677.

Dieu-le-Fit, ch.-l. de canton de l'arr. et à 30 kil. E. de Montélimar (Drôme), sur la rive droite du Jabron. Eaux minérales fréquentées ; draps, soie, céréales, vin. — Il y a un temple protestant : 4,028 hab.

Dieux (GRANDS). On appelait ainsi, à Rome et en Grèce, 12 divinités de premier ordre : Vesta, Junon, Minerve, Cérès, Diane, Vénus, Jupiter, Neptune, Mars, Apollon, Mercure et Vulcain.

Dieuze (*Decempagi*), anc.ch.-l.de cant. de l'arrond. et à 20 kil. E. de Château-Salins (Lorraine), près de l'étang de Lindre et sur la Seille ; 3,100 hab. — Mine de sel gemme très-étendue ; fabriques de produits chimiques, etc.

Digby (EVERARD), gentilhomme anglais, né en 1581, se laissa engager dans la conspiration des *Poudres*, tramée par des catholiques sous Jacques Ier, 1605. Arrêté et condamné à mort, il manifesta, avant le supplice, le plus vif repentir, 1606.

Digby (KENELM) ou *chevalier* Digby, fils du précédent, naquit à Londres, 1603, et mourut en 1665. Dévoué aux Stuarts, il équipa à ses frais une flotte avec laquelle il battit les Vénitiens, 1628. En 1636, pendant un voyage en France, il se convertit au catholicisme, et fut, à son retour, mis en prison par ordre du Parlement. Rendu à la liberté, il revint sur le continent, où il se lia avec Descartes. Banni de l'Angleterre, à cause de la part que son fils avait prise à la guerre civile, il rentra cependant en 1655 et essaya de rallier les catholiques au gouvernement de Cromwell. Dans les années suivantes, on le retrouve sur le continent, jusqu'à la restauration de 1660, qui l'accueillit bien, sans pourtant lui donner d'emploi. Il se voua uniquement dès lors à l'étude des sciences, mais donna dans les rêveries des alchimistes. — On a de lui : *Traité de la nature des corps ; Discours sur la végétation des plantes ; Discours sur la poudre de sympathie ; Institutionum peripateticarum libri V*, etc.

Digby (JEAN), comte DE BRISTOL, homme politique anglais, né à Coleshill, en 1580, remplit plusieurs missions diplomatiques sous Jacques Ier. En 1622, il négo-

cia, mais sans succès, le mariage du prince de Galles (Charles Ier) avec l'infante Marie d'Espagne. La haine de Buckingham le fit enfermer à la Tour sous Jacques Ier et accuser de haute trahison sous Charles Ier. Le ressentiment de ce traitement injuste le rangea, dans le Long-Parlement, parmi les ennemis du roi, auquel il revint plus tard. Privé de ses biens, que le Parlement confisqua, il mourut en exil à Paris, 1653. Il a laissé des poésies, une traduction anglaise de la *Défense de la foi catholique*, par le P. Dumoulin, etc.

Digby (George), homme politique anglais, né en 1612, était fils du précédent. Il fit partie de la commission qui instruisit contre le comte de Strafford, mais il refusa de signer le bill d'*attainder*. Exclu, pour cet acte, de la Chambre des communes, 1641, il se rallia à la cause de Charles Ier, qu'il servit activement. A la mort du roi, il fut condamné à un exil qui ne finit qu'avec le retour de Charles II, 1660. Il se signala encore par sa haine contre le chancelier Clarendon et par son vote en faveur du *test*, 1673. Il mourut en 1676.

Digeste ou **Pandectes**, recueil de décisions rendues par les jurisconsultes romains, publié par l'ordre de Justinien, en 533. Il contient en 50 livres la substance de 2,000 traités; la plupart des jurisconsultes cités appartiennent à la période qui s'étend d'Adrien à Alexandre Sévère. Composé en 3 ans par Tribonien et 16 autres rédacteurs, le *Digeste* fut traduit plus tard du latin en grec sous le nom de *Pandectes*. — Un manuscrit trouvé à Amalfi, en 1137, est gardé aujourd'hui à Florence.

Digne (*Dinia*), ch.-l. du départ. des Basses-Alpes, par 44° 5′ 8″ lat. N. et 3° 53′ 4″ long. E., à 750 kil. S. E. de Paris; 7,224 hab. — Située au confluent de la Bléone et de deux ruisseaux, elle est bâtie sur le flanc d'un mamelon que dominent l'église Notre-Dame et la prison. A 2 kil. environ sont des eaux thermales sulfureuses dont les propriétés sont très-utiles dans les blessures d'armes à feu. Le commerce consiste en prunes et pruneaux, fruits secs et confits. — Digne est le siége d'un évêché qui date du IVe siècle. C'est une ville très-ancienne; elle appartenait aux *Bodiontici*, en 58 av. J. C. Ravagée par les barbares, Vandales, Goths, Lombards, Sarrasins, elle fut prise quatre fois par les protestants pendant les guerres de religion. En 1629, elle fut presque dépeuplée par la peste. — Digne est la patrie de Gassendi.

Digoin, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 24 kil. O. de Charolles (Saône-et-Loire), à la jonction de la Loire et du canal du Centre. Construction de bateaux, fabr. de faïence, de toiles; commerce de bois, grains, vins, fer; 3,377 hab.

Dijon (*Diva Io, Divio*), ch.-l. du départ. de la Côte-d'Or, sur l'Ouche et le Suzon, par 47° 19′ 19″ lat. N. et 2° 4′ 45″ long. E., à 315 kil. S. E. de Paris, par le chemin de fer. Ses rues sont larges et bien percées; les fortifications ont été converties en boulevards plantés d'arbres. Dijon est une des villes les plus agréables de France. Les monuments les plus remarquables sont: le palais des Etats, qui a été celui des ducs de Bourgogne; la cathédrale, dédiée à saint Bénigne, construite au XIIIe s., renfermant les tombeaux de Philippe le Hardi et de Jean sans Peur; les églises Notre-Dame et Saint-Michel, le palais de Justice, le théâtre, le jardin botanique, etc. Ancienne capitale de la Bourgogne, Dijon est le siége d'un évêché, d'une cour d'appel, d'une Académie universitaire, etc.; elle possède des facultés de lettres, de droit, des sciences, une école secondaire de médecine, une bibliothèque de 44,000 volumes, etc. La popul. est de 47,939 hab. — Bien que Dijon soit une ville d'instruction, de magistrature et de noblesse, elle a aussi une certaine importance commerciale que tend à accroître sa position sur le canal de Bourgogne, sur les lignes ferrées de Paris à Lyon et à Besançon. L'exportation consiste en grains, vins, tissus, moutarde, cuirs, huiles, produits chimiques, etc. La fabrication de la liqueur de cassis s'y est développée récemment. — D'origine gauloise ou romaine, Dijon devint au XIIe s. une commune. Capitale des ducs de Bourgogne depuis 1179, elle fut fortifiée par le dernier prince de la première dynastie, Philippe de Rouvre, en 1357. Louis XI, qui s'en empara en 1477, y éleva un château fort. Sous Louis XII, les Suisses l'assiégèrent, mais ils furent éloignés par la Trémouille, moyennant rançon. Dijon est la patrie de Philippe le Bon, Bossuet, Crébillon, Rameau, du président de Brosses, de Piron, Rude, Guyton de Morveau, etc.

Dijonnais (Le), ancien pays de France, dans la Bourgogne, compris aujourd'hui dans le départ. de la Côte-d'Or; villes principales: Dijon, ch.-l.; Beaune, Nuits, Auxonne, Saint-Jean-de-Losne.

Dillen ou **Dillenius** (Jean-Jacques), botaniste allemand, né à Darmstadt, en 1687, se livra de bonne heure à l'étude des plantes. Son premier livre important, la *Flore de Giessen*, attira l'attention du naturaliste anglais W. Sherard, qui le fit venir en Angleterre, 1721, et fonda pour lui, en 1728, à Oxford, une chaire de botanique que Dillenius occupa jusqu'à sa mort, en 1747. — On a de lui: *Synopsis methodica Stirpium Britannicarum*, édition augmentée de l'ouvrage de Ray; *Hortus Elthamensis*, 1732, description du jardin de Sherard; *Historia Muscorum*, le chef-d'œuvre de Dillenius, préparé par 20 ans de travail. — Cet auteur a gravé lui-même les planches, au nombre de 424, qui accompagnent ses livres.

Dillenbourg, v. de la Hesse-Nassau (Prusse), à 28 kil. N. E. de Nassau, sur la Dill, affl. de la Lahn; 3,000 hab.— Cour d'appel. Aux environs exploitation de mines de cuivre. — Dillenbourg a été la résidence d'une branche de la maison de Nassau qui en prit le nom.

Dilli ou **Dhelli**, v. de l'île Timor (Malaisie), sur la côte N. O., qui appartient aux Portugais. Fortifiée et pourvue d'une bonne rade, elle a 3,000 h. et est la résidence du gouverneur.

Dillingen, v. de Bavière (Souabe), sur la rive gauche du Danube, à 35 kil. N. O. d'Augsbourg; 4,200 h. Château qui a servi de résidence à l'évêque d'Augsbourg.

Dillon (Arthur, comte de), né dans le comté de Roscommon (Irlande), en 1670, amena à Louis XIV un régiment levé dans les domaines de son père, 1690. Il combattit à sa tête contre les Espagnols, 1693-97, puis en Allemagne, 1701; contre le duc de Savoie, 1702-1712. Il y gagna les grades de brigadier, de maréchal de camp et de lieutenant général. Il servit encore sous Villars, devant Fribourg, 1713, et sous Berwick, devant Barcelone. Il mourut en 1733.

Dillon (Théobald, comte de), général français, petit-fils du précédent, né à Dublin vers 1745, était maréchal de camp en 1792, et commandait la place de Lille. Dumouriez lui prescrivit de se diriger vers Tournay pour exciter un mouvement dans les Pays-Bas autrichiens, mais lui défendit d'engager aucune action. A la vue d'un corps ennemi supérieur en nombre, Dillon ordonna la retraite. Une panique saisit alors les troupes qui ne se rallièrent qu'à Lille, accusèrent de trahison leur général et le massacrèrent (29 avril 1792).

Dillon (Arthur, comte de), général français, frère du précédent, né à Braywick (Irlande) en 1750, se distingua comme colonel dans la guerre d'Amérique, 1777-83. Député de la Martinique aux Etats-généraux de 1789, il y défendit les intérêts des colons. En 1792, il commanda l'armée du Nord, puis servit, sous Dumouriez, dans l'Argonne. Arrêté, en 1793, comme suspect d'avoir correspondu avec l'ennemi, il fut défendu par Camille Desmoulins. Accusé d'avoir provoqué un soulèvement en faveur des Dantonistes, il périt sur l'échafaud, le 14 avril 1794.

Dillon (Peter), navigateur anglais, 1785-1847, découvrit, dans deux voyages, 1826 et 1827, le lieu du naufrage de La Pérouse. Il rapporta en France les débris qu'il avait retrouvés dans sa dernière expédition.

Dimanche (Le) (du latin *dies magna*, ou, selon l'étymologie généralement reçue, de *dies dominica*, jour du Seigneur) a été consacré, dès l'origine du christianisme, à la célébration des fêtes religieuses et au repos. Constantin, en 321, interdit tout travail, sauf celui de la campagne: ce dernier fut même défendu, en 538, par le 3e concile d'Orléans. Les prohibitions relatives au dimanche se renforcèrent jusqu'au XIIIe s., où on commença à se relâcher de l'antique sévérité. Après l'apparition du protestantisme, il y eut comme un retour à la règle: on sait qu'en Angleterre, aux Etats-Unis, etc., le repos du dimanche est strictement observé. Il en fut de même en France jusqu'à la Révolution. En 1814, sous la Restauration, une ordonnance fit revivre les anciennes prescriptions: elle tomba en désuétude après 1830. Un décret de 1852 a seulement interdit les travaux publics le dimanche et les jours fériés, à moins d'urgente nécessité.

Dîme ou **dixme**, dixième partie des fruits de la terre que les Juifs étaient tenus de consacrer à Dieu et à ses lévites. Les chrétiens suivirent l'exemple des Israélites; mais il n'y eut pour eux d'obligation formelle à cet égard qu'à partir de Charlemagne, 794. La dîme ne

tarda pas à être levée sur les produits des animaux et de l'industrie humaine comme sur les fruits du sol. Jusqu'en 1789, on distingua les dîmes *ecclésiastiques* des dîmes *inféodées* : celles-ci étaient perçues par des laïques et à leur profit, soit par une usurpation sur l'Église, soit par une concession du clergé qui les leur abandonnait en fief. Les dîmes se levaient de différentes manières et selon les occasions; la Révolution les a supprimées avec tous les droits féodaux.

Dîme (*decuma*), impôt égal au 10e des récoltes, perçu en nature par les Romains dans les pays conquis.

Dîme royale, impôt unique que Vauban proposa de substituer aux taxes multipliées et incohérentes qui pesaient sur la France. Présenté en 1695, puis en 1707, ce projet fut repoussé par Louis XIV : Vauban, disgracié, mourut peu après.

Dîme saladine, contribution égale au dixième de tous les biens, meubles et immeubles, exigée par Philippe Auguste en France, et par Richard Cœur de Lion en Angleterre, de tous ceux, laïques ou ecclésiastiques qui ne prirent point part à la 3e croisade dirigée contre Saladin, 1189-1193.

Dimel ou **Diemel,** affl. du Weser, arrose la Hesse et se jette dans le fleuve à Carlshafen; 80 kil. de cours.

Dimitri ou **Dmitri**. V. Démétrius.

Dina, fille de Jacob et de Lia. Ses frères massacrèrent les habitants de Sichem qui l'avaient insultée.

Dinan, ch.-l. d'arrond. du départ. des Côtes-du-Nord, par 48° 27′ 15″ lat. N. et 4° 22′ 44″ long. O., sur une colline escarpée qui domine la Rance, à 56 kil. E. de Saint-Brieuc; 8,180 hab. — Son commerce est facilité avec l'intérieur par le canal d'Ille-et-Rance, et son port, qui est à 25 kil. de la mer par la Rance, reçoit les navires de 70 à 90 tonneaux. Dinan possède des eaux minérales; il exporte des céréales, des farines, du cidre, des toiles à voiles, des bois de construction, des peaux, des cuirs, etc. On y fabrique aussi des souliers de troupe et de pacotille. Dinan est mal bâti. Le château, donjon qui date du XIVe s., a servi de résidence aux ducs de Bretagne. — Duclos est né à Dinan.

Dinant (*Dinandium*), v. de la prov. et à 24 kil. S. de Namur (Belgique), sur la rive droite de la Meuse, entre ce fleuve et un rocher escarpé. La popul. est de 6,900 âmes. Dinant est une ville très-ancienne, connue au moyen âge par ses ouvrages en cuivre coulé, battu et ciselé, désignés sous le nom de *dinanderie*. En 1466, Charles le Téméraire prit Dinant et fit raser ses édifices. Rebâti en 1469, Dinant n'a pas recouvré son ancienne prospérité. Sa fabrication la plus importante est celle des pains d'épice.

Dinar, nom donné par les Arabes au denier d'or romain; valeur de 12 à 14 francs.

Dinariques. V. Alpes Dinariques.

Dinarque, le dernier des dix orateurs attiques, né à Corinthe vers 361 av. J. C. Il appartint, à Athènes, au parti macédonien, qu'il soutint en composant des discours que d'autres prononçaient. Attaché à Démétrius de Phalère, il s'enfuit à l'approche de Démétrius Poliorcète, 307. Théophraste, son ami, le fit rappeler d'Eubée en 292. Dinarque mourut vers 280. De 60 discours que Denys d'Halicarnasse reconnaît comme authentiques, il en reste trois; mais on pense que le *Discours contre Théocrine*, inséré dans les œuvres de Démosthène, appartient à Dinarque. La meilleure édition séparée des discours de Dinarque est celle de Schmidt, Leipzig, 1826. Ils ont été traduits en français par Auger.

Dindyme, (*Dindymus*), mont de la presqu'île de Cyzique, célèbre par le culte qu'on y rendait à Cybèle *Dindymène*.

Dingwall, v. du comté de Ross (Écosse), au fond de la baie de Cromarty, à l'embouchure du Conan, à 30 kil. N. O. d'Inverness; 2,500 hab. — Le port paraît avoir été autrefois important.

Dinia, nom ancien de *Digne*. Au temps de César, elle était la capitale des Bodiontici (Narbonnaise IIe, au IVe s.).

Dinkelsbühl, v. de Bavière (Franconie moyenne), à 34 kil. S. O. d'Anspach, sur la Wernitz; enceinte de murailles flanquées de tours. — Pop. 7,000 hab. Bonneterie, chapellerie.

Dinocrate, architecte macédonien, contemporain d'Alexandre le Grand, rebâtit le temple de Diane à Éphèse, brûlé par Erostrate, et construisit Alexandrie.

Dinocrate, général messénien, souleva ses compatriotes contre les Achéens, fit condamner Philopœmen à mort, et échappa par le suicide au supplice que Lycortas lui réservait, 182 av. J. C.

Dinter (Edmond), secrétaire de plusieurs ducs de Bourgogne, né en 1375 et mort en 1448, a laissé : *Genealogia ducum Burgundiæ, Brabantiæ*, 1529, in-fol., et une *Chronique des ducs de Lorraine et de Brabant*, restée inédite.

Dinter (Gustave-Frédéric), instituteur allemand, né à Borna (Saxe), en 1760, fut d'abord précepteur, puis ministre de l'Évangile. En 1817, nommé membre du conseil de l'instruction publique à Kœnigsberg, il employa tous ses loisirs à préparer les jeunes gens à l'état d'instituteur primaire. Il mourut en 1831. — On a de lui : *Discours à de futurs instituteurs*, 1820, 4 vol. in-8°; *Manière de se servir de la Bible dans les écoles; Malvina, livre destiné à des mères éclairées.*

Diocésarée, appelée d'abord *Sepphoris*, v. de la Galilée, en Palestine, entre Nazareth et Gaza. — Villes de l'Isaurie anc. et de la Cappadoce, qui eurent des évêques.

Diocèse (*Diœcesis*). Ce terme désigne :

1° Une division administrative et civile de l'empire romain au IVe s. Chacune des quatre préfectures établies par Constantin renfermait plusieurs diocèses, et le diocèse, à son tour, se subdivisait en provinces. Le diocèse de la Gaule faisait partie de la préfecture des Gaules (qui comprenait encore la Bretagne et l'Espagne), et renfermait lui-même 17 provinces.

2° Dans la langue de l'Église, un territoire soumis à la juridiction spirituelle d'un évêque ou d'un archevêque.

Dioclès, législateur syracusain, vers l'an 412 av. J. C. Ses lois furent adoptées par plusieurs villes de Sicile, qui les avaient encore à l'époque de la conquête romaine. Il était le rival d'Hermocrate, chef du parti aristocratique.

Dioclès, *de Péparèthe*, le plus ancien des historiens grecs qui aient écrit sur les origines de Rome. Il a, le premier, mêlé les traditions helléniques et troyennes aux annales des Romains. On le place, par conjecture, au IIIe s. av. J. C.; Q. Fabius Pictor le suivit sur beaucoup de points.

Dioclès, *de Caryste* (Eubée), médecin grec, le premier en date et en réputation après Hippocrate, selon Pline. De ses nombreux ouvrages, il ne reste que les titres et quelques fragments. Il étudia l'anatomie, mais seulement sur les animaux. Le premier, il distingua, d'après leur siége, la pleurésie de la péripneumonie. Il employait de préférence des remèdes tirés du règne végétal. — La chirurgie lui doit le *bisalque*, instrument destiné à retirer les flèches des plaies.

Dioclétien (C. Valerius Jovius Diocletianus), empereur romain, né près de Salone en Dalmatie, 245 ans ap. J. C., d'une famille obscure. Il était encore soldat, quand une druidesse du pays de Tongres lui prédit qu'il serait empereur, dès qu'il aurait tué un sanglier. Consul sous Aurélien, et, à la mort de Carus, *comte des domestiques*, il fut élevé à l'empire par les soldats irrités de l'assassinat de Numérien, fils de Carus; il tua alors, peut-être pour réaliser la prophétie de la druidesse, le préfet du prétoire, Arrius *Aper* (sanglier), à qui on imputait le meurtre de Numérien, 284. Vaincu à Margus en Mœsie par Carinus, frère de Numérien, il resta cependant maître du monde quand le vainqueur eut été tué par ses officiers. — Le nouvel empereur comprit que seul il ne pourrait résister aux Barbares qui attaquaient toutes les frontières : en 286 il s'associa Maximien, soldat brave, mais sans culture, qui prit le nom d'*Herculius*, tandis que Dioclétien s'appela *Jovius*. Il compléta cette organisation en 292 : il divisa l'empire en quatre parties régies par deux augustes (Dioclétien et Maximien) et par deux césars, qui leur étaient subordonnés. Dioclétien garda pour lui la Thrace et l'Orient : il résidait à Nicomédie; son césar, Galérius, eut la Grèce, l'Illyrie et, pour capitale, Sirmium. Maximien garda l'Italie et l'Afrique propre : il résidait à Milan; son césar, Constance Chlore, eut la Bretagne, la Gaule, l'Espagne et, pour capitale, Trèves. Dioclétien tourna tous ses efforts contre Alexandrie révoltée sous Achilleus; il rasa les villes de Busiris et de Coptos : l'Égypte se soumit. Maximien vainquit en Afrique l'usurpateur Julianus. Constance Chlore triompha de Carausius, chef des Bretons, qui, en 289, avait résisté à Maximien, puis d'Allectus, assassin de Carausius. En Orient, Galérius, vaincu d'abord à Carrhes par les Perses, les battit enfin : Dioclétien profita de ce succès pour acquérir cinq provinces au delà du Tigre et assu-

rer l'indépendance de l'Arménie. En 304, il célébra à la fois un triomphe, le dernier que Rome ait vu, et le vingtième anniversaire de son avénement. Ce règne, qui ne fut pas sans gloire, était alors souillé par la 10e persécution contre les chrétiens (303), dont Galérius fut l'instigateur : elle a suffi pour faire désigner l'époque de Dioclétien sous le nom d'*ère des martyrs*, laquelle commence en 284 ap. J. C. Cédant bientôt aux obsessions de Galérius, le vieil empereur abdiqua (305) et se retira à Salone où il mourut en 313. —Dioclétien a commencé l'organisation administrative que Constantin eut l'honneur de consommer. La *tétrarchie* n'était pas seulement un expédient pour repousser les Barbares, elle devait aussi assurer la succession régulière du trône en désignant les césars comme les héritiers naturels des augustes. La substitution de gardes illyriens, les *Joviens* et les *Herculiens*, aux prétoriens, l'abandon de Rome au profit de quatre nouvelles capitales, l'établissement d'une cour modelée sur les monarchies orientales, tendaient aussi à prévenir les révolutions de palais en relevant le pouvoir et le prestige du prince. Dioclétien prit les titres de *seigneur*, de *maître*, de *dieu*, et ne s'inquiéta plus du sénat de Rome. La séparation des fonctions civiles et militaires, et la création d'une véritable hiérarchie administrative, complétèrent la nouvelle organisation, dont les abus ne parurent que plus tard.

Diodore *de Sicile*, historien grec, né à Agyre en Sicile, vivait vers 50 av. J. C. On ne sait sur lui que peu de choses. Il consacra trente années de voyages et de recherches à son histoire universelle, laquelle contenait, en 40 livres, les événements qui ont précédé la conquête des Gaules par Jules César. Il est, dans tous les cas, le seul célèbre des trente-huit Diodore mentionnés par quelques auteurs. On ne possède plus, en entier, que les cinq premiers livres et la seconde décade (du XIe au XXe) de sa *Bibliothèque historique;* les vingt-cinq autres livres ne nous sont connus que par des fragments. La meilleure édition de Diodore a été donnée par L. Dindorf, 2 vol. in-8°, 1843, Didot; il y faut joindre les fragments publiés par Müller, 1848, Didot. La traduction française la plus récente et la meilleure est celle de F. Hœfer, Paris, 1846, 4 vol. in-18. — Apprécié très-diversement, Diodore de Sicile offre, du moins, une mine féconde et encore assez peu exploitée de renseignements sur la géographie, la mythologie et l'état des sciences physiques et naturelles dans l'antiquité. — On a aussi publié, sous son nom, 65 épîtres qui ne sont pas de lui.

Diodote, nom de deux rois de Bactriane, que Justin appelle aussi Théodote. Le premier fonda (250 av. J. C.) le royaume grec de Bactriane. Le second (240) consolida, en s'associant aux Parthes, la monarchie établie par son père.

Diogène *d'Apollonie*, philosophe ionien, vivait vers l'an 472 avant l'ère chrétienne. Son surnom vient de sa patrie, colonie grecque (auj. *Sizeboli*) sur le Pont-Euxin. Elève d'Anaximène de Milet, il vint s'établir à Athènes, où, persécuté par la caste sacerdotale, il courut de sérieux dangers. Le néoplatonicien Simplicius de Cilicie nous a conservé trois fragments du livre de Diogène, *De la Nature*. Il regardait l'air comme le principe unique des choses.

Diogène de *Sinope*, philosophe grec de l'école cynique, né à Sinope en 413 av. J. C., mort en 323 à Corinthe. Il s'enfuit de cette dernière ville avec son père qui était accusé de fausse monnaie, vint à Athènes, et se fit admettre, non sans peine, à l'école d'Antisthène. Zélé propagateur de la philosophie *cynique*, il enseigna le mépris des soucis et des convenances sociales par l'exemple d'une vie dont la simplicité était portée à l'excès. Diogène de Laërte, si curieux d'anecdotes, ne tarit pas dans la biographie de Diogène le Cynique. Ce dernier fut pris, dit-on, à Chéronée, mais Philippe le relâcha. Il se rendait à Egine, quand il tomba entre les mains de pirates qui le vendirent au Corinthien Xéniade. Xéniade lui confia l'éducation de ses enfants et Diogène les forma à sa manière. Le Cynique passait l'hiver à Athènes et l'été à Corinthe : c'est dans cette ville qu'il reçut la visite d'Alexandre le Grand: « Que veux-tu de moi? — Ecarte-toi de mon soleil, » dit le philosophe. Il mourut à l'âge de 90 ans, et sur son tombeau on plaça un chien en marbre de Paros. — La philosophie de Diogène consistait dans le dédain de toute spéculation pure, dans une attention à vivre selon la nature, principe vague qu'il exagéra en voulant l'appliquer : c'était là, selon lui, la vertu, le souverain bien. Les lettres données sous le nom de Diogène sont apocryphes.

Diogène de *Babylone*, philosophe stoïcien, né à Séleucie près de Babylone, vivait vers le milieu du IIe s. av. l'ère chrétienne. Disciple de Chrysippe et de Zénon de Tarse, il fut envoyé à Rome par les Athéniens en ambassade avec Carnéade et Critolaüs Pendant les négociations il ouvrit une école de dialectique.

Diogène Laërce ou de **Laërte,** né peut-être à Laërte, ville de Cilicie, vivait au IIIe s. de l'ère chrétienne. Il est l'auteur d'un ouvrage en 10 livres : *Des vise et des opinions des plus illustres philosophes*. Dans les sept premiers livres il expose l'histoire des philosophies de l'Ionie et de la Grèce; le VIIIe est consacré à Pythagore et à l'école italique; le IXe à plusieurs philosophes qu'il a mêlés en dépit de leurs doctrines et de la chronologie; le Xe à Epicure. Compilation sans choix, sans critique, sans ordre, le livre de Diogène donne cependant de précieux renseignements et même des documents du plus haut intérêt, tels que les testaments d'Aristote et de Théophraste. — La dernière traduction de son ouvrage est celle de M. Zévort, Paris, Charpentier, 1847. Dans la collection des auteurs grecs de M. Didot on a aussi publié une nouvelle édition du texte, Paris, 1852.

Diogène (Romain-). V. Romain.

Diogénien, grammairien grec, né à Héraclée (Pont), vivait dans le IIe s. de l'ère chrétienne. On a supposé qu'Hésychius lui avait emprunté ce qu'il y a dans son *Lexique*. On a de lui un recueil de 775 proverbes disposés par ordre alphabétique et publiés dans les *Adagia* de Schott, Anvers, 1612, in-4°.

Diois (*Diensis pagus*), ancien pays de France (Dauphiné), avait pour capitale Die. Compris aujourd'hui dans le département de la Drôme, il était borné par le Gapençois, le Royanez, le Valentinois, etc. Comté héréditaire au Xe s., il fut en 1189 uni au Valentinois, dont il suivit les destinées.

Dioma, rivière de la Russie d'Europe, qui naît à 130 kil. N. O. d'Orenbourg et se jette à Oufa, dans la Bielaia, affl. de la Kama. Cours de 270 kil.

Diomède, roi des Bistones en Thrace, fils de Mars et de Cyrène. Il nourrissait ses chevaux de chair humaine. Hercule vainqueur le fit dévorer par ces mêmes chevaux.

Diomède, fils de Tydée et de Déipyle, prit part à la guerre des Epigones. Héritier de Cyanippus, son oncle, il mena les Argiens au siége de Troie ; il s'y montra le plus brave après Achille ; il enleva les chevaux de Rhésus et le Palladium. A son retour, il faillit périr sous les coups d'Ægialée, son épouse adultère Il se rembarqua, et alla aborder en Italie où il fonda, dit-on, Argos Hippium, Sipontum, Canusium, Salapia, Maleventum. Mort, il reçut les honneurs divins.

Diomède, grammairien latin, du Ve s. probablement. On a de lui : *de Oratione libri III*, Paris, 1598, in-4°.

Diomède (Iles de), petites îles de l'Adriatique, au N. du mont Garganus, sur la côte d'Apulie, en face de l'embouchure du Tifernus. Aujourd'hui *Tremiti*.

Dion, de Syracuse, né en 409 av. J. C., gendre de Denys l'Ancien, beau-frère de Denys le Jeune, exerça par son talent et sa richesse la plus grande influence sous ces deux tyrans. Il essaya de réformer les mœurs du second et fut exilé. Il revint avec une armée, 357, renversa le tyran, mais fut renvoyé par l'influence d'Héraclide qu'à son retour il fit assassiner. Il fut, en 354, tué par l'ordre de Callipe.

Dion Chrysostome (*Bouche d'Or*), rhéteur grec, né à Prusa (Bithynie) vers l'an 30 de l'ère chrétienne, d'une famille illustre, dont le crédit le porta de bonne heure aux honneurs. En butte à l'ingratitude de ses concitoyens, il sortit de Prusa, voyagea en divers pays, rencontra Vespasien à qui il conseilla de ne pas accepter l'empire. Sous Domitien il fut obligé de s'enfuir de Rome, emportant pour toute fortune le *Phédon* de Platon et une harangue de Démosthène. Manquant de tout il arriva chez les Gètes où campait une nombreuse armée romaine. A la nouvelle de l'assassinat de l'empereur, 96, les soldats furieux allaient marcher sur Rome; Dion se fit connaître, les calma, et les engagea à proclamer Nerva. Admis dans le conseil de Nerva et, plus tard, de Trajan, il fit servir son influence aux intérêts de sa ville natale. Toutefois quand il revint à Prusa, il n'obtint pas de ses concitoyens toute la reconnaissance qui lui semblait due. Il retourna donc à Rome où il mourut vers l'an 117. — Avant de se livrer à la philoso-

phie, il avait été un sophiste ingénieux comme l'étaient tous les sophistes; ayant à plaider devant les habitants de Troie, il cherchait à leur prouver que Troie n'avait jamais été prise. Il nous reste de lui 80 discours qui ont été édités en 1604, Morel, gr.-lat., Paris; 1784, Reiske, Leipzig; et 1852, Emperius, Brunswick.

Dion Cassius, historien grec, né à Nicée (155 ap. J. C.), en Bithynie, mort vers 240. Il descendait, par sa mère, de Dion Chrysostome, et son père était probablement sénateur romain. Admis lui-même au sénat, il contribua, en 193, à l'élévation de Pertinax qui le nomma préteur. Sous Septime Sévère, il rassembla les matériaux de son *Histoire romaine*. En 219 ou 220, il fut promu au consulat, puis, une seconde fois, en 229, où il fut le collègue d'Alexandre Sévère, qui refusa sa mort aux prétoriens irrités de sa sévérité. C'est dans la retraite, à Nicée, qu'il acheva son *Histoire romaine*. Celle-ci comprenait, en 80 livres, le récit des événements accomplis depuis l'arrivée d'Enée en Italie jusqu'au deuxième consulat de Dion Cassius. Nous n'avons en entier que 19 livres (du 37e au 54e) ; les autres parties de l'ouvrage ne nous sont connues que par des fragments ou par l'abrégé de Xiphilin. — Dion Cassius paraît avoir eu une connaissance assez approfondie des institutions romaines; il est même, pour les derniers temps de la république, à certains égards du moins, l'unique source d'informations. On s'aperçoit, aux discours qu'il prête à ses personnages, qu'il était lui-même un rhéteur distingué. La crédulité est l'un des défauts de cet historien, à qui l'on reproche encore l'emploi de beaucoup d'expressions étrangères au grec classique. Les meilleures éditions sont celles de Reimærus, 1750-52; de Sturz, Leipzig, 1824-43; de Bekker, Leipzig, 1849, 2 vol. in-8°. — M. Gros a donné les premiers volumes d'une traduction française. La version de Déroziers (Paris, 1542, in-fol.) a été faite sur la traduction italienne de Leoniceno (Venise, 1526).

Dioné, fille de l'Océan et de Téthys, fut aimée de Jupiter : elle eut de ce dieu Vénus. — DIONÉ, fille de l'Atlas, épousa Tantale et fut la mère de Pélops et de Niobé.

Dionis (PIERRE), chirurgien, né à Paris, mourut en 1718. Le premier, il fit en public des dissections anatomiques à son cours du Jardin du Roi. En 1680, il devint chirurgien de la reine, et, plus tard, des dauphines. On a de lui : *Anatomie de l'homme*, ouvrage traduit en plusieurs langues, notamment en tatar par le père Parrenin; *Cours d'opérations de chirurgie*, etc.

Dionis du Séjour (PIERRE-ACHILLE), mathématicien, parent du précédent, né à Paris, 1734-1794. Dès sa sortie du collége, il se livra à des études scientifiques, qu'il poursuivit malgré ses fonctions de conseiller au parlement, de député à la Constituante, de président de l'un des six tribunaux du district de Paris, en 1791 et 1792. — Dans ses ouvrages de mathématiques, il a spécialement en vue l'application de l'analyse aux phénomènes célestes.

Dionysiaques ou **Dionysies**, fêtes célébrées en Attique en l'honneur de Bacchus. On distinguait les Dionysies *urbaines* (*grandes Dionysiaques*), au mois d'Elaphébolion, marquées par la représentation des tragédies et des comédies nouvelles, et les Dionysies *rurales* (*petites Dionysiaques*), au mois Posideön, où l'on portait en procession des vases pleins de vin. — D'autres Dionysiaques se célébraient tous les trois ans en Béotie.

Dionysiopolis, nom latin de *Saint-Denis*.

Dionysos, nom grec de *Bacchus*.

Diophante, mathématicien grec d'Alexandrie, d'une époque incertaine, passe pour l'inventeur de l'algèbre. Il avait composé une *Arithmétique* en 13 livres (nous n'en avons plus que 6), qui a été traduite en français par Simon Stévin et Albert Girard (1625, in-8°).

Dios (Nombre-de-). V. NOMBRE-DE-DIOS.

Dioscore, patriarche d'Alexandrie, avait, avant son élévation, soutenu sans succès la suprématie du siége d'Alexandrie sur celui d'Antioche, 439. Il succéda à saint Cyrille en 444, embrassa la doctrine d'Eutychès, 448, qu'il fit approuver par un concile connu sous le nom de *brigandage d'Ephèse*, et excommunia le pape saint Léon. Un schisme divisa alors les évêques d'Orient. Pour y mettre fin, l'empereur Marcien convoqua le concile général de Chalcédoine, 451. Condamné à l'exil, Dioscore mourut à Gangres en Paphlagonie, en 454.

Dioscoride, médecin grec, antérieur à Pline l'Ancien. Il est l'auteur d'un traité *sur la matière médicale*, en 6 livres, qui a été traduit dans plusieurs langues. Bien que d'une valeur médiocre, pour ne pas dire nulle, cet ouvrage a inspiré la thérapeutique jusqu'à la fin du XVIIe s. La meilleure édition est celle de C. Sprengel, Leipzig, 1829, 2 vol. in-8°.

Dioscoride *d'Alexandrie*, auteur de 38 épigrammes insérées dans l'*Anthologie* de Jacobs.

Dioscoride, d'Ægée en Æolide, graveur sur pierres fines. Auguste scellait ses édits d'un cachet où son portrait avait été gravé par Dioscoride.

Dioscoride, île de la mer Erythrée, sur la côte E. d'Afrique; auj. *Socotora*.

Dioscures (Διὸς κοῦροι, *fils de Jupiter*), surnom collectif de Castor et de Pollux, bien que le dernier de ces enfants jumeaux de Léda pût seul, selon une tradition, revendiquer une céleste origine. Castor excellait à dompter les chevaux, et Pollux au pugilat. Ils délivrèrent Hélène, l'une de leurs sœurs, que Thésée avait enlevée, s'embarquèrent avec les Argonautes, et bâtirent Dioscurias en Colchide. A leur retour, dans une expédition en Arcadie, ils se brouillèrent avec Lyncée qui tua Castor, mais tomba lui-même sous les coups de Pollux. Pollux, qui devait l'immortalité à sa naissance, obtint de Jupiter, son père, de passer alternativement avec son frère un jour dans l'Olympe, et un jour sur la terre. Il s'était spécialement signalé, dans l'expédition des Argonautes, par sa victoire sur le géant Amycus, roi des Bébryces. — Mis au rang des dieux, Castor et Pollux eurent des temples en Grèce, en Sicile, en Italie, notamment à Sparte et à Corcyre, etc. Ils présidaient aux jeux du stade et de l'hippodrome; ils avaient, disait-on, le pouvoir de prolonger la vie de l'homme et d'apaiser les tempêtes : à celles-ci on immolait des brebis noires, tandis qu'on sacrifiait des agneaux blancs aux Dioscures. Ils étaient aussi les dieux tutélaires de l'hospitalité. On les représentait tantôt vêtus de blanc et armés d'une lance, tantôt Pollux en lutteur et Castor en guerrier. — Les Dioscures étaient encore parmi les astres, les Gémeaux, constellation favorable aux navigateurs.

Dioscurias, colonie de Milet, appelée encore *Sébastopolis*, sur la côte orientale du Pont-Euxin en Colchide. On attribuait sa fondation aux Dioscures. Auj. *Isgaur* ou *Iskouriah*.

Dioscuries, fêtes célébrées à Sparte et à Corcyre en l'honneur des Dioscures. — Jeux établis à Rome pour rappeler l'apparition de Castor et de Pollux, qui avaient combattu avec les Romains à la bataille du lac Régille, 496 av. J. C.

Dios-Gyor, bourg de Hongrie, à 9 kil. O. de Miskolcz, dans le pays entre la Rima et la Theiss. Popul. 5,500 hab. On y fabrique le meilleur acier de la Hongrie.

Diospolis. V. SÉBASTE.

Diospolis (*Magna*), v. de la Haute-Egypte, sur le Nil, connue sous le nom de Thèbes. — DIOSPOLIS (*Parva*), ville de la Haute-Egypte, sur le Nil, au N. O. de Tentyra.

Diota, vase à deux anses, mais moins grand qu'une amphore, destiné à conserver du vin.

Dipène et **Scyllis**, statuaires grecs, nés en Crète, vers 580 av. J. C. Ces deux frères se rendirent à Sicyone, où ils fondèrent une école fameuse. Les premiers, ils employèrent le marbre.

Diphile, poëte grec de la comédie nouvelle, était de Sinope. Contemporain de Ménandre, il l'égala en fécondité, sinon en génie. On a les titres et les fragments de 51 de ses pièces. Térence l'a imité dans les *Adelphes*, et Plaute dans *Casina*, le *Rudens* et les *Commorientes*. Brunck a inséré les fragments de Diphile dans ses *Poetæ gnomici*.

Diplomatique, science qui a pour but d'apprécier l'authenticité des diplômes, chartes et autres titres anciens, en constatant les écritures, les formules et les dates. Les *diplômes* (d'où son nom est venu) sont principalement les bulles pontificales et les actes royaux ou seigneuriaux. Le créateur de la *diplomatique* est le bénédictin D. Mabillon, qui publia, en 1681, son traité, *de Re diplomatica*. — L'école des Chartes, instituée à Paris en 1821, a pour objet l'enseignement de la diplomatique. Dom de Vaines a donné un *Dictionnaire raisonné de diplomatique*, 1774; M. Natalis de Wailly a publié les *Eléments de paléographie*, 2 vol. in-4°.

Dippel (JEAN-CONRAD), médecin et chimiste allemand, 1672-1734, né au château de Frankenstein, près de Darmstadt, se livra d'abord à la théologie, mais il souleva les protestants par son *Papismus vapulans*. A Berlin, où il se rendit en 1705, il inventa l'huile empyreumatique qui porte son nom, et le prussiate de fer ou bleu de Prusse. Toujours compromis par une imagination

exaltée, il passa successivement en Hollande, en Danemark, en Suède, et de nouveau en Allemagne. — Ses ouvrages ont été publiés sous ce titre : *Voie publique pour arriver à la paix avec Dieu*, etc., Amsterdam, in-4°.

Diptyques, tablettes à écrire, en ivoire, en bois, ou en métal, en usage chez les anciens. On les pliait en deux; de là leur nom (δίπτυχα). Les consuls y faisaient sculpter leur image, inscrire leur nom, etc. L'Église employa les diptyques jusqu'à la fin du règne de Charlemagne; c'étaient des catalogues sur lesquels figuraient les papes, les saints, les martyrs, etc.

Dira, partie du moyen Atlas, au S. d'Aumale, en Algérie ; les montagnes du Ouennourha s'en détachent.

Dircé, femme de Lycus, roi de Thèbes, fut tuée par les fils d'Antiope, que, par jalousie, elle avait fait enfermer.

Diré, ville et cap d'Ethiopie, sur le détroit du même nom, que l'on appelle auj. *Bab-el-Mandeb*.

Directeur, nom donné au président de l'Académie française, au chef d'une branche d'administration, etc. Quand l'Allemagne fut divisée en cercles, on appela *directeurs* les princes placés à la tête de chacune de ces circonscriptions. — En France, on a donné ce nom aux membres du Directoire. V. Directoire.

Directoire, nom donné à la période de l'histoire de France qui s'étend du 27 oct. 1795 au 9 nov. 1799. La Constitution de l'an III avait confié le pouvoir exécutif à cinq *directeurs* renouvelés tous les ans par cinquième. Le membre sortant était remplacé par un nouveau directeur choisi par le conseil des Anciens sur une liste de candidats dressée par le conseil des Cinq-Cents.

Directoire d'Alsace, conseil formé, en 1651, par les nobles de ce pays pour le maintien des priviléges que leur garantissait le traité de Westphalie en cédant l'Alsace à la France. Confirmé par Louis XIV, après l'occupation de Strasbourg, 1681, il eut les mêmes attributions que les présidiaux dans les différends des gentilshommes et de leurs vassaux.

Directoires de département, de district, conseils électifs établis par la Constitution de 1791 pour administrer les départements et les districts, sous le contrôle de *conseils de département* ou *de district*. En 1800, les directoires de département, de district, furent remplacés par un seul agent, appelé préfet ou sous-préfet.

Directoire de la confession d'Augsbourg, autorité ecclésiastique supérieure qui administre les Églises réformées se rattachant, en France, à la confession rédigée par Mélanchthon en 1530. Il nomme les pasteurs, avec l'agrément du gouvernement, surveille l'enseignement, etc. Il est composé de cinq membres.

Dirschau, v. de la prov. et du royaume de Prusse, à 30 kil. S. E. de Dantzig, sur la rive gauche de la Vistule. — Exportation de bois; 3,000 hab.

Dis, synonyme poétique des Enfers dans les poëtes latins; c'est aussi un surnom de Pluton.

Discobole, athlète qui lançait le disque dans les jeux des Grecs; le prix appartenait à qui le lançait le plus haut ou le plus loin. — Chez les Romains, tous les citoyens se livraient à l'exercice du disque sur le Champ de Mars : il développait la force musculaire du bras. Les artistes grecs ont reproduit plusieurs fois les attitudes variées du Discobole.

Discorde, l'*Erynnis* ou *Eris* des Grecs, divinité des anciens qui se plaisait à exciter les querelles, les luttes et les guerres. Jupiter l'avait chassée de l'Olympe. Les poëtes la représentent aux côtés de Mars, de Bellone et des Furies, une torche et un poignard à la main, les vêtements en désordre et la figure livide ; des serpents étaient sa chevelure. Hésiode dit qu'elle était fille de la Nuit. Elle alluma la guerre de Troie en jetant, aux noces de Thétis et de Pélée, une pomme d'or que se disputèrent Vénus, Junon et Minerve.

Disentis ou **Dissentis**, bourg du canton des Grisons (Suisse), sur la rive gauche du Rhin, à 1,186 mèt. d'altitude, à 50 kil. S. O. de Coire; 1,500 hab. Célèbre abbaye de bénédictins fondée au VIIe siècle.

Disko, île du Groënland, dans la mer de Baffin; par 68° lat. N.; ch.-l. *Godhavn*. Pêche du phoque. On y a découvert récemment une mine de charbon.

Dismal-Swamp, vaste plaine, basse et marécageuse, dans la Virginie et la Caroline du N. (Etats-Unis).

Dison, comm. rurale de la prov. de Liége (Belgique), à 4 kil. de Verviers. Fabr. de draps; brasseries; comm. de bestiaux ; 6,000 hab.

Dispargum, ville du pays de Tongres, capitale de Clodion, roi des Francs Saliens. Selon les uns, elle correspondrait à *Asbourg* ou à *Duysborch*, entre Bruxelles et Louvain (Brabant belge); selon d'autres, ce serait *Duysbourg* sur le Rhin, ou *Dietz* sur la Lahn, à 24 kil. E. de Coblentz. V. aussi Diest.

Disque, cylindre plat, en cuivre, en fer ou en pierre, dont les Grecs se servaient dans leurs exercices gymnastiques. L'art du *Discobole* (voy. ce mot) remontait chez eux à une haute antiquité.

D'Israéli. V. Israéli.

District, subdivision du département dans la première organisation décrétée par la Constituante, en 1790; il correspond à l'arrondissement de nos jours. — Ce terme est encore en usage aux Etats-Unis d'Amérique, etc.

District fédéral des Etats-Unis. V. Columbia.

Districts de Paris, division adoptée en 1789 pour la nomination des électeurs qui choisirent les députés élus aux Etats-généraux. Cette organisation subsista encore quelque temps après, et servit de base à la division postérieure en *sections* ou *quartiers*.

Dithmar ou **Diethmar**, évêque de Mersebourg, de 1009 à 1018, a écrit une *Chronique* en 8 livres sur l'histoire d'Allemagne de 918 à 1018. Publiée par Leibniz, elle est dans les *Monumenta Germ. historica* de Pertz. Reineccius l'avait éditée dès 1580.

Dithmarses (Pays des), l'une des trois parties du duché de Holstein, et qui en forme l'extrémité S. O., sur l'Elbe et la mer du Nord. On en évalue la superficie à 13 myriamètres carrés, et la population à 48,000 âmes La ville principale est Meldorf. — Comprise dans la Nordalbingie des anciens, cette région a conservé la même race d'habitants. Des comtes de Stade elle passa, avec le Holstein, aux rois de Danemark, à qui elle fut cédée par l'empereur Frédéric III, en 1474. Décidés à défendre leur indépendance, les Dithmarses battirent le roi Jean en 1500, mais furent domptés par Frédéric II, en 1559. Ils conservèrent un code qui, rédigé en 1321, a été modifié pour la dernière fois en 1711.

Ditters de Dittersdorf (Charles), compositeur allemand, né à Vienne, 1739-1799, fut maître de chapelle des évêques de Grosswardein et de Breslau. Il a laissé sa biographie écrite par lui-même, des oratorios, des cantates, 50 symphonies, etc., et 27 opéras-comiques, parmi lesquels est son chef-d'œuvre, *le Docteur et l'Apothicaire*. On l'appelle le *Grétry allemand*.

Diu, île du golfe d'Oman, au S. de la presqu'île de Guzerate (Hindoustan), par 20° 40′ lat. N. et 68° 47′ long. E. Elle a 13 kil. de longueur sur 3 de largeur; 4,000 hab. — Très-fertile en gingembre, elle renferme un port excellent, qui est fréquenté par les Persans et par les Arabes. Occupée en 1537 par les Portugais, assiégée inutilement par les Turcs en 1538, elle est encore possédée par les premiers.

Dium, cap de l'île de Crête, sur la côte N., auj cap *Sainte-Croix*.

Dium, v. anc. de Palestine, à l'E. du Jourdain, sur le versant occidental des monts de Galaad, dans la Batanée.

Dium, anc. v. de la Piérie (Macédoine), sur le golfe Thermaïque, auj. *Katrina*.

Divan, conseil composé des ministres et des principaux fonctionnaires de l'empire turc, qui se réunit à Constantinople sous la présidence du sultan ou du grand vizir. On donne encore ce nom aux conseils placés auprès des chefs d'administration, des gouverneurs de province, etc. En 1849, le traité de Balta-Liman remplaça par un divan les assemblées de boyards en Moldavie et en Valachie.

Dive, rivière de France, naît dans le départ. de la Vienne, qu'elle sépare des Deux-Sèvres, passe à Moncontour et à Brézé, et se jette dans le Thoué (Maine-et-Loire), après un cours de 70 kil., dont 27 sont navigables.

Dives, riv. de France, naît dans le départ. de l'Orne, passe à Mézidon et Cabourg (Calvados), et se jette dans la Manche près de Dives. Cours de 90 kil., dont 26 sont navigables.

Dives, bourg de France, à 21 kil. O. de Pont-l'Evêque (Calvados), et à l'embouchure de la Dives. — Guillaume le Conquérant s'y embarqua, en 1066, pour s'emparer de l'Angleterre.

Divio ou **Dibio**, auj. *Dijon*, ville des Lingons, dans la Lyonnaise Ire (Gaule), au IVe siècle.

Divination (*Divinatio*), terme de droit, à Rome. Le ministère public n'existant pas, le soin de soutenir une accusation était laissé à un citoyen. Si plusieurs se présentaient pour remplir ce rôle, celui qui devait présider dans le jugement désignait l'un d'eux après une sorte de plaidoyer préliminaire; ce choix s'appelait *divinatio*.

Divination, art prétendu de connaître l'avenir, qui constituait, dans l'antiquité, le prestige des oracles et la science des aruspices, des augures, etc.; les modernes y ajoutèrent l'astrologie, la chiromancie, et tout le grimoire des sciences occultes.

Divitiac, druide et chef éduen, alla implorer le secours des Romains contre les Séquanais, les Arvernes et les Germains. Se séparant de son frère **Dumnorix,** il guida César dans le pays des Belges.

Divodurum. ville des Mediomatrices, dans la Gaule (Belgique Ire au ive siècle), auj. *Metz*.

Divona, auj. *Cahors*, ville de Gaule chez les Cadurci (Aquitaine Ire au ive siècle).

Dix (Les). Conseil qui gouverna Athènes après la chute des Trente, 403 av. J. C.. Aussi cruels que leurs prédécesseurs, les Dix furent renversés par Thrasybule.

Dix (Conseil des). V. Conseil des Dix.

Dix-Juridictions (Ligue des). V. Grisons.

Dix mille (Retraite des). — On donne ce nom à la retraite des Grecs auxiliaires de Cyrus le Jeune, après la mort de ce dernier à Cunaxa (401-399 av. J. C.). Ils conclurent d'abord un traité avec Artaxerxès Mnémon (401), puis se dirigèrent vers le nord en suivant la rive gauche du Tigre. Au confluent du petit Zabate avec le fleuve, ils perdirent Cléarque et les autres généraux, massacrés en trahison par les Perses. Sous Xénophon et quatre nouveaux chefs, ils repoussèrent l'ennemi, traversèrent le pays des Carduques en sept jours, mais en combattant sans cesse. Ils passèrent ensuite en Arménie, puis dans le pays des Phasiens, des Taoques, des Chalybes et des Scythines. Du sommet du mont Théchès, ils découvrirent le Pont-Euxin, et, enfin, arrivèrent à la colonie grecque de Trapezunte; de là, ils se rendirent à Cérasunte et à Cotyora : ils étaient réduits à 8,600 soldats (400). De Cotyora, où ils s'embarquèrent, ils passèrent, tantôt par mer, tantôt par terre, à Byzance. Après avoir servi quelque temps sous un prince thrace, Seuthès, ils se rendirent en Asie Mineure, à Parthenium, où le général spartiate Thymbron les prit à sa solde (399). — Xénophon a raconté, dans l'*Anabase*, cette mémorable retraite.

Dixcove, établissement anglais sur le golfe de Guinée, dans la *Côte-d'Or* (Afrique), par 4° 47′ 45″ lat. N. et 4° 17′ 14″ long. O. C'est un fort carré construit sur un monticule. — Le maïs y vient abondamment. Commerce d'ivoire, d'or et d'huile de palmes.

Dixième, impôt égal au dixième ou à la dîme des revenus de toute espèce, établi par Louis XIV en 1710. Il frappait tous les habitants, nobles ou roturiers, comme la *dîme royale* (V. ce mot), proposée par Vauban. Le dixième ne devait plus être perçu trois mois après la fin de la guerre : il fut maintenu jusqu'en 1749, et, alors, remplacé par le vingtième. Il est vrai que, depuis 1717, il n'atteignait plus les terres, mais seulement quelques branches du revenu.

Dixmude, v. de la Flandre occidentale (Belgique), à 13 kil. S. E. de Furnes, sur la rive droite de l'Yser. On y fait un grand commerce de grains, de bestiaux, de chevaux. Exportation de beurre en France et en Angleterre. Dixmude a été prise plusieurs fois par les Français; 4,000 hab.

Dizier (Saint-) (*Sanctum Desiderium*), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. N. de Vassy (Haute-Marne), sur la Marne; 12,754 hab. C'est un des marchés régulateurs pour le fer et le bois. On y construit aussi des bateaux. — Saint-Dizier doit son nom à un évêque de Langres, saint Didier ou Dizier, martyrisé vers 264. Il résista, en 1544, pendant deux mois, à Charles-Quint. Dans la campagne de France, Napoléon livra son premier et son dernier combat aux alliés, sous les murs de Saint-Dizier (27 janvier, 26 mars 1814).

Djafar. V. Giafar.

Djafnapatam ou **Jafnapatam,** v. de l'Hindoustan, située dans une petite île au N. de Ceylan et à 300 kil. de Colombo. Climat très-sain. Port accessible aux petits bâtiments. Pop. 25 à 30,000 hab. En 1782, elle était la capitale d'un royaume particulier qui renfermait encore 190,000 chrétiens.

Djafra, partie du moyen Atlas, dans l'O. de l'Algérie; l'Habrah y a ses sources.

Djagataï ou **Zagataï,** fils de Gengis-Khan, reçut dans le partage des États de son père (1227), la Tatarie, en deçà et au delà du Bolor ou Imaüs, etc. Il mourut en 1248. Son nom resta à ces contrées comme à la dynastie qu'il fonda.

Djaguernat ou **Djagarnâthat** ou **Jagrenat,** v. de la présidence de Calcutta (Hindoustan), sur le golfe du Bengale, et un bras du Mahanaddy, à 480 kil. S. O. de Calcutta. Trois grandes pagodes y attirent chaque année 300,000 pèlerins. La population permanente s'élève à environ 30,000 âmes.

Djamy (Abd-ar-Rhaman), un des principaux poëtes persans, né à Djam (Khorassan) en 1414, professa la doctrine des sofis. Admis à la cour de Hérat, il dédia aussi des poëmes aux sultans ottomans Mahomet II et Bajazet II. Il mourut en 1492. — Grammairien, théologien et poëte, il a écrit au moins 45 ouvrages différents. Les plus connus sont : *Selman* et *Absal*, dont une analyse a été donnée dans le *Journal Asiatique* de Paris (t. II., 1850); *Medjnoun et Leïla*, traduit en français par Chézy (1807, 2 vol. in-12); *Youssouf et Zoléikha* que Djamy préférait à ses autres compositions poétiques, analysé dans le *Journal des Savants* (1826); le *Béharistan* ou *Séjour du printemps*, ouvrage de morale en prose et en vers, traduit par Langlès en 1788, etc. La Bibliothèque nationale de Paris possède plusieurs manuscrits de Djamy.

Djanik, contrée de l'Asie Mineure (Turquie d'Asie), arrosée par l'Halys (Kizil-Ermak) et l'Iris (Keresoun); elle produit le meilleur tabac de la presqu'île, exporte des céréales, soies, sangsues, lin, etc.; comprise dans le gouv. de Sivas, elle renferme *Bafra*.

Djebail ou **Gébaïl,** *Byblos* dans l'antiquité, ville de Syrie sur la Méditerranée, à 52 kil. S. O. de Tripoli, et près du Nahr-Ibrahim (*Adonis*). Population 6,000 hab. Son port est l'une des échelles du pays des Maronites, qui y ont un évêché.

Djebel, *montagne* en arabe. **Djebel-al-Tarik** (montagne de Tarik) est devenu Gibraltar.

Djebel-Amour, portion du grand Atlas en Algérie, dans la province d'Oran, sur les confins de celle d'Alger. Le Taguin, affluent du Chelif au N., et plusieurs rivières du Sahara au S., y naissent.

Djebel-al-Kamar, ou *monts de la Lune*, chaîne de montagnes dans l'intérieur de l'Afrique, dont la position a été placée du 5° au 10° de lat. N., vers le 30° de long. E. On n'a pas de données précises à cet égard.

Djeddah, v. de l'Arabie (Hedjaz), sur la côte orientale de la mer Rouge, par 21° 32′ 42″ lat. N. et 37° 41′ 45″ long. E., à 800 kil. S de Suez, et à 90 kil. O. de la Mecque, dont elle est le port. Sa rade, entourée de bancs de récifs madréporiques, présente un bon mouillage. La ville, qui est assez bien bâtie, est défendue par une citadelle. La population est de 15 à 20,000 âmes. — Depuis quelques années, Djeddah est le centre du commerce de la mer Rouge, grâce à sa position intermédiaire entre les deux extrémités de ce long golfe, et au voisinage des villes saintes de Médine et de la Mecque, que visitent chaque année des pèlerins venus de tous les pays musulmans. La mousson du Sud (janvier à juin) y amène des embarcations de l'Hindoustan, du golfe Persique et de l'Afrique orientale. L'exportation consiste en produits du pays, amandes, gommes, chapelets de corail noir; on réexporte les produits manufacturés d'Europe qui y arrivent par Suez. On reçoit aussi des céréales d'Égypte, de l'ivoire, du musc, des ânes et des esclaves de l'Afrique, des cotonnades et des soieries de l'Inde; des châles de la Perse; du café, de l'encens de l'Arabie, etc. — Djeddah dépend de la Turquie. En 1858, les consuls anglais et français y ont été massacrés par les musulmans.

Djelalabad, v de l'Afghanistan, à 128 kil. E. de Caboul et sur le Caboul, ch.-l. d'une prov. du même nom. Les Anglais, en 1842, y soutinrent un siége célèbre. Son importance est due à sa position près des défilés des Kaybers. La population est d'environ 1,200 hab.

Djelal-Eddin-Mankberny, chef des Kharismiens en 1219, battit les Mongols à Kandahar et à Gazna, mais fut vaincu près de l'Indus par Gengis-Khan. Il releva encore sa fortune, mais, abandonné par ses officiers irrités de ses excès, il fut tué dans le Kourdistan 1231.

Djelal-Eddin-Roumi, poëte persan, né à Balkh en 1195, vécut longtemps à Konieh, où il mourut en 1262 ou 1271. Fondateur des derviches Mewlewis, il est surtout connu par son poëme de *Metsnewi*, recueil de fables, d'anecdotes, de méditations morales, qui a été traduit en allemand par Rossen, Leipzig, 1849.

Djelalpour, v. du Pendjâb (Hindoustan), à 140 kil. N. N. O. de Lahore, sur le Djelum (*Hydaspe*), dont Porus aurait disputé le passage à Alexandre.

Djellind-hour ou **Djallinder,** ville du pays de Lahore (Pendjâb) dans l'Hindoustan. Elle est, selon Bur-

nes, le chef-lieu du Douab, pays situé entre le Sutledje et le Beyah. La popul. de cette cité, autrefois importante, se compose de Sykes, en partie.

Djelum, Djelem, Djalem ou **Chelum.** riv. du Pendjâb (Hindoustan), ancien *Hydaspe*, sort du lac de Sesha-pag, dans l'Himalâya, arrose Kachemyr, traverse l'Himalâya par une profonde coupure et se jette dans le Tchenab. Son cours est d'environ 750 kil.

Djem. V. ZIZIM.

Djemchid, personnage célèbre dans les traditions orientales. Roi de Perse (vers l'an 800 av. J. C.), il partagea son peuple en trois castes, agrandit Istakhar ou Persépolis, enseigna aux hommes l'usage de la lance et de la cuirasse, l'art de tisser la toile et d'extraire les métaux de la terre. Il aurait inventé la chimie, le calendrier, les instruments de musique, les tentes, les bains publics, etc. Le premier des hommes il consulta Ormouzd. Détrôné et mis à mort par son parent, l'Arabe Zôhac ou Dhohac, il serait, selon les uns, l'Achéménès des Grecs, qui fonda la dynastie royale de Perse, ou, selon d'autres, la personnification des tribus araméennes qui ont civilisé l'Iran.

Djemmaa-Ghazaouah, ville d'Algérie. V. NEMOURS.

Djemnah, Djamnah, Djoumnah, Djomnah, en anglais *Jumna*, riv. de l'Hindoustan, qui descend du Djemnatry dans l'Himalâya, à l'O. des sources du Gange. Elle arrose Delhi, Agrah, Calpy, et se jette dans le Gange à Allahabad. Elle reçoit un grand nombre d'affluents venant des monts Windhya, le Tchambal, le Betouah, la Kiane, etc. Son cours est de 1,200 kil.

Djemnatry, mont de l'Himalâya (Hindoustan), par 30° 40′ lat. N. et 76° 35′ long. E., où le Gange et la Djemnah prennent leur source.

Djenguiz-Khan. V. GENGIS-KHAN.

Djenné ou **Jenné,** v. du Soudan (Afrique), dans une île du Niger ou Djoliba, par 14° lat. N. et 7° long. O., à 300 kil. S. S. O. de Tembouctou. C'est la capitale du bas Bambara. Popul. 8 à 10,000 hab.—Les marchandises anglaises ou arabes y sont principalement vendues. Les unes viennent de Tembouctou, qui les reçoit par les caravanes de Tunis et de Tripoli; les autres par les comptoirs anglais du littoral de la Guinée. La gomme est le produit indigène le plus important. — Caillé a visité Djenné en 1828.

Djerba ou **Gerba,** ou **Zerbi**, île de la Tunisie, par 33°9′lat. N. et 10°57′ long. E., dans le golfe de Cabès. Commerce d'éponges, d'huiles fort estimées, d'étoffes de soie et de laines. Popul. 40,000 hab.

Djerid, *palmier, dattier*, en arabe. On appelle *Belud-el-Djerid*, la région saharienne limitrophe de l'Algérie, c.-à-d. *pays des dattes*.

Djesselmire, ville du Radjepoutana (Hindoustan), capitale d'un pays sablonneux et aride du même nom. La popul. de l'Etat est de 250,000 hab. environ. — Elle est à 192 kil. N. O. de Djoudpour.

Djeypour (en anglais *Jeypoor*) ou **Djinagar,** Etat du Radjepoutana, enclavé dans la prov. de Delhi et au N. de l'Adjemir (Hindoustan). Il produit du blé, du coton, du cuivre, des bestiaux, etc. — La capitale, qui a le même nom, a été fondée en 1725; elle est l'une des plus belles villes de l'Inde; elle possède un observatoire, etc.

Djézireh (Al-). V. ALGÉSIRAH et MÉSOPOTAMIE.

Djezzar (Ahmed-), pacha d'Acre, né en Bosnie, vers 1735, se vendit à des marchands d'esclaves qui le conduisirent au Caire. Acheté par un chef mameluk, il assassina au profit de son maître. Il s'enfuit en 1775, devint gouverneur de Beyrouth pour les Druzes, puis d'Acre, 1775, et de Damas, 1784, pour les Turcs. Ses violences à l'égard des marchands français furent l'un des motifs de l'expédition de Bonaparte en Syrie. Il défendit vaillamment Acre, aidé de Sydney-Smith et de l'émigré Phélippeaux, 1799. Il mourut, en 1804, avec le surnom de Djezzar ou le *boucher*, que ses cruautés lui avaient valu.

Djidjelli ou **Gigery,** ancienne *Igilgilio*, v. d'Algérie, à 128 kil. N. O. de Constantine, sur la Méditerranée. Djidjelli est à la fois un chef-lieu de cercle et de district (arrond. de Philippeville, et du départ. de Constantine). La popul. est de 3,000 hab. Commerce de bois de construction, céréales, huiles. — Sous Louis XIV, on tenta d'y former un établissement, 1664; mais il fut détruit par les Kabyles. Les Français en ont repris possession en 1839.

Djihoun (*Pyramus*), petit fleuve d'Asie Mineure, dans l'eyalet d'Adana, au S. E. de la presqu'île. Il se jette dans le golfe d'Alexandrette. Cours de 200 kil.

Djihoun, ou **Amou-Déria** (ancien *Oxus*), fl. d'Asie, qui vient des sommets glacés et très-élevés du Pouchtikhar, dans les monts Belour ou Bolor. Bientôt large, il reçoit de nombreux affluents : à gauche, le Noumân, le Farghi, l'Andidjarah, le Kechem, l'Anderâh, l'Aksaraï; à droite, le Chiber ou Adem-Kouch, le Vakhch (anc. *Bascatis*), le Kafer-Nikhan. Il roule alors dans un lit majestueux de 4 à 600 mèt. de largeur, et se jette par deux bras principaux dans la mer d'Aral, après un cours de 1,650 kil. On dit que jadis un de ses bras au moins se jetait dans la mer Caspienne (V. OXUS). En hiver, il est souvent gelé. Il arrose, dans le Turkestan, le Badakhchan, sépare le khanat de Koundous du Darwas, traverse les pays de Boukhara et de Khiva. Il passe à Termes, Kilif, Kirki, Tchardjou ou Tchehardschui; l'une de ses dérivations arrive jusqu'à Khiva.

Djimilah ou **Djemilah,** village d'Algérie, à 110 k. S. O. de Constantine, domine la vallée de l'Oued-Bous-solah, affluent du Rummel. C'est l'ancienne *Cuiculitania colonia*. D'un accès difficile, à cause de sa position sur un plateau abrupt, il a gardé l'aspect d'une ville romaine: on y trouve un forum, une basilique chrétienne, deux temples, un arc de triomphe dédié à Marc-Aurèle. — En 1838, un bataillon français y résista pendant 12 jours à 4,000 Kabyles.

Djinns, génies qui, dans les croyances des Arabes et des Persans, ne sont ni anges ni diables, bien que la plupart soient laids et monstrueux. Selon les uns, ce sont d'anciens monarques de la terre avant Adam, des Salomons; d'autres leur assignent la même origine qu'aux Séraphins.

Djohore, capit. d'un petit Etat de ce nom, au S. de la presqu'île de Malacca; il produit du poivre, du sagou et donne de l'ivoire, de l'or, etc.

Djokjokarta, v. de l'île de Java, à 400 kil. E. S. E. de Batavia; 80,000 hab. C'est la résidence d'un souverain qui a 325,000 sujets, et reçoit de la Hollande une pension de 700 à 800,000 francs.

Djoliba, fleuve d'Afrique. V. NIGER.

Djonkseylon ou **Salanga,** île de l'Indo-Chine, sur la côte O. de la presqu'île de Malacca, et la plus importante de l'archipel Merghi. Elle a 70 kil. de longueur et 20 de largeur. Elle produit du bois et de l'étain; 12,000 hab.

Djorhat, v. de la présidence et à 300 kil. N. E. de Calcutta (Hindoustan), près du Brahmapoutra. C'était jadis la capitale de l'Assam.

Djouanpour, v. de l'Hindoustan, dans la prov. et à 60 kil. N. O. de Bénarès. Anc. capitale d'un royaume mahométan, elle possède sur le Goumty l'un des plus beaux ponts de l'Inde.

Djoudpour ou **Merwar,** Etat du Radjepoutana, dans l'Hindoustan, à l'O. de l'Adjemir. Peu fertile, sablonneux, il donne du bétail, des chameaux, des chevaux, du sel et du plomb. On vante la franchise et l'hospitalité de ses habitants. — La capitale, qui a le même nom, a 150,000 âmes.

Djurjura, l'une des parties les plus importantes du petit Atlas (Algérie); ses ramifications couvrent la grande Kabylie, et la partie la plus voisine de la mer se nomme le *Djebel-Tamgout*.

Dlugosz (JEAN), en latin *Longinus*, historien polonais, né à Brzemica, 1415-1480, devint chanoine de Cracovie, et, seulement quelques jours avant sa mort, archevêque de Léopol. Il remplit de nombreuses missions diplomatiques, et instruisit les deux fils de Casimir IV, Ladislas et Jean-Albert. — Il a fondé à Cracovie une école qui porte encore son nom, popularisé dans son pays les livres des anciens, et laissé une *Historia Polonica* en XII livres, qui n'a été entièrement publiée qu'en 1711, Leipzig, 2 vol. in-fol.

Dmitrieff (IVAN IVANOVITCH), poëte russe, né dans le gouvernement de Simbirsk, 1760-1837. Il servit d'abord dans l'armée, qu'il quitta avec le grade de colonel, devint procureur du sénat, et, sous Alexandre, ministre de la justice pendant 4 ans. Ami de Karamsine, il s'associa à cet historien pour perfectionner la langue nationale. Il a donné des fables imitées de La Fontaine, des nouvelles et des chansons devenues populaires.

Dmochowski (FRANÇOIS-XAVIER), littérateur polonais, né en Podlaquie, 1762-1808, entra dans l'ordre des Piaristes et joua un rôle dans les événements de Pologne, en 1792 et 1794. Rappelé dans son pays, qu'il avait quitté après le troisième démembrement, il renonça aux fonctions ecclésiastiques, 1800, et s'efforça de populariser, par des traductions en polonais, Homère, Lucain, Virgile, Horace, Tibulle, Delille, Milton, etc

Dnieper ou **Dniepr,** ancien *Danapris* ou *Borysthène*, fleuve de la Russie d'Europe, tributaire de la mer Noire. Il naît dans les marais du plateau de Waldaï (gouvernement de Smolensk), arrose Viazma, Dorogobouj, où il devient navigable, Smolensk. où il a 100 m. de largeur, Krasnoï, Mohilev, Kiev, Iékaterinoslav, où il a 1,400 mèt. de largeur, Kherson, et se rend dans la mer Noire, entre Oczakow et Kinburn, par un vaste lac ou *liman* d'une profondeur médiocre. Son cours est généralement du N. au S.; il a 1,630 kil. de longueur, ce qui assigne au Dniepr le troisième rang parmi les fleuves d'Europe. Après Iékaterinoslav la navigation est interrompue pendant 60 kil. par des cataractes. Le Dniepr reçoit, à droite, la Bérézina, le Pripet, le Boug, etc., et, à gauche, le Desna, le Vorkla, etc.

Dniester ou **Dniestr,** ancien *Tyras* ou *Danaster*, fleuve de l'empire d'Autriche et de la Russie d'Europe, tributaire de la mer Noire. Il naît au mont Sloïczek, nœud des Karpathes et des collines de Pologne, arrose, en Galicie, Sambor, Halicz, etc.; en Russie, Choczim, Tiraspol, Bender, et finit par une large bouche à Ackerman. Son cours, dont la direction générale est du N. O. au S. E., est de 800 kil. environ. Il est très-rapide et a un lit peu profond. Ses affluents sont peu importants.

Dobberan (*Dobranum*), v. du grand-duché de Mecklembourg-Schwerin, à 60 kil. N. E. de Schwerin, sur la Dobber, qui, à 4 kil. de là, se jette dans la Baltique; 2,400 hab. Les bains de mer de Dobberan sont des plus célèbres de l'Allemagne. — Château ducal. Ancienne abbaye de Bernardins dont il ne reste plus que l'église, sépulture de plusieurs grands-ducs.

Dobhoy, Doubhoy, Dubhoy, v. de l'Hindoustan, dans la presqu'île de Guzerate, capit. d'une principauté qui avait 40,000 hab. en 1740. On y trouve des édifices et des sculptures remarquables.

Dobeln, v. de Saxe (cercle de Leipzig), dans une île de la Mulde; 6,500 hab. — Fabriques de draps, chapeaux, bonneterie.

Dobling, village de l'archiduché d'Autriche, à 4 kil. N. de Vienne, sur le Kroten. Source minérale et galerie de tableaux; 2,000 hab.

Dobner (Félix-Job, en religion *Gélase*), historien bohémien, né à Prague, 1719-1790, entra dans l'ordre des Ecoles Pies, dont il devint recteur en 1762. Il a donné une puissante impulsion à l'étude de l'histoire nationale en Bohême, en recueillant quantité de documents. Il a laissé: *Monumenta historica Bohemiæ*, 6 vol. in-4°, 1764-86; *Wenceslaï Hagek annales Bohemorum*, 6 vol. in-4°, etc.

Dobromyl, v. de la Galicie (empire d'Autriche), sur la Wyar, à 37 kil. E. de Sanok; 1,600 hab. Autrefois célèbre par ses imprimeries. Salines aux environs.

Dobroudja, ou **Dobroutcha** ou **Dobrodja,** région de la Bulgarie orientale (Turquie d'Europe), dans le vilayet du Danube, entre la mer Noire, le Danube inférieur et l'ancien mur de Trajan. — Pays plat, et même en partie inondé; elle produit du blé et des chevaux recherchés. Le long du Danube est une chaîne dont le point culminant a 200 mètres. La Dobroudja a été, à cause des nombreux canaux qui divisent le bas Danube, la route des invasions barbares. Les Romains avaient essayé de la fermer par le *vallum Trajani* ou mur de Trajan, qui allait de Rassova à Kustendji. Les Russes l'ont suivie en 1810, 1829 et 1854. Dans cette dernière campagne, un corps d'armée français a été rudement éprouvé par le climat malsain de la Dobroudja. — *Baba-Dagh* est la ville principale. La population se compose de Tatars.

Dobrowski (Joseph), philologue bohême, né près de Raab (Hongrie), en 1753. Jésuite, précepteur, littérateur, puis vice-recteur du séminaire de Hradisch, près d'Olmütz, jusqu'en 1790, il se mit alors à voyager en Suède, en Russie, en Italie, en Allemagne et en Suisse, recueillant les manuscrits qui intéressaient la Bohême. Atteint d'une folie intermittente en 1795, il mourut en 1829. — On a de lui: *Scriptores rerum Bohemicarum*, 1783; *Vocabulaire allemand-bohême; Syntaxe de la langue bohême; Etymologie générale des langues slaves*, etc. Ses ouvrages sont écrits en tchèque, mais aussi en allemand et en latin.

Dobschau ou **Dobsina,** bourg de Hongrie, dans le gouvernement de Kaschau, sur la Saja; 5,000 hab. Cette ville a dans son territoire les principales usines et forges du comitat ou cercle de Gœmœr.

Dobson (William), peintre, né à Londres, 1610-1647, connut par hasard van Dyck, à qui il succéda auprès de Charles Ier comme premier peintre. Il s'adonna spécialement au portrait. Il a de la vigueur, mais non la grâce de van Dyck.

Doce (Rio), fleuve du Brésil, descend des monts Itacolumi, traverse le pays des Botocudos et le district Diamantin. Rapide et peu navigable, il a environ 400 kil.

Docètes, hérétiques de la primitive Eglise qui révoquaient en doute l'apparition sensible et humaine de J. C. sur la terre.

Doche (Joseph-Denis), compositeur, né à Paris, 1766-1825. Maître de chapelle à Coutances, 1785, il revint à Paris en 1792 et entra au Vaudeville, où il finit par occuper l'emploi de chef d'orchestre jusqu'en 1824. Doche est l'auteur d'une foule d'airs devenus populaires, tels que celui de *Fanchon la Vielleuse*, etc. On lui doit aussi plusieurs messes à grand orchestre.

Doctorat. C'est le degré le plus élevé que confèrent les Facultés en France; il faut d'abord avoir obtenu les grades de bachelier et de licencié.

Doctrinaires, ou **Prêtres de la doctrine chrétienne,** congrégation de clercs séculiers, fondée en 1593 par César de Bus, et confirmée par Clément VIII en 1597. Elle avait pour but d'enseigner le catéchisme au peuple. Avant la Révolution, elle dirigeait aussi de nombreux colléges.

Doctrinaires, nom donné, sous la Restauration et le gouvernement de Juillet, à un parti composé d'hommes éminents, mais peu nombreux, ralliés autour de Royer-Collard. Ils entendaient faire de la politique un corps de *doctrines;* leur but était l'établissement et le maintien du régime constitutionnel. Les doctrinaires sont arrivés plusieurs fois aux affaires, sous la monarchie de Juillet, avec MM. Guizot, de Broglie, Duchâtel, de Rémusat, Jaubert, etc.

Doctrine chrétienne (Filles de la). V. Ursulines.

Doctrine chrétienne (Frères de la). V. Frères des écoles chrétiennes.

Dodart (Denis), médecin de Louis XIV, né à Paris, 1634-1707, entra à l'Académie des sciences en 1673. Il étudia pendant 33 ans la transpiration insensible; ses expériences ont été recueillies sous ce titre: *Statica medicinæ Gallicæ*, 1725, in-12. Il a encore donné une théorie sur l'émission de la voix, publié de nombreux mémoires sur la botanique, etc.

Dodd (Robert), peintre de marine anglais, 1748-1810, atteignit presque la perfection dans son genre. On cite son tableau: *la Flotte de la Jamaïque engloutie par la tempête.* Il gravait aussi à l'eau-forte et au burin.

Dodd (William), théologien et prédicateur anglais, né à Bourne (Lincolnshire), en 1729, se compromit par de folles dépenses, qui lui firent commettre un faux sous le nom du comte de Chesterfield, 1777. Pour ce crime, il fut pendu à Tyburn, — On a de lui: *Beautés de Shakespeare*, 1752; *Sermons sur les paraboles et les miracles*, 1758; *Explication familière des œuvres poétiques de Milton*, 1762; *Commentaires sur la Bible*, 1765; *Sermons aux jeunes gens*, 1771; *Pensées en prison*, publiées après sa mort, etc.

Doddridge (Philippe), théologien, né à Londres, 1702-1751, s'occupa de prédication et d'éducation. — On a de lui: *Sermons*, 1732; *Progrès de la religion dans l'âme; Cours de lecture*, etc. Plusieurs de ces ouvrages ont été traduits en français.

Dode de la Brunerie (Georges, vicomte), maréchal de France, né à Saint-Geoire (Isère), 1775. Elève de l'Ecole du génie de Metz, 1794, il se distingua sous l'Empire, à Iéna et en Espagne. Général de division en 1813, il fit l'expédition d'Espagne en 1823. Sous Louis-Philippe, il dirigea les travaux des fortifications de Paris, 1840, et mérita ainsi le bâton de maréchal, 1847. Il mourut en 1851.

Dodiberg, montagne élevée (3,586 m.) du Krispalt, ramification des Alpes centrales, qui s'y partage en deux branches.

Dodoens (Rembert), plus connu sous le nom latinisé de *Dodonæus* ou *Dodonée*, né à Malines, en 1518, fut médecin de Maximilien II et de Rodolphe II, puis professeur de médecine à l'université de Leyde, où il mourut en 1585. Il s'occupa beaucoup de botanique. Il a résumé ses travaux dans les *Stirpium historiæ Pemptades sex*, 1583. — Son *Histoire des plantes*, 1553, traduite en français en 1557, est une compilation.

Dodon, fils de Jupiter et d'Europe. Il avait donné son nom à l'oracle de Dodone.

Dodone (*Dodona*), v. anc. de l'Epire, située au pied

du mont Tomaros, dont les ruines sont, peut-être, au village de *Gardiki*, à 7 kil. N. de Janina (Albanie). Ses chênes prophétiques étaient les plus anciens oracles de la Grèce. Les prêtres, appelés *selles*, et les prêtresses nommées d'un mot grec qui signifie *colombe*, devinaient les réponses de Jupiter, dieu de Dodone, par le murmure des feuilles agitées par le vent, par le bruit d'une source jaillissante ou par le choc de bassins de cuivre suspendus autour du temple. La décadence de l'oracle amena la ruine de la ville.

Dodsley (Robert), littérateur et libraire, né à Mansfield (Nottingham), en 1703, fut d'abord valet de pied, puis libraire (1735), Il mourut en 1764. — Il a donné *la Muse en livrée*, 1732; des comédies, *la Boutique du bijoutier*, 1735; *le Roi et le Meunier de Mansfield*, 1736; une tragédie, *Cléone*, 1751; un traité de morale, *l'Economie de la vie humaine*, etc. Il fonda encore diverses publications périodiques, devina et encouragea Johnson, fut l'ami de Pope, Chesterfield, Horace Walpole, etc.

Dodwel (Henri), théologien et érudit anglais, né à Dublin, 1641-1711, fit péniblement ses études, devint professeur d'histoire à Oxford, et fut destitué en 1691, par suite de son refus de serment à Guillaume III. — Il a publié des éditions d'auteurs grecs et latins, et des dissertations sur des sujets d'érudition et de théologie. L'une d'elles, *De Paucitate martyrum*, a été réfutée par D. Ruinart. Son *Discours épistolaire*, 1706, le fit accuser d'hérésie et d'impiété.

Dodwel (Henry), théologien, fils du précédent, a publié : *le Christianisme non fondé en preuves*, 1742; ouvrage que réfuta son propre frère, William Dodwel (1709-1785).

Dodwel (Edouard), antiquaire anglais, né en 1767, visita la Grèce, 1801-06, puis l'Italie, résidant alternativement à Naples et à Rome, où il mourut en 1832. — On a de lui : *Voyage en Grèce*, Londres, 1819; *Constructions cyclopéennes et pélasgiques*, 131 planches et texte français, Paris, 1834.

Dœbereiner (Jean-Wolfgang), chimiste, né à Hofen (Bavière), 1780-1849, montra, de bonne heure, du goût pour les sciences. Professeur de chimie à Iéna, 1810, le premier il analysa les substances organiques à l'aide de l'oxyde de cuivre. Il reconnut que le platine, à l'état spongieux, a la propriété d'enflammer l'hydrogène au contact de l'air ou de l'oxygène : il appliqua cette découverte à la construction de briquets, de veilleuses et d'eudiomètres. — On a de lui : *Essais de chimie pneumatique; Essais de chimie physique; Eléments de chimie; Principes de chimie générale; Manuel de l'apothicaire; Chimie de la fermentation*, etc.

Dœbrentey (Gabriel), poëte hongrois, 1786-1851, s'occupa, de bonne heure, de langue et de littérature madgyares. Il fut l'un des fondateurs de l'Académie de Hongrie, et dirigea le Théâtre-National, pour lequel il traduisit le *Théâtre étranger* et les *chefs-d'œuvre de Shakespeare*. *Les Chansons hussardes* et *la Violette des Alpes* sont des poésies originales.

Dœderlein (Jean-Christophe), théologien allemand, né en Franconie, 1748-1792, et professeur à Altdorf et à Iéna. On a de lui : *Institutio theologi christiani; Bibliothèque théologique*, etc.; et, de plus, des traductions d'*Isaïe* en latin, des *Proverbes de Salomon* en allemand, etc.

Dœll (Frédéric-Guillaume), sculpteur, né à Hildburghausen en 1750, étudia à Paris chez Houdon, et à Rome, où il connut Winckelmann. A son retour il créa, à Gotha, une école de sculpture. Il mourut en 1816.— Il a exécuté les monuments de Winckelmann à Rome, de Képler à Ratisbonne, de Leibnitz à Hanovre, les *bas-reliefs* de Dessau, etc.

Dœring (Georges-Christian-Guillaume-Asmus), romancier et poëte allemand, né à Cassel, 1789-1833, s'est acquis une grande popularité par son talent de narrateur. On a de lui : *Portraits de fantaisie*, 1822-1833; *la Guerre des pasteurs; Nouvelles; la Victime d'Ostrolenka; Roland de Brême*, et, de plus, des opéras, des drames, des tragédies, etc.

Does (Van der). V. Dousa.

Doesburg, ville forte de la Gueldre (Pays-Bas), à 13 kil. S. de Zutphen, sur l'Yssel; 3,800 hab.

Dofrines ou **Alpes scandinaves,** nom général de la chaîne de montagnes qui parcourt la Scandinavie du N. au S., depuis le cap Nord-Kyn jusqu'au cap Lindesnœes, sur une longueur de 1,500 kil.—On appelle spécialement *Dofrines* ou *Dovre-field* la seconde portion de cette ligne de hauteurs, comprise entre les monts *Kœlen* au N. et les monts *Langfield* au S. Haute de 1,500 à 1,600 mèt. en moyenne, elle a son point culminant dans le *Snœhettæ* (2,389 mèt.). Elle est couverte de forêts et présente même d'assez larges plateaux et des marécages.

Dogado, anc. prov. maritime de la république vénitienne correspondant à la province actuelle de Venise. Bornée à l'E. par l'Adriatique, elle touchait, au N., la marche de Trévise, à l'O le Padouan, et, au S., la Polésine de Rovigo.

Doge, c.-à-d. *duc*, nom du premier magistrat à Venise (de 697 à 1797), et à Gênes (notamment de 1528 à 1797).

Dogger-bank, *banc des chiens*, banc de sables dans la mer du Nord, par 54° 10′ et 57° 23′ lat. N.; et 1° 21′ et 4° 17′ long. E., entre l'Angleterre et le Danemark.

Dognacska, bourg au S. E. de la Hongrie, connu par ses produits minéraux (or, argent, fer, cuivre, plomb, zinc, marbres, etc.). Popul. 2,000 hab.

Dohm (Chrétien-Guillaume de), homme d'Etat, né à Lemgo (Lippe-Detmold), en 1751. Professeur de statistique au *Carolinum* de Cassel, 1776, il passa au service de la Prusse en 1779, et remplit diverses missions diplomatiques, notamment à Radstadt, 1797. Sujet du roy. de Westphalie, 1807, il fut nommé par Jérôme Bonaparte conseiller d'Etat et ambassadeur à Dresde. Il mourut dans la retraite en 1820. Il a laissé : *Mémoires de mon temps*, 5 vol., qui ne vont pas au delà de la mort de Frédéric le Grand; *la Succession de Bavière*, 1779; *Amélioration civile des Juifs*, etc.

Dohna, ancienne famille d'Allemagne, qui tire son nom du château de Dohna, situé aux environs de Dresde, et rasé, en 1402, à la suite d'une querelle entre le margrave de Misnie et le burgrave de Dohna. Divisée en branches de Bohême et de Silésie ou Prusse, elle doit à cette dernière : Fabien de Dohna, 1550-1621, qui vint deux fois en France, à la tête des auxiliaires allemands, envoyés au roi de Navarre, 1587 et 1591; en 1587, il fut battu par Henri de Guise à Auneau; — Frédéric-Ferdinand-Alexandre de Dohna-Schlobitten, 1771-1831, qui succéda à Stein, renvoyé du ministère de Berlin par ordre de Napoléon Ier, et contribua à l'organisation de la landwehr, 1808-1810.—Son frère, Charles-Frédéric-Emile, né en 1784, passa, par haine contre les Français, en Russie, 1811, et fit les campagnes de 1813, 1814 et 1815.

Doil, riv. de France. V. Authion.

Doire, nom de deux rivières du Piémont (Italie), qui se jettent dans le Pô par la rive gauche. La *Doire Ripaire*, en latin *Duria Minor*, et, en italien *Doria Riparia*, naît au mont Genèvre, passe à Exilles, Suse, et finit à Turin, après un cours de 105 kil. — La *Doire Baltée*, en latin *Duria major*, et en italien *Doria Baltea*, naît près du petit Saint-Bernard, passe à Aoste, Bard, Ivrée; elle a un cours de 154 kil.

Doire (départ. de la), formé d'une partie du Piémont, et réuni à la France de 1803 à 1814. Borné par les départ. du Simplon au N., de la Sésia et de Marengo à l'E., du Pô au S. et du Mont-Blanc à l'O., il renfermait 3 arrond. : Ivrée, *chef-lieu*, Aoste et Chivas.

Dokkum, v. de Frise (Pays-Bas), à 18 kil. N. E. de Leeuwarden; 4,100 hab. — Elle est importante par son commerce que favorise un canal maritime.

Dol (*Dola, Dolum*), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 24 kil. S. E. de Saint-Malo (Ille-et-Vilaine); 4,443 hab. Ville malsaine, triste, mal bâtie, elle possède une belle cathédrale. Boulevard de la Bretagne contre la Normandie, elle fut assiégée plusieurs fois dans les guerres des deux pays. En 1793, les Vendéens y battirent les républicains. Fondée, dit-on, au VIe s., par saint Samson, qui y établit un monastère, elle reçut de Nominoé un évêché qui disputa, du IXe au XIIIe s. la primauté à l'archevêché de Tours. — On dessèche aujourd'hui les marais qui l'environnent.

Dol (Le), ancien pays de France (Bretagne), compris aujourd'hui dans l'arrondissement de Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord).

Dolabella (Publius Cornelius), tribun et consul romain. — Il épousa Tullie, fille de Cicéron, déjà veuve de deux maris, et la répudia plus tard. Attaché à César tout-puissant, il renversa la statue du dictateur après sa mort, devint consul, et se fit donner la Syrie que possédait déjà Trebonius. Ce dernier, dépouillé de sa province et mis à mort, fut vengé par Cassius qui reprit la Syrie, assiégea Dolabella dans Laodicée et le força de se tuer, 43 av. J. C.

Dolay (Saint-), bourg de l'arrond. de Vannes (Morbihan). Grains, bestiaux, bois; 2,698 hab.

Dolce (Louis), littérateur italien, né à Venise, 1508-

1568, vécut et mourut pauvre. Historien, grammairien, philosophe, poëte tragique, comique, épique, éditeur, traducteur, il écrivit dans tous les genres et n'excella dans aucun. Il a laissé 71 ouvrages, la plupart oubliés.

Dolce ou **Dolci** (Charles), peintre toscan, né à Florence, 1616-1686, élève de Jacques Vignali. Il restreignit ses compositions à un petit nombre de figures et à quelques sujets presque exclusivement traités, des *Mère de pitié*, des *Sainte Famille*, etc. La simplicité, une expression vraie et touchante, une couleur douce et harmonieuse, un fini parfois excessif le caractérisent. Le Louvre possède de lui le *Christ à la montagne des Oliviers*(?)

Dolce, cours d'eau de l'Amérique méridionale qui se perd dans des lagunes intérieures, à l'O. du Parana; il passe à Tucuman et à Santiago.

Dôle (*Dola Sequanorum*), ch.-l. d'arrond. dans le départ. du Jura, à 46 kil. N. de Lons-le-Saulnier, par 47° 71′ 33″ lat. N. et 3° 9′ 29″ long. E.; 12,924 hab. Bâtie sur le penchant d'une colline, près de l'endroit où le canal du Rhône au Rhin s'unit au Doubs, Dôle a des vestiges d'antiquités romaines, de belles promenades, un collége qui est un des plus vastes de France, etc. Elle exporte les produits du département et sert d'entrepôt au commerce avec la Suisse. Dans les environs sont des carrières de marbre. A Dôle même sont des fabriques de tuiles, d'indigo, de bonneterie et des magnaneries. — Dôle est une ville ancienne. Philippe le Bon y établit une université; d'autres princes y placèrent l'assemblée des états de Franche-Comté. Prise deux fois par Louis XIV, 1668, 1674, elle perdit, après la réunion de la Franche-Comté à la France, son titre de capitale. L'université et le parlement furent aussi transférés à Besançon. Dôle est aujourd'hui la première ville du Jura.

Dôle (La), montagne de Suisse, dans le canton de Vaud, sur la frontière de la France et dans le Jura méridional. Sa hauteur est de 1,681 m.

Dôle (La), ancien petit pays de France (Picardie), compris aujourd'hui dans l'arrondissement de Château-Thierry (Aisne).

Doléances (*dolere*, se plaindre), terme qui s'appliquait, d'ordinaire, aux représentations du tiers état dans les cahiers qu'il présentait aux Etats-généraux ou provinciaux avant 1789.

Dolet (Etienne), humaniste et imprimeur, surnommé le grand *Cicéronien*, né à Orléans en 1509. Il étudia les auteurs anciens à Paris, à Padoue, puis à Venise, où il était secrétaire de l'ambassadeur de France. En 1532, il se rendit à Toulouse pour y suivre les cours de droit; mais son opposition au parlement le fit expulser un an après. Réfugié à Lyon, il y publia : *Commentariorum linguæ latinæ tomi duo:* il dut sans doute à cet ouvrage un privilége d'imprimeur concédé par François Ier, 1537. Il ne tarda pas à être troublé dans ses travaux par un réveil de la querelle des *Cicéroniens*, à laquelle il avait pris part dès 1530. Irrités des sanglantes épigrammes dont Dolet les poursuivait, ses adversaires finirent par l'accuser d'imprimer des livres entachés d'hérésie. Détenu deux fois à la Conciergerie, puis condamné à être pendu et brûlé, Dolet fut exécuté le 3 août 1546. — On a encore de lui: *Dialogi de imitatione Ciceroniana*, 1535; *La manière de bien traduire*, 1541; *de Imitatione Ciceroniana*, 1540; *Second Enfer d Etienne Dolet*, 1544, etc. Il a en outre traduit deux dialogues de Platon, puis les *Tusculanes* et les *Epitres familières* de Cicéron, etc.

Dolgelly ou **Dolgellen**. capitale du comté de Merioneth, dans le pays de Galles (Angleterre), à 44 kil. S. E. de Caernarvon. Petite ville mal bâtie; elle fabrique une grande quantité de gros draps ; 4,200 hab.

Dolgorouki. famille ancienne et la plus noble de Russie avec les Romanoff auxquels elle a disputé le trône.

Dolgorouki (Georges), fut massacré, avec son fils, Michel, par les Strelitz, à l'avénement de Pierre le Grand, 1682.

Dolgorouki (Ivan), favori de Pierre II, renversa Mentchikof, qui fut exilé. Sa sœur, Catherine, fiancée au tzar (1729), allait donner le pouvoir à sa famille, quand l'avénement d'Anne, 1730, relégua Dolgorouki en Sibérie où Biren le poursuivit encore. Accusé de correspondance avec l'étranger, il fut roué vif à Novgorod, 1739.

Dolgorouki (Vassili), né en 1667, remplit diverses missions sous Pierre le Grand, mais compromis dans la conspiration d'Alexis, 1718, fut exilé à Kasan. Rappelé par Catherine Ire, il devint feld-maréchal en 1728, et échappa à la ruine de sa famille. Il reparut en 1742 à la cour et mourut cinq ans après.

Dolgorouki (Jacques), oncle d'Ivan, 1639-1720, était chef de l'ambassade russe qui, en 1687, visita la France et l'Espagne. Pris à Narva par les Suédois, il passa 10 ans dans un cachot, et, après sa délivrance, sut résister à Pierre le Grand.

Dolgorouki (Vassili) s'empara de la Crimée, 1771, conquête facile qui lui valut le surnom de *Krimskoï*.

Dolgorouki (Ivan-Mikhaïlovitch), né à Moscou (1764-1823), est connu par des poésies qui sont devenues classiques en Russie.

Dolichaïos, surnom de Jupiter, dérivé soit d'une île de Lycie, soit de *Doliché*, ville de Syrie.

D'Olivet. V. Olivet et Fabre.

Dollar, monnaie des Etats-Unis. Le dollar d'argent vaut 5 fr. de notre monnaie: il y a des pièces de $\frac{1}{2}$, $\frac{1}{4}$, $\frac{1}{10}$ et $\frac{1}{20}$ de dollar. — On a aussi frappé des dollars en or, etc.

Dollart (Le), golfe de la mer du Nord, entre le Hanovre et la province de Groningue (Pays-Bas). Long de 35 kil. sur 15, il est comme l'estuaire de l'Ems, qui s'y jette. Il a été formé par des irruptions de la mer en 1277 et 1287.

Dollon, bourg de l'arrond. de Saint-Calais (Sarthe). Fab. de toiles; grains, bétail; 2,136 hab.

Dollond (John), opticien anglais, né d'une famille de réfugiés français, 1706-1761, fut d'abord ouvrier en soie. Passionné pour l'étude des sciences, il s'associa à son fils Pierre (1730-1820), qui venait d'embrasser l'état d'opticien (1752). Il perfectionna le télescope réfringent et le microscope, et inventa le télescope *achromatique*.

Dolman, robe longue des Turcs. — Vêtement militaire emprunté aux Hongrois, sous Louis XIV : c'était une sorte de paletot flottant qui, modifié par le goût français, est devenu la veste des hussards.

Dolmen, *table de pierre*, monument celtique composé de plusieurs pierres enfoncées verticalement dans le sol et supportant une pierre horizontale en forme de table. Celle-ci est, d'ordinaire, percée de cavités par où s'écoulait, peut-être, le sang des victimes. — On appelle *demi-dolmens* des pierres inclinées dont une des extrémités porte sur la terre.

Dolomieu (Déodat-Guy-Silvain-Tancrède **Gratet** de), géologue, né près de la Tour-du-Pin (Isère) en 1750. Admis dans l'ordre de Malte, il tua un chevalier en duel, et fut condamné à neuf mois de cachot, 1768. C'est alors que le goût des sciences physiques s'éveilla en lui. Mis en liberté, il s'y adonna avec ardeur. Il parcourut à pied le Portugal, l'Espagne, la Sicile, les Pyrénées, la Calabre (1777-1783), les Alpes et l'Apennin (1789-1790), l'Auvergne (1791), les Vosges (1793-94), amassant partout de précieux documents pour la géologie. Professeur à l'Ecole des mines, et membre de l'Institut en 1796, il fut, en 1798, au nombre des savants qui suivirent Bonaparte en Egypte : il visita toute la vallée du Nil, depuis le Delta jusqu'aux cataractes. Le mauvais état de sa santé l'obligea de rentrer en France; mais, jeté par la tempête dans le golfe de Tarente, il fut retenu pendant 21 mois dans un affreux cachot. Rendu à la liberté (mars 1801), il ne survécut pas neuf mois aux durs traitements qu'il avait endurés. — Dans sa prison, il avait écrit : *Traité de philosophie minéralogique* et *Mémoire sur l'espèce minérale*. On a encore de lui divers *Mémoires* insérés, en général, dans des recueils spéciaux, tels que le *Journal de physique*, le *Journal des mines*, etc. Les naturalistes ont donné le nom de *dolomie* à une sorte de calcaire.

Dolopes, peuplade grecque que l'on place au S. O. de la Thessalie, et en Epire, entre le Pinde et le haut Achéloüs.

Dolus, bourg de l'arrond. de Marennes (Charente-Inférieure). Draps; vins et eaux-de-vie ; 2,225 hab.

Dom ou **Don**, abréviation de *Dominus*, seigneur, titre que portent les bénédictins et les chartreux. En Espagne, le mot *don*, réservé aux grands personnages d'Etat, est devenu une simple formule de politesse.

Domaine (du latin *dominium*, terre, propriété). Ce mot, dans notre histoire, a eu plusieurs acceptions. L'on a appelé *domaine royal* le territoire possédé directement par nos rois ; l'Ile-de-France et l'Orléanais constituaient le domaine des premiers Capétiens; il s'est accru successivement de tous les fiefs qu'ils réunirent, et il a formé, dans son acception la plus large, le royaume de France. On nommait plus particulièrement *domaine* tout ce que les rois s'étaient réservé, tout ce

qui n'était ni fief, ni terre, formant des propriétés particulières. On distingua le *domaine corporel* ou les terres, et le *domaine incorporel* ou les eaux et forêts, et différentes taxes domaniales perçues à différents titres au profit du roi. Le domaine corporel fut souvent déclaré inaliénable, 1318, 1322, 1331, 1356, 1360, 1374, 1566, etc.; mais toujours les embarras financiers des rois, leurs faveurs ou les usurpations des particuliers violèrent cette loi; et souvent on fut forcé de racheter ou de reprendre violemment ces domaines aliénés, comme sous Sully et sous Colbert. On essaya plusieurs fois de distinguer le domaine de la couronne et le domaine privé des rois; à partir du règne de Henri IV, 1607, le domaine privé a toujours été confondu avec le domaine public. — L'Assemblée constituante a distingué, 1790, le *domaine national proprement dit*, ou *domaine de l'Etat*, du *domaine public ;* le premier comprend les propriétés foncières, les droits réels qui appartiennent à la nation; le second, les chemins, routes, rues, les fleuves et rivières navigables et flottables, les rivages, lais et relais de mer, les ports, rades, etc., qui sont d'un usage général, public. — Philippe V, en 1320, nomma le premier des receveurs spéciaux du domaine ; puis des chambres spéciales furent chargées de cette administration. En 1389, il y eut des trésoriers pour percevoir le produit des domaines, et on établit, vers cette époque, une *chambre du trésor*, chargée de juger les questions contentieuses relatives au domaine. François Ier établit, en 1543, dans le Parlement de Paris, une *chambre domaniale* pour recevoir les appels de la chambre du trésor, qui fut remplacée elle-même, en 1693, par une *chambre du domaine.* — Les domaines furent affermés jusqu'en 1775, et depuis lors mis en régie; la Révolution a maintenu ce dernier système; et l'administration des domaines (directeur général, directeur par département, receveurs d'arrondissements et de cantons, vérificateurs, inspecteurs) a été jointe à celle de l'enregistrement et rattachée au ministère des finances.

Domairon (Louis), littérateur, né à Béziers, 1745-1807, entra d'abord dans la compagnie de Jésus. Nommé professeur à l'Ecole militaire en 1778, il devint, sous le Consulat, inspecteur général de l'instruction publique. On a de lui : *Recueil de faits mémorables pour servir à l'histoire de la marine et des découvertes*, 1778; *Principes généraux de belles-lettres*, 1785; *Rhétorique française*, etc.

Domalain, bourg du canton de Vitré (Ille-et-Vilaine). Grains, bestiaux; 2,286 hab.

Domat (Jean), jurisconsulte, né à Clermont-Ferrand en 1625, fut pendant près de trente ans avocat du roi au siége présidial de sa ville natale. Il joua un rôle important dans les Grands-Jours d'Auvergne en 1665. Lié avec les solitaires de Port-Royal, et en particulier avec Pascal, il reçut le dernier soupir de l'auteur des *Provinciales.* En 1681, il vint à Paris soumettre à Louis XIV le plan de son grand ouvrage; il en reçut une pension de 2,000 livres qui lui permit de se fixer dans la capitale. Il y mourut en 1696. — « Domat, dit M. Cousin, a travaillé pour la société nouvelle que Richelieu et Louis XIV tirèrent peu à peu du chaos du moyen âge. *Les lois civiles dans leur ordre naturel* (1694, 3 vol. in-4°) sont comme la préface du Code Napoléon. Il est incomparablement le plus grand jurisconsulte du dix-septième siècle. » On a donné plusieurs éditions de Domat, 1724, 1744, 2 vol. in-fol.; 1822, 9 vol. in-8°; 1828-30, 4 vol. in-8°.

Dombasle (Mathieu de). V. Mathieu.

Dombes (Principauté de), *Dumbensis pagus.* Comprise aujourd'hui dans l'arrond. de Trévoux (Ain), elle faisait partie, en 1789, du gouvernement de Bourgogne. Elle était bornée au N. et à l'O. par la Bresse; à l'O. par le Mâconnais et le Beaujolais, et au S. par le Lyonnais. Les villes principales étaient : Trévoux cap., Ambérieux, etc. Sa superficie était de 700 kil. carrés. — La Dombes forme aujourd'hui une région naturelle couverte d'étangs d'origine artificielle, en général, et très-malsains. — Habitée, en partie, par les *Segusiani* et les *Ambarri* au temps de César, elle fut occupée par les Romains, puis par les Bourguignons. Sous le régime féodal elle fut divisée entre plusieurs maisons, puis constituée en un seul Etat par Louis II, duc de Bourbon, 1400. Livrée par François Ier à sa mère, Louise de Savoie, elle revint en 1561 à la maison de Bourbon. Cédée en 1681 par *mademoiselle* de Montpensier au duc du Maine, elle fut réunie à la couronne en 1762.

Dombovitza, riv. de Valachie. Elle naît dans les Karpathes, coule du N. O au S. E., arrose Bukharest, et, après un cours de 190 kil., se jette dans l'Ardjich, affl. du Danube.

Dombrowski (Jean-Henri), général polonais, né près de Cracovie en 1755. Il se distingua en 1792 dans la lutte qui précéda le second démembrement de son pays. En 1794, il combattit avec Madalinski contre les Prussiens, mais ne put s'opposer aux succès des Russes, maîtres de Varsovie. Le Directoire français l'autorisa, en 1796, à former des légions polonaises qui se distinguèrent en Italie de 1798 à 1802, dans la guerre suscitée par la seconde coalition. Dombrowski, en 1806, passa du service de Naples à celui de Napoléon : il leva en Pologne 30,000 hommes en deux mois, et après Tilsitt résida à Posen avec son corps d'armée. En 1809 il battit les Autrichiens en Galicie ; en 1812, il favorisa, pendant la retraite de Russie, le passage de la Bérésina; en 1813, il succéda à Poniatowski mort à Leipzig et ramena les Polonais en France. — Après la chute de Napoléon, Alexandre Ier le fit entrer dans le comité chargé de réorganiser l'armée du *royaume de Pologne* Nommé sénateur, Dombrowski ne resta pas à Varsovie, mais se retira dans sa terre de Winnagora (Posen) mettant en ordre ses *Mémoires.* Il y mourut en 1818.

Dôme (Monts) ou *Chaîne des Puys*, portion des monts d'Auvergne, qui se détache du mont Dore et s'avance du S. au N. entre l'Allier et la Sioule. Composée de 60 cônes tronqués d'origine volcanique, elle tire son nom du sommet le plus élevé, le Puy-de-Dôme (1,468 mèt.).

Domenichi (Louis), littérateur italien, né à Plaisance, fut lié avec Paul Jove et l'Arétin. Il mourut en 1564. Il a traduit Xénophon, Polybe, Plutarque, Pline l'Ancien, Boëce, etc. Ses autres ouvrages ne sont guère que des compilations.

Domergue (François-Urbain), grammairien, né à Aubagne (Provence) en 1745, sortit, en 1784, de la congrégation des Doctrinaires, et, en 1791, fonda, à Paris, une Académie de grammairiens. Membre de l'Institut en 1795, il mourut professeur d'humanités au lycée Charlemagne, 1810. — Il possédait à un haut degré le talent de l'analyse et de la démonstration, mais il ne put réussir à mettre en harmonie l'orthographe et la prononciation. On a de lui : *Grammaire française simplifiée*, 1778; *Grammaire générale analytique*, 1799; *Manuel des étrangers amateurs de la langue française; Traité de la proposition grammaticale*, etc.

Domerie (de *Dom* pour *dominus*), c.-à-d. *seigneurie*, mot qui s'appliquait à toute abbaye investie d'une puissance temporelle sur son territoire.

Domesday-Book. V. Doomsday-Book.

Domesness, cap de Courlande (Russie), au S. de l'île d'Œsel, à l'entrée du golfe de Livonie, par 57° 46′ lat. N. et 20° 3′ long. E.

Domestiques. — Ce mot, dérivé du latin *domus* (maison), désignait, dans l'empire d'Orient, les hauts dignitaires de la cour. Les rois mérovingiens, à l'exemple des princes byzantins, eurent leur *comte des domestiques*, et les Carlovingiens leurs *domestiques palatins.* Sous les Capétiens, les membres des plus nobles familles tinrent à honneur de remplir auprès des rois ou des grands les fonctions de pages, d'écuyers, de chevaliers d'honneur, etc : le terme *domestique* signifiait simplement qu'ils étaient attachés à la personne de tel ou tel puissant seigneur. — De nos jours il ne s'applique qu'aux serviteurs à gages, lesquels sont désignés de ce nom dès le xive siècle.

Domfront (*Dumfronium, Donnifrons*), ch.-l. d'arr. (Orne), à 60 kil. N. O. d'Alençon, par 48° 35′ 39″ lat. N. et 2° 59′ 7″ long. O., était la capitale du pays d'Houlme. La popul. est de 4,603 hab. Bâti sur un rocher escarpé au pied duquel coule la Varennes, Domfront est une ville triste et mal bâtie. L'église Notre-Dame est le seul édifice remarquable. Il y a des foires fréquentées; le commerce est actif en chevaux, grains, bestiaux, toiles et cuirs. — Dans l'origine Domfront était un château fort; construit en 1011 par Guillaume, seigneur de Bellesme, il a été pris plusieurs fois dans les guerres des Anglais et dans les luttes contre les protestants.

Domingo (Santo-), v. d'Haïti (Antilles), jadis capitale de la colonie espagnole, à 320 kil. E. de Port-au-Prince, sur la côte S. E., port à l'embouchure de l'Ozama, par 18° 28′ 40″ lat. N. et 72° 12′ 39″ long. O. Popul. 16,000 hab. — Santo-Domingo a des remparts flanqués de bastions, des rues larges et droites, des maisons dans le goût espagnol. La cathédrale, édifiée

dans le genre gothique, construite en 1540, l'arsenal, l'ancien palais du gouvernement et l'ancien collége des jésuites sont les principaux monuments. Bâti en 1496 par Barthélemy Colomb, Santo-Domingo passe pour la plus ancienne ville européenne d'Amérique. Prise par les Anglais en 1586, par les Français en 1793, la ville est la capitale de la République dominicaine.

Domingo (Santo-) ou **République Dominicaine**, ancienne colonie espagnole d'Amérique, formée de la partie orientale de l'île d'Haïti. Elle a une superficie de 53,500 kil. carrés, qui équivaut aux deux tiers de l'île. La popul. est de 250,000 hab. — Le sol, quoique mal cultivé, est fertile. Le commerce d'exportation consiste principalement en bois d'acajou et en tabac. La religion dominante est le catholicisme. Les villes principales sont : *Santo-Domingo*, Samana, etc. — Saint-Domingue, après l'occupation de la partie occidentale de Haïti par les Français, resta aux Espagnols, de 1664 à 1795. Cédée à la république française par la paix de Bâle, la colonie s'émancipa, mais pour tomber, treize ans après, sous la domination de la république haïtienne, 1822. Affranchie en 1844, elle forma, à son tour, la république dominicaine qui rentra, après dix-sept ans d'indépendance, sous l'autorité de l'Espagne, 1861 ; mais l'Espagne n'a pu conserver ce pays.

Dominicains ou **Frères Prêcheurs**, ordre religieux, institué à Toulouse par saint Dominique en 1215, pour la prédication de la foi et la conversion des hérétiques. Il fut soumis à la règle de saint Augustin légèrement modifiée, et approuvé, en 1216, par Honorius III. Il se développa rapidement, et, dès le XIIIe s., donna à l'Eglise et à la science des grands hommes, Albert le Grand, Vincent de Beauvais, saint Thomas d'Aquin, etc. Il commença aussi cette longue rivalité avec les franciscains, qui partagea la chrétienté. On lui confia le service de l'*Inquisition* établie, en 1229, pour maintenir la pureté de la foi. C'est dans l'ordre des dominicains qu'est toujours choisi le *maître du sacré palais* à Rome. Avant la Révolution il était divisé en 45 provinces dont 34 en Europe. — En France où l'ordre fut fondé, leur premier couvent fut établi à Toulouse, et le second à Paris, en 1218, dans la rue Saint-Jacques, d'où ils prirent le nom de *jacobins*. A la suite d'une réforme qui eut lieu en 1611, ils eurent dans la rue Saint-Honoré une nouvelle maison devenue célèbre par le club qui y siégea de 1789 à 1794, pendant la Révolution. Supprimé alors, l'ordre des dominicains a été rétabli en France, sous le gouvernement de Juillet par le P. Lacordaire, 1845. — Il y avait aussi des religieuses de l'ordre de Saint-Dominique.

Dominicale (Lettre). — Lettre de l'alphabet qui, dans les calendriers, marque le dimanche pendant toute une année.

Dominique (La), une des petites Antilles, située par 15° 18′ lat. N. et 63° 45′ long. O., entre la Martinique au N. et la Guadeloupe au S., appartient aux Anglais. Sa superficie est de 754 kil. carrés, la popul de 27,000 hab. On n'y trouve que deux mouillages peu sûrs. Les vallées sont bien arrosées et surtout propres à la culture du café. L'île a une mine de soufre. On y récolte du sucre, du café, du cacao. Il y a aussi beaucoup de bétail. La capit. est *Roseau* ou *Charleston*. — Découverte en 1493 par Christophe Colomb un jour de dimanche (*dies dominica*, d'où le nom de Dominique), elle fut occupée par les Français en 1625 et cédée aux Anglais en 1763.

Dominique (Saint), dit *l'Encuirassé*, parce qu'il portait sur sa chair une cuirasse de fer qu'il ne quittait que pour se déchirer le corps à coups de fouet. Il mourut dans le monastère de Fonta-Vellano (Ombrie), en 1060. Fêté, le 14 octobre.

Dominique (Saint), en espagnol *Domingo de Guzman*, fondateur de l'ordre des frères prêcheurs, né en 1170, à Calahorra (Vieille-Castille), se signala de bonne heure par son talent pour la prédication. Archidiacre d'Osma depuis 1198, il accompagna son évêque, chargé de négocier le mariage de la fille du comte de la Marche avec le fils d'Alphonse IX, roi de Castille, 1203. Les Albigeois dominaient alors dans le midi de la France ; Dominique se rendit à Rome, et obtint d'Innocent III la permission de travailler à leur conversion ; c'est dans ce but qu'il institua le *Rosaire*, 1206. Au milieu de la sanglante expédition de Simon de Montfort, il eut à prêcher autant contre les excès des croisés que contre l'impiété des Albigeois. En 1215, il créa dans l'église Saint-Romain, à Toulouse, l'ordre qui a porté son nom. Honorius III l'approuva, l'année suivante, sous le nom de *Frères prêcheurs*. Le même pontife confia à Dominique l'office nouveau de lecteur du sacré palais, lequel consistait dans la censure des écrits et l'interprétation des Ecritures. Il ne resta pas cependant à Rome ; on le voit dans la suite à Toulouse, en Espagne, à Paris, où il installa dans l'église Saint-Jacques les religieux appelés depuis *jacobins*, 1219 ; dans plusieurs villes d'Italie, répandant partout l'ordre qu'il avait créé. Il mourut à Bologne, 1221. Il ne reste de lui que quelques lettres et les statuts de son ordre. On a dit que saint Dominique était le fondateur de l'inquisition ; mais il est démontré que les moines de Cîteaux informaient avant lui contre les hérétiques. Canonisé en 1234 par Grégoire IX, il est honoré le 4 août. Le P. Lacordaire a écrit une *Vie de saint Dominique*, 1841.

Dominique (Joseph **Biancolelli**, dit), acteur italien, né à Bologne, 1640-1688, faisait partie de la troupe de comédiens appelée à Paris par Mazarin en 1657. Sérieux et mélancolique hors de la scène, il jouait cependant avec originalité et entrain les rôles d'arlequin. Il eut deux fils : Louis, filleul de Louis XIV, et ingénieur militaire distingué, fit quelques comédies et mourut en 1729 ; Pierre-François, 1681-1734, acteur et auteur dramatique, prit le nom de son père avec le rôle d'arlequin. Parmi ses pièces on remarque diverses parodies : *Œdipe travesti*, 1719, après l'*Œdipe* de Voltaire, et *Agnès de Chaillot*, représentée après *Inès de Castro* de Lamotte, 1723.

Dominiquin (Domenico **Zampieri**, dit **le**), peintre italien, né à Bologne, en 1581, était fils d'un cordonnier. Elève de Denis Calvaert, puis d'Augustin Carrache, il arriva, par une application continue, à l'une des premières places dans son art. A Rome, il excita la jalousie de plusieurs artistes, dont les persécutions le suivirent au delà du tombeau ; il y fit son chef-d'œuvre, la *Communion de saint Jérôme*, 1614. Plus tard, il se rendit à Naples, d'où, entravé par ses ennemis, il revint à Rome. Contraint de retourner à Naples pour obtenir la liberté de ses enfants gardés en otage, il y mourut en 1641, peut-être empoisonné. Le Louvre possède plusieurs tableaux de ce grand et malheureux artiste ; la correction du dessin, la simplicité du coloris, le naturel de l'expression, le distinguent.

Dominis (Marc-Antoine de), théologien et mathématicien, né à Arbe, dans l'île de ce nom (Dalmatie), en 1566. Membre de l'ordre des jésuites, il professa avec succès la philosophie et les mathématiques ; évêque de Segni, puis archevêque de Spalatro, 1602, il s'attira les censures de l'inquisition, qui le déterminèrent à passer en Angleterre, 1616. Nommé doyen de Windsor par Jacques Ier, il publia un ouvrage, *de Republica ecclesiastica*, 1617-1620, 2 vol. in-fol., qui est dirigé contre la papauté. En 1622, il rétracta publiquement, dans une église de Londres, ses attaques contre l'autorité papale ; expulsé par l'ordre de Jacques Ier, il renouvela à Rome l'abjuration de ses sentiments protestants. Il songeait cependant à revenir sur sa conversion, quand il fut arrêté et enfermé dans le château Saint-Ange, 1623 ; il y mourut l'année suivante. — On a encore de lui : *de Radiis visus et lucis in vitris perspectivis et iride tractatus*, 1611, in-4°. Il donne, dans ce traité, une explication rationnelle de l'arc-en-ciel.

Domitien (Titus Flavius Sabinus), empereur romain, né en 52 ap. J. C., régna de 81 à 96. Fils de Vespasien et de Domitilla, il était à Rome quand son père fut porté à l'empire, et faillit tomber sous les coups des partisans de Vitellius. Il abusa dès lors du pouvoir, mais dut rentrer dans la vie privée à l'arrivée de Vespasien. Sous le règne de Titus, il paraît avoir conspiré contre son frère ; il lui succéda en 81, ajoutant le titre de *dieu* à ceux que ses prédécesseurs avaient portés. Il fut sévère administrateur, surtout dans les provinces, cassant lui-même d'iniques sentences. Il eut à lutter aussi contre les Barbares, sans cependant jouer par lui-même un rôle honorable. Il marcha, 83-84, contre les Cattes, mais ne les combattit point. Agricola avait vaincu les Bretons, le prince le rappela par jalousie, 86 ; les Daces infestaient les bords du Danube, Domitien se fit battre, paya un tribut à leur roi Décébale, et prit néanmoins le surnom de *Dacique*. Pendant ce temps, un de ses généraux exterminait du moins les Nasamons en Afrique. A Rome avait commencé bientôt une tyrannie froidement cruelle. Domitien frappa les sénateurs les plus illustres, expulsa de Rome et de l'Italie les philosophes, 94, et parmi eux Epictète et Dion Chrysostome, encouragea les délateurs et ordonna la deuxième persécution contre les chrétiens. Un complot ourdi par sa femme Domitilla,

fille de Corbulon, amena sa mort ; Stephanus, intendant de l'impératrice, lui porta le premier coup, 96. — On lui attribue quelquefois une paraphrase des *Phénomènes* d'Aratus, qui est connue sous le nom de Germanicus, petit-fils d'Auguste. Suétone a écrit sa *Vie*.

Domitius Ahenobarbus, branche de la gens *Domitia*, ainsi nommée (*ahenobarbus*, barbe d'airain) à cause de la couleur roussâtre de la barbe de quelques-uns de ses membres. Les plus connus sont les suivants :

DOMITIUS AHENOBARBUS, consul en 122 av. J. C., vainquit les Allobroges et Bituitus, roi des Arvernes, leur allié. Il fit construire en Gaule la voie *Domitia*. Censeur en 115, il dégrada 32 sénateurs.

DOMITIUS AHENOBARBUS, censeur en 92 av. J. C., avec Licinius Crassus, l'orateur, fit fermer les écoles des rhéteurs.

DOMITIUS AHENOBARBUS, beau-frère de Caton d'Utique. Edile curule en 61 av. J. C., il fit combattre 100 lions de Numidie. Partisan de l'aristocratie, il présida dans le procès de Milon, 52, défendit contre César Corfinium et Marseille, et périt à la bataille de Pharsale, 48.

DOMITIUS AHENOBARBUS, arrière-petit-fils du précédent, épousa Agrippine, fille de Germanicus. Sa vie fut souillée de crimes. Il fut le père de Néron.

Domitz (*Domitium*), place forte du grand-duché de Mecklembourg-Schwerin, au confluent de l'Elbe et de l'Elde, à 55 kil. S. de Schwerin ; 2,000 hab. Victoire de Banner sur les Saxons, en 1635.

Domme, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 10 kil. S. de Sarlat (Dordogne), sur la Dordogne ; 1,846 hab.

Dommel, riv. de Belgique et des Pays-Bas, naît dans les marais de Peer (Limbourg belge), et se dirige du S. au N. à travers un pays plat et marécageux. Elle arrose Bois-le-Duc (Brabant hollandais), où elle prend le nom de *Diezen*, et finit dans la Meuse, au fort de Crèvecœur. Son cours est de 70 kil.

Dommoudah, riv. du Bengale (Hindoustan), qui se jette dans l'Hougly, à 45 kil. S. O. de Calcutta ; elle a environ 500 kil. de cours.

Domnonée (*Vallée profonde*), nom donné à certains territoires du S. de la Grande-Bretagne (Devon, etc.). La retraite de plusieurs tribus bretonnes en Armorique, au v^e et au vi^e siècle, l'imposa à la région située entre le Couesnon et le Queffleux (riv. de Morlaix), comprenant les évêchés de Tréguier, Saint-Brieuc, Saint-Malo et Dol.

Domo-d'Ossola (*Oscella*), v. de Piémont (Italie), près du Simplon, sur la Toccia, à 124 kil. N. E. de Turin ; 2,000 hab. Située au débouché de la route du Simplon, elle doit toute son importance à son emplacement.

Dompierre, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 32 kil. E. de Moulins (Allier), sur la Bèbre. — Des religieux ont établi récemment une colonie agricole dans les bâtiments de l'antique et célèbre abbaye de *Sept-Fonts*, qui est située à 3 kil. de Dompierre ; 2,600 hab.

Domrémy-la-Pucelle (*Dam-Remigium*), commune de 323 hab., à 10 kil. N. de Neufchâteau (Vosges), sur la rive gauche de la Meuse. L'Etat a acquis la maison dans laquelle Jeanne d'Arc est née ; elle a été convertie en école. En 1843, Louis-Philippe a fait placer dans l'intérieur une statue en bronze, reproduction du chef-d'œuvre de la princesse Marie d'Orléans. Une fontaine monumentale, décorée du buste de l'héroïne, a été élevée en 1820 sur la place du village.

Don, *Tanaïs* des anciens, fleuve de la Russie d'Europe, tributaire de la mer d'Azof, sort du lac d'Ivanow, dans le gouvernement de Toula. Il coule d'abord du N. O. au S. E. et arrose Voronieje. Dans le territoire des Cosaques du Don, il tourne brusquement au S. O., arrose Staroï-Tcherkask, et finit près de la forteresse d'Azof et en face du port de Taganrog. Son cours, long de 1,450 kil., est embarrassé par les sables. Ses principaux affluents sont, à droite, le Donetz, à gauche, le Manitch, etc. Les anciens considéraient le Don comme la limite de l'Europe et de l'Asie.

Don (Territoire des Cosaques du), prov. de la Russie d'Europe. Borné par les gouverments d'Astrakhan et de Saratoff à l'E., de Voronieje au N., d'Orel et d'Ekaterinoslav à l'O., du Caucase et des Cosaques de la mer Noire au S., il a une superficie de 160,352 kil. carrés et une popul. de 1,086,000 hab. La capitale est Novo-Tcherkask. C'est une plaine immense et monotone, semée de quelques hameaux, et riche en pâturages où les Cosaques conduisent leur bétail et leurs chevaux.

Don, riv. de France, qui naît dans les collines du Maine et se jette dans la Vilaine. Elle a un cours de 80 kil., dont 9 sont navigables. Elle arrose les départements de Maine-et-Loire et de la Loire-Inférieure.

Don, riv. d'Angleterre qui passe à Sheffield et se jette dans l'Ouse (York), après un cours de 80 kil.

Donald, nom de plusieurs rois d'Ecosse. — DONALD I^{er}, 195-216, contemporain de Septime-Sévère, qui construisit alors son fameux retranchement, fut le premier roi chrétien du pays. — DONALD II, roi en 254, fut tué dans une bataille par DONALD III, roi des îles Hébrides, qui lui succéda et mourut assassiné, 254-260. — DONALD IV rétablit les fils d'Ethelred dans le Northumberland, où il propagea le christianisme, 647. — DONALD V, 854-859, revisa les anciennes lois et se tua dans un soulèvement de ses sujets indignés de ses débauches. — DONALD VI, mort en 904, prince vertueux, allié d'Alfred le Grand, vainquit les Danois. — DONALD VII est le même que *Duncan I^{er}*. — DONALD VIII, fils du précédent, se saisit du trône en 1089, au détriment des enfants de Malcolm III, son frère, et fut renversé par Duncan II. Il tua ce dernier, 1095, mais fut encore déposé par son neveu Edgar, 1098. Il mourut en prison, 1103 ou 1105.

Donan (Saint-), bourg de l'arrond. de Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord). Grains, bestiaux ; 2,000 hab.

Donat (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. de Valence (Drôme). Soie, vins, grains ; 2,627 hab.

Donat, nom de deux évêques d'Afrique (iv^e s.), qui fondèrent la secte des *circoncellions* ou *donatistes*. Le premier, évêque de Cases-Noires (Numidie), refusa, 305, de reconnaître, comme évêque de Carthage, Cécilien, qui avait été consacré par Félix d'Aptunge. Ce dernier était *traditeur*, c'est-à-dire avait, sous Dioclétien, livré aux païens les livres saints, et ne pouvait, selon Donat, conférer l'ordination. On élut donc au siége de Carthage Majorin, qui se maintint malgré les conciles de Rome, 313, et d'Arles. — Le second Donat, évêque schismatique de Carthage, où il succéda à Majorin en 316, fut le véritable fondateur de la secte. Il résista à Constant, successeur de Constantin, et mourut en exil, 355

Donat (Saint), né en 592, fut évêque de Besançon, 624-660. D'après les principes de saint Colomban, son maître, il fit pour le monastère de Saint-Joussan une règle insérée par Mabillon dans les *Annales ordinis S. Benedicti*. Fête, le 7 août.

Donat (ÆLIUS), grammairien latin et maître de saint Jérôme (iv^e s.). On a de lui : *Ars grammatica*, ouvrage qui a été populaire au moyen âge ; *Enarrationes et Scholia* sur cinq pièces de Térence. — Les *Scholia in Æneida* et une *Vie de Virgile*, compilations sans valeur, sont attribuées à un autre **Donat** (TIBERIUS CLAUDIUS), d'une époque incertaine.

Donatello (diminutif de *Donato*), sculpteur, né à Florence, 1383-1466. Son premier essai, une *Annonciation* en pierre, lui valut la protection de Côme de Médicis, qui le chargea de restaurer les monuments antiques recueillis par sa famille. Dans ce rapprochement avec les anciens, il puisa la sagesse d'ordonnance, la correction de formes, la justesse d'attitude, la vérité d'expression et la facilité d'exécution qui le caractérisent. — Ses principaux ouvrages sont, à Florence, le *Crucifix*, cinq statues de *Saint Jean-Baptiste ;* la *Madeleine repentante ;* les trois statues de *Saint Pierre*, *Saint Marc* et *Saint Georges ;* le *Zuccone* (chauve) ; le *Mausolée de Jean XXIII ;* le groupe de *Judith et Holopherne*, etc. On cite encore de nombreux bas-reliefs, et, à Padoue, la statue équestre en bronze d'*Erasme Gattamelata*, premier monument de l'art moderne en ce genre.

Donati (CORSO), chef du parti des *noirs* ou guelfes à Florence, opposé à celui des *blancs* ou gibelins qui se ralliait autour de Cerchi. Les chefs des deux partis ayant été exilés, Donato se fit rétablir par Charles de Valois, 1301. Toutefois, il ne tarda pas à être poursuivi par les siens. Condamné à mort par contumace, il essaya une résistance inutile. Il se tua au moment où on l'arrêtait, 1308.

Donati (VITALIANO), médecin, né à Padoue, 1713-1763, s'occupa beaucoup d'histoire naturelle. Carlo Rubbi a donné (1750), sous le titre d'*Histoire naturelle de la mer Adriatique*, un aperçu des travaux que Donati se proposait. On l'a traduit en français.

Donatistes, secte chrétienne qui désola le nord de l'Afrique pendant un siècle et demi. Elle tirait son nom de l'évêque de Cases-Noires (Numidie), Donat, qui fit élever au siége épiscopal de Carthage, Majorin, au lieu de Cécilien, consacré par le *traditeur* Félix d'Aptunge (305) ; mais le véritable fondateur est le second Donat

qui succéda, en 316, à Majorin. Condamnés par deux conciles et par Constantin, les donatistes refusaient non-seulement de reconnaître Cécilien, mais ils se regardaient comme seuls héritiers des apôtres. Les uns défendaient leurs doctrines par la parole, les autres par la force, rôdant dans les campagnes, autour des maisons, *circum cellas* : d'où leur vint le nom de *circoncellions*. Persécutés toujours, sauf par Julien, ils tinrent, sous le règne de ce prince, un concile qui réunit 310 évêques. Malgré les écrits de saint Optat et de saint Augustin, les donatistes, loin de se convertir, se maintinrent en état de rébellion sous Honorius et Théodose II, et même sous la domination des Vandales. — Ils ne disparurent que sous le règne de Maurice.

Donativum, somme payée aux soldats par les empereurs romains à leur avénement. Claude Ier en donna l'exemple, 41 ap. J. C. Galba, qui ne voulut pas se soumettre à cet usage, fut assassiné, 69. Le donativum alla toujours en croissant.

Donato, nom de trois doges de Venise. — FRANÇOIS, élu en 1545, garda la neutralité entre Charles V et Henri II. Il acheva le palais de Saint-Marc et mourut en 1553. — LÉONARD, élu en 1606, avait été sept fois ambassadeur à Rome. Un conflit s'éleva bientôt entre le nouveau doge et le pape Paul V. Après une guerre de plume où Donato se servit de Paolo Sarpi pour répondre à Bellarmin et à Baronius, la querelle fut apaisée par la médiation de Henri IV Le doge mourut en 1612. — NICOLAS, élu en 1618, ne régna qu'un mois, et son avénement donna lieu à des rixes sanglantes.

Donau, nom allemand du DANUBE.

Donaueschingen, ville du grand-duché de Bade (Allemagne), au confluent de la Brége, de la Brigasch et du Riesel, qui sont les sources du Danube, à 82 kil. N. O. de Constance. Il y a une vaste brasserie et le château des princes de Furstemberg. La population est de 3,500 hab.

Donaustauf, bourg de Bavière, à 8 kil. E. de Ratisbonne, sur la rive gauche du Danube. Près de là est la *Walhalla* (salle des élus), élevée par le roi Louis Ier à la gloire des grands hommes de l'Allemagne, et inaugurée en 1842. Popul. 800 hab.

Donauwœrth ou **Donawert,** ville de Bavière (cercle de Souabe), à 40 kil. N. O. d'Augsbourg, au confluent du Danube et de la Wernitz ; 3,000 hab. Commerce de lin et de chanvre. — Résidence des ducs de la Haute-Bavière jusqu'au milieu du XIIIe s., Donauwerth fut ville impériale de 1308 à 1609. Les Franco-Bavarois y furent battus par Marlborough, en 1704 ; mais Soult, en 1805, y vainquit le général autrichien Mack.

Doncaster, ancien *Danum*, v. d'Angleterre (York), sur le Don, à 6 kil. S. d'York ; 16,000 hab. Ses moulins à farine et ses marchés aux grains sont renommés. On y remarque une belle église du XIVe s. — Courses de chevaux très-suivies.

Donchery, ville de 2,000 hab., à 6 kil. O. de Sedan (Ardennes), sur la Meuse. — Autrefois fortifié, Donchery a des usines métallurgiques. Le canal des Ardennes y commence.

Dondi (JACQUES), en latin *Dondus* ou *de Dondis*, médecin et mathématicien, né à Padoue, 1298-1359, composa une compilation médicale qui lui valut le surnom d'*Aggregator*. En 1344, il construisit une horloge célèbre à Padoue. — Son fils, JEAN, né à Chioggia, 1318-1389, inventa une horloge plus compliquée que celle qui avait été exécutée par son père. Elle marquait les heures du jour et de la nuit, les jours du mois, les fêtes de l'année, le cours du soleil, de la lune et des planètes. Jean Dondi en tira le surnom *Dall' Orologio* que sa famille garda.

Doneau (HUGUES), en latin *Donellus*, jurisconsulte, né à Châlon-sur-Saône en 1507, fut professeur à Bourges en 1551. Protestant, il fut sauvé par ses élèves lors du massacre de la Saint-Barthélemy ; il passa à Heidelberg, puis à Leyde, 1579, et, enfin, à Altorf en Franconie, où il mourut en 1591. Savant interprète du droit romain, il a laissé des *Commentaria juris civilis*. — Au moment de la candidature du duc d'Anjou au trône de Pologne, il s'éleva une polémique au sujet du rôle joué par le prince dans la Saint-Barthélemy. Doneau y prit part, mais eut le tort de trop montrer son hostilité contre Cujas.

Donegal (comté de), région de l'Irlande, dans l'Ulster, sur la côte N. O. de l'île. Il est borné au N. et à l'O. par l'Océan Atlantique, à l'E. par les comtés de Londonderry et de Tyrone, au S. par celui de Fermanagh et la baie de Donegal. Il a une superficie de 442,000 hect. et une popul. de 254,000 hab. L'intérieur est occupé, en partie, par des montagnes et des marais. Sur la côte on trouve les baies de Donegal, de Rosmore, Travenagh, Innishfrea, Foyle, Swylly, etc. Il est arrosé par l'Erne, le Foyle, l'Eash. On y récolte des pommes de terre, de l'orge, etc. On y élève des bestiaux. Les v. sont : *Lifford*, ch.-l. du comté, Ballyshannon, Raphoë, Dunfanaghy, Letterkenny, Donegal, etc.

Donegal (*Dungalia*), v. d'Irlande, sur la baie et dans le comté de ce nom, à 38 kil. S. O. de Lifford ; pêche du hareng ; 700 hab. — On trouve, dans les environs, le château d'O'Donnell et les ruines d'une abbaye. Donegal n'a plus d'importance.

Donetz (*petit Don*), riv. de la Russie d'Europe, naît dans le gouvernement de Koursk et se jette dans le Don. Cours 600 kil.

Donges, commune de la Loire-Inférieure, à 13 kil. S. O. de Savenay. Monuments druidiques, gallo-romains et du moyen âge. Exploitation de tourbe ; 2,890 hab.

Dongolah, partie de la Nubie (Afrique), située dans la vallée du Nil entre 18° et 19° 30′ lat. N. Puissant roy. au moyen âge, il fut ruiné par les Chaykiéhs au XVIIIe s., conquis par les Mameluks chassés d'Egypte, 1812, puis par Ibrahim-Pacha en 1820. — Ce pays est très-misérable ; désolé par des troupes de *gourda* ou fourmis blanches, il est encore épuisé par les impôts que le vice-roi d'Egypte y prélève.

Dongolah (Nouveau-), ou **Marakah,** ville ou plutôt gros village du Dongolah, dans la Nubie, sur la rive gauche du Nil, par 19° 19′ 19″ lat. N. — Il a été fondé par les Mameluks, et est maintenant la résidence d'un pacha égyptien. La popul. est de 3,000 à 4,000 hab. — L'île d'Argo, qui est au N., sur le Nil, renferme des ruines antiques considérables.

Dongolah (Vieux-) ou **Dongolah-el-Agouz,** village de la Nubie septentrionale, à 160 kil. au S. du Nouveau-Dongolah, sur un rocher taillé à pic et sur la rive droite du Nil. Dongolah, riche cité de 10,000 hab. au moyen âge, n'a plus que 300 hab.

Doni (JEAN-BAPTISTE), archéologue et musicien, né à Florence, 1593-1647, s'attacha, en 1622, au cardinal Barberini qui le fit nommer secrétaire du Sacré Collége. Il devint, en 1641, professeur d'éloquence dans sa ville natale. On a de lui divers traités sur la musique des anciens, entre autres : *Commentarii de Lyra Barberina*, etc. Il a laissé aussi un recueil d'inscriptions antiques.

Donizetti (GAETANO), compositeur de musique, né à Bergame, 1798-1848, étudia sous Meyer, puis sous l'abbé Mattei à Bologne. Il fut d'abord l'imitateur de Rossini dans ses premières pièces jouées à Venise, à Rome ou à Naples, de 1818 à 1830. Il subit ensuite l'influence de Bellini et se révéla dans son premier chef-d'œuvre, *Anna Bolena*, 1830, que suivit l'*Elixir d'Amour*, 1832, donnés tous deux à Milan. Il vint à Paris, en 1835, mais pour y être témoin des triomphes de Bellini. Il prit une revanche éclatante, à Naples, avec *Lucie de Lamermoor*, 1835, qui excita des transports d'admiration dans toute l'Europe : aussi trouva-t-il meilleur accueil quand il revint, en 1840, à Paris, apportant la *Fille du Régiment* et la *Favorite*. Nommé maître de chapelle à Vienne en 1842, il fit encore jouer à Paris *Don Pasquale*, 1843, opéra-bouffe plein de verve et de gaieté. — Toutefois, dès 1844, il subissait les atteintes d'une affection cérébrale qui devait l'emporter quatre ans après. Doué d'une singulière facilité de travail, il composait avec une rapidité qui explique les négligences et les faiblesses dont ses meilleurs ouvrages ne sont pas tout à fait exempts, et en même temps le nombre considérable de ses œuvres ; il a écrit plus de 60 opéras, des messes, un *Miserere*, des sonates, etc. — Il vient immédiatement après Rossini parmi les compositeurs italiens de ce temps.

Donjon, tour principale des châteaux forts du moyen âge. Tantôt adossé aux remparts comme à Coucy, tantôt isolé, comme à Vincennes, il était construit sur le lieu le plus élevé, et parfois sur une butte artificielle. C'était un second château destiné à recevoir la garnison, si elle était forcée dans les autres retranchements.

Donka, Donga ou **Dinga,** pays de l'Afrique intérieure, sur le Bahr-el-Abiad ou Nil supérieur, et le Kailak, son affluent. Il est habité par les Dinkas, peuple de pasteurs et de pêcheurs, musulmans et belliqueux.

Donnadieu (GABRIEL), général, né à Nîmes en 1777, servit dans les armées du Rhin et de la Moselle sous la République. Compromis dans une conspiration contre le Premier Consul, il sortit de prison en 1806, puis fut

interné à Tours, sur une nouvelle accusation, vers la fin de l'Empire. Rallié aux Bourbons, il suivit Louis XVIII à Gand, et en 1815 reçut le grade de lieutenant général et le commandement de la division militaire de Grenoble. Il réprima durement l'insurrection de Didier (5 mai 1816), et fut poursuivi en 1819 par les parents des condamnés. Député d'Arles (1821-1827), il siégea sur les bancs de l'extrême droite. Mis en inactivité en 1830, il se retira à Courbevoie, où il mourut en 1849.

Donne (John), théologien, né à Londres, 1573-1631, embrassa à 18 ans la religion anglicane, mais n'entra dans les ordres qu'en 1615. Nommé doyen de Saint-Paul par Jacques Ier, il se fit une réputation de prédicateur qui est éclipsée aujourd'hui par celle de ses poésies : Johnson le considère comme le premier de ceux qu'il appelle *métaphysiques*. On a publié ses *Œuvres* en 1839, 6 vol. in-8° ; les poésies de Donne sont pleines de subtilités, de jeux de mots, d'obscurités, etc.

Donnezan ou **Donazan**, ancien pays de France (comté de Foix). Compris aujourd'hui dans l'arrond. de Foix (Ariége).

Donon, l'un des principaux sommets des Vosges (1,010 mèt.).

Donoso Cortès (Jean-François), marquis **de Valdegamas**, publiciste et diplomate espagnol, né à Valle de la Sarena (Estrémadure) en 1809, fit de sérieuses études de droit, de philosophie et d'histoire. Nommé, en 1829, professeur au collége de Cacerès, il se rallia au parti libéral qui, après la mort de Ferdinand VII, fut représenté par la régente Marie-Christine. Député de Cadix aux Cortès de 1837, il fut exilé sous la dictature d'Espartero (1840-1843). Revenu avec Marie-Christine, il devint secrétaire et directeur des études de la reine Isabelle et soutint vivement, en 1846, les mariages espagnols. Au retour d'une ambassade à Berlin, sous l'impression de la mort de son frère, demeuré fervent catholique, il sembla rejeter les idées libérales qu'il avait défendues jusqu'alors, 1849. Ce changement se manifesta dans un discours qui fit beaucoup de bruit hors de la Péninsule. Nommé ambassadeur en France, il mourut, en 1853, à Paris. On a de lui entre autres écrits : *Essai sur le catholicisme, le libéralisme et le socialisme*, in-18, 1851. Ce livre a été publié en français.

Dons gratuits, présents faits aux rois de France par les États d'une province avant 1789. C'était un véritable impôt qui retombait à la charge du tiers état, bien qu'il fût voté par les trois ordres. — Le clergé nommait aussi *dons gratuits* les décimes qu'il payait. V. Décimes.

Dontreix, bourg de l'arrond. d'Aubusson (Creuse); 2,204 hab.

Dony (Jean-Jacques-Daniel), né à Liége, 1759-1819, a découvert le zinc à l'état métallique, et imprima une grande activité à l'exploitation des mines de la *Vieille-Montagne*, à Moresnet, sur la route de Liége à Aix-la-Chapelle.

Donzenac, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 10 kil. N. de Brive (Corrèze). Carrières d'ardoises; 3,246 hab.

Donzère, commune de 1,750 hab., à 14 kil. S. de Montélimar (Drôme). Vins estimés. Eglise romano-byzantine remarquable. L'évêque de Viviers prenait le titre de *prince de Donzère*.

Donzy, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 16 kil. S. E. de Cosne (Nièvre), sur le Nohain ; 3,935 hab. — Forges et hauts fourneaux; église assez remarquable. Au moyen âge Donzy, cap. du *Donziais*, était le siége d'une baronnie héréditaire dès 1037, réunie au comté de Nevers en 1200 et possédée en 1404 par une branche des ducs de Bourgogne.

Donzy (*Diniciacensis ager*), ancien petit pays de France, dans le Forez, compris aujourd'hui dans l'arr. de Montbrison (Loire).

Doomsday-Book ou **Domesday-Book**, rôle du cadastre exécuté en Angleterre, de 1080 à 1086, par l'ordre de Guillaume le Conquérant. Le premier de ces noms (*livre du jugement dernier*) lui fut donné par les Anglo-Saxons, dont il contenait l'irrévocable expropriation au profit des Normands; le second signifie *livre de la juridiction* ou de la *circonscription*. Dans ce *grand terrier*, comme l'appellent encore les contemporains, on trouve la description et la valeur des 700 fiefs de barons et des 60,715 arrière-fiefs de chevaliers entre lesquels le pays conquis avait été partagé. Les domaines royaux, puis les propriétés seigneuriales relevant directement du roi, y sont successivement consignés. Déposé dans le trésor de la cathédrale de Winchester (d'où encore le nom de *Rotulus Wintoniæ*), il est le document le plus curieux et le plus ancien sur l'état de la propriété territoriale en Angleterre.

Doornick, nom de **Tournay** en flamand.

Doppet (François-Amédée), médecin et général français, né à Chambéry, 1753-1809. Il exerça d'abord la médecine et écrivit contre Mesmer. Rédacteur des *Annales patriotiques*, pendant la Révolution, il prit part à la journée du 10 août 1792, et demanda la réunion de la Savoie à la France. En 1793, chargé de réduire Lyon, il montra beaucoup de modération après la prise de la ville. Il fut moins heureux, dans la suite, au siége de Toulon et dans les Pyrénées-Orientales. — On a de lui : *Mémoires politiques et militaires*.

Dorange (Jacques-Nicolas-Pierre), poëte, né à Marseille, 1786-1811, a laissé, sous le nom de *Bouquet lyrique*, 1809, trois odes sur les victoires de Napoléon Ier, une traduction des *Bucoliques* de Virgile et des poésies dont Malfilâtre a donné quelques fragments dans son *Génie de Virgile*, 1810.

Dorat (Le), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 14 kil. N. de Bellac (Haute-Vienne), sur la Sèvre; 2,925 hab. Église du xe s.

Dorat ou **Daurat** (Jean), en latin *Auratus*, poëte du xvie s., né à Limoges, d'une ancienne famille connue sous le surnom de *Dinemandy*, mort en 1588. Précepteur des pages de François Ier, directeur du collége de Coqueret où Ronsard fut élevé, et, en 1560, professeur de langue grecque au Collége de France, il obtint de Charles IX le titre de poëte royal, et de la reconnaissance de ses disciples une place dans la Pléiade. Ses poésies ne justifient pas sa réputation. C'est lui qui a mis l'anagramme à la mode.

Dorat (Claude-Joseph), poëte, né à Paris, 1734-1780, débuta, à vingt ans, dans la carrière des lettres, par deux tragédies médiocres, continua par des héroïdes, des contes, des fables, des épîtres qui attestent uniquement sa fécondité poétique, puis revint, sans plus de succès, au théâtre.—Ses *Œuvres complètes*, 20 vol. in-8°, ne présentent que quelques épîtres agréables, quelques scènes passablement écrites, quelques vers élégamment tournés. Le genre fade et maniéré de Dorat a pourtant fait école. On a publié ses *Œuvres Choisies* en 3 vol.

Dorat-Cubières. V. Cubières.

Dorbay (François), architecte, né à Paris, mort en 1697. Élève de Levau, il dirigea, sur les plans de ce dernier, la construction du collége et de l'église des Quatre-Nations (Institut de France), d'une partie du Louvre et des Tuileries. Il donna le dessin du banc d'œuvre de Saint-Germain l'Auxerrois, etc. Il éleva, à Lyon, le portail des Carmélites, 1682, et, à Montpellier, la porte du Peyrou, 1692.

Dorchester (*Dorcestria, Durnovaria* ou *Durnium*), ch.-l. du comté de Dorset (Angleterre), à 184 kil. S. O. de Londres, par 50° 42′ 58″ lat. N. et 4° 46′ 33″ long. O., sur la Frome. Ville très-ancienne, elle fut entourée d'une muraille par les Romains. Bâtie en pierres de taille, elle possède quelques monuments remarquables. Aux environs est un camp romain appelé *Maiden-Castle;* 5,400 hab. — Deux autres villes, l'une en Angleterre (comté d'Oxford), et l'autre aux États-Unis (Massachusetts), portent encore le nom de Dorchester.

Dordogne (*Duranius*), riv. de France, naît dans le Puy-de-Dôme, au mont Dore, où elle est formée de deux ruisseaux, le Dore et la Dogne. Elle passe à Bort, Argentat (Corrèze), Mayronne (Lot), Bergerac (Dordogne), Castillon, Libourne, Bourg (Gironde). Au Bec-d'Ambez elle se réunit à la Garonne pour former la Gironde. Elle est navigable à Mayronne. Elle reçoit la Cère, la Vézère et l'Isle. Son cours est de 465 kil., dont 292 sont navigables. Le flux y produit le *mascaret*, sorte de barre d'eau haute de 4 à 5 mètres qui remonte la rivière pendant 32 kil. et renverse tout sur son passage.

Dordogne (La), départ. du S. O. de la France, dans le bassin de la Garonne, borné au N. par les départ. de la Charente et de la Haute-Vienne ; à l'E. par ceux de la Corrèze et du Lot; au S. par celui de Lot-et-Garonne; à l'O. par ceux de la Gironde et de la Charente-Inférieure. Il a été formé du Périgord et de portions de l'Agénois, de l'Angoumois et du Limousin. Sa superficie est de 918,256 hect. et sa popul. de 489,848 hab. — Il a pour chef-lieu Périgueux, et renferme cinq arrondissements : Périgueux, Bergerac, Nontron, Ribérac, Sarlat; 47 cantons, 582 communes. Il a un évêché à Périgueux et 2 églises consistoriales. Il relève de l'Académie et de la Cour d'appel de Bordeaux, ainsi que de la 12e région militaire. — Ce département présente de nombreux pla-

teaux coupés d'étroites vallées, surtout dans les arrondissements de Nontron et de Sarlat. Il est couvert par les ramifications assez peu élevées des monts du Limousin et du Périgord. Le sol est le plus souvent aride, si ce n'est dans les vallées de la Dordogne et de l'Isle. Dans l'alimentation des habitants, les châtaignes suppléent, en partie, les céréales. La récolte des vins, qui est considérable, est une des richesses du pays ; les crus de la Terrasse, de Sainte-Foy, de Saucé, sont les plus estimés. On y recueille encore des pommes de terre, du chanvre et des truffes renommées. Le chêne domine dans les forêts. L'élève du gros bétail est considérable. On exploite activement la pierre meulière et le fer. Les eaux minérales de la Bachelerie et de Panissons sont fréquentées. L'industrie consiste dans les usines à fer, les papeteries, les tanneries, les huileries, distilleries, etc. Il est arrosé par la Dordogne, l'Isle, la Haute-Vézère, la Dronne, etc.

Dordrecht ou **Dort** (*Dordracum*), v. des Pays-Bas (Hollande méridionale), par 51°48'52" lat. N. et 2°19'29" long. E., à 15 kil. S. E. de Rotterdam, sur un bras de la Meuse appelé la Merwède. La popul. est de 26,000 âmes. Elle est bâtie dans une île, au milieu d'un lac produit par l'inondation de 1421, le *Biesbosch*. Les édifices principaux sont la cathédrale, l'hôtel de ville, etc. Bourse de commerce pour les céréales et école de navigation. On y compte plus de 20 moulins-scieries, 21 moulins à huile, des chantiers de construction. Dordrecht a encore une fabrique de verres à vitre, la seule de Hollande, des raffineries de sel et de sucre, des blanchisseries, etc. On exporte les vins du Rhin et les bois d'Allemagne. — Fondée en 994, Dordrecht a été la résidence des comtes de Hollande, et a été la ville la plus riche du pays. Les Etats-Généraux s'y tinrent, pour la première fois, en 1572; il y a eu aussi, 1618-1619, un synode dont les décisions ont encore force de loi pour l'Église réformée en Hollande; la doctrine d'Arminius y fut condamnée.

Dore (mont) (*Duranius mons*), massif de montagnes, dans le S. du *Puy-de-Dôme*, qui donne son nom à la portion des monts d'Auvergne comprise entre la chaîne de la Margeride et celle des Dômes. Il a pour sommité principale le Puy-de-Sancy (1,886 mèt.), la plus haute montagne de l'intérieur de la France. L'ensemble des hauteurs groupées autour de ce point culminant sépare la vallée de la Dordogne à l'O. des divers affluents de l'Allier à l'E. — Dans la plaine et à 35 kil. O. d'Issoire est l'établissement des eaux minérales du Mont-Dore.

Dore, ruisseau qui descend de la partie la plus élevée du mont Dore. Uni à la Dogne il forme la Dordogne (Puy-de-Dôme).

Dore, rivière de France (Puy-de-Dôme), qui passe à Ambert et se jette dans l'Allier, après un cours de 130 kil. — Flottage de bois.

Dore-les-Bains ou **Dore-l'Eglise**, bourg à 40 kil. S. O. de Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme). Eaux minérales fréquentées ; 2,088 hab.

Doria, famille ancienne et illustre de Gênes. Alliée aux Spinola qui étaient gibelins, elle lutta contre les familles guelfes des Fieschi et des Grimaldi, et parvint à les expulser en 1296. Les vainqueurs ne tardèrent pas à se diviser, et leurs dissensions amenèrent, en 1339, le peuple à exclure du pouvoir les familles nobles. Les Doria se signalèrent dans les luttes maritimes de leur patrie contre Pise et Venise, et leur plus grand homme, André Doria, fut l'un des premiers marins du XVIe s. Les plus remarquables sont les suivants :

Doria (Oberto), grand-amiral de Gênes, gagna, sur les Pisans, la fameuse victoire de l'île de la Meloria, laquelle donna lieu à ce proverbe : « Si vous voulez voir Pise, allez à Gênes » (6 août 1284).

Doria (Lamba), amiral de Gênes, termina, par la sanglante victoire de Corzola, la seconde guerre de sa patrie contre Venise (8 septembre 1298).

Doria (Paganino), amiral des Génois, dans leur troisième guerre contre les Vénitiens. Malgré l'alliance de ces derniers avec Pèdre IV, roi d'Aragon, et l'empereur Jean Cantacuzène, il les battit devant Constantinople, 1352. Deux ans après il prenait, à la bataille de Porto-Longo, près de Modon, leur amiral Nicolas Pisani. Il mourut en 1358.

Doria (Lucien et Ambroise). Grand-amiral des Génois dans la *guerre de Chiozza* (la quatrième contre les Vénitiens), le premier livra la bataille de Pola, dans laquelle il fut tué; mais son frère Ambroise prit le commandement et battit les Vénitiens, 29 mai 1379.

Doria (Pierre), grand-amiral des Génois, après la mort de Lucien Doria, réduisit, par la prise de Chiozza, les Vénitiens à implorer la paix, 1379. Sur la réponse insultante du vainqueur, les Vénitiens tirèrent de prison le vaincu de Pola, Victor Pisani, qui enferma les Génois dans Chiozza : Pierre Doria périt d'un coup de bombarde, 22 janvier 1380.

Doria (André), amiral génois, né à Oneille en 1468, servit d'abord le pape Innocent VIII et divers princes italiens et même les rois de France, Charles VIII et Louis XII. Sa vocation pour la marine ne se révéla pourtant qu'après l'affranchissement de sa patrie, qui secoua le joug des Français en 1512. Maître de douze galères enlevées à des corsaires africains, il entra au service de François Ier, qui venait de ramener les Génois à son alliance. Vainqueur des Espagnols devant Marseille, il faillit leur enlever le prisonnier de Pavie au moment où ils le transportaient en Espagne. Après la délivrance de François Ier, nommé amiral des mers du Levant, il chassa de Gênes la faction espagnole des Adorni, et vint bloquer la ville de Naples, que Lautrec assiégeait du côté de la terre. Irrité des faveurs accordées par le roi au port de Savone, puis, craignant d'être arrêté, il passa au service de Charles-Quint et affranchit de nouveau Gênes de la domination française, 1528. Il donna alors à sa patrie la constitution qui a régi la République jusqu'à sa chute. Il seconda Charles-Quint dans ses expéditions de Tunis, 1535, et d'Alger, 1541, mais manqua, en 1539, l'occasion d'écraser Barberousse à Prevesa. Il exerça, pendant le reste de sa vie, une grande influence à Gênes, malgré une conspiration des Fieschi qu'il réprima rigoureusement en 1547. — André Doria mourut en 1560, âgé de 92 ans.

Doride (*Doris*). Deux territoires, dans l'antiquité ont porté ce nom : 1° La *Doride d'Europe* (Grèce), ancienne Dryopie, bornée au N. par la Thessalie, à l'E. par la Phocide, au S. par la Locride Ozole, à l'O. par l'Étolie. Région montagneuse, elle était arrosée par le haut Céphise. Elle renfermait les 4 villes d'Acyphas, Bœum, Erinée et Carphée, auxquelles on ajoute Pindus et Cytinium. — 2° La *Doride d'Asie Mineure*, colonie des Doriens d'Argolide, à l'O. de la Carie, sur la mer Egée. Elle comprenait, à l'origine, les villes d'Halicarnasse et de Cnide, sur le continent, de Cos dans l'île de ce nom, de Lindos, Camiros et Jalyssos dans l'île de Rhodes. L'*Hexapole*, ou confédération de six villes qu'elle formait, avait pour chef-lieu un temple d'Apollon, près de Cnide.

Doride, nom d'une éparchie ou sous-préfecture du département ou nomarchie de Phocide dans le royaume actuel de Grèce. Elle correspond à la Doride d'Europe des anciens.

Doriens. Ils formaient l'une des quatre tribus de la nation des Hellènes. Leur fondateur fut Dorus, l'un des trois fils d'Hellen, et petit-fils de Deucalion. Ils habitèrent d'abord la partie de la Thessalie comprise entre le Pénée et les monts Cambuniens, c'est-à-dire l'Hestiæotide. Ce pays, ayant été occupé par les Cadméens, chassés de Thèbes, puis par les Perrhèbes, les Doriens dispersés en Macédoine ou en Crète, finirent par s'établir dans la Dryopie, à laquelle ils imposèrent leur nom (*V.* Doride d'Europe). Vers 1190 ou en 1104, ils envahirent le Péloponnèse, aidés des Etoliens auxquels ils laissèrent l'Élide, et, sous les trois Héraclides, Cresphonte, Aristodème et Téménus, s'emparèrent de la Messénie, de la Laconie et de l'Argolide. Les Achéens habitaient encore Corinthe, Mégare et Sicyone; ils furent refoulés, en partie, dans l'Egialée qui prit leur nom, après l'expulsion des Ioniens. Ceux-ci sauvèrent, du moins, l'Attique leur nouvelle demeure, grâce au dévouement de Codrus. L'invasion dorienne dans le Péloponnèse eut deux principaux résultats : d'un côté, elle détruisit, dans ce pays, les germes de la civilisation en fondant le pouvoir d'une aristocratie ignorante et oppressive; de l'autre, elle assigna aux diverses populations grecques leur établissement définitif, du moins sur le continent d'Europe. Les Doriens, à l'exemple des Eoliens et des Ioniens, eurent, en effet, leurs colonies : la Doride d'Asie Mineure (*Voir* ci-dessus), Mallos et Tarse en Asie; Mélos, Théra et Ægine dans la mer Egée ; Byzance en Thrace, l'île de Corcyre sur la côte d'Épire; Cyrène en Afrique; Syracuse, Sélinonte, Agrigente, Messine en Sicile; Tarente, Héraclée, Brindes, Rhégium en Italie, etc., leur appartiennent. — La rivalité des Doriens et des Ioniens, représentés par Sparte et Athènes, est un des faits les plus frappants de l'histoire grecque.

Dorigny (Michel), peintre et graveur, né à Saint-Quentin, 1617-1665, élève et gendre de Simon Vouet, grava la plupart des ouvrages de son beau-père. Le

château de Vincennes a de lui plusieurs tableaux estimés.

Dorigny (Louis), fils du précédent, né à Paris, 1654-1742, était élève de Lebrun. Il passa la plus grande partie de sa vie en Italie et y mourut. On admire sa fresque des *Saints* dans la cathédrale de Trente. Il a aussi laissé des estampes à l'eau-forte.

Dorigny (Nicolas), frère du précédent, né à Paris, 1657-1746, séjourna en Italie, à Londres, et revint en France en 1719. Il a fait peu de tableaux, mais des estampes en grand nombre. La *Descente de croix*, d'après Daniele de Volterra, est la meilleure gravure inspirée par le tableau de ce maître.

Doris, fille de l'Océan et de Téthys. Elle épousa son frère Nérée. Les 50 Néréides sont ses filles.

Doriscus, colonie ionienne, à l'embouchure de l'Hèbre (Thrace), dans une vaste plaine où Xerxès passa son armée en revue.

Dorking, bourg du comté de Surrey (Angleterre), à 33 kil. S. O. de Londres, dans un vallée très-saine, où l'on conduit souvent les malades. Volailles renommées; 5,000 hab.

Dorléans (Louis), jurisconsulte, né à Paris, 1542, prit une part considérable à la Ligue. Il composa diverses diatribes contre Henri IV, de 1586 à 1594, et soutint Mayenne contre les Seize. Proscrit après la rentrée de Henri IV à Paris, 1594, il se réfugia à Anvers, où il demeura 9 ans. Arrêté à son retour, mais relâché bientôt par l'ordre du roi, il s'attacha dès lors à Henri IV et à sa famille. Il mourut en 1629. On a de lui: *Avertissement des catholiques anglois aux François*, 1586; le *Banquet et après-dînée du comte d'Arète*, 1594; les *Ouvertures du Parlement*, 1607, etc.

Dorléans (Pierre-Joseph), historien, né à Bourges, 1644-1699. Entré de bonne heure dans la Compagnie de Jésus, il professa dans divers colléges; il se voua ensuite à la prédication et à des travaux historiques remarquables, sinon par l'impartialité, du moins par la clarté et l'élégance du style. Son ouvrage capital est une *Histoire des révolutions d'Angleterre*, 1692, 3 vol. in-4°, estimée, même des Anglais, pour la portion qui est antérieure au règne de Henri VIII. On lui doit encore: l'*Histoire des révolutions d'Espagne*, 3 vol. in-4°, 1734; et 5 vol. in-12, 1737.

Dormans, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil. O. d'Epernay (Marne), situé sur le chemin de fer de l'Est (ligne de Strasbourg) et sur la Marne; 2,146 hab. Commerce de vins. Henri de Guise y battit les auxiliaires allemands des protestants français dans un combat où il gagna son surnom de *Balafré*, 1575.

Dormans (Jean de), cardinal, né à Dormans, fut d'abord avocat au Parlement, puis évêque de Beauvais, et, sous Charles V, chancelier de France. Il fonda le collége de Beauvais à Paris, 1370, et mourut en 1373. — Après lui, la chancellerie fut confiée à Guillaume de Dormans, son frère, et, en 1383, à Milon de Dormans, son neveu. Sous Charles V, Michel de Dormans, second frère de Jean, fut aussi cardinal et contrôleur des finances.

Dormeilles, village à 20 kil. de Fontainebleau (Seine-et-Marne). Clotaire II, roi de Neustrie, y fut défait par les Bourguignons et les Austrasiens, en 600.

Dornach ou **Dorneck-Brugg,** village à 30 kil. N. de Soleure (Suisse), sur la rive droite de la Birse, produit des vins renommés. — Il a été le théâtre de la dernière victoire des Suisses sur les Autrichiens, 1499.

Dornach, bourg de l'arrond. de Mulhouse (Haute-Alsace). Impressions sur étoffes; cotonnades, toiles; 3,900 hab.

Dornoch, ch.-l. du comté de Sutherland (Ecosse), à 336 kil. N. d'Edimbourg, sur le golfe de son nom. Autrefois siége de l'évêché de Caithness; 3,450 hab.

Dorogobouj, v. de la Russie d'Europe, à 90 kil. N. E. de Smolensk, sur le Dniepr et la route de Moscou. Bâtie en pierre, elle a 5,000 hab. — Dorogobouj a été brûlée, en 1812, pendant la retraite des Français.

Dorothée (Sainte), vierge chrétienne, née à Alexandrie. Sous le règne de Maximin Daïa, elle fut dépouillée de ses biens et bannie, 311. Fête le 6 févr.

Dorothée de Tyr, théologien grec, a été confondu avec Dorothée, prêtre d'Antioche, contemporain, comme lui, de Dioclétien. Exilé sous ce prince, il revint dans la suite à Tyr, où il fut martyrisé, dit-on, par l'ordre de Julien, 362. On a de lui: *Synopsis de vita et morte prophetarum*.

Dorothée (Saint), né en Palestine, vivait vers 560. Moine d'un couvent près de Gaza, il mourut *archimandrite* du monastère de Majume, qu'il avait fondé. On a de lui un recueil de conseils adressés à ses disciples, que l'abbé de Rancé a traduit sous ce titre: *Instruction de saint Dorothée*, 1686, in-8°.

Dorpat ou **Derpt** (*Derpatum, Dorpatum*), v. de Livonie (Russie), sur l'Embach, à 240 kil. N. E. de Riga, par 58° 22′ 47″ lat. N. et 24° 23′ 13″ long. E.; 13,000 habitants. — Gustave-Adolphe y a fondé, une université allemande que Paul Ier a rétablie pour l'Esthonie, la Livonie et la Courlande. Elle a une bibliothèque de 30,000 volumes. — Fondée en 1030 par les Russes, Dorpat fut conquise en 1223 par les chevaliers Teutoniques; plus tard, elle entra dans la ligue hanséatique. Conquise, en 1558, par Ivan IV; en 1582, par les Polonais; en 1625, par les Suédois, elle fut reprise par les Russes sous Pierre le Grand, qui la détruisit en partie, 1707. Rebâtie en bois, elle a encore été ruinée plusieurs fois par des incendies.

Dorpius (Martin), philosophe hollandais, né vers 1480. Recteur du collége du Saint-Esprit, à Louvain, il se lia d'amitié avec Thomas Morus et Erasme. Ce dernier fit son épitaphe. Dorpius, mort en 1525, a laissé: *Epistola de Hollandorum moribus; de Laudibus Aristotelis; Dialogus Veneris et Cupidinis*, etc.

Dorset, comté d'Angleterre au S. O. Borné au N. par Somerset et Wilts; à l'E. par Hants; à l'O. par Devon; au S. par la Manche; il a une superficie de 257,537 hect., et une population de 190,000 hab. — Il est arrosé par la Lyme, la Brit, la Wey, la Frome, la Stour, etc. On l'appelle le jardin de l'Angleterre. La région du N. produit des céréales, du chanvre et du lin; celle du S. nourrit un million de moutons dont un quart est exporté. L'île de Portland fournit une excellente pierre à bâtir. Ses villes sont: Dorchester, chef-lieu du comté, Lyme-Regis, Bridport, Weymouth, Poole, Shaftesbury, etc.

Dorset (Comtes et ducs de), ancienne famille d'Angleterre qui remonte à l'un des compagnons de Guillaume le Conquérant, *Herbrand de Sackville ou Sacheville*. Elle s'était établie dans le comté de Sussex. Elle a donné les personnages suivants:

Dorset (Thomas **Sackville,** comte de), homme d'Etat, né à Witham (Sussex) en 1536, entra, à l'âge de 21 ans, dans la chambre des communes. Il fit paraître successivement: le *Miroir des magistrats*, où les grands personnages d'Angleterre racontent en vers leurs infortunes, et *Gorboduc* (1561) première pièce en vers du théâtre anglais. Il était à Rome, quand la mort de son père l'appela à la pairie. Dévoué à Elisabeth, qui l'avait aidé dans le dérangement de sa fortune, il négocia, en 1570, le mariage de la reine avec le duc d'Anjou, siégea dans les commissions qui jugèrent le duc de Norfolk et Marie Stuart, alla, en 1587, réparer les fautes commises par le comte de Leicester dans les Provinces-Unies, et présida la commission qui condamna à mort le comte d'Essex, son adversaire politique. Comblé d'honneurs par le roi Jacques Ier Stuart, qui le nomma comte de Dorset, il mourut subitement en plein conseil des ministres, 1608.

Dorset (Edouard **Sackville,** comte de), petit-fils du précédent, né en 1590, commanda les troupes anglaises envoyées par Jacques Ier au secours de son gendre, l'électeur palatin, au début de la guerre de Trente Ans. Défenseur des libertés de la nation comme des prérogatives de la couronne, sous Charles Ier, il essaya, en 1641, de réconcilier le prince avec le Parlement: il était alors président du conseil. Pendant la guerre civile, il combattit dans les rangs des *cavaliers*, à Edgehill, signa la capitulation d'Oxford, 1646, et mourut de douleur trois ans après le supplice du roi, 1652.

Dorset (Charles **Sackville,** comte de), petit-fils du précédent (1637-1705), exerça une certaine influence sous Charles II, Jacques II et Guillaume III. Ses poésies ont fait sa réputation.

Dort. V. Dordrecht.

Dortmund (*Tremonia*), v. de Westphalie (Prusse), sur l'Emscher, affluent du Rhin, à 42 kil. O. d'Arensberg, par 51° 31′ 25″ lat. N., et 5° 7′ 50″ long. E.; 58,000 hab. — Autrefois ville impériale et fortifiée, ch.-l. du départ. de la Roër dans le grand-duché de Berg, 1806-1814, elle est devenue prussienne en 1814. Fabriques de toiles, de tabac, d'épingles et de divers objets de quincaillerie. Ses brasseries et ses distilleries d'eau-de-vie et de vinaigre sont aussi d'un produit considérable.

Dorval (Marie-Amélie-Thomas Delaunay, Mme), actrice française, née à Lorient (1801-1849), débuta à Lille dans des rôles d'enfant. Elle parcourut ensuite diverses villes; enfin, elle fut engagée, en 1818, au théâtre de

la Porte-Saint-Martin, à Paris : elle avait adopté les premiers rôles de la comédie et du drame. Son succès dans *Antony* lui valut son admission au Théâtre-Français (1834), où elle mit le comble à sa réputation par ses rôles de *Ketty Bell* (Chatterton), de la *Catarina* et de la *Thisbé* (Angelo). Mme Dorval a été l'interprète nécessaire de la révolution romantique qui s'opérait alors.

Dorvigny (Louis), auteur dramatique, né à Versailles, 1745-1812, a passé pour être un fils naturel de Louis XV. Il travailla pour le théâtre après la mort de ce prince, dépensant au cabaret ce qu'il retirait de sa plume. *Janot ou les battus payent l'amende*, 1779, obtint un succès prodigieux. Dorvigny est l'auteur de plus de 400 pièces et de 6 romans oubliés.— Le *Désespoir de Jocrisse*, *le Tu et le Toi*, *l'Avocat chansonnier*, *Christophe Lerond*, etc., sont les seules comédies à citer.

Dorylée (*Dorylæum*), ancienne ville de Phrygie (Asie Mineure), près du Thymbris. En 1097, les Turcs Seldjoucides y surprirent une partie des croisés, mais Godefroy de Bouillon les battit.

Doryphores, *porte-lances*, corps de 15,000 Perses attachés à la garde du roi. — Gardes des empereurs grecs.

Dosithée, magicien juif de Samarie, fut l'un des trente premiers disciples de saint Jean-Baptiste. Selon Origène, il voulut se faire passer pour le Messie que le précurseur avait annoncé. Il forma ainsi l'une des sept premières hérésies. Il se retira, dit-on, dans une caverne, et y mourut de faim pour faire croire à son ascension. Au commencement du IVe siècle, il existait encore quelques *dosithéens*.

Dossi ou **Dosso** (Les frères), peintres, fondateurs de l'école de Ferrare, vivaient au XVIe siècle. L'aîné, Dosso-Dossi, 1479-1560, excella dans le genre de l'histoire ; l'autre, Jean-Baptiste, réussit dans les grotesques et le paysage, mais se montra toujours envieux du génie de son frère ; il mourut en 1545. Le musée du Louvre possède de Dosso-Dossi la *Circoncision*. Il a encore exécuté : *Jésus au milieu des docteurs* (à Faenza), les *Quatre docteurs de l'Eglise* (à Dresde), *Saint Jean de Pathmos* (à Ferrare), les portraits de l'*Arioste* et du *Corrége*, etc.

Dothaïm, lieu de l'anc. Palestine où Joseph fut vendu par ses frères ; il était situé non loin du Thabor, dans la tribu de Zabulon.

Dotis (*Tata* en madgyar), bourg de Hongrie, à 20 kil. S. E. de Comorn ; 1,000 hab. Eaux thermales très-fréquentées, près desquelles on a découvert beaucoup d'antiquités romaines. Fabriques de draps, de faïence ; moulins à foulon et à farine ; scieries.

Dottignies, comm. rurale de la Flandre occidentale (Belgique), à 13 kil. S. E. de Courtray. Tanneries, briqueteries ; commerce de lin, de fil, de toiles ; 4,000 h.

Douai (*Duacum*, *Catuacum*), ch.-l. d'arrond. du départ du Nord, à 30 kil. S. de Lille, par 50° 22′ 15″ lat. N. et 0° 44′ 41″ long. E. Situé sur la Scarpe, il communique, par le canal de la Sensée, avec Lille, Dunkerque et la mer du Nord ; et, par l'Escaut, avec Valenciennes et la Belgique. Douai est une ville grande, bien bâtie, mais l'unique monument remarquable est l'hôtel de ville. Il est le siége d'une Cour d'appel, d'une Académie universitaire, d'une Faculté des lettres, etc. Il y a encore une belle citadelle (le fort de Scarpe), un arsenal, une école d'artillerie, etc. — Douai possède des verreries, des raffineries de sucre, des tuileries, des filatures de coton, des tanneries, etc. Le commerce consiste en grains, lins, huiles, graines grasses, etc. La popul. est de 26,999 hab. — Douai n'apparaît dans l'histoire qu'au temps des invasions normandes, bien qu'on prétende qu'il est contemporain de César. Il obtint une charte communale en 1175, fut réuni à la France par Philippe le Bel, 1304, puis rétrocédé à la Flandre par Charles V, 1369. Ce ne fut que trois siècles après que Louis XIV le recouvra par la paix d'Aix-la-Chapelle, 1668. On y transféra en 1714 le parlement de Tournai. Avant la Révolution, c'était une ville d'étude et de magistrature ; son Université, fondée par Philippe II, roi d'Espagne, 1561, avait été la rivale de celle de Louvain.

Douairs. V. Déïra.

Douanes. Ce mot, qui paraît dérivé de l'italien *dogana* (droit du doge), désigne une branche de l'administration appelée à rendre deux sortes de services. D'un côté, elle perçoit un impôt sur les denrées qui entrent dans un État ou qui en sortent ; de l'autre, elle doit, par des taxes élevées, ou même par des prohibitions, protéger l'industrie d'un pays contre la concurrence du dehors. Les douanes d'Athènes, le *portorium* de Rome, furent des mesures purement fiscales. Au moyen âge, on voit déjà apparaître leur second caractère ; mais ce n'est guère qu'au XVIIe siècle que les douanes commencèrent à jouer un rôle important dans les relations internationales. L'Assemblée constituante acheva la destruction des douanes intérieures commencée par Colbert, elle établit sur les frontières un tarif modéré, qui sous le Directoire, 1795, l'Empire, 1807, et la Restauration, fut remplacé par un système protecteur vigoureusement organisé. L'Angleterre s'est la première, grâce à Huskisson et à Robert Peel, appliquée à relâcher les liens trop tendus du régime douanier. Un traité de commerce, conclu en 1860 avec la France, a inauguré, en quelque sorte, les principes de la liberté commerciale sur le continent. De nos jours, les douanes tendent à reprendre un caractère uniquement fiscal.

Douar, réunion de tentes rangées en cercle ; base de la constitution sociale des Arabes, en Algérie notamment. La réunion de plusieurs douars forme une *ferka* (fraction), et plusieurs *ferka* une tribu.

Douaraka, v. de la presqu'île de Guzerate (Hindoustan), sur le golfe d'Oman ; elle a 500 maisons situées dans une île de 5 kil. de long. Elle est un lieu de pèlerinage fréquenté.

Douarnenez, baie et ch.-l. de canton du Finistère, sur l'océan Atlantique. La baie, enfermée entre la presqu'île de Crozon au N. et la presqu'île du Raz au S., a une profondeur de 24 kil. — Le port de Douarnenez, à 25 kil. N. O. de Quimper, emploie 2,000 hommes à la pêche de la sardine. La popul. est de 8,637 hab.

Doublage, double redevance payée par les vassaux au seigneur dans certains cas, par exemple quand il était armé chevalier, etc.

Double (François-Joseph), médecin, né à Verdun-sur-Garonne, 1776-1842, fut l'un des fondateurs de l'Académie de médecine, avec Portal, auquel il succéda à l'Institut en 1832. Dans la même année, il fit un rapport *sur le Choléra*. Louis-Philippe lui offrit, dit-on, la pairie s'il renonçait à la pratique de son art. — On lui doit une *Séméiologie*, un *Mémoire sur le croup*, 1811. Avec son beau-frère Pelletier, il a découvert la quinine.

Double, petite monnaie de cuivre de la valeur de 2 deniers, qui eut cours à partir de Louis XI.

Double-Henri, monnaie d'or du XVIe siècle, en France, elle valait environ 12 livres.

Doublon, monnaie d'or d'Espagne, dont la valeur a beaucoup varié de 1497 à 1786. Après 1786, il représente 20 fr. 37 c. Le doublon d'Isabelle II (1848) vaut 100 réaux ou 25 fr. 84 c.

Doubnitza, v. de Macédoine (Turquie d'Europe), sur un affluent du Strouma, à 35 kil. E. de Ghustendil. Forges et mines de fer ; 6,000 hab.

Doubs (*Dubis*), riv. de France, naît dans le mont Risoux, arrose le département du Doubs, le canton de Berne (Suisse), puis, de nouveau, le départ. du Doubs, et ceux du Jura et de Saône-et-Loire. Il passe à Pontarlier, Saint-Hippolyte, Baume-les-Dames, Besançon, Dôle, et se jette dans la Saône à Verdun. Il forme les lacs de *Saint-Point* et de *Chaillenon*, et le *Saut du Doubs*, cataracte de 27 m. de hauteur. Son cours est de 450 kil., mais il n'est navigable que sur 14 kil., à cause de ses sinuosités et surtout des rochers qui embarrassent son lit. Il reçoit la Loue, l'Alle grossie de la Savoureuse, la Seille, etc.

Doubs (Le), départ. de l'E. de la France, dans le bassin général du Rhône, formé de la principauté de Montbéliard et d'une partie de la Franche-Comté. Borné au N. par le Haut-Rhin, au N. O. par la Haute-Saône, au S. O. par le Jura et au N. E. par la Suisse, il a une superficie de 522,755 hectares et une popul. de 306,094 hab. Le ch.-l. est Besançon. Il renferme 4 arrondissements : Besançon, Pontarlier, Baume-les-Dames, Montbéliard ; 27 cantons et 638 communes. Il forme le diocèse de l'archevêché de Besançon. Il y a une église consistoriale protestante et une mission pour les anabaptistes. Il relève de la Cour d'appel et de l'académie de Besançon et de la 7e région militaire (Besançon). Divisé, selon les divers étages du Jura, en *Plaine*, *Moyenne-Montagne* et *Haute-Montagne*, il produit des pâturages, des bois, des céréales, du chanvre, du lin, des vins médiocres. On y élève des chevaux pour la grosse cavalerie, du gros bétail, des porcs. On y fabrique beaucoup de fromages. Le minerai de fer est la principale richesse minérale. Il y a encore des carrières de plâtre, de marbre, une saline en exploitation, etc. L'industrie, qui est florissante, consiste dans le travail du fer et du cuivre, l'horlogerie, la papeterie, la tannerie, la distillerie, la

filature et la fabrication des tissus, l'huilerie, la faïencerie. Le manque de houille est cause que l'on emploie le bois comme combustible. Le département est traversé par le canal du Rhône au Rhin, par le Doubs et ses affluents, etc.

Doukhobortses, secte de l'église russe qui accorde la même autorité aux livres canoniques et aux livres apocryphes de l'Ecriture sainte. Elle proscrit le culte des images, le service militaire, les serments, la prêtrise, etc. Née sous le règne d'Anne, elle compte des sectateurs nombreux sur les bords du Don.

Doucin (Louis), jésuite, né à Vernon, 1652-1726, fut l'un des plus zélés partisans de la bulle *Unigenitus*. On a de lui : *Histoire du nestorianisme*, 1695, ouvrage curieux, plein d'allusions contre les jansénistes; *Histoire de l'origénisme*, 1700; *Mémorial touchant l'état et les progrès du jansénisme en Hollande*, 1698, etc.

Doudeauville, commune du Pas-de-Calais, à 24 kil. S. O. de Boulogne-sur-Mer; 580 hab. Une branche de la famille de La Rochefoucauld en a tiré son nom.

Doudeville, ch.-l. de canton de la Seine-Inférieure, à 12 kil. N. d'Yvetot; 3,207 hab. Commerce de chevaux. Tissage.

Doué, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. S. O. de Saumur (Maine-et-Loire). Doué paraît très-ancien. Il a été la résidence de quelques Mérovingiens. Il y a une jolie fontaine, des pépinières, les ruines d'un amphithéâtre. — En 1793, les Vendéens y furent battus; 3,245 hab.

Douéra, v. d'Algérie, dans l'arrond. et le départ. d'Alger, à 25 kil. S. O. d'Alger, sur la route de cette dernière ville à Blidah. Avec ses annexes, Douéra a une popul. de 4,600 hab. — La commune a un territoire riche en vignobles, bétail, blé et tabac. Les colons font un commerce lucratif en crin végétal.

Douffet (Gérard), peintre flamand, né à Liége, 1594-1660, élève de Rubens, étudia en Italie, et composa à son retour des tableaux estimés qu'on trouve à Dusseldorf, etc.

Douglas, nom de deux villes de la Grande-Bretagne. La première, située à 13 kil. S. O. de Lanark et dans le comté de ce nom (Ecosse), est le lieu de sépulture de la famille des Douglas. — La seconde, anc. capitale de l'île de Man, sur la côte E., possède l'ancien château des comtes d'Athol; 12,000 hab.

Douglas, anc. famille d'Ecosse, dont les membres les plus célèbres ont été les suivants. Au xiv^e s. ils luttent contre les Anglais : William, compagnon de Wallace, défendit vainement Berwick contre Edouard I^{er}, 1306; Jacques, le *bon seigneur*, fut le compagnon de Robert Bruce, et périt en Espagne en combattant les Maures, 1330; William, *chevalier de Liddesdale*, après avoir lutté contre les Anglais, fut assassiné pour s'être entendu avec eux, 1354; Archibald, oncle du précédent, périt à la journée de Halidon-Hill, 1333. — Dans le xv^e s., ils sont d'abord au service de France : l'un d'eux, Archibald, perdit les batailles de Crevant, 1423, et de Verneuil, 1424, et fut tué dans la dernière. Ils figurent ensuite dans les guerres civiles de leur pays: William fut poignardé par Jacques II dans un festin, 1452; Archibald fit pendre le favori de Jacques III, Cochrane, 1480, puis tuer le roi lui-même. Il mourut, 1514, ayant perdu deux fils à la journée de Flowden. — Au xvi^e s., Godwin ou Gawin, troisième fils du précédent (1474-1522), évêque de Dunkeld, a été le Chaucer de l'Ecosse: il traduisit l'*Enéide* en vers et fit quelques poëmes. L'avant-dernier Douglas, Jacques, fut régent d'Ecosse en 1572, puis condamné à mort, en 1581, comme complice du meurtre de Darnley.

Douglas (John), chirurgien anglais, de la première partie du xviii^e s., a été, comme son frère James ou Jacques (mort en 1742), un habile opérateur. On lui doit *Lithotomia Douglassiana*, 1719, etc.

Doujat (Jean), jurisconsulte, né à Toulouse, 1609-1688, fut membre de l'Académie française en 1650 et docteur régent de la Faculté de droit à Paris, 1655. Il enseigna les éléments de l'histoire au dauphin, fils de Louis XIV. — On a de lui : *Dictionnaire de la langue toulousaine*, 1638 (toujours imprimé à la suite des poésies de Goudouli); *Specimen juris ecclesiastici*, 1671, 2 vol. in-12 (le deuxième volume : *La Clef du grand Pouillé de France*, contient le tableau des évêchés, des abbayes, etc.); *Prænotionum canonicarum libri quinque*, 1687, histoire du droit canonique, regardée comme le meilleur ouvrage de Doujat; *Synopsis Conciliorum et chronologia Patrum, Pontificum*, etc.

Doullens (*Dulincum, Dulingium*), ch.-l. d'arrond. (Somme), par 50° 9′ 17″ lat. N. et par 0° 0′ 14″ long. E., à 33 kil. N. d'Amiens, sur la rive gauche de l'Authie. Il y a une citadelle. On y fait un commerce considérable de grains, de bestiaux, d'huiles et de toiles d'emballage. La popul. est de 4,810 hab. — Vers la fin du x^e s., Doullens était un fief des comtes de Ponthieu. Sa position sur la frontière de Picardie le fit passer plusieurs fois, jusqu'à Louis XI, des mains du roi de France dans celles de divers seigneurs, notamment des ducs de Bourgogne. Cette place a été prise en 1523 par les Anglais, en 1567 par les protestants, en 1595 par les Espagnols et en 1814 par les Russes. La citadelle, qui date de François I^{er}, a été augmentée par Erard, le chevalier de Ville et Vauban. En 1835 elle est devenue une maison de détention pour les prisonniers politiques.

Dounous (J.-J. **Combes-**). V. Combes.

Dour, bourg du Hainaut (Belgique), à 16 kil. S. O. de Mons. Houille, fers, tanneries; 7,000 hab.

Douranis, peuplade de l'Afghanistan, qui constitue la plus nombreuse, la plus puissante et la plus civilisée des 4 tribus du pays. Composée de 500,000 individus, agriculteurs et pasteurs, elle séjourne entre le désert de Perse à l'O. et la tribu des Ghildjis à l'E., au S. des monts du Khorassan.

Dourdan, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 22 kil. S. E. de Rambouillet (Seine-et-Oise), près d'une forêt et à la source de l'Orge; 2,949 hab. — Jolie église gothique; château fort assez bien conservé. Fabriques de bas et d'ouvrages de nacre. Commerce de laine et de grains. Dourdan était la capitale du Hurepoix; La Bruyère y est né, disent quelques-uns, mais à tort.

Dourlach. V. Durlach.

Dournazac, bourg de l'arrond. de Rochechouart (Haute-Vienne). Grains, vins; 2,243 hab.

Douro ou **Duero**, *Durius* des anciens, fleuve d'Espagne et de Portugal, naît sur le revers S. O. de la Sierra d'Urbion, traverse les provinces de Soria, de Burgos et de Valladolid (Vieille-Castille), de Zamora (Léon), sépare l'Espagne du Portugal, puis la province de Beira de celles de Tras-os-Montes et de Duero. Il passe à Soria, Aranda, Tordesillas, Toro, Zamora (Espagne), Porto (Portugal). Il se jette, au-dessous de cette dernière ville, dans l'Océan Atlantique, après un cours de 700 kil. dont la direction générale est de l'E. à l'O. Il n'est navigable que pendant 130 kil. à cause de sa rapidité et des embarras que son lit présente. Il reçoit, à gauche, l'Eresma, le Tormès, l'Agueda, le Coa, et à droite, le Pisuerga, le Sequillo, l'Ezla, le Sabor et la Tamega.

Dousa (Jean Van der Does, en latin), né en 1545, homme d'Etat et historien hollandais. Il se signala en 1574 par la courageuse défense de Leyde contre les Espagnols, laquelle fut consacrée par la fondation d'une Université (1575) dont Dousa fut le curateur jusqu'à sa mort. Membre des Etats et gardien des archives, il a laissé, outre des poésies latines, *Annales Hollandiæ*, publiées en vers, 1599, et en prose, 1601. Il mourut en 1604. — Il a été aidé dans ses travaux historiques par son fils Jean, 1571-1596, bibliothécaire de l'Université de Leyde, lequel a aussi composé des poésies imprimées en 1607 et 1704.

Douve (La), riv. de France (Manche). Navigable depuis Saint-Sauveur-le-Vicomte, elle reçoit le Merderet et se jette dans la Taute au-dessous de Carentan. Cours de 69 kil.

Douvres, en anglais *Dover*, ancien *Portus Dubris*, ville maritime d'Angleterre (Kent), sur le Pas-de-Calais, à 80 kil. S. E. de Londres et 43 kil. N. O. de Calais. Lat. N. 51° 7′ 46″, long. O. 1° 1′ 1″. — Dominée par des rochers à pic, elle a un château construit sur un roc escarpé et, dit-on, d'origine romaine. Les édifices les plus remarquables sont les églises de Saint-Jacques et de la Vierge, l'hôpital militaire et l'hôtel de ville, etc. Son port partage avec Calais et Boulogne les nombreux paquebots qui traversent le détroit. On a suppléé à sa petitesse en creusant de vastes bassins. Un chemin de fer met Douvres en communication avec Londres, et un télégraphe électrique sous-marin la tient en relations continuelles, depuis 1851, avec Calais et le continent. La popul. est de 28,000 âmes. — Douvres a été considérablement fortifiée depuis 1804 où elle fut menacée par le camp de Boulogne.

Douvres, en anglais *Dover*, v. des Etats-Unis, dans l'Etat de Delaware dont elle est la capitale, à 132 kil. N. E. de Washington, sur le Jones-Creek, affluent de la Delaware. Le climat n'est pas sain. La popul. est de

4,000 âmes. Commerce de cuirs, de laines et surtout de farines.

Douvres (*Dover*), v. des Etats-Unis (New-Hampshire), sur le Cocheco, à 20 kil. N. O. de Portsmouth. C'est le principal centre industriel du pays. Quincaillerie; tissus de coton; 8.000 hab.

Douvres, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 14 kil. N. O. de Caen (Calvados), près de la Délivrande. Culture de pastel; grains, bestiaux; 1.966 hab.

Doux, affl. de droite du Rhône, qui finit à Tournon.

Douzains, pièces de monnaie de cuivre frappées, en France, au XVIe s. Elles avaient un alliage d'argent et valaient 12 deniers. Il y avait aussi des demi-douzains.

Douze, riv. de France, arrose Cazaubon (Gers), Roquefort (Landes) et forme, avec le Midou, la Midouze à Mont-de-Marsan. Son cours est de 412 kil.

Douze-Tables (Loi des). Première législation des Romains qui ait été écrite et rendue publique. Dix tables furent l'œuvre des premiers Décemvirs (V. ce mot), 450 ans av. J. C.; les deux autres sont dues aux seconds Décemvirs, 449. Nous n'en avons que des fragments cités par divers auteurs. Les plébéiens obtenaient que la loi fût désormais connue de tous et invariable : auparavant elle changeait au gré des patriciens qui occupaient seuls les fonctions judiciaires. Toutefois elle maintenait l'interdiction du mariage entre les deux ordres, livrait au créancier non-seulement les biens et la liberté du débiteur, mais encore sa vie, etc. Cicéron parle avec enthousiasme de la loi des XII Tables; elle a été, en effet, le fondement du droit romain. V. Bouchaud.

Douzy (*Duziacum*), commune à 9 kil. S. E. de Sedan (Ardennes); 1,490 hab. — Résidence des Mérovingiens et des Carlovingiens, Douzy a été le siége de conciles en 871 et 874.

Dovalle (Charles), poëte, né en 1807 à Montreuil-Belley (Maine-et-Loire), a publié quelques pièces parmi lesquelles l'*Oratoire du Jardin*, composition gracieuse et élégante. Il fut tué en duel en 1829. Ses *Œuvres*, in-8°, 1830, ont paru avec un *Eloge* par V. Hugo.

Dover. V. Douvres.

Dovrefield. V. Dofrines.

Dov (Gérard), peintre hollandais, né à Leyde, 1598-1680, était fils d'un verrier. Elève de Rembrandt, il s'occupa d'abord du portrait, puis de la représentation en petit de scènes domestiques. Il a été le peintre le plus exact, le plus minutieux de la nature, qu'il s'attachait à rendre jusque dans les moindres détails; telle est chez lui la rigueur de l'imitation, qu'elle ne peut être appréciée qu'à l'aide d'une loupe. A part sa *Femme hydropique* (au Louvre) et son *Charlatan* (dans la galerie de Munich), on ne cite de lui que des tableaux d'une ou de deux figures au plus, représentant des actions insignifiantes. Le Louvre possède onze toiles de Gérard Dow, lesquelles ont été payées, en quelque sorte, au poids de l'or. La *Femme hydropique*, gravée par Claessins, est le plus considérable et le plus étonnant de ses ouvrages.

Dow (Alexandre), orientaliste écossais, mort en 1779, avait un grade élevé dans l'armée de la Compagnie des Indes. On a de lui : *Histoire de l'Hindoustan*, in-fol.; les *Contes d'Inetullah de Delhi*.

Doulutabad, forteresse de l'Hindoustan, qui passe pour imprenable, près du Godavery.

Down, comté d'Irlande (Ulster), entre les comtés d'Antrim au N., d'Armagh à l'O., de Louth au S. et la mer d'Irlande à l'E. Sa superficie est de 247,518 hectares et sa popul. de 317,800 hab. Le profond lac Strangford en découpe la côte; le sol est montagneux. Au S., le *Sleve-Donard* s'élève à 885 m. au-dessus du niveau de la mer. L'orge et la pomme de terre sont les produits principaux. On y élève des chevaux, des moutons et des chèvres. Les toiles sont aussi l'un des articles d'exportation.

Down ou **Down-Patrick**, à l'extrémité méridionale du lac Strangford, passe pour la plus ancienne ville d'Irlande. Ch.-l. du comté de Down et siége autrefois d'un évêché catholique, il a une cathédrale fondée, dit-on, par le patron de l'Irlande, saint Patrick, qui y est enterré. Dans les environs sont les eaux de Saint-Patrick, qui sont très-fréquentées. L'industrie de Down est la fabrication des toiles. La popul. est de 4,050 hab. Down est à 148 kil. N. E. de Dublin.

Doyat (Jean de), né en 1445 au château de Doyat (Auvergne), devint procureur général au parlement de Paris sous Louis XI, dont il servit les défiances contre son ancien maître Jean II de Bourbon. Après la mort du roi, il fut fouetté dans les rues de Paris et de Montferrand, puis exilé. Charles VIII, majeur, rappela Doyat, qui mourut en 1499.

Doyen (Gabriel-François), peintre, né à Paris, en 1726, fut élève de Carle Vanloo. A 20 ans, il obtint le prix de Rome. Dans la capitale des arts, il se passionna pour les maîtres, notamment pour Cortone et Michel-Ange. Méconnu à son retour, il dut démontrer son génie par des chefs-d'œuvre. La *Mort de Virginie* commença sa réputation, qui fut portée au comble par *Sainte Geneviève des Ardents*, exécutée pour l'église Saint-Roch, 1773. Il a peint la chapelle Saint-Grégoire, aux Invalides, la *Mort de saint Louis*, à l'Ecole militaire, et une série de tableaux tirés de l'*Iliade*, pour les Gobelins, etc. En 1791, il se rendit à Saint-Pétersbourg, où, comblé d'honneurs, il mourut en 1806.

Doyen (*Decanus*). Ce mot a désigné, jusqu'à nos jours, une supériorité d'âge ou de dignité, dans les chapitres, les universités et les différentes corporations. La dignité de doyen est un *décanat*, excepté dans l'ordre ecclésiastique, où elle est un *doyenné*.

Drac (*Dracus*), riv. de France qui naît dans le massif du Pelvoux de Vallouise (Hautes-Alpes). Il reçoit, entre autres affluents, la Romanche, et va se jeter dans l'Isère à 3 kil. 1/2 en aval de Grenoble. Le cours de ce torrent impétueux est de 148 kil.

Drachme, poids et monnaie des anciens Grecs. La drachme, divisée en 6 *oboles*, était la 100e partie de la *mine* et la 6000e du *talent*. Elle pesait, sous Périclès, 4 grammes 363, selon Letronne. La drachme-monnaie valait 0 fr. 92 c. — Dans la Grèce moderne, la drachme vaut 0 fr. 96 c.

Dracon, archonte d'Athènes en 624 av. J. C., donna à sa patrie des lois pour mettre fin aux discordes entre les riches et les pauvres. Son code punissait de mort les moindres délits, même la paresse, aussi bien que l'homicide. Démade l'orateur disait que les lois de Dracon étaient écrites avec du sang. On lui attribue l'institution des éphètes, tribunal qui recevait l'appel des sentences rendues en matière d'homicide involontaire. Bien que la législation de Solon ait remplacé celle de Dracon, quelques-unes des dispositions édictées par ce dernier étaient encore en vigueur vers la fin de la guerre du Péloponnèse. On ne s'accorde pas sur la manière dont mourut ce personnage, qui nous a légué l'expression de *lois draconiennes* pour caractériser une législation trop rigoureuse.

Dracontius, prêtre espagnol, mort vers 450, est l'auteur d'un poëme latin intitulé : *Hexameron* ou *l'œuvre des six jours*, qui a peut-être inspiré Milton. Il y a deux éditions de l'*Hexameron*, l'une est de 1560 et l'autre de 1619. Celle-ci, qui est du P. Sirmond, contient un certain nombre de vers ajoutés par Eugenius, évêque de Tolède.

Drageoir, petite boîte d'or ou d'argent que l'on portait autrefois sur soi et renfermant des *dragées*. A la table des rois ou des seigneurs, il servait à présenter les épices les plus délicates. Il était en usage dès le XIVe s.

Dragon, constellation. Selon la Fable, c'était ou le dragon de Cadmus, ou le serpent Python, ou le dragon gardien des pommes d'or du jardin des Hespérides.

Dragonnades, persécutions dirigées contre les protestants sous Louis XIV, à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes, 1685. Louvois y employa des dragons qui commirent toutes sortes de violences. Ils étaient logés chez les calvinistes. Mme de Sévigné en parle : « Les dragons, dit-elle, ont été de très-bons missionnaires jusques ici. »

Dragons, soldats qui combattent à pied et à cheval. Le maréchal de Cossé-Brissac, qui commandait en Piémont, les créa en 1558. On les appela arquebusiers à cheval, mais eux-mêmes se nommèrent *dragons*, s'assimilant à ces monstres de la fable qui se font craindre sur terre, sur mer comme dans les airs. Distincts des autres corps par le costume et l'armure, ils escortaient les convois, éclairaient la marche des troupes et harcelaient l'ennemi. En 1668, Louis XIV créa Lauzun *colonel général des dragons*. Le nombre des régiments de cette arme a beaucoup varié. Depuis 1825, il fut réduit à 12 faisant partie de la cavalerie de ligne. Un 13e régiment, qui appartint à la garde impériale, fut désigné sous le nom de *Dragons de l'Impératrice*.

Draguignan (*Dracenum*, *Anteis*), ch.-l. du départ. du Var, à 864 kil. S. E. de Paris, par 43° 32' 18" lat. N.

et 4° 8′ 23″ long. E., près d'un affluent de l'Argens, le Pis ou l'Artuby, au pied de la montagne du Cygne ou Malmont. La popul. est de 9,446 âmes. C'est une ville assez laide, qui date, dit-on, du v° siècle. Elle était très-forte au moyen âge ; aujourd'hui, les remparts n'existent plus. Elle est la patrie de Muraire et du conventionnel Isnard. — Draguignan, grâce à sa position centrale, est l'entrepôt du commerce de l'arrond. et de la partie méridionale des Basses-Alpes.

Dragut, corsaire turc, né en Anatolie, l'un des lieutenants de Barberousse; il fut pris sur les côtes de la Corse et transporté à Gênes. Après plusieurs années de captivité, il fut racheté par Barberousse et commanda plusieurs fois les flottes ottomanes. Il plaça son quartier général dans l'île de Zerbi ou Djerba, qu'André Doria lui enleva, mais pour peu de temps, en 1560. Envoyé pour seconder les forces turques qui assiégeaient Malte, il fut tué au siége du château Saint-Elme, 1565.

Drake (Francis), marin anglais, né à Tavistock (Devonshire), en 1540, de parents pauvres, servit d'abord sur des bâtiments de commerce. Ruiné par les Espagnols dans les Indes occidentales, 1565, il conçut contre eux une haine qui le poussa aux entreprises les plus hardies. En 1572, il attaqua et pilla leurs comptoirs de Nombre-de-Dios et de Venta-Cruz. En 1576, il reçut d'Elisabeth cinq vaisseaux avec la mission de pénétrer dans le Grand Océan. Il franchit le détroit de Magellan et remonta, en la dévastant, la côte occidentale de l'Amérique jusqu'à la Californie, qu'il nomma *Nouvelle-Albion*. Il traversa ensuite l'océan Pacifique, toucha aux Moluques, à Java, au cap de Bonne-Espérance, à Sierra-Leone, et aborda à Plymouth en 1580. Il venait d'accomplir, en trois ans, le second voyage autour du monde. Elisabeth le créa chevalier. En 1585-86, il alla attaquer les îles du Cap-Vert, Saint-Domingue, Carthagène et la Floride. Dans les années suivantes, Drake demeura en Europe. En 1587, il força l'entrée de la baie de Cadix; en 1588, il s'opposa à *l'invincible armada;* en 1589, il commanda l'expédition envoyée pour rétablir le prieur de Crato. Sa dernière entreprise fut encore dirigée contre les Indes occidentales, 1594-1596. Il éprouva des échecs à Porto-Rico et à Panama. Atteint d'un flux de sang, il mourut en mer, près de Porto-Bello, 1596. — Il a attaché son nom à l'importation de la pomme de terre en Europe. La première relation de son voyage de circumnavigation a été donnée par le portugais Nuño de Sylva, 1600.

Drakenborch (Arnold), philologue hollandais, né à Utrecht, 1684-1747, fut professeur et bibliothécaire dans sa ville natale. Il est connu pour ses éditions de *Silius Italicus*, 1717, in-4°, et de *Tite Live*, 1738, 7 vol. in-4°; pour celle-ci, il consulta 113 éditions et 50 manuscrits. On lui reproche toutefois un luxe inutile de citations et de rapprochements.

Drama (ancien *Drabescus*), v. de Macédoine (Turquie d'Europe), dans la prov. de Salonique, à 48 kil. E. de Sérès. On y remarque des ruines romaines. Elle est importante par ses forges et ses fabriques de tabac et de coton ; 2,000 hab.

Drammen, v. du diocèse d'Aggerhuus (Norvége), à 35 kil. S. O. de Christiania, sur la rivière de son nom. Composée de trois villes, *Brœgernœs*, *Strœmsöe* et *Tangen*, elle a un port, des chantiers de construction et 13,000 hab. — Son commerce de bois est le plus considérable de toute la Norvége.

Drangiane, région de l'Asie, comprise dans les empires de Darius Ier et d'Alexandre, bornée au N. par l'Arie, à l'O. par la Caramanie, au S. par la Gédrosie et à l'E. par l'Arachosie. La capitale était *Prophthasia*. Elle correspond au S. O. de l'Afghanistan.

Dranse, nom de deux rivières. La Dranse *savoisienne*, torrent de 44 kil. (Haute-Savoie), se jette dans le lac de Genève entre Evian et Thonon. — La Dranse *valaisane* descend du grand Saint-Bernard et se jette à Martigny dans le Rhône.

Drap-d'Or (Camp du). V. Camp du Drap-d'Or.

Draparnaud (Jacques-Philippe-Raymond), naturaliste, né à Montpellier, 1771-1805, fut professeur au collége de Sorrèze, à l'École centrale de l'Hérault, enfin à la Faculté de médecine de Montpellier. Il a laissé : *Histoire naturelle des Mollusques terrestres et fluviatiles de la France*, 1805.

Drapeau. — Sous les deux premières dynasties, en France, on avait pour enseigne la bannière qui flottait au-dessus de la chape ou plutôt de la châsse de saint Martin: elle était bleue et de forme carrée. Sous les Capétiens on y ajouta *l'oriflamme*, bannière de saint Denis, d'étoffe rouge et fendue par en bas. La bannière de France et l'oriflamme furent remplacées, au xvi° s., par la cornette blanche. Celle-ci, à son tour, fit place (17 juillet 1789) au drapeau tricolore qui renferme précisément les trois anciennes couleurs nationales. Abandonné par la Restauration (1814-1830), le drapeau tricolore a été repris par les gouvernements suivants.

Drapeau rouge. L'Assemblée constituante de 1789 avait décrété que tout attroupement eût à se disperser, quand le drapeau rouge serait déployé par l'autorité publique. Le 17 juillet 1791 il fut déployé sur le Champ-de-Mars sans que le peuple se retirât ; il en résulta une collision sanglante entre le peuple et la garde nationale. Ce fut le drapeau de la Commune après le 18 mars 1871.

Drapeaux (Bénédiction des), cérémonie solennelle faite, en présence des troupes et dans la principale église du lieu où se trouvait le régiment dont les drapeaux étaient consacrés. Elle nous a valu le discours prononcé par Massillon pour la bénédiction des drapeaux du régiment de Catinat. Pliés pendant la cérémonie, les drapeaux étaient ensuite déployés et emportés avec toute la pompe militaire.

Draud, en latin Draudius (Georges), bibliographe, né dans la Hesse en 1573, mourut en 1630 ou 1635. — Prote, puis ministre protestant, il a laissé: *Bibliotheca classica*, Francfort, in-4°, 1611 et 1625, recueil de plus de 31,000 articles qui, malgré ses erreurs et ses lacunes, est encore consulté, etc.

Drave, (en allemand *Drau*, *Dravus* des anciens), riv. de l'empire d'Autriche, a deux sources : l'une descend du pic des Trois-Seigneurs et l'autre du col de Toblach. La Drave coule entre les Alpes Styriennes au N. et les Alpes Carniques au S. Elle se dirige du N. O. au S. E. en passant par Lienz, Villach, Marbourg, Warasdin et Eszek. — Navigable à Villach, elle a un cours de 640 kil., avant de se jeter dans le Danube par la rive droite de ce fleuve. Le *Muhr* est son principal affluent.

Draviras (Les cinq), nom collectif des cinq nations qui habitent la presqu'île du Dekkan. V. Dekkan.

Drayton (Michel), poëte anglais, né dans le comté de Warwick, 1563-1631, a laissé un assez grand nombre d'ouvrages dépourvus sinon d'élégance, du moins de naturel. Milton n'a pas dédaigné de lui faire des emprunts. On a de lui : *les Guerres des Barons*, 1598; *Poly-Olbion*, 1612, poëme descriptif en 30,000 vers consacré à l'Angleterre, etc. Ses *Œuvres* forment 4 vol. in-8°, 1753.

Drebbel (Corneille van), physicien et chimiste, né à Alkmaar, 1572-1634. Favori des empereurs Rodolphe II et Ferdinand II et du roi d'Angleterre, Jacques Ier, il inventa, dit-on, le microscope, le télescope, le thermomètre, etc. On lui attribuait des découvertes plus merveilleuses encore. Il a laissé : *De la nature des éléments ; De la quintessence.* Ces deux traités ont été traduits du flamand en latin, 1621, et en français, 1673.

Drelincourt, famille française qui a produit des théologiens protestants et des médecins. Les plus remarquables de ses membres sont : Charles, né à Sedan, 1595-1669, qui fut pasteur à Charenton en 1620, et a laissé des traités réimprimés encore de nos jours, comme les *Consolations de l'âme fidèle ;* et Charles, fils du précédent, né à Paris, 1633-1697, qui fut médecin de Turenne en 1655, des armées de Flandre jusqu'en 1659 et de Louis XIV en 1663. En 1668 il alla professer à Leyde la médecine et l'anatomie, et s'attacha, plus tard, à Guillaume d'Orange et à sa femme Marie. Ses écrits nombreux et estimés se distinguent par une saine appréciation des découvertes contemporaines. Boerhaave a été un des élèves de Drelincourt.

Drengot, aventurier normand, passa, vers 1016, dans l'Italie méridionale. Engagé avec ses compagnons au service de Mélo, riche marchand de Bari, il battit trois fois les Grecs, mais périt à Cannes accablé par le nombre, 1019. Ses compagnons se réfugièrent auprès du prince de Capoue sous son frère Rainulfe.

Drenthe, *Drentia*, province des Pays-Bas, bornée à l'E. par le Hanovre, au S. par Over-Yssel, à l'O. par la Frise, et au N. par la province de Groningue. La superficie est de 2,662 kil. car. et la popul. de 111,000 hab. — Drenthe est la plus pauvre province des Pays-Bas. Sol plat, sablonneux, entrecoupé de marais et de tourbières. Les villes sont *Assen*, ch.-l., Meppel, etc. — Au moyen âge la Drenthe fut concédée par l'empereur Henri III aux évêques d'Utrecht à titre de fief. Prise

par un duc de Gueldre au XVI^e s., elle fut enlevée à son successeur par Charles-Quint qui l'incorpora définitivement aux Pays-Bas.

Drepanius (LATINUS PACATUS), poëte latin, né en Aquitaine, contemporain et ami d'Ausone. Très-célèbre de son temps, il ne nous est connu que par un *Panégyrique* de Théodose le Grand, inséré dans le diverses collections des *Panegyrici veteres*.

Drepanum, aujourd'hui *Trapani*, ville ancienne au N. O. de la Sicile, avait la forme d'une faux (δρέπανον). Le consul P. Claudius Pulcher y fut vaincu par les Carthaginois, 247 av. J. C.

Dresde, capit. du royaume de Saxe (Allemagne), sur l'Elbe, par 51° 3' 39" lat. N. et 11° 23' 47" long. E., à 103 kil. S. E. de Leipzig, à 160 kil. S. E. de Berlin. Popul. : 107,000 âmes. Les remparts ont été transformés en promenade en 1810. On y traverse l'Elbe sur deux ponts magnifiques dont l'un sert surtout à relier les divers chemins de fer des deux rives du fleuve. Elle renferme 18 églises dont 16 appartiennent au culte protestant : les plus remarquables sont l'église Notre-Dame bâtie sur le plan de Saint-Pierre de Rome ; l'église de la cour ou de Sophie élevée en 1602 et riche en œuvres d'art ; la Nouvelle-Eglise des catholiques, l'une des plus belles de l'Allemagne , l'église de Sainte-Croix dont la haute tour domine la ville. On peut citer encore le palais du roi, édifice vaste, mais irrégulier ; la salle du Grand-Opéra qui contient environ 5,000 ou 6,000 spectateurs; le palais du Brühl avec sa terrasse qui forme une belle promenade, etc. Dresde, outre ses palais et ses théâtres, possède 5 hôpitaux et 2 hospices, 2 gymnases et de nombreuses écoles spéciales. On y trouve encore une des plus belles galeries de tableaux de l'Europe, des cabinets de médailles et d'antiquités, un jardin botanique, trois bibliothèques publiques : celle du roi renferme 4.000 manuscrits, 20,000 cartes géographiques et 250,000 volumes. Dresde a été surnommée, non sans raison, la Florence de l'Allemagne. — Dresde tend à prendre une certaine importance industrielle : on y fabrique de l'orfèvrerie, de la bijouterie, des instruments de précision, des pianos, des papiers peints, de la rubannerie, des chapeaux de paille, etc. Le commerce est facilité par quatre chemins de fer, par sept routes et enfin par l'Elbe que parcourent des services réguliers de bateaux à vapeur. —Dresde apparaît dans l'histoire vers l'année 1206. Attribuée en 1485 à la ligne Albertine de la maison de Saxe, elle fut, après un incendie, rebâtie sur un nouveau plan, et fortifiée à deux reprises en 1520 et en 1545. Embellie déjà au XVI^e s., elle fut réédifiée par Auguste, roi de Pologne et électeur de Saxe, qui multiplia les palais. La campagne de 1813 attira à Dresde des épreuves qu'elle répara au retour de la paix. On sait que Napoléon I^{er} y gagna sur la coalition une bataille qui ne fut pas décisive. Agitée en 1830, à la suite de la révolution française de Juillet, Dresde fut troublée plus gravement en 1849. L'insurrection dura six jours et ne fut réprimée que par les Prussiens après une lutte acharnée.

Dresde (District de), une des quatre divisions du royaume de Saxe. Villes principales : *Dresde*, chef-lieu, Meissen et Freyberg. Superficie : 4,336 kil. carrés, et 476,000 hab.

Dreux, *Durocasses*, ch.-l. d'arrond. (Eure-et-Loir), par 48° 44' 27" lat. N. et 0° 58' 15" long. O., à 33 kil. N. de Chartres, près du confluent de la Blaise et de l'Eure, au pied d'une colline escarpée. Il est dominé par les ruines du château des anciens comtes de Dreux. L'hôtel de ville et l'église sont au nombre des monuments historiques. Il y a encore une église destinée à la sépulture de la famille d'Orléans. — Dreux a quelques fabriques de draps et des tanneries, un marché pour les bestiaux, etc. La popul. est de 7,418 hab. — Chef-lieu des *Durocasses* au temps des Romains, Dreux devint la capitale d'un comté important au XI^e s. Pendant les guerres de religion le duc de Guise y gagna une bataille sur les protestants, 1562. A son tour Henri IV s'en empara d'assaut après un siége difficile, 1593. Patrie de Rotrou, de Godeau, de Philidor.

Dreux (Comtes DE), maison féodale qui tire son origine de ROBERT I^{er}, troisième fils de Louis le Gros, roi de France. Investi de ce domaine, soit par son père 1132), soit par son frère, Louis le Jeune (1137), il prit part à la seconde croisade. A son retour, il forma contre le roi une ligue que le sage Suger sut déjouer, 1152, puis montra à Louis VII le plus actif dévouement contre les Anglais. Surnommé *le Grand*, il fonda Brie-Comte-Robert, 1153, érigea Dreux en commune, 1159, et mourut en 1188. — PHILIPPE de Dreux, évêque de Beauvais, fils de Robert I^{er}, fut un prélat batailleur; il alla deux fois en Orient (1178, 1190), se fit prendre par les Anglais, 1197; combattit les Albigeois, 1210, et enfin les alliés des Anglais à Bouvines, 1214. Dans les dernières guerres, il avait remplacé l'épée par une massue, « l'Eglise défendant de verser le sang. » Il mourut en 1217. — ROBERT II, frère du précédent, avait succédé à Robert I^{er}, le Grand, dès 1184 ; il prit part à presque toutes les expéditions de Philippe, l'évêque de Beauvais, son frère, et mourut en 1216. De ses fils, l'un, ROBERT III, suivit en Angleterre Louis, fils de Philippe Auguste, 1216, se déclara contre la régente, Blanche de Castille, puis se réconcilia avec elle, et mourut en 1233; un autre, PIERRE MAUCLERC, a été la tige de la dernière maison de Bretagne. (V. *Pierre Mauclerc*). — La dynastie des comtes de Dreux s'éteignit, en 1365, dans sa descendance masculine, sans avoir fourni d'autres personnages remarquables.

Dreux (PHILIPPE DE). V. COMTES DE DREUX.

Dreux (PIERRE DE). V. PIERRE DE DREUX.

Dreux-Brézé, nom d'une famille française qui, dit-on, remonte à Pierre de Dreux. Au XVII^e s., l'un de ses membres, Thomas de Dreux, conseiller au parlement de Paris, ajouta à son nom celui de Brézé, ayant reçu (1686) ce dernier marquisat en échange de celui de la Galissonnière cédé à la maison de Condé. A partir de 1701, la charge de grand-maître des cérémonies de France ne sortit plus de sa famille. L'un de ses descendants, HENRI-EVRARD (1762-1829), dut pourvoir à l'installation des Etats-généraux de 1789. C'est à lui que Mirabeau adressa la fameuse apostrophe : *Allez dire à votre maître*, etc. Resté aux côtés de Louis XVI jusqu'au 10 août, il émigra, puis rentra en France bien avant la Restauration, sous laquelle il reprit ses anciennes fonctions.— SCIPION, fils du précédent (1793-1845), servit dans l'armée sous l'Empire et la Restauration. Il resta pair sous le gouvernement de Juillet, parce que, disait-il, c'était « le seul moyen de contribuer au salut de la patrie ; » mais il conserva ses sympathies pour la dynastie déchue dans ses discours prononcés à la Chambre. Son second fils, PIERRE-SIMON-LOUIS-MARIE, né en 1811, est, depuis 1850, évêque de Moulins.

Dreux du Radier (JEAN-FRANÇOIS), littérateur, né à Châteauneuf-en-Thimerais, 1714-1780, avocat, lieutenant de bailliage, a publié un grand nombre d'ouvrages. Il a été historien, journaliste, traducteur, poëte. Ses écrits les plus estimés sont : *Bibliothèque historique et critique du Poitou*, 1754, 5 vol. in-12; *Essai historique, critique, philosophique, politique, moral et galant sur les Lanternes*, 1755, in-12; l'*Europe illustre*, 6 vol. in-8°; *Tablettes historiques des rois de France, depuis Pharamond jusqu'à Louis XV*, 1759, 3 vol. in-12; *Mémoires historiques, critiques et anecdotes des reines et régentes de France*, 1763, 7 vol. in-12; *Satires de Perse*, traduites en vers français et en prose latine et française, etc., 1772, in-12, etc., etc.

Drevet (PIERRE), graveur, né à Sainte-Colombe en Dauphiné, 1664-1738, fut élève de Germain Audran, et se distingua par la pureté de son burin. — Son fils, nommé aussi PIERRE, né à Paris, 1697-1739, ne se borna pas au portrait, comme son père; il aborda encore les sujets historiques. Les portraits des personnages célèbres de leur temps ont été gravés par ces deux artistes. Celui de Bossuet, d'après H. Rigaud, par Drevet fils, est appelé, par les connaisseurs, le chef-d'œuvre de la gravure.

Drewenz, rivière du royaume de Prusse, qui naît près d'Osterode (Prusse propre), coule du N. E. au S. O., et se réunit à la Vistule à l'endroit où celle-ci sort de la Pologne russe, près de Thorn. Cours de 150 kil.

Driburg, v. de Westphalie (Prusse), sur l'Aa, affluent du Weser, à 59 kil. S. de Minden. Pop. 2,000 hab. — Source minérale et bains fréquentés. Dans les environs, ruines d'*Iburg*, château détruit par Charlemagne.

Drin, ancien *Drilo*, petit fleuve d'Albanie (Turquie d'Europe), est dû à la réunion du Drin Blanc, qui descend des Alpes Dinariques, et coule du N. au S. et du Drin Noir, qui sort du lac d'Okhrida, et coule du S. au N. Le Drin a un cours d'environ 140 kil. dont la direction générale est de l'E. à l'O. Il se jette dans la mer Adriatique après avoir arrosé Alessio.

Drina, *Drinus* des anciens, rivière de Bosnie (Turquie d'Europe), naît dans les Alpes Dinariques, et se dirige, du S. au N., en séparant la Serbie de la Bosnie,

Elle passe à Zvornik et Losnicza, et se jette dans la Save sur les Confins militaires de l'Autriche. Son cours est de 290 kil.

Drissa, riv. de Russie, affl. de la Dvina méridionale, qu'elle rencontre à *Drissa*, dans le gouvern. de Vitebsk; cours de 100 kil.

Drogheda, v. de l'Irlande, dans le comté de Louth (Leinster), sur la Boyne, à 7 kil. de son embouchure dans la mer d'Irlande, et à 40 kil. N. de Dublin; 15,000 hab. C'est une ville bien bâtie, commerçante et industrielle (brasseries, distilleries, toiles). — Drogheda, autrefois *Tredagh*, fut prise d'assaut, en 1649, par Cromwell. A une certaine distance est un obélisque, haut de 50 m., érigé en l'honneur de la victoire gagnée par Guillaume III sur Jacques II Stuart, en 1690.

Drogman. nom donné aux interprètes que les nations chrétiennes entretiennent en Orient dans leurs consulats et leurs ambassades. Une ordonnance de Louis XIV (1669) exigea qu'ils fussent français. Le mot *truchement*, usité autrefois, est une altération de drogman.

Drogon, second fils de Tancrède de Hauteville, succéda, en 1046, à son frère Guillaume Bras-de-Fer, dans le comté de Pouille. Il reçut, en 1047, l'investiture de l'empereur Henri III. Au moment où il allait combattre une ligue du pape Léon IX, des Allemands et des Grecs, il fut assassiné dans l'église de Monteglio, par un normand, 1051. Humphroy, son frère, lui succéda.

Drohobycz, v. de Galicie (empire d'Autriche), à 50 kil. E. de Sambor. Elle a 8 faubourgs et 10,000 hab. — Foires pour les grains et les bestiaux, les cuirs et les toiles. Fonderies. Dépôt d'étalons et de remontes pour la Galicie.

Droissy. V. Droizy.

Droit d'aînesse V. Aînesse.

Droit (Écoles, Facultés de). V. Écoles, Facultés.

Droits (Déclaration des). V. Déclaration.

Droits (Pétition des). V. Pétition.

Droit canon. V. Décrétales.

Droitwich, v. du comté et à 12 kil. N. E. de Worcester (Angleterre); 2,900 hab. Située sur un canal qui communique à la Severn, elle a des sources salées et des salines qui produisent plus de trois millions par an.

Droizy ou **Droissy,** *Truccia*, commune de 150 hab. à 15 kil. S. de Soissons (Aisne). Frédégonde y battit les Austrasiens en 593.

Drölling (Martin), peintre français, né à Oberbergheim (Alsace), 1752, mort en 1817, étudia sous un maître obscur de Schelestadt avant de suivre, à Paris, les cours de l'Académie des beaux-arts. Il a produit un grand nombre de tableaux de genre qui charment par la couleur et la vérité des détails.

Drölling (Michel-Martin), fils du précédent, peintre, né à Paris, 1786-1851. Elève de son père, puis de David, il remporta le grand prix en 1810. Signalé déjà par son tableau de la *Mort d'Abel*, 1816, qu'il envoya de Rome, il produisit des œuvres qui lui valurent de succéder à Guérin à l'Académie des beaux-arts (1833). Continuateur de l'école classique, il a donné *Jésus au milieu des docteurs* (à Notre-Dame-de-Lorette), décoré la chapelle Saint-Paul dans l'église Saint-Sulpice, et travaillé pour les palais du Louvre et de Versailles.

Drôme, ancienne *Druna*, riv. de France, naît dans les Alpes du Dauphiné, près du village de Valdrôme, traverse le lac de Luc-en-Diois, passe à Die, Crest, Livron, et, au-dessous de cette dernière ville, se jette dans le Rhône. Son cours est de 110 kil., flottable sur 80 kil. La Drôme change souvent de lit.

Drôme, départ. du S. E. de la France, dans le bassin du Rhône, formé du Dauphiné et d'une partie de la Provence. Il renferme les anciens pays de Valentinois, Diois, Baronnies, Tricastin et Viennois (en partie). Borné au N. E. par l'Isère, à l'E. par les Hautes-Alpes, au S. E. par les Basses-Alpes, au S. par Vaucluse, à l'O. par le Rhône qui le sépare de l'Ardèche; il a une superficie de 652,155 hect. et une population de 320,417 hab. Il comprend 4 arrondissements (Valence, Montélimar, Die, Nyons), 29 cantons et 370 communes. Le chef-lieu est Valence, qui est aussi le siége d'un évêché. Les protestants ont 5 églises consistoriales. Ce département dépend de la Cour d'appel et de l'Académie de Grenoble, et de la 14e région militaire (Lyon). Très-montagneux à l'E., où les contre-forts des Alpes atteignent de 12 à 1500 mètr.; il n'est fertile que sur les bords du Rhône. Le climat est sain. Les produits agricoles les plus importants sont les vins, les fruits, etc. Les noyers, les châtaigniers, les oliviers abondent. Les volailles et les vers à soie sont l'une des richesses du pays. On exploite une houillère à Fay. Dieu-le-Fit, Aurel, Montélimar, Saint-Paul-Trois-Châteaux, ont des eaux minérales. Carrières de granit et de marbre blanc, de grès à meule, etc. Fabrication de grosses draperies, ratines et serges; filature et tissage de la soie; ganteries de Valence, etc. Commerce important en bois, verres, poteries et porcs gras. Le Rhône, l'Isère, la Drôme, le Roubion, le Lez, l'Aigues et l'Ouvèze sont les cours d'eau les plus considérables.

Dromore (*Drumoria*), ville du comté de Down, à 30 kil. N. O. de Down-Patrick (Irlande); 2,000 hab. — Commerce de toiles. Il y a un évêché catholique et un évêché protestant.

Dronne, rivière de France, naît dans le canton de Chalus (Haute-Vienne), baigne Brantôme, Ribérac, Coutras (Dordogne), et se jette dans l'Isle. Sa vallée, longue de 178 kil., est l'une des plus gracieuses de France. Elle est navigable sur 1,500 mèt. seulement.

Drontheim ou **Trondhiem,** v. de Norvége, située sur le Nid, au fond d'un golfe qui porte son nom, par 63° 27′ 10″ lat. N. et 8° 4′ 41″ long. E., à 400 kil. N. de Christiania. Popul. 21,000 hab., dont la plupart se livrent au commerce de bois avec la France, de poisson salé avec l'Espagne et l'Italie, de grains avec le Danemark; on exporte encore de l'huile de poisson, des pelleteries, des pierres meulières de Salsöe, des cuivres de Rœraas; c'est encore l'entrepôt de tous les produits naturels et manufacturés que le pays ne fournit pas, vins, épices, etc. Drontheim est bâtie en bois, ce qui cause de fréquents incendies. On y remarque l'hôtel du gouvernement et la cathédrale de Saint-Olaf, qui remplace une ancienne église détruite par l'incendie de 1719. — Fondée, en 997, sur l'emplacement de la cité scandinave de Nidaras, elle a été longtemps la résidence des rois qui se font encore sacrer dans sa cathédrale. Il y a un évêque luthérien.

Drontheim (Diocèse ou province de), l'une des six grandes divisions de la Norvége. Il a une superficie de 50,000 kil. carrés et une popul. de 250,000 âmes. Il comprend 3 amts ou bailliages. Les lacs y sont nombreux. Les céréales sont insuffisantes pour la population; mais les mines et forêts donnent d'importants produits. Les villes sont Drontheim, Rœraas, Molde, Christiansand, etc.

Dropt, riv. de France, naît dans le départ. de la Dordogne, où elle arrose Eymet, traverse ceux de Lot-et-Garonne et de la Gironde et se jette dans la Garonne, après un cours de 128 kil., dont 63 sont navigables.

Drossart, titre honorifique, particulier à la noblesse dans certains pays du Nord. — Au moyen âge il désignait, en Hollande et dans la basse Saxe, l'administrateur noble d'un bailliage ou d'un cercle qui rendait la justice au nom du seigneur. En 1822, le gouvernement de Hanovre a rétabli ce titre pour les présidents des 6 régences de l'Etat, etc.

Droste de Vischering (Clément-Auguste, baron de), né à Vorkelm, près de Munster, 1773-1845, archevêque catholique de Cologne en 1835, lutta contre le gouvernement prussien, surtout au sujet des mariages mixtes. Il fut arrêté et enfermé de 1837 à 1842. Il a laissé plusieurs écrits, *De la Paix entre l'Eglise et les Etats*, traduit en français, etc.

Drotningholm (*île de la reine*), château royal de Suède, à 10 kil. O. de Stockholm, sur la pointe N. de l'île Lofoë dans le lac Mœlar.

Drouais (Jean-Germain), peintre, né à Paris en 1763, mort âgé de 25 ans, à Rome, en 1788. Elève de David, il obtint, en 1784, le prix de Rome par son tableau de *la Cananéenne aux pieds du Christ*, qui est au musée du Louvre, ainsi qu'un autre de ses chefs-d'œuvre, *Marius à Minturnes*, tableau admiré par Gœthe.

Drouais ou **Dreugesin** (Le), *Dorcassinus* ou *Durocassinus pagus*, ancien pays de France, avait pour capitale *Dreux* (Eure-et-Loir).

Drouet (Jean-Baptiste), né à Sainte-Menehould en 1763, se trouvait dans son pays où son père était maître de poste, quand Louis XVI s'enfuit de Paris (juin 1791). Il le reconnut à son passage et le fit arrêter à Varennes. Député à la Convention, il siégea à la Montagne et vota la mort du roi. Pris par le prince de Cobourg, près de Maubeuge où il était commissaire à l'armée du Nord, il fut l'un des prisonniers échangés contre la fille de Louis XVI, 1795. Compromis dans l'affaire de Babeuf, il parvint à s'échapper. Sous le Consulat et l'Empire, il devint sous-préfet de Sainte-Menehould, et fut porté à la chambre des représentants pendant les Cent-Jours. Proscrit en 1815, il rentra secrètement en France, et

caché sous le nom de Merger, demeura à Mâcon jusqu'à sa mort, 1824.

Drouet, comte **d'Erlon** (Jean-Baptiste), né à Reims Marne), en 1765, s'engagea comme simple soldat en 1782. Il était général de brigade en 1799, et de division en 1800. Sous l'Empire, il se distingua à Iéna, au siége de Dantzig, à Friedland et en Espagne. La première Restauration le nomma président du conseil de guerre qui acquitta Exelmans, puis l'impliqua dans le complot de Lefebvre-Desnouettes. Créé pair de France pendant les Cent-Jours, il assista à la journée de Waterloo. Proscrit en 1815, il ouvrit une brasserie à Munich, et rentra après l'amnistie qui suivit le sacre de Charles X, 1825. Rappelé à l'activité par le gouvernement de Juillet, il commanda à Nantes pendant la tentative de la duchesse de Berry en Vendée, 1832, en Algérie, en 1834, puis encore à Nantes, 1835. Nommé maréchal de France en 1843, il mourut l'année suivante.—La famille de Drouet d'Erlon est tout à fait étrangère à celle de Drouet, le maître de poste de Sainte-Menehould.

Drouot (Antoine, comte), général français, né à Nancy, 1774-1847, était fils d'un boulanger. Admis le premier à l'Ecole d'application de Metz, il en sortit au bout d'un mois avec le grade de lieutenant d'artillerie. Il assista, sous la République, aux batailles de Fleurus, de la Trebbia et de Hohenlinden; et, sous l'Empire, à celles de Trafalgar, de Wagram et de la Moskowa. A Lutzen il devint général de division, 1813. Au combat de Hanau il écrasa les Bavarois, et, pendant la campagne de France, révéla des talents de premier ordre, 1814. Nommé gouverneur de l'île d'Elbe par Napoléon, il désapprouva son retour en France, mais il le suivit et combattit à ses côtés à Waterloo, 1815. Traduit, en 1816, devant un conseil de guerre et acquitté, il se retira à Nancy, refusant les offres que la Restauration et Louis-Philippe lui firent. — Le R. P. Lacordaire a fait son *Eloge*, et Nancy lui a élevé une statue en 1855. Napoléon Ier l'appelait le *sage de la grande armée*.

Drovetti (Bernardin), né à Livourne, 1775-1852, fut consul général de France en Egypte sous l'Empire et la Restauration. Il y forma deux collections d'antiquités : la plus considérable fut acquise par le roi de Sardaigne pour Turin, et l'autre par Charles X pour le Louvre, en 1826.

Droz (Pierre-Jacques), mécanicien, né à la Chaux-de-Fond (Suisse) en 1721, mort en 1790, a perfectionné différentes parties du mouvement des horloges. Il a ajouté aux plus communes des jeux de flûte, d'orgue, etc. Il présenta à Philippe V d'Espagne une pendule qui marchait sans être remontée, tant qu'un frottement continu n'en eut pas usé les ressorts. Il construisit aussi un automate écrivain.

Droz (Henri-Louis-Jacques), fils du précédent, né à la Chaux-de-Fond, 1752-1791, fabriqua un automate dessinateur, un automate musicien, des mains artificielles. Il pratiqua l'horlogerie, comme son père.

Droz (Pierre-Jean), graveur de monnaies, parent des précédents, né à la Chaux-de-Fond, 1746-1823, présenta au ministre de Calonne de nouveaux procédés pour frapper les monnaies, 1786; puis alla en Angleterre les appliquer. Le Directoire le nomma administrateur de la monnaie des médailles. Sous l'Empire, Droz exécuta les monnaies d'or qui portent le nom de *napoléons*. Il fit aussi de nombreux médaillons, entre autres celui du docteur *Guillotin*.

Droz (François-Xavier-Joseph), littérateur, né à Besançon en 1773, mort en 1850. Capitaine des volontaires en 1792, il servit à l'armée du Rhin sous Scherer et Desaix, obtint son congé en 1796, et occupa un emploi d'abord à l'Ecole centrale de Besançon, puis, grâce à Français de Nantes, dans l'administration des droits-réunis. Son début, dans la carrière des lettres, fut un *Essai sur l'art oratoire*, 1799, que suivirent des *Observations sur les maîtrises*, 1801, et un roman, *Lina*, 1804. Il s'est particulièrement peint dans son *Essai sur l'art d'être heureux*, œuvre d'une philosophie douce et candide, qui provoqua d'assez vives critiques, 1806. Droz porta ses sentiments de conciliation dans les journaux auxquels il donna son concours sous la Restauration, comme dans son traité de *Philosophie morale*, 1824, qui lui ouvrit l'Académie française, 1825. Ses écrits le plus souvent cités sont encore : l'*Economie politique*, 1829, in-8°; *Histoire du règne de Louis XVI*, 1839-42, 3 vol. in-8°. Il s'efforce de prouver, dans ce dernier ouvrage, qu'il n'eût pas été impossible de prévenir et, plus tard, de diriger la Révolution. — M. Mignet a écrit l'*Eloge* de Droz.

Druentia, nom ancien de la Durance.

Drugeon, affluent de gauche de la Saône, passe à Vesoul.

Druides, prêtres des Gaulois. Leur nom viendrait du gaëlique, *deru* (chêne), parce que leurs principaux sanctuaires étaient dans les forêts; ou du celtique, *derouyd* (interprètes des dieux), etc. On les retrouve dans la Grande-Bretagne comme en Gaule. Dans ce dernier pays, ils tenaient leur assemblée générale sur le territoire des Carnutes, en un lieu consacré; ils y rendaient des jugements. L'île de Sein (Finistère), était la résidence principale des *druidesses*, prêtresses auxquelles on reconnaissait le pouvoir de connaître l'avenir comme celui de calmer ou de soulever les tempêtes. César rapporte que l'éducation des jeunes gens qui se destinaient au druidisme durait 20 ans : elle consistait à apprendre une multitude de vers se rapportant à la théologie, à la médecine, à l'astronomie et aux traditions nationales. Juges de leurs concitoyens, les druides étaient exempts d'impôts et du service militaire; ils accomplissaient les sacrifices qui étaient parfois souillés du sang humain : les victimes, prisonniers de guerre ou criminels, étaient entassées dans des idoles d'osier et livrées aux flammes. Placés avec l'ordre des chevaliers au-dessus d'un peuple asservi, ils se divisaient en *bardes* ou chantres des héros, en *eubages* ou sacrificateurs, enfin en *druides* proprement dits, qui s'occupaient du culte ou rendaient la justice et instruisaient la jeunesse : un grand-prêtre élu était au sommet de la hiérarchie. La religion druidique n'est pas bien connue : les principales divinités étaient *Hésus*, dieu de la guerre ; *Teutatès*, dieu du commerce; *Ogmius*, dieu de l'éloquence, que les Romains identifièrent avec Mars, Mercure, Hercule, etc. Il y avait aussi la croyance à une sorte de métempsycose, à une espèce de vie future. Etroitement uni à la nationalité gauloise, le druidisme fut durement persécuté par les empereurs du Ier s. : réfugié dans l'Armorique, il y brava longtemps la puissance romaine et même le christianisme.

Druidiques (Monuments). Parmi ces vestiges de l'époque gauloise, on distingue les *menhirs* ou pierres debout, les *dolmens* (tables de pierre horizontales supportées par plusieurs roches verticales), les *cromlechs* (pierres disposées en spirales, en cercles ou en ellipses), etc. Ils paraissent avoir eu une destination religieuse, bien qu'il ne soit pas facile de la déterminer.

Drummond (William), poëte écossais, 1585-1649, s'attacha à la cause des Stuarts et mourut de douleur après le supplice de Charles Ier. — Outre ses poëmes, il a laissé : *Histoire des cinq Jacques d'Ecosse*, 1655, ouvrage qui a été continué en 1700.

Drummond (Jacques), né en 1648, fut placé par Jacques II, roi d'Angleterre, à la tête de l'administration, 1686. Après la chute de son maître, il fut retenu 4 ans en prison. Mis en liberté, il devint gouverneur du prince de Galles, fils de Jacques II, et mourut à Saint-Germain, 1716. On a publié ses *Lettres à sa sœur*, 1845.

Drummond de Melfort (Louis-Hector, comte de), général français, 1726-1788. Aide de camp de Maurice de Saxe à Fontenoy, il alla aussi en Prusse recueillir les matériaux de deux ouvrages estimés : *Essai sur la cavalerie légère*, 1748; *Traité de la cavalerie*, 1776, in-fol. et atlas.

Druses ou **Druzes,** peuplade de Syrie, qui habite le versant occidental du Liban et presque tout l'Anti-Liban, depuis Beyrouth au N. jusqu'à Sour au S., entre la Méditerranée à l'O. et Damas à l'E. Rivaux des Maronites, ils les limitent au S. en se mêlant souvent à eux. On évalue leur nombre à 250,000 individus : ils peuvent mettre sous les armes environ 15,000 hommes. Ils constituent une sorte de féodalité guerrière sous des émirs et des cheiks. Tributaires des Turcs, ils jouissent d'une réelle indépendance à l'abri de leurs montagnes. Déir-el-Kamar, la *maison de la lune*, était naguère la résidence de leur chef. — Le pays produit du fer, des bois, du vin, des soies, des fruits, du tabac, etc. Musulmans de la secte d'Ali, les Druses mêlent à leur culte des pratiques chrétiennes et idolâtres. Ils croient à un seul Dieu qui a revêtu, pour la dernière fois, la forme humaine dans Hakem, khalife d'Egypte, assassiné en 1021. Point de circoncision, de jeûnes ou de prières : ils mangent du porc, boivent du vin, ont plusieurs femmes; ils se marient même entre frères et sœurs. Hospitaliers, mais enclins à la vengeance, ils ne pardonnent jamais une injure. — Soumis aux Turcs en 1588, ils étaient, en 1840, sous le gouvernement supérieur de la famille

Chehab qui avait, en quelque sorte, la direction de toutes les peuplades du Liban. — La Syrie, enlevée à Méhémet-Ali, 1840, la Porte voulut convertir en domination directe la suzeraineté exercée par elle sur le Liban. Elle ne réussit qu'à diviser les Druses et les Maronites : en 1841, en 1845, en 1860 surtout, les premiers commirent d'horribles massacres. Il fallut envoyer 6,000 Français rétablir l'ordre. En 1861, une commission européenne a décidé que les peuplades du Liban, tout en gardant leurs institutions municipales, seraient soumises à un pacha unique, vassal de la Turquie.

Drusus (Marcus Livius), tribun du peuple en 122 av. J. C., fut le rival de C. Gracchus, alors tribun pour la seconde fois. Il affecta, dans l'intérêt du Sénat, de se montrer plus populaire que Gracchus. Consul en 112, il battit les Scordisques. Il fut peut-être censeur en 109.

Drusus (Marcus Livius), fils du précédent. Tribun du peuple en 91, il proposa de rendre les jugements aux sénateurs, d'introduire 300 chevaliers dans le sénat, de donner au peuple des terres et aux Italiens le droit de cité. L'assassinat du tribun, en suspendant ses desseins, amena la *guerre Sociale*.

Drusus (Livius Claudianus), père de Livie, femme d'Auguste, appartenait à la *gens Claudia*. Il entra par adoption dans la famille des Drusus. Il se tua, à Philippes, 42 av. J. C., pour échapper à la vengeance d'Octave, qui épousa sa fille en 38.

Drusus (Claudius Néron), frère de l'empereur Tibère, fils de Tiberius Néron et de Livie, né en 38 av. J. C. Adopté par Auguste, il arriva de bonne heure aux honneurs. En 15, il dompta, aidé de Tibère, les Rhétiens et les Vindéliciens ; il comprima aussi un soulèvement des Gaulois, 13. Il fit encore quatre expéditions en Germanie, 12-9. Dans la première, il unit le Rhin à l'Yssel par un canal (*Fossa Drusiana*), et dans la quatrième mourut d'une chute de cheval. — Entre autres enfants, il eut Germanicus et l'empereur Claude.

Drusus (César), fils de Tibère et de Vipsania, né vers l'an 10 av. J. C. Après la mort d'Auguste, il comprima la révolte des légions de Pannonie, 14 apr. J. C., et détruisit la puissance de Maroboduus. Il fut empoisonné, dit-on, par sa femme, Livilla, fille de Germanicus, que Séjan avait séduite, 23.

Drusus, fils de Germanicus et d'Agrippine, s'entendit avec Séjan contre son propre frère Néron. Il mourut lui-même de faim (33 ap. J. C.), par l'ordre de Tibère.

Druzes. V. Druses.

Dryades (δρῦς, *chêne*), déesses des forêts chez les Grecs. Elles erraient librement dans les bois et différaient ainsi des *Hamadryades*, dont la destinée était attachée à celle d'un arbre qu'elles habitaient toujours. Les unes et les autres, d'ailleurs, étaient mortelles.

Dryander (Jonas Eichmann, en grec), naturaliste suédois, 1748-1811, devint à Londres gardien de la riche collection scientifique de Joseph Banks. Il a publié le *Catalogue* de cette bibliothèque, 1796-1800, 5 vol. in-8°, ouvrage devenu rare, etc.

Dryden (Jean), poëte et critique anglais, né à Aldwinkle (Northampton), en 1631, mort en 1701. Il débuta, à l'université de Cambridge, par un poëme conforme au mauvais goût du temps ; puis, il publia ses *Stances héroïques* sur la mort de Cromwell, 1658, son *Astræa redux*, 1660, et l'*Annus mirabilis*, 1667. Cette dernière production lui valut le titre de poëte lauréat, auquel était attaché un revenu de 100 livres, 1668. Tout en louant le Protecteur, puis les Stuarts, Dryden travaillait pour le théâtre. Il donna des drames en vers rimés : *les Rivales*, 1667, *la Reine des Indes*, *l'Empereur Julien*, *Aureng-Zeb*, etc. *La Conquête de Grenade*, 1678, *Don Sébastien*, 1690, sont encore au nombre de ses bonnes pièces. Il s'efforçait, en même temps, de former le goût du public, soit par son *Essai sur la poésie dramatique*, 1668, soit par des préfaces imitées de Corneille et de Racine. — Il abordait encore d'autres genres : la satire, par *Absalon et Achitopel*, diatribe véhémente dirigée contre la faction du duc de Monmouth, 1681; la controverse religieuse, par *la Biche et la Panthère*, 1687, qui figuraient l'Église romaine et l'Église anglicane. Ce dernier ouvrage lui était inspiré par sa conversion récente au catholicisme, qui, après la chute de Jacques II, devait lui coûter sa place de poëte lauréat. Dryden dut alors chercher de nouvelles ressources dans les traductions d'auteurs anciens et étrangers qui l'avaient déjà occupé, et dans la publication d'un recueil de fables. Toutefois, sa gloire dramatique lui avait suscité des ennemis ; il avait eu son Pradon dans un nommé Settle, 1670; on avait tourné en ridicule sa personne dans une comédie, *la Répétition*, 1671 ; le duc de Rochester et la duchesse de Portsmouth lui avaient même fait donner des coups de bâton pour des vers dont il n'était pas l'auteur, 1679. M. Villemain l'a jugé en un mot : « Dryden, dit-il, est un artisan de beaux vers qui les applique où il peut, sans fortes conceptions, sans émotions profondes. » — Walter Scott a publié ses *Œuvres complètes*, 18 vol., 1808.

Dryopes, tribu pélasgique qui donna son nom à différentes parties du monde grec ; il ne resta guère qu'à la contrée située entre la Thessalie, la Phocide et l'Étolie, appelée depuis Doride. (V. ce mot.) Le fondateur était *Dryops*, fils du dieu-fleuve Sperchius ; il eut lui-même une fille appelée Dryopée, changée par Apollon en lotus.

Duaren ou **Douaren** (François), jurisconsulte, né près de Saint-Brieuc, 1509-1559. Élève d'Alciat, il enseigna, à diverses reprises, le droit à Paris et à Bourges. Il a laissé des *Commentaires* sur divers titres du Digeste et du Code. Il a donné aussi un abrégé de droit canonique sous ce titre : *de Sacris Ecclesiæ ministeriis, libri VIII*, etc.

Duault, bourg de l'arrond. de Guingamp (Côtes-du-Nord). Céréales, pâturages ; 2,000 hab.

Du Barry (Marie-Jeanne **Gomard de Vaubernier,** comtesse), maîtresse de Louis XV, 1746-1793, née à Vaucouleurs, fille d'un commis aux barrières et d'une couturière, vint de bonne heure à Paris, d'abord ouvrière chez une marchande de modes, sous le nom de Mlle Lange, bientôt livrée à la débauche. Un roué dépravé, le comte Jean du Barry, l'attacha à sa fortune, et, par l'intermédiaire du valet de chambre Lebel, la fit connaître de Louis XV. Malgré le mépris des courtisans et les pleurs de la famille royale, Mlle *de* Vaubernier fut bientôt toute-puissante ; elle fut mariée au comte Guillaume, frère de Jean, et présentée à la cour, sous le nom de comtesse du Barry, le 22 avril 1769. Sa faveur dura jusqu'à la mort du roi ; elle fit disgracier Choiseul ; elle fit arriver au pouvoir ceux qui l'avaient flattée, d'Aiguillon, Maupeou, Terray. Le roi s'isola de plus en plus de sa famille et passa les dernières années de sa vie auprès de la comtesse, qui s'était fait bâtir le magnifique pavillon de Luciennes. A l'avénement de Louis XVI, elle fut exilée à l'abbaye de Pont-aux-Dames, près de Meaux. La reine intercéda, et elle put revenir habiter Luciennes, où elle vécut dans le luxe avec le duc de Brissac, son amant. Elle fit, en juill. 1792, un voyage en Angleterre, pour mettre en sûreté ses diamants et une partie de ses richesses; elle revint bientôt, fut arrêtée en juillet 1793, condamnée à mort comme ayant conspiré contre la République, chercha vainement à sauver ses jours, en dénonçant au hasard des innocents, se débattit jusque sur l'échafaud, et mourut le 8 déc. 1793.

Du Bartas (Guillaume de Salluste), poëte gascon, 1544-1590, soldat, employé dans plusieurs négociations, homme de candeur et de bonne foi, est surtout connu par ses ouvrages, qui eurent de son temps beaucoup de réputation et qui ont été souvent admirés par les étrangers. Le poëme qui lui fait le plus d'honneur est *la Première semaine ou la Création; la Seconde semaine*, histoire abrégée des faits et des héros primitifs, est bien plus faible. On cite encore de lui : l'*Uranie*, *Judith*, un *Hymne sur la bataille d'Ivry*. Sa versification se distingue surtout par la faconde hyperbolique et l'entassement des grands mots, sonores et souvent vides. Il y a des morceaux qui ne manquent pas de verve. — Ses *Œuvres* ont été publiées en 1601, 2 vol. in-12, et 1611, 2 vol. in-folio.

Du Bellay (Guillaume), seigneur de *Langey*, homme de guerre et diplomate, né au château de Glatigny, près de Montmirail, 1491-1543, d'une noble famille d'Anjou, se distingua dans nos armées et fut gouverneur du Piémont en 1537. Il rendit des services comme négociateur en Italie, en Angleterre, en Allemagne. Il a laissé des *Mémoires* intéressants, d'un style naïf et quelquefois plaisant, sur les luttes de François Ier et de Charles-Quint, 1757, 7 vol. in-12; *Instruction sur le faict de la guerre*, 1548, in-fol.; *Epitome de l'antiquité des Gaules*, 1556, in-4°.

Du Bellay (Jean), frère du précédent, 1492-1560, entra dans l'Église et fut chargé de négociations importantes, surtout en Angleterre. Évêque de Bayonne, puis de Paris en 1532, il fut nommé cardinal en 1535. François Ier le chargea même de protéger la Picardie et la Champagne, en qualité de lieutenant général, 1536.

Du Bellay fortifia Paris d'un rempart et de boulevards. Mais, à la mort de François Ier, il se retira à Rome, fut évêque d'Ostie et doyen du sacré collége. Il n'avait cessé de favoriser les lettres et contribua avec Budé à la fondation du Collége de France. Rabelais fut son médecin et son protégé. On a de lui : *Francisci (primi) Francorum regis Epistola apologetica*, 1542, in-8°; un grand nombre de *Lettres* imprimées ou manuscrites, etc.

Du Bellay (Martin), frère des précédents, mort en 1559, lieutenant général de la Normandie, a laissé des *Mémoires historiques*, de 1513 à 1547, en 10 livres.

Du Bellay (René), frère puîné des précédents, mort en 1546, d'abord conseiller-clerc au parlement de Paris, puis évêque de Grasse, fut nommé évêque du Mans en 1535. Il consacra ses loisirs à des travaux d'horticulture, et son jardin de Tourvoye fut l'un des plus riches de l'Europe. On lui doit peut-être la *nicotiane*.

Du Bellay (Joachim), neveu des précédents, né au château de Liré, en Anjou, 1524-1560, embrassa l'état ecclésiastique, mais mena une vie un peu mondaine. Il fut poëte et chanta l'amour et les plaisirs; il publia 115 sonnets en l'honneur d'une maîtresse, Viole, qu'il rendit célèbre sous l'anagramme d'*Olive*. A Rome, où il passa trois ans près de son oncle Jean, il composa 47 sonnets *Sur les Antiquités de Rome*, 1558, in-4°, et 183 sous le titre de *Regrets*. Chanoine de Notre-Dame de Paris en 1555, il brilla à la cour de Henri II et fit imprimer des hymnes, des odes, des épithalames, etc. Sa *Défense et illustration de la langue françoise*, en prose vigoureuse, fut comme le manifeste de la jeune école poétique et littéraire dont Ronsard fut surtout le représentant. On a donné des éditions complètes de ses *Œuvres*, 1567, 2 vol. in-8°; 1574, 1592, 1597, in-12, etc.

Dubienka, v. du gouvernement de Lublin, sur le Boug (Pologne); 2,000 hab. Kosciuszko y battit les Russes en 1792.

Du Biez. V. Biez (Oudard du).

Dubis, nom du Doubs en latin.

Dublin, capitale de l'Irlande, chef-lieu de la prov. de Leinster et du comté de Dublin, sur la côte E. de l'Irlande, à l'embouchure de la Liffey dans la baie qui porte son nom. Elle est située par 53° 23′ 13″ lat. N. et 8° 40′ 39″ long. O., à 445 kil. O. N. O. de Londres. Popul. : 246,000 habit. — C'est le siége du gouvernement central de l'Irlande, des tribunaux, d'un archevêque anglican et d'un archevêque catholique. Son université ou *Trinity-College*, fondée par Elisabeth en 1591, a des cours de théologie protestante et de médecine et une école d'ingénieurs civils; on y remarque une bibliothèque de 120,000 volumes, un observatoire magnétique, le premier qui ait été construit; elle nomme deux députés au parlement. Dublin a, en outre, un collége royal de chirurgie, des écoles de dessin et de sculpture, une bibliothèque publique, 150 écoles de charité, un hôpital militaire, un hôtel d'invalides pour l'armée irlandaise, 75 hôpitaux ou hospices, etc. — La Liffey, que l'on traverse sur neuf ponts, partage Dublin en deux parties. La ville vieille, qui est au sud, renferme la banque d'Irlande installée dans un édifice d'abord destiné aux séances du Parlement; le *Trinity-College* ou l'université; le palais de l'Exposition bâti en 1853; les deux cathédrales de Saint-Patrick et de Christ's Church remarquables toutes deux par leur laideur; le Château, résidence du gouvernement; la Bourse qui est décorée de quelques belles statues, etc. La ville neuve, qui est au nord de la Liffey, possède le bâtiment de la douane, la colonne de Nelson et le monument de Wellington qui sont l'un et l'autre des chefs-d'œuvre de mauvais goût; le Gazon de Saint-Etienne, place qui a 2 kil. de circonférence; l'église de Saint-Michan; etc. Les édifices de Dublin sont, en général, d'une meilleure architecture que les constructions analogues de Londres ou d'Edimbourg. La plupart des rues ont été embellies et élargies. — Dublin est une ville de commerce plus que d'industrie: elle est unie à l'Océan Atlantique par le Grand-Canal et le canal Royal qui aboutissent au Shannon; des bassins reçoivent les paquebots venant d'Angleterre et les navires que son port n'abrite pas suffisamment. Dans l'industrie, la fabrication des popelines est la seule qui mérite d'être mentionnée. Selon quelques auteurs Dublin serait l'*Eblana portus* de Ptolémée. Il paraît plus certain que des hommes du Nord ont fondé sur ce même emplacement, mais à une époque reculée, une ville qui reçut, entre autres noms, celui de *Dubh-linn*, le Marais-Noir. Prise en 1169 par les Anglais, elle obtint de Henri II qui la visita une charte en 1172. Embellie par Elisabeth, agrandie par Charles Ier, elle fut ruinée par les guerres civiles. Le commerce seul l'a relevée depuis un demi-siècle. Dublin est la patrie d'Usserius, de Swift, de Sheridan, de Burke.

Dublin (Comté de), dans le Leinster (Irlande). Borné à l'E. par la mer d'Irlande, au N. par l'Est-Meath, à l'O. et au S. par les comtés de Kildare et de Wicklow, il a 15 myriamètres carrés. La popul. est de 148,000 h. (la ville de Dublin non comprise). Arrosé par la Liffey et le Dodder, il est encore coupé de canaux.

Dubno ou **Doubno**, ville de Volhynie (Russie d'Europe), à 220 kil. N. O. de Jitomir, sur le Styr; 9,000 hab. Importants marchés de laine.

Dubois (Jean), sculpteur, né à Dijon, 1626-1694, a enrichi de ses productions les églises de sa ville natale et plusieurs abbayes de Bourgogne. Le musée de Dijon possède ses terres cuites.

Dubois (Guillaume), prélat et homme d'Etat, né à Brive-la-Gaillarde en 1656, vint à Paris à l'âge de 12 ans. Il fit ses études au collége de Pompadour, et entra, comme précepteur, dans plusieurs familles, avant d'être chargé de l'éducation du duc de Chartres qui fut depuis duc d'Orléans et régent. Il instruisit et corrompit en même temps son élève. En 1692, il le décida à épouser Mlle de Blois, une des filles légitimées de Louis XIV, et commença sa propre fortune en recevant en don la riche abbaye de Saint-Just. Nommé, en 1715, conseiller d'Etat par le duc d'Orléans, régent de France, il conclut contre l'Espagne la triple alliance (Angleterre, Hollande, France), 1717. Il déjoua encore la conspiration de Cellamare et obtint la disgrâce d'Albéroni, ministre du roi d'Espagne. Au milieu de ces succès diplomatiques, Dubois arrivait successivement à l'archevêché de Cambrai, 1720, au cardinalat, 1721, à la dignité de principal ministre, 1722. Trois académies l'admettaient dans leur sein, et l'assemblée du clergé de France l'appelait à l'honneur de la présider. Dubois concentrait sous sa main toute l'administration, quand il mourut à Versailles, épuisé de fatigues, 10 août 1723. Saint-Simon, qui ne l'aimait pas, dit de lui : « Tous les vices, la perfidie, l'avarice, la débauche, l'ambition, la basse flatterie, combattaient en lui à qui demeurerait le maître. » La mère du régent est du même avis : « Il ressemble à un jeune renard, écrit-elle, la fausseté est peinte dans ses yeux. » Plusieurs écrivains ont vanté le mérite diplomatique de Dubois, qu'il ne faut pas réhabiliter, mais dont on a exagéré les vices et la malhonnêteté politique. — Dubois fut enterré dans l'église de Saint-Honoré où on lui érigea un mausolée, œuvre de Coustou ; on l'a transporté à Saint-Roch.

Dubois (Antoine, baron), chirurgien, né à Gramat (Lot) en 1756, mort à Paris en 1837. Venu à Paris à l'âge de 20 ans, il donna des leçons de lecture et d'écriture pour vivre, et commença ses études médicales sous Desault, qui bientôt le distingua. En 1790, Dubois était déjà professeur à l'école de chirurgie; il avait un admirable talent de diagnostic et de pronostic, et, de plus, une netteté d'exposition singulière. En 1802, on le nomma chirurgien en chef de la maison de santé qui porte encore le nom d'*hospice Dubois;* en 1811, il donna ses soins à l'impératrice Marie-Louise quand naquit le roi de Rome. Sous la Restauration, il fut destitué des fonctions de professeur à l'Ecole de médecine, 1822, puis réintégré en 1829. Doyen de la Faculté en 1830, il se retira en 1832. Il a laissé peu d'écrits, mais ses élèves sont nombreux.

Dubois de Crancé (Edmond-Louis-Alexis), général français, né à Charleville (Ardennes) en 1747, était lieutenant des maréchaux en 1789. Député aux états généraux par le tiers état de Vitry-le-François, il provoqua l'organisation d'une garde nationale et le rachat des droits féodaux. A la Convention où il fut envoyé par le département des Ardennes, il vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis, appuya la proscription des Girondins et fut chargé de réduire la ville de Lyon soulevée, 1793. Accusé de modérantisme, il fut rappelé et même un instant incarcéré. Il fit alors cause commune avec les Jacobins, puis au 9 thermidor se rangea du côté de Tallien. Membre du conseil des Cinq-Cents il soutint le Directoire qui le nomma inspecteur général d'infanterie, 1798, et ministre de la guerre, sept. 1799 L'opposition de Dubois au coup d'Etat du 18 brumaire lui valut une disgrâce complète. Il mourut à Rethel en 1814.

Dubos (L'abbé Jean-Baptiste), historien, né à Beauvais en 1670. Chargé de diverses missions diplomati-

ques par Torcy, comme par Dubois et le régent, il entra, en 1720, à l'Académie française. Il y remplit pendant 20 ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort, les fonctions de secrétaire perpétuel (1722-1742). — On a de lui : *Histoire des quatre Gordiens*, 1695, bien qu'avant comme après l'abbé Dubos, on n'ait jamais reconnu que trois Gordiens ; *Histoire de la ligue de Cambrai*, 1712 ; *Histoire de l'établissement de la monarchie française dans les Gaules*, 1734, 3 vol. in-4°. Dans ce livre, qui est le plus important de l'abbé Dubos, il soutient que l'établissement des Francs a été purement pacifique. Ce système a été combattu par Montesquieu et par Augustin Thierry.

Dubouchage (François-Joseph de **Gratet**, vicomte), né à Grenoble, 1749-1821. Inspecteur général de l'artillerie en 1792, il accepta, vingt jours avant le 10 août, les fonctions de ministre de la marine. Il accompagna Louis XVI et la famille royale quand ils se rendirent, contre son avis, dans le sein de l'Assemblée législative. Replacé au ministère de la marine, 1815-1817, par la seconde Restauration, il se signala en substituant aux officiers formés par la Révolution le personnel qui avait émigré en 1792.

Du Boulay. V. Boulay (Du).

Dubourdieu (Jean-Armand), ministre protestant, né à Montpellier, 1652, quitta la France en 1685, s'attacha à Schomberg et mourut en 1720, pasteur de l'église française de Savoie à Londres. — On a de lui : *Comparaison des lois pénales de France contre les protestants avec les lois d'Angleterre contre les papistes*, 1717; une édition du *Télémaque* avec des notes curieuses, etc. Bossuet lui a adressé une *lettre sur le bonheur de la Vierge*.

Du Bourg (Antoine), chancelier de France en 1535, était né à la Seille en Auvergne. Il s'éleva progressivement dans la magistrature, présida les grands jours de Moulins en 1534, et mourut d'une chute de cheval en 1538.

Du Bourg (Anne), neveu du précédent, né à Riom, 1521-1559, quitta la carrière ecclésiastique pour le barreau, enseigna le droit à Orléans et fut nommé conseiller-clerc au parlement de Paris, 1557. Calviniste, il osa, un jour de *mercuriales*, en plein parlement, devant Henri II, défendre ses coreligionnaires et attaquer les vices de la cour. Il fut arrêté avec Louis Dufaur, 1559. L'évêque de Paris le déclara hérétique, le dégrada du sacerdoce et le livra au bras séculier. La mort de Henri II n'arrêta pas le procès de Du Bourg; l'assassinat de Minard, l'un de ses juges, hâta sa mort; il fut condamné trois jours après, pendu en place de Grève et son corps fut brûlé, le 20 déc. 1559.

Du Bourg (Léonore-Marie du **Maine**, comte), maréchal de France, 1655-1739, se distingua dans les armées de Louis XIV, devint inspecteur général de la cavalerie en 1690, puis fut nommé maréchal de camp, 1693, lieutenant général, 1702, et vainquit complétement les Impériaux au combat de Rumersheim, 1709. Il devint maréchal en 1724.

Dubourg-Butler (Comte Frédéric), général français, né à Paris, 1778-1850. Élève de marine au commencement de la Révolution, il combattit d'abord dans les armées royalistes de l'Ouest, puis dans les armées républicaines. Il s'attacha à Bernadotte, le suivit d'abord en Suède, puis fit avec les Français la campagne de Russie. Fait prisonnier, il se rallia aux Bourbons, et plus tard suivit Louis XVIII à Gand. Cependant il fut mis à l'écart en 1815 et resta dans l'obscurité jusqu'en 1830. Le 29 juillet, il parut avec un uniforme de général et fut un instant à l'hôtel de ville le centre du mouvement jusqu'à l'arrivée de La Fayette. Lorsque le duc d'Orléans vint recevoir le pouvoir des mains de celui-ci, Dubourg lui adressa quelques paroles sévères et même menaçantes; aussi n'eut-il aucune part aux faveurs du nouveau gouvernement. Il vécut dès lors dans la gêne et la souffrance. Il a laissé quelques écrits politiques de circonstance et des ouvrages estimés sur l'art militaire.

Duboy de Laverne (Philippe-Daniel), typographe et orientaliste, né près de Dijon, 1755-1802. Neveu et élève de dom Clément, il succéda, pendant la Révolution, à Anisson-Duperron, directeur de l'Imprimerie royale du Louvre. Il y réorganisa la typographie orientale. Il fit transporter de Rome à Paris la collection des caractères étrangers de la *Propagande*, et former, en quelques jours, l'imprimerie française, grecque et arabe qui fut attachée à l'expédition d'Egypte.

Du Breuil (Guillaume), jurisconsulte français, né à Figeac (Quercy), mort après 1344, a écrit, vers 1330, *Stylus curiæ parlamenti Franciæ*, ouvrage qui a inspiré non-seulement la jurisprudence, mais encore les ordonnances des rois jusqu'au xvi^e s. Dumoulin en donna une édition en 1549. On en a aussi une traduction française. Du Breuil était avocat du roi au parlement de Paris.

Du Buat-Nançay (Louis-Gabriel, comte), diplomate et historien français, né en Normandie, 1732-1787, fut chevalier de Malte, ami de Folard, ministre de France à Ratisbonne et à Dresde ; mais il est surtout connu par ses ouvrages : *Histoire ancienne des peuples de l'Europe*, 1772, 12 vol. in-12 ; *les Origines ou l'ancien gouvernement de la France, de l'Italie et de l'Allemagne*, 1757, 4 vol. in-12 ; les *Éléments de la politique*, 1773, 6 vol. in-8° ; *Maximes du gouvernement monarchique*, 1778, 4 vol. in-8° ; etc.

Dubuque, ville des États-Unis (Iowa), sur le Mississipi, à la limite du Wisconsin et de l'Illinois ; 10,000 hab. — Située au centre des mines de plomb, elle a une industrie active.

Duc, du latin *Dux* (général d'armée dans l'origine), titre conféré, depuis Constantin, aux chefs militaires qui veillaient à la défense des frontières : au iv^e s., il y en avait treize dans l'empire romain. Les Barbares germains conservèrent ce mot, qui traduisait bien celui de *herzog* (conducteur d'armée), sous lequel ils désignaient leurs chefs. On ne saurait cependant affirmer qu'à cette époque d'anarchie, on ait distingué les *ducs* des *comtes*, en leur subordonnant ces derniers : il est probable que ce classement hiérarchique n'eut lieu qu'au déclin de la féodalité. A partir du xvi^e s., en France, le titre de duc ne fut plus qu'une simple dignité ; avant 1789, on distinguait les *ducs et pairs*, admis à siéger au parlement, les *ducs héréditaires*, qui avaient les honneurs du Louvre, et les *ducs à brevet*, dont le titre était viager. — L'Allemagne a encore ses ducs souverains, comme l'Italie avait les siens avant la guerre de 1859. Le titre de grand-duc est porté par les princes de la maison impériale de Russie.

Duc (M. le). A partir du xvii^e s., on désigna ainsi le fils aîné des princes de Condé, qui était *duc d'Enghien*.

Duc (Fronton du), en latin *Ducæus*, jésuite, né à Bordeaux, 1558-1624. Bibliothécaire du collége de Clermont à Paris, il fut chargé de la révision des écrits des Pères grecs que Henri IV fit imprimer. Il a donné une édition excellente de saint Jean Chrysostome, avec une version latine (1609-1624) ; *Bibliotheca veterum patrum*, etc.

Ducancel (Charles-Pierre), auteur dramatique, né à Beauvais, 1766, fut tour à tour jacobin, feuillant, et, sous la Restauration, ultra-royaliste. Il mourut en 1835. On ne cite guère de ses nombreux écrits, qu'une comédie, *l'Intérieur des Comités révolutionnaires*, 1795, critique acérée du parti terroriste.

Du Cange (Charles du **Fresne**, sieur), historien et philologue, né à Amiens en 1610, mort à Paris en 1688. Reçu avocat au parlement de Paris, 1631, il abandonna le barreau pour se livrer aux études historiques, qu'il poursuivit avec opiniâtreté, même quand il eut acheté, en 1645, une charge de trésorier de France, vacante par la mort de son beau-père. Familier avec toute l'antiquité comme avec le moyen âge, il ne se distingua pas seulement par son érudition, mais encore par une rare sagacité d'esprit. On a de lui : *Glossarium ad scriptores mediæ et infimæ latinitatis*, Paris, 1678, 3 vol. in-fol.; la dernière édition, qui en a été faite avec les additions des bénédictins, est de 1844, Didot, 7 vol. in-4° ; *Glossarium ad scriptores mediæ et infimæ græcitatis*, 1688, 2 vol. in-fol.; *Historia Byzantina*, 1680 ; *Histoire de l'empire de Constantinople sous les empereurs français*, 1668, etc. Il a édité les histoires de Ville-Hardouin et de Joinville. — Indépendamment de ces ouvrages imprimés, Du Cange a laissé un grand nombre de manuscrits conservés à la Bibliothèque nationale de Paris; il y a un volume intitulé : *Principautés d'outre-mer, ou familles d'Orient*, une nouvelle édition de Villellardouin, entièrement remaniée, un grand nombre de lettres, des dissertations sur les sujets les plus variés, etc. La ville d'Amiens, en 1850, a élevé une statue à Du Cange.

Ducange (Victor-Henri-Joseph **Brahain**), romancier et auteur dramatique français, né à la Haye (Pays-Bas), 1783-1833. Employé, sous l'Empire, dans l'administration du cadastre, puis dans celle du commerce et des manufactures, il perdit ses fonctions en 1814. Il chercha alors à vivre en écrivant des romans dont la

réputation s'est bien affaiblie ; l'un d'eux, *Valentine*, peinture assez vive de la réaction royaliste de 1815, valut à l'auteur six mois de prison. Au théâtre, il a obtenu un succès plus durable avec *Trente ans ou la vie d'un joueur*, trois actes, 1827.

Ducarel (André Coltée), antiquaire anglais, né à Greenwich (1714-1785). On lui doit : *Antiquités anglo-normandes*, 1767, in-fol.; cet ouvrage renferme le dessin et la description de monuments de Normandie aujourd'hui disparus. Il a été traduit en français en 1823. Ducarel a donné aussi : *Série de* 200 *médailles anglo-galliques*, etc., 1757, in-4°.

Ducas, famille qui a donné quatre empereurs et d'autres personnages à Constantinople et à Nicée. Les empereurs sont : à Constantinople, Constantin XI (1059-1067); Michel VII (1071-1078 ; Alexis V (1204); et à Nicée, Jean Ducas Vatace (1222-1255).

Ducas (Michel), historien grec, de la famille qui précède, se réfugia, après la prise de Constantinople par Mahomet II (1453), dans l'île de Lesbos. Quand celle-ci eut encore succombé, 1462, il se serait retiré en Italie, où il aurait écrit : *Historia Byzantina, a Johanne Palæologo I° ad Mehemetem II*. Publié en 1649, in-fol., avec une version latine, cet ouvrage a été traduit en français par le président Cousin.

Ducasse (Jean-Baptiste), marin français, né dans le Béarn, se fit remarquer des directeurs de la Compagnie du Sénégal, qui le choisirent pour collègue; en 1678, il établit à Saint-Domingue un comptoir pour la traite des nègres. Il ne tarda pas à attirer l'attention de Louis XIV, qui lui confia, en 1691, le gouvernement de Saint-Domingue : Ducasse y fit de sages règlements; et, à la tête des flibustiers, repoussa une attaque des Anglais et des Espagnols, 1695, et seconda une tentative de Pointis sur Carthagène, qui fut prise, 1697. Nommé chef d'escadre en 1703, puis lieutenant général, il joua un rôle actif dans la guerre de la succession d'Espagne ; en 1714, il bloqua, par mer, Barcelone, et mourut en 1715.

Ducasse, fêtes communales dans les villes et villages de Belgique ou du nord de la France qui sont de langue wallonne. Ducasse signifie *dédicace*.

Ducat, monnaie d'or, frappée pour la première fois en Sicile au XIIe s., ou même, selon d'autres, au VIe s. Les ducats d'Espagne, valant 8 fr. 26 c., sous Philippe II, et 7 fr. 50 c. sous Philippe IV, étaient célèbres au XVIe et au XVIIe s. — Cette monnaie se rencontrait encore dans les divers Etats allemands, en Suède, en Russie, en Danemark, en Hollande, en Italie, etc., et avec des valeurs différentes.

Ducato, nom moderne du *Leucate promontorium*, cap célèbre à la pointe S. de l'île Sainte-Maure (Iles Ioniennes).

Du Caurroy (François-Eustache), musicien, né à Gerberoy (1549-1609), fut, pendant 40 ans, de Charles IX à Henri IV, maître de la chapelle du roi. Le dernier créa pour Du Caurroy, en 1599, la place de surintendant de la musique du roi. On a de lui : *Missa pro defunctis*, la seule qui fût, jusqu'au XVIIIe s., chantée aux obsèques des rois de France; *Mélanges de Musique; Fantaisies*, etc. On lui attribue l'air de la chanson, *Charmante Gabrielle*.

Ducaurroy de la Croix (Adolphe-Marie), jurisconsulte, né à Eu, 1788-1850. Reçu docteur en droit, 1811, il se sentit moins porté vers la pratique des affaires qu'à l'étude de la théorie. Suppléant, en 1819, à la Faculté de Paris, il fut pourvu, l'année suivante, d'une chaire de droit romain. Dès 1815, il avait senti, dans cet enseignement, la nécessité de ne pas séparer la connaissance du droit de celle des textes. — Il a donné : *Institutes de Justinien traduites*, 1815; *Institutes de Justinien expliquées*, 1822-35; *Juris civilis Enchiridium*, etc. Il a commencé la publication d'un *Commentaire du Code civil*. Il a fourni aussi des articles à diverses *Revues* de jurisprudence.

Du Cerceau. V. Cerceau (Du).

Duchange (Gaspard), graveur, né à Paris, 1662-1757. Élève de J. Audran, il se distingua par un travail de chair très-moelleux. Il excella surtout à rendre le Corrége, comme l'attestent ses gravures de *Danaé*, de *Jupiter et Léda*.

Duchatel, en latin *Castellanus* (Pierre), savant prélat, né à Arc-en-Barrois (Haute-Marne), vers 1480. Il apprit le grec sans maître, et fit, pour compléter son instruction, des voyages en Allemagne, en Suisse, en Italie et en Orient : à Bâle, il avait rencontré Erasme, dans les ouvrages duquel il corrigea plusieurs fautes. Recommandé à François Ier par le cardinal Du Bellay, il devint lecteur du roi, puis évêque de Tulle, 1539, de Mâcon, 1544, et, sous Henri II, grand-aumônier, 1547, et évêque d'Orléans, 1551. Il mourut en 1552. — Duchâtel se montra, en plein XVIe s., animé d'un noble esprit de tolérance : il protégea Robert Étienne et Dolet, s'opposa aux rigueurs exercées contre les Vaudois et les protestants. On a de lui : *Trépas, obsèques*, etc., *de François Ier*, et deux *Sermons funèbres*, 1547. Il avait mérité sa faveur auprès du roi autant par son éloquence que par son savoir.

Du Chatel. V. Chatel (Du).

Duchatel (Tanneguy). V. Tanneguy.

Du Châtelet (Gabrielle-Emilie Le Tonnelier de Breteuil, marquise), née à Paris, 1706-1749. Elle apprit le latin, l'anglais et l'italien, et entreprit, à quinze ans, une traduction de Virgile. Mariée au marquis du Châtelet-Lomont, d'une ancienne famille de Lorraine, elle ne différa guère des femmes de son temps. En 1733, elle se lia avec Voltaire à qui, après la publication des *Lettres philosophiques*, elle donna asile à Cirey. C'est dans cette retraite que madame du Châtelet, se plongeant dans les études les plus abstraites, composa, pour un concours de l'Académie des sciences, une *Dissertation sur la nature du feu*, 1738. En 1740, elle donna les *Institutions de physique*, avec une analyse de la philosophie de Leibniz. — En 1741, elle écrivit à Mairan une lettre *sur les forces vives*. On a encore publié d'elle, en 1756, une traduction des *Principes* de Newton, et, en 1806, des *Lettres au comte d'Argental*, avec une *Dissertation sur le bonheur*, etc.

Duché de Vancy (Joseph-François), poëte dramatique, né à Paris, 1668-1704. Auteur de plusieurs opéras, il devint membre de l'Académie des Inscriptions. Grâce à madame de Maintenon, il succéda à Racine pour composer les pièces sacrées destinées à Saint-Cyr ; il fit *Absalon*, 1712, *Débora*, 1712, *Jonathas*, 1714. Il a donné encore une tragédie, des odes, etc. Il appartient à l'école de Racine.

Duchesne (André), historien, né à l'Isle-Bouchard (Indre-et-Loire), en 1584, obtint l'estime du cardinal de Richelieu, qui le nomma géographe et historiographe du roi. Il périt en 1640, écrasé par une charrette en se rendant à sa maison de campagne de Verrière. Ses ouvrages lui ont valu le titre de « Père de l'histoire de « France. » On a de lui : *Antiquités et Recherches de la grandeur et majesté des rois de France*, 1609, in-8°; *les Antiquités et Recherches des villes, châteaux, etc., de toute la France*, 1610, in-8°; *Petri Abælardi et Heloissæ opera nunc primum edita*, 1616; *Historiæ Normannorum scriptores antiqui*, 1619; *Historiæ Francorum scriptores*, 1636, 5 vol. in-fol., etc. Il a encore édité les œuvres d'Alcuin et d'Alain Chartier, ainsi que les *Lettres* d'Etienne Pasquier. Il a dressé les généalogies de plusieurs maisons et laissé d'immenses recueils de pièces, toutes écrites de sa main.

Duchesne (François), historien, fils du précédent, 1616-1693, a publié, corrigé et continué plusieurs des ouvrages d'André Duchesne, tels que l'*Histoire des chanceliers de France*, etc. On a de lui : *Traité des officiers qui composent le conseil d'Etat*, 1662.

Duchesnois (Catherine-Joséphine Rafin, dite Mlle), tragédienne, née à Saint-Saulves-lès-Valenciennes en 1777, était domestique quand elle sentit s'éveiller, en jouant dans une société d'amateurs, son goût pour le théâtre. Elle quitta Valenciennes, et, grâce aux poëtes Vigée et Legouvé, débuta à Paris, au Théâtre-Français, par le rôle de Phèdre, 1802. Elle eut, malgré un talent dramatique incontesté, à lutter contre une opposition qui se ralliait autour de Mlle Georges. Elle excellait dans l'expression des sentiments tendres. Elle mourut en 1835.

Duchoul (Guillaume), en latin *Caulius*, antiquaire du XVIe s., né à Lyon, a été l'un des premiers français qui aient eu du goût pour les monuments de l'antiquité. On a de lui : *Discours sur la castramétation et discipline des Romains*, Lyon, 1555; *Discours sur la religion des Romains*, 1555. Souvent réimprimés, ces ouvrages ont été traduits en latin, en italien et en espagnol.

Ducis (Jean-François), poëte, né à Versailles, 1733-1816, d'une famille originaire de Savoie. Clerc de procureur à Paris, secrétaire du maréchal de Belle-Isle, commis dans les bureaux de la guerre, il renonça à tout pour suivre sa vocation vers le théâtre. L'imagination frappée des beautés originales de Shakspeare, il entreprit de faire connaître le grand poëte anglais en l'accommodant au goût du public du XVIIIe s. Il donna

successivement *Hamlet*, 1769, *Roméo et Juliette*, 1772, *le Roi Lear*, 1783, *Macbeth*, 1784, *Jean sans Terre*, 1791, *Othello*, 1792. Il avait aussi imité Euripide et Sophocle dans *Œdipe chez Admète*, en 1778, année remarquable dans la vie de Ducis, puisqu'il était appelé alors à recueillir la succession de Voltaire à l'Académie française. Son chef-d'œuvre, *Abufar*, 1795, est, du moins, une œuvre originale. Exempt d'ambition, Ducis refusa d'entrer au sénat conservateur en 1800; il passa ses dernières années à composer de petites pièces de vers d'un tour simple, facile et gracieux, empreintes d'une douce philosophie. « Jamais, dit M. Villemain, il ne porta, ne subit aucun joug, même celui de son siècle; car, dans son siècle, il fut constamment très-religieux. » — La meilleure édition des *Œuvres de Ducis* est celle de 1819, 3 vol. in-8°; les *Œuvres posthumes* ont été publiées, en 1826, par Campenon. V. On. Leroy, *Etudes sur Ducis*, 1832.

Duckworth (Sir John Thomas), amiral anglais, né dans le comté de Surrey en 1748, s'embarqua comme mousse en 1759. Il se distingua dans les luttes contre la France, à la Grenade, 1779, et au combat du 1er juin 1794, près des îles Ouessant. En 1802, il reçut la place du Cap (Haïti), que Rochambeau ne voulait pas rendre aux nègres. Vice-amiral en 1806, il battit le contre-amiral français, Lesseygues, envoyé pour reprendre Saint-Domingue. Il prit ensuite le commandement de la flotte de la Méditerranée et força les châteaux des Dardanelles. Il détruisit une escadre turque, signifia des conditions onéreuses à la Porte, mais dut se retirer devant les préparatifs de défense imaginés devant Constantinople par l'ambassadeur de France, Sébastiani. Après une tentative inutile sur l'Egypte, 1807, il devint gouverneur de Terre-Neuve, 1810, membre du parlement, 1813, et mourut en 1817.

Duclair, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 16 kil. N. O. de Rouen (Seine-Inférieure), petit port sur la Seine, fait un commerce assez actif; 1,825 hab.

Duclercq (Jacques), né en Artois, 1420-1469, est l'auteur de *Mémoires* qui s'étendent de 1448 à la mort de Philippe le Bon, duc de Bourgogne (juillet 1467. La première édition complète a été donnée au public par M. de Reiffenberg, 1823, 4 vol. in-8°. La dernière est celle de M. Buchon, dans le *Panthéon littéraire*. Divers manuscrits existent à Arras et à Bruxelles.

Duclos (Charles Pinot), historien et moraliste, né à Dinan, 1704-1772, d'une famille de commerçants, fit ses études à Paris où il se lia avec des gens de lettres, fréquentant les cafés, suivant l'usage du temps. Il prit part à quelques spirituelles facéties, telles que le *Recueil de ces messieurs;* mais l'attention ne fut attirée sur lui que par la *Confession du comte de X...*, 1742, et par le conte d'*Acajou et Zirphile*. L'*Histoire de Louis XI*, reçue assez froidement par le public, et supprimée par arrêt du conseil, 1745, ne l'empêcha pourtant point d'entrer à l'Académie, 1747, et de succéder à Voltaire comme historiographe de France, 1750. Dans cette dernière année, il donna les *Considérations sur les mœurs*, qui subirent des critiques ou des éloges également passionnés. Il fournit aussi des *Mémoires* à la collection de l'Académie des Inscriptions, dans laquelle il avait été admis en 1739. En 1754, il fit paraître une édition de la *Grammaire* de Port-Royal, avec des notes. Secrétaire perpétuel de l'Académie française vers 1755, il travailla à la quatrième édition du *Dictionnaire*, 1762, et engagea l'assemblée à substituer, comme sujets du prix d'éloquence, l'éloge des grands hommes aux lieux communs de la morale. A la suite de propos inconsidérés contre Calonne, rapporteur d'une commission chargée de juger La Chalotais, ami de Duclos, 1766, ce dernier s'éloigna quelque temps de France : il rapporta de cette excursion les *Considérations sur l'Italie*, qui ne parurent qu'en 1791. C'est aussi après la Révolution que fut publié le plus lu aujourd'hui des ouvrages de Duclos : *Mémoires secrets sur le règne de Louis XIV, la régence et le règne de Louis XV*. — Ses *Œuvres complètes* ont été recueillies en 1806 (10 vol. in-8°), et en 1821 (3 vol. gros in-8°).

Ducornet (Louis-César-Joseph), peintre, né à Lille, 1806-1856. Privé de bras par vice de conformation, il se servit de ses pieds pour peindre. Elève de Watteau, professeur de dessin, puis de Lethière, il obtint une pension de Louis XVIII. On a de lui : *Hector et Andromaque*, *Saint Louis rendant la justice* (musée de Lille); *les Esclaves* (musée d'Arras); *Saint Denis prêchant dans les Gaules* (église Saint-Paul-Saint-Louis), etc., et beaucoup de portraits.

Ducos (Jean-François) homme politique, né à Bordeaux, 1765, fut député de la Gironde à l'Assemblée législative, 1791, puis à la Convention, 1792. Moins accessible à l'influence de Mme Roland que ses collègues, les Girondins, il se rapprocha des Jacobins dans la première assemblée, et de la Montagne dans la seconde. C'est ainsi que, dans le procès du roi, il vota la mort sans appel ni sursis. Rayé, sur la demande de Marat, de la liste de proscription dressée, le 31 mai 1793, contre les Girondins, il prit part à la discussion de la constitution de 1793, puis fut incarcéré le 3 octobre, à la suite de ses protestations en faveur de ses amis politiques, et exécuté avec eux (31 oct. 1793).

Ducos (le comte Roger), homme politique, né en 1754, à Dax, était avocat en 1792. Représentant des Landes à la Convention, il vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis, et fit partie de la Plaine. Membre du conseil des Cinq-Cents, il présida l'assemblée, le 18 fructidor 1797. En juin 1799, il devint directeur à la place de Merlin de Douai, et, le 18 brumaire, aida Sieyès et Bonaparte à faire le coup d'Etat. Consul provisoire avec eux, il entra bientôt dans le sénat, qui se convertit en chambre des pairs, en 1814. Banni, en 1815, pour son vote dans le procès de Louis XVI et pour avoir accepté des fonctions pendant les Cent-Jours, il périt près d'Ulm, dans un accident de voiture, 1816.

Ducos (Théodore), homme politique, né à Bordeaux, 1801, neveu du précédent, se livra d'abord au commerce. Député du deuxième collége de sa ville natale, de 1834 à 1848, il fut nommé représentant de la Gironde à la Constituante, 1848, puis de la Seine aux élections complémentaires pour l'Assemblée législative, 1849. Après le coup d'Etat du 2 décembre 1851, il fut appelé au ministère de la marine. Il organisa diverses améliorations dans les services, dirigea la transportation des bagnes à Cayenne, étendit la domination française sur la Nouvelle-Calédonie et dans le Sénégal. Il mourut au milieu des travaux que lui imposait la guerre d'Orient, 1855.

Ducray-Duminil (François-Guillaume), né à Paris (1761-1819), succéda, en 1790, à l'abbé Aubert dans la direction des *Petites-Affiches* pour la partie littéraire. Il s'est signalé par la publication de nombreux romans destinés à la jeunesse. Si les sentiments exprimés par l'auteur sont de tout point irréprochables, le style, bien que clair et facile, est souvent incorrect, et les termes ne sont pas toujours pris dans leur sens propre. Ses ouvrages les plus connus sont : *Cœlina ou l'enfant du mystère; Victor ou l'enfant de la forêt;* les *Soirées de la chaumière*, etc. Ducray-Duminil a travaillé aussi pour le théâtre.

Du Deffand (Mme). V. Deffand (Mme du).

Duderstadt, v. du Hanovre (Prusse), à 22 kil. E. de Gœttingue, sur la Hahle; 4,500 hab. Commerce de houblon, bière, tabac et grosses toiles.

Dudley, v. du comté de Worcester (Angleterre), sur un affluent du Stour, entre Wolverhampton (Stafford) et Birmingham (Warwick), à 12 kil. N. O. de Birmingham. La population est de plus de 44,000 hab. — Dudley est un des centres de la fabrication du fer. Des mines très-riches sont aux environs. Il y a aussi des gisements abondants de houille. On y remarque les ruines d'un prieuré fondé en 1161, et celles d'un vieux château qui domine la ville.

Dudley, nom d'une ancienne famille d'Angleterre d'origine normande. Voici les principaux membres :

Dudley (Edmond), né en 1462, devint, à 23 ans, conseiller privé de Henri VII, à cause de son talent comme jurisconsulte. Nommé baron du trésor, 1497, il commit, avec son collègue Empson, des exactions qui enrichirent à la fois le prince et les ministres. L'incarcération des derniers fut l'un des premiers actes de Henri VIII, 1509, qui, cédant aux réclamations du peuple, ordonna leur mort, 1510.

Dudley (John), fils du précédent, né à Londres, 1502, fit sa fortune à la cour de Henri VIII, grâce à Wolsey et à Thomas Cromwell. Il reçut du roi le gouvernement de Boulogne, le titre de grand-amiral et une part considérable dans les dépouilles de l'Eglise. Bien qu'il eût été exécuteur testamentaire de Henri VIII, il dut, sous Edouard VI, céder sa charge de grand-amiral au frère du duc de Somerset, régent du royaume Vainqueur des rebelles du comté de Norfolk (1549), il rentra en faveur : devenu grand-maréchal (1551) et duc de Northumberland, il fit exécuter Somerset, 1552, et, à la mort d'Edouard VI, tenta de substituer sa bru, Jane Grey, aux filles de Henri VIII, Marie et Elisabeth.

Abandonné par le peuple, il fut arrêté, condamné à mort et exécuté, 1554, par l'ordre de Marie Tudor.

Dudley (Robert), comte de Leicester, second fils du précédent, né en 1531, fut enveloppé dans la disgrâce de sa famille, à l'avénement de Marie Tudor. Remis en liberté, 1554, il devint le favori d'Elisabeth quand celle-ci eut succédé à sa sœur. On l'accusa même d'avoir, dans l'espérance d'épouser la reine, fait périr sa première femme, Amy Robsart, tragique événement qui a inspiré à Walter Scott, l'un de ses romans, le *Château de Kenilworth*. Il parait avoir contracté, 1572, un mariage secret avec lady Howard Douglas, douairière de Sheffield; cette union ne l'empêcha pas cependant d'épouser la veuve de Walter Devereux, comte d'Essex, 1578. Elisabeth l'envoya, en 1585-87, au secours des révoltés des Pays-Bas; mais il échoua dans sa mission. Comblé de faveurs par la reine, il mourut en 1588, sans avoir jamais justifié son élévation par son mérite. Dès 1584, on publiait contre lui un pamphlet, la *République de Leicester;* en 1606, on le réimprima, avec additions, sous le titre de *Mémoires secrets de Robert Dudley*.

Dudley (Robert), fils du précédent et de lady Howard Douglas, né en 1573, se fit connaître par une exploration de l'Orénoque, entreprise à ses frais, 1594, et par sa valeur à la prise de Cadix, 1596. N'ayant pu, à cause de sa naissance, réputée illégitime, succéder au titre de son père, il se rendit en Italie, où il fut bien accueilli par le grand-duc de Toscane, Côme II. Il fit dessécher la campagne de Pise, construire un môle à Livourne, qui fut déclaré port franc. Il mourut en 1639.

Dudley (Jean-Guillaume **Ward**), homme d'Etat anglais (1781-1833), fit partie, comme ministre des affaires étrangères, du cabinet Canning (1827-1828), lequel contribua à la délivrance de la Grèce par la bataille de Navarin. On a publié, 1840, sa correspondance, précieux document pour l'histoire.

Dudon, doyen de la collégiale de Saint-Quentin, a écrit, sur la demande de Richard Ier, duc de Normandie : *Les mœurs et les exploits des premiers ducs de Normandie*. Ce récit, qui s'arrête à l'an 1002, est en prose latine, mais il y a mêlé des poésies de toutes sortes. Duchesne l'a inséré dans sa collection.

Duel. Le *duel*, ou *combat judiciaire*, était inconnu de l'antiquité. Importé dans le monde romain par les barbares du ve s., il fut d'un usage général sous le régime féodal. Saint Louis, le premier, essaya de lui substituer les jugements par témoins; à partir de Philippe le Bel, il n'eut lieu, du moins, qu'après autorisation du roi, donnée en grand conseil. Mais alors il tendit à devenir un acte de vengeance personnelle, et, en particulier, à l'époque des guerres de religion. Sévèrement puni par Henri IV, par Richelieu et par Louis XIV, le duel, ce legs du monde féodal, ne fut pas atteint par la révolution qui achevait la ruine de la féodalité. Depuis 1789, il ne tombe sous aucune disposition spéciale du Code : on lui applique, comme en Angleterre, le droit commun. Dans la plupart des autres Etats, le duel est l'objet d'une pénalité distincte. V. Combat judiciaire.

Duero. V. Douro.

Dufaur (Gui). V. Pibrac.

Dufay (Guillaume), compositeur de musique, né à Chimay (Hainaut), vers 1350, et mort en 1432. Attaché à la chapelle pontificale, il épura l'harmonie et fit beaucoup d'innovations dans la notation. On a plusieurs messes de lui.

Du Fay (Charles-Jérôme de **Cisternay**), né à Paris (1662-1723), était capitaine aux gardes. Obligé de quitter le service, à cause de ses blessures, il se créa une collection de livres et de manuscrits dont le catalogue a été publié sous ce titre : *Bibliotheca Fayana*, in-8°, 1725.

Du Fay (Charles-François de **Cisternay**), né à Paris (1698-1739), était fils du précédent. Lieutenant au régiment de Picardie, il quitta le service quand il eut été nommé membre de l'Académie des sciences, 1733. Il a laissé des *Mémoires* sur beaucoup de sujets. Intendant du Jardin du Roi, il en fit le premier établissement de l'Europe, et demanda, en mourant, que Buffon devînt son successeur.

Duffel, bourg de la prov. d'Anvers (Belgique), à 10 kil. N. de Malines, sur la Nèthe. Commerce; tissage du lin; 4,000 hab.

Duflos (Claude), graveur, né à Paris (1662-1727), a été le rival heureux de François Poilly. — On a de lui : *les Pèlerins d'Emmaüs*, d'après Paul Véronèse, etc., et des portraits parmi lesquels celui du *Cardinal de Retz*, d'après Herluyson. Ses œuvres sont encore fort recherchées.

Dufrénoy (Adélaïde-Gilette **Billet, Mme**), poëte française, née à Paris (1765-1825), épousa un riche procureur au Châtelet. Ruinée par la Révolution, elle dut vivre de ses travaux littéraires, jusqu'au moment où l'Empire lui vint en aide : elle donna alors ses *Elégies*, 1807. Après la chute de Napoléon Ier, elle écrivit des romans pour la jeunesse et collabora à divers recueils littéraires.

Dufrénoy (Pierre-Armand), géologue et minéralogiste, fils de la précédente, né en 1792 à Sevran (Seine-et-Oise), entra dans le corps des mines, 1813. Avec Elie de Beaumont, il a exécuté la *Carte géologique de France*, qui parut en 1841 : elle est dressée à l'échelle d'un cinq cent millième. Chargé, en 1827, d'une mission au delà de la Manche, il résuma ses observations dans un mémoire qui a pour titre : *Voyage métallurgique en Angleterre*. Membre de l'Académie des Sciences, professeur et directeur à l'Ecole des mines, etc, il a publié, de 1819 à 1838, une série de mémoires qui ont renouvelé les bases de la géologie. D'autres travaux ont eu pour objet la constitution géologique des monts d'Auvergne et des Pyrénées, des terrains volcaniques des environs de Naples, etc. Dufrénoy est mort en 1857.

Dufresne (Bertrand), financier, né à Navarreins (Basses-Pyrénées), en 1736, fut d'abord commis chez un négociant. Necker, qui reconnut sa probité et ses talents, le fit avancer jusqu'au poste de receveur général à Rouen. Directeur du trésor public (1788-1790), détenu pendant la Terreur, député de Paris au conseil des Cinq-Cents, il fut éliminé au 18 fructidor 1797. Rappelé par Lebrun dans l'administration des finances, après le 18 brumaire, il redevint directeur du trésor public et conseiller d'État. Il contribua à faire renaître le crédit public et mourut en 1801.

Dufresnoy (Charles-Alphonse), peintre et poëte latin moderne, né à Paris, 1611-1665. Elève de Vouet, il se perfectionna dans son art en Italie, et décora le château du Raincy. Atteint de paralysie, il consacra ses dernières années à un poëme latin, *De arte graphica*, publié, après sa mort, par Mignard et de Piles, ses amis, 1668. Traduit et réimprimé plusieurs fois en français, cet ouvrage, qui est loin d'être sans mérite, a été transporté en anglais par Dryden et imité en italien et en allemand.

Dufresnoy (Lenglet-). V. Lenglet.

Dufresny (Charles **Rivière**), auteur dramatique, né à Paris (1654-1724), était arrière-petit-fils de Henri IV et de la belle jardinière d'Anet. Louis XIV lui donna la charge d'huissier de la chambre, le privilége d'une manufacture de glaces, puis celui du *Mercure galant*, sans pouvoir l'enrichir. Le Régent n'y réussit pas davantage. Dufresny avait le génie d'un artiste : il faisait des chansons et les mettait en musique; il excellait dans les dessins d'architecture et de jardins : Louis XIV l'avait nommé dessinateur des jardins royaux pour deux dessins du parc de Versailles. Lié avec Regnard et Dominique Biancocelli le fils, il travailla avec eux pour le théâtre italien, mais se brouilla avec le premier, qu'il accusa de lui avoir dérobé le sujet du *Joueur*. Au Théâtre-Français, il a donné plusieurs pièces: l'*Esprit de contradiction*, 1700; la *Coquette de village*, 1715; le *Faux sincère*, 1721, etc. Toutes les comédies de Dufresny sont étincelantes d'esprit, mais le plan en est fort irrégulier. — Montesquieu, dans les *Lettres persanes*, s'est inspiré de ses *Amusements sérieux et comiques*, roman de mœurs. — On a publié les *Œuvres choisies* de Dufresny, Didot aîné, 1803, 2 vol. in-12.

Dugald-Stewart. V. Stewart.

Dugas-Montbel (Jean-Baptiste), helléniste, né à St-Chamond, 1776-1834, s'engagea d'abord dans le commerce, auquel il renonça, à l'âge de trente ans, pour se livrer à l'étude des lettres. Il commença, alors seulement, à s'occuper du grec. Plein d'enthousiasme pour cette langue, il donna une traduction de l'*Iliade*, en 1815, et des autres poëmes homériques, en 1818. Il l'accompagna d'un commentaire, savant résumé des travaux antérieurs de Heyne, de Wolf, etc. Membre de l'Académie des Inscriptions (1830), Dugas-Montbel siégea trois fois à la Chambre des députés (1830-1834).

Dugazon (Jean-Baptiste-Henri **Gourgault**, dit), comédien, né à Marseille, 1743-1809, débuta, en 1771, dans les *premiers comiques* et les *Crispins*. Doué d'une vive intelligence, d'une physionomie mobile, d'une gaieté communicative, il remplaça Préville en 1786. Admis aux petits spectacles de la cour, il mit en vogue

les mystifications. Pendant la Révolution il fut aide de camp de Santerre et composa quelques pièces fort médiocres. Professeur au Conservatoire, il donna, dit-on, quelques conseils à Talma. Il se retira du théâtre, 1807, et mourut fou près d'Orléans.

Dugazon (Louise-Rosalie **Lefèvre,** Mme), comédienne, née à Berlin, 1755-1821, femme divorcée du précédent. Venue en France à l'âge de huit ans, elle excella dans les rôles de jeunes amoureuses et de soubrettes. Forcée d'y renoncer, à cause de l'embonpoint qu'elle prit plus tard, elle adopta les rôles de *mères*, dans lesquels elle obtint de nouveaux triomphes. Les deux emplois qu'elle a remplis portent encore, dans les troupes de province, les noms de *jeunes Dugazon* et de *mères Dugazon*. Elle se retira en 1806.

Dugdale (William), historien et antiquaire anglais, né dans le comté de Warwick, 1605-1686, s'attacha à la cause des Stuarts. Charles II le récompensa en le nommant roi d'armes de l'ordre de la Jarretière, 1677. Il a composé des ouvrages qui sont sans cesse consultés en Angleterre. Les principaux sont : *Monasticum Anglicanum*, 3 vol. in-fol.; *les Antiquités du comté de Warwick; le Baronage en Angleterre*, 1675; *Histoire de la cathédrale de Saint-Paul*, 1658, etc.

Dugès (Antoine-Louis), médecin et naturaliste, né à Mézières, 1797-1838, mena de front les travaux de l'enseignement et les recherches du savant. Membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, il a donné : *Recherches sur les maladies des enfants nouveau-nés*, 1821; *Manuel d'obstétrique*, 1826, qui a été traduit en italien; *Recherches sur l'ostéologie et la myologie des batraciens; Physiologie comparée de l'homme et des animaux*, 1838, etc.

Dughet (Gaspard), dit *le Guaspre*, peintre, né et mort à Rome, 1613-1675, d'une famille originaire de Paris, a été élève et beau-frère du Poussin. Ses peintures ornent plusieurs palais et l'église Saint-Martin à Rome : il a excellé dans le paysage. — Son frère, *Jean* Dughet, n'a guère gravé que des sujets empruntés au Poussin.

Dugommier (Jean-François **Coquille**), général français, né à la Basse-Terre (Guadeloupe) en 1736, avait donné sa démission de lieutenant-colonel et se livrait à l'exploitation de ses propriétés, dans les Antilles, quand la Révolution éclata. Nommé colonel des gardes nationales de la Martinique, il y résista aux noirs armés par des colons, 1791; élu représentant de cette colonie à la Convention, il reprit cependant du service. Envoyé à l'armée d'Italie, il y devint général de division; ensuite il reprit Toulon, aidé de Bonaparte (décembre 1793). A l'armée des Pyrénées-Orientales où, comme à Toulon, il succéda à Doppet, il chassa les Espagnols du Roussillon, 1794, et porta la guerre en Catalogne : il y périt au milieu d'une victoire, tué d'un éclat d'obus, à la Sierra-Negra, près de Figuières (17 novembre).

Duguay-Trouin (René), marin français, né à Saint-Malo, 1673-1736, était fils d'un armateur qui le destina d'abord à l'état ecclésiastique. Emporté par sa vocation, il servit sur des corsaires (1689-1697), puis entra dans la marine de l'État avec le grade de capitaine de frégate. Pendant la guerre de la succession d'Espagne, il se signala par de nombreux exploits dont le plus éclatant fut l'attaque et la prise de Rio-de-Janeiro, 1711; chef d'escadre en 1715, lieutenant général en 1728, il parcourut, en 1731, la Méditerranée, arrachant partout réparation des dommages causés au commerce français par les pirates. — Il avait aussi un véritable talent d'ingénieur maritime, comme l'attestent les vaisseaux construits sur ses plans. Ses *Mémoires* ont été publiés à Paris, 1740. La ville de Saint-Malo lui a élevé une statue.

Du Guesclin. V. Guesclin (du).

Duguet (Jacques-Joseph), théologien et moraliste, né à Montbrison, 1649-1733, fut d'abord membre de l'Oratoire. Il quitta cette congrégation en 1685 à cause de son attachement aux doctrines de Port-Royal. Ami du P. Quesnel, il lui resta fidèle jusqu'à la fin. On a de lui : *Traité sur les devoirs d'un évêque; Règle pour l'intelligence des Écritures; Lettres sur divers sujets de morale et de piété; Explication du livre de la Genèse*, 1732, 6 vol. in-12; le premier volume, qui a pour titre : *Commentaire sur l'ouvrage des six jours*, est le chef-d'œuvre de l'auteur, etc. On a donné en 1764 : l'*Esprit de M. Duguet, ou Précis de la morale chrétienne tiré de ses ouvrages*, in-12.

Du Haillan. V. Haillan (du).

Du Halde (Jean-Baptiste), jésuite, né à Paris, 1674-1743, a été secrétaire du P. Tellier, confesseur de Louis XIV. Il fut aussi chargé de mettre en ordre et de publier les lettres écrites par les missionnaires de la Société. On a de lui : *Lettres édifiantes et curieuses*, recueil commencé par Legobien ; *Description géographique, historique, etc., de l'empire de la Chine*, Paris, 1735, 4 vol. in-fol., avec atlas par d'Anville : c'est le premier ouvrage exact sur la Chine.

Duhamel (Jean-Baptiste), savant oratorien, né à Vire, 1624-1706, fut dix ans curé de Neuilly-sur-Marne, aumônier du roi en 1656, et en 1666 secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, fonction dont il se démit, en 1697, en faveur de Fontenelle. Son excellente latinité le fit choisir par Colbert de Croissy pour rédiger les documents diplomatiques de la paix d'Aix-la-Chapelle, 1668. On a de Duhamel : *De meteoris et fossilibus*, 1659; *De consensu veteris et novæ Philosophiæ*, 1663; *Philosophia vetus et nova, ad usum scholæ accommodata*, 1678, etc.

Duhamel (Jean-Pierre-François **Guillot-**), ingénieur, né à Nicorps, près de Coutances, 1730-1816, alla étudier en Allemagne l'art des mines, 1757. Directeur d'une grande fonderie, il fabriqua un acier rival des aciers anglais, 1767. Membre de l'Académie des sciences, 1786, puis de l'Institut, il a laissé des *Mémoires* épars dans divers recueils, et une *Géométrie souterraine*, manuel des mineurs, qui a été traduite en allemand.

Duhamel du Monceau (Henri-Louis), agronome, né à Paris, 1700-1782, avait pris le goût des sciences naturelles au collége d'Harcourt. Inspecteur de la marine, membre de l'Académie des sciences et de plusieurs sociétés étrangères, il consacra sa vie à propager les connaissances relatives à l'agriculture, au commerce, à la marine et aux arts mécaniques. Il serait long d'énumérer tous ses ouvrages : *Traité des arbres et arbustes qui se cultivent en France*, 1755; *De la physique des arbres*, 1758, ce livre est le chef-d'œuvre de Duhamel; *Des semis et plantations des arbres*, 1760; *De l'exploitation des bois*, 1764; *Traité des arbres fruitiers*, 1768; etc.; sans compter un très-grand nombre de mémoires dans le *Recueil de l'Académie des sciences* de 1728 à 1781.

Du Hausset (Mme), 1720-1780, femme de chambre de Mme de Pompadour, a écrit des *Mémoires* publiés en 1825, 1 vol.

Duhesme (Philippe-Guillaume), général français, né à Bourgneuf (Saône-et-Loire), 1766, servit, comme capitaine, dans les volontaires de 1792. Il se distingua sous Dumouriez en Belgique et sous Jourdan à Fleurus. Il combattit encore sous Hoche en Vendée, sous Moreau en Allemagne, sous Championnet dans le royaume de Naples, et fut quelque temps sans emploi après la disgrâce de ce général. Le Consulat l'envoya en Italie et en Hollande; l'Empire l'occupa en Catalogne, 1808-1810, et dans la campagne de France où il se battit vaillamment à Montereau, 1814. A Waterloo, Duhesme commandait la jeune garde; couvert de blessures, il fut massacré après la bataille, 18 juin 1815. — On a de lui un ouvrage estimé : *Essai sur l'infanterie.*

Duilius (Nepos), consul romain, pendant la première guerre punique (260 ans av. J. C.), vainquit les Carthaginois à la bataille navale de Myles, en armant ses galères de crampons de fer appelés *corbeaux* qui facilitaient l'abordage. Il obtint, le premier, le triomphe naval, et, s'il dînait en ville, l'honneur d'être reconduit chez lui, à la lueur des flambeaux, précédé de joueurs de flûtes. On érigea aussi sur le Forum une colonne rostrale en souvenir de la victoire.

Duisbourg, ville du royaume de Prusse, dans la prov. du Rhin, sur la Ruhr, à 2 kil. du Rhin et à 24 kil. N. O. de Düsseldorf. On croit que c'est l'ancien *Teutoburgum*; 26,000 hab. Dans une situation agréable Duisbourg a des fabriques de draps, de toiles et de savon. Il fait aussi un commerce actif avec les Pays-Bas. Université de 1655 à 1802.

Duiveland, île de Zélande (roy. des Pays-Bas), au S. E. de l'île de Schouwen, entre les îles d'Over-Flakkee au N., de Nord-Beveland au S. et de Tholen au S. E.

Dujardin (Karel), peintre, né à Amsterdam en 1635, fut élève de Berghem. Il mena une vie assez dissipée, qui ne l'empêcha pas de produire beaucoup. Il alla deux fois à Rome et mourut en 1678 à Venise. Le Louvre possède de lui deux admirables tableaux : le *Calvaire* et, dans un autre genre, le *Charlatan*, gravé par Boissieu. Dujardin a surtout reproduit des scènes pasto-

rales et des animaux. Il a aussi gravé 52 sujets à l'eau-forte.

Dujardin (Félix), naturaliste, né à Tours en 1801, était chargé de cours publics dans sa ville natale avant que ses travaux scientifiques lui eussent ouvert la Faculté des sciences de Toulouse, et, plus tard, celle de Rennes, où il occupa la chaire de zoologie. Il est mort en 1860. — On a de lui : *Flore d'Indre-et-Loire*, 1833; *Histoire naturelle des infusoires*, 1841; *Manuel de l'observateur au microscope*, 1843; *Histoire naturelle des helminthes*, 1844, etc. Les travaux de Dujardin sur les infusoires ont renouvelé cette partie de la science.

Duker (Charles-Gustave), général suédois, se signala dans la lutte de Charles XII contre Pierre le Grand. Pris à Poltava, 1709, mais remis en liberté, il chassa, avec Steinbock, les Danois de la Scanie, 1710. Nommé commandant de Stralsund, il ne rendit la place que sur un ordre de Charles XII, 1715. Il négocia avec la Prusse le traité de Stockholm, 1720, et mourut en 1732.

Duker (Charles-André), érudit allemand, né à Unna (Westphalie) en 1670. Professeur à La Haye, puis à Utrecht, il mourut en 1752. — On a de lui : *De latinitate jurisconsultorum veterum*, 1711, et de savantes éditions d'auteurs anciens : celle de *Thucydide*, 1731, est considérée comme son chef-d'œuvre.

Dulague (Vincent-François-Jean-Noel), professeur d'hydrographie à Rouen, né à Dieppe, 1729-1805, est l'auteur de deux ouvrages qui ont été suivis dans les écoles de marine : *Leçons de navigation*, 1768; *Principes de navigation*, 1787.

Dulaure (Jacques-Antoine), archéologue et historien, né à Clermont-Ferrand, 1755-1835, s'adonna d'abord à l'architecture. Cette étude le conduisit à des ouvrages de critique sur les monuments de Paris, notamment sur l'Odéon. Après la *Description de Paris*, il rédigeait la *Description de la France* quand survint la Révolution. Député du Puy-de-Dôme à la Convention, il vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis, se rangea néanmoins dans le parti des Girondins et eût péri avec eux, s'il ne se fût caché, puis réfugié en Suisse jusqu'au 9 thermidor. Il reprit alors sa place à la Convention, 1794, siégea dans le conseil des Cinq-Cents, et, après le 18 brumaire, rentra dans la vie privée. La faillite d'un notaire, dépositaire de sa fortune, l'obligea cependant (1808) d'accepter, dans une administration financière, une place de sous-chef que la première Restauration lui enleva. Il reprit alors ses travaux littéraires. Le plus important de ses ouvrages est l'*Histoire civile, physique et morale de Paris*, 1821, 10 vol. in-8°. Dulaure y fait rarement preuve d'impartialité, il y accumule, non sans affectation, les accusations contre les rois et le clergé. Son style est d'ailleurs diffus. Il a encore donné : *Histoire abrégée des différents cultes ; Esquisses des principaux événements de la Révolution française; Pogonologie ou histoire philosophique de la barbe ; Singularités historiques*, etc.

Dulaurens (André), médecin, né à Arles, reçu docteur à Montpellier en 1583, fut professeur dans la même ville jusqu'en 1598, où il devint médecin ordinaire de Henri IV. Il mourut en 1609. — On a de lui : *Historia anatomica humani corporis*, 1595; *De Crisibus*, 1596; *De visu*, 1605; etc. Toutes ses œuvres anatomiques et médicales ont été données en latin et en français; la meilleure édition française est de Théophile Gelée, Paris, 1613, in-fol.

Dulaurens (Henri-Joseph), écrivain satirique, né à Douai, 1719-1797. Admis dans les chanoines de la Trinité à 18 ans, il abandonna bientôt son ordre, et se rendit à Paris. En 1761 il y publia un pamphlet intitulé *les Jésuitiques*, dirigé contre la Société que le parlement venait de condamner. Il crut néanmoins devoir se sauver en Hollande. De là il se rendit à Francfort; enfin, en 1767, la chambre ecclésiastique de Mayence le condamna, comme auteur de livres irréligieux, à une prison perpétuelle dans le couvent de Marienbaum où il mourut.

Dulcigno, *Olcinium* ou *Olchinium*, ville d'Albanie (Turquie d'Europe), à 32 kil. S. de Scutari, est une place fortifiée. Excellent port sur l'Adriatique qui a souvent abrité de redoutables pirates; 6,500 hab.

Dulcin, hérésiarque, né à Novare, fut brûlé vif à Verceil, en 1308, avec sa femme. Disciple de Ségerel, il annonçait la loi du Saint-Esprit qui, en 1307, avait succédé à celle du Fils, disait-il. Ses sectateurs se confondirent avec les Vaudois.

Dulgibini, peuplade germanique de l'O., dans la forêt Teutberg (vers Paderborn), au temps de Pline l'Ancien, et plus tard sur la rive droite du Weser.

Dulichium, aujourd'hui *Neochori*. C'était la principale des îles Echinades, à l'embouchure de l'Achéloüs, au S. O. de l'Etolie.

Dulong (Pierre-Louis), physicien et chimiste, né à Rouen, 1785-1838. A 16 ans il était admis à l'Ecole polytechnique. Il étudia ensuite la médecine, puis la botanique, et enfin la chimie où ses débuts furent ceux d'un maître : en 1811 il découvrit le chlorure d'azote, substance qui avait échappé à Vauquelin; deux explosions lui coûtèrent un œil et deux doigts, 1812, sans le détourner de ses recherches. En 1815 et en 1816 il fit sur l'acide nitreux et les acides du phosphore des études qui mirent fin aux discussions auxquelles on se livrait à ce sujet. — Dulong s'occupa ensuite de physique. Avec Petit, il fit sur les lois du refroidissement un mémoire étendu que l'Académie des sciences couronna en 1818. Avec Berzelius, il entreprit une nouvelle analyse de l'eau et détermina la composition de l'acide carbonique. Cela le conduisit à des recherches sur la chaleur dégagée par la respiration des animaux et sur les produits gazeux de cette respiration. Membre d'une commission chargée de constater la force élastique de la vapeur d'eau à des températures élevées, il inventa pour cette recherche des appareils d'une grande délicatesse. — Dulong occupa des chaires de chimie à l'Ecole normale, à la Faculté des sciences et à l'Ecole d'Alfort. Professeur de physique à l'Ecole polytechnique, il y devint en 1830 directeur des études. Membre de l'Académie des sciences depuis 1823, il y recueillit la place de secrétaire général pour les sciences physiques, laissée vacante par la mort de Cuvier, 1832. On trouvera les mémoires de Dulong dans les *Annales de Chimie* et les *Recueils de l'Académie des sciences et de la Société d'Arcueil.*

Dulwich, village du comté de Surrey (Angleterre), à 6 kil. S. de Londres. — Maison de secours pour les vieillards et les pauvres et collège dus à l'acteur Alleyn, 1641.

Dumaniant (Antoine-Jean **Bourlin,** dit), comédien, auteur dramatique et romancier, né à Clermont-Ferrand, 1752-1828. Acteur aux théâtres des Variétés, du Palais-Royal, etc., il dirigea celui de la Porte-Saint-Martin, et, en dernier lieu, diverses troupes départementales. Acteur médiocre, romancier oublié, il a écrit une foule de pièces qui se distinguent par la complication de l'intrigue et une verve entraînante : il a fait école. Une de ses comédies, *Guerre ouverte*, 1786, fut traduite en trois langues.

Dumarest (Rambert), graveur en médailles, né à Saint-Etienne, 1750-1806, fut d'abord ciseleur dans son pays, puis à Birmingham. Il obtint ensuite, en France, le grand prix de gravure et devint membre de l'Institut en 1803. — Il est l'auteur des médailles du Conservatoire de musique (*Apollon*), de l'Institut (*Minerve*), de l'Académie de médecine (*Esculape*), etc.

Dumarsais (César Chesneau), grammairien, né à Marseille en 1676, fut avocat au parlement de Paris, 1704, puis précepteur chez le président de Maisons, gouverneur chez Law et le marquis de Baufremont. Il essaya, plus tard, d'ouvrir un pensionnat, travailla à l'*Encyclopédie*, et mourut en 1756, presque dans la misère. On a de lui : *Méthode raisonnée pour apprendre la langue latine ; Traité des Tropes*, son chef-d'œuvre ; *Principes de grammaire*, etc. Ses œuvres forment 7 vol. in-8°, 1797.

Dumas (Charles-Louis), médecin, né à Lyon, 1765-1813. Reçu docteur à Montpellier, 1785, il vint achever son éducation médicale à Paris. Médecin de l'Hôtel-Dieu à Lyon, pendant le siége que cette ville soutint contre les troupes républicaines, il passa ensuite à l'armée d'Italie. Nommé, en 1795, professeur de physiologie à l'école de Montpellier, il en devint le directeur. Il fut aussi recteur de l'Académie et correspondant de l'Institut. On a de lui : *Système méthodique de nomenclature et de classification des muscles du corps humain; Principes de physiologie*; *Doctrine générale des maladies chroniques*, etc.

Dumas (Alexandre Davy de la Pailleterie), général français, né à Jérémie (Haïti) en 1762, était fils d'un riche colon et d'une négresse africaine. Engagé à 14 ans, il se distingua par une force prodigieuse. Brigadier en 1792, il avança rapidement, puisqu'en 1793 il fut créé général de division. Placé à la tête de l'armée des Pyrénées-Orientales, puis de celle des Alpes, il servit, sous Bonaparte, au siége de Mantoue, 1796. Il se signala

ensuite dans le Tyrol, avec une division de mulâtres et de nègres ; il y défendit seul le pont de Brixen. Dans l'expédition d'Egypte, il commanda la cavalerie; obligé de revenir par suite de maladie, il tomba entre les mains des Napolitains qui le gardèrent prisonnier pendant deux ans. Il mourut, en 1807, à Villers-Cotterets où était né, en 1803, son fils, le célèbre romancier et auteur dramatique. V. SUPPLÉMENT.

Dumas (MATHIEU, comte), général et historien, né à Montpellier, 1753-18 7, a eu une carrière singulièrement active. Avant la Révolution, il passa en Amérique, comme aide de camp de Rochambeau, 1780, reconnut les côtes du Levant, 1784-85, et fut envoyé en mission en Allemagne et en Hollande ; en 1789, il était directeur du dépôt de la guerre. Partisan des réformes constitutionnelles, il fut chargé par la Constituante de protéger Louis XVI, arrêté à Varennes, 1791 ; élu à l'Assemblée législative, il s'opposa à l'entraînement des Girondins. Exilé sous la Convention, il devint membre du conseil des Anciens en 1795, mais fut proscrit au coup d'Etat du 18 fructidor 1797. Le Consulat tira Mathieu Dumas de sa retraite d'Allemagne, pour le faire entrer au conseil d'Etat. Attaché au quartier général de la grande armée, il alla prendre possession des provinces Illyriennes après la paix de Presbourg. Ministre de la guerre de Joseph, roi de Naples, il organisa l'armée napolitaine sur le modèle de l'armée française, puis revint prendre sa place auprès de Napoléon Ier, qui tira parti de lui dans ses campagnes d'Espagne, de Wagram, de Russie et d'Allemagne. Prisonnier après la capitulation de Dresde, Mathieu Dumas mit au service de la Restauration son aptitude administrative à laquelle Napoléon Ier recourut encore, pendant les Cent-Jours, pour l'organisation des gardes nationales. La seconde Restauration le rappela au conseil d'Etat, 1818, puis l'en exclut en 1822, laissant au gouvernement de Juillet le soin de l'y faire rentrer en 1830. Dans l'intervalle il avait siégé à la chambre des députés, 1828-30; écrit un *Précis des événements militaires*, de 1798 à 1807; traduit et annoté l'*Histoire de la guerre d'Espagne* de Napier, et, enfin, rédigé ses propres *Souvenirs*, que son fils a publiés. — Créé pair de France en 1831, il mourut en 1837.

Dumbarton (*Dumbritonium*), v. d'Ecosse, chef-lieu du comté du même nom, à 90 kil. O. d'Edimbourg, au confluent du Leven et de la Clyde ; 5,000 hab. — Il a un bon port et d'importantes verreries. Son château, construit sur un rocher de 190 mètres de hauteur, est très-ancien : avant l'invention de la poudre, il passait pour imprenable. Patrie de Smollett.

Dumbarton (comté de), situé en Ecosse, entre ceux de Perth au N., de Stirling à l'E., de Renfreed au S., d'Argyle et la mer d'Irlande à l'O. Sa superficie est de 67,152 hect., et la popul. de 45,000 hab.Le sol est montagneux et peu fertile. Le comté est borné à l'E. par le beau lac Lomond; vers le N. il est dominé par le sommet du Ben-Lomond. L'industrie consiste dans l'élève du bétail et l'exploitation des mines de fer, houille et pierre à bâtir.

Duméril (ANDRÉ-MARIE-CONSTANT), médecin et naturaliste, né à Amiens en 1774, et mort en 1860. Lié avec Cuvier en 1795, il devint professeur d'anatomie à la Faculté de médecine en 1801, suppléant de Lacépède au Muséum d'histoire naturelle en 1803 : il ne lui succéda qu'en 1825, dans la chaire d'erpétologie. C'est à cette longue suppléance, préparation de son propre enseignement, que l'on doit l'un de ses principaux ouvrages : *Erpétologie générale* ou *Histoire naturelle des reptiles*, 1834-1854, 9 vol. avec atlas de 120 pl. — Il a aussi commencé le musée anatomique de la Faculté de médecine.

Dumersan (MARION), vaudevilliste et numismate, 1780-1849, attaché au cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale dès 1795, y devint conservateur-adjoint en 1842. Il a fait représenter plus de 200 pièces, souvent spirituelles et gaies, comme les *Saltimbanques;* et s'est, en même temps, occupé de numismatique avec succès; on lui doit : *Eléments de numismatique*, 1834; *Histoire du cabinet des médailles*, 1838. Il a aussi publié un recueil de *Chansons nationales*.

Dumesnil (MARIE-FRANÇOISE **Marchand**, dite), tragédienne, née vers 1713, près d'Alençon, fut reçue sociétaire de la Comédie-Française en 1737. Telle était la puissance de son jeu que, dans *Cléopâtre*, elle fit reculer le parterre d'effroi pendant la scène des imprécations. Garrick disait d'elle : « En la voyant, je « n'ai pu songer à l'actrice; c'est *Agrippine*, c'est *Sémi-* « *ramis*, c'est *Athalie* que j'ai vues. » Retirée de la scène en 1776, elle reçut de la Convention une pension de 3,000 francs, et de Chaptal en 1802, un logement au Louvre. Elle mourut en 1803. — Coste a publié des *Mémoires de mademoiselle Dumesnil*.

Dumfries, comté d'Ecosse (Grande-Bretagne), borné au N. par ceux de Selkirk, Peebles et Lanark, par Ayr et Kirkudbright à l'O., par Rosburgh à l'E., et par le golfe de Solway au S. — La superficie est de 327,369 hect., et la popul. de 178,500 hab. — Couvert par les ramifications des monts Cheviots et par de vastes bruyères, il n'a que la cinquième partie de son sol cultivée. Il est arrosé par la Nith, l'Annan, l'Esk, etc.

Dumfries (*Dunfreia*), chef-lieu du comté de ce nom (Ecosse), sur la Nith et non loin du golfe de Solway, à 114 kil. S. d'Edimbourg. — Popul. 23,000 hab. — Fabr. de bas et de chapeaux. Le port reçoit les navires de 150 tonneaux. Dumfries a quelques monuments; on cite l'une de ses rues longue de 1 kil. et large de 35 mètres.

Dumnoniens ou **Damnoniens** (*Dumnonii*), peuple de l'île de Bretagne, au S. O. vers la presqu'île de Cornouailles. Leur capitale était *Isca Dumnoniorum* (Exeter). Ils donnaient leur nom au cap Lizard.

Dumnorix, chef gaulois de la nation des Eduens, frère de Divitiac. Il aida, malgré César, le passage des Helvétiens en Gaule en leur ouvrant le pays des Séquanes : il était gendre d'Orgetorix, leur chef, et commandait la cavalerie éduenne. Plus tard, il entraîna celle-ci hors du camp romain quand César voulut tenter la conquête de la Bretagne, mais, atteint dans sa fuite, il fut tué (54 av. J. C.).

Dumolard (HENRI-FRANÇOIS-ETIENNE-ELISABETH **Orcel**), auteur dramatique, né à Paris, 1771-1845, fut secrétaire de l'administration de la police en 1789, défenseur officieux sous la Convention, vérificateur au trésor public, et, après 1814, avocat. Il a donné *le Philinte de Destouches ou la Suite du Glorieux*, *Vincent de Paul*, etc. Il a publié les *Mémoires de Favart*, 1808, et des *Entretiens de l'autre monde*, 1845.

Dumonceau (JEAN-BAPTISTE), général français, né à Bruxelles en 1760, se livra d'abord à l'architecture. Enrôlé, en 1788, dans un régiment de dragons, quand le Brabant s'insurgea contre Joseph II, il devint colonel des *Canaris*, corps ainsi désigné à cause de son uniforme. Réfugié en France, il reprit, en 1792, les armes contre l'Autriche et défit, entre Lille et Tournai, un corps nombreux de Hollandais. Promu général de brigade, il joua un rôle dans la conquête de la Belgique et de la Hollande, 1794-1795. Lieutenant général au service batave, 1795, il remporta une éclatante victoire à Bergen, 1799, sur une division russe. Commandant des troupes hollandaises qui combattirent dans les campagnes d'Austerlitz et de Prusse, il devint maréchal de Hollande en 1807. Il se distingua encore dans l'île de Walcheren contre les Anglais, et dans la campagne de 1813, en Allemagne. En 1815, il rentra dans les Pays-Bas, siégea dans les Etats-Généraux, 1820, et mourut l'année suivante. Sa probité lui avait valu le surnom de *général sans tache*.

Dumon-Dumortier (AUGUSTIN), homme d'Etat belge, né à Lille, 1791-1852 ; allié à une riche famille de Tournay, il dirigea d'abord une vaste exploitation industrielle. En 1830, naturalisé belge, il rendit, comme échevin, de grands services à Tournai, devint membre du sénat en 1835, puis gouverneur du Hainaut en 1847. Il fut cinq fois de suite président du sénat et a mérité l'estime des Belges.

Dumont, nom d'une famille de sculpteurs français. Le premier connu, DUMONT (FRANÇOIS), né à Paris, 1688-1726, est l'auteur du *Titan foudroyé* (au Louvre). — DUMONT (EDME), son fils, né à Paris, 1720-1775, a exécuté un *Milon de Crotone* (au Louvre). — DUMONT (JACQUES-EDME), son petit-fils, né à Paris, 1761-1844, a fait les statues de divers personnages de la Révolution, de *Colbert* pour le Corps législatif, etc.— M. DUMONT (AUGUSTIN), son arrière-petit-fils, né à Paris en 1801, a exécuté le *Génie* de la colonne de Juillet, les maréchaux *Bugeaud*, *Suchet*, etc.

Dumont (HENRI), musicien-compositeur, né près de Liége, 1610-1684, a été organiste de l'église de Saint-Paul et maître de chapelle de Louis XIII et de Louis XIV. Il ne se prêta qu'avec peine au désir de ce dernier prince qui voulait que l'on joignît aux motets des accompagnements d'orchestre. — On chante encore les *Messes* de Dumont, notamment le *Credo* qui porte son nom.

Dumont (JEAN), historien français, né dans le XVIIe s., mort à Vienne (Autriche) en 1726. Après avoir servi dans

les armées de Louis XIV, il passa à l'étranger et devint historiographe de l'empereur d'Allemagne. Ses ouvrages les plus importants sont : *Recueil de traités d'alliance, de paix et de commerce depuis la paix de Munster*, 1710, 2 vol. in-12; *Négociations secrètes touchant la paix de Munster*, 1724, 4 vol. in-fol. — *Corps universel et diplomatique du droit des gens*, 1726, 8 vol. in-fol., recueil des traités faits depuis Charlemagne, etc.

Dumont (Pierre-Etienne-Louis), publiciste, né à Genève, 1759-1829, quitta sa patrie après la défaite du parti démocratique, 1783, se rendit à Saint-Pétersbourg, à Londres, où il connut Fox et Sheridan, 1785, à Paris où il rassembla les matériaux d'un ouvrage publié seulement après sa mort : *Souvenirs sur Mirabeau et les deux premières assemblées législatives*. Revenu à Londres, il commença une série de publications destinées à mettre en lumière le système *utilitaire* de son ami Bentham : *Traités de législation civile et pénale*, 1802; *Théorie des peines et des récompenses*, 1810; *Tactique des assemblées législatives*, 1815 ; *Traité des preuves judiciaires*, 1823 ; *De l'Organisation judiciaire*, 1828. Jusqu'en 1814 il avait conservé le caractère de pasteur protestant. Il revint alors à Genève, entra dans le conseil représentatif et prit une part importante à ses délibérations.

Dumont-d'Urville (Jules-Sébastien-César), navigateur français, né à Condé-sur-Noireau (Calvados) en 1790. Orphelin à sept ans, il commença ses études sous son oncle, l'abbé de Croisilles. En 1807, il s'embarqua comme novice et passa les années suivantes à étudier non-seulement ce qui se rapportait à sa profession, mais encore les langues anciennes et modernes, la botanique et l'entomologie. Il était enseigne quand, dans une exploration de l'Archipel, il reconnut et signala à l'ambassadeur de France la *Vénus de Milo*, qui est aujourd'hui au musée du Louvre, 1820. Deux ans après, sous les ordres de Duperrey, il entreprenait sur la corvette *la Coquille* un voyage de circumnavigation, marqué par la découverte des îles *Clermont-Tonnerre*, *Lostanges* et *Duperrey*, 1822-1825. Promu au grade de capitaine de frégate, il partit pour un second voyage, 1826-29, sur *la Coquille* qui prit alors le nom de l'*Astrolabe*, en mémoire de l'un des vaisseaux de la Pérouse : Dumont d'Urville avait mission de rechercher le lieu du naufrage de cet infortuné navigateur. Il le retrouva, en effet, après Péter Dillon (V. Dillon), à Vanikoro. Cette expédition, dans laquelle il releva encore les côtes de la Nouvelle-Zélande, des îles Viti, de l'archipel Loyalty, etc., enrichit de précieux documents les sciences naturelles, la météorologie et la philologie. Au milieu de la publication de son voyage, il reçut la mission de conduire hors de France Charles X et sa famille, 1830. *L'Astrolabe*, avec *la Zélée*, sa conserve, entreprenait enfin une troisième excursion, 1837-1840, dans les terres antarctiques où Dumont-d'Urville reconnut les terres *Louis-Philippe, Joinville, Adélaïde*. Il complétait en même temps ses études sur les archipels océaniens, amassant de nouveaux matériaux pour l'histoire naturelle. Nommé capitaine de vaisseau à l'issue de son second voyage, 1829, il reçut, à la fin du troisième, le brevet de contre-amiral, 1840. Il s'occupait de publier les résultats de sa dernière entreprise quand il périt, avec sa femme et son fils, dans l'épouvantable accident du chemin de fer de Versailles, 8 mai 1842. — Outre le récit de ses voyages, il a donné : *Mémoire géologique sur Santorin ; Flore des Malouines; Résumé général des voyages autour du monde*, etc. Condé-sur-Noireau lui a élevé une statue en 1844.

Dumoulin (Charles), jurisconsulte, né à Paris, 1500-1566, signait en latin *Molinæus*. Sa famille était alliée à Anne de Boleyn, mère de la reine Elisabeth. Il fit son droit à Poitiers et à Orléans fut reçu avocat en 1522; mais il réussit mal dans la plaidoirie. Il se livra dès lors aux travaux du cabinet, et devint l'un des hommes les plus savants du XVIe siècle. Ses *Observations sur l'édit de Henri II*, relatif aux petites dates et aux exigences de la chancellerie romaine, valaient plus, au dire du connétable de Montmorency, « que 30,000 hommes, » 1551. Entraîné par l'ardeur de son caractère à se mêler à toutes les questions religieuses et politiques de son temps, Dumoulin fut obligé de s'enfuir quelque temps en Allemagne. Il professa à Tübingen, puis à Dôle, et s'attira un emprisonnement de trois mois en ne soutenant pas par une consultation les prétentions injustes du comte de Montbéliard. A son retour, il publia : *Conseil sur le fait du concile de Trente*, Lyon, 1564, in-8°, livre qui lui attira de nouveaux embarras ; il s'opposait à ce que les décrets de l'assemblée fussent reçus comme lois du royaume. Dumoulin avait embrassé le calvinisme, puis le luthéranisme ; il revint enfin, selon de Thou, à la religion catholique. — Il a fait pour le droit français ce que Cujas a fait pour le droit romain. Son *Commentaire sur le titre des fiefs de la coutume de Paris* est un chef-d'œuvre de logique, de bon sens et d'érudition. Ce profond génie avait conçu dès lors l'idée d'un code unique pour la France. On trouve malheureusement dans ses écrits de la diffusion et une certaine absence de méthode. L'édition la plus estimée, et aussi la plus rare de ses *Œuvres*, est celle de 1681, 5 vol. in-fol. — Dumoulin faisait autorité en Europe ; ses livres ayant été mis à l'index, les Italiens, pour éluder les prescriptions de la cour romaine, firent imprimer ses œuvres de droit sous le nom de *Gaspar Caballinus*.

Dumoulin (Evariste), publiciste, né à Villegouge, dans la Gironde, 1776-1833, a fondé le *Constitutionnel* et la *Minerve française*. En 1830, il rédigea avec M. Thiers la protestation des journalistes et prit part à la prise de l'hôtel de ville. Il a publié les *Procès* du maréchal Ney, de Drouot, de Cambronne, etc.

Dumouriez (Charles-François **Dupérier**), né à Cambrai (Nord), en 1739, suivit dans le Hanovre son père, attaché à l'armée du maréchal d'Estrées, 1757. Réformé en 1763 avec 22 blessures et une pension de 600 livres, il sut se mettre en relation avec le duc de Choiseul, qui l'envoya en Corse, 1768, puis en Pologne, où la confédération de Bar défendait l'indépendance nationale contre la Russie, 1770 ; il y fut aussi l'un des agents particuliers du roi Louis XV. Rappelé par la chute de son protecteur, Dumouriez obtint de Louis XVI le commandement de Cherbourg et fut promu, en 1788, maréchal de camp. Partisan des idées nouvelles en 1789, il conserva néanmoins ses relations avec la cour. L'appui des Girondins le porta au ministère des affaires étrangères, 15 mars 1792 ; il s'y prononça pour le licenciement de la garde constitutionnelle et pour la déclaration de guerre à l'Autriche. Après le départ de ses amis, Roland, Servan et Clavière, il donna sa démission, juin 1792, et alla servir sous Luckner à l'armée du Nord. La journée du 10 août l'appela à recueillir la succession de La Fayette à la tête de l'armée du centre. Dumouriez sauva la France par sa belle campagne de l'Argonne (Valmy), qui décida la retraite des Prussiens, sept. 1792. Il envahit ensuite les Pays-Bas autrichiens, que la victoire de Jemmapes fit tomber entre ses mains, 6 nov. Revenu à Paris pendant le procès de Louis XVI, il noua des intrigues avec tous les partis; mais alors sa fortune déclina. Compromis par un échec de son lieutenant Miranda, il livra aux Autrichiens la bataille de Nerwinde, 18 mars 1793, et perdit la Belgique. Sommé par la Convention de venir rendre compte de sa conduite, il prêta l'oreille aux ouvertures de l'ennemi et des émigrés. Le ministre de la guerre Beurnonville et quatre commissaires républicains arrivent au camp ; il les fait conduire aux avant-postes autrichiens. Ses soldats, qu'il ne peut entraîner avec lui, le forcent enfin à se réfugier auprès des chefs de la coalition. Il passa alors de pays en pays, et en dernier lieu en Angleterre ; il y mourut en 1824. On a de lui : *Cahiers d'un bailliage qui n'enverra point de députés aux états généraux*, 1789 ; *Mémoires de Dumouriez*, 1794, 2 vol. in-8°, réimprimés en 1822 ; *Campagnes du maréchal Schomberg en Portugal, de* 1662 *à* 1668, avec des notes dont Wellington a profité, etc.; ce dernier ouvrage était traduit de l'allemand.

Dumoutier (Daniel), peintre de portraits, né à Paris, où il mourut en 1631. On a de lui une série de dessins aux trois crayons représentant les personnages les plus considérables de la cour de France, de François Ier à Louis XIII. L'exécution de Dumoutier rappelle celle de Primatice.

Dun, *colline*, mot celtique qui se retrouve dans la terminaison latine *dunum* et dans le français *dune;* Dunkerque signifie église des *dunes*, etc.

Dun-le-Roi, ch.-l. de canton sur le Cher et près du canal de Berry, dans l'arrond. et à 22 kil. N. de Saint-Amand-Montrond (Cher); 5,093 hab. — Minerai de fer et carrières de pierres lithographiques. Dun-le-Roi avait, au moyen âge, une importance militaire.

Duna. Nom de deux fleuves de Russie. V. Dwina.

Dunabourg ou **Dwinabourg**, v. de la Russie d'Europe (Courlande), sur la rive droite de la Dwina du S., était autrefois chef-lieu de la Livonie polonaise; 6,500 hab.

Dunamunde, petite place forte de la Russie d'Europe (Livonie), à 15 kil. O. de Riga et à l'embouchure

de la Dwina du S. — Les gros vaisseaux qui ne peuvent remonter jusqu'à Riga s'y arrêtent.

Dunbar (*Dumbarum*), v. d'Ecosse, dans le comté d'Haddington, à 44 kil. N. d'Edimbourg; 4,000 hab. Son port est actif, bien qu'il soit d'une entrée difficile. Il y a des distilleries, des chantiers de construction, des fabriques de machines à vapeur. Auprès sont les ruines de deux châteaux : celui de Bar abrita Edouard II vaincu à Bannockburn; celui de Dunbar reçut plusieurs fois Marie Stuart. Dunbar a été le théâtre d'une victoire d'Edouard Ier sur les Ecossais en 1296, et de Cromwell sur les covenantaires écossais, 1650.

Dunblane, v. du comté de Perth (Ecosse), à 9 kil. N. de Stirling, sur l'Allan; 3,200 hab. Ruines remarquables de sa cathédrale. Près de là est la source minérale de Cromlix.

Duncan, nom de deux rois d'Ecosse. Duncan Ier, appelé aussi *Donald VII*, avait été d'abord gouverneur du Cumberland; il fut assassiné, en 1040, par Macbeth. — Duncan II, fils naturel de Malcolm III, chassa l'usurpateur Donald VIII, mais, devenu odieux par ses violences, fut tué par l'ordre de son rival, 1095.

Duncan (Lord Adam), amiral anglais, né à Dundee, 1731, d'une ancienne famille du comté d'Angus (Ecosse), entra de bonne heure dans la marine et se signala dans la guerre d'Amérique. Vice-amiral en 1794, il comprima, en 1797, une terrible révolte d'une partie de sa flotte, et gagna sur les Hollandais une bataille navale qui lui valut le titre de comte de Camperdown. En 1799, il se fit livrer par les marins du Texel leur flotte, et mourut dans la retraite, en 1804.

Duncansby, cap qui forme l'extrémité N. de la Grande-Bretagne, sur la mer du Nord, dans le comté de Caithness (Ecosse).

Dundalk, ch.-l. du comté de Louth, dans le Leinster (Irlande), sur la baie du même nom, à 80 kil. N. O. de Dublin, à l'embouchure du Castle-Down; 18,000 hab. — Manufactures de batiste, d'épingles; distilleries, brasseries; moulins à farine. On exporte des produits agricoles et des bestiaux.

Dundee (*Donum Dei*, *Toadunum*), v. d'Ecosse, à 22 kil. S. O. de Forfar, dans le comté de Forfar ou Angus, sur l'estuaire du Tay, par 56° 25′ lat. N. et 5° 22′ 30″ long. O.; 119,000 hab. — L'hôtel de ville, l'église Saint-André, etc., sont des édifices remarquables; le port est accessible aux plus gros navires; les bassins et les avant-bassins ont une surface de 20 hectares. L'industrie consiste principalement dans la fabrication de toiles à voiles. On y arme encore pour la pêche de la baleine et de la morue. Des chemins de fer l'unissent à Edimbourg, Perth et Aberdeen. Dundee est passée du second au troisième rang parmi les villes d'Ecosse. Détruite presque entièrement en 1651 par Monk, elle ne s'est relevée qu'au milieu du XVIIIe siècle.

Dundonald (Comte de). V. Cochrane.

Dunes, monticules de sable formés sur les bords de la mer par les vagues et les vents. Là où les côtes sont basses et plates, elles s'avancent dans l'intérieur des terres, en chaînes hautes de 10 à 20 mètres, poussent devant elles des étangs dus à l'accumulation des eaux pluviales. Leur vitesse est variable. Sur la côte de Gascogne, elle est de 19 à 23 mètres par an; les dunes y ont couvert un grand nombre de villages mentionnés dans les titres du moyen âge. En 1786, Brémontier a trouvé le moyen de les fixer, en arrêtant leur marche par des plantations de pins. En France, les dunes couvrent une partie du littoral de l'Atlantique entre l'Adour et la Gironde, et les côtes de la Manche, de la Somme à la frontière belge.

Dunes (Bataille des), victoire gagnée par Turenne sur les Espagnols commandés par don Juan d'Autriche, au milieu des dunes qui s'étendent entre Dunkerque et Nieuport (14 juin 1658).

Dunfermline, v. du comté de Fife (Ecosse), à 3 kil. de la rive gauche du Forth, sur une éminence et à 20 kil. N. O. d'Edimbourg; 14,000 hab. On y remarque les belles ruines de l'ancienne abbaye fondée par Malcolm III. La fabrication du linge fin y emploie 5 à 6,000 ouvrières. Mines de houille et de fer aux environs. — Patrie de Charles Ier.

Dungannon, v. du comté de Tyrone, dans l'Ulster (Irlande), à 36 kil. S. E. d'Omagh, située près d'un affluent du lac Neagh; 4,000 hab. Fabriques de toiles; distilleries. Mines de houille aux environs.

Dungarvan, port du comté de Waterford, dans le Munster (Irlande), à 40 kil. S. O. de Waterford, au fond d'une belle baie où se jette le Conigar; 9,000 hab. Ville bien bâtie. Bains de mer fréquentés et commerce de cabotage.

Duni (Egide-Romuald), compositeur de musique, né à Matera, dans le royaume de Naples, 1709-1775, élève de Durante. Le succès d'un de ses opéras, *Ninette à la cour*, écrit à Parme sur des paroles françaises, le décida à se fixer à Paris, 1757. Il y fit la musique de 18 pièces qui le placent au nombre des créateurs du genre de l'opéra-comique français.

Dunières, bourg de l'arrond. d'Yssingeaux (Haute-Loire). Fabr. de rubans; grains, vins; 2,470 hab.

Dunkeld, bourg d'Ecosse, dans le comté et à 24 kil. N. O. de Perth, sur le Tay. C'était autrefois une ville florissante et le siége d'un évêché. Restes de sa cathédrale et d'une antique abbaye; 1,800 hab.

Dunkerque, v. de France (Nord), à 82 kil. de Lille par le chemin de fer, à 66 kil. N. O. par la route de terre, par 51° 2′ 59″ lat. N. et 0° 1′ long. E., sur la mer du Nord. La population est de 34,350 habitants. — Dunkerque a des rues larges, des maisons bien bâties, mais peu de monuments (hôtel de ville, statue de Jean Bart, etc.). C'est une place de guerre et un ch.-l. d'arrondissement. La rade, large de 2,000 mètres environ, sur une longueur de 14 kil., est la seule qui, à partir de Cherbourg, puisse abriter des vaisseaux de guerre. Mais le port, à cause des ensablements, n'est plus accessible qu'aux corvettes; il a une étendue de 9 hectares. Il est en communication avec toutes les voies navigables de Belgique et de France, par les canaux de Furnes et de Saint-Omer, qui y commencent. Il est, de plus, en relations par des services de bateaux à vapeur, avec Londres, Hull, Rotterdam, Saint-Pétersbourg, le Havre et Bordeaux. L'industrie de Dunkerque consiste en construction de vaisseaux, toile à voiles, corderies, etc. Le commerce a pour objet l'importation ou l'exportation des céréales; on reçoit des bois du Nord, du lin et du suif de Russie, du soufre de Sicile, du vin et des fruits d'Espagne, des denrées des colonies, de la houille de Belgique et d'Angleterre, etc. Le mouvement de la navigation était représenté naguère par 2,579 navires à l'entrée, et 1,478 à la sortie. Dunkerque arme aussi pour la pêche de la morue, etc. — Dunkerque (*Dune kirke*, Eglise des dunes) doit son nom comme son origine à une église fondée, dit-on, par saint Eloi, évêque de Noyon. Entourée de murailles par Baudouin III, en 964, elle se livra au commerce maritime, au milieu de révolutions continuelles, sous des seigneurs appartenant à des maisons différentes et vassaux des comtes de Flandre. Après avoir souffert de la rivalité de la France et de l'Angleterre, Dunkerque se trouva encore mêlée à la lutte des maisons d'Autriche et de France qui suivit le mariage de Maximilien avec Marie de Bourgogne. Enrichie à partir de Philippe II par la pêche du hareng et par les coups de main de ses corsaires qui désolaient le commerce hollandais, elle fut prise en 1646 par Condé, puis en 1658 par Turenne, qui dut la livrer aux Anglais. Rachetée par Louis XIV, en 1662, elle fut visitée quatre fois par ce prince, qui chargea Vauban de la fortifier. On creusa un bassin à flot, on améliora la rade, on construisit la jetée, etc. L'héroïsme déployé par ses habitants contre les Anglais leur valut, en 1713, la ruine de leur port et de leurs fortifications, en vertu du traité d'Utrecht. Le traité de Versailles, 1783, permit de les rétablir. Négligée par Napoléon Ier, qui se préoccupait surtout d'Anvers, Dunkerque n'a dû qu'aux gouvernements suivants les travaux qui lui ont rendu une partie de son importance. — Dunkerque est la patrie de Jean Bart.

Dunning (John), jurisconsulte anglais, né à Ashburton, en 1731, se distingua au barreau, à la Chambre des communes, puis à celle des lords, où il porta le titre de lord Ashburton. Son style vif et caustique lui fit attribuer les *Lettres de Junius*. Il mourut épuisé de travail, en 1782.

Dunod de Charnage (François-Ignace), jurisconsulte et historien, né à Saint-Claude, 1679-1752, a été professeur de droit canonique et civil à l'université de Besançon. Son ouvrage capital est un *Traité des prescriptions*, qui a fourni des matériaux au Code civil; souvent cité par les jurisconsultes, il a été réédité, en 1810, sous ce titre : *Nouveau Dunod*. Il a donné encore une *Histoire du comté de Bourgogne*, le meilleur livre qui ait été fait sur ce pays, etc.

Dunois (*Dunensis pagus*), ancien pays de France, dans le gouvernement d'Orléanais. Borné au N. par le pays Chartrain, à l'O. par le Perche, au S. par le Vendômois, à l'E. par l'Orléanais propre, il avait pour capi-

tale Châteaudun, et pour lieux principaux Brou, Fréteval, Bonneval, Patay, Marchenoir, etc. Il était traversé par le Loir. Il est divisé aujourd'hui entre les trois départements formés de l'Orléanais.— Vicomté héréditaire dès l'an 1000, il passa, en 1391, par vente à Louis d'Orléans, frère de Charles VI, et devint l'apanage de son fils naturel, Jean, *comte de Dunois*.

Dunois (Le), petit pays de France dans la Marche, auj. dans le départ. de la Creuse.

Dunois (Jean, comte de Longueville et de), dit *le Bâtard d'Orléans*, fils naturel de Louis d'Orléans, frère de Charles VI, et de Mariette d'Enghien, né à Paris, vers 1403. Elevé par Valentine de Milan, il se fit connaître en forçant les Anglais à lever le siége de Montargis, 1427. Blessé au combat des *harengs*, près de Rouvray, il seconda Jeanne d'Arc au siége d'Orléans, à la bataille de Patay, et assista au couronnement de Charles VII à Reims. Après une tentative malheureuse sur Paris, il prit Chartres, 1432, défendit Lagny, et entra enfin dans la capitale, 1436. Entraîné un instant dans la Praguerie, 1440, il répara sa faute en combattant les Anglais, surtout après la rupture de la trêve conclue en 1444. Il aida à prendre Harfleur, Honfleur et Cherbourg en Normandie, 1449-1450, Blaye, Bordeaux et Bayonne en Guyenne. Charles VII le récompensa en le déclarant prince du sang légitime. Dépouillé de la plupart de ses dignités par Louis XI, Dunois entra dans la *ligue du Bien public* : il négocia la paix de Conflans, 1465, et présida le conseil institué pour régler la police du royaume. Il mourut en 1468.

Dunoyer (Barthélemy-Charles-Pierre-Joseph), économiste, né à Carennac (Lot) en 1786. Il rédigea le *Censeur*, sous la Restauration, avec Ch. Comte, devint préfet de l'Allier, 1830, de la Somme, 1833, et conseiller d'Etat en 1838. Membre de l'Académie des sciences morales et politiques, 1832, il a donné : *De la Liberté du travail*, 3 vol. in-8°. 1845.

Duns Scott (Jean), théologien et philosophe du moyen âge, né en 1274, on ne sait dans quelle partie des Iles Britanniques : les opinions diffèrent à ce sujet. Élève de l'université d'Oxford, il entra dans l'ordre des franciscains et succéda à son maître, Guillaume Varron ou de Verra, avec le plus grand succès. En 1304, il vint subir les épreuves du doctorat à Paris, où il enseigna également. Il mourut à Cologne en 1308, à l'âge de 34 ans. — Surnommé *doctor subtilis* par ses adversaires et par ses disciples, il soutint le *réalisme* en face de saint Thomas qui défendait le *nominalisme* : on se partagea entre les deux maîtres. Ses *Œuvres* ont été réunies en 12 vol. in-fol., Lyon, 1639, par Luc Wadding.

Dunstable, v. du comté et à 26 kil. S. de Bedfort (Angleterre). Chapeaux de paille. Ville ancienne où, dit-on, on joua les premières pièces de théâtre en Angleterre; 2.500 hab.

Dunstan (Saint), né en 924, d'une noble famille de Wessex, étudia les sciences connues de son temps, et, de plus, l'art de travailler les métaux. Favori d'Athelstan, mais, desservi par les courtisans, il se retira à Glastonbury, où il fonda un monastère. Nommé évêque de Worcester, 957, puis archevêque de Canterbury en 961, il protégea les bénédictins. On lui doit : *Concordia Regularum*, recueil d'anciennes constitutions monastiques. Il censura, non quelquefois sans péril, les rois Edmond, Edwy et Edgar. — Saint Dunstan mourut en 988.

Dunwich, village d'Angleterre, dans le comté de Suffolk, à 41 kil. d'Ipswich; 240 hab. — Cette ancienne capitale de l'Est-Anglie n'est plus qu'une station de pêcheurs sur la mer du Nord, qui l'a peu à peu ruinée. Jadis Dunwich avait, dit-on, 52 églises.

Duparquet (Jacques Diel), neveu d'Enambuc, reçut, en 1638, le gouvernement de la Martinique, dans laquelle il introduisit la culture de la canne à sucre, 1639 Après le massacre des Anglais à Sainte-Lucie, il s'établit dans cette île, ainsi qu'à la Grenade, 1650. Il mourut en 1658.

Dupasquier (Gaspard-Alphonse), chimiste, né à Chessy (Rhône) en 1793. Docteur-médecin de la Faculté de Paris, il exerça son art à Lyon, où il fut attaché à l'Hôtel-Dieu, et, en 1834, à l'Ecole secondaire de médecine. Il y mourut en 1848. — Inspecteur des eaux d'Allevard, il inventa le *sulfhydromètre*, instrument destiné à l'analyse des eaux sulfureuses. On a de lui : *Des eaux de source et des eaux de rivière*, 1840; *Histoire médicale et topographique de l'eau minérale sulfureuse d'Allevard*, 1841 ; *Construction et emploi du sulfhydromètre*, 1841 ; *Recherches sur l'action thérapeutique de l'hyposulfite de soude*, 1843 ; *Mémoire sur la formation spontanée de l'acide sulfurique près des sources sulfureuses*, 1843, etc.

Dupaty (Charles-Marguerite-J.-B. Mercier), jurisconsulte et littérateur, né à la Rochelle, 1746-1788. A 22 ans il entrait au parlement de Bordeaux comme avocat général, 1768, et prenait une part active à la lutte que cette cour, comme toutes les autres, soutenait contre la royauté. Exilé à Roanne, il prépara, en traduisant Beccaria, ses *Réflexions sur le droit criminel* et ses *Lettres sur la procédure criminelle*, qui ne parurent qu'en 1788. Nommé président à mortier en 1778, il se démit peu après, fit un voyage en Italie, 1785, qu'il a retracé dans des *Lettres* animées, mais trop souvent entachées de mauvais goût. Avant de mourir, Dupaty trouvait l'occasion d'appliquer ses idées de réforme en matière de procédure criminelle, en sauvant par deux *Mémoires justificatifs* trois malheureux injustement condamnés au supplice de la roue.

Dupaty (Louis-Marie-Charles-Henri Mercier), sculpteur, fils aîné du précédent, né à Bordeaux, 1771-1825, étudia le droit, puis la peinture que la réquisition lui fit abandonner en 1792; qu'il sacrifia enfin, en 1796, sur les conseils de Lemot. Sa vocation pour la sculpture se décida en 1799 : il obtint le grand prix à l'Ecole des Beaux-arts, mais il ne se rendit qu'en 1801 en Italie, où il resta huit ans. A son retour, il donna un *Ajax poursuivi par la colère de Neptune*, composition d'une grandeur et d'une simplicité homériques, 1811 : c'est son chef-d'œuvre. Membre de l'Institut en 1816, professeur à l'Ecole des Beaux-arts, conservateur de la galerie du Luxembourg, il laissa plusieurs œuvres inachevées ; la statue équestre de *Louis XIII*, pour la place Royale de Paris, a été exécutée par Cortot sur le modèle composé par Dupaty.

Dupaty (Louis-Emmanuel-Félicité-Charles Mercier), littérateur, frère du précédent, né à Blanquefort (Gironde), en 1775, fut pris par la réquisition, en 1792; il servit dans l'armée, puis dans la marine. Après avoir été quelque temps ingénieur-hydrographe, il se voua à la carrière des lettres. Il débuta par de spirituels et gracieux vaudevilles, *la Leçon de botanique*, *le Jaloux malade*, etc.; il donna, en 1803, *la Prison militaire*, comédie d'intrigue, des opéras-comiques parmi lesquels on remarque *Picaros et Diégo ou l'Antichambre*, dans le genre bouffon. Sous la Restauration il écrivit les *Délateurs*, satire. Dupaty entra à l'Académie française en 1835. et mourut en 1851.

Dupérac (Etienne), architecte, peintre et graveur, né à Paris, mort en 1601. Il a publié : *Delle Antichità di Roma*, ouvrage précieux, fruit d'un long séjour à Rome. Architecte de Henri IV, il dirigea les travaux de Fontainebleau et y exécuta des peintures.

Dupérier (Charles), poëte latin du XVII^e s., né à Aix, mort en 1692, était neveu de François Dupérier à qui Malherbe adressa une ode sur la mort de sa fille. Il a donné des conseils à Santeuil, son rival dans la poésie latine.

Duperré (Victor-Guy), marin français, né à la Rochelle, 1775-1846, servit d'abord dans la marine marchande. Il entra, en 1792, dans la marine de l'Etat; pris dans un engagement contre les Anglais, il resta près de quatre ans captif, 1796-1800. Après diverses missions, il fit partie de l'état-major du *Vétéran*, vaisseau commandé par Jérôme Bonaparte. Nommé capitaine de frégate, 1806, il sauva *la Sirène*, dont il avait le commandement, à travers les croiseurs anglais. Il se rendit ensuite sur *la Bellone*, dans la mer des Indes, pour ravitailler l'Ile de France. Contre-amiral en 1810, il défendit les lagunes de Venise, 1813-1814, et contribua à la prise de Cadix, 1823. Vice-amiral en 1826, il était préfet maritime à Brest, 1827-1830, quand le gouvernement de Charles X l'appela à commander les 103 bâtiments de guerre et les 572 navires de commerce et autres qui devaient transporter devant Alger l'armée du général de Bourmont. Le débarquement opéré, il seconda avec la flotte les attaques des forces de terre. Nommé amiral et pair de France à la suite de cette expédition, 1830, Duperré fut trois fois ministre de la marine sous Louis-Philippe, 1834, 1839, 1840. Retiré en 1843, il mourut en 1846.

Duperron (Jacques Davy), cardinal français, né à Saint-Lô (Manche) en 1556, et non en Suisse, où son père, ministre protestant, ne se retira qu'après sa naissance. Grâce à une mémoire prodigieuse, il apprit les langues anciennes, les mathématiques et la philosophie. Lecteur de Henri III par la protection du poëte Des-

portes, et aussi à cause de sa conversion au catholicisme, il prononça les *oraisons funèbres* de Ronsard et de Marie Stuart. Confident du cardinal de Bourbon, il s'attacha ensuite à Henri IV, dont il prépara le retour à la religion catholique, et devint évêque d'Evreux en 1591. Après la prise de Paris, 1594, il se rendit à Rome et fit lever l'interdit mis sur le royaume par le pape. Ses succès contre les protestants (il vainquit Duplessis-Mornay en 1600, dans la conférence de Fontainebleau) lui valurent le chapeau de cardinal, 1604. Ses succès à Rome, comme chargé d'affaires de France (il fit porter au pontificat Léon XI et Paul V), lui donnèrent l'archevêché de Sens et la charge de grand-aumônier. Après la mort de Henri IV, il conserva une haute influence, comme l'atteste son rôle dans les Etats-généraux de 1614 : il s'opposa à l'adoption du formulaire relatif à l'indépendance des rois que le tiers état avait présenté. Il mourut 4 ans après. — Ses *Œuvres*, 3 vol. in-fol., ont été publiées en 1622.

Duperron. V. Anisson et Anquetil.

Dupes (Journée des). On appelle ainsi le jour où Richelieu, ruiné dans l'esprit de Louis XIII par Marie de Médicis et les courtisans, eut un entretien avec le roi et recouvra tout son crédit (11 novembre 1630). Ses ennemis se croyaient sûrs de la chute du cardinal.

Dupetit-Thouars (Louis-Marie **Aubert**), botaniste, né à Saumur, 1758-1831, s'associa à son frère, Aristide, dans le but d'aller à la recherche de la Pérouse. Entravé par les événements, il se borna à une simple exploration des îles Mascareignes et revint en 1802. Membre de l'Institut en 1820, il a donné une théorie nouvelle sur la formation des couches annuelles du bois. Il a laissé : *Végétaux recueillis dans les îles de France, Bourbon et Madagascar*, 1804; *Sur la Formation des arbres*, etc., 1824.

Dupetit-Thouars (Aristide), marin, frère du précédent, né près de Saumur en 1760, se signala, dès l'année 1778, dans la guerre d'Amérique. Il avait entrepris en 1792 une expédition pour rechercher les vaisseaux de la Pérouse. Séparé, avant son départ de France, de son frère, qui s'était associé à son entreprise, il fut lui-même arrêté, sur les côtes du Brésil, par les Portugais, et envoyé à Lisbonne. Après un séjour de trois ans aux Etats-Unis, il reçut, à son retour, le commandement du *Tonnant* qui fit partie de l'expédition d'Egypte. Dupetit-Thouars prévit le désastre d'Aboukir, dans lequel il succomba glorieusement.

Dupetit-Thouars (Abel **Aubert**), marin français, né vers 1790, mort en 1864, entra au service en 1805, mais ne se distingua guère qu'à partir de 1830. En 1837-1839, il accomplit un voyage de circumnavigation sur la frégate *la Vénus* : il en a donné une relation (10 vol. in-8° avec atlas). Chargé d'établir le protectorat français sur Taïti, il expulsa de l'île le missionnaire Pritchard, qui avait soulevé les naturels contre les Français. Désavoué par le gouvernement, il refusa l'épée d'honneur que lui offrait l'opposition. Nommé vice-amiral en 1846, représentant de Maine-et-Loire en 1849, il remplaça Duvernoy à l'Académie des sciences, 1855.

Duphot (Léonard), général français, né à Lyon vers 1770, était sous-officier en 1789. Général de brigade à l'armée d'Italie, en 1797, il accompagna à Rome l'ambassadeur Joseph Bonaparte ; il y fut tué, dans une émeute, par les soldats pontificaux, 1797. Il avait composé l'ode : *Aux mânes des héros morts pour la liberté*, l'un des chants favoris des soldats.

Dupin (Louis **Ellies**), historien ecclésiastique, né à Paris, en 1657, d'une ancienne famille de Normandie. Reçu docteur en Sorbonne en 1684, il publia, deux ans après, le premier volume d'une *Bibliothèque universelle des auteurs ecclésiastiques*. Certaines opinions, qu'il avait émises, lui firent demander par Bossuet une rétractation; l'ouvrage fut même supprimé par arrêt du parlement, 1693. Dupin put cependant le continuer en changeant le titre, qui devint : *Nouvelle bibliothèque des auteurs ecclésiastiques ;* cet immense travail forme 61 vol. in-8°; d'une assez grande impartialité, il pèche souvent par la rapidité avec laquelle il fut exécuté ; les faits ne sont pas toujours développés ou suffisamment discutés. Dupin, qui occupait au Collége de France une chaire de philosophie, la perdit pour s'être prononcé contre la bulle *Unigenitus;* il fut même quelque temps exilé à Châtellerault. Sous la Régence, il composa des mémoires pour rallier l'Eglise grecque à l'Eglise romaine; c'était pendant le séjour de Pierre le Grand à Paris. L'année même de sa mort, 1719, il avait agité le projet d'un rapprochement entre l'Eglise anglicane et le catholicisme. — Ses principaux écrits sont encore : *Traité de la puissance ecclésiastique et temporelle*, 1707, in-8°; *Histoire de l'Eglise en abrégé*, 1712, in-12, dont le *Journal de Trévoux* a loué l'impartialité; *Bibliothèque universelle des historiens*, 1707, in-8°; *Bibliothèque des auteurs séparés de la communion romaine*, 1718, in-8°, etc. Tous ses ouvrages accusent une grande modération dans les jugements, et une rapidité excessive dans la composition avec toutes les conséquences que celle-ci entraîne.

Dupin (Claude), financier et économiste, né à Châteauroux vers 1700, mort en 1769, a été fermier-général. On a de lui : *Economiques*, 1745; *Mémoire sur les blés*, 1748; *Observations sur l'Esprit des lois*, 1757-1758, 3 vol. in-8°. Sa femme (Mlle Fontaine), fille naturelle de Samuel Bernard, confia à J. J. Rousseau l'éducation de son fils.

Dupin de Francueil (Marie-Aurore), fille naturelle du maréchal de Saxe (1750-1821), épousa, en secondes noces, le fermier général Dupin de Francueil, fils du précédent. Leur fils, Maurice Dupin, a été le père de Mme Dudevant, plus connue sous le nom de *Georges Sand*.

Dupin (Philippe), avocat, né à Varzy (Nièvre), 1795, mort en 1846, se signala, dans le barreau de Paris, à côté de son frère, M. Dupin aîné. Elu député en 1830 et en 1842, il n'eut pas le temps de se produire à la tribune politique.

Dupin (André-Marie-Jean-Jacques), dit *Dupin aîné*, jurisconsulte, magistrat et homme politique, né à Varzy (Nièvre), 1783-1865, fils d'un membre de l'Assemblée législative, avocat en 1800, fut le premier à prendre le grade de docteur devant la Faculté de droit réorganisée, 1802. Il publia bientôt son *Précis élémentaire du droit romain*, que la police fit supprimer. N'ayant pu obtenir, au concours, une chaire à l'Ecole de droit, il se tourna vers le barreau, et y acquit de bonne heure une grande réputation; on le chargea même de la classification des lois de l'Empire. En 1815, député de Château-Chinon au Corps législatif, il fit partie de l'opposition libérale; il ne fut pas réélu à la seconde Restauration. Alors il acquit, comme avocat, considération et profit, en défendant les victimes de la réaction royaliste, et surtout le maréchal Ney, en publiant courageusement sa *Libre défense des accusés*, en soutenant de son éloquence les hommes et les journaux hostiles au pouvoir, Béranger et ses chansons, le *Miroir*, le *Constitutionnel*, les *Débats*. Le duc d'Orléans l'avait nommé membre de son conseil privé dès 1820; il fut bâtonnier de l'ordre des avocats en 1829; et les électeurs le renvoyèrent à la Chambre des députés en 1827; il siégea au centre gauche. — Il ne resta pas étranger à la révolution de juillet 1830, comme avocat et comme député; il refusa le ministère de la justice que lui offrait la commission municipale, mais entra dans le premier cabinet formé par Louis-Philippe, comme ministre sans portefeuille. Il contribua beaucoup à la fondation du nouveau régime et fut le rapporteur de la commission chargée de reviser la Charte. Nommé procureur général à la Cour de cassation, il brava résolûment l'impopularité, pour combattre l'agitation révolutionnaire à l'intérieur, la propagande armée au dehors. Il soutint énergiquement le ministère de Casimir Périer et celui du 11 octobre; il devint président de la Chambre à la fin de 1832, et fut toujours réélu pendant huit ans. Plus d'une fois il fit de l'opposition au gouvernement, réclamant la *présidence réelle* dans le ministère, le droit d'enquête parlementaire, rejetant l'amnistie par ordonnance, combattant plusieurs dispositions des lois de septembre, et repoussant l'intervention en Espagne. L'un des chefs du tiers-parti, il refusa d'entrer dans plusieurs combinaisons ministérielles, 1838-1840; il se déclara d'abord pour l'intervention de la France dans la question d'Orient, puis se rallia à une politique plus prudente et plus pacifique. Sous le ministère du 29 octobre, il renouvela son opposition au gouvernement dans plusieurs questions importantes; il ne représentait plus l'esprit de la majorité, il n'était plus le président de la Chambre. — Le 24 février 1848, il chercha vainement à faire reconnaître le comte de Paris comme roi, sous la régence de la duchesse d'Orléans. Il garda son poste de procureur général; membre de l'Assemblée constituante, il fut président de la commission du règlement, président du comité de législation, membre de la commission de constitution; et, après l'élection du 10 décembre, il appuya la politique intérieure et extérieure du président de la république. Président de l'Assemblée législative, il montra son im-

partialité et sa fermeté au milieu des débats les plus orageux, quoique appartenant à la coalition qui s'appelait le parti de l'ordre. Au 2 décembre 1851, gardé à vue, il ne put que protester contre le coup d'Etat, mais ne donna sa démission de procureur général à la Cour de cassation qu'à la suite des décrets relatifs aux biens de la famille d'Orléans. Il s'occupa de ses publications et d'agriculture, non sans retrouver sa verve des anciens temps pour combattre l'ancien régime et les ultramontains. En 1857, l'Empereur le nomma sénateur et lui rendit ses fonctions de procureur général. Membre de l'Académie française depuis 1831, il appartenait également à l'Académie des sciences morales et politiques. — Parmi ses nombreux ouvrages, traités pour faciliter l'étude du droit ou opuscules de circonstance, citons : *Principia juris civilis, tum romani, tum gallici*, 1806, 5 vol. in-12; *Précis historique du droit romain*, 1809, in-18; *Dictionnaire des arrêts modernes*, 1812, 2 vol. in-4°; *Lois civiles servant de complément au Code civil*, 1819, 2 vol. in-8°; *Lois commerciales*, 1820; *Lois de procédure, lois criminelles*, 1821, 2 vol.; *Lois forestières*, 1822; *Lois des communes*, 1823, 2 vol.; *Manuel des étudiants en droit et des jeunes avocats*, 1824; les *Libertés de l'Eglise gallicane*, 1824, in-12; *Précis historique du droit français*, 1826, in-18; *Traité des apanages*, 1827, 1835; *Procès du Christ*, 1827, ou *Jésus devant Caïphe et Pilate*, 1855; *Manuel du droit public ecclésiastique français; Des comices agricoles*, 1849; *le Morvan, topographie, agriculture, mœurs*, 1853; *Mémoires ou souvenirs du barreau*, 4 vol., etc. Ajoutons une foule de *Mercuriales*, de *Réquisitoires*, de *Notices*, de *Consultations*, des *Editions* avec notes et commentaires, comme celle des *Lettres sur la profession d'avocat*, de Camus, 2 vol. in-8°; des mémoires imprimés, etc.

Du Plan-Carpin. V. Carpin.

Dupleix (César), avocat, né à Orléans et mort en 1645, est l'auteur de l'*Anti-Cotton*, pamphlet qui parut en 1610. Répondant à une lettre du P. Cotton, il accusait les jésuites de l'assassinat de Henri IV.

Dupleix (Scipion), historien, né à Condom, en 1569, mort en 1661, vint à Paris, en 1605, à la suite de Marguerite de Valois, première femme de Henri IV. Nommé historiographe de France, quand il eut publié les *Mémoires des Gaules depuis le déluge*, 1619, il a aussi donné une *Histoire générale de France depuis Pharamond*, 1621-1643, 5 vol. in-fol. Dupleix a le mérite de citer les sources, mais il écrit mal, et la flatterie dépare ses derniers volumes. On a encore de lui : *Histoire romaine*, 1638, etc. — Un de ses frères, appelé également Scipion, a laissé : *Lois militaires touchant le duel, en dix livres*, Paris, 1586.

Dupleix (Joseph), gouverneur des établissements français dans l'Hindoustan, né à Landrecies (Nord), en 1697, était fils d'un ancien directeur de la compagnie des Indes. Chargé d'administrer le comptoir de Chandernagor, en 1730, il fit de cette ville l'un des premiers marchés du Bengale. Appelé au poste de gouverneur général à Pondichéry, 1742, il voulut donner à la domination française l'appui d'un vaste territoire. Il acquit du grand-mogol les titres de *nabab* et de *radjah*, déploya un faste oriental et accrut sa fortune personnelle par d'immenses spéculations de commerce. La compagnie anglaise des Indes s'inquiétait déjà de ses projets, quand la guerre éclata, entre la France et l'Angleterre. Grâce aux ordres contradictoires donnés par la compagnie française des Indes, Dupleix se trouva en désaccord avec La Bourdonnais, gouverneur des îles Mascareignes; celui-ci, maître de Madras, avait accordé aux habitants la faculté de se racheter du pillage, 1746. Dupleix cassa la capitulation, et Madras fut incendié. Deux ans après, l'amiral anglais Boscawen fut obligé de lever le siége de Pondichéry, 1748. Après le traité d'Aix-la-Chapelle, Dupleix reprit ses desseins : à la tête de troupes indigènes commandées par des Européens, il donna un *soubab* ou vice-roi au Dekkan, et obtint de sa reconnaissance la cession de toute la côte de Coromandel, 1750. Mal secondé par la compagnie des Indes, entravé continuellement par les Anglais irrités des accroissements de la France, il fut encore rappelé par son gouvernement, en 1754. Revenu à Paris, il réclama vainement 13 millions qu'il avait avancés pour la compagnie, et mourut dans la misère, 1763.

Duplessis. V. Mornay, Choiseul, Richelieu.

Duplessis (Michel-Toussaint-Chrétien), oratorien, puis bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Paris, 1689-1767, prit part à la rédaction de la *Gallia christiana*. On a de lui : *Histoire de la ville et des seigneurs de Coucy; Histoire de l'Eglise de Meaux; Relation d'un voyage de Strasbourg à Dunkerque; Description de la ville et des environs d'Orléans*, etc.

Duplessis (Joseph-Siffrein), peintre, né à Carpentras, en 1725, a créé un musée dans sa ville natale. Venu à Paris, 1752, il excella dans le portrait. Il a reproduit les traits de Thomas, Franklin, Gluck, Marmontel, Necker, Mme Necker, etc. Il mourut en 1802.

Dupont de Nemours (Pierre-Samuel), économiste, né à Paris, en 1739. Il étudia d'abord la médecine, puis se livra à des spéculations philosophiques. S'attachant à l'école de Quesnay, il développa le système du maître dans le *Journal de l'agriculture*, et pendant deux ans, 1770-1772, dans les *Ephémérides du citoyen*, dont il fut le rédacteur en chef. Il était en Pologne quand Turgot, son ami, arriva aux affaires, 1774. Il revint partager ses travaux, comme il le suivit aussi dans sa disgrâce, 1776. Retiré à Nemours (Seine-et-Marne), il introduisit dans le Gâtinais les prairies artificielles, composa des *Mémoires sur la vie de Turgot*, 1782, 2 vol. in-8°, et traduisit en vers français le *Roland furieux*. Vergennes le rappela et lui fit préparer le traité de commerce avec l'Angleterre, 1785. Calonne le nomma commissaire général du commerce. Aux Etats-généraux, où il représenta le bailliage de Nemours, Dupont se prononça pour le libre commerce des grains et contre l'institution des assignats. Poursuivi après le 10 août, il finit par être arrêté, et fut détenu jusqu'au 9 thermidor. Membre du Conseil des Anciens, il plaida en faveur des parents des émigrés; aussi eût-il été déporté au 18 fructidor 1797, sans l'intervention de M. J. Chénier. Il crut sage de s'embarquer pour les Etats-Unis; il y resta cinq ans. A son retour, 1802, il entra à l'Institut, mais refusa toutes les fonctions que Napoléon Ier lui offrit. En 1814, il fut secrétaire du gouvernement provisoire, et, sous Louis XVIII, conseiller d'Etat. En 1815, il quitta la France pendant les Cent-Jours, et retourna aux Etats-Unis. Il mourut en 1817, dans l'Etat de Delaware. — Les ouvrages de Dupont de Nemours se rapportent presque tous à l'économie politique : la *Physiocratie*, 2 vol. in-8°, a donné son nom au système de Quesnay, dont elle est une analyse. Plusieurs figurent dans la *Collection des économistes* publiée par Guillaumin, 1846. Un *Mémoire sur la Banque de France*, 1806, in-8°, fut supprimé par ordre de Napoléon Ier.

Dupont de l'Etang (Pierre), général, né à Chabannais (Charente), en 1765, prit une part glorieuse à la campagne de l'Argonne, où il était aide de camp d'Arthur Dillon. Nommé en 1793 général de brigade, et en 1796, grâce à Carnot, général de division, il s'attacha, après le 18 brumaire, à Bonaparte, dont il fut chef d'état-major général à Marengo, 1800. Il se distingua encore dans les campagnes d'Austerlitz et d'Iéna; au pont de Halle, 1806, il culbuta avec 5 bataillons 22,000 Prussiens défendus par une formidable artillerie. A Friedland, il assura le succès de la journée en arrêtant de lui-même la garde impériale russe, 1807. De si éclatants services se terminent tout à coup par la capitulation de Baylen, où il mettait bas les armes, avec 17,000 hommes, devant le général espagnol Castaños, 23 juillet 1808. Dépouillé 4 ans après, 1812, de son grade par un décret de l'Empereur, il fut retenu au fort de Joux jusqu'à la Restauration. Nommé alors ministre de la guerre, il prodigua les décorations et se fit retirer son portefeuille, décembre 1814. Membre du conseil privé en 1815, il représenta, 1815-1830, le département de la Charente à la Chambre des députés. Il mourut en 1840. — Il a laissé : la *Liberté*, l'*Art de la guerre*, poëmes; les *Odes d'Horace*, traduites en vers, et diverses brochures.

Dupont de l'Eure (Jacques-Charles), homme politique, né en 1767 au Neubourg (Eure), était, en 1789, avocat au parlement de Normandie. De 1792 à 1811, il remplit diverses fonctions administratives et judiciaires; dans la dernière année, il fut nommé président à la cour d'appel de Rouen, fonction que la Restauration lui enleva en 1818. Il avait siégé en même temps au conseil des Cinq-Cents, 1798-99, au Corps législatif de 1813, qui devint la Chambre des députés de 1814, enfin à la Chambre des représentants pendant les Cent-Jours. — Sous les deux monarchies qui suivirent, il fut député pendant 31 ans, 1817-1848. En 1830, il fit partie du ministère provisoire constitué le 1er août, puis du ministère définitif du 11 août. Il avait le département de la justice et appartenait à ce qu'on appelait alors le parti du *mouvement*. Il donna sa démission, 27 décembre, et

reprit sa place sur les bancs de l'opposition. En 1848, il présida le gouvernement provisoire, et siégea à l'Assemblée constituante, à laquelle il fut porté par les électeurs de la Seine et de la Seine-Inférieure ; mais, non réélu à l'Assemblée législative, 1849, il vécut dès lors dans la retraite, et mourut en 1855.

Duport (Adrien), homme politique, né à Paris, en 1759. En 1789, il était conseiller au parlement de Paris, et il y avait acquis une grande autorité. Député de la noblesse aux États-généraux, il fit partie de la minorité qui se réunit au tiers. Il plaida la cause de la liberté et de l'égalité civile, et forma, avec Barnave et Alexandre Lameth, une sorte de triumvirat qui eut la plus grande part aux délibérations de l'Assemblée. Le 29 mars 1790, il présenta un admirable rapport sur l'organisation judiciaire, et contribua à faire introduire le jury dans la législation. Quand Louis XVI revint de Varennes, il fut l'un des commissaires qui reçurent ses déclarations. Membre du tribunal criminel de Paris sous l'Assemblée législative, il prit la fuite après la journée du 10 août 1792, fut arrêté, mais Danton favorisa son évasion. Duport revint de l'étranger après le 9 thermidor, puis y fut rejeté par le coup d'État du 18 fructidor 1797. Il mourut à Appenzel (Suisse), en 1798.

Duport-Dutertre (François-Joachim), littérateur, né à Saint-Malo, 1715-1759. On a de lui : *Abrégé de l'hist. d'Angleterre*, 1751; *Hist. des conjurations*, etc., continuée par Désormeaux, etc.

Duport-Dutertre (Marguerite-Louis-François), ministre de Louis XVI, né à Paris, en 1754, était fils du précédent. Avocat en 1789, il fit partie de l'assemblée des électeurs de Paris, et fut nommé lieutenant du maire dans la première organisation de la municipalité. En 1790, sur la désignation de La Fayette, il fut appelé au ministère de la justice, et se concilia, par la douceur de son caractère, la bienveillance du roi. Après le départ de Louis XVI pour Montmédy, 20 juin 1791, il dut, sur l'ordre de l'Assemblée, signer l'ordre d'arrêter le prince dont il était le ministre. Démissionnaire, avril 1792, il fut décrété d'accusation le 15 août. Arrêté, au bout de 15 mois de recherches, il fut condamné à mort. Il périt le même jour que Barnave, 28 nov. 1793.

Duppel, ville du Sleswig, sur la côte E., en face de l'île d'Alsen, a joué un rôle dans les deux guerres du Sleswig-Holstein. Dans la première, les Danois, vainqueurs des Allemands, 1848, y furent battus en 1849. — Dans la seconde, Duppel fut emportée d'assaut par les Prussiens et les Autrichiens, après une vive résistance des Danois, 1864.

Duprat (Antoine), cardinal et chancelier de France, né à Issoire, 1463, était, sous le règne de Louis XII, président du parlement de Paris, grâce à la protection de Louise de Savoie, 1507. Celle-ci, à l'avénement de François I^er^, son fils, ne fut pas étrangère à la nouvelle élévation de Duprat, qui devint chancelier et principal ministre, 1515. Veuf en 1516, le favori entra bientôt dans les ordres et fut nommé, dans la suite, archevêque de Sens, et, en 1527, cardinal. Investi de la confiance du roi, il abandonna, dans les conférences de Bologne, la pragmatique-sanction de Bourges, qui fut remplacée par le concordat de 1516. Il seconda aussi François I^er^ dans ses expédients fiscaux (vénalité des charges de judicature, établissement des premières rentes sur l'hôtel de ville). Il ne montra pas moins de zèle à servir la haine de Louise de Savoie contre le connétable de Bourbon, dont les biens finirent par être confisqués. Odieux au parlement, dont il attaquait les prérogatives, Duprat fut poursuivi pour malversations, au moment où, avec la reine-mère, il s'efforçait de conjurer les suites funestes de la journée de Pavie. Le roi, à son retour, annula la procédure dans un lit de justice. Ardent promoteur des persécutions contre les protestants, Duprat aspirait à succéder au pape Clément VII, 1534. Le roi n'agréant pas les vues du cardinal, ce dernier mourut de chagrin, 1535.

Duprat (Guillaume), fils du précédent, 1507-1560. Évêque de Clermont en 1528, il assista au concile de Trente et en ramena les jésuites, pour lesquels il fonda, à Paris, le collége de Clermont (aujourd'hui lycée Louis-le-Grand).

Dupré, joaillier, né aux environs de Grenoble, proposa au gouvernement de Louis XV, alors en guerre contre les Anglais, une sorte de feu grégeois, 1759. Le roi lui paya sa découverte par une pension de 2,000 livres, mais lui défendit d'en parler. Dupré mourut en 1772, et son secret périt avec lui.

Dupré de Saint-Maur (Nicolas-François), né à Paris, vers 1695, mort en 1774, donna une traduction du *Paradis perdu*, de Milton, 1729, laquelle a répandu en France le goût de la littérature anglaise et le fit entrer lui-même à l'Académie française, 1733. Il a écrit depuis des ouvrages d'économie politique : *Essai sur les monnaies*, 1746 ; *Recherches sur la valeur des monnaies et sur le prix des grains avant et après le concile de Francfort*, 1762 ; *Table de mortalité* (dans l'*Histoire naturelle de l'homme*, de Buffon).

Dupréau (Gabriel), en latin *Prateolus*, théologien et savant, né à Marcoussis, 1511-1588, professeur au collége de Navarre, est moins connu aujourd'hui pour son zèle contre les doctrines de Luther et Calvin, que par deux ouvrages de grammaire : *Commentarii ex præstantissimis grammaticis desumpti; Flores, Sententiæ, etc. ex Ciceronis epistolis familiaribus desumptæ.*

Dupuis (Charles), graveur, né à Paris, 1685-1742, a été élève de Duchange. D'une touche correcte, franche et gracieuse, il a exécuté de nombreux ouvrages: on regarde comme son chef-d'œuvre le *Mariage de la Vierge*, d'après Vanloo. On cite encore : *Saint Jean-Baptiste dans le désert*, d'après Carlo Maratti; *la Terre et l'Air*, d'après L. Boulongne. — Son frère, Nicolas-Gaspard, né à Paris, 1695-1771, fit, comme lui, de lucratifs voyages en Angleterre. On cite de lui : *Enée sauvant son père*, d'après Carle Vanloo ; l'*Adoration des Rois*, d'après Paul Véronèse; *la Vierge et l'Enfant Jésus*, d'après Annibal Carrache.

Dupuis (Charles-François), érudit, né à Trie-le-Château (Oise) en 1742. Fils d'un instituteur, il obtint une bourse au collége d'Harcourt, à Paris, grâce au duc de La Rochefoucauld. A vingt-quatre ans il était professeur au collége de Lisieux de Paris ; à 28 ans il se faisait recevoir avocat, 1770. Il prouvait son talent de latiniste par un discours prononcé à l'occasion de la distribution des prix, 1775, et par l'oraison funèbre de Marie-Thérèse, 1780. Il s'occupait aussi de sciences: il suivit, pendant plusieurs années, le cours de Lalande, et devança Chappe en exécutant, pour son usage personnel, un télégraphe entre Belleville et Bagneux. Il commençait, en même temps, un grand travail sur les religions, essayant de rapporter à une source unique les légendes, les allégories, les symboles, les traditions du polythéisme, malgré leur réelle et évidente diversité : la mythologie avait, selon lui, sa clef dans l'astronomie ; des mémoires insérés dans le *Journal des Savants*, 1779-80, exposaient la base de son système. Avant que Dupuis eût achevé son livre, la Révolution était survenue. Porté à la Convention par le département de Seine-et-Oise, il vota, dans le procès de Louis XVI, pour la détention, comme mesure de sûreté, et pour le sursis. Sous la Terreur, il sauva plusieurs personnes, au risque d'encourir l'accusation redoutable de modérantisme. Il fit aussi partie du conseil des Cinq-Cents (1795-1797), et du Corps législatif sous le Consulat (1800-1802) : il avait eu l'honneur de présider cette dernière assemblée. Il avait publié, en 1795, son ouvrage sur l'*Origine des Cultes*, 3 vol. in-4° ou 10 vol. in-8°, avec atlas in-4°. Membre de l'Institut dès sa formation, il lut devant la classe de littérature deux *Mémoires sur les Pélasges*. Il publia encore, 1806, une *Dissertation sur le zodiaque de Denderah :* il prétendait trouver une confirmation de son système dans ce monument astronomique auquel il attribuait, bien à tort, une antiquité prodigieuse (V. Denderah). Il venait de se retirer près de Dijon, lorsqu'il mourut, 1809.

Du Puy. V. Puy (du).

Dupuy (Pierre), historien, né à Agen, 1582-1651, a été garde de la bibliothèque du roi, comme son frère Jacques, né en 1586, mort en 1656. Liés tous deux avec le président de Thou, ils donnèrent leurs soins aux éditions de l'*Histoire* de ce dernier (de 1620 à 1626). — On a de Pierre Dupuy : *Des Droits et des Libertés de l'Eglise gallicane*, 1639 ; *Traité des régences et majorités des rois de France*, 1655; *Histoire du schisme d'Occident*. etc. Jacques Dupuy a légué à la bibliothèque du Roi 9,000 imprimés et 296 manuscrits. C'est ce qu'on appelle le *fonds Dupuy*.

Dupuy (Henri), en latin *Erycius Puteanus*, en flamand, *Van de Putte*, philologue, né à Vanloo (Limbourg), 1574, succéda à Juste Lipse dans la chaire de langue latine (1606) à Louvain, où il mourut en 1646. Grand faiseur de petits livres, il laissa 98 ouvrages ou même, dit-on, 121. — On cite : *De usu fructuque bibliothecæ Ambrosianæ*, 1605 ; *Comus*, traduit en français par Nicolas Pelloquin sous ce titre : *Comus* ou le *Banquet dissolu des Cimmériens*, Paris, 1614, in-12.

Dupuy (Louis), savant, né à Chazey-sur-Ain, 1709-1795, entra en 1756 dans l'Académie des inscriptions, dont il fut le secrétaire perpétuel de 1773 à 1783. Les *Mémoires* de cette société et le *Journal des Savants*, que Dupuy dirigea pendant 30 ans, contiennent la plupart de ses écrits. Il a encore traduit quatre tragédies de Sophocle, comme supplément du *Théâtre grec* de Brumoy, et édité le *Fragment d'Anthemius sur des paradoxes de mécanique*, 1777.

Dupuy (Alexis-Casimir), vétérinaire, né à Breteuil (Oise), en 1774, était fils d'un cultivateur maître de postes. Élu professeur de matière médicale à l'école d'Alfort, en 1798, il se livra, à l'exemple de Dupuytren, son ami, à des recherches d'anatomie pathologique. Il reconnut la vraie nature de la *morve*, du *cornage* et de la *pousse*. Les expériences physiologiques auxquelles il s'est livré au sujet des substances médicamenteuses et toniques, sur la maladie charbonneuse, etc., ont fécondé l'enseignement. Le *Bulletin de l'Académie de médecine* renferme des mémoires sur la plupart de ces travaux. Dupuy est mort en 1849.

Dupuytren (Guillaume), chirurgien, né à Pierre-Buffière (Haute-Vienne) en 1777, mort à Paris en 1835. Fils d'un avocat peu aisé, il fit ses études à Paris au collége de la Marche. A dix-huit ans, il était nommé prosecteur à l'École de santé, 1795, puis chef des travaux anatomiques en 1801. L'année suivante il entrait à l'Hôtel-Dieu où il fut successivement chirurgien de seconde classe, chirurgien-adjoint en 1808, et enfin chirurgien en chef en 1815. En 1812 il obtenait au concours la chaire de médecine opératoire ; sa thèse sur la lithotomie était un modèle d'anatomie chirurgicale. Rallié à la Restauration, il reçut de Louis XVIII le titre de baron, 1820, et devint le premier chirurgien de Charles X. Il fit aussi partie de l'Institut. A sa mort, il laissait une fortune évaluée à sept millions par les uns, à quatre millions par les autres; il léguait 200,000 francs pour la création d'une chaire d'anatomie pathologique. — Dupuytren excellait dans le diagnostic. Ses leçons cliniques étaient remarquables par la clarté, le choix des expressions et l'enchaînement des idées. Il a fondé une école rivale de celle du dix-huitième siècle qui avait pour chef Boyer. Ses travaux sont dispersés dans divers recueils spéciaux, le *Journal* de Corvisart, le *Répertoire d'anatomie*, les *Mémoires de l'Académie de médecine*, etc. Les principaux ont été recueillis dans ses *Leçons orales*, 1834. On a encore : *Traité des blessures par armes de guerre* rédigé sous ses yeux, par ses élèves, et une édition de la *Médecine opératoire* de Sabatier.

Duquesne (Abraham), marin français, né à Dieppe en 1610, était fils d'un capitaine de vaisseau sous lequel il se forma. Après avoir dirigé des navires marchands, il commanda, en 1637, une galère dans le combat livré aux îles Lérins contre les Espagnols. Dans les années suivantes, il servit sous l'archevêque Sourdis, puis sous le marquis de Brézé, neveu du cardinal de Richelieu. Après la mort de ce dernier, 1642, il passa en Suède et battit les Danois pour le compte de la reine Christine. Revenu en France, il équipa, à ses frais, une flottille avec laquelle il vainquit les Anglais qui venaient au secours des Frondeurs maîtres de Bordeaux, 1650. Anne d'Autriche le récompensa en lui donnant le titre de chef d'escadre et, en outre, l'île et le château d'Indret. Colbert, à son tour, mit à profit l'expérience de Duquesne dans la réorganisation de la marine. Lieutenant général depuis 1667, Duquesne, dans la guerre de Hollande, dirigea, sous un chef nominal, le duc de Vivonne, les opérations maritimes dans la Méditerranée ; vainqueur à Stromboli et à Agosta où Ruyter fut tué, 1676, il acheva la ruine des flottes hollandaise et espagnole à la bataille de Palerme. Après la paix de Nimègue, il châtia les corsaires de Tripoli, 1681, bombarda trois fois Alger, 1682-83, grâce aux galiotes inventées par Petit-Renau, et Gênes elle-même en 1684. Le glorieux marin commençait à jouir du repos, quand la révocation de l'édit de Nantes, 1685 (Duquesne était protestant), éloigna de lui jusqu'à son fils : il lui recommanda, dit-on, de ne jamais combattre la France. — Duquesne mourait trois ans après, 1688, sans avoir porté le titre d'amiral à cause de sa religion.

Duquesnoy (François), sculpteur, surnommé *François* Flamand, né à Bruxelles, 1594, se rendit à Rome, sous les auspices de l'archiduc Albert, 1619. Il s'attacha à traiter des sujets gracieux ; il excellait à représenter des figures d'enfants. Considéré comme le premier sculpteur de son temps, il fit pour Urbain VIII les statues colossales de *sainte Suzanne* et de *saint André* : la dernière est dans la basilique de Saint-Pierre. Appelé à Paris par Richelieu auquel Poussin l'avait recommandé, François Flamand fut empoisonné par son frère que dévorait une basse jalousie. Il mourut à Livourne, 1646.

Duquesnoy (Adrien-Cyprien), publiciste, né à Briey, 1759-1808, fut député aux États-généraux de 1789 par le bailliage de Bar-le-Duc. Il contribua à la division de la France en départements, et fit décréter qu'il n'y aurait qu'une seule assemblée. Maire de Nancy après la dissolution de la Constituante, il fut signalé par les papiers découverts dans l'armoire de fer comme l'un des hommes dévoués à Louis XVI. Décrété deux fois d'accusation, et enfin arrêté en 1794, il dut la vie au 9 thermidor. Sous le Consulat, il fut placé par Lucien Bonaparte à la tête d'une division au ministère de l'intérieur ; sous l'Empire il fut nommé maire du 10e arrondissement de Paris. On a de lui des traductions de divers ouvrages : *Recueil des mémoires sur les hospices*, 1799-1804; *Aperçu statistique des États de l'Allemagne* (traduit de l'allemand de Hoeck); *Histoire des pauvres* (traduit de l'anglais de Ruggle), etc.

Duquesnoy, député du Pas-de-Calais à l'Assemblée législative et à la Convention, était moine avant 1789. D'opinion très-exaltée, il vota la mort de Louis XVI, et fit régner la terreur dans le département du Nord où il alla en mission. Arrêté comme l'un des auteurs de l'insurrection du 1er prairial 1795, il se frappa mortellement après sa condamnation. Il était né en 1748.

Durameau (Louis), peintre, né à Paris, 1733-1796, membre de l'Académie de peinture, a donné quelques toiles d'un dessin vigoureux, et décoré les plafonds de plusieurs édifices publics, tel que celui de la galerie d'Apollon au Louvre : l'*Été* est de Durameau.

Durance (*Druentia*), riv. de France, naît au mont Genèvre, dans les Alpes Cottiennes, traverse les départements des Hautes-Alpes et des Basses-Alpes, puis sépare ceux de Vaucluse et des Bouches-du-Rhône ; elle passe à Briançon, Mont-Dauphin, Embrun, Sisteron et Cavaillon ; elle se jette dans le Rhône, sur la rive gauche du fleuve, à 8 kil. au-dessous d'Avignon. Son cours est de 334 kil.; mais à cause de sa rapidité et de la mobilité de son lit, elle n'est flottable que sur 264 kil. — Ses inondations enlèvent beaucoup de terrains à l'agriculture. Elle reçoit le Guil, l'Ubaye, la Luye, la Bléone, le Verdon, etc.

Durand (David), théologien protestant, né à Saint-Pargoire en Languedoc, vers 1680, mort à Londres, en 1763. En 1704 il était aumônier d'un régiment de réfugiés français que la coalition envoya en Espagne. Il passa de là à Genève, à Rotterdam, enfin à Londres, 1714, où il fut, jusqu'à sa mort, pasteur de l'église française de Savoie. — On a de lui divers ouvrages. — Le meilleur est *la Religion des Mahométans*, La Haye, 1721. Il a fait une continuation de l'*Histoire d'Angleterre* de Rapin-Thoiras; une édition de *Télémaque*, Hambourg, 1731 ; une *Histoire du seizième siècle*, et plusieurs recueils de *Sermons*, etc.

Durand (François-Jacques), né près d'Alençon en 1727, embrassa le protestantisme à Lausanne, où il mourut en 1816. Ministre de la religion réformée, il se distingua par son talent pour la prédication. Ses *Sermons* ont été traduits en anglais, en allemand et même en italien.

Durand de Saint-Pourçain (Guillaume), né en Auvergne, s'engagea dans l'ordre de Saint-Dominique. Maître du sacré palais sous le pape Jean XXII, il devint, en 1318, évêque du Puy-en-Velay. Surnommé *doctor resolutissimus* (docteur très-résolutif), il se distingua dans la querelle du nominalisme contre le réalisme. Il mourut en 1332. Il a laissé : *In sententias Lombardi commentariorum libri IV; De origine Juridictionum*, etc.

Durand de Maillane (Pierre-Toussaint), homme politique et jurisconsulte, né à Saint-Remy en Provence, 1729-1814, était, en 1789, avocat au parlement d'Aix. Député du tiers état d'Arles aux États-généraux, il rédigea un rapport sur la constitution civile du clergé. Membre de la Convention, il vota, dans le procès de Louis XVI, pour la détention jusqu'à la paix. Il siégea aussi dans le conseil des Anciens, 1795-1797, et, après le 18 brumaire, au tribunal d'appel d'Aix. — On a de lui : *Dictionnaire de droit canonique*, 1761 ; *Institutes du droit canonique*, 1770; *les Libertés de l'Église nationale; Histoire de la Convention*, dans la collection des Mémoires sur la Révolution, etc.

Durandal, nom de l'épée de Roland dans les romans du moyen âge.

Durango. Etat ou département du Mexique, borné au N. par Chihuahua, à l'E. par Zacatecas et Cohahuila, au S. par Jalisco et Zacatecas, à l'E. par Cinaloa, entre 23° 45′ et 26°20′ lat. N. et entre 105°40′ et 109°30′ long. O. La superficie est de 110,600 kil. carrés et la population de 190 000 hab. — Sous la domination espagnole il formait, avec Chihuahua, l'intendance de Durango ou province de Nouvelle-Biscaye. Les montagnes de la Sierra-Madre renferment de nombreuses mines d'argent. On élève beaucoup de bestiaux dans les pâturages qui sont près de Durango. Les Apaches et les Comanches ravagent souvent le nord de ce territoire. Les villes sont *Durango*, capit. *San-Juan del Rio*, etc.

Durango ou **Guadiana,** v. du Mexique, capitale de l'Etat ou département de ce nom, à 726 kil. N. O. de Mexico, par 24°25′ lat. N. et 105°54′ long. O. — La popul. est de 12,000 hab. — C'est le siége d'un évêché. L'hôtel des monnaies doit son importance aux riches mines d'argent qui se trouvent dans le territoire.

Durango, v. d'Espagne (Biscaye), à 30 kil. S. E. de Bilbao. On y fait de la quincaillerie, et surtout des lames d'épée. Don Carlos y résida souvent pendant la guerre civile. La popul. est de 4,000 hab.

Durant (Gilles), sieur de *la Bergerie*, poëte et avocat au parlement de Paris, né à Clermont-Ferrand, 1550-1615. Il fut l'un des auteurs de la *Satire Ménippée* et travailla, peut-être, à la réforme de la coutume de Paris. Ses *OEuvres poétiques*, 1594, présentent des vers faciles et gracieux.

Durante (François), compositeur de musique, né à Naples, 1693-1755, fut élève, professeur, puis maître de chapelle au Conservatoire de Sant'-Onofrio. Il est le chef de cette fameuse école napolitaine qui a produit Pergolèse, Piccini, Paesiello, etc. Il ne composa guère que de la musique d'église. Son style est solennel. Le Conservatoire de Paris possède une collection des œuvres de Durante : elles sont un modèle.

Duranti (Jean-Etienne), magistrat, né à Toulouse en 1534, devint capitoul en 1563, et président du parlement en 1581. A la nouvelle de l'assassinat du duc Henri de Guise, Toulouse, agitée par de fougueux ligueurs, se souleva ; Duranti, maltraité par la populace, puis incarcéré, fut tué d'un coup d'arquebuse, 1589. — Il a écrit *de Ritibus Ecclesiæ catholicæ*.

Duras (*Duracium*), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 24 kil. N. de Marmande (Lot-et-Garonne); 1,681 hab. La terre de Duras, apportée en dot à la maison de Durfort, au XIIIe s., fut érigée en marquisat, 1609, en duché, 1689, enfin, en duché-pairie, 1757.

Duras, nom de la principale branche de la maison de Durfort, laquelle était originaire de Guyenne. Son illustration date surtout du XVIIe s. Elle a donné :

Duras (Jacques-Henri de Durfort, duc de), né en 1622, servit, pendant la guerre de Trente Ans, sous Turenne, son oncle maternel; pendant la Fronde, sous Condé, qui le créa lieutenant général, grade que Duras conserva après sa réconciliation avec la cour, en 1657. Il se distingua dans les premières guerres de Louis XIV, qui le nomma maréchal en 1675. En 1688, Duras fut placé à la tête de l'armée d'Allemagne et prit Philipsbourg et Manheim. C'est pour lui que la terre de Duras fut érigée en duché. Il mourut en 1704.

Duras (Louis de Durfort, baron de), frère du précédent, quitta le service de Louis XIV pour celui de Charles II, roi d'Angleterre, dont il fut le représentant au traité de Nimègue. Créé comte de Feversham et viceroi d'Irlande, il gagna encore, sous le règne de Jacques II, la bataille de Sedgemore et fit prisonnier le duc de Monmouth.

Duras (Emmanuel-Félicité de Durfort, duc de), petit-fils de Jacques-Henri, 1715-1789, prit part à presque toutes les guerres de Louis XV. Il commanda en Bretagne lors de l'affaire La Chalotais. C'est pour lui que la terre de Duras fut érigée en duché-pairie, 1757.

Duras (Amédée-Bretagne-Malo, duc de), petit-fils du précédent, 1770-1838, se signala par son dévouement à Louis XVI. Il revint d'exil sous le Consulat, et reprit, sous Louis XVIII, les fonctions de premier gentilhomme de la chambre.

Duras (Claire de Kersaint, duchesse de), femme du précédent, née à Brest en 1778, était fille de l'amiral de Kersaint qui périt sur l'échafaud en 1793. Sous la Restauration, elle a publié deux romans, *Ourika*, 1822, et *Edouard*, 1825, remarquables tous deux par la distinction du style et la finesse des observations. Elle mourut en 1829.

Durazzo, ancienne *Epidamne*, puis *Dyrrachium*, en turc *Dratsch*, en slave *Durtz*, était désignée encore, au moyen âge, sous le nom de *Duras*. — C'est une ville maritime de l'Albanie (Turquie d'Europe), sur l'Adriatique, par 41° 17′ 32″ lat. N. et 17° 6′ 20″ long. E., à 82 kil. S. de Scutari. Très-fréquentée, dans l'antiquité, par les Romains, à cause de sa proximité de Brindes, elle fut prise, en 1081, par Robert Guiscard, et, après plusieurs révolutions, tomba, en 1502, au pouvoir des Turcs qui la gardent encore. Durazzo, aujourd'hui ruinée, a 5 ou 6,000 hab.

Durazzo ou **Duras** (Charles de). V. Charles de Duras.

Dureau de la Malle (Jean-Baptiste-Joseph-René), traducteur français, né à Saint-Domingue, dont son grand-père avait été gouverneur, 1742-1807. Orphelin à sept ans, il fut envoyé en France au collége du Plessis. il y remporta le prix d'éloquence sur La Harpe, et celui de poésie latine sur Delille. Lié avec ce dernier, il écrivit les notes de la traduction des *Géorgiques*, et publia, pour son propre compte, des traductions du traité *De Beneficiis* de Sénèque, 1776, et des *OEuvres* de Tacite, 1790. Il entreprit, plus tard, de traduire Salluste et Tite-Live : de ce dernier historien il n'a donné qu'une partie, mais son travail a été continué par Noël. Il siégeait au Corps législatif depuis 1802, et à l'Académie française depuis 1804.

Dureau de la Malle (Adolphe-Jules-César-Auguste), poëte et érudit, né à Paris, 1777-1857, était fils du précédent. Il se signala, de bonne heure, par son goût pour le dessin ; devenu assez bon paysagiste, il vécut des produits de son art pendant deux ans, les biens de son père ayant été séquestrés sous le Directoire. Il a acquis plus de réputation par ses travaux d'érudition. A l'exemple de Delille, il débuta par des traductions : l'épisode de *Françoise de Rimini* emprunté à Dante, et l'*Argonautique* de Valerius Flaccus furent ses premiers essais. Si l'on excepte deux poëmes (*les Pyrénées*, 1807, *Bayard*, 1823), il se livra dès lors à des recherches spéciales sur des points particuliers d'histoire, de géographie et d'archéologie. Ses dissertations sur l'*Economie politique des Romains* ont été réunies en 1840 (2 vol. in-8°). Il les avait publiées d'abord dans les *Mémoires* de l'Académie des Inscriptions dont il était membre depuis 1818. On y trouvera encore d'autres études sur des sujets d'histoire naturelle et d'archéologie. Il a aussi publié des travaux sur la géographie de l'Afrique septentrionale, etc.

Duregum, nom ancien de Zurich.

Duren (*Marcodurum*), ville de la province du Rhin (Prusse), sur la Roër, à 26 kil. E. d'Aix-la-Chapelle; 10,000 hab. — L'industrie consiste principalement en tanneries, rubans, draps, savon. Dans les environs sont des forges, des papeteries et d'autres usines mises en mouvement par deux dérivations de la Roër qui se réunissent dans la ville. Fondée par les Romains, Duren devint ville impériale sous Robert de Bavière; prise par Charles-Quint en 1542 et 1543, par les impériaux en 1642, par Marceau en 1794, elle resta à la France jusqu'en 1814, c'est-à-dire pendant 20 ans.

Dürer (Albert), peintre allemand, né à Nuremberg en 1471, fut élève de Wohlgemuth qu'il surpassa bientôt. Il entreprit ensuite des voyages en Allemagne, 1492-1494, en Italie, 1505-1506, et dans les Pays-Bas, 1520. Nommé par Maximilien Ier et par Charles-Quint peintre de la cour, il mourut à Nuremberg en 1528. — Le dessin d'*Orphée*, qui passe pour son chef-d'œuvre, est de 1494. On a deux portraits d'*Albert Dürer* peints par lui-même en 1498 et 1500. Ses dernières œuvres sont deux tableaux représentant les *Quatre Apôtres*, 1526. Vienne, Florence, Prague, Munich, etc., possèdent ce qu'il a exécuté dans l'intervalle compris entre ces dates. Il y a chez lui de la vie, un coloris plein d'éclat, une imagination singulièrement féconde; mais on lui reproche, à bon droit, son goût pour le fantastique, la roideur de ses personnages, la manière étrange dont il dispose ses draperies. Les portraits exécutés par Albert Dürer sont admirables d'expression. Il a aussi fait avancer l'art de la gravure : le premier il se servit de l'eau-forte et de la pointe. On cite de lui une foule d'œuvres remarquables en ce genre. Il a écrit : *Instruction sur l'art des fortifications*, 1527; *De la Proportion humaine*, 1528; *Manière de mesurer, avec le compas et l'équerre, les lignes, l'espace et les corps*. — Nuremberg lui a élevé une statue.

Durfort. Illustre famille de France qui tirait son nom de *Durfort*, village à 24 kil. S. O. de Castres (Tarn). Elle s'est divisée en deux branches, *Duras* et *Lorges*. V. ces noms.

Durham (comté de), situé dans la Grande-Bretagne, au N. E. de l'Angleterre. Il est borné par les comtés de Northumberland au N.; de Cumberland et de Westmoreland à l'O., d'York au S., et par la mer du Nord à l'E. La population, est d'environ 515,000 habitants, et la superficie de 280,852 hect. Les côtes seules sont fertiles. Le commerce s'alimente des produits des houillères, des mines de plomb, des forges, des terres à poterie et à brique. La race des moutons de Durham est célèbre. Ce comté qui, à l'origine, fit partie du Northumberland, fut donné par l'un de ses rois à saint Cuthbert et à ses successeurs. Dans la suite, Guillaume le Conquérant confirma cette donation, et les évêques de Durham, sous le nom de *comtes palatins*, devinrent plus puissants que le roi. — De là vient que ce comté est appelé quelquefois *évêché de Durham* et *comté palatin*.—Il est arrosé par la Wear, la Tees et la Tyne.

Durham (*Dunelmum*), capitale du comté de ce nom, à 412 kil. N. E. de Londres, sur la Wear, par 54°46'51" lat. N., et 3° 54' 49" long. O. Fondée par les moines de Lindisfarne qui fuyaient devant les Normands, 997, Durham se distingue par la beauté de sa situation et par ses vieux édifices. On remarque son château fort, sa cathédrale, monument du XIe s. qui renferme les tombeaux de saint Cuthbert et de Bède le Vénérable. Il y a une université fondée par Cromwell, un collége catholique, trois bibliothèques. L'évêque de Durham a de grands priviléges et un revenu de 200,000 livres (5 millions). La ville est dépourvue de commerce et d'industrie. La population est de 14,000 hab.

Durham (JEAN-GEORGES LAMBTON, comte DE), homme d'État anglais, né en 1792, d'une famille qui représentait, depuis plusieurs siècles, le comté de Durham au parlement. Membre de la Chambre des communes, il s'éleva, à partir de 1815, contre les actes peu libéraux du ministère Castlereagh. En 1828, il fut promu à la pairie, et, en 1830, il entra, comme lord du sceau privé, dans le ministère formé par son beau-père lord Grey. Il contribua singulièrement à faire adopter le bill de réforme, 1852. Après une ambassade en Russie, on le nomma gouverneur du Canada qui, alors, était insurgé, 1838 ; mais il donna sa démission, parce que le parlement désapprouva quelques-uns de ses actes. Il mourut en 1840.

Duria major, nom latin de la Doire-Baltée.

Duria minor, nom latin de la Doire-Ripaire.

Durius. V. DOURO.

Durlach ou **Dourlach** (*Turris ad lacum*), ville du grand-duché de Bade, à 8 kil. S. E. de Carlsruhe, sur la Pfinz; 5,000 hab.—Ancienne capitale du margraviat de Bade-Durlach, elle a des eaux minérales, un important marché aux grains, etc. Aux environs culture de la garance et des arbres fruitiers.

Durnovaria ou **Dunium** (auj. *Dorchester*), capit. des Durotriges dans l'île de Bretagne et station romaine (Bretagne Ire au IVe s.).

Durobrivis, nom ancien de ROCHESTER.

Duroc (GÉRAUD-CHRISTOPHE-MICHEL), général français, né à Pont-à-Mousson (Meurthe) en 1772, était lieutenant d'artillerie en 1795. Aide de camp de Bonaparte en Italie et en Égypte, il le seconda au 18 brumaire, et devint général de brigade et gouverneur des Tuileries, 1800. Il remplit ensuite des missions à Berlin, à Saint-Pétersbourg, et fut nommé général de division, 1803, puis grand-maréchal du palais, 1804. A Austerlitz, il commanda les grenadiers réunis de la grande armée. A la suite de diverses missions diplomatiques, il fut créé duc de Frioul, 1808. Dans la campagne d'Allemagne, Duroc fut blessé mortellement à la fin de la bataille de Würtchen ; il mourut deux jours après, 23 mai 1813. Napoléon Ier lui avait toujours porté une vive affection.

Durocasses, ancienne ville du pays des Carnutes en Gaule (Lyonnaise IVe). Aujourd'hui *Dreux*.

Durocatalaunum ou **Catalauni,** aujourd'hui *Châlons-sur-Marne*, dans la Belgique IIe (Gaule), au IVe siècle.

Durocortorum ou **Remi,** ancienne ville de la Belgique IIe (Gaule) au IVe siècle. — Aujourd'hui *Reims*.

Durostorum, ancienne ville de la Mœsie-Inférieure, aujourd'hui *Silistrie* (Bulgarie).

Durotriges, ancien peuple de la Grande-Bretagne, au S. de l'île, dans le comté actuel de Dorset (Bretagne Ire au IVe siècle).

Durovernum, auj. *Canterbury*, ancienne capitale des Cantii, au S. E. de la Bretagne (Bretagne Ire).

Durozoir (CHARLES), historien et publiciste, né à Paris, 1790-1846. Secrétaire et collaborateur de Lacretelle à la *Gazette de France*, il le suppléa, sous la Restauration, à la Faculté des lettres, et était, en même temps, professeur au collége Louis-le-Grand, 1818. Il donna aussi des articles à divers journaux et, à partir de 1825, au *Moniteur* seul. Il a aussi traduit et annoté les discours de Cicéron pour la bibliothèque *latine-française* de Panckoucke, et dirigé, en partie, la Biographie Michaud. Son principal titre comme historien est son *Précis de l'histoire romaine* et le premier volume d'une *Histoire ancienne*.

Durrenberg, nom de deux salines d'Allemagne: l'une dans le pays de Salzbourg (Autriche), sur la Salza, est exploitée depuis 1123 ; l'autre est sur les bords de la Saale, près de Mersebourg (Saxe prussienne).

Durrenstein ou **Diernstein,** village d'Autriche, à 5 kil. O. de Krems, sur le Danube. — Ruines du château où Henri VI retint Richard Cœur-de-Lion, 1194. Mortier, enveloppé par 30,000 Russes, y livra en 1805 un combat glorieux.

Durtal (*Duristallum*), ch.-l. de canton (Maine-et-Loire), sur le Loir, à 18 kil. N. E. de Beaugé ; 3,170 h. — Papeteries. Château du XVe s. inachevé, etc. Un château bâti par Foulques Nerra, vers 1040, est l'origine de cette ville.

Du Ryer (ANDRÉ), orientaliste, né à Marcigny (Saône-et-Loire), fut consul de France en Égypte jusque vers 1632. — Il savait l'arabe et parlait le turc. On a de lui : une *Grammaire turque* en latin et des traductions du *Gulistan* de Saadi et de l'*Alcoran :* celle-ci fut elle-même traduite en anglais, en hollandais et en allemand.

Du Ryer (PIERRE), poëte et traducteur, né à Paris, 1606-1658, fut secrétaire de César, duc de Vendôme, membre de l'Académie française, et historiographe de France. Il est l'auteur de 17 pièces de théâtre et d'une foule de traductions qui sont également et justement oubliées.

Dusart (CORNEILLE), peintre et graveur, né à Harlem, 1665-1704, a laissé quelques tableaux représentant des scènes villageoises et fort recherchés. De tous les élèves de van Ostade, il est celui qui a le plus reproduit la manière du maître.

Du Sommerard (ALEXANDRE), archéologue, né à Bar-sur-Aube, 1779-1842. Il s'engagea à 14 ans dans les armées républicaines, et entra plus tard à la Cour des comptes où il fut nommé conseiller-référendaire en 1823 et conseiller-maître en 1831. Passionné pour l'archéologie, il parcourut toute la France, étudiant et recueillant les monuments du moyen âge, meubles, manuscrits, armes, costumes. Il déposait ces richesses, réparées et classées par ses soins, dans le vieil hôtel de Cluny loué par lui en 1832. Au retour d'un voyage en Italie, il mourut épuisé de travail. On a de lui : *Notices sur l'hôtel de Cluny et le palais des Thermes*, 1834 ; *Les Arts au moyen âge*, 1839-1843, 5 vol. in-8° et 510 planches in-fol. Pour ce dernier ouvrage il a eu pour collaborateur et pour continuateur l'un de ses fils, M. Edmond Du Sommerard, aujourd'hui conservateur du musée créé par son père. — Acquise par l'État en 1843, la collection formée par Alexandre Du Sommerard est un musée public qui porte le nom de l'hôtel de Cluny et du palais des Thermes.

Dussault (JEAN-JOSEPH), critique, né à Paris, 1769-1828, fut professeur aux colléges Sainte-Barbe et Du Plessis avant la Révolution. Il écrivit ensuite dans les feuilles publiques, et enfin dans le *Journal des Débats* où il fit rude guerre au mauvais goût. Ses articles réunis sous le titre d'*Annales littéraires*, 1818-1824, 5 vol. in-8°, et une édition de Quintilien dans la *Bibliothèque classique* de Lemaire, sont ses principaux ouvrages. — Depuis 1820, il était conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève.

Dusaulx (JEAN), littérateur, né à Chartres, 1728-1799, acheta une charge de commissaire de la gendarmerie et servit près de vingt ans tout en cultivant les lettres. Membre de l'Académie des Inscriptions en 1776, il devint secrétaire du duc d'Orléans. La Révolution l'envoya à l'Assemblée législative comme suppléant, 1792, puis à la Convention, où il se prononça pour la détention de Louis XVI jusqu'à la paix. Sauvé, après le 31 mai 1793, par l'intervention de Marat, il fut l'un des présidents du Conseil des Anciens. — On a de lui : *Satires de Juvénal*, 1770, traduction qui a été souvent réimprimée ; *De la passion du jeu*, 1779 ; *Voyage à Barèges*, 1796, etc.

Dussek (JEAN-LOUIS ou LADISLAS), pianiste et compositeur, né à Czaslau en Bohême, 1761-1812, parcourut

divers pays de l'Europe, vint à Paris en 1788, puis en 1808 où il fut nommé directeur de la musique de Talleyrand. Le premier, il fit paraître avec avantage le piano dans les concerts. Il a laissé une *Méthode de piano* et 76 morceaux pour cet instrument.

Düsseldorf, v. de Prusse, dans la prov. du Rhin et ch.-l. de la régence du même nom, située sur la Düssel et la rive droite du Rhin, par 51° 13′ 42″ lat. N et 4° 26′ 14″ long. E. Elle est à 565 kil. S. O. de Berlin. On y traverse le Rhin sur un pont de bateaux long de 400 mètres. Fondée par le duc de Juliers et Berg, au XIIIe s., Düsseldorf se compose de trois villes distinctes : *Altstadt* (vieille ville), *Neustadt* (nouvelle ville), construite de 1690 à 1716 par l'électeur palatin Jean-Guillaume, et *Karlstadt*, bâtie en 1787 par l'électeur palatin Charles-Théodore. La grande rue de Neustadt est, en quelque sorte, bordée de palais. Dans le château est une galerie de tableaux parmi lesquels on remarque l'*Assomption de la Vierge*, peinte sur bois par Rubens. Sur la place du château est une statue en marbre blanc de l'électeur Jean-Guillaume. Au-dessous de la galerie de tableaux est une bibliothèque de 30,000 volumes. Les autres monuments sont : l'hôtel des monnaies, la grande caserne, l'église du collége, l'ancienne église des jésuites, qui renferme les tombeaux des princes de Neubourg jusqu'à Jean-Guillaume. Düsseldorf possède plusieurs établissements scientifiques (École polytechnique, École de médecine et de chirurgie, École de peinture et de dessin, Académie des sciences, etc.). On y fabrique des soieries, des glaces, des étoffes de laine ; il y a aussi des raffineries. La navigation du Rhin est très-active. La popul. est de 80.000 hab., dont 3,400 militaires. — Le village de Düsseldorf, en prenant le titre de ville, 1288, devint la résidence du souverain et de la noblesse de Juliers et de Berg. Passée sous la domination des comtes palatins de Neubourg, elle fut habitée par l'électeur palatin Jean-Guillaume. A partir de 1794, Düsseldorf fut occupée par les Français, puis par la Bavière, 1801, par Murat, grand-duc de Berg, 1806, enfin par les Prussiens, 1815.

Duteil (Laporte-). V. LAPORTE.

Dutems (JEAN-FRANÇOIS-HUGUES), historien, né à Reugney, en Franche-Comté, 1745-1811, entra dans les ordres et fut professeur d'histoire au Collége de France. On a de lui : *Éloge de Pierre du Terrail* (Bayard); *Le Clergé de France, tableau historique et chronologique*, 4 vol. in-8°; *Histoire du duc de Marlborough*, etc.

Dutens (LOUIS), philologue, né à Tours, 1730-1812, d'une famille protestante, se rendit jeune en Angleterre, où il apprit les langues de l'Europe et de l'Orient. Chapelain et secrétaire de l'ambassadeur anglais à Turin, 1758, il y entreprit la première édition des œuvres complètes de Leibniz, laquelle parut à Genève en 1769; 6 vol. in-8°. Pourvu d'un riche prieuré, il mourut à Londres. — On a de lui : *Recherches sur l'origine des découvertes attribuées aux modernes*, 1766 ; *Itinéraire des routes les plus fréquentées*, 1775 ; *Explication de médailles grecques et phéniciennes*, etc.

Dutens (JOSEPH-MICHEL), économiste, neveu du précédent, né à Tours, 1765-1848. Ingénieur des ponts et chaussées, il fut chargé, en 1818, d'étudier la navigation intérieure de l'Angleterre. Il résuma cette mission dans son *Mémoire sur les travaux publics de l'Angleterre*, 1819, qu'il fit suivre de l'*Histoire de la navigation intérieure de la France*, 1829. — Comme économiste, il a donné : *Analyse des principes de l'économie politique*, 1804, traité remanié et refondu dans sa *Philosophie de l'économie politique*, 1835. Dans ce dernier livre, il soutenait les doctrines de Quesnay. Au milieu de la vive polémique qui s'éleva à ce sujet, Dutens devint membre de l'Académie des sciences morales et politiques.

Du Tillet. V. TITON et TILLET.

Dutlingen, ville de Wurtemberg. V. TUTTLINGEN.

Dutot, économiste, était caissier de la Compagnie des Indes au temps de Law. — On ne connaît guère que cette circonstance de sa vie. Il a donné : *Réflexions politiques sur les finances et le commerce*, 1738, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, publié d'abord sous forme de lettres, 1735, a été réimprimé dans la *Collection des principaux économistes*, t. Ier. Il expose avec beaucoup de clarté le système de Law et les causes de sa chute.

Dutrochet (RENÉ-JOACHIM-HENRI), physiologiste, né au château de Néon (Indre), en 1776, d'une famille noble et riche, dont les biens furent confisqués sous la Révolution. Obligé de choisir une profession, il s'engagea dans la marine, 1799, rejoignit les Vendéens, puis se décida à étudier la médecine, 1802. Après avoir suivi l'armée en Espagne, il dirigea l'hôpital de Burgos, 1808-1809; il se consacra à la publication d'ouvrages pleins d'idées neuves sur la physique et la physiologie. Membre de l'Académie de médecine en 1823, de celle des sciences en 1831, il mourut en 1847. — Il a résumé lui-même ses travaux dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire anatomique et physiologique des végétaux et des animaux*, 1837, 2 vol. in-8° avec atlas de 30 planches. Il a donné depuis : *Recherches physiques sur la force épiploïque*, 1842-1843, in-8°, 3 planches.

Duumvir, titre que portaient les deux magistrats qui, dans les colonies romaines et les municipes, remplissaient les fonctions attribuées, à Rome, aux consuls. Ils étaient élus pour un an ou pour cinq ans. — D'autres magistrats, nommés en général pour un temps limité, ou pour une affaire spéciale, s'appelaient aussi *duumvirs;* tels furent les deux juges qui siégèrent dans l'affaire d'Horace, meurtrier de sa sœur.

Du Vair (GUILLAUME), moraliste et homme politique, né à Paris, 1556-1621, était, en 1584, conseiller au parlement de Paris. Membre du parti des politiques, il défendit la loi salique dans les états généraux de 1593. Premier président du parlement d'Aix en 1599, il devint garde des sceaux, 1616, et, comme il avait toujours été dans les ordres, évêque de Lisieux en 1617. — On a de Du Vair : *De la Constance; la Philosophie des stoïques*, qui a inspiré Charron; *Traité de l'éloquence française*, principal titre littéraire de l'auteur, etc. Selon un critique contemporain, notre langue n'avait pas alors de meilleur écrivain. On le regarde encore comme le plus illustre représentant de l'éloquence parlementaire au XVIe siècle.

Duval (GUILLAUME), né à Pontoise, vers 1572, mort en 1646, étudia presque toutes les sciences. Il fut à la fois professeur de philosophie au Collége de France, doyen de la Faculté de médecine et médecin ordinaire du roi. On a de lui : *Le Collége de France*, 1644, in-4°; une traduction latine d'Aristote, 1619, plusieurs fois réimprimée, etc.

Duval (PIERRE), géographe, né à Abbeville, 1618-83, était neveu de Nicolas Sanson, qui fut son maître. Les cartes qu'il a dressées sont encore utiles à consulter. On a de lui : *Le Monde*, ou *Géographie universelle*, 1658 ; *la Sphère*, 1659 ; *Cartes et Tables pour la géographie, la chronologie, les itinéraires et voyages modernes*, 1665 ; *la France depuis son agrandissement par les conquêtes du roi*, 1691, 4 vol. in-12 avec cartes, etc.

Duval (VALENTIN **Jameray**), numismate, né à Arthonnay (comté de Tonnerre), en 1695, mort à Vienne (Autriche), en 1775. Il se forma seul, à la campagne, jusqu'à ce que le duc de Lorraine l'eût fait entrer dans le collége des jésuites, à Pont-à-Mousson. Bibliothécaire de Léopold, puis de son fils François, il suivit ce dernier à Florence, et en dernier lieu à Vienne, quand Marie-Thérèse eut fait passer à son mari la couronne impériale, héritage de Charles VI. — Les *Œuvres* de Duval consistent en mémoires sur des sujets d'archéologie et de numismatique; les *Mémoires sur sa vie* et sa *Correspondance* ont été publiés par Koch, Paris, 1785.

Duval (AMAURY **Pineu**), littérateur, né à Rennes, 1760-1839, débuta comme avocat au parlement de Bretagne. Après avoir été secrétaire de légation à Naples, 1785-1792, puis à Rome, où il faillit être massacré avec Basseville, envoyé de la République, 1793, il fonda la *Décade philosophique*, qu'il réunit au *Mercure*, dont il fut le rédacteur jusqu'en 1814. Membre de l'Institut en 1811, il travailla à l'*Histoire littéraire de la France*. On a encore de lui : *Voyages dans les Deux-Siciles*, traduits de Spallanzani, 1800, 6 vol. in-8°; *Paris et ses monuments;* les *Fontaines de Paris; Monuments des arts du dessin recueillis par Denon, décrits et expliqués*, 1829, 4 vol. in-4°, etc.

Duval (ALEXANDRE-VINCENT **Pineu**), auteur dramatique, frère du précédent, né à Rennes, 1767-1842, exerça diverses professions avant d'aborder le théâtre, en 1790, comme acteur, et, en 1791, comme auteur. Il avait déjà donné de jolies pièces comme *Maison à vendre*, opéra-comique, musique de Dalayrac, 1801; mais sa réputation ne commença qu'en 1802, par *Édouard en Écosse*, drame historique dans lequel le public voulut voir une allusion aux Bourbons. — Alexandre Duval remplaça Legouvé à l'Institut en 1812, et devint, en 1831, administrateur de la bibliothèque de l'Arsenal. — En somme, il a été l'un des premiers auteurs dramatiques de 1792 à 1815; il nouait bien une intrigue, et savait mêler des traits comiques à un sujet sérieux

et même tragique. La collection de ses œuvres (Paris, 1822-23, 9 vol. in-8°) renferme plus de 50 pièces de théâtre.

Duval (Georges-Louis-Jacques), auteur dramatique, né à Valognes (1777-1853), a été en même temps clerc de notaire, et, plus tard, attaché au ministère de l'intérieur, où, en dernier lieu (1835), il remplissait les fonctions de sous-chef de bureau. Sa meilleure pièce est : *Une Journée à Versailles*, 1814, qui est encore au répertoire. Il a aussi fait, en collaboration avec Désaugiers et d'autres auteurs, plusieurs vaudevilles, parmi lesquels on cite : *M. Vautour*, 1805; *Werther*, 1817. — En 1841, il donna : *Souvenir de la Terreur*, 4 vol. in-8°; et, en 1843, *Souvenirs thermidoriens* : ceux-ci ne valent pas les premiers.

Duval-Leroy (Nicolas-Claude), né à Bayeux vers 1730, mort en 1810, enseigna les mathématiques à l'école des gardes de la marine, à Brest, puis au Havre et à Rochefort. On lui doit : *Traité d'optique*, par M. Smith, traduit de l'anglais, avec des notes et additions importantes, 1767; *Supplément à l'optique de Smith*, 1783; *Eléments de navigation*, an X (1802), etc.

Duverdier (Antoine), sieur de Vauprivas, conseiller du roi et bibliographe, né à Montbrison (1544-1600), a laissé, entre autres ouvrages : la *Bibliothèque d'Antoine Duverdier*, contenant le catalogue de tous ceux qui ont écrit ou traduit en français, 1585. Souvent cité, cet ouvrage a été réuni à la *Bibliothèque de la Croix du Maine*, et réimprimé en 1772.

Duvergier de Hauranne. Voyez Saint-Cyran.

Duvernet (Mouton-). V. Mouton.

Duverney (Joseph **Guichard**), anatomiste, né à Feurs (Loire) en 1648, devint membre de l'Académie des sciences en 1674, professeur d'anatomie au Jardin du roi en 1679. Il mourut en 1730. — Il donna des leçons d'anatomie au dauphin, fils de Louis XIV. Il attirait à son cours les gens les plus distingués, tant était heureuse sa méthode d'exposition. On a de lui : *Traité de l'organe de l'ouïe*, 1683; *Traité des maladies des os*, 1751; *Œuvres anatomiques*, 1761.

Duverney (Paris). V. Paris.

Duvernoy (Georges-Louis), zoologiste et anatomiste, né à Montbéliard, 1777-1855, étudia la médecine, qu'il pratiqua un instant à l'armée des Alpes. Associé, en 1802, à la rédaction des *Leçons d'anatomie* de Cuvier, il dut, pendant 20 ans, se borner à l'exercice de la médecine à Montbéliard, par suite d'exigences de famille (1807-1827). Enfin, il fut nommé professeur à la Faculté des sciences de Strasbourg, en 1827, et au Collége de France en 1837. Il succéda encore à Blainville dans la chaire d'anatomie comparée, 1850. On a de lui beaucoup de *Mémoires*, de *Rapports*, de *Notes* publiées dans divers recueils ou séparément, des *Leçons sur l'histoire des corps organisés*, etc.

Duvet (Jean), graveur, né à Langres en 1485, connu généralement sous le nom de *Maître à la licorne*. Il a laissé 45 compositions empruntées presque toutes à des sujets tirés des livres saints; on cite entre autres : l'*Apocalypse*, en 24 pièces. Il vivait encore en 1561.

Duvillard de Durand (Emmanuel-Étienne), économiste, né à Genève, d'une famille de réfugiés français, 1755-1832. Employé aux finances sous Turgot, correspondant de l'Institut en 1796, membre du Corps législatif (1799-1802), il fut chargé (1805-1814) de la statistique de la population. — On lui doit : *Recherches sur les rentes*, 1787; *Analyse et tableaux de l'influence de la petite vérole sur la mortalité à chaque âge*, 1806, in-4°. Ce livre renferme une table de mortalité qui est souvent consultée comme élément de détermination dans les tontines et les opérations financières.

Duviquet (Pierre), critique, né à Clamecy (1766-1835), abandonna l'enseignement pour le barreau; arrêté après le 31 mai 1793, mais sauvé par Fouché, il devint plus tard secrétaire général de Merlin de Douai, alors ministre de la justice, siégea au Corps législatif, puis rentra dans l'enseignement. En 1814, il succéda à Geoffroy comme rédacteur du *Journal des Débats;* mais il ne l'imita pas dans sa haine contre le XVIII° s., et n'en est pas moins une précieuse autorité littéraire.

Duvivier (Franciade-Fleurus), général français, né à Rouen en 1794, sortit de l'École polytechnique en 1814. Capitaine du génie en 1817, il fut chargé, en 1830, par le général Clausel, commandant de l'armée d'Afrique, d'organiser un bataillon de zouaves; en 1831, il se distingua au col de Mouzaïa à la tête des volontaires parisiens; il eut ensuite le commandement supérieur de Bougie, 1833-1835. Après les deux expéditions de Constantine, auxquelles il prit part, il fut promu colonel en 1837, maréchal de camp en 1839, et général de division seulement en 1848. Il organisa alors les gardes nationales mobiles, et fut élu à l'Assemblée constituante par le département de la Seine. Chargé de la défense de l'Hôtel de Ville, il fut blessé grièvement au mois de juin; il mourut le 8 juillet 1848. — On a de lui : *Défense des États par les fortifications*, in-8°, 1826; *Recherches et notes sur la portion de l'Algérie au sud de Guelma*, 1841; *Solution de la question d'Afrique*, 1841; *Recherches sur les inscriptions phéniciennes et libyques*, 1846, etc.

Duvivier (Jean), graveur en médailles, né à Liége, 1687-1761, vint à Paris, où il acquit une grande réputation. Il fut de l'Académie des Beaux-arts et graveur du roi.

Duvoisin (Jean-Baptiste), évêque français, né à Langres, 1744, fut exilé comme prêtre réfractaire, en 1792. Réfugié en Brunswick, il y professa les belles-lettres jusqu'à son retour en France, 1801. Nommé évêque de Nantes, 1802, il fut l'un des quatre prélats qui résidèrent auprès de Pie VII à Savone et à Fontainebleau. Il mourut en 1813, suppliant Napoléon Ier de rendre la liberté au pontife. — On a de lui : *L'Autorité des livres de Moïse*, 1778; *Défense de l'ordre social contre les principes de la Révolution*, 1798; *Essai sur la tolérance*, 1805, etc.; et, de plus, une traduction estimée des *Voyages de Mungo-Park en Afrique*.

Dwernicki (Joseph), général polonais, né à Varsovie en 1779, servit d'abord dans la légion polonaise, et, en 1809, dans les armées de Napoléon Ier. Colonel dès 1812, il rentra en Pologne, quand celle-ci fut constituée en royaume, et devint général major sous Nicolas Ier. Après le soulèvement de 1830, il commanda un corps de cavalerie et tenta inutilement de résister aux Russes, en Volhynie. Arrêté par les Autrichiens et mis en liberté, 1832, il ne reparut guère qu'en 1848, où le gouvernement de Milan lui offrit un commandement qu'il refusa. Il rentra en Pologne et mourut en 1857.

Dwina, Dvina ou **Düna** du Nord, fleuve de la Russie d'Europe, tributaire de l'océan Glacial arctique. Il est dû à la réunion de deux cours d'eau, dans le gouvernement de Vologda, la Soukhona, qui sort du lac Koubinski et la Witchegda, qui vient du N. E. Après avoir arrosé le gouvernement et la ville d'Arkhangel, la Düna du Nord se rend dans la mer Blanche par un golfe de 37 kil. Son cours, dont la direction générale est du S. E. au N. O., a 670 kil. Son affluent principal est la Pinega. — Son bassin communique avec celui du Volga par un canal qui unit le lac Koubinski à la Cheksna, affluent du Volga.

Dwina ou **Düna** du Sud, fleuve de la Russie d'Europe, tributaire de la mer Baltique. Il naît dans les lacs du Waldaï, à 23 kil. de la source du Volga. La Düna du Sud arrose Witepsk, Polotsk, Drissa, Dünabourg, Riga, et finit au-dessous de cette ville, près du fort de Dünamunde, dans le golfe de Riga ou de Livonie. Son cours, dont la direction est d'abord du N. au S., puis du S. E. au N. O., est d'environ 800 kil.; elle est peu profonde, embarrassée de rochers et de hautes herbes. Ses principaux affluents sont l'Oula, la Dissna et la Drissa, etc.

Dwinabord. V. Dünabourg.

Dyck (Van). V. van Dyck.

Dyer, Dier ou **Deyer** (James), légiste anglais, né à Roundhill (Somerset) en 1511, a été *speaker* (président) de la Chambre des communes en 1552, et président de la cour des plaids-communs en 1560. Il mourut en 1582. — On a de lui : *Rapports sur les affaires judiciaires* survenues du règne de Henri VIII à celui d'Elisabeth, livre souvent réimprimé.

Dyer (John), poëte anglais, 1700-1778, né à Caermarthen (Galles). Son premier succès fut *Grongar hill*, 1727. A la suite d'une excursion en Italie, il donna les *Ruines de Rome*, 1740. Son livre le plus renommé, la *Toison d'Or*, parut en 1757. Johnson a dit du premier poëme de John Dyer : « Quand on l'a lu, on y revient pour le lire encore. »

Dyle (*Thilia*), rivière de Belgique, naît non loin de Fleurus, dans les collines de la Sambre. Elle passe à Wavre, Louvain et Malines. Au-dessus de cette dernière ville elle reçoit la Demer; au-dessous elle se réunit à la Senne et à la Nèthe pour former le Rupel. Son cours est de 86 kil., dont 23 sont navigables.

Dyle (départ. de la), formé du Brabant belge ou méridional, fut réuni à la France, de 1794 à 1814. Limité au N. par les Deux-Nèthes, à l'O. par l'Escaut, au S. par Jemmapes, et à l'E. par Sambre-et-Meuse, Ourthe et

Meuse-Inférieure; il renfermait les trois arrondissements de Bruxelles, ch.-l., Louvain et Nivelles.

Dymes, Dymæ, v. de l'anc. Achaïe (Grèce), située au N. O., à l'entrée du golfe de Patras.

Dymphne (Sainte) fonda, dit-on, la colonie d'aliénés de Gheel en Belgique, au VIe s. Fille d'un roi d'Irlande et convertie au christianisme, elle fut poursuivie jusqu'à Gheel par son père qui, ne pouvant la ramener au paganisme, la tua.

Dynaste (du grec δυνάστης), c.-à-d. *homme puissant;* c'était, dans l'antiquité, le titre de quiconque avait une souveraineté trop peu imposante pour prendre le titre de roi. — Dans l'Allemagne du moyen âge, le mot *dynaste* s'appliqua à une certaine catégorie de barons siégeant à la diète, mais dont l'indépendance n'était pas très-bien définie. — En Egypte, on appelait dynastes les dieux et demi-dieux qui régnèrent sur le pays avant Ménès.

Dyrrachium, auj. *Durazzo*, ville anc. de l'Illyrie grecque, sur l'Adriatique et dans le pays des Taulantiens. Colonie de Corcyre, elle fut, après la conquête romaine, le port où s'embarquaient les voyageurs qui se rendaient de Grèce à Brindes en Italie. — Pompée y battit César en 48 av. J. C.

Dysart, v. du comté de Fife (Ecosse), à 18 kil. N. d'Edimbourg, sur le Forth. Bon port où l'on construit des petits navires; 7,500 hab.

Dzoungarie, contrée de l'Asie, jadis partie de l'empire chinois, entre 72° et 88° de long. E. et entre 41° 38′ et 48° 40′ lat. N. Elle est bornée au N. par la Sibérie, à l'E. par la Mongolie, au S. par la petite Boukharie, à l'O. par le Turkestan. Elle est habitée par les Mongols Eleuthes que les Chinois domptèrent au XVIIIe s.; ils l'appelèrent *Thiân-Chân-pe-lou*, c'est-à-dire pays au N. des monts Thiân-Chân. Les villes principales sont Gouldja ou Ili, Tarbagataï, etc. Les Russes ont étendu récemment leur domination sur la plus grande partie de ce pays, qui s'est détaché de l'empire chinois; ils en ont formé la province de *Tarbagataï*. Les cours d'eau sont l'*Ili*, le *Tchoui*, le *Talas*, etc.

E

Eacides (*Æacidæ*), nom patronymique des descendants d'Eaque, Pélée, Achille, Néoptolème, etc.

Eallang-Heirig, île d'Ecosse (comté d'Argyle). En 1685, le duc d'Argyle, insurgé contre Jacques II, la choisit pour la base de ses opérations et le point de concentration de ses forces.

Eaque, roi d'Egine, était fils de Jupiter et d'Europe, ou de la nymphe Egine. Jupiter, qui l'aimait pour sa piété, repeupla, sur sa demande, Egine désolée par la peste, en créant les Myrmidons ou fourmis changées en hommes (μύρμηκες, fourmis). Eaque devint un des trois juges des enfers, avec Minos et Rhadamante. Il eut pour fils Télamon et Pélée, et fut l'aïeul d'Ajax et d'Achille.

Earl, titre de noblesse d'origine danoise, introduit en Angleterre par Canut. Après la conquête de Guillaume le Bâtard, il subsista comme équivalent du titre français de *comte*. Il désigna dès lors les grands propriétaires, gouverneurs des *shires* ou *counties*. D'abord le 1er degré de la noblesse, il devint le 2e, lorsque Edouard III eut créé le premier duc, et le 3e lorsque Richard II eut créé le premier marquis.

Eastbourne, bourg du comté de Sussex (Angleterre), près de Beachy-Head. Bains de mer fréquentés.

East-Main (Maine de l'Est), partie du Labrador, dans la Nouvelle-Bretagne. Commerce de fourrures. Ch.-l., *East-Main*.

Easton, v. des Etats-Unis, dans la Pennsylvanie, sur la Delaware; 5,000 hab.

Eastport v. des Etats-Unis, dans le Maine. Elle est située sur une île reliée au continent par un vaste pont. Son port est bon et son commerce florissant; 4,000 hab.

Eau bénite. Cet usage, que l'on retrouve chez la plupart des peuples anciens, fut de bonne heure introduit dans l'Eglise chrétienne. C'est un symbole de purification. — Chez les Romains, l'*eau lustrale* servait aux mêmes usages; on la purifiait en y jetant un tison pris au foyer des sacrifices; on aspergeait d'eau lustrale les enfants aussitôt après leur naissance; on faisait des aspersions d'eau lustrale avec un roseau sur les corps des morts.

Eaux-Bonnes, village de l'arrond. et à 37 kil. d'Oloron, à 44 kil. de Pau (Basses-Pyrénées), dans une vallée verdoyante et rafraîchie par plusieurs cascades. Eaux thermales très-fréquentées, bienfaisantes surtout pour les maladies de poitrine. Les Eaux-Bonnes, désertes pendant l'hiver, ressemblent l'été à un coin de Paris transporté au milieu des monts.

Eaux-Chaudes, village des Basses-Pyrénées, à 5 kil. des Eaux-Bonnes, sur le Gave de Pau. Eaux thermales sulfureuses; établissement de bains.

Eaux et Forêts. C'était, avant la loi du 29 sept. 1791, une branche distincte de l'administration française, comprenant la police des fleuves, rivières et étangs, la perception des impôts sur la navigation et le flottage, la surveillance de la pêche et de la chasse, la conservation et l'aménagement des forêts. L'*Ordonnance des eaux et forêts*, rédigée par ordre de Colbert et publiée en 1669, fut la loi qui régit toutes ces matières, en coordonnant les édits antérieurs. Depuis 1791, l'administration des eaux et forêts forme une direction du ministère des finances. Elle comprend des arrondissements forestiers, qui sont nombreux surtout dans le voisinage des Ardennes, des Alpes et des Pyrénées. Chaque arrondissement est administré par un *conservateur*, qui a sous sa direction des *inspecteurs*, des *sous-inspecteurs*, des *gardes généraux* et des employés subalternes V. ECOLE FORESTIÈRE.

Eauze, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 30 kil. S. O. de Condom (Gers); 4,237 hab. Vins estimés, dits vins du Gers; fabrique d'eau-de-vie d'Armagnac. Cette petite ville n'occupe qu'une faible partie de l'emplacement de l'ancienne *Elusa*, capitale de la Novempopulanie.

Ebbon, évêque de Reims, 775-851, d'une famille de serfs, reçut, en 816, son siége de la bienveillance de Louis le Débonnaire, qui avait été nourri par sa mère. En 833, il présida le concile de Compiègne qui déposa l'empereur. Quand Louis eut été rétabli par les divisions de ses fils et la faveur des Austrasiens, Ebbon fut enfermé à Fulde, fit amende honorable au concile de Thionville, et fut rétabli sur son siége après 840. Disgracié par Lothaire, il mourut évêque de Hildesheim. Il a écrit une *Apologie*, et Hincmar, évêque de Reims après lui, a composé une *Vie* d'Ebbon.

Ebel (JEAN-GODEFROY), médecin, voyageur et géologue allemand, né à Zullichau (Brandebourg), 1764-1830, a laissé plusieurs ouvrages, dont les plus importants sont: *Description des peuples montagnards de la Suisse*, 1802; *Sur la structure de la terre au sein des Alpes*, 1808; *Idées sur l'organisation du globe et sur ses révolutions*, 1811.

Ebelmen (JACQUES-JOSEPH), chimiste français, né à Baume-les-Dames, 1814-1852, ingénieur des mines, professeur à l'Ecole des mines, devint, en 1847, directeur de la manufacture royale de Sèvres qui lui dut son plus haut degré de splendeur, au double point de vue de l'industrie et de l'art. Ses nombreux *Mémoires*, épars dans les recueils scientifiques, ont été réunis sous ce titre: *Recueil des travaux scientifiques de M. Ebelmen*, 1855, 2 vol. in-8°.

Eberbach, v. du grand-duché de Bade, sur le Neckar, à 40 kil. E. de Manheim. Commerce de bois; 4,000 hab.

Eberhard, duc de Frioul, 846-868, reçut de l'empereur Lothaire, son beau-père, le duché de Frioul, et fut père de Béranger, roi d'Italie.

Eberhard *le Barbu*, duc de Wurtemberg, 1445-1496, réunit les possessions des deux branches de sa famille, celle d'Urach et celle de Stuttgart. Pourvu par l'empereur Maximilien Ier du titre de duc, il fonda la grandeur de sa maison en déclarant son Etat indivisible et en traitant ses sujets avec une habile bienfaisance. Son duché lui dut ses assemblées, Stuttgart sa commune, et Tubingen son université.

Eberhard (JEAN-AUGUSTE), philosophe et littérateur allemand, né à Halberstadt, 1739-1809, a composé un

grand nombre d'ouvrages encore estimés. Dans sa *Nouvelle Apologie de Socrate*, il a cherché à prouver que les vertus du paganisme n'étaient que d'admirables péchés, et à montrer l'accord des dogmes chrétiens avec la raison, par une interprétation qui parut beaucoup trop hardie pour un pasteur. Il devint professeur à Halle, membre de l'Académie des sciences de Berlin et conseiller privé. Disciple de Leibniz et de Wolf, il combattit les doctrines de Kant avec plus d'esprit que de profondeur, et plus de zèle que de succès.

Eberhard (AUGUSTE-GOTTLOB), littérateur et savant allemand, né dans la Saxe prussienne, 1779-1845, a écrit beaucoup de contes, de romans, de livres d'éducation, de poésies, qui eurent du succès, et a dirigé plusieurs recueils littéraires. Ses *Œuvres complètes* forment 20 vol. in-8°, Halle, 1830, et ses *Poésies mêlées*, 2 vol., Halle, 1833.

Ebersbach, v. du royaume de Saxe, sur la Sprée, district de Bautzen ; 16,000 hab. Fabriques de coutils et de toiles.

Ebersberg, bourg de la Haute-Autriche, sur la Traun, affluent du Danube. Le 3 mai 1809, Masséna y battit les Autrichiens.

Ebersdorf, v. de la principauté de Reuss-Lobenstein (Allemagne); 1,500 hab. C'est du château d'Ebersdorf que Napoléon adressa aux Saxons une proclamation qui les décida à abandonner l'amitié hautaine et onéreuse de la Prusse, en 1806.

Ebert (JEAN-JACQUES), mathématicien et littérateur allemand, 1737-1805, fut professeur de mathématiques à Wittemberg, et a composé un grand nombre d'ouvrages à la fois clairs et profonds. On a de lui : *Introduction aux sciences philosophiques et mathématiques ; Eléments de mathématiques; Principes élementaires de philosophie pratique*, etc.

Ebert (FRÉDÉRIC-ADOLPHE), bibliographe allemand, né près de Leipzig, 1791-1834, directeur de la bibliothèque royale de Dresde. Outre son *Dictionnaire bibliographique universel*, 2 vol. in-4°, qui fit sa réputation, il a laissé une *Description de la grande bataille des nations à Leipzig* et une *Vie de Napoléon Bonaparte*, publiée en 1817.

Ebingen, v. du Wurtemberg, dans le cercle de la Forêt-Noire; 5,000 hab. Fabriques de tissus de laine et de coton.

Ebionites, hérétiques des premiers temps de l'ère chrétienne, ainsi appelés soit à cause d'un certain juif EBION, qui aurait été le fondateur de leur secte, soit plutôt, selon l'opinion d'Origène, du mot hébreu *Ebion*, qui signifie *pauvre*. Les Ebionites étaient des chrétiens judaïsants; ils croyaient à la nécessité de la circoncision ; ils accusaient saint Paul d'hérésie et regardaient Jérusalem comme la cité sainte par excellence. Quelques-uns d'entre eux pensaient que Jésus-Christ était né comme les autres hommes. Les Ebionites disparurent vers le v° siècle.

Eblana, nom ancien de Dublin, suivant une opinion, maintenant contestée. V. DUBLIN.

Eblé (JEAN-BAPTISTE), général français, né à Saint-Jean de Rohrbach (Moselle), en 1758, mort à Kœnigsberg, en 1812. Fils d'un officier au régiment d'Auxonne, il devint soldat en 1767. Il était à Naples, où le gouvernement français l'avait envoyé pour organiser l'artillerie napolitaine, lorsque la première coalition vint menacer la France. Eblé, alors lieutenant, refusa le grade de colonel que lui offrait le roi de Naples, et revint au service de son pays. Devenu général de division en 1793, il contribua à la conquête de la Belgique et de la Hollande, en rendant l'artillerie de campagne plus mobile et l'artillerie de siége plus foudroyante. En 1796, il commandait l'artillerie de Moreau pendant sa belle retraite. En 1797, il sauva Kehl assiégée par toute l'armée de l'archiduc Charles. Après avoir servi en Italie sous Championnet, en Allemagne sous Moreau, en Westphalie sous le roi Jérôme, en Portugal sous Masséna, il devint, en 1812, commandant en chef des équipages de pont à la grande armée. C'est lui qui, pendant la retraite, fit construire les ponts de la Bérésina et donna l'exemple à ses soldats en restant lui-même dans l'eau glacée pour les diriger de plus près. Il ne tarda pas à succomber aux suites de ses fatigues. Ses services militaires lui valurent le titre de comte, et son dévouement à ses compagnons l'admiration de l'armée.

Ebles fut comte de Poitou à la fin du IX° siècle ; il possédait de nombreuses abbayes, Aymoin, Saint-Hilaire de Poitiers, Saint-Denis, Saint-Germain-des-Prés. Il se distingua au siége de Paris contre les Normands, et mourut au siége du château de Brillac, dans le Poitou, en 893.

Ebles, dit *le Bâtard*, comte de Poitou et duc de Guyenne, mort en 935. D'abord soumis à la tutelle de Guillaume le Piteux, son cousin, il devint ensuite un des adversaires les plus énergiques des envahisseurs Normands. Il essaya, de concert avec Robert, comte de Paris, d'inspirer le courage de les combattre à Charles le Simple, qui préféra les payer. Il les arrêta lui-même à Chartres, en 911.

Ebner (ERASME), diplomate et minéralogiste allemand, né à Nuremberg, 1511-1577. Bien qu'il fût ami de Mélanchthon et qu'il eût ménagé les intérêts des réformés à la diète de Smalkalde, 1537, il entra au service de Philippe II, roi d'Espagne, qu'il quitta pour devenir conseiller aulique du duc de Brunswick-Wolfenbüttel. En 1553, comme il voyageait dans le Hartz, il découvrit que la cadmie mélangée au cuivre produit du laiton.

Eboli, anc. *Eburi*, v. de la Principauté citérieure (Italie), à 26 kil. S. E. de Salerne; 5,000 hab.

Eboli (ANNE DE **Mendoza**, princesse D'), née en 1540. Fille de don Diego Hurtado de Mendoza, vice-roi du Pérou, elle épousa à 13 ans don Ruy Gomez de Silva, prince d'Eboli et plus tard ministre de Philippe II. Devenue la maîtresse du roi, elle le trahit pour Antonio Perez, ministre des affaires étrangères, et fit assassiner le secrétaire Escovedo, qui avait surpris son secret. Elle fut arrêtée le même jour que Perez, et mise en liberté après une courte détention. On ignore la fin de sa vie et l'époque de sa mort. V. Mignet, *Antonio Perez et Philippe II*.

Eboracum, ancien nom de la ville d'York, en Angleterre. Septime Sévère et Constance Chlore y moururent, et Constantin y fut proclamé Auguste par ses soldats. Elle fut la capitale des *Brigantes*, et, sous les Romains, de la *Flavia Cæsariensis*.

Ebre, ancien *Iberus*, fleuve d'Espagne. Il prend sa source à Fontibre, dans la Sierra-Sejos, au point de jonction des monts Cantabres et des monts Ibériens. Il coule du N. O au S. E., arrose Frias, Logrono et Calahorra, dans la Vieille-Castille, Tudela en Navarre, Saragosse, Fuentes et Mequinenza en Aragon, Tortose en Catalogne, et se jette dans la Méditerranée, après un cours de 500 kil. Il reçoit à gauche l'Aragon, le Gallego et la Sègre; à droite le Xalon et le Guadalupe. Il coule rapidement sur un lit de roches dans un pays presque partout montueux.

Ebreuil, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 10 kil. O. de Gannat (Allier), possède une remarquable église romane; 2,371 hab.

Ebrodunum, ancien nom d'Embrun et d'Yverdun.

Ebroicum, ancien nom d'Evreux.

Ebroïn, le plus célèbre des maires du palais de Neustrie, 659. Il se proposa de rendre au faible Clotaire III l'autorité de son titre, de réduire les leudes laïques et ecclésiastiques, de protéger les Gallo-Romains et d'exercer au nom du roi le pouvoir rendu absolu. Mais les grands prirent pour chef Léodgher ou saint Léger, évêque d'Autun, et l'attaquèrent lorsqu'il eut élevé au trône Thierry III, fils de Clovis II, sans les consulter, 670. Ils choisirent pour roi Childéric II, roi d'Austrasie, et enfermèrent Ebroïn au monastère de Luxeuil. Mais, à peine roi de Neustrie, Childéric II, suivant la politique d'Ebroïn, flatta les Gallo-Romains, molesta les nobles francs, relégua Léodgher à Luxeuil, et fut assassiné par le noble Bodilon, qu'il avait insulté. Ebroïn et Léodgher sortirent de leur prison et recommencèrent la lutte qu'ils avaient dû interrompre. A la tête d'une armée d'aventuriers, Ebroïn battit les leudes, assiégea Léodgher dans sa ville d'Autun, s'empara de lui par trahison, lui fit crever les yeux et trancher la tête, 675. Dominateur de la Neustrie, il voulut imposer le même joug aux Austrasiens, et leur ordonna de livrer les leudes fugitifs. Il vainquit à Leucolao les ducs d'Austrasie, Pepin d'Héristal et Martin, et fit assassiner Martin dans une conférence. Peu après, il périt lui-même sous les coups du leude Hermanfried, qu'il avait dépouillé, 681. Malgré ses cruautés et son ambition, Ebroïn fut un homme remarquable. Il eut le malheur de n'avoir pour historiens que des ennemis, les clercs qu'il avait spoliés et les Austrasiens qu'il avait combattus, et qui triomphèrent de son parti après sa mort.

Ebsamboul. V. IBSAMBOUL.

Ebudæ insulæ, nom ancien des îles Hébrides.

Eburons, peuple de la Gaule Belgique, voisin des Sicambres, des Ménapiens et des Atuatiques. Sou-

levés par Ambiorix, leur chef, ils refusèrent d'envoyer leurs députés à l'assemblée générale, convoquée par César (54), égorgèrent une légion romaine, et furent massacrés par le proconsul. Ambiorix, traqué dans les forêts des Ardennes, parvint à s'échapper.

Eburovices. anc. peuple de la Gaule (Lyonnaise IIe), faisaient partie de la ligue des Aulerques. Leur capitale était Ebroicum (Evreux).

Ebusus, nom ancien d'Iviça.

Ecartèlement ou **Ecartelure ;** terme de blason qui indique la division de l'écu en quatre parties ou *écarts*. L'écartèlement se faisait en *croix* ou en *sautoir ;* dans le premier cas, les 1er et 2e quartiers sont ceux d'en haut, de droite à gauche ; les 3e et 4e sont ceux d'en bas; dans l'écartèlement en sautoir, le chef et la pointe sont les 1er et 2e quartiers; le 3e est à droite, le 4e à gauche. On mettait les armes principales de la maison au 1er quartier et au 3e; les armes des alliances ou de la ligne maternelle au 2e et au 4e.

Ecaussines-d'Enghien, comm. du Hainaut (Belgique), à 28 kil. N. E. de Mons. Carrières de pierres excellentes; 4,000 hab.

Ecbatane, capit. de la Médie. Selon Hérodote, elle fut fondée par Déjocès, second roi des Mèdes. Elle se composait de sept enceintes concentriques, dont les murailles, peintes de couleurs différentes, se dominaient l'une l'autre. Dans l'enceinte centrale se trouvaient le temple de Mithra et le palais du roi, construit en bois de cèdre et de cyprès recouvert de lames d'or et d'argent. Elle fut prise par Cyrus et par Alexandre, et devint plus tard une des capitales des Parthes. Elle s'appelle aujourd'hui *Hamadan*. — Il y avait deux autres *Ecbatane*, l'une dans la Perside, l'autre dans la Syrie, près du Carmel.

Eccelin. V. Romano.

Ecclesfield, bourg d'Angleterre, comté d'York (West-Reading), au N. de Sheffield ; clouterie ; 14,000 h.

Eccleshall, bourg d'Angleterre, comté de Stafford; 5,000 hab.

Ecclésiaste, un des livres de l'Ancien Testament, composé par Salomon. C'est l'œuvre d'un homme dont la sagesse est à la fois inspirée de Dieu et donnée par l'expérience. Salomon paraît avoir voulu prévenir chez autrui les fautes de sa propre vie. L'Eglise le regarde comme un livre canonique. Les Septante lui ont donné ce nom (*orateur d'assemblée*).

Ecclésiastique, livre de l'Ancien Testament, le 5e des livres de la Sagesse. On le lisait dans les réunions religieuses, à cause des conseils et des maximes pratiques qu'il renferme. Il est, comme l'*Ecclésiaste*, un livre canonique. Il a pour auteur Jésus, fils de Sirach, au IIIe s. av. J. C.

Eccobriga, v. de l'anc. Galatie (Asie Mineure). Les Tectosages, une des trois tribus des Galates, y furent attaqués par le consul Manlius Vulso, et défaits parce qu'ils avaient négligé de se pourvoir d'armes de jet, 189 av. J. C.

Ecdicius, fils de l'empereur romain Avitus et beau-frère de Sidoine Apollinaire, vivait dans la seconde moitié du Ve s. Puissant dans les Gaules par sa richesse, son nom et son caractère, il joua un rôle honorable dans ces temps de bouleversement. En 471, il sauva Clermont assiégée par les Goths. Pendant une de ces famines rendues fréquentes par les ravages des barbares, l'oppression du fisc, le soulèvement des paysans et la dépopulation des campagnes, il entretint à ses frais plus de quatre mille personnes. Nommé patrice par l'empereur Julius Nepos, il alla achever sa vie à Rome

Echanson, officier chargé de donner à boire dans les festins. Dans l'antiquité, l'échanson était un esclave. Au moyen âge, au contraire, les fonctions domestiques n'étant point regardées comme serviles, les échansons des rois et des princes furent de puissants vassaux. En France, dès l'époque des premiers Capétiens, ils étaient comptés parmi les grands officiers de la maison royale. Comme toutes les grandes charges, celle du *grand échanson* était à la fois domestique et politique. La charge domestique consistait à servir le vin et l'eau au roi, la charge politique à juger les pairs, conjointement avec les autres grands officiers de la couronne, à présider (depuis le règne de Charles VI) la chambre des comptes de Paris, à exercer une juridiction spéciale sur les cabaretiers et marchands de vin. Les privilèges du *grand échanson* disparurent avec le moyen âge qui les avait fait naître. Ses fonctions furent renfermées dans l'intérieur du palais, ses émoluments diminuèrent, et sa charge, abolie par la Révolution, rétablie par Louis XVIII, fut supprimée en 1830. — En Allemagne, la *Bulle d'or* de Charles IV (1356), qui institua les sept électeurs de l'Empire, et distribua à chacun d'eux les grandes charges du palais, conféra à l'électeur roi de Bohême le titre héréditaire de *Grand Echanson.*

Echard (Laurent), historien anglais, né à Barsham (Suffolk), 1671-1730. Il publia une *Histoire romaine depuis la fondation de Rome jusqu'à l'établissement de l'Empire par Auguste.* Ce livre, qu'il continua jusqu'à Constantin, fut assez estimé pour être traduit en français par Daniel de la Roque et Guyot Desfontaines, 1729, 16 vol. in-12, et continué par l'abbé Guyon jusqu'à la prise de Constantinople. Echard a aussi composé une *Histoire générale ecclésiastique, depuis la naissance du Christ jusqu'à l'établissement du christianisme sous Constantin*, qui eut 6 éditions de 1702 à 1712; et une *Histoire d'Angleterre, depuis l'invasion de Jules César jusqu'à la révolution de* 1688, ouvrage qui eut une grande réputation avant la publication de celui de Hume. On a encore de lui un dictionnaire géographique intitulé : l'*Interprète du gazetier ou du nouvelliste*, imité en français sous le nom de *Dictionnaire de Vosgien.*

Echard (Jacques), érudit français, né à Rouen, 1644-1724, de l'ordre des dominicains, est surtout connu par un ouvrage remarquable, *Scriptores Ordinis Prædicatorum recensiti, notisque historicis et criticis illustrati*, Paris, 1719-1721, 2 vol. in-fol., suite de notices biographiques très-bien faites et très-impartiales sur les frères prêcheurs.

Echarpe, bande d'étoffe que portaient au moyen âge les gens de guerre pour se reconnaître dans les combats. C'était tantôt un baudrier, tantôt une ceinture. Au commencement du XVe s., les Armagnacs avaient l'écharpe blanche. Pendant les guerres de religion, l'écharpe des royalistes était rouge, celle des protestants blanche, celle des ligueurs noire. Lors des troubles qui agitèrent la régence d'Anne d'Autriche, les partisans de la reine et de Mazarin portaient l'écharpe verte, ceux de Gaston d'Orléans l'avaient bleue, ceux du prince de Condé isabelle. En 1703, quand les troupes eurent été soumises à l'uniforme, l'écharpe fut supprimée. Elle est encore portée aujourd'hui par les maréchaux, les officiers généraux, les officiers d'état-major, les membres de l'intendance et les commandants de place, par les maires, les adjoints et les commissaires de police.

Echelles (Les), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 23 kil. S. O. de Chambéry (Savoie), sur le Guiers. La route qui conduit aujourd'hui des Echelles à Chambéry était autrefois barrée par un rocher qu'il fallait escalader avec des échelles; de là le nom de la ville; 736 hab.

Echelles, du mot turc *iskele*, jetée. On appelle ainsi les ports de l'Asie occidentale visités par les navires du commerce européen, tels que Smyrne, Scala-Nova, Saïd, Tripoli, Beyrouth et même Alexandrie. Depuis les croisades, les *Echelles du Levant* furent fréquentées par les navires français, concurremment avec ceux de Barcelone, de Gênes et de Venise. A plusieurs reprises, nos rois conclurent avec les maîtres de l'Orient des traités destinés à protéger les *Francs* établis dans les Echelles, et dès le XVIIe s., la France eut des consuls à Smyrne et à Saïd. — On fait aussi venir ce mot du provençal *escale*, échelle, terme de marine signifiant port où l'on passe sur sa route, pour faire relâche, prendre des passagers ou des vivres. De là l'expression *faire escale.*

Echevins. On appela d'abord échevins (*scabini, skapene*, juges constitués), les assesseurs des tribunaux de comtés, sous les Carlovingiens. Au temps de Charlemagne, ils étaient tantôt choisis par l'empereur ou le comte, tantôt élus par leurs justiciables. Il y avait des échevins de comtés, dont l'unique fonction était de siéger aux plaids ou assises, et des échevins de villes, dont l'assemblée était à la fois un tribunal et un conseil. Ces derniers seuls subsistèrent après la chute de l'empire carlovingien et de ses institutions. Le nom germanique d'*échevins* fut donné lors de l'émancipation communale aux magistrats municipaux, qui formaient le conseil de ville et le tribunal de police de la cité. Il y eut en France des échevins jusqu'à la Révolution. Élus au scrutin jusqu'en 1704, ils furent dès lors choisis par le pouvoir central, excepté à Paris et à Lyon où l'on conserva des élections illusoires. L'échevinage, qui donnait la noblesse, fut remplacé en 1789 par une nouvelle organisation municipale.

Echidna, monstre de la Fable, moitié femme et moitié serpent, fille du Styx, mère de Cerbère, de l'hydre de Lerne, de la Chimère, etc.

Echinades, groupe d'îles dans la mer Ionienne, à l'entrée du golfe de Corinthe. On y remarquait Egialée, Coronis, Dionysie, Chalcis, Pinava, Dulichium. On les appelle aujourd'hui les *Curzolaires*.

Echiquier, haute cour de justice de Normandie. L'étymologie de ce mot est fort incertaine. La plus probable est celle qu'a donnée M. Floquet dans son *Histoire de l'échiquier de Normandie*. Il pense que cette cour, qui vérifiait les comptes en même temps qu'elle rendait la justice, se servait de compartiments semblables à ceux d'un échiquier; on plaçait dans les cases des jetons qui représentaient des unités plus ou moins élevées, selon la place qu'ils occupaient. L'origine de l'échiquier est antérieure à l'établissement des Normands en Neustrie (912). Il se réunissait deux fois par an, à Pâques et à la Saint-Michel, et représentait le conseil des grands barons du pays. Il siégeait alternativement à Rouen, à Falaise et à Caen. Philippe le Bel, qui rendit sédentaire le parlement de Paris, fixa à Rouen l'échiquier de Normandie (1302), et se réserva le choix du président. Vers la fin du moyen âge, les évêques et les barons négligèrent d'assister aux assises de l'échiquier, qui devint ainsi une cour de légistes Louis XII le rendit perpétuel (1499) et François Ier lui ôta son nom qu'il remplaça par celui de parlement (1515).

Echiquier (Cour de l'), tribunal anglais qui connaît des droits et des revenus de la couronne. Il a été créé par Henri Ier et organisé par Edouard Ier. Il se divise en deux tribunaux : l'un surveille les revenus, l'autre juge les affaires d'intérêts entre les particuliers et la couronne. Le chancelier de l'Echiquier est le ministre des finances en Angleterre.

Echiquier (Chambre de l'), haut tribunal anglais qui reçoit les appels contre les décisions de la cour de l'échiquier ou de la cour du banc de la reine. Cette chambre a aussi pour objet d'examiner les affaires difficiles et importantes portées devant les cours inférieures, et de formuler son avis avant tout jugement.

Echiquier (Billets de l'), billets émis par la cour de l'échiquier, pour le payement des dépenses ordinaires du trésor. Ce sont les *bons du trésor* d'Angleterre.

Echiquier (Iles de l'), dans l'archipel de l'Amirauté (Polynésie); elles ont été découvertes par Bougainville en 1768. Elles sont entourées de récifs.

Echo était une nymphe, née de l'Air et de la Terre, qui retenait Junon par ses récits sur les bords du Céphise, pour l'empêcher de remarquer les infidélités de Jupiter. Junon irritée la condamna à répéter les dernières syllabes de ceux qui lui parlaient. Dédaignée par Narcisse, elle fut changée en rocher.

Echternach, v. du Luxembourg hollandais, sur la Sûre. Etoffes de laine, porcelaines; ancienne abbaye; 4,000 hab.

Ecija (*Astigis, Colonia Augusta Firma*), v. de la prov. et à 90 kil. N. E. de Séville (Espagne), sur le Xénil. Elle est jolie, possède quelques antiquités romaines et arabes, mais la chaleur y est grande. Industrie considérable; 35,000 hab.

Eck (Jean), théologien catholique, né à Eck, dans la Souabe allemande, adversaire de Luther et de ses disciples (1486-1543). Dès 1518, il combattit les thèses de Luther; en 1520, il alla chercher à Rome une bulle qui condamnait les nouvelles doctrines; enfin en 1530, il offrit à la diète d'Augsbourg de réfuter la confession que Mélanchthon présentait à l'assemblée.

Eckart (Henri), philosophe mystique du xive s., né en Allemagne, à Strasbourg ou en Saxe. Il étudia à Paris, fut professeur au collége Saint-Jacques, reçut à Rome le grade de docteur, et devint principal des dominicains d'Allemagne. Ses doctrines panthéistes et mystiques, censurées par l'archevêque de Cologne, furent condamnées par le pape Jean XXII (1329). Il reste de lui cinquante-cinq sermons et un opuscule intitulé : *Livre de la Consolation divine*. Sorte de Hegel catholique, *Maître Eckart* est encore populaire et vénéré en Allemagne.

Eckhart, Eckardt ou **Eccard** (Jean-Georges de), historien allemand, né dans le Brunswick, 1674-1730, fut, sur la recommandation de Leibniz, nommé professeur d'histoire à Helmstædt, 1706. Il devint historiographe de Hanovre; mais poursuivi par des créanciers impitoyables, il dut s'éloigner; il se fit catholique à Cologne. On lui doit beaucoup de savants ouvrages : *Leges Francorum Salicæ et Ripuariorum*, 1720, in-fol.; *Origines familiæ Habsburgico-Austriacæ*, 1721, in-fol.; *Corpus historiarum medii ævi*, 1723, 2 vol. in-fol.; *Commentarii de rebus Franciæ orientalis*, 1727, in-fol.; *De Origine Germanorum eorumque vetustissimis coloniis, migrationibus ac rebus gestis libri duo*, 1750, in-4°; *Origines Guelficæ*, 1750-1753, 4 vol. in-fol.; etc.

Eckernfœhrde, v. du Slesvig. Bon port sur la Baltique; commerce de blé; 4,500 hab.

Eckhel (Joseph-Hilaire), numismate, né à Enserfeld (Autriche), 1737-1798, professeur de l'ordre des jésuites, fut conservateur du cabinet des médailles à Vienne. Parmi ses nombreux ouvrages de numismatique, on estime surtout son traité, *Doctrina nummorum veterum*, Vienne, 1792-1798, 8 vol. in-4°.

Eckmühl, village de Bavière, sur la Gross-Laber, à 20 kil. S. de Ratisbonne. Napoléon y remporta, le 22 avril 1809 une grande victoire sur les Autrichiens. Après la bataille, l'empereur donna au maréchal Davout le titre de prince d'Eckmühl.

Eckstein (Ferdinand, baron d'), philologue et publiciste, né à Copenhague, 1790-1861, se convertit de bonne heure au catholicisme, dans un voyage qu'il fit à Rome, prit part aux campagnes de 1813 et 1814 contre la France, et devint directeur de la police civile et militaire à Gand dans le nouveau royaume des Pays-Bas. Il servit alors Louis XVIII, fut commissaire général de police à Marseille, puis attaché au ministère des affaires étrangères. Il fonda et rédigea *le Catholique*, 1826-1829; il y a publié de nombreux travaux, remarquables par l'érudition et la force des idées. Il a écrit depuis dans le *Correspondant*.

Eclairage. L'utilité de prolonger le jour par des moyens artificiels a fait trouver de bonne heure les propriétés de la cire, de l'huile et du suif. Les peuples les plus anciens se servaient de chandelles, de torches et de lampes. Les Pélasges, population de mineurs, avaient inventé une petite lampe en forme de casque, qui portait par devant une mèche allumée: de là vint chez les Hellènes, vainqueurs et successeurs des Pélasges en Grèce, l'idée de la fable des Cyclopes. Les Grecs et les Romains avaient fort perfectionné l'éclairage. Ils se servaient principalement de cire et d'huile; et, quand les Romains conquirent la Corse, ils la frappèrent d'un tribut de 100,000 livres de cire. Les anciens donnaient à leurs lampes les formes les plus gracieuses. Mais après l'invasion des Barbares, les arts de l'antiquité furent peu à peu oubliés, et les grands n'employèrent que des torches tenues par des esclaves. Le duc Rauching, raconte Grégoire de Tours, éteignait un flambeau en l'appliquant sur la jambe nue de l'esclave qui le portait. Plus tard, l'emploi des chandelles de suif plus ou moins épuré rendit possible l'éclairage dans les maisons peu aisées. Dès l'an 1061, les *chandeliers* formaient un des corps de métiers de Paris. Longtemps l'usage de la cire fut regardé comme un raffinement de luxe: les lois somptuaires de Philippe le Bel ne le permettaient qu'à la haute noblesse et aux grands dignitaires de l'Etat; et sous son règne (1292), il n'y avait encore à Paris que dix-neuf *ciriers*. Un peu plus tard (1313), le même roi défendait de mélanger le suif avec la cire, sans doute pour empêcher les bourgeois d'éluder ainsi ses précédentes ordonnances. Au xviiie s., sauf dans les demeures des grands seigneurs, on employait encore exclusivement les chandelles de suif, et, même dans les châteaux, les appartements de réception étaient seuls éclairés à l'aide de bougies. En 1785, Quinquet inventa la lampe qui porte son nom, et qui a subi depuis de nombreux perfectionnements. Aujourd'hui on se sert de chandelles de suif, de bougies de cire, de lampes garnies d'huile végétale ou minérale et de gaz. — L'éclairage des rues paraît être une invention moderne. Il n'existait pas à Rome, puisque le consul Duillius, vainqueur des Carthaginois à Myles, pendant la première guerre punique, reçut du sénat le privilége de se faire reconduire le soir aux flambeaux. C'est seulement du xvie s. que datent les premières ordonnances sur l'éclairage public. En 1524, ordre aux bourgeois de suspendre une lanterne au-dessus de leur porte. En 1558, établissement de falots au coin de chaque rue. En 1662, organisation d'un corps de *porte-lanternes* dans Paris par l'abbé Laudati Caraffe. Enfin, en 1667, le lieutenant de police, La Reynie, remplaça ces systèmes défectueux par des lanternes fixes. En 1745, le lieutenant de police, Sartines, substitua aux lanternes des réverbères à réflecteur. C'est seulement en 1818 que fut établie à Paris la première usine à gaz. Aujourd'hui la plupart des villes en France et à l'étranger sont éclairées par d'innombrables becs de gaz.

Eclaireurs, troupes légères chargées de guider l'armée, de protéger sa marche et de reconnaître le pays.

Eclectiques (de ἐκλέγω, je choisis), philosophes alexandrins qui faisaient profession de choisir dans les écoles diverses ce qu'ils y trouvaient de sage. Les éclectiques ne forment pas une secte : ils naissent après les longues discussions, tirant des systèmes les parcelles de vérité qu'ils recèlent, et cherchant à accorder les affirmations diverses à l'aide du bon sens. Ils sont les héritiers des théoriciens transcendants et les adversaires des sceptiques. — Au XIXe s., en France, l'école de philosophie, dont M. Cousin a été le plus illustre représentant, s'est appelée *école éclectique*, et elle a rendu de grands services par ses doctrines et surtout par ses études historiques.

Ecluse (L'), forteresse française, de l'arrond. et à 28 kil. S. O. de Gex (Ain), bâtie sur un rocher du Jura, qui domine le cours du Rhône, à très-peu de distance de la frontière suisse. Elle fut prise par les Autrichiens (1814, 1815), qui avaient violé la neutralité de la Suisse.

Ecluse (L'), v. de Zélande (Pays-Bas), en hollandais *Sluys* ou *Helvoët-Sluys*, port sur la mer du Nord. En 1340, une flotte française commandée par un officier des finances, nommé Béhuchet, et un corsaire génois, nommé Barbavara, y fut détruite par le roi d'Angleterre, Edouard III; 2,000 hab.

Ecluses, barrages destinés à retenir l'eau d'une rivière ou d'un canal, soit pour rendre le lit plus profond, soit pour racheter les pentes, en déterminant une série de plans horizontaux à des hauteurs diverses. L'invention des écluses, si utile au commerce, est moderne. Au moyen âge, les seigneurs avaient multiplié les barrages, en y ménageant des ouvertures ou *pertuis;* car les barrages permettaient d'établir des usines et les pertuis de faire payer les bateaux. Il suffit d'ajouter à la fermeture unique du pertuis une seconde porte, assez loin de la première pour que l'intervalle pût recevoir un bateau, et l'*écluse à sas* fut inventée. On attribue cette découverte à deux frères, Denis et Pierre de Viterbe (1481). Léonard de Vinci la fit connaître en France au commencement du XVIe s. On comprit dès lors que des sources d'un produit faible pouvaient assurer l'alimentation d'un canal, et qu'il n'était point de chaîne de montagnes qui fût infranchissable aux canaux, puisqu'il suffisait de diriger vers l'une des dépressions de la chaîne les eaux recueillies sur les sommets environnants. Ainsi furent construits le canal de Briare (1605-1642) et le canal du Languedoc (1666-1684), avec 63 corps d'écluses, formant 101 sas.

Ecnome, promontoire sur la côte S. de la Sicile, aujourd'hui *monte Serrato* ou *di Licata*. Victoire navale des Romains sur les Carthaginois (256 av. J. C.). Les consuls Manlius Vulso et Atilius Regulus avaient 330 vaisseaux et 140,000 hommes; les généraux carthaginois, Asdrubal et Hannon, 350 vaisseaux et 150,000 combattants. Les mercenaires de Carthage ne purent résister aux efforts patriotiques des légionnaires citoyens de Rome.

Ecolâtre (*Scolasticus*). On appelait ainsi le chanoine chargé de la surveillance générale d'une école cathédrale ou abbatiale.

Ecoles, chez les anciens. Il y eut des écoles dès qu'un homme eut à enseigner quelque chose aux autres. Les prêtres, premiers dépositaires de la science, établirent des écoles près des sanctuaires consacrés. Chez les peuples orientaux, Indiens, Egyptiens, Mèdes, Juifs, la caste sacerdotale se réservait le monopole de l'instruction. En Grèce, le peuple la partagea de bonne heure avec les prêtres, qui gardèrent seulement les connaissances mystiques de l'initiation. A Athènes, il y avait des écoles publiques, où l'on apprenait aux enfants d'abord la lecture et l'écriture, ensuite la grammaire, la musique, la poésie et la gymnastique. Les jeunes gens et même les hommes faits allaient écouter les leçons des philosophes, des sophistes et des rhéteurs. — A Rome, il y eut dès les commencements des écoles élémentaires : puisque le tribun Terentillus Arsa demanda (461-451 av. J. C.) des lois *écrites*, il faut bien admettre qu'il y avait dans la *plèbe* des gens capables de les lire. Jusque vers la deuxième guerre punique, l'instruction se borna à peu de chose : la lecture du catalogue des dieux, la connaissance de la loi des XII Tables et de quelques vieux chants religieux. Mais dès que Rome connut la Grèce, elle fut envahie par les pédagogues, les rhéteurs et les sophistes. Livius Andronicus enseigna la rhétorique aux fils du vainqueur du Métaure, Livius Salinator. Ennius établit une école publique sur le mont Aventin, et après lui les écoles se multiplièrent. Au temps de Cicéron et de César, tous les Romains des classes moyennes savaient le grec, et les professeurs des arts libéraux avaient le droit de cité romaine. Sous Vespasien, ils commencèrent à être rétribués par l'Etat. Les Romains, comprenant qu'en faisant aimer les arts et les lettres aux peuples vaincus, ils les attacheraient à leur fortune, multiplièrent partout les écoles, et la Gaule, l'Espagne et l'Afrique, naguère barbares, rivalisèrent avec l'Italie, la Grèce et l'Orient. Trèves, Arles, Nîmes, Séville, Cadix, Utique, Hippone et Carthage eurent leurs rhéteurs et leurs philosophes en vogue, comme Rome, Athènes, Constantinople, Rhodes, Antioche ou Alexandrie. Mais aux IVe et Ve s., l'invasion barbare porta aux écoles un coup funeste. Les Germains, plus disposés à admirer de confiance les rhéteurs que capables de les comprendre, se conduisirent avec eux comme des écoliers fantasques, brutaux et tout-puissants, distribuant au hasard des applaudissements et des coups. Aussi, de Clovis à Charlemagne, les écoles disparurent et l'obscurité devint complète.

Ecoles (Histoire des) en France. Charlemagne, qui est resté le patron des écoles, en a été le fondateur. Il ordonna d'établir près des évêchés et des monastères des écoles destinées à enseigner la grammaire, le calcul et le chant des psaumes. Il écrivait à Baugulfe, abbé de Fulde : « Nous avons jugé utile que, dans les évêchés et les monastères, dont le Christ nous a confié le gouvernement, il y eût, outre l'ordre d'une vie régulière et les habitudes d'une sainte religion, des études littéraires... Nous vous exhortons non-seulement à ne pas négliger l'étude des lettres, mais encore à vous y appliquer à l'envi avec une persévérance pleine d'humilité et agréable à Dieu, afin que vous puissiez pénétrer avec plus de facilité et de justesse les mystères des saintes Ecritures. » Charlemagne attira dans son empire les maîtres les plus célèbres, tels que l'anglo-saxon Alcuin, le goth Théodulfe, le lombard Pierre de Pise. L'*école du Palais*, que présidait Alcuin et dont l'empereur faisait partie, était une sorte d'académie franque, dont les illustres membres s'instruisaient et s'intéressaient les uns les autres par des conversations savantes ou spirituelles. Pendant les temps féodaux, les écoles, perdant la protection du pouvoir civil, se remirent à l'abri des monastères et des églises, jusqu'à ce que, au XIIe siècle, se fussent établies les corporations enseignantes ou *Universités*. La principale fut l'Université de Paris, fondée par Philippe Auguste, 1200. Protégée des papes et *fille aînée des rois*, elle ne tarda pas à acquérir à la fois des priviléges et de la gloire. Elle enseignait, outre les sept arts libéraux, le droit canonique et civil, la médecine et la théologie. Elle comptait presque en même temps, parmi ses auditeurs, Duns Scott, Albert le Grand, Raymond Lulle, Roger Bacon et Dante. L'Université était gouvernée par un recteur, élu parmi les maîtres ès arts, d'abord pour un mois, ensuite pour trois. Les étudiants étaient répartis entre les quatre *nations*, de France, Picardie, Normandie et Allemagne ; chacune des nations était divisée en provinces. Bientôt furent fondés de nombreux colléges pour servir d'abri aux jeunes gens ; les plus célèbres étaient ceux de Sorbonne, des Bernardins, de Cluny, d'Harcourt, du Cardinal Lemoine, de Navarre, du Plessis, de Beauvais. Au XIVe siècle, l'Université se trouva assez puissante pour prendre une place importante dans la politique. Elle fut consultée par Philippe le Bel sur la condamnation des Templiers, 1308, approuva l'interprétation de la loi salique, 1317, soutint contre le pape Jean XXII une opinion sur la *vision béatifique*, à laquelle le chef de l'Eglise se rendit, 1333, fit emprisonner le prévôt de Paris, Hugues Aubriot, pour avoir laissé les soldats du guet faire une descente dans un collége, contribua à la rédaction de l'ordonnance cabochienne, 1413, et ferma souvent ses cours pour se faire rendre justice. Le pape et le roi Charles VII chargèrent le cardinal d'Estouteville, 1452, de réformer l'Université, devenue fort indisciplinée pendant les troubles des 60 dernières années. Elle perdit sa puissance politique, et, par son attachement à l'enseignement suranné du moyen âge, elle vit diminuer son autorité et son renom. Le Collége de France et les universités allemandes recueillirent l'héritage qu'elle perdait. Au XVIIe siècle, l'Université de Paris, obligée de lutter contre les jésuites, les prêtres de l'Oratoire et les maîtres de Port-Royal, redoubla d'efforts pour vaincre les uns et imiter les autres : Hersan, Crevier, Lebeau et surtout Rollin, eurent une gloire plus modeste et une vie plus utile que les maîtres irascibles et puissants du moyen âge. L'Université de Paris fut supprimée en 1792. — Il y

avait à cette époque, en France, 24 universités, outre celle de Paris. C'étaient : Toulouse, fondée en 1233, Montpellier, 1289, Orléans, 1312, Cahors, vers 1325, Angers, 1364, Orange, 1364, Perpignan, 1349, Aix, 1409, Poitiers, 1431, Caen, 1450, Valence, 1442, Nantes, 1460; Besançon, 1464, Bourges, 1465, Bordeaux, 1473 Reims, 1548, Douai, 1572, Pont-à-Mousson, 1572, Rennes, Pau, 1722, Dijon, 1723, Nancy, 1769, Strasbourg, Avignon. — L'Assemblée constituante eut la pensée de substituer à ces écoles indépendantes « une instruction commune à tous les citoyens. » Ses idées ne furent pas mises en pratique. La Convention, par un décret du 25 octobre 1795, institua les *écoles centrales*, dont le programme était trop vaste et les élèves trop libres. En 1802, elles furent remplacées par les *lycées*, et, en 1806, sur le rapport de Fourcroy, fut créée l'*Université impériale*. Elle était gouvernée par un grand-maître assisté d'un conseil, divisée en académies aussi nombreuses que les cours impériales, et ayant chacune un recteur, un conseil académique, une faculté des lettres et une faculté des sciences. 40 à 50 lycées devaient donner l'instruction secondaire, et chaque commune devait avoir son école primaire. Ce plan magnifique ne put être complétement réalisé. La Restauration conserva l'Université et ses écoles des divers degrés, mais elle en modifia à plusieurs reprises l'organisation : ainsi quelques facultés furent supprimées; l'Ecole normale disparut pendant plusieurs années, ainsi que le titre de grand-maître. Le gouvernement du roi Louis-Philippe avait promis la liberté de l'enseignement; M. Guizot, ministre de l'instruction publique, prépara la loi du 28 juin 1833, qui donna cette liberté pour les écoles primaires, et créa pour ainsi dire l'instruction primaire en France. Plusieurs lois furent proposées et discutées dans la suite afin de donner à l'enseignement secondaire la même liberté; ces projets n'eurent pas de suite immédiate. La loi de 1850, adoptée par l'Assemblée législative de la République, modifia la composition du conseil supérieur, établit une académie par département, et accorda la liberté de l'enseignement secondaire. Un décret de 1852 enleva l'inamovibilité aux membres du corps enseignant, et un autre de 1864 rendit aux professeurs titulaires de leur chaire le droit de ne pouvoir être révoqués sans avoir fait entendre leur défense au conseil supérieur. Voir, pour plus de détails, le *Dictionnaire historique des institutions*, etc., de M. Chéruel, articles ECOLES, INSTRUCTION PUBLIQUE et UNIVERSITÉ.

Ecoles d'agriculture. Elles sont au nombre de trois en France : Grignon (Seine-et-Oise), Grand-Jouan (Loire-Inférieure), La Saulsaye (Ain). — L'*Institut agronomique*, créé à Versailles en 1848, a été supprimé en septembre 1852. Il y a de nombreuses écoles d'agriculture dans les autres pays de l'Europe, surtout en Allemagne.

Ecole d'artillerie et du génie. Etablie à Metz depuis 1802, elle recevait des élèves sortant de l'Ecole polytechnique; ils ont le grade de sous-lieutenant. Elle a été transférée à Fontainebleau.

Ecole des arts et métiers, à Angers, Châlons-sur-Marne et Aix. Ces établissements sont destinés à former, par une instruction à la fois théorique et pratique, des chefs d'atelier, des contre-maîtres et des ouvriers d'élite. La pensée de ces écoles remonte au ministre Chaptal, qui institua des écoles d'arts et métiers à Compiègne, à Beaupréau, à Trèves; les deux premières ont été transférées à Châlons et à Angers en 1806; l'école d'Aix date du règne de Louis-Philippe. La durée des études est de trois ans.

Ecole des beaux-arts, à Paris, destinée à l'enseignement de la peinture, de la sculpture et de l'architecture. Les cours sont gratuits, et les élèves vainqueurs aux grands concours annuels sont entretenus pendant 5 ans à Rome aux frais de l'Etat. Elle remonte à Mazarin, 1648. — Des écoles des beaux-arts existent dans beaucoup de villes de France et de l'étranger; on cite celles de Lyon, de Florence (*Académie de Saint-Luc*, depuis le XIVe s.), de Milan, de Venise, de Bologne (*Académie clémentine*), de Séville, de Madrid, de Gand, Anvers, Bruges; de Munich, Dusseldorf, Dresde, Vienne, etc.

Ecole de cavalerie, à Saumur. Depuis 1823, elle recevait les élèves sortant de Saint-Cyr et destinés à la cavalerie. Depuis 1856, elle ne reçoit que les officiers d'instruction désignés dans les régiments par les inspecteurs généraux pour devenir officiers instructeurs, les sous-officiers d'instruction, les élèves maréchaux-ferrants. Une école de trompettes est annexée à l'école de Saumur.

Ecole centrale des arts et manufactures, à Paris. Cette école, dont les cours sont de trois ans, forme des ingénieurs civils, des maîtres de forges, des chefs d'usines et de manufactures.

Ecoles centrales. Elles furent instituées par la Convention, en 1795, dans chaque chef-lieu de département. On devait y donner une instruction complète dans les sciences, les lettres et les arts; le programme était trop vaste pour être rempli; on le réforma par la loi du 25 oct. 1795; il était encore trop étendu. Et d'ailleurs maîtres et élèves manquaient dans beaucoup d'endroits; quelques écoles centrales donnèrent seules quelques bons résultats, à Paris, par exemple. Elles furent remplacées en 1802 par les lycées et les facultés.

Ecole des chartes, à Paris. Etablissement destiné à former des archivistes paléographes. Créée par ordonnance de Louis XVIII en 1821, réorganisée une première fois par Charles X en 1830, une seconde fois par Louis-Philippe en 1846, elle possède sept professeurs ou répétiteurs, et donne aux élèves un enseignement de trois années.

Ecoles de droit ou *Facultés de droit*. Il y a en France neuf écoles de droit : à Paris, Nancy, Dijon, Bordeaux, Grenoble, Aix, Toulouse, Poitiers, Rennes et Caen. Les cours sont de trois ans et comprennent le droit romain, les Codes civil, de procédure et de commerce, le droit criminel et le droit administratif. Après les trois années d'études, les élèves peuvent obtenir le diplôme de licencié en droit; après une quatrième année, celui de docteur. On vient d'en créer à Lyon, etc.

Ecole des eaux et forêts ou *Ecole forestière*, à Nancy, depuis 1824. Elle reçoit les jeunes gens déjà bacheliers ès-sciences qui se destinent au service des eaux et forêts, et qui satisfont à l'examen d'entrée. La durée des cours est de deux ans; les élèves qui subissent convenablement l'examen de sortie ont rang de garde général des forêts.

Ecole d'état-major, à Paris. Cette école, créée en 1818, sous le ministère du maréchal Gouvion-Saint-Cyr, reçoit chaque année 3 élèves sortant de l'Ecole polytechnique et 22 admis après un concours entre les premiers élèves sortant de l'école de Saint-Cyr et des sous-lieutenants de toute arme, moins le génie et l'artillerie. La durée des cours est de deux ans, au bout desquels les élèves sortent lieutenants d'état-major et vont pendant 4 ans continuer leur stage dans la cavalerie et l'infanterie avant d'être attachés à un général.

Ecole française d'Athènes. Cette école, établie à Athènes en 1846, est destinée à perfectionner de jeunes professeurs de l'Université dans l'étude de la langue, de l'histoire et des antiquités de la Grèce. Les candidats doivent être agrégés et deviennent membres de l'Ecole après un examen; la durée de leur séjour en Grèce est de trois ans.

Ecole française ou **Académie de France à Rome**, fondée par Colbert en 1666, et établie depuis 1800 dans la villa Médicis. Elle reçoit les jeunes gens qui ont remporté les grands prix à l'Ecole des beaux-arts; ils y passent cinq ans, aux frais de l'Etat, sous un directeur, peintre, nommé par le gouvernement pour six ans.

Ecole du génie maritime, à Lorient. Elle reçoit des élèves sortant de l'Ecole polytechnique et forme des ingénieurs chargés de la construction des vaisseaux. La durée des cours est de deux ans.

Ecoles d'hydrographie. Il en existe 40, établies dans les principaux ports. Elles ont été instituées par Colbert, et préparent des capitaines au long cours et des maîtres de cabotage. Nul ne peut commander un navire de commerce sans avoir satisfait aux examens qui suivent les cours d'hydrographie.

Ecole de langues orientales, à Paris. Les professeurs font leurs cours à la Bibliothèque nationale, et enseignent le grec moderne, l'arabe littéral et vulgaire, le turc, l'arménien, le persan, l'hindoustani, le chinois, le malais et le javanais. Elle a été établie par la Convention, 2 avril 1795.

Ecoles de médecine ou **Facultés de médecine.** Il y a en France des écoles de médecine, à Paris, à Montpellier, à Nancy, etc., qui seules peuvent conférer le diplôme de docteur. Les *Ecoles préparatoires de médecine et de pharmacie*, établies dans les principales villes, n'accordent que le diplôme d'officier de santé.

Ecole des mines, à Paris. Cette école forme les ingénieurs des mines. Elle reçoit des élèves sortant de l'Ecole polytechnique ou admis à la suite d'un concours Les études durent 3 années.

Ecole navale, à Brest. Cette école est établie depuis 1852 sur le vaisseau *le Borda*. Elle reçoit, après examen, des élèves de 13 ans au moins et 16 ans au plus. La durée des études est de deux ans; les élèves qui satisfont aux examens de sortie ont le grade d'aspirant de marine de 2e classe

Ecoles normales primaires. Ces écoles sont destinées à former des instituteurs primaires. D'après la loi du 28 juin 1833, chaque département doit avoir une école normale primaire. Aujourd'hui, presque tous les départements possèdent la leur. Les élèves y sont admis de 18 à 23 ans. Ils ne deviennent instituteurs qu'après avoir obtenu un brevet de capacité délivré par une commission d'examen spéciale.

Ecole normale supérieure, à Paris. Cette école est destinée à former des professeurs pour l'enseignement secondaire. Lors de l'expulsion des jésuites, on songea à créer une école de professeurs capables de les remplacer (1762); cette idée n'eut pas de suite. La Convention la reprit, et décréta l'établissement de l'Ecole normale (1794); 1,500 élèves externes vinrent écouter Lagrange, Laplace, Haüy, Bertholet, Daubenton, Volney, Bernardin de Saint-Pierre, La Harpe, Garat, Sicard. Les professeurs étaient trop savants, les élèves trop nombreux, trop libres et trop peu préparés: l'école fut fermée l'année suivante. — Napoléon Ier rétablit l'Ecole normale par le décret qui organisa l'Université (17 mars 1808). En 1822, accusée de sympathie pour les doctrines de l'opposition, elle fut supprimée, et rétablie, quatre ans après, sous le nom d'*Ecole préparatoire*. En 1830, elle reprit son ancien nom, et son programme, rédigé par M. Cousin, donna aux études une voie large et bien tracée. Aujourd'hui, l'Ecole normale renferme environ 100 élèves boursiers qui suivent les cours pendant trois ans, et se présentent aux diverses agrégations après avoir satisfait aux examens de sortie.

Ecole polytechnique, à Paris, école destinée à fournir des sujets à un grand nombre de services publics, mines, poudres et salpêtres, ponts et chaussées, génie, état-major, marine, corps des ingénieurs hydrographes, artillerie. Créée par la Convention (1794), soumise au régime militaire par Napoléon Ier (1804), licenciée par Louis XVIII (1816); reconstituée l'année suivante, et subordonnée au ministère de l'intérieur, elle a repris, depuis 1830, son caractère militaire. Les candidats doivent être bacheliers ès-sciences, et n'entrent à l'école qu'après avoir passé des examens. Les élèves sortants doivent passer deux ou trois ans dans des écoles d'application.

Ecoles primaires, écoles où les enfants reçoivent l'instruction indispensable à tous les hommes, c'est-à-dire les premières notions morales et religieuses, la lecture, l'écriture, les éléments de la grammaire française, le calcul et le système métrique. Dans les *Ecoles primaires supérieures*, le maître y ajoute l'histoire, la géographie, des notions pratiques de physique, d'histoire naturelle, d'agriculture et d'hygiène, l'arpentage, le nivellement, le dessin linéaire et le chant. La loi du 28 juin 1833 a constitué les Ecoles primaires; celle du 15 mars 1850 en a modifié et précisé l'organisation; celle de 1854 a donné aux préfets la surveillance et la direction de l'instruction primaire. Cet enseignement n'est gratuit que pour les enfants qui ne peuvent en payer les frais.

Ecole de Saint-Cyr ou **Ecole spéciale militaire**. Cette école forme des officiers pour la cavalerie, l'état-major et surtout pour l'infanterie. Les candidats doivent être bacheliers ès-sciences; ils subissent des examens sur les sciences, l'histoire, la géographie, les langues vivantes, le latin et le français. La durée des cours est de deux ans, après lesquels les jeunes gens sont sous-lieutenants, pourvu que leurs examens de sortie aient été favorables.

Ecoles secondaires, V. Lycées, Colléges communaux.

Ecoles vétérinaires, à Alfort, à Lyon et à Toulouse. Elles forment des vétérinaires civils et militaires. Les candidats doivent avoir de 17 à 25 ans. Les études durent 4 ans.

Ecommoy, ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. S. E. du Mans (Sarthe); 3,615 hab. Fabr. de toiles, commerce de beurre.

Economistes. On a ainsi appelé, depuis le XVIIIe s., les écrivains et les penseurs qui se sont occupés de rechercher et de démontrer les causes de la richesse des nations, et les moyens de la développer et de la répandre. C'est la science qu'on nomme, depuis lors, l'*économie politique*.

Ecorcheurs, bandes de soldats sans discipline, sans patrie et sans frein, qui s'étaient formées, à la suite des guerres civiles entre les Armagnacs et les Bourguignons, et de la guerre des Anglais sous Charles VII. Composées de nobles ruinés, d'aventuriers gascons et bretons, commandées par des chefs habiles et avides, tels que le bâtard de Bourbon, Antoine de Chabannes, Xaintrailles et La Hire; elles prolongèrent en France les maux de la guerre. Charles VII, pour en débarrasser le pays, imita l'exemple de Charles V; il en conduisit une partie au siége de Metz, qui réclamait contre le duc de Lorraine la protection de l'Empereur, et le dauphin Louis mena le reste contre les Suisses pour secourir ce même Empereur; il fut vainqueur à Saint-Jacques (1444), où il eut le bonheur de perdre 7,000 hommes.

Ecosse (*Scotland*, anc. *Caledonia*), l'un des trois royaumes dont est formé le *royaume uni de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*, occupe toute la partie de la Grande-Bretagne située au N. de l'embouchure de la Tweed, des monts Cheviot et du golfe de Solway. Elle est bornée par la mer du Nord au N. et à l'E., l'Angleterre au S., l'Atlantique à l'O. On trouve, sur ses côtes, les golfes du Forth, du Tay, de Murray, à l'E.; de Carron, de la Clyde, de Solway, à l'O. Trois groupes d'îles font partie de l'Ecosse: les Hébrides ou Western, à l'O.; les Orcades ou Orkney et les Shetland au N. Le pays est divisé en deux versants par une chaîne de montagnes qui forme au N. deux massifs considérables, les monts Grampians et les monts de Ross, aboutissant aux caps Kinnairds et Duncansby. Les monts Cheviot et Grampians décrivent, autour du golfe de Forth, un arc de cercle dont la convexité est tournée vers l'O. et qui enferme les *Terres basses* ou *Lowlands*, plaines riantes, vallées fertiles qui nourrissent une population riche, industrieuse et commerçante. Les deux massifs du N. forment les *Terres hautes* ou *Highlands*, arides, peu peuplées et habitées par des montagnards de race celtique, qui restèrent longtemps à demi sauvages. Des montagnes descendent la Tweed, le Forth, le Tay, la Dee, le Spey vers la mer du Nord; la Ness, la Clyde vers l'Atlantique; les deux mers communiquent par le canal de Glasgow entre le Forth et la Clyde, et le canal Calédonien entre le golfe de Murray et l'Atlantique.— L'Ecosse est divisée en 33 comtés; 13 au S. du canal de Glasgow: *Linlithgow, Edimbourg, Haddington* et *Berwick* sur la côte E.; *Lanark, Peebles, Selkirk* et *Roxburgh* à l'intérieur; *Dumfries, Kirkendbright, Wigton, Ayr* et *Renfrew* sur la côte O.; 15 entre le canal de Glasgow et le golfe de Murray: *Stirling, Clackmannan, Fife, Angus, Kincardine, Aberdeen, Banff, Elgin* et *Nairn* sur la côte E., *Perth* et *Kinross* à l'intérieur, *Dumbarton, Argyle* et *Bute* sur la côte O.; 1 sur les deux côtes: *Inverness;* 5 au N. du golfe de Murray: *Ross, Cromarty, Sutherland, Caithness* et les *Orcades*. L'Ecosse est peuplée de 3,500,000 hab.; les principales villes sont: Edimbourg, cap., 215,000; Glasgow 545,000; Dundee,139,000; Aberdeen 96,000. Les chemins de fer les plus importants conduisent d'Edimbourg à Glasgow, à Aberdeen, à Carlisle, à Newcastle. L'industrie de l'Ecosse est loin d'être aussi active que celle de l'Angleterre; en voici les principaux produits: le fer, à Carron, Clyde, Calder; les cotonnades à Glasgow; les mousselines à Paisley; les toiles à Aberdeen, Dumfries, Dundee, Perth, Inverary. L'*Eglise établie* est la presbytérianisme, dont tous les ministres sont égaux. Il y a 1,023 paroisses, dont chacune a un tribunal ecclésiastique (*kirksession*) présidé par le ministre. Au-dessus sont placés les 69 *presbytères*, surveillés eux-mêmes par les 15 *synodes* qui se réunissent deux fois par an, et se composent de ministres et d'anciens. Enfin, l'assemblée générale de l'Eglise, formée d'ecclésiastiques et de notables, tient tous les ans, à Edimbourg, une session de dix jours; un lord haut commissaire de la couronne, assiste aux séances sans prendre part aux délibérations. Les dissidents sont: les presbytériens *libres*, les protestants de diverses communions, les catholiques pour la plupart Irlandais d'origine. L'instruction est très-florissante et goûtée par toutes les classes; il y a 4 universités, à Edimbourg, Glasgow, Aberdeen et Saint-Andrews, et les écoles protestantes inspectées sont au nombre de 1,456, avec 152,000 élèves. — Histoire. — Les premiers habitants de l'Ecosse étaient de race celtique; ils furent attaqués par Agricola et refoulés dans les Highlands. L'empereur Adrien abandonna les Lowlands, sans cesse attaqués par les montagnards, et construisit, pour pro-

téger la province romaine, le *Vallum Adriani*, retranchement qui s'étendait de la Tyne au golfe de Solway (120). Septime Sévère occupa de nouveau la moitié des Basses-Terres et bâtit le *Vallum Severi*, du Forth à la Clyde (207). Quand les Romains abandonnèrent la Grande-Bretagne pour réunir leurs légions dans les provinces centrales, les Ecossais, appelés Pictes et Scots, firent, au sud des retranchements, des incursions dévastatrices, vᵉ s. Les Bretons, incapables de se défendre eux-mêmes, et lassés de faire entendre vainement à Ravenne leurs gémissements, appelèrent les Anglo-Saxons, qui refoulèrent les Barbares; alors les Pictes et les Scots s'établirent, reçurent le christianisme que leur prêcha saint Colomban, et, au ixᵉ s., tout le pays fut réuni en un seul royaume sous Kenneth II, roi des Scots. Mais la puissance de l'aristocratie, et surtout du lord des Iles, la persistance des coutumes celtiques qui, surtout dans les Highlands, attribuaient à chaque chef de clan une autorité souveraine, l'hostilité des rois d'Angleterre, qui revendiquaient la suzeraineté de l'Ecosse, sous prétexte que Malcolm Iᵉʳ avait reçu le comté de Cumberland à titre de fief, tout cela empêcha les rois d'Ecosse d'établir chez eux un gouvernement respecté. Avec Alexandre III, s'éteignit la descendance mâle des anciens rois (1286). Pour terminer les luttes des prétendants, le parlement remit au roi d'Angleterre, Edouard Iᵉʳ, le soin de désigner le roi d'Ecosse. Il choisit Jean Baliol, sous condition de vassalité. Baliol se révolta, fut pris par Edouard, et son royaume devint une province anglaise. William Wallace, le héros de l'indépendance, lutta longtemps dans les Hautes-Terres, puis il fut pris, livré par un traître, et mis à mort. Robert Bruce le vengea, battit Edouard II, roi d'Angleterre, et devint roi d'Ecosse. A sa mort (1329), Edouard Baliol réclama la couronne qu'avait portée son père; il fut vaincu par David Bruce, fils de Robert, qui la laissa à son gendre, Robert II, le premier des Stuarts (1371). La dynastie nouvelle soutint une double lutte contre la féodalité écossaise et contre l'Angleterre; elle fut l'alliée constante de la dynastie française des Valois. Jacques Iᵉʳ, qui veut interdire les ligues des barons, et les soumettre à ses assises, est assassiné à Perth (1437). Jacques II poignarde le comte de Douglas, dépouille son fils et est tué au siége de Roxburg (1460). Jacques III, faible et inhabile, est battu par ses barons, à Sanchie ou Bannockburn, et égorgé dans sa fuite (1488). Jacques IV fait la paix avec sa noblesse, est attaqué par Henri VIII, roi d'Angleterre, et tué à Flodden (1513). Jacques V s'allie à François Iᵉʳ contre Henri VIII, épouse Marie de Lorraine, est attaqué par les Anglais, trahi par sa noblesse, meurt (1542) et laisse pour lui succéder la jeune Marie Stuart. Celle-ci, élevée en France, épouse de François II, veuve à 18 ans (1561), revint en Ecosse, où elle trouva une noblesse arrogante et toute-puissante, des réformateurs impérieux et un trône chancelant. Insultée par Knox, emprisonnée par Murray, elle vit périr son époux, Darnley, et devint la femme de l'assassin, le comte de Bothwell. Déposée et prisonnière, elle alla demander asile à son ennemie, Elisabeth d'Angleterre, qui la garda 19 ans captive et la fit tuer (1587). Le règne de son fils, Jacques VI, fut troublé par la querelle ardente de la nation, qui était presbytérienne, contre la cour, qui était épiscopale. Jacques succéda, en Angleterre, à Elisabeth, comme arrière-petit-fils de Marguerite, fille de Henri VII et femme de Jacques IV (1603). Sous Charles Iᵉʳ (1625), la lutte religieuse continua; les Ecossais firent le *Covenant*, ou ligue pour la défense de leur foi, fournirent des secours aux Anglais révoltés contre le roi, et le livrèrent au parlement. Après la mort de Charles (1649), ils proclamèrent Charles II, son fils, et furent battus par Cromwell à Dunbar et à Worcester. Ils aidèrent à la restauration des Stuarts par Monk, et n'en furent pas moins tyrannisés dans leur foi par Charles II et Jacques II. Guillaume III (1688) leur donna la liberté de conscience, et la reine Anne prononça la réunion de l'Ecosse à l'Angleterre (1707). Les deux Parlements n'en firent plus qu'un, et dès lors l'Ecosse, malgré le souvenir qu'elle garda de ses anciens rois et l'appui qu'elle prêta au prétendant Charles-Edouard, suivit les destinées de l'Angleterre.

ROIS D'ÉCOSSE.

Les historiens écossais comptent 86 rois, depuis Fergus Iᵉʳ jusqu'à Malcolm III, mort en 1093. Nous ne donnerons la liste des rois que depuis le commencement du xiᵉ s.

Malcolm II	993-1023
Duncan Iᵉʳ	1040
Macbeth	1047
Malcolm III	1093
Donald VI (ou VIII)	1093-1094
Duncan II	1094-1095
Donald VI, *rétabli*	1095-1098
Edgar	1107
Alexandre Iᵉʳ	1124
David Iᵉʳ	1153
Malcolm IV	1165
Guillaume	1214
Alexandre II	1249
Alexandre III	1286
Marguerite	1291
Jean Baliol, *déposé*	1296
Interrègne	1306
Robert Iᵉʳ *Bruce*	1329
David II *Bruce*	1332
Edouard Baliol, *déposé*	1342
David II, *rétabli*	1342-1371

STUARTS.

Robert II	1371-1390
Jean-Robert III	1406
Jacques Iᵉʳ	1437
Jacques II	1460
Jacques III	1488
Jacques IV	1513
Jacques V	1542
Marie Stuart, *abdique*	1567
Jacques VI	1567-1603

Jacques devient alors roi d'Angleterre sous le nom de Jacques Iᵉʳ.

Ecosse (Nouvelle-) ou *Acadie*, presqu'île de l'Amérique du Nord, entre le golfe Saint-Laurent, l'Atlantique, la baie de Fundy et le Nouveau-Brunswick, terminée au N. E. par le cap Canso, au S. O. par le cap de Sable. Ce pays forme un gouvernement anglais. Popul. : 388,000 hab. Ch.-l. *Halifax*, bon port sur l'Atlantique; v. princ. : Windsor, Kentville, Liverpool, etc. La Nouvelle-Ecosse a des mines de fer, de cuivre et de houille; elle produit du blé, du maïs et des pommes de terre; les pêcheries des côtes sont très-abondantes: elle exporte des salaisons, du goudron, des bois de construction. Les habitants sont d'origines très-diverses et de religions très-variées, Anglais épiscopaux, Ecossais presbytériens, Irlandais et Français catholiques, Hollandais calvinistes, Américains quakers et de toutes les sectes protestantes. — Sébastien Cabot découvrit ce pays (1497), Verazzani lui donna son nom d'Acadie (1524); Champlain fonda Port-Royal (1605); la France et l'Angleterre s'en disputèrent la possession, celle-ci l'acquit (1713). La Nouvelle-Ecosse est administrée par un gouverneur général, représentant de la métropole, un conseil de 12 membres et une assemblée de 40 membres élus par les 9 comités. V. CANADA, Suppl.

Ecouché, ch.-l. de canton de l'arr. et à 10 kil. O. d'Argentan (Orne), sur l'Orne; 1,505 hab.

Ecouen, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 22 kil. S. E. de Pontoise (Seine-et-Oise); 1,524 hab. — Beau château, construit par le connétable de Montmorency. L'édit d'Ecouen (1559) décrétait la peine de mort contre les protestants. Napoléon Iᵉʳ, en 1808, fonda à Ecouen une maison d'éducation pour les filles ou nièces des membres de la légion d'honneur. En 1814, cette maison fut réunie à celle de Saint-Denis; elle a été rétablie par le prince-président, Louis-Napoléon.

Ecrouelles. La tradition attribuait aux rois de France, dont les mains avaient reçu l'onction de la sainte ampoule, le don de guérir cette maladie. Il n'est pas question de ce privilége avant le xiᵉ s., et le P. Daniel dit, dans son histoire, que Robert, fils et successeur de Hugues Capet, fut le premier à qui Dieu accorda cette grâce. Les rois touchaient toujours les écrouelles après le sacre, en prononçant ces paroles : « Le roi te touche, Dieu te guérisse ! »

Ecthèse ou *exposition*, édit de l'empereur Héraclius, 639, en faveur des monothélites.

Ecu (latin *scutum*), bouclier, de formes très-variées; le plus souvent il avait la forme d'un triangle à côtés arrondis, à base rectiligne et dont la pointe était tournée vers la terre. L'écu renversé la pointe en haut

était le signe de la mort ou de la flétrissure de celui qui l'avait porté. Dans les combats singuliers, les vilains qui se servaient de l'écu, étaient tenus de le garder la pointe en haut.

Ecuage ou **Escuage** (*scutagium*), droit payé par les clercs, les femmes ou les mineurs à leur seigneur féodal pour s'affranchir du service militaire.

Ecuyer, soldat qui portait l'écu d'un chevalier. C'était un jeune noble qui, après avoir été page, varlet, damoiseau, se préparait, au service de son patron, à devenir lui-même chevalier. Il portait un *haubergeon* ou haubert léger, une salade ou bonnet de fer sans cimier, une épée au lieu de lance. Au XVIe s. le nom d'écuyer était pris comme un titre de noblesse, de même qu'en Angleterre le mot *esquire*. L'*écuyer de corps* accompagnait son seigneur à la guerre, portait sa bannière et parait les coups qui lui étaient destinés. L'*écuyer d'honneur* veillait au service du château et escortait son maître pour contribuer à la pompe de sa suite. L'*écuyer tranchant* se tenait debout derrière la table et découpait les mets. L'*écuyer de bouche* rangeait sur la table de l'office les plats destinés à être servis. Le *grand écuyer*, qu'on appelait *monsieur le Grand*, était un des grands officiers de la couronne de France; il avait la surintendance des écuries, et, lorsque le roi faisait son entrée dans quelque ville, il marchait devant lui en portant son épée.

Ecully, bourg de l'arrond. de Lyon (Rhône). Commerce de grains, fruits, vins; 3,387 hab.

Edam, v. des Pays-Bas (prov. de Hollande sept.), à 24 kil. N. E. d'Amsterdam et à 2 kil. du Zuiderzée; 5,000 hab. — Commerce de fromages.

Edch-Miadzin, monastère célèbre de l'Arménie russe, au pied du mont Ararat; il s'élève sur les ruines de l'ancienne résidence royale, Vagharschabad. C'est la demeure du patriarche grec d'Arménie ou *catholicos*.

Edda (*aïeule*), nom commun de deux anciens monuments de la littérature scandinave, l'un en vers, l'autre en prose. L'Edda poétique est la plus ancienne; c'est un recueil de chants mythologiques, historiques et didactiques, composés du VIe s. au VIIIe, écrits au XIIe et découverts en 1643 par l'évêque Brynjolf Sveinsson. Ils retracent les prophéties des dieux, la description du séjour des bienheureux, l'histoire des combats d'Odin et des héros. L'Edda en prose, postérieure à la précédente, est un mélange de récits historiques et de préceptes de poésie, de grammaire et de rhétorique destinés aux Scaldes. Il existe dans la *Bibliothèque étrangère* une traduction française des deux Eddas par Mlle Du Puget. Paris, 1839-1840.

Eddystone-Rocks, bancs de récifs situés dans la Manche, à 25 kil. S. O. de Plymouth. Depuis 1696 un phare éclaire ces parages dangereux

Edelinck (Gérard), graveur, né à Anvers, 1640, mort à Paris, 1707. Il travailla sous la direction de Poilly, et fut chargé par Louis XIV de travaux importants. Avant lui, les graveurs, qui ne connaissaient que les tailles carrées, faisaient des œuvres monotones; il inventa les tailles en losanges, les diversifia, les combina et put donner à ses planches une variété de tons, une couleur, qui parurent des qualités toutes nouvelles. Parmi ses nombreux ouvrages, on peut citer: *la Sainte famille*, de Raphaël, *Moïse*, de Philippe de Champagne, et les portraits de Lebrun, La Fontaine, Mignard, Colbert, Louis XIV, Arnaud d'Andilly, Dryden, Descartes.

Eden. V. Paradis.

Eden, riv. d'Angleterre, a sa source dans le comté le Westmoreland, est navigable à Carlisle, et se jette dans le golfe de Solway, après un cours de 72 kil.

Eder, riv. d'Allemagne, a sa source en Westphalie, passe à Waldeck et Fritzlar, et se jette dans la Fulda, après un cours de 120 kil.

Edesse, auj. *Orfa*, v. de l'ancienne Mésopotamie. Elle appartint aux Séleucides, puis à des souverains indépendants, enfin aux Romains à partir du règne de Trajan. Prise par les Arabes, 639, capitale d'une principauté française, 1097, elle eut pour souverains: Baudouin, frère de Godefroy de Bouillon; Baudouin II, son cousin, qui fut 5 ans captif des Seldjoucides; Josselin de Courtenay et Josselin II, renversé d'abord par Zenghi, sultan de Mossoul, puis par Noureddin, sultan d'Alep. La principauté exista de 1097 à 1144. Le sac d'Edesse détermina la seconde croisade.

Edesse. V. Ægæ.

Edetans, *Edetani*, tribu de l'ancienne Espagne, à l'E. des Celtibériens. Villes: *Edeta*, *Segobriga*, *Valentia*.

Edfou, anc. *Apollinopolis magna* (*Atbo* des anciens Egyptiens), bourg de la Haute-Egypte, sur le Nil, à 80 kil. S. de Thèbes; 2,000 hab. — Ruines de deux temples magnifiques à moitié envahis par les sables. Poteries rouges.

Edgar *le Pacifique*, roi d'Angleterre, 957-975, contemporain des derniers Carlovingiens, succéda à son frère Edwy, déposé par le peuple. Il vainquit les Ecossais et les Irlandais et se laissa guider par saint Dunstan dans l'administration de son royaume. Ayant enlevé Edith de son couvent, il se soumit à la pénitence que lui imposa le saint et resta sept ans sans porter la couronne.

Edgar *Atheling*, petit-fils d'Edmond Côte-de-Fer, roi d'Angleterre, fut privé de sa couronne par Harold, qui lui donna le comté d'Oxford. Guillaume le Conquérant lui confirma la possession de ce comté, 1066, mais Edgar s'enfuit en Ecosse et essaya en vain une expédition dans le Northumberland; il se soumit, 1070, obtint une pension, et fut le dernier représentant de la branche masculine des princes anglo-saxons.

Edge-Hill, colline du comté de Warwick (Angleterre); Charles Ier y fut battu par les Parlementaires, 1642.

Edgeworth (Richard Lovell), mécanicien anglais, né à Bath, 1744-1817, conçut de bonne heure un vif amour pour la science. Il s'occupa de la communication télégraphique (1763) et établit un télégraphe (1767), sans cependant perfectionner son invention. Bientôt il construisit une machine pour mesurer les distances, une voiture à voiles et à roues, et un wagon qui portait avec lui le chemin de fer sur lequel il avançait. En 1771, il s'établit à Lyon, travailla sans succès à éloigner le confluent du Rhône et de la Saône, et retourna en Angleterre. Député pour l'Irlande, il plaida la cause de ses compatriotes (1798), quitta la politique et se livra le reste de sa vie à des études sur la mécanique et sur l'éducation.

Edgeworth (Marie), fille du précédent, 1767-1849, a écrit des romans et des traités d'éducation. Dans *Castel Rackrent* (1802), elle a peint le caractère des Irlandais avec assez de vigueur pour exciter l'émulation de Walter Scott; dans *Patronage* (1814), elle a retracé les folies de la noblesse; dans *Harrington* (1817), elle a combattu les préjugés qui séparaient les juifs de la société; dans ses *Contes pour la jeunesse*, elle a mêlé à des récits intéressants les préceptes de la morale la plus pure. Ses principaux ouvrages ont été traduits en français.

Edgeworth de Firmont (Henri-Allen), prêtre irlandais, cousin des précédents, fit ses études à Toulouse et à Paris et fut choisi pour confesseur par Mme Elisabeth. Louis XVI, condamné par la Convention, se souvint de lui. L'abbé Edgeworth lui offrit ses secours, l'accompagna à l'échafaud et lui dit, suivant la tradition: « Fils de saint Louis, montez au ciel! » Après avoir couru toutes sortes de dangers, il rentra dans son pays, suivit le comte de Provence à Mittau, et mourut en soignant des prisonniers français atteints d'une maladie contagieuse. Il a laissé des *Mémoires*, traduits par Dupont, Paris, 1816.

Ediles, magistrats romains, tirés les uns de la plèbe, les autres de la noblesse. Les édiles plébéiens furent créés en 493 av. J. C., en même temps que les tribuns du peuple, pour faire la police de la ville; ils étaient deux, élus dans les comices par tribus, et avaient le soin des édifices (*ædes*), la surveillance des marchés et des denrées, l'ordonnance des jeux plébéiens; ils étaient accompagnés d'un viateur. — Les édiles patriciens ou *curules* furent établis en 366 pour la célébration des jeux romains, l'entretien des édifices sacrés et le jugement des affaires criminelles; plus tard ils eurent la charge de l'approvisionnement de Rome et l'inspection des aqueducs. Dès 365, l'édilité curule fut accessible aux plébéiens.

Edimbourg, capit. de l'Ecosse et ch.-l. du comté d'Edimbourg ou Mid-Lothian; par 55° 57′ 23″ lat. N. et par 5° 31′ 5″ long. O., elle est située à 3 kil. S. du golfe de Forth, et à 730 kil. N. de Londres. Elle occupe trois collines parallèles unies par des chaussées et des ponts, et se compose de deux villes, la vieille ville et la ville neuve, dont la circonférence est de 16 kilom. La vieille ville, qui couvre le plateau et les deux versants de la colline centrale, est traversée de l'E. à l'O. par la rue haute (High-street), longue de 2 kil. et aboutissant en face du palais d'Holyrood. Des deux côtés de cette rue,

il n'y a que des ruelles étroites, tortueuses, fétides, bordées de maisons qui ont jusqu'à dix ou douze étages. Deux ponts gigantesques joignent la colline centrale aux deux autres au-dessus des rues bâties dans les ravins. La ville neuve, commencée en 1767 sur la colline du nord, est élégante et bien construite; elle est unie au port de Leith sur le Forth par une large rue presque entièrement bordée de maisons. Edimbourg possède beaucoup de monuments : le palais d'*Holyrood*, commencé par Jacques V et terminé par Charles II, résidence de Marie Stuart et du roi de France, Charles X; les environs d'Holyrood sont un asile pour les débiteurs insolvables. Le monument de *Walter-Scott* est une flèche gothique de 61 mètres, ornée d'une statue du romancier national. L'*Université*, bâtie sur l'emplacement de la maison où fut assassiné Darnley, époux de Marie Stuart; elle a une bibliothèque de 100,000 volumes, un musée d'histoire naturelle, un musée anatomique et un musée agricole; depuis 30 ans, le nombre des élèves est tombé de 3,000 à 1,200, avec 32 professeurs. Le *Palais* fut le siége du parlement écossais avant l'union; c'est aujourd'hui le siége de la haute cour de justice. *Victoria-Hall* est une église gothique où l'assemblée générale de l'Eglise d'Ecosse tient ses séances. Le *Château* couronne la colline appelée *Castle-Hill;* c'est l'une des quatre forteresses qui, en vertu du traité d'union, doivent être constamment armées. Le pont *Dean* a 32 m. de haut et quatre arches de 29 mètres d'ouverture. L'hôpital *Donaldson*, un des plus beaux édifices de l'Ecosse, est dû à la générosité d'un imprimeur. — L'origine d'Edimbourg est inconnue, quelques auteurs prétendent qu'un prince de Northumberland, Edwin, fit construire une forteresse appelée Edwin's-burgh, autour de laquelle s'éleva la ville. Les murailles qui l'entouraient s'opposèrent à son accroissement pendant les longs troubles de l'Ecosse. En 1767, les magistrats obtinrent la permission de bâtir vers la colline du nord; l'architecte Jacques Craig traça le plan de la nouvelle ville, et les familles nobles et riches y émigrèrent promptement. La population, qui n'était, en 1801, que de 66,000 hab., s'élève aujourd'hui à 215,000. Ce qui distingue Edimbourg des autres villes populeuses de la Grande-Bretagne, c'est sa supériorité intellectuelle, qui lui a valu le surnom d'Athènes du Nord; les professions libérales y occupent un bien plus grand nombre de personnes qu'à Glasgow ou Manchester; elle doit cette supériorité à ses cours de justice, à l'université, aux nombreux établissements scientifiques, aux sociétés savantes, aux journaux et aux revues qui y paraissent. Aussi, la seule branche importante de commerce est la librairie; on y compte 60 imprimeurs et 100 libraires. Edimbourg est la patrie de Hume, Robertson, Blair, Dugald-Stewart, Walter Scott, Brougham, Macaulay.

Edimbourg ou **Mid-Lothian**, comté d'Ecosse, au S. du golfe de Forth. Popul. 300,000 hab.; ch.-l., *Edimbourg*. Terrain accidenté partout, montagneux au S.; produit de la houille, du fer, du granit.

Edimbourg (Nouvel-), v. des Etats-Unis de Colombie ou Nouvelle-Grenade, port sur le golfe de Darien; fondée par des Ecossais.

Edisto, fl. des Etats-Unis (Caroline du Sud), prend sa source dans les montagnes Bleues, près du Santee, et se jette dans l'Atlantique près de Charlestown, après un cours de 235 kil.

Edit, (latin *edictum*, déclaration). Chez les Romains, c'était tantôt une citation à comparaître devant les tribunaux, tantôt le règlement publié en entrant en charge par les magistrats qui avaient droit de rendre la justice, proconsuls, préteurs et propréteurs dans les provinces, préteur urbain et édiles curules dans la ville. On appelait *Edit perpétuel* le tableau des principes de droit, affiché annuellement par le préteur urbain, d'après lesquels il se proposait de rendre ses arrêts. Il changeait tous les ans, bien que les modifications fussent souvent légères. Sous l'Empire, ces nombreux édits formèrent une jurisprudence toujours confuse et quelquefois contradictoire. Adrien les fit examiner par Salvius Julianus qui en composa un sommaire en cent livres (131), qui fut appelé *Edit perpétuel*. Sous Justinien, le questeur Tribonien et ses collègues prirent les édits des préteurs pour la principale base de leur travail de codification.— En France, les *édits* étaient des ordonnances royales ayant un objet spécial. Ils portent souvent le nom de la ville où ils furent donnés, tels que l'*Edit d'Amboise*, l'*Edit de Nantes*, etc. (V. *Amboise*, *Nantes*). L'*Edit de Birague* (1572), rédigé par le chancelier Birague, prohibant l'exportation des matières premières, et établissait des droits à l'entrée des produits manufacturés. Les *édits bursaux* établissaient de nouveaux impôts. Les *édits de contrôle* créaient pour les actes publics et civils la vérification légale et la formalité du contrôle. L'*Edit de l'emprunt*, œuvre du surintendant Particelli Emeri (1644), était un emprunt forcé de 1,500,000 livres de rentes exigé des notables de Paris et des bonnes villes. *Edit de janvier*, rendu par Catherine de Médicis (1562) à Saint-Germain-en-Laye, pour imposer aux protestants le respect du culte catholique et du chef de l'Etat, et leur accorder toute la liberté compatible avec le bon ordre. *Edit de juillet*, fait par le chancelier de l'Hôpital (1561), pour attribuer aux évêques, plus doux que les inquisiteurs, la connaissance des procès pour crime d'hérésie, et fixer les peines à infliger, qui ne pouvaient excéder le bannissement. *Edit des non-catholiques*, rendu par Louis XVI, sur la proposition de Malesherbes, pour rendre l'état civil aux protestants (1787). *Edit des petites dates* (1552), sous Henri II, destiné à réprimer des abus commis à l'occasion des bénéfices ecclésiastiques. *Edit du tarif* (1646), publié par le surintendant Emeri pour soumettre à des droits d'octroi tous les objets de consommation entrant à Paris. *Edit du toisé* (1644), expédient fiscal inventé par le même financier. Il faisait revivre une ordonnance de Henri II, qui défendait de bâtir dans une certaine zone autour de Paris. On fit *toiser* les constructions élevées depuis un siècle et on imposa des amendes; mais les propriétaires et les locataires firent des émeutes, le parlement les soutint, et Emeri abandonna à peu près son édit. *Edit de tolérance*, donné par Henri IV (1591); il rétablissait les traités de Bergerac et de Fleix en faveur des religionnaires, et abrogeait les édits imposés à Henri III par les ligueurs, en 1588. *Edit d'union*, promulgué par Henri III (1588); le roi, chassé de Paris et réfugié à Chartres, craignit un débarquement des Espagnols, dont l'*invincible Armada* longeait alors les côtes de France; il accepta donc les conditions des chefs de la ligue, se déclarant protecteur de la sainte union, amnistiant tous les actes de pillage, complot ou révolte, accordant des places de sûreté, gardant ou renvoyant les magistrats qui lui étaient désignés, et stipulant l'adoption des canons du concile de Trente.

Edithe (Sainte), fille d'Edgar, roi d'Angleterre, et de Wilfride, abbesse de Wilton (961-984). Après la mort d'Edgar et de son fils Edouard, quelques seigneurs voulurent mettre Edithe sur le trône; elle refusa, et passa dans son abbaye une vie calme, pure et sainte. Elle y mourut à 23 ans, assistée par saint Dunstan de Cantorbéry.

Edithe, reine d'Angleterre, fille du comte saxon, Godwin, et femme d'Edouard le Confesseur; elle partagea la disgrâce de sa famille, fut rappelée au trône par son mari, dont elle ne fut jamais que la sœur, et mourut probablement peu de temps après lui (1066).

Edkou, lagune de la prov. de Rosette, au N. du Delta, en Egypte, le long de la Méditerranée, entre celles d'Aboukir et de Bourlos.

Edmond (Saint), roi d'Estanglie en Angleterre, mort en 870. Il gouvernait sagement depuis 15 ans, lorsque les Danois Ilinguar et Hubba, envahirent son Etat. Vainqueur à Hetford, il fut pris à Hoxon et décapité.

Edmond (Saint), archevêque de Cantorbéry en 1234, né à Abendon, étudia la théologie et les lettres à Paris, où il devint professeur; le pape Grégoire IX le nomma pour prêcher la croisade. Il accepta ensuite avec peine le siége de Cantorbéry et eut avec le roi Henri III quelques différends à l'occasion des évêchés vacants, dont le roi voulait toucher le plus longtemps possible les revenus. Edmond se retira en France, mourut au monastère de Soissac, et fut canonisé par le pape Innocent IV (1249).

Edmond Ier, roi des Anglo-Saxons, 941-946, succéda à son frère Athelstane. Il chassa les Danois du Northumberland et les remplaça par des colons anglais, expulsa les rois Olaff et Réginald, défit les Bretons de la Cumbrie ou Cumberland, et donna le pays à Malcolm, roi d'Ecosse, à condition qu'il lui prêterait hommage et qu'il l'aiderait contre les Danois. Edmond fut tué par un proscrit nommé Leof, qu'il voulait chasser du banquet royal.

Edmond II, *Côte-de-Fer* (*Ironside*), roi des Anglo-Saxons, 1016-1017, dut son surnom à sa force ou à son armure de fer. Il succéda à son père Ethelred II, combattit cinq fois le danois Canut, qui lui disputait l'Angleterre, et avec qui il la partagea. Edmond eut le Wessex, et fut assassiné par deux de ses serviteurs peu après ce traité.

Edmond Plantagenet de Woodstock, comte

de Kent, 2e fils d'Edouard Ier, conspira contre son frère Edouard II; puis voulut le rétablir; il fut pris et condamné à mort, 1329.

Edmonton, v. d'Angleterre (Middlesex), à 12 kil. N. E. de Londres; 9,000 hab.

Edomites. V. Idumée.

Edonide, pays de l'ancienne Thrace, au pied du mont Edon, entre le Strymon et le Nestos; elle fut conquise par Philippe, père d'Alexandre. On appelait Edonides les Bacchantes, qui célébraient leurs mystères sur le mont Edon.

Edouard *l'Ancien*, roi des Anglo-Saxons, fils d'Alfred le Grand, régna de 901 à 925. Reconnu roi par l'assemblée générale du *Wittenagemot*, il eut à combattre son cousin Ethelwald, soutenu par les Danois. Il le battit, soumit les Danois, réprima les Northumbriens, occupa la Mercie à la mort de sa sœur Ethelflede, et eut pour succcesseur son fils naturel, Athelstane.

Edouard *le Martyr*, roi des Anglo-Saxons, fils d'Edgar, régna de 975 à 978. Sacré à 15 ans par saint Dunstan, il eut à lutter contre Elfride, sa belle-mère. Elle le fit frapper d'un coup de poignard par un assassin, tandis qu'elle lui présentait dans une chasse une coupe d'hydromel. Emporté par son cheval, le jeune roi fut traîné et mutilé dans la forêt de Horse-Castle.

Edouard *le Confesseur*, roi des Anglo-Saxons, fils d'Ethelred II et frère d'Edmond Côte de Fer, régna de 1041 à 1066. Il fut placé sur le trône, à la mort du danois Hardi-Canut, par Godwin, chef du parti national, dont il épousa la fille, Edithe. Edouard, qui avait vécu longtemps en Normandie, comblait de faveurs les hommes de ce pays; Godwin, indigné, se révolta, fut chassé et dépouillé de ses biens, revint de Flandre avec une flotte et força le roi à composer avec lui. Godwin mourut peu après, à la table même du roi. Edouard donna à son pays un code qui paraît avoir été la source où puisa Guillaume le Conquérant, lorsqu'il octroya des lois particulières aux Anglais, 1070. Edouard le Confesseur ne désigna pas son successeur.

Edouard Ier, roi d'Angleterre, fils et successeur de Henri III, régna de 1272 à 1307. Duc de Guyenne et seigneur d'Irlande avant la mort de son père, Edouard montra de bonne heure autant d'activité que Henri avait d'indolence. Il mettait la main à tout, ratifiant une convention entre le pape Alexandre IV et le roi Henri, souscrivant l'arrangement appelé *Provisions d'Oxford*, et manifestant sa désapprobation à son père qui avait violé son serment. Il fut fait prisonnier à Lewes par les barons révoltés, s'échappa, et battit et tua à Evesham Simon de Montfort, comte de Leicester, leur chef. Puis il se dirigea vers Tunis pour y joindre saint Louis, combattit deux ans en Orient, et revint à la nouvelle de la mort de son père, 1272. Edouard Ier fut à la fois un conquérant et un législateur. Il battit les Gallois, mit à mort leurs princes et leurs bardes, et, pour accomplir les prophéties galliques, il donna le titre de prince de Galles à son fils, né pendant l'expédition. Il entreprit ensuite la soumission de l'Ecosse; parmi les prétendants au trône de ce pays, il se prononça pour Jean Baliol, occupa les forteresses et traita le roi son vassal en sujet. Baliol, révolté, fut fait prisonnier, et l'Ecosse devint une province anglaise. William Wallace souleva les montagnards, mais fut battu à Falkirk. Un nouveau soulèvement fut écrasé par Edouard, après une rude guerre de deux ans; mais il compromit sa victoire par sa cruauté. Le supplice de Wallace arma l'Ecosse entière, 1306. Robert Bruce, élu roi, battit le comte de Pembroke, lieutenant d'Edouard, et le roi d'Angleterre mourut comme il allait passer la frontière avec toutes ses forces. Il fit jurer à son fils de faire bouillir sa chair et de conserver ses os, « afin, dit Froissart, que toutes les fois que les Ecossais se rebelleroient contre lui, il portât avec lui les os de son père; car il tenoit fermement que tant que son successeur auroit ses os les Ecossais seroient battus. » Ce roi guerrier fut le fondateur des institutions parlementaires dans son pays; il garantit au Parlement le droit de voter l'impôt, fit participer les communes aux affaires de l'Etat, créa les juges de paix et fit d'utiles règlements de commerce.

Edouard II, fils du précédent et d'Eléonore de Castille, régna de 1307 à 1327. Le caractère hautain et cruel de sa femme, Isabelle de France, fille de Philippe le Bel, la faiblesse du roi pour ses favoris Gaveston et Spencer, furent cause de tous ses malheurs. Les barons, dirigés par le comte Thomas de Lancastre, le forcèrent à livrer Gaveston, qui fut décapité. Les défaites du roi à Bannock-Burn, 1314, et à Blackmor, 1321, irritèrent l'orgueil anglais. La faveur de Hugues Spencer souleva la reine contre son mari; elle conspira contre lui avec les barons, fit pendre le favori et déposer juridiquement Edouard. Quelques mois après, deux assassins, Maltravers et Gournay, lui plongèrent un fer rouge dans les intestins.

Edouard III, fils du précédent, né à Windsor, en 1312, fut roi de 1327 à 1377. Il montra de bonne heure de l'habileté et de la décision. A 18 ans, il fit enfermer sa mère au château de Rising et pendre Roger Mortimer, amant et conseiller de cette princesse. Puis il attaqua l'Ecosse, prit Berwick, battit Douglas à Halidown, et, tranquille du côté du Nord, il tourna vers le continent ses efforts et son ambition. Il réclamait la couronne de France, comme petit-fils de Philippe le Bel par sa mère. Bien qu'il eût reconnu à Amiens la suzeraineté de Philippe de Valois, 1328, il parut en France avec 50,000 hommes, et fortifié de l'alliance de l'Empereur et des Flamands. Il assiégea vainement Tournay et détruisit la flotte française dans le port de l'Ecluse, 1340. Une trêve l'arrêta. L'année suivante, il envoya des secours à Jean de Montfort, qui disputait la Bretagne à Charles de Blois, parent du roi de France. Enfin, conseillé par Geoffroy d'Harcourt, il débarqua à Saint-Waast avec 30,000 soldats, prit Caen, s'avança jusqu'à Saint-Germain, y passa la Seine et se dirigea vers la Flandre, poursuivi par Philippe VI. Il traversa la Somme au gué de Blanchetache et battit la chevalerie française à Crécy, avec l'aide de son fils le prince de Galles, 26 août 1346. Il prit Calais après 11 mois de siége, 1347. A la mort de Philippe VI, il recommença la guerre. Le prince de Galles, vainqueur à Poitiers, emmena le roi Jean prisonnier à Londres, 1356, et Edouard, après avoir tenté de surprendre Reims et Paris, conclut le traité de Brétigny, qui lui donnait l'hommage de la moitié des barons de France, 1360. Mais Charles V lui fit perdre ses conquêtes. En vain le Prince Noir, le duc de Lancastre, Robert Knolles parcoururent-ils la France en la ravageant; les *fumières* des Anglais ne purent mettre le roi Charles hors de son héritage. Edouard, vieilli, consentit à une trêve qui ne lui laissait que Calais, Bordeaux et Bayonne, 1375.

Edouard IV, fils de Richard, duc d'York, né en 1442, régna de 1461 à 1483. Chef du parti de la *Rose blanche* après la mort de son père, il battit le parti de Henri VI et de la *Rose rouge* à Northampton, à Towton, à Exham. Mais son mariage avec Elisabeth Woodville irrita contre lui son puissant allié le comte de Warwick, qui demandait pour le roi la main de Bonne de Savoie tandis qu'Edouard épousait une autre femme. Vaincu à Bambury et à Nottingham, 1470, il s'enfuit chez le duc Charles de Bourgogne, son beau-frère, qui lui fournit des secours. Edouard battit et tua Warwick à Barnet, vainquit Marguerite d'Anjou, femme de Henri VI, à Tewkesbury, et fit massacrer le malheureux Henri et son fils. Il fit en France une expédition que Louis XI arrêta à Pecquigny par des flatteries, de l'or et des promesses, 1475. Edouard ne sortit plus d'Angleterre, où il fit mettre à mort son frère Clarence, et s'abandonna à d'indignes voluptés.

Edouard V, fils du précédent, lui succéda sous la tutelle de son oncle Richard de Glocester. Il fut enfermé à la Tour avec son jeune frère Richard, et Glocester les fit assassiner tous deux par Tyrrel. La mort de ces deux enfants a fourni à Casimir Delavigne le sujet de sa tragédie *les Enfants d'Edouard*, imitée du beau drame de Shakspeare, *Richard III*.

Edouard VI, fils de Henri VIII et de Jeanne Seymour, né en 1538, fut roi de 1547 à 1553. Il ne régna pas, il assista aux querelles des ambitieux et aux luttes des sectaires. Le duc de Somerset, son oncle, gouverna d'abord avec le titre de protecteur; il fut mis à mort et remplacé par le duc de Northumberland. Sous ce règne, l'Angleterre, schismatique depuis Henri VIII, devint protestante.

Edouard, prince de Galles, fils d'Edouard III et de Philippine de Hainaut, né en 1330, mort en 1376. Il fut surnommé le *Prince Noir* à cause de la couleur de ses armes. A 15 ans, il débarqua avec son père en Normandie, commanda à Crécy une des trois *batailles* de l'armée anglaise, et eut la plus grande part à la victoire, 1346. Chargé du gouvernement de la Guyenne, il ravagea le Languedoc, 1355, et en ramena mille charrettes remplies de butin et 5,000 prisonniers. Puis, 1356, il traversa l'Agénois, le Limousin, le Berry, échoua devant Bourges, et, informé de l'approche du roi Jean le Bon, il se tourna vers le Poitou. Entouré avec 8,000 hommes

sur la colline de Maupertuis, près de Poitiers, il battit les 50,000 soldats du roi et le fit prisonnier. Plus tard, il soutint Pierre le Cruel, roi de Castille, contre son frère Henri de Transtamare, et gagna sur Duguesclin la bataille de Navarette, 1367. Au retour, il tomba malade, mécontenta par sa hauteur et sa rapacité les évêques et les barons de la Guyenne, et finit sa vie militaire par la prise et le sac de Limoges, 1370. Il se fit transporter en Angleterre, où il mourut.

Edouard Plantagenet, fils de George, duc de Clarence, et d'Isabelle, fille du comte de Warwick, *le faiseur de rois*, fut le dernier descendant mâle du roi Henri II. Richard III le tint en prison; Henri VII l'enferma à la Tour de Londres, et le fit décapiter comme complice de l'imposteur Perkins Warbeck.

Edouard de Lancastre, prince de Galles, fils de Henri VI et de Marguerite d'Anjou, né en 1453, fut élevé au milieu des malheurs de sa famille. Pris avec sa mère à la journée de Tewkesbury, il fut massacré, sous les yeux d'Edouard IV, par les ducs de Glocester et de Clarence, en 1471.

Edouard (Charles-). V. Charles-Edouard.

Edouard, roi de Portugal, 1433-1438, succéda à son père, Jean I^er^. Il fut défait dans une expédition malheureuse contre Tanger, et vit son frère prisonnier des Maures, 1436. Il mourut de la peste qui désola Lisbonne. Son administration avait été éclairée; il mit de l'ordre dans les finances, réforma les lois et protégea les lettres.

Edouard (Ile du Prince-), île de l'Amérique anglaise, dans le golfe de Saint-Laurent, au N. de la Nouvelle-Écosse, dont elle est séparée par un étroit canal. Elle a 5 439 kil. carrés de superficie et 94,000 hab. Cette île est pour l'Angleterre une possession coûteuse; ses recettes s'élèvent à 720,000 fr., et ses dépenses à 1,000,000 fr. Chef-lieu, *Charlottetown*. Sol plat, fertile; pâturages. Pêche active. Gouvernement colonial composé d'un lieutenant gouverneur, d'un conseil et d'une assemblée de 18 membres élus par le peuple.

Edred, roi des Anglo-Saxons, 946-955, fils d'Edouard l'Ancien, succéda à son frère Edmond. Il battit les Danois du Northumberland, réduisit Malcolm, roi d'Écosse, à la condition de vassal, et accorda à saint Dunstan une grande influence dans l'État. Il eut pour successeur son neveu Edwy, fils d'Edmond.

Edrisi (*Scherif-al-Edrisi-al-Sikilli-al-Rodjari*, le noble Edrisi, habitant de la Sicile et ami de Roger), géographe arabe, né à Ceuta, en 1099, mort vers 1164. Il étudia à Cordoue la cosmographie, la géographie, la médecine et la philosophie; puis il visita les côtes de la Méditerranée et se fixa près de Roger II de Sicile, qui lui donna de grandes richesses et l'admit dans son intimité. Roger envoya des voyageurs de tous côtés pour prendre les longitudes et les latitudes, et copier ou noter ce qu'ils verraient de remarquable. Après 15 ans de recherches, ils rapportèrent leurs documents à Edrisi, qui dressa une carte et la fit graver sur un globe d'argent. Il composa un *Traité de Géographie* pour être la légende du globe, 1153. Le manuscrit de ce traité a été découvert à Paris en 1829, et une traduction en a été faite par M. A. Jaubert, 2 vol. in-4°. Il est divisé en 7 climats et 70 régions.

Edrissites, dynastie arabe qui domina dans l'Afrique septentrionale de 785 à 919. — Edris I^er^, arrière-petit-fils d'Ali, gendre du prophète, conquit Tlemcen et fut empoisonné par ordre du calife de Bagdad Haroun-al-Raschid.— Edris II fonda Fez; Mahomet, Ali I^er^, Yahia I^er^, conquirent le Maroc; puis la puissance des Edrissites, attaquée par les Fathimites du Kaire et les Ommiades de Cordoue, s'affaiblit sous Ali II et Yahia III, et disparut avec Yahia IV.

Eduens, tribu gauloise établie entre la moyenne Loire et la Saône, sur le territoire des départements de Saône-et-Loire, Nièvre et partie de la Côte-d'Or; capitale, *Bibracte*, plus tard *Augustodunum* (Autun). Ils recherchèrent l'alliance des Romains, qui leur donnèrent le titre de frères et intervinrent dans leurs luttes avec les Arvernes, 57 av. J. C. Les Eduens, s'apercevant trop tard que César était leur maître en même temps que leur protecteur, accédèrent à la grande ligue formée par Vercingétorix, et furent vaincus avec lui. Leur cité d'Autun devint sous l'empire le siége d'écoles florissantes, où se pressait la jeune noblesse gauloise.

Edwards (Bryan), écrivain anglais, 1743-1800, défendit les colons de la Jamaïque à la Chambre des communes, et se prononça pour la traite des nègres. Il a écrit entre autres ouvrages : *Histoire civile et commerciale des colonies anglaises dans les Indes occidentales*. Londres, 1801, 5 vol. in-8°.

Edwards (George), naturaliste anglais, né à West-ham (Essex), 1693-1773, a publié plusieurs ouvrages savants, et surtout : *Histoire naturelle des oiseaux, animaux et insectes*, 4 vol. in-4°, avec 210 planches coloriées, et *Glanures d'histoire naturelle*, 3 vol. in-4°. Ces livres ont été traduits en français.

Edwards (William-Frédéric), médecin, né à la Jamaïque, 1777-1842, fut, en France, membre de l'Académie des sciences morales, et fonda à Paris la Société ethnologique, 1839. Il a composé un *Traité des caractères physiologiques des races humaines, considérées dans leurs rapports avec l'histoire*, 1829.

Edwin, roi de Northumberland, mort vers 633, épousa Edilberge, fille du roi de Kent, qui amena avec elle le missionnaire Paulin, et convertit son mari au christianisme. Grâce à sa puissance, il acquit le titre de Bretwalda, qui lui donnait la suprématie sur les autres rois de l'heptarchie; mais, attaqué par deux d'entre eux, Penda et Cadwalla, il fut tué.

Edwy, *le Beau*, roi des Anglo-Saxons, 955-958, fils d'Edmond I^er^, successeur d'Edred. Il combattit Edgar, son frère, et dut se contenter du pays au sud de la Tamise. Ayant épousé Elgiva ou Ethelgive, sa parente, il s'attira les censures de saint Dunstan et d'Odon, archevêque de Cantorbéry. Edgar, son frère, lui succéda.

Eeckeren, v. de Belgique, province et à 6 kil. N. d'Anvers; 4,000 hab. Fabriques de tissus de soie. Boufflers y battit le général hollandais Obdam, en 1703.

Eeckhout (Gherbrand van den), peintre hollandais, 1621-1674, élève et imitateur habile de Rembrandt, auteur de nombreux portraits d'une merveilleuse couleur et d'un dessin souvent incorrect, et de tableaux d'histoire vivants et bien composés.

Eecloo, v. de Belgique, prov. de Flandre orientale, sur la Liève, à 16 kil. N. O. de Gand; 9,000 hab. Commerce de grains, de toiles et de lainages; culture de tabac.

Eede, v. de Gueldre (Pays-Bas), à 16 kil. N. O. d'Arnheim; 5,000 hab.

Effendi ou **Efendi**, mot turc qui signifie *seigneur*; c'est un titre que l'on donne à tous ceux qui remplissent quelque fonction importante ou qui se sont distingués par leur art, leur savoir, etc.

Effiat, bourg de l'arrond. de Riom (Puy-de-Dôme). Commerce de grains, ancien marquisat; 1,500 hab.

Effiat (Antoine Coiffier de Ruzé, marquis d'), maréchal de France et surintendant des finances, 1581-1632. Il conclut le mariage de Henriette de France avec Charles I^er^, essaya de remédier au désordre des finances, que Richelieu ne surveillait pas assez, et parvint à réduire le taux de l'intérêt du denier 10 au denier 18. Il servit au siége de La Rochelle comme maréchal de camp, en Italie, 1630, comme lieutenant général, devint maréchal de France, 1631, et général en chef de l'armée d'Alsace. Il mourut presque au début de la campagne. Henri, marquis de Cinq-Mars, fut un de ses fils. Outre beaucoup d'autres écrits, il a laissé un intéressant *Etat des affaires de finances*, présenté à l'assemblée des notables en 1626, inséré dans le *Mercure français*, t. XII.

Egades ou **Egates** (Iles), groupe d'îles sur la côte O. de la Sicile; il comprend les îles Levanzo, Maretimo et Favignana. C'est dans ces parages que le consul Lutatius Catulus remporta sur les Carthaginois la bataille navale qui mit fin à la première guerre punique, 242 av. J. C.

Egbert *le Grand*, roi des Anglo-Saxons, 800-836, était le dernier descendant des conquérants; exilé par le roi de Wessex, Brithric, il passa trois ans à la cour de Charlemagne, et se trouvait avec lui à Rome quand le suffrage des *thanes* saxons l'appela au trône de Wessex (800). Les royaumes de Mercie et de Wessex dominaient alors les autres États de l'heptarchie. Egbert battit les Merciens à Ellendurne (comté de Wilts), conquit toute l'Angleterre après 19 ans de guerres, et laissa à chaque pays le droit d'élire un chef national, sous condition d'hommage et de tribut. Sous son règne commencèrent les débarquements des Danois; battu à Charmouth (comté de Dorset), il vit les Bretons de Cornouailles s'unir aux nouveaux venus; il les battit cependant à Hengstone-Hill (comté de Devon), et les rejeta en désordre vers leurs vaisseaux (835).

Egède (Jean), missionnaire danois (1686-1758), fut d'abord pasteur de Wagen en Norvége, recueillit, dans ce pays de marins, quelques notions sur le Groënland, et obtint de l'évêque de Drontheim l'autorisation d'aller

évangéliser les Esquimaux. Il partit en 1721, avec sa femme et son enfant, encouragé par le roi Frédéric IV, resta obstinément à son poste après la dissolution de la société qu'il avait formée, et, sous le règne de Christian VI, qui était peu favorable à l'entreprise, il garda la colonie avec dix matelots. En 1733, il vit arriver trois frères moraves, convertit les sauvages et revint en Danemark, où il mourut. Il a composé une *Description et histoire naturelle du Groënland*, traduite en français en 1763, et un curieux *Journal*.

Egedesminde, territoire dans le Groënland sur la côte E. Commerce de fourrures et de poisson.

Egée, fils de Pandion, roi d'Athènes. Il épousa Ethra, fille du roi de Trézène, et eut pour fils Thésée. Vainqueur de ses neveux, les Pallantides, il fut battu par les Crétois, qui lui imposèrent un tribut annuel de sept jeunes hommes et sept jeunes filles, qui devaient être livrés au Minotaure. Thésée résolut de délivrer ses concitoyens en tuant le monstre. Il partit en convenant avec son père que, s'il était vainqueur, il mettrait au mât de son vaisseau une banderolle blanche. Dans la joie du retour, il oublia le signal, et Egée, désespéré, se jeta dans la mer qui porte son nom (XIVe s. av. J. C.).

Egée (mer), nom ancien de l'Archipel (V. ce mot).

Eger ou **Egra**, v. du roy. de Bohême (emp. d'Autriche), sur l'Eger, au pied du Fichtel-Berg, à 150 kil. O. de Prague; 12,000 hab. Ch.-l. du cercle du même nom; autrefois ville forte. C'est dans le vieux château qui domine encore la ville, que Wallenstein a été assassiné (1634). Eger fut prise par le maréchal de Belle-Isle (1742), pendant la guerre de la succession d'Autriche. Aux environs, bains d'eaux thermales d Egerbad.

Eger ou **Egra**, riv. de Bohême, affl. de l'Elbe, prend source au Fichtel-Berg, passe à Eger, Elbogen, Theresienstadt, et finit en face de Leimeritz; cours de 200 kil.

Eger. V. ERLAU.

Egérie, nymphe changée en fontaine par Diane. Numa publia qu'elle lui dictait ses lois de la part des dieux, dans leurs entretiens secrets du bois d'Aricie. Près de Rome, dans le vallon de la Caffarella, se trouvent la grotte et la fontaine d'Egérie.

Egerton (FRANCIS), duc de BRIDGEWATER, 1729-1803, construisit le canal qui fait communiquer les deux grandes villes de Manchester et de Liverpool. Par son opiniâtre constance, il obtint trois actes du Parlement qui autorisaient les travaux, fit élever un aqueduc navigable à 14 mètres au-dessus de l'Irwell, et conduisit son canal jusqu'à Runcorn, c'est-à-dire jusqu'au point où la Mersey atteint sa plus grande largeur. Cette entreprise fit la fortune du duc de Bridgewater en donnant à la navigation un merveilleux développement.

Egeste. V. SÉGESTE.

Egge-Gebirge, petite chaîne de collines, hautes de 600 m. au plus, qui joint le Rothaar-Gebirge au Teutoburger-Wald. Elle forme, en Prusse, une partie de la ceinture orientale du bassin du Rhin.

Egialée (*Ægialus*), nom grec, commun à plusieurs pays et à plusieurs villes sur les bords de la mer. On désigna surtout ainsi la contrée maritime qui prit ensuite le nom d'*Achaïe*.

Egide, bouclier fait par Vulcain de la peau de la chèvre Amalthée; Jupiter s'en servit pour combattre les Titans, et le donna à Minerve, qui y plaça la tête de Méduse. L'égide est un des attributs de la déesse.

Egidius, général gallo-romain, mort en 464. Né en Auvergne, de la noble famille Syagria, il servit sous Aétius, puis sous Majorien. Après l'assassinat de cet empereur, il entreprit de combattre les chefs barbares qui dominaient partout dans l'empire. Il gouverna les Francs de Tournay, qui venaient de chasser le roi Childéric, fit la guerre avec avantage à Théodoric, roi des Wisigoths, et se préparait à combattre en Italie le suève Ricimer, lorsque le retour de Childéric le força à lui disputer la Gaule du nord. Battu à Cologne, il se réfugia dans ses vastes propriétés des bords du Rhône, où il mourut l'année suivante. Il eut pour fils le patrice Syagrius.

Egidius (*Ægidio Colonna* ou *Gilles de Rome*), prélat du XIIIe s., élève de saint Thomas d'Aquin, et surnommé *doctor fundatissimus*. Il fut le précepteur de Philippe le Bel, devint archevêque de Bourges, et écrivit le traité *De regimine principum*, où il se montrait favorable à l'indépendance des rois vis-à-vis de la cour pontificale.

Egine, aujourd'hui *Enghia*, île de l'Archipel, au milieu du golfe d'Athènes (anc. golfe Saronique). Elle est bordée de rochers inaccessibles, dépourvue de bois et d'eaux courantes; 10,000 hab., avec une petite ville du même nom et un bon port. Elle possède de nombreuses antiquités; on a découvert, en 1811, de nombreuses statues dites *marbres d'Egine*, qui sont aujourd'hui dans la glyptothèque de Munich, et qui paraissent être d'une époque un peu antérieure à Phidias. — L'île s'appela d'abord *OEnone*, fut peuplée par Eaque, chef de Pélasges et conquise par les Doriens; elle devint indépendante au VIe s., fournit 42 vaisseaux dans la guerre contre les Perses, fut saccagée par les Athéniens (457) et passa sous la domination des Macédoniens, des Achéens, des Etoliens et des Romains. Elle fait partie du roy. de Grèce et du nom d'Attique-et-Béotie.

Eginhard, historien franc,771-844. Il fit partie de l'*Ecole palatine*, établie par Charlemagne, dans son palais d'Aix-la-Chapelle, et y entendit Alcuin, Paul Diacre, Pierre de Pise et Clément; il prenait dans l'école le nom de Béséléel, neveu de Moïse, qui fut chargé de préparer les matériaux nécessaires à la construction du tabernacle. Il fut l'ami et le conseiller de Charlemagne; quant à l'anecdote qui fait de lui le gendre de l'empereur, elle est controuvée. Eginhard, qui avait pris part aux grandes affaires du temps, fut nommé, par Louis le Débonnaire, gouverneur de son fils aîné, Lothaire, et, bien que marié, il reçut plusieurs abbayes. Agé de 60 ans, il se retira au monastère de Seligenstadt, où il mourut. Eginhard a composé, sous le nom d'*Annales*, un sommaire des règnes de Charlemagne et de Louis le Débonnaire, et une *Vie de Charlemagne*, ouvrage d'art, imité des anciens, bien supérieur aux productions contemporaines, œuvre d'un esprit réfléchi, droit et méthodique. M. Teulet a édité et traduit les œuvres d'Eginhard, Paris, 1840, 2 vol. in-8°.

Egipans, divinités des montagnes et des bois, chez les anciens, espèce de satyres, avec des cornes et des pieds de chèvre, quelquefois avec une queue de poisson.

Egisthe, né de l'inceste de Thyeste avec sa fille Pélopée, fut élevé chez Atrée, son oncle. Envoyé pour tuer Thyeste, il le reconnut pour son père, et le rétablit en tuant Atrée. Agamemnon et Ménélas, fils d'Atrée, reprirent leur couronne; mais Egisthe séduisit Clytemnestre, femme d'Agamemnon, et assassina le roi de Mycènes à son retour de Troie. Dans la suite, il fut mis à mort par Oreste, fils d'Agamemnon. Ces aventures de la *tragique famille des Atrides* ont été souvent représentées sur la scène par les Grecs.

Eglé, la plus belle des Nymphes, mère des trois Grâces.

Egletons, ch.-l. de canton (Corrèze), arr. et à 30 kil. N. E. de Tulle; 1,849 hab.

Eglise, c'est-à-dire *assemblée*, réunion d'hommes qui ont la même foi et les mêmes sacrements. Dans la religion catholique, l'Eglise universelle comprend l'*Eglise militante*, qui lutte sur cette terre pour le bien, l'*Eglise souffrante*, qui expie ses fautes dans le purgatoire, l'*Eglise triomphante*, qui jouit dans le ciel de la contemplation de Dieu.

Eglise (Etats de l') appelés aussi *Etats pontificaux* ou *Etats romains*, ancien Etat de l'Italie s'étendant entre l'Apennin et la mer Tyrrhénienne était borné au N., à l'E. et au S. par le royaume d'Italie. Les villes les plus voisines de la front. étaient Viterbe au N., et Terracine au S. La côte de la mer Tyrrhénienne est basse, sablonneuse, droite, et n'offre que les ports de Civita-Vecchia et de Terracine, elle est bordée de marécages appelés marais Pontins. L'Apennin projette, entre le Tibre et le Garigliano, un contre-fort nommé sous-Apennin romain. Les cours d'eau sont la Marta qui sort du lac Bolsena, le Tibre qui vient de la Toscane et reçoit la Nera et le Teverone. — Le climat du pays est sain dans les montagnes, malsain sur les côtes où règne la mal'aria et où souffle souvent le sirocco. Le sol est mal cultivé, et l'huile, qui fait la richesse du pays, se vend mal, faute de moyens de transport. La terre appartient à un petit nombre de grands propriétaires qui semblent demander à leurs domaines des titres plutôt que des revenus. Les produits les plus importants sont l'huile, le bois, le riz, le lin, le tabac, la soude; les vignes sont fort négligées, et la récolte ne suffit pas à la consommation intérieure; les meilleures sont celles de Velletri et de Montefiascone. La race des chevaux est dégénérée; les moutons et les porcs sont beaux et nombreux; la pêche est considérable sur les côtes, elle est entre les mains des Génois et des Napolitains.

Les Etats de l'Eglise étaient une monarchie théocratique élective. L'élection appartenait aux cardinaux de la

catholicité réunis en conclave. Le nombre normal des cardinaux est de 70, dont 6 cardinaux-évêques, 50 cardinaux-prêtres et 14 cardinaux-diacres. Le pape a un conseil de 5 ministres, dont le président a le titre de cardinal secrétaire d'Etat. Le *conseil d'Etat*, chargé d'élaborer les actes du gouvernement, se composait de 11 membres laïques nommés par le pape, présidés par le secrétaire d'Etat et ayant voix consultative. La *Consulte des finances*, composée de laïques et d'ecclésiastiques nommés par le pape, révocables, était chargée de préparer le budget et de réviser les comptes. La *chambre apostolique*, présidée par le cardin. *camerlingue*, administrait les revenus ; la *pénitencerie* était chargée des absolutions; la *chancellerie*, des bulles pontificales; la *daterie*, des dispenses, des indulgences et de la nomination aux bénéfices.

Avant l'annexion de la Romagne, des Marches et de l'Ombrie au roy. d'Italie (1860), les Etats pontificaux comprenaient les 20 provinces suivantes : Ferrare, Bologne, Ravenne et Forli dans la Romagne ; Urbino et Pesaro, Ancône, Macerata, Camerino, Fermo, Ascoli dans les Marches ; Perugia, Spolète, Rieti dans l'Ombrie, Orvieto, Viterbe, Civita-Vecchia et Rome dans la légation de Rome; Velletri, Frosinone et Bénévent dans la Campanie. La population était de 3,124,700 hab. Depuis les événements de 1870, le territoire Romain, qui ne comptait plus que 750,000 habitants, dans les provinces de Viterbe, Civita-Vecchia, Rome, Velletri, Frosinone, a été réuni au royaume d'Italie, à la suite du plébiscite du 2 oct. Il forme la prov. de Rome, divisée en 5 arrond.

Lorsque l'empire d'Occident eut été détruit par les Barbares, Rome devint le centre du royaume des Hérules, puis de celui des Ostrogoths, et tomba sous la domination des empereurs d'Orient. Mais les évêques de Rome, reconnus comme les successeurs de saint Pierre et les chefs de l'Eglise, appuyés sur les Barbares convertis, songèrent à délivrer leur ville d'une domination souvent hérétique, toujours oppressive et jamais protectrice. Ils appelèrent contre les Lombards Pepin, roi des Francs, qui, vainqueur des ennemis de Rome, donna l'*exarchat de Ravenne* au pape et à la république romaine; toutefois, il prit pour lui la suprématie politique en se revêtant du titre de patrice. Charlemagne confirma la donation faite par son père, releva l'empire d'Occident, et, intimement uni par les intérêts et l'affection avec le pape, il se mit peu en peine de fixer les limites de son pouvoir impérial et du pouvoir pontifical. Au XIe s., les papes reçurent de l'empereur Henri III le duché de Bénévent ; au XIIe, Mathilde d'Este leur donna le pays appelé Patrimoine de Saint-Pierre (Bolsena, Montefiascone, Viterbe, Civita-Castellana, Corneto, Civita-Vecchia, Bracciano); au XIIIe, ils acquirent la Marche d'Ancône et le duché de Spolète; au XIVe, ils remplacèrent dans Rome les institutions républicaines par le gouvernement théocratique. Pendant le séjour des papes à Avignon, les seigneurs de la Romagne et du Patrimoine se rendirent indépendants, et la ville obéit plus souvent à ses magistrats municipaux ou à des tribuns révolutionnaires qu'aux cardinaux délégués du pape. Les papes politiques du XVIe s., Alexandre VI, Jules II et ses successeurs rétablirent leur autorité et s'agrandirent par la diplomatie et les armes, et, en un siècle (1500-1598), ils se firent un Etat ayant pour limites : à l'O. la Toscane et Modène; au N. le cours du Pô; au N. E. la mer Adriatique jusqu'à l'embouchure du Tronto; à l'E. le royaume de Naples; au S. O. la mer Tyrrhénienne depuis Terracine jusqu'à l'étang de Burano. Mais, depuis 1795, la cour de Rome, devenue ennemie de la France, subit des traités désastreux; Rome devint une république, puis le chef-lieu d'un département français, et le pape fut transporté en France. Pie VII fut rétabli en 1814. Depuis ce temps, les révolutions ont souvent agité les Etats pontificaux. Pie IX prit l'initiative de réformes nécessaires (1847); mais, en l'absence de classes moyennes éclairées et sensées, la démagogie attaqua la théocratie qui lui semblait abdiquer, une république éphémère fut proclamée et une armée française ramena le pape dans sa capitale. Puis, en 1860, la partie la plus peuplée et la plus industrieuse du pays, la Romagne, les Marches et l'Ombrie, fut annexée. Enfin, le pape a été dépouillé de son pouvoir temporel, en 1870; et Rome est devenue la capitale du royaume d'Italie, malgré les protestations réitérées de Pie IX, retiré au Vatican. V. ITALIE, SUPPL.

Eglise, terme d'architecture, édifice consacré au culte. Les premières églises chrétiennes furent calquées sur les basiliques, qui servaient à la fois de tribunaux et de bourses de commerce. A l'intérieur, deux rangs parallèles de colonnes divisaient l'édifice en trois parties inégales dans le sens de la longueur : à l'extrémité de la galerie centrale, plus large et plus élevée, se trouvait un enfoncement semi-circulaire où se plaçaient les juges. Les basiliques, une fois transformées en églises, le prêtre se plaça dans l'hémicycle ou *presbyterium*, les chantres dans la portion des trois galeries la plus rapprochée de l'hémicycle, l'autel au fond de la grande galerie, l'*ambon* ou chaire, en avant de l'autel, et le reste de l'espace fut abandonné aux fidèles; au Ve s., on fit, dans le plan des églises d'Occident, une innovation partielle, en élargissant le vaisseau entre l'abside et les nefs, au moyen des *transsepts*, de manière à donner aux édifices la forme de croix. Jusqu'au XIIe s. régna l'architecture dite romane, qui avait pour générateur le plein-cintre. Vers la fin du XIIe s., une grande révolution substitua l'arc en tiers-point appelé ogive au plein-cintre romain, et l'architecture ogivale fut créée. Elle régna, en France, jusqu'au XVIe s., époque à laquelle une nouvelle révolution dans le goût et les idées ramena les artistes à l'imitation de l'architecture grecque et de l'architecture romaine. *V.* de Caumont, *Rudiments d'archéologie*, 1850, in-8°.

Eglise d'Abyssinie, église schismatique qui ne reconnaît en J. C. qu'une seule nature. Comme la primitive Eglise chrétienne, elle célèbre les agapes et ne donne le baptême qu'aux adultes. Comme les juifs, elle pratique la circoncision, observe le repos du samedi et n'admet que certaines viandes. Elle reconnaît pour chef le Negous d'Abyssinie, et est subordonnée au patriarche copte d'Alexandrie.

Eglise catholique, société des fidèles en communauté de foi avec le pape. Elle est *catholique*, c.-à-d. *universelle*, parce qu'elle est partout répandue et qu'elle a partout la même doctrine ; *apostolique*, parce que son chef est le successeur des Apôtres; *romaine*, parce que le souverain pontife réside à Rome, capitale politique du monde ancien, capitale religieuse du monde moderne.

Eglise évangélique, église formée, en 1817, de la réunion des cultes luthérien et calviniste. Cette fusion, commencée dans le duché de Nassau, s'est accomplie dans la Bavière rhénane, les pays de Francfort, d'Anhalt-Bernbourg, de Hesse, de Bade et de Wurtemberg. Partout ailleurs, et notamment en France, les deux communions sont restées séparées.

Eglise gallicane. On appelle ainsi l'Église de France, catholique romaine par ses dogmes, mais française par ses institutions. L'église gallicane, ayant un chef spirituel, le pape, et un chef temporel, le roi, avait à établir ses libertés vis-à-vis de chacun d'eux. A l'égard du pape, elle y réussit facilement avec l'aide du roi et des parlements. En effet, en 1257, une bulle pontificale accordait que les officiers royaux ne pourraient encourir l'excommunication en obéissant au roi ; une autre bulle, de 1266, défendait de mettre en interdit les domaines du roi. Nous ne parlons pas de la pragmatique sanction de 1269, dont l'authenticité est plus que douteuse. Mais, au XVe siècle, quand l'Eglise universelle souffrait toutes sortes de maux, la pragmatique sanction de Bourges, rendue par Charles VII (7 juillet 1438), d'après les décrets du concile de Bâle, statua que les élections des prélats seraient faites canoniquement, que les taxes levées par la cour de Rome seraient supprimées, que les Etats ne seraient plus mis en interdit, et qu'avant d'en appeler au pape on devrait épuiser tous les degrés de juridiction ecclésiastique. Louis XI abolit la pragmatique, malgré le parlement et l'Eglise de France, et François Ier la remplaça par le concordat (1516). Cet acte confisquait, au profit du roi, les libertés de l'Eglise et une partie des privilèges du souverain pontife. En effet, il abolissait les élections des évêques et des abbés et accordait au roi la nomination, au pape l'investiture. L'Eglise gallicane put voir dès lors que ses libertés échapperaient plus difficilement à l'omnipotence royale qu'à l'autorité de la cour de Rome. Malgré les remontrances du parlement de Paris et les réclamations des Etats-généraux, le concordat fut maintenu jusqu'à la Révolution. La déclaration du clergé de France (1682), rendue par 34 évêques et 38 prêtres de second ordre, rédigée par Bossuet, formula les quatre articles suivants : 1° Les papes ne peuvent ni déposer les rois ni délier les sujets du serment de fidélité; 2° les conciles œcuméniques sont supérieurs au pape ; 3° les actes du souverain pontife doivent être conformes aux canons; 4° les sentences du pape ne sont irréformables que si elles ont été sanctionnées par l'Eglise. Ces principes, com-

battus par les papes, furent sagement tolérés par eux jusqu'à la révolution française. Le Premier Consul en fit la base du concordat (5 juillet 1801), et ordonna que tous les professeurs de théologie jureraient de les observer. Ils ont aujourd'hui peu d'adeptes dans le clergé français.

Eglise grecque, secte de la grande Eglise chrétienne, répandue à l'orient de l'Europe, surtout dans la Russie, la Turquie et la Grèce. Elle a été fondée au IXe s. par Photius, patriarche de Constantinople, et affermie au XIe par le patriarche Michel Cerularius. Beaucoup de tentatives furent faites pour réunir les deux Eglises, spécialement aux conciles de Lyon (1274) et de Florence (1439). L'hostilité de l'Eglise grecque et de l'Eglise latine, dans un temps où le Pontife de Rome disposait des forces militaires de l'Occident, a eu une grande influence sur les destinées de l'empire d'Orient. L'Eglise grecque n'admet pas que le Saint-Esprit procède du Fils, n'accepte que les canons des huit premiers conciles œcuméniques et nie l'existence du purgatoire; elle célèbre ses offices en langue vulgaire, administre le baptême par l'immersion du corps tout entier, et la communion sous les deux espèces du pain et du vin; elle ne veut dans les édifices sacrés d'autres images que des tableaux et d'autre musique que la voix humaine; enfin elle ne reconnaît pas la suprématie du pape. En Russie, le chef de la religion est le tzar; partout ailleurs, le patriarche de Constantinople.

Eglises réformées, nom général des sociétés chrétiennes qui se sont séparées de l'Eglise catholique au XVIe s., et dont les principales sont le *luthéranisme*, le *calvinisme*, l'*anglicanisme*, le *presbytérianisme*, etc. (V. ces mots).

Eglise-Neuve-d'Entraigues, bourg de l'arrond. d'Issoire (Puy-de-Dôme). Céréales, fourrages; 2,222 h.

Eglon, roi des Moabites, conquit le pays des Israélites avec l'aide des Ammonites et des Amalécites, et l'opprima pendant 18 ans (1345-1327 av. J. C.). Il fut tué par Aod, un des juges suscités par Dieu.

Egmont (Comtes d'), illustre famille des Pays-Bas, ainsi appelée d'un château situé près d'Alkmaar, dans la Hollande septentrionale. Elle comprenait deux branches principales: les d'Egmont, princes de Gavre et ducs de Gueldre; les d'Egmont, comtes de Buren.

Egmont (Jean II, sire, puis comte d'), mort en 1452, passa sa vie en contestations et en luttes sans fin avec l'abbé d'Egmont, le comte de Hollande, Guillaume VI, la comtesse Jacqueline, sa veuve. Chassé de sa seigneurie par Jacqueline, à la suite d'une guerre malheureuse, il fut rétabli par Jean de Bavière (1421), hérita du duché de Gueldre à la mort de Jean d'Arkel, son beau-père (1423), et fut élevé au rang de comte par l'empereur Sigismond.

Egmont (Charles d'), duc de Gueldre, né à Gavre en 1467, mort à Arnheim en 1538, était fils d'Adolphe *le Parricide*. Il fut emprisonné avec son père par Charles le Téméraire (1473), fit ses premières armes à 17 ans sous Engilbert de Nassau, servit l'archiduc Maximilien contre les Français et fut fait prisonnier par le maréchal d'Esquerdes près de Béthune (1487). Charles VIII lui rendit la liberté et engagea les Etats de Gueldre à le reconnaître pour leur souverain. L'empereur Frédéric III et son successeur Maximilien lui disputèrent ses Etats, et de 1492 à 1538 Charles d'Egmont combattit les prétentions impériales. A la fin, il proposa à ses sujets de se donner au roi de France; ceux-ci mécontents le contraignirent à céder ses droits au duc de Clèves, Guillaume le Riche, pour une pension de 42,000 florins. Le comte d'Egmont mourut de chagrin la même année.

Egmont (Lamoral d'), comte d'Egmont, prince de Gavre, baron de Fiennes, 1522-1568, accompagna Charles-Quint dans son expédition en Afrique (1541), fut nommé chevalier de la Toison d'Or avec le duc d'Albe et créé général par Philippe II. Il servit aux batailles de Saint-Quentin et de Gravelines et fut présent au siége de Metz (1552). Lorsque les Pays-Bas se révoltèrent contre la tyrannie espagnole, il se déclara en faveur des insurgés. Le duc d'Albe le fit arrêter avec le comte de Horn, le garda 9 mois dans la citadelle de Gand, puis le fit transporter à Bruxelles et condamner à mort, comme criminel de lèse-majesté. Malgré l'intervention de l'empereur Maximilien II et les prières de la comtesse d'Egmont, il eut la tête tranchée et mourut avec le plus admirable courage. L'exécution d'un si grand seigneur, d'un homme si universellement aimé, d'un si vaillant serviteur de son roi et de son pays, fut le signal d'une révolte générale qui se termina par l'affranchissement des Provinces-Unies. Gœthe a traité dans un drame la mort du comte d'Egmont.

Egmont (Philippe, comte d'), fils du précédent, 1558-1590, resta le serviteur de Philippe II, commanda un corps d'Espagnols envoyé au secours de la Ligue et fut tué à la bataille d'Ivry.

Egmont (Maximilien d'), comte de *Buren*, fils de Floris d'Egmont, général de Charles-Quint, mourut en 1548. Il servit Charles-Quint contre les princes protestants d'Allemagne et contre François Ier. En 1536, à la tête de 38,000 hommes, il brûla Saint-Pol, prit Montreuil-sur-Mer et échoua devant Thérouanne. Il ne laissa qu'une fille qui épousa Guillaume d'Orange.

Egnatius (Gellius), général samnite, unit les Etrusques et les Gaulois avec les Samnites contre Rome (295 av. J. C.). Il fut battu et tué à Sentinum.

Egnatius (Marius), général samnite dans la guerre des Marses ou de l'indépendance italienne. Il prit Venafrum, battit le consul romain L. César à Teanum et fut tué dans une autre bataille (89 av. J. C.).

Egnazio (J.-B. **Cipelli**, surnommé), écrivain italien, né à Venise, 1473-1553, fut élève d'Ange Politien et condisciple de Léon X. Il devint notaire de la république et fut chargé d'aller complimenter François Ier après la victoire de Marignan. Il a composé un *Traité de l'origine des Turcs* et une *Histoire des empereurs depuis César jusqu'à Constantin Paléologue et depuis Charlemagne jusqu'à Maximilien*. Ces ouvrages sont en latin; le dernier a été traduit en français par l'abbé de Marolles, in-8°, 1664.

Egra. V. Eger.

Egreville, bourg de l'arrond. et à 33 kil. S. E. de Fontainebleau (Seine-et-Marne); 1,800 hab. — Fabriques de serges; commerce de blé et de bestiaux.

Egrisou-Dagh, montagne de Turquie, qui fait partie de la chaîne des Balkans. C'est l'ancien *Orbelus*.

Eguisheim, bourg de l'anc. arr. et à 6 kil. S. O. de Colmar (H.-Alsace), sur le chemin de fer de Strasbourg à Bâle; 2,000 hab.

Eguzon, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 34 kil. S. O. de la Châtre (Indre); 1,618 hab.

Egypte, contrée de l'Afrique, au N. E., bornée au N. par la mer Méditerranée, à l'O. par les déserts de Libye et le pays de Barca, au S. par la Nubie au 23° 22' de lat. N., à l'E. par la mer Rouge et l'isthme de Suez. Elle a 500,000 kil. carrés de superficie, dont 41,000 kil. carrés seulement peuvent être habités et cultivés. « L'Egypte, dit Hérodote, est un présent du Nil. » Ce fleuve, en effet, qui la traverse du S. au N. lui donne sa fertilité en l'inondant tous les ans. Il entre en Egypte vers la 6e cataracte, près de Syène ou Assouan. De Syène au Kaire, il coule entre deux chaînes de montagnes dans une vallée de 20 kil. de largeur; au-dessous du Kaire les montagnes s'éloignent, la vallée devient une vaste plaine, le fleuve se partage en deux branches et forme une île triangulaire appelée *Delta* (V. *Nil*). A l'O. et à l'E. des chaînes Libyque et Arabique, le sol de l'Egypte n'est qu'une plaine sablonneuse semée d'oasis, comme celui du Sahara et de l'Arabie. Les principaux canaux dérivés du Nil vers la fin de son cours sont: le canal *Moeys* qui occupe peut-être l'ancienne branche *Pélusiaque*, le canal de *Chybyn-el-Koum* qui traverse le Delta depuis la branche de Damiette jusqu'à celle de Rosette, le canal *Mahmoudieh*, creusé par Méhémet-Ali, qui relie Alexandrie au Nil; tous sont navigables. Quant aux canaux destinés à répandre les eaux du Nil loin de son lit, ils sont fort nombreux: le plus célèbre est le canal de *Joseph*. Sur la plage de la Méditerranée sont plusieurs lacs ou lagunes, les lacs *Mahdieh* ou d'*Aboukir*, *Edkou*, *Boulou*, *Menzaleh*, et les lacs *Amers* vers le centre de l'isthme de Suez. — L'aspect de l'Egypte varie périodiquement; dans notre hiver, c'est une plaine de verdure, un jardin délicieux et embaumé; dans notre été, c'est un pays tantôt inondé, tantôt sec et poudreux sous un soleil ardent et un ciel de plomb. La pluie est rare en Egypte; il y a une ou deux ondées par an dans la Haute-Egypte, cinq à six au Kaire. Cet heureux pays réunit presque toutes les productions végétales de l'ancien continent: les principales sont le froment, l'orge, l'épeautre, les fèves, les lentilles, le sésame, le lin, l'anis, le tabac, la pastèque, le melon, les concombres, la houque (*holcus spicatus*), plante de la famille des graminées, qui est la nourriture générale du peuple, la canne à sucre, l'indigo, le coton, le riz. Il y a peu de vignes, cependant Ibrahim-Pacha a introduit cette culture qui produit des vins se rapprochant de ceux d'Espagne. Les arbres

qui prospèrent le mieux sont le palmier-dattier, le bananier, l'oranger, le citronnier, le grenadier, le sycomore, le tamarinier. L'Egypte n'a pas de forêts. Les animaux utiles sont le cheval, l'âne, le mulet, le chameau, le buffle, le mouton de Barbarie, la chèvre; les animaux sauvages sont le chacal, l'hyène, le crocodile, l'hippopotame qu'on ne trouve plus que dans la Haute-Egypte. Le Nil nourrit une grande variété de poissons. Les richesses métalliques sont très-faibles; mais on trouve à profusion le granit, le marbre, la pierre calcaire, le natron, l'albâtre, le sel fossile, le salpêtre, l'alun, le pétrole, ce dernier produit sur les bords de la mer Rouge.

Histoire. — 1° *Egypte ancienne.* Les anciens plaçaient l'Egypte en Asie et la bornaient à la seule vallée du Nil qui fertilisait les sables et était le vrai fétiche du pays. Jérémie (XLI, 8) et Ezéchiel (XXIV, 3) personnifient l'Egypte dans le Nil. Ce fleuve, qui n'a aujourd'hui que les deux bouches de Rosette et de Damiette, avait dans l'antiquité les 7 branches *canopique*, *bolbitine*, *sébennitique*, *phatmétique*, *mendésienne*, *tanitique*, *pélusiaque*. D'après le cours du Nil, l'Egypte ancienne se divisait en 3 régions : la *Haute-Egypte* ou *Thébaïde*, la *Moyenne-Egypte*, appelée aussi les *Sept Gouvernements* ou *Heptanomide*, et enfin la *Basse-Egypte* ou *Delta*, qui s'étendait jusqu'à la mer. — La première période de l'histoire de l'Egypte, avant le XVe s., est très-obscure; la liste de ses rois donnerait une antiquité très-reculée, s'ils avaient régné successivement; on a supposé qu'il y eut en même temps des rois à This, à Saïs, à Memphis, à Thèbes. L'invasion des Hycsos, rois pasteurs venus d'Arabie, ou plutôt de Scythie d'après Champollion, bouleversa le pays, qu'ils soumirent à l'exception de la Thébaïde. Ces populations nomades, chassées 500 ans après par les rois de la Thébaïde, se rejetèrent vers la Phénicie. La seconde période commence avec la 18e dynastie et comprend les règnes de Sésostris et de ses successeurs jusqu'à la dodécarchie (671). Thèbes, qui fut alors la capitale du pays, fut agrandie et embellie; chaque quartier était élevé sur des hauteurs factices, de sorte que pendant l'inondation du Nil, la ville ressemblait, dit Strabon, aux Cyclades flottant dans la mer Egée. La 18e dynastie fut guerrière, et son principal roi fut *Rhamsès Meiamoun* que les Grecs appellent *Sésostris*. Hérodote raconte qu'il parcourut l'Ethiopie, l'Asie Mineure, l'Arménie, la Thrace; Diodore le conduit dans l'Asie centrale, l'Arie, la Parthie, la Drangiane, la Bactriane et la Sogdiane, jusqu'à l'Indus : l'un fait suivre à Sésostris le chemin de Darius, l'autre celui d'Alexandre. Les monuments constatent surtout des conquêtes en Ethiopie; on trouve en effet dans le temple d'Ipsamboul six colosses de 30 pieds de haut, représentant Rhamsès et sa famille. Il traîna en Egypte les populations captives et leur fit creuser des canaux et élever des digues et des monticules. Ses successeurs sont imparfaitement connus : Chéops, Chéphrem, Mycérinus, persécutèrent les prêtres qui furent chassés, revinrent à la tête d'une armée d'Ethiopiens et conquirent l'Egypte. Mais la caste des guerriers, maltraitée par eux, les abandonna, et, lors de l'invasion assyrienne, le prêtre-roi Séthos fut obligé, dit Hérodote, de se défendre *avec les dieux*. L'Egypte tomba dans l'anarchie et fut divisée en 12 royaumes ou gouvernements. La troisième période, de 671 à 525, est mieux connue, grâce aux rapports que les Egyptiens établirent alors avec les Grecs. Psammétique, un des 12 rois de la dodécarchie, triompha des autres souverains au moyen des aventuriers cariens qui s'étaient établis dans le Delta. Dès lors les étrangers naufragés ne furent plus immolés à Typhon; une caste des interprètes fut établie, les enfants apprirent le grec, et les rois, voulant devenir puissants sur la mer, firent des expéditions répétées dans la Judée et la Phénicie pour s'emparer des bois du Liban; Psammétique, dit Hérodote, assiégea Azoth pendant 27 ans. Néchao ou Néchos est célèbre dans l'Ecriture et dans l'histoire (617-601). Après lui régnèrent Psammis, Apriès, Amasis et Psamménit (601-525). Sous ces rois l'ordre des castes fut bouleversé; les Grecs de Naucratis acquirent toute l'influence; les prêtres, n'ayant plus de pouvoir, se découragèrent; les guerriers furent supplantés par des mercenaires grecs, les laboureurs furent placés après les marchands; l'argent, seul en honneur, corrompit tout, et Cambyse soumit l'Egypte en un an (V. *les noms des rois*).

Le tableau des institutions et des monuments de l'ancienne Egypte est plus intéressant que son histoire. La population était divisée en quatre castes : les prêtres, les guerriers, les laboureurs et les artisans. Ce régime subsista dans toute sa vigueur jusqu'à la XXVIe dynastie, qui commence à Psammétique, époque à laquelle s'établit une aristocratie d'argent. La hiérarchie sacerdotale comprenait le grand-prêtre, et les simples prêtres qui avaient le privilége de porter des vêtements de lin et des souliers de papyrus. Le plus grand nombre offraient les sacrifices et faisaient parler les oracles; les *hiérostoles* ornaient les statues des dieux, les *hiérogrammates* ou scribes sacrés tenaient les registres des temples et écrivaient les actes civils. Les médecins, les embaumeurs, tous les hommes d'art ou de science, tenaient à la caste sacerdotale. La puissance politique des prêtres était grande; ils étaient les juges du peuple, les conseillers des rois et les arbitres de leur réputation après la mort. Leur influence morale tenait à la religion, aux arts et aux sciences, qu'ils connaissaient seuls. La religion sacerdotale était savante; elle interprétait les phénomènes de la nature et les attribuait à un Dieu créateur, *Ammon-Rha;* sa femme, *Mous*, représentait le principe vivifié, et de leur union était né *Kous*, l'univers visible; *Osiris* le soleil, *Isis* la lune, et *Horus* leur fils, reproduisaient cette trinité sur la terre. Les autres divinités étaient *Phtas* le feu, *Thoth* dieu des sciences, *Bouto* la nuit, *Phré* le jour, *Neith* la sagesse, *Mendès* le Pan des Grecs, *Typhon* le mauvais principe. A côté de cette religion savante réservée aux initiés, il y avait le fétichisme du peuple, conséquence du panthéisme des prêtres : le crocodile, le chien, le bœuf Apis, l'ichneumon, l'ibis, le Nil, les légumes, tout cela était adoré en vertu de ce principe : tout étant Dieu, tout peut représenter la divinité. Les Egyptiens expliquaient la destinée de l'homme par la métempsycose : les âmes, après avoir passé dans un certain nombre de corps, retournaient dans le soleil et s'identifiaient avec lui. Ces croyances expliquent le soin des Egyptiens pour les momies et leur culte pour les animaux. — Les lettres étaient cultivées par les prêtres, et on a retrouvé des chants lyriques; mais on conçoit que, dans une société où tout était réglé avec tant de rigueur, la littérature n'a pu acquérir les développements que lui donnèrent les Grecs. L'architecture visait plutôt à la puissance qu'à la beauté; on peut en juger par les monuments nombreux que ni le temps ni les hommes n'ont pu détruire, les obélisques, les sphinx, les pyramides, les temples de Denderah, d'Edfou, d'Esnéh, les palais de Karnac et de Louqsor, et les ruines de Thèbes. — Dans la peinture, les figures égyptiennes ne laissent jamais voir l'inspiration d'un artiste, et si l'*hiérogrammate* du Louvre n'a pas cette roideur immobile qu'on remarque dans les autres statues, du moins il manque tout à fait d'idéal. — Les sciences les mieux cultivées étaient la géométrie, indispensable pour la mesure des champs après les inondations du Nil, l'hydraulique, nécessaire à la distribution des eaux sur les terrains éloignés ou élevés, l'astronomie, facile dans une région sans nuages, et dans laquelle les Egyptiens firent plus de progrès que les Grecs et les Romains : ils connaissaient en effet l'année solaire de 365 jours et n'avaient pas besoin d'intercaler des jours entre les mois lunaires; la médecine, enfin, paraît avoir été très-développée dans ce pays où les herbes médicinales sont très-communes. Les *guerriers* étaient divisés en deux tribus, les *Calasiries* et les *Hermothybies;* chaque guerrier possédait 12 aroures (l'aroure était un carré de 46 mèt. 182 millim. de côté). 1,000 hommes de chaque tribu composaient la garde du roi, le reste tenait garnison sur les frontières, surtout à l'E. et au S. L'Egypte n'a jamais été très-guerrière; sauf l'époque de l'invasion des Hycsos et la période de conquêtes qui la suivit, elle fut ordinairement en paix. Cependant les guerriers eurent la supériorité depuis la XVIIIe dynastie jusqu'à la XXVIe. — Les *laboureurs* étaient très-estimés, surtout dans les premiers temps; ils cultivaient le blé, travaillaient le papyrus, le lin, le byssus, qui était probablement une sorte de soie, le lotus, qui servait à faire de la farine; ils avaient sur les bords du Nil des pêchers excellents et creusaient des *syringes* ou galeries souterraines pour la conservation du blé. — Les *artisans* fabriquaient surtout des étoffes et des verreries qui rivalisaient avec celles de Tyr; leurs fameux verres *murrhins* ressemblaient beaucoup aux verres de Bohême et de Venise. Comme aujourd'hui, les Egyptiens communiquaient par des caravanes avec les pays voisins; selon Strabon, une caravane se rendait de Thèbes à Ammon et à la grande Syrte; une autre d'Augela au pays des Garamantes (Nigritie, Soudan); une troisième suivait la côte de la Méditerranée jusqu'aux colonnes d'Hercule.

L'Egypte, conquise par Cambyse, devint une province de l'empire des Perses; mais la barbarie de ses vainqueurs, leur intolérance religieuse, leur mépris pour les vieilles coutumes égyptiennes, lui inspirèrent une haine éternelle. En 486, l'Egypte se révolta contre Darius et fut soumise par Xerxès. En 461, elle reprit les armes à la voix d'Inarus contre Artaxerxès Longue-main, et fut remise sous le joug après une lutte de 5 ans. En 414, sous le règne de Darius Nothus, elle parvint à reconquérir son indépendance, et jusqu'en 354 elle eut ses rois indigènes, Amyrtée, Pausiris, Psammétique II, Achoris, Psammathis, Néphéro, Nectanébus I^{er}, Tachos et Nectanébus II. Ochus, roi de Perse, la soumit de nouveau. Mais bientôt Alexandre le Grand parut, et fut pour les Egyptiens un libérateur plutôt qu'un conquérant (332); il fonda Alexandrie, où il voulait peut-être établir le siége de son empire. Après sa mort, un de ses généraux, Ptolémée, fils de Lagus, fonda en Egypte la dynastie des Lagides, qui donna à ce pays 200 ans de prospérité. Les rois Lagides furent : Ptolémée Ier *Soter* (323-285), Ptolémée II *Philadelphe* (285-247), Ptolémée III *Evergète* (247-222), Ptolémée IV *Philopator* 222-205), Ptolémée V *Epiphane* (205-181), Ptolémée VI *Philométor* (181-146), Ptolémée *Eupator* (146). Ptolémée VII *Physcon* (146-117), Ptolémée VIII (117-107), Ptolémée IX (107-88), Cléopâtre (88), Ptolémée VIII rétabli (88-81), Ptolémée X (81-80), Bérénice (80), Ptolémée XI *Aulètes* (80-52), Ptolémée XII et Ptolémée XIII (52) Cléopâtre (52-30). (V. *ces noms*.)—L'Egypte fut, sous cette dynastie très-riche, très-populeuse et très-florissante; on y comptait, dit-on, 20,000 villes ou bourgs. Cependant elle se concentra dans Alexandrie, qui devint le séjour des sciences mêlées de l'ancienne Egypte et de la Grèce. Déjà, du temps de Périclès, l'Egypte était pour les Grecs la terre classique de la science, et Platon, songeant aux profondes connaissances des prêtres égyptiens, disait : « Grecs, vous n'êtes que des enfants! » L'école d'Alexandrie hérita d'Athènes et de Memphis. Il y a deux âges dans son histoire : d'abord elle fut critique, mit en ordre les anciens poëmes et posséda une poésie naturelle à force d'être savante, celle de Théocrite. Elle devint ensuite philosophique; Plotin et ses successeurs cherchèrent la conciliation des systèmes de Platon et d'Aristote. En même temps, le christianisme pénétrait en Egypte avec saint Marc, lorsque déjà le pays était romain. Auguste soumit l'Egypte, en fit une province impériale administrée par un simple chevalier romain, et elle devint le second grenier de Rome. Depuis 364, elle appartint à l'empire d'Orient, jusqu'à la conquête des Arabes sous le règne de l'empereur Héraclus (638-640).

2° *Egypte moderne*. Amrou conquit l'Egypte sous le règne du calife Omar (638-640). Les Arabes reprirent les travaux de canalisation, fondèrent le Kaire (*El-Kahiréh*, la ville de la joie) et s'attachèrent à faire du pays l'entrepôt du commerce du monde. Vers 887, les soldats turcomans au service des califes de Bagdad les supplantèrent, et jusqu'en 1250 le Kaire eut ses souverains particuliers des dynasties des *Toulounides*, des *Fatimites* et des *Ayoubites*. Alors le dernier soudan ayoubite fut massacré par les *Mameluks*, qui s'emparèrent de l'autorité. Les Mameluks *baharites* régnèrent jusqu'en 1382; les Mameluks *bordjites* ou circassiens restèrent indépendants jusqu'en 1517. Le sultan des Turcs, Sélim Ier, les battit à Alep, à Gaza et au Kaire, et laissa subsister l'aristocratie militaire des 24 beys mameluks, en n'exigeant d'eux qu'un tribut. Les beys essayèrent souvent de s'affranchir, mais sans succès. Les Français, commandés par Bonaparte, abolirent cette aristocratie et voulurent fonder sur les bords du Nil une grande colonie européenne. Ils furent forcés de se retirer, et la barbarie ottomane ressaisit la terre des Pharaons et des Ptolémées. Les Anglais espérèrent supplanter leurs rivaux dans l'Egypte comme aux Indes, et y débarquèrent dans l'intention de la conquérir, ils n'y restèrent que 6 mois (17 mars-14 septembre 1807). Les mameluks, les pachas ottomans se livrèrent de terribles combats; enfin un corps d'Albanais, commandé par Méhémet-Ali, se révolta contre la Porte, qui ne le payait pas, et mit son chef à la place du pacha. Méhémet-Ali fut pour l'Egypte une sorte de Pierre le Grand; il fit massacrer tous les mameluks (1811), détruisit la puissance des Wahabites d'Arabie, soumit la Nubie, le Dongolah, le Sennaar et le Kordofan; et, si les événements de 1840 lui ôtèrent Chypre et la Syrie, ils lui assurèrent la possession de l'Egypte comme vice-royauté héréditaire vassale de l'empire turc. Aidé par les hommes et les sciences de l'Europe, il augmenta sa puissance et les ressources de son pays. Les travaux de canalisation entrepris entre Suez et Port-Saïd sont destinés à rendre à l'Egypte son importance commerciale, que le chemin de fer d'Alexandrie au Kaire et à Suez lui a déjà restituée en partie. Enfin, en 1866, le pacha a substitué au système turc de succession au trône l'hérédité de mâle en mâle par ordre de primogéniture, et a doté son pays d'une sorte de représentation. — L'Egypte est divisée en 7 gouvernements principaux, nommés *moudyrliks*, partagés en 64 départements ou *mamourliks*, et subdivisés en cantons ou *nazirliks*. Les revenus du vice-roi sont : l'impôt foncier ou *mirs*, l'impôt sur les dattiers et les maisons, l'impôt personnel ou *firdet-el-rous*, qui s'élève au douzième du revenu supposé, l'impôt sur les bestiaux et sur les barques du Nil. L'ensemble de ces ressources s'élève à 160 millions au moins. Cette somme énorme a été dépensée en travaux utiles, la construction ou l'achat des vaisseaux de guerre, l'établissement de l'arsenal d'Alexandrie, la fondation de l'Ecole de médecine et de l'amphithéâtre d'anatomie du Kaire, l'organisation de l'Ecole centrale, des lignes télégraphiques, des chemins de fer, la réparation des routes et des berges du Nil, la construction des digues, des canaux et du grand barrage du Nil, les primes offertes aux cultivateurs étrangers et l'encouragement accordé à la culture du coton et de la soie. Le vice-roi, tributaire du sultan, porte depuis 1867, les titres d'altesse et de *khédive*. Son pouvoir est en réalité absolu. Il est difficile d'indiquer exactement les revenus, les forces militaires et maritimes du khédive, même l'étendue réelle de ses possessions. Si l'on en croit les derniers renseignements, sans doute exagérés, ces territoires, Egypte, Nubie, possessions d'Ethiopie, Dârfour, pays limitrophes, comprendraient 2,252,000 kilomètres car. avec 16.900,000 hab. dont 5,252,000 pour l'Egypte seule. V. SUPPLÉMENT.

Egyptiens. V. BOHÉMIENS.

Egyptus, roi d'Egypte, fils de Neptune et de Libye, maria ses 50 fils aux 50 filles de son frère Danaüs.

Ehingen, v. du Wurtemberg, à 25 kil S. O. d'Ulm; 3,300 hab., presque tous catholiques. Teintureries.

Ehningen, v. du Wurtemberg, à 13 kil. O. d'Urach; 5,000 hab.

Ehrenbreitstein, forteresse en face de Coblentz, sur la rive droite du Rhin (Prusse). Bâtie sur un rocher escarpé dans la ville de *Thalehrenbreitstein*.

Ehrenhausen, bourg à 17 kil. N. de Marbourg, en Styrie (Autriche); 500 hab. Défaite des Turcs en 1529.

Ehrenschœld (NICOLAS), amiral suédois, 1674-1728. Vaincu aux îles d'Aland par l'amiral russe Apraxin, en 1714, il fut pris et resta captif à Saint-Pétersbourg jusqu'en 1721.

Ehrensward (AUGUSTE, comte D'), amiral suédois, 1710-1773, fit décider la construction d'une flottille de chaloupes cannonières propres à l'attaque des bas-fonds et au débarquement des troupes, qui rendirent de grands services. Il créa en Finlande la forteresse de Sveaborg, près d'Helsingfors, 1748. Il commanda une armée en Poméranie pendant la guerre de Sept Ans, sans beaucoup d'éclat.

Ehrensward (CHARLES-AUGUSTE, comte D'), fils du précédent, 1745-1804, partagea sa vie entre le service maritime et la culture des lettres et des arts. Il fit un voyage dans le midi de l'Europe et en donna une remarquable relation, 1782, reçut le commandement des galères destinées à seconder sur les côtes de Finlande les opérations du roi Gustave III, et fut battu par l'escadre russe du prince de Nassau à Svensksund, 1789, après un combat opiniâtre de 11 heures. Devenu lieutenant du roi, il prit part aux victoires de Friedricksham et de Svensksund, 1790. Il publia une *Philosophie des beaux-arts*, 1786, où il se déclare admirateur passionné des anciens.

Ehresbourg, c'est-à-dire *fort de l'honneur*, forteresse des anciens Saxons en avant du Weser, auj. *Marsberg*. Prise par Charlemagne dans sa première expédition, 772.

Ehret (GEORGES-DENIS), peintre allemand, né dans le pays de Bade en 1710, mort en 1770. Fils d'un jardinier, il se plut à dessiner des plantes, fut employé par Bernard de Jussieu pour compléter la collection de dessins commencée par Robert, publia, avec le concours de Linné, l'*Hortus Cliffortianus*, 1737, et fit les dessins de l'ouvrage de Brown, *Histoire civile et naturelle de la Jamaïque*.

Ehrmann (Marianne), écrivain allemand, née à Rapperschwyl en Suisse, 1755-1795, a composé un grand nombre d'ouvrages destinés en partie à l'éducation des femmes, tels que : *Philosophie eines Weibes* (Philosophie d'une femme); *Amalia, eine wahre Geschichte in Briefen* (Amélie, histoire véritable, par lettres); *Kleine Fragmente für Denkerinnen* (Courts fragments à l'usage des femmes qui pensent). Des pensées sages, une morale pratique, un style simple et pur distinguent les ouvrages de Mme Ehrmann.

Eibenschitz, v. de Moravie, sur l'Iglawa, affl. de la March, cercle de Znaïm (Autriche); poteries; 3,500 habit.

Eibenstock, v. de la Saxe royale; mines de fer; 4,600 hab.

Eichhorn (Jean-Conrad), naturaliste prussien, né à Dantzig, 1718-1790, consacra tous les loisirs que lui laissaient ses fonctions de ministre de l'évangile, à l'étude des insectes microscopiques. Il a publié, en allemand, un traité *Des Animaux aquatiques*, in-4°, Berlin, 1781.

Eichhorn (Jean-Gottfried), théologien, historien et orientaliste allemand, né à Dörenzimmern (principauté de Hohenlohe-Œhringen), mort à Gœttingue, 1752-1827, fut professeur à Iéna et à Gœttingue, et a laissé de nombreux ouvrages sur la critique biblique, sur l'histoire et sur l'Orient. Les principaux sont : *Introduction à l'Ancien Testament*, 3 vol. in-8°, 1780-83; *Introduction au Nouveau Testament*, 2 vol. in-8°, 1804-10; *les Prophètes hébreux*, 3 vol. in-8°, 1816-20; *Histoire de la littérature depuis son origine jusqu'aux temps les plus modernes*, 6 vol. in-8°, 1806-12, inachevé; *Histoire des trois derniers siècles*, 1817-18, 6 vol. in-8°; *Abrégé de l'Histoire de la Révolution française*, 1797, 2 vol. in-8°; *Histoire universelle*, 1799, 5 vol. in-8°; *Histoire du commerce des Indes orientales avant Mahomet*, 1775, in-8°, en allemand. Il dirigea longtemps l'excellente revue intitulée : *Göttinger Gelehrten Anzeigen* (Annonces scientifiques de Gœttingue).

Eichhorn (Charles-Frédéric), fils du précédent, jurisconsulte allemand, 1781-1854, fut professeur de droit à Francfort-sur-l'Oder, à Berlin et à Gœttingue. En 1833, il devint conseiller d'Etat en Prusse. Ses principaux ouvrages sont : *Principes de droit ecclésiastique de l'Eglise catholique et de l'Eglise évangélique en Allemagne*, 2 vol. in-8°, 1831-33; *Introduction au Droit privé en Allemagne*. Il a publié, avec MM. de Savigny et Goschen : *Journal de la Science du droit historique*, Berlin, 1815-1843, en allemand.

Eichsfeld, partie de l'ancienne Thuringe, au N. O. entre Heiligenstadt et Mulhausen. Ce pays appartint aux archevêques de Mayence, à la Prusse, 1801, au royaume de Westphalie, 1807; il a été rendu à la Prusse, 1814, et est compris dans le district d'Erfurt.

Eichstadt, v. de Bavière, sur l'Altmuhl, affluent du Danube, à 63 kil. S. O. de Ratisbonne, cercle du Haut-Palatinat; 8,000 hab. Evêché, bibliothèque, musée, beau château ducal. Forges, brasseries, fabriques de poterie. — Eichstadt, ancienne capitale d'une principauté ecclésiastique, fut donnée à la Bavière en 1805, et appartint au prince Eugène de Beauharnais après 1817.

Eider ou **Eyder**, fleuve de l'Allemagne du Nord, prend source dans le Holstein, à peu de distance de la Baltique, coule vers l'O. entre le Schleswig et le Holstein, passe à Rendsbourg et à Friederickstadt, et se jette dans la mer du Nord à Tonningen, après un cours de 175 kil., navigable depuis Rendsbourg. Le canal dit *de l'Eider* ou *de Kiel*, construit de 1774 à 1784, fait communiquer la mer du Nord avec la Baltique au moyen de ce fleuve.

Eidous (Marc-Antoine), littérateur, né à Marseille, mort vers la fin du siècle dernier, a traduit du latin, et surtout de l'anglais, plus de quarante ouvrages avec plus de rapidité que de soin; il a composé une *Histoire des principales découvertes dans les arts et dans les sciences*, 1767, in-12, qu'il a donnée comme une traduction, et a écrit plusieurs articles de l'*Encyclopédie*.

Eidsvold, v. de Norvége, à 38 kil. N. de Christiania; 4,000 hab. Forges, chemin de fer pour Christiania. C'est là que l'Assemblée de 1814 a voté la constitution norvégienne.

Eifel, plateau de 500 mètres de haut et de 100 kil. carrés, entre le Rhin, la Moselle et la Roër, dans la Prusse Rhénane (Roy. de Prusse). Il touche, à l'E., au Hundsrück, à l'O. aux Ardennes orientales.

Eilenburg, v. de la Prusse (prov. de Saxe), sur la Mulde; 8,000 hab.; tribunal criminel, château; cultures de houblon.

Eilsen, bourg de l'Allemagne du Nord (Lippe-Schaumbourg); eaux et boues thermales.

Eiméo, île de la Polynésie (Océanie), dans l'archipel de la Société, à l'O. de Taïti. Sol montagneux et fertile. Bon port à Talon sur la côte N.

Einari ou **Einarsen** (Halfden), historien islandais, 1732-1785, a édité les poésies des Scaldes, traduit en latin des ouvrages islandais et écrit une *Histoire littéraire d'Islande* (*Sciagraphia historiæ litterariæ islandicæ*), Copenhague, 1777, in-8°, où il mentionne des auteurs islandais dont personne, jusqu'alors, n'avait eu connaissance.

Einbeck, v. de Prusse, anc. roy. de Hanovre, sur l'Ilm, à 31 kil. N. de Gœttingue, ch.-l. de la principauté de Grübenhagen; 5,000 hab. Commerce de blé, de bière, de toile, de laines, de fers.

Einsiedel, village de Wurtemberg, près du Necker, cercle de la Forêt-Noire. Il y eut un chapitre noble pendant 88 ans, de 1492 à 1580.

Einsiedeln (Notre-Dame-des-Ermites), v. de Suisse, canton de Schwytz, au fond d'une belle et large vallée; 3,000 hab. Ecole ecclésiastique; commerce d'objets de dévotion. Abbaye de bénédictins fondée au xe s., érigée, en 1274, en abbaye princière; église magnifique et de mauvais goût, renfermant une Vierge miraculeuse que viennent visiter de nombreux pèlerins, le 14 septembre de chaque année. On voit, à peu de distance de la ville, l'ermitage de saint Meinrad, à qui la Vierge apparut. Zwingle fut curé d'Einsiedeln avant de l'être de Zurich; Paracelse y naquit.

Eion, v. de l'ancienne Macédoine, près d'Amphipolis et de l'embouchure du Strymon.

Eisach, riv. affl. de l'Adige, prend source au mont Brenner, passe à Brixen et coule en Tyrol (Autriche).

Eisen (Charles), peintre et graveur, 1721-1778, a illustré les œuvres de La Fontaine et de Dorat et les *Métamorphoses* d'Ovide.

Eisenach, v. du grand-duché de Saxe-Weimar, sur la Neisse, à 77 kil. O. de Weimar; 12,000 hab. Capitale du cercle de la principauté d'Eisenach. Elle est entourée de murs, et possède un château ducal, un hôtel des monnaies, un collége et une école de dessin. On y fabrique annuellement plus de 100,000 pièces d'étoffe de laine, des rubans et de la céruse. Près de là est le château ruiné de Wartbourg, où se retira Luther en 1521.

Eisenberg, v. du duché de Saxe-Altenbourg, à 35 kil. O. d'Altenbourg; 5,000 hab.

Eisenbourg, l'un des 45 cercles administratifs de la Hongrie, au S. du cercle d'Œdenbourg, peuplé surtout de Slaves ou Vandales; 290,000 hab.; ch.-l. *Steinam-Anger*, bâtie sur l'emplacement de l'ancienne *Sabaria*, patrie de saint Martin de Tours. Grains, vins, tabac, mercure.

Eisenhart (Jean-Frédéric), jurisconsulte allemand, né à Spire, 1720-1783, professeur à la faculté de droit d'Helmstædt. Ses ouvrages principaux sont: *Institutiones historiæ juris litterariæ*, 1752; *Institutiones juris Germanici privati*, 1760; *Abhandlung von dem Rechte*, etc., ou *Traité du droit que possèdent les Etats du saint-empire romain de fournir des soldats aux puissances étrangères*, 1760, in-4°.

Eisenschmidt (Jean-Gaspard), médecin et mathématicien français, né à Strasbourg, 1656-1712. Il fut lié avec Tournefort, Lahire, Cassini, et devint membre de l'Académie des sciences en 1699. Il a écrit : *Diatribe de figura telluris elliptico-sphæroide*, 1691, in-4°; *De ponderibus et mensuris veterum Romanorum, Græcorum, Hebræorum, necnon de valore pecuniæ veteris*, 1737, in-8°.

Eisenstadt, v. de Hongrie, à 14 kil. N. O. d'Œdenbourg, dans le cercle d'Œdenbourg; 5,500 hab. Magnifique château des princes Esterhazy.

Eisfeld, v. du duché de Saxe-Meiningen, à 38 kil. S. O. de Meiningen; 3,000 hab. Commerce de bois.

Eisgrub, ville de Moravie (Autriche), sur la Thaya, affl. de la March, à 50 kil. S. de Brünn; 2,500 hab. Château des princes de Lichtenstein.

Eisleben, v. de Prusse (prov. de Saxe), à 35 kil. N. O. de Merseboug; 8,000 hab. Ville ancienne, où l'on remarque les églises de Saint-André et de Saint-Pierre, le château des comtes de Mansfeld. Patrie de Luther, qui y naquit en 1483, et y mourut en 1546. On montre, dans l'église de Saint-André, la chaire où il a prêché, et qui n'est plus occupée que trois fois par an, à époques fixes. La maison du réformateur est consacrée à une école gratuite d'orphelins et d'indigents. On y garde le bonnet et le manteau de Luther; elle est ornée de tableaux qui

représentent les principaux faits de la réforme. A 8 kil. d'Eisleben est le *lac Salé*, au milieu duquel s'élève un monticule que l'on regarde comme un tombeau antique, et d'où la vue s'étend au loin.

Ekaterinenbourg, v. de Russie, gouvernement de Perm; 25,000 hab. Mines d'or, école des mines, arsenal, hôtel des monnaies, fonderie de canons, forges très-importantes.

Ekaterinodar, v. de Russie, prov. du Caucase, sur le Kouban, agrandie et nommée par Catherine la Grande en 1792.

Ekaterinograd, v. de Russie, prov. du Caucase, sur le Terek, fortifiée, fondée par Potemkin, sous Catherine II, en 1777.

Ekaterinoslav, v. de Russie, ch.-l. du gouvernement du même nom, sur le Dniepr, au S. O. de Moscou; 23,000 hab. Fondée par Catherine II en 1787; archevêché, séminaire théologique; foires pour les laines. — Le gouvernement d'Ekaterinoslav touche à la mer d'Azof, il est compris dans les fameuses *terres noires* et produit beaucoup de céréales, de chanvre et de plantes oléagineuses; il renferme des mines de houille et élève beaucoup de chevaux et de moutons; 1,352,000 hab. et 67,720 kil. carr.

Ekeberg (Gustave), savant voyageur suédois, 1716-1784, visita plusieurs fois l'Inde et la Chine. Il a écrit: *Rapide compte rendu de l'économie agricole chez les Chinois*, trad. en allemand; *Voyage aux Indes orientales dans les années* 1770 *et* 1771, 1773, in-8°, en suédois.

Ela, roi d'Israël, 919-918 av. J. C., succéda à son père Baasa et fut assassiné par Zamri.

Elagabale. V. Héliogabale.

Elam, fils de Sem, fut le père des *Élamites* qui peuplèrent le pays de Suses. Jérémie les place à côté des Mèdes; Polybe place les *Elyméens* au N de la Médie.

Elaphébolies, fêtes en l'honneur de Diane (ἔλαφος, cerf), célébrées par les Athéniens dans le mois *Elaphébolion*, par les Phocidiens en mémoire du dévouement de leurs femmes dans une bataille contre les Thessaliens.

El-Arisch. V. Arisch (El-).

Elatée, v. de l'ancienne Grèce, en Phocide, sur le Céphise, auj. *Elefta*. Position stratégique importante qui commande l'entrée de la Béotie et de toute la Grèce centrale. Renversée par Xerxès en 480 av. J. C., surprise par Philippe, père d'Alexandre, en 338.

Elath, v. de l'ancienne Arabie, au fond du golfe Elanitique; c'est de là que partaient les vaisseaux de Salomon pour Ophir. Auj. *Akabah*.

Elaver, nom latin de l'*Allier*.

El-Bassan, v. de Turquie (Albanie), au S. E. de de Durazzo; 4,000 hab.

Elbe, anc. *Albis*, fl. d'Allemagne. Il prend sa source en Bohême dans les monts des Géants, à une hauteur de 1,384 mètres, roule de chute en chute au bas des montagnes et n'est plus à Kœniggratz qu'à 188 mètres de hauteur; il roule d'abord du N. au S. en arrosant Hohen-Elbe, Josephstadt, Kœniggrätz, puis du S. E. au N. O. en passant à Melnik, Leitmeritz, Tetschen, entre en Saxe, passe à Kœnigstein, Pirna, Dresde, Meissen; pénètre en Prusse où il arrose Torgau, Wittemberg, Dessau, Magdebourg; Verben, Domitz dans l'ancien roy. de Hanovre, Lauenbourg, dans l'ancien duché de ce nom, et se partage en plusieurs bras qui entourent des îles vastes et fertiles; après avoir baigné Harbourg sur la rive gauche Hambourg et Altona sur la rive droite, il passe à Stade et à Glückstadt et se jette dans la mer du Nord, en face de Cuxhaven, par une embouchure encombrée de bancs de sable et qui a 15 à 20 kil. de largeur. Son cours est de 680 kil. Les gros navires remontent jusqu'à Hambourg, les bateaux de 120 tonneaux jusqu'à Pirna, les barques jusqu'à Melnik. — Il reçoit à droite l'Iser, la Polzen, le Schwartz-Elster, le Havel grossi de la Sprée, l'Elde; à gauche, l'Aupa, l'Adler, la Moldau, l'Eger, la Bila, la Mulda, la Saal, l'Oste.

Elbe (Ile d'), anc. *Ilva* ou *Æthalia*, île de la mer Tyrrhénienne, entre la Corse et la Toscane, est séparée de la côte italienne par le canal de Piombino; elle a 26 kil. de l'E. à l'O. et 20,000 hab. Sol montagneux, côtes rocheuses et découpées, climat doux et salubre malgré les brusques changements de vent. La terre est fertile, mais les sept huitièmes sont couverts de roches et de forêts. Peu de céréales, beaucoup de châtaignes, bon vin. Grandes richesses minérales mal exploitées; la principale mine de fer, celle de Rio, donne cependant 22 millions de kilogr. de minerai. On exporte des bois, du sel, du vin, du poisson salé et du minerai de fer. Ch.-l. *Porto-Ferrajo*, sur la côte N.; v. pr. Porto-Longone, Rio. — L'île d'Elbe appartint longtemps aux Pisans, puis (1400) aux seigneurs de Piombino. Cosme Ier, duc de Toscane, acheta Porto-Ferrajo en 1537; l'Espagne s'empara d'une autre partie de l'île, qui appartint ensuite au royaume de Naples. En 1802, Napoléon se fit céder toute l'île et la réunit à la Toscane. En 1814, elle lui fut donnée en souveraineté, et c'est de là qu'il partit, le 25 février 1815, pour revenir en France. Le congrès de Vienne donna l'île d'Elbe au grand-duc de Toscane; elle dépend aujourd'hui du royaume d'Italie.

Elbée (Gigot d'), général vendéen, né à Dresde d'une famille française, 1752-1794. Il fut lieutenant de cavalerie, donna sa démission en 1784, émigra, accepta le commandement des paysans de Cholet et de Beaupréau soulevés contre la Convention, concourut à la prise de Bressuire, de Thouars et de Fontenay-le-Comte, et devint général en chef à la mort de Cathelineau. Il ne put prendre Luçon, fut battu à Cholet (1793), blessé, pris à Noirmoutier et fusillé dans un fauteuil.

Elberfeld, v. de la province Rhénane (Prusse), à 30 kil. E. de Dusseldorf; 80,000 hab., dont 25,000 catholiques. Elle touche à Barmen et est le centre d'un grand commerce. Industrie très-active, velours, rubans, soieries, dentelles, étoffes de coton, toiles peintes, teintureries en rouge.

Elbeuf, anc. *Elbovium*, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 21 kil. S. O. de Rouen (Seine-Inférieure), est située sur la rive gauche de la Seine et sur le ruisseau du Puchot, dont les eaux sont propres à la teinture; 22,213 hab. Tribunal de commerce, chambre consultative des manufactures. C'est un des grands centres manufacturiers de la France pour la fabrication des draps. Cette industrie, entravée par les règlements de Colbert, a pris depuis la révolution un grand essor. En 1789, les produits étaient évalués à 15 millions; en 1814, ils furent de 25 millions; en 1840, de 45 millions. En 1854, il y avait 176 fabriques occupant 30,000 ouvriers et produisant 80,000 pièces d'une valeur de 62 millions. Cette ville fut érigée en duché-pairie en 1582, en faveur de la maison de Lorraine.

Elbeuf (Maison ducale d'); elle exista de 1582 à 1763, et fut fondée par *René* de Lorraine, 7e fils de Claude, duc de Guise. On distingue parmi ses membres: *Charles Ier*, qui fut emprisonné par Henri III après le meurtre de Henri de Guise, son parent; — *Charles II*, son fils, épousa une fille de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, ce qui lui donna la fantaisie de jouer un rôle dans les intrigues de la cour contre le cardinal de Richelieu; il fut dépouillé de son gouvernement de Picardie; — *Emmanuel-Maurice*, petit-fils du précédent, servit l'empereur d'Allemagne, devint propriétaire du château de Portici et ordonna les fouilles qui aboutirent à la découverte d'Herculanum. Il mourut en 1763 sans enfants.

Elbing, v. de Prusse (prov. de Prusse), port sur la rivière d'Elbing et sur le canal de Nogath, à 80 kil. E. de Dantzig; 33,000 hab. Gymnase, bibliothèque, 5 hôpitaux, maison de correction et de travail, maison de refuge. Exportation de blé, chanvre et suif, importation de vin, fer et denrées coloniales; fabrication de tabac, liqueurs, constructions navales; pêche abondante d'esturgeons à *Tolkemit*, sur le Frische-Haff. — Fondée par les chevaliers Teutoniques, elle dépendit de la Pologne depuis 1454 et appartient à la Prusse depuis 1772.

Elbingerode, v. de Prusse (anc. roy. de Hanovre), sur la Rohbach; 4,000 hab. Près de là sont les mines de Hartz, et la grande usine de *Rothehütte*.

Elbogen, Elnbogen ou **Ellenbogen,** v. de Bohême (empire d'Autriche), sur la rive gauche de l'Eger, à 120 kil. de Prague; 3,000 hab. Ch.-l. du cercle du même nom. — Le cercle d'Elbogen, au N. O. de la Bohême, a 250,000 hab. et possède des mines très-riches.

Elbrouz ou **Elbourz,** c'est-à-dire *Montagne des nuages*, partie centrale du Caucase, énorme muraille composée de pics superposés, couverts de neiges éternelles et n'offrant aucun passage entre les deux versants; 5,425 mètres, 500 de plus que le mont Blanc. — Partie de la chaîne qui limite au N. le plateau de la Perse.

Elche, anc. *Illice*, v. d'Espagne, prov. et à 24 kil. S. O. d'Alicante, à 8 kil. de la mer, sur l'Elda; 20,000

hab. Climat délicieux; on y trouve un bois de palmiers, le seul qui existe en Europe.

Elchingen, village de Bavière, sur le Danube, à 15 kil. N. E. d'Ulm. Victoire du maréchal Ney sur les Autrichiens, le 14 oct. 1805 : le vainqueur reçut le titre de *duc d'Elchingen*.

Elda, v. d'Espagne, prov. et à 25 kil. O. d'Alicante, sur l'Elda ; 4.000 hab.

Elde, riv. d'Allemagne (Mecklembourg), prend sa source au lac Müritz, et se jette dans l'Elbe au-dessus de Domitz. Elle est toute canalisée.

Eldjy, v. de l'Hedjaz (Arabie), sur les ruines de *Petra*.

Eldon (John Scot, comte d'), fils d'un marchand de Newcastle, 1754-1838, fut d'abord avocat médiocre, puis membre de la Chambre des communes pour Boroughbridge. Il devint attorney général en 1788 et lord chancelier de 1801 à 1827; en cette qualité, il dirigea le procès de la reine Caroline. Tory exalté, il combattit la réforme électorale et l'émancipation des catholiques.

Eldorado (*Pays d'or*), nom d'un pays imaginaire que l'on plaçait dans l'Amérique du S., à l'E. des Andes et au N. du fleuve des Amazones. Orellana, compagnon de G. Pizarre, qui descendit l'Amazone, accrédita ces fables, et jusqu'à la fin du xviii^e siècle on ne cessa d'aller à la recherche de l'Eldorado.

Eléates, philosophes grecs établis à *Elée*, qui eurent pour maître Xénophane et pour représentants Parménide et Zénon d'Elée. Ils niaient à la fois l'autorité des sens et celle de la raison, croyaient au panthéisme et inventèrent la dialectique.

Eléazar, c'est-à-dire *Dieu sauveur*, nom porté par un grand nombre de Juifs, dont voici les plus connus : Eléazar, grand-prêtre, fils et successeur d'Aaron. — Eléazar, l'un des capitaines de David, traversa l'armée des Philistins pour chercher de l'eau à son roi retiré dans la caverne de Hadullam. — Eléazar, grand-prêtre, fils d'Onias, envoya à Ptolémée Philadelphe un exemplaire de la loi et 72 vieillards qui firent la traduction dite des Septante (277). — Eléazar Machabée, le dernier des cinq fils de Matathias, tua un éléphant qu'il croyait servir de monture au roi de Syrie, Antiochus Eupator, et périt écrasé sous le poids de l'animal. — Eléazar, un des chefs des Juifs révoltés contre les Romains au I^{er} siècle de l'ère chrétienne; il s'établit dans la forteresse inaccessible de Massada, près de la mer Morte, où il fut assiégé, après la ruine de Jérusalem (70), par le gouverneur Flavius Sylva, il se défendit avec acharnement, et, voyant ses fortifications ruinées, il se tua avec tous ses compagnons.

Electeurs, princes allemands à qui appartenait le privilège d'élire l'empereur. Après la mort de Louis l'Enfant, 911, dernier descendant de Charlemagne en Germanie, les quatre nations de Saxe, Souabe, Bavière et Franconie se réunirent sur les bords du Rhin, en pays *franc*, et élurent un roi par acclamation. Dès lors le royaume de Germanie, devenu bientôt le saint-empire romain germanique, resta une monarchie élective. Les princes et seigneurs laïques et ecclésiastiques accaparèrent bientôt le droit d'élection, et, jusqu'au règne de Charles IV, leur nombre varia comme leur puissance. Par sa *Bulle d'or*, l'empereur Charles IV institua sept électeurs, 1356, les archevêques de Mayence, de Trèves et de Cologne, le roi de Bohême, le duc de Saxe, le margrave de Brandebourg et le comte palatin. Pendant la guerre de Trente Ans, la voix du Palatin fut donnée au duc de Bavière, et, à la paix de Westphalie, un huitième électorat fut créé en faveur du prince dépossédé. En 1692, le duc de Brunswick devint aussi électeur, et, en 1777, l'électorat de Bavière fut réuni de nouveau à celui du Palatinat. En 1803, la diète de Ratisbonne établit dix électorats : Mayence, Bohême, Saxe, Brandebourg, Bavière, Brunswick, Wurtemberg, Bade, Hesse, Salzbourg. En 1806, tous ces princes affranchis de l'Empire cessèrent de porter le titre d'électeurs; cependant la Hesse-Cassel garda le nom d'électorat jusqu'à l'annexion de ce pays à la Prusse, 1866.

Electeur (Grand), l'un des six grands dignitaires créés par Napoléon I^{er}. La charge du grand Electeur, qui fut Joseph Bonaparte, n'était pas seulement honorifique; il convoquait le Corps législatif et les collèges électoraux, et recevait le serment des présidents des assemblées élues.

Election (Pays d'), circonscriptions financières soumises à la juridiction des *élus*. Les Etats-généraux de 1356, sous le règne de Jean le Bon, ayant ordonné que les impôts seraient levés par des commissaires pris dans leur sein, ces envoyés choisirent des sous-commissaires chargés de lever les taxes dans les localités moins importantes; ces derniers furent appelés *élus*, et le pays soumis à leur action se nomma *élection*. Charles V transforma les élus en fonctionnaires royaux, de sorte que les élus furent ceux qui n'étaient pas élus. Ils connaissaient de l'assiette des tailles, des aides et des autres impôts, ainsi que des cinq grosses fermes. L'expression de *pays d'élection* était opposée à celle de *pays d'états*. V. Etats.

Electre, fille d'Agamemnon et de Clytemnestre, sœur d'Oreste et d'Iphigénie. Elle sauva Oreste enfant, le reçut à son retour à Mycène et l'aida à venger la mort de son père; elle épousa Pylade. *Electre* est le sujet de deux tragédies grecques de Sophocle et d'Euripide, de deux tragédies françaises de Longepierre et de Crébillon : elle est un des personnages principaux des *Choéphores* d'Eschyle.

Electrides (*Electrum*, ambre), îles de l'Adriatique, en face du Pô. — Iles de l'océan Germanique.

Electryon, roi de Mycènes, fils de Persée et d'Andromède, père d'Alcmène, tué par Amphytrion, son gendre.

Elée, anc. v. d'Asie, en Eolide, à l'embouchure du Caïcus. — Anc. v. d'Italie, en Lucanie, fondée par les Phocéens, siége de l'école philosophique dite *éléatique*. Auj. *Castellamare della Bruca*.

Elend (Mont), massif qui se trouve au point de jonction des Alpes Noriques et des Alpes de Styrie; il donne naissance à l'Ens et à la Mühr.

Eléonore de Guyenne ou **Aliénor**, reine de France, puis d'Angleterre (1122-1204). Elle était fille de Guillaume IX, dernier duc de Guyenne, et épousa, après la mort de son père, Louis le Jeune, fils de Louis VI, roi de France. Protectrice des poëtes, présidente d'une cour d'amour, elle scandalisa la cour monastique de son mari par son goût pour les plaisirs. Elle suivit Louis VII à la 2^e croisade, et oublia ses devoirs et sa dignité à Antioche. Le roi la répudia à son retour, après la mort de son sage ministre, Suger (1152), au concile de Beaugency. L'héritière de Guyenne, de Gascogne, de Saintonge et de Poitou, épousa alors Henri Plantagenet, comte d'Anjou et duc de Normandie, qui devint bientôt Henri II, roi d'Angleterre (1154). Mais l'épouse légère de Louis VII fut jalouse de son second mari, fit périr la belle Rosemonde, et fut enfermée au château de Woodstock, de 1173 à 1189. Elle souleva ses fils, Henri, Geoffroy, Richard et Jean, contre leur père, et provoqua les rébellions des Aquitains, qui ne voulaient reconnaître que son autorité. Elle rendit ainsi, sans le vouloir, un grand service au roi de France, en suscitant des embarras au puissant Henri II. Elle gouverna l'Angleterre pendant la croisade de Richard Cœur de Lion, s'employa activement pour lui faire rendre la liberté, et se retira, à son retour, dans l'abbaye de Fontevrault, où elle mourut âgée de plus de 80 ans. C'est elle qui fit rédiger les *Rôles d'Oléron*, monument de la législation maritime du xii^e s.

Eléonore de Provence (Sainte), reine d'Angleterre, fille de Raymond-Bérenger V, épousa Henri III, et, comme sa sœur Marguerite, reine de France, elle se rendit célèbre par sa piété. A la mort de son mari (1272), elle se retira au couvent d'Ambresbury, où elle mourut. On l'honore le 1^{er} juillet.

Eléonore de Guzman, aimée du roi de Castille, Alphonse XI, et mère de Henri de Transtamare. Après la mort d'Alphonse, elle fut étranglée par ordre de la reine Constance de Portugal et de son fils, Pierre le Cruel (1350).

Eléonore Tellez, femme de don João d'Acunha, aimée du roi de Portugal, Ferdinand I^{er}, fut cédée au roi par son mari, et proclamée reine (1371). Elle se fit haïr par ses intrigues, sa cruauté et sa conduite immorale; après la mort de Ferdinand, l'infant don João la chassa et tua son favori, don Fernandez d'Andeiro. Elle fut enfermée par le roi de Castille, son gendre, au couvent de Tordesillas, et y mourut (1405).

Eléonore d'Autriche, sœur aînée de Charles-Quint (1498-1558), fille de Philippe le Beau et de Jeanne la Folle, fut la femme d'Emmanuel le Fortuné, roi de Portugal, puis de François I^{er}, roi de France (1530). Veuve sans enfants (1547), elle quitta la France et mourut à Talaveira en 1558.

Eléphant (Ordre de l'), institué au xii^e s. par le roi de Danemark, Canut IV, en mémoire de la bravoure d'un chevalier danois qui avait tué un éléphant en Palestine. Il fut renouvelé en 1452 par Christian I^{er}, et

soumis à des statuts, en 1693, par Christian V. Cet ordre n'a qu'un seul degré, celui de chevalier. Il se confère seulement aux monarques, aux princes, aux grands fonctionnaires du royaume et aux personnages illustres de l'étranger. Il a pour devise : *magni animi pretium*. Il est si estimé, qu'un ambassadeur de Danemark disait un jour fièrement : « l'Eléphant est la Jarretière du roi mon maître. »

Eléphant (Ile de l'), une des Nouvelles-Shetland, dans l'océan Austral, découverte en 1819.

Eléphant (Ile de l'), île du Sénégal, à 160 kil. de son embouchure; elle renferme le comptoir français de *Podor*.

Eléphant (Rivière de l'), fleuve d'Afrique dans la colonie du Cap, tributaire de l'Atlantique.

Eléphant blanc, animal adoré par les Hindous, et spécialement par les Siamois et les Birmans. Ils croient que les âmes des rois ou des héros passent dans le corps des éléphants blancs, et regardent comme une faveur inappréciable la possession de ces animaux rares. Les naturalistes attribuent leur couleur à une maladie.

Eléphants de guerre. Les éléphants furent souvent utilisés par les anciens dans les batailles; Alexandre en ramena de l'Inde. Les Ptolémées et les Séleucides s'en servirent, et le gain de la bataille d'Ipsus fut dû aux éléphants de Séleucus (301). Pyrrhus en amena en Italie, ils effrayèrent les Romains à Héraclée, et mirent le désordre dans leur cavalerie par leurs cris et leur odeur. Les Carthaginois en avaient toujours un grand nombre, et Annibal en conduisit 25 en Italie; il perdit le dernier en traversant les marais de Clusium. Les Romains possédèrent des éléphants dans la guerre contre Philippe de Macédoine. — Ces animaux étaient ordinairement placés en première ligne; chacun était dirigé par un cornac à cheval sur le cou de la bête, et chargé d'archers ou de machines de guerre. Ils combattaient eux-mêmes, arrachant les palissades avec leur trompe, renversant les hommes et les foulant aux pieds ; souvent on protégeait leur tête et leur poitrail de plaques de fer ; quelquefois même on leur donnait une cuirasse complète. Cependant les éléphants étaient peu redoutables pour des soldats expérimentés qui savaient les harceler à coups de flèches, leur lancer des brandons enflammés, les effrayer par le bruit des instruments, et tourner ainsi leur fureur contre l'armée qui les suivait. Aussi les Romains en firent-ils peu souvent usage. Aujourd'hui, les éléphants de guerre seraient inutiles en face des armes à feu.

Eléphanta, petite île dans la baie et à 9 kil. E. de Bombay, golfe d'Omân, côte de Malabar. Elle est célèbre par son temple souterrain taillé dans le roc, haut de 39 mètres, et dont la voûte est soutenue par 49 colonnes colossales.

Eléphantine, île du Nil, à 6 kil. au-dessous des cataractes ou rapides de Syène. Carrières de granit exploitées par les anciens Egyptiens. Ruines nombreuses de temples et de fortifications construites par les Egyptiens et les Romains contre les Ethiopiens. La ville moderne d'*Assouan* est en face d'Eléphantine.

Elésyces, tribu ligure qui habitait sur la rive droite du bas Rhône (Gard), chassée au IVe siècle av. J. C. par les Volkes Arécomikes.

Eleusinies, fêtes annuelles de Cérès et de Proserpine. Pendant 9 jours, des *théories* ou processions se rendaient à pied d'Athènes à Eleusis, où avaient lieu des sacrifices, des jeux et des initiations.

Eleusis, bourg de l'ancienne Attique, à 16 kil. N. O. d'Athènes, près du golfe Saronique ; auj. *Lepsina*. Eleusis fut pillée au commencement de la guerre du Péloponnèse par Archidamus, roi de Sparte, et, après cette guerre, par les Trente Tyrans. Périclès y avait consacré un temple à Cérès qui fut détruit par Alaric, roi des Wisigoths. Ce qui faisait la célébrité d'Eleusis, c'étaient ses *mystères*, auxquels on se préparait par le jeûne, la prière et la contemplation ; les initiés s'appelaient *époptes* ou voyants. Il y avait peine de mort contre celui qui dévoilait les mystères.

Eleuthère (Saint), 12e pape, 177-192, fut aidé par saint Irénée, docteur de Lyon, dans sa lutte contre les montanistes, et envoya les missionnaires Fugacius et Damien dans la Grande-Bretagne pour y prêcher la foi. On l'honore le 26 mai.

Eleuthère (Saint), évêque de Tournay, en 496, élève de saint Médard, lutta contre le paganisme et l'hérésie qui se partageaient la Gaule Belgique, et mourut d'une blessure à la tête reçue dans une sédition des hérétiques, 532. On lui attribue plusieurs opuscules insérés dans la *Bibliothèque des Pères*, édition de Lyon, t. VIII. On l'honore le 20 février.

Eleuthères, tribu gauloise du pays de Rodez, au N. des Cadurques.

Eleuthères, bourg sur les confins de l'Attique et de la Béotie, dont l'acropole dominait la route d'Athènes à Thèbes. Les murs subsistent encore.

Eleuthéries, ou *fêtes de la liberté*, fêtes de l'ancienne Grèce, célébrées d'abord tous les 5 ans, puis tous les ans, dans la plaine de Platée, en mémoire de la victoire qui y fut remportée sur Mardonius, général de Xerxès.

Eleuthéro-Laconie, côte S. O. de l'ancienne Laconie, affranchie par Auguste de la dépendance de Sparte; ch.-l. *Gythium*.

Eleuthéropolis, v. de l'anc. Judée, tribu de Dan.

Elf-Dalen, bourg de Suède, sur l'Oster-Dal, près des monts Dofrines, dans le Swealand; 3,000 hab. Mines de porphyre. On l'appelle aussi *Elfuedal*.

Elfes, génies des Scandinaves.

Elfsborg, une des 24 préfectures de la Suède, dans le Gothland, sur la frontière de Norvége. Ch.-l., *Wenersborg;* 287,000 hab. Céréales, pommes de terre, fer, bois.

Elgin, v. d'Ecosse, capit. du comté d'Elgin ou de Murray, sur la Lossie, près de la mer du Nord et à 180 kil. N. d'Edimbourg ; 5,000 hab. Ruines de la cathédrale brûlée en 1390. — Le comté d'**Elgin**, ou **Moray** ou **Murray,** est situé au N. E. de l'Ecosse, sur la côte S. du golfe de Murray. Il a 217,000 hectares et 40,000 hab., plus agriculteurs qu'industriels. Une enclave du comté d'Inverness le divise en deux parties.

Elgin (THOMAS **Bruce**, comte D') et DE **Kincardine,** antiquaire anglais, 1769-1842. Il servit d'abord son gouvernement comme diplomate à Berlin et à Constantinople, puis quitta les affaires et visita la Grèce. Accompagné d'artistes, il fit lever des plans, et rassembla une collection précieuse de statues, de bas-reliefs, de colonnes, de chapiteaux et de vases de marbre ; il y joignit des bronzes, des camées, des monnaies grecques, et publia les résultats de son voyage. Cet ouvrage a été traduit en français par Barère, en 1820, sous ce titre : *Antiquités grecques, ou Notice et mémoires sur les recherches faites en Grèce, dans l'Ionie et dans l'archipel grec en* 1799 *et années suivantes*. Il transporta sa collection en Angleterre en 1814, et, malgré la perte d'un de ses vaisseaux à Cérigo, il vendit ses marbres au prix de 35,000 livres sterling. Ils sont au British-Museum, sous le nom de Marbres d'Elgin. Ils forment, au jugement de Canova, ce que l'art a produit de plus parfait, même au temps de Phidias et de Praxitèle. On a souvent appelé spoliation l'empressement indiscret avec lequel lord Elgin a ravi tant d'objets d'art au vandalisme des Turcs.

El-Hadi, 4e calife abbasside, 785-786, triompha de son compétiteur Hussein, et eut pour successeur son frère Haroun-al-Raschid.

Elhuyart (FAUSTO D'), métallurgiste espagnol, 1755-1831, a découvert le métal appelé *tungstène*, 1781.

Eliacin, roi de Juda, fils de Josias, fut placé sur le trône par le roi d'Egypte, Néchao, 608 av. J. C., fait prisonnier par l'armée de Nabuchodonosor et transporté chargé de chaînes à Babylone. Il avait régné 11 ans.

Elias Lévite ou **Elia Levi ben Ascher,** écrivain israélite, 1472-1549, fut professeur d'hébreu à Padoue, enseigna sa langue au cardinal Egidio, et mourut à Venise. Il était à la fois grammairien, critique et poëte. Parmi ses ouvrages, nous citerons : *Commentaire sur la grammaire de Moïse Kimchi*, 1508, traduit en latin par Munster ; le livre *Bacher*, grammaire hébraïque très-estimée, 1518 ; le livre *Aarcava*, ou *la Composition*, dans lequel sont expliqués les mots irréguliers du texte sacré, 1518; *Masore de la Masore*, ouvrage de critique sur le texte biblique et ses auteurs, 1538-1571; le *Méturgheman*, ou Lexique chaldaïque, 1560, etc.

Elide, pays de l'anc. Grèce, dans le Péloponnèse, bornée au N. par l'Achaïe, à l'E. par l'Arcadie, au S. par la Messénie, à l'O. par la mer Ionienne. Sur sa frontière était le mont Erymanthe; elle était arrosée par le Pénée, l'Alphée, l'Enipée et le Ladon. Villes princ.: Elis, Pise et Pylos. On y trouvait l'*Elide propre*, la *Pisatide* et la *Triphylie*. Près de Pise était la célèbre *plaine d'Olympie*, où la Grèce entière se réunissait tous les quatre ans pour la célébration des jeux olympiques. L'Elide fut d'abord habitée par les Epéens, puis par les Etoliens venus avec les Héraclides. A partir du VIIIe s. av. l'ère chrétienne, ce pays fut gouverné par un con-

seil de 90 membres à vie, et par 10 *Hellanodiques* ou directeurs des jeux. — L'Elide et l'Achaïe composent auj. un des dix nomes ou départements du royaume Hellénique; ch.-l., Patras; 150,000 hab.

Elie, prophète hébreu, né à Thisbé, vivait sous le règne d'Achab, vers l'an 900 av. J. C. Il annonça à l'impie Achab une sécheresse terrible, se retira dans le désert de Kérith, où il fut nourri par des corbeaux, multiplia l'huile et la farine de la veuve de Sarepta, qui l'avait reçu, et ressuscita son fils. Il confondit sur le Carmel 360 faux prophètes qu'il fit mettre à mort par le peuple. Sur l'ordre de Dieu, il oignit Hazael roi de Syrie, Jéhu roi d'Israël et Elisée pour prophétiser à sa place. Sur les bords du Jourdain, il fut enlevé au ciel dans un tourbillon, en laissant son manteau à Elisée.

Elie (Saint-), volcan de l'Amérique russe, sur la frontière de l'Amérique anglaise, près des côtes du grand Océan; 5,113 mètres.

Elie de Beaumont (Jean-Baptiste-Jacques), jurisconsulte français, 1732-1786, renonça, à cause de la faiblesse de sa voix, à la carrière d'avocat, qui lui promettait des succès, et acquit par ses Mémoires judiciaires une grande réputation; le plus connu est le *Mémoire pour les Calas*, publié à Paris en 1762: Voltaire en admirait les pensées et en blâmait les fautes de goût et le « pathos de collége. »

Elien *le Taciturne*, écrivain militaire grec du IIe s., composa un traité en 53 chapitres *Sur la disposition des troupes grecques dans les batailles*, qu'il dédia à l'empereur Adrien; ouvrage traduit en français par Bouchard de Bussy, Paris, 1757, 2 vol. in-12.

Elien *le Sophiste* (Claudius Ælianus Sophista), écrivain grec, mort vers 260 de notre ère, né à Préneste (auj. Palestrina), acquit une connaissance parfaite de la langue grecque, bien qu'il fût Romain. De ses nombreux ouvrages il nous reste: *Histoires variées*, en XIV livres, extraits trop souvent altérés d'un grand nombre d'auteurs, précieux à cause des fragments d'écrivains perdus qu'ils renferment. Ce livre a été édité par Périzonius, Dresde, 1701, 2 vol. in-8°; Coray, Paris, 1805; il a été traduit par Dacier, Paris, 1772 et 1827; — *De la nature des animaux*, en XVII livres, recueil d'anecdotes qui contient beaucoup de fables; édité par Jacobs, Iéna, 1832, 2 vol. in-8°; — *Epîtres rustiques*: ce sont 20 lettres supposées écrites par des agriculteurs athéniens, qui sont de purs rhétoriciens.

Eliézer, serviteur d'Abraham, fut chargé par son maître de trouver une épouse à Isaac; il ramena de Mésopotamie Rébecca.

Eliézer, prophète hébreu du IXe s. av. l'ère chrétienne. Il prédit au roi de Juda, Josaphat, que Dieu ne favoriserait pas ses entreprises commerciales, parce qu'il était l'allié de l'impie Achazia, roi d'Israël; les vaisseaux partis d'Asiongaber furent détruits par la tempête.

Elimberis, nom ancien d'*Auch*.

Elio (Don François-Xavier), général espagnol, 1767-1822, reprit Montevideo sur les Anglais en 1805, servit glorieusement en Espagne contre les Français, et fut nommé par Ferdinand VII capitaine-général de Valence et de Murcie. Il s'attira la haine du parti libéral par son austère obéissance aux ordres du roi absolu, et fut condamné à mort par un tribunal révolutionnaire: il subit le supplice du garrot, 1822. Ferdinand, rétabli par le duc d'Angoulême, pensionna sa veuve et donna à son fils aîné le titre de marquis *de la Fealtad* (de la Fidélité).

Elipand, archevêque de Tolède et disciple de Félix, évêque d'Urgel, soutint comme son maître que Jésus était le fils *nuncupatif* ou adoptif de Dieu. Condamné par les prélats que Charlemagne avait assemblés à Ratisbonne, puis par le pape Adrien Ier, au concile de Francfort, 794, il refusa de se rétracter.

Elis, v. de l'anc. Elide, sur le Pénée, auj. *Kaloscopi* (Belle-vue); patrie de Pyrrhon, chef des sceptiques, et de Phédon, chef de l'école d'Elis. Cyllène lui servait de port.

Elisa Bonaparte, sœur de l'empereur Napoléon Ier, née à Ajaccio en 1774, morte en 1820, près de Trieste, fut élevée à Saint-Cyr, se retira à Marseille pendant la Révolution, épousa le prince romain Bacciochi, 1797, et devint princesse de Lucques et de Piombino, 1805, puis grande-duchesse de Toscane, 1808. Elle gouverna sagement son Etat, se retira en 1815 en Autriche, près de sa sœur Caroline Murat, et prit le titre de comtesse de Compignano. V. Napoléon.

Elisabeth (Sainte), de la race des lévites, était parente de sainte Anne, mère de la Vierge Marie. Elle épousa le grand-prêtre Zacharie, et fut la mère de saint Jean-Baptiste.

Elisabeth de Hongrie (Sainte), fille d'André II, roi de Hongrie, femme de Louis IV, *le Saint*, landgrave de Thuringe, 1207-1231, montra dès son enfance une piété ardente et extatique, une profonde compassion pour les malheureux et une charité sans bornes et même sans mesure. Veuve en 1227 avec trois jeunes enfants, elle fut privée de la régence par son beau-frère Henri Raspon, et se retira chez son oncle, l'évêque de Bamberg; il fallut que son confesseur lui défendît d'aller mendier son pain. Victime de tout le monde et de ses propres austérités, elle mourut usée par l'excès des privations, à l'âge de 24 ans. Le pape Grégoire IX la canonisa en 1235, et l'empereur Frédéric II déposa une couronne d'or sur son tombeau. L'Eglise l'honore le 19 novembre. — V. sa *Vie*, par M. de Montalembert.

Elisabeth d'Angoulême, reine d'Angleterre, était destinée par son père à Hugues de Lusignan, comte de la Marche; mais, le jour de son mariage, elle fut enlevée par Jean sans Terre, roi d'Angleterre, qui l'épousa. A la mort de son mari, 1216, elle épousa son ancien fiancé. L'orgueil de cette reine tombée au rang de comtesse alluma la guerre entre Hugues et saint Louis, et aurait causé la ruine de son mari, si le roi de France avait voulu pousser à bout les conséquences de ses victoires de Taillebourg et de Saintes. Elle se réfugia bientôt à l'abbaye de Fontevrault, où son fils Henri III, roi d'Angleterre, lui éleva une statue.

Elisabeth de Portugal (Sainte), fille de Pierre III, roi d'Aragon, et de Constance de Souabe, épousa Denis *le Libéral*, roi de Portugal. Belle et sage, elle s'entremit entre les rois de Castille, d'Aragon et de Portugal, entre son mari et son beau-frère, et réussit à réconcilier trois fois son fils révolté avec le roi. A la mort de son mari, elle se réfugia au couvent de Sainte-Claire, à Coïmbre, et fonda le monastère des Clarisses; elle y mourut, en 1336. Canonisée par le pape Urbain VIII, 1625, elle est honorée le 8 juillet.

Elisabeth de Pologne, reine de Hongrie, épousa, 1319, Charobert d'Anjou et de Sicile, roi de Hongrie, et eut de lui trois fils: Louis *le Grand*, qui devint roi de Pologne; André, qui épousa Jeanne, reine de Naples; Etienne, duc d'Esclavonie. Elle mourut en 1381.

Elisabeth de Bosnie épousa, 1363, Louis *le Grand*, roi de Pologne et de Hongrie, devint, à la mort de son mari, 1382, régente pour sa fille, la reine Marie. Mais Charles de Durazzo, parent de Louis, se fit couronner à Albe-Royale; il fut massacré par le palatin Nicolas de Gora, et vengé par Jean de Horwarth, ban de Croatie, qui surprit Elisabeth et la jeta dans une rivière.

Elisabeth Woodville, reine d'Angleterre, était fille de Richard Woodville, depuis lord Rivers, et de Jacqueline de Luxembourg, duchesse de Bedford. Veuve de John Gray et dépouillée de ses biens, elle inspira une vive passion à Edouard IV, qui l'épousa en 1464. Chassé du trône par le comte de Warwick, que ce mariage avait blessé, le roi se réfugia aux Pays-Bas et la reine à Westminster. Elle en sortit après le triomphe d'Edouard, et devint veuve en 1483. Richard de Glocester fit périr ses deux fils; Henri VII l'enferma dans un couvent. Elle mourut à Barmondsey, en 1488.

Elisabeth d'Angleterre, fille d'Edouard IV et d'Elisabeth Woodville, épousa Henri VII, qui unit ainsi les deux branches de Lancastre et d'York. Elle mourut en 1502.

Elisabeth, reine d'Angleterre, fille de Henri VIII et d'Anne de Boleyn, naquit en 1533 et mourut en 1603. Lorsque son père épousa Jeanne Seymour, elle fut déclarée illégitime et exclue de la succession au trône, mais cet acte fut rapporté après le mariage de Henri avec Catherine Parr. Pendant le règne d'Edouard VI, son frère, elle passa sa vie dans une retraite studieuse, de sorte qu'à 17 ans elle savait la musique et le chant, parlait parfaitement le latin et entendait le grec. Sous le règne de sa sœur Marie, la protestante Elisabeth n'eut pas trop de sa dextérité politique pour échapper aux dangers qui l'entouraient. Impliquée dans la conspiration de Wyat et sollicitée d'épouser le duc de Savoie, elle échappa à la mort et au mariage. Devenue reine en 1558, elle répondit fièrement à l'ambassadeur de Philippe II, comte de Feria, qui l'assurait de l'appui de son maître: « Ma position présente, je la dois au peuple, et je ne m'appuie que sur le peuple. » Là est le secret de sa fortune. Elisabeth se montra dès lors telle que la vit l'ambassadeur vénitien Micheli, « avec un esprit

excellent, beaucoup d'adresse et d'empire sur elle-même, d'un caractère impérieux et hautain dont elle avait hérité de son père Henri VIII. » Elisabeth eut les petitesses capricieuses d'une femme coquette et la hauteur de pensées d'un grand roi. Dès son avénement, elle rétablit la religion protestante, fonda l'Eglise anglicane par le bill des *trente-neuf articles*, imposa à tous les fonctionnaires le serment de reconnaître sa suprématie spirituelle, et choisit pour ministres des anglicans, Bacon, Cecil, Walsingham. A l'extérieur, elle se fit le défenseur de la Réforme contre Philippe II, roi d'Espagne. En France, elle donna des secours à Condé et à Coligny, qui lui livrèrent le Havre, 1562. En Ecosse, elle soutint le prédicateur Knox et ses adhérents contre la régente Marie de Lorraine, et excita contre Marie Stuart, dont elle enviait la beauté et dont elle craignait les prétentions sur l'Angleterre, l'audace des réformés et la turbulence des nobles. Lorsque Marie, vaincue, vint chercher un asile chez *sa bonne sœur*, elle feignit la pitié, puis l'emprisonna, mit à mort ses amis et ses adhérents, et, après les complots de Trockmorton, Parry, Parsons et Babington, elle la fit juger, décapiter, 1587, puis reprocha à ses serviteurs d'avoir outrepassé ses ordres. Philippe II haïssait Elisabeth, qui avait secouru les *Gueux* révoltés, et envoyé des corsaires dans ses colonies. Il se porta le vengeur de Marie; mais son *Invincible Armada*, désemparée par la tempête, fut achevée par les marins anglais, 1588. Alors Drake ravagea les côtes d'Espagne, Hawkins celles d'Amérique, le comte d'Essex bombarda Cadix, et une flotte soutint en Portugal don Antonio de Crato. En même temps, la reine envoyait à Henri IV des secours effectifs et contribuait à chasser les Espagnols de la France. — A l'intérieur, Elisabeth fut plus puissante encore que son père. « Elle régna sur son peuple, dit Prescott, en véritable reine anglaise, confondant ses propres intérêts avec ceux de l'Angleterre; elle en fut récompensée par le dévouement le plus profond du peuple, et réunit autour de sa mémoire ces souvenirs patriotiques qui, en dépit de ses fautes, rendent encore aujourd'hui son nom cher aux Anglais. » Elle convoqua rarement le Parlement, et préféra engager ses domaines, surveiller l'économie de sa maison et vendre des priviléges. Elle châtia les Chambres quand elles essayèrent d'être libres, et institua des tribunaux d'exception, la *Chambre étoilée* et la *Cour de haute commission*. Mais elle encouragea l'industrie, le commerce et la marine; elle attira des ouvriers flamands, fonda la Bourse de Londres, 1571, forma des compagnies de commerce pour établir des relations avec la Russie, la Turquie, l'Afrique et les Indes orientales, et fit entreprendre les expéditions maritimes de Cavendish, Raleigh, Hawkins, Frobisher et Drake. La gloire des lettres couronna cet heureux règne: Spencer, Bacon et Shakspeare furent les contemporains d'Elisabeth. La reine refusa constamment la main de ses prétendants, et, si elle ne mérita pas toujours le nom de *reine vierge*, elle put toute sa vie s'en parer. Le duc de Leicester et le comte d'Essex furent ses principaux favoris; celui-ci, ayant voulu soulever Londres, fut condamné à mort et exécuté; Elisabeth mourut peu de temps après. Avec elle finit la branche des Tudors.

Elisabeth Stuart, fille de Jacques Ier, roi d'Angleterre, épousa l'électeur palatin Frédéric V, le détermina à accepter la couronne de Bohême, 1619, et mourut à Londres, après la défaite et la spoliation de son mari.

Elisabeth, fille de la précédente, 1618-1680, reçut les leçons de Descartes à Leyde, et eut un savoir assez remarquable pour que le philosophe en fît l'éloge dans la dédicace des *Principes de Philosophie*.

Elisabeth de Valois, reine d'Espagne, 1545-1568, fille de Henri II, promise à Edouard VI, roi d'Angleterre, destinée à don Carlos, fils de Philippe II, épousa Philippe lui-même, 1559. Ce mariage se fit contre son gré, il fut malheureux, et Elisabeth mourut à 23 ans.

Elisabeth d'Autriche, reine de France, 1554-1592, fille de l'empereur Maximilien II, épousa le roi Charles IX, montra au milieu des passions furieuses de son temps un caractère doux et conciliant. Elle prodigua à son époux les soins les plus touchants, et, après l'avoir perdu, 1574, elle se retira près de son frère, l'empereur Rodolphe II.

Elisabeth de France, reine d'Espagne, fille de Henri IV, 1602-1644, épousa le roi Philippe IV. Elle accusa le ministre Olivarès d'avoir poussé le roi vers le dérèglement pour l'éloigner d'elle et des affaires, obtint sa disgrâce, décida le roi à prendre le commandement de ses troupes et se chargea du gouvernement. Elle mourut trop tôt pour le bien de l'Espagne. Elle fut la mère de Marie-Thérèse, qui épousa Louis XIV.

Elisabeth Farnèse, reine d'Espagne, fille d'Odoard II, prince de Parme, 1692-1766, épousa le roi Philippe V en 1714, grâce aux intrigues d'Albéroni et de la princesse des Ursins. Dès la première entrevue elle chassa de sa présence Mme des Ursins, se rendit maîtresse de l'esprit de son époux, et fut d'un poids très-grand dans les affaires. Conseillée par le cardinal Albéroni, elle entra avec lui dans de ténébreuses menées et de grands projets, et l'abandonna quand il eut échoué. Lorsque Philippe V eut abdiqué en faveur de son fils Louis, elle le suivit dans sa solitude, puis, à la mort de Louis, 1724, elle le décida à reprendre la couronne en lui rendant à elle-même le pouvoir. On peut dire que pendant trente ans elle troubla la plus grande partie de l'Europe pour procurer des Etats à ses fils, don Carlos et don Philippe; elle vit le premier roi des Deux-Siciles et le second duc de Parme et de Plaisance. Elle dut se résigner à la retraite à la mort de son mari, 1746.

Elisabeth Petrovna, impératrice de Russie, 1709-1762, était fille de Pierre le Grand et de Catherine Ire. D'après le testament de Catherine, elle devait régner après Pierre II, son neveu, et Anne de Holstein, sa sœur. Mais des intrigues de cour firent monter sur le trône Anne de Courlande, nièce de Pierre Ier, puis le jeune Ivan de Brunswick. Elisabeth, qui paraissait se contenter d'une retraite voluptueuse, prêta l'oreille aux suggestions de Lestocq, son chirurgien, souleva une compagnie du régiment de Préobrajenski, et se rendit maîtresse du tzar, du palais et de l'empire. Elisabeth *la Clémente* laissa en prison Ivan, fit mourir le père et la mère du jeune prince, relégua en Sibérie les étrangers Munich, Lœwenwold et Ostermann, et remplit les cachots en abolissant la peine de mort. Elle fit deux guerres: elle conquit une partie de la Finlande sur la Suède, et la garda à la paix d'Abo, 1743; elle prit part à la guerre de Sept Ans contre Frédéric II, roi de Prusse, dont les troupes furent battues par Apraxin à Iægerndorf, par Bestujef à Custrin, par Soltikoff à Kunersdorf, de 1756 à 17[illegible]1. Moscou doit à Elisabeth son université, et Pétersbourg son académie des beaux-arts; sous son règne parurent les premières compositions russes de quelque mérite. On lui reproche le désordre oriental de sa conduite, peut-être à tort si l'on veut se reporter à son époque et à l'état de la société russe; elle tint caché son mariage et afficha ses galanteries. Elle laissa le trône à son neveu Pierre III.

Elisabeth-Christine, reine de Prusse, 1715-1797, fille de Ferdinand-Albert, duc de Brunswick-Wolfenbüttel, épousa le prince de Prusse, plus tard Frédéric II. Si elle ne put conquérir l'amour de son mari, elle força son estime par sa vertu, sa charité et ses goûts littéraires. Il lui donna le château de Schœnhausen, où il la voyait en cérémonie une fois par an, et une rente de 10,000 thalers. Elle écrivit, en allemand, plusieurs ouvrages qu'elle traduisit en français: *Méditations à l'occasion du renouvellement de l'année, sur les soins que la Providence a pour les humains*, Berlin, 1777; *Réflexions pour tous les jours de la semaine; Réflexions sur l'état des affaires publiques en* 1778, Berlin, 1778; *la Sage Révolution*, Berlin, 1779.

Elisabeth (Philippine-Marie-Hélène de France, Madame), dernier enfant du Dauphin, fils de Louis XV et de Marie-Josèphe de Saxe, et sœur de Louis XVI, naquit à Versailles le 3 mai 1764, et périt sur l'échafaud, à Paris, le 10 mai 1794. Orpheline à 3 ans, elle fut élevée par la comtesse de Marsan et l'abbé Montagut. De bonne heure elle montra une bienfaisance inépuisable, employant ses pensions et les présents du roi à élever des orphelines et à secourir des vieillards. Sa main fut recherchée par l'empereur Joseph II et par le duc d'Aoste; elle se félicita de n'avoir conclu ni l'un ni l'autre de ces mariages lorsque la Révolution vint menacer la famille royale. Elle suivit le roi dans sa fuite, fut ramenée avec lui à Paris, l'accompagna au 10 août à l'Assemblée législative puis au Temple, et consacra tous ses soins à le consoler. Le 20 janvier 1793 elle reçut les adieux de son frère, le 2 août ceux de Marie-Antoinette; le 9 mai 1794 elle comparut elle-même devant le tribunal révolutionnaire, fut condamnée à mort, et, le lendemain, elle fut attachée sur une charrette avec 24 personnes et conduite à la place de la Révolution. Pendant le trajet elle disposa à la mort une vieille femme; durant l'exécution de ses compagnons elle pria pour eux; lorsque le bourreau lui ôta le mouchoir qui couvrait sa poitrine, elle

s'écria : « Au nom de Dieu, monsieur, couvrez-moi ! » Ses derniers sentiments furent ceux de toute sa vie, la charité, la piété et la pudeur.

Elisabeth (îles), petit archipel des Etats-Unis (Massachusetts), dans l'Atlantique. Il y a 16 îles, qui ont ensemble 270 kil. carrés de superficie et 1,500 hab.

Elisabetgrad, v. de Russie, gouvernement et à 226 kil. N. de Kherson; 14,000 hab. Commerce de grains. Fondée par la tzarine Elisabeth.

Elisabetpol ou **Kandsag**, v. de Russie (Transcaucasie), à 150 kil. S. E. de Tiflis; 12,000 habitants. Elève de chevaux; vins et fruits. Enlevée par les Russes à la Perse.

Elisabethport, v. d'Afrique (colonie du Cap), sur la mer des Indes et la baie d'Algoa. Port fréquenté.

Elisabethtown, v. des Etats-Unis (New-Jersey); 21,000 hab. Port étroit et peu profond.

Elisacia, nom latin de l'Alsace.

Elise, un des noms de Didon, reine de Carthage.

Elisée, fils de Saphat, prophète hébreu, mort à Samarie, vers 835 av. J. C. Elie lui jeta son manteau, comme il labourait son champ, l'appelant ainsi à la prophétie. Il rendit douces les eaux saumâtres de la fontaine de Jéricho, prédit la victoire de Joram et de Josaphat sur les Moabites, ressuscita le fils de la Sunamite, guérit de la lèpre Naaman, général du roi de Syrie, et annonça à Joas qu'il triompherait des Syriens. Il était enterré depuis un an, lorsqu'un cadavre, jeté dans sa fosse, ressuscita au contact de ses ossements.

Elisée (Jean-François Capel, dit le Père), prédicateur français, 1726-1783, né à Besançon. Il entra à 19 ans dans l'ordre des Carmes, et prêcha plusieurs fois devant la cour. Ses sermons se distinguent par l'ordre méthodique des parties et la simplicité élégante du style, mais ils n'ont ni un rigoureux enchaînement de preuves comme ceux de Bourdaloue, ni surtout la majesté biblique de ceux de Bossuet; ils paraissent faits pour une société raffinée et incrédule, qui veut bien écouter de douces leçons de morale, mais qui sourirait aux tempêtes et aux coups de foudre de l'éloquence. Les sermons du Père Elisée ont été publiés à Paris, 1784-1786, 4 vol. in-12.

Elisée (Talachon, dit le Père), chirurgien et frère de la Charité, 1753-1817, fut directeur de l'hospice de Grenoble, émigra, fut attaché comme médecin-chirurgien à l'armée de Condé, et devint, en 1814, premier chirurgien de Louis XVIII.

Elizondo, v. d'Espagne, dans la vallée de Bastan (Navarre), à 32 kil. N. de Pampelune, sur la Bidassoa.

El-Kef, anc. *Sicca*, v. d'Afrique, à 130 kil. S. O. de Tunis (régence de Tunis), près de la Medjerdah; 8,000 h. Ruines romaines.

Ellé, riv. de France (Morbihan), s'appelle, après sa jonction avec l'Isolle, riv. de Quimperlé.

Ellenbogen. V. *Elbogen*.

Ellenborough (Edouard Law, baron d'), avocat et ministre anglais, 1750-1818. Il défendit Warren Hastings, devint pair d'Angleterre en 1802, puis membre du cabinet sous lord Grenville. Il soutint toujours les principes des tories.

Eller (Jean-Théodore), médecin allemand, 1689-1760, fut premier médecin de Frédéric II, roi de Prusse, directeur du collége médico-chirurgical, et membre de l'Académie des sciences de Berlin. Il a fait des observations sur les globules du sang et de nombreuses expériences microscopiques sur les effets produits par différents médicaments sur le sang frais et chaud. Il a écrit de nombreux ouvrages et mémoires médicaux, dont le plus connu est : *Observationes de cognoscendis et curandis morbis*, Kœnigsberg, 1762, traduit en français par Leroy, Paris, 1774, in-12.

Ellesmere, bourg d'Angleterre, à 24 kil. N. de Shrewsbury (Shropshire), près du lac Ellesmere; 8,000 hab. Fabr. de drêche.

Elleviou (Jean), célèbre artiste de l'Opéra-Comique, 1769-1842, était fils d'un chirurgien en chef de l'hôpital de Rennes; il débuta, malgré son père, dans la comédie italienne, 1790, fut forcé de partir pour l'armée, revint à Paris et s'affilia à la société des *Muscadins*. Il reparut sur le théâtre quand il n'eut plus à craindre la police, et devint sociétaire du théâtre Feydeau. A partir de 1801, il n'eut plus que des succès, et, dans *Richard Cœur de Lion* surtout, il excita, en jouant le rôle de *Blondel*, le plus grand enthousiasme. Il quitta le théâtre en 1813, devint maire de Ternand et membre du conseil général du Rhône.

Ellezelles, v. de Belgique, à 32 kil. de Tournay (Hainaut); 6,300 hab. Filatures de lin.

Elliant, bourg de l'arrond. de Quimper (Finistère). Bois, fourrages, bestiaux; 3,400 hab.

Elliot ou **Eliott** (Georges-Auguste), général anglais, 1718-1790, combattit à Dettingen, où il fut blessé, devint commandant militaire de l'Irlande, et fut nommé gouverneur de Gibraltar, qu'il défendit contre les Espagnols, 1780-82; il obligea le duc de Crillon à changer le siége en blocus. Il fut récompensé par la pairie et les titres de lord Heathfield et de baron de Gibraltar.

Elliot (Ebenezer), poëte populaire de l'Angleterre, 1781-1849, composa des pièces énergiques contre les cabarets (*Alehouses*) et les lois sur les céréales (*Cornlaw*). Ces lois furent abolies. On a publié ses *Œuvres poétiques*, Edimbourg, 1840, et ses *Œuvres posthumes*, Londres, 1850.

Ellis (John), négociant et naturaliste anglais, m. en 1776, reconnut que les zoophytes n'étaient que des polypiers, et étudia les moyens de transporter les graines à de grandes distances sans leur faire perdre leurs facultés germinatives. Il a écrit : *Essai sur l'histoire naturelle des corallines*, 1754, trad. en français par Allamand, La Haye, 1756; *Considérations historiques sur le café*, 1774, in-4°; *Histoire naturelle des zoophytes*, 1786, in-4°.

Ellis (Henri), voyageur anglais, 1721-1806, conduisit une expédition à la recherche du passage du Nord-Ouest, en 1746-47. Il hiverna dans la rivière Hayes, par 57° 30' de lat. N., et, au mois de juin 1747, il s'avança vers le nord jusqu'au 66e degré, sans trouver de passage. Il voulait continuer ses recherches jusqu'à la baie Repulse, mais les officiers de l'expédition furent d'avis de retourner en Angleterre. Ellis fit paraître la relation de ses voyages, et, comme presque tous les navigateurs qui avaient échoué avant lui, il persista à affirmer l'existence du passage. Ses ouvrages ont été traduits en français par Sellius, sous ce titre : *Voyage à la baie d'Hudson, fait par la galiote le Dobbs et la Californie, en* 1746 *et* 1747, *pour la découverte d'un passage au Nord-Ouest, avec un abrégé de l'histoire naturelle du pays*, Paris, 1749; Leyde, 1760, 2 vol.

Ellitschpour, ville de l'Hindoustan (Nizam); jolie ville, munie de tours et d'une citadelle; 40,000 hab.

Ellora, village de l'Hindoustan (Nizam), fameux par ses temples souterrains. Dans les collines voisines on a taillé trois galeries souterraines, l'une au-dessus de l'autre, longues de 8 kil., et où sont réunies toutes les divinités indiennes. Les sculptures, les colonnes, les temples petits et grands attestent un travail gigantesque et un art très-raffiné. La date de ces monuments est incertaine; cependant, ceux du midi sont de l'architecture bouddhiste, ceux du nord sont l'œuvre ou des djaïnas ou des bouddhistes; ceux du milieu, qui comprennent le grand temple de Kaïlas, sont brahmaniques. Cette dernière pagode occupe une circonférence de 500 pieds et en a 100 d'élévation.

Ellrich, ville de Prusse (prov. de Saxe); 3,000 hab. Aux environs est la grotte d'albâtre de *Kelle*.

Ellwangen, v. de Wurtemberg, à 64 kil. N. d'Ulm; 4,000 hab; ch.-l. du cercle de Jagst. Anc. église abbatiale. Marché aux chevaux. Ellwangen a été, de 1559 à 1802, un prieuré dont le titulaire était prince de l'Empire.

El-Macin (Georges), historien arabe, 1223-1273, était chrétien et scribe à la cour des sultans du Kaire. Il a écrit une histoire universelle depuis la création jusqu'en 1197. Elle a été traduite en latin par Erpenius, et en français, sur le texte latin, par Vatier, sous ce titre : *L'Histoire mahométane, ou les Quarante-neuf Khalifes du Macine*, Paris, 1657. Ces deux traductions ne vont que jusqu'en 1118.

Elme (Saint-), fort de la front. de France, arr. et à 28 kil. E. de Céret (Pyrénées-Orientales), sur une hauteur en vue de Collioure et de Port-Vendres.

Elmina, port de la Guinée supérieure, dans le pays d'Achanti; 15,000 hab. Aux Anglais maintenant.

Elmshorn, bourg du Holstein, à 68 kil. S. O. de Kiel (Prusse); 2,000 hab. Port sur un affl. navigable de l'Elbe.

Elnbogen. V. Elbogen.

Elne, anc. *Illiberis*, bourg de l'arr. et à 14 kil. S. E. de Perpignan (Pyrénées-Orientales), sur la rive gauche du Tech; 2,764 hab. Eglise remarquable; commerce de bestiaux. — Dans l'antiquité, elle était grande et florissante; Annibal campa sous ses murs. Elle déchut sous la domination romaine, et au temps de Tibère elle n'était qu'un village. Reconstruite sous Constantin, elle reçut le nom de *Helena*, sa mère. Sous les Wisi-

goths, elle fut la résidence d'un évêque et l'une des sept villes de la Septimanie. Elle fut brûlée sous Philippe III le Hardi (1285), dévastée sous Louis XI (1474), pillée sous Louis XIII (1641), perdit son rang d'évêché et tomba en décadence. En 1793, prise par les Espagnols, elle fut reprise par Dugommier.

Eloha, pluriel **Elohim**, *l'adoré et le redouté*, un des noms de Dieu dans l'Ancien Testament.

Eloi (Saint), *Eligius*, né à Catillac, près de Limoges, 588-659, apprit le travail des métaux chez Abbon, qui dirigeait l'atelier monétaire de Limoges. Chargé par Clotaire II de lui faire un siége d'or enrichi de pierreries, il en fournit deux avec la matière qui devait servir pour un seul. Clotaire le nomma son trésorier. Dagobert lui accorda une pleine confiance, fit de lui son ministre et son conseiller, si bien que leurs noms sont restés unis dans les souvenirs populaires. Eloi fut le plus habile de ces Gallo-Romains, serviteurs dévoués de la monarchie mérovingienne, dans laquelle ils voyaient la sauvegarde de la population contre l'oppression des grands. Il établit la paix entre Dagobert et Judicaël, duc des Bretons, contribua à la fondation de plusieurs églises et monastères, devint évêque de Noyon (640), après avoir assisté au sixième concile d'Orléans, où il attaqua la simonie et l'hérésie des monothélites. Dès lors, il se livra à l'apostolat, convertissant les idolâtres de son diocèse et allant prêcher la foi chrétienne aux Flamands, aux Frisons, aux Suèves et aux peuples sauvages riverains de la Baltique. Il mourut sous le règne de Clotaire III, et fut également regretté du roi et du peuple. Saint Ouen, son ami, a écrit sa vie; il a laissé lui-même dix-sept *Homélies*, traduites par l'abbé La Roque, 1693. Saint Eloi est le patron des artisans qui se servent du marteau. L'Eglise l'honore le 1er décembre.

Elorn, riv. de France (Finistère), passe à Landernau et se jette dans l'Océan, près de cette ville.

Elouges, bourg de Belgique, à 15 kil. O. de Mons (Hainaut); 2,400 hab. Houille.

Eloy (Nicolas-François-Joseph), médecin et biographe belge, né à Mons (1714-1788). Il fut conseiller-médecin de Charles de Lorraine, gouverneur des Pays-Bas. Il a écrit: *Dictionnaire de la médecine ancienne et moderne*, Mons, 1778, 4 vol. in-8°; *Cours élémentaire des accouchements; Mémoire sur la marche, les causes et le traitement de la dyssenterie*, Mons, 1780, in-8°.

Eloy-de-Gy (Saint-), bourg de l'arr. et à 10 kil. N. de Bourges (Cher); 1,100 hab. *Château-de-Dame*, habité par Agnès Sorel.

Elphin, v. d'Irlande, comté de Roscommon; 4,500 hab. Evêché catholique.

Elphinston (William), prélat et homme d'Etat écossais, né à Glasgow (1431-1514), professeur de droit canon à Paris, négociateur près de Louis XI et de Maximilien Ier, évêque de Ross, puis d'Aberdeen, chancelier d'Ecosse. Il a écrit une *Histoire d'Ecosse*, conservée dans les manuscrits Fairfax de la bibliothèque Bodleienne, à Oxford.

Elphinstone (John), amiral russe d'origine écossaise (1720-1775), passa au service de la Russie en 1768, sous Catherine II, avec le grade de contre-amiral, conduisit une escadre dans l'Archipel, y joignit l'amiral Spiritoff, contribua à la victoire navale de Chio sur le capitan-pacha Gazi-Hassan, poursuivit la flotte turque réfugiée dans la baie de Tchesmé, près du cap Mycale, l'incendia à l'aide des brûlots, 7 juillet 1770, et proposa à Spiritoff de forcer les Dardanelles et de s'emparer de Constantinople. L'amiral s'y refusa, et Elphinstone, desservi auprès de l'impératrice, se retira en Angleterre.

Elpidius (Rusticus), médecin de Théodoric le Grand, roi des Ostrogoths, fut questeur d'Arles, et ami des principaux personnages de l'Eglise du temps, saint Césaire, saint Avitus, Ennodius.

Elseneur ou **Helsingor**, v. de l'île de Seeland (Danemark), sur le Sund, à 38 kil. N. de Copenhague, avec laquelle elle communique par un chemin de fer; 9,000 hab. Forteresse de Kronborg qui commande l'entrée du détroit. C'est à Elseneur que les Danois percevaient sur les navires le droit de péage à l'entrée de la Baltique; ce droit a été racheté, en 1865, par les nations commerçantes. Rade vaste et sûre; station de pilotes; arsenal. — Prise par le général suédois Wrangel, en 1658, et évacuée presque aussitôt.

El-Senn, ancienne *Cæne*, v. de Turquie d'Asie, à 150 kilom. S. E. de Mossoul, dans la contrée d'Al-Djésireh; 30,000 hab.

Elsgau, *Alsgaugensis pagus*, anc. pays sur les frontières de l'Alsace et de la Suisse; villes: Porentruy et Delle.

Elsheimer ou **Elzheimer**, peintre allemand connu sous le nom d'*Adam de Francfort* (1574-1620), eut pour premier maître Offenbach, parcourut l'Italie, et fut reçu à l'Académie de Saint-Luc à Rome. Il resta pauvre, parce qu'il mettait trop de soin à ses tableaux pour être fécond. Ses créanciers le firent emprisonner, et il mourut miné par les privations et le chagrin. Il est le premier qui ait peint sérieusement de petits tableaux. Ses principaux ouvrages sont: la *Fuite en Egypte*, la *Décollation de saint Jean-Baptiste*, deux *Saint Laurent*, des paysages et des tableaux mythologiques.

Elsner (Christophe-Frédéric), médecin allemand, né à Kœnigsberg (1749-1820), fut professeur de médecine dans cette ville. Il a écrit, entre autres livres et opuscules: *Documents pour servir à l'étude des fièvres*, Kœnigsberg, 1782, in-8°; *Bibliothèque de médecine légale*, ibid., 1784-86, 2 vol. in-8°; *Des rapports entre le médecin, le malade et ceux qui l'entourent*, ibid., 1794, in-8°, en allemand.

Elsner (Jacques), érudit et théologien allemand, né à Saalfeld (1692-1750), fut professeur de théologie et de philologie à Bingen et à Berlin. Outre plusieurs ouvrages de controverse religieuse, il a écrit: *Description de l'état des chrétiens grecs en Turquie*, Utrecht, 1737, in-8°, en allemand.

Elsner (Joseph), compositeur de musique prussien, né à Grottkau (Silésie). Il a écrit de beaux morceaux de musique religieuse et des mémoires sur la théorie et l'histoire de la musique (1770-1840).

Elster, nom de deux rivières de l'Allemagne du Nord: l'*Elster Noir*, affl. de l'Elbe, prend source en Lusace et se perd au dessous de Torgau; cours de 180 kil. — L'*Elster Blanc*, affl. de la Saale, prend source en Saxe, passe à Plauen, Greitz, Gera et finit au dessous de Halle. Poniatowski s'y noya en 1813; cours de 250 kil.

Elster, bourg du roy. de Saxe; 1,000 hab. Eaux minérales.

Eltsch, bourg de Hongrie (Autriche), cercle de Gomor; 4,000 hab. Eaux thermales, forges.

Elus. V. Election (Pays d').

Elusates, tribu de l'anc. Gaule, dans la Novempopulanie, voisine des Auskes; cap. *Eleusa* (Eauze).

Elvas, anc. *Alba*, v. de Portugal, à 64 kil. N. E. d'Evora (Alemtéjo); 11,000 hab. Evêché. — Forteresse, enceinte casematée, arsenal, fonderie de canons. Contrebande active sur la frontière voisine d'Espagne. Prise par Junot en 1808.

Elven, ch.-l. de canton, arr. et à 16 kil. N. E. de Vannes (Morbihan); 3,416 hab.

Elvend, chaîne de montagnes de la Perse qui soutient le plateau de la Perse à l'O., continuée vers le S. E. par les monts Bakhtéry.

Ely, v. d'Angleterre, dans le comté et à 25 kil. N. E. de Cambridge, dans l'*Ile d'Ely*; 6,500 hab. Evêché, cathédrale commencée sous Guillaume le Roux. L'*Ile d'Ely* a servi de refuge aux proscrits ou *outlaws* saxons après la bataille d'Hastings (1066).

Elymaïs, v. de l'anc. Perse, près de Suse, habitée par les *Elyméens* ou *Elamites*.

Elymée, auj. *Grevno*, v. de l'anc. Macédoine, dans le pays appelé *Elyméotide*.

Elysée, palais national, à Paris, rue du Faubourg-Saint-Honoré. Bâti en 1728 par Molet pour le comte d'Evreux, il fut habité par Mme de Pompadour, le financier Beaujon et la duchesse de Bourbon. Il devint propriété de la nation en 1793, appartint à Murat, à l'empereur Napoléon Ier, qui y descendit après la bataille de Waterloo, au duc de Berry, au roi Louis-Philippe. Il fut la résidence du prince Président et a été restauré en 1854.

Elysées (Champs-). Les Grecs et les Romains y plaçaient les âmes des héros et des hommes de bien, comme on peut le voir dans les descriptions poétiques d'Homère (*Odyssée*, liv. XI) et de Virgile (*Enéide*, liv. VI). Suivant les uns, les *Champs-Elysées* étaient au centre de la terre; suivant d'autres, on plaçait les demeures des bienheureux en Espagne ou dans les îles Fortunées.

Elysées (Champs-), vaste promenade de Paris, depuis les Tuileries jusqu'à l'arc de triomphe de l'Etoile. Il y avait d'abord, au XVIIe s., le *Cours-la-Reine*, qui s'étendait le long de la Seine jusqu'à Chaillot, puis le *Grand-Cours*, planté en 1760. Depuis cette époque, les Champs-Elysées ont été considérablement augmentés et embellis, surtout depuis qu'on y a élevé le *Palais d*

l'Industrie. Ils appartiennent à la ville de Paris depuis 1828.

Elzevier, nom d'une famille de célèbres imprimeurs hollandais qui ont exercé noblement leur profession pendant 150 ans. Ils sont au nombre de 14, dont voici les principaux: *Louis Elzevier*, né à Louvain, 1540-1617, s'établit à Leyde et imprima environ 150 ouvrages. — *Bonaventure Elzevier*, son fils, 1583-1652, publia à Leyde beaucoup de ces éditions latines en petit format aujourd'hui si recherchées. — *Louis III Elzevier*, petit-fils de Louis Ier, né à Utrecht, 1604-1670, fonda l'imprimerie d'Amsterdam et publia, parmi 189 ouvrages, une série de classiques latins in-8°, un Cicéron in-4°, et surtout le *Corpus Juris*, 2 vol. in-fol., 1663, qui passe pour un chef-d'œuvre. — *Daniel Elzevier*, fils de Bonaventure, 1626-1680, publia, avec son cousin, Louis III, 118 ouvrages, et 152 après la mort de son associé. Après lui l'*Officina Elzeviriana* dégénéra tout à fait.

Emancipation, acte par lequel les anciens Romains plaçaient les enfants hors de la puissance paternelle. En présence de sept citoyens, le père faisait par trois fois la vente fictive de son fils à un ami qui l'affranchissait autant de fois. Dès lors le fils était hors de la main (*e manu*) de son père. Sous l'empereur Anastase, il suffit, pour émanciper, d'un rescrit impérial, et, sous Justinien, d'une déclaration du père devant un magistrat. Dans nos lois, l'*émancipation* est un acte qui donne à un mineur la libre disposition de ses biens et l'affranchit de la tutelle. Sous l'ancien régime, elle avait lieu par *lettres royaux*, à partir de 17 ans, ou par mariage, comme aujourd'hui.

Emathie, prov. de l'anc. Macédoine, au N. de l'Haliacmon et à l'O. de l'Axius: ch.-l., *Edesse*.

Emba, fl. du Turkestan, dans le pays des Kirghiz, affl. de la mer Caspienne; 500 kil. de cours.

Embabéh, village de la Basse-Egypte, sur la rive gauche du Nil. Là fut livrée la bataille dite *des Pyramides*, 20 juillet 1798.

Embach, rivière de la Russie baltique, affl. du lac Tchondskoë ou Peïpus; 130 kil. de cours.

Embomma, v. de la Guinée inférieure ou Congo, sur le Congo ou Zaïre; 500 hab. Ancien marché d'esclaves; entrepôt de marchandises pour l'intérieur.

Embro, petite île de l'Archipel, à 16 kil. des Dardanelles. Les chevaliers de Rhodes battirent les Turcs près de cette île, en 1346.

Embrun, anc. *Ebrodunum*, ch.-l. d'arrond., à 30 kil. E. de Gap (Hautes-Alpes), par 44° 53′ 45″ lat. N. et 4° 9′ 30″ long. E.; 3,957 hab. Place forte, élevée sur un rocher qui domine la vallée de la Durance. Maisons assez bien bâties, rues étroites, sombres et tortueuses; anc. palais épiscopal transformé en casernes; près de là s'élève la tour *Brune*. Belle cathédrale de Notre-Dame, avec de magnifiques vitraux. Chapellerie; commerce de vins. — Capitale des *Caturiges*, elle devint sous les Romains la capitale des Alpes Maritimes. Au IVe s., elle fut le siége d'un archevêché. Elle a été saccagée par les Vandales, les Lombards, les Maures, prise par Lesdiguières en 1585, et par le duc de Savoie en 1692. Capitale de la partie du Haut-Dauphiné appelé *Embrunois*. L'arrondissement d'Embrun a 5 cantons, 36 communes et 28,908 hab.

Emden ou **Embden**, v. de Prusse (anc. roy. de Hanovre), dans le cercle et à 24 kil. S. O. d'Aurich. Port important sur le golfe de Dollart, près de l'embouchure de l'Ems; 14,000 hab. Chantiers de construction, nombreux armements pour la pêche du hareng et de la baleine. Port sûr, rade vaste et excellente, dont l'entrée est éclairée par le phare de l'île de Borkum. Fortifications, vaste hôtel de ville. Fabriques de tabac et de bas de fil. — Emden fut ville libre impériale depuis la fin du XVIe s., prussienne depuis 1744, hollandaise en 1806, française en 1809, hanovrienne en 1815, prussienne en 1866.

Emeriau (MAURICE-JULIEN, comte), amiral français, né à Carhaix, 1762-1845. Il se distingua dans la guerre d'Amérique sous le comte d'Estaing, contribua à faire arriver à Brest un convoi de 400 navires chargés de farine, en 1792, et combattit à Aboukir de manière à mériter les félicitations de Nelson et de Bonaparte, 1798. Sous l'Empire, il devint vice-amiral, commanda l'armée navale de la Méditerranée, défendit avec succès Toulon contre une flotte anglaise qui portait 20,000 hommes de débarquement, 1813, et fut mis à la retraite en 1816.

Emeric ou Henri, roi de Hongrie, régna de 1196 à 1204. Successeur de son père, Béla III, il repoussa les attaques de son frère André, perdit la ville de Zara, que lui enlevèrent les Vénitiens avec l'aide des croisés, 1202, et eut pour successeur son fils, Ladislas III.

Emerigon (BALTHAZAR-MARIE), jurisconsulte, né à Aix, 1725-1785, fut avocat au parlement d'Aix et à l'amirauté de Marseille. Il a écrit: *Nouveau commentaire sur l'ordonnance de la marine du mois d'août* 1661, Marseille, 1780, 2 vol., et Paris, an XI, 3 vol.; *Traité des assurances et des contrats à la grosse*, Marseille, 1784, 2 vol., et Paris, 1826, 2 vol. Ce livre fait autorité dans les tribunaux de commerce de l'Europe.

Emerita-Augusta, anc. v. d'Espagne, chez les Vettons (Lusitanie); auj. *Mérida*.

Emérite, *emeritus*, chez les Romains, soldat qui avait fait son temps, 10 ans dans la cavalerie, 16 ans dans l'infanterie. Sous la république, l'émérite recevait un lot de terre, ordinairement dans une colonie; sous Auguste, il reçut une somme d'argent, 5,378 fr. pour les prétoriens, 4,300 fr. pour les légionnaires. — On appelait *émérites* les professeurs de l'ancienne université de France qui avaient 20 ans de services; ceux de la Faculté des arts (lettres) obtenaient une pension de 500 livres.

Emery (MICHEL *Particelli*, sieur D'), Italien du pays de Sienne, vint en France avec Mazarin, qui le fit contrôleur général des finances en 1643, et surintendant en 1648. Il prit la tâche difficile de pourvoir aux dépenses de l'administration, de la guerre, de la cour, à l'avidité des princes et des grands, et à celle de son patron. Il remit en vigueur l'édit du Toisé, imagina une multitude d'édits bursaux souvent fort bizarres, et tomba devant les colères du Parlement et du peuple, en 1648. Il fut rappelé en 1649 et mourut en 1650. Emery eut cependant plus d'habileté que de bonne foi: son édit du Tarif, 1646, qui établissait des droits d'octroi sur toute marchandise entrant dans les villes, était destiné à alléger la taille qui pesait sur le peuple, en augmentant les impôts de consommation qui pèsent sur chacun en proportion de son aisance. Ce genre de taxes, établi par Colbert, a toujours subsisté depuis.

Emery (L'abbé JACQUES-ANDRÉ), né à Gex, 1732-1811, fut professeur de dogme à Orléans et à Lyon, et devint supérieur général de la congrégation de Saint-Sulpice en 1782. Sous le Consulat, il rétablit son séminaire de Saint-Sulpice et fut sous l'Empire conseiller de l'Université. Il a écrit: *L'Esprit de Leibnitz*, 1772, 2 vol.; *Christianisme de Bacon*, 1779, 2 vol.; *Pensées de Descartes*, 1811. Dans ces ouvrages et dans plusieurs autres moins importants, il s'efforce d'emprunter aux philosophes mêmes des appuis pour la religion.

Emèse ou **Emath**, sur l'Oronte, anc. v. de la Cœlé-Syrie ou Syrie creuse; auj. *Homs*. Elle avait un temple du Soleil, où le dieu était représenté par une pierre noire conique, et dont Héliogabale fut grand-prêtre. Elle a été dévastée par les Arabes, les Turcs, les Mongols, les Mameluks d'Egypte, et ruinée par un tremblement de terre au XIIe s. — Victoire d'Ibrahim-Pacha sur les Turcs, en 1832.

Emigration. Lorsque la prise de la Bastille eut donné le signal de la Révolution, que l'Assemblée constituante eut supprimé les titres féodaux, le 4 août 1789, et que Louis XVI eut quitté Versailles pour Paris, le 6 octobre, un grand nombre de nobles passèrent la frontière, soit pour mettre leur tête à l'abri, soit pour chercher près des souverains étrangers des secours contre les mouvements populaires. Beaucoup d'*émigrés* se joignirent aux armées qui envahirent la France en 1792. La *constitution civile du clergé*, qui porta atteinte à l'orthodoxie des prêtres catholiques, détermina beaucoup d'ecclésiastiques à suivre l'exemple donné par le comte d'Artois, le prince de Condé, le duc de Bourbon, le comte de Provence. Les listes des *émigrés* contenaient 50,000 personnes, lorsque le Premier Consul rendit un décret d'amnistie, le 26 avril 1802.

Emile (Paul-), élève de Fabius Cunctator, fut nommé consul avec Terentius Varron. Il ne put arrêter la témérité de son collègue qui, voulant avant tout garantir les alliés des dévastations d'Annibal, livra au Carthaginois la bataille de Cannes, 216. Paul-Emile y fut blessé à mort.

Emile (Paul-), fils du précédent, 227-158 av. J.-C., fut préteur en Espagne, triompha des Liguriens, et fut chargé, à 60 ans, de la guerre contre Persée, malgré son impopularité. Il conquit la Macédoine par la victoire de Pydna, 168, prit le roi dans l'île de Samothrace, triompha pendant trois jours, et rapporta tant de riches dépouilles, que le sénat dispensa les citoyens d'impôt

pendant plus d'un siècle. Mais l'heureux vainqueur perdit un de ses fils avant son triomphe, et un autre après. Il saccagea l'Épire, vendit 150,000 Épirotes et emmena comme ôtages 1,000 Achéens. Des deux fils qui lui restaient, l'un était passé par adoption dans la famille des Fabius, l'autre dans celle des Scipions; ce dernier fut Scipion Émilien, de sorte que le petit-fils du vaincu de Cannes devint le destructeur de Carthage.

Émile (Saint), martyr en Afrique en 205, sous le règne de Septime Sévère. Fête le 22 mai.

Emili (Paolo), en latin *Paulus Æmilius*, historien latin moderne, né à Vérone, 1460-1529. Appelé en France par Louis XII, il écrivit une histoire de France, *De rebus gestis Francorum*, qui s'étend depuis les origines jusqu'en 1488. Son style est élégant et diffus. Elle a été éditée à Paris, en 1543, et à Bâle, en 1601.

Émilie, prov. de l'anc. Gaule Cispadane, créée après la mort de Constantin, en 337, entre la Ligurie à l'O. et la Flaminie à l'E.; v. princ. *Bononia* et *Placentia*. — De nos jours, on a appelé *Émilie* les territoires de Parme, de Modène et des Romagnes soulevés contre leurs souverains (sept. 1859), réunis en un seul gouvernement provisoire et annexés au royaume d'Italie par décret du 18 mars 1860.

Émilien (Caius Marcus Æmilianus), empereur romain en 253 ap. J. C. Gouverneur de Pannonie et de Mœsie sous Gallus, il fut proclamé par ses troupes, défit Gallus qui fut massacré avec son fils Volusianus à Interamna; mais il fut battu lui-même à Spolète par Valérien et égorgé par ses soldats.

Émilien, un des généraux romains qui prirent la pourpre pendant l'anarchie militaire du règne de Gallien. Il régna sur l'Égypte de 259 à 268, fut fait prisonnier par Théodote, lieutenant de Gallien, et étranglé dans sa prison.

Émilienne (Voie). Construite par le censeur Æmilius Scaurus, en 110 av. J. C., elle prolongeait la voie Flaminienne d'Ariminum à Aquilée. Elle donna son nom, en 337, à la province d'Émilie qu'elle traversait.

Émilion (Saint-), bourg de l'arrond. et à 10 kil. S. E. de Libourne (Gironde); 3,112 hab. Vins rouges très-estimés. Elle fut autrefois une place forte, comme le témoigne un donjon appelé Château du Roi. Patrie de Guadet.

Emineh, cap de la Turquie d'Europe, sur la mer Noire, à l'extrémité des Balkans.

Emineh-Dagh, nom turc des Balkans; anc. *Hæmus*.

Éminence, titre donné aux cardinaux par décret du consistoire pontifical du 30 janvier 1630 Auparavant, on appelait ainsi les évêques, les rois et les empereurs d'Allemagne.

Émir, mot arabe qui signifie *chef*, est le titre des gouverneurs de provinces ou de tribus considérables. On appelait les califes *Émirs-al-moumenin*, chefs des croyants; les commandants des flottes *Emirs-al-ma*, chefs de l'eau, d'où *amiraux*; *Émir-al-omra* ou chef des chefs, le commandant des soldats turcomans qui formaient la garde des califes abbassides.

Émissaire, du latin *emittere*, faire écouler. Les Romains appelaient ainsi un canal destiné à faire écouler les eaux d'un lac. Les principaux étaient ceux du lac d'Albe et du lac Fucin. Ce dernier fut exécuté par Claude, et Pline dit que 30,000 hommes y furent employés pendant 10 ans.

Emma, fille de Richard Ier, duc de Normandie, femme du roi anglo-saxon Ethelred II, puis du conquérant danois Canut le Grand, montra beaucoup de partialité pour les enfants qu'elle avait de son second mariage. Édouard le Confesseur lui enleva ses trésors et la relégua à Winchester, où elle mourut en 1052.

Emmanuel, mot hébreu qui signifie *Dieu avec nous;* nom du Messie dans Isaïe.

Emmanuel *le Fortuné*, roi de Portugal, né en 1469, régna de 1495 à 1521, après son cousin, Jean II. Il eut la bonne *fortune* de fonder l'empire portugais aux Indes, d'augmenter la puissance de sa couronne et de rester en paix avec ses voisins. Sous lui, en effet, Vasco de Gama franchit le cap de Bonne-Espérance, 1497; le grand Albuquerque conquit les côtes des Indes orientales; Alvarès Cabral aborda au Brésil. A l'intérieur, les Juifs furent persécutés, puis rangés sous la loi commune. Le *Code Emmanuel* fut publié, la convocation des Cortès fut négligée, les villes furent mises sous la domination directe du roi, beaucoup d'écoles furent fondées. Enfin des mariages unirent Emmanuel avec les maisons de Castille et d'Aragon, et, par une grande habileté politique, il sut garder la neutralité entre Charles-Quint et François Ier. Son histoire a été écrite par Osorio, *De rebus Emmanuelis*, 1571, et traduite en français par Simon Goulard, Paris, 1587.

Emmanuel Ier, II, III, IV, ducs de Savoie. — V. Charles-Emmanuel.

Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, fils de Charles III, né à Chambéry, 1528-1580, succéda à son père en 1553. Il fut chassé de ses États par François Ier, qui voulait s'assurer les portes de l'Italie, 1544, devint général de Charles-Quint, qu'il servit à Metz, 1552, et dans les Pays-Bas, passa au service de Philippe II, et gagna sur le connétable de Montmorency la bataille de Saint-Quentin, 1557. Le traité de Cateau-Cambrésis lui rendit son duché et lui donna pour épouse Marguerite de France, fille de François Ier, 1559. Il persécuta les Vaudois, se lassa de leur résistance, et leur accorda la tolérance religieuse. Dès lors il s'occupa à agrandir ses États avec cette persévérance et cette clairvoyance politique qui l'ont fait appeler la *Tête de Fer* et le *Prince aux cent yeux*. Il obtint de Catherine de Médicis la restitution de Turin, Chiari, Chivasso et Villeneuve-d'Asti; des Bernois le pays de Gex; de Henri III, roi de France, Pignerol, la Pérouse et Savigliano; essaya d'enlever le Dauphiné à la faveur des guerres religieuses, et ne cessa d'intriguer qu'en cessant de vivre. Il est le fondateur de l'université de Mondovi et le restaurateur de l'ordre de Saint-Maurice, qu'il unit à celui de Saint-Lazare en 1572.

Emmaüs, bourg de la Judée, à 11 kil. N. de Jérusalem. C'est sur la route d'Emmaüs que Jésus apparut, après sa mort, à deux de ses disciples qui ne le reconnurent pas.

Emme, nom de deux rivières de Suisse. La *grande Emme*, affl. de l'Aar, prend source à l'O. de Brienz (Oberland bernois) et se perd à Emmenholz (canton de Soleure). La *petite Emme*, affl. de la Reuss, prend source près de la précédente.

Emmendingen, v. du grand-duché de Bade; 2,000 hab. Ancienne capit. du margraviat d'Hachberg.

Emmerich, v. forte de la Prusse rhénane, à 7 kil. N. E. de Düsseldorf, sur le Rhin; 6,000 hab. Draps, toiles, port animé.

Emmius (Ubbo), historien hollandais, 1547-1626, fonda la réputation de l'université de Groningue. Il a écrit: *Opus chronologicum*, 1619; *Vetus Græcia illustrata*, 1626; *Rerum Frisicarum historia*, 1607, histoire très-estimable, mais œuvre d'un fougueux protestant.

Emodes (monts), ancien nom de l'Himalâya occidental.

Emouy ou **Amouy**, v. de la Chine, prov. de Foukiang. Port excellent dans le détroit de Formose, ouvert aux marines de tous les pays depuis 1842.

Empecinado (Juan Martin Diaz, dit El), c'est-à-dire *l'empoissé*, parce qu'il était né dans un village de cordonniers, chef de guérillas espagnols, 1775-1825. Il harcela les Français de 1808 à 1814, et fut nommé brigadier général. Sous Ferdinand VII il prit parti pour les libéraux, joua un rôle dans l'insurrection de 1820, soutint la cause des Cortès en 1823, fut pris par les royalistes et pendu après deux ans de captivité.

Empédocle, philosophe grec, né à Agrigente, vivait vers 444 av. J. C. Malgré sa fortune et sa naissance, il était le chef du parti populaire, chassa Thrasidée, tyran d'Agrigente, et refusa la souveraineté que lui offraient ses concitoyens. Législateur, poëte, médecin habile, il fut regardé par ses contemporains comme un magicien et un dieu. L'historien Timée dit qu'Empédocle ne dédaigna pas l'apothéose comme la royauté. Il ne paraissait en public qu'avec un vêtement sacerdotal, les cheveux flottants et la couronne en tête: c'était sans doute le naïf enthousiasme d'une science alors nouvelle qui l'enivrait. Après la prise d'Agrigente par les Carthaginois, il se retira dans le Péloponèse. Une tradition rapporte qu'il se jeta dans le cratère de l'Etna, afin de cacher sa mort et de passer pour un dieu, mais que le volcan rejeta ses sandales d'airain. Empédocle avait écrit trois poëmes: *Sur la Médecine*, *Sur la Nature*, *Sur les Expiations*. Il nous reste à peu près 500 vers des deux derniers. Il est un libre disciple des pythagoriciens et des éléates; empruntant à ceux-là leur théorie de la transmigration, à ceux-ci leurs axiomes que rien ne vient de rien, que la connaissance humaine est opposée à la connaissance divine, et que l'anthropomorphisme est une puérilité. Mais il se sépare de ses devanciers par son hypothèse de la pluralité des substances. « Apprends d'abord, dit-il, qu'il y a quatre éléments de toutes choses,

le feu, l'eau, la terre et la hauteur infinie de l'air. De là viennent tout ce qui a été, tout ce qui sera et tout ce qui est. » Le monde existe par le mélange ou la séparation de ces substances; Empédocle suppose donc deux forces motrices, dont l'une, l'*amour*, pousse les éléments à s'unir, l'autre, la *haine*, à se séparer. Les fragments d'Empédocle ont été publiés par Simon Karsten, *Empedoclis Agrigentini Carminum Reliquiæ*, Amsterdam, 1838, in-8°. Dezeimeris a retrouvé, en 1846, un *Traité de la médecine*.

Empereur (*imperator*) était le titre d'un magistrat qui avait, dans sa province, le commandement d'une armée, *imperium;* il avait le pouvoir absolu que donnent les lois militaires et la présence de l'ennemi; et les soldats sous ses ordres juraient d'obéir à tous ses commandements, *juravant in verba*. Souvent les troupes saluaient de ce nom leur général après une victoire, et il le gardait comme un titre d'honneur. Auguste s'étant fait conférer à perpétuité le pouvoir proconsulaire dans toutes les provinces frontières, et le commandement de toutes les troupes de la république, il se trouva le seul magistrat qui fût *in imperio*, qui eût la dignité d'*imperator;* c'est pourquoi ce titre lui fut donné plutôt que celui des autres magistratures dont il était revêtu. Le pouvoir proconsulaire ou *imperium* fut l'essence même du pouvoir impérial romain. En effet, aucune des magistratures urbaines, consulat, tribunat, censure ou pontificat, ne donnait le droit de s'entourer d'une garde et de condamner des citoyens à mort; c'était là des droits qui n'appartenaient qu'aux proconsuls dans leurs provinces. Auguste et ses successeurs se bornèrent à rendre le pouvoir proconsulaire perpétuel et à l'étendre à toutes les parties de l'Etat. Le peuple romain souffrit à son tour le despotisme que les magistrats républicains avaient fait peser sur les nations soumises; Néron fut un Verrès qui, au lieu de la Sicile, avait Rome et le monde à gouverner.

Empereurs *au moyen âge et dans les temps modernes*. V. Charlemagne, Otton le Grand, François Ier, *empereur d'Autriche*, Pierre le Grand, Napoléon Ier.

Empire (Bas-). Lebeau divisa l'empire Romain en *Haut* et *Bas*, l'un s'arrêtant, l'autre commençant au règne de Constantin, et sa nomenclature fut adoptée par tout le monde. Mais les mots ont changé de sens, et l'infériorité relative d'une époque à l'égard d'une autre, dans la succession des âges, est devenue abaissement moral. Aujourd'hui, dans le langage commun de l'Europe, *Bas-Empire* est une injure qu'on adresse à une société envieillie qui supporte le despotisme et n'est plus digne de la liberté. V. *Orient* (Empire d').

Empire d'Allemagne. V. *Allemagne et Supplém.*

Empire byzantin. V. *Orient* (Empire d').

Empire français. V. *France*.

Empire de Galilée (*Haut et souverain*), association des clercs des procureurs près la Chambre des comptes de Paris. Ils élisaient un chef appelé *empereur*, qui, demeurant dans la *rue de Galilée*, se nommait *empereur de Galilée*. Il avait juridiction sur les clercs de procureurs près la Chambre des comptes.

Empire grec. V. *Orient* (Empire d').

Empire latin, nom de l'empire d'Orient pendant qu'il fut sous la domination des croisés de race latine, de 1204 à 1261. Il fut gouverné par : Baudouin Ier, comte de Flandre, 1204-1206; Henri, 1206-1216; Pierre de Courtenay, 1216-1219; Robert de Courtenay, 1219-1228; Baudouin II, 1228-1231; Jean de Brienne, tuteur de Baudouin II, porta la couronne de 1231 à 1237. Le territoire de l'empire était divisé en principautés, duchés, comtés, baronnies féodales, et le doge de Venise avait le titre de *Seigneur d'un quart et demi de l'empire*.

Empire d'Occident. V. *Occident* (Empire d').

Empire d'Orient. V. *Orient* (Empire d').

Empire romain. V. *Romain* (Empire).

Empire romain germanique (Saint-), titre officiel de l'empire d'Allemagne de 962 à 1806

Empiricus (Sextus), philosophe du commencement du IIIe s. de notre ère. Il était médecin de l'école *empirique*, c'est-à-dire expérimentale, d'où lui vint son surnom. Il a exposé l'abrégé de la doctrine des sceptiques dans les 3 livres de ses *Hypotyposes pyrrhoniennes*, et a écrit 11 livres *contre les Mathématiciens*. Il a pour principe qu'il faut examiner les doctrines opposées, en examiner les arguments qui sont d'ordinaire aussi solides d'un côté que de l'autre, et, par conséquent, se garder de nier ou d'affirmer rien. Il a poussé le pyrrhonisme jusqu'à ses dernières limites. Les livres de Sextus Empiricus ont été publiés avec traduction latine par Struve, Kœnigsberg, 1823, et par Bekker, Berlin, 1842.

Empoli, anc. *Emporium*, v. d'Italie (ancien grand-duché de Toscane), sur l'Arno, à 30 kil. O. de Florence; 5,600 hab. Fabr. de chapeaux de paille.

Emporiæ, anc. v. d'Espagne (Tarraconaise), colonie de Marseille, dont le nom signifie *marché*, fut longtemps le siége d'un grand commerce. Aujourd'hui *Ampurias*.

Emporiæ, pays de la Byzacène, au S. de Carthage était le lieu de rendez-vous des marchands carthaginois. et des caravanes qui venaient du centre de l'Afrique. Massinissa s'en empara en 193 avant J. C.

Emprise, de l'espagnol *empressa*, entreprise guerrière à laquelle un chevalier s'engageait par serment; d'où le mot signifia le signe extérieur que le chevalier portait jusqu'à l'accomplissement de son vœu. Chez les anciens Germains, le jeune guerrier, tenu de tuer un ennemi pour payer sa vie, faisait serment de porter un collier ou un anneau de fer tant qu'il ne serait pas dégagé de cette obligation.

Empyrée (grec ἐν πυρί, dans le feu), le lieu le plus éclatant du ciel, ou, d'une manière générale, le ciel considéré dans sa splendeur. Ce mot se trouve souvent dans les livres des Pères grecs.

Ems, petite ville de Prusse (anc. duché de Nassau), sur la Lahn, à 22 kil. de Coblentz; 2,700 hab. Elle doit sa prospérité à ses bains d'eau minérale, fréquentés annuellement par 6,000 personnes; elle ne se compose guère que de maisons garnies. Les eaux d'Ems étaient connues des Romains, comme l'attestent de nombreuses antiquités; cependant elles ne sont en réputation que depuis peu. Il y a 20 sources. Dans le voisinage, mines de cuivre argentifère.

Ems (*Punctations d'*), convention conclue à Ems par les princes ecclésiastiques de Mayence, Cologne, Trèves et Salzbourg, en 1786, pour interdire les appels à Rome et s'affranchir de l'autorité des nonces.

Ems, anc. *Amasius* ou *Amisus*, fl. de l'Allemagne du Nord. Il prend source dans le Teutobürger-Wald, près des sources de la Lippe, coule dans un pays plat, passe près de Munster, arrose Lingen, Meppen et finit dans le golfe de Dollart. La partie inférieure de son cours est bordée de marécages. Il communique par un canal avec la Lippe, affl. du Rhin. Son cours est de 380 kil.

Ems-Occidental, départ. du premier empire français, ch.-l. *Groningue*, formé, en 1810, d'une partie de la Hollande.

Ems-Oriental, départ. du premier empire français, ch.-l. *Aurich*, formé, en 1810, d'une partie de la Hollande.

Ems-Supérieur, départ. du premier empire français, ch.-l. *Osnabrück*, formé, en 1810, d'une partie du Hanovre et de la Westphalie.

Enara, lac de Russie (Finlande).

Encâblure, mesure de longueur usitée dans la marine française. L'ancienne encâblure vaut 120 brasses ou 195 mètres; la nouvelle vaut 200 mètres.

Encas. Table dressée dans les châteaux du moyen âge pour les hôtes qui pouvaient survenir. Sous Louis XIV, l'*Encas de nuit* était une collation tenue en réserve dans la chambre à coucher du roi.

Encausse ou **Encosse,** village de l'arrond. et à 10 kil. S. de Saint-Gaudens (Haute-Garonne); 700 hab. Eaux minérales.

Encelade, fils du Tartare et de la Terre, fut un des Titans qui se révoltèrent contre Jupiter. Il fut foudroyé et maintenu à terre par le poids de l'Etna. Ses mouvements produisaient les secousses de la montagne, et sa respiration lançait le feu, la fumée et les matières volcaniques.

Enclave d'Artois, petit territoire de l'ancien comté d'Artois, comprenant 13 paroisses, près de Montreuil, distrait de l'Artois par le traité de Madrid, 1526. Il fut exempt des tailles et gabelles jusqu'à la Révolution.

Encosse. V. Encausse.

Encratites (du grec, ἐγκρατής, maître de soi-même), secte chrétienne du IIe s. Les Encratites s'abstenaient de vin et n'admettaient pas le mariage.

Encyclique (Lettre), circulaire du pape aux évêques sur un point de dogme ou de discipline.

Encyclopédie, c'est-à-dire *réunion complète des connaissances*, publication entreprise au siècle dernier par Diderot, et qui eut pour titre : *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et métiers, par une société de gens de lettres, mis en ordre par* Diderot, *et, quant à la partie mathématique, par* Dalembert. Les

principaux collaborateurs furent **Voltaire, Montesquieu,** Buffon, Condillac, Mably, Duclos, Turgot, Helvétius, d'Holbach, Marmontel, Grimm, Necker, etc. Dalembert écrivit le *Discours préliminaire*, où sont classées les matières de l'ouvrage avec une précision et une sagacité admirables. Ce livre est l'œuvre du XVIIIe s. lui-même, avec son esprit entreprenant, novateur, critique, philosophique et irréligieux; il donne le bilan des connaissances humaines à la veille de la Révolution française, et il prépare la chute de l'ancien régime et de l'ancienne société par l'esprit dans lequel il est conçu. Diderot mit 20 ans à terminer cette vaste entreprise, 1751-1772. L'Encyclopédie formait 28 vol. in-fol. auxquels se joignirent, en 1777, un supplément de 5 vol., et, en 1780, 2 vol. de tables. Une 2e édition fut donnée à Genève, 1777, 39 vol. in-4°; une 3e à Berne et Lausanne, 1778, 72 vol. gr. in-8°. — Plusieurs travaux du même genre ont été faits d'après celui de Diderot; l'*Encyclopédie méthodique* de Panckoucke et Agasse, 1781-1832, 201 vol. in-4°; l'*Encyclopædia Britannica* de Napier, Edimbourg, 1788, qui eut sept édit.; l'*Encyclopédie allemande* de Kœster et Roos, Francfort, 1778-1804, 25 vol., inachevée; l'*Encyclopédie universelle des sciences et des arts* de Ersch et Grüber, commencée à Leipzig, en 1818, qui compte aujourd'hui plus de 220 volumes.

Endéavour, partie de l'Australie, dans la Nouv.-Galles mérid., depuis le fl. *Endéavour* jusqu'à la baie de la Trinité. — Détroit entre l'Australie et les îles du Prince de Galles.

Endian, v. de Perse, à 26 kil. du golfe Persique, prov. de Khouzistan; 4,000 hab.

Endlicher (ETIENNE-LADISLAS), botaniste allemand, né à Presbourg, 1804-1849, fut professeur de botanique à l'université de Vienne et conservateur du cabinet d'histoire naturelle de la cour. Il a écrit: *Iconographia generum plantarum*, 1838; *Enchiridion botanicum*, 1841. Il a publié, dans d'autres genres d'études: *Principes élémentaires de grammaire chinoise*, 1845, et les *Lois de saint Etienne*, 1849.

Endor, ville de Judée, près du mont Thabor (tribu d'Issachar). La pythonisse d'Endor, interrogée par Saül dans sa grotte, évoqua l'ombre du prophète Samuel qui prédit au roi la défaite de Gelboë et sa mort.

Endymion, berger d'une rare beauté qui fut condamné par Jupiter à un sommeil perpétuel. Diane, qui l'aimait, le transporta dans une grotte de la Carie, où elle venait le visiter; on attribuait les éclipses de lune à ces visites. Le musée du Louvre possède un admirable tableau de Girodet représentant Endymion endormi et caressé par un rayon de la lune.

Enée, personnage mythologique qui vivait à l'époque de la guerre de Troie. Selon Homère, Enée, fils de Vénus et d'Anchise, était par son père membre de la famille royale de Troie. Mécontent de Priam, il ne prit d'abord aucune part à la guerre contre les Grecs; mais, attaqué par Achille sur le mont Ida, il devint avec Hector le défenseur des Troyens. Les dieux le firent échapper à tous les dangers parce que le Destin avait décidé qu'il régnerait à Troie; en effet, lui et sa race se substituèrent à la famille détruite de Priam. Les traditions acceptées par Virgile sont postérieures et différentes. Enée, petit-fils d'Assaracus, époux de Créuse et gendre de Priam, combattit les Grecs, échappa à l'incendie de sa patrie, où il perdit sa femme et sauva son père, et s'embarqua pour chercher un nouvel établissement. Il aborda à Carthage, où Didon ne put le retenir, et se dirigea vers le Tibre avec sa flotte. Reçu par le roi Latinus, qui lui donna sa fille Lavinie, il fonda la ville de Lavinium, fut attaqué par Turnus, roi des Rutules, à qui Lavinie avait été promise, et le tua de sa main dans une bataille. Lui-même se noya dans le Numicius et fut adoré sous le nom de *Jupiter Indigète.*

Enée *le Tacticien*, écrivain grec du IVe s. av. J. C. (?), composa un traité sur l'art militaire, dont nous possédons un abrégé fait par Cinéas, ministre du roi Pyrrhus. Il a été publié par Orelli, Leipzig, 1818, 1 vol.

Enée *de Gaza*, philosophe grec, chrétien de religion et sectateur de Platon, vivait au Ve siècle. On a de lui un dialogue sur l'immortalité de l'âme et la résurrection des corps, intitulé *Théophraste*, publié par Boissonnade, 1836, in-8°, avec la traduction latine d'Ambroise le Camaldule.

Enervés *de Jumiéges*: on nomme ainsi deux fils de Clovis II qui se révoltèrent, eurent les nerfs des bras et des jambes coupés, furent abandonnés dans un bateau sur la Seine et recueillis par les moines de Jumiéges. Cette légende des *énervés de Jumiéges* est souvent présentée par les historiens comme une image de la race mérovingienne affaiblie par des excès précoces et dominée par les maires du palais.

Enfants de France, enfants et petits-enfants des rois, des frères et sœurs des rois et de leurs enfants. Les petits-enfants des frères et sœurs n'avaient que le titre de *princes du sang.*

Enfants (Bons-), nom d'un grand nombre de colléges et de séminaires de France. Le plus connu était le collége des *Bons-Enfants*, fondé en 1250 à Paris dans la paroisse de Saint-Nicolas du Chardonnet par l'évêque Gauthier, donné à Vincent de Paul par l'archevêque Jean-François de Gondi, en 1625, et premier siége de la congrégation de la Mission.

Enfants perdus, soldats envoyés en avant d'une armée pour harceler l'ennemi, saisir un poste important, engager le combat ou éclairer la marche. On les tirait de diverses compagnies, et, quand leur rôle était joué, ils rejoignaient leurs corps. On les trouve surtout dans les armées du XVIe siècle et du commencement du XVIIe.

Enfants sans-souci, confrérie célèbre, établie sous Charles VI pour représenter des *sotties* et des *moralités*, et dont le chef s'appelait le *Prince des sots.* Ils étaient en grande vogue sous Louis XII et osèrent se moquer de la parcimonie royale et de la reine Anne elle-même, sous le nom de *Mère sotte.* Clément Marot fut *enfant sans-souci* jusqu'en 1515.

Enfantin (BARTHÉLEMY-PROSPER, dit *le Père*), né à Paris, 1796-1865, entra à l'Ecole polytechnique en 1812 et prit part à la défense de Paris, en 1814. L'école fut licenciée. En 1825, il fut présenté à Saint-Simon mourant, et reçut avec Olinde Rodrigues ses dernières paroles. Il accepta avec enthousiasme la mission de faire connaître la doctrine saint-simonienne, et la développa dans le journal *le Producteur*. En 1828, il commença à présider des réunions publiques, et, après la révolution de 1830, il devint, avec Bazard, l'un des deux *Pères suprêmes.* Tandis que Bazard, ancien organisateur du carbonarisme en France, s'occupait à faire du saint-simonisme une doctrine politique, Enfantin cherchait dans les idées du maître des règles pour les relations intimes des individus. Séparé de Bazard, qui ne voulait pas admettre que le Père eût le droit de s'approprier toutes les femmes de la secte, il devint un apôtre, un grand-prêtre, cherchant la *femme-Messie* et prêchant le respect absolu des passions de l'homme, qu'elles fussent mobiles ou constantes. Ces périlleuses doctrines, qui avaient pour interprète le journal *le Globe*, furent vigoureusement attaquées par des membres de l'ancienne école saint-simonienne et amenèrent leurs adeptes devant les tribunaux, comme accusés d'attentats à la morale et d'association prohibée. Le 28 août 1832, Enfantin fut condamné à un an de prison par le jury. La société qu'il avait formée se sépara. Enfantin se rendit en Egypte, puis se fit cultivateur près de Lyon, et enfin exerça des fonctions importantes dans l'administration du chemin de fer de Paris à Lyon. Ses principaux ouvrages sont: *Doctrine de Saint-Simon*, dernière édition, 1854; *Economie politique et saint-simonienne*, 1831; *Colonisation de l'Algérie*, 1843.

Enfer (du latin *infernus, inferus*, lieu bas, souterrain). Les Grecs et les Romains donnaient ce nom à la demeure de Pluton et des divinités infernales, qu'arrosaient 5 fleuves, l'Achéron, le Styx, le Cocyte, le Phlégéthon et le Léthé; on en plaçait l'entrée dans plusieurs endroits de l'Italie, de l'Epire, etc. Beaucoup de fables et de légendes poétiques se rattachent à cet enfer. (V. CERBÈRE, CARON, PROSERPINE, MINOS, RHADAMANTHE, etc.) Plusieurs héros seraient descendus vivants dans les Enfers. Ils comprenaient les *Champs-Elysées*, séjour des bienheureux, et le *Tartare*, où les méchants étaient tourmentés. — La plupart des peuples ont eu également des lieux destinés aux bons et aux mauvais après cette vie. Chez les Egyptiens, l'*Amenthès* était le séjour des morts. Dans la religion des Indiens, les âmes vertueuses vont au ciel ou *Svarga*, les coupables sont punis dans le *Naraka*. Chez les Chinois, chez les disciples de Zoroastre, on retrouve cette croyance. Les Scandinaves avaient leur *Niflheim.* — Nous voyons dans la Bible le *scheol*, dans le Nouveau Testament la *géhenna*, séjour sombre et triste dans le sein de la terre. L'Enfer, chez les chrétiens, est le lieu où souffrent ceux qui ont été condamnés par Dieu, sans aucune autre notion précise et déterminée. Mahomet a établi sept Enfers, de plus en plus terribles, pour les musulmans infidèles, les chrétiens, les juifs, les sabéens, les mages, les idolâtres, et pour les hypocrites de toutes les religions; les peines ne sont pas éternelles pour les musulmans.

Enfield, v. d'Angleterre, à 16 kil. N. de Londres (Middlesex); 10,000 hab.

Enfield. v. des États-Unis, sur le Connecticut, à 25 kil. N. d'Hartfort (Connecticut); 3.000 hab.

Engaddi, v. de Judée (tribu de Juda), près de l'embouchure du Jourdain, dans la mer Morte. Près de là était le désert du même nom.

Engadine, en allemand *Innthal*, vallée de la Suisse (canton des Grisons), renferme l'Inn supérieur. Elle est bordée de hautes montagnes, telles que le Martensbrück et le Maloia; elle est très-profonde et a 75 kil. de long sur 2 de large; sauvage et déserte dans sa partie haute, elle est riche et peuplée dans sa partie basse; 12,000 hab. calvinistes. L'Engadine appartint, au XIIe s., à l'évêque de Coire, fit partie du Tyrol et fut le théâtre des combats du duc de Rohan contre les Autrichiens, 1635-36.

Engau, jurisconsulte allemand, né à Erfurt, 1708-1755, fut professeur à Iéna. Il a écrit : *Elementa juris Germanici civilis*, Iéna, 1726; *Elementa juris criminalis Germanico-Carolini*, Iéna, 1738; *Elementa juris canonico-pontificio-ecclesiastici*, Iéna, 1739; et, en allemand : *Traité du droit des princes protestants sur les pasteurs en fonctions*, 1747. Ces traités ont eu de nombreuses éditions.

Engel (Jean-Jacques), auteur dramatique allemand, né à Pachim (Mecklembourg-Schwerin), en 1741, mort en 1802, fut d'abord théologien, puis philosophe et mathématicien, enseigna la morale au prince royal de Prusse, plus tard Frédéric-Guillaume III, et devint directeur du théâtre de Berlin, de 1787 à 1795. Ses *Œuvres* ont été publiées à Berlin, 1801-1806, 12 vol. in-8°. On peut citer : le *Fils reconnaissant*, drame; le *Philosophe du monde; Sur les différents genres de poésie; Théorie de la mimique;* le *Miroir des princes*, et *Lorenz Stark*, roman de mœurs d'un style pur et d'une composition simple et attachante.

Engel (Samuel), géographe et économiste suisse, né à Berne, 1702-1784. Ses plus remarquables écrits sont : *Essai sur la manière la plus sûre d'établir un système de police des grains*, 1772; *Quand et comment l'Amérique a été peuplée*, 1767; *Mémoires géographiques et critiques sur la situation des pays septentrionaux de l'Asie et de l'Amérique, avec un Essai sur la route aux Indes par le Nord*, 1765; *Remarques sur la partie de la relation du capitaine Cook relative au bras de mer qui sépare l'Asie de l'Amérique*, 1780.

Engelberg, v de Suisse, sur l'Aa, à 28 kil. de Sarnen (Unterwalden); 1,800 hab. Abbaye de bénédictins fondée en 1121.

Engelberge, impératrice, morte en 890. Elle épousa l'empereur Louis II, fils de Lothaire, fut accusée d'adultère par les comtes d'Anhalt et de Mansfeld, et défendue victorieusement en champ clos par Boson, comte d'Arles, qui reçut le titre de roi et la main d'Hermengarde, fille de Louis II. A la mort de son mari, 875, elle fit agrandir le patrimoine de son gendre et mourut prisonnière en Allemagne.

Engelbrecht, noble suédois, fut chargé par les Dalécarliens de présenter au roi Éric XIII leurs griefs contre les gouverneurs. Il ne fut pas écouté, et revint à la tête des paysans soulevés, 1434. Les troupes royales furent battues, Éric déposé, et Engelbrecht nommé administrateur avec Charles Canutson. Il fut assassiné près d'Œrebro, 1436.

Engelmann (Godefroy), un des inventeurs de la lithographie, né à Mulhouse, 1788-1839. Ruiné dans son commerce d'indiennes par les événements de 1813, il alla en Allemagne étudier les essais lithographiques qui s'y faisaient, fonda une imprimerie à Mulhouse, puis à Paris, 1816, perfectionna toute la partie matérielle de l'art, et inventa la *chromo-lithographie* ou impression en couleur. Il a fourni des planches à de grands ouvrages, tels que les *Lettres sur la Suisse* de Raoul-Rochette, *Un mois à Venise* et *Voyage au Levant* du comte de Forbin; *Description historique et pittoresque du château de Chambord; Antiquités de l'Alsace; Voyage pittoresque dans le Brésil*. Il a publié un *Manuel du dessinateur lithographe*, 3e édition, 1830.

Engen, v. du grand duché de Bade, à 40 kil. de Constance, sur l'Aach; 2,300 hab. Victoire du général français Moreau sur les Autrichiens, le 3 mai 1800.

Enger, v. de Prusse, à 28 kil. S.O. de Minden (Westphalie); 1,500 hab. École militaire depuis 1863.

Enghien, v. de Belgique, à 32 kil. N. de Mons (Hainaut); 4,500 hab. Château. Toiles et dentelles. La baronnie d'Enghien a appartenu aux maisons de Luxembourg et de Bourbon. Henri IV la vendit au comte d'Aremberg, mais le titre de duc d'Enghien fut conservé en France par la maison de Condé, qui donna ce nom à Nogent-le-Rotrou, à Issoudun, et enfin à Montmorency.

Enghien-les-Bains, village de l'arr. et à 20 kil. S. E. de Pontoise (Seine-et-Oise), à 16 kil. de Paris; 800 hab. Eaux sulfureuses; bains très-fréquentés. Le village est situé au fond de la vallée de Montmorency, sur le bord d'un lac du même nom, et est entouré d'une grande quantité de maisons de plaisance.

Enghien (François de **Bourbon-Vendôme,** comte d'), frère du roi de Navarre Antoine, du cardinal de Bourbon Charles, et du prince de Condé Louis, 1519-1545, gagna la bataille de Cérisoles, en 1544.

Enghien (Louis-Antoine-Henri de **Bourbon-Condé,** duc d'), fils de Louis-Henri-Joseph de Bourbon, prince de Condé, né à Chantilly, en 1772, fusillé à Vincennes, en 1804. Il servit sous le prince de Condé, son grand-père, au camp de Saint-Omer, 1788, suivit ses parents à l'étranger, le 16 juillet 1789, se distingua dans l'*armée de Condé* et déposa les armes à la suite du traité de Lunéville, 1801. Il s'établit à Ettenheim, dans le grand-duché de Bade, avec Mlle de Rohan, qu'il avait peut-être épousée secrètement. Le Premier Consul, entouré de conspirateurs et d'assassins, informé par des rapports faux ou exagérés des visites secrètes du prince à Strasbourg, et le regardant comme un complice de Cadoudal, le fit arrêter et conduire à Paris. Le duc, traduit devant une commission militaire, fut condamné à mort et fusillé dans les fossés du château de Vincennes, le 21 mars 1804. Au mépris des lois qui permettent au condamné de se pourvoir en révision, la condamnation fut exécutée sur-le-champ.

Engoroun ou **Engornou,** v. du Soudan (Afrique), près du lac Tchâd, dans le royaume de Bornou; on lui donne 5,200 hab. Commerce de corail, cuirs, ambre; marché d'esclaves.

Engoyo, roy. du pays de Congo, en Afrique, sur la côte de l'Atlantique; capit. *Cabinda*.

Enguerra, v. d'Espagne, dans la prov. et à 16 kil. S. O. de Saint-Philippe (roy. de Valence); 5,000 hab.

Engyum, ancienne ville de Sicile, près des monts Nébrodes.

Enianes, tribu de l'anc. Grèce septentrionale, sur les bords du golfe Maliaque, au S. de la Thessalie.

Enimie (Sainte-), ch.-l. de canton, arr. et à 22 kil. O. de Florac (Lozère); 1,039 h. On dit que sainte Enimie, fille de Clotaire II, y fonda une abbaye.

Enipée, fl. d'Élide.— Riv. de Thessalie, prend source au mont Othrys, passe à Pharsale et se jette dans le Pénée. Auj. *Carissa*.

Enkhuisen, v. forte et port des Pays-Bas, à 46 kil. N. E. d'Amsterdam (Hollande septentrionale); 7,000 hab. Chantiers de construction; armements pour la pêche du hareng et de la morue; port ensablé sur le Zuiderzée.

Enna, anc. v. de Sicile, au centre. La mythologie plaçait dans les prairies d'Enna l'enlèvement de Proserpine par Pluton. Eunus, chef des esclaves, y commença la première guerre servile, en 133 av. J. C.

Ennery (Michelet d'), archéologue français, né à Metz, 1709-1786, parcourut l'Allemagne et l'Italie, et réunit une collection de 22,000 médailles, dont 20,000 antiques. Sa collection, vendue aux enchères, fut malheureusement dispersée; mais on en possède le catalogue, Paris, 1788, in-4°.

Ennery (Victor-Thérèse Charpentier, comte d'), né à Paris, mort à Port-au-Prince, en 1776. Il fut gouverneur des Antilles françaises sous le ministère de Choiseul, fit défricher Sainte-Lucie et ranima l'industrie et le commerce. Il régla des questions litigieuses avec les Anglais, et conclut avec l'Espagne le traité de l'Atalaye, 1776, qui garantissait à la France la partie occidentale de Saint-Domingue.

Ennezat, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 10 kil. O. de Riom (Puy-de-Dôme); 1,374 hab. Fabrique de sucre. Église commencée au XIe s.

Ennis, ville d'Irlande, chef-lieu du comté de Clare; 9,000 hab. Récolte de grains, fabrique de toiles.

Enniscorthy, ville d'Irlande du comté et à 20 kil. N. O. de Wexford, sur la Slaney; 7,500 hab. Fer, charbon, grains.

Enniskillen, v. d'Irlande, sur le lac Erne, ch.-l. du comté de Fermanagh; 6,000 hab. Grains, tanneries, distilleries. Fondée par William Cole, 1641, et possédée presque en entier par ses descendants.

Ennius (Quintus), poëte latin, né à Rudiæ en Calabre, 240-170 av. J. C. Il servit en qualité de centurion pen-

dant la 2e guerre punique, et fut amené de Sardaigne à Rome par Caton l'Ancien, à qui il donna des leçons de grec. Ennius s'établit sur l'Aventin où il avait une modeste maison et une seule esclave. Il ouvrit alors chez lui une école pour l'enseignement de la langue grecque et de la langue latine, qu'il connaissait ainsi que la langue osque. Sa vaillance, ses connaissances variées, la noblesse de son caractère lui valurent d'illustres amitiés, entre autres celles de Caton, de Fulvius Nobilior et de Scipion l'Africain, qui l'emmena à sa villa de Liternum. Il obtint le droit de cité, mourut à 70 ans, et fut enseveli dans le tombeau des Scipions. Du reste, il se croyait digne de tous les honneurs, proclamant que l'âme d'Homère revivait en lui, rejetant Andronicus dans le néant, Nævius parmi les Faunes, et se glorifiant de composer seul des vers capables d'enflammer les cœurs. Il était en grande vénération dans l'antiquité; Cicéron le cite à tout propos, Ovide lui promet l'immortalité, et Quintilien le compare à ces grands bois dont l'antiquité inspire un respect religieux. Il avait composé un très-grand nombre d'ouvrages, tels que des *tragédies* imitées des Grecs, surtout d'Euripide, et ses longues *Annales* en 18 livres, où il chantait en vers héroïques l'histoire de Rome, depuis les amours de Mars et de Rhéa jusqu'à son temps. Il en reste de nombreux, mais trop courts fragments. Ces fragments ont été recueillis par Maittaire, dans le *Corpus poetarum*, et, en partie, par M. Egger, dans ses *Latini sermonis vetustioris reliquiæ selectæ*, in-8°, 1843.

Ennodius (Magnus Félix), écrivain ecclésiastique, né à Arles, 473-521, d'une illustre famille gauloise, fut ordonné diacre, malgré lui, à 21 ans, et, selon son aveu, fut quelque temps diacre sans en avoir les mœurs. Saint Epiphane, évêque de Pavie, le détermina à changer de conduite, et Ennodius devint un des gardiens des lettre latines et un des protecteurs du peuple contre les Barbares. Il composa l'apologie du pape Symmaque, le panégyrique de Théodoric le Grand, et fut appelé, vers 511, au siége de Pavie. Envoyé deux fois par le pape Hormisdas près de l'empereur Anastase pour mettre un terme aux dissensions des deux églises d'Orient et d'Occident, il n'obtint rien, et mourut à Pavie. L'Eglise l'a mis au rang des saints, et l'honore le 17 juillet. On a de lui : neuf livres de *Lettres*, le *Panégyrique de Théodoric*, un *Traité pour la défense du pape Symmaque*, la *Vie de saint Epiphane*, la *Biographie* d'Ennodius lui-même, vingt-huit *Sermons*, et des *Poésies*, hymnes, épithalames, épigrammes ou inscriptions. La meilleure édition des œuvres d'Ennodius est celle de Sirmond, Paris, 1611, in-8°.

Enoch ou **Hénoch,** fils de Caïn, bâtit la première ville, *Enochia*.

Enoch, septième patriarche, fils de Jared, père de Mathusalem, vécut 365 ans, fut transporté au ciel à cause de sa piété, et ne mourut pas. Il existe un *Livre d'Enoch* que l'anglais James Bruce rapporta d'Abyssinie en 1769, et que l'Eglise ne reconnaît pas comme canonique.

Enogat (Saint-), bourg de l'arrond. de Saint-Malo (Ille-et-Vilaine). Grains, bestiaux; 2,513 hab.

Enos, ville de Turquie, sur le golfe d'Enos, près de l'embouchure de la Maritza, à 57 kil. N. O. de Gallipoli (Roumélie); 8,000 hab. Port ensablé.

Enos, fils de Seth, institua le premier les cérémonies du culte divin.

Enquêteurs royaux, inspecteurs institués par saint Louis pour surveiller les officiers royaux. Ils ressemblaient aux *missi* de Charlemagne, mais disparurent à la mort du roi qui les avait créés.

Enregistrement, inscription sur des registres spéciaux des ordonnances des rois ou des arrêts des tribunaux. Etienne Boileau en donna l'exemple en faisant un recueil des actes de sa juridiction. Le parlement de Paris l'imita et eut des registres pour y placer des ordonnances royales qui devaient servir de règle à ses arrêts. Dès le xve s., le parlement fonda sur cet usage la prétention d'examiner les ordonnances avant de leur donner force de loi en les enregistrant. Ainsi, en 1462, il refusa d'enregistrer un don fait par le roi au comte de Tancarville, et il fallut un ordre exprès pour l'y contraindre. Le roi triomphait des résistances parlementaires au moyen d'ordonnances spéciales qui commandaient d'enregistrer ou par les *lits de justice*. Ce *droit d'enregistrement*, qui ne peut se justifier par l'histoire, eut des conséquences très-graves : il arrêta souvent le despotisme, mit un frein aux dépenses et donna au peuple une sorte de sauvegarde, en l'absence de représentation nationale régulière. D'autre part, il entrava quelquefois d'utiles réformes, par exemple, lorsque le parlement refusa d'enregistrer l'édit de Nantes, 1598, lorsqu'il provoqua, par une opposition systématique à tous les édits, les premiers troubles de la Fronde, lorsque, enfin, il agita, sans les satisfaire, les esprits déjà éveillés du xviiie s. — Aujourd'hui, l'*enregistrement* est tout à la fois une mesure fiscale et une garantie pour les particuliers : moyennant un droit déterminé, on fait inscrire sur les registres publics les actes et conventions, qui reçoivent dès lors force de loi. Les lois organiques de l'enregistrement sont celles du 22 frimaire an VII (27 mai 1799), du 14 août 1793, du 12 décembre 1798. Ce service est administré par un directeur général relevant du ministre des finances, par des directeurs, inspecteurs, vérificateurs et receveurs.

Ens (*Anesus*), riv. d'Autriche, affl. de droite du Danube, passe à Rastadt, Steyer, Ens, et finit après 237 kil. de cours; elle reçoit la Salza styrienne et la Steyer. Elle divise l'archiduché d'Autriche en deux parties : *Pays au-dessus de l'Ens* ou Haute-Autriche, cap. *Lintz*, et *pays au-dessous de l'Ens* ou Basse-Autriche, cap. *Vienne*.

Ens, v. de l'empire d'Autriche (Haute-Autriche), sur l'Ens, près de son embouchure dans le Danube; 4,000 h.; à peu de distance de l'anc. *Lauriacum*.

Enseignes, signes sous lesquels se rangent les soldats. Chez les Hébreux, chaque tribu avait son enseigne, Juda un lion, Zabulon un navire, etc. Chez les Egyptiens, les enseignes étaient les images des dieux. Chez les Perses, c'était un aigle ou un manteau au bout d'une lance. Les Grecs avaient une multitude d'enseignes, telles qu'un bouclier, un casque, une branche d'olivier, un sphinx. A Rome, l'enseigne de la légion fut d'abord une poignée de foin placée au bout d'une longue fourche; plus tard, la légion eut pour enseignes des figures d'aigle, de loup, de cheval, de sanglier et de minotaure, plus un morceau de laine carré ou *vexillum* pour chaque cohorte, et une main ouverte ou *signum* pour chaque centurie. Marius remplaça toutes ces enseignes par une seule, l'aigle, qui resta en usage jusqu'à la fin de l'Empire. Les Gaulois avaient pour enseignes les bêtes de leurs forêts; les Francs Saliens une tête de bœuf; les Francs Ripuaires une épée. Les Français ont eu pour enseignes les fleurs de lys jusqu'en 1792, le coq gaulois sous la République, l'aigle sous l'Empire, les fleurs de lys sous la Restauration, le coq gaulois de 1830 à 1852; le 2e Empire a repris l'aigle qui avait été si illustré par les victoires du premier.

Enseignes, sous l'ancien régime, officiers d'infanterie qui portaient les *enseignes* ou drapeaux.

Enseignes, officiers de marine qui prennent rang après les lieutenants de vaisseau. A l'origine ils étaient chargés de la garde des *enseignes* ou pavillons de poupe.

Enseignes de boutiques, usage très-ancien, nécessaire lorsque les maisons ne portaient pas de numéros, c'est-à-dire jusqu'au xviiie s. Les enseignes étaient souvent énormes et suspendues en travers de la rue. Le lieutenant de police, Sartines, ordonna qu'elles seraient accrochées à plat sur les murs, avec une saillie de 4 pouces au plus, 1761. Aujourd'hui encore beaucoup de professions font usage d'enseignes quelquefois bizarres, déraisonnables et prétentieuses.

Ensenada (Zénon-Silva de Somodevilla, marquis de la), ministre espagnol, né à Seca, près de Valladolid, 1690-1762, devint ministre des finances sous Ferdinand VI. L'administration simplifiée, les arts encouragés, la marine militaire augmentée, le commerce protégé, la marine marchande accrue, le trésor rempli préparèrent, en les facilitant, les réformes plus radicales du règne de Charles III. Le marquis de la Ensenada fut renversé en 1759, à l'avénement de Charles III.

Ensheim ou **Entzheim,** comm. de l'anc. arr. et à 10 kil. S. O. de Strasbourg (B.-Alsace); 700 hab. Victoire de Turenne sur le duc de Lorraine, général des Impériaux, 4 oct. 1674.

Ensisheim, anc ch.-l. de cant. de l'arr. et à 25 kil. S de Colmar (H.-Alsace), sur l'Ill; 3,800 hab. Maison centrale de détention; hôtel de ville de style gothique. Autrefois capitale de la Haute-Alsace et siége du conseil souverain de toute la province, 1659-1674.

Entérinement, vérification à laquelle sont soumis certains actes devant la justice, et qui les rend *entiers* (*integros*), qui en assure l'exécution. Les parlements de l'ancienne France entérinaient presque tous les actes de la chancellerie, lettres patentes, lettres de grâce lettres de noblesse, commutations de peine.

Entinopus, architecte grec, vivait en 413 ap. l'ère

chrétienne. Il fut le premier fondateur de Venise. Lors de l'invasion de Radagaise et des Suèves, en 405, il se réfugia au lieu où se trouve maintenant Venise. En 409, des habitants de Padoue, qui fuyaient devant Alaric, y bâtirent 24 maisons; en 452, des citoyens d'Aquilée menacés par Attila vinrent les rejoindre, et Venise fut dès lors une bourgade de pêcheurs qui devint bientôt florissante.

Entlebuch, vallée de la Suisse, canton de Lucerne, arrosée par l'Entle; ch.-l., *Entlebuch;* 3,000 hab.

Entragues ou **Entraigues**, bourg de l'arr. et à 12 kil. S. O. de Capentras (Vaucluse); 2,308 hab.

Entragues (Charles de **Balzac** d'), gentilhomme du duc de Guise, Henri le *Balafré*, ayant accablé de son mépris le comte de Quélus, mignon de Henri III, fut cause du duel entre Quélus, Maugiron et Livarot d'une part, Schomberg, Ribérac et lui de l'autre. Entragues et Livarot seuls survécurent (27 avril 1578).

Entragues (Henriette de **Balzac** d'), fille de François d'Entragues, frère aîné du précédent et de Marie Touchet, succéda à Gabrielle d'Estrées dans la faveur de Henri IV. Elle obtint de lui le marquisat de Verneuil et une promesse écrite de mariage que Sully déchira. Elle entra avec son frère, le comte d'Auvergne, et son père, dans un complot dont faisaient partie le duc de Savoie et le roi d'Espagne. Elle fut éloignée de la cour, et mourut en 1633.

Entrains, bourg de l'arr. de Clamecy (Nièvre), sur le Nohain. Bois, grains; 2,381 hab.

Entrames, bourg de l'arr. et à 10 kil. S. E. de Laval (Mayenne); 1,500 hab. Près de là est le *Port-du-Salut*, maison de trappistes.

Entraygues, ch.-l. de canton de l'arr et à 20 kil. N. O. d'Espalion (Aveyron), sur le Lot; 1,923 hab.

Entrecasteaux (Joseph-Antoine **Bruni**, chevalier d'), navigateur et amiral français, fils d'un conseiller au parlement de Provence, né à Aix, 1739-1793, entra dans la marine à 15 ans, et servit dans la guerre de Sept Ans et dans la guerre d'Amérique. En 1786, il fut créé commandant de la station des mers de l'Inde, et fit une belle expédition de l'Inde en Chine en passant par le détroit de la Sonde, les Moluques et le grand Océan à l'E. des Philippines et des Mariannes jusqu'à Canton. En 1787, il obtint le gouvernement des îles de France et de Bourbon, et l'année suivante, il fut nommé chef de l'expédition envoyée par Louis XVI à la recherche de La Pérouse. Il partit de Brest le 28 septembre 1791, avec les deux navires *la Recherche* et *l'Espérance*, reconnut la côte occidentale de la Nouvelle-Calédonie, de l'île Bougainville et de la Nouvelle-Irlande, les îles de l'Amirauté, la côte S. O. de l'Australie, l'île de Van-Diemen, l'archipel Tonga ou des Amis, la partie N. de la Louisiane et la Nouvelle-Guinée. Il passa en vue de l'île de Vanikoro, sans se douter que l'expédition de La Pérouse y avait échoué, et mourut du scorbut et de la dyssenterie, le 20 juillet 1793. Son lieutenant, d'Auribeau, prit le commandement, et, à sa mort, le capitaine de pavillon. de Rossel, ramena l'expédition en Europe. Il en a publié les résultats sous ce titre: *Voyage de d'Entrecasteaux, envoyé à la recherche de La Pérouse*, Paris, 1808, 2 vol. in-4° et atlas in-fol.

Entrecasteaux (Canal d'), détroit de la Mélanésie, entre l'île Bruni et la côte S. E. de la Tasmanie, près du cap Sud.

Entrecasteaux, bourg de l'arr. et à 24 kil. N. E. de Brignoles (Var); 2,000 hab.

Entre-deux-mers (L'), ancienne prévôté de France, entre la Dordogne et la Garonne; ch.-l., Créon (Gironde).

Entre-Dordogne (L'), ancien pays de France, sur la rive droite de la Dordogne et de la Gironde, de part et d'autre de l'Isle; ch.-l., Libourne; v. princ., Blaye.

Entre-Douro-et-Minho, ancienne province du Portugal, sur la frontière sept., ch.-l., *Braga*. Elle forme maintenant la province de *Minho*.

Entrées, droit qu'avaient certains personnages, grâce à leurs fonctions ou à leur naissance, d'être admis aux réceptions du roi, de la reine ou des princes. Il y avait l'*entrée du cabinet*, réservée aux aumôniers, écuyers, capitaines des gardes, ministres et secrétaires d'État; l'*entrée familière*, qui avait lieu au réveil du roi, et qui appartenait exclusivement aux princes et à quelques grands seigneurs; les *grandes* et les *petites entrées*, qui différaient par l'heure plus ou moins matinale où l'on était admis.

Entre-Loire-et-Allier (L'), ancien pays de France; ch.-l., Saint-Pierre-le-Moutier (Nièvre).

Entremont, vallée étroite de la Suisse, entre Martigny et le grand Saint-Bernard (canton du Valais).

Entremont, colline près d'Aix (Bouches-du-Rhône), où se trouvait la cité des Ligures-Salyes.

Entre-Rios, l'une des provinces de la confédération Argentine, entre le Parana à l'O., et l'Uruguay à l'E. Superficie 111,000 kil. carrés; population, 134,000 hab.; ch.-l., *la Concepcion.* Riches pâturages, élève de bétail, commerce de laines.

Entrevaux, ch.-l de canton de l'arr. et à 56 kil. N. E. de Castellane, sur le Var (Basses-Alpes); 1,904 hab. Ville forte, citadelle.

Entzheim. V. Ensheim.

Envoûtement, maléfice en usage en France aux xive, xve et xvie s. On façonnait une image de cire représentant la personne que l'on voulait *envoûter*, et on lui piquait la poitrine pendant la messe. La personne représentée devait être percée comme l'image. Robert d'Artois envoûta Philippe de Valois, la reine et leur fils Jean.

Enyed (Nagy-) ou **Strasbourg,** v. de l'empire d'Autriche, dans la Transylvanie, à 50 kil. S. de Klausenbourg, près du Maros, affl. de la Theiss; 6,000 hab. Gymnase calviniste.

Enz ou **Ens,** riv. d'Allemagne, descend de la Forêt-Noire, dans le Wurtemberg, entre dans le grand-duché de Bade, coule dans une vallée accidentée, arrose Pforzheim, reçoit la Nagold et se jette dans le Necker à Bezigheim, après un cours de 120 kil.

Enzersdorf, v. d'Autriche, dans la Basse-Autriche, à 13 kil. E. de Vienne, en face et au S. de l'île de Lobau; 800 hab.

Enzersdorf (Maria-), village d'Autriche, près de Vienne. Château des princes de Lichtenstein.

Enzina ou **Encina** (Juan de la), poëte espagnol, né à Salamanque 1468-1534, fut maître de chapelle du Vatican, sous Léon X, et a écrit un *Cancionero*, recueil de poésies légères, des drames religieux ou *representaciones* précédées d'un *Arte de trovar* ou art poétique, et un *Poëme sur un voyage aux saints Lieux*.

Enzio, diminutif d'Enrico, fils naturel de l'empereur Frédéric II, 1224-1272, fut couronné par son père roi de Sardaigne, gagna sur les Génois la bataille navale de la Melloria et chargea de chaînes d'argent les prélats qu'il y saisit, mais fut battu et fait prisonnier à Fossalta par les Bolonais en 1249. Les instances de Frédéric, qui l'aimait tendrement, ne purent le rendre à la liberté; il vécut 23 ans renfermé dans un palais de Bologne. On dit que la famille de Bentivoglio est issue d'Enzio.

Eole, dieu des vents, fils de Jupiter et de Ménallippe. Ses 12 enfants soufflaient les vents; son pouvoir était subordonné à celui de Neptune, sans la permission duquel il ne pouvait faire sortir les vents de l'antre qui était tout son domaine.

Eolie ou **Eolide**, anc. contrée de l'Asie Mineure, au N. O., entre la Troade au N., et l'Ionie au S. Elle fut peuplée par des colons éoliens qui fuyaient le Péloponnèse envahi par les Doriens. Ils y fondèrent 12 villes unies par un lien fédératif: Cyme ou Cumes, Larisse, Grynia, Néon-Tichos, Myrine, Cilla, Temnos, Elée, Pitane, Notion, Egirouse et Smyrne. Cette dernière devint une possession des Ioniens.

Eoliennes (Iles), 7 petites îles au N. de la Sicile: Strongyle, Phénicade, Ericode, Hiéra, Didyme, Vulcania et Lipara. Auj. îles *Lipari*.

Eoliens, une des 4 tribus helléniques, descendaient d'Eolus, fils d'Hellen et petit-fils de Deucalion. De la Thessalie, ils passèrent en Béotie et dans le Péloponnèse. Chassés par les Doriens, que conduisaient les Héraclides, ils se dispersèrent; cependant la majeure partie de la tribu se fixa sur la côte N. O. de l'Asie Mineure, qui prit leur nom. Le dialecte éolien est employé par les poëtes lyriques, Alcée, Sapho, Corinne, Pindare.

Eon de l'Estoile, gentilhomme breton, s'imagina être le fils de Dieu, parce qu'il entendait chanter dans la liturgie: *Per eum* (que l'on prononçait *eon*) *qui venturus est judicare vivos et mortuos.* Il parcourut les provinces en faisant des adeptes, fut saisi par l'archevêque de Reims, traduit devant le concile que le pape Eugène IV tint en cette ville, et condamné à la prison perpétuelle. Beaucoup de ses disciples furent brûlés vifs (1148). Il mourut peu après.

Eon (Charles-Geneviève-Louis-Auguste-André-Timothée de **Beaumont** d'), agent diplomatique français, né à Tonnerre 1728-1810), fut célèbre par l'ambiguïté de son sexe. Envoyé à Saint-Pétersbourg, il obtint de l'impératrice Elisabeth l'alliance de la Russie contre la

Prusse (1756). Il servit avec distinction dans la guerre de Sept Ans, fut nommé chevalier de Saint-Louis et envoyé à Londres comme ministre plénipotentiaire. Là, il eut, avec l'ambassadeur, comte de Guerchy, de graves démêlés, fut disgracié officiellement, mais continua à correspondre secrètement avec Louis XV et le comte de Broglie, *l'oreille du roi*. En 1763, le bruit se répandit, à Londres, qu'il était une femme déguisée, et ses ennemis firent si bien que Louis XVI, en l'autorisant à rentrer en France, exigea qu'il revêtît des habits de femme. Il parut donc à Versailles en robe montante, coiffé d'une toque de velours, avec ses membres de maître d'armes et son visage couturé de coups de sabre. Il retourna en Angleterre en 1783, reçut du roi une pension de 12,000 livres, et, à la Révolution, fut réduit à donner des assauts avec le fameux Saint-Georges. Il a composé plusieurs ouvrages d'histoire et d'économie politique publiés en 1775, en 13 vol. in-8°.

Eons (du grec αἰων, temps), émanations ou manifestations de Dieu, qui concourent à la création du monde, suivant les gnostiques.

Eordée, canton de l'anc. Macédoine, dans la Mygdonie, au N.

Eoua, île de la Polynésie, dans l'archipel Tonga ou des Amis; découverte par Tasman, en 1643.

Epacte, terme du comput ecclésiastique; il indique l'âge de la lune au commencement de chaque année dans le calendrier grégorien. Ainsi, si la nouvelle lune arrive le 25 décembre, la lune aura 6 jours et l'épacte sera VI. Ce fut au VIII^e^ s. que s'établit l'usage de marquer l'épacte dans les actes publics. Le cycle (ou durée, révolution) des épactes expire avec le *nombre d'or* ou 19 ans; l'ordre des épactes recommence.

Epaminondas, général thébain, 411-362 av. J. C., était fils de Polymnis et descendant de Cadmus. Malgré sa pauvreté, il reçut une brillante éducation, il apprit la musique sous Denys et Olympiodore, la danse sous Calliphron, la philosophie pythagoricienne sous Lysis de Tarente, l'éloquence sur l'Agora de Thèbes, la guerre sur le champ de bataille de Mantinée, où il sauva la vie à Pélopidas, 385. Témoin des excès du parti oligarchique, de la prise de la Cadmée par le spartiate Phébidas et de l'exil de ses amis, il resta dans sa patrie et se borna à approuver la conjuration des exilés, 379. Après leur victoire, il protégea le parti vaincu, maintint l'ordre et le calme dans la ville, et fut le député de Thèbes au congrès de Sparte, 372, où l'on devait traiter du rétablissement de la paix. Le roi de Sparte, Agésilas, voulait faire exécuter partout, excepté dans les pays dominés par Lacédémone, le traité d'Antalcidas qui donnait à toutes les villes la liberté, c'est-à-dire l'isolement et la faiblesse. Epaminondas déclara que Thèbes resterait à la tête de la ligue béotienne tant que Sparte n'affranchirait pas les cités laconiennes et messéniennes. La guerre fut déclarée. Le roi Cléombrote envahit la Béotie avec 11,000 hommes; Epaminondas le joignit à Leuctres, près de Platée, avec 6,500 soldats. Son habileté stratégique et sa valeur lui donnèrent la victoire, 371; 4,000 Lacédémoniens restèrent avec leur roi sur le champ de bataille, et l'hégémonie de Sparte passa à Thèbes. Epaminondas fit bâtir Mégalopolis en Arcadie, envahit le Péloponnèse, et montra pour la première fois aux femmes de Sparte la fumée d'un camp ennemi. Il repassa l'isthme, lorsque l'athénien Iphicrate fut venu joindre Agésilas, et laissa dans le Péloponnèse un nouveau rempart de la liberté des peuples, la ville de Messène. Accusé d'avoir gardé son commandement au delà du temps prescrit, il gagna sa cause, accepta la charge de nettoyer la ville, en disant que les hommes honorent les emplois, et fut remis à la tête de l'armée qu'appelaient les Péloponnésiens. Le passage de l'isthme fut forcé malgré la présence de 20,000 ennemis, les campagnes furent ravagées, mais l'athénien Chabrias défendit Corinthe avec succès, et les Thébains, jalousés par les Arcadiens, menacés par un renfort de Celtes et d'Ibères que Denys le Tyran envoyait au secours de Sparte, rentrèrent en Béotie. L'année suivante, Epaminondas sauva, en Thessalie, l'armée où il servait comme simple soldat, 367, fut élu de nouveau général et envoyé pour la 3^e^ fois dans le Péloponnèse. Il interrompit cette expédition pour venir équiper sur l'Euripe une flotte avec laquelle il fit entrer Rhodes, Chio et Byzance dans l'alliance de Thèbes, et battit l'athénien Lachès. Appelé, en 362, par les Tégéates, il entra une 4^e^ fois dans le Péloponnèse, faillit surprendre Sparte et gagna sur Agésilas la bataille de Mantinée. Il y fut blessé mortellement et expira en disant : « Je laisse deux filles immortelles, Leuctres et Mantinée. » Diodore de Sicile le place au-dessus des autres grands généraux de la Grèce. « Chacun de ces hommes illustres offre, dit-il, un élément de gloire, tandis qu'il réunit toutes les grandes qualités; la vigueur du corps, la force de l'éloquence, l'élévation de l'âme, le désintéressement, la générosité et, avant tout, la bravoure et l'habileté stratégique. Tant qu'il vécut, sa patrie eut l'empire de la Grèce; elle le perdit à sa mort. » Pourquoi faut-il qu'un héros si parfait n'ait jamais eu à combattre que des Grecs? *V.* sa *Vie* par Cornelius Nepos.

Epaphrodite, affranchi et secrétaire de Néron, l'aida à se tuer, et fut condamné par Domitien d'abord à l'exil, ensuite à mort pour avoir porté la main sur un empereur. Le philosophe Epictète fut son esclave.

Epaphus, fils de Jupiter et d'Io, causa, dit-on, indirectement la mort de Phaëton en lui contestant sa naissance. On a dit qu'il fut le fondateur de Memphis.

Eparchie, dans l'empire d'Orient, subdivision d'un *thème* ou division militaire; — en Russie, diocèse; — dans la Grèce moderne, arrondissement ou subdivision d'un *nome*.

Epargne, trésor central du royaume de France, établi par François I^er^, 1523, pour centraliser l'argent de toutes les caisses.

Epargne (Caisses d'), institutions destinées à recevoir les épargnes des artisans et à les tenir toujours à leur disposition, tout en leur en servant les intérêts. La première caisse d'épargne fut créée à Berne, en 1787; elle fut imitée à Edimbourg en 1813, à Londres en 1816, et à Paris en 1818. En 1835, la loi intervint dans l'organisation des caisses d'épargne, pour fixer le maximum des sommes à déposer et le taux des intérêts.

Epaves. Ce mot a désigné les animaux *effarés* (*expavefacta*), errants, sans guides, puis les objets sans possesseur connu, enfin les personnes nées hors du lieu de leur résidence momentanée. Dans les temps féodaux, les épaves appartenaient aux seigneurs hauts justiciers après un délai fixé, qui variait suivant les coutumes.

Epée (Charles-Michel, abbé de l'), fondateur de l'Institution des sourds-muets, né à Versailles, 1712-1789. Fils d'un architecte du roi, il se destina au sacerdoce, reçut un canonicat de l'évêque de Troyes, neveu de Bossuet, et fut excommunié par Beaumont, archevêque de Paris, comme adversaire de la bulle *Unigenitus*. Il entreprit alors l'éducation de deux jeunes sourdes-muettes, se passionna pour son œuvre, et résolut de donner un langage à ces déshérités de la nature. Le premier établissement de sourds-muets fut formé par lui seul, soutenu de ses deniers et entretenu aux dépens même de sa nourriture. Son système consistait à remplacer les sons par les mouvements de la main, et l'audition par la vue. Il imagina un alphabet simple et facile, composé des signes que les sourds-muets emploient le plus fréquemment pour communiquer avec leurs proches, le fit apprendre à ses élèves, et leur donna ainsi d'abord le moyen de comprendre leur maître, et ensuite celui de s'instruire dans la lecture et l'écriture, pour communiquer avec tous les hommes. L'abbé de l'Epée est un des bienfaiteurs de l'humanité, non-seulement par les précieux résultats qu'il a obtenus, mais aussi par l'admirable charité avec laquelle il s'est dépouillé lui-même pour ses malheureux pupilles. On a de lui : *Institution des sourds-muets par la voie des signes*, 1774, réédité sous ce titre : *Véritable manière d'instruire les sourds-muets*, 1784. L'abbé Sicard, son élève, a achevé le *Dictionnaire général des signes employés dans la langue des sourds-muets*.

Epée (Ordre de l'), ordre de chevalerie institué par Gustave Vasa, roi de Suède. L'insigne est une croix de Saint-André formée par deux épées.

Epée. On ignore la forme de l'épée des Romains dans les premiers siècles de leur histoire. Vers la 2^e^ guerre punique, ils adoptèrent l'épée espagnole, large, solide, courte et à deux tranchants. — L'épée des Gaulois était longue, à un seul tranchant, et si mal trempée qu'après avoir asséné un coup le soldat devait la redresser sur son genou. — Au moyen âge, l'épée des chevaliers était fort longue, lourde, et se maniait avec les deux mains. C'était l'arme par excellence, et celles des héros recevaient des noms : l'épée de Charlemagne s'appelait *Joyeuse;* celle d'Arthur, *Scalibor;* celle de Bradimard, *Flamberge;* de Renaud, *Balisarde;* de Roland, *Durandal*. Ces épées pouvaient fendre en deux un homme armé, comme le firent celles de Charlemagne et de Godefroy de Bouillon. L'épée était, sous l'ancienne monarchie, le symbole de la puissance souveraine. Dans les cérémonies le connétable la portait nue devant le

roi. L'habitude de porter l'épée, même en temps de paix, inconnue aux Romains, a été transmise aux Français et aux Allemands par les Gaulois et les Germains, leurs ancêtres. De nos jours encore il y a des *épées civiles*, à poignée de nacre, et, par une singulière anomalie, les membres de l'Institut portent l'épée.

Epéens, premiers habitants de l'Elide, qui avaient pour roi Epéus, fils d'Endymion.

Epériès, v. de l'empire d'Autriche, dans le cercle de Sars, à 22 kil. N. E. de Bude (royaume de Hongrie); 9,000 hab. Evêché catholique grec; collége luthérien. Fortifications, grands faubourgs, beaux édifices, entre autres la cathédrale et l'hôtel de ville. Fabriques de draps et de toiles; commerce de cuirs. A 3 kil. d'Epériès sont les salines importantes de *Sowar* ou *Salzbourg*.

Epernay, ch.-l. d'arrond., à 32 kil. de Châlons-sur-Marne (Marne), par 49° 2′ 52″ lat. N., et par 1° 36′ 47″ long. E., sur la rive gauche de la Marne et sur le chemin de fer de Paris à Strasbourg; 13,506 hab. Collége, tribunal de commerce, bibliothèque. Epernay est entourée de coteaux qui produisent le fameux vin de Champagne. Son port est très-animé et envoie à Paris beaucoup de bois. Elle est le centre de la fabrication et du commerce des vins de Champagne, que l'on exporte dans le monde entier. Les coteaux sont creusés de caves immenses où le vin est conservé en bouteilles. — Cette ville est très-ancienne; elle a été assiégée par Henri IV en 1592, et prise après une résistance acharnée; le maréchal de Biron périt dans le siége.

Epernon, autrefois *Autrist*, bourg de l'arrond. et à 25 kil. N. E. de Chartres (Eure-et-Loir), sur le chemin de fer de l'Ouest; 2,029 hab. Commerce de blés et de farines. La seigneurie de cette ville fut érigée en duché-pairie pour Nogaret, l'un des favoris de Henri III.

Epernon (JEAN-LOUIS DE **Nogaret** DE LA **Valette**, duc D'), favori de Henri III, 1554-1642, était issu d'une famille de petite noblesse du Toulousain. Il accompagna le duc d'Anjou au siége de La Rochelle, 1573, et fut surchargé d'honneurs par son maître devenu roi. Chevalier du Saint-Esprit, duc et pair, colonel général de l'infanterie, amiral de France, gouverneur des Trois-Evêchés, du Boulonnais, de la Normandie, de la Touraine, de l'Angoumois, de l'Aunis et de la Saintonge, il reçut encore une dot de 300,000 écus comme futur époux de Christine, sœur de la reine. Après l'assassinat de Henri III, en 1589, il abandonna Henri IV avec la majeure partie des catholiques, et, malgré les efforts du roi pour se l'attacher, intrigua avec Philippe II contre son souverain. Odieux au peuple par sa rapacité, à la noblesse par son orgueil, il ne fit jamais une soumission sincère. Il était dans le carrosse du roi lorsque Ravaillac commit son crime, 1610. Aussitôt il somma le Parlement de donner la régence à la reine et se prépara à gouverner en son nom. Mais Concini le supplanta, de Luynes le relégua en Guyenne, Richelieu le priva de ses charges et l'obligea à demander pardon à Sourdis, archevêque de Bordeaux, qu'il avait offensé. Le duc d'Epernon mourut à 88 ans, chargé d'années et d'intrigues.

Eperons. Au moyen âge, les éperons dorés étaient le signe distinctif des chevaliers. D'après une ordonnance de 1270, on coupait sur un fumier les éperons dorés de celui qui les portait sans être noble du côté paternel. Lorsqu'on faisait un chevalier, le parrain lui chaussait les éperons; lorsqu'on le dégradait, les éperons étaient brisés ou enlevés. Ils formaient aussi une redevance féodale.

Eperons (Journée des), nom donné à deux batailles perdues par les Français : celle de Courtray, 1302, où les Flamands trouvèrent 4,000 paires d'éperons dorés, dont ils suspendirent 500 dans la cathédrale de Courtray; — celle de Guinegate, 1513, où la gendarmerie, saisie d'une terreur panique, se servit plus de ses éperons que de ses épées.

Eperon d'or (Ordre de l'). Ordre civil et militaire, créé par le pape Paul III, réformé par Grégoire XVI, en 1841. La décoration est une croix d'or à huit pointes, émaillée de rouge, avec l'effigie de saint Sylvestre, et de laquelle pend un petit éperon.

Epéus, roi des Epéens en Elide. — Fils de Panopée, constructeur du cheval de bois, à l'aide duquel les Grecs entrèrent dans Troie; fondateur de Métaponte en Italie.

Epfig, bourg de l'arrond. de Schlestadt (B.-Alsace). Tuiles, grains, vins, fer; ébénisterie; 3,000 hab.

Ephèse, anc. ville de l'Asie Mineure, à 60 kil. S. de Smyrne (Ionie), sur le Caystre et près de la mer Egée. Elle fut célèbre, dès la plus haute antiquité, par son temple de Diane, qui fut deux fois reconstruit. Le plus antique était d'architecture égyptienne, long de 140 m. et large de 73. Le second, à la construction duquel contribuèrent toutes les villes grecques d'Asie, était un monument d'ordre ionique, et fut regardé comme une des merveilles du monde. On y travailla plus de deux siècles. Il fut brûlé par Erostrate, qui voulait rendre son nom immortel, le jour même de la naissance d'Alexandre, 356 avant J. C. Le troisième temple, œuvre de Chiromocrate, fut orné par les plus grands artistes de la Grèce; Praxitèle sculpta l'autel, Parrhasius et Apelle le décorèrent de peintures; mais sa statue d'or de Diane et la richesse de son trésor attirèrent les Barbares : il fut pillé par les Goths, débarqués en Asie Mineure pendant l'anarchie militaire, 263. Constantin le fit raser. Ephèse a vu naître Héraclite, Parrhasius et Apelle; saint Paul y prêcha, 57; Timothée en fut le premier évêque; le troisième concile œcuménique y fut tenu, 431. Aujourd'hui les ruines de cette illustre cité sont dispersées à l'embouchure du Caystre, au milieu d'un marais qui borde la rive gauche de ce fleuve, et ne consistent plus qu'en quelques pans de murs, parmi lesquels on croit reconnaître ceux du temple. Le village d'*Ajasluk* est bâti un peu au-dessus, sur des ruines plus modernes.

Ephètes, nom des juges qui formaient, à Athènes, un tribunal criminel auquel on pouvait en appeler des sentences des autres tribunaux. Il fut institué par Dracon et réformé par Solon. Il y avait 51 éphètes, 5 par tribu, et le dernier choisi par le sort.

Ephialte, Trachinien, qui dirigea les Perses de Xerxès, par un sentier de l'Œta et les conduisit en deçà des Thermopyles, sur les derrières de Léonidas. Le *sentier d'Ephialte* fut suivi par Caton, lieutenant d'Acilius Glabrion, dans la guerre contre Antiochus.

Ephod, vêtement sacerdotal des Hébreux. C'était une robe de lin à manches, qui tombait par devant jusqu'aux genoux, et, par derrière, jusqu'aux talons.

Ephore, historien grec, né à Cyme en Eolide, vers 380 av. J. C. Il fut, avec Théopompe, élève d'Isocrate, qui lui donna le conseil de quitter l'éloquence pour l'histoire. Ephore composa une *Histoire générale* en 30 livres, commençant au retour des Héraclides et s'étendant jusqu'au siége de Périnthe, en 341. Cet ouvrage traitait de l'histoire des Barbares comme de celle des Grecs; il fut le premier essai d'histoire universelle. Il est perdu ainsi que tous les autres livres d'Ephore. Les courts fragments qui en restent ont été recueillis par Müller, dans les *Fragmenta historicorum Græcorum*, Paris, 1841, in-8°, 1er vol., p. 234-277.

Ephores (ἐφορᾶν, inspecter), magistrats de Sparte, établis par Lycurgue, suivant Hérodote et Xénophon, par le roi Théopompe, suivant Aristote. « Ils avaient, dit Xénophon (*Rép. de Sparte*, 8), le droit d'imposer des amendes, de les faire payer sur-le-champ, d'interdire les magistrats au milieu de leurs fonctions, même de les emprisonner et de leur intenter un procès criminel. » Ils étaient au nombre de cinq, autant sans doute qu'il y avait de tribus locales ou de quartiers à Sparte. Ils étaient annuels, et ils semblent avoir exercé, dès l'origine, sur tout ce qui concernait la vie civile des Spartiates, une juridiction qui ne fut peut-être jamais déterminée, et qui admit, par conséquent, un accroissement indéfini. On les a comparés aux tribuns de Rome, et, en effet, ils ont avec eux plus d'un trait de ressemblance. Le roi Cléomène III abolit leur magistrature.

Ephra, anc. v. de Judée, tribu de Manassé; patrie de Gédéon.

Ephraïm, 2e fils de Joseph, donna son nom à une tribu israélite établie entre le Jourdain et la mer, au S. de la tribu de Manassé, au N. des tribus de Dan et de Benjamin. V. *Sichem*.

Ephrem (Saint) de Nisibe, né vers 320, mort vers 378, le plus célèbre théologien de l'Eglise de Syrie. Disciple de saint Jacques, évêque de Nisibe, et retiré dans la solitude, il passa sa vie à écrire des instructions pour les moines, à prêcher la foule qu'attirait son éloquence vive et poétique, et à composer des commentaires sur l'Ecriture sainte et des hymnes. Il refusa l'épiscopat et contrefit l'insensé pour échapper à cet honneur, mais il eut, de son temps, une autorité égale à celle des plus grands évêques. Ses ouvrages, écrits en syriaque, ont été traduits en grec, en latin et en français, Paris 1840.

Ephyre, nom primitif de *Corinthe*.

Epices, aromates confits ou enveloppés dans du sucre et employés comme digestifs à la fin ou même hors des

repas, jusqu'au XVII^e s. On pensait que ces stimulants aidaient l'estomac dans ses fonctions, et l'usage en était universel. Aussi les *épices* étaient-elles regardées comme un présent honorable, et offertes par les corps municipaux aux rois, princes ou grands seigneurs qui faisaient leur entrée dans les villes. Aux fêtes de famille et au nouvel an on donnait des épices, comme aujourd'hui des dragées et des fruits confits. De même les plaideurs heureux offraient des épices aux juges, et ceux-ci les recevaient avec tant de bienveillance que saint Louis et Philippe le Bel crurent nécessaire de leur fixer un maximum. Puis les épices devinrent un don en argent, et, au XV^e siècle, le don devint une redevance payée d'avance. On appela *épices* la somme reçue par les juges pour l'examen d'un procès. Cet abus, rendu nécessaire par la vénalité des charges, se maintint jusqu'à la Révolution.

Epices (îles aux), nom des Moluques. *V. ce mot.*

Epicharis, affranchie connue par sa participation au complot de Pison contre Néron, en 65. Dégoûtée de la lenteur des conjurés, elle chercha à gagner les commandants de la flotte de Misène, fut dénoncée par l'un d'eux, emprisonnée et soumise aux plus cruelles tortures ; elle s'étrangla avec son lacet, et sut garder, dit Tacite, « à des étrangers, presque à des inconnus, une fidélité inébranlable ; tandis que des hommes libres, des chevaliers et des sénateurs, avant la moindre épreuve, trahissaient à l'envi les plus chers objets de leur attachement. » (*Annales*, XV, 57.)

Epicharme, poëte et philosophe grec, né dans l'île de Cos, vers 540 av. J. C., mort vers 450, passa sa jeunesse à Mégare en Sicile, et le reste de sa vie à Syracuse, à la cour du roi Hiéron. Après s'être occupé de philosophie, il conçut le projet de changer en comédies régulières les farces grossières qui récréaient les Grecs de Sicile, 484. Il inventa des types, tels que l'ivrogne et le parasite, qui fut si souvent mis en scène après lui. A l'imitation des poëtes athéniens, il fit descendre les dieux de l'Olympe sur les planches, et représenta Neptune, Hercule et Mercure pêchant à la ligne pour approvisionner les festins de l'Olympe. L'ami de son père, Pythagore, ne pouvait lui avoir inspiré beaucoup de respect pour le polythéisme du vulgaire. Il fut le modèle des poëtes de la comédie moyenne à Athènes. Les fragments d'Epicharme ont été publiés par Grotius dans les *Excerpta ex Tragœdia et Comœdia*, Paris, 1826, in-8°. V. Otfried Müller, *les Doriens*, IV.

Epiciers, un des six corps de métiers de Paris. Il comprenait, à l'origine, les apothicaires, les confiseurs, les ciriers, les chandeliers. Il y avait 28 épiciers seulement en 1292. Ils avaient pour patron saint Nicolas.

Epicnémidiens, une des trois tribus locriennes. V. *Locride.*

Epictète, philosophe stoïcien, né à Hiéropolis en Phrygie, vécut au I^{er} s. de l'ère chrétienne. On ne sait rien de sa naissance ni de sa jeunesse ; amené à Rome, il y fut esclave d'Epaphrodite, affranchi de Néron, et trouva, sous un maître qui se vengeait d'avoir été esclave, l'occasion d'exercer la force de son âme et d'éprouver la trempe de ses armes stoïciennes. Quelles que soient les subtilités de la philosophie du Portique et l'orgueil des préceptes de Zénon, on ne peut qu'admirer la hauteur à laquelle s'est élevé Epictète, et la fière indépendance qu'il a gardée dans les fers. Il n'a pas vanté la liberté inattaquable du *sage* des stoïciens, il l'a pratiquée; il n'a pas foulé aux pieds dans ses écrits les plaisirs et les richesses, il a vécu sans aucun de ces biens et n'a manifesté ni rancune contre le sort ni mépris pour les hommes. Un jour, Epaphrodite lui cassa la jambe. « Je l'avais bien dit, repartit Epictète, que vous me la casseriez. » Après la mort de son maître, il recouvra sans doute sa liberté, mais, peu après, il fut compris dans l'édit de proscription de Domitien qui bannissait les philosophes, et se retira à Nicopolis en Epire. Il y enseigna la philosophie par l'exemple de sa vie encore plus que par ses leçons. — Epictète subordonne à la morale la physique de Zénon et de Cléanthe aussi bien que leur logique. Il fait passer partout la théorie après la pratique, et pense que les préceptes n'ont de valeur que par les actions qu'ils font naître. La philosophie d'Épictète, c'est le stoïcisme examiné par un esprit ferme et indépendant, et mis au service d'une grande âme qui ne veut pas sentir la souffrance. Voici quelques-unes de ses pensées : Rien n'est à nous, si ce n'est nous-mêmes, c.-à-d. nos pensées et notre volonté. — Si ton frère te fait une injustice, ne considère pas l'injustice, mais songe que c'est ton frère. — Si l'on te rapporte que quelqu'un a mal parlé de toi, ne te mets pas en peine de te justifier, réponds seulement : il n'a pas connu mes autres défauts, car il aurait dit encore plus de mal de moi. — La vie est une longue et rude campagne : les uns sont généraux, les autres soldats. Chacun doit accomplir son devoir, quelque dur qu'il soit, et rester ferme à son poste. — Il n'existe pas d'ouvrage écrit par Epictète lui-même ; Arrien son disciple a rédigé le traité *de la vie et de la mort d'Epictète*, 8 livres de *Dissertations sur Epictète et sa philosophie*, dont il reste la moitié, et le fameux *Manuel*. Ces ouvrages ont été publiés par Schweighæuser sous ce titre : *Epicteteæ philosophiæ monumenta*, Leipzig, 1799-1800, 5 vol. in-8°. Le *Manuel* a été traduit en français par Dacier, 1715, Pillot, 1814 ; les *Dissertations* par Thurot, 1838.

Epicure, philosophe grec, né à Gargette, près d'Athènes, 337-270 av. J. C., fut le fondateur de la secte qui porte son nom. Il devint philosophe en lisant les livres de Démocrite et les vers d'Hésiode sur le chaos, et, après avoir suivi les leçons de l'académicien Xénocrate, il ouvrit lui-même une école à Mitylène, puis à Lampsaque, et enfin à Athènes. Épicure a été fort maltraité par les écrivains ses contemporains ou par ceux qui vinrent après lui. Denys d'Halicarnasse l'appelle le plagiaire de Démocrite et d'Aristippe. Cimon le sillographe le traite d'effronté et de misérable. Mais Diogène de Laerte déclare que ces accusations sont de pures folies, et il ajoute que le maître de l'épicurisme se contentait d'eau claire et de pain bis. Il reste d'Epicure les *Maximes certaines*, 3 *Lettres* sur la physique, les phénomènes célestes et la morale, et quelques parties du *Traité de la nature*, retrouvées dans les ruines d'Herculanum. Il divise la philosophie en 3 parties : la *canonique*, sorte de préparation philosophique et d'introduction à la morale, est l'étude de l'entendement, de l'origine et du degré de certitude des idées ; la *physique* embrasse l'étude entière de la nature, et se propose de faire connaître les secrets de l'univers pour affranchir l'homme de la superstition et de la crainte; l'*éthique* a pour objet ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter pour arriver au bien-être, but suprême de l'humanité. Epicure refuse à l'homme la connaissance de la vérité, parce que ses idées lui viennent toutes des sens, qui le trompent. Il déclare que l'univers a toujours été et sera toujours, parce que rien ne vient du néant et que rien n'y rentre, qu'il est un composé d'atomes indivisibles et immuables, doués d'un mouvement par lequel ils se rencontrent, se combinent et constituent des corps composés; qu'il n'y a point, par conséquent, de Dieu créateur, ordonnateur et conservateur, de châtiments ou de récompenses, et que, si Dieu existe, il est retiré loin de ce monde dans une inaltérable tranquillité. Il fonde sa morale sur l'intérêt bien compris. « Lorsque nous posons en principe, dit-il dans sa lettre à Ménécée sur la morale, que le bien-être est la fin de l'homme, nous n'entendons pas parler des plaisirs de la luxure, comme le pensent certains hommes qui méconnaissent notre doctrine ou qui l'interprètent méchamment. Le bien-être, tel que nous l'entendons, consiste dans la santé du corps et dans la quiétude de l'âme. » La morale d'Epicure est donc bien supérieure à celle d'Aristippe. Mais l'intérêt est un faible gardien pour l'homme contre ses appétits et ses faiblesses, et beaucoup d'épicuriens ont pu dire comme Horace : *Nunc in Aristippi furtim præcepta relabor.* Une morale sans Dieu ni devoirs devient aisément une morale sans dignité, sans efficacité, et le *sobre* Epicure, comme l'appelle Alfred de Musset, est resté le patron des tables bien servies et le coryphée des voluptés sans frein. — V. Diogène de Laerte, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, l. X; *Traité de la nature* d'Epicure, dont les fragments ont été publiés par Orelli, Leipzig, 1818 ; Lucrèce, dont le poëme *De Natura rerum* est l'exposition à la fois technique et enthousiaste du système épicurien.

Epidamne, nom primitif de *Dyrrachium.*

Epidaure, auj. *Pidavra*, v. de Grèce (Argolide), sur le golfe de Nauplie. Ruines du temple d'Esculape et d'un théâtre. Une assemblée y proclama, au commencement de 1822, l'indépendance de la Grèce.

Epidaure, anc. v. de Laconie, à 4 kil. N. de la ville moderne de *Napoli de Malvoisie.*

Epigones. Ce sont les fils des 7 chefs venus avec Polynice pour assiéger Thèbes usurpée par Etéocle. Les Epigones prirent la ville, devant laquelle avaient péri leurs pères à l'exception de l'un d'eux, Adraste.

Epigramme, c'est-à-dire en grec *inscription.* Chez les modernes, une épigramme est une courte pièce de

vers qui doit être toujours spirituelle et qui a ordinairement une intention satirique.

Épiménide, poète et prophète, né à Cnosse en Crète, vivait vers l'an 600 av. J. C. Diogène de Laerte raconte gravement qu'il dormit pendant 57 ans dans une caverne. Sa réputation se répandit dans toute la Grèce, et on le crut favorisé spécialement par les dieux. Les Athéniens, affligés de la peste, le firent venir; il purifia la ville, établit d'utiles règlements et réconcilia les partis. En partant, il refusa le vaisseau et l'argent que la reconnaissance des Athéniens lui offrait; il demanda seulement l'amitié d'Athènes pour Cnosse et un rameau de l'olivier sacré pour lui-même.

Épiméthée, fils de Japet, frère de Prométhée, époux de Pandore et père de Pyrrha, femme de Deucalion.

Épinac, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 18 kil. E. d'Autun (Saône-et-Loire); 4,620 hab. Fabrique de bouteilles; mines de houille; chemin de fer jusqu'à Ouche, sur le canal de Bourgogne.

Épinal, ch.-lieu du départ. des Vosges, par 48° 10′ 24″ lat. N. et 4° 6′ 52″ long. E., à 376 kil. E. de Paris; 14,894 hab. Chambre consultative des manufactures; bibliothèque; musée. Elle est située sur les deux rives de la Moselle, qui y forme une île et la divise en trois parties réunies par cinq ponts. Rues étroites; belles casernes, église du XIe s.; belle promenade du *Jardin Doublat*. Chaudronnerie, coutellerie, scieries de marbre, exploitation de grès blanc pour verrerie; carosserie, imagerie grossière dont les produits sont colportés partout. Commerce de grains, vins, bestiaux, papiers. Claude Lorrain naquit aux environs. — Cette ville, qui date du Xe s., doit son origine aux évêques de Metz, dont elle fut longtemps un fief. Elle fit hommage à Charles VII lors de son expédition en Lorraine, fut prise par Charles le Téméraire, 1475, reprise par René de Lorraine, et réunie à la Lorraine, 1500. Le maréchal de Créquy s'en empara, 1671, et la démantela.

Épinay (Louise-Florence-Pétronille de la Live d'), fille de Tardieu d'Esclavelles, officier mort au service du roi, née vers 1725, morte en 1783, épousa un fermier général, son cousin. Abandonnée par son mari, elle se créa une existence à part et vécut dans l'intimité des écrivains de son temps. Elle eut avec Grimm une longue liaison et le suppléa souvent dans ses correspondances parisiennes avec les souverains du Nord; elle voua à J.-J. Rousseau un attachement délicat, et lui fit bâtir dans la vallée de Montmorency le modeste et fameux *Ermitage*, 1755; mais Rousseau devint tyrannique, fut éconduit et se vengea dans les *Confessions* par des médisances et des calomnies. Mme d'Epinay passa dans la retraite ses 25 dernières années, et, pour oublier un monde dont elle avait trop recherché les plaisirs, elle s'occupa de compositions morales et romanesques. Elle a écrit : *Conversations d'Emilie*, 1781, 2 vol. in-12. On a publié, en 1864, les *Mémoires de madame d'Epinay*, 2 vol. in-8°, tableau peu moral de la vie que menait la société de financiers, d'hommes de lettres et d'hommes de cour au milieu de laquelle l'auteur passa toute sa jeunesse.

Épinay, village de l'arrond. et à 5 kil. N. de Saint-Denis (Seine), sur la rive gauche de la Seine; 1,300 h. Patrie du maréchal Maison.

Épine (Notre-Dame de l'), village de l'arrond. et à 10 kil. N. E. de Châlons-sur-Marne (Marne); 500 hab. Église gothique du XIVe s.; pèlerinage le jour de l'Assomption.

Épineuil, village de l'arrond. et à 2 kil. N. de Tonnerre (Yonne); 600 hab. Vins renommés.

Épiphane (Saint), un des Pères de l'Église grecque, né vers 310 à Bezanduca, bourg de Judée, dans le district d'Éleuthéropolis, mort en 403. Baptisé à 20 ans, il visita les solitaires de la Thébaïde, fonda un couvent à son retour dans son pays, soutint le symbole de Nicée contre les ariens, fut ordonné prêtre à l'âge de 55 ans, et fut choisi pour évêque par le clergé et le peuple de Constantia ou Salamine, dans l'île de Chypre. Il fut lié avec saint Athanase, saint Eusèbe de Verceil, saint Jérôme. Il savait l'hébreu, sa langue maternelle, le grec, le latin et l'égyptien. Il avait une connaissance profonde des lettres sacrées et profanes, mais son style avait moins de correction que de vigueur. Les ouvrages qui restent de saint Épiphane sont : *Anchora*, exposition de la doctrine de la Trinité; *Panarium*, réfutation de 80 hérésies; *Traité des poids et mesures*. Ils ont été publiés, avec traduction latine, par le P. Petau, Paris, 1622, 2 vol. in-fol.

Épiphane (Saint), évêque de Pavie, 438-497, fut élu, en 466, à la place de saint Crispin, son maître. Dans ces temps si troublés du Ve siècle, il fut à la fois le pasteur spirituel et le protecteur politique de son diocèse, et joua, souvent avec succès, le rôle de médiateur entre les chefs romains et barbares. Il s'interposa entre l'empereur Anthémius et le maître des milices Ricimer; il conclut la paix entre le faible Julius Nepos et l'ambitieux Euric, roi des Wisigoths de Toulouse. En 476, lorsque les fédérés révoltés eurent brûlé Pavie, il obtint du roi-patrice Odoacre une exemption d'impôts pour 5 ans, et put rebâtir la ville. En 489, il garda entre Théodoric, roi des Ostrogoths, et Odoacre, une difficile neutralité, et, 4 ans après, il plaida victorieusement auprès de Théodoric vainqueur la cause des Hérules et de leurs partisans. Envoyé vers Gondebaud, roi des Burgundes, qui avait ravi à la Ligurie 40,000 laboureurs, il ramena dans leur patrie une partie de ces malheureux. Il mourut usé par l'activité et l'ascétisme de sa vie. L'Église l'honore le 21 janvier.

Épiphane *le Scolastique*, écrivain ecclésiastique latin du commencement du VIe siècle. Il traduisit du grec en latin les *Histoires ecclésiastiques* de Sozomène, de Socrate et de Théodoret. Il concourut à la rédaction de l'*Historia tripartita* de Cassiodore, son ami. Ce livre a été traduit en français par Cyanæus, Paris, 1568, in-folio.

Épiphanie, mot grec qui signifie *manifestation;* fête célébrée par l'Église en mémoire de la *manifestation* de J. C. aux rois mages, de son baptême et de son premier miracle aux noces de Cana. On l'appelle encore le *Jour des Rois;* elle a lieu le 6 janvier.

Épiphanie, anc. v. de Syrie; auj. *Hamah*.

Épipole, l'un des quartiers de l'anc. Syracuse.

Épire, d'un mot grec qui signifie *continent*, par opposition aux nombreuses îles de la côte, pays de l'anc. Grèce, au N. O., entre l'Illyrie au N., la Thessalie à l'E., l'Acarnanie au S., la mer Ionienne à l'O. Villes princ. : Dodone, Buthrote, Ambracie, Larta. Arrosée par le Cocyte et l'Achéron, montagneuse et nourrissant des chevaux renommés et des dogues appelés *molosses*. — Peuplée par les Pélasges, qui y comptaient 14 tribus, elle reçut encore Pyrrhus ou Néoptolème, fils d'Achille, chassé de la Phthiotide par les Héraclites, et qui fonda dans le pays des Molosses la dynastie des Éacides. Ces rois, inconnus jusqu'aux guerres médiques, ne jouèrent pas de rôle important jusqu'à Pyrrhus, contemporain des successeurs d'Alexandre. Ce sont, depuis 80 av. J. C., Adrète, Tarmutas, Alcétas Ier, Arymbas et Néoptolème II, Alexandre Ier, Éacide, Alcétas II, Pyrrhus II, 295-272, Alexandre II, Pyrrhus III, mort en 229. Dès lors, la race des Éacides étant éteinte, les Épirotes établirent un gouvernement populaire qui fit place à la domination macédonienne. Placé entre l'Italie et la Macédoine, leur pays fut le premier champ de bataille des légions et de la phalange. Saccagé par Paul-Émile après la victoire de Pydna, il perdit 150,000 habitants emmenés en esclavage. L'Épire devint alors une province romaine, fut au IVe siècle une des provinces du diocèse de Macédoine, appartint à l'empire d'Orient jusqu'en 1204, eut, depuis cette époque, des princes particuliers de la famille des Comnène, et fut conquise par le sultan Amurat II. Scanderbeg, à force d'habileté et d'héroïsme, protégea son pays contre Amurat et Mahomet II; mais, après lui, l'Épire fut réduite. — Elle forme aujourd'hui la partie méridionale de l'Albanie.

Épiscopale (Église), nom donné à l'Église réformée d'Angleterre qui a conservé la hiérarchie, contrairement au presbytérianisme. V. Anglicane (Église).

Episcopius (Simon), en hollandais *Bischop*, théologien protestant, né à Amsterdam, 1583-1643, suivit à Leyde les leçons de Gomar et d'Arminius, et se rangea du côté du dernier. Dès lors, il joua un rôle important dans les disputes des *Gomaristes* ou calvinistes rigides, et des *Arminiens* ou réformés tolérants. Successivement pasteur près d'Amsterdam, professeur de théologie à Leyde, exilé et enfin ministre à Amsterdam, il eut la vie la plus agitée, et, dans un siècle d'intolérance, il souffrit pour la cause de la liberté religieuse et de la fraternité humaine. Tandis que Calvin prétendait que Dieu avait de toute éternité appelé un certain nombre d'hommes au salut et avait abandonné les autres à la damnation, Arminius et Episcopius enseignaient que Dieu avait laissé à chaque homme la possibilité de se sauver par sa foi et par ses œuvres. Episcopius alla même plus loin : considérant dans les dogmes leur action moralisatrice, regardant la théologie comme une science pratique, faisant moins de cas des dissidences religieu-

ses que des sentiments de respect mutuel et de fraternité qui doivent unir les hommes. Il eut pour lui la haute bourgeoisie hollandaise, contre lui les docteurs gomaristes, qui soulevaient le peuple et attirèrent Maurice de Nassau. Ce prince fit condamner Episcopius au synode de Dordrecht et le chassa de son pays, 1618. Episcopius, qui a développé les principes d'Arminius, est le vrai fondateur de la secte arminienne. Ses écrits, attaqués par Bossuet comme entachés de semi-pélagianisme et de socinianisme, ont été publiés par Courcelles sous ce titre : *S. Episcopii opera;* Amsterdam, 1650, 2 vol. in-fol.; Leyde, 1678, 2 vol. in-fol.

Epithalame, chant nuptial. Chez les Grecs, l'acclamation *O hymen! ô hyménée!* chez les Romains celle de *Thalassius*, qui étaient d'abord tout l'épithalame, en devinrent ensuite le refrain. Théocrite a composé l'épithalame de Ménélas et d'Hélène; Catulle, Stace, Claudien, en ont fait qui sont trop souvent licencieux. Parmi les poëtes français, Ronsard et Malherbe ont laissé des épithalames.

Epitoge, partie du chaperon que l'on portait aux XIVe et XVe s. C'était un morceau d'étoffe garni de fourrure qui pendait sur le dos. Lorsque les chapeaux remplacèrent les chaperons, les gens de robe en attachèrent l'épitoge sur l'épaule gauche. Elle est portée aujourd'hui par les magistrats et les membres de l'université, et marque les grades universitaires. Les bacheliers ont un rang d'hermine, les licenciés deux, les docteurs trois.

Epître, partie de la messe, prise le plus souvent dans les épîtres de saint Paul; elle est lue par le prêtre ou chantée par le sous-diacre au côté gauche du chœur.

Epîtres farcies, imitations burlesques des épîtres qui se lisent ou se chantent à la messe. Dans la *fête des fous*, dans celles de l'*âne*, des *innocents*, etc., on chantait des couplets satiriques ou bachiques qui s'appelaient *épîtres farcies* lorsqu'ils étaient entremêlés de latin et de français. Cet usage s'est conservé jusqu'au XVIIIe s. dans certains diocèses, malgré les censures ecclésiastiques.

Epode, chez les Grecs, partie d'une ode qui se chantait au milieu du théâtre, lorsque la *strophe* avait été chantée à gauche et l'*antistrophe* à droite. On appelait aussi de ce nom une pièce lyrique composée de distiques en vers iambiques, le 1er de 6 pieds, le 2e de 4 pieds.

Epoisses, bourg de l'arr. et à 13 kil. O. de Semur (Côte-d'Or) ; 1,000 hab. Ancien château. Nom d'un marquisat depuis 1613.

Eponine, femme de Sabinus, célèbre par son dévouement conjugal. V. *Sabinus*.

Eponyme, nom de celui des archontes d'Athènes qui donnait son nom à l'année.

Eporedia, anc. v. d'Italie, chez les Salasses, dans la Gaule transpadane; auj. *Ivrée*.

Eprémesnil (JEAN-JACQUES DUVAL D'), né à Pondichéry, 1746-1794, devint conseiller au parlement de Paris, et se signala de bonne heure par son opposition à la cour. Lorsque le roi, fatigué des remontrances du parlement, eut résolu de lui substituer une cour plénière et de grands bailliages, d'Eprémesnil se procura d'avance, à prix d'argent, un exemplaire de l'édit, le lut en séance générale, et fit rédiger les protestations les plus énergiques. Il fut arrêté le 5 mai 1788, conduit à l'île Sainte-Marguerite, et rappelé le 24 septembre suivant. Idole du peuple pendant quelque temps, il perdit sa popularité lorsqu'il eut parlé contre la double représentation du tiers aux futurs Etats-généraux. Elu député de la noblesse de Paris aux Etats, il se fit l'avocat de l'ancien régime, et se montra défenseur aussi exalté et aussi compromettant des priviléges qu'il avait été adversaire opiniâtre et aveugle de la cour. Son éloquence échauffée et désordonnée ne lui donna dans l'assemblée ni autorité ni considération. Après le 10 août, il se retira dans une terre près du Havre, y fut arrêté par ordre du représentant Louchet, condamné à mort le 21 avril 1794, avec l'illustre Malesherbes, et exécuté.

Epreuves judiciaires, procédure barbare du moyen âge destinée à faire paraître l'innocence ou la culpabilité d'un accusé. On appelait aussi ces épreuves *jugement de Dieu* ou *ordalie*, de l'allemand *urtheil*, jugement. Les épreuves étaient très-diverses. Celle de *la croix* consistait à tenir les bras étendus le plus longtemps possible pendant la messe; celui des deux adversaires qui restait le plus longtemps dans cette posture était censé avoir raison. Celle du *fer chaud* se faisait en prenant dans la main nue un fer rougi au feu, ou en marchant pieds nus sur du fer brûlant. Celle du *feu* consistait à passer, l'hostie à la main, entre deux bûchers dont les flammes se touchaient; il fallait sortir de là sans brûlures pour être regardé comme innocent. Le prêtre Barthélemy subit cette épreuve à Antioche pour montrer qu'il n'avait point menti en affirmant avoir découvert la sainte lance. Dans l'épreuve par l'*eau froide*, l'inculpé ou son champion était lié la main droite au pied gauche et la main gauche au pied droit, et jeté dans une rivière, un étang ou une grande cuve; s'il allait au fond, il était innocent; s'il surnageait, il était coupable, parce que, disait-on, l'eau le rejetait. Quelquefois, au contraire, il fallait rester à la surface de l'eau pour être absous. Dans l'épreuve par l'*eau chaude*, réservée d'ordinaire aux prêtres et aux nobles, l'accusé plongeait le bras nu dans une cuve d'eau bouillante pour en retirer un anneau ou quelque autre objet bénit, puis le bras était entouré d'une enveloppe scellée, et si, trois jours après, il n'y avait pas trace de blessure, l'innocence était reconnue. L'épreuve du *duel* était un combat singulier entre l'accusateur et l'accusé ou son champion — Cette institution des épreuves judiciaires était un appel naïf à la justice de Dieu, qui ne pouvait ni absoudre un coupable ni condamner un innocent. Elle fut en vigueur pendant tout le moyen âge et jusqu'au XVIe s. On voit, en effet, que Charlemagne ordonna, dans son testament, qu'on eût recours au jugement de la croix, s'il s'élevait des différends entre ses enfants, à l'occasion du partage de l'empire. Au XIIIe s., saint Louis substitua aux preuves *par bataille* les preuves par *témoins* et par *chartes*. Mais pendant longtemps la coutume, le préjugé, la superstition et l'incurie des magistrats instructeurs furent plus forts que la loi unie au bon sens. En 1455, Philippe le Bon, duc de Bourgogne, assista à un combat judiciaire entre deux hommes du peuple, Mahiot Coquel et Jacotin Plouvier, dont l'un fut assommé. En 1547, Henri II et toute la cour de France furent présents au duel fameux de Jarnac et de la Châtaigneraye.

Epsom, ville d'Angleterre, à 22 kil. S. de Londres (Surrey); 4,000 hab.; célèbre par ses courses de chevaux, qui ont eu lieu le 21 mai de chaque année, et par ses eaux minérales purgatives découvertes en 1618, et d'où l'on extrait le sulfate de magnésie appelé *sel d'Epsom*.

Epte, rivière de France, affl. de droite de la Seine, prend sa source près de Forges (Seine-Inférieure), arrose Gournay, Gisors, Saint-Clair-sur-Epte, Bray, et finit au-dessus de Vernon, après 84 kil. de cours. Elle servait autrefois de limite à la Normandie et à l'Ile-de-France; beaucoup de combats et d'entrevues eurent lieu sur ses bords entre les Capétiens et les Plantagenets.

Epulons. Les *septemvirs épulons*, créés en 198 av. J. C., étaient des prêtres de l'ancienne Rome qui avaient le soin des banquets sacrés offerts aux dieux aux jours de fête, ou donnés au peuple après les jeux. Ils formaient l'un des 4 colléges sacerdotaux de Rome.

Equateur, plan mené par le centre d'une sphère douée d'un mouvement de rotation, perpendiculairement à l'axe de cette sphère. L'équateur *céleste* est mené par le centre de la sphère céleste. L'équateur *terrestre* est le parallèle qui passe par le centre de la terre; il la divise en deux hémisphères égaux, renfermant, l'un, le pôle boréal, l'autre le pôle austral. On l'appelle aussi *ligne équinoxiale* ou simplement *la ligne*.

Equateur (République de l'), en espagnol *Ecuador*, Etat de l'Amérique méridionale, a pour bornes : au N. la Nouvelle-Grenade, à l'E. le Brésil, au S. le Pérou, à l'O. l'Océan Pacifique. Superficie : 650,000 kil. carrés; popul. approx. ; 1,500,000 hab., dont environ 600,000 blancs descendants d'Européens. Ce pays n'a, sur le Pacifique, qu'une petite étendue de côtes, dont l'accident le plus remarquable est le golfe de Guayaquil. Il est traversé du N. au S. par la chaîne des Andes, dont les sommets les plus élevés sont rangés en deux files qui forment comme une double crête. Dans l'intervalle est un haut plateau longitudinal d'une hauteur de 2,700 à 2,900 mètres, sur lequel est concentrée la population du pays. Ces Andes, dites *de Quito*, renferment quelques-uns des points les plus élevés de la Cordillère. Ce sont : le *Chimborazo* (6,700 mètres), qui fut longtemps regardé comme la plus haute montagne du monde; le *Pichincha*, volcan dont le cratère a plus de 4 kil. de circonférence; le *Cotopaxi* (4,200 mèt.), le plus redouté des volcans de cette chaîne, et dont les flammes s'élevèrent, en 1758, à 900 mètres au-dessus du cratère; le *Cayambe-Urcu* (6,400 mètres); l'*Antisana*, dont le cratère est à 5,984 mètres. La chaîne des Andes courant très-près de l'Océan Pacifique, il ne descend du versant occidental que de petits cours d'eau torrentueux pendant l'hiver, et desséchés pendant l'été. Le versant oriental, au con-

traire, est sillonné par de nombreuses rivières, tributaires du haut Amazone. Les principales sont : l'Ypura ou Caqueta, le Putumayo, le Napo, la Piquena, la Pastaza, le Vieux-Maragnon, qui sont, la plupart, navigables. Dans les montagnes sont les lacs de Pablo et de Guicocha. Le climat varie suivant l'altitude : brûlant le long de l'Océan, chaud et humide dans les plaines de l'E., tempéré sur les pentes, il est doux et égal sur le plateau. Mais des orages épouvantables, des tremblements de terre, des éruptions volcaniques compensent la douceur du ciel et les charmes du printemps perpétuel de Quito. Le sol est fertile et en partie couvert de riches forêts vierges. Les productions principales sont : le cacao, le tabac, le sucre, les céréales, le caoutchouc, une grande variété de fruits, de plantes médicinales et de baumes. Les métaux précieux sont abondants, mais mal exploités. L'industrie principale est la fabrication des chapeaux de paille dits de Guayaquil; il y a aussi des manufactures d'étoffes grossières à Peguechi et dans la vallée de Chillo, près de Quito. Le commerce s'est élevé, en 1871, à 25 millions environ pour l'importation, et en 1874, à 11 mill. pour l'exportation. Il n'y a ni armée permanente ni marine. Les recettes et les dépenses sont d'environ 14,000,000. La dette extérieure monte à 40,000,000, non compris les intérêts arriérés depuis 1854. Le pays se divise en 10 provinces, renfermant 41 cantons et 314 paroisses. Capit. *Quito;* v. princ. : Latacunga, Rio-Bamba, Esmeraldas Alausi, Guayaquil, Santa-Elena, Cuença, Loxa. Les principales tribus indigènes sont les Maynas et les Omaguas, qui errent dans les forêts et vivent de chasse et de pêche. — Les pays qui forment aujourd'hui la république de l'Equateur étaient soumis, pendant la domination espagnole, à la capitainerie générale de Quito. Après la guerre de l'indépendance, ils firent partie de la république de Colombie, et comprenaient les 3 départements de l'Equateur, Guayaquil et l'Assuay, 1811. En 1831, la Colombie se divisa en 3 républiques : Venezuela, Nouvelle-Grenade et Equateur. En 1835, l'Equateur se donna une constitution, modifiée en 1838 et refaite en 1850, après beaucoup de troubles. La république a un président élu pour 4 ans, un sénat de 24 membres et une chambre des députés élue à raison de un membre par circonscription de 30,000 habitants. Le suffrage universel et direct nomme le président, le vice-président, les sénateurs, les députés, les gouverneurs des provinces, les chefs des cantons et des communes et les conseillers municipaux. L'esclavage est aboli.

Equeurdreville, bourg de l'arrond. de Cherbourg (Manche). Commerce de salaisons, grains, bestiaux; 4,360 hab.

Eques (*Æqui, Æquicolæ*), anc. peuple du Latium, qui habitait, au N. des Herniques, un pays couvert par l'Apennin; v. princ. *Préneste*. Ils firent à la république romaine une guerre d'incursions, de pillages et de surprises que favorisait singulièrement la nature de leur pays et sa proximité de la plaine du Tibre. En 495 av. J.C., ils ravagèrent le vieux Latium, de concert avec les Sabins et les Volsques; en 473, ils pillèrent le pays des Herniques devenus alliés de Rome; en 468 Sp. Furius, en 458 L. Minucius furent enveloppés par ces hardis montagnards que battirent les dictateurs Quinctius Capitolinus et Cincinnatus. Ils furent enfin soumis, au IVe s. av. l'ère chrétienne, avec tout le Latium, s'unirent aux Samnites, en 305, pendant la guerre de l'indépendance italienne, et furent exterminés comme leurs alliés.

Equicola (Mario), littérateur italien, né à Alveto, 1460-1539. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages, dont les plus intéressants sont : *Institutione al comporre in ogni sorte di rima della lingua volgare*, 1541, traité de prosodie, curieux par de nombreuses citations d'anciens auteurs italiens et par des recherches sur les origines de la littérature; six livres *Della natura d'amore*, 1525, traduits en français par Chapuis, 1598; *Cronica di Mantova*, histoire de Mantoue, dans laquelle sont rejetées les fables répandues sur les premiers temps de cette ville. Enfin, Equicola a composé une *Apologie de la France*, traduite en français et publiée par Sertenas, Paris, 1550.

Equinoxes. On appelle ainsi les deux points d'intersection de l'équateur et de l'écliptique; lorsque le soleil s'y trouve, les jours et les nuits sont d'égale durée par toute la terre. L'équinoxe de printemps tombe le 21 mars, et l'équinoxe d'automne le 23 septembre. Les équinoxes sont toujours accompagnées de tempêtes.

Equinoxial (Océan), partie de l'Océan située entre les tropiques. Le *grand océan équinoxial* est placé entre les côtes d'Amérique et d'Asie; l'*océan Atlantique équinoxial*, entre les côtes d'Afrique et d'Amérique.

Equinoxiale (Ligne). V. *Equateur*.

Equitures (*Equituri*), tribu de l'anc. Gaule, sur les bords de la Durance.

Equotuticum ou **Equotutium,** anc. v. d'Italie, chez les Hirpins (Samnium); fondée par Diomède. Auj. *Ariano*.

Erard (Sébastien), facteur d'instruments de musique, né à Strasbourg, 1752-1831. Il vint à Paris en 1768, fut d'abord ouvrier chez un facteur de clavecins, et se fit connaître par son clavecin mécanique. Il construisit, pour la duchesse de Villeroy, sa protectrice, le premier piano fait en France. Bientôt les commandes affluèrent, et le génie inventif d'Erard perfectionna ses premiers essais. C'est ainsi qu'il imagina le *piano organisé* avec deux claviers, l'un pour le piano, l'autre pour l'orgue, qu'il en rendit le clavier mobile, qu'il inventa l'*orgue expressif*, et, enfin, qu'il remplaça les harpes à *crochets* par les harpes à *fourchettes*. En 1808, il construisit un piano *à queue*, et, en 1811, une harpe *à double mouvement*. Enfin, il mit le comble à sa réputation en construisant le grand orgue de la chapelle des Tuileries, qui fut détruit en 1830.

Eraric, roi des Ostrogoths, fut élu après le meurtre d'Ildibald, en 541. Détesté des Ostrogoths, parce qu'il était Ruge de naissance, et découragé par les succès de Bélisaire, il engagea, avec Justinien, des négociations cachées, et fut tué par les siens, en 541. Totila, neveu d'Ildibald, lui succéda.

Erasistrate, médecin et anatomiste grec du IIIe s. av. J. C., né à Julis, dans l'île de Céos, ou à Chios selon Galien. D'après Pline, il était petit-fils d'Aristote. Il étudia sous Chrysippe de Cnide, Métrodore et Théophraste, vécut à la cour de Séleucus Nicator, roi de Syrie, et se fit une grande réputation en guérissant Antiochus, fils du roi, qui aimait la femme de son père. Il passa ensuite à Alexandrie, dont l'école de médecine était déjà célèbre, et, abandonnant la pratique de son art, il se consacra aux recherches anatomiques. Celse prétend qu'il disséqua des criminels vivants. Il reconnut que les nerfs ont leur origine dans la substance du cerveau, donna au canal aérien, qui va du gosier aux poumons, le nom de *trachée artère*, soutint que les liquides ingérés passent par l'œsophage pour se rendre dans l'estomac, et non par la trachée artère pour remplir les poumons; enfin, il attribuait la sensation de la faim à la vacuité de l'estomac. Mais il supposait que l'air remplissait les artères, ce qui, sans doute, l'empêcha malgré sa sagacité d'arriver à la découverte de la circulation du sang. Ses ouvrages sont perdus; mais ils sont souvent cités par Galien.

Erasme (Desiderius ou Désiré), né à Rotterdam en 1467, mort à Bâle en 1536. Il fut, selon les expressions de son épitaphe « un homme illustre de toutes façons, d'une érudition universelle et incomparable, et d'une prudence égale à sa science. » Enfant naturel, il devint orphelin à 13 ans, étudia les lettres anciennes à l'école de Deventer, et prononça ses vœux au couvent de Stein ou Emaüs, près de Gouda, en 1487. L'évêque de Cambrai lui donna les moyens d'aller achever ses études à Paris, et il passa quelque temps au collége de Montaigu, dont la mauvaise nourriture compromit sa santé et lui laissa une longue rancune. L'enseignement scolastique de la Sorbonne lui donna la haine de la théologie pédantesque, comme la vie des moines d'Emaüs l'avait irrité contre l'hypocrisie religieuse. Ces deux sentiments se retrouvent dans tous ses écrits. Echappé du collége de Montaigu, Erasme partit pour l'Angleterre, se lia avec Thomas Morus et Jean Colet, se perfectionna à Oxford dans la langue grecque, et revint sur le continent en 1499. A Paris, à Orléans, à Louvain, à Rotterdam, à Bruxelles, il écrit tout en voyageant, il recueille ses *Adages* tout en travaillant pour gagner le pain de chaque jour. En 1506, il reçut, à l'université de Turin, le grade de docteur en théologie, visita Rome et les principales villes de l'Italie, et, si ce séjour dans le pays de la Renaissance n'ajouta rien, comme il se plaisait à le répéter, au trésor de ses connaissances, en revanche il lui fournit la matière de son immortelle satire, l'*Eloge de la Folie*. De retour en Angleterre, il enseigna le grec à Cambridge, revint dans son pays, et fut mis à l'abri du besoin par une pension de 400 florins que lui accorda Charles-Quint, avec le titre de conseiller royal. Il résida quelque temps à Bâle auprès de l'imprimeur Froben, se retira à Fribourg en Brisgau, en 1529, pour fuir les persécutions des réformateurs, d'autant plus acharnés

contre lui, qu'ils avaient d'abord espéré son puissant appui. Enfin, il revint à Bâle, où il mourut à 70 ans. Erasme, écrivain élégant et délié, esprit clair et fin, satirique puissant sans emphase, a été souvent comparé à Voltaire, avec lequel il a plus d'un trait de ressemblance. Il exerça, au XVIe s., la dictature de l'esprit, et fut courtisé par tous les puissants du jour qui se disputaient ses lettres et enviaient ses éloges. Il fut novateur, en attaquant la discipline ecclésiastique; mais il se sépara de Luther, quand le réformateur voulut changer les dogmes, et il se proposa de plaider contre lui la cause du libre arbitre et de la tolérance religieuse. Dès lors, il perdit la tranquillité de sa vie et son autorité littéraire sur des hommes également passionnés par la lutte, qui, croyant tenir toute la vérité, n'admettaient ni tempérament ni condescendance, et prédisaient à leurs adversaires la damnation dans l'autre monde, quand ils ne pouvaient les brûler dans celui-ci. Les théologiens catholiques l'accusèrent d'ignorance, les moines d'hérésie, les protestants d'idolâtrie. Cependant Erasme refusa constamment de condamner aucun parti. Ainsi, à la prière de Mélanchthon, il écrivit au légat Campegio pour empêcher Charles-Quint de se laisser aller à la violence envers les réformés (1530). Il ne refusa pas davantage ses bons offices aux catholiques, et il sembla vouloir, à la fin de sa vie, jouer le rôle de modérateur et de conciliateur. Il disait aux Bâlois, en 1529: « Les novateurs se déchaînent contre les images des saints, les habits sacerdotaux, la célébration de la messe; c'est un grand tort, car c'est ainsi que l'on égare les masses ignorantes en les soulevant. Il vaut mieux conserver la forme actuelle du culte, que de lui en substituer une autre, peut-être moins bonne, par des bouleversements violents. » Quatre ans après, parut son beau livre sur la paix de l'Église, *De amabili Ecclesiæ concordia*, où il s'attache à prouver que « sans l'unité de l'Église la paix chrétienne est impossible, et que toute secte n'est qu'un brandon de discorde. » Ce langage si raisonnable et si chrétien ne pouvait être entendu par personne à une époque de luttes et d'exaltation religieuse. Il fallait un demi-siècle de guerres et de ruines pour assouvir les haines exaspérées: Erasme a du moins essayé d'écarter de la robe d'or de son siècle ces taches de boue et de sang qui devaient être si difficiles à laver. — Erasme donna lui-même une édition de ses œuvres à Bâle, 9 vol. in-fol. La meilleure est celle de Leyde, 1703-1706, 10 vol. in-fol. Ses *Colloques* ont été traduits en français par Gueudeville, Leyde, 1720; l'*Eloge de la Folie*, par Lavaux, Paris, 1780. V. les *Etudes sur la Renaissance*, de M. Nisard, Paris, 1855.

Eraste (THOMAS), médecin et philosophe, né à Bâle, 1524-1583. Il professa la médecine à Bologne et à Heidelberg, et la morale à Bâle. Ses principaux ouvrages sont: *Dissertationum de medicina nova Paracelsi partes IV*, Bâle, 1572; *Dissertatio de auro potabili*, 1578; *De occultis pharmacorum potestatibus*, 1574.

Erato, c'est-à-dire *gracieuse*, muse de la poésie lyrique et de la poésie érotique. Elle était représentée couronnée de roses et de myrte, tenant d'une main une lyre, et de l'autre un *plectrum*.

Eratosthène, mathématicien et géographe grec, né à Cyrène, 276-196 av. J. C. Il vécut d'abord à Athènes, d'où l'appela le roi d'Egypte, Ptolémée Evergète, qui lui donna la direction de la bibliothèque d'Alexandrie. Astronome, géomètre, poëte, géographe et philosophe, Eratosthène fut surnommé *Pentathle*, titre décerné à l'athlète vainqueur dans les cinq luttes des jeux olympiques. Il se servit des armilles pour déterminer l'obliquité de l'écliptique, qu'il fixa à 23° 51′ 20″. Il essaya de mesurer la grandeur de la terre, et trouva, pour y parvenir, la méthode encore en usage aujourd'hui, c'est-à-dire la mesure d'un degré du méridien. Il inventa un instrument appelé *Mésolabe*, pour faire connaître les moyennes proportionnelles. Il imagina aussi un tableau de chiffres dit *Crible d'Eratosthène*, destiné à faire découvrir par exclusion tous les nombres premiers; enfin, il résolut le problème de la duplication du cube. En histoire, il dressa la table chronologique des rois égyptiens de Thèbes, écrivit l'abrégé des conquêtes d'Alexandre et la description de la Grèce. En philosophie, il fut assez illustre pour être appelé le *second Platon*. Il nous reste, de ses œuvres, des fragments publiés par Bernhardy, sous le nom d'*Eratosthenica*, Berlin, 1822.

Erbach, *Erpachium*, v. du grand-duché de Hesse-Darmstadt, à 40 kil. S. E. de Darmstadt, sur le Mimling, affl. du Mein; 2,700 hab. Beau château, dont la chapelle renferme le tombeau d'Eginhard. Manufacture d'armes, fabrique de draps. Belles collections d'antiquités.

Erbil, v. de Turquie d'Asie, ancienne ARBELLES. *V.* ce mot.

Erbray, bourg de l'arr. et à 9 kil. S. E. de Châteaubriand (Loire-Inférieure); 2,973 hab. Carrières de marbre gris.

Ercé, bourg de l'arr. et à 24 kil. S. E. de Saint-Girons (Ariége); 3,392 hab. Mines de fer et d'étain.

Ercé-en-Lamée, bourg de l'arr. et à 48 kil. N. E. de Redon (Ille-et-Vilaine); 3,517 hab.

Ercilla y Zuniga (Don ALONZO DE), poëte espagnol, né à Madrid, 1533-1596. Il fut d'abord page de l'infant don Philippe, plus tard Philippe II, s'embarqua ensuite pour les Indes occidentales et prit part à la guerre que les Espagnols firent aux Araucans du Chili. C'est cette guerre qu'il chanta dans son poëme épique de *la Araucana*, en 36 chants. On y trouve des descriptions vives et originales, des discours éloquents, peu d'unité, beaucoup de trivialités et de longueurs, assez de qualités cependant pour avoir obtenu l'admiration de Cervantès et les éloges de Voltaire. Ercilla devint chevalier de Santiago et chambellan de l'empereur Maximilien II. Il mourut dans la pauvreté. L'*Araucana* a été traduite en français et abrégée par M. Gilibert de Merlhiac, Paris, 1824.

Ercsény, v. de Hongrie, sur le Danube, dans le cercle de Stuhlweissembourg; 4,000 hab. Huile de colza.

Erdeven, bourg de l'arrond. de Lorient (Morbihan); 2,262 hab.

Erdre, riv. de France, prend sa source à 12 kil. E. de Candé (Loire-Inférieure) et se jette dans la Loire, rive droite, à Nantes, après un cours de 95 kil. — Elle a été canalisée et sert de point de départ du grand canal de Nantes à Brest.

Ere (du grec *εἴρειν*, être fixé), point de la durée à partir duquel on compte les années. L'ère chrétienne, dont on se sert habituellement en histoire, soit en remontant, soit en descendant les siècles, a été établie au VIe siècle par le moine Denys le Petit. Voici le tableau des principales ères:

Ères avant Jésus-Christ.

ÈRE de la création, selon le concile de Constantinople.	5508
— Selon la chronologie vulgaire. .	4004
— d'après l'*Art de vérifier les dates*.	4963
— des Chinois, selon de Guignes. .	2697
— d'Abraham, employée par quelques auteurs, d'après Eusèbe.	2015
— des Olympiades, employée par Timée et tous les historiens grecs.	776
— de la fondation de Rome, selon Varron.	753
— de la fondation de Rome, selon les marbres capitolins. . . .	752
— des consuls ou de l'établissement de la république romaine. . .	509
— de Nabonassar, roi de Babylone, selon Ptolémée.	747
— des Lagides, depuis la mort d'Alexandre.	323
— des Séleucides.	312
— actiaque ou de l'établissement de l'empire romain.	31

Ères après Jésus-Christ.

ÈRE de Dioclétien ou des martyrs. .	284
— des musulmans, datée de l'hégire ou fuite de Mahomet.	622
— de Constantinople, établie par l'Eglise grecque.	680
— de l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique, 4 juillet. . . .	1774
— de la république française, 22 septembre	1792

Erèbe (*ἔρεβος*, obscurité), fils du Chaos et de la Nuit, père du Jour, fut précipité dans les Enfers par Jupiter, qu'il avait attaqué avec les Titans. Il devint un fleuve, près duquel se rendaient les âmes des justes pour s'y purifier avant d'entrer aux Champs-Elysées.

Erebus, volcan de la terre Victoria, dans le continent austral; 3,781 mètres de hauteur.

Erechthée, roi d'Athènes, successeur de Pandion,

au XVI° s. av. J. C. Il amena, dit-on, d'Egypte une colonie qui apprit à Triptolème des procédés moins grossiers pour la culture du blé. Il établit les mystères d'Eleusis, immola sa fille Chthonie avant d'aller combattre les envahisseurs venus de Thrace, et périt dans la bataille. Sous son règne, l'Attique reçut Xuthus et son fils Ion, qui y amenèrent une tribu d'Hellènes.

Erekli, ancienne *Héraclée du Pont*, v. de la Turquie d'Asie, sur la mer Noire; 5,000 hab. Chantiers de construction; commerce de soie et de cire.

Erekli, ancienne *Héraclée* ou *Périnthe*, v. de la Turquie d'Europe, sur la mer de Marmara, à 85 kil. O. de Constantinople (Roumélie).

Eresichthon, ayant abattu un chêne dans un bois sacré, fut condamné par Cérès à souffrir sans cesse de la faim. Il se dévora lui-même.

Erétrie, anc. v. de l'île d'Eubée, sur la côte O., rivale commerciale de Chalcis. Elle envoya 5 vaisseaux au secours des Grecs d'Asie révoltés contre Darius, fut ruinée par les Perses, 490 av. J. C., et devint le siége d'une école philosophique qui porta son nom et qui fut fondée par Ménédème. Auj. *Palæo-Castro*.

Eretum, anc. v. de l'Italie, dans la Sabine; auj. *Monte-Rotondo*.

Erfurt, en latin *Erfordia*, v. de Prusse, province de Saxe, chef-lieu de la régence d'Erfurt, sur la Gera, à 2?0 kil. S. O. de Berlin et à 136 kil. S. O. de Magdebourg; 44,000 hab. Place forte importante, parce qu'elle barre la route de Mayence à Berlin; défendue par une muraille, un fossé, une forteresse et deux citadelles, le *Petersberg* et le *Cyriaksbourg*. Cathédrale remarquable, qui possède une cloche du poids de 14,000 kilogr. Musée d'antiquités dans l'église des Carmes déchaussés. Maison d'orphelins établie dans l'ancien couvent des Augustins, où Luther habita 7 ans. L'Université, fondée en 1392, a été réunie en 1816 à celle de Halle. Bibliothèque royale de 50,000 volumes, qui appartenait jadis à l'Université. Fabriques de tissus de laine, de rubans, de fil, de cordonnerie; horticulture. — Erfurt fut autrefois ville impériale et fit partie de la Hanse teutonique; elle était la capitale de la Thuringe. Elle fut donnée à la Prusse au recès de 1803. Les Français la prirent en 1806. En 1808, il s'y tint une célèbre entrevue entre l'empereur Napoléon, l'empereur Alexandre et divers souverains allemands. En 1813, les Prussiens la bombardèrent pendant un mois, et ne l'occupèrent que le 6 mai 1814, en vertu du traité de Paris.

Erfurt (Régence d'), division administrative de la Prusse dans la province de Saxe, au S. de la régence de Merseburg, 900 000 hab. Ch.-l. Erfurt, v. princip. Nordhausen.

Ergastulum, prison des esclaves chez les anciens Romains. Les *Ergastules* publics étaient destinés aux esclaves de l'Etat, aux esclaves à vendre et à ceux que leurs maîtres y envoyaient pour les faire punir. Les *Ergastules* particuliers étaient, dans les villes, le séjour et l'atelier des esclaves, dans les campagnes leur dortoir; ils y étaient tenus enchaînés.

Ergir-Kastri ou **Argyro-Castro**, v. de la Turquie d'Europe, dans l'Albanie méridionale, sur le Dryno, à 75 kil. N. O. de Janina; 6,000 hab. Situation très-forte, vieux château.

Ergué-Gabéric, bourg de l'arrond. de Quimper (Finistère). Céréales, cidre, fourrages; 2,190 hab.

Erhmann (Frédéric-Louis), physicien, 1741-1799, inventeur des lampes à air inflammable. Il a écrit: *Description des lampes à air inflammable*, 1780; *Observations sur les montgolfières*, 1784, en allemand.

Eribert, 7° archevêque de Milan, mort en 1045. Il joua un grand rôle dans les luttes politiques de l'Italie. Il facilita à l'empereur Conrad le Salique les moyens de se faire reconnaître souverain de l'Italie, et, devenu lieutenant de l'empereur, il exerça son pouvoir avec tant d'arbitraire et de violence, qu'il souleva la noblesse de Lombardie et fut battu à Campo-Malo; Conrad accourut et emprisonna son lieutenant; mais Eribert s'échappa, souleva les Milanais et repoussa l'empereur. C'est pendant cette guerre que le belliqueux archevêque, voulant donner à ses bourgeois miliciens assez d'aplomb et de confiance pour résister aux chocs de la cavalerie féodale inventa le *carroccio*.

Eric ou **Ehrrich** (*Ehrenreich*, riche d'honneur), nom porté par 9 rois de Danemark, 14 rois de Suède et 2 rois de Norvége.

Eric *l'Enfant*, roi de Danemark, mort en 860, fut converti par saint Anschaire, et devint le protecteur du christianisme, qu'il avait d'abord persécuté. Sous son règne commencèrent les invasions des Danois en Angleterre et dans l'empire franc.

Eric Ier, *le Bon*, roi de Danemark, mort en 1103, vainquit les Wendes ou Vandales, et fonda les *ghildes* ou *corporations* destinées à garantir la sécurité des associés contre les attaques si fréquentes des pirates ou des vagabonds.

Eric IV, *Plogpenning* (impôt de la charrue), roi de Danemark, mort en 1250. Il soutint contre ses frères de longues luttes qui épuisèrent ses ressources, au point de l'obliger à établir une taxe sur les charrues. Ses sujets se soulevèrent; son frère Abel l'attira dans une embuscade, où il fut tué. Son corps, jeté dans la Sley, fut retiré par des pêcheurs, qui le portèrent dans un monastère voisin.

Eric V, *Glipping* (clignant de l'œil), roi de Danemark, mort en 1286. Il triompha d'un prétendant appelé aussi Eric, fut battu et fait prisonnier à Lohœde par le comte de Holstein, délivré par Jean Ier, margrave de Brandebourg, qui s'était chargé de le garder; eut de longs demêlés avec l'archevêque de Lunden, et accorda à la noblesse et au clergé le droit de justice. Il fut assommé à coups de massue, près de Viborg, par des partisans de Waldemar, duc de Slesvig, son antagoniste.

Eric VI, *Menved* (homme de parole), mort en 1319, soutint contre Haquin, roi de Norvége, une guerre de 19 ans.

Eric VII, roi de Danemark. — V. Eric XIII, roi de Suède.

Eric VIII, *le Victorieux*, roi de Suède au x° siècle, désintéressa son neveu Styrbiörn, qui réclamait le royaume, en lui donnant 60 vaisseaux, et n'en fut pas moins attaqué par lui avec le secours des Danois. Il le battit et le tua près d'Upsal en 983, chassa le roi de Danemark de ses Etats, et réunit sur sa tête les deux couronnes. Il créa, dit on, le titre d'*Iarl*.

Eric IX, *le Saint*, roi de Suède et de Danemark, mort en 1160, fit bâtir des églises, organisa le culte, donna à son pays de sages lois, convertit au christianisme les idolâtres de la Finlande, et mourut en héros. Apprenant la prise d'Upsal par le prince danois Magnus, il entendit la messe, marcha à l'ennemi et fut tué sur le champ de bataille.

Eric X, *Arkonung* (Roi des bonnes années), roi de Suède, 1210-1216, était fils de Canut et petit-fils de saint Eric. Il se fit, le premier, sacrer par les évêques, et, pour les récompenser de lui avoir facilité la victoire sur ses compétiteurs, il étendit leurs priviléges. Son mariage avec Rikissa, sœur de Waldemar II, roi de Danemark, réconcilia les deux pays qui se combattaient depuis plusieurs générations.

Eric XI, *le Boiteux*, roi de Suède, 1222-1252, fils du précédent, succéda à Jean, dernier prince de la maison des Sverker. Il se laissa dominer par les *iarls*, Canut, Ulf Fasi et Birger, et mourut sans laisser d'héritier direct. Sous son règne, le concile de Skenninge, 1248, réforma les mœurs du clergé suédois, auquel le mariage fut défendu et l'étude des lois canoniques ordonnée.

Eric XII, fils de Magnus II, roi de Suède et de Norvége, 1344-1359, fut appelé par les grands et le clergé révoltés à partager le pouvoir de son père. Une guerre civile s'en suivit; Eric obtint une grande partie du royaume et mourut subitement. Il déclara qu'il se croyait empoisonné par sa mère, Blanche de Namur.

Eric XIII, *le Poméranien*, roi de Suède, 7° du nom en Danemarck, 1382-1449. Nommé héritier du royaume de Suède en 1396, il fit proclamer, l'année suivante, à Calmar, l'union des trois royaumes de Suède, de Norvége et de Danemark. En 1412, il succéda à sa tante, Marguerite de Waldemar, et passa son règne à guerroyer sans succès dans le Slesvig et le Holstein. Il leva de lourds impôts, altéra les monnaies, confia les dignités et la garde des places fortes à des étrangers, et fit sa compagnie ordinaire des pirates les plus redoutés. Engelbrecht le Dalécarlien lui demanda en vain justice. Attaqué et vaincu par ses sujets, déposé en Suède et en Danemark, Eric se retira dans la Gothie, ravageant les côtes des pays qu'il n'avait pas su gouverner. Il composa une chronique latine sur les origines des Danois et l'histoire des rois de Danemark, jusqu'en 1288. Elle se trouve dans Gruter, *Chronica*.

Eric XIV, roi de Suède, fils et successeur de Gustave Vasa, 1533-1577. Du vivant de son père, il demanda la main d'Elisabeth, reine d'Angleterre, et, n'ayant pu l'obtenir, épousa la fille d'un sous-officier de la garde, Catherine

Mansdotter. Les débuts de son règne furent meilleurs que ne l'avait fait supposer son caractère fantasque et atrabilaire : il assura la sécurité des routes, abolit le chômage de quelques fêtes, et ouvrit un asile aux protestants chassés de leur pays. Mais bientôt ses accès de folie, la tyrannie de son favori, Jœhran Perlison, sa lâcheté et ses revers dans la guerre contre le Danemark, ses menaces fréquentes à la liberté et à la vie de ses frères Jean et Charles, le perdirent. Le peuple lui retira son affection, ses frères lui prirent Stockholm et le déposèrent en 1568. Il fut empoisonné après 9 ans de captivité.

Ericeira (Ferdinand de Ménézès, comte d'), né à Lisbonne, 1614-1699, conseiller d'État du roi de Portugal, a écrit : *Histoire de Tanger*, 1732 ; *Histoire de Portugal, de* 1640 *à* 1657 ; *Vie de Jean Ier*, 1677.

Ericeira (Louis de Ménézès, comte d'), frère du précédent, né à Lisbonne, 1632-1690, a laissé une *Vie de* Scanderbeg, 1688, et une *Histoire de la Restauration du Portugal*, 1679 et 1698, 2 vol. in-fol.

Ericeira (François-Xavier de Ménézès, comte d'), né à Lisbonne, 1673-1744, fut général pendant la guerre de la succession d'Espagne, et traduisit en portugais l'*Art poétique* de Boileau. Il composa un poëme épique sur la fondation du royaume de Portugal par Henri de Bourgogne, intitulé l'*Enriqueida*.

Erichthonius, roi d'Athènes, successeur d'Amphictyon, au XVIe s. av. J. C. On lui attribue l'invention des chars. Il dédia à Minerve, dans l'Acropole, une statue de bois qui est le plus ancien monument connu de la sculpture grecque.

Erichthonius, roi de Troie, frère d'Ilus, successeur de Dardanus, son père, au XVe s. av. J. C. Il fut le père de Tros.

Eridan, nom donné par les anciens au Pô, parce que Phaëton, appelé aussi Eridan, fils du Soleil, fut précipité dans ses eaux. — Ruisseau qui se jetait dans l'Ilissus, au-dessus d'Athènes. — Rivière du Nord, citée par Hérodote qui parle de l'ambre recueilli près de son embouchure ; c'est peut-être la Vistule.

Erié, lac de l'Amérique du Nord, borné au N. par le Canada, à l'E., au S. et à l'O. par les États-Unis, dans lesquels il baigne les États de New-York, Pennsylvanie, Ohio et Michigan ; 450 kil. de long et 90 de large. Par la rivière Détroit, il reçoit les eaux du lac Huron ; par le Niagara il verse les siennes dans le lac Ontario. Il reçoit, entre autres cours d'eau, le Huron, la Rocky, le Black-River. Par le canal d'Oswego, il communique avec l'Ontario ; par le canal Érié, avec le fleuve Hudson, affluent de l'Atlantique ; par un autre canal, avec l'Ohio, affl. du Mississipi. La navigation de l'Erié est très-active, mais elle est dangereuse au N. à cause des rochers, et interrompue par la glace pendant l'hiver. Les v. princ. de ses bords sont : Buffalo, Erié, Painesville, Cleveland et Croghausville. Au commencement du siècle, il fut le théâtre de nombreux faits d'armes dans la dernière guerre entre les Américains et les Anglais ; une flotte anglaise y fut prise le 10 septembre 1813.

Erié (Canal), entre Buffalo, sur le lac Erié, et Albany, sur l'Hudson ; 500 kil. de long, 13 mètres 33 de large, 1 mètre 33 de profondeur. Il a coûté 45 millions, et fut construit de 1823 à 1825.

Erié, v. des États-Unis (Pennsylvanie), sur la côte S. du lac Erié ; 7,000 hab.

Erière, nom primitif de la partie de l'Asie antérieure, comprise entre le Caucase, l'Oxus, l'Indus et la mer Érythrée.

Erigène (Jean Scot), *Erigena*, philosophe irlandais, né dans l'île d'Erin, vers le commencement du IXe siècle, mort vers 875. Il vint à la cour de Charles le Chauve et vécut dans son intimité, comme jadis Alcuin dans celle de Charlemagne. Le plus important de ses ouvrages est le *de Divisione naturæ*, un des monuments les plus remarquables de la philosophie scolastique. Il regarde l'intelligence comme une émanation divine, et les idées principales de l'homme comme des manifestations du Créateur. La nature est aussi la manifestation de Dieu sous certaines formes ; car Dieu étant la vie commune de tous les êtres, tous les êtres sont en Dieu. Ce panthéisme de Scot Erigène n'a pas été réfuté de son temps, parce que personne ne l'a compris ; ce n'est qu'au XIIIe s. que le concile de Paris l'a condamné comme un blasphème. Le livre *de Divina prædestinatione* fut écrit, à la demande des catholiques, pour répondre au moine Gotschalk qui avait émis, avant et après tant d'autres, la fameuse théorie de la prédestination des uns au mal et des autres au bien. Erigène y opposa la thèse de l'absolue liberté de l'homme, et effraya, par ses hardiesses, au sujet de la grâce, ceux qui l'avaient invité à les défendre. Le *de Divisione naturæ* a été publié à Munster, par Schlüter, 1838, in-8° ; le *de Divina prædestinatione*, à Paris, par le président Mauguin, 1650, in-4°. Outre ces ouvrages, Scot Erigène a écrit un assez grand nombre d'opuscules de divers genres.

Erigon, rivière de l'anc. Macédoine, affl. de l'Axius ; auj. la *Vistritza*.

Erigone, fille d'Egisthe et de Clytemnestre, devint prêtresse de Diane, après la mort de ses parents.

Erigone, fille d'Icarius et sœur de Pénélope, fut aimée de Bacchus. Elle se pendit en apprenant la mort de son père tué par des bergers ; Jupiter la plaça dans la constellation de la Vierge.

Erin, ancien nom de l'Irlande.

Erinne, femme poëte, née à Téos, contemporaine et amie de Sapho, mourut à 19 ans, laissant des poëmes que l'on comparait quelquefois à ceux d'Homère. Il reste 4 vers du plus connu, intitulé *la Quenouille*. Il était écrit dans un dialecte mélangé de dorien et d'éolien.

Erinnys, l'une des Furies. V. Furies.

Eriphyle, femme d'Amphiaraüs, un des 7 chefs qui assiégèrent Thèbes. Son mari s'était caché pour ne pas aller au siége, où il savait qu'il périrait. Eriphyle découvrit sa retraite à Polynice pour un collier d'or. Alcméon, son fils, la tua pour venger son père. Sophocle avait composé une tragédie d'*Eriphyle*, aujourd'hui perdue ; l'*Eriphyle* de Voltaire retrace le meurtre de la mère par le fils.

Eris, nom grec de la Discorde.

Erivan, v. de la Russie d'Asie, capitale de l'Arménie russe, sur le Zanga, à 160 kil. S. de Tiflis ; 12,000 hab. Elle se compose de 2,000 maisons éparses dans les champs et les jardins. Sa forteresse est bâtie sur un rocher qui s'élève à 200 mètres au-dessus du Zanga. Dans l'enceinte se trouvent le palais du gouverneur, une mosquée et une fonderie de canons. Erivan a des fabriques de tissus de coton et de maroquins ; les caravanes de Tiflis et d'Erzeroum y font halte. Elle fut, au XVIe s., la résidence des sophis de Perse, fut prise 4 fois par les Turcs, 1553, 1582, 1724, 1735 ; elle retourna aux Persans en 1769. Le général russe Paskévitch la prit en 1827, et le traité de Turkmandschaï, en 1828, la céda à la Russie.

Erivan (Pays d') ; il forme, avec celui de Nakhtchivan, la province russe d'*Arménie*. C'était, avant 1828, un khanat persan. C'est la moitié d'un plateau de 120 mèt. de hauteur, entrecoupé de montagnes et de collines, entre la Géorgie au N. et à l'E., l'Aderbaidjan persan au S., la Turquie d'Asie à l'O. ; 220,000 hab. Sol bien arrosé, fertile en céréales, riz et vignes ; climat sain, hiver rude, été agréable. Ce pays est compris dans le grand gouvernement du Caucase, récemment formé.

Erizzo, gouverneur vénitien de Négrepont, défendit la place contre 120,000 Turcs que commandait Mahomet II. L'amiral Canale le soutint mollement ; le sultan livra des assauts répétés. Les Vénitiens, fatigués de tuer, furent repoussés des murailles et massacrés sans pitié. Erizzo se réfugia dans la citadelle, se rendit à la condition d'avoir la vie sauve, et fut scié en deux, 1470.

Erizzo, en latin *Ericius*, philosophe et antiquaire, né à Venise, 1522 ou 1525-1585, était allié à la famille des Contarini. Il entra au sénat, puis au conseil des Dix ; il put, grâce à sa fortune, se livrer à son goût pour la littérature, les sciences et surtout la numismatique, et forma un cabinet d'antiquités regardé comme l'un des plus beaux de l'Europe. Il a traduit en italien le *Timée*, l'*Euthyphron*, l'*Apologie* de Socrate, le *Criton*, le *Phédon*, de Platon, Venise, 1574 ; il a écrit un *Traité sur les médailles et les monnaies des anciens*, Venise, 1559, en italien.

Erkinoald, maire du palais de Neustrie, sous Clovis II, de 640 à 656, succéda à Ega et fut remplacé par Ebroïn.

Erlach, en français *Cerlier*, v. de Suisse, sur le lac de Bienne, dans le canton et à 27 kil. N. O. de Berne ; 700 hab. Ancien château de la famille d'Erlach, pris par les Bernois en 1474.

Erlach, nom de l'une des plus anciennes familles suisses, originaire de la Bourgogne, et dont voici les principaux membres : *Ulric* d'Erlach, membre du sénat de Berne, défendit les Bernois contre les Fribourgeois ligués avec la féodalité du pays, 1298 ; — *Rodolphe* d'Erlach, son fils, battit à Laupen, 1339, le comte de Nydau, général de l'empereur Louis de Bavière, et fut assassiné par son gendre, Jost Rudenz d'Unterwalden. — *Jean-*

Louis d'Erlach, 1595-1650, fut le compagnon d'armes de Gustave-Adolphe et de Bernard de Weimar, se mit au service de la France avec l'armée weimarienne, prit part à la victoire de Lens, resta fidèle à la cour pendant la Fronde, et fut fait maréchal de France en 1647. — *Jean-Louis* d'Erlach, 1648-1680, servit dans la marine hollandaise sous l'amiral Tromp, et devint lui-même amiral au service du Danemark. — *Jérôme* d'Erlach, 1667-1748, servit la France, puis l'Autriche, et vécut dans l'intimité du prince Eugène. — *Charles-Louis* d'Erlach, 1746-1798, entra au service de la France, qu'il quitta au commencement de la Révolution. Lorsque le Directoire fit entrer une armée française en Suisse, d'Erlach fut nommé commandant en chef des troupes helvétiques, mais, à la nouvelle de la prise de Berne par les Français, il fut tué par ses soldats qui le soupçonnaient de trahison. — *Rodolphe-Louis* d'Erlach, 1749-1817, se joignit à Reding et à Steiger, en 1801, pour rétablir l'ancienne constitution fédérale. Le Premier Consul ayant étouffé cette insurrection par l'acte de médiation, d'Erlach rentra dans la vie privée, et écrivit en français le *Code du bonheur*.

Erlangen, v. de Bavière, cercle de Franconie centrale, sur la Regnitz, affl. du Mein, à 15 kil. N. de Nuremberg, près du canal Louis, qui joint la Regnitz à l'Altmühl ; 11,000 hab. Université protestante, fondée en 1743 par Frédéric de Brandebourg, margrave de Baireuth ; on y trouve un jardin botanique, un muséum d'histoire naturelle, une belle bibliothèque. Nombreuses sociétés savantes ; école d'agriculture ; école des arts et métiers. Fabriques de drap, toiles peintes, étoffes de coton, chaussures, chapeaux, glaces, tabac. Asile d'aliénés. Cette ville a été considérablement augmentée par les protestants français réfugiés, que le margrave Christian-Ernest y établit en 1686.

Erlau ou **Eger**, ancienne *Agria*, v. de Hongrie, sur l'Erlau, ch.-l. du cercle de Hévès, à 136 kil. E. de Pesth ; 20,000 hab. Archevêché catholique. Eaux thermales ; collége, observatoire, belle cathédrale. Commerce de vins, fabrique de draps. Erlau fut fondée en 1010 par le roi Étienne, et fut prise en 1596 par les Turcs, après un siége mémorable.

Erlon (Drouet d'). V. Drouet.

Erman (Georges-Adolphe), physicien et voyageur allemand, né à Berlin, 1806-1851. En 1828, il entreprit un voyage autour du monde, pour faire des observations magnétiques sur différents points du globe ; c'est d'après les données qu'il fournit que Gauss put établir sa théorie du magnétisme terrestre. Il traversa la Sibérie, l'Amérique russe, la Californie, Taïti, le cap Horn, Rio-Janeiro, et revint à Berlin. Il a laissé : *Voyage autour de la terre, à travers l'Asie septentrionale et les deux Océans*, Berlin, 1833-1842, 5 vol., en allemand. Les *Annales* de Poggendorf, les *Mémoires astronomiques* de Schumacher, les *Archives des sciences naturelles en Russie*, contiennent ses travaux sur la physique et le magnétisme terrestre.

Ermeland, *Warmia*, pays de la Prusse orientale ; villes princ. : Frauenbourg, Heilsberg, Braunsberg. L'Ermeland appartint d'abord aux chevaliers Teutoniques, puis à la Pologne depuis 1466, enfin à la Prusse depuis 1772.

Ermenonville, village de l'arrond. et à 12 kil. S.O. de Senlis (Oise) ; 500 hab. Vieux château, embelli au xviiie s. par le comte René de Girardin. En 1778, il offrit à J.-J. Rousseau un asile dans son domaine ; le philosophe y passa ses derniers jours et fut inhumé dans l'*île des Peupliers*, au milieu d'un lac du parc. En 1794, son corps en fut tiré pour être porté au Panthéon. Dans la partie du parc appelée le *Désert*, se trouve une petite chaumière où Rousseau aimait à se placer.

Ermites (du grec *ἐρημίτης*, de *ἔρημος, désert*), solitaires qui cherchaient loin du monde un asile pour la prière et la méditation, et un refuge contre les hommes ou contre eux-mêmes. Saint Paul l'anachorète, saint Antoine et saint Macaire, furent les premiers ermites. Ces pieux personnages devinrent nombreux au moyen âge : une grande douleur à déplorer, un crime à expier, un dégoût profond pour la barbarie universelle, poussaient au désert beaucoup d'âmes qui cherchaient l'appui de Dieu. C'est surtout dans le Midi et en Orient qu'ils se multiplièrent. Au contraire, au Nord et en Occident, où le ciel est plus âpre et où les hommes sont moins enclins au mysticisme et à la vie purement contemplative, il y eut plus de cénobites que de solitaires. D'ailleurs certains ermites, tels que ceux du mont Athos, ne se condamnaient pas à une solitude complète ; leurs ermitages communiquaient, une règle s'établissait entre eux, et ils devenaient de véritables cénobites. Ces réunions d'ermites donnèrent naissance aux ordres des *Augustins*, des *Camaldules*, des *Ermites de Saint-Jean-Baptiste* et des *Ermites de Saint-Paul*. — V. ces mots.

Ermold le Noir, en latin *Ermoldus Nigellus*, écrivain du ixe s. D'abord abbé ou moine d'Aniane, il fut accusé d'avoir conspiré plusieurs fois contre l'empereur Louis le Débonnaire, et exilé à Strasbourg. Il y composa un poëme en l'honneur de Louis, et dans lequel il sollicitait humblement sa grâce. Il l'obtint complète, puisqu'il fut envoyé en mission près de Pépin, roi d'Aquitaine. Son poëme est divisé en 4 livres et chante les actions de son héros jusqu'à l'année 826. Il y a dans cet ouvrage peu de poésie, mais on y trouve des détails précieux pour l'histoire, et un mélange de bonne foi et de bon sens qui donnent à cette chronique rimée une grande valeur. Elle a été publiée par Dom Bouquet dans les *Scriptores rerum gall. et franc.*, t. V. Elle est traduite dans le t. III de la collection de *Mémoires* publiée par M. Guizot.

Erne ou **Earne**, riv. d'Irlande, prend source dans le comté de Fermanagh, forme le lac d'Erne, passe à Enniskillen, et se jette dans l'Atlantique, après un cours de 110 kil. Le lac Erne a 69 kil. de long et 14 de large, est divisé en deux bassins et est semé de nombreuses îles.

Ernée, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 24 kil. O. de Mayenne (Mayenne), sur l'*Ernée* ; 5,356 hab. Clouterie, chanvre, lin. — On appelle *Plateau d'Ernée* le point de jonction des monts de Menez, des collines de Normandie et des collines du Maine ; le Couesnon et la Vilaine y prennent source.

Ernest *de Bavière*, archevêque de Cologne, 1554-1612, fut pourvu, dès son enfance, de nombreux bénéfices, et fut nommé à l'électorat de Cologne par le parti catholique en 1583. Il eut à conquérir son état sur Gebhard Truchsess de Walbourg, qui s'était fait protestant, et voulait conserver l'archevêché en dépit du *réservat ecclésiastique*. Ernest chassa son rival à l'aide des Espagnols et de l'argent pontifical, et passa sa vie à intriguer, à combattre, à négocier et à réformer son clergé et ses monastères, sans jamais se réformer lui-même.

Ernest Ier, *le Pieux*, duc de Saxe-Gotha et Altenbourg, 1601-1675, frère de Bernard de Saxe-Weimar, servit Gustave-Adolphe, se distingua à Lutzen et à Nordlingen, et se montra protestant zélé. Il eut 7 fils, dont 3 furent la souche de 3 maisons ducales de Saxe : Frédéric, l'aîné, continua la ligne de Gotha ; le 3e, Bernard, fonda la maison de Meiningen ; le 7e, Ernest, fut le 1er duc de Saalfeld.

Ernest II, duc de Saxe-Gotha et Altenbourg, 1745-1804, succéda à son père, Frédéric III, en 1771. Il fut le bienfaiteur de son pays, où il réforma les finances, fonda des hôpitaux, des ouvroirs pour les pauvres, des institutions de prévoyance pour les veuves et les enfants des fonctionnaires, encouragea l'instruction et protégea les sciences qu'il cultivait lui-même. Il fonda l'observatoire de Seeberg, et fit mesurer le méridien.

Ernest III, duc de Saxe-Cobourg-Gotha, 1784-1844, succéda à son père, François, en 1806. Il combattit avec la Prusse contre Napoléon, fut dépouillé et réintégré en 1807. Il se tourna de nouveau, en 1813, contre les Français, hérita du duché de Saxe-Gotha, en 1826, et vit monter des membres de sa famille sur plusieurs trônes de l'Europe. Sa sœur, duchesse de Kent, fut mère de la reine Victoria ; son plus jeune frère, Léopold, épousa d'abord la princesse de Galles, puis la fille aînée du roi Louis-Philippe ; il était devenu roi des Belges en 1831 ; son neveu, Ferdinand, épousa dona Maria, reine de Portugal ; son fils aîné, Ernest IV, lui succéda ; le second, Albert, épousa la reine d'Angleterre, Victoria.

Ernest-Auguste, roi de Hanovre, 1771-1851, porta, jusqu'en 1837, le titre de *duc de Cumberland*. Il cassa la constitution de 1833, la remplaça par celle de 1840, et la viola souvent. Jusqu'en 1848, il s'étudia à favoriser la noblesse et la propriété territoriale ; mais alors les événements l'obligèrent à accomplir des réformes. Son fils, Georges V, né en 1819, et aveugle de naissance, lui a succédé, et s'est retiré en Angleterre, après la conquête de son pays par la Prusse, en 1866.

Ernesti (Jean-Auguste), célèbre philologue allemand, né à Tennstadt (Thuringe), en 1707, mort à Leipzig en 1781. Il fut professeur de littérature ancienne à l'école de Saint-Thomas à Leipzig ; puis il enseigna, à l'université de cette ville, les lettres anciennes, l'éloquence, et

enfin, la théologie. Il a publié des éditions d'*Homère*, Leipzig, 1759-64; de *Callimaque*, 1761, avec traduction latine; de *Polybe*, 1763-64; de *Cicéron*, 1737-39, 6 vol., édition précieuse accompagnée d'un *index* appelé *Clavis ciceroniana*, qui renferme la solution de toutes les difficultés qui peuvent arrêter dans la lecture des œuvres de Cicéron. Il a publié un *Tacite*, 1752; un *Suétone*, 1748. Ses opuscules de critique et de théologie sont nombreux. Nous citerons : *Prolusio de glossariorum Græcorum vera indole et recto usu in interpretatione*, Leipzig, 1741 *Prolusio pro grammatica interpretatione librorum, imprimis sacrorum*, 1749; *De vanitate philosophantium in interpretatione librorum sacrorum*, 1750; *Opuscula oratoria, orationes, prolusiones et elogia*, Leyde, 1762; *Opusculorum oratoriorum novum volumen*, Leipzig, 1791: *Opuscula philologica; Opuscula theologica*, 1792; enfin, *Institutio interpretis Novi Testamenti*, Leipzig, 1761, souvent réimprimée. Dans cet ouvrage, Ernesti établit que le Nouveau Testament, bien loin d'être un champ abandonné aux interprétations de l'esprit de secte, doit être expliqué de la même manière que les classiques anciens, d'après les règles de la grammaire et les usages de la langue hébraïque.

Ernesti (Auguste-Guillaume), neveu du précédent, 1733-1801, fut professeur de philosophie, puis d'éloquence à l'université de Leipzig. Il a édité Quintilien, Tite Live, Pomponius Mela et Ammien Marcellin.

Ernesti (Jean-Christian-Gottlob), cousin germain du précédent, 1756-1802, professa comme lui la philosophie et l'éloquence à l'université de Leipzig. Il a donné des éditions d'Ésope, d'Hesychius, de Suidas, de Favorinus, de Silius Italicus. On a de lui : *Lexicon technologiæ Græcorum rhetoricæ*, 1795, et *Lexicon technologiæ Romanorum rhetoricæ*, 1797.

Ernestine (Ligne), branche aînée de la maison de Saxe, fondée en 1485 par Ernest, électeur de Saxe. Elle règne dans les duchés de Saxe; la ligne *albertine*, descendue d'Albert, frère de l'électeur Ernest, règne dans le royaume de Saxe.

Ernouf (Jean-Augustin, baron), général français, né à Alençon, 1753-1827. Il entra au service en 1791, défendit victorieusement le camp de Cassel et fit lever le siége de Bergues au duc d'York, 1792. Nommé général de division en 1793, après avoir débloqué Maubeuge, il passa à l'armée de Sambre-et-Meuse et contribua au gain de la bataille de Fleurus. De 1797 à 1798, il dirigea le dépôt de la guerre, devint chef d'état-major de Masséna en Suisse, 1798, et alla prendre le gouvernement de la Guadeloupe, qu'il défendit jusqu'en 1810 contre les révoltes des noirs et les attaques des Anglais; alors, réduit à 753 soldats, il capitula devant l'amiral Cochrane, qui commandait 103 navires et 11,000 hommes de débarquement. Disgracié par l'Empereur, Ernouf fut nommé inspecteur général d'infanterie par Louis XVIII, 1814, essaya vainement d'arrêter Napoléon à son retour de l'île d'Elbe, et reçut à la seconde Restauration le commandement de la 16e division militaire, 1816. Il fut député de l'Orne, 1815, et de la Moselle, 1816.

Erolès (Le baron d'), général espagnol, 1785-1825, embrassa la carrière des armes en 1808, combattit les Français sous Mina, et les constitutionnels au nom de Ferdinand VII, fut un des trois membres de la régence suprême d'Espagne instituée à la Seu d'Urgel, 1822, et devint capitaine général de la Catalogne.

Eros, nom grec de l'Amour, soit que l'on désigne ainsi la force d'attraction qui rapproche tout, soit que l'on entende le dieu, fils de Vénus, que les poëtes et les artistes représentaient avec ses flèches et son carquois.

Erostrate, Éphésien obscur qui incendia le fameux temple de Diane pour rendre son nom célèbre. Les Éphésiens, aussi fous que lui, défendirent par une loi de prononcer son nom qui, pour cette raison peut-être, est parvenu jusqu'à nous. Cet événement arriva la nuit même où naquit Alexandre, 356 av. J. C.

Erotien (*Erotianus*) ou, selon quelques manuscrits, **Hérodien**, médecin grec contemporain de Néron, a laissé un vocabulaire des mots d'Hippocrate, publié par Henri Estienne dans son *Dictionarium medicum*, Paris, 1564, et par Franz, Leipzig, 1780.

Erouant ou **Erovant II**, roi d'Arménie, régna de 68 à 88 après J. C. Fils illégitime d'une princesse de la race des Arsacides, il était satrape du roi Sanadroug, lorsqu'il s'empara du trône, à la mort de ce prince, et au détriment de ses enfants qu'il fit assassiner. L'un d'eux, Ardaschès ou Artaxerxès put cependant se réfugier chez Dara ou Darius, roi des Parthes. Erouant, allié des Romains, acquit la grande Arménie, qu'il joignit à la petite, bâtit les villes d'Erouantaschad, de Pacaran (lieu des statues) et d'Erouantaguerd ou Erouantacerte. Attaqué par le jeune Ardaschès et trahi par ses troupes, il fut vaincu et tué.

Erpen (Thomas van) ou **Erpenius**, orientaliste hollandais, né à Gorcum, 1584-1624. Il se livra, sur les conseils de Scaliger, à l'étude des langues orientales et visita, pour étendre ses connaissances, la France, l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie. A Venise, il apprit le persan, le turc et l'éthiopien, et, à son retour à Leyde, il fut nommé d'abord professeur d'arabe et ensuite d'hébreu. Il établit une imprimerie arabe qu'il dirigea lui-même, et édita des ouvrages distingués par la correction du texte et la fidélité de la traduction qu'il y joignit. Ses principaux ouvrages sont : *Rudimenta linguæ arabicæ*, Leyde, 1620; *Grammatica arabica, quinque libris methodice explicata*, 1613, très-souvent réimprimée; *Locmani sapientis fabulæ*, 1615; *Novum Testamentum arabice*, 1616; *Grammatica chaldaica et syra*, 2e édit., 1659, *Pentateuchus Mosis, arabice*, 1622; une édition de l'*Histoire des Sarrasins* d'El-Macin, 1625.

Erranle (Giuseppe), peintre italien, né à Trapani, 1760-1821, se fit un nom par le talent avec lequel il imitait les grands modèles de l'école italienne de la Renaissance, et surtout le Corrége. Il a laissé entre autres tableaux : *Psyché*, la *Mort d'Ugolin*, le *Concours de la beauté, Endymion*. Il a fait connaître un nouveau procédé pour restaurer les tableaux et a écrit un *Essai sur les couleurs*.

Errard (Jean), ingénieur français, né à Bar-le-Duc, construisit sous Henri IV la citadelle d'Amiens et une partie du château de Sedan. Il a écrit le premier ouvrage que l'on possède en français sur le génie militaire, *la Fortification démontrée et réduite en art*, 1594 et 1604.

Errard (Charles), peintre et architecte, né à Nantes, 1606-1689. Il fut un des douze fondateurs de l'Académie de peinture en 1648, décora les appartements du Louvre, de 1653 à 1655, et fonda l'Académie de Rome en 1666. Il en conçut le plan, le fit agréer par Colbert, partit pour l'Italie avec 12 élèves, et dirigea cet utile établissement jusqu'à sa mort. C'est de Rome qu'il envoya le plan de l'église de l'Assomption, rue Saint-Honoré; mais l'entrepreneur modifia les dimensions de l'architecte et écrasa l'édifice sous un dôme lourd et de mauvais goût.

Ersch (Jean-Samuel), bibliographe allemand, né à Gross-Glogau, dans la Silésie prussienne, 1766-1828, fut professeur d'histoire et de géographie à Iéna, 1800, puis professeur de statistique et de géographie à Halle, 1803. Il a écrit de nombreux ouvrages dont voici les principaux : *Répertoire des documents historiques et géographiques qui se trouvent dans les journaux allemands et autres recueils périodiques*, 1790-1792, 2 vol. in-8°; *Répertoire universel de bibliographie* (de 1785 à 1800); 1790-1807, 8 vol. in-8°; *La France savante*, ou *Dictionnaire des écrivains français de 1771 à 1796*, Hambourg, 1797-1806, 5 vol in-8°; *Manuel de la littérature allemande depuis le milieu du* XVIIIe *siècle jusqu'à nos jours*, Leipzig, 1812-1814. Enfin il a commencé en 1818, avec J. C. Grüber, une immense publication intitulée : *Encyclopédie universelle des sciences et des arts*, Leipzig. Il la mena jusqu'au tome XVII, et Grüber l'a continuée sans la terminer.

Erse, dialecte de la langue celtique, que l'on parle encore en Irlande et dans les hautes terres de l'Écosse.

Erskine (Jean), baron de Dun, théologien écossais, né en 1508 ou 1509, mort en 1591. Il encouragea le premier l'étude du grec dans sa patrie et amena, en 1534, un helléniste français qu'il chargea de professer à Montrose. Il combattit les Anglais en 1547, lorsqu'ils tentèrent une descente en Écosse, fut député en France pour assister au mariage de la reine Marie Stuart avec le dauphin François, prit part à la guerre civile soutenue par la noblesse contre la régente, 1559-1560, embrassa dans ses dernières années le protestantisme, pour lequel il demanda d'abord la liberté, ensuite la domination. Nommé par le Parlement membre du comité pour le règlement de la discipline ecclésiastique, il travailla à la rédaction du *Second Book of Discipline*, 1567, dont l'Église presbytérienne suit encore les prescriptions.

Erskine (Thomas), jurisconsulte écossais et lord chancelier d'Angleterre, 1750-1823. Élevé au grand collége d'Édimbourg et à l'université de Saint-Andrew, il entra ensuite dans la marine, puis dans l'armée de terre, et, après 6 ans de service, il se mit à étudier

le droit. En 1778, il commença à plaider et remporta au barreau d'éclatants succès. En 1783, il fut envoyé à la Chambre par les électeurs de Portsmouth, se rangea avec Fox dans le parti des wighs, et fit partie du ministère éphémère de 1806, comme lord grand chancelier. Il parla contre la traite, pour les catholiques irlandais, pour les Grecs opprimés, il réclama la réforme de la pénalité, défendit la liberté de la presse et surtout le jugement par le jury : aussi le roi lui donna-t-il pour armes 12 jurés assis autour d'une table. Ses discours principaux ont été publiés à Londres, 5 vol. in-8°, 1810-1812. Il a laissé : *Considérations sur les causes et les conséquences de la guerre actuelle avec la France*, 1797; *Lettre au comte de Liverpool au sujet des Grecs*.

Erstein, anc. ch.-l. de cant. de l'arrond. et à 22 kil. N. E. de Schelestadt (B.-Alsace), sur l'Ill et le chemin de fer de Strasbourg à Bâle; 3,900 hab. Teintureries, tanneries. Elle fut habitée par l'empereur d'Allemagne, Othon le Grand.

Ervy, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 31 kil. S. de Troyes (Aube), sur l'Armançon : 1,6?8 hab. Toiles, coutils.

Erwin de Steinbach, architecte allemand mort à Strasbourg en 1318. Ce fut à lui que Conrad de Lichtenberg confia le soin d'achever la cathédrale de Strasbourg par la construction de deux tours et d'une façade. La pierre fondamentale fut posée le 25 mai 1277, et, après 28 ans de travaux, Erwin mourut avant d'avoir achevé son œuvre. La façade a 80 mètres de haut, et la tour, qui en fait le principal ornement, s'élève au-dessus d'environ 112 mètres, ce qui lui donne une hauteur totale de 191m.35. Cette tour, placée du côté nord de l'édifice, est carrée sur une base de 80 mètres de hauteur et à jour sur les trois côtés qui se détachent du portail. Au-dessus, elle devient octogone et est ouverte de toutes parts. Quatre escaliers sculptés très-finement l'environnent à l'extérieur jusqu'au point où, changeant une seconde fois de forme, elle devient une pyramide formée par sept retraites superposées et une lanterne. Cette cathédrale, entièrement construite sur les plans d'Erwin, est, au point de vue de la grandeur, de l'art et de la solidité, un des plus étonnants monuments du style gothique. Elle fut continuée après lui par son fils, Jean Erwin, puis par Hilz de Cologne.

Erxleben (Jean-Chrétien-Polycarpe), né à Quedlimbourg, 1714-1777, a laissé entre autres ouvrages classiques : *Éléments d'histoire naturelle*, Gœttingue, 1768; *Éléments de physique*, 1772; *Éléments de chimie*, 1?75, et un traité sur les mammifères, *Systema regni animalis, classis* 1, *mammalia*, Leipzig, 1778.

Erycine, surnom de Vénus adorée sur le mont Eryx, en Sicile.

Erymanthe, montagne sur la frontière occidentale d'Arcadie, auj. *Chelmo*. Hercule y prit un sanglier qui dévastait le pays. — Rivière d'Arcadie qui prenait sa source au mont Erymanthe et se jetait dans l'Alphée; auj. *Dimitzana*.

Erythrée (Mer), nom donné par les anciens à la mer des Indes et aux mers qu'elle forme, à cause d'Erythras, fils de Persée et d'Andromède, qui s'y noya, ou de la couleur foncée du sable qui forme son lit. Arrien a laissé un précieux *Periple* de cette mer.

Erythres, *Erythræ*, v. d'Arcadie, où Hercule avait un temple. — V. de Locride. — V. de Béotie. — V. d'Asie Mineure, dans la presqu'île de Clazomène; aujourd'hui *Eretri*.

Eryx, roi de Sicile, vaincu par Hercule qu'il avait défié, et enterré sur le mont Eryx.

Eryx, anc. v. de Sicile, à l O., au pied du mont Eryx; auj. *Calatafimo*. — Le mont Eryx, auj. *San-Giuliano*, possédait un temple célèbre consacré à Vénus. A la fin de la 1re guerre punique, le général carthaginois Amilcar Barca se posta sur la crête et tint trois ans en échec les légions romaines.

Erzeroum, v. de la Turquie d'Asie (Arménie), ch.-l. du pachalik de son nom, par 39°55′16″ lat. N. et 38°58′8″ long. E., à 1,100 kil. E. de Constantinople; 60,000 hab. Son nom vient de *Arzen-el-Roum*, terre des Romains, ou de *Arx Romanorum*, citadelle des Romains. Elle est habitée par des Turcs, des Arméniens, des Grecs et des Persans. Archevêché arménien; consulats français, anglais, russe et autrichien. Elle est bâtie sur un plateau, au pied de hautes montagnes; elle a des fortifications, restaurées en 18?5, qui en font le boulevard de la Turquie d'Asie contre les Russes; centre des routes qui vont au Caucase, dans l'Asie Mineure et dans l'Al-Djézireh, elle est la meilleure position militaire de l'Asie occidentale. Au centre de la ville est une vieille citadelle appelée *Ark*, qui a de hautes murailles et un large fossé. Erzeroum est grande, laide, sale; elle sert d'entrepôt au commerce de la Turquie et de la Perse; elle reçoit de ce dernier pays de la soie, du coton, des châles, des cotonnades peintes, du tabac, elle exporte de la gomme, du poil de chèvre, des chevaux, des moutons; elle possède de grandes fabriques d'armes blanches. — Fondée sous le règne de l'empereur Théodose II, vers 415, elle tomba au pouvoir des Turcs en 1517, et fut occupée momentanément par les Russes en 1829.

Erzeroum (Vilayet d'), division politique de la Turquie d'Asie, comprenant la haute Arménie; il renferme 4 sandjaks : *Erzeroum*, *Tchildir*, *Kars* et *Bayazid*. Sol très-montagneux, arrosé par le haut Euphrate; 792,000 habitants.

Erz-Gebirge ou *Monts Métalliques*, chaîne de montagnes d'Allemagne, entre le royaume de Saxe au N. O. et la Bohême au S. E. Elle se sépare de la grande ligne de partage des eaux européennes au massif du Fichtel-Berg, et court du S. O. au N. E. jusqu'aux Riesen-Gebirge, dont elle est séparée par l'Elbe. Cette chaîne est longue de 160 kil.; son point culminant a 1,200 mètres. Elle est couverte de forêts et possède de grandes richesses métalliques, argent, cuivre, étain, plomb, fer, etc. Les principaux cols donnent passage aux routes de Bayreuth à Eger, de Hof à Eger, de Falkenstein à Elbogen, de Zwickau à Carlsbad, de Marienberg à Saatz; et au défilé de Peterswalde, fameux dans la campagne de 1813.

Erzingou, v. de la Turquie d'Asie, près de l'Euphrate, dans l'eyalet d'Erzeroum; 6,000 hab. Élève de bétail. Ancienne *Satala*.

Esaü, fils aîné d'Isaac et de Rébecca, frère de Jacob. Il fut appelé *Esaü*, c'est-à-dire *homme fait*, parce qu'il vint au monde couvert de poil; ou *Edom*, c'est-à-dire *le Roux*, d'où le nom des Edomites ou Iduméens, ses descendants. Il vendit son droit d'aînesse à son frère pour un plat de lentilles; puis, étant absent au moment où Isaac l'appela pour lui donner sa bénédiction, il en fut frustré par une ruse de Jacob, et chercha longtemps son frère pour le tuer; il finit par se réconcilier avec lui et lui céda la terre de Chanaan. Il avait épousé deux Chananéennes, Judith et Basemath, malgré la défense de son père; il épousa aussi Mahalet, fille d'Ismaël. Ses descendants furent nombreux.

Escadre, subdivision d'une armée navale, composée de 5 bâtiments au moins. Dans un autre sens, ce mot désigne l'une des 3 divisions d'une flotte, distinguées par la couleur de leurs pavillons. L'amirauté anglaise divise toutes ses forces navales en *escadre blanche*, *escadre rouge*, *escadre bleue*. L'ancien titre de *chef d'escadre* a été remplacé en France, depuis 1789, par celui de contre-amiral.

Escadron, corps de cavalerie, subdivision du régiment, analogue au bataillon d'infanterie. Dans l'armée française, il y a ordinairement 6 escadrons par régiment, commandés chacun par 2 capitaines, 2 lieutenants, 2 sous-lieut. et réunis 2 par 2 sous un chef d'escadrons.

Escadron sacré. On appela ainsi l'escorte que formèrent à Napoléon tous les officiers qui avaient conservé des chevaux, en 1812, pendant la retraite de Russie. Murat, roi de Naples, était commandant; les généraux de division, capitaines; les colonels, sous officiers.

Escales, nom des points de la côte d'Afrique où les Européens ont établi des comptoirs pour trafiquer avec les indigènes.

Escars, (Famille d') originiare du Limousin. On compte parmi ses membres : *François-Nicolas René* de Pérusse, comte d'Escars, 1759-1822, colonel des dragons d'Artois avant la Révolution, député aux états généraux, émigré, pair de France en 1815; — *Amedée François-Regis* de Pérusse, comte, puis duc d'Escars, né à Chambéry en 1790, fils du précédent, aide de camp du duc d'Angoulême sous la Restauration, pair de France en 1822, lieutenant général en 1823, démissionnaire en 1830. Depuis quelques années et sans qu'on en sache le motif, les d'*Escars* signent *des Cars*.

Escaut, en flamand *Schelde*, en latin *Scaldis*, fleuve qui prend sa source en France, traverse la Belgique et a ses embouchures en Hollande. Il naît au plateau de Saint-Quentin, à 7 kil. S. E. du Catelet (Aisne), coule du S. au N. en inclinant à l'E., prend une largeur de 500 mètres et une profondeur de 15 à Anvers, et finit par deux grands bras qui comprennent, avec ceux de la Meuse, l'archipel de la Zélande. Il arrose, en France, Cambrai, Bouchain, Denain, Valenciennes et Condé; en

Belgique, Tournai, Oudenarde, Gand, Dendermonde, Rupelmonde et Anvers; en Hollande l'*Escaut oriental* passe à Berg-op-Zoom et finit entre les îles de Schouven et de Nord-Beveland, au-dessous de Ziericksee; l'*Escaut occidental* finit entre Flessingue et Helvoët-Huys ou l'Ecluse. Ces deux branches communiquent entre elles et avec la Meuse et le Wahal par les canaux naturels qui séparent les îles de la Zélande. Le cours de l'Escaut est de 350 kil., dont 85 pour la France. Son bassin est riche et admirablement cultivé. Il reçoit à gauche : la *Sensee*, la *Scarpe* et la *Lys;* à droite : la *Ronelle*, la *Haisne*, la *Dender*, le *Rupel*. Les Hollandais ont longtemps fermé l'Escaut et condamné à la ruine le port d'Anvers au profit de Rotterdam et d'Amsterdam; ils sont encore aujourd'hui maîtres des bouches du fleuve, mais, depuis 1832, la navigation y est libre. Ils viennent d'entreprendre le barrage de l'Escaut occidental, afin, disent-ils, de rendre plus praticable le chenal oriental qui s'ensable; ce projet a produit en Belgique et ailleurs quelque émotion. L'Escaut communique avec la Somme et l'Oise par le canal de Saint-Quentin.

Escaut (Département de l'), département français formé de la Flandre orientale, en 1801, après le traité de Lunéville; ch.-l. Gand; arrondissements Gand, Oudenarde, Dendermonde et le Sas-de-Gand. Restitué au roi des Pays-Bas en 1814, ce pays a repris son ancien nom.

Eschenbach (Wolfram d'), poëte ou *minnesinger* allemand du XIII[e] s., né au château d'Eschenbach, près de Nuremberg en Bavière. On ne sait ni la date de sa naissance ni celle de sa mort. Noble et pauvre, il se mit au service des grands, et mérita la faveur de ses protecteurs par ses services militaires plutôt que par les éloges de ses poésies. Choisi pour juge du combat poétique que se livrèrent les minnesinger réunis au château de Wartbourg, en 1207, il y prit part lui-même et remporta le prix. Ses deux principaux ouvrages sont : le *Titurel* et le *Parcival*, dont le second seul est achevé. Ce sont des développements poétiques sur la recherche du saint Graal, vase qui, disait-on, avait servi à Jésus-Christ lors de sa dernière cène. Le *Parcival* a été publié à Strasbourg, 1477, et à Berlin, 1788. Lachmann a donné à Berlin une édition critique des œuvres de Wolfram d'Eschenbach, 1833. L'auteur imite ordinairement les troubadours français, particulièrement un certain Kiat le Provençal, aujourd'hui inconnu. Il cite aussi Chrétien de Troyes, dont il connaissait le *Percheval*, et qu'il blâme d'avoir défiguré l'histoire de son héros. Wolfram peint avec feu les prouesses chevaleresques, il chante l'amour avec décence et dignité, il conte avec clarté et avec esprit, et, comme il s'en vante, « il guide son lecteur d'une main toujours sûre, et lui montre sans cesse le but où il le mène. »

Eschenburg (Jean-Joachim), littérateur allemand, né à Hambourg, 1743-1820. Il a traduit en allemand les *Œuvres de Shakespeare*, Zurich, 1798-1806, 12 vol., traduction correcte, élégante et complète. Il a aussi traduit en vers *Esther* et *Zaïre*, et a donné une *Collection de modèles pour servir à la théorie et à l'histoire des belles-lettres*, Berlin, 1788-1795.

Eschenmayer (Charles-Adolphe), philosophe allemand, né à Neuenbourg (Wurtemberg), 1768-1864, fut professeur de médecine et de philosophie à l'université de Tubingen. D'abord disciple de Jacobi, il inclina bientôt vers le mysticisme. Il reconnaît que la philosophie peut arriver par le sentiment, la perception et la volonté, aux idées de beauté, de vérité et de vertu; mais il ajoute qu'elle ne peut s'élever plus haut, tandis que la foi, qui se sert d'une intuition spéciale, nous conduit jusqu'à la connaissance de Dieu; la foi est donc supérieure à la philosophie, comme la sainteté divine est supérieure à la vertu humaine. Nous citerons parmi les ouvrages d'Eschenmayer : *Système de philosophie morale*, Stuttgart, 1818; *Philosophie de la religion*, Tubingen, 1818-1824; *La philosophie de la religion de Hegel comparée avec le principe chrétien*, 1834; *L'Organon du christianisme*, Stuttgart, 1843.

Escherny (François-Louis, comte d'), né à Neuchâtel en Suisse, 1733-1815, parcourut l'Europe, vivant avec les hommes d'Etat et les philosophes. On a de lui : *Tableau historique de la Révolution française jusqu'à la fin de l'Assemblée constituante*, Paris, 1815, 2 vol. in-8°; *De l'Egalité*, précédé de l'*Eloge de J. J. Rousseau*, 1796, 2 vol. in-8°.

Eschine le Socratique, *Æschines*, philosophe grec, né à Athènes, s'attacha à Socrate dès sa jeunesse. Il fut toujours pauvre et souvent méprisé. Banqueroutier à Athènes, expulsé de Syracuse avec Denys le Jeune, traité de sophiste par Platon qui lui enleva son unique élève, il fut encore appelé voleur par son ami Aristippe, qui, l'entendant lire un dialogue philosophique à Mégare, prétendit qu'il le tenait de la veuve de Socrate. Il reste sous son nom trois dialogues : *Sur la vertu*, *Eryxias* et *Axiochus*. Ils ont été édités par Boeckh, Heidelberg, 1810.

Eschine, orateur athénien, rival de Démosthène, né dans le dème de Cothocide vers 389 av. J. C., mort à Samos en 314. Fils d'un maître d'école, il aida d'abord son père, puis fut employé dans un gymnase à lutter avec les jeunes gens qui s'y exerçaient. Plus tard, l'orateur Antiphon et le démocrate Eubulus le prirent successivement pour secrétaire, et, en quittant Eubulus, Eschine se fit acteur et ne parvint qu'à jouer médiocrement les troisièmes rôles. Devenu soldat, il se distingua à Mantinée, 362, à Tamynes en Eubée, 358, et reçut une couronne. C'est en 360 qu'il parla pour la première fois à la tribune. La puissance de sa voix, la promptitude de son esprit, sa connaissance des lois athéniennes acquise chez Antiphon et Eubulus, l'habitude de paraître en public qu'il avait prise au théâtre, tous ces avantages lui assurèrent promptement un rang distingué parmi les orateurs athéniens. Ennemi déclaré de Philippe, il fut envoyé dans le Péloponnèse pour dénoncer le roi de Macédoine à toute la Grèce et former contre lui une confédération. Il ne trouva à l'assemblée de Mégalopolis que des peuples indifférents et des orateurs vendus ou aveugles. Dès lors, soit qu'il désespérât de l'indépendance hellénique, soit qu'il ait été séduit comme les autres par l'or et les promesses de Philippe, soit enfin qu'il espérât préserver Athènes de plus grands malheurs par une soumission déguisée, il changea de parti et devint le serviteur du roi qu'il avait attaqué. Les trois ambassades dont il fit partie avec Démosthène et qui n'empêchèrent pas les Macédoniens de traverser les Thermopyles et de ravager la Phocide, démasquèrent Eschine aux yeux clairvoyants de son collègue. Démosthène le fit accuser de trahison par Timarque; mais Eschine prouva que Timarque, par l'infamie de ses mœurs, était indigne de parler devant le peuple, et le malheureux se pendit de désespoir. Dès lors Eschine forma dans Athènes un parti macédonien, et se crut assez fort pour servir ouvertement son patron. Il défendit l'exilé Antiphon, accusé d'avoir voulu brûler la flotte à l'instigation de Philippe; il fit rendre un décret par les Amphictyons contre la ville d'Amphissa que convoitait le roi, lui fit confier le soin de la punir, et prépara ainsi la seconde guerre sacrée, la conquête de la Locride, la bataille de Chéronée et l'asservissement de la Grèce. En même temps, il soutenait contre Démosthène une lutte vigoureuse. En 338, il attaqua la légalité de la proposition de Ctésiphon qui demandait une couronne d'or pour Démosthène; l'affaire ne fut jugée que 8 ans après : ce fut le plus mémorable combat que la parole ait jamais soutenu. L'habileté d'Eschine, son assurance, l'éclat de son style et l'abondance spécieuse de ses preuves, ne purent empêcher sa défaite; en face de son rival, l'orateur jusqu'alors victorieux ne parut plus qu'un homme habile. Démosthène, dédaignant la défense qu'Eschine avait prétendu lui imposer, dévoila ses perfidies, le châtia plus encore qu'il ne le réfuta, unit sa propre cause avec celle de ses concitoyens, et appela les dieux mêmes à venger Démosthène menacé et la liberté trahie. Eschine quitta l'assemblée avant la fin de cette réponse, et s'exila d'Athènes. Il passa plusieurs années dans l'Ionie et la Carie; et, après la mort d'Alexandre, qui lui enlevait ses dernières espérances, il alla fonder à Rhodes une célèbre école d'éloquence, 323. Plutarque, dans ses *Vies des dix orateurs*, et Cicéron (*de Oratore*, III, 56), rapportent qu'il lut aux Rhodiens son discours et celui de son adversaire; comme ses auditeurs étaient transportés d'enthousiasme, il ajouta : « Que serait-ce donc, si vous aviez entendu le monstre lui-même! » Il nous reste d'Eschine le discours *contre Timarque*, « cruel, infamant et plein de venin, » dit Aulu-Gelle; l'apologie de sa conduite dans l'affaire de l'*Ambassade*, et le discours *contre la Couronne*. Ils sont dans Reiske, *Oratores Græci*, Leipzig, 1771, in-8°; Bekker, *Oratores Attici*, Oxford, 1822, in-8°. Ils ont été traduits en français par MM. Stiévenart et Plougoulm.

Eschscholtz (Jean-Frédéric), voyageur et naturaliste allemand, né à Dorpat, 1793-1831, fit partie, avec Chamisso, du voyage de découvertes entrepris par Kot-

zebue de 1815 à 1818. Il fit de nombreuses observations sur les productions marines et réunit une belle collection de minéralogie. Il fournit à Kotzebue, pour le récit de son voyage, la description de plus de 2,400 animaux qu'il avait observés. Il a laissé en outre 5 livraisons d'un ouvrage intitulé : *Atlas zoologique*, Berlin, 1829-1833. On trouvera dans les tomes III et IV du *Voyage* de Kotzebue les observations d'Eschscholtz sur la formation des îles de corail dans le Pacifique.

Eschwege, v. de Prusse, dans le cercle de Basse-Hesse (Province de Hesse-Nassau), à 44 kil. S. E. de Cassel, sur la Werra; 6,000 hab. Fabriques de cuirs, de draps, de flanelles, de tabac; commerce de transit très-actif. Restes d'un ancien château. Autrefois ville impériale, elle fut ruinée pendant la guerre de Trente Ans.

Eschweiler, v. de Prusse, à 14 kil. E. d'Aix-la-Chapelle (Prov. du Rhin); 4,000 hab. Houille, quincaillerie.

Eschyle, *Æschylus*, le premier en date des trois grands poëtes tragiques de la Grèce, naquit à Eleusis en 525 av. J. C., et mourut à Géla, en Sicile, en 456. Il était d'une famille noble et eut pour frères Cynégire et Aminias, qui se distinguèrent ainsi que lui dans la guerre médique. Il combattit à Marathon, à Salamine et à Platée, et puisa ses premières inspirations poétiques dans les émotions d'une guerre patriotique. Après avoir conquis un grand renom par ses pièces, il quitta Athènes, probablement en 469, au témoignage de Plutarque (*Vie de Cimon*, 8 : « Lorsque Sophocle encore jeune, dit-il, fit représenter sa première pièce, il y avait des cabales opiniâtres parmi les spectateurs; aussi l'archonte Aphepsion ne tira-t-il pas au sort les juges du concours. Mais Cimon s'étant avancé sur le théâtre avec les généraux ses collègues pour offrir les libations d'usage, il leur fit prêter serment et les força de s'asseoir et de juger. Sophocle ayant obtenu le prix, on dit que Eschyle, vivement blessé de cette défaite, ne resta pas longtemps à Athènes, et que, de colère, il partit pour la Sicile, où il mourut et fut enseveli près de Géla. » Une anecdote rapportée par Pline l'Ancien attribue sa mort à la chute d'une tortue enlevée par un aigle, qui la laissa retomber sur la tête chauve du poëte. Il avait composé lui-même son épitaphe, qui ne fait pas mention de ses ouvrages : « Ce tombeau renferme Eschyle, fils d'Euphorion, Athénien, mort dans la fertile Géla. Le bois de Marathon redira sa vaillance; le Mède à l'épaisse chevelure l'a éprouvée. » — Il est difficile d'apprécier les progrès qu'Eschyle fit faire à l'art tragique; les ouvrages de ses prédécesseurs Phrynichus, Chœrilus, Thespis et Pratinas, sont perdus, et il est difficile d'admettre, en suivant à la lettre les vers d'Horace (*Art poét.*, 275-280), que le génie d'un seul homme suffit pour changer le dithyrambe en tragédie, la parade de Thespis en une pièce régulière, un divertissement grossier en un spectacle plein de grandeur. Eschyle ajouta beaucoup à l'appareil des décorations, à l'éclat de la scène; il inventa le masque et le manteau tragiques, il y joignit le cothurne; il exhaussa la scène; il ajouta un personnage à l'unique acteur qui venait faire un récit entre deux chants du chœur, rejetant ainsi le chœur au second plan et faisant du dialogue l'objet principal de la tragédie; enfin il donna au style tragique une noblesse et une pudeur soutenues qui ont paru quelquefois excessives : Quintilien l'appelle *grandiloquus usque ad vitium*. Selon le biographe d'Eschyle, le nombre de ses pièces s'élevait à 70, dont 5 drames satyriques, et il remporta 13 victoires. Selon Suidas, il fit 90 pièces et fut 28 fois vainqueur. Il nous reste 7 tragédies : *Prométhée enchaîné, les Sept chefs devant Thèbes, les Perses, Agamemnon, les Choéphores, les Euménides, les Suppliantes*. Le *Prométhée* représente le Titan enchaîné sur le Caucase par Vulcain et voué par Jupiter à un supplice éternel pour avoir été le bienfaiteur des hommes. Il supporte la douleur sans se plaindre, défie son tyran au milieu des tortures, reste libre dans les fers et attend la délivrance que le Destin lui réserve. Le sujet des *Sept chefs devant Thèbes* est la mort d'Etéocle et de Polynice, et leurs funérailles. La pièce des *Perses*, dont l'action est d'une extrême simplicité, n'est qu'un long et admirable récit de la bataille de Salamine, un hymne du patriotisme grec, chanté devant les vainqueurs, 7 ans après la victoire. La trilogie d'*Agamemnon*, des *Choéphores* et des *Euménides* représente le crime d'Egiste et de Clytemnestre, la vengeance du meurtre accomplie par Oreste et l'expiation du vengeur devenu coupable à son tour; la fatalité qui étreint toute la famille des Atrides est le lien de ces trois pièces. Les *Suppliantes* ont pour sujet l'arrivée à Argos de Danaüs et de ses cinquante filles qui fuient l'hymen des fils d'Egyptus. Le chœur des Danaïdes y joue le principal rôle. Les envoyés d'Egyptus viennent réclamer les fugitives, et l'action s'interrompt tout à coup. Elle reprenait dans les deux autres pièces de la trilogie, les *Egyptiens* et les *Danaïdes*, qui sont perdues. Les principales éditions complètes d'Eschyle sont celles de Schütz, Halle, 1782-1821, 5 vol.; Butler, Cambridge, 1809-1816, 8 vol.; Wellauer, Leipzig, 1823, 2 vol.; Dindorf, Oxford 1834; Boissonnade, Paris, 1825; Hermann, Leipzig, 1852, 2 vol. Les principales traductions françaises sont celles de Lefranc de Pompignan, 1770; de Laporte-Dutheil, 1771 et 1794; de M. Pierron, 1841. Les *Choéphores* et *Prométhée* ont été traduits en vers par Puech, 1836-1838. V. Patin, *Etudes sur les tragiques grecs*, Paris, 3 vol. in-8°.

Esclavage. « L'esclavage, dit Voltaire, est aussi ancien que la guerre, et la guerre aussi ancienne que la nature humaine. » Il naquit, en effet, dans les premières sociétés où celui qui ne possédait rien perdait la possession de lui-même. La condition de l'esclave chez les patriarches était douce: il partageait la tente de son maître, ses travaux, ses peines et ses plaisirs; il faisait partie de la famille. Mais à mesure que les sociétés s'organisèrent, la séparation des classes se marqua plus fortement; l'homme libre s'éleva, l'esclave s'abaissa, et les premières lois écrites le fixèrent à une grande distance de son maître. L'esclavage exista chez tous les peuples anciens. En effet, n'ayant presque pas d'industrie, ils ne pouvaient guère renouveler la propriété; elle était à peu près exclusivement territoriale. Les petits propriétaires, dépossédés par la guerre ou l'usure, tombèrent dans la dépendance des hommes puissants; de la dépossession ils descendirent à la misère, de la misère, à l'esclavage.

La sagesse de la législation des Juifs les préserva plus que tout autre peuple de ce malheur. « Vous sanctifierez la 50e année, dit le Lévitique (xxv, 10), et vous crierez liberté! dans le pays pour tous ses habitants; cette année sera pour vous le jubilé, et chacun retournera dans sa possession et dans sa famille. » Ainsi, il n'y avait pas en Judée d'esclavage proprement dit, puisque le maître ne possédait pas son esclave pour la vie. Les esclaves de nation juive étaient de droit affranchis, tous les sept ans, au petit Jubilé. S'il s'en trouvait quelqu'un qui voulût rester esclave, on lui imposait une épreuve douloureuse; il se présentait à la porte du maître qu'il voulait servir, et on lui perçait l'oreille avec un poinçon. Sans doute l'esclave étranger était moins bien traité; il y a même, à son égard, un texte très-dur qui le rangerait dans la condition des esclaves grecs et romains. « Si quelqu'un frappe du bâton son esclave mâle ou femelle qui meurt sous sa main, il en sera tiré vengeance. Mais s'il survit un jour ou deux, il n'en sera pas tiré vengeance, car c'est son argent. » (Exode xxi, 20-21.) Toutefois, d'autres versets montrent l'esclave partageant les joies de la famille et admis à la table de son maître. Sous les rois, le nombre des esclaves s'accrut; la loi sur les affranchissements cessa d'être observée, et les esclaves juifs étaient aussi malheureux que ceux des nations païennes, lorsque Jésus-Christ vint proclamer le dogme de la fraternité humaine.

Chez les autres peuples orientaux, l'esclavage avait partout les mêmes sources et le même caractère. Les Egyptiens, les Hindous, les Assyriens, les Chinois, les Mèdes et les Perses, avaient des esclaves que fournissaient la guerre, la misère, les condamnations judiciaires, la piraterie et la loi de naissance. Il est remarquable, toutefois, que les peuples soumis au régime des castes ou au gouvernement théocratique, tels que les Egyptiens, les Hindous et les Chinois, avaient pour leurs esclaves plus de considération que les autres.

En Grèce, l'esclavage existait dès l'époque héroïque. Le livre où il est le plus parlé d'esclaves est l'*Iliade :* Briséis est esclave chez Achille; toutes les Troyennes craignent d'être esclaves des Grecs, et d'aller filer pour leurs femmes. Dans la guerre, le vaincu qui n'était pas tué restait esclave, et les héros entreprenaient souvent des expéditions pour le seul but de se procurer des esclaves. Lorsque les Doriens envahirent le Péloponnèse, ils réduisirent en servitude ceux des anciens habitants qui ne purent ou ne voulurent pas s'exiler. Sous le nom de *Périèques* et de *Pénestes*, ils étaient dans un état analogue à celui des serfs du moyen âge, cultivant la terre et donnant à leurs maîtres une part plus ou moins grande de leur récoltes. D'autres, appelés *Hilotes*,

étaient de véritables esclaves-meubles traités avec une brutalité méprisante. Hérodote dit que Sparte avait, de son temps, 220,000 Hilotes, 30,000 Périèques ou Laconiens, et 9,000 chefs de famille spartiates. Il est vrai qu'il n'existait que dans la Laconie une population d'esclaves originaires. Partout ailleurs, les esclaves, bien que très-nombreux, n'étaient pas dans une pareille proportion. A Athènes, ville de luxe et de plaisir, marché d'esclaves considérable, on en comptait 200,000 environ, contre 110,000 personnes de condition libre, citoyens ou *métèques*, c'est-à-dire étrangers domiciliés. Les principaux marchés d'esclaves étaient Chypre, Samos, Ephèse et surtout Délos et Chio, où il s'en vendit jusqu'à 10,000 en un jour. L'*élève* des esclaves était une profession méprisée, mais lucrative. Des entrepreneurs en avaient des troupes qu'ils louaient pour un temps déterminé. L'opinion des plus grands philosophes de la Grèce sur cette question de l'esclavage montre combien l'habitude de voir le mal peut aveugler les plus clairvoyants esprits. Platon et Aristote convenaient timidement que l'esclavage est contraire à la nature humaine, mais ils en proclamaient bien haut la nécessité, déclarant que sans cette *institution particulière*, selon l'expression des Américains du Sud, les citoyens, occupés du menu détail de leurs affaires, n'avaient ni la noble fierté de l'homme libre, ni le loisir de diriger la république.

Dans l'empire romain, comme en Grèce, les esclaves jouaient le rôle de nos machines. Ils furent peu nombreux tant que Rome ne fit la guerre qu'en Italie. Mais il y en eut un nombre immense à partir des guerres de Macédoine. Paul-Emile vendit 150,000 Epirotes; Sempronius Gracchus, 100,000 Sardes; Marius, 140,000 Cimbres et Teutons; Pompée et César, chacun 2 millions d'hommes. La piraterie, faite par les magistrats ou les particuliers, en fournissait aussi un grand nombre. En pleine paix, Popilius Lénas enleva 10 000 Statyelles; on ravissait les hommes sur les routes et dans les villes, et la loi, impuissante à réprimer ce brigandage, en consacrait les effets, lorsqu'elle excluait du corps des citoyens celui qui était tombé dans l'esclavage; Térence, Phèdre, Livius Andronicus furent ainsi esclaves. Le commerce des hommes se faisait sur toutes les frontières de l'empire, comme il s'est fait si longtemps sur les côtes d'Afrique. On allait chercher des nègres à Utique et en Egypte; des précepteurs à Alexandrie; des Asiatiques pour le service domestique, à Chypre et à Chio; des pâtres, en Epire et en Thessalie; des gladiateurs, en Thrace, en Germanie et en Gaule. Enfin, les débiteurs insolvables, les provinciaux qui ne pouvaient payer l'impôt étaient réduits en servitude, et Rome, maîtresse du monde, traitait ses sujets avec cette rapacité d'usurier dont les plébéiens avaient tant souffert dans les premiers temps de la république; Mithridate fut le tribun barbare de ce peuple asservi. Il y avait donc dans Rome, l'Italie et les contrées les plus riches de l'empire, des multitudes d'esclaves. Athénée dit que des citoyens romains en possédaient jusqu'à 20,000. — Ils étaient substitués aux hommes libres dans tous les travaux de la ville et de la campagne Crassus avait des troupes d'esclaves distingués par leurs talents qui lui tenaient compte de leurs bénéfices; il avait, entre autres, 500 esclaves maçons et architectes à l'aide desquels il éteignait les incendies très-fréquents dans une ville de bois, après avoir acheté à vil prix les maisons qui brûlaient. Atticus louait ses esclaves comme copistes; Cicéron avait des ateliers d'ouvriers. Les prêtres des temples entretenaient des *familles* d'esclaves. Le gouvernement en employait pour les postes subalternes de l'administration, la police, la garde des monuments, les arsenaux, la fabrication des armes, la construction des navires et des machines de guerre. On les préférait aux plébéiens, car ils travaillaient en grand, sans famille, dans de vastes ateliers, et par conséquent à meilleur marché. Avant la conquête du monde, du temps de Caton l'ancien, un esclave ordinaire valait au moins 1,500 francs; dans la suite, le prix de cette marchandise humaine baissa beaucoup : l'esclave d'Horace, Dave, qui pourtant était un esclave de luxe, puisqu'il était lettré, n'avait pas coûté 500 fr. Ceux qui n'étaient propres qu'aux travaux manuels ne valaient que 150 à 300 fr. On criait : Sardes à vendre! pour désigner une denrée à vil prix — Les campagnes étaient pleines d'esclaves comme les villes. Ils étaient agriculteurs et surtout bergers sur les vastes domaines des patriciens et des chevaliers Ces bergers de Virgile, que le poëte dépeint parcourant les prairies la flûte à la main, se disputant le prix du chant, admirant le coucher du soleil et les grandes ombres qui tombent des montagnes, ou écoutant avec ravissement les chants philosophiques de Silène, étaient des esclaves. Mais Virgile les a vus avec son imagination. « Le poëte cherche ce qui n'est nulle part, et il le trouve, » dit Plaute. Les historiens parlent des esclaves de la campagne d'une façon bien différente. « Les riches de Rome, dit Diodore (fragm. du l. XXXIV), laissaient les esclaves vivre de leur industrie. Ils leur fournissaient si peu de nourriture, qu'il fallait que ces malheureux mourussent de faim ou vécussent de brigandages. Aussi se jetaient-ils sur les grandes routes, armés de lances et de massues, et dévastant les campagnes, si bien que les habitants seuls des villes fortifiées pouvaient se considérer comme ayant quelque chose en propre » Il est facile de s'expliquer, dès lors, pourquoi les chefs d'esclaves, Eunus, Salvius, Athénion, Spartacus, se trouvèrent presque subitement à la tête de formidables armées. — Plus les esclaves étaient nombreux, et plus leurs maîtres s'efforçaient de les terrifier par d'épouvantables châtiments. L'esclave coupable était frappé de verges, mis en croix, écrasé entre deux meules, suspendu en l'air par quatre crochets de fer, pour être dévoré vivant par les oiseaux de proie. Si un esclave tuait son maître, tous subissaient la torture. L'esclave fugitif était chassé, reconnu aux cicatrices de ses jambes et de son dos, et aux marques tracées sur son front, et il expirait sous les coups ou bien il était envoyé aux mines et au moulin Il y achevait sa triste vie dans un travail forcé auprès duquel les galères ne sont rien. « Grand Dieu, s'écrie Apulée en entrant dans un moulin, quelle population exténuée, à la peau livide et marquetée de coups de fouet! Tous, ils ont une lettre au front, un anneau au pied, les cheveux rasés d'un côté. Rien de plus hideux à voir que ces spectres aux paupières rongées par la vapeur brûlante et la fumée. » Les révoltes des esclaves ne firent que rendre leur condition plus dure: les maîtres, qu'ils avaient fait trembler, devenaient plus cruels et se vengeaient de leur peur par d'atroces règlements. Après la défaite d'Athénion, il fut défendu aux esclaves d'avoir une arme quelconque, et le préteur Domitius fit mettre en croix un de ces malheureux qui avait tué un sanglier d'un coup d'épieu. Cependant, peu à peu, les mœurs s'adoucirent, et diverses causes rendirent la servitude moins intolérable: les deux principales furent la difficulté de recruter la race servile lorsque l'Empire cessa les guerres d'envahissement, et les progrès du christianisme qui vint enseigner le dogme de la fraternité humaine. La loi s'adoucit comme les mœurs: sous les Antonins, il fut défendu de tuer les esclaves coupables et de les abandonner dans l'île d'Esculape en cas de maladie. Cependant l'esclavage subsista, et le christianisme, le trouvant établi comme une institution de l'Etat, fut obligé de le respecter comme tel; mais il n'est pas moins vrai qu'il le fit disparaître. « Ce n'est pas le respect inspiré par un précepte particulier de l'Evangile, dit Robertson, c'est l'esprit général de la religion chrétienne, qui, plus puissant que toutes les lois écrites, a banni l'esclavage de la terre. Les sentiments que dictait le christianisme étaient bienveillants et doux; ses préceptes donnaient à la nature humaine une telle dignité, un tel éclat, qu'ils l'arrachèrent à l'esclavage déshonorant où elle était plongée. »

Lorsque les Barbares envahirent la Gaule, ils maintinrent l'esclavage, mais ils l'adoucirent Pour eux, les esclaves n'étaient pas des choses, mais des personnes ayant certains droits. Ils pouvaient contracter mariage entre eux, et leur union était légitime quand l'Eglise l'avait consacrée. Ils trouvaient un asile dans les édifices sacrés, ils étaient protégés par la loi contre les marchands qui les vendaient à l'étranger, et restaient libres s'ils parvenaient à rentrer dans leur pays; enfin, leur témoignage était reçu en justice. Sans doute les lois barbares sont très-cruelles pour les esclaves et multiplient les châtiments, tels que la flagellation, la mutilation et la mort. Mais l'Eglise, puissante sur l'esprit de ces maîtres grossiers, intervint par ses préceptes ses menaces, ses prières et ses exemples. Le pape saint Grégoire le Grand écrivait : « Comme notre Rédempteur a pris notre chair afin de nous délivrer de l'esclavage du péché, nous devons rendre à la liberté ceux qui en ont été privés par la loi des nations. » Lui-même, donnant l'exemple, affranchit tous ses esclaves. Saint Exupère, évêque de Toulouse, vendait les vases sacrés pour racheter les esclaves, et saint Paulin se vendait lui-même. Les lois barbares s'adoucirent elles-mêmes, et Rotharis,

roi des Lombards, ordonnait que si un maître promettait la liberté à un esclave pour le bien de son âme, et mourait avant d'avoir accompli sa promesse, l'esclave serait libre, parce que le Christ avait daigné se faire esclave pour racheter notre liberté. A partir du IXe s., le nombre des esclaves diminua sensiblement, et l'opinion commune, instruite par les écrivains qui s'étaient formés sous le règne de Charlemagne, commença à se prononcer contre l'esclavage. Ce fut un des bienfaits de cette rénovation des études littéraires, dont Charlemagne fut le promoteur et qu'on a trop accusée de puérilité. Il n'y a, certes, rien de puéril dans cette pensée de Smaragde, abbé de Saint-Mihiel : « Entre les préceptes salutaires et les œuvres utiles, il faut placer l'affranchissement des esclaves. Ce n'est pas la nature qui nous les a soumis, mais le malheur; car, par la nature, nous sommes tous égaux. » Toutefois, l'esclavage ne disparut pas encore. Hugues de Saint-Victor, au XIIe siècle, déclarait que l'Église de France tolérait l'esclavage, ajoutant, il est vrai, qu'elle le regardait comme un mal. Enfin, au XIIIe s., Joinville raconte que le comte de Champagne, Thibaut le Large, donna à un pauvre chevalier un riche vilain, nommé Artaud de Nogent, et que le vilain dut racheter sa liberté pour 500 livres. C'est cependant à partir de cette époque que l'esclavage réel et personnel fut aboli. Il n'en est plus question dans les *Establissements* de saint Louis ni dans les lois postérieures.

L'esclavage chassé de l'Europe chrétienne subsista chez les Musulmans et dans les colonies européennes. Les Turcs ont encore aujourd'hui des esclaves blancs et noirs, dont le sort est assez doux. Sur la côte d'Afrique, les Barbaresques firent longtemps la *traite des blancs*, et les puissances maritimes, Génois, Vénitiens, Espagnols, Anglais, Américains et Français dirigèrent souvent des expéditions contre les ports d'Alger, de Tunis et de Tripoli, sans réussir à abolir cet odieux trafic. La conquête de l'Algérie par la France a préparé l'abolition de l'esclavage qui n'existe plus qu'au Maroc et à Tripoli. Le bey de Tunis y a renoncé en 1845. Le pacha d'Égypte l'a conservé.

L'esclavage existe encore dans certaines parties de l'Amérique. En 1440, des marins portugais ayant enlevé des Morisques chassés d'Espagne et réfugiés sur la côte d'Afrique, les familles de ces malheureux les échangèrent contre des noirs en 1442. De là vint la *traite des nègres*. Au commencement du XVIe siècle, la population indigène de l'Amérique ayant été considérablement diminuée par les barbaries des conquérants, on songea à la remplacer par des nègres, plus robustes et plus capables de travailler. Dès lors, les côtes de Guinée devinrent un vaste marché d'esclaves, et les souverains autorisèrent cet odieux trafic dans l'espoir d'être utiles aux esclaves en les initiant à la religion chrétienne. Ces malheureux étaient soumis à tous les caprices de leurs maîtres, lorsque Louis XIV voulut régler leur sort par la publication du *Code noir* (1685). Voici l'analyse de cet acte important : Il ordonne le baptême des esclaves, l'observation des dimanches et fêtes, la suspension du travail les jours fériés. Il fixe leur nourriture, leurs vêtements, les soins qui leur sont dus pendant leurs maladies. Il punit les débauches des maîtres qui abuseraient de leurs esclaves. Il permet le mariage aux nègres, défend de vendre séparément le mari, la femme et les enfants impubères, et regarde comme sujet naturel tout esclave affranchi. D'autres mesures garantissent la sécurité du maître : l'esclave ne peut ni posséder, ni témoigner en justice, ni porter des armes, ni vendre quoi que ce soit. Il est puni de mort pour avoir frappé son maître avec contusion ou effusion de sang. Enfin, la loi le déclare *meuble* et le range, comme les lois de l'antiquité, parmi les *choses*. De ces dispositions, les maîtres n'observaient que celles qui favorisaient leur tyrannie. Les gouvernements, d'ailleurs, favorisaient la traite, et, en France, on était si persuadé de la nécessité des nègres dans les colonies, qu'on accordait aux négriers une prime de plus de 2 millions. La Convention supprima cette prime le 17 juillet 1793, et, le 29 août suivant, les commissaires envoyés dans les colonies proclamaient l'affranchissement de tous les esclaves. Le Danemark abolit la traite en 1803, l'Angleterre en 1807, la France, qui avait rétabli l'esclavage sous le Consulat, suivit le même exemple en 1815, ainsi que les autres puissances coloniales. Enfin, l'esclavage fut à jamais aboli par les Anglais en 1835, par les Français en 1848. Aux États-Unis, il subsista jusqu'à nos jours dans les États agricoles et aristocratiques du Sud, et, quelles que soient les causes diverses de la grande lutte civile et sociale qui a dernièrement déchiré l'Union, l'esclavage a été l'une des plus profondes, et l'abolition de cette odieuse exploitation de l'homme par l'homme sera le principal fruit de la victoire du Nord. L'esclavage existe encore au Brésil et dans les colonies de l'Espagne et du Portugal, mais il est partout en décadence, et l'on peut prévoir le jour où tous les enfants d'Adam jouiront des droits naturels de l'humanité. *V.* H. Wallon, *Histoire de l'esclavage dans l'antiquité*, 4 vol. in-8°, Paris, 1847; Ed. Biot, *Abolition de l'esclavage en Occident*, 1 vol. in-8°, Paris, 1840.

Esclaves (Guerres des) ou **Guerres serviles**, luttes soutenues par les Romains contre leurs esclaves révoltés. Il y en eut trois principales. Dans la première, 139-133 av. J. C., Eunus, esclave à Enna en Sicile, appela ses compagnons aux armes, réunit 70,000 hommes, battit quatre préteurs et un consul, ravagea toute la Sicile, prit le nom d'Antiochus et le titre de roi, fut battu par Calpurnius Pison Frugi, perdit Enna, sa place d'armes, et fut pris dans une caverne avec son cuisinier, son boulanger, son baigneur et son bouffon. Rupilius essaya, par de sages règlements, de prévenir de nouvelles révoltes en arrêtant les cruautés des maîtres.—Ses règlements furent méprisés, et une deuxième guerre servile commença, 103-100 av. J. C., sous la conduite de Salvius; les esclaves de Morgantia battirent le préteur de Sicile et s'établirent fortement à Triocale. Lucullus leur tua 20,000 hommes à Scirtée; Servilius, son successeur, fut battu par Athénion, qui avait pris le commandement des révoltés après la mort de Salvius. Enfin, le consul M. Aquilius, coupa les vivres aux esclaves, prit leur chef, et les fit périr de famine. Des lois cruelles continrent les esclaves.— La troisième guerre éclata en Italie, 73-71 av. J. C. Le Thrace Spartacus, échappé d'une prison de Capoue avec 78 gladiateurs, se retrancha près du Vésuve, appela à lui les pâtres des environs, et défit les préteurs Claudius, Varinus, Furius et Cossinius, les consuls Gellius et Lentulus. Alors, sans songer à abattre la puissance de Rome, il conduisit son armée vers les Alpes pour rendre chacun à sa patrie. Mais les esclaves voulaient la vengeance, non la liberté; ils forcèrent leur chef à les ramener vers Rome. Crassus écrasa 40 000 Gaulois qui s'étaient séparés des autres, et enferma Spartacus dans le Bruttium. Celui-ci, abandonné par les pirates qui devaient transporter une partie de ses troupes en Sicile, parvint à tromper Crassus et à sortir de la presqu'île. Une bataille décisive s'engagea près du Silarus. Spartacus y fut tué avec 40,000 des siens. Ceux qui échappèrent furent exterminés par Pompée qui revenait d'Espagne. « Il faut avouer, dit Voltaire, que, de toutes les guerres, celle de Spartacus est la plus juste, et peut-être la seule juste. »

Esclaves (Côte des), partie de la Guinée supérieure, entre la Côte-d'Or à l'O. et le Benin à l'E.

Esclave (Lac de l'); il est dans la Nouvelle-Bretagne (Amérique du Nord), et reçoit la *rivière de l'Esclave*, qui a environ 400 kil. de cours.

Esclavonie ou **Slavonie**, pays de l'empire d'Autriche qui forme, avec la Croatie, un gouvernement borné à l'O. par l'Adriatique, la Carniole et la Styrie; au N. et à l'E. par la Hongrie; au S. par la Croatie et la Bosnie turques. L'Esclavonie est séparée de la Croatie par le cours de l'Illova, affluent de gauche de la Save. Elle se divise en deux cercles, *Pozsega* et *Eszek*. Le pays est traversé par les Alpes carniques orientales, au pied desquelles s'étendent de grandes plaines basses, fertiles et souvent inondées. L'agriculture, quoique peu avancée, produit d'abondantes récoltes en maïs, froment, fruits et légumes. Culture de tabac, de mûriers blancs, de garance, vastes plantations de pruniers; gisements de fer, cuivre, plomb, grès et houille. Les habitants sont de race slave, de religion catholique pour les trois quarts. La population de la Croatie et Esclavonie est de 1,846,000 habitants, en y comprenant les anciens confins militaires croato-esclavoniques, qui y sont maintenant réunis. — L'Esclavonie fit partie de la province romaine de Pannonie, fut ravagée par les Awares, convertie par Cyrille et Methodius, et occupée par les Hongrois au XIIe s. Depuis cette époque jusqu'en 184., elle a fait partie du royaume de Hongrie, et resta dans un état d'infériorité voisin de l'oppression. Sans représentants dans les diètes, imposés arbitrairement, les Esclavoniens n'avaient presque aucune part aux fonctions publiques dans leur propre pays. L'Esclavonie cédée à l'empire français en 1809, rentra, en 1814, sous le gouvernement de la maison d'Autriche. En 1848, lors de la révolte des Hongrois, elle resta fidèle à l'empereur.

contribua, sous Jellachich, à sauver la monarchie, et en fut récompensée par l'égalité et l'affranchissement.

Escobar y Mendoza (Antoine), jésuite espagnol, né à Valladolid, 1589-1669, a écrit, parmi de nombreux ouvrages, la *Théologie morale* (7 vol. in-fol.), le *Traité de la justice et du droit*, et le *Traité des cas de conscience*, que Pascal a attaqué dans la 5ᵉ et la 6ᵉ de ses *Provinciales*. La cour de Rome censura plusieurs fois les doctrines du jésuite espagnol, cette maxime surtout que la pureté d'intention justifie les actions réputées blâmables par la morale et les lois humaines. Le nom d'Escobar, cité par Pascal, Boileau, La Fontaine et tant d'autres, enrichit la langue française d'un synonyme nouveau, *Escobarderie*. Un *escobar*, dit le *Dictionnaire de l'Académie*, est « un adroit hypocrite qui sait résoudre dans le sens convenable à ses intérêts les cas de conscience les plus subtils. »

Escoïquiz (Don Juan), homme d'État espagnol, né en Navarre, 1762-1820, était chanoine de Saragosse, lorsqu'il fut choisi par le prince de la Paix comme précepteur du jeune prince des Asturies, depuis Ferdinand VII. Bientôt, l'autorité qu'il prit sur l'esprit de son élève lui attira la haine de son protecteur, qui le relégua dans un canonicat de Tolède. De retour à Madrid, il songea à placer Ferdinand sous la protection de l'empereur Napoléon pour déjouer les intrigues du prince de la Paix, et travailla à la révolution qui substitua Ferdinand VII à Charles IV en 1808. Il l'accompagna à Bayonne, le dissuada d'abdiquer, et finit cependant par signer, avec le grand-maréchal Duroc, l'acte de résignation. Il suivit Ferdinand à Valençay, noua des intrigues avec les ambassadeurs étrangers, et fut exilé à Bourges, où il vécut 4 ans. Il rentra dans son pays avec le roi rétabli, perdit la faveur de son maître et mourut à Ronda en disgrâce. Il a écrit un *Exposé des motifs qui ont engagé Ferdinand VII à se rendre à Bayonne*, livre important qui a fait oublier les autres ouvrages d'Escoïquiz.

Escompte, remise que fait le porteur d'un effet de commerce pour en obtenir le payement en espèces avant l'échéance. Des établissements, appelés *caisses* ou *comptoirs d'escompte*, furent établis à plusieurs reprises pour faciliter le commerce. Le 24 mars 1776, Turgot créa une *caisse d'escompte* ayant pour but d'escompter à 4 pour 100 les lettres de change et de réduire au même taux l'escompte ordinaire dans toutes les maisons de banque. Cette caisse, qui rendit de grands services, fut ébranlée par le ministre Calonne, qui lui demanda 70 millions, en 1785, à titre de cautionnement. Elle fut supprimée le 24 août 1793. — En 1830, fut créé à Paris un *comptoir d'escompte* qui se chargeait des encaissements, des recouvrements et qui faisait l'escompte des effets de commerce à longs termes et pour de petites sommes. Il suspendit ses opérations le 30 septembre 1832. En 1848, il se forma 65 comptoirs, afin d'aider le commerce lorsque la crise politique ébranlait les maisons de banque. Il en est resté 40 en 1851. Celui de Paris a pris de vastes accroissements et est devenu une grande institution financière.

Escopette, sorte d'arquebuse en usage au XVIIᵉ s.; elle devint la carabine. Une autre sorte d'escopette, plus grande, évasée à l'extrémité du canon, ressemblait au tromblon.

Escouade, la 8ᵉ partie d'une compagnie d'infanterie, commandée par un caporal. — La 16ᵉ partie d'un escadron de cavalerie, commandée par un brigadier.

Escoubleau. V. Sourdis.

Escousse (Victor), poëte et auteur dramatique, né à Paris, 1813-1832. Il fit représenter à la Porte-Saint-Martin un drame en 3 actes, appelé *Farruck le Maure*, qui eut du succès. Puis, découragé par la chute de la tragédie de *Pierre III* et du drame de *Raymond*, fait en collaboration avec Auguste Lebras, il résolut de se tuer avec son ami. Tous deux s'asphyxièrent. Béranger a pleuré sur la tombe de ces malheureux jeunes gens.

Escovium, nom latin d'**Ecouen** et d'**Ecouis**.

Escualdunac. V. Basques.

Escudo, écu, monnaie de compte en Espagne, dont la valeur a varié de 10 fr. 18 c. à 10 fr. 50 c.

Esculape, en grec Ἀσκληπιός, dieu de la médecine, fils d'Apollon, apprit l'art de guérir du centaure Chiron. Ayant rendu à la vie Hippolyte, fils de Thésée, il fut foudroyé par Jupiter, sur la plainte de Pluton, et placé parmi les constellations sous le nom de *Serpentaire*. Selon Homère, qui fait de lui un héros et non un dieu, il eut deux fils, Machaon et Podalire, qui furent pères des Asclépiades. Épidaure, Athènes, Syracuse, Cos, Smyrne lui élevèrent des temples. On appelait *Ile d'Esculape* une petite île du Tibre dans laquelle on abandonnait les esclaves malades. Le coq, le chien et le serpent étaient consacrés à ce dieu.

Escurial (L'), petite ville d'Espagne, prov. de Ségovie, à 40 kil. N. O. de Madrid, sur le versant S. du Guadarrama ; 3,000 hab. On y voit le fameux château de *Saint-Laurent de l'Escurial*, fondé par Philippe II, en mémoire de la bataille de Saint-Quentin, livrée le jour de la fête de saint Laurent en 1557. Ce monument, à la fois palais, église et couvent, a la forme d'un gril. Il est l'œuvre des architectes Jean-Baptiste de Tolède et Jean de Herrera; commencé en 1563, il fut terminé en 1584.

Escurolles, ch.-l. de canton, arr. et à 10 kil. N. E. de Gannat (Allier); 1,150 hab.

Esdras, dont le nom signifie *secours*, scribe ou docteur de la loi chez les Juifs, obtint du roi Artaxerxès Longue-Main la permission de ramener dans leur pays les Hébreux captifs qui n'avaient pas suivi Zorobabel, 467 av. J. C. A son arrivée à Jérusalem, il offrit un sacrifice d'expiation, organisa le culte et chassa les femmes païennes que les Juifs avaient épousées. Il nous reste 4 livres sous le nom d'*Esdras;* les 2 premiers seuls sont canoniques, les deux derniers sont apocryphes.

Esdrelon, plaine près de Nazareth. C'est là que les Français vainquirent les Turcs, dans la bataille dite du mont Thabor, en 1799.

Esi ou **Esino**, anc. *Œsis*, riv. d'Italie, prend sa source dans l'Apennin, traverse la Marche d'Ancône et se jette dans l'Adriatique entre Ancône et Sinigaglia, après 65 kil. de cours.

Eski-Hissar, v. de Turquie d'Asie, sur l'emplacement de l'ancienne Stratonicée, à 176 kil. S. E. de Smyrne.

Eskild, prélat suédois, mort en 1181, fut évêque de Roskild, puis archevêque de Lund. Sur les conseils de saint Bernard, son maître, il fonda cinq monastères. Emprisonné par Suénon IV, qu'il avait combattu, il parcourut ensuite l'Europe occidentale, visita les lieux saints, abandonna son église en 1177 et se retira à Clairvaux. Il a écrit : *Le Droit ecclésiastique de Scanie*, Copenhague, 1505.

Eski-Sagra, v. de Turquie d'Europe, au S. des Balkans, à 110 kil. N. O. d'Andrinople (Roumélie); 16,000 hab. Eaux thermales, tapis, cuirs.

Eski-Scheher, v. de la Turquie d'Asie, à 40 kil. N. de Kutahieh. Eaux thermales. Ruines de l'ancienne *Dorylée*. Les premiers croisés y livrèrent une grande bataille à Kilidge-Arslan, sultan de Roum, qui battit Bohémond et fut écrasé par Godefroy de Bouillon, en 1097.

Eski-Stamboul, v. de la Turquie d'Asie, au S. E. de l'île de Ténédos; port sans importance. Ancienne *Alexandria Troas*.

Esla, riv. d'Espagne (Léon), prend source aux monts des Asturies et se jette dans le Douro, après un cours de 200 kil.

Esménard (Joseph-Alphonse), littérateur français, né à Pélissanne, en Provence, 1769-1811. Il connut de bonne heure Marmontel, et cette liaison décida de son avenir. Envoyé à Paris en 1790, il se signala comme royaliste, fut proscrit au 10 août 1792 et voyagea jusqu'en 1797. Poursuivi bientôt pour ses relations avec *la Quotidienne*, il fut exilé au 18 fructidor et rentra en France à la chute du Directoire. Il accompagna le général Leclerc à Saint-Domingue, fut consul de France à Saint-Thomas, et composa son poëme de *la Navigation*, publié en 1805. Il écrivit ensuite les paroles de deux opéras, *Trajan* et *Fernand Cortez*, et devint censeur des théâtres et de la librairie, chef de division au ministère de la police et membre de l'Institut, en 1810. Un article dirigé contre un envoyé de l'empereur Alexandre, et publié dans le *Journal de l'Empire*, le fit exiler pour 3 mois ; il périt à Fondi d'une chute de voiture. Esménard fut un versificateur habile et harmonieux ; ses périodes sont suaves, ses descriptions fidèles ; mais il n'a ni verve ni enthousiasme; c'est un disciple et un imitateur de Delille.

Esméraldas, v. de l'Équateur (Amér. mérid.), sur le Grand Océan, à 160 kil. N. O. de Quito, prov. de Guyaquil. Cacao, tabac.

Esmeraldas (Serra das), chaîne de montagnes du Brésil, ainsi nommée des *émeraudes* qu'elle con-

tient. Elle sépare les provinces de Porto-Seguro et de Minas Geraës.

Esneh. v. de la Haute-Égypte, sur la rive g. du Nil, à 44 kil. S. de Thèbes; anc. *Latopolis;* 5,000 hab. Fabr. de châles et d étoffes de coton bleu très-fines. Les caravanes du Sennaar et du Dârfour y apportent de la gomme arabique, des plumes d'autruche et des dents d'éléphant; important marché de chameaux. Parmi les ruines de Latopolis, on remarque un portique soutenu par 24 colonnes et dont le plafond est orné d'un zodiaque. Davout y battit les Mamelucks en 1799.

Eson. roi d'Iolcos, père de Jason, fut détrôné par son frère Pélias, rétabli par son fils et rajeuni dans sa vieillesse par Médée.

Esope. *Æsopus*, fabuliste grec, né vers 620 av. J. C., mort vers 560. Sa vie est fort peu connue, et l'opuscule intitulé *Vie d'Esope*, attribué au moine byzantin Planude, est un tissu de puérilités. On croit qu'il naquit à Amorium, en Phrygie, qu'il fut esclave de Démarque à Athènes, de Jadmon à Samos, et affranchi par ce dernier maître. Envoyé par Crésus, roi de Lydie, en Grèce, il assista à Corinthe au banquet des sept sages, donné par le tyran Périandre. A Delphes, il pénétra les impostures des prêtres, et laissant seulement une offrande à Apollon, il renvoya à Crésus le don que le roi destinait aux Delphiens; en échange il leur laissa l'apologue sarcastique des *Bâtons flottants*. Pour se venger, ils cachèrent dans ses bagages une coupe d'or du temple, le poursuivirent et le condamnèrent comme sacrilége à être précipité de la roche Hyampée.— Esope, qu'on a appelé à tort l'inventeur de la fable, a eu des prédécesseurs en Grèce, tels que Hésiode, Archiloque, Alcée; mais il se distingua par le choix de ses sujets, l'esprit et la simplicité de ses récits, l'à-propos de ses moralités. Les fables que nous possédons sous son nom lui appartiennent par la donnée; mais la prose est l'œuvre de certains écrivains du Bas-Empire. Les plus anciennes collections sont celles de Robert Estienne, 1546, de Nevelet, 1610. Les meilleures éditions ont été données par Ernesti, Leipzig, 1781; Schœfer, 1810; Coray, Paris, 1810. V. Bachet de Méziriac, *Vie d'Esope*, Bourg, 1632, in-16; Westermann, *Vita Æsopi*, Brunswick, 1851, in-8°.

Esope ou **Æsopus**, acteur tragique romain, rival de Roscius, ami de Cicéron, qui admirait et étudiait ses gestes. Il était le favori du peuple et amassa une fortune immense.

Espadon. épée grande, large et à deux tranchants, en usage principalement du XIVe s. au XVIe. Plus tard, sabre de cavalerie long et droit.

Espagnac (J.-B.-JOSEPH DAMAZTI DE SAHUGUET, baron D'), général français, né à Brive-la-Gaillarde, 1713-1783. Il se distingua à Prague, 1741, à Raucoux, 1746, et fut gouverneur des Invalides. Il a écrit: *Journal historique des campagnes du roi en* 1745-1748, La Haye, 1748, 4 vol. in-8°; *Essai sur la science de la guerre*, 1751, 5 vol.; *Essai sur les grandes opérations de la guerre*, 1755, 4 vol.; *Histoire du maréchal de Saxe*, 3 vol.

Espagne, *Hispania*, *Hesperia*, *Iberia* des anciens, Etat de l'Europe méridionale et occidentale. Elle est comprise entre 43° 46′ 40″ et 36° 0′ 30″ de lat. N. et 1° de long. E. et 11° 50′ de long. O. Elle est bornée au N. par le golfe de Gascogne, la Bidassoa et les Pyrénées; à l'E. par la Méditerranée, au S. par la Méditerranée, le détroit de Gibraltar et l'Atlantique, à l'O par le Portugal et l'Atlantique. Sa superficie est de 507,036 kil. carrés, en y comprenant les Baléares et les Canaries; sa longueur du N. au S., de 800 kil.; sa largeur de l'E. à l'O. de 960 kil. Sa pop. est de 16,835,000 hab. Capit. *Madrid*, 332,000 hab. Les villes qui ont plus de 70,000 âmes sont Barcelone, Séville, Valence, Malaga, Murcie, Cadix, Saragosse, Grenade.— La péninsule espagnole, qui forme un vaste carré, semble destinée à composer une seule monarchie; cependant, comme l'Italie, elle a été depuis l'invasion des Barbares divisée en plusieurs Etats. C'est que la singulière disposition de ses montagnes a exercé sur son histoire politique une influence continue. Quatre chaînes parallèles aux côtes soutiennent au centre le vaste plateau des deux Castilles; ce sont: au N. les monts des Asturies, depuis le Peña de Penaranda jusqu'à la source de l'Ebre; à l'E. les monts Ibériens, depuis la source de l'Ebre jusqu'à celle du Guadiana; au S. la Sierra Morena depuis la source du Guadiana jusqu'au col de Llerena; à l'O. les monts de Portugal depuis le col de Llerena jusqu'au Peña de Penaranda. Ce plateau est coupé de l'E. à l'O. par deux chaînes, la Sierra Guadarrama et les monts de Tolède. Il se compose de vastes et stériles plaines sans eaux, sans arbres, presque sans habitants, image des déserts de l'Afrique, qu'on appelle *parameras* et *muelas*, couronnées elles-mêmes par les *sierras*, scies ou chaînes de montagnes décharnées, sans arbres et sans routes. De chaque angle du plateau se détache une chaîne: au N. O. les monts de Galice jusqu'aux caps Ortegal et Finistère; au N. E. les Pyrénées jusqu'aux caps Creus et Cerbera; au S. E. les sierras Nevada et de Ronda jusqu'à la pointe de Tarifa; au S. O. la sierra de Aroche jusqu'à l'embouchure du Guadiana. Donc l'Espagne, comprenant quatre versants et un plateau, figure une pyramide quadrangulaire tronquée dont la base est la mer et le sommet les deux Castilles. « Il résulte de cette conformation, dit le maréchal Suchet, que les eaux, pour descendre dans la mer, ont beaucoup à creuser dans les terres. Tandis que les fleuves du nord de l'Europe arrivent à leur embouchure par un long cours, à travers des lacs et des marais, les rivières d'Espagne se précipitent par une pente rapide, forment des crevasses profondes et escarpées, et offrent à chaque pas des scènes pittoresques et sauvages, des passages étroits et difficiles. On ne peut y faire quelques lieues sans rencontrer un ou plusieurs de ces défilés, comme les Thermopyles ou les Fourches-Caudines.... Les ravins sont presque toujours à sec, et cependant impraticables. Les grandes rivières ne sont point des moyens de communication. La navigation est fréquemment interrompue par des barrages. » — L'Espagne est arrosée par la Bidassoa et le Nalon dans le versant du N.; le Minho, le Douro, le Tage et le Guadiana dans celui de l'O.; le Guadalquivir et le Guadalète dans celui du S.; la Segura, le Xucar, le Guadalaviar, l'Ebre, le Llobregat et le Ter dans celui de l'E. La plupart sont des torrents dans presque tout leur cours. Les principaux canaux sont ceux d'Aragon, de Ségovie, de Carthagène et d'Albacète. — Les productions de l'Espagne sont nombreuses et variées. Le règne animal comprend de belles races de chevaux, de mulets, de chèvres et de moutons mérinos. Le règne végétal présente l'olivier, le figuier, l'oranger, le citronnier, le mûrier, la vigne, le grenadier, etc. Le règne minéral est fort riche; si on ne trouve presque plus de métaux précieux, il y a en abondance du plomb, de l'étain, du fer, de l'antimoine, du mercure, du salpêtre, du soufre, de l'asphalte, de la houille et du marbre.

L'Espagne est encore un pays troublé par les révolutions. Voici quelle était la constitution de 1864. Le pouvoir législatif appartient aux *Cortès*, composées de deux chambres, le sénat et le congrès des députés. Le sénat comprend les grands d'Espagne possédant un certain revenu, les archevêques et évêques, les capitaines généraux et les présidents des cours suprêmes qui, tous, sont membres de droit, puis les sénateurs nommés à vie par le pouvoir exécutif dans certaines catégories fixées par la Constitution. Le nombre des sénateurs n'est pas limité. Les députés du congrès sont élus pour 5 ans, par le suffrage direct, dans 349 colléges électoraux. Est électeur tout Espagnol payant 100 francs d'impôts directs, ou 50 francs, s'il est sur la liste des capacités. Pour être éligible, il faut payer 250 francs d'impôts directs, ou posséder un revenu de 3,000 francs. La couronne est héréditaire par droit de primogéniture; la loi salique n'existe pas. La Constitution reconnaît la religion catholique comme religion de l'Etat, et n'en tolère aucune autre. Elle accorde la liberté de la presse, le droit de pétition, l'égalité devant la loi; elle reconnaît la sécurité personnelle et l'institution du jury. Malheureusement cette constitution est souvent lettre morte; le peuple espagnol, tenu en lisière depuis Charles-Quint par ses maîtres spirituels et temporels, n'a pu encore s'habituer à marcher seul en portant le poids de la liberté. Trop souvent il a mis sa fierté dans l'obéissance passive, il s'est abandonné lui-même, faute d'instruction, et a laissé le champ libre aux ambitieux: après avoir été la terre du despotisme, l'Espagne est devenue celle des coups d'Etat et des *pronunciamentos*, des révolutions de palais et des mouvements de caserne.

Jusqu'en 1833, l'Espagne fut divisée en 11 royaumes ou grandes provinces: roy. d'Aragon, de Navarre, de Murcie, provinces Basques, Vieille-Castille, Nouvelle-Castille, Andalousie, roy. de Majorque, de Galice, de Léon, d'Estrémadure. Un décret du 30 novembre 1833 l'a divisée, pour les affaires militaires, en 12 *capitaineries générales*, et, pour l'administration, en 49 *intendances civiles*, dont voici le tableau, avec le chiffre de la population en 1860: (V. SUPPL. pour l'état de l'Espagne en 1875.)

CAPITAINERIES	INTENDANCES	POPULATION
NOUVELLE-CASTILLE.	Madrid	489,332
	Tolède	325,782
	Guadalaxara	204,626
	Cuença	229,514
	Ciudad-Real	247,991
VIEILLE-CASTILLE ET LÉON.	Burgos	337,132
	Logroño	175,111
	Santander	219,966
	Soria	149,549
	Ségovie	146,292
	Avila	168,773
	Palencia	185,955
	Valladolid	245,981
	Léon	340,244
	Zamora	248,502
	Salamanque	625,852
	Oviedo	540,586
GALICE	La Corogne	557,311
	Lugo	432,516
	Orense	369,138
	Pontevedra	440,259
ESTRÉMADURE	Badajoz	403,735
	Cacérès	295,672
ANDALOUSIE	Séville	473,920
	Huelva	176,626
	Cadix	401,700
	Cordoue	358,657
	Jaën	362,466
GRENADE	Grenade	444,523
	Alméria	315,450
	Malaga	446,659
VALENCE ET MURCIE.	Valence	618,032
	Alicante	390,565
	Castellon-de-la-Plaña	267,134
	Murcie	382,812
	Albacète	206,099
CATALOGNE	Barcelone	726,267
	Tarragone	321,886
	Lerida	314,531
	Girone	311,158
ARAGON	Saragosse	390,551
	Huesca	263,250
	Teruel	237,276
NAVARRE	Pampelune	299,654
GUIPUZCOA	Vittoria	97,234
	Bilbao	168,705
	Saint-Sébastien	162,547
BALÉARES	Palma	269,818
CANARIES	Canaries	237,036

En joignant aux chiffres de la population de ces 49 provinces 14,950 personnes qui résident dans les présides du Maroc, on obtient un total de 15,673,481 habit. — Pour les autres branches de l'administration, l'Espagne comprend 3 capitaineries générales de la marine ch.-l. Cadix, le Ferrol et Carthagène; 13 cours d'appel à Albacète, Barcelone, Burgos, Cacérès, la Corogne, Grenade, Madrid, Oviedo, Pampelune, Saragosse, Séville, Valence et Valladolid. — Les finances sont dans un grand désordre. Le budget de 1871-1872 a été évalué à environ 590 millions de francs pour les recettes, et à 628 millions de francs pour les dépenses. La somme de la dette publique était au 31 décembre 1871, de 2,691 155,903 escudos (l'escudo vaut 2 fr 1/2), donnant 75,183,572 escudos d'intérêts. Le crédit du gouvernement espagnol est un des plus compromis sur les places de commerce. — L'armée se composait, en 1863, de 5 capitaines généraux, 63 lieutenants généraux, 130 maréchaux de camp, 3 0 brigadiers colonels, 2,200 hommes d'état-major, 9,692 officiers, 200,426 soldats, formant un total de 212.836 hommes. La marine de guerre, qui, sous Ferdinand VII avait été réduite presque à néant, a pris un essor considérable. Elle comptait, en 1863, 39 navires à voiles et 83 navires à vapeur, dont 3 corvettes, 7 brigantines, 16 goëlettes et 1 un transport à roues, et 9 frégates. 5 corvettes, 16 goëlettes, 18 canonnières et 8 transports à hélice. Cette flotte est armée de 958 canons, et a un tonnage de 10,816 tonneaux; les navires à vapeur composent une force de 15,560 chevaux. L'Espagne, autrefois la première puissance coloniale du monde, n'a plus qu'une petite partie de son immense empire. Elle possède en Afrique, outre les Canaries, qui ne sont pas considérées comme colonies, Ceuta, Peñon de Velex. Melila, Mesalquivir et l'île Annobon; en Amérique, la capitainerie générale de Cuba, peuplée de 1,415,000 hab., dont 626.000 esclaves; la capitainerie générale de Porto-Rico, peuplée de 615,000 hab., et les Vierges espagnoles; en Océanie, la capitainerie générale des Philippines, comprenant les Philippines, les Mariannes et les Carolines, peuplée de 4,348.000 hab. La population totale des colonies est de 6,384,000 hab.

L'instruction primaire est très-peu développée En 1852, il n'y avait pas 2 millions de personnes sachant lire, il n'y en avait pas 1,200,000 sachant écrire. L'instruction supérieure est plus soignée : il y a 774 écoles latines et 8 gymnases royaux pour l'instruction secondaire; 56 séminaires et 10 universités pour l'instruction supérieure. Les universités, d'ailleurs bien déchues, sont celles de Madrid, Barcelone, Grenade, Oviedo, Salamanque, Saragosse, Santiago, Séville, Valence et Valladolid.

L'industrie de l'Espagne, si brillante à la fin du XV^e s., était devenue presque nulle, lorsque, dans ces derniers temps, et grâce à des industriels français, elle a repris quelque développement : les principaux objets de fabrication sont les draps, les soieries, les tissus de coton, les savons, les ouvrages de fer. L'Espagne n'exporte guère que les produits de son sol : le vin, l'eau-de-vie, les fruits, l'huile, les grains, la laine, la soie grége, le mercure, le plomb, le liége. Elle importe principalement des denrées coloniales, des bois de construction, le reste consiste en poissons salés, beurre, fromages, tissus, quincaillerie, coutellerie, verrerie et poterie.

Les principaux ports de commerce sont : Cadix, Barcelone, Carthagène, Alicante, Bilbao, la Corogne. Il n'y a guère que la moitié du sol qui soit en culture, et cependant l'Espagne était, à la fin du moyen âge, un des pays les mieux cultivés du monde, et l'Andalousie pouvait rivaliser avec la Lombardie. Mais l'indolence des hommes, qui s'accoutumèrent à acheter, avec l'or américain, ce que leur sol aurait pu leur donner, le manque de bras, les majorats de la noblesse, le droit de mainmorte du clergé, l'usage de la *mesta*, ou droit de pâturage accordé aux troupeaux voyageurs de chaque côté des routes, et, enfin, la déplorable habitude de la mendicité, ont changé des terres fertiles en landes improductives, et des bourgs en déserts. — L'Espagne possède 13,540 kil. de routes et 5,440 kil. de chemins de fer, dont les principales lignes sont : Madrid-Saragosse-Alicante, Nord-Madrid-Irun, Saragosse-Barcelone, Pampelune-Saragosse, Séville-Xérès-Cadix, Grao de Valence-Almanza, Cordoue-Séville, Isabelle II-Alar-del-Rey-Santander, Barcelone-Girone. La moyenne de la recette kilométrique de ces chemins a été, en 1862, de 21,980 fr.

HISTOIRE. — Les Ibères et les Celtes furent les plus anciens habitants de l'Espagne. Les Phéniciens fondèrent, sur les côtes, des colonies dont le principal élément de richesse était l'exploitation des mines d'or de la Bétique. Les Carthaginois les remplacèrent, et, dans l'intervalle de la 1re et de la 2^e guerre punique, ils fondèrent Carthagène et s'emparèrent de presque tout le pays au S. de l'Èbre, sauf Sagonte Les Romains, craignant de les voir toucher la Gaule, qui confine l'Italie, leur fixèrent des limites par un traité. Mais, pendant la 2^e guerre punique, ils envoyèrent des armées en Espagne pour disputer cette riche contrée à leurs rivaux. Cneius et Publius Scipion combattirent Asdrubal et Magon, et le jeune fils de Publius vengea leur mort par la prise de Carthagène et l'expulsion des Carthaginois. Les Espagnols avaient aidé les Romains qui se présentaient comme libérateurs; mais voyant, en 199 av. J. C., qu'ils n'avaient fait que changer de maîtres, ils se révoltèrent, tuèrent les préteurs et commencèrent une lutte de *guérillas*, favorisée par la nature de leur pays. Caton, Sempronius Gracchus les battirent; Licinius, Cotta les trahirent et les massacrèrent. Le pâtre Viriathe les vengea et fut vainqueur; le consul Cépion le fit assassiner. Les Espagnols, qui ne voulaient point de joug, se réfugièrent dans Numance, vers les sources du Duero. Scipion Emilien les prit par famine et les força de se tuer les uns les autres, 133 av. J. C. Alors furent introduites en Espagne la langue, les lois et les mœurs des vainqueurs, et le pays fut divisé en trois Provinces : *Tarraconaise* au N. E., *Bétique* au S., *Lusitanie* à l'O., c'est le Portugal actuel. L'Espagne fournit à Rome des écrivains et des empereurs, Lucain, Sénèque, Martial, Trajan. — Lors de l'invasion des Barbares, les Vandales passèrent les premiers les Pyrénées, en 408, et s'établirent dans la Bétique, en même temps que les Suèves se fixèrent au N. O., et les Alains à l'O. Mais, de 413 à 416, Ataulf, roi des Wisigoths, se mit à la solde de l'empire, entra en Espagne, combattit les Barbares au nom d'Honorius et l'occupa en qualité de *federe* Les Vandales passèrent en Afrique, les Alains furent anéantis, et le wisigoth Euric occupa presque toute l'Espagne 466-469. La monarchie qu'il avait fondée dura jusqu'au VIII^e s. Alors les Arabes, sectateurs de Mahomet et maîtres de

l'Afrique, furent appelés par un comte wisigoth mécontent passèrent le détroit, conduits par Tarik, et conquirent l'Espagne, par la victoire de Xérès (711). Ils y fondèrent le khalifat de Cordoue, qui se rendit indépendant de celui de Bagdad (756), et finit par se diviser en plusieurs royaumes au XIe s. Cependant les chrétiens, qui n'avaient voulu ni émigrer ni se soumettre, s'étaient réfugiés, avec Pélage, dans les montagnes de la Galice. Ils en sortirent bientôt et fondèrent les petits royaumes des Asturies et de Léon. Alors commença, entre les anciens possesseurs du sol et leurs vainqueurs musulmans, une lutte à la fois politique et religieuse, dans laquelle les Arabes perdirent peu à peu leurs conquêtes. Il fallut aux chrétiens huit siècles de combats et 3,000 batailles pour reconquérir ce qu'ils avaient perdu à Xérès. Peu à peu s'établirent les royaumes de Navarre, d'Aragon, de Castille, de Valence, de Murcie, de Séville, de Cordoue, qui se fondirent les uns dans les autres, et qui, à la fin du XVe s. se trouvaient réduits à quatre : Portugal, Navarre, Aragon, Castille. Les guerres intestines qui déchirèrent longtemps la Castille, l'enthousiasme des Portugais pour les découvertes maritimes, les longues luttes soutenues par la maison d'Aragon contre celle d'Anjou pour la possession du royaume des Deux-Siciles, prolongèrent l'existence du royaume maure de Grenade. Enfin, Ferdinand d'Aragon réunit, par son mariage avec Isabelle, reine de Castille, ces deux couronnes en une seule domination; puis il conquit Grenade, 1492; usurpa la Navarre, 1512, et le royaume d'Espagne fut formé tel qu'il existe encore aujourd'hui. — Charles-Quint succéda à Ferdinand et à Isabelle, 1516. Charles-Quint, héritier des maisons de Castille, d'Aragon, d'Autriche et de Bourgogne, était à lui seul une coalition contre la France. Aussi, malgré les protestations d'amitié de François Ier, la guerre ne tarda pas à éclater entre les deux rivaux; elle se continua jusqu'à la fin du XVIIe s. Sous Charles-Quint, le peuple espagnol, conquérant de l'Amérique, vainqueur des barbaresques, dominateur de l'Italie, protecteur de la chrétienté, joua en Europe le principal rôle. Sous Philippe II, séparé de l'Allemagne, il s'unit intimement de mœurs, de foi, d'ambition avec son roi, et marcha sous sa conduite à la conquête de la monarchie universelle et à l'assaut du protestantisme. Mais l'Espagne épuisa ses trésors et son sang dans une lutte impossible : la Hollande vainquit Philippe et le chassa; la France se débattit dans ses mains et le jeta hors de ses frontières; l'Angleterre détruisit sa *flotte invincible* et insulta ses ports. Il mourut, 1598, trop heureux d'obtenir la paix de Vervins et de voir finir une guerre qu'il avait provoquée et qu'il ne pouvait plus soutenir. La lutte avec la France recommença sous ses successeurs, qui perdirent le Portugal (1640), annexé par Philippe II, l'Artois, le Roussillon (1659), la Flandre méridionale et la Franche-Comté (1668-78). Pendant ce temps, le pays, destitué de ses anciennes libertés, avait laissé inactives ses richesses naturelles; dépouillé de ses annexes, tombé au rang de puissance secondaire, sans agriculture, sans industrie, sans marine, réduit à 6 millions d'habitants, il était devenu, comme l'Escurial, un vaste tombeau. A la mort de Charles II (1700), la maison de Bourbon remplaça celle d'Autriche. Philippe V, Ferdinand VI, Charles III, rétablirent les finances, l'industrie, le commerce, la marine et l'armée; mais la faiblesse et l'incapacité de Charles IV firent retomber l'Espagne dans sa nullité politique, et, à la fin du XVIIIe s., elle se trouvait de près d'un siècle en arrière des autres nations européennes. Napoléon voulut la réunir à son système politique; il força Charles IV et son fils Ferdinand à abdiquer, et les remplaça par son frère, Joseph Bonaparte. Alors les Espagnols commencèrent contre les Français une terrible guerre d'indépendance, 1808-1813. Mais ils n'en n'avaient pas moins été émus par l'exemple de la France et touchés par un contre-coup de notre révolution : les Cortès, tout en combattant la royauté d'un prince étranger, imitaient, dans leur constitution de 1812, les institutions françaises de 1791, déclarant la souveraineté de la nation et réduisant la royauté, absolue depuis Charles-Quint, à un pouvoir étroitement limité. En 1814, Ferdinand abolit la constitution, et persécuta ceux qui l'avaient rétabli, après la révolution de 1820, un peuple fanatique et ignorant combattit avec violence ces libertés politiques qu'il ne comprenait pas, et Ferdinand, menacé par les Cortès, et soutenu par la populace et les moines, appela à l'aide les gouvernements absolus de l'Europe. La France lui envoya une armée qui, victorieuse presque sans combat, dispersa les Cortès, rétablit l'absolutisme, et ne put empêcher, par les conseils sensés de son chef, le duc d'Angoulême, une réaction violente et brutale (1823). En 1832, Ferdinand, près de mourir, abolit la loi salique introduite en Espagne par les Bourbons, et fit reconnaître sa fille Isabelle pour son héritière, à l'exclusion de son frère, don Carlos. Isabelle II fut proclamée reine sous la régence de sa mère, Marie-Christine, 1833. Son règne a été bien souvent troublé : la résistance de don Carlos, la guerre civile, l'affaire de la Granja, les compétitions de pouvoir, les révolutions militaires, les retours violents tantôt à la constitution de 1812, tantôt à l'autorité arbitraire, laissent jusqu'ici en doute l'avenir de l'Espagne, et font voir qu'une nation ne s'abandonne jamais impunément elle-même. Depuis le mois de sept. 1868, Isabelle a été renversée, et après un provisoire de 2 ans, Amédée de Savoie a été élu roi, 1870. V. SUPPLÉMENT.

ROIS D'ESPAGNE DEPUIS LA RÉUNION DU PAYS

Maison d'Autriche.

Isabelle, reine de Castille.	1474-1504
Epouse Ferdinand le Catholique.	1479-1516
Charles-Quint (Charles Ier, en Espagne). .	1516-1556
Philippe II.	1556-1598
Philippe III.	1598-1621
Philippe IV.	1621-1665
Charles II.	1665-1700

Maison de Bourbon.

Philippe V, 1700, abdique en.	1724
Louis Ier	1724
Philippe V, de nouveau.	1724-1746
Ferdinand VI.	1746-1759
Charles III.	1759-1788
Charles IV, 1788, abdique en.	1808
Ferdinand VII, 1808, abdique en.	1808
Joseph Bonaparte.	1808-1813
Ferdinand VII, rétabli.	1813-1833
Isabelle II.	1833-1868
Amédée Ier, de Savoie.	1870

Révolution; guerre civile.

Alphonse XII, fils d'Isabelle.	1875

Espagne (D'), général français, brave et habile officier de cavalerie, commanda la division des chasseurs à cheval de l'armée d'Italie sous Masséna, en 1805, servit le roi de Naples en 1806 dans les Calabres insurgées, prit part à la campagne de Prusse et fut blessé à Heilsberg. Il fut tué à Wagram, en 1809.

Espagnolet (L'). *V.* RIBERA.

Espalion, ch.-l. d'arrond., à 31 kil. N. E. de Rodez (Aveyron), sur le Lot, 4,001 hab. Tanneries, flanelles imprimées, commerce de bois.

Espaly, village à 1 kil. du Puy (Haute-Loire); 2,217 hab. Ruines du château où Charles VII se trouvait, lorsqu'il fut proclamé roi par quelques fidèles, en 1422. D'autres placent cet événement à Meung-sur-Yèvre, en Berry. Roches basaltiques, dites *orgues d'Espaly*.

Espelette, ch.-l. de cant., arrond. et à 18 kil. S. de Bayonne (Basses-Pyrénées); 1,570 hab. Commerce de gros bétail.

Espence (CHARLES D'), théologien français, né à Châlons-sur-Marne, 1511-1571. Il fut recteur de l'Université de Paris, se fit estimer du cardinal de Lorraine, qui l'employa dans plusieurs missions, se distingua aux états d'Orléans, 1560, et argumenta au colloque de Poissy, 1561. On a de lui : *Institution d'un prince chrétien*, en français, Lyon, 1548, in-16, et plusieurs ouvrages de controverse.

Espérance, déesse représentée sous les traits d'une jeune femme souriante et tenant des fleurs. La mythologie dit que, voyant tous les maux s'échapper de la boîte de Pandore, elle resta pour consoler les hommes.

Espercieux (JEAN-JOSEPH), sculpteur, né à Marseille, 1758-1840, fut un excellent artiste parmi ceux qui n'ont pas de génie. Ses principaux ouvrages sont les bustes de David, Raynal, Lebrun, Mirabeau; les statues de Racine, Molière, Voltaire et Napoléon, la *Victoire d'Austerlitz*, pour l'arc de triomphe du Carrousel; les *Clefs de Vienne*, pour le Corps législatif; *Ulysse reconnu par son chien*, et une *Femme grecque entrant au bain*.

Espichel, ancien *Barbarium promontorium*, cap du Portugal, sur l'Océan, à 26 kil. S. de l'embouchure du Tage, par 38° 24' 54" lat. N., et 11° 35' 39" long. O.

Espinasse (Mlle de L'). *V.* LESPINASSE.

Espinasse (AUGUSTIN, comte DE L'), général, né à Pouilly-sur-Loire, 1736-1816, entra au service en 1760, fut fait lieutenant d'artillerie, 1763, et composa un

Traité de trigonométrie et de nivellement. De concert avec de Monbéliard, il donna à l'infanterie française le modèle du fusil dit de 1777, et fit faire de notables améliorations à la fabrique d'armes de Saint-Etienne. Pendant la Révolution, il commanda l'artillerie de l'armée d'Italie sous Bonaparte, et fut nommé commandant en chef de l'artillerie à l'armée d'Angleterre, 1799. Il entra au sénat à la création de ce corps, vota le rappel des Bourbons et devint pair de France.

Espinasse (Esprit-Charles-Marie), général français, né à Saissac (Aude), 1815-1859, entra à Saint-Cyr en 1833, conquit ses premiers grades en Algérie, devint colonel en 1851, prit une part active au 2 décembre, fut nommé général et aide de camp de l'empereur. Dans la guerre d'Orient, il commandait l'expédition malheureuse de la Dobrutscha; il se distingua en Crimée et fut nommé général de division. Il occupa le ministère de l'intérieur et de la sûreté générale, du 8 février au 15 juin 1858. Il fut alors nommé sénateur. Il a été tué à la bataille de Magenta, 4 juin 1859.

Espinel (Vicente), poëte et romancier espagnol, né à Ronda, 1544-1634, vécut, comme Cervantes, des bienfaits de l'archevêque de Séville. Il inventa les *decimas* ou dixains, stances composées de 10 vers de 8 syllabes, et ajouta une cinquième corde à l'instrument préféré des Espagnols, la guitare. Il a laissé : *Arte poetica española*, traduction en vers de l'*Epître aux Pisons; Varias rimas*, ou *Poésies diverses*, et un roman intitulé *Vie de l'écuyer Don Marcos de Obregon*, auquel le Sage a fait quelques emprunts pour son *Gil Blas*.

Espingole, arme à feu du XVIe s., appelée plus tard tromblon.

Espinhaço (Serra do), chaîne de montagne du Brésil qui traverse la province de Minas-Geraës et sépare le bassin supérieur du San Francisco des bassins côtiers du Belmonte et de la Paraguara. Elle se rattache à la Serra dos Vertentes et à la Serra Mantequeira au nœud de l'Itacolumi (1,680 mèt.). Mines de diamants.

Espinosa de los Monteros, v. d'Espagne, prov. et à 74 kil. N. de Burgos; 2,500 hab. Victoire des Français sur les Espagnols, le 11 nov. 1808.

Espinous (Monts de l'), section des Cévennes, entre les monts Garrigues et la montagne Noire, longue de 48 kil.

Espirito-Santo, prov. du Brésil, entre l'Atlantique et les prov. de Bahia, Minas-Geraës et Rio-de-Janeiro; ch.-l. *Vittoria*. Elle a 44,105 kil. carrés de superficie, et 82,000 habitants. Pays très-fertile en coton, manioc, café, traversé par le Rio Parahyba.

Esponton, demi-pique longue de 7 pieds et demi, portée par les mousquetaires et les officiers d'infanterie sous Louis XIV et Louis XV.

Esprit (Saint-), 3e personne de la Trinité. Au IVe s., les Macédoniens nièrent sa divinité; les Ariens le subordonnèrent au Père; les Sociniens rejetèrent son existence en prétendant que ce mot désigne la transmission de la grâce divine; l'Eglise grecque croit qu'il ne procède que du Père. Le symbole de la foi catholique déclare, au contraire, qu'il procède à la fois du Père et du Fils. Cette différence dans le dogme a été une des causes du schisme grec.

Esprit (Ordre du Saint-), ordre de chevalerie institué par le roi de France Henri III, le 31 décembre 1578. Le roi lui donna ce nom parce qu'il avait été appelé au trône de Pologne et ensuite à celui de France le jour de la Pentecôte. Le nombre des chevaliers fut limité à 100. Pour faire partie de l'Ordre, il fallait être reçu préalablement chevalier de Saint-Michel, c'est pourquoi on appelait les chevaliers du Saint-Esprit *chevaliers des ordres du Roi*. Ils portaient la croix à huit pointes, insigne de l'ordre, suspendue à un ruban de soie bleue, de là leur nom de *cordon bleu*, et un St-Esprit en plaque.

Esprit (Jacques), écrivain français, né à Béziers, 1611-1678. Il fut appelé l'*abbé Esprit*, bien qu'il ne soit jamais entré dans les ordres. Successivement protégé par le chancelier Séguier, madame de Longueville et le prince de Conti, il fut mêlé à la société brillante du temps, devint membre de l'Académie française, et composa des *Maximes* suivant le goût du temps. Il a écrit : *Paraphrases de quelques psaumes; Faussetés des vertus humaines*, 2 vol. in-12, Paris, 1678.

Espronceda (José de), poëte et romancier espagnol, né à Almendraléjo, 1808-1842, conçut dès l'adolescence la passion de la poésie et des affaires politiques. Exilé comme affilié à la société secrète des *Numantinos*, il passa en Portugal, puis en Angleterre et, enfin, en France. Il prit part à la révolution de 1830, et rentra dans sa patrie à la mort de Ferdinand VII. Ses romans de l'*Etudiant de Salamanque* et de *Sancho Saldana* ont eu de la vogue et méritent encore l'estime. Ses vers, et, en particulier, son poëme du *Diable-Monde*, sont incorrects, bizarres, inachevés, mais pleins de verve et de beautés du premier ordre. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Paris, 1856.

Esquilin (Mont), l'une des 7 collines de Rome, à l'E., entre le Célius et le Viminal, réunie à la ville par Servius Tullius. Elle est la plus large des collines et projette vers l'O. deux monticules que les Romains appelaient mont *Oppius* et mont *Cispius*. Sa plus grande hauteur est de 51 mètres.

Esquiline (Porte), porte de l'anc. Rome, à l'E.

Esquimaux, c.-à-d. *mangeurs de poisson cru*, nom donné par les Indiens du nord de l'Amérique aux habitants des terres arctiques du nouveau monde. Leur nom véritable est *Huskie*. On distingue les grands Esquimaux, dans le Groënland, et les petits Esquimaux, depuis le Labrador jusqu'au détroit de Behring. Les Esquimaux sont petits; ils ont les yeux bridés, le teint d'un jaune rougeâtre, la face ronde, le front bas, la barbe très-rare, les pieds et les mains d'une petitesse remarquable. Pendant l'hiver ils habitent des huttes de neige; pendant l'été des tentes de peaux de phoques. La chasse du phoque est la principale occupation de l'Esquimau. En effet, c'est le phoque qui doit fournir à tous ses besoins : sa graisse éclaire et chauffe la hutte, sa peau sert de vêtement, de tente, de canot, ses dents font la pointe des armes de pêche. Quand la pêche est insuffisante, les Esquimaux meurent de faim. Ils sont doux, pacifiques, ignorent tout gouvernement, et paraissent n'avoir aucune idée religieuse. Autrefois répandus jusque sous le pôle, ils émigrent vers le midi à mesure que le froid s'augmente dans ces contrées glacées depuis des siècles; on ne trouve plus d'Esquimaux au nord du passage du Nord-Ouest.

Esquire, mot anglais qui signifie *écuyer;* titre porté jadis en Angleterre par les personnes de familles nobles qui n'étaient pas au moins chevaliers, tels que les fils aînés des chevaliers, du vivant de leur père, etc. Ce titre appartenait personnellement aux juges et aux fonctionnaires du gouvernement. Il est devenu une qualification banale.

Esquirol (Jean-Etienne-Dominique), médecin, né à Toulouse, 1772-1840. Il visita les hôpitaux d'aliénés de France, et devint médecin de la Salpêtrière en 1811. Il commença, en 1817, son cours de clinique des maladies mentales, signala les abus qu'il avait observés dans ses voyages, et rendit les plus grands services à l'humanité et à la science. Il fit changer le régime barbare auquel on soumettait les aliénés, et publia, en 1838, son important ouvrage qui a pour titre : *Des maladies mentales, considérées sous les rapports médical, hygiénique et médico-legal*, Paris, 2 vol.

Essarts (Les), ch.-l. de canton, arrond. et à 18 kil. N. E. de La Roche-sur-Yon (Vendée); 2,760 hab. Ruines d'un château du XIIe s.

Essarts (Pierre des), prévôt de Paris et surintendant des finances, 1360-1413, s'attacha d'abord au parti de Bourgogne, arrêta le comte de Montaigu, se détacha de Jean sans Peur pour se tourner vers les Armagnacs. Il se rendit maître de la Bastille par un coup de main, mais y fut assiégé par 20,000 Cabochiens, saisi, torturé et mis à mort.

Essarts (Charlotte des), comtesse de Romorantin, née vers 1580, morte en 1651, eut de Henri IV deux filles qui furent, l'une, abbesse de Chelles, l'autre, abbesse de Fontevrault. Elle épousa Du Hallier, maréchal de l'Hôpital. Elle fut exilée dans ses terres par Richelieu, pour s'être mêlée aux intrigues de la noblesse.

Essé (André de Montalembert, seigneur d'), 1483-1558, servit la France dans les guerres d'Italie, se distingua à Fornoue, défendit Landrecies contre Charles-Quint, 1543, soutint en Ecosse la régente, Marie de Lorraine, contre les Anglais, amena Marie Stuart en France, et fut tué en défendant Thérouanne.

Essé, village de l'arrond. et à 28 kil. S. O. de Vitré (Ille-et-Vilaine); 1,800 hab. Curieux monument druidique, appelé *la Roche-aux-Fées*.

Essédaire (*Essedarius*), soldat gaulois combattant sur un char à quatre roues appelé *essedum*. — Gladiateur monté sur un essedum.

Essedons, anc. peuple de la Scythie, à l'E. du Palus-Méotide.

Essen, v. de Prusse, à 31 kil. N. E. de Düsseldorf, prov. du Rhin; 51,000 hab. Fabr. d'armes, de machines,

quincaillerie; teintureries, tanneries, mines de houille. Autrefois abbaye impériale.

Essen (Jean-Henri, comte), général suédois, né à Kalloes, 1755-1824, défendit Stralsund contre les Français, 1807, fut chargé par Charles XIII de négocier la paix à Paris, 1809, devint gouverneur de Norvége, 1814, et grand maréchal de Suède, 1816.

Esséniens, secte juive qui comptait 4,000 adeptes au temps de Jésus-Christ. Ils vivaient en commun près de la mer Morte, d'une façon austère, croyaient à l'égalité des hommes et niaient le libre arbitre.

Essequibo, fleuve de l'Amérique du Sud, prend source dans la Sierra de Araguay, sépare le Venezuela de la Guyane anglaise, entre dans ce dernier pays, et se jette dans l'Atlantique après un cours de 700 kil., navigable pendant 160 kil. à l'aide de la marée.

Essex, *pays des Saxons de l'Est*, roy. saxon fondé en 526, capit. *Londres* (Lon-din, la ville aux vaisseaux). Il comprenait les comtés actuels de Middlesex, d'Essex et une partie de celui d'Hertford.

Essex, comté de l'Angleterre, au N. de l'embouchure de la Tamise, entre la mer du Nord et les comtés de Suffolk, de Cambridge, d'Hertford, de Middlesex et de Kent. Superficie : 390,000 hect.; popul. : 405,000 hab. Arrosé par la Tamise, le Blackwater, le Chelmer, la Colne, la Stour. Blé et beurre renommés. Sur le bord de la mer sont des prairies fertiles, mais dont l'humidité excessive engendre des fièvres; le nord, beaucoup plus salubre, produit beaucoup de plantes potagères, et élève plus de 500,000 moutons. Capit., Chelmsford; v. pr. : Tilbury, Romford, Maldon, Colchester, Harwich.

Essex (Robert Devereux, comte d'), général anglais, favori de la reine Élisabeth, 1567-1601. Il prit part à l'expédition envoyée au secours des Hollandais, sous le commandement du comte de Leicester, son beau-père, 1585, fut nommé grand écuyer, 1587, et succéda à Leicester dans la faveur de la reine. Il prit part, malgré les ordres d'Élisabeth, à l'expédition de Portugal, 1589, et conduisit un faible secours à Henri IV. A la cour, il eut à combattre l'influence des Cecil, et obtint, malgré eux, le commandement d'une flotte dirigée contre les côtes d'Espagne; il pilla Cadix et prit ou brûla 57 navires espagnols, 1596. Trois ans après, il fut chargé de réduire l'Irlande révoltée, et ne sut que conclure un armistice avec Tyrone, chef des rebelles. A son retour il fut mis en prison et condamné à perdre ses emplois. Alors, emporté par la violence de son caractère, il complota au lieu de s'humilier, tenta, le 8 février 1601, une révolte dans les rues de Londres, fut arrêté et périt sur l'échafaud. Il avait eu le tort de croire qu'il pourrait dominer dans Élisabeth l'esprit de la reine comme le cœur de la femme. Sa mort a fourni le sujet d'une tragédie à Thomas Corneille, etc.

Essex (Robert Devereux, comte d'), fils du précédent, 1592-1646, reçut de Jacques Ier l'héritage de son père, confisqué par Élisabeth, servit pendant la guerre de Trente Ans l'électeur Frédéric V, 1620, fut nommé lord-chambellan par Charles Ier, et n'en prit pas moins parti pour le parlement. Devenu le général du parti presbytérien, il livra au roi les batailles d'Edge-Hill et de Newbury, reçut du parlement le titre de duc, et fut obligé, par sa santé, de laisser son commandement.

Essex (Arthur **Capel,** comte d'). V. Capel.

Essling, village d'Autriche, à 11 kil. E. de Vienne, Basse-Autriche, en face de l'île de Lobau. Bataille acharnée livrée par les Français aux Autrichiens, les 21 et 22 mai 1809. Le maréchal Lannes y fut tué. Masséna, jeté sur la rive gauche du Danube avec 30,000 hommes, séparé de Napoléon par la rupture des ponts, tint pendant deux jours contre toute l'armée du prince Charles. Il reçut le titre de *prince d'Essling*.

Esslingen, v. de Wurtemberg, sur le Necker, à 15 kil. E. de Stuttgart; 17,000 hab. Siége de la cour d'appel du cercle du Necker. Belle église gothique ornée d'une tour de 58 m. de haut. Nombreux établissements industriels, filatures, blanchisseries, ateliers de machines, fabriques de vins mousseux. Autrefois ville impériale.

Essonnes, bourg de l'arrond. et à 2 kil. S. O. de Corbeil (Seine-et-Oise), sur l'Essonnes; 5,334 hab. Fabriques de papier très-actives. — Sous les Mérovingiens, *Exona* était un domaine royal où l'on battait monnaie.

Essonnes, riv. de France, prend source dans la forêt d'Orléans, passe à Essonnes, et se jette dans la Seine à Corbeil, après un cours de 90 kil.

Essorillement, supplice qui consistait à couper les oreilles. Sous Charles VIII, Doyat, conseiller de Louis XI, fut *essorillé*.

Essoyes, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 16 kil. S. E. de Bar-sur-Seine (Aube); 1,596 hab.

Est, *Levant* ou *Orient*, l'un des points cardinaux, celui où le soleil semble se lever.

Est (Canal de l'). V. Rhône au Rhin (Canal du).

Estaço (Achille) ou *Achille Statius*, poëte érudit portugais, 1524-1581. Destiné à la carrière des armes par son père, il préféra les lettres, visita les universités d'Evora, de Louvain, de Paris, se lia, à Rome, avec Paul Manuce, et se fit une grande réputation par son érudition et l'élégance de son style latin. Ses principaux ouvrages sont : *Commentarii in Catullum, Tibullum et Propertium*, Paris, 1604; *Comment. in Ciceronis librum de Fato*, Louvain, 1551; *Comm. in Artem poeticam Horatii*, Anvers, 1553; *Observationes difficilium locorum græco-latinorum* Francfort, 1604.

Estafier, ital. *staffiero*, valet d'écurie; c'était, au moyen âge, un valet armé, qui servait d'huissier et quelquefois d'assassin à gages. Au XVIIe s., un estafier était un grand laquais.

Estage, droit du seigneur féodal d'obliger son vassal à tenir *estage* ou garnison dans son château.

Estagel, bourg de l'arrond. et à 21 kil. O. de Perpignan (Pyrénées-Orientales), sur la Gly; 2,697 hab. Miel, huile d'olive, marbre gris; fabriques d'eaux-de-vie. Patrie d'Arago.

Estaing (Charles-Henri comte d'), amiral français, né au château de Ruvel, en Auvergne, 1729-1794, fut d'abord officier d'infanterie, et s'embarqua, en 1757, pour servir dans l'Inde sous les ordres de Lally-Tollendal. Fait prisonnier au siége de Madras, 1759, il fut échangé et prit le commandement de deux petits bâtiments de la compagnie française des Indes, avec lesquels il fit beaucoup de mal aux Anglais. En 1763, il reçut le grade de lieutenant général des armées navales et souleva dans le corps de la marine, par cette nomination extraordinaire, beaucoup de jalousie et d'animosité; d'Estaing était d'ailleurs plus brave qu'habile, et il lui manqua toujours la connaissance précise de son métier. En 1778, il partit, avec 12 vaisseaux et 4 frégates, pour secourir les Américains, fut éloigné de Rhode-Island, qu'il assiégeait, par une violente tempête, essaya en vain de s'emparer de Sainte-Lucie, mais prit Saint-Vincent et enleva la Grenade, le 4 juillet 1779, par une audacieuse attaque. Retournant alors vers les États-Unis, il assiégea Savannah sans succès, revint en France en 1780, et fut disgracié jusqu'en 1783. Partisan des idées constitutionnelles, comme toute la noblesse qui avait fait la guerre d'Amérique, il fut membre de l'assemblée des notables, en 1787, commanda la garde nationale de Versailles et fut créé amiral en 1792. Deux ans après, il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire et condamné à mort. Pour toute défense, il énuméra ses services, et ajouta : « Quand vous aurez fait tomber ma tête, envoyez-la aux Anglais, ils vous la payeront cher! »

Estaing, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 10 kil. N. O. d'Espalion (Aveyron); 1,704 hab. Ruines du château d'Estaing.

Estaires, ville de l'arrond. et à 19 kil. S. E. d'Hazebrouck (Nord), sur la Lys; 6,949 hab. Importante fabrication de toiles et de serviettes, blanchisseries. Autrefois fortifiée, prise par les Français après la bataille de Lens, en 1648.

Est-Anglie, royaume fondé, en 571, par les Angles, sous le commandement d'Offa. Capit. *Dunwich*, qui n'existe plus. Il était au N. du roy. d'Essex, sur le territoire des comtés actuels de Norfolk, de Suffolk, de Cambridge, et s'étendait jusqu'au Wash par l'île d'Ély.

Este, anc. *Ateste*, v. d'Italie, en Vénétie, à 26 kil. S. O. de Padoue, sur le canal d'Este; 10,000 hab. Beau château; poteries, moulinerie de soie, eaux minérales. Berceau de la maison d'Este.

Este (Maison d'), une des plus anciennes familles princières d'Italie, descend, selon Muratori, des petits princes qui, au Xe s., gouvernaient la Toscane pour les Carlovingiens. Dans les guerres des guelfes et des gibelins, les margraves ou marquis d'Este, chefs des guelfes, acquirent Ferrare et Modène; ils avaient déjà Este, Rovigo, Montagnano, Casal Maggiore, Pontremoli et Obertenga. Voici les principaux membres de cette famille, distinguée surtout par son goût pour les lettres et les arts.

Este (Albert-Azzo d'), vécut plus de 100 ans et mourut en 1117. Bien que comblé des faveurs de l'em-

pereur Henri III, il prit parti pour le pape contre Henri IV. Son fils, Guelfe ou Welf obtint en fief la Bavière, 1071, et fut la souche de la maison de Brunswick.

Este (Obizzo Ier, marquis d'), entra dans la ligue lombarde contre l'empereur Frédéric Barberousse, et fut compris dans le traité de Venise, en 1177. Il devint podestat de Padoue. Son fils, Azzo V, acquit la souveraineté de Ferrare.

Este (Nicolas III, marquis d'), seigneur de Modène, Ferrare, Parme et Reggio, 1384-1441, disputa avec succès ses Etats à un de ses parents, Azzo, général de Galéas Visconti, duc de Milan, combattit deux fois les Visconti, comme général de la ligue formée par le pape, les Vénitiens et les Florentins, puis se réconcilia avec Jean Galéas, devint son conseiller et semblait destiné à lui succéder, lorsqu'il fut assassiné à Milan.

Este (Lionel d'), fils du précédent, mort en 1450, ménagea un traité de paix entre Venise et Naples. Il fut le protecteur éclairé des gens de lettres, le Pogge, Guarini, Philelphe.

Este (Hercule Ier d'), duc de Ferrare et de Modène, en 1471, fut attaqué à la fois par le pape Sixte IV et les Vénitiens, qui convoitaient, l'un Ferrare pour son neveu, les autres Rovigo. Hercule fut vaincu, malgré les secours qu'il reçut de Naples, de Milan, de Florence et de Mantoue, 1484. Dès lors, il se maintint en paix avec tous ses voisins, donnant à ses sujets la prospérité et à sa cour l'éclat du luxe et des arts. Boiardo fut son ministre et l'Arioste son protégé.

Este (Alphonse Ier d'), fils du précédent, duc de Ferrare et de Modène, mort en 1534, fut membre de la ligue de Cambrai contre Venise, 1508, fut menacé dans sa capitale par la flotte vénitienne que commandait l'amiral Trevisani, et la détruisit complétement, 1509. Resté fidèle au parti français lorsque Jules II se fut retourné contre Louis XII, il vit l'interdit mis sur ses Etats par Jules II et maintenu par Léon X. Sous son règne, Ferrare avait 80.000 hab. — Son frère, le cardinal Hippolyte d'Este, fut comme lui un zélé partisan des Français.

Este (Hercule II d'), fils d'Alphonse Ier et de Lucrèce Borgia, 1508-1559, entra avec répugnance dans la ligue formée contre Philippe II, roi d'Espagne, par le pape Paul IV et le roi de France, Henri II, et fit la paix, 1558. Il avait épousé Renée de France, dont il eut, entre autres enfants, Eléonore, objet de la passion du Tasse.

Este (Hippolyte d'), *cardinal de Ferrare*, frère du précédent, 1509-1572, vécut à la cour de France, eut les archevêchés de Milan, de Lyon et de Narbonne, assista au colloque de Poissy, et protégea les artistes et les gens de lettres.

Este (Alphonse II d'), fils d'Hercule II, 1533-1597, aspira en vain à la couronne de Pologne et persécuta le Tasse.

Este (François Ier d'), duc de Ferrare, 1610-1658, se déclara pour l'Espagne contre la France dans la guerre pour la succession de Mantoue, 1630, puis devint général au service de France, et fit épouser à son fils Laure Martinozzi, nièce du cardinal Mazarin.

Este (Renaud d'), fils du précédent, 1655-1737, fut d'abord cardinal, et devint duc de Modène après les règnes d'Alphonse IV, son frère, et de François II, son neveu, en 1694. Il épousa Charlotte-Félicité, fille aînée de Jean-Frédéric, duc de Brunswick, et réunit ainsi les deux branches de la maison d'Este, séparées depuis 1070. Il eut fort à souffrir des guerres entre la France et l'Autriche, de 1702 à 1736; il parvint cependant à conserver son Etat, qu'il accrut même du duché de la Mirandole et du marquisat de Concordia. — Son fils, François III, qui lui succéda, épousa Charlotte-Aglaé, fille de Philippe d'Orléans, régent de France.

Este (Hercule-Renaud d'), duc de Modène, fils de François III, 1727-1803, perdit son Etat à la paix de Campo-Formio. Il fut le dernier descendant mâle de la famille d'Este. L'archiduc Ferdinand d'Autriche, frère de l'empereur Léopold II, ayant épousé sa fille unique, Marie-Béatrix, fonda la maison d'Autriche-Este, qui recouvra Modène et Reggio en 1815. François IV d'Autriche-Este, son fils, régna à Modène, Reggio, Mirandole, Massa, Carrare et Guastalla, de 1814 à 1846, et eut pour successeur son fils, François V, qui acquit la Lunegiane toscane, 1847, eut à réprimer une révolte, 1848, et se réfugia en Autriche à la suite des événements de 1859.

Estella, v. d'Espagne, prov. et à 25 kil. S. O. de Pampelune (Navarre); 7,000 hab.: près et au S. des Pyrénées, dans un pays montueux.

Estepa-la-Vieja (*Astapa*), v. d'Espagne, dans la prov. et à 70 kil. S. E. de Séville, près du Xénil; 10,000 hab.

Estèphe (Saint-), bourg de l'arrond. et à 15 kil. S. E. de Lesparre, sur la Gironde (Gironde); 2,664 hab.; vins renommés.

Estepona, v. d'Espagne, dans la prov. et à 65 kil. S. O. de Malaga, sur la Méditerranée; 8,000 hab. Commerce de fruits.

Esterel (Monts de l'), section des Alpes de Provence, qui s'étendent de l'E. à l'O., parallèlement au Verdon, depuis le pic d'Audibergue jusqu'aux monts de Cabrière, avec une hauteur moyenne de 1.200 mètres.

Esterhazy de Galantha, famille princière de la Hongrie, considérable par ses domaines et le grand rôle qu'elle a joué dans l'histoire de son pays. Elle descend de Pierre d'Estoras, qui vivait au XIIIe siècle. Les deux personnages principaux sont : — Paul Esterhazy, 1635-1713, qui se distingua à Essek, à Fünfkirchen et à Saint-Gothard, fut nommé feld-maréchal général, défit à Gyorki les rebelles hongrois soulevés par Tékéli, contribua à la délivrance de Vienne assiégée par les Turcs, 1683, leur prit Bade et fut nommé prince de l'empire, 1687. — Nicolas Esterhazy, 1765-1833, qui commanda en 1797 la levée en masse de la Hongrie, destinée à repousser les Français, protégea les lettres et les arts, et créa dans son château d'Eisenstadt une magnifique galerie de tableaux et de gravures. La famille d'Esterhazy possède un majorat qui se compose de 29 seigneuries, 21 châteaux, 60 bourgs, 414 villages en Hongrie, outre ses biens de la basse Autriche, de la Bavière et de Bade.

Esternay, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 45 kil. S. O. d'Epernay (Marne); 1,529 hab. Porcelaines.

Esther, juive de la tribu de Benjamin, fille d'Abikaïl, cousin de Mardochée et descendant de Saül, naquit dans l'empire des Perses, pendant la captivité de Babylone. Orpheline de bonne heure et adoptée par Mardochée, elle vivait à Suse dans la retraite, lorsque le roi Assuérus, ayant répudié la reine Vasthi, la choisit pour épouse. Le favori Aman, qui détestait les Juifs parce que leur race était ennemie de la sienne et parce que Mardochée gênait son orgueil, obtint contre eux un ordre de massacre. Esther les sauva; Aman fut mis à mort, et tous les ennemis des Juifs eurent le même sort, au nombre de 75,000. En mémoire de cet événement, les Juifs instituèrent deux jours de fête appelés *purins*, c'est-à-dire *jours des sorts*. Tel est le récit développé dans le *Livre d'Esther*, d'où Racine a tiré le sujet de sa tragédie. On croit que Mardochée est l'auteur du *Livre d'Esther*, qui est canonique.

Esthonie, gouvernement de la Russie d'Europe, entre le golfe de Livonie et le lac Peïpous, au N. de la Livonie et à l'O. du gouvernement de Saint-Pétersbourg. Superficie, 20.247 kil. carrés; 325,000 hab. Sol parsemé de plus de 200 lacs, médiocrement fertile; récolte de seigle, orge, chanvre, houblon, tabac. 900,000 hectares de terres incultes; 240.000 de terres arables; 260,000 de prairies; 475,000 de bois. Peu d'industrie; commerce actif. La population se compose d'Esthoniens, d'origine finnoise, pour les cinq sixièmes; le reste comprend des Allemands, des Russes et des Suédois. La religion dominante est le culte luthérien. Capitale *Revel*; v. princ. Port-Baltique, Gapsal ou Hapsal, Wesemberg et Weissenstein. A ce gouvernement appartiennent 70 ou 80 petites îles dont les principales sont Worms et Dago. — L'Esthonie devint chrétienne au XIe siècle, appartint tour à tour aux marchands de Brême, aux chevaliers teutoniques, aux porte-glaive de Livonie, et aux Suédois à partir de 1561. Pierre le Grand la conquit sur Charles XII, et la garda à la paix de Nystadt, 1721. C'est seulement en 1816 qu'Alexandre Ier a émancipé la population esthonienne, jusqu'alors abrutie dans l'esclavage.

Estienne (Les), célèbres imprimeurs français, originaires de Provence et descendants d'une famille noble, qui rendirent aux lettres et aux sciences d'inappréciables services par le nombre et la valeur de leurs éditions. V. Renouard, *Annales de l'imprimerie des Estienne*, 1843, in-8°, et les articles très-complets de M. A.-F. Didot dans la *Nouvelle Biographie générale*, t. XVI.

Estienne (Henri Ier), né à Paris, 1470-1521, fut déshérité par son père pour s'être consacré à l'art de l'imprimerie, 1483. Les titres de ses livres portent pour marque les armes de l'Université entourées de festons, avec deux anges en support; en haut est une main sortant des nuages et tenant un livre fermé. Sur quelques-uns se trouve cette devise : *Fortuna opes auferre*.

non animum potest (La Fortune peut ôter les richesses, mais non le courage). C'est la vraie devise de sa famille, qui eut plus d'énergie que de gloire, et plus de gloire que de fortune.

Estienne (Robert Ier), 2e fils du précédent, né à Paris, 1503-1559, est au premier rang parmi les imprimeurs par ses profondes connaissances en grec, en latin et en hébreu, par son zèle à sauver de la destruction et à propager les monuments littéraires de l'antiquité et par le mérite de ses éditions. Il a publié une magnifique Bible latine, 1532, les premières éditions d'Eusèbe, de Dion Cassius et de Denys d'Halicarnasse, et le *Thesaurus linguæ latinæ*, qu'il avait composé lui-même, 3 vol. in-fol., 1539.

Estienne (Henri II), fils du précédent, né à Paris, 1528-1598, étudia sous les savants Pierre Danès et Adrien Turnèbe, et parcourut l'Italie, d'où il rapporta de nombreuses copies de manuscrits. Il publia pour la première fois *Appien*, *Anacréon*, *Maxime de Tyr*, et composa son *Thesaurus græcæ linguæ*, 4 vol. in-fol., 1572, œuvre d'une érudition immense et d'un goût merveilleux, qui a été reproduite avec des additions, à Londres, par Valpy, 8 vol. in-fol., 1815-1825; à Paris, par MM. Didot. Poursuivi par ses créanciers, il apprit à Lyon la chute de sa demeure, à la suite d'un tremblement de terre, et la perte de ses manuscrits; il entra à l'hôpital et y mourut fou. Outre son *Thesaurus*, il a composé : *Ciceronianum lexicum*, 1557; *Introduction au traité de la conformité des merveilles anciennes avec les modernes*, ou *Traité préparatif à l'apologie pour Hérodote*, 1556; *Traité de la conformité du langage français avec le grec*, vers 1565, sans date; *Précellence du langage français*, etc. — Pendant longtemps cette famille n'a pas cessé de fournir d'excellents imprimeurs. Tels furent Robert Estienne II, 1530-1571; François Estienne II; Robert Estienne III, 1560-1630; Paul Estienne, 1566-1627; Henri Estienne III, et Antoine Estienne, qui mourut, en 1674, à l'Hôtel-Dieu de Paris.

Estiennot de la Serre (Dom Claude), bénédictin français, né à Varenne, 1639-1699, fut chargé d'aller recueillir les pièces inédites propres à une histoire de son ordre. Entre 1673 et 1684, il rédigea 45 vol. in fol. presque entièrement écrits de sa main, dans lesquels Mabillon, pour sa *Diplomatique* et ses *Annales*, Sainte-Marthe pour son *Gallia Christiana*, ont trouvé les plus précieux documents.

Estissac, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil. S. O. de Troyes (Aube); 1,848 hab. Bonneterie.

Estoc, épée longue, droite et sans tranchant; de là l'expression *frapper d'estoc*, pour frapper de la pointe.

Estoile (Pierre de l'), jurisconsulte français, né à Orléans, 1480-1537, régent à l'université d'Orléans, plus tard conseiller au Parlement, eut Calvin pour élève. Sa fille Marie fut aimée de Théodore de Bèze.

Estoile (Pierre de l'), petit-fils du précédent, né à Paris, 1540-1611, acheta une charge de grand-audiencier en la chancellerie de Bourges. Depuis la mort de Charles IX jusqu'à celle de Henri IV, il nota soigneusement les faits, les nouvelles, les bruits de la cour et de la ville, et composa son *Journal des règnes de Henri III et de Henri IV*, ouvrage précieux par l'abondance des renseignements et l'impartialité de l'auteur, à une époque où les passions rendaient cette qualité si rare. Il fait partie de la *Collection des Mémoires sur l'Histoire de France*.

Estoile (Claude de l'), fils du précédent, né à Paris, 1597-1651, membre de l'Académie française, un des cinq auteurs qui collaboraient aux compositions dramatiques du cardinal de Richelieu. Il fut chargé par l'Académie d'examiner la versification du *Cid*.

Estourmel (Jean d'), général français, mort en 1557, se jeta avec ses vassaux dans Péronne assiégée par le comte de Nassau, 1536, et fit lever le siége; il fut nommé, par François Ier, général des finances dans les provinces de Picardie, Champagne et Brie.

Estourmel (Louis-Marie, marquis d'), 1744-1823, fut membre de l'assemblée des notables, 1787, et député de la noblesse du Cambrésis aux États-généraux, 1789. Il servit à l'armée du Rhin en qualité de général de brigade, fut mis en accusation par le conventionnel Albitte, 1795, et eut le rare bonheur d'échapper. Il a publié, en 1811 : *Recueil des opinions émises à l'Assemblée constituante et comptes rendus à mes commettants*.

Estournel (Reimbold d'), chevalier du Cambrésis, compagnon de Godefroy de Bouillon, monta le premier sur la crête des murs de Jérusalem. Il en garda le surnom de *Creton*, qui passa à ses descendants.

Estouteville (Guillaume d'), prélat français, 1403-1483, entra dans l'ordre de Saint-Benoît, et fut comblé de titres et de richesses : il fut évêque de Maurienne, Digne, Béziers, Ostie, Velletri et Port-Sainte-Rufine, archevêque de Rouen, abbé de Saint-Ouen, de Jumiéges, de Montebourg et du Mont-Saint-Michel, prieur de Saint-Martin-des-Champs, de Grand-Pré et de Beaumont-en-Auge, cardinal dès 1437. Envoyé par Nicolas V en qualité de légat auprès de Charles VII, 1451, il n'obtint ni la fin des hostilités engagées contre l'Angleterre, ni l'abolition de la Pragmatique-sanction, ni la révision du procès de Jacques Cœur. Mais il prépara la réhabilitation de Jeanne Darc, et introduisit dans l'Université une réforme nécessaire.

Estrades (Geoffroy, comte d'), diplomate et maréchal de France, né à Agen, 1607-1686. Après avoir servi en Hollande sous le prince Maurice de Nassau, en Italie sous le prince de Modène, et rempli des missions diplomatiques près du roi d'Angleterre, Charles Ier, et aux conférences de Munster, pour la paix de Westphalie, il fut nommé ambassadeur à Londres, 1661. Une dispute de préséance engagée avec le baron de Watteville, ambassadeur d'Espagne, et vigoureusement soutenue par lui, valut à Watteville une humiliation et à d'Estrades le cordon des ordres du Roi. Il obtint de Charles II la cession de Dunkerque pour 10 millions, 1662. Il devint maréchal de France pendant la guerre de Hollande, 1675, et dirigea les négociations qui aboutirent au traité de Nimègue, 1678. Il mourut gouverneur du duc de Chartres, depuis régent. Ses papiers ont été publiés sous le titre de *Lettres et Négociations de MM. le maréchal d'Estrades, Colbert, marquis de Croissy et le comte d'Avaux, ambassadeurs du roi de France à la paix de Nimègue, et les réponses et instructions du roi et de M. de Pomponne*, Londres, 1743, 9 vol. in-12.

Estradiots, du grec στρατιῶται, soldats, cavalerie légère tirée de l'Albanie, employée d'abord par les Vénitiens, et introduite dans les armées françaises au XVIe s. On les appelait aussi *stradiots*.

Estramadure ou plutôt **Estrémadure**, contrée de la péninsule espagnole, ainsi nommée (*Extrema Durii*), parce qu'elle fut longtemps la partie la plus éloignée, au S. du Douro, du territoire reconquis par les chrétiens, correspondait à la *Vettonia* des Romains. Alfonse Henriquez conquit l'Estrémadure portugaise au XIIe s.; Alfonse IX de Léon et Ferdinand III de Castille prirent l'Estrémadure espagnole au XIIIe.

Estramadure, ancienne province de l'Espagne, formant auj. une capitainerie générale, entre le Portugal à l'O., les roy. de Léon et de Vieille-Castille au N., la Nouvelle-Castille à l'E., l'Andalousie au S. Superficie : 43,254 kil. carrés; population : 736,000 hab. Renommée dans l'antiquité par sa fécondité, l'Estrémadure est devenue, depuis l'expulsion des Maures, la plus pauvre et la moins peuplée des prov. espagnoles. La *mesta* ou émigration des troupeaux qui passent l'hiver en Estrémadure et l'été dans les prov. voisines, est considérée comme une des principales causes de la désolation du pays. On ne voit ni vergers ni jardins. Un peu de blé et de seigle, très-peu d'oliviers et de vignes, beaucoup de châtaigniers. Habitants robustes et hardis, mais sauvages et grossiers. Communications rares; industrie nulle, on ne peut citer que la manufacture de draps de Béjar; commerce très-peu développé; instruction nulle, comme dans la Manche. Grandes richesses minérales : plomb, cuivre, étain et argent. — L'Estrémadure comprend les deux provinces de Badajoz et de Cacérès, subdivisées, la 1re, en 14 *partidos judiciales* et 170 *pueblos*, la 2e en 13 *partidos* et 240 *pueblos*. Les v. pr. sont : dans la province de Badajoz, Badajoz, Olivença, Xérès de los Caballeros, Llerena, Mérida, Albuquerque; dans la province de Cacérès, Cacérès, Truxillo, Plasencia, Alcantara, Valencia d'Alcantara. — Elle est arrosée par le Tage et le Guadiana.

Estramadure, prov. de Portugal, entre la Beira au N. et l'Alemtejo au S. Superficie : 17,800 kil. carr.; population : 850,000 hab. Traversée par le Tage; exportation de vins, huiles, vinaigres, oranges, citrons, laines, cuirs, liége et sel. Elle comprend 3 districts : Lisbonne, Santarem et Leiria, subdivisés en 119 *concelhos* ou communes. Les v. pr. sont : Lisbonne, Cintra, Torres-Vedras, Peniche, Leiria, Santarem, Abrantès et Sétubal.

Estrapade, sorte de supplice qui fut en usage jusqu'au XVIe s. Le patient était hissé, les mains liées derrière le dos, jusqu'au sommet d'un poteau, d'où il retombait brusquement jusque près de terre, de sorte que ses membres se brisaient. Le Code militaire français conserva ce supplice jusqu'au XVIIIe siècle.

Estrées (d'), ancienne famille originaire d'Artois, où elle possédait la terre d'Estrées en Cauchie, et qui compta un grand nombre de personnages célèbres à différents titres, dont voici les principaux :

Estrées (Jean, marquis d'), général français, 1486-1571, servit à Marignan et à Pavie, et fut nommé grand-maître de l'artillerie, 1550. « Ç'a été lui, dit Brantôme, qui, le premier, nous a donné ces belles fontes d'artillerie dont nous nous servons aujourd'hui, et même de nos canons qui ne craindront pas de tirer cent coups l'un après l'autre sans rompre ni casser. »

Estrées (Antoine, marquis d'), fils du précédent, grand-maître de l'artillerie de 1597 à 1600, gouverneur de La Fère, Paris et l'Ile-de-France, fut père de Gabrielle d'Estrées.

Estrées (Gabrielle d'), célèbre par l'amour de Henri IV, 1571-1599. Elle inspira au roi une vive passion, et ne tarda pas à devenir marquise de Monceaux, puis duchesse de Beaufort. En 1599, elle était sur le point d'épouser Henri, malgré la désapprobation de Sully, lorsque, ayant quitté Fontainebleau et la cour pour venir passer la semaine sainte à Paris, elle mourut presque subitement, non sans soupçon d'empoisonnement. Elle avait eu trois enfants de Henri IV : César, duc de Vendôme; Alexandre, grand prieur de France; Catherine-Henriette, mariée au duc d'Elbeuf.

Estrées (François-Annibal, duc d'), diplomate et maréchal de France, frère de la précédente, 1573-1670, d'abord évêque de Noyon, embrassa ensuite la carrière des armes. Sous le nom de marquis de Cœuvres, il fut envoyé par Richelieu pour restituer la Valteline aux Grisons, 1624, fut créé maréchal de France, 1626, resta six ans ambassadeur à Rome, 1636-1642, et devint gouverneur de l'Ile-de-France à l'avénement de Louis XIV. Il a écrit une *Relation du siége de Mantoue*, qu'il soutint, 1629, et des *Mémoires*.

Estrées (Jean, comte d'), fils du précédent, vice-amiral et maréchal de France, 1624-1707, combattit sous Turenne à Arras, 1654, fut nommé vice-amiral, 1669, assista, comme chef de la flotte française, à la bataille navale de Southwood-Bay, sous la direction du duc d'York, 1672, reprit Cayenne aux Hollandais, 1676, et bombarda Alger et Tunis, 1682 et 1685.

Estrées (César, cardinal d'), frère du précédent, 1628-1714, évêque de Laon, fut chargé de négociations importantes. Il négocia la *paix de l'Église* entre la papauté et le jansénisme, 1674; il traita à Rome l'affaire difficile de la *régale*, et obtint la réconciliation du clergé français avec le pape, 1693. Il fut membre de l'Académie française depuis 1656.

Estrées (Victor-Marie, duc d'), fils de Jean d'Estrées, maréchal de France, 1660-1737, acquit sous Duquesne de précieuses connaissances nautiques, se signala dans la Manche sous Tourville, seconda dans la Méditerranée les opérations de Catinat en Italie, de Noailles et de Vendôme en Espagne, et contribua à la capitulation de Barcelone, qui amena la paix de Ryswick, 1697. Pendant la guerre de la Succession d'Espagne, il conduisit Philippe V à Naples, et fut récompensé par les titres de grand d'Espagne et de maréchal de France. En 1704, il s'embarqua avec le comte de Toulouse, qu'il guida à la bataille de Malaga. Sous Louis XV, il gouverna la Bretagne avec une habile sagesse. Dans l'intervalle de ses campagnes, il étudiait les sciences et les lettres avec passion, rassemblait une riche bibliothèque et une belle collection de cartes, de plans, de statues, de bas-reliefs antiques, de pierres gravées et de médailles. Il fut membre de l'Académie française, de l'Académie des sciences et de celle des Inscriptions et belles-lettres.

Estrées (Louis-Charles-César Le Tellier, marquis de Courtanvaux, duc d'), maréchal de France, 1697-1771, petit-fils du ministre Louvois et fils de la sœur du dernier maréchal d'Estrées, servit sous le maréchal de Belle-Isle, 1741-1744, combattit à Fontenoy, 1745, battit le duc de Cumberland à Hastembeck, 1757, et mourut sans postérité.

Estrées-Saint-Denis, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. O. de Compiègne (Oise); 1,582 hab. Toiles.

Estrella (Serra da), chaîne de montagnes du Portugal, se détache de la Sierra de Guarda, court vers le S. O et prend, près de Pombal, le nom de Serra de Lousaa; elle sépare le Mondego du Zézère, affl. de droite du Tage.

Estremoz, v. de Portugal, à 40 kil. N. E. d'Evora (Alemtejo), place forte à l'O. de la serra du même nom; 6,000 hab. Fabriques d'*alcarazas*.

Eszek ou **Eszeg**, ancienne *Mursia*, v. de l'empire d'Autriche, ch.-l. du cercle du même nom, dans l'Esclavonie, à 210 kil. S. de Bude, sur la Drave; 14,000 hab. Elle est située au milieu de marais qui en rendent l'air malsain. Elle se compose d'une forteresse et de trois faubourgs. Arsenal, fabriques de soieries. Commerce de bétail, grains, saindoux, vins, chanvre et fer; 4 grandes foires par an.

Etables, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 15 kil. N O. de Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord), sur la Manche; 2,511 hab.

Etablissements de saint Louis, recueil des règlements et coutumes de l'Ile-de-France et de l'Orléanais, publié par saint Louis en 1270. Selon quelques auteurs, les Etablissements ont été recueillis par des légistes, après le règne de saint Louis, et mis sous son nom. C'est le premier code de lois donné par la royauté capétienne, dont il marque un progrès décisif. Batailleuse avec Louis VI, conquérante avec Philippe Auguste, elle devient légiférante avec Louis IX. Toutefois, les Etablissements ne sont pas une arme de guerre prise dans l'arsenal du droit romain pour renverser les coutumes féodales. Le droit coutumier y est respecté et le droit romain y est introduit : c'est un essai d'union entre deux ennemis. Ainsi, le baron garde sa justice, mais on peut en appeler à celle du roi; le droit d'aînesse est respecté, mais les puînés se partagent un tiers des biens paternels; il est permis de fausser le jugement, mais « cil qui prouvoit par bataille, prouvera désormais par tesmoings et par chartes. » Cependant il est curieux de voir reconnu par le roi le droit des barons de *semondre* leurs gentilshommes, c'est-à-dire de les sommer de marcher avec eux, même contre le roi. La pénalité des Etablissements est fort dure : la mort par la corde pour l'assassinat, le meurtre, l'incendie, le rapt, la trahison, le vol. Le larron perd une oreille pour un premier crime, un pied pour le deuxième, la tête pour le troisième. La procédure judiciaire est améliorée : le serment est déféré aux témoins, ils peuvent être récusés, ils déposent en l'absence des parties, les parties peuvent se faire représenter par un procureur et défendre par un avocat. *V.* les deux mémoires de MM. Mignet et Beugnot, le premier plus précis, le deuxième plus complet, intitulés : *Essais sur les institutions de saint Louis*. Les *Etablissements* se trouvent dans le *Recueil des anciennes lois françaises* d'Isambert.

Etain, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. E. de Verdun (Meuse), sur l'Orne; 2,860 hab. Tanneries, grains, fourrages.

Etampes, ch.-l. d'arrond. (Seine-et-Oise), à 55 kil. S. de Versailles, sur le chemin de fer d'Orléans; 7,840 hab. Etampes est dans une vallée fertile et sur deux ruisseaux qui se jettent dans la Juisne. Ville ancienne, bien bâtie, entourée de boulevards; on y remarque l'église de Notre-Dame, bel édifice du XIII^e s. l'hôtel de ville, la tour de *Guinette*, débris du château construit par le roi Robert. Grand commerce de grains et de farines pour Paris, de laines pour Elbeuf, Louviers et Sedan; exploitation de grès à paver; éducation d'abeilles. — Etampes faisait partie du domaine des Capétiens. Louis VI lui donna une charte qui renfermait de précieux priviléges civils, mais aucun droit politique. Patrie de Geoffroy Saint-Hilaire.

Etampes (Anne de Pisseleu, duchesse d'), favorite du roi François I^{er}, 1508-1576, fut présentée à la cour sous le nom de *Mademoiselle d'Heilly*, et séduisit le roi par les charmes de sa figure et de son esprit, 1526. Dès lors, elle hérita de tout ce que François avait donné à la comtesse de Chateaubriand, sa faveur et ses diamants. Les courtisans l'appelaient « la plus belle des savantes et la plus savante des belles. » Mariée, 1536, à Jean de Brosse, qui consentit à cette union pour recouvrer les biens de sa famille, elle reçut le titre de duchesse d'Etampes, et profita de sa faveur pour enrichir sa nombreuse famille, tout en encourageant les lettres et les arts. L'historien Varillas assure qu'elle reçut de Charles-Quint de grosses sommes d'argent, qu'elle l'informa des grands approvisionnements amassés par le dauphin Henri dans Epernay et Château-Thierry, et qu'elle le sauva ainsi de la famine, 1544. Après la mort de François I^{er}, elle fut exilée dans ses terres, et ses diamants passèrent à Diane de Poitiers.

Etaouéh ou **Etaweh**, v. de l'Hindoustan, sur la Djemnah, affl. du Gange, dans la Province d'Allah-Abad. — Manufactures d'étoffes de coton

Etape, place où les marchands devaient exposer leurs denrées. — Ville d'entrepôt ; ainsi, Calais était l'*étape*

des draps anglais. — Distribution de vivres faite aux troupes en marche. — Lieux désignés pour le stationnement des soldats, après chaque journée de marche.

Etaples (*Stapulæ*), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 15 kil. N. O. de Montreuil-sur-Mer (Pas-de-Calais), sur le chemin de fer d'Abbeville à Boulogne, et sur la Canche, à 4 kil. de son embouchure; 3,062 habitants Petit port envahi par les sables. Pêche, commerce de sel.

Etaples (Traité d'), traité conclu entre Charles VIII, roi de France, et Henri VII, roi d'Angleterre, 1492. Charles s'engageait à payer 620,000 écus d'or dus par Anne de Bretagne pour les secours envoyés d'Angleterre au duc de Bretagne, François II, son père, et 125,000 écus d'or formant les arrérages de la pension promise par Louis XI à Edouard IV, à l'entrevue de Pecquigny, 1475. Charles, en satisfaisant ainsi l'avarice de Henri VII, voulait pouvoir partir sans inquiétudes pour son expédition de Naples.

Etat (Tiers). V. Tiers Etat.

Etat civil, situation des membres d'une société par rapport aux lois civiles. Les *Actes de l'état civil* sont destinés à constater les naissances, mariages et décès. Jusqu'en 1539, les nobles, dans leurs chartriers, les prêtres, dans leurs *obituaires*, avaient seuls une sorte d'état civil. L'ordonnance de Villers-Cotterets, rendue par François Ier, 1539, confia aux curés le soin de tenir registre des naissances. Mais elle fut mal exécutée, et l'ordonnance de Blois, 1579, rendue par Henri III, chargea les curés de noter, non-seulement les naissances, mais aussi les mariages et les décès, et leur enjoignit de déposer chaque année leurs registres au greffe du bailliage le plus voisin. Le code Louis, promulgué sous Louis XIV, 1667, donna aux curés des instructions plus précises et plus minutieuses. Mais les protestants et les juifs ne restaient pas moins sans état civil. Il était donc nécessaire de faire passer les registres de la sacristie à la maison de ville. Ce fut l'œuvre de l'Assemblée constituante. Par la loi du 20 septembre 1790, les municipalités furent chargées des actes de l'état civil; enfin, par la loi du 28 pluviose an VIII, cette fonction fut spécialement attribuée aux maires et adjoints.

Etat de siége, situation d'une ville soumise à l'autorité militaire, soit à cause d'une attaque des ennemis, soit par un décret du chef de l'Etat. L'*état de siége* suspend l'action des tribunaux, qu'il remplace par celle des conseils de guerre. En Angleterre, un citoyen ne peut, sous aucun prétexte, comparaître devant des juges autres que les juges ordinaires, et, à propos des exécutions ordonnées à la Jamaïque par le gouverneur Eyre, le *lord chief-justice* a proclamé ce principe en 1867.

Etat-major. Ce mot a deux sens : 1° il désigne les officiers supérieurs d'une armée, d'un corps d'armée et d'un régiment; 2° dans un sens plus particulier, il s'applique à un corps spécial chargé des rapports entre le chef et les diverses parties de son armée. L'*état-major* de l'armée française a été organisé par le maréchal Gouvion-Saint-Cyr, ministre de la guerre en 1818. Il se recrute par une école spéciale. V. Ecole d'état-major.

Etats (Pays d'), provinces de l'ancienne France qui possédaient le droit de s'administrer elles-mêmes d'une manière plus ou moins complète, en vertu de l'acte de leur réunion à la couronne. Le nombre des *pays d'états* a varié beaucoup; parce que le gouvernement central s'efforçait constamment de détruire ces libertés locales et de remplacer les états, représentants des provinces, par des élus, représentants des ministres. A l'avénement de Louis XIV, les pays d'états étaient le Languedoc, la Bourgogne, la Provence, la Bretagne, l'Artois, le Béarn, la Navarre et le Dauphiné. V. Etats Provinciaux.

Etats (Terre des), île de l'Océan Atlantique, à l'E. de la Terre de Feu, dont elle est séparée par le détroit de Le Maire.

Etats (Ile des), île de l'Océan Atlantique, près de la côte du New-Jersey, et faisant partie de l'Etat de New-York ; 8,000 hab.

Etats Barbaresques, nom général des Etats musulmans établis sur la côte septentrionale de l'Afrique : Maroc, régence d'Alger, régence de Tunis, régence de Tripoli. V. *ces mots*.

Etats de l'Eglise. V. Eglise (Etats de l').

Etats généraux, assemblées politiques de la France sous l'ancien régime. Le roi avait le droit de convoquer les Etats généraux, puisque la périodicité ne s'était pas établie. Il envoyait ses lettres patentes aux gouverneurs et aux baillis, qui avertissaient à leur tour les nobles, les clercs, les bourgeois et vilains de leurs ressorts. Ces derniers, réunis dans chaque ville ou bourg, rédigeaient leurs doléances et nommaient des électeurs qui se rendaient au chef-lieu du bailliage pour composer le cahier du bailliage et nommer les députés. Une fois réunis au lieu désigné dans les lettres de convocation, les députés du clergé, de la noblesse et du tiers état s'assemblaient séparément pour nommer leurs présidents et greffiers. Puis le roi tenait une séance royale, prononçant quelques paroles et faisant expliquer sa volonté par son chancelier. L'orateur de chaque ordre répondait; d'abord celui du clergé, puis celui de la noblesse, et, enfin, celui du tiers état. Dès lors, les trois ordres se séparaient pour examiner les cahiers de chaque bailliage, en former d'abord 12 cahiers provinciaux, et de ceux-ci un seul cahier pour toute la nation. Le travail achevé, le roi tenait une deuxième séance, et l'assemblée se séparait sans attendre la réponse du gouvernement à ses cahiers de doléances. Les Etats généraux ne surent pas obtenir la périodicité de leurs sessions et le droit de voter les impôts, comme le parlement d'Angleterre. Les deux causes principales de cette infériorité furent les sentiments d'amour portés par le tiers état au roi, son protecteur, et le manque de sens politique des deux ordres privilégiés, qui se montrèrent ordinairement hostiles et dédaigneux pour le tiers. Et cependant ce furent les cahiers du tiers qui inspirèrent les meilleures réformes de la royauté; seulement ces députés, si éclairés, n'eurent pas autant de vigueur que de lumières, et donnèrent pour longtemps des maîtres à notre pays en laissant les rois confisquer à leur profit l'épée, la bourse et la main de justice, qui n'appartenaient qu'à la nation et à ses représentants. Voici la liste des principales assemblées des Etats généraux :

En 1302, Philippe le Bel convoqua les Etats dans l'église de Notre-Dame, à Paris ; ils écoutèrent la harangue du chancelier Pierre Flotte sur la querelle soulevée entre le roi et le pape, et approuvèrent le roi. La noblesse et le tiers état s'engagèrent hautement à le soutenir; le clergé y mit quelques réserves de langage, mais s'unit cependant aux deux autres ordres.

En 1303, le même roi réunit les Etats pour le même objet, et en obtint les mêmes assurances.

En 1308, les Etats de Tours sanctionnèrent, par un vote national, l'arrestation des Templiers.

En 1314, les Etats s'engagèrent à aider le roi de leurs subsides contre l'aristocratie qui se coalisait contre lui.

En 1317, après la mort de Louis X, les Etats, rassemblés par Philippe V, se prononcèrent pour la loi salique.

En 1328, après la mort de Charles IV, ils sanctionnèrent de nouveau la loi salique, et reconnurent comme roi légitime Philippe de Valois, en rejetant les maisons de Navarre et d'Angleterre.

En 1351, ils votèrent les subsides demandés par Jean le Bon, pour faire la guerre aux Anglais.

En 1355, les Etats de la *Langue d'Oïl* furent réunis à Paris, et ceux de la *Langue d'Oc* à Toulouse. Les Etats de Toulouse furent fort soumis; mais ceux de Paris, en accordant la somme nécessaire à l'entretien de 30,000 hommes d'armes pendant un an, prirent leurs sûretés contre le gouvernement malhabile et dilapidateur de Jean. Ils s'attribuèrent le maniement des fonds, la nomination des receveurs et des trésoriers, et l'institution d'une commission de 9 membres chargés de la surveillance de tous les officiers de finance. Les Etats se réservèrent d'examiner le rapport de cette commission, et s'ajournèrent d'avance à l'année suivante.

En mars et octobre 1356, les Etats de réformateurs devinrent révolutionnaires. Etienne Marcel, prévôt des marchands de Paris, et Robert le Coq, évêque de Laon, dominèrent l'assemblée ; en l'absence du roi, qui était prisonnier, et de la noblesse, qui était décimée et déshonorée, ils voulurent donner au tiers état la direction des affaires, et à la commune de Paris la domination de la France. Ils demandèrent au dauphin Charles l'arrestation de ses principaux conseillers, la formation d'un conseil de 28 membres chargés de contrôler ses actes et le rétablissement des anciennes libertés.

En février 1357, mêmes demandes formulées avec plus de hardiesse et soutenues avec plus de violence. Le dauphin se soumit à toutes les décisions de l'assemblée, et l'ordonnance du 3 mars 1357 en fut le résultat : réforme du Parlement, de la Cour des comptes et du grand conseil, suppression de la vénalité des prévôtés et des vicomtés, interdiction du cumul des

charges et des variations de la monnaie, perception des impôts par les délégués des Etats, répartition de l'impôt par des commissaires *généraux des finances*, abolition du droit odieux de pourvoirie.

En mai 1359, le dauphin Charles réunit les Etats à Paris pour leur soumettre le traité conclu à Windsor par son père avec le roi d'Angleterre, Edouard III. Les Etats le rejetèrent comme trop onéreux, et accordèrent un subside pour continuer la guerre.

En mai 1369, Charles V convoqua les Etats à Paris pour leur demander leur avis sur l'appel que lui avaient adressé les barons du Midi contre le prince de Galles. Ils décidèrent que l'appel devait être reçu.

En 1413, les Etats de Paris, assemblés sous Charles VI, furent dominés par la faction des bouchers ou *cabochiens.* Les docteurs de l'université y rédigèrent la fameuse ordonnance cabochienne du 25 mai 1413. V. *Ordonnance cabochienne.*

En 1439, sous Charles VII, les Etats d'Orléans votèrent une taille annuelle de 1,200,000 livres pour l'entretien d'une armée permanente.

En 1468, sous Louis XI, les Etats de Tours décidèrent que la Normandie ne pouvait être distraite du domaine royal et que, suivant l'ordonnance de Charles V, le frère du roi n'avait droit qu'à une rente de 12,000 livres.

En 1484, pendant la jeunesse de Charles VIII, les Etats de Tours demandèrent la périodicité des états et l'égale répartition de l'impôt. Philippe Pot, seigneur de la Roche, député de la noblesse de Bourgogne, y défendit avec énergie les droits de la nation. L'assemblée applaudit à ses discours et se sépara en ordonnant « que le sire et la dame de Beaujeu se tiendraient près du roi comme auparavant. »

En 1506, sous Louis XII, les Etats de Tours sauvèrent la France du plus grand danger en décidant le roi à casser les traités de Blois et à refuser sa fille Claude au jeune Charles d'Autriche, pour la donner à François d'Angoulême. Ils donnèrent au roi le titre de *Père du peuple*.

En 1560, pendant la minorité de Charles IX, les Etats d'Orléans présentèrent au chancelier de l'Hôpital de remarquables cahiers qui inspirèrent les ordonnances royales sur le commerce et l'industrie.

En 1576, Henri III convoqua les Etats à Blois dans l'espérance que les députés de la nation approuveraient sa politique de tolérance; il ne trouva qu'une assemblée ligueuse et factieuse qui lui répondit brutalement de veiller à l'extermination de l'hérésie; puis elle refusa tout subside pour faire la guerre aux huguenots, disant qu'il ne fallait employer que les moyens de douceur. Henri III y signa le formulaire de la Ligue.

En 1588, le même roi réunit à Blois de nouveaux Etats plus ardents ligueurs que les précédents. Inspirés par les Guises, ils humilièrent Henri comme homme et comme roi, firent passer cette âme pusillanime de l'excès de la crainte à un excès d'audace, et le déterminèrent, par leurs insultes, à ordonner l'assassinat du duc de Guise et du cardinal de Lorraine.

En 1593, se réunirent à Paris les fameux Etats de la Ligue, convoqués par le duc de Mayenne, payés par Philippe II, couverts de ridicule par la satire *Ménippée.* Ils firent place au roi Henri IV. Le duc de Féria, ambassadeur d'Espagne, y proposa l'abolition de la loi salique en faveur de l'infante Isabelle-Claire-Eugénie, petite-fille de Henri II.

En 1614, se tinrent à Paris les derniers Etats généraux de l'ancien régime. Les trois ordres songèrent à délibérer en commun; la régente s'y opposa, et l'hostilité de la noblesse, du clergé et du tiers réduisit l'assemblée à l'impuissance. Ils se séparèrent sur la promesse que la reine examinerait leurs cahiers, promesse qu'elle oublia. Il ne resta guère de cette assemblée que quelques vers menaçants pour les privilégiés, sorte de prédiction qui devait s'accomplir lorsque le tiers état aurait reçu de Colbert la richesse, et des philosophes l'esprit d'examen :

> O noblesse, ô clergé, les aînés de la France !
> Puisque l'honneur des rois si mal vous défendez,
> Puisque le tiers état en ce point vous devance.....
> Il faut que les cadets deviennent les aînés.

V. Rathery, Thibaudeau, *Histoire des Etats généraux*, et le recueil de Meyer, publié en 1789.

Etats généraux de 1789. V. Assemblée constituante.

Etats généraux, nom du pouvoir législatif dans le royaume des Pays-Bas.

Etats pontificaux. V. Eglise (Etats de l').

Etats provinciaux, assemblée des trois ordres dans les provinces françaises. Au moyen âge, les *Etats* étaient la réunion des principaux vassaux qui se rendaient aux plaids de leur seigneur, en vertu d'une obligation féodale. Vers le XIVe s. le tiers état y fut admis, et la royauté conserva ces assemblées à mesure qu'elle annexait les provinces à son domaine. Les Etats se réunissaient à époques fixes, sur la convocation du gouvernement, dans le lieu désigné par les lettres royaux; ils entendaient les communications du gouverneur et de l'intendant, discutaient avec eux le chiffre du *don gratuit* que la province offrait au roi, réglaient la répartition de cet impôt par bailliages et par feux, et se séparaient après avoir chargé un membre de porter au roi le don gratuit. Ces assemblées conservaient la vie politique dans les provinces, associaient la population au gouvernement du pays et suppléaient à l'insuffisance des Etats généraux. Mais elles furent souvent animées d'un esprit étroit, tracassier, et donnèrent à l'autorité royale le prétexte qu'elle cherchait pour les supprimer. Sous Louis XIII et sous Louis XIV, furent abolis les Etats du Maine, de l'Anjou, de la Touraine, de l'Orléanais, du Bourbonnais, du Nivernais, de la Marche, du Berry, de l'Aunis et de la Saintonge, de l'Angoumois, de l'Auvergne, du Quercy, du Périgord, du Rouergue et de la Normandie. Les provinces qui conservèrent leurs Etats furent désignées par le nom de *pays d'Etats*. C'étaient le Languedoc, la Bretagne, la Bourgogne, le Dauphiné, l'Artois, la Flandre, le Béarn, le comté de Foix; la Provence avait, sous le nom d'*assemblée des communautés*, une représentation imparfaite. De 1661 à 1671, Louis XIV et Colbert dominèrent ces Etats par la corruption, par les lettres de cachet, par l'empire d'une royauté victorieuse et d'une administration sage et éclairée. Les Etats furent bientôt composés de quelques grands dignitaires ecclésiastiques, des principaux nobles de la province et des magistrats de l'ordre judiciaire ou municipal tout dévoués au roi qui les nommait. Tant que vécut Colbert, le gouvernement sut faire oublier aux provinces leurs Etats; mais après sa mort, 1683, une oppression brutale et une fiscalité sans mesure les firent souvent regretter. Turgot eut l'intention de rétablir partout ces assemblées; il n'eut pas le temps de mettre ses projets à exécution; et la Révolution fit disparaître les derniers simulacres d'Etats provinciaux en même temps qu'elle supprimait la différence des pays d'Etats et des pays d'élection. V. la *Correspondance administrative de Colbert*, publiée par M. Depping dans la *Collect. des documents inédits sur l'Hist. de France;* et Grün, *les Etats provinciaux sous Louis XIV*, 1 v. in-8°.

Etats romains. V. Eglise (Etats de l').

Etats-Unis de l'Amérique du Nord ou **Union américaine,** *United States*, république fédérative qui occupe toute la partie centrale de l'Amérique du Nord; elle a un territoire vaste, un sol fertile, des côtes bien découpées, des ports sur les deux Océans et une situation avantageuse entre l'Europe et l'Asie. Ses limites sont: au N., la Nouvelle-Bretagne, dont la séparent une ligne conventionnelle, depuis l'emb. du Saint-Jean jusqu'à un point du Saint-Laurent, situé entre Montréal et Kingston, le Saint-Laurent, les lacs Ontario, Erié, Saint-Clair, Huron, Supérieur, et une ligne conventionnelle suivant le 49e de lat. N. jusqu'à la côte du grand Océan; à l'O., le grand Océan depuis le 49e jusqu'au 33e de lat. N.; au S., le Mexique, dont la séparent une ligne conventionnelle depuis le grand Océan jusqu'au cours moyen du Rio Grande del Norte et le cours inférieur de ce fleuve, enfin, le golfe du Mexique; à l'E., l'Océan Atlantique. La superficie, en y comprenant le Territoire d'Alaska, est de 9,334,000 kil. carrés. — Le pays est traversé, du N. au S., par la ligne de partage des eaux américaines; on y remarque les monts Rocheux jusqu'aux sources de l'Arkansas et du Rio Grande del Norte, qui comprennent le pic Frémont, le pic Long et le pic James, et projettent du côté du grand Océan de nombreux contre-forts, mont Olympe, mont Hood, Sierra Nevada, monts de Californie; la Cordillère des Andes continue les monts Rocheux jusqu'à la frontière du Mexique et comprend la sierra Verde, la sierra de Guadalupe et la sierra de los Mimbres. Des monts Rocheux se détache vers l'E. une chaîne de hauteurs peu considérables qui sépare les eaux de la mer d'Hudson et des grands lacs de celles du Missouri et du Mississipi. De cette chaîne partent les Alléghanys, vers les sources de la Susquehannah. Les Alléghanys courent parallèlement à la côte de l'Atlantique depuis l'emb. du Saint-Laurent jusqu'aux sources de l'Alabama;

ils se composent des Montagnes Bleues à l'E., et des monts du Cumberland à l'O. — Le territoire des Etats-Unis offre les aspects les plus divers: les côtes de l'Atlantique sont basses, marécageuses, creusées d'étangs maritimes, celles du grand Océan sont rocheuses et élevées; le versant de l'O. est montagneux, rocailleux, semé de lacs; celui du centre, entre les monts Rocheux et les Alléghanys, est plat, couvert de forêts et de savanes, fertile et marécageux vers les fleuves; celui de l'E., ondulé vers le cours supérieur des fleuves, est uni dans la plus grande partie de sa surface. — On trouve, sur les côtes du grand Océan, le détroit de Juan de Fuca, la baie Puget, le cap Mendocino, la baie de San-Francisco, les Iles Santa-Cruz; sur les côtes de l'Atlantique, la baie de Fundy, le cap Cod, l'île Longue, les baies Delaware et Chesapeake, les caps Hatteras et Fear et la presqu'île de Floride que termine le cap Agi; sur les côtes du golfe du Mexique, le port de Pensacola, les bouches du Mississipi, dont les atterrissements ont formé une presqu'île marécageuse, et plusieurs lacs maritimes tels que le lac Sabine et la lagune del Madre. — Des montagnes descendent: 1° vers l'O., l'Orégon ou Columbia, le Sacramento, le San-Joaquin et le Rio Colorado del Occidente; 2° vers le S., le Rio Grande del Norte, le Rio Colorado, le Rio Brazos de Dios, le Mississipi, qui reçoit à droite le Missouri grossi de la Pierre Jaune, de la Platte et du Kansas, l'Arkansas et la Rivière Rouge; à gauche le Wisconsin, l'Illinois, l'Ohio grossi du Scioto, du Kentucky, du Wabash, du Cumberland et du Tennessee; enfin l'Alabama et l'Appalachicola; 3° vers l'E., le Connecticut, l'Hudson, la Delaware, la Susquehannah, le Potomac, le York, le James, le Santee ou Congaree, la Savannah et l'Alatahama. — Le climat de cette vaste région est très-varié: dans les Etats baignés par l'Atlantique, il est plus froid de 10° que dans les pays de l'Europe à lat. égale; dans les Etats baignés par le grand Océan, il est aussi doux qu'en Europe, dans la région intermédiaire, il est extrême, très-chaud en été, très-froid en hiver, même dans la Louisiane. — Les productions sont d'une variété et d'une abondance extrêmes. 1° Les productions minérales sont: l'or dans la Californie, l'Orégon, le Nouveau-Mexique, le Colorado, le Kansas et le Nevada; l'argent sur le versant oriental de la sierra Nevada, dans le pays de Washoe, dans le district d'Esmeralda et dans la région du lac Owen; le mercure dans la Californie; le cuivre dans la presqu'île de Keweenaw, sur le lac Supérieur, dans le Tennessee et vers la rivière Ontonagon, affl. du lac Supérieur; le plomb dans la Caroline du Nord, l'Illinois, le Wisconsin, l'Iowa et le Missouri; le fer à peu près partout; la houille sur 300,000 kil. carrés de superficie; l'huile de pétrole dans la Pennsylvanie, où se trouve le district de Pétrolie; le sel dans les lacs salés de l'Utah, dans la mine de Humboldt, dans les lagunes maritimes, et surtout dans les sources salées de l'Etat de New-York. 2° Les productions végétales sont les céréales (blé, seigle, avoine, orge) pommes de terre, les fruits, le raisin, le sucre d'érable, le lin, le chanvre, le tabac à l'E., des prairies, et au N. d'une ligne qui va des plateaux du Texas à la baie de Chesapeake par Memphis; le coton, le riz, la canne à sucre, la patate, l'ananas au S. d'une ligne allant d'Austin à la baie de Chesapeake, le houblon dans les Etats du N. E., la vigne au centre de la vallée de l'Ohio, dans la vallée inférieure du Wabash, vers le confl. du Mississipi et du Missouri, et dans la Californie méridionale, les fruits des tropiques sur la côte du golfe du Mexique. 3° Les animaux domestiques sont d'origine européenne, excepté une race porcine de la Chine et le chameau de Bactriane. Ils sont fort nombreux; on compte 7,400,000 chevaux, 1,300,000 ânes et mulets, 30,000,000 de bêtes à cornes, 25,000,000 moutons, 42,000,000 porcs, des chèvres, des chameaux et des abeilles. Les vastes forêts vierges, dont le pays était couvert, remplies de chênes à feuilles de saule, de chênes blancs, rouges et noirs, de noyers, de sassafras et d'érables, disparaissent peu à peu et font place à la culture; cependant, outre les forêts du *Far-West*, auxquelles la hache n'a pas encore touché, il reste les belles forêts de pins de la Virginie, des deux Carolines, de la Géorgie, de la Floride et de l'Alabama, qui produisent d'immenses quantités de résine, de poix, de goudron et d'essence de térébenthine.

Les Etats-Unis se composent, en 1878, de: 38 Etats, 1 district fédéral, 7 territoires et le territoire Indien. En voici le tableau avec les capitales et le chiffre officiel de la population, d'après le recensement de 1860:

1° *Etats de l'Est.*

Maine	Augusta	628,279
New-Hampshire	Concord	326,073
Vermont	Montpellier	315,098
Massachusetts	Boston	1,231,066
Rhode-Island	Providence et Newport	174,620
Connecticut	New-Haven et Hartford	460,147
New-York	Albany	3,880,735
Pennsylvanie	Harrisbourg	2,906,115
New-Jersey	Trenton	672,035
Delaware	Dover	112,216
Maryland	Annapolis	687,049
Virginie-Orientale	Richmond	1,261,397
Caroline du Nord	Raleigh	992,622
Caroline du Sud	Columbia	705,708
Géorgie	Milledgeville	1,057,286
Floride	Tallahassée	140,425
District Fédéral	WASHINGTON	75,080

2° *Etats du centre, dans le bassin du Mississipi.*

Wisconsin	Madison	775,881
Michigan	Lansing	749,113
Illinois	Springfield	1,711,951
Indiana	Indianopolis	1,350,428
Ohio	Columbus	2,339,502
Virginie-Occidentale	Wheeling	534,921
Kentucky	Francfort	1,155,684
Tennessee	Nashville	1,109,801
Alabama	Montgomery	964,201
Mississipi	Jackson	791,305
Minnesota	Saint-Paul	175,855
Jowa	Jowa-City	674,940
Missouri	Jefferson	1,182,012
Arkansas	Little-Rock	435,450
Louisiane	Bâton-Rouge	708,002
Texas	Austin	604,215

3° *Etats et Territoires du Far-West.*

Kansas	Leavenworth	107,206
Nevada	Carson-City	90,000
Dacotah (territoire)	Yankton	4,837
Nebraska (état)	Omaha-City	28,841
Idaho id	Florenca	25,000
Montana (territoire)	Virginia-City	20,000
Utah id.	Fillmore	40,273
Colorado id.	Denver-City	34,277
Nouveau-Mexique (id.)	Santa-Fé	93,516
Arizona id.	Tucson	6,000
Territoire Indien	Talequah	65,000

4° *Etats et Territoires du littoral du grand Océan.*

Orégon	Salem	52,465
Californie	Sacramento	379,994
Washington (territoire)	Olympia	11,594

V. au Supplément un nouveau tableau comparatif pour 1877.

La population des Etats-Unis s'accroît dans des proportions considérables. Elle était en 1790 de 4 millions, en 1800 de 5,300,000, en 1810 de 7,200,000, en 1820 de 9,600,000, en 1830 de 12,800,000, en 1840 de 17,000,000, en 1850 de 23,200,000, en 1860 de 31,450,000 hab. Cette population se compose de nombreux éléments: les *Yankees*, qui viennent principalement des colons anglais, les descendants des Hollandais (New-York), des Suédois (Delaware), des Allemands (Pennsylvanie), des Espagnols (Texas, Nouveau-Mexique, Floride, Californie), des Français (Louisiane, Texas, Missouri, Indiana). A ces races, établies depuis longtemps, est venu se joindre le flot de l'émigration européenne: 2,700,000 Irlandais, Ecossais et Anglais, 1,600,000 Allemands, 200,000 Français ou Franco-Canadiens, 50,000 Suédois et Norvégiens, 40,000 Suisses et 60,000 Chinois. Les Indiens, qui ont conservé leur division en tribus, et qui ne sont pas compris dans le recensement, sont au nombre de 294,000 individus, et se trouvent surtout dans les parties occidentales de l'Union. Ces tribus, aujourd'hui très-réduites, semblent vouées à la destruction; les principales sont les Cherokees, les Creeks, les Séminoles, les Chactas, les Iroquois, les Onéidas, les Mohicans, les Onondegas, les Senecas qui sont civilisés et chrétiens, les Chippeways, les Menomonies, les Sioux ou Dacotahs, les Outougamis, les Pawnies, les Kansas, les Osages, les Comanches, les Nez-Percés, les Mohaves, les Diggers et les Apaches, qui sont sauvages, nomades et, pour la plupart, féroces et pillards. Les nègres et les mulâtres sont au nombre de 4,400,000 individus, libres actuellement, depuis que le Congrès a aboli et défendu l'esclavage dans toute l'Union, en 1865, et que sa décision a été ratifiée par les législatures des Etats.

La constitution des Etats-Unis, votée par une convention en 1787, acceptée par le peuple en 1788, a été mise à exécution le 4 mars 1789. 1° *Le gouvernement fédéral* se

compose d'un congrès et d'un président. Le congrès comprend deux assemblées, le sénat et la chambre des députés. Il possède le pouvoir législatif, fait les lois d'intérêt général, vote les impôts que doivent payer les Etats, fait les traités de commerce, d'alliance et de paix, déclare la guerre et lève les troupes : il est le vrai souverain. Dans le congrès, le sénat représente les *Etats*, et la chambre des députés représente le *peuple*. Les sénateurs sont élus pour 6 ans par les législatures des Etats, dont chacune nomme deux sénateurs qui doivent être âgés de 30 ans au moins. Les députés sont élus directement par les citoyens à raison d'un représentant par 70,000 âmes; ils doivent être âgés d'au moins 25 ans. Leur nombre est fixé tous les 10 ans par le congrès proportionnellement à la population ; ils sont environ 292. Le président a le pouvoir exécutif; il est élu pour 4 ans par des électeurs spéciaux qui sont élus eux-mêmes dans chaque Etat par les citoyens. Il est rééligible une deuxième fois. Il a le droit de véto suspensif; mais si le congrès, invité par lui à de nouvelles délibérations sur une loi, la maintient, le président est tenu de la signer dans les 10 jours. Passé ce délai, elle est exécutoire. — 2° Le *gouvernement des Etats* se compose d'un gouverneur élu pour une période très-variable et qui possède le pouvoir exécutif, et d'un congrès qui a le pouvoir législatif et qui est formé de deux assemblées, sauf dans le Vermont. Le nombre des sénateurs est partout égal à celui des districts de l'Etat ; le nombre des représentants est réglé d'après le chiffre de la population. Les électeurs sont en général les citoyens blancs âgés de 21 ans et payant une taxe; les indigents, les domestiques et jusqu'à présent les gens de couleur sont ordinairement exclus. — 3° Le *pouvoir judiciaire* est indépendant. Chaque Etat a ses tribunaux ; mais la république a un pouvoir judiciaire fédéral qui a pour mission de maintenir la constitution contre les infractions des citoyens et contre les lois qu'il juge contraires à la loi fondamentale, de faire observer les lois du congrès, de juger les affaires qui ne peuvent être de la compétence des Etats, comme les questions résultant des traités, les procès entre citoyens de différents Etats. Ce pouvoir judiciaire se compose d'une cour suprême, de 10 cours de circuit ou sessions ambulantes bisannuelles, et de 51 cours de district.

On trouve aux Etats-Unis toutes les sectes du protestantisme, luthériens, Allemands réformés et évangéliques, Hollandais protestants réformés, baptistes de neuf sectes diverses, méthodistes, presbytériens, épiscopaliens, congrégationalistes, universalistes, unitaires, quakers, frères moraves, etc.; il y a de plus 61,000 mormons, 200,000 israélites et 3,180,000 catholiques qui ont 7 archevêques, à Baltimore, Cincinnati, San-Francisco, Saint-Louis, la Nouvelle-Orléans, New-York et Orégon. — L'instruction est très-inégalement répandue, mais dans beaucoup d'Etats elle fait l'objet principal de la sollicitude des citoyens et le chapitre le plus important du budget : dans le Vermont, il y a 96,568 individus âgés de 5 à 20 ans, et 90,100 élèves dans les écoles; dans l'État de New-York la dépense pour l'instruction primaire s'est montée en 1866 à 3,275,217 dollars, c'est-à-dire 17,348,650 francs pour une population de moins de 4 millions de personnes. Comparons ce budget de l'instruction avec celui des Etats de la vieille Europe, même les mieux partagés ! — Au 1er octobre 1866, le capital de la dette des Etats-Unis se montait à 2,701,550,709 dollars (1 dollar = 5 fr. 30 c.). Le budget de l'exercice 1866-1867 est de 577,000,000 de dollars pour les recettes, et de 350,525,746 dollars pour les dépenses, en y comprenant le service de la dette dont les intérêts se montent à 148,318,459 dollars. — L'armée compte en 1866 environ 70,000 hommes qui forment 60 régiments d'infanterie, 10 régiments de cavalerie et 7 d'artillerie, répartis dans 12 commandements militaires : Est (Philadelphie), les lacs (Détroit), Potomac (Richmond), Sud (Charleston), Tennessee (Nashville), Golfe (Nouvelle-Orléans), Arkansas (Little-Rock), Missouri (Leavenworth), La Platte (Ohama), Californie (San-Francisco), Columbia (Portland), Washington (Washington). Pendant la guerre civile, les Etats-Unis ont eu sous les armes 600,000 hommes dans le N. et 200,000 dans le S. — Au 10 mars 1865, la marine de guerre comptait 485 navires à vapeur dont 217 vapeurs à hélice, 40 navires cuirassés, 228 vapeurs à aube; ils portaient 2,905 canons et jaugeaient 288,887 tonnes; il y avait de plus 113 bâtiments à voiles, avec 905 canons et 65,564 tonnes de capacité; enfin 88 navires à vapeur, dont 31 cuirassés, étaient en construction. — La marine marchande est formidable; elle se compose d'environ 40,000 navires montés par 220,000 marins. Du 1er juillet 1864 au 30 juin 1865 sont entrés dans les ports des Etats-Unis 23,433 navires jaugeant 6,620,257 tonneaux. — L'industrie manufacturière a pris de rapides développements. Les principaux articles de fabrication sont les cotonnades, les tabacs, les sucres, les savons, les suifs, les peaux, les objets de fer et de fonte. La récolte du coton, qui n'était en 1829-1830 que de 980,000 balles, a été en 1860-1861 de 3,656,000 balles, dont 843,740 ont été employés aux Etats-Unis. Le transport de tant de richesses est facilité à l'intérieur par l'existence de 6,340 routes de poste d'une longueur de 226,000 kil., par le réseau de navigation fluviale le plus complet, le plus gigantesque qui soit au monde, par un système de canaux, qui fait communiquer les fleuves des divers versants et qui a 9,000 kil. de développement, enfin par un immense ensemble de chemins de fer, dont 50,000 kil. étaient en activité en 1861. — Les principaux canaux sont : le *canal Champlain* entre l'Hudson et le lac Champlain, le *canal de l'Hudson* et le *canal Morris* entre l'Hudson et la Delaware, le *canal Erié* entre l'Hudson et le lac Erié, le *canal d'Oswego* entre le précédent et le lac Ontario, le *canal de la Delaware à la Susquehanna*, le *canal de la Delaware à la Chesapeake*, celui *de la Delaware à l'Ohio*, celui *de la Chesapeake à l'Ohio*, le *canal de Pittsburg à Cleveland*, le *canal de Pittsburg à Erié*, le *canal de l'Ohio*, tous trois entre l'Ohio et le lac Erié, le *canal du Miami* qui unit le Miami, affl. de l'Ohio, au Maumee, affl. du lac Erié, le *canal du Wabash au lac Erié*, le *canal du lac Michigan au lac Erié*, le *canal du Michigan*, de Chicago, sur le lac Michigan, à Peru, sur l'Illinois. — Sans vouloir faire le tableau complet des chemins de fer de l'Union, nous marquerons les principaux. Ils partent de 8 centres; ce sont: de *Boston* au Nouveau-Brunswick, à Québec et à Montréal, au lac Ontario et à Buffalo, à New-York; de *New-York* à Montréal, au lac Ontario, au lac Erié, à Philadelphie; de *Philadelphie* aux lacs Ontario et Erié, à Pittsburg, Columbus, Cincinnati, Saint-Louis et Indianopolis, à Baltimore et Washington; de *Baltimore et Washington* à l'Ohio, au Tennessee, à Richmond et Charleston; de *Charleston* à Memphis, à Savannah; de *Savannah* à Montgomery, Jackson et Vicksburg ; de *Chicago* à Milwaukee, à Madison, à Jowa, à Cincinnati, au lac Erié, à Saint-Louis, à la Nouvelle-Orléans par Cairo et Jackson ; de *Saint-Louis*, la ligne du Pacifique, qui, terminée en 1870, traverse le Kansas, le Colorado, l'Utah, la Nevada et aboutit à San-Francisco.

HISTOIRE. On peut diviser en 3 parties l'histoire des Etats-Unis : l'origine et les progrès des colonies anglaises 1609-1774; la guerre de l'Indépendance et l'établissement de la constitution, 1774-1789; les progrès de l'Union jusqu'à nos jours.

1° Au XVIe siècle, les Anglais, suivant l'exemple des Espagnols et des Français, entreprirent des voyages de découvertes de l'autre côté de l'Atlantique, et Walter Raleigh explora les côtes de la baie de Chesapeake et nomma le pays Virginie en l'honneur de la reine Élisabeth. En 1609 se formèrent les deux compagnies de Londres et de Plymouth pour l'exploitation des mines d'or que l'on supposait exister dans la Nouvelle-Angleterre au N. et dans la Virginie au S. Bientôt l'intolérance et la tyrannie anglaise donnèrent des colons à ces pays sauvages. En 1618 des puritains s'établirent à Boston et fondèrent la colonie de Massachusetts, à laquelle se joignirent celles de New-Hampshire, du Maine, du Connecticut, et de Rhode-Island ; en 1632 des catholiques irlandais fondèrent Baltimore dans le Maryland. Sous le protectorat de Cromwell, la guerre donna aux Anglais la Nouvelle-Belgique, dont ils formèrent, en 1667, les colonies de New-York, de New-Jersey et de Delaware. Un peu plus tard, Charles II donna en fiefs à 8 lords anglais les deux Carolines, 1662, et 20 ans après William Penn reçut la contrée qui reçut de lui le nom de Pennsylvanie. Enfin la Géorgie fut occupée en 1733. Ainsi furent fondées les treize colonies qui devaient en 1788 former les États-Unis. Leurs gouvernements étaient très différents; mais le caractère de tous était d'accorder aux habitants une certaine part dans la gestion des affaires, de larges franchises municipales et une complète indépendance personnelle. La population s'accrut, les écoles se fondèrent, une imprimerie fut établie en 1638, et avec le nombre et l'instruction les colons acquirent la confiance dans leurs forces et le sentiment de leurs droits. Après la guerre de Sept Ans, la dette de l'An-

gleterre était montée à deux milliards et demi; le ministre lord Granville proposa au parlement de faire supporter par les colonies une part de la charge qui pesait sur la mère-patrie, et fit passer l'acte du timbre en 1765. Les Américains s'indignèrent de cette prétention qu'affichait le gouvernement d'imposer des taxes non consenties par leurs représentants. Ils firent la ligue de non-importation imaginée par Franklin qui fut soutenu en Angleterre par William Pitt, chef des wighs. L'acte du Timbre fut révoqué en 1766, mais le parlement maintint en principe son droit de taxer les colons. En 1768, lord North mit un impôt sur le verre, le papier, le cuir, les couleurs et le thé. Aussitôt une insurrection éclata dans le Massachusetts, et une convention signée à Boston obligea les signataires à se passer de marchandises anglaises. Lord North révoqua les taxes, excepté celles sur le thé, 1770. Mais les Américains, montrant qu'ils luttaient pour un principe encore plus que pour leurs intérêts, n'acceptèrent pas cette demi-satisfaction; en 1774, les Bostoniens jetèrent à la mer 60 caisses de thé qui arrivaient d'Angleterre, et la guerre fut déclarée.

2° De 1774 à 1778, les Américains, seuls contre les Anglais, n'eurent que des succès disputés. Au N. E. l'Anglais Gage fut battu à Lexington et à Bunkers-Hill, près de Boston; le Massachusetts rédigea une protestation contre l'attaque dont il était l'objet, et fut déclaré rebelle. Georges Washington rassembla 14,000 insurgents, et, à l'abri de cette armée, le congrès rédigea la fameuse Déclaration des Droits, 4 juillet 1776. L'Anglais Howe battit Washington à Brooklin, prit New-York, fut repoussé près de Trenton, mais vainqueur sur la rivière Brandywine, il s'empara de Philadelphie et força le congrès à se retirer à Baltimore. Washington, opiniâtre dans les revers autant qu'il était calme dans la victoire, le contint près de la baie de Chesapeake et le battit, à Germann-Town, 1777. Au S. les généraux anglais, Clinton et Cornwallis, brûlèrent Charlestown, et au N. O., Burgoyne, partant du Canada, menaça d'envelopper les Insurgents. Enveloppé lui-même à Saragota par l'américain Gates, il mit bas les armes avec 8,000 hommes.— La France observait avec intérêt les premiers efforts de l'Amérique et voyait dans les colons révoltés au nom de la liberté naturelle des élèves de ses philosophes et des adversaires de l'Angleterre qui venait de l'humilier à la paix de Paris. La Fayette partit pour l'Amérique, Beaumarchais y envoya des secours, et Louis XVI, entraîné par l'opinion, oublia son métier de roi et fit signer par son ministre Vergennes un traité avec les républicains, 6 février 1778. Le comte d'Estaing força Clinton à évacuer Philadelphie, et le corsaire américain Paul Jones osa paraître devant Plymouth. Toutefois les insurgés se lassaient de la guerre, et il fallut que Louis XVI leur envoyât Rochambeau avec 6,000 hommes, 10 millions et 7 vaisseaux. 1781. Les prétentions des Anglais à la domination des mers provoquèrent la formation de la ligue de neutralité armée; la nécessité de défendre leurs colonies dispersa leurs forces, et lord Cornwallis, bloqué par Washington et Rochambeau dans York-Town, abandonné par les flottes anglaises, capitula avec 8,000 hommes 6 vaisseaux et 60 navires marchands, 1781. L'Angleterre menacée aux Indes par Suffren et Tippoo-Saïb, se décida à traiter: la paix de Versailles reconnut l'indépendance des États-Unis, 1783, et Washington déposant ses pouvoirs se retira dans sa maison sur les bords du Potomac. En 1787 fut rédigée la constitution, et deux ans après, Washington, appelé à la présidence, défendit les Américains contre eux-mêmes après les avoir délivrés de l'Angleterre.

3° Pendant ses deux présidences, 1789-1797, il parvint à assurer l'unité fédérative, à maintenir la neutralité de son pays pendant la guerre engagée entre la France et l'Angleterre, à réconcilier les Indiens avec la République, à former les nouveaux États de Kentucky, de Tenessee et de Vermont, et à obtenir de l'Espagne la libre navigation du Mississipi. John Adams lui succéda, 1797-1801, puis Thomas Jefferson, 1801-1809, vit éclater une nouvelle guerre avec l'Angleterre, contre laquelle les Américains soutinrent la noble cause de la liberté des mers. Les Anglais saccagèrent Washington, mais ils perdirent le fort Erié, furent battus à Baltimore et à la Nouvelle-Orléans, et subirent sur les mers des pertes immenses. James Madison, fut président de 1809 à 1817. Sous les deux présidences de James Monroë, 1817-1825, la Floride fut achetée à l'Espagne, l'indépendance des colonies espagnoles fut reconnue, et l'Union s'augmenta de 6 États, l'Indiana, le Mississipi, l'Illinois, le Maine et le Missouri. Après J. Quincy-Adams, 1825-1829, Andrew Jackson, 1829-1837, créa les deux États de Michigan et d'Arkansas, mais compromit la prospérité de l'Union par l'abolition de la banque fédérale, et faillit amener une rupture avec la France au sujet d'une dette de 25 millions qui ne lui était pas niée et qu'il réclamait avec une hauteur insultante. Les présidences de van Buren et de John Tyler n'offrirent de remarquable que la formation de l'État d'Iowa, 1837-1845. Celle de Polk, 1845-1849, donna à l'Union le district d'Orégon, puis le Nouveau-Mexique, le Texas et la Californie, enlevés au Mexique par le traité de Guadalupe, 1848. Sous la présidence de Fillmore, 1849-1853, le territoire d'Utah fut organisé; sous celle de Franklin Pierce, 1853-1857, des traités de commerce avec le Japon ouvrirent les ports de cet empire aux navires américains; sous celle de James Buchanan, 1857-1861, l'hostilité entre le Nord et le Sud se prononça de plus en plus, et tout se prépara pour la guerre civile. La constitution, fixant le nombre des représentants de chaque État au Congrès d'après le chiffre de leur population, avait admis que la population esclave serait comptée pour les deux cinquièmes de son chiffre, ce qui donnait aux États à esclaves plus de députés qu'ils n'auraient dû en posséder, si la population libre avait été seule comptée. D'un autre côté l'immigration, le travail libre et le commerce augmentant sans cesse le nombre et la richesse des gens du Nord, ils réclamèrent l'égalité. Ils provoquaient la formation de nouveaux États libres dans l'Ouest pour enlever aux gens du Sud leur prépondérance dans le Congrès; ceux-ci poussaient l'Union à s'agrandir par la guerre du côté du Mexique, pour accroître le nombre des États à esclaves, et réclamaient l'extradition des esclaves fugitifs. Ils l'emportèrent en 1826 par le compromis du Missouri, qui rejeta la clause restrictive de l'esclavage dans les territoires et autorisa l'extradition en obligeant les autorités de prêter main forte aux *chasseurs*. En 1860, l'élection de Lincoln à la présidence fut regardée par les esclavagistes comme la ruine de leur parti. La Caroline du Sud se sépara de l'Union par une déclaration du 20 décembre 1860; le Mississipi, la Floride, l'Alabama, la Géorgie, la Louisiane, le Texas, suivirent cet exemple, et, le 4 février 1861, ces États se réunirent sous le nom d'*États confédérés d'Amérique*. Alors commença une lutte terrible entre deux peuples d'une égale énergie, où les *Nordistes* avaient pour eux le nombre, la richesse, la marine, et les *Sudistes* l'habitude de la guerre et l'aptitude aux armes. La guerre cessa en 1865 par la défaite du Sud, après la ruine de son territoire et la perte de la bataille de Richmond. Peu après, le président Lincoln fut assassiné, 14 avril 1865, et remplacé, suivant la Constitution, par le vice-président Andrew Johnson. La tâche du gouvernement est ardue : régler le sort des noirs émancipés, faire rentrer dans le droit commun les États rebelles, rétablir leur prospérité ruinée, maintenir le lien fédératif sans le tendre ni le lâcher, payer une dette de 12 milliards, et surtout faire renaître la concorde après avoir conservé l'Union et réconcilier les uns avec les autres ces ennemis d'hier, hommes de roc et de fer, énergiques sur leurs droits, âpres au travail, convaincus de leur perfection et de leur titre à régenter l'univers, maniant à la fois la pioche, le mousquet et la Bible, voilà le but. Le général Grant est présid. depuis 1869.

États-Unis de l'Amérique centrale. V. Guatemala.

États-Unis de Colombie. V. Colombie.

États-Unis du Rio de la Plata. V. Plata (Confédération de la).

Etchmiatzin. V. Edchmiadzin.

Étendard, drapeau d'un escadron de cavalerie.

Étéocle, fils aîné d'Œdipe et de Jocaste, refusa à son frère Polynice de lui céder le trône de Thèbes à l'époque convenue. Polynice rassembla les sept chefs et vint avec eux assiéger la ville. Les deux frères se tuèrent mutuellement, et leur sœur Antigone les ensevelit.

Étésiens (Vents), de ἔτος, année, vents du N. qui se faisaient sentir aux équinoxes.

Ethalie, *Æthalia*, nom ancien de l'Ile d'Elbe.

Ethelbald, fils d'Ethelwolf, roi des Anglo-Saxons, régna de 858 à 860, épousa Judith, veuve de son père, consentit à se séparer d'elle, et mourut peu après.

Ethelbert, roi de Kent, 546-616, obtint le titre de *bretwalda* ou président de l'heptarchie, 59?, épousa Berthe, fille de Caribert, roi de Paris, accueillit le moine Augustin, premier apôtre de l'Angleterre, et reçut le baptême, 597.

Ethelred Ier, roi des Anglo-Saxons, fils d'Ethelwolf,

mort en 871, succéda à son frère Ethelbert, fut vainqueur des Danois et tué dans le combat. Il eut pour successeur son frère Alfred.

Ethelred II, roi des Anglo-Saxons, de 978 à 1016, acheta la retraite des pirates danois, et imposa sur ses sujets une taxe appelée *danegeld*, destinée à satisfaire les envahisseurs. Lassé de leurs exigences, il les fit massacrer le jour de la saint Brice, 13 nov. 1002. Vaincu par le roi de Danemark, Suénon, il se réfugia en Normandie, revint à la mort de son compétiteur, 1014, et lutta sans succès contre Canut, fils de Suénon.

Ethelwolf, roi des Anglo-Saxons, régna de 836 à 857. Il battit les Danois à Akley, 851, envoya son plus jeune fils Alfred visiter Rome, s'y rendit lui-même, et s'engagea à payer au pape le tribut appelé *denier de saint Pierre*. Il épousa Judith, fille de Charles le Chauve. Quatre de ses fils régnèrent après lui.

Ethicus (*Ister* ou *Hister*), c'est-à-dire Ethicus d'Istrie, géographe latin du IVe s. ap. J. C. Il reste de lui trois extraits sans valeur sur la géographie de l'empire romain, publiés par Gronovius, Leyde, 1722, in-8°.

Ethiopie, *Æthiopia*, nom ancien du pays qui s'étend au S. de l'Égypte, auj. Nubie, Abyssinie, Adel, Mélinde, Kordofan, Dârfour. L'Ethiopie, ou pays des *hommes au visage brûlé*, comprenait un grand nombre d'États ou tribus, dont la principale habitait l'île de Méroé, entre le Nil blanc, le Nil bleu et l'Astaboras (Atbarah). A l'E. de Méroé étaient les féroces Blemmyes, au S. les Sembrites, à l'O. les Nubiens, les Troglodytes le long de la mer. La mythologie parlait aussi des Pygmées et des Macrobiens qui vivaient 150 ans. Une reine d'Ethiopie, appelée Candace, paya tribut à Auguste. La partie septentrionale du pays forma une province de l'Empire, dépendant du diocèse d'Egypte, sous le nom de *Æthiopia supra Ægyptum*.

Ethra, fille de Pitthée, roi de Trézène, mère de Thésée.

Etienne (Saint), l'un des 7 diacres, 1er martyr, fut accusé d'avoir blasphémé contre Moïse et contre Dieu, se défendit avec éloquence, et fut lapidé par l'assistance qui se boucha les oreilles, 33. L'Eglise l'honore le 26 décembre.

Etienne Ier (Saint), pape de 253 à 257, soutint contre saint Cyprien, évêque de Carthage, la validité du baptême administré par les hérétiques. Il subit le martyre sous le règne de Valérien. Fête le 2 août.

Etienne II, pape de 752 à 757, successeur de Zacharie, fut attaqué par Astolphe, roi des Lombards, appela Pepin le Bref, reçut de lui l'exarchat de Ravenne et fonda ainsi le pouvoir temporel des papes et l'alliance intime de la papauté et de la dynastie carlovingienne. En 754, il vint sacrer Pepin en France.

Etienne III, pape de 768 à 772, présida à Saint-Jean de Latran un concile où il fut décidé que, pour être pape, il faudrait avoir été ordonné prêtre ou diacre.

Etienne IV, pape de 816 à 817, vint en France sacrer Louis le Débonnaire, qui s'agenouilla devant lui, au grand déplaisir des Francs.

Etienne V, pape de 885 à 891, reprocha à l'empereur de Constantinople, Basile, la protection qu'il accordait au schismatique Photius, couronna empereur Guido de Spolète, et employa ses richesses patrimoniales à nourrir les pauvres.

Etienne VI, pape de 896 à 897, fit exhumer le pape Formose pour lui faire son procès, déposa tous ceux que Formose avait ordonnés, et périt étranglé en prison.

Etienne VII, pape de 929 à 931.

Etienne VIII, pape de 939 à 942.

Etienne IX, pape de 1057 à 1058, frère de Godefroi, duc de Basse-Lorraine, avait été abbé du Mont-Cassin; il eut pour conseillers Pierre Damien et Hildebrand.

Etienne Ier (Saint), d'abord nommé Waïc, premier roi de Hongrie, 979-1038, succéda à son père Geysa, épousa Gisèle, sœur de Henri II, empereur d'Allemagne, peu de temps après avoir reçu le baptême, obtint le titre de roi du pape Sylvestre II (1000), qui y joignit les droits de légat apostolique. Ce titre d'*apostolique* passa à ses successeurs. Il soumit la Bulgarie et donna un code à son peuple. Il fut canonisé, et l'Eglise l'honore le 2 sept.

Etienne II, roi de Hongrie, 1100-1131, successeur de son père Karloman, 1114, fit, contre tous ses voisins, des guerres sans succès, accueillit les Cumans vaincus par les Byzantins, se fit haïr par sa cruauté, et échangea le trône pour le cloître. Il désigna pour lui succéder Béla l'*aveugle*.

Etienne III, roi de Hongrie, 1161-1173; — Etienne IV, 1270-1272.

Etienne de Blois, roi d'Angleterre, 1105-1154, fils de Henri, comte de Blois, et d'Adèle, fille de Guillaume le Conquérant, reçut de grands biens de son oncle Henri Ier, roi d'Angleterre, et épousa l'héritière de Boulogne. A la mort de Henri Ier, 1135, il se hâta de passer en Angleterre, fut sacré à Londres, reconnu par le pape, et acheta, par des concessions, l'assentiment de la noblesse. Mais Mathilde, fille de Henri Ier, trouva un défenseur dans David, roi d'Ecosse, qui fut vaincu à la bataille de l'Etendard, 1138. Etienne fut battu à son tour et pris à Lincoln, 1141, par le comte de Glocester, frère naturel de Mathilde. Remis en liberté, Etienne, ayant perdu son fils aîné, adopta Henri Plantagenet, fils de Mathilde, et garda la couronne sa vie durant.

Etienne (Saint), abbé de Cîteaux, fut maître de saint Bernard. Il tint le premier chapitre général de Cîteaux en 1116, et publia les statuts intitulés: *Charte de charité*.

Etienne (Charles-Guillaume), poëte comique et publiciste, né à Chamouilly, près de Saint-Dizier, 1778-1845. Il fut distingué par le Premier Consul, grâce à une pièce de circonstance qu'il fit représenter au camp de Boulogne, et put faire recevoir au Théâtre-Français *Brueys et Palaprat*, 1807, comédie qui eut un grand succès. Il devint censeur du *Journal de l'Empire*, chef de la division littéraire et censeur général de la police des journaux. Sa comédie des *Deux Gendres*, 1810, lui ouvrit l'Académie française. Il fit représenter ensuite l'*Intrigante*, 1813, *Racine et Cavois*, 1815, les *Plaideurs sans procès*, 1823, et plusieurs opéras-comiques. Expulsé de l'Académie par la Restauration, le poëte ingénieux devint un polémiste habile qui mit, dans le *Constitutionnel* et la *Minerve*, un style fin, délicat et de bonne compagnie au service de l'opposition libérale. Député de la Meuse en 1820, il rédigea, en 1830, la fameuse adresse des 221, et fut nommé pair de France par le gouvernement du roi Louis-Philippe. Ses *Œuvres* ont été publiées à Paris, 1846-1851, 4 vol. in-8°.

Etienne (Saint-), ch.-l. du dép. de la Loire, par 45° 26′ 9″ lat. N. et 2° 3′ 20″ long. E., à 465 kil. S. E. de Paris, sur le chemin de fer du Bourbonnais et sur le Furens ou Furand, affl. de droite de la Loire, petite rivière dont les eaux sont très-propres à la trempe de l'acier; 126,019 hab. Chambre consultative des manufactures, école de mineurs; direction des mines. Ville très-industrieuse: grande fabrication de rubans de soie et de velours, unis et façonnés, dont on évalue la production à 80 millions de francs. Passementeries, quincaillerie, faux, lames de scie, armes de guerre, de chasse et de précision, coutellerie, machines. Fonderies, forges et teintureries. Le bassin houiller de Saint-Etienne est le plus important de France, fournit le meilleur charbon et alimente de nombreuses forges et usines. Cette ville est le centre d'un district manufacturier qui comprend Assailly, Saint-Chamond, Saint-Jean-Bonnefonds; le Chambon-Feugerolles et Terre-Noire, et où 250,000 ouvriers extraient la houille, fabriquent le fer et l'acier, les transforment en tôle, rails, outils, essieux, limes, boulons, vis, pelles, machines, etc. La ville a été fondée au Xe s., mais sa prospérité est récente.

Etienne-de-Baigorry (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 40 kil. O. de Mauléon (Basses-Pyrénées); 2,451 hab. Mines de plomb.

Etienne-de-Lugdarès (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 40 kil. N. O. de Largentière (Ardèche); 1,548 hab.

Etienne-de-Montluc (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à l'E. de Saint-Nazaire (Loire-Inférieure); 4,739 hab. Terre à porcelaine.

Etienne-de-Saint-Geoirs (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. N. de Saint-Marcellin (Isère); 1,771 hab.

Etienne-en-Dévoluy (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 40 kil. N. O. de Gap (Hautes-Alpes); 755 hab.

Etienne-les-Orgues (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. Cet à 15 kil. N. de Forcalquier (Basses-Alpes); 1,038 hab.

Etiquette, cérémonial observé dans les cours. Dioclétien et Constantin établirent, dans le palais impérial, une étiquette sévère, qui fut imitée et exagérée par les empereurs byzantins, et passa à la cour des Carlovingiens, et usage disparut avec la deuxième race, et les premiers Capétiens avaient si peu d'étiquette,qu

Philippe Auguste fut le premier qui s'entoura d'une garde. Elle renaquît sous François I^er, qui voulut se former une cour brillante et tenir sa noblesse autour de lui pour l'empêcher de songer à l'indépendance féodale. « Je désirerois, disait Catherine de Médicis à Charles IX, que vous prissiez une heure certaine de vous lever, et, pour contenter votre noblesse, faire comme le feu roi votre père; car, quand il prenoit la chemise et que les habillements entroient, tous les princes, seigneurs, capitaines, chevaliers de l'ordre, gentilshommes de la chambre entroient lors, et il parloit à eux, et *ils le voyoient; ce qui les contentoit beaucoup*... et j'ai ouï dire au roi votre grand-père, qu'il falloit deux choses pour vivre en repos avec les François, et pour qu'ils aimassent leur roi, *les tenir joyeux et les occuper à quelque exercice.* » En 1584, Henri III fixa les heures où certaines personnes pourraient être admises en sa présence. Mais ce fut sous Louis XIV que les puérilités de l'étiquette espagnole furent introduites à la cour. Il y eut le *petit lever*, la *petite entrée*, le *grand lever*, les *grandes entrées*, le *tabouret*, le droit *d'appartement*, le *grand coucher*, le *petit coucher*, les faveurs du *bougeoir*, des *Marlys*, du *pour* et mille autres. La noblesse quitta ses châteaux et ses hôtels pour venir s'entasser dans des soupentes du palais de Versailles, et elle passa sa vie à étudier les formules de l'étiquette en négligeant ses affaires et celles de l'Etat. Lorsque le peuple vint brutalement visiter Versailles en 1789, il fut stupéfait de voir quelle petite place tenait un grand seigneur. Dangeau admira l'étiquette, Saint-Simon la censura, Louis XV la compromit, Marie-Antoinette la transgressa, la république l'abolit, Napoléon la ressuscita. Elle existe encore, mais elle n'est plus qu'un règlement sans minuties destiné à marquer le respect dû au rang et à protéger la personne du souverain contre des empressements indiscrets. Les cours de Rome, de Madrid, de Londres et de Saint-Pétersbourg sont celles qui ont conservé le plus scrupuleusement l'ancienne étiquette.

Etna ou **Gibello** (de l'arabe *djebel*, montagne), volcan de Sicile, sur le versant oriental de l'île, près de Catane. Il forme un massif qui a 160 kil. de circuit à sa base, et 3,300 mètres de hauteur. Il est isolé comme le Vésuve, et semble avoir été formé par les laves qu'il a vomies. Il se divise en trois régions : la 1^re, celle de la canne à sucre et du blé, porte le nom de *région fertile;* la 2^e, celle des vignes, de l'olivier, du hêtre et du châtaignier, est la *région boisée;* la 3^e, celle des plantes boréales et des neiges, est la *région stérile*. Le cratère, dominé par un rocher pyramidal, a plus de 4 kil. de circonférence et 230 mètres de profondeur. Ses éruptions connues sont au nombre de 95, dont 10 depuis 67 ans. Celle de 1830 fut particulièrement désastreuse; le 16 mai, 7 nouveaux cratères se formèrent au sommet, et la lave détruisit 8 villages. Ce qui n'empêche pas 180,000 personnes d'habiter la base fertile du volcan.

Etoile, bourg de l'arr. et à 13 kil. S. de Valence (Drôme); 1,000 hab. Louis XI y habita; Diane de Poitiers y eut un château.

Etoile (Ordre de l') ou de la *Noble Maison*, ordre de chevalerie créé par le roi de France, Jean le Bon, en 1352. Les chevaliers juraient de ne pas reculer dans les batailles plus que l'espace nécessaire pour prendre du champ. Cet ordre tomba promptement en discrédit.

Etoile polaire (Ordre de l'), ordre suédois dont l'insigne est une croix avec médaillon d'azur portant une étoile avec cette devise : *Nescit occasum.*

Etolie, *Ætolia*, pays de la Grèce ancienne, borné au N. par l'Acarnanie et la Thessalie, à l'E. par la Doride et la Locride, au S. par le golfe de Corinthe, à l'O. par l'Acarnanie. On y remarquait les monts Acanthon, Corax et Tymphreste, les fleuves Achéloüs et Evénus et un grand marais qui occupait le centre de la contrée. Ses habitants, brigands sur terre, pirates sur mer, défendirent leur indépendance contre les Athéniens, les Macédoniens et les Gaulois. Leurs principaux bourgs étaient Naupacte, Calydon, Thermus. Ils formèrent une ligue qui devint importante dans les derniers temps de la Grèce, lorsque les discordes intestines, la corruption et l'émigration eurent affaibli les Etats plus puissants. La ligue étolienne était gouvernée par un *Stratége*, une assemblée générale, des *Apoclètes* ou juges conseillers, un scribe d'Etat ou *Grammate*, et des *Ephores* ou surveillants. Le pouvoir central y était plus puissant et la liberté des cités moins garantie que dans la ligue achéenne. Vainqueurs d'Aratus et des Achéens à Caphyes dans la *guerre des deux ligues*, 220-217, les Etoliens furent battus par les Macédoniens, s'allièrent aux Romains par dépit et aidèrent Flamininus à Cynoscéphales; puis leur stratége Thoas appela Antiochus, fut défait avec lui aux Thermopyles, et l'Etolie, envahie par Fulvius Nobilior, perdit sa liberté. Elle appartint à l'empire d'Orient, fut soumise par Amurat II, délivrée par Scanderbeg, occupée par les Vénitiens et rendue aux Turcs. — Auj. la plus grande partie est comprise dans le roy. de Grèce, et forme avec l'Acarnanie une nomarchie ou département : ch.-l. *Missolonghi;* population 122,000 hab.

Eton, v. d'Angleterre, à 35 kil. O. de Londres, comté de Buckingham, sur la rive gauche de la Tamise en face de Windsor; 4,000 hab. Collége célèbre (*King's college*), fondé par Henri VI, en 1440, pour 70 écoliers. Il y a environ 400 élèves externes, ou logés chez les professeurs. C'est une école secondaire, purement littéraire, et qui prépare aux universités.

Étrangers. Dans l'antiquité l'étranger était un ennemi. Chez les Juifs, il était regardé comme un être inférieur avec lequel on ne pouvait s'allier; cependant la loi mosaïque recommande la douceur envers lui. Athènes recevait les étrangers (*métèques*), mais sans leur donner de droits politiques; Sparte les rejetait absolument. L'Egypte, jusqu'à Psammétique, les sacrifiait à Typhon. L'exclusion de l'étranger, l'isolement de la cité, tel fut donc le principe sur lequel reposa la constitution des États grecs. Rome, au contraire, dont le berceau fut un asile, accueillit volontiers les étrangers; elle fut, selon l'expression de Denys d'Halicarnasse « la ville commune par excellence, la cité hospitalière entre toutes. » Ce furent les vaincus transportés dans Rome qui formèrent la plèbe; plus tard elle s'agrégea les peuples latins et italiens par concession de droits ; plus tard encore, sous l'Empire, la loi de Caracalla accorda le droit de cité à tous les habitants du monde romain ; de sorte que Sidoine Apollinaire a pu dire : « Dans cette cité, qui embrasse le monde entier, il n'y a plus d'étrangers, si ce n'est l'esclave et le barbare. » Après l'invasion des barbares, l'étranger qui venait s'établir en Gaule et déclarait vouloir vivre sous la loi des Francs, était estimé à l'égal des Francs. Mais les grands s'appropriaient le droit de le vexer et de le réduire en servitude. Sous la féodalité, il fut soumis aux droits d'aubaine et d'épave, et il fallut que Louis XI en garantît expressément les trois imprimeurs allemands qu'il établit au Louvre. Aujourd'hui l'étranger domicilié jouit des droits civils; l'étranger passager a les priviléges que lui accordent les traités passés avec son gouvernement. Tous peuvent recevoir des legs et successions. Ils obtiennent les droits politiques, lorsque le souverain leur a accordé des lettres de naturalisation, ce qui ne peut se faire qu'après 10 ans de séjour.

Être suprême (Fête de l'), fête proposée à la Convention par Robespierre et célébrée le 20 prairial an II (8 juin 1794), dans le jardin des Tuileries. Les représentants s'y trouvèrent, des bouquets à la main, et Robespierre prononça un discours emphatique dans lequel il déclara que le peuple français reconnaissait l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme.

Etrennes, présents offerts au 1^er janvier. On prétend que l'origine en remonte au roi Tatius, collègue de Romulus, qui reçut des branches cueillies dans le bois sacré de la déesse *Strenua* (la Force); d'où le nom des *étrennes*. Une étymologie plus vraisemblable le fait venir *de ce qu'elles n'étaient données qu'aux hommes forts* (quia viris *strenuis* dabantur). Les clients de Rome présentaient des étrennes à leurs patrons; c'était une figue, une datte, une petite pièce de monnaie de cuivre. Auguste, patron de Rome, reçut les étrennes de tous les citoyens, et il avait coutume de rendre le double. Tibère rendait quatre fois la valeur reçue ; puis, fatigué de tant de visites, il supprima les étrennes. Caligula les rétablit et ne rendit rien. Claude renonça de nouveau à cet usage qui reparut après lui et se conserva jusqu'à la fin de l'empire. Les Gaulois adoptèrent les étrennes d'autant plus facilement que les druides avaient coutume de solenniser le 1^er janvier en coupant le gui sacré. Les deux fêtes se confondirent, et les étrennes prirent le nom de *guilanes* ou *aguignettes*, qu'elles portent encore dans certaines provinces. Les conciles attaquèrent souvent cette coutume païenne, qui s'est perpétuée et est permise depuis longtemps.

Etretat, village de l'arrond. et à 26 kil. N. E. du Havre (Seine-Inférieure); 1,600 hab. Petit port pour la pêche; bains de mer très-fréquentés; beaux environs. Belle église de Notre-Dame.

Etreux, village de l'arrond. et et à 36 kil. N. O. de Vervins (Aisne), sur le canal de la Sambre à l'Oise; 2,000 hab. Entrepôt de houille.

Etrurie, *Etruria*, ancienne contrée de l'Italie, auj. comprise dans le royaume d'Italie, bornée au N. par la Macra qui la séparait de la Ligurie, à l'E. par l'Apennin qui la séparait de l'Ombrie et de la Sabine, au S. par le Tibre au delà duquel était le Latium, et à l'O. par la mer Tyrrhénienne. Elle était arrosée par l'Arnus (Arno), l'Umbro (Ombrone) et le Tibre, et comprenait les lacs de Clusium, Trasimène, Vadimon et de Vulsinies. On y comptait 12 cités ou *lucumonies :* Arretium, Clusium, Cœre, Cortone, Pérouse, Populonie, Rusellæ, Tarquinies, Véies, Vétulonie, Volaterræ, Vulsinies. — D'après Micali (*Hist. des anciens peuples italiens*, trad. Raoul-Rochette), l'Etrurie fut d'abord peuplée par des Pélasges tyrrhéniens venus de Lydie, qui apportèrent dans ce pays leur religion, le culte du foyer ou de Vesta, et leur industrie qui consistait dans la fabrication des vases dits *étrusques*, dans la construction des monuments *cyclopéens* que l'on retrouve en grand nombre à Cortone, à Rusellæ, à Cosa, à Saturnia, et dans l'exploitation des mines. Au XIe siècle avant J. C. descendirent du N. les Rhasénas, mélange de Rhétiens, de Slaves et de Gaulois, qui occupèrent quelques-unes des villes étrusques et se fondirent avec les Tyrrhéniens. Ainsi se forma le peuple des *Tusci* ou Toscans qui devint le plus puissant de l'Italie; 12 colonies furent fondées dans le bassin du Pô; 12 autres en Campanie, et les flottes toscanes disputèrent aux Phéniciens le commerce de la Méditerranée. L'invasion des Gaulois arrêta cette prospérité; des colonies de la haute Italie il ne resta que Mantoue, Melpum, Ravenne, Butrium et Ariminum, qui furent cernées et vécurent sous l'épée et la menace des barbares. Les Etrusques de Toscane, amollis par la richesse et le climat, affaiblis par le relâchement du lien fédératif, ne songèrent pas à secourir leurs frères, et, même quand les Gaulois menacèrent Clusium, en 390, les autres cités renoncèrent à la protéger, « parce que, disaient-elles, on avait en tête les Gaulois, avec lesquels il n'y avait ni paix assurée ni guerre déclarée. » Mais un autre danger menaçait l'Etrurie au S. Les invasions gauloises n'étaient que des tempêtes passagères; la guerre avec Rome fut une lutte constante contre un ennemi qui s'avançait toujours et ne lâchait jamais rien. Les Etrusques donnèrent aux Romains le roi Servius et la famille des Tarquins qui apportèrent de Tarquinies les robes royales, les chaises curules, les cérémonies religieuses et l'art de creuser des canaux souterrains. Puis Porsenna prit Rome, 507 av. J. C ; mais, 112 ans après, Véies fut prise à son tour, 395, et les Etrusques, battus avec les Samnites dans la guerre de l'indépendance italienne, à Sutrium, à Pérouse, au lac Vadimon, furent soumis, 283. La civilisation de l'Etrurie fut ancienne; sa religion a exercé une grande influence à Rome, qui lui dut la science des augures, les aruspices, les cérémonies du culte, etc. Au temps des Tarquins, Rome emprunta à l'Etrurie les costumes, les ornements, les jeux, le luxe en un mot ; plus tard les vers fescennins ou saturnins. La langue des Etrusques reste encore inconnue; ils avaient cultivé la poésie; leur architecture massive a donné naissance à l'ordre toscan ; leurs poteries, probablement imitées des Grecs, sont restées célèbres. On a retrouvé, dans ces derniers temps, un grand nombre de tombeaux, renfermant beaucoup d'objets précieux ou curieux, et l'on commence à mieux connaître cette civilisation, l'une des plus anciennes de l'Italie. V. Micali et Otfried Müller, *Die Etrusker*, Breslau, 1828, 2 vol. in-8°.

Etrurie (Royaume d'), Etat éphémère donné par le Premier Consul aux Bourbons de Parme en vertu du traité de Madrid, 1801. Le roi Louis mourut en 1803, et, en 1807, sa veuve Marie-Louise accepta pour son fils, au traité secret de Fontainebleau, le futur royaume de Lusitanie, en échange de l'Etrurie, qui forma trois départements français.

Ettenheim, v. du grand-duché de Bade, à 25 kil. S. E. de Strasbourg ; 3,500 hab. Le duc d'Enghien y résidait quand il fut enlevé par ordre du Premier Consul, 1804.

Ettlingen, v. du grand-duché de Bade, à 7 kil. S. de Carlsruhe ; 4,500 hab. Deux batailles y furent gagnées par les Français, 1734, 1796.

Etymander, nom ancien de l'*Helmend*, fleuve d'Asie qui se jetait dans le lac Arien.

Eu, ch.-l. de canton de l'arrond et à 29 kil. N. E. de Dieppe (Seine-Inférieure), sur la Bresle; 4,379 hab. Collége, tribunal de commerce. Commerce de grains chanvre, bois du Nord. On y remarque l'église paroissiale, et surtout son château. — Cette ville était le chef-lieu d'un comté que Richard Ier, duc de Normandie, donna à l'un de ses fils, et qui passa tour à tour aux maisons de Brienne, d'Artois, de Clèves, de Guise. Il fut vendu à Mlle de Montpensier, qui le donna au duc du Maine. Il appartenait au duc d'Orléans, lorsqu'il tomba dans le domaine national, 1793. La Restauration le rendit à la famille d'Orléans, et le roi Louis Philippe fit faire de nombreux embellissements au château. Un décret de 1852 a réuni le château au domaine de la couronne. Il a été rendu à la famille d'Orléans.

Eubée, *Eubœa*, île de la Grèce, dans la mer Egée, le long des côtes de Locride, de Béotie et d'Attique, séparée de la Béotie par un canal très-étroit appelé Euripe. Villes principales Chalcis et Erétrie à l'O., Caryste au S. Elle était riche en métaux précieux et en blé. — Peuplée d'abord par la tribu des Abantes venus de Phocide, elle reçut ensuite des Ioniens. Les Athéniens la possédèrent jusqu'en 404: elle passa alors aux Spartiates, revint aux Athéniens, et leur fut disputée par les rois de Macédoine; Philippe, père de Persée, y occupait Chalcis. Tombée au pouvoir des Romains, elle fut comprise dans la province d'Achaïe. Elle s'appelle aujourd'hui *Négrepont* et forme un nome du roy. hellénique avec les petites îles de Skopelo, Skiatho, Chelidromi et Skyro; 82,500 hab.

Eubulide, philosophe grec, né à Milet, contemporain d'Aristote dont il fut l'ennemi. Il fonda la dialectique éristique et passe pour l'inventeur de plusieurs sophismes, tels que *le Menteur :* « Quelqu'un ment, et en même temps il avoue qu'il ment. Dans cette situation, est-il menteur ou ne l'est-il pas? D'un côté, il ment, puisqu'il affirme une chose dont il connaît la fausseté; de l'autre, il ne ment pas, puisqu'il avoue qu'il ment. » Subtilités plus capables de fausser le jugement que de l'exercer!

Eucher (Saint), théologien gaulois mort en 450. Il était d'une famille illustre, et se retira dans l'île de Sainte-Marguerite, l'une des îles de Lérins. Là il s'acquit une telle réputation de savoir et de piété, qu'il fut élu évêque de Lyon, vers 434. Il a écrit : *De laude Eremi*, éloge du désert, adressé à saint Hilaire d'Arles; *Epistola ad Valerium cognatum de contemptu mundi et secularis philosophiæ*, éditée par Erasme, Bâle, 1520, traduite par Arnauld d'Andilly, 1672. On lui attribue le livre des *Actes du martyre de la légion thébaine; Historia passionis S. Mauritii et sociorum martyrum legionis felicis Thebææ Agaunensium*, traduit par Dubourdieu, Amsterdam, 1705. Fête le 16 nov.

Euclide, philosophe grec, fondateur de l'école de Mégare, était disciple de Socrate, dont il accueillit les élèves après la condamnation de leur maître. Sa philosophie était une dialectique subtile et disputeuse (ἐριστική).

Euclide, un des plus grands géomètres de l'antiquité, vivait vers 300 av. J. C. Il avait à Alexandrie une célèbre école, rassembla dans ses *Eléments* toutes les découvertes de ses prédécesseurs depuis Thalès, et y ajouta les siennes. Cet ouvrage, chef-d'œuvre d'exposition simple et claire, se divise en 15 livres et traite à la fois de la géométrie et de l'arithmétique. Les deux derniers livres ne sont pas d'Euclide. Les livres 1, 2, 3, 4, 6, traitent de la géométrie plane; 5, des proportions; 8, 9, de l'arithmétique; 10, des grandeurs incommensurables; 11, 12, 13, 14, 15, des solides réguliers. On possède encore d'Euclide : Δεδόμενα (*Data*, Données); Εἰσαγωγὴ ἁρμονική (Traité de musique); Φαινόμενα (Des phénomènes célestes); Ὀπτικά (Optique); Κατοπτρικά (la Catoptrique ou Traité des miroirs). Il existe une traduction latine de son Περὶ διαιρέσεων βιβλίον (de la Division des Polygones). Les Eléments (Στοιχεῖα, *Elementa*) ont été publiés pour la première fois à Venise par Erhart Ratdolt, 1482, in-fol. Ils ont eu d'innombrables éditions. Les œuvres complètes d'Euclide ont été données par Grégory, grec-latin, Oxford. 1703 ; et par F. Peyrard, grec-latin-français, Paris, 1814-1818, 3 vol. in-4°.

Eudæmon-Johannes (André), jésuite, né à la Canée, dans l'île de Candie, mort en 1625, entra en 1581 dans la Compagnie de Jésus, devint professeur de philosophie, recteur du collége des Grecs à Rome, et accompagna comme théologien le cardinal Barberini, légat en France. On a de lui : *Apologia pro H. Garneto Anglo ejusdem societatis* (Jesu) *sacerdote*, Cologne, 1610, in-8°. C'est une apologie du P. Garnet, condamné à mort en Angleterre pour n'avoir pas révélé la conspiration des poudres. On lui attribue une diatribe contre Henri de

Navarre et ses droits au trône de France, Paris et Rome, 1590, in-8°; et un libelle injurieux contre Louis XIII et la France qui prenaient parti en Allemagne pour les protestants adversaires de la maison d'Autriche; Francfort, 1625, in-4°.

Eudes ou **Eudon**, duc d'Aquitaine et de Vasconie, 665-735 qu'on a dit fils de Boggis et petit-fils de Charibert, frère de Dagobert. Il fut le défenseur de la France méridionale contre les Arabes et les Austrasiens. Il s'empara du Nivernais et du Vivarais, soutint contre Charles-Martel le maire de Neustrie, Ragenfried, battit à Toulouse l'émir El-Samah, 721, vainquit deux fois l'émir Ambessa, mais fut vaincu lui-même à Bordeaux. Contraint d'aller implorer Charles-Martel après la défaite de Munuz, émir de Barcelone, son gendre, il contribua à la victoire de Tours, 732, et se reconnut vassal des Austrasiens.

Eudes, comte de Paris, fils de Robert le Fort, défendit Paris contre les Normands, 886, et fut reconnu pour roi par les comtes et évêques du N. de la Gaule, après la déposition de Charles le Gros, 887. Quelques historiens l'ont regardé comme le représentant d'un parti national qui combattait la famille germaine des Austrasiens. C'est à tort : il n'y avait alors ni patrie, ni nation, ni France. Eudes se reconnut vassal d'Arnulf, roi de Germanie, battit les Normands à Montfaucon, lutta contre le carlovingien Charles le Simple qui obtint le pays entre Rhin et Seine, et mourut en 898.

Eudes de Montreuil, habile architecte du XIIIe siècle, un des principaux *maîtres ès pierres vives*, mourut en 1289. Compagnon de saint Louis dans sa première croisade, il fortifia Jaffa, bâtit à son retour l'hospice des Quinze-Vingts, 1254, les églises des Chartreux, de l'Hôtel-Dieu, des Blancs-Manteaux, des Mathurins. Il était aussi sculpteur, mais ses œuvres de sculpture ont péri.

Eudistes, congrégation de prêtres fondée à Caen, 1643, par Eudes de Mézeray, frère de l'historien. Ils ne faisaient pas de vœux, portaient l'habit sacerdotal et se vouaient généralement à l'instruction. Il y a à Rennes une maison d'Eudistes.

Eudon, fils de Mercure et de Polymélé, compagnon d'Achille, fut chargé par lui de veiller sur Patrocle.

Eudoxe, philosophe et astronome grec, né à Cnide, vécut dans le IVe siècle av. J. C. Il suivit d'abord les leçons de Platon, fit un voyage en Égypte, où il apprit des notions de mathématiques et d'astronomie, et revint fonder une école dans sa ville natale. Il composa en astronomie le *Miroir* et les *Phénomènes*, dont Aratus s'est servi. Pline (*Hist. nat.* II, 47) dit qu'il apporta d'Égypte en Grèce une connaissance plus exacte de l'année, à laquelle il donna 365 jours et un quart. La plus célèbre de ses inventions est celle des sphères concentriques. Suivant lui, chaque planète avait une espèce de ciel à part, composé de sphères concentriques, dont les mouvements, se modifiant les uns les autres, formaient celui de la planète. *V.* Letronne, *Journal des savants*, 1840; Montucla, *Histoire des mathématiques*, t. I, p. 182.

Eudoxe de Cyzique, voyageur grec du IIe siècle av. J. C., fut chargé de missions dans l'Inde par Ptolémée Évergète et fit le tour de l'Afrique, de la mer Rouge à Gadès (Cadix). Il essaya sans succès de refaire ce voyage en sens inverse.

Eudoxie, fille du comte franc Bauto, épousa l'empereur d'Orient Arcadius, grâce à la dextérité de l'eunuque Eutrope, qui voulait empêcher son maître d'épouser la fille du ministre Rufin. Elle poursuivit de sa haine Rufin, puis Eutrope, et persécuta saint Jean Chrysostome. Elle mourut en 404.

Eudoxie, *Athénaïs Eudoxia*, 394-461, fille du sophiste Léontius, épousa l'empereur Théodose II. Accusée d'infidélité par son mari et coupable de violences ordonnées contre le patriarche de Constantinople pour soutenir les Eutychéens, elle fut exilée à Jérusalem. Elle avait composé plusieurs ouvrages, dont il reste un poëme en 3 livres sur la vie et le martyre de saint Cyprien. On lui attribue aussi un poëme sur la chute et la rédemption de l'homme, composé de vers ou de parties de vers tirés d'Homère, intitulé *Homerici Centones*.

Eudoxie, *Licinia Eudoxia*, 422-464, fille de Théodose II et d'Athénaïs Eudoxie, fut mariée à l'empereur d'Occident Valentinien III. Contrainte d'épouser le sénateur Maxime, assassin de son mari, 455, elle appela Genséric, roi des Vandales, qui prit Rome et emmena l'impératrice captive en Afrique, avec ses deux filles, Eudoxie et Placidie.

Eudoxie, *Macrembolitissa* ou de *Macrembolis*, impératrice d'Orient, vivait dans la seconde moitié du XIe siècle. Femme de Constantin Ducas, elle monta avec lui sur le trône, et perdit bientôt son mari, qui lui légua l'empire conjointement avec leurs trois fils, Michel VII, Andronic I et Constantin XII, 1067. Menacée par les Turcs, elle épousa son meilleur général, Romain Diogène, malgré ses serments. Mais Romain fut fait prisonnier, et Michel VII relégua sa mère dans un couvent. Elle composa un dictionnaire polygraphique, Ἰωνιά, *collection de violettes*, publié par Villoison, *Anecdota Græca*, Venise, 1781, in-4.

Eufemia (Santa-), bourg maritime du roy. d'Italie, sur le golfe du même nom, dans les Calabres; 1,400 hab.

Euganéens (Monts), rameau qui se détache des Alpes Cadoriques à l'E. de Trente, court du N. au S. entre l'Adige et la Brenta, et se termine près de Vérone. Ces montagnes portent le nom d'un ancien peuple de l'Italie que les Vénètes avaient chassé des bords de l'Adriatique.

Eugène, rhéteur de Vienne en Dauphiné, fut proclamé empereur par le franc Arbogast après le meurtre de Valentinien II, 392, battu à Aquilée par Théodose, fait prisonnier et décapité, 394.

Eugène (Saint), évêque de Carthage, mort en 505, défendit l'orthodoxie contre les Vandales ariens et fut persécuté par les rois Hunéric et Thrasimond. Exilé à Tripoli, rappelé, puis condamné de nouveau, il se réfugia à Vienne, en Gaule, où il acheva sa vie. Il avait composé une profession de foi conforme aux canons du concile de Nicée, *Professio fidei catholicorum episcoporum Hunerico regi oblata*, dans la *Bibliotheca maxima Patrum*; Lyon, 1677, t. VIII. Fête, le 13 juillet.

Eugène Ier (Saint) fut pape de 654 à 658. Élu du vivant de Martin Ier par l'influence de l'empereur Constant II, il combattit, comme son prédécesseur, les hérésies et les prétentions de l'Église grecque.

Eugène II fut pape de 824 à 827 et succéda à Pascal Ier. Il mit fin aux troubles de Rome avec l'assistance de Lothaire, fils de Louis le Débonnaire, assembla un synode où il insista sur la nécessité d'apprendre à lire et à écrire aux fidèles, 826, et mourut l'année suivante.

Eugène III, Pisan, pape de 1145 à 1153, fut contraint de quitter Rome aussitôt après son avénement. Il fit la guerre à Arnaud de Brescia, se retira à Tivoli, parcourut la France, obtint l'appui de Frédéric Barberousse et mourut avant d'avoir pu reprendre possession de son siége. C'est sous son pontificat que saint Bernard, dont il avait été l'élève à Clairvaux, prêcha la 2e croisade.

Eugène IV, né à Venise, fut pape de 1431 à 1447, après Martin V. Dès son avénement, il fut menacé par les Colonna qui ne voulaient pas rendre les trésors de l'Église; d'accord avec les condottieri Braccio et Piccinino, ils chassèrent le pape, tandis que François Sforza occupait la marche d'Ancône. Eugène ne rentra dans Rome qu'en 1443. Pendant ce temps, les Hussites de Bohême rejetaient son autorité spirituelle et le concile de Bâle menaçait sa suprématie pontificale, 1431. Le concile, transféré de Bâle à Ferrare, puis à Florence, vit s'accomplir l'union éphémère de l'Église grecque avec l'Église latine. Mais un certain nombre de Pères, restés à Bâle, sommèrent le pape de comparaître devant eux et le déposèrent, en nommant à sa place le duc de Savoie Amédée VIII, sous le nom de Félix V, 1439. Le pape leur répondit en cassant leurs actes. Il envoya le cardinal Julien Cesarini auprès de Ladislas, roi de Hongrie et de Pologne, pour l'exciter contre les Turcs, refusa de consentir à une paix avantageuse, fit recommencer la lutte et amena ainsi le désastre de Varna, 1444. *V.* Artaud de Montor, *Histoire des souverains Pontifes*.

Eugène (François-Eugène de Savoie-Carignan, dit le Prince), général et homme d'État, fils d'Eugène-Maurice de Savoie-Carignan, comte de Soissons, et d'Olympe Mancini, nièce de Mazarin, né à Paris, 1663, mort à Vienne, 1736. Connu d'abord sous le nom d'*abbé de Savoie*, il demanda un régiment à Louis XIV, qui refusa. En 1683, il entra au service de l'empereur Léopold Ier, combattit contre les Turcs et les Français et fut nommé feld-maréchal, 1693. On dit que Louis XIV lui offrit alors le bâton de maréchal, le gouvernement de la Champagne et 200,000 livres de pension. En 1695, il marcha contre le sultan Mustapha II, le battit à Zentha, sur la Theiss, et lui tua 30,000 hommes; puis il conclut le traité de Carlowitz, 1699, si glorieux pour l'Autriche. Au début de la guerre de la Succession d'Espagne, il fut envoyé en Italie, fit reculer Catinat jusqu'au delà de l'Oglio, battit Villeroy à Chiari, le prit à Crémone et fut arrêté

par Vendôme à Luzzara, 1702. Devenu, en 1703, président du conseil aulique de la guerre, et désormais libre de ses mouvements, il forma avec Heinsius et Marlborough le triumvirat si désastreux pour la France. De concert avec les Anglais, il battit Tallard, Marsin et l'électeur de Bavière à Hochstædt en Bavière, 1704, et fut envoyé en Italie où Vendôme le battit à Cassano, 1706. Il prit sa revanche sur La Feuillade et Marsin en forçant leurs lignes devant Turin, et en les rejetant derrière Pignerol. En 1708, il gagna avec Marlborough la victoire d'Oudenarde sur Vendôme et le duc de Bourgogne; en 1709, sur Villars celle de Malplaquet qui fit perdre aux alliés 25,000 hommes. Deux ans après, l'Angleterre se retirait de la ligue, et Eugène, battu par Villars à Denain, 1712, chassé de Landau et de Fribourg, 1713, signa le traité de Rastadt, 6 mars 1714. Aux Français succédèrent les Turcs, et le prince Eugène passa des bords du Rhin à ceux du Danube. Il battit et tua le grand vizir Ali à Peterwaradein, 1716, s'empara de Temeswar, et reçut du pape l'estoc béni. En 1717, il battit de nouveau les Turcs devant Belgrade et s'empara de cette ville. Déjà il songeait à Constantinople, lorsque la paix de Passarowitz l'arrêta, 1718. Il servit encore sur le Rhin au commencement de la guerre de la Succession de Pologne, 1733, conseilla la paix et se retira à Vienne, où il acheva sa vie dans les travaux du conseil et les plaisirs d'une société choisie. Napoléon met le prince Eugène au rang de Turenne et de Frédéric II. *V.* Dumont et Rousset, *Histoire militaire du prince Eugène*, La Haye, 1723-1729, 2 vol.

Eugène de Beauharnais (Le prince). *V.* Beauharnais (Eugène de).

Eugubium, auj. *Gubbio*, anc. v. d'Italie (Ombrie), où furent découvertes sept tables d'inscriptions, dont deux en latin et cinq en dialecte ombrien, dites *Tables eugubines.*

Eulalie (Sainte), née à Mérida, en Espagne, vers 292, s'échappa de la maison paternelle pour reprocher au préfet de Lusitanie ses persécutions, et fut brûlée vive à l'âge de 12 ans. L'Eglise l'honore le 12 février.

Euler (Léonard), célèbre mathématicien, né à Bâle, 1707-1783. Il apprit les éléments des mathématiques de la bouche de son père, pasteur protestant à Riechen, étudia à Bâle sous Jean Bernouilli, et obtint la permission de suivre désormais la carrière des sciences. A 19 ans, il obtint l'accessit d'un prix proposé par l'Académie des sciences de Paris au meilleur ouvrage sur la mâture des vaisseaux. Bientôt il alla rejoindre à Saint-Pétersbourg les frères Bernouilli, fils de son maître, et fut nommé professeur, 1733. De 1741 à 1766, il vécut à Berlin, où l'avait attiré Frédéric II, puis retourna se fixer en Russie. « Euler, dit Condorcet, fut un des hommes les plus grands et les plus extraordinaires que la nature ait jamais produits ; son génie fut également capable des plus grands efforts et du travail le plus soutenu ; il multiplia ses productions au delà de ce qu'on eût osé attendre des forces humaines, et cependant fut original dans chacune. Sa tête fut toujours occupée, son âme toujours calme. Enfin, par une destinée malheureusement trop rare, il réunit et mérita de réunir un bonheur presque sans nuage à une gloire qui ne fut jamais contestée.» Ses principaux ouvrages sont : *Dissertatio physica de sono;* Bâle, 1727. — *Mechanica, sive motus scientia, analytice exposita;* Saint-Pétersbourg, 1736, 2 vol. — *Introduction à l'arithmétique*, en allemand, 1738, 2 vol. — *Methodus inveniendi lineas curvas, maximi minimive proprietate gaudentes, sive solutio problematis isoperimetrici, latissimo sensu accepti;* Lausanne, 1744, un de ses plus importants ouvrages. — *Introductio in analysin infinitorum*, 1748; trad. en français par Labey, Paris, 1798, 2 vol. in-4°. — *Scientia navalis seu tractatus de construendis ac dirigendis navibus*, Saint-Pétersbourg, 1749, 2 vol. — *Institutiones calculi differentialis, cum ejus usu in analysi infinitorum ac doctrina serierum;* Berlin, 1755, in-4°. — *Institutiones calculi integralis*, Saint-Pétersbourg, 1792-1793, 4 vol. in-4°, 2ᵉ édition. — *Lettres à une princesse d'Allemagne sur quelques sujets de physique et de philosophie;* Saint-Pétersbourg, 1768-1770, 3 vol. in-8°, en français, souvent réédité. — *Introduction à l'algèbre*, en allemand; 1770, trad. en français par Jean Bernouilli, Lyon, 1770, in-8°, et avec des notes de Lagrange, Paris, 1807, 2 vol. in-8°. — *Dioptrica*, Saint-Pétersbourg, 1767-1771, 3 vol. in-4°, etc., et plus de 700 *Mémoires* insérés dans divers recueils. *V.* Condorcet, *Eloge d'Euler;* Fuss, *Eloge de M. Léonard Euler, avec une liste complète de ses ouvrages.* — Des 13 enfants d'Euler, 3 fils lui succédèrent : *Jean-Albert*, 1734-1800, professeur de physique; *Charles*, 1740-1800, professeur de médecine et mathématicien ; *Christophe*, 1743-1805, ingénieur militaire.

Eulogies, dans l'Eglise grecque, mets bénits distribués aux fidèles qui ne communiaient pas.

Eumée, esclave syrien, berger de Laërte, aida Ulysse à chasser les prétendants.

Eumène de Cardie, lieutenant d'Alexandre, commanda le corps des *hétaires*, et obtint à la mort du conquérant la Cappadoce et la Paphlagonie. Il resta fidèle au régent Perdiccas, battit et tua Néoptolème et Cratère, et fut attaqué à la mort de Perdiccas par Antigone. Bloqué dans Nora, 319 av. J. C., il s'échappa et marcha vers l'Euphrate. Trahi par ses soldats, il fut égorgé, 315. Plutarque et Cornelius Nepos ont écrit sa vie.

Eumène Ier, roi de Pergame, régna de 263 à 241 av. J. C. Il battit Antiochus Soter, soumit le territoire de Pergame et mourut d'un excès de boisson.

Eumène II, roi de Pergame, fils d'Attale Ier, régna de 197 à 159, s'allia étroitement aux Romains, et fut leur sentinelle avancée en Asie. Pour avoir aidé Flamininus contre Nabis, et L. Scipion contre Antiochus, il reçut la Lydie, la Lycaonie, la Phrygie et la ville de Lysimachie. Il battit Prusias et Pharnace, soutint Antiochus Epiphane, dénonça Persée à Rome, faillit être assassiné à Delphes, et eut à lutter contre son frère Attale, que soutenaient les Romains.

Eumène III, fils du précédent, régna un an, sous la tutelle de son oncle Attale.

Eumène, rhéteur latin, né à Autun, vers 250, mort de 311 à 315, secrétaire de Constance Chlore, a laissé un discours, *Pro restaurandis scholis*, les *Panégyriques de Constance et de Constantin*, etc., qui ont été traduits en 1854 par les abbés Landriot et Rochet; on les trouve dans les *Panegyrici veteres.*

Euménides, c'est-à-dire *bienveillantes*, nom donné aux Furies par antiphrase.

Eumolpe, fils de Neptune et de Chione, né en Thrace, passa pour avoir institué les mystères d'Eleusis.

Eunape, *Eunapius*, rhéteur grec, né à Sardes, 347-420 après J. C., partisan du paganisme philosophique et mystique restauré par Julien, et adversaire ardent du christianisme. On a de lui : *Vies des philosophes*, Amsterdam, 1822, 2 vol. in-8°. Son *Histoire des Césars* est perdue, sauf quelques fragments conservés par Suidas.

Eunome, *Eunomius*, hérésiarque du ivᵉ s., enseigna que le Saint-Esprit est une production du Fils, de même qu'Arius avait enseigné que le Fils était une créature du Père. Il ajoutait que la grâce était irrévocablement acquise aux vrais croyants, c'est-à-dire à ses disciples. Il fut combattu par saint Basile et saint Grégoire de Nysse. Ses disciples, les *Eunomiens*, s'appelaient aussi *Anoméens* (dissemblables) et *Troglodytes.*

Eunuques, c'est-à-dire *gardes du lit*, esclaves mutilés destinés au service domestique en Orient. L'usage des eunuques paraît remonter aux premières monarchies despotiques de l'Asie; sous la domination des Perses, la satrapie de Babylone fournissait annuellement au palais du roi 500 jeunes eunuques.—Les Grecs se servirent d'eunuques lorsqu'ils furent en rapport avec l'Asie. Les prêtres de Cybèle étaient eunuques. Après la mort d'Alexandre, les monarchies fondées par ses successeurs prirent les mœurs orientales, et certains eunuques exercèrent sur leurs maîtres et sur leur pays une grande autorité. — Rome, comme la Grèce, admit les eunuques, d'abord avec répugnance, puis avec empressement. A Constantinople, Eutrope gouverna sous Arcadius, et Narsès, sous Justinien, eut l'âme d'un grand général dans le corps efféminé et ridé d'une vieille femme. La religion chrétienne défendit la mutilation. — Il y a encore des eunuques dans les sérails orientaux.

Eunus, esclave syrien, en Syrie, chef de la première guerre servile, en 133. V. Esclaves.

Eupatoria ou *Koslow*, anc. *Pompeiopolis*, ville de Russie, gouv. de Tauride, port sur la mer Noire, au N. O. de Sébastopol. Commerce de grains, de suifs, de peaux et surtout de sel; 11,000 hab. Cette ville, colonie d'Héraclée du Pont, s'appela d'abord *Cherson*, s'accrut sous le gouvernement des Tatars, fut prise par les Russes en 1771 et leur est restée depuis.

Eupatrides, aristocratie d'Athènes.

Eupen, v. de Prusse, province du Rhin, à 16 kil. S. d'Aix-la-Chapelle; 12,000 hab. Draps, savons.

Euphémius, catapan ou gouverneur de Sicile pour l'empire grec. L'empereur Michel le Bègue l'ayant

condamné à perdre le nez pour le rapt d'une religieuse, 825, il se révolta et appela les Sarrasins.

Euphorbe, guerrier troyen, blessa Patrocle et fut tué par Ménélas.

Euphorion de Chalcis, poëte du temps d'Antiochus le Grand. Ses poésies ont péri, sauf quelques courts fragments qui se trouvent dans l'*Anthologie*.

Euphrate, *Euphrates*, en turc *Frat*, fl. de la Turquie d'Asie, prend source dans les montagnes d'Arménie, coule vers l'O., le S. O., le S. E., arrose Sémisat, Rakka, Kerkisiéh, Hit, Lemloun, et se joint au Tigre près de Samava. Il se jette dans le golfe Persique sous le nom de *Chot-el-Arab*, après avoir passé à Korna et à Bassora. Son cours est de plus de 2,000 kil. Il est sujet, comme le Nil, à des crues périodiques. C'est sur les bords de ce fleuve et du Tigre que furent fondés les premiers empires et les plus grandes villes de l'antique Asie; il baignait Samosate, Thapsaque, Circésium, Babylone. La Mésopotamie était comprise entre ces deux cours d'eau.

Euphrosyne, l'une des trois Grâces.

Eupolis, poëte athénien de l'ancienne comédie, né vers 446 av. J. C., mort vers 411 Horace le place au premier rang des anciens comiques, avec Cratinus et Aristophane. Suidas lui attribue 17 comédies; il attaqua hardiment ses contemporains et s'attira par ses satires la colère d'Alcibiade. Runkel a publié les *Fragments d'Eupolis*, Leipzig, 1825.

Eure, *Ebura*, riv. de France, prend source dans le dép. de l'Orne, arrose Chartres, Maintenon, Nogent-le-Roi, Anet, Ivry, Louviers, et se perd dans la Seine près de Pont-de-l'Arche, après un cours de 200 kil.

Eure, département français formé de la partie de l'ancienne Normandie, comprenant le Vexin normand, le pays d'Ouche et une partie du Lieuvain et du Roumois. Ch.-l., *Evreux*. Superficie : 595,764 hectares ; population : 373,629 hab., soit 67 par kil. carré. Il se divise en 5 arrondissements: Evreux, les Andelys, Bernay, Louviers, Pont-Audemer, et en 36 cantons. Il forme le diocèse d'Evreux. Il est du ressort de la Cour d'appel de Rouen, et, outre les tribunaux ordinaires, il possède 4 tribunaux de commerce. De l'Académie de Caen, il renferme 1 lycée (Evreux), 2 collèges communaux (Bernay, Gisors), 1 école normale primaire et environ 800 écoles primaires. Il fait partie de la 3ᵉ région militaire. — On trouve 4 rivières navigables sur 181 kil., la Seine, l'Andelle, l'Eure, la Rille; 11 routes nationales sur 445 kil.; 27 routes départementales sur 802 kil. Il est traversé par les chemins de fer de Paris à Cherbourg et de Paris au Havre. — Ce département est à la fois agricole et manufacturier. Céréales, fourrages, lin, chanvre, fruits à cidre, graines oléagineuses, belles forêts; élève de chevaux, de bœufs, de moutons, de porcs; commerce de beurre. Industrie manufacturière très-florissante; fonderie de cuivre à Romilly, fabrique de clous et d'épingles, tréfileries, fabriques de draps de Louviers, filatures de coton, toiles peintes et blanches, rubans de fil, verre et papier. Les ateliers de ce département occupent 40,000 personnes et confectionnent pour 30 millions de produits. La population tend cependant à diminuer.

Eure-et-Loir, départ. français formé d'une partie des pays de Beauce, de Dunois, de Perche-Drouais et Thimerais, dans l'ancien Orléanais. Superficie : 587,429 hectares; population: 283,075 hab., soit 50 par kil. carré. Ch.-l., *Chartres*. Il se divise en 4 arrondissements: Chartres, Châteaudun, Dreux, Nogent-le-Rotrou. Il forme le diocèse de Chartres, ressort de la Cour d'appel et de l'Académie de Paris, renferme 4 tribunaux de première instance et 2 tribunaux de commerce. Il compte 3 collèges communaux, à Chartres, Châteaudun et Nogent-le-Rotrou, 1 école normale primaire et près de 500 écoles communales. Il fait partie de la 4ᵉ région militaire. — Ce département est traversé par 8 routes nationales sur 375 kil., 18 routes départementales sur 430 kil., et les chemins de fer de l'Ouest. Pays agricole, territoire uni et fertile; riches récoltes de céréales, avoine, fourrages, fruits. Chevaux percherons très-estimés; volaille abondante; nombreux bestiaux de races améliorées. Fabriques de draps communs, filatures de laine et de coton, tanneries, papeteries, fabriques de sucre de betterave.

Euric, roi des Wisigoths, succéda à son frère Théodoric II, qu'il avait fait poignarder, en 466, et mourut en 484. Ses prédécesseurs, établis dans l'Empire en qualité de fédérés, avaient respecté la fiction de la suzeraineté impériale. Euric, le premier, se donna franchement pour un roi indépendant. Il conquit tout le pays entre le Rhône, la Loire et l'Océan, et soumit l'Auvergne, courageusement défendue par Ecdicius. L'empereur Julius Népos lui céda toutes ses conquêtes. Enfin, il prit Arles, 480, et Marseille, 481. Il recueillit en un code les coutumes des Goths. Mais, en qualité d'arien, il persécuta les catholiques et se rendit odieux à la population vaincue.

Euripe, détroit entre l'Eubée et les côtes de Béotie et d'Attique ; auj. *canal de Négrepont*. On appelait *euripes* les rivières artificielles qui traversaient les parcs et les jardins des Romains, et les canaux qui séparaient l'arène des gradins dans les cirques.

Euripide, l'un des trois grands poëtes tragiques de la Grèce, naquit à Salamine, 480, le jour même de la bataille navale de ce nom, et mourut en 406 av. J. C. Son père, Mnésarque, était cabaretier, et sa mère, Clito, marchande de légumes. Il se livra d'abord aux exercices du corps, et remporta une fois le prix. Il étudia ensuite la peinture, la rhétorique sous Prodicus, et la philosophie sous Anaxagore: il fut l'ami intime de Socrate. Enfin, en 455, il débuta dans la carrière dramatique. Il composa 75 tragédies, et ne remporta, dit-on, le prix que 5 fois. Il nous reste de lui 18 tragédies et un drame satyrique. En voici les titres : *Hécube, Oreste, les Phéniciennes, Médée, Hippolyte, Alceste, Andromaque, les Suppliantes, Iphigénie en Aulide, Iphigénie en Tauride, Rhésus, les Troyennes, les Bacchantes, les Héraclides, Hélène, Ion, Hercule furieux, Electre.* Le drame satyrique s'appelle *le Cyclope*. — Il n'est pas étonnant qu'Euripide ait été si rarement couronné par les Athéniens. Outre les objections qu'on peut faire contre ses plans mal ordonnés, ses sujets quelquefois mal choisis, ses chœurs, qui semblent n'avoir parfois aucun rapport avec l'action, son goût pour les sentences et les tirades philosophiques, l'ampleur verbeuse de certains développements, l'inégalité de son style, qui tombe brusquement du lyrisme à la comédie, la principale qualité du poëte devait déplaire à ses juges. En effet, la tragédie était d'abord un chant religieux; Eschyle et Sophocle y introduisirent des dialogues pendant lesquels le chœur pouvait se reposer, mais l'esprit religieux animait toujours les pièces, et l'idée du Destin dominait l'action, de sorte que, si la cérémonie religieuse n'était plus qu'un prétexte et l'hymne à Bacchus un accessoire, le théâtre restait cependant tout près du temple. Mais lorsque Euripide, faisant un pas de plus, laissa les dieux dans l'Olympe et remplaça le pouvoir mystérieux du Destin par le libre jeu des passions humaines, il dut paraître à ses contemporains un contempteur de la religion officielle. Les modernes l'ont vengé des anciens. Aux XVIIᵉ et XVIIIᵉ s., il obtint généralement la préférence sur Eschyle et Sophocle, et Racine a assez témoigné son admiration en lui empruntant les sujets de *la Thébaïde, Andromaque, Phèdre* et *Iphigénie en Aulide.* « Euripide, a dit M. Artaud, a découvert un monde inconnu, le monde de l'âme, et ce fut la source de ses plus brillants succès. Quelques reproches qu'il mérite d'ailleurs, on ne peut méconnaître en lui un grand peintre du cœur humain. C'est par là qu'il touche, qu'il attache et qu'il doit plaire dans tous les temps, parce qu'il a retracé les sentiments éternels de notre âme. » Les éditions d'Euripide sont nombreuses. Les plus remarquables sont celles de Matthiæ, Leipz. 1813-1837, 10 vol. in-8°; de A. et J. Duncan, Glasgow, 1821, 9 vol. in-8°; de Boissonade, Paris, 1825, 5 vol. in-32; de Th. Fix, Paris, Didot, 1843, 1 vol. gr. in-8°. Euripide a été traduit en français par Prévost de Genève, et plus récemment par M. Artaud, 2 vol. in-12. V. Lindorfer, *de Chronologia fabularum Euripidearum*, Marbourg, 1859, in-8°; Matthiæ, *Lexicon Euripideum*, Lips., 1841, in-8°.

Europe, celle des cinq parties du monde qui a le moins de superficie et la plus grande population spécifique. C'est une presqu'île, bornée au N. par l'océan Glacial arctique, à l'O. par l'océan Atlantique, au S. par la Méditerranée et le Caucase, à l'E. par la mer Caspienne, le fleuve Oural et les monts Ourals jusqu'au cap Waigatz. Elle est comprise entre le 36° et le 71° de lat. N., et le 12° 40' de long. O. et le 60° 30' de long. E. Sa plus grande longueur, du cap Waïgatz au N. E. au cap Saint-Vincent au S. O., est de 5,400 kil. Sa superficie est de 9,857,000 kil. carrés. Elle est située à l'O. de l'Asie, au N. de l'Afrique, dont elle est séparée par la Méditerranée, à l'E. de l'Amérique, dont elle est séparée par l'Atlantique (6,000 à 10,000 kil.). — Sur les côtes de l'Europe, qu'il creuse profondément, l'Océan prend six noms particuliers : mer Glaciale du Nord et mer Blan-

che, au N. de la Russie et de la Norvége; mer du Nord, entre la Norvége, le Danemark, l'Allemagne, la Hollande, la Belgique, la France et la Grande-Bretagne; mer Baltique, entre la Suède, la Russie, la Prusse, le Mecklembourg et le Danemark; Manche, entre l'Angleterre et la France; mer d'Irlande, entre la Grande-Bretagne et l'Irlande; mer Méditerranée, entre l'Espagne, la France, l'Italie, l'Autriche, la Turquie, la Grèce, et la Russie au N., la Turquie d'Asie à l'E., l'Afrique au S. Cette vaste mer prend dans quelques-unes de ses parties les noms de mer Tyrrhénienne, mer Adriatique, mer Ionienne, Archipel, mer de Marmara, mer Noire, mer d'Azov. La mer Caspienne, qui baigne l'Europe à l'E., est un grand lac. — L'Océan, en creusant les côtes de l'Europe, y forme des enfoncements moins considérables, qu'on appelle golfes. Les plus remarquables sont : dans la mer Glaciale et la mer Blanche, les golfes de Tcheskaïa, de Kandalaskaïa, de Waranger, Occidental; dans la mer du Nord, le Zuiderzée, les golfes de la Tamise, de Wash, de Forth, de Murray; dans la Baltique, les golfes de Bothnie, de Finlande, de Riga, de Dantzig, de Poméranie, de Kiel; dans la Manche, les golfes du Calvados et de Saint-Malo; dans la mer d'Irlande, les golfes de la Clyde et de Solway; dans l'océan Atlantique, les baies de Donegal et de Galway, le canal de Bristol, le golfe de Gascogne; dans la Méditerranée, les golfes du Lion, de Gênes, de Naples à l'O., de Tarente, de Venise, de Trieste, de Fiume, de Lépante, d'Athènes, de Salonique, de Contessa à l'E. — Les détroits sont nombreux en Europe : le Skager-Rack, le Cattégat, le Sund, le grand Belt et le petit Belt sont entre la mer du Nord et la Baltique; le Pas-de-Calais, entre la mer du Nord et la Manche; le canal de Saint-Georges et le canal du Nord entre l'Atlantique et la mer d'Irlande; le détroit de Gibraltar, entre l'Atlantique et la Méditerranée; les Bouches de Bonifacio séparent la Corse de la Sardaigne; le détroit ou phare de Messine, entre les mers Tyrrhénienne et Ionienne; le canal d'Otrante donne entrée dans l'Adriatique; les Dardanelles et le canal de Constantinople sont de part et d'autre dans la mer de Marmara; le détroit de Kertch ou d'Iénikalé, fait communiquer la mer Noire et la mer d'Azov. — Les îles qui dépendent de l'Europe sont aussi nombreuses que ses côtes sont découpées. On trouve au N., la Nouvelle-Zemble, les îles Kalgouef, Kaniskaïa-Zemlia, Mageroë; à l'O., les îles Loffoden, les archipels de Drontheim et de Bergen, l'Islande (plus rapprochée des côtes du Groënland que de celles de l'Europe), les îles Feroë, l'archipel Britannique qui comprend la Grande-Bretagne, l'Irlande, les Hébrides, les Orcades, les Shetland, Man, Anglesey, les Sorlingues, Wight, Aurigny, Guernesey et Jersey; l'archipel Danois, qui comprend Seeland, Fionie, Laland, Falster et Bornholm; les îles suédoises de Gottland et d'Œland, les îles russes d'Aland, Abo, Dago et Œsel, les îles prussiennes de Rugen, Wollin et Usedom; au S., les îles Baléares, la Corse, la Sardaigne, l'île d'Elbe, la Sicile, les îles Lipari, Malte, l'archipel Dalmate ou Illyrien, les îles Ioniennes, les Cyclades et Négrepont. L'Europe renferme trois grandes presqu'îles, la Scandinavie, la péninsule Hispanique et l'Italie, et trois plus petites, le Jutland, la Morée et la Crimée. Ces deux dernières sont unies au continent par les isthmes de Corinthe et de Pérékop. — Une longue ligne de hauteurs, montagnes, collines ou plateaux, parcourt l'Europe du N. E. au S. O. et la divise en deux versants; elle comprend deux parties : 1° Du cap Waïgatz au mont Sloïczek, vers la source du Dniester, la chaîne est formée de collines ou même d'ondulations presque insensibles; ce sont l'Oural septentrional, les monts Chemokonski et Uvalli, le plateau de Waldaï, les monts Volkonski et les collines de Pologne; 2° Du mont Sloïczek au cap Tarifa, la chaîne est formée de montagnes généralement élevées, les principaux contre-forts se dirigent vers le S., de sorte que l'aspect de l'Europe est au N. et à l'E. celui d'une vaste plaine, à l'O. et au S. celui d'une masse de montagnes. La partie S. O. de la chaîne se subdivise en 4 sections : 1° Alpes germaniques du mont Sloïczek au mont Maloïa; elles prennent les noms de Karpathes du nord, monts Sudètes, monts de Moravie, Forêt de Bohême (Bœhmer-Wald), monts des Pins (Fichtel-Gebirge), Jura franconien, Alpes de Souabe, Forêt-Noire (Schwarzwald), Alpes de Constance, Alpes algaviennes, Alpes des Grisons; 2° Alpes centrales, du mont Maloïa au mont Saint-Gothard; 3° Montagnes galliques, du mont Saint-Gothard au pic de Corlitte; elles prennent les noms d'Alpes Bernoises, de Jorat, Noirmont, Jura, Vosges méridionales, monts Faucilles, plateau de Langres, Côte-d'Or, Cévennes, Corbières occidentales; 4° Montagnes espagnoles, du pic de Corlitte au cap Tarifa; elles prennent les noms de Pyrénées centrales, occidentales, Cantabriques, monts Ibériens et Sierra-Nevada. Les deux versants déterminés par cette chaîne sont inclinés, l'un vers le N. et l'O., c'est-à-dire vers la mer Glaciale et l'océan Atlantique, l'autre vers le S. et l'E., c'est-à-dire vers la Méditerranée et la mer Caspienne. — De la ligne de faîte se détachent des chaînes de hauteurs, formant avec elle des angles droits ou aigus, et qui divisent l'Europe en 8 grands bassins de mers, dont 4 dans le versant N. O. et 4 dans le versant S. E. 1° Bassin de la mer Glaciale, entouré par la ligne principale, depuis le cap Waïgatz jusqu'au plateau de Waldaï, et par les monts Olonetz et Dofrines jusqu'au cap Lindesness. Les fleuves sont la Petchora, la Mezen, la Dvina du nord, l'Onéga, la Tana; ce bassin est une plaine. 2° Bassin de la mer Baltique, entouré par les monts Dofrines et Olonetz, la ligne principale depuis le plateau de Waldaï jusqu'aux monts de Moravie, puis par les monts des Géants (Riesen-Gebirge), les monts de la Lusace et une suite d'ondulations séparant les eaux de l'Oder de celles de l'Elbe et aboutissant au cap Skagen. Les fleuves sont la Gotha, la Motala, le Dal, la Tornéa, la Néva, la Dvina du sud, le Niémen, la Vistule, l'Oder; ce bassin est une plaine, comme le précédent. 3° Bassin de la mer du Nord entouré par la chaîne entre l'Elbe et l'Oder, la ligne de faîte, depuis les monts de Moravie jusqu'aux monts Faucilles, les Ardennes occidentales jusqu'au cap Grisnez, les monts d'Essex, de Westmoreland, Grampians et de Ross, depuis le cap Sud-Foreland jusqu'au cap Duncansby. Les fleuves sont : l'Elbe, le Weser, le Rhin, la Meuse, l'Escaut, la Tamise et l'Humber; l'Elbe est séparé du Weser par les monts Métalliques et les monts de Hartz, qui se détachent du Fichtel-Gebirge; le Weser est séparé du Rhin par le Vogelsberg et le Teutobürger-Wald; entre le Necker et le Rhin est la Forêt-Noire, entre le Rhin et la Moselle sont les Vosges; ce bassin est montagneux, surtout en Ecosse, en Suisse et dans l'Allemagne du Sud. 4° Bassin de l'océan Atlantique, borné par les chaînes qui joignent le cap Duncansby au cap Sud-Foreland et le cap Grisnez au cap Tarifa. Les fleuves sont la Clyde, la Severn, le Shannon, la Somme, la Seine, la Loire, la Charente, la Gironde, l'Adour, le Minho, le Douro, le Tage, la Guadiana, le Guadalquivir; les principales chaînes qui le coupent sont les monts du pays de Galles, les monts d'Auvergne et du Limousin, les monts des Asturies, les sierras Guadarrama et Morena. Ce bassin est montagneux en Ecosse, dans le centre et le midi de la France et en Espagne. 5° Bassin de la Méditerranée occidentale, formé par la ligne de faîte depuis le cap Tarifa jusqu'au mont Saint-Gothard, puis par les Alpes pennines, grées, cottiennes et maritimes, les Apennins jusqu'au cap Spartivento et les montagnes de Sicile du cap Peloro au cap Sorella; en face du cap Sorella s'élève en Afrique le cap Bon, et entre les deux s'étend une chaîne sous-marine appelée *Skerkis*, qui sans doute a été abaissée par une commotion volcanique. Les fleuves sont l'Ebre, le Rhône, le Var, l'Arno et le Tibre. Ce bassin est très-montagneux. 6° Bassin de la Méditerranée orientale, borné par les Apennins, les Alpes et les Balkans, jusqu'au canal de Constantinople. Les fleuves sont le Pô, l'Adige, la Voioutza l'Aspro-Potamo, le Vardar et la Maritza. Des Balkans se détachent les monts Helléniques, qui traversent la presqu'île jusqu'au cap Matapan. Ce bassin est très-montagneux. 7° Bassin de la mer Noire, borné par les Balkans et les Alpes jusqu'au Maloïa, la ligne principale jusqu'au plateau de Waldaï et les collines du Don et du Volga jusqu'au Caucase. Les fleuves sont le Danube, le Dniester, le Dniéper, le Don, le Kouban. Ce bassin est accidenté au S. O., où s'élèvent les Alpes Noriques et les Véliki-Balkans, et plat au N. E. 8° Bassin de la Caspienne, dont la ceinture est formée en Europe par les collines du Don et du Volga, la ligne de faîte et l'Oural du sud. Les fleuves sont le Terek, le Volga et l'Oural, qui coulent dans une plaine. — Les principaux lacs de l'Europe sont : en Suède, les lacs Wener, Wetter et Mœlar; en Russie, les lacs Saïma, Onéga, Ladoga, Tchoudskoë ou Peïpus et Ilmen; en Autriche, le Balaton; en Suisse, les lacs de Genève, de Neufchâtel, de Lucerne ou des Quatre-Cantons, de Zurich et de Constance; en Italie, les lacs Majeur, de Côme, de Garde, de Bolsena.

Le climat de l'Europe est, à latitude égale, plus tempéré que celui de l'Asie et de l'Amérique. Les causes principales en sont le courant d'eau chaude qui longe les côtes du N. O., le vent du S. qui garde une partie de la chaleur qu'il a prise au Sahara et laisse sa sécheresse en traversant la Méditerranée, le voisinage des mers qui

partout creusent profondément les côtes et la distribution des montagnes. Aussi les productions sont-elles très-nombreuses et très-variées. Les principaux minéraux sont : la houille, le fer, le plomb, l'étain, le cuivre, le zinc, le mercure, le platine, le sel gemme, le soufre, les eaux minérales, les marbres. Parmi les végétaux, on distingue : les céréales, les légumes, les tubercules et les racines, les plantes fourragères, textiles et oléagineuses, la garance, le tabac, le houblon, les arbres fruitiers, la vigne, l'olivier, le mûrier. La faune comprend un grand nombre d'animaux domestiques, chevaux, bœufs, moutons, porcs, et un très-petit nombre d'animaux malfaisants.

La population de l'Europe appartient à 3 grandes familles : 1° la famille *indo-européenne*, dans laquelle on distingue les peuples de race gauloise, Français, Irlandais, Bas Bretons, Gallois, Écossais, Roumains; les peuples de race germanique, Allemands, Danois, Suédois, Norvégiens, Anglais, Hollandais, Flamands; les peuples de race slave, Russes, Ruthènes, Polonais, Lettons, Serbes, Illyriens; les Italiens; les Grecs; 2° la *famille ibérienne*, dans laquelle se rangent les Basques, les Espagnols et les Portugais; 3° la *famille tatare*, à laquelle appartiennent les Finnois, les Turcs et les Kalmoucks.— Tous les Européens, sauf les Basques, les Turcs et les Finnois, parlent des langues indo-européennes, qui comprennent : les langues néo-latines, les dialectes celtiques, les langues germaniques, les langues slaves, le grec moderne. — La religion chrétienne règne dans toute l'Europe; cependant les Turcs sont musulmans. Au S. et à l'O., les chrétiens sont généralement catholiques; au N. au N. O. et dans quelques parties du milieu, ils sont protestants, sous les noms de luthériens, calvinistes, presbytériens, anglicans, etc.; à l'E. et au S. E., ils professent la religion grecque. Les Israélites sont surtout répandus en Pologne, en Allemagne et en Autriche.

L'Europe se divise politiquement en 18 grandes parties dont voici le tableau d'après M. Dussieux, *Géogr. générale*. 1 vol. grand in-8, 1866, et l'*Almanach de Paris*, 1867. — V. au *Suppl.* le tableau pour 1874.

ÉTATS	SUPERFICIE en kil. carrés	POPULATION	POPULATION par kil. carré
France	542,956	37.382 225	69
Belgique	29.455	4,856,556	164
Pays-Bas	34.175	3,667.866	104
Suisse	40.370	2,510,494	62
Angleterre	315.852	29.521.288	94
Autriche	645,645	35.019,058	55
Prusse	352,094	25.590.639	67
Petits États de l'Allemagne	178.840	12,848.213	72
Suède	440,557	4,022,564	9
Norvége	318,325	1,455 754	4
Danemark	38,205	1,600.551	42
Russie et Pologne	5,585,256	66,891,893	12
Turquie, Roumanie, Serbie Monténégro	525,375	16,000,000	31
Grèce	52.055	1,346,000	26
Royaume d'Italie	257.576	21,920,269	84
États de l'Église	11,949	700,106	58
Espagne	497,[illegible]21	15,220,168	31
Portugal	97.253	3,693.562	38
	9,963,229	282,085,296	28

Europe ancienne. L'Europe connue des Anciens avait pour bornes : au N. la mer du Nord (*Germanicum mare*), le Skager-Rack et le Cattégat (*Codanus sinus*) et la mer Baltique (*Sarmaticum mare*) ; à l'E., le Don (*Tanais*), la mer d'Azof (*Palus Mæotides*), la mer Noire (*Pontus Euxinus*), le canal de Constantinople (*Bosphorus Thraciæ*), la mer de Marmara (*Propontis*), le détroit des Dardanelles (*Hellespontus*), et l'Archipel (*Ægæum mare*); au S., la mer Méditerranée (*Internum, seu Mediterraneum mare*) et le détroit de Gibraltar (*Herculeum, sive Gaditanum fretum*); à l'O., l'Océan Atlantique. Les grandes régions étaient au N., la Bretagne avec l'Hibernie, la Chersonèse cimbrique et la Scandinavie; à l'E., la Scythie ou Sarmatie; au S., la Thrace, la Macédoine, l'Épire, la Grèce, la Mésie, l'Italie, l'Hispanie ; au centre la Gaule, la Germanie, la Dacie, la Pannonie, le Norique et la Rhétie.

Europe, fille d'Agénor, roi de Phénicie, enlevée par Jupiter, qui avait pris la forme d'un taureau, et transportée sur la terre à laquelle elle donna son nom. Elle eut pour fils Minos, Eaque et Rhadamanthe.

Eurotas, fl. de Laconie, avait sa source dans les montagnes de l'Arcadie méridionale, passait à Sparte et se jetait dans le golfe de Laconie. Ses bords, couverts de myrtes et de lauriers-roses, étaient le champ d'exercices de la jeunesse lacédémonienne. Auj. *Iri* ou *Vasili-Potamo*.

Eurus, vent d'E. S. E., chez les Anciens.

Euryale, compagnon d'armes de Nisus. *V. ce mot.*

Eurybiade, spartiate qui commanda la flotte grecque à Salamine, 480 av. J. C. Dans le désir de protéger le Péloponnèse, il voulait abandonner l'Attique et mener la flotte à Corinthe. Thémistocle soutint vivement l'avis contraire, et, Eurybiade l'ayant menacé de son bâton : « Frappe, dit-il, mais écoute. » Eurybiade céda.

Euryclée, nourrice d'Ulysse, qu'elle reconnut la première, à son retour de Troie.

Eurydice, femme d'Orphée. *V. ce mot.*

Eurydice, femme d'Amyntas IV, roi de Macédoine, et mère de Philippe, le contemporain de Démosthène. Après la mort de son mari, elle fit périr son fils aîné Alexandre, vers 370 av. J. C., de concert avec son gendre Ptolémée, obtint le secours de l'Athénien Iphicrate, et mit sur le trône son second fils Perdiccas, sous la tutelle de Ptolémée.

Eurydice, femme de Philippe Arrhidée, essaya de s'emparer du pouvoir que possédait le régent Antipater. Puis elle leva des troupes contre Olympias et le régent Polysperchon, fut faite prisonnière et reçut d'Olympias une épée, une corde et une coupe de poison. Elle s'étrangla, 316 av. J. C.

Eurymédon, petit fl. de l'anc. Pamphylie, en Asie Mineure, coulait du Taurus au golfe de Pamphylie. En 470 av. J. C., l'athénien Cimon y remporta sur les Perses trois victoires le même jour. Auj. *Capsi-sou*.

Eurynome, nymphe Océanide, mère des trois Grâces.

Eurypyle, nom de deux héros d'Homère. Le 1er, roi de Cyrène, combattait avec les Grecs ; il fut blessé par Pâris. Le 2e, roi de Mysie, était parmi les défenseurs de Troie; il tua Machaon et fut tué par Pyrrhus, fils d'Achille.

Eurysthée, roi d'Argos, imposa à Hercule ses Douze Travaux. Il périt sous les coups d'Hyllus.

Eurysthène et **Proclès**, fils jumeaux d'Aristodème, un des trois Héraclides ou chefs doriens qui envahirent le Péloponnèse en 1190 av. J. C. Ils furent les fondateurs des deux familles royales de Sparte, les *Agides* et les *Eurypontides*.

Eusèbe (Pamphile), évêque de Césarée en Palestine, né vers 268, mort vers 338, assista au concile de Nicée, 325, où il anathématisa les Ariens, tout en faisant d'abord quelques réserves contre l'admission du mot *consubstantiel* dans la confession de foi. Il se rendit cependant; mais saint Jérôme continua à suspecter l'orthodoxie d'un évêque qui contribua à la déposition de saint Eustathe et qui provoqua l'exil de saint Athanase et le rappel d'Arius. Eusèbe était savant et éloquent. Il a composé : *La Chronique*, abrégé en 2 parties de l'histoire des anciens peuples depuis Abraham jusqu'à l'année 328 après J. C. Cet ouvrage, découvert à Constantinople dans une trad. arménienne, a été publié par Maï et Zohrab, Milan, 1818. — *L'Histoire ecclésiastique*, en 10 livres, depuis la naissance de Jésus-Christ jusqu'à la mort de l'empereur Licinius, 324. Le texte grec de cet important ouvrage, revu par Henri de Valois, a été publié à Paris, 1659, in-folio. Il a été traduit en français par Cousin, 1675; *La Topographie de la Terre Sainte*, trad. en latin par saint Jérôme, publiée dans le texte par Bonfrère, Paris, 1659, in-folio. On a d'Eusèbe divers autres livres ou opuscules moins importants.

Eusèbe de Nicomédie, hérésiarque grec, mort vers 342, fut évêque de Beryte, puis de Nicomédie. Il prit la défense d'Arius au concile de Nicée, mais fut forcé de souscrire à sa condamnation sous peine d'être déposé. Relégué en Gaule par Constantin, il fut rappelé, fit rentrer Arius dans la communion de l'Église, persécuta saint Athanase, et était si en faveur qu'il fut choisi pour administrer le baptême à Constantin mourant. Sous Constance, il eut le crédit de se faire nommer au siége de Constantinople.

Eusèbe (Saint), évêque de Verceil, 315-370, refusa d'admettre les doctrines ariennes que l'empereur Constance voulait imposer au concile de Milan, 355, fut exilé en Orient et y demeura jusqu'à ce que Julien eût rappelé tous les évêques exilés pour cause de religion, 362. On a de lui trois lettres *à l'empereur Constance, aux prêtres et au peuple de l'Italie, à Grégoire évêque d'Hispalis*, dans la *Biblioth. patrum maxima*, Lyon, 1677, vol. V.

Eusèbe (Saint), évêque de Samosate, en Syrie,

martyrisé au mois de juin 380. Depuis la mort de Constantin jusqu'à l'avénement de Théodose, il fut souvent persécuté pour son zèle religieux. Il revenait dans son diocèse, lorsqu'il fut frappé d'une tuile à la tête en passant à Dolicum en Syrie. Il en mourut. L'Église l'honore le 21 juin.

Eustache ou **Eustathe** (Saint) fut martyrisé sous Adrien, au commencement du IIe siècle, avec sa femme Tatiane et ses deux fils Agapet et Théopiste. L'Église l'honore le 20 septembre.

Eustache, comte de Boulogne, frère de Godefroy de Bouillon, maria sa fille Mathilde à Étienne de Blois, qui fut roi d'Angleterre, en 1135.

Eustache de Saint-Pierre. bourgeois de Calais, se dévoua pour le salut de la ville, avec Jacques et Pierre de Wissant, Jean d'Aire et deux autres, 1347. Il se remit au camp d'Édouard III, roi d'Angleterre, pieds nus, en chemise et la corde au cou. Selon Froissart, Eustache et ses compagnons auraient été mis à mort sans l'intervention de la reine Philippa. Après la prise de la ville, Eustache, obligé de choisir entre la France et Calais, se fit anglais pour rester Calaisien. Sa ville était tout son pays; le patriotisme national n'existait pas encore. Le dévouement d'Eustache de Saint Pierre a été contesté par des savants; il n'en est pas moins resté populaire. Il mourut en 1371.

Eustache le Moine. corsaire français du XIIIe s., fut sénéchal du comte de Boulogne, et servit sur mer tantôt le roi de France, tantôt celui d'Angleterre. Fait prisonnier par les Anglais, lorsqu'il conduisait une flotte à Louis de France, fils de Philippe Auguste, il eut la tête tranchée. Un *roman* en vers, écrit peu de temps après sa mort, a fait de lui son héros.

Eustache (Saint-). l'une des petites Antilles, aux Hollandais, entre Saba et Saint-Christophe, par 27° 30' lat. N. et 65° 21' long. O.; 1,800 hab.; ch.-l. *Saint-Eustache.* Port sur la côte S. O. Elle produit du tabac, du sucre et un peu de café. Elle exporte beaucoup de volailles dans les Antilles. Occupée par les Hollandais dès 1635, elle a été prise plusieurs fois par les Français et les Anglais, et a été rendue en 1814.

Eustachi (Barthélemy), savant anatomiste italien, mort en 1574. Il fut professeur de médecine au collége de la Sapience, à Rome, défendit contre Vésale les théories et les observations de Galien, et continua cette polémique dans tous ses traités. On a de lui : *Opuscula anatomica, nempe de renum structura, officio et administratione; — De auditus organo,* où il donna pour la première fois une figure de la *corne du limaçon* et fit connaître le canal qui va de l'oreille interne à l'arrière-bouche, et qui porte encore aujourd'hui le nom de *trompe d'Eustache; — Ossium examen; — De motu capitis; — De vena quæ azygos dicitur; — De dentibus;* Venise, 1563, in-4°; Leyde, 1707, in-8°, publié par Boerhaave.

Eustathe (Saint), évêque d'Antioche, né à Side en Pamphylie, vécut dans la 1re moitié du IVe siècle. Adversaire infatigable des ariens, il fut condamné par leur influence à finir sa vie à Trajanopolis en Thrace, où il mourut. On a d'Eustathe des fragments d'un commentaire des Psaumes et un traité *contre Origène*. On lui attribue un *Commentaire* sur l'œuvre des six jours, publié par Leo Allatius, Lyon, 1629, in-4°. Fête, le 16 juillet.

Eustathe ou **Eumathe,** romancier grec qui vécut probablement au XIIe siècle de l'ère chrétienne. Il a composé un roman licencieux et mal écrit intitulé : *Histoire d'Hysmine et d'Hysminias,* publié par Guilbert Gaulmin, Paris, 1618, in-8°; traduit par Ph. le Bas, Paris, 1828, in-12.

Eustathe. V. *Supplément.*

Eustochie (Sainte), née à Rome vers 365, morte à Bethléem vers 419. Elle se mit sous la direction de saint Jérôme, qui lui adressa sa *Lettre à Eustochie sur la virginité,* l'accompagna, ainsi que sa mère, sainte Paule, en Palestine; les deux femmes s'établirent dans un monastère de Bethléem. Sainte Eustochie succéda à sa mère dans le gouvernement de ce monastère.

Euterpe. Muse de la musique et de la poésie lyrique.

Euthycrate, fils et élève du statuaire Lysippe, vivait vers 300 av. J. C. Parmi ses ouvrages, on citait les statues d'Hercule et d'Alexandre, plus remarquables par la correction du dessin que par l'élégance.

Euthydème, sophiste grec, contemporain de Socrate. Il figure dans l'*Euthydème* de Platon, et cherche à embarrasser Socrate par ses arguties. Xénophon rapporte que, dans sa jeunesse, Euthydème, fier de son savoir, méprisait tout le monde, et que Socrate, engageant avec lui une conversation dans la boutique d'un sellier, le confondit et le réduisit à l'humilité.

Euthydème, roi de Bactriane, étendit la puissance de son royaume. Antiochus le Grand le battit sur l'Arius et le força de s'enfermer dans sa capitale, Lariaspa, 212 av. J. C. Puis il lui accorda la paix, lui donna une de ses filles pour son fils, et fut secouru par lui dans son expédition dans les Indes. On a trouvé dans le Turkestan méridional beaucoup de médailles d'argent de ce prince avec des inscriptions grecques.

Eutin, ville dépendant du grand-duché d'Oldenbourg et chef-lieu d'une principauté du même nom enclavée dans le duché de Holstein; 3,000 hab. Elle est à 30 kil. de Lubeck.

Eutrope, *Flavius Eutropius,* historien latin qui vivait dans le IVe siècle de l'ère chrétienne. Il a laissé un *Breviarium* ou abrégé de l'histoire romaine en 10 livres, depuis la fondation de Rome jusqu'au règne de Jovien. Cet abrégé, écrit dans un style net et généralement pur, n'est ni original ni parfaitement impartial : l'auteur omet à dessein tout ce qui pourrait compromettre l'honneur du nom romain. Les meilleures éditions d'Eutrope sont celles de Havercamp, Leyde, 1729, in-8°; de Tzschucke, Leipzig, 1804, in-8°; de Grosse, Leipzig, 1825 in-8°.

Eutrope, eunuque et ministre de l'empereur Arcadius. Il vieillit esclave chez plusieurs maîtres, et devint eunuque du palais, 393. Sa dextérité d'esprit le fit remarquer de Théodose, et, à l'avénement d'Arcadius, il devint grand chambellan. V. Arcadius, Jean Chrysostome (Saint). Il fut décapité en 399.

Eutychès, hérésiarque, fondateur de la secte des *Eutychéens* ou *Eutychiens,* 378-453. Il combattit d'abord Nestorius et reçut du pape saint Léon des éloges, 448. La même année, le patriarche d'Antioche, Domnus, accusa Eutychès de nier la coexistence en Jésus-Christ des deux natures, divine et humaine, essentiellement distinctes. Condamné par le concile de Constantinople, Eutychès en appela au pape qui commença à examiner le procès. L'hérésiarque obtint de l'empereur Théodose II la convocation d'un nouveau concile à Éphèse. Là, sûr de la majorité, soutenu par le président, Dioscore, évêque d'Alexandrie, il fit excommunier Eusèbe de Dorylée, son accusateur, et même le pape saint Léon. Flavius, évêque de Constantinople, qui représentait le pape, fut chargé de coups dont il mourut, 449. Ce concile est connu sous le nom de *brigandage d'Éphèse*. Deux ans après, le concile œcuménique de Chalcédoine réhabilita Flavien et condamna Eutychès et ses adhérents, 451. Une commission de 22 évêques fut chargée de rédiger une définition qui fût l'expression fidèle de la vraie foi. Mais l'hérésie d'Eutychès, qui plaisait à la subtilité orientale, ne disparut pas. L'*Hénotique* ou édit d'union de l'empereur Zénon ne put empêcher les querelles théologiques, qui devinrent souvent des luttes sanglantes dans les grandes villes de l'Empire.

Euxin (Pont-). V. Pont-Euxin.

Evagoras, roi de Salamine en Chypre, restaura dans son pays la civilisation grecque presque détruite par la longue domination des Perses, reçut Conon après la bataille d'Ægos-Potamos, 405 av. J. C., et servit Athènes en concourant avec Conon et Pharnabaze à la victoire navale de Cnide, 394. Attaqué par Artaxerxès Mnémon, après le traité d'Antalcidas, 387, il fut contraint à un traité qui ne lui laissait que Salamine, 385. Il fut assassiné par un eunuque. Isocrate a écrit son panégyrique.

Evagre, théologien grec, 345-399. Il naquit probablement à Ibora, petite ville du Pont, et s'acquit dès sa jeunesse une grande réputation par ses polémiques religieuses. Saint Jérôme l'a accusé d'avoir admis les erreurs d'Origène; Tillemont a défendu son orthodoxie. Evagre a composé de nombreux ouvrages, dont plusieurs ne nous sont connus que par des fragments ou des traductions latines. On peut citer : Μοναχὸς, *le Moine,* dont des fragments ont été insérés par Cotelier dans ses *Monumenta Ecclesiæ græcæ,* vol. III; une traduction latine par Gennadius du Γνωστικός (*Gnosticus, sive de eo qui scientiam consequi meruit*); etc.

Evagre *le Scholastique* ou *le Préfet,* historien ecclésiastique grec, né à Épiphanie en Syrie, vers 536, fut avocat à Antioche, questeur sous Tibère II, préfet sous Maurice. Il composa une *Histoire ecclésiastique* qui fait suite à celles de Socrate et de Théodoret. Elle commence au concile d'Éphèse, 431, et va jusqu'à la 12e année du règne de Maurice, 574. Elle a été publiée par Henri de Valois, avec traduction latine; Paris, 1659-

1673, 3 vol. in-fol. Cette édition a été reproduite par Reading; Cambridge, 1720.

Evandre, chef de Pélasges Arcadiens qui conduisit une colonie dans le Latium au XIV^e siècle av. J. C. Il bâtit Pallantée, au pied de l'Aventin, enseigna aux Aborigènes l'alphabet et la musique, adoucit leurs mœurs par des lois nouvelles, et introduisit le culte des divinités pélasgiques, Pan, Cérès, etc. Virgile le fait contemporain d'Enée.

Evangélique (Eglise). V. EGLISE ÉVANGÉLIQUE.

Evangélistes (Les quatre), saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean, auteurs des quatre évangiles canoniques.

Evangile (grec Εὐαγγέλιον, *bonne nouvelle*), livre sacré des chrétiens. Il renferme l'histoire de Notre-Seigneur et les principes de sa doctrine. C'est la réunion des quatre évangiles canoniques dont l'Eglise a reconnu l'authenticité. Il y a beaucoup d'autres Evangiles, dits apocryphes; ce sont : l'*Evangile selon les Hébreux*, appelé aussi *de saint Pierre* ou *des douze Apôtres;* l'*Evangile selon les Egyptiens;* l'*Evangile de la naissance de la sainte Vierge;* l'*Evangile de saint Thomas;* les *Evangiles de saint Jude, de saint Philippe, de saint Jacques le Majeur, de saint Barnabé, de saint André, de saint Mathias*, etc. L'*Evangile éternel*, écrit au XIII^e s., qui prétendait exposer une loi plus parfaite que celle de Jésus-Christ, fut combattu par Guillaume de Saint-Amour et condamné par l'Eglise.

Evans (OLIVIER), mécanicien américain, 1755-1811, né près de Philadelphie, fut d'abord apprenti charron. Il inventa une machine qui fabriquait des dents de cardes; il perfectionna les moulins au moyen d'un appareil opérant régulièrement la mouture, 1782; il construisit une voiture à vapeur, 1800; enfin et surtout il fit la première machine à haute pression, 1797.

Evariste (Saint), d'origine syrienne, fut pape de 100 à 109, et souffrit la persécution sous Trajan.

Evaux, ch.-l. de canton de l'arr. et à 36 kil. N. E. d'Aubusson (Creuse); 2,967 hab. Eaux thermales.

Eve, dont le nom, en hébreu, signifie *vivifiante*, fut la première femme. Formée d'une côte d'Adam, et donnée pour compagne au premier homme, elle vécut d'abord avec lui dans le Paradis terrestre. Mais séduite par le démon, qui avait pris la figure d'un serpent, elle mangea du fruit défendu, et fut chassée du Paradis avec son époux, qui avait partagé sa faute. Elle donna le jour à plusieurs fils et filles, et mourut, dit-on, à l'âge de 940 ans.

Evêchés (Les Trois), nom de Metz, Toul et Verdun, en Lorraine, conquis par Henri II, 1552, et cédés définitivement à la France par l'empire d'Allemagne, à la paix de Westphalie, 1648.

Evenus (*Fidari*), fl. de l'Etolie, tributaire de la mer Ionienne.

Evêque, du grec ἐπίσκοπος, inspecteur, chef d'un diocèse. Dans la primitive Eglise, les évêques étaient choisis par les fidèles. Après les invasions des barbares, les rois se réservèrent le droit de sanction, tout en maintenant les élections. Vers la fin du XII^e s., les chanoines s'emparèrent du droit d'élection, qui dut toujours être confirmée par le métropolitain ou par le pape. La papauté, chargée de nommer les évêques dans le cas où une élection était nulle par la faute des électeurs, eut souvent à exercer cette importante prérogative, lorsque les évêchés furent désirés comme de riches principautés, et devinrent l'objet de compétitions vives, acharnées, quelquefois sanglantes. Le pape Jean XXII voulut changer son droit de nommer les évêques en cas d'annulation en un droit de les nommer toujours, avec l'assistance des cardinaux. Mais le concile de Bâle n'admit pas cette prétention, et la *Pragmatique sanction* de Bourges conserva les élections. A partir du *Concordat*, 1516, le roi nomma qui il voulut, quelles que fussent les précautions prises pour réserver les droits des chapitres et du pape. La *Constitution civile du clergé* rétablit les élections. Le *Concordat* de 1801 donna au chef de l'Etat la nomination des évêques et au pape l'institution (V. CONCORDAT, EGLISE GALLICANE, PRAGMATIQUE SANCTION). Lorsque l'évêque a été institué par une bulle pontificale, et que la bulle a été publiée après examen du conseil d'Etat, on procède à la consécration. Elle se fait par un évêque consécrateur assisté de deux autres évêques, dans l'église de l'élu ou du moins dans la province ecclésiastique autant que possible. Il y a cependant des évêques consacrés à Rome. La puissance des évêques varia suivant les époques. Dans les derniers temps de l'empire romain, l'évêque exerça dans sa ville une sorte de juridiction paternelle, et fut sans doute bien souvent l'intermédiaire entre un peuple appauvri et un fisc impitoyable; mais nous n'avons trouvé nulle part qu'il ait exercé, en vertu d'une loi, la fonction de *défenseur*, *defensor civitatis*, que lui attribuent les historiens modernes, d'après M^{lle} de Lézardière et M. Guizot. Au moyen âge, les évêques eurent des droits féodaux semblables à ceux des seigneurs laïques. Ils conservèrent jusqu'à la révolution la juridiction sur les clercs et l'administration du temporel des églises. Aujourd'hui, cette juridiction est toute spirituelle. Faire des mandements, consacrer les églises, bénir le saint chrême, donner la confirmation aux fidèles, l'ordination aux prêtres, diacres et sous-diacres, maintenir la discipline du clergé, surveiller les cérémonies du culte et la gestion des conseils de fabrique, nommer et révoquer les desservants des communes, donner l'institution canonique aux curés de canton agréés par le gouvernement : telles sont aujourd'hui les principales fonctions des évêques français. Ils sont tenus à la résidence, et doivent visiter toutes les paroisses de leur diocèse dans l'espace de cinq ans. — Parmi les sectes protestantes, les anglicans et les luthériens sont les seuls qui aient conservé des évêques. *V.* Fleury, *de l'Institution au droit ecclésiastique*.

Everbecq, v. de Belgique, à 35 kil. N. de Tournai (Hainaut); 5,000 hab. Fabr. de toiles, raffinerie de sel.

Everdingen (ALBERT **Van**), peintre hollandais, né à Alkmaar, 1621-1675. Il fut élève de Roland Savery et de Pierre Molyn, et devint un paysagiste et un peintre de marine distingué. Il excella à rendre les sites sauvages du nord, les rochers, les cascades, les flots agités, les orages du ciel et de la mer, en un mot, toutes les belles horreurs de la nature. Il fut aussi dessinateur et graveur; ses études coloriées et ses eaux-fortes sont très-recherchées. Ses œuvres sont rares, parce que plusieurs de ses tableaux ont été attribués à Ruysdaël par des marchands qui voulaient en augmenter le prix en leur donnant une étiquette plus connue.

Evesham, v. d'Angleterre, sur l'Avon, à 25 kil. S. E. de Worcester, dans le Worcestershire; 5,000 hab Le prince Edouard, fils de Henri III, depuis Edouard I^{er}, y livra une grande bataille à Simon de Montfort, comte de Leicester, qui y fut tué, 1265.

Evhémère, philosophe du IV^e s. av. J. C., visita l'océan indien, et, à son retour, prétendit avoir découvert, dans une certaine île Panchéa, l'histoire primitive des dieux. Selon lui, les dieux avaient été des hommes qui, surpassant les autres en force et en habileté, les avaient obligés à se soumettre à leur volonté, puis, aspirant plus haut, s'étaient prétendus doués de facultés surnaturelles. Ce système fut exposé dans l'*Histoire sacrée* que traduisit Ennius. Les épicuriens acceptèrent ce système commode de tout expliquer par l'histoire, et les légendes merveilleuses, les gracieuses fictions que les Grecs avaient placées au berceau de leurs ancêtres furent à jamais flétries. La foi naïve disparut : les savants furent philosophes, le peuple fut grossièrement mystique, mais le paganisme mourut.

Evian, *Aquianum*, ch.-l. de canton de l'arr. et à 10 kil. E. de Thonon (Haute-Savoie); 2,553 hab. Eaux minérales.

Evilmérodac, roi de Babylone, succéda à Nabuchodonosor II, son père, vers 562 av. J. C., rendit la liberté à Joachim, roi de Juda, devint odieux par son incurie et ses débauches, fut tué dans une conspiration, et remplacé par Nériglissor, son beau-frère, 560.

Evocation, c'est-à-dire *appel*, cérémonie religieuse par laquelle les païens appelaient la présence des dieux. Moïse défendit aux Hébreux d'évoquer les morts, et Saül agit contrairement à la loi en faisant évoquer l'âme de Samuel par la pythonisse d'Endor. Dans l'*Odyssée*, on voit Ulysse évoquer l'ombre de Tirésias. Les Romains évoquaient les dieux protecteurs d'une ville qu'ils assiégeaient, et leur promettaient un temple à Rome s'ils voulaient renoncer à protéger l'ennemi.

Evocation, acte par lequel une affaire est enlevée à une juridiction et soumise à une autre. Dans l'ancienne monarchie française, les procès étaient souvent évoqués par le roi à son conseil. L'ordonnance de Moulins, 1566, statua que l'évocation ne pourrait être faite que par une ordonnance royale contre-signée par quatre secrétaires d'Etat, que la partie qui l'aurait obtenue devrait d'abord se constituer prisonnière, et que les parlements pourraient faire des remontrances. L'abus des évocations se perpétua cependant, et on voit encore, sous Louis XV, évoquer le procès du duc d'Aiguillon.

Evora, anc. *Ebora* ou *Liberalitas Julia*, ville de Portugal, à 130 kil. E. de Lisbonne, ch.-l. de la province d'Alemtéjo; 12,000 hab. Place forte, archevêché; ville peu importante. Sertorius y résida; César l'érigea en municipe, les Maures la prirent en 715, les chrétiens la recouvrèrent au XII[e] s.

Evora-Monte, village de Portugal (Alemtéjo), à 24 kil. N. E. d'Evora, où dom Miguel signa la convention par laquelle il renonçait au trône de Portugal, 1834.

Evran, ch.-l. de canton de l'arr. et à 10 kil. de Dinan (Côtes-du-Nord), sur le canal d'Ille-et-Rance; 4,208 hab., dont 371 seulement agglomérés.

Evrecy, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. de Caen (Calvados); 737 hab.

Evreux, anc. *Gisacum*, du temps des Gaulois, *Ebroïcum* ou *Civitas Eburovicum*, du temps des Romains, ch.-l. du département de l'Eure, à 104 kil. O. N. O. de Paris, sur l'Iton, par 49° 1'30" lat. N. et 1° 11'9" long. O.; 14,627 hab. Evêché suffragant de Rouen. On y remarque une belle cathédrale gothique, l'église Saint-Thaurins, la tour de l'Horloge et des ruines romaines. Fabriques de coutils, bonneterie, draps, quincaillerie, commerce de grains et d'épicerie. — Evreux, ch.-l. des *Eburovices*, devint au X[e] siècle la capitale d'un comté, créé par le duc de Normandie. En 1194, le prince Jean sans Terre y massacra une garnison de 300 hommes d'armes français qu'il y avait introduits lui-même. Elle fut prise par Philippe Auguste sur Jean sans Terre, en 1203. Elle fut donnée par Philippe le Bel à l'un de ses fils, qui fonda la maison capétienne d'Évreux. Charles V la confisqua, 1378. Elle fut prise et reprise par les Anglais et les Français au XV[e] siècle. En 1793, elle fut un des centres de la tentative d'insurrection girondine dans les départements.

Evron, *Ebronium*, ch.-l. de canton, de l'arr. et à 32 kil. E. de Laval (Mayenne); 4,724 hab. Collége, église remarquable. Fabriques de toiles et de linge de table, commerce de volailles.

Ewald, poëte danois, né à Copenhague, 1747-1781, manifesta dès l'enfance une imagination ardente. Des légendes de martyrs lui inspirèrent le désir d'aller évangéliser les nègres; la lecture de Robinson fit un tel effet sur lui, qu'il gagna la mer, à 11 ans, pour s'y embarquer dans l'espoir de faire naufrage; ses parents le ramenèrent. La gloire de Frédéric II le détermina à prendre du service dans l'armée prussienne; puis mécontent d'avoir été placé dans l'infanterie, il passa aux Autrichiens et se fit bientôt racheter. Dans son pays, il eut la douleur de voir le mariage d'une jeune fille qu'il aimait. Resté pauvre, solitaire, passionné et désabusé, il se livra à la boisson et fut abandonné par sa famille. Mais son génie se réveilla. Il écrivit sa tragédie de *Rolf Krage*, 1770, dont les beautés furent méconnues. *La mort de Balder*, 1773, fut mieux reçue. Enfin ses poésies lyriques lui assurèrent sinon le pain de chaque jour, au moins une grande et juste réputation après sa mort.

Exarque, titre d'une dignité laïque et ecclésiastique dans l'empire d'Orient. Dans l'Église, l'exarque était au-dessous du patriarche et au-dessus de l'archevêque métropolitain. Dans l'Etat, l'exarque d'Afrique et celui de Ravenne exerçaient la plénitude de la puissance impériale. L'exarchat d'Afrique fut fondé en 534 et fut détruit par les Arabes; celui de Ravenne fut établi en 568 et détruit par Astolphe, roi des Lombards, en 752.

Excellence, titre honorifique donné d'abord aux rois. Les ambassadeurs le prirent à partir de 1593. Le duc de Nevers, ambassadeur de Henri IV à Rome, l'ayant reçu à cause de sa haute naissance, les autres s'en emparèrent. Sous Louis XIV, les ministres, devenus dépositaires de la puissance royale et supérieurs en autorité aux plus grands seigneurs se firent donner le titre *d'excellence*. De nos jours, il a été porté par les ministres, les maréchaux, les ambassadeurs et les présidents des grands corps de l'Etat.

Excideuil, ch.-l. de canton de l'arr. et à 36 kil. N. E. de Périgueux (Dordogne), sur l'Isle, 2,210 hab. Vins, étoffes, marbres rouges, forges.

Excommunication, dans la primitive Eglise, signifiait la privation de tout rapport avec les autres églises, imposée à un évêque qui avait manqué de venir au concile, ou qui avait ordonné un clerc d'un autre diocèse. Plus tard, l'excommunication fut le retranchement de la société des fidèles. L'excommunication, selon Fleury, doit être précédée au moins de trois monitions; car J. C. ordonne de reprendre celui qui nous a offensé, premièrement en particulier, puis en présence de deux ou trois témoins, et enfin devant l'Église, avant de nous éloigner de lui. L'effet de l'excommunication est de séparer l'excommunié de tout commerce avec les fidèles, le but de le couvrir d'une confusion salutaire; mais on ne doit pas cesser de l'aimer et de travailler à son salut. A l'époque féodale, l'Église, au milieu d'une société brutale, se servit de l'excommunication pour protéger le peuple, punir les grands coupables et se garder elle-même. Elle en fit une arme formidable souvent mise au service de la justice et de la faiblesse opprimée, souvent aussi destinée à défendre des droits temporels et des prétentions despotiques. Il suffit dès lors, pour être excommunié, d'avoir usurpé les terres d'une abbaye, et la formule de l'excommunication prit une forme violente et sauvage qui n'avait rien d'évangélique. La parole des prêtres eut les mêmes colères que l'âme des barons. En 1014, Benoît VIII lança en ces termes l'excommunication contre les usurpateurs des domaines de l'abbaye de Saint-Gilles, sur le Rhône: « Qu'ils ne puissent éviter la société de Judas Iscariote, de Caïphe, d'Hérode et de Ponce-Pilate; qu'ils périssent maudits par les anges et relégués dans la communion de Satan; que les malédictions descendent sur eux du ciel et remontent vers eux de l'abîme; qu'ils soient maudits avec les damnés de l'enfer, s'ils ne s'amendent et ne font satisfaction! Qu'ils soient maudits dans les quatre parties du monde; qu'ils soient maudits de jour et excommuniés de nuit;... maudits dans le présent et excommuniés dans les siècles futurs! que leurs biens soient livrés aux étrangers, leurs enfants au tranchant du glaive! » Un pareil langage était peut-être nécessaire pour frapper les cœurs endurcis du XI[e] siècle. Mais il faut applaudir saint Louis qui refusa de se faire l'exécuteur des sentences d'excommunication prononcées par les évêques, avant d'avoir examiné lui-même les questions en litige. L'Église usa cette arme terrible en s'en servant trop souvent, et à l'époque du grand schisme, l'excommunication, qui n'avait plus pour sanction l'obéissance absolue de l'opinion publique, fut peu respectée des condamnés. Parmi les rois de France, Robert, Philippe I[er], Philippe Auguste, Philippe le Bel, Louis XII, Henri III, Henri IV furent excommuniés, ainsi que l'empereur Napoléon I[er].

Exe, *Isca*, petit fl. d'Angleterre, passe à Tiverton et à Exeter et se jette à Exmouth dans le golfe d'Exeter (Manche), après un cours de 70 kil.

Exégèse, c.-à-d. interprétation, se dit de l'explication des saintes Ecritures. Origène, saint Jérôme, saint Jean Chrysostome furent des exégètes. Dans les temps modernes, l'exégèse allemande s'est rendue célèbre par la profondeur de ses recherches et la témérité de ses affirmations.

Exelmans (René-Joseph-Isidore, comte), maréchal de France, né à Bar-le-Duc, 1775-1852, s'engagea en 1791, fut choisi pour aide de camp par le général Eblé, 1798, puis par Murat, 1801. Il se distingua dans les campagnes d'Autriche, de Prusse et de Pologne, et fut nommé général de brigade après la bataille d'Eylau, 1807. Fait prisonnier en Espagne, 1808, il fut détenu 3 ans en Angleterre, d'où il s'échappa sur une barque, 1811. Sa conduite pendant l'expédition de Russie lui valut le grade de général de division, et sa bravoure dans les campagnes de Saxe et de France lui procura le titre de comte, 1814. Traduit devant un conseil de guerre, 1815, il fut acquitté, combattit à Waterloo, et, la veille de la capitulation de Paris, il écrasa à Versailles une division prussienne. Après la 2[e] Restauration, il se réfugia à Riom, puis passa en Belgique pour échapper aux tracasseries de la police, et fut rappelé par le maréchal Gouvion-Saint-Cyr, qui le rétablit sur le cadre des officiers généraux, 1820. Pair de France, 1830, grand-chancelier de la Légion d'honneur, 1850, il fut créé maréchal de France, 1851, et mourut d'une chute de cheval.

Exempts, officiers chargés de notifier les ordres du roi, dans l'ancienne monarchie. Ils portaient un bâton d'ébène garni d'ivoire aux deux bouts.

Exequatur, ordre d'exécution inscrit par un juge au bas d'une sentence arbitrale. — Autorisation donnée par le souverain aux consuls des États étrangers d'exercer leurs fonctions.

Exeter, *Uxela*, v. d'Angleterre, ch.-l. du comté de Devon, port sur l'Exe, à 15 kil. de son embouchure, à 260 kil. S. O. de Londres; 35,000 hab. Belle cathédrale. Grands marchés de blé et de laines, brasseries.

Exeter, v. des Etats-Unis (New-Hampshire), 7,000 hab. Port sur la rivière d'Exeter. Fonderie de canons.

Exham ou **Hexham**, *Alexodunum*, v. d'Angleterre, comté de Northumberland, sur la Tyne, à 30 kil. O. de Newcastle ; 7,000 hab. Bataille de 1464, pendant la guerre des Deux Roses, perdue par Marguerite d'Anjou, femme de Henri VI.

Exili, empoisonneur, complice de la marquise de Brinvilliers.

Exilles, bourg d'Italie, près de la petite Doire, à 10 kil. O. de Suse, à la descente du col d'Exilles; 1,500 hab. Place forte. Combat de 1746, où le chevalier de Belle-Isle fut tué. Ce fut la dernière tentative faite par les Français pour pénétrer en Italie avant la Révolution.

Eximeno (Don Antonio), jésuite espagnol, 1752-1798, enseigna les mathématiques et l'artillerie à l'école militaire de Ségovie. Il a écrit en espagnol : *Hist. militaire de l'Espagne*. Ségovie, 1769, in-4°.

Exmes, *Oximum*, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 18 kil. d'Argentan (Orne), sur la Dives; 575 hab. Antiquités romaines.

Exmouth, v. d'Angleterre, à 15 kil. d'Exeter, à l'embouchure de l'Exe, dans la Manche, comté de Devon ; 5,500 hab. Bains de mer. Patrie du navigateur Walter Raleigh.

Exmouth (Edouard Pellew, lord), amiral anglais, né à Douvres, 1757-1833, servit contre les Français dans la guerre de l'indépendance des Etats-Unis, et bombarda Alger, 1816. Il fut membre de la chambre des lords depuis 1814.

Exode, du grec ἔξοδος, sortie. On appelle ainsi le II° livre du Pentateuque, qui contient l'histoire des Juifs lorsqu'ils partirent d'Egypte.

Exorciste, clerc des ordres mineurs, chargé de chasser les démons dans la primitive Eglise. Plus tard, cette fonction fut réservée aux prêtres, qui même eurent besoin pour l'exercer d'une délégation spéciale de l'évêque.

Expectatives (Grâces), bulles accordées par les papes pour l'obtention des premiers bénéfices qui viendraient à vaquer. C'était d'abord des recommandations faites par *lettres monitoires*, puis ce furent des ordres envoyés par *lettres préceptoires* et *exécutoriales*. Cet usage devint un abus pendant le grand schisme; les conciles de Pise, de Constance et de Bâle s'y opposèrent, et le concile de Trente abolit les Grâces expectatives.

Expiations (Fête des), fête célébrée par les anciens Hébreux, le 10 septembre de chaque année, pour expier les fautes de l'année. Le grand prêtre immolait un taureau, trois béliers, un bouc, confessait ses péchés et ceux du peuple, et lâchait un autre bouc vers le désert, en le chargeant de tous les crimes d'Israël ; c'était le bouc émissaire.

Expiats, nom d'une population maudite, dans le midi de la France. V. Cagots.

Expilly (Jean-Joseph, abbé d'), géographe, né à Saint-Remi, en Provence, 1719-1793. Il voyagea beaucoup et rendit de grands services à la science géographique. Entre autres ouvrages, il a écrit : *Le Géographe manuel*, 1757, in-18°, qui a souvent été réédité ; *Description historique et géographique de l'Angleterre, de l'Ecosse et de l'Irlande*, 1759, in-12 ; *De la Population de la France*, 1765, in-fol.: *Dictionnaire géographique, historique et politique des Gaules et de la France*, 1762-1770, ouvrage inachevé (s'arrête à la lettre S), mais très-estimable, 6 volumes in-fol.

Exposition des enfants. Cet usage barbare fut en vigueur chez les Grecs, sauf à Thèbes, et chez les Romains. Il a toujours existé en Chine. En France, il y avait jadis, aux portes des églises, des coquilles de marbre destinées à recevoir les enfants exposés. Une ordonnance de 1556 punit de mort l'exposition des enfants; au XVII° s., le fouet remplaça le dernier supplice. La charité de saint Vincent de Paul recueillit ces abandonnés que la loi ne pouvait protéger.

Expositions de l'Industrie. Cet excellent usage date de 1798, et la première idée appartient à François de Neufchâteau, alors ministre de l'intérieur. L'Exposition de 1798 eut lieu au Champ de Mars, comme celle de 1867. Elle dura 3 jours et compta 110 exposants. Depuis cette époque jusqu'en 1833, il y eut 7 expositions. Une ordonnance du 4 octobre 1833 décida que les expositions auraient lieu tous les 5 ans à Paris, et que l'on n'y admettrait que les produits envoyés par les jurys départementaux, nommés à cet effet. La 8° exposition eut lieu en 1834 sur la place de la Concorde et compta 2,447 exposants ; la 9°, aux Champs Elysées, eut 3,281 exposants, en 1839 ; la 10°, en 1844, 3,960 exposants. L'Angleterre eut l'idée de faire une exposition universelle, qui eut lieu en 1851, au Palais de Cristal, près de Londres. La France suivit cet exemple, et du 5 mai au 31 octobre 1855, plus de 21,000 exposants de tous les pays soumirent les produits de leur travail au jugement du public. L'Angleterre a depuis renouvelé cette expérience en 1862, et la France a ouvert sa 2° exposition universelle au Champ de Mars, le 1er avril 1867. Elle comptait 48,000 exposants.

Expositions de peinture. L'idée d'exposer les tableaux pour encourager les artistes remonte au XVII° s. En 1699, Louis XIV accorda la galerie du Louvre aux exposants. Depuis 1751, elles eurent lieu tous les 2 ans. De nos jours, elles sont devenues annuelles. Un jury choisit les œuvres dignes de figurer à l'Exposition, et distribue des médailles.

Exsuperantius, historien latin, auteur d'un abrégé intitulé : *De Marii, Lepidi et Sertorii bellis civilibus*. On suppose que ce livre est un sommaire de l'ouvrage de Salluste, aujourd'hui perdu.

Exuma (Grande-), une des Lucayes, près de San-Salvador ; basse, longue et étroite; 1,600 hab. Elle produit du coton, et appartient aux Anglais. La *Petite-Exuma* est un peu au sud.

Exupère (Saint), évêque de Toulouse, vivait au V° s. Il combattit l'hérésie de Vigilantius, vendit ses biens pour les pauvres et transforma le temple de Minerve en une église de la sainte Vierge. Fêtes, 28 sept. et 14 juin.

Eyalet, anc. div. administrative de l'empire turc, syn. de *pachalik*. On le divise en *livahs* ou *sandjshaks*.

Eyck (Hubert Van), peintre flamand, né à Maas-Eyck, 1366-1426, s'établit à Bruges avec son frère Jean, et peignit avec lui le grand tableau de l'*Adoration de l'Agneau mystique*.

Eyck (Jean Van), frère du précédent, né à Maas-Eyck, vers 1386, mort en 1441, apprit la peinture de son frère Hubert, et inventa la peinture à l'huile, 1410, en substituant à l'huile non préparée, qu'on employait quelquefois au moyen âge, l'huile de noix et l'huile de lin cuites et mêlées d'essences. Il obtint ainsi une évaporation si rapide, qu'il put appliquer les couleurs les unes sur les autres sans qu'elles fussent sèches. Il enseigna aussi l'art de faire des vitraux d'une seule pièce. Ses œuvres, qu'on trouve surtout à Anvers, Bruges, Gand, Munich, Berlin, montrent son talent remarquable comme peintre. Il y a au Louvre : *La Vierge couronnée par un ange*, et *les Noces de Cana*.

Eyckens (Pierre), peintre flamand, né vers 1650, directeur de l'académie d'Anvers, a laissé beaucoup de tableaux, où l'on admire la correction du dessin, la beauté du coloris, la grâce des draperies. La *Cène*, qui est à Anvers, est l'un de ses chefs-d'œuvre.

Eygalières, village de l'arrond. et à 36 kil. N. E. d'Arles (Bouches-du-Rhône). Beaux marbres.

Eygues, riv. de France, affl. de g. du Rhône, passe à Nyons ; cours de 86 kil.

Eyguières, ch.-l. de cant. de l'arrond. et à 40 kil. E. d'Arles (Bouches-du-Rhône), 3,246 hab. Huile, vin, soie.

Eygurande, ch.-l. de cant. de l'arrond. et à 25 kil. N. E. d'Ussel (Corrèze); 1,132 hab.

Eylau (Preussich-), v. de Prusse, prov. de Prusse, à 35 kil. S. de Kœnigsberg; 3,000 hab. Sanglante victoire des Français sur les Russes et les Prussiens, 1807. — *Deutsch-Eylau* est une ville de la même province ; 2,300 hab.

Eymet, ch.-l. de cant. de l'arrond. et à 26 kil. S. de Bergerac (Dordogne); 1,835 hab. Fabriques de calicots.

Eymoutiers, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 45 kil. E. de Limoges (Haute-Vienne); 4,089 hab. Belle église gothique; commerce de cire, tanneries.

Eyriès (J.-B.), géographe, né à Marseille, 1767-1846, un des fondateurs de la Société de géographie de Paris. Il a traduit : *Voyages de découvertes dans la partie septentrionale de l'Océan Pacifique par le capitaine Brougton*, 1806, 2 vol.; *Voyage de Golownin en* 1811-13, 2 vol. Il a composé un *Abrégé de l'hist. générale des voyages par Laharpe*, 14 vol. in-8°.

Ezéchias, roi de Juda, fils et successeur d'Achaz, régna de 725 à 694 av. J. C. Il renversa les idoles, battit les Philistins, et le roi d'Assyrie, Sennachérib, grâce au secours d'un ange qui tua 185,000 Assyriens, et fut guéri d'une maladie par ses prières.

Ezéchiel, c.-à-d. *fortifié par Dieu*, l'un des quatre grands prophètes des Juifs, prophétisa de 595 à 574 av. J. C. Le livre d'Ezéchiel est canonique. Son style est si plein d'images, qu'on n'en permettait la lecture qu'aux personnes âgées de plus de 30 ans.

F

Faaborg. v. maritime de Danemark, à 30 kil. S. O. d'Odensée, sur la côte S. de Fionie ; 2,800 hab. Exportation d'alcool, de graines oléagineuses et de grains.

Fabaria, l'un des anciens noms de l'île Borkum.

Fabaries, *Fabariæ*, nom des calendes de juin chez les Romains : on y offrait des fèves à la déesse *Carna*.

Fabas (Jean de), personnage qui se signala pendant les guerres de religion. Catholique, il défendit cependant Montgomery contre Montluc, 1569, puis combattit les Turcs à Lépante, 1571. En 1576, il livra Bazas au roi de Navarre, embrassa la réforme et servit dès lors le parti huguenot ; en 1594, il entra dans Paris à côté de Henri IV. Nommé gouverneur du pays d'Albret, il mourut en 1614. — On l'a confondu quelquefois avec son fils, qui dirigea les protestants en 1622 et mourut en 1654.

Faber, Fabre ou **Le Fèvre** (Jean), jurisconsulte, né près d'Angoulême, fut juge à La Rochefoucauld, et, peut-être, chancelier de France. Il mourut en 1340. Cité par Dumoulin, qui invoque son autorité, il est l'auteur d'un *Commentaire sur les Institutes*, 1488.

Faber (Basile), érudit allemand, né à Sorau (Silésie), 1520-1576. Recteur à Erfurt, il a laissé un *Thesaurus eruditionis scholasticæ*, augmenté depuis par Buchner, Cellarius, Stubel et Mathieu Gessner, 1749, 2 vol. in-fol.

Faber. V. Fabre, Lefèvre.

Fabert (Abraham), maréchal de France, né à Metz, en 1599. Fils et petit-fils d'imprimeurs anoblis par les ducs de Lorraine, il s'enrôla de bonne heure dans un régiment du duc d'Epernon. Pourvu d'une compagnie dans les gardes, par la protection de ce dernier, il avança rapidement, grâce à son courage et à son sang-froid. Il eut assez de bonheur pour que ses contemporains aient attribué ses succès à la magie. Blessé au siége de Turin, 1640, il combattit à la Marfée en 1641, et prit part, en 1642, à la conquête du Roussillon ; il se distingua particulièrement à la prise de Collioure et à celle de Perpignan. Sous le gouvernement de Mazarin, il s'empara de Porto-Longone et de Piombino et mérita ainsi le grade de maréchal de camp, 1646. Pendant la Fronde, il resta fidèle au roi. En 1654, il réduisit Stenay, et en 1658 devint maréchal de France et gouverneur de Sedan. Il eût obtenu, en 1662, le collier des ordres du roi, s'il eût produit des titres de noblesse conformes aux statuts. Informé qu'on ne vérifierait pas ceux qu'il présenterait, il répondit qu'il ne se déshonorerait point par une imposture. Il mourut en 1662. — On a de lui des *Lettres* (de 1634 à 1654), déposées à la Bibliothèque nationale, des *Ordonnances*, dans les archives de Sedan ; une *Relation du siége de la Marfée*, dans les *Mémoires* de Montrésor. Courtils de Sandraz a écrit sa *Vie*.

Fabien (Saint), pape de 236 à 250, fut martyrisé sous Decius. On l'honore le 20 janvier.

Fabiens, prêtres du dieu Pan à Rome.

Fabius (*gens Fabia*), illustre famille patricienne de Rome, qui prétendait descendre d'Evandre, ainsi nommée parce qu'un de ses premiers membres introduisit en Italie la culture de la fève (*faba*). Elle se fit surtout connaître en luttant, aidée de ses 4,000 clients, contre les Véiens (479-477 av. J. C.). Surpris sur les bords de la Crémère, 306 Fabiens périrent. Un seul, Q. Vibulanus, échappa. — On retrouve le nom de Fabius jusqu'au IIe siècle de l'ère chrétienne.

Fabius (Quintus Maximus Rullianus), maître de la cavalerie de Papirius Cursor, faillit périr pour avoir vaincu les Samnites en l'absence et malgré les ordres de ce dictateur, 325 av. J. C. Honoré de deux dictatures et de six consulats, il fut l'un des héros de la guerre du Samnium; dans le dernier (297), il remporta une éclatante victoire à Sentinum sur les Gaulois, les Etrusques et les Ombriens, alliés des Samnites. Censeur en 304, il mérita le surnom de *Maximus* en rejetant le menu peuple dans les quatre tribus urbaines, après la révolution tentée par Appius Claudius.

Fabius Gurgès, fils du précédent. Consul en 292 av. J. C., il fut battu par les Samnites. Son père Rullianus l'aida à réparer cet échec, en servant sous ses ordres comme son lieutenant.

Fabius (Quintus Maximus Verrucosus), petit-fils du précédent, né vers 275 av. J. C., avait déjà été deux fois consul, 233 et 228, censeur, 230, et dictateur, 221, quand le sénat l'envoya à Carthage demander satisfaction pour la ruine de Sagonte, 218 ; il en rapporta la guerre. Nommé dictateur après le désastre de Trasimène, 217, il opposa une constante défensive aux manœuvres d'Annibal, sans toutefois négliger l'occasion de lui infliger un échec ; il faillit même le prendre dans les gorges de Casilinum. Obligé de partager l'armée avec le maître de cavalerie, Minucius (V. ce nom), il sauva du moins ce dernier d'une entière défaite. Il fut encore trois fois consul : en 215 il commença le siége de Capoue ; en 209 il reprit Tarente et noya cette ville dans le sang de sa garnison. Adversaire de Scipion, il s'opposa, sans succès, à ce que ce dernier passât en Afrique, et mourut quelques mois avant la bataille de Zama, 202. C'est le fameux Fabius *Cunctator*.

Fabius (Maximus Æmilianus Quintus), fils adoptif du précédent et fils de Paul-Emile, vainqueur de Persée. Consul en 145 av. J. C., il battit Viriathe. Il fut l'élève et le patron de Polybe.

Fabius (Maximus Allobrogicus Quintus), fils du précédent. Il battit les Allobroges et Bituitus, roi des Arvernes, leur allié, 122 av. J. C.

Fabius Pictor (Quintus), le plus ancien des annalistes latins, servit dans la seconde guerre punique. Après la déroute de Cannes, il alla à Delphes consulter l'oracle, 216 av. J. C. — Son surnom lui venait de son grand-père *Caius* qui avait peint le temple du Salut, 307-302. Il a composé des *Annales* en latin, selon les témoignages les plus autorisés, bien que Denys d'Halicarnasse affirme qu'elles étaient rédigées en grec. Les fragments de Fabius Pictor ont été publiés par Krause, *Fragmenta historicorum Romæ*, 1833, et par C. Müller, *Historicorum Græcorum fragmenta*.

Fabre (Jean-Claude), oratorien, né à Paris, 1668-1753, a publié une continuation de l'*Histoire ecclésiastique* de l'abbé Fleury, 1734, 16 vol. in-4°, qui est bien au-dessous de son modèle.

Fabre (Jean), protestant, né à Nîmes, 1727-1797, subit la peine des galères à la place de son père condamné pour exercice illégal du culte réformé, 1756. Fenouillot de Falbaire fit de ce dévouement filial le sujet de son drame *l'Honnête criminel*, 1767. Fabre avait été mis en liberté par ordre de Choiseul, en 1762.

Fabre d'Olivet (Antoine), littérateur, musicien et philologue, né à Ganges (Hérault) en 1768, de la famille du précédent. Venu à Paris, il débuta dans le commerce, entra dans divers ministères comme employé, et se livra surtout à la culture des lettres. Il mourut en 1825. — L'imagination échauffée par des travaux intellectuels, il s'attira la réputation de visionnaire. Il prétendit avoir trouvé la clef des hiéroglyphes, le moyen de rendre l'ouïe aux sourds-muets, un nouveau système d'étymologie et d'analyse des signes, etc. Connu par beaucoup de romances, il a laissé en outre des poésies diverses, des travaux sur la langue hébraïque, une *Histoire philosophique du genre humain*, 2 vol. in-8°, etc.

Fabre d'Eglantine (Philippe-François-Nazaire), poëte comique et conventionnel, né à Carcassonne en 1755. Couronné aux Jeux floraux, il ajouta à son nom celui de l'*églantine*, symbole de sa victoire. D'abord comédien médiocre, il vint, à l'âge de 30 ans, à Paris, et débuta comme auteur au Théâtre-Italien en 1787. Il ne réussit qu'en 1790, où il donna au Théâtre-Français *le Philinte de Molière*. Cette pièce, qui se distingue par la verve du style et par la force de l'action, lui assura l'une des premières places parmi les poëtes dramatiques du temps. — Malheureusement Fabre d'Eglantine se trouva amené à jouer un rôle politique où il compromit sa réputation littéraire. Secrétaire de Danton, ministre de la justice après l'insurrection du 10 août 1792, il représenta Paris à la Convention, où il vota la mort de Louis XVI. On le vit, en même temps, afficher une opulence que n'explique pas le produit assez faible de ses ouvrages dramatiques. Dans l'Assemblée, il proposa l'établissement du *maximum* et du calendrier républi-

coin, etc. Suivant Danton dans ses évolutions, il attaqua les Hébertistes, mais il fut lui-même arrêté quelques jours après. Accusé d'avoir reçu 100,000 francs pour falsifier un décret relatif à la liquidation de la Compagnie des Indes, 15 janvier 1794, il fut condamné comme faussaire et exécuté avec les Dantonistes, 5 avril 1794. Outre 17 comédies, il a laissé des poésies diverses, parmi lesquelles on cite la chanson : *Il pleut, il pleut, bergère*. Ses *Œuvres*, publiées en 1802, forment 2 vol. in-8°.

Fabre (Jean-Pierre), dit *de l'Aude*, homme d'Etat, né à Carcassonne en 1755, fut d'abord avocat au parlement de Toulouse. Partisan des réformes modérées à l'époque de la Révolution, il quitta la France pendant la Terreur, siégea en 1795 au conseil des Cinq-Cents, et prêta son appui au coup d'Etat du 18 brumaire. Membre du Tribunat, il proposa de déclarer la contribution foncière fixe et immuable, 1803, et fit décider, en 1804, l'établissement d'un impôt sur les boissons et la création de la régie des *Droits réunis*. Président du Tribunat, de 1804 à 1807, il siégea depuis au Sénat jusqu'en 1814. Alors il fut l'un des 63 sénateurs qui nommèrent un gouvernement provisoire. Membre de la Chambre des pairs créée par Louis XVIII en 1814, puis de celle que l'Empereur établit pendant les Cent-Jours, il se prononça, après la bataille de Waterloo, pour une seconde restauration des Bourbons. Déchu néanmoins de sa dignité de pair pendant quatre ans, il ne la recouvra qu'en 1819. Il mourut en 1832.

Fabre (Marie-Joseph-Victorin), littérateur, né à Jaujac (Ardèche) en 1785, se fit un nom dès l'âge de 20 ans. Rival de Millevoye, il l'emporta dans le concours poétique ouvert sur les *Embellissements de Paris*, 1811; l'année suivante, il donna une *Ode sur le Tasse*. Il eut aussi des succès en prose : on couronna ses *Eloges* de Boileau, 1805, de Corneille, 1808, de La Bruyère, 1810, de Montaigne, 1812, et son *Tableau littéraire de la France au* XVIII^e^ *siècle*, 1810. Il faisait aussi un cours d'éloquence à l'Athénée de Paris, dans lequel il prononça, en 1823, plusieurs leçons *sur les principes de la société civile*. Victorin Fabre avait refusé, sous l'Empire, toutes les offres de Napoléon. Il mourut en 1831. Ses *Œuvres* forment 4 vol. in-8°, 1844-1845.

Fabre (Raymond-Auguste), littérateur, frère du précédent, 1792-1859, a vécu dans une étroite union avec lui. Il fut jusqu'en 1831 l'un des rédacteurs de la *Tribune*. On a de lui : la *Calédonie*, poëme en 12 chants, 1823; le *Siége de Missolonghi*, 1826, etc. Ses *Œuvres* sont réunies à celles de Victorin.

Fabre (François-Xavier), peintre, né à Montpellier en 1766, fut élève de David. Il eut le grand prix en 1787 ; il alla ensuite à Rome, puis à Florence, où il se lia avec la comtesse d'Albany, veuve du dernier des Stuarts et d'Altieri. Légataire de celle-ci, 1824, il revint dans sa ville natale, à laquelle il laissa en mourant, 1837, un grand nombre de tableaux et d'objets d'art. — On cite ses paysages et ses portraits de *Canova* et d'*Alfieri*.

Fabretti (Raphael), antiquaire, né à Urbin (Italie) en 1618. Docteur à 18 ans, il compléta à Rome ses études sur l'antiquité. Après avoir occupé divers emplois, il fut nommé par Innocent XII conservateur en chef des archives du château Saint-Ange. Il mourut en 1700. — On a de lui : *De aquæductibus veteris Romæ*, 1680; *Columna Trajani*, 1683. Ses découvertes dans les catacombes ont été publiées dans son *Inscriptionum antiquarum descriptio*..., 1699, in-fol.

Fabri (Jacques). V. Lefèvre d'Etaples.

Fabri de Hilden. V. Fabrice.

Fabri de Peiresc. V. Peiresc.

Fabriano, ville de 9,000 hab., dans la province de Macerata (Italie), à 45 kil. O. du chef-lieu. Evêché. Papeteries.

Fabriano (Gentile), peintre italien, né à Fabriano vers 1370, ne paraît pas avoir été l'élève de Frà Angelico (né 17 ans après lui). Sa fresque d'Orvieto, 1417, lui valut le titre de *magister magistrorum*. Distingué par le sénat de Venise et par le pape Martin V, il exerça une influence considérable sur les artistes contemporains. — Le musée du Louvre possède de ce maître gracieux et délicat une *Présentation au Temple* qui porte la date de 1423.

Fabrice, **Fabrizio** ou **Fabricius** (Jérôme), anatomiste, né à Acquapendente, près d'Orviéto, en 1537. Elève de Fallope, il lui succéda, en 1562, à l'université de Padoue, dans la direction des travaux anatomiques. Sa réputation attira des étudiants de toute l'Europe, et la république de Venise prouva son admiration pour le professeur en construisant un plus vaste amphithéâtre d'anatomie, 1593. Fabrice mourut en 1619. — Ses *Œuvres complètes*, Leipzig, 1687, Leyde, 1723, in-fol., se composent de dissertations riches en observations nouvelles. Son principal mérite est d'avoir préparé la découverte de la circulation du sang, que l'on doit à Harvey, son élève.

Fabrice de Hilden ou **Fabri** (Guillaume), médecin, né à Hilden, près de Cologne, en 1560, se rendit, en 1586, à Lausanne, pour se perfectionner dans la chirurgie sous Griffon, professeur de cette ville. Médecin à Payerne, puis à Berne, il mourut en 1634. — Regardé comme restaurateur de la chirurgie en Allemagne, il a laissé des traités sur les fractures, les plaies à la tête et les plaies d'armes à feu. Recueillies par Beyer, ses Œuvres latines (*Opera omnia*, 1646, in-fol.) ont été traduites en allemand, en 1652.

Fabricius (C. Luscinus), consul romain, 282 av. J. C., délivra Thurium, qu'assiégeaient les Bruttiens et les Lucaniens, alliés des Samnites. Dans la guerre de Pyrrhus, il traita avec ce roi du rachat des prisonniers, et refusa ses présents, 281. Après avoir été blessé à Asculum, 279, il fut encore élu consul en 278 : il rejeta alors l'offre du médecin de Pyrrhus, qui s'engageait à empoisonner son maître. Censeur en 275, il se montra fort sévère. Il fut enterré aux frais du public; l'Etat dota ses filles. Plutarque a écrit sa *Vie*.

Fabricius (David), astronome allemand, né à Essen, 1561-1617, fut ami de Tycho-Brahé. Son fils, Jean, né à Osterla (Ostfrise), découvrit le premier, au moyen des télescopes par réfraction, les taches du soleil. On a de lui : *De Maculis in sole*, 1611, in-8°, ouvrage reproduit presque en entier par Lalande dans les *Mémoires de l'Académie*.

Fabricius (François), érudit, né à Duren, 1525-1573, vint suivre à Paris les cours de Turnèbe et de Ramus. Nommé recteur de l'école de Dusseldorf, vers 1550, il a donné des éditions de *Lysias*, 1554, *Paul Orose*, 1561, une *Histoire de Cicéron*, 1564, in-12, ainsi que des *Commentaires* sur cet orateur, etc.

Fabricius (Georges), philologue, né à Chemnitz, 1516, étudia l'antiquité en Italie. Il mourut directeur du collége de Meissen, 1571. On cite de lui 43 ouvrages, entre autres, *Roma*, description de Rome, réimprimée par Thysius et par Grævius dans leurs collections; *Poemata sacra*, 1560; *Poetarum veterum opera christiana*, 1564; *Rerum Germaniæ volumina duo*, 1560, etc.

Fabricius (Théodore), théologien, né à Anholt (comté de Zutphen), en 1501, enseigna l'hébreu à Cologne, puis à Wittemberg. Il finit par être pasteur et surintendant (évêque) protestant. Il mourut en 1559. On a de lui : *Institutiones grammaticæ in linguam sanctam*, 1528; *Tabulæ duæ de nominibus Hebræorum et de verbis*, 1545.

Fabricius (Jean-Albert), érudit allemand, né à Leipzig en 1668, devint, en 1699, professeur d'éloquence à Hambourg, où il mourut, en 1736. — On a de lui 128 ouvrages dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre d'érudition et de critique. On cite : *Bibliotheca latina*, dont la meilleure édition est celle d'Ernesti, Leipzig, 3 vol. in-8°, 1773; *Bibliotheca græca*, dont la meilleure édition est de Harless, Hambourg, 1790-1812, 14 vol. in-4°; *Bibliotheca latina*, 3 vol.; *Bibliotheca ecclesiastica*, 1718; *Bibliotheca latina mediæ et infimæ ætatis*, achevée, après la mort de Fabricius, par Schœttgen, 6 vol. in-4°, Padoue, 1754.

Fabricius (Jean-Chrétien), entomologiste danois, né à Tondern (Slesvig), en 1743, acheva ses études à Upsal, sous Linné, dont il fut le meilleur élève. Nommé professeur d'histoire naturelle à l'Université de Kiel, il publia *Systema Entomologiæ*, 4 vol. in-8°, 1775, ouvrage dans lequel il classe les insectes d'après les organes de la bouche et la forme des mâchoires. Il donna encore *Philosophia entomologica*, 1778, sur le plan de la philosophie botanique de Linné, etc. Continuellement occupé à étendre et à exposer son système, il visitait chaque année une partie de l'Europe, nouant des relations avec les savants. — Il mourut en 1807.

Fabrique, conseil de laïques chargés d'administrer les biens et les revenus d'une paroisse. On appelle généralement les membres *marguilliers* ou *fabriciens*.

Fabrizio. V. Fabrice d'Acquapendente.

Fabroni (Ange) ou **Fabbroni**, biographe italien, né à Marradi (Toscane), en 1732, fit ses études à Rome, où il s'exerça de bonne heure à écrire en latin en composant l'*Histoire de Clément XII*. Appréciateur de son mérite, le grand-duc de Toscane, Léopold I^er^, le nomma

prieur de Saint-Laurent, à Florence, 1767, et lui fournit les moyens de visiter les principales villes d'Europe. A son retour, Fabroni publia ses *Vitæ Italorum*, en 20 vol. in-8°, dont les deux derniers parurent après la mort de l'auteur. De plus, il rédigea pendant 25 ans le *Journal des Savants* (1771-1796) en italien, et écrivit dans la même langue les *Eloges* de Dante, d'Ange Politien, d'Arioste et du Tasse, etc., sans compter les *Vies de Léon X*, de *Laurent le Magnifique* et de *Côme de Médicis*, de *Pétrarque*, en latin. Il mourut en 1803.

Fabroni (Jean-Valentin-Mathias), naturaliste, né à Florence, 1752, fut distingué de bonne heure par le grand-duc Léopold Ier, qui l'envoya, avec Fontana, constater les progrès faits par les sciences en Angleterre et en France. Le gouvernement français, en occupant la Toscane, s'attacha ce savant, qui conserva son influence, après la restauration de Ferdinand, son ancien élève. Fabroni mourut en 1822. — Il avait ouvert la route du mont Genèvre et commencé celle de la Corniche. Ses ouvrages touchent tous les points de la science, sans cependant avoir rien d'original.

Fabrot (Charles-Annibal), jurisconsulte, né à Aix (Provence), en 1580. Appelé à Paris par Guillaume Du Vair, il revint, en 1622, dans sa ville natale; il prépara la traduction latine des *Basiliques* ou lois de l'empire grec, remplaçant par des sommaires tirés des glossateurs, les treize livres qui manquaient sur soixante. Son travail fut publié à Paris (1647, in-fol.), où Fabrot demeura jusqu'à sa mort, 1659. — On a encore de lui une édition des *Institutes* de Justinien, avec les notes de Cujas; *Jac. Cujacii opera omnia*, 1655, etc.

Fabulinus, dieu protecteur des enfants, quand ils commençaient à parler (chez les Romains).

Fabvier (Charles-Nicolas), général français, né à Pont-à-Mousson en 1782, entra de bonne heure à l'Ecole polytechnique. Après avoir combattu, en 1805, à Dürnstein, il fit partie des missions militaires envoyées par Napoléon Ier au sultan Sélim et à Feth-Ali-Shah (V. ces noms). Promu capitaine à son retour, il fut aide de camp de Marmont à la journée de Salamanque, 1812. Le maréchal le chargea alors d'aller rendre compte à l'empereur de la situation des affaires, et Fabvier put gagner à la Moskowa le grade de chef d'escadron. Créé colonel en 1813, il devint chef d'état-major de onze corps d'armée; en 1814, il fut blessé deux fois sous les murs de Paris, et signa la capitulation au nom de Mortier et de Marmont. Mis en disponibilité par la Restauration, Fabvier fut encore chef d'état-major dans la mission pacifique dont le dernier de ces maréchaux fut chargé à Lyon en 1817 : il publia à ce sujet une brochure qui donna lieu à un procès où Fabvier fut condamné en dernier ressort. Inquiété par la police, au milieu des spéculations commerciales auxquelles il se livrait, il alla offrir son épée à l'insurrection grecque, 1823. Il ne put cependant empêcher la reddition d'Athènes, 1827. Après la révolution de 1830, à laquelle il prit une part importante, il devint maréchal de camp, 1831, lieutenant général, 1839, pair de France, 1845: à ce dernier titre, il appuya la pétition du prince Jérôme Bonaparte, qui demandait à rentrer en France, 1847. Sous la seconde République, il fut nommé ambassadeur en Turquie, puis en Danemark, et, en 1849, porté à l'Assemblée législative par le département de la Meurthe. Il mourut dans la retraite en 1855. — On a de lui : *Lyon en* 1817; *Opérations du sixième corps en* 1814; *Orient*, 1840, in-8°.

Facardin. V. Fakhr-Eddin.

Facciolato ou **Facciolati** (Jacques), érudit italien, né à Toreglia, près de Padoue, en 1684. Professeur, puis recteur du séminaire de cette dernière ville, il donna aux élèves des éditions nouvelles et améliorées des lexiques de Schrevelius, de Calepin, etc., de concert avec Forcellini (V. ce nom), qui entreprit, à son instigation, le *Lexicon totius latinitatis*. Nommé professeur de logique à l'université de Padoue, il en écrivit l'histoire sous les titres de *Syntagmata*, 1750, et de *Fasti*, 1756. Il mourut en 1769.

Fachingen, village de la Hesse-Nassau, à 1 kil. S. de Diez, sur la Lahn. Eaux minérales.

Facino Cane (Bonifacio), condottiere italien, né à Santhia en 1360, s'attacha à Jean-Galéas Visconti, 1er duc de Milan. Après la mort de ce dernier, il visa à l'indépendance. Maître d'Alexandrie, 1404, de Plaisance, 1406, et plus tard de Pavie, il avait poussé Gênes à se soulever contre Boucicaut, 1409. Surpris par la mort, il laissa ses conquêtes et son armée, 1412, à sa veuve, qui les porta en dot à Philippe-Marie Visconti.

Factions du Cirque, troupes de cochers qui se disputaient le prix dans les courses de chars à Rome, et plus tard, à Constantinople. On les distinguait par la couleur des vêtements. Dans la dernière ville, elles représentèrent souvent des partis politiques, comme il arriva sous Justinien. Cet empereur favorisait la faction des *bleus*, parce que les amis de la famille d'Anastase protégeaient les *verts*. La rivalité des uns et des autres amena la sédition *Nika* ou *victoire*, dans laquelle 30,000 individus périrent, 532.

Factorerie, nom donné aux comptoirs ou établissements de commerce fondés dans les pays où la France n'a pas de colonies.

Facultés, corps de professeurs chargés de donner l'enseignement supérieur et de conférer les grades. Avant la Révolution, on distinguait 4 facultés, celles de théologie, de médecine, de droit et des arts. La dernière comprenait les sciences et les lettres, qui forment de nos jours deux facultés distinctes. Des facultés de théologie sont établies à Aix, Bordeaux, Paris, Lyon, Rouen (catholiques), et pour les protestants à Montauban. Il y a des facultés de médecine à Paris, Montpellier et Nancy, et de droit à Aix, Caen, Dijon, Grenoble, Nancy, Paris, Poitiers, Rennes, Bordeaux et Toulouse. Chaque académie universitaire possède une faculté de lettres et une faculté de sciences installées au chef-lieu (V. France. *Instruction publique*), sauf dans celle de Douai et d'Aix, où les facultés des sciences siègent à Lille et à Marseille. On vient de créer des Facultés

Faenza, *Faventia*, v. d'Italie, dans la prov. de Ravenne, sur le Lamone, à la jonction du canal Zanelli, qui fait communiquer la mer avec le Pô di Primaro, à 27 kil. S. O. du chef-lieu, par 44°16′47″ lat. N. et 9° 32′ 48″ long. E. — Elle a un évêché et plusieurs édifices remarquables (cathédrale, hôtel de ville, théâtre, etc.). Fabriques de soieries et de papiers. On y produit aussi des faïences (*majolica*), genre de poteries auxquelles elle aurait donné son nom. La population est de 36,000 âmes. — Totila y battit les Grecs en 541. Faenza, réunie aux Etats de l'Eglise par Jules II (1509), fait partie du royaume d'Italie depuis 1860.

Faerne (Gabriel), poëte latin moderne, né à Crémone dans la première moitié du XVIe s. Sur l'invitation de Pie V, il prépara un choix de *Fables* d'Esope et d'auteurs anciens qu'il mit lui-même en vers latins. Il mourut (1561) avant d'avoir terminé son œuvre, qui parut en 1564, in-12. De Thou l'accusa, à tort, d'avoir pillé, puis supprimé un manuscrit de Phèdre, alors inconnu. Perrault a donné une traduction en vers français des *Fables* de Faerne, 1699, in-12.

Færoe (Iles). V. *Fœroe*.

Faes (Pierre van der). V. Lély.

Fagan (Christophe-Barthélemy), auteur dramatique, né à Paris, 1702-1755. Il a donné au Théâtre-Français le *Rendez-Vous*, les *Originaux*, etc., et plusieurs pièces au Théâtre-Italien et au Théâtre de la Foire. Il a été le collaborateur de Panard et de Favart.

Fagaras ou **Fogaras**, v. de Transylvanie (empire d'Autriche), sur la rive g. de l'Aluta, à 60 kil. N. O. de Kronstadt, son chef-lieu de cercle. Evêché grec-uni, beau pont; 5,000 hab

Fagel (Gaspard), député-pensionnaire de Harlem, sa ville natale, né en 1629, s'attacha, en 1672, à la cause de Guillaume d'Orange. Il combattit la paix de Nimègue et prépara la descente de Guillaume en Angleterre, 1688, mais il mourut peu après.

Fagel (Henri), né à La Haye, 1706-1790, de la famille du précédent, et, comme lui, greffier des Etats-Généraux, contribua, en 1747, à l'élévation de Guillaume V au stathoudérat. — Son petit-fils, Henri, s'exila avec la famille d'Orange en 1794. Il signa le manifeste qui appelait les Hollandais à un soulèvement en 1813, et mourut en 1834, ministre secrétaire d'Etat.

Fagiuoli (Jean-Baptiste), littérateur italien, né à Florence, 1660-1742, célèbre par ses poésies burlesques. Il a été l'un des fondateurs de l'Académie des *Apatistes*.

Fagnano (Jules-Charles, comte), mathématicien, né à Sinigaglia, 1682-1766. Au frontispice d'un de ses livres, est gravée la figure de la courbe *lemniscate*, dont il a recherché surtout les propriétés et les usages.

Fagnes (La), ancien pays de France, compris aujourd'hui dans l'arrondissement d'Avesnes (Nord).

Fagnes, V. Ardennes.

Fagon (Gui-Crescent), médecin de Louis XIV, né à Paris, 1638-1718, était neveu de Gui de la Brosse, connu par une thèse sur la circulation du sang, 1665; et sou-

tenu par madame de Maintenon, il devint médecin de la reine Marie-Thérèse, 1680, des enfants de France, 1683, et, 10 ans après, du roi. Il fut nommé, en 1698, surintendant du jardin royal, où il était depuis longtemps professeur de physique et de chimie. Dès 1665, il avait pris part à la rédaction du catalogue ou *Hortus regius*, qu'il enrichit d'un petit poëme latin. Membre de l'Académie des sciences, 1699, il donna : *les Qualités du Quinquina*, 1705, in-12. Il fut le protecteur de Tournefort.

Fa-hian, voyageur chinois du IV^e s., instruit par les disciples de Bouddha, parcourut une partie de l'Asie et a laissé de son voyage une relation curieuse, qu'Abel Rémusat a traduite sous ce titre : *Foe-Koue-Ki*, ou *Relations des royaumes bouddhiques, voyage dans la Tartarie, dans l'Afghanistan et dans l'Inde, à la fin du* IV^e *siècle*, 1836, in-4°. M. Charton en a donné une nouvelle édition dans les *Voyageurs anciens et modernes*.

Fahrenheit (Gabriel-Daniel), physicien, né à Danzig, 1690-1740, vécut longtemps en Hollande. Vers 1720 il eut l'idée de remplacer l'alcool par le mercure dans la construction du thermomètre. Son appareil n'est guère en usage qu'en Angleterre : il est divisé en 212 degrés. « Pour convertir en degrés centigrades, dit M. Figuier, une température exprimée en degrés de Fahrenheit, il suffit d'en retrancher 32 et de multiplier le reste par 5/9. » Il construisit aussi un aréomètre qui a été imité par Tralles, Nicholson et Charles.

Fahrwasser (Neu-), port de Dantzig, à 4 kil. N. de cette ville (Prusse), sur la Baltique, à l'emb. du bras occidental de la Vistule.

Faide ou **Fehde**. Ce terme, d'origine germanique, indiquait, au moyen âge, la guerre privée.

Faidit. Ce mot, dérivé du précédent, signifiait proscrit. On l'appliqua, au XIII^e s., aux Albigeois dépouillés de leurs biens et bannis de leur pays par les croisés du Nord.

Faidit (Gaucelm), troubadour, né à Uzerche (Corrèze), mourut vers 1220. Il fut recherché par Richard Cœur-de-Lion, dont la mort, 1199, inspira au poëte ses plus beaux vers. D'autres poésies de Faidit roulent sur l'amour ; beaucoup sont adressées à Marie de Ventadour.

Faim (La), déesse des anciens, fille de la Nuit, selon Hésiode.

Fain (Pierre), architecte du XVI^e s., qui éleva le château de Gaillon, 1509. Il était né à Rouen.

Fain (Agathon-Jean-François, baron), historien, né à Paris, 1778-1837. Surnuméraire au comité militaire de la Convention, il passa des bureaux du Directoire à la secrétairie d'État sous le consulat. Nommé secrétaire-archiviste du cabinet de l'empereur, 1806, il suivit Napoléon I^{er} dans tous ses voyages jusqu'à l'abdication de 1814. L'année suivante, il l'accompagnait encore dans la campagne de Waterloo. Après une retraite de 15 années consacrée à rédiger ses souvenirs sur l'Empire, il devint, en 1830, premier secrétaire du roi Louis-Philippe, administrateur par deux fois de la liste civile, et, en 1834, député du Loiret. On a de lui : *Manuscrits de l'an III, de* 1812, *de* 1813, *de* 1814 : ils contiennent le précis des événements de ces années.

Fainéants (Rois), nom donné aux mérovingiens qui régnèrent depuis la mort de Dagobert I^{er} jusqu'à l'avénement des Carlovingiens, 638-752. (V. *France, tableau chronologique des dynasties*). Tenus en tutelle par les maires du palais, ils paraissaient une fois par an aux Champs de Mars et mouraient fort jeunes. — Le dernier carlovingien, Louis V, 986-987, porte aussi le surnom de *Fainéant*.

Fains, commune de 1,500 hab. sur l'Ornain, à 3 kil. N. O. de Bar-le-Duc (Meuse). — Filature de coton. Dans les environs, vestiges d'un camp romain.

Fairfax (Édouard), poëte anglais, né à Denton (Yorkshire), mourut en 1632. Il a publié, en 1600, une traduction de la *Jérusalem délivrée*, qui se distingue par sa fidélité et l'harmonie de la versification.

Fairfax (Thomas), général anglais, neveu du précédent, né à Denton, 1611-1671, était partisan des idées presbytériennes quand la guerre éclata entre Charles I^{er} et le Long-Parlement. Rattaché au dernier, il se distingua à Marston-Moor, 1644, et succéda au comte d'Essex comme général en chef. Vainqueur à Naseby, 1646, il écrasa les derniers royalistes à Colchester, 1648, mais ne siégea point parmi les juges du roi qu'il essaya vainement de sauver. Après avoir défait les niveleurs à Burford, il refusa de combattre les Écossais qui avaient proclamé Charles II, 1650, et rentra dans la vie privée. Il n'en sortit qu'en 1659 pour se joindre à Monk et solliciter Charles II, qui alors était à La Haye, de reprendre la couronne. Dans sa dernière retraite, il composa ses *Mémoires*, 1699, in-8°. Compté parmi les poëtes et les orateurs contemporains, il prit aussi part à la publication de la *Bible polyglotte*.

Fair-Head (*belle-tête*), cap situé au N. E. de l'Irlande, sur le canal du Nord, et la côte du comté d'Antrim. — *Robodgium promontorium* autrefois.

Faisans (Île des) ou de **la Conférence**, petite île de la Bidassoa, vers l'embouchure de ce cours d'eau ; Mazarin et Louis de Haro y négocièrent le traité des Pyrénées, 1659. — Elle est aujourd'hui indivise entre la France l'Espagne sur les limites desquelles elle est située.

Faisceaux, *fasces*, symbole de l'autorité souveraine à Rome, consistant en baguettes de bouleau réunies par une lanière de cuir. Hors de Rome, les licteurs, qui portaient les faisceaux, y attachaient une hache ; à Rome les dictateurs avaient seuls le droit de la garder dans les faisceaux qui les précédaient. La hache était le signe du droit de vie et de mort. Le général vainqueur faisait porter devant lui des faisceaux ornés de laurier (*fasces laureati*).

Faitage, droit des vassaux de prendre dans la forêt seigneuriale la pièce de bois qui devait faire le *faitage* de leur maison. — Droit annuel perçu par le seigneur sur toute maison bâtie par les vassaux sur son domaine.

Fakenham, v. du Norfolk (Angleterre), sur le Wensum. Marché important de céréales ; 2,500 hab.

Fakhr-eddin ou **Facardin**, émir des Druzes, né en 1584, s'agrandit au delà du Liban avec l'aide de Ferdinand, grand-duc de Toscane, 1608. Vaincu plus tard par Amurat IV, il fut envoyé à Constantinople où le sultan le fit décapiter, 1635.

Fakhr-eddin, historien arabe, vivait vers 1302. On a de lui une histoire des Khalifes jusqu'à la ruine de Bagdad, 1258. Diverses parties ont été traduites, comme le règne d'Haroun-al-Raschid par S. de Sacy, la chute des Ommiades par Am. Jourdain, etc.

Fakhr-eddin-ar-Razi, docteur musulman, né à Réi en Perse, 1150-1210. Il professa longtemps à Hérat où il s'occupa des sciences les plus diverses. Ses ouvrages sont devenus classiques dans les pays de l'islamisme ; ils traitent de religion, de philosophie, etc.

Fakirs ou **Faquirs**, moines mendiants de l'Hindoustan, où ils sont au nombre d'un million environ. Leur nom vient de l'arabe *fahkar* (pauvre). Quelques-uns s'adonnent à l'étude des lois et du Koran dans les mosquées. La plupart mènent une vie errante. D'autres enfin se livrent à des exercices d'une pénitence exagérée.

Falaba, capitale du royaume de *Soulima* ou *Soulimana* (Guinée supérieure), par 9°49′ lat. N. ; 6,000 hab.

Falachas, tribu juive qui paraît établie dans les cantons de Dember, Sakket, etc. (Abyssinie), depuis la conquête de la Judée par Nabuchodonosor vers 596 av. J. C. Ils ont conservé leur religion et se livrent à l'industrie.

Falaise, ch.-l. d'arr. (Calvados), à 34 kil. S. E. de Caen, par 48°53′55″ de lat. N., et 2°32′9″ de long. O., dans une position accidentée près de l'Ante. Population, 8,428 hab. Patrie de Guillaume le Conquérant, à qui une statue a été élevée en 1851. La bonneterie de coton y occupe plus de 4,000 métiers. Il y a encore des filatures et des teintureries. La foire de *Guibray*, qui se tient le 15 août, dans le faubourg de ce nom, donne lieu à un grand trafic en chevaux, bestiaux et laines. — Connue dès le IX^e siècle, Falaise avait un château construit au XI^e siècle, lequel fut ruiné par Henri IV qui prit la ville d'assaut, en 1590. Dans l'intervalle, Falaise avait été assiégée plusieurs fois dans les guerres contre les Anglais et pendant les guerres de religion.

Falarique, *falarica*, arme offensive que les Romains auraient empruntée aux Espagnols pendant la seconde guerre punique : lancée avec une baliste, cette espèce de javelot était principalement employée, dans la défense des villes, à incendier, à l'aide de matières enflammées, les tours de bois dressées par les assiégeants.

Falbaire. V. **Fenouillot**.

Falcand (Hugues), peut-être *Fulcandus*, *Foucault*, historien sicilien d'origine normande, a écrit, dans la seconde moitié du XII^e siècle, un livre : *de Tyrannide Siculorum*, dont Gibbon a fait l'éloge. Il traite des règnes des deux Guillaume.

Falcieri (Biagio), peintre italien de l'école vénitienne, né à San-Ambrogio (Véronais), 1628-1703, a

composé beaucoup de tableaux, où l'on remarque de la chaleur et de l'imagination. Ils sont surtout à Vérone et au château de la Mirandole.

Falcon, cap, situé en Algérie par 35°50° lat. N. et 3°7′ long. O., au N. O. d'Oran.

Falcone (Benedetto), né à Bénévent (Italie), vivait au XIIe siècle. Il a écrit une *Chronique* des événements de 1102 à 1140, avec une énergie rare, mais dans un style barbare.

Falconer (William), poëte anglais, né à Edimbourg en 1730. Obligé de prendre service dans la marine, il s'y fit une carrière. Il lui dut encore son chef-d'œuvre, le *Naufrage*, qui n'a qu'un défaut, l'abus des termes techniques, 1762. Il donna aussi un *Dictionnaire de marine*, en 1769, et périt en mer, près du Cap, dans la même année.

Falconet (Etienne-Maurice), sculpteur, né à Paris, 1716-1791, d'une famille pauvre, a été élève de Lemoine. Plusieurs de ses ouvrages placés dans les églises ont péri pendant la révolution; mais son chef-d'œuvre, la statue équestre et colossale de Pierre le Grand dont le piédestal est taillé dans un morceau de roc, et qu'il érigea à Saint-Pétersbourg, 1766-1778, conservera son nom. Instruit dans les langues anciennes, il a beaucoup écrit, 6 vol. in-8°; mais doué de plus d'imagination que de goût, il porta dans la critique une âpreté qu'égale seule son estime pour lui-même.

Falconnetto (Giovanni-Maria), d'une famille de peintres, né à Vérone, 1458-1534, fut un peintre distingué, mais surtout un architecte remarquable. Il a élevé de beaux monuments à Padoue.

Falconia (Proba), femme poëte qui vivait au IVe s.; elle était probablement d'Italie. On lui doit un *Cento Virgilianus*, dédié à Honorius, en vers hexamètres, empruntés à Virgile, et renfermant les principales histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament. Très-célèbre au moyen âge, ce livre a été souvent imprimé.

Falconieri (Octave), archéologue italien, 1646-1676. Haut dignitaire de l'Église romaine, il a publié avec additions la *Roma antica* de Nardini, 1666, in-4°, et donné *Inscriptiones athleticæ*, Rome, 1668, in-4°.

Falémé, affluent principal du Sénégal, sur la rive gauche. Son cours, dont la direction est du S. E. au N. O., est de 900 kil.

Faléries, *Falerii*, *Falisca*, l'une des 12 cités de l'antique Etrurie, située dans la partie S. de cette région et non loin du Tibre. Fondée, selon Caton, par les Pélasges, et habitée, au dire de Strabon, par un peuple étranger aux Etrusques, elle se livra d'elle-même au romain Camille qui l'assiégeait, 394 av. J. C. Elle reçut, plus tard, une colonie romaine. — Ses ruines sont près de *Civita Castellana*. Faleries était la capitale des Falisques.

Falerne, *Falernum*, ville située au midi du Latium (Italie ancienne), près du Vulturne et de la colline célèbre de Massique. Son territoire donnait un vin qui, au jugement des anciens, venait immédiatement après le Cécube.

Falieri, famille qui a donné trois doges à la république de Venise: Vitale, qui mourut en 1096, fonda la célèbre fête de Saint-Marc, 1094; Ordelafe, élu en 1102, acquit de Baudouin Ier, roi de Jérusalem, d'importants priviléges en Palestine; il releva Venise incendiée, reprit Zara sur les Hongrois, 1115, et mourut en 1117; Marino Faliero, né en 1274, devint doge à 80 ans. Après avoir signé une trêve avec les Génois vainqueurs à l'île de Sapienza, il conspira avec des plébéiens pour renverser l'aristocratie. Marino était irrité de la légère punition infligée par le tribunal de la Quarantie criminelle au jeune patricien Steno qui avait insulté la dogaresse. Le complot fut révélé au conseil des Dix, qui, assisté de vingt nobles, condamna le chef de la république à mort. Marino fut décapité, 17 avril 1355.

Faliscus. V. Gratius.

Falisques. V. Falérie**s**.

Falk (Jean-Daniel), poëte satirique et philanthrope allemand, né à Dantzig, 1768-1826, fils d'un pauvre perruquier, surmonta tous les obstacles, et, dès 1796, attira l'attention de Wieland par ses productions poétiques, les *Héros*, l'*Homme*, les *Saints tombeaux à Kom*, les *Prières*. Sa pièce satirique, les *Chats-Huants*, fit beaucoup de bruit. Il vint s'établir à Weimar, et s'éleva quelquefois, dans le genre de la satire, comme dans la comédie d'*Amphitryon* et le drame de *Prométhée*. Il écrivit dans beaucoup de journaux et fonda lui-même un journal de critique, *l'Elysée et le Tartare*.

Falkenstein, ville du cercle de Zwickau (royaume de Saxe), sur la Golzch, à 12 kil E. de Plauen. Mines d'étain; 2,600 hab.

Falkirk (*Ecclesbræ*), ville du comté de Stirling (Ecosse), à 20 kil. S. du chef-lieu, sur le canal de Forth et Clyde; 8,000 hab. — Renommée pour ses marchés de chevaux et de bétail, Falkirk possède dans les environs les *Carron works*, fonderies les plus importantes de la Grande-Bretagne. Batailles fameuses de 1298 et de 1746. — Il s'y tenait autrefois un concours annuel de joueurs de cornemuse.

Falkland, ville du comté de Fife (Ecosse), à 16 kil. O. de Cupar; 2,800 hab. Château qui a été la résidence de Jacques VI. — La famille Carey en a tiré son titre. (V. ci-dessous.)

Falkland (Iles) ou **Malouines** (V. ce dernier mot). On donne aussi le nom de Falkland à l'île occidentale de ce groupe.

Falkland (Lucien **Carey**, vicomte), homme d'Etat anglais, né à Burford (comté d'Oxford), vers 1610. Gentilhomme de la chambre de Charles Ier, il siégea au 4e et au 5e parlements tenus sous ce prince. Après avoir fait de l'opposition à Strafford, il se rattacha au roi, devint secrétaire d'Etat, puis, découragé par la guerre civile, 1642, se fit tuer, en quelque sorte, à la journée de Newbury, 20 septembre 1643.

Falkœping, ville de Suède (Westro-Gothie ou Skaraborg), à l'O. du lac Wetter. — Défaite d'Albert de Mecklembourg par Marguerite de Valdemar, en 1388.

Falksen, village de Moldavie, à 110 kil. S. E. de Jassy, sur le Pruth. Pierre le Grand, enveloppé par les Turcs, leur échappa au prix d'Azov, qu'il leur rendit par un traité, 1711.

Fallope, **Fallopio** ou **Fallopius** (Gabriel), anatomiste, né à Modène, 1523-1562, après avoir étudié en Italie et dans les principales contrées d'Europe, professa à Ferrare, à Pise, et enfin à Padoue où il succéda à Vesale. Dans cette ville il dirigea encore le Jardin botanique créé en 1545. Il fut aussi chirurgien habile. La dernière édition de ses œuvres a pour titre: *Opera genuina omnia*, Francfort, 1600, 4 vol. in-4°. — Son principal ouvrage, *Observationes anatomicæ*, contient une excellente description de l'oreille interne, etc.

Falmouth (*Volubæ portus*, *Volmatum*, *Cenonis Ostium*), port du comté de Cornouailles (Angleterre), par 50° 9′ 14″ lat. N. et 7° 24′ 25″ long. O., à 70 kil. S. O. de Launceston. Située sur une baie profonde formée par l'embouchure du Fal, la ville a 8,000 hab. Elle est défendue par deux forts. La pêche de la sardine y est active. Son port, vaste et sûr, reçoit les plus gros vaisseaux, même de guerre.

False, baie au S. de l'Afrique, à l'O. de la presqu'île du Cap. Elle sert de relâche pendant l'hiver; elle a 40 kil. de largeur.

Falstaff ou **Falstolf** (Sir John), capitaine anglais, né à Caister-Castle (Norfolk) en 1377. Il se distingua dans la guerre de Cent Ans, depuis Azincourt, 1415, jusqu'à Patay, 1429, où Jeanne d'Arc l'obligea à fuir. Il mourut en 1449. — Dans *Henri IV*, etc., Shakespeare a fait de ce personnage un type de fanfaron et de libertin que l'histoire ne reconnaît pas dans le vrai Falstaff.

Falster, île de Danemark, au S. de Seeland, à l'O. de Moën et à l'E. de Laaland, entre 54° 34′ et 54° 58′ lat. N. et entre 9° 25′ et 9° 41′ long. E. Sa superficie est de 370 kil. carrés. — Unie, peu élevée, boisée et fertile, elle est surnommée le verger du Danemark; 20,000 hab. — *Niekœbing* est le chef-lieu.

Falsterbo, cap de Suède qui termine au S. la presqu'île scandinave, par 55° 23′ 8″ lat. N. et 10° 29′ 2″ long. E.

Faltchi ou **Faltsi**. V. Falksen.

Falun ou **Fahlun**, ville de Suède, chef-lieu du lan ou département de son nom, lequel est appelé aussi Stora-Kopparberg (ancienne Dalécarlie). Située à 190 kil. N. O. de Stockholm, dans une vallée au N. du lac Runn, elle a 7,000 hab. On y fabrique des toiles, des rubans, des pipes, des cotonnades, des lainages; on y travaille le fer, etc. Falun est connue surtout par ses mines de cuivre, les plus considérables de Suède et exploitées depuis 1,100 ans. Il y a aussi une source minérale. Célèbre école de mines.

Famagouste, port de l'île de Chypre sur la côte orientale, à 30 kil. S. E. de Nicosie, s'appela successivement *Arsinoé*, en l'honneur de la sœur de Ptolémée Philadelphe, son fondateur, et *Fama Augusta*. — Elle a suivi les destinées de l'île de Chypre jusqu'en 1571. Ruinée alors par le siége qu'elle soutint contre les Turcs,

elle fut encore bouleversée en 1755 par un tremblement de terre; elle ne s'est pas relevée depuis.

Famars (*Fanum Martis*), commune de 850 hab., près de l'Escaut, à 5 kil. S. de Valenciennes (Nord). L'origine de ce village est un temple de Mars (*fanum Martis*) qui devint, après la ruine de Bavay, une forteresse et même une ville considérable; des fouilles récentes ont découvert de nombreux vestiges gallo-romains. — En 1793, on y établit un camp où Dampierre fut enterré.

Famène (*Famiensis ager*), petit pays du Luxembourg (Belgique), où se trouve *Marche-en-Famène*. Il doit son nom à un ancien peuple appelé par César *Pœrmani* ou *Phœmani*.

Famièh, ville médiocre de Syrie (Turquie d'Asie), sur l'Oronte, à 210 kil. N. de Damas, s'appelait *Apamée* dans l'antiquité; 2.000 habitants.

Familiers, affiliés de l'inquisition ou saint-office.

Famille (Pacte de), traité d'alliance défensive conclu en 1761 (15 août) entre les deux branches de la maison de Bourbon qui régnaient en France et en Espagne. On devait inviter les Bourbons de Parme et de Naples à y accéder. Négocié par le duc de Choiseul, ministre de Louis XV, le pacte de famille n'empêcha pas la France de signer le déplorable traité de Paris qui termina la guerre de Sept Ans. Il fut encore invoqué par la France pendant la guerre d'Amérique, par l'Espagne quand elle se déclara en 1793 contre la Convention, enfin par Louis XVIII au début de l'expédition conduite par le duc d'Angoulême au delà des Pyrénées pour rétablir Ferdinand VII (V. ce nom) en 1823.

Famin (Stanislas-Marie-César), historien, né à Marseille, 1799-1853. Chancelier de consulat à Palerme, à Naples, à Gênes, puis de légation à Lisbonne, à Londres, à Pétersbourg, consul à Jassy, etc., il a préparé divers ouvrages: *Peintures, bronzes, etc., du musée de Naples*, 1832; *Invasions des Sarrasins en Italie*, 1843; *Histoire de la rivalité et du protectorat des églises chrétiennes en Orient*, 1853, etc. D'autres sont inédits encore.

Famine (pacte de), association formée sous le règne de Louis XV, sous prétexte d'assurer l'approvisionnement de Paris en blés, mais en réalité, pour spéculer sur le prix des grains. Conclue en 1765 pour douze ans, *au nom du Roi*, par le sieur Malisset, passant contrat avec le contrôleur général des finances, Laverdy, elle provoqua en 1768 et en 1769 une cherté excessive. Le Prévost de Beaumont (*V. ce nom*), qui osa la dénoncer au parlement de Rouen, fut mis à la Bastille où il resta vingt-deux ans. Soutenue par Louis XV, qui avait part aux bénéfices, et par plusieurs ministres, la société poursuivit ses odieuses opérations jusque sous le règne de Louis XVI. Turgot, qui voulut la combattre, eut à soutenir contre elle la *guerre des Farines* (*V.* Farines), et fut enfin renvoyé. Renouvelé en 1777, le pacte de Famine dura jusqu'en 1789.

Famine (Port-). V. Port-Famine.

Fampoux, village du Pas-de-Calais, à 8 kil. N. O. d'Arras. En 1846, un convoi du chemin de fer du Nord fut englouti dans les marais qui l'environnent.

Fanæ ou **Fatuæ**, nymphes qui annonçaient l'avenir chez les Romains.

Fanagoria. V. Phanagoria.

Fanariotes, Grecs de Constantinople qui habitent un quartier appelé *Fanar* ou *Fanal*, et situé sur le port. Après la conquête ottomane, ils s'insinuèrent auprès du sultan comme simples traducteurs, fonction humble à l'origine, et convertie en charge officielle, 1669, en faveur du médecin Panayotaki qui fut le premier *drogman du divan*. Les Fanariotes, investis dès lors d'une influence considérable, se substituèrent, en 1711, aux hospodars nationaux de Moldavie et de Valachie; leur avide et violente administration amena dans ces deux pays le soulèvement d'où sortit l'insurrection grecque, 1821. Les Fanariotes, banquiers et négociants, trafiquaient encore des emplois de l'État, et comme intendants, administraient à leur guise les biens et les domaines des riches Turcs.

Fanatiques, *Fanatici*, prêtres de Cybèle, de Bellone ou d'Isis, qui étaient animés d'une sorte de fureur religieuse.

Fanion ou Fanon (de l'allemand *fahne*, drapeau), drapeau en serge porté après 1667, en tête de chaque brigade, pour éviter la confusion dans le transport des bagages. Il servit au XVIII[e] siècle à distinguer les compagnies d'infanterie; aujourd'hui, il distingue les bataillons.

Fanjeaux, *Fanum Jovis*, ch.-l. de canton, à 22 kil. S. E. de Castelnaudary (Aude), sur une éminence; l'église est bâtie sur les ruines d'un temple de Jupiter, que contenait un ancien fort romain, origine de la ville actuelle; 1.510 hab.

Fannius, nom d'une famille plébéienne de Rome, *gens Fannia*, qui a donné des tribuns et des consuls à la République.

Fano, *Fanum Fortunæ*, v. du royaume d'Italie, dans la province et à 11 kil. S. E. de Pesaro, à l'embouchure du Métaure, sur l'Adriatique, dans une situation très-salubre. Son petit port fait un commerce assez actif. — On y trouve une belle bibliothèque et un arc de triomphe érigé en l'honneur d'Auguste. Antérieurement on y avait élevé, en mémoire de la défaite d'Asdrubal, frère d'Annibal, le temple de la Fortune auquel elle doit son nom. Patrie de Clément VIII. — Il y a un évêché, des fabriques de soieries; 9,000 hab.

Fano, île de la mer Ionienne, au N. O. de Corfou, où d'Anville a placé *Ogygie*, l'île de Calypso.

Fanöe, nom de deux îles danoises. L'une, située près de Laaland, est d'importance médiocre. L'autre, sur la côte O. du Jutland, vis-à-vis la ville de Ribe, est longue de 14 kil.; elle a 2,500 hab. qui vivent de la pêche et de constructions navales.

Fanshawe (Richard), poëte et diplomate, né à Ware-Park (Hertford), en 1608. Il se livra aux lettres avant d'occuper à Madrid les fonctions de secrétaire d'ambassade. Attaché à la cause des Stuarts qu'il servit pendant leur lutte contre le Long-Parlement, il fut pris à Worcester, 1651. Envoyé par Charles II en Portugal, il négocia le mariage du roi avec l'infante Catherine et mourut ambassadeur à Madrid, 1666. Il a traduit le *Pastor fido* de Guarini, la *Lusiade*, etc. On a publié sa correspondance en 1701. — Sa femme, Anna Harrison, 1625-1680, a laissé de curieux *Mémoires* qui n'ont paru qu'en 1829.

Fantin-des-Odoards (Antoine-Etienne-Nicolas), historien, né à Pont-de-Beauvoisin (Isère), en 1738. Chanoine de la Sainte-Chapelle à Paris, il adopta les principes de la révolution, se maria et fut relevé par Pie VII de ses vœux. Il mourut en 1820. — Ses ouvrages sont souvent dépourvus de critique et de méthode: *Dictionnaire du gouvernement, des lois et de la discipline de l'Église*, 1788; *Histoire de la Révolution française*, 1796-1817; *Histoire d'Italie*, 1802-1803. Il a continué les histoires de Hénault, de Vély, etc.

Fantis (pays des), État de la Guinée supérieure, tributaire des Achantis. Il a, sur la côte, une étendue de 20 à 24 kil. — 40,000 hab.

Fantoni (Jean), poëte italien, né à Fivizzano en Toscane, 1755-1807. Successivement bénédictin, officier en Piémont, et plus tard au service de France, professeur d'éloquence à Pise, 1800, président d'Académie à Massa, il avait été reçu à l'Académie des Arcades, où il prit le nom de *Labindo* sous lequel il est ordinairement désigné. Ses œuvres forment 5 vol. in-8°, 1823.

Fantuzzi, famille de Bologne, qui a produit des jurisconsultes et des littérateurs. L'un d'eux, Jean, a donné *Notizie degli scrittori Bolognesi*, 1781-94, ouvrage exact, mais prolixe.

Fanum Fortunæ, v. de l'ancienne Ombrie (Italie). Aujourd'hui *Fano*. V. ce mot.

Fanum Jovis, nom de *Fanjeaux* en latin.

Fanum Martis, nom latin de Famars, de Corseult et de Montmartin. La première de ces localités gauloises était, sous les Romains, dans la Belgique II[e], la seconde dans la Lyonnaise III[e] et la troisième dans la Lyonnaise II[e].

Fanum Voltumnæ, nom ancien de *Viterbe*, ville d'Étrurie.

Faou (Le), port maritime et ch.-l. de canton de l'arr., et à 20 kil. N. O. de Châteaulin (Finistère), au fond de la rade de Brest. Commerce de bestiaux; 1,276 hab.

Faouet (Le), ch.-l. de canton, à 40 kil. O. de Napoléonville (Morbihan), au bord de l'Ellé. — Admirables vitraux dans la chapelle Saint-Fiacre, 2,922 hab.

Far, sorte de froment qui, chez les Romains, donnait la farine employée dans les mariages par *Confarréation* et dans les sacrifices.

Faraday (Michel), physicien anglais, né près de Londres, 1794-1867, fils d'un forgeron, d'abord apprenti chez un relieur, consacra à l'étude de la science ses loisirs et ses économies. En 1812, il obtint d'être admis aux conférences sur la chimie que faisait Humphrey Davy à l'Institut royal de Londres. Il rédigea les notes qu'il avait prises, les adressa hardiment au célèbre sa-

vant, qui dès lors le protégea et lui donna, en 1813, l'emploi d'aide dans le laboratoire d'Albemarle-street. Dès lors Faraday commença ces travaux remarquables, qui lui donnèrent richesse et honneur. Membre de la Société royale de Londres, associé de l'Académie des sciences de France, officier de la Légion d'honneur, il reçut de la reine en 1858 une résidence à Hampton-Court. Il était l'un des anciens de la secte calviniste très-austère des glassites ou sandimaniens. *V. Suppl.*

Farafreh, petite oasis d'Afrique, sur la limite de l'Égypte et du désert d'Afrique par 27° 20′ lat. N. et 27° long. E. Les habitants, répartis en plusieurs villages, sont cultivateurs; vergers nombreux et bien arrosés.

Fardella (MICHEL-ANGE), savant franciscain, né à Trapani en 1650. Après avoir enseigné la philosophie en Sicile, la géométrie à Rome, il étudia pendant trois ans le cartésianisme à Paris. Il professa encore à Modène et à Padoue, et mourut en 1718. — Il a donné: *Universæ philosophiæ systema*, 1691; *Animæ humanæ natura*, 1698, etc.

Fare (La). V. LA FARE.

Fareham, v. du Hampshire (Angleterre), à 9 kil. N. O. de Portsmouth, sur la rade de ce nom. — Chantiers de construction; cordages; 6,000 hab.

Farel (GUILLAUME), réformateur français, né près de Gap en 1489, d'une famille noble. Initié au protestantisme par Lefèvre d'Etaples, il dut sortir de France en 1523. Après avoir parcouru une partie de la Suisse, il vint à Genève, 1532, où il prépara la voie à Calvin. Banni avec ce dernier, 1538, il finit par se fixer à Neuchâtel, où il mourut en 1566. — On a de lui des instructions familières et des écrits de circonstance.

Faremoutiers, commune de 800 hab. à 9 kil. O. de Coulommiers (Seine-et-Marne). Restes d'une abbaye fondée en 617 par sainte Fare.

Farescour, bourg, à 13 kil. S. O. de Damiette (Basse-Egypte), sur le bras oriental du Nil. Saint Louis y fut fait prisonnier en 1250.

Faret (NICOLAS), né à Bourg-en-Bresse vers 1600. Admis en 1633 au cercle de Conrart, il dressa le projet de l'Académie française et mourut en 1646. — Il est l'auteur d'une *Histoire des Ottomans*, 1621; d'une traduction d'*Eutrope*, de l'*Honnête homme*, 1630, de *Poésies diverses*, etc. Il n'est guère connu que par les vers de Boileau.

Farewell, cap au S. du Groënland, à l'entrée du détroit de Davis.

Farfadets, démons familiers, sorte d'esprits follets, auxquels on croit encore dans certains pays.

Fargeau (Saint), compagnon et frère de saint Ferréol et martyrisé avec lui à Besançon, en 211. V. FERRÉOL (Saint).

Fargeau (Saint-), ch.-l. de cant., sur le Loing, à 48 kil. S. O. de Joigny (Yonne). Commerce de bois. Château possédé par Jacques Cœur, M^lle de Montpensier et le conventionnel Lepelletier St-Fargeau, etc.; 2,672 h.

Faria y Souza (MANOEL DE), littérateur portugais, né à Pombeiro, près de Guimaraens, en 1590, fut, vers 1630, attaché à l'ambassade espagnole auprès du Saint-Siége. Il mourut à Madrid en 1649. On a de lui des églogues, 600 sonnets écrits en un style prétentieux, un commentaire du *Camoens*, et divers ouvrages d'histoire: *Afrique portugaise; Asie portugaise; Europe portugaise; Histoire de Portugal; Empire de la Chine*, etc.

Farina. V. PORTO-FARINA.

Farinata degli Uberti. V. UBERTI.

Farinelli (CARLO BROSCHI, dit), célèbre chanteur, né en 1705, à Naples ou à Andréa, fut élève de Porpora. Après avoir fait admirer son talent à Vienne et dans les principaux théâtres d'Italie, il s'enrichit pendant un séjour de trois ans en Angleterre. En Espagne, il fut attaché au service des rois Philippe V et Ferdinand VI, dont il dissipait la mélancolie par son art, 1736-1759. Après avoir joui d'un crédit immense, il se retira à Bologne, où il mourut en 1782.

Farines (Journée des). Le 3 janvier 1591, Henri IV qui assiégeait Paris, envoya à une porte des soldats déguisés en paysans et conduisant des charrettes chargées de farines. Il espérait, par ce stratagème, surprendre le poste de garde et partant s'emparer de la ville. Cette tentative, qui ne réussit pas, est connue sous le nom de *journée des farines*.

Farines (Guerre des). En 1774, Turgot avait fait décréter la liberté du commerce des grains dans l'intérieur du royaume. Au mois de mai 1775, des brigands excités par la société dite du *Pacte de famine* (V. FAMINE), commirent des désordres à Paris et dans les environs. On appela *guerre des Farines* la répression de cette insurrection par le maréchal de Biron.

Farnaby ou **Farnabie** (THOMAS), en latin *Farnabius*, philologue, né à Londres en 1575, fut successivement jésuite en Espagne, marin avec Drake et Hawkins, soldat dans les Pays-Bas, instituteur dans le comté de Somerset, puis à Londres, où il ouvrit une école latine. Attaché à la famille des Stuarts, il fut retenu un an en prison par ordre du Long-Parlement. Il mourut en 1647. — Il a eu une grande réputation, grâce à ses *Commentaires* de Juvénal, Sénèque le Tragique, Virgile, Ovide, Lucain, Térence, etc.; la brièveté est l'un de ses mérites.

Farnèse, maison souveraine d'Italie qui, dès le XIII^e siècle, possédait le château de *Farneto*, près d'Orvieto. Son illustration ne commença cependant qu'au XVI^e s., avec le pape Paul III (*Alexandre Farnèse*), qui, marié avant son élévation au pontificat, avait eu un fils, *Pierre-Louis*, fondateur de la dynastie des ducs de Parme et Plaisance.

Farnèse (PIERRE-LOUIS), né en 1490, reçut de son père, le pape Paul III, le duché de Parme et Plaisance, qui fut détaché des Etats de l'Eglise, 1545. Odieux à ses sujets, il fut assassiné par les nobles de Plaisance. Ferdinand de Gonzague, gouverneur espagnol de Milan, 1547, s'empara aussitôt de la ville.

Farnèse (OCTAVE), fils du précédent, né vers 1520, régna d'abord à Parme seulement et s'allia avec Henri II, roi de France, contre Charles-Quint, 1551. Il recouvra Plaisance en 1556, grâce à sa femme, Marguerite, fille naturelle de l'empereur; celle-ci gouverna habilement les Pays-Bas au nom de Philippe II, 1559-1567. — Octave mourut en 1586, après un règne heureux.

Farnèse (ALEXANDRE), fils du précédent, né en 1546, fut élevé virilement par sa mère. Il a été le plus grand général de son temps. Il se distingua à Lépante, 1571, puis à Gembloux, 1578, sous don Juan d'Autriche, à qui il succéda dans le commandement de l'armée des Pays-Bas. Grâce à cet habile capitaine, le roi d'Espagne, Philippe II, reprit Anvers et les provinces belges, 1585, et, par deux interventions en France, ruina les affaires de Henri IV devant Paris, 1590, et devant Rouen, 1592. Blessé dans cette dernière expédition, Alexandre Farnèse mourut, sans avoir jamais vu son duché de Parme, sur lequel il régnait depuis 1586.

Farnèse (RANUCE I), fils du précédent, né en 1569, fut cruel et régna sans éclat de 1592 à 1622. — Il eut pour successeurs ODOARDO ou EDOUARD, qui devint duc en 1622; RANUCE II, qui perdit Castro enlevé par Innocent X après 8 ans de guerre, 1649, et régna 48 ans, 1646-1694; FRANÇOIS, 1694-1727, et ANTOINE, 1727-1731, tous deux fils de Ranuce II. Depuis Odoardo, tous ces princes se distinguèrent par une obésité excessive. — Le palais Farnèse, à Rome, est resté célèbre par la belle collection de chefs-d'œuvre de sculpture antique que ces princes avaient réunie.

Farnèse (ELISABETH). V. **Elisabeth.**

Farnham, ville du Surrey (Angleterre), sur un affluent de la Wey, à 17 kil. O. de Guilford; 7,000 hab. On cite son houblon, son marché à blé et ses écoles. Château qui renferme une bibliothèque et un musée. Près de là, ruines de l'abbaye de Waverley.

Faro, ville de Portugal (Algarves), par 36° 59′ 24″ lat. N. et 10° 11′ 3″ long. O., à 72 kil. S. E. de Lagos, à 220 kil. S. E. de Lisbonne. Défendue par une citadelle, elle a un port important sur l'Atlantique. Exportation d'oranges et de fruits; vins blancs estimés. Faro a un évêché; 8,500 hab.

Faro, ancien *Pelorium* ou *Pelorum promontorium*, cap de Sicile, à l'entrée du détroit de Messine et au N.E. de l'île, par 38° 15′ lat. N. et 13° long. E.

Faroer (Iles). V. FŒROË.

Farosund, détroit de la Baltique, au N. E. de l'île de Gothland qu'il sépare de la petite île de *Fœroë*. Il forme une rade qui a abrité en 1854 et en 1855 la flotte anglo-française.

Farquhar (GEORGE), auteur dramatique anglais, né en 1678 à Londonderry (Irlande), fut d'abord comédien. Les huit pièces qu'il a laissées le placent à côté de Congrève. Sa vie fut abrégée par des excès. Il mourut en 1707, quelques jours après la représentation de son chef-d'œuvre, la *Ruse du petit-maître*.

Farringdon ou **Farington,** ville du comté de Berks (Angleterre), à 25 kil. S. O. d'Oxford. Commerce de lard et de porcs. Vaste église de style ogival; 4,000 hab.

Fars, Farsistan, ancienne *Persis*, prov. du roy. de Perse, bornée au N. par l'Irak-Adjemy, à l'E. par le Kerman et le désert de Carmanie, au S. par le Laristan et le golfe Persique, à l'O. par le Khouzistan. Son étendue est de 140,000 kil. carrés; 2,800,000 hab. Les villes principales sont : Chiraz, capitale, Yezd, Firouz-Abad, Darabgherd, et le port de Bender-Abou-Cheher.— Le Farsistan est la plus belle partie de la Perse. On y trouve des chênes, des bouleaux, des cyprès sur les montagnes, l'oranger, la vigne et le grenadier dans la plaine. Ses chevaux étaient renommés, et il a encore une remarquable race de moutons. — Cette province a joué un rôle important dans l'histoire du pays. Dans l'antiquité, elle fonda avec Cyrus l'empire des Perses; au moyen âge elle produisit la dynastie des Bouides dans la décadence du khalifat de Bagdad. Aux autres époques elle a suivi les destinées du royaume de Perse et subi les mêmes dominations.

Farsala ou **Sataldjé,** ancienne *Pharsale*, ville de la Turquie d'Europe (Thessalie), à 20 kil. S. de Larisse; 6,000 hab.

Fascher (El-), village portatif que le roi de Dârfour habite et transporte partout où il va. C'est pour cela que Kobbeh et Tendelti ont été tour à tour données comme capitales du Darfour.

Fascinus, dieu invoqué par les Romains contre les maléfices.

Fastes, nom du calendrier romain, sur lequel étaient marqués, mois par mois et jour par jour, les fêtes, les jeux, les comices. Il fut institué par Numa, qui en laissa la rédaction aux pontifes. On distingua plus tard : 1° les *fastes pontificaux*, qui indiquaient les jours *fastes* ou *néfastes*, c'est-à-dire dans lesquels il était *permis* ou *défendu* d'agir en justice et de convoquer les comices. Tenus secrets par les pontifes, ils assuraient à ces derniers une influence considérable ; c'est seulement en 447 de Rome (306 av. J. C.), que le scribe Cn. Flavius, qui avait la garde des fastes pontificaux, les copia et les publia dans le forum, afin que chacun sût quand il pourrait procéder en justice (V. Flavius); 2° les *fastes consulaires* ou *grands fastes* ou *marbres capitolins*, tables sur lesquelles on écrivait les noms des consuls et des dictateurs, année par année, ainsi que les guerres, les victoires, les traités de paix, les jeux séculaires, etc.; 3° les *fastes calendaires*, qui indiquaient les fêtes civiles et religieuses. Ceux qui étaient faits pour la *campagne* donnaient encore les foires, l'accroissement et le décroissement des jours et certaines prescriptions agricoles, etc. — Divers savants, Sigonius, Pighius, etc., ont publié des *fastes consulaires* avec des commentaires.

Fatime ou **Fathime,** fille de Mahomet, épousa son cousin Ali, vers 623, et fut mère de trois fils et de deux filles.

Fatimites ou **Fathimites,** nom donné chez les Arabes à des descendants réels ou prétendus de Fatime, fille de Mahomet et femme d'Ali. — Il s'appliqua spécialement à une dynastie qui, en 909, remplaça en Afrique les Aglabites de Kairvan: Obeidallah se fit proclamer alors *Mahadi* ou directeur des fidèles. Son quatrième successeur, Moez, conquérant de l'Egypte, fonda le Kaire, qui devint sa capitale, et il prit le nom de khalife. Le quatorzième fatimite, Ahmed, fut renversé, 1171, par Saladin (*V.* ce nom), qui devait commencer la dynastie des Ayoubites.

Fatio de Duillers (Nicolas), géomètre, né à Bâle en 1664, habita de bonne heure l'Angleterre. A 18 ans, il se faisait connaître par une lettre à Cassini sur l'anneau de Saturne; à 24 ans, il était admis à la Société royale de Londres. Il appliquait, en même temps, la science à l'industrie, en trouvant un nouveau moyen de mesurer la marche d'un navire, un procédé pour percer les rubis et les faire servir à l'horlogerie, etc. Il donnait aussi naissance à la guerre des partisans de Newton et de Leibnitz sur la découverte du calcul différentiel, en attribuant au premier l'honneur de cette invention. Cette activité scientifique s'alliait malheureusement, chez Fatio, à une excessive exaltation religieuse : non-seulement il défendit les prophètes protestants des Cévennes (1706), mais il prétendit faire lui-même des miracles, et s'attira ainsi une condamnation au pilori. Plus tard, il partit pour convertir l'Asie au christianisme, puis revint mourir obscurément en Angleterre, 1753.

Fattore (Il), peintre. V. Penni.

Fatua. V. Fauna.

Fatuus. V. Faune.

Faubourg. On fait dériver ce mot soit de l'allemand *pfahlbourg* (enceinte de pieux), qui marquait la limite des villes de Germanie depuis Henri l'Oiseleur, soit de *vorburg* (ville bâtie en dehors). Cette dernière étymologie s'appuierait sur l'ancienne orthographe, qui était *forsbourg*.

Fauchard ou **Fauchon,** arme de l'infanterie au XIVe et au XVe s., consistant en une lance surmontée d'une lame de fer longue et tranchante des deux côtés.

Fauchard (Pierre), chirurgien, né en Bretagne vers la fin du XVIIe s., et mort en 1761, a donné: *Le Chirurgien dentiste ou traité des dents*, 1728, 2 vol. in-12. C'est l'un des meilleurs ouvrages sur un art que Fauchard pratiqua à Paris pendant 40 ans.

Fauche-Borel (Louis), né à Neuchâtel (Suisse), 1762-1829, d'une famille de protestants français réfugiés, rendit de grands services aux émigrés, comme imprimeur, et, dès 1795, se voua à la cause des Bourbons. Il fut en relation avec Pichegru, puis avec Barras, fut arrêté après la paix d'Amiens, mais relâché sur les instances du gouvernement prussien. A Londres, il continua ses intrigues sans plus de succès. En 1814, il fut cependant repoussé par M. de Blacas; en 1815, il publia un *Précis historique* de ses missions; mais, malgré son dévouement, fut forcé de quitter la France et de vivre en Angleterre. Il revint dans sa patrie en 1829; tombé dans la misère, il se tua de désespoir. Ses *Mémoires*, publiés en 1828, 4 vol. in-8°, renferment de curieux détails.

Faucher (César et Constantin), généraux français, dits les *jumeaux de la Réole*, où ils naquirent en 1759. Ils conduisirent, en Vendée, un corps de volontaires, les *enfants de la Réole*, et furent nommés, le même jour, généraux de brigade, 1793. Condamnés à mort en 1794, comme suspects de fédéralisme, mais sauvés par le représentant Lequinio, ils rentrèrent dans la vie privée. Pendant les Cent Jours, ils devinrent, César représentant, Constantin maire et commandant militaire de la Réole. Accusés, après la bataille de Waterloo, de résistance au gouvernement de Louis XVIII, ils furent traduits devant un conseil de guerre, et fusillés à Bordeaux (27 août 1815).

Faucher (Léon), économiste et homme d'Etat, né à Limoges en 1803, se livra d'abord à l'enseignement. Après la révolution de 1830, il écrivit dans le *Temps*, fonda le *Bien public*, journal du dimanche, qui ne vécut pas, dirigea le *Constitutionnel*, puis le *Courrier français*. A partir de 1842, il se consacra plus exclusivement à l'économie politique : ses écrits principaux sont la *Réforme des Prisons* (1838); l'*Union du Midi*, plan d'association douanière (1842); ses *Etudes sur l'Angleterre* (1845, 2 vol. in-8°), qui ont été son meilleur ouvrage. Partisan de la liberté commerciale, il devint député de Reims en 1846, et siégea à la Chambre sur les bancs de la gauche. Après la révolution de Février, il combattit avec énergie les doctrines socialistes soit dans la presse, soit à la tribune de l'Assemblée constituante, où il fut l'un des représentants de la Marne. Appelé par le Président de la république au ministère des travaux publics, puis à celui de l'intérieur, il dirigea les élections à l'Assemblée législative (mai 1849). Celle-ci le nomma plusieurs fois vice-président. Rapporteur de la loi du 31 mai 1850, qui restreignait le suffrage universel, il quitta, quand le président voulut la modifier, le ministère de l'intérieur qu'il avait accepté, une seconde fois, en avril 1851. — Après les événements de décembre 1851, il reprit ses travaux économiques; en 1854, il publia, dans la *Revue des deux mondes*, une étude sur le budget de la Russie sous ce titre : *les Finances de la guerre*. Il mourut à la fin de cette même année. Membre de l'Académie des sciences morales et politiques depuis 1849, il a laissé des *Mélanges d'économie politique et de finances*, etc.

Fauchet (Claude), historien, né à Paris, 1530-1601, fut président de la cour des monnaies, et, sous Henri IV, historiographe; on a de lui une traduction de Tacite; *les Antiquitez gauloises et françoises*, in-4°, 1579; *Recueil de l'origine de la langue et poésie françoises; Origine des dignitez et magistrats de France; Traité des libertez de l'Eglise gallicane*. Ses *Œuvres* forment 2 vol. in-4°, 1610.

Fauchet (Claude), homme politique, né à Dornes (Nièvre) en 1744. Prêtre de la communauté de Saint-Roch, il devint grand-vicaire de Bourges et prédicateur du roi. Disgracié à cause de son attachement aux idées nouvelles, il guida le peuple à l'attaque de la Bastille, en 1789, rédigea la *Bouche-de-Fer* en 1790, et fut nommé évêque constitutionnel du Calvados en 1791.

Représentant de ce département à l'Assemblée législative et à la Convention, il vota, dans le procès de Louis XVI, toutes les mesures dilatoires. Accusé de fédéralisme et de complicité avec Charlotte Corday (18 juillet 1793), il fut impliqué dans le procès des Girondins, et périt avec eux sur l'échafaud (31 octobre).

Faucigny, ancienne province de la Savoie comprise dans le bassin de l'Arve, et enveloppée de très-hautes montagnes. Elle correspond à l'arrondissement actuel de *Bonneville* (Haute-Savoie). — Elle a formé une baronnie qui, par mariage, passa successivement aux comtes de Savoie et aux dauphins de Viennois, et ne revint à la Savoie qu'en 1350.

Faucilles (Les), section de la dorsale européenne (France), qui unit le plateau de Langres aux Vosges méridionales. Elle forme un arc de cercle (de là son nom) allant de l'O. à l'E., et d'une hauteur de 400 à 500 mèt.

Faucogney, ch.-l. de canton, à 20 kil. N. de Lure (Haute-Saône), sur le Breuchin, 1,272 hab. — On y exploite du minerai de fer et des pierres à rasoirs. Fabriques de kirsch et de toiles de coton; tanneries.

Faucon-Blanc (Ordre du), institué en 1732 par le duc de Saxe-Weimar.

Fauconneau, pièce d'artillerie longue d'environ deux mètres, et d'un diamètre de quinze centimètres, qui fut en usage du XV^e^ au XVIII^e^ siècle.

Fauconnier (Grand), nom donné à l'officier de la couronne de France qui, de 1250 à 1798, eut la surintendance de la fauconnerie royale. Il nommait les *officiers du vol* ou de la chasse à l'oiseau.

Faujas de Saint-Fond (Barthélemy), géologue, né à Montélimar en 1741, parcourut presque toute l'Europe. Il signala la mine de pouzzolane de Chenavary (Haute-Loire) en 1775, la mine de fer de La Voulte (Ardèche), les basaltes et la grotte de Staffa (Hébrides). Il fut professeur au Jardin des Plantes, 1793-1818, et mourut en 1819. — On a de lui: *Recherches sur les volcans du Vivarais et du Velay*, 1778; *Voyage en Angleterre, en Écosse*, 1797, traduit en allemand et en anglais; *Essai de géologie*, 1803-1809, etc., et beaucoup de *Mémoires*.

Faulhaber (Jean), mathématicien allemand, né à Ulm, 1580-1635, devint célèbre par ses connaissances spéciales. On a souvent réimprimé son *Magicien en Arithmétique*, 1614, in-4°.

Faulhorn, sommet des Alpes bernoises, haut de 2,753 mètres.

Faulkon. *V.* Constance.

Faulquemont, anc. ch.-l. de cant. de l'arr. et à 36 k. E. de Metz (Lorraine), sur la Nied. Anc. marquisat créé en 1632; 1,140 hab.

Fauna ou **Fatua,** sœur et femme du dieu Faune, chez les Latins. On la confond quelquefois avec Rhéa ou Cybèle.

Faunales. *Faunalia*, fêtes champêtres célébrées en février et en décembre, chez les Romains, en l'honneur de Faunus.

Faunes, *Fauni*, dieux champêtres, que l'on finit par confondre avec les Satyres. Ils avaient des cornes et des pieds de chèvre.

Faunus, dieu des bergers, était fils de Picus et petit-fils de Janus par sa mère Canente. Il régna, dit-on, sur le Latium, vers 1300 av. J. C. On l'identifia plus tard avec Pan dans le culte qu'on lui rendit; l'un de ses temples était à Rome dans l'île du Tibre.

Fauquembergues, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 22 kil. S. O. de Saint-Omer (Pas-de-Calais). Patrie de Monsigny. Pop. 1,071 âmes.

Fauques (Marianne-Agnès de), romancière française, née à Avignon, 1720-1777, mise dans un couvent pendant dix ans par sa famille, repoussée par elle, séduite par un seigneur anglais, éleva les filles de la marquise de Craven, et a écrit un grand nombre d'ouvrages romanesques, qui eurent du succès. Citons l'*Histoire de M^me^ la marquise de Pompadour*, 1759, 2 part., petit in-8°, dont M. d'Affry fut chargé par Louis XV d'acheter l'édition entière, pour la faire disparaître.

Faur de Pibrac (Gui du). V. Pibrac.

Faur (Louis-Joseph), jurisconsulte, né au Havre, en 1760, remplit divers postes judiciaires pendant la Révolution. Membre du Tribunat, puis du Conseil d'État, en 1807, il fit des rapports sur les Codes civil, de procédure et pénal, et adhéra en 1814 au rétablissement des Bourbons. Nommé à la Cour de Cassation en 1828, il mourut en 1837.

Faure (Charles), né à Luciennes près de Paris, 1594-1644, fut le premier supérieur général des *chanoines réguliers de la Congrégation de France*. Il réforma plusieurs ordres religieux. On a de lui: *Directoire des novices*, 1711, in-4°.

Fauriel (Claude-Charles), critique et historien, né à Saint-Étienne, en 1772, terminait ses études quand la Révolution éclata. Officier pendant un an à l'armée des Pyrénées-Orientales, 1793, secrétaire de Fouché, ministre de la police, pendant deux ans, 1800-1802, il abandonna tout pour se livrer à ses goûts littéraires, dans la société de Cabanis, Benjamin Constant, M^me^ de Staël, les Schlegel, etc. Instruit dans plusieurs langues, il traduisit d'abord la *Parthénéide* du danois Baggesen, son ami, 1810, deux tragédies de Manzoni, 1823, et les *Chants populaires de la Grèce moderne*, 2 vol. in-8°, 1824-1825. Ce dernier ouvrage, publié au moment de la lutte des Grecs contre les Turcs, commença la réputation de Fauriel. Il venait de participer à la fondation de la Société asiatique, quand survint la révolution de Juillet. Nommé professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Paris, 1830, Fauriel put produire les connaissances et les vues originales amassées pendant 40 années de méditations. En 1836, il donna son *Histoire de la Gaule méridionale sous les conquérants germains*, 4 vol. in-8°, et entra à l'Académie des Inscriptions. En 1837, il publia, avec une traduction, l'*Histoire de la croisade contre les Albigeois*, écrite en vers provençaux par un poëte contemporain. Enfin, en 1839, il fit partie de la commission de l'*Histoire littéraire de France*. A sa mort, 1844, il laissa de nombreux manuscrits dont quelques-uns ont été publiés: *Histoire de la littérature provençale*, 1846; *Dante*, 1854. « Fauriel, sans avoir beaucoup écrit, dit M. Renan, est sans contredit l'homme de notre siècle qui a mis en circulation le plus d'idées, inauguré le plus de branches d'études. »

Fauris de Saint-Vincens (Jules-François), président au parlement de Provence, né à Aix, 1718-1798, a laissé des travaux sur les *Monnaies de Provence*. — Son fils (Alexandre-Jules-Antoine), né à Aix, 1750-1819, fut aussi président à la Cour d'Aix et archéologue.

Fausser *le jugement*, terme de la langue féodale pour déclarer qu'un jugement avait été *faussement et méchamment rendu*. Cette sorte d'appel de la part du condamné entraînait jusqu'à saint Louis le combat judiciaire entre l'appelant et les pairs qui assistaient le suzerain dans l'administration de la justice. A partir de saint Louis la cause se trouva portée devant le tribunal du roi et décidée par témoins.

Faust (Jean), nécromancien allemand, qui a été confondu quelquefois avec Faust ou Fust, l'un des inventeurs de l'imprimerie. Son histoire a été défigurée par des récits fabuleux. Fils d'un paysan de Souabe ou de Brandebourg, il étudia et professa les sciences occultes. Après avoir dépensé l'héritage d'un oncle, il fit un pacte avec le diable qui mit à son service un esprit familier, nommé Méphistophélès, pour une période de 24 ans. Méphistophélès ressuscita Hélène, femme de Ménélas, que Faust épousa; ce dernier vécut dans les plaisirs jusqu'en 1550, année où, au terme de la convention, le diable lui tordit le cou. — La légende de cet alchimiste parut pour la première fois en 1588 en allemand, et deux ans après en anglais. Palma Cayet en donna une traduction française en 1598. Gœthe la renouvela dans son fameux poëme, en y ajoutant l'épisode de Marguerite. — Wiedmann a donné aussi une histoire de Faust, 1599, in-4°.

Faust, l'un des inventeurs de l'imprimerie. *V.* Fust.

Fausta (Flavia Maximiana), fille de Maximien Hercule, épousa Constantin I^er^ en 307. Deux ans après elle sauva son mari que Maximien voulait assassiner. Plus tard elle accusa faussement Crispus, son beau-fils, d'avoir voulu attenter à son honneur; Crispus périt par l'ordre de Constantin, qui, dans la suite, fit étouffer Fausta dans une étuve, 327.

Fauste ou **Faustus,** abbé de Lérins, puis évêque de Riez en 472, fut l'ami de Sidoine Apollinaire. Il était né en Bretagne. Il mourut en 490. Chef des semi-pélagiens, il a laissé des écrits dispersés dans différentes collections, entre autres un *Traité du libre arbitre et de la grâce*.

Faustine (Annia Galeria), femme d'Antonin le Pieux, mourut en 141. L'empereur lui fit élever des temples, bien que par ses mœurs elle se fût exposée aux traits de la satire. On appela *faustiniennes* de jeunes orphelines élevées, aux frais de l'État, sous la protection de Faustine.

Faustine (Annia Junior), fille de la précédente. Mariée à Marc-Aurèle, 138, elle surpassa les désordres de sa

mère. Néanmoins, quand elle mourut, 174, l'empereur lui fit rendre les honneurs divins. Commode était son fils.

Faustulus, berger d'Amulius, apporta à sa femme Acca Laurentia, Romulus et Remus qu'une louve allaitait.

Favara, v. de Sicile, à 7 kil. E. de Girgenti. Production de soufre ; 10,000 hab.

Favard de Langlade (Guillaume-Jean), jurisconsulte, né à Saint-Floret près d'Issoire, en 1762, a été membre du conseil des Cinq Cents, président du Tribunat et conseiller à la cour de Cassation, 1809, où il devint président en 1828. Il mourut en 1831. Il siégea au Corps législatif, 1807-1814, et à la chambre des députés 1814-1831, où il s'occupait de droit civil. On a de lui une édition du *Code civil*, 1804; *Répertoire du notariat*, 1807; *Manuel pour l'ouverture et le partage des successions*, 1811; *Traité des priviléges et hypothèques*, 1812, etc.

Favart (Charles-Simon), auteur dramatique, né à Paris en 1710. Fils d'un pâtissier à qui on doit l'invention des échaudés, et qui faisait des chansons, il continua d'abord le métier de son père. Son premier vaudeville, *les Deux Jumelles*, lui ayant donné de puissants protecteurs, il put se livrer à ses goûts littéraires. Il dirigea l'Opéra-Comique avec un tel succès, que les comédiens italiens et français jaloux firent fermer cet établissement. Maurice de Saxe attacha d'abord Favart au théâtre de l'armée de Flandre, puis le persécuta odieusement. Les pièces principales de cet auteur sont : *la Chercheuse d'esprit*, *le Coq du village*, *Bastien et Bastienne*, *Ninette à la cour*, *les Trois Sultanes*, *l'Anglais à Bordeaux*. Il publia son *Théâtre* (10 vol. in-8°) en 1772. En 1807 on a donné ses *Mémoires*. Favart est considéré comme l'un des pères de l'opéra-comique. Il mourut en 1792.

Favart (Marie-Justine-Benoite **Cabaret Duronceray**, Mme), actrice, femme du précédent, née à Avignon en 1727, était fille d'un musicien de la chapelle du roi Stanislas. En 1745, elle épousa Favart, directeur de l'Opéra-Comique. Elle le suivit à l'armée de Flandre. Admise ensuite au Théâtre-Italien, elle créa une foule de rôles dans les pièces dues à son mari. Le chant et la danse lui étaient familiers comme la comédie. La première elle s'attacha à l'exactitude du costume. Le cinquième volume du *Théâtre* de Favart a été publié quelquefois sous le nom de sa femme. Mme Favart mourut en 1772.

Faventia, nom latin de Barcelone, de Faenza et de Favence. La première faisait partie, sous les Romains, de la Tarraconnaise, et la seconde de la Gaule Cisalpine.

Faverges, ch.-l. de cant. (Haute-Savoie), à 25 kil. S. E. d'Annecy ; 3,173 hab. — Usines, filatures de soie, tanneries, etc. Dans les environs, ruines de l'abbaye de Tamié.

Faverney, commune de 1,500 hab., à 19 kil. N. de Vesoul (Haute-Saône), sur la Lauterne. Caserne de cavalerie et commerce de grains. — Célèbre abbaye de femmes, fondée au VIIe s.

Favignana, *Ægusa* ou *Ægura*, l'une des îles Egades, à 13 kil. O. de la Sicile. Défendue par une citadelle, elle a 4,000 hab. et 28 kil. de périmètre.

Favila, second roi des Asturies, 737-739, fils et successeur de Pélage, fut étouffé à la chasse par un ours qu'il avait blessé.

Favonius, *Zéphyre*, vent d'ouest chez les Romains.

Favorinus, rhéteur grec, né à Arles, vivait au IIe s. après J. C. Nourri des doctrines platoniciennes, il les professa à Athènes. Il obtint, puis perdit la faveur de l'empereur Adrien. On n'a que des fragments et les titres de quelques-uns de ses ouvrages.

Favorinus (Varinus ou Guarino, plus connu sous le nom de), philologue italien, né en 1460, près de Camerino, au château de Favora, d'où vint son surnom. Elève de Jean Lascaris et d'Ange Politien, il fut précepteur de Léon X, bibliothécaire des Médicis en 1512, et évêque de Nocera en 1514. Son principal ouvrage est : *Magnum ac perutile Dictionarium*, lexique grec qui a perdu de son prix. Favorinus mourut en 1537.

Favorite (La), château près de Mantoue. En 1797, Bonaparte y gagna une victoire qui amena la capitulation de Wurmser, le défenseur de Mantoue (16 janvier). — Château de plaisance du grand-duché de Bade, près de Baden-Baden.

Favras (Thomas Mahy, marquis de), né à Blois en 1745, servit d'abord dans les troupes de France et de Hollande. Accusé, en décembre 1789, de menées contre-révolutionnaires, il fut traduit au Châtelet de Paris ; on lui reprochait d'avoir voulu réunir 24,000 hommes pour enlever Louis XVI et assassiner Bailly, La Fayette et Necker. Telle était l'irritation de la multitude contre Favras, que Monsieur (depuis Louis XVIII), ayant été désigné comme complice, crut devoir se rendre à l'Hôtel de Ville pour se disculper. Condamné à être pendu, Favras mourut en protestant de son innocence, 19 février 1790.

Favre (Antoine), en latin Faber, jurisconsulte savoisien, né à Bourg-en-Bresse, 1557. Reçu docteur à 22 ans, il publia le commencement des *Conjecturarum juris civilis libri*, 1580. Avocat d'abord au sénat de Chambéry, il arriva plus tard à présider cette assemblée judiciaire, 1610. Il mourut en 1624. La cour de France lui avait vainement offert la première présidence du parlement de Toulouse, 1618. Ses ouvrages de droit, que dépare parfois la subtilité alors à la mode, sont : *De erroribus Pragmaticorum*, 1598 ; *Rationalia in Pandectas; Jurisprudentiæ Papinianæ scientia*, 1607 ; *Codex Fabrianus*, 1606, etc. Il a laissé aussi quelques ouvrages de poésie et de morale ; lié avec saint François de Sales, il fonda avec lui l'Académie *Florimontane* d'Annecy, 1606.

Fawkes (Guy), l'un des agents de la conspiration des poudres, tramée par des catholiques anglais, sous Jacques Ier, 1605. Arrêté au moment où il allait faire sauter la salle du parlement (5 novembre), il fut décapité, 1606.

Faxardo ou **Fajardo** (Diego Saavedra), diplomate et écrivain espagnol, né en 1584 à Algezarez (Murcie), fut chargé d'affaires à Rome, ambassadeur en Allemagne et plénipotentiaire au congrès de Westphalie. Il mourut en 1648. Il a écrit . *Republica literaria*, ouvrage d'une critique piquante, etc.

Fay-d'Herbe (Lucas), sculpteur flamand, né à Malines, 1617-1694. Il éleva, dans sa ville natale, une fontaine, deux églises, etc. Des statues et des bas-reliefs, exécutés par lui, ornent les principales localités de la Belgique. On lui a élevé une statue à Malines, en 1854.

Fayal, île de l'océan Atlantique, dans l'archipel des Açores, au N. O. de Pico, par 38°30′55″ lat. N., et 51° 2′3″ long. O., a 17 kil. de long sur 14 de large. Les côtes sont escarpées ; il y a un volcan connu par une éruption de 1672. Climat salubre et sol fertile. Le vin dit de *Fayal* provient cependant de Pico. La population est de 25,000 hab. Le chef-lieu est le port de *Villa de Horta*.

Faydit (Pierre), controversiste français, né à Riom vers 1640. Exclu de l'Oratoire pour avoir publié un ouvrage cartésien, 1671, il attaqua Innocent XI, qui était alors en lutte avec la France, écrivit un *Traité sur la Trinité*, qui le fit enfermer à Saint-Lazare, 1696, et reçut l'ordre de se retirer à Riom, où il mourut en 1709. — On a encore de lui : *Télémachomanie*, 1700, satire grossière du livre de Fénelon; *Remarques sur Virgile, sur Homère*, etc., 1705-1710, etc.

Fayel. V. Coucy (Raoul de) et Vergy.

Fayence, *Faventia*, ch.-l. de cant., à 26 kil. N. E. de Draguignan (Var) ; 1,919 hab. — Fabrication de la faïence que cette ville aurait, dit-on, inventée.

Fayette (La). V. Lafayette.

Fayetteville, v. de la Caroline du Nord (Etats-Unis), à 96 kil. S. de Raleigh, sur le Cape-Fear; 6,000 hab.

Fayoum, vallée de la moyenne Egypte et formant, à l'O. du Nil, une sorte d'île au milieu des déserts ; c'est le nome *Arsinoïte* des anciens. Son étendue est de 60 kil. sur 50. Le sol n'a plus la même fertilité depuis que l'on a négligé d'entretenir les canaux dérivés du canal Joseph, qui le fécondaient. Il produit encore des arbres fruitiers, du riz, du coton, de l'indigo, des cannes à sucre, etc. La population est d'environ 60,000 âmes. *Medinet-el-Fayoum* en est la capitale.

Faypoult de Maisoncelle (Guillaume-Charles), homme d'Etat, né en Champagne en 1752. Bien qu'il eût adopté les idées nouvelles, il dut, en 1793, se cacher à cause de son origine aristocratique. Ministre des finances à l'avénement du Directoire, il fut nommé ministre plénipotentiaire (1796-1797) à Gênes, où il assista à la révolution qui créa la république ligurienne. Créé préfet de l'Escaut par Bonaparte, ministre de la guerre, puis des finances par Joseph, roi d'Espagne, il mourut en 1817 dans l'obscurité.

Fays-Billot (Le), ch.-l. de cant. de l'arrond. et au S. E. de Langres (Haute-Marne) ; 2,349 hab.

Fazio (Barthélemy), historien latin moderne, né à la

Spezzia vers 1400, mourut en 1457 à Naples, où Alphonse le Magnanime l'avait chargé d'écrire les événements de son règne. On a de lui : *De rebus gestis ab Alphonso I°*, 1560 ; *De viris xvi sui illustribus*, etc.

Fazokl ou **Fazoql,** région montagneuse et boisée de l'Afrique, située au S. E. du Sennaar, entre le Bahr-el-Azrak, le Toumat, etc. Conquis par les Egyptiens en 1822, il a pour chef-lieu le village de *Kery* ou *Fazokl*, ou *Mohammed-Ali-Polis*.

Fé (Santa-), ville d'Espagne, dans l'intendance de Grenade et près de son chef-lieu, sur le Génil. Fondée en 1492, par Isabelle, qui assiégeait Grenade, elle fut bâtie sur l'emplacement du camp espagnol ; 4,500 hab.

Fé (Santa-), ville de l'Amérique du Nord, capitale du Nouveau-Mexique, sur un bras du Rio Grande del Norte, par 36° 12′ lat. N. et 107° 13′ long. O.; 8,000 hab — Misérablement bâtie, elle est l'entrepôt des productions du pays. Aux environs, mines d'or et de cuivre.

Fé (Santa-), ville de l'Amérique du Sud, capitale de la province du même nom, dans la confédération Argentine. Située à 396 kil. N. O. de Buenos-Ayres, sur la rive droite du Parana, à proximité de la rive gauche du Salado, elle a 10,000 hab.

Fé (Santa-), province de la Confédération Argentine qui tire son nom du chef-lieu. Comprise entre le Parana à l'E., Santiago au N. O., Cordova à l'O., San-Luis au S. O. et Buenos-Ayres au S. E., elle se divise en 4 départements. Sa superficie est d'environ 97,000 kil. carrés; la population est de 89,000 âmes. Elle renferme Santa-Fé, *chef-lieu*, et Rosario, port sur le Parana.—La richesse du pays consiste en troupeaux.

Fé-de-Antioquia (Santa-). V Antioquia.

Fé-de-Bogota (Santa-). V. Bogota.

Fé-de-Guanaxuato (Santa-). V. Guanaxuato.

Fea (Charles), antiquaire italien, né à Pigna, près d'Oneille, en 1753, étudia d'abord le droit; mais sa vocation pour l'archéologie se révéla à la lecture de l'*Histoire de l'art*, par Winckelmann, dont, en 1783, il revisa une traduction en y ajoutant un troisième volume, Rome, in-4°. Membre de l'Académie des Arcades et bibliothécaire du prince Chigi, il dirigea, sous le règne de Pie VII, les fouilles déjà commencées par les Français. Il mourut en 1834. On a de lui une édition d'*Horace* avec des notes précieuses, des dissertations sur divers points de l'antiquité, une *Description de Rome*, 3 vol. in-12, etc.

Féal, Féauté, vieux mots français signifiant *fidèle* et *fidélité*. Le roi s'en servait en s'adressant aux grands seigneurs et à ses principaux officiers.

Febronius. V. Hontheim.

Februales, *Februa*, fête célébrée à Rome en l'honneur des morts. Elle durait, chaque année, huit jours à partir des ides de février (13 févr.) On offrait aux dieux infernaux des sacrifices expiatoires.—De là le nom de *februarius* donné au mois consacré aux expiations funèbres.

Februus, divinité étrusque qui présidait aux enfers et aux purifications. Les Romains le confondirent avec Pluton.

Febvre (Le). V. Lefebvre

Fécamp, ch.-l. de canton de la Seine-Inférieure, à 44 kil. N. E. du Havre, sur la Manche et la rivière de Ganzeville ; 12,684 hab. L'industrie consiste dans la pêche de la morue, la construction des navires, la filature du coton, la corderie, etc. On importe de la houille, du sapin, etc. Ville laide et mal bâtie, mais assez animée, elle s'est élevée autour d'une abbaye fondée en 998 par Richard Ier, duc de Normandie; de celle-ci il reste l'église Notre-Dame, admirable monument du xiv° et du xv° siècle ; en 1852, on a découvert aux environs de Fécamp un cimetière gallo-romain.

Fecht, affluent de l'Ill (H.-Alsace), naît dans les Vosges et arrose Turkheim. Cours, 50 kil.

Fécials ou **Féciaux,** hérauts qui, chez les Romains, déclaraient la guerre et veillaient à l'exécution des formules prescrites pour les traités. Numa en avait formé, en les constituant, un collége de 20 membres, nommés à vie. Ancus Marcius leur confia le *droit fécial*, code contenant les formules indispensables pour les questions se rattachant à la déclaration de guerre ou à la conclusion de la paix. Si une guerre était décidée, un fécial lançait sur le sol ennemi un javelot teint de sang en prononçant ces paroles : « Moi et le peuple romain dénonçons et faisons la guerre à cette nation et aux hommes de cette nation! »

Fédéralisme. En 1792 et en 1793, on accusa les Girondins de vouloir substituer à l'unité nationale le *fédéralisme*, c'est-à-dire une association des départements qui eussent formé autant de républiques distinctes, comme les cantons suisses ou les Etats de l'Union américaine. Cette calomnie, propagée par les Montagnards, excita le peuple de Paris contre les Girondins, qui furent accablés aux journées du 31 mai et du 2 juin 1793.

Fédération (Fête de la). Elle fut célébrée en 1790, 1791 et 1792, le 14 juillet, jour anniversaire de la prise de la Bastille. Sur l'autel de la patrie, dressé au Champ-de-Mars, Talleyrand, évêque d'Autun, dit la messe, et Louis XVI, des représentants de l'armée, de la garde nationale et des 83 départements prêtèrent serment à la constitution dans la fédération de 1790. — Cette association des citoyens dans l'expression de leur dévouement à la Révolution fut imitée dans les départements et dans la plupart des villes. — V. aussi Fédérés.

Fédéraux. Les Etats qui restèrent fidèles à l'Union américaine, dans la dernière guerre civile, 1860-65, prirent le nom de *fédéraux*. Celui de *confédérés* fut donné aux Etats séparatistes, qui ont été vaincus.

Fédérés. Ce mot appartient à l'histoire romaine et à l'histoire de France. A Rome, on appela villes alliées ou *fédérées* les cités auxquelles la république laissait une ombre d'indépendance, n'exigeant d'elles que l'envoi d'auxiliaires pour ses armées. Au iv° siècle, on donna ce nom aux barbares qui étaient à la solde de l'Empire En France, on appela *fédérés* : 1° les députés aux fédérations de 1790, 1791 et 1792 (V. ci-dessus); 2° les bataillons de volontaires levés en 1792, et ceux qui se formèrent à Paris, en Bretagne, etc., pendant les Cent Jours, pour la défense du territoire.

Federici (Francesco), général, né à Naples en 1748 Après le départ de Ferdinand IV, il accepta, sous la république Parthénopéenne, le commandement de la capitale, 1799. Attaqué par les Calabrais du cardinal Ruffo, que soutenait l'escadre anglaise, il signa une capitulation que Nelson laissa violer Arrêté par l'ordre du ministre Acton, Federici fut pendu, 1799.

Federici (J. B. Frédéric **Viassolo,** dit Camillo), auteur dramatique italien, né en 1749 à Garessio (Piémont), composa la plupart de ses 56 comédies à Venise, puis à Padoue, où il mourut en 1802.—*Le remède est pire que le mal* est l'une de ses pièces remarquables. Roger et Creuzé de Lesser ont imité, sous le titre de *la Revanche*, 1809, la comédie intitulée : *Le mensonge dure peu*.

Fédor Ier ou **Féodor,** tzar de Russie, fils d'Ivan IV, né en 1557, succéda à son père en 1584 Il laissa tout le pouvoir à Boris Godounof, son beau-frère, qui, dit-on, finit par l'empoisonner. En Fédor s'éteignit la race de Rurik, 1598.

Fédor II, tzar de Russie, fils d'Alexis et troisième prince de la maison de Romanoff. Né en 1657, il régna de 1676 à 1682. Préludant aux réformes de Pierre le Grand, son frère, il donna aux hauts fonctionnaires le pas sur les boyards, augmenta le nombre des écoles, etc. Une guerre contre les Turcs plaça les Cosaques Zaporogues sous sa protection et lui assura définitivement l'Ukraine, 1677-1681.

Fées, génies auxquels les croyances populaires ont longtemps reconnu un pouvoir surnaturel. Leur nom viendrait du latin *fata* (destinées), du kimrique *faith* (mystère), ou du bas-breton *fad* (bon). Les fées, bonnes ou malfaisantes, président à tous les actes de la vie, et donnent à l'enfant qui naît d'heureuses qualités ou lui jettent un mauvais sort. Reste des doctrines druidiques, la croyance aux fées est demeurée surtout dans les pays où la race celtique a conservé sa pureté (Bretagne en France, pays de Galles en Angleterre). Les romans du moyen âge ont aussi contribué à entretenir les esprits de l'existence de ces génies attestée encore aujourd'hui pour les classes populaires par la *grotte*, l'*arbre*, la *pierre* ou la *fontaine des fées* qu'on retrouve dans chaque province. Tout le monde connaît les *Contes des Fées* de Perrault.

Fehrbellin, village du Brandebourg, à 53 kil. N. O. de Berlin, à l'endroit où le lac Ruppen est traversé par la petite rivière du Rhin. Le grand électeur Frédéric-Guillaume y battit les Suédois en 1675.

Fehrmann (Daniel), graveur de la cour de Suède, né à Stockholm, 1710-1780. Elève de Hedlinger, il a exécuté un grand nombre de médailles.

Feitama (Sibran), écrivain hollandais, né à Amsterdam, 1694-1758, travailla d'abord pour le théâtre; il traduisit plusieurs tragédies françaises, et plus tard la *Henriade* et *Télémaque*.

Feith (Rhynvis), poëte hollandais, né à Zwoll, 1753-1824, fonda sa réputation par deux odes en l'honneur de Ruyter. Ses premières œuvres, *Ferdinand et Constance*, 1785, le *Tombeau*, 1792, ont quelque temps

donné un caractère sentimental à la littérature hollandaise. Il a rajeuni, avec Bilderdyk, le fameux chant de Van Haren, les *Gueux*, où sont célébrées les premières luttes de l'indépendance, etc.

Felanix, v. de Majorque (Espagne), sur la côte E. de l'île, à 44 kil. S. E. de Palma ; 13.000 hab — Eaux-de-vie.

Feldkirch, v. forte du Tyrol (Empire d'Autriche), sur l'Ill, à 30 kil. S. O. de Bregenz, prise par Lecourbe en 1800 ; 3.000 hab.

Feld-maréchal. Ce mot, qui signifie *maréchal de camp*, indique la première dignité militaire dans plusieurs pays étrangers, notamment en Prusse, en Angleterre, en Russie, en Autriche, etc. — En Autriche on distingue trois degrés : feld-maréchal-général, feldzeugmeister, feld-maréchal-lieutenant.

Feldzeugmeister. V. Feld-maréchal.

Félégyahza, v. de Hongrie, ch.-l. de la Petite Cumanie, à 105 kil. S. E. de Pesth ; 15.000 hab.

Féletz (Charles-Marie Dorimond, abbé de), critique, né à Grimont, près de Brive (Corrèze), en 1767. Entré dans les ordres, il se montra, dès l'origine, opposé aux principes révolutionnaires. Condamné à la déportation pour refus de serment à la constitution civile du clergé, il resta 11 mois sur un ponton en rade de Brest. Arrêté une seconde fois après le 18 fructidor, il parvint à s'échapper, 1797. Attaché, en 1801, par Bertin l'aîné, à la rédaction du *Journal des Débats*, il y défendit, à côté de Geoffroy et de Dussault, les pures doctrines classiques pendant 30 ans. Conservateur de la Bibliothèque Mazarine en 1809, inspecteur de l'Académie de Paris, 1820-1830, il entra à l'Académie française en 1827. Il est mort en 1850. — On a de lui : *Mélanges de philosophie et de littérature*, 1828, 6 vol. in-8°, et de nombreux articles insérés dans divers recueils.

Félibien (André), historiographe, né à Chartres en 1619. Secrétaire de l'ambassadeur français à Rome, il se lia avec le Poussin. Protégé par Colbert, il devint historiographe des bâtiments, 1666, secrétaire de l'Académie d'architecture, 1671, l'un des fondateurs de l'Académie des Inscriptions et garde du cabinet des antiques, 1673. Il composa les inscriptions dont l'Hôtel de Ville de Paris fut orné de 1660 à 1686. Il mourut en 1695. — On lui doit une *Vie de Pie V*, traduite de l'italien, 1672 ; *Entretiens sur les vies et les ouvrages des plus excellents peintres anciens et modernes*, 1666-1688; *Description du château de Versailles*, 1674; *Principes de l'architecture, de la sculpture, de la peinture*, etc.

Félibien (Michel), l'un des trois fils du précédent, né à Chartres, 1666-1719, fut bénédictin de la congrégation de Saint-Maur. On lui doit : *Histoire de l'abbaye royale de Saint-Denis*, Paris, 1706. A la prière de Bignon, prévôt des marchands, il commença, 1710, une *Histoire de la ville de Paris*, que Lobineau a terminée (1725, 5 vol. in-fol.). Félibien est un écrivain méthodique et sûr.

Félibien (Jean-François), frère du précédent, 1658-1733, est l'auteur d'un *Recueil historique de la Vie et des ouvrages des plus célèbres architectes*.

Felice (Fortuné-Barthélemy de), publiciste italien, né à Rome en 1723. Après avoir professé en Italie, il vint en Suisse, où il se fit protestant, fonda une imprimerie à Yverdun et mourut en 1789. — Pendant 9 ans, il publia un journal littéraire : *Estato della litteratura europea*. Il donna encore : *Principes du droit de la nature et des gens*, d'après Burlamaqui, 1765 ; 8 vol. in-8° ; une *Encyclopédie*, modelée sur celle de Diderot et d'Alembert, 48 vol., plus 10 vol. de planches, etc.

Félicien (Saint-), ch.-l. de cant. de l'arrond. et à 24 kil. O. de Tournon (Ardèche) ; 2,192 hab., dont 755 agglomérés.

Felicitas Julia, un des noms de *Lisbonne* en latin.

Félicité (Sainte), patricienne romaine, subit le martyre avec ses sept fils, sous Marc Aurèle, 164. Fête le 10 juillet.

Félicité (Sainte), esclave à Carthage, subit le martyre sous Septime Sévère, en 202 ou 203. Fête, le 7 mars.

Felino (Guillaume-Léon du Tillot, marquis de), homme d'Etat, né en 1711 à Bayonne, fut donné par Louis XV comme conseiller à l'infant don Philippe, investi du duché de Parme en 1749. Devenu ministre du trésor public, il fit fleurir ce petit Etat, embellit Parme et soutint de vives luttes contre la cour de Rome. Disgracié par le successeur de don Philippe, en 1770, il vint mourir en France en 1774. Duclos l'appelait « le grand ministre d'un petit Etat. »

Felinski (Aloïs ou Louis), littérateur polonais, né à Ussow (Wolhynie), en 1771, se distingua à la défense de Varsovie. Il mourut en 1820 directeur du lycée de Krzémiénitz. — On a de lui des traductions de Boileau, Racine, Voltaire, etc., une tragédie, *Barbe Radziwill*, une *Ode* à Kosciuszko, etc.

Felipe (San-), v. de Venezuela, à 138 kil. S. O. de Caracas, a des plantations de café, coton, indigo, etc. ; 6,000 hab.

Felipe (San-). Nom primitif de Montevideo (V. ce mot).

Felipe (San-). V. Yativa.

Felipe-de-Austria (San-). Nom parfois donné à Cariaco.

Felipe-de-Benguela (San-). V. Benguela.

Felipe (San-) de Aconcagua. V. Aconcagua.

Felipe-de-Tucuman (San-). V. Salta.

Félix, procurateur de Judée et frère de Pallas, affranchi de Claude Ier. Il épousa Drusilla, fille d'Agrippa Ier, bien qu'elle fût mariée au roi d'Emèse, et fit mettre à mort le grand-prêtre Jonathan. Rappelé en 62 et accusé auprès de Néron par les Juifs de Césarée, il fut sauvé par le crédit de Pallas.

Félix Ier (Saint), pape, 269-274. Il lutta contre les hérésiarques Sabellius et Paul de Samosate. Il mourut en prison pendant la neuvième persécution. Fête, le 30 mai.

Félix II, créé pape par Constance pendant l'exil de Libère, 355-358, fut expulsé au retour de ce dernier.

Félix III, pape, 483-492. Il rejeta l'*édit d'Union* promulgué par Zénon, et condamna dans trois conciles Acace, patriarche de Constantinople et ses successeurs. Il a laissé des *Lettres*.

Félix IV, pape, 526-530, dut son élévation à Théodoric le Grand. On a de lui une lettre à saint Césaire.

Félix V, antipape. — V. *Savoie* (Amédée viii).

Félix d'Urgel prétendait que J. C., selon la nature humaine, n'était que fils adoptif et nuncupatif de Dieu. Condamné par les conciles de Ratisbonne, 792, de Francfort, 794, et d'Aix-la-Chapelle, 799, il fut déposé de son évêché d'Urgel. On a sa rétractation ou *profession de foi*. Ses partisans furent appelés *adoptiens*.

Félix de Tassy (Charles-François), premier chirurgien de Louis XIV, né à Paris et mort en 1703. En 1687, il opéra le roi d'une fistule à l'anus, par le procédé de Celse.

Félix de Valois (Saint) était originaire du pays dont il prit le nom, 1127-1212, et peut-être fils de Raoul, comte de Vermandois. Il fonda avec saint Jean de Matha l'ordre de la *Trinité* ou de la *Rédemption des captifs*. On l'honore le 12 novembre.

Félix-de-Caraman (Saint-), comm. de 2,497 hab., dont 667 agglomérés, à 18 kil. N. E. de Villefranche (Haute-Garonne). Obélisque à la mémoire de Riquet près du col de Naurouze.

Fellahs (laboureurs), nom donné à la masse de la population occupée à la culture du sol en Égypte.

Fellatahs, Foulahs ou **Peuls**, peuplade du Soudan ou Takrour (Afrique centrale), qui domine la plus grande partie des contrées situées sur le cours moyen du Niger. Leur capitale est *Sackatou*. — Créé vers la fin du xviiie siècle par Othman Danfodio, leur empire s'étendait alors jusqu'à l'Atlantique.

Fellenberg (Philippe-Emmanuel de), pédagogue et agronome suisse, né à Berne en 1771, d'une famille aristocratique. Après avoir étudié le droit à Tubingue, 1789, il fut employé pendant quelques années à l'Institut d'éducation de Colmar, que le mauvais état de sa santé l'obligea de quitter. Des voyages en Suisse, en Allemagne et en France, où il rechercha, de préférence, la société des paysans et des artisans, l'occupèrent ensuite. A son retour, nommé commandant de quartier à Berne, 1798, il apaisa une révolte des montagnards de l'Oberland par des promesses dont le gouvernement se joua. Justement irrité, Fellenberg rentra dans la vie privée, 1799, et résolut de se consacrer désormais à des projets d'amélioration agricole. Il acquit la terre d'Hofwyl à 8 kil. de Berne ; il y installa, d'un côté, un *Institut agricole*, complété par une fabrique de machines et d'instruments aratoires ; et de l'autre, trois écoles destinées spécialement aux pauvres, à la classe moyenne ou aux jeunes gens appartenant à des familles nobles ; la création d'une *école normale* pour les instituteurs couronna l'édifice. Bientôt l'établissement d'Hofwyl reçut de nombreux élèves, même de l'étranger. Tant que vécut son fondateur, il continua de prospérer, en dépit de calomnies que dut dissiper une commission nommée par le landamann de Berne. Appelé lui-même aux fonctions de landamann de la République, 1833, Fel-

lenberg mourut en 1844. Il a laissé nombre d'ouvrages sur l'agriculture et l'éducation, mais l'Institut qu'il avait créé lui a à peine survécu.

Feller (JOACHIM-FRÉDÉRIC), historien, fils de *Joachim*, professeur allemand très-érudit (1628-1691), né à Leipzig (1673-1726). Il aida Leibnitz dans la composition de l'*Histoire de la maison de Brunswick*, et mit en ordre les archives de Saxe à Wittenberg. On a de lui : *Monumenta varia inedita; Généalogie de Brunswick*, etc.

Feller (FRANÇOIS-XAVIER DE), jésuite, né à Bruxelles en 1735, professa jusqu'à la suppression de son ordre (1773), et se fit écrivain. Retiré en Allemagne depuis 1789, il mourut à Ratisbonne en 1802. — On a de lui : *Dictionnaire historique*, 1781, imité de Chaudon, mais dans l'intérêt de la religion catholique; il a été souvent réimprimé; *Catéchisme philosophique*, 1773; *Examen des Époques de la nature de Buffon; Journal historique et littéraire*, 60 vol. in-8°, etc.

Felletin, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 11 kil S. d'Aubusson (Creuse), sur la Creuse; 3,225 hab. — Tapis ras et veloutés; papeteries; filatures de laine, etc — Patrie de Quinault.

Fellow, compagnon, collègue en anglais. Ce mot désigne, en Angleterre, ceux qui ont l'usufruit des fondations appartenant aux universités.

Félonie. On appelait ainsi tout crime commis par un vassal envers son seigneur. Il avait pour conséquence la confiscation du fief, la dégradation et la mort du coupable.

Feloups, tribu de la Sénégambie, entre l'embouchure de la Gambie et celle du San-Domingo. Leur pays est riche en bestiaux et produit de la cire.

Felsina, ancienne ville d'Italie. Sur ses ruines *Bononia* fut élevée par les Boiens. Auj. *Bologne*.

Felton. V. BUCKINGHAM

Feltre (*Feltria*, v. des *Medoaci*), v. de la province de Bellune (Vénétie), à 26 kil. S. O. du ch.-l., sur la Colmeda. Pop. 6,000 hab. — Siége d'un évêché, Feltre a encore des tanneries, des mines de fer, et fait le commerce de soie, huile et vin. — Clarke fut nommé *duc de Feltre*

Femern, *Fehmarn*, et en latin *Femera* ou *Fembria* ou *Cimbria Parva*, île du Slesvig, située à la pointe N. E. du Holstein, dans la Baltique. Riche en grains et en plantes potagères, elle a environ 8,000 hab. *Burg* est la capitale.

Femersund, nom du détroit qui sépare l'île de Femern du Holstein.

Fenaroli (FIDÈLE), musicien italien, né à Lanciano (Abruzzes), en 1732. Elève de Durante, il professa lui-même jusqu'à sa mort, qui survint en 1818. — On a de lui des règles musicales que Choron a reproduites en partie dans ses *Principes de composition des écoles d'Italie* (1808).

Fénelon (BERTRAND DE SALIGNAC ou plutôt SALAGNAC, marquis DE LA MOTHE), d'une ancienne famille de Périgord, a été ambassadeur d'Angleterre dans les dernières années du règne de Charles IX. Il mourut en 1589. — On a de lui : *Le siége de Metz*, en 1552; le *Voyage du roi aux Pays-Bas*, en 1554; *Mémoires*, *Négociations*, *Dépêches*, etc., dans les Mémoires de Castelnau; sa *Correspondance* a été publiée de nos jours (1838-1841), etc.

Fénelon (FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTHE), archevêque de Cambrai, né au château de Fénelon (Dordogne) en 1652, de la famille du précédent. Envoyé à 12 ans à l'université de Cahors, et, plus tard, au collége du Plessis, à Paris, il entra enfin au séminaire de Saint-Sulpice. Admis à la prêtrise vers 1675, il parut se destiner d'abord aux missions du Levant, mais l'archevêque de Paris le nomma, en 1678, directeur de la communauté des *Nouvelles-Catholiques*. Sauf une excursion en Poitou, pour ramener les protestants, au moment de la révocation de l'édit de Nantes, il occupa ce poste pendant onze ans. A cette époque de sa carrière se rapportent le *Traité de l'éducation des filles;* la *Réfutation du système de Malebranche sur la nature et la grâce*, et le *Traité du ministère des pasteurs*. Appelé, sur la proposition du duc de Beauvilliers, à remplir les fonctions de précepteur du duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV (1691), Fénelon composa pour son élève des *Fables*, les *Dialogues des morts* et le *Télémaque*. L'Académie française le choisit, en 1693, pour succéder à Pélisson, et Louis XIV, en 1695, l'éleva à la dignité d'archevêque de Cambrai. Mais alors, l'attachement qu'il portait aux principes du *quiétisme*, que madame Guyon commençait à répandre, allait amener pour lui une disgrâce éclatante. Tandis que Bossuet étudiait à fond les auteurs mystiques pour mieux les réfuter, Fénelon publiait l'*Explication des maximes des saints*, 1697: ce livre, soumis par l'auteur au jugement du pape Innocent XII, devint l'occasion d'une controverse ardente entre les deux prélats. Condamné par le souverain pontife, Fénelon accepta avec une admirable docilité la sentence qui le frappait, 1699. Il ne revint pas cependant à la cour, d'où Louis XIV l'avait éloigné. En cette même année paraissait, par l'infidélité d'un domestique, le *Télémaque*, que la haine allait transformer en une violente satire du grand roi, en dépit des protestations de Fénelon. L'archevêque de Cambrai se voua dès lors plus complétement à l'administration de son diocèse, n'interrompant point ses visites pastorales, même au milieu de la guerre de la succession d'Espagne : il avait su gagner jusqu'à la vénération des Anglais, des Hollandais, des Allemands, ennemis implacables de Louis XIV. Parmi les personnages qui recherchaient ses entretiens on cite le maréchal de Munich, le fils de Jacques II et l'écossais Ramsay, qui écrivit, dans la suite, une *Vie de Fénelon* (1723). Tourné toujours vers Versailles, où sa pensée se reportait sur son élève, le duc de Bourgogne, il composait pour ce prince l'*Examen de conscience sur les devoirs de la royauté*, et un *Plan de gouvernement :* il proposait d'établir des états provinciaux et des états généraux qui seraient comme le contre-poids du pouvoir royal. — Né grand seigneur, Fénelon voyait dans son élève le futur restaurateur de l'aristocratie; on sait que le duc de Saint-Simon nourrissait la même illusion que fit tomber si cruellement la mort inopinée du jeune dauphin. Les lettres et la philosophie se mêlaient enfin à la politique dans ces dernières années : Fénelon écrivait alors la *Lettre sur les occupations de l'Académie française* et le *Traité de l'existence de Dieu*. Il mourut en 1715. Plus d'un siècle après, en 1824, la ville de Cambrai lui éleva un monument; mais déjà les restes de l'illustre prélat avaient trouvé grâce devant les révolutionnaires de 1793. Les *Œuvres* de Fénelon ont été la plupart imprimées après sa mort; l'édition la plus complète est celle de Versailles (34 vol. in-8°). V. *Hist. de Fénelon* par de Bausset, 4 vol. in-8°.

Fénelon (GABRIEL-JACQUES DE SALIGNAC, marquis DE LA MOTHE), neveu du précédent, né en 1688, devint lieutenant général en 1738; il représenta la France au congrès de Soissons, 1727. Il fut tué à la bataille de Raucoux, 1746. Il a donné la première édition complète du *Télémaque*.

Fénelon (J.-B. DE SALIGNAC, abbé DE), petit-neveu de l'archevêque de Cambrai, né en 1714, a été aumônier de Marie Leczinska, femme de Louis XV. Il créa, à Paris, une institution pour les jeunes Savoyards, et périt sur l'échafaud en 1794.

Fenestrelles, place forte de la prov. de Pignerol (Italie), à 29 kil. N. O. du ch.-l., sur le Clusone et au débouché du col du mont Genèvre. La population est de 1,200 hab.

Fénétrange, Fenestrange ou **Finstringen**, ancien chef-lieu de canton, à 16 kil. N. de Sarrebourg (Lorraine), sur la Sarre; 1428 hab. — Carrière de pierre, tanneries, etc. Restes de deux châteaux forts; c'était le ch.-l. d'une anc. baronnie.

Fénin (PIERRE DE), chroniqueur français, né dans l'Artois, mort en 1506. — On a attribué longtemps à son père, pannetier de Charles VI (mort en 1433), sa *Chronique* qui complète celle de Monstrelet. La meilleure édition est celle de *la Société de l'Histoire de France*, 1837, in-8°.

Fenouillot de Falbaire de Quingey (C.-GEORGE), auteur dramatique, né à Salins en 1727. Il débuta par l'*Honnête criminel*, drame en vers qui valut à Jean Favre (V. ce nom) son entière réhabilitation. On a encore de Fenouillot les *Deux Avares*, opéra-comique, dont Grétry fit la musique. Il mourut en 1800 ou 1801.

Fenton (ELISÉE ou ELIJAH), poëte anglais, né à Shelton (Stafford), en 1683. Il traduisit pour Pope quatre chants de l'*Odyssée*, donna une tragédie de *Marianne*, qui réussit, 1723, et des éditions des *Poëmes de Milton*, 1727. et des *Œuvres* de Waller, 1729, etc. Il mourut en 1730.

Féodalité. On a donné ce nom à une forme de gouvernement dans laquelle la propriété était confondue avec la souveraineté : les possesseurs de terres se trouvaient investis, à titre de maîtres du sol, de toutes les prérogatives attachées au pouvoir suprême. Ils levaient des soldats, imposaient des taxes, rendaient la justice, et battaient monnaie. La féodalité s'établit au IXe s. dans les Etats formés du démembrement de l'empire carlo-

vingien (Italie, Allemagne, France), et fut transportée par les conquérants normands en Angleterre et dans les Deux-Siciles, et par les croisades en Orient. Ce fut dans l'Europe occidentale qu'elle subsista le plus longtemps.

On a cherché l'origine de la féodalité dans les usages germaniques. Avant les invasions, le chef d'une bande de guerriers distribuait à ses compagnons des chevaux ou des framées. Après la conquête du monde romain, il leur distribua des terres qui prirent le nom de *bénéfices* (V. ce mot). Concédés à titre précaire, les bénéfices tendirent à devenir inamovibles et héréditaires, et s'appelèrent *fiefs* (V. ce mot), quand, par une nouvelle usurpation, la souveraineté eut été inséparablement unie à la possession du sol. Cette dernière révolution s'opéra en France sous le règne de Charles le Chauve : le capitulaire de Kiersy-sur-Oise (877) consacra la double hérédité des terres et des offices royaux. Cet acte attestait la chute du pouvoir central, au moment où la France se hérissait de châteaux forts destinés à être le siége d'autant de souverainetés locales. En Italie, le morcellement féodal s'effectua aussi de bonne heure ; il ne fut toutefois légalement constaté qu'en 1039 ; c'est alors seulement que Conrad le Salique accorda l'hérédité et l'immédiateté aux petits seigneurs italiens. En Allemagne, la royauté tint longtemps tête à l'aristocratie : la féodalité ne s'y établit définitivement qu'après le démembrement de la Saxe, opéré par Frédéric Ier Barberousse, et celui des duchés de Franconie et de Souabe, après la mort de Frédéric II. En Angleterre et dans les principautés chrétiennes d'Orient, où elle fut transportée de toutes pièces, elle ne rencontra pas d'obstacle de la part des rois qui, dans le premier de ces pays, en tirèrent même parti.

Quelques écrivains ont cru voir dans cette immense association de souverainetés locales, une véritable hiérarchie. L'empereur, les rois, les ducs, les marquis, les comtes, etc., se seraient suivis dans un ordre marqué. Au vrai, il n'y eut de subordination réelle que dans la décadence même du système féodal, lorsque le pouvoir monarchique, se relevant de ses ruines, tenta de régler un peu cette anarchie. Au début, tout seigneur se trouve souverain dans son domaine, agissant à sa guise, sans trop se soucier du suzerain (V. ce mot), auquel il a prêté serment.

La force seule imposait donc l'exécution du contrat qui liait le vassal au suzerain, le *fief servant* au *fief dominant* (V. Fief). Dans l'engagement mutuel qu'ils avaient contracté, les avantages étaient, en apparence du moins, pour le suzerain. S'il devait *assistance et protection* à son vassal, ce dernier, par la cérémonie de l'*hommage* (V. ce mot), devenait son *homme*, c'est-à-dire, promettait de s'acquitter des trois grands services de l'*host* ou service militaire, de *justice* et des *aides* (V. ces mots), sans compter d'autres obligations dont on trouvera ailleurs l'énumération. V. *Féodaux* (*Droits*).

La féodalité a eu des résultats de deux sortes. Au moment où elle s'établit, elle fixa au sol les populations ballottées depuis quatre siècles par le flot des invasions. Autour du château, se groupèrent des familles dont il devenait le refuge en temps de guerre ; le seigneur lui-même fut intéressé à les attirer et à les retenir pour accroître ses moyens de défense. Ainsi se trouvèrent préparées, pour les croisades, d'innombrables armées, alors qu'un siècle auparavant quelques bandes de Normands ravageaient impunement d'immenses territoires. En même temps, au milieu de dangers où chacun ne pouvait compter que sur lui-même, se trempèrent des caractères énergiques : l'esprit militaire, étouffé au IXe s., se ranima derrière les murs des châteaux forts.

A côté de ces heureuses conséquences du système féodal, il y en eut de déplorables. L'anéantissement de tout pouvoir central, capable d'imposer la paix à des seigneurs brutaux et féroces, entretint une véritable anarchie : de là, des violences continuelles sous le nom de guerres privées ; de là, la ruine des campagnes qui engendrait ces horribles famines dont parlent sans cesse les historiens du moyen âge. L'asservissement de la classe inférieure, livrée par l'affaiblissement même de la royauté à la merci de l'aristocratie, ne tarda pas à succéder à cette période bienfaisante qui marque l'établissement de la féodalité. Les révoltes des *manants* et des *serfs* (V. ces mots) attestent assez par leur fréquence les vexations qu'ils ont supportées.

Le système féodal succomba en France devant l'alliance de la royauté et du tiers état ; l'histoire intérieure de notre pays depuis l'avénement des Capétiens jusqu'à la Révolution n'est, en quelque sorte, que le tableau de cette lutte mémorable. En Italie, les villes, où dominait une riche et intelligente bourgeoisie, s'émancipèrent elles-mêmes dès le XIe s. : on démolit les châteaux forts et les seigneurs se firent citadins. En Allemagne, la féodalité dura plus longtemps qu'ailleurs, parce qu'elle s'y établit plus lentement qu'ailleurs ; elle a reçu les coups les plus rudes de la Révolution française, qui a médiatisé une masse de seigneurs et réduit à 36 souverainetés le chaos de l'Empire germanique. En Angleterre, les barons féodaux se modérèrent d'eux-mêmes en recherchant l'appui des villes et des bourgs pour combattre, il est vrai, une tyrannie plus redoutable, le despotisme royal (v. *Jean*, *Henri III*, etc.).

Féodaux (Droits). On appelait ainsi les droits reconnus au suzerain par le contrat qui le liait au vassal (V. *Féodalité et fief*). Ils variaient suivant les lieux ou la nature du fief concédé par le seigneur. Les plus généraux étaient les suivants : droit d'exiger le service militaire, ou *ban* ou *host* ; droit de *justice et d'aide* (V. ces mots). On doit distinguer les *droits féodaux* des *droits seigneuriaux* ou *justiciers*. Les premiers concernaient les seigneurs vassaux et leurs fiefs : droits de relief, d'aliénation, de déshérence, de confiscation ou forfaiture, de garde-noble, de mariage. Les autres pesaient sur les sujets, manants, vilains, etc. : droits de chasse, de garenne, de colombier, de bris et d'épave, d'aubaine, de bâtardise, de gîte, de pourvoirie, etc. En vertu de son pouvoir justicier, le seigneur établissait des banalités, des tailles, des corvées, des péages (tonlieu, forage, etc.) ; il percevait des cens, des dîmes ; il exerçait le droit de mainmorte. En France, tous ces droits, féodaux ou seigneuriaux ont été abolis par l'Assemblée constituante dans la nuit du 4 août 1789.

Fer (île de), en espagnol *Hierro*, la plus occidentale des Canaries (Afrique), par 27°45′ lat. N. et 20°30′ long. O., a servi longtemps à fixer le premier méridien chez les différentes nations d'Europe. La France a suivi cet usage de 1634 à la Révolution. — Volcanique, peu fertile, mal arrosée, elle nourrit pourtant beaucoup de bestiaux. La capitale est *Valverde*. La population est de 4,500 hab.

Fer (Nicolas de), graveur et géographe français, 1646-1720, fut géographe du roi et a composé un très-grand nombre de cartes (provinces de France, cours d'eau, pays de l'Europe), peu exactes, mais ornées de dessins ingénieux, qui firent leur réputation.

Férales, *Feralia*, fête célébrée chez les Romains en l'honneur des dieux Mânes à la clôture des Fébruales (V. ce mot).

Ferculum, plateau, chez les Romains, où l'on portait, dans les triomphes, les dépouilles de l'ennemi, et dans les processions, les objets sacrés.

Ferdinand Ier, empereur d'Allemagne, frère et successeur de Charles-Quint, était né à Alcala de Hénarès (Espagne), en 1503. Il hérita en 1526 de la Bohême et de la Hongrie, après la mort de son beau-frère, Louis II ; mais, dans ce dernier pays, il eut à lutter contre un prétendant, Jean Zapolya. Il y joignit en 1531 le titre de roi des Romains, qu'il remplaça, après l'abdication de son frère, par celui d'empereur, 1556. Il se concilia, en Allemagne, les esprits par sa tolérance et mourut à Vienne en 1564.

Ferdinand II, empereur d'Allemagne, petit-fils du précédent, né à Grätz en 1578, porta d'abord le nom de Ferdinand de Styrie. Il succéda à son cousin Mathias, en Bohême, 1617, en Hongrie, 1618, et dans l'Empire, 1619. Élève des Jésuites, il fut le *Philippe II* de l'Autriche. Son règne coïncida avec les trois premières périodes de la guerre de Trente Ans. Dans la première, il vainquit à Prague les Bohêmes révoltés, 1620, et transféra à Maximilien de Bavière le titre d'électeur enlevé au comte palatin, Frédéric V. Dans la seconde, il battit Christian IV, roi de Danemark, grâce à Tilly, 1626, et domina l'Allemagne, grâce à Waldstein, exécuteur de l'*édit de restitution*, porté contre les protestants. Dans la troisième, défait par Gustave-Adolphe, menacé par Waldstein qu'il fit assassiner, il parut se relever après la victoire de son fils Ferdinand à Nordlingen, 1634. L'union des Français et des Suédois, au commencement de la quatrième période, 1635, abattit de nouveau l'empereur, qui, malgré son énergie, mourut découragé, 1637.

Ferdinand III, empereur d'Allemagne, fils du précédent, né à Grätz en 1608, succéda à son père en 1637. Il continua la guerre de Trente Ans qu'il soutint avec l'aide de l'Espagne. Il entama cependant des négociations, 1644, qui aboutirent, grâce aux succès du Suédois Wran-

gel et de Turenne, à la paix de Westphalie, 1648. Il mourut en 1657. On lui doit quelques compositions musicales.

Ferdinand Ier *le Grand*, premier roi de Castille, 1033-1065, était fils de Sanche III le Grand, roi de Navarre. Investi de la Castille, du vivant de son père, il y ajouta Léon par la défaite de Bermude III, 1037, et la Galice, arrachée à la Navarre après la déroute et la mort de son frère Garcia IV, 1054. Conquérant de Lamego et de Coïmbre, 1058, vainqueur des émirs de Tolède et de Séville, il aspira au titre d'empereur. A sa mort, 1065, il partagea entre ses trois fils la Castille, Léon et la Galice.

Ferdinand II, roi de Léon, 1157-1188, deuxième fils d'Alphonse VIII, fut régent de Castille, après la mort de Sanche III, son frère, au nom du jeune Alphonse IX, 1158. Il combattit Alphonse Ier, roi de Portugal, et les Musulmans, et réprima la révolte des Castro et des Osorio.

Ferdinand III, *le Saint*, roi de Castille, 1217-1252, succéda à sa mère Bérengère. Il y ajouta, après la mort de son père, Alphonse IX, Léon qui n'en fut plus séparé, 1230. Il enleva aux Maures Cordoue, 1236, Séville, 1245, Jaën, 1245. Canonisé en 1671, il est honoré le 30 mai.

Ferdinand IV, *l'Ajourné*, roi de Castille, 1295-1312, succéda, à l'âge de 10 ans, à son père Sanche IV le Brave, sous la tutelle de sa mère, Marie de Molina. Après une minorité troublée par d'ambitieux compétiteurs, il enleva Gibraltar aux Maures, 1309. Les frères Carvajal qu'il envoya au supplice, l'ayant ajourné à comparaître devant Dieu dans trente jours, il mourut au bout de ce terme : de là le surnom d'*ajourné*.

Ferdinand V, *le Catholique*, roi de Castille et d'Aragon, est aussi compté dans les séries des rois de Sicile et de Naples. Né en 1452, il épousa Isabelle, sœur de Henri IV, roi de Castille, 1469, qui hérita de ce royaume en 1474. Il succéda lui-même à son père Jean II en Aragon en 1479. Le mariage des deux souverains, en amenant l'union des deux Etats, fonda la grandeur de l'Espagne. Ils s'attachèrent l'un et l'autre à consolider leur autorité: ils trouvèrent des armes contre la noblesse dans l'institution de la sainte *hermandad* (fraternité), milice entretenue par les villes, pour la sécurité des routes, dans la réorganisation de l'Inquisition, 1480-1484, qui tendit à devenir un tribunal plus politique que religieux, dans la réunion des grandes maîtrises des ordres militaires à la couronne. Ils dominèrent le clergé en obtenant de Sixte IV le droit de nommer directement aux siéges épiscopaux. Ils songèrent alors à détruire le dernier vestige de la conquête musulmane par la prise de Grenade qui fut enlevée à Boabdil, 2 janvier 1492 ; c'est ainsi que Ferdinand obtint le titre de *catholique*. Vingt ans après, il devait compléter la monarchie espagnole en s'emparant de la Navarre sur Jean d'Albret, 1512. Au dehors, Ferdinand intervint activement dans les affaires de l'Italie, où il possédait déjà la Sardaigne et la Sicile. Il y gagna le Roussillon et la Cerdagne, que le roi de France, Charles VIII, lui céda avant d'entreprendre son expédition, 1493; plus tard il partagea avec Louis XII, 1500, le royaume de Naples qu'il finit par s'approprier en entier, 1504 ; membre de la ligue de Cambrai, il reprit aux Vénitiens cinq ports napolitains, 1509, qu'ils possédaient, puis se tourna tout à coup contre Louis XII, afin d'enlever la Navarre à ses alliés. Sous son règne, la Castille, grâce à Christophe Colomb, découvrit le Nouveau Monde, 1492, et s'empara, grâce à Ximenès, d'Oran et de quelques places au nord de l'Afrique. Régent de Castille après la mort d'Isabelle, 1504, il céda, pendant trois mois, le gouvernement à son gendre Philippe le Beau, et le recouvra après la mort de ce dernier, 1506. Il succomba lui-même, en 1516, laissant un vaste héritage à l'aîné de ses petits-fils, Charles de Luxembourg (Charles-Quint). Ce fondateur de la grandeur espagnole a pourtant préparé la décadence de son pays par diverses mesures, telles que l'établissement de l'inquisition qui étouffa toute activité intellectuelle, et l'expulsion des juifs, 1492, et des Maures, 1499-1502, qui éloigna une population industrieuse.

Ferdinand VI, roi d'Espagne, né en 1713, du mariage de Philippe V avec Marie-Gabrielle de Savoie, succéda à son père en 1746. Faible de santé et sujet à des accès de mélancolie que dissipait le seul chanteur Farinelli, il termina la guerre de la succession d'Autriche par le traité d'Aix-la-Chapelle, 1748. Secondé par son ministre La Ensenada, il releva la marine, prêta des grains aux cultivateurs pour ensemencer leurs champs, établit des manufactures et creusa le canal de Castille. Il régla par un concordat avec le pape la question des bénéfices ecclésiastiques, 1753. Il restreignit le droit d'asile dans les églises. A Madrid il fonda l'Opéra, l'Académie de Saint-Ferdinand, et un jardin botanique. La mort de sa femme, Marie-Thérèse de Portugal, aggrava sa mélancolie, 1758. Il succomba à sa douleur en 1759.

Ferdinand VII, roi d'Espagne, né en 1784, était fils de Charles IV et de Louise-Marie de Parme. Dominé par son précepteur Escoïquiz, il devint, sous le règne de son père, le chef d'un parti opposé au favori Godoï. Surpris au moment où il dénonçait ce dernier à Napoléon Ier, il se sauva en sacrifiant ses complices, 1807. Porté au trône par la révolution d'Aranjuez, 1808, il se tourna encore vers l'empereur des Français, qui, dans la conférence de Bayonne, exigea l'abdication du père et du fils. Dans sa retraite de Valençay (Indre), Ferdinand se déshonora par ses adulations envers Napoléon et Joseph, tandis que ses sujets luttaient pour lui rendre une couronne. Remis en liberté, il abolit la Constitution de 1812, et proscrivit en masse tous ceux qui s'étaient rattachés à Joseph ou professaient des idées libérales (1814). Suscitée par ses cruautés, l'insurrection de 1820 rétablit la Constitution de 1812 et le fit tomber sous le joug des cortès qui l'emmenèrent à Cadix à l'approche de l'armée que commandait le duc d'Angoulême. La victoire de ce dernier, 1823, rendit Ferdinand à la plénitude de son autorité. Marié en 1829, pour la quatrième fois, à Marie-Christine de Naples, il publia, pour complaire à la reine, une loi de 1789 qui rétablissait le droit des femmes à succéder au trône (Philippe V l'avait supprimé en 1713). Il mourut trois ans après, 1833, laissant son héritage à sa fille Isabelle II. C'est sous son règne que les colonies d'Amérique (les Antilles exceptées) secouèrent le joug de l'Espagne.

Ferdinand, roi de Portugal, né à Coïmbre en 1345, succéda à son père Pierre le Justicier en 1367. Seul descendant légitime de Sanche IV, il revendiqua la couronne de Castille que Henri de Transtamare avait ravie à Pierre le Cruel. Il entreprit inutilement trois luttes contre les Castillans avec l'aide de Jean de Lancastre, fils d'Edouard III d'Angleterre; le mariage de Jean Ier, roi de Castille, avec dona Brites, infante de Portugal, termina les hostilités, 1385. Au dedans, Ferdinand fortifia Lisbonne, où il transporta l'université de Coïmbre, mais se déshonora par son mariage avec Léonor Tellez qu'il enleva à son époux. Il mourut en 1383.

Ferdinand de Portugal, le *saint Infant*, né à Santarem en 1402, était fils de Jean Ier. A la suite de la malheureuse expédition de son frère dom Henri contre Tanger, 1437, il fut laissé en otage. Livré au roi de Fez, il ne voulut pas que sa liberté fût rachetée au prix de la ville de Ceuta. Il mourut captif, 1443.

Ferdinand Ier, *le Juste*, roi d'Aragon et de Sicile, né en 1373, était le 2e fils de Jean Ier, roi de Castille. Dans ce dernier pays, il fut régent au nom de Jean II, son neveu, avant de succéder, en Aragon et en Sicile, à Martin, son oncle maternel, 1412. Il mourut en 1416, après quatre ans de règne.

Ferdinand II, roi d'Aragon et Sicile. V. Ferdinand *le Catholique*, roi de Castille.

Ferdinand Ier, roi de Naples, de la maison d'Aragon, né en 1423, était fils naturel d'Alphonse le Magnanime, à qui il succéda en 1458. Vaincu à Sarno, 1460, par Jean de Calabre, fils de René d'Anjou, il se releva par la victoire de Troia, 1462, due à l'Albanais Scanderbeg. Plus tard il eut à reprendre Otrante, emportée d'assaut par les Turcs, 1481. Il venait de mécontenter l'aristocratie par ses perfidies, quand le roi de France, Charles VIII, entreprit la conquête de Naples. Ferdinand mourut la même année, 1494.

Ferdinand II, roi de Naples, petit-fils du précédent, devint roi en 1495 par l'abdication de son père, Alphonse II. Battu à San-Germano par les Français de Charles VIII, et comptant peu sur la fidélité de ses sujets, il s'enfuit en Sicile. Le départ du roi de France et les secours de l'Espagne qui lui envoya Gonzalve de Cordoue, lui permirent de recouvrer ses Etats. Il rentra à Naples et mourut quelque temps après sans postérité, 1496.

Ferdinand III, roi de Naples. V. Ferdinand V *le Catholique*, roi de Castille.

Ferdinand IV, roi de Naples. V. Ferdinand Ier, roi des Deux-Siciles.

Ferdinand Ier, roi des Deux-Siciles depuis 1817, portait auparavant le titre de *roi de Naples*. Né en 1751,

il succéda, en 1759, à son père don Carlos, qui devenait roi d'Espagne sous le nom de Charles III. Après la sage régence de Tanucci, il subit l'influence de sa femme, Marie-Caroline, fille de l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche. Trois fois il lutta contre la France révolutionnaire : la première guerre fut suscitée par son ministre Acton qu'inspirait l'Angleterre, 1794-1796 ; dans la seconde, 1798-1801, Ferdinand se retira en Sicile, abandonnant à Championnet ses Etats de terre ferme qui formèrent la *république parthénopéenne*, 1798. Celle-ci, après le départ des Français, ne tarda pas à être détruite par les bandes du cardinal Ruffo. La paix de 1801 coûta cependant à Ferdinand les présides de Toscane, Piombino et Porto-Longone. La troisième guerre fut plus désastreuse encore : dépouillé de Naples, où Joseph Bonaparte et Murat régnèrent successivement, 1806. Ferdinand résida neuf ans à Palerme, où l'Anglais Bentinck lui imposa le joug d'un parlement, 1812. Rétabli dans ses domaines du continent après la chute de Murat, 1815, il dut subir encore une constitution après la révolution militaire de 1820; mais celle-ci fut comprimée par la Sainte-Alliance qui, dans le congrès de Laybach, 1821, avait décidé que le pouvoir absolu serait restauré à Naples. Ferdinand Ier mourut en 1825.

Ferdinand II, roi des Deux-Siciles, né à Palerme en 1810, succéda à son père François Ier en 1830. Après d'heureux débuts, il ne tarda pas à donner à la police une influence prépondérante, surtout quand il se fut remarié à Marie-Thérèse d'Autriche, 1837. Dans la même année, la Sicile se souleva; cette insurrection, rigoureusement réprimée, en annonça beaucoup d'autres (1841, 1844, 1847) qui éclatèrent jusque sur le continent. L'exaltation de Pie IX, 1846, en relevant les espérances des Italiens, amena, par contre-coup, un nouveau soulèvement de la Sicile, et à Naples l'octroi d'une constitution modelée sur la Charte française, 1848. Ferdinand envoya, en même temps, un corps d'armée sous Pépé au secours de Venise. L'émeute napolitaine du 15 mai lui fournit un motif pour revenir sur ses concessions : il rappela les troupes qui étaient en marche pour la haute Italie, brisa le parlement à peine convoqué, et chargea Filangieri de réduire la Sicile, 1849. Le système de gouvernement adopté dès lors par Ferdinand II a été flétri par M. Gladstone dans ses *Lettres à lord Aberdeen*, 1851, et dénoncé comme un danger pour l'Europe par le congrès de Paris, 1856. La France et l'Angleterre avaient rompu avec ce prince toute relation diplomatique, quand la mort le frappa, 1859. François II, né de sa première femme, Marie-Christine de Savoie, lui succéda.

Ferdinand Ier, Ferdinand II, *de Médicis*, grands-ducs de Toscane. V. Médicis.

Ferdinand III, grand-duc de Toscane, de la maison de Lorraine, succéda, en 1791, à son père, Léopold II, appelé à l'Empire. Le premier il reconnut la République française, 1795, mais fut dépouillé en 1799 de ses Etats par le Directoire. Il fut dédommagé, en 1803, par le nouvel électorat de Salzbourg, qu'il échangea, en 1805, contre celui de Wurzbourg qui devint grand-duché en 1806. Rétabli en Toscane, 1814, par la chute de Napoléon, il résista seul, entre les princes italiens, à l'esprit de réaction que l'Autriche encourageait. Il mourut en 1824, à l'âge de 55 ans.

Ferdinand (Ordre de **Saint-**) et du **Mérite**, créé par Ferdinand IV, roi de Naples, en 1800, à l'occasion de son premier retour de Sicile après la chute de la république parthénopéenne.

Ferdinand (Ordre militaire de **Saint-**), institué en 1811 par les cortès d'Espagne pendant la captivité de Ferdinand VII à Valençay.

Ferdoucy. V. Firdousy.

Fère (La), ch.-l. de canton de l'arrond. de Laon (Aisne), à 25 kil. N. O. de cette dernière ville, sur un embranchement du chemin de fer du Nord, au confluent de la Serre et de l'Oise; 4,914 hab. — C'est une place forte; elle a une école d'artillerie et un arsenal de construction. Commerce de grains, de toiles et de laines. — Prise par les Espagnols en 1536, par les huguenots en 1579, par Henri IV en 1597, par les alliés en 1814, elle fut vainement assiégée par les Prussiens en 1815.

Fère-Champenoise (La), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 35 kil. S. d'Epernay (Marne), sur la Pleurs. Commerce de toiles et de vins; 1,969 hab. — Bataille des 25 et 24 mars 1814, où deux divisions françaises commandées par Marmont et Mortier furent écrasées par 50,000 alliés.

Fère-en-Tardenois (La), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. N. E. de Château-Thierry (Aisne), sur l'Ourcq; 2,567 hab. — Filatures de laines; bonneterie, commerce de grains, vins, bois, chevaux. Ruines d'un château fort du XIIIe siècle. — Chef-lieu de l'ancien pays de Tardenois, La Fère a été prise plusieurs fois.

Feredjik ou **Feret,** ville de la Thrace ou Roumélie (Turquie d'Europe), à 92 kil. S. O. d'Andrinople, à l'embouchure de la Maritza. Bains d'eau thermale.

Ferekhabad, ville de l'Hindoustan, sur le Gange, à 156 kil. E. d'Agrah; 70,000 hab. — Place forte. Défaite célèbre des Mahrattes en 1805.

Ferentarii, cavaliers ou fantassins armés à la légère, et servant comme auxiliaires dans les légions romaines.

Ferentino, ville du roy. d'Italie, à 11 kil. N. O. de Frosinone. Evêché; 8,000 hab. — *Ferentinum* était une ville du pays des Herniques, dans le Latium (Italie ancienne).

Ferentum, ville d'Apulie (Italie ancienne), auj. *Forenza.*

Feret. V. Feredjik.

Férétrien (*qui remporte des dépouilles*), surnom de Jupiter. Dans son temple du mont Capitolin on déposait les dépouilles opimes.

Fergus, nom de trois rois d'Ecosse, au IVe, au Ve et au VIIIe s., dont les règnes sont peu connus.

Ferguson (Jacques), astronome et mécanicien écossais, né en 1710 à Keith (Banff), garda d'abord des moutons. Après avoir fait des études de mathématiques et de sciences naturelles, il se rendit à Londres, 1744, et y donna des leçons qui furent très-suivies. Il mourut en 1776. Son meilleur ouvrage a pour titre : *Leçons sur divers sujets de mécanique*, 1760 et 1775.

Ferguson ou **Fergusson** (Adam), philosophe et historien écossais, né à Logierait (Perth), en 1724, fut chapelain d'un régiment, précepteur et professeur, 1759-1785, à l'université d'Edimbourg. Attaché à une mission diplomatique aux Etats-Unis, 1778, il fit encore un voyage à Rome, et mourut dans la retraite, 1816. — On lui doit : *Essai sur l'histoire de la société civile; Principes de philosophie morale; Histoire des progrès et de la chute de la république romaine*, 1783, 5 vol. in-4°, etc. Ce dernier ouvrage est, en quelque sorte, une introduction à l'histoire de Gibbon.

Ferguson ou **Fergusson** (Robert), poëte, né à Edimbourg, 1751-1774, a laissé des élégies en dialecte écossais pleines de vie et d'enthousiasme.

Ferhabad, ville du Mazendéran (Perse), sur les bords de la mer Caspienne, à l'embouchure du Thedjin, à 53 kil. N. E. de Balfrouch. Ancienne résidence de Chah-Abbas, elle n'est plus qu'un village.

Feria, v. de l'Estrémadure (Espagne), à 50 kil. S. E. de Badajoz; 6,000 hab.

Féria (duc de). V. Figueroa.

Férichtah (Mohammed-Cassem), historien musulman de l'Inde, né à Asterabad vers 1550, vécut dans divers Etats du Dékkan. — L'*Histoire* de Férichtah, terminée par lui vers 1606, a fait oublier tous les écrits antérieurs par son exactitude et son impartialité. On en a une traduction anglaise presque complète par Briggs, 4 vol. in-8°, 1829.

Ferid-Eddin-Attahr, poëte et sofi persan, né dans le Khorassan, 1119, périt dans le sac de Nischapour par les Mongols. On a de lui : *Mémorial des saints*, recueil de 70 biographies; *Livre des conseils*, traduit par Sylvestre de Sacy, 1819, in-8°; un recueil considérable de poésies, etc.

Férie, terme du comput ecclésiastique pour désigner les jours de la semaine: le dimanche est la première *férie*, le lundi la seconde, etc.

Féries, *Feriæ*, jours de fêtes chez les anciens Romains. Les unes étaient publiques et fixes (*stativæ*); les autres étaient mobiles. Parmi celles-ci on distinguait les *feriæ privatæ* ou *sacra gentilitia*, particulières à certaines familles, les *feriæ conceptivæ* ou fêtes votives; les *feriæ imperativæ*, ordonnées par un magistrat à l'occasion de quelque événement extraordinaire, comme une victoire, des prodiges, etc.

Féries latines, *Feriæ latinæ*. Les Romains rapportent qu'elles furent instituées par Tarquin le Superbe pour consacrer l'union de Rome et des 47 peuples du Latium. Il est à croire cependant que Tarquin ne fit que maintenir, au profit de sa propre domination, un usage établi avant lui. Célébrées chaque année sur le mont Albain, les Féries latines furent portées successivement d'un jour à trois jours. On sacrifiait un taureau pour

la prospérité de la confédération. Des édiles romains présidaient aux cérémonies.

Fermanagh, comté d'Irlande (Ulster), au N. O. de l'île, entre ceux de Donegal au N. O., de Tyrone au N. E. de Monaghan à l'E., de Cavan au S. et au S. O. Il a une superficie de 190,896 hect. et une pop. de 160,000 h. Il est arrosé par la rivière et les lacs d'Erne. Sol accidenté et fertile. Il produit de l'orge, de l'avoine, des pommes de terre et des bestiaux. Le chef-lieu est *Enniskillen*.

Fermat (Pierre de), géomètre, né en 1601 à Beaumont de Lomagne près de Montauban, et non à Toulouse en 1595. Nommé en 1631 conseiller au parlement de Toulouse, il mourut en 1665. Il s'est acquis une gloire impérissable par les travaux de mathématiques qui étaient comme le délassement de sa vie de magistrat. Selon Lagrange et Laplace, on lui doit l'invention du calcul différentiel; selon Laplace, il partagerait avec Pascal la découverte du calcul des probabilités. Dans la théorie des nombres, il serait même allé au delà du point où on est arrivé aujourd'hui. Lié avec Mersenne, Roberval, Torricelli, Descartes, etc., il fut cependant engagé quelque temps « dans une petite guerre contre M. Descartes, » comme il disait à l'occasion de certaines objections qu'il opposa à la *Dioptrique*. Ses principaux écrits ont été publiés en 1679, sous ce titre: *Varia opera mathematica*. En 1844 on avait eu l'idée de réunir et d'imprimer aux frais de l'Etat tout ce que l'on a de Fermat. Ce projet n'a pas été exécuté.

Fermes (Provinces des Cinq grosses). On désigna par là 12 provinces du nord de la France qui acceptèrent le tarif dressé par Colbert en 1664, et supprimèrent entre elles toute espèce de douane. On entendait par *cinq grosses fermes*: 1° les droits dits de haut passage, de domaine forain et d'imposition foraine; 2° les droits d'entrée sur les *drogueries*, institués de Charles VIII à François Ier; 3° les droits à l'entrée de Calais établis en 1558; 4° la traite domaniale créée en 1557; 5° les droits à l'importation établis en 1581. — Les provinces connues sous la dénomination des cinq grosses fermes étaient l'Ile-de-France, la Normandie, la Picardie, la Champagne, la Bourgogne, la Bresse et le Bugey, le Bourbonnais, le Poitou, l'Aunis, le Maine, l'Anjou et la Touraine.

Fermiers généraux, financiers qui, sous l'anc. monarchie, prenaient à bail ou à ferme la perception des impôts. On s'en servit dès le xive siècle, et, dans la suite, plus spécialement pour les aides. Leur rigueur dans la levée des taxes, et aussi leurs concussions, leur valurent les noms de *traitants*, *partisans*, *maltôtiers*. En 1720, la *ferme générale* se constitua pour l'exploitation des gabelles, des tabacs, des octrois de Paris; composée de 40, puis de 60 membres, elle s'appuyait sur un grand nombre de *croupiers*, qui avaient dans les bénéfices une part proportionnelle aux fonds qu'ils avançaient à l'Etat. Les fermiers généraux levaient à leur profit une somme double ou triple de celle qu'ils payaient au Trésor. L'Assemblée constituante les supprima en 1790.

Fermo, *Firmum*, v. d'Italie, dans la prov. d'Ascoli, anc. délégat. des Etats de l'Eglise, au S. E. de Florence et à 4 kil. O. de l'Adriatique, sur laquelle *Porto-Fermo* lui sert de port; son commerce consiste en grains, soies et lainages. Archevêché: des galeries de tableaux et de sculptures. Université fondée en 1820. — Patrie de Lactance; 7,000 hab.

Fermoy, v. du comté de Cork (Munster) en Irlande, sur le Blackwater, à 30 kil. N. E. du ch.-l.; 7,000 hab. Brasseries, savonnerie, moulins à farine, etc. C'est la principale station militaire au sud de l'Irlande.

Fernambouc, v. du Brésil. V. Pernambouc.

Fernand, abréviation de Ferdinand.

Fernandez (Denis), marin portugais, reconnut le Sénégal et le cap Vert, 1446.

Fernandez (Juan), voyageur portugais du xve siècle. Il était écuyer du prince dom Henri. En 1445, il vécut pendant sept mois avec les tribus du Rio-do-Ouro (Sahara). En 1447, il demeura environ une année dans le pays d'Arguin parmi les Maures.

Fernandez (Juan), navigateur espagnol, fit en 30 jours, à l'aide de courants qu'il découvrit, la traversée du Pérou au Chili, qui absorbait auparavant six mois. Il reconnut, en 1563, l'archipel qui porte son nom, et en 1574 le groupe de Saint-Félix, tous deux à l'O. du Chili; il mourut en 1576.

Fernandez (Alvaro), navigateur portugais du xvie siècle, a raconté le naufrage de Manuel de Souza, sur la côte de Natal. Cet événement a inspiré Camoëns, Cortereal et le poëte français Esménard.

Fernandez Navarrete. V. Navarrete.

Fernandez (Iles de Juan-). V. Juan-Fernandez.

Fernando (San-), v. forte de l'intendance de Cadix (Espagne), dans l'anc. Andalousie, à 10 kil. S. E. du ch.-l. Située dans l'île de Léon qui lui donnait son nom, elle a reçu de Ferdinand VII sa dénomination actuelle. Elle a un observatoire célèbre.

Fernando (San-), v. du Chili, ch.-l. de la province de Colchagua, à 124 kil. S. O. de Santiago. 7,000 hab.

Fernando (San-) de l'*Apure*, v. du Venezuela, dans la province de Varinas et à 264 kil. de son ch.-l. — 6,000 hab. Commerce en cuirs, cacao, coton et indigo. Centre de missions pour les Indiens.

Fernando (San-) de l'*Atabapo* (Venezuela), poste établi au confl. de l'Orénoque avec le Guaviare et l'Atabapo, en 1756, pour contenir les Indiens du voisinage.

Fernando-Po, île d'Afrique, dans le golfe de Biafra, à 45 kil. des côtes, par 3° 28′ lat. N., et 6° 20′ long. E., découverte en 1472 par un Portugais qui lui donna son nom. Longue de 60 kil. et large de 12, elle est boisée et fertile. Cédée, en 1778, par le Portugal à l'Espagne, puis abandonnée par celle-ci, elle a été, en 1827, occupée par les Anglais qui y ont fondé la ville de *Clarence*. — Les Espagnols l'ont recouvrée en 1844.

Fernel (Jean), médecin, né à Clermont (Oise) en 1497, fit ses études au collége de Sainte-Barbe, où plus tard il enseigna la philosophie. Reçu docteur en médecine en 1530, il ne tarda pas à occuper la première place dans la pratique de cet art: malgré ses répugnances, il dut accepter le titre de médecin de Henri II. Obligé de suivre le roi au siége de Calais, pendant un hiver rigoureux (janvier 1558), il mourut trois mois après. — Ses ouvrages réunissent en corps de doctrine les préceptes médicaux dus aux anciens et aux Arabes. Le principal, *Universa medicina*, a eu plus de trente éditions; on estime surtout sa *Pathologie*, qui a été traduite en français en 1655, in-8°. Savant en astronomie, il a donné à peu près exactement la mesure d'un degré du méridien, en employant cependant un moyen assez grossier.

Ferney ou **Fernex,** ch.-l. de canton de l'arrond. et à 10 kil. S. E. de Gex (Ain), au pied du Jura: 1,405 hab. Il ne se compose que d'une seule rue, où l'on trouve des fabriques de poterie et des verres pour montres. Ce village est nommé quelquefois Ferney-Voltaire à cause du philosophe qui y résida à partir de 1758. Son château subsiste encore.

Ferns, village du comté et à 24 kil. N. de Wexford en Irlande (Leinster) sur le Bann, est le siége d'un évêché. Cathédrale et palais épiscopal dans le goût moderne.

Feroé. V. Fœröe.

Féronie, *Fœronia*, antique divinité des Sabins, et plus tard des Etrusques et des Romains. On la disait déesse de la liberté; ses temples les plus fameux étaient à Terracine et sur le mont Soracte, en Etrurie. On affranchissait les esclaves dans celui de Terracine. Ses prêtres, selon Strabon, marchaient pieds nus sur des charbons ardents sans se brûler, dans les fêtes solennelles de Féronie.

Ferracino (Barthélemy), mécanicien italien, né en 1692 à Sologna, près de Bassano. Né pauvre, il se fit connaître par l'invention d'une machine à scier les planches, que le vent mettait en mouvement, etc. Il fit, à Venise, l'horloge de la place Saint-Marc, et, à Bassano, un pont de bois sur la Brenta. Il mourut en 1777.

Ferrah, v. de l'Afghanistan, par 38° 48′ lat. N. et 60° 6′ long. E., sur le fleuve Ferrahroud. — C'est une grande ville murée. Bazar bien approvisionné.

Ferrand de la Caussade (Jean-Henri Bégays), général, né à Montflanquin (Agénois) en 1736. Blessé à Clostercamp, 1760, il fut major-commandant de Valenciennes jusqu'en 1790, et commandant de la garde nationale de la même ville en 1792. Promu maréchal de camp, il dirigea l'aile gauche à Jemmapes, 1792; général de division en 1793, il ferma à Dumouriez, après sa défection, Valenciennes; assiégé pendant trois mois par 150,000 coalisés, il ne rendit cette ville qu'après avoir soutenu quatre assauts. Détenu jusqu'au 9 thermidor comme noble, il devint préfet de la Meuse-Inférieure, 1800-1801, et mourut près de Paris, 1805. On a de lui: *Précis de la défense de Valenciennes*, in-8°.

Ferrand (Marie-Louis), général, né à Besançon en 1753. Volontaire en Amérique sous Rochambeau, arrêté pendant la Terreur, il devint bientôt après général de brigade. Dans l'expédition de Saint-Domingue, il servit

sous Leclerc, qu'il remplaça en 1802. Il força Dessalines de lever le siége de Santo-Domingo, 1805, et administra le territoire de cette ville pendant 5 ans. Vaincu dans un combat contre une insurrection suscitée par le gouverneur espagnol de Porto-Rico, il se tua de désespoir, 1808.

Ferrand (Antoine-François-Claude, comte), homme d'État et publiciste, né à Paris en 1751. Conseiller au parlement, il résista à Maupeou et à Calonne avec toute sa compagnie. Émigré dès 1789, il entra, en 1795, dans le conseil de régence; néanmoins, il revint en France en 1801. Membre d'un comité royaliste en 1814, il devint, après la chute de Napoléon Ier, ministre d'État et directeur général des postes ; le 15 septembre, il fit, au sujet des biens des émigrés, un rapport où il distingua les royalistes de la *ligne droite* de ceux de la *ligne courbe*. Remplacé, pendant les Cent Jours, par Lavalette, à la direction des Postes, il fut nommé pair de France par la seconde restauration. Rapporteur du projet de loi sur les cours prévôtales, 1816, il mourut en 1825. On a de lui : *Histoire des trois démembrements de la Pologne*, continuation à l'ouvrage de Rulhière, 1820, 3 v. in-8; *Esprit de l'Histoire*, 1802, 4 v. in-8°, où il préconise le principe d'autorité, etc.

Ferrandina, v. de la Basilicate (Italie), à 24 kil. S. O. de Matera; 5,000 hab.

Ferrandini (Gabriele), connu sous le nom de *Gabriele degli Occhiali* (des lunettes), peintre italien, né à Bologne, vers la fin du XVIe s., eut de nombreux élèves et surtout Guido Reni. Il a laissé beaucoup de fresques à Bologne ; il avait de la facilité et du talent comme dessinateur.

Ferrare, *Forum Alieni*, ch.-l. de la préfecture de son nom (Italie), située dans une plaine marécageuse, près de la rive g. du Pô di Primaro, par 44° 50' 18" lat. N. et 9° 16' 29" long. E., au N. de Florence. La pop. est de 75,000 hab. Siége d'un archevêché et place forte, Ferrare atteste encore par ses monuments la grandeur de la maison d'Este qui y a régné. L'édifice le plus remarquable est le palais gothique des anciens ducs. On signale encore la cathédrale, la maison et le tombeau de l'Arioste, l'anc. chartreuse ou *Campo-Santo*, l'hôpital Sainte-Anne, où Le Tasse fut, dit-on, enfermé, 1579-1586, par ordre d'Alphonse II, etc. La bibliothèque possède 80,000 volumes et 1,000 manuscrits, parmi lesquels est la *Jérusalem* du Tasse. On trouve dans cette ville des tanneries, des scieries, des ateliers de chaudronnerie et quelques fabriques de soie. — Bâtie au ve s. après J. C., par des fugitifs d'Aquilée, sous le nom de *Forum Alieni*, Ferrare devint une république municipale au Xe s. Au XIIIe s. elle tomba en partage (1208) à la maison d'Este, qui se plaça à la tête du parti guelfe, dans le nord de la péninsule. En 1438, elle abrita un instant le concile de Bâle. En 1471, le seigneur d'Este reçut de son suzerain, le pape Pie II, le titre de duc : alors commence pour Ferrare une période brillante, qui s'arrête à la mort d'Alphonse II (1598). Détachée par Clément VIII des domaines de la maison d'Este, elle fut cédée deux siècles après (1796) à la République cispadane, dont elle suivit les révolutions jusqu'en 1814. Restituée aux papes, elle leur demeura, sous la garantie d'une garnison autrichienne, jusqu'en 1859. En 1860, elle se réunit, avec le reste de la Romagne, aux États qui ont formé le royaume actuel d'Italie. Savonarole et Guarini y sont nés. — La prov. de Ferrare a 2 616 kil. carrés et 215,300 hab.

Ferrare (ducs de). V. Este (Maison d').

Ferrari (Gaudenzio), peintre, regardé comme chef d'une seconde école milanaise, après Léonard de Vinci, né à Valdugia, près de Novare, en 1484. Il aida Raphaël dans les travaux du Vatican, et couvrit de ses fresques plusieurs églises de Milan, etc. Il excellait dans les sujets religieux. Son tableau de *Saint Paul en méditation* est resté à Paris, où il fut transporté en 1797. — Ferrari est mort en 1550.

Ferrari (Barthélemy), né à Milan, 1497-1544, fonda avec deux amis l'ordre des Barnabites, en 1530.

Ferrari (Louis), mathématicien italien, né à Bologne, 1522-1565. Élève de Cardan, il leva la carte du Milanais et trouva la première solution des équations du quatrième degré.

Ferrari (Philippe), religieux servite né à Ovillo (vers 1570 Milanais), mourut en 1626. Il est l'auteur d'un *Lexicon geographicum*, souvent réimprimé.

Ferrari (François-Bernardin), archéologue italien, né à Milan, 1576-1669. Membre de la congrégation de Saint-Ambroise, il rassembla les premiers ouvrages que contint la Bibliothèque ambroisienne de sa ville natale. On a de lui : *De Ritu sacrarum concionum; de Veterum acclamationibus*, etc. — Son neveu, Ottavio Ferrari, né aussi à Milan, 1607-1682, professa à l'Université de Padoue, fut pensionné par Louis XIV, et a laissé des dissertations sur l'antiquité, qui ont été plusieurs fois réimprimées, comme le *de Re vestiaria*.

Ferraris (Joseph, comte de), général autrichien, né à Lunéville, 1726, d'une famille noble de Piémont. Il était colonel à Hohenkirchen, 1758. Directeur général de l'artillerie dans les Pays-Bas, 1767, il composa une carte de la Belgique que l'on place à côté de la carte de France par Cassini, 1767-1777. Nommé feld-maréchal en 1808, Ferraris mourut en 1814.

Ferrata (Hercule), sculpteur, né près de Côme en 1610. Élève de l'Algarde, il a exécuté un très-grand nombre d'œuvres qui décorent diverses églises de Rome, notamment Saint-Pierre. Il mourut en 1685. Personne n'a mieux copié ou restauré l'antique.

Ferratus mons, nom anc. du *Jurjura* (Afrique).

Ferraud ou **Féraud**, né en 1764 au pays d'Aure, dans les Hautes-Pyrénées, représenta ce département à la Convention. Plusieurs fois il fut envoyé en mission aux armées. A Paris, il contribua à l'arrestation de Robespierre et s'occupa beaucoup des subsistances. Lors de l'insurrection du 1er prairial (20 mai 1795), il voulut s'opposer à l'invasion de l'Assemblée. Blessé d'un coup de pistolet, il fut bientôt déchiré par la multitude. Sa tête fut présentée, au bout d'une pique, au président Boissy d'Anglas, qui s'inclina avec respect.

Ferré, dit le **Grand-Ferré**, chef de *jacques* ou paysans révoltés contre les nobles, sous le roi Jean. En 1359, il tua beaucoup d'Anglais aux environs de Compiègne et mourut épuisé de fatigues.

Ferrein (Antoine), anatomiste, né à Frespech, près d'Agen, en 1693, fit ses études médicales à Montpellier. N'ayant pas obtenu, dans cette ville, la chaire d'anatomie pour laquelle il était présenté, il vint à Paris. Après avoir suivi l'armée française en Italie, il entra à l'Académie des sciences, 1741, et devint professeur au Collége de France, 1742, et au Jardin des Plantes, 1758. Il mourut en 1769. — Si l'on excepte ses *Mémoires* insérés dans le recueil de l'Académie des sciences, il n'a rien écrit; mais on a rédigé, d'après ses leçons, un *Cours de médecine pratique*, 1769; des *Eléments de chirurgie pratique*, 1771, etc.

Ferreira, v. de l'Alemtéjo (Portugal), à 24 kil. O. de Béja. Château fort.

Ferreira (Antoine), l'*Horace portugais*, né à Lisbonne en 1528, fut professeur de droit à Coïmbre et juge à la cour suprême de Lisbonne. Il mourut en 1569. — Ses œuvres n'ont été publiées qu'après sa mort. Il a fait des sonnets, des épigrammes, des odes, des élégies et deux livres d'épîtres; en celles-ci est son vrai titre de gloire. Outre deux comédies, il a encore donné une tragédie avec chœurs, *Inez de Castro;* il composa donc, après le Trissin, la seconde tragédie régulière de l'époque de la Renaissance. Ses *Œuvres* ont été publiées à Lisbonne, 1598 et 1771, 2 vol. in-8°. M. Ferdinand Denis a traduit *Inez de Castro* dans le *Théâtre européen*, 1835.

Ferréol (Saint), martyr et premier évêque de Besançon, était athénien. Envoyé par saint Irénée pour prêcher le christianisme dans la Séquanaise, il fut mis à mort avec saint Fargeaux, son frère, 211. Fête, le 16 juin.

Ferréol (Saint), évêque de Limoges, sauva le référendaire Marc, envoyé en Aquitaine par Chilpéric pour lever des impôts, 579. Il mourut en 597.

Ferréol (Tonance), préfet des Gaules et gendre de l'empereur Avitus, né en 420, à Trévidon (Rouergue). Il engagea les Gaulois à s'unir à Aétius contre Attila, en 450, et plus tard, Thorismond, roi des Wisigoths, à lever le siége d'Arles. Sidoine Apollinaire a décrit sa bibliothèque, qui était la plus belle des Gaules.

Ferreras (Juan de), historien espagnol, né à Labagneza (Léon), en 1652. Il entra dans les ordres et devint bibliothécaire de Philippe V. Membre de l'Académie de Madrid, dès l'origine, 1713, il l'aida dans la composition du *Dictionnaire espagnol*, qui parut en 1739. Il mourut en 1735. Son meilleur ouvrage a été son *Histoire d'Espagne*, 1700-1727, dont une traduction française a été publiée en 1751, 10 vol. in-4°.

Ferreri (Zacharie), poëte latin moderne, né à Vicence en 1479. Moine au Mont-Cassin, puis évêque de Guardia (Naples), il attaqua vigoureusement, au concile de Pise, 1511, le pape Jules II. Il mourut vers 1530. —

Son ouvrage le meilleur a pour titre : *Hymni novi ecclesiastici*, Rome, 1525.

Ferret. V. FERRÉ.

Ferreti (GIOVANNI-DOMENICO), peintre, né à Florence, en 1692, mort après 1750. Il a laissé de nombreuses preuves de son talent correct et délicat en Toscane, où il vécut; son coloris était vif et agréable; il a surtout réussi dans les fresques. On trouve beaucoup de ses œuvres à Florence, Pise, Pistoja, Sienne, etc.

Ferrette, anc. ch.-l. de cant. de l'arrond. et à 25 kil. S. O. de Mulhouse (H.-Alsace), *Pfirt*, en allemand; 664 hab. Dominé par les restes d'un château du moyen âge, il était jadis le ch.-l. d'un comté, formé au XIIe s., et comprenant Altkirch, Thann, Béfort, etc. Transporté par mariage à la maison d'Autriche, 1319, il fut engagé, en 1469, à Charles le Téméraire, repris en 1474 (V. *Hagenbach*), et cédé à la France par le traité de Westphalie 1648. Le comté ne fut définitivement réuni qu'en 1660.

Ferri (CIRO), peintre, architecte et graveur, né à Rome en 1634. Elève de Pierre de Cortone, il s'appropria si bien sa manière, qu'on ne saurait plus distinguer la part du maître dans certaines œuvres communes. Il a élevé ou décoré plusieurs édifices à Rome. Il mourut en 1689.

Ferrier (Saint-Vincent). V. VINCENT.

Ferrière (CLAUDE DE), jurisconsulte, né à Paris, 1639-1715, professeur de droit à Reims, a laissé beaucoup d'ouvrages composés malheureusement avec trop de rapidité; l'un des meilleurs est : *Commentaire sur la coutume de Paris*, 1679, 2 vol. in-12. On lui doit aussi un *Traité des fiefs*. — FERRIÈRE (CLAUDE-JOSEPH DE), son fils, doyen de la Faculté de droit de Paris, mort vers 1748, a donné : *Nova et methodica juris civilis tractatio*, 1702. Il a en outre revu plusieurs ouvrages de son père, et en a quelquefois modifié le titre : *Institutes de Justinien*, traduction; *Dictionnaire de droit; Science parfaite des notaires*, etc.

Ferrières (CHARLES-ELIE, marquis DE), historien, né à Poitiers (1741-1804), fut député de la noblesse aux Etats-généraux de 1789. Il a laissé un livre d'une remarquable impartialité : *Mémoires pour servir à l'histoire de l'Assemblée constituante et de la révolution de 1789*, 3 vol. in-8°.

Ferrières, commune de Seine-et-Marne, à 30 kil. de Meaux; 767 hab. Château de Fouché, duc d'Otrante, acheté par M. de Rothschild; le roi de Prusse s'y établit en 1870. — Ch.-l. de canton de l'arrond. et à 14 kil. N. de Montargis (Loiret). Anc. abbaye 2,076 h.

Ferriol ou **Fériol** (CHARLES, marquis D'**Argental**, comte DE), né à Paris, 1637-1722, fut ambassadeur de France en Turquie, 1699-1710. Il en ramena Mlle Aïssé.

Ferro (SCIPION), mathématicien italien, né à Bologne vers 1465. Selon Cardan, il aurait trouvé la solution des équations du troisième degré.

Ferrol (Le), port d'Espagne, à 24 kil. N. E. de la Corogne (par mer), dans l'ancienne Galice (aujourd'hui dans l'intendance de la Corogne), par 43° 29′ 30″ lat. N. et 10° 33′ 11″ long. O. Pop. 18,000 hab. Premier arsenal de la marine espagnole, cette ville a une école de navigation, des chantiers, des corderies, un hôpital, etc. L'entrée du port est si étroite que, pendant 4 kil., elle ne livre passage qu'à un seul vaisseau. Le Ferrol a été assiégé vainement par les Anglais en 1799. Dans ses eaux eut lieu, en 1805, un combat entre les flottes anglaise et française.

Ferronnays (AUGUSTE **Ferron**, comte DE LA), d'une noble famille de Bretagne, né en 1777, fit les campagnes de l'armée de Condé avec son père, et devint aide de camp du duc de Berry. Maréchal de camp en 1814, pair en 1815, il fut ambassadeur en Danemark, puis en Russie. Ministre des affaires étrangères, 1828-1829, il fut ambassadeur à Rome jusqu'en 1830. Il vécut auprès du comte de Chambord depuis 1840 et mourut en 1842.

Ferronnière (La belle), femme d'un ferronnier (marchand de fer), ou d'un avocat de Paris nommé Ferron, qui fut aimée de François Ier, et mourut vers 1540. — On a cru, à tort, que le tableau du Louvre, par Léonard de Vinci, qui représente une femme dont le front est orné d'un diamant retenu par une ganse noire, était le portrait de la belle Ferronnière.

Ferry (PAUL), théologien protestant, né en 1591, à Metz, où il exerça, pendant 60 ans, les fonctions de pasteur. Consulté de tous les points de la France, comme le prouve sa *Correspondance*, il s'occupa, sans succès, avec l'anglais Duræus, de la réunion des églises réformées (1662), et avec Bossuet (1667), de la réunion du protestantisme et du catholicisme. Bossuet avait débuté dans la controverse en réfutant le *Catéchisme général de la réformation*, par Ferry. Ce dernier mourut en 1669.

Ferrucci (ANDRÉA), sculpteur italien de Fiésole, mort en 1522, fut l'un des meilleurs artistes de son temps, par la grâce, le charme, l'expression. Fiésole, Florence, Pistoja, Volterra, possèdent de lui des œuvres dignes de plus de réputation.

Ferrucci (FRANCESCO), sculpteur florentin, originaire de Fiésole, mourut en 1585. Il inventa le moyen de tremper les outils d'acier de manière à pouvoir tailler le porphyre. Il a laissé des œuvres remarquables à Florence et à Pise.

Ferrucci (NICODEMO), peintre de l'école florentine, né à Fiésole, mort en 1650, fut le meilleur élève de Passignano, qu'il aida souvent. Il a laissé des fresques et de bons tableaux à Florence et à Fiésole.

Fersen (AXEL, comte DE), noble suédois, d'une ancienne famille de Livonie, fut, pendant la seconde moitié du XVIIIe s., l'un des chefs de l'aristocratie. Il ne put, toutefois, s'opposer aux révolutions de 1772 et de 1790, qui rendirent à Gustave III le pouvoir absolu.

Fersen (AXEL, comte DE), fils du précédent, né en 1750, à Stockholm, fut, en France, colonel du régiment royal-suédois. Au moment de la révolution, il prépara et aida la fuite de Louis XVI à Varennes (1791), et secourut la famille royale, détenue au Temple, 1792. Revenu en Suède, il devint maréchal du royaume. Accusé injustement d'avoir empoisonné le duc d'Augustenbourg, il fut massacré par le peuple, 1810.

Ferté, mot dérivé du latin barbare *firmitas*. Il a le sens de *forteresse*, quand il entre dans la formation des noms de lieu.

Ferté-Alais (La), ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. N. E. d'Etampes (Seine-et-Oise), sur l'Essonne. Elève d'abeilles; 862 hab.

Ferté-Bernard (La), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 34 kil. S. E. de Mamers (Sarthe), sur l'Huisne; 2,637 hab. Fabrique de toiles jaunes et écrues pour les colonies. Commerce de bestiaux. Il y a une jolie église. Ancienne forteresse prise plusieurs fois et détruite aujourd'hui.

Ferté-Frênel (La), ch.-l. de canton de l'arr. et à 45 kil. N. E. d'Argentan (Orne); 506 hab.

Ferté-Gaucher (La), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 16 kil. E. de Coulommiers (Seine-et-Marne), sur le Grand-Morin; 2,150 hab. — Combat du 26 mars dans la campagne de 1814.

Ferté-Imbault (La), village de l'arrond. et à 14 k. E. de Romorantin (Loir-et-Cher); 877 hab.

Ferté-Macé (La), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil. E. de Domfront (Orne); 9,770 hab. — Commerce de grains et bestiaux. Apprêt d'étoffes; fabriques de toiles et calicots, passementeries, teintureries, etc.

Ferté-Milon (La), petite ville de 2,000 hab., à 31 kil. N. O. de Château-Thierry (Aisne), sur l'Ourcq. Débris d'un château fort du XIIe s., démantelé par Henri IV, en 1594. Statue de Racine, qui y est né en 1639, par David (d'Angers).

Ferté-Saint-Aubin (La), ch.-l. de canton de l'arr. et à 22 kil. S. d'Orléans (Loiret). Seigneurie, érigée en duché-pairie pour le maréchal de la Ferté-Senneterre; 2,856 hab.

Ferté-sous-Jouarre (La), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. E. de Meaux (Seine-et-Marne), au confluent de la Marne et du Morin; 4,771 hab. Fabrication et commerce de meules à moulins, que l'on expédie jusqu'en Amérique. Combat entre Blücher et Macdonald, en 1814. Patrie de Mme de Pompadour. Au milieu de la ville est une île dans laquelle se trouve un château gothique où Louis XVI s'arrêta à son retour de Varennes.

Ferté-sur-Amance (La), ch.-l. de canton de l'arr. et à 37 kil. O. de Langres (Haute-Marne); 640 hab.

Ferté-sur-Grosne (La), commune de 500 hab., à 11 kil. S. de Châlon-sur-Saône (Saône-et-Loire). Abbaye de l'ordre de Cîteaux avant 1789.

Ferté-Vidame (La), chef-lieu de canton, à 38 kil. S. O. de Dreux (Eure-et-Loire). Tombeau de la famille de Saint-Simon dans l'église. Source minérale ferrugineuse; 979 hab.

Ferté (HENRI DE SENNETERRE ou SAINT-NECTAIRE, duc DE LA), maréchal de France, né à Paris en 1600. Après avoir combattu devant La Rochelle, 1628, au Pas-de-Suze, 1629, et à Avein, 1635, il commanda, sous Condé l'aile gauche à Rocroy, et demeura fidèle à Mazarin pendant la Fronde. Nommé maréchal de France, 1651,

il se fit battre par Condé, d'abord en 1654, quand Turenne eut fait lever le siége d'Arras, puis, en 1656, devant Valenciennes, par sa désobéissance aux ordres de ce grand homme de guerre. Pris par l'ennemi, mais racheté par Louis XIV, il s'empara de Montmédy, puis de Gravelines. Il mourut en 1681.

Férussac (André-Etienne d'**Audebard**, baron de), naturaliste, né à Paris en 1786. Sous l'Empire, il servit en Espagne, et publia un *Coup d'œil sur l'Andalousie*, 1813, qui obtint du succès. Sous la Restauration, il fonda le *Bulletin universel des sciences et de l'industrie* (1823-1831), destiné à rapprocher les savants de tous les pays. Il mourut en 1836. On a de lui : *Histoire naturelle des mollusques*, continuation d'un ouvrage commencé par Jean-Baptiste de Férussac, son père, né à Clérac en 1745, et mort en 1815.

Fervers, génies immatériels, types des êtres, selon la religion de Zoroastre. Un ferver est attaché à chaque individu.

Fesa ou **Pesa**, v. de Perse, que l'on croît être l'antique *Pasargade*, dans le Farsistan, à 136 kil. S. E. de Chiraz ; 5 à 6,000 hab.

Fesca (Frédéric-Ernest), musicien-compositeur, né à Magdebourg, 1789. Maître des concerts du grand-duc de Bade, il mourut à Carlsruhe en 1826. Il est l'auteur de deux opéras, *Cantemir* et *Omar*, de symphonies, d'ouvertures, etc. Ses quatuors et quintettes ont été publiés à Paris.

Fescennins (Vers), *Fescennini versus*, vers licencieux et grossiers, chantés dans les fêtes privées, qui passèrent de *Fescennia*, ville d'Etrurie, à Rome.

Fesch (Joseph, cardinal), oncle de Napoléon Ier, frère utérin de la mère de l'empereur, né à Ajaccio en 1763, était fils d'un officier suisse et d'une Corse alliée à la famille Bonaparte. Archidiacre d'Ajaccio en 1791, il protesta contre la constitution civile du clergé. Obligé de quitter son pays à cause de son attachement à la France, 1793, il dut, pour vivre, entrer dans l'administration des armées. Après le 18 brumaire, il reprit le costume ecclésiastique, devint archevêque de Lyon, 1802, et cardinal. Ambassadeur à Rome, 1804, sénateur, etc., il refusa l'archevêché de Paris (1809) lors des démêlés de Napoléon Ier avec Pie VII. Il présida le concile national de 1811. Après la chute de l'Empire, il refusa de se démettre de l'archevêché de Lyon, et se retira à Rome, où il mourut en 1839.

Festus Porcius, procurateur de Judée, succéda à Félix en 62. Il proclama l'innocence de saint Paul.

Festus (Sextus Pompeius), grammairien latin, qui vivait peut-être à la fin du IIIe siècle de l'ère chrétienne. Il est l'auteur d'un glossaire latin en 20 livres qui a pour titre : *de Significatione verborum ;* c'est l'abrégé d'un ouvrage de Verrius Flaccus, contemporain d'Auguste. L'*Epitome* de Festus a fait oublier le traité de Flaccus, et, à son tour, a failli périr grâce à un abrégé que Paul Diacre en donna au VIIIe siècle. Un manuscrit unique et mutilé a servi de base aux éditions modernes. La reproduction la plus fidèle est celle de K.-O. Müller (Leipzig, 1839, in-4°). Il a été traduit en français dans la *Bibliothèque* de Panckoucke.

Fésules, *Fæsulæ*, anc. v. d'Etrurie, près et au N. E. de Florence, sa colonie. Stilicon y battit Radagaise, 406. Aujourd'hui *Fiesole*. — Ses augures étaient vantés.

Fêtes, jours destinés à rappeler par des cérémonies publiques soit des souvenirs religieux, soit des faits de l'histoire nationale. Chez les Israélites, la Pâques, la Pentecôte, les Tabernacles, etc., avaient ce double caractère. Chez les Romains, elles occupaient les jours *fasti* et *intercisi;* les derniers étaient consacrés par moitié aux affaires (V. *Fastes*). Chez les peuples chrétiens, les fêtes religieuses ont été très-multipliées au moyen âge et même jusqu'à la révolution ; le concordat de 1802 n'en reconnaît plus que quatre (Ascension, Assomption, Toussaint, Noël) parmi celles qui ne tombent pas le dimanche. Il y avait également un grand nombre de fêtes populaires (*Fête de l'âne*, des *Fous*, du *Bœuf gras*, etc.). Depuis la révolution on a établi des fêtes nationales qui ont varié avec les divers régimes.

Fête de l'âne. V. Ane.

Fête du bœuf gras, longtemps célébrée à Paris et dans certaines villes des départements pendant les trois jours qui précèdent le carême. On s'accorde à reconnaître un reste du paganisme dans la procession du bœuf gras, qu'on appelle aussi bœuf *villé*, parce qu'on le promène par la ville.

Fête-Dieu ou du **Saint-Sacrement**. Etablie en 1264 par le pape Urbain IV, confirmée par le concile de Vienne en 1311 et par Jean XXII en 1318, elle porte aussi le nom de *Corpus Domini*. Elle est célébrée en France par des processions où se déploie toute la pompe du culte catholique.

Feth-ali-Schah, roi de Perse, né vers 1762, s'appelait Baba-Khan, avant de succéder à son oncle, Agha-Mohammed, 1797. Victorieux de plusieurs compétiteurs, il voulut soustraire la Géorgie à l'influence russe ; après une lutte de 10 années pendant laquelle il rechercha l'alliance de Napoléon Ier, puis celle de l'Angleterre, il signa le traité de Gulistan, 1813, par lequel il abandonnait le Daghestan et toute prétention sur la Géorgie. Il soutint ensuite une guerre contre la Turquie 1821-1823. Après la mort d'Alexandre Ier, 1825, il reprit les armes contre les Russes ; battu plusieurs fois par Paskéwitch, il abandonna, en vertu du traité de Tourkmantchaï, tout le territoire au nord de l'Araxe (Arménie persane), 1827. Il eut pour successeur son petit-fils, Mohammed, fils d'Abbas-Mirza, 1834.

Fethard, nom de deux villes d'Irlande. La première (comté de Wexford), sur la côte E. et le golfe de Bannow, a 4,000 hab. Station de pêche, commerce de charbon, de bois et de blé. — La seconde (Tipperary), sur un affl. de la *Suir*, autrefois place de guerre, a un aspect misérable qui fait contraste avec la beauté des environs : 4,000 hab.

Feth-Islam. V. Gladova.

Feti (Dominique), peintre de l'école romaine, né à Rome, 1589-1624. Elève de Cigoli, il s'éprit de Jules Romain qu'il s'attacha, avant tout, à imiter. Le Louvre a de lui : *Néron*, la *Mélancolie*, la *Vie champêtre*, l'*Ange gardien*. Marseille, Rouen et Nantes ont aussi des tableaux de Feti. Il était d'une imagination féconde.

Fétiches, Fétichisme. Ce mot dérive du portugais, *fetissos*, choses enchantées, charmes, nom donné par les premiers navigateurs aux idoles qu'adoraient les nègres d'Afrique. Il désigne aujourd'hui le polythéisme le plus grossier, c'est-à-dire le culte des animaux et des autres objets matériels. Telle était dans l'antiquité, la religion des Egyptiens adorateurs du bœuf Apis, etc. Telle est encore celle des nègres africains, des indigènes d'Océanie, d'Amérique, et de plusieurs peuplades de la Sibérie et de la Laponie.

Fetva. On appelle ainsi chez les Turcs toute décision du mufti ou du cadi résolvant un point de droit ou de doctrine sur lequel le Koran n'a pas prononcé.

Feu (Culte du). Le feu a été surtout vénéré chez les anciens Perses. Son culte fut perfectionné par Zoroastre qui établit dans le *Zend-Avesta* les dogmes et les préceptes de cette religion. Adoré par le vulgaire, le feu était pour les mages et les hommes éclairés l'un des symboles de la divinité, comme les astres. — Persécuté par Alexandre le Grand et ses successeurs, le culte du feu se releva sous la dynastie des Sassanides (V. *ce mot*), pour être accablé de nouveau par les musulmans destructeurs de la seconde monarchie des Perses. On le retrouve cependant aujourd'hui encore dans quelques cantons reculés de l'Hindoustan, de la Perse, et surtout dans le pays de Kerman. — Les Scythes vénéraient de même le feu, qui était aussi l'objet d'honneurs particuliers en Grèce et même à Rome, comme l'atteste l'institution des Vestales (V. *ce mot* et *Guèbres*, *Parsis*.)

Feu (Terre de), archipel situé au midi de l'Amérique du Sud, dont il est séparé par le détroit de Magellan, entre le grand Océan austral, à l'O. et au S. O., et l'Océan Atlantique austral, à l'E. et au S. E. Compris entre 52°41′ et 55°11′ lat. S., et entre 66° et 77°10′ long. O., il présente un amas d'îles montagneuses, stériles, froides, couvertes de neiges éternelles. Il y a plusieurs volcans; de là le nom du groupe tout entier. L'île principale ou Terre de Feu proprement dite, présente au N. et à l'E. des bois et des pâturages. Parmi les petites îles, on signale l'île *Horn*, dont la pointe S. forme le cap Horn, extrémité méridionale des terres américaines. Quelques géographes rattachent aussi à l'archipel la *Terre des Etats*, située à l'E. de la grande Terre de Feu, qui en est séparée par le détroit de Lemaire. Les *Fuegiens* ou habitants de ces contrées désolées, sont nomades, pêcheurs, chasseurs, et, dit-on, cannibales. On en porte le nombre à 4,000. On donne encore à ces îles le nom d'archipel de Magellan.

Feu, Feux. Cette expression avait souvent le sens de famille ou de maison avant la Révolution. C'était par maisons ou par feux que se percevait l'impôt appelé *fouage* dans certaines provinces.

Feu grégeois ou **grec**. On attribue l'invention de ce composé incendiaire au Syrien Callinique, vers 668 ou

670 av. J. C. Employé par les Byzantins contre les Arabes, il finit par être connu des Sarrasins qui s'en servirent contre les croisés; Joinville en parle longuement. On a dit que sa composition ressemblait beaucoup à celle de notre poudre à canon.

Feu sacré ou **Feu Saint-Antoine**. V. Ardents (Mal des).

Feuardent (François), cordelier, né à Coutances, 1539-1610, fut l'un des plus ardents ligueurs. Il finit par se réconcilier avec Henri IV. Il a laissé une trentaine d'ouvrages, dans lesquels il attaque surtout les erreurs des calvinistes. Dans sa *Theomachia calvinistica*, il prétend en réfuter jusqu'à 1400. On lui doit une édition de saint Irénée, 1576, in-fol.

Feuchère (Jean-Jacques), sculpteur, né à Paris, 1807-1852, a exécuté un très-grand nombre d'œuvres. On cite de lui le *Monument de Georges Cuvier*, rue Saint-Victor, et le *Fronton* de Saint-Denis du Saint-Sacrement, à Paris, etc. Il a produit beaucoup de modèles pour l'orfévrerie et les bronzes de luxe.

Feuchères (baron), général, né à Paris en 1785, conquit ses premiers grades sous l'Empire en Espagne, servit dans la garde royale pendant la Restauration, et devint général de brigade en 1832, et de division en 1843. Il mourut en 1857 léguant une somme de 100,000 francs pour récompenser, chaque année, 16 enfants de troupes. Il avait abandonné en 1841 aux hospices de Paris tous ses droits à la succession de *Sophie* Dawnes, sa femme, 1795-1841, dont le nom s'est trouvé si tristement mêlé à la vie et surtout à la mort du dernier prince de Condé. Le général de Feuchères en était séparé depuis 1822.

Feudataire, qualité de quiconque avait une terre en fief.

Feuerbach (Paul-Joseph-Anselme), criminaliste allemand, né à Iéna en 1775, étudia, dans sa ville natale, la philosophie sous Reinhold, prédécesseur de Fichte, dont il adopta ensuite les doctrines. Voué à l'enseignement du droit, il considéra l'intimidation comme le principe de la peine. Après avoir été professeur à Iéna, à Kiel 1802, à Landshut 1805, il fut chargé de rédiger le code pénal de la Bavière, qui fut promulgué en 1813. Ennemi de l'institution du jury, Feuerbach publia en 1812 un livre qui provoqua de vives discussions. Il siégea ensuite dans divers tribunaux et mourut président de celui d'Anspach, en 1833. Parmi ses ouvrages de droit, il a laissé une étude sur l'*Organisation judiciaire de la France*, 1825.

Feuillade. V. La feuillade.

Feuillantines, religieuses qui suivaient la règle des Feuillants (V. ce mot). Elles avaient deux maisons, établies, l'une en 1590 à Toulouse, l'autre en 1622 à Paris, dans une impasse du faubourg Saint-Jacques qui a conservé longtemps leur nom.

Feuillants ou **Feuillans,** *Folietani* ou *Fulienses*, congrégation de l'ordre de Cîteaux réformée par Jean de la Barrière en 1578, et érigée en ordre par Sixte V en 1588. Leur nom venait de leur berceau, le monastère de *Feuillant* ou *Feuillans*, situé près de Toulouse. Leur règle était rigide à l'origine. Le couvent de Paris, fondé dans la rue Saint-Honoré en 1587, devint, pendant la Révolution, le siége d'un club célèbre.

Feuillants (Club des). Il fut établi par les fondateurs du club Breton, devenu club des Jacobins, quand la division se fut introduite dans cette réunion. Les modérés, qui voulaient le maintien de la constitution de 1791, tinrent leurs séances dans le couvent des Feuillants (V. ci-dessus). A leur tête étaient La Fayette, Bailly, etc. Ce club disparut après la journée du 10 août 1792.

Feuille des bénéfices, liste des bénéfices ecclésiastiques qui étaient à la disposition du roi de France. Administrée par l'un des aumôniers du roi ou par le grand aumônier, elle faisait de ce prélat une sorte de ministre des affaires ecclésiastiques.

Feuillée ou plutôt **Feuillet** (Louis), voyageur, né à Mane, près de Forcalquier, en 1660, entra en 1680 dans l'ordre des Minimes. Signalé par son goût pour les sciences, il fut chargé d'explorer le Levant, 1699, les Antilles, 1703-1706, les côtes de l'Amérique du Sud sur le Pacifique, 1708-1711. Enfin, en 1724, il détermina rigoureusement le premier méridien à l'île de Fer, et mourut en 1732. — On a de lui : *Journal des observations faites sur les côtes de l'Amérique méridionale*, 1714, avec une *Suite*, 1725; une *Histoire des plantes médicinales du Pérou et du Chili*, 1714, 1725, etc.

Feuillet (Nicolas), chanoine de Saint-Cloud, né en 1622, mort en 1693, a laissé une relation des derniers moments d'Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans : une *Histoire de la conversion de M. de Chanteau*, qui était son œuvre.

Feuquières, commune de 1,230 hab., à 30 kil. de Beauvais (Oise). — Bonnets, toiles, étoffes, chevaux. — Marquisat érigé en 1646.

Feuquières (Manassès de Pas, marquis de), général, né à Saumur en 1590. D'abord protestant, il se distingua au siége de La Rochelle, 1628, et renoua, après la mort de Gustave-Adolphe, l'alliance de la France et de la Suède. Battu et pris par Piccolomini devant Thionville, 1639, il mourut de ses blessures, 1640. On a de lui : *Lettres et négociations*, 1753, 3 vol. in-12. — Son fils Isaac, ambassadeur en Suède et en Espagne, mourut en 1688. On a publié de lui : *Lettres inédites*, 1646, 5 vol. in-8°.

Feuquières (Antoine de Pas, marquis de), fils et petit-fils des précédents, né à Paris en 1648, se distingua dans la guerre de Hollande, et plus tard à Nerwinde, 1693. Tenu à l'écart par Louis XIV qu'offensait la hardiesse de ses discours, il employa les loisirs qu'on lui fit pendant la guerre de la succession d'Espagne à écrire des *Mémoires sur la guerre*, 1731, in-12, et 1770, 4 vol. Il mourut en 1711.

Feurs, *Forum Segusianorum*, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 24 kil. N. E. de Montbrison (Loire), sur la rive droite de la Loire; 3,216 hab. — C'est la plus ancienne ville du département de la Loire; on y trouve des vestiges d'aqueducs, de colonnes, de thermes, des médailles, un beau pavé de mosaïque, etc. Capitale des Ségusiens avant la conquête romaine, elle fut au moyen âge le chef-lieu du Forez, auquel elle donna son nom, puis, de 1792 à 1795, du département de la Loire. — Commerce de grains et de chanvre, pépinières, source d'eau minérale. Feurs est la patrie de Duverney et du colonel Combes.

Feutrier (Jean-François-Hyacinthe), prélat français, né à Paris en 1785. Attaché à la grande aumônerie sous Napoléon I^er^ et sous Louis XVIII, il devint curé de la Madeleine, vicaire général du diocèse de Paris, 1823, et évêque de Beauvais en 1826. Sous le ministère Martignac, il reçut le portefeuille des affaires ecclésiastiques, 1828-1829, et prit part aux ordonnances relatives aux maisons d'éducation tenues par le clergé. Il mourut en 1830. Prédicateur écouté et suivi, il a laissé deux *Oraisons funèbres* et des *Panégyriques de Jeanne d'Arc et de saint Louis*.

Feversham ou **Faversham,** port du comté de Kent (Angleterre), sur la mer du Nord, à 13 kil. N. O. de Canterbury. Membre des Cinq-Ports, il est renommé pour ses huîtres, son commerce de blé, laine et houblon. Fabrique de poudre ; 5,000 hab.

Feversham (Comte de). V. Duras.

Fèvre, mot de la langue d'oïl qui, au moyen âge, désignait les ouvriers occupés à travailler le fer. Dans la langue d'oc, on disait *fabre*.

Fèvre. V. Le Fèvre.

Fevret de Fontette. V. Fontette.

Février *Februarius*. Ce mois était, à Rome, le douzième de l'année. Le nom dérivait de *februare* (purifier), parce qu'il était consacré à des cérémonies expiatoires, notamment à l'égard des morts (V. Februales). Ce mois, le deuxième de l'année actuelle, a 29 jours dans les années bissextiles et 28 dans les autres.

Février (Révolution de). Préparée en 1847 par les banquets où l'on demandait, sous le nom de réforme électorale, une extension du droit de suffrage, elle s'accomplit dans les trois journées des 22, 23 et 24 février 1848. Un refus du ministère présidé par M. Guizot d'autoriser un banquet du xii^e^ arrondissement de Paris, amena des rassemblements le 22, une émeute le 23, et l'abdication du roi Louis-Philippe le 24. Un gouvernement provisoire proclama l'établissement de la République et convoqua une assemblée constituante.

Feydeau. V. Opéra-Comique.

Feyjoo (François-Benoît-Jérôme), abbé du monastère bénédictin de Saint-Vincent à Oviédo, né à Compostelle. 1701-1764. On a de lui : *Théâtre critique universel*, 1738, et *Lettres curieuses et instructives*, 1746, qui dénotent une hardiesse singulière pour son temps et son pays. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées par Campomanès, 33 vol. in-8°.

Feyzabad, ancienne capitale du pays d'Oude, sur la Gograh, aujourd'hui ruinée. Elle est à 120 kil. E. de Lucknow, qui lui a succédé en 1775; 100,000 hab. (?)

Fez ou **Fâs,** ville du Maroc, chef-lieu des provinces du nord, à 374 kil. N. E. de Maroc et à 128 kil. de Tan-

ger. par 34° 6′ 3″ lat. N. et 7° 21′ 34″ long O., sur deux affluents du Sebou et au fond d'une fertile vallée. La vieille ville, bâtie en 793, a des rues étroites et sombres; la ville neuve, qui date du XIIIe siècle, renferme le palais impérial et deux mosquées, est le siége de deux écoles savantes; les Juifs y ont un quartier où on les enferme pendant la nuit. Au XIIe siècle, Fez était très-florissante. On y fabrique encore des soieries, des lainages, des tapis, du maroquin rouge, des armes et de la poudre à canon. La population est de 70 à 80,000 hab.

Fez (Royaume de). Il a compris, soit en totalité, soit en partie, l'empire de Maroc actuel, sous trois dynasties : 1° celle des Edrissites, qui secoua l'autorité des khalifes de Bagdad en 789 et fut renversée par les Fatimites en 919; 2° celle des Zéirites, qui devint indépendante vers 988 et fut dépouillée par les Almoravides vers 1072; 3° celle des Mérinides, qui, pendant la décadence des Almohades, s'éleva à Fez : elle enleva Maroc en 1269 et renouvela les expéditions musulmanes en Espagne. Dépouillée de Maroc par la famille des schériffs qui se disaient descendants de Mahomet, 1519, elle perdit encore Fez en 1550.

Fezenzac, *Fidentiacus pagus*, anc. pays de France, compris aujourd'hui dans l'arrond. d'Auch (Gers). Il formait un comté héréditaire dès 920, passa à la maison d'Armagnac, puis à celle d'Albret; Henri IV le réunit au domaine à son avénement, 1589. La capitale était *Vic-Fezenzac*. — La maison de Fezenzac, l'une des plus anciennes de France, issue des princes de Navarre, ducs de Gascogne au IXe s., a formé les branches d'Armagnac, de Montesquiou, de Marsan, d'Artagnan.

Fezenzaguet, ancien petit pays de France compris aujourd'hui dans l'arrondissement de Lectoure (Gers), et formé, en 1163, d'un démembrement du comté d'Armagnac. Henri IV le réunit au domaine en 1589. Le vicomté de Fezenzaguet avait pour chef-lieu *Mauvesin*.

Fezzan, *Phazania* des anciens, région de l'Afrique septentrionale, bornée au N. par le pays de Tripoli proprement dit, et de tous les autres côtés par le Sahara, et comprise entre 29° 50′ et 28° 30′ lat. N., et entre 9° et 17° de long. E. Long de 700 kil. du N. au S. et large d'environ 400 kil., le Fezzan renferme des déserts sablonneux entrecoupés de vallées et d'oasis cultivées. On y trouve les villes de *Mourzouk*, capitale, *Germa*, *Zouéla*, etc. Dans toute la contrée il n'y a pas un ruisseau de quelque importance, mais des sources en assez grand nombre. Les dattes sont la production principale. Les Fezzanis fabriquent des tapis et des tissus grossiers de laine et de coton. Ils expédient pour l'Afrique intérieure des caravanes qui y importent ces articles européens. La population, mélange de Touaregs, de Tibbous, etc., est évaluée par les uns à 75,000 individus, et par d'autres à 150,000. Ancien pays des Garamantes (V. ce nom), il fut conquis par les Romains au Ier siècle de l'ère chrétienne, et par les Arabes au VIIe siècle.

Fiacre (Saint), anachorète, né en Irlande, fonda à Breuil, près de Meaux, un oratoire où il mourut vers 670. Patron des jardiniers, il est honoré le 30 août.

Fiacres, voitures à quatre roues, établies en 1645, par Nicolas Sauvage, qui demeurait rue Saint-Martin, à l'hôtel *Saint-Fiacre* : de là le nom des voitures. En 1657, un noble, Givry, obtint le privilége de faire stationner des *fiacres* sur la voie publique.

Fibonacci (Léonard), dit *Léonard de Pise*, vivait dans la première moitié du XIIIe s. Il aurait, dit-on, rapporté de Barbarie en Italie les chiffres arabes.

Ficherelli ou **Ficarelli** (Félix), dit *Riposo*, peintre de l'école florentine, né à San-Gemignano (Toscane), 1605 à 1660, ami intime d'Allori (Cristofano), eut un talent simple et gracieux, un coloris suave ; ses tableaux sont des modèles de peinture finie.

Fichet (Guillaume), né à Aunay, près de Paris, fut employé par Louis XI dans diverses négociations. Élu recteur de l'université de Paris, 1467, il fit venir d'Allemagne et établit à la Sorbonne, 1469, Ulric Gering, Martin Krantz et Michel Friburger, qui imprimèrent, entre autres ouvrages, *Rhetoricorum libri tres*, in-4°, sans date, et *Epistolæ*, 1471, in-4°, de Fichet.

Fichte (Jean-Théophile), chef d'une école philosophique allemande, né en 1762 à Rammenau, près de Bischofswerda (Haute-Lusace). Après des études commencées sous un pasteur de campagne et au collége de Schulpforta, il se rendit, à 18 ans, à l'université d'Iéna, où sa vocation philosophique se décida. Obligé, pour vivre, d'accepter les fonctions de précepteur, il passa deux ans à Zurich, 1788-1790, revint en Allemagne, visita Varsovie et Kœnigsberg, où Kant l'accueillit d'abord froidement, puis l'aida à publier son premier livre : *Essai d'une critique de toute révélation*, 1792. Après l'éclatant succès de cet ouvrage, Fichte épousa la nièce de Klopstock, qu'il avait connue à Zurich. Ce fut dans cette ville qu'il écrivit encore : *Documents pour rectifier les jugements du public sur la Révolution française* et *Revendication de la liberté de la pensée*. Dans ces deux livres qui parurent en 1793, l'auteur se déclarait ouvertement révolutionnaire, mais avec cette restriction que les réformes, même les plus nécessaires, ne doivent pas se faire aux dépens de la justice et de l'humanité. Appelé, en 1794, à occuper la chaire de philosophie d'Iéna, qui possédait alors l'université la plus célèbre d'Allemagne, il y jeta les fondements de son système, qui ne devait être, à l'origine, que le complément de la doctrine de Kant. La philosophie de Fichte repose sur ce principe : le *moi* se pose lui-même, c'est-à-dire qu'il a la conscience immédiate de soi ; se sentant limité par le *non-moi*, il l'affirme, il le pose, sans cependant sortir de lui-même. Accusé d'athéisme, 1799, Fichte se retira à Berlin, où il publia, en manière de protestation, son livre de la *Destinée de l'Homme*, 1800, qui est plein de ferveur mystique. Nommé, en 1805, professeur à l'université d'Erlangen, il revenait passer les hivers à Berlin : ce fut dans cette ville qu'après les batailles d'Iéna et de Friedland, il prononça ses *Discours aux Allemands*, 1807-1808, destinés à réveiller le patriotisme germanique. Nommé recteur de l'université de Berlin créée en 1810, il se dévoua à la guérison des soldats blessés ou malades restés dans cette ville après le départ des Français. Atteint d'un mal contagieux, il y succomba le 28 janvier 1814. Ses *Œuvres* complètes ont été éditées par son fils (1845-1846, 8 vol.). M. de Rémusat l'a étudié dans son livre : *De la Philosophie allemande*. On a aussi sur lui des travaux de MM. Wilm, Saisset, etc.

Fichtel-Gebirge (*Montagnes des Pins*), section de la ligne de partage des eaux de l'Europe, comprise entre le Jura franconien et les monts de Bohême, et se dirigeant au N. E. Longue de 60 à 70 kil., elle a une hauteur de 800 à 900 mètres, et est riche en fer, cuivre, argent, étain, etc. Le point culminant (1,040 m.) est l'Ochsenkopf ou nœud du Fichtel-Gebirge, au N. E. ; il est la source du Naab, du Mein, de la Saale et de l'Eger.

Ficin (Marsile), platonicien moderne, né à Florence, en 1433, écrivit, à 23 ans, ses *Institutions platoniques*. Il apprit alors le grec, sur le conseil de Côme de Médicis, et commença, en 1463, une traduction latine de Platon, qu'il dédia à Laurent le Magnifique, son élève. Entré dans les ordres à 42 ans, il reçut du dernier plusieurs bénéfices considérables. Non content de recommander, par ses écrits et même du haut de la chaire, l'étude de Platon, il essayait d'introduire des passages de ce philosophe jusque dans les prières et les offices de l'Église. Il mourut en 1499. — Dans ses Œuvres (Venise, 1516; Paris, 1641, 2 vol. in-fol.), on trouve encore *Theologica platonica*, 1488, et des traductions de *Plotin*, *Jamblique*, *Proclus*, etc.

Ficoroni (François), antiquaire, né à Lugano, 1664-1747, a laissé de nombreux ouvrages sur les antiquités romaines, quelques-uns en latin, la plupart en italien.

Ficquelmont (Charles-Louis, comte de), né à Dieuze (Lorraine), 1777, entra au service d'Autriche en 1793, et arriva aux grades les plus élevés de l'armée. Chargé de missions diplomatiques, il seconda activement la politique de M. de Metternich, à qui il succéda un instant en 1848. Il mourut en 1857. — On a de lui : *Lord Palmerston, l'Angleterre et le continent*, 1852.

Ficquet (Étienne), graveur, né à Paris, 1731-1794, a produit toute une suite de portraits d'hommes illustres, qui sont des chefs-d'œuvre. On remarque ceux de *Descartes*, *La Fontaine*, *J.-J. Rousseau*, *Voltaire*, et surtout de *Mme de Maintenon*, d'après Mignard.

Fidala, port du Maroc, sur l'océan Atlantique, à 48 kil. S. O. de Salé. — Ville presque abandonnée, elle n'a que 3,000 hab.

Fidanza (Jean de). V. Bonaventure (Saint).

Fidari, anc. *Evenus*, petit fleuve de Grèce (Acarnanie et Étolie), se dirige du N. E. au S. O. et se jette dans la mer Ionienne.

Fidélité ou **Bonne Foi**, divinité allégorique à laquelle Numa érigea un temple à Rome.

Fidélité (Ordre de la); c'est le premier ordre du grand-duché de Bade; il a été fondé en 1715.

Fidélité (marquis de la). V. Elio.

Fidènes, *Fidenæ*, anc. ville du pays des Sabins (Ita-

lie), située à 5 milles au N. de Rome, sur la voie Salaria, non loin du confluent du Tibre et de l'Anio. Colonisée par Albe, selon Virgile, et aussi par les Etrusques, elle fut occupée une première fois par Romulus; toujours rebelle au joug romain, elle ne fut réduite définitivement qu'en 426 av. J. C. Il en reste à peine quelques vestiges. L'écroulement de son théâtre, l'an 26, causa la mort de beaucoup de victimes.

Fidentia, nom latin de BORGO-SAN-DONNINO.

Fidius. V. SANCUS.

Fidji ou **Viti** (Iles), archipel de l'Océanie (Polynésie), entre 15° 45' et 19° 42' lat. S. et entre 174° et 179° long. E. Il comprend environ 300 îles; les deux plus grandes sont *Paou* ou *Viti-Levou* et *Vanoua-Levou*. Les autres sont Middleton, Myvoulla, Zigombia, etc. Couvertes de cocotiers, elles sont entourées de récifs. Les Américains et les Européens en tirent des bois de sandal. La pop. de l'archipel est à peu près de 150,000 hab., jadis livrés à l'anthropophagie. — Découvert par Tasman, 1643, visité par Cook, il a été occupé définitivement par les Anglais en 1874.

Fief, *feodum*. On appela ainsi, à partir du IXe s., la terre concédée par le suzerain à un vassal (*beneficium*), à la condition de remplir certaines obligations déterminées (V. FÉODALITÉ; DROITS FÉODAUX). Le mot *fief*, *feodum*, viendrait soit de *fides*, serment de fidélité prêté par le vassal, soit de l'allemand, *feh-od* (terre de service), indication d'obligations contractées par lui. Des domaines ne furent pas seuls donnés en fief; on voit des fours banaux, des essaims d'abeille, etc., possédés à titre de fief; en multipliant les fiefs qui relevaient de lui, le seigneur multipliait le nombre des hommes tenus de lui venir en aide en cas de guerre ou d'urgente nécessité. — La nature si diverse des conditions auxquelles le fief était livré a permis à Ducange d'en distinguer jusqu'à 88 espèces. Le *fief dominant* était celui que possédait le suzerain, tandis que celui qui relevait de lui était le *fief servant*. On nommait *arrière-fief*, une terre dépendant d'un fief qui relevait lui-même d'un autre fief; *fief de haubert*, celui dont le possesseur devait au suzerain le service d'un homme d'armes; *fief de corps*, celui dont le titulaire devait remplir en personne les droits féodaux; *fief féminin*, celui qui avait été ou pouvait être possédé par une femme; *fief-lige*, celui qui imposait les plus étroites obligations au vassal, comme de servir envers et contre tous; *fief de dignité*, celui auquel un titre de duc, de comte, etc., était attaché; *fief noble*, celui qui avait justice, château, etc.; *fief roturier*, celui qui en était dépourvu; *fief de camera* (chambre) ou *de revenu*, celui qui consistait en une somme d'argent payée sous forme de rente, par le seigneur dominant et tenue par le vassal à titre de fief. « Anciennement, dit Loyseau, qui écrivait au XVIe siècle, on inféodait des pensions aussi bien que des héritages, » etc.

Field, mot d'origine germanique, signifiant *rocher* dans les langues scandinaves, et *champ* en anglais.

Field (JOHN), pianiste-compositeur anglais, né à Bath en 1783, fut élève de Clementi, qu'il accompagna, en 1802, dans son voyage artistique sur le continent. En 1822, il s'établit à Moscou, où il mourut en 1837. — Ses compositions, d'une grande difficulté d'exécution, brillent par le sentiment encore plus que par la science. Ses *Nocturnes* ont créé un nouveau genre de musique de salon.

Fielding (HENRY), romancier et auteur dramatique anglais, né à Sharpham-Park (Somerset), en 1707, fut destiné au barreau et envoyé à Leyde pour étudier le droit. Abandonné par sa famille, à l'âge de 20 ans, il composa des pièces de théâtre pour vivre et suffire à ses plaisirs : les excès auxquels il se livra à Londres devaient abréger sa vie. Cependant, en 1736, tiré de la misère par un mariage et par la succession de sa mère, il voulut mener, loin de Londres, la vie d'un riche campagnard : il se ruina en trois ans. Ne pouvant revenir au théâtre, il écrivit dans plusieurs feuilles politiques, et composa divers ouvrages d'imagination, préludant à ses succès de romancier par l'*Histoire de Joseph Andrews*, qui ne devait être d'abord qu'une satire de *Paméla*, roman de Richardson, 1742. Interrompu dans ses travaux par la mort de sa femme, qui lui causa une vive douleur, Fielding obtint enfin, grâce à son ancien condisciple, Lyttleton, d'être nommé juge de paix de Westminster et de Middlesex. Il remplit ses fonctions avec une rare intégrité. Il publia alors *Tom Jones*, 1750, chef-d'œuvre, qui a éclipsé non-seulement les comédies, écrites d'ailleurs avec trop de précipitation, mais même les autres romans de l'auteur. Walter Scott voit dans ce livre une exacte reproduction de la vie humaine, bien que la plupart des types soient surtout anglais. *Amélia* est la dernière production importante de Fielding, 1751. Tourmenté par de cruelles douleurs physiques, il se rendit, sur l'avis des médecins, sous un climat plus doux et mourut à Lisbonne trois mois après son arrivée, 1754. Les œuvres de ce *père du roman anglais*, comme Walter Scott l'appelle, ont eu plusieurs éditions; Londres, 1762, 8 vol. in-8°, 1766, 1771, 1784; 1833, 40 vol. in-8°. *Tom Jones* a été traduit souvent en français.

Fiennes (GUILLAUME), homme d'Etat anglais, né à Broughton en 1582, fut, avec Pym et Hampden, l'un des chefs de l'opposition sous Charles Ier; en 1648, il était au nombre des commissaires du Parlement qui se rendirent dans l'île de Wight pour traiter avec le roi. Rallié à Cromwell vainqueur, il devint cependant lord du sceau privé après la restauration des Stuarts. Il mourut en 1662. — Son fils NATHANAEL, 1608-1669, rendit Bristol au prince Rupert pendant la guerre civile, 1643, et dans un écrit soutint les aspirations monarchiques de Cromwell. Il finit obscurément sous le règne de Charles II.

Fiennes (ROBERT DE), dit *Moreau*, né vers 1308, dans la terre de ce nom, près de Guines (Pas-de-Calais), servit vaillamment les trois premiers Valois. Diplomate et guerrier, il succéda, en 1356, dans la charge de connétable, à Gauthier de Brienne, tué à la bataille de Poitiers. Pendant la captivité de Jean, il défendit ou reprit les petites places des environs de Paris pour le compte du Dauphin, qui fut depuis Charles V. Sous le règne de ce dernier, il battit les routiers en Bourgogne et se démit des fonctions de connétable en faveur de Du Guesclin, 1370. Il mourut vers 1382.

Fiennes (JEAN-BAPTISTE), orientaliste et diplomate, né à Saint-Germain-en-Laye, 1669-1744, fut d'abord drogman sur les côtes d'Afrique, puis professeur d'arabe à Paris, 1714. — Son fils, JEAN-BAPTISTE HÉLIN, 1710-1767, enseigna les langues orientales qu'il avait étudiées dans les pays du Levant. En 1742, il se rendit à Tunis, et en 1751 à Tripoli, pour se plaindre des pirates de ces deux Etats. La Bibliothèque nationale a des traductions manuscrites dues à ces deux orientalistes.

Fierte, *feretrum*, *cercueil*, vieux mot français signifiant châsse. A Rouen, un condamné à mort, désigné par le chapitre de la cathédrale, obtenait sa grâce, chaque année, en soulevant le jour de l'Ascension, la *fierte* de saint Romain (V. ce nom). Ce privilége fut aboli en 1791

Fieschi. V. FIESQUE.

Fieschi (JOSEPH), assassin, né à Murato (Corse). Il fut soldat sous Murat, puis condamné pour vol et faux en écriture, garde-moulin et agent de police en dernier lieu. Révoqué, il crut se venger en disposant dans un logement sur le boulevard du Temple une machine infernale qui fit feu au moment où Louis-Philippe passait une revue de la garde nationale (28 juillet 1835); 18 personnes furent frappées mortellement autour du roi qui ne fut pas atteint; 22 étaient blessées. Condamné à mort par la cour des Pairs, Fieschi fut exécuté avec deux de ses complices, Morey et Pépin, 16 février 1836.

Fiesole, v. de l'anc. Toscane (Italie), à 5 kil. N. E. de Florence. — Bâtie sur les ruines de *Fæsulæ* ou *Fésules*, elle est d'une antiquité reculée. Outre l'intérêt qu'inspirent ses murs cyclopéens et ses restes de l'époque romaine, elle a un évêché, des fabriques de glaces et de cristaux, et des carrières de grès. La popul. est de 2,000 hab.

Fiesole (GIOVANNI DA). V. GIOVANNI.

Fiesque (en italien *Fiesco*, et au pluriel *Fieschi*), l'une des quatre familles aristocratiques de Gênes. Dès 994, elle possédait le comté de Lavagna, que, deux siècles après, elle dut céder à la république, 1198. Ayant donné à l'Eglise deux papes, Innocent IV et Adrien V, 30 cardinaux et plus de 300 prélats, elle fut naturellement guelfe. Le dernier personnage remarquable de cette maison a été JEAN-LOUIS FIESQUE, 1523-1547, qui conspira contre André Doria. Assuré de l'alliance de PAUL-LOUIS FARNÈSE, duc de Parme, et de celle de François Ier, roi de France, il s'empara de l'arsenal, mais se noya en montant sur un vaisseau (2 janvier 1547). Ses complices, après avoir tué Giannetto, neveu de Doria, furent abandonnés par le peuple, et impitoyablement proscrits. — Le cardinal de Retz a écrit une histoire de la *Conjuration de Fiesque*, imitée du récit de Mascardi (Anvers, 1629, in-4°); Schiller y a trouvé le sujet d'un de ses drames.

Fiévée (JOSEPH), littérateur et publiciste, né à Paris en 1767, fut d'abord compositeur d'imprimerie. A la Révolution il adopta les idées nouvelles; puis par haine du

régime de la Terreur, devint royaliste ardent. Il était détenu quand survint le coup d'État du 18 brumaire. Mis en liberté par Bonaparte, il écrivit régulièrement dans le *Journal des Débats*, à partir de 1805, devint, en 1815, préfet de la Nièvre, et ne fut destitué qu'à l'époque des Cent Jours. Il reprit alors sa place dans la presse, et contribua, pour sa part, à la chute de Villèle et à la révolution de 1830. Il mourut en 1839. — On a de lui : *La dot de Suzette*, 1798, et *Frédéric*, 1799, deux jolis romans ; *Correspondance politique et administrative* ; 1815-1817, etc. Il a encore édité avec Petitot le *Répertoire du Théâtre-Français*, 25 vol. in-8°.

Fièvre (La), divinité allégorique qui avait trois temples à Rome.

Fife, comté d'Ecosse, situé entre la mer du N. à l'E., le golfe du Tay au N., le golfe du Forth au S., est limité à l'O. par les comtés de Perth, Kinross et Clakmannan. — Sa superficie est de 136,636 hectares, et la population de 155,000 hab. L'industrie a pour objet l'exploitation des mines de fer, de houille et de plomb, la culture des céréales et l'élève du bétail. Les villes principales sont : Cupar, *chef-lieu*, Dunfermline, Kirkaldy, Saint-André, etc.

Figeac, ch.-l. d'arrond. du Lot, à 67 kil de Cahors, par 44° 36″ 40″ lat, N. et 0°, 18′6″ long. O. sur la rive droite du Celle, dans une profonde vallée, et au milieu d'un riant paysage, bordé de bois et de vignes : 7,333 hab. — Commerce de vins et de bestiaux. Laide et mal bâtie, la ville a deux églises du XIe siècle ; les *aiguilles*, sorte d'obélisques qui servaient peut-être de phares, le château de la *Balène*, ancienne forteresse, aujourd'hui palais de justice. — Fondée autour d'une abbaye due à Pepin le Bref, elle se défendit contre les huguenots en 1568, mais leur fut livrée en 1576. Louis XIII, qui la reprit en 1622, démolit les fortifications. Les Champollion y sont nés.

Figline, v. de l'anc. Toscane, à 28 kil. S. E. de Florence, près de la rive gauche de l'Arno. Huile, vin et soieries. Dans les environs, fossiles nombreux de mastodontes, etc.; 3,600 hab.

Figueira da Foz, v. du Beira (Portugal), à 35 kil. S. O de Coïmbre ; port de commerce à l'emb. du Mondego ; 6,500 hab. — Exportation de vins, oranges, liége, sel, etc.

Figueiredo (Antonio Pereira de), oratorien portugais, né à Macao en 1725. — On a de lui : *Exercices des langues latine et portugaise*, 1751 ; *Nouvelle méthode de grammaire latine*, 1752, et en outre, un livre politique qui a été traduit en français : *Doctrina veteris Ecclesiæ de suprema regum potestate*, 1765. Il mourut en 1797.

Figueroa (Lorenzo Suarez de), duc de Féria, diplomate espagnol, né à Malines, 1559, est connu par son ambassade en France au temps de la Ligue. Il essaya vainement de faire reconnaître la fille de Philippe II par les Etats-généraux de 1593. Il quitta Paris quand Henri IV rentra dans sa capitale, 1594, et mourut vice-roi de Naples, 1607.

Figueroa (François de), poëte espagnol, dit le *divin*, né à Alcala de Hénarès en 1540, servit sous Philippe II, dans les guerres d'Italie et de Flandre. Imitateur des Italiens, il écrivit des pastorales à leur manière, et fut d'abord plus connu chez eux que dans sa patrie. Il mourut en 1620.

Figuier ruminal, *Ficus ruminalis*, figuier sauvage sous lequel, selon la tradition, Romulus et Remus avaient été allaités par la louve : *ruminal* dérivait de *rumen*, mamelle. Le figuier ruminal était au milieu du forum romain.

Figuières ou **Figueras**, v. de la prov. de Gérone (Espagne), dans l'anc. Catalogne, à 38 kil. N. E. du ch.-l., sur le Manol. Sa pop. est de 8,000 hab. Place forte, elle est le centre de la défense des Pyrénées orientales ; sa citadelle est le château San-Fernando. Les Français l'ont prise en 1794, 1801 et 1823.

Filangieri (Gaetano), publiciste italien, né à Naples, en 1752, d'une famille ancienne et noble. Après avoir abandonné la carrière militaire, il se fit avocat en 1774, et soutint les réformes de Tanucci dans l'administration de la justice. Pourvu d'une charge de cour en 1777, et 10 ans après, appelé par Ferdinand IV au conseil des finances, il mourut en 1788, à l'âge de 36 ans. — En 1780, il avait publié les deux premiers livres de la *Science de la législation*, ouvrage qui annonce un élève de Montesquieu. Il forme 7 vol. in-8°. On en a une traduction française par Gallois, 1822-1840, accompagnée d'un commentaire de Benjamin Constant. Le cinquième et dernier livre est inachevé.

Filassier (Jean-Jacques), agronome et moraliste, né à Warwick-Sud (Flandre), vers 1736, voulut, à l'exemple de Rousseau, perfectionner le système d'éducation. Dans ce but, il composa avec un ancien magistrat, Rose, un livre intitulé *Eraste*, 1773, in-8°. Député à l'Assemblée législative, en 1792, il mourut, en 1806, à Clamart près de Paris ; il y dirigeait une pépinière. — On a encore de lui : *Dictionnaire de l'éducation*, 1771 ; *Culture de la grosse asperge*, 1783 ; *Dictionnaire du jardinier*, 1790.

Filicaja (Vincent de), jurisconsulte et poëte lyrique, né à Florence en 1642. Pourvu de charges importantes dans son pays, il se délassait par la culture des lettres. Il a célébré par une *Ode* la délivrance de Vienne, 1683 ; mais il a excellé surtout dans le sonnet ; en ce genre, la pièce qui a pour titre *l'Italia* est devenue classique en Europe. Il a aussi composé des poésies latines que ses poésies en italien ont fait oublier. Il est mort en 1707.

Filicuri ou **Felicudi**, île de l'archipel Lipari, qui est l'ancienne *Phœnicussa*. Elle a 800 hab. et un petit port. On y remarque des couches alternatives de laves et de bufa ou *péperine*.

Filippi, nom de trois peintres de l'école de Ferrare. Le père, Camillo, 1510-1574, et son fils aîné, Bastianino, 1540-1602, imitèrent Michel-Ange ; le second fils, Cesare, 1541-1605, excella dans les ornements et les arabesques. Ils s'associèrent souvent dans leurs travaux.

Filippo d'Argyro (San-), ville de Sicile, au N. de Catane ; 7,200 hab. Riches soufrières. C'est l'ancienne *Agyrium*.

Filleau de la Chaise (Jean), né à Poitiers, 1630-1693, est surtout connu par son *Histoire de saint Louis*, 1688, 2 vol. in-4°, que la Société de l'histoire de France a rééditée dans sa forme primitive.

Filles-Dieu, nom donné autrefois aux religieuses qui se consacraient au service des hôpitaux ou *hôtels-Dieu*. A Paris, les Filles-Dieu eurent un monastère et un hôpital spécial dans la rue Saint-Denis.

Filles de France, titre donné aux filles des rois de France. On les appelait *Mesdames*, même non mariées.

Filles d'honneur ou **Filles de la reine**, titre donné aux jeunes filles nobles qui étaient attachées à la personne de la reine depuis Anne de Bretagne. Sous Louis XIV, on les remplaça par douze dames d'honneur, 1673.

Fillettes du roi. On donnait ce nom à de pesantes chaînes de fer dont on chargeait les prisonniers, et garnies à l'extrémité d'une lourde boule du même métal. Sous Louis XI, on appela ainsi les cages de fer inventées par La Balue.

Fils de France. V. Enfants de France.

Filmer (Sir Robert), écrivain politique anglais, né à East-Sutton (Kent) en 1604, et mort en 1688. Il a composé : *Anarchie d'une monarchie limitée et mixte*, 1646, et *Patriarcha*. Ce dernier livre a pour but de prouver que le pouvoir paternel est l'origine des gouvernements. Sidney, et, en 1689, Locke, ont répondu à Filmer.

Fimbria (C. Flavius), partisan de Marius, se couvrit de crimes. Aux funérailles de Marius, il essaya de tuer Mucius Scævola, grand-pontife, 86. Lieutenant du consul Valerius Flaccus en Asie, il souleva les troupes et le fit mettre à mort, 85. Il battit ensuite l'armée de Mithridate, et ruina Ilion qui s'était déclaré pour Sylla. Ce dernier ayant passé en Orient, il voulut l'assassiner, et, ne pouvant plus compter sur ses soldats, il se tua lui-même, 84 av. J. C.

Finale, ville de la province de Gênes (Italie), sur le golfe de Gênes et à 54 kil. S. O. de cette dernière ville. Oranges, fruits ; 7,000 hab. Elle était le titre d'un marquisat acquis par Gênes en 1713. — Ville de la province et à 35 kil. N. E. de Modène (Italie), dans une île du Panaro ; 6,000 hab. Soieries.

Fine (Oronce), et non *Finé* (*Orontius Finæus*), mathématicien, né à Briançon (Hautes-Alpes) en 1494, s'occupa de bonne heure des sciences. Emprisonné en 1518, quand l'Université s'opposa au Concordat, pris par les Espagnols au siége de Pavie, 1525, il devint professeur de mathématiques au Collége de France en 1532. Malgré l'éclat de ses leçons, auxquelles le roi assista lui-même, Fine mourut dans la misère en 1555. — Il a construit pour le cardinal de Lorraine, 1553, une horloge qui est aujourd'hui à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, publié des cartes géographiques et quantité d'écrits scientifiques, dont l'un, *Margarita philosophica*, 1523, était fort estimé au XVIe siècle.

Finelli (Charles), statuaire italien, né à Carrare en 1780, a été l'un des meilleurs élèves de Canova. Ses œuvres sont à Rome, à Florence, à Turin, etc. On regarde *Saint Michel archange* (à Turin) comme son chef-d'œuvre. Finelli mourut en 1854.

Fingal, père ou grand-père d'Ossian.

Fingal (Grotte de). V. Staffa.

Finiguerra (Maso ou Tomaso), orfévre, né à Florence vers 1410, fut élève de Laurent Ghiberti, qu'il aida à exécuter les portes du baptistère de Saint-Jean-Baptiste, et mourut vers 1475. On lui attribue l'invention de la gravure sur métal, 1452, que, selon d'autres, il aurait seulement importée en Italie. — La Bibliothèque nationale de Paris possède trois pièces de cet artiste : *le Couronnement de la Vierge*, *l'Adoration des Mages* et *la Vierge entourée d'anges et de saints.*

Finistère (Cap), situé au N. O. de l'Espagne, par 42° 54′ lat. N. et 11° 40′ 6″ long. O., appelé *Artabrum* ou *Celticum promontorium* par les anciens.

Finistère (Cap) ou **Lands'-End.** V. ce dernier mot.

Finistère, département français formé de l'ancienne Bretagne. Il tire son nom de sa position sur l'Océan (*finis terræ*). Situé à l'O. de la presqu'île bretonne, il est compris entre 47° 50′ et 48° 40′ de lat. N., et entre 5° 45′ et 6° 10′ de long. O. Limité à l'E. par les départements des Côtes-du-Nord et du Morbihan, il est baigné au N., à l'O. et au S. par la Manche ou par l'Atlantique, sur lesquels il a 650 kil. de côtes. Il est traversé, dans la direction de l'E. à l'O., par deux chaînes de montagnes qui aboutissent à la mer, les monts d'Arrée et les montagnes Noires. Il est arrosé par l'Aulne, l'Elorn, l'Odet, etc. Il est traversé par une section du canal de Nantes à Brest. Il renferme des mines de plomb argentifère à Poullaouen et à Huelgoat, des carrières de granit, d'ardoises, etc. Il produit des céréales au delà de sa consommation, des légumes, du cidre, etc. Ses pâturages fournissent une excellente race de chevaux de trait et du gros bétail. L'industrie consiste dans la fabrication des toiles à voile, de la toile ordinaire, etc., mais surtout dans la pêche. Le Finistère renferme 29 ports, dont les principaux sont : Morlaix, Paimpol, Brest, Douarnenez, Audierne, Quimper, Concarneau, Quimperlé, etc. Sur les côtes sont les îles Glenans, Sein, Ouessant. La superficie de ce département est de 672,112 hectares, et la population s'élève à 666,106 habitants. Compris dans le diocèse de Quimper, dans le ressort de la Cour d'appel et de l'Académie universitaire de Rennes, il dépend encore de la 11e région militaire (Rennes). Le ch.-l. est Quimper. Il renferme 5 arrondissements (Quimper, Châteaulin, Brest, Morlaix, Quimperlé), 43 cantons et 287 communes.

Finlande, partie de la Russie d'Europe située au N. O. de cet empire, limitée au N. par le Finmark norvégien et les monts Kiœlen, à l'O. par la Suède et le golfe de Bothnie, au S. par le golfe de Finlande et le lac Ladoga, à l'E. par les gouvernements russes d'Olonetz et d'Arkhangel. Elle est comprise entre 59° 48′ et 70° 6′ de lat. N., et entre 18° 50′ 40″ et 30° 2′ long. E. Sa superficie est évaluée à 373,536 kil. carrés ; la population est de 1,857,000 hab. — La ligne de partage des eaux continue les collines d'Olonetz et se dirige du S. E. au N. O., séparant le versant de la Baltique de celui de l'océan Glacial ; elle n'a guère que 200 à 300 mètres de hauteur, comme l'indique presque le nom de *Maanselkœ* (Croupe du pays). Toute cette région n'est guère qu'un amas de lacs, de rivières, de flaques d'eau de toute espèce qui lui ont valu son nom scandinave, *Finlande* (Terre des marais). Les rivières principales sont : la *Tornéa* avec son affluent, le *Muonio*, le *Kemi-Joki*, l'*Uléa-Elf*, le *Kumo*, qui sert d'écoulement à 170 lacs, le *Kymmène*, etc. Les lacs *Enara*, *Uléa-Trask*, *Nœsi*, *Pajani Saïma*, etc., sont les plus connus. Les côtes sont profondément échancrées et bordées d'une ceinture de rochers. On y remarque les archipels d'Aland et d'Abo, qui ferment l'entrée du golfe de Bothnie. Le climat de la Finlande méridionale est assez sain, bien qu'il soit d'une inconstance extrême ; dans le nord, il est celui de la Laponie : l'hiver y règne de 8 à 9 mois. Dans l'intérieur, les lacs et les marais y engendrent des brouillards très-froids et quelquefois malsains. — L'exploitation des mines de fer est une richesse pour la Finlande qui a peu de produits métallurgiques. On en tire encore du cuivre, une certaine quantité de soufre, de nitre, d'arsenic et de salpêtre. Ses marbres et ses granits sont recherchés. L'industrie agricole ne suffit pas aux besoins de la consommation. La récolte consiste en seigle, sarrasin, orge et avoine, et, après les céréales, en lin, chanvre, tabac et houblon. L'éducation du bétail est en progrès ; depuis 1830, la superficie des prairies a doublé. La moitié du territoire est occupée par des forêts qui sont riches en gibier, mais abritent aussi des ours et des loups. Sur les côtes on pêche des harengs et des phoques. L'industrie la plus considérable est la construction des navires. Le commerce extérieur est médiocre : les produits forestiers représentent la moitié de l'exportation.

Administration. — La Finlande a une organisation à part au sein de l'empire russe. Les tzars ont conservé la constitution qu'elle reçut, en 1779, de Gustave-Adolphe IV, roi de Suède, bien que des ukases impériaux tendent à remplacer l'assemblée des états (noblesse, clergé, bourgeoisie et paysans), qui n'a été convoquée, depuis 1809, qu'une seule fois : Alexandre II l'ouvrit en 1863. A Saint-Pétersbourg, la Finlande est représentée par un ministre secrétaire d'État. Sous les ordres de ce dernier est le gouverneur général, qui est à la fois commandant en chef des troupes finlandaises et président du *sénat* d'Helsingfors, dont les membres, nommés pour trois ans, sont divisés en chambre administrative et en chambre judiciaire ou cour suprême. Le tzar Alexandre II a un peu modifié cette organisation en instituant, en 1860, un *comité d'hommes de confiance.*

La législation suédoise, traduite en finnois, est appliquée par les cours d'Abo, Wasa et Wiborg, qui ont dans leur ressort des tribunaux de district placés eux-mêmes au-dessus des tribunaux ruraux. — L'instruction est donnée par de nombreuses écoles primaires. A Helsingfors est l'université nationale ; créée à Abo en 1640, elle fut transférée, en 1827, dans la nouvelle capitale. — La Finlande pourvoit à ses dépenses avec un budget qui lui est propre ; elle a aussi une armée nationale de 12,000 hommes, et une marine qui, malgré son faible effectif, fournit à la Russie ses meilleurs matelots. La religion luthérienne domine dans le pays ; elle a 1,705,000 sectateurs, et pour chefs l'archevêque d'Abo et les évêques de Borga et de Kuopio. Les catholiques grecs, au nombre de 40,000, dépendent du métropolitain de Saint-Pétersbourg. Il y a quelques catholiques romains et des juifs.

La Finlande est partagée en huit provinces ou gouvernements qui portent, en général, le nom de leur capitale : 1° Uléaborg ; 2° Wasa ; 3° Abo-Björneborg, capit. Abo ; 4° Tavastehus ; 5° Nyland, capit. Helsingfors ; 6° Kuopio ; 7° Saint-Michel ou Kymménegärd ; 8° Wiborg. — La capitale de la Finlande est *Helsingfors.*

Histoire. — Les Lapons ont été les premiers habitants de cette contrée. On ne sait pas à quelle époque les *Suomi* ou Finnois vinrent s'établir : on les voit, au xe, au xie et au xiie siècles, répartis en trois tribus, les *Quaines* au N., les *Kyriales* au S. E., les *Ymes* ou *Jemes* au S. O. Disputée longtemps par la Suède et la république de Novgorod, la Finlande finit par demeurer à la première, 1293, à laquelle elle resta constamment attachée. Au xiie siècle, elle embrassa le christianisme, et au xvie la réforme luthérienne ; mais au xviiie elle commença à être convoitée par la Russie. En 1721, le traité de Nystadt livra à Pierre le Grand l'ancien pays des Kyriales ou Carélie, qui forme maintenant la province de Wiborg ; en 1743, la paix d'Abo retrancha plusieurs territoires de la Finlande, dont la frontière au S. E. fut reportée à la rivière Kymmène. Enfin, en 1809, après une courte guerre, le tzar Alexandre Ier s'assura la possession du pays tout entier par le traité de Frédéricksbamn. — La guerre de Crimée, qui eut son contre-coup dans la Baltique, n'y fut marquée que par un seul événement important : la destruction de la forteresse de Bomarsund, dans les îles d'Aland. Le traité de 1856 stipula que ce dernier archipel serait désormais neutre. — A la suite des diverses invasions qui l'ont occupée, la Finlande est habitée aujourd'hui par des Finnois, qui forment la majorité de la population, par des Suédois (environ 150,000), qui composent la noblesse, le clergé, l'administration et la bourgeoisie adonnée au commerce, par des Russes (environ 40,000), que l'on ne trouve guère que dans le Midi, surtout dans la province de Wiborg. Il y a enfin des Lapons tout à fait au nord et quelques Allemands sur les côtes.

Finlande (Golfe de). Il est formé par la Baltique, sur la côte de Russie, et s'étend de l'O. à l'E. sur une longueur de 450 kil. et une largeur moyenne de 100 à 120 kil. entre la Finlande au N., le gouvernement de Saint-Pétersbourg à l'E., et l'Esthonie au S. Compris entre 59° et 60° lat. N., et entre 19° 25′ et 27° 37′ long. E., il gèle d'octobre à mai. Il reçoit le Kymmène,

la Néva, la Narva, etc. Les côtes, semées d'îlots et de récifs, présentent les ports d'Hango-Uds, Helsingfors, Sweaborg, Frédérickshamn, Wiborg (Finlande), Saint-Pétersbourg, Narva, Revel, etc. — Au fond du golfe est l'île de Kronstadt avec la ville de ce nom.

Finmark, partie de la Norvége, située entre l'Océan Glacial à l'O. et au N., la Russie à l'E. et au S. E., la Suède et le diocèse de Drontheim au S. O. Il forme un plateau d'une hauteur moyenne de 450 mètres et d'une superficie de 110,555 kil. carrés. La population est d'environ 155,000 hab. — Riche en mines de cuivre, en pâturages et en bois, il a des ports profonds et sûrs, et jouit d'une température relativement douce; il est habité par des Lapons, par des Finnois et par quelques Norvégiens. Les villes principales sont: Tromsöe dans l'île de ce nom, *capitale*, Hammerfest, Wardöe et Wadsöe. La Russie, qui convoite le Finmark, en a été écartée par une convention signée en 1855, entre la Suède, la France et l'Angleterre.

Finn Magnussen, archéologue danois, né en Islande, 1781-1847, fut professeur à l'université de Copenhague. Il a publié beaucoup d'ouvrages savants sur les antiquités de l'Islande et du Danemark, sur les *runes* et sur l'*Edda*. On cite surtout: *Priscæ veterum Borealium mythologiæ Lexicon et Gentile calendarium.*

Finnois, *Fenni*, race répandue dans le nord de l'Europe et de l'Asie, et dont les traits caractéristiques sont les cheveux roux ou jaune brun, les os des pommettes saillants, les joues enfoncées, la barbe rare, etc. Connus des Russes sous le nom de *Tchoudes* (étrangers), ils ont reçu des Scandinaves celui de *Finne*, qui pouvait venir de *fen*, marais. Les Finnois d'Europe sont mentionnés dès les IXe et Xe siècles; ceux d'Asie n'ont été révélés que par les conquêtes des Russes. On rapporte à cette race non-seulement les Finlandais, mais les Lapons, les Esthoniens, les Permiens, les Votiaks, les Vogouls, les Ostiaks, les Tchouvaches, les Tchérémisses, etc. Plusieurs de ces peuplades se sont mêlées à d'autres nations, et ont généralement perdu le caractère finnois; ce dernier s'est conservé de préférence dans les riverains de la Baltique. On porte à trois millions le nombre des Finnois.

Finster-Aar-Horn (*Corne sombre de l'Aar*), sommet des Alpes Bernoises entre le haut Valais et l'Oberland (Suisse). Par sa hauteur (4,362 mètr.), il vient, en Europe, après le mont Blanc et le mont Rosa.

Finstingen. V. Fénétrange.

Fionie, *Fyen* ou *Funen*, île de l'archipel danois, séparée du Slesvig par le Petit-Belt à l'O., de Seeland par le Grand-Belt à l'E., est au N. E. d'Alsen, au N. O. de Langeland, et au S. du Jutland propre. Comprise entre 55° 1'30" et 55°45'4" de lat. N. et 7°22' et 8°25' de long. E., elle a une superficie de 3,025 kil. carrés. La pop. est de 190,000 hab. L'agriculture y est florissante; on y élève des bêtes à cornes et des chevaux; on y récolte le houblon et le lin. La plus belle partie est le sud-est qui présente des forêts, des lacs, des villages, des châteaux, tandis que le nord forme une plaine monotone. — La Fionie donne son nom à un diocèse qui renferme encore les îles de Langeland, Taasinge, et se divise en *amts* ou bailliages d'Odensée et de Svendborg. Les villes principales de Fionie sont: Odensée, *capitale* du diocèse, Svendborg, Nyeborg, Faaborg, Kierteminde, Assens, etc.

Fioravanti (Leonardo), médecin et alchimiste, né à Bologne, séjourna dans différentes villes d'Italie, acquit beaucoup de réputation par l'invention du baume qui porte son nom, et mourut en 1588. Ses ouvrages, qui ne contiennent rien de vraiment utile, ont eu cependant de nombreuses éditions.

Fioravanti (Valentin), compositeur italien, né à Rome en 1767. Il a laissé 24 opéras, dont plusieurs dans le genre bouffe. Nommé en 1816, maître de chapelle de Saint-Pierre du Vatican, il ne s'occupa plus que de musique sacrée; on a de lui des messes, un *Miserere* et un *Stabat*. Il mourut en 1837.

Fiord, signifie *détroit*, *bras de mer*, dans les langues scandinaves.

Fiore (Agnolo-Aniello del), sculpteur napolitain du XVe siècle, a laissé des tombeaux remarquables à Naples.

Fiore (Jacobello del), peintre de l'école vénitienne, élève d'un père (Francesco) qui fut un peintre estimé, florissait de 1401 à 1436. Son chef-d'œuvre, le *Couronnement de la Vierge*, dans la cathédrale de Ceneda, est d'une grande richesse de figures.

Fiorentino. V. Giovanni (Ser).

Fiorentino (Pierre-Ange), critique français, né à Naples en 1806, quitta sa ville natale à l'âge de 30 ans pour se fixer à Paris. Il est surtout connu par une traduction de *Dante* et par sa collaboration, comme critique théâtral, à divers journaux. Il est mort en 1864.

Fiorenzo. V. Florent (Saint-).

Fiorenzuola. V. Firenzuola.

Fiorelli. V. Scaramouche.

Firando, île et v. du Japon par 33°30' lat. N., et 127° long. E., près de la côte S. de Kiusiu. Longue de 56 kil. sur 20 kil. de largeur, elle avait été convertie, en partie, au christianisme au commencement du XVIIe siècle.

Firdousi ou **Ferdoucy** (Aboul-Casim-Mansour), poëte persan, né en 940 après J. C. près de Thous (Khorassan). Instruit de l'antique histoire des rois de Perse, il offrit à Mahmoud le Ghaznévide de la traiter en vers. Mal récompensé de sa tâche, 1010, il s'enfuit de Ghazna après avoir lancé contre le sultan une sanglante satire. Mahmoud ne se repentit de son injustice qu'au moment où Firdousi mourut à Thous, 1020. — L'œuvre du poëte, le *Livre des Rois* (*Schah-Nameh*), se compose de 40,000 à 56,000 distiques dus à 35 ans de travail; elle embrasse une période de 36 siècles, et est à la fois un monument de la langue persane et une source pour l'histoire de l'Asie occidentale. Turner-Macan en a donné, en 1829, une excellente édition (4 vol. in-8°). M. J. Mohl a commencé en 1838 la publication d'une édition accompagnée d'une traduction et d'un commentaire.

Firenze, nom de Florence en italien

Firenzuola (Agnolo), littérateur italien, né à Florence en 1493, fit ses études à Pérouse où il se lia avec Pierre Arétin. Moine à Vallombreuse, abbé de Sainte-Marie de Spolète et de Saint-Sauveur de Vajano, il écrivit des livres peu en rapport avec sa profession. Il mourut en 1545. — On a de lui: *Discours des animaux*, des *Nouvelles*, des *Poésies*, surtout dans le genre burlesque; deux *Comédies*, une traduction d'Apulée souvent réimprimée, etc. — Ses *Œuvres* ont été réimprimées à Florence, 1848, 2 vol. in-12.

Firenzuola ou **Fiorenzuola**, v. de la province de Plaisance (Italie) sur le Lardi, à 24 kil. S. E. du ch.-l.; 3,000 hab. Patrie d'Albéroni.

Firma Augusta, nom ancien d'Ecija.

Firman, mot persan servant à désigner les ordres ou les autorisations accordées par les souverains musulmans. — Tout vaisseau de guerre européen a besoin d'un firman pour franchir les Dardanelles.

Firmian (Charles-Joseph, comte de), administrateur autrichien, né à Deutschmetz (Tyrol), en 1716. Nommé par Marie-Thérèse gouverneur du Milanais, 1759, il releva les études par la fondation de bibliothèques, par l'accroissement de l'université de Pavie, par son intimité avec les savants et les artistes. Il s'honora en accordant à Beccaria son amitié. Il mourut en 1782.

Firmicus Maternus (Julius), auteur latin du IVe siècle. Il a composé, sous le titre de *Mathesis*, une introduction à l'astrologie judiciaire (Venise, 1497, in-fol.). — On lui attribue encore un traité: *De errore profanarum religionum* (Strasbourg, 1562).

Firmin (Saint), nom de plusieurs évêques de la Gaule. Deux furent évêques d'Amiens: le premier, né à Pampelune, fut en 287 martyrisé à Amiens, dont il a été le premier évêque; il est honoré le 25 septembre; l'autre vécut dans la seconde moitié du IVe siècle. — Saint Firmin, évêque d'Uzès, mourut en 553. Il est l'un des quatre auteurs de la *Vie de saint Césaire d'Arles*.

Firminy, commune de 10,972 hab. à 12 kil. S. O. de Saint-Étienne (Loire). Mines de houille, carrières de pierre. Fabriques de peignes, de faux, de rubans. Clouterie pour la marine, etc.

Firmont (Henri). V. Edgeworth.

Firmum ou **Firmium**, v. du Picenum (Italie ancienne), aujourd'hui *Fermo.*

Firmus (Marcus), usurpateur égyptien, né à Séleucie avait acquis d'immenses richesses par le commerce. Au moment où Aurélien attaqua Zénobie, il se fit proclamer à Alexandrie; vaincu et pris, il fut mis à mort, 273.

Firmus *le Maure*, usurpateur mauritanien, se souleva contre Valentinien Ier et prit Césarée (Cherchell). Battu par le comte Théodose, il demanda la paix, puis se révolta encore; contraint de fuir, il s'étrangla pour ne pas être livré aux Romains, vers 374.

Firouz ou **Péroses**, roi de la dynastie persane des Sassanides, fils de Yesdegerd II, fut d'abord dépouillé par son frère Hormisdas, 457, qu'il vainquit et fit mourir, 460. Il périt lui-même dans une bataille, après un règne agité, en 484.

Firouz, roi des Parthes. V. PACORUS.

Firouz-Abad, v. de Perse (Farsistan), par 28°30′ lat. N., et 50°14′ long. E., à 100 kil. S. de Chiraz. Son eau de rose passe pour la meilleure du pays. Entourée de murailles et de fossés, elle s'appelait autrefois *Cyropolis*. On remarque les ruines d'un temple guèbre et d'un palais des rois Sassanides, dont l'un lui donna son nom actuel. Pop. 2 à 3,000 hab.

Fisc (de *fiscus*), panier d'osier dans lequel les Romains mettaient les sommes un peu considérables. Sous l'Empire, il désigna le trésor privé du prince, par opposition à l'*Ærarium* ou Trésor public. Indépendamment du revenu des provinces impériales, il s'alimentait par les confiscations. L'*Ærarium* se grossissait des fonds versés par les provinces sénatoriales. — Chez les modernes, le *fisc* se dit, au contraire, du Trésor public.

Fisc. Sous les Carlovingiens, on donna ce nom à toute propriété territoriale n'ayant qu'un seul possesseur, et soumise à une même administration, qu'elle se composât d'un fonds unique ou de parcelles de terrains dispersés. Il s'entendait surtout du domaine royal.

Fiscal ou **procureur fiscal**, nom du ministère public installé auprès des justices seigneuriales ou des tribunaux inférieurs, dans certains Etats allemands et en France, sous l'ancienne monarchie.

Fiscalins (*fiscales*, *fiscalini*), hommes et femmes attachés au *fisc* royal au commencement du moyen âge. Les uns s'appelaient *hommes du roi* et étaient libres ; les autres étaient *serfs du fisc* de nom et de condition : ils le devenaient par naissance, par vente ou par confiscation.

Fischart (JEAN), appelé aussi MENTZER, satirique allemand, né vers 1545 à Mayence ou à Strasbourg, mort en 1614, est célèbre par ses ouvrages en prose et en vers, écrits avec une verve bizarre, avec beaucoup de licence de style. On cite son imitation du *Gargantua* de Rabelais, le *Fortuné navire de Zurich*, la *Ruche du saint Essaim de Rome*, etc. J.-P.-F. Richter en a fait le plus grand éloge.

Fischer d'Erlach (JEAN-BERNARD), architecte, né à Vienne ou à Prague en 1650. Il étudia à Rome sous Bernini. Il éleva le palais de Schœnbrunn, 1696, et plusieurs édifices à Vienne. Il mourut en 1724. — Plusieurs de ses constructions furent achevées par son fils JOSEPH-EMMANUEL, 1680-1738, qui imagina d'adapter la machine à vapeur à la conduite des eaux du jardin de Schwarzenberg.

Fischer (JEAN-FRÉDÉRIC), philologue allemand, né à Cobourg, 1726-1799, professeur à l'université de Leipzig. Il a donné de nombreux ouvrages sur les littératures grecque et latine et sur l'Ecriture Sainte. On cite son édition de *Théophraste*, son *supplément* à la grammaire grecque de Weller, etc.

Fischer (FRÉDÉRIC-CHRISTOPHE-JONATHAN), né à Stuttgart, 1750-1797, professeur de droit public à Halle. Il a laissé de nombreux ouvrages dont plusieurs se rapportent à l'histoire du droit de succession en Allemagne.

Fisher (JEAN), prélat anglais, né à Beverley (York) en 1459, devint évêque de Rochester en 1504. Après avoir combattu les doctrines luthériennes avec vigueur, il s'opposa énergiquement au divorce de Henri VIII et de Catherine d'Aragon, 1529. Plus tard, il refusa de prêter serment au roi comme chef de l'Eglise et fut mis à la Tour. Il était en prison quand il reçut le chapeau de cardinal; Henri VIII déclara qu'il ne lui laisserait pas la tête pour s'en coiffer. Fisher fut décapité quelques jours après, 1535. Ses *Œuvres* ont été publiées, un vol. in-fol., 1597.

Fismes, *Fines Remorum*, ch.-l. de canton de l'arr. et à 28 kil. O. de Reims (Marne), sur la Vesle. — 2,220 h. Tissage; liqueur dite *vin de Fismes*, pour colorer les vins de Champagne; tanneries, faïence. Autrefois fortifiée, Fismes a conservé en partie ses remparts. Conciles de 881 et 935.

Fitero, v. de Navarre (Espagne), à 20 kil. S. O. de Tudela, près de l'Alhama. Eaux minérales; 2,500 hab.

Fittré, lac du Soudan (Afrique), à l'E. du lac Tchad, par 16° long. E. et 13° 20′ lat. N. Situé dans le Wadaï, il reçoit le fleuve Batha. On croit que c'est le *Nuba palus* de Ptolémée.

Fitz-Gérald (Lord EDOUARD), patriote irlandais, né près de Dublin, en 1763, d'une ancienne famille qui portait les titres de comtes de Kildare et de Leinster. Après avoir servi dans la guerre d'Amérique, il fut vivement ému des malheurs de sa patrie, qu'il représentait au parlement de Dublin. Marié, en 1792, à une élève de Mme de Genlis, du nom de *Paméla*, il compta sur la France pour affranchir son pays. Il se mit à la tête d'une vaste société secrète qui s'entendait avec le Directoire. Dénoncé aux Anglais, Fitz-Gérald fut arrêté à Dublin après une énergique résistance. Il mourut de ses blessures avant d'être conduit à l'échafaud, 1798.

Fitz-Herbert (ANTHONY), jurisconsulte anglais, né à Norbury (Derby), siégea, à partir de 1523, à la cour des Plaids communs. Il mourut en 1538. — On a de lui *Grand abridgement* (1516, in-fol.), recueil estimé de jurisprudence, etc.

Fitz-James, famille française qui descend du maréchal de Berwick, fils naturel de Jacques II, roi d'Angleterre. Parmi ses membres, on cite: FRANÇOIS, l'un des fils du maréchal (1709-1764), évêque de Soissons, 1727, et premier aumônier de Louis XV ; il exigea, en 1744, le renvoi de Mme de Châteauroux.—EDOUARD, arrière-petit-fils du maréchal, né en 1776, servit dans l'armée de Condé, revint en France sous le Consulat, et se signala, sous la Restauration, dans les rangs des ultra-royalistes. Pair de France depuis 1814, il donna sa démission en 1832, et se fit élire député à Toulouse en 1834 et 1837. Il mourut en 1838.

Fitz-James, commune de 940 hab., à 2 kil. N. E. de Clermont (Oise), s'appelait autrefois *Warti*. — Erigée en duché-pairie en faveur du maréchal de Berwick, fils de Jacques II, elle en prit le nom.

Fiume, *Reka* ou *Rika* en croate, *Sankt-Veit-am-Flaum* en allemand, et *Fanum sancti Viti ad Flumen* en latin, v. du Littoral hongrois (Empire d'Autriche), sur le golfe de Quarnero (Adriatique), par 45° 19′ 15″ lat. N., et 12° 5′ 47″ long. E. Pop., 12,000 hab. — C'est une annexe commerciale de Trieste. Fabriques de draps, de toiles, de chapeaux, de liqueurs, de faïence, etc. Le port reçoit 15,000 petits bâtiments, bien qu'il soit d'un accès difficile. Fiume est défendue par deux forts. Elle est le siége d'un évêché.

Fiumicino, petit port de la prov. de Rome, à l'embouchure du Tibre, à 25 kil. S. O. de Rome.

Fives, bourg à 2 kil. E. de Lille (Nord). Industrie active ; 5,000 hab.; maintenant réuni à la ville.

Fix (THÉODORE), économiste suisse, né à Soleure, 1800-1846, vint de bonne heure s'établir en France, et, depuis 1830, s'occupa avec succès d'économie politique. Il a publié la *Revue mensuelle d'économie politique*, 1833-1836; il a été couronné, en 1840, par l'Académie des sciences morales, pour son travail sur l'*Association des douanes allemandes;* il a écrit beaucoup d'articles dans le *Journal des économistes*, etc.

Fizes (ANTOINE), médecin, né à Montpellier en 1690, étudia d'abord son art dans sa ville natale, puis à Paris, sous Duverney. Nommé professeur à la faculté de Montpellier, 1732, il essaya, dans son enseignement, de donner à ses démonstrations une forme rigoureuse que le sujet ne comporte pas. Il mourut en 1765. Il avait été quelque temps premier médecin du duc d'Orléans. On cite de lui : *De Cataracta*, 1731, in-4°, traité justement estimé; *De Febribus*, 1751, 1757, etc.

Flaccus (Q. FULVIUS), fils d'un consul romain, fut lui-même consul en 237 av. J. C., et en 224; combattit alors les Gaulois au delà du Pô; devint pontife en 216; puis préteur, et, enfin, une troisième fois consul en 212. Il battit les Carthaginois, et se distingua surtout par le siége et la prise de Capoue. Il fut encore consul en 209 et mourut vers 201. On lui reproche ses actes de cruauté. — Son frère, *Cneius Fulvius*, préteur en 212, fut complétement défait par Annibal, près d'Herdonée, en 212. Accusé, à cause de sa lâcheté, il fut forcé de s'exiler.

Flaccus (Q. FULVIUS), l'un des quatre fils de Q. Fulvius, se distingua, comme préteur, en Espagne, battit les Celtibériens, puis les Liguriens; il eut deux fois le triomphe, 180 et 176, fut censeur; pour élever un temple magnifique qu'il avait voué à Jupiter pendant la guerre d'Espagne, il fit enlever la toiture en marbre d'un temple de Junon Lacinienne dans le Bruttium. Il fut accusé par les consuls, et le sénat ordonna de restituer ce vol sacrilége. Flaccus se tua lui-même en 173.

Flaccus (M. FULVIUS), neveu du précédent, consul en 125, alla au secours de Marseille et battit les Ligures Salluviens. Ami des Gracques, il fut l'un des triumvirs chargés d'exécuter la loi agraire de Tibérius. Il soutint Caïus, mais avec une fougue imprudente, se montra trop favorable aux alliés, suivit son ami qui allait fonder une colonie à Carthage, 122; et voulut le défendre les armes à la main. Il périt avec lui, en 121.

Flaccus. V. HORACE, VALERIUS et VERRIUS.

Flacius ou **Flach-Francowitz** (MATTHIAS), sur-

nommé *Illyricus*, théologien protestant, né en 1520. à Albona (Istrie). Il avait adopté, en 1541, le luthéranisme, quand il fut nommé professeur d'hébreu à Wittemberg, 1544. Après avoir soutenu contre Mélanchthon, son ancien protecteur, une vive polémique, il fut chargé d'enseigner la théologie à la nouvelle université d'Iéna (1557-1562). Il mourut en 1575, après une carrière agitée. Parmi ses écrits on cite: *Historia ecclesiastica* (1559-1574), plus connue sous le nom de *Centuries de Magdebourg; Clavis Scripturæ sacræ*, 1567, ouvrage qui a fondé, chez les protestants, la théologie critique, etc.

Flacourt (Etienne de), né à Orléans, 1607-1660, commandant du fort Dauphin, à Madagascar, de 1648 à 1655, a laissé un *Dictionnaire de la langue de Madagascar*, et une *Histoire de la grande île de Madagascar*, 1658, in-4°. C'est lui qui prit possession, en 1649, de l'île Mascareigne, qu'il nomma *Bourbon*.

Fladstrand. V. Frédérik-havn, ville du Jutland.

Flagellants, secte de pénitents qui parut au xiiie et au xive s. Ils se frappaient à coups de fouet jusqu'au sang, pensant détourner ainsi les fléaux de la guerre ou des maladies épidémiques, si fréquents au moyen âge. C'est par ce moyen que, vers 1260, un dominicain de Pérouse imagina de mettre fin à la querelle des Gibelins et des Guelfes: les *Confrères de la Croix* (on les nommait ainsi de la croix qu'ils avaient sur leurs vêtements) passèrent bientôt d'Italie en Allemagne et en France, se flagellant en public et chantant des cantiques. Ils ne tardèrent pas à tomber dans des hérésies, rejetant l'autorité des prêtres, le baptême, la présence réelle. Condamnés pour leurs doctrines, poursuivis pour les meurtres et les pillages auxquels ils se portaient, ils se ranimèrent pourtant quand la peste noire de 1348 eut épouvanté les esprits et réveillé le goût des mortifications. On compta alors 800,000 flagellants qui parcouraient les villes et les campagnes de France. Anathématisés par Clément VI en 1349, ils disparurent devant l'accord des puissances temporelle et spirituelle, mais lentement. On a de Jacques Boileau une *Historia Flagellantium*, 1700, in-12, qui fut traduite en français en 1701, et donna lieu à une vive polémique

Flahaut (Mme de). V. Souza.

Flamand (François). V. Duquesnoy.

Flamberge. Ce mot, qui a désigné toute espèce d'épées, était d'abord le nom de l'épée de Renaud de Montauban, l'aîné des quatre fils Aymon.

Flamborough-head, cap d'Angleterre, sur la mer du Nord et la côte E. du comté d'York, par 54° 7′ lat. N. et 2° 25′ 14″ long. O. Il présente des rochers très-escarpés. Beau phare.

Flamel (Nicolas), célèbre bourgeois de Paris, né peut-être à Pontoise, vers 1330, exerça de bonne heure la profession d'écrivain-juré. Marié vers 1370 à Pernelle, il en hérita en 1397. Il paraît s'être enrichi par la pratique de son art, qui alors était fort considéré, et par d'heureuses spéculations. Il mourut en 1418, et fut enterré dans l'église Saint-Jacques la Boucherie. L'origine de sa fortune ne tarda pas à être attribuée à ses connaissances en alchimie. Cette opinion existait encore au siècle dernier : elle fut combattue par l'abbé Villain, de l'église Saint-Jacques la Boucherie, à laquelle Nicolas Flamel avait légué tous ses biens, par un testament qui nous est parvenu.

Flamen ou **Flamin** (Anselme), sculpteur français, né à Saint-Omer (Artois), 1647-1717, devint membre de l'Académie en 1681, et a orné de ses statues plusieurs églises de Paris, et surtout le château et les jardins de Versailles. Beaucoup de ses œuvres sont perdues.

Flamines, nom donné à trois prêtres qui, chez les Romains, étaient attachés spécialement au culte de Jupiter, de Mars et de Romulus ou Quirinus. Le plus considéré était le *flamen Dialis* ou flamine de Jupiter. Investi de hautes prérogatives, il ne pouvait, ainsi que ses deux collègues, s'absenter une seule nuit de Rome. Le nom de *flamen* venait du fil, *filum*, dont ils se ceignaient la tête, à certaines époques. — Au-dessous de ces grands flamines, il y avait un ordre de flamines *mineurs*, attachés à des divinités moins considérables.

Flaminie, l'une des 17 provinces du diocèse d'Italie au ive s. de l'ère chrétienne. Bornée au N. par le Pô et la Vénétie, à l'O. par l'Emilie et l'Etrurie, au S. par le Picenum, et à l'E. par l'Adriatique, elle avait pour capitale Ravenne. — Elle correspondait en partie aux provinces actuelles de Ravenne, Ferrare, Forli et Bologne.

Flaminienne (Voie). Elle menait de Rome à Rimini, à travers l'Etrurie et l'Ombrie. Longue de 280 kil. Elle fut construite par le censeur Flaminius, 221 av. J. C.

Flamininus. Nom d'une famille romaine de la maison (gens) patricienne *Quinctia*.

Flamininus (Titus Quinctius), général romain, né vers 230 av. J. C., mort vers 175. Elu consul en 198, il chassa d'Epire Philippe III, roi de Macédoine, et détacha de sa cause les Achéens et la plupart des Grecs; proconsul en 197, il le battit à Cynoscéphales, et lui imposa un traité onéreux. Il proclama ensuite la liberté de la Grèce aux jeux isthmiques, 196, excellent moyen pour briser toute union entre les petits Etats qui la composaient. Après avoir diminué la puissance du tyran de Sparte, Nabis, 194, qu'il épargna cependant pour contenir les Achéens, il revint triompher à Rome. Flamininus remplit encore d'autres missions en Grèce et en Orient : en 183, on lui donna la tâche peu honorable de recevoir des mains de Prusias, roi de Bithynie, Annibal, qui lui échappa en se tuant. Plutarque a écrit sa *Vie*. — Son frère Lucius, 240-170, eut surtout le commandement de la flotte pendant la guerre de Macédoine, et, consul en 192, combattit les Ligures et les Boïens, fut, en 184, chassé du sénat par Caton le Censeur, comme coupable d'un crime atroce.

Flaminio (Marc-Antoine), auteur de poésies sacrées en latin, né à Serravalle, en 1498, mourut à Rome en 1550.

Flaminius Nepos (Caius), général romain de la *gens Flaminia*, maison plébéienne de Rome. Tribun du peuple, il proposa une loi qui partageait entre les plébéiens les terres des Gaulois du Picenum (232 ou 228 av. J. C.). Consul en 223, il vainquit les Insubriens près de l'Addua. Censeur en 220, il entreprit la construction du cirque Flaminien et de la voie Flaminienne (V. ce mot). Aussi influent auprès du peuple qu'odieux aux grands, il fut élu une seconde fois consul en 217 : il livra à Annibal la bataille de Trasimène, où il périt avec beaucoup des siens.

Flamma Calpurnius. V. Calpurnius.

Flammeum, voile des jeunes mariées, chez les anciens Romains. Il était d'une couleur rouge-orange

Flamsteed (Jean), astronome anglais, né à Derby, en 1646, s'occupa de bonne heure de l'étude du ciel, bien qu'il n'eût à sa disposition que des instruments imparfaits et peu de livres. Reçu maître ès arts, 1674, ordonné prêtre en 1675, il obtint alors le titre d'astronome du roi : Charles II lui confia la direction de l'Observatoire de Greenwich, qui fut achevé en 1676. Avec des moyens d'études insuffisants et des ressources plus que médiocres, Flamsteed recueillit une foule d'observations grâce auxquelles a été dressé le premier bon catalogue des étoiles fixes. Le résultat de ses travaux fut publié, en partie, par Halley et Newton, 1712, sous ce titre *Historia cœlestis*, malgré l'opposition de Flamsteed. Ce dernier en reprit, pour son compte, une édition nouvelle que la mort l'empêcha d'achever, mais que sa veuve publia en 1725. On trouve dans cet ouvrage, outre la description des méthodes et des instruments employés, une masse considérable de faits. On a encore un *Atlas* astronomique, 1729, rédigé d'après les observations de Flamsteed. — Cet astronome mourut en 1719.

Flanatique (Golfe), *Flanaticus sinus*, golfe de l'Adriatique, entre l'Istrie et l'archipel Illyrien. Aujourd'hui golfe de *Quarnero*.

Flandre, en flamand *Vlaanderen*. Ce terme, dont on ignore l'origine, a désigné la contrée d'Europe située entre la mer du Nord, au N. O.; l'Escaut, au N. et au N. E.; le Brabant et le Hainaut à l'E., et l'Artois au S. O. Région basse et humide, elle était habitée, au temps de César, par les Morini, les Nervii, les Aduatici et les Menapii ; mais elle renfermait peu de villes. Comprise par les Romains dans la IIe Belgique, elle fut occupée de bonne heure par les Francs de Clovis. Au viie s., elle fut visitée par saint Eloi qui y poursuivit la prédication du christianisme, commencée dès l'époque de Dioclétien : c'est alors qu'apparaît le nom de Flandre, mais appliqué uniquement au territoire de Bruges. Le traité de Verdun laissa tout le pays dans le royaume de Charles le Chauve, qui, 20 ans après, 863, l'érigea en comté héréditaire en faveur de son gendre, Baudouin Ier Bras de Fer. Sous cette première dynastie, 863-1119, la Flandre joua déjà un rôle important ; elle fut l'une des six grandes pairies laïques du royaume de France ; Baudouin V fut tuteur de son suzerain, Philippe Ier, 1060, et reçut de l'empereur Henri IV le comté d'Alost. Après les règnes du Danois Charles le Bon, 1119-1127, et du Normand Guillaume Cliton, 1127-1128, Thierry

d'*Alsace* fonda une maison que continuèrent Philippe, son fils, et Marguerite Ire, sa petite-fille, mariée au comte de Hainaut, Baudouin VIII. Baudouin IX, qui succéda à ces derniers, fut empereur de Constantinople, 1204, et laissa deux filles, Jeanne, 1206-1244, qui épousa Ferrand de Portugal, le vaincu de Bouvines, puis Thomas de Savoie, et Marguerite II, 1244-1280, qui épousa Bouchard d'Avesne, puis Guillaume de Dampierre. — Dès la fin du XIIIe s., la Flandre, enrichie par l'industrie et le commerce, est l'un des Etats les plus considérables du continent; de là les efforts des rois de France pour l'assujettir, ou tout au moins pour la garder sous leur influence. Conquise par Philippe le Bel, à Furnes, sur Guy de Dampierre, 1298, elle se relève par la bataille de Courtray, 1302, et, après la défaite de Mons en Puelle, ne perd que Lille, Douai et Orchies. Philippe de Valois rétablit son vassal, Louis Ier de Nevers, par la victoire de Cassel, 1328, mais ne put ôter à Edouard III d'Angleterre l'alliance des Flamands, lesquels tiraient des Etats de son rival toute la laine qui alimentait leurs manufactures. Charles VI rétablit aussi, par la bataille de Rosebecque, 1382, Louis de Male, dernier comte de la maison de Dampierre. Le mariage de Marguerite III avec Philippe le Hardi, fondateur de la seconde dynastie capétienne de Bourgogne, lui rendit, en 1369, Lille, Douai et Orchies, et assura de plus en plus l'indépendance de la Flandre. Quand le mariage de Marie de Bourgogne avec Maximilien Ier, 1477, l'eut livrée à la maison d'Autriche, le faible lien de vassalité qui la rattachait encore à la France ne tarda pas à être rompu par les traités de Madrid, 1526, et de Cambrai, 1529. Annexe de la monarchie espagnole, après l'abdication de Charles-Quint, 1556, elle suivit les destinées de cet Etat; en 1648, elle perdit le littoral de l'Escaut maritime, cédé à la Hollande; en 1668, elle rétrocéda à la France Lille, Douai, etc.; enfin, en 1714, elle passa, avec le reste des Pays-Bas espagnols à l'Autriche. Conquise par les Français en 1794 et divisée en départements de la Lys et de l'Escaut, elle a fait partie, après 1814, du royaume des Pays-Bas, et depuis 1830, du nouveau royaume de Belgique. — Lors de sa plus grande étendue, la Flandre se divisait en *Flandre maritime* ou *flamingante*, à l'O., comprenant la plus grande partie du pays (entre la mer du Nord et la Lys); *Flandre impériale*, à l'E., correspondant au comte d'Alost, etc.; *Flandre française*, au S. (Lille, Douai, Orchies, etc.). Gand était la capitale, après elle venaient Bruges, Ypres, Lille, etc.—La Flandre française était, avant 1789, comprise dans le gouvernement de Flandre (V. ces mots); elle est aujourd'hui renfermée dans le département du Nord. Le reste de la contrée forme les deux provinces belges de Flandre orientale et de Flandre occidentale (Voir ci-dessous). V. *Histoire de Flandre*, par Kervyn de Lettenhove, 1847-50, 6 vol. in-8°.

Flandre, nom d'un gouvernement militaire de la France avant 1789, limité au N. par la mer du Nord, à l'O. par l'Artois, au S. par la Picardie, et à l'E. et au N. E. par les Pays-Bas autrichiens. Il comprenait . 1° la Flandre maritime (Dunkerque, Hazebrouck, Cassel); 2° la Flandre française (Lille, Douai); 3° le Cambrésis; 4° le Hainaut français (Valenciennes, Avesnes). Tout le pays, sauf Dunkerque, ressortissait au parlement de Douai, et était partagé entre les deux généralités de Lille (les deux Flandres et l'Artois) et de Valenciennes (Cambrésis et Hainaut français). C'est une plaine unie et fertile qu'arrosent l'Aa, l'Escaut et ses affluents (Sensée, Scarpe, Lys, Haisne) et la Sambre. En 1790, il a formé le dép du Nord. — Il a été réuni sous le règne de Louis XIV : 1° Dunkerque fut acheté aux Anglais en 1662; 2° la Flandre française fut acquise par la paix d'Aix-la-Chapelle, 1668; 3° le Cambrésis fut cédé par l'Espagne au traité de Nimègue, 1678; 4° enfin le Hainaut français se composait de parcelles acquises par les traités des Pyrénées, 1659, et de Nimègue, 1678. — En 1709, comme en 1792, tout ce territoire opposa une vive résistance à l'invasion.

Flandre occidentale, prov. de Belgique, située entre la Hollande, au N.; la Flandre orientale et le Hainaut à l'E., la France au S. O. et la mer du Nord au N. O. Elle correspond au dép. de la Lys, créé après la conquête française, en 1794. Sa superficie est de 323,467 hectares, et la pop. de 683,000 hab. La Flandre occidentale renferme 8 arrondissements et 338 cantons. Les villes principales sont Bruges, *chef-lieu*, Nieuport, Ostende, Ypres, Courtray, Menin, Dixmude, Comines, etc. — L'Escaut, la Lys, l'Yser, l'arrosent. Elle produit des chevaux, des vaches laitières excellentes, des céréales, du tabac, de la garance, du lin et du chanvre. L'industrie consiste surtout dans la fabrication de la toile et de la dentelle.

Flandre orientale, prov. de la Belgique, située entre la Hollande au N., Anvers et Brabant à l'E., Hainaut au S. et la Flandre occidentale à l'O. Elle formait la partie orientale de l'ancien comté de Flandre, et de 1794 à 1814, le département français de l'Escaut Sa superficie est de 299,996 hectares, et sa pop. de 854,000 hab. — Elle renferme 6 arrondissements et 248 cantons. Les villes principales sont : Gand, *chef-lieu*, Alost, Lokeren, Saint-Nicolas, Oudenarde, Dendermonde, Renaix, etc. L'Escaut, la Lys, la Dender l'arrosent. L'industrie et l'agriculture donnent les mêmes produits que dans la Flandre occidentale; Gand est, en Belgique, un important centre cotonnier.

Flandrin (JEAN-HIPPOLYTE), peintre, né à Lyon en 1809. Elève d'Ingres, il remporta à 23 ans le grand prix de Rome, et montra, dès ses premières productions, une vocation pour la peinture religieuse. A son retour d'Italie, il fut chargé de décorer les églises Saint-Séverin, à Paris, 1840; Saint-Paul, à Nîmes, 1848; les trois absides de l'église d'Ainay, à Lyon, et en dernier lieu, les églises Saint-Vincent-de-Paul et Saint-Germain-des-Prés, etc. Il a aussi exécuté divers tableaux, des portraits, et décoré le château de Dampierre, propriété du duc de Luynes. Il mourut en 1864. — « Il représente dans l'art du XIXe s., dit M. Beulé, le mouvement religieux que le *Génie du christianisme* et les *Méditations poétiques* représentent dans les lettres. »

Flassan (GAETAN RAXIS, comte DE), publiciste, né en 1760 à Bédouin (Vaucluse). Soldat dans l'armée de Condé, attaché au ministère des affaires étrangères, puis professeur d'histoire à l'école militaire de Saint-Cyr, il suivit, en 1814, la légation de France à Vienne. Il mourut dans la retraite en 1845. On a de lui . *Histoire de la diplomatie française*, 1808; *Histoire du congrès de Vienne*, 1829, 3 vol. in-8°.

Flatters, sculpteur français, né à Crevelt (Prusse rhénane) en 1784, fut envoyé par son père à Paris pour apprendre l'ébénisterie. Il y apprit la sculpture sous Houdon. Sauf une interruption en 1814 et 1815, où il prit service dans l'armée, il se voua entièrement aux arts. Il a exécuté les bustes de *Louis XVIII*, *Talma*, *Foy*, *Byron*, etc., la statue de *Delille* pour Clermont-Ferrand, etc.; il est mort en 1844.

Flaugergues (PIERRE-FRANÇOIS), homme politique, né à Rodez en 1759. Après avoir été deux fois administrateur de l'Aveyron, puis sous-préfet, il entra au Corps législatif en 1813. Au mois de décembre, il se prononça pour la paix et rédigea, avec Lainé et Raynouard, l'adresse qui entraîna la dissolution de l'assemblée. Sous la première Restauration, il combattit la réaction; pendant les Cent Jours, il fut vice-président de la Chambre des représentants, 1815. Depuis ce temps, il vécut presque constamment dans la retraite et mourut en 1836.

Flavia, ville de Tarraconaise, chez les Ilergètes (Espagne). Auj. *Fraga*.

Flaviæ aræ, nom latin de Blauberen (Wurtemberg).

Flavials ou **Flaviens,** flamines de Vespasien déifié.

Flavie Césarienne, *Flavia Cæsariensis*, province de la Bretagne sous les Romains, au IVe siècle, comprise entre la mer et le cours supérieur de la Tamise.—Ch.-l., *Venta* (Winchester).

Flavien (Saint), élu évêque d'Antioche en 381, alla à Constantinople solliciter la clémence de Théodose après la sédition de sa ville épiscopale en 387. Il mourut en 404. Il reste quelques passages de ses écrits.

Flavien (Saint), élu évêque de Constantinople en 446, déposa l'hérésiarque Eutychès de sa dignité d'archimandrite. Les partisans de ce dernier déposèrent et maltraitèrent, dans le concile nommé *brigandage d'Ephèse*, Flavien, qui mourut trois jours après des coups portés par ses ennemis, 449. Fête le 17 février.

Flavien (Droit). V. FLAVIUS.

Flaviens, nom de deux familles d'empereurs romains : la première comprend Vespasien et ses deux fils (69-96); la seconde Constance Chlore, Constantin, ses trois fils et ses deux neveux, 292-360.

Flavigny, chef-lieu de canton de l'arrond. et à 13 kil. E. de Semur (Côte-d'Or; 1,212 hab. Débris d'une abbaye fondée vers la fin du VIe siècle. Eglise gothique remarquable. — Fabrique d'anis.

Flavio Biondo, archéologue italien, né à Forli en 1388, donna les premières copies du *Brutus* de Cicéron.

Secrétaire de quatre papes, Eugène IV, Nicolas V, Calixte III et Pie II, il composa sur les antiquités de Rome et de l'Italie des ouvrages dont les savants venus après lui ont profité. Il mourut en 1463. On cite : *Romæ triumphantis* lib. X ; *Romæ instauratæ* lib. III ; *Italia illustrata ; Historiarum ab inclinato imperio romano Decades tres*, etc.

Flaviobriga, ville de la Tarraconaise (Espagne), chez les Cantabres; auj. *Bilbao*.

Flavionavia, ville de la Tarraconaise; auj. *Avilès*, dans la province d'Oviédo (Espagne).

Flavium Brigantum, nom ancien de *Betanzos* (Espagne).

Flavius (Caius), fils d'un affranchi, secrétaire d'Appius Claudius Cæcus, déroba ou devina à force d'attention les formules nécessaires pour procéder en justice, lesquelles étaient restées le secret et le monopole des patriciens et des pontifes : il les publia, et en fit ce qu'on appela le *droit Flavien* (*jus Flavianum*). Nommé édile curule, 305 av. J. C., il donna sans doute alors le tableau des jours *fastes* (V. ce mot), dont l'aristocratie s'était aussi réservé la connaissance.

Flavy (Guillaume de), capitaine français, né à Compiègne, 1398-1449, servit la cause de Charles VII, devint gouverneur de Compiègne, mais ne paraît pas avoir trahi Jeanne d'Arc lorsqu'elle fut prise en défendant cette ville. Il fut souvent en lutte avec le connétable de Richemont, se rendit redoutable par sa force et ses violences, et mourut assassiné à l'instigation de sa femme.

Flaxmann (John), sculpteur anglais, né à York en 1755. Fils d'un simple mouleur, il commença par se former lui-même à la pratique du dessin. Son talent se développa surtout pendant un séjour de sept ans qu'il fit à Rome, 1787-1794. En 1810, il fut appelé à la chaire de sculpture créée à l'Académie royale de Londres. Il mourut en 1826. — Ses principaux ouvrages sont : *Céphale et Aurore*, le *Mausolée de lord Mansfeld*, l'*Archange Michel*, le *Bouclier d'Achille*, le *Tombeau de la famille Baring*, etc. Ses dessins sur Homère, Eschyle, Dante, Hésiode, font de lui le créateur du genre qu'on appelle *illustration*.

Fléau d'armes, arme du moyen âge, consistant en un manche très-court auquel était attachée une chaînette dont l'extrémité était garnie d'une boule de fer souvent hérissée de pointes.

Flèche (La), chef-lieu d'arrondissement (Sarthe), par 47° 42′ 4″ lat. N. et 2° 24′ 47″ long. O., sur la rive droite du Loir, à 48 kil. S. O. du Mans; 9,405 hab. Cette ville doit sa réputation au collége fondé en 1603 par Henri IV, converti en école militaire en 1764, et devenu depuis une école préparatoire à celle de Saint-Cyr sous le nom de Prytanée. Cet établissement renferme 800 élèves; la bibliothèque a 20.000 volumes et des peintures remarquables. — Commerce de grains, bestiaux, poulardes, etc.

Flèche, *sagitta*, constellation de la voie lactée; c'était, selon la fable, la flèche d'Hercule qui tua le vautour attaché au foie de Prométhée, ou celle d'Apollon qui perça les Cyclopes coupables d'avoir préparé la foudre de Jupiter contre Esculape.

Fléchier (Esprit), orateur et prélat, né à Pernes, près de Carpentras (Vaucluse) en 1632. Il débuta dans la confrérie de la doctrine chrétienne, qu'il quitta en 1659. Précepteur, à Paris, chez le conseiller d'État de Caumartin, il le suivit à Clermont en Auvergne, où se tinrent des *grands jours* (1665-1666) sur lesquels le jeune abbé écrivit de piquants *Mémoires* publiés seulement en 1844, in-8°. Fléchier se livra bientôt à la prédication ; son chef-d'œuvre est l'*Oraison funèbre de Turenne* (1678), où il surpassa, dans l'opinion des contemporains, le discours prononcé par Mascaron sur le même sujet. Admis à l'Académie française, 1673, le même jour que Racine, il devint abbé de Saint-Séverin, aumônier de la dauphine, évêque de Lavaur, 1685, et enfin de Nîmes, 1687. Dans ce dernier diocèse, il s'efforça de concilier les catholiques et les protestants, travaillant à la conversion des derniers pour obéir au roi, mais sans recourir à la violence. Il mourut en 1710. — Placé à côté de Bossuet par ses amis de l'hôtel de Rambouillet, Fléchier est descendu, dès le siècle suivant, à sa véritable place. Il est, avant tout, un artiste consommé de style. Parmi les *Œuvres* complètes de Fléchier, 1782, 1825, 10 vol. in-8°, on remarque, outre les *Oraisons funèbres*, des *Sermons*, des *Panégyriques*, une *Vie de Théodose le Grand*, 1679, une *Hist. de Ximénès*, etc.

Fleetwood (Charles), général anglais, joua un rôle dans la lutte du Long-Parlement contre Charles Ier. Colonel en 1645, il devint lieutenant général en 1650 et contribua au succès de la bataille de Worcester, livrée au fils de Charles Ier par Cromwell. Ce dernier lui fit épouser sa fille aînée, veuve d'Ireton, et lui confia le commandement de l'Irlande, 1652. Opposé au protecteur quand il visa à la royauté, Fleetwood hâta aussi la chute de Richard Cromwell et reçut deux fois le commandement de l'armée. Devancé par Monk auprès de Charles II, il fut excepté de l'amnistie accordée par ce prince, et mourut dans l'obscurité après 1660.

Fleix, commune de 1,510 hab., à 20 kil. O. de Bergerac (Dordogne), sur la Dordogne. Traité de 1580, qui mit fin à la 7e guerre de religion.

Fleming (Abraham), érudit anglais du XVIe siècle, né à Londres, contribua par ses ouvrages à la renaissance des lettres dans son pays. On cite une traduction des *Bucoliques*, 1575, des *Géorgiques*, 1589, un complément de la *Chronique* d'Holinshed, etc.

Fleming (Robert), théologien écossais, 1630-1694, a écrit sous ce titre : l'*Accomplissement des Écritures*, un livre très-populaire dans l'Église réformée.

Flemming (Paul), poëte allemand, né à Hartenstein (Saxe) en 1609, fit partie de deux ambassades envoyées par le duc de Holstein en Russie, 1635, et en Perse, 1635-1638 ; il mourut en 1640. — Admirateur du poëte silésien Opitz, il écrivit des chansons et des sonnets que l'on a publiés, après sa mort, sous ce titre : *Poemes religieux et mondains;* Iéna, 1642.

Flemming (Jacques-Henri), général saxon, d'origine suédoise, né en 1667. Entré vers 1695 au service de Saxe, il contribua à l'élection de Frédéric-Auguste au trône de Pologne, 1697. Adversaire de Charles XII, il retarda d'abord ses succès, 1701-1706, puis prit une part décisive aux opérations qui, en Poméranie, amenèrent la capitulation de Stenbock et la chute de Stralsund, 1712-1715 ; il aida enfin à la pacification de la Pologne par son habileté diplomatique autant que par ses talents militaires. Comblé d'honneurs par Frédéric-Auguste, il dut, pour désarmer les envieux, abdiquer toutes ses dignités, 1724. Il mourut à Vienne, 1728.

Flensbourg, ville du Slesvig, sur la côte E. et le golfe de son nom, par 54° 46′ 56″ lat. N. et 7° 5′ 45″ long. E., à 29 kil. N. de Slesvig ; 22,000 hab. — On y trouve de jolis édifices, des raffineries de sucre, des distilleries, des savonneries, des huileries, des fonderies, des tuileries, des chantiers de construction, etc. Son port est fréquenté par plus de 900 bâtiments. On exporte surtout des grains, du beurre, du lard et des cuirs.

Flers, chef-lieu de canton de l'arrond. et à 20 kil. N. de Domfront (Orne); 11,155 hab. — Coutils rayés ; toiles de fil et de coton ; amidonnerie. La fabrique de Flers occupe 28,000 ouvriers disséminés dans les communes environnantes.

Flesselles (Jacques de), né en 1721, a été le dernier prévôt des marchands de Paris ; auparavant il avait été intendant de Bretagne, 1765, de Lyon, 1767, et conseiller d'État, 1784-1788. Les citoyens voulant constituer une garde civique, Flesselles, 12 et 13 juillet 1789, délivra des ordres pour faire donner des armes et des munitions; mais il écrivait au gouverneur de la Bastille : « J'amuse les Parisiens avec des cocardes et des promesses. » Saisi sur de Launay, après la prise de la Bastille, ce billet souleva la multitude contre Flesselles ; un jeune homme tua le prévôt des marchands, dont la tête fut coupée et promenée sur une pique, 14 juillet 1789.

Flessingue, *Vlissingen* en hollandais, ville forte de Zélande (Pays-Bas), à 6 kil. S. O. de Middelbourg, sur la côte S. de l'île de Walcheren, à l'entrée de l'Escaut occidental, par 51° 26′ 40″ lat. N. et 1° 14′ 43″ long. E. Elle possède un port et des bassins magnifiques, ainsi que de vastes chantiers de construction. Ses corsaires étaient redoutés au XVIIe siècle. Occupée de 1807 à 1814 par la France, elle fut bombardée en 1809 par les Anglais. — Flessingue est la patrie de Ruyter; 12,000 hab.

Fletcher (Richard), chapelain de la reine Élisabeth d'Angleterre, né dans le comté de Kent, assista à l'exécution de Marie Stuart, 1587. Il essaya même, dit-on, de convertir celle-ci à l'anglicanisme. Appelé à occuper les évêchés de Bristol, 1589, de Worcester, 1592, et enfin de Londres, 1594, il mourut en 1596.

Fletcher (Jean), poëte dramatique anglais, fils du précédent, né dans le comté de Northampton en 1576, fit avec François Beaumont, Ben Johnson, etc., beaucoup de tragédies et de comédies qui eurent un grand succès, par la vivacité du dialogue, l'esprit, la peinture des mœurs. L'*École des épouseurs*, les *Événements im-*

prévus, etc., ont été traduits en français. Ses *Œuvres* ont été souvent publiées, 1679, in-fol.; 1812, 14 vol. in-8°. Il mourut en 1625.

Fletcher de Saltown (André), publiciste écossais, né en 1653. Membre du parlement d'Edimbourg, il fit à la cour une telle opposition, que, sous Charles II, il dut fuir en Hollande. Revenu en 1683, il prit part à la conspiration de Monmouth, et quitta encore en 1685 son pays, où il ne rentra qu'après la révolution de 1688. Opposé à l'union de l'Ecosse et de l'Angleterre, il écrivit beaucoup. Il mourut en 1716.

Fleurance ou **Fleuranges,** ch.-l. de canton de l'arrond. et à 11 kil. S. de Lectoure (Gers), sur le Gers. Marché aux grains; préparation de plumes d'oie pour écrire. Son nom a été porté par un personnage de la famille de la Mark; 4,550 hab.

Fleuranges (Le seigneur de). V. la Mark (Robert III de).

Fleurier, village de Suisse, dans le val de Travers, dans le canton et à 26 kil. S. O. de Neuchâtel; 2,500 hab.; horlogerie.

Fleurieu (Charles-Pierre Claret, comte de), marin et homme d'Etat, né à Lyon en 1738. Après avoir pris part à la guerre de Sept Ans, il s'occupa, avec l'horloger Ferdinand Berthoud, de la construction d'une montre marine, dont il fit l'essai lui-même dans un voyage sur l'Atlantique, 1769. Nommé directeur-général des ports et arsenaux, 1776, il traça le plan des opérations maritimes pendant la guerre d'Amérique, 1778-1783. Il dressa aussi l'itinéraire des explorations scientifiques confiées à la Pérouse et à d'Entrecasteaux. Plein d'estime pour ses talents, Louis XVI le nomma, en 1790, ministre de la marine, et, en 1792, gouverneur du Dauphin. Après la chute et la mort du roi, Fleurieu resta 14 mois en prison; rendu par le 9 thermidor à la liberté, il fit partie de l'Institut et du Bureau des longitudes, puis du Conseil des Anciens jusqu'au coup d'Etat du 18 fructidor (1797). Le gouvernement consulaire le nomma conseiller d'Etat; l'Empire le fit sénateur, gouverneur du palais des Tuileries, comte, etc. Fleurieu mourut subitement en 1810. — On a de lui : *Voyage pour éprouver en mer les montres marines*, 1773; *Découvertes des Français en* 1768 *et* 1769 *dans le sud-est de la Nouvelle-Guinée*, 1790; *Voyage autour du monde*, par Etienne Marchand, 1798; *Neptune américo-septentrional*, 1778-1780; *Neptune du Cattégat et de la Baltique*, 1809.

Fleurigny, commune de 570 hab., à 14 kil. N. E. de Sens (Yonne). Beau château du XVIe siècle, construit par J. Goujon et décoré par J. Cousin.

Fleurs de lis, armes de France depuis le règne de Louis le Jeune jusqu'à la Révolution, et plus tard, sous la Restauration. Selon les uns, elles figuraient l'iris ou lis des marais et rappelleraient la patrie marécageuse des premiers Francs; selon d'autres, elles reproduiraient une ancienne arme offensive, présentant un fer droit et aigu, aux côtés duquel on aurait adapté deux pièces de fer en demi-croissant. Cet ornement héraldique, quelle qu'en soit l'origine, se retrouve à l'extrémité du sceptre et de la couronne ou encore sur les sceaux de plusieurs princes, soit francs, soit étrangers. Louis VII paraît être le premier qui l'ait réclamé pour la France, en prenant, à son départ pour la seconde croisade, une bannière d'azur semée de fleurs de lis. Sous Philippe III, mais surtout à partir de Charles V, on réduisit à trois les fleurs de lis de l'écusson royal. Les conseillers au parlement s'asseyaient sur des siéges fleurdelisés.

Fleurus, v. de Hainaut (Belgique), à 10 kil. N. E. de Charleroi et à 4 kil. N. O. de la Sambre; 3,500 hab. — En 1622, Ernest de Mansfeld y combattit les Espagnols. Les Français y ont remporté trois victoires : en 1690 sous Luxembourg, en 1794 sous Jourdan, et en 1815 (16 juin) sous Napoléon Ier; cette dernière journée est plus connue sous le nom de bataille de Ligny.

Fleury (Claude), écrivain ecclésiastique, né à Paris en 1640. Reçu avocat à 18 ans, il s'adonna à la jurisprudence, préparant deux ouvrages qu'il ne publia que plus tard : *Histoire du droit français*, 1674; *Institution au droit ecclésiastique*, 1677. Il était déjà entré dans les ordres quand, en 1672, il devint sous-précepteur des princes de Conti; il composa pour eux les *Mœurs des Israélites*, 1681, les *Mœurs des chrétiens*, 1682, un *Grand catéchisme historique*, 1683. — Pourvu de l'abbaye de Loc-Dieu (1684), il fut adjoint à l'abbé de Fénelon dans sa mission de Poitou (1685) et dans l'éducation des petits-fils du roi (1689). Il commençait alors le monument qui a consacré son nom, l'*Histoire ecclésiastique*, dont le premier volume parut en 1691. En 1696, Fleury reçut la succession de La Bruyère à l'Académie française, et, en 1706, le prieuré d'Argenteuil. Après avoir été le confesseur du jeune Louis XV, il mourut en 1723. A son *Histoire ecclésiastique*, qui s'arrête à l'année 1414, il faut ajouter : *Discours sur les libertés de l'Eglise gallicane*, et plusieurs autres écrits.

Fleury (André Hercule, cardinal de), homme d'Etat, né à Lodève en 1653. D'abord aumônier de la reine, il fut nommé par Louis XIV, évêque de Fréjus, en 1698, et précepteur du jeune Louis XV en 1715. Tout-puissant sur l'esprit de son élève, il laissa arriver au pouvoir le duc de Bourbon et trois ans après, à l'âge de 73 ans (1726), prit la place de ce dernier avec le titre de ministre d'Etat : il reçut alors le chapeau de cardinal. L'administration de Fleury fut économe et probe, mais imprévoyante; il négligea la marine, soutint mollement le père de la reine, Stanislas Leczinski, roi de Pologne, contre les Russes, 1734. La guerre qu'il fut forcé de faire à l'Autriche fut plus heureuse et se termina par le traité avantageux de Vienne, 1734-38; mais il ne tint pas à lui que la Lorraine dût revenir à la France après la mort de Leczinski. Avec son goût pour la paix, il eut le tort d'engager, contre son gré, la France dans une guerre inutile à l'occasion de la succession d'Autriche, 1741. Entamant des négociations qui entravaient les opérations de nos généraux, il mourut en 1743. Membre de trois Académies, il n'a laissé que des mandements du diocèse de Fréjus.

Fleury (Abraham-Joseph Bénard, dit), comédien, né à Chartres en 1751, débuta définitivement en 1778 au Théâtre-Français, où il remplaça Molé dans les rôles de *petits-maîtres*, et plus tard dans les premiers rôles. Il se retira en 1818 à Orléans, où il mourut en 1822. — On a publié, sous son nom, des *Mémoires*, 1835-1837, qui ne sont pas de lui, mais de J.-B. Lafitte.

Fleury (Joly de). V. Joly.

Fleury (Aimée, née comtesse de Coigny, duchesse de), née à Paris, 1776-1820, nièce du dernier maréchal duc de Coigny, fut mariée très-jeune au duc de Fleury, petit-neveu du cardinal. Lorsqu'il émigra, elle divorça, reprit son premier nom, fut emprisonnée à Saint-Lazare, en 1794, et inspira à André Chénier son ode de la *Jeune Captive*. Femme aimable et distinguée, elle a écrit un roman, *Alvar*, 1818, 2 vol. in-12, et laissé des ouvrages manuscrits.

Fleury de Chaboulon (Pierre-Alexandre-Edouard), 1779-1835, auditeur au conseil d'Etat, sous-préfet de Château-Salins, déploya beaucoup de zèle pendant l'invasion de 1814, et, au retour de l'île d'Elbe, devint secrétaire intime de Napoléon Ier, qui avait eu récemment occasion d'apprécier son mérite. Il publia des *Mémoires pour servir à l'Histoire de la vie privée, du retour et du règne de Napoléon en* 1815, 2 vol. in-8°; ils ont eu beaucoup de succès. Directeur d'une compagnie d'assurance pendant la Restauration, il entra au Conseil d'Etat en 1830 et fut député de Château-Salins en 1834.

Fleury, commune de 1,520 hab., à 16 kil. N. E. de Narbonne (Aude). — Erigée en duché-pairie en faveur du neveu du cardinal Fleury, 1736.

Fleury-sur-Andelle, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. N. des Andelys (Eure). Industrie active; 1,457 hab.

Fleury ou **Saint-Benoît-sur-Loire,** bourg de l'arrond. et à 36 kil. N. O. de Gien (Loiret). Jadis monastère célèbre de bénédictins; il n'en reste que l'église, où l'on voit le tombeau de Philippe Ier; 1,700 hab.

Flevo (Lac), *Flevum*, lac situé pendant l'antiquité et jusqu'au XIIIe s., au milieu du pays des Frisons (Pays-Bas). Il communiquait avec l'océan Germanique par la Vlie (*Flevum ostium*). Un débordement de la mer du Nord, en submergeant 80 kil. de pays, le transforma en golfe, 1225. V. Zuiderzée.

Flibustiers, aventuriers français et anglais, établis vers 1660 dans l'île de la Tortue, près de Saint-Domingue, et dont le nom dérive de l'anglais *fly-boat* ou du français *flibot* (vaisseau qui vole), ou encore de l'anglais *free-booter* (franc pillard). Ils s'appelaient eux-mêmes *frères de la côte*, tandis que les Espagnols les nommaient *démons de la mer*. Vivant de butin, ils désolèrent les côtes de l'Amérique et des Antilles soumises à l'Espagne. Maracaïbo fut mis à rançon par une troupe de 400 flibustiers; en 1683, la Vera-Cruz fut prise par 1,200 d'entre eux, qui emmenèrent 1,500 esclaves; en 1697, ils contribuèrent à la chute de Carthagène, la plus riche et la plus forte place du Nouveau Monde; ce

fut leur dernier exploit. Les principaux chefs ont été, les Anglais Mansfield et Morgan, les Français Nau l'Olonnais, Michel le Basque, François Grandmont, Legrand de Dieppe, Monbars *l'Exterminateur*, etc. Les flibustiers disparurent avec les progrès des colonies anglaises et françaises, qui brisèrent l'union de ces hommes, d'origines si différentes. V. Archenholz, *Hist. des Flibustiers*, 1804.

Flinck (Gewaert), peintre hollandais, né à Clèves 1616-1660, devint élève de Rembrandt, malgré sa famille, qui s'était enrichie dans le commerce, et imita si bien son maître qu'on a parfois confondu leurs œuvres. Beaucoup de ses toiles (portraits, tableaux d'histoire) sont à Amsterdam.

Flinders (Mathieu), navigateur anglais, né à Donington (Lincoln), en 1760, entra de bonne heure dans la marine. Lié avec Bass, il découvrit le détroit qui porte le nom de ce dernier, 1798. L'amirauté le chargea ensuite de reconnaître les côtes de l'Australie, 1801-1803; il signala alors l'île des Kangourous et la *Terre de Flinders* (V. ce nom). A son retour en Europe, il fut retenu sept ans à l'île de France. Rendu à la liberté, 1810, il s'occupa de publier son *Voyage*, 2 vol. in-4°, et mourut en 1814.

Flinders (Terre de), partie de la côte méridionale de l'Australie, entre 130° et 136° long. E. Bornée par la Terre de Nuyts à l'O. et la Terre de Baudin à l'E., elle présente au S. les golfes de Spencer et de Saint-Vincent et l'île des Kangourous.

Flint, comté du pays de Galles (Angleterre), sur la rive méridionale de la Dee, entre la mer d'Irlande au N., le comté de Denbigh à l'O. et au S., et celui de Chester à l'E. Il a une superficie de 53,000 hectares et une population de 66,500 hab. — Il abonde en céréales et en pâturages, et renferme des mines de fer, de plomb et de houille. On y élève beaucoup d'abeilles. Les villes principales sont Flint, Saint-Asaph, Holywell, Mold; celle-ci est le chef-lieu.

Flint, v. d'Angleterre, dans le comté du même nom, à l'emb. de la Dee dans la mer d'Irlande. Richard II y remit la couronne au duc de Lancastre (Henri IV). Ses bains de mer sont fréquentés. Flint a un port accessible aux bâtiments de 300 tonneaux. Sa population est de 3,000 hab.

Flipart (Jean-Jacques), graveur, né à Paris, 1723-1789, d'une famille d'artistes distingués, se signala par la finesse et l'élégance du dessin. On a de lui : le *Paralytique*, l'*Accordée de village*, le *Gâteau des Rois*, d'après Greuze, une *Sainte Famille*, d'après Jules Romain, etc.

Flize, ch.-l. de canton de l'arr. et à 8 kil. S E. de Mézières (Ardennes), 496 hab.

Flobeck, bourg du Hainaut (Belgique), à 35 kil. N. E. de Tournai. Toiles, brasseries; 5 500 hab.

Flodden ou **Flowden**, village du Northumberland (Angleterre), à 18 kil. S. de Berwick et de la rive gauche de la Tweed. Défaite célèbre de Jacques IV, roi d'Écosse, qui y fut tué, 1513.

Flodoard ou **Frodoard**, chroniqueur du moyen âge, né à Épernay en 894, fut garde des archives de l'église de Reims, chanoine, et en dernier lieu, abbé on ne sait de quel monastère. Il mourut en 966. — On a de lui : *Chronique sacrée*, en vers latins; *Histoire de l'église de Reims*, en prose latine, dont la meilleure édition est celle de Douai (in-8°, 1617); *Chronique des Francs* (de 919 à 966): cet ouvrage a été traduit dans la *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France*, par M. Guizot.

Flœgel et non **Flogel** (Charles-Frédéric), littérateur, né à Jauer, 1729-1788, fut professeur à Breslau, à Liegnitz, etc. Le principal de ses ouvrages est une *Histoire de la littérature comique*, 4 vol., 1784-1786.

Flogny, ch.-l. de canton de l'arr. et à 14 kil. N. O. de Tonnerre (Yonne); 490 hab.

Flor (Roger de). V. Roger au *Supplément*.

Florac, ch.-l. d'arr. de la Lozère, par 44° 19′ 29″ lat. N., et 1° 15′ 21″ long. E., situé à 1,500 mètres du confluent du Tarn et du Tarnon, à 30 kil. S. E. de Mende; 2,172 hab. — Ancienne maison de Templiers, œuvre de l'art roman. Source minérale.

Floraux (Jeux) ou **Florales**, fêtes célébrées dans l'ancienne Rome en l'honneur de la déesse Flore : elles duraient trois jours. On les institua en 240 av. J. C. On a dit aussi qu'on les établit en mémoire de la courtisane Flora, qui avait légué ses biens au peuple romain.

Floraux (**Jeux**, ou **Académie des jeux**). L'Académie des jeux Floraux, qui ne prit ce nom que sous Louis XIV (1695), remonte à 1323 : Charles le Bel, alors, autorisa la fondation du *Collége de la gaie science*. Vers 1490, Clémence Isaure établit des prix que, le 3 mai de chaque année, on décerne encore à Toulouse (amaranthe d'or pour l'ode, violette d'argent pour une pièce en vers alexandrins, églantine d'argent pour un morceau en prose, souci d'argent pour une idylle ou une élégie); l'Académie compte 36 *maîtres de la gaie science*.

Flore, *Flora*, déesse des jardins et des fleurs à Rome, où Tatius, le roi sabin, aurait introduit son culte. Les Grecs l'appelaient Chloris. Elle avait épousé Zéphyre.

Floréal, huitième mois du calendrier républicain français de 1793. Il commençait le 20 ou le 21 avril.

Florence (*Firenze* ou *Fiorenza* en italien, et *Florentia Tuscorum* dans l'antiquité), capitale du royaume d'Italie de 1864 à 1871, ancienne capitale du grand-duché de Toscane, et ch.-l. de la préfecture de son nom. Située dans une belle vallée sur l'Arno, par 43° 46′ 41″ lat. N. et 8° 55′ long. E., elle est à 1,450 kil. S. E. de Paris. La popul. est de 167,000 hab. — Florence a des rues, en général, étroites et tortueuses, bien que les maisons soient belles et solidement bâties. Les places publiques sont ornées de plus de 150 statues : sur l'une d'elles est le *Palazzo vecchio*, monument curieux et gigantesque qui rappelle les Médicis et est orné d'œuvres d'art. Le pont *Santa-Trinita* est l'un des plus élégants qu'il y ait en Europe. Il y a 240 églises, y compris celles des couvents; les principales sont : Sainte-Marie-del-Fiore, avec une coupole haute de 117 mètres, et un *campanile* admiré par Charles-Quint; le Baptistère ou ancienne cathédrale de Saint-Jean, œuvre de la reine des Lombards, Théodelinde, avec ses portes en bronze de Ghiberti, dignes, selon Michel-Ange, de fermer l'entrée du paradis; l'église Santa-Croce, qui renferme les tombeaux de Machiavel, de Michel-Ange, de Galilée et d'Alfieri; l'ancienne église de Saint-Laurent, dont la sacristie est l'un des premiers travaux de Michel-Ange; on y remarque la chapelle royale, ou le tombeau des Médicis, qui est inachevé, bien que commencé depuis trois siècles, etc. Outre de nombreux palais particuliers (*Strozzi*, *Riccardi*, etc.), il faut signaler le palais du roi, ancien palais ducal, appelé *Pitti*, élevé en 1460, et gardant encore le nom de son fondateur. Il a trois étages et renferme 900 appartements. Décoré de marbres, de peintures, de mosaïques, il possède une bibliothèque de 80,000 volumes précieux ou rares, une collection de cartes géographiques peut-être unique. Derrière le palais Pitti sont les jardins *Boboli*; au N. est la galerie de Florence où l'on voit la Vénus de Médicis, le groupe de Niobé et d'autres objets antiques, des tableaux de maîtres italiens, français et flamands; 15,000 médailles anciennes, 4,000 camées de diverses époques, etc. Les bibliothèques Laurentienne (11,000 manuscrits, éditions *principes* des classiques anciens), Marucelli (45,000 volumes), Riccardiana (23,000 volumes et 3,500 manuscrits), Maglia Becchiana (120,000 volumes et 12,000 manuscrits), s'ajoutent aux trésors artistiques de Florence. Il y a aussi un musée de physique et d'histoire naturelle, un jardin d'horticulture, un observatoire, une université fondée en 1438, des écoles d'hébreu, de médecine, des beaux-arts, la célèbre Académie de *la Crusca*, etc. Florence a 8 théâtres; celui de la Pergola est l'un des plus vastes d'Italie. Il y a encore de nombreux établissements de bienfaisance. Toutes ces richesses sont renfermées dans une enceinte marquée par un mur de 10,000 mètres de circonférence, mais les environs ne laissent pas d'être parsemés de magnifiques habitations. — L'industrie florentine est bien déchue; la fabrication des lainages, qui occupait 30,000 ouvriers au xiv° s., n'existe plus. La production consiste en soieries légères, dites *florences*, en ouvrages en albâtre, pierre dure et mosaïque, en papiers, en essences, en peaux mégissées, bijouterie, tapis, porcelaine, enfin, en chapeaux de paille recherchés dans le monde entier.

Fondée, selon toute apparence, par des habitants de Fiesole, Florence ne sortit de l'obscurité que quand Sylla y eut établi une colonie romaine (81 av. J. C.). Détruite par Totila, rebâtie par Charlemagne, elle partagea longtemps les vicissitudes de l'Italie. Devenue, par la ruine de Fésules ou Fiesole, une des premières villes de Toscane, Florence avait une constitution républicaine, et, dès le commencement du xi° s., jouait un rôle assez important. Au xiii° s., elle fut amenée, par la rivalité des Buondelmonti et des Amidei (1215), à prendre part à la rivalité des Guelfes et des Gibelins;

les premiers furent vaincus en 1249 et les seconds en 1251; puis Manfred, roi de Naples, accabla encore les Guelfes en 1260, et Charles d'Anjou les Gibelins en 1266. Jusqu'alors, les nobles avaient surtout dominé à Florence; mais, en 1282, les plébéiens, représentés par les *arts majeurs* (le gros commerce), fournirent les six *prieurs*, que l'on chargea du pouvoir exécutif; les discussions se renouvelèrent sous les noms de *noirs* et de *blancs*, qui désignaient les deux factions des Guelfes : Dante fut banni à la suite d'une intervention de Charles de Valois, qui protégeait les noirs (1301-1302). Après avoir réclamé la protection de Robert, roi de Naples, et, en 1342, de Gauthier de Brienne, duc d'Athènes, Florence vit arriver aux affaires les *arts mineurs* (petit commerce, artisans) en 1343. Le mouvement démocratique continuant, la multitude prit elle-même le pouvoir un instant avec les *Ciompi* (V. *Ciompi* et Michel Lando), 1381. Après une dernière lutte entre les Albizzi, qui gouvernèrent 54 ans (1381-1434), et les Médicis (V ce nom), l'autorité resta aux derniers. Un siècle après, 1531, Florence, maîtresse d'une grande partie de la Toscane par l'acquisition d'Arezzo (1384), de Pise, 1406, de Livourne, 1421, etc., devenait la capitale d'un duché créé par Charles-Quint. Son histoire est désormais celle de la Toscane. En 1439, le concile de Bâle, transféré d'abord à Ferrare, tint ses séances à Florence. — La peste de Florence de 1348, décrite par Boccace, est restée célèbre. — Florence est la patrie de Brunelleschi, Benvenuto Cellini, Donatello, Ghiberti, Giotto, Cimabue, Guichardin, Machiavel, Dante, Boccace, Villani, Michel-Ange, Léonard de Vinci, Améric Vespuce, Galilée, Lulli, etc.

Florence (Province de), dans le roy. d'Italie. Elle a 5,873 kil. carrés, près de 770,000 hab., et pour v. principales Florence, Pistoia, San-Miniato et Rocca San Casciano.

Florensac, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 24 kil. N. E. de Béziers (Hérault), sur l'Hérault; 3,952 hab.

Florent (Saint), abbé de Glonne, vivait au v^e s. Sur l'emplacement de son ermitage, Charlemagne fonda l'abbaye bénédictine de Saint-Florent-le-Vieil. Fête, le 7 novembre.

Florent ou **Floris**, nom de cinq comtes de Hollande : Florent I^{er}, 1039-1061; Florent II, 1091-1122; Florent III, 1157-1190; Florent IV, 1223-1234; Florent V, 1256-1296.

Florent (Saint-) ou **San Fiorenzo,** ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. O. de Bastia (Corse), au fond d'un vaste golfe. Place forte; 759 hab.

Florent-le-Vieil (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 38 kil. de Cholet (Maine-et-Loire), sur la rive gauche de la Loire; 2,220 hab. — Ancienne abbaye bénédictine détruite pendant la guerre de Vendée. Dans l'église, tombeau de Bonchamp, chef-d'œuvre de David (d'Angers).

Florentia, nom de **Florence** et de **Firenzuola** en latin.

Florentin (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 30 kil. N. E. d'Auxerre (Yonne), sur l'Armançon et le canal de Bourgogne; 2,490 hab. — Commerce de blé, bois, charbon, poterie. Eglise paroissiale du xv^e s., inachevée. — Cette ville a porté les noms de *Châteaudun*, et, sous la première république, de *Mont-Armance*.

Florentinus, écrivain byzantin, qui n'est pas postérieur au x^e s. On croit qu'il a compilé les *Géoponiques*, ouvrage en 20 livres, composé d'extraits d'un grand nombre d'auteurs anciens sur l'agriculture. La meilleure édition est celle de Niclus, Leipzig, 1781, 4 vol. in-8°.

Florès, île de l'Océan Atlantique, l'une des Açores, au N. O. de Fayal, par 33° 33′ 29″ long. O., 39° 31′ 18″ lat. N., a 26 kil. de long sur 13 de large. Elle est froide et n'a pas de vignes. Élève de moutons Population: 12,000 hab.

Florès, Mangdéraï ou plutôt **Endé,** île de la Malaisie, dans l'archipel de la Sonde, à l'E. de Sumbava et à l'O. de Timor, entre 117° 37′ et 120° 45′ long. E., et entre 7° 53′ et 9° 3′ lat. S. Longue de plus de 240 kil., elle a une largeur de 80 kil. Cette île est peu connue. Les Portugais paraissent avoir abandonné la colonie qu'ils y avaient fondée: des prêtres de Timor se rendent seulement chaque année à Larantouka pour y donner le baptême. Des petits Etats indigènes se partagent le territoire. On exporte des esclaves, de l'huile de coco, de l'écaille, du bois, etc.

Florettes, monnaie de billon frappée sous Charles VI, et valant 10 ou 12 deniers tournois : elle était marquée de trois fleurs de lis. Ces pièces s'appelaient aussi *grands blancs*.

Florian (Jean-Pierre **Claris** de), littérateur, né au château de Florian (Gard) en 1755. Page, officier, puis gentilhomme du duc de Penthièvre, il dépensa gaiement sa jeunesse et son patrimoine. Il se voua enfin à la culture des lettres. Des comédies, des romans comme *Galatée*, 1783; *Numa Pompilius*, 1786; *Estelle*, 1788, commencèrent sa réputation et lui ouvrirent, en 1788, l'Académie française. Il composa encore une traduction de *Don Quichotte*, un *Gonsalve de Cordoue*, etc. Toutes ces œuvres, qui eurent du succès, sont bien au-dessous des *Fables* (1792), qui constituent aujourd'hui à peu près l'unique titre littéraire de Florian, en y ajoutant, toutefois, deux récits bibliques, *Ruth* et *Tobie*. Emprisonné en 1793, Florian dut sa liberté au 9 thermidor, mais survécut à peine six semaines à la chute de Robespierre, 1794. Ses *Œuvres* ont été publiées en 24 vol. in-18 ou 11 vol. in-8°, 1784 et suiv. La meilleure édition est celle de Renouard, 1820, 16 vol. in-18, avec les *Œuvres inédites*, publiées en 4 vol., 1824.

Florida-Blanca (Don José **Monino,** comte de), homme d'Etat espagnol, né en 1728 à Murcie. Envoyé comme ambassadeur de Charles III auprès du pape Clément XIV, il se distingua assez pour recueillir l'héritage de Grimaldi, ministre des affaires étrangères. Il s'efforça, en accroissant ses attributions, de développer dans la Péninsule le commerce et la sécurité. Tout-puissant à l'intérieur, il échoua, en 1777, dans sa tentative contre Alger, et, en 1782, dans l'attaque de Gibraltar. Il conserva son crédit, sous Charles IV, jusqu'en 1792, où le favori Godoy le fit emprisonner, puis exiler dans ses terres. Florida-Blanca reparut un instant aux cortès de 1808 et mourut la même année.

Floride, un des États de l'Union américaine qui ont formé la Confédération du Sud, borné au N. par la Géorgie et l'Alabama, à l'O. par l'Alabama et le golfe du Mexique, à l'E. par l'océan Atlantique, et au S. par le canal de la Floride, entre 25° et 31° lat. N., 82° et 90° long. O. Longue de 540 kil., large de 160 kil., elle constitue une presqu'île d'une superficie de 153,498 kil. carrés. La population est de 187,748 hab., dont 91,689 hom. de couleur. Pays plat, coupé de savanes, de marais et de bois, il commence à peine à se peupler au sud et à l'ouest. Il est arrosé par les rivières Saint-Jean et Apalachicola, par les lacs Saint-George et Okechebee. Les productions de toutes les latitudes y réussissent; le coton y atteint 6 à 8 pieds de haut. Les sources minérales y sont renommées. — Divisée en 20 comtés, la Floride renferme les villes de Tallahassee, *capitale;* Pensacola, Apalachicola, Saint-Augustin, etc. — Découverte en 1512, le jour des Rameaux ou de Pâques-Fleuries (*Pasqua-Florida*) par J. Ponce de Léon, qui en tira le nom de cette presqu'île, elle fut cédée aux Anglais par les Espagnols en 1763. Recouvrée en 1783 par ces derniers, elle fut abandonnée définitivement en 1821 à l'Union américaine. Territoire jusqu'en 1845, la Floride se constitua enfin en Etat ayant une forme de gouvernement modelée sur celle des Etats-Unis.

Floride (Canal de la). V. Bahama.

Floridor (Josias de **Soulas,** sieur de **Primefosse,** *dit*), comédien, né d'une famille noble, dans la Brie, en 1608. Reçu dans la troupe de l'hôtel de Bourgogne, 1643, il joua les premiers rôles dans la tragédie et la haute comédie. Il mourut en 1671.

Florien (Marc-Antoine) prit la pourpre après la mort de l'empereur Tacite, son frère utérin, 276 après J. C. Son autorité ne fut pas reconnue par les légions de Syrie. Florien périt, après un règne de 2 mois, en combattant Probus.

Florin, monnaie d'or dont le nom viendrait soit des fleurs de lis dont une face était semée, soit de la ville de Florence, où fut frappée, en 1252, une monnaie fort recherchée au moyen âge et imitée par beaucoup de princes du continent. — Aujourd'hui, on donne ce nom à un grand nombre de monnaies d'argent : le florin a une valeur de 2 fr. 10 c. (Hollande), de 2 fr. 25 c. (Angleterre), de 2 fr. 60 c. (Hanovre), de 2 fr. 10 c. (Prusse), de 2 fr. 25 c. (Autriche). En Hollande, il y a un florin d'or valant 20 fr. 85 c.

Floris (François), dit *Franc-Flore* ou *Franc-Floris*, peintre flamand, né à Anvers en 1520. Après avoir étudié sous Lambert Lombard, qu'il surpassa, il se perfectionna en Italie. Il s'efforça surtout d'imiter Michel-Ange. A son retour, il acquit par son travail une fortune assez considérable, qui fut compromise presque aussitôt par ses prodigalités. Paris possède de lui un *Jugement der-*

nier. La gravure a reproduit notamment ses *Arcs de triomphe* et ses *Travaux d'Hercule*. Il a eu plus de 120 élèves. Il mourut en 1570.

Florus (Lucius Annæus), historien romain, contemporain des Antonins, a composé, sous le règne de Trajan, un *Epitome de gestis Romanorum* en 4 livres. Il était peut-être de la famille de Sénèque, et par conséquent Espagnol. L'*Abrégé* de Florus s'étend de la fondation de Rome jusqu'à l'établissement définitif de l'Empire sous Auguste. Malgré quelques erreurs de géographie et de chronologie, il présente un tableau intéressant et suffisamment exact de la vie du peuple romain. Le style est souvent déclamatoire; il abonde en métaphores forcées. La meilleure édition est celle de Leipzig, 1832. — On attribue aussi à Florus diverses poésies, des épigrammes, etc. Le *Pervigilium Veneris* ne paraît pas être de lui. Camille Paganel, Ragon et Durozoir ont donné chacun une traduction de l'*Epitome*.

Florus (Julius), Gaulois, de la nation des Trévires, souleva ses compatriotes contre Tibère, 21 ap. J. C. Vaincu, il se tua. — Horace a adressé deux épîtres à un Julius Florus, rhéteur, qui suivit Tibère allant replacer Tigrane sur le trône d'Arménie.

Florus (Gessius), né à Clazomènes, fut nommé procurateur de Judée après Albinus, 64, par la faveur de Poppée. Ses exactions insolentes et ses cruautés furent la principale cause de la révolte des Juifs. Suétone dit qu'il périt alors; mais le fait n'est pas certain.

Florus (Drepanius), diacre de l'Église de Lyon, mort vers 860. Il prit part à la querelle du moine Gottescalk et d'Hincmar, et composa contre Scot Erigène un livre sur *la Prédestination*. On a encore de lui un *Commentaire sur le canon de la messe*, un *Commentaire des Epîtres de saint Paul*, attribué souvent à Bède, et une *Histoire universelle* dont le manuscrit est à Avranches. Il est enfin l'auteur de poésies latines dans lesquelles se révèle, non sans un peu de déclamation, le sentiment des misères du temps. On les trouve dans les *Analecta* de Mabillon, dans les *Anecdotes* de D. Martène, etc. Elles ont été publiées séparément, Leipzig, 1653, in-8°.

Flotte (Pierre), chancelier de Philippe le Bel, était originaire d'Auvergne. Il fut l'un des trois commissaires envoyés à Rome lors de la canonisation de saint Louis, 1297. Quand Boniface VIII et le roi furent en lutte, il rédigea l'acte d'accusation contre Bernard Saisset (V. ce nom), et porta la réponse de Philippe à la bulle *Ausculta fili*. Celle-ci ne fut présentée aux Etats-généraux, convoqués en 1302, que sous la forme d'un résumé perfidement arrangé par le chancelier. Flotte périt, dans la même année, à la bataille de Courtray, 1302.

Flotte (La), bourg de l'île de Ré, à 20 kil. N. O. de La Rochelle (Charente-Inférieure). Petit port assez bon; fabr. de vinaigre et distilleries; 2,315 hab.

Flour (Saint), 1er évêque de Lodève, mourut en 389. Ses reliques sont dans la ville qui porte son nom. Fêtes, 3 novembre et 1er juin.

Flour (Saint-), *Floriopolis*, ch.-l. d'arrond., à 74 kil. N. E. d'Aurillac (Cantal), par 45° 2′ 5″ lat. N. et 0° 45′ 25″ long. E., sur un plateau basaltique escarpé, au pied duquel coule un affluent de la Truyère. Construite en laves, cette ville a des rues tortueuses, des fontaines abondantes, une cathédrale, un évêché, etc. — On y fabrique des étoffes communes, des dentelles, de la poterie; on y travaille le cuivre, etc. Commerce d'orseille, de colle forte, de bestiaux; 5,381 hab. Bâti au cœur de la haute Auvergne, Saint-Flour en était jadis la capitale.

Flowden. V. Flodden.

Fludd (Robert), en latin *de Fluctibus*, médecin et philosophe anglais, né à Milgate (Kent) en 1574, s'affilia à la secte des Rose-Croix, dont il développa les doctrines. Il mourut en 1637. — Fludd a été l'un des personnages les plus remarquables de son temps, bien qu'il ait donné dans les chimères de la cabale et de l'astrologie judiciaire. Il a cependant dû sa réputation moins à la variété de ses connaissances qu'à son système théosophique et cosmogonique, qui est une attaque dirigée à la fois contre le christianisme, Aristote et le sens commun. Il a été combattu par Gassendi, le P. Mersenne et Kepler. Les œuvres de Fludd forment 5 ou 6 vol. in-fol.; elles se composent de 17 traités dont l'un est intitulé: *Clavis philosophiæ et alchimiæ Fluddanæ*, Francf., 1633.

Flue (Nicolas de), landamman d'Unterwalden, puis ermite, né à Saxeln en 1417. Il avait conservé, en se retirant du monde, un tel ascendant, qu'il fit admettre dans la confédération Soleure et Fribourg auxquels on allait faire la guerre, 1481. Il mourut en 1487. Clément IX le béatifia.

Fluelen, port d'Altdorf, dans le cant. d'Uri (Suisse), sur le lac des Quatre-Cantons, à 1 kil. N. O. du chef-lieu; 600 hab. Chapelle dite de Guillaume Tell.

Fô, fondateur d'une religion de la Chine, paraît être le même que Bouddha.

Fodéré (François-Emmanuel), créateur de la médecine légale, né en 1764 à Saint-Jean-de-Maurienne (Savoie). Reçu docteur à Turin, il se fit connaître par un *Traité du goître et du crétinisme*, 1789, in-8°. Après la réunion de son pays à la France, il entra dans le service de santé de l'armée d'Italie. Marié à Marseille à une cousine de Mme Joseph Bonaparte, il devint médecin des hôpitaux de cette ville. Il s'occupait dès lors de perfectionner son *Traité de médecine légale*, Paris, 1798, 3 vol. in-8°, et 1815, 6 vol. in-8°. A la suite d'un concours, il fut appelé, 1812, à professer cette partie de la science à la faculté de Strasbourg. Il mourut en 1835, sans laisser de fortune à ses enfants. Sa ville natale lui a récemment élevé une statue. — On a encore de lui: *Manuel des gardes-malades*, 1815, in-12; 1827, in-8°; *Traité du délire*, 1817, in-8°; *Essai médico-légal sur les diverses espèces de folie*, 1832; *Leçons sur les épidémies et l'hygiène publique*, 1822-1824, etc.

Foë (Daniel de), publiciste et romancier, né à Londres en 1663, était fils d'un boucher. Partisan du protestantisme et du régime constitutionnel, il se dévoua à leur défense, sous le règne de Jacques II, avec tant d'ardeur, qu'il négligea son commerce de mercerie et se ruina. Relevé par les bienfaits de Guillaume III, il publia *le Vrai citoyen anglais*, 1701, dirigé contre les détracteurs de ce prince, et une remontrance signée *Légion* en faveur du grand jury de Kent qui avait prié la Chambre des Communes de s'occuper un peu moins de questions d'amour-propre et un peu plus des affaires publiques, 1701. Sous la reine Anne, Foë se trouva tout à coup exposé à la haine toute-puissante de ses ennemis: condamné au pilori, à l'amende et à la détention, il perdit encore une fois sa fortune. De sa prison de Newgate il traça le plan d'une *Revue* qui ouvrit la voie au *Spectateur* et à toutes les publications de ce genre; il composa aussi un *Hymne au pilori*, satire piquante de ses persécuteurs. Mis en liberté, il se trouva, par un retour de faveur, chargé d'une mission en Ecosse, 1706, laquelle prépara l'union de cette contrée à l'Angleterre. Il écrivit ensuite une *Histoire du commerce*, et rentra dans l'arène politique pour répondre aux attaques des jacobites contre la dynastie protestante. Foë ne fut pourtant pas récompensé de ses efforts à l'avénement de George Ier; irrité de l'ingratitude de son parti, il se réfugia dans la culture désintéressée des lettres. Il composa alors l'ouvrage qui a immortalisé son nom, les *Aventures de Robinson Crusoé*, 1719. On a prétendu, bien à tort, que cette œuvre originale était la reproduction des mémoires d'un marin écossais, Alexandre Selkirk, qui avait séjourné plusieurs années dans l'île Juan-Fernandez (V. ce mot). Il a été prouvé que Selkirk n'avait rien laissé dont Foë pût tirer parti. Toutefois, l'éclat de ce roman a fait dédaigner les autres ouvrages de l'auteur, qui mourut après une vie agitée et jusqu'à la fin laborieuse, en 1731.

Fœhr, Foer, île du Slesvig. V. Föhr.

Fœröe (Iles), archipel danois, situé à 280 kil. N. O des Shetland et à 490 kil. S. E. de l'Islande, dans l'océan Atlantique, entre 61° 20′ et 62° 21′ lat. N. et entre 7° 55′ et 10° 25′ long. O. Colonisées par la Norvége qui les découvrit, elles suivirent le sort de ce royaume jusqu'en 1807. Conquises alors par les Anglais, elles passèrent au Danemark en 1814, tandis que la Norvége fut unie à la Suède. Les Fœröe (*Iles aux brebis*) ont une superficie de 1,332 kil. carrés, mais seulement 17 sur 35 sont habitées. Elles renferment 10,600 âmes. Montagneuses, escarpées, elles forment un dédale dangereux d'écueils et de courants. Le climat est moins rigoureux que la latitude ne le comporte. Les étés durent deux mois. On y a trouvé de la tourbe excellente, de la houille, du fer et du cuivre. L'orge et la pomme de terre y réussissent. Il n'y a point d'arbre; en revanche, les pâturages nourrissent des chevaux et des bœufs de petite taille, et des moutons dont la laine suffit au tricotage des bas de laine qui, après la pêche et la chasse des oiseaux aquatiques, est l'industrie la plus importante du pays. — Les Fœröe sont divisées en 6 districts qui renferment 17 paroisses; elles sont gouvernées par un bailli et une assemblée élective qui est souveraine pour les affaires d'intérêt purement local, et consultative pour toute mesure de législation générale. Les îles principales sont: Strömöe, qui renferme la capitale *Thorshavn*, la seule ville de l'archipel,

puis Osteröe, Suderöe, Sandöe, **Waargöe**, **Bardöe**, Windeœre, etc.

Foes (Anuce), helléniste et médecin, né à Metz en 1528. Après avoir étudié à Paris, il devint médecin de sa ville natale, 1552. Partageant son temps entre la pratique de son art et des travaux sur Hippocrate, il porta le dernier coup à l'*arabisme*, mélange des doctrines de Galien et des subtilités arabes. Il mourut en 1595. — On cite de lui : *Œconomia Hippocratis*, 1588, in-fol., ouvrage encore classique; *Magni Hippocratis Opera*, avec une traduction en latin: cette dernière édition n'a été surpassée que par le travail récent de M. Littré.

Fogaras, v. de Transylvanie. V. Fagaras.

Fogelberg (Beng), sculpteur suédois, né à Gœtheborg en 1787. Il se rendit en France, 1818, puis à Rome, 1820, où il finit par demeurer. On cite de lui les statues d'*Odin*, de *Thor*, de *Balder*, de *Gustave-Adolphe*, de *Bernadotte*, etc., une *Psyché*, son chef-d'œuvre. Il fut frappé d'apoplexie à Trieste, 1854, après une excursion en Suède qui avait été un triomphe.

Foggia, *Fovea*, v. d'Italie, ch.-l. de la prov. de son nom (ancienne Capitanate), au S. E. de Florence et au N. E. de Naples, située dans une vaste plaine, non loin du Celone ; 38,000 hab. Entourée de murs et bien bâtie, elle a de larges rues et un palais dû à l'empereur Frédéric II. Le climat est insalubre. On y fait un commerce considérable de laines et de blé. Ses foires sont les plus fréquentées de l'anc. royaume de Naples. Charles d'Anjou y mourut en 1285. — La prov. de *Foggia* a 7,648 kil. carrés de superficie, et 322,758 hab.

Foglietta (Uberto), historien italien, né à Gênes en 1518. Banni de sa patrie, il trouva, à Rome, un protecteur dans le cardinal Hippolyte d'Este. Il mourut en 1581. — On cite de lui : *De causis magnitudinis Turcarum imperii*, ouvrage imprimé plusieurs fois; *Historiæ Genuensium libri XII*, son chef-d'œuvre; cet ouvrage a été traduit en italien, etc.

Fogo. V. Fuego.

Fohi ou **Fou-hi**, premier empereur de la Chine, aurait vécu 3300 av. J. C. Il institua le mariage, le calendrier, la musique et les arts les plus utiles à la vie (culture des céréales, art de bâtir, etc.). Il aurait encore jeté les bases de l'écriture chinoise.

Föhr, île sur la côte O. du Slesvig, d'une superficie de 200 kil. carrés, a 6,000 hab., en partie danois, et en partie allemands. Fréquentée pour ses bains de mer, elle envoie des huîtres à Hambourg. On y tue, chaque année, 50,000 canards sauvages. Le ch.-l. est *Wick*.

Foi (Armée de la). V. Apostolique (Parti).

Foi (Acte de). V. Auto-da-fé.

Foi, *fides*, serment prêté par le vassal au suzerain dans la cérémonie de l'hommage (V. ce dernier mot et *féodalité*).

Foi (Pères de la), nom que prirent les jésuites, en France, sous la Restauration.

Foi-mentie, terme féodal signifiant déloyauté, félonie, trahison. On donnait aussi ce nom au chevalier qui manquait à ses devoirs féodaux : le coupable du crime de *foi-mentie* était dégradé et puni de mort.

Foires (de *forum*, marché, ou *feria*, fête), concours de marchands se tenant en certains lieux et à certaines époques déterminées. Nécessaires au moyen âge, où les communications commerciales étaient si difficiles, elles étaient réglées par des ordonnances spéciales. Les marchands nommaient eux-mêmes les *maîtres de foires*, qui rendaient une justice sommaire et faisaient exécuter leurs sentences partout. Des notaires dressaient les actes de vente ; un officier public surveillait les poids et mesures. Chaque nation élisait enfin des *capitaines des foires*, chargés de la défense de ses intérêts. A Paris, il y avait les foires de Saint-Germain et de Saint-Laurent, etc. (V. *Théâtre de la Foire*); la foire aux *jambons*, qui se tient au boulevard Bourdon, dans les premiers jours de la semaine sainte, a été conservée. Dans d'autres parties de la France, il y avait les foires de Saint-Denis et du *Landit* (celle-ci aussi à St-Denis), de Lyon, de Rouen, etc. et surtout de Champagne; les dernières, à cause de la situation du pays sur les frontières de Flandre, d'Allemagne, de Bourgogne et de France, attiraient, au XIIe, au XIIIe et au XIVe s., les marchands de ces contrées. Les foires de Beaucaire et du faubourg de *Guibray*, à Falaise, sont presque les seules qui aient conservé un certain éclat. — Hors de France, on cite encore les foires de Sinigaglia en Italie, de Francfort-sur-le-Mein, de Francfort-sur l'Oder et de Leipzig en Allemagne, de Nijni-Novogorod en Russie, etc.; à celle-ci se rencontrent des visiteurs venus de toutes les parties de l'Europe, se mêlant aux nomades de l'Asie septentrionale.

Foire (Théâtre de la). Il tirait son nom des deux foires, Saint-Germain et Saint-Laurent, qui ont duré du XIIe s. à 1789, dans la ville de Paris. Il fut élevé, en 1595, par des comédiens de province, dans l'enclos de la foire Saint-Germain; mais il ne dura pas longtemps. En 1650, Brioché établit un théâtre de marionnettes que suivirent des saltimbanques, des sauteurs, des funambules, etc. On en vint à installer un véritable théâtre que la Comédie-Française fit fermer, en 1690, mais qui se releva en 1697, après la clôture du Théâtre-Italien. Après de nombreuses altercations avec les comédiens français, qui voulaient interdire les comédies dialoguées aux troupes foraines, deux d'entre celles-ci prirent, en 1714, le titre d'Opéra-Comique, et se l'étant fait confirmer, en 1715, par l'Académie royale de musique, constituèrent enfin le théâtre de la Foire : Le Sage, Dorneval, Fuzelier, Favart, etc., travaillèrent alors pour lui. On peut cependant regarder la réunion de l'Opéra-Comique et du Théâtre-Italien, en 1762, comme la fin du *Théâtre de la Foire* proprement dit. Depuis ce temps, diverses troupes essayèrent de s'installer, le plus souvent sans succès, dans les salles de la foire, sur les ruines de laquelle le marché Saint-Germain fut créé, en 1813, et ouvert en 1818.

Foix, ch.-l. du départ. de l'Ariége et anc. cap. du comté de Foix, située au confl. de l'Ariége et du Larget, par 42°57′57″ de lat. N. et 0°43′59″ de long. O., à 769 kil. de Paris. La pop. est de 6,362 hab. — Fabrique de faux et de limes; tanneries, minoterie. — Mal bâtie et mal percée, cette ville est dominée par un rocher que couronnent les débris d'un château, fameux par les siéges qu'il a soutenus en 1210 et en 1272. Les trois tours qui restent ont été rattachées à une prison moderne. Le nom de Foix (*Fuxium*) est, aux yeux de quelques érudits, l'indice d'une origine phocéenne. On sait, du moins sûrement, que Charlemagne y fonda l'abbaye de Saint-Volusien.

Foix (Comté de), gouvernement militaire de France avant 1789, situé entre le Roussillon, le Languedoc et les Pyrénées. Il dépendait du parlement de Toulouse et de l'intendance de Perpignan. Divisé en Haut-Comté, Bas-Comté et Donnezan, il partageait, avec l'évêché espagnol d'Urgel, la souveraineté du val d'Andorre. Les villes principales étaient Foix, *capitale*, Pamiers, Tarascon, Saverdun et Mazères. Habité primitivement par les Volces Tectosages, il subit successivement les conquêtes romaine, franque, et même musulmane. Tombé au Xe s. aux mains des comtes de Carcassonne, il devint, au XIe s., un comté particulier dont l'influence s'étendit sur les deux versants des Pyrénées. La première dynastie, qui ne régna pas sans gloire, transmit ses droits par un mariage (1398) à la maison de Grailly, qui elle-même les porta à la famille d'Albret par l'union de Catherine de Foix avec Jean II (1484). La branche capétienne des Bourbons en hérita enfin par Henri IV, né du mariage de Jeanne d'Albret avec Antoine de Bourbon. Réuni en 1607 au domaine de la couronne, le comté de Foix a formé, en 1790, la plus grande partie du dép. de l'Ariége.

Foix, en latin *Fuxium* (comtes de), ancienne famille française qui date du XIe s. Parmi eux on remarque :

Roger Ier, premier comte de Foix, en 1050; il mourut en 1064.

Roger II (1070-1125), neveu du précédent, succéda à son frère *Pierre* (1064-1070). Il partit pour la première croisade, 1096, pour se faire relever d'une excommunication. A son retour, il bâtit Pamiers, dont le nom rappelle la ville syrienne d'Apamée.

Raymond-Roger (1188-1223), arrière-petit-fils du précédent, petit-fils de Roger III (1125-1141), et fils de *Roger-Bernard Ier* (1141-1188), prit part à la troisième croisade. Allié de Raymond VI, comte de Toulouse, il fut attaqué par Simon de Montfort. Vaincu à Castelnaudary, 1212, il dut solliciter du concile de Latran la restitution de ses Etats. Son nom est célébré par les poëtes du Midi.

Roger-Bernard III (1265-1302), arrière-petit-fils du précédent, petit-fils de *Roger-Bernard II* (1223-1241) et fils de *Roger IV* (1241-1265), brava Philippe le Hardi, qui le fit conduire pieds et poings liés dans la tour de Carcassonne. Remis en liberté, 1273, il fut encore pris par Pierre III, roi d'Aragon, 1280. On le regarde comme l'un des meilleurs poëtes du XIIIe s.

Gaston II (1315-1343), petit-fils du précédent et fils de *Gaston Ier* (1302-1315), aida les Navarrais contre les Castillans à Tudela, 1335, Philippe de Valois contre les

Anglais, 1337, et les Castillans contre les Maures, 1343.

Gaston III (1343-1391), dit *Phœbus*, à cause de sa beauté, succéda à 12 ans à son père, Gaston II, et fut contemporain des quatre premiers Valois. Auxiliaire de Philippe VI contre les Anglais, 1345, il fut soupçonné, sous Jean le Bon, d'intelligences avec Charles le Mauvais et enfermé pendant un mois au Châtelet de Paris, 1356. Il battit ensuite les païens en Prusse, les *Jacques* devant Meaux, 1358, et, à Launac, 1362, les comtes d'Armagnac, qui disputaient, depuis 70 ans, le Béarn à sa famille. Sous Charles V, après avoir gardé la neutralité entre le roi et les Anglais, il se décida pour le premier et en reçut le gouvernement du Languedoc, 1380, dont le duc de Berry voulut le dépouiller à l'avénement de Charles VI. Vainqueur de ce compétiteur à Revel, 1381, il tint à Orthez une cour dont Froissart a décrit la splendeur. Partageant son temps entre la poésie et la chasse, il a laissé un traité de vénerie sous ce titre : *Miroir de Phébus ;* ce livre est écrit dans un style emphatique. Gaston avait, en 1382, fait périr son fils unique, qu'une calomnie lui avait rendu suspect. Il mourut lui-même en 1391. *Mathieu*, comte de Castelbon, descendant de Roger Ier, lui succéda (1391-1398).

Gaston IV (1436-1472) était fils de *Jean de Grailly*, comte de Foix (1412-1436), et petit-fils d'*Isabelle*, sœur de Mathieu de Castelbon (V. ci-dessus), laquelle avait communiqué ses droits à son mari, *Archambault de Grailly* (1398-1412). Il renonça à la qualification de *comte par la grâce de Dieu*, sur la demande de Charles VII qui, en 1458, lui conféra le titre de pair. Louis XI lui donna la seigneurie de Carcassonne, 1463, mais ne put empêcher Gaston IV de prendre part à la ligue féodale de 1471. Il eut pour successeur son petit-fils, *François-Phébus* (1472-1483), qui fut sous la tutelle de Madeleine, sœur de Louis XI et mère du jeune prince ; en 1479, la Navarre fut réunie au comté de Foix.

Catherine (1483-1517), petite-fille de Gaston IV, héritière après son frère, François-Phébus du comté de Foix et de la Navarre, qu'elle transmit à son mari, Jean d'Albret, 1484. La Navarre ayant été conquise par Ferdinand le Catholique, 1512, elle mourut de douleur, 1517.

Foix (Gaston de), duc de Nemours, neveu de Louis XII par sa mère, Marie d'Orléans, et fils de Jean de Foix, vicomte de Narbonne, naquit en 1489. Placé, en 1512, à la tête des Français en Italie, en trois mois il repoussa les Espagnols de Bologne, prit Brescia aux Vénitiens, et battit à Ravenne les Italiens unis aux Espagnols. Il fut tué en poursuivant ces derniers.

Foix (Germaine de), sœur de Gaston, 1488-1538, aimée par son oncle Louis XII, épousa en 1506 le roi d'Aragon, Ferdinand le Catholique, qui était son grand-oncle. Louis XII abandonnait en sa faveur ses droits sur le royaume de Naples (traité de Blois de 1505). Ambitieuse, elle semble avoir jusqu'à un certain point trahi les intérêts de Louis XII et mérité les reproches de son frère Gaston. A la mort de Ferdinand, 1516, elle n'eut qu'une pension de 30,000 ducats, eut à subir des mortifications de la part du régent Ximénès, se remaria au marquis de Brandebourg, en 1519, puis à Ferdinand d'Aragon, duc de Calabre.

Foix (Paul de), prélat et homme d'Etat, 1528-1584, fut de bonne heure conseiller au Parlement. En 1559, il osa, avec Anne du Bourg, faire appel à la tolérance, en présence de Henri II. Il fut arrêté, jugé, condamné une première fois, puis absous. Il s'attacha à Catherine de Médicis, fut envoyé auprès de Marie Stuart, puis prépara auprès d'Elisabeth le traité de Troyes, qui laissa Calais à la France, 1564. Il fut conseiller d'Etat, ambassadeur à Venise, mais échoua deux fois en Angleterre, lorsqu'il demanda la main d'Elisabeth pour le duc d'Anjou, puis pour le duc d'Alençon. Nommé archevêque de Toulouse, 1576, il fut ambassadeur à Rome de 1579 jusqu'à sa mort. Montaigne l'estimait particulièrement. Ses *Lettres* diplomatiques ont été publiées en 1628.

Foix (Louis de), architecte du XVIe s., né à Paris, bâtit une partie de l'Escurial sur les dessins de Vignole. Il creusa le nouveau lit de l'Adour qui aboutit au port de Bayonne, et éleva (1585-1610) le phare, connu sous le nom de *Tour de Cordouan* (V. Cordouan).

Foix (André de). V. Lesparre.

Foix (Françoise de). V. Chateaubriant.

Foix (Odet de). V. Lautrec.

Foix (Thomas de). V. Lescun.

Fojano, bourg à 25 kil. S. d'Arezzo (Italie). Grains et bestiaux ; 6,000 hab.

Fo-kien, prov. de Chine. V. Fou-kian.

Fokschani, v. de la Roumanie, située sur le Milkhov, à la limite de la Moldavie et de la Valachie ; 12,000 hab. Aux environs sont de riches vignobles. En 1789, Souvarov y battit les Turcs. — Après 1858, le conseil d'Etat commun aux deux provinces y résida quelque temps.

Folard (Chevalier Jean-Charles de), tacticien, né à Avignon en 1669. De bonne heure il montra pour les armes un goût qui se développa encore par la lecture des *Commentaires de César*. Enrôlé comme cadet (1687) dans le régiment de Berry, il eut bientôt une sous-lieutenance et servit, en 1688, dans un corps de partisans. Dans la guerre de la succession d'Espagne, il fut distingué, en Italie, par les deux Vendôme et par le duc d'Orléans (1702-1707), mais se suscita de nombreux ennemis par sa présomption et aussi par la supériorité de ses vues. Il en fut de même à l'armée de Flandre où, pris par les Impériaux, il repoussa les offres du prince Eugène, qui eût voulu l'attacher au service de l'Empereur. Après la paix d'Utrecht, il essaya d'exercer ses talents militaires à Malte (1714), puis en Suède, où il accompagna Charles XII au siége de Frédérikshall, 1718. Après avoir servi une dernière fois, en 1719, dans la guerre que le régent fit à Philippe V, il consigna par écrit ses observations sur l'art militaire. En 1724, il publia : *Nouvelles découvertes sur l'art de la guerre*, in-12 ; il donna ensuite une traduction de Polybe, y joignant des *Commentaires*, soit en notes, soit à la suite de chaque chapitre (1726-1730, 6 vol. in-4°). On a publié à part son *Commentaire* avec son *Traité des Colonnes et de l'ordre profond*, 3 vol. in-4°, 1757. Le grand Frédéric, tout en se montrant sévère pour le tacticien français, a cependant rédigé un extrait de ses ouvrages sous ce titre : *Esprit du chevalier Folard* (1761, in-8°). — Sur la fin de sa vie, Folard donna dans les folies des convulsionnaires. Il mourut en 1752 à Avignon avec le titre de commandant de Bourbourg.

Folembray, commune de 1,080 hab., à 31 kil. S. O. de Laon (Aisne), sur l'Ailette. — Verrerie créée en 1705 et dite du *Vivier*. Henri IV y fit la paix avec le duc de Mayenne.

Folengo (Théophile), poëte italien plus connu sous le nom de *Merlin Coccaïe*, né près de Mantoue en 1491. Entré à 16 ans dans l'ordre de Saint-Benoît, il s'enfuit en 1515, et mena une vie errante jusqu'en 1526. Il composa, dans cet intervalle, des poésies burlesques auxquelles il donna le nom de *macaroniques;* s'il vécut de ce genre de productions, il ne s'enrichit pas, à en juger d'après son nouveau pseudonyme de *Pitocco* (mendiant). Rentré dans son ordre, il passa dans divers monastères du royaume de Naples et de Sicile, et mourut dans un couvent près de Bassano en 1544. — On a de lui : *Opus Merlini Coccaii macaronicorum*, 1520, in-8°. La poésie macaronique, mélange de mots latins et de mots italiens à terminaison latine, fut dès lors en honneur. Revisé après la conversion de Folengo (1561, in-12), cet ouvrage a été traduit en français (1606, in-12), sous ce titre : *Histoire macaronique de Merlin Coccaye, prototype de Rabelais*, etc. Il a aussi donné *Orlandino*, 1526, in-8°, récit burlesque de l'enfance de Roland, etc.

Foligno, v. de la province de Pérouse (Italie), à 32 kil. S. E. du ch.-l., sur le Topino, aux débouchés des deux principales routes de l'Apennin, celles d'Urbin et d'Ancône, à la rencontre des routes de Pérouse et de Spolète. Belle cathédrale et évêché. Musée d'antiquités ; dans l'une de ses églises était la célèbre *Madone de Foligno* par Raphaël ; elle est maintenant au Vatican. Un tremblement de terre, en 1832, a ruiné cette ville, qui était autrefois très-industrielle ; 10,000 hab.

Folkstone, port du comté de Kent (Angleterre), sur le Pas-de-Calais, à 8 kil. S. O. de Douvres dont il dépend, à 100 kil. S. E. de Londres. Il a pris un grand développement depuis l'ouverture des chemins de fer de Paris à Boulogne, dont il est le complément pour Londres. La pop. est de 5,000 hab. — Harvey y est né.

Folkungs, famille suédoise, issue d'un Folke Fylbyter ; elle donna à la Suède les quatre princes qui régnèrent, 1250-1374, après Eric XI le Bègue.

Folli (Sébastiano), peintre italien, né à Sienne, 1518-1621, s'est distingué par la science de la perspective, l'élégance de l'ornementation et l'imagination, mais il a sacrifié au mauvais goût de son temps. Il a laissé des fresques nombreuses dans sa patrie.

Folquet. V. Foulques.

Folz ou **Folcz** (Hans), poëte allemand, né à Worms

au XVe siècle, barbier à Nuremberg, fut de la famille des malins conteurs, satiriques et graveleux. Il a composé des contes, des pièces de carnaval, des poésies lyriques, où l'on rencontre des bouffonneries rabelaisiennes, de la verve et parfois de l'élévation. On en retrouve une partie dans le recueil de Keller, Tubingen, 1846.

Fomento (Ministre du), ministre du commerce et des travaux publics en Espagne.

Foncemagne (Étienne Lauréault de), érudit, né à Orléans en 1694, fit d'abord partie de la congrégation de l'Oratoire. Admis à l'Académie des Inscriptions, 1722, il enrichit de nombreuses dissertations les *Mémoires* de cette société. Il fut encore membre de l'Académie française, 1737, et sous-gouverneur du duc de Chartres. Il soutint aussi une lutte contre Voltaire, qui niait l'authenticité du *Testament politique* de Richelieu. Foncemagne mourut en 1779.

Fondi, *Fundi*, v. de la prov. de Caserte (ancienne Terre de Labour) dans le royaume d'Italie, près du lac de son nom. La principale rue est bâtie sur la voie Appienne. Il y a des vestiges de murailles cyclopéennes. Évêché et cathédrale de style ogival. Saint Thomas d'Aquin a enseigné la théologie dans son couvent de dominicains; 5,000 hab. — Dans les environs était récolté le vin de *Cœcube*, si estimé des anciens.

Fondi (Lac de), *Lacus Fundanus*, lac de la prov. de Caserte (Italie), qui s'écoule dans la Méditerranée.

Fonfrède (Jean-Baptiste **Boyer-**), conventionnel, né à Bordeaux, 1766. Orateur passionné du parti de la Gironde, il vota la mort de Louis XVI, demanda l'arrestation de tous les Bourbons (avril 1793), mais fit traduire Marat devant le tribunal révolutionnaire. Membre de la commission des Douze (18 mai), il fit cependant mettre Hébert en liberté; aussi ne fut-il pas d'abord compris dans la liste des députés arrêtés le 2 juin. Il n'en fut pas moins envoyé à l'échafaud avec vingt girondins (31 octobre 1793). — Son fils, Henri, né à Bordeaux (1788-1841), se signala comme journaliste sous la Restauration et pendant le gouvernement de Juillet. Il fut l'un des défenseurs les plus décidés et les plus intelligents de la politique conservatrice. Ses *Œuvres* ont été recueillies en 10 vol. in-8°, 1844.

Fonseca (Jean-Rodrigue de), prélat et ministre espagnol, né à Toro en 1452, doyen de Séville, évêque de Badajoz, de Cordoue, de Palencia et de Burgos. Consulté par Isabelle sur les projets que Christophe Colomb lui avait soumis, il traita le marin génois de visionnaire, et, après la découverte de l'Amérique, ne cessa de le poursuivre de sa haine. Président du conseil des Indes, Fonseca montra une animosité égale contre Fernand Cortez et Las Casas. Il mourut en 1524.

Fonseca (Pierre de), théologien portugais, né à Cortizada, 1528-1599, professa avec éclat à l'université d'Evora. Membre de l'ordre des jésuites, il était consulté souvent par Grégoire XIII et, après la conquête du Portugal, par Philippe II. — On le surnomma l'*Aristote portugais*, sans doute à cause de son *Commentaire sur la métaphysique* du philosophe grec (in-4°). On a encore de lui : *Institutiones dialecticæ*, etc.

Fonseca (Golfe de), sur la côte O. du Nicaragua, formé par l'océan Pacifique, par 90° long. O. et 13°40′ lat. N.

Fontaine (Nicolas), historien et traducteur, né à Paris, en 1625, fut confié, de bonne heure, aux solitaires de Port-Royal dont il partagea les travaux comme les épreuves. Compagnon de captivité de Lemaître de Sacy à la Bastille, 1664-1668, il mourut en 1709. — On a de lui: *Mémoires pour servir à l'histoire de Port-Royal*, 1736, 2 vol. in-12, ouvrage diffus, naïf, mais intéressant, *Histoire du Vieux et du Nouveau Testament* avec figures, 1723, in-fol., plus connue sous le nom de *Bible de Royaumont;* elle est ordinairement attribuée à Lemaître de Sacy; *Traduction des Homélies de saint Jean Chrysostome*, 7 vol. in-8°, etc.

Fontaine de la Roche (Jacques), écrivain ecclésiastique, né à Fontenay-le-Comte, 1688-1761. Partisan outré du jansénisme, il publia, depuis 1731, les *Nouvelles ecclésiastiques*, feuille hebdomadaire qui, en dépit de la police, parut jusqu'en 1803 et forme 25 vol. in-4°.

Fontaine des Bertins (Alexis), géomètre, né à Claveyson (Dauphiné), en 1705, étudia les sciences mathématiques, contrairement au désir de sa famille qui le destinait au droit. Lié avec Clairaut et Maupertuis, il donna pour les problèmes *de maximis* une méthode plus générale que celle de Bernouilli, trouva une nouvelle solution du problème des *tautochrones*, etc., et dès 1739, s'occupa du calcul intégral. Il avait aussi des idées neuves en mécanique. Il mourut en 1771. — En 1733, il était entré à l'Académie des sciences, dans le recueil de laquelle il a inséré ses mémoires.

Fontaine (Pierre-François-Léonard), architecte, né à Pontoise en 1762, fut élève de Peyre, chez lequel il rencontra Percier, dont il resta l'ami et le collaborateur. A Rome, ils puisèrent tous deux ce goût de l'antiquité qu'ils réveillèrent en architecture comme David le fit dans un autre genre. Appelé sous le Consulat à réparer les châteaux de Saint-Cloud, de Fontainebleau et des Tuileries, Fontaine s'occupa, dès 1802, de réunir le Louvre aux Tuileries. L'exécution de ce projet, commencée sous Napoléon Ier, fut suspendue pour quarante ans par la chute de l'empereur. Fontaine et Percier ouvrirent, du moins, la première portion de la rue de Rivoli, parallèlement au palais et au jardin des Tuileries, et déblayèrent, en partie, l'espace qui séparait les deux édifices. En 1807, Fontaine éleva l'arc de triomphe du Carrousel, imitation élégante de l'arc de Septime Sévère à Rome. En 1808, il convertit, aux Tuileries, en salle de spectacle la salle où la Convention avait tenu ses séances. Membre de l'Institut en 1812 et premier architecte de l'empereur, Fontaine conserva les mêmes fonctions sous la Restauration; il éleva le monument expiatoire à la mémoire de Louis XVI, et au Palais-Royal la galerie d'Orléans. Sous le gouvernement de Juillet, il fut chargé des travaux aux châteaux de Neuilly, d'Eu et des Tuileries. Il appropria encore le château de Versailles à sa destination nouvelle de musée national. Il est mort en 1853. — On a de lui: *Palais, maisons et autres édifices modernes dessinés à Rome*, in-fol. ; *Recueil de décorations intérieures pour ce qui concerne l'ameublement*, in-fol., 1812, etc. Ce dernier ouvrage a exercé pendant longtemps une certaine influence sur l'industrie.

Fontaine (La). V. La Fontaine.

Fontaine, ch.-l. de canton de l'arr. et à 10 kil. N E. de Belfort, 360 hab.

Fontaine-le-Dun, ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. N. E. d'Yvetot (Seine-Inférieure); 518 hab.

Fontaine-Française, ch.-l. de canton de l'arr. et à 38 kil N E. de Dijon (Côte-d'Or); 1,044 hab. A 1 kil. est un monument qui rappelle la victoire de Henri IV sur les Espagnols, 1595.

Fontaine-l'Évêque, v. de Belgique (Hainaut), à 10 kil. O de Charleroy, 3,000 hab. — Clouterie.

Fontainebleau, ch.-l. d'arr. (Seine-et-Marne), à 3 kil. de la Seine et à 16 kil. S. de Melun, par 48°24′ 23″ de lat. N., et 0°21′52″ de long. E. La pop. est de 11,653 hab. Située au milieu de la forêt de son nom, Fontainebleau est une ville bien percée, avec des rues larges et propres; elle est une station du chemin de fer de Lyon. On y exploite les grès pour le pavage; ses chasselas sont renommés. On y remarque de vastes casernes, la statue de Damesme, la fontaine que surmonte le buste de Decamps, et surtout son château. Déjà vieux manoir féodal sous Louis VII, le château fut reconstruit par François Ier et Henri II, qui y firent travailler des artistes italiens. Henri IV doubla la superficie des bâtiments et des jardins, dans lesquels fut creusé le grand canal de 1,200 mètres de longueur. L'escalier de la cour du Cheval blanc appartient au règne de Louis XIII. Depuis la révolution, Napoléon Ier et Louis-Philippe ont continué l'agrandissement ou la restauration du vieux palais. A tout prendre, le château de Fontainebleau porte la trace de presque tous les princes qui ont régné depuis François Ier; de là une agglomération de bâtiments qui diffèrent par leur architecture comme par l'époque où ils ont été élevés. Patrie de Philippe le Bel, de Louis XIII, de Dancourt, de Damesme, Fontainebleau rappelle des événements importants de notre histoire: Christine de Suède y fit assassiner Monaldeschi, 1657; Louis XIV y signa la révocation de l'édit de Nantes, 1685, et y accepta la couronne d'Espagne pour son petit-fils, 1700; Pie VII y fut détenu deux ans, 1812-1813; Napoléon Ier y abdiqua et fit ses adieux à sa garde, 1814. — La forêt, qui a une superficie de 16,900 hectares et 80 kil. de pourtour, est traversée par 2,000 kil. de routes et de sentiers; elle renferme 4,000 hectares de rochers disposés en longues chaînes que séparent des gorges étroites et profondes.

Fontaines (Pierre de), jurisconsulte, fut bailli du Vermandois, son pays, en 1253, puis maître ou conseiller à la cour du roi. Il était souvent consulté par saint Louis, quand ce prince rendait la justice. A la demande d'un gentilhomme, il composa sous ce titre:

Le conseil que Pierre de Fontaines donna à son ami, un livre où il mêle les coutumes françaises aux lois romaines, et indique, parmi ces dernières, celles qui lui semblent applicables. Inséré par Ducange dans son édition de Joinville, 1668, cet ouvrage a encore été publié par Marnier, 1846, in-8°.

Fontaines (MARIE-LOUISE-CHARLOTTE **de Pelard de Givry**, comtesse DE), morte en 1730, est l'auteur, entre autres ouvrages, de la *Comtesse de Savoie*, 1726, in-12. Ce roman aurait, dit-on, fourni à Voltaire le sujet de deux tragédies, *Artémise et l'ancrède*.

Fontaines (le comte DE). V. FUENTES.

Fontana (PROSPER), peintre de l'école bolonaise, né à Bologne, 1512-1576, eut, entre autres maîtres, Vasari, qui lui apprit à faire vite plus qu'à bien faire. Présenté par Michel-Ange à Jules III, il fut l'un des peintres du palais sous quatre papes. Fontana a été le maître de sa fille Lavinia, de Denis Calvart, et de Louis et Augustin Carrache.

Fontana (LAVINIA), fille du précédent, peintre de l'école bolonaise, née à Bologne en 1552, épousa un noble d'Imola, *Zappi*, sous le nom duquel elle est aussi connue. Inférieure à son père pour le dessin et la composition, elle l'égala et quelquefois le surpassa dans le portrait. Appelée à Rome par Grégoire XIII, elle y mourut en 1602 ou en 1614. Elle a laissé de nombreux ouvrages que possèdent Bologne, Rome, Florence, Milan, etc.

Fontana (JEAN), architecte et ingénieur italien, né à Mili près du lac de Côme en 1540, vint de bonne heure à Rome où il éleva le palais *Giustiniani* et mourut en 1614. — Adonné aux travaux hydrauliques, il construisit les fontaines *Pauline* et du *pont Sixte*, qu'il alimenta en rétablissant l'aqueduc d'Auguste. Il nettoya l'embouchure du Tibre à Ostie, bâtit un aqueduc à Frascati et fournit des eaux à Civita Vecchia et à Velletri, etc.

Fontana (DOMINIQUE), architecte et ingénieur italien, frère du précédent, né à Mili sur le lac de Côme en 1543, vint à Rome à l'âge de vingt ans. Il contruisit une chapelle à Sainte-Marie-Majeure, et, dans le voisinage, un palais pour le cardinal Montalto qui devint pape sous le nom de Sixte-Quint. Ce dernier nomma Fontana son premier architecte, lui fit achever la coupole de Saint-Pierre, et le chargea d'élever devant cette basilique l'obélisque qu'on y voit aujourd'hui. Le succès de cette opération, 1586, porta au comble la fortune de l'architecte. Sixte-Quint l'employa à ouvrir des rues, à ériger trois autres obélisques, à continuer la bibliothèque du Vatican et le palais de Monte Cavallo au Quirinal, à réparer les colonnes Antonine et Trajane, etc. Accusé de dilapidations par ses envieux et disgracié par Clément VIII, 1592, Fontana se rendit à Naples où il construisit le palais royal et plusieurs canaux. Il y mourut en 1607. — On a de lui : *Del modo tenuto nel transportare l'obelisco Vaticano*, 1589, in-fol. On lui reproche de n'avoir pas conservé aux différents ordres d'architecture leur caractère propre. Son style n'est pas correct.

Fontana (CHARLES), architecte italien, né à Bruciato, dans les environs de Côme, en 1634, passa sa vie entière à Rome, où le Bernin fut son maître; il emprunta à ce dernier le goût de la décoration. Chargé de travaux innombrables sous sept pontifes, il mourut en 1714. — On cite de lui l'une des fontaines de la place Saint-Pierre, l'hôpital de Saint-Michel, le mausolée de Christine de Suède, la chapelle Cibo, dans l'église Sainte-Marie-du-Peuple, le palais Torlonia, la bibliothèque de la Minerva, etc. Hors de Rome, il donna les plans de la villa Visconti, à Frascati, de la cathédrale de Montefiascone, des escaliers du palais royal de Gênes, et de la cathédrale de Fulda, etc. Chargé de faire la description de la basilique de Saint-Pierre, il exécuta ce projet dans son *Temple du Vatican*, 1694, in-fol.

Fontana (FÉLIX), naturaliste italien, né à Pomarole (Tyrol), en 1730. Nommé directeur du Muséum d'histoire naturelle de Florence par le grand-duc Léopold Ier, il en fit l'un des plus riches de l'Europe; il exécuta pour cet établissement 1,500 pièces anatomiques en cire, dont Joseph II voulut avoir le double pour le muséum de Vienne. Après l'invasion française en Toscane, 1799, on lui en commanda une nouvelle collection pour la France. Fontana mourut en 1803. — On a de lui : *Des mouvements de l'iris*, 1767; *Du venin de la vipère*; *des poisons américains*, etc., 2 vol. in-4°, 1781; *Sur la physique animale*, 1776, etc. — Son frère, GRÉGOIRE FONTANA (1735-1803), mathématicien distingué, professa à Pavie, après Boscowich. Bonaparte l'avait nommé membre de la Consulte de la république Cisalpine.

Fontanales, *Fontanalia*, fête en l'honneur des nymphes qui présidaient aux sources, célébrée, à Rome, le 3 des ides d'octobre (13 octobre) de chaque année.

Fontanes (LOUIS, marquis DE), poète et homme politique, né à Niort en 1757, était fils d'un inspecteur des manufactures, qui lui laissa, en mourant, la protection de Turgot (1774). Il se fit connaître par des pièces de vers, telles que *le Jour des morts*, *le Verger*, 1788; *l'Essai sur l'astronomie*, 1789, etc. Pendant la Révolution, il rédigea *le Modérateur*. Après la prise de Lyon, où il s'était marié en 1791, il rédigea une pétition qui fut présentée à la Convention, et obligea l'auteur à se cacher jusqu'au 9 thermidor. Membre de l'Institut dès l'origine (1795), et professeur à l'École centrale des Quatre-Nations, il dut, après le coup d'État du 18 fructidor (1797), se réfugier à Londres, où il se lia avec Chateaubriand. Revenu en France après le 18 brumaire, il rédigea *le Mercure* pendant dix-huit mois, prononça l'éloge de Washington, 1800, et entra, 1802, au Corps législatif, dont il fut le président en 1804. Orateur officiel de cette assemblée jusqu'en 1808, il devint alors grand maître de l'*Université*, et, deux ans après, sénateur. La première Restauration le maintint à la tête du corps enseignant et à la chambre des pairs, qui succéda au sénat. Éloigné de Paris pendant les Cent-Jours, il vota, dans le procès du maréchal Ney, contre la peine de mort (1815). Dès le mois de février de la même année, il avait cessé d'être à la tête de l'Université, mais il siégea à l'Institut et à la Chambre des pairs jusqu'à sa mort (mars 1821). — Poète habile, mais sans élan, Fontanes se distingue plutôt comme prosateur : orateur lucide, simple, élégant, il savait prêter au Corps législatif un noble langage. — Ses *Œuvres*, 2 vol. in-8°, ont été publiées en 1839, avec une étude de M. Sainte-Beuve.

Fontanet, auj. Fontenoy-en-Puysaie, commune de 900 hab., à 30 kil. S. O. d'Auxerre (Yonne). Obélisque, érigé en 1860, en souvenir de la bataille qui s'y livra entre les fils de Louis le Débonnaire (25 juin 841).

Fontanges, commune de 1,610 hab., à 23 kil. S. E. de Mauriac (Cantal), sur l'Aspre. Mines d'alun et de houille. Ruines de l'ancien château, qui a donné son nom à une famille noble d'Auvergne.

Fontanges (MARIE-ANGÉLIQUE DE **Scoraille de Roussille**, duchesse DE), née en 1661, était fille d'honneur de Madame, mère du régent, quand elle plut à Louis XIV. Elle succéda un instant à la toute-puissance de madame de Montespan; mais, à la suite d'une couche, elle perdit, avec sa beauté, tout son ascendant sur le roi. Retirée à Port-Royal, elle y mourut à 20 ans, 1681.

Fontanges, nœud de rubans porté par les femmes au-dessus du front vers la fin du XVIIe s. et la première moitié du XVIIIe. Il était dû à Mlle de Fontanges, qui voulant, pendant une promenade, réparer sa coiffure, lia une de ses jarretières autour de sa tête.

Fontanier (VICTOR), né en Auvergne vers 1796, entra, en 1819, dans l'école des naturalistes voyageurs, fondée par Decazes. Il occupa depuis divers postes consulaires, et mourut en 1857. — On a de lui : *Voyage en Orient entrepris de 1821 à 1829*; *Voyage en Orient en 1831 et 1832*; *Voyage dans l'Inde et dans le golfe Persique par l'Égypte et la mer Rouge*, etc.

Fontanieu (GASPARD-MOÏSE), né en 1693, intendant de Grenoble, puis contrôleur général des meubles de la couronne, mort en 1767. Il avait rassemblé sur le Dauphiné une collection de titres tirés de plusieurs archives et formant 841 portefeuilles in-4° : elle est aujourd'hui à la Bibliothèque nationale.

Fontanini (JUSTE), archéologue italien, né à Saint-Daniel (Frioul) en 1666. Établi à Rome en 1697, il devint professeur d'éloquence à l'université de cette ville, sous le règne de Clément XI. Il défendit alors Mabillon contre le P. Germon, 1705, Tillemont contre l'ordre des jésuites. Il soutint aussi les droits du Saint-Siége sur Comacchio, 1709, et plus tard sur Parme et Plaisance, 1720. Son traité de *l'Éloquence italienne*, publié en 1706, devint, dans la suite, l'objet d'une excellente critique d'Apostolo Zeno. Disgracié par Innocent XIII, Fontanini fut comblé de faveurs par Benoît XIII, qui lui confia le soin d'une nouvelle édition des *Décrets de Gratien* (1726, in-fol.). Disgracié encore par Clément XII, il chercha une diversion dans l'étude, et commença une *Histoire littéraire du Frioul*, qu'il n'acheva point. Il mourut en 1736.

Fontanon (ANTOINE), jurisconsulte, né en Auvergne, vivait dans la seconde moitié du XVIe s. Avocat au par-

lement de Paris, il est surtout connu comme érudit. Son principal ouvrage est le recueil des *Edits et ordonnances des Roys de France depuis saint Loys jusques à présent*, 1580, 4 vol. in-fol.

Fontarabie, *Fons rapidus*, *Œaso*, et, en espagnol, *Fuenterrabia*, petit port du Guipuzcoa (Espagne), à 17 kil. E. de Saint-Sébastien, sur la rive gauche de la Bidassoa et sur le golfe de Gascogne, par 43° 21′ 47″ lat. N., et 4° 7′ 45″ long. O. — Place forte, elle a été prise cinq fois par les Français; en 1813, ils y furent assiégés eux-mêmes par les Anglais. Pêche assez active. La population est de 2,200 hab.

Fontavellana, monastère bénédictin fondé, en 1019, dans le diocèse de Faenza (Italie), par Ludolfe, disciple de saint Romuald. — Il fut réuni aux Camaldules en 1570.

Fonteius, nom d'une *gens* plébéienne de Rome, dont les membres portaient les surnoms d'*Agrippa*, de *Balbus*, de *Capiton*. — L'un d'eux, M. Fonteius, questeur, légat, préteur dans la Gaule Narbonnaise, 76-73 av. J. C., se rendit célèbre par ses exactions, et cependant fut défendu par Cicéron, qui prononça son discours *pro Fonteio*, en 69 : on ne connaît pas la sentence des juges.

Fontenai (Pierre-Claude), né à Paris 1663-1742, jésuite, écrivit dans le *Journal de Trévoux*, et a continué *l'Histoire de l'Eglise gallicane* de Longueval (9e, 10e et 11e vol.).

Fontenay. V. Fontanet.

Fontenay, commune de 300 hab., à 15 kil. E. des Andelys (Eure). Château de Beauregard, où naquit Chaulieu, et dont le parc a été chanté par ce poëte.

Fontenay-aux-Roses, commune de 2,924 hab., à 2kil. N. E. de Sceaux (Seine) et 9 kil. de Paris. Culture de violettes et de roses. Ancienne maison de campagne de Scarron. Sainte-Barbe-des-Champs, annexe de l'établissement de Paris, y est établi.

Fontenay-le-Comte, ch.-l. d'arrond. de la Vendée, par 46° 28′ 4″ lat. N. et 3° 8′ 41″ long. O, à 57 kil. S. E. de La Roche-sur-Yon, sur les deux rives de la Vendée, dans une belle situation; 8,453 hab. On y remarque la flèche de l'église Notre-Dame, haute de 82 mètres. Commerce de bestiaux et de mulets; fabrique de toiles et de draps communs. — Bâtie sur les ruines d'un ancien oppidum gallo-romain, cette ville a été la capitale du Bas-Poitou et chef-lieu du département de la Vendée jusqu'en 1804. Les républicains y furent défaits en 1793. — C'est la patrie de Viète, de Nicolas Rapin, de Brisson, du général Belliard, etc.

Fontenay-sous-Bois, commune de 4,445 hab., à 21 kil. N. E. de Sceaux (Seine) et 10 kil. de Paris. Contiguë au bois de Vincennes, elle possède dans son église le tombeau de Dalayrac.

Fontenay (J.-B. **Blain** de), peintre de fleurs, né à Caen, 1654-1715, fut élève de Monnoyer, dont il épousa la fille après avoir abjuré le protestantisme, 1685. Louis XIV le chargea de décorer plusieurs palais.

Fontenay-Mareuil (François du **Val**, marquis de), diplomate, fut compagnon d'enfance de Louis XIII et deux fois ambassadeur à Rome, 1641-1645; 1647. Ses *Mémoires*, insérés dans la collection de Petitot, ont rapport à la fin du règne de Henri IV et aux 14 premières années de Louis XIII.

Fontenelle (Bernard **Le Bouyer** ou **Le Bovier** de), écrivain, né à Rouen en 1657, de Marthe Corneille, qui avait épousé un avocat au Parlement. Avocat lui-même, il plaida une seule cause, la perdit et se dégoûta du métier. Venu à Paris, il voulut suivre l'exemple de son oncle, le grand Corneille : sa tragédie d'*Aspar* échoua, 1680. Après avoir composé des poésies pastorales et des opéras, et s'être rangé du côté de Perrault contre Boileau et Racine dans la querelle des anciens et des modernes, il se fit enfin connaître par ses *Dialogues des Morts*, 1683. Cet ouvrage, qui n'est pas exempt d'affectation et de mauvais goût, fut suivi des *Entretiens sur la pluralité des mondes*, 1686, où Fontenelle exposa avec bonheur le système des tourbillons de Descartes et les découvertes de Galilée. L'année suivante, il publia une *Histoire des oracles* d'après le Hollandais van Dale. Le succès de ces écrits le fit admettre à l'Académie française, 1691, et à l'Académie des sciences; nommé secrétaire perpétuel de celle-ci, il en raconta l'histoire de 1666 à 1699, et traça les *Eloges des académiciens*, qui sont assurément son plus beau titre de gloire. On n'y retrouve plus l'afféterie qui caractérise les ouvrages antérieurs de Fontenelle. Il y fit preuve de connaissances variées et d'un merveilleux talent pour rendre aisées et agréables les découvertes de ses devanciers. Surnommé le *Nestor de la littérature*, il mourut en 1757, résumant, en quelque sorte, deux grands siècles. Circonspect jusqu'à l'excès, il veilla avant tout à son repos, disant : « Si j'avais la main pleine de vérités, je me garderais bien de l'ouvrir. » Aussi vécut-il un siècle. — On a publié ses *Œuvres complètes* en 1758, 11 vol. in-8°. — V. Flourens, *Fontenelle, Histoire de ses travaux et de sa vie.*

Fontenelle (Monastère de). V. Vandrille (Saint-).

Fontenoy, village de Belgique (Hainaut), près de l'Escaut, à 7 kil. S. E. de Tournay. — Victoire du maréchal de Saxe sur les Anglais en 1745 (11 mai).

Fontenoy-en-Puisaye (Yonne). V. Fontanet.

Fontenoy-le-Château, commune de 2,346 hab., à 32 kil. S. d'Epinal (Vosges). — Broderies, kirschwasser, etc. — Patrie du poëte satirique Gilbert.

Fontette (Charles-Marie **Fevret** de), né à Dijon, 1710-1772. Conseiller au parlement de Bourgogne dès 1736, il consacra ses loisirs à préparer une nouvelle édition de la *Bibliothèque historique de la France* du P. Lelong ; elle fut terminée par Barbeau-Labruyère, 5 vol. in-fol. — Fontette avait formé aussi une collection d'estampes qui est aujourd'hui à la Bibliothèque nationale.

Fontevrault, *Fons Ebraldinus*, commune de 3,449 hab., à 16 kil. S. E. de Saumur (Maine-et-Loire), au milieu d'une forêt. — Corderies, rouenneries, toiles, bois de charpente, etc. Il y a, depuis 1804, une maison centrale de détention établie dans les bâtiments de l'ancienne abbaye; elle peut contenir 1,500 hommes ; une colonie agricole de 560 enfants en dépend. On remarque encore l'église, le cloître, la salle capitulaire, la tour dite d'Evrault, les tombeaux de Henri II Plantagenet, d'Eléonore de Guyenne, de Richard Cœur de Lion, etc. — L'abbaye de Fontevrault avait pour fondateur Robert d'Arbrissel, 1099, et elle fut approuvée par Pascal II, 1105; dans l'origine, elle ne renfermait que des femmes soumises à la règle de Saint-Benoît. On y ajouta, en 1117, un ordre d'hommes, mais sans que la supérieure générale cessât d'être une femme. Devenue chef d'ordre, Fontevrault eut, dans sa dépendance, beaucoup d'abbayes et 150 prieurés.

Fontrailles (Louis d'**Avezac,** vicomte de), gentilhomme gascon, était attaché à Gaston d'Orléans, qui le chargea de négocier en son nom et en celui de Cinq-Mars un traité avec les Espagnols, 1642. La conspiration découverte par Richelieu, Fontrailles s'enfuit en Angleterre, et ne revint qu'après la mort du cardinal. Après s'être mêlé encore à la cabale des *Importants* et à la Fronde, il mourut paisiblement en 1677. — On a de lui : *Relation des choses de la cour pendant la faveur de M. de Cinq-Mars*, publiée avec les Mémoires de Montrésor, 1663, et dans la *Collection* de Michaud et Poujoulat.

Fontvieille, commune de 2,566 hab., à 9 kil. N.E. d'Arles (Bouches-du-Rhône). Carrières de pierres dites *d'Arles*, exploitées depuis le xve siècle.

Fonvielle aîné (Bernard-François-Anne, dit le chevalier de), publiciste, économiste et poëte français, né à Toulouse, 1759-1837, d'abord chaud partisan de la Révolution, se déclara tout à coup royaliste et mérita le surnom de *petit abbé Maury*. Il se fit remarquer à Marseille, à Lyon, à Toulon, vint trouver Louis XVIII à Vérone, 1794, et fut dès lors l'un de ses agents secrets. Cependant, après une vie bien agitée, il obtint de Napoléon une place de chef de bureau au ministère de la guerre, puis entra à la Banque de France. En 1814, il fut repoussé de tout emploi. Il a publié un très-grand nombre d'ouvrages médiocres, tragédies, comédies, satires, odes, fables, ouvrages d'économie politique, etc.

Foote (Samuel), auteur comique et acteur anglais, né à Truro (Cornouailles), en 1721, aborda le théâtre par nécessité en 1747. Sa verve comique fit la fortune de la scène de Haymarket, qu'il inaugura alors. Il mourut en 1777. — Des vingt pièces qui composent son théâtre (4 vol. in-8°, 1778), une seule, le *Maire de Garrat*, donnée en 1763, est encore représentée.

Foppens (Jean-François), érudit belge, né à Bruxelles (1689-1761), embrassa l'état ecclésiastique. On lui doit : *Historia episcopatus Antverpiensis*, 1717; *Bibliotheca Belgica*, 1739, 2 vol. in-4°; il y a de nombreuses omissions, etc.

For (du latin *forum*, lieu où l'on rend la justice) signifiait *droit*, *coutume*, etc. Il s'appliquait spécialement à la législation particulière de certaines localités du Béarn.

Forage, droit perçu par un seigneur sur le vin mis en vente, particulièrement sur le vin vendu au détail.

Forain signifiait *étranger*. Par *traites foraines*, on entendait, avant la Révolution, les droits perçus à l'importation de marchandises étrangères, etc.

Forbach, anc. ch.-l. de cant. de l'arr. et à 18 kil. N. O. de Sarreguemines (Lorraine) et à 2 kil. de la frontière prussienne; 5,600 hab. — A 2 kil. est la mine de houille de Schœnecken. Verreries; fabrique d'allumettes chimiques, de savon, etc. Combat d'août 1870.

Forbin, famille de Provence dont les membres principaux ont été les suivants :

Forbin (Palamède de), seigneur de Solies, ministre du roi René et de Charles du Maine. Il employa son influence à faire léguer la Provence à Louis XI. Ce dernier lui en donna le gouvernement en disant : « Tu m'as fais comte, je te fais roi! » Ces mots sont devenus la devise de la famille de Forbin. Forbin se démit de ses fonctions sous Charles VIII et mourut en 1508.

Forbin (Claude, chevalier de), marin français, né à Gardanne, près d'Aix (Provence), en 1656, fit sa première campagne en 1675, sous Duquesne, contre Messine. En 1685, il accompagna l'ambassade envoyée au roi de Siam, et resta deux ans au service de ce prince asiatique avec le titre d'amiral et de généralissime. Dans la guerre contre la ligue d'Augsbourg qui éclata à son retour, il fut pris dans un combat à la hauteur de l'île de Wight avec Jean Bart, mais tous deux s'échappèrent de leur prison. Il combattit encore sous les ordres de Tourville au cap Beachy, 1690, à la Hougue, 1692, et à Lagos, 1693. Dans la guerre de la succession d'Espagne, il croisa d'abord dans l'Adriatique, puis (1706-1707) dans la mer du Nord et devint la terreur des marines ennemies. Promu chef d'escadre, il fut chargé de transporter le prétendant Jacques III en Ecosse, 1708; cette expédition ne réussit pas, comme il l'avait prévu. Il fut néanmoins disgracié. Il mourut en 1733. On a des *Mémoires de Forbin*, rédigés sur ses notes, par Reboulet et le P. Le Comte, 1730, 2 vol. in-12.

Forbin (Louis-Nicolas-Philippe-Auguste, comte de), peintre, né au château de La Roque (Bouches-du-Rhône) en 1777, se trouvait à Lyon pendant l'insurrection de cette ville contre la Convention. Il s'occupait dès lors de dessin. Admis à l'atelier de David avec son ami Granet, il continua à se livrer à la peinture tout en servant dans un régiment de cavalerie. Parti pour Rome en 1802, il s'y lia avec plusieurs membres de la famille Bonaparte, et devint, en 1804, chambellan de la princesse Pauline. Après avoir servi de nouveau en Portugal, sous Junot, en Autriche sous Bessières, il se voua tout entier à la culture des arts. Sous la Restauration, Forbin fut appelé à recueillir la succession de Denon comme directeur des Musées; il parvint à les reconstituer après que les alliés eurent repris les chefs-d'œuvre conquis par nos soldats. Dans ce but, il réunit différentes collections, acquit des tableaux de David et des artistes contemporains, créa le musée du Luxembourg, et fit même un voyage dans le Levant, 1817-1818. Il mourut en 1841. — Le Louvre a de lui : *Péristyle d'un monastère, Chapelle dans le Colisée de Rome*. Il a écrit un roman, *Charles Barimore; Voyage dans le Levant*, etc. Le comte de Marcellus a publié : *Portefeuille du comte de Forbin*, contenant 45 dessins, etc., 1843.

Forbin (Toussaint, cardinal de), diplomate, né en 1625. Evêque de Digne, de Marseille, puis de Beauvais, il fut ambassadeur de France en Pologne, puis à Rome. Cardinal en 1690, il devint grand aumônier en 1706, et mourut en 1713.

Forbin-Janson (Charles-Auguste-Marie-Joseph, comte de), missionnaire et évêque. Né en 1785 à Paris, il suivit ses parents émigrés en 1790. A son retour, il fut auditeur au conseil d'Etat, 1805; puis, sa vocation l'emportant, il entra dans les ordres. En 1814, il établit l'œuvre des missions avec M. de Rauzan : il prêcha en France, puis en Orient. Sacré évêque de Nancy, 1824, il fut mal accueilli dans cette ville, il irrita encore beaucoup d'esprits par ses attaques contre le libéralisme. Obligé de quitter son diocèse en 1830, il se fit nommer un coadjuteur et se rendit au Canada, où il acquit sur les sauvages un ascendant prodigieux. De retour en France, il fonda l'*Œuvre de la Sainte-Enfance*. Il songeait à visiter la Chine, quand il mourut près de Marseille, 1844.

Forbisher. V. Frobisher.

Forbonnais (François Véron de), économiste, né au Mans en 1722, puisa, dans un séjour de cinq ans à Nantes, le goût des études économiques. Divers mémoires lui valurent la place d'inspecteur général des monnaies, 1756, puis de premier commis du contrôleur général Silhouette, 1759. Exilé plus tard dans ses terres, il donna des conseils à l'abbé Terray, qui ne put cependant le ramener aux affaires. Il ne quitta sa retraite qu'en 1790, appelé à Paris par le comité des finances, et en 1799, pour mourir dans la capitale un an après, 1800. — On a de lui : *Considérations sur les finances d'Espagne*, 1753; *Eléments du commerce*, 1754, traduit dans la plupart des langues européennes ; *Recherches sur les finances de France* (de 1595 à 1721), 1758, etc. Il fut membre de l'Institut.

Forcadel (Etienne), en latin Forcatulus, jurisconsulte, né à Béziers (1534-1573), fut nommé, en 1554, professeur de droit à Toulouse pour remplacer Cujas. Il a écrit sur le droit, et son fils a publié ses *Œuvres poétiques*, 1579.

Forcadel (Pierre), son frère, mathématicien, dut à Ramus d'être nommé professeur de mathématiques au Collége de France. Il mourut en 1576. — On cite de lui des traductions d'*Euclide*, de *Proclus*, d'*Archimède*, d'*Oronce Fine*, etc.

Forcalquier, *Forum Calcarium* ou *Forum Neronis*, ch.-l. d'arrond. (Basses-Alpes), par 43°57′34″ lat. N. et 3°26′41″ long. E., à 54 kil. S. E. de Digne, sur le flanc d'une colline. La pop. est de 2,730 hab. — Commerce de vins, eaux-de-vie, chapeaux, laines, etc.; filatures de soie, miel, cire, etc. — T. Néron, lieutenant de César, donna son nom à cette ville, qui était la capitale des *Memini*. Au moyen âge, elle a été la capitale d'un comté puissant qui fut réuni à la Provence en 1208.

Force (Caumont de la). V. La Force.

Force (Prison de la). Ce fut d'abord un hôtel de Paris, habité par Charles d'Anjou, frère de saint Louis, et roi de Naples et de Sicile. — Rebâti au xvie s., il était passé en héritage au duc de la Force, qui, en 1754, le vendit à l'Etat. Transformé en prison civile, l'hôtel de la Force garda le nom de cette famille; la princesse de Lamballe y fut égorgée, avec beaucoup d'autres détenus, en septembre 1792. Remplacée par la maison cellulaire Mazas, la prison de la Force a été démolie en 1850 pour faire place à la rue Malher.

Force (La), fille de Thémis, divinité allégorique des anciens.

Forcellini (Egidio ou Gilles), lexicographe italien, né à Fener (Marche de Trévise) en 1688. Entré au séminaire de Padoue, il fut le disciple de Facciolati, dont il resta l'ami et le collaborateur. Après avoir révisé le lexique grec de Schrevelius, et donné une nouvelle édition du vocabulaire polyglotte de Calepin, ils conçurent l'idée de rédiger un lexique de la langue latine, fondé sur l'autorité même des écrivains. Ce travail, qui occupa la vie entière de Forcellini, fut commencé en 1718, et, malgré des interruptions assez longues, achevé en 1761. L'auteur mourut en 1768, trois ans avant que la première édition du *Totius Latinitatis lexicon* (4 vol. in-fol.) eût paru. — Traduit en anglais (2 vol. in-4°, 1826), le dictionnaire latin-italien de Forcellini a été une troisième fois imprimé à Padoue avec des suppléments par Furlanetto (4 vol. gr. in-4°, 1827-1831). L'édition la plus répandue est une contrefaçon allemande donnée de 1828 à 1835.

Forchheim, ville forte de la Haute-Franconie (Bavière), au confluent de la Regnitz et de la Wissend, à 25 kil. S. E. de Bamberg. — Brasseries, forges, tanneries. Eaux minérales; 4,000 hab.

Ford (John), mécanicien anglais, né dans le comté de Sussex en 1605. Partisan des Stuarts, mais beau-frère d'Ireton, gendre de Cromwell, il entreprit, en 1656, la construction d'une machine pour faire monter l'eau de la Tamise dans les maisons les plus élevées de Londres. On employa aussi cet appareil au dessèchement des terres et des mines. Ford mourut en 1670.

Fordun (Jean de), le plus ancien des historiens d'Ecosse, né à Fordun (Mearns), mort vers 1386, fut peut-être chanoine d'Aberdeen. Sa *Chronique*, en cinq livres, s'étend jusqu'à la mort de David Ier, 1153. Il avait laissé des matériaux qui ont été utilisés par W. Bower; et la chronique qui porte son nom, divisée en 16 livres, va jusqu'à la mort de Jacques Ier, en 1437. L'édition la plus complète est celle d'Edimbourg, 1759, 2 vol. in-fol.

Fordyce (Jacques), prédicateur écossais, 1720-1796, a été l'un des orateurs dissidents les plus populaires de Londres. Il a donné des *Sermons aux jeunes femmes* (1765, 2 vol.), *Aux jeunes gens* (1777, 2 vol. in-12), etc.

Fordyce (George), neveu du précédent, médecin, né à Aberdeen (1736), fit à Londres des cours très-suivis. Il mourut en 1802. — Sa réputation s'étendit surtout par les observations qu'il fit, en 1774, sur la température des animaux, et, en particulier, de l'homme. On cite de lui : *Eléments de médecine pratique*, 1768, etc.

Foreest (Pierre van), en latin Forestus, médecin hollandais, né à Alkmaer en 1552. Il étudia à Louvain, à Padoue, sous Vésale, et, à Paris, sous Jacques Dubois, etc. Il passa près de quarante ans à Delft. Il mourut en 1597. — On a de lui *Observationum et Curationum medicinalium libri XXVIII*, 4 vol. in-fol.

Foreland (**North et South-**), caps du comté de Kent (Angleterre), sur le Pas-de-Calais.

Forensis pagus, nom du **Forez** en latin.

Forenza, v. de la Basilicate dans l'ancien royaume de Naples (Italie), à 20 kil. S. E. de Melfi; 5,000 hab. Autrefois *Ferentum*.

Forestier, titre porté par le gouverneur de la Flandre avant Charles le Chauve. — Haut fonctionnaire des rois francs qui devint le grand maître des eaux et forêts.

Forestier (Henri), chef vendéen, né à La Pommeraye (Anjou), 1775-1806, fils d'un cordonnier, étudia pour être prêtre, se distingua sous Stofflet, comme commandant de la cavalerie, combattit sous Puisaye, sous Cadoudal; revint d'Angleterre en 1799 et lutta jusqu'en 1801.

Forestière (Ecole). V. Ecole forestière.

Forestières (Villes), nom donné aux villes situées sur le Rhin depuis Schaffhouse jusqu'à Bâle, à l'entrée de la forêt Noire. Les principales étaient Laufenbourg, Rheinfelden, Seckingen, Waldshut, etc. C'est par là que la France fut envahie en 1814.

Forêt de Bohême. V. Bœhmer-wald.

Forêt Noire (*Hercynia silva*, puis *Marciana silva*), en allemand, *Schwarz-Wald*, chaîne de montagnes de Bade et du Wurtemberg (Allemagne), se dirigeant du S. O. au N. E. dans une longueur de 200 kil., sur une largeur de 30 à 60 kil. Parallèle aux Vosges, la forêt Noire borde le Rhin, sur la rive droite, depuis Bâle jusqu'au confluent du fleuve avec le Necker. Sa hauteur moyenne est de 900 m., et son point culminant, le *Feldberg* a 1,425 mètres. Ses flancs sont tous boisés. On y trouve des mines d'argent, de cuivre, de fer, de cobalt. La Kinzig, la Murg, etc., affluents du Rhin, et à l'E. le Danube, etc., y ont leurs sources. — La chaîne de la forêt Noire fait partie de la dorsale européenne, mais seulement pendant 30 à 35 kil., depuis les sources du Danube et de la Wuttach, où finissent les Alpes de Constance, jusqu'à celles du Necker, où commencent les Alpes de Souabe. Les passages sont importants au point de vue militaire, mais on peut les tourner, en passant le Rhin à Schaffhouse, comme Moreau en 1800, ou à Manheim, comme Napoléon en 1805. Les habitants, montagnards aux mœurs primitives, forestiers ou charbonniers, fabriquent aussi des pendules de bois, des boîtes à musique, des orgues, des chapeaux de paille; le kirsch est renommé.

Forêt-Noire (Cercle de la), l'une des quatre divisions administratives du Wurtemberg, au S. O. de ce royaume. La superficie est de 513,892 hectares, et la population de 448,000 âmes. Le ch.-l. est *Reutlingen*.

Forêts (Les), département français formé, en 1795, de l'ancien duché de Luxembourg, et tirant son nom de la forêt des Ardennes. Le ch.-l. était *Luxembourg*. Perdu en 1814 par la France, il a recouvré son ancien nom et est partagé, depuis 1838, entre la Belgique et la Hollande.

Forez, *Forensis pagus*, province de l'ancienne France, formant la partie occidentale du gouvernement du Lyonnais. Il comprenait la portion de la vallée de la Loire qui s'étend entre les monts du Lyonnais à l'E., et ceux du Forez à l'O. Sa superficie était d'environ 398.000 hectares. Il renfermait *Feurs*, que *Montbrison* remplaça comme capitale en 1441, Saint-Rambert, Saint-Galmier, Andrezieux, Néronde, Saint-Etienne, etc. Habité par les Ségusiens dans l'antiquité, le Forez devint, au moyen âge, un comté qui passa dans la maison de Bourbon, et fut confisqué par François Ier sur le fameux connétable de ce nom, 1523. — Les départements de la Haute-Loire, du Puy-de-Dôme, et surtout de la Loire, renferment des parties du Forez.

Forfait (Pierre-Alexandre-Laurent), ingénieur et homme d'Etat, né à Rouen, 1752. Sous-ingénieur en 1783, il servit sous d'Estaing, devant Cadix, pendant la guerre d'Amérique. Après la paix, on le chargea de la construction de vaisseaux transatlantiques et d'une mission en Angleterre pour y étudier les progrès de l'art naval. Membre du comité de marine à l'Assemblée législative, il donna dans les ports une vive impulsion aux travaux des chantiers. En l'an III, il construisit des bateaux qui devaient, en tout temps, remonter et descendre la Seine pour l'approvisionnement de Paris. En 1797, il fit décider la création du port d'Anvers, et envoya, de Venise à Paris, les *quatre chevaux de Saint-Marc*. Ministre de la marine sous le Consulat, il créa les préfectures, organisa plusieurs services, et fortifia le port de Boulogne. Démissionnaire en 1802, puis appelé à divers postes, il fut révoqué à la suite d'un différend avec Decrès, 1805. Il mourut en 1807. On a de lui : *Traité élémentaire de la mâture des vaisseaux*, 1788, etc.

Forfaiture, crime commis par un fonctionnaire public dans l'exercice de ses fonctions. Sous la féodalité, il s'appliquait à tout acte de félonie dont un vassal se rendait coupable à l'égard de son suzerain.

Forfar, v. d'Ecosse, ch.-l. du comté d'Angus ou Forfar, à 110 kil. N. d'Edimbourg. Pop. 10,000 hab. — Fabriques de toiles. — Ruines d'un édifice qui a été habité par les rois d'Ecosse.

Forfar ou **Angus**, comté d'Ecosse. V. Angus.

Forges-les-Eaux, ch.-l. de canton à 20 kil. S. E. de Neufchâtel (Seine-Inférieure); 1,684 hab. — Eaux minérales ferrugineuses renommées depuis que Louis XIII, Anne d'Autriche et Richelieu les visitèrent en 1632. — Fabriques de faïences, de sulfate de fer; terre estimée pour la confection des creusets et des carreaux vernissés.

Forget (Pierre), sieur de Fresnes, secrétaire d'Etat sous Henri III et Henri IV, né en 1544 et mort en 1610. — Il rédigea l'édit de Nantes, 1598.

Forio, bourg d'Italie, sur la côte S. O. de l'île d'Ischia. Sources minérales; 6,000 hab.

Forkel (Jean-Nicolas), compositeur de musique, né à Meeder près Cobourg en 1749, se distingua comme organiste, et mourut à Gœttingue en 1818. — Il doit surtout sa réputation à une *Histoire de la musique*, 2 vol. in-4°, malheureusement inachevée.

For-l'Evêque, *Forum episcopi*. On désignait ainsi le siége de la juridiction de l'évêque de Paris jusqu'à sa suppression en 1674. — Ce bâtiment, situé rue Saint-Germain-l'Auxerrois, devint alors une prison affectée aux détenus pour dettes et aux comédiens qui manquaient à l'autorité ou au public. Il fut démoli en 1780.

Forli, *Forum Livii*, ch.-l. de la province de ce nom (Italie) et d'une ancienne délégation pontificale, au N. E. de Florence, et à 24 kil. S. E. de Ravenne, dans une plaine située entre le Ronco et le Montone. Cette ville, de 38,000 hab., a un évêché et une belle cathédrale. Raphaël a peint une salle de son hôtel de ville. Fabriques de soieries, cire, huile et raffineries de soufre. Réunie à l'État romain par Jules II, capit. du départ. du Rubicon (roy. d'Italie), elle fait partie depuis 1860 du nouveau royaume d'Italie. — La province de Forli a 1,862 kil. carrés et 234,000 hab.

Forlimpopoli, *Forum Popilii*, v. de la prov. de Forli (Italie), à 7 kil. S.E. de Forli; 5,000 hab.

Formariage, *Foris maritagium*, droit payé au seigneur par tout serf qui épousait une personne libre ou dépendant d'un autre seigneur.

Formentera, île de la Méditerranée, l'une des Baléares (Espagne), à 15 kil. S. d'Iviça, *Ophiusa* ou *Pityusa minor* des Latins, par 38°39′56″ lat. N., et 0° 48′10″ long. E. Sa superficie est de 100 kil. carrés. Sol fertile, mais mal cultivé. La pop. est d'environ 2,000 h.

Formerie, ch.-l. de canton de l'arr. et à 42 kil. N. O. de Beauvais (Oise); 1,262 hab.

Formey (Jean-Henri-Samuel), littérateur, né à Berlin en 1711 d'une famille de réfugiés français. Pasteur, professeur au collége français de Berlin, membre, puis secrétaire de l'Académie de Berlin, 1748, il mourut en 1797. — Il a laissé beaucoup d'ouvrages, écrits avec trop de rapidité pour ne pas être négligés. On peut citer: *La belle Wolfienne ou abrégé de la philosophie* de Wolf, 6 vol. in-8°; *Histoire de l'Académie de Berlin*, in-4°; *Eloge des Académiciens de Berlin*, 2 vol. in-12, etc.

Formies, *Formiæ*, v. du Latium (Italie ancienne), dans le pays des Aurunces. Elle devint un municipe et plus tard une colonie romaine. — Aujourd'hui *Mola di Gaeta*.

Formigny, commune de 640 hab. à 16 kil. N. O. de Bayeux (Calvados). — Défaite des Anglais en 1450 (5 avril).

Formose, île de l'Asie orientale, dans l'océan Pacifique, entre 22° et 25° 30′ lat. N., et entre 117° 52′ et 119° 57′ long. E., à 150 kil. E. de la province de Fou-Kian (Chine) dont elle dépend. Longue de 360 kil. et large de 140, elle a environ 3,000,000 hab.—Conquise par les Chinois un peu avant l'ère chrétienne, elle reçut des établissements japonais en 1620, et hollandais en 1634;

mais les Chinois y rentrèrent en 1661, et y ont gardé la côte occidentale qui est saine, fertile et justifie le nom de *Formose* (belle) que les Portugais imposèrent à l'île. La capitale est *Thaï Ouan* (c'est aussi le nom chinois du pays). On exploite d'importantes mines de houille à Ki-Loung au nord de l'île. La partie orientale, séparée de la précédente par une chaîne de montagnes volcaniques, dites *Ta-Schen*, est habitée par des peuples sauvages et indépendants dont le teint et la physionomie rappellent les insulaires de la Polynésie. — Formose a dans sa dépendance le petit archipel des *Pêcheurs* où se trouve un port vaste et commode.

Formose, pape, 891-896. Évêque de Porto, il passa de ce siége à celui de Rome en 891. Il pardonna aux évêques ordonnés par Photius, et couronna empereur Arnoul de Germanie, 895. — Anathématisée par Étienne VI, sa mémoire fut réhabilitée par Jean IX.

Formulaire. On appelle ainsi l'acte qui condamnait les cinq propositions contenues dans l'*Augustinus* de Jansénius, 1656. Les partisans de ce dernier prétendant qu'elles n'étaient pas dans l'*Augustinus*, Clément IX déclara, 1668, que le formulaire les condamnait en quelque ouvrage qu'elles fussent.

Fornacales, *Fornacalia*, fête célébrée dans l'ancienne Rome au mois de février de chaque année, en l'honneur de *Fornax*, déesse des fours.

Fornarina (La), belle Romaine que Raphaël a immortalisée en la prenant pour modèle dans plusieurs de ses compositions. Elle était fille d'un boulanger.

Fornoue ou **Fornovo** (*Forum novum*), bourg de l'ancien duché de Parme (Italie), près du Taro, à 22 kil. S. O. de Parme. Charles VIII, roi de France, y battit les Italiens, 6 juillet 1495.

Forres, v. du comté de Murray ou Elgin (Écosse), située près de l'embouchure du Findhorn, à 20 kil. O. d'Elgin, 3,500 hab. — Obélisque érigé, dit-on, en l'honneur d'une victoire de Malcolm II sur les Danois.

Forskal (Pierre), naturaliste et voyageur suédois, né à Calmar, 1736, fit partie d'une mission scientifique envoyée en Arabie par le roi danois Frédéric V. Il mourut dans ce voyage, 1763. — Niebuhr, l'un des compagnons de Forskal, publia ses papiers sous ces titres: *Descriptiones animalium*, 1775, in-4°; *Flora Ægyptiaco-Arabica*, 1775, in-4°; *Icones rerum naturalium*, 1776, in-4°.

Forster (Jean-Reinhold), voyageur et naturaliste allemand, né à Dirschau (Prusse) en 1729. D'abord prédicateur protestant près de Dantzig, 1753, il visita, au service de la Russie, les colonies de Saratov fondées par Catherine II, 1765, et, aux frais de l'Angleterre, accompagna Cook dans son second voyage, 1772. Mal récompensé de ses travaux, il revint, 1780, en Allemagne, et mourut professeur d'histoire naturelle à Halle, 1794. — On a de lui: *Description des plantes recueillies dans les mers australes* (en latin), 1776, in-4°; *Observations faites dans un voyage autour du monde* (en anglais), 1779, in-4°; *Histoire des découvertes maritimes dans le Nord* (en allemand), 1784, etc.

Forster (Jean-Georges-Adam), fils du précédent, voyageur et naturaliste allemand, né près de Dantzig, 1754, accompagna, avec son père, Cook, dans son deuxième voyage autour du monde; il en donna la *Relation*, 1777 (2 vol. in-4°). Il fut ensuite professeur à Cassel et à Vilna, et bibliothécaire à Mayence. Envoyé pour demander la réunion de cette ville à la France, il mourut à Paris, 1794. — Outre de nombreuses traductions, on a de lui: *Florulæ insularum Australium prodromus*, 1786, in-8°; *Vues du Bas-Rhin, du Brabant, de Flandre*, 1790, ouvrage traduit en français par Pougens (1795, 3 vol. in-8°), etc.

Forster (George), voyageur anglais. Déguisé en négociant musulman, il quitta Calcutta où il était employé civil de la compagnie des Indes, traversa les pays de Cachemire, de Caboul et de Perse, et, par la Russie, arriva en Angleterre, 1782-1784. Revenu à Calcutta, il publia son *Voyage du Bengale en Angleterre*, 1790, lequel a été traduit en français par Langlès (3 vol. in-8°). — Forster mourut en 1792 à Allahabad.

Forster (Thomas-Ignace-Marie), naturaliste et astronome anglais, né à Londres en 1789, s'occupa de bonne heure de sciences naturelles. A 16 ans il commença à publier le *Journal du Temps* et un *Liber rerum naturalium*, 1805. Il provoqua ensuite de vives polémiques par deux brochures, l'une sur les *Phénomènes atmosphériques*, 1811, l'autre sur l'influence des *Spiritueux*, 1812. En 1816, il propagea les théories de Spurzheim sur le cerveau. Il poursuivit aussi ses études d'histoire naturelle et d'astronomie au milieu d'assez nombreux voyages sur le continent, jusqu'à sa mort en 1850. — On lui doit des éditions annotées d'*Aratus*, 1813, et de *Catulle*, 1816; *des Recherches sur l'air atmosphérique*, 1815-1817; *une Encyclopédie portative à l'usage des bergers, des laboureurs*, etc.

Fort-Boyard ou **Boyardville**. V. Boyard.

Fort-Dauphin, établissement français fondé par Henri IV sur la côte S. de Madagascar, aujourd'hui ruiné.

Fort-Dauphin. V. Fort-Liberté (Haïti).

Fort-l'Écluse. V. Écluse (L').

Fort-de-France ou **Fort-Royal**, ch.-l. de la Martinique, sur la côte O. de l'île, par 14°36'7" lat. N. et 63°24'24" long. O. Siége d'une cour d'appel, il a un port sûr que défendent de bonnes fortifications. Il a 14,000 hab.

Fort-les-Bains, forteresse des Pyrénées-Orientales, à 10 kil. O. de Céret, sur une colline escarpée; 150 h.

Fort-Liberté, ancien *Fort-Dauphin*, v. de Haïti, sur la côte N. par 74° long. O. et 19°42'30" lat. N., sur une vaste baie à 40 kil. S. E. du Cap-Français.

Fort-Louis, commune de 300 hab., à 40 kil. N. E. de Strasbourg (B.-Alsace), formée autour d'un ancien fort dû à Vauban, 1689, dont il porte aussi le nom.

Fort Napoléon, forteresse élevée en 1857, en pleine Kabylie et au cœur du Jurjura (Algérie), à 100 kil. E. d'Alger; auj. *Fort National*.

Fort-Royal. V. Fort-de-France.

Fort-Saint-David, v. maritime de la présidence de Madras (Coromandel), fondée par les Anglais en 1746.

Fort-Vauban. V. Fort-Louis.

Fort-William, fort d'Écosse à l'extrémité S. O. du canal Calédonien; — forteresse de Calcutta (Hindoustan); — forteresse du Canada, fondée par les Français en 1665, sous le nom de *Sorel*, à l'embouchure du Sorel dans le Saint-Laurent; 4,000 hab.

Fortaventura (*Fuerteventura* en espagnol), l'une des îles Canaries, entre 28°4' et 28°46' lat. N., et entre 16°10 et 16°12' long. O. — Superficie: 502 kil. carrés. Pop. 10,000 hab. — Production de soude. Le ch.-l. est *Santa Maria de Betencuria*.

Forte-Braccio (Nicolas), condottière, neveu et successeur, 1424, de *Braccio di Montone*. En 1429, il soumit Volterra soulevée contre Florence, mais échoua devant Lucques. En 1433 il attaqua Eugène IV et entra dans Rome. Obligé de lutter contre François Sforza, il fut tué à Capo di Monte, 1435.

Forteguerri (Scipion), plus connu sous le nom de Carteromaco, érudit italien, né à Pistoia, 1466-1515. Élève d'Ange Politien, il fut associé par Alde Manuce aux philologues qui, sous sa direction, corrigeaient et traduisaient les classiques grecs. — On cite de Forteguerri: *Oratio de laudibus litterarum Græcarum*, 1504, in-4°, placé par H. Estienne en tête de son *Thesaurus linguæ græcæ*, etc.

Forteguerri (Nicolas), prélat et poëte, né à Pistoia, 1674-1735, devint, grâce à Clément XI, l'un des premiers dignitaires de la cour romaine. Vers 1715, il commença le *Ricciardetto* (lequel ne fut imprimé qu'en 1738); ce poëme, qui continue le *Roland furieux*, rappelle du moins l'Arioste par l'agrément, la grâce piquante et une liberté allant parfois jusqu'à la licence. Il a été traduit en vers français par le duc de Nivernais, 1797. — On a encore de Forteguerri une traduction de *Térence* en vers italiens.

Fortescue (Sir John), savant jurisconsulte anglais du xv^e^ siècle. Il siégeait au Banc de la Reine comme chief-justice, quand survint la guerre des Deux-Roses. Proscrit par Édouard IV, il fut nommé chancelier d'Angleterre par Henri VI réfugié en Écosse. Revenu dans son pays en 1471, Fortescue ne joua plus aucun rôle dans la lutte et mourut dans la retraite. — Son principal ouvrage: *De laudibus legum Angliæ*, n'a été imprimé que sous Henri VIII.

Forth, *Bodotria*, fl. d'Écosse, naît au Ben-Lomond, dans les Grampians. La direction de son cours (273 kil.) est de l'O. au S. E. Navigable à Stirling, il prend une très-grande largeur, et se confond bientôt avec la mer du Nord dans un vaste golfe qui porte son nom. Il communique avec la Clyde par le *Grand-Canal*.

Fortia, ancienne famille française originaire d'Aragon, divisée en quatre branches, parmi lesquelles est celle d'Urban.

Fortia d'Urban (Agricole-Joseph-François, etc., marquis de), savant, né en 1756 à Avignon. Appelé à Rome pour un procès, il renonça à la carrière militaire pour se livrer à l'étude, 1779. Religieux et royaliste,

il se cacha près de Paris pendant la Terreur, et, depuis ce temps, consacra sa fortune à encourager les gens de lettres. Il fut admis, en 1830, à l'Académie des Inscriptions, et mourut en 1843. — On a de lui: *Œuvres de Vauvenargues*, revues et annotées, 1797; *Vie de Crillon*, 1826, 3 vol.; une traduction de l'*Histoire du Hainaut*, par Jacques de Guyse, avec le texte en regard, 2 vol. in-8°; *Histoire du Portugal*, 10 vol. in-8°; *Essai sur l'origine de l'écriture*, 1832; *Recueil des Itinéraires anciens*, etc. Fortia d'Urban a, en outre, collaboré à une foule de publications, entre autres, à la continuation de l'*Art de vérifier les dates*.

Fortore, ancien *Frento*, rivière de la province de Foggia (Italie). Il naît dans l'Apennin, et, se dirigeant du S. O. au N. E., se jette dans l'Adriatique. Cours de 80 kil.

Fortoul (Hippolyte-Nicolas-Honoré), littérateur et ministre français, né à Digne (Basses Alpes), en 1811. Après des études faites dans sa ville natale et à Lyon, il vint à Paris (1829), où, pendant dix ans, il s'occupa d'art et de lettres. Nommé professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Toulouse, 1840, et doyen de celle d'Aix, 1846, il fut envoyé, par le département des Basses-Alpes, à l'Assemblée constituante, 1848, puis à l'Assemblée législative, 1849. Ministre de la marine pendant un mois (novembre 1851), il reçut enfin le portefeuille de l'instruction publique et des cultes (3 décembre); son administration fut très-active. Il rendit plus directe l'action du pouvoir central sur les fonctionnaires de son département (9 mars 1852), modifia l'organisation de l'Institut (1855), réduisit les Académies universitaires au nombre de 16, transforma la classe de philosophie en classe de logique, et, par le système dit de la *bifurcation* marqua une sorte de séparation entre les lettres et les sciences dans les lycées. Il introduisit dans les classes l'enseignement de la géographie contemporaine, etc. Sénateur en 1853, membre de l'Académie des Inscriptions en 1854, il mourut aux eaux d'Ems, en 1856. — On cite de lui: La *Danse des morts*, 1842, in-16; *de l'Art en Allemagne; Etudes d'archéologie et d'histoire; les Fastes de Versailles*, 1844, gr. in-8°, etc. Comme ministre, il a publié une foule de circulaires, réunies sous ce titre : *Réforme de l'Enseignement*.

Fortunat (*Venantius Honorius Clementianus*), poëte latin et évêque de Poitiers, né en 530, près de Trévise. Elevé à Ravenne, il quitta sa patrie vers 565 et se rendit en Gaule. En Austrasie, il composa un épithalame à l'occasion du mariage de Sigebert et de Brunehaut, et, dans les autres parties de l'Etat franc, chanta indifféremment les divers personnages, barbares ou gallo-romains, dont il reçut l'hospitalité. Bien accueilli au monastère fondé à Poitiers par sainte Radegonde (V. ce nom), il y resta comme chapelain, s'adonnant à la culture de la poésie. Nommé à l'évêché de Poitiers, il mourut peu de temps après, vers 609. — On a de lui un recueil de poésies en 11 livres; deux hymnes, le *Pange* et le *Vexilla regis*, ont été adoptés par l'Eglise. Il a encore mis en vers la *Vie de saint Martin de Tours*, par Sulpice Sévère, et donné les biographies de sainte Radegonde, de saint Médard, de saint Hilaire de Poitiers, etc. Ses *Œuvres* ont été éditées à Cagliari en 1573, à Mayence, 1617, in-4°, etc.

Fortune, divinité des anciens, qui présidait aux destinées humaines. Confondue d'abord avec le *Destin*, elle eut, assez tard, un culte et des attributs distincts. A Athènes, on la représentait tenant Plutus dans ses bras; ailleurs, on lui mit en main un gouvernail, etc. Admise à Rome, elle y eut 28 temples, c'est-à-dire plus que Jupiter lui-même. La plupart des médailles des Empereurs portèrent l'effigie de la Fortune, ornée d'attributs différents, suivant les circonstances. Ses temples d'Antium et de Préneste étaient célèbres.

Fortunées (Iles), aujourd'hui îles *Canaries*, situées dans l'Océan Atlantique, à l'O. de la Libye inférieure. On y plaçait les Champs-Elysées dans l'antiquité.

Forum, place publique, marché chez les anciens Romains. On y tenait les assemblées; les tribunaux y siégeaient; on y traitait les affaires commerciales. — A Rome, on en compta jusqu'à 14, mais plusieurs étaient de simples marchés, comme leur nom l'indique: *Forum boarium, olitorium, piscatorium, pistorium, suarium*, etc. (marché aux bœufs, aux légumes, aux poissons d'eau douce, au pain, aux porcs, etc.). Les principaux *Forum*, tous situés dans la 8ᵉ région, étaient le *Forum romain* et ceux qui prirent les noms de César, d'Auguste, de Nerva et de Trajan.

Le *Forum romain*, le plus ancien de tous, occupait la plaine comprise entre les monts Palatin, Capitolin, Quirinal et Esquilin. Fondé à l'époque de la réunion des Sabins aux Romains, il fut d'abord entouré d'édifices particuliers que remplacèrent peu à peu des temples et des monuments publics, tels que le temple de Saturne, qui renfermait le trésor de l'Etat, la prison publique, le temple de Vesta, etc. Sur le Forum étaient les Rostres ou tribune aux harangues, etc., et à une extrémité l'arc de Septime-Sévère, dont l'arc de la place du Carrousel, à Paris, est une imitation. Le Forum romain, dont le sol a été surélevé depuis l'antiquité, sert maintenant de marché aux bœufs; de là son nom actuel : *Campo vaccino*. Le gouvernement pontifical a pourtant poursuivi les travaux de déblayement commencés en 1812 par l'administration française.

Le *Forum de César*, entrepris par le dictateur pour servir de supplément au Forum romain, fut achevé par Auguste. Ce dernier commença, vers 28 av. J. C., celui qui porte son nom. Nerva acheva, à son tour, un autre Forum créé par Domitien Enfin, le *Forum de Trajan* fut entrepris par cet empereur en 117 après J. C. Au milieu des édifices qui le bordaient, s'élevait la colonne Trajane.

Forum judicum (*Règle des juges*), nom de la loi des Wisigoths. Rédigée sous Euric (466-484), elle fut modifiée, sous Alaric II, 506, par le jurisconsulte Anianus. Elle est plus juste que les autres lois barbares. Pithou l'édita en 1579, et l'Académie de Madrid en donna une traduction espagnole, 1815. La traduction espagnole du XIIIᵉ s. est le *Fuero juzgo*.

Forum de province. Sous la république romaine on appelait ainsi un lieu central où se tenaient les marchés pour une région donnée, où le gouverneur venait rendre la justice. Ce Forum devenait souvent une ville qui portait le nom de son fondateur.

Forum Alieni, ville de l'ancienne Gaule Cispadane, aujourd'hui *Ferrare*.

Forum Appii, ville du Latium, aujourd'hui *San Donato*.

Forum Calcarium, ville de la Narbonnaise, aujourd'hui *Forcalquier*.

Forum Cornelii, ville de la Gaule Cispadane, aujourd'hui *Imola*.

Forum Diuguntorum (aujourd'hui *Crème*), ville de la Gaule Transpadane.

Forum Julii, nom ancien de *Fréjus*, autrefois colonie romaine dans la Gaule Narbonnaise, et de *Cividale del Friuli*, colonie romaine dans le pays des Carnes.

Forum Livii, aujourd'hui *Forli*, ville des Senonais dans la Gaule Cispadane.

Forum Neronis, aujourd'hui *Forcalquier*, ancienne capitale des *Memini* (Narbonnaise IIᵉ).

Forum Popilii, aujourd'hui *Forlimpopoli*, ville de la Gaule Cispadane.

Forum Segusianorum, aujourd'hui *Feurs*, ville de la Lyonnaise IIᵉ (Gaule).

Forum Sempronii, aujourd'hui *Fossombrone*, ville de l'ancienne Ombrie (Italie).

Forum Voconii, nom ancien de *Vidauban* ou de *Gonfaron*.

Forum Vulcani, nom ancien de *La Solfatare*, près de Naples.

Fos, village à 50 kil. S. E. d'Aix (Bouches-du-Rhône). Il tire son nom de la *Fossa Mariana*, canal maintenant obstrué, que Marius fit creuser par ses soldats. Ruines d'anciennes fortifications; salines aux environs; 1,400 hab.

Foscari (François), né à Venise vers 1372, fut élu doge en 1423. Sous son administration, que marquent des luttes continuelles en Italie, la république acquit le Bergamasque, le Bressan et le Crémonais. Trois de ses fils avaient péri, quand le dernier fut condamné à l'exil par le conseil des Dix. Dépassant leurs pouvoirs, ces derniers déposèrent le vieux doge, qui mourut le lendemain de sa chute, 1457.

Foscarini (Marc), littérateur, né à Venise en 1696. Il composa une *Histoire de la littérature vénitienne*, 1752, malheureusement inachevée. Elevé à la dignité de doge, 1762. il mourut en 1763.

Foscolo (Ugo), poëte et littérateur italien, né vers 1778, dans l'île de Zante, d'une famille vénitienne. Elève de Césarotti dont il suivit les cours à Padoue, et admirateur d'Alfieri, il débuta par la tragédie de *Thyeste*, 1737. Venise étant livrée à l'Autriche, Foscolo s'attacha à la république Cisalpine, servit à Gênes sous Masséna, 1800, et fut l'un des députés de la *Consulte* convoquée à Lyon par Bonaparte, 1801. Après avoir suivi l'armée italienne

à Boulogne, il revint en Lombardie reprendre la carrière des lettres. Le vice-roi Eugène l'appela, en 1808, à la chaire d'éloquence de Padoue, mais Foscolo dut bientôt renoncer à l'enseignement à cause de ses attaques indirectes contre Napoléon. A la chute de l'Empire, il fut nommé chef d'escadron par la régence de Milan, 1814; mais bientôt il se retira à Zurich, où il publia une vive satire contre les hauts fonctionnaires du royaume d'Italie qui venait de tomber. On le retrouve, en dernier lieu, à Londres, donnant en anglais ses *Essais sur Pétrarque*, 1821, ouvrant un cours d'italien et mourant dans une gêne extrême due à sa prodigalité, 1827. — On a de lui : *Dernières lettres de Jacopo Ortis*, 1795, roman imité de *Werther;* les *Sépulcres*, 1808, le chef-d'œuvre de l'auteur; trois tragédies, *Thyeste*, *Ajax*, *Ricciarda;* un *Discours à Bonaparte au congrès de Lyon*, 1801, plein d'emphase, etc. Ses *Œuvres complètes* ont paru à Florence, 1850-1854.

Fossa, en latin, signifie canal. On cite *Fossa Corbulonis*, entre la Meuse et le Rhin,—*Fossa Drusi*, entre l'Yssel et le lac Flevo. — *Fossa Mariana*, du Rhône à Marseille.

Fossalta, ruisseau de la Romagne, affl. de la Scultenna, près duquel, Enzio, fils de Frédéric II, fut vaincu et pris par les Guelfes de Bologne, en 1249.

Fossano, place forte de la province de Coni (Italie), à 20 kil. N. E. du chef-lieu, sur la Stura. Siége d'un évêché. Arsenal de construction, filatures de soie, tanneries, eaux minérales; 16,000 hab. Les Français furent battus sous ses murs en 1799.

Fosse (De La). V. Lafosse.

Fossé (Pierre-Thomas du), historien ecclésiastique, né à Rouen, en 1634, d'une famille considérable de Normandie. Attaché aux solitaires de Port-Royal, il fut enfermé six mois à la Bastille, 1666, puis exilé dans sa terre du Fossé. Il mourut en 1698. — On a de lui : *Vie de don Barthélemy des Martyrs*, 1663; *Vie de saint Thomas de Cantorbéry*, 1674, sous le nom de Beaulieu; *Histoire de Tertullien et d'Origène*, 1675; *Vie des Saints*, inachevée; *Mémoires de Louis de Pointis*, 1676, 2 vol. in-12; continuation de la *Bible de Sacy;* enfin ses propres *Mémoires*, 1739, in-12, etc. Ce dernier ouvrage est précieux pour l'histoire de Port-Royal de 1643 à 1698.

Fossombrone (*Forum Sempronii*), ville de la province de Pesaro (Italie), sur la rive gauche du Métauro, à 12 kil. S. E. d'Urbin. Evêché. Commerce de soie; 9,000 hab. Près de là fut défait Asdrubal, 207 av. J.-C.

Fothergill (Jean), médecin anglais, né à Carr-End (York) en 1712. Reçu docteur en 1736, il visita la Hollande, la France et l'Allemagne, et revint se fixer à Londres. Connu par ses succès dans le traitement d'une angine épidémique, qu'il combattit par les vomitifs et les amers, il fit partie des sociétés médicales de Londres, de Philadelphie et de Paris. Il avait transformé sa propriété d'Upton en jardin botanique dont Lettsom a dressé le catalogue (*Hortus Uptoniensis*). Membre de la secte des quakers, Fothergill avait prodigué ses soins aux pauvres. Il mourut en 1780. Ses *Mémoires* de médecine, 3 vol. in-4°, ont été traduits en allemand.

Fotheringay, village du comté de Northampton (Angleterre) et à 44 kil. N. E. du chef-lieu, sur le Nen. Ruines d'un château où Marie Stuart fut emprisonnée et décapitée en 1587.

Fou. Ce mot, en Chine, désigne les villes de première classe.

Fouage, *foagium*, *focagium*, droit payé au roi ou aux seigneurs par chaque maison ou foyer (*focus*). V. Feux. — Il était perçu avant le règne de Charles V en France; mais ce prince l'étendit. Il se confondit, plus tard, avec la taille. En Normandie, on continua cependant de percevoir un fouage tous les trois ans.

Fouah ou **Foueh**, ville de la Basse-Egypte, sur le bras gauche du Nil, à 25 kil S. E. de Rosette. Toiles, etc. C'est peut-être l'ancienne *Naucratis*.

Foucault (Nicolas-Joseph), né à Paris en 1643, fut, après avoir rempli diverses fonctions judiciaires, nommé intendant de Montauban, de Pau, de Poitiers et de Caen. Il persécuta assez violemment les protestants du Béarn, se brouilla avec Louvois à Poitiers, et montra à Caen du goût pour les lettres et les arts. Il mourut en 1721. Ses *Mémoires* (*Documents inédits de l'Histoire de France*), publiés récemment, jettent un jour précieux sur l'administration provinciale au XVIIe siècle.

Fouché (Joseph), duc d'Otrante, homme d'Etat, né à la Martinière, près de Paimbeuf, en 1763. Oratorien, il avait professé dans plusieurs colléges quand la Révolution éclata. Il dut à son exaltation politique d'être nommé à la Convention par la Loire-Inférieure en 1792. Il vota la mort de Louis XVI. Envoyé en mission dans les départements, il commit à Lyon d'horribles massacres; mais, à son retour, brouillé avec Robespierre, il fut expulsé du club des Jacobins (juillet 1794). Dénoncé après le 9 thermidor comme agent du régime de la Terreur, il se releva sous le Directoire, grâce à Barras. Le 20 juillet 1799, Fouché entrait au ministère de la police, où il fut maintenu par le gouvernement consulaire jusqu'au 15 septembre 1802. Il y rendit à Bonaparte de signalés services, contenant à la fois les royalistes et les jacobins. La conjuration de Georges Cadoudal amena le rétablissement du ministère de la police et le retour de Fouché au pouvoir. Pendant six ans, 1804-1810, ce dernier sembla dominer les ennemis de l'intérieur comme Napoléon lui-même dominait les ennemis du dehors. Créé sénateur en 1802, Fouché devint duc d'Otrante en 1809; mais dès lors il commençait à déplaire à l'Empereur. A la suite d'une démarche malencontreuse pour faire reconnaître Napoléon par les Anglais comme souverain, il fut remplacé dans son ministère par Savary (1810). Nommé gouverneur de Rome, où il n'alla point, il fut pourvu, en 1813, de l'administration des provinces illyriennes, puis envoyé à Naples pour surveiller Murat, qui ne lui cacha pas ses projets de défection. Après l'abdication de l'Empereur (1814), il donna de vains conseils à Louis XVIII, qui ne le fit appeler qu'à la nouvelle du débarquement de Napoléon à Cannes. Ministre de la police pendant les Cent-Jours, mais sentant que l'Europe était hostile au nouvel ordre de choses, il s'étudia à ménager tous les partis, qui, après la seconde abdication de Napoléon, placèrent Fouché à la tête du gouvernement provisoire (23 juin 1815). La seconde Restauration le porta, pour la quatrième fois, au ministère de la police (6 juillet 1815), et, en cette qualité, il dressa l'ordonnance de proscription du 24 juillet; mais il dut bientôt donner sa démission (19 sept.), en présence des répugnances de la *Chambre introuvable*, qui se déclarait contre lui avant même d'être réunie. Nommé à l'ambassade de Dresde, il se trouva à la fois dépouillé de ce poste et banni comme régicide par la loi du 12 janvier 1816. Naturalisé sujet autrichien en 1818, il mourut en 1820, laissant une fortune évaluée à près de 14 millions. — On a peu d'écrits de Fouché; les *Mémoires* (2 vol. in-8°, 1824) donnés sous son nom ne sont pas de lui, mais ils paraissent avoir été composés d'après ses papiers par Alp. de Beauchamp.

Foucher de Chartres, né en 1059, partit pour la première croisade en 1096, comme chapelain de Baudouin, et mourut en 1127. Il a laissé une *Histoire de Jérusalem* qui contient la plupart des événements accomplis depuis le concile de Clermont jusqu'à la mort de l'auteur. On a de ce livre trois éditions dues à Bongars, à Duchesne et à l'Académie des Inscriptions.

Foucher (Simon), né à Dijon en 1644, entra dans les ordres et se montra partisan zélé de la philosophie académicienne. Il fut lié avec Leibnitz. Il mourut en 1696. — Il a donné plusieurs ouvrages, notamment diverses critiques de la *Recherche de la vérité* de Malebranche.

Foucher (Paul), érudit, né à Tours en 1704, entra chez les oratoriens. Membre de l'Académie des Inscriptions depuis 1753, il a inséré dans le Recueil de cette compagnie de nombreux mémoires, entre autres un *Traité de la religion des Perses*, qui a perdu beaucoup de sa valeur depuis la traduction du *Zend Avesta* par Anquetil du Perron. Foucher mourut en 1778.

Fouchy (Jean-Paul **Grand-Jean** de), astronome, né à Paris, 1707-1788. Secrétaire général de l'Académie des sciences après Mairan, 1743, il a publié des *Eloges des académiciens*, 1761, in-12. On lui doit aussi des mémoires insérés dans le recueil de l'Académie.

Foucquet (Jean), né à Tours, fut l'un des plus célèbres enlumineurs du XVe siècle.

Fouesnant, ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 kil. S. de Quimper (Finistère); 3,461 hab. dispersés.

Fougerais (Le), ancien pays de France, compris aujourd'hui dans l'arrondissement de Fougères (Ille-et-Vilaine).

Fougeray (**Le Grand-**), ch.-l. de canton de l'arr. et à 30 kil. N. E. de Redon (Ille-et-Vilaine); 6,310 hab. dispersés.

Fougères, ch.-l. d'arrond. (Ille-et-Vilaine), par 48° 21′ 9″ lat. N. et 3° 32′ 51″ long. O., à 45 kil. N. E. de Rennes, sur une hauteur, au confluent du Nançon avec le Couesnon, a une population de 11,875 hab. — Son importance industrielle consiste dans la fabrication de toiles à voiles, de toiles de chanvre, dites de Saint-

Georges, dans ses teintureries de flanelles écarlates et ses tanneries. Fougères était l'une des plus fortes places de Bretagne avant 1630; elle fut prise plusieurs fois, notamment par les Anglais en 1448, cinq ans avant la fin de la guerre de Cent Ans. Il y a encore des restes imposants du château. Sa forêt, de 1,660 hectares, renferme des monuments celtiques.

Fougerolles, commune de 5,459 hab. à 26 kil. N. O. de Lure (Haute-Saône). Teintureries, merceries, kirschwasser, etc.

Fou-hi. V. Fo-hi.

Fouillouse (La), commune de 2,130 hab., à 10 kil. N. O. de Saint-Étienne (Loire), sur le Furens. Mines nombreuses, rubans, armes, etc.

Fouilloux (Jacques du), gentilhomme, né dans le bas Poitou vers 1521 et mort en 1580. Il est l'auteur d'un livre sur la chasse, intitulé *La Vénerie* et dédié à Charles IX, Poitiers, 1561. — La dernière édition de cet ouvrage est de 1844, Angers, in-8°. On l'a traduit en allemand et en italien.

Fou-Kian ou **Fo-kien,** province de la Chine, bornée au N. par le Tché-Kiang, à l'O. par le Kiang-Si, au S. O. par le Kouang-Tcung, au S. E. et à l'E. par le détroit de Formose et la mer Orientale. — Le climat est chaud, mais sain. On y cultive le riz et surtout le thé noir. Le commerce est favorisé par la situation maritime du pays. La population, en dépit des lois de la Chine, émigre dans les colonies européennes. L'île de Formose dépend du Fou-Kian, dont les villes principales sont : *Fou-tcheou-fou*, *Emouy* ou *Amoy*, etc.; 25 millions d'hab. environ.

Foulahs. V. Fellatahs.

Foulon (Joseph-François), né à Saumur en 1715, conseiller d'État, avait été nommé (12 juillet 1789) administrateur de l'armée chargée d'agir contre Paris, sous le maréchal de Broglie. Odieux au peuple, dont il avait dit, à ce que l'on prétendait: « Eh bien! si cette canaille n'a pas de pain, elle mangera du foin, » il s'enfuit après la prise de la Bastille. Ramené à Paris par des paysans, il fut, malgré les efforts de La Fayette, pendu à un réverbère (22 juillet 1789) par la multitude.

Foulpointe, ancien établissement français sur la côte E. de Madagascar, à 52 kil. N. E. de Tamatave. Excellente rade.

Foulques, nom de cinq comtes d'Anjou. Foulques Ier, *le Roux*, mourut en 938, et Foulques II, *le Bon*, en 958. — Foulques III, *Nerra* ou *le Noir*, fils de Geoffroy Grisegonelle, né en 972, succéda à son père en 987. Grand batailleur, il attaqua deux fois Eudes de Blois (990, 1012-1025), à qui il enleva Saumur; défit et tua Conan Ier, comte de Rennes, à Conquereux, etc. Trois fois il se rendit à Jérusalem (1003, 1035, 1039); au retour de son premier pèlerinage, il bâtit, près de Loches, l'abbaye de Beaulieu, dans laquelle il fut enterré, 1040. — Foulques IV, le *Réchin* ou le *Hargneux*, petit-fils du précédent, né à Château-Landon en 1043, conquit l'Anjou sur son frère aîné, Geoffroy le Barbu, 1068; céda le Gatinais, 1066, au capétien Philippe Ier, qui lui enleva encore Bertrade de Montfort, sa troisième femme, 1092. Il mourut en 1109. On a de lui un fragment d'une *Histoire des comtes d'Anjou*, publié par d'Achery (*Spicilegium*, t. X), et réédité par la Société de l'histoire de France. — Foulques V, le *Jeune*, fils du précédent et de Bertrade, né en 1090, devint comte en 1109, et sénéchal héréditaire de France en 1118. Connu par un voyage en terre sainte, 1120, il y revint en 1129, et épousa la fille de Baudouin II, qu'il remplaça comme roi de Jérusalem, en 1131. Il mourut en 1142. — En 1129, il avait abandonné l'Anjou à son fils aîné, Geoffroy Plantagenet.

Foulques, en latin *Fulco*, archevêque de Reims après Hincmar, en 883, releva les études dans sa ville épiscopale, et se signala par sa fidélité à la famille de Charlemagne. A Eudes il opposa Charles le Simple, 893, et, en 898, reçut en récompense le titre de chancelier et l'abbaye de Saint-Waast d'Arras. Ce dernier don irrita Baudouin, comte de Flandre, qui fit assassiner Foulques, 900.

Foulques, curé de Neuilly-sur-Marne, a été le prédicateur de la quatrième croisade. Il mourut en 1201.

Foulques ou **Folquet** de Marseille, né vers 1160, parcourut comme troubadour les principautés féodales du midi de la France, avant de se faire moine de Cîteaux, 1196. Nommé évêque de Toulouse, 1205, il seconda Simon de Montfort, en créant, contre les hérétiques albigeois, la *Compagnie blanche*, et se distingua par son zèle cruel. Il favorisa, en 1215, l'institution des *Frères prêcheurs*, et mourut en 1231. Loué par Pétrarque, placé par Dante dans le *Paradis*, il n'est, en somme, qu'un poëte de second ordre.

Foung-thian. V. Moukden.

Fouquet (Guillaume, marquis de la **Varenne**). V. Varenne.

Fouquet (Nicolas), surintendant des finances sous Louis XIV, né à Paris en 1615, d'une ancienne famille de Bretagne. Procureur général au parlement de Paris, 1650, il devint surintendant des finances en 1653. Accusé, dès lors, de dilapidations, il emprunta du moins beaucoup, pour suffire aux besoins de l'État, et aussi de Mazarin, avec lequel il se serait brouillé vers 1659. Songeant à succéder à ce dernier, il se créait, à Belle-Isle, une place de sûreté, et s'assurait, par ses largesses, des partisans à la cour et parmi les gens de lettres. Après la mort du cardinal, croyant dégoûter le roi des affaires, il lui communiquait des états de finances dont Colbert démontrait, chaque soir, les erreurs à l'insu de Fouquet. Anne d'Autriche empêcha Louis XIV de le faire arrêter dans une fête donnée dans ce château de Vaux où le surintendant avait dépensé 18 millions, mais ne le sauva pas à Nantes, où il avait accompagné le roi. Dans les papiers de Fouquet, que l'on saisit à sa maison de Saint-Mandé, on trouva un projet de soulèvement qu'il avait rédigé autrefois, mais, disait-il, seulement contre Mazarin, 1661. Traduit devant 22 commissaires que présidait Séguier, son ennemi déclaré, il fut condamné (20 décembre 1664) au bannissement perpétuel et à la confiscation de ses biens. Le roi commua la peine en celle de la prison perpétuelle. Détenu à Pignerol (1665), Fouquet y demeura quinze ans, soumis d'abord à une surveillance des plus minutieuses; il y composa, dit-on, les *Conseils de la sagesse; Méthode pour converser avec Dieu; le Théologien dans la conversation avec les sages*, etc. Il mourut en 1680. — L'acharnement de ses ennemis, et la fidélité dévouée de quelques personnes, comme Pellisson, La Fontaine, Saint-Evremont, Mme de Sévigné, Mlle de Scudéry, etc., avaient ramené, en partie, vers lui l'opinion publique. V. Chéruel, *Mémoires de Fouquet.*

Fouquet (Henri), médecin, né à Montpellier en 1727, ne put se livrer, malgré un penchant décidé, qu'à 32 ans à l'étude de l'art de guérir, 1759. Nommé médecin de l'hôpital militaire, il publia divers mémoires qui le firent désigner pour faire des cours à l'école de Montpellier. Sa méthode d'enseignement ne tarda pas à être suivie au dehors. Il mourut en 1806. Il a donné un *Traitement de la petite vérole*, etc.

Fouquier (Pierre-Eloy), médecin, né à Maissemy (Aisne) en 1776. Connu par une thèse paradoxale sur *les avantages d'une constitution débile*, 1802, et surtout par le succès d'un cours de pathologie (1811), il entra, à la Faculté de médecine de Paris, où, en 1821, il succéda à Corvisart. Médecin de Charles X et de Louis-Philippe, il mourut en 1850. Il a traduit les *Traités de médecine* de Celse et de Brown, publié des mémoires *sur l'usage interne de l'acétate de plomb; sur les bons effets de la noix vomique et de la strychnine dans la paralysie*, etc.

Fouquier-Tinville (Antoine-Quentin), accusateur public, né à Hérouel, près de Saint-Quentin (Aisne), en 1747. Procureur au Châtelet de Paris, il se déconsidéra par ses débauches, et dut à Louis XVI une place de commis dans les bureaux de la police. Sous la révolution, il suivit le parti le plus violent, et devint juré, puis accusateur public au tribunal révolutionnaire en 1793. Instrument du comité de salut public, il considérait l'interrogatoire de l'accusé comme une simple formalité qui précédait l'envoi à la guillotine; les Girondins, Marie-Antoinette, Hébert, Danton, Robespierre lui-même comparurent tour à tour devant lui. Mis en accusation par ordre de la Convention (14 thermidor 1794), il fut, après une longue instruction et un procès de 41 jours, condamné à mort et exécuté, 8 mai 1795. On a de lui un *Mémoire* publié pour sa défense et quelques vers adressés à Louis XVI.

Fouquières (Jacques), peintre flamand né à Anvers vers 1580. Elève de J. Breughel *de velours*, il excella dans le paysage. Appelé par Louis XIII en 1621, il fut chargé de décorer la galerie du Louvre; il eut, à ce sujet, de longs démêlés avec Poussin, qui finit par retourner à Rome. — Fouquières travaillait facilement, mais peu; gratifié par le roi de lettres de noblesse, il ne peignait que l'épée au côté. Tombé en disgrâce, il mourut dans la misère en 1659.

Four, nom donné, au xviie siècle, à des maisons où étaient séquestrés et vendus à des racoleurs des hommes

enlevés par des individus qui se livraient à ce genre d'industrie. Louis XIV fit fermer les 28 fours de Paris en 1693.

Four banal. V. Fournier.

Fouras, commune de la Charente-Inf., à 14 kil. N. O. de Rochefort, à l'embouchure de la Charente; 925 h. Napoléon Ier, en 1815, s'y embarqua pour l'île d'Aix.

Fourchambault, v. de 6.054 hab., sur la rive droite de la Loire, à 6 kil. N. O. de Nevers (Nièvre). — Etablissement métallurgique fondé en 1821 par MM. Boignes et occupant 5,000 ouvriers.

Fourche, *furca*, bois fourchu qu'on attachait au cou des esclaves que les Romains voulaient punir; les patients étaient promenés par la ville et battus de verges.

Fourches caudines, *furculæ caudinæ*, passage étroit et boisé formé aux environs de Caudium (Samnium), par deux collines du mont Taburnus (aujourd'hui Rocca Rainola). Une armée romaine commandée par Sp. Postumius y fut enveloppée, 321 av. J. C.

Fourches patibulaires, piliers de pierre supportant une traverse en bois à laquelle on pendait, avant la révolution, les individus condamnés à mort. Le nombre des piliers était en rapport avec la dignité des seigneurs dont ils attestaient le droit de haute justice; les châtelains en avaient trois, les comtes six, etc. Les fourches patibulaires de la prévôté de Paris, élevées à Montfaucon, avaient seize piliers.

Fourcroy (Antoine-François, comte de), chimiste, né à Paris en 1755. Après avoir hésité dans le choix d'une carrière, il étudia, sur le conseil de Vicq-d'Azyr, la médecine et la chimie; son premier essai fut la traduction des *Maladies des artisans* par Ramazzini, 1777. Appelé à la chaire de chimie du Jardin du Roi par Buffon en 1784, et à l'Académie des sciences en 1785, il travailla avec Lavoisier, Berthollet, etc., à la nouvelle *Méthode de nomenclature chimique*, 1787. Sous la Révolution, il fut électeur de Paris en 1789, député suppléant, en 1792, à la Convention, où il remplaça Marat (juillet 1793). Membre du comité d'instruction publique, il fit agrandir le Jardin des Plantes et former une commission pour la conservation des objets d'art. Il sauva Desault, Chaptal, Darcet, mais il ne put rien pour Lavoisier. Après le 9 thermidor, il entra au Comité de salut public, organisa l'école des Travaux Publics (Ecole polytechnique), et donna l'idée de l'Ecole normale. Rendu à la vie privée, après avoir siégé deux ans au Conseil des Anciens, il rédigea son *Système des connaissances chimiques* pendant ses loisirs. Le Consulat appela Fourcroy aux fonctions de directeur général de l'instruction publique, et le chargea de l'organisation des lycées. Remplacé par Fontanes, quand l'Université fut créée, il ne survécut guère à cette sorte de disgrâce. Il mourut en 1809, épuisé de fatigues. — On a encore de lui : *Entomologia Parisiensis*, 1785; *Philosophie chimique*, et de nombreux mémoires, etc.

Fourier (Jean-Baptiste-Joseph), savant, né à Auxerre, en 1768 Orphelin à huit ans, il étudia les mathématiques à l'école militaire de sa ville natale, où, plus tard, il fut appelé à enseigner. Elève de l'Ecole normale, puis attaché à l'Ecole polytechnique, il fut, pendant trois ans, le secrétaire général de l'Institut d'Egypte. Commissaire auprès du divan du Kaire, il fut aussi l'interprète de la douleur de l'armée après l'assassinat de Kléber, 1800. Nommé par Bonaparte préfet de l'Isère et baron, il mena de front, pendant 14 ans, les travaux administratifs et les études scientifiques; son mémoire sur la *Théorie mathématique de la chaleur* fut couronné en 1812. Quand Napoléon revint de l'île d'Elbe, Fourier essaya sans succès de maintenir l'autorité de Louis XVIII et sortit de Grenoble. Appelé par l'Empereur à la préfecture du Rhône, il se fit révoquer deux mois après (mai 1815). Louis XVIII refusa néanmoins de ratifier sa première élection à l'Académie des sciences, 1816, où Fourier entra en 1817, et dont il devint bientôt le secrétaire perpétuel. En 1827 il était encore admis à l'Académie française. Il mourut en 1830. — On cite de lui: *Théorie analytique de la chaleur*, 1804, in-4°, son chef-d'œuvre; *Discours préliminaire à la description de l'Egypte*, 1810; *Eloges de Delambre, W. Herschel, Breguet*, des *Mémoires* et des *Rapports* insérés dans divers recueils.

Fourier. V. Fourrier.

Fourmies, commune de 11,888 hab. à 12 kil. S. E. d'Avesnes (Nord), sur la petite Helpe. — Filatures, brasseries; bestiaux, etc.

Fourmont (Etienne), philologue, né à Herbley, près de Saint-Denis, en 1683, débuta en publiant, en 1706, un *Jardin des racines latines*. Son goût pour les langues orientales lui valut, en 1715, l'honneur de succéder à l'abbé Galland, comme professeur d'arabe au Collége de France, et à l'Académie des Inscriptions. Dans le même temps, Fourmont s'occupa du chinois, dont il donna en 1719 les 214 clefs; toutefois il ne put publier qu'en 1742 sa *Grammaire chinoise*. Il mourut en 1745.

Fourmont (Michel), frère du précédent, né en 1690 à Herblay, est plus connu sous le nom d'*abbé Fourmont*. Nommé professeur de syriaque au Collége de France, 1720, et admis à l'Académie des Inscriptions en 1724, il fit partie, en 1727, d'une mission chargée de visiter les bibliothèques des monastères d'Orient et de recueillir des inscriptions. Rappelé brusquement en 1732, il mourut en 1746.

Fournage. V. Fournier.

Fournel (Jean-François), jurisconsulte, né à Paris en 1745, devint avocat au parlement de Paris en 1771. Il mourut en 1820. — On cite de lui: *Traité du voisinage*, 1799; *Histoire des avocats au parlement de Paris*, 1813; *Histoire du barreau de Paris pendant la révolution*, 1816; *Lois rurales de la France*, 1819, etc. Une septième édition in-12 de cet ouvrage a été faite en 1833.

Fournier (Pierre-Simon), graveur et fondeur de caractères, né à Paris, 1712-1768. — On a de lui : *Modèle des caractères de l'imprimerie*, 1742, in-4°; *Manuel typographique*, 1764-1766, 2 vol. in-8°, etc.

Fournier (Claude), dit l'*Américain*, né en Auvergne en 1745, s'enrichit et se ruina tour à tour à Saint-Domingue, d'où il revint en 1785. Il se fit remarquer par sa violence dans les premières années de la révolution; on l'accusa, non sans vraisemblance, d'avoir massacré les prisonniers d'Orléans qu'il avait conduits à Versailles (9 septembre 1792). Déporté sous le Consulat aux îles Seychelles, il survécut à ses compagnons d'exil, et, revenu en France, mourut dans l'obscurité, 1823.

Fournier, boulanger auquel était inféodée, à charge de redevance, l'exploitation du *four banal*. Le seigneur contraignait tous les habitants de son domaine à venir au four banal et prélevait sur eux un droit appelé *fournage*.

Fourrier (François-Charles-Marie), chef de l'école socialiste qui porte son nom, né en 1772 à Besançon, où son père était négociant. Il fonda, en 1793, à Lyon un magasin d'épiceries et se ruina au siége de cette ville. Après avoir servi deux ans dans les chasseurs à cheval, il fut commis marchand à Marseille, à Lyon, etc. Son insuccès dans le commerce semble lui avoir inspiré le système qu'il exposa dans ses deux principaux ouvrages, *Théorie des quatre mouvements et des destinées sociales*, 1808, et *Traité de l'association industrielle et agricole*, 1822. Considérant le commerce comme tendant à imposer à l'Europe le joug d'une sorte de féodalité industrielle, il ne voit d'autre remède qu'une association volontaire fondée sur l'attraction; il applique ainsi « au monde social la théorie de Newton sur le monde matériel. » Tous les individus, dans son plan, se réunissent d'après l'analogie des penchants, en groupes, qui eux-mêmes forment les séries dont se compose la phalange, c'est-à-dire la commune sociétaire. Le travail est rétribué en raison inverse de l'attrait qu'il présente à celui qui l'accomplit. En fondant son système sur les passions, Fourrier parait avoir précisément oublié celle qui a le plus d'attrait et qui doit aussi ruiner toutes ses conceptions, l'oisiveté. A partir de 1826, il devint chef d'école, propageant ses doctrines par ses livres (*Le nouveau monde*, 1829; *Piéges et charlatanisme*, 1831; *La fausse industrie*, 1835), ou par la presse périodique (*le Phalanstère*, 1832; *la Phalange*, 1836). Il vit même un essai de son système tenté à Condé-sur-Vesgre. Malgré l'échec de cet établissement, il mourut en 1837, plein de confiance dans l'avenir de ses idées, et promettant à l'humanité un âge d'or impossible.

Fourrier. Ce mot a désigné des intendants des écuries, des marchands de paille, et des fournisseurs chargés de certains approvisionnements, etc. Il y eut encore des fourriers dont la fonction consistait à marquer avec de la craie les logements pour le roi et sa suite, en temps de voyage. Les fourriers de nos jours sont des sous-officiers chargés aussi de désigner le logement des troupes.

Fous de cour, bouffons de profession attachés à la personne de nos rois et des grands pour les distraire par leurs plaisanteries. Nains et contrefaits, ils portaient un costume grotesque. Ils datent du temps même

des Carlovingiens. Parmi les fous de cour on cite: Triboulet et Caillette sous Louis XII et François Ier, Brusquet sous Henri II et ses deux premiers successeurs, Chicot sous Henri III et Henri IV, l'Angely sous Louis XIV. Après ce dernier, il n'y eut plus de fou *en titre d'office*. On vit aussi des *folles* attachées à la cour des princes.

Fous (Fête des). On la célébrait à l'époque de l'Epiphanie par des travestissements, des danses, des chants, des repas, qui avaient lieu jusque dans l'église; elle était présidée par un jeune clerc que l'on élisait pape ou évêque. Dans certaines localités, elle durait les trois jours qui suivaient Noël; de là son nom de *Fête des Innocents*.—Condamnée dès le XIIe siècle par la partie éclairée du clergé, notamment par Maurice de Sully, évêque de Paris, vers 1196, elle fut réprimée encore par le concile de Bâle en 1435. Néanmoins elle subsista dans divers diocèses, comme le prouve, par exemple, la réprobation dont elle fut frappée par le concile de Lyon en 1566. Ce reste des saturnales et des lupercales antiques ne disparut guère qu'au moment où l'Eglise, pressée par l'apparition du protestantisme, reprit avec vigueur ses projets de réforme.

Fousseret (Le), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 34 kil. S. O. de Muret (Haute-Garonne). Patrie de l'abbé Sicard; 2,113 hab.

Fouta-Dialon ou **Djalon,** contrée de la Sénégambie comprise entre la haute Gambie et la colonie anglaise de Sierra-Leone. Capit. *Timbo*. Dans ce pays montagneux naissent la Geba, la Gambie, la Falémé et divers affl. du Niger.

Fouta-Toro, Etat foulah sur le cours moyen du Sénégal, musulman de religion.

Fou-tcheou, port de la Chine, à l'embouchure du Si-Ho dans le détroit de Formose. — Capitale du Fou-Kian, il a 800,000 hab. Ouvert aux Européens par le traité de 1842, il est l'un des centres de l'émigration chinoise.

Fownes (George), chimiste, né à Londres en 1815. Elève de Liebig, il professa dans divers établissements d'Angleterre, et mourut en 1849. On cite de lui des *Mémoires* insérés dans divers recueils et un *Manuel de chimie*, 1844.

Fox (Richard), prélat et homme d'Etat anglais, né en 1466 à Ropesley (Lincoln), devint sous Henri VII évêque d'Exeter et principal secrétaire d'Etat, etc. Retiré des affaires en 1515, il mourut en 1528. Il a fondé à Oxford le collége du *Corpus Christi*.

Fox (Jean), théologien protestant, né à Boston (Lincoln) en 1517, fut obligé de quitter l'Angleterre sous le règne de Marie Tudor. Revenu à l'avénement d'Elisabeth, il publia *Acta et Monumenta Ecclesiæ*, 1563, in-8°. Ce livre, plus connu sous le nom de *Livre des Martyrs*, est une histoire un peu arrangée de ceux qui ont souffert pour la réforme; de là le surnom de *légende dorée de Fox* que lui donnent ironiquement les catholiques. On a aussi de lui un poëme latin, *de Christo triumphante*, 1556, in-8°. — Il mourut en 1587.

Fox (George), fondateur de la secte des *Amis* qu'on appelle généralement quakers (trembleurs), né à Drayton (Leicester) en 1624. Il avait vingt ans et était apprenti cordonnier, quand, se croyant inspiré de Dieu, il se mit à prêcher de ville en ville, déclamant contre la guerre et la dîme. Emprisonné, fouetté, il ne se découragea jamais. Amené devant Cromwell, il fut rendu à la liberté par l'ordre du Protecteur, auquel il recommanda plus tard ses amis persécutés. La nouvelle secte avait déjà de nombreux adhérents, quand Fox se décida à passer en Amérique, 1672, où il resta deux ans. Revenu en Europe, il visita la Hollande, l'Allemagne du Nord et poussa jusqu'à Dantzig. Accablé de fatigues, il mourut à Londres, 1691. Il a laissé un *Journal* de sa vie qui fut publié en 1691, in-fol., 1709, 2 vol. in-8°.

Fox (Charles-James), orateur et homme d'Etat anglais, né à Londres en 1749, était troisième fils de Henri Fox (lord Holland). Bien qu'il eût été envoyé à Eton et à Oxford, il se forma, selon la volonté de son père, plus par lui-même que par ses maîtres. Il puisa malheureusement aussi, dans cette libre éducation, le goût de la dissipation et du jeu qui lui fut si funeste pendant sa carrière politique. Membre de la Chambre des Communes en 1768, il siégea à deux reprises, 1772-1774, dans le ministère de lord North. Evincé sans façon du cabinet, 1774, il se lia avec Burke, se jeta dans l'opposition, et plaida pendant huit ans la cause des insurgés d'Amérique. Fox revint au pouvoir avec les ministères Rockingham et Portland, 1783, mais comme ces deux cabinets ne vécurent pas, il se trouva, par l'avénement de Pitt aux affaires (décembre 1783), rejeté de nouveau dans l'opposition et cette fois pour vingt ans. Au début de cette période de sa vie, il soutint la mise en accusation d'Hastings (V. ce nom) proposée par Burke, 1785, et l'abolition de la traite des noirs réclamée par Wilberforce (1787). Fox arriva à la plénitude de son talent à l'époque même où éclata la révolution française. Dépouillant ses préjugés d'Anglais, il écrivait: « Combien ceci est le plus grand événement qui soit arrivé dans le monde, et combien c'est le meilleur! » A cette conviction il sacrifia l'amitié de Burke après une des plus solennelles discussions du parlement, 1790; il la conserva même au milieu des excès qui, dès 1792, compromirent chez nous la cause de la liberté. Fox ne cessa d'appuyer le parti de la paix contre son rival, Pitt, qui avait pour lui l'opinion publique. Celle-ci ne manqua à Pitt qu'en 1802. Fox qui s'était tenu pendant cinq ans à l'écart de la politique, profita alors du traité d'Amiens pour se rendre à Paris où il vit plusieurs fois le Premier Consul. Revenu dans son pays, il reprit, après la rentrée de Pitt aux affaires, sa place dans l'opposition. Il devait cependant succéder à son rival qui avait succombé à la tâche. Appelé au pouvoir par George III, 3 mars 1806, il entamait avec la France des négociations pour la paix, quand il mourut, 13 septembre 1806. — Ses discours ont été recueillis par Erskine, 6 vol., 1825. Lord John Russell a publié ses *Mémoires* et sa *Correspondance* (Londres, 1853). On a donné aussi un *fragment* de son histoire inachevée de Jacques II.

Foy (Maximilien-Sébastien), général et orateur, né à Ham en 1775. Elève de l'école d'artillerie de La Fère, il était lieutenant en second à Jemmapes, 1792. Arrêté en 1793, pour avoir blâmé l'attentat du 31 mai contre la Gironde, il ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor. Il servit ensuite à deux reprises, 1796-97 et 1800, sous Moreau, et en Suisse sous Masséna, 1799. Promu colonel, 1801, il fut envoyé à Constantinople, 1807, puis en Portugal, où il acquit les grades de général de brigade, 1808, et de division, 1810. En 1814, il fut blessé grièvement à Orthez et devint, sous la première Restauration, inspecteur général d'infanterie. Après avoir combattu à Waterloo, il fut rendu à la vie privée par la seconde Restauration. Il rédigeait une *Histoire de la guerre de la Péninsule*, laquelle parut inachevée en 1827, 4 vol. in-8°, quand il fut envoyé à la Chambre des députés par les électeurs de l'Aisne, 1819. Sagement libéral, il apportait à la tribune les élans d'une éloquence éclairée par les lumières d'un homme d'Etat. — En 1824, réélu dans trois colléges, il fut l'un des quinze députés qui représentèrent l'opposition libérale. Son talent d'orateur allait toujours croissant quand il mourut, épuisé de fatigues, 28 novembre 1825. Une souscription nationale, réalisée en quelques semaines, donna un million à sa famille, à laquelle il ne léguait d'autre fortune que son nom. Ses *Discours* ont été réunis en 2 vol. in-8°, 1826.

Foy-la-Grande (Sainte-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 58 kil. S. E. de Libourne (Gironde), sur la Dordogne. Vins estimés; toile, bonneterie, etc. — Il y a encore quelques restes des fortifications de cette cité qui a joué un rôle dans les guerres de religion au XVIe s.; 3,916 hab.

Foy-lès-Lyon (Sainte-), commune de 4,668 hab., à 4 kil. S. O. de Lyon (Rhône). — Vins, hauts fourneaux, etc.

Foyle (Baie de), lagune au N. O. de l'Irlande, séparant les comtés de Donegal et de Londonderry. Elle reçoit une rivière du même nom, formée par la réunion du Mourn et de la Finn, et longue de 31 kil.

Fra, pour *frate* (frère), abréviation italienne : *Fra Diavolo*, frère Diable, etc.

Fra Angelico. V. Giovanni da Fiesole.

Fra Bartolomeo. V. Baccio della Porta.

Fra Diavolo (Michel **Pozza,** dit), ou *Frère Diable*, célèbre chef de brigands napolitain, né vers 1760 à Itri (Terre de Labour). Il se signala surtout parmi les bandes calabraises que le cardinal Ruffo lança contre la république Parthénopéenne en 1799. En 1806, Ferdinand IV, s'étant retiré en Sicile, envoya, pour soulever les provinces du continent contre Joseph Bonaparte, Fra Diavolo, qui fut pris et pendu à Naples. — *Fra Diavolo* est le titre d'un opéra-comique de Scribe et Auber.

Fra Paolo. V. Sarpi.

Fracastor (Jérome), médecin et poëte italien mo-

derne, né à Vérone en 1483. Professeur à Padoue, puis à Pordenone (Frioul), il se retira, vers 1509, dans sa patrie, où il s'occupa de médecine, de poésie et même de cosmographie. Sur l'avis de Fracastor que Trente était exposé à la peste, le concile général, réuni dans cette ville depuis 1545, se transféra à Bologne. Il mourut en 1553. — On a de lui : *Syphilidis libri tres*, 1530, in-4°, œuvre peut-être la plus achevée qui ait été produite par les poëtes latins modernes ; *De cura canum venaticorum*, etc. — Toutes les poésies de Fracastor ont été publiées à Padoue, 1728, in-8°.

Fræhn (Chrétien-Martin), numismate et orientaliste, né à Rostock (Mecklembourg) en 1782, enseignait dès 1807, à l'université de Kasan. Chargé de mettre en ordre la collection de médailles de l'Académie de Saint-Pétersbourg, 1817, il déploya une science remarquable. Portant son activité sur divers sujets, et en particulier sur la numismatique, il revisa une multitude de médailles, publia 150 mémoires, et contribua aux progrès des études orientales en Russie par ses ouvrages et ses conseils. Il est mort en 1851.

Fraga, *Flavia Gallica*, ville de la province et à 107 kil. S. E. de Huesca, dans l'ancien Aragon (Espagne), sur la Cinca. Capitale d'un roi maure, elle fut prise par les chrétiens en 1149. Sous ses murs Alphonse I^er^, roi d'Aragon, fut tué en 1134. La pop. est de 3.600 hab.

Fragonard (Jean-Honoré), peintre, né à Grasse en 1732. Élève de Vanloo et de Boucher, il remporta le prix de Rome avant d'avoir été admis aux cours de l'Académie, 1752. Celle-ci le reçut parmi ses membres en 1765, après l'envoi de *Corésus et Callirhoé*, tableau spirituellement analysé par Diderot. Renonçant à la peinture historique, il fit beaucoup de petites toiles, *le Verrou*, *le Contrat*, etc., que la gravure a popularisées. Il mourut en 1806.

Fragonard (Alexandre-Évariste), peintre et sculpteur, né à Grasse, 1780-1850. On lui doit le fronton de la chambre du Corps législatif. Parmi ses peintures, on cite deux plafonds du Louvre ; *François I^er^ et le Primatice; François I^er^ armé chevalier*, etc.

Fraguier (Claude-François), érudit, né à Paris en 1666. Élève, puis professeur chez les jésuites, il finit par les quitter, en 1694. Lié avec Huet, Segrais, Ninon de Lenclos, M^me^ de Lafayette, il entra à l'Académie des Inscriptions, 1705, au *Journal des Savants*, 1706, et à l'Académie française, 1708. Il mourut en 1728. — On cite de lui : *Mopsus, sive schola Platonica*, gracieux résumé de la philosophie de Platon.

Fraisse ou **Fraize**, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 16 kil. S. E. de Saint-Dié (Vosges), sur la Meurthe. Minerai de cuivre; 2.544 hab.

Framée, *Framea*, sorte de lance dont les Germains se servaient pour combattre de près. Ils la lançaient aussi sur l'ennemi comme un javelot.

Frameries, ville de Hainaut (Belgique), à 10 kil. S. O. de Mons; 6.500 hab. Houilles.

Framery (Nicolas-Étienne), musicien et littérateur, né à Rouen en 1745. Nommé surintendant de la musique du comte d'Artois, il excella à parodier les opéras italiens avec des paroles françaises. Critique distingué des œuvres musicales, il échoua quand il essaya de produire lui-même. Il mourut en 1810.

Franc, monnaie. On donna d'abord ce nom à des monnaies d'or frappées sous Jean le Bon et Charles V, puis à des pièces d'argent, à partir du règne de Henri III, 1575. — Aujourd'hui, le franc est l'unité monétaire; il est en argent, pèse 5 grammes et a 23 millimètres de diamètre. Il contient neuf dixièmes de métal pur ; pour une convention internationale récente, il ne devra plus contenir que 830/1000^e^ d'argent pur, au lieu de 9/10.

Français (Cap-). V. Cap-Haïtien.

Français de Nantes (Comte Antoine), né en 1756 à Beaurepaire (Isère), était directeur des douanes à Nantes en 1789. Porté à l'Assemblée législative par le département de la Loire-Inférieure, 1791, il montra une ardeur de réformes qui ne suffit pas cependant à le faire nommer à la Convention. Membre et secrétaire du conseil des Cinq-Cents en 1798, il accepta, sous le Consulat, la préfecture de la Charente-Inférieure, et en 1804 la direction générale des droits réunis. Sa mémoire est surtout consacrée par la protection que, dans ce dernier poste, il accorda aux hommes de lettres et aux artistes. Révoqué en 1814, il fut, de 1819 à 1822, député de l'Isère, et, depuis 1831, pair de France. Il mourut en 1836. — On a de lui : *Le manuscrit de feu M. Jérôme*, 1825, in-8°; *Recueil de fadaises*, 1826, 2 vol ; *Tableaux de la vie rurale*, in-8°; le *Petit manuel des bergers*, in-8°, etc.

Franc-alleu, terre qui ne relevait d'aucune autre terre. V. Alleux. — On donnait aussi ce nom à un ancien petit pays de France compris aujourd'hui dans l'arrondissement d'Aubusson (Creuse).

Francavilla, ville d'Italie (Terre d'Otrante), à 37 kil. S. O. de Brindisi, située dans les montagnes; 12,000 hab. Lainages et cotons. — Ville de Sicile, à 55 kil. S. O. de Messine; 4,000 hab. Métaux, soieries, etc.

Francavila. V. Francheville.

Franc-devoir. Une terre était, sous la féodalité, tenue en *franc-devoir*, quand les devoirs corporels étaient convertis en une rente annuelle payable en argent.

France, État de l'Europe occidentale, correspondant à la plus grande partie de l'ancienne *Gaule transalpine ;* capitale *Paris*. V. *Supplement*.

Limites et superficie. — Comprise entre 42° 20′ et 51° 5′ lat. N., et entre 7° 11′ long. O. et 5° 10′ long. E., la France est bornée au N. O. par la Manche et la mer du Nord ; au N., par la Belgique, le Luxembourg ; au N. E. par l'Alsace-Lorraine jusqu'au canton de Berne, en Suisse ; à l'E., par la Suisse et l'Italie; au S., par la Méditerranée et par l'Espagne; à l'O. par le golfe de Gascogne. On trouvera plus loin le tracé de la frontière. La superficie de la France est de 528,576 kil. carrés, ou 52,857,175 hect., en y comprenant l'île de Corse. Elle a 956 kil. de long. du N. au S. sous le méridien de Paris, et 916 kil. de larg., de l'E. à l'O., entre le 48° et le 49° parallèle. Dans l'ordre de l'étendue territoriale, la France vient après la Russie, la Scandinavie, l'Allemagne et l'empire d'Autriche. Le développement des côtes est de 2,640 kil., et celui des frontières de terre de 2 390 kil.

Population. — D'après le recensement de 1866, la population de la France était de 38,067.094 hab. Elle est de 36,905,788 hab. d'après le recensement de 1877. En 1801, elle était de 27.349.000 individus. La moyenne est un peu plus de 68 hab. par kil. carré; 30 dép. la dépassent et à la tête sont ceux de la Seine, du Rhône, du Nord, de la Seine-Inf. du Pas-de-Calais, de la Gironde, du Finistère; 57 départements sont au-dessous de la moyenne : au dernier rang sont ceux de la Corse, de la Lozère, des Hautes-Alpes et des Basses-Alpes, qui n'ont guère que 28, 26, 22 ou 21 hab. par kil. carré. Par la masse de la population, la France se place après la Russie et l'Allemagne ; par le chiffre de ses habitants, en le comparant à l'étendue du territoire, elle le cède à la Belgique, à la Hollande, à l'Angleterre, à l'Italie et à l'Allemagne, qui comptent plus d'âmes par kilomètre carré.

La population française est la plus homogène de l'Europe. Le fond est gallo-romain ; il a absorbé les éléments germaniques (Francs, Bourguignons, Wisigoths, Normands) apportés par les invasions barbares du v^e^ au x^e^ siècle. L'usage du bas-breton dans une partie de l'ancienne Bretagne (2,000,000 d individus), jadis de l'allemand dans l'Alsace et une partie de la Lorraine (1,500,000), du basque dans les Pyrénées occidentales (200,000), du flamand en Flandre (environ 200,000), rappelle cependant les éléments primitifs de la nation. — L'italien est toujours aussi la langue de la Corse et du pays de Nice.

Contour de la France. — La France forme à peu près un hexagone irrégulier : 1° côté du N. O. ou de la Manche et de la mer du Nord; 2° côté du N. E. ou de la Belgique et de l'Allemagne; 3° côté de l'E., des Vosges, du Jura et des Alpes; 4° côté du S. E. ou de la Méditerranée ; 5° côté du S. ou des Pyrénées ; 6° côté de l'O. ou du golfe de Gascogne.

Côtes maritimes. — Les côtes baignées par la mer du Nord, la Manche et l'Atlantique, ont un développement de 1,645 kil. On les divise en 6 sections : 1° de Dunkerque à la Somme, elles sont basses et sablonneuses; on y trouve le cap Gris-Nez et les départements du Nord, du Pas-de Calais et de la Somme; 2° de la Somme à la baie de Cancale, elles présentent souvent de hautes falaises : on y rencontre la presqu'île du Cotentin avec la pointe de Barfleur et le cap de la Hogue, les îles Saint-Marcouf et Tatihou, l'archipel anglo-normand (V. Jersey) qui appartient à l'Angleterre ; les départements sont ceux de la Seine-Inférieure, du Calvados et de la Manche ; 3° de la baie de Cancale à la Loire, elles sont granitiques et très-découpées : on y voit les baies ou golfes de Cancale, de Saint-Malo, de Saint-Brieuc, la rade de Brest, les baies de Douarnenez, d'Audierne et du Morbihan ; les caps ou pointes Fréhel, Saint-Matthieu, du Raz, etc.; les presqu'îles de Crozon, de Quiberon, de Sarzeau, etc. et les îles Bréhat, Sept-Iles, de Batz, Ouessant, Sein, Glénans, Groix, Belle-Ile; les départements sont ceux d'Ille-et-Vilaine, Côtes-du-Nord, Finis-

tère, Morbihan, Loire-Inférieure; 4° de la Loire à la Gironde, elles sont basses et marécageuses; elles offrent la baie de Bourgneuf, la pointe de Saint-Gildas et les îles Noirmoutier, d'Yeu, Rhé, Oléron, Aix, etc.; les départements sont ceux de la Vendée et de la Charente-Inférieure; 5° de la Gironde à l'Adour, la côte est droite et sablonneuse : on y trouve la pointe de Grave, la baie d'Arcachon, et les départements de la Gironde et des Landes; 6° de l'Adour à la Bidassoa, la côte est escarpée : c'est celle du département des Basses-Pyrénées.

Les côtes maritimes du S. E. ou de la Méditerranée ont un développement de 995 kil. La première section, du cap Cervéra à l'embouchure du Rhône, est en général basse et bordée d'étangs, tels que ceux de Leucate, de Sigean, de Thau, de Maguelonne, de Mauguio, de Valcarès, etc.; elle comprend les départements des Pyrénées-Orientales, de l'Aude, de l'Hérault, du Gard et des Bouches-du-Rhône en partie. La seconde section, du Rhône à la Roya, est rocheuse, élevée et dentelée : formée par les départements des Bouches-du-Rhône, du Var et des Alpes-Maritimes, elle présente les caps Couronne, Sicié, Cepet, Taillat, etc.; les presqu'îles Cepet et de Giens; les rades de Seyne, Toulon, Hyères; les golfes Grimaud, de Fréjus, de Napoule, de Jouan; enfin les îles Ratonneau, Hyères, Lérins, etc.

On trouvera, dans la géographie de chaque département, l'indication des ports et des fleuves qui lui appartiennent.

Frontières continentales. La limite du N. E., contiguë à la Belgique et à l'Allemagne, est purement conventionnelle. Elle est marquée par une ligne qui part de Ghivelde au N. de Dunkerque, coupe l'Yser, arrive sur la Lys qu'elle suit d'Armentières à Menin, coupe l'Escaut, la Sambre et l'Helpe. Abandonnant le département du Nord, elle touche celui de l'Aisne à l'endroit où l'Oise entre en France; longeant celui des Ardennes, elle fait une pointe en Belgique pour couper la Meuse en aval de Givet, puis remonte la rive droite de ce fleuve pour couper la Semoy. Après avoir touché le département de la Meuse, elle atteint celui de Meurthe-et-Moselle, vers la limite des Luxembourg belge et hollandais, sépare la France de la Lorraine allemande, et rejoint la chaîne des Vosges vers le mont Donon. Les places fortes, depuis que nous avons perdu l'Alsace et la Lorraine, sont : Dunkerque, Lille, Douai, Arras, Condé, Valenciennes, Bouchain, Cambrai, Maubeuge, Landrecies, Laon, Soissons, Rocroy, Givet, Mézières, Sedan, Verdun, Montmédy, Longwy, Toul; Langres, dans la Haute-Marne, est maintenant une position très-importante.

La frontière de l'E. qui est contiguë à l'Allemagne, (Alsace), à la Suisse et à l'Italie, est d'abord formée par les Vosges, depuis le mont Donon jusqu'au ballon d'Alsace; puis, par le col de Valdieu, où est la fameuse trouée de Belfort. Elle tourne autour du territoire de Porentruy, dans le canton de Berne; elle rejoint le Doubs, coupe deux fois la rivière, pour suivre ensuite le Jura central; dans le Jura elle coupe la rivière de l'Orbe; dans l'Ain elle s'avance à l'E. du Jura méridional et coupe le Rhône pour entrer dans la Haute-Savoie. Dès lors, elle est naturelle puisqu'elle est formée par le lac Léman, par les Alpes du Valais, par la chaîne des Alpes occidentales depuis le Mont-Blanc jusqu'au col de Tende, enfin par la Roya. Les départements de la Savoie, des Hautes-Alpes, des Basses-Alpes et des Alpes-Maritimes, situés dans la dernière portion de la frontière, sont limitrophes de l'Italie. — Les places fortes les plus importantes sont : Belfort, Langres, Besançon, Fort-de-Joux, les Rousses, Fort-l'Écluse, Lyon, Lesseillon, Grenoble, Briançon, Mont-Dauphin, Embrun, Sisteron, Fort Saint-Vincent, Villefranche, etc.

La frontière du S., qui est contiguë à l'Espagne, est surtout naturelle; suivant les Pyrénées du cap Cervera au col de Bélate, elle laisse cependant à la France les sources de la Sègre, au S. de la chaîne, et à l'Espagne celles de la Garonne au N. A partir du col de Bélate, le contre-fort des Aldudes et le cours inférieur de la Bidassoa complètent la limite jusqu'au golfe de Gascogne. Les départements des Pyrénées-Orientales, de l'Ariége, de la Haute-Garonne, des Hautes-Pyrénées et des Basses-Pyrénées sont sur cette frontière. — Places fortes : Bellegarde, Mont-Louis, Perpignan, Bayonne, etc.

Orographie. La France est traversée du S. O. au N. E. par une chaîne de hauteurs longue et sinueuse qui fait partie de la ligne de partage des eaux de l'Europe. Elle comprend les Pyrénées occidentales et centrales, les Corbières occidentales, les Cévennes, la Côte-d'Or, le plateau de Langres, les monts Faucilles, le Ballon d'Alsace, et les collines de Belfort : elle se complète par le Jura septentrional et central (situés partie en France, partie en Suisse), par le Noirmont, le Jorat et les Alpes Bernoises (Suisse).

De cette chaîne principale se détachent des chaînes secondaires qui séparent les divers bassins de fleuves : 1° du pic du Cylindre, à la pointe de Grave, les collines de Bigorre, d'Armagnac et du Bordelais; 2° du mont Lozère à la pointe Saint-Gildas, les monts de la Margeride, d'Auvergne, du Limousin et les collines du Poitou; ils projettent eux-mêmes au N. les monts du Velay et du Forez, la chaîne des Dômes et les collines de la Marche; au S., les collines du Périgord et de Saintonge; 3° du mont Moresol au cap Saint-Mathieu, les monts du Morvan, les collines du Nivernais, le plateau d'Orléans, les collines de Normandie, les monts de Bretagne et d'Arrée; ils projettent eux-mêmes au N. les collines du Lieuvin et les monts de Cotentin; au S. les collines du Maine et les montagnes Noires du Finistère; 4° du plateau de Langres au cap Gris-Nez, l'Argonne occidentale, les Ardennes occidentales et les collines d'Artois, desquelles se détachent au N. les collines de Belgique, et au S. les collines de Picardie et du pays de Caux ; 5° des monts Faucilles, au confluent du Rhin et de la Meuse, l'Argonne orientale, les Ardennes orientales, etc.; 6° les Vosges (V. ces noms).

Les montagnes les plus considérables de France sont les Alpes au S. E. et les Pyrénées au S. (V. *Alpes*, *Pyrénées*).

Hydrographie. La portion de la ligne de partage des eaux de l'Europe qui traverse la France la divise en deux versants, celui du N. O., tributaire de l'Atlantique, et celui du S. E., tributaire de la Méditerranée. Chaque versant se subdivise lui-même en un certain nombre de bassins de fleuves, que séparent des chaînes secondaires de montagnes.

Sur le versant de l'océan Atlantique on distingue : 1° les bassins principaux de la Garonne, de la Loire et de la Seine; 2° les bassins secondaires de l'Escaut, de la Meuse et du Rhin, qui n'arrosent que dans une partie de leur cours le territoire français; 3° les bassins tertiaires de l'Adour, de la Charente, de la Sèvre, de la Vilaine, du Blavet, de la Rance, de la Vire, de l'Orne, de la Somme et de l'Aa, etc.

Sur le versant méditerranéen on remarque : 1° le bassin principal du Rhône; 2° les bassins moins importants de l'Aude, de l'Hérault, de l'Argens, du Var, de la Roya, etc.

On trouvera, à l'article de chaque cours d'eau, l'indication de la ceinture de son bassin, le tracé du cours, et l'énumération des affluents. Il est donc inutile de les rappeler ici.

La France renferme peu de lacs. Les plus considérables sont les lacs Léman ou de Genève, d'Annecy (Haute-Savoie), du Bourget (Savoie), de Grand-Lieu (Loire-Inférieure), de Saint-Point (Doubs), des Rousses (Jura), de Nantua (Ain), de Gérardmer (Vosges), etc.

Gouvernement. — Après les terribles événements de 1870-1871, la France n'a eu qu'un gouvernement provisoire, composé par l'Assemblée constituante, nommée en février 1871, et dirigé d'abord par M. Thiers, ensuite par le maréchal de Mac-Mahon. C'est seulement depuis le mois de février 1875 que des lois successives ont organisé les pouvoirs de la République française. D'après la Constitution, le pouvoir législatif s'exerce par deux assemblées : la Chambre des députés, nommée par le suffrage universel (il y a pour le moment 534 députés), et le Sénat dont les membres sont choisis par les délégués des conseils municipaux, les conseillers d'arrondissement, les conseillers généraux et les députés de chaque département. Ils sont au nombre de 300; 225 élus, comme on vient de le voir, le sont pour neuf ans et renouvelables par tiers tous les trois ans; 75 ont été élus directement par l'Assemblée nationale et sont inamovibles. Le Sénat a, concurremment avec la Chambre des députés, l'initiative et la confection des lois. Les députés sont élus pour quatre ans. — D'après la Constitution, le président de la République doit être élu à la majorité absolue des suffrages, par le Sénat et par la Chambre des députés réunis en Assemblée nationale. Il est nommé pour sept ans. Il est rééligible. Lui aussi a l'initiative des lois; mais il exerce surtout le pouvoir exécutif par l'intermédiaire de ministres responsables.

Divisions administratives. — La France comprend 86 départ. et le territ. de Belfort qui se divisent en 362 arrondissements, 2,865 cantons et 35,989 communes. Le département est administré par un *préfet*, assisté d'un

conseil de préfecture; l'arrondissement par un *sous-préfet;* le canton n'a pas d'autorité civile spéciale; la commune est dirigée par un *maire*, secondé par un ou plusieurs *adjoints*. Des *conseils généraux*, *d'arrondissement* et de *commune* (ou *municipaux*) contrôlent l'administration des préfets, des sous-préfets et des maires.

Avant 1789, la véritable division administrative de la France était celle des 26 *généralités* et des 7 *intendances*, bien qu'elle parût être spéciale aux finances. Néanmoins l'usage a prévalu, dans le tableau comparatif des divisions anciennes et nouvelles du territoire, de rapprocher les départements des *gouvernements* militaires, qui renfermaient souvent plusieurs des *provinces* formées à l'époque féodale. Nos divisions militaires modernes contiennent de même plusieurs départements :

GOUVERNEMENTS.	DÉPARTEMENTS.	CHEFS-LIEUX.
ALSACE. (enlevée, 1870-1871).	*Haut-Rhin*	*Colmar.*
	Bas-Rhin	*Strasbourg.*
ANGOUMOIS	Charente	Angoulême.
ANJOU	Maine-et-Loire	Angers.
ARTOIS	Pas-de-Calais	Arras.
AUNIS et SAINTONGE.	Charente-Inférieure	La Rochelle.
AUVERGNE	Cantal	Aurillac.
	Puy-de-Dôme	Clermont.
BÉARN	Basses-Pyrénées	Pau.
BERRY	Cher	Bourges.
	Indre	Châteauroux.
BOURBONNAIS	Allier	Moulins.
BOURGOGNE	Ain	Bourg.
	Côte-d'Or	Dijon.
	Saône-et-Loire	Mâcon.
	Yonne	Auxerre.
BRETAGNE	Côtes-du-Nord	Saint-Brieuc.
	Finistère	Quimper.
	Ille-et-Vilaine	Rennes.
	Loire-Inférieure	Nantes.
	Morbihan	Vannes.
CHAMPAGNE	Ardennes	Mézières.
	Aube	Troyes.
	Haute-Marne	Chaumont.
	Marne	Châlons-sur-M.
CORSE	Corse	Ajaccio.
DAUPHINÉ	Drôme	Valence.
	Hautes-Alpes	Gap.
	Isère	Grenoble.
FLANDRE	Nord	Lille.
FOIX (Comté de)	Ariége	Foix.
FRANCHE-COMTÉ	Doubs	Besançon.
	Jura	Lons-le-Sauln.
	Haute-Saône	Vesoul.
GUYENNE et GASCOGNE	Aveyron	Rodez.
	Dordogne	Périgueux.
	Gironde	Bordeaux.
	Lot	Cahors.
	Lot-et-Garonne	Agen.
	Tarn-et-Garonne	Montauban.
	Gers	Auch.
	Landes	Mont-de-Marsan.
	Hautes-Pyrénées	Tarbes.
ILE-DE-FRANCE	Aisne	Laon.
	Oise	Beauvais.
	Seine	Paris.
	Seine-et-Marne	Melun.
	Seine-et-Oise	Versailles.
LANGUEDOC	Ardèche	Privas.
	Aude	Carcassonne.
	Gard	Nîmes.
	Haute-Garonne	Toulouse.
	Hérault	Montpellier.
	Haute-Loire	Le Puy.
	Lozère	Mende.
	Tarn	Alby.
LIMOUSIN	Corrèze	Tulle.
	Haute-Vienne	Limoges.
LORRAINE	Meurthe-et-Moselle	Nancy.
	Meuse	Bar-le-Duc.
	Moselle (enlevé, 70-71)	*Metz.*
	Vosges	Épinal.
LYONNAIS	Loire	Saint-Etienne.
	Rhône	Lyon.
MAINE	Mayenne	Laval.
	Sarthe	Le Mans.
MARCHE	Creuse	Guéret.
NIVERNAIS	Nièvre	Nevers.
NORMANDIE	Calvados	Caen.
	Eure	Evreux.
	Manche	Saint-Lô.
	Orne	Alençon.
	Seine-Inférieure	Rouen.
ORLÉANAIS	Eure-et-Loir	Chartres.
	Loiret	Orléans.
	Loir-et-Cher	Blois.
PICARDIE	Somme	Amiens.
POITOU	Deux-Sèvres	Niort.
	Vendée	La Roche-sur-Yon.
	Vienne	Poitiers.
PROVENCE	Basses-Alpes	Digne.
	Bouches-du-Rhône	Marseille.
	Var	Draguignan.
ROUSSILLON	Pyrénées-Orientales	Perpignan.
TOURAINE	Indre-et-Loire	Tours.

Tels sont, avec leurs chefs-lieux, les 85 départements formés, à peu de chose près, du territoire français dans ses limites de 1790. Le nombre actuel des départements a été complété par la réunion d'Avignon et du comtat Venaissin en 1791, du comté de Nice et de la Savoie en 1860.

GOUVERNEMENTS.	DÉPARTEMENTS.	CHEFS-LIEUX.
AVIGNON et COMTAT VENAISSIN	Vaucluse	Avignon.
NICE (Comté de)	Alpes-Maritimes	Nice.
SAVOIE	Haute-Savoie	Annecy.
	Savoie	Chambéry.

On trouvera à l'article consacré à chaque gouvernement l'indication de sa capitale et des provinces dont il était composé. On aura de même à l'article de chaque département l'énumération des arrondissements qu'il renferme et des pays qui l'ont formé, ainsi que l'indication de sa position et du bassin de fleuve auquel il appartient.

Organisation judiciaire. Avant 1789, la justice était administrée par 13 parlements et 5 conseils, par 118 présidiaux et des juridictions seigneuriales. L'Assemblée constituante et le Consulat ont fondé l'ordre judiciaire en vigueur. Il y a dans chaque canton une *justice de paix et un tribunal de simple police*, dans chaque arrondissement, un *tribunal de première instance* chargé de juger les affaires civiles et les délits, dans chaque département une *cour d'assises* pour les crimes, enfin pour plusieurs départements une *Cour d'appel* qui reçoit les appels des jugements rendus par les tribunaux de 1re instance. — Au sommet de la hiérarchie est la *Cour de cassation*, siégeant à Paris : elle a pour mission de maintenir l'uniformité de la jurisprudence en réformant ou cassant les jugements rendus contrairement à la loi ou aux règles de la procédure.

Depuis l'annexion de la Savoie, le nombre des Cours d'appel a été de 28, puis de 26. Nous en donnons le tableau :

COURS D'APPEL.	RESSORT.
Agen	Lot-et-Garonne, Lot, Gers.
Aix	Bouches-du-Rhône, Basses-Alpes, Var, Alpes-Maritimes.
Amiens	Somme, Oise, Aisne.
Angers	Maine-et-Loire, Mayenne, Sarthe.
Bastia	Corse.
Besançon	Doubs, Haute-Saône, Jura.
Bordeaux	Gironde, Dordogne, Charente.
Bourges	Cher, Indre, Nièvre.
Caen	Calvados, Manche, Orne.
Chambéry	Savoie, Haute-Savoie.
Dijon	Côte-d'Or, Haute-Marne, Saône-et-Loire.
Douai	Nord, Pas-Calais.
Grenoble	Isère, Drôme, Hautes-Alpes.
Limoges	Haute-Vienne, Creuse, Corrèze.
Lyon	Rhône, Loire, Ain.
Montpellier	Hérault, Aveyron, Aude, Pyrénées-Orientales.
Nancy	Meurthe-et-Moselle, Meuse, Vosges, Ardennes.
Nîmes	Gard, Ardèche, Lozère, Vaucluse.
Orléans	Loiret, Loir-et-Cher, Indre-et-Loire.
Paris	Seine, Seine-et-Oise, Eure-et-Loir, Seine-et-Marne, Marne, Aube, Yonne.
Pau	Basses-Pyrénées, Landes, Hautes-Pyrénées.
Poitiers	Vienne, Vendée, Deux-Sèvres, Charente-Inf.
Rennes	Ille-et-Vilaine, Côtes-du-Nord, Finistère, Morbihan, Loire-Inférieure.
Riom	Puy-de-Dôme, Allier, Cantal, Haute-Loire.
Rouen	Seine-Inférieure, Eure.
Toulouse	Haute-Garonne, Tarn-et-Garonne, Tarn, Ariége.

Divisions ecclésiastiques. Avant la Révolution, la France comprenait 135 diocèses (18 archevêchés et 117 évêchés). Aujourd'hui, elle en renferme 86 (17 archevêchés et 69 évêchés), sans compter les diocèses créés

dans les colonies. Voici le tableau des circonscriptions ecclésiastiques :

ARCHEVÊCHÉS.	CIRCONSCRIPTIONS.	ÉVÊCHÉS.	CIRCONSCRIPTIONS.
AIX.	BOUC.-DU-RHÔNE moins l'arr. de MARSEILLE.	Ajaccio . . .	CORSE.
		Digne. . . .	BASSES-ALPES.
		Fréjus. . . .	VAR.
		Gap.	HAUTES-ALPES.
		Marseille. . .	Arrondissem. de Marseille.
		Nice.	ALPES-MARITIM.
ALBI.	TARN.	Rodez. . . .	AVEYRON.
		Cahors. . . .	LOT.
		Mende. . . .	LOZÈRE.
		Perpignan. .	PYRÉNÉES-ORI.
AUCH. . . .	GERS.	Aire.	LANDES.
		Tarbes. . . .	H.-PYRÉNÉES.
		Bayonne. . .	B.-PYRÉNÉES.
AVIGNON. . .	VAUCLUSE. . . .	Nimes. . . .	GARD.
		Valence. . .	DRÔME.
		Viviers. . . .	ARDÈCHE.
		Montpellier.	HÉRAULT.
BESANÇON. .	DOUBS, HAUTE-SAÔNE. . . .	Nancy. . . .	MEURTHE-ET-MOSELLE.
		Verdun . . .	MEUSE.
		Saint-Dié . .	VOSGES.
		Belley. . . .	AIN.
BORDEAUX. .	GIRONDE. . . .	Agen	LOT-ET-GARONNE.
		Angoulême .	CHARENTE.
		Luçon. . . .	VENDÉE.
		La Rochelle.	CHARENTE-INF.
		Périgueux. .	DORDOGNE.
		Poitiers. . .	VIENNE, DEUX-SÈVRES.
BOURGES. .	CHER, INDRE. .	Clermont-Ferrand. .	PUY-DE-DÔME.
		Le Puy. . .	HAUTE-LOIRE.
		Limoges. . .	HAUTE-VIENNE.
		Saint-Flour.	CANTAL.
		Tulle. . . .	CORRÈZE.
CAMBRAI. . .	NORD.	Arras. . . .	PAS-DE-CALAIS.
CHAMBÉRY. .	Arrondiss. de CHAMBÉRY. .	Annecy. . . .	HAUTE-SAVOIE.
		St-Jean-de-Maurienne.	L'arrondiss.
		Tarantaise. .	Arrondisse. de Moutiers.
LYON. . . .	RHÔNE, LOIRE. .	Autun. . . .	SAÔNE-ET-LOIRE.
		Dijon. . . .	CÔTE-D'OR.
		Langres. . .	HAUTE-MARNE.
		Grenoble. . .	ISÈRE.
		St-Claude. .	JURA.
PARIS. . . .	SEINE.	Blois. . . .	LOIR-ET-CHER.
		Chartres. . .	EURE-ET-LOIR.
		Meaux. . . .	SEINE-ET-MARNE.
		Orléans. . .	LOIRET.
		Versailles. .	SEINE-ET-OISE.
REIMS. . . .	ARDENNES et arrondissem' de Reims (MARNE). . .	Amiens. . .	SOMME.
		Beauvais. . .	OISE.
		Chalons-sur-Marne. . .	MARNE (moins l'arrond. de Reims).
		Soissons. . .	AISNE.
RENNES. . .	ILLE-ET-VILAINE	Nantes. . . .	LOIRE-INFÉR.
		Quimper. . .	FINISTÈRE.
		Saint-Brieuc.	CÔTES-DU-NORD.
		Vannes . . .	MORBIHAN.
ROUEN. . . .	SEINE-INFÉR. .	Bayeux . . .	CALVADOS.
		Coutances. .	MANCHE.
		Evreux. . . .	EURE.
		Seez.	ORNE.
SENS. . . .	YONNE.	Moulins. . .	ALLIER.
		Nevers. . . .	NIÈVRE.
		Troyes. . . .	AUBE.
TOULOUSE. .	HAUTE-GARONNE.	Montauban. .	TARN-ET-GARON.
		Carcassonne.	AUDE.
		Pamiers. . .	ARIÉGE.
TOURS. . . .	INDRE-ET-LOIRE.	Angers . . .	MAINE-ET-LOIRE.
		Laval. . . .	MAYENNE
		Le Mans. . .	SARTHE.

Un archevêché vient d'être créé à Alger (1867); les deux nouveaux évêchés d'Oran et de Constantine en dépendent. Ceux de Saint-Denis (Réunion), de Saint-Pierre (Martinique) et de la Basse-Terre (Guadeloupe) sont suffragants de Bordeaux.

A côté de chaque évêque ou archevêque sont des *vicaires généraux* et un *chapitre*. Le diocèse se divise en *paroisses*, qui portent le titre de *cures* ou de *succursales*, suivant qu'elles sont placées dans un chef-lieu de canton ou dans de simples communes. Les cures sont administrées par des *doyens* inamovibles, tandis que les succursales ont des *desservants* amovibles, qui relèvent du doyen ou curé de canton. Un séminaire, établi au chef-lieu de chaque diocèse, est chargé de l'instruction spéciale des aspirants à la prêtrise. On évalue à plus de 43,000 le nombre des membres du clergé français : à la tête sont des cardinaux dont le nombre varie suivant les temps et les personnes. D'après le recensement de 1872, il y aurait en France 35,398,000, catholiques environ.

Le *protestantisme* et le *judaïsme* sont reconnus par la loi, et, comme le catholicisme, reçoivent une subvention de l'Etat. Les protestants de la *confession d'Augsbourg* (luthériens) se rencontrent surtout à Paris, dans le Doubs et dans l'Est. A leur tête était un *directoire* qui siégeait à Strasbourg et qui est à Paris : au-dessous sont des *inspections*, des *consistoires*, des *conseils presbytéraux* et des *pasteurs*. Il y avait à Strasbourg faculté de théologie et gymnase protestant. — Les protestants de l'*Eglise réformée* (calvinistes) ont à leur tête un *conseil central* siégeant à Paris : au-dessous sont des *consistoires*, des *conseils presbytéraux* et des *pasteurs*. Leur faculté de théologie est à Montauban. Ils sont répandus surtout à Paris et dans le Midi (Gard, Ardèche, Lozère, Drôme, Hérault, Tarn, Tarn-et-Garonne, Lot-et-et-Garonne, Charente-Inférieure, Deux-Sèvres, etc.). D'après le recensement de 1872, le nombre des protestants s'élèverait à 580.000 de toutes communions.

Les Israélites ou juifs ont un consistoire central à Paris, et de plus, des synagogues (principalement à Paris, à Nancy, à Bordeaux, Marseille, Bayonne et Lyon). En 1872, on a compté 50,000 Israélites en France.

Instruction publique. L'organisation de l'instruction publique date du règne de Napoléon Ier, qui fonda l'*Université impériale* en 1806, et divisa le territoire en un certain nombre de circonscriptions appelées *académies*. La loi du 15 mars 1850 a modifié cet ordre de choses en proclamant la liberté de l'enseignement. L'annexion de la Savoie avait porté le nombre des académies à 17; il n'y en a plus que 16.

ACADÉMIES.	RESSORT.
AIX.	Basses-Alpes, Bouches-du-Rhône, Corse, Var, Vaucluse, Alpes-Maritimes.
BESANÇON. . . .	Doubs, Jura, Haute-Saône.
BORDEAUX. . . .	Dordogne, Gironde, Landes, Lot-et-Garonne, Basses-Pyrénées.
CAEN.	Calvados, Eure, Manche, Orne, Sarthe, Seine Inférieure.
CHAMBÉRY. . . .	Savoie, Haute-Savoie.
CLERMONT. . . .	Allier, Cantal, Corrèze, Creuse, Haute-Loire, Puy-de-Dôme.
DIJON.	Aube, Côte-d'Or, Haute-Marne, Nièvre, Yonne.
DOUAI.	Aisne, Ardennes, Nord, Pas-de-Calais, Somme.
GRENOBLE. . . .	Ardèche, Hautes-Alpes, Drôme, Isère.
LYON.	Ain, Loire, Rhône, Saône-et-Loire.
MONTPELLIER. .	Gard, Aude, Hérault, Lozère, Pyrénées-Orientales.
NANCY	Meurthe-et-Moselle, Vosges, Meuse.
PARIS	Seine, Seine-et-Oise, Seine-et-Marne, Eure-et-Loir, Loir-et-Cher, Loiret, Cher, Marne, Oise.
POITIERS. . . .	Charente, Charente-Inférieure, Indre, Indre-et-Loire, Deux-Sèvres, Vendée, Vienne, Haute-Vienne.
RENNES	Côtes-du-Nord, Finistère, Morbihan, Loire-Inférieure, Ille-et-Vilaine, Mayenne, Maine-et-Loire.
TOULOUSE . . .	Ariège, Aveyron, Haute-Garonne, Gers, Lot, Hautes-Pyrénées, Tarn, Tarn-et-Garonne.

L'administration de l'instruction publique est dirigée par un ministre spécial, qui est assisté d'un *conseil supérieur* dont les sessions sont temporaires et d'*inspecteurs généraux*, dont 8 pour l'enseignement supérieur, 8 pour l'enseignement secondaire et 6 pour l'enseignement primaire. Chaque académie est administrée par un recteur assisté d'un conseil académique et d'*inspecteurs d'Académie*. L'instruction primaire est, dans chaque département, placée sous la surveillance du préfet, avec le concours d'un inspecteur d'Académie et d'un conseil départemental : les écoles sont visitées par des inspecteurs spéciaux de l'instruction primaire.

Il y a trois ordres d'établissements : 1° les facultés de théologie, de médecine, de droit, de lettres, des sciences, et les écoles secondaires de médecine et de pharmacie où se donne l'enseignement supérieur (V. *Facul-*

tés, écoles secondaires); 2° l'Ecole normale supérieure, les lycées et les colléges communaux qui sont des établissement publics, les petits séminaires qui sont des établissements diocésains, enfin les institutions et pensions tenues par des particuliers, où se donne l'enseignement secondaire; 3° les écoles normales primaires, les écoles primaires publiques ou libres, et au-dessous les salles d'asile où se distribue l'enseignement primaire. — Naguère, on comptait plus de 82,000 établissements d'instruction primaire recevant 4,732,000 enfants. La population des lycées et des colléges était de 62,000 élèves.

En dehors des établissements que nous venons d'indiquer, sont de grandes écoles et d'autres institutions d'une nature spéciale, dépendant de divers ministères. Ce sont le *Collége de France*, le *Muséum d'histoire naturelle*, les *Cours de langues orientales* de la Bibliothèque nationale, l'*Ecole des Chartes*, l'*Ecole française d'Athènes*, etc. (Instruction publique); l'*Ecole polytechnique*, l'*Ecole militaire* de Saint-Cyr, le *Prytanée* de la Flèche, l'*Ecole d'application d'artillerie* à Fontainebleau, l'*Ecole de cavalerie* de Saumur, etc. (Guerre); l'*Ecole navale* de Brest, les *Ecoles d'hydrographie*, etc. (Marine); l'*Ecole forestière* de Nancy (Finances); l'*Ecole des ponts et chaussées*, l'*Ecole des Mines*, l'*Ecole centrale des arts et manufactures*, le *Conservatoire des arts et metiers* à Paris, les *Ecoles des arts et métiers* de Châlons-sur-Marne, d'Aix et d'Angers; les *Ecoles des mineurs* de Saint-Etienne et d'Alais (Travaux publics), les *Ecoles vétérinaires* d'Alfort, de Lyon et de Toulouse, etc. (Intérieur); le *Conservatoire de musique et de déclamation*, les *Ecoles des beaux-arts* de Paris et de Rome (Ministère des Beaux-Arts). — Enfin viennent le *Bureau des longitudes* et l'*Observatoire de Paris* et les cinq *Académies* qui composent l'*Institut de France* (V. *Académie*, *Institut*, etc.)

Divisions militaires. Avant 1791, la France était partagée en gouvernements militaires dont nous avons donné plus haut la liste, en la comparant à la division actuelle en départements. Jusqu'en 1870, le territoire fut réparti en 22 *divisions militaires* comprenant autant de *subdivisions* qu'elles avaient de départements. Nous avons conservé cette division, encore curieuse au point de vue historique. Mais la France, qui se réorganise, est aujourd'hui partagée en 18 régions militaires. (Voir le Supplément).

DIVISIONS.	SUBDIVISIONS.	DÉPARTEMENTS.
1re. PARIS	Paris	Seine.
	Versailles	Seine-et-Oise.
	Beauvais	Oise.
	Melun	Seine-et-Marne.
	Troyes	Aube.
	Auxerre	Yonne.
	Orléans	Loiret.
	Chartres	Eure-et-Loir.
2e. ROUEN	Rouen	Seine-Inférieure.
	Evreux	Eure.
	Caen	Calvados.
	Alençon	Orne.
3e. LILLE	Lille	Nord.
	Arras	Pas-de-Calais.
	Amiens	Somme.
4e. CHALONS-SUR-MARNE	Chalons-sur-M.	Marne.
	Laon	Aisne.
	Mézières	Ardennes.
5e. METZ	Metz	Moselle.
	Nancy	Meurthe.
	Verdun	Meuse.
	Epinal	Vosges.
6e. STRASBOURG	Strasbourg	Bas-Rhin.
	Colmar	Haut-Rhin.
7e. BESANÇON	Besançon	Doubs.
	Vesoul	Haute-Saône.
	Chaumont	Haute Marne.
	Dijon	Côte-d'Or.
	Lons-le-Sauln.	Jura.
8e. LYON	Lyon	Rhône.
	Chalon-sur-S.	Saône-et-Loire.
	Bourg	Ain
	Saint-Etienne	Loire.
	Privas	Ardèche.
	Valence	Drôme.
9e MARSEILLE	Marseille	Bouches-du-Rhône.
	Toulon	Var.
	Digne	Basses-Alpes.
	Avignon	Vaucluse.
	Nice	Alpes-Maritimes.
10e. MONTPELLIER	Montpellier	Hérault.
	Nîmes	Gard.
	Mende	Lozère.
	Rodez	Aveyron.
11e. PERPIGNAN	Perpignan	Pyrénées-Orientales.
	Foix	Ariége.
	Carcassonne	Aude.
12e. TOULOUSE	Toulouse	Haute-Garonne.
	Albi	Tarn.
	Cahors	Lot.
	Montauban	Tarn-et-Garonne.
13e. BAYONNE	Bayonne	Basses-Pyrénées.
	Tarbes	Hautes-Pyrénées.
	Auch	Gers.
	Mont-de-Marsan	Landes.
14e. BORDEAUX	Bordeaux	Gironde.
	Agen	Lot-et-Garonne.
	Périgueux	Dordogne.
	Angoulême	Charente.
	La Rochelle	Charente-Inférieure.
15e. NANTES	Nantes	Loire-Inférieure.
	Angers	Maine-et-Loire.
	Napoléon-Vend	Vendée.
	Niort	Deux-Sèvres.
16e. RENNES	Rennes	Ille-et-Vilaine.
	Vannes	Morbihan.
	Brest	Finistère.
	Saint-Brieuc	Côtes-du-Nord.
	Cherbourg	Manche.
	Laval	Mayenne.
17e. BASTIA	Bastia	Corse (arr. de Bastia, Calvi et Corte).
	Ajaccio	Corse (arr. d'Ajaccio et de Sartène).
18e. TOURS	Tours	Indre-et-Loire.
	Poitiers	Vienne.
	Blois	Loir-et-Cher.
	Le Mans	Sarthe.
19e. BOURGES	Bourges	Cher.
	Châteauroux	Indre.
	Moulins	Allier.
	Nevers	Nièvre.
20e. CLERMONT-FERRAND	Clermont	Puy-de-Dôme.
	Aurillac	Cantal.
	Le Puy	Haute-Loire.
21e. LIMOGES	Limoges	Haute-Vienne.
	Guéret	Creuse.
	Tulle	Corrèze.
22e. GRENOBLE	Grenoble	Isère.
	Gap	Hautes-Alpes.
	Chambéry	Savoie.
	Annecy	Haute-Savoie.

L'armée commence à se réorganiser sur de nouvelles bases; nous ne pouvons donner que quelques indications sommaires.

Tout Français capable doit faire partie de l'armée active pendant 5 ans; de la réserve de l'armée active pendant 4 ans; de l'armée territoriale pendant 5 ans; de la réserve de l'armée territoriale pendant 6 ans.

Le territoire est divisé en 18 régions et en subdivisions de régions; il y a donc 18 corps d'armée; chacun de ces corps comprend : 2 divisions d'infanterie, 1 brigade de cavalerie; 1 brigade d'artillerie, et un escadron du train des équipages. Mais on trouve encore, en dehors des bataillons de chasseurs, des régiments d'artillerie, de cavalerie, du génie; puis les garnisons de Paris, de Lyon, et des environs, ajoutent encore à l'irregularité, sans parler des troupes de l'Algérie, qui forment un 19e corps d'armée.

Voici pour le moment, et sans entrer dans les détails, car ils peuvent encore changer d'un instant à l'autre, le tableau des forces régulières de la France :

Infanterie : 144 régiments de ligne à 4 bataillons actifs de 4 compagnies, plus 2 compagnies de dépôt; 30 bataillons de chasseurs à pied à 4 compagnies; 4 régiments de zouaves à 4 bataillons actifs; 3 régiments de tirailleurs algériens à 4 bataillons; 1 légion étrangère à 4 bataillons; 3 bataillons d'infanterie légère d'Afrique; 5 compagnies de fusiliers et pionniers de discipline.

Cavalerie : 12 régiments de cuirassiers; 26 régiments de dragons; 32 régiments de cavalerie légère; 4 régiments de chasseurs d'Afrique; 3 régiments de spahis; 19 escadrons d'éclaireurs, etc.

Artillerie : 19 régiments d'artillerie divisionnaire; 19 régiments d'artillerie de corps, comprenant 437 batteries; 2 régiments d'artillerie pontonniers; 57 compagnies du train d'artillerie, etc.

Génie : 4 régiments de sapeurs-mineurs à 5 bataillons, etc.

Equipages militaires : 20 escadrons du train des équipages militaires.

Gendarmerie : Pour le service départemental elle est divisée en légions et en compagnies : 1 légion pour l'Algérie ; 1 légion de gendarmerie mobile ; la garde républicaine de Paris, etc.

Auprès du ministre de la guerre sont des comités consultatifs de l'état-major, de l'infanterie, de la cavalerie, de l'artillerie, de la gendarmerie, des fortifications et de l'Algérie ; un conseil de santé des armées, des commissions d'hygiène hippique et des travaux publics. — L'administration militaire comprend, en dehors des hommes appelés à combattre, un personnel assez considérable attaché à l'intendance, au service de santé, aux subsistances, à l'habillement et au campement des troupes, etc. On a commencé à introduire des réformes dans l'organisation de ces administrations. Ce n'est pas le lieu de les indiquer.

Le service des places fortes est confié au génie ; il comprend 21 directions. Celui de l'armement des troupes et des places, des poudres, etc., entre dans les attributions de l'artillerie ; il y a 26 directions subordonnées à 11 commandements. — La gendarmerie a pour chefs-lieux de légion par numéros d'ordre : Paris, Chartres, Rouen, Caen, Rennes, Nantes, Tours, Moulins, Niort, Bordeaux, Limoges, Cahors, Toulouse, Carcassonne, Nîmes, Marseille, Bastia, Valence, Lyon, Dijon, Besançon, Nancy (Metz), Arras, (Strasbourg) et Grenoble. Il y a, dans chaque légion, autant de compagnies qu'elle dessert de départements ; sauf pour la 17e légion, celle de la Corse, qui comprend quatre compagnies.

Les principaux établissements dépendant du ministère de la guerre sont l'hôtel des Invalides à Paris, les fonderies de canon de Douai (Strasbourg) et Toulouse, les manufactures d'armes de Châtellerault, Saint-Étienne et Tulle, les parcs de construction pour les équipages militaires de Vernon et de Châtellerault, etc. Pour les écoles : V. FRANCE ; *Instruction publique*

La garde nationale n'existe plus ; mais il y a, dans beaucoup de villes, des compagnies de sapeurs-pompiers formées de citoyens.

Organisation maritime. Le littoral de la France est divisé en 5 *préfectures* ou *arrondissements*, 13 *sous-arrondissements*, 60 *inscriptions* ou *quartiers*. En voici le tableau :

PRÉFECTURES OU ARRONDISSEMENTS.	SOUS-ARRONDISSEMENTS.	INSCRIPTIONS OU QUARTIERS.
CHERBOURG. . .	CHERBOURG. . .	Cherbourg, Caen, la Hogue.
	DUNKERQUE. . .	Dunkerque, Calais, Boulogne, Saint-Valery-sur-Somme.
	LE HAVRE. . .	Le Havre, Dieppe, Rouen, Fécamp, Honfleur.
BREST.	BREST.	Brest, Saint-Brieuc, Paimpol, Morlaix, Quimper.
	SAINT-SERVAN. .	Saint-Malo, Granville. Dinan, Cancale.
LORIENT. . . .	LORIENT. . . .	Lorient, Vannes, Belle-Ile, Auray.
	NANTES.	Le Croisic, Saint-Nazaire, Nantes.
ROCHEFORT. . .	ROCHEFORT. . .	Rochefort, Sables-d'Olonne, Noirmoutiers, la Rochelle, Ile-de-Rhé, Ile d'Oleron, Saintes, Royan.
	BORDEAUX. . .	Bordeaux, Pauillac, Blaye, Libourne, Langon, Teste-de-Buch, Bayonne, Dax, Saint-Jean-de-Luz.
TOULON. . . .	MARSEILLE. . .	Marseille, Port-Vendres, Narbonne, Agde, Cette, Arles, Martigues, la Ciotat.
	MARSEILLE. . .	Toulon, la Seyne, Saint-Tropez.
	NICE.	Antibes, Nice.
	BASTIA.	Bastia.

A la tête de chaque préfecture est un *vice-amiral* ou un *contre-amiral*. Dans chaque sous-arrondissement un *commissaire général ;* dans chaque quartier un *commissaire*, etc. — Les ports militaires de la France sont les mêmes que les cinq chefs-lieux de préfectures maritimes.

Auprès du ministre de la marine sont un conseil d'amirauté, un comité consultatif des colonies, un conseil des travaux de la marine, une commission de perfectionnement pour l'Ecole navale, etc.

Le personnel affecté au service de la flotte, d'après le budget de 1875, était d'environ 30,000 hommes, officiers et équipages. Il y avait, de plus, 4 régiments d'infanterie de 16,000 hommes, le corps d'artillerie de marine de 4,500 hommes, le corps de génie de marine, 5 compagnies de gendarmerie, etc., etc. L'effectif de la flotte, d'après le budget de 1875, était de 7 vaisseaux appareillés blindés et 85 vaisseaux appareillés non blindés ; en tout 92 ; de plus, 19 navires de service, d'essai, d'école, blindés, et 43 navires non blindés ; en tout, 62. La réserve se composait de 31 navires blindés et de 47 navires non blindés. Ainsi, la totalité des bâtiments de guerre n'est que de 232 vaisseaux.

L'administration de la marine, outre les chantiers établis dans les ports militaires, possède les quatre usines d'Indret (machines à vapeur), de Ruelle et Saint-Gervais (fonderies de canons), de La Chaussade, à Guérigny (ancres, câbles, etc.). — L'école navale est établie dans la rade de Brest.

Finances. L'organisation financière est, comme toutes les autres, calquée sur la division départementale. Dans chaque canton, il y a un ou plusieurs percepteurs, dans chaque arrondissement, un receveur particulier, dans chaque département un receveur général ; ce dernier correspond avec le ministre des finances résidant à Paris. — Les agents des contributions indirectes et de quelques autres administrations spéciales, versent, comme les percepteurs, les fonds qu'ils ont reçus dans la caisse des receveurs particuliers. Tous les fonctionnaires de l'ordre financier sont contrôlés par des *inspecteurs des finances* et par la *Cour des comptes* qui siége à Paris.

Le budget de 1875 était évalué à 2 milliards 570 millions de francs pour les dépenses. Les recettes qui s'élèvent à une somme équivalente, sont alimentées par le produit des contributions directes (384 millions), de l'enregistrement et des domaines (619 millions), des forêts (38 millions), des postes (110 millions), des douanes et contributions indirectes (998 millions), etc.

La dette publique est d'un capital nominal d'environ 23 milliards. Les intérêts absorbent 748 millions de francs, non compris le service de l'amortissement et les intérêts de la dette flottante. Les capitaux remboursables s'élevaient, en 1876, à 3,500,000,000, dont 925 millions pour la dette flottante du trésor.

Climat. La France jouit d'un climat tempéré, mais qui n'a pas partout le même caractère. De là la division du territoire en cinq zones d'après certaines conditions atmosphériques : 1° climat du N. E. ou Vosgien, froid, mais sec ; 2° climat Séquanien ou du N. O., froid, humide et brumeux ; 3° climat du S. O. ou Girondin ; 4° climat du S. E. ou Rhodanien ; comme le précédent, il est plus tempéré que les deux premiers ; 5° climat du S. ou Méditerranéen, délimité par une sorte de triangle dont les sommets seraient Viviers, Montpellier et Marseille. La température moyenne est à Dunkerque de + 9° 4, et à Marseille de + 14°08.

Au point de vue agricole, on a partagé la France en quatre zones marquées par la culture en grand de l'olivier, du maïs, de la vigne et du pommier. La première, celle de l'olivier, est limitée au N. par une ligne allant des sources de la Garonne à Die sur la Drôme : la seconde, celle du maïs, par une ligne qui va de l'embouchure de la Gironde au confluent de la Lauter et du Rhin ; la troisième, celle de la vigne, par une ligne tirée de l'embouchure de la Loire à Mézières ; la quatrième, comprend le reste de la France septentrionale. Il est évident, d'ailleurs, que cette division générale du sol ne saurait être bien rigoureuse.

Agriculture. On évaluait, en 1858, la surface des terres arables à 26,189,614 hectares. Les trois cinquièmes environ (15,113,042 hectares) sont occupés par la culture des céréales ; parmi ces dernières, on remarque le froment (110,000,000 hectolitres), le seigle (28 millions en moyenne), l'orge 25 millions), l'avoine (de 70 à 86 millions), le sarrasin (environ 8,500,000 hectolitres). Les départements qui produisent le plus de froment sont : Aisne, Allier, Calvados, Côte-d'Or, Eure, Eure-et-Loir, Gers, Isère, Loire-Inférieure, Lot-et-Garonne, Maine-et-Loire, Manche, Marne, Mayenne, Meuse, Nord, Oise, Pas-de-Calais, Seine-Inférieure, Seine-et-Marne, Seine-et-Oise, Vendée, Yonne, etc. — La pomme de terre est cultivée sur

tout le territoire; elle donne de 100 à 110 millions d'hectolitres. Les légumes secs (haricots, pois, lentilles, etc.) représentent une moyenne annuelle de 5 millions d'hectolitres. La betterave couvre 100,000 hectares Le fournit plus de 90 millions de quintaux métriques, et produit des plantes oléagineuses non textiles (colza, navette, œillette) est de 3 à 4 millions d'hectolitres. et chanvre réclame 176,000 hectares, et le lin seulement 98,000. Le houblon (1,000 hectares) n'est guère cultivé que dans neuf ou dix départements du nord, tandis que le mûrier appartient surtout à la région du sud-est (41,000 hectares environ); l'olivier (121,000 hectares) n'est même cultivé que dans l'extrême Midi. — La vigne, en 1875, couvrait 2,400,000 hectares répartis très-inégalement dans 76 de nos départements : les produits varient singulièrement, suivant les années, sans qu'il soit facile de donner des chiffres approximatifs. L'Hérault, les Deux-Charentes, la Gironde, le Gers, le Gard, Saône-et-Loire, etc., sont les plus féconds. Les forêts occupaient, en 1875, plus de 8 millions d'hectares, c'est-à-dire environ le sixième du territoire. En 1858, il y avait plus de 5 millions d'hectares de prairies naturelles, et 3 millions d'hectares de prairies artificielles. On évalue, de plus, à 3,000,000 hectares la superficie des pâtures, landes et pâtis.

La statistique des animaux domestiques donne les résultats suivants : 3 millions de chevaux, 400,000 ânes et 350,000 mulets. On compte, d'une manière générale, 12,000,000 animaux de race bovine, 30,000,000 bêtes à laine, 5.300,000 porcs, et 1,800,000 chèvres. On évalue à 2,200,000 le nombre des ruches, donnant 8,290,000 kilogrammes de produits. La valeur de la volaille est de plus de 41 millions de francs. Enfin il y aurait en France 2 millions de chiens.

On porte à environ 6 milliards la valeur de la production agricole.

Richesses minérales. — La France possède des mines de combustible que l'on distingue en trois catégories : anthracite (Calvados, Isère, Mayenne, Nord et Sarthe) ; houille (la production, bien qu'insuffisante, a fait de grands progrès) ; lignite (Bouch.-du-Rhône, Isère, Haute-Saône, Vaucluse). Le bitume est exploité dans 9 départements (Haute-Savoie, Saône-et-Loire, Ain, Puy-de-Dôme, Gard, Basses-Alpes, Landes, Allier, Doubs). On trouve des tourbières dans la Somme, le Pas-de-Calais, la Loire-Inférieure, l'Isère, l'Oise, Seine-et-Oise, Aisne, Nord, etc. : la quantité de tourbe extraite représentait 2,958,273 quintaux métriques et une valeur de 3,454.464 francs en 1873. Les mines de fer sont les plus riches et les plus étendues de toutes celles que la France possède : en 1873, elles étaient exploitées dans 42 départements (Meurthe-et-Moselle, Haute-Marne, Cher, Ardèche, etc.), donnaient 25,742,274 quintaux métriques et occupaient près de 10,000 ouvriers. — Il y a quelques mines de galène argentifère et d'alquifoux (Finistère, Gard, Loire, Haute-Loire, Puy-de-Dôme, Isère, etc.); de manganèse (Aude, Hautes-Pyrénées, Saône-et-Loire, Haute-Saône, Vienne); d'antimoine (Cantal, Haute-Loire, Lozère, Puy-de-Dôme); de cuivre (Rhône et Vosges); d'étain (Loire-Inférieure et Morbihan). L'Ille-et-Vilaine, la Charente-Inférieure, la Gironde, le Morbihan, la Loire-Inférieure et les départements du littoral méditerranéen ont des marais salants. Les mines de sel gemme se rencontrent dans la Meurthe-et-Moselle, le Jura, la Haute-Saône et l'Ariége. Les carrières sont au nombre de 24.000 : on rencontre le granit dans les Alpes et les Vosges, en Corse, en Auvergne, en Bourgogne et en Normandie; le porphyre abonde dans les Vosges et dans l'Auvergne; ce dernier pays fournit le basalte et la lave; plus de 40 départements ont des carrières de marbre (Aude, Bouches-du-Rhône, Puy-de-Dôme, Champagne, Aunis, Corse, Ariége, etc.). La pierre lithographique se rencontre dans l'Ain, l'Indre, le Gard, l'Yonne); l'ardoise près d'Angers, à Fumay, etc.; le grès à Fontainebleau, à Etampes, etc. ; la pierre meulière dans la Marne, Seine-et-Marne, Seine-et-Oise, etc.; le silex dans l'Indre, le Cher, la Charente-inférieure, etc. L'argile existe dans 50 départements (Seine-et-Marne, Somme, Nord, Haute-Vienne, Yonne, etc.); la terre à faïence près de Montereau et de Beauvais. La pierre à chaux s'exploite dans près de 50 départements, et la pierre à plâtre dans 38 (Saône-et-Loire, Seine-et-Marne, Seine, Seine-et-Oise, etc.). La France a un millier de sources minérales : celles des deux Bagnères, de Bourbonne-les-Bains, d'Aix-en-Savoie, de Plombières, du Mont-Dore, de Vichy, de Bourbon-l'Archambault, de Forges, de Barèges, de Cauterets, des Eaux-Bonnes, d'Enghien, de Balaruc, de Néris, etc sont les plus connues.

Industrie de la France. — Les industries textiles forment une des branches importantes de la fabrication indigène. La valeur des produits, pour le lin et le chanvre, est d'environ 250 millions de francs, dus au Nord, à la Sarthe, à Maine-et-Loire, à la Seine-Inférieure, etc. L'industrie cotonnière est surtout florissante en Normandie, dans l'Aisne, le Nord, le Pas-de-Calais, les Vosges, etc.; elle donne plus de 630 millions de francs de produits. On a porté à près de 500 millions la valeur créée par le travail de la laine qui se fait notamment dans les Ardennes (Sedan), dans le Nord (Lille), dans la Marne, l'Eure, l'Hérault, etc. La production de la soie, qui est d'une valeur de 110 millions, est la base d'une grande industrie exercée principalement dans le bassin du Rhône (Lyon, Nîmes, etc.); il y a 140.000 métiers, et la valeur totale des produits dépasse 400 millions de francs. La fabrication de la dentelle, concentrée dans une vingtaine de localités (Arras, Alençon, Chantilly, Caen, Bayeux, Mirecourt, le Puy, etc.), occupe 240,000 ouvrières et crée pour 65 millions de produits, c'est-à-dire autant que tous les autres pays ensemble. — Les industries relatives à l'habillement sont la bonneterie (Aube, Somme, Cévennes, Paris, etc.); la ganterie (Paris, Annonay, Grenoble, etc.); vêtements confectionnés (Paris), etc. : en 1851, elles produisaient ensemble plus de 240 millions de francs.

La grande industrie a pour base l'emploi de la houille: la production de celle-ci s'élevait, en 1857, à 79 millions de quintaux métriques (Nord, Loire, Gard, Saône-et-Loire, Pas-de-Calais, etc.): elle a dépassé 158 millions en 1873. Toutefois, l'industrie du fer est la première de celles qui mettent en œuvre les richesses cachées du sol; elle a livré, en 1873, 16,848,000 quintaux métriques de fonte, et, en 1873, 8.189,000 quintaux métriques de fer, et 1,984,000 quintaux métriques d'acier : le Nord, les Ardennes, la Haute-Marne, la Loire, la Nièvre, le Cher, Saône-et-Loire, la Meurthe-et-Moselle, etc., sont au premier rang. — Les autres industries métallurgiques n'ont qu'une importance médiocre : on ne peut guère citer que le cuivre, 270,277 quintaux métriques; le plomb, 236,508 ; le zinc, 405,505. — Les métaux précieux sont eux-mêmes la matière première de plusieurs industries, l'orfévrerie, la bijouterie, etc., qui ont pour centres principaux Paris, Lyon, Bordeaux, Marseille, etc. La fabrication de l'horlogerie a surtout pour siége Besançon, et, dans le Jura, Morez. A Paris, on s'occupe spécialement du montage des pendules.

Il est encore beaucoup d'industries dont nous allons donner une rapide nomenclature : sucre de betterave, plus de 4 millions de quintaux métriques dans la campagne de 1873-74; bière, pour 180 millions; cidre, pour 90 ; alcools, pour 100 millions; — cuirs et peaux (400 millions de francs); produits chimiques (80 millions de francs); matières grasses (90,000,000 fr.); arts céramiques, verres et cristaux (86 millions de francs); os, ivoire, noir animal (6 millions de francs); papeterie et imprimerie (58,400,000 fr. en 1858) ; bois ouvrés, ébénisterie, etc. (85 millions de francs environ). — La grande pêche occupait, en 1872, environ 680 navires montés par 15,000 hommes d'équipage et mesurant 80,000 tonneaux. La valeur totale des produits de la pêche était de 25 millions de francs.

La fabrication du sucre de betterave appartient surtout à l'Aisne, au Nord, à l'Oise, au Pas-de-Calais et à la Somme; celle du cidre à la Normandie et à la Bretagne. A la tête des industries céramiques se placent, pour la faïence et la porcelaine, la Haute-Vienne, la Gironde et le Var; pour la poterie et la briqueterie, la Vienne, la Seine, la Sarthe, le Var et le Puy-de-Dôme; on doit citer encore les établissements de Sèvres (porcelaine), de Saint-Gobain (glaces), de Baccarat, Cirey, Saint-Louis (cristaux), etc. Les papeteries les plus importantes sont dans la Charente, le Pas-de-Calais, Seine-et-Oise, l'Isère, les Vosges, etc. — V. encore *Paris* pour les articles spéciaux appartenant à ce grand centre industriel.

On ne saurait établir, d'une manière certaine, la valeur totale des produits de l'industrie française. La statistique officielle la porte à 4,160,000,000 fr.; en y ajoutant la production de Paris, on aurait environ 5 milliards et 1/2. Toutefois, M. Maurice Block (*Statistique de la France*, in-8°, t. II, p. 223) croit pouvoir donner le chiffre de 11 milliards 121 millions comme plus exact.

Commerce. — On manque de données précises pour évaluer le commerce intérieur d'un pays ; on l'a porté

à 30 ou 40 milliards de francs pour la France. — Le commerce extérieur est plus facile à déterminer, grâce à l'existence des états de douanes. Les importations consistent en soie, coton et laine, sucre, laine en masse, houille, tabac, graines oléagineuses, céréales, bois, peaux brutes, lin, café, indigo, cuivre, bestiaux, etc. Les exportations consistent principalement en produits fabriqués, tandis que les matières premières composent la meilleure partie des articles importés ; elles portent sur les tissus de soie, de coton et de laine, les céréales, la tabletterie et la bimbeloterie, le sucre raffiné, les vins, les peaux ouvrées, la poterie, les cristaux, les tissus de lin et de chanvre, le papier, les ouvrages en métaux, la parfumerie, etc.

Les pays avec lesquels nos relations sont le plus suivies se rangent ainsi par ordre d'importance : Angleterre, États-Unis, Belgique, Zollverein, Italie, Algérie, Espagne, Suisse, Turquie, Hindoustan, Russie, Brésil, Hollande, etc. La valeur du commerce extérieur (importation et exportation réunies) s'élève à 8 milliards de francs environ. — Il s'opère surtout par la voie de mer. Les ports maritimes prennent part, dans la proportion de 70 pour 100, dans le trafic de la France avec les étrangers. Les principaux sont Marseille, le Havre, Bordeaux, Nantes, Rouen, Dunkerque, Boulogne, Calais, Cette, Dieppe, etc. L'effectif de la marine marchande, au 31 décembre 1873, était de 15,559 navires jaugeant 1,068,051 tonnes : sur ce chiffre, il y avait 516 bâtiments à vapeur représentant 185,000 tonneaux.

Viabilité. — Au commerce se rattachent les voies de communication qui facilitent l'échange des produits. En 1875, il y avait 20,771 kil. de chemins de fer exploités sur 28,374 concédés ; le nombre des routes nationales était de 250, ayant 38,262,000 kil. de développement. Les chemins vicinaux, dont la construction et l'entretien sont à la charge des départements ou des communes, avaient une longueur de 220,000 kil. : il restait cependant 317,500 kil. à exécuter pour achever le réseau. Enfin, outre 4,750 kil. de canaux, la France disposait de 8,400 kil. de navigation réelle à l'aide des rivières.

Télégraphie électrique. — En 1873, elle présentait 47,000 kil. de lignes, et 126,000 kil. de fils.

Colonies. — La France, aujourd'hui, n'occupe plus que la troisième ou la quatrième place parmi les puissances coloniales. Les possessions extérieures de l'Angleterre, de la Hollande, et peut-être de l'Espagne, sont plus importantes que les nôtres. En Amérique, la France a successivement perdu l'Acadie et Terre-Neuve, 1713 ; le Canada, 1763 ; la Louisiane, 1803 ; Saint-Domingue, 1795 ; La Dominique, Saint-Vincent, etc., 1763 ; Sainte-Lucie et Tabago, 1814, etc. En Afrique, elle a abandonné les Seychelles et Maurice, 1814, et ses établissements de Madagascar. En Asie, elle a cédé à l'Angleterre, 1763, 200 lieues de la côte de Coromandel, que Dupleix avait conquises (V. tous ces noms).

Les colonies actuelles de la France sont : 1° En ***Afrique***, l'Algérie au N. ; le Sénégal, Gorée et les comptoirs d'Assinie, du Grand-Bassam et de Gabon à l'O. ; la Réunion, Sainte-Marie-de-Madagascar, Mayotte, Nossi-Bé, etc., au S. E. ; enfin Obok, dans la Mer-Rouge ; 2° En ***Asie***, cinq villes de l'Hindoustan (Pondichéry, Karikal, Yanaon, Chandernagor et Mahé), ainsi que la Basse-Cochinchine et le protectorat du roy. de Cambodge ; 3° En ***Amérique***, Saint-Pierre et Miquelon, la Guyane, la Martinique, la Guadeloupe et ses dépendances, la moitié de l'île Saint-Martin ; 4° En ***Océanie***, la Nouvelle-Calédonie, les Marquises et le protectorat de Tahiti, et des archipels Gambier et Pomotou. — L'étendue des possessions extérieures de la France est évaluée (l'Algérie exceptée) à 205,000 kil. carr. environ, et leur population à 2,450,000 âmes. — Pour les détails, v. tous les noms cités.

Histoire. — L'histoire de France continue celle de la Gaule (V. ce mot) : elle commence avec la grande invasion des Barbares, 406 après J. C. Au milieu de populations épuisées par le despotisme romain, s'établissent, sans rencontrer de résistance, les Bourguignons, 413, les Wisigoths, 419, enfin les Francs (V. ce mot), qui seuls constitueront un État durable. La tribu des Saliens l'emporte d'abord, grâce à Clovis (481-511), qui fonde la puissance de la dynastie des Mérovingiens (V. ce mot) : sa conversion au catholicisme, 496, lui assure les sympathies des indigènes, toujours hostiles aux Bourguignons et aux Wisigoths, demeurés ariens. Les Francs s'étendent aussi sur la rive droite du Rhin (conquête de la Thuringe, 530). Bientôt éclate la rivalité des Saliens ou Neustriens, déjà amollis par la civilisation romaine, et des Ripuaires ou Austrasiens (V. ce mot), qui ont conservé la rudesse des mœurs barbares : représentée par deux femmes, Frédégonde et Brunehaut, puis contenue par Clotaire II et par Dagobert I[er], elle se renouvelle sous les ***rois fainéants*** (V. ce mot). La bataille de Testry (687) consacre le triomphe des Austrasiens : la Gaule est une seconde fois conquise par les Germains.

La victoire des Austrasiens entraîne l'avénement d'une nouvelle dynastie. Les premiers Carlovingiens (V. ce mot) ne portent cependant que le titre de ***maires du palais***, jusqu'au moment où Pepin le Bref relègue dans un cloître le dernier des Mérovingiens, 752. La puissance de la maison d'Héristal est portée au comble par Charlemagne (768-814), qui crée un nouvel empire d'Occident, en abattant en Italie la domination des Lombards, en réduisant les Saxons en Germanie, en s'emparant des Marches d'Espagne au midi des Pyrénées. Ses victoires ont mis un terme aux invasions des barbares ; néanmoins, l'État qu'il a fondé ne lui survit pas trente années : l'Empire des Francs Austrasiens se dissout par les rivalités des peuples conquis, Italiens, Germains ou Allemands, Gallo-Romains ou ***Français***. Le traité de Verdun (843) reconnaît l'existence distincte de la France, mais en détachant du cadre de l'ancienne Gaule qu'elle remplace tous les pays situés à l'est de l'Escaut inférieur, de la Meuse supérieure, de la Saône et du Rhône inférieur.

A peine affranchie de la domination germanique, la France se divise, sous l'action de la féodalité (V. ce mot), en une multitude d'États particuliers. A la faveur des invasions des Normands, le sol se hérisse de châteaux forts qui deviennent le siége d'autant de souverainetés locales. A partir de Charles le Chauve, le domaine royal s'amoindrit de plus en plus : les derniers Carlovingiens ne possédaient que la ville de Laon. Ils finirent même par perdre le titre de ***rois***, qui passa aux Capétiens (V. ce mot), issus de Robert le Fort. Toutefois, la féodalité s'est déjà si fortement implantée, que les quatre premiers princes de la nouvelle dynastie (987-1108) jouent un rôle bien moins considérable que certains de leurs vassaux, un comte de Flandre, un duc de Normandie, ou même un comte d'Anjou.

Avec Louis VI l'*Éveillé* ou le ***Gros***, 1108-1137, la royauté se relève ; ses efforts consisteront pendant longtemps à refaire la double unité de gouvernement et de territoire détruite par le système féodal. Plus tard, elle songera encore à reprendre quelques-unes des provinces aliénées par le traité de Verdun. Au XII[e] siècle, elle s'associe aux communes (V. ce mot) qui ont commencé à s'émanciper ; elle exploite les besoins et l'absence des seigneurs, qui se rendent en terre sainte, elle garde l'alliance du clergé. Philippe Auguste (V. ce nom) lui donne un ascendant incontesté en jetant les bases de l'administration monarchique et surtout en appuyant ses prétentions par la possession d'un vaste domaine : il confisque une partie des fiefs de Jean sans Terre, 1204, disperse une coalition féodale à Bouvines, 1214, et assiste, impassible en apparence, à la sanglante guerre des Albigeois dont tous les profits seront pour saint Louis, son petit-fils. Ce dernier consacre toutes les acquisitions de son aïeul, non-seulement par ses victoires de Taillebourg, et de Saintes, 1242, mais encore par ses institutions judiciaires, et par cet admirable esprit d'équité qui fait de lui l'arbitre de l'Europe. Les progrès de la royauté continuent sous Philippe le Bel, 1285-1314, prince violent, mais habile, qui établit les États-généraux, 1302, et paraît ainsi fonder sur l'assentiment de la nation ses projets de politique intérieure et extérieure. A la fin de cette remarquable période, 1108-1328, les Capétiens règnent sur le bassin de la Seine presque entier, et, dans les autres, ils possèdent les principales villes, Orléans sur la Loire, Lyon sur le Rhône et Toulouse sur la Garonne. Dans le même temps, diverses maisons d'origine française ont occupé ou occupent encore les trônes d'Angleterre, de Portugal, de Castille, de Naples, de Hongrie, de Chypre, de Jérusalem et de Constantinople.

La funeste guerre de Cent Ans, 1338-1453, origine de la rivalité qui sépare les peuples de France et d'Angleterre, commence dix ans après l'avénement de la branche chevaleresque des Valois. Sous ces princes, on voit souvent interrompue l'alliance de la royauté et du tiers état (V. ce mot), qui pourtant avait été si utile à l'une et à l'autre. D'abord la noblesse féodale compromet la fortune de la France à Crécy, 1346, et à Poi-

tiers, 1356 : le tiers état qui veut réparer les fautes de l'aristocratie, échoue avec Marcel (V. ce nom), mais est plus heureux avec Charles V, qui prend ses généraux et ses ministres dans la petite noblesse et dans la bourgeoisie. Les mêmes malheurs, dus à la même cause, se renouvellent sous Charles VI et sont aggravés par une affreuse anarchie (V. Armagnacs, Bourguignons) : le tiers état répare encore tout, mais à la condition de prendre, comme sous Charles V, son point d'appui dans la royauté. Ainsi font Jeanne d'Arc, Jacques Cœur et tous les vaillants capitaines de Charles VII (1422-1461). En somme, la guerre de Cent Ans se termine à l'avantage de la politique inaugurée par les premiers Capétiens: le roi y gagne l'établissement de l'armée permanente et de la taille perpétuelle, et la France recouvre une province importante, la Guyenne, dernier fief des rois anglais sur le continent.

Louis XI et madame de Beaujeu (V. ces noms) tournent les armes que Charles VII leur a léguées contre la féodalité apanagée sortie des donations territoriales que les rois, depuis saint Louis, faisaient aux princes de leur sang. Le premier, méchant homme, mais politique avisé, démembre les domaines de Bourgogne, 1477, annule les maisons d'Orléans et de Bourbon et hérite de celle d'Anjou (1480-81). La seconde enlève aux soulèvements de l'aristocratie leur dernier soutien en rattachant la Bretagne à la couronne par le mariage de Charles VIII avec Anne, fille du duc François II, 1491. La noblesse se laisse dès lors entraîner par les rois (V. Charles VIII et Louis XII) dans d'aventureuses expéditions en Italie : elle apprendra insensiblement à obéir dans les camps, en attendant que sous François Ier, elle se façonne au métier de courtisan.

Si les entreprises exécutées par Charles VIII et par Louis XII au delà des Alpes, tendent ainsi à fortifier le pouvoir royal, en revanche elles mettent en danger l'indépendance du territoire. L'Europe, effrayée de succès plus brillants que solides, prend l'habitude de se coaliser contre nous (Ligue de Venise, 1495; sainte Ligue, 1511 ; ligue de Malines, 1513), tandis que les Espagnols s'établissent à demeure dans la péninsule italique, et que la maison d'Autriche atteint, tout d'un coup, une puissance formidable en réunissant à ses domaines propres les possessions de Bourgogne, de Castille et d'Aragon, sans compter la couronne impériale d'Allemagne dévolue à Charles-Quint (V. ce nom) en 1520. Menacée de toutes parts, la France doit, à son tour, prendre en main la défense de l'équilibre européen; de là six luttes redoutables soutenues par François Ier et Henri II (V. ces noms). Les guerres d'Italie, dans lesquelles on s'était, à l'origine, assez imprudemment jeté, sont désormais politiques et nécessaires. Si, en 1559, date à laquelle s'arrête la première phase de la rivalité des maisons de France et d'Autriche, la péninsule italienne est définitivement passée sous la domination espagnole, l'Allemagne est du moins sauvée ; du côté du Rhin, la France a encore des alliés pour le moment où, avec Richelieu, elle renouvellera les hostilités décisives cette fois contre la prépondérance autrichienne. Ajoutons que nos courses au delà des monts nous ont familiarisés avec cette renaissance italienne que résument les noms de Raphaël et de Michel-Ange ; ce dernier a pour contemporains nos plus grands artistes, Pierre Lescot, Germain Pilon et Jean Goujon.

La fin du XVIe siècle est une époque de décadence pour le pouvoir royal comme pour la France sous le règne des trois derniers Valois, 1559-1589. Au milieu des troubles civils et religieux entretenus par les haines des catholiques et des protestants, et par la rivalité des Bourbons et des Guises, la royauté que François Ier se vantait d'avoir mise « hors de page, » s'affaiblit et s'avilit, on retrouve sous Henri III (V. ce nom) les grandes souverainetés féodales et les républiques municipales du moyen âge. Au dehors la France ne compte plus ; elle est devenue un champ de bataille où se combattent, sous les noms des deux partis religieux, Anglais et Allemands d'un côté, et Espagnols de l'autre. Peu s'en est fallu que ces derniers ne l'aient emporté. Cette période déplorable se clôt, du moins, par deux actes, 1598, où l'on retrouve la main de Henri IV : l'édit de Nantes et la paix de Vervins.

Le XVIIe siècle est le siècle français par excellence. Trois grands hommes, Henri IV, Richelieu et Mazarin inaugurent en quelque sorte l'avénement des Bourbons et préparent la grandeur de Louis XIV. Ils s'attachent tous les trois à relever le pouvoir royal, sans lequel l'unité de gouvernement eût été alors impossible. Henri IV frappe dans Biron le chef de l'aristocratie; Richelieu poursuit la même tâche en portant ses coups sur les huguenots, les gouverneurs de provinces, les courtisans; il exile même la mère du roi (V. Marie de Médicis); il crée enfin les intendants des provinces, représentants inflexibles et dévoués de l'autorité centrale, 1635. Mazarin achève l'œuvre commune, après la guerre de la Fronde qui a montré l'impuissance de la noblesse; la monarchie absolue est alors fondée, 1653. Dans le même moment, la France prenait dans les affaires européennes un rôle prépondérant; exécuteur des desseins de Henri IV, Richelieu abaissait la maison d'Autriche en intervenant dans la guerre de Trente Ans, d'abord par la diplomatie, puis par les armes, 1635-1642. A sa mort, 1642, il avait ajouté au territoire national l'Alsace, l'Artois et le Roussillon, dont Mazarin nous assura la possession par les traités de Westphalie, 1648, et des Pyrénées, 1659. Les deux dernières provinces étaient enlevées à l'Espagne, alliée de l'Autriche.

Au moment où le jeune Louis XIV prend en main la direction des affaires, 1661, la France a presque tous les genres de supériorité. Le roi a pour instruments de sa politique Colbert, le législateur de l'industrie, du commerce et de la marine, Louvois, le créateur de l'administration militaire, Turenne, le plus grand homme de guerre de la vieille monarchie, Condé, Vauban et une foule d'autres illustres personnages (V. ces noms). La culture des lettres et des arts relève encore l'éclat d'une cour qui est, suivant l'expression de M. Henri Martin, « l'abrégé de la France. » Au dehors, la diplomatie, habilement dirigée pendant dix ans par un héritier de Mazarin, Lionne (V. ce nom), s'occupe activement de nous assurer la meilleure part de la succession d'Espagne ; on y gagne, du moins, la Flandre française, 1668, et la Franche-Comté, 1678, obtenues, la première après une guerre de courte durée, la seconde après une lutte longue et sanglante dans laquelle la France a tenu tête à la plus grande partie du continent. La paix de Nimègue marque l'apogée du règne de Louis XIV et aussi de l'ancienne monarchie (V. Louis XIV).

La décadence arrive insensiblement. Enivré d'orgueil, le roi ne veut plus de ministres, mais des commis (V. Chamillart, etc.). Il a d'ailleurs fait la faute de révoquer l'édit de Nantes, et a porté ainsi un coup funeste à l'industrie et à la marine. Au dehors, il irrite l'Europe par des réunions de territoires opérées en pleine paix et au mépris des traités. La révolution anglaise de 1688 (V. Guillaume III) donne désormais aux coalitions armées contre la France le concours d'une nation qui leur apportera, outre l'assistance de ses flottes, une unité et une persévérance incroyable dans ses vues. Telle est la cause des échecs de Louis XIV dans les deux guerres que terminent les traités de Ryswick, 1697, et d'Utrecht, 1713 (V. ces mots). La seule compensation qu'il ait eue pour les désastres de la fin de son règne, c'est d'avoir placé sur le trône d'Espagne son petit-fils, Philippe V.

La décadence de la monarchie absolue continue, pendant le XVIIIe siècle, sous les règnes de Louis XV, 1715-1774, et de Louis XVI, 1774-1792. Sortie de la corruption de la Régence (V. ce mot), la royauté perd peu à peu tout son prestige, en subissant après le ministère de Fleury, l'influence des favorites (V. Pompadour, Dubarry) ; elle ne s'inquiète plus de poursuivre son travail d'organisation administrative, préoccupation constante des Capétiens depuis Philippe Auguste : Machault et Choiseul (V. ces noms), qui songent à opérer des réformes, sont disgraciés. A l'extérieur, même abandon de cette politique nationale qui assignait à la France les limites de l'ancienne Gaule. Si l'on excepte la réunion de la Lorraine préparée par Richelieu et par Louis XIV, et celle d'un territoire italien, la Corse, 1768, le gouvernement de Louis XV a négligé tout agrandissement légitime, comme dans les négociations d'Aix-la-Chapelle, 1748. En revanche, il a laissé passer dans les mains des Anglais l'empire de l'Inde que rêvait Dupleix, et le Canada colonisé par Henri IV. Sur le continent, la prépondérance passait à la Prusse qui nous battait à Rosbach, 1757 (V. Louis XV, Frédéric II). L'Angleterre et la Prusse ont seules l'honneur et les profits de la guerre de Sept Ans, 1756-1763.

Tandis que la royauté oublie les devoirs qu'elle s'était imposés naguère, une force nouvelle, celle de l'opinion publique se manifeste par la presse. D'éminents publicistes (on les appelait alors philosophes), Voltaire, Montesquieu, J.-J. Rousseau (V. ces noms), signalent les

abus, réclament des réformes, et indiquent même de plans de constitution. A leur suite viennent les économistes qui recherchent l'origine de la richesse. Ces derniers arrivent un moment au pouvoir avec Turgot, ministre du jeune Louis XVI, 1774. Eloigné par une conspiration de tous ceux qui redoutent ses projets de réformes, Turgot a parmi ses successeurs Necker qui, par d'habiles expédients financiers, permet à la France de soutenir la révolte des colonies américaines contre l'Angleterre, 1778-1783. Néanmoins l'excès de la dette et des dépenses publiques, l'imprévoyance des classes privilégiées et du parlement, enfin l'inertie de la royauté rendent une révolution à peu près inévitable; les Etats-généraux sont convoqués pour le 5 mai 1789.

La nation est appelée alors à réaliser elle-même le double programme tracé par les Capétiens. L'Assemblée constituante, 1789-1791, proclame l'égalité des Français devant la loi, supprime les droits féodaux, et pose les bases de la nouvelle organisation administrative de la France. Défiante à l'égard de la royauté qui, depuis un siècle, a manqué d'initiative, elle ne lui assigne, dans la Constitution de 1791, que la seconde place; de là la lutte du pouvoir exécutif et du pouvoir législatif pendant la session de l'assemblée législative, 1791-1792. Vaincue par l'insurrection du 10 août 1792, la royauté fait place à la république que la Convention (V. ce mot) (22 septembre 1792 — octobre 1795) proclame en prenant séance. Les excès de la multitude pendant le règne de la Terreur (V. ce mot) et le despotisme du Comité du salut public (V. Danton, Robespierre, etc.) amenèrent, par une réaction naturelle, la corruption et la faiblesse de l'époque du Directoire (octobre 1795 — novembre 1799). (V. Barras, Carnot, etc.)

Menacée, au dehors, par la coalition des gouvernements absolus, la France leur avait déclaré la guerre sous l'Assemblée législative (avril 1792). Sauvée par les victoires de Valmy et de Jemmapes (V. Dumouriez), 1792, elle eut, après la condamnation et la mort de Louis XVI, 1793, à repousser une ligue formidable dont l'Angleterre était l'âme (V. Pitt, Carnot, Hoche, Jourdan, Pichegru, etc.). Après avoir imposé à la Prusse et à l'Espagne les traités de Bâle, 1795, la république obtint enfin par la paix de Campo-Formio (V. Moreau, Bonaparte) les frontières naturelles que la monarchie avait désirées, 1797.

Le Consulat, 1799-1804, reprend et améliore l'œuvre de la Révolution. Au dedans il relève, à tous les degrés de la hiérarchie, le rôle du pouvoir exécutif; il s'applique à concilier les partis. Au dehors, il assure à la France les bénéfices du traité de Campo-Formio compromis par les succès de la seconde coalition (V. Souvarof, Moreau, Joubert, Masséna, Brune, etc.), et force l'Autriche à signer la paix de Lunéville, 1801. Malheureusement la paix d'Amiens, 1802, conclue avec l'Angleterre, est bientôt rompue; Bonaparte, de consul devenu empereur, 1804, entreprend contre sa terrible ennemie une lutte dans laquelle il doit succomber. Vainqueur de l'Autriche et de la Prusse, allié de la Russie, Napoléon Ier (V. ce nom) oppose aux Anglais, maîtres de la mer, le blocus continental, 1806. Mais ce système de guerre ne peut réussir qu'à la condition de faire passer la plupart des Etats européens sous la domination ou l'influence immédiate de la France; de là, après les désastres de la campagne de Russie, 1812, une réaction des nations vaincues contre la prépondérance exagérée de l'empire français; Napoléon Ier abdique, et la France rentre, 1814, dans ses frontières de 1792, qui sont encore mutilées après l'héroïque épisode des Cent-Jours, 1815.

Les gouvernements qui se sont succédé depuis la chute de Napoléon Ier semblent s'être proposé de donner à la France une constitution conforme à son génie et, en même temps, de la relever de l'humiliation où elle était tombée en 1815. La Restauration, 1814-1830, commença cette tâche par l'établissement de la Charte qui, bien qu'elle fût octroyée, maintenait intacte l'œuvre de la Constituante et du Consulat. Au dehors, si elle parut dans l'expédition d'Espagne, 1823, obéir aux suggestions de la Sainte-Alliance, elle joua un rôle glorieux en prenant part à l'affranchissement de la Grèce, 1827-1828, et en frappant, malgré l'Angleterre, la piraterie dans Alger, 1830 (V. Louis XVIII, Charles X, Decazes, etc.).

La monarchie issue de la révolution de 1830 (V. Louis-Philippe) réussit mieux en se montrant plus libérale. A l'extérieur, elle fonda l'indépendance de la Belgique (V. ce nom), contint l'influence de l'Autriche en Italie, 1832, favorisa l'installation du régime constitutionnel en Portugal, en Espagne et, au moment de sa chute, à Naples, à Florence, à Turin, comme à Bruxelles. Elle répara aussi par des travaux de fortifications les brèches faites à nos frontières par les traités de 1815. Au dedans elle pratiqua, au milieu des attaques incessantes des partis, le système de gouvernement établi par la Charte et dans les limites mêmes que celle-ci avait tracées.

L'avénement inattendu de la seconde république (24 février 1848) donna pour fondement aux institutions politiques de la France le suffrage universel. Maintenu par une nouvelle assemblée constituante, le suffrage universel éleva à la présidence de la République, le neveu de Napoléon Ier, le prince Louis-Napoléon Bonaparte, 1848, et nomma une assemblée législative dont la majorité se composa d'hommes appartenant à tous les partis monarchiques, 1849. Ces deux pouvoirs de même origine, bien que revêtus d'attributions différentes, ne tardèrent pas à entrer en lutte. Le coup d'Etat du 2 décembre 1851 mit fin à cet antagonisme; enfin la constitution de 1852 prépara le rétablissement du second Empire que le suffrage universel ratifia.

Sous le second Empire, la France a repris une place importante en Europe. Il suffit de rappeler la guerre d'Orient qui a sauvé la Turquie d'une ruine inévitable; l'expédition d'Italie qui a abattu l'influence autrichienne dans la péninsule, 1859; enfin la réunion au territoire national de trois départements formés de Nice et de la Savoie, 1860. Hors d'Europe, l'Algérie, la Syrie, la Chine, la Cochinchine, le Japon et le Mexique ont été témoins de la bravoure de nos soldats. Mais la guerre funeste de 1870-1871 contre l'Allemagne a renversé l'Empire, amené l'invasion, la perte de deux provinces, les désastres de la Commune insurrectionnelle. Enfin, après un long provisoire de 5 ans, une Constitution républicaine vient d'être donnée à la France, 1875.

Formation territoriale de la France. — La constitution de la France moderne a été, en grande partie, l'œuvre des Capétiens. Maîtres, à l'origine, de Paris, Orléans, Etampes, Compiègne et Melun, les rois de cette dynastie s'agrandirent, aux dépens de la féodalité, des princes apanagés et enfin des étrangers. On peut distinguer trois périodes dans le lent travail d'où est sortie la France actuelle.

Dans la première période, qui correspond au règne des Capétiens directs, 987-1328, les accroissements du domaine royal ont lieu par des empiétements successifs sur les vassaux du royaume de France. Il n'y a guère qu'une exception, celle de Lyon, qui relevait de l'Empire, 1312.— (Les noms en *italiques* sont ceux des principales provinces données en apanage et ayant été, par suite, réunies plusieurs fois au domaine.)

Acquisitions.	*Date.*	*Règne.*
Gâtinais.	1068	sous Philippe Ier.
Vexin français. .	1082	—
Vicomté de Bourges.	1100	—
Amiénois. . . . Vermandois. . . *Valois*.	1185	sous Philippe II, Auguste.
Artois.	1191	—
Normandie. . . . Touraine . . . . *Anjou*. . . . . . *Maine*. . . . . . Poitou.	1203-1205	—
Comté d'Auvergne	1209	—
Comté d'Alençon.	1219	—
Vicomtés de Béziers et de Nîmes, Velay, Albigeois, duché de Narbonne. .	1229	sous saint Louis.
Comtés de Blois et de Chartres.	1233	—
Gévaudan. . . .	1255	—
Perche.	1257	—
Comté de Toulouse, Rouergue, etc. . . .	1270	sous Philippe III le Hardi.
Champagne et Brie.	1285	sous Philippe IV le Bel.
Flandre française	1305	—
Angoumois. . . *Marche*.	1308	—
Lyonnais	1312	—

Dans la seconde période, sous la dynastie des Valois, 1328-1589, la couronne reprend surtout les apanages cédés par elle à diverses maisons d'origine royale. A l'ancienne féodalité elle enlèvera le Limousin, 1370, l'Aunis, 1371, la Guyenne, 1453, et la Bretagne, 1491. De plus, elle acquiert le Dauphiné, 1349, la Provence, 1481, et les Trois-Évêchés, 1552, en dehors des limites tracées par le traité de Verdun.

Dauphiné	1349	sous Philippe de Valois.
Limousin	1370	sous Charles V.
Aunis et Saintonge, etc.	1371	—
Guyenne, etc.	1453	sous Charles VII.
Bourgogne	1477	sous Louis XI.
Maine, *Anjou*, Provence	1481	—
Bretagne	1491-1532	sous Charles VIII et François I^{er}.
Valois	1498	sous Louis XII.
Angoumois	1515	sous François I^{er}.
Duché d'Alençon	1527	—
Bourbonnais, *Marche*, *Dauphiné d'Auvergne*, *Forez*	1527	—
Trois Évêchés	1552	sous Henri II.

Dans la troisième période, qui commence avec l'avénement des Bourbons, 1589, si l'on retranche la réunion du patrimoine de Henri IV, opérée par ce prince lui-même, celle du comté d'Auvergne par Louis XIII et du Nivernais par Louis XIV, la France s'est accrue aux dépens des étrangers.

Limousin, Foix, Gascogne, Béarn, Navarre française, etc.	1589	sous Henri IV.
Bresse, Bugey, Gex, etc.	1601	—
Comté d'Auvergne	1605	sous Louis XIII.
Alsace	1648	sous Louis XIV.
Artois, Roussillon	1659	—
Nivernais	1665	—
Flandre franç.	1668	—
Hainaut, Cambrésis, Franche-Comté	1678	—
Lorraine	1766	sous Louis XV
Corse	1768	—
Comtat-Venaissin	1790	sous Louis XVI.
Nice et Savoie	1860	sous Napoléon III.

On trouvera à l'article consacré à chaque province les circonstances qui ont amené sa réunion à la France ; nous n'avons donc pas à les indiquer ici.

DYNASTIES QUI ONT RÉGNÉ SUR LA FRANCE.

I. — MÉROVINGIENS.

(Premiers chefs : Pharamond?, Clodion, 428 ; Mérovée, 448 ; Childéric I^{er}, 456).

Clovis I^{er}, fils de Childéric I^{er}, règne en 481

Les quatre fils de Clovis.	Thierry I^{er}, à Metz	511
	— a un fils, Théodebert I^{er}.	534
	— a un petit-fils, Théodebald	548-555
	Clodomir à *Orléans*	511-524
	Childebert à *Paris*	511-558
	Clotaire I^{er}, à *Soissons*, seul roi depuis 558	511-561
Les quatre fils de Clotaire I^{er}.	Caribert, à *Paris*	561-567
	Gontran en *Bourgogne*	561-593
	Sigebert I^{er} en *Austrasie*	561-575
	— a un fils, Childebert II.	575-596
	a 2 pet.-fils Théodebert II. (*Austrasie*).	596-612
	Thierry II *Bourgogne*.	596-613
	Chilpéric I^{er} en *Neustrie*	561-584

Clotaire II, fils de Chilpéric I^{er} (seul roi depuis 613) 584-628

Dagobert I^{er}, seul roi 628-638

(Après Dagobert I^{er}, l'Austrasie et la Neustrie sont *presque toujours* séparées.)

Austrasie.		*Neustrie.*	
Sigebert II.	638-656	Clovis II.	638-656
Childéric II.	656-673	Clotaire III.	656-670
Dagobert II.	673-679		
Pepin d'Héristal, duc.	679-714	Thierry III.	673-691
		Clovis III.	691
		Childebert III.	695
		Dagobert III.	711
Charles-Martel, duc. et maire du palais de Neustrie, comme Pepin d'Héristal et	715-741	Chilpéric II.	716
		Clotaire IV.	717
		Thierry IV.	720
		Interrègne.	737-741
Ses deux fils. *Carloman, duc.*	741-747	Childéric III.	741-752
Pepin le Bref, duc	741-752		

II. — CARLOVINGIENS.

Pepin le Bref, roi en	752
Charlemagne (avec Carloman jusqu'en 771)	768
Louis I^{er} le Débonnaire	814
Charles I^{er} le Chauve	840
Louis II le Bègue	877
Louis III et Carloman	879
Charles II le Gros	884
Eudes, *Capétien*	887
Charles III le Simple	898
Robert I^{er}, *Capétien*	922
Raoul, *Capétien*, gendre de Robert I^{er}	923
Louis IV d'Outremer	936
Lothaire	954
Louis V le Fainéant	986

III. — CAPÉTIENS.

Capétiens directs (987-1328).

Hugues Capet, roi en	987
Robert II	996
Henri I^{er}	1031
Philippe I^{er}	1060
Louis VI le Gros	1108
Louis VII le Jeune	1137
Philippe II Auguste	1180
Louis VIII le Lion	1223
Louis IX (saint Louis)	1226
Philippe III le Hardi	1270
Philippe IV le Bel	1285
Louis X le Hutin	1314
Jean I^{er} (fils posthume de Louis X)	1316
Philippe V le Long	1316
Charles IV le Bel	1322

Branche des Valois (1328-1498).

Philippe VI de Valois	1328
Jean II le Bon	1350
Charles V le Sage	1364
Charles VI	1380
Charles VII, le Bien servi	1422
Louis XI	1461
Charles VIII	1483

Branche de Valois-Orléans (1498-1515).

Louis XII	1498

Branche de Valois-Orléans-Angoulême (1515-1589).

François I^{er}	1515
Henri II	1547
François II	1559
Charles IX	1560
Henri III	1574

Branche des Bourbons (1589-1792).

Henri IV	1589
Louis XIII	1610
Louis XIV, le Grand	1643
Louis XV	1715
Louis XVI	1774-1792

Révolution.

Louis XVII (roi nominal)	1793-1795
République. Convention	1792-1795
République. Directoire	1795-1799
République. Consulat	1799-1804
Napoléon I^{er} (BONAPARTE), empereur	1804-1814
Louis XVIII, roi (de nom depuis 1795) de fait	1814-1815
Napoléon I^{er} de nouveau (les Cent Jours)	1815
Napoléon II, proclamé	1815

Époque contemporaine.

Louis XVIII (seconde Restauration)	1815-1824
Charles X	1824-1830
Louis-Philippe (branche d'Orléans)	1830-1848
Seconde République	1848-1852
Napoléon III, neveu de Napoléon I^{er}	1852-1870
République, 4 septembre 1870	1870

France, *Francia*. On a désigné par ce nom : 1° les divers pays habités par les Francs, tant en deçà qu'au delà du Rhin ; 2° la France actuelle à partir du traité de Verdun, qui en détacha de l'empire carlovingien la plus grande partie ; 3° le domaine primitif des Capétiens ou duché de France (V. ci-dessous) ; 4° un petit pays situé au N. de Paris et comprenant Saint-Denis avec les paroisses des environs.

France (Duché de), domaine primitif des Capétiens, comprenant le pays situé entre la Loire et la Seine, à l'E. de la Normandie et de la Bretagne, à l'O. de la Bourgogne et de la Champagne. Il renfermait, outre l'Ile-de-France (V. ce nom), les comtés de Paris et d'Orléans, le Maine, l'Anjou, la Touraine, le Blaisois, le Chartrain et le S. O. de la Picardie (Beauvaisis et partie de l'Amiénois).

France (Ile-de-), province et gouvernement de l'ancienne France. V. Ile-de-France.

France (Ile de). V. Maurice (Ile).

France (Nouvelle-), nom donné d'abord au *Canada.*

France équinoxiale, nom donné, au XVII^e s., à la *Guyane française.*

France orientale. V. Franconie et Austrasie.

Francesca (Pierre **Borghèse** della), peintre, né à Borgo-San-Sepolcro (Toscane) vers 1398. Il entendit mieux que ses contemporains les effets de lumière, et posa le premier les règles de la perspective. Ses fresques ont presque toutes disparu. Frappé de cécité vers 1458, il mourut vers 1484.

Franceschetti (Dominique-César), général corse, né à Bastia en 1770. En 1805, à la tête d'une compagnie franche, il passa au service de Murat, dont il partagea la fortune jusqu'à la déroute de Tolentino, 3 mai 1815. Retiré à Vescovato (Corse), il y reçut son ancien maître et se décida à le suivre dans sa tentative sur le royaume de Naples. Après la déroute du Pizzo, Franceschetti se jeta dans les montagnes ; forcé de se rendre, il fut épargné par Ferdinand I^er. Il mourut en 1835. — On a de lui : *Mémoires sur les événements qui ont précédé la mort de Joachim I^er*, 1826, in-8°.

Franceschini (Baldassare), peintre de l'école florentine, né à Volterra, 1611-1689, élève de M. Rosselli, entendait bien l'art de la composition dans la peinture monumentale. Ses plus belles fresques sont à Florence, à Volterra, etc.

Franceschini (Marc-Antoine), peintre, né à Bologne en 1648. Élève du Cignani, il l'imita au point qu'on ne saurait, dans ses premières œuvres, le distinguer du maître. Devenu l'un des plus remarquables peintres à fresque, il décora la grande voûte du conseil public de Gênes d'une peinture regardée comme son chef-d'œuvre, et détruite par un incendie en 1777. Ses plus belles compositions sont actuellement les fresques de l'église du *Corpus Domini* de Bologne. Il mourut en 1728.

Franc-fief (Droit de), taxe payée par un roturier lorsqu'il acquérait un fief ; à partir de Charles V, il ne fut dû qu'au roi seul.

Francfort, ville de l'Amérique du Nord, capitale de l'État de Kentucky, à 880 kil. O. de Washington, sur la rive gauche du Kentucky. Bâtie sur un plan régulier, elle a 4,000 hab.

Francfort-sur-le-Mein, en latin *Francofortum* ou *Francofordia*, en allemand *Frankfurt-am-Mein*, ville de Prusse (1866). Elle est située sur la rive droite du Mein, province de Hesse-Nassau, par 50°6′43″ lat. N. et 6°21′ long. E. Les rues neuves sont larges et tirées au cordeau ; mais les anciens quartiers, avec leurs voies étroites et tortueuses, des beffrois et des portes pittoresques, conservent à la cité son caractère du moyen âge. On remarque le marché aux chevaux et la place d'armes, les promenades tracées sur l'emplacement des anciennes fortifications et le nouveau quai de *Belle-Vue* (*Schöne-Aussicht*). Les monuments sont : la cathédrale, œuvre de Louis le Germanique ; la tour appelée *Pfarrthurm* (Tour de la Paroisse), haute de 87 mètres ; le *Römer* ou hôtel de ville, où étaient élus les empereurs d'Allemagne : on y conserve la bulle d'Or de Charles IV, etc. On peut citer encore le *Saalhof*, ancienne résidence de Louis le Débonnaire ; le palais de Tour-et-Taxis, où la Diète germanique tenait ses séances ; la Bibliothèque publique ; l'église Saint-Paul, où le parlement de Francfort siégea en 1848 et 1849 ; la vieille Bourse ou *Braunfels;* la nouvelle Bourse ; un pont de 14 arches, long de 317 mètres et orné d'une statue de Charlemagne, etc. Il y a deux gymnases, l'un pour les protestants et l'autre pour les catholiques, une école de médecine et de chirurgie, une école des beaux-arts, et des écoles d'arts et métiers. On y trouve aussi plusieurs collections scientifiques et divers musées. — Francfort, dont le nom signifie *gué des Francs* (Frankenfurt), serait l'un des points par lesquels les Germains auraient passé en Gaule. Charlemagne y battit les Saxons au faubourg de la rive gauche, appelé depuis lors *Sachsenhausen*. Louis le Débonnaire y bâtit le Saalhof, et ses successeurs jusqu'à Charles le Gros y résidèrent. Proclamée ville du couronnement des empereurs par la bulle d'Or, 1356, elle fut l'une des premières cités qui embrassèrent la Réforme. Lors de la formation de la confédération du Rhin, Francfort devint la capitale d'un grand-duché donné par Napoléon au prince de Dalberg et comprenant encore Aschaffenbourg, Fulde et Hanau, 1806. Le congrès de Vienne, en 1815, en fit la capitale de la Confédération germanique. — L'État de Francfort-sur-le-Mein a été jusqu'en 1866 une république ou *ville libre* d'une population de 87,500 âmes, dont 78,900 pour la capitale. Le territoire, limité par les duchés de Nassau et de Hesse-Darmstadt et par la Hesse Électorale, avait une superficie de 48,470 hectares et renfermait, outre la ville, 3 bourgs et 9 villages. La république de Francfort, brutalement traitée par les Prussiens en 1866, a été annexée à la Prusse. La ville, avec les communes limitrophes, a 109,000 hab., presque tous luthériens. Francfort fabrique des tissus de soie, de laine, de coton et de lin, des cartes à jouer, des caractères d'impression, de la faïence, du tabac, etc. Principal entrepôt du commerce allemand, elle attire à ses foires de Pâques et de septembre beaucoup d'étrangers. La population est divisée en quatre classes : nobles, docteurs ou lettrés, bourgeois, paysans. Le pouvoir exécutif appartenait, jusqu'en 1866, à un sénat que présidaient deux bourgmestres annuels ; un corps législatif discutait et votait les lois ; il contrôlait l'administration : une municipalité répartissait l'impôt. — Francfort est la patrie de Gœthe et de la famille Rothschild. Traité de 1871.

Francfort-sur-l'Oder, ville du Brandebourg (Prusse), chef-lieu de la régence de son nom, à 80 kil. S. E. de Berlin, par 52°22′8″ lat. N. et 12°13′ long. E., renferme 45,000 hab., dont 2,300 militaires. Elle possédait une université, fondée en 1506, et transférée à Berlin en 1810. On y remarque un monument destiné à rappeler le dévouement du duc Léopold de Brunswick, lors de l'inondation de l'Oder en 1786. Francfort a trois grandes foires annuelles ; on y vend des toiles et des soieries, et, de plus, de la pelleterie, du maroquin, de la bonneterie, du tabac et de la graine de lin. Le commerce est favorisé encore par l'Oder et par plusieurs canaux. Prise plusieurs fois au moyen âge, cette ville fut encore assiégée pendant les guerres de Trente Ans et de Sept Ans : les Français l'emportèrent en 1806. La régence de Francfort-sur-l'Oder a 2,064,466 hectares.

Franche-Comté ou Comté de Bourgogne, *Burgundiæ Comitatus* ou *Liber Comitatus*, province de l'ancienne France, bornée au N. par la Lorraine, à l'E. par le Sundgau, la principauté de Montbéliard et la Suisse, à l'O. par le Bassigny champenois et la Bourgogne, au S. par la Bresse, le Bugey et le pays de Gex. Divisée en bailliages d'*amont* (Vesoul), du *milieu* (Dôle), d'*aval* (Salins) et de *Besançon*, elle avait 120 kil. en longueur et 200 en largeur. Siége d'un grand gouvernement militaire, elle formait le ressort du parlement de Besançon et les diocèses de Besançon (archevêché) et de Saint-Claude (évêché). Besançon était encore le chef-lieu de la généralité du même nom et le siége d'une université. Réunie à la principauté de Montbéliard, la Franche-Comté a constitué les trois départements du Jura, du Doubs et de la Haute-Saône. — L'orographie de ce pays est marquée, au N., par les Vosges méridionales, et, à l'E., par le Jura, dont les sommets principaux sont : la *Landoz*, 1,426 mèt. ; le *Mont-d'Or*, 1,462 mèt. ; la *Dent-de-Vaulion*, 1,493 mèt. ; le *Suchet*, 1,569 mèt. Les principaux cours d'eau sont : l'Ain supérieur grossi de la Bienne ; la Saône, qui reçoit le Drugeon, l'Oignon et le Doubs : dans ce dernier se rendent le Dessoubre, la Loue et le Derain. Le sol est très-accidenté et les différences climatériques y sont très-grandes. On y exploite des mines de fer, des salines, des carrières de marbre, des tourbières, etc. Les vignobles représentent 40,000 hectares : ceux d'Arbois, de Salins, etc., sont renommés. L'élève du gros bétail, la fabrication des fromages et l'éducation des abeilles, occupent aussi les habitants. Le travail du fer et du cuivre, l'horlogerie, la papeterie, la tannerie, la distillerie, la filature et la confection des tissus, l'huilerie, la faïencerie, etc., sont les principales branches de l'industrie locale.

Histoire. — Habitée par les *Séquanes*, confédération rivale des Eduens, cette contrée avait pour capitale *Vesontio* (Besançon), au I^er siècle av. J. C. Les Séquanes, ayant invoqué l'appui des Suèves contre les Eduens, se donnèrent des maîtres dont ils ne furent délivrés que par César, qui, à son tour, les asservit au joug des Romains. Sous l'Empire, le pays reçut le nom de *Maxima Sequanorum*. Après l'invasion des Barbares, il devint le

tot des Bourguignons, 413, dont il partagea les destinées jusqu'au traité de Verdun, 843. A partir de ce moment, il fit partie de la Lotharingie, puis de la Bourgogne cisjurane et du royaume d'Arles, et enfin, 1033, de l'empire germanique. Au xe siècle, il prenait cependant une sorte d'existence nationale sous des *comtes*, qui arrivèrent à une véritable indépendance. Une première dynastie, celle d'Otte Guillaume, 995, gouverna jusqu'au xiie siècle; alors, elle porta ses droits à la maison de Souabe, par le mariage de Béatrix, fille de Renaud III, avec l'empereur Frédéric Barberousse, 1156. La petite-fille de ces derniers transmit la Franche-Comté à la famille de Méranie qui, par un troisième mariage, la fit passer à la dynastie capétienne, 1315; celle-ci ne la garda pas longtemps : la fille aînée de Philippe V, *le Long*, l'apporta en dot à Eudes IV, de la première maison des ducs de Bourgogne, et la seconde fille du même prince, qui en hérita de Philippe de Rouvre, 1361, à la maison de Flandre. Enfin le mariage de Marguerite, fille de Louis de Male, avec Philippe le Hardi, amena la cession de la Franche-Comté à la seconde maison de Bourgogne. Occupée par Louis XI à la mort de Charles le Téméraire, 1477, cette province fut restituée, au traité de Senlis, par Charles VIII à Maximilien d'Autriche, qui la transmit à Philippe le Beau, né de son union avec Marie de Bourgogne ; dès lors, la Franche-Comté fut possédée par Charles-Quint et ses descendants. Pourvue de larges *franchises* qui lui valurent son nom, et protégée par un traité de neutralité qui dura de 1521 à 1635, elle fut envahie en 1636 par Richelieu, en 1668 et en 1674 par Louis XIV. Cédée par le traité de Nimègue, 1678, elle donna à la France une frontière naturelle vers la Suisse et une population de goûts militaires et de qualités solides. Si la noblesse parut répugner à cette annexion, le peuple l'accepta volontiers : avant 1789, il nous fournissait le huitième de nos troupes. — La Franche-Comté nous a donné Moncey, Pichegru, Lecourbe, Cuvier, Jouffroy, Suard, Droz, Nodier, Rouget de l'Isle, etc.

Francheville ou **Franequeville** (Pierre de), sculpteur, né à Cambrai en 1548 ou en 1554, est aussi connu sous le nom de *Francavilla*, qu'il porta en Italie où il se rendit en 1574. Élève de Jean de Bologne, il a exécuté divers travaux à Gênes, à Florence et à Pise. Rappelé en France par Henri IV, il fit le groupe du *Temps enlevant la Vérité* pour le jardin des Tuileries, les personnages et les bas-reliefs qui décoraient la première statue de Henri IV sur le Pont-Neuf. On a encore de lui *Goliath*, qui est au Louvre, etc. Il mourut vers 1615, d'autres disent en 1630.

Francheville (Joseph **du Fresne** de), littérateur, né à Dourlens en 1704. Appelé par Frédéric II à Berlin, il fit partie de l'Académie de cette ville et mourut en 1781. — On a de lui : *Histoire des finances*, in-4°, inachevée ; *Les premières expéditions de Charlemagne*, roman ; *Bombyx ou le Ver à soie*, poëme en six livres, in-8°. La première édition du *Siècle de Louis XIV*, par Voltaire, parut sous le nom de Francheville.

Franchise. Ce mot a eu plusieurs sens : 1° il s'appliqua à tout domaine rural possédé par un Franc, et alors il fut synonyme d'*alleu ;* 2° il désigna certains territoires gratifiés de privilèges particuliers, notamment autour des villes, comme la *banlieue* de Paris; 3° il signifia les libertés et prérogatives octroyées à des corporations, à des villes, etc., aussi bien que les immunités accordées à des individus. — Toutes franchises disparurent en 1789.

Franchise ou **Francie,** nom imposé à Arras par Louis XI, de 1477 à 1483, en punition de la fidélité des habitants à Marie de Bourgogne.

Francia (Jozé-Gaspard-Rodrigo, dit le docteur), dictateur du Paraguay, né à l'Assomption en 1756, était peut-être d'origine française. Docteur en théologie, puis avocat, il devint, en 1811, secrétaire de la junte qui remplaça le gouvernement espagnol. Nommé successivement consul avec un collègue, puis seul, dictateur pour trois ans, et, en 1817, dictateur à vie, il établit au Paraguay un despotisme qui s'appuyait, au dedans, sur une police vraiment inquisitoriale, et, au dehors, sur un isolement absolu à l'égard des étrangers. Administrateur unique du pays et même de chaque commune, il réussit, du moins, à donner quelque impulsion à l'agriculture et à l'industrie. Francia croyait imiter Napoléon Ier; il ressemblait plutôt à Louis XI, dont il avait les sombres défiances. Il mourut en 1840.

Francia (François Raibolini, dit le), peintre, né en 1450 à Bologne, fut d'abord orfévre et graveur. Comparé par Raphaël au Pérugin et à Jean Bellini, il a fait des madones qu'admirait ce grand artiste. Son tableau de *Saint Sébastien* a longtemps servi de modèle à l'école de Bologne. Le Louvre possède de lui un *Jésus descendu de la croix et déposé sur les genoux de sa mère.* Il mourut en 1533. — Son fils, Jacques, mort en 1557, imita sa manière au point qu'on ne saurait facilement distinguer les œuvres de ces deux artistes.

Franciabigio (Marc-Antoine), peintre de l'école florentine, né en 1483, fut lié avec Andrea del Sarto, qu'il imita. Chargé de décorer le cloître de l'Annunziata, il y peignit le *Mariage de la Vierge*, composition que, dans un moment d'irritation, il dégrada lui-même, et qui est restée mutilée. Il mourut en 1524. Il y a beaucoup de ses tableaux et de ses fresques à Florence.

Franciade, nom donné à Saint-Denis (Seine), en 1793.

Francine ou **Francini**, dit *Franchine*, ingénieur italien, né à Florence, 1570, fut amené en France par Marie de Médicis; c'est lui qui embellit Saint-Germain de ces effets d'eau que la France ignorait encore. Il transmit sa charge à sa famille.

Francine (Jean-Nicolas de), son fils, a construit l'aqueduc d'Arcueil.

Francine-Grandmaison (Pierre de), fils du précédent, est le principal inventeur des fameux jets d'eau de Versailles, et surtout de la *grotte de Téthys*. — Ses descendants occupèrent les mêmes fonctions d'*intendant des eaux* jusqu'au milieu du xviiie siècle.

Francion ou **Francus,** fils prétendu d'Hector, qui, selon d'anciens chroniqueurs, serait venu s'établir en Gaule après la prise de Troie, et aurait fondé la nation française. Ce personnage fabuleux est le héros de *la Franciade* de Ronsard.

Francis (Philippe), publiciste anglais, né à Dublin en 1740. Employé (1756-1772) dans l'administration de la métropole, et (1773-1780) dans celle de l'Inde, il siégea, à diverses reprises, au Parlement de 1784 à 1807. Il mourut en 1818. On lui attribua, en 1816, les fameuses *Lettres de Junius*. (V. Junius.)

Franciscains, nom d'un ordre religieux fondé, 1208, par saint François d'Assise (V. ce nom), approuvé par Innocent III en 1210, et par Honorius III en 1223. On les nomma aussi *Frères mineurs*, parce qu'ils se regardaient comme inférieurs aux autres ordres, et *Cordeliers*, à cause de la corde qui leur ceignait les reins. Voués à une pauvreté absolue, les Franciscains se distinguèrent encore par le talent de la prédication et par le savoir. Rivaux des Dominicains, ils leur opposèrent saint Bonaventure, Duns Scott, Roger Bacon, etc : la querelle des *Scotistes* et des *Thomistes* partagea l'Université de Paris au moyen âge. — Les Franciscains ayant, par dérogation à leur règle, acquis d'immenses richesses, se relâchèrent ; de là vinrent plusieurs réformes. Au commencement du xve s., saint Bernardin de Sienne établit les *Frères mineurs de l'observance,* dont le concile de Constance approuva la règle, 1415. En 1484, l'Espagne créa les *Recogidos* (réformés) dont on fit en France *récollets;* enfin, en 1525, Matteo Baschi, en Italie, institua les *capucins*. — Dès 1212, les femmes avaient été admises dans l'institut des Franciscains sous le nom de *Clarisses* (V. ce nom) ou de *Pauvres femmes :* elles se divisèrent aussi en plusieurs congrégations parmi lesquelles est celle des *Capucines*. — Enfin, l'ordre de Saint-François comprenait encore des séculiers, hommes ou femmes, formant ce qu'on appelait le *Tiers-Ordre,* qui datait de 1221. La congrégation régulière de *Picpus*, installée à Paris, faubourg Saint-Antoine, en sortit. — Les Franciscains subsistent encore dans plusieurs contrées de l'Europe et du Nouveau Monde : à Jérusalem, ils ont la garde des Lieux-Saints. (V. Saint François d'Assise.)

Francisco (San-), v. de l'Etat de Californie (Etats-Unis), sur la magnifique baie de son nom, au fond de laquelle débouchent le Sacramento et le San-Joaquin, par 37° 48′ 30″ lat. N. et 124° 48′ 26″ long. O. La pop. est de 100,000 hab. Assemblage de tentes, de cabanes et de maisons en bois, en fer, en fonte et en brique, la ville renferme des théâtres, des églises, une bourse, etc. On y trouve des chantiers de construction, des fonderies, des ateliers de machines, des usines de toute espèce. L'étendue, la sûreté et la salubrité de la baie ont donné à San-Francisco, en quelques années, une importance commerciale de premier ordre. On en tire des métaux précieux, des céréales, des cuirs, des bois; on y importe des vins, de la houille et des objets manufacturés de tout genre.

Francisco (San-), fleuve du Brésil, naît dans la Serra Tamandua (Minas-Geraës), et se dirige, du S. au N., jusqu'à Joazeira, où il tourne à l'E., séparant les provinces de Pernambouc et d'Alagoas. Sujet à des débordements périodiques, il présente des cascades qui interrompent la navigation pendant 106 kil. Son cours est de 1,500 kil. — Il y a un petit fleuve du même nom dans la province de Sainte-Catherine (Brésil).

Francisco (San-), île, ville et baie de la province de Sainte-Catherine (Brésil). L'île, boisée et montueuse, a 25 kil. de long et 8 de large. La ville s'occupe de la construction des navires. La baie est défendue par plusieurs forts.

Francisque, arme des Francs. C'était une hache à deux tranchants dont le fer était épais, et le manche en bois et très-court. Ils la lançaient de loin contre l'ennemi.

Franck, famille de peintres flamands du XVI^e et du XVII^e s., originaires d'Hérenthals (Campine). Nicolas eut trois fils qui ont été élèves de Franc-Flore (V. *Floris*) : Jérôme fut peintre de Henri III, roi de France, et excella dans le portrait; Ambroise, dit *le Vieux* (1540-1619), surpassa ses deux frères; François, dit *le Vieux* (1544-1616), a laissé des tableaux conservés en Belgique, à Dresde et à Vienne. — Le dernier eut deux fils : *Sébastien* (1575-1636) a réussi dans la peinture des batailles et le paysage; François le Jeune (1580-1642) est l'auteur du *Christ entre les deux larrons*, et de *Laban cherchant ses idoles*, que possède le Louvre. On cite encore Jean-Baptiste (1600-1653) et Constantin Franck (1660-1708). — Ces peintres ont une couleur brillante, une exécution soignée, des contours naïfs, mais une entente médiocre du clair-obscur, pas assez d'harmonie, etc.

Francke. V. Franke.

Franc-Lyonnais, ancien petit pays du Lyonnais (dans l'arrond. actuel de Lyon). Les habitants, moyennant le payement de 3,000 livres tous les 8 ans, étaient exempts de toutes redevances.

Franco (Baptiste), dit le *Semolei*, peintre et graveur italien, né à Venise (1438-1501), a laissé des travaux fort nombreux ; le Louvre a de lui cinq dessins à la plume.

Franco (Nicolas), poëte satirique, né à Bénévent en 1505. Brouillé avec l'Arétin, il se réfugia (1539) à Casal, où il publia contre lui un grand nombre de sonnets. Il vécut ensuite à Rome sous les règnes de Paul IV et de Pie IV; mais Pie V, contre lequel il avait dirigé une épigramme latine, le fit pendre en 1569.

Franco (Pierre), chirurgien, né près de Sisteron, vécut en Suisse au XVI^e s. Il inventa ou décrivit le premier la taille. On a de lui : *Traité des hernies*, 1561.

Franco Barreto (Jean), littérateur portugais, né à Lisbonne en 1600, mourut après 1669. On a de lui une traduction de l'*Enéide* en portugais, 1664-1670; *Orthographe de la langue portugaise*, 1670; *Cyparisso*, 1651, poëme; une édition du *Camoëns*, 1669, etc.

Francœur, nom de deux intendants de la musique du roi. François, né à Paris (1698-1787), exerça cette charge sous Louis XV. — Louis-Joseph, né aussi à Paris (1738-1804), et neveu de François, l'obtint sous Louis XVI. Outre des opéras, etc., il a laissé un traité d'instrumentation intitulé : *Diapason des instruments à vent.*

Francœur (Louis-Benjamin), géomètre, fils de Louis-Joseph Francœur, né à Paris en 1773. Elève de l'Ecole polytechnique en 1795, il y devint répétiteur en 1798. Il était, en 1815, examinateur des aspirants à la même école, professeur au Lycée Charlemagne et à la Faculté des sciences ; son amitié pour Carnot proscrit lui fit perdre les deux premiers emplois. Il s'occupa dès lors de composer et de revoir un grand nombre de traités élémentaires de mathématiques dans lesquels le mérite de l'exposition se joint à celui de l'exactitude. Admis, en 1842, à l'Académie des sciences, il mourut en 1849. — On cite de lui : *Traité de mécanique; Cours de mathématiques; Eléments de statique; Astronomie pratique; Eléments de technologie; Arithmétique appliquée à la banque, au commerce, à l'industrie*, etc.

François d'Assise (Saint), fondateur de l'ordre des Franciscains, né en 1182 à Assise en Ombrie. Fils d'un riche commerçant, il renonça à toute espèce de fortune, à l'âge de 26 ans. En 1208, il fonda l'ordre des Frères mineurs (V. Franciscains), dont les membres s'engageaient à ne vivre que d'aumônes : il obtint l'approbation d'Innocent III, en 1210, et du concile de Latran en 1215. Les femmes furent admises dans l'institut des Clarisses (1212), ainsi nommé de la première supérieure, sainte Claire, mais dirigé également par saint François d'Assise. Il y ajouta, en 1221, le *tiers ordre* pour les séculiers, hommes ou femmes, qui voudraient vivre d'après les maximes adoptées pour les frères mineurs. En 1219, il fit un voyage en Terre Sainte, où, depuis ce temps, le tombeau de J. C. n'a pas cessé d'être gardé par les Franciscains. Après son retour, il eut la vision si connue dans laquelle son corps reçut l'empreinte des stigmates de Jésus crucifié. Il mourut en 1226. Canonisé en 1229, il est honoré le 4 octobre. L'édition la plus correcte de ses œuvres (sermons, lettres, paraboles, poésies italiennes, etc.) est celle de Paris, in-fol., 1641.

François (Religieuses de Saint-). V. Franciscains.

François (Tiers-Ordre de Saint-). V. Franciscains.

François de Paule (Saint), fondateur de l'ordre des Minimes, né à Paule (Calabre) en 1416. Ami de la vie contemplative, il vit se former autour de lui une congrégation que Sixte IV nomma *Ermites de saint François d'Assise* (1474), et Alexandre VI, sur la demande du fondateur, *Frères minimes*. Appelé par Louis XI, qui attendait de lui sa guérison, 1483, saint François de Paule se rendit en France, où il établit plusieurs monastères de sa règle, et mourut en 1507. — Canonisé par Léon X en 1519, il est honoré le 2 avril.

François-Xavier (Saint), apôtre des Indes et du Japon, né au château de Xavier (Navarre), en 1506. Reçu maître de philosophie à l'Université de Paris en 1530, il s'engagea, à Montmartre, dans l'institut fondé par son compatriote, Ignace de Loyola, 1534. Après avoir prêché quelque temps à Bologne, il se rendit à Lisbonne, où il s'embarqua pour les Indes, 1541. De Goa, où il commença sa prédication, il alla à Ceylan, à Méliapour, à Malacca, et partit pour le Japon, 1549; il dut lutter, pendant deux ans et demi, contre les bonzes, mais, en revenant à Goa, il laissait à ses successeurs un terrain bien préparé, 1551. Il allait pénétrer en Chine, quand une fièvre l'emporta, dans l'île de San-chan, à l'entrée de cet empire, 1552. — Béatifié en 1619, canonisé en 1622, il est honoré le 3 décembre. On a de lui des *Opuscules*, un *Catéchisme* et des *Lettres* qui ont été traduites en français (2 vol. in-8°, 1854).

François de Sales (Saint), évêque de Genève et écrivain français, né, en 1567, au château de Sales, près d'Annecy. Après avoir achevé ses études à Paris, (1580-1586), il étudia le droit à Padoue, et plaida d'abord au sénat de Chambéry. Il entra dans les ordres en 1593, et se voua à la conversion des protestants du Chablais et du pays de Gex : il eut même trois conférences avec Théodore de Bèze, mais sans résultat. Nommé évêque de Genève, 1602, il fonda à Annecy, lieu de sa résidence, l'Académie florimontane, 1607, et l'ordre de la Visitation, 1610. Il publia l'*Introduction à la vie dévote*, en 1608, et le *Traité de l'amour de Dieu*, en 1616, ouvrages qui excitèrent, le premier l'admiration de Henri IV, et le second celle de Jacques I^{er} d'Angleterre. Il fit aussi plusieurs voyages à Paris, où Henri IV, puis Louis XIII, lui offrirent les plus hautes dignités ecclésiastiques. Il y avait acquis beaucoup d'influence, grâce à son talent de prédicateur autant que par ses livres. Il revenait d'un voyage à Avignon, quand il mourut presque subitement à Lyon, 1622. — Canonisé en 1665 par Alexandre VII, il est honoré le 29 janvier. Ses écrits plaisent par l'originalité du style et l'agrément de la diction. L'édition la plus estimée est celle de Blaise, Paris, 16 vol. in-8°, 1835.

François de Borgia (Saint), 3^e général des Jésuites, né à Gandia (roy. de Valence), 1510-1572, d'une famille illustre, grand écuyer de l'impératrice, femme de Charles-Quint, abandonna les honneurs et la richesse pour la vie religieuse ; et, après la mort de sa femme, 1546, entra mystérieusement dans l'ordre des Jésuites; il était alors duc de Gandia, et, de l'aveu de Charles-Quint, renonça à tous ses titres en faveur de son fils. Saint Ignace le chargea de la mission de propager en Espagne les colléges des Jésuites, et de vaincre les préventions que l'ordre avait excitées. Il devint général en 1565. On a de lui : le *Collyre spirituel* et le *Miroir du chrétien.*

François Régis (Saint). V. Régis.

François I^{er}, empereur d'Allemagne, né à Nancy en 1708, était fils de Léopold, duc de Lorraine, à qui il succéda en 1729. Obligé d'échanger ce patrimoine de sa famille contre la Toscane, où les Médicis s'éteignirent en 1737, il devint co-régent des Etats autrichiens après la mort de Charles VI (1740), dont il avait épousé la fille aînée, Marie-Thérèse, en 1736. Elu empereur d'Allemagne en 1745, il mourut en 1765, sans avoir exercé aucune influence en Europe. En 1763, il avait transmis

la Toscane à son second fils, Pierre-Léopold. Joseph II, l'aîné, fut empereur. Il ne paraît avoir songé lui-même qu'à accroître sa fortune privée. Ce fut un homme honnête, complètement soumis à sa femme, Marie-Thérèse, qui l'aimait beaucoup, d'humeur bourgeoise plutôt que souverain.

François II, empereur d'Allemagne, petit-fils du précédent, né à Florence en 1768. Il succéda à son père, l'empereur Léopold II, en 1792, et, dès son avénement, eut à combattre la révolution française. Après une lutte de cinq ans, il signa la paix de Campo-Formio (1797), qui lui coûtait la Belgique et le Milanais, en échange d'une partie des Etats Vénitiens. Réduit à signer le traité de Lunéville (1801), après une seconde guerre contre la France, il érigea la monarchie autrichienne en empire héréditaire, sous le nom de François Ier, et en porta le titre avec celui d'empereur d'Allemagne (1804). Il fut bientôt contraint d'abdiquer ce dernier après l'organisation de la Confédération du Rhin, qui remplaça l'Empire germanique, 1806. Vaincu par Napoléon à Austerlitz (1805), et dans une quatrième lutte à Essling et à Wagram (1809), il donna sa fille, Marie-Louise, en mariage au vainqueur, 1810. Médiateur, en 1813, entre son gendre et la coalition, il ne tarda pas à se tourner contre la France et suivit, en 1814, les armées alliées jusqu'à Paris. Dédommagé largement de ses pertes par le congrès de Vienne (1815), il resta fidèle à la Sainte-Alliance, dont il appliqua les principes en Allemagne et en Italie, grâce à son ministre, le prince de Metternich (V. ce nom). Il mourut en 1835.

François Ier, empereur d'Autriche. V. François II, empereur d'Allemagne.

François Ier, roi des Deux-Siciles, né en 1777, était fils de Ferdinand Ier et de Marie-Caroline. Investi par son père de l'*alter ego* ou lieutenance générale, il donna à la Sicile une constitution spéciale qui dura trois ans, 1812-1815. Lors de la révolution napolitaine de 1820, il exerça encore la régence pendant le voyage de Ferdinand Ier (V. ce nom) à Laybach. Roi en 1825, il se fit garder par des régiments suisses, et mourut en 1830. L'aînée de ses filles, Caroline, épousa le duc de Berry, neveu de Louis XVIII; une autre, Marie-Christine, fut mariée à Ferdinand VII, roi d'Espagne.

François IV, duc de Modène, de Reggio et de la Mirandole, fils de l'archiduc Ferdinand d'Autriche, né en 1779, fut cruel et soupçonneux depuis son avénement en 1814. A la mort de sa mère, Marie-Béatrix d'Este, 1831, il hérita de Massa, de Carrare et de 50 millions. Il n'avait pas reconnu Louis-Philippe. Il parut alors l'ami de Ciro Menotti, chef des patriotes qui voulaient repousser la domination autrichienne. Il le trahit, le fit arrêter, mais fut forcé de fuir. Rétabli par l'autrichien Frimont, il fit périr Menotti et beaucoup d'autres patriotes, mérita le surnom de *Tibère*, et mourut en 1846.

François Ier, roi de France, né à Cognac, en 1494, était fils de Charles, comte d'Angoulême, et de Louise de Savoie, et arrière-petit-fils de Charles V. Cousin et gendre de Louis XII, il succéda à ce dernier le 1er janvier 1515. — Le premier événement de son règne fut la conquête du Milanais, enlevé à Maximilien Sforza après la victoire de Marignan, que François gagna sur les Suisses, 1515; il consolida ce succès en concluant avec ces derniers la *paix perpétuelle*, 1516, avec le pape Léon X le Concordat, 1516, et plus tard, avec Charles de Luxembourg, le traité de Noyon, 1518. Cette belle position de la France ne tarda pas à être compromise par l'élévation de Charles de Luxembourg au trône impérial d'Allemagne, 1520. Après le triomphe de son compétiteur, François essaya, sans y réussir, d'opposer à Charles-Quint l'alliance du pape Léon X et celle de Henri VII, roi d'Angleterre, qu'il vit au camp du Drap d'or. Les hostilités, commencées en 1521 sur les frontières des Pays-Bas, de la Navarre et dans le Milanais, furent désastreuses pour les Français en Italie : en 1521, Lautrec, mal pourvu d'argent et de troupes, évacua Milan; en 1522, il perdit la bataille de la Bicoque et dut revenir en France. Retenu dans son royaume par la trahison du connétable de Bourbon que Louise de Savoie avait injustement persécuté, François envoya en Italie le favori Bonnivet, qui se fit battre, 1523. Cependant, l'année suivante, il obligea les Impériaux à lever le siége de Marseille, les poursuivit au delà des Alpes, et assiégea lui-même Pavie, 1524. Pris dans une bataille imprudemment engagée, 24 février 1525, transporté en Espagne, François n'obtint d'être rendu à la liberté qu'en signant le traité onéreux de Madrid, 1526. En manquant à la parole donnée, le roi garda la Bourgogne, mais s'exposa à une seconde guerre avec Charles-Quint. Ses alliés d'Italie accablés par les Impériaux, le pape Clément VII prisonnier, André Doria (V. ce nom) aliéné, François Ier perdit devant Naples l'armée de Lautrec et subit la paix de Cambrai, 1529, qui livra à l'empereur la péninsule italienne. Les six années suivantes furent consacrées à unir contre Charles-Quint le turc Soliman II, les protestants allemands, le schismatique Henri VIII et le pape Clément VII. François Ier n'eut pourtant que l'appui du premier quand il renouvela les hostilités par l'invasion des Etats du duc de Savoie, 1535; mais l'Empereur compromit la gloire qu'il avait acquise devant Tunis par une malheureuse invasion dans la Provence que Montmorency avait systématiquement dévastée, 1536. La trêve de Nice, 1538, laissa à Charles-Quint le Milanais devenu vacant en 1535, et à François les Etats de Savoie. Rapprochés dans l'entrevue d'Aigues-Mortes, puis dans le voyage que Charles allant punir les Gantois révoltés entreprit à travers la France, 1540, les deux rivaux se trouvèrent encore divisés au sujet du Milanais que l'Empereur, comme François à Madrid, avait promis, sans intention de le donner. Dans une quatrième et dernière guerre, les Français et les Turcs réunis bombardèrent Nice, dernier asile des ducs de Savoie, 1543. Si les Impériaux étaient vaincus à Cérisoles en Italie, 1544, dans le nord de la France, Charles-Quint s'avançait, par la vallée de la Marne, avec l'intention de se réunir à Henri VIII sous les murs de Paris. Arrêté un instant par la résistance de Saint-Dizier, l'Empereur signa la paix de Crespy avec François Ier, qui deux ans après, 1546, conclut le traité d'Ardres avec les Anglais. Le roi de France mourut en 1547. — Sous le règne de ce prince, la royauté devint absolue; comme le témoignent la soumission des trois ordres, l'abaissement des grands officiers de la couronne (V. Connétable de Bourbon, Chabot, Poyer, Semblançay, etc.) et les progrès des secrétaires d'Etat à leur détriment. François Ier a institué les 12 premiers gouvernements de province, réformé la justice et l'administration par les ordonnances de Cremieu, 1536, et de Villers-Cotterets, 1538, par la tenue des *grands jours*, etc. Il a créé les premières rentes sur l'hôtel de ville, 1522, et l'*épargne* ou trésor central; il a divisé le territoire en 16 recettes générales; il a organisé 7 *légions* d'infanterie, 1534, équipé des flottes, fondé le port du Havre, et envoyé en Amérique Verrazzani, Jacques Cartier et J. de la Roque (V. ces noms). La véritable gloire de François Ier est surtout dans la protection qu'il accorda aux artistes (V. Léonard de Vinci, Primatice, Benvenuto Cellini, Pierre Lescot, etc.) et aux savants. Il fonda en 1529 le Collége de France, et, en 1539, l'Imprimerie royale. Toutefois, la persécution des protestants (massacres de Mérindol et Cabrières en 1545), la mauvaise gestion financière (loterie, vente des charges, etc.), l'excès du despotisme naissant, sont des taches pour ce règne. — On trouvera des poésies de ce prince dans les pièces relatives à la *Captivité de François Ier*, publiées par Champollion-Figeac en 1847, in-4°.

François II, roi de France, petit-fils du précédent, né à Fontainebleau en 1544, succéda à son père, Henri II, en juillet 1559. Il laissa le gouvernement, non à sa mère, Catherine de Médicis, mais au duc de Guise et au cardinal de Lorraine, oncles de sa femme, Marie Stuart. Les nobles et les protestants tramèrent contre ces derniers la conjuration d'Amboise, qui fut étouffée dans le sang. Défiés par les réformés à l'assemblée de Fontainebleau, les Guises attirèrent aux Etats-généraux d'Orléans leurs chefs, Antoine de Bourbon et le prince de Condé, qui ne furent sauvés que par la mort de François II, décembre 1560.

François Ier, duc de Bretagne, né à Vannes en 1414, succéda à son père, Jean VI, en 1442. Assuré de l'appui de Charles VII, il assouvit par des cruautés sa haine contre Gilles, son frère. Sous prétexte de venger ce dernier, les Anglais surprirent Fougères. François, avec l'aide des Français, reprit cette ville, 1449, et mourut en 1450, quelques mois après Gilles. Il a créé l'ordre de l'*Epi*, 1441.

François II, dernier duc de Bretagne, né en 1435, petit-fils de Jean VI, succéda, en 1459, à son oncle, Arthur III. Il prit part à trois ligues contre Louis XI : dans celle du *Bien public*, il bloqua Paris, 1465; dans la seconde, il fut réduit à signer la paix d'Ancenis, 1467; dans la troisième, il conclut deux trêves qu'il observa le moins qu'il put. Le roi, afin de le contenir, acheta, en 1479, les droits de la maison de Penthièvre. Sous l'administration de Mme de Beaujeu, le duc, mené un instant par Landais, renouvela ses liaisons avec l'aristo-

cratie. Battu par la Trémoille, à Saint-Aubin du Cormier, en 1488, il signa le traité du Verger ou de Sablé, dont la dureté le fit mourir. Il avait fondé, en 1460, l'université de Nantes.

François de France, duc d'Alençon ou d'Anjou. V. Anjou.

François Ier, duc de Lorraine, né en 1517, filleul du roi François Ier, succéda à son père, Antoine, en 1544, et mourut d'apoplexie en 1545.

François II, duc de Lorraine, né à Nancy en 1571, fils du duc Charles III, devint duc à la mort de son frère, Henri II, 1624. Il abdiqua au bout de quelques mois en faveur de son fils Charles, 1624, et mourut en 1632.

François (Jean-Charles), graveur de Louis XV et du roi Stanislas, né à Nancy, 1717-1769, inventa la gravure en manière de crayon. — On cite de lui divers portraits, la *Vierge* d'après Vien, les *Danseurs*, d'après Boucher, un *Corps-de-garde*, d'après Vanloo, etc.

François Flamand. V. Duquesnoy.

François de Neufchâteau (Nicolas), poëte et homme d'État, né à Saffais (Meurthe) en 1750, était fils d'un instituteur. *Enfant célèbre*, il publia à 14 ans un recueil de *Poésies diverses* qui attirèrent sur lui l'attention de Voltaire, 1767. Nommé procureur général à Saint-Domingue, 1783, il perdit dans un naufrage, 1787, une traduction de l'Arioste à laquelle il travaillait depuis de longues années. Pendant la Révolution, il rédigea les cahiers du bailliage de Toul, 1789, fut élu député à l'Assemblée législative, où il remplit les fonctions de secrétaire et de président, et à la Convention, où il ne voulut pas siéger. En 1793, le succès de *Paméla*, comédie imitée de Goldoni, dans laquelle le public vit des allusions que François n'y avait pas mises, lui valut une arrestation qui ne cessa qu'après le 9 thermidor. Le Directoire devait porter François de Neufchâteau aux honneurs suprêmes : il était ministre de l'intérieur depuis deux mois quand il fut appelé, après le 18 fructidor, à remplacer Carnot comme directeur, 1797. Exclu par le sort au bout de huit mois, il devint, en 1798, ministre de l'intérieur pour la seconde fois. Il organisa cette vaste administration, créa les expositions de l'industrie et le musée du Louvre. Sénateur après le 18 brumaire, il présida, de 1804 à 1806, le premier corps politique de l'Empire. Sous la Restauration, il entra dans l'Académie française réorganisée, 1816, mais ne fit point partie de la Chambre des pairs. Il mourut en 1828. — Les poésies de François de Neufchâteau touchent à tous les genres. Il a aussi publié un grand nombre d'écrits sur des sujets d'intérêt agricole.

Françoise (Sainte), dame romaine, 1384-1440, fonda, en 1425, l'ordre des *Oblates*, qui prirent le nom de *Collatines* en 1433, du quartier Collatin où la congrégation fut alors transportée. Fête,le 9 mars.

Françoise de Rimini, fille de Guido Novello da Polenta, seigneur de Ravenne, mariée à Lanciotto Malatesta, seigneur de Rimini, aima Paolo, son beau-frère. Lanciotto les surprit tous deux et les tua, 1289. — Dante et Silvio Pellico ont immortalisé le souvenir de Françoise de Rimini.

Françoise d'Amboise, fille de Louis d'Amboise, vicomte de Thouars, 1427-1485, fut fiancée dès 1434 à Pierre, second fils de Jean V, duc de Bretagne. Mariée à 15 ans, elle vécut avec lui comme une sœur, dans les exercices de la plus grande piété. Quand Pierre succéda à son frère, François Ier, 1450, la nouvelle duchesse conserva ses habitudes simples et religieuses. Elle repoussa Louis XI qui voulut, après la mort de son mari, lui faire épouser Louis, duc de Savoie. Elle fonda le monastère des *Trois-Maries*, à Vannes, y prit l'habit en 1467, devint prieure, et fut mise après sa mort au rang des *bienheureuses*.

Francon, né à Cologne, vivait dans la seconde moitié du xie siècle. Il est l'auteur des plus anciens traités que nous ayons sur la musique régulière : *Ars cantus mensurabilis* et *Compendium de Discantu*.

Franconi (Antoine), écuyer, né à Venise en 1738. Il fonda un manége à Paris, en 1783, et le *Cirque olympique*, théâtre d'exercices équestres. Il est mort en 1836.

Franconie. On a entendu par ce nom : 1° l'*Austrasie* (V. ce mot), partie de l'empire franc s'étendant, sous Charlemagne, de la Meuse à la Saale;

2° Au xe siècle, un grand duché de l'empire germanique formé surtout des domaines situés à l'E. du Rhin ou de la *Franconie orientale*. L'un de ses souverains, Conrad le Jeune, fut élu roi de Germanie en 911 ; un autre, Conrad le Salique, fonda la maison impériale de Franconie, 1024-1125, qui s'éteignit avec Henri V. Le duché de Franconie passa alors à la maison de Hohenstaufen qui le réunit à la Souabe. A l'extinction de cette famille, il se divisa entre un grand nombre de seigneurs particuliers : l'un d'eux, l'évêque de Wurzbourg, prit pour lui le titre de duc de Franconie ;

3° L'un des cercles imaginés par Wenceslas en 1387 et établis définitivement par Maximilien Ier en 1500. Tel qu'il fut constitué en dernier lieu, il avait pour limites les cercles du Haut et du Bas-Rhin à l'O., de Haute-Saxe au N., de Bavière au S. E. et de Souabe au S. Il était présidé par l'évêque de Bamberg et les margraves d'Anspach et de Baireuth. Il comprenait des princes ecclésiastiques (évêques de Bamberg, de Wurzbourg, d'Aichstett, Ordre Teutonique) et séculiers (Brandebourg-Baireuth, Brandebourg-Anspach, Henneberg, Schwartzenberg, Hohenlohe-Waldenbourg, etc); des comtes et seigneurs (Hohenlohe-Neuenstein, etc.); des villes impériales (Nuremberg, Rothembourg, Schweinfurt, etc.). — Les guerres de la Révolution française furent fatales à ces petites souverainetés nées du démembrement du cercle de Franconie. Sécularisées ou médiatisées, elles disparurent. Le cercle de Franconie est presque tout entier compris dans le royaume de Bavière, dont il forme trois divisions territoriales. (V. ci-dessous.)

Franconie (Basse-), cercle de Bavière, au N. O., ci-devant cercle du Bas-Mein. Il a 8,398 kil. carrés de superficie et 586.000 hab. Les villes sont : Wurzbourg, *chef-lieu*, Aschaffenbourg, Schweinfurt.

Franconie (Haute-), cercle de Bavière, au N. E., autrefois cercle du Haut-Mein. Il a 7,000 kil. carrés de superficie et 541,000 hab. Les villes sont : Baireuth, *chef-lieu*, Bamberg, etc.

Franconie (Moyenne-), ou *Franconie centrale*, cercle de Bavière, à l'O., ancien cercle de Rezat. Il a une superficie de 7,556 kil. carrés et 584,000 hab. Les villes sont : Anspach, *chef-lieu*, Dinkelsbühl, Erlangen, Nuremberg, Furth, etc.

Franconie (Monts de). V. Frankenwald.

Franconville-la-Garenne, commune de 1,150 hab., dans la vallée de Montmorency, à 13 kil. S. E. de Pontoise (Seine-et-Oise). Maisons de campagne.

Francovelle. V. Francheville.

Francs ou **Franks,** nom d'une confédération germanique : il a tous les sens du latin *ferox* (*fier, intrépide, féroce*), et jamais, comme on l'a prétendu, celui d'*hommes libres*. Composée des Bructères, des Cattes, des Chauques, des Chamaves, des Chérusques, des Attuariens, des Ambsibares, des Sicambres, etc., la confédération des Francs habitait la région située entre le Weser, le Mein et le Rhin. Ils apparaissent dans l'histoire en 241 après J. C.; Aurélien, alors tribun militaire, battit une de leurs bandes près de Mayence. Ces aventureux barbares, en 254, traversèrent la Gaule et l'Espagne en les dévastant, et se perdirent en Afrique ; d'autres, établis par Probus sur les bords du Pont-Euxin, revinrent par mer dans leur patrie, vers les bouches du Rhin, 277. Les Romains finirent par traiter avec ces audacieux ennemis ; Julien permit, 358, à l'une de leurs tribus, celle des *Saliens*, qui avait quitté les bords de l'Yssel ou Sala (d'où son nom), de séjourner dans la Toxandrie (partie du Brabant). Les *Ripuaires* (du latin *ripa*) obtinrent aussi de s'établir sur la rive du Rhin aux environs de Cologne. Admis dans les armées romaines, les Francs arrivèrent parfois aux premières dignités. Au moment de la grande invasion, 406, il essayèrent de l'arrêter; mais ils furent écrasés par les Vandales : ils prirent part aussi à la bataille des Champs Catalauniques contre Attila (V. ce nom) dans les rangs d'Aétius, 451. — Après leurs premiers chefs, Clodion, Mérovée, Childéric (V. ces noms), vient Clovis, qui fonde la première monarchie franque, 481-687, à la tête des Saliens appelés plus tard Neustriens. La seconde monarchie franque, 687-843, celle des Ripuaires ou Austrasiens, est due à la maison d'Héristal ou des Carlovingiens, qui remplace la dynastie mérovingienne (V. France, *Histoire*). Après le traité de Verdun, le nom de Francs ne s'applique plus qu'aux Gallo-Romains ou Français.

Francs, nom donné en Orient aux Européens. Cette dénomination provient, sans doute, de la part principale que les Français prirent aux croisades.

Franc-salé, dénomination des pays où l'on pouvait acheter, sans payer d'impôt, une certaine quantité de sel. — Ce privilége fut accordé aussi à des officiers royaux et à des communautés.

Francs-archers. V. Archers.

Francs-bourgeois, habitants d'une ville qui

étaient exempts de la plupart des taxes et redevances féodales.

Francs-Juges. V. Vehme (Sainte-).

Francs-Maçons, société secrète dont l'origine est assez obscure. A en croire les initiés, elle remonterait à Hiram, qui éleva, 1000 ans av. J. C., le temple de Salomon; d'autres la rattachent seulement à l'ordre du Temple, ou bien aux rose-croix du moyen âge, etc. L'opinion la plus vraisemblable en ferait l'une de ces corporations, si fréquentes, surtout à partir du XII^e siècle, et à laquelle le développement de l'art ogival aurait donné une merveilleuse extension. Erwin de Steinbach, l'architecte de la cathédrale de Habsbourg, aurait été l'un des premiers organisateurs des loges maçonniques. Contemporain de Rodolphe de Habsbourg, il reçut de lui et du pape des priviléges qui assignaient une place à part à ceux qui se livraient à l'art de bâtir. — Le nom de francs-maçons aurait été adopté, dans la suite, par des sociétés secrètes qui se seraient emparées en même temps de leurs symboles et de leur constitution pour répandre, en les voilant, leurs idées politiques et morales. Sous cette nouvelle forme, les francs-maçons parurent de bonne heure en Angleterre, mais ne furent transportés en France que vers 1725. Ils jouèrent, au début de la Révolution, un rôle politique que la Restauration les soupçonna de reprendre, plus tard, dans l'intérêt de la cause libérale. — Répandus dans tous les pays, les francs-maçons de nos jours s'occupent, avant tout, d'œuvres philanthropiques, et, dit-on, de plaisirs.

Francs-taupins, nom donné, par mépris, aux francs-archers, fantassins institués par Charles VII, levés et entretenus par les campagnes. Le mot *taupins* (*talparii*, travaillant comme la taupe) s'appliquait aux mineurs qui sapaient les fondements des murs et des tours. Ce corps était méprisé.

Francs-tenanciers, propriétaires de terres, en Angleterre, ne relevant que de la couronne.

Francucci (Innocent), dit *d'Imola*, peintre, né en 1480. Elève de Francia, il partagea l'admiration de ce dernier pour Raphaël, dont il imita la seconde manière. Il mourut vers 1550. Bologne, Imola, etc., ont ses œuvres. Le Primatice fut son élève.

Francus. V. Francion.

Franeker, ville de la Frise (Pays-Bas), à 17 kil. O. de Leeuwarden. Université supprimée en 1816. Exportation considérable de briques; 5,000 hab.

Frangipani, famille romaine qui joua un rôle important en Italie aux XII^e et XIII^e siècles. Son nom dérive, sans doute, des largesses d'un de ses membres qui aurait distribué du pain (*frangere panem*) au peuple de Rome. L'un d'eux, Censio, s'opposa, en 1118, à l'élection de Gélase II, auquel l'empereur Henri V substitua l'antipape Grégoire VIII. Un autre, Jacques, seigneur d'Astura, livra à Charles d'Anjou Conradin vaincu à Tagliacozzo, 1268.

Frangipani (François-Christophe), noble hongrois, né vers 1630, voulut, selon le plan du palatin Vesselingi, enlever la Hongrie à la maison d'Autriche. Arrêté avec son beau-frère Zriny, il périt sur l'échafaud par l'ordre de Léopold I^{er}, 1671.

Frank (Jean-Pierre), médecin allemand, né à Rotalben (Bade), en 1745. Après avoir professé à Bruchsal, à Gœttingue, à Pavie, à Vilna, il refusa les offres de Napoléon I^{er} qui eût voulu l'attirer en France. Il mourut à Vienne en 1821. Ses ouvrages font autorité. On cite: *Système de police médicale*, 1779-1817; *Plan d'école clinique*, 1790; *De curandis hominum morbis*, 1792-1821; cet ouvrage résume tout ce qu'on savait de positif en médecine, etc.

Frank (Jacob), chef de la secte juive des *Frankistes* ou *Zoharites*, né en Pologne, 1712-1791, d'abord distillateur d'eau-de-vie, se fixa en Podolie, vers 1750, se fit passer pour un réformateur inspiré, gagna beaucoup de partisans, fut protégé ou du moins souffert par les autorités catholiques, qui l'opposaient aux juifs, et espéraient les convertir par son entremise. Il trouva moyen de se faire donner de grosses sommes d'argent, déploya un faste princier à Vienne, à Brünn, à Offenbach dans la Hesse. C'est là qu'il mourut. On fit des funérailles magnifiques à cette espèce de *Cagliostro*. Son tombeau a été un but de pèlerinage, et sa secte existe encore en Pologne.

Francke (Auguste-Hermann), philanthrope allemand, né à Lubeck en 1663. A Leipzig, où il étudia et professa successivement, il établit une société littéraire dite *Collegium Philobiblicum*. A Halle, où il fut l'un des fondateurs de l'Université comme professeur de grec et de langues orientales, 1691-1698, il créa encore l'école-hospice des orphelins (*Orphanotropheum*). Il mourut en 1727. Ses travaux de savant se rapportent à l'explication de l'Écriture sainte.

Frankenberg, v. de Hesse-Nassau (Roy. de Prusse), à 28 kil. N. de Marbourg, sur l'Edder, connue autrefois par ses lainages et ses tanneries; 3,000 hab.

Frankenberg, v. du royaume de Saxe, à 12 kil. N. E. de Chemnitz, sur la Zschopau. Fabriques de laine et coton; 7,000 hab.

Frankenhausen, v. de la prov. de Schwarzbourg-Rudolstadt, sur la Wipper, à 12 kil. N. de Rudolstadt; 5,000 hab.; teintureries, fabriques d'instruments de musique. Aux environs, mines de houille et de sel, eaux minérales. Défaite des anabaptistes de Thomas Münzer en 1525.

Frankenstein, v. de Silésie (Prusse), à 65 kil. S. O. de Breslau, sur un affl. de la Neisse, a encore ses murs et son château du moyen âge; 5,000 hab.

Frankenthal, v. de la Bavière Rhénane, à 25 kil. N. O. de Spire et 4 kil. O. du Rhin. Fondée en 1562 par des protestants chassés de Flandre, elle a 5,000 hab. Centre manufacturier de la province, elle fabrique des tissus de laine et de soie, des toiles, des rubans, des papiers peints, de la tapisserie, du tabac et de la porcelaine.

Frankenwald, ou monts de Franconie, chaîne de montagnes (Bavière) qui s'étend, de l'Ochsenkopf ou nœud du Fichtel-Berg au Thuringer-Wald, dans la direction du N. O. Longue de 50 kil. et haute de 500 mètres en moyenne, cette chaîne est coupée par les cols de Bayreuth, de Kronach et de Cobourg qui ont joué un rôle important dans la campagne d'Iéna en 1806.

Franklin (Benjamin), industriel, savant et homme d'État américain, né à Boston en 1706, était fils d'un pauvre fabricant de chandelles. Mis en 1718 en apprentissage chez un de ses frères qui était imprimeur, il parvint, non sans peine, à fonder à Philadelphie un établissement, 1728, lequel prospéra bientôt grâce à l'activité et à l'ordre du propriétaire. Franklin publia, pour la première fois dans le pays, une *Gazette*, et, à partir de 1732, des *Almanachs*, sous le nom du *bonhomme Richard*. Il donna l'idée de créer, par souscription, une bibliothèque, une société académique et un hôpital. Il enseigna à ses compatriotes à paver les rues, à les éclairer la nuit par des réverbères, etc. Consulté par le gouverneur de Pennsylvanie, devenu membre de l'assemblée provinciale, il décida de mettre ses connaissances au niveau de sa position; à 37 ans il commençait l'étude du latin, du français, de l'italien et de l'espagnol, et ces langues il les apprenait seul. C'était dans les sciences physiques surtout qu'il devait mettre à profit le don d'observer et d'appliquer qu'il tenait de la nature. Sur l'Océan, il avait constaté que la température des eaux du courant était plus élevée que celle de la partie immobile; il en tirait pour les marins le moyen de rester dans le *Gulf-Stream* (V. ce mot) ou d'en sortir, selon les nécessités de la navigation. En se rendant compte des sons produits par des verres mis en vibration, il arriva à inventer l'*harmonica*. Il découvrit un poêle en forme de cheminée: combinaison économique et ingénieuse des deux modes de chauffage. Mais le plus beau titre de gloire de Franklin est d'avoir pressenti et vérifié, au péril de sa vie, l'identité de l'électricité des machines et de la foudre, 1752; cette admirable découverte le conduisit à celle du paratonnerre qui devint bientôt populaire dans les deux mondes. Membre de la société royale de Londres, puis de l'Académie des sciences de Paris, Franklin préludait comme savant au rôle politique qui allait être le couronnement de sa vie. En ce moment, la métropole et les colonies anglo-américaines avaient des rapports déjà difficiles; en 1757, Franklin vint en Angleterre réclamer contre les héritiers de Guillaume Penn qui étaient les propriétaires de la Pennsylvanie; en 1764, il s'y rendit encore pour protester contre le projet de taxer les colonies conçu par le gouvernement britannique. C'est grâce à lui que l'acte du timbre fut rapporté en 1766. Dans les années suivantes, il ne cessa d'éclairer le ministère qui pourtant ne voulut pas abandonner le dessein d'imposer les colonies. Franklin excita même, en 1772, une vive émotion quand il fit publier en Amérique des lettres qui prouvaient que la couronne était soutenue dans les mesures qu'elle prenait par des personnages considérables des colonies. Destitué de la charge lucrative de maître général des postes que la métropole lui avait confiée en 1751, puis

menacé d'arrestation, il retourna en Amérique, 1775, emportant l'estime de lord Chatam. Porté au congrès, il y soutint la déclaration d'indépendance du 4 juillet 1776, puis revint en Europe solliciter l'aide de la France en faveur des *insurgents*. Accueilli avec enthousiasme par les classes lettrées, 1776, il obtint, en 1778, la conclusion d'une alliance à laquelle accédèrent plus tard l'Espagne, 1779, et la Hollande, 1780. L'entente des deux gouvernements ne sembla près d'être troublée qu'un instant par la précipitation des Américains à signer la paix avec les Anglais. A son retour à Philadelphie (septembre 1785), Franklin devint membre du conseil exécutif, puis président de l'Etat de Pennsylvanie, et enfin député à la convention qui revisa la constitution fédérale, 1787. Il mourut en 1790. — L'édition, la seule complète de ses *Œuvres*, est celle de Boston, 1740, 10 vol. in-8°. — On a traduit en français : *Mémoires et correspondance*, 1817-1818, *la Science du bonhomme* Richard, etc. M. Mignet a donné une *Vie de Franklin*, 1 vol. in-18.

Franklin (John), navigateur anglais, né en 1786 à Spilsby (Lincoln), entra de bonne heure dans la marine royale. Après avoir servi dans les guerres contre la France et les Etats-Unis, il prit part à l'expédition de John Ross pour la découverte du passage au N. O. de l'Amérique : il s'avança entre le Groënland et le Spitzberg jusqu'à 80°34' de lat. N., 1818. Dans les quatre années suivantes, 1819-1822, il parcourut le continent américain, de la mer d'Hudson à la mer polaire, pendant que Parry reprenait la tentative de John Ross du côté de la mer de Baffin. Nommé capitaine à son retour, Franklin proposa une nouvelle exploration dans les mêmes régions; il descendit deux fois le cours du Mackensie, et supporta un hiver [illegible]mètre arriva jusqu'à 58° au-dessous de zéro, 1825-[illegible] Dans la suite, il administra la Tasmanie, 1836-1843. Enfin en 1845, il partit pour compléter la découverte du passage du nord-ouest, avec deux navires *Erebus* et *Terror*; le 26 juillet, il fut aperçu par un baleinier dans la baie de Melville, et depuis ce temps, on ne reçut plus de ses nouvelles. A partir de 1848, 18 expéditions exécutées aux frais du gouvernement anglais ou de lady Franklin, ou de citoyens américains, furent inutilement tentées à la recherche du navigateur. L'expédition de Mac-Clintock seule réussit; en 1859, son lieutenant Hobson trouva dans l'île du roi Guillaume, au cap Victory, un parchemin laissé par les compagnons de Franklin, et donnant l'itinéraire du navigateur jusqu'au 11 juin 1847 où il succomba à ses fatigues. — Les compagnons de Franklin périrent eux-mêmes, l'année suivante, de froid et de faim, en voulant regagner le continent.

Franklin, nom d'un très-grand nombre de villes ou de villages dans les Etats-Unis. La principale ville est dans l'État de Missouri, à 90 kil. N. O. de Jefferson. Fondée en 1816 sur la rive gauche du Missouri, elle est le centre d'un commerce actif; population, 8,000 habitants.

Frascati, *Tusculum*, v. du royaume d'Italie, à 17 kil. S. E. de Rome. Evêché; 6,000 hab. — Fameuse dans l'antiquité par le séjour de Cicéron, Crassus, etc., elle fut détruite en 1191 après J. C. Rebâtie au pied de la colline que dominent les ruines de l'ancien Tusculum, elle est vantée pour ses nombreuses et splendides maisons de campagne. La plus célèbre est la *villa Aldobrandini* ou *Belvédère*, avec ses jardins en amphithéâtre, ses cascades, ses statues antiques et les fresques du Dominiquin.

Fraserburg, port du comté d'Aberdeen (Ecosse), à 67 kil. N. du ch.-l., près du cap Kinnaird, sur la mer du Nord; 4,000 hab. Il peut recevoir de petits bâtiments de guerre. Exploitation de fer aux environs.

Frasnes, v. de 4,700 hab., en Belgique (Hainaut), à 20 kil. N. E. de Tournay. — Lainages et toiles.

Frat, nom de l'Euphrate en arabe.

Fraticelli (de l'italien *frate*, frères), et en français *petits-frères* ou *frérots*, moines franciscains, qui, au début du XIVe s., secouèrent le joug de la règle, et prétendirent fonder une église dont J. C. seul eût été chef. Ils affirmaient que rien ne leur appartenait, pas même les aliments qu'ils mangeaient. Condamnés par Jean XXII, plusieurs furent brûlés à Toulouse par l'inquisition.

Fratta, v. à 20 kil. N. de Pérouse, dans l'Ombrie (Italie), sur le Tibre; 5,000 hab.

Fratta, v. de la Vénétie (Italie), à 12 kil. S. O. de Rovigo; 3,000 hab.

Fratta Maggiore, v. de la prov. et à 10 kil. N. de Naples (Italie); 8,000 hab.

Fraude, divinité allégorique que les anciens disaient fille de la Nuit.

Frauenbourg, v. de Prusse (Régence de Kœnigsberg), à 60 kil. S. O. du ch.-l., et 10 kil. S. O. de Braunsberg, sur le Frische-Haff, siége du chapitre de l'évêché d'Ermeland. — Tombeau de Copernic. Draps, tanneries, etc.

Frauenfeld, ch.-l. du canton de Thurgovie (Suisse), au N. E. de Berne, près de la rive droite de la Murg. — Fabriques de soieries, et filatures de lin et de coton. On remarque son vieux château et son hôtel de ville; 4,000 hab.

Frauenlob (Henri), *meistersänger* allemand, né en Misnie, parcourut toute l'Allemagne, mais vécut surtout à Mayence, où il mourut en 1318. Il justifia son nom, qui signifie *panégyriste des dames*. Il inventa 35 rhythmes. Le plus célèbre de ses chants est le *Leich* ou cantique en l'honneur de la Vierge.

Fraunhofer (Joseph de), opticien, né à Straubing (Bavière) en 1787, était fils d'un pauvre vitrier. Reçu comme ouvrier dans une fabrique d'instruments de mathématiques, il en devint bientôt propriétaire, grâce à d'heureuses inventions. On cite un héliomètre, un micromètre filaire répétiteur à lampe, un microscope achromatique, un micromètre annulaire, le télescope parallactique de Dorpat, etc. Il mourut en 1826.

Fraustadt, en polonais *Wschowa*, v. du duché de Posen (Prusse), à 77 kil. S. O. de Posen. Commerce de blé, laine et bétail; on y trouve jusqu'à 200 maîtres drapiers; 7,000 hab.

Fraxinet. V. Garde-Freynet.

Frayssinous (Denis-Luc), orateur chrétien, né à Curières (Aveyron) en 1765, fut promu à la prêtrise en 1789. Il fonda sa réputation, dès 1801, par des *conférences* dans l'église Saint-Sulpice; il les suspendit, en 1809, pour cinq ans, et les reprit de 1814 à 1822. Il prononça encore les panégyriques de saint Louis, 1817, de Jeanne d'Arc, 1819, de saint Vincent de Paul, 1821, et les oraisons funèbres du prince de Condé, 1818, du cardinal de Périgord, 1821, et de Louis XVIII, 1824. Inspecteur d'Académie en 1809, il devint premier aumônier du roi en 1821, évêque d'Hermopolis *in partibus*, et grand-maître de l'Université en 1823, membre de l'Académie française, enfin, ministre des affaires ecclésiastiques et de l'instruction publique (1824-1828). Choisi, après la révolution de 1830, pour précepteur du duc de Bordeaux, il ne revint en France qu'en 1838. Il mourut en 1841. — On a de lui : *les Vrais principes de l'Église gallicane; Défense du christianisme;* sous ce dernier titre, il a publié ses conférences, moins celles de 1814, qui n'ont paru qu'après sa mort, etc.

Frazer, fleuve de l'Amérique du Nord. Né dans les montagnes Rocheuses, il arrose la Colombie anglaise (Nouvelle-Bretagne), en se dirigeant du N. au S., puis se détournant vers l'O., se jette dans l'océan Pacifique, en face de l'île Quadra-et-Vancouver. En 1856, on a découvert sur ses bords des gîtes aurifères.

Fré, dieu d'Egypte. V. Phré.

Fréculfe, évêque de Lisieux vers 823, et mort vers 850, a composé une *Chronique* latine en deux livres, qui va de la création du monde à la chute de l'empire romain.

Frédégaire, auteur présumé d'une chronique latine en cinq livres qui traite de l'histoire universelle jusqu'en 641. Le dernier livre, qui comprend l'intervalle de 584 à 641, est seul original; les trois premiers sont des compilations sans valeur, et le quatrième un abrégé des six premiers livres de Grégoire de Tours. Quatre anonymes ont continué jusqu'à l'année 768 l'ouvrage de Frédégaire. Ce dernier, qui se représente comme contemporain des événements qu'il raconte, paraît avoir vécu en Bourgogne. Il figure dans la *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*, traduits par M. Guizot.

Frédégonde, reine des Francs neustriens, née, vers 545, de parents obscurs. Suivante d'Audovère, femme de Chilpéric Ier, elle la fit répudier. Le roi épousa Galsuinthe, sœur de Brunehaut. Mais Frédégonde fit étrangler cette princesse (565) et prit enfin sa place. Devenue reine, elle garda le pouvoir à force de crimes; en 575, ses émissaires assassinèrent Sigebert, roi d'Austrasie et beau-frère de Galsuinthe, qui assiégeait Chilpéric dans Tournay; plus tard, ils tuèrent Mérovée et Clovis, fils d'Audovère, Audovère elle-même, et, en 584, Chilpéric, qui s'était aperçu des familiarités de la reine avec le leude Landry. Régente au nom de Clotaire II, son fils, et protégée par Gontran contre

Childebert II et Brunehaut (V. ces noms), elle battit plusieurs fois les Austrasiens, et mourut toute-puissante en 597.

Frédéric (Saint), évêque d'Utrecht (820-838), apôtre des Frisons, tué par ordre de Judith, femme de Louis le Débonnaire. Il est honoré le 18 juillet.

Frédéric Ier, *Barberousse*, empereur d'Allemagne, de la maison de Hohenstaufen, né en 1121 à Waiblingen, succéda, en 1147, à son père Frédéric le Borgne, comme duc de Souabe, et, en 1152, à son oncle, Conrad III, comme empereur. Son règne fut, en quelque sorte, une longue lutte contre l'Italie. Dans une première descente dans la Péninsule (1154-1155), il reçut à Pavie la couronne de fer, et à Rome la couronne impériale des mains d'Adrien IV, à qui il avait fait livrer Arnauld de Brescia (V. ce nom). Il put, dès lors, constater l'antipathie des villes italiennes contre la domination allemande. Après avoir terminé les débats (1156) soulevés dans l'Empire par le duc de Saxe et de Bavière, Henri le Lion (V. ce nom), et battu le polonais Boleslas IV, 1157, il vint tenir sur les bords du Pô, à Roncaglia, une diète fameuse où il sembla dicter des lois à l'Italie, 1158. Crême (1158) et Milan (1162), qui protestèrent, furent ruinées, et le pape, Alexandre III, dut fuir devant trois antipapes que l'Empereur reconnut successivement; mais, à partir de 1164, Frédéric Barberousse allait rencontrer une insurmontable résistance dans la première ligue lombarde qui rebâtit Milan ; en 1167, il dut abandonner la Péninsule avec une armée décimée par la peste; en 1174, il échouait au siége d'Alexandrie *de la paille* (V. ce nom), un an après la défaite de son lieutenant, Christian, archevêque de Mayence, devant Ancône; enfin, battu devant Legnano par la défection de Henri le Lion (1176), il concluait à Venise (1177) une trêve de six ans, qui, convertie en paix définitive à Constance (1183), reconnut, en quelque sorte, l'affranchissement de la Péninsule. L'Empereur parut cependant se relever, en Allemagne, par la condamnation de Henri le Lion, dont les domaines furent démembrés (1180), et, en Italie, par le mariage de son fils Henri avec Constance, héritière des Deux-Siciles, 1186. Trois ans après, il prenait part à la troisième croisade; mais, arrivé en Cilicie, il se noyait dans le Sélef, 1190.

Frédéric II, empereur d'Allemagne, roi de Sicile, puis de Jérusalem, petit-fils du précédent, né à Jesi, en 1194, n'avait que trois ans à la mort de son père, Henri VI. Remis au pape Innocent III par sa mère, Constance de Sicile, il devint le prince le plus instruit de son temps : il connut l'italien, l'allemand, le latin, le grec et l'arabe. Opposé, en 1212, par le pontife, à l'empereur Otton IV, qui trahissait la cause des Guelfes, il promit de séparer la Sicile, sur laquelle il régnait par droit de naissance, de l'Allemagne, où il était élu. Il s'engageait aussi à partir pour une croisade. Il trouva moyen d'éluder cette double promesse pendant tout le pontificat d'Honorius III (1216-1227). Revenu en Italie, 1220, il établit une université à Naples, et se forma une armée composée de Sarrasins. Excommunié par un nouveau pontife, Grégoire IX, qui voyait un ennemi de la papauté et en même temps de l'indépendance italienne dans le maître de l'Allemagne et des Deux-Siciles, il prit les armes. Se sentant peu soutenu par l'opinion, il se décida à entreprendre la sixième croisade (1228), dans laquelle il rencontra plus d'hostilités de la part des chrétiens que l'excommunication lui aliénait, que des musulmans qui rendirent Jérusalem par un traité. A son retour, il vainquit Jean de Brienne, son beau-père, qui avait attaqué Naples, se réconcilia avec le pape par la paix de San-Germano, 1230, et reparut, après 15 ans d'absence, en Allemagne pour dompter une révolte de son fils Henri, 1235. Il crut alors le moment venu d'étendre sa domination en Italie, et il écrasa la seconde ligue lombarde à Corte-Nuova, 1237. Grégoire IX l'arrêta par une nouvelle excommunication, mais ne put ni lui susciter un compétiteur dans Robert d'Artois, frère de saint Louis, 1239, ni réunir un concile à Rome, 1241. Elu après une vacance de près de deux ans, Innocent IV, réfugié à Lyon, renouvela, dans un concile général, l'anathème prononcé contre Frédéric, qui fut déclaré déchu de toutes ses couronnes, 1245. Alors Henri Raspon, landgrave de Thuringe, 1246, puis Guillaume de Hollande, 1247, prétendirent à la couronne d'Allemagne. En Italie, les Parmesans battirent l'Empereur lui-même, 1248, et les Bolonais prirent son fils Enzius, 1249. Frédéric II, accablé par ces épreuves, mourut subitement à Fiorentino, dans la Pouille, en 1250. — On lui attribue : *De arte venandi cum avibus*, des *Lettres* en latin, des *Poésies* en italien, et une *Série de questions philosophiques* en arabe. Dans ses réformes législatives, à Naples, il fut secondé par Pierre des Vignes (V. ce nom). On peut consulter Huillard-Bréholles : *Historia diplomatica Friderici II*, 7 vol. in-4°.

Frédéric III, empereur d'Allemagne, de la maison d'Autriche, né en 1415. Il prit le gouvernement du duché d'Autriche, en 1435, et celui de l'Empire en 1440 ; il est le dernier empereur qui ait été couronné à Rome, 1452. Pacifique et ami des sciences, il abandonna à Nicolas V, par le concordat de 1448, la pragmatique de Francfort, tourna contre les Suisses le dauphin Louis, fils de Charles VII (1444), et laissa l'Allemagne livrée à l'anarchie. Tuteur de Ladislas le Posthume, son cousin, il ne lui succéda ni en Bohême, ni en Hongrie (1458). Battu par l'électeur palatin, Frédéric Ier le Victorieux, 1460, assiégé dans Vienne par son frère Albert (1462), dépouillé de cette ville (1485-1490) par Mathias Corvin, il était bien loin de pouvoir repousser les Turcs. Il a cependant contribué à la puissance de sa maison en donnant à l'Autriche le titre d'archiduché, 1453, en mariant Maximilien, son fils, avec Marie de Bourgogne, 1477. Il mourut en 1493. On lui doit la fameuse devise: *a, e, i, o, u, Austriæ est imperare orbi universo.* (Il appartient à l'Autriche de commander à l'univers.)

Frédéric, nom de trois électeurs de Brandebourg, qui préparèrent la fondation du royaume de Prusse. Frédéric Ier, de Hohenzollern, burgrave de Nuremberg, acquit, en 1417, le margraviat électoral de Brandebourg, cédé par l'empereur Sigismond, et mourut en 1440. — Frédéric II, *Dent-de-Fer*, fils du précédent (1440-1470), acheta la Nouvelle-Marche aux chevaliers Teutoniques, et abdiqua au profit de son frère Albert, l'*Achille*. — Frédéric-Guillaume, dit le *Grand-Électeur*, né en 1620, succéda à son père, Georges-Guillaume, en 1640. Il acquit Magdebourg, etc., par le traité de Westphalie, 1648, s'affranchit de tout lien de vassalité à l'égard de la Pologne, 1657, et secourut les Hollandais contre Louis XIV, dont il battit les alliés, les Suédois, à Fehrbellin, 1675. Forcé de restituer la Poméranie aux Suédois, par le traité de Saint-Germain-en-Laye, 1679, il se vengea en accueillant dans ses Etats les protestants bannis de France par la révocation de l'édit de Nantes, 1685. Il protégea le commerce, les sciences et les arts, et mourut en 1688.

Frédéric Ier, roi de Prusse, est le troisième du nom comme électeur de Brandebourg et duc de Prusse. Né en 1657, il succéda, en 1688, à son père, le *grand-électeur* Frédéric-Guillaume. Allié de Guillaume d'Orange et de l'empereur Léopold, il secourut le premier contre Louis XIV, et le second contre les Turcs. Léopold Ier érigea en sa faveur le duché de Prusse en royaume : Frédéric fut couronné le 18 juillet 1701, à Kœnigsberg. Il prit part aussi à la guerre de la succession d'Espagne, et mourut avant le traité d'Utrecht, en 1713. En 1707, il avait hérité de Neuchâtel. L'Université de Halle, 1694, et l'Académie des Beaux-arts de Berlin, 1699, le reconnaissent comme fondateur.

Frédéric-Guillaume Ier, roi de Prusse, fils du précédent, né en 1688, succéda, en 1713, à son père. Rude, brutal même, il conduisit son royaume et sa famille comme son armée. Allié aux ennemis de Charles XII, 1715, il acquit, par le traité de Stockholm (1720), la Poméranie citérieure jusqu'à la Peene, Stettin et les îles d'Usedom et de Wollin. Il reconnut la pragmatique-sanction de l'empereur Charles VI, 1726, et, dans la guerre de la succession de Pologne, lui envoya 10.000 hommes sur le Rhin, 1733. Protestant convaincu, il accueillit dans ses Etats ses coreligionnaires de Pologne et de Salzbourg, qu'on persécutait. En mourant (1740), il laissait à son fils une armée de 80,000 hommes bien disciplinée et un trésor bien rempli. On l'a surnommé le *roi-sergent*.

Frédéric II, *le Grand*, roi de Prusse, fils du précédent, né à Berlin en 1712, fut soumis dès son enfance à toute la rigueur d'une éducation militaire. Son père, roi ignorant et brutal, le maltraitait, trouvant mauvais qu'il s'occupât d'études littéraires. A 18 ans, Frédéric résolut de s'enfuir auprès de George II, roi d'Angleterre, son oncle maternel : il fut arrêté, et son complice, Katt, eut la tête tranchée, 1730. Après trois ans de disgrâce, on le maria à Elisabeth de Brunswick; et, dès lors, il put se livrer, au château de Rheinsberg, à la culture des lettres françaises et de la musique. En 173[illegible], il entra en rapports avec Voltaire, et, en 1740, publia l'*Anti-Machiavel*, réfutation du *Prince* (V. Ma-

CHAVEL), qu'il ne devait pas soutenir par ses actes. — Dans la même année, il succédait à Frédéric-Guillaume Iᵉʳ, et, après la mort de l'empereur Charles VI, réclamait et envahissait la Silésie (décembre 1740) : vainqueur à Molwitz, 1741, et à Czaslau, 1742, il obtenait, par la paix de Berlin, la cession de cette province. Deux ans après, voyant que l'Autriche se relevait, il craignit que Marie-Thérèse ne lui enlevât sa conquête : les victoires de Friedberg et de Sorr, gagnées par lui-même, celle de Kesselsdorf, due à son lieutenant, le prince d'Anhalt (1745), amenèrent la paix de Dresde, qui le maintint en possession de la Silésie. Il consacra les loisirs de la paix à élever des manufactures, à dessécher des marais, à défricher des landes, à compiler avec le chancelier Coccei le *Code Frédéricien*, à relever l'Académie de Berlin, qui reçut Maupertuis pour président. Il songeait aussi à accroître ses revenus en prévision d'une nouvelle lutte; elle devait éclater en 1756. Marie-Thérèse n'avait consenti qu'à regret à l'abandon de la Silésie; elle forma, avec la Russie, la Saxe et la France, une coalition pour recouvrer ce beau domaine. Frédéric crut dissiper la ligue en portant les premiers coups : il prit l'armée saxonne à Pirna, mais livra à l'Autriche la bataille indécise de Lowositz, 1756. Il n'avait réussi qu'à joindre à ses ennemis l'armée de l'Empire, que la diète leva contre lui. Vainqueur devant Prague, 1757, mais, battu par Daun à Kollin, rejeté de Bohême en Saxe, et, entouré de quatre armées, il se releva par la victoire de Rosbach, remportée sur les Français et les troupes de l'Empire, par celle de Lissa ou Leuthen sur les Autrichiens, 1757, enfin par celle de Zorndorf sur les Russes, 1758. Compromis encore par les succès de Daun à Hohenkirchen, 1758, et du russe Soltikof à Kunersdorf, 1759, il fut tiré du péril par sa victoire de Torgau, 1760, par l'impéritie de ses ennemis, et surtout par l'avénement du tzar Pierre III, qui lui donna un instant l'appui de ses troupes, 1762. Les triomphes maritimes de l'Angleterre, unique alliée de Frédéric, et l'épuisement des puissances continentales décidèrent la paix : le traité d'Hubertsbourg (1763) laissa la Silésie à la Prusse. Frédéric s'occupa dès lors à prévenir le retour d'une pareille lutte, en entretenant une forte armée, et surtout en assurant à son royaume une alliance solide sur le continent; c'est dans ce but qu'il proposa à la tzarine, Catherine II, le premier démembrement de la Pologne; il obtenait encore par là la possession des rivages de la Baltique, du Niémen à l'Oder, 1772. Si Frédéric troublait ainsi l'équilibre européen en se prêtant aux empiétements de la Russie, il montrait plus de prévoyance en Allemagne : en 1778, il empêcha l'empereur Joseph II de s'agrandir de la Bavière, que le traité de Teschen, 1779, livrait à la branche de Deux-Ponts. En 1785, il forma encore une ligue des princes allemands, qui força Joseph II à abandonner son dessein d'échanger le Pays-Bas autrichiens contre la Bavière. Frédéric mourut en 1786. — Son gouvernement, dans les dernières années, avait été un modèle pour l'Europe; il avait réparé, pour la Silésie et d'autres provinces, les désastres de la guerre de Sept Ans, fondé une banque de crédit foncier, et accueilli dans ses Etats les jésuites, expulsés des pays catholiques. La Prusse lui dut d'être, avec une population médiocre, une puissance de premier ordre. Administrateur habile, capitaine admiré par Napoléon, Frédéric II a été encore, dit M. Sainte-Beuve, « un écrivain du plus grand caractère, dont la trempe n'est qu'à lui, mais qui, par l'habitude et le tour de la pensée, tient à la fois de Polybe, de Lucrèce et de Bayle. » Tous ses ouvrages sont écrits en français ; poëte médiocre, il n'est pas à dédaigner dans ses livres d'histoire et dans sa correspondance; on cite en particulier l'*Histoire de mon temps*. Ses *Œuvres* ont été publiées plusieurs fois : en 1846, le gouvernement prussien en a entrepris une édition qui a 33 vol. in-4°.

Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse, fils du prince Auguste-Guillaume, et neveu du précédent, auquel il succéda en 1786, était né en 1744. Il ne tarda pas à compromettre l'influence acquise par son prédécesseur, en intervenant dans les affaires des pays voisins. En Hollande, il rétablit dans son autorité le stathouder qu'attaquait le parti des patriotes, 1788. Contre la France, il signa la convention de Pilnitz, 1791, et envoya, en 1792, le duc Ferdinand de Brunswick qui fut battu à Valmy ; trois ans après, il abandonnait la rive gauche du Rhin par le traité de Bâle, 1795. A l'égard de la Pologne, il usa de duplicité : en 1791, il lui promit son alliance, et, néanmoins, s'entendit avec la Russie pour opérer le second démembrement, qui lui valut Thorn et Dantzig, 1793. Le troisième partage (1795) lui assura enfin Varsovie, etc. A l'intérieur, il donna un code,1791, modifia le système de perception pour les impôts, mais respecta peu la tolérance religieuse. Il mourut en 1797.

Frédéric-Guillaume III, roi de Prusse, né en 1770, était fils du précédent auquel il succéda en 1797. Aidé de la reine Louise de Mecklembourg, il mit fin aux désordres dus à la mauvaise administration de son père. Il reçut, en 1803, les dédommagements promis à la Prusse par la paix de Bâle, mais se montra indécis pendant la troisième coalition contre la France. Après la bataille d'Austerlitz,1805, il échangea Anspach, Clèves et Neuchâtel contre le Hanovre. Les récriminations de l'Angleterre, les caresses du tzar Alexandre Iᵉʳ et la formation de la Confédération du Rhin l'amenèrent tout à coup à combattre Napoléon Iᵉʳ. L'armée prussienne détruite à Iéna, 1806, le roi abandonna Berlin, et se vit encore, après les batailles d'Eylau et de Friedland, contraint d'accepter le dur traité de Tilsitt, 1807. Il se releva lentement et en silence, en réorganisant son état militaire, en supprimant plusieurs des institutions féodales avec le concours de Stein, de Hardenberg (V. ces noms). Pendant la campagne de Russie, il prêta à Napoléon un corps de troupes qui, après la retraite, donna le signal de la défection. Frédéric-Guillaume III prit une part personnelle aux campagnes de 1813 et de 1814 contre la France; le congrès de Vienne le récompensa en ajoutant à la Prusse Posen, la moitié de la Saxe, la Poméranie suédoise, et la majeure partie de la rive gauche du Rhin. Après la bataille de Waterloo où l'arrivée des Prussiens fut décisive, Frédéric-Guillaume pratiqua les maximes de la Sainte-Alliance, et en Prusse où il ajourna les institutions libérales promises en 1813, et en Allemagne où il appuya toutes les mesures de compression. Il s'honora, du moins, par l'établissement du Zollverein (V. ce mot), qui fonda l'unité économique de l'Allemagne. Il mourut en 1840.

Frédéric-Guillaume IV, roi de Prusse, fils du précédent, né en 1795, eut pour maîtres Ancillon, Ritter, Savigny, Scharnhorst, etc. Rauch lui inspira le goût des arts qui se développa encore dans son séjour à Paris en 1814 et plus tard à Rome. Il s'était formé aux affaires dans le conseil d'Etat, quand il succéda à son père en 1840. — Le nouveau roi s'entoura des hommes les plus célèbres de l'Allemagne, Tieck, Schelling, Cornelius, Mendelssohn, mais montra presque aussitôt une irrésolution qui le laissa flottant entre les idées libérales et le système de la Sainte-Alliance. Il donnait, du moins une grande prospérité matérielle à la Prusse, et assurait plus de liberté aux états provinciaux. Ces derniers furent réunis en diète générale, mais avec des attributions fort restreintes, 1847. La révolution du 19 mars 1848 obligea le roi à faire de plus graves concessions; il dut descendre de son balcon et saluer les cadavres des insurgés, convoquer une assemblée constituante, et enfin soutenir les duchés de Holstein et de Slesvig soulevés contre le Danemark. A la fin de l'année, il commença à se relever ; l'assemblée fut dissoute et une Constitution octroyée (5 décembre). En 1849, il comprima l'insurrection de Bade, signa la paix avec les Danois, mais refusa la couronne impériale en face de l'opposition de l'Autriche qui empêcha encore la Prusse de former une union restreinte, 1850; la convention d'Olmutz suspendit seule la lutte entre les deux puissances. La Constitution était, en même temps, modifiée dans le sens du parti féodal et religieux, dit de la *Croix*. Neutre dans la guerre d'Orient, 1854-56, Frédéric-Guillaume faillit être engagé dans une guerre contre la Suisse à l'occasion de Neuchâtel; il reconnut enfin l'indépendance de ce canton, 1857. Contraint par une maladie grave de remettre la régence à son frère Guillaume, il mourut le 2 janvier 1861.

Frédéric-Auguste, électeurs de Saxe et rois de Pologne. V. AUGUSTE.

Frédéric-Auguste, roi de Saxe, fils de l'électeur Frédéric-Christian, né en 1750, électeur en 1763, s'allia à la Prusse en 1805, puis se déclara pour la France après Iéna, 1806. Il reçut alors le titre de roi et entra dans la Confédération du Rhin. Au traité de Tilsitt, il obtint le grand-duché de Varsovie, 1807. Honnête homme, il resta notre allié fidèle, malgré nos revers, fut traité par les alliés comme un prisonnier de guerre en 1813, manqua de perdre son royaume convoité par la Prusse, 1814, et fut sauvé par l'intervention de la France et de l'Angleterre. Mais en 1815, il dut aban-

donner une partie de la Saxe à la Prusse et le duché de Varsovie à la Russie. Il mourut en 1827.

Frédéric Iᵉʳ, roi de Danemark et de Norvége, de la maison d'Oldenbourg, et fils de Christian Iᵉʳ. Né en 1471, il fut élu en 1490, duc de Holstein, et en 1522, roi de Danemark par les nobles soulevés contre Christian II, son neveu. Dans ce pays, comme en Norvége, il dut auparavant subir une *capitulation*. Allié de Lubeck et de Gustave Wasa, contre Christian II, il finit par prendre ce dernier, 1531. Frédéric Iᵉʳ favorisa l'introduction du luthéranisme dans les Etats d'Odensee, 1527, et mourut en 1533.

Frédéric II, roi de Danemark et de Norvége, petit-fils du précédent, né en 1534, succéda à son père Christian III, en signant une *capitulation*, 1559. Conquérant du pays des Ditmarses qu'il partagea avec ses deux oncles, il soutint contre la Suède une guerre terminée par la paix de Stettin, 1570. Il améliora les finances, grâce à son ministre Pierre Oxe, et donna une vive impulsion à l'industrie et aux sciences, grâce à l'astronome Tycho-Brahé. Partisan rigide du protestantisme, il imposa, sous peine de mort, une profession de foi en 25 articles. Il rejeta cependant le *Formulaire de concorde* de J. Andreæ. Il mourut en 1588.

Frédéric III, roi de Danemark et de Norvége, né en 1609, ne fut élu que deux mois après la mort de son père Christian IV, et en signant une *capitulation* qui livrait le pouvoir à l'aristocratie, 1648. Le sénat danois ayant déclaré la guerre à la Suède, 1657, Charles X Gustave envahit le Jutland, Fionie, Seeland et assiégea Copenhague, 1658-1659. Le Danemark perdit alors la Scanie, le Halland et la Blékingie, 1660. Ces revers amenèrent une révolution intérieure qui rendit la couronne héréditaire et la royauté absolue, 1661. Frédéric III constata lui-même le caractère de cette réforme par la *lex regia*, 1665, et mourut en 1670.

Frédéric IV, roi de Danemark et de Norvége, né en 1671, succéda en 1699 à son père Christian V. Forcé par Charles XII de signer la paix de Travendal, 1700, il renouvela la lutte contre la Suède en 1709. Battu en Scanie, il prit sa revanche à Tonningen (Slesvig), où il réduisit Stenbock à se rendre, 1713. Après la chute de Stralsund, il s'entendit un instant avec Pierre le Grand, 1716, et obtint enfin par la paix de Frédériksborg, 1720, de sérieux avantages, tels que la réunion du duché de Gottorp à la partie *royale* du Slesvig. Frédéric IV améliora le sort des paysans, établit des académies pour l'instruction des officiers de terre et de mer, et favorisa la conversion du Groenland au christianisme. Il mourut en 1730.

Frédéric V, roi de Danemark et de Norvége, né en 1722, succéda à son père Christian VI en 1746. Sous ce règne paisible, l'influence de la France commença à réagir contre la prépondérance de l'élément germanique. Le commerce maritime (achat de Sainte-Croix et des Iles Nicobar), l'industrie, les lettres et les arts firent des progrès. Le pensionnaire royal Klopstock (V. ce nom) acheva sa *Messiade* en Danemark. Des savants, dirigés par C. Niebuhr (V. ce nom), allèrent explorer les antiquités de l'Arabie et de l'Egypte. La culture de la pomme de terre fut introduite dans le Jutland. On faillit cependant être engagé dans une lutte contre le tzar Pierre III, 1762, qui réclamait le Slesvig. L'avénement de Catherine II, 1763, tira d'embarras Frédéric V qui mourut en 1766.

Frédéric VI, roi de Danemark et de Norvége, 1808-1814, et en Danemark seul depuis 1814. Né en 1768, il gouverna d'abord comme prince-régent pendant les 24 dernières années du règne de son père Christian VII auquel il succéda en 1808. Admirateur de Napoléon Iᵉʳ et son allié intime, il eut à combattre l'Angleterre et la Suède qui convoitait la Norvége. Il garda celle-ci par la paix de 1810, mais il la perdit par le traité de Kiel, 1814, qui cédait encore Helgoland à l'Angleterre. Le congrès de Vienne lui donna pour unique dédommagement la Poméranie suédoise qu'il dut échanger contre le duché de Lauenbourg. Le Danemark ne se releva que lentement de ses revers. En 1834, Frédéric VI commença la réforme constitutionnelle de ses Etats par la création de quatre conseils provinciaux. Il mourut en 1839.

Frédéric VII, roi de Danemark, né en 1801, succéda en 1848 à son père Christian VIII. Dès son avénement, il eut à combattre une révolte des duchés de Holstein et de Slesvig soutenus par la Prusse; celle-ci ayant signé la paix, 1850, il parvint à les réduire, au moment où le traité de Londres assurait sa succession au prince Christian de Gluksbourg (V. Danemark), 1852. Le reste de son règne a été une longue et inutile tentative pour réunir sous une constitution commune les Danois et les Allemands, le royaume et les duchés. Il mourut en 1864 à la veille d'un nouveau conflit avec l'Allemagne.

Frédéric Iᵉʳ, roi de Suède, né à Cassel en 1676, monta sur le trône en 1720. Ulrique-Eléonore, sœur de Charles XII, qu'il avait épousée en 1715, et qui avait succédé, en 1718, à son frère, le fit proclamer par les Etats. Il désarma Pierre le Grand par le traité de Nystadt, 1721, mais répara difficilement les vides du trésor. Sous lui commencèrent les partis des *bonnets* ou russe et des *chapeaux* ou français; ce dernier fit déclarer à la Russie une guerre malheureuse que termina le traité d'Abo, 1743. Frédéric fonda l'Académie de Stockholm, 1752, publia le code civil, 1736, et mourut en 1751.

Frédéric II (Adolphe-), roi de Suède. V. Adolphe-Frédéric.

Frédéric Iᵉʳ, roi de Wurtemberg, né en 1745, succéda à son père en 1797 comme duc. Electeur en 1803, il obtint en 1806 le titre royal, accéda à la Confédération du Rhin et donna sa fille Catherine en mariage à Jérôme Bonaparte. Dévoué à Napoléon Iᵉʳ, il l'abandonna en 1813, le dernier de tous et seulement après le désastre de Leipzig. En 1815, il proposa aux Etats une constitution qu'ils rejetèrent, et mourut en 1816, au moment où il leur soumettait les bases d'une constitution plus libérale.

Frédéric Iᵉʳ, roi de Sicile, de la maison de Souabe. V. Frédéric II, empereur d'Allemagne.

Frédéric II, roi de Sicile, de la maison d'Aragon, né en 1272. Fils de Pierre III d'Aragon, il se fit élire roi à la place de Jacques ou Jayme son frère, qui, allant recueillir la couronne aragonnaise, avait cédé la Sicile à Charles II, le Boiteux, roi de Naples, 1296. Il en résulta une guerre de six ans, après laquelle Frédéric s'engagea à prendre le titre de roi de *Trinacrie*, à épouser Eléonore d'Anjou, et à restituer à sa mort la Sicile aux Angevins, 1302. Dix ans après, il viola ses engagements, et attaqua Robert, successeur de Charles le Boiteux; la guerre, marquée par des ravages réciproques, ne se termina qu'en 1338, un an après la mort de Frédéric.

Frédéric III, *le Simple*, roi de Sicile, petit-fils du précédent, né en 1341, succéda en 1355 à son frère aîné, Louis. Attaqué par Jeanne Iʳᵉ de Naples, il dut son salut au dévouement des Siciliens. Toutefois par un traité signé en 1372, il s'engageait à ne porter que le titre de roi de *Trinacrie* et à payer un tribut annuel. Il mourut en 1377.

Frédéric, roi de Naples, de la maison d'Aragon, succéda en 1496 à son neveu Ferdinand II. Menacé par Louis XII, roi de France, il livra ses principales places à Gonzalve de Cordoue, général de Ferdinand le Catholique. Il se trouva que ce dernier avait déjà partagé avec Louis XII le royaume de Frédéric, qui préféra se réfugier en France, 1501. Il y mourut, 1504.

Frédéric, nom de plusieurs ducs d'Autriche. Les principaux sont les suivants: **Frédéric III** *le Beau*, né en 1286 et fils de l'empereur Albert Iᵉʳ, fut porté au trône impérial par les ennemis de Louis de Bavière, 1314. Battu et pris à Muhldorf, 1322, mis en liberté après trois ans de captivité, il mourut en 1330. Uhland et Schiller ont célébré sa loyauté.—**Frédéric IV** favorisa la fuite du Pape Jean XXII pendant le concile de Constance, 1415. Mis au ban de l'Empire par Sigismond et excommunié, il n'obtint son pardon qu'en s'humiliant. Il mourut en 1436. — **Frédéric V.** V. Frédéric III, empereur d'Allemagne.

Frédéric, nom de cinq électeurs palatins. — **Frédéric Iᵉʳ** *le Victorieux*, 1449-1476, battit l'empereur Frédéric III en 1460. — **Frédéric II**, 1544-1556. — **Frédéric III** *le Vieux*, 1559-1576, envoya deux fois, 1568, 1575, son fils Jean-Casimir au secours des protestants français. — **Frédéric IV**, 1583-1610, fonda, en 1608, l'*Union évangélique*. — **Frédéric V**, 1610-1632, le plus célèbre de sa race. Né en 1596, il épousa en 1613, Elisabeth, fille de Jacques Iᵉʳ d'Angleterre. Chef de l'*Union évangélique*, il fut élu roi par les Etats de Bohême, en 1619. Vaincu à Prague, 1620, par l'empereur Ferdinand Iᵉʳ, et dépouillé du Palatinat par les Espagnols, il s'adressa vainement à l'aventurier Mansfeld et aux Etats voisins pour recouvrer ses domaines. De sa fille Sophie descend la dynastie anglaise de Hanovre.

Frédéric, monnaie d'or de Danemark valant 20 fr. 30 c., et de Prusse valant 20 fr. 80 c.

Frédéricia, v. danoise du Jutland, à l'entrée N. du

Petit-Belt, à 68 kil. N. E. de Ribe, son ch.-l. de diocèse. Victoire des Danois sur les Prussiens, 6 juillet 1849; 5,000 hab.

Frédériksberg, château royal aux environs de Copenhague (Danemark) où le roi réside pendant l'été. — Belles galeries de tableaux.— Haras de l'Etat.

Frédériksborg, château royal de Danemark, à 18 kil. N. O. de Copenhague. Dans la chapelle a lieu le couronnement des rois. Il donne quelquefois son nom à la ville de Hilleröd, dans laquelle il est situé; celle-ci est le ch.-l. de l'un des cinq amts ou bailliages du diocèse de Seeland; 1,800 hab.

Frédériksburg, v. de la Virginie (Etats-Unis), à 105 kil. N. de Richmond, sur le Rappahannock. Victoire des Confédérés en 1862.

Frédérikshald, v. de Norvége (Aggerhuus), sur le Tistedal, près de la frontière de Suède, à 130 kil. S. E. de Christiania. Son port reçoit des vaisseaux de guerre. Elle est défendue par trois forts dont le principal est *Frédériksteen,* au pied duquel Charles XII fut tué en 1718. La pop. est de 7,500 hab.

Frédérikshamn, v. maritime de la Finlande (Russie), dans une petite presqu'île au bord du golfe de Finlande, à 110 kil. S. O. de Viborg. Bâtie à la place de Vekelax, que les Russes brûlèrent en 1712, elle a reçu son nom actuel de Frédéric I^{er}, roi de Suède. On y a signé, en 1809, le traité qui céda la Finlande à la Russie. Son port, peu profond, a cependant quelque importance; 3,000 hab.

Frédérikshavn autrefois **Fladstrand,** v. danoise du Jutland, à 60 kil. N. E. d'Aalborg, son ch.-l. de diocèse. Son port sur le Kattégat peut contenir 100 navires et est défendu par deux forts.

Frédérikstadt, v. du Slesvig, sur l'Eyder, bâtie régulièrement. Située à 35 kil. S. O. de Slesvig, elle a 3,000 hab. et des fabriques.

Frédérikstadt, v. forte de Norvége (Aggerhuus), à l'embouchure du Glommen dans le Krageræfiord, à 100 kil. S. de Christiania. Arsenal et commerce de bois de construction; 3,000 hab.

Frédérikswark, bourg de Danemark, à 46 kil. N. O. de Copenhague (Seeland), sur le lac Arre. — Fonderie de canons, manufactures d'armes, d'outils et de machines agricoles, poudreries. Pop. 1,630 hab.

Frédérikswœrn, place forte de Norvége (Aggerhuus), sur le Skager-Rak, à 6 kil. S. de Laurvig. — Chantier royal de construction, école des cadets de marine; 700 hab.

Frédériktown, v. d'Amérique, ch.-l. de la colonie anglaise du Nouveau-Brunswick, sur la rive gauche du Saint-Jean. — Pop. 6,000 hab.

Frédériktown, v. des Etats-Unis, dans le Maryland, à 70 kil. O. de Baltimore. La pop. est de 5,000 h. d'origine allemande.

Fredum, amende payée au juge par un condamné dans l'ancienne législation franque. Il était indépendant du Wehrgeld ou composition qu'il devait payer à la partie offensée. On fait dériver ce mot de l'allemand *fred* ou *fried* (paix).

Freetown, v. de la Guinée supérieure, par 8°32′ lat. N. et 14°22′ long. O., à l'embouchure et sur la rive droite de la Sierra-Leone; 6,000 hab. — Capitale de la colonie anglaise de Sierra-Leone, elle a des casernes, des écoles, etc. Cet établissement a été fondé en 1787 pour améliorer le sort des nègres et recevoir ceux qu'on aurait enlevés aux bâtiments qui font la traite.

Frégelles, *Fregellæ,* v. des Volsques, sur le Liris, dans le Latium (Italie ancienne). Colonisée par les Romains en 329 av. J. C., elle fut ruinée par Opimius, 125 av. J. C., dans un premier soulèvement des Italiens contre Rome. C'est aujourd'hui *Ceperano* ou *Ponte-Corvo.*

Fregosi (au singulier *Fregoso*), l'une des quatre grandes familles plébéiennes de Gênes, connue par sa rivalité avec les Adorni. Les principaux ont été les suivants : Dominique, qui supplanta en 1371 le doge Gabriel Adorno; il obligea le roi de Chypre, Pierre II, à réparer les cruautés commises en 1373 contre les Génois, mais fut déposé, en 1378, à la suite de revers subis dans une guerre contre Venise. — Thomas, neveu du précédent, s'entendit avec les Adorni pour renverser le doge Barnabo Guarco dont il prit la place, 1415. Il releva le commerce et les finances de Gênes, mais éprouva, comme allié de la France, des échecs dans une lutte contre les Anglais, au moment où une ligue se formait en Italie, 1419, contre la République. Thomas dut vendre Livourne aux Florentins, 1421, et même abandonner le gouvernement à Philippe-Marie, duc de Milan; il reprit le pouvoir en 1435, pour sept ans. Exilé en 1442, il mourut vers 1450. — Pierre, neveu du précédent, s'empara du dogat, en 1450, et plaça la ville sous la protection de Charles VII, roi de France, qui lui donna pour gouverneur Jean de Calabre, 1458; il périt en voulant éloigner ce dernier, 1459.— Paul, frère du précédent, archevêque de Gênes et doge, fut deux fois expulsé par les ducs de Milan, 1464, 1484, appelés par les Adorni. — Octavien, cousin du précédent, souleva Gênes contre Louis XII, roi de France; élu doge en 1513, il fit raser le fort de la Lanterne, et, en 1515, consentit à soumettre à François I^{er} la république dont il resta gouverneur; son administration, qui fut sage et ferme, dura jusqu'en 1522 où il mourut, quelques jours après que les Espagnols eurent pris Gênes. — César, le dernier des Fregosi qui soit connu, fut assassiné en 1541, par l'ordre du gouverneur de Milan, qui voulait saisir sur lui les dépêches que François I^{er} adressait à Soliman II.

Freher (Marquard), historien allemand, né à Augsbourg en 1565, fut conseiller des électeurs palatins et chargé par eux de missions importantes. Mort en 1614, il a laissé: *Origines Palatinæ,* 1599, in-fol.; *Corpus Franciæ historiæ,* 1613, in-fol.; *De Re monetaria veterum Romanorum; Germanicarum rerum scriptores,* etc.

Freiberg ou **Freyberg**, v. du royaume de Saxe, sur la Mulda-Freiberg, à 31 kil. S. O. de Dresde, sur les dernières pentes de l'Erz-Gebirge; 23,565 hab.— Sa cathédrale renferme les tombeaux des anciens électeurs de Saxe. Son École des mines, fondée en 1467, est célèbre. Il y a dans les environs 130 mines d'argent, de plomb, de cuivre, de cobalt; malheureusement les filons les plus riches sont presque épuisés. Fabriques de drap, de blanc de céruse, de quincaillerie, de poudre. Victoire des Prussiens sur les Autrichiens en 1762.

Freiberg, v. de Moravie (Autriche), sur la Beth, dans le bassin de l'Oder. — Fabriques de draps; 5,000 hab.

Freiburg, nom de **Fribourg** en allemand.

Freind (Jean), médecin anglais, né à Croton (Northampton) en 1675, entra en 1712 dans la Société royale de Londres. Membre du Parlement en 1723, il fit au ministère une opposition très-vive et fut enfermé à la Tour. Nommé médecin de la reine par George II, 1727, il mourut en 1728. — On a de lui : *Histoire de la médecine,* le meilleur de ses ouvrages, traduit en français (1727-1728); *Emmenologia,* etc.

Freinsheim, en latin **Freinshemius** (Jean), érudit allemand, né à Ulm en 1608, unissait aux langues anciennes la connaissance de la plupart des langues vivantes. Appelé en Suède par la reine Christine, 1642, il lui enseigna le grec. Il mourut en 1660 à Heidelberg. — Il est connu par ses *Suppléments* de Tite Live et de Quinte-Curce. Il a donné encore des éditions de Florus, de Phèdre, des notes sur Tacite, etc.

Freisingen, v. de Bavière, sur l'Isar, dans le cercle de Haute-Bavière, à 33 kil. N. E. de Munich. — Belle cathédrale, château et école de sourds-muets. Ancien siége d'un évêché souverain sécularisé en 1803, et transporté en 1817 à Munich avec le titre d'archevêché; 6,000 hab.

Freisingen (Otton de). V. Otton.

Freiwaldau, v. de la Silésie autrichienne, sur le Biélau, au pied du Goldkoppe; 2,500 hab. Toiles et lainages. Aux environs, bains de *Græfenberg.*

Fréjus, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 30 kil. S. E. de Draguignan (Var), sur une colline qui est à 2 kil. de la mer, près et au N. de l'embouchure de l'Argens. Parmi de nombreuses antiquités, on remarque des restes de quais, des bornes destinées autrefois à l'amarrage des navires, un phare circulaire, un arc de triomphe dit la *Porte dorée,* les ruines d'un amphithéâtre, d'un aqueduc, etc. Les monuments plus récents sont la cathédrale de Saint-Etienne, le palais de l'évêché, etc. L'évêché de Fréjus est suffragant d'Aix. On y fait le commerce de bouchons de liége; 3,478 hab. — Fondée par les Phocéens, agrandie par César, qui lui donna son nom (*Forum Julii*) et commença à creuser son port, cette ville fut embellie par Auguste, qui en fit une station de la flotte romaine. Les atterrissements de l'Argens ont aujourd'hui comblé le chenal par lequel elle communiquait avec la mer. C'est à Saint-Raphaël, près de Fréjus, que Napoléon débarqua à son retour d'Egypte; en 1814, il s'y embarqua pour l'île d'Elbe. Fréjus est la patrie d'Agricola, de Sieyès et de Désaugiers.

Frellon (Jean et François), imprimeurs à Lyon, de 1530 à 1570, qu'il ne faut pas confondre avec leurs ho-

monymes, Paul *Frelon* de Lyon, et Jean *Frelon* de Paris. Parmi leurs éditions, que revirent Louis Saurius et Michel Servet, on signale un *Nouveau Testament* (1553, in-12, Lyon).

Frémin (René), sculpteur, né à Paris, 1672-1744, passa en Espagne une grande partie de sa vie. Il exécuta les bustes de *Philippe V*, de *la reine*, de *Louis Ier*, etc. *La Samaritaine*, sur le Pont-Neuf, *Sainte-Sylvie*, dans la chapelle des Invalides, les bas-reliefs de la chapelle de Noailles à Notre-Dame, étaient les ouvrages principaux que Paris devait à cet artiste d'un talent facile, mais manquant de simplicité.

Fréminet (Martin **Fréminel**, dit), peintre, né à Paris en 1567. Élève de Jean Cousin, il passa quinze ans en Italie, où il étudia surtout Michel-Ange. A son retour, 1603, il devint premier peintre de Henri IV, qui le chargea de décorer la chapelle de Fontainebleau: de 1608 à 1615, Fréminet composa 38 tableaux à l'huile et sur plâtre. On lui reproche d'avoir un peu trop forcé les attitudes de ses personnages. Il mourut en 1619.

Fréminville (Edme de la **Poix** de), jurisconsulte, né à Verdun en Bourgogne, 1680-1773, était surtout versé dans les matières féodales. — On a de lui: *Pratique universelle pour la rénovation des terriers*, 1752, 5 vol. in-4°; *Vrais principes des fiefs*, 2 vol. in-4°, etc.

Frémont d'Ablancourt (Nicolas), historien, né à Paris vers 1625. Ambassadeur en Portugal par la protection de Turenne en 1663, il fut obligé, après la révocation de l'édit de Nantes, de se réfugier en Hollande, où il mourut vers 1694. — On a de lui: *Mémoires concernant l'histoire du Portugal depuis la paix des Pyrénées jusqu'en* 1668; 1701, in-12, etc. — Il était neveu de Perrot d'Ablancourt.

Frénicle de Bessy (Bernard), mathématicien, né à Paris en 1605, était conseiller à la cour des monnaies. A l'aide d'une méthode d'exclusion, connue en partie des anciens, mais oubliée au xviie s., il résolvait les problèmes numériques les plus compliqués avec une rapidité qui étonnait Fermat et Descartes. Il fit partie, en 1666, de l'Académie des sciences, dans les mémoires de laquelle (t. V) on trouve de lui: *Méthode pour la solution des problèmes par exclusion; Traité des triangles rectangles en nombres; Abrégé des combinaisons; Traité des carrés magiques.* — Frénicle mourut en 1675.

Frentans, Frentani, peuplade du Samnium (Italie ancienne), qui habitait, sur la côte de l'Adriatique, les bords du Tifernus et au N. du Frento. *Larinum* était leur ch.-l. — Les provinces de Chieti et de Campobasso correspondent à leur territoire.

Frento. nom ancien du **Fortore, riv.**

Frequentum est peut-être le bourg moderne de **Frigento**.

Frères Arvales. V. Arvales.

Frères blancs, nom des Carmes en Angleterre.

Frères de la charité V. Charité.

Frères de la Côte. V. Flibustiers.

Frères de la Croix. V. Flagellants.

Frères des écoles chrétiennes, congrégation religieuse vouée à l'enseignement des enfants, fondée en 1680 par J.-B. de La Salle. Ses membres, qui n'entrent pas dans les ordres, font, outre les vœux ordinaires, celui d'enseigner gratuitement. Supprimés en 1791 pour refus de serment à la constitution civile du clergé, ils furent rétablis en 1802. Le chef-lieu de la congrégation est à Paris ; depuis 1854, elle comprend 20 provinces, dont 11 pour la France, l'Algérie et les colonies.

Frères gris, nom des Augustins en Angleterre.

Frères mineurs. V. Franciscains.

Frères moraves. V. Moraves.

Frères noirs. nom des Dominicains en Angleterre.

Frères pontifes. V. Pontifes.

Frères prêcheurs. V. Dominicains.

Frères de Saint-Jean-de-Dieu. V. Charité (Frères de la).

Fréret (Nicolas), célèbre érudit, né à Paris en 1688, montra, dès son enfance, un goût pour l'étude qui s'étendait à tous les ordres de connaissances. Lié avec le comte de Boulainvilliers, il entra à l'Académie des Inscriptions comme élève, en 1714, et comme associé en 1716. Vers la fin de 1714, il avait été enfermé à la Bastille pour avoir lu un *Mémoire sur l'origine des Francs*, dans lequel il combattait les opinions reçues : cet écrit n'a été publié qu'en 1796. Les travaux de Fréret embrassent les sujets les plus divers, et sur bien des points il a laissé une trace ineffaçable. En chronologie, il a indiqué la véritable méthode à suivre; il soutint contre Newton une discussion dans laquelle il garda l'avantage. En géographie, il suppléa, à force de sagacité et d'érudition, aux documents qui rendent la tâche des modernes plus facile : il dressa de sa main 1,357 cartes. La mythologie a reçu de lui la direction qu'elle suit aujourd'hui, après s'être égarée dans l'intervalle à assigner une origine historique à toutes les fables religieuses. Fréret trouvait pour ses recherches un instrument précieux dans sa connaissance des langues étrangères; il avait composé trente vocabulaires afin d'arriver, par leur rapprochement, aux langues mères. Le chinois l'occupa spécialement, de sorte que Fréret peut, à bon droit, passer pour le père des études sinologiques en France. Cette immense érudition s'accordait avec une connaissance singulière de l'histoire et des littératures modernes. Fréret ne put cependant concilier ce besoin de savoir avec les fonctions de secrétaire général de l'Académie des Inscriptions dont il avait été revêtu en 1743. Quand il mourut, 1749, il laissait un énorme arriéré. — Les œuvres de Fréret sont en partie inédites, et en partie dispersées dans les *Mémoires* ou l'*Histoire de l'Académie*. L'édition de 1796-1799 (20 vol. in-12) est incomplète, malgré son titre. On lui a attribué à tort : *Examen critique des apologistes de la religion chrétienne*, 1766; *Lettres de Thrasybule à Leucippe; Œuvres philosophiques*, 1776. Les deux premiers ouvrages ont pour auteurs d'Holbach et Naigeon. auxquels il faut les renvoyer.

Fréron (Élie-Catherine), critique français, né à Quimper en 1718. Élève des jésuites, puis professeur à leur collége de Louis-le-Grand, il les quitta et se fit journaliste, d'abord sous les auspices de Desfontaines, puis pour son compte. Il publia les *Lettres de la comtesse de* ***, jusqu'en 1749. puis les *Lettres sur quelques écrits du temps*, jusqu'en 1754 A cette dernière date, se sentant soutenu par le roi Stanislas et par la reine Marie Leczinska, il fonda l'*Année littéraire*. dont il poursuivit la publication jusqu'à sa mort (1776). Adversaire de l'école philosophique, il s'attaqua à son chef lui-même, Voltaire; ce dernier se vengea (1760) en donnant le nom de *Frélon* à un personnage odieux de l'*Ecossaise*, comédie dont Fréron fit un compte rendu piquant qui est son chef-d'œuvre. En somme, l'auteur de l'*Année littéraire* doit plutôt sa renommée à son ennemi qu'à son propre mérite, et la preuve en est dans l'oubli qui a atteint ses autres ouvrages. Il mourut en 1776, sous le coup d'un arrêté du garde des sceaux, Miromesnil. qui suspendait l'*Année littéraire.*

Fréron (Louis-Stanislas), conventionnel, fils du précédent, né à Paris en 1765. Filleul du roi Stanislas et protégé par Mme Adélaïde, tante de Louis XVI, il conserva pendant quatorze ans le privilége de l'*Année littéraire*, qui fut rédigée par l'abbé Royou et Geoffroy. Condisciple des deux Robespierre et de Camille Desmoulins, et emporté par l'exaltation de ses opinions politiques, il fonda, en 1789, l'*Orateur du peuple*, qui égala en violence la feuille de Marat. Après la fuite de Louis XVI à Varennes, il demanda, au Champ de Mars (juillet 1791), la déchéance du roi, fit partie de la Commune insurrectionnelle du 10 août 1792, et de la Convention, où il vota la mort du « tyran. » Collègue de Barras à Marseille et à Toulon, il poussa le fanatisme révolutionnaire jusqu'à vouloir ruiner ces deux villes. Rappelé (mars 1794), il se trouva, après le supplice de Danton, son ami, exposé à la haine de Robespierre: aussi joua-t-il le premier rôle dans la journée du 9 thermidor. Il demanda la mise en accusation de Fouquier-Tinville, l'abolition du tribunal révolutionnaire, et ferma le club des Jacobins, à la tête de ceux qu'on appelait « la jeunesse dorée de Fréron. » Après l'insurrection du 1er prairial (1795), il voulait livrer aux flammes le faubourg Saint-Antoine. Son dernier acte politique fut une mission dans le Midi sous le Directoire. Sous le Consulat, il obtint avec peine une place dans l'administration des hospices. Il faillit cependant, bien que déjà marié, épouser Pauline, sœur de Bonaparte. Il mourut en 1802, à Saint-Domingue, où il était nommé sous-préfet.

Frescobaldi (Jérôme), né à Ferrare en 1587 ou 1588, était, en 1614, organiste de Saint-Pierre du Vatican. Il mourut à Rome vers 1654. Il était le plus habile instrumentiste de son temps; ses compositions attestent une imagination féconde

Fresnay-sur-Sarthe ou **Fresnay-le-Vicomte,** ch.-l. de cant. de l'arr. et à 32 kil. S. O. de Mamers (Sarthe); 3,153 hab. Élève de bétail, tanneries, fours à chaux, toiles. Église romane; débris de l'anc. château.

Fresnaye (La), ch.-l. de cant. de l'arr. et à 16 kil. kil. N. O. de Mamers (Sarthe); 1,504 hab.

Fresnaye (VAUQUELIN DE LA). V. VAUQUELIN.

Fresne-Saint-Mamès, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 28 kil. N. E. de Gray (Haute-Saône); 557 hab.

Fresnel (AUGUSTIN-JEAN), physicien, né à Broglie (Eure) en 1788, montra, de bonne heure, du goût pour les recherches expérimentales. Elève de l'Ecole polytechnique, et nommé ingénieur dans la Vendée, puis dans la Drôme, il fut destitué pendant les Cent Jours. Il employa ce loisir forcé à des travaux qui ont renouvelé la théorie de la lumière. Alors on s'en tenait à ceux de Newton, qui expliquait ce phénomène par l'émission des molécules lumineuses du corps éclairant. Fresnel pensa que la lumière se propage, à la manière du son, par les vibrations d'un fluide extrêmement subtil répandu dans l'espace. C'était le système de Descartes. Fresnel eut le mérite de l'appuyer par des expériences et des calculs. Couronnés en 1819 par l'Académie des sciences, ses travaux lui valurent, en 1823, l'honneur d'être appelé à siéger dans cette compagnie. Il mourut quatre ans après, en 1827. — Il avait fait lui-même une application de ses théories à l'éclairage des phares, en substituant aux réflecteurs métalliques des lentilles à échelons : l'essai en eut lieu en 1827. Ses *Mémoires* sont contenus dans les *Annales de physique et de chimie*, dans le *Bulletin de la Société philomatique* et dans le *Recueil de l'Académie des sciences*.

Fresnes-sur-Escaut, commune de 6,045 hab., à 10 kil. N. de Valenciennes (Nord). Mine de houille, brasseries, verrerie, clouterie, sucrerie, etc.

Fresnes-en-Woëvre, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 20 kil. S E. de Verdun (Meuse); 935 hab.

Fresnillo, v. de l'Etat ou dép. de Zacatecas (Mexique), à 45 kil. N. du ch.-l., a des mines de cuivre et d'argent ; 16,000 hab.

Fresnoy-le-Grand, commune de 4,249 hab., à 16 kil. N. E de Saint-Quentin (Aisne). — Fabrique de gazes et de cachemires.

Fressinet (PHILIBERT), général, né à Marcilly (Saône-et-Loire) en 1769, servit de bonne heure. Général de brigade depuis 1799, il fut envoyé, en 1802, à Saint-Domingue, où il négocia la soumission des insurgés. Il blâma l'arrestation de Toussaint-Louverture, et, sur l'ordre de Leclerc, revint en Europe, où il fut exilé pendant cinq ans. Il se distingua, sous les ordres du prince Eugène, en 1812, pendant la retraite de Russie. Sa conduite à Lutzen lui valut le grade de général de division, 1813. En 1815, il rédigea l'adresse que l'armée, après Waterloo, adressa aux représentants. Banni en 1815, il revint en France en 1820 et mourut en 1821.

Fréteau-de-Saint-Just (EMMANUEL-MARIE), magistrat, né en 1745, siégeait à 20 ans au parlement de Paris. Il se signala, en 1787, par la hardiesse des paroles qu'il adressa à Louis XVI. Membre de l'Assemblée constituante, il se distingua par son aptitude à traiter toutes les questions. Sous la Convention, il fut traduit deux fois devant le tribunal révolutionnaire, et exécuté le 14 juin 1794.

Fréteval, commune de 980 hab., sur le Loir, à 18 kil. N. E. de Vendôme (Loir-et-Cher). — Forge à fer. Combat, en 1194, entre Richard Cœur-de Lion et Philippe Auguste, qui y perdit les archives de la couronne.

Freudenstadt, v. du cercle de la Forêt-Noire (Wurtemberg), à 65 kil. S. O de Stuttgart.— Clouterie, acier, produits chimiques, etc.; 4.500 hab.

Freudenthal ou **Bruntal,** v. de la Silésie autrichienne, à 34 kil. N. O. de Troppau ; 3,000 hab. Eaux minérales ; draps, toiles, etc.

Frévent, commune de 4,137 hab., à 13 kil. S. de Saint-Pol (Pas-de-Calais). Laines, toiles, etc. Patrie de Lebas le conventionnel.

Frey et **Freya,** divinités des anciens Scandinaves. Le premier, symbole du soleil, régnait sur l'atmosphère. Freya, sa sœur, était le symbole de la lune. On a fait d'elle aussi la déesse de la beauté et de l'amour. Elle avait donné son nom à un jour de la semaine, *Freitag* (vendredi). On la confond quelquefois avec Frigga.

Freycinet (LOUIS-CLAUDE DESAULSES DE), navigateur, né à Montélimar en 1779, servit d'abord avec son frère aîné (HENRI-LOUIS), né en 1777 et mort en 1840. Sous le Consulat, ils firent partie, à titre de lieutenants de vaisseau, de l'expédition chargée de reconnaître, sous les ordres de Baudin (1800-1804), les côtes S. O de l'Australie. Louis de Freycinet venait de terminer la relation de ce *Voyage aux Terres australes*, quand le gouvernement de la Restauration lui donna le commandement de l'*Uranie*, qui allait procéder à une nouvelle exploration scientifique (1817-1820). Il visita Timor, les Mariannes, découvrit l'île Rose, laquelle reçut le nom de madame de Freycinet, aborda en Australie et revint échouer aux Malouines, 1820. A son retour, il se consacra presque exclusivement à la rédaction de son *Voyage autour du monde* (1824-1844, 13 vol. in-4° et 4 atlas in-fol.). Il mourut en 1842. — Henri de Freycinet, contre-amiral en 1828, fut préfet maritime à Rochefort en 1834.

Freycinet, île de l'archipel Pomotou, découverte par Duperrey en 1823. — La TERRE DE FREYCINET, partie S. de l'Australie, reconnue par Baudin en 1802.

Freyre (DON MANOEL), général espagnol, né en 1765 à Ossuña (Andalousie). Colonel en 1808, il se signala dans la guerre de l'indépendance contre Mortier à Ocaña, 1809, puis contre Sébastiani, 1811. Maréchal de camp dès cette année, il commanda, en 1813, les troupes espagnoles qui étaient aux ordres de Wellington, et, en 1814, commença l'attaque à la bataille de Toulouse. — Ferdinand VII voulut, dans la suite, l'envoyer combattre les insurgés d'Amérique. Freyre dirigea, du moins, les forces qui devaient réprimer le mouvement de l'île Léon en 1820. Il mourut en 1834.

Frézier (AMÉDÉE-FRANÇOIS), ingénieur français, né à Chambéry en 1682, était d'origine anglaise. Entré en 1702 au service de France, il passa, en 1707, dans l'arme du génie ; il s'était fait connaître, dès l'année précédente, par un *Traité sur les feux d'artifice*, encore estimé aujourd'hui. Envoyé au Chili en 1711, pour étudier les moyens de défense de cette colonie espagnole, il en rapporta son *Voyage à la mer du Sud* (Paris, 1714). Il travailla ensuite aux fortifications de Saint-Malo, de l'île Saint-Domingue et de Landau. Nommé directeur des fortifications de Bretagne en 1739, il mourut à Brest en 1773. — On a encore de lui : *Traité de stéréotomie* (3 v. in-4°), et un résumé de cet ouvrage, publié sous le titre d'*Eléments de stéréotomie* (2 vol in-8°).

Frezzi (FRÉDÉRIC), poëte italien, fut dominicain, évêque de Foligno en 1403, et l'un des pères du concile de Constance, où il mourut en 1416 On a de lui : *Les Quatre règnes de la vie humaine*, poëme italien. dont la meilleure édition est celle de Foligno (1725, 2 vol in-4°).

Friant (LOUIS, comte), général, né à Villers-Morlancourt (Somme), en 1758, s'engagea en 1781 dans les gardes-françaises. Sous-officier en 1789, il était général de brigade en 1794. Après avoir combattu sous Kléber, Marceau et Bonaparte, il suivit Desaix en Egypte, où il gagna le grade de général de division, 1799. Après le départ de Bonaparte, il commanda la Haute-Egypte sous l'administration de Kléber et une partie de la Basse Egypte sous celle de Menou. Sous l'Empire, Friant se distingua à Austerlitz, à Iéna, à Eylau, à Eckmühl, où il tint tête avec 8,000 soldats à 30,000 ennemis, à Wagram, où il décida la victoire. Blessé grièvement à la Moskowa (1812), il combattit encore à Dresde, à Hanau, à Champaubert et à Craonne. La Restauration de 1814 l'envoya à Metz commander les grenadiers royaux. En 1815, il fut blessé à Waterloo et mis à la retraite par le gouvernement de Louis XVIII. Il mourut en 1829.

Fribourg (Canton de), l'une des vingt-deux républiques qui forment la Confédération suisse ou helvétique. Borné au N. et à l'E. par le canton de Berne, au S. et au S. O. par Vaud, il touche au N. O. le lac de Neuchâtel, où il enferme une enclave de Vaud qui comprend lui-même une enclave de Fribourg. Situé entre 4°20′ et 5°2′30″ long. E., et entre 46° 28′ et 47°5′ lat. N., il a une superficie de 1,669 kil. carrés et une population de 111,000 hab., dont 94,000 catholiques et 17,000 protestants. Couvert au S. E. par les contre-forts des Alpes Bernoises, il comprend une grande partie de la vallée de la Sarine ou Saane. Le sol, assez fertile, produit des céréales, du vin, nourrit de beau bétail, etc. On exporte annuellement pour 2 millions de francs de fromages de Gruyères. — La république est dirigée par un grand conseil nommé par une élection à deux degrés. Le catholicisme y domine. Fribourg est entré dans la Confédération en 1481. On y parle le français et l'allemand. — Les villes principales sont Fribourg, ch.-l.; Morat, Estavayer, Bulle, Gruyères, Romont, etc.

Fribourg, v. de Suisse, ch.-l du cant. du même nom, sur la Sarine, par 46° 48′ 9″ lat. N. et 4° 47′ 52″ long. E., à 85 kil. S. O. de Berne. — La population est de 11,000 hab. — Outre ses vieilles murailles, on remarque la cathédrale du XIIe s. avec sa tour haute de 84 mètres ; le collége des jésuites, la maison de correction, etc Il y a encore un évêché, un lycée théologique, un séminaire, etc. On admire le pont en fil de fer, suspendu à 50 mètres au-dessus de la Sarine. L'industrie consiste en tanneries et brasseries. La ville a été fondée

vers 1178. — *Paix perpétuelle* entre la Suisse et la France, 1516.

Fribourg-en-Brisgau, ville du grand-duché de Bade, ch.-l. du cercle du Haut-Rhin et siège d'un archevêché sur la Treizam, à 116 kil. S. O. de Carlsruhe; 30,600 hab. On y trouve un séminaire, un gymnase, une université fondée en 1456, de belles collections, etc. Une de ses quatre églises, appelée *Münster*, est remarquable par son architecture ogivale et la hauteur de sa tour. — Fribourg a été fondée par Berthold III de Zaehringen, en 1118. C'était une place forte qui joua un rôle dans la guerre de Trente Ans. Turenne et Condé, en 1644, y battirent les Impériaux. Prise par les Français en 1677, en 1713, en 1744, elle fut alors démantelée. Depuis 1805, elle appartient au grand-duché de Bade.

Fribourg, *Freiburg*, ville de la province de Saxe (Prusse), sur l'Unstrutt, à 22 kil. S. O. de Mersebourg. Combat de 1813 entre les Français et les Prussiens (21 octobre).

Fricktbal, portion du cant. suisse d'Argovie comprise entre le Rhin au N., le canton de Bâle au S. O., l'extrémité du Jura helvétique au S. E. Lauffenbourg et Rheinfelden en sont les villes principales. La population, de 20,000 hab., est catholique.

Friedberg, v. de la prov. de Haute-Hesse (Hesse-Darmstadt), à 26 kil. S. de Giessen, près de l'Usbach. École normale évangélique; belle église gothique. Lainages, toiles, cordonnerie; 5,500 hab.

Friedberg, v. de Silésie (Prusse), à 60 kil. S. O. de Liegnitz; 2,000 hab. — Victoire de Frédéric II sur les Autrichiens en 1745.

Friedberg, v. du Brandebourg (Prusse), à 75 kil. N. E. de Francfort-sur-l'Oder. — Draps et tanneries; 4,000 hab.

Friedland, v. de la régence de Kœnigsberg (Prusse), à 46 kil. S. E. du ch.-l., sur l'Alle; 2,500 hab. — Victoire de Napoléon Ier sur les Russes et les Prussiens, 14 juin 1807.

Friedland, v. du Mecklembourg-Strélitz, à 44 kil. N. E. de Neu-Strélitz. — Tabac, pipes de terre, cartes à jouer; 5,000 hab.

Friedland, v. de Bohême, dans le bassin supérieur de la Moldau; 3,500 hab. — Wallenstein en tira le titre de duc.

Friedlingen, v. du grand-duché de Bade, sur la rive droite du Rhin, en face d'Huningue. Villars y battit les Impériaux, 14 octobre 1702.

Friedrichshafen, v. du cercle du Danube (Wurtemberg), petit port franc sur le lac de Constance, entrepôt du commerce avec la Suisse. Pêche active. — Elle s'appelait *Buchhorn* avant 1811. Le château était autrefois une abbaye de bénédictins; 2,000 hab.

Friesland, nom hollandais de la Frise.—Nom donné par deux des frères Zéno, marins vénitiens du XIVe s., à un pays que l'on croit être le Groënland.

Friesland (Nouveau-), un des noms du Spitzberg.

Frigento, v. de la prov. d'Avellino (Italie), à 30 kil. N. E. du ch.-l.; 3,000 hab. — On a conjecturé qu'elle s'élevait sur les ruines de *Frequentum* ou d'*Œculanum*. Source sulfureuse, à exhalaisons méphitiques, dans la vallée voisine d'*Ansanto* (*Amsanctæ valles*).

Frigga, déesse des anciens Scandinaves, fille de la Terre et femme d'Odin.

Frimaire, troisième mois du calendrier républicain décrété par la Convention en 1793. Il commençait le 21 ou le 22 novembre.

Frimont (Jean-Philippe), général autrichien, né en Belgique en 1756. Entré au service de France, il émigra en 1791, combattit dans l'armée de Condé, et passa, en 1797, avec son régiment, à la solde de l'Autriche. Promu feld-maréchal, il fit les campagnes de 1813 et de 1814. En 1815, il prépara l'expédition qui amena la chute de Murat, tandis que lui-même franchit les Alpes et occupa Lyon (11 juin). En 1821, il détruisit, par ordre du congrès de Laybach, la monarchie constitutionnelle de Naples. Nommé commandant général de la Lombardie en 1825, il mourut en 1831.

Frioul, *Friuli* en italien, et *Focopiliensis* dans les chartes du moyen âge, contrée située au N. E. de l'Italie, entre les Alpes au N., l'Istrie à l'E., l'Adriatique au S., et la Livenza à l'O. Conquis sur les Carnes par les Romains (118 av. J. C.), il a tiré son nom d'une ville bâtie par César, *Forum Julii*, aujourd'hui *Citta de Friuli*. Au moyen âge, il fut la grande porte par où les Barbares pénétrèrent en Italie. Le premier des 36 duchés fondés par les Lombards a été celui de Frioul. Enlevé par Charlemagne à Rotgaud, 775, il eut des souverains particuliers jusqu'à la mort de Bérenger, 924, qui fut empereur. Les patriarches d'Aquilée s'en emparèrent alors, mais durent, en 1420, le céder à la république de Venise. Celle-ci fut, à son tour, obligée de le partager avec l'empereur Maximilien Ier, en sorte qu'il y eut deux Friouls que séparait l'Isonzo, 1509. Le Frioul vénitien passa sous la domination de l'Autriche, 1797, et sous celle du royaume d'Italie en 1805; il forma pendant 9 ans le département du Passariano et fournit le titre ducal de Duroc. Rendu à l'Autriche, 1814, il a été réuni avec le reste de la Vénétie à l'Italie, 1866. Il composa la province d'*Udine* (6,515 kil. carrés et 481,000 hab.). — Le Frioul autrichien, qui fit partie des provinces illyriennes de 1809 à 1814, est compris actuellement dans les cercles de Gœritz et Trieste.

Fririon (François-Nicolas), général français, né à Vendière (Meurthe), en 1766, s'engagea à 16 ans. Chef de bataillon en 1794, créé général de brigade à Hohenlinden, il commanda, en 1808, les troupes espagnoles campées dans l'île de Seeland (Danemark). Après avoir conquis le grade de général de division dans la guerre de 1809, il remplit les fonctions de chef d'état-major de Masséna dans l'expédition du Portugal, 1810-1811. Inspecteur-général depuis ce temps, il devint, en 1832, commandant de l'hôtel des Invalides. Il mourut en 1840. — On a de lui: *Étude du grec et du latin d'après un procédé nouveau*, 1826, in-8°; *Journal de la campagne de Portugal*, in-8°, etc.

Frisch (Jean-Léonard), naturaliste et philologue allemand, né à Sulzbach (Wurtemberg) en 1666, voyagea beaucoup. Ministre évangélique en Hongrie, dragon dans l'armée autrichienne, 1691, directeur de culture en Allemagne, puis précepteur, journalier en Hollande, 1696, il entra enfin au gymnase de Berlin, dont il fut recteur de 1727 jusqu'à sa mort, 1743. On a de lui: *Description d'insectes d'Allemagne; les Oiseaux d'Allemagne* avec 254 planches et 307 figures; *Dictionnaire des Passagers, français-allemand et allemand-français; Specimen Lexici Germanici*, 1723; *Historia linguæ Slavonicæ*, avec quatre continuations; *Dictionnaire latin-allemand*.

Frisch (Jodocus-Léopold), fils du précédent, naturaliste allemand, né à Berlin, 1714-1787, fut pasteur évangélique. On a de lui la suite des *Oiseaux d'Allemagne*, ouvrage commencé par son père; *Histoire naturelle des Quadrupèdes en tableaux*; *Musei Hoffmanniani Petrefacta et Lapides*, etc.

Frische-Haff (golfe aux eaux douces), en latin *Habus*, sorte de lagune située sur les côtes des régences de Dantzig et de Kœnigsberg (Prusse), et communiquant avec la Baltique. Il a 85 kil. en longueur et de 8 à 16 en largeur. Il est séparé de la mer par une chaîne de bancs de sables, appelée *Frische-Nehrung*.

Frischlin (Nicodème), philologue allemand, né à Balingen (Wurtemberg), en 1547. Professeur à Tubingue, il reçut de Rodolphe II la couronne poétique pour la comédie de *Rebecca*. Contraint d'errer de ville en ville par la haine de ses ennemis, et n'ayant pas d'argent pour faire imprimer ses ouvrages, il s'adressa avec insolence au duc de Wurtemberg, dont il s'attira le ressentiment. Enfermé au château d'Urach, Frischlin se tua en 1590 en cherchant à s'évader. — On a de lui six comédies, deux tragédies, des poésies épiques, des traités de grammaire, d'astronomie, etc. Tous ces ouvrages sont en latin.

Frise, prov. des Pays-Bas, bornée au N. et à l'O. par la mer du Nord, au S. par le Zuyderzée et Over-Yssel, et à l'E. par Drenthe et Groningue. La superficie est de 3,275 kil. carrés et la population de 311,000 hab. C'est un pays coupé de marais et de canaux. Le climat est humide et favorable aux pâturages. Beaucoup de lin. — Elle se divise en trois arrondissements: Leeuwarden, Heerenveen et Sneek. — *Leeuwarden* est la capitale. — Formée d'un démembrement du territoire des Frisons (V. ce mot) dont elle garda le nom, cette contrée fut rattachée, en 1457, à l'Allemagne, et en 1524, aux Pays-Bas, dont elle a depuis suivi les destinées.

Frise orientale, ou Ost-Frise, portion du territoire des anciens Frisons (V. ce nom) et ancienne principauté de l'Empire germanique, comprise aujourd'hui dans le Hanovre, où elle forme l'arrond. d'*Aurich*.

Frisi (Paul), mathématicien et physicien, né à Milan en 1727, entra chez les Barnabites, professa à Casal, à Milan, à Padoue, voyagea en France, en Angleterre et en Hollande, et fut membre des principales académies d'Europe. Il mourut en 1784. — On a de lui: *Disqui-*

sitio in causam physicam figuræ et magnitudinis Terræ 1751; *Nova electricitatis theoria*, 1755; *De motu diurno terræ*, 1758; — deux volumes de *Dissertations* dont l'une: *De atmosphæra cœlestium corporum*, fut couronnée, en 1758, par l'Académie des sciences de Paris.

Frisons, en latin *Frisii*, et au moyen âge *Frisones* et *Frisiones*, peuplade germanique qui habitait le territoire compris entre la mer du Nord, le Rhin inférieur et l'Ems, et confinait aux Bataves, aux Bructères et aux Chauces. Réduits par Drusus à payer un tribut (10 av. J. C.), ils se soulevèrent en 28. Vaincus par Corbulon, 47, ils se révoltèrent de nouveau avec le Batave Civilis (V. ce nom). Mêlés à diverses peuplades, notamment aux Chauces, ils se répandirent dans la suite de l'Elbe à l'Escaut, pendant la décadence des Francs mérovingiens. Ils furent repoussés et battus en 689 par Pepin d'Héristal, et, en 734, par Charles Martel, qui leur firent prêcher le christianisme. Charlemagne établit au milieu d'eux des comtes, ordonna de rédiger leur droit (*lex Frisionum*) et en fit une marche contre les Normands (*Ducatus Frisiæ*). En 870, la Frise fut divisée entre Charles le Chauve et Louis le Germanique; la première partie à l'O. du Zuiderzée perdit peu à peu son caractère primitif, de sorte que le nom de Frise, *Friesland*, ne désigna bientôt plus que la région orientale entre le Zuiderzée et le Weser. Devenue indépendante, la Frise forma pendant quelques siècles la *confédération des sept cantons maritimes;* mais elle devait se diviser encore. La Frise proprement dite, à l'O de l'Ems, opposa de la résistance aux comtes de Hollande qui voulaient la conquérir, se donna à l'Empire en 1457, reçut Albert de Saxe pour gouverneur perpétuel, 1498, et finit par être réunie à la Hollande sous Charles-Quint, 1523. La Frise, située à l'E. de l'Ems, était dite Ost-Frise ou Frise orientale.

Fritzlar, *Fristilaria*, v. de Hesse-Nassau (Roy^e de Prusse) sur l'Edder, a été bâtie autour d'une ancienne abbaye due à saint Boniface. Située à 26 kil. S. O. de Cassel, elle n'a que 3.000 hab. Autrefois fortifiée, Fritzlar a subi plusieurs siéges. Auj. à la Prusse.

Froben (Jean), *Frobenius*, célèbre imprimeur de Bâle, né à Hammelbourg (Franconie), en 1460. Correcteur, puis chef d'établissement typographique, 1491, il publia les *Œuvres* d'Erasme, son ami, 1513, etc., la *Bible*, les *Œuvres de saint Jérôme*, etc. Il mourut en 1527.

Froberger (Jean-Jacques), musicien, né à Halle (Saxe), en 1637. Il fut protégé par Ferdinand III, qui le fit étudier à Rome sous Frescobaldi, et par Charles II d'Angleterre. Cet organiste, le premier de son temps, mourut en 1695.

Frobisher (sir Martin), navigateur anglais, né à Doncaster (York), essaya trois fois, 1576, 1577, 1578, de passer d'Europe en Asie par le nord de l'Amérique; il découvrit seulement le détroit qui porte son nom. Il combattit ensuite les Espagnols sous Drake, 1586, Howard, 1588, et Raleigh, 1590. Chef des auxiliaires qu'Elisabeth envoyait à Henri IV, il succomba aux suites d'une blessure reçue à l'attaque du fort de Crozon, près de Brest, 1594. — Les relations de ses trois voyages de découvertes ont été traduites dans le recueil français des *Voyages au Nord*.

Frochot (Nicolas-Thérèse-Benoît), administrateur, né à Aignay-le-Duc (Côte-d'Or), en 1757. Prévôt royal en 1789, il rédigea les cahiers du tiers pour le bailliage de la Montagne (Châtillon-sur-Seine), et le représenta à l'Assemblée constituante, où il se lia avec Mirabeau; il y prononça un discours sur la révision de la constitution. Élu juge de paix, 1791, dans son pays, il fut arrêté pendant la Terreur et sauvé par le 9 thermidor. Après le 18 brumaire, il siégea au Corps législatif, mais, au mois de mars 1800, Bonaparte l'appela à administrer le département de la Seine dont Frochot fut ainsi le premier préfet, 1800-1812. Il eut alors à réorganiser tous les services et à présider aux travaux que poursuivait l'initiative de l'empereur. La conspiration de Malet (V. ce nom), où Frochot se troubla, et, oubliant le roi de Rome prépara une salle pour les séances d'un gouvernement provisoire, amena la destitution du préfet de la Seine (décembre 1812). Pendant les Cent Jours, Frochot fut prié par Napoléon d'accepter la préfecture des Bouches-du-Rhône. Il rentra ensuite dans la retraite, conservant une partie de la pension que le conseil général de la Seine lui avait votée en 1814. Il mourut en 1828.

Frocourt, commune de 270 hab., à 6 kil. S. de Beauvais (Oise). La Jacquerie y aurait, dit-on, commencé.

Frodoard. V. Flodoard.

Frœlich (Erasme), né à Grætz (Styrie) en 1700, mourut en 1758 à Vienne, où il fut bibliothécaire, puis professeur au collége Thérèse. Ses écrits roulent sur la numismatique: *Utilitas rei nummariæ veteris*, 1733, in-8°; *Appendicula ad nummos Augustorum et Cæsarum*, in-8°, 1734, 1744; *Annales regum Syriæ nummis illustrati; Notitia elementaris numismatum antiquorum*, 1758, in-4°, etc.

Frohsdorff, château et bourg de la Basse-Autriche sur les confins de la Hongrie, à 46 kil. E. de Vienne. Résidence de la comtesse *Lipona* (veuve de Murat), et aujourd'hui du comte de Chambord.

Froïla I^er, roi des Asturies, né en 722, succéda, en 757, à son père Alphonse le Catholique. Il combattit les musulmans qui lui imposèrent la paix, 766. Il soumit à son autorité la Biscaye, mais devenu odieux par le meurtre de Bimaran, son frère, il fut assassiné par ses sujets en 768. — Il avait fondé Oviédo en 760.

Froïla II, roi des Asturies, né vers 845, était comte de Galice. Il disputa le pouvoir à Alphonse III, fils d'Ordogno, et périt assassiné par les amis de son rival après un court règne, 875.

Froïla III, roi d'Oviédo en 910, et de Léon, après Ordogno II, son frère, en 923, était fils d'Alphonse III. Ses cruautés soulevèrent la Castille et le firent déposer après 14 mois de règne. Il mourut de la lèpre.

Froissart (Jean), chroniqueur et poëte, né à Valenciennes en 1337. Il s'attacha d'abord à Robert de Namur, pour lequel il écrivit la première partie de sa *Chronique*, 1326-1340; puis se rendit en Angleterre, où la reine, Philippa de Hainaut, le nomma, en 1362, clerc de sa chapelle (Froissart venait d'entrer dans les ordres). Grâce à sa noble protectrice, il visita l'Ecosse, 1364, suivit le prince de Galles à Bordeaux, 1366, et Lionel, duc de Clarence, en Italie, 1368. La mort de la reine, 1369, le décida à se fixer en Flandre, où il devint curé de Lestines. Cette position ne convenait guère au caractère aventureux de Froissart, qui s'attacha de nouveau à Wenceslas, duc de Brabant, et, en 1384, à Guy de Châtillon, comte de Blois et sire de Chimay. Le premier, qui était poëte aussi, lui fit composer une sorte de roman en vers sous ce titre: *Méliadus ou le Chevalier au soleil d'or;* le second l'engagea à continuer sa *Chronique*, en lui donnant les moyens d'en rassembler les matériaux, c'est-à-dire, de quoi voyager. Diverses excursions à Orthez auprès de Gaston Phébus, comte de Foix, en Auvergne, à Paris, en Hollande, etc., lui fournirent alors assez de documents pour qu'il restât à Chimay quatre années. Il fit enfin une dernière excursion en Angleterre, où régnait Richard II, à qui il offrit le recueil de ses poésies, 1394. Après la mort du comte de Blois, 1397, il se retira à Chimay, où il mourut lui-même vers 1410. — La *Chronique* de Froissart s'étend de 1326 à 1400; c'est un tableau brillant et superficiel de son époque. Né dans un pays sans nationalité propre, il s'intéresse également aux Français et aux Anglais, pourvu qu'ils soient de nobles personnages, braves, comme on l'était alors, et ayant quelque goût pour les lettres. Peintre des batailles, des tournois, des fêtes chevaleresques, il ne s'inquiète nullement des souffrances du peuple. — La meilleure édition de la *Chronique* est celle de Buchon, 1835-1836, dans le *Panthéon littéraire*. 3 vol. in-8°. Les poésies n'ont pas été publiées complétement; la Bibliothèque nationale en a deux manuscrits. On lui a élevé une statue à Valenciennes en 1856.

Fromantine (Passe de), canal entre la pointe S. de l'île de Noirmoutier et le département de la Vendée.

Frome, ville du Somerset (Angleterre), sur une rivière du même nom; 14,000 hab. — Fabriques importantes de draps, soieries, cordes, etc. Ale renommée.

Froment-Meurice (Désiré-François), orfévre, né à Paris, 1802-1855, apprit de bonne heure à modeler et à ciseler. Il a régénéré son art, ainsi que la joaillerie et la bijouterie.

Fromond ou **Froidmond** (Libert), en latin *Fromondus*, théologien, né à Harcourt en 1587, fut professeur à Louvain, où il mourut en 1653. Il obtint l'estime de Descartes et l'amitié de Jansénius, qui lui confia, à sa mort, le soin de revoir son *Augustinus*. Le meilleur ouvrage de Fromond est un *Commentaire des Actes des apôtres*, Paris, 1670, 2 vol. in-fol.

Fromond (Jean-Claude), physicien italien, né à Crémone en 1703. Entré à 15 ans chez les Camaldules, il sentit s'éveiller son goût pour les sciences; il professa pendant 20 ans à l'université de Pise; et laissa de bons ouvrages de physiologie et de physique. Il mourut en 1765. Il a écrit en latin et en italien.

Fronde, guerre civile qui troubla, pendant la minorité de Louis XIV, le gouvernement de Mazarin (V. ce nom). Elle tirait son nom d'un jeu des enfants qui se battaient à coups de fronde. Commencée par la résistance du Parlement aux édits bursaux du ministre et par la *journée des Barricades*, 1648, elle changea de caractère quand la noblesse voulut y jouer un rôle (V. Condé, Turenne, Gondi, Longueville, etc.). Il y eut d'abord la *Vieille Fronde* ou Fronde parlementaire, jusqu'à la paix de Ruel de 1649; puis, après l'arrestation des princes (Condé, Conti, Longueville), la *Jeune Fronde* ou Fronde des seigneurs. Après cinq ans de luttes, 1648-1653, la Fronde se termina par le triomphe de la royauté, qui fut dès lors absolue. — V. *Histoire de la Fronde*, par le comte de Sainte-Aulaire.

Fronde, arme offensive composée d'une double lanière de crin ou de lin servant à lancer des projectiles: sa portée était de 200 mètres. On l'abandonna définitivement quand on fit usage des armes à feu.

Frondeurs, *Funditores*, soldats auxiliaires des armées romaines, placés sur les ailes et chargés d'engager le combat. — Dans l'antiquité, on vantait l'adresse des Baléares.

Fronsac, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 3 kil. N. O. de Libourne (Gironde), sur la Dordogne, près de son confluent avec l'Isle; 1,547 hab. Vins estimés, tuileries, etc. — Son nom (*Franciacum* en latin) paraît dériver d'une forteresse que Charlemagne y éleva, en 768, pour contenir les Aquitains, et que Louis XIII fit raser en 1623. Érigé en duché-pairie, 1608, Fronsac, en passant à la famille de Richelieu, fournit le titre que les fils aînés de cette maison portaient avant la mort de leur père.

Frontenay-Rohan-Rohan, ch.-l. de canton, à 10 kil. S. O. de Niort (Deux-Sèvres); 2,140 hab. Il a été, en 1714, érigé en duché-pairie sous le nom de *Rohan-Rohan*.

Frontières militaires. V. Confins militaires.

Frontignan, ch.-l. de canton, à 22 kil. S. O. de Montpellier (Hérault), sur l'étang de Maguelonne; 3,537 hab. — Vin muscat rouge recherché; vin muscat blanc; salines. — Eaux minérales.

Frontin (Sextus Julius Frontinus), écrivain latin, mourut vers 107 après J. C. Préteur urbain sous Vespasien et consul, il précéda Agricola dans le gouvernement de la Bretagne, 75-78; sous Nerva, il fut nommé intendant des eaux (*curator aquarum*) en 97, et, sous Trajan, augure. — On a de lui: *Stratagematica* en 4 livres, recueil de paroles et d'actions attribuées aux plus célèbres capitaines anciens; *De aquæductibus urbis Romæ*, en 5 livres, ouvrage simple de style et riche en documents sur l'architecture antique. Ils ont été traduits l'un et l'autre dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke. On lui attribue, mais sans preuve, un fragment *De Limitibus*, et quelques autres insérés dans le recueil des *Agrimensores*.

Fronton (M. Cornelius), rhéteur latin, né à Cirta, fut précepteur de Marc Aurèle et de Lucius Verus. Consul en 143 et sénateur, il mourut vers 170. On n'avait de lui qu'un petit traité: *De Differentiis verborum* et quelques fragments, quand Angelo Mai découvrit des lettres de Fronton adressées à divers personnages, à Marc Aurèle, Antonin, Verus, etc., et d'autres compositions d'étendue médiocre. — Rien, dans ces écrits, ne justifie la réputation que Fronton avait laissée; ils ont tous été traduits en français et publiés, avec le texte latin en regard, par A. Cassan, 1830, 2 vol. in-8°.

Fronton, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 28 kil. N. de Toulouse (Haute-Garonne); 2,445 hab.

Frosinone, sous-préfect. de la province de Rome (Italie), sur la Cosa et au pied d'une montagne, à 76 kil. S. E. de Rome; 7,500 hab. Foires très-fréquentées. C'est l'ancienne ville *Frusino* des Volsques.

Frotté (Louis de), chef royaliste pendant la Révolution, né en Normandie, 1755, servait dans l'infanterie quand il émigra, 1792. Trois ans après, il débarquait en Normandie et organisait une compagnie *des gentilshommes de la couronne*. Hoche le contraignit à fuir en Angleterre, 1796. Frotté reparut en 1799 et commanda un instant 11,000 hommes. Après le 18 brumaire, il se vit abandonné. Arrêté et condamné par une commission militaire, il fut fusillé à Verneuil, 1800.

Frouard, commune de 2,771 hab., à 10 kil. N. O. de Nancy, près du confluent de la Moselle et de la Meurthe. L'embranchement de Metz s'y détache de la ligne de Paris à Strasbourg.

Froward, cap à l'extrémité S. de l'Amérique méridionale, sur le détroit de Magellan, par 53°53'43" lat. S. et 73°38'59" long. O.

Fructidor, dernier mois du calendrier de la république française. Il commençait le 18 ou le 19 août et finissait le 16 septembre. A la suite venaient les cinq jours complémentaires.

Fructidor (Dix-huit) (4 septembre 1797), coup d'État exécuté par la majorité du Directoire de la république française contre les partis qui lui étaient hostiles. Le Conseil des Anciens et le Conseil des Cinq Cents furent occupés par la force armée. On prononça un décret de déportation contre deux directeurs, Barthélemy et Carnot, 53 députés, plusieurs journalistes, des prêtres, etc.; les élections d'environ 50 départements furent cassées. Merlin de Douai et François de Neufchâteau remplacèrent les deux directeurs proscrits.

Fruges, ch.-l. de canton de l'arrond. et au N. E. de Montreuil (Pas-de-Calais); 2,980 hab.

Frugoni (Charles-Innocent), poëte italien, né à Gênes en 1692. Moine malgré lui, jusqu'au moment où Clément XII le releva de ses vœux, il professa les belles-lettres dans différentes villes, 1716-1724, et passa quelques années heureuses auprès d'Antoine Farnèse. Après la mort de ce prince, 1731, Frugoni eut une vie troublée et ne recouvra la tranquillité qu'au moment où don Philippe d'Espagne eut pris possession de Parme, 1749. — Il mourut en 1768. Restaurateur de la poésie lyrique au XVIIIe siècle, il a laissé des sonnets, des odes, des drames, etc. Ses *Œuvres complètes* forment 9 vol. in-8°, Parme, 1779.

Frumence ou **Frumentius** (Saint), né au IVe s., à Tyr, fut jeté par un naufrage sur la côte d'Abyssinie, dont il devint l'apôtre. Consacré par saint Athanase comme évêque d'Axoum, il convertit les deux rois du pays, 333. Il mourut vers 360. — Fête, le 27 octobre.

Frundsberg (Georges de), chef de bandes allemandes au service de Charles-Quint, né en 1475 à Mindelheim (Souabe). Il combattit vaillamment à Pavie, 1525. Fougueux luthérien, il amena au connétable de Bourbon en Italie un renfort de 12,000 réformés, 1526. Il mourut en 1527 d'une attaque d'apoplexie.

Frusino, ville des Volsques, dans l'ancien Latium, au S. E. de Rome; auj. *Frosinone*.

Fualdès (Antoine-Bernardin), ancien procureur du roi au tribunal de Rodez, né au Mur-de-Barrez (Rouergue) en 1761. Entraîné, le 19 mars 1817, dans une maison mal famée de Rodez, au moment où il se préparait à quitter cette ville, il fut assassiné et son cadavre jeté dans l'Aveyron. Les principaux auteurs du crime, Bastide, parent de Fualdès, et le banquier Jausion, furent condamnés à mort par la cour d'assises de Rodez, puis par celle d'Alby, et exécutés, 1818.

Fuchs (Léonard), médecin et botaniste allemand, d'origine suisse, né à Wembdingen (Grisons) en 1501. Il avait embrassé le luthéranisme en 1521, conversion qui lui attira des tracasseries de la part des catholiques d'Ingolstadt. Pourvu d'une chaire de médecine à Tubingue, 1535, il la conserva jusqu'à sa mort, 1566. — Médecin, Fuchs fit justice de l'empirisme arabe; botaniste, il contribua aux progrès de la science. — On cite de lui: *Paradoxorum medicorum libri III*, 1533; *de Historia stirpium commentarii*, 1542, etc. — On a donné son nom à une plante d'Amérique, le *fuchsia*.

Fucin (Lac), *Fucinus lacus*. Il était situé dans le pays des Marses, sur la limite du Samnium et du Latium (Italie ancienne); auj. lac *Celano* desséché.

Fuego, Fogo (Île de Feu), ou encore *Saint-Philippe*, île de l'océan Atlantique (archipel du Cap-Vert), par 26°40' long. O. et 14°50' lat. N., a un volcan très-actif, haut de 2,550 mètres. Bien que dépourvue d'eau, elle produit des fruits excellents et a 4,000 hab.

Fuente, *Fontaine*, entre dans la composition de beaucoup de noms de lieux en Espagne. L'une des localités les plus importantes est Fuente-Cantos, à 98 kil. S. E. de Badajoz (Estrémadure), patrie de Zurbaran; 4,750 hab.

Fuente-Ovejuna (*Mellaria*), ville d'Andalousie (Espagne), à 80 kil. N. O. de Cordoue. Grains, miel; 4,500 hab.

Fuentès (Don Pedro-Henriquez d'**Azevedo**, comte de **Fontaines** ou de), général espagnol, né à Valladolid en 1560. Après avoir servi sous Farnèse et Spinola, il fut pourvu du gouvernement de Milan vers 1603. Dans la période française de la guerre de Trente Ans, il commanda en chef l'infanterie espagnole. Attaqué par Condé devant Rocroi, 1643, il fut tué dans la bataille. (V. l'*Oraison funèbre de Condé*, par Bossuet.)

Fuentès ou **Fonte** (Barthélemy de), navigateur espagnol, paraît s'être avancé dans l'océan Pacifique jusqu'au 77° de latitude N ; dans sa relation, il parle d'un vaisseau bostonien qui serait venu de l'Atlantique par le N. de l'Amérique. — On a contesté l'exactitude de son récit, qui a été soutenue cependant par Buache, Nicolas de Lisle et Fleurieu.

Fuentès-de-la-Campana, ville de la prov., et à 55 kil. N. E. de Séville (Andalousie), en Espagne ; 9,000 hab.

Fuentès-de-Onoro, village de la province de Salamanque (Léon), en Espagne, à 26 kil. O. de Ciudad-Rodrigo ; 600 hab.— Sur le plateau voisin, Masséna livra une bataille aux Anglais, 3-5 mai 1811.

Fueros. Ce mot a désigné les constitutions locales que les rois ou les seigneurs accordaient, en Espagne, aux villes qu'ils fondaient ou dont ils voulaient accroître la prospérité par des priviléges.—Il s'est appliqué aussi aux constitutions qui régissaient les divers royaumes de la péninsule hispanique ou les provinces dont ils étaient composés. Les fueros de l'Aragon furent détruits ou annihilés par Philippe II, 1591.—En 1833, les provinces Basques et la Navarre, qui seules avaient gardé les leurs, prirent les armes en faveur du prétendant don Carlos, pour ne pas se soumettre à la constitution générale de l'Espagne. La pacification de 1839 a maintenu à ces territoires leurs fueros.

Fuessli, nom d'une famille de littérateurs et d'artistes de Zurich (Suisse), dont les principaux ont été les suivants : Jean, auteur d'une *Chronique suisse* qui s'arrête à l'an 1519 ; Pierre, son frère, mort en 1548, composa une *Histoire de la guerre civile de Suisse* en 1531, et une *Histoire de la prise de Rhodes*. — Jean Gaspard (1706-1781), peintre, donna une *Histoire des meilleurs artistes suisses* 1769-1779. — Jean-Henri, peintre, né à Zurich en 1742, se fixa, en 1776, en Angleterre, où il mourut en 1825. Son imagination, vive et fantastique, éclate dans les sujets qu'il a empruntés au *Paradis perdu*, à Shakspeare et à Dante, etc.—Jean-Rodolphe, né à Zurich, 1709, et mort en 1793, a été peintre en miniature. Il est l'auteur d'un *Dictionnaire des artistes* qui, augmenté par son fils, et refondu par Nagler, est le plus complet de ceux qui existent. — Mathias l'*Ancien* (1598-1665) peintre, excella dans la reproduction des scènes terribles, des batailles, des tempêtes, des incendies, etc. — *Mathias*, son petit-fils (1671-1739), se fit une réputation méritée dans le portrait. — Jean-Conrad (1707-1775), camérier du chapitre de Winterthur, a publié divers ouvrages historiques : *Thesaurus historiæ Helveticæ*, 1775 ; *Histoire de l'Eglise et des hérétiques au moyen âge ; Documents pour l'histoire de la réformation en Suisse*, 1741-1753, in-8°, etc.

Fuga (Ferdinand), architecte, né à Florence, 1699. Nommé architecte des bâtiments pontificaux en 1730, il éleva plusieurs édifices à Rome. Il construisit aussi, à Naples, le plus vaste hospice de l'Europe. Il mourut en 1780.

Fugalia, fête célébrée à Rome en mémoire de l'expulsion des rois.

Fugger, nom d'une famille allemande d'Augsbourg, enrichie par l'industrie et le commerce. Elle reconnut pour auteur, Jean, tisserand, qui vivait au commencement du xiv° s. Frédéric III lui accorda le droit de porter des armoiries (1452), et Maximilien Ier l'anoblit (1504). Elle accrut sa fortune, non-seulement par le travail des toiles, mais encore par un commerce qui embrassait la Baltique et l'Allemagne, et s'étendit même, après les découvertes des Portugais, jusque dans l'Hindoustan. Les Fugger firent aussi des prêts considérables aux princes, notamment à Charles-Quint. On signale parmi eux Ulrich (1526-1584), qui, seul de sa famille, se fit luthérien, et protégea Henri Estienne, le célèbre imprimeur ; Antoine (1493-1560), qui obtint, pour lui et ses frères, le droit de battre monnaie, 1531. On trouve encore des membres de cette famille au xvii° s. Ils ont donné naissance à un proverbe espagnol : *Riche comme un Fugger*, et une rue de Madrid porte leur nom.

Fulbert, évêque de Chartres, né, selon Mabillon, à Rome, ou, du moins, en Italie, et, selon d'autres, en Aquitaine ou dans les environs de Chartres. Condisciple de Robert, fils de Hugues Capet, à l'école de Reims, dirigée par Gerbert, il fut appelé à Chartres par l'évêque Odon, auquel il succéda en 1007. Renonçant alors à l'exercice de la médecine, il continua pendant d'enseigner les lettres. Il rebâtit sa cathédrale, incendiée en 1010. Après avoir servi de conseil au roi Robert, il mourut vers 1029. On a de lui des poésies, 111 sermons, 134 lettres, etc. Ses *Œuvres*, publiées en 1595, puis en 1608, n'ont pas été toutes réunies dans ces deux éditions. Bien que qualifié de *saint* par plusieurs auteurs, il ne reçoit pas cependant de culte de la part de l'Église.

Fulda, rivière d'Allemagne, naît au Dammersfeld, qui fait partie de Rhône-Gebirge (Bavière), coule d'abord de l'E. à l'O., puis remonte au N. dans la Hesse (Prusse) pour arroser Fulda, Hersfeld, Cassel. Elle devient alors navigable, et arrive à Münden, où elle se joint à la Werra pour former le Weser. Dans son cours, de 200 kil., elle reçoit la Haune à droite, et l'Edder à gauche.

Fulda ou **Fulde**, v. de Hesse-Nassau (Prusse), ch.-lieu de la province de son nom, à 112 kil. S. de Cassel ; 14,000 hab. Elle est le siége d'un évêché. On y remarque l'ancien collége des jésuites, la cathédrale, qui possède les reliques de saint Boniface, de nombreux établissements d'instruction, une abbaye protestante de dames nobles, etc. On y fabrique des cotonnades, des lainages, des cartonnages, des cuirs, etc. — Fulda a été bâtie autour d'un couvent de bénédictins fondé en 744 par saint Boniface ; le territoire de cet établissement monastique comprit, outre plusieurs domaines, toute la province actuelle de Fulda. Transformée en évêché souverain, 1752, elle devint, en 1803, principauté en faveur de la maison d'Orange-Nassau, et fut cédée, en 1806, au grand-duché de Francfort, et, en 1815, à la Hesse-Cassel.

Fulda (Province de), ancienne province de la Hesse-Cassel, avait 138.000 hab. et comprenait les villes de Fulda, Hünfeld, Hersfeld et l'enclave de Smalkalden.

Fulgence (Saint) (Fabius Claudius Gordianus Fulgentius), écrivain ecclésiastique, né à Leptis, en Afrique, en 465 ou 467, était procurateur, quand la lecture d'un sermon de saint Augustin le convertit. Persécuté par les ariens, qui dominaient avec les Vandales, il dut fuir en plusieurs lieux. Nommé évêque de Ruspe, il fut exilé par Thrasimond en Sardaigne, et rappelé par Hildéric en 523. Il mourut en 533. L'Église l'honore le 1er janvier. Ses *Œuvres* (Paris, 1684, in-4°) se composent surtout d'écrits dirigés contre l'arianisme : surnommé l'*Augustin* de son siècle, il a adopté la doctrine de ce saint sur la grâce et quelquefois son style.

Fulgent (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. N. E. de La Roche-sur-Yon (Vendée) ; 2,016 hab.

Fulham, bourg du comté de Surrey (Angleterre), à 10 kil. S. O. de Londres, sur la Tamise. Palais de l'évêque de Londres ; 17,000 hab.

Fülleborn (Georges-Gustave), érudit allemand, né à Glogau en 1769, fut professeur au gymnase de Breslau. Il mourut en 1803. — Son meilleur ouvrage est intitulé : *Fragments pour servir à l'histoire de la philosophie*, 1791, 3 vol. in-8°.

Fulminante (Légion). V. Mélitène.

Fulnek, v. de Moravie (empire d'Autriche), à 20 kil. N. E. de Weisskirchen ; 4,000 hab. Draps.

Fulrade, abbé de Saint-Denis, fut envoyé à Rome par Pepin le Bref pour consulter le pape Zacharie sur la déposition du Mérovingien Childéric III (V. ce nom) 752. Il traita aussi avec les rois lombards. Il mourut en 784.

Fulton (Robert), mécanicien américain, né à Little-Britain (Pennsylvanie) en 1765, d'une famille d'émigrés irlandais. Mis en apprentissage chez un bijoutier de Philadelphie, il trouva encore assez de loisirs pour étudier la peinture. Il s'était rendu en Angleterre, en 1782, pour se livrer à la pratique de cet art, quand son goût pour la mécanique l'emporta, 1789. Reçu ingénieur civil, 1793, il s'occupa beaucoup de canalisation, et passa en France pour y proposer l'adoption d'un système qu'il avait inventé. Appliquant son génie à des découvertes nautiques, il proposa au Directoire, puis au gouvernement consulaire, de faire l'expérience d'une espèce de bombe sous-marine qu'il appelait torpille ou *torpedo*, et d'un bateau sous-marin ou *nautilus*. Rebuté, il revint à une idée qu'il avait eue dès 1793, de construire un navire mû par la vapeur : il fit sur la Seine un essai qui réussit parfaitement, 1803. N'étant pas encore écouté, il retourna dans sa patrie, 1806, et reprit l'exécution des projets qu'il avait conçus en Europe. En 1807, il lança sur l'Hudson un navire à vapeur, le *Clermont*, d'une vitesse de deux lieues à l'heure, qui entreprit le voyage de New-York à Albany, au milieu des marques d'une vive admiration. Fulton avait commencé la construction d'une frégate de guerre à vapeur pour la défense de la rade de New-York, quand la mort le frappa à

l'âge de 50 ans, 1815. — Il avait tracé, quelques années auparavant, le plan des canaux qui sillonnent aujourd'hui les États du nord-est de l'Union américaine

Fulvie, dame romaine, liée avec Q. Curius, l'un des complices de Catilina. Elle révéla à Cicéron le secret de la conjuration, 63 av. J. C.

Fulvie, dame romaine, mariée d'abord à P. Clodius, puis à Scribonius Curion, et enfin à Marc Antoine (vers 44 av. J. C.). Dans les proscriptions de l'an 43, elle perça d'une aiguille la langue de Cicéron, dont la tête avait été apportée au triumvir. En 40, afin d'arracher son mari à l'influence de Cléopâtre, elle engagea son beau-frère, Lucius Antoine, à soulever les Italiens contre Octave. Pérouse livrée à ce dernier par L. Antoine, elle se retira en Grèce, reçut les reproches de son mari à Athènes, et mourut de dépit à Sicyone, 40.

Fulvius (Maison des), **Fulvia gens**, famille plébéienne de Rome, originaire de Tusculum, dont les membres principaux ont été les suivants:

Fulvius Nobilior (Marcus), consul en 189 av. J. C., dompta les Étoliens, alliés d'Antiochus le Grand, par la prise d'Ambracie. Dans cette expédition, il fut accompagné par Ennius.

Fulvius Flaccus (Marcus), consul en 125 av. J. C., battit les Salyens, ennemis de Marseille. Partisan de C. Gracchus, il se retira sur le mont Aventin, quand son ami eut échoué dans la demande d'un troisième tribunat. Attaqué par le consul Opimius, il fut tué, 121.

Fumagalli (Ange), historien milanais, né en 1728 à Milan, mort en 1804, abbé du monastère de Saint-Ambroise. Il tira des archives de cet établissement de précieux documents, entre autres: *Codice diplomatico Sant' Ambrosiano*, 1805. Il a encore donné : *Antiquités lombardo-milanaises*, 1792; une édition annotée de l'*Histoire de l'art* de Winckelmann, traduite par Amoretti, etc.

Fumay, ch.-l. de canton, à 17 kil. N. E. de Rocroy (Ardennes), sur la rive gauche de la Meuse. Importantes carrières d'ardoises : celle du Moulin-Sainte-Anne en fournit annuellement 36 millions; 4,857 hab.

Fumée (Adam), né en Touraine en 1430, fut premier médecin de Charles VII, puis de Louis XI. Ce dernier le nomma maître des requêtes, et en 1479, garde des sceaux. Il remplit aussi cette dernière fonction sous Charles VIII, 1493, et mourut en 1494.

Fumel, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 24 kil. N. E. de Villeneuve-d'Agen (Lot-et-Garonne), sur le Lot. Usines à fer; 3,787 hab.

Funchal, capit. de l'île de Madère, par 32°37′ lat. N., et 19°16′ long. O., sur la côte du sud, au pied de hautes montagnes et défendue par quatre forts. Évêché; 18,000 hab. Exportation de vins. Son port est vaste et sûr.

Funck (Jean-Nicolas), *Funccius* en latin, philologue allemand, né à Marbourg en 1693, fut professeur à l'Institut de Rinteln. Il mourut en 1777, laissant de nombreux ouvrages sur la langue latine. On cite : *de Origine linguæ latinæ*, 1720; *de Pueritia linguæ latinæ*, 1720; *de Adolescentia linguæ latinæ*, 1723; *de Virili linguæ latinæ ætate*, 1727 ; *de Vegeta linguæ latinæ senectute*, 1744; *de Inerti et decrepita linguæ latinæ senectute*, 1750, etc.

Fundi, principale v. du pays des Aurunces, dans le Latium (Italie ancienne). Auj. *Fondi*.

Fundy, baie profonde formée par l'océan Atlantique, entre le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Écosse (Nouvelle-Bretagne). Les marées y sont très-élevées.

Funérailles. Le mode dont elles se pratiquaient a varié suivant les peuples. Chez les Israélites, et vraisemblablement chez les Égyptiens, on enterrait les gens du vulgaire, mais on embaumait et on déposait dans des sépulcres les corps des grands personnages. Chez les premiers, les prêtres n'assistaient à aucune cérémonie; c'eût été pour eux une souillure. Chez les seconds, avant de procéder aux funérailles, on passait en revue la vie du défunt, afin de s'assurer s'il méritait d'être réuni à ses ancêtres, dans le même lieu de sépulture. La vénération des Égyptiens pour les morts est demeurée proverbiale : elle est attestée encore par l'existence des pyramides et des momies que l'on retrouve dans les nécropoles.

A Athènes et à Rome, on observait des usages presque identiques. Le corps d'un citoyen était, après sa mort, livré à des gens qui le parfumaient ou l'embaumaient. Exposé trois jours à Athènes et huit jours à Rome, il était ensuite transporté hors de la ville, où un bûcher était dressé. Le feu était mis par les plus proches parents, qui, la combustion terminée, recueillaient les cendres ou les ossements dans une urne, et les déposaient dans un tombeau. Aux funérailles des membres de l'aristocratie, on déployait à Rome la pompe la plus extraordinaire : on portait dans le cortége les images des ancêtres, et sur le forum on prononçait, du haut de la tribune et à côté du corps, une oraison funèbre. — Toutes ces cérémonies sont décrites dans les poëtes anciens (V. Virgile, *Enéide*, VI, etc.). Il est bien entendu qu'elles n'avaient pas lieu pour les gens de la classe inférieure ; à Athènes, on les brûlait sans honneur ; à Rome, des esclaves enlevaient les cadavres à la nuit tombante, et les jetaient pêle-mêle dans une citerne hors de la ville.

Chez les Gaulois, les corps étaient brûlés et déposés sous un tertre ou *tombelle* ou *tumulus*. Les Francs ensevelissaient leurs morts sans les brûler, mais plaçaient, comme les Gaulois, des armes et même des objets de prix dans les tombeaux de leurs chefs. On en a trouvé la preuve dans le tombeau de Childéric, découvert à Tournay en 1655.

Les funérailles des rois de France se faisaient d'après un cérémonial consacré. Le corps embaumé et enfermé dans un cercueil de plomb, on exposait l'effigie du prince revêtue des insignes royaux, sur un lit de parade et pendant plusieurs jours. Transporté à Saint-Denis par les plus grands seigneurs, et, dans la suite, par les porteurs de sel, le corps était escorté par tous les dignitaires jusqu'à l'abbaye. Le service terminé, le héraut d'armes criait par trois fois : *le roi est mort !* puis, relevant la bannière royale inclinée sur la tombe, reprenait : *Vive le roi !* La dernière cérémonie funèbre eut lieu en 1824 en l'honneur de Louis XVIII.

Funf-Kirchen ou *Cinq-Églises*, en hongrois *Pecs*, v. de Hongrie, à 166 kil. S. O. de Bude; 24,000 hab. Siége d'un évêché. Commerce de vins, de bestiaux, de tabacs, de grains. Mines de houille dans le voisinage. — Cette ville a été occupée par les Turcs de 1543 à 1686.

Furca (La), montagne de Suisse, au nœud des Alpes centrales et des Alpes Bernoises, entre Uri et le Valais, qui communiquent par un col haut de 2,656 mètres. De la Furca descendent à l'E. la Reuss et au S. O. le Rhône. Elle tire son nom des deux pointes qui la terminent.

Furens ou **Furand**, torrent de France, naît dans un contre-fort du Pilat, passe à Saint-Étienne, à la Fouillouse et se jette dans la Loire près d'Andrezieux. Son cours est de 42 kil. Il fait mouvoir 300 usines. Les eaux sont excellentes pour la trempe de l'acier.

Furetière (Antoine), littérateur, né à Paris, 28 décembre 1619. Avocat, puis prêtre de l'Oratoire, il obtint l'abbaye de Chalivoy. Reçu, en 1662, membre de l'Académie française, il entreprit de composer un dictionnaire au moment où la compagnie rédigeait le sien et se fit accuser de plagiat. Expulsé de l'Académie en 1685, il entama contre elle une guerre de libelles qu'il poursuivit jusqu'à sa mort, 1688. — On a de lui : *Dictionnaire universel*, publié en Hollande en 1690 (2 vol. in-fol.), et augmenté depuis par Basnage; des satires, publiées sous divers titres (*Poésies* 1666, in-8°; *Voyage de Mercure*, 1673, in-12, etc.) ; le *Roman bourgeois*, 1666, in-8°, tableau de mœurs assez plaisant. — Furetière a composé presque entièrement la parodie de *Chapelain décoiffé*, qui est imprimée dans les Œuvres de Boileau, et a contribué à la comédie des *Plaideurs*. Le *Recueil des Factums de Furetière* a été publié par M. Asselineau en 1859.

Furgault (Nicolas), humaniste, né à Saint-Urbain (Marne) en 1706, fut régent au collége Mazarin. Il mourut en 1794. On a de lui plusieurs ouvrages adoptés dans l'ancienne université comme classiques : *Manuel de la Grammaire grecque*, 1746; *Dictionnaire d'antiquités grecques et romaines*, 1768; *Ellipses de la langue latine*, 1780; *De la quantité et mesure des syllabes latines*, etc.

Furgole (Jean-Baptiste), jurisconsulte, né à Castel-Ferrus (Tarn-et-Garonne) en 1690, était avocat au parlement de Toulouse. Il fut chargé par d'Aguesseau de rédiger un *Commentaire sur l'ordonnance relative aux donations*. Nommé capitoul de Toulouse, il mourut en 1761. — On a encore de ce jurisconsulte justement estimé, un *Traité sur les Testaments*, 1745, in-4°, et un *Traité de la seigneurie féodale*, qui est des plus utiles à consulter.

Furia gens, famille romaine de l'ordre des patriciens, originaire de Médullia (Latium). Elle a donné M. Furius Camillus, le vainqueur des Gaulois.

Furies, divinités des Enfers, appelées par les Grecs

Erinnyes (discordes), ou par antiphrase, *Euménides* (très-douces). Selon Orphée, elles étaient filles de Pluton et de Proserpine; selon les tragiques grecs, de l'Achéron et de la Nuit. Platon les réduisit à une seule, Némésis; mais les croyances populaires et la poésie en admirent un plus grand nombre : Tisiphone, Mégère et Alecto étaient les principales. Armées de torches ardentes et d'un fouet de couleuvres, elles avaient la tête hérissée de serpents. Leurs temples les plus connus étaient à Athènes, à Colone, en Arcadie et en Achaïe. On leur immolait une brebis noire. Elles tourmentaient les criminels dans les Enfers; on les voit cependant poursuivre les coupables sur la terre, comme Oreste, meurtrier de sa mère Clytemnestre.

Furietti (Joseph-Alexandre), archéologue italien, né à Bergame en 1685, découvrit, dans des fouilles à Rome, deux superbes centaures, ouvrages des artistes grecs Aristeas et Papias. Élevé au cardinalat par Clément XIII, il mourut en 1761. — On a de lui : *de Musivis, vel picturæ mosaicæ artis origine*, 1752, in-4°, ouvrage plein de curieuses recherches; etc.

Furius Bibaculus, poëte satirique latin, né à Crémone, contemporain de César, contre lequel il avait lancé beaucoup d'épigrammes. Suétone nous a conservé de lui deux fragments.

Furlanetto (Bonaventure), compositeur de musique, né à Venise en 1738 et mort en 1817. Il a laissé une quantité considérable de messes, d'oratorios, de cantates, qui lui avaient valu la place de maître de la chapelle de Saint-Marc.

Furneaux, archipel de la Mélanésie (Océanie), sur le détroit de Bass et au N. E. de la Tasmanie, dont il dépend, par 40° lat. S. et 145° 35′ long. E. Il se compose de trois grandes îles et de plusieurs petites. Il a été découvert en 1773 par l'anglais Furneaux.

Furnes, en flamand *Veurne*, v. de la Flandre occidentale (Belgique), située à 4 kil. de la mer et à l'embranchement de plusieurs canaux, à 41 kil. S. O. de Bruges. Commerce de chevaux, de bestiaux, de grains, de lin, de colza, de houblon et de fromage. — Dans les plaines voisines, Robert d'Artois vainquit Guy de Dampierre, comte de Flandre, en 1297; 5,000 hab.

Furst (Walter), l'un des principaux fondateurs de la Confédération suisse né à Altdorf, il mourut vers 1317.

Furstenberg, nom d'une puissante famille d'Allemagne qui remonte au XIIIe siècle. Médiatisée lors de la création de la confédération du Rhin, 1806, elle est placée sous la souveraineté du Wurtemberg, de Bade et de la Prusse, qui possèdent la partie de la Souabe où étaient situés les domaines de Furstenberg. Ceux-ci ont encore une étendue de 190,000 hectares et 100,000 hab. — Au XVIIe siècle, cette maison a donné à l'Église trois grands personnages : François Egon, 1625-1682, fut ministre de l'électeur de Cologne; il contribua à la formation de la *ligue du Rhin*, 1657, et fut nommé par Louis XIV évêque de Metz en 1658, et de Strasbourg en 1663. — Ferdinand, 1626-1683, son frère, jouissait de la faveur du pape Alexandre VII, quand il fut promu à l'évêché de Paderborn, 1661. Plus tard, 1678, il devint évêque de Munster. Il a laissé : *Monumenta Paderbornensia*, 1669, in-4°; *Poemata*, 1684, Paris, etc. — Guillaume Egon, 1629-1704, frère des précédents, fut conseiller de l'électeur de Cologne. Son attachement à la France le fit enlever, contre tout droit, par l'empereur Léopold Ier en 1674. Rendu à la liberté par la paix de Nimègue, 1678, il devint évêque de Strasbourg, 1682, cardinal, 1686, et abbé de Saint-Germain-des-Prés, 1688, en compensation de l'électorat de Cologne donné par le pape au candidat de l'Autriche. Il mourut en 1704.

Furstenberg (François-Frédéric-Guillaume), de la famille des précédents, né en 1729, fut chargé en 1763, par l'électeur de Cologne, de l'administration de l'évêché de Munster. Obligé de résigner cette fonction quand un archiduc devint coadjuteur de l'évêque de Munster, 1788, il fonda encore cependant l'université de cette ville et mourut en 1810.

Furstenwalde, ville du Brandebourg (Prusse), sur la Sprée, à 31 kil. O. de Francfort-sur-l'Oder. Draps, toiles; brasseries, tanneries, distilleries; 4,500 hab.

Furt, terminaison germanique marquant une localité située au gué d'une rivière : *Frankfurt, gué des Francs*.

Furt, bourg de la Basse-Autriche, à 18 kil. N. de Saint-Pœlten, près du Danube, a dans son voisinage l'abbaye bénédictine de Gottwing, dont la bibliothèque possède de nombreux manuscrits.

Fürth, ville de la Franconie moyenne (Bavière), au confluent de la Rednitz et de la Pegnitz, à 8 kil. N. O. de Nuremberg, dont elle n'est qu'une annexe industrielle. Quincaillerie, bimbeloterie, ébénisterie, glaces, chandelles, cuirs, papiers; 24,600 hab., dont 3,000 juifs. Ces derniers y ont 4 écoles, 4 synagogues, des imprimeries, etc. — Furth passa avec Nuremberg à la Bavière en 1805.

Fury-et-Hékla, détroit au N. de l'Amérique septentrionale, entre la presqu'île Melville et l'île Cockburn, par 69° et 70° 12′ lat. N.; découvert en 1821 par Parry (V. ce nom), qui lui donna le nom de ses deux navires.

Fusaro, lac à 19 kil. S. O. de Naples, autrefois *Acherusia palus*.

Fusiliers, régiment formé sous Louis XIV, armé de fusils, chargé alors du service de l'artillerie, 1671. — Plus tard, on appela fusiliers les soldats des compagnies du centre dans les régiments de ligne.

Fussen, ville du cercle de Souabe (Bavière), sur le Lech, à 53 kil. S. E. de Kempten; 2,000 hab. — Traité de 1745, entre Marie-Thérèse d'Autriche et Maximilien III, électeur de Bavière. — C'est une forteresse destinée à défendre la Bavière contre le Tyrol.

Fust (Jean), orfèvre de Mayence, associé de Gutenberg, l'inventeur de l'imprimerie, 1450; ils publièrent une Bible vers 1456. Maître des secrets de Gutenberg, Fust se brouilla avec lui et publia, avec son gendre Schœffer, le *Psalmorum codex*, premier livre dont la date soit indiquée. Il mourut, à ce que l'on croit, de la peste, dans un voyage à Paris, 1466.

Fux (Jean-Joseph), compositeur de musique, né en 1660 en Styrie, fut, à partir de 1695, maître de chapelle à la cour de Vienne pendant 40 ans. — On a de lui 11 messes, 50 opéras, divers morceaux de musique instrumentale et un traité de contre-point devenu classique et publié sous le titre de *Gradus ad Parnassum*, 1725, in-fol.

Fuxum, nom de *Foix* en latin.

Fuzelier (Louis), auteur dramatique, né à Paris en 1672, fut le zélé collaborateur de le Sage dans les pièces données aux théâtres de la Foire. Il a écrit aussi pour le Théâtre-Français; sa meilleure pièce est : *Momus fabuliste*. Fuzelier rédigea aussi le *Mercure* depuis 1744 jusqu'à sa mort, 1752.

Fyen, nom danois de Fionie.

G

Gaal (Bernært), peintre hollandais, né à Harlem, vivait à la fin du XVIIe s. Il a peint des *Batailles*, et est estimé à cause de son dessin correct et de son coloris.

Gabaa, **Gabaath** ou **Geba** (auj. *Gib*), v. de la tribu de Benjamin (Palestine), à 8 kil. N. de Jérusalem; détruite par les Israélites, pour venger le déshonneur du lévite d'Ephraïm. Victoire de David sur les Philistins. Patrie de Saül.

Gabali, peuple de l'Aquitaine Ire (Gaule), au S. E. des Arvernes; leur pays correspond au *Gévaudan*. Ville princ., *Anderitum*.

Gabaon, anc. cap. des *Gabaonites*, v. lévitique de la tribu de Benjamin (Palestine); près de là, Josué arrêta le soleil.

Gabara, v. importante de la Galilée (Palestine), au Ier siècle ap. J. C.

Gabardan ou **Gavardan**, petit pays de l'ancienne Gascogne, tirait son nom de son ch.-l., Gabarret, auj. ch.-l. de canton des Landes, à 45 kil. N. E. de Mont-de-Marsan. Il y eut des vicomtes de Gabardan dès le XIe s.; 1,270 hab.

Gabaret (Les), famille de braves marins, originaire

de l'île de Ré, qui se distingua au XVIIe et au XVIIIe s. — *Mathurin* GABARET, capitaine en 1656, chef d'escadre en 1665, mort en 1671, fut aimé et apprécié par le duc de Beaufort, grand amiral. — Il eut deux fils : l'aîné, *Jean*, capitaine de vaisseau dès 1653, chef d'escadre, 1673, lieutenant général, 1689, mourut en 1697; il eut deux fils qui servirent également dans la marine. — Le second, *Louis*, capitaine de vaisseau en 1666, se distingua devant Tabago, sous d'Estrées, et fut tué en 1677; deux de ses fils furent aussi marins : l'un, capitaine de vaisseau, qui mourut à La Havane, 1706, l'autre, qui mourut chef d'escadre en 1744.

Gabbiani (ANTONIO-DOMENICO), peintre de l'école florentine, 1652-1726, fut l'un des meilleurs dessinateurs de son temps. Ses principaux tableaux sont à Florence; il a peint d'assez nombreuses fresques et formé beaucoup d'élèves.

Gabelle (de l'allemand *gabe* ou du saxon *gapel*, tribut), nom donné à toute espèce d'impôt indirect; on le trouve dans une ordonnance de saint Louis, en 1246. Bientôt on l'appliqua spécialement à l'impôt sur le sel, et les percepteurs furent appelés *gabeliers*, *gabeleux*, *gabeloux*, mots qui sont restés dans la langue populaire avec un sens injurieux, parce que l'impôt du sel fut surtout odieux. — Philippe VI, en 1340, établit le monopole du sel dans tout le royaume, ce qui lui fit donner le nom de *roi salique;* on plaça des greniers à sel dans toutes les provinces du domaine, on assigna à chaque famille la quantité de sel qu'elle y devait acheter, et l'on en détermina le prix. Malgré les protestations et les soulèvements de 1355 et 1356, cet impôt devint permanent sous Charles V, mais il n'y eut jamais de règlement uniforme, dans plusieurs provinces, comme le Languedoc, il n'y avait pas de greniers à sel, mais les États adjugeaient l'impôt sur le sel comme un impôt ordinaire; les propriétaires de marais salants, quelques villes, quelques corps, avaient le privilége de *franc-salé*, c'est-à-dire ne payaient rien pour leur consommation de sel. Au XVIe s., le gouvernement essaya de donner une administration uniforme aux gabelles, ce qui fut la cause de révoltes à La Rochelle et en Guyenne, 1542-1543, à Bordeaux, 1548. Une élévation du tarif, sous Richelieu, amena les soulèvements des *Croquants* en Guyenne, des *Va-nu-pieds* en Normandie. Sully et Colbert remédièrent à quelques abus des gabelles; mais ce monopole odieux, qui donnait lieu à une contrebande vainement poursuivie par les mesures les plus rigoureuses dura jusqu'à la Révolution. A cette époque, il y avait : 1° les *pays rédimés* (Poitou, Limousin, Marche, Saintonge, Rochelois, Périgord, Angoumois, Guyenne, Agénois, Quercy, Landes, Armagnac, Condom, Comminges, Foix), qui avaient racheté l'impôt sur le sel; la valeur du quintal y variait de 6 à 10 livres; 2° les *provinces franches* (Bretagne, Artois, Boulonnais, Calaisis, Cambraisis, Flandre, Hainaut, Sedan, partie de l'Aunis, de la Saintonge et du Poitou, Béarn, Basse-Navarre), où le prix du quintal variait de 10 sous à 8 ou 9 livres; 3° les *pays de grande gabelle* (Ile-de-France, Picardie, Champagne, Orléanais, Perche, Normandie, Maine, Anjou, Touraine, Berry, Bourbonnais, Bourgogne), où l'impôt était le plus considérable (62 fr. le quintal), et où l'on trouvait les greniers à sel; 4° les *pays de petite gabelle* (Mâconnais, Lyonnais, Forez, Beaujolais, Bugey, Bresse, Dombes, Dauphiné, Provence, Languedoc, Roussillon, Rouergue, Gévaudan, partie de l'Auvergne), où le prix du quintal était de 33 liv. 10 sous; 5° les *pays de quart bouillon* (Basse-Normandie), où le prix du quintal était de 16 livres; 6° les *pays de salines* (Franche-Comté, Lorraine, Trois-Évêchés, Rethélois, Barrois, Alsace), qui s'approvisionnaient aux salines de l'est; le prix du quintal était de 21 liv. 10 sous, etc. Les fermiers percevaient 58 millions, quand la Constituante supprima la gabelle, 10 mai 1790. L'impôt sur le sel, rétabli par Napoléon Ier, en 1806, n'est plus qu'un impôt de consommation; il a été souvent attaqué, aboli même momentanément, puis rétabli; il est toujours resté impopulaire.

Gabès. V. CABES.

Gabii ou **Gabies**, v. ancienne du Latium (Italie), sur la voie Prénestine, entre Rome et Préneste, chez les Volsques. Sextus Tarquin livra cette ville à son père par une trahison. Gabies était en ruines au temps d'Auguste. Le petit lac *Gabinus* ou *Gabiensis* est aujourd'hui desséché.

Gabinia gens, famille plébéienne de Rome qui commença à jouer un certain rôle à partir du IIe s. av. J. C. Le plus célèbre de ses membres fut

Gabinius (AULUS), 100-48 av. J. C. Il dépensa rapidement sa fortune dans les plaisirs, puis rechercha les charges publiques pour la rétablir. Tribun en 67, il demanda des mesures décisives contre les pirates et fit donner, malgré les sénateurs, des pouvoirs extraordinaires à Pompée. Resté à Rome, il ne cessait d'attaquer le luxe de Lucullus, pendant que lui-même faisait bâtir à Tusculum, avec les profits de sa charge, une splendide demeure. Après une campagne en Orient, il fut nommé préteur, 61, et consul en 59. Allié de Clodius, il contribua à l'exil de Cicéron, puis entra en lutte avec le fougueux tribun. Gouverneur de Syrie, il se déclara en faveur d'Hyrcan contre son neveu Alexandre, battit ce dernier, confirma Hyrcan dans le grand-pontificat à Jérusalem, donna au gouvernement une forme aristocratique et divisa la Judée en cinq districts. Gabinius allait soutenir Mithridate le Parthe contre son frère Orodes, lorsqu'il marcha contre l'Égypte, afin de rétablir sur le trône Ptolémée Aulètes, que recommandait Pompée, et qui lui avait promis 10,000 talents. Malgré les décrets du sénat et les oracles contraires, il s'empara de l'Égypte et s'enrichit scandaleusement, 56-55. A son retour, il battit de nouveau le juif Alexandre près du mont Thabor; mais il fut rappelé et remplacé par Crassus, 54. On l'accusa de lèse-majesté, mais il fut acquitté après avoir corrompu une partie de ses juges. Accusé d'avoir accepté illégalement les 10,000 talents de Ptolémée, il fut condamné à l'exil malgré l'éloquence de Cicéron, l'appui de Pompée et de César, et forcé de vendre tous ses biens pour payer les énormes restitutions qu'il devait faire. En 49, il fut rappelé par César, commanda en Illyrie, après Pharsale, et mourut à Salone, où les Pompéiens l'assiégeaient.

Gablonz, v. de Bohême (Autriche), sur la Neisse, dans le cercle de Reichenberg. Industrie considérable; draps, mais surtout commerce de corail en verre et de perles de jais; 4,000 hab.

Gabon, fleuve ou plutôt estuaire considérable dans lequel se déversent plusieurs cours d'eau peu connus, l'Oromba et le Rhamboé, dans le golfe de Guinée, sur la côte d'Afrique. L'estuaire du Gabon forme une rade magnifique, très-sûre, et la vallée des rivières est couverte de riches forêts. Déjà le Gabon exporte du bois de santal, de l'ébène, du caoutchouc, de l'huile de palme, de l'ivoire, etc. Mais le climat est chaud, humide et malsain. La *côte de Gabon* s'étend du Camarones au cap Lopez; les Français ont fondé, en 1842, quelques comptoirs de commerce dans la baie formée par le Gabon, et font, avec les nègres de l'intérieur, trafic de gomme, de plantes oléagineuses, de caoutchouc, etc. Les principaux établissements sont les villages de Libreville et de Louis, où est la mission française, de Denis, de Glass, où les Américains ont une mission. On a reconnu récemment les embouchures du fleuve considérable qui est au sud du Gabon, l'Ogowaï.

Gabotto. V. CABOT.

Gabriel, archange dont le nom signifie *force de Dieu*, l'un des principaux messagers célestes, apparut à Daniel, à Zacharie, à la vierge Marie. Les musulmans croient qu'il a apporté le Coran à Mahomet. — La congrégation de *Saint-Gabriel*, fondée à Bologne en 1644, avait pour but de donner l'instruction religieuse aux enfants et aux ignorants.

Gabriel Sionite, orientaliste, né à Edden, dans le Liban, 1577-1648, élève du collége des Maronites à Rome, professeur de théologie, suivit en France, 1614, l'ambassadeur Savary de Brèves, qui le fit nommer professeur d'arabe au Collége de France. Lent et paresseux, quoique savant, il a donné les textes syriaque et arabe de la *Bible polyglotte* de Le Jay, mais après avoir été mis à Vincennes par les ordres de Richelieu, à cause de ses retards. On a encore de lui : *Liber psalmorum Davidis*, trad. de l'arabe en latin, 1614; *Grammatica Arabica Maronitarum*, 1616, in-4°; *Geographia Nubiensis*, trad. de l'abrégé d'Edrisi, 1619, in-4°; *Testamentum et pactiones inter Mohammedem et christianæ fidei cultores*, arabe et latin, 1630, in-4°.

Gabriel (JACQUES-ANGE), fils et petit-fils d'architectes distingués, né à Paris, 1710-1782, continua le Louvre, restaura la colonnade, construisit l'École militaire et les deux bâtiments à colonnade de la place Louis XV, la salle de spectacle du château de Versailles, etc. Il fut l'un des architectes les plus estimés et les plus employés du XVIIIe siècle.

Gabrielle d'Estrées. V. ESTRÉES.

Gabrielli (CATARINA), cantatrice italienne, née à Rome, 1730-1796, fille d'un cuisinier du prince Ga-

brielli, fut confiée par lui aux soins de Garcia et de Porpora. Ses débuts à Lucques excitèrent l'enthousiasme; elle parcourut toute l'Italie avec le même succès; fut nommée, à Vienne, première cantatrice de la cour, revint en Italie, se sauva jusqu'en Russie pour échapper à la jalousie du duc de Parme; fut bien traitée par Catherine II, et conserva toute la supériorité de son talent jusqu'en 1780. L'étendue de sa voix était, dit-on, prodigieuse.

Gabriello (Onofrio), peintre de l'école napolitaine, né à Messine, 1616-1706, étudia à Rome sous le Poussin, habita Venise pendant neuf ans, et y emprunta malheureusement à son ami, le Maroli, un coloris faux; car il avait un talent gracieux.

Gacé, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 27 kil. N. E. d'Argentan (Orne), sur la Touques. Fabrique de toiles; commerce de lin. Ruines du vieux château des seigneurs de Gacé. Patrie du maréchal de Marignon; 1654 hab.

Gacilly (La), ch.-l. de canton de l'arr., et à 60 kil. de Vannes (Morbihan); 1565 hab.

Gacon (François), poëte satirique, né à Lyon, 1667-1725, abandonna bientôt la congrégation de l'Oratoire pour se livrer à son penchant satirique. *Le Poëte sans fard*, 2 vol. in-12, 1696, 1701, lui valut un emprisonnement et quelques coups de bâton. Il attaqua les plus illustres de ses contemporains; J.-B. Rousseau se vengea par de sanglantes épigrammes. Gacon eut cependant le prix de poésie à l'Académie française en 1717. On lui doit une traduction en vers d'*Anacreon*, 1712, 2 vol. in-12; l'*Anti Rousseau*, 1712; l'*Homere vengé*, satire dirigée contre La Motte, 1715; *Les Fables de la Motte traduites en vers français au café du Parnasse*, etc.

Gacon (Marie-Armande-Jeanne, veuve d'**Humières**, dame *Dufour de Saint-Pathus*, née), romancière française, née à Paris, 1753-1835, s'occupa beaucoup d'économie domestique, d'agronomie, fonda même la *Bibliothèque agronomique*, fut l'amie de Sylvain Maréchal, et composa de nombreux ouvrages: des romans (*Le Préjugé vaincu*, 1787; *Les Dangers de la coquetterie; Georgeana ou la vertu persécutée et triomphante; Mélicerte et Zirphile*, 1802, etc.); des correspondances prétendues, des mémoires apocryphes (sur la *Cour de Catherine de Médicis*, sur M^mes de *La Vallière*, *Montespan*, de *Fontanges*, de *Maintenon*); des livres d'économie domestique (*Manuel de la Ménagère à la ville et à la campagne*, 1805, 2 vol. in-12, *Dictionnaire rural raisonné*, 1808, 2 vol. in-8°; *Manuels du Pâtissier*, du *Parfumeur*, du *Savonnier*, etc., dans la collection Roret; *Dictionnaire des Ménages*), etc.

Gad, une des 12 tribus de la Palestine, avait pour limites, à l'O. le Jourdain, au N. la demi-tribu orientale de Manassé, au S. la tribu de Ruben, et le pays des Ammonites à l'E. Elle tirait son nom de Gad, 7^e fils de Jacob. Les villes principales étaient: Ramoth, Ephron, Jabès, Barasa, etc.

Gadagne ou **Gadaigne** (Thomas de), seigneur de Beauregard en Lyonnais, financier français de Lyon, qui fut très-riche au commencement du xvi^e siècle. On disait proverbialement: *Riche comme Gadagne*.—Son fils Guillaume, sénéchal de Lyon, puis lieutenant général du Lyonnais, rendit d'importants services à Henri IV.—Cette famille était d'origine florentine, les *Guadagni*, qui fournirent beaucoup de magistrats à la république; exilés de leur patrie, ils s'établirent à Lyon et y acquirent par le commerce des richesses considérables.

Gadamès V. Ghadamès.

Gadara (auj. *Kedar*), v. de la demi-tribu orientale de Manassé (Palestine), devint la capitale de la Pérée. Elle était près de l'Hiéromax.

Gaddada, affluent du Brahmapoutra (Hindoustan), traverse le Boutan, passe à Tassisudon et a 260 kil. de cours.

Gaddi (Gaddo), peintre mosaïste de l'école florentine, né à Florence, 1239-1312, ami intime du Cimabuë, réussit surtout dans la mosaïque.

Gaddi (Taddeo), peintre et architecte, fils du précédent, 1300-1352, filleul et élève favori du Giotto, se distingua surtout par son coloris. Plusieurs de ses fresques sont conservées à Florence et à Pise. Il construisit à Florence le *Ponte Vecchio* et acheva le *campanile* de la cathédrale. On a de lui plusieurs tableaux: *La Vierge entourée de plusieurs saints*, à Florence; *le couronnement de la Vierge*, à Berlin; et à Paris, un gradin d'autel, divisé en trois compartiments.

Gaddi (Agnolo), peintre, fils du précédent, né à Florence, 1324-1387, élève de son père, s'occupa trop d'augmenter ses richesses. Ses meilleurs ouvrages sont à la Santa-Croce de Florence et dans la cathédrale de Prato.

Gadebusch, v. du Mecklembourg-Schwerin, à 20 kil. N. O. de Schwerin. Victoire du général suédois, Steenbock, sur les Danois et les Saxons, 1712; 2,000 hab.

Gadès, en phénicien *Gadir*, v. de l'Espagne ancienne à l'embouchure d'un des bras du Bœtis; grand entrepôt de commerce sous les Phéniciens, les Carthaginois, les Romains. V. Cadix. — Le détroit de Gadès, *Gaditanum fretum*, est aujourd'hui le détroit de *Gibraltar*.

Gadifer de la Salle, aventurier français, l'un des conquérants des Canaries, accompagna Jean de Béthencourt dans son expédition célèbre, 1402-1404.

Gador (Sierra de), chaîne de montagnes, qui traverse la prov. d'Almeria (Espagne); elle a 60 kil. du N. O. au S. E. Mines de plomb.

Gael, bourg de l'arr., et à 25 kil. O. de Montfort (Ille-et-Vilaine); 2,373 hab. Restes d'une abbaye de bénédictins.

Gaelen (Alexandre van), peintre hollandais, né à Amsterdam, 1670-1728, a surtout composé pour l'Allemagne et l'Angleterre des *batailles* et des *chasses*, qui sont estimées.

Gaëlique (langue), l'un des dialectes de l'ancienne langue celtique, est encore parlée dans les montagnes de l'Écosse, dans certaines parties de l'Irlande. On a publié un dictionnaire de cette langue, *Dictionarium Scoto-Celticum*, à Edimbourg, 1828, 2 vol. in-4°.

Gaels ou **Galls**. V. Gaule.

Gaertner (Charles-Christian), littérateur allemand, né à Freiberg (Saxe), 1712-1791, fut un critique distingué, dont les travaux furent associés à ceux de Gellert et de Gottsched. Il a composé des poésies, quelques pièces de théâtre, comme la *Confiance éprouvée*, pastorale qui eut du succès en 1768, etc.

Gaertner (Joseph), botaniste allemand, né à Calw (Wurtemberg), 1739-1791, a rendu de véritables services à la science par son enseignement et ses ouvrages, comme *De Fructibus et Seminibus Plantarum*, 1789-91, 2 vol. in-4°, avec 180 planches. Il était aussi physicien distingué.

Gaetano, nom d'une famille illustre de Rome, qui fournit à l'Église plusieurs prélats et le pape Boniface VIII; elle prétendait descendre des princes lombards de Gaëte. Elle posséda les comtés de Fondi et de Caserte, donna naissance aux ducs de Sermoneta, Laurenzano et Trajetto.

Gaetano (Saint), né à Vicence, 1480-1547, jurisconsulte, prêtre, fondateur des *Clercs réguliers*, qui prirent bientôt le nom de *Théatins*, fut canonisé en 1674. On le fête le 7 août.

Gaetano. V. Cajétan.

Gaëte (anc. *Cajeta*), v. de la Terre de Labour (Italie), à 70 kil. N. O. de Naples, beau port, bien défendu, à l'extrémité d'une pointe rocheuse qui se projette au nord du golfe de Gaëte. Archevêché depuis 1848, belle cathédrale, avec les tombeaux du connétable de Bourbon et du prince de Hesse. Au-dessus de ses vergers et de ses orangers, s'élève le tombeau de Lucius Munatius Plancus, qu'on appelle *Tour de Roland*; il y a encore d'autres antiquités remarquables; 16,000 hab. — Ville des Aurunces, appelée peut-être du nom de la nourrice d'Énée, *Caieta*; municipe romain, 340 av. J. C., elle devint puissante et presque indépendante sous ses comtes ou gouverneurs grecs, du viii^e siècle au xi^e. Prise par les Normands au xii^e siècle, elle fut dès lors l'une des places les plus fortes de l'Italie; elle fut prise plusieurs fois, soutint contre les Français deux siéges mémorables, 1798, 1806, servit d'asile à Pie IX en 1848, et au roi de Naples, François II, qui s'y défendit courageusement pendant plusieurs mois, en 1861. Patrie de Gélase II et de Cajetano de Vio.

Gaëte (Duc de). V. Gaudin.

Gaffarel (Jacques), écrivain mystique, né à Mannes en Provence, 1601-1681, docteur en droit canon, publia, dès 1625, *Abdita divinæ Cabalæ Mysteria*, in-4. Bibliothécaire de Richelieu, chargé par lui de rechercher en Italie les manuscrits rares, il écrivit, en 1629, *les Curiositez inouyes sur la sculpture talismanique des Persans*. Ce livre lui suscita des désagréments, et la Sorbonne le força à rétracter ses erreurs. Il chercha surtout à les faire oublier, en allant voyager jusqu'en Orient; à son retour, il reçut de nombreux bénéfices et s'occupa de convertir les calvinistes.

Gaforio (Franchino), musicien italien, né à Lodi,

1451-1522, est auteur d'importants ouvrages sur la musique. En 1480, il publia son *Theoricum Opus Musicæ disciplinæ*, Naples, in-4°; c'est un abrégé du traité de Boèce et un exposé de la tonalité de la musique grecque; la seconde édition de 1492 est améliorée; la *Practica Musicæ*, Milan, 1496, eut plusieurs éditions en quelques années, etc., etc.

Gafsa. V. Capsa.

Gage (Thomas), voyageur anglais, né en Irlande, vers 1597, mort en 1655, élève des jésuites en Espagne, mais leur détracteur, dominicain, alla comme missionnaire au Mexique jusqu'alors fermé aux Anglais, 1625. Il revint en Angleterre en 1637, puis abjura le catholicisme en 1639, se déclara pour le Parlement, obtint le rectorat de Deal, et publia la relation de ses voyages : *Description des Indes occidentales*, 1648, in-fol. Ce livre eut un succès immense; il contribua à décider les expéditions que Cromwell dirigea contre les colonies espagnoles. Gage fit partie de l'état-major du vice-amiral Penn, qui prit la Jamaïque; il y mourut. L'ouvrage de Gage fut traduit en français par les ordres de Colbert, 1676, 2 vol. in-12.

Gage (Thomas), général et gouverneur anglais du Massachusetts en 1774, mérita ce poste important, au moment où la guerre civile allait éclater, par le caractère inflexible qu'il avait déployé. Il eut recours aux voies d'intimidation, et mit Boston comme en état de siége. Le combat de Lexington, 1775, donna le signal de la lutte. Gage fit proclamer la loi martiale et fut déclaré *traître à la patrie* par le congrès de Massachusetts. Assiégé dans Boston, il chassa les Américains des hauteurs de Bunker's Hill, 17 juin; on accusa son incurie et ses violences; il fut remplacé par Howe, et mourut en Angleterre, 1787.

Gagern (Jean-Christophe-Ernest, baron de), homme d'État et historien allemand, né près de Worms, 1766-1852, servit les intérêts des princes de Nassau et plus tard ceux du roi des Pays-Bas. On lui doit : *Les conséquences de l'histoire des mœurs*, 6 volumes; *les Princes, l'Aristocratie, la Démocratie*; *Histoire nationale des Allemands*, 2 volumes; *Allocution à la nation et à ses chefs*, 1848, etc.

Gages (Jean-Bonaventure-thierry **Du Mont** comte de), général espagnol, d'origine belge, né à Mons, 1682-1753, servit la cause de Philippe V et se distingua surtout à Villa-Viciosa, 1710. Il devint lieutenant général. Commandant l'armée espagnole en Italie, 1742, il battit plusieurs fois les Autrichiens, contribua à la victoire de Bassignano, 1745, et mérita les éloges de Frédéric II. Dans les malheurs de la campagne suivante, il ne montra pas moins de talents militaires, mais demanda son rappel après la mort de Philippe V. Comme vice-roi de Navarre, il fut administrateur bienveillant et intelligent.

Gagliardi (Bartolomeo), dit le *Spagnola*, parce qu'il séjourna longtemps avec les Espagnols en Amérique, peintre et graveur de l'école génoise, né à Gênes, 1555-1620, eut un dessin vigoureux, composa surtout des fresques et mourut en tombant d'un échafaud.

Gagliardi (Le chev. Bernardino), peintre de l'école romaine, né à Città-di-Castello, 1609-1660, imita surtout le Guide et les Carrache.

Gagnier (Jean), orientaliste, né à Paris, 1670-1740, fut chanoine régulier de l'abbaye de Sainte-Geneviève, puis passa en Angleterre, se maria et se fit protestant. Il professa à Cambridge et à Oxford. On lui doit plusieurs ouvrages d'érudition et une *Vie de Mahomet, traduite et compilée de l'Alcoran, des traductions authentiques de la Sonna et des meilleurs auteurs*, 1732, 2 vol. in-12.

Gaguin (Robert), chroniqueur, né à Calonne, près Béthune, 1425-1502, entra dans l'ordre des Trinitaires, étudia à Paris sous Grégoire Tifernas et Fichet, auquel il succéda comme professeur de rhétorique du collége des Mathurins, 1463. Il fut employé par Louis XI et par Charles VIII dans plusieurs missions diplomatiques, eut la garde de la Bibliothèque royale et la charge d'acheter des manuscrits précieux. Il eut une grande réputation d'éloquence. On lui doit : *Compendium supra Francorum Gesta a Pharamundo usque ad annum* 1491, Paris, 1497, in-4°; ce livre, l'une de nos premières histoires de France, a eu plusieurs éditions et continuations, sous le titre de *Annales rerum Gallicarum*, 1521, 1577, 1586; *Les chroniques et histoires faites par R. P. en Dieu Turpin, archevêque de France*, traduites du latin en français par ordre de Charles VIII, 1527-1583, roman plutôt qu'histoire, fabriqué d'après plusieurs des chansons de gestes; *Epistolæ et Orationes*, etc.

Gaignat (Louis-Jean), bibliophile et amateur de tableaux, né dans le Nivernais, 1697-1768, employa sa grande fortune à former deux collections précieuses. Il voulut par son testament que la vente de ses livres et de ses tableaux se fît en détail, pour la plus grande jouissance des amateurs. Aussi ses héritiers refusèrent-ils les offres magnifiques de Catherine II. Le catalogue a été publié par G.-F. Debure, sous le titre de *Supplément à la Bibliothèque instructive*, 1769, 2 vol. in-8°.

Gaignières (François **Royer** de), d'origine lyonnaise, né peut-être en 1633, mort en 1715, fut un des plus illustres curieux ou collectionneurs du xvii° siècle. Il céda à Louis XIV, en 1711, ses belles collections d'estampes et de livres, moyennant 4,000 livres de pension, la jouissance de ses trésors jusqu'à sa mort et 20,000 livres pour ses héritiers.

Gail (Jean-Baptiste), helléniste, né à Paris, 1755-1829, se voua de bonne heure à l'étude du grec, alors très-négligé, publia une grammaire grecque, beaucoup de livres élémentaires, des traductions estimées de Théocrite et d'Anacréon, devint professeur de littérature grecque au Collége de France, 1791, continua d'enseigner le grec au milieu des troubles de la Révolution, et devint membre de l'Académie des Inscriptions en 1809, puis conservateur des manuscrits de la bibliothèque du Roi, en 1815. Son mérite, comme philologue a été souvent et longtemps contesté; en Allemagne, on fit son éloge; à Paris, surtout après les attaques spirituelles de Courier, on mit en doute son savoir. Il a publié un assez grand nombre de mémoires, dirigé de 1817 à 1828 le *Philologue*, recueil confus de notices et de dissertations érudites. Parmi ses nombreuses publications, on cite des traductions et éditions de *Lucien*, 1780; de *Théocrite*, 1792, 1796, 3 vol. in-8°; d'*Anacréon*, de *Xénophon*, 1797-1814, 10 vol. in-4°, avec Atlas; de *Thucydide*, 1807, 5 vol. in-4°, etc., etc.

Gail (Edme-Sophie **Garre**, M^me), musicienne, née à Melun, 1776-1819, épousa l'helléniste Gail en 1794, mais bientôt après une incompatibilité de goût et d'humeur les sépara. Elle se livra dès lors entièrement à son penchant pour la musique, donnant des concerts, publiant de charmantes romances, qui eurent une vogue prodigieuse, et composant pour le théâtre plusieurs opéras-comiques; les *Deux Jaloux*, 1813, et la *Sérénade*, 1818, eurent un véritable succès; la musique en est pleine de grâce et d'élégance.

Gail (Jean-François), helléniste, fils des précédents, né à Paris, 1795-1845, sortit de l'École Normale en 1818, suppléa son père au Collége de France et professa l'histoire au collége Saint-Louis. Son mémoire intitulé: *Recherches sur la nature du culte de Bacchus en Grèce*, 1821, in-8°, avait été couronné par l'Académie des Inscriptions. Il commença, sans la terminer, la publication des *Petits Géographes Grecs*, 182 -31, 3 vol.; on lui doit la traduction de la *Grammaire grecque par Aug. Mathiæ*, avec Longueville, 3 vol. in-8°. Musicien et poëte, il a écrit des *Réflexions sur le goût musical en France* et commencé la traduction en vers des *Fables de Babrius*, publiée par Longueville, 1846.

Gaillac, ch.-l. d'arr. du Tarn, par 43°54' lat. N. et 0°26'24" long. O., à la droite du Tarn, à 25 kil. O. d'Alby. Ville ancienne et mal bâtie, elle doit son origine à une abbaye de bénédictins du x° siècle. Grand commerce de grains, fruits, cidre; ses vins sont estimés. Patrie de D. Vaissette et de Portal; 8,124 hab.

Gaillac-Toulza, bourg du canton de Cintegabelle, arrond. et à 30 kil. S. E. de Muret (Haute-Garonne). Bétail, grains, vins; 2,000 hab.

Gaillan, bourg de l'arr. et à 8 kil. N. O. de Lesparre (Gironde). Vins, église curieuse; 2,000 hab.

Gaillard (Honoré **Reynaud** de), prédicateur, né à Aix, 1641-1727, de l'ordre des jésuites, prêcha souvent avec succès devant Louis XIV, fut confesseur de la reine, femme de Jacques II, devint supérieur de la maison professe de Saint-Louis, vécut parmi les personnes les plus distinguées, dont plusieurs le choisirent pour directeur, et dans la société des meilleurs écrivains comme Boileau. Il se proposait de publier ses sermons; ils paraissent perdus; on n'a de lui que quatre *Oraisons funèbres*.

Gaillard (Gabriel-Henri), historien, né à Ostel en Picardie, 1726-1806, fut l'ami intime de Malesherbes et a passé sa vie dans l'étude. De l'Académie des Inscriptions, en 1760, il publia, en 1766, l'*Histoire de François I^er*, plusieurs fois réimprimée; son *Histoire de la*

rivalité de la France et de l'Angleterre détermina sa réception à l'Académie française en 1771. *L'Histoire de Charlemagne*, 4 vol. in-12, 1772, eut du succès; enfin il a encore écrit l'*Histoire de la rivalité de la France et de l'Espagne*, 1801, 8 vol. in-12. Ces ouvrages historiques sont savants, consciencieux, écrits avec impartialité et élégance, mais ils pèchent par la méthode. On lui doit encore un grand nombre d'écrits littéraires : *Mélanges*, 4 vol. in-8°; *Mémoire sur Frédégonde et Brunehaut; Éloges* de *Descartes*, de *Charles V*, de *Pierre Corneille*, de *Henri IV*, de *La Fontaine*, etc.; *Dictionnaire historique*, 6 vol. in-4°, faisant partie de l'*Encyclopédie méthodique* et renfermant un *Dictionnaire complet du Blason*, etc.

Gaillon, ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 kil. S. E. de Louviers (Eure). Fabriques de peluche en soie, de lacets. Vaste maison de détention sur les ruines et l'emplacement d'un magnifique château, bâti par Georges d'Amboise, 1502-1509; les architectes et les sculpteurs étaient de Rouen, de Tours. Il a été démoli sous le Directoire; il n'en reste que le porche d'entrée et une tour de la chapelle; un beau portique, œuvre de Pierre Fain, a été placé dans la cour de l'École des Beaux-Arts à Paris; 3,474 hab.

Gaïnas, chef goth au service de l'empire d'Orient, obtint un grade élevé sous Théodose, accompagna Stilicon dans son expédition en Grèce contre Alaric, fut chargé par lui d'aller punir les intrigues du ministre Rufin et fit égorger celui-ci à Constantinople, 395. Il partagea le pouvoir avec le nouveau ministre Eutrope, puis se sépara de lui et contribua à sa ruine, 399. Il se réunit alors au rebelle Tribigilde, son compatriote, et, à Chalcédoine, força l'empereur Arcadius à accepter ses conditions. Gaïnas, qui était arien, réclama une église à Constantinople pour ses coreligionnaires; à la voix de saint Jean Chrysostome, une insurrection éclata dans la ville; Gaïnas, battu, chassé, alla ravager la Thrace, s'enfuit au nord du Danube, mais fut tué par un chef des Huns, Uldès, 400.

Gainsborough, bourg du comté et à 25 kil. N. O. de Lincoln (Angleterre), sur le Trent; commerce important par mer et dans l'intérieur par les canaux de Chesterfield et de Fossdyke. Suénon y fut assassiné en 1015; 8,000 hab.

Gainsborough (Thomas), peintre anglais, né à Sudbury (Suffolk), 1727-1788, peignit le portrait avec succès, mais fut alors sans rival dans le paysage.

Gais, village du canton et à 5 kil. N. E. d'Appenzell (Suisse). Eaux minérales. École d'instituteurs primaires; 2,500 hab.

Gaisford (Thomas), helléniste anglais, 1780-1855, est connu par ses éditions estimées; il fut correspondant de l'Institut de France. On lui doit surtout: *Poetæ minores Græci*, 3 vol. in-16; les *Suppliantes*, les *deux Iphigénie*, *Alceste; Lectiones Platonicæ, Hérodote, Suidas, Théodoret* (*Histoire de l'Église*).

Gaïus ou **Caius**, jurisconsulte romain, vivait probablement au 2e siècle; on a peu de détails sur sa vie, puisqu'on ne sait pas au juste s'il était contemporain d'Adrien et de Marc-Aurèle ou de Caracalla, s'il était grec ou illyrien. Ses *Institutes* en 4 livres ont été le manuel des jurisconsultes de Rome; elles sont d'un style clair, avec beaucoup de netteté et de précision; elles ont surtout servi à la composition des *Institutes* de Justinien. On ne les connut d'abord que par l'abrégé du *Breviarium d'Alaric*; Niebuhr a découvert le manuscrit, en 1816, sur un palimpseste de Vérone, il a été publié plusieurs fois, surtout par Gœschen, 1821, 1824, par Lachmann, par Bœcking, 1841. Les *Institutes* ont été traduites en français par Boulet, 1827, par Pellat, 1844. Gaïus avait encore écrit beaucoup d'autres ouvrages, et l'on a retrouvé un grand nombre de fragments dans les compilations de Justinien.

Galaad, pays de l'anc. Judée, à l'E. du Jourdain. Les monts de Galaad paraissent avoir compris tous les rameaux de ce pays, depuis la tribu de Gad au S. jusqu'à l'Anti-Liban au N. On y voyait les villes de Jabès et de Ramoth.

Galadjak, v. forte de l'Anatolie (Turquie d'Asie), à 70 kil. N. E. d'Angora. Belles ruines; 10 000 hab.

Galam, pays de la Sénégambie, arrosé par la Falémé; son véritable nom est *Kayaga* ou *Kadjaaga*. Il se compose d'une longue suite de villages, sur les rives du fleuve, habités par les Serracolets, doux, hospitaliers, robustes, du plus beau noir. Ils ont beaucoup de chevaux, d'ânes, de bœufs, de moutons et de chèvres; ils font le commerce d'or, de cuir, de mil; ils savent tisser et teindre, surtout en bleu, les étoffes de coton. Il y a deux princes; celui du Haut-Galam, où est l'ancien fort français Saint-Joseph, réside à Makadougou; celui du Bas-Galam ou Goucy, où est le poste de Bakel, réside à Touabo. — La ville de *Galam*, le centre du commerce des pays environnants, sur le Sénégal, est à 700 k. E. de Saint-Louis.

Galan, ch.-l. de canton de l'arr. et à 36 kil. S. E. de Tarbes (Hautes-Pyrénées); 1,270 hab.

Galapagos (Iles) ou *Iles des Tortues*, archipel du grand Océan, entre 1° 25' lat. S. et 1° 45' lat. N., et entre 90° 24' et 94° 22' long. O., à 700 kil. O. de l'Amérique méridionale. Découvertes par les Espagnols, nommées par le capitaine anglais Cowley, elles sont au nombre de 22, Albemarle, Chatham, Norfolk, Bindloë, Cowley, Abingdon, etc.; elles sont pour la plupart volcaniques, stériles et inhabitées. La république de l'Équateur les a vendues, en 1854, aux États-Unis. On y trouve d'énormes tortues. L'île Charles a quelques habitants au village de la *Floriana* et sert de relâche aux baleiniers du grand Océan. Albemarle, la plus grande, a 100 kil. de long. sur 25 de large.

Galashiels, bourg du comté de Selkirk (Écosse) sur la *Gala*, affl. de la Tweed; la moitié appartient au comté de Roxburg. Importantes manufactures de lainages, de plaids, d'étoffes appelées *tweed*; 7,000 hab.

Galata. V. Constantinople.

Galatée, fille de Nérée et de Doris, nymphe de la mer, préféra le berger Acis au cyclope Polyphème. — Fille d'un roi des Celtes, aurait eu d'Hercule un fils et aurait donné son nom aux Gaulois, *Galates*.

Galatie ou **Gallo-Græcia**, pays au centre de l'ancienne Asie Mineure, faisait jadis partie de la Phrygie. Elle avait pour bornes: au N. la Paphlagonie et la Bithynie, à l'O. la Phrygie, au S. la Lycaonie, à l'E. la Cappadoce. Traversée par plusieurs chaînes de montagnes au N., et arrosée à l'O. par le Sangarius, à l'E. par l'Halys, elle était presque déserte au S.; le lac Tatta était sur les frontières de la Galatie, de la Lycaonie et de la Cappadoce. — En 278 av. J. C., Nicomède Ier, roi de Bithynie, appela à son secours les Gaulois ou Galates qui venaient de ravager la Grèce, et il leur donna les terres situées au S. de son royaume. Ces aventuriers belliqueux s'établirent dans le pays qui reçut leur nom et furent bientôt eux-mêmes appelés Gallo-Grecs, parce qu'ils se mêlèrent aux Grecs de ces contrées. Ils étaient divisés en trois tribus principales: les *Tolistoboii*, à l'O., dont la capitale fut Pessinonte; les *Tectosages*, au centre, cap. Ancyre; et les *Trocmes*, à l'E., cap. Tavium; chacune d'elles avait quatre chefs ou *tétrarques*, qui étaient électifs; ils gouvernaient de concert avec une assemblée générale de 300 membres. Les Galates vendirent leurs services à tous les rois d'Asie et s'enrichirent de leurs dépouilles jusqu'à ce qu'ils eussent été vaincus par le consul Manlius Vulso, 189-188. Dès lors, leurs mœurs s'adoucirent, le luxe les corrompit; mais ils conservèrent leur idiome national. Les tétrarchies devinrent héréditaires; leur nombre diminua, et Déjotarus devint seul roi de tout le pays, par la protection des Romains, vers le milieu du premier siècle av. J. C. Auguste réduisit la Galatie en prov. romaine, 25 av. J. C. Plus tard, Théodose la divisa en deux provinces, qui faisaient partie du diocèse du Pont: la *Galatie première ou proconsulaire*, cap. Ancyre, et la *Galatie deuxième* ou *salutaire*, cap. Pessinonte. C'est auj. une partie des gouv. turcs de Bozoq et de Khoudavendighiar.

Galatone, v. de la Terre d'Otrante (Italie), à 12 k. N. E. de Gallipoli; 6,000 hab.

Galatz (Axiopolis), v. de Moldavie (Principautés-Unies), sur la rive gauche du Danube, à 150 kil. N. E. de Bukarest, à 110 kil. de la mer Noire. Port franc, qui peut recevoir des bâtiments de 400 tonneaux, et fait un grand commerce avec l'Autriche, la Russie, la France, l'Angleterre et la Grèce. Galatz exporte des maroquins turcs et des cuirs russes, du blé, du seigle, du maïs, des bois de construction. La vieille ville, bâtie en bois, est d'un aspect repoussant; la ville nouvelle est sur une colline qui domine le Danube; 80,000 hab. La commission européenne du Danube y réside.

Galba, nom d'une famille patricienne de Rome, de la *gens Sulpicia*. Les membres les plus connus sont :

Galba (Publius Sulpicius Maximus), 250-190 av. J. C. Consul en 211, il fut envoyé en Macédoine; mais, ayant peu de troupes, il ne prit que l'île d'Égine, qu'il donna aux Étoliens. Prorogé dans son commandement, il combattit Philippe de Macédoine, de concert avec Attale de

Pergame, jusqu'en 204. Après une courte dictature, 203, il fut pour la deuxième fois consul, en 200; renvoyé contre la Macédoine, il eut peu de succès en Dassarétie.

Galba (Servius Sulpicius), 194-135 av. J. C., tribun militaire sous Paul-Émile, dont il fut l'adversaire, préteur en Espagne en 151, combattit les Celtibériens et les Lusitaniens. La campagne de 150 fut signalée par un acte odieux de trahison; il promit de bonnes terres aux Lusitaniens, et en fit égorger plusieurs milliers par ses soldats. Cité en justice par le tribun Scribonius, il acheta ses juges, et fut acquitté malgré un vigoureux discours du vieux Caton. Il fut encore consul en 144. Cicéron a fait le plus grand éloge de son éloquence.

Galba (Servius Sulpicius), empereur romain, né l'an 3 av. J. C., fut adopté par sa belle-mère, parente de Livie, et prit le nom de Lucius Livius Ocella. De bonne heure il fut investi des offices curules; Livie lui légua 50 millions de sesterces que Tibère ne lui paya pas. Il n'en fut pas moins l'un des plus riches patriciens de Rome. Consul en 33, commandant des armées de Germanie en 39, il rétablit la discipline. Il refusa l'empire à la mort de Caligula, et fut l'un des amis de Claude. Il eut, pendant deux ans, le proconsulat d'Afrique, et se tint d'abord à l'écart sous Néron. En 61, il eut le gouvernement de l'Espagne Tarraconnaise, et évita surtout de se compromettre. A la nouvelle de la révolte de Vindex, mars 68, apprenant que Néron avait donné l'ordre de l'assassiner, il se laissa proclamer empereur. Tout lui réussit; on espérait beaucoup de lui; Othon, gouverneur de Lusitanie, se déclara en sa faveur; les prétoriens se soulevèrent à Rome, et le sénat conféra à Galba la dignité impériale, après la mort de Néron. Galba trompa l'attente générale. Il laissa ses affranchis, et surtout Icelus, Vinius et Lacon, se disputer le pouvoir et faire argent de tout; il fit mettre à mort, sans jugement, Nymphidius, le préfet du prétoire, et plusieurs autres; il fit égorger les soldats de marine, dont Néron avait formé une légion; il ne voulut pas payer le dévouement intéressé des prétoriens. A la nouvelle des troubles dans les provinces, il adopta Pison, jeune homme de mœurs sévères, 69. Othon, déçu dans ses espérances, laissa faire les prétoriens irrités; quelques centurions le proclamèrent empereur, et Galba qui se dirigeait vers le Forum, fut abandonné de ses gardes, renversé de sa litière et mis en pièces. Tacite a éloquemment raconté ces scènes dramatiques et honteuses, au Ier liv. de ses *Histoires*.

Gale (Thomas), helléniste anglais, né dans le comté d'York, 1636-1702, professa le grec à Cambridge et à Londres. Il fut l'un des érudits les plus estimés de son temps. On a de lui : *Opuscula mythologica, ethica et physica*, 1671; *Historiæ poeticæ Scriptores antiqui, græce et latine*, 1675; *Rhetores selecti græci et latini*, 1676; et des éditions d'Hérodote, de Cicéron, etc.; *Hist. Anglicanæ Scriptores quinque*, 1687, in-fol.; *Hist. Britanicæ, Saxonicæ, Anglo-Danicæ Scriptores quindecim*, 1691, in-fol. — Son fils, *Roger*, antiquaire, 1672-1744, a publié: *Antonini Iter Britanniarum*, 1709, in-4°; *The Knowledge of Medals*, etc. — *Samuel*, frère du précédent, a écrit l'*Histoire de la cathédrale de Winchester*.

Galeace, navire à rames, qui pouvait porter vingt canons; plusieurs avaient jusqu'à 32 bancs garnis de 6 ou 7 forçats. Charles IV le Bel avait des galéaces; on les remplaça plus tard par des galères.

Galéas. V. Sforza et Visconti.

Galen (Christophe-Bernard-Matthieu de), né en Westphalie, 1604-1678, fut d'abord colonel au service de l'électeur de Cologne; puis, après la paix de 1648, obtint un canonicat à Munster, et fut élu prince-évêque de cette ville, en 1650. Il eut à lutter contre ses sujets, et, pour les contenir, bâtit dans la ville une citadelle redoutable. En 1664, il assista, comme général, à la bataille de Saint-Gothard, contre les Turcs; en 1665, le belliqueux prélat s'unit à Charles II d'Angleterre contre les Hollandais, mais Louis XIV l'arrêta dans ses déprédations. En 1672, il s'allia au roi de France contre les Hollandais, qu'il accusait faussement d'avoir conjuré sa mort; il leur prit plusieurs villes; mais fut forcé à la paix par l'empereur Léopold, en 1674. Alors il se déclara contre nos alliés, les Suédois, et s'empara du duché de Brême. Ce *condottiere farouche* mourut avant la fin de la guerre.

Galena, v. de l'Illinois (États-Unis), sur la Fever, à 11 kil. du Mississipi. Exploitation de mines de cuivre mêlé au plomb; commerce important; 10,000 hab.

Galeotti (Sebastiano), peintre italien, né à Florence, 1676-1746, passa la plus grande partie de sa vie à Gênes, et fut directeur de l'Académie de Turin. D'un génie facile et original, mais d'un dessin incorrect, il a décoré de ses fresques l'église de la Madeleine à Gênes; il y a de ses tableaux à Florence, à Parme, etc.

Galère, navire long et étroit, allant à la voile et à la rame, dont se servirent d'abord les Vénitiens et les Génois. Il y avait deux mâts avec des voiles triangulaires; habituellement 26 rames, de chaque côté, à 4 et 6 rameurs; on pouvait y mettre 500 hommes. Après l'invention de l'artillerie, on mit des canons à l'avant, des pierriers sur les flancs, entre les rames, ou à la poupe. Charles VI, le premier, dit-on, en France, posséda des galères; il y eut un *général des galères* au XVe s., cette charge fut supprimée sous Louis XV, en 1748. Au XVIIe s., les galères servaient surtout sur la Méditerranée, évitaient de lutter contre les vaisseaux de haut bord, et étaient souvent ornées avec magnificence.

Galerius ou **Galère** (Valerius Maximianus), empereur romain de 305 à 311, fils d'un berger des environs de Sardique (Dacie), garda les troupeaux, ce qui lui fit donner plus tard le surnom d'*Armentarius*. Vaillant capitaine, il s'éleva jusqu'au premier rang; et, en 292, Dioclétien l'adopta, le nomma *César*, lui donna sa fille Valeria en mariage et le gouvernement de l'Illyrie et de la Thrace. Il repoussa les barbares. Il fut d'abord moins heureux dans trois campagnes contre les Perses; puis il remporta une grande victoire qui amena la paix. Il abusa de la vieillesse de Dioclétien, lui arracha un édit de persécution contre les chrétiens, 303, et le décida à abdiquer, 305. Devenu Auguste, il fit nommer Césars deux de ses créatures, Maximin Daza et Sévère. Mais bientôt l'Empire fut dans le plus grand trouble; Constantin venait d'être élu empereur par les soldats, après la mort de son père, Constance Chlore; Maxence et son père Maximien s'étaient déclarés Augustes en Occident. Il y avait six empereurs. Après la défaite et la mort de Sévère, 307, Galerius se jeta sur l'Italie avec ses vieilles bandes illyriennes, mais il échoua devant Maximien. Alors il éleva à l'empire son ancien compagnon d'armes, Licinius; Constantin et Daza reconnurent à Galerius une certaine prééminence. Maxence resta seul indépendant en Italie. Galerius s'occupa alors de grands travaux, creusant des canaux, défrichant des forêts. Le désir de se rapprocher de Constantin, mais surtout une affreuse maladie dont il fut atteint en 310, le décidèrent à publier un édit célèbre de tolérance à l'égard des chrétiens. Il mourut un mois après à Sardique, le 30 avril 311. Licinius s'empressa de faire périr la femme et le fils de son bienfaiteur. Bon général, administrateur vigilant, Galerius, égaré par la superstition, commit la grande faute de persécuter les chrétiens. L'invective de Lactance, *Sur la mort des Persécuteurs*, les a vengés.

Galesus ou **Galæsus** (auj. *Galeso*), affl. du golfe de Tarente, long de 20 kil., a été célébré par Virgile et par Horace.

Galeswinthe, née en 541, fille d'Athanagilde, roi des Wisigoths d'Espagne, sœur aînée de Brunehaut, épousa, malgré ses tristes pressentiments, le roi de Neustrie, Chilpéric, en 567. Le poëte Fortunat et l'historien Grégoire de Tours ont raconté ses malheurs. Outragée par Frédégonde, qui voulait sa place, délaissée par Chilpéric, elle fut étranglée pendant la nuit par leurs ordres, 568. Brunehaut vengea sa mort.

Galgacus, chef des Calédoniens au Ier s. ap. J. C., lutta contre Agricola et périt dans une grande bataille, livrée probablement au lieu nommé Stone-Haven, 84.

Galgala ou **Gilgal,** v. de la tribu de Benjamin (Palestine), à l'E. de Jéricho. Après le passage du Jourdain, les Hébreux y élevèrent un monument composé de douze grosses pierres. Près de là Élie fut enlevé au ciel.

Galgocz, v. de Hongrie, sur le Waag; beau château; commerce de vins et de chevaux; 5,000 hab.

Galiani (Ferdinand), littérateur et économiste, né à Chieti dans les Abruzzes, 1728-1787, fils d'un auditeur royal du gouvernement napolitain, reçut une excellente éducation; et dès l'âge de 16 ans s'occupait d'économie politique. En 1750, il publia son grand ouvrage sur les monnaies, qui eut beaucoup de succès; il obtint le revenu de quelques bénéfices et prit les ordres mineurs. Accueilli par les princes, par les académies et par les universités de l'Italie, pour sa science et son esprit enjoué, il se lia dès lors avec les savants les plus distingués. Passant de la mécanique à l'histoire naturelle, des recherches archéologiques (antiquités d'Herculanum) à l'économie politique, il fut nommé secrétaire d'am-

bassade en France, 1760. Sa petite taille et sa mince apparence excitèrent les rires des courtisans; il voulut même quitter Paris; mais bientôt son esprit le fit accueillir et rechercher dans les salons philosophiques et littéraires les plus célèbres, surtout dans ceux de Mme Geoffrin et du baron d'Holbach; ses traits plaisants, sa verve comique et même bouffonne, et sa capacité philosophique étonnaient: *c'est Platon avec la verve et les gestes d'Arlequin*, écrivait Grimm; *c'est le plus joli petit arlequin qu'ait produit l'Italie*, ajoutait Marmontel; *mais sur les épaules de cet arlequin était la tête de Machiavel*. Après un voyage en Angleterre, puis en Hollande, il publia en français ses *Dialogues sur les blés*, 1770; le livre eut le plus grand succès; tous louèrent la forme plaisante, pleine de grâce et de finesse, Voltaire comme Turgot; les économistes purent contester les idées. De retour à Naples, Galiani vit s'accroître ses places et ses revenus, sans oublier les lettres. Il écrivit un traité de morale assez singulier: *Des instincts ou des goûts naturels et des habitudes de l'homme, ou principes du droit de la nature et des gens, tirés des poésies d'Horace;* il composa un opéra-comique philosophique, le *Socrate imaginaire*, qui fut joué avec succès sur la plupart des scènes de l'Europe. On lui doit encore un traité *Sur les devoirs des princes neutres envers les princes belligérants et de ceux-ci envers les neutres*. Mais il regrettait toujours la société de Paris; sa correspondance, si spirituelle et si variée, dont on n'a publié que les *Lettres à Mme d'Epinay*, 2 vol., 1818, renferme l'histoire des idées du siècle. La mort de ses meilleurs amis le frappa avant l'âge: « J'ai perdu tous mes amis, écrivait-il; j'ai tout perdu! On ne survit point à ses amis. » Il mourut à 59 ans, sans avoir eu le temps de publier plusieurs ouvrages, poésies, facéties, historiettes, etc., mais surtout un *Commentaires sur Horace, avec une vie d'Horace tirée de ses poésies*.

Galice, ancienne province et capitainerie générale de l'Espagne, au N. O. de la Péninsule, a pour bornes au N. et à l'O. l'Océan; au S. le Portugal; à l'E. le royaume de Léon et les Asturies. Le pays est couvert par les nombreuses ramifications des monts de Galice, qui renferment beaucoup de bois pour les constructions navales; les pâturages sont excellents et nourrissent de beaux troupeaux, de mérinos surtout; l'agriculture est peu développée. Il y a des mines de cuivre, de plomb, d'étain, beaucoup d'eaux minérales, etc. L'industrie est peu active: fabriques de grosses toiles, draps communs, lainages, etc.; cependant les habitants, forts et laborieux, souvent comparés à nos Auvergnats, émigrent dans les provinces voisines pour exercer les petits métiers. La côte, de 400 kil. environ, est découpée, et présente les caps Ortegal, Prioro, Finistère, et les baies de Bayona, de Vigo, de Pontevedra, de Corcubion, de la Corogne, du Ferrol et de Vivera. La Galice est maintenant divisée en 4 prov.: la Corogne, Lugo, Orense, Pontevedra (V. ces noms). Elle renferme l'archevêché de Santiago. — Jadis habité par les Callaïques ou Gallaïques, peut-être originaires de Gaule, le pays se défendit énergiquement contre les Carthaginois et les Romains, fit partie de la Tarraconnaise sous Auguste, et sous Vespasien de la *Gallécie*, qui comprenait en outre le Portugal jusqu'au Douro, les Asturies et une partie des provinces actuelles de Léon et de Castille. C'est ce qui fit le royaume des Suèves de 409 à 585; la Galice, occupée par les Wisigoths, se défendit contre les Arabes au VIIIe s. et contre les petits rois chrétiens des Asturies. Ferdinand Ier, roi de Castille et de Léon, en fit un royaume pour son fils, don Garcias, 1065; elle fut réunie à la Castille en 1073, et resta, de fait, presque indépendante jusqu'à Ferdinand le Catholique, qui détruisit les châteaux des seigneurs, et soumit le pays à son autorité.

Galice (Monts de la), partie occidentale des Pyrénées maritimes, au N. O. de l'Espagne. Ils contournent les sources de la Navia, de l'Eo et du Minho; un premier contre-fort, la *Sierra Constantino*, couvre de ses ramifications le pays compris entre le Sil et le Minho; un second contre-fort suit le Minho, sur sa rive droite, jusqu'à son embouchure.

Galicie ou **Galitzien**: elle forme avec le pays de Cracovie une prov. de l'Empire d'Autriche. Elle a pour bornes: au S. O. les Karpathes, qui la séparent de la Hongrie; au S. et au S. E. la Bukowine; à l'E. et au N. la Russie et la Pologne russe; au N. O. la Silésie. Elle comprend les bassins supérieurs de la Vistule et du Dniester. Elle a 78,496 kil. carrés. Elle est exposée aux froids du N. E. et l'humidité y est très-grande. Quoiqu'elle renferme des parties stériles dans les montagnes, des marécages et des plaines de sables mouvants, elle est très-fertile, surtout en céréales, légumes, tabac, lin, chanvre, etc. Elle a de nombreux troupeaux, elle fournit de bons chevaux à la cavalerie légère de l'Autriche; elle abonde en forêts de sapins, de thuyas, qui renferment des ours, des loups, beaucoup de gibier. Il y a beaucoup d'étangs, surtout dans le district de Lemberg. Les mines de fer, mal exploitées, donnent un métal excellent; on trouve de l'argent, des sources de pétrole, des sources salées et surtout des carrières de sel gemme, comme celles de Bochnia et de Wieliczka. La pop. est d'environ 5,445,000 d'habitants, pour la plupart slaves; il y a 2,509,000 catholiques romains, 2,315,000 catholiques grecs; le reste est composé de protestants, de juifs, etc. Les habitants du centre et de l'est descendent de la race appelée *Rousniaque* par les Polonais; dans la partie montagneuse on trouve le peuple des *Gorales*, d'un corps plus svelte et plus agile, très-simples et très-pauvres. En général, la Galicie est encore un pays très-arriéré, où les paysans croupissent dans l'ignorance et la paresse, où le clergé est pauvre et peu éclairé, où des terres immenses appartiennent à de grands seigneurs, qui les font régir par d'avides intendants. Cependant l'industrie a fait des progrès considérables; la fabrication des toiles au nord et dans les montagnes, la fabrication des couvertures de laine, des tissus de coton et de nankin, les verreries, les forges, etc., occupent beaucoup d'ouvriers. Le commerce assez actif est principalement entre les mains des juifs rapaces et usuriers; on exporte du sel, des grains, du bétail, des chevaux, des cuirs, de la laine, de la cire, du miel, du tabac, du lin, du chanvre, etc. — Le pays forma au moyen âge les deux principautés de Halicz ou de Galicie et de Wladimir ou de Lodomérie, disputées pendant plusieurs siècles par les rois de Pologne, de Hongrie, et les grands-ducs de Russie. Les Hongrois les cédèrent définitivement à la Pologne au XVe siècle. A l'époque du partage de la Pologne, 1773, elle fut prise par l'Autriche, une partie fut réunie à la Pologne russe en 1814. En 1846, on joignit à la Galicie Cracovie et son territoire. Elle forme un gouvernement divisé en deux territoires administratifs: 1° prov. de *Galicie*, partagée en 12 cercles, Lemberg, Stry, Sambor, Sanok, Przemysl, Zolkiew, Zloczow, Tarnopol, Brzezang, Csortkow, Stanislaw, Kolomea; 2° prov. de *Cracovie*, divisée en 7 cercles: Cracovie, Wadowice, Sandec, Jaslo, Rzeszow, Tarnow et Bochnia. La capitale est *Lemberg;* les v. princ. sont: Winnike, Sambor, Drohobycz, Stry, Halicz, Stanislaw, Kolomea, Sniatyn, Kuty, Zaleszcyky, Czortkow, Tarnopol, Brzezang, Brody, Zloczow, Zolkiew, etc.; Cracovie, Wadowice, Bochnia, Wieliczka, Tarnow, Rzeczow, etc.

Galien (Claude), célèbre médecin, né à Pergame en Mysie, 131-200 ou 210, élevé d'abord par son père, l'architecte Nicon, suivit les leçons de savants philosophes, puis de médecins distingués. Il étudia dans un grand nombre de villes, fut médecin de l'école de gladiateurs de Pergame, puis vint s'établir à Rome, en 164. Il y acquit bientôt une grande réputation par sa science, la sagacité de son diagnostic, l'emploi intelligent de certains remèdes, comme la thériaque. Il eut pour clients les plus illustres personnages et les empereurs depuis Marc Aurèle jusqu'à Septime Sévère; ses confrères jaloux l'appelaient *diseur de paradoxes* et même *charlatan;* on a pu lui reprocher d'avoir trop songé à sa propre conservation, d'avoir quitté Rome ravagée par la peste, d'avoir refusé d'accompagner Marc Aurèle dans ses expéditions. Il revint mourir à Pergame, ou, suivant d'autres, termina sa vie en Sicile. — Le savoir et les talents de Galien sont incontestables; il est le seul parmi les anciens qui ait donné un corps complet de médecine. Il inclinait vers l'éclectisme en médecine, comme en philosophie; et cependant il y a de l'unité dans son système; attaché aux théories, il fut néanmoins bon observateur, l'anatomie lui doit beaucoup; il a fait faire des progrès à la séméiotique et à l'hygiène. Ses écrits, étudiés avec enthousiasme par les Arabes, ont joui de la plus grande autorité jusqu'au XVIe siècle. Il avait, dit-on, composé plus de 500 traités sur les sciences médicales, et plus de 250 sur d'autres sujets. Quoique philosophe distingué et parfois d'une grande élévation, il s'est montré souvent crédule, et les songes jouent un trop grand rôle dans ses écrits comme dans sa vie. Il serait impossible ou du moins bien téméraire de donner ici une idée des doctrines de Galien. Quoique beaucoup de ses ouvrages soient perdus, il en reste encore un grand nombre qui ont été souvent édités, commentés, traduits. On cite parmi les éditions: celles de Venise (en la-

tin), 1490, 2 vol. in-fol., et de 1541, souvent reproduite; celle de Froben, à Bâle (en latin), 1542,1549 et 1561 (celle-ci avec les *Prolégomènes* de C. Gesner); les éditions grecques de Venise, 1525, in-fol., de Bâle, 1538, 5 vol. in-fol. L'édition la plus complète des œuvres de Galien et d'Hippocrate est celle de René Chartier, Paris, 1639-1670, 30 vol. in-fol.; la dernière est celle de Kuhn, 1821-1833, 20 vol. in-8°. M. Daremberg a traduit en français les meilleures traités de médecine et de philosophie de Galien, Paris, 1854 et suiv.

Galifet ou **Gallifet** (Joseph), né à Aix, 1663-1745, fut provincial de l'ordre des jésuites à Lyon, s'est consacré tout entier à la gloire du *Sacré-Cœur de Jésus*, et a publié en latin et en français un traité de l'*Excellence de la dévotion au Cœur adorable de J. C.*, 1733.

Galigaï (Leonora **Dori**, dite), sœur de lait de Marie de Médicis, la suivit en France et épousa Concini. Toute-puissante sur l'esprit de la reine, habile, intrigante, avide, elle l'excita contre Henri IV et la domina, quand elle fut régente, 1610. Concini devint maréchal d'Ancre; Galigaï vendit sa faveur et accrut sa fortune. A la mort de son mari, jetée à la Bastille, traduite devant une commission de juges pris dans le Parlement, elle fut accusée de malversations et de sortilèges. On lui demandait comment elle avait pu maîtriser l'esprit de la reine: « Par l'ascendant d'une âme forte sur un esprit faible, » répondit-elle. Elle fut décapitée, puis brûlée, 1617. V. Concini.

Galilée, nom de l'une des quatre parties de la Palestine, après la captivité de Babylone. Elle comprit les territoires des anciennes tribus d'Aser, de Nephthali, de Zabulon et d'Issachar. Elle avait pour bornes: la Phénicie, à l'O., le Liban, au N., le Jourdain et le lac de Génézareth, à l'E., le torrent de Kison, au S.; elle renfermait les monts Thabor et Gelboé. La partie mérid. s'appela *Galilée inférieure*, le nord fut la *Galilée supérieure* ou des *Gentils*, parce qu'elle renfermait beaucoup de païens. Les v. pr. étaient: Sepphoris, Nazareth, Cana, Capharnaüm, Gabara, Jotapata, Gischala, Tibérias, Naïm, Endor, Béthulie, Bethsan, etc. — La Galilée, pays fertile en vignes et en oliviers, fut le principal théâtre des prédications de Jésus-Christ, ce qui le fit appeler par les Juifs, le *Galiléen;* les apôtres étaient de Galilée; gouvernée par Philippe, fils d'Hérode, donnée par Caligula à Hérode-Agrippa, elle fut réduite en province romaine avec le reste de la Judée, 44. Elle fit plus tard partie de la Palestine première.

Galilée (Mer de), nom du lac de Génézareth ou de Tibériade.

Galilée (Empire de). On donnait ce nom à l'association formée par les clercs des procureurs de la chambre des comptes de Paris. Le chef élu prenait le titre d'*empereur de Galilée*, du nom de la rue où il siégeait. Les officiers de cet empire célébraient chaque année la fête de saint Charlemagne, leur patron, le 28 janvier, dans la partie inférieure de la Sainte-Chapelle.

Galilée, astronome et mathématicien italien, fils d'un musicographe distingué, né à Pise, le 15 fév. 1564, mort le 8 janv. 1642, reçut une excellente éducation, montra de bonne heure une grande aptitude pour inventer des machines, et, dès 1583, en examinant dans la cathédrale une lampe mise par hasard en mouvement, découvrit les lois de l'*isochronisme* du pendule. Son père aurait voulu qu'il étudiât la médecine; Galilée, lisant lui-même Euclide et Archimède, montra par sa persévérance et ses progrès qu'il était né pour être mathématicien. Il fut nommé professeur de mathématiques à Pise dès 1589, et commença une série d'expériences sur le mouvement des corps; il découvrit alors que la *gravité ou tendance à descendre est la même dans tous les corps.* Mais ses études nombreuses sur le système du monde de Copernic qu'il préférait au système erroné de Ptolémée lui suscitèrent de nombreux ennemis qui l'attaquèrent au nom d'Aristote et de la Bible. Aussi accepta-t-il avec joie la chaire de mathématiques à l'université de Padoue, que lui offrit le sénat de Venise, 1592. Redoublant d'activité, il construisit pour les Vénitiens un grand nombre de machines, et composa pour ses élèves des traités sur l'architecture civile et militaire, sur la gnomonique, l'astronomie, la mécanique; il inventa un thermomètre à eau et à air et commença sa correspondance avec Kepler. En 1599, on doubla ses appointements, la foule se pressait à ses cours, ses travaux se multiplièrent. En 1609, il construisit le premier télescope; il offrit bientôt au doge et au sénat un de ces instruments perfectionné qui grossissait mille fois; on éleva son traitement jusqu'à mille florins. Il étudia la surface de la lune, en reconnut les montagnes et les vallées, mesura leur hauteur, trouva que la lune tourne constamment la même face vers la terre; découvrit les myriades d'étoiles dont se composent les nébuleuses et la voie lactée; puis observa les satellites de Jupiter, Saturne et son enveloppe, les phases de Vénus, les taches du soleil, etc. Déjà ces brillantes découvertes lui avaient suscité un grand nombre de contradicteurs et d'ennemis; leur haine se manifesta surtout, quand il revint en Toscane, où il fut nommé premier mathématicien de l'université de Pise, 1610. On l'accusait auprès de l'inquisition de Rome; à Florence, un dominicain prêcha publiquement contre les Coperniciens et contre Galilée en particulier. Il fit en 1611, un premier voyage à Rome pour se disculper; il écrivit pour prouver que l'Ecriture sainte n'a pas pour objet d'enseigner l'astronomie aux hommes. Il fit un second voyage à Rome en 1615, mais la congrégation de l'index condamna le système de Copernic en 1616 et prohiba ses livres; Galilée reçut en secret une admonestation sévère. Il n'en fut pas moins ramené à ses études astronomiques par l'apparition de trois comètes en 1618.

Après beaucoup de travaux, d'expériences et d'hypothèses, il revint sans grande nécessité sur le système de Copernic, et publia, en 1632, ses quatre dialogues *de Duobus maximis Mundi Systematibus*, entre trois personnages, Salviati, et Sagredo, coperniciens, Simplicio, défenseur de Ptolémée; il semblait ne se prononcer pour aucune opinion, mais il ne mettait pas les meilleures raisons dans la bouche du dernier. Les passions religieuses et scolastiques se ranimèrent, et Urbain VIII, qui avait cru se reconnaître dans Simplicio, l'abandonna au tribunal de l'inquisition. Galilée dut venir à Rome en février 1633; il fut mis en arrestation dans le palais de l'ambassadeur de Toscane, comparut devant la congrégation, ne put convaincre ses juges, et après une détention de vingt jours dans les appartements du fiscal de la sainte inquisition, fut ramené au palais de l'ambassadeur. Enfin le 22 juin on lui signifia, devant le saint-office, que les deux propositions sur la stabilité du soleil, centre du monde, et sur le mouvement de la terre, étaient des opinions absurdes et fausses en philosophie, formellement hérétiques; il dut ensuite prononcer son abjuration solennelle dans le couvent de la Minerve. On dit qu'en se relevant, Galilée frappa du pied la terre, et dit à demi-voix: *E pur si muove*, « et cependant elle se meut. » Il ne fut pas d'ailleurs maltraité; au contraire, on le traita avec considération; il put se retirer auprès de l'archevêque de Sienne, son ami, et revenir à plusieurs reprises à Florence, où le grand-duc même lui rendit visite en 1638. Il avait perdu une de ses filles en 1634, il devint aveugle en 1636; entouré de ses disciples, de Viviani et de Torricelli surtout, il continua ses travaux jusqu'au dernier jour. La plupart de ses ouvrages, écrits en italien, sont d'un style correct et agréable; ils ont été réunis par Charles Manolessi, Bologne, 1656, in-4°; l'édition la meilleure et la plus complète est celle de Florence, 1842-46, 20 volumes in-8°.

Galiléens, nom souvent donné par les Juifs aux premiers disciples de Jésus-Christ, parce qu'il avait été élevé à Nazareth en Galilée. — Secte juive, qui professait les doctrines des Pharisiens, et qui devait son origine à Judas le Galiléen, contemporain de l'ère chrétienne.

Galilei (Alessandro), architecte toscan, né à Florence, 1691-1737, a élevé ses meilleurs monuments à Rome, où il fut appelé par Clément XII. On lui doit: le *portail de Saint-Jean des Florentins, la façade* de cette église et la *chapelle Corsini.*

Galin (Pierre), musicien, né à Samatan (Gers), 1786-1822, professa les mathématiques à l'Institut des sourds-muets de Bordeaux, et inventa le *Méloplaste* ou *Exposition d'une nouvelle méthode pour l'enseignement de la musique;* il sépare l'étude de l'intonation de celle de la mesure; il a formé de nombreux élèves.

Galions, gros navires dont les Espagnols se servaient pour le commerce avec les Indes.

Galiot de Genoilhac. V. Genoilhac.

Galiote, petite galère ou grand bateau ponté servant au transport des voyageurs sur les rivières; on se servait encore du mot *coche d'eau*. — Bâtiment de forme arrondie, ayant deux mortiers en avant du grand mât, inventé par Bernard Renaud, en 1681, et essayé avec succès contre Alger.

Galitsch. v. du gouvernement et à 120 kil. N. E. de Kostroma (Russie), fut bâtie en 1152, eut longtemps des

princes particuliers; fait commerce de fourrures et de toiles; 6 000 hab.

Gall (Saint), né en Irlande vers 551, fut élevé au monastère de Bangor, et suivit en France son maître saint Colomban, 585. Il l'accompagna à Luxeuil; puis s'établit à Bregenz, sur le lac de Constance, fonda près d'Arbon un monastère, qui devint bientôt célèbre, refusa l'évêché de Constance, et par lui-même, par ses nombreux disciples, contribua beaucoup à la conversion de l'Helvétie. Il mourut vers 646. On l'honore le 16 octobre. On a conservé de lui (*Lectiones antiquæ* de Canisius) un discours remarquable, qui est un abrégé très-bien fait de l'histoire de la religion depuis la création jusqu'au jugement dernier. — Un autre saint Gall, évêque de Clermont, oncle de Grégoire de Tours, mort en 554, est honoré le 1er juillet.

Gall (Saint-), l'un des cantons de la Confédération Helvétique, a pour bornes : au N. le canton de Thurgovie et le lac de Constance; à l'E. le Rhin qui le sépare du Vorarlberg autrichien; au S. les Grisons; à l'O. les cantons de Glaris, Schwytz et Zurich. Il renferme plusieurs ramifications élevées des Alpes, surtout au S. et à l'O.; il est arrosé par le Rhin et ses affluents, la Tamina, la Thur, la Sitter, la Linth; on y voit les lacs de Constance, de Zurich, de Wallenstadt, le Wi de-See, les Ferzer-See, etc. L'agriculture, l'élève du bétail sont florissants; il y a de la houille, des tourbières, une mine de fer; l'industrie des toiles, cotonnades et lainages, le commerce avec l'Allemagne ont une grande activité. Il a été formé, en 1798, du pays de Saint-Gall, du Toggenbourg, du Rheinthal et du pays montagneux de Sargans. Il a 2,019 kil. carrés et 191,000 hab., dont 116,000 catholiques et 74,000 protestants, qui parlent l'allemand. La constitution de 1831 est démocratique et représentative (grand conseil de 150 membres, pouvoir exécutif de 7 membres, présidés par un landamman). Le ch.-l. est Saint-Gall; les v. pr. sont : Rorschach, Lichtensteig, Wattwyl, Rheineck, Altstetten et Uznach.

Gall (Saint-), ch.-l. du canton de ce nom, sur la Steinach, à 80 kil. E. de Zurich, par 47° 25′ 30″ lat. N. et 7° 2′ 30″ long. E., dans une haute et froide vallée. La belle église de l'ancienne abbaye des bénédictins renferme les bureaux du gouvernement; église gothique de Saint-Laurent. Évêché catholique depuis 1845. Orfèvrerie, toiles, cotonnades, filatures, blanchisseries. Pop. 17,000 hab. La ville a été régulièrement bâtie autour de l'abbaye, fondée vers 700, à l'endroit où saint Gall avait son ermitage; les abbés eurent le rang de princes d'Empire. Les bourgeois se soulevèrent contre l'abbaye au XVe siècle et entrèrent en 1454 dans la Confédération Helvétique. L'abbaye fut supprimée en 1805.

Gall (Le Moine de Saint-), chroniqueur anonyme qui a dédié à Charles le Gros, en 885, son livre curieux intitulé des *Gestes de Charlemagne*. Il a recueilli, au milieu de beaucoup de fables puériles, les traditions populaires qui rappelaient les souvenirs du grand empereur.

Gall (François-Joseph), médecin, né à Tiefenbrunn, près de Pforzheim (grand-duché de Bade), 1758-1828, fils d'un marchand de village, reçut d'un oncle curé sa première instruction, étudia à Bade, à Bruchsal, à Strasbourg, sous le professeur Hermann, puis à Vienne où il fut reçu docteur en médecine, 1785. C'est là qu'il commença ses recherches sur la physiologie du cerveau et sa collection de crânes d'hommes et d'animaux. Il travailla dès lors toute sa vie à son système qu'on a appelé *cranioscopie*, *craniologie* et *phrénologie*. En 1796, il ouvrit des cours particuliers pour développer sa doctrine qui se propagea rapidement; on l'accusa de matérialisme, de fatalisme; et le gouvernement lui ordonna de cesser ses leçons en 1802. Accompagné de son meilleur disciple, Spurzheim, devenu son collaborateur, il parcourut une partie de l'Europe, partout bien accueilli, et il vint s'établir à Paris, 1805-1807. Il ouvrit un cours à l'Athénée; mais Napoléon n'aimait pas les *idéologues*; et pour le flatter, beaucoup d'écrivains accablèrent de plaisanteries la *cranioscopie* et son auteur. Il présenta à l'Institut et publia, en 1808, ses *Recherches sur le système nerveux en général et sur celui du cerveau en particulier*. Bientôt parut son grand ouvrage, *Anatomie et physiologie du système nerveux*, 1810-1818, 4 vol. in-4° avec atlas de 100 planches. Ayant une clientèle brillante, il se fit naturaliser Français en 1819, mais il se présenta vainement à l'Académie des sciences. Il publia en 1822 une sorte d'abrégé de son grand ouvrage, 6 vol. in-8°. Un voyage qu'il fit à Londres en 1823 n'eut pas de succès, ce qui lui donna un profond chagrin. Gall, déjà très-souffrant, ouvrit un nouveau cours à l'Athénée sur la *physiologie du cerveau*, 1827; mais ses forces s'affaiblissaient et il mourut à Montrouge, en 1828. — Son système, qui a fait beaucoup de bruit, est tout empirique; il affirme que le cerveau est composé d'un certain nombre d'organes, affectés à la manifestation des facultés fondamentales de l'âme, au nombre de vingt-sept; chaque organe fait saillie à la surface du cerveau et forme bosse; l'inspection de ces bosses permet d'apprécier les penchants, les sentiments, les facultés. Gall a recueilli, pour former et soutenir son système, une multitude de faits particuliers; ses recherches ont fait faire des progrès à l'anatomie du cerveau; mais ses théories ingénieuses, ses hypothèses spécieuses ne sont pas devenues des vérités scientifiques.

Gallæcia, l'une des provinces de l'Espagne, à la fin de l'empire romain, au N. O. de la Péninsule. La capitale était *Bracara-Augusta*. Elle comprenait Galice, Léon, Asturies, Biscaye, Vieille-Castille, et le nord du Portugal. V. Galice.

Gallais (Jean-Pierre), publiciste, né à Doué (Anjou), 1756-1820, d'abord bénédictin, se montra, pendant la Révolution, l'un des plus ardents défenseurs de la royauté. Il écrivait dans le *Journal général*; le 18 janvier 1795, il osa publier un mémoire en faveur de Louis XVI, sous le titre d'*Appel à la postérité*. Arrêté, puis relâché en avril 1794, il ne cessa de soutenir les doctrines royalistes dans la *Quotidienne*, le *Censeur des Journaux*, etc. Il fut l'un des premiers à attaquer Napoléon en 1814. Parmi ses nombreux écrits politiques on cite : *Catastrophe du Club infernal*, 1795; *le dix-huit Fructidor, ses causes et ses effets*, 1799, 2 vol. in-8°; *Histoire du 18 brumaire et de Buonaparte*, 1814-1815; *Histoire de la Révolution du 20 mars*, 1815; *Mœurs et caractères du dix-neuvième siècle*, 1817, 2 vol. in-8°; *Histoire de France, depuis la mort de Louis XVI jusqu'au traité de paix du 20 novembre* 1815, 2 vol. in-8°, suite d'Anquetil, etc.

Galland (Antoine), orientaliste et numismate, né à Rollot, près Montdidier, 1646-1715, de parents pauvres, parvint à force de travail et de persévérance à faire de bonnes études à Noyon, à Paris, suivit au Collége de France les cours de langues orientales, et accompagna Nointel, ambassadeur à Constantinople, en 1670. Il augmenta ses connaissances, recueillit des inscriptions, copia des monuments. Il visita encore le Levant en 1675, puis, en 1679, fut nommé antiquaire du Roi; et, à son retour, fut protégé par d'Herbelot, Thévenot, Bignon. En 1701, il entra à l'Académie des inscriptions; en 1709, il fut professeur d'arabe au Collége de France. Parmi ses nombreux écrits on remarque des *Lettres* savantes sur plusieurs médailles; des *Mémoires*, des *Relations de ses voyages*; mais surtout : *Paroles remarquables, bons mots et maximes des Orientaux, tirés de leurs ouvrages arabes, persans et turcs; de l'Origine et du progrès du Caffé*, trad. de l'arabe, 1699; *les Mille et une Nuits, contes arabes traduits en français*, 1704-1717, 12 vol. in-12, d'un style peu correct, mais simple et naturel; les *Contes et fables indiennes de Bidpai et de Lokman*, trad. d'après la traduction turque, 1724, 2 vol. in-12. Il a laissé de nombreux manuscrits.

Galland (André), théologien et érudit, né à Venise, 1709-1779, oratorien, a publié : *Bibliotheca græco-latina veterum Patrum antiquorumque Scriptorum ecclesiasticorum*, 14 vol. in-fol. Il a laissé en manuscrit : *Thesaurus antiquitatis ecclesiasticæ*, 13 vol. in-fol. et *Bibliotheca martyrologica*.

Gallarate, v. de la prov. et à 35 kil. N. O. de Milan (Italie); 5,000 hab. — Filatures de coton; commerce assez important.

Gallardon, bourg de l'arrond. et à 18 kil. N. E. de Chartres (Eure-et-Loir), près de la Voise. Restes de vieilles fortifications; belle église; ancien marquisat; 1,680 habit.

Gallargues (Le grand-), bourg de l'arr. et à 20 kil. S. O. de Nîmes (Gard). Fabriques d'eaux-de-vie et de tournesol pour la conservation des fromages de Hollande. Ancien château fort; 2,043 hab.

Gallas ou **Ormas**, peuple d'Afrique, répandu dans la plus grande partie de l'Abyssinie et dans les pays plus au Sud, jusque vers la région des grands lacs, le pays des Somaulis et le Zanguebar vers l'Est. Ils sont divisés en plusieurs tribus, les unes encore barbares, les autres demi-civilisées, mais toutes belliqueuses et

conquérantes. Les Gallas, nomades, pasteurs et farouches, de petite taille, ayant de longs cheveux lisses, combattant presque toujours à cheval, armés de lances, se sont souvent jetés sur les plus fertiles contrées de l'Abyssinie, qu'ils ont ravagées et soumises. Les uns les regardent comme originaires de la côte occidentale ; il est plus probable qu'ils viennent du centre de l'Afrique. Différents des nègres par le teint (il est cuivré), par les cheveux, et même par les tendances intellectuelles, ils paraissent se rattacher à l'un des rameaux de la grande race éthiopienne. On connaît encore fort mal les pays occupés par les Gallas, qui se sont établis en maîtres, au milieu des tribus nègres et aux dépens des Abyssins ; on cite le *Kaffa* au S., le *Djimma* et l'*Enarea* au centre, le *Gouderou* au N. E., le *Limbichi* au N. O. L'*Enarea*, qui conserve quelques débris de la civilisation abyssinienne, fabrique des étoffes, des poignards et des sabres à manche d'ivoire incrusté d'argent. Le *Kaffa*, dans le bassin du Godjeb, habité par les Sinaras, a des forêts de caféiers, dont le produit est vendu aux marchands de l'Yémen ; la religion est un christianisme très-corrompu ; les peuples de l'Enarea sont musulmans.

Gallas (Matthias), général autrichien, né à Trente, 1589-1647, se fit connaître surtout pendant la guerre de Trente Ans, sous Tilly, Waldstein, Colalto. Avec Altringer il prit et saccagea Mantoue, puis fut nommé feld-maréchal, 1631. Il servit ensuite sous Waldstein, en Bohême, contre les Saxons, en Saxe, contre les Suédois. Il fut l'un des principaux auteurs de la ruine de ce général ; lui succéda comme duc de Friedland et commandant de l'armée ; fut vainqueur à Nordlingen, et combattit les généraux suédois, Wrangel, Banner, Torstenson, sans montrer de grands talents, mais avec assez d'habileté et d'opiniâtreté.

Gallatin, la branche la plus orientale des trois bras qui forment le Missouri, est navigable et a un cours de 220 kil.

Galle (Philippe), graveur flamand, né à Harlem, 1537-1612, d'une famille d'artistes estimés, fonda une maison, longtemps célèbre, pour la vente des gravures. Ses œuvres sont elles-mêmes fort recherchées des amateurs. — *Théodore*, son fils, né à Anvers, 1560, voyagea et étudia en Italie, travailla avec son père et a surtout reproduit les chefs-d'œuvre flamands. — *Corneille*, dit *le vieux*, frère du précédent, né à Anvers, en 1570, travailla longtemps en Italie, et, à son retour, 1599, fut l'un des meilleurs graveurs de son temps. — *Corneille*, dit *le jeune*, fils du précédent, né à Anvers, en 1600, comme son père et son oncle, étudia en Italie, mais ne les égala pas, quoique plusieurs de ses œuvres soient estimées.

Galle *aîné* (André), graveur en médailles, né à Saint-Étienne, 1761-1844, fils et élève d'un graveur en ornements, s'enfuit de Lyon où il était en apprentissage pour venir étudier à Paris, et fut ramené par son père à Lyon, où il devint fabricant de boutons. Il put alors se livrer à ses goûts artistiques, vint à Paris et acquit bientôt une réputation méritée par les nombreuses et belles médailles dont il est l'auteur. Il eut le prix décennal en 1809 ; il fut de l'Institut en 1829. Il a laissé de bons élèves.

Gallégo, riv. d'Espagne, affluent de gauche de l'Èbre, vient des Pyrénées occidentales, près du pic du Midi d'Ossau, arrose Murillo et finit près de Saragosse, après un cours de 152 kil.

Galles (Principauté de), en anglais *Wales* (anc. *Cambria*) ; c'est une partie distincte de l'Angleterre, à l'O., formant une sorte de rectangle compris entre la mer d'Irlande au N., le canal de Saint-George à l'O. le canal de Bristol au S., l'Angleterre (comtés de Monmouth, Hereford, Shrop, Chester) à l'E. Elle a 140 kil. du N. au S., et 65 kil. de l'E. à l'O. ; la superficie est de 20.740 kil. carrés ; la population est d'environ 1,421 000 hab. — Elle occupe les deux revers des montagnes du pays de Galles ou monts Cambriens, tous les petits bassins qui tombent dans la mer depuis la Dee jusqu'à la Taff, et une partie du bassin de la Severn. On l'a surnommée *Petite-Suisse*, parce qu'elle est hérissée de montagnes, aux escarpements rapides, avec des vallées étroites et profondes, des lacs petits et limpides, des ruisseaux, des cascades et même des neiges, quoique le sommet le plus élevé, le Snowdon, ne dépasse pas 1,084 mètres de hauteur. Au N. les montagnes s'abaissent, mais les beaux points de vue sont multipliés. Le plus grand lac, le Bala, est traversé par la Dee ; on cite encore les lacs de Conway, de Brecknockmere, de Llanbenis, aux bords pittoresques. — La région sept. est moins fertile et moins peuplée que le Sud ; la température est âpre et froide au centre ; sur les côtes, le climat est doux et humide. L'agriculture n'est pas encore très-florissante ; mais l'industrie est très-développée ; on exploite les mines de cuivre, de plomb, de fer, de houille ; il y a des carrières de marbre et d'ardoises ; on tisse des toiles, des flanelles, des draps ; on élève des bestiaux et des chevaux. Le pays de Galles se divise en 12 petits comtés (v. Angleterre). — Peuplé par les Cambriens, d'origine gallo-kymrique, il fut l'asile de tous ceux qui voulaient conserver leur indépendance contre les conquérants venant de l'est. Ainsi les Ordovices et les Silures, avec leur roi Caractacus, luttèrent courageusement contre les généraux romains, Suetonius Paulinus et Agricola, ils furent mal soumis. Plus tard les Cambriens repoussèrent victorieusement sur les bords de la Severn les attaques des Anglo-Saxons ; ils formèrent une sorte d'État fédératif, les cinq petits royaumes, souvent désunis, obéissaient dans les moments de danger à un chef suprême ou *pendragon*. Ils ne furent soumis que par Édouard I[er], 1284, qui donna à son fils Édouard II le titre de *prince de Galles*. Le pays ne fut définitivement uni à l'Angleterre que par Henri VIII, 1536. Les Gallois ont gardé longtemps l'originalité de leur caractère et de leurs mœurs, hospitalières, simples, mais superstitieuses ; leur langue, le gaélique, dérivé de l'ancienne langue celtique, s'est encore conservée dans les parties les plus reculées des montagnes.

Galles (Nouvelle-), *New-Wales*, ou **Maine occidental**, *West-Main*, vaste contrée de l'Amérique anglaise (Nouvelle-Bretagne), entre la mer d'Hudson à l'E., les montagnes Rocheuses à l'O. et le Canada au S. ; 2,200 kil. de longueur sur 450 de large. Le Churchill la divise en *Nouvelle-Galles septent.* et *Nouvelle-Galles méridionale*. Le climat est rude, mais sain, la végétation est assez belle dans le sud. Elle fait partie du territoire de la Compagnie de la baie d'Hudson, qui y possède plusieurs comptoirs fortifiés, comme celui d'York, pour le commerce des fourrures.

Galles du Sud (Nouvelle-), *New-south-Wales*, l'une des grandes divisions de l'Australie, occupe une partie considérable de l'est, depuis le cap Howe au S., jusqu'au 29° lat. S. et à la rivière Barwand au N. ; et de la côte jusqu'au 141° long. O. (mérid. de Greenwich). On peut la diviser en trois parties : 1° la côte, d'environ 45 à 50 kil. de largeur ; 2° la montagne et le haut plateau que la rivière Hunter coupe sous le 32° lat. S. ; 3° les grandes plaines de l'Ouest. Elle ressemble un peu aux contrées qui bordent le Pacifique dans l'Amérique du Sud. Les principales montagnes sont, en allant du N. au S. : la *chaîne de la Nouvelle-Angleterre*, dont la hauteur moyenne est de 3,500 pieds anglais ; le Ben-Lourond en a 5,000 ; la *chaîne de Liverpool*, formée de pics abruptes, renferme le mont de *Wingen*, dont les flancs recèlent des couches de houille enflammée ; la *chaîne des montagnes Bleues*, plateau coupé par de gigantesques fissures ; les *chaînes* de *Cullarin*, de *Manero*, de *Muniong*, où plusieurs pics dépassent 7,000 pieds ; du mont Kosciusko (7,300 pieds) sort le fleuve Murray, qui coule vers le S. O. — La région des plaines est d'une horizontalité extraordinaire ; les rivières ont peine à y couler ; la Macquarie forme de vastes marais ; le Murray, le Darling se répandent en nombreux canaux latéraux ; la rivière Peel a une pente de 1 mètre pour 10 kilomètres. Tantôt la terre est grasse et noire, tantôt elle est sablonneuse ; les terres grasses, quand elles sont arrosées, produisent des herbes en abondance. Il y a d'innombrables ruisseaux qui se tarissent à la moindre chaleur ; beaucoup de cantons n'ont que des citernes ou de grandes flaques d'eau ; on peut faire 150 kil. sans rencontrer une goutte d'eau ; mais, s'il y a un orage, ce n'est plus qu'un vaste marais. — Il y a des mines de plomb, de fer, de houille et de l'or ; l'élève des moutons fait la richesse du pays. On y compte plus de 8,000,000 de moutons à laine fine, 2,300,000 bêtes à cornes, 240.000 chevaux de race anglaise ; on a acclimaté dans les montagnes le lama et l'alpaga des Andes. Les céréales, la vigne, réussissent bien. — La capitale est *Sidney* ; les v. princ. sont : Paramata, Newcastle, Maitland, Port-Macquarie, Port-Stephens, Bathurst, Goulburn, etc. Le gouverneur est assisté d'un conseil exécutif nommé par lui, et d'une assemblée législative dont les membres sont nommés par les colons et par lui. — Cette colonie, la première de l'Australie, fut fondée en 1788 par le commodore Philips, qui établit à Botany-Bay les déportés ou *convicts*. Depuis 1841, il n'y a plus de con-

victs dans la Nouvelle-Galles du Sud. La population de la colonie était de 36,598 personnes en 1828; de 60,794 hab. en 1833; de 584,000 en 1874. La moyenne annuelle des importations et des exportations a été, dans la période de 1852-1862, de 266,400 000 francs; en 1862, la somme totale a été de 410,950,000 francs; déjà les chemins de fer avaient transporté, à cette époque, 589,000 voyageurs et 205,000 tonnes de marchandises.

Galles (Ile du **Prince-de-**) ou **Poulo-Penang** (île des Aréquiers) Elle est située près de la presqu'île de Malacca, à l'entrée sept. du détroit. Elle a 274 kil. carr. de superficie et 62,000 hab. Le climat est sain; la terre fertile, surtout en épices, poivre, muscade, etc. La cap. est *Georgetown* Elle est dans le gouvernement des Détroits. — Elle faisait partie du roy. de Keddah; le capitaine anglais Light la reçut comme dot de la fille du roi et la vendit à la compagnie des Indes, en 1786.

Galles, prêtres de Cybèle, qui tiraient leur nom du *Gallus*, affl. du Sangarius, ou de Gallus, leur fondateur, peut-être Atys. On les voit d'abord en Phrygie et en Galatie d'où ils se répandirent, avec le culte de Cybèle, dans tout l'empire romain. Ils furent introduits à Rome, 206 av J. C., lorsqu'on y apporta la statue de la grande déesse. Ils y formèrent un collége, composé de Phrygiens, sous les ordres d'un *archigalle*. Ils se mutilaient volontairement, et, en célébrant leurs mystères, paraissaient entraînés par une fureur divine, faisant un grand bruit de cymbales et de trompettes, et chantant des *Galliambes*. Ils prédisaient l'avenir. Beaucoup de *Galles* vagabonds imitaient leur fureur dans les campagnes et demandaient l'aumône.

Gallet, chansonnier, né à Paris vers 1700, mort en 1757, était épicier en gros. Lié avec les membres du Caveau, Piron, Collé, Panard, il composa des chansons d'un ton leste et graveleux, quelques petites pièces pour le théâtre de la Foire; il n'a fait imprimer que *Voltaire âne, jadis poëte, en Sibérie*, 1750, in-12. Il fit banqueroute en 1751, se réfugia dans l'asile de l'enclos du Temple, et, malgré la misère et l'hydropisie, conserva sa gaieté.

Galletti (Pierre-Louis), archéologue italien, né à Rome, 1724-1790, bénédictin, archiviste de son ordre à Florence, est surtout connu par son grand recueil d'inscriptions du moyen âge, *Inscriptiones medii ævi*, 7 vol. in-4°.

Galletti (Jean-Georges-Auguste), historien allemand, né à Altenbourg, 1750-1828, fut professeur, et a laissé de nombreux et sérieux ouvrages, particulièrement sur l'histoire d'Allemagne: *Hist. et description du duché de Gotha; Hist. de Thuringe; Manuel de l'hist. des anciens Etats; Hist. d'Allemagne*, en 10 vol.; *Petite Histoire du monde*, 27 vol.; *Hist. de la révolution française*, etc.

Galletti (Filippo-Maria), religieux théatin et peintre, né à Florence, 1636-1714, a peint de vastes fresques, qui ne sont pas sans mérite. à Florence, à Parme, à Modène; il a aussi fait quelques tableaux et de nombreux portraits.

Gallia. V. Gaule.

Gallicane (Eglise). V. Eglise.

Gallicanus Vulcatius. V. Vulcatius.

Gallicie. V. Galicie.

Gallicum Fretum, auj. détroit du **Pas-de-Calais.**

Gallicus sinus, auj. golfe du **Lion.**

Gallien (P. Licinius Valerius Egnatius Gallienus), empereur romain, né en 235, mort en 268, fils de Valérien, fut nommé césar à l'avénement de son père, 253, et devint bientôt auguste. Mélange singulier de vices et de vertus, artiste, poëte, courageux dans l'occasion, mais corrompu, n'aimant que le plaisir, épicurien égoïste, il était en Gaule, où son général, Posthumus, battait les Francs et les Alemanni, lorsque son père fut pris par les Perses, 260. Il ne fit rien pour le délivrer, et se contenta de dire *Je savais que mon père était sujet aux accidents de la fortune*. Les barbares ravageaient les provinces frontières; les tremblements de terre, la famine, la peste, désolaient l'empire; rien ne troubla la quiétude voluptueuse de Gallien, rien n'arrêta ses prodigalités fastueuses; parfois, cependant, l'excès du danger le transforma en soldat intrépide ou en tyran cruel. Les provinces abandonnées mirent à leur tête les chefs des armées; c'est l'époque des *trente tyrans*, comme on a très-inexactement nommé ces dix-neuf ou vingt courageux usurpateurs qui protégèrent l'empire contre les barbares. Gallien battit les Germains aux environs de Ravenne, mais défendit le service militaire aux sénateurs qui avaient organisé des levées, 262. Il donna le titre d'auguste à Odenath, qui combattait les Perses en Orient, 264, et célébra à cette occasion un magnifique triomphe à Rome. Il battit les Hérules en Grèce, 267; puis il marcha contre Auréolus, qui venait de faire défection. Il le vainquit près de l'Adda. et l'assiégea près de Milan; une conspiration se forma dans son camp, et il fut assassiné, pendant la nuit, au milieu d'une fausse alarme. Il eut pour successeur Claude, qu'il avait peut-être désigné, 268.

Gallio (Junius), rhéteur romain du Ier s., ami d'Annæus Sénèque, dont il adopta le fils, fut persécuté par Tibère, et, probablement, mis à mort par l'ordre de Néron. On ignore si c'est le proconsul d'Achaïe dont il est question dans les *Actes des Apôtres*, et qui refusa de juger saint Paul.

Gallio (L. Junius), frère aîné du philosophe Sénèque, fut adopté par le précédent; il était sénateur; à la mort de son frère, il implora humblement la pitié de Néron, quoiqu'il ne fût pas accusé. Selon saint Jérôme, il se donna la mort peu de temps après. Sénèque lui a dédié le traité *de Vita beata*.

Gallipoli (*Callipolis*), v. du vilayet d'Edirné ou Andrinople, sur la baie de ce nom, dans le détroit de Gallipoli (V. *Dardanelles*), à 210 kil. S. O. de Constantinople. Le port est bon, mais la ville est sale et triste; commerce actif de laine, coton, grains; belles fabriques de maroquin. Evêché grec. Station des bateaux à vapeur. La ville est défendue par 14 batteries; 20,000 hab. — Elle fut, en 1356, la première conquête faite par les Turcs en Europe; elle fut occupée, en 1854, par les Français, qui avaient fortifié l'isthme. Gallipoli a été le ch.-l. du vilayet des Iles. — La presqu'île de *Gallipoli* (*Chersonèse de Thrace*), entre la mer de Marmara, le détroit des Dardanelles, l'archipel et le golfe de Saros, est unie au continent par un isthme de 8 kil. de large, fermé dans l'antiquité par un mur flanqué de trois forteresses, Cardie, Lysimachie et Pattiée; elle renferme des ruines nombreuses.

Gallipoli (*Callipolis*), v de la Terre d'Otrante (Italie), bon port fortifié du golfe de Tarente, dans un îlot rocheux réuni par un pont au continent, à 44 kil. O. d'Otrante. Evêché, belle cathédrale. Pêche du thon; commerce d'huiles. Fabriques de cotonnades et de lainages, 10,000 hab.

Gallitzine ou **Galitsyne,** famille célèbre de Russie, depuis le XVIe s. Les principaux membres sont:

Gallitzine (Mikhaïl-Ivanovitch-Bulgakow-Goliza), qui vivait au XVIe s., général de Vassili IV, fut battu par les Polonais en 1514, et resta trente-huit ans prisonnier. Suivant les uns, le nom de Gallitzine vient de *Goliza*, *Golitza* (gantelet), parce qu'il portait toujours un gantelet de cuir à la main droite; suivant d'autres, il serait dérivé de la ville de *Galitz*.

Gallitzine (Vassili), 1633-1713, très-instruit, surtout pour l'époque, se distingua dans les guerres sous Féodor II, et commença, sous ses auspices, la réorganisation de l'armée; il lui conseilla d'abolir les titres de noblesse, la hiérarchie des rangs, pour tout soumettre à l'autorité du prince. Ministre tout-puissant pendant la minorité d'Ivan V et de Pierre, il eut la confiance de leur sœur, la régente Sophie. Il triompha de la révolte des strélitz, en 1683, embellit Moscou, encouragea les sciences, les arts, le commerce. Il signa avec la Pologne le traité avantageux de Moscou, 1686; envoya des ambassadeurs aux puissances chrétiennes pour les inviter à se réunir contre les Turcs, s'allia contre eux avec Venise et la Pologne, et les attaqua en Crimée, 1687, 1689. Lorsque Pierre le Grand s'empara du pouvoir, Gallitzine fut enveloppé dans la disgrâce de la princesse Sophie; il fut dépouillé de ses honneurs et de ses biens et relégué sur les frontières de la Sibérie; il put revenir dans une des terres qu'il avait possédées près de Moscou; puis, après un nouveau procès, 1693, fut exilé au fort de Poustozersk, près d'Arkhangel. On l'avait surnommé *le Grand*, et il fut en effet supérieur à ses compatriotes.

Gallitzine (Boris), 1641-1710, fut gouverneur de Pierre, ce qui lui permit d'obtenir quelques adoucissements au sort de son cousin Vassili. Il fut ami des lettres, et très-zélé pour la propagation de la religion grecque.

Gallitzine (Mikhaïl), 1675-1730, l'un des compagnons du jeune tzar Pierre Ier, gagna tous ses grades à la pointe de l'épée dans les guerres contre les Suédois, se distingua à la prise de Schlüsselbourg, aux batailles de Dobry, de Lessno, de Poltava, eut le commandement

général en Finlande, de 1714 à 1721, battit les Suédois sur terre et sur mer, et fut nommé feld-maréchal par Catherine en 1725. — Son frère, également nommé *Mikhaïl*, 1685-1764, eut aussi des emplois importants sous Pierre le Grand et ses successeurs; il fut ambassadeur en Perse, grand-amiral et gouverneur de Saint-Pétersbourg, pendant l'absence de l'impératrice Élisabeth.

Gallitzine (Alexandre), fils de Mikhaïl l'aîné, 1718-1785, se distingua comme diplomate d'abord, puis, comme général, dans la guerre de Sept Ans, et surtout dans la guerre contre les Turcs; en 1769, il franchit le Dniester, et fut vainqueur à Choczym, qu'il enleva l'année suivante. Catherine II le nomma feld-maréchal et gouverneur général de Saint-Pétersbourg.

Gallitzine (Dmitri), 1721-1793, ambassadeur à Vienne, a fondé, par son testament, un magnifique hôpital à Moscou.

Gallitzine (Dmitri), 1738-1803, ambassadeur en France, 1763, s'y lia avec les principaux écrivains; il fut ensuite ambassadeur à La Haye. On a de lui: *Description physique de la Tauride*, 1788; *Traité de Minéralogie*, 1792; l'*Esprit des Économistes*, 1796.

Gallitzine (Le prince *Emmanuel*), littérateur russe, né à Paris, 1804-1853, fils du lieutenant général Mikhaïl Gallitzine, après s'être distingué dans l'armée russe, fut forcé par sa santé de renoncer à la carrière militaire, cultiva les lettres et voyagea beaucoup. On lui doit: *la Finlande en* 1848, 2 vol. in-8°. Il a traduit en français plusieurs ouvrages russes, comme les *Contes d'Ivan Nikitenko*, la *Relation du voyage de Wrangel en Sibérie;* il a fourni beaucoup d'articles intéressants aux *Nouvelles Annales des voyages*, au *Bulletin de la Société de Géographie*, etc.

Gallizzi ou **Galizzi** (Fede), fille d'un miniaturiste, née à Trente, vers 1580, eut un véritable talent comme peintre, et acquit une grande réputation.

Galloche (Louis), peintre, né à Paris, 1670-1761, élève de Louis Boullongne, eut de la vigueur dans le coloris; il mourut recteur et chancelier de l'Académie de peinture. On voit plusieurs de ses œuvres dans quelques églises de Paris; son tableau d'*Hercule et Alceste* est estimé.

Gallo-Grèce. V. Galatie.

Gallois (Jean), littérateur, né à Paris, 1632-1707, entra dans les ordres et fut un savant presque universel. Il rédigea avec talent le *Journal des Savants*, après Denis de Sallo, 1666-1674, et fut protégé par Colbert, auquel il donna des leçons de latin. Membre de l'Académie française, 1673, de l'Académie des sciences, secrétaire de l'Académie des Inscriptions, il fut encore garde de la Bibliothèque du roi et professeur de langue grecque au Collége de France.

Gallois (Jean-Antoine **Gauvain**), né à Paris, 1755-1828, lié avec Cabanis et madame Helvétius, connu par quelques poésies et par la traduction de *la Science de la Législation*, par Filangieri, 1786, fit avec Gensonné, en 1791, un rapport célèbre à l'Assemblée législative sur l'état des provinces de l'Ouest, devint membre du Tribunat en 1799, prononça un *Discours sur le traité de paix d'Amiens*, qui fut remarqué, 1802; puis entra au Corps législatif; il était, en 1815, membre de la commission dont le rapport et le projet d'adresse déterminèrent Napoléon à proroger l'assemblée. Sous Louis XVIII, il fut conseiller-maître à la cour des comptes, 1818.

Gallois (Charles-André-Gustave-Léonard), publiciste et historien, né à Monaco, de parents français, 1789-1851, vint à Paris en 1818, et, depuis cette époque, fut, dans les journaux et dans un grand nombre de brochures et de livres, l'un des écrivains les plus actifs de l'opinion libérale. Il a aussi composé des ouvrages historiques qui ne sont pas sans valeur. Citons: *Biographie des contemporains, par Napoléon*, 1824; *Histoire de Napoléon d'après lui-même; Biographie de tous les ministres depuis la Révolution*, 1827; *Hist. abrégée de l'Inquisition d'Espagne* trad. de l'espagnol de Llorente, 1828; *Hist. de Joachim Murat*, 1828; *Hist. de France* d'Anquetil, continuée depuis la seconde assemblée des notables jusqu'au sacre de Charles X; *La dernière semaine de juillet* 1830; *Hist. pittoresque de la Révolution française*, 1830, 4 vol. in-8°; *Hist. de la Convention nationale d'après elle-même*, 1835, 8 vol. in-8°; *Hist. des journaux et des journalistes de la révolution* 1789-1796, 2 vol. in-8°; *Hist. des Jacobins; Hist. de la Révolution de* 1848, 5 vol. in-8°. Il a dirigé la réimpression de l'ancien *Moniteur*.

Gallon, mesure de capacité en Angleterre; il vaut 4 litres, 5434. Il se divise en 2 *pottles*, ou en 4 *quarts*, ou en 8 *pintes*. Pour les céréales, 64 gallons égalent un *quarter* ou 290 litres, 78. — Pour les vins, le *tun* égale 252 gallons ou 1,145 litres, etc.

Galloway, contrée d'Écosse, au S. O. comprend deux comtés, celui de Wigtown, Wigton ou *Galloway de l'ouest*, et celui de Kirkcudbright ou *Galloway de l'est*, avec une partie des comtés d'Ayr et de Lanark. Ce pays tire son nom du bourg de *Galloway*, maintenant *New-Galloway*, sur la Ken, à 25 kil. N. O. de Kirkcudbright; 4,000 hab. Il est couvert par les ramifications des monts Cheviot et par de vastes bruyères.

Galloway, en Irlande. V. Galway.

Galloway (Comte de). V. Ruvigny.

Gals ou **Gaels.** V. Gaële et Celtes.

Galluppi (Pasquale), philosophe italien, né dans la Calabre ultérieure, 1770-1846, professeur à l'université de Naples, a combattu surtout les doctrines philosophiques du xviii^e s. Parmi ses nombreux ouvrages, on remarque: *Essai sur la connaissance; Éléments de philosophie*, 1832, qui ont eu de nombreuses éditions; *Douze lettres philosophiques*, 1827, traduites en français par Peisse, 1847; *Philosophie de la volonté*, etc., etc.

Gallus (C. Sulpicius), patron des Espagnols en 170 avant J. C., préteur en 169, servait sous Paul Émile en Macédoine, lorsqu'il rassura les soldats en leur expliquant une éclipse de lune avant la bataille de Pydna, 168. Consul en 166, il battit les Liguriens et triompha. Cicéron fait le plus grand éloge de ses connaissances astronomiques, et plusieurs pensent qu'il introduisit à Rome les représentations dramatiques dans les fêtes consulaires; on dit même qu'il collabora à l'*Andrienne* de Térence.

Gallus (Caius Cornelius), poëte élégiaque latin, né à Forum Julii (Fréjus), 66-26 av. J. C., peut-être descendant d'un affranchi, s'attacha l'un des premiers à la fortune d'Octave, qui le nomma triumvir pour distribuer les terres italiennes aux vétérans, 41. Il rendit alors des services signalés à Mantoue et à Virgile, qui l'a célébré dans la 6^e et dans la 10^e de ses églogues. Poëte distingué, jouissant de la faveur d'Octave, il le suivit à Actium et contribua beaucoup à la ruine d'Antoine et de Cléopâtre, et à la soumission de l'Égypte. Octave lui confia le gouvernement de cette grande province, et Gallus se montra administrateur ferme et vigoureux; il réprima une révolte de la Thébaïde, rendit à l'Égypte son ancienne fertilité, protégea le commerce et les arts. Cependant il fut brusquement disgracié, en 26; on ne connaît pas les causes de sa chute. Était-ce son orgueil? Avait-il blessé Auguste par des discours outrageants? Il fut révoqué, ses ennemis l'accusèrent; le Sénat le condamna à l'exil; on remercia les dieux d'avoir délivré la république d'un citoyen dangereux. Gallus désespéré se donna la mort, et Auguste pleura le triste sort de son ancien ami. — Quintilien, tout en lui reprochant la dureté de son style, le met au nombre des meilleurs poëtes élégiaques. Malheureusement ses œuvres sont perdues; les six pièces qu'on a publiées sous son nom sont de Maximien qui vivait au v^e s.; on les a souvent imprimées à la suite des éditions de Catulle, Tibulle et Properce; Pezai les a traduites en français, ainsi que L. Puget, dans la *Collection* Nisard.

Gallus (Ælius), préfet de l'Égypte sous Auguste, fut chargé de conduire une expédition pour explorer l'Arabie. Strabon, son ami, a fait un récit intéressant de cette expédition, qui ne fut pas heureuse, 24 av. J. C.

Gallus Cestius, général romain, gouvernait la Syrie en 64, lorsque les Juifs se soulevèrent contre la tyrannie de Gessius Florus. Gallus partit d'Antioche avec une armée, pénétra en Galilée et vint camper à Gabaon, près de Jérusalem; s'il avait poussé vivement ses attaques, il aurait pu prendre la ville et terminer la guerre; mais il alla lentement et perdit dans la retraite ses machines et six mille hommes. Néron le remplaça par Vespasien; Gallus mourut peu après.

Gallus (C. Vibius Trebonianus), empereur romain, commandait l'armée de Mœsie, lorsqu'à la mort de Decius, qui fut victime de sa trahison, il fut proclamé par les soldats, 251. Il prit pour collègue Hostilianus, fils de Decius, signa un traité honteux avec les Goths et revint à Rome, où il nomma auguste son fils Volusianus, après la mort d'Hostilianus, qu'il fit probablement périr. La peste ravagea alors l'Empire. Les Goths reparurent en Illyrie; ils furent repoussés par Émi-

lianus, que ses soldats proclamèrent empereur, 253. Les deux armées étaient en présence près de Terni, en Italie, lorsque Gallus et son fils furent tués par leurs soldats. Gallus a été accusé de cruauté ; il a continué la persécution de Decius contre les chrétiens.

Gallus (Flavius Constantius), neveu de Constantin le Grand, et frère de Julien, par son père Julius Constantius, fut épargné, à cause de sa jeunesse et de sa santé débile, dans le massacre général de ses parents par les fils de Constantin. En 351, il fut nommé césar par Constance II, gouverna l'Orient avec dureté et hauteur, remporta quelques succès sur les Perses, mais excita les défiances et la colère de l'empereur, qui le rappela, le fit juger et décapiter en 354.

Galmier (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. E. de Montbrison (Loire), près de la Coize ; célèbre par sa source ferrugineuse acidulée (*Aquæ Segestæ*). Tanneries, chamoiseries ; 2,902 hab. — Près de là sont les ruines du château de Montrond, connu dans l'histoire du Forez.

Galvani (Aloisio), médecin et physicien italien, né à Bologne, 1737-1798, fut professeur d'anatomie à Bologne, 1762, mais continua d'exercer la chirurgie. Ses découvertes sur l'électricité *animale* l'avaient rendu célèbre, lorsqu'il perdit sa place pour n'avoir pas voulu prêter serment à la République Cisalpine. Réduit presque à l'indigence, il tomba dans un état de langueur qui amena sa mort prématurée, quoique le gouvernement lui eût rendu la chaire qu'il avait illustrée. Il avait écrit plusieurs mémoires, *sur les os*, *sur les reins* et *les uretères des oiseaux*, *sur l'organe de l'ouïe chez les volatiles*, lorsque ayant par hasard touché avec deux métaux différents les nerfs lombaires d'une grenouille qu'il avait écorchée, il remarqua avec étonnement que les membres inférieurs s'agitaient avec force. Il étudia ce phénomène avec une rare sagacité, et crut reconnaître une nouvelle sorte d'électricité, un *fluide nerveux*. Ses explications spécieuses eurent de nombreux partisans; il les développa dans un livre, *de Viribus electricitatis in motu musculari commentarius*, 1791, in-4°. Mais Volta démontra que le prétendu fluide nerveux n'est que de l'électricité ordinaire, développée par le contact de substances hétérogènes, et à laquelle les organes des animaux servent seulement de conducteurs; c'est lui qui a commencé à tirer les résultats vraiment scientifiques de la belle découverte, qui conserve le nom de *galvanisme*. On a publié les *Œuvres* complètes de Galvani, à Bologne 1841.

Galveston, v. du Texas (États-Unis), sur l'île de Galveston, à l'entrée de la baie de ce nom, profonde de 50 kil., large de 30, dans le golfe du Mexique, au S. E. d'Austin. Le port est bon et fait un commerce actif; service régulier de bateaux à vapeur avec la Nouvelle-Orléans; chemin de fer vers Houston ; 10,000 hab., dont 1,500 français. Elle ne date que de 1837.

Galway ou **Galloway**, l'un des comtés du Connaught (Irlande), a pour limites: au S. les comtés de Clare et de Tipperary ; à l'E. les comtés de la Reine et de Roscommon ; au N. le comté de Mayo ; à l'O. l'Océan Atlantique. Il est creusé par la baie profonde du même nom, qui reçoit les eaux de plusieurs lacs, comme le lac Corrib ; il est aussi arrosé à l'E. par le Shannon et son affluent, le Suck. Vastes tourbières, marbre, chaux; on y élève du gros bétail et des poneys estimés qu'on tire généralement du Connemara, district de l'O., sauvage, montueux, plein de *bogs* et mal peuplé. La superficie est de 604,256 hect., la population de 255,000 h. Le ch.-l. est *Galway;* v. princ. Loughrea, Ballynasloe, Aghrim, Tuam. Les trois îles d'Arran en dépendent.

Galway, ch.-l. du comté, à l'embouchure d'une petite rivière venant du lac Corrib, près de la baie de Galway, à 180 kil. O. de Dublin. Evêché catholique, belle cathédrale. Moulins à farine, distilleries, salines ; commerce considérable de saumons, de harengs, par le port sûr et vaste, que protége une forteresse ; fabriques de toiles et flanelles. Elle ne fut prise qu'en 1232 par les Anglais, a eu des rapports fréquents avec l'Espagne au moyen âge, et a souffert beaucoup des guerres civiles du XVII^e^ siècle ; 25,000 hab.

Gama (Vasco de), navigateur portugais, né probablement avant 1469 à Sinès, d'une ancienne famille noble, avait déjà fait plusieurs voyages sur la côte d'Afrique, lorsque le roi Emmanuel le chargea de se rendre aux Indes, en essayant de doubler le cap de Bonne-Espérance, que Barthélemy Diaz avait reconnu, dès 1486. On lui confia, en 1497, quatre petits bâtiments montés par 160 hommes; la flottille partit le 8 juillet d'un endroit appelé le Restello, là où s'éleva plus tard le magnifique couvent de Belem. Après avoir séjourné dans la baie de Sainte-Hélène, on doubla le Cap, novembre 1497; on s'arrêta dans la baie de Saint-Braz, on découvrit la terre de Natal, le 25 décembre, et l'on arriva au pays des Cafres. L'expédition remonta vers le nord, trouva l'île de Mozambique, où les négociants musulmans voulurent faire périr les chrétiens ; elle arriva à Monbaça, le 4 avril 1498, puis à Mélinde, où les Portugais furent bien accueillis. Le roi de cette dernière ville leur donna un pilote habile, qui les dirigea à travers le golfe d'Oman vers la côte des Indes, mai 1498. Gama débarqua près de Calicut ; mais les intrigues des marchands maures, les présents mesquins des Portugais et la faiblesse de leurs ressources les firent mal accueillir par le radjah ou zamorin ; ils coururent de grands dangers, et Gama revint péniblement vers l'Europe, après avoir perdu son frère et une partie de ses équipages. Il rentra à Lisbonne à la fin d'août 1499, fut nommé amiral des Indes et reçut de grands honneurs.

Le 10 février 1502, il partit avec quinze navires, fonda des établissements sur la côte orientale de l'Afrique, à Mozambique et à Sofala, détruisit cruellement un vaisseau qui revenait de la Mecque, chargé de richesses et monté par des musulmans de divers pays de l'Asie, puis débarqua à Cananor. Il imposa un traité au prince de cette ville, bombarda Calicut pendant trois jours pour punir les habitants des mauvais traitements qu'ils avaient fait subir aux Portugais, renouvela un traité avec le radjah de Cochin, et revint à Lisbonne, après avoir assuré la prépondérance des Portugais dans la mer des Indes. Il obtint la grandesse et le titre de comte de Vidigueyra; mais on le laissa vingt et un ans dans l'inaction. Jean III lui donna alors dix vaisseaux et trois caravelles; Gama était nommé vice-roi des Indes; après avoir courageusement bravé les tempêtes *d'une mer qui tremblait devant lui*, il aborda à Goa et vint mourir à Cochin. Son corps ne fut ramené en Europe qu'en 1538; il fut placé dans la petite église de Nossa-Senhora-das-Reliquias, près de Vidigueyra. Le Camoëns a chanté sa gloire dans les *Lusiades*; Castanheda et Barros ont raconté ses exploits; on a récemment retrouvé et publié le routier (*roteiro*) d'un compagnon de Gama ; il a été traduit par M. Ferd. Denis dans le t. III des *Voyageurs anciens et modernes*, de M. Charton.

Gama (Jozé-Basilio **da**), poëte brésilien, 1740-1795, fut élevé chez les jésuites de Rio-de-Janeiro, vint en Europe, à Lisbonne, à Rome, où il avait une certaine réputation de poëte, quoiqu'il n'eût encore rien publié. De retour à Rio, il fut arrêté comme suspect, envoyé en Portugal, menacé d'être déporté à Angola, mais sauvé par la protection du ministre Pombal. Il fit alors imprimer son poëme de *l'Uraguay*, 1769, traduisit plusieurs pièces de Métastase et de Goldoni, publia le poëme de *Quitubia*, 1791 ; etc. Mais c'est le poëme de l'Uraguay qui lui donne un rang dans la littérature brésilienne.

Gamaches, ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. S. O. d'Abbeville (Somme), sur la Bresle. Filat. de coton, de chanvre, de lin; commerce de bois, grains. Patrie de Vatable ; 1,920 hab.

Gamaches (Joachim **Rouault** de), maréchal de France, d'une vieille famille du Poitou, servit sous Charles VII et sous Louis XI. Il défendit Beauvais en 1472. Mais accusé de trahison, condamné au bannissement et à 20,000 livres d'amende, 1476, il alla mourir dans ses terres, 1478.

Gamain ou **Gamin** (François), serrurier, né à Versailles, 1760-1799, donna des leçons de serrurerie à Louis XVI et l'aida à construire la fameuse *armoire de fer*, où se trouvaient cachés les papiers secrets du roi. Malgré les bons traitements qu'il avait toujours reçus, il révéla tout au ministre Roland et contribua par là à la perte de Louis XVI. Plus tard, il prétendit, contre toute vraisemblance, que le roi et la reine avaient voulu l'empoisonner ; la Convention lui accorda une pension de 1200 livres. Gamain était alors en proie à une maladie cruelle, qui plus tard amena sa mort.

Gamala, v. de la demi-tribu orientale de Manassé (Palestine), près du lac de Génézareth, qui fut ruinée par les Romains, 67.

Gamaliel, pharisien, docteur de la loi, membre du sanhédrin, homme savant dans la théologie grecque, d'un caractère doux et conciliant, empêcha les Juifs de faire mourir saint Pierre, fit donner aux chrétiens le corps de saint Etienne et fut le maître de saint Paul. Une tradition chrétienne le représente comme un dis-

cipie secret du christianisme, et assure qu'il fut baptisé avec son fils et Nicodème.

Gamba (Barthélemy), biographe italien, né à Bassano, 1780-1841, a laissé: *De' Bassanesi illustri*, 1807; *Serie dell' edizioni de' testi di lingua italiana*, 2 v.; *Galeria dei letterati ed artisti delle provincie Veneziane nel secolo* XVIII, et surtout *La vita di Dante Alighieri*, 1825.

Gambacorte, nom d'une famille pisane, qui posséda longtemps le pouvoir dans sa patrie, et dont les principaux membres furent:

Gambacorta (Andrea), qui fut mis à la tête de la république de 1348 à 1354. — *Francesco*, son frère, *conservateur du bon état*, qui fut décapité, comme traître à l'empereur Charles IV, en 1355. — *Pietro*, neveu du précédent, d'abord exilé, puis capitaine-général de la république en 1369, assassiné en 1392. — *Giovanni*, neveu du précédent, *capitaine* du peuple en 1405, livra Pise aux Florentins, 1406, et alla vivre à Florence.

Gambey (Henri-Prudence), ingénieur mécanicien, né à Troyes, 1787-1847, d'abord contre-maître aux écoles d'arts et métiers de Compiègne et de Châlons, se livra à Paris à la fabrication des instruments de précision. Il obtint des médailles d'or aux expositions de 1819, de 1823, de 1827. Il a perfectionné et inventé beaucoup d'instruments, cercles répétiteurs, théodolithe, boussoles, héliostat, lunettes, cathétomètre, etc. Il a été membre du Bureau des Longitudes et de l'Académie des sciences en 1837.

Gambie, fl. de la Sénégambie, vient, sous le nom de *Dimam*, des montagnes de Fouta-Dialon, coule en général de l'E. vers l'O., dans un pays montueux et boisé, puis dans des plaines vastes et fertiles; il se jette dans l'Atlantique à 140 kil. S. E. du cap Vert, par une embouchure large de 28 kil. Son cours est de 1600 kil.; un vaisseau de 40 canons peut remonter le fleuve pendant 240 kil., et les navires de 150 tonneaux ne sont arrêtés qu'aux chutes de Barraconda, à 480 kil. Sur ses bords sont les comptoirs anglais de Pisania, Albreda, Ste Marie de Bathurst. Il se divise en plusieurs bras dans sa partie inférieure. Son lit, profond, vaseux, bordé de palétuviers, est infesté de crocodiles et d'hippopotames.

Gambier (Archipel), ou *Manga Reva*, groupe de 5 îles volcaniques, boisées, entourées de brisants, à l'extrémité S. E. de l'archipel Pomotou ou Dangereux (Polynésie), par 23°12′ lat. S. et 137°15′ long. E. La plus grande a 12 kil. de long. Nommées *Duff* par le capitaine Wilson en 1797, elles ont le nom du capitaine Gambier qui les reconnut plus complétement. Les indigènes, convertis par les missionnaires, sont sous le protectorat de la France depuis 1844. — Il y a un autre groupe de ce nom, au S. de l'Australie, à l'entrée du golfe Spencer; il a été reconnu par Flinders, en 1798.

Gambier (Lord James), amiral anglais, né aux îles Lucayes, 1756-1833, d'une famille de protestants français, chassés par la révocation de l'édit de Nantes, devint capitaine de frégate dès 1778, se distingua dans les guerres contre la France, fut contre-amiral, 1795, vice-amiral, 1799, amiral, 1805. En 1807, il bombarda Copenhague; en 1809, il dirigea l'expédition qui incendia une partie de la flotte française de l'amiral Allemand dans la rade d'Aix. Il négocia la paix avec les États-Unis, 1814-1815.

Gamélies, fêtes en l'honneur de Junon, protectrice des mariages; on les célébrait à Athènes dans le mois *Gamélion* (Janvier).

Gamla-Carleby, petit port de Finlande (Russie), prov. de Vasa, à 720 kil. N. de Helsingfors, sur le golfe de Bothnie. Il fait un commerce actif de bois, goudron, résine, peaux, etc.; les Anglais y commirent des dégâts dans la guerre de 1854; 2,500 hab.

Gan, bourg de l'arr. et à 8 kil. S. O. de Pau (Basses-Pyrénées). Eaux minérales, marbres, vins; 2,889 hab.

Gand (en flamand Gend ou Gent), ch.-l. de la Flandre orientale (Belgique), par 51°3′12″ lat. N. et 1°23′27″ long. E., au confluent de l'Escaut, de la Lys, de la Liève et de la Moëre, bâtie sur 26 îles réunies par un grand nombre de ponts, à 48 kil. N. O. de Bruxelles. Place forte, citadelle élevée en 1822; évêché, cour d'appel des deux Flandres, université fondée en 1816. Parmi ses monuments, on cite la cathédrale de Saint-Bavon, du XIIIe siècle, avec ses beaux tableaux; Saint-Michel, Saint-Nicolas, Saint-Jacques, le château des comtes, le palais de justice, l'hôtel de ville commencé en 1481; les canaux, et surtout le beau bassin du canal de Neuzen, ouvert en 1828, et qui peut contenir 400 bâtiments. Son industrie, jadis si florissante, quand la grande ville avait 400,000 habitants, est encore considérable; on y trouve des filatures de coton et de lin, des blanchisseries, des imprimeries sur tissus de coton, des fabriques de cotonnades et de toiles, qui occupent 60,000 ouvriers dans la ville et dans les environs; 128,000 hab. — Gand date du Xe siècle, devint la capitale des comtes de Flandre en 1180, fut dès lors une puissante commune, et, surtout au temps de Jacques et de Philippe Artevelt, toujours en lutte contre ses souverains, comtes de Flandre et ducs de Bourgogne. Elle se révolta en 1538 contre Charles-Quint, qui y était né, et qui lui enleva ses libertés. La *Pacification de Gand* y fut signée en 1576 pour unir les Belges et les Hollandais contre les Espagnols. Les Français la prirent en 1678, 1708, 1745, 1792, 1794. Elle fut, de 1795 à 1814, le ch.-l. du départ. de l'Escaut. Louis XVIII y résida pendant les Cent Jours. Elle a repris sa prospérité au XIXe siècle.

Gandak, Gondok ou **Gundouk**, affl. de gauche du Gange, vient du Dhavalagiri dans l'Himalâya, traverse le Népaul, et finit près de Patnah; 800 kil. de cours.

Gandersheim, v. du Brunswick (Allemagne), sur la Gande, affl. de la Leine, à 40 kil. N. de Gœttingue. Château ducal, abbaye de femmes, dont l'église est curieuse. Fabriques de fer et d'acier; 2,500 hab.

Gandia, port de la prov. et à 60 kil. S. de Valence (Espagne), sur l'Alcoy, près de la mer. Exportation des fruits des environs; fabriques de toiles. Université de 1547 à 1772. Beau palais des ducs de Gandia (de la famille d'Ossuna); 7,000 hab.

Gandini (Antonio), peintre de l'école vénitienne, né à Brescia, 1550-1630, élève de Paul Véronèse, a laissé des peintures remarquables par l'abondance des figures et la richesse des détails, à Brescia surtout. Son chef-d'œuvre est la légende des *Trois Croix* données aux magistrats de Brescia par le duc Namo.

Gandjah ou **Gendje** ou *Jélisabethpol*, v. du gouvernement de Tiflis (Russie). On récolte aux environs beaucoup de soie; les Russes y battirent les Persans en 1826; 12,000 hab.

Gandjam ou **Gangam**, v. de la présidence de Madras (Hindoustan), près de l'embouchure du *Gandjam* dans le golfe de Bengale, au N. du pays des Cirkars. Pagode célèbre; fabriques de sucre et de toiles de coton rayées, appelées *guingans*. Son territoire est très-fertile.

Gando, v. du Haoussa dans le Soudan (Afrique), sur le bas Sokoto. On y fabrique de belles cotonnades.

Gandolfi (Gaetano), peintre et graveur de l'école bolonaise, né près de Bologne, 1744-1802, élève de Torelli, de Graziani et de son frère Gandolfi (*Ubaldo*), imita les maîtres vénitiens et bolonais. Son imagination était féconde et il eut beaucoup de vogue. On voit ses tableaux à Bologne, à Naples, à Pise.

Gandouana ou **Gondawana**, prov. de la prés. de Calcutta (Hindoustan), au N. du Dekhan, entre le Godavéry, le Mahanady et la Nerbuddah, conquise par les Anglais en 1818 et 1854; v. pr. Garra ou Gharrâ. Une partie de l'ancien Gandouana forme le royaume de Nagpour, qui appartient à un prince mahratte, vassal des Anglais.

Ganéça, dieu indien de la sagesse, fils de Bhavani et de Siva. On le représente avec une tête d'éléphant, un ventre énorme et des jambes courtes; il est souvent monté sur un rat. On lui attribue l'invention des mathématiques et de l'astronomie.

Ganelon, personnage imaginaire, à la trahison duquel les poëmes chevaleresques attribuent la défaite et la mort de Roland, à Roncevaux. C'était un seigneur du Beaujolais où Louis le Débonnaire fit raser son château d'Avenas. Suivant les chroniques, Charlemagne l'aurait vaincu et l'aurait fait tuer à Laon.

Ganerbinat, nom donné dans l'Allemagne du XIIIe siècle aux ligues de la petite noblesse. Les confédérés devaient fortifier à frais communs un château, pour leur servir de lieu de refuge; ils étaient tous *héritiers en commun* de cette forteresse (*ganerben, gemeinerben*). Le chef de la ligue se nommait *Burggrave;* il jugeait, assisté de conseillers ou *Burgmœnner*.

Ganganelli. V. Clément XIV.

Gangarides, ancien peuple de l'Inde, vers les embouchures du Gange.

Gange, fl. de l'Hindoustan, le *Boura-Ganga*, fleuve par excellence des Hindous, est formé de deux branches qui viennent de l'Himalâya, le *Bhâgirath*, consi-

déré comme le bras principal, et l'Alâknandâ, qui est cependant plus considérable et vient de plus loin. Sortant des montagnes à Hurdwar, il coule du N. O. au S. E., arrosant dans la prov. de Delhi, Ferrekhabad, Fattighur, Kawnpour, Allahabad; puis dans la prov. de Bahar, Mirzapour, Chunargour, Bénarès, Ghazipour; il entre alors dans la prov. de Calcutta, où il arrose Patnah. Près de Mourschidâbâd commence un immense delta, où ses eaux se dispersent en une infinité de branches; la plus considérable, à l'E., passe près de Dakka et va s'unir au Brahmapoutra; la branche occidentale, l'Hougly, passe à Chandernagor et à Calcutta. Les bouches du fleuve occupent environ 280 kil. de côtes; c'est là où se trouve le *Sunderbund*, couvert de forêts ou de marécages, repaire de bêtes féroces, patrie endémique du choléra. Le Gange a une largeur de 800 à 4,500 m.; son cours est rapide, ses crues périodiques commencent en avril; il augmente d'abord lentement; à la fin de juillet, il inonde les campagnes à une distance de 150 kil.; vers le milieu d'août, il commence à décroître; au mois d'octobre, il rentre dans son lit, laissant un limon fertile sur les campagnes. Ses eaux pures et salubres sont regardées comme sacrées par les Hindous, sectateurs de Brahma. Son cours est d'environ 3,000 kil., dont 2,000 sont navigables. Ses principaux affl. sont à droite: le Cally-Neddy, la Djemnah, la Sone; à gauche, le Goumty, le Gogra, le Gandak, le Bagmatty, etc.

Ganges, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 40 kil. N. O. de Montpellier (Hérault), sur l'Hérault, dans un pays très-pittoresque, presque entièrement peuplé de calvinistes. Fabriques de bas et de gants de soie exportés jusqu'en Amérique. Non loin est la belle grotte de la *Baume-des-Demoiselles;* 4,443 hab.

Ganilh (Charles), homme politique et économiste, né à Allanches (Cantal), 1758-1836, avocat au parlement de Paris, électeur de 89, fut député avec Bancal des Issarts, le 14 juillet 1789, pour informer l'Assemblée constituante des troubles de Paris. Emprisonné pendant la Terreur, sauvé par le 9 thermidor, il fut nommé tribun, en 1799, mais éliminé en 1802, à cause de son opposition. Député en 1815, il siégea avec la minorité libérale. Ses ouvrages d'économie politique ont contribué par leur clarté à répandre de saines idées; les principaux sont: *Essai politique sur le revenu public des peuples de l'antiquité, du moyen âge, des siècles modernes,* 2 vol. in-8°; *Des systèmes d'économie politique,* 2 vol. in-8°; *La théorie de l'économie politique fondée sur les faits,* 2 vol. in-8°; il recommande l'alliance féconde de la statistique et de l'économie politique; *De la législation, de l'administration et de la comptabilité des finances de la France depuis la Restauration,* 1817, in-8°, etc.

Gannal (Jean-Nicolas), chimiste et industriel, né à Sarrelouis, 1791-1852, d'abord pharmacien dans les armées françaises en Allemagne et en Russie, préparateur de Thénard à la Faculté des sciences, s'occupa surtout de chimie industrielle depuis 1818. Son esprit inventif trouva de nombreuses applications de la science: nouveau procédé pour le raffinage du borax, rouleaux élastiques pour les presses mécaniques, mode nouveau pour durcir le suif par l'action des acides, colles fortes, fumigations chloriques contre les catarrhes, nouvelle charpie de chanvre, couvertures imperméables, etc. Il prouva que la gélatine manque de qualité nutritive, contrairement à l'opinion alors populaire. Enfin il découvrit l'art des embaumements, en injectant dans les artères par l'une des aortes carotides une solution de sulfate d'alumine. Il a soutenu avec vigueur ses procédés et ses droits à cette découverte. Parmi ses ouvrages, on cite l'*Histoire des embaumements et de la préparation des pièces d'anatomie,* 1837 et 1841, in-8°.

Gannat, ch.-l. d'arrond. de l'Allier, par 46°6'1" lat. N. et 0°51'43" long. E., à 58 kil. S. de Moulins, sur l'Andelot. Restes du vieux château, belle église Sainte-Croix. Commerce de grains; 5,568 hab.

Ganneron (Auguste-Hippolyte), né à Paris, 1792-1847, quitta le barreau pour continuer les affaires commerciales d'un de ses oncles, et devint bientôt l'un des notables négociants de Paris. Président d'une section au tribunal de commerce, il condamna, le 27 juillet 1830, l'imprimeur du *Courrier français* à imprimer ce journal, parce que l'ordonnance du 25 juillet était *contraire à la Charte.* Député de Paris, colonel de la 2e légion de la garde nationale, il se rallia, par amour de l'ordre, au ministère de Casimir Périer; mais depuis 1836, il vota souvent avec le centre gauche et fit de l'opposition au ministère du 29 octobre 1840. Il avait eu l'idée de créer, avec l'aide du gouvernement, *un comptoir d'escompte,* qui rendit de grands services au commerce; plus tard, il fonda, sous le nom de *comptoir Ganneron,* une banque d'escompte qui prospéra jusqu'à la révolution de 1848.

Gans (Edouard), jurisconsulte et publiciste allemand né à Berlin, 1798-1839, fils d'un banquier juif, fit d'excellentes études et partagea de bonne heure les doctrines philosophiques de Hegel. Nommé professeur extraordinaire de droit à l'université de Berlin, 1826, il commença une lutte brillante et vigoureuse contre l'école historique, qui dominait alors avec Savigny. Son ouvrage le plus remarquable, *Du droit de succession et de ses développements dans l'histoire du monde,* 4 vol. in-8°, 1824-1835, eut beaucoup de retentissement. Après plusieurs séjours à Paris, dans cette France qu'il aimait et dont il avait certaines qualités, il commença à Berlin des leçons sur l'*histoire des dernières cinquante années;* on le laissa d'abord parler, mais son cours fut suspendu, quand il arriva à la Révolution française. Outre son grand ouvrage, il a laissé: *Scholies sur Gaïus, Système du droit civil des Romains, Coup d'œil sur les hommes et les choses, Leçons sur l'histoire des cinquante dernières années, Mélanges juridiques, historiques, politiques et esthétiques,* 2 vol. in-8°. Il a publié une grande partie de l'édition posthume des œuvres de Hegel; la *Philosophie de l'histoire* est presque entièrement de lui.

Ganteaume (Honoré-Joseph-Antoine), amiral, né à La Ciotat, 1755-1818, marin dès l'âge de 14 ans, prit part comme officier auxiliaire à la guerre d'Amérique; rentra comme lieutenant de vaisseau dans la marine militaire en 1793, fut nommé capitaine en 1794, prit part au malheureux combat du 1er juin, et fut chef d'état-major de Brueys dans l'expédition d'Egypte. Echappé comme par miracle au désastre d'Aboukir, nommé contre-amiral par Bonaparte, commandant des forces navales en Egypte, il ramena le général en France, 1799. Après le 18 brumaire, il fut conseiller d'Etat et président de la section de la marine. Il essaya vainement, à plusieurs reprises, de porter des secours en Egypte. Vice-amiral en 1804, comte, commandant de la flotte de Brest, il devait, s'il eût été rejoint par Villeneuve, diriger la flotte chargée de protéger la descente en Angleterre. Commandant de la flotte de la Méditerranée, en 1808, il ravitailla Corfou bloqué par les Anglais. Il fut nommé inspecteur général des côtes de l'Océan et eut plusieurs fois l'intérim du ministère de la marine. Il adhéra à la déchéance de Napoléon en 1814, releva le drapeau blanc à Toulon après Waterloo, et fut nommé pair par Louis XVIII.

Ganymède, fils de Tros, roi de Troie, et frère d'Ilus, doué d'une grande beauté, fut enlevé, selon la Fable, par l'aigle de Jupiter, pour remplacer Hébé comme échanson des dieux. On l'a placé parmi les constellations célestes dans le **Verseau.**

Ganymède, eunuque égyptien, gouverneur d'Arsinoé, sœur de Cléopâtre, fut l'un de ceux qui luttèrent contre César, en 48 av. J. C., devint général des Egyptiens après l'assassinat d'Achillas, assiégea César dans Alexandrie et lui fit courir de grands dangers. On ne sait ce qu'il devint.

Gaos, amiral perse, gendre du satrape Tiribaze, fut envoyé par Artaxerxès II contre Evagoras de Chypre, 386 av. J. C., le battit près de Citium, puis se révolta et fut soutenu par l'Egyptien Achoris et les Lacédémoniens. Il fut assassiné.

Gap (*Vapincum*), ch.-l. du départ. des Hautes-Alpes, par 44° 33' 30" lat. N. et 3° 44' 51" long. E., à 659 kil. S. E. de Paris, près du confluent de la Bonne et de la Luye, dans une petite vallée, entourée de hautes montagnes. Evêché suffragant d'Aix, cathédrale fort ancienne, mais rebâtie au XVIIe siècle; musée de tableaux et d'histoire naturelle. Elle est mal bâtie, d'une assez grande importance stratégique, a quelque industrie et un commerce d'entrepôt consistant en grains, fruits, cuirs et bestiaux. Les évêques y eurent le droit de battre monnaie; 9,524 hab.

Gapençais (*Vapincensis tractus*), anc. pays de France, dans le haut Dauphiné, compris maintenant dans les Hautes-Alpes, ne fut réuni à la France que sous Louis XI, en vertu du testament de René d'Anjou. La capit. était *Gap;* les v. princ. Chorges, Serres, Tallard.

Garab (Oasis de) ou de **Om-es-Soghéïr,** dans le désert de Libye, à l'O. de l'Egypte; elle produit de l'herbe, des dattes et un arbuste, appelé *aghoul,* dont

les ânes et les chameaux se nourrissent. Les habitants sont Berbères. On y trouve le village de *Garah*.

Garakpo r. v. **Gorouk pour**.

Garamantes, anc. peuple de l'Afrique, habitaient le pays appelé *Phazania* (auj. oasis du *Fezzan*); ils étaient belliqueux et faisaient la chasse aux nègres des oasis du Sud, qu'ils vendaient comme esclaves. *Gamara* (auj. *Gherma*) était leur v. princ. Les anciens citaient encore d autres localités. Cornelius Balbus les soumit, 21 av. J. C.

Garamond (Claude), graveur et fondeur de caractères, né à Paris vers la fin du xv^e siècle, mort en 1561, substitua, dès 1520, de beaux caractères romains aux caractères gothiques dont on se servait dans l'imprimerie. Il arriva presque à la perfection. Ses caractères se répandirent partout et portèrent son nom. Il a gravé par ordre de François Ier, les trois sortes de caractères grecs qui servirent à Robert Estienne depuis 1544.

Garasse (François), jésuite, prédicateur et polémiste, né à Angoulême, 1585-1631, eut d'abord quelque succès comme prédicateur; mais, d'une imagination fougueuse et mal réglée, il rappelait l'éloquence des Menot et des Maillard par la singularité des sujets, les trivialités du langage, les bouffonneries, les traits satiriques. Ses ouvrages de polémique lui ont acquis surtout une sorte de célébrité; d'un zèle que ne tempéraient ni le jugement, ni la charité, il attaqua les ennemis de la religion et de la Société des jésuites, avec une fougue pleine d'injures, d imprécations, de violences. Il se déchaîna contre les *libertins*, comme Théophile de Viaud, mais aussi contre les *gallicans* tels que l'avocat général Servin et surtout Étienne Pasquier, quoique ce dernier fût mort. Il termina ses jours honorablement; il demanda la permission d'aller soigner les malades atteints de la peste à Poitiers et il mourut victime de la contagion. — Parmi ses ouvrages, qui firent beaucoup de bruit et lui attirèrent beaucoup de réponses sanglantes, on cite: l'*Horoscopus Anti-Cotonis*, l'*Elixir Calvinisticum;* le *Banquet des Sept Sages*, 1617, dirigé contre Servin; le *Rabelais réformé par les ministres*, 1619, contre le ministre Du Moulin; *Recherche des recherches d'Étienne Pasquier*, 1622; la *Doctrine curieuse des beaux-esprits de ce temps*, 1623; la *Somme théologique*, 1625, in-fol., qui fut condamnée par la Sorbonne et réfutée par l'abbé de Saint-Cyran. Ses *Mémoires* ont été publiés, en 1860, par M. Ch. Nisard.

Garat (Dominique-Joseph), homme politique, né à Ustaritz, près de Bayonne, 1749-1833, fils d'un médecin, se fit recevoir avocat à Bordeaux, et vint à Paris pour y tenter la fortune littéraire. Quelques articles pour l'*Encyclopédie méthodique* de Panckoucke et pour le *Mercure de France* le mirent en rapport avec Suard, puis avec les plus célèbres écrivains du temps. Il se fit connaître par les *Éloges de l'Hôpital*, 1778, de *Suger*, 1779, de *Montausier*, 1781, de *Fontenelle*, 1783; les trois derniers furent couronnés par l'Académie française. En 1785, il fut choisi pour professer un cours d histoire à l'Athénée, qui venait d'être fondé; il le continua longtemps, et à plusieurs reprises, jusque sous l'Empire. En enseignant, il ne cessait pas d'écrire, surtout dans les journaux; il publia un *Précis historique de la vie de M. de Bonnard*, le poëte érotique. En 1789, il fut député par les pays Basques aux États-généraux avec son frère, Garat l'aîné. Il parla peu, mais donna dans le *Journal de Paris* une analyse fort goûtée de toutes les séances; Mirabeau l'estimait; Champcenets et Rivarol l'attaquèrent. Il succéda à Danton comme ministre de la justice, le 12 octobre 1792; il était loin d'être cruel, mais il était faible, et il eut le tort de prononcer devant la Convention, le 22 octobre, un discours où il justifiait les massacres de septembre; les Girondins s'éloignèrent de lui. Il eut la triste mission de notifier à Louis XVI son arrêt de mort et de présider à tous les détails de l'exécution. Il remplaça Roland au ministère de l'intérieur, le 14 mars 1793. Toujours dupe de son optimisme ou toujours aveuglé par son incroyable faiblesse, cet *eunuque politique*, comme l'a appelé madame Roland, présentait la capitale comme parfaitement calme dans son rapport du 27 mai, au moment de la chute des Girondins, qu'il aurait voulu sauver. Au mois d'août, il put résigner ses fonctions, grâce à l'intervention de son ami Barère. Plusieurs fois accusé par les Jacobins, par Momoro, par Billaud-Varennes, et même emprisonné, il fut sauvé par Barère et par Robespierre, dont il avait toujours flatté lâchement la vanité de bel esprit et d'orateur. En 1794, professeur à l'École normale, il développa dans ses leçons l'*Analyse de l'entendement humain*. Dénoncé à la Convention comme apologiste des massacres de septembre, il se défendit en publiant son *Mémoire sur la Révolution*, 1795. Il entra à l'Institut réorganisé dans la classe des sciences et des arts. Ambassadeur à Naples, 1796, membre, secrétaire, président du Conseil des Anciens, 1798, il se déclara pour Bonaparte, après le 18 brumaire, méritant bien le nom qu'on lui donna d'*optimiste de la révolution*. Dès le 14 décembre 1799, il prononça un discours en faveur du coup d'État, et fut nommé sénateur, 1800. Il célébra bientôt la victoire de Marengo et prononça l'éloge emphatique de Kléber et de Desaix. Cependant il osa combattre le projet de déportation de 130 jacobins, et en 1804 il prêta sa plume à son ami Moreau pour sa défense. Il fut créé comte de l'Empire; il était un peu de la coterie des *idéologues*, mais toujours inoffensif et toujours prêt à célébrer les triomphes de l'Empereur. En 1803, il fut placé à l'Institut dans la classe *de langue et de littérature françaises*. En 1814, il vota la déchéance de Napoléon, et fit l'éloge de Wellington et d'Alexandre. Membre de la chambre de 1815, il attendit la défaite de Waterloo, pour faire une déclaration de principes. Il fut éliminé de l'Académie en 1816. Il écrivit alors ses *Mémoires historiques sur la vie de M. Suard et sur le dix-huitième siècle*, 1820, 2 vol., ouvrage dans lequel, à côté d'un éloge emphatique et fatigant de Suard, on trouve de curieux détails sur le xviii^e siècle. Il se retira dans son pays natal, et y vécut en philosophe et même en chrétien.

Garat (Jean-Pierre), musicien, né à Bordeaux, 1764-1823, neveu du précédent, fut peut-être le chanteur le plus étonnant que la France ait produit. Enthousiaste de la musique, il vint à Paris pour se livrer à ses goûts, malgré l'opposition de son père, qui voulait en faire un avocat, et grâce à sa voix merveilleuse fut recherché par la meilleure société. Son père supprima la pension qu'il lui faisait pour vivre. Le comte d'Artois le nomma son secrétaire particulier; la reine lui fit donner une pension de 6,000 livres. La révolution ayant détruit sa fortune, il songea à tirer parti de son talent, composa des romances et les chanta. Celle dans laquelle il déplorait les malheurs de Marie-Antoinette (*Vous qui portez un cœur sensible*...) le fit arrêter momentanément en 1793; il quitta alors la France avec le violoniste Rode et donna des concerts à Hambourg; il alla ensuite en Angleterre. De retour à Paris, vers la fin de 1794, il excita l'admiration dans les concerts du théâtre Feydeau. Professeur de chant au conservatoire de musique, en 1795, il forma d'excellents élèves; il se fit encore entendre dans les concerts de la rue de Clichy, en 1800; puis la position de son oncle le contraignit à une sorte de retraite, et il ne chanta plus que dans quelques salons privilégiés. Sa voix était celle d'un ténor élevé, mais elle réunissait tous les registres; il abordait tous les styles avec la même supériorité; il excellait surtout dans la musique de Mozart. « Garat est la musique même, » disait Sacchini. Ses romances eurent une vogue prodigieuse. Aussi fat qu'habile artiste, il avait été sous le Directoire le type des *incroyables*. Jusqu'à la fin de sa vie, son costume bizarre en faisait une caricature, proverbiale à Paris.

Garay (Don Juan de), capitaine espagnol, né dans les provinces basques, 1541-1592, se distingua de bonne heure dans le gouvernement du Rio de la Plata, en Amérique. Vainqueur des indiens Charuas et Guaranis dans mille combats, il fonda Buénos-Ayres en 1580 et mourut dans une lutte contre les Minuanes.

Garay (Don Martin de), homme d'État espagnol, né en Aragon, 1760-1822, fut secrétaire général des cortès en 1810, devint ministre des finances sous Ferdinand VII, mais fut disgracié en 1818, parce qu'il avait voulu soumettre à l'impôt la noblesse et le clergé.

Garbieh, district de la Basse-Égypte, forme la plus grande partie du Delta. C'est une plaine coupée de nombreux canaux; le sud est bien cultivé, mais le nord, qui touche à la Méditerranée, est un pays presque désert. Le ch.-l. est *Mehallet-el-Kebyr*.

Garbieri (Lorenzo), peintre de l'école bolonaise, né à Bologne, 1580-1654, élève de Louis Carrache, fut l'un de ses meilleurs imitateurs; mais il chercha trop la vigueur et exagéra les ombres. Ses principaux ouvrages sont à Mantoue et surtout à Bologne.

Garçao ou **Garçam** (Pedro-Antonio **Correa**), poëte portugais, 1724-1772, vivait en paix, dans sa famille, près de Lisbonne, lorsqu'il fut jeté en prison, 1771, par l'ordre de Pombal, qu'il avait peut-être indi-

rectement attaqué dans ses vers. Il y mourut. On l'a surnommé l'*Horace* portugais; il a composé des odes, des dithyrambes, des épîtres, une comédie. Ses œuvres ont été souvent réimprimées depuis 1778, sous ce titre : *Obras poeticas*.

Garçao Stockler (Francisco de **Borja**), son neveu, né à Lisbonne, 1759-1829, fut un mathématicien distingué et devint capitaine général des Açores. On connaît surtout son *Essai historique sur l'origine et les progrès des mathématiques en Portugal*, qu'il fit imprimer, à Paris, chez Didot, 1819, in 8°.

Garches, bourg du canton de Sèvres, de l'arrondissement de Versailles (Seine-et-Oise). Hospice de la Reconnaissance, fondé par Brezin pour les ouvriers vieux et méritants; 1,500 hab.

Garchizy, village de l'arrond. et à 12 kil. N. O. de Nevers (Nièvre). Forges, fonderies; 1,800 hab.

Garcia. Il y eut cinq princes de ce nom en Navarre :

Garcia Ier, comte de Navarre depuis 857, prit le titre de roi en 860, et mourut en 880.

Garcia II, 926-970.

Garcia III, roi de 995 à 1001. Surnommé le *Trembleur*, malgré son courage, il combattit les Maures et contribua à la grande victoire de Calatanazor, en 998.

Garcia IV, 1035-1054; — Garcia V, 1154-1158.

Garcia Fernandez fut comte de Castille, de 970 à 990. Il combattit des rivaux, les comtes de Velez, qui lui disputaient la Castille, et le célèbre Almanzor, le héros du khalifat de Cordoue; il fut pris et mourut de ses blessures dans une dernière bataille.

Garcia II, comte de Castille, de 1022 à 1032, eut également à lutter contre les Velez, qui l'assassinèrent.

Garcia y Parédès (Don Diego), capitaine espagnol, né à Truxillo, 1466-1530, d'une force et d'un courage extraordinaires lutta contre les Maures de Grenade, mais se distingua surtout en Italie sous Gonzalve de Cordoue, plus tard sous l'empereur Maximilien et sous Charles-Quint, à la bataille de Pavie. C'est le *Bayard* des Espagnols.

Garcia (Manuel de **Populo Vicente**), compositeur et chanteur, né à Séville, 1775-1832, déjà célèbre en Espagne, vint à Paris en 1808, et se distingua comme compositeur, et surtout comme chanteur; il a formé d'excellents élèves. Il a composé un grand nombre d'ouvrages pour les Italiens, l'Opéra, l'Opéra-Comique, comme : *Il Califo di Bagdad, Il Fazzoletto, La Mort du Tasse*, etc. Il est le père de Manuel Garcia, de mesdames Malibran et Viardot.

Garcia de Mascarenhas (Braz), poëte portugais, né dans la prov. de Beira, 1596-1656, eut une vie errante et accidentée. Son poëme, *Viriato tragico*, en vingt chants, a fondé sa réputation; plusieurs l'ont placé immédiatement après Le Camoëns. Publié en 1699, ce poëme a été réimprimé en 1854, à Lisbonne.

Garcilasso de la Vega ou plutôt **Garcias Lasso**, poëte espagnol, né à Tolède, 1503-1536, d'une famille illustre, fut un bon capitaine de Charles-Quint, qu'il servit à Vienne, en Italie, à Tunis, en Provence. Il fut blessé mortellement en attaquant le petit fort de Muy, près de Fréjus, et mourut à Nice. Imitateur harmonieux de Virgile et surtout de Pétrarque, il a laissé un recueil de 37 sonnets, 5 *canciones*, une épître et 3 pastorales. Ses *Œuvres* ont été publiées avec celles de Boscan, en 1543; elles ont été plusieurs fois réimprimées.

Garcilasso de la Vega, historien péruvien, fils d'un brave capitaine qui prit une part glorieuse à la conquête du Pérou, et d'une princesse de la famille des Incas, né à Cuzco, 1530-1568, parcourut tout l'empire des Incas, et, secondé par sa mère, recueillit les légendes nationales et consulta les vestiges des anciens monuments. Dénoncé comme *dernier des Incas*, il fut transporté en Espagne, et mourut à Valladolid. Il a laissé: l'*Histoire des Incas, rois du Pérou*, trad. en français par Pradelle-Baudoin, 1633; l'*Hist. générale du Pérou* ou *Hist. des guerres civiles des Espagnols dans les Indes*, trad. par le même, 1646 et 1658; l'*Hist. de la Floride*, plusieurs fois traduite au XVIIe s. Ces ouvrages sont d'un grand intérêt historique.

Gard (*Vardo*), affl. de droite du Rhône, est formé des deux *Gardons*; celui du N. passe près de la Grand'-Combe et à Alais; celui du S. à Saint-André de Valborgne et à Anduze. Grossis de beaucoup de ruisseaux, ils se réunissent près de Rivalte. Le Gard reçoit, à gauche, la Seynes, laisse à gauche Remoulins, près duquel est le *pont du Gard*, l'une des belles antiquités romaines, et finit à 4 kil. au-dessus de Beaucaire. Terrible en hiver, à la fonte des neiges, il est presque à sec en été, et roule des paillettes d'or; cours de 62 kil. — *Le pont du Gard*, à 18 kil. N. E. de Nîmes, est un aqueduc de trois rangs d'arches superposées, long de 272 m., haut de 49, construit au temps d'Auguste, pour amener à Nîmes les eaux des sources d'Aire et d'Aironne.

Gard, départ. de la France, a pour bornes : au N., ceux de l'Ardèche et de la Lozère; à l'O., ceux de l'Aveyron et de l'Hérault; au S. la Méditerranée; à l'E., les départ. des Bouches-du-Rhône et de Vaucluse. La superficie est de 5,835 kil. carrés; la population de 423,804 hab. Au N. O., il est traversé par les Cévennes, qui y forment le plateau de Larzac et la chaîne du Levezou; au S. s'étend une plaine fertile; la côte est malsaine et bordée de marais étendus. Il est arrosé par le Rhône à l'E., par la Ceze, le Gard, affl. du Rhône, le Vistre et la Vidourle, qui se jettent dans le canal de la Radelle. Le mûrier et l'élève des vers à soie font la richesse des arrondissements d'Alais et d'Uzès; la plaine de Nîmes est couverte de céréales et nourrit des moutons très-estimés; la vigne et l'olivier fournissent des produits bons et abondants. L'exploitation minérale consiste en sel des marais salants, houille, lignite, fer, plomb, antimoine; il y a des sources minérales à Euzet, Fonsanches, etc. L'industrie comprend la fabrication des soieries, des huiles, des vins, des châles, des tapis, des étoffes de laine, des tanneries, la distillerie des eaux-de vie, etc. Le commerce est actif. Il se tient à Beaucaire une foire très-renommée. Le ch.-l. est *Nîmes*; il y a 4 arrondissements : Nîmes, Alais, Uzès et Le Vigan. Il forme le diocèse de l'évêché de Nîmes, est du ressort de la Cour d'appel de Nîmes, de l'Académie de Montpellier, fait partie de la 15e région militaire (Montpellier) et de la préfecture maritime de Toulon. Il a été formé d'une partie du Bas-Languedoc.

Garda (Lac de), anc. *Benacus lacus*, s'étend du N au S. sur une longueur de 16 kil. et sur une largeur de 4 à 16; sa plus grande profondeur est de 275 m. Il est grossi par la Sarca; ses eaux sont limpides et poissonneuses; ses rives sont bordées, entre des rochers à pic, de jolis jardins disposés en terrasses; la navigation est active entre le Tyrol et l'Italie; il renferme plusieurs petites îles. A l'O., sur la *riviera bresciana*, on trouve Riva, Gargnano, Bogliaco, Maderno, Salo, Desenzano; à l'E., sur la *riviera veronese*, Malcesine, *Garda* et Peschiera. Le Mincio sort du lac à Peschiera.

Gardaïa ou **Rhardeïa**, capitale de l'oasis importante des Béni-Mzab, dans le Sahara algérien central; 10 à 12 000 hab.

Gardanne, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 12 kil. S. d'Aix (Bouches-du-Rhône). Vins, distilleries d'eau-de-vie; houilles aux environs; 2,766 hab.

Gardanne ou **Gardane**, branche de la maison de Forbin tire son nom du bourg de Gardanne. Plusieurs de ses membres ont été chargés de missions diplomatiques en Orient, au XVIIe et au XVIIIe s. Les plus connus sont :

Gardanne (Paul-Ange-Louis de), né à Marseille, 1765-1822, secrétaire d'ambassade de son frère à la cour de Téhéran, en 1807, qui a surtout publié le *Journal d'un voyage dans la Turquie d'Asie et la Perse, fait en 1807 et 1808*.

Gardanne (Claude-Matthieu, comte de), son frère, né à Marseille, 1766-1818, officier depuis 1780, se distingua dans les guerres de la république, et fut promu général de brigade en 1799. Napoléon le nomma gouverneur des pages, en 1804, le prit pour aide de camp et l'emmena dans ses campagnes de 1805, 1806 et 1807. Il l'envoya, comme ministre plénipotentiaire, auprès de Feth-Ali, roi de Perse, pour lutter contre l'influence des Russes et des Anglais. Mais la paix de Tilsitt amena des changements dans la politique de l'empereur; Gardanne ne put ou ne sut pas lutter contre l'ambassadeur anglais Malcolm. Il revint en France sans permission, fut disgracié; puis reçut, en 1809, le titre de comte et une dotation. Encore disgracié en 1811, il reprit du service en 1814, mais fut définitivement mis à la retraite en 1815.

Gardar-Svafarson, navigateur norvégien, découvrit de nouveau l'Islande, en 864, trois ans après Nadodd; il y fonda un premier établissement, mais l'abandonna bientôt.

Garde-champêtre, agent de la police judiciaire, assermenté, chargé de veiller à la conservation des biens de la terre et à l'exécution des lois de police dans le territoire d'une commune. Les gardes-champêtres datent de 1791.

Garde constitutionnelle, créée pour défendre Louis XVI, 30 septembre 1791, et qui fut licenciée le 29 mai 1792 (1,200 h. d'infant. et 600 cavaliers).

Garde consulaire, formée de compagnies de toutes armes pendant le Consulat, 1800-1804. Elle était alors de près de 7,000 h. d'élite et devint la *garde impériale*.

Gardes (Cent-). V. Cent-Gardes.

Gardes du commerce, officiers ministériels institués en 1807 pour l'exécution des jugements qui entraînent la contrainte par corps. Ils n'existent plus depuis la loi de 1867, qui a aboli la contrainte par corps.

Gardes du corps, chargés de veiller sur la personne des rois. Louis XI créa deux compagnies, 1475 et 1477; François Ier en ajouta une troisième, 1515. Elles furent licenciées, le 25 juin 1791. De 1814 à 1830, il y eut cinq compagnies fortes chacune de 287 hommes; elles furent licenciées le 11 août 1830.

Gardes-Côtes. Il y a eu des *régiments gardes-côtes* sous l'ancienne monarchie. Ils furent licenciés en 1791. On établit, en 1799, trois bataillons de grenadiers *gardes-côtes* et 130 compagnies de canonniers *gardes-côtes*. On ne les a conservés que pour l'Algérie.

Garde-Ecossaise. V. Maison du Roi.

Gardes-Françaises, régiment d'infanterie formant, depuis 1563, le premier corps d'infanterie de la maison du roi. Licencié en 1573, rétabli par Henri III, il compta 20 compagnies sous Henri IV, 30 compagnies de 300 hommes chacune, en 1635. Louis XIV y ajouta 2 compagnies de grenadiers. Les capitaines obtinrent, en 1691, le rang de colonels, le major était major général de l'infanterie française. Le régiment choisissait son poste à l'armée et entrait le premier dans les villes conquises. Ses quartiers étaient à Paris. Après avoir dépassé 9,000 h., le régiment fut réduit à 4,000 h. au XVIIIe s. L'uniforme était bleu pour l'habit, la culotte et la doublure; la veste était rouge, les boutonnières en brandebourg de fil blanc; les drapeaux étaient bleus semés de fleurs de lis d'or, avec une croix blanche au milieu; le drapeau de la compagnie colonelle était blanc, orné de 4 couronnes d'or. Le régiment se déclara pour le peuple en 1789, contribua à la prise de la Bastille, fut licencié le 31 août, mais resta incorporé dans la garde nationale, sous le nom de *garde nationale soldée*, jusqu'en 1792.

Garde-gardienne, lettres accordées par les rois de France aux établissements religieux, qui leur conféraient le droit de porter leurs procès devant un tribunal spécial. L'Université de Paris avait aussi des lettres de *garde-gardienne*, en vertu desquelles le prévôt de Paris jugeait ses procès. V. Committimus.

Garde du génie; ils sont chargés de la surveillance des fortifications.

Gardes d'honneur, nom donné à 4 régiments de cavalerie, créés en 1813, et s'équipant à leurs frais.

Garde impériale, nom que prit la garde consulaire au commencement de l'Empire, 1804. Elle forma l'élite de l'armée. Elle reçut le nom de *vieille garde*, en 1807, lorsqu'on commença à organiser, avec des recrues choisies, ce qu'on appela la *jeune garde*. En 1812, la garde impériale dépassait 50,000 hommes; en 1813, 80,000 hommes. Elle fut licenciée en 1814 et définitivement dissoute après Waterloo. — Napoléon III rétablit la garde impériale par le décret du 4 mai 1854; elle comprit 2 divisions d'infanterie, une division de cavalerie, une brigade d'artillerie, en tout, plus de 28,000 hommes. Elle a été dissoute en 1870.

Garde de la manche; il y avait, avant 1789, 24 gentilshommes veillant sans cesse sur la personne du roi, deux par deux; ils étaient 6 dans les grandes cérémonies. Armés d'épées et de pertuisanes, ils étaient debout aux côtés du roi, et, quand il était mort, plaçaient le corps dans le cercueil.

Gardes-marines. Colbert établit, en 1670, trois compagnies, de 200 jeunes nobles chacune, à Brest, à Rochefort, à Toulon, pour former la pépinière des officiers de marine. Le roi les choisissait; il ne fallait pas avoir plus de 16 ans. On leur apprenait la théorie et la pratique. On les réduisit, en 1763, à 320 gardes. La Révolution les supprima.

Gardes des métiers, bourgeois élus par les corporations de métiers, pour en défendre les privilèges.

Garde mobile, corps de 24 bataillons créé à Paris, en mars 1848, et composé de jeunes gens qu'on enlevait à la misère et à l'émeute, et qui se distinguèrent aux journées de juin. On les licencia au bout d'un an.

Garde municipale, corps formé pour la ville de Paris en 1802, et appelé *gendarmerie de Paris* en 1813. Il y eut, de 1830 à 1848, une nouvelle garde municipale, forte de 3,250 hommes.

Garde nationale. Etablie sous le nom de *garde bourgeoise*, à Paris, le 13 juillet 1789, elle reçut de la Fayette, nommé commandant en chef, celui de *garde nationale*, 16 juillet. La France imita l'exemple de Paris, et le décret de l'Assemblée constituante du 14 octobre 1791 régularisa cette institution. Modifiée plusieurs fois, réduite presque à rien sous le Consulat et l'Empire, elle fut appelée, en plusieurs circonstances, à défendre les frontières. Un sénatus-consulte du 3 avril 1813 appela sous les drapeaux 90,000 gardes nationaux, divisés en cohortes. Les officiers furent nommés par le gouvernement, sous l'Empire et la Restauration; la garde nationale de Paris fut licenciée en 1827. Les lois de 1831 et 1832 réorganisèrent la garde nationale et lui rendirent le choix de ses officiers. Un décret du 11 janvier 1852, après avoir dissous la garde nationale, la rétablit sur de nouvelles bases moins démocratiques.

Garde-Noble (Droit de). Droit féodal exercé par le suzerain qui gardait la personne et le fief de son vassal mineur et percevait à son profit les revenus du fief. Quelquefois la garde de la personne ou *tutelle* était séparée de la garde du fief ou *bail*.

Garde de Paris; elle remplaça, depuis 1851, la garde républicaine; elle se composa d'infanterie et de cavalerie.

Gardes de la Porte, compagnie qui, depuis le XIIIe s. probablement, était chargée de veiller pendant le jour aux portes intérieures du palais du roi; ils étaient relevés le soir par les gardes du corps. Ils étaient 50, avec un capitaine et 4 lieutenants. Supprimés en 1787, rétablis en 1814, ils ont disparu en 1815.

Gardes de la prévôté de l'hôtel. Ils étaient placés sous les ordres du prévôt de l'hôtel du roi ou grand prévôt de France, depuis saint Louis. Ils formèrent une compagnie de 100 hommes dans la maison militaire de Louis XIV. Quand le roi sortait en carrosse, ils précédaient les Suisses ou se rangeaient en haie sur son passage. Ils maintenaient la police partout où était le roi, et arrêtaient ordinairement les prisonniers d'Etat. Ce corps, plusieurs fois modifié, supprimé en 1787, rétabli en 1815, a été aboli en 1817.

Garde républicaine. Elle remplaça la garde municipale de Paris, en 1848, et a été elle-même remplacée par la garde de Paris, en 1851, puis rétablie, 1871.

Garde-Robe (Grand maître de la). Cette charge fut créée en 1669; le grand-maître faisait faire les vêtements ordinaires du roi et en avait le soin. Il mettait au roi la camisole, le cordon bleu, le justaucorps; et, quand celui-ci se déshabillait, il lui présentait la camisole de nuit; les jours de cérémonie, il mettait le manteau et le collier de l'ordre du Saint-Esprit. Il avait sous ses ordres deux *maîtres de la garde-robe*, servant par année et le remplaçant en cas d'absence; ceux-ci présentaient au roi la cravate, le mouchoir, les gants, la canne et le chapeau, etc., etc., etc. Il y avait encore, pour le service de la garde-robe, 4 premiers valets de garde-robe servant par quartier; 16 valets de garde-robe servant par quartier; un porte-malle; 4 garçons ordinaires de garde-robe; 3 tailleurs chaussetiers et valets de chambre; un empeseur ordinaire et 2 lavandières du linge du corps!

Garde Royale. Créée par Louis XVIII, en 1815, et organisée par Gouvion-Saint-Cyr, elle remplaça la garde impériale. Elle était commandée par 4 maréchaux. Elle a été dissoute le 11 août 1830.

Gardes Suisses. Louis XI prit à sa solde des troupes suisses pour remplacer les francs-archers. Charles VIII, Louis XII et surtout François Ier, après la paix signée en 1516, renouvelèrent les capitulations qui permettaient à nos rois de prendre des Suisses à leur service. Charles IX créa un corps spécial de *gardes suisses*, en 1573; dès cette époque, la charge de *colonel général des Suisses et Grisons* fut toujours confiée à un personnage éminent, depuis Charles de Montmorency jusqu'au comte d'Artois en 1789. En 1616, les gardes suisses formèrent un régiment qui, sous Louis XIV, comprenait 12 compagnies, de 200 hommes chacune; il y en eut 16 en 1763. Ils montaient la garde auprès du roi, comme les gardes-françaises, mais ne pouvaient servir au delà des frontières. Ils avaient double solde, et leurs officiers leur rendaient la justice. Ils furent licenciés après le 10 août 1792. Le gouvernement de la Restauration prit à sa solde deux régiments suisses, qui firent partie de la garde royale jusqu'en 1830.

Gardes du trésor royal ou **Trésoriers de l'épargne.** Ils remontaient à François Ier; il y eut

trois gardes du trésor royal, ayant le titre de conseillers sous Louis XIII. Louis XIV, après les avoir supprimés en 1664, créa trois conseillers *gardes du trésor royal*, en 1689. Ils avaient voix délibérative au conseil d'État et à la direction des finances.

Garde des sceaux. V. Sceaux et Chanceliers.

Garde-Freinet (La), village de l'arrond. et à 32 kil. S. O. de Draguignan (Var); 2,687 hab. C'est peut-être l'anc. *Fraxinet*.

Gardel (Maximilien-Joseph-Léopold-Félix), danseur et chorégraphe, né à Manheim, 1741-1787, débuta en 1765 à l'Opéra et devint maître de ballets en 1769. C'est lui qui en 1772 fit abandonner les masques que portaient encore les danseurs.

Gardel (Pierre-Gabriel), son frère, né à Nancy, 1754-1840, lui succéda comme maître de ballets et le surpassa comme danseur et comme compositeur. Ses ballets eurent le plus grand succès de 1789 à 1818. — Sa femme, *Marie-Élisabeth-Anne* **Houbert**, dite **Miller**, née à Auxonne, 1770-1800, succéda à la fameuse Guimard, en 1789, et pendant trente ans tint le premier rang comme danseuse belle et gracieuse.

Gardelegen, v. de la Saxe prussienne, à 50 kil. N. O. de Magdebourg, sur la Milde. Draps, toiles, brasseries, distilleries. C'est une ville très-ancienne, reconstruite par Henri Ier en 924, presque ruinée pendant la guerre de Trente Ans; 5,000 hab.

Gardin-Dumesnil (Jean-Baptiste), humaniste français, né près de Valognes, 1720 1802, professeur de rhétorique à Paris. principal du collége Louis-le-Grand en 1764, est surtout connu par son traité des *Synonymes latins*, 1777, in-12, plusieurs fois réimprimé et augmenté par Janet, Achaintre, etc.

Gardiner, v. de l'État du Maine (États-Unis), sur le Kennebec, à 70 kil. N. E. de Portland. Commerce de bois de charpente; 6,500 hab.

Gardiner (Étienne), prélat et homme d'État anglais, né dans le comté de Suffolk, 1483-1555, fils naturel de l'évêque de Salisbury, fut élevé avec soin, devint secrétaire de Wolsey et gagna la confiance de Henri VIII, qui le chargea, en 1527, d'aller négocier à Rome son divorce avec Catherine d'Aragon. Il fut habile dans cette mission délicate, et, à son retour, fut nommé secrétaire d'État et évêque de Winchester, 1531. Quoiqu'il eût concouru avec Cranmer à la sentence qui annulait le premier mariage du roi, il sembla vouloir d'abord réduire la suprématie de Henri VIII aux choses temporelles. Mais craignant son mécontentement, il publia en 1534 son livre *De vera Obedientia*, qui lui accordait tout pouvoir. Il fut cependant en lutte contre Cranmer, s'opposa aux changements dans les dogmes, à l'alliance avec les États allemands, et vécut dans une demi-disgrâce. Sous Édouard VI, il fut trois fois emprisonné et déchu de l'épiscopat. Marie Tudor lui rendit la liberté, en 1553; il fit partie du conseil, fut nommé chancelier, déploya une grande activité, poursuivit les ecclésiastiques protestants et contribua au rétablissement du culte catholique; cependant il défendit Élisabeth. Il contribua au mariage de la reine avec Philippe d'Espagne et mourut peu après.

Gardiner (William), mathématicien anglais du XVIIIe siècle, a fait des *Tables de Logarithmes* estimées, 1742, qui ont été souvent réimprimées, surtout par Callet.

Gardiner (William), graveur irlandais, né à Dublin, 1765-1814, a vécu pauvre et malheureux; il a fini sa vie par le suicide. Il a cependant gravé avec talent les figures de plusieurs ouvrages illustrés.

Garencières (Théophile de), médecin français, né à Paris, 1615-1670, docteur à l'université de Caen, passa en Angleterre, se fit protestant, et publia plusieurs ouvrages peu intéressants, une traduction anglaise des *Prophéties de Nostradamus*, un *Traité sur les propriétés et les vertus du corail*. Une rue de Paris porte le nom de cet homme peu célèbre.

Garengeot (René-Jacques **Croissant** de), chirurgien, né à Vitré, 1688-1759, eut de bons maîtres, comme l'anatomiste Winslow, devint membre de l'Académie royale de chirurgie et s'efforça surtout de relever sa profession à l'égal de celle du médecin. On lui doit: *Traité des opérations de chirurgie*, 1720, 3 vol. in-8°; *Traité des instruments de chirurgie*, 1723, 2 vol. in-8°; *Traité d'anatomie concernant les viscères; de l'opération de la Taille par l'appareil latéral; Myologie française; Myotomie humaine et canine*, etc. Il n'a pas inventé la *clef* dite à la *Garengeot*, pour extraire les dents molaires, mais il l'a perfectionnée.

Garenne, d'un mot allemand, qui signifie *garder*, était primitivement une terre plus ou moins étendue, que le seigneur réservait pour y nourrir en liberté les bêtes qu'il devait ensuite chasser. Ce nom s'appliqua plus tard spécialement aux endroits destinés aux lapins. Les garennes se multiplièrent à l'infini, au grand détriment des habitants des campagnes, dont les moissons étaient dévorées. De là bien des abus et bien des plaintes, qui durèrent jusqu'à la suppression des garennes, 4 août 1789.

Garessio, v. de la prov. de Coni (Italie), à 26 kil. S. E. de Mondovi, sur le Tanaro. Belles carrières de marbre aux environs; 6,500 hab.

Gargano ou **San-Angelo** (*Garganum*), montagnes de la Capitanate (Italie), formant la presqu'île de ce nom, au N. du golfe de Manfredonia, dans la mer Adriatique; 1,600 m. de hauteur.

Gargouille, monstre fabuleux, dragon ou serpent, dont Rouen aurait été délivrée par saint Romain, qui l'entraîna avec son étole jusqu'à la Seine. On célébrait tous les ans la procession de la *Gargouille*. — On a donné ce nom aux gouttières de formes bizarres, qu'on voit aux murs des églises et des monuments gothiques.

Gariel (Pierre), historien, né à Montpellier, 1580 ou 1584-1670, fut chanoine de cette ville et docteur en droit. Il a publié de nombreux ouvrages sur Montpellier: *Les gouverneurs anciens et modernes de la Gaule narbonnaise ou de la province du Languedoc, depuis les Romains jusqu'à nous*, 1645 et 1669, in-4°; *Series præsulum Magalonensium et Montispeliensium, ab anno* 451 *ad annum* 1652, Toulouse, in-fol.; *Idée de la ville de Montpellier, recherchée et présentée aux honnêtes gens*, 1665, in-fol., ouvrage divisé en quatre parties séparées; *Discours de la guerre contre ceux de la religion depuis* 1619 *jusqu'à la paix de Montpellier*, etc.

Gariep, fleuve d'Afrique. V. Orange.

Garigliano, *Liris*, fl. d'Italie, formé par le Liri et le Sacco, se jette dans la mer Tyrrhénienne. Le Liri naît au S. O. du lac Fucino, dans le *val di Nerfa*, arrose Capistrello, Balzerano et Sora, forme des cascades près d'Isola, reçoit à gauche un ruisseau qui passe à Arpino, à droite l'Amasone, et se réunit au Sacco au-dessous de Ceprano. Le Sacco naît vers Palestrina, passe près d'Anagni, à Ceccano, et reçoit à gauche la Cosa qui arrose Alatri, Frosinone. Le Garigliano entre en plaine sur l'ancien territoire napolitain, baigne Ponte-Corvo et se jette dans le golfe de Gaëte, non loin des marais de Minturnes. Son cours est de 60 kil. Les Espagnols battirent les Français sur ses rives en 1503.

Garin ou **Guérin** (François), poëte français, né à Lyon, vivait au XVe s. Il était marchand, d'abord riche, puis ruiné; il écrivit, vers 1460, pour son fils, *la complainte et régime de François Guarin*, sans date, in-4°; ce livre a été réimprimé plusieurs fois. Il se divise en trois parties; la dernière est une satire mordante contre les abus, même ceux de l'Église.

Garizim, montagne de Palestine, dans la tribu d'Éphraïm, près de Sichem, en face du mont Hebal. Les Samaritains y élevèrent un temple magnifique pour l'opposer à celui de Jérusalem.

Garlande (Famille de), illustre dès le XIIe s.; elle tirait son nom d'un château de la Brie; elle a donné plusieurs sénéchaux à nos rois. *Ansel* ou *Anseau* de Garlande, sénéchal de Louis VI, se distingua au siége de la Ferté-Baudoin, et fut tué en 1117, par Hugues du Puiset. Le roi vengea sa mort. — Étienne de Garlande, son frère, archidiacre de Paris, fut chancelier de Louis VI, puis sénéchal. Il le combattit plus tard et eut la réputation d'un prélat belliqueux.

Garlande (Jean de), poëte et grammairien anglais, vivait au XIIIe siècle et non au XIe, comme l'a soutenu par erreur dom Rivet. Il n'a pas suivi Guillaume à la conquête de l'Angleterre, puisque dans son poëme *De triumphis ecclesiæ*, il parle de Philippe Auguste, des Albigeois et de l'Angleterre, sa patrie. On lui attribue plusieurs poëmes latins: *De mysteriis ecclesiæ carmen*, publié par Otto, Giessen, 1842; *Facetus*, poëme moral en 157 distiques, et *De contemptu mundi*, imprimés à Lyon, 1489; *Floretus* ou recueil de beaux endroits, six fois imprimé de 1505 à 1525; *Cornutus, sive Disticha hexametra moralia*, dont le style barbare révoltait Érasme; *Opus synonymorum*, de *Æquivocis*, de *Orthographia*, et surtout *Dictionarius, sive de dictionibus obscuris*, le plus curieux de ses ouvrages de grammaire, imprimé à la suite de *Paris sous Philippe le Bel* par Géraud, 1837.

Garlin, ch.-l. de canton de l'arr. et à 32 kil. N. E. de Pau (Basses-Pyrénées); 1,320 hab.

Garnache (La), bourg de l'arr. et à 48 kil. N. des Sables-d'Olonne (Vendée). Commerce de bestiaux et chevaux. Ancienne baronnie; 3,155 hab., dont 432 seulement agglomérés.

Garneray (Jean-François), peintre, né Paris, 1755-1837, élève de David, a fait des portraits estimés, entre autres celui de Charlotte Corday, dont il dessina les traits au tribunal révolutionnaire. Ses tableaux d'histoire furent estimés aux expositions depuis 1800; le plus remarquable est *Louis XVI sur la terrasse de la tour du Temple*, 1814. Il a eu beaucoup d'élèves, et surtout ses fils : *Ambroise-Louis*, 1783-1857, célèbre par ses marines (il resta 9 ans prisonnier de guerre des Anglais), et *Auguste-Siméon*, 1785-1824, qui adopta le genre d'Isabey, a travaillé beaucoup pour Joséphine, Marie-Louise, et a été le professeur de dessin de la reine Hortense et de la duchesse de Berry.

Garnerin (Jean-Baptiste-Olivier), aéronaute, né à Paris, 1766-1849, suivit les cours du physicien Charles, déposa dans le procès de la reine contre Marie-Antoinette, fut commissaire de la Convention à l'armée de Rhin-et-Moselle, s'occupa d'aérostation avec son frère, perfectionna son parachute, et fournit à sa fille *Elisa*, née en 1791, les moyens de faire à Venise sa première descente en parachute, 1815.

Garnerin jeune (André-Jacques), son frère, né à Paris, 1769-1823, élève de Charles, fit dès 1790 des ascensions en montgolfière, et proposa en 1793 l'application des aérostats au service des armées. Prisonnier des Autrichiens et durement traité, il fut rendu à la liberté en 1795, et s'occupa dès lors de navigation aérienne; il exécuta la première descente en parachute au parc de Monceaux, le 22 octobre 1797. Il a publié le récit de sa captivité.

Garnet (Henri), jésuite anglais, né à Nottingham, 1555-1606, étudia et professa en Italie; puis, en 1586-88, il revint en Angleterre pour soutenir le catholicisme persécuté; il y fut provincial de son ordre, et son crédit fut très-grand parmi les nobles catholiques. Suivant les historiens protestants, il prit part à la fameuse *conspiration des poudres* et encouragea surtout Catesby. Arrêté sur quelques faibles témoignages, il fut accusé, en présence de toute la cour, par l'attorney général, Edouard Coke; il se défendit avec une fermeté habile, soutint qu'il avait cherché à détourner Catesby de tout complot et qu'il n'avait connu la conspiration que par la confession. Il fut condamné et mourut avec constance. Cydonius, dès 1610, et plus tard les historiens catholiques, comme Lingard, ont soutenu l'innocence de Garnet par des raisons très-fortes. Les jésuites le mirent au nombre des martyrs.

Garnier (Robert), poëte français, né à la Ferté-Bernard, 1534-1590, étudiant en droit à Toulouse remporta l'églantine d'or aux Jeux Floraux. Il fut avocat au parlement de Paris, puis lieutenant criminel au Mans. On connait fort peu sa vie; mais il fut célèbre par ses œuvres. Il publia en 1565 : *Plaintes amoureuses, contenant élégies, sonnets, épîtres, chansons*, in-4°, Toulouse; et *Hymne à la monarchie*, Paris, 1567. En 1568, sa tragédie de *Porcie* révéla son talent; il avait imité Sénèque avec une certaine énergie, et, bien supérieur à ses contemporains, il peut être considéré comme l'un des précurseurs de Corneille. Ses tragédies, *Hippolyte*, *Cornélie*, *Marc-Antoine*, la *Troade*, *Antigone*, *Sédécie* ou les *Juives*, *Bradamante*, ont été souvent imprimées. On lui doit encore quelques pièces de vers.

Garnier (Sébastien), poëte, né à Blois, mort en 1607, procureur général au bailliage de Blois, a composé quelques ouvrages médiocres, qui le firent bien venir de Henri IV et de la reine Marguerite : *La Loyssée, contenant le voyage de saint Loys... en Egypte*, 1593; et surtout les *huit derniers livres de la Henriade*, etc., Blois, 1593, in-4°, qu'on eut l'idée de réimprimer en 1770, après la *Henriade* de Voltaire.

Garnier (Jean), théologien français, né à Paris, 1612-1681, de l'ordre des jésuites, se distingua par son enseignement et par ses nombreux ouvrages. On cite une édition de *Marius Mercator*, 1673, in-fol.; le *Liber diurnus Romanorum pontificum*, 1680, in-4°; le tome V des *Œuvres de Théodoret, évêque de Cyre*, continuation du P. Sirmond, etc.

Garnier (dom Julien), savant bénédictin français, 1670-1725, a publié une édition et une traduction des œuvres de saint Basile, 3 vol., 1721-1730.

Garnier (Jean-Jacques), érudit et historien français, né près de Mayenne, 1729-1805, accueilli comme sous-maître au collége d'Harcourt, reçut les ordres mineurs et se consacra tout entier à l'étude. Protégé par le comte de Saint-Florentin, il fut nommé professeur-adjoint de langue hébraïque au Collége royal, 1760. Couronné par l'Académie des Inscriptions, en 1761, il devint en 1768, inspecteur du Collége royal, et parvint, même en luttant contre l'Université, à relever les chaires délaissées de ce célèbre établissement. En 1781, il fut membre de l'Académie des Inscriptions. En 1790, il refusa de prêter serment à la nouvelle constitution, vécut dix ans de privations dans le collége des Cholets, fut alors recueilli par M. de Mesmes, reçut une pension du gouvernement consulaire et fut nommé membre de l'Institut en 1803. Parmi ses nombreux ouvrages, on peut citer : *L'Homme de lettres*, 1764; *De l'Education civile; Traité de l'origine du gouvernement français; Hist. de France* de Velly et Villaret, continuée depuis Louis XI jusqu'à Charles IX, 1765-1785, etc. Ses *Mémoires* dans le recueil de l'Académie sont de véritables ouvrages sur des sujets très-variés d'histoire et de littérature ancienne.

Garnier (le comte Germain), économiste, né à Auxerre, 1754-1821, procureur au Châtelet, secrétaire de Mme Adélaïde, fut député suppléant de Paris aux Etats-généraux, membre du directoire de la Seine, et refusa en 1792 le ministère de la justice. Il se retira en Suisse jusqu'en 1795, se rallia au gouvernement consulaire, fut préfet de Seine-et-Oise, sénateur en 1804, comte, pair de France en 1814, ministre d'Etat et membre du conseil privé en 1815. — Comme économiste, il a traduit l'ouvrage d'Adam Smith, 1805, 5 vol. in-8°; il a publié : *De la propriété considérée dans ses rapports avec le droit politique; Abrégé des principes de l'économie politique; Histoire des banques d'escompte*; *Mémoires sur la valeur des monnaies de compte chez les peuples de l'antiquité; Histoire de la monnaie depuis les temps de la plus haute antiquité jusqu'au règne de Charlemagne*, 1819, 2 vol. in-8°; *Description géographique, physique et politique de Seine-et-Oise*, etc.

Garnier (Jean), dit de Saintes, homme politique, né à Saintes, 1754-1820, avocat à l'époque de la révolution, fut nommé procureur général de son département, puis député à la Convention. Il fut l'un des plus violents Montagnards, et se montra implacable à l'égard de Louis XVI, des Girondins, des royalistes, des Dantonistes, etc. Il essaya même de soustraire Carrier à l'échafaud. Dès lors il se montra beaucoup plus modéré, quoique toujours attaché à la révolution. Il fut membre des Cinq-Cents. Napoléon le nomma président du tribunal criminel de Saintes. Il fut membre de la chambre pendant les Cent Jours. En 1815, il fut exilé; retiré en Belgique, il fut chassé par le gouvernement des Pays-Bas. Il se noya avec son fils en naviguant sur l'Ohio. On a de lui : *Le Retour de la vérité en France*, 1815; *Dette d'un exilé*, 1816, etc.

Garnier, dit de l'*Aube*, homme politique, 1759-1812, fut député à la Convention, vota la mort de Louis XVI, fut chargé de plusieurs missions dans l'Est, et défendit Danton jusqu'au dernier jour. Il contribua à la chute de Robespierre, au 9 thermidor.

Garnier (Etienne-Barthélemy), peintre, né à Paris, 1759-1849, élève de Vien, eut le grand prix de Rome en 1788. Il composa dans cette ville plusieurs tableaux remarquables, *L'Empereur Maurice détrôné par l'usurpateur Phocas; Ajax bravant la tempête et les dieux; Hippolyte s'éloignant de Phèdre*, etc. De retour en France, il obtint des éloges mérités pour son tableau d'*Ulysse et Nausicaa*, et surtout pour la *Désolation de la famille de Priam*, 1800. Depuis lors, il a composé beaucoup d'œuvres qui se distinguent par la pureté du dessin et la beauté du coloris. Il fut membre de l'Académie des beaux-arts en 1816.

Garnier (Hippolyte-Louis), graveur et lithographe français, 1803-1855, s'est distingué par des gravures *à la manière noire*. Son œuvre est très-considérable.

Garnier (Adolphe), philosophe, né à Paris, 1801-1865, fut professeur à Versailles, à Paris, à l'Ecole normale, suppléant de Jouffroy, son maître, puis professeur de philosophie dogmatique à la Sorbonne. Il s'est distingué par la finesse de ses analyses, par la netteté de l'exposition et la clarté du style. Il a publié les *Œuvres philosophiques de Descartes*, 4 vol. in-8°; un *Précis de psychologie*; la *Comparaison de la psychologie et de la phrénologie*, 1839; un *Traité de morale sociale*; un *Traité des facultés de l'âme*, 1852, 3 vol. in-8°. Il a écrit dans un assez grand nombre de recueils ou revues.

Garnier-Pagès (Etienne-Joseph-Louis), homme politique, né à Marseille, 1801-1841, s'éleva par son travail et par son mérite de la plus humble position jusqu'à un rang distingué dans la société. Soutenu par le dévouement de son frère puîné, qui travaillait pour la famille, il devint avocat, prit part à la révolution de 1830 et fut nommé député de l'Isère en 1831. Républicain sincère et avoué, ennemi politique du gouvernement, il se distingua par la logique de ses paroles et par une habile et ferme modération, quoiqu'il fût l'un des chefs du parti radical. Il s'occupa surtout des questions d'affaires, et fut l'un des premiers à prendre part au mouvement réformiste. Ses ennemis politiques rendirent hommage à son talent, à sa sincérité, à la bienveillance de son caractère, quand il fut enlevé par une mort prématurée.

Garocèles, anc. peuple gaulois, dans les Alpes Pennines, entre les Centrons et les Caturiges; v. pr. *Ocelum*. Auj. partie de la Savoie et de l'arrond. de Suze.

Garofalo (Il). V. Tisi.

Garonne, *Garumna*, fl. de France, prend sa source dans les Pyrénées centrales, au fond du val d'Aran, coule pendant 48 kil. en Espagne, en passant par Viella, entre en France au Pont du Roi, se dirige vers le N. O. puis vers le N. E. jusqu'à Toulouse, pour reprendre son cours vers le N. O. jusqu'à son embouchure. Elle arrose: dans la Haute-Garonne, Saint-Béat, Saint-Bertrand, Saint-Gaudens, Cazères, Muret, Toulouse, Grenade; passe près de Castel-Sarrazin dans le Tarn-et-Garonne; à Agen, Aiguillon, Tonneins, Marmande, dans le Lot-et-Garonne; à La Réole, Langon, Bordeaux, dans la Gironde; et, au Bourg du Bec-d'Ambez, à 20 kil. au-dessous de Bordeaux, elle se réunit à la Dordogne pour former la Gironde (V. ce nom). Son cours est d'environ 500 kil.; elle est flottable depuis le Pont du Roi, navigable depuis Cazères; la marée remonte jusqu'à Mondiet et même jusqu'à Castets. De grands travaux ont été entrepris depuis 20 ans pour améliorer la navigation, au-dessus et au-dessous de Toulouse. Les principaux affl. sont : à gauche, la Pique, la Neste, la Touque, la Save, la Gimone, le Gers, la Baïse et le Ciron; à droite, le Salat, l'Ariz, l'Ariége, le Lers, le Tarn, le Lot, la Dordogne. Elle communique à la Méditerranée par le canal du Midi. — *Le canal latéral à la Garonne* se raccorde à Toulouse avec le canal du Midi, longe la rive droite du fl. jusqu'à Agen, passe sur la rive gauche et finit à Castets; sa longueur est de 200 kil. On l'a commencé en 1838.

Garonne (Haute-), départ. de France, a pour bornes: au N. le départ. de Tarn-et-Garonne, à l'O. ceux du Gers et des Hautes-Pyrénées, au S. l'Espagne et le départ. de l'Ariége, à l'E. ceux de l'Aude et du Tarn. La superficie est de 6,289 kil. carrés; la population de 477,730 hab. Très-montueux au sud, il n'a que des collines et de belles plaines dans le nord; il est arrosé par la Garonne, la Save, le Gers, le Salat, l'Arize, l'Ariége, le Lers, le Tarn, la Neste, etc. Il y a des forêts (87,000 hectares), beaucoup de mines qui ne sont pas exploitées, des eaux minérales à Bagnères-de-Luchon, etc. Il est riche en céréales et en vins; l'élève du bétail, de la volaille, des mulets est importante. L'industrie produit des aciers, de la taillanderie, des cuirs, des maroquins, de la porcelaine, des papiers peints. Le commerce est assez considérable, même avec l'Espagne. Le ch.-l. est *Toulouse;* il y a 4 arrondissements: Toulouse, Villefranche, Muret et Saint-Gaudens. Il forme le diocèse de l'archevêché de Toulouse et Narbonne, est du ressort de la Cour d'appel et de l'Académie de Toulouse, fait partie de la 17e région militaire (Toulouse). Il a été formé d'une partie du Haut-Languedoc (Toulousan, Lauraguais), d'une partie de la Gascogne (Comminges, Nébouzan, Quatre-Vallées, Conserans, Lomagne).

Garran de Coulon (Jean-Philippe), homme politique, né à Saint-Maixent, 1748-1816, était avocat en 1789. Il prit une part active aux événements de Paris, comme membre de l'assemblée des électeurs, fut nommé juge au tribunal de cassation, et devint membre de l'Assemblée législative en 1791. Il se montra partisan de la révolution, fut nommé député du Loiret à la Convention, passa au conseil des Cinq-Cents et fit partie du Sénat, dès sa formation. Il fut membre de l'Institut. Il a écrit un grand nombre de rapports et de notices.

Garrick (David), comédien et auteur dramatique anglais, né à Hereford, 1716-1779, petit-fils d'un gentilhomme protestant de Normandie, *La Garrigue*, forcé de quitter la France, après la révocation de l'édit de Nantes. Il reçut les leçons du docteur Samuel Johnson, abandonna le commerce, puis l'étude du droit, et débuta comme acteur, en 1741, sous le nom de *Lyddal*, dans une troupe ambulante. Il eut bientôt une immense réputation. Propriétaire du théâtre de Drury-Lane, il y attira la foule de 1747 à 1776, année de sa retraite. Il était surtout admirable dans les rôles de Shakspeare; mais il réussit aussi dans la comédie. Il rendait une espèce de culte au grand poëte, mais ne craignit pas d'introduire plusieurs changements heureux dans ses tragédies. Il composa beaucoup de comédies ingénieuses, gaies, spirituelles, et plus de 80 prologues ou épilogues, suivant l'usage anglais. Il fut enterré à Westminster au milieu d'une pompe toute royale.— Ses *Œuvres poétiques* ont été publiées à Londres, 1785, 2 vol. in-8°. et ses *Œuvres dramatiques*, 1798, 3 vol. in-12. Plusieurs de ses pièces ont été traduites en français par la baronne de Vasse, 1784, 2 vol. in-8°.

Garrigues (Monts), partie de la chaîne des Cévennes méridionales des sources de l'Orb au mont Laigonal ou Aigoual, sur une longueur de 50 kil. Le massif est tout granitique. Les plus hauts sommets sont: l'Aigoual (1568 m.), l'Esperou (1420 m.), le Suquet (1233 m.). Ils sont traversés par la route de Nîmes à Millau.

Garrovillas, v. de la prov. et à 40 kil. N. de Cacérès (Espagne), sur le Tage; 6,000 hab.

Garsaura (auj. *Ak-Séraï*), anc. ville de la Cappadoce (Asie Mineure), sur l'Halys.

Garstang, bourg du comté et à 20 kil. S. de Lancastre (Angleterre), près de la Wye. Chapeaux, tissus de coton; 8,000 hab.

Gartempe, affl. de gauche de la Creuse; passe à Montmorillon, Bellac (Creuse); son cours est de 200 kil.

Garth (Samuel), né dans le Yorkshire (Angleterre), 1671-1719, fut médecin de George Ier, et a écrit un poëme satirique et burlesque contre les médecins et les apothicaires, *The Dispensary*. Il a aussi célébré en vers la résidence de *Claremont*.

Garumna, nom latin de la Garonne. *Garumni*, peuple gaulois de l'Aquitaine, sur la rive gauche de la Garonne.

Garzi (Louis), peintre de l'école romaine, né à Pistoja, 1638-1721, fut le condisciple de Carlo Maratta dans l'atelier d'Andrea Sacchi à Rome. Ils furent si bien unis par l'amitié et le talent qu'il est souvent difficile de ne pas confondre leurs œuvres. Garzi, moins célèbre, eut cependant beaucoup d'invention, un dessin pur, un coloris gracieux, la science de la perspective; il excellait à peindre les madones et les groupes d'enfants. Ses fresques de Rome, à San-Carlo al Corso, à Santa-Maria dell'Orto, sont surtout estimées. Il y a de lui un charmant tableau à Munich, *La Vierge allaitant l'enfant Jésus sous un cerisier, dont saint Joseph cueille les fruits.*

Garzia Hidalgo (Joseph), peintre espagnol, né à Murviédro, 1656-1712, étudia à Rome. Il a fait 24 tableaux historiques de la *Vie de saint Augustin* pour le couvent de Saint-Philippe à Madrid.

Garzia de Miranda (Jean), peintre espagnol, né à Madrid, 1677-1749, fut estimé à la cour et s'entendait surtout à restaurer les anciennes peintures. On l'a surnommé le *manchot*, parce qu'il n'avait que la main gauche.

Gascogne, *Vasconia*, pays de l'ancienne France, s'appuyant sur les Pyrénées, qui la séparaient de l'Espagne au S., depuis le mont Crabère, extrémité occid. du comté de Foix jusqu'au pic du midi de Pau, extrémité orientale du Béarn, s'étendant jusqu'au golfe de Gascogne à l'O., jusqu'à la partie moyenne du cours de la Garonne à l'E., séparé par des limites de convention de la Guyenne au N. O., du Languedoc au N. E. Sa longueur était de 180 kil. du N au S., et sa largeur de 220, de l'E. à l'O. Elle comprenait plusieurs pays: le Comminges, le Nébouzan, le Conserans, le Bigorre, l'Armagnac, la Lomagne, le Condomois, la Chalosse, le Marsan, le Gabardan, les Landes, le Tursan, la Soule et le Labourd. Les Pyrénées offrent dans la Gascogne leurs sommets les plus élevés, comme la Vignemale, leurs glaciers les plus nombreux, leurs gouffres, leurs cascades les plus pittoresques, leurs passages les plus ardus. Les vallées qui en descendent, avec leurs torrents rapides, sont de l'E. à l'O., celles d'Arran, de Luchon, de Barousse, de Lauron et d'Aure (bassin de la Garonne); de Campan, de Baréges, avec les vallées secondaires de Luz, de Gavarnie et d'Ossone; de Cauterets et d'Azun (bassin de l'Adour). Les monts de Baréges et de Bigorre se détachent des Pyrénées vers les pics de Troumouse et

de Marboré; au pic d'Arbizon, se détache vers le N. O. la chaîne épaisse entre le Gave de Pau et l'Adour; au-delà, les monts de Bigorre décroissent et viennent se perdre dans le plateau de Lannemezan, puis, sous le nom de collines d'Armagnac, ils se prolongent entre l'Adour et la Garonne vers le N. O. Les principaux cours d'eau de la Gascogne sont : la Garonne et ses affl. de gauche, de la Pique à la Baïse ; l'Adour et ses affl., l'Anos, la Midouze, le Gave de Pau. La Gascogne peut se diviser en trois parties: la région montagneuse, la région des collines et plateaux sillonnée de vallées plus ouvertes, riches en vignobles, en vergers, en céréales; enfin la région de l'O. et du N. O., celle des plaines et des landes. — Ce pays paraît avoir été peuplé primitivement par les Ibères; les Phéniciens vinrent de bonne heure s'établir à Bayonne et sur les côtes, puis les Phocéens pénétrèrent par la Garonne et civilisèrent la contrée. Les Romains y trouvèrent les tribus belliqueuses des Aquitains; Crassus, lieutenant de César, les soumit, et la prov. prit le nom de Novempopulanie. A l'époque de l'invasion des Barbares, elle appartint un siècle aux Wisigoths, puis tomba au pouvoir de Clovis, après la bataille de Vouillé, 507. Les Vascons ou Gascons, peuple ibérien, qui habitait les deux revers des Pyrénées, s'associèrent à la résistance des Aquitains à la fin du VIe s. et fondèrent le duché de Vasconie, entre la Garonne, la mer et les montagnes. La Vasconie fut ravagée par les Arabes au VIIIe siècle, puis lutta contre les Francs de Charles Martel et de Pepin le Bref. Charlemagne, après Roncevaux, fit mettre à mort Lupus, le dernier duc indépendant; la Gascogne eut néanmoins ses ducs, qui devinrent héréditaires de 872 à 1036. Le dernier duc, Bérenger, transmit alors son fief à Guillaume, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine ; il suivit dorénavant les destinées de la Guyenne, fut réuni momentanément aux domaines du roi Louis VII par son mariage avec Eléonore, 1137, puis passa aux Plantagenets, 1152. Les Gascons, hostiles à la France, au XIIe siècle et pendant la guerre des Albigeois, se déclarèrent plus tard contre la domination anglaise, et la famille des comtes d'Armagnac joua le premier rôle dans les luttes du XVe siècle. Charles VII reprit la Guyenne et la Gascogne, qui,après la ruine de la maison d'Armagnac, perdit tout à fait son indépendance sous Louis XI. Les Gascons gardèrent cependant leurs mœurs, leur langue, leur physionomie particulière, et, au XVIe siècle, montrèrent encore leur esprit d'opposition à la France du nord, pendant les guerres de religion. La Gascogne faisait partie du gouvernement général de Guyenne et de Gascogne, formait la généralité d'Auch et Pau ; les deux tiers de son territoire ressortissaient au parlement de Toulouse, le reste à celui de Bordeaux. Elle comprend aujourd'hui les départements des Hautes-Pyrénées, du Gers et des Landes, avec une partie de la Haute-Garonne, de Lot-et-Garonne et des Basses-Pyrénées.

Gascogne (Golfe de), *Aquitanicus sinus*, golfe formé par l'océan Atlantique, à l'O. de la France, et au N. de l'Espagne, où on le nomme *golfe de Biscaye*.

Gascoigne (Sir William), jurisconsulte anglais, 1350-1413, se distingua, comme *chief-justice* du Banc du roi, au commencement du règne de Henri IV, par sa sévérité ferme et impartiale.

Gascoigne (George) a été l'un des poëtes anglais de la cour d'Elisabeth. Il avait eu une vie assez aventureuse et mourut en 1577. Il a écrit des satires, des divertissements, etc.

Gaspar (Détroit de), entre les îles Banca et Billiton (Malaisie).

Gasparin (Thomas-Auguste de), homme politique, né à Orange, 1750-1793, appartenait à une branche de la noble maison des Gaspari de Corse, et était capitaine en 1789. Il contribua beaucoup à la réunion du comtat Venaissin à la France, 1791, fut député à l'Assemblée législative, et y rendit de grands services comme membre du comité militaire. A la Convention, il siégea parmi les Montagnards, vota la mort du roi, attaqua les Girondins, fut membre du Comité de salut public, puis chargé de missions en Vendée, à l'armée des Alpes, à Toulon. C'est là qu'il fit triompher le plan d'attaque de Bonaparte; il mourut des suites de ses fatigues avant la prise de la ville.

Gaspe, district du Bas-Canada, à droite de l'embouchure du Saint-Laurent, pays bien boisé, mais couvert de brumes, ancienne patrie d'une tribu indienne, qui adorait le soleil et vénérait la croix. Ce serait peut-être le Vinland des Islandais. Il y a la baie et le cap de *Gaspe;* la ville de *Gaspe* a un bon port à l'extrémité de la presqu'île formée par le golfe Saint-Laurent et la baie des Chaleurs.

Gasse, l'une des petites îles Moluques au S. E de Gilolo ; elle est couverte d'une riche végétation.

Gassendi (Pierre), philosophe et astronome, né à Champtercier, près de Digne, 1592-1655, fils de modestes cultivateurs, eut une intelligence très-précoce, disent ses biographes, enseigna la rhétorique à Digne, dès l'âge de seize ans, étudia à Aix, à Avignon, et entra dans les ordres en 1617. Il fut sept ans professeur de philosophie à Aix, puis, en 1624, rompit avec l'esprit de routine, en attaquant l'autorité d'Aristote dans un livre qui fit beaucoup de bruit, *Exercitationes paradoxicæ adversus Aristotelæos*, etc., Grenoble, in-8°. Quoiqu'il eût pris toutes ses précautions et protesté de sa foi absolue à l'Eglise, le déchaînement de l'opinion fut tel qu'il ne continua pas cette œuvre, comme il l'avait annoncé. Après un voyage à Paris, où il se lia avec beaucoup d'hommes instruits, il revint en Provence, partageant son temps entre ses devoirs de chanoine et ses études philosophiques et astronomiques. Il était déjà en correspondance avec Galilée et avec le P. Mersenne. Ce dernier l'engagea dans sa querelle avec Robert Fludd, espèce d'illuminé mystique et panthéiste, qu'il combattit vigoureusement dans un curieux ouvrage, 1629. Il fit un voyage en Hollande, séjourna, à son retour, à Paris, puis revint en Provence, toujours occupé de philosophie, de mathématiques, d'astronomie, correspondant avec les hommes les plus savants de l'époque, soutenant les opinions de Copernic et de Galilée, observant, le 7 nov. 1631, le passage de Mercure sur le Soleil, d'après les calculs de son ami Kepler, etc. Il revint à Paris en 1641, et bientôt il entra en lutte avec Descartes, dont il attaqua la méthode et les raisonnements; il soutenait que nous n'avons aucune idée des choses purement intelligibles. Cette querelle du spiritualisme et du sensualisme, des *Cartésiens* et des *Gassendistes*, occupa tout le monde des intelligences, et plus d'une fois Gassendi, par la subtilité de ses objections, embarrassa ses adversaires. En 1645, il fut nommé professeur de mathématiques au Collége de France; en 1647, il publia son apologie d'Epicure, à laquelle il travaillait depuis longues années. Ennemi de la scolastique, adversaire d'Aristote, il avait puisé à l'école de Montaigne et de Charron un demi-scepticisme empreint d'ironie, qui ne s'arrêtait que devant l'autorité de l'Eglise; il s'était proposé *d'ajuster le système d'Epicure au niveau du christianisme aussi bien que de la raison.* Cette doctrine du sensualisme le menait au scepticisme; mais Gassendi était chrétien, et modérait par là ses hardiesses, reculant devant les conséquences de ses prémisses. Il croyait pouvoir régénérer la doctrine épicurienne, en la purifiant de ses taches. Il admettait le vide, la création des atomes, soutenait que les phénomènes célestes s'accomplissent en vertu de lois purement mécaniques, croyait que l'âme est une *matière spiritualisée*, mais proclamait un Dieu qui a créé les atomes, qui gouverne le monde et prend soin de l'humanité. Comme astronome, il mérite d'être loué pour ses observations habiles et consciencieuses. Il a été l'adversaire de la circulation du sang et des découvertes de Pecquet. Comme bienveillant, modéré, d'un esprit fin et ironique, il a été aimé de ceux qui le connaissaient. Sa philosophie a pu avoir de funestes conséquences au XVIIe siècle; il a été l'un des précurseurs de Locke et de Condillac, et cependant sa mémoire est restée digne de respect. On lui a élevé récemment une statue à Digne. — Ses ouvrages mathématiques et philosophiques sont trop nombreux pour être cités ici; rappelons seulement ses livres sur Epicure : *De Vita, moribus et placitis Epicuri*, lib. VII; *Syntagma philosophiæ Epicuri; Syntagma philosophicum* ; ses livres contre Descartes: *Disquisitio metaphysica adversus Cartesium; Dubitationes et instantiæ adversus Cartesii metaphysicam*, etc.; et les *Vies* de Peiresc, de Tycho-Brahé, de Copernic. Ses *Œuvres* complètes ont paru à Lyon, 1658, 6 vol. in-fol., et à Florence, 1728, 6 vol. in-fol. Son ami Bernier a composé un bon *Abrégé de sa Philosophie*, 1674, 7 vol. in-12. — Rappelons que Bernier, Molière, Bachaumont, etc., furent au nombre de ses disciples.

Gassendi (Jean Jacques-Basilien, comte de), général, né à Digne, 1748-1828, de la famille du précédent, entra dans l'artillerie en 1767, était chef de bataillon en 1793, fut général de brigade en 1800 et général de division en 1805. Sénateur en 1813, membre de la chambre des Pairs en 1814, il n'y rentra qu'en 1819. Il a

écrit: *Aide-mémoire à l'usage des officiers d'artillerie*, 1789, etc.

Gassicourt. V. Cadet.

Gassies (Jean-Baptiste), peintre, né à Bordeaux, 1786-1852, passa plusieurs années sur les pontons anglais et a réussi comme peintre de marine et d'intérieur.

Gassion (Jean, comte de), maréchal de France, né à Pau, 1609-1647, était protestant. Il se distingua par son courage dès l'âge de 16 ans, alla servir sous Gustave-Adolphe, et mérita son estime par ses grandes qualités militaires; il était à Leipzig, au passage du Lech, à Nuremberg, à Lutzen. En France, il fut nommé maréchal de camp en 1638, contribua beaucoup à la victoire de Rocroy, devint maréchal de France en 1643, mais se brouilla avec le maréchal de la Meilleraye, avec le duc d'Enghien, avec Rantzau. Il fut blessé mortellement au siége de Lens. C'était un des meilleurs capitaines de l'époque.

Gastein, bourg de l'Autriche au-dessous de l'Enns (emp. d'Autriche). Eaux thermales renommées; célèbre convention de 1865 entre l'Autriche et la Prusse, pour régler les affaires du Slesvig-Holstein.

Gaston Centule, nom de trois vicomtes de Béarn, morts en 984, 1004 et 1058.

Gaston, nom de sept vicomtes de Béarn, le premier est le même que Gaston Centule Ier; parmi les six autres, on remarque: Gaston IV, mort en 1130, qui se distingua à la première croisade et surtout au siége de Jérusalem; c'est lui qui construisit les machines de l'armée chrétienne. De retour en France, il alla souvent combattre les musulmans en Espagne et mourut dans l'un de ces combats. — Gaston VI, né en 1171, mort en 1215, fut l'un des braves défenseurs de Raymond VI, comte de Toulouse, contre Simon de Montfort. Mais après la bataille de Muret, il fut forcé de se soumettre, 1213.

Gaston de Foix. V. Foix.

Gaston d'Orléans. V. Orléans.

Gastouni, v. de l'Elide (Grèce), près du *Gastouni*, à peu de distance de la mer Ionienne, près des ruines d'Elis. Commerce assez considérable de produits du sol; 3,500 hab.

Gata (Sierra de), partie de la chaîne entre le Tage et le Douro, au N. de l'Estrémadure espagnole; elle unit la sierra de Francia à la sierra d'Estrella. Carrières d'*agates*, d'où le nom.

Gata, *Charidemum promontorium*, cap d'Espagne, sur la Méditerranée, dans la prov. de Grenade, à l'E. d'Almeria, par 36° 43′30″ lat. N. et 4°28′3″ long. O.

Gata, v. de la prov. de Cacérès (Espagne), au sud de la sierra de Gata, sur un ruisseau du même nom; 2,500 hab.

Gatchina, v. du gouv. et à 44 kil. S. O. de Saint-Pétersbourg (Russie). L'église, dite de *Malte*, possède des reliques apportées par le dernier grand-maître de l'ordre, 1798; château impérial; 7,000 hab.

Gates (Horatio), général américain, né en Angleterre, 1728-1806, servit en Allemagne sous Ferdinand de Brunswick, en Amérique, sous Braddock, puis s'établit en Virginie. Il se déclara pour la cause des colonies insurgées, se distingua surtout comme chef de l'armée du Nord et força l'anglais Burgoyne à capituler à Saratoga (oct. 1777). Sa modération et son humanité égalaient son courage. Cependant, battu près de Cambden par Cornwallis, il fut accusé de trahison, mais acquitté en 1782. La fin de sa vie fut honorable.

Gateshead, v. du comté et à 20 kil. N. de Durham (Angleterre), sur la Tyne, est un véritable faubourg de Newcastle. Industrie considérable de fer forgé et coulé, produits chimiques, verreries, construction de navires; 49,000 hab.

Gatien (Saint), né à Rome, fut, dit-on, envoyé en Gaule par le pape Fabien, vers 250; fut le premier évêque de Tours et mourut en 301. On l'honore le 18 décembre.

Gâtinais, anc. pays de France, était divisé en *Gâtinais français*, ch.-l. Nemours, v. principales: Moret, Courtenay, Dourdan, Montlhéry (auj. partie S. O. de Seine-et-Marne, partie du Loiret et de Seine-et-Oise), et *Gâtinais-Orléanais*, ch.-l. Montargis, v. principales: Gien, Briare, Châtillon-sur-Loing (auj. partie du Loiret, de la Nièvre et de l'Yonne). C'est un pays de plaines fertiles et bien cultivées, avec de belles forêts et de magnifiques prairies. Habité par les Sénonais, il forma un comté au IXe s. et fut réuni au domaine royal sous Philippe Ier; il appartenait alors à Foulques d'Anjou.

Gâtine (Plateau de); c'est la continuation des collines du Poitou, depuis la gorge profonde qu'on appelle Puits-d'Enfer, entre les sources de la Vonne et du Petit-Lay; il s'étend vers le N. O. jusqu'à Pouzauges, où commencent les collines du Bocage. Généralement granitique et couvert de belles forêts, il présente quelques mamelons remarquables, la *montagne de Saint-Martin* (278 m.), les hauteurs de Montournois et de Pouzauges.

Gâtine, pays du Poitou (Deux-Sèvres), v. princip.: Parthenay. — Partie du pays Chartrain (Eure-et-Loir). — Pays de l'Orléanais (Loiret).

Gatta-Melata (Stefano-Giovanni), en français *chatte-emmiellée*, condottiere italien, né à Narni, combattit pour les papes, les Gonzague de Mantoue, et surtout pour Venise. Il mourut en 1443, et la république lui accorda l'honneur insigne d'une statue équestre, qui fut élevée à Padoue.

Gatteaux (Nicolas-Marie), graveur en médailles, né à Paris, 1751-1832, fils d'un serrurier, d'abord apprenti graveur en bijoux, montra de bonne heure un véritable talent, entra à la Monnaie et exécuta en 1773 le *portrait de Louis XV*, sa première médaille. Depuis lors, il a célébré un grand nombre d'événements historiques et représenté beaucoup d'hommes illustres; il a travaillé pour les gouvernements, les académies, les particuliers; il a produit près de 300 médailles.

Gattel (Claude-Marie), lexicographe français, né à Lyon, 1743-1812, professeur, puis proviseur du lycée de Grenoble, a publié plusieurs dictionnaires: *Espagnol-Français* et *Français-Espagnol; Dictionnaire de la langue française*, 2 vol. in-8°; *Grammaire italienne de Veneroni*, etc.

Gatterer (Jean-Christophe), historien allemand, né à Lichtenau, près de Nuremberg, 1727-1799, fut professeur distingué et s'occupa surtout de l'histoire ancienne. Il a publié un grand nombre d'*Hist. générales*, comme l'*Essai d'une histoire générale jusqu'à la découverte de l'Amérique*, et des *Manuels de Généalogie*, d'*Art héraldique*, de *Géographie*, etc.

Gatteville, promontoire de la côte N. E. du Cotentin (départ. de la Manche), à 26 kil. E. de Cherbourg; beau phare de 80 mètres.

Gatti (Bernardino), peintre de Crémone, né avant 1500, mort en 1575, surnommé *Sojaro*, à cause de son caractère *plaisant* ou de la profession de son père (ouvrier en soie), peut-être élève du Corrége, se rapprocha surtout du maître par la délicatesse, la grâce, le charme de ses figures. Il imita aussi le Pordenone, son ami. Les peintures de la grande coupole de la *Steccata* de Parme sont le chef-d'œuvre de cet artiste distingué.

Gattinara, bourg de la prov. et à 26 kil. N. O. de Novarre (Italie), sur la Sesia; 5,000 hab.

Gattinara (Mercurin Arborio de), jurisconsulte et homme d'Etat, né à Arborio, près de Verceil, 1465-1530, fut premier président du parlement de Bourgogne sous Maximilien, 1508, chef du conseil privé des Pays-Bas, puis chancelier de Charles-Quint. D'un esprit impétueux, mais bizarre, très-habile politique, il joua un grand rôle dans les négociations diplomatiques de cette époque jusqu'au traité de Bologne, qui fut son chef-d'œuvre. Clément VII le nomma cardinal cette année, 1529.

Gau, en allemand *canton*. Ce mot entre dans la composition de plusieurs noms, *Sundgau*, *Nordgau*, *Thurgovie*, *Argovie*, etc.

Gau (François-Chrétien), architecte, né à Cologne, 1790-1853, fut à Paris élève de l'Ecole des Beaux-arts, étudia en Italie, puis parcourut l'Egypte, au milieu des plus grandes difficultés qu'il surmonta à force de patience et de courage. Il publia, en 1823, les *Antiquités de la Nubie*, avec un texte de Niebuhr et de Letronne. Puis il visita la Syrie; mais ses dessins sont restés inédits. Il compléta le bel ouvrage de Mazois, les *Ruines de Pompéi*. A Paris, il fut chargé, comme architecte, de travaux importants, comme la prison de la Roquette. C'est lui qui est surtout connu par la construction de l'église gothique de Sainte-Clotilde; mais il fut forcé par la surdité d'abandonner la direction des travaux à M. Ballu.

Gaubil (Antoine), missionnaire jésuite, né à Gaillac, 1689-1759, fut attaché aux missions de la Chine, dès 1723, y apprit les différents dialectes des langues chinoise et mantchoue, se servit de ses connaissances variées pour la propagation de la foi et les progrès de la science, et fut admiré des docteurs chinois eux-mêmes. Il sut conserver une haute position à la cour, malgré les défiances des souverains et dirigea les colléges impériaux pour instruire les jeunes nobles. Il a traduit le *Chou-king*, le premier des livres sacrés; il a écrit l'*Histoire de Gentchiskan et de toute la dynastie des Mangoux*, 1739,

in-4°. On lui doit : *Traité de la chronologie chinoise; Traité historique et critique de l'astronomie chinoise; Histoire de la dynastie des Tang*, etc., et d'autres travaux estimés dans le recueil des *Mémoires concernant les Chinois*.

Gaucher de Châtillon. V. Chatillon.

Gaucher (Charles-Étienne), graveur, né à Paris, 1740-1804, élève de Bazan et de Lebas, a gravé beaucoup de vignettes-portraits, la collection des peintres flamands, etc. etc. Il a publié : *Iconologie ou Traité complet des allégories ou emblèmes*, 1796, 4 vol. in-8°, et beaucoup d'articles et de notices sur les arts et les artistes.

Gauchos, peuples de l'Amérique du Sud, disséminés dans les *pampas* ou plaines de la république de la Plata. C'est un mélange d'indigènes et d'Espagnols; ils élèvent de nombreux troupeaux de chevaux et de bœufs surtout; ils sont belliqueux et à demi-sauvages; ils ont joué un grand rôle dans les révolutions du pays.

Gaucourt, anc. famille française du Berry, qui fut célèbre surtout au xv° s.; — *Raoul* V fut l'un des meilleurs capitaines de Charles VII. Après s'être distingué à Nicopolis, à Hasbain, etc., il défendit vaillamment Harfleur contre les Anglais, en 1415. Il combattit à Patay, et, au sacre de Reims, représenta l'un des pairs absents. Il fut nommé gouverneur du Dauphiné, puis signala encore son courage aux siéges de Lagny et de Montereau. Gouverneur de Gisors, de Chinon, deux fois grand-maître de France, il resta jusqu'à son dernier jour l'un des plus illustres guerriers du royaume. — Son fils, *Charles*, chambellan de Charles VII et de Louis XI, servit fidèlement ces princes, fut maréchal de France et mourut en 1482.

Gauden (Jean), théologien et publiciste anglais, né à Mayfield (Essex), 1605-1662, chapelain du comte de Warwick, au commencement des guerres civiles, sembla d'abord favorable au Parlement, puis se déclara pour la cause de Charles I°r. C'est lui qui publia, en 1649, l'*Εἰκὼν βασιλική*, considéré d'abord comme l'œuvre du roi et qui eut de très-nombreuses éditions. A la Restauration, il fut nommé évêque d'Exeter, puis de Worcester.

Gaudens (Saint-), ch.-l. d'arrond. de la Haute-Garonne, par 43°6'29" lat. N. et 1°36'49" long. O., près de la rive gauche de la Garonne, à 90 kil. S. O. de Toulouse. On y remarque les débris de ses remparts, une église antique, une vieille halle, l'hôtel de ville. Fabrique de porcelaine et de faïence, filatures de laine, manufactures de draps communs, tanneries, etc.; commerce de grains assez actif. — Capit. du Nébouzan, elle tire son nom d'un jeune enfant martyrisé par les Arabes; prospère, grâce à ses franchises municipales, elle souffrit beaucoup des guerres du xvi° siècle; 5,955 hab.

Gaudentius, musicographe d'une époque incertaine, a écrit en grec un traité élémentaire de musique, inséré dans les *Antiquæ Musicæ Scriptores* de Meibomius.

Gaudentius, évêque de Brescia au commencement du v° s., ami de saint Ambroise, défenseur de saint Jean Chrysostome, a laissé 21 *Sermons*, d'un style simple, mais sans grâce, qui sont dans la *Bibliot. Patrum maxima*, Leyde, 1677, in-fol.

Gaudents (Les Chevaliers), ordre institué en 1204 par quelques nobles bolonais, pour protéger les veuves, les orphelins, les pauvres. Nobles, suivant la règle des dominicains, sans être astreints au célibat, ils portaient le manteau blanc et la croix rouge surmontée de deux étoiles.

Gaudichaud-Beaupré (Charles), botaniste, né à Angoulême, 1789-1854, fut d'abord pharmacien dans la marine militaire. En 1816, il accompagna Freycinet sur l'*Uranie*, dans son voyage scientifique, en qualité de pharmacien botaniste et recueillit un nombre considérable de plantes. De 1830 à 1833, il suivit Villeneuve-Bargemont sur l'*Herminie* et visita surtout l'Amérique du Sud, puis il fit partie du voyage de circumnavigation, exécuté par la *Bonite*. A son retour, il émit une théorie nouvelle sur le mode de formation et de développement des végétaux; il la soutint avec une ardeur passionnée contre plusieurs botanistes célèbres et surtout contre de Mirbel. Parmi ses nombreux travaux on remarque : *Flore des îles Malouines*, 1824; *Botanique du voyage de la Bonite*, 4 vol. in-fol. avec atlas; *Lettres sur l'organographie et la physiologie*, 1833; *Recherches générales sur l'organographie, la physiologie et l'organogénie des végétaux*, mémoire qui fut couronné en 1835; de nombreux Mémoires, des Réfutations, des Observations, au sujet de la théorie qu'il avait émise, etc.

Gaudin (Martin-Michel-Charles) duc de Gaëte, homme d'État, né à Saint-Denis (Seine), 1756-1841, entra dans les bureaux des contributions publiques, à l'âge de dix-sept ans, et de bonne heure fut à la tête de la direction générale. En 1791, il fut nommé l'un des six commissaires de la trésorerie nationale, offrit plusieurs fois sa démission après le 10 août 1792, en 1793, mais ne put se retirer qu'en 1794. Il refusa le ministère des finances, que lui offrit le Directoire, puis la place de commissaire de la trésorerie nationale, en 1797; mais il accepta celle de commissaire général des postes. Après le 18 brumaire, il fut nommé ministre des finances, garda cette haute position jusqu'en 1814 et la reprit pendant les Cent Jours. C'est à lui surtout qu'on doit l'organisation de l'administration financière sous Napoléon (cadastre général, receveurs-généraux, administration des contributions directes, des droits réunis, rétablissement du crédit, cour des comptes, etc.). Il se distingua par sa puissance de travail, son intégrité, sa rare modestie, sa fidélité à tenir ses engagements; il fut l'un des plus honorables représentants de l'école administrative de l'Empire. Nommé duc de Gaëte en 1809, fidèle à l'Empereur jusqu'à son dernier jour, il conserva l'estime de ses ennemis politiques, fut député de l'Aisne de 1815 à 1819, se fit remarquer par son expérience financière et par ses travaux dans les commissions, enfin mérita d'être nommé, en 1820, gouverneur de la Banque de France, poste qu'il garda jusqu'en 1834. Il n'avait pas voulu rentrer dans la chambre des Pairs, où il avait siégé en 1815. Il a publié de nombreux écrits sur beaucoup de matières de finances; une *Notice historique sur les Finances, de la France de* 1800 *à* 1814; des *Considérations sur la dette publique, l'emprunt et l'amortissement*, 1828. Il a réuni ses *Mémoires, opinions et écrits*, 3 vol. in-8°, 1826-1834.

Gaugamèle, grande plaine de l'Assyrie ancienne, près d'Arbelles, célèbre par la victoire d'Alexandre sur les Perses, 331 av. J. C.

Gaulanitide, l'une des prov. de la Pérée, dans l'ancienne Palestine, à l'E. du Jourdain et du lac de Tibériade. Ville principale Gamala. C'est auj. le *Djolân*.

Gaule Transalpine, c'est-à-dire au delà des Alpes par rapport à Rome. Elle avait pour bornes l'Océan à l'O., les Pyrénées et la Méditerranée au S., les Alpes et le Rhin à l'E. Elle comprenait la France actuelle, presque toute la Suisse, les prov. rhénanes (Prusse, Bavière), la Belgique et le midi des Pays-Bas. Elle avait la forme d'un pentagone irrégulier; le pays des Carnutes passait pour en être le centre. — César a écrit que la Gaule était divisée en trois grandes régions, distinctes par le langage, les mœurs et les institutions : au N., la *Belgique*, entre la Seine, la Marne et le Rhin; au centre, la *Celtique*, entre la Seine et la Garonne, de l'Océan jusqu'aux Alpes; au S., l'*Aquitaine*, entre la Garonne et les Pyrénées; une quatrième région formait la province romaine ou la *Narbonnaise*, de Genève jusqu'à Toulouse. — Avant l'arrivée des Romains, les populations de la Gaule appartenaient à la race *gauloise*, divisée en deux branches, *gallique* et *kymrique;* à la race *ibérienne*, divisée en *Aquitains* et *Ligures;* à la race *grecque*. 1° La Belgique était surtout peuplée de Kymris purs ou Belges, les plus belliqueux et les plus sauvages de la Gaule, fiers de leur parenté avec les Germains, qu'ils combattaient sans cesse; les principaux peuples de la Belgique étaient : les *Aduatuques* (Namur), les *Ambiens* (Amiens), les *Ambivarites* (sur la rive gauche de la Meuse), les *Atrébates* (Artois), les *Bellovaques* (Beauvaisis), les *Calètes* (pays de Caux), les *Leuques* (Meurthe et Vosges), les *Médiomatrices* (Moselle, Alsace), les *Ménapiens* (entre le Rhin et les bouches de l'Escaut), les *Morins* (Pas-de-Calais, Flandre), les *Éburons*, les *Nerviens* (Hainaut, Brabant, Anvers), les *Rèmes* (Reims), les *Suessions* (Soissons), les *Trévires* (de la Moselle au Rhin), les *Triboques* (au N. du Bas-Rhin), les *Véliocasses* (Vexin), les *Veromanduens* (Vermandois). 2° La Celtique comprenait des peuples galliques à l'E. et au centre; des Gallo-Kymris à l'O.; parmi les premiers il y avait : la confédération des *Arvernes* (Auvergne), avec leurs clients, les *Cadurques* (Quercy), les *Gabales* (Gévaudan), les *Vellaves* (Velay); la confédération des *Éduens* (Saône-et-Loire, Nièvre, Côte-d'Or, Allier), avec leurs clients, les *Ambarres* (Ain), les *Ambluarètes* (Roanne), les *Aulerques-Brannovices* (entre la Saône et la Loire), les *Blannoviens*, les *Boïens* (entre la Loire et l'Allier), les *Ségusiaves* (Forez); la confédération des *Séquanes* (Franche-Comté); les autres peuples galliques étaient : les *Helvètes*, divisés en quatre tribus, du lac Léman au lac de Constance, les *Mandubiens* (Auxois, dans la Côte-d'Or), les *Bituriges* (Berry), les *Meldes*

(Seine-et-Marne), les *Nitiobriges* (Lot-et-Garonne), les *Parisiens* (Lutèce, Paris), les *Rutènes* (Rouergue), et, au N. de la Province romaine, les *Allobroges* (Dauphiné, Savoie); parmi les populations gallo-kymriques : les *Aulerques* (*Cénomans, Diablintes, Eburovices*) (de la Seine à la Mayenne), les *Carnutes* (Orléanais), les *Lémovices* (Limousin), les *Lingons* (Haute-Marne, Aube, Yonne), les *Pétrocoriens* (Périgord), les *Senonais* (Sens), les *Turones* (Tours); César appelle *Maritimes* ou *Armoricains* les peuples suivants à l'O. : les *Ambibariens* (Manche, Ille-et-Vilaine), les *Ambiliates* (Maine-et-Loire, au S. de la Loire), *Andes* ou *Andegaves* (Anjou), *Curiosolites* (Côtes-du-Nord), *Lémovices* (Loire-Inférieure, au S. de la Loire), *Lexoviens* (Calvados), *Namnètes* (Nantes), *Osismes* (Finistère), *Pictons* ou *Pictaves* (Poitou), *Redones* (Rennes), *Santones* (Saintonge), *Unelles* (Manche), *Vénètes* (Morbihan), etc. 3° L'*Aquitaine* renfermait : les *Ausques* (Auch), les *Bigerrions* (Bigorre), les *Cocosates* (Landes), les *Elusates* (Gers, Lot-et-Garonne), les *Garumnes* (Haute-Garonne), les *Ptianes* (Pau), les *Sibuzates* (Soule dans les Basses-Pyrénées), les *Sotiates* (Lot-et-Garonne et Landes), les *Tarbelles* (Basses-Pyrénées), les *Tarusates* (près de l'Adour), les *Vasates* ou *Vocates* (pays de Bazas), les *Bituriges-Vivisques* (Gironde), la confédération des *Convènes* (Hautes-Pyrénées). 4° Dans la *Province romaine* il y avait des *Ligures*, comme les *Albiques* (Basses-Alpes), les *Salluviens* (Bouches-du-Rhône), les *Voconces* (Drôme, Hautes-Alpes), les *Déciates* (Alpes-Maritimes), les *Oxybiens* (Var), les *Sordons* ou *Sardones* (Pyrénées-Orientales, Aude); il y avait aussi des peuples celtiques comme : les *Allobroges*, les *Helviens* (Ardèche), et deux peuplades kymriques, les *Volkes-Tectosages* et les *Volkes-Arécomiques*, tribus belges qui avaient soumis les peuples liguriens du Rhône au Tet. — Sur les côtes de la Méditerranée, *Marseille* (*Massilia*), fondée par les Grecs, avait établi des colonies et des comptoirs : *Portus Herculis Monæci* (Monaco), *Nicæa* (Nice), *Antipolis* (Antibes), *Olbia* (Eaube), *Rhodanomia*, à l'embouchure du Rhône, *Agatha* (Agde), etc.

La Gaule était divisée en beaucoup d'États ou peuplades (*civitates*); César en compte 27 dans la Belgique, 43 dans la Celtique, 12 dans l'Aquitaine: en tout, 82 dans la Gaule proprement dite, et 7 dans la Narbonnaise; d'autres écrivains portent ce chiffre de 300 à 400. Chaque État se subdivisait en *pagus* et en *vicus*. Il y avait des villes pour la plupart fortifiées (*oppida*); les Gaulois vivaient habituellement dans les bois, au bord de quelque rivière. — De haute stature, les yeux bleus, les cheveux blonds, ils laissaient croître leur barbe; les nobles seuls se rasaient, en conservant de longues moustaches. Une *braie* ou pantalon, et une chemise à manches (*sagum*) composaient leur habillement; des colliers, des boucles d'oreilles, des bracelets, des anneaux pour les bras, des bagues leur servaient d'ornements. Agriculteurs, ils avaient quelques industries, exploitaient les mines, travaillaient le fer et les métaux. Braves, mais d'un courage aventureux et bruyant, hospitaliers, curieux et grands parleurs, ils étaient très-superstitieux. Le peuple avait pour religion un polythéisme primitif; il adorait les forces de la nature, le feu, les vents, le tonnerre; la religion des druides, qui paraît due surtout aux Kymris, était plus élevée; Teutatès, Hésus et Taranis étaient leurs divinités principales; leurs sacrifices étaient souvent sanglants. Il n'y avait que deux classes d'hommes ayant la puissance, les druides et les nobles ou chevaliers (*equites*); tantôt les nobles formaient un sénat et nommaient un juge suprême, annuel, ou *vergobret;* tantôt le sénat était souverain; dans d'autres peuplades, la multitude choisissait le sénat ou des chefs, qui portaient le titre de rois. Plusieurs peuplades se réunissaient pour former une *confédération;* il y avait des peuples *sujets* et des peuples *clients*.

Histoire. — La Gaule paraît d'abord avoir été habitée par les *Ibères*, soit qu'ils aient formé l'avant-garde des grandes populations qui envahissaient l'Europe de l'est à l'ouest, soit qu'ils aient passé d'Espagne en Gaule; ils s'étendirent jusqu'à la Garonne et même jusqu'à la Loire. Des *Ligures*, également venus d'Espagne, s'établirent sur les bords de la Méditerranée jusqu'aux Apennins. Les *Galls* ou Celtes pénétrèrent en Gaule, en traversant le Rhin, et allèrent même jusqu'en Espagne (*Galleci, Celtici, Celtibériens*), jusqu'en Italie (*Ambra, Ombriens*), jusque dans les îles Britanniques (*Britones, Bretons*). Vers le VIIe s. av. J. C., les Kymris vinrent également de la Germanie; les uns, dans les îles Britanniques, refoulèrent les Galls vers l'ouest, en Irlande, en Écosse; les autres s'emparèrent d'une partie de la Gaule; les *Belges* ou *Volkes*, qui étaient de race kymrique, devaient, plus tard, s'établir dans tout le nord du pays. Ces perturbations dans l'intérieur de la Gaule amenèrent les deux grandes émigrations de Sigovèse dans la vallée du Danube, de Bellovèse en Italie. Les Phéniciens (*Nîmes, Alesia?*), les Rhodiens, les Grecs de Phocée (*Marseille*, etc.), avaient déjà fondé des établissements en Gaule; les Gaulois vendirent leurs services à tous ceux qui voulaient les payer, Carthaginois, Grecs de Sicile, rois d'Orient; tandis que de nouvelles bandes d'émigrés allaient combattre en Italie (invasion des *Sénones*), en Grèce, en Asie (les *Galates*). — Les Romains, après avoir vaincu et soumis les Gaulois d'Italie (*Cisalpine*), attaquèrent la vraie Gaule; Marseille, leur alliée, les appela contre les tribus liguriennes des Oxybiens et des Déciates. Vainqueurs, les Romains continuèrent la guerre pour eux-mêmes, battirent les Salluviens, les Voconces, les Allobroges, les Arvernes, et firent du pays, entre le Rhône et les Alpes, une province romaine, 121 av. J. C. Ils avaient établi une colonie à Aix (*Aquæ Sextiæ*), dès 123; la colonie de Narbonne (*Narbo Martius*) devint la capitale de la province, qui comprit bientôt, au delà du Rhône, les Helviens, les Volkes-Arécomiques et Tectosages, les Tolosates, les Sardones, 106 av. J. C. Cinquante ans plus tard, les divisions des peuples gaulois, les menaces du Suève Arioviste, qui commençait, avec ses bandes germaniques, l'invasion de la Gaule, fournirent à César l'occasion désirée d'intervenir dans les affaires de ce pays, et d'entreprendre la grande guerre qui soumit à Rome toute la Gaule, 58 à 50. — *La Gaule chevelue* (*Gallia comata*), ainsi nommée pour la distinguer de la *Gallia braccata* ou province romaine, conserva d'abord son organisation, mais s'habitua facilement à la domination des vainqueurs. Auguste divisa la Gaule en quatre provinces, 27 av. J. C. : la *Narbonnaise*, l'*Aquitaine* qui s'étendit jusqu'à la Loire; la *Celtique* ou *Lyonnaise* (de Lugdunum ou Lyon, sa nouvelle capitale), de la Loire à la Marne et à la Seine; la *Belgique*, qui embrassa tout le nord de la Gaule. A la fin de son règne, Auguste forma de nouvelles provinces; les pays à l'est de la Saône furent réunis à la Belgique, et, pour défendre la frontière du Rhin contre les Germains, on créa deux provinces militaires, la *Germanie supérieure* ou *première*, entre les Vosges et le fleuve, de Colmar à Mayence; la *Germanie inférieure* ou *seconde*, jusqu'à la mer et l'Escaut. Auguste établit encore une petite province, administrée par un de ses procurateurs, les *Alpes maritimes*. Partout des colonies, des villes municipales, portèrent les lois de Rome; les villes anciennes perdirent leurs noms pour devenir des villes d'Auguste, de César, etc.; la langue romaine introduisit partout la civilisation, les lettres, les arts, tandis que les édits des empereurs poursuivaient dans le druidisme les souvenirs de la vieille indépendance. Au Ier s. après J. C., la Gaule devient romaine, malgré la révolte de Florus et de Sacrovir contre Tibère, malgré la vaine tentative d'*empire gaulois* faite par Classicus, Tutor, Sabinus et le batave Civilis, au temps de la mort de Néron, 68-70. Au IIe s., sous les Antonins, la Gaule est florissante; au IIIe s., à l'époque de désorganisation qu'on nomme les *Trente tyrans*, la Gaule a ses chefs nationaux, Postumus, Victorinus et sa mère Victoria, l'armurier Marius, qui repoussent les Germains et semblent sur le point de rendre à la Gaule son indépendance. Mais, après la défaite de Tétricus par Aurélien, la Gaule est rattachée à l'Empire. Elle souffre, dès lors, des vices de l'administration romaine, de plus en plus oppressive, des révoltes des Bagaudes et des attaques continuelles des Germains jusqu'aux jours de l'invasion du Ve s. Les peuples barbares l'envahirent de différents côtés : les Wisigoths, venant d'Italie, sous Ataulf, puis sous Wallia, s'établirent vers 419, dans les deux Aquitaines et la Novempopulanie, de la Loire aux Pyrénées; les Burgondes, après avoir franchi le Rhin, fondèrent un royaume dans la vallée de la Saône et du Rhône, à l'E., vers 413; les Francs s'avancèrent du nord, par la Belgique; sous Clovis, ils deviendront maîtres de la plus grande partie de la Gaule. — Le nombre des provinces de la Gaule avait plusieurs fois varié sous les empereurs; il y en eut 17 sous Honorius; cette division, étant à la fois civile et religieuse, mérite d'être indiquée d'une manière plus complète: il y avait alors un évêque par cité, et l'on donnait le nom de métropolitain à l'évêque de la capitale de la province. La Gaule, depuis Constantin, formait l'un des trois diocèses de la grande préfecture des Gaules.

PROVINCES.	CAPITALES OU MÉTROPOLES.	CITÉS.
GERMANIE Ire ou SUPÉRIEURE	MAYENCE	Strasbourg, Spire, Worms.
GERMANIE IIe ou INFÉRIEURE	COLOGNE	Tongres.
BELGIQUE Ire	TRÈVES	Metz, Toul, Verdun.
BELGIQUE IIe	REIMS	Soissons, Châlons-sur-Marne, Saint-Quentin, Arras, Tournai, Cambrai, Senlis, Beauvais, Amiens, Térouanne, Boulogne.
LYONNAISE Ire	LYON	Autun, Langres, Châlon-sur-Saône, Mâcon.
LYONNAISE IIe	ROUEN	Bayeux, Avranches Evreux, Séez, Lisieux, Coutances.
LYONNAISE IIIe	TOURS	Le Mans, Angers, Rennes, Nantes, Quimper (Cornouailles), Vannes, Saint-Pol-de-Léon, *Diablintum* (*Jublains*), Mayenne.
LYONNAISE IVe	SENS	Chartres, Auxerre, Troyes, Orléans, Paris, Meaux.
GRANDE-SÉQUANAISE	BESANÇON	Nyons, Avenches, Bâle, Windisch, Yverdun, Augst, Port-sur-Saône.
AQUITAINE Ire	BOURGES	Clermont-Ferrand, Rodez, Albi, Cahors, Limoges, Javols (Lozère), Saint-Paulien (Haute-Loire).
AQUITAINE IIe	BORDEAUX	Agen, Angoulême, Saintes, Poitiers, Périgueux.
NOVEMPOPULANIE	EAUSE OU AUCH	Dax, Lectoure, Saint-Bertrand de Comminges, Conserans, Lescar (Béarn), Aire, Bazas, Tarbes, Oloron, Auch.
NARBONNAISE Ire	NARBONNE	Toulouse, Béziers, Nîmes, Lodève, Uzès.
NARBONNAISE IIe	AIX	Apt, Riez, Fréjus, Gap, Sisteron, Antibes.
ALPES-MARITIMES	EMBRUN	Digne, Chorges, Castellane, Senez, Glandève, Cimiez, Vence.
ALPES GRÉES et PENNINES	*Darantasia* (MOUSTIERS)	*Octoduro* (Martigny).
VIENNOISE	VIENNE	Genève, Grenoble, Alps, Die, Valence, Aoste, Vaison, Orange, Cavaillon, Avignon, Arles, Marseille.

Cette dernière province fut elle-même divisée au ve s. en Viennoise Ire et Viennoise IIe.

Gaule Cisalpine, nom donné par les Romains à l'Italie septentrionale, à cause des nombreuses tribus gauloises qui vinrent s'établir en deçà des Alpes par rapport à Rome. De bonne heure, les *Ambra* ou *Ombriens* vinrent de la Gaule fonder un empire qui s'étendit dans la vallée du Pô, puis dans l'Italie centrale, d'une mer à l'autre, jusqu'au Tibre et au Nar. Les *Etrusques, Tusci* ou *Rasenæ*, renversèrent cette domination vers le XIe siècle et refoulèrent les Ombriens dans le pays de l'est, appelé dès lors Ombrie. — Vers 600, arrivèrent les bandes gauloises de Bellovèse, qui s'établirent au N. du Pô, entre l'Adda et le Tessin; puis les bandes conduites par Elitovius, sous le nom de Cénomans, occupèrent le pays entre l'Adda et l'Adige, tandis qu'une troisième émigration s'emparait des contrées entre le Tessin et les Alpes. Des bandes kymriques à leur tour passèrent les montagnes, passèrent le Pô; les *Boïens*, les *Anamans*, les *Lingons* s'établirent des Apennins à la mer Adriatique, aux dépens des Etrusques; les *Senones* à l'est, le long de la mer Adriatique. Les Gaulois se jetèrent alors sur l'Italie centrale, sur l'Etrurie, sur le Latium et la Campanie, prirent Rome, 390 av. J. C., puis furent péniblement refoulés vers le nord. Plusieurs peuplades gauloises prirent part à la grande guerre des Samnites contre les Romains et furent vaincues au lac Vadimon, 283; le pays des Senones fut conquis; les Boiens, les Anamans, les Lingons, au S. du Pô, les Insubres, au N. du fleuve, furent vivement attaqués par les Romains, après la première guerre punique; ils appelèrent à leur secours les Gésates d'au delà des Alpes. Mais les Romains avaient de bonne heure gagné les Cénomans; ils furent vainqueurs à Télamone, 225, soumirent le pays jusqu'au Pô, 224; Marcellus et Flaminius furent victorieux au delà du fleuve; des colonies furent établies à Sena Gallica, à Ariminum, et plus tard à Plaisance et à Crémone. Annibal, en passant les Alpes, espérait soulever les Gaulois contre Rome; il fit la seconde guerre punique, surtout avec le secours de leurs bras. Quand la guerre fut terminée, Rome recommença la conquête de l'Italie septentrionale; il fallut trente ans de combats difficiles pour soumettre les Gaulois; les Ligures résistèrent jusqu'en 163. Tout le pays forma une province romaine qu'on appela *Gaule Cisalpine* ou *Gallia togata*, parce que la toge romaine y remplaça la *saie* gauloise. Les habitants, de bonne heure gagnés à la civilisation latine, conservèrent cependant quelques souvenirs de leur origine, dans leurs traits et dans les tournures de leur langage.

Elle se composait de quatre parties:

1° La *Gaule transpadane*, au N. du Pô (*Padus*), entre les Alpes, le Pô et la Vénétie, dont elle était séparée par une ligne partant du lac *Benacus* et passant à l'E. de Vérone. Les principaux peuples étaient: les *Taurini*, les *Libici*, les *Vagienni*, les *Statielli*, les *Ilvates*, les *Celelates*, les *Insubres*, les *Cénomans*.

2° La *Gaule Cispadane*, au S. du Pô, entre les Apennins, la mer et l'Ombrie, dont elle était séparée par le Rubicon. Les principaux peuples étaient: les *Lingones*, les *Boii*, les *Friniates*, les *Anamans*.

3° La *Ligurie* s'étendait à l'O. vers la mer de Ligurie, des deux côtés de l'Apennin, jusque vers l'Arno au S. et plus tard jusqu'à la Macra seulement. Les Ligures, bien différents des Gaulois, étaient des Ibères venus d'Espagne; on peut mettre dans la Ligurie les *Vagienni*, les *Statielli*, les *Ilvates*, les *Friniates;* mais surtout les *Intemelii*, les *Ingauni*, les *Apuani*.

4° La *Vénétie*, au N. E. de l'Italie, avait été peuplée par les Vénètes d'origine illyrienne; elle s'étendait à l'E. de la Transpadane jusqu'aux Alpes et jusqu'au territoire de *Tergeste* (Trieste); l'Istrie était en dehors de l'Italie. On y remarquait les *Carni*.

Sous Auguste, la Gaule Cisalpine ne forma plus qu'une province, mais fit partie de l'Italie, qu'on partagea en onze régions: la *Cisalpine* comprit quatre de ces régions; la 8e était la *Gaule Cispadane*, d'Ariminum aux Apennins; la 9e, la *Ligurie*, de la Macra au Var; la 10e, la *Vénétie*, l'*Istrie* et une partie de la *Transpadane* jusqu'à l'Adda; la 11e, la *Gaule Transpadane*. — Au IVe s., la *Cisalpine* fut autrement divisée et comprit: l'*Emilie* et la *Flaminie*, correspondant à la Transpadane; la *Ligurie*, correspondant aux 9e et 11e régions d'Auguste; la *Vénétie* et l'*Istrie*, les *Alpes Cottiennes*, comprenant la partie italienne de cette province formée sous Néron, à la mort du roi Cottius, 65; la *Rhétie* Ire et la *Rhétie* IIe, dans les Alpes du nord. Ces 7 prov. formaient le vicariat d'Italie.

Gaule Cispadane et **Transpadane.** V. GAULE CISALPINE.

Gaules (Préfecture des), grande division de l'Empire romain au IVe siècle. Elle comprenait trois diocèses: 1° le diocèse de *Bretagne*, renfermant 5 provinces; 2° le diocèse des *Gaules*, renfermant 17 provinces; 3° le diocèse d'*Espagne*, renfermant les 6 prov. de la péninsule et la Mauritanie Tingitane en Afrique. Le préfet du prétoire des Gaules résida à Trèves, puis à Arles; les diocèses étaient administrés par des *vicaires* du préfet (*vicarii*); les 29 prov., par des gouverneurs, consulaires ou présidents.

Gaulmier (EUGÈNE), poëte, né à Saint-Amand (Cher), 1795-1829, professeur de rhétorique dans plusieurs lycées, annonçait un poëte distingué. Il a traduit en vers *Tibulle* et composé des *Odes* et des *Elégies*, qui sont remarquables par la pureté du goût et par celle du style. Ses anciens élèves ont recueilli ses *Œuvres*, 3 vol. in-8°, 1830.

Gaulna, v. forte de la prés. de Bombay (Hindoustan), à 150 kil. S. E. de Surate.

Gaultier Garguille (HUGUES **Guérin** ou **Guéru,** dit **Fléchelles**, dit), né en Normandie, probablement vers 1574, mort vers 1634, célèbre farceur français, n'a pas une histoire bien connue. Suivant les uns, avec ses compagnons, Robert Guérin et Henri Legrand (Turlupin et

Gros-Guillaume), garçons boulangers, il aurait établi un petit théâtre portatif, près de l'Estrapade, pour représenter des scènes burlesques; leurs succès auraient excité la jalousie et les plaintes des comédiens de l'hôtel de Bourgogne; mais Richelieu les aurait soutenus et aurait adjoint les *farceurs* aux comédiens patentés. Suivant d'autres, Gaultier Garguille aurait débuté, en 1598, au théâtre du Marais, pour passer de là à l'hôtel de Bourgogne. La bizarrerie de son corps et de son accoutrement, son jeu burlesque, ses facéties le rendirent longtemps célèbre. Il paraît que les trois compagnons moururent presque en même temps, Gros-Guillaume en prison, les deux autres de chagrin. Gaultier Garguille a laissé un recueil de *chansons* grivoises, 1631.

Gaultier (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 28 kil. E. du Blanc (Indre), sur la droite de la Creuse. Draps; élève de bétail, d'abeilles; 2,228 hab.

Gaultier (Claude), jurisconsulte et avocat célèbre, né à Paris, 1590-1666, brilla au barreau de Paris dès l'année 1613, et se distingua surtout par sa verve, son humeur satirique et mordante qui le fit surnommer *Gaultier la Gueule*. Il fit paraître, en 1663, le premier volume de ses *Actions oratoires;* Claude Guéret en publia un second volume, en 1669, et une seconde édition en 1688, 2 vol. in-4°; mais le succès de l'impression ne répondit pas à la réputation qu'il avait acquise.

Gaultier (l'abbé Aloisius-Edouard-Camille), né à Asti (Piémont), de parents français, 1743-1818, après avoir reçu les ordres à Rome, vint en France, se consacra à l'éducation de la jeunesse, 1780. Forcé d'émigrer, il poursuivit ses travaux en Hollande, à Londres; et, de retour en France, après la paix d'Amiens, développa sa méthode en y joignant la pratique de l'enseignement mutuel. Il se proposait d'instruire les enfants en les amusant, en se servant de *tableaux*, de *cartes*, ou bien de *jetons*, d'*étiquettes*, d'interrogations en forme de *loteries ;* et, dans ce but, il a composé un grand nombre d'ouvrages élémentaires sur la lecture, l'écriture, le calcul, la géométrie, la géographie, l'histoire, etc.

Gaure, anc. pays de France dans le Bas-Armagnac, forma un comté qui dépendit de celui de Fézensac; le ch.-l. était *Fleurance*. Il est aujourd'hui dans le départ. du Gers.

Gaurisankar, Gorishanta ou **Everest**, l'un des sommets les plus élevés de l'Himalâya, a, dit-on, 8,840 mètres de hauteur.

Gaurus, *Monte Gauro*, mont de la Campanie, près de Capoue, célèbre par ses vins et par la victoire de Valerius Corvus sur les Samnites, 343 av. J. C.

Gausin, v. de la prov. et à 70 kil. S. O. de Malaga (Espagne); 5,000 hab.

Gauss (Charles-Frédéric), mathématicien allemand, né à Brunswick, 1777, mort à Gœttingue, février 1855, montra de très-bonne heure une grande puissance de calcul, et, grâce à la protection du duc Ch.-Guillaume de Brunswick, étudia à Gœttingue et commença, dès l'âge de dix-huit ans, ses importantes découvertes. Il publia ses *Disquisitiones arithmeticæ* en 1801, s'appliqua à calculer les éléments des planètes *Cérès* et *Pallas*, fut nommé directeur de l'Observatoire de Gœttingue, 1807; publia, en 1809, *Theoria motus corporum cœlestium in sectionibus conicis ambientium*, ouvrage qui lui valut de nombreuses et hautes distinctions; Laplace le proclama le plus grand mathématicien de l'Europe. Il découvrit la belle comète de 1811; puis fut chargé par le gouvernement hanovrien d'une grande opération géodésique entre Gœttingue et Altona; c'était la mesure d'un arc de méridien, pour laquelle il inventa des méthodes originales. En 1825, il devint associé étranger de l'Académie des sciences de Paris. Il s'adonna ensuite avec la même ardeur et avec le même succès à la cristallographie, à la physique et surtout au magnétisme terrestre; il inventa le *magnétomètre*, contribua beaucoup aux progrès de la télégraphie électro-magnétique, et publia, en 1840, la théorie générale du magnétisme terrestre.

Gaussin (Jeanne-Catherine Gaussem, dite), actrice célèbre, née à Paris, 1711-1767, s'essaya d'abord à jouer la comédie en société, débuta à Lille, puis fut appelée à la Comédie-Française, en 1731. Sa renommée date de la représentation de *Zaïre*, en 1732; elle réussit dans la tragédie et surtout dans la comédie. Elle quitta la scène en 1763.

Gautherot (Claude), peintre, né à Paris, 1769-1825, réussit de bonne heure dans le modelage du portrait, puis fut élève et ami de David. Lui-même fit de bons élèves et a laissé des toiles estimées, comme *Marius à Minturnes*, *Pyrame et Thisbé*, *Convoi d'Atala*, *Napoléon blessé devant Ratisbonne*, *Saint Louis pansant les malades*, *Saint Louis donnant la sépulture aux soldats de son armée*, *Héroïsme d'Elisabeth Cazotte*, etc. Il a été l'éditeur et le collaborateur de la *Galerie française*, 1820, 3 vol. in-4°.

Gauthey (Emiland-Marie), ingénieur, né à Châlon-sur-Saône, 1732-1806, élève, puis professeur à l'École des ponts et chaussées, ingénieur de la province de Bourgogne, est l'auteur des grands travaux du canal du Centre entre la Loire et la Saône, 1783-1791. On lui doit encore beaucoup d'ouvrages et il a vivement soutenu Soufflot contre ses adversaires. On lui doit : *Traité complet sur la construction des ponts et des canaux navigables*, publié par son neveu Navier, 1809, 3 vol. in-4°; *Mémoire sur l'application de la mécanique à la construction des voûtes et des dômes*, etc., etc.

Gauthier, dit *Sans Avoir*, chevalier normand ou bourguignon, se mit à la tête d'une bande enthousiaste et indisciplinée, qui se précipitait vers l'Orient, au début de la première croisade. Il franchit le Rhin, 8 mars 1096, n'ayant avec lui que huit cavaliers, descendit la vallée du Danube sans pouvoir réprimer les excès de ses compagnons, lutta contre les habitants de Belgrade et de Semlin, fut bien accueilli par l'empereur Alexis Comnène, mais succomba dans une embuscade que lui tendirent les Turcs près de Nicée, 1097.

Gauthier (François), né près de Falaise, mort en 1720, était ecclésiastique. Il devint à Londres le chapelain de l'ambassadeur de France, Tallard; puis, après le départ de ce dernier, fut admis dans la haute société, grâce à son savoir et à son esprit. Les chefs du parti tory et surtout Bolingbroke, qui désiraient la paix, le chargèrent d'entamer des négociations, d'abord secrètes, avec de Torcy, ministre des affaires étrangères de France, janvier 1711; elles aboutirent à la paix d'Utrecht, 1713. L'heureux négociateur fut récompensé par les cours de France, d'Angleterre et d'Espagne.

Gauthier d'Agoty, peintre, graveur, physicien et anatomiste, né près de Marseille vers 1710, mort en 1785, perfectionna l'art de graver et d'imprimer en couleurs naturelles, créa le *Journal de Physique* et écrivit beaucoup d'ouvrages, enrichis de planches qu'il dessinait et gravait lui même; *Essai d'anatomie; Anatomie complète de la tête;* la *Zoogénie ou génération des animaux ; Nouveau système de l'univers ; Exposition anatomique de la structure du corps humain*, etc., etc. Il paraît que la plupart de ses ouvrages n'ont pas une grande valeur scientifique. Trois de ses fils et l'un de ses petits-fils ont été des graveurs estimés.

Gauthiers ; on désigna ainsi les paysans de la Basse-Normandie, qui se soulevèrent de 1587 à 1589 contre les exactions des trésoriers royaux. Ils furent défaits par le duc de Montpensier, en 1589. Ils tiraient leur nom de la Chapelle-Gauthier, village du Perche.

Gautier (*Gualterius*), chroniqueur probablement français, accompagna peut-être Godefroy de Bouillon, devint chancelier de Roger, prince d'Antioche et écrivit une chronique intitulée : *Gualterii cancellarii Bella Antiochena*, qui, publiée par Bongars, fait partie de la grande collection des historiens des croisades.

Gautier d'Arras, poëte du XIIe s., né à Arras, écrivit pour le comte Thibaut V de Blois, probablement de 1152 à 1154, un poëme en 14,000 vers, l'*Empereour Eracles* (l'empereur Héraclius), qui peu après fut traduit en allemand. Il a été publié par Massmann, Quedlinbourg, 1842. On doit encore à Gautier *Ille et Galéron*, roman en 6,700 vers, dédié à l'impératrice, femme de Frédéric Ier.

Gautier de Lille ou **de Châtillon** (Philippe), poëte de la seconde moitié du XIIe s., né à Lille, vécut à Châtillon (?), étudia à Bologne, et devint secrétaire de l'archevêché de Reims. Il a composé en vers latins un poëme intitulé : *Alexandreis sive Gesta Alexandri Magni*, en dix livres, d'après le récit de Quinte Curce; ce qui ne l'empêche pas de commettre les plus singuliers anachronismes. Ce poëme, qu'on expliquait dans les écoles au XIIIe s., a été de bonne heure imprimé à Rouen par Guillaume le Talleur; il a été souvent réimprimé, surtout à Saint-Gall, 1659, 1693, in-12.

Gautier ou **Walter Mapes** ou **Map**, poëte anglo-normand de la fin du XIIe s., né dans le comté de Glocester ou dans celui de Hertford, étudia à Paris, fut attaché à Thomas Becket, servit Henri II et reçut de lui plusieurs bénéfices ecclésiastiques. En 1196, il devint archidiacre d'Oxford. Son principal ouvrage, intitulé : *De Nugis Curialium*, est un curieux recueil de faits de

toute nature. On lui doit une grande partie du cycle des romans de la Table ronde sous la plus ancienne forme où ils nous soient connus : le *Saint-Graal*, *Merlin*, *Lancelot du Lac*, *la Quête du saint Graal*, le *Roman de la mort d'Arthus*, etc. Ils étaient probablement traduits du latin et considérablement embellis. On lui attribue encore un grand nombre de vers latins satiriques, mis sous le nom d'un certain Golias, évêque des *Goliards*, comme l'*Apocalypsis*, dirigée contre les mauvais moines. On doit à Th. Wright : *The latin Poems commonly attributed to Walter Maps* et le *De Nugis Curialium*.

Gautier de Coinsi, trouvère français, né à Amiens, 1177-1236, moine à Saint-Médard de Soissons, puis prieur de Vic-sur-Aisne (1214) et prieur de Saint-Médard (1233), a surtout composé des poëmes d'une dévotion exaltée en l'honneur de la sainte Vierge, comme celui qui a pour titre : *Cy commence li prologue seur les myracles Notre-Dame*. Dans le poëme, dont *sainte Léocade* est l'héroïne, il a fait une véritable satire contre les mœurs du clergé de son temps, contre les *papelards*, le *beginage*, etc. Il a écrit un troisième poëme sur l'*Ampereriz de Rome qui fu chacie de Rome par son seorge* (beau-frère). On lui attribue un petit fabliau spirituel : *le Vilain ânier*.

Gautier de Coutances, prélat normand, né vers 1140, mort en 1207, peut-être né dans le Cornouailles ou à Jersey, qui dépendait du diocèse de Coutances. En 1173, il était chanoine de Rouen et vice-chancelier d'Angleterre ; il devint évêque de Lincoln en 1183, puis archevêque de Rouen en 1184. Il accompagna Richard Cœur-de-Lion jusqu'en Sicile, fut chargé par lui de déjouer les trames de son frère Jean et de ses ennemis, revint en Angleterre et prit la régence du royaume en 1191. Plus tard, il s'efforça de protéger les peuples de la Normandie, victimes de la guerre que se faisaient avec acharnement Richard et Philippe Auguste. Lorsque ce dernier se rendit maître de la Normandie, 1204, Gautier lui remit solennellement les attributs de la couronne ducale.

Gautier de Metz, poëte français de la première moitié du XIII^e s., est probablement l'auteur de l'*Image du Monde*, poëme didactique, versifié principalement d'après l'*Imago Mundi* d'Honoré d'Autun. Il est divisé en trois parties et cinquante-cinq chapitres ; il traite de la création, du système du monde, de la géographie, des météores, de l'astronomie; le style est correct. L'ouvrage eut beaucoup de succès au moyen âge. Il a été publié sous le titre de *Mirouer du Monde*, Genève, 1517, in-4°, par Fr. Buffereau.

Gautier (Henri), ingénieur, né à Nîmes, 1660-1737, d'abord docteur en médecine, puis ingénieur du roi dans la marine, devint inspecteur général des ponts et chaussées. Parmi ses nombreux ouvrages on cite : *Traité de la construction des chemins, tant de ceux des Romains que des modernes*, 1715; et *Traité des ponts et chemins des Romains et des modernes*, 1716, 2 vol. in-8°. On lui doit encore : *Bibliothèque des philosophes et des savants anciens et modernes*. 3 vol. in-8°, et une *Histoire de Nîmes et de ses antiquités*.

Gautier (Mademoiselle), comédienne et religieuse, née à Paris, 1692-1757, réussit au Théâtre-Français, surtout dans les rôles de caractère ; puis, tout à coup, en 1722, se fit religieuse dans un couvent de carmélites, à Lyon. Elle a laissé le récit détaillé de sa conversion.

Gautier de Sibert, érudit, né à Tonnerre, 1720-1798, fut de l'Académie des Inscriptions en 1767. Il a laissé : *Variations de la monarchie française dans son gouvernement civil, politique et militaire*, 4 vol. in-12 ; *Vies des empereurs Tite, Antonin et Marc Aurèle*, in-12 ; *Histoire des ordres royaux, hospitaliers et militaires de Saint-Lazare, de Jérusalem et de Notre-Dame du Mont-Carmel*, in-4 ; *Considérations sur l'ancienneté de l'existence du tiers état*, etc., et des mémoires dans le recueil de l'Académie.

Gavaches, gavets, gavots, populations dégradées semblables aux Cagots; on les trouve encore dans les arrondissements de Libourne, la Réole et Marmande.

Gavarnie, village de l'arrond. et à 50 kil. S. E. d'Argelès (Hautes-Pyrénées), sur le Gave de Pau, près d'un port ou passage des Pyrénées du même nom. Près de là est le *cirque* d'où le Gave se précipite d'une hauteur de 420 m.

Gavaudan (Jean-Baptiste-Sauveur), acteur et chanteur, né à Salon (Provence), 1772-1840, eut de la réputation, dès 1791, au théâtre de Monsieur, puis à la salle Favart (Opéra-Comique). — Sa femme, Alexandrine-Marie-Agathe Ducamel, née à Paris, 1781-1850, s'est placée au rang des meilleures comédiennes de l'Opéra-Comique, de 1798 à 1822.

Gavaudan (Jean-Sébastien-Fulchran **Bosquier-**), cousin du précédent, né à Montpellier, 1776-1843, d'abord marin, débuta au théâtre de Nîmes, puis vint à Paris, où il joua sur plusieurs scènes, mais il réussit surtout au théâtre Montansier ou des Variétés. Il a composé plusieurs vaudevilles spirituels.

Gave. On donne ce nom aux torrents qui se précipitent des Pyrénées Occidentales; les plus importants sont : le *Gave de Mauléon*, affl. du *Gave d'Oloron;* celui-ci est formé par le *Gave d'Aspe* et le *Gave d'Ossau;* il arrose Oloron, Navarreins, Sauveterre; et, après 120 kil. de cours, se jette dans le Gave de Pau. — Le *Gave de Pau*, formé par les *Gaves de Baréges et de Gavarnie*, vient du mont Perdu, arrose Luz, Argelès, Lourdes, Pau, Orthez, et se jette dans l'Adour par la rive gauche ; cours de 160 kil.

Gaveaux (Pierre), chanteur et compositeur, né à Béziers, 1761-1825, d'abord enfant de chœur et chantre d'église, s'engagea au théâtre de Bordeaux, joua à Montpellier, puis vint à Paris en 1789, et se montra chanteur agréable, excellent musicien, acteur plein de verve, au théâtre de Monsieur, qui devint le théâtre Feydeau. Il quitta la scène en 1812. Il a composé un grand nombre d'opéras qui eurent du succès, de 1792 à 1818; il est l'auteur du *Réveil du peuple*, hymne exécuté à l'Opéra en 1795.

Gaveston (Piers), favori d'Edouard II d'Angleterre, fils d'un gentilhomme gascon, fut élevé avec le jeune prince de Galles, fils d'Edouard I^{er}, et acquit sur son esprit une telle influence, que le roi crut devoir le bannir du royaume. Dès son avénement, Edouard II le rappela, le combla d'honneurs, de biens, lui livra le pouvoir et le nomma même régent du royaume en 1308. Alors les barons commencèrent contre le favori une lutte implacable, forcèrent le roi à l'exiler plusieurs fois, mais le virent avec colère revenir continuellement et reprendre toujours l'empire le plus absolu sur l'esprit faible d'Edouard II. Enfin, en 1312, ils l'arrêtèrent à Scarborough, et, dirigés par son ennemi mortel, le comte de Warwick, le firent décapiter à Blacklow-Hill.

Gavray, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. S. O. de Coutances (Manche), sur la Sienne. Toiles de crin, chaudronnerie; 1,690 hab.

Gay (John), poëte anglais, né à Barnstaple (Devonshire), 1688-1732, entra d'abord chez un mercier de Londres, puis fut secrétaire de la duchesse de Monmouth et du comte de Clarendon. Ses loisirs lui permirent de se livrer à son goût pour la poésie; son caractère doux et simple lui donna beaucoup d'amis, surtout Pope. Il a été auteur dramatique, fabuliste et poëte pastoral. Ses fables sont remarquables par la justesse des réflexions et la grâce du style; mais ses poésies pastorales (*Diane*, *The Shepherd's Week*, etc.) ont surtout assuré sa renommée.

Gay (Marie-Françoise-Sophie **Nichault de Lavalette**, M^{me}), née à Paris, 1776-1852, mariée, en 1793, à un agent de change, divorça en 1799, et épousa M. Gay, qui fut receveur général sous l'Empire. En 1802, elle publia son premier roman, *Laure d'Estell*, sans le signer; en 1812, *Léonie de Montbreuse*, en 1815, *Anatole*, etc. Elle a aussi composé des opéras-comiques (*le Maître de chapelle*), des comédies, des drames (*la Veuve du Tanneur, la Duchesse de Châteauroux*); puis elle a publié des romans estimables (*Théobalde, un Mariage sous l'Empire, Marie de Mancini, Ellénore*, etc.), la *Physiologie du Ridicule*, les *Souvenirs d'une vieille femme*.

Gay (Delphine). V. Girardin (M^{me} de).

Gay-Lussac (Joseph-Louis), chimiste, né à Saint-Léonard (Limousin), 1778-1850, fut élève de l'Ecole polytechnique en 1797, et, à l'Ecole des ponts-et-chaussées, mérita la protection et l'amitié de Berthollet par ses travaux sur la théorie de la dilatation des gaz. Répétiteur à l'Ecole polytechnique en 1802, il suppléa souvent Fourcroy. Il s'était déjà fait connaître par de bons mémoires, lorsqu'il fut chargé par l'Institut de faire des expériences de magnétisme dans des ascensions aéronautiques; le 24 août 1804, avec Biot, le 16 septembre, seul, Gay-Lussac fit ces ascensions qui le rendirent déjà célèbre; dans la seconde, il s'était élevé à 6,977 mètres au-dessus de Paris. En 1805, il fit, avec A. de Humboldt, un voyage d'exploration en Italie, qui eut des résultats importants pour la science; les deux savants purent surtout étudier une magnifique éruption du Vésuve. Après avoir visité l'Allemagne, il entra à l'A-

cadémie des sciences, en 1806. Professeur de chimie pratique à l'Ecole polytechnique, de physique à la Sorbonne, aussi remarquable par ses travaux et ses découvertes en physique et en chimie, il ne cessa de contribuer aux progrès de la science, en publiant, seul, ou avec Thénard, un grand nombre de mémoires, qu'on trouve dans le *Recueil de l'Institut*, dans les *Annales de chimie*, dans le *Journal de physique*, dans les *Mémoires de la société d'Arcueil*, etc. En 1832, il échangea sa chaire de la Sorbonne contre la chaire de chimie générale au Jardin des Plantes. Membre de la Chambre des députés en 1831, il fut nommé pair de France en 1839. En mourant, il regrettait de quitter la vie au moment où la science faisait de si étonnants progrès : « C'est dommage, disait-il, de s'en aller; ça commence à devenir drôle. » V. Arago, *Eloge de Gay-Lussac*, 1852; et Biot, *Notice sur la vie et les travaux de Gay-Lussac*, 1850.

Gayah ou **Brahmagéa,** v. de la présidence de Calcutta (Hindoustan), à 90 kil. S. de Patnah, lieu de pèlerinage célèbre, qui renferme plusieurs pagodes très-vénérées, surtout celle de Ramah. Les Brahmanes y montrent l'empreinte du pied de Vichnou; 40,000 hab.

Gaza, c'est-à-dire *ville forte* ou *trésor*, l'une des villes principales des Philistins, sur la Méditerranée, à 90 kil. S. O. de Jérusalem. Samson, prisonnier dans Gaza, s'en échappa en enlevant les portes; plus tard, il y mourut écrasé sous les ruines du temple de Dagon. La ville fut prise par Ezéchias, par Alexandre le Grand, malgré la résistance de Bétis, par Alexandre Jannée. — La ville moderne, *Gaza* ou *Gazzah*, dans la prov. de Saïda (Turquie d'Asie), a 5,000 hab.; elle fut prise par les Français, en 1799.

Gaza (Théodore), philologue byzantin, né à Thessalonique vers 1400, mort en 1478; chassé de sa patrie par les Turcs, 1430, il se réfugia à Mantoue, puis à Ferrare, où ses leçons de grec eurent beaucoup de succès; enfin, à Rome, où Nicolas V le chargea de traduire en latin des ouvrages grecs. Il vécut aussi à Naples auprès d'Alphonse le Magnanime, et revint à Rome. Il a été l'un des érudits les plus célèbres de la Renaissance. On lui doit une *Grammaire grecque*, publiée par Alde Manuce, 1495, souvent réimprimée et traduite; un traité de *Mensibus;* des *Lettres sur l'origine des Turcs*, etc. Il a traduit en latin plusieurs des traités d'Aristote, Théophraste, Alexandre d'Aphrodisias, cinq homélies de saint Jean Chrysostome, etc.

Gazan de la Peyrière (Honoré-Théophile-Maxime, comte), général français, né à Grasse, 1765-1844, sous-lieutenant dès 1780, devint capitaine en 1792, et dès lors conquit tous ses grades par son courage. Général de brigade (1796), de division (1799), il servit, sous Masséna, en Suisse, puis en Italie, en Prusse, en Pologne, en Espagne. Comte de l'Empire en 1808, commandant de la neuvième division militaire en 1814, il fit partie de la Chambre des pairs en 1815; rentra dans la retraite à la Restauration et fut appelé à la Chambre des pairs en 1831.

Gazette. V. Journal.

Gazna, Ghazna ou **Ghizni,** v. du roy. de Kaboul (Afghanistan), à 100 kil. S. O. de Kaboul; 10,000 hab. Jadis puissante lorsqu'elle fut la capitale des Gaznévides; le tombeau du sultan Mahmoud, qui y mourut en 1030, a été, depuis plusieurs siècles, l'un des lieux de pèlerinage les plus fréquentés par les musulmans. La ville, plusieurs fois prise, a été cruellement saccagée et presque détruite par les Anglais en 1842.

Gaznévides, dynastie musulmane, d'origine turque, qui régna de 960 à 1189. Elle fut fondée par Alp-Tekin, d'abord esclave turc, qui se rendit indépendant des Samanides, et fit de Gazna, où il était né, sa capitale. Sous ses successeurs, Sebek-Tekin, 975, et surtout Mahmoud, 997-1030, l'empire des Gaznévides comprit une grande partie de la Perse jusqu'à la mer Caspienne, et le nord de l'Hindoustan; Mahmoud reçut, du khalife de Bagdad, le titre de sultan, et fit de sa capitale l'un des principaux centres de l'islamisme et de la civilisation musulmane. Après lui, l'empire tomba en décadence, sous les coups des Turcs Seldjoucides et des Gourides. Le dernier sultan, Khosrou-Mélik, fut mis à mort à Lahore, 1189.

Géants, race d'hommes d'une taille colossale, nés, suivant Hésiode, de la terre fécondée par le sang d'Uranus, lorsqu'il fut mutilé par son fils Saturne. Suivant Homère, ils habitaient l'ouest de la Sicile. Voulant venger les Titans, leurs proches parents, ils attaquèrent Jupiter qui, secondé par Hercule, les foudroya, les perça de ses flèches, les précipita dans les enfers ou sous la masse des volcans. Les plus célèbres sont: Encelade, Typhoée, Typhon, Mimas, Porphyrion, Alcyonée, Ephialtès, Otus, Euryte, Briarée, etc. Claudien a chanté leur défaite dans la *Gigantomachie*. Suivant la Bible, il y avait des géants, issus de l'union des fils de Seth avec les filles de Caïn. Des géants, de la race d'Enac, occupaient la Terre promise et furent exterminés par Josué et par Caleb. Og, roi de Basan, avait 9 coudées de haut; on connaît l'histoire de Goliath.

Géants (Chaussée des). V. Chaussée.

Géants (Monts des). V. Riesengebirge.

Geaune, ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. S. E. de Saint-Sever (Landes); 779 hab.

Geba, établissement portugais de la Sénégambie, dans le pays des Mandingues, sur la riv. *Geba*, d'un cours de 200 kil., à 460 kil. S. E. de Saint-Louis. Exportation de cuirs, cire, ivoire.

Gébelin (Court de). V. Court.

Geber ou **Yeber** (Abou Moussah Djafar al Sofi), chimiste arabe de la fin du VIIIe siècle, né à Thus dans le Khorassan ou à Harran en Mésopotamie. On peut le considérer comme le plus ancien chimiste arabe, et son nom est resté célèbre au moyen âge. Il avait, dit-on, composé plus de 500 volumes sur la science hermétique; ceux qui nous restent ont été pour la plupart écrits en latin; le plus important est le *Summa Perfectionis*. On a encore de lui: *Alchimiæ Geberi liber*, 1545, in-4°; *Liber Investigationis magisterii Gebri* dans la *Bibliothèque* de Manget, T. 1; *Testamentum Geberi*, etc. L'édition la plus complète de Geber est celle de Dantzig, 1682; il y a de lui plusieurs manuscrits arabes, à Paris et à Leyde.

Gebhardi (Jean-Louis-Levin), historien allemand, né à Brunswick, 1699-1764, fut professeur à Lunebourg. Ses ouvrages les plus estimés sont: *Explication historique et généalogique des maisons impériales et royales d'Europe* (en allemand), in-fol.; *Reges Francorum Merovingici*, in-4°; etc.

Gechekten, pays de la Mongolie chinoise, au N. E.; il renferme une nombreuse population chinoise qui cultive le sol ou élève les troupeaux. Les Mongols imitent les chinois et se font agriculteurs. La v. princ. est *Tolon-noor* (les sept lacs) ou *Djao-naiman*, sur la route de Pékin à Kiakhta; elle possède une lamaserie célèbre. Il y a quelques milliers de chrétiens dans le pays.

Gechter (Jean-François-Théodore), sculpteur, né à Paris, 1796-1844, élève de Bosio et Gros, a pris part aux travaux de l'arc de triomphe de l'Etoile (Bataille d'Aboukir), à la décoration de la place de la Concorde (statues du Rhin et du Rhône), à celle de l'église de la Madeleine, etc.

Gédéon, juge d'Israël, vivait au XIIIe siècle av. J. C. Excité par un ange du Seigneur, il délivra ses compatriotes du joug des Madianites. Il se montra brave et prudent, parfois cruel, mais toujours désintéressé. Le livre des *Juges* raconte ses exploits.

Gedoyn (Nicolas), traducteur et critique, né à Orléans, 1667-1744, fut novice dans l'ordre des jésuites, professa même la rhétorique dans leur collége de Blois, puis quitta l'ordre, à cause de la faiblesse de sa santé, et se fit de bonnes relations qui lui valurent un canonicat à la Sainte-Chapelle de Paris, 1701. Ses travaux d'érudition et de critique le firent entrer à l'Académie des Inscriptions en 1711; sa *traduction de Quintilien* lui ouvrit les portes de l'Académie française, en 1718. Il traduisit encore *Pausanias*, et publia des opuscules, réunis en un volume par l'abbé d'Olivet.

Gédrosie (auj. *Mekran*), dans le Béloutchistan, anc. prov. de l'empire des Perses, entre la mer Erythrée au S., l'Indus à l'E., l'Arachosie et la Drangiane au N., la Carmanie à l'O. Sur les côtes vivaient des peuples peu nombreux et pauvres, les Ichthyophages; à l'E., le pays des Orites produisait beaucoup d'aromates. La capit. était *Poura*. Elle faisait partie de la 14e satrapie de Darius; l'armée d'Alexandre y souffrit beaucoup de la chaleur et de la famine.

Gédymin, grand-duc de Lithuanie, de 1316 à 1339, fut brave et prudent, s'empara de la Samogitie, de la Volhynie, et fonda Wilna, qui fut sa capitale. Bien qu'idolâtre, il favorisa la propagation du christianisme dans son pays.

Geelong, v. florissante de la province de Victoria, sur le port Phillip (Australie); grande exportation de laine; 22,000 hab.

Geer (Charles, baron de), naturaliste suédois, 1720-1778, consacra sa fortune et sa vie à la science et a

publié l'un des plus beaux ouvrages d'entomologie: *Mémoires pour servir à l'histoire des Insectes*, 8 vol. in-4°.

Gefle, province ou *lan* de Suède, a pour bornes: le Nordland au N., le golfe de Bothnie à l'E., les læns d'Upsala, de Westeras au S., de Stora-Kopparberg à l'O. Il correspond aux provinces de Gestrickland et de Helsingland. Le pays est très-accidenté et très-pittoresque; il renferme beaucoup de lacs; il y a des bois en abondance et du fer; le commerce est très-actif. La pop. est d'environ 160,000 hab.; la superficie de 17,708 kil. carrés. Les v. pr. sont : *Gefle*, Huddiksval et Sœderhamn.

Gefle, le ch.-l., est située sur des îlots à l'embouchure du Gefle dans le golfe de Bothnie, par 60° 40' lat. N. et 14°48' long. E., à 160 kil. N. O. de Stockholm. Évêché. Bel hôtel de ville, château magnifique. Forges, construction de machines. Grand commerce maritime; 15,000 hab.

Geganius, nom d'une vieille famille patricienne de Rome, qu'on trouve déjà au temps des premiers rois. Les *Macerinus* étaient de cette maison.

Gehenne, vallée voisine de Jérusalem, au sud; elle fut souillée par des sacrifices d'enfants offerts à Moloch, puis abandonnée. On y jeta les cadavres des malfaiteurs et les immondices; de là son nom de *Tophet* (horreur). Elle était pour les Juifs un symbole de l'Enfer.

Geislingen, v. du cercle du Danube (Wurtemberg); centre d'une grande fabrication d'articles tournés en bois et en os; 3,000 hab.

Geilspolsheim ou **Geispitzen**, anc. ch.-l. de c. de l'arr. et à 12 kil. S. O. de Strasbourg (B.-Alsace). Teintureries, tanneries; 2,280 hab.

Géla, v. anc. de Sicile, sur la côte méridionale, fondée par des Rhodiens vers 690 av. J. C.; elle fut gouvernée par Gélon. Agrigente lui doit son origine.

Gelais (Saint-). V. SAINT-GELAIS.

Gélanor, roi d'Argos, fut dépouillé par Danaüs. C'est le dernier des Inachides.

Gélase Ier, pape de 492 à 496, romain de naissance, parvint à conserver une sorte d'indépendance entre le roi Théodoric et l'empereur de Constantinople. Il défendit les droits de la suprématie de Rome contre le patriarche de Constantinople, et dans un concile de Rome fit adopter un décret souverain sur la distinction des Écritures authentiques et des Écritures apocryphes.

Gélase II (GIOVANNI DE GAETE), pape du 25 janv. 1118 au 29 janv. 1119, d'abord moine du Mont-Cassin, fut indignement maltraité par un partisan de l'empereur Henri V, Cencio Frangipani, mais délivré par le peuple. Il fut chassé de Rome par Henri V, qui fit nommer l'antipape Grégoire VIII, et chercha un refuge en France. Louis VI envoya au-devant de lui l'abbé Suger. Gélase mourut à Cluny.

Gelboé, auj. *Djilbo*, mont de Palestine dans les tribus d'Issachar et de Zabulon, célèbre par la mort de Saül.

Geldern ou **Gueldre**, v. de la Prusse rhénane, sur la Niers, à 80 kil. N. O. de Düsseldorf. Fabriques de draps et de toiles. Ancienne résidence des princes de Gueldre jusqu'au milieu du XIVe siècle; 4,000 hab.

Gelée (CLAUDE), surnommé le *Lorrain*, parce qu'il était né à Chamagnes en Lorraine, 1600-1678, d'abord garçon pâtissier, d'une nature lourde en apparence, partit pour l'Italie et devint à Rome le valet d'un peintre, Tassi, qui reconnut par hasard ses dispositions pour la peinture et lui donna des leçons. La nature fut surtout son modèle et il devint un paysagiste remarquable, sans pouvoir apprendre la figure. Il se lia avec le Poussin, et acquit une grande réputation avec une assez belle fortune. Dans ses paysages, il a su joindre la beauté des sites à la vérité du coloris; ses tableaux semblent rivaliser avec la nature. Ses plus belles toiles sont à Rome.

Gélimer, dernier roi des Vandales, de 530 à 534, arrière petit-fils de Genséric, conspira contre son parent Hildéric et le jeta en prison. Justinien profita de l'occasion pour attaquer l'usurpateur, qui d'ailleurs persécutait les catholiques. Gélimer venait d'envoyer en Sardaigne une partie des Vandales sous la conduite de son frère, pour soumettre un rebelle, lorsque Bélisaire, à la tête d'un grand armement, arriva de Constantinople, débarqua en Afrique, fut vainqueur près de Carthage, et prit la ville. Gélimer qui avait fait périr Hildéric, réunit toutes ses forces, mais fut complétement défait à Tricaméron. Assiégé dans une forteresse du mont Papua, il fut forcé de se rendre; il servit d'ornement au triomphe de Bélisaire à Constantinople, répétant ces paroles de l'Ecclésiaste: « Vanité des vanités, tout est vanité! » Il reçut de grands biens en Galatie et y mourut.

Gell (Sir WILLIAM), archéologue anglais, né à Hopton (comté de Derby), 1777-1836, visita les îles Ioniennes, la Grèce, l'Italie, et fut chambellan de la reine Caroline. On lui doit: *Itinéraire de la Grèce*, 1810, in-4°; *Pompeiana*, 2 vol. in-8°; *Topographie de Rome*, 2 vol. in-8°; bon ouvrage.

Gellert (CHRÉTIEN-FURCHTEGOTT), poëte allemand, né à Haynichen, près de Freiberg (Saxe), 1715-1769, fils d'un pauvre pasteur, fut d'abord forcé de copier des actes de commerce et judiciaires; mais de bonne heure poëte, il étudia à Meissen, à Leipzig, fut chargé de l'éducation de quelques enfants, se lia avec plusieurs poëtes et littérateurs contemporains; puis, en 1744, fit des cours qui eurent beaucoup de succès; il fut nommé professeur agrégé de philosophie en 1751. Toujours simple et modeste, il se contenta d'une vie tranquille malgré la juste réputation qu'il avait acquise. Il a publié beaucoup de jolies pièces de vers dans les journaux littéraires du temps. Il est surtout connu par ses *Fables*, qui l'ont fait comparer à La Fontaine; ses *Odes et ses Chants spirituels* sont inférieurs; ses compositions dramatiques, à l'exception de *La Bigote*, eurent peu de succès; ses romans, comme la *Comtesse suédoise*, ne sont qu'estimables. Ses *Leçons morales*, imprimées après sa mort, respirent l'amour du bien et ont beaucoup de naturel. Il a contribué aux progrès de la littérature allemande. Ses *Œuvres* ont été publiées à Leipzig, 1784, 10 vol. in-8°, puis en 1838 et 1840.

Gellheim, v. entre Spire et Worms (Allemagne), où Adolphe de Nassau fut vaincu et tué par Albert Ier d'Autriche, en 1298.

Gelli (JEAN-BAPTISTE), poëte italien, né à Florence, 1498-1563, fils d'un tailleur, tailleur lui-même, étudia assez pour devenir un écrivain distingué. Il fut l'un des fondateurs de l'Académie *degli Umidi*, qui s'appela bientôt l'Académie florentine; il la présida, en 1548, et fut chargé par Cosme Ier d'expliquer publiquement le Dante, 1553, ce qui ne l'empêchait pas de continuer son métier. On a de lui: *Dialoghi*, 1547, ou *I Capriccj del Bottaja*, 1549, traduits sous le titre de *Discours fantastiques de Justin tonnelier* par Claude de Kequinisien, Lyon, 1566; *La Circe*, 1549, traduite par Duparc, 1567-1572, et imitée par La Fontaine; l'*Ecuba*, traduite d'Euripide, la *Sporta*, *lo Errore*, comédies imitées de Plaute, et d'autres ouvrages en prose, qui montrent l'activité et l'intelligence de Gelli, l'un des meilleurs écrivains de l'époque.

Gellia Gens, maison plébéienne de Rome, d'origine samnite.

Gellius (CNEIUS), historien romain, vivait au milieu du IIe s. av. J. C. Il écrivit une *Histoire de Rome* jusqu'à 145; il n'en reste rien.

Gellivare, montagne de la Laponie suédoise, dans le lan de Norrbotten, renferme de belles mines de fer.

Gelnhausen, v. de la prov. et à 20 kil. N. E. de Hanau, dans la Hesse-Nassau (Prusse), près de la Kinzig. Église de la Trinité du XIIIe s.; ruines d'un château bâti par Frédéric Barberousse. Anc. ville impériale, donnée à la Hesse en 1803. Commerce de produits agricoles; 4,000 hab.

Gélon, tyran de Géla et de Syracuse, d'une noble famille de Géla, en Sicile, l'un des gardes du tyran Hippocrate, devint chef de sa cavalerie, soutint ses enfants contre le peuple, mais s'empara lui-même du pouvoir, vers 491 av. J. C. Allié au parti oligarchique de Syracuse, il s'empara de cette ville, 485, et en augmenta beaucoup la population et la puissance, par la ruine de Camarine, d'Eubée, de Mégare. Il offrit ses secours aux Grecs contre Xerxès, à condition qu'il aurait le commandement; ses offres furent rejetées. Mais il vainquit, près d'Himère, la grande armée des Carthaginois, probablement alliés des Perses; Hamilcar fut tué avec 150,000 hommes, dit-on, 480 av. J. C. Les Carthaginois s'humilièrent, et, avec leurs dépouilles, Gélon put orner Syracuse et envoyer de magnifiques offrandes à Delphes. Il passa pour un prince doux et modéré; plus tard le républicain Timoléon, libérateur de Syracuse, épargna la statue de Gélon. Il mourut en 478.

Geloni, anc. peuple de la Sarmatie, près du Borysthènes; ils firent partie de l'empire des Goths au IIe s.

Geltenhorn, col des Alpes helvétiques, entre l'Albenhorn et le Wildhorn, de Sion à Saane, par les vallées de la Sione et du Lauibach.

Gembloux ou **Gemblours**, v. de la prov. et à 15 kil. N. O. de Namur (Belgique). Jadis coutellerie im-

portante et abbaye de bénédictins. Victoires de D. Juan d'Autriche sur les Hollandais, 1578, et des Français sur les Autrichiens, 1794; 2,500 hab.

Gémeaux, *Gemini*, le troisième des douze signes du zodiaque, qui représente Castor et Pollux ou Hercule et Apollon. Cette constellation était favorable aux navigateurs.

Gemelli-Careri (Jean-François), voyageur italien, né à Naples, 1651-1724, visita d'abord l'Europe, puis fit le tour du monde, en traversant l'Asie et le Mexique. Les relations de ses voyages sont remarquables par la clarté du récit et la véracité des descriptions; le *Tour du Monde*, Naples, 1699, 6 vol. in-12, a été traduit par Dubois de Saint-Gelais; les *Voyages en Europe*, 2 vol. in-8°, sont en italien.

Geminus, astronome grec du Ier s. av. J. C., né à Rhodes, vécut probablement à Rome, où il écrivit une *Introduction aux Phénomènes*, qui contient des éléments d'astronomie rédigés avec clarté. Elle a été publiée (grec-latin) par Edo-Hildericus, Altorf, 1590; l'édition la plus récente est celle de Halma (dans son *Ptolémée*), Paris, 1819, in-4°.

Gémiste (Georges) ou **Georges Pléthon** ou **Gémiste Pléthon,** écrivain byzantin, de Constantinople, a vécu probablement de 1350 à 1450. Il passa la plus grande partie de sa vie dans le Péloponnèse, exerça de hautes fonctions sous Manuel Paléologue, fut envoyé au concile de Florence, en 1438, et mérita son nom de *Gemista* ou *Pléthon*, à cause de sa science et de ses écrits. Il étudia Platon avec amour et se consacra à la propagation des idées platoniciennes. Par sa morale, il appartient cependant à l'école stoïcienne autant qu'à celle de Platon. Malheureusement son livre *des Lois* a été détruit par l'ordre du patriarche Gennadius, parce qu'il mettait le néo-platonisme au-dessus du christianisme; c'est le livre qui, dit-on, renfermait surtout les idées philosophiques de Gémiste. Son traité des *Quatre Vertus cardinales* est plus régulier et moins compromettant. Plusieurs de ses nombreux ouvrages, dissertations, traités de théologie, d'histoire, de géographie, de philosophie, compilations, etc., ont été publiés: *Extraits de Diodore et de Plutarque; de Fato*, en grec et en latin; *de Virtutibus*, en grec; *Orationes duæ de rebus Peloponnesiacis constituendis; de Platonicæ atque Aristotelicæ philosophiæ differentia*, ouvrage remarquable en grec; *Oracula magica Zoroastris*, essai sur la religion des anciens Perses. Il a laissé beaucoup d'extraits d'ouvrages grecs aujourd'hui perdus, des oraisons funèbres et des manuscrits surtout sur la géographie.

Gemmes-le-Robert (Sainte-), bourg du canton d'Évron, arrond. de Laval (Mayenne). Céréales, bétail; 2,069 hab.

Gemmes-sur-Loire (Sainte-), bourg du canton des Ponts-de-Cé, arrond. d'Angers (Maine-et-Loire). Horticulture; 1,950 hab.

Gemmi, sommet des Alpes Bernoises, haut de 2,328 m. (Valais); les gouvernements de Berne et du Valais y ont fait établir de 1736 à 1741, une route qui longe des abîmes effrayants, pendant 3,570 m., entre Leuk, dans la vallée du Rhône, et Thun, dans celle de l'Aar.

Gemona, v. de la prov. et à 24 kil. N. O. d'Udine (Vénétie), près de la rive gauche du Tagliamento; 5,000 hab.

Gémonies, *Scalæ Gemoniæ*, escalier qui descendait de la prison du Capitole sur le Forum; les cadavres des criminels y étaient exposés.

Gémozac, ch.-l. de canton de l'arrond. de Saintes (Charente-Inférieure). Distillerie d'eau-de-vie; 2,709 habitants.

Genabum, v. de la Lyonnaise IVe (Gaule); aujourd. probablement *Orléans*; suivant d'autres, *Gien* (c'est l'opinion de Napoléon III).

Genappe, v. du Brabant méridional (Belgique), sur la Dyle, à 30 kil. S. E. de Bruxelles. Louis XI, encore dauphin, résida dans le château, de 1456 à 1461; 1,500 hab. — Godefroy de Bouillon est né à 2 kil., au village de Baisy.

Gençais ou **Gençay,** ch.-l. de cant. de l'arrond. et à 28 kil. N. E. de Civray (Vienne), sur la Clouère; briques, poterie de terre; 1,210 habitants.

Gence (Jean-Baptiste-Modeste), écrivain, né à Amiens, 1755-1840, fut répétiteur au collége de Navarre, archiviste au dépôt des chartes, puis attaché jusqu'en 1815 à l'Imprimerie impériale. Il a publié des éditions latines, des poésies entièrement oubliées, des ouvrages peu intéressants; il a écrit des articles dans beaucoup de journaux, dans la *Biographie universelle*, etc.; mais il est surtout connu parce qu'il a consacré la plus grande partie de sa vie à préparer une édition latine de l'*Imitation de Jésus-Christ*, et à soutenir par toutes raisons contre les opinions contraires que l'auteur de ce beau livre est l'illustre Gerson.

Gendarme. On donnait autrefois ce nom à l'*homme d'armes* ou cavalier armé de toutes pièces. Les cavaliers des 15 compagnies d'ordonnance organisées par Charles VII, s'appelèrent *gendarmes*, et toute la cavalerie porta le nom de *gendarmerie*. Le nombre des compagnies de gendarmes varia souvent au XVIIe et au XVIIIe s.; la plus ancienne était la compagnie écossaise, établie par Charles VII; elle conserva toujours le premier rang et fut la dernière conservée sous Louis XVI. — Il y avait depuis Henri IV, 1609, *les gendarmes de la garde*, dont le roi était capitaine; les princes du sang, les reines, au temps de Louis XIV, eurent aussi leurs gendarmes, qui portèrent leur nom; en 1667, la compagnie des *gendarmes anglais*, composée d'Anglais et d'Irlandais catholiques, avait pour capitaine le comte Hamilton.

Gendarmerie. Depuis 1790, c'est le corps militaire qui a remplacé la *maréchaussée*; elle a été surtout organisée en 1797 et en 1820. Elle se divise en légions, lieutenances, brigades. Elle est principalement chargée de veiller à l'ordre public et à l'exécution des arrêts de la justice. En temps de guerre, un prévôt, à la tête d'un détachement de gendarmerie, accompagne chaque armée pour réprimer surtout l'indiscipline des troupes. Il y avait en 1870 un escadron de gendarmerie d'élite, un régiment de gendarmerie de la garde, 26 légions divisées en 92 compagnies départementales et une compagnie de gendarmes vétérans. On l'a réorganisée.

Gendebien (Jean-François), homme politique belge, né à Liége, 1753-1838, était conseiller assesseur à Mons, depuis 1784, lorsqu'en 1789 il se prononça contre les Autrichiens et joua un rôle honorable dans les événements de 1789 et 1790. Forcé d'émigrer, il ne rentra dans son pays qu'avec les Français, fut nommé en l'an VI au Conseil des Cinq-Cents, puis entra au Corps législatif en 1802. En 1814, il fut membre de la commission chargée de faire la constitution du nouveau royaume des Pays-Bas, siégea jusqu'en 1830 aux États-généraux, et à l'époque de la révolution de Bruxelles, présida le premier congrès national.

Gendrey, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 22 kil. N. E. de Dôle (Jura). Élève de bétail et de chevaux; 650 hab.

Généalogiste. Il y eut un *généalogiste des ordres du roi* ou de l'ordre du Saint-Esprit, établi le 9 janvier 1595, pour dresser les preuves de noblesse de tous les chevaliers des ordres et de toutes les personnes qui devaient être présentées au roi. Pierre d'Hozier fut nommé *généalogiste de France* en 1643, et ses descendants ont conservé cette charge jusqu'à la Révolution.

Genebrard (Gilbert), érudit et prélat français, né à Riom, 1537-1597, de l'ordre de Saint-Benoît, vint à Paris se faire recevoir docteur en théologie, et fut nommé professeur d'hébreu au Collége royal. P. Danès se démit en sa faveur de l'évêché de Lavaur; mais Genebrard ne put obtenir les bulles, à cause de l'opposition du président Pibrac. Irrité, il se jeta dans le parti de la Ligue, fut nommé par Mayenne archevêque d'Aix, 1592, figura aux États-généraux de Paris, puis alla composer à Avignon son livre: *De sacrarum electionum jure*, où il soutenait que les évêques doivent être nommés par le clergé et par le peuple; l'ouvrage fut condamné au feu par le parlement d'Aix et l'auteur au bannissement, 1596. Il put cependant finir ses jours dans son prieuré de Semur. Il avait traduit le *Philocalia* d'Origène et l'*Histoire de Flave Josèphe*, 1578, in-fol.

Générac, bourg du cant. de Saint-Gilles, arrond. de Nîmes (Gard). Eaux-de-vie, grains, vins; 2,260 hab.

Général. Ce mot signifie ordinairement un chef militaire, *général de brigade* (jadis maréchal de camp), *général de division* (jadis lieutenant général). Dans l'ancienne monarchie, on donnait le nom de *général* au chef des galères; le *général des vivres* avait l'inspection sur tous les commis des vivres militaires; les *généraux des finances* étaient les receveurs et trésoriers généraux; les *généraux des monnaies* étaient les conseillers de la cour des monnaies. — Dans un certain nombre d'ordres religieux, jésuites, capucins, oratoriens, le supérieur s'appelle *général*; il n'est pas subordonné aux évêques diocésains.

Généralife, palais de plaisance des rois de Gre-

nade, sur le penchant d'une colline qui domine l'Alhambra.

Généralité, pays appartenant à la république des Provinces-Unies et n'étant pas sujets d'une province particulière. C'étaient : 1° L'Écluse, Axel, Cadsand, Biervliet, dans la Zélande; 2° Bois-le-Duc, Berg-op-Zoom, Bréda, dans le Brabant; 3° Fauquemont, Venloo, Stevenswaard, dans le Limbourg; 4° Maestricht.

Généralités. La division de l'ancienne France en généralités fut d'abord une division financière, établie en 1577 par Henri III. Depuis Richelieu, ce fut la véritable division administrative; les intendants (V. ce mot), placés à la tête de ces circonscriptions ou départements, furent depuis 1635 les administrateurs des provinces; ils eurent bientôt presque tous les pouvoirs et gouvernèrent par des subdégués établis dans les principales villes de leur département. On appelait d'abord *généralité* la circonscription d'une recette générale; plus tard on continua de donner ce nom au ressort des intendants, quoique dans les pays d'États il n'y eût pas de recette générale. Sous Henri III, il y avait 17 généralités; leur nombre fut successivement augmenté, et il y eut d'assez grands changements dans leur étendue, surtout au XVIII^e s.

Voici le tableau des généralités et des intendances en 1789 :

Paris (22 élections); *Amiens* (6 élections et les 4 gouvernements de Montreuil, Boulogne, Ardres, Calais); *Soissons* (7 élections); *Orléans* (12 élections); *Bourges* (7 élections); *Lyon* (5 élections); *La Rochelle* (6 élections); *Moulins* (7 élections); *Riom* (7 élections); *Poitiers* (9 élections); *Limoges* (5 élections); *Bordeaux* (5 élections); *Tours* (16 élections); *Auch* (5 élections); *Montauban* (6 élections); *Champagne* (12 élections); *Rouen* (14 élections); *Caen* (9 élections); *Alençon* (9 élections); *Roussillon* (3 vigueries). — On donnait plus particulièrement le nom d'*intendances* aux circonscriptions suivantes, pour la plupart pays d'États : *Bretagne* (9 diocèses); *Aix* (22 vigueries); *Languedoc* (elle comprenait les 2 généralités de Toulouse, divisée en 11 recettes ou diocèses, et de Montpellier, divisée en 12 recettes); *Pau et Bayonne* (divisée en deux généralités en 1787); *Bourgogne* (comprenant le duché de Bourgogne, pays d'États, divisé en 19 bailliages et en 4 élections, pays d'imposition); *Franche-Comté* (14 bailliages); *Grenoble* (6 élections); *Metz, Trois-Evêchés et Clermontois* (11 subdélégations); *Alsace* (7 subdélégations); *Flandre et Artois* (12 subdélégations); *Hainaut et Cambrésis* (12 gouvernements et 3 prévôtés); *Lorraine et Barrois* (36 subdélégations ou bailliages); *Corse* (11 juridictions). — (V. PAYS D'ÉTATS, ÉLECTION, INTENDANTS.)

Gênes (Golfe de), anc. *Ligusticum mare*, formé par la Méditerranée, au N. O. de l'Italie, se divise en *rivière du Ponent* à l'O. et *rivière du Levant* à l'E., de Gênes au golfe de la Spezzia. Le littoral est élevé, rocheux et sain.

Gênes (État de); il était compris entre le golfe et l'Apennin; il se divisait en *riv. du Levant*, v. pr. Gênes, Rapallo, Lavagna, Sarzane; *riv. du Ponent*, v. pr. Novi, Gavi, la Bocchetta, Savone, Albenga, Vintimiglia; et *marquisat de Finale*.

Gênes (Départ. de), de 1805 à 1814; il était situé entre les départ. de Montenotte à l'O., des Apennins à l'E.; ch.-l. *Gênes;* sous-préfectures Voghera, Tortone, Novi, Bobbio.

Gênes (Province de), division administrative du roy. d'Italie, entre la prov. de Porto Maurizio, à l'O., les prov. de Coni, d'Alexandrie, de Pavie, au N., de Parme et de Massa, à l'E., et sur le golfe de Gênes au S. Elle a 4,717 kil. carrés et 650,000 hab.; le ch.-l. est Gênes; les 5 arrond. sont: Gênes, Savone, Albenga, Chiavari et Spezzia. Le pays, occupé par les pentes méridionales et les contreforts des Alpes maritimes et de l'Apennin, ne laisse à la culture qu'une lisière étroite, mais elle est d'une fertilité prodigieuse.

Gênes ou **Genova** (*Genua*), ch.-l. de la prov. de ce nom, par 44°24′ lat. N. et 6°32′40″ long. E., à 170 kil. S. E. de Turin. Port de commerce et militaire sur le golfe; siége du conseil d'amirauté; archevêché, cour d'appel. Elle s'élève en demi-cercle entre les deux vallées de Polcevera et du Bisagno; à côté de rues tortueuses, étroites et sombres, il y a les rues magnifiques, strada Nuova, Balbi, Novissima, Carlo-Felice, etc.; des terrasses couvertes d'orangers, forment les toits des maisons; les palais Phil. Durazzo, Carrega, Spinola, Doria, Balbi, Brignole, Pallavicini, Saluzzi, etc., ont fait donner à la ville le nom de Gênes la Superbe. Le palais ducal, ou des anciens doges, est le plus vaste; le palais Durazzo est devenu le palais royal. Les églises sont nombreuses, mais trop chargées d'ornements; la cathédrale gothique de Saint-Laurent renferme le fameux vase *Sacro Catino;* Saint-Cyr, l'Assomption, l'Annonciade, Notre-Dame des Vignes, Sainte-Marie de la Consolation, etc., possèdent des fresques et des objets d'art précieux. On cite le vaste hôpital des pauvres, fondé en 1564, l'hôpital Pammatone, l'hôpital militaire, l'institut des sourds et muets fondé en 1801, les conservatoires des Fieschine et des Brignole, etc. L'université a été fondée en 1812; les bibliothèques, le musée des Beaux-Arts, fondé par les Doria, la Bourse ou *Loggia de banchi*, le bâtiment de la Douane, l'ancien et le nouvel arsenal, etc.; les six théâtres, Carlo-Felice, Falcone, etc. Le port est vaste et abrité par le vieux môle à l'E., le nouveau môle à l'O.; près de là est un beau phare. A l'est le port franc est un immense entrepôt; c'est l'un des plus actifs de la Méditerranée; on exporte riz, huile d'olive, fruits, soie, papiers, etc. L'industrie a pris de grands développements, manufactures de soieries, velours, papiers, tabacs; orfévrerie estimée, produits chimiques, essences et parfumeries, conserves, pâtes, peaux, chapeaux, ouvrages de corail, de marbre et d'albâtre, etc. Gênes est bien fortifiée; on a enveloppé dans son enceinte les hauteurs qui s'élèvent jusqu'à la montagne du Diamant; elle renferme 60 bastions; c'est un triangle isocèle, dont le port est la base et le fort de l'Éperon le sommet; la ville est couverte par une seconde enceinte intérieure de 40 bastions. La pop. est de 130,000 hab. — Gênes, fondée par les Liguriens au VIII^e siècle av. J. C., n'est devenue puissante qu'au moyen âge; ravagée plusieurs fois par les Barbares, relevée par Charlemagne, elle forma une république, dirigée par des consuls, où l'élément démocratique fut toujours puissant. Au temps des croisades surtout, la marine génoise devint très-considérable; les Génois étendirent leur domination sur toute la côte du golfe et même sur le Montferrat; ils furent les rivaux de Pise et surtout de Venise; eurent au XIII^e siècle Péra et Galata à Constantinople, des établissements en Grèce, des comptoirs en Asie, des colonies, comme Caffa en Crimée, puis la Corse, la Sardaigne, etc.; les rois de Chypre leur payèrent tribut. Gênes triompha de Pise, après la bataille de la Méloria, 1284; mais après les deux guerres de Caffa, 1350-1355, et de Chiozza, 1379-81, elle dut abandonner la suprématie à Venise. La turbulence du peuple avait fait créer un podestat en 1190; les factions n'en continuèrent pas moins de désoler la république: les Spinola et les Doria étaient à la tête du parti gibelin, les Grimaldi et les Fieschi à la tête des guelfes; la constitution variait sans cesse; les familles plébéiennes au XIV^e siècle ne gouvernèrent pas plus heureusement; les Génois se mirent inutilement sous le protectorat des rois de France, des ducs de Milan, des Empereurs. Les conquêtes des Ottomans, les découvertes des Portugais et des Espagnols, les guerres d'Italie, furent désastreuses pour la liberté et la prospérité de Gênes. Enfin, en 1528, André Doria établit un gouvernement aristocratique, présidé par un doge et 8 *gobernatori*, qui dura jusqu'en 1797. La conspiration de Fiesque, 1547, échoua contre ce gouvernement. Gênes s'occupa dès lors de son commerce et subit l'influence prépondérante de l'Espagne, ce qui lui attira le bombardement de 1684 par les ordres de Louis XIV et l'humiliation du doge. En 1746, alliée de la France, elle fut occupée par les Autrichiens, se souleva et soutint courageusement un long siége; en 1768, elle vendit la Corse à la France. En 1797, Bonaparte remplaça le gouvernement aristocratique par la *république Ligurienne;* en 1800, Masséna s'y défendit avec héroïsme contre les Autrichiens; en 1805, la république, réunie à la France, forma 3 départ., Gênes, Montenotte, les Apennins. En 1814, la république fut un instant rétablie; mais le congrès de Vienne de 1815 l'incorpora au royaume de Sardaigne.

Genès ou **Genest de Rome** (Saint), comédien sous Dioclétien, se convertit à la foi chrétienne, au moment même où il représentait, par dérision, les mystères du culte persécuté. Mis à la torture par l'ordre de l'empereur, il fut décapité. Les uns placent son martyre en 286, les autres en 303; l'Église l'honore le 25 août. Il a fourni à Rotrou le sujet d'une belle tragédie.

Génésareth (Lac de). V. TIBÉRIADE (Mer de).

Genèse, du grec γένεσις, génération, naissance, premier livre du Pentateuque de Moïse, qui comprend le récit de la création et l'histoire des premiers temps

jusqu'à la mort de Joseph et la naissance de Moïse.

Genesius (JOSEPH) ou **Joseph de Byzance,** historien byzantin du xe siècle, a composé par l'ordre de Constantin VII l'histoire de Léon V, de Michel II, de Théophile, de Michel III et Basile Ier. Cette maigre compilation en 4 livres a été publiée à Venise, en 1733, dans la *Collection byzantine*. La meilleure édition est celle du *Corpus Scriptorum Historiæ Byzantinæ* de Bonn.

Genès-Champanelle (Saint-), bourg de l'arr. de Clermont (Puy-de-Dôme); 2,000 hab.

Genest-Lerpt (Saint-), bourg du canton du Chambon, arr. de Saint-Etienne (Loire). Houille; 2,841 hab.

Genest-Malifaux (Saint-), bourg de l'arr. et à 16 kil. S. E. de Saint-Etienne (Loire). Bois, bestiaux; 3,344 hab.

Genest (L'abbé CHARLES-CLAUDE), littérateur, né à Paris, 1639-1717, eut une existence très-variée; tour à tour commis dans les bureaux de Colbert, pris sur mer par les Anglais, professeur à Londres, compagnon du duc de Nevers, qui le protégea, faiseur d'odes lues devant Louis XIV, couronné par l'Académie française, 1673, quittant tout à coup l'épée pour le petit manteau noir d'abbé, mais conservant toujours son esprit, sa facilité d'humeur, le talent de se faire des protecteurs. Rappelé de Rome à Versailles par Pellisson, il gagna l'amitié de Malézieu par ses vers, celle de Bossuet par son zèle cartésien; ses conversations cartésiennes avec le prélat lui inspirèrent son poëme des *Principes de Philosophie*, qui ne parut qu'en 1716, et qui n'eut pas de succès. Mais l'abbé Genest n'avait pas cessé d'avoir de belles protections; précepteur de Mlle de Blois, il égayait le duc de Bourgogne, et fit plus tard partie de la cour de la duchesse du Maine, à Sceaux; c'est même pour elle qu'il composa des tragédies faibles et froides, *Zélonide, Polymnestor, Joseph* et *Pénélope*, pour lesquelles Voltaire s'est montré trop indulgent. Il était de l'Académie française depuis 1698.

Genest (EDMOND), diplomate, fils d'*Edme-Jacques*, publiciste connu par ses traductions de l'anglais, né à Versailles, 1765-1834, quoique frère de Mme Campan, et secrétaire d'ambassade en Russie, montra de bonne heure des opinions républicaines. Il fut nommé, en 1792, ambassadeur en Hollande, puis aux Etats-Unis, excita les Américains à la guerre contre l'Angleterre, et fut rappelé sur la demande de Washington lui-même. Mais il resta en Amérique.

Genet (FRANÇOIS), prélat et théologien, né à Avignon, 1640-1707, fut chargé, par Le Camus, évêque de Grenoble, de composer un corps de morale spéciale, concernant surtout les cas de conscience. On lui confia l'enseignement au séminaire d'Aix, et il fut nommé, par le pape, évêque de Vaison, en 1685. En opposition avec Louis XIV, lorsque celui-ci s'empara du comtat d'Avignon, il fut arrêté, en 1688, et renfermé dans l'île de Ré. Son principal ouvrage a pour titre : *Théologie morale* ou *Solution des cas de conscience*, 7 vol. in-12.

Geneva, bourg de l'Etat de New-York (Etats-Unis), sur la rive N. du lac Seneca ; 6,000 hab.

Genève (Lac de) ou **Léman,** anc. *Lemanus lacus*, en allemand *Genfer-See*, a pour bornes : au N. et à l'E. les cantons suisses de Genève, de Vaud et du Valais; au S., le départ. français de la Haute-Savoie. Il a 72 kil. de long. sur 14 dans sa plus grande largeur; sa plus grande profondeur, à Meillerie, est de 317 m. Il est traversé par le Rhône et reçoit plus de 40 petites rivières, la Veveyse, la Vénoge, l'Auborne, la Promentouse au N.; la Dranse au S. Jamais le lac ne gèle en entier; la hauteur des eaux varie souvent de 2 mètres; il y a des baisses subites et inattendues, appelées *seiches*. Le lac est poissonneux. Les bords sont célèbres par leurs sites riants et pittoresques; on y voit Genève, Coppet, Nyons, Morges, Vevey, Clarens, Montreux, Chillon, Saint-Gingolph, Meillerie, Evian, Thonon, Hermance, etc.

Genève, l'un des cantons de la Confédération Helvétique, occupe l'extrémité inférieure du lac Léman; il confine à la France (dép. de l'Ain et de la Haute-Savoie) et au canton de Vaud. Le Rhône coupe en deux parties la plaine ondulée dont il est formé. La terre n'est pas très-fertile, mais elle est bien cultivée; la vigne donne de bons produits. Il a 283 kil. carrés et 93,000 hab., dont 48,000 catholiques et 44,000 protestants. Le pouvoir législatif est confié à un conseil de 274 membres élus par le peuple; le pouvoir exécutif à un conseil d'Etat choisi par le peuple dans le conseil des représentants. Le ch.-l. est *Genève;* les autres localités sont : Carouge et Versoix.

Genève, en allem. **Genf,** ch.-l. du canton, sur la rive gauche du Rhône, à sa sortie du lac, par 46° 14' 59" lat. N., et 3° 49' long. E., à 160 kil. S. O. de Berne, à 500 kil. S. E. de Paris, a sur la rive droite du fleuve le faubourg de Saint-Gervais. L'aspect, sur le lac, est magnifique; mais les rues sont généralement étroites, avec de hautes maisons. On remarque la place Belair, le musée Rath, la cathédrale ou temple de Saint-Pierre, qui date du xiiie s., avec le tombeau d'Agrippa d'Aubigné, les maisons de Calvin et de J.-J. Rousseau, l'arsenal, avec une collection d'armes, etc. Elle a une université ou académie, fondée par Calvin, une bibliothèque de 60,000 vol., beaucoup d'établissements d'instruction, gymnase libre, observatoire, jardin botanique, conservatoire de musique, etc. L'imprimerie et la librairie y sont florissantes depuis longtemps; la *Revue de Genève* est célèbre. Ses établissements de crédit et de finances sont nombreux. Son industrie est considérable : horlogerie depuis 1587, bijouterie, orfévrerie, tissus de soie et de laine; son commerce est très-actif. La population est de 47,000 hab. — Elle existait déjà, quand les Romains pénétrèrent en Gaule; elle fut la principale ville de la province *Maxima Sequanorum;* elle devint l'une des capitales des Bourguignons au ve s., puis appartint aux Francs. Après Charlemagne, elle fit partie du royaume d'Arles, puis fut ensanglantée par les longues querelles de ses comtes et de ses évêques. Au xve s., les ducs de Savoie, maîtres du Genevois, eurent une grande influence dans la ville. Elle se constitua en république en 1535, et Calvin y établit alors le centre de sa réforme religieuse. Les traités de 1579, 1584 et 1782 la maintinrent sous la protection de la France. En 1798, elle fut le ch.-l. du départ. du Léman. En 1815, le territoire de Genève, agrandi de quelques parties du pays de Gex et de la Savoie, forma l'un des cantons de la Confédération Helvétique. Patrie de Burlamaqui, de Saussure, de Luc, Bonnet, Sénabier, Tronchin, Petitot, du général Lefort, de Necker, de Mme de Staël, de Candolle, de Sismondi, de J.-J. Rousseau, etc.

Genève (ROBERT DE) ou **Clément VII,** antipape. V. ROBERT de *Genève*.

Geneviève (Sainte-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 46 kil. N. d'Espalion (Aveyron); 1,725 hab.

Geneviève (Sainte), née à Nanterre en 419 ou 422, morte à Paris en 512, humble fille des champs, suivant les uns, suivant d'autres, fille d'un romain nommé Sévère, assez riche pour recevoir chez lui les évêques Germain d'Auxerre et Loup de Troyes, prit de bonne heure le voile des religieuses et prédit souvent l'invasion de la Gaule par les barbares de l'Asie. Ses compatriotes, que ses paroles prophétiques avaient plus d'une fois exaspérés contre elle, suivirent cependant ses conseils, lorsqu'elle les engagea à rester dans Paris à l'approche d'Attila, en les assurant de la protection divine, 451. Elle fut dès lors regardée comme la patronne de la ville. Elle mourut très-âgée. D'abord ensevelie à Nanterre, elle fut ensuite transférée dans l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul, qui fut plus tard convertie en abbaye. On la rebâtit du ixe au xiie s.; puis, en 1764, Louis XV posa la première pierre de l'église qui lui fut dédiée et qui est l'œuvre de Soufflot. C'est à Saint-Etienne-du-Mont que les reliques de sainte Geneviève ont été depuis longtemps transférées; suivant les légendes, elle a fait de nombreux miracles depuis sa mort et souvent la procession de la châsse de sainte Geneviève a attiré un grand concours pour apaiser les séditions, conjurer les épidémies, la disette et demander un temps favorable. La neuvaine, qui commence le 3 janvier, attire encore beaucoup de monde; elle se fait aussi au Panthéon ou église de Sainte-Geneviève.

Geneviève de Brabant, fille d'un duc de Brabant, épouse de Siffroi, palatin d'Offtendick, dans le pays de Trèves, vivait, suivant la légende, au viiie s. Accusée faussement par le perfide intendant Golo, condamnée à mourir avec son jeune fils, elle fut abandonnée dans une forêt, et y vécut, pendant cinq ans et demi, dans une grotte, de fruits sauvages et du lait d'une biche, jusqu'au jour où Siffroi reconnut son innocence. Sa légende, conservée sous deux formes, en prose et en vers, est encore populaire dans nos campagnes; on l'honore le 3 avril.

Genevois, ancien pays de la Savoie, entre le Faucigny au N., et la Savoie propre au S., cap. *Annecy*, fut d'abord gouverné par les comtes de Genève, puis échut aux ducs de Savoie, qui en firent un duché apanagé, 1564. Il fut réuni à la Savoie en 1659; fit partie du

départ. du Mont-Blanc, de 1792 à 1815; puis, rendu à la Sardaigne, a été définitivement réuni à la France en 1860. Il forme les arrond. d'Annecy et de Saint-Julien, dans la Haute-Savoie.

Genèvre (*Janus mons*), sommet des Alpes Cottiennes, haut de 3,592 m.; la Doria Riparia et la Durance en descendent. Dans le col, élevé de 1,974 m., appartenant par moitié à la France et à l'Italie, passe la route de Briançon à Suze, suivie par Charles VIII en 1494.

Genga (Girolamo), peintre, sculpteur et surtout architecte, né à Urbin, 1476-1551, fils d'un tisserand, élève de Signorelli, puis du Pérugin. Il se distingua comme peintre, à Sienne, à Urbin, à Rome, où il fit une *Résurrection de Jésus-Christ*, à Césena. De retour à Urbin, en 1521, il s'occupa surtout d'architecture, élevant ou restaurant châteaux, palais, églises. Il a écrit plusieurs traités sur les arts. — *Bartolommeo*, son fils, né à Cesena, 1518-1558, élève de son père, bon architecte comme lui, a continué plusieurs de ses œuvres.

Gengiskhan ou **Tchinggis-Khacan** (Chef des très-puissants), conquérant mongol, né, suivant les uns, en 1162, ou plutôt vers 1155, mort en 1227. Il était de la race tatare, de la tribu des grands Mongols, qui habitait vers le bassin supérieur de l'Amour. Son père, vaillant guerrier, lui donna le nom d'un ennemi qu'il avait vaincu, Temoutchin; à sa mort, il n'avait que treize ans; sa jeunesse fut durement éprouvée; mais il se montra aussi brave que cruel, reçut de l'empereur chinois, son suzerain, le titre de général, et devint surtout puissant par son alliance avec Togroul Oang-khan, chef des Kéraïtes. La plupart des hordes mongoles reconnurent ses lois, et, en 1206, il reçut, dans une grande assemblée, le titre de *chef des très-puissants*, nom sous lequel il s'est rendu si célèbre, comme conquérant exterminateur. Il étendit sa domination des rives du fleuve Jaune jusqu'aux steppes des Khirghiz et des Ouïgours; il refusa le tribut à l'empereur de la Chine, et, avec son innombrable cavalerie, traversa la grande muraille, en 1211; profitant des guerres civiles de l'empire, il ravagea toutes les provinces du nord jusqu'à Pékin, exigea 1,000 otages, les fit égorger et s'empara de la capitale, 1214. Puis, dans une suite de grandes expéditions, il soumit la plus grande partie de l'Asie centrale jusqu'au Sihoun, qui le séparait de l'empire Kharismien. La guerre fut décidée contre le sultan Mohammed dans une assemblée ou *couriltaï*, 1218; il soumit la Transoxiane en 1219, et s'empara de Bokhara et de Samarkhand; ses lieutenants poursuivirent Mohammed dans le Mazanderan et l'Irak-Adjémi; puis, réunis, pénétrèrent par le Schirwan et par le défilé de Derbend jusqu'au delà du Caucase. Lezghis, Circassiens, Kiptchaks furent mis en fuite; les princes russes de Kief, de Smolensk, de Tchernigov furent vaincus près du Dniepr, 1223. Mohammed était mort dans une île de la mer Caspienne; vainement son fils, Djelal-ed-Din, déploya le plus grand courage et battit plusieurs hordes mongoles; il dut fuir jusqu'au delà de l'Indus, et le Penjab fut ravagé par les lieutenants de Gengiskhan. De Caracorum, sa capitale, il apprit que son général, Moncoli, avait soumis une partie de la Chine; lui-même partit, en 1224, pour faire la conquête du royaume Hia ou Tangout; mais il mourut au siége de la capitale, Nin-Hia. Il fut enseveli au pied d'un arbre sur l'une des montagnes élevées de la Tatarie. Il avait partagé son empire entre ses quatre fils, nés de la première de ses femmes, Tchoutchi, Tchagataï, Ogotaï, et Touloui, le plus jeune, qui était le mieux traité; il leur avait recommandé d'achever la conquête du monde. Guerrier terrible, farouche exterminateur, il n'avait jamais songé qu'à faire du butin et à détruire les populations, même celles qui ne résistaient pas; monothéiste, il tolérait toutes les religions et exemptait d'impôt et de service militaire les ministres de tous les cultes; il fit une loi de l'hospitalité et maintint une police sévère dans tout son empire; mais il n'a rien fait de grand, et il doit être mis au nombre des fléaux de l'humanité.

Gengoux-le-Royal (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 46 kil. N. O. de Mâcon (Saône-et-Loire), près de la Grosne. Vins, tanneries; 1,855 hab.

Génie, *Genius* chez les Latins, *δαίμων* chez les Grecs. Il est difficile de dire d'une manière précise ce que les Latins entendaient positivement par le mot *Génie*, évidemment dérivé de la même racine que *gens*, *gigno*. Le sens est très-vague et très-vaste; il semble désigner un être créateur qui agit, quoique invisible, partout où se manifeste la vie. On range, dans la classe des Génies, les Sylvains, les Faunes, les Lymphes, les Lares, les Pénates, les Mânes; les dieux ont même leur génie, comme les hommes, comme les lieux, comme les choses; il y a non-seulement les génies des individus, mais les génies des familles, des villes, des États. Ainsi, Rome croyait à un Génie public ou Génie du peuple romain, dans l'origine, être vague, plus tard, personnifié; on lui fit des sacrifices, on le représenta, au Forum, sous la figure d'un homme barbu, couronné du diadème, avec un sceptre et une corne d'abondance; plus tard, ce fut un jeune homme; on lui faisait une fête le 9 octobre. Beaucoup de rues, d'édifices avaient leurs Génies, dont la figure était peinte sur les murs. Sous l'Empire, à côté du Génie public, on adora le Génie de l'empereur régnant; Auguste mit son Génie à côté des Lares dans toutes les chapelles des Compita. — Souvent le Génie fut considéré comme une sorte d'ange gardien, du sexe masculin, qui s'attachait à chaque homme, dès sa naissance, et veillait sur lui jusqu'à sa mort; on le représentait parfois comme un beau garçon, avec deux ailes et la chlamys sur les épaules. On lui offrait, au jour natal, de l'encens, des fleurs, du vin, jamais de victime sanglante. — Le Génie d'un lieu, *Genius loci*, était représenté sous la forme d'un serpent. — Des Génies féminins, appelés *Junons*, présidaient à la destinée des femmes. — Au moyen âge, on crut également à l'existence de génies, êtres immatériels, propres à chacun des quatre éléments, les *Sylphes* pour l'air, les *Gnomes* pour la terre, les *Ondins* pour l'eau, les *Salamandres* pour le feu.

Génie maritime, corps d'ingénieurs de la marine, créé par Louis XV, en 1765. Ils sont chargés des constructions navales.

Génie militaire, corps d'ingénieurs chargés de la construction, de l'entretien des fortifications et des bâtiments destinés à l'armée. Vauban avait fondé, en 1668, un corps d'ingénieurs civils et militaires; en 1748, il y eut une école de génie à Mézières; en 1750, le génie militaire fut séparé, puis réuni à l'artillerie. C'est seulement depuis la Révolution que le génie a son organisation complète; état-major, comité, généraux, régiments, écoles, etc.

Geniez-de-Rive-d'Olt (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 35 kil. S. E. d'Espalion (Aveyron), sur le Lot. Tribunal de commerce; collége. Fabriques de lainage, de cotonnades, draperies, tanneries. C'est la ville la plus active du département. Patrie de l'abbé Raynal; 3,843 hab.

Génin (François), philologue, né à Amiens, 1803-1856, élève de l'École normale, professeur à la Faculté de Strasbourg, écrivit dans le *National* et fut chef de division au ministère de l'instruction publique en 1848. On lui doit des ouvrages d'érudition sérieuse et spirituelle : *Variations du langage français depuis le* XIIe s., 1845; *Lexique comparé de la langue de Molière et des écrivains du* XVIIe s., 1846; *Récréations philologiques*, 1856; les *Lettres de la reine de Navarre*, la *Chanson de Roland*, la *Farce de maître Patelin*, l'*Eclaircissement de la langue française par Palsgrave*; une édition de *Diderot*; puis l'*Université et les Jésuites*, etc.

Genis (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 16 kil. N. O. de Jonzac (Charente-Inférieure); 1,251 hab.

Genis-Laval (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 10 kil. S. O. de Lyon (Rhône). Bon vin *des Barolles*; papiers peints; usines; 2,942 hab.

Genis-Terre Noire (Saint-), bourg du canton de Rive-de-Gier (Loire). Houille; 2,040 hab.

Genix (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. de Chambéry (Savoie), au confl. du Rhône et du Guiers. Céréales, vignes, mûriers, 1,868 hab.

Genlis (Félicité-Stéphanie, née **Ducrest**, comtesse de), femme de lettres, née près d'Autun, 1746-1830, eut une éducation très-négligée, mais ses talents d'agrément gagnèrent le cœur d'un colonel, le comte de Genlis, qui l'épousa lorsqu'elle venait de perdre son père. Intelligente et adroite, elle se livra à l'étude avec ardeur et se fit nommer *dame* de la duchesse de Chartres en 1770. Sa faveur fut grande dans la famille d'Orléans; elle éleva Mme Adélaïde puis devint, en 1782, *gouverneur* des princes. Elle publia alors *Adèle et Théodore ou Lettres sur l'éducation*, ouvrage qui fit beaucoup de bruit dans le monde; puis en 1787, *la Religion considérée comme l'unique base du bonheur et de la véritable philosophie*, et des livres d'éducation, les *Veillées du Château*, le *Théâtre d'éducation*, etc. Elle s'était séparée de son mari pour se livrer tout entière à ses élèves. En 1789, la duchesse d'Orléans commença à lui témoigner une froideur dont la cause n'a jamais été bien expliquée; mais Mme de Genlis n'en resta pas moins atta-

chée dans l'exil à M^me Adélaïde et au jeune duc d'Orléans, Louis-Philippe. Pendant sa vie errante, elle vécut surtout des ouvrages qu'elle composait; elle rentra en France, 1800, fut bien traitée par le Premier Consul qui lui donna un appartement à l'Arsenal, où elle composa *M^me de La Vallière*, la *Vie d'Henri le Grand*, etc. Elle fut chargée par Napoléon de lui écrire tous les quinze jours sur *ce qui lui passerait par la tête*, reçut des pensions, ce qui ne l'empêcha pas, en 1814, d'adresser ses hommages à Louis XVIII; mais elle eut peu de relations avec ses anciens élèves qui l'accueillirent froidement. Elle continua d'écrire jusqu'à la fin de sa vie; son meilleur ouvrage est *Mademoiselle de Clermont;* mais ses *Mémoires* sont surtout un panégyrique exagéré et peu intéressant.

Genlis, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. S. E. de Dijon (Côte-d'Or), sur la Tille; 1,160 hab.

Gennadius ou **Gennade,** prêtre de Marseille, mort vers 495, a écrit: *De Viris illustribus* ou *De Scriptoribus ecclesiasticis*, catalogue des écrivains ecclésiastiques; *De Dogmatibus ecclesiasticis*, ouvrage entaché de semi-pélagianisme et publié par Œler, Berlin, 1856.

Gennadius (George **Scholarius,** ou), patriarche de Constantinople, né peut-être dans cette ville vers 1400, de bonne heure célèbre par ses connaissances en droit et en philosophie, joua un rôle considérable aux conciles de Ferrare et de Florence, où l'on s'occupa de la réunion des deux églises, changea plusieurs fois d'opinion, finit par s'opposer à la réconciliation, et fut nommé patriarche après la prise de Constantinople par Mahomet II. Il abdiqua vers 1457; on ne sait quand il mourut. Il a laissé de nombreux ouvrages manuscrits; on a plusieurs fois imprimé son *Exposition de la foi chrétienne* adressée à Mahomet II.

Gennari (Benedetto), dit l'*ancien*, peintre de l'école bolonaise, né à Cento, 1550-1610, fut le maître distingué d'une bonne école où le Guerchin étudia. Ses meilleurs tableaux, d'un style simple et noble, sont à Pérouse et à Bologne. — Son fils aîné, *Bartolommeo*, 1591-1658, élève de son père et du Guerchin, fut un artiste estimé. — *Ercole*, frère de Bartolommeo, 1597-1658, et ses fils, *Benedetto*, 1633-1715, *Cesare*, 1641-1688, imitèrent avec talent le Guerchin et ont rempli l'Italie de tableaux *guerchinesques;* Benedetto, après un long séjour à Paris et à Londres, se transforma presque en peintre hollandais ou flamand par son talent à reproduire les velours, les dentelles, les dorures, etc.; Cesare a peint aussi avec talent le paysage et l'histoire; le Louvre a de lui une *Madone*.

Gennaro (Joseph-Aurèle de), jurisconsulte italien, né à Naples, 1701-1761, professeur et magistrat, a laissé: *Respublica Jurisconsultorum*, 1731, fiction ingénieuse où il juge les plus célèbres jurisconsultes; *Feriæ autumnales*, 1752, où l'on trouve une partie du Digeste en vers latins, etc. Ses *Œuvres* ont été publiées à Naples, 1767, 4 vol. in-8°.

Gennes (Julien-René-Benjamin de), théologien, né à Vitré, 1687-1748, prêtre de l'Oratoire, occupait une chaire de théologie à Saumur, lorsqu'une thèse sur la *Grâce*, 1718, lui suscita de nombreux ennemis et fit de lui l'un des plus ardents polémistes du parti janséniste. Sa défense, publiée en 1722, fit beaucoup de bruit; condamné par ses supérieurs, persécuté, exilé, il ne cessa d'écrire. On cite parmi ses ouvrages: *Mémoire pour la cause de Monseigneur l'évêque de Senez; Mémoire sur l'assemblée de la congrégation de l'Oratoire tenue en* 1733, etc.

Gennes (Pierre de), jurisconsulte, né à Chartres, 1701-1759, s'est fait connaître par un grand nombre de mémoires à consulter, modèles presque parfaits du genre judiciaire. Les plus curieux sont ceux pour le *marquis de Bussy*, pour *La Bourdonnais*, pour *Dupleix*.

Gennes, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. N. O. de Saumur (Maine-et-Loire), sur la gauche de la Loire; 1,705 hab.

Genola, village d'Italie, à 16 kil. S. E. de Saluces, à 6 kil. S. E. de Savigliano. Combat des 3 et 4 nov. 1799 entre les Français, sous Championnet, et les Autrichiens.

Génolhac ou **Génoilhac,** ch.-l. de canton de l'arr. et à 36 kil. N. O d'Alais (Gard). Mine de plomb argentifère; 1,406 hab.

Genoilhac (Jacques **Galiot** de), né dans le Quercy, 1466-1546, se distingua à Fornoue, à Agnadel, fut grand maître de l'artillerie en 1512, contribua à la victoire de Marignan, 1515, à la défense de Mézières 1521, aurait assuré la victoire à Pavie, 1525, sans l'imprudente ardeur de François I^er; devint grand écuyer et gouverneur de Languedoc, 1545. — Son fils, *François*, 1516-1544, mourut des blessures qu'il avait reçues à Cérisoles.

Genoude (Antoine-Eugène de), publiciste, né à Montélimar, 1792-1849, fut nommé, à la recommandation de Fontanes, professeur de sixième à Paris, pour échapper à la conscription. La lecture de Rousseau le guérit du déisme de Voltaire et le conduisit au séminaire de Saint-Sulpice. A la prière de son ami, La Mennais, il avait déjà traduit l'*Imitation de Jésus-Christ*, lorsqu'en 1815 il devint l'aide de camp du prince de Polignac. Il collabora au *Conservateur*, 1818, créa le *Défenseur*, 1820, rentra à Saint-Sulpice, puis alla se marier en Vendée et fut nommé maître des requêtes. Il venait de traduire la *Bible*, quand il fit revivre la *Gazette de France*, où il déploya beaucoup d'activité et un certain talent de polémiste. Mais son programme, qui avait pour base l'hérédité monarchique et le suffrage universel, lui attira des critiques de toutes parts. Sous Louis-Philippe, il fut souvent condamné à l'amende et à la prison; il ne put entrer à la Chambre qu'en 1846, comme député de Toulouse, et la république de 1848 le mit de côté. Après la mort de sa femme, en 1835, il était entré dans les ordres. — Parmi ses trop nombreux ouvrages, on peut citer: *La Raison du Christianisme*, 12 v. in-8°; *Les Pères de l'Eglise des trois premiers siècles de l'ère chrétienne publiés en français*, 9 vol. in-8°; *Leçons et modèles de littérature sacrée; La vie de Jésus-Christ et des Apôtres*, 2 vol. in-8°; *Histoire de France*, 16 vol. in-8°, etc.

Génovéfains ou *chanoines de l'abbaye de Sainte-Geneviève*. Ils remontaient peut-être à Clovis, qui avait institué une communauté de prêtres pour desservir l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, élevée en l'honneur de sainte Geneviève. Ils suivaient la règle de saint Augustin, avaient une robe blanche, un rochet et un manteau noir. Ils furent plusieurs fois réformés, surtout en 1626, par Ch. Faure. Ils avaient au XVIII^e s. un grand nombre de maisons, et étaient employés à l'administration des paroisses et des hôpitaux, à l'instruction des ecclésiastiques, etc. Leur ch.-l. était l'édifice qui a formé le lycée Henri IV.

Génovèse (Le). V. Strozzi (Bernardo).

Genovesi (Antoine), philosophe et économiste, né près de Salerne, 1712-1769, entra dans les ordres, mais professa la philosophie à l'université de Naples, puis l'économie politique dans la chaire fondée pour lui, en 1754, par le florentin Intieri. Eclectique en philosophie, il fut protégé par Benoît XIV contre l'archevêque de Naples; il a publié, en latin, des *Eléments de métaphysique*, 1743, et une *Logique*, 1745. L'un des créateurs de l'économie politique en Italie, il a écrit en italien: *Lezzioni di commercio e di economia civile*, 1757; *Storia del commercio della Gran-Bretagna;* etc.

Gensac, bourg de l'arr. et à 32 kil. S. E. de Libourne (Gironde). Ruines de l'ancien château, église calviniste; 1,300 hab.

Genséric ou **Gizéric,** roi des Vandales, de 427 à 477, fils bâtard de Godigisde, partagea le trône des Vandales, établis dans la Bétique, avec son frère Gondéric; puis, seul roi, répondit à l'appel du gouverneur d'Afrique, Boniface, et, suivi de 80,000 compatriotes, passa le détroit en 429. Secondé par les Donatistes et les Maures, il s'empara en dix années de toute l'Afrique romaine, malgré la résistance de Boniface, revenu de son erreur. Cruel, perfide, arien persécuteur, Genséric commit d'horribles ravages qui ont rendu odieux le nom des Vandales. Maître de Carthage en 439, il créa une marine redoutable qui porta la terreur sur toutes les côtes de la Méditerranée. Il prit Rome en 455 et lui ravit la plus grande partie de ses richesses et de ses habitants. Plusieurs fois les empereurs essayèrent de détruire la puissance du barbare; les onze cents bâtiments de Théodose II ne dépassèrent pas la Sicile; la flotte de Majorien fut détruite dans le port de Carthagène par la trahison de ses lieutenants; en 468, la flotte immense de l'empereur Léon fut également incendiée à Bône. Genséric fut reconnu par l'empereur Zénon et put assister à la ruine complète de l'empire d'Occident, en 476.

Gensonné (Armand), homme politique, né à Bordeaux, 1758-1793, avocat en 1789, membre du tribunal de cassation en 1791, fut nommé à l'Assemblée législative, et se plaça avec Vergniaud et Guadet à la tête du parti de la Gironde. Déjà, sous la Constituante, il avait demandé l'émancipation des hommes de couleur dans les colonies, et, avec son collègue Gallois, il avait parcouru les départements de l'Ouest bien troublés et fait

un rapport remarquable à l'Assemblée. Il fut l'un des plus ardents adversaires de la Cour et du *comité autrichien;* mais, après le 20 juin, il crut pouvoir entamer de loyales négociations avec Louis XVI, par l'intermédiaire du peintre Boze; elles furent bientôt rompues. Au 10 août, Gensonné présida l'assemblée. A la Convention, il attaqua hardiment les auteurs des massacres de septembre et les chefs de la Montagne; il vota la mort du roi, présida la Convention, le 7 mars 1793; mais fut accusé de relations coupables avec Dumouriez, sans que sa culpabilité ait jamais été prouvée. Il partagea le sort des Girondins, refusa de fuir, fut décrété d'accusation le 3 octobre, parut devant le tribunal révolutionnaire le 24 octobre, et périt sur l'échafaud le 31.

Gentil (Jean-Baptiste-Joseph), orientaliste, né à Bagnols, 1726-1799, servit longtemps dans l'Inde et en rapporta de belles collections (médailles, manuscrits, dessins) qu'il donna à la Bibliothèque du Roi. On lui doit: *Histoire métallique de l'Inde; Histoire de l'empire mongol; Abrégé géographique de l'Inde; Histoire des Radjahs de l'Hindoustan.*

Gentil-Bernard. V. Bernard.

Gentile Gentili, médecin italien, de Foligno, vivait dans la première moitié du XIV° siècle. Il eut beaucoup de célébrité et a laissé de nombreux ouvrages, traités, commentaires sur Avicenne, etc., qui ont été publiés à Venise, 4 vol. in-fol., 1484-1492.

Gentilshommes, nobles de race, par opposition à ceux qui devaient leur noblesse à la faveur où à leurs charges. — *Gentilhomme de nom et d'armes*, celui qui portait le nom d'un bourg, d'un château, d'une seigneurie.

Gentilshommes de la chambre, officiers de cour qui servaient auprès du roi de France. François I^{er} remplaça le *chambrier* par un *gentilhomme de la chambre;* il y en eut 4 depuis Louis XIII. Ils servaient par année et avaient les fonctions du grand chambellan pendant son absence, donnant l'ordre aux huissiers pour les entrées, réglant les dépenses pour l'argenterie du roi et les menus plaisirs, ayant la direction des réjouissances publiques, surveillant les comédiens français et italiens, donnant les ordres nécessaires pour les deuils de la cour et les pompes funèbres des rois. — *Les gentilshommes ordinaires de la chambre*, créés par Henri III, au nombre de 45, le servaient par semestre. Leur nombre a varié. Ils devaient se trouver au lever et au coucher du roi, l'accompagner partout, remplir ses ordres particuliers, lui servir d'aides de camp à l'armée. — *Les gentilshommes servants* étaient ceux qui habituellement servaient le roi à table, l'épée au côté. Depuis 1654, ils étaient au nombre de 36.

Gentilshommes à bec de corbin. Louis XI, en 1478, Charles VIII, en 1497, établirent, pour leur garde, deux compagnies de deux cents gentilshommes armés de hallebardes appelées *becs-de-corbin*. Dans les cérémonies, ils marchaient deux à deux devant le roi. Ils furent supprimés en 1776.

Gentilshommes verriers, gentilshommes pauvres pouvant, sans déroger, exercer la profession de verrier. On plaisanta souvent de cette noblesse un peu *fragile.*

Gentilis (Albéric), jurisconsulte, né dans la Marche d'Ancône, 1551-1611, se fit protestant, se retira en Carniole, puis en Angleterre, où il fut professeur de droit à Oxford. Parmi ses ouvrages, on remarque le *De Jure Belli*, 1598, le premier traité de droit international.

Gentilis (Jean-Valentin), hérésiarque, né à Cosenza (Italie), 1520-1566, adopta les doctrines d'Arius et de Socin, ce qui le força à se retirer à Genève. Ses opinions finirent par le faire condamner; il s'enfuit, mena une vie errante et malheureuse, pour échapper à la persécution et à la mort, à Berne, à Lyon, dans le Dauphiné, la Savoie, la Pologne, la Moravie, l'Autriche; puis, à la mort de Calvin, crut pouvoir revenir en Suisse. Arrêté de nouveau, il fut condamné à la décapitation par les magistrats de Berne, pour avoir attaqué la Trinité, 1566.

Gentilly, commune du canton de Villejuif, dans l'arr. et à 7 kil. N. E. de Sceaux (Seine), sur la Bièvre, comprenant Gentilly, Bicêtre, la Glacière, la Maison-Blanche. Blanchisseries, fabriques de cuirs et de produits chimiques, glacières. Saint-Eloi y fonda un monastère; Louis II donna la seigneurie de Gentilly à l'évêque de Paris, en 878; 10,378 hab.; en partie annexée à Paris, en 1860.

Gentils, *Gentiles* (de *gentes*, nations), membres d'une même famille (gens), chez les anciens Romains. — Nom des nations étrangères dans la langue latine de la décadence. — Chez les Hébreux, nom de ceux qui ne descendaient pas de Jacob, et plus tard nom des païens. Saint Paul est spécialement appelé l'*Apôtre des Gentils.*

Gentioux, ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. S. O. d'Aubusson (Creuse); 1,465 hab.

Gentius, roi d'Illyrie, fils de Pleuratus, vivait au II° siècle av. J. C. Les pirateries de ses sujets, plus tard ses relations avec Persée attirèrent sur lui les armes des Romains. Cependant il ne se déclara ouvertement pour le roi de Macédoine qu'en 168; mais battu par le préteur Anicius, assiégé dans Scodra, il se rendit à discrétion et fut conduit à Rome au triomphe du vainqueur, 167. Il mourut probablement captif à Spolète.

Gentz (Frédéric de), publiciste et diplomate allemand, né à Breslau, 1764-1832, fut d'abord attaché au service de la Prusse, puis à celui de l'Autriche et devint conseiller aulique en 1803; il fit alors partie de la chancellerie secrète d'Etat. Déjà connu comme publiciste, il composa plusieurs ouvrages, qui firent beaucoup de bruit, contre la domination française et l'ambition napoléonienne: *Sur l'origine et le caractère de la guerre contre la révolution française; Fragments d'une histoire de l'équilibre politique d'Europe*, etc. Lié avec Stein qu'il admirait, il s'efforça de soulever contre la France l'Allemagne et surtout la Prusse; il mérita les invectives du *Moniteur*. Il rédigea le manifeste de guerre de l'Autriche en 1809 et s'attacha complètement à la politique de M. de Metternich. Il fut premier secrétaire au congrès de Vienne et concourut à la rédaction du traité de Paris en 1815; il rédigea les protocoles des congrès d'Aix-la-Chapelle, de Laybach, de Vérone. Il vit avec douleur la révolution de 1830, qui contrariait ses doctrines de pouvoir absolu. Ses principaux écrits ont été réunis par Schlesier, Mannheim, 1838.

Genucius (Maison des), famille anc. de Rome, qui semble avoir eu de bonne heure plusieurs branches patriciennes et plébéiennes, puisqu'on trouve à la même époque des Genucius consuls ou tribuns. Ainsi Cn. Genucius, tribun en 473, défenseur de la loi agraire, ennemi des patriciens, fut assassiné par eux dans son lit, pendant la nuit, et deux Genucius furent consuls, l'un en 451, l'autre en 445, lorsque le consulat n'était pas encore partagé entre les deux ordres. — Plus tard, un Genucius Clepsina, consul en 271, réduisit la légion campanienne qui s'était révoltée à Rhegium.

Genzano, v. de la campagne de Rome (Prov. du Latium), au S. E. de Rome, sur les bords du lac Nemi; 5,000 hab.

Geoffrin de l'Epy. V. Jodelet.

Geoffrin (Marie-Thérèse, née **Rodet,** madame), née à Paris, 1699-1777, épousa à quatorze ans un bourgeois nul, mais riche, ce qui lui permit de se *créer un salon*, lorsqu'elle était déjà dans la maturité de l'âge. Douée d'une grande finesse d'intelligence, généreuse et bonne, quoique d'un esprit dominant, elle parvint à s'attacher les meilleurs écrivains de l'époque, les *encyclopédistes* surtout, les savants, les artistes et même les personnages du grand monde qu'elle réunissait cependant séparément, pour éviter la fatigue, le tumulte, et surtout pour pouvoir toujours rester le centre d'un cercle limité dont elle dirigeait les discussions. Beaucoup de ses habitués étaient *les pensionnés* de M^{me} Geoffrin, et cette bourgeoise, qui ne fut jamais reçue à la cour, exerça une grande autorité sur ses contemporains; les souverains étrangers, le roi de Pologne, Stanislas Poniatowski, qu'elle alla visiter en 1766, l'impératrice Catherine II, l'empereur d'Allemagne, Marie-Thérèse, la comblèrent de marques de distinction. Sa fille devint marquise de La Ferté-Imbault.

Geoffroi I^{er} ou **Geoffroy,** *Grise-Gonelle*, comte d'Anjou de 958 à 987, fut l'un des fidèles alliés de Hugues Capet et combattit surtout le comte de Rennes, Conan le Tort, qui fut vainqueur à Conquereux.

Geoffroi II, *Martel*, fils de Foulques Nerra, lutta contre son père, à qui il ne voulait pas rendre l'Anjou, que Foulques lui avait confiée à son départ pour la terre sainte; il fut vaincu et forcé de s'humilier. Il lui succéda en 1039, combattit le comte de Poitiers, servit le roi Henri I^{er} et reçut de lui Tours et la plus grande partie de la Touraine, enfin eut des démêlés avec le duc de Normandie, Guillaume.

Geoffroi III ou **Foulques le Réchin.** V. Foulques.

Geoffroi IV *Plantagenet* (parce qu'il portait à son casque une branche de genêt), fils de Foulques le

jeune, né en 1113, fut fiancé dès 1127 à Mathilde, fille du roi d'Angleterre, Henri Iᵉʳ. Son père lui laissa le gouvernement de l'Anjou, en partant pour Jérusalem, 1129. Il eut à lutter contre les comtes de Laval, de Thouars, de Parthenai, de Sablé. A la mort de son beau-père, 1135, il disputa la Normandie au roi Etienne de Blois et finit par en rester maître. En 1147, il prit part à la 2ᵉ croisade. Il mourut en 1150.

Geoffroi Iᵉʳ, duc de Bretagne, fils de Conan le Tort, prit le titre de duc ou comte de Bretagne en 992, força le comte de Nantes, Judicael, à se soumettre, fut l'allié du duc de Normandie, Richard, et, en 1008, fut tué dans un village par une vieille femme, qui lui lança une pierre à la tête, parce que le faucon du prince avait étranglé une de ses poules.

Geoffroi II, duc de Bretagne, né en 1158, 3ᵉ fils de Henri II Plantagenet et d'Eléonore de Guienne, épousa Constance, fille du duc de Bretagne, Conan IV, et fut couronné à Rennes, comme duc, en 1169. Mais Henri II gouverna au nom des deux jeunes époux jusque vers 1182. Dès lors Geoffroi, comme ses frères Henri et Richard, fut en lutte continuelle contre son père; en 1183, une partie de Rennes fut même brûlée par les routiers du roi. En 1185, Geoffroi, dans l'assemblée de Rennes, connue sous le nom d'*Assise du comte Geoffroi*, fit décider que les fiefs ne seraient plus partagés entre les enfants, suivant la coutume bretonne, mais que la totalité de l'héritage noble serait désormais recueillie par l'aîné, à la condition de faire aux cadets (juveigneurs) un sort convenable. Geoffroi était l'allié de Philippe Auguste; il vint le trouver à Paris et mourut des suites des blessures qu'il avait reçues dans un tournoi donné en son honneur. Il laissait une fille, Alix, et Constance devint peu après mère du jeune Arthur, 1186.

Geoffroi, abbé de Vendôme, cardinal, né à Angers au xiᵉ siècle, mort en 1132, d'une noble famille, fut nommé, jeune encore, abbé de la Trinité de Vendôme, 1093. Urbain II, qu'il avait secouru de ses richesses, le fit cardinal. Dès lors Geoffroi, hautain, remuant et ambitieux, fut l'un des plus ardents défenseurs des prétentions pontificales; il eut de nombreuses luttes à soutenir, et, malgré ses défauts, exerça une grande influence. Le P. Sirmond a publié ses écrits en 1610: cinq livres de lettres, des opuscules concernant les investitures, etc.

Geoffroi Rudel. V. Rudel.

Geoffroi, chroniqueur du xiiᵉ siècle, né à Clermont d'Excideuil (Périgord), vers 1140, devint prieur du Vigeois (bas Limousin), en 1178, et mourut à la fin du xiiᵉ siècle. Il a écrit une *Chronique*, divisée en deux parties, comprenant, l'une, 74 chapitres, l'autre 28. Elle s'étend depuis l'époque du roi Robert jusque vers 1184; elle renferme des détails curieux.

Geoffroi *de Monmouth*, historien anglais, 1100-1154, fut moine, puis archidiacre de l'église de Monmouth, où il était probablement né. Il traduisit en latin les légendes que son ami Walter Calenius, archidiacre d'Oxford, avait rapportées de Bretagne, les publia sous le nom d'*Histoire des Bretons* et y ajouta la traduction latine des *Prophéties de Merlin*. Il mourut évêque de Saint-Asaph. Ces légendes, d'abord considérées comme de véritables fables, devinrent populaires, furent traduites en normand, en anglais, en gallois, et entrèrent pour plusieurs siècles dans le domaine de l'histoire. L'Histoire des Bretons a eu de nombreuses éditions, Paris, 1508, 1517, in-4°; Heidelberg, 1587, in-fol., dans le recueil de Commelin; Francfort, 1603-1608; Londres, 1830. Il faut citer surtout les éditions de Fr. Michel et Th. Wright, Paris, 1837, in-8°, et de Giles, Oxford, 1848, in-8°.

Geoffroi Gaimar, poëte anglo-normand du xiiᵉ s., a composé une *Histoire d'Angleterre* en vers anglo-normands; la première partie est une traduction de Geoffroi de Monmouth; mais éclipsée par celle de Robert Wace, elle est aujourd'hui perdue. On a publié plusieurs fragments de la partie qui s'étend jusqu'au règne de Henri Iᵉʳ; la conquête normande se trouve dans les *Chroniques anglo-normandes* de Francisque Michel, Rouen, 1835.

Geoffroi *de Vinsauf* (*Galfridus de Vinosalvo*), poëte latin du xiiᵉ siècle, né en Angleterre, vécut en Italie, mérita la faveur d'Innocent III et a écrit un art poétique, en vers latins, sous le titre de *Nova Poetria*, dans un style bizarre et incorrect. Il a été publié dans le recueil de Polycarpe Leyser, Hale, 1721, in-8°, et réimprimé à Helmstadt, 1724.

Geoffroi d'*Auxerre*, théologien, né à Auxerre, 1120, mort vers le commencement du xiiiᵉ s., d'abord disciple d'Abailard, s'attacha à saint Bernard, fut son secrétaire et le compagnon de ses voyages, devint abbé de Clairvaux de 1161 à 1167, fut forcé de se démettre par ses religieux, mais, pendant vingt ans, joua encore un rôle important. Il a recueilli les lettres de saint Bernard, et composé, sur sa *Vie* et ses voyages, des relations qui ont été insérées dans le recueil des *Œuvres* du saint.

Geoffroi de Beaulieu, dominicain, né près de Chartres, vers 1200, mort en 1274, écrivit une *Vie de saint Louis*, qu'il avait accompagné dans ses deux croisades. Elle est dans le *Recueil* de Duchesne.

Geoffroy (Etienne-François), dit l'*aîné*, médecin, né à Paris, 1672-1731, fils d'un apothicaire, s'occupa avec passion et succès de physique, de botanique, de chimie, et fut de bonne heure membre de la Société royale de Londres et de l'Académie des sciences. En 1707, Fagon le chargea de le remplacer dans la chaire de chimie du Jardin du Roi; en 1709, il succéda à Tournefort dans sa chaire de médecine au Collège de France. Parmi ses nombreux ouvrages, on peut citer: *Traité de la matière médicale*, en latin, 1741, 3 vol. in-8°, traduit en français, 1743, 7 vol. in-12, qui eut un succès européen; *Table des différents rapports observés en chimie entre différentes substances*, 1718, travail vraiment capital, surtout pour le temps.

Geoffroy (Claude-Joseph), dit le *jeune*, chimiste, frère du précédent, né à Paris, 1685-1752, s'occupa d'abord d'histoire naturelle, et réunit à Bercy une belle collection. Admis à l'Académie des sciences en 1705, il y a lu 64 mémoires sur d'intéressantes questions de chimie, de botanique, etc.

Geoffroy (Etienne-Louis), médecin, fils d'Etienne-François, né à Paris, 1725-1810, est surtout connu par d'importants travaux de zoologie: *Hist. des insectes des environs de Paris*, 1762, 2 vol. in-4°; *Traité sommaire des coquilles qui se trouvent aux environs de Paris*, 1767, in-12; *Dissertation sur l'organe de l'ouïe de l'homme, des reptiles, des poissons*, 1778, in-8°, etc.

Geoffroy (Julien-Louis), critique, né à Rennes, 1743-1814, termina ses études au collège Louis-le-Grand. La destruction des jésuites en France l'empêcha d'entrer dans l'ordre; il prit le petit collet (ce qui le fit appeler abbé jusqu'en 1789), fut maître de quartier au collège de Montaigu, et précepteur chez le financier Boutin. Il composa alors une mauvaise tragédie, *Caton*, qui fut reçue, mais non jouée, au Théâtre-Français. La Harpe lui fut préféré par l'Académie pour l'*Eloge de Charles V;* mais ses discours latins le firent nommer professeur de rhétorique au collège de Navarre, puis au collège de Mazarin. Après la mort de Fréron, 1776, il travailla assidûment, comme critique, à la rédaction de l'*Année littéraire;* puis fonda, avec l'abbé Royou, en 1781, le *Journal de Monsieur*. Plus tard, en 1790, il commença, avec les deux Royou et Montjoie, la publication de l'*Ami du Roi*, pour défendre la monarchie. Après le 10 août 1792, il se cacha dans un hameau près de Paris, se fit maître d'école, et ne reparut qu'après le 18 brumaire 1799. Après avoir essayé vainement de ressusciter l'*Année littéraire*, 1800-1801, il réussit mieux au *Journal des Débats*, où il fut chargé de la critique dramatique. Il eut plus de succès qu'il n'en méritait peut-être, surtout en attaquant violemment Voltaire et les écrivains de son école, flattant sans mesure les puissants du jour, et souvent accusé de trafiquer de l'éloge et du blâme. Il a collaboré à plusieurs autres journaux. Sa traduction des *Idylles de Théocrite* est faible, 1800; son *Commentaire sur les œuvres de Racine* fut surtout une spéculation mercantile. Un choix de ses feuilletons, qui fut publié en 5 vol. in-8°, 1819-1820, n'eut pas de succès. Il paraît que sa réputation fut due plutôt au scandale et à la violence qu'au véritable talent.

Geoffroy Saint-Hilaire (Etienne), naturaliste, né à Etampes le 15 avril 1772, mort à Paris le 19 juin 1844. D'une famille honorable, mais pauvre, qui avait déjà donné les trois Geoffroy à l'Académie des sciences; d'abord destiné à l'Eglise, il obtint la permission de suivre, à Paris, les cours de sciences et de droit; puis, distingué par Daubenton et Haüy, il se livra tout entier à ses études favorites. Dans les journées de septembre 1792, il fit les plus généreux efforts pour sauver plusieurs de ses maîtres, vénérables prêtres alors détenus dans la prison de Saint-Firmin; il en arracha douze à la mort, au péril de sa vie. Attaché au Jardin des Plantes en 1793, il devint professeur de zoologie dès le mois de juin. Il rendit dès lors des services signalés à la

science par ses leçons, ses ouvrages, et par son zèle pour enrichir les collections du Muséum; c'est lui qui découvrit, pour ainsi dire, le génie de G. Cuvier, et qui protégea généreusement son ami, quand il fut établi à Paris, 1795. Ils composèrent ensemble cinq mémoires où l'on trouve déjà leur divergence d'esprit et de méthode. Geoffroy suivit Bonaparte en Egypte, fut l'un des membres les plus actifs de l'Institut fondé au Kaire, parcourut le pays, les bords de la mer Rouge, et parvint, par son énergie, à sauver les belles collections réunies par les savants, lors de la capitulation d'Alexandrie du 31 août 1801. De retour au Muséum, il s'occupa à les classer et à les décrire dans une série de monographies où il posa le principe de sa théorie célèbre de l'*Unité de composition*. Membre de l'Académie des sciences, 14 septembre 1807, chargé, en 1808, d'une mission scientifique en Portugal, qu'il accomplit glorieusement, avec l'aide de Junot, son ami, professeur de zoologie à la Faculté des sciences, en 1809, il commença ce grand enseignement qui eut une influence si remarquable sur la marche des sciences au XIXe s. Il ne fut interrompu que par la maladie, les désastres de la France, son rôle politique à la chambre des représentants de 1815. C'est dans sa *Philosophie anatomique*, 1818-1822, qu'il a surtout exposé son système, et qu'il a proclamé l'*unité de composition organique* dans tous les êtres animés. Il rencontra alors un vigoureux adversaire dans Cuvier, qui groupait, dans des classes essentiellement distinctes, les animaux, que son ami s'efforçait de ramener à l'unité. L'Académie des sciences fut surtout, vers 1830, le théâtre de cette lutte qui passionna les plus grandes intelligences dans tout le monde civilisé. Geoffroy, frappé de cécité en 1840, puis de paralysie, supporta ses maux avec une résignation inaltérable, et « descendit sans rien craindre dans l'éternelle science. » — Parmi ses nombreux ouvrages, citons: *Catalogue des mammifères du Muséum*, 1813; *Philosophie anatomique*, 1818; *Système dentaire des mammifères et des oiseaux*, 1824; *Sur le principe de l'unité de composition organique*, 1828; *Cours de l'histoire naturelle des mammifères*, 1829; *Fragments biographiques*, 1838; *Notions synthétiques, historiques et physiologiques de philosophie naturelle*, 1838, etc. Il a publié un très-grand nombre de *Mémoires* dans la *Décade philosophique*, les *Annales du Muséum*, les *Annales des sciences naturelles*, les *Mémoires de l'Académie des sciences*, la *Revue encyclopédique*, etc. — Etampes lui a élevé une statue. V. Flourens, *Eloge historique d'E. Geoffroy Saint-Hilaire*; et *Vie, travaux et doctrine scientifique d'E. Geoffroy Saint-Hilaire*, par son fils, Isidore Geoffroy Saint-Hilaire.

Géographes grecs. On appelle *Grands géographes*, Strabon, Pausanias, Ptolémée, Etienne de Byzance. Les *Petits géographes*, dont il ne nous reste que des fragments peu étendus, des périples, etc., Agathémère, Arrien, Artémidore, Denys le Périégète, Dicéarque, Hannon de Carthage, Isidore de Charax, Marcien d'Héraclée, Scylax, Scymnus de Chios, etc., ont été publiés par Hœschel, Augsbourg, 1600, in-8°; par J. Gronovius, Leyde, 1697, in-4°; par J. Hudson, 1698-1712, 4 vol. in-8°; par Müller, dans la *Bibliothèque grecque* de Didot, 1855.

Géographes (Ingénieurs-), corps qui, au XVIIIe s., était spécialement affecté au tracé des cartes. Il a été fondu dans l'état-major, en 1831.

Geoire (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 28 kil. S. E. de La Tour-du-Pin (Isère). Cordonnet de soie, sucre; 3,723 hab.

Geôlage, du mot picard *geôle*, cage, qui signifia prison; c'était un droit que les prisonniers devaient payer au geôlier pour leur nourriture et comme loyer de prison. C'était un bénéfice pour les geôliers, et l'on afferma les geôles jusqu'en 1724. Le geôlier pouvait retenir prisonnier celui qui n'avait pas payé le droit de geôlage; cet abus disparut en 1549; mais les tribunaux conservèrent un privilège de premier ordre aux créances des geôliers.

George ou **Georges**, nom d'origine byzantine, qui vient du grec, γεώργιος, laboureur.

George (Saint) est beaucoup plus connu par la célébrité de son culte que par la certitude de son histoire, quoiqu'il ait été canonisé par le pape Gélase vers 494 ou 496. Les légendes disent que, soldat cappadocien, il eut à lutter contre un magicien, Athanase, qu'il finit par convertir, et contre un terrible dragon rôdant près de Silène en Libye. Il aurait souffert le martyre sous Dioclétien. On le révérait en Angleterre, dans la période anglo-saxonne; sa réputation s'accrut sous les Normands, et, sous Edouard III, au plus tard, il devint le patron de l'Angleterre. On a contesté son existence; mais l'Eglise l'admet, et son culte est très-ancien. On l'honore surtout en Orient et en Russie. Les Génois l'ont pris pour patron au temps des croisades. On le fête le 23 avril.

George (Saint), né à Thrialet en Géorgie, 1014-1072, pris par les Grecs, resta douze ans à Constantinople, 1021-1033, et, de retour dans sa patrie, se voua à la vie monastique. Il traduisit une grande partie de la Bible en langue géorgienne, puis beaucoup des Pères grecs; il a écrit une *Vie de saint Euthyme*. Il fut abbé du couvent géorgien du mont Athos, appelé Mtha-Tsminda, refusa tous les honneurs, fut chargé de l'éducation de George, fils du roi Bagrat, et de la réforme du clergé. Sa fête est célébrée le 28 ou le 30 juin.

George (Ordre de **Saint-**), ordre militaire de Russie, institué par Catherine II, en 1769. La décoration est une croix d'or à quatre branches, ayant au centre un écusson qui représente saint George terrassant le dragon. — Ordre de Bavière du temps des croisades, et restauré en 1729 par l'électeur Charles-Albert. — Ordre institué par Frédéric III, empereur d'Allemagne, en 1468, pour combattre les Turcs en Hongrie et en Bohême; il a disparu à la fin du XVIe siècle.

George Ier (Louis), roi d'Angleterre, né à Osnabrück, en 1660, fils du premier électeur de Hanovre, électeur lui-même en 1698, fut appelé au trône de la Grande-Bretagne, après la mort de la reine Anne, en 1714, comme arrière-petit-fils de Jacques Ier Stuart, par sa mère Sophie, en vertu de l'acte du parlement anglais de 1701, qui avait réglé la succession en faveur de la ligne protestante. Il accorda sa confiance aux whigs, et triompha facilement d'une entreprise mal conduite par le prétendant Jacques III. Le parlement fut déclaré septennal. Il entra dans la *triple alliance* de La Haye avec la France et la Hollande, 1717, contre les intrigues d'Albéroni et les projets de Charles XII, qui voulait lui reprendre les duchés de Brême et de Verden. La *triple alliance* devint la *quadruple alliance* par l'accession de l'Autriche, 1718; les Espagnols furent battus par G. Byng, sur les côtes de Sicile; les jacobites furent défaits en Ecosse. Le traité de Stockholm rétablit la paix avec la Suède, en 1719. La paix fut signée avec l'Espagne, en 1720. Aidé des conseils de Robert Walpole, premier ministre depuis 1719, George vit la catastrophe financière de la *Compagnie du Sud*, en 1720. Il resta l'allié de la France, s'unit avec elle par le traité de Hanovre contre l'Espagne, qui recommençait la guerre en assiégeant Gibraltar, 1725-1726, accepta la médiation de Fleury, en 1727, et revint mourir à Osnabrück, d'une attaque d'apoplexie ou des suites d'une indigestion. Froid, sérieux, actif, il s'était surtout occupé des intérêts de son électorat. Malheureux dans sa famille, il fit enfermer, au château d'Alden, sa femme, Sophie de Zell, soupçonnée d'infidélité, et conçut pour son fils un éloignement qui dura presque toute sa vie.

George II (Auguste), roi d'Angleterre, né à Hanovre, 1683-1760, fils du précédent, duc de Cambridge dès 1706, combattit la France, avec son père, dans la guerre de la Succession d'Espagne, devint prince de Galles, 1714, et eut le titre de *gardien* du royaume pendant l'absence de son père, 1715. Il se brouilla avec lui, en 1717, à cause du traitement cruel que le roi faisait subir à la reine, et lui succéda le 10 juin 1727. Par les conseils de sa femme, la reine Caroline, qui le dominait, il laissa le pouvoir à Robert Walpole. La paix fut définitivement signée avec l'Espagne, à Séville, 1729; elle dura dix ans. Walpole, soutenu par les whigs, gouverna avec habileté, mais en employant ouvertement la corruption. En 1739, George, cédant aux clameurs de l'opinion, força Walpole à déclarer la guerre à l'Espagne, qui voulait s'opposer aux déprédations maritimes des Anglais; Vernon prit Porto-Bello, mais échoua devant Carthagène d'Amérique. George II, entraîné surtout par ses intérêts hanovriens, se déclara pour Marie-Thérèse; et, après la retraite de Walpole, 1742, Carteret fit les plus grands efforts en faveur de l'Autriche contre la France. Le roi gagna sur Noailles la victoire de Dettingen, 26 juin 1743; mais, l'année de la défaite des Anglais à Fontenoy, 1745, le prétendant Charles-Edouard fit courir de grands dangers à la dynastie hanovrienne; sa défaite à Culloden, 1746, fut le signal de sanglantes exécutions qui décimèrent le parti jacobite. Le traité d'Aix-la-Chapelle, 1748, ne fut pas désavantageux aux intérêts maritimes de l'Angleterre.

Le gouvernement de George II s'efforça dès lors d'arrêter, par tous les moyens, les progrès de la France aux colonies; les insolences des Anglais forcèrent Louis XV à la guerre, en 1756. Allié à Frédéric II, qu'il soutenait surtout de ses subsides, George, après avoir vu avec douleur la défaite de l'amiral Byng, et la prise de Minorque par Richelieu, put assister, pendant le ministère de Pitt, aux grands succès des Anglais sur mer, dans l'Inde, au Canada. Il mourut au milieu de la guerre de Sept Ans, en 1760. Prince peu capable, avare, infatué de l'étiquette allemande, il eut cependant un règne prospère.

George III (Guillaume-Frédéric), roi d'Angleterre, fils de Frédéric-Louis, prince de Galles et de la princesse Augusta de Saxe-Gotha, né en 1738, perdit son père en 1751, et fut élevé par sa mère dans des habitudes de piété étroite et de préjugés allemands. Il succéda à son grand-père le 25 octobre 1760. La guerre de Sept Ans continua; mais le roi remplaça Pitt par son ancien gouverneur, lord Bute, et quoiqu'on eût engagé la lutte contre l'Espagne, 1762, le ministère commença à négocier la paix, qui fut signée à Paris le 10 février 1763. L'Angleterre y gagnait de belles colonies, comme le Canada et la Floride; elle dominait les mers. Désireux d'augmenter les prérogatives de la royauté, il seconda son ministre Grenville, successeur de lord Bute en 1764. C'est l'époque où commence l'opposition démagogique de Wilkes; c'est le roi qui suggéra lui-même à son ministre l'idée funeste d'établir des taxes sur les colons d'Amérique, afin de préparer l'Angleterre à subir les exigences du pouvoir monarchique. George eut alors une première atteinte d'aliénation mentale. L'agitation américaine continua, malgré la sage administration de Rockingham, sous les ministères de lord Chatam, du duc de Grafton, et surtout de lord North; les troubles éclatèrent en 1773; la guerre commença en 1775. George, malgré les reproches de l'opposition, n'avait pas cessé de vouloir dénaturer l'esprit de la constitution anglaise; à plus forte raison n'avait-il pas voulu transiger avec les rebelles. L'Angleterre eut alors à lutter contre la nouvelle république (1776) et contre ses alliés, la France, l'Espagne, la Hollande; elle fut menacée, dans ses prétentions exagérées, par la ligue de neutralité armée, 1780, enfin, forcée de signer la paix onéreuse de Versailles, 1783. A l'intérieur, l'Angleterre fut troublée par l'insurrection de la populace de Londres contre les catholiques; George prit sur lui la responsabilité d'une répression sanglante et illégale; Gordon, chef de l'émeute, fut incarcéré, 1780. Après le second ministère de Rockingham, 1782, et celui de lord Shelburne, 1783, l'administration du duc Portland fut agitée par les grandes discussions auxquelles donnèrent lieu les affaires de l'Inde; George se prononça contre la chambre des Communes, fit rejeter, par les lords, le bill présenté par Fox, se débarrassa de ses ministres et se crut roi; mais il se donnait alors un nouveau maître, William Pitt, placé à la tête du ministère, déc. 1783. L'histoire du règne est alors celle du ministre, tout-puissant à la tête des whigs. On s'occupe alors de réprimer l'odieux trafic des noirs; on signe, en 1787, un traité célèbre de commerce avec la France. En 1788, pendant une maladie du roi, il y a de grands débats entre Pitt et Fox au sujet de la question de la régence. En 1789, la révolution française commence à troubler l'Europe; le gouvernement de George III tient d'abord une prudente réserve, malgré les débats passionnés où figurent surtout Fox et Burke. Mais la chute de la monarchie, la mort de Louis XVI. le décidèrent à se déclarer contre la France, moins par crainte des principes de la république que dans l'espoir de reprendre l'empire de la mer, de détruire nos flottes, d'enlever nos colonies. L'Angleterre prit une part active à la guerre faite par la première coalition depuis 1793, en Belgique, sur mer, dans les colonies; malgré les avantages que la lutte donnait à la puissance britannique et à son commerce, le peuple manifesta plus d'une fois son mécontentement aux cris : *du pain et la paix! le renvoi de Pitt! à bas George!* On tira même sur le roi, 1795. Les négociations de lord Malmesbury échouèrent en 1796 et en 1797. Il fallut faire de nouveaux efforts, augmenter les impôts, accroître énormément la dette, enrégimenter les milices, etc.; l'insurrection irlandaise de 1798 vint encore compliquer les embarras du gouvernement. Mais celui-ci triompha de tous les obstacles; l'Irlande fut étroitement unie à la Grande-Bretagne par l'acte de 1799, qui lui enleva son parlement et le reste de ses libertés; Nelson fut vainqueur sur mer, et une seconde coalition fut formée, en 1799, pour la *délivrance* de l'Europe. Les Anglais triomphèrent de Tippoo-Saib dans l'Inde, des Français en Égypte; ils prirent Malte et Minorque; mais ils échouèrent en Hollande; l'odieux bombardement de Copenhague et la mort de Paul Ier les délivrèrent, en 1801, d'une nouvelle ligue des neutres; mais les victoires de Bonaparte sur le continent, suivies de la paix de Lunéville, et les préparatifs de Boulogne pour une invasion de l'Angleterre, forcèrent le gouvernement à signer la paix d'Amiens, 25 mars 1802. Pitt s'était retiré en 1801, parce que George avait refusé de lui accorder l'émancipation des catholiques; le ministère Addington l'avait remplacé.

La paix d'Amiens fut bientôt rompue; la rivalité des deux peuples s'était ranimée et les progrès menaçants de Bonaparte en Europe, ses projets pour rendre à la France marine et colonies effrayaient l'Angleterre. La guerre fut de nouveau déclarée, le 16 mai 1803; elle devait durer jusqu'à la chute de l'Empire, avec un acharnement extrême de part et d'autre. Pitt était rentré aux affaires le 12 mai 1804; Fox, qui le remplaça, janvier 1806, fit de vains efforts pour rétablir la paix; ses successeurs redoublèrent d'efforts contre Napoléon et la France; citons la victoire de Nelson à Trafalgar, 1805, le second bombardement de Copenhague, les expéditions contre Constantinople, contre l'Egypte, contre Buenos-Ayres, contre l'île de Walcheren et Anvers, 1809; l'intervention si active des Anglais dans les affaires de Portugal et d'Espagne, etc. Maîtresse de l'Océan et en grande partie du commerce du monde, l'Angleterre put soutenir, malgré de grandes souffrances, le fardeau d'une dette immense. George, qui s'était toujours opposé avec opiniâtreté à l'émancipation des catholiques, qui avait favorisé les mesures prises contre la traite des nègres de 1806 à 1808, retomba pour toujours, en 1810, dans un état de démence qui ne finit qu'avec sa vie, en 1820. Dès lors, son fils, le régent, eut tous les pouvoirs. Le règne de George III a été l'un des plus longs et l'un des plus remarquables de l'histoire d'Angleterre; mais George n'a pas été un grand roi; entêté et ignorant, ennemi des réformes, désireux de domination, il eut des vertus domestiques; il fut simple dans ses habitudes; il eut du goût pour les beaux-arts, et surtout pour la musique; il protégea les sciences utiles, mais resta toute sa vie dénué de toute culture intellectuelle. Sans l'état de sa santé, avec ses idées et son caractère, il aurait pu être un roi dangereux pour la constitution britannique.

George IV (Auguste-Frédéric), roi d'Angleterre, fils du précédent, 1762-1830, reçut une bonne éducation littéraire, sans avoir les connaissances politiques nécessaires à un prince. Jeune homme, il fut l'arbitre suprême de la mode; son oncle, le duc de Cumberland, favorisa ses goûts de plaisir, tandis que son père se montrait austère et parcimonieux. Les whigs, Fox, Sheridan, Burke, etc., furent les amis et les commensaux du prince, qui s'abandonna avec fougue à ses passions. Après bien des galanteries bruyantes, il épousa secrètement mistress Fitz-Herbert, catholique et plus âgée que lui. Son père ne voulut pas payer ses dettes énormes; après des débats scandaleux, ses amis au Parlement lui firent voter 180,000 livres sterling. Il continua ses orgies scandaleuses et fut convaincu de fraude dans une course de chevaux ; aussi l'opinion publique se prononça contre lui. A l'occasion de son mariage avec sa cousine, Caroline-Amélie-Elisabeth de Brunswick, 5 avril 1795, on paya de nouveau ses dettes (plus de 16 millions) et on augmenta son revenu. Cette union fut malheureuse; dès 1796, il y eut rupture, et George III prit hautement la défense de sa belle-fille outragée. Lorsque la démence du roi parut sans remède, un bill du 7 fév. 1811 donna la régence au prince de Galles; il abandonna le gouvernement aux tories et ne s'occupa que de ses plaisirs. Après 1815, les souffrances du peuple excitèrent sa haine contre le régent; en 1817, ses jours furent menacés. Quand il monta sur le trône, le 29 janvier 1820, la colère des masses se manifesta surtout dans le fameux procès de la reine (V. Caroline). Le gouvernement, d'abord dur et ennemi de toute réforme libérale, sous Castlereagh, se modifia sous Canning, accorda de grandes améliorations commerciales et industrielles avec Huskisson, l'émancipation des catholiques avec Wellington et Robert Peel. Depuis 1822, George IV vécut dans une sorte de retraite, dépensant des sommes énormes pour la construction de ses palais, méprisé et détesté par le peuple. Il mourut le 26 juin 1830, et eut pour successeur son frère Guillaume IV.

George, duc de Clarence. V. *Clarence*.

George de Danemark, frère du roi Christian V, né en 1653, époux d'Anne, seconde fille de Jacques II, se rallia à Guillaume III, son beau-frère, qui le nomma duc de Cumberland. Pendant le règne de sa femme, il fut grand amiral, mais n'eut aucune influence. Il mourut en 1708.

George, patriarches d'Arménie. Il y en eut trois : George Ier, 792-795; George II, 876-897 ; George III, 1071-1075.

George *de Géorgie*. Il y a eu 13 princes de ce nom :

George Ier, fils de Bagrat III, roi de 1014 à 1027, eut à lutter contre les Arméniens et contre l'empereur d'Orient, Basile II.

George II, fils de Bagrat IV, roi de 1072 à 1089, combattit plusieurs rebelles, puis le sultan Seldjoucide Malek-Schah, auquel il fut forcé de payer tribut.

George III, fils de Démétrius II, usurpa le trône de 1156 à 1184, sur son neveu Temna, et combattit les Turcs Seldjoucides.

George IV régna probablement de 1212 à 1223, et fut vaincu par les Mongols, qui ravagèrent le royaume.

George V, roi de 1299 à 1346, combattit d'abord dans les rangs des Mongols, parvint à se rendre indépendant et étendit son royaume de la mer Noire à la mer Caspienne.

George VI fut roi de 1308 à 1318.

George VII, fils de Bagrat V, régna de 1395 à 1407, vit ses provinces ravagées par les troupes de Tamerlan et périt dans une bataille contre les Turcs Ottomans.

George VIII a probablement régné vers 1413.

George IX régna de 1447 à 1469, soumit le Chirwan, mais eut à lutter contre son fils Bagrat révolté.

George X, roi de 1525 à 1534.

George XI, roi de 1601 à 1603, fut tour à tour le vassal du roi de Perse et du tzar Boris Godounoff.

George XII, roi en 1676, fut déposé par son suzerain, le schah de Perse, en 1688 ; il fut contraint de se réfugier dans ce pays, se fit musulman, fut gouverneur du Kerman, puis de Kandahar et fut assassiné par les Afghans en 1709.

George XIII, roi de 1798 à 1800, attaqué par les Lesghis et les Turcs, se mit sous la protection du tzar Paul Ier. Après sa mort, son fils David céda ses droits à l'empereur Alexandre et la Géorgie fut réunie à la Russie.

George *de Russie*. Il y a eu trois princes de ce nom en Russie :

George Ier, grand-duc de Kiev de 1155 à 1157, 5e fils de Wladimir Monomaque, est considéré comme l'un des premiers fondateurs de Moscou.

George II, grand-duc de Russie, mort en 1238, eut à lutter contre la révolte de Novgorod, contre les Lithuaniens, les Finlandais, les Polovziens et surtout contre les Tatars, vainqueurs à Kalomna. Les barbares égorgèrent la population de Moscou, tuèrent à Wladimir la famille du grand duc, puis défirent l'armée russe sur les bords de la Sibe. George tomba courageusement dans la mêlée.

George III Daniélowitch, grand-duc de Russie, de 1319 à 1328, vassal des Tatars, parvint à gagner la faveur du khan Usbeck, et triompha, grâce à ses secours, de son oncle Michel; mais il fut assassiné par son cousin Dmitri.

George Cadoudal. V. *Cadoudal*.

George (*Kara* ou *Czerni, George le Noir*), libérateur de la Serbie, né vers 1765, près de Kragoujévatz, vécut d'abord près du mont Topolo, se fit soldat dans l'armée autrichienne, en 1787, puis d'un caractère sauvage, d'une grande force corporelle, rentra dans son pays, où il devint *heidouk*, bandit pillard, ennemi des Turcs. Après avoir encore servi l'Autriche, il revint à Topolo et s'enrichit par le commerce des porcs. En 1804, lorsque les janissaires, véritables maîtres du pays, voulurent égorger les chefs serviens, Czerni George fut l'un des premiers à donner le signal de l'insurrection ; sa valeur et ses succès le firent bientôt reconnaître comme chef. Le sultan Sélim approuva et soutint d'abord les Serbes ; les janissaires furent massacrés. Mais les vainqueurs, encouragés par la Russie, voulurent assurer leur indépendance et Czerni George repoussa les pachas de Bosnie et de Scutari, envoyés contre lui, en 1806. Il obtint alors une première reconnaissance de l'indépendance de son pays, sous la suzeraineté de la Porte. Les Turcs n'exécutant pas les traités, il leur enleva Belgrade et Schabaz, en laissant commettre de cruelles représailles. Il resta maître presque absolu, malgré la résistance des chefs ou *knièses*, conservant toujours la simplicité de sa vie première, sombre, terrible, emporté, mais souvent généreux. Il essaya vainement de soumettre la Bosnie, et, sans aimer les Russes, s'unit à eux contre les Turcs, en 1809. Mais à la paix de Bucharest, en 1812, les Serbes furent abandonnés par leurs alliés. Czerni George ne sut pas se préparer à la lutte imminente contre le sultan, et en 1813, saisi d'un découragement inexplicable à l'approche des Turcs, il s'enfuit avec ses trésors sur le territoire autrichien. Retiré à Chotzim en Bessarabie, il songea à reprendre son ancien pouvoir, au moment où les hétairistes grecs formaient un vaste complot contre Sélim. Mais Milosch Obrenowitch s'était alors placé à la tête des Serbes; jugeant la lutte inopportune ou craignant un rival redoutable, il fit égorger Czerni George pendant son sommeil, le 27 juillet 1817. Sa tête fut exposée à Constantinople, à la porte du sérail. Le nom du libérateur est resté cher aux populations serviennes, et son fils, Alexandre Georgewitch, a été nommé prince de Serbie en 1844.

George *de Cappadoce*, hérétique et patriarche intrus d'Alexandrie, fils d'un foulon, parasite, fournisseur fripon, vil complaisant des eunuques, d'après les invectives des catholiques, devint receveur des impôts et fut nommé patriarche d'Alexandrie par les Ariens et leur protecteur Constance, en 354. Soutenu par Artemius, général des troupes d'Egypte, il persécuta les catholiques et les païens, en même temps qu'il était l'instrument de la rapacité impériale. Lorsque Julien fut sur le trône, Artemius fut arrêté et mis à mort ; les païens d'Alexandrie se jetèrent sur George, déchirèrent son cadavre et le brûlèrent, en 361.

George le Syncelle (clerc qui habitait la *même cellule* que le patriarche), chroniqueur byzantin de la fin du VIIIe s., a composé une *Chronographie* ou *Chronique*, depuis Adam jusqu'à Dioclétien. Il voulait la continuer jusqu'en 800 ; il en fut empêché par la mort. Elle a été publiée en 1829, dans la *Collection* de Bonn, par G. Dindorf.

George Pisidès ou *le Pisidien*, poëte et chroniqueur byzantin, vivait dans la première moitié du VIIe s. On lui donne les titres de diacre, de gardien des vases sacrés, d'archiviste, de référendaire. Il a écrit plusieurs poëmes : *Sur l'expédition d'Héraclius contre les Perses*, en trois livres et en trimètres ïambiques; sur la *Guerre des Avares;* sur la *Résurrection de Jésus-Christ;* l'*Héraclide*, consacrée aux exploits d'Héraclius; l'*Hexameron* ou poëme sur les six jours de la création ; des poëmes sur la *Vanité de la Vie*, contre *l'impie Sévère d'Antioche*, etc. La versification est correcte et élégante ; il fut admiré par les Byzantins. Ces ouvrages ont été surtout publiés avec une traduction latine par Jos.-Maria Foggini, dans la *Nova Appendix corporis Historiæ Byzantinæ*, Rome, 1777, in-fol.

George de Trébizonde, philologue et traducteur byzantin, né dans l'île de Crète, d'une famille originaire de Trébizonde, 1396-1485 ou 1486, vint à Venise en 1428 et remplaça François Philelphe dans la chaire de langue grecque. A Rome, il fut bien traité par les papes Eugène IV et Nicolas V, et fut tout à la fois professeur et traducteur. Il eut de violentes querelles avec les érudits contemporains, avec Valla et Le Pogge surtout ; on lui reprocha sa négligence dans ses traductions, son amour du gain et son mauvais caractère. A Naples, il reçut une pension d'Alfonse V; il put revenir à Rome, qu'il avait été forcé de quitter, et, dans sa vieillesse, perdit complétement la mémoire et tomba en enfance. Il a laissé beaucoup d'écrits en grec et en latin ; son livre intitulé *Dialectica* eut douze éditions de 1509 à 1536; sa *Comparaison de Platon et d'Aristote*, pleine d'absurdes invectives contre Platon, excita une violente polémique littéraire. Ses traductions d'Eusèbe, de plusieurs ouvrages de saint Jean Chrysostome, de saint Cyrille, d'Aristote, etc., sont peu estimées; celle de Ptolémée, *Almagesti Ptolemæi libri XIII*, malgré ses fautes, est la seule traduction complète de cet ouvrage.

Georges Weymer (Mlle Marguerite), actrice, née probablement à Amiens vers 1786 ou 87, morte en 1867, fille d'un chef d'orchestre, fut élevée par ses parents pour l'art dramatique, attira l'attention de Mlle Raucourt, qui la fit venir à Paris, où elle reçut les leçons du Conservatoire et fut protégée par la reine Hortense. Elle débuta le 29 novembre 1802, dans le rôle de Clytemnestre, obtint de grands succès, surtout à cause de sa beauté majestueuse, et partagea le premier rang avec Mlle Duchesnois, sans avoir son talent. De 1808 à 1813, elle parcourut l'Europe ; en 1816, elle fut exclue de la

Comédie-Française, se fit applaudir en province et à l'Odéon; et, après 1830, fut l'une des interprètes les plus célèbres du drame moderne à la Porte-Saint-Martin.

George, lac de l'Etat de New-York (Etats-Unis), long de 56 kil., large de 1 à 4, se déverse dans le lac Champlain par un canal obstrué de chutes et de rapides. Il est parsemé d'îlots.

George, fort d'Ecosse, dans le comté et à 12 kil. N. E. d'Inverness (Ecosse), sur le golfe de Murray. Il protége l'entrée d'Inverness et peut contenir 6,000 hommes.

George (Ile du roi). V. Géorgie méridionale.

George (Terre du roi), partie de la côte méridionale de l'Australie, entre la terre de Nuyts et celle de Leuwin.

George (Canal Saint-), détroit entre le pays de Galles à l'E. et l'Irlande à l'O., fait communiquer l'océan Atlantique à la mer d'Irlande; il a 150 kil. de longueur sur une largeur de 52 à 80. La navigation est dangereuse. Il tire son nom de Saint-George, paroisse du comté de Glocester, près de Bristol.

George (Saint-), l'une des plus grandes îles de l'archipel des Bermudes, entourée de rochers dangereux, a pour ch.-l. *Saint-George*, beau port sur la côte S., défendu par plusieurs forts, résidence du gouvernement; 5,000 hab.

George (Saint-), île du golfe de Honduras, en face de l'emb. de la Balise; occupée par les Anglais.

George (Saint-), l'une des îles Açores, à l'O. de Terceira, longue de 56 kil., large de 8 kil. Sol fertile, excellents pâturages. Le chef-lieu est *Villa-de-Velas*; 15,000 hab.

Georges-Buttavent (Saint-), bourg du canton et de l'arrond. de Mayenne (Mayenne). Filatures de coton; 2,159 hab.

Georges-d'Espérance (Saint-), bourg du cant. d'Heyrieux, arrond. de Vienne (Isère). Moulinage de soie, vins; 2,226 hab.

Georges-de-Montaigu (Saint-), bourg du cant. de Montaigu, de l'arrond. de La Roche-sur-Yon (Vendée). Grains, bétail, vins; 2,524 hab.

Georges-d'Oléron (Saint-), bourg de l'arr. de Marennes (Charente-Inférieure). Sels, eaux-de-vie, vinaigre; 5,255 hab.

Georges-de-Reneins (Saint-), bourg de l'arr. et à 8 kil. de Villefranche (Rhône). Toiles de coton. Pèlerinage. Combat entre Augereau et les Autrichiens; 2,986 hab.

Georges-du-Vièvre (Saint-), ch.-l. de cant. de l'arr. et à 16 kil. S. E. de Pont-Audemer (Eure); 960 habitants.

Georges-en-Couzan (Saint-), ch.-l. de cant. de l'arr. et à 24 kil. N. O. de Montbrison (Loire), sur le Lignon; 1,141 hab.

Georges-les-Baillargeaux (Saint-), ch.-l. de cant. de l'arr. et à 12 kil. N. E. de Poitiers (Vienne); 1,414 hab.

Georges-sur-Cher (Saint-), bourg du cant. de Montrichard, arr. de Blois (Loir-et-Cher). Vins; 2,435 habitants.

Georges-sur-Loire (Saint-), ch.-l. de cant. de l'arr. et à 18 kil. S. E. d'Angers (Maine-et-Loire). Toiles de lin, cire; chapeaux; commerce de céréales; 2,592 habitants.

Georges (Saint-), bourg de la prov. de Liége (Belgique, à 15 kil. N. E. de Huy. Agriculture, exploitation de mines et usines; 3,600 hab.

Georgel (Jean-François), ecclésiastique et diplomate, né à Bruyères (Lorraine), 1731-1813, jésuite, professa dans plusieurs colléges et se fit connaître à Strasbourg du prince Louis de Rohan, coadjuteur de l'évêque, et depuis cardinal. Il le suivit, comme secrétaire d'ambassade, à Vienne; plus tard, fut son vicaire général à Strasbourg. Dans la scandaleuse affaire du collier, 1785, Georgel écrivit avec zèle et talent la défense de son bienfaiteur, qui oublia ses services. En 1793, il se retira à Fribourg en Brisgau, rentra en France, 1799, refusa un évêché et se contenta du vicariat général des Vosges. Il écrivit alors ses *Mémoires*, qui ont été publiés par l'un de ses neveux, de 1817 à 1820, 6 vol. in-8°, et qui renferment de curieux détails sur l'histoire de 1760 à 1810.

Georget (Jean), peintre et acteur, né à Paris, 1760-1823, est surtout connu comme peintre de porcelaine. Il a fait une belle copie du tableau de Gros, qui représente *François Ier et Charles-Quint visitant la basilique de Saint-Denis*, et une imitation plus belle encore de *la Femme hydropique* de Gérard Dow.

Georget (Jean-Etienne), médecin, né à Vernou, près de Tours, 1795-1828, a été membre de l'Académie de médecine et a laissé des ouvrages remarquables sur l'aliénation mentale: *De la Folie*, 1820; *Physiologie du système nerveux et spécialement du cerveau*, 1821, 2 v. in-8°; *Des maladies mentales considérées dans leurs rapports avec la législation civile*, 1827, in-8°. Il a donné d'intéressants articles au *Dictionnaire de Médecine*.

Georgetown, v. du district de Columbia (Etats-Unis), sur le Potomac, à 4 kil. N. O. de Washington, dont elle n'est séparée que par le Rock-Creek. Université catholique; jardin botanique. Commerce de poissons secs; 10,000 hab.

Georgetown, port de la Caroline du Sud (Etats-Unis), près de la baie de Winyaw, à 100 kil. N. E. de Charleston. Commerce assez actif avant la dernière guerre; 4,000 hab.

Georgetown ou **Saint-George**, port fortifié sur la côte O. de l'île de Grenade (Antilles); résidence du gouverneur; 10,000 hab.

Georgetown ou **Stabroek**, capit. de la Guyane anglaise, près de la Demerara. Evêchés catholique et anglican. Exportation de denrées coloniales; 20,000 h.

Georgetown, capit. de l'île du Prince de Galles, près de la presqu'île de Malacca (Inde anglaise), par 5°25' lat. N. et 97°59' long. E. Elle est très-fortifiée; le port franc fait un grand commerce. Résidence du gouvernement; 60,000 hab.

Georgetown, port sur la côte N. de l'île de Van-Diémen (Mélanésie), à l'embouchure du Tamar, qui y forme l'excellent port Dalrymple, sur le détroit de Bass; 6,000 hab.

Georgetown, ch.-l. du district de ce nom (Colonie du Cap), à 350 kil. E. du Cap, près de l'océan Indien.

Géorgie (en russe *Grousia*, en persan *Gurdjistan*), pays de la Transcaucasie russe, qui correspond à la Colchide, à l'Ibérie, à une partie de l'Albanie des anciens, et qui forme de nos jours les gouvernements de Tiflis et de Koutaïs. La Géorgie, située entre le Caucase au N., le Daghestan à l'E., l'Arménie au S., la mer Noire à l'O., est arrosée par le Kour, le Rioni, l'Alazani, etc.; la Géorgie proprement dite est divisée en 3 parties: la *Kartalinie*, à l'O. de Tiflis; la *Somkhétie*, au S. O., la *Kakhétie* à l'E.; c'est un pays riche en céréales, tabac, coton, garance, soie, vins, miel; de beaux pâturages nourrissent beaucoup de bétail; les ramifications du Caucase sont couvertes de forêts et renferment du cuivre, du fer en abondance, du marbre, etc. Les Géorgiens appartiennent à la race caucasienne et sont encore renommés pour leur beauté; ils sont de l'église grecque arménienne. Tiflis surtout fait un commerce de transit considérable. Malgré leurs prétentions à une haute antiquité historique, ils commencèrent seulement à être connus au temps d'Alexandre. Un descendant de leurs anciens rois, Pharnavaz, délivra son pays; l'un de ses successeurs, Artocès, allié de Mithridate, fut vaincu par Pompée et se soumit aux Romains, 65 ans av. J. C. La Géorgie fut gouvernée par des princes de la race des Arsacides (71 ans av. J. C. — 242 après J. C.), puis par des Sassanides. Le christianisme s'introduisit alors dans le pays; les empereurs grecs soutinrent les Géorgiens contre les Perses; mais Chosroes Nouschirvan leur imposa un roi; ils furent soumis aux Pagratides d'Arménie, résistèrent longtemps aux Arabes, mais subirent le joug au VIIIe siècle. Les princes Pagratides furent forcés de reconnaître la loi des conquérants qui se succédèrent en Asie dans les siècles suivants, des Déilémites du Ghilan, des Bouides, des Turcs Seldjoucides, plus tard des fils de Gengis-Khan et de Tamerlan. Au XVe siècle, le roi Alexandre Ier (1407-1442), partagea ses Etats entre ses trois fils; il y eut trois royaumes rivaux, Karthli, Kakheth et Gourie, dont les divisions ruinèrent la Géorgie. Elle fut dès lors disputée par les Perses et par les Turcs Ottomans, qui se la partagèrent plus d'une fois. C'est alors que les Géorgiens songèrent à se placer sous le patronage des Russes, qui étaient de leur religion. Héraclius (1760-98) se reconnut vassal de Catherine II, 1783; les Russes défendirent les Géorgiens contre les Persans en 1797, et le fils d'Héraclius, George XIII, céda ses Etats à la Russie, 1799; son fils David les gouverna jusqu'en 1802; la Géorgie fut alors réunie à l'empire russe. Les autres parties de l'ancienne Géorgie ont été annexées, la Mingrélie en 1803, l'Iméréthie en 1804, la Gourie en 1838, le territoire

d'Akhaltzikh en 1828. Toute la Géorgie appartient maintenant aux Russes.

Géorgie, l'un des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, a pour bornes: au N. le Tennessee et la Caroline du Sud; à l'E. l'Atlantique; au S. la Floride; à l'O. l'Alabama. La superficie est de 150.214 kil. carrés, la pop. était en 1870 de 1,184,000 hab., dont 640,000 blancs et 540,000 noirs. Le sol comprend 3 régions: à l'E., on trouve des landes marécageuses ou sablonneuses, avec de grandes forêts de pins; au centre, la région des collines est très-fertile en riz, blé, indigo, coton (dit *longue soie*); à l'O., la région des montagnes fournit de beaux bois de charpente. Il y a des carrières de marbre statuaire blanc, et on exploite des mines d'or. Le climat est chaud, mais sain. Le pays est traversé par de nombreux chemins de fer. Il est arrosé par la Savannah, l'Apalachicola et l'Altahama. Le ch.-l. est *Milledgeville;* les v. pr. sont: Savannah, Augusta, Atlanta, Columbus, Mâcon, Brunswick, Athènes, etc. — Une compagnie anglaise y fonda, en 1733, quelques établissements qu'elle céda à la couronne en 1752, et le territoire reçut son nom de George III en 1772. La Géorgie adopta la constitution des Etats-Unis en 1788. Les derniers indigènes, Creeks et Cherokees, ont été expulsés en 1835. C'est l'un des États qui se séparèrent de l'Union en 1861.

Géorgie (Nouvelle-), nom donné à une partie de la côte O. de l'Amérique septentrionale, du 46° au 52° lat. N. Le rivage est parsemé de collines, de prairies, de petits bois; vers l'E. s'élèvent des montagnes couvertes de neige. On y trouve beaucoup de roches, quartz, agates, etc.; du fer, des mines de houille. Il y a un grand nombre d'animaux à fourrure et une grande variété d'oiseaux de mer. Depuis 1846, le Sud, du 46° au 49°, fait partie du territoire de Washington (Etats-Unis); le Nord, du 49° au 52°, est réuni à la Colombie anglaise.

Géorgie (Nouvelle-). V. Iles Salomon.

Géorgie méridionale, ou *Ile du Roi George,* dans l'océan Austral, à l'O. de la Terre de Feu. Découverte par le français La Roche, 1675, elle est couverte de glaces; on y trouve beaucoup de phoques.

Géorgie septentrionale, archipel de la mer Polaire, par 75° lat. N. et de 97° à 117° long. O.; on y trouve les îles Melville, Sabine, Bathurst, Cornwallis, Byam-Martin. On les nomme encore *Archipel Parry.*

Géorgie (Canal de), large bras de mer entre l'île Quadra-et-Vancouver et la côte O. de l'Amérique septentrionale.

Géorgievsk, v. du gouv. et à 130 kil. S. E. de Stavropol (Russie), sur la petite Kouma, dans une forte position sur une hauteur escarpée, entourée d'ouvrages considérables, a été construite en 1771, a été le siége du gouvernement de la prov. de Caucasie, transporté depuis à Stavropol. Elle est surtout peuplée de cosaques; 4,000 hab.

Gépides, l'une des trois divisions de la famille germanique des Goths, reçurent leur nom qui signifie *traînards,* parce qu'ils étaient restés vers les sources de la Vistule et près des Karpathes, lorsque les autres Goths s'avancèrent plus au sud. De 240 à 246, ils refoulèrent les Burgundes vers le Rhin ou vers la mer Baltique. Sous Claude II, vers 269, ils firent leur première incursion sur le territoire romain. Soumis aux Huns, ils secouèrent le joug, à la mort d'Attila, 453; ils s'établirent alors entre la Theiss et la Témès. C'est là qu'ils furent attaqués et exterminés, de 548 à 567, par les Lombards unis aux Avares. Leur dernier roi, Cunimond, fut tué par Alboin, qui épousa sa fille Rosamonde.

Géra, capit. de la principauté de Reuss-Schleiz (Allemagne), sur l'Elster, par 50° 53′ lat. N. et 9° 43′ long. E., à 60 kil. S. E. de Leipzig. Siége du gouvernement; elle est riche, possède des fabriques de cotonnades, d'étoffes de laine, de chapeaux, de porcelaine et des tanneries; 18,000 hab.

Gerace (anc. *Locres*), v. de la Calabre-Ultérieure 1re (Italie), à 54 kil. N. E. de Reggio. Evêché. Eaux minérales sulfureuses; 8,000 hab.

Gérando (Joseph-Marie, baron de), homme d'Etat, philosophe et jurisconsulte, né à Lyon, 1772-1842, d'une famille originaire d'Italie, élève des oratoriens, se destinait à l'état ecclésiastique, lorsque les troubles de la révolution l'en détournèrent. L'un des défenseurs de Lyon, en 1793, il fut pris et fut sauvé de la mort par un officier républicain, puis par l'énergique dévouement d'un membre d'une commission militaire chargée de le juger. Il entra dans l'armée, mais fut reconnu à Lyon, dénoncé, forcé de fuir. En Savoie, il retrouva son ami, Camille Jordan; à Naples, il travailla chez un banquier. Il put bientôt rentrer en France, sauva Camille Jordan, proscrit au 18 fructidor, puis redevint soldat. Il faisait partie du 6e régiment de chasseurs à cheval, lorsqu'il remporta le prix proposé par l'Institut sur cette question: *Déterminer quelle est l'influence des signes sur la valeur des idées,* 1799. Après le 18 brumaire, Lucien Bonaparte lui ouvrit la carrière administrative; il était associé de l'Institut, quand il publia successivement: *Des signes et de l'art de penser, Génération des connaissances humaines,* et l'*Histoire des systèmes philosophiques,* qui le firent entrer, en 1804, à l'Académie des Inscriptions. Secrétaire général du ministre Champagny, il sut gagner l'estime de Napoléon, qui le nomma maître des requêtes. Il eut des missions importantes à Florence, à Rome, où il rendit les plus grands services, devint conseiller d'Etat, 1811, malgré la franchise de ses rapports et de ses paroles à l'Empereur, et fut nommé baron, avec 25,000 livres de rente. Intendant de la haute Catalogne, en 1812, commissaire impérial dans les départements de l'Est, en 1815, il reprit sa place au Conseil d'Etat sous la Restauration. A son instigation, une chaire de droit public et administratif fut créée dans les facultés de droit; il fut nommé à celle de Paris, 1819; mais dut s'interrompre, de 1822 à 1829, à cause du libéralisme modéré de ses opinions. En 1832, il fit partie de l'Académie des sciences morales et politiques; en 1837, il devint pair de France. Sa vie a été, avant tout, bienfaisante; il a laissé une belle réputation de philanthropie intelligente. Administrateur des Quinze-Vingts, de l'institution des Sourds et muets, membre des conseils de presque toutes les écoles, de presque toutes les sociétés de bienfaisance, il a contribué à propager l'enseignement mutuel, il a fondé la société d'encouragement pour l'industrie nationale. Outre les ouvrages cités plus haut, il a laissé: *Lectures populaires,* 1819; *Programme d'un cours de droit public positif et administratif,* 1820; *De la procédure administrative,* 1822; *Du perfectionnement moral ou de l'éducation de soi-même,* 2 vol. in-8°; *Le visiteur du pauvre; De l'Education des sourds-muets de naissance,* 1827, 2 vol. in-8°; *Institutes du droit administratif français,* 4 vol. in-8°; *Cours normal des instituteurs primaires ou des directions relatives à l'éducation physique, morale et intellectuelle dans les écoles primaires; De la Bienfaisance publique,* 1839, 4 vol. in-8°; des mémoires, des éloges, des notices nombreuses dans un grand nombre de revues ou de journaux littéraires. V. Mignet, *Notice historique,* lue à l'Académie des sciences morales, 1854.

Gérard (Saint), évêque de Toul, 963-994, protecteur des écoles, est honoré le 23 avril.

Gérard, comte d'Alsace, descendant de Gontran le riche, tige de la maison d'Autriche, fut créé duc héréditaire de Lorraine dans la diète de Worms, 1048. Il fut la souche des ducs de Lorraine qui, au XVIIIe s., montèrent avec François, époux de Marie-Thérèse, sur le trône d'Autriche.

Gérard, fondateur de l'ordre des Hospitaliers, né vers 1040, mort vers 1121, était d'Amalfi, de Martigues en Provence ou d'Avesnes en Hainaut. A Jérusalem, il entra dans un couvent fondé vers 1050 par quelques marchands d'Amalfi pour le service des saints lieux et le soulagement des pèlerins. Il en devint supérieur, sous les titres de *gardien* et de *prévôt.* L'ordre fit de grands progrès après la première croisade, et, en 1113, fut confirmé par le pape Pascal II; il prit alors le nom d'ordre *des frères hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem.*

Gérard *de Crémone,* né sur le territoire de Crémone, 1114-1187, alla étudier à Tolède sous des maîtres arabes, et traduisit en latin beaucoup d'ouvrages sur la médecine, les mathématiques et l'astronomie, parmi lesquels on remarque les livres d'Avicenne et l'Almageste de Ptolémée.

Gérard *de Sabbionetta* ou *Sablonetta,* près de Crémone, a été souvent confondu avec le précédent, dont il fut peut-être le fils. Né près de Crémone, il vécut au XIIIe s. On connaît fort mal l'histoire de sa vie. On lui a attribué un grand nombre des traductions qui sont du précédent. Son livre, *Theorica Planetarum,* imprimé à Ferrare, 1472, a été souvent publié; le *Geomantiæ astronomicæ libellus* a eu le même succès. Il a traduit le traité de médecine ou *Canon* d'Avicenne, des traités de Rhazis et de plusieurs médecins arabes.

Gérard Groot. V. Groot.

Gérard (Balthazar), assassin de Guillaume d'Orange, né à Vuillafans (Franche-Comté), 1558-1584; lorsque Philippe II eut publié son manifeste sanglant contre le

stathouder, il résolut de tuer celui que le roi d'Espagne avait condamné. Fanatique, sombre et sans scrupules, il communiqua, dit-on, son projet à plusieurs ecclésiastiques et à un conseiller du duc de Parme, qui ne le détournèrent pas du crime. Sous le nom de François Guion, fils prétendu d'un martyr protestant, il s'introduisit à Delft, auprès du prince, en reçut quelque argent, s'en servit pour acheter des pistolets, attendit Guillaume sur l'escalier de son hôtel, et le frappa mortellement. Il subit les plus cruelles tortures sans faire entendre une seule plainte. Philippe II anoblit sa famille. Beaucoup de théologiens le comblèrent d'éloges, et l'on écrivit plusieurs livres odieux pour célébrer le glorieux martyre de l'assassin.

Gérard (Louis-Philippe, *abbé*), littérateur, né à Paris, 1737-1813, après une jeunesse fort orageuse, se fit prêtre et fut chanoine de Saint-Louis-du-Louvre. Il a raconté sa vie, sous forme épistolaire, dans un roman intitulé: *Le comte de Valmont ou les Egarements de la raison*, qui, depuis 1774, eut de très-nombreuses éditions. Ses autres ouvrages, d'un style correct et naturel, d'une morale pure, sont beaucoup moins connus: *Théorie du bonheur*, 1801; *Les leçons de l'histoire*, 1787-1806; *l'Esprit du christianisme*, 1801; *Essai sur les vrais principes*, 3 vol. in-8°; *Etude de la langue française, de la rhétorique et de la philosophie*, 3 vol. in-8°; *Leçons de la nature*, 4 vol. in-12; *De l'éducation des filles*, etc.

Gérard (Alexandre), littérateur écossais, né à Garioch (comté d'Aberdeen), 1728-1795, entra dans les ordres, fut prédicateur, professeur de philosophie à Aberdeen, et a écrit plusieurs ouvrages estimés : *Essai sur le goût*, traduit par Eidous, 1766; *Essai sur le génie*, *Sermons*, les *Devoirs du pasteur*, etc.

Gérard (Michel), homme politique, né à Saint-Martin de Rennes, 1737-1815, était cultivateur aisé, lorsqu'il fut nommé membre de l'Assemblée nationale en 1789. Il y fut bientôt connu sous le nom de *père* Gérard, par son costume de paysan breton, par la droiture et la finesse de son bon sens. En 1791, il revint à Tuel vivre paisiblement. Collot d'Herbois fit paraître, sous le nom d'*Almanach du père Gérard*, une ingénieuse et populaire publication qui fut couronnée par le club des Jacobins.

Gérard (Le baron François-Pascal-Simon), peintre, né à Rome, 1770-1837, d'un père qui fut intendant du bailli de Suffren, du cardinal de Bernis, de M. de Breteuil, fut élève de Pajou, de Brenet, de David, et, en 1789, eut le second prix de Rome. La mort de son père l'empêcha de terminer les épreuves du concours de 1790. En 1792, il obtint un logement et un atelier au Louvre. Pour échapper à la réquisition militaire, il se laissa nommer par David juré du tribunal révolutionnaire; pour échapper à ce sanglant office, il se fit passer pour infirme, forcé de se servir de béquilles. En 1795, son tableau de *Bélisaire* fut admiré à l'exposition. Dès lors, sans être un artiste de génie, Gérard se montra peintre habile, ingénieux et très-recherché; il varia plusieurs fois de manière, mais conserva quarante ans sa réputation sous les différents régimes. Parmi ses compositions historiques on remarque : *L'Amour et Psyché;* la *Bataille d'Austerlitz*, 1810; *Ossian, Homère*, 1814; l'*Entrée de Henri IV à Paris*, tableau commandé par Louis XVIII, 1817; *Corinne au cap Misène*, 1819; *Louis XIV déclarant son petit-fils roi d Espagne*, 1824; *Daphnis et Chloé*, 1825; *Hylas et les Nymphes*, 1826; le *Tombeau de Sainte-Hélène*; *Thétis portant les armes divines de son fils*, 1827; le *Sacre de Charles X*, 1829; la *Peste de Marseille; Le duc d'Orléans acceptant la lieutenance générale; La patrie en danger;* les quatre figures colossales des galeries de Versailles, les quatre pendentifs du Panthéon, etc. Artiste laborieux et facile, il a composé 87 portraits en pied et plus de 200 portraits des personnages les plus illustres du commencement du siècle. Baron en 1819, il fut membre de l'Académie des beaux-arts, et professeur de l'Ecole des beaux-arts.

Gérard (Etienne-Maurice, comte), maréchal de France né à Damvilliers (Lorraine), le 4 avril 1773, mort le 17 avril 1852. Engagé volontaire en 1791, aide de camp de Bernadotte qu'il servit bien et qui le protégea, il était colonel en 1800. Il redevint aide de camp de Bernadotte, nommé maréchal, et sa brillante conduite à Austerlitz lui valut le grade de général de brigade, 1806. Il se distingua à Halle, à Iéna, à Erfurt et à Wagram; l'Empereur le nomma baron. Il servit glorieusement en Espagne, 1810-1811, en Russie, où sa valeur à Smolensk, à Valoutina, à la Moskowa, le fit nommer général de division; il contribua à sauver l'arrière-garde dans la désastreuse retraite. Dans la campagne de Saxe, il mérita, par de nouveaux services, le titre de comte de l'Empire; dans la campagne de France, il s'éleva au rang des plus braves et des plus habiles capitaines de l'époque. Louis XVIII sut apprécier son mérite; il était inspecteur général de la 5e division militaire au retour de l'île d'Elbe. Napoléon lui confia le commandement de l'armée de la Moselle, qui devint le 4e corps de l'armée du Nord et le nomma pair de France. Il se distingua dans la campagne de Waterloo, fut l'un des généraux qui traitèrent, au nom de l'armée, avec les alliés et le nouveau gouvernement; puis, après le licenciement de l'armée de la Loire, se rendit à Bruxelles où il épousa Mlle de Valence. Il ne rentra en France qu'en 1817, et siégea parmi les députés de l'opposition de 1822 à 1830. Il fut l'un de ceux qui se dévouèrent le plus franchement à la révolution de Juillet, prit le commandement des troupes, fut ministre de la guerre sous Louis-Philippe, le 11 août, et maréchal le 17 avril 1831. Il commanda les deux expéditions de Belgique en 1831 et en 1832, et fit le siége d'Anvers. Membre de la chambre des Pairs, le 11 octobre 1832, il fut de nouveau ministre de la guerre et président du conseil en 1834. L'année suivante, il succéda à Mortier comme grand-chancelier de la Légion d'honneur, et fut de 1838 à 1842 commandant des gardes nationales de la Seine.

Gérard de Nerval (Gérard **Labrunie**, plus connu sous le nom de), littérateur, né à Paris, 1808-1855, fils d'un officier de l'Empire, débuta, sous la Restauration, par des élégies *nationales* et par une traduction de *Faust*, moitié en vers, moitié en prose, que Gœthe admirait. Enrôlé dans l'école romantique, il fit jouer à l'Odéon la comédie de *Tartufe chez Molière*. Il revint ensuite à ses traductions de morceaux allemands, publia des contes, rédigea le feuilleton des théâtres dans le journal *La Presse*, dissipa son patrimoine en entassant toutes sortes de curiosités dans ses mansardes, et mena une vie bizarre et errante. Il voyagea plusieurs années en Europe et même en Orient, publiant, dans plusieurs revues, des récits piquants de ses excursions fantastiques. Atteint d'un mal étrange dès 1841, frappé d'attaques d'aliénation mentale, qui ne l'empêchaient ni de se souvenir, ni de raisonner, et qu'il a racontées avec verve, il finit par se pendre aux grilles d'un égout de la rue de la Vieille-Lanterne. Il a beaucoup écrit, et souvent avec délicatesse et originalité. Parmi ses œuvres dramatiques, citons: *Piquillo*, opéra comique; l'*Alchimiste*, drame en vers; *Leo Burckart*, drame en 5 actes; les *Monténégrins*, opéra comique; le *Chariot d'Enfant*, drame en vers, en 5 actes; l'*Imagier de Harlem*, drame en 5 actes; *Misanthropie et Repentir;* parmi ses romans, nouvelles, etc.: Les *Nuits du Ramazan*, les *Faux-Saulniers*, *Lorély, souvenirs d'Allemagne*, les *Illuminés ou les Précurseurs du socialisme*, *Petits châteaux de Bohême*, les *Filles du Feu*, la *Bohême galante*, le *Marquis de Fayolles*, *Voyage en Orient*, etc. Il a fourni des articles à un très-grand nombre de journaux.

Gérardmer ou **Géromé**, ch.-l. de canton de l'arr. et à 30 kil. S. de Saint-Dié (Vosges), à la source de la Vologne, près du beau lac de *Gérardmer*, qui a 116 hectares et 35 m. de profondeur moyenne. Fabrique d'objets en bois, de toiles et de fromages de *Géromé;* il y a 6,543 hab. dans le bourg et les hameaux qui en dépendent.

Gérare, anc. v. des Philistins, à l'E. de Gaza, résidence d'Abimélech.

Gérasa (auj. *Djérach*), v. de la demi-tribu orientale de Manassé, au S. de Damas, dans la Décapole de Palestine.

Géraud (Saint), né à Aurillac, vers 855, mort en 909, d'une famille puissante, possédait de grands biens allodiaux au S. de la Haute-Auvergne, et refusa de se soumettre au duc d'Aquitaine. Livré à l'étude des livres saints, il aurait voulu se faire moine. Il fonda, en 894, un couvent célèbre à Aurillac, fit, dit-on, sept pèlerinages à Rome, affranchit les serfs de ses domaines et donna à Aurillac ses premières immunités.

Géraud (Pierre-Hercule-Joseph-François), archéologue, né au Caylar, près de Lodève, 1812-1844, après avoir fait quelques chansons, fut premier clerc chez un avoué de Paris, devint secrétaire de Dureau de La Malle, se livra aux travaux de l'érudition, entra à l'Ecole des Chartes en 1837, puis se fit bientôt connaître par sa science du moyen âge. On lui doit : *Paris sous Philippe*

le Bel, dans la *Collection des documents inédits de l'histoire de France; Essai sur les livres de l'antiquité, particulièrement chez les Romains; Chronique latine de Guillaume de Nangis*, publiée par la Société de l'Histoire de France. Il a pris une part active à la fondation de la bibliothèque de l'École des chartes.

Gerber (Ernest-Louis), organiste et musicographe, né à Sondershausen (Allemagne), 1746-1819, fils d'un habile organiste, *Henri-Nicolas*, fut un artiste distingué et est surtout connu par son *Lexique historique et biographique des musiciens*, qui parut à Leipzig, 1790-1792, et qu'il compléta dans un second ouvrage plus développé, publié de 1810 à 1814, en 4 vol. in-8°.

Gerberge, née vers 750, épousa Carloman, roi d'Austrasie, second fils de Pepin le Bref, l'excita peut-être contre Charlemagne, vit ses fils dépouillés par leur oncle, à la mort de son mari, et se réfugia chez le duc de Bavière, puis auprès de Didier, roi des Lombards, qui voulut forcer le pape Adrien à couronner les fils de Gerberge. Elle fut prise avec eux à Vérone, 773, et dès lors disparaît de l'histoire.

Gerberge, fille de Henri Ier, roi de Germanie, née vers 915, épousa d'abord Giselbert, duc de Lorraine, puis, après la mort de son mari, 940, Louis IV, roi de France. Elle montra beaucoup d'activité pour délivrer Louis, prisonnier des Normands; avec l'appui de ses frères Otton le Grand et Bruno, archevêque de Cologne, elle protégea les intérêts de son fils, Lothaire. Sa sœur Hedwige avait épousé le duc de France, Hugues le Grand. Elle mourut vers 969 ou 970.

Gerberon (dom Gabriel), théologien, né à Saint-Calais (Sarthe), 1628-1711, religieux bénédictin, de bonne heure connu et estimé, se déclara pour les opinions de Jansenius, fut désavoué et persécuté par ses supérieurs, dénoncé au pouvoir temporel, à cause de sa polémique *dure* et véhémente, forcé de fuir en Hollande, en Belgique, enfin arrêté par le grand vicaire de l'archevêque de Malines et livré au gouvernement français qui le retint prisonnier à Vincennes de 1706 à 1710. Ses ouvrages de polémique dirigés surtout contre les Jésuites sont très-nombreux : *La règle des mœurs contre les fausses maximes de la morale corrompue*, 1688, fit beaucoup de bruit. Il a publié les *Œuvres de saint Anselme*, Paris, in-fol., et les *Œuvres de Michel Baius*, Bruxelles, in-4°.

Gerberoy, village de l'arr. et à 25 kil. N. O. de Beauvais (Oise), fut au moyen âge une forteresse importante sur une éminence qui domine la frontière de Normandie. Elle a été bien souvent assiégée, prise, dévastée; la destruction de ses remparts au XVIIe siècle a amené sa complète décadence.

Gerbert. V. Silvestre II.

Gerbert (Martin), baron de **Hornau**, savant prélat né à Horb (Wurtemberg), 1720-1793, fut abbé de Saint-Blaise dans la forêt Noire, et est surtout connu par ses recherches sur l'histoire de la musique et sur la liturgie. Il publia en 1774: *De cantu et musica sacra, a prima Ecclesiæ ætate usque ad præsens tempus*, 2 vol. in-4°; puis *Scriptores ecclesiastici de musica sacra*, 1784, 3 vol. in-4°.

Gerbeviller, ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. S. de Lunéville (Meurthe-et-Moselle). Pierres de taille, bonneterie, vins; 1,954 hab.

Gerbi ou **Zerbi**, île de la Méditerranée, au S. du golfe de Cabès, près des côtes de la Tunisie, a un sol fertile et nourrit 45,000 hab., répandus dans de nombreux villages, où ils fabriquent des draps, des châles, des toiles. C'est l'ancienne île des *Lotophages* (on n'y trouve plus de lotus), l'île de Meninx où se retira Marius proscrit. Les Espagnols s'en emparèrent en 1560, mais y furent surpris et massacrés par les Turcs, qui élevèrent avec leurs têtes une pyramide de 10 mètres de hauteur.

Gerbier (Pierre-Jean-Baptiste), jurisconsulte, né à Rennes, 1725-1788, fut célèbre dès son début au barreau de Paris, en 1753. On lui a reproché d'avoir plaidé devant le parlement Maupeou, et Linguet le poursuivit de sa haine. Il réussissait surtout à émouvoir ses juges. On cite ses plaidoyers pour les frères Lyoncy contre les jésuites, pour le comte de Montboissier contre sa femme, pour le comte de Bussy contre la Compagnie des Indes. Il était moins remarquable comme écrivain. Ses plaidoiries, recueillies par Hérault de Séchelles, sont à la bibliothèque des avocats.

Gerbier-des-Jones, l'un des sommets des monts du Vivarais (Ardèche), a 1,562 m.; la Loire en descend.

Gerbillon (Jean-François), missionnaire jésuite, né à Verdun, 1654-1707, fut envoyé par Louis XIV à la cour de Siam en 1685, passa en Chine, enseigna les mathématiques à l'empereur Kang-hi, dirigea le collége français à Pékin, et put prêcher la religion chrétienne dans l'Empire. Il a publié une *Géométrie* en chinois et en tartare. Une relation abrégée de ses voyages en Tartarie (1688-1698) se trouve dans l'*Histoire générale des voyages*, t. VII et VIII.

Gerdil (Hyacinthe-Sigismond), théologien et cardinal, né dans le Faucigny (Savoie), 1718-1802, fils d'un notaire, entra dans l'ordre des Barnabites, et se rendit célèbre par sa science presque universelle et par ses vertus. Il fut professeur de philosophie à Turin, 1749, puis de théologie, 1754. Benoît XIV, qui le connaissait depuis longtemps, le fit nommer précepteur du prince de Piémont (plus tard Charles-Emmanuel IV). Il fut nommé cardinal en 1777, et jouit à Rome de la plus grande considération. Il était membre de beaucoup d'académies et a composé un grand nombre d'ouvrages, réunis en 20 vol. in-4°, Rome, 1806-1821; l'abbé Migne en a publié une trad. française, 10 vol. in-4°. On cite principalement : l'*Immatérialité de l'âme démontrée contre Locke*, 1747-48, 2 vol. in-4°; *Traité des combats singuliers ou des duels*, 1750; *Anti-Contrat social, Anti-Emile*, dont J.-J. Rousseau a loué la modération, etc.

Gerdy (Pierre-Nicolas), chirurgien, né à Loches (Aube), 1797-1856, membre de l'Académie de médecine, 1837, a beaucoup écrit, soutenu vigoureusement des luttes nombreuses et laissé des ouvrages estimés : *Anatomie comparée des formes du corps humain; Physiologie médicale didactique et critique; Physiologie philosophique des sensations de l'intelligence; Chirurgie pratique*, 4 vol. in-8°.

Gergal, v. de la prov. et à 30 kil. N. d'Almeria (Espagne); eaux minérales; 5,000 hab.

Gergovie, anc. capitale des Arvernes (Gaule), sur une hauteur qui se détache des monts Dômes, et qu'on nomme encore mont *Gergovin*, *Gergoie*, à 6 kil. S. de Clermont-Ferrand. Vercingétorix y battit les Romains, qui plus tard la détruisirent. — On a cité une autre *Gergovie* dans le pays des Boïens; c'est plutôt *Gorgobina*.

Gerhardt (Charles-Frédéric), chimiste, né à Strasbourg, 1816-1856, fils d'un fabricant de produits chimiques, étudia à Carlsruhe et à Leipzig, puis à Giessen, près de Liebig, enfin à Paris. Il fut professeur à la faculté des sciences de Montpellier, de 1844 à 1848, et revint alors à Paris pour expérimenter et travailler librement. En 1855 il fut nommé professeur de chimie à la faculté des sciences de Strasbourg et membre correspondant de l'Institut. On lui doit : *Annuaire des sciences chimiques*, trad. de Berzélius; *Précis de chimie organique*, 2 vol. in-8°; *Introduction à l'étude de la chimie; Chimie appliquée à la physiologie animale*, et *Chimie appliquée à la physiologie végétale*, trad. de Liebig.

Géricault (Jean-Louis-Théodore-André), peintre, né à Rouen, 1790-1824, fils d'un avocat, étudia sous Carle Vernet et P. Guérin, et fut célèbre dès qu'il eut exposé, en 1812, son *Guide de la garde impériale*, et, en 1814, son *Cuirassier blessé*. En 1816, il alla étudier en Italie. En 1819, son magnifique tableau, le *Radeau de la Méduse*, excita l'enthousiasme et la critique. Ce fut comme le signal de la grande lutte des *classiques* et des *romantiques*, qui se déclaraient, les uns, amis du *beau*, les autres, amis du *vrai*. Dans cette œuvre remarquable, Géricault s'est montré chaud coloriste et dessinateur vigoureux. Sa santé était déjà ruinée, lorsqu'une chute de cheval causa sa mort.

Gering (Udalricus), imprimeur, né à Constance, mort à Paris en 1510, fut appelé par Jean La Pierre, prieur de la Sorbonne, pour établir une première imprimerie à Paris, probablement au commencement du règne de Louis XI. Il vint avec Michel Friburger et Martin Crantz. Ils publièrent, en 1470, *Gasparini Pergamensis Epistolæ*, les *Lettres de Phalaris*, puis en 1471, *Salluste, Florus*, la *Rhétorique de Fichet*, les *Lettres de Bessarion*, en écriture ronde, un peu lourde. En 1474, ils obtinrent des lettres de naturalisation de Louis XI, et vinrent s'établir rue Saint-Jacques, au *Soleil d'Or*. Ils imprimèrent ensuite, avec des caractères qui se rapprochaient du gothique, surtout la *Biblia sacra*, 2 vol. in-fol., à deux colonnes et adoptèrent plus tard les caractères romains. Gering forma les premiers imprimeurs de Paris, eut d'autres associés, Maynyal, Remboldt, se montra toujours généreux et

désintéressé, enfin donna ses biens à la Sorbonne et au collége Montaigu.

Gerle (Christophe-Antoine, *dom*), moine mystique, né en Auvergne en 1740, mort vers 1805, de l'ordre des Chartreux, fut député aux Etats-généraux par le clergé de la sénéchaussée de Riom. Il fut l'un des premiers à se réunir au tiers état, et se distingua par son patriotisme à la fameuse séance du *Jeu de Paume*. Son rôle fut médiocre à l'Assemblée constituante. En 1793, il était lié avec une vieille fille, Catherine Théos ou Théot, sorte d'illuminée qui se disait *mère de Dieu*, et réunissait quelques adeptes, sots ou intrigants, rue Contrescarpe-Saint-Jacques. Il n'est pas prouvé que Robespierre ait été en relations avec ces visionnaires; mais ses ennemis, pour lui nuire, firent mettre en accusation, sur un rapport de Vadier, Catherine Théot, dom Gerle et trois de leurs disciples, 16 mai 1794. Ils réclamèrent vainement l'appui de Robespierre. Dom Gerle fut oublié en prison jusqu'au Directoire.

Germain (Saint), évêque d'Auxerre, né dans cette ville, 380-448, d'une famille illustre, se distingua à Rome comme avocat; et, gouverneur d'Auxerre sous Honorius, fut élu évêque par le clergé et le peuple en 418. D'une charité sans bornes, il alla deux fois en Bretagne, 429, 446, pour combattre les Pélagiens. En 447, il se rendit en Italie pour demander à Valentinien III la grâce des Armoricains révoltés; il mourut à Ravenne. On l'honore le 31 juillet.

Germain (Saint), évêque de Paris, né près d'Autun, 496-576, fut abbé du monastère de Saint-Symphorien d'Autun, prédit la mort de Théodebert I^er et fut nommé évêque en 555. Il dédia l'église de Saint-Vincent, qui fut depuis Saint-Germain-des-Prés, excommunia Charibert, 566, et protégea le peuple contre les rois Sigebert et Chilpéric. On lui attribue un *Traité sur l'ancienne liturgie gallicane*, dans le t. V du *Thesaurus Anecdotum* de D. Martène. On l'honore le 28 mai.

Germain (Dom Michel), bénédictin, né à Péronne, 1645-1694, a aidé Mabillon pour les *Actes* de l'ordre de Saint-Benoît et pour la *Diplomatique*. Il a écrit l'*Hist. de l'abbaye royale de Notre-Dame de Soissons*, 1675, in-4°.

Germain (Pierre), ciseleur, né à Paris, 1647-1684, élève de Le Brun, a exécuté sous Louis XIV des œuvres d'une finesse remarquable.— Son fils, *Thomas*, né à Paris, 1673-1748, étudia et travailla longtemps en Italie, fut un sculpteur et un orfévre distingué, enfin construisit à Paris *Saint-Louis du Louvre*, qui a été démoli. C'est le plus célèbre artiste de sa famille; on a vanté souvent les chandeliers d'or qu'il fit pour le roi à Versailles.

Germain (Auguste-Jean), comte de Montfort, de la famille des précédents, né à Paris, 1786-1821, était fils d'un négociant de Paris, qui fut député aux Etats-généraux et devint l'un des directeurs de la Banque de France. Attaché au ministère de l'intérieur, il fut nommé par Napoléon chambellan, puis comte. Il se distingua, en 1809, comme officier d'ordonnance de l'Empereur, fut ministre plénipotentiaire en 1813, et se rallia aux Bourbons, le 31 mars 1814. Nommé préfet de Saône-et-Loire, puis de Seine-et-Marne, il montra de l'énergie et de l'habileté; il devint pair de France en 1819. Après la chute de M. Decazes, il se fit remarquer par ses tendances libérales.

Germain (Sophie), mathématicienne, née à Paris, 1776-1831, eut de bonne heure, et malgré ses parents, une vive passion pour les mathématiques; plus tard, sous le nom d'un élève de l'École polytechnique, elle entra en correspondance scientifique avec Lagrange, puis avec Gauss. Elle remporta le prix de mathématiques décerné par l'Institut, en 1815, et adressa plusieurs savants mémoires à l'Académie des sciences. Elle a publié : *Recherches sur la théorie des surfaces élastiques*, 1821 ; *Mémoire sur les courbures des surfaces élastiques*, 1821 ; *Recherches sur la nature, les bornes et l'étendue de la question des surfaces élastiques*, 1826, etc.

Germain-Beaupré (Saint-), bourg de l'arr. et à 30 kil. de Guéret (Creuse). Beau château où fut exilée M^lle de Montpensier.

Germain-de-Calberte (Saint-), ch.-l de cant. de l'arr. et à 30 kil. S. E. de Florac (Lozère). Filature de soie. Elève des vers à soie, des abeilles et des mérinos ; 1,528 hab.

Germain-de-Tallevende (Saint-), bourg du cant. de Vire (Calvados). Papeteries, céréales; 2,805 h.

Germain-du-Bel-Air (Saint-), ch. l. de canton de l'arr. et à 18 kil. S. E. de Gourdon (Lot); 1,125 hab.

Germain-du-Bois (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 18 kil. N. E. de Louhans (Saône-et-Loire). Grains ; 2,733 hab.

Germain-du-Plain (Saint-), ch.-l. de cant. de l'arr. et à 12 kil. S. E. de Châlon-sur-Saône (Saône-et-Loire); 1,558 hab.

Germain-du-Teil (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. S. O. de Marvéjols (Lozère); 1,384 h.

Germain-en-Coglès (Saint-), bourg de l'arr. de Fougères (Ille-et-Vilaine). Céréales; 2,615 hab.

Germain en Laye (Saint-), ch.-l. de cant. de l'arr. et à 12 kil. N. de Versailles (Seine-et-Oise), sur une éminence de 63 m. qui domine la rive gauche de la Seine. Fabriques de crin, tanneries; commerce de bois et de grains. Caserne de cavalerie; 17,199 hab. Les rois y séjournèrent dès Louis VI ; Charles V fit bâtir le château actuel en 1370; François I^er l'agrandit; c'est un vaste pentagone irrégulier, flanqué de 5 gros pavillons élevés par Mansard et entouré d'un fossé. Henri IV fit bâtir pour Gabrielle d'Estrées, à 400 m. de l'ancien château, le *château neuf* dont il ne reste plus qu'un pavillon. Henri II naquit à Saint-Germain; en 1562 il s'y tint une assemblée des notables d'où sortit un édit favorable aux protestants; le traité de 1570, qui termina la troisième guerre contre les protestants, y fut signé. Louis XIII y fut élevé; Louis XIV y naquit et y résida longtemps. Jacques II y séjourna de 1689 à 1701 ; son tombeau est dans une église de la ville. Napoléon I^er y établit en 1809 une école de cavalerie; on en fit ensuite une caserne, un pénitencier militaire. On l'a restauré récemment, et l'on y a créé un musée d'antiquités gallo-romaines. Une magnifique terrasse, longue de près de 3 kil., terminée par Louis XIV, a une vue admirable sur la vallée de la Seine. — La forêt de Saint-Germain est l'une des plus belles de France ; elle commence à la ville même, est entourée de murs et percée de belles routes. On y trouve la *Maison des Loges*, succursale de la maison de Saint-Denis pour les demoiselles de la Légion d'honneur; il s'y tient en plein air une foire célèbre au mois de septembre.

Germain-Laval (Saint-), ch.-l. de cant. de l'arr. et à 35 kil. de Roanne (Loire), sur l'Argent. Fabriques de toiles, filatures de coton ; carrières de marbre. Ville forte au XI^e s. Patrie de Papire-Masson; 2,167 hab.

Germain-Lambron (Saint-), ch.-l. de cant. de l'arr. et à 11 kil. d'Issoire (Puy-de-Dôme). Fabriques de noir animal. Aux environs, sources minérales et constructions singulières, probablement du moyen âge; 2,098 hab.

Germain les-Belles (Saint-), ch.-l. de cant. de l'arrond. et à 30 kil. de Saint-Yrieix (Haute-Vienne) ; 2,124 hab.

Germain-l'Herm (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. d'Ambert (Puy-de-Dôme). Fabriques considérables de dentelles noires et blanches; 1,962 h.

German (Saint-), paroisse du comté de Cornouailles (Angleterre), à 12 kil. N. O. de Plymouth. Autrefois siége d'un évêché; ancienne cathédrale; 3,000 hab.

German (Santo-), v. de Porto-Rico sur la côte O., à 110 kil. S. O. de San Juan, fondée en 1511 ; 3,500 h.

Germanica Cæsarea (auj. *Marasch*), v. anc. de la Cilicie (Asie Mineure); patrie de Nestorius.

Germanicus (Claudius Nero), fils de Drusus (Claudius Nero) et d'Antonia la jeune, hérita du surnom et de la popularité de son père. Il était né à Rome, 16 av. J. C. Questeur à 20 ans, il fit ses premières armes en Dalmatie, combattit les Pannoniens soulevés, 5 ap. J. C., et reçut le titre d'*imperator*. Investi du pouvoir proconsulaire, il suivit Tibère, son oncle, en Germanie, 11, et fut nommé consul. On dit qu'Auguste avait songé à lui léguer l'Empire et qu'il voulait l'opposer à Tibère. A l'avénement de ce dernier, 14, Germanicus comprima généreusement la révolte des légions de Germanie, qui voulurent même le nommer empereur. Puis, il conduisit les soldats repentants contre les ennemis, et dans plusieurs campagnes pénibles et glorieuses, que Tacite a si bien racontées, il combattit les Marses, les Bructères, les Tubantes, les Usipiens, les Cattes et surtout les Chérusques, soulevés par Arminius. Il parcourut victorieusement les marécages et les bois, du Rhin à l'Ems, de l'Ems au Weser, rendit aux restes des légions de Varus les honneurs de la sépulture, attaqua les Germains par terre et par mer, et remporta sur Arminius la grande victoire d'Idistavisus. Tibère le récompensa par de grands éloges et de grands honneurs; mais jaloux de sa gloire et craignant sa popularité, il l'empêcha de terminer

cette guerre, et l'envoya en Orient, avec des pouvoirs supérieurs, pour pacifier le pays troublé, 18. Germanicus, qui n'avait jamais cessé de cultiver les lettres avec succès, s'achemina vers l'Asie par l'Illyrie, Nicopolis, Actium, Athènes, Colophon; mais il y rencontra l'inimitié du nouveau gouverneur de Syrie, Pison, que Tibère avait chargé de le surveiller, tandis que Plancine, femme de Pison, à l'instigation de la vieille Livie, devait tourmenter de ses injures la fière Agrippine, qui avait déjà donné neuf enfants à Germanicus. Ce dernier gagna tous les cœurs en Orient, mais il excita les plaintes de Tibère en allant visiter, comme archéologue, l'Égypte, où les hauts personnages ne devaient pas pénétrer sans autorisation. A son retour, il tomba malade à Antioche; tout l'empire fit des vœux pour son rétablissement, et la douleur fut universelle quand on apprit sa mort, 19 ap. J. C. On crut alors qu'il avait été empoisonné par Pison et par Plancine, à l'instigation de l'odieux Tibère, et jusqu'à nous, les causes de la mort de Germanicus sont restées enveloppées d'un certain mystère. Il laissait six enfants: trois filles, Agrippine, Drusilla et Julie; trois fils, Néron, Drusus et Caius Caligula. — Germanicus avait traduit en vers latins les *Phénomènes* d'Aratus; il nous reste des fragments de cette œuvre estimable; ils ont été souvent publiés.

Germanie, grande contrée de l'Europe ancienne, habitée par un peuple d'origine indo-européenne, que les Romains appelèrent *Germani* (de *Wehrmann* ou *heermann*, homme de guerre, peut-être du mot gaélique, *gairmmon*, crieur, à la voix forte); les Germains se nommaient eux-mêmes *Teutschen* ou *Deutschen*, d'où *Teutones*, *Teutons*. La Germanie, vers l'époque d'Auguste, avait pour bornes: au N. la mer Germanique et le golfe Codanus; à l'O. le Rhin; au S. le Danube; à l'E. les limites ont toujours été très-incertaines, de l'Elbe à l'Oder et même à la Vistule, où les peuplades germaniques et slaves se sont longtemps rencontrées. Les Romains s'étaient emparés de la Germanie méridionale, qui était séparée de la première ou *Grande Germanie* par le Danube et par un mur (*Vallum Hadriani*, *Capellatium Palas*), qui partait d'Artobriga au-dessus de Reginum (Ratisbonne) sur le Danube, pour rejoindre le Rhin vers *Confluentes* (Coblentz). Dans la Germanie romaine, il y avait les *Agri Decumates* (grand-duché de Bade), la *Rætia* ou *Rhétie*, avec la *Vindélicie*, le *Noricum* et la *Pannonie* (V. ces noms). — Il est presque impossible de déterminer les noms et la position des peuples qui habitaient la Germanie barbare; 1° parce que les Romains connurent très-imparfaitement ces contrées; 2° parce que les peuplades se déplaçaient très-souvent; 3° parce que des noms différents ont souvent désigné les mêmes peuples, suivant les temps et suivant les écrivains. D'après Tacite, les Germains tiraient leur origine de leur dieu *Tuiscon*, né de la terre, et père de *Mann*, qui eut trois fils, *Ing*, *Irmin* et *Isk*, d'où seraient sortis les *Ingævones*, les *Hermiones* et les *Istævones;* ces noms désignent-ils de grandes divisions géographiques, des divisions politiques ou des divisions de race et d'origine? Voici quels étaient les principaux peuples qu'on peut ranger dans ces trois groupes, au Ier siècle après J. C. 1° *Ingævones*, du Rhin à la mer des Suèves ou sinus Codanus, le long du littoral: Frisii, Chauci, Ansibarii, Chasuari, Angrivarii, Cimbri, Saxones, Angli; 2° *Istævones*, entre le Rhin et le Weser (Visurgis), du lac Flevo au Mein (Mœnus): Chamavi, Sicambri, Tubantes, Marsi, Usipetes, Bructeri, Chattuarii, Tencteri, Mattiaci (?); 3° *Hermiones*, à l'E. des précédents: Chatti ou Catti, Cherusci, Suèves, Hermundures, Narisci, Marcomanni, Quadi, Juthungi; et plus au N., Semnones, Langobardi, Viruni, Rheudigni, Rugii, Burgundiones, Gothones, Lygii, etc., avec les populations suéviques de la Scandinavie méridionale, les Hilleviones, les Sitones, les Suiones. — Beaucoup de ces peuplades disparurent; au IIIe siècle et au IVe nous trouvons 4 grandes confédérations et des peuples isolés, qui allaient prendre part à l'invasion du Ve siècle: 1° au N. les *Saxons*, qui s'étendent du Rhin au delà de l'Elbe dans les bois et les marécages de la Germanie septentrionale; 2° les *Francs*, comprenant les anciennes tribus des Istævones et plusieurs des Hermiones, du Rhin au delà du Weser; 3° les *Alemani*, Alemans au S.O., formés d'hommes de toutes tribus réunis autour des Suèves; 4° les *Goths*, qui s'étendent sur toute la Germanie orientale jusqu'au Danube inférieur. On trouvait encore les *Marcomanni* et les *Quadi* (Bohême et Moravie); les *Suèves* (Souabe); les *Burgundiones* ou *Burgundes*, qui s'étaient avancés des bords de l'Oder jusqu'au Mein; les *Langobardi*, qui descendaient vers le sud; les *Vandales*, qui venaient des bords de la mer Baltique vers le centre de la Germanie; les *Hérules*, qui touchaient aux Goths-Gépides, etc.

Il faut lire dans Tacite (*De moribus German.*) les détails intéressants et vrais, quoique embellis, qu'il donne sur les mœurs des Germains. Ils avaient les yeux bleus et farouches, les cheveux d'un blond ardent; ils étaient d'une grande stature, belliqueux et vaillants, bravant les intempéries d'un rude climat, leurs mœurs étaient pures, leurs mariages chastes; la polygamie n'était permise qu'aux chefs, pour leur donner l'alliance de puissantes familles; la femme était respectée et rivalisait souvent de courage avec le guerrier qu'elle excitait au combat par ses reproches ou ses exhortations; l'adultère, très-rare, était sévèrement puni. Les Germains, comme la plupart des peuples barbares, étaient hospitaliers, mais aimant l'oisiveté, le jeu, les querelles sanglantes, le vin. En Germanie, point de villes; dans beaucoup de peuplades même, surtout au sud, pas d'établissements fixes, pas de véritables propriétés; les tribus se déplaçaient souvent et faisaient la guerre à leurs voisins. Chez plusieurs, les chefs partageaient chaque année entre les familles la terre à cultiver, et l'on bâtissait sa cabane dans un champ isolé, près d'un bois, près d'une fontaine; un groupe de ces habitations formait un bourg (*vicus*); une réunion de bourgs, un canton (*pagus* ou *gau*, pays en allem.). Tandis que les femmes, les esclaves, les colons, tiraient de la terre du blé, de l'orge, de l'avoine, des fèves, ou soignaient les troupeaux, les guerriers allaient faire des expéditions aventureuses ou passaient le temps à la chasse, dans l'oisiveté, dans les plaisirs de la table et du jeu. L'on faisait quelque commerce avec les marchands romains, qui exportaient de l'ambre, des fourrures, des peaux, des chevelures rouges, des esclaves. — Il y avait chez les Germains des esclaves, traités le plus souvent avec douceur, mais que leur maître pouvait tuer; des colons ou *lites*, attachés à la terre, payant des redevances, astreints au service militaire, mais exclus des assemblées; des *hommes libres* ou guerriers. Ceux-ci se réunissaient, tout armés, un jour de pleine ou de nouvelle lune, pour délibérer sur les affaires de la nation ou rendre la justice. Ils choisissaient leurs *rois* parmi les plus nobles, dans certaines familles sacrées ou privilégiées, leurs chefs (*principes*) parmi les plus braves. Les chefs, les plus riches ou les plus renommés par leur courage, s'attachaient par des présents des guerriers, qui leur obéissaient volontairement et se dévouaient à leur service; tous ensemble formaient une bande guerrière, dont le chef se nommait *herzog*, *dux;* ce sont ces bandes germaniques qui ont fait les invasions. Lorsqu'il y avait danger pour toute la nation, on publiait le ban de guerre (*heerbann*); tous les guerriers marchaient sous les ordres du roi; leur arme principale était une sorte de lance appelée *framée;* ils allaient au combat en entonnant un chant de guerre appelé *bardit*. Leur plus grande force militaire consistait dans l'infanterie; mais leur cavalerie était estimée. — On connaît fort mal leur religion. Leur dieu suprême était *Tuiscon* ou *Teutsch*, fils de la Terre (*Hertha*). On lui donnait, comme dieu des batailles, le nom d'*Odin* ou *Wodan*. Il y avait encore *Thor* (*Donar*), le dieu du Tonnerre; *Freya*, femme d'Odin et mère des dieux; *Sif*, femme de Thor, protectrice des moissons; *Freyr*, le soleil personnifié; *Freyja*, sa sœur, la Diane des Latins, etc. Les Germains croyaient aussi à l'existence des *Géants* et des *Nains*. Les prêtres présidaient les assemblées et y maintenaient le bon ordre; seuls, ils pouvaient frapper un homme libre; les prêtresses prédisaient l'avenir, surtout au moyen de bâtons *runiques*. On interrogeait encore le chant et le vol des oiseaux, ou bien les mouvements et les hennissements des chevaux sacrés. Les Germains adoraient les dieux dans les forêts, ils avaient probablement quelques idoles; l'*Irmensul*, que Charlemagne détruisit, était depuis longtemps célèbre.

Histoire. — Les Germains arrivèrent probablement d'Asie longtemps après les Gaulois, mais on ne sait rien de certain sur leurs origines. Au VIe siècle avant J. C., Sigovèse conduisit une grande émigration gauloise dans la vallée du Danube; plus tard les bandes des Cimbres et des Teutons, cherchant des terres plus heureuses, menacèrent la Gaule et l'Italie d'une terrible invasion, 113-101; ils furent exterminés aux batailles d'Aix et de Verceil. Les Germains de l'O., et à leur tête les Suèves, commençaient à franchir le Rhin et à envahir la Gaule, lorsque César, vainqueur d'Arioviste, 58, les repoussa au delà du fleuve; il franchit deux fois le Rhin, battit

les Usipètes et les Tenctères, et, après avoir exterminé les Eburons, permit aux Tungri de s'établir dans leur pays désert. Agrippa, Auguste, laissèrent les Ubii, les Nemetes, les Vangiones, les Tribocci, les Caracates, occuper la contrée entre le Rhin et les Vosges. Pour venger la défaite de Lollius, qui avait perdu une légion, 16 ans av. J. C., Auguste envoya au delà du Rhin son beau-fils Drusus, qui fit quatre campagnes dans la Germanie septentrionale jusque vers l'Elbe, 12-9 av. J. C.; les Bructères, les Chauques, les Cattes, les Sicambres, les Chérusques, furent surtout battus. Plus tard, 4 et 5 ap. J. C., Tibère, frère de Drusus, fit encore des campagnes pénibles et glorieuses dans le même pays. C'est alors que Maroboduus, roi des Marcomans, souleva contre Rome toutes les tribus de la Germanie méridionale, tandis que Arminius ou Hermann, chef des Chérusques, vainqueur des trois légions de Varus dans la forêt de Teutberg, repoussait les Romains au delà du Rhin, 9 ap. J. C. Tibère, mais surtout Germanicus, à la bataille d'Idistavisus, vengèrent cette défaite. Arminius et Maroboduus se firent la guerre; Maroboduus se réfugia à Ravenne, Arminius fut assassiné par les siens, 21. Les Germains cessèrent pendant quelque temps d'être redoutables, et les Romains construisirent alors du Rhin au Danube le *vallum* qui protégeait les *Champs Decumates*. Au IIe s., Marc-Aurèle combattit péniblement sur le Danube les Marcomans, les Quades, les Juthunges, qui menacèrent même l'Italie. Au commencement du IIIe s. se formèrent les 4 grandes confédérations dont nous avons parlé plus haut. Depuis cette époque, les frontières de l'Empire ne cessèrent plus d'être attaquées par les Germains, et, pour les défendre, les Empereurs crurent agir habilement en prenant à leur service un grand nombre de guerriers germains, qui combattirent pour eux, même en corps de nations, mais qui contribuèrent à désorganiser l'empire et à préparer la grande invasion du Ve siècle. L'arrivée des Huns en Europe la détermina. Les Wisigoths la commencèrent, 378-398; bientôt la plupart des tribus germaniques suivirent cet exemple; celles qui jouèrent alors un rôle considérable sont: les Hérules, les Ostrogoths, les Lombards qui envahirent l'Italie; les Vandales en Afrique; les Alains, les Suèves, les Wisigoths en Espagne, les Burgundes, les Francs en Gaule; les Saxons et les Angles en Bretagne. Alors on voit dans l'ancienne Germanie quelques peuples ou confédérations de peuples jouer le premier rôle: les Bavarois au S., les Thuringiens au centre, les Frisons et les Saxons au N.; ils luttent contre les rois Francs; ils commencent à être entamés par la civilisation chrétienne. Enfin Charlemagne doit soumettre ces peuples germains; avec lui finit la Germanie païenne; il a créé la Germanie chrétienne d'où bientôt sortira l'Allemagne.

Germanie première ou supérieure, l'une des 17 prov. de Gaule, formée sous Auguste d'une partie de la Belgique, entre le Rhin et les Vosges, au N. du pays des Rauraci (Grande Séquanaise). Elle comprenait les Tribocci, les Nemetes, les Vangiones, les Caracates. Les villes princ. étaient: Moguntiacum (Mayence), Bracomagus, Argentoratum, Noviomagus, Vangiones, etc. C'est aujourd'hui une partie de la Haute et de la Basse-Alsace, de la Bavière Rhénane.

Germanie seconde ou inférieure, l'une des 17 provinces de la Gaule, formée sous Auguste d'une partie de la Belgique, s'étendait entre le Rhin, la forêt des Ardennes et l'Escaut, au N. de la Germanie première et de la Belgique (auj. partie de la Prusse Rhénane, de la Hollande et de la Belgique). Les princip. peuples étaient : les Ubii, les Gugerni, les Tungri, les Condrusi, les Menapii, les Toxandri, les Batavi, les Aduatici, etc. Villes principales : Colonia Agrippina (Cologne), métropole, Bonna, Colonia Trajana, Atuatuca, Batavorum oppidum, Lugdunum Batavorum, Noviomagus, etc.

Germanie troisième, nom donné quelquefois à la Grande Séquanaise.

Germanie romaine, nom sous lequel on comprit les deux Germanies, les Champs Décumates et même la Rhétie, la Vindélicie, le Norique et la Pannonie.

Germanie (Royaume de). L'un des fils de l'empereur Louis le Débonnaire avait reçu le gouvernement de presque tous les pays situés au delà du Rhin. Louis le Germanique, après le traité de Verdun, 843, fut roi de Germanie. Ce royaume comprit la *Saxe*, de l'Ems à l'Elbe, la *Franconie* ou France orientale, du Rhin aux montagnes de Bohême, la *Thuringe* au centre, l'*Alémanie*, du Rhin au Lech, la *Bavière*, du Lech à l'Ens, la *Carinthie* jusqu'à la Save au S. Louis le Germanique réunit la partie orientale du royaume de *Lorraine*, depuis la Meuse, l'Ourthe, la Moselle. A sa mort, 876, ses trois fils furent: Louis, roi de Saxe, 876-882; Carloman roi de Bavière, 876-880; Charles le Gros, roi d'Alémanie; celui-ci réunit les Etats de ses frères et fut roi de toute la Germanie. Après sa déposition, 887, la Germanie forma un royaume complétement indépendant et séparé, sous Arnoul de Carinthie; c'est le royaume que plus tard nous avons appelé royaume d'Allemagne et qui devint l'empire d'Allemagne, lorsque son roi, Otton Ier, eut rétabli en sa faveur, à Rome, le titre d'empereur. V. ALLEMAGNE.

Germanique (Océan), nom ancien de la mer du NORD.

Germanique (Confédération). Etablie en 1815 pour unir les différentes parties de l'Allemagne, abolie du 28 juin 1848 à 1851, elle a été détruite, en 1866, par la Prusse, victorieuse à Sadowa. L'Autriche a dès lors été séparée de l'Allemagne, qui fut divisée en deux parties : l'Allemagne du Nord, au N. du Mein, sous la direction militaire et politique de la Prusse; l'Allemagne du Sud, aujourd'hui comprises dans l'Empire d'Allemagne. La Confédération Germanique renfermait, au moment où elle a cessé d'exister, une superficie de 11,467 milles carrés géographiques ou 628,282 kil. carrés, avec une population de 45,013,034 hab., dont 3,589 milles carrés pour l'Autriche, avec 12,802,944 hab., et 3,390 milles carrés pour la Prusse, avec 14,138,804 hab.

La Confédération comprenait 30 souverains et 4 villes libres : les royaumes d'Autriche, de Prusse, de Bavière, de Saxe, de Hanovre, de Wurtemberg; — les duchés de Bade, de Hesse-Electorale, de Hesse-Grand-Ducale, de Holstein et Lauenbourg (au roi de Danemark), de Luxembourg, de Limbourg (au roi des Pays-Bas); de Brunswick, de Mecklembourg-Schwérin, de Nassau, de Saxe-Weimar, Meiningen, Altenbourg, Cobourg-Gotha, de Mecklembourg-Strélitz, d'Oldenbourg, d'Anhalt, de Schwartzbourg-Sondershausen, de Schwartzbourg-Rudolstadt; les principautés de Liechtenstein, de Waldeck, de Reuss, de Schaumbourg-Lippe, de Lippe-Detmold, de Hesse-Hombourg; les quatre villes libres ou républiques de Lubeck, Francfort-sur-le-Mein, Hambourg et Brême.

Le but de la Confédération était le maintien de la sûreté extérieure et de la tranquillité intérieure de l'Allemagne. La Confédération était surtout défensive. La *diète fédérale* (Bundestag), siégeant à Francfort, était formée des plénipotentiaires de tous les Etats; dans le *conseil restreint* ou *ordinaire*, on ne comptait que 17 voix, c'est-à-dire que 11 membres y avaient des voix viriles ou individuelles, tandis que les autres formaient 6 voix collectives ou curiales; dans l'*assemblée générale* ou *plenum*, chaque Etat avait au moins une voix, plusieurs en avaient 2, 3, 4; il y en avait en tout 66, sous la présidence de l'Autriche et la vice-présidence de la Prusse. — La Confédération Germanique étant un corps politique souverain, des agents diplomatiques étaient accrédités auprès d'elle; mais elle n'a envoyé des ambassadeurs qu'une seule fois aux conférences de Londres sur la question du Slesvig-Holstein, en 1864. Il y avait une armée fédérale, divisée en 10 corps d'armée, et comprenant 734,600 hommes; des forteresses fédérales, Landau, Luxembourg, Mayence, Rastadt et Ulm; et chaque Etat devait contribuer aux dépenses communes d'après une proportion légalement déterminée. La constitution de la Confédération, qui ne satisfaisait personne en Allemagne, avait été plusieurs fois attaquée par les princes eux-mêmes, mais surtout par l'opinion publique, lorsqu'elle a été violemment détruite par la Prusse, en 1866.

Germano (San-), v. de la Terre de Labour (Italie), au pied du mont Cassin, sur le Rapido, à 50 kil. N. O. de Capoue. La ville est défendue par un fort. Traité de paix de 1230, entre Frédéric II et le pape Grégoire IX; Murat y fut défait par les Autrichiens, 16 mars 1815; 9,000 hab.

Germanos, archevêque de Patras, né à Dimitzana en Arcadie, fut l'un des premiers à soulever ses compatriotes contre les Turcs, en 1821. Il sollicita vainement les secours du congrès de Vérone; tenta, à Rome, la réunion des deux Eglises, et fut enlevé par le typhus en 1826.

Germantown, v. de la Pennsylvanie (Etats-Unis), à 16 kil. N. de Philadelphie, remplie des villas des négociants de cette ville, a 7,000 hab. Les Anglais y battirent les Américains en 1777.

Germersheim, v. de la Bavière Rhénane, sur la

Queich, à son confluent avec le Rhin. Vieux château des rois Francs. Ancienne place fédérale, elle est défendue par ses fortifications, le Rhin, la Queich et des marais; 4,000 hab.

Germinal, septième mois du calendrier républicain; il commençait le 21 ou le 22 mars. — Dans la *Journée* du 12 germinal an III (1er avril 1795), les faubourgs de Paris se soulevèrent pour combattre la réaction thermidorienne; les insurgés furent chassés de l'assemblée, où ils avaient pénétré.

Gernsheim, v. du grand-duché de Hesse-Darmstadt, sur le Rhin, à 16 kil. N. E. de Worms. Patrie de Schœffer, qui y a une statue; 3,000 hab.

Géromé. V. Gérardmer.

Gers (*Ægircius*), affl. de gauche de la Garonne, vient des hautes Pyrénées au plateau de Lannemezan, arrose, dans le Gers, Auch et Lectoure; dans le Lot-et-Garonne, Layrac; et finit à 8 kil., au-dessus d'Agen, après un cours de 160 kil. Ni navigable, ni flottable, il est sujet à de grands débordements, lors de la fonte des neiges.

Gers, département de la France, a pour bornes: au N., les départ. de Tarn-et-Garonne et de Lot-et-Garonne; à l'O., celui des Landes; au S., les Landes et les Hautes-Pyrénées; à l'E., la Haute-Garonne. La superficie est de 6,280 kil. carrés; la population de 285,546 hab. Il est couvert de collines, partant du plateau de Lannemezan, qui s'étendent comme les branches d'un éventail, traçant les vallées de la Save, de la Gimone, de l'Arrats, du Gers, de la Baïse (affl. de la Garonne); de la Douze et de la Midou (bassin de l'Adour). Les forêts, parmi lesquelles celle de Grésigne, occupent le dixième du territoire; Castéra, Encausse, Lavardens et Barbotan ont des eaux minérales. Le sol, peu fertile, a été surtout bien cultivé depuis un siècle; il produit peu de céréales, mais beaucoup de vignes, qui servent à la fabrication des eaux-de-vie, dites d'Armagnac, des châtaigners, noyers, mûriers. L'élève des bêtes à cornes est négligée; mais celle de la volaille, des porcs, des mulets, est considérable. L'industrie est peu développée; le commerce consiste dans la vente des produits du sol. Il comprend 5 arrondissements: Auch, Lectoure, Mirande, Condom, Lombez. Le ch.-l. est *Auch*. Il forme le diocèse de l'archevêché d'Auch, relève de la Cour d'appel d'Agen, et de l'Académie de Toulouse, fait une subdivision de la 17e région militaire. Il a été formé de l'Armagnac, de l'Astarac, de la Lomagne, du Condomois, du Comminges, du pays de Gaure.

Gersau, bourg du canton de Schwytz (Suisse), sur le bord septentrional du lac des Quatre-Cantons, a été, jusqu'en 1798, une petite république, alliée des 13 cantons; 1,600 hab.

Gersen (Jean), abbé du couvent des bénédictins de Verceil (Piémont), aurait écrit, suivant quelques-uns, l'*Imitation de Jésus Christ* de 1220 à 1240. Son existence même est douteuse.

Gerson (Jean **Charlier**), théologien, surnommé le *docteur très-chrétien*, né le 14 déc. 1363, à Gerson, près de Rethel, village dont il prit le nom, mort à Lyon le 12 juillet 1429. Il étudia à Reims, au collége de Navarre, à Paris, puis suivit les leçons de Pierre d'Ailly, auquel il resta toujours attaché, et de Gilles Deschamps. Docteur en théologie, 1392, chancelier de l'Université, 1395, Gerson, à une époque de troubles cruels, de confusion religieuse, morale et politique, voua toute l'activité d'une intelligence supérieure, tout le dévouement d'un cœur bon et aimant, à rendre la paix aux consciences, l'union et la pureté à l'Église, au Saint-Siége sa grandeur et sa dignité avilies. Le malheureux schisme d'Occident était alors dans toute sa violence; le clergé de France refusait d'obéir à Benoît XIII. Gerson, dans l'affliction, voulait se réfugier à Bruges, où Philippe le Hardi l'avait fait nommer doyen. Cependant il triompha de son découragement, et, depuis lors, malgré son amour constant de la paix et de la concorde, combattit virilement. Il travailla d'abord à la réforme des études, dénonçant les subtilités de la scolastique, voulant déjà séparer nettement la théologie de toutes les autres sciences, qui en sont distinctes, et qui ne doivent pas être ses *servantes;* il attaquait également les erreurs de la magie et de l'astrologie. Ennemi du schisme, mais ennemi des moyens violents qu'on employait vainement pour y mettre fin, il écrivit son traité *De Schismate*, et exaltait alors, dans ses sermons, dans ses harangues à Benoît XIII, à Marseille, à Tarascon (1403-1404), les bienfaits de la restitution d'obédience. Mais son langage, honnête et modéré, déplut aux partis extrêmes, à ceux qui déclaraient la papauté infaillible, à ceux qui voulaient se passer de pape. Toutefois, Gerson, touché des maux du royaume, ne cessait de réclamer, dans ses discours et ses écrits, la réforme des vices de la cour, l'union de l'Église et le maintien des priviléges de l'Université. Il était toujours chancelier de l'Université et de Notre-Dame, curé de Saint-Jean en Grève, depuis 1405. Mais l'assassinat du duc d'Orléans, en 1407, vint encore compliquer les malheurs de la France, et l'opiniâtre Benoît XIII, après avoir longtemps fait de fausses promesses, refusait de faire aucune concession, et mettait la France en interdit, 1409. Gerson ne craignit pas d'attaquer hautement l'auteur du crime, Jean de Bourgogne, et surtout l'apologiste du crime, Jean Petit, et ses doctrines cruellement homicides; puis il donna son appui moral au concile de Pise par son traité: *De Unitate Ecclesiastica*, publié avant la réunion de l'assemblée; par son traité: *De Auferibilitate Papæ*, écrit pendant la tenue du concile. Il professe avec hardiesse la doctrine gallicane de l'indépendance du concile à l'égard de la papauté. En 1410, il publia un nouveau traité: *De Modis uniendi ac reformandi Ecclesiam in concilio universali*. Il prit une part active aux travaux du concile; mais le schisme fut encore aggravé; il y eut trois papes au lieu de deux. Gerson, se raidissant contre les faits, n'en persista pas moins à demander à un concile général la réforme et le salut de l'Église. Au milieu des luttes sanglantes des Armagnacs et des Bourguignons, il défendit les droits et les priviléges de l'Université, mais avec encore plus de force les droits de la justice et de la morale. Aussi, poursuivi par les Cabochiens, fut-il forcé de fuir *dans les voûtes de Notre-Dame* et de quitter Paris, où sa maison fut pillée. Quand il revint, ce fut pour faire appel à la clémence, mais aussi pour faire condamner solennellement la théorie du meurtre soutenue par Jean Petit; il osa faire, à son tour, l'éloge de la victime, le duc d'Orléans; le duc de Bourgogne en appela au concile de Constance, qui se réunit en 1415. Gerson y parut, comme premier député de l'Université, ambassadeur du roi de France et représentant de l'Église de Sens. Il contribua surtout à faire déposer le pape Jean XXIII, et à faire proclamer la supériorité du concile; il écrivit, pour soutenir ses opinions, le traité *De Potestate Ecclesiastica;* il fut en même temps l'un de ceux qui réclamèrent avec le plus d'énergie la condamnation et le supplice de Jean Hus et de Jérôme de Prague. Mais le concile n'osa pas ou ne voulut pas prononcer franchement la condamnation de l'apologie de Jean Petit, et Gerson n'en dissimula pas son indignation. Il échoua également dans son entreprise de la réforme de l'Église, surtout quand le concile eut élu Martin V, qui s'opposa aux réformes; Gerson écrivit alors son livre: *An liceat in causis fidei a papa appellare*. Gerson, fatigué et découragé, résolut de vivre désormais dans l'étude et dans la méditation solitaire; après quelques mois de séjour à Vienne, où le duc Frédéric d'Autriche le nomma professeur de l'Université, et où il écrivit quatre dialogues: *De consolatione theologiæ*, et son *Monotessaron* (concordance des quatre Evangiles), il se rendit à Lyon, où son frère Jean, prieur du couvent des Célestins, lui offrit un asile. On le représente alors enseignant les petits enfants, redoublant de piété, de dévouement chrétien, et composant dans la retraite la plupart de ses ouvrages de philosophie mystique: ses *Commentaires sur les Psaumes*, son *Traité de l'examen des doctrines*. Il mourut lorsqu'il venait d'achever son *Commentaire sur le Cantique des Cantiques;* et l'on écrivit sur sa tombe, dans l'église Saint-Paul, *ce beau mot qui résume cette vie puissante:* Sursum corda.

Comme orateur et comme écrivain, Gerson a de la force et de l'onction, mais il n'est pas sans mauvais goût, sans subtilité, sans désordre. Sa morale est pure, ses intentions sont excellentes. Ses sermons en français sont d'une vivacité naïve; son latin barbare a de l'énergie et du mouvement. On lui attribue généralement l'*Imitation de Jésus Christ;* jamais livre, après l'Évangile, n'a été plus populaire, et jamais livre, depuis trois siècles, n'a soulevé autant de controverses pour savoir quel en était l'auteur. Les uns l'attribuent à Thomas à Kempis, chanoine du diocèse de Cologne; d'autres, à un certain Jean Gessen ou Gersen, bénédictin de l'abbaye de Saint-Étienne de Verceil; le plus grand nombre des critiques, surtout en France, pensent que Gerson en est l'auteur. S'il n'y a pas de preuves directes à l'appui de cette opinion populaire, on peut dire que le plus grand nombre de manuscrits portent le nom de Gerson, et qu'il n'y a, ni dans la vie, ni dans les croyances, ni dans

le style de Gerson, rien qui contredise sérieusement cette opinion. Cependant il est bon d'imiter la prudente réserve d'un érudit consciencieux et intelligent, Victor Leclerc, qui n'a mis aucun nom d'auteur à la magnifique édition in-folio de 1855. Il semble penser, comme plusieurs écrivains recommandables, que le livre de l'*Imitation* est en quelque sorte une œuvre impersonnelle qui, née au cœur du moyen âge, s'est développée peu à peu et est arrivée successivement à la forme que nous connaissons, vers le milieu du xv^e s. Leclerc regardait également le premier livre comme fort antérieur aux trois autres. Cependant cette opinion soulève elle-même bien des objections. La première édition générale des *Œuvres* de Gerson est celle de 1483, Cologne, donnée par Kœlhoff, en 4 vol. in-fol. La meilleure et la dernière est celle de Louis Ellies Dupin, 1706, Amsterdam, 5 vol. in-fol.

Gertrude (Sainte), abbesse de Nivelles (Brabant), 626-659, fille de Pepin de Landen, se consacra de bonne heure à Dieu, et devint à vingt ans abbesse du monastère que sa mère avait fondé. L'Eglise l'a honorée comme sainte et la fête le 17 mars.

Gertrude (Sainte), abbesse d'un couvent de l'ordre de saint Benoît, née à Eisleben (Saxe), morte en 1334, a laissé un livre remarquable, les *Révélations*, ouvrage mystique, plusieurs fois publié et traduit en français par D. Mége, 1674, et par D. Guéranger. On l'honore le 15 novembre.

Gertruydenberg, v. très-forte du Brabant septentrional (Pays-Bas), à l'embouchure de la Dongen dans le Biesbosch, bon port, à 17 kil. N. E. de Bréda. Célèbre par les conférences de 1710, elle fut prise par les Français en 1793, par les Russes en 1813; 1,500 hab.

Gérusez (Eugène), littérateur, né à Reims, 1799-1866, fils d'un professeur distingué, *Jean-Baptiste-François*, élève de l'Ecole normale, suppléant de M. Villemain à la Faculté des Lettres de Paris, 1834, fut nommé agrégé en 1840, professa jusqu'en 1852, et mourut secrétaire de la Faculté. Il a publié: *Cours de philosophie*; *Hist. de l'éloquence politique et religieuse en France aux* xiv^e, xv^e et xvi^e *siècles*, 2 vol. in-8°; *Leçons de mythologie; Histoire de la Littérature française; Essais d'histoire littéraire*, etc.

Gervais et **Protais** (Saints), de Milan, fils de saint Vital et de sainte Valérie, furent martyrisés, dit-on, à Milan, sous Néron. Une vision révéla à saint Ambroise le lieu de leur sépulture, 386, et on transporta leurs reliques dans la basilique Ambroisienne. On les fête le 19 juin. — L'église de Saint-Gervais, à Paris, élevée au vi^e siècle, rebâtie au commencement du xiii^e, a un beau portail d'après les dessins de De Brosse, 1616-1621, et fut décorée de tableaux de Lesueur, Séb. Bourdon, Phil. de Champagne.

Gervais de Canterbury, chroniqueur anglais, né vers 1150, mort au xiii^e s., moine de l'église du Christ à Canterbury, a composé une *Histoire des Archevêques de Canterbury ;* une *Chronique des règnes d'Etienne, d'Henry II et Richard I^{er}*, document important et curieux; une *Mappa Mundi*, description topographique de l'Angleterre ; une *Chronique d'Angleterre*, depuis les temps fabuleux jusqu'à la mort de Richard. Ses écrits historiques sont dans les *Historiæ Anglicanæ scriptores*, Londres, 1652, in-fol.

Gervais de Tilbury, historien anglais, probablement né à Tilbury (Essex), au xii^e s., parent du roi Henri II, gagna la faveur de l'empereur Otton IV, et écrivit pour lui les *Otia Imperialia*, ouvrage qui, dans ses trois livres, comprend une sorte d'histoire universelle, des descriptions géographiques, des légendes populaires, concernant particulièrement l'Angleterre et le royaume d'Arles, dont il fut maréchal. Leibniz l'a inséré dans la collection des *Scriptores Rerum Brunsvicensium.* On lui attribue, non sans contestation, le *Dialogus de Scaccario*, où l'auteur parle non-seulement de l'Echiquier, mais de presque toute l'administration d'Angleterre. Madox l'a publié dans son *History of the Antiquities of Exchequer*.

Gervais (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 48 kil. N. O. de Béziers (Hérault), au centre des monts de l'Orb, célèbre par son bassin houiller de 17 kil. de long sur 1 kil. et demi de large, qui est exploité depuis plusieurs siècles ; 2,197 hab. V. Graissessac.

Gervais (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 35 kil. N. O. de Riom (Puy-de-Dôme). Céréales, fourrages; 2,596 hab.

Gervais-les-Bains (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 38 kil. S. E. de Bonneville (Haute-Savoie). Sources minérales et thermales très-fréquentées, à l'entrée de la vallée de Chamouny ; 1,993 hab.

Gervaise (Dom François-Armand), historien, né à Paris, 1660-1751, élève des jésuites, théologien dans l'ordre des Carmes déchaussés, entra à La Trappe, en 1695, gagna la confiance de Rancé qui le mit à la tête de l'abbaye, voulut tout réformer et fut forcé de se démettre, en 1698. D'un caractère inquiet et bizarre, il erra de couvent en couvent, et, sur la demande des Bernardins, fut enfermé dans une abbaye du diocèse de Troyes. — On lui doit de nombreux ouvrages, instructifs, mais mal écrits: *Histoire de Boëce, avec quatre dissertations théologiques; Vie de saint Cyprien, de Pierre Abélard* (avec les lettres d'Héloïse et d'Abélard, trad. en français), *de Suger, de saint Irénée, de Rufin, prêtre de l'église d'Aquilée, de saint Paul, de saint Epiphane, de saint Paulin, de l'abbé Joachim*, etc.; *Jugement critique, mais équitable, des Vies de M. l'abbé de Rancé; Histoire générale de la Réforme de l'Ordre de Cîteaux en France.*

Gervaise (Nicolas), frère du précédent, né à Paris, 1662-1729, missionnaire dans le royaume de Siam, vers 1682, écrivit l'*Histoire naturelle et politique* de ce pays, in-4°, 1688, et une *Description historique du royaume de Macassar.* Il fut curé de Vannes, publia la *Vie de saint Martin de Tours*, 1699, et une *Histoire de* Boëce, 1715. Nommé évêque *in partibus* d'Horren en 1724, il fut massacré par les Caraïbes en Amérique.

Gerville (Charles-Alexis-Adrien **Du Hérissier** de), naturaliste et archéologue, né à Gerville, près de Coutances, 1769-1853, vécut dans l'émigration jusqu'en 1801, puis, de retour dans son pays, se livra avec passion aux études d'histoire naturelle et à l'archéologie normande. Il devint membre correspondant de l'Institut en 1832, et a publié plusieurs mémoires intéressants sur les voies romaines, les antiquités mérovingiennes, les sarcophages, les anciens châteaux, etc. Son ardeur était telle qu'il voyait un ennemi dans chacun de ses contradicteurs.

Géry (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 k. N. E. de Cahors (Lot), sur le Lot; 885 hab.

Géryon, fils de Chrysaor et de Callirhoé, était, suivant la fable, un monstre à trois têtes, qui régnait dans la ville d'Erythie, près de Gadès. Il nourrissait de chair humaine ses nombreux troupeaux de bœufs; un dragon à sept têtes et un chien à deux têtes les gardaient. Hercule les tua tous et emmena les troupeaux.

Géryville, ch.-l. de cercle de la subdivision de Mascara, dans la prov. d'Oran (Algérie), poste militaire très-important pour la surveillance du Sahara algérien occidental.

Gerzat, bourg du canton et à 8 kil. N. E. de Clermont (Puy-de-Dôme). Céréales, bétail ; 2,504 hab.

Gésates, peuple gaulois des bords du Rhône, tiraient leur nom du *gæsum*, lance ou épieu ferré. Leur roi Britomar ou Viridomar envahit la Cisalpine et fut tué par Marcellus, 222 av. J. C. — Suivant une autre opinion, les Gésates n'auraient été que des aventuriers gaulois de différentes tribus, qui se mirent au service des Gaulois de la Cisalpine.

Gesenius (Frédéric-Henri-Guillaume), orientaliste, né à Nordhausen, 1786-1842, fut professeur à Helmstædt, à Gœttingue, à Heiligenstadt, enfin à l'université de Halle, où ses tendances rationalistes excitèrent les vives attaques des orthodoxes. Ses ouvrages sont nombreux : *Essai sur la langue maltaise; Dictionnaire manuel hébreu et chaldéen*, souvent réédité, souvent traduit, 2 v. in-8°; *Livre élémentaire pour apprendre l'hébreu*, 2 v. in-8°; *Histoire de la langue et de l'écriture hébraïques; Système complet, grammatical et critique de la langue hébraïque; Le prophète Isaïe traduit et commenté*, ouvrage très-remarquable, en 3 vol. in-8°; *De Samaritanorum theologia; Thesaurus philologicus criticus Linguæ Hebraicæ et Chald. Veteris Testamenti*, travail très-considérable en 6 parties in-4°; des Etudes sur l'*écriture phénicienne et carthaginoise; de la langue et de l'écriture Himjaritique*, etc.

Gesner (Conrad), savant naturaliste, né à Zurich, 1516-1565, acheva ses études à Strasbourg et en France, puis fut médecin et professa la philosophie à Zurich. Savant compilateur plutôt qu'observateur original, il a publié un grand nombre d'ouvrages utiles, dont les principaux sont: *Enchiridion Historiæ Plantarum; Catalogus Plantarum; De Lacte et operibus lactariis; Bibliotheca universalis* ou catalogue de tous les écrivains en latin, en grec, en hébreu, in-fol. ; l'ouvrage n'a pas été terminé, mais il a servi de modèle à ceux du

même genre; *Historiæ Animalium; De Thermis et Fontibus medicamentis Helvetiæ et Germaniæ; Enchiridion Rei Medicæ triplicis; Mithridates, sive de differentiis linguarum; Sanitatis tuendæ Præcepta; De omni Rerum Fossilium genere*, etc. Il a été surnommé *le Pline de l'Allemagne*.

Gesner (Jean-Mathias), érudit, né à Roth, 1691-1761, recteur à Iéna, puis à Leipzig, professeur d'éloquence à l'université de Gœttingue, directeur de la Société royale, a publié un grand nombre d'éditions estimées, et surtout les *Scriptores Rei Rusticæ veteres Latini*, 2 vol. in-4°. On lui doit encore *Thesaurus Linguæ Latinæ et eruditionis romanæ*, 1747, 4 vol. in-fol., des commentaires sur les Jeux séculaires, etc.

Gesner (Jean-Jacques), numismate, né à Zurich, 1707-1787, a publié: *Thesaurus universalis omnium Numismatum veterum Græcorum et Romanorum*, 4 vol. in-fol.; *Numismata Regum Macedoniæ; Numismata Græca populorum et urbium; Numismata Regum Syriæ, Ægypti, Arsacidarum, populorum et urbium Græciæ, imperatorum romanorum*, etc.

Gesner (Jean), frère du précédent, médecin, né à Zurich, 1709-1790, après avoir étudié sous les maîtres les plus illustres des pays étrangers, professa les mathématiques et la physique à Zurich. Il y fonda la société de physique et le jardin botanique. Il a publié un grand nombre de savantes dissertations sur les sciences mathématiques, physiques et naturelles.

Gesner (Salomon), peintre et poëte, né à Zurich, 1730-1788, étudia surtout la nature, comme artiste et comme écrivain. Parmi ses poëmes, qui furent célèbres au XVIII° s., on cite: *Daphnis*, 1754; *Idylles*, 1758 et 1762; *La Mort d'Abel*, 1758, sorte d'épopée en prose, qui fut très-populaire; *Poésies*, 4 vol., 1762; *Lettres sur la peinture de paysage*, 1772. Gesner fut l'un des écrivains allemands les plus connus de son temps, en Allemagne, en Suisse, en France, etc. Ses *Œuvres* ont été traduites en français, 3 vol. in-4°, 1786-93. Comme graveur distingué, il a publié 336 planches, Zurich.

Gesobrivates, v. de la Lyonnaise III° (Gaule), chez les Osismiens; auj *Brest*.

Gesoriacum, v. de la Belgique II° (Gaule), chez les Morins; auj. *Boulogne-sur-Mer*.

Gessen, prov. de l'Egypte ancienne, à l'E. de Bubastis, où s'établit la famille de Jacob et où les Hébreux se multiplièrent pendant plus de 400 ans.

Gessenai ou **Gesseney**, en allemand **Saanen**, ch.-l. du pays de ce nom (canton de Berne), sur la rive droite de la Saane. Fabrication très-importante de fromage. façons de Gruyère; 3,600 hab.

Gessi (Giovanni-Francesco), peintre de l'école bolonaise. 1588-1625 ou 1649, eut surtout pour maître le Guide, dont il égala peut-être plusieurs qualités; mais son talent, d'abord vigoureux, s'affaiblit vers la fin de sa vie. Ses tableaux sont nombreux, surtout à Bologne, à Naples, à Lucques, à Modène, etc.; à Milan, beau tableau de *la Vierge*. De son école sont sortis de bons élèves.

Gessler (Hermann) était, suivant les traditions de l'Helvétie, bailli ou avoué impérial d'Albert I^er^ d'Autriche dans les cantons d'Uri et de Schwytz, et par ses exactions insolentes aurait provoqué l'insurrection de 1307. Il aurait été, dit-on, frappé d'une flèche par Guillaume Tell.

Gessur, capit. d'un royaume qui, au temps de David et de Salomon, comprenait une partie de la Syrie, entre la Palestine et le territoire de Damas.

Gesté, bourg du canton de Beaupréau (Maine-et-Loire). Grains, fourrages; 2,746 hab.

Gestricie ou **Gestrikland**, anc. pays de Suède, qui correspond aujourd'hui à la prov. de Gefleborg.

Gesvres, bourg de l'arr. et à 40 kil. N. E. de Mayenne (Mayenne). Anc. baronnie, érigée en duché-pairie, 1670; 1,600 hab.

Geta (Septimius), empereur romain, second fils de Septime Sévère et de Julia Domna, né à Milan, 189-212, fut nommé césar, dès 198, consul, 205, 208, auguste, 209. A la mort de son père, il fut empereur avec son frère aîné, Caracalla, 212; mais les deux frères se haïssaient dès l'enfance. On parla d'un partage de l'Empire; Géta aurait eu l'Asie et l'Egypte; mais le sénat, le peuple et leur mère s'y opposaient. Dans une entrevue de réconciliation à Rome, Caracalla fit égorger son frère dans les bras de Julia Domna; tout en le plaçant au rang des dieux, il ordonna de détruire tous les monuments qui pouvaient rappeler son souvenir.

Geta Hosidius, poëte latin du II° s., ne nous est connu que par une tragédie de Médée, en 462 vers, pour la plupart empruntés à Virgile. On la trouve dans l'*Anthologia Latina* de Burmann et dans les *Poetæ Latini minores* de Wernsdorf, 1826, vol. VII.

Getafe, v. de la prov. et à 13 kil. S. de Madrid (Espagne), fabrique encore des tissus communs en lin, fait le commerce des produits agricoles, mais n'a plus que 4,000 hab. au lieu de 12,000.

Gètes, *Getæ*, anc. peuple de la Scythie, habitant d'abord les rives du Danube inférieur, des monts Karpathes à l'Hémus, puis entre le Borysthène et le Pont-Euxin, dans le pays appelé *Désert des Gètes* (auj. Bessarabie). Ceux qui étaient restés sur le Danube, se mêlèrent aux Daces. Darius I^er^ les combattit, Alexandre leur fit la guerre et s'allia avec eux, Lysimaque les chassa de la Thrace. Anacharsis, Abaris, Zamolxis étaient de cette nation, que plusieurs ont cru devoir rapprocher des Goths. Ovide fut exilé dans leur pays, à Tomi.

Geth, v. de l'anc. Palestine, dans la tribu de Dan, sur la mer, au S. E. de Joppé, fut enlevée par David aux Philistins. Patrie de Goliath.

Gethsemani, bourg et vallée, à l'E. de Jérusalem, sur les bords du Cédron, sur le versant de la montagne des Oliviers.

Gétigné, bourg du canton de Clisson (Loire-Inférieure). Grains, bestiaux, vins; 2,195 hab.

Gettysburg, v. de la Pennsylvanie (Etats-Unis), sur la route de Philadelphie à Pittsburg. Fabriques de voitures de luxe, charronnage. Mines de cuivre aux environs.

Gétulie, *Gætulia*, anc. région de l'Afrique ancienne, au S. de la Numidie et de la Mauritanie, allant du pays des Garamantes à l'Océan Atlantique. Les tribus belliqueuses des *Gétules*, des *Mélano-Gétules*, des Autololes, répandues au sud de l'Atlas et dans le Sahara actuel, fournirent souvent des mercenaires à Carthage; elles aidèrent Jugurtha dans sa lutte contre les Romains. Les Kabyles modernes semblent se rattacher aux Gétules.

Gévaudan (Monts du), partie de la chaîne des Cévennes méridionales, du mont Laigonat ou plutôt Aigoual, source de l'Hérault, au massif de la Lozère, sur une longueur de 50 kil. Leur hauteur moyenne est de 1,400 m. Formés de roches cristallines, ils sont ravinés et peu fertiles; le versant méridional, grâce au travail des hommes, est cependant couvert d'oliviers, de vignes, de mûriers, de châtaigniers. Ils sont traversés par les routes de Mende à Pont-Saint-Esprit et à Nîmes.

Gévaudan (*Gabalitanus pagus*), ancien pays de France, dans le Bas-Languedoc, était divisé par le Lot en *Bas* et *Haut-Gévaudan;* il était arrosé par l'Allier, le Tarn, la Trueyre, etc. Il avait 80 kil. de long sur 50 de large. La capit. fut d'abord *Javols* ou *Javoulx*, puis *Mende;* les v. pr. étaient: Florac, Langognes, Marvejols. Habité par les *Gabali*, il fit partie de la 1^re^ Aquitaine sous les Romains, appartint aux Wisigoths, puis aux Francs, eut des comtes particuliers, qui en faisaient hommage à l'évêque de Mende; Philippe le Bel donna à ce dernier le titre de comte du Gévaudan, en 1306. Il y eut aussi un vicomté de Gévaudan, dont le ch.-l. était le *château de Grèzes*, cédé par le roi d'Aragon à saint Louis en 1258. Il correspond à une partie de la Lozère et de la Haute-Loire.

Gevrey-Chambertin, ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. S. O. de Dijon (Côte-d'Or). Ruines d'un ancien château. Sur son territoire on récolte l'excellent vin de Chambertin, des clos de Bèze, de Mazis, etc.; 1,768 hab.

Gex, ch.-l. d'arrond. du départ. de l'Ain, par 46° 20′ 9″ lat. N. et 3° 43′ 23″ long. E., près du torrent de Journans ou Jornant, au pied du mont Colombey, à 65 kil. N. E. de Bourg. La vue s'étend jusqu'au lac Léman et jusqu'aux Alpes. Commerce actif de fromages, bois, laines; tanneries, scieries; 2,719 hab. — Le pays de Gex (*Gesinensis pagus*), à l'E. du Jura, au N. du Rhône, à l'O. du territoire de Genève, au S. de la Franche-Comté, avait une étendue d'environ 48,000 hectares. Il fut enlevé en 1601 au duc de Savoie et réuni à la France par Henri IV; il fit partie du gouvernement militaire de la Bourgogne, de la généralité de Dijon; il ressortissait au parlement de cette ville; il dépendait du diocèse d'Annecy. On le comprit en 1790 dans le département de l'Ain; il fut plus tard rattaché au département du Léman, puis au départ. de l'Ain, en 1814.

Geyer ou **Geijer** (Eric-Gustave), historien et poëte suédois, né dans le Wermeland, 1783-1847, après une jeunesse assez dissipée, écrivit l'*Éloge de Sten Sture*

l'ancien ; ce qui détermina son goût pour les études historiques. Il fut professeur à l'université d'Upsal, recteur à plusieurs reprises, et la représenta aux diètes de 1828 et de 1840. Il refusa deux fois les fonctions d'évêque, fut correspondant de l'Institut de France, et membre d'un grand nombre de sociétés savantes. Ses *Œuvres*, en 13 vol., 1849-1855, renferment ses poésies et ses livres d'histoire. Comme poëte, il a été avec Tegner l'un des chefs de l'école gothique, qui choisit de préférence ses sujets dans la vieille histoire nationale. Comme historien, il a publié: *Annales de Suède*, 1825; *Histoire du peuple suédois*, 3 vol. in-8°, trad. en plusieurs langues (en français, par de Lundblad, 1840); c'est une des grandes œuvres historiques du siècle; *Vie de Charles XIV Jean*, 1844; *Chants populaires suédois*. 3 vol. in-8° ; *Scriptores Rerum Suecicarum*, 2 vol.; *Papiers laissés par Gustave III*, 5 vol. in-8°, etc.

Geyler (Jean), prédicateur suisse, né à Schaffhouse, 1445-1510, fut très-estimé par l'empereur Maximilien Ier. Il a publié des commentaires ou sermons sur la *Nef des Fous* de Séb. Brandt, et donné une édition des *Œuvres de Gerson*, 3 vol. in-fol., 1488.

Geysa, prince des Hongrois, mort en 997, régna depuis 972, céda aux prières de sa femme Sarolta, et se fit chrétien, mais il adopta le rite latin. Après avoir dompté son caractère violent, il engagea ses sujets à se livrer à l'agriculture et au commerce. Il prépara le règne de son fils, qui fut saint Etienne.

Geysa Ier, roi de Hongrie, fils aîné de Bela Ier, céda le trône à son cousin Salomon, puis le combattit, le chassa, se mit à sa place et mourut en 1077.

Geysa II, roi de Hongrie, fils de Bela II, régna de 1141 à 1161, eut à lutter contre les Allemands, qui soutenaient son compétiteur, Boris, vit les croisés, conduits par Conrad III et Louis VII, traverser ses États, lutta contre les Grecs pour conserver le protectorat de la Serbie et fit alliance avec l'empereur Frédéric Ier.

Geysers, sources thermales, qui lancent des colonnes de vapeur ou des jets d'eau. Il y en a beaucoup en Islande. Le Grand-Geyser et le Nouveau-Geyser, dont les jets sont intermittents, s'élèvent de 30 à 50 mètres ; la température est de 85° à la sortie.

Gfrœrer (Auguste-Frédéric), historien allemand, 1803-1861, bibliothécaire à Stuttgart, professeur à Fribourg, embrassa le catholicisme en 1853, et a publié l'*Histoire du pape Grégoire VII et de son époque*.

Ghadamès, oasis située au S. O. du pays de Tripoli; elle renferme plus de 90 villages et forme une petite république, gouvernée par trois cheiks que nomme le pacha de Tripoli. Les habitants sont des Berbères, des Touaregs et des nègres. Le sol produit beaucoup de dattes; on y trouve beaucoup de ruines antiques. Le ch.-l., *Ghadamès* ou *R'adamès*, à 350 kil. S. O. de Tripoli, est environné d'une muraille et formé de rues couvertes et obscures; 12,000 hab. Elle fait un commerce actif avec le centre de l'Afrique, surtout avec les contrées du Soudan. Elle reçoit des marchandises anglaises (calicots surtout) ; il y arrive des caravanes de Tripoli, de Tunis, de Souf (Algérie), de Ghât et de Touât, et même de Tombouctou. On a récemment essayé de diriger une partie de ce commerce vers notre Algérie. Il y a des monuments anciens dans les environs (anc. *Cydamus*).

Gharb (El-), province du Maroc, au S. O. du Rif, offre des plaines fertiles qui s'étendent jusqu'au pied de l'Atlas. Sur les côtes sont les deux ports de Tanger et Larach.

Gharbi (Chott-el-), Chott-el-R'arbi ou Chott du couchant, grand lac salé de l'Algérie, dans la pr. d'Oran.

Ghât ou **R'ât,** oasis du Sahara, à l'O. du Fezzan, au S. des oasis de Souf (Algérie), de Ghadamès (Tripoli), est importante par sa position. La ville de Ghât, au pied d'une haute montagne, est entourée de murailles; les maisons sont en boue ou en briques cuites ; il y a une mosquée. Les caravanes y apportent, d'octobre à janvier, des esclaves, des dents d'éléphants, des cotons, des plumes d'autruche, des parfums, du séné, des dattes, du blé, de l'ambre, du corail, de la poudre, des armes, etc. Le marché est fourni de produits européens. Il y a des rapports suivis de commerce avec le Fezzan, l'Égypte, Tripoli, le Touât, le Souf, Ghadamès, le Maroc, etc. Les autres villes de l'oasis sont *Barket* et *Djanet*. Les habitants sont des Touaregs ou d'origine mauresque, avec un mélange de Berbères; ils forment une république aristocratique; on y compte 10,000 guerriers et peut-être 60,000 personnes. Les pluies sont très-rares, et le climat engendre beaucoup d'ophthalmies.

Ghattes ou **Ghauts** (*portes, passages*), nom de deux chaînes de montagnes de l'Hindoustan, sur lesquelles s'appuie le plateau du Dekkan, et qui semblent se réunir vers la pointe méridionale, au cap Comorin. Les *Ghattes occidentales* s'étendent le long de la côte du golfe d'Oman, sur une longueur d'environ 1,350 kil., jusqu'aux sources du Godavéry et de la Ghirna, à travers le Travancore, le Cochin, le Kanara, le Sounda, le pays de Goa, celui des Mahrattes, où elles se partagent en plusieurs branches. Elles séparent les versants des golfes d'Omân et de Bengale; des forêts épaisses, de profonds précipices, des torrents rapides rendent très-difficile le passage de ces montagnes, qui ont jusqu'à 50 à 60 milles d'épaisseur. Du côté de la mer, elles présentent un superbe amphithéâtre de rochers et de verdure, avec beaucoup de villes et de villages. La partie la plus escarpée, à l'E. de Surate, s'appelle *Bala-Ghauts;* elles ne dépassent pas 3,000 m. Les *Ghâttes orientales*, situées dans le bassin du golfe de Bengale, sont moins élevées, traversent le Karnatic, se divisent en plusieurs rameaux; la chaîne principale, appelée par les indigènes Ellakouda ou Elgondah, n'a que des défilés très-resserrés; puis dans le pays des Cirkars, les passages sont encore plus difficiles; cependant la chaîne laisse passer les fleuves, qui viennent du plateau, le Cavery, le Penner, la Kistnah, le Godavéry, le Mahanaddy.

Ghazipour, v. de la présidence de Calcutta (Hindoustan), sur le Gange, à 65 kil. N. E. de Bénarès, célèbre par la pureté de son climat, ses jardins de roses, son haras.

Ghédimin. V. **Gédymin.**

Gheel, v. de la prov. d'Anvers (Belgique), près de la Grande-Néthe, à 22 kil. S. de Turnhout, au milieu des landes de la Campine. Colonie d'aliénés, au nombre de 1,000 environ, qui vivent le plus souvent libres avec les habitants, auxquels on paie pension ; 9,000 habitants.

Gheete, riv. de Belgique, arrose le Brabant, passe à Tirlemont, Diest, et se jette dans le Demer, après 56 kil. de cours.

Ghenitché, l'un des deux forts qui commandent les extrémités de la flèche d'Arabat, à l'E. de la Crimée. Il a été bombardé par les alliés en juin 1855.

Gherai, khan des Tatars de Crimée, descendant de Gengis-Khan, reconnut la suzeraineté de Mahomet II, en 1475. Sa postérité a régné en Crimée jusqu'en 1783. Les Gherai étaient considérés comme les héritiers de l'empire, à l'extinction de la famille des Ottomans.

Gherardesca, nom d'une famille gibeline de Toscane, qui joua surtout un rôle important à Pise, au moyen âge; elle tire son nom d'un petit pays entre Livourne et Piombino.

Gherardesca (Ugolino Della), mort en 1288, s'empara du pouvoir avec l'aide des Florentins, surtout après la défaite des Pisans à la Meloria, 1284, se fit nommer capitaine-général, s'allia aux guelfes, mais par ses trahisons et ses crimes, devint odieux à tous les partis. L'archevêque de Pise, Roger de' Ubaldini, qui d'abord l'avait soutenu, se déclara contre le tyran, l'attaqua dans le palais du peuple, et le força de se rendre ; Ugolino avait perdu deux de ses fils dans le combat; il fut enfermé, avec ses deux autres fils et deux de ses petits-fils, dans la tour de' Gualandi. L'archevêque fit jeter les clefs de la prison dans l'Arno, et les prisonniers moururent dans ces tortures de la faim, qui ont fourni à Dante le sublime épisode de son *Enfer*.

Gherardi (Christofano), peintre de l'école florentine, surnommé le *Doceno*, né à Borgo-San-Sepolcro, 1500-1556, fut un bon coloriste, dont Vasari sut employer et apprécier le talent.

Gherardini (Melchiore), peintre et graveur de l'école milanaise, né à Milan, mort en 1673, a laissé de belles fresques à Milan, et, dans ses eaux-fortes, a imité Callot avec bonheur.

Gherardini (Alessandro), peintre de l'école florentine, né à Florence, 1655-1723, élève d'A. Rossi, a eu trop de facilité et a produit beaucoup de tableaux. Florence possède beaucoup de ses œuvres; la meilleure est le *Crucifiement*.

Gheriah, v. de la présidence et à 240 kil. S. E. de Bombay (Hindoustan), a un port à l'embouchure de la Gheriah. Commerce de coton et de riz. Une flotte anglaise la prit en 1765.

Gherma, v. du Fezzan, à 80 kil. N. O. de Mourzouk, correspond à l'ancienne *Garama*.

Ghermasir, nom du rivage du Laristan, dans le Farsistan (Perse); il appartient à l'iman de Mascate.

Gherwal ou **Gurwal**, prov. de l'Hindoustan, au N. O., dans la présidence de Calcutta; pays montueux, qui renferme le bassin supérieur du Gange et cinq vallées élevées. L'hiver y est froid, en été la chaleur est excessive dans les vallées; les rochers, qui couvrent le pays, embarrassent les cours d'eau. Le Gherwal est rempli de temples, qui attirent des milliers de pèlerins. Il se divise en trois districts: Sirynagor, Kemaoun, Sirmore. Une partie du Gherwal est à un radjah, vassal des Anglais.

Gherzèh (Carusa), v. du gouvern. de Kastamouni (Turquie d'Asie), à 20 kil. S. E. de Sinope, a un petit port sur la mer Noire; 5.000 hab.

Gheyn ou **Ghein** (Jacques **de**), dit le *vieux*, peintre et graveur, né à Anvers, 1565-1615, fils d'un peintre sur verre, eut un dessin pur, un coloris ferme et brillant. Il y a deux autres peintres de la même famille, *Jacques*, 1610-1660, et *Guillaume*, qui vint s'établir à Paris, dans le XVII^e siècle.

Ghez, idiome sémitique, aujourd'hui langue sacrée de l'Abyssinie; il n'est plus employé que dans les livres de théologie et de droit.

Ghezquière de Raemsdonk (Joseph **de**), jésuite, né à Courtrai, 1730-1804, l'un des Bollandistes, a publié surtout les *Acta Sanctorum Belgii*, 6 vol. in-4°.

Ghezzi (Sebastiano), peintre de l'école romaine, architecte, ingénieur, né près d'Ascoli, 1600-1645, élève du Guerchin, s'occupa surtout d'architecture.

Ghezzi (Giuseppe), son fils, né à Rieti, 1634-1721, eut, comme peintre, de nombreux travaux à Rome, où l'on trouve dans les églises beaucoup de ses œuvres. La reine Christine, qui l'estimait, l'employa à la restauration des tableaux de sa galerie.

Ghezzi (Pietro-Leone, comte), peintre et graveur de l'école romaine, fils du précédent, né à Rome, 1674-1755, eut de la réputation pour ses émaux, ses mosaïques, ses eaux-fortes; excella dans les caricatures, les charges des principaux personnages de l'époque, et a laissé plusieurs tableaux estimés (*Sainte Famille*, au musée de Nantes).

Ghialonkadou ou **Dialonkadou**, pays de la Sénégambie, traversé par le Falémé, a les sources du Sénégal et de la Gambie. Les habitants ou *Ghialonkès* ont pour villes Manna et Sousita.

Ghiara d'Adda, pays de la prov. de Crémone (Italie), entre l'Adda, l'Oglio et le Pô (du mot *ghiara*, gravier); Crème et Pizzighettone sont dans cette contrée, souvent disputée par Venise et Milan.

Ghiberti (Lorenzo), sculpteur, architecte, peintre florentin, 1378-1455, fils d'un habile orfévre, Uguccione, élève de Bartoluccio, l'emporta, en 1400, dans le concours ouvert par la seigneurie de Florence pour l'achèvement des portes de bronze du baptistère de St-Jean; le panneau de bronze représentait le *Sacrifice d'Abraham;* Brunelleschi et Donatello reconnurent eux-mêmes la supériorité de leur jeune rival. Ghiberti consacra vingt ans à ce travail admirable; en 1428, il fut chargé de faire une porte encore plus riche, qui devait remplacer celle d'André de Pise; il y mit vingt ans; mais aussi Michel-Ange jugeait cette porte *digne de fermer le paradis*. Ghiberti exécuta pendant ce temps des statues en bronze, des bas-reliefs, des peintures sur verre remarquables. Il aida Brunelleschi à construire la coupole de la cathédrale. Cicognara a publié son *Traité sur la sculpture;* on a imprimé en 1841 son essai de l'*Histoire de l'art en Italie*. — Son fils, *Bonaccorso*, et son petit-fils, *Vittorio*, furent aussi des sculpteurs distingués.

Ghika (Grégoire), d'une famille albanaise, enleva la principauté de Valachie à son père Georges, 1662, persécuta cruellement les Cantacuzène, livra le pays aux exactions des Albanais et des Grecs; il assistait à la bataille de Saint-Gothard, fut forcé de se retirer en Pologne et en Allemagne, 1664, rentra en Valachie et fut déposé par Kupruli, en 1671. —Plusieurs princes de cette famille furent hospodars de Moldavie et de Valachie: le plus célèbre est **Ghika** (Grégoire), hospodar de Moldavie, 1764-1767, de Valachie, 1768-1777. Il favorisa l'industrie, le commerce de ces contrées, s'opposa à la propagande russe, protesta contre la cession de la Bukovine faite à l'Autriche et fut égorgé par un envoyé du sultan. Il avait amassé de grandes richesses.

Ghilan, prov. de la Perse, au S. O. de la mer Caspienne, au S. E. des possessions russes du Caucase. Le pays est montagneux, mais fertile: la cap. est *Rescht* ou *Recht*.

Ghilde, nom donné jadis en Scandinavie et en Germanie à des associations, dont les membres prenaient part à un banquet commun, juraient de s'entr'aider et de se défendre comme frères. Après l'invasion des barbares, les Ghildes continuèrent d'exister; les hommes des classes inférieures surtout se réunirent, sous le patronage d'un saint, pour se protéger mutuellement; ces conjurations semblèrent même un danger pour le pouvoir royal. Charlemagne et ses successeurs les proscrivirent. Les Ghildes devinrent alors territoriales, de mobiles qu'elles étaient; elles donnèrent naissance dans les villes aux *communes jurées*, aux confréries pieuses, aux confréries de commerce ou de métiers.

Ghinghi (François), graveur sur pierres fines, né à Florence, 1689-1766, eut une grande réputation méritée. Son chef-d'œuvre est la *Vénus de Médicis*, gravée sur une améthyste du poids de 18 livres.

Ghiolofs. V. Yolofs.

Ghirlandajo (Domenico **Currado**, surnommé le), peintre, né à Florence, 1449-1498, fils d'un habile orfévre (il avait inventé une parure en forme de *guirlande*, d'où son surnom), fut l'un des créateurs de la perspective aérienne. On le considère comme le précurseur de plusieurs des grands maîtres du XVI^e siècle. On connaît de lui: *La Résurrection de Jésus-Christ; La Vocation de saint Pierre et de saint André* (à Rome); la *Décoration du chœur de Santa-Maria Novella* (à Florence), et un *Massacre des Innocents*, son chef-d'œuvre, dit-on. Le musée de Paris possède une *Visitation de sainte Anne à la Vierge*. — Son frère, *Benedetto*, 1458-1498, vint en France, où ses œuvres sont regardées comme des *spécimens* curieux de l'art contemporain. Le musée de Paris a de lui le *Christ conduit au supplice*.

Ghirlandajo (Ridolfo), fils de Domenico, 1482-1560, fut l'ami intime de Raphaël; il montra un génie facile, vif, élégant, beaucoup de science de composition, et, en imitant la nature, sut l'embellir et l'idéaliser. Il ouvrit une école de peinture, où il donnait généreusement ses conseils. On admire deux petits tableaux, consacrés à S. Zanobi et un *Couronnement de la Vierge*.

Ghisi ou **Ghiji** (Giovanni-Baptista), dit le *Mantouan*, peintre, sculpteur, architecte, graveur, né à Mantoue, vers 1500, élève de Jules Romain, peut-être de Marc-Antoine, fut un artiste distingué. — Son fils, *Teodoro*, vivant de 1546 à 1579, aida Jules Romain, son maître, et termina plusieurs de ses ouvrages. Il a décoré de belles fresques la cathédrale de Mantoue. On voit plusieurs de ses tableaux à Carpi, et le musée de Nantes possède de lui *Vénus et Adonis*.

Ghisi ou **Ghiji** (Georgio), dit le *Mantouan*, graveur, né à Mantoue, 1524-1590, fils et élève de Bertano, puis élève de J. Romain et de M. Ant. Raimondi, s'inspira surtout de Michel-Ange. Ses gravures, belles et nombreuses, sont d'une touche hardie, mais manquent d'harmonie.— Son frère, *Adamo*, sculpteur et graveur, né vers 1530, reproduisit aussi des sujets empruntés aux fresques de Michel-Ange. — Leur sœur, *Diana*, née vers 1536, vivait encore vers 1580; elle a aussi gravé avec talent, surtout d'après Jules Romain.

Ghislain (Saint) ou **Guillain**, l'un des apôtres de la Belgique, né, dit-on, à Athènes, vint dans les Gaules en 633, et fut envoyé par saint Amand sur les bords de la Sambre et de la Haisne, pour y prêcher l'Évangile. Directeur spirituel de Waldetrude (Sainte Wandru), fille d'un leude puissant, il la décida à fonder un monastère à Castrilocus, qui a donné naissance à Mons. Lui-même, secondé par Dagobert, éleva, au milieu des bois l'abbaye de Saint-Ghislain. Il mourut en 687 et fut canonisé en 925. Il guérissait, dit-on, d'une foule de maladies, de l'épilepsie surtout, souvent encore appelée *le mal saint Ghislain*.

Ghislain (Saint-), v. du Hainaut (Belgique), à 12 kil. O. de Mons, sur la Haine. Houillères; 2,000 habitants.

Ghislandi (Frà Vittore), dit *Frà Paoletto*, fils d'un peintre estimé, *Domenico* Ghislandi, né à Bergame, 1655-1733, fut lui-même un artiste habile, de l'école vénitienne. Son coloris est franc et naturel; on trouve ses ouvrages à Bergame et à Dresde.

Ghisoni (Fermo), peintre de l'école de Mantoue, vivait de 1540 à 1568. Il fut un des meilleurs élèves de J. Romain. On cite de lui: *la Vocation de saint Pierre et de saint André, Saint Jean évangéliste et un...*

Leude avec ses enfants, un Crucifiement, une *Généalogie de la famille de Gonzague.*

Ghiustendil (*Justiniana secunda*), v. du vilayet et à 65 kil. N. de Salonique (Turquie d'Europe). Evêché grec; 10,000 hab.

Ghizni ou **Ghiznéh**. V. Gazna.

Ghizoni ou **Ghisoni**, ch.-l. de cant. de l'arr. de Corte (Corse), formé depuis 1860; 1,680 hab.

Ghumourdjina ou **Kemouldjina**, v. forte de l'eyalet de Salonique (Turquie d'Europe), à 8 kil. de l'Archipel. Exportation de blé et de tabac; 8,000 hab.

Ghuzel-Hissar (*Magnesia Meandri*), v. du gouvern. d'Aïdin (Turquie d'Asie), à 90 kil. S. E. de Smyrne. Fabriques et commerce de coton. Entrepôt des marchandises venant d'Europe par Smyrne; 30,000 hab.

Giac (Pierre de), seigneur de Châteaugay, favori de Charles VII, 1380-1427, d'une ancienne famille d'Auvergne, fut l'un des capitaines qui partageaient les désordres d'Isabeau de Bavière. Après la mort tragique de Bosredon, l'un de ses compagnons, il se réfugia auprès de Jean sans Peur, qui fut l'amant de sa femme, Jeanne de Naillac. Ils s'entremirent pour réconcilier le duc de Bourgogne et le dauphin Charles, auprès duquel ils se retirèrent, lorsque Jean eut été assassiné à l'entrevue du pont de Montereau, 1419. Giac devint tout-puissant sur l'esprit faible de Charles VII, vers 1425 surtout. En 1427, il fut saisi à Issoudun, pendant la nuit, par le connétable de Richemont, conduit à Dun-le-Roi et mis à la torture; il avoua ses crimes, la mort de sa première femme qu'il avait empoisonnée pour épouser Catherine de l'Ile-Bouchard, et son pacte avec le diable, à qui il avait promis une de ses mains; il demandait qu'on la lui coupât avant de le faire mourir, et offrit au connétable une énorme rançon, s'il voulait l'épargner. Richemont le fit noyer.

Giacquinto (Corrado), peintre de l'école napolitaine, né à Molfetta, 1690-1765, élève de Conca, eut de la facilité, mais fut maniéré. Il jouit d'une grande faveur auprès de Philippe V; ses principales fresques sont au palais royal de Madrid.

Giafar ou **Djafar**, 6e iman ou descendant d'Ali, né à Médine, 702-765, est vénéré comme un saint par les Chyites, qui l'appellent *le Preux*.

Gianetti (Philippe), peintre de l'école napolitaine, né à Messine, mort en 1702, fut l'un des meilleurs paysagistes de l'Italie.

Giannone (Pierre), historien italien, né à Ischitella (Capitanate), 1676-1748, avocat, s'adonna de bonne heure aux études historiques, et se mit à composer l'*Histoire du royaume de Naples*, qui parut au bout de vingt ans, 1723, 4 vol. in-4°. Cet ouvrage lui valut beaucoup d'éloges, mais aussi beaucoup de persécutions, surtout de la part du clergé, qu'il avait peu ménagé. Excommunié par l'archevêque de Naples, il se retira à Vienne et continua à attaquer la cour de Rome, surtout dans le *Triregno*, qu'il ne put publier, et dont le manuscrit disparut plus tard dans les archives du Saint-Office. Il vint habiter Venise, en 1734, mais fut bientôt forcé de quitter cette ville; après avoir erré de Modène à Milan, à Turin, il se rendit à Genève. Il fut enlevé peu après par les ordres du roi de Sardaigne, 1735, enfermé à Chambéry, au château de Miolans; il mourut dans la citadelle de Turin. Outre les ouvrages cités plus haut, on lui doit : *Palmyra*, 4 vol. in-4°; *Opere postume*, 1768, 2 vol. in-4°. L'Histoire de Giannone a été souvent réimprimée et traduite en français.

Giaour (*partisan du veau d'or* ou *chien*), terme de mépris dont se servent les musulmans pour désigner les infidèles d'une autre religion.

Giarola ou **Gerola** (Antonio), surnommé *le chevalier Coppa*, peintre de l'école bolonaise, né à Vérone, 1595-1665, eut pour maître le Guide et l'Albane qui faisait le plus grand cas de lui. Ses têtes sont pleines d'expression; à Milan, il eut de nombreux élèves. Ses principaux ouvrages sont dans les églises de Vérone.

Giaveno, v. de la prov. et au S. O. de Turin (Italie), au pied des Alpes Cottiennes. Soieries, tanneries, usines à fer; 10,000 hab.

Gibbon (Edouard), historien anglais, né à Putney (Surrey), 1737-1794, d'une famille ancienne, mais sans grande fortune, eut une constitution frêle et maladive, qui l'empêcha de faire de bonnes études, mais lui donna le temps de lire beaucoup. A Oxford, ses lectures le décidèrent à se faire catholique, 1753. Son père irrité l'envoya à Lausanne, où de nouvelles études le ramenèrent au protestantisme; il est plus vrai de dire que Gibbon fut dès lors un sceptique dédaigneux. A Lausanne il refit entièrement son éducation; amoureux de Mlle Curchod, (depuis Mme Necker), il ne put obtenir le consentement de son père au mariage, 1758, et dès lors il n'eut d'autre passion que l'étude. De retour en Angleterre, il poursuivit ses lectures et écrivit en français un *Essai sur l'étude de la littérature*, qui parut en 1761. Capitaine des milices du Hampshire, au moment où l'on craignait une invasion des Français, il fortifia son corps dans cette vie active, apprit à connaître son pays, sans négliger ses études de prédilection. Il visita Paris, la Suisse, l'Italie, 1763-1765, et, au milieu des ruines du Forum, conçut l'idée de l'ouvrage qui a fait sa gloire (15 octobre 1764). Il se mit au travail, et s'essaya de temps à autre par diverses publications peu importantes d'ailleurs. En 1776, il fit paraître le premier volume de l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*. Il fut loué par le public, mais attaqué par les théologiens, à cause de son dédain, peu impartial, pour les origines du christianisme. Il vint jouir à Paris de ses succès, dans les salons de Mme Necker, 1778, et retourna travailler en Angleterre. Membre des communes depuis 1775, il se contenta de voter silencieusement pour le ministère. Il se retira à Lausanne, en 1783, et termina son grand ouvrage, en 1787. Le succès de son livre fut incontestable, et, malgré les erreurs et les défauts qu'on a pu signaler dans cette vaste composition, il restera l'un des monuments les plus remarquables de l'art historique au XVIIIe s. Il revint mourir en Angleterre. L'*Histoire* de Gibbon a été traduite en plusieurs langues, et en français, surtout par M. Guizot, 13 vol. in-8°. Parmi ses autres ouvrages, on peut citer : *Miscellaneous works* ou *Mémoires*, 5 vol. in-8°, renfermant plusieurs opuscules de l'historien, qui ont pour la plupart rapport à ses études romaines.

Gibel, nom dérivé de l'arabe, *Djebel*, montagne. Les Italiens donnent improprement à l'Etna le nom de *monte Gibello*. On a également appelé, assez à tort, bataille du Mont-Gibel, la bataille navale donnée en vue de l'Etna, 1676, dans laquelle Duquesne vainquit Ruyter, qui fut blessé mortellement.

Gibelin (Esprit-Antoine), peintre et littérateur, né à Aix, 1739-1814, étudia la peinture en Italie, et, de retour en France, fit plusieurs fresques à l'Ecole de médecine, à l'Ecole militaire, aux Capucines de la Chaussée-d'Antin (auj. Saint-Louis). Ses dessins sont recherchés. Correspondant de l'Institut, il a écrit: *De l'origine et de la forme du bonnet de la Liberté*, 1794; *Eloge funèbre de Dugommier; Mémoire sur un bas-relief d'Aix et sur le Gladiateur de Borghèse*, etc.

Gibelins. V. Guelfes.

Gibert ou **Gyrbers** *de Montreuil*, trouvère du XIIe s. ou du commencement du XIIIe, a composé l'un des meilleurs romans de chevalerie du moyen âge: *la Violette* ou *Gérard de Nevers;* il a été traduit dans presque toutes les langues; on le mit en prose française au XVe s.; cette sorte de traduction a eu plusieurs éditions, 1520, 1526, 1727. Le texte original a été publié en 1834, par M. Francisque Michel.

Gibert (Jean-Pierre), né à Aix, 1660-1730, professeur de théologie à Toulon et à Aix, composa dans la retraite, à Paris, des ouvrages estimés: *Corpus juris canonici*, 3 vol. in-fol., et *Tradition ou Histoire de l'Eglise sur le sacrement de mariage*, 3 vol. in-4°; *Institutions ecclésiastiques et bénéficiales suivant les principes du droit canon et les usages de France*, 1720, in-4°, 1736, 2 vol. in-4°, etc.

Gibert (Balthasar), critique, cousin du précédent, né à Aix, 1662-1741, enseigna la philosophie au collége de Beauvais, la théologie au collége Mazarin, fut cinq fois recteur et eut une grande renommée d'érudition. Ses principaux ouvrages sont: *De la véritable éloquence*, 1703, in-12; *Jugement des savants sur les auteurs qui ont traité de la rhétorique*, 3 vol., 1703-1716; *Rhétorique ou règles de l'éloquence; Observations sur le Traité des études de Rollin*, etc.

Gibert (Joseph-Balthasar), historien, neveu du précédent, né à Aix, 1711-1771, consacra tous ses loisirs à d'estimables travaux d'érudition. Il fut de l'Académie des Inscriptions en 1746. On cite de lui particulièrement: *Mémoire pour servir à l'histoire des Gaules et de la France*, 1744, in-12; *Mémoire sur les reines et sur les hommes de la cour*, 1770, in-8°; des mémoires historiques dans le recueil de l'*Académie des inscriptions*, t. XIX, XX, XXI, XXIII, XXV, XXVII, etc.

Gibraltar (anc. *Calpe*), v. de l'Espagne, appartenant à l'Angleterre, à l'entrée orientale du détroit de ce nom, par 36° 6′ 42″ lat N. et 7° 41′ 2″ long. O., à

120 kil. S. E. de Cadix. La ville, réputée imprenable, est sur le versant occidental d'un promontoire, qui forme une presqu'île longue de 4 kil. et large de 1, terminée par la pointe d'Europe. C'est une masse de rochers, haute de 4 à 500 mètres, et presque verticale de tous côtés; inaccessible du côté de la terre, elle est hérissée, vers la mer, de batteries, et remplie d'excavations et de galeries où la garnison est complétement à couvert. Port militaire, vaste, peu sûr et très-commerçant. Les Anglais s'en sont emparés par surprise en 1704; Gibraltar a été vainement assiégé en 1705, 1708, et surtout de 1779 à 1782. Le nom de Gibraltar (*Djebel-Tarik*) vient de Tarik, général arabe qui y débarqua en 712; 16 000 hab.

La *baie de Gibraltar*, à l'O. du cap de ce nom, a 13 kil. de long sur 8 de large; deux môles la mettent à l'abri des vents dangereux; c'est une station navale commode et sûre.

Gibraltar (Détroit de), anc. *Fretum Gaditanum* ou *Herculeum;* il fait communiquer la Méditerranée à l'Atlantique, et sépare l'Espagne du Maroc. Il a 64 kil. de long, sur une largeur de 14; les caps Trafalgar et Spartel à l'O., Gibraltar et Ceuta à l'E., en déterminent l'entrée. Un courant rapide traverse le milieu du détroit, en allant vers la Méditerranée; il y a deux petits courants latéraux en sens contraire, et un courant inférieur qui va de la Méditerranée vers l'Océan.

Gibson (Edouard), archéologue et théologien anglais, né à Kip, dans le Westmoreland, 1669-1748, fut évêque de Lincoln et de Londres. Robert Walpole lui abandonna la direction des affaires ecclésiastiques, et il se montra tolérant. On lui doit : une traduction latine du *Cronicon Saxonicum*, avec le texte anglo-saxon, 1694; une édition de *Quintilien;* une traduction anglaise de la *Britannia* de Camden; la publication des *Œuvres posthumes de Spelman ;* le *Recueil des principaux traités contre le catholicisme*, 1738, 3 vol. in-fol. etc.

Gié (Pierre de **Rohan**, dit **de**), maréchal de France, né en Bretagne, vers le milieu du xv^e s., mort en 1513, gagna la confiance de Louis XI, qui le nomma maréchal, accompagna Charles VIII à Naples, et commandait l'avant-garde à Fornoue. Il servit également Louis XII en Italie, se montra ami des arts, et fut nommé lieutenant général en Bretagne, gouverneur du jeune François d'Angoulême, etc. Mais, ayant fait arrêter les bateaux que la reine Anne envoyait, chargés d'objets précieux, en Bretagne, lorsqu'elle croyait que Louis XII allait mourir, 1504, il fut disgracié, et même condamné, par le parlement de Toulouse, comme coupable d'excès vaguement qualifiés, 1505. Louise de Savoie, mère de François, pour l'amour de laquelle il s'était compromis, l'avait abandonné. Dépouillé de ses dignités, il se retira dans son château du Verger, entre Angers et La Flèche.

Gien, ch.-l. d'arrond. du Loiret, par 47° 41′ 9″ lat. N et 0° 17′ 40″ long. E., à 14 kil. S. E. d'Orléans, sur la rive droite de la Loire. Ancien château sur le haut du coteau; on en fait remonter l'origine à Charlemagne. Tanneries, tuileries; grand commerce de laines, vins, safran et bestiaux; 7,755 hab. — Ville ancienne, *Genabum* selon plusieurs antiquaires; comté au moyen âge. Turenne, en 1652, y repoussa Condé victorieux et sauva la cour. Près de là, au *Vieux-Gien*, beaucoup de débris romains.

Giens, petite presqu'île du départ. du Var, à 8 kil. S. d'Hyères; le château fortifié de Giens est au centre; la rade de Giens, au N. O., a 6 kil. de large sur 6 de profondeur.

Gier, affl. de la rive droite du Rhône, vient du revers septentrional du mont Pilat, arrose Saint-Chamont, Rive-de-Gier, Givors; son cours est de 36 kil. La vallée, célèbre par ses richesses houillères ressemble à une immense manufacture, par ses puits de mines, ses usines, ses hauts fourneaux.

Gieseler (Jean-Charles-Louis), théologien protestant né près de Minden, 1791-1854, professa à Minden, à Clèves, à Bonn, à Gœttingue, et se distingua par sa bienfaisance autant que par son érudition. Son *Essai historique et critique sur l'origine et sur les premières destinées des Evangiles écrits*, Leipzig, 1818, le révéla comme théologien érudit et sagace; il a publié beaucoup de mémoires; mais son ouvrage capital est le *Manuel de l'Histoire ecclésiastique*, 4 vol. in-8°; la mort l'a empêché d'aller au delà de la paix de Westphalie.

Giessen, v. de la Haute-Hesse (Hesse-Darmstadt), au confluent de la Lahn et du Wieseck, à 8 kil. E. de Wetzlar. Ancienne place de guerre; Université célèbre fondée en 1605; belle bibliothèque, collections, observatoire, jardin botanique. Manufactures de lainages et de cotonnades; manufactures de tabac; commerce de céréales et de produits minéraux; 9,700 hab.

Gifford (William), poëte et publiciste anglais, né à Ashburton (Devonshire), 1757-1826, d'une famille ancienne, mais réduite à la pauvreté, orphelin à treize ans, apprenti cordonnier, obtint, par quelques essais de poésie populaire, les suffrages des ouvriers, ses compagnons, et la protection d'un chirurgien, Cookesby, qui lui fournit les moyens de faire son éducation. Il eut des élèves au collége d'Exeter à Oxford, fit l'éducation du fils de lord Grosvenor; puis, établi à Londres, se consacra tout entier à la littérature. Dans deux satires, la *Baviade* et la *Mæviade*, il attaqua vivement les travers des écrivains contemporains. Il publia, en 1802, une bonne traduction de Juvénal, et composa quelques petites pièces gracieuses et touchantes : *Stances sur les premières violettes*, *Epitaphe de sa servante*, etc. Admirateur passionné de Pitt, il entra dans la rédaction de l'*Anti-Jacobin;* fonda la *Quaterly Review*, en 1809, et la dirigea avec succès jusqu'en 1824.

Giglio (*Ægilium*), île de la Méditerranée, à 20 kil. O. de la côte de Toscane, dépend de la prov. de Grosseto (Italie). Elle a 20 kil. carrés, 1,800 hab., et possède de beau granit et des vins estimés.

Gignac, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 24 kil. S. E. de Lodève (Hérault), sur la rive gauche de l'Hérault. Olives, amandes, vins; filatures de laine, magnaneries. Eglise à trois nefs; pont remarquable. A quelque distance, pèlerinage célèbre de Notre-Dame-de-Grâce. Patrie du général Claparède; 2,847 hab.

Gigny, village de l'arrond. et à 26 kil. S. O. de Lons-le-Saulnier (Jura). Jadis célèbre abbaye, qui servit à peupler celle de Cluny naissante.

Gigot d'Elbée. V. Elbée (D').

Giguela, riv. d'Espagne, affl. de droite du Guadiana, vient de la Sierra de Cuença, près d'Uclès, reçoit à droite le Rianzarès, à gauche le Zancara et son affluent, le Reus, qui n'est séparé du Xucar que par un marécage.

Gihoun. V. **Djihoun**.

Gijon, v. de la prov. et à 34 kil. N. E. d'Oviédo, dans les Asturies (Espagne); bon port fortifié sur le golfe de Biscaye, fait un commerce actif de charbon de terre surtout et a des chantiers de construction; 6,000 h. Elle a été quelque temps la capitale des Asturies.

Gil (San-), v. de la Confédération Grenadine, à 350 kil. N. E. de Bogota. Commerce de toiles de coton, de tabac, de sucre; 6,000 hab.

Gila (Rio-), riv. de l'Amérique du N., vient de la Sierra-de-los-Mimbres, a servi de limite aux Etats-Unis et au Mexique, et se jette par la rive gauche dans le Colorado ; son cours est de 500 kil.

Gilbert (Iles), archipel du N. O. de la Polynésie, formé de petites îles corallines. Les indigènes fabriquent des hameçons de nacre recherchés dans toute la Polynésie. Les Etats-Unis ont occupé les îles Makin et Maraki, au N. de l'Archipel. La popul. est de 50,000 hab.

Gilbert (**Saint**-), d'une famille noble d'Auvergne; suivit Louis VII à la seconde croisade, 1147, et, à son retour, fonda deux monastères dans le diocèse de Clermont, l'un de femmes, à Aubeterre, qu'il mit sous la direction de sa femme Pétronille, l'autre d'hommes, à *Neuf-Fontaines*, auquel il adjoignit un vaste hôpital. Il mourut abbé de ce monastère en 1152. On l'honore le 6 juin.

Gilbert de la Porrée (Gislebertus Porretanus), théologien et philosophe scolastique, né à Poitiers, 1070-1154, fut chancelier de l'église de Chartres, puis professeur de théologie et de dialectique à Paris. Il était alors le chef des réalistes, et en opposition avec Abailard. En 1142, il devint évêque de Poitiers. Quelques opinions contraires à la foi commune sur la Trinité le firent accuser, et il fut cité à comparaître au concile de Paris, présidé par Eugène III, 1147; et l'affaire fut renvoyée au concile de Reims, de 1148, et Gilbert, après avoir discuté contre le pape et contre saint Bernard, finit par souscrire à une formule de foi, que Suger présenta à Eugène III, au nom des évêques de France. Il vécut dès lors tranquille, décorant son église et amassant une grande bibliothèque. Jean de Salisbury fut l'un de ses principaux élèves. Il a laissé des commentaires, des traités, dont plusieurs ont été imprimés.

Gilbert de Mons, chroniqueur flamand, de la seconde moitié du xii^e siècle, né à Mons, chancelier du comte de Hainaut, Baudouin V, abbé de Saint-Aubin de Namur, a écrit l'histoire de Baudouin, *Chronica Hanoniæ*, qui a été publiée, en 1784, par le marquis de

Chasteler, et qui figure aux tomes XIII et XVIII du *Recueil des Historiens de la France*.

Gilbert (Humphrey), navigateur anglais, né à Darmouth, 1539-1584, était frère utérin de Walter Raleigh. Il se distingua dans la guerre contre les Irlandais et reçut le gouvernement du Munster, 1570. Il fut ensuite commandant d'une escadre anglaise contre les Espagnols; fut l'un de ceux qui montrèrent le plus d'enthousiasme pour découvrir par le Nord un passage vers les Indes, patrona Frobisher, et reçut lui-même d'Elisabeth, en 1578, des lettres patentes pour faire des découvertes et des conquêtes. Il échoua en 1581, fit de nouveaux efforts, et, en 1583, aborda à Terre-Neuve, en prit possession au nom de l'Angleterre, et périt dans une tempête, au retour, à la hauteur des Açores.

Gilbert (Guillaume), médecin et physicien anglais, né à Colchester, 1540-1603, fut médecin d'Elisabeth, et acquit une grande réputation, surtout pour ses études sur l'électricité, dont Bacon s'est largement servi. Il a écrit : *De Magnete magneticisque corporibus, et de magno magnete Tellure, philosophia nova*; Londres, 1600, in-4°.

Gilbert (Gabriel), poëte français, 1610-1680, secrétaire de la duchesse de Rohan, puis représentant en France de l'ex-reine de Suède, Christine, 1657, fut protégé par Mazarin, de Lionne et Fouquet; il vécut pauvre cependant et ses ouvrages sont d'un style plat et commun. Il a composé un *Art de plaire*, 1655, des *Sonnets*, des *Madrigaux*, des *Pastorales* et surtout des *Tragédies*, parmi lesquelles on cite, à cause du sujet et des situations, *Rodogune*, 1644, *Hippolyte*, 1646, *Cresphonte*. 1659.

Gilbert (Nicolas-Joseph-Laurent), poëte, né à Fontenay-le-Château, près de Remiremont, 1751-1780, après avoir étudié à Dôle, vint à Nancy pour se livrer à ses goûts littéraires. Il écrivit un roman, 1770, publia *le Début poétique*, 1771, recueil de vers assez faibles, concourut sans succès pour le prix de poésie de l'Académie française, 1772; et l'année suivante publia des *Odes sur la mort de la princesse Charlotte de Lorraine et sur le Jugement dernier*. Puis il composa des pièces satiriques: le *Carnaval des Auteurs*, le *Siècle;* lut devant l'académie de Nancy l'*Eloge de Léopold Ier*, qui renferme des pages éloquentes, et vint à Paris en 1774. Ennemi des philosophes, des encyclopédistes, il fut bien accueilli par Fréron, Baculard d'Arnaud, etc. Il dédia à Fréron sa satire célèbre, intitulée : *Le dix-huitième siècle*, 1775, ouvrage remarquable inspiré par la passion, mais plein de verve. Il publia des *Odes nouvelles et patriotiques*, pour se faire des protecteurs; mais se distingua surtout par l'*Ode sur le Jubilé*, 1776, et par l'*Ode sur la guerre présente*, 1778. Cette année même, il écrivit la satire intitulée: *Mon Apologie*. Gilbert n'était pas pauvre, il avait alors 2,200 livres de pension; il ne mourut pas de misère à l'Hôtel-Dieu, comme on l'a prétendu, mais des suites d'une chute de cheval; c'est dans un intervalle de lucidité qu'il composa les belles strophes, qui sont comme la fin sublime de son élégie, *le Poëte malheureux*. Ses poésies ont été souvent publiées, depuis 1788.

Gilbert (Nicolas-Pierre), médecin, né à Brest, 1751-1814, pendant quelque temps chirurgien de marine, vint à Paris suivre les cours de médecine, et devint médecin à Landerneau. Il fut membre correspondant de la Société royale de médecine, et se distingua dans les épidémies à Brest, à Morlaix, à Rennes. Président du département d'Ille-et-Vilaine, 1792-93, il protesta contre le 31 mai, refusa de remplacer Lanjuinais à la Convention, puis entra dans le service médical militaire. Il fut plusieurs fois médecin en chef de nos armées, de 1796 à 1813 et professeur au Val-de-Grâce. Il a, dans plusieurs mémoires, proposé des systèmes de classification des maladies, qui n'ont pas été adoptés.

Gilbert des Voisins (Le comte Pierre Paul-Alexandre), magistrat, né à Grosbois, 1779-1843, d'une famille ancienne dans la magistrature, fut porté sur la liste des émigrés et dépouillé de son immense fortune. Il put rentrer en France, fut nommé juge suppléant au tribunal de la Seine, 1805, et président de chambre à la Cour d'appel en 1810. Il était maître des requêtes et capitaine de la garde nationale en 1814. Beugnot, ancien ami de son père, le fit nommer commissaire royal dans la Vendée et les Deux-Sèvres. Pendant les Cent Jours, il fut premier président de la Cour impériale et pair de France. La seconde Restauration le disgracia. Il écrivit contre les jésuites et fut député de l'opposition, 1821-1823. Louis-Philippe le nomma conseiller à la Cour de cassation, pair de France, etc. Sa bienfaisance était grande.

Gilbertins, chanoines réguliers de l'ordre de saint Augustin, institués en Angleterre, 1148, par *saint Gilbert*. On n'y recevait que des gens qui eussent été mariés.

Gildas (Saint), personne légendaire, qui peut-être vivait en Bretagne au VIe siècle ; on connaît deux *Vies* de saint Gildas, l'une par un moine de Saint-Gildas-de-Rhuis, l'autre par Caradoc de Lancarvan, au XIIe siècle. Elles sont pleines de contradictions et d'invraisemblances qu'il a été impossible d'expliquer. On lui attribue un livre curieux, *De Excidio Britanniæ*, où il est parlé des malheurs de la Bretagne, à l'époque de l'invasion des Saxons et des Angles; l'Eglise de Bretagne y est assez maltraitée. Ce livre, souvent publié, soit dans les collections des historiens bretons, soit séparément, a été surtout édité à Londres, 1838, in-8°. On l'honore le 29 janvier.

Gildas-de-Rhuis (Saint-), village de l'arrond. et à 18 kil. S. O. de Vannes (Morbihan), dans la presqu'île de Rhuis, renferme les ruines d'une abbaye, fondée par saint Gildas, et dont Abailard fut abbé. Près de là on trouve le château de *Sucinio*, construit par le duc Jean le Roux en 1260.

Gildas-des-Bois (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et au N.-E. de Saint-Nazaire (Loire-intérieure). Ferme-école; 2,461 hab.

Gildon, fils d'un petit roi maure du IVe s., servit fidèlement les Romains, même contre sa famille, eut un commandement considérable en Afrique, de 386 à 397, mais se souleva alors contre l'empereur Honorius. Stilicon envoya contre le rebelle son frère Mascezel, qui le battit près de Thébeste. Gildon, arrêté à Tabraca, s'étrangla dans sa prison.

Gil-Eanez ou **Gilianez**, navigateur portugais du XVe siècle, né à Lagos, écuyer de l'infant dom Henrique, doubla le cap Bojador, en 1433 ; puis, dans un second voyage, alla 50 lieues plus loin. Plus tard il prit part à des expéditions vers la côte d'Arguin, au cap Blanc, 1447, au cap Vert Sa réputation de bravoure était grande.

Gilles (Saint), en latin *Ægidius*, mort en 550, né à Athènes, disent les pieuses légendes, vint en Gaule et aborda là où s'élève aujourd'hui la ville de Saint-Gilles. Elève de saint Césaire d'Arles, célèbre par sa piété et par ses miracles, il serait devenu abbé d'un monastère bâti par Childebert Ier. — On cite un autre *saint Gilles*, qui aurait vécu à la fin du VIIe siècle. Tout est obscur dans ces récits, mais l'Eglise honore un saint Gilles, le 1er septembre.

Gilles de Paris (*Ægidius Parisiensis*), 1162-1220, chanoine de Saint-Marcel, a composé plusieurs ouvrages en prose et en vers. Le plus remarquable et le plus connu, sur Charlemagne, intitulé *Carolinus*, fut écrit pour l'instruction du jeune Louis VIII; il y a des fragments des quatre premiers livres dans le *Recueil* de Duchesne; le cinquième est en entier dans le t. XVII du *Recueil des Historiens de France*.

Gilles de Bretagne, 3e fils de Jean V, duc de Bretagne, frère de François Ier, n'eut à la mort de son père qu'un modique apanage. Mécontent, il réclama l'appui de son ami Henri VI d'Angleterre et lui offrit ses services, 1445. A partir de ce moment, le duc François jura la mort de son frère, et, malgré les prières de leur oncle, le connétable de Richemont, il s'acharna avec une sombre fureur à l'accomplissement du fratricide. Le faible Charles VII encouragea ou laissa faire le duc. Gilles, arrêté au Guildo par l'amiral de Coëtivy, 1446, traîné de prison en prison, traduit devant les Etats de Redon, comme coupable de crimes et de trahisons, dut périr par la volonté barbare de son frère, qui n'écouta aucune supplication. Comme on ne trouvait pas d'assassin, on essaya de l'empoisonner, de le faire mourir de faim; il fut enfin étranglé au château de la Hardouinaie, dans la nuit du 25 avril 1450. François en retira le surnom de *Fratricide*.

Gilles (Nicole), historien, mort en 1503, secrétaire-contrôleur du trésor sous Charles VIII, est connu par son histoire de France, qui eut dix-sept éditions en un siècle. La première est de 1492, in-4°; elle a pour titre: *Les très-élégantes, très-véridiques et copieuses Annales*, etc. C'est une œuvre très-remarquable pour le temps, la première histoire en langue nationale, d'un style vif et coloré, avec l'intelligence des événements.

Gilles (Pierre), en latin *Gillius*, naturaliste, né à Albi, 1490-1555, l'un des érudits du XVIe siècle, fit plusieurs voyages scientifiques, et dédia à François Ier son

livre, *De Vi et Natura Animalium.* Le roi le chargea alors d'aller visiter l'empire Ottoman ; il accomplit cette mission au milieu des obstacles les plus grands. On lui doit encore : *De Topographia Constantinopoleos Libri IV*, 1561 ; *De Bosphoro Thracio libri tres*, 1561 ; *Elephanti Descriptio*, etc.

Gilles-les-Boucheries (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. S. E de Nîmes (Gard), sur le canal de Beaucaire, ville ancienne, célèbre par une abbaye du vᵉ siècle, et dont l'église remonte au xᵉ. Il y a dans les environs des vignobles estimés. Elle a donné son nom à la famille des anciens comtes de Toulouse. Patrie de Clément IV. Vins fins, eaux-de-vie ; 6,502 h.

Gilles-sur-Vie (Saint-), ch.-l de canton de l'arr. et à 30 kil. N. O. des Sables (Vendée) ; petit port, pêche de la sardine, commerce de grains, sel, eau-de-vie. LaRochejaquelein fut tué dans les environs en 1815 ; 1,461 hab.

Gillies (Jean), historien anglais, né dans le comté de Forfar (Écosse), 1747-1836, élève de l'université de Glasgow, s'établit à Londres pour se livrer à ses goûts littéraires. Il traduisit plusieurs écrivains grecs, mais se fit surtout connaître par son *Histoire de l'ancienne Grèce, de ses colonies, de ses conquêtes, jusqu'au partage de l'empire macédonien*, 1786, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage, utile en son temps, a été depuis bien dépassé. Il a été traduit par Carra, 1787-88, 6 vol. in-8° ; et refondu par Buelle, *Histoire des temps anciens*, 1841, 2 vol. in-8°. Gillies en a donné une continuation médiocre depuis Alexandre jusqu'à Auguste, 1810, 4 vol. in-8°.

Gillingham, v. du comté de Kent (Angleterre), à 2 kil. E. de Chatham. Chantiers de construction ; 6,000 hab.

Gillot (Jacques), érudit, né à Langres, vers le milieu du xviᵉ siècle, mort en 1619, fut conseiller-clerc au parlement de Paris, et par sa critique érudite fut estimé des savants les plus illustres. Il suivit Achille de Harlay à la Bastille, puis à Tours ; et, rentré à Paris, contribua à la défaite de la Ligue, en collaborant à la *Satire Ménippée*. On lui attribue la *Procession burlesque de la Ligue* et la *Harangue du cardinal-légat ;* on dit que ses amis se réunissaient pour écrire dans sa chambre du quai des Orfèvres.

Gillot (Claude), dessinateur, peintre et graveur, né à Langres, 1673-1722, fut à Paris élève de J.-B. Corneille, et est surtout estimé à cause de ses eaux-fortes. Il fut de l'Académie de peinture en 1715, et a été le maître de Watteau.

Gillray (James), artiste anglais, mort en 1815, fut célèbre par ses caricatures politiques et satiriques, de 1780 à 1810. Il n'épargna ni George III, ni les ministres, qui achetèrent son silence ; ni Fox et les membres de l'opposition, ni surtout Napoléon et les Français. En 1830, on a reproduit une partie de son œuvre considérable en 2 vol. in-fol., avec 1 vol. in-8° d'explications.

Gilly, v. du Hainaut (Belgique), à 4 kil. E. de Charleroi. Houillères ; 6,500 hab. Restes de l'ancienne abbaye de Soleilmont.

Gilly (Jacques-Laurent, comte), général, né à Fournès (Languedoc), 1769-1829, volontaire en 1792, général de brigade en 1799, de division, après Wagram, en 1809, reconnut Louis XVIII, en 1814, et commandait le département du Gard, au retour de Napoléon Iᵉʳ. Il se déclara pour l'Empereur, marcha contre le duc d'Angoulême et le força à s'embarquer à Cette. Créé comte de l'Empire et commandant de la 9ᵉ division militaire, il fut nommé député par le département du Var, en 1815, mais resta dans le Midi. Après Waterloo, il se retira à New-York ; compris dans l'ordonnance de proscription du 24 juillet 1815, condamné à mort par contumace, il revint se constituer prisonnier en 1820, et demanda la révision de son procès. Le duc d'Angoulême obtint de Louis XVIII qu'il fût mis en liberté.

Gilolo, la plus grande des Moluques (Malaisie), à l'E. de Célèbes, dont elle rappelle la forme irrégulière, a 380 kil. de long sur 70 de large. Elle renferme des pics très-élevés. Elle abonde en buffles, chèvres, daims, sangliers ; elle est fertile en arbres à pain, sagou, cannes à sucre, épices, etc. Une partie dépend de la résidence hollandaise de Ternate ; il y a 260,000 hab. de race malaise, soumis à différents princes, sultans de Ternate, de Tidor, de Gilolo, etc. ; les v. princip. sont : Satanag, Bitjoli et Galela. V. Moluques.

Gilon, *de Paris*, né à Toucy, près d'Auxerre, mort en 1142, fut évêque de Tusculum, cardinal, légat en Pologne On a de lui : *De Via Hierosolymitana*, hist. en 6 livres et en vers, dans le *Thesaurus Anecdotum* de D. Martène.

Gilpin (Bernard), théologien protestant anglais, né dans le Westmoreland, 1517-1583, étudia avec ardeur les livres d'Erasme, se convertit au protestantisme, vers 1552, déploya un grand zèle apostolique pour répandre ses opinions dans le comté de Durham et ne fut sauvé du supplice que par la mort de la reine Marie. Elisabeth lui donna des preuves de son estime, et on l'a surnommé l'*Apôtre du Nord.*

Gilpin (Guillaume), de la même famille, biographe et critique anglais, né à Carlisle, 1724-1804, entra dans les ordres, puis dirigea avec talent l'école de Cheam près de Londres. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages, d'un style poétique, sur les paysages les plus pittoresques de l'Angleterre et de l'Écosse. On lui doit aussi les *Vies de Bernard Gilpin*, de *Wiclef*, de *Jean Huss*, de *Cranmer*, etc.

Gilpin (Sawrey), frère du précédent, né à Carlisle, 1733-1807, fut l'un des peintres de chevaux les plus estimés de l'Angleterre. Ses tableaux d'histoire furent moins heureux ; mais les *Chevaux de Diomède* et un *Groupe de tigres* passent pour des chefs-d'œuvre.

Gil-Polo (Gaspard), poëte espagnol, né à Valence, 1516-1572, est surtout connu par son poëme pastoral de *Diana enamorada*, qui est comme la continuation du chef-d'œuvre de Montemayor, 1564 ; Cervantès en a fait l'éloge. Ses *Sonnets* et ses *Canzones* ont de la grâce.

Gil-Vicente. V. Vicente.

Gimignani ou **Geminiani** (Giacinto), peintre et graveur de l'école florentine, né à Pistoja, 1611-1681, fut élève de son père, *Alessio*, de Pierre de Cortone, peut-être du Poussin, qu'il a au moins imité. On cite de lui : l'*Apparition de la Croix à Constantin*, à Saint-Jean de Latran, cinq grands tableaux à Saint-Pierre, etc.

Gimignani (Lodovico), son fils, né à Rome, 1644-1697, fut aussi un peintre et un architecte distingué. Il eut pour maîtres son père et le Bernin, et étudia les maîtres vénitiens. Il fut employé par son parrain Clément IX et par les neveux du pontife, puis par le grand-duc de Toscane. Ses principaux tableaux sont dans les églises de Rome.

Gimignano (San-), bourg de la prov. et à 30 kil. N. O. de Sienne (Italie) ; 7,000 hab. Sur son territoire on récolte le *vernaccio*, le meilleur vin de la Toscane.

Gimone, affl. de gauche de la Garonne, vient des Pyrénées, arrose Gimont et Beaumont, se jette dans la Garonne en face de Castel-Sarrazin ; cours de 110 kil.

Gimont, ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. E. d'Auch (Gers), sur la Gimone. Commerce considérable de grains, vins, eaux-de-vie, mulets. Belle église gothique ; 2,932 hab.

Ginesio (San-), bourg de la prov. et à 20 kil. S. O. de Macerata (Italie) ; 5,000 hab.

Ginestas, ch.-l. de canton de l'arr. et à 18 kil. N. O. de Narbonne (Aude). Vins estimés, olives, grains, fourrages ; 1,093 hab.

Gingi ou **Gindgi**, v. du Karnatic, dans la présidence de Madras (Hindoustan), à 60 kil. N. de Pondichéry ; l'une des grandes forteresses du pays, bâtie sur des rochers stériles, près de la côte de Coromandel ; prise par les Français, 1750, par les Anglais, 1761.

Ginguené (Pierre-Louis), littérateur, né à Rennes, 1748-1816, eut une excellente éducation, composa quelques pièces de vers, comme la *Confession de Zulmé*, et vint à Paris, en 1772, où il commença bientôt à publier dans les recueils littéraires de bons articles de critique. En 1780, il entra dans les bureaux du contrôle général, et continua d'écrire ; il échoua dans deux concours académiques, en 1787 et 1788. Partisan de la Révolution, il la défendit dans les journaux, comme la *Feuille villageoise*, et par plusieurs brochures, qui eurent du succès. Emprisonné pendant la Terreur, il travailla à la *Décade philosophique*, de 1795 à 1807. Membre de la commission exécutive d'instruction publique, membre de l'Institut, il continua ses études littéraires et s'occupait déjà des écrivains italiens. Il fut ministre plénipotentiaire à Turin, en 1797, puis devint membre du Tribunat, en 1799. Il fut du parti de l'opposition, mérita les colères du Premier Consul et fut bientôt éliminé. Il commença à l'Athénée, en 1802, un cours de littérature italienne, qui est devenu la base de son ouvrage le plus remarquable, l'*Histoire littéraire d'Italie*, 9 vol. in-8°. Il a travaillé à l'*Histoire littéraire de la France*, continuation des Bénédictins, à la *Biographie universelle ;* il a composé des *Fables*, et publié les *Œuvres* de son ami Chamford et de Lebrun.

Ginkel (Godard van), baron d'Athlone et comte d'Aghrim, général hollandais, né à Utrecht, 1630-1705,

suivit Guillaume d'Orange en Angleterre, et lui rendit de grands services, surtout en Irlande; il gagna la bataille d'Aghrim sur Saint-Ruth, 22 juillet 1691, puis s'empara de Limerick. Il acheva de pacifier l'Irlande et fut bientôt récompensé par Guillaume III et par le Parlement.

Gioberti (Vincent), philosophe et homme d'État italien, né à Turin, 1791-1852, destiné à l'état ecclésiastique, fut professeur de théologie à l'université de Turin, devint chapelain de la cour, et acquit une grande réputation par ses idées liberales. Impliqué dans une conspiration républicaine, il fut exilé, 1833, et vécut de fonctions modestes à Paris et à Bruxelles jusqu'en 1843 Il publia, dans cette période de sa vie : *Théorie du Surnaturel*, 1838; *Introduction à l'étude de la philosophie*, 1839; *Du Beau*, 1841; il attaqua les tendances vers le panthéisme, en combattant Lamennais et Rosmini, 1840, 1842. Il gagna beaucoup de partisans à son néo-catholicisme, par lequel il voulait réconcilier la foi avec la science et l'art, rendre à l'église sa supériorité sociale, à l'Italie son indépendance. Tel est le caractère de son livre remarquable : *Suprématie civile et morale des Italiens*, publié à Paris en 1843. Il fut attaqué; il répondit vivement par ses *Prolygomènes*, 1845, et surtout par le *Jésuite moderne*, 1847, L'effet fut immense. C'était le temps des réformes libérales de Pie IX et des événements de 1848. Rappelé de son exil en 1848, il provoqua l'union des différentes parties de l'Italie au Piémont, fut nommé député, puis président de la Chambre à Turin. Ministre, président du conseil dit *démocratique*, il voulait dominer les révolutions italiennes, au moyen des armes piémontaises, au profit des libertés constitutionnelles. Il fut forcé de se retirer, mais continua à prêcher l'union dans le journal *Il Sagpiatore*. Victor-Emmanuel le rappela au ministère, puis le nomma ambassadeur à Paris. Il rennoça bientôt aux affaires publiques, et écrivit en 1851 le *Renouvellement civil de l'Italie* Il mourut subitement à Paris, et on lui éleva à Turin un monument national. Ses ouvrages ont été mis à l'*Index*.

Giocondo (Fra-Giovanni), architecte Italien, né à Vérone, 1450-1529, était dominicain, ou franciscain, suivant Tiraboschi. Il se fit connaître par des travaux d'architecture hydraulique sur l'Adige, à Venise, à Vérone, où il fut employé par l'empereur Maximilien. Louis XII l'appela à Paris, en 1409, pour construire le pont Notre-Dame et le petit pont de l'Hôtel-Dieu. Il découvrit en France plusieurs lettres inédites de Pline le jeune, qui furent imprimées par Alde Manuce, 1508-1514. A Venise, il construisit le grand entrepôt (*Fondaco de' Tedeschi*); mais indigné de voir que la jalousie avait fait rejeter ses plans pour la reconstruction du Rialto, il se rendit à Rome, où il fut nommé architecte de Saint-Pierre avec Raphaël, 1514. On ne sait pas au juste où et quand il mourut. Il a annoté les *Commentaires* de César, et donné de bonnes éditions de Vitruve, Julius Obsequens, Aurelius Victor, et du *Re Rustica* de Caton.

Gioja (Flavio), marin napolitain, né à Pasitano, près d'Amalfi, vers la fin du XIIIe s., a longtemps passé pour avoir inventé la boussole. Mais il est certaine que la boussole était connue des marins provençaux et italiens avant cette époque Il est probable que Gioja a seulement trouvé le moyen de suspendre l'aiguille sur un pivot solide, et de la renfermer dans une boîte (d'où le nom de *bossola*, boîte). On croit que la boussole, connue depuis longtemps par les Chinois, a été importée en Europe par les Arabes,

Gioja (Melchior), économiste italien, né à Plaisance, 1767-1829, est l'un des fondateur de la statistique. Il était prêtre obscur, lorsqu'il obtint le prix proposé par l'Institut de la République Cisalpine, sur le meilleur des gouvernements pour l'Italie ; Il se prononçait pour la République, 1797. Il fut nommé historiographe, et, en 1803, fut directeur du bureau statistique. Destitué en 1811, rappelé en 1813, il commença, sans pouvoir l'achever, la statistique de l'Italie. Il fut emprisonné huit mois après les troubles de 1820, et continua ses travaux économiques jusqu'à sa mort. Ses ouvrages lui ont mérité une grande réputation ; on cite ses *Tables statistiques*, son *Traité des Mérites et des Recompenses*; sa *Logique à l'usage de la jeunesse*; sa *Philosophie de la Statistique*; son *Prospectus des Sciences économiques*, en 6 vol., etc.

Gioja, petit port de la Calabre ultérieure 1re (Italie), sur le golfe de ce nom, dans la mer Tyrrhénienne, au N. E. de Reggio ; 5,000 hab.

Giojosa, v. de la Calabre ultérieure 1re (Italie), au N, E. de Reggio, près de la mer Ionienne ; 6,000 hab.

Giolfino ou **Golfino** (Niccolo), peintre de l'école vénitienne, né à Véronne, vivait à la fin du XVe s. Ses compositions sont bien entendues, mais sèches ; il a laissé à Vérone un grand nombre de fresques.

Giordano Bruno. V. Bruno.

Giordano (Luca), peintre italien, né à Naples, 1632-1705, d'origine espagnole, étudia sous Ribeira, puis à Rome, sous Pierre de Cortone. Il travaillait avec tant de facilité, qu'on le surnomma *Fa presto*. Son père, mauvais peintre, le poussa, par avidité, dans cette voie malheureuse; et Giordano, doué de grandes facultés, ne put être un grand artiste. Il improvisait, il imitait, avec la plus étonnante rapidité, les œuvres des maîtres les plus illustres et les plus différents. De retour à Naples. Il remplit les palais et les Eglises de ses tableaux, d'un coloris doux et harmonieux ; c'est l'époque de ses meilleures œuvres, *la Nativité*, *Saint Thomas de Villeneuve*, *la Chute des Anges rebelles*, *Saint François-Xavier instruisant les Indiens*, *les Marchands chassés du Temple*, *l'Exaltation du serpent d'airain dans le désert*, etc. Toutes les villes, tous les princes se disputaient ses tableaux; Charlns II d'Espagne l'appela à sa cour et le traita magnifiquement, 1692 ; il décora le grand escalier de l'Escurial, la chapelle, des palais, des églises; il composa pour la reine-mère une *Nativité du Christ*, regardée comme un chef-d'œuvre. Il revimt en Italie, vers 1702, toujours honoré, et laissa en mourant une fortune immense. Le musée du Louvre possède de lui : *la Présentation de Jésus au Temple; Jésus enfant, acceptant les instruments de la Passion qui lui sont apportés par les anges; Mars et Vénus*. Il sut plaire et faire illusion ; mais, malgré sa prodigieuse facilité, il reproduisit souvent les même types, et contribua, par son exemple, à la décadence de l'art.

Giorgione (Giorgio **Barbarelli**, dit Le), peintre italien, né à Castelfranco, 1478-1511, élève de Jean Bellini, condisciple du Titien, fut, pendant sa trop courte vie, l'ornement de Venise, de ses plaisirs, de ses fêtes, sans jamais négliger le travail. On pent le regarder comme le fondateur de l'école vénitienne ; il est surtout remarquable par son coloris vigoureux; la fermeté de sa touche, l'art merveilleux du modelé. Il mourut probablement de la peste. Le Louvre a de ce grand artiste : *Jésus assis sur les genoux de sa mère et le Concert champêtre*. On cite surtout: *le Christ mort porté par des anges*, à Trévise ; *Moïse sauvé des eaux, le Concert*, à Florence; *Deux hommes et une Femme évanouie*, à La Haye; *une Tempête apaisée par saint Marc*, *saint Nicolas et saint Georges*, à Vénise. etc. etc.

Gioseppino. V. Josépin.

Giottino (Tommaso di Stefano, dit Le), peintre de l'école florentine, né à Florence, 1324-1356, s'appropria si bien la manière de Giotto, qu'il reçut le surnom de *Giottino*. Beaucoup de ses fresques sont perdues; on en trouvé encore à Florence et à Assise. On a de lui plusieurs tableaux estimés et des morceaux de sculpture.

Giotto (Angiolotto Bondone, dit par abréviation), peintre florentin, né à Colle, près de Vespignano, 1276-1336, imitait, en gardant les troupeaux, les objets qu'il voyait, et les dessinait sur les rochers avec du charbon ou de la craie. Cimabuë l'aperçut par hasard, devina son génie, fut son maître. Giotto se rapprocha de la nature, et par son dessin, par son coloris harmonieux, il alla jusqu'à la grâce. Il fut véritablement le premier grand peintre de l'Italie. Il eut bientôt une grande réputation, fut appelé à Rome par Boniface VIII, travailla à Avignon pour Clément V, parcourut les villes de l'Italie où les seigneurs et les populations le recevaient comme en triomphe, fut l'ami de Dante, et forma des élèves remarquables. On cite de lui : une *Annonciation* à Florence; *la Vie de saint François* en 32 petits tableaux, à Assise ; ses peintures de la sacristie du Vatican, à Rome ; ses fresques à Florence, à Pise, au Campo-Santo, à Santa-Clara de Naples ; ses portraits de Brunetto Latini, de Dante, de Corso Donati. Le Louvre possède *saint François recevant les stigmates*. A Florence, il dirigea la construction de Santa-Maria del Fiore, du Campanile. les fortifications, etc. Il fut aussi habile miniaturiste, et composa des poésies.

Giovanelli (Ruggiero), compositeur italien, né à Velletri, vers 1560, mort après 1615, succéda à Palestrina, comme maître de chapelle de Saint-Pierre du Vatican. Il fut l'un des meilleurs maître de l'école romaine. Il a écrit beaucoup de messes, motets et

psaumes. Il a composé pour le pape Paul V le graduel à l'usage de la chapelle pontificale, 2 vol. in-fol., 1614-1615 ; il a laissé un grand nombre de canzonettes et de villanelles.

Giovanni (Ser), de Florence, écrivain italien, a composé en 1578, au château de Dovadola, près de Forli, des nouvelles, connues sous le nom de *Il Pecorone* (les Pécores), que les philologues toscans placent immédiatement après le *Décameron* de Boccace pour la pureté du langage. L'édition la plus correcte est celle de Livourne, 1793, 2 vol. in-8°

Giovanni da Fiesole (*Guido* ou *Guidolino* **Santi Tosini**, plus connu sous le nom de **Frà** a mérité le surnom d'*Angelico*, à cause du charme céleste de ses têtes. Peintre de l'école florentine, né près de Vicchio (Toscane), 1387-1455, moine de Saint-Dominique au couvent de Fiesole, il travailla dans cette ville, à Florence, à Orvieto, à Rome, où il mourut. Il abandonna bientôt la miniature, pour décorer de ses fresques magnifiques les couvents de Florence. On admire surtout à Saint-Marc la composition grandiose qui représente la *Passion*, puis *saint Dominique à genoux aux pieds du Christ*, une *Annonciation*, le *Couronnement de la Vierge en présence de six saints prosternés*, etc. Eugène IV et surtout Nicolas V lui commandèrent de nombreux ouvrages à Rome ; on admire ses fresques de la chapelle de Nicolas V au Vatican. Il est surtout remarquable par un coloris plein de douceur et d'harmonie, par la variété des attitudes et la vivacité souvent sublime des expressions. Il y a beaucoup de ses tableaux dans les principaux musées de l'Europe, à Florence, à Munich, Berlin, etc. Le Louvre possède le *Couronnement de la Vierge* et *les Miracles de saint Dominique*.

Giovanni-in-Fiore (San-), v. de la Calabre Citérieure (Italie), à 40 kil. E. de Cosenza, sur le Neto, au pied des montagnes de la Sila ; 14.000 hab.

Giovanni-in-Percipeto (San-), v. de la prov. et à 18 kil. N. O. de Bologne (Italie) ; 7,000 hab.

Giovanni-in-Val-d'Arno (San-), v. de la prov. et à 44 kil. S. E. de Florence (Italie), sur l'Arno ; 4.000 hab.

Giovanni-Rotondo (San-), v. de la Capitanate (Italie), au N. E. de Manfredonia, près du mont Gargano ; 8.000 hab.

Giovannini (Jacques-Marie), peintre et graveur de l'école bolonaise, né à Bologne, 1667-1717, étudia les grands maîtres avec ardeur et se distingua surtout par ses gravures à l'eau-forte et au burin. Il a reproduit les peintures du cloître de S.-Michele-in-Bosco, à Bologne, par L. Carrache et ses disciples, la coupole de Saint-Jean de Parme, d'après le Corrége, etc. ; il a surtout gravé plus de 2,000 médailles de la riche collection du duc de Parme ; elles ont été publiées en 7 vol. avec texte par le jésuite P. Pedrusi.

Giovenazzo ou **Giovinazzo**, v. de la Terre de Bari (Italie), et à 20 kil. N. O. de Bari. Petit port sur l'Adriatique. Archevêché. Fabriques de tapis. Bel hospice d'orphelins ; 9,000 hab.

Giovio (Paolo), *Jovius*, en français *Paul Jove*, historien italien, né à Côme, 1483-1552, reçut une bonne éducation à Pavie, se distingua comme médecin, mais est surtout célèbre comme historien. Il entreprit de raconter en latin l'histoire de son temps, charma Léon X, qui le retint à Rome, fut bien traité par Clément VII, qui le nomma évêque de Nocera, en 1528 ; mais, mécontent de Paul III, il vint s'établir à Florence, où il mourut. Sa plume était vénale, il s'en vantait ; aussi y a-t-il beaucoup de faussetés ou d'omissions calculées dans ses livres, qui renferment cependant quelques faits curieux. Ses principaux ouvrages sont : *De Romanis Piscibus libellus*, 1524, in-fol. ; *Commentarii delle Cose de' Turci*, hist. dédiée à Charles-Quint et traduite en latin, sous ce titre : *Turcicarum rerum Commentarius* ; *Elogia Virorum illustrium*, 1546, in-fol. ; *Elogia doctorum Virorum*, 1546, in-8° ; *Elogia Virorum bellica virtute illustrium*, livre qui a eu beaucoup d'éditions ; *Historiarum sui temporis, ab anno 1494 ad annum* 1547, *libri XLV*, Florence, 2 vol. in-fol., 1550 et 1552 ; six livres, du 19e au 24e, furent perdus dans le sac de Rome de 1527 ; *Lettere volgari di M. Paolo Giovio*, Venise, 1560 ; *Pauli Jovii Descriptiones, quotquot existunt, regionum atque locorum*, Bâle, 1571, in-8°, etc. La meilleure édition des *Œuvres* de Paul Jove est celle de Bâle, 2 vol. in-fol., 1678.

Girac (Paul-Thomas, sieur de), littérateur, né à Angoulême, mort en 1663, conseiller au présidial d'Angoulême, homme érudit, ami de Balzac, fut engagé par lui à faire la critique des œuvres de Voiture, qui venait de mourir. Ce fut l'origine d'une querelle littéraire des plus vives, qui fit alors beaucoup de bruit, avec Costar, le défenseur de Voiture.

Giraldi (Lilio-Gregorio), poëte et archéologue italien, né à Ferrare, 1479-1552, quoique estimé et protégé par plusieurs princes, vécut et mourut pauvre. Ses *Œuvres* forment 2 vol. in-fol., 1580, Bâle. On cite surtout : *De Diis Gentium ; De Annis et Mensibus ; De Re Nautica ; Poemata*, etc.

Giraldi (Giovanni-Battista), conteur et auteur dramatique italien, né à Ferrare, 1504-1573, parent du précédent, fut professeur à Ferrare, à Mondovi, à Pavie. Il a écrit neuf tragédies, dont la plus célèbre est l'*Orbecche ; Egle*, poëme pastoral ; des élégies, des épigrammes, des lettres en latin ; *La Fiamma*, assemblage de poésies légères ; *Gli Hecatommithi*, trad. en français sous ce titre : *Les Cent excellentes Nouvelles*, etc.

Girard (Jean-Baptiste), jésuite, né à Dôle, 1680-1733, était directeur du séminaire de la marine à Toulon, lorsqu'une de ses pénitentes, Marie-Catherine Cadière d'une grande beauté, entraînée par un mysticisme ardent, et peut-être égarée par quelques jansénistes, accusa le P. Girard, qui l'avait congédiée, de séduction et de sorcellerie. Ce fut l'occasion d'un procès scandaleux, qui fit alors beaucoup de bruit. Le parlement d'Aix acquitta le P. Girard en 1731. Il fit une mort des plus édifiantes à Dôle, où il s'était retiré. Les pièces du procès ont été publiées, 2 vol. in-fol.

Girard (Gabriel), grammairien français, né à Clermont-Ferrand, 1677-1748, ecclésiastique, aumônier de la duchesse de Berry, vécut fort retiré et n'est connu que par ses ouvrages. Il fut de l'Académie française en 1744. Il est surtout célèbre par ses *Synonymes français*, livre d'abord publié sous le titre de *Justesse de la Langue française*, 1718. Cet excellent ouvrage, souvent réédité, a été publié de nouveau par M. Guizot dans son *Dictionnaire des Synonymes français*, 1829. *Les vrais Principes de la Langue française* eurent beaucoup moins de succès. On lui doit encore : *Oraison funèbre de Pierre le Grand*, traduit du russe, 1726, et l'*Orthographe française sans équivoque*.

Girard (Etienne ou Stephen), philanthrope, né à Périgueux, 1750-1831, expulsé de la maison paternelle, embarqué comme mousse sur un navire allant à New-York, exerça les petits métiers, gagna quelque argent, fit le commerce des spiritueux, fonda une banque publique et devint un armateur extrêmement riche. Il eut une vie économe et dure pour lui et pour les autres ; il laissa, en mourant, à Philadelphie sa fortune qui s'élevait à 70 millions, mais à des charges onéreuses ou bizarres, quoique philanthropiques. C'est ainsi qu'il destina dix millions pour un collége où seraient élevés cinq cents enfants pauvres, à la condition expresse qu'aucun ecclésiastique ne fût admis, même comme visiteur, dans l'enceinte du collége.

Girard (Pierre-Simon), ingénieur, né à Caen, 1765-1836, était ingénieur des ponts et chaussées en 1789. Il eut le prix proposé en 1790 par l'Académie des sciences sur ce sujet, *Théorie des écluses applicables aux ports de mer et aux canaux de navigation*. Après de nombreuses expériences, il publia, en 1798, un *Traité analytique de la Résistance des Solides*, ouvrage qui fut approuvé par l'Institut. Il suivit Bonaparte en Egypte, comme sous-directeur des ponts et chaussées, fut membre de l'Institut d'Egypte, et prit une part active aux travaux des ingénieurs et des savants ; ses études donnèrent lieu à de nombreux mémoires et surtout à un *Mémoire sur l'agriculture, le commerce et l'industrie de la haute Egypte*, qui fait partie de la *Description de l'Egypte*. De retour en France, il fut chargé par le Premier Consul d'exécuter un projet plusieurs fois conçu, celui de construire un canal, conduisant les eaux de l'Ourcq au bassin de la Villette, et de relier la Seine, en amont de Paris, à la Seine, en aval, par les canaux Saint-Martin et Saint-Denis. Il dirigea ces travaux considérables de 1803 à 1820. Membre de l'Académie des sciences depuis 1813, il fut chargé de construire, en 1819, l'usine royale de l'éclairage au gaz ; il fit le projet du canal de Soissons, et eut la direction des eaux de Paris jusqu'en 1831. On lui doit un grand nombre de mémoires intéressants sur l'hydraulique et la canalisation principalement. Ses *Œuvres* complètes forment 3 vol. in-4°, 1830-32.

Girard (Philippe-Henri de), ingénieur, né à Lourmarin (Vaucluse), 1775-1845, montra dès son enfance sa vocation pour la mécanique. Dans sa jeunesse très-

agitée par les malheurs de la Révolution, il déploya son génie inventif à Mahon, à Livourne, à Nice, à Marseille, puis vint à Paris. L'exposition de 1806 vit plusieurs de ses découvertes industrielles, tôles vernies et peintes par un procédé particulier, lampes hydrostatiques à niveau constant, perfectionnements des machines à vapeur, etc. En 1810, Napoléon offrit un million à l'inventeur de la meilleure machine à filer le lin; Ph. de Girard eut bientôt résolu le problème, comme le prouve son brevet d'invention du 18 juillet 1810; et cependant une suite de circonstances malheureuses de toute nature l'empêcha de jouir de l'honneur et des profits de cette grande invention. A la chute de l'Empire, abandonné par le nouveau gouvernement, poursuivi par ses créanciers, il fut forcé d'aller se mettre au service de l'Autriche, puis de la Russie. Il fonda en Pologne une grande filature mécanique de lin, devint ingénieur en chef des mines du royaume, et produisit une foule d'inventions importantes, nouvelle roue hydraulique, chronothermomètre, météorographe, machines à fabriquer les bois de fusil, appareil pour chauffer l'air dans les hauts fourneaux, etc. Déjà, en 1813, il avait en France inventé les armes à vapeur, dont plus tard l'américain Perkins fut sur le point de lui ravir la gloire. Les droits de Ph. de Girard à l'invention de la filature mécanique du lin, quoique solennellement constatés par les savants les plus illustres et par les sociétés les plus compétentes, ne furent pas cependant officiellement reconnus. Vainement il adressa un mémoire au Roi, aux ministres et aux Chambres en 1840, afin de réclamer pour la France et pour lui l'honneur de cette découverte; il ne put obtenir justice; et lorsqu'il revint en France, poursuivi par un créancier des anciennes filatures, il dut se cacher jusqu'au jour où il accomplit sa soixante-dixième année. Il mourut peu après. Ce fut seulement à l'exposition de 1849 que ses droits furent hautement proclamés par M. Charles Dupin, et, en 1853, on accorda, comme récompense nationale, une pension viagère de 6,000 francs à son frère, une autre égale à sa nièce.

Girard (Grégoire), dit le *Père Girard*, pédagogue suisse, né à Fribourg, 1765-1850, cordelier très-instruit, prêtre plein de bienveillance, écrivit en 1799 un *Plan pour l'éducation de la Suisse entière*, qui le fit avantageusement connaître. Appelé à desservir la paroisse de Berne, il devint plus tard préfet de l'école primaire de Fribourg. C'est là qu'il déploya toutes les ressources d'un esprit ingénieux et d'une âme élevée pour améliorer l'enseignement. Son école devint célèbre dans toute l'Europe et fut longtemps citée comme un modèle, jusqu'au jour où les jésuites vinrent s'établir à Fribourg. En 1823, l'école fut dissoute, et le père Girard se retira dans un couvent de Lucerne. Il revint achever à Fribourg, en 1835, son *Cours éducatif de Langue maternelle à l'usage des écoles et des familles*. On lui doit encore: *Mémoire sur l'enseignement religieux de l'école française de Fribourg*, 1818; *Grammaire des campagnes; Cours de philosophie fait au lycée de Lucerne* (1829-1831), etc.

Girardet (Jean), peintre, né à Lunéville, 1709-1778, étudia sous Claude Charles, professeur de dessin à Nancy, passa huit ans en Italie, fut protégé par François de Lorraine, qui le fit travailler à Florence, puis devint peintre du roi Stanislas. Ses nombreux tableaux, répandus dans presque toutes les villes de la Lorraine, attestent le talent de cet artiste distingué et généreux.

Girardet (Abraham), graveur, né au Locle, près de Neuchâtel (Suisse), 1764-1823, étudia à Paris, sous Nicolet, et se rendit célèbre par ses gravures d'une correction et d'une délicatesse remarquable.

Girardin (Comtes de), famille noble de Champagne, qui prétend se rattacher aux *Gherardini* de Florence et aux *Fitz-Gerald* d'Irlande.

Girardin (René-Louis, marquis de), né à Paris, 1735-1808, colonel de dragons, maréchal de camp, embellit sa retraite d'Ermenonville, où il donna asile à J.-J. Rousseau. On a de lui: *De la composition des paysages*, 1777, ouvrage qui a eu plusieurs éditions.

Girardin (Louis-Stanislas-Cécile-Xavier, comte de), fils du précédent, né à Lunéville, 1762-1827, fut quelque temps l'élève de Rousseau, et était capitaine de dragons à la Révolution. Député à l'Assemblée législative, il finit par se ranger dans le parti constitutionnel et défendit courageusement la monarchie jusqu'au dernier jour. Après une courte mission en Angleterre, il fut forcé de se cacher, découvert et jeté en prison. Libre après le 9 thermidor, un instant administrateur du département de l'Oise, lié avec Joseph Bonaparte, il fit partie du Tribunat en 1799. Il suivit le roi Joseph à Naples, comme premier écuyer, devint colonel, puis général de brigade en Espagne. Membre du corps législatif en 1807, préfet en 1812, en 1814, en 1815, en 1819, il fut élu député en 1820 et siégea au côté gauche. On lui doit plusieurs opuscules littéraires et politiques, une lettre à *M. Musset-Pathay* sur la mort de J.-J. Rousseau; *Journal et souvenirs, discours et opinions*, 2 vol. in-8°, plusieurs fois réimprimés.

Girardin (Alexandre, comte de), général, frère du précédent, 1776-1855, se distingua dans toutes les guerres de l'Empire et reçut en 1814 le grade de général. Sous la Restauration, il fut premier veneur. On lui doit plusieurs opuscules politiques, et il a fourni de nombreux articles au journal *la Presse*.

Girardin (Delphine Gay, madame Emile de), fille de M^me^ Sophie Gay, née à Aix-la-Chapelle, 1804-1855, reçut de sa mère une éducation toute littéraire, et eut de bonne heure, grâce à son esprit et à sa beauté, les succès les plus mérités. Elle avait dix-sept ans, lorsque l'Académie distingua son élégie, *les Sœurs de Sainte-Camille*. Ses poëmes nombreux, faciles, harmonieux et touchants, lui donnèrent une grande réputation pendant la période de la Restauration; elle était la première des *Muses*. En 1831, elle devint M^me^ de Girardin, et écrivit des romans d'une rare finesse d'observation; puis, dans le journal *la Presse*, ces *Lettres parisiennes*, signées vicomte de Launay, qui ont été réunies en 3 vol. in-12. Depuis 1839, elle travailla pour le théâtre; elle a écrit deux tragédies, *Judith* et *Cléopâtre*; *l'Ecole des journalistes*, qui ne fut pas autorisée par la censure; *C'est la faute du mari*; le *Chapeau de l'Horloger*, et surtout *Lady Tartufe* et *la Joie fait peur*. Ses *Œuvres* ont été publiées en 6 vol. in-8°, 1860.

Girardon (François), sculpteur, né à Troyes, 1628-1715, abandonna l'étude de procureur où l'avait placé son père pour entrer chez un menuisier-sculpteur. Le hasard le fit remarquer du chancelier Séguier, qui le prit sous sa protection, l'emmena à Paris et lui facilita les moyens d'aller étudier à Rome, où il se lia avec Mignard. De retour en France, 1652, protégé par Colbert, il sut gagner la faveur de Lebrun. Membre de l'Académie des beaux-arts dès 1657, professeur en 1659, recteur en 1674, chancelier en 1695, il était devenu, à la mort de Lebrun, en 1690, inspecteur général des ouvrages de sculpture. Il modelait avec talent, et ses compositions sont bien ordonnées, dignes et majestueuses; mais il abandonna trop souvent le travail du marbre à ses élèves. On cite parmi ses meilleurs ouvrages: le *Bain d'Apollon*, l'*Enlèvement de Proserpine*, les *sculptures du bassin de Neptune*, celles de la *Fontaine des Pyramides*, à Versailles; des sculptures dans la *galerie d'Apollon*, au Louvre; la *statue équestre de Louis XIV*, qui était sur la place Vendôme, mais surtout le *mausolée du cardinal de Richelieu* à la Sorbonne.

Giraud (Jean-Baptiste), sculpteur, né à Aix, 1752-1830, put suivre librement la carrière d'artiste, grâce à son oncle, riche commerçant de Paris, qui lui légua sa fortune. Il avait étudié en Italie; il y retourna dans la force de l'âge, et, pendant huit ans, fit mouler sous ses yeux les plus précieux monuments de la sculpture antique, pour doter sa patrie de cette belle collection. Il fut membre de l'Académie des Beaux-arts en 1789. Ses principales œuvres sont: un *Mercure*, un *Hercule*, un *Achille mourant*, un *Baigneur endormi*, un *Faune*, un *Soldat laboureur*. Il a publié en 1797 un mémoire intitulé *Musée olympique de l'école vivante des Beaux-Arts*, et coopéré aux *Recherches sur l'art statuaire chez les Grecs*.

Giraud (Pierre-François-Grégoire), né au Luc (Var), 1783-1836, fut à Paris l'élève de son compatriote, Jean-Baptiste, et étudia avec ardeur dans la galerie de sculpture que ce dernier avait formée dans son hôtel de la place Vendôme. Il étudia ensuite sous Ramey. Grand prix de Rome en 1806, il séjourna sept ans en Italie, et fit construire au faubourg du Roule une maison spécialement destinée à recevoir les plâtres précieux de la collection Giraud. Parmi ses œuvres on distingue la *Mort de Pallas*, *Philoctète blessé*, *Phalante* et *Ethra*, le *Triomphateur*, un *Faune jouant avec les serpents sacrés*. Il était, comme son maître, grand admirateur de l'art antique.

Giraud (Le comte Jean), auteur comique italien, né à Rome, 1776-1834, d'une famille d'origine française,

fut élevé par un père rigide, mais, quand il l'eut perdu, se livra à son goût passionné pour le théâtre. Il avait déjà composé drames et comédies, quand il se dévoua à la défense de Pie VI contre les Français. Plus tard il reprit ses travaux de prédilection, et devint populaire par ses deux comédies, les *Gelosie* et *Ajo nell' imbarazzo*. Il fut directeur des théâtres du royaume d'Italie en 1813; puis, se livra à des opérations mercantiles qui lui firent perdre presque toute sa fortune. Il voulait avant tout amuser, et il y réussit par son esprit, ses saillies continuelles, l'intérêt des situations. On a de lui : *Commedie*, 1825. 3 vol. in-8°; *Teatro domestico*, 1825, 6 vol. in-12; *Commedie scelte*. Quatre de ses pièces ont été traduites par Bettinger (Théâtre de Nota et de Giraud).

Giraud (Pierre), cardinal, né à Montferrand, 1791-1850, étudia à Rodez et à Saint-Sulpice, fut envoyé, comme missionnaire en Auvergne, 1818, sut se défendre contre les attaques de *la Minerve* et devint curé de la cathédrale de Clermont. En 1825, il prêcha le carême aux Tuileries; en 1830, Charles X le nomma évêque de Rodez. Archevêque de Cambrai en 1841, il reçut le chapeau de cardinal en 1847. Ses *Œuvres* ont été publiées plusieurs fois; la troisième édition, en 1852, comprend 7 vol. in-8°.

Girault-Duvivier (Charles-Pierre), grammairien, né à Paris, 1765-1832, associé dans une maison de banque, conçut l'idée de sa *Grammaire des Grammaires*, en donnant des leçons à ses filles. L'ouvrage, qui parut en 1811, 2 vol. in-8°, eut un immense succès. On accueillit avec la même faveur son *Traité sur les Participes*, 1814. Il a laissé aussi une *Encyclopédie élémentaire de l'antiquité*, 1830, 4 vol. in-8°, ouvrage écrit avec correction et avec une élégante simplicité.

Girey-Dupré (Joseph-Marie), né à Paris, 1769-1793, fut collaborateur de Brissot au *Patriote Français*, soutint la royauté constitutionnelle jusqu'après le 10 août, se rallia aux Girondins et partagea leur sort. Arrêté à Bordeaux, il fut ramené à Paris et fut exécuté le 20 novembre. Il avait composé, la veille de sa mort, l'hymne : *Veillons au salut de l'Empire*, qu'il chanta jusque sur l'échafaud.

Girgeh ou **Djirdjeh**, prov. de la Haute-Egypte, a pour ch.-l. *Girgéhi* sur la gauche du Nil, la ville principale de la Haute-Egypte, à 420 kil. S. E. du Kaire. Elle doit son origine à un couvent dédié à Saint-George. Evêché copte. Fabriques d'étoffes; commerce assez actif; 12,000 hab. Dans la prov. sont les ruines d'Abydos et de Chemmis.

Girgenti, prov. de Sicile, au S. O., a pour bornes, la prov. de Trapani au N. O., de Palerme au N., de Caltanisetta à l'E., et la mer au S. O. Elle est fertile en grains, fruits, vins, huiles, etc.; renferme de riches soufrières; a 3,861 kil. carrés et 289,000 hab. Elle comprend 3 arrond.: Girgenti, Bivona, Sciacca.

Girgenti, ch.-l. de la prov. de ce nom, sur le mont Carnisco, à 100 kil. S. de Palerme, à 4 kil. de la Méditerranée, sur laquelle est un petit port, mal fortifié, le *Porto-Nuovo*, qui exporte des grains et du soufre. Evêché, cathédrale du XIII° siècle, palais épiscopal, couvent de Saint-Nicolas, etc.; 21,000 hab. Les ruines de l'ancienne Agrigente sont à 2 kil. S. E., à *Girgenti-Vecchio*.

Girod *de l'Ain* (Le baron Jean-Louis), magistrat, né à Gex, 1753-1839, fut maire de Gex en 1780, président du tribunal de Nantua en 1791, arrêté comme suspect, membre du Conseil des Anciens et du Conseil des Cinq-Cents, membre du Corps législatif, après le 18 brumaire, conseiller-maître des comptes en 1807 et député de l'Ain en 1818. Homme estimable et modéré, il a pris une part laborieuse aux travaux législatifs; on lui doit de nombreux rapports et discours.

Girod *de l'Ain* (Le baron Amédée), magistrat, fils aîné du précédent, né à Gex, 1781-1847, fut de bonne heure avocat général à la cour impériale de Paris et fit partie de la Chambre des représentants en 1815. Il défendit heureusement le général Drouot, son ami, et en 1819 fut nommé conseiller à la Cour royale de Paris. Député en 1827, vice-président de la Chambre en 1829, il prit une part active à la révolution de 1830. Préfet de police jusqu'au mois de novembre, il remplit avec dévouement ces difficiles fonctions et fut alors nommé conseiller d'Etat. Président de la Chambre des députés, 1er août 1831, il soutint avec fermeté la politique de Casimir Périer, devint ministre de l'instruction publique et des cultes, 30 avril 1832, puis pair de France et président du conseil d'Etat. Il joua un rôle considérable et exerça une autorité réelle dans le gouvernement parlementaire; c'est lui qui fut le rapporteur dans le fameux procès des accusés d'Avril.

Girodet-Trioson (Anne-Louis **Girodet de Roussy**, dit), peintre, né à Montargis, 1767-1824, fils d'un directeur des domaines du duc d'Orléans, eut de bonne heure un goût très-vif pour le dessin, et fut deviné par David, qui devint son maître. Il obtint le grand prix en 1789 pour son tableau remarquable de *Joseph reconnu par ses frères*. A Rome, il étudia la nature et les grands maîtres; son *Sommeil d'Endymion* est une inspiration du Bacchus antique; son *Hippocrate refusant les présents des Perses* lui donna un rang élevé parmi les meilleurs artistes. Parmi ses œuvres on compte beaucoup de portraits remarquables; mais on doit surtout mentionner *Danaé; les Saisons; Fingal, Ossian et leurs descendants recevant dans leur palais aérien les mânes des héros français;* une *Scène du Déluge*, 1806; les *Funérailles d'Atala; Napoléon recevant les clefs de Vienne*. En 1810, il remporta le prix d'honneur au concours des grands prix décennaux pour sa belle toile de la *Révolte du Caire*. Après neuf années de travail, il acheva son tableau de *Pygmalion et Galatée*, qui, contrairement à ses espérances, excita plus de surprise que d'admiration. Il avait composé une multitude de dessins, qui n'ont été connus qu'après sa mort; on cite les compositions qu'il fit pour la traduction d'Anacréon, de Sapho, des *Amour des Dieux*, de Musée, etc., et surtout pour les *Géorgiques* et l'*Enéide* de Virgile. On a de lui deux volumes d'œuvres littéraires, publiés en 1829, et contenant un poëme en 6 chants, le *Peintre*, des traductions faciles et élégantes des poëtes grecs et latins. — Il avait ajouté à son nom celui de Trioson, son tuteur et son bienfaiteur, qui l'avait adopté.

Giromagny, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. N. O. de Belfort (France), sur la Savoureuse; fabriques de calicots; mine de cuivre; 3,156 hab.

Gironde, nom donné au fleuve qui est formé par la réunion de la Garonne et de la Dordogne, au Bec-d'Ambez; peut-être vient-il de *Garunda*, par corruption de Garonne, peut-être de *Girus undæ*, tourbillon d'eau. Elle a environ 80 kil. de long, et forme un canal embarrassé d'îles, qui a de 3 à 14 kil. de largeur; elle est défendue à gauche par le fort Médoc, à droite par la citadelle de Blaye, au milieu par le fort Pâté, dans une île. Le fleuve se rétrécit en face de Royan, où il n'a que 5,000 m.; le fort de Royan, à droite, la batterie de la pointe de Grave à gauche, défendent l'embouchure; en avant est la tour de Cordouan, le plus beau des phares de France. La marée, souvent très-violente, produit le phénomène qu'on nomme *mascaret*.

Gironde, départ. de France, a pour bornes: au N. le départ. de la Charente-Inférieure; à l'O. le golfe de Gascogne; au S. le département des Landes; à l'E. les départ. de Lot-et-Garonne et de la Dordogne. La superficie est de 9,740 kil. carrés; la population de 735,242 hab. La partie S. O. n'est qu'une vaste plaine de sable, avec quelques forêts de pins et des broussailles; le nord et l'est sont couverts de côteaux d'une grande fertilité, de riches vignobles, de champs de céréales. Il est arrosé par la Gironde, formée de la Garonne et de la Dordogne, qui reçoit la Dronne et l'Isle; au S. O. le Leyre se jette dans le bassin d'Arcachon. Il y a des forêts; des céréales en quantité suffisante, des fruits, des châtaignes; on élève des bœufs, des moutons, des porcs. Les vignes couvrent 125,000 hectares, produisant par an 2,500,000 hectolitres; les vignobles peuvent se diviser en 4 classes: les *Paluds* ou terres d'alluvion, près des fleuves, qui donnent des vins médiocres; les *Côtes*, sur la rive droite de la Dordogne, vers Libourne et Saint-Emilion; les *Graves*, sur la rive gauche de la Garonne, qui donnent de bons vins blancs, Sauterne, etc.; le *Médoc*, dans une langue étroite de terre entre la Gironde et la mer. L'industrie est peu variée; mais le commerce est très-actif, pour l'exportation des vins et l'importation des denrées coloniales. Le ch.-l. est Bordeaux; il y a 6 arrondissements, Bordeaux, Blaye, Lesparre, Libourne, Bazas et la Réole. Il ressort de la cour d'appel et de l'académie de Bordeaux, fait partie de la 18e région militaire, dont le quartier général est à Bordeaux, et d'un sous-arrondissement de la 4e préfecture maritime (Rochefort). Il a été formé d'une partie de la Guyenne (Bordelais, Périgord, Agénois, Bazadois).

Girondins. On désigna sous ce nom, pendant la Révolution, un parti dont les principaux orateurs étaient

du département de la Gironde. Les plus célèbres furent : Vergniaud, Gensonné, Guadet, Brissot, Buzot, Pétion, Louvet, Ducos, Boyer-Fonfrède, Valazé, Barbaroux, Isnard, Lanjuinais, Condorcet, Rabaut Saint-Etienne, Carra, Roland, dont la femme, Mme Roland, fut véritablement l'âme de la Gironde. Ils dominèrent par leurs talents et surtout par leur éloquence passionnée dans l'Assemblée législative; ennemis de l'ancien régime, de la noblesse et des prêtres réfractaires, ils essayèrent de diriger la royauté, au temps du ministère girondin de Roland. Ils encouragèrent la journée du 20 juin; ils laissèrent faire le 10 août. Mais indignés des crimes de septembre 1792, effrayés de la puissance de la Commune de Paris, ennemis de la démocratie pure que soutenaient les montagnards, ils attaquèrent leurs ennemis, dans la Convention, avec plus de courage que de prudence, laissèrent condamner Louis XVI qu'ils auraient voulu sauver; furent, sans raison, accusés de fédéralisme, et frappés par les insurrections du 31 mai et du 2 juin 1793. Les uns périrent sur l'échafaud, le 31 octobre; les autres, après avoir vainement essayé de soulever les départements contre la tyrannie de Paris, furent forcés de se disperser et périrent pour la plupart misérablement. Républicains sincères et enthousiastes, mais non pas démagogues, reculant devant la doctrine que la fin justifie les moyens, ennemis de la Terreur et de l'omnipotence de Paris, ils ont peut-être mérité le reproche qu'on leur a adressé de n'avoir pas été des *hommes d'Etat*. Ils formaient cependant l'élite de l'Assemblée, et leur ruine a été un grand malheur pour la Révolution; mais leur projet de constitution, rédigé par Condorcet, montre leur inexpérience. Leur histoire a été écrite par Lamartine et par M. Granier de Cassagnac. M. Dauban a déjà publié un grand nombre de documents précieux sur la Gironde et ses principaux membres, Buzot, Barbaroux, Brissot, Pétion, Mme Roland, etc.

Girone ou **Gerone,** v. de la province de ce nom (Espagne), sur le Ter, à 90 kil. N. E. de Barcelone. Évêché suffragant de Tarragone; belle cathédrale gothique. Commerce de lainages et de cotonnades. Jadis ville forte très-importante, prise par les Français en 1656, 1693, 1704, 1794 et 1808, aujourd'hui démantelée; 16,000 hab. — La prov. de *Gerone* est divisée en 6 partidos judiciales, Figueras, Gerone, La Bisbal, Olot, Ribas, Sancta Coloma de Farnès, et 562 pueblos. Elle a 5,884 kil. carrés de superficie et 325,000 hab.

Girons (Saint-), ch.-l. d'arrond. de l'Ariége, par 42° 59′ 6″ lat. N. et 1° 11′ 37″ long. O.; à 48 kil. O. de Foix, sur le Salat. Toiles, lainages, marbres; commerce de mulets; 4,953 hab.

Girouette. Le droit de placer une *girouette* sur sa maison était un signe de noblesse; elle représentait l'étendard du seigneur; aussi une *girouette carrée* indiquait un chevalier banneret; une *girouette pointue*, en forme de pennon, la demeure d'un chevalier. Elles portaient souvent les armoiries du seigneur, tantôt peintes, tantôt évidées à jour; elles s'appelaient alors *panonceaux*.

Girvan, port du comté et à 25 kil. S. O. d'Ayr (Ecosse); pêche considérable de saumon.

Giry (Louis), littérateur, né à Paris, 1596-1666, avocat, membre du conseil particulier de Mazarin, fut l'un des amis de Conrart, et l'un des premiers membres de l'Académie, 1636. Ses ouvrages ne sont que des traductions qui furent alors estimées. — Giry (François), son fils, savant hagiographe, né à Paris, 1635-1688, de l'ordre des Minimes, devint provincial de l'ordre, et mena la vie la plus austère. Le plus connu de ses ouvrages est : *Vies des saints*, 1682, 2 vol. in-fol., dont M. P. Guérin a donné une nouvelle édition, 12 vol. in-8°.

Gischala, v. de l'ancienne Galilée, patrie de Jean de Gischala, qui soutint un long siége contre les Romains, au temps de Titus.

Giscon ou **Gisgon**. Nom de plusieurs Carthaginois célèbres. Le plus connu est le général qui commandait la garnison de Lilybée, à la fin de la première guerre punique. C'est lui qui fut chargé de ramener l'armée des mercenaires à Carthage; lorsque ceux-ci se révoltèrent, Giscon, qu'ils aimaient, leur fut envoyé pour les calmer. Mais, excités par Spendius et Mathos, ils le retinrent prisonnier avec les autres députés, et, quelque temps après, les massacrèrent avec de cruels raffinements de torture.

Gislebert, moine français du XIe et du XIIe s., abbé d'Airvau, au diocèse de La Rochelle, nous a laissé un poëme latin: *Carmen de Eucharistia*, contre l'hérésie de Bérenger.

Gislebert, historien flamand, né à Mons, vivait au XIIe s. Il a écrit une *Historia a creatione mundi ad sua usque tempora*, qui est intéressante pour la partie comprise depuis 1050. Elle est dans le *Recueil des Historiens de France*, t. XIII.

Gisolfe ou **Gisulf**, nom d'un petit-neveu d'Alboin, duc de Frioul, de 590 à 611, tué par les Avares, et père du roi des Lombards, Grimoald. — Nom de deux ducs de Bénévent, l'un de 690 à 703, l'autre, mort en 750. — Nom de deux princes de Salerne; le premier, de 943 à 978, résista avec succès à Otton le Grand; le second, de 1052 à 1077, soutint le pape Grégoire VII contre Robert Guiscard, et fut dépouillé de sa principauté par son ambitieux beau-frère.

Gisors, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 30 kil. E. des Andelys (Eure), dans une plaine fertile, sur l'Epte. Filatures, percales, draps fins; commerce de grains; 4,047 hab. — Jadis fortifiée, capitale du Vexin normand, longtemps disputée par les rois de France et d'Angleterre au XIIe s.; on y voit les restes du château fort, et une église du XIIIe s.

Gissi, v. de l'Abruzze Citérieure (Italie), près de l'Asinello, à 20 kil. S. E. de Lancia; 4,500 hab.

Gitanos. Nom donné, surtout en Espagne, aux *Bohémiens*.

Gîte; droit féodal, en vertu duquel le seigneur en voyage pouvait loger chez son vassal, tantôt seul, tantôt avec ses gens. On l'appelait encore *albergie*, *hébergement*, *procuration*. — Les rois avaient droit de gîte dans toute la France; ils le changèrent plus tard en une redevance pécuniaire. Ce fut une cause fréquente d'usurpations et d'abus. — On appelait particulièrement *procuration* l'hospitalité que les curés devaient à l'évêque, lorsqu'il faisait sa visite pastorale; ce fut également une source d'abus, puisque le concile de Latran, en 1179, fixa le nombre des chevaux à 40 pour les archevêques, 20 pour les évêques, etc. Ce droit était souvent perçu en argent; il devint une taxe que fit disparaître le concile de Trente.

Gitschin, v. de Bohême, sur la Czidlina, à 75 kil. N. E. de Prague, ch.-l. de cercle. Château bâti par Wallenstein. Commerce de grains; fabriques de lainages; 5,000 hab.

Giugliano, v. de la prov. et à 14 kil. N. O. de Naples (Italie). Beau château; 10,000 hab.

Giunta. V. Junte.

Giunta *de Pise*, peintre de l'école florentine, vivait de 1210 à 1240; il fut l'un des plus remarquables artistes de son temps. Il reste quelques-unes de ses fresques dans la basilique d'Assise, à Pise, à Sienne.

Giurgevo ou **Jerköki**, v. de la Valachie (Principautés-Unies), sur la rive gauche du Danube, en face de Routschouk, à 70 kil. S. O. de Bukharest; elle sert de port à cette ville. Jadis forteresse turque, d'où les janissaires pillaient le pays voisin, prise par les Russes en 1771, 1810 et 1829, elle a perdu alors ses fortifications. Les Russes y ont été battus par les Turcs en 1854. Son aspect est singulier. Son commerce est actif, grâce surtout aux bateaux à vapeur qui y stationnent; 15,000 hab.

Giusti (Joseph), poëte italien, né près de Pescia, 1809-1850, docteur en droit à Pise, vécut dans la retraite, mais fut l'ami de Manzoni, d'Azeglio, de Capponi. Ses satires libérales, dont on ne connaissait pas l'auteur, se répandirent clandestinement et eurent beaucoup de succès. Il eut de la verve et de l'originalité dans la pensée. Une édition complète de ses poésies a paru à Florence, 1852. On lui doit encore : *Discorso su Parini*, et un recueil de *Proverbes toscans*, 2 vol.

Giustiniani (Bernardo), historien vénitien, né à Venise, 1408-1489, était neveu de saint Laurent Justinien, qui fut patriarche de Venise en 1451. Il fut chargé de missions importantes par la république et a laissé une histoire bien conçue de Venise : *De Origine urbis Venetiarum rebusque ab ipsa gestis Historia*, 1492, in-fol.

Giustiniani (Augustin), orientaliste italien, né à Gênes, 1470-1536, de l'ordre des Dominicains, étudia avec passion l'arabe, l'hébreu, le chaldéen, fut évêque de Nebbio en Corse, 1514; fut chargé par François Ier d'enseigner l'hébreu à l'Université de Paris, 1518; fut l'ami d'Erasme et de Morus, et a laissé, entre autre ouvrages : *Liber Job, nuper hebraicæ veritati restitutus; Psalterium hebræum, græcum, arabicum et chaldaicum*, 1516, in-fol., premier essai d'une Bible polyglotte.

Giustiniani (Orazio), cardinal et théologien italien,

né à Gênes, mort en 1649, bibliothécaire du Vatican, a écrit une *Histoire des Conciles de Florence*, Rome, 1658, in-fol.

Giustiniani (Laurent), bibliographe italien, 1761-1824, soldat, avocat, bibliothécaire de la bibliothèque royale de Naples, a laissé plusieurs ouvrages estimés de bibliographie et surtout : *Dizionario geografico-ragionato del regno di Napoli*, 1797-1816, 13 vol. in-8°.

Giustiniani (Marco-Antonio) fut doge de Venise de 1684 à 1688, après Luigi Contareno.

Givet, ch.-l. de cant. de l'arrond. et à 38 kil. N. E. de Rocroy (Ardennes), se compose de deux quartiers, séparés par la Meuse, *Givet-Saint-Hilaire* et *Givet-Notre-Dame*, fortifiés et couverts par la citadelle de Charlemont. Fabriques considérables de colle-forte, de crayons; de pipes, de marbreries; tanneries, usines à cuivre; 5.575 hab. — Givet, ville du Luxembourg, fut cédée à la France en 1678. Patrie de Méhul.

Givors, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 22 kil. S. de Lyon (Rhône), sur la rive droite du Rhône, près du confluent du Gier. Entrepôt des houilles et des fers; teintureries de soie, tuileries, verreries; 11,910 hab. — Le canal de *Givors* commence aux forges de Lorette, dans le bassin houiller de la Loire, et débouche dans le Rhône à Givors; il a 19,661 m., 40 écluses, a été commencé en 1760 et terminé en 1845.

Givry, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 10 kil. O. de Châlon-sur-Saône (Saône-et-Loire), sur l'Orbize, régulièrement bâti, connu par ses coteaux, qui donnent les meilleurs vins du Châlonnais, et par une grande exploitation de pierres de taille; 2,957 hab.

Givry (Anne d'**Anglure** de), capitaine français, 1560-1594, fut l'un des plus fidèles et des plus braves compagnons de Henri IV. Il était devant Paris en 1590 et par générosité laissait entrer des vivres dans la ville. Il surprit Corbeil, enleva Lagny, fut vainement pressé par les ligueurs et le légat Gaétano d'abandonner son maître. Il fut tué d'un coup d'arquebuse au siége de Laon.

Gizèh ou **Ghizèh**, ch.-l. de la prov. de ce nom (Egypte moyenne), sur le Nil, au-dessus du Kaire, à l'extrémité S. de l'île de Roudah, en face du vieux Kaire. Elle est fortifiée et mal bâtie; école d'artillerie et de cavalerie; beau palais. Près de là sont les grandes pyramides, le Sphinx, les ruines de Memphis. Dans la province sont aussi les ruines d'Héliopolis.

Glaber, c.-à-d. *le Chauve* (Raoul ou Rodulphe), chroniqueur français du XIe s., né en Bourgogne, mort au monastère de Cluny vers 1050, nous a donné des détails sur sa vie, d'abord dissipée et un peu vagabonde, puis sur son repentir. Sa *Chronique*, en cinq livres, s'étend de 900 à 1046; souvent confuse, inexacte, pleine d'anecdotes merveilleuses ou superstitieuses, de bizarres hypothèses, écrite dans un style diffus et peu correct, elle présente cependant un tableau fidèle de l'état des mœurs et des idées à cette époque. Publiée par Pithou en 1596, réimprimée par Duchesne, tome IV, elle est dans le recueil des *Historiens de France*, tome X. Elle a été traduite dans la *Collection des Mémoires*, publiée par M. Guizot, t. VI.

Glabrio. V. Acilius.

Glacial (Océan). V. Océan.

Gladbach ou **Mönchen**, v. de la prov. Rhénane (Prusse), près de la Niers, à 24 kil. E. de Düsseldorf; centre d'un pays peuplé, très-florissant par l'agriculture, l'industrie et le commerce; fabriques de tissus de coton et de laine; 22 000 hab.

Gladiateurs (de *gladius*, épée), hommes qui, chez les Romains, combattaient dans le cirque, soit entre eux, soit contre les bêtes féroces. Les uns étaient esclaves, les autres, barbares venus de la Gaule ou de la Germanie. On apprenait aux gladiateurs les lois de l'escrime, et leurs maîtres, les *lanistes*, leur montraient même comment on devait tomber avec grâce. Il y avait de riches entrepreneurs qui nourrissaient et élevaient de grandes troupes de gladiateurs dans des espèces d'*écoles*; ils les louaient à ceux qui voulaient gagner la faveur du peuple, en lui donnant des combats de gladiateurs, soit dans les fêtes publiques, soit dans les funérailles des grands personnages. Ces combats, introduits à Rome vers 264 av. J.-C., devinrent bientôt très-populaires; la foule les préférait aux plus belles représentations théâtrales, et il y eut parfois jusqu'à 500 paires de gladiateurs. Quoique ceux-ci fussent notés d'infamie, ils étaient nombreux, parce qu'ils étaient bien payés et que les applaudissements développaient leur féroce vanité. Aussi, dès le temps de César, on vit descendre dans l'arène des citoyens blasés, des chevaliers, des sénateurs; Auguste ne put empêcher cette dégradation; des femmes combattirent même plus tard dans l'amphithéâtre, et Commode s'honora de ses victoires comme gladiateur. Vainement Constantin abolit ces combats en 326; ils reparurent, et il fallut le dévouement du moine Télémaque pour décider l'empereur Honorius à les proscrire définitivement, en 403; Télémaque avait été mis en pièces par le peuple, qu'il voulait détourner de cet horrible spectacle. On a distingué quinze espèces de gladiateurs : le *mirmillon* était armé d'un bouclier rond, d'une épée recourbée en forme de faux, et portait sur son casque l'image d'un poisson de mer appelé *mirmillo;* on lui donnait pour antagoniste le *rétiaire*, armé d'un réseau ou filet avec lequel il cherchait à envelopper la tête de son adversaire, pour le renverser et le frapper de son trident. Les *Andabates* et les *Equestres* combattaient à cheval, les *Essédaires* étaient montés sur un *esseda*, char de bataille gaulois; les *Bestiaires* combattaient les bêtes féroces. Il y avait encore les *Dimachères*, qui avaient une épée dans chaque main; les *Homoplaques*, armés de toutes pièces, mais ayant cependant le corps nu et sans défense, pour que les blessures fussent possibles; les *Laquéaires*, qui s'attaquaient avec leur lacet pour s'étrangler; les *Bustuaires*, qui combattaient autour du bûcher, et qui, presque toujours vieux, devaient être tués. On les nommait encore *Gaulois*, *Thraces*, *Samnites*, du nom de leur pays ou de leurs armes particulières. — Quand on donnait un combat de gladiateurs, *munus gladiatorum*, on commençait par promener les combattants sur des chars brillants; lorsqu'un gladiateur était blessé, il devait attendre la mort de la main du vainqueur; si les spectateurs levaient la main, en abaissant le pouce, c'était signe qu'il fallait l'épargner; mais s'ils levaient le pouce, il devait être immolé. L'arrivée de l'empereur sauvait la vie du vaincu. Souvent des agents spéciaux égorgeaient dans le *spoliaire* les gladiateurs grièvement blessés. Au bout de trois ans, le gladiateur pouvait demander son congé; il recevait alors un fleuret de bois (*rudis*) et une palme d'argent. — Nous avons conservé plusieurs belles statues qui, dit-on, représentent des gladiateurs, comme le *Gladiateur*, dit *Borghèse*, au Capitole, et le *Gladiateur mourant.*

Gladova, v. de Serbie, sur la rive droite du Danube, au-dessus du défilé des Portes-de-Fer; c'est la station des paquebots du bas Danube; les marchandises, à cause des rapides du fleuve, sont portées par terre à Orsova.

Glamorgan. V. Clamorgan.

Glandèves (anc. *Glannativa*), dans l'arrond. et à 48 kil. N. E. de Castellane (Basses-Alpes), fut jadis le siége d'un évêché. La ville fut détruite par le Var; il n'en reste qu'un vieux château. Les habitants se sont retirés à Entrevaux.

Glanfeuil, anc. monastère fondé par saint Maur, en 553, ruiné au milieu du VIIIe s., à 32 kil. N. O. de Saumur, à l'endroit appelé aujourd'hui *Saint-Maur-sur-Loire* (Maine-et-Loire).

Glanvil ou **Glanville** (Ranulphe de), né à Stratfort (Suffolk), mort en 1190, baron anglais, se distingua à la bataille d'Alnwich, sous Henri II, devint grand-justicier d'Angleterre, 1180, se démit de sa charge à l'avénement de Richard, et fut tué au siége de Saint-Jean d'Acre. Il est l'auteur d'un traité *De Legibus et Consuetudinibus regni Angliæ*, qui peut-être fut seulement compilé sous sa direction. Ce traité de jurisprudence anglo-normande, divisé en 14 livres, a été probablement imprimé vers 1554. La meilleure édition est celle de 1780, in-8°.

Glanvill (Joseph), théologien catholique et philosophe anglais, né à Plymouth, 1636-1680, fut recteur de Bath depuis 1668, puis chapelain de Charles II; il est surtout connu par ses écrits. Il a devancé et préparé Hume dans la carrière du scepticisme; il s'est efforcé de rabaisser la raison, mais sans attaquer aucun dogme religieux. Ses principaux ouvrages sont : *Vanité du dogmatisme; Scepsis scientifica, or confessed ignorance the way to science*, etc. Son livre, intitulé : *Considérations philosophiques sur l'existence des sorciers et de la sorcellerie*, fut l'occasion d'une violente polémique.

Glaphyra, femme d'Archélaüs, grand-prêtre d'Enyo ou Bellone, à Comana (Cappadoce), obtint d'Antoine, qui l'aima, le royaume de Cappadoce, pour son fils Archélaüs.

Glareanus (Henri **Loritus** ou **Lorits**, dit), érudit, né à Glaris (d'où son surnom), 1488-1563, fut d'abord célèbre par ses poésies latines, qu'il chantait lui-même;

enseigna les mathématiques et la philosophie à Bâle, les belles-lettres au Collège de France à Paris, embrassa la réforme, puis fonda et dirigea une école à Fribourg en Brisgau. Il est au premier rang parmi les humanistes de la Renaissance. Il a publié de nombreuses éditions des classiques, des travaux estimés sur Tite Live : *Annotationes in Titum Livium*, 1540, in-fol ; *De geographia liber*, 1527, in-4°; *Helvetiæ Descriptio* (en vers); *De quatuor Helvetiorum Pagis; De Ponderibus et Mensuris*, 1550, in-fol ; *Dodecachordon*, 1547, in-fol., ouvrage curieux sur la musique, etc.

Glaris, canton de la Confédération Helvétique, a pour bornes : au N. et à l'E., celui de Saint-Gall; au S., les Grisons; à l'O., les cantons de Schwytz et d'Uri. Pays montagneux, coupé de vallées profondes, de petits lacs, de glaciers, de torrents, il est surtout formé par les deux vallées supérieures de la Linth, le Linththal et l'Engithal ou Sernfthal. Il renferme le canal Escher, qui conduit la Linth dans le lac Wallenstadt, et le canal de la Linth, entre les lacs Rapperschwyl et Wallenstadt. Les pâturages sont nombreux, mais la terre se refuse à la culture. Il y a des ardoises, des grès, des eaux sulfureuses. On exploite les forêts, on élève beaucoup de bétail, et les pommes de terre remplacent les céréales. Il a 691 kil. carrés et 35,000 hab., dont 28,000 protestants. La constitution est démocratique; le pouvoir législatif appartient à un *triple conseil* de 119 membres, élus pour cinq ans; le pouvoir exécutif à un conseil de 47 membres, divisés en 7 commissions, dont une, la *commission des Etats*, composée du landammann, du lieutenant du canton et de 9 membres, administre les affaires ordinaires. — Le pays de Glaris fit partie de la Rhétie, de la Souabe, releva de l'abbaye de Seckingen et du couvent de Schannis, puis fut soumis aux Autrichiens. Il fit partie de la Confédération en 1352.

Glaris, ch.-l. du canton, par 47° 2′ lat. N. et 6° 42′ 55″ long. E., sur la Linth, à 130 kil. N. E. de Berne, est entouré de hautes montagnes, dont la plus élevée est le Glärnisch; le soleil y pénètre à peine 4 heures par jour. Belle église du moyen âge, où Zwingle prêcha pendant 10 ans, hôtel de ville, écoles. Filatures de coton, fabriques de draps, d'indiennes, de mouchoirs pour l'exportation, de soieries, de fromages. Patrie de Tschudi; 7,600 hab.

Glasgow ou **Glascow**, v. du comté de Lanark (Ecosse), par 55° 52′ lat. N. et 6° 36′ 19″ long. O., sur la rive droite de la Clyde, à 70 kil. O. d'Edimbourg. Elle se divise en ville neuve et en ville vieille, sur la rive droite du fleuve; la première renferme le quartier du commerce, à l'O., et le quartier de l'aristocratie et de la bourgeoisie au N.; les faubourgs, sur la rive gauche, sont reliés par des ponts. Il y a de belles rues et un grand nombre d'édifices; la cathédrale, Saint-Mungo, date de 1133; l'église Saint-André est plus belle; on cite les colonnes de Walter Scott, de James Watt, du général Moore, de Nelson; l'infirmerie royale, l'université, qui date de 1450, avec un observatoire et le musée de Hunter; l'hôtel de ville, le palais de justice et la prison monumentale, la Banque, la salle de la Cité, la Bourse, etc. Il y a de nombreux établissements d'instruction, l'université d'Anderson, fondée en 1795, pour les sciences physiques, la nouvelle école supérieure, etc. L'industrie est très-considérable et variée, filatures de coton, fabriques de cotonnades, de porcelaines, poteries, cristaux, pipes, fonderies de fer, construction de bateaux à vapeur, produits chimiques, teintureries, blanchisseries, imprimeries, etc.; grand marché pour les laines et les fers; des cotonnades de Suisse pour l'exportation; centre du commerce des mousselines brodées. Le premier bateau à vapeur y a été construit en 1812; la navigation a pris d'immenses développements sur la Clyde, qui, grâce à de beaux travaux, a maintenant 5 mètres de profondeur à marée haute, et dont la largeur a été doublée; les quais ont 3 kil. de longueur, et les navires de 1,000 tonneaux y abordent. Il y a des services réguliers de paquebots à voiles et à vapeur pour les différentes parties du monde. Parmi les nombreuses usines, on cite la fabrique de produits chimiques de Rollox et les fonderies de fer de Govan. La population était de 59,000 hab. en 1780; de 77,000 en 1801; de 100,000 en 1811; de 147,000 en 1821; de 395,000 en 1863; de 547,000 en 1875. — L'origine de Glasgow est très-ancienne; saint Mungoy fonda, en 560, un évêché, érigé en archevêché, 1484. L'assemblée de l'Eglise d'Ecosse, qui établit définitivement le presbytérianisme, s'y tint en 1638. Patrie d'Hutchinson, de A. Smith, de Reid, de Simpson, et des littérateurs Richardson, Young, Moore et Jardine.

Glasgow (Port-), v. du comté de Renfrew (Ecosse), sur la rive gauche de la Clyde, à une très-faible distance de Greenock, est le second débouché maritime de Glasgow; a des chantiers de construction, des fabriques de cordes, de toiles à voiles, etc.; 10,000 hab.

Glass ou **Glassius** (Salomon), théologien allemand, né à Sondershausen, 1593-1656, fut professeur de théologie à Iéna, puis superintendant général des églises et des écoles de Saxe-Gotha. On a de lui de nombreux ouvrages sur l'Ecriture sainte, principalement : *Philologia sacra*, 1623, in-4°, livre souvent corrigé et réimprimé; *Grammatica et Rhetorica sacra*, etc.

Glastenbury, v. du Connecticut (Etats-Unis), sur le Connecticut, à 50 kil. N. E. de New-Haven. Tissus de coton et de laine; 6,000 hab.

Glastonbury, v. du comté de Somerset (Angleterre), à 10 kil. S. O. de Wells. Ruine d'une vieille abbaye de bénédictins; 4,000 hab.

Glatt (La), affl. de gauche du Rhin, traverse, en Suisse, les lacs de Päffikon et de Greiffen, laisse à gauche Bulach, coule dans une plaine marécageuse, et finit entre Eglisau et Kayserstuhl. Elle n'est pas navigable.

Glatz, v. forte de Silésie (Prusse), à 90 kil. S. O. de Breslau, sur la Neisse, au centre d'une belle vallée, couvre la principale entrée de la Silésie du côté de la Bohême. Entourée de murailles, elle est protégée par un vieux château qui domine tout le pays, et par une forteresse construite récemment. Fabriques de draps, de toiles; 10,000 hab. — Le comté de Glatz, fief de la Bohême, fut incorporé, par Frédéric II, avec toute la Silésie, dans le royaume de Prusse, 1742.

Glauber (Jean-Rodolphe), chimiste allemand, né à Karlstadt, 1604-1668, fut appelé le *Paracelse* de son temps. Admirateur des anciens, il dédaignait les modernes et méprisait l'espèce humaine. Il aimait les théories alchimiques les plus bizarres, et cachait ses découvertes aux autres. Il a fait cependant plusieurs découvertes importantes : le *sel de Glauber* (sulfate de soude), qu'il appelle *sal admirabile*, les chlorures d'antimoine, d'étain, d'arsenic, de zinc; les bains de vapeur par encaissement, etc. Parmi ses nombreux écrits, remarquables malgré leur emphase, on cite : *De auri Tinctura*, *Opus minerale*, *Miraculum Mundi* (description de la nature), *Tractatus de medicina universali*, *Tractatus de Natura Salium*, etc. Ses *Œuvres* ont été réunies à Amsterdam, 1661, 7 vol. in-8°, et 1651-1656, 4 vol.

Glauber (Jean), dit *Polydore*, peintre de paysage et graveur hollandais, né à Utrecht, 1646-1726, étudia sous Berghem, puis en France et en Italie. C'est l'un des meilleurs peintres de l'école hollandaise; on cite, parmi ses tableaux les plus célèbres, quelques vues du Dauphiné et des paysages mythologiques à la manière du Poussin. Ses *Œuvres* ont été gravées avec celles de van der Laar, sous le titre de : *Veertig Stuks Landschappen*.

Glauchau, v. du roy. de Saxe, sur la Mulde, à 10 kil. N. E. de Zwickau, possède des manufactures de tissus de laine et de coton, d'étoffes imprimées, de draps; des tanneries, des usines pour le fer et le cuivre. Patrie du minéralogiste Agricola; 10,000 hab.

Glaucia (C. Servilius), démagogue romain, vivait en l'an 100 av. J. C. Eloquent, habile, mais capable de tout par ambition, il était préteur, lorsqu'il s'unit à Saturninus, qu'il avait fait élire tribun. Il brigua le consulat, malgré les lois, et sembla protégé par Marius, pour la sixième fois consul. Il périt avec Saturninus, qu'il avait suivi au Capitole.

Glaucias, roi de la tribu illyrienne des Taulantiens, fut battu par Alexandre le Grand, vers 335 av. J. C., plus tard, refusa de livrer le jeune Pyrrhus à Cassandre, et le rétablit sur le trône d'Epire en 307. Il prit la ville grecque d'Epidamne.

Glaucus, petit-fils de Bellérophon, secourut les Troyens à la tête des Lyciens. Il fut tué par Ajax.

Glazer ou **Glaser** (Christophe), chimiste suisse, né à Bâle, mort en 1678, pharmacien de Louis XIV et du duc d'Orléans, fut mis à la Bastille à l'époque du procès de la Brinvilliers, mais ne fut pas reconnu coupable. Il étudia les livres de Paracelse, trouva le sulfate de potasse, longtemps connu sous le nom de *polychreste de Glaser*, et a écrit un livre remarquable par sa clarté : *Traité de chimie*, etc., 1663, souvent réimprimé et traduit en allemand.

Gleditsch (Jean-Théophile), botaniste allemand, né

à Leipzig, 1714-1786, devint directeur du jardin botanique de Berlin, et s'occupa surtout d'économie rurale. Parmi ses nombreux ouvrages on cite : *Mélanges de physique, de botanique et d'économie; Considérations sur l'apiculture; Introduction systématique à la science forestière; Histoire théorique et pratique de toutes les plantes médicinales, culinaires*, etc.; *Botanique médicale;* quatre *Traités sur l'art forestier pratique*, etc.

Gleim (JEAN-GUILLAUME-LOUIS), poëte allemand, né à Ermsleben (pays d'Halberstadt), 1719-1803, fut l'un des fondateurs de la *Société des Muses* à Halle, et devint le secrétaire de plusieurs grands personnages. D'un caractère facile et bienveillant, il eut beaucoup d'admirateurs. Ses *Œuvres* complètes, en 7 vol., 1811-1813, renferment des poésies badines, qui l'ont fait appeler l'*Anacréon allemand*, des *Fables*, des *Romances*, des *Chants de guerre*, *Halladat*, poëme didactique sur la religion naturelle, des *Chansons populaires*, etc.

Gleiwitz, v. de la Silésie (Prusse), sur la Klodnitz, à 66 kil. S. E. d'Oppeln. Siége de l'industrie des mines de la haute Silésie; riches mines de fer, usines de fonte, etc. Fabriques de draps, verrerie royale. Au village d'*Alt-Gleiwitz*, fonderie de fer royale; 10,000 hab.

Glénans (Les), groupe de 9 petites îles, à 20 kil. de la pointe de Penmarch (Finistère), qui dépend de l'arrond. de Quimper; elles sont environnées d'écueils dangereux; *Penfret*, la plus grande, a un bon mouillage; *Guyotée, Guimenet, du Loch, Drenec, Saint-Nicolas*, avec un bon mouillage, *Cigogne*, au centre, dominant toutes les passes, avec un fort.

Glencoe ou **Glencona**, vallée d'Écosse, au N. du comté d'Argyle, longue de 12 kil. et traversée par la Cona. Peut-être patrie d'Ossian.

Glenelg, v. de l'Australie méridionale, bâtie dans un marécage sur le golfe de Saint-Vincent, est le centre d'une colonisation assez importante, dont le commerce devient de plus en plus considérable.

Glichesære (HEINRICH **der**), poëte allemand du XIIe siècle, dont nous ne connaissons probablement que le surnom, est l'auteur du poëme, *Reinhart*, l'un des monuments les plus curieux du moyen âge; c'est la plus ancienne version allemande du roman de *Renart*. Il n'en reste que quelques fragments, publiés par J. Grimm, 1840.

Glinski (MICHEL), né en Lithuanie, se distingua contre les Tartares, sous le roi de Pologne, Alexandre, fut disgracié par Sigismond, et se mit au service du tzar Vasili IV, qu'il aida à prendre Smolensk et d'autres places. Suspect à Vasili, il resta 10 ans en prison. Sa nièce Hélène, épouse du tzar, fut mère d'Ivan IV.

Glioubotin (Monts), dans la Turquie d'Europe, entre la Serbie et l'Albanie, anc. *Scardus*.

Glocester, Gloucester ou **Gloster**, comté de l'Angleterre à l'O.; il a pour bornes: à l'O. les comtés de Monmouth et de Hereford; au N. ceux de Worcester et de Warwick; à l'E. ceux d'Oxford et de Berks; au S. ceux de Wilts et de Somerset. Il renferme une portion de l'estuaire de la Severn, qui arrose sa partie occidentale, avec l'Avon et la Wye. A l'E., le district de Cotswold, peu fertile, nourrit de beaux troupeaux; la vallée de la Severn est fertile, avec de belles prairies, et communique par le canal de Stroud avec la Tamise; le district de l'O., où s'élevait jadis la belle forêt de Dean, renferme un grand nombre de puits à houille. Les vergers du centre et de l'O. produisent un cidre excellent, un poiré pétillant qui forme la base de la plus grande partie du vin de Champagne vendu à Londres. La superficie est de 325,000 hectares, la population de 485,000 hab. Le ch.-l. est *Gloucester;* v. princip., outre Bristol, Cheltenham, Berkley, Cirencester, Stroud, Tewkesbury, Clifton.

Glocester ou **Gloucester**, ch.-l. du comté de ce nom (Angleterre), sur la rive gauche de la Severn, par 51°52'3" lat. N. et 4°35'6" long. O., à 180 kil. de Londres. Belle cathédrale, renfermant des tombeaux remarquables. Commerce de fer, de lin et de fromages, par la Severn et les canaux; cordages, grande industrie d'épingles; source d'eau minérale très-fréquentée; air très-salubre; 28,000 hab. — Station romaine (*Claudia castra*), importante sous les Saxons et les Normands, dans un pays pittoresque; l'évêché a été réuni à celui de Bristol.

Glocester, v. du Massachusetts (États-Unis), à 40 kil. N. O. de Boston, port dans la baie de Massachusetts, fait un commerce considérable; 7,000 hab.

Glocester (ROBERT, comte DE), fils naturel de Henri Ier, joua un rôle important dans la longue lutte soutenue par sa sœur Mathilde, qui disputait le trône d'Angleterre à son cousin, Étienne de Blois.

Glocester (THOMAS **Woodstock**, duc DE), fils du roi Édouard III, fut l'un des tuteurs de son neveu, Richard II, se plaça à la tête de l'opposition contre lui et fut mis à mort à Calais, en 1399.

Glocester (HUMPHREY, duc DE), frère de Henri V, fut, après sa mort, l'un des tuteurs du jeune Henri VI, et régent d'Angleterre. Il ne sut pas s'entendre avec son frère, le duc de Bedfort, régent de France, pour achever la ruine de Charles VII, entra en lutte avec le duc de Bourgogne, Philippe le Bon, par son mariage avec Jacqueline de Hainaut; plus tard s'opposa à tout traité avec la France, au mariage de son neveu Henri avec Marguerite d'Anjou, fut accusé de trahison en 1447, et trouvé mort dans sa prison. L'opinion populaire accusa la reine d'avoir fait périr le bon duc de Glocester. Il avait protégé les savants et les poëtes; il donna 600 vol. précieux à la bibliothèque d'Oxford.

Glocester (RICHARD, duc DE). V. RICHARD III.

Glockner (Gross-), sommet des Alpes Noriques, vaste limite de rochers qui se dresse à la limite du Saltzbourg autrichien, de l'Illyrie et du Tyrol; 3,894 m.

Glogau ou **Gross-Glogau** (*Grand-Glogau*), place forte de la Silésie (Prusse), sur la rive gauche de l'Oder, au milieu d'une plaine fertile, à 52 kil. N. de Liegnitz. Cour d'appel, cathédrale dans l'île de Dom, château royal, arsenal, vastes casernes. Grand commerce de grains; 18,000 hab. — Jadis capit. d'un duché qui appartint à la Pologne, à la Bohême, à l'Autriche, et que la Prusse a annexé depuis 1741.

Glogau (Klein ou **Ober)**, *Petit-Glogau*, bourg de la Silésie (Prusse), à 35 kil. S. d'Oppeln. Séminaire d'instituteurs catholiques; toiles et lainages; 4,000 hab.

Glomel, bourg de l'arrond. et à 40 kil. S. O. de Guingamp (Côtes-du-Nord). Bétail, grains; 3,455 hab.

Glommen, fleuve de la Norvége, descend du mont Skarven dans le Dovrefield, arrose Rœraas, traverse le pays sauvage du Hedemarken, se grossit de beaucoup de lacs et d'affluents, fait une série de chutes, dont la principale, celle de Sarpen, a 20 m. (on y précipitait jadis les condamnés à mort); passe à Kongsvinger, reçoit les eaux du Vermen, déversoir du lac Mjössen, court avec une grande rapidité en ravageant souvent les campagnes, forme plusieurs lacs et finit dans le Skager-Rack, près de Frederikstadt, après un cours de 550 kil.

Glota, nom ancien de la CLYDE.

Glover (RICHARD), poëte anglais, né à Londres, 1712-1785, s'occupa de poésie plus que de commerce, et devint célèbre par son poëme de *Léonidas*, où l'opposition voulut voir des allusions au despotisme ministériel de Robert Walpole. Le *Spectre d'Hosier*, chanson populaire pour pousser l'Angleterre à la guerre contre l'Espagne, est une vigoureuse composition. En 1742, il prononça à la barre des Communes, au nom des négociants de Londres, un discours très-applaudi contre la négligence du ministère. Il siégea avec honneur au Parlement de 1761 à 1775. Il avait composé des tragédies et un poëme, l'*Athénaïde*, en 30 chants, suite oubliée du *Léonidas*, qui ne parut qu'après sa mort, 1788. Ses *Mémoires* ont été publiés en 1814, sous le titre de *Mémoires d'un homme célèbre comme littérateur et comme politique*.

Glück (CHRISTOPHE), compositeur allemand, né à Weissenwangen (Haut-Palatinat), 1714-1787, fils d'un garde général des forêts, de bonne heure orphelin et pauvre, étudia à Prague, à Vienne, en Italie, sous la direction de San-Martini, et composa plusieurs opéras, trop faciles, qui furent représentés à Milan, Venise, Turin, de 1741 à 1744. Directeur du Théâtre-Italien à Londres, il écrivit *la Chute des Géants*, en 1745. Son génie ne s'était pas encore révélé. Dans la société du compositeur Arne et de sa femme, excellente cantatrice, il comprit que la musique est autre chose qu'une suite de sons agréables arrangés avec art, et que l'expression propre à la situation est la source des plus grands effets et des jouissances les plus élevées. De retour à Vienne, il travailla avec ardeur à son instruction, et revint en Italie composer des ouvrages qui marquaient des progrès réels dans la voie nouvelle qu'il s'était tracée (*la Clemenza di Tito, Antigono, Clelia, Telemacco, Baucis e Filemone, Aristeo*, etc.). Il écrivit à Vienne, de 1761 à 1764, la musique d'*Alceste*, de *Pâris et Hélène*, d'*Orphée*, qui lui donnèrent la célébrité. Désireux de composer la musique d'un poëme écrit en français, langue qui lui semblait se prêter surtout à l'expression des grandes passions, il s'entendit avec Du Rollet, alors à

Vienne, pour arranger l'*Iphigénie en Aulide* de Racine. Il lui fallut vaincre des difficultés sans nombre, pour introduire sur la scène de l'Académie royale de musique de Paris toutes les réformes dont il avait compris la nécessité. Il eut besoin d'une énergique volonté et de l'appui de Marie-Antoinette, qui avait été son élève. *Iphigénie*, représentée en 1774, fut suivie d'*Armide* et d'*Iphigénie en Tauride*. *Orphée*, *Alceste*, traduits en français, eurent un succès complet. Mais les partisans de la vieille musique française se déclarèrent contre les innovations, surtout lorsque Piccini eut fait représenter son *Roland*. La cour, la ville, les journaux, les salons, se partagèrent en deux camps ennemis, les *Gluckistes* et les *Piccinistes*, 1777-1780; les premiers finirent par l'emporter. La dernière pièce de Glück, *Echo et Narcisse*, n'eut pas de succès. Il retourna à Vienne, en 1780, où il mourut riche et considéré. On l'a surnommé le *Michel-Ange* de la musique; c'est en effet par ses accents pathétiques, par son expression dramatique avant tout, qu'il s'est placé au rang des grands compositeurs.

Gluckov ou **Gloukov,** v. du gouvern. et à 185 kil. E. de Tchernigov (Russie). Fabriques de draps pour l'armée; commerce actif de céréales. Aux environs, terre à porcelaine. Les hetmans des Cosaques y ont eu leur demeure; 10,000 hab.

Glückstadt (*Fanum Fortunæ*), capit. du Holstein, sur la rive droite de l'Elbe, près de son embouchure, à 52 kil. N. O. de Hambourg, est traversée par plusieurs canaux. Arsenal, école de marine; commerce assez étendu. Elle a été fondée par Christian IV, en 1617; mais les fortifications ont été détruites en 1814; — 6,000 hab.

Gluiras, bourg de l'arr. et à 50 kil. N. E. de Privas (Ardèche). Mûriers, soieries, vins; 2,875 hab.

Gly (La) ou l'**Agly**. V. Agly.

Glycas (Michel), historien byzantin de la fin du XIIe s., né à Constantinople ou en Sicile, a composé une *Chronique* en quatre parties, depuis la création jusqu'à la mort d'Alexis Comnène, en 1118. Traduit en latin par Leunclavius, Bâle, 1572, in-8°, cet ouvrage a été publié en grec par Labbe, 1660, in-fol. La meilleure édition est celle de J. Bekker, dans la collection de Bonn, 1836, in-8°.

Glycerius (Flavius), empereur d'Occident, était *comte des domestiques*, lorsque le bourguignon Gondobald, neveu de Ricimer, le proclama à la mort d'Olybrius, en 473. L'empereur d'Orient, Léon Ier, lui opposa Julius Nepos, qui le prit en 474 et le força d'accepter l'évêché de Salone. Il mourut peut-être en 480.

Glycon, statuaire athénien, d'une époque incertaine, nous est connu par la statue colossale d'Hercule, dite l'*Hercule Farnèse*, qu'on découvrit dans les bains de Caracalla.

Gmelin (Jean-Georges), voyageur, botaniste et chimiste allemand, né à Tübingen, 1709-1755, fut professeur à Saint-Pétersbourg, et fit partie du voyage scientifique organisé par l'impératrice Anne pour explorer la Sibérie, 1733-1743. Il revint mourir dans sa patrie. Parmi ses ouvrages, on remarque : *Flora Sibirica; Voyage en Sibérie*, 4 vol. in-8°, traduit en français par Keralio, 1767, 2 vol. in-8°, etc.

Gmelin (Samuel-Théophile), neveu du précédent, né à Tübingen, 1743-1774, également professeur en Russie, est surtout connu par son *Voyage à travers la Russie pour l'étude des trois règnes de la nature*, 3 vol. in-4°; il a surtout parcouru les pays au S. et au S. O. de la mer Caspienne.

Gmelin (Jean-Frédéric), cousin du précédent, né à Tübingen, 1748-1804, professeur de botanique et de médecine à Tübingen et à Gœttingue, a publié un grand nombre de savants ouvrages sur les sciences naturelles.

Gmünd, v. du cercle du Jaxt (Wurtemberg), sur la Rems, entourée de murs, possède plusieurs belles églises et une maison de détention. Industrie très-active; orfévrerie d'or et d'argent, tabletterie, cannes, orgues, pianos, etc. Ville impériale au XIVe s.; 8,000 hab.

Gmünd, v. de l'Autriche au-dessus de l'Ens, sur la Traun, à sa sortie du lac de Traun. Entrepôt de sel, bains salés. Siége de la direction des forêts et salines de l'archiduché; 4,000 hab.

Gmünd, ville de Carinthie (Autriche), au N. O. de Klagenfurth; 4,000 hab.

Gneditsch (Nicolas), poëte russe, né à Poltawa, 1784-1833, conservateur de la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, a publié plusieurs traductions en vers russes (l'*Iliade*, le *Roi Lear* de Shakspeare, *Tancrède* de Voltaire, les *Chants populaires de la Grèce moderne*, etc.); et, parmi ses Œuvres originales, la *Naissance d'Homère*, l'idylle des *Pêcheurs*, etc.

Gneisenau (Auguste **Neidhardt,** comte de), maréchal prussien, né à Schilda (Saxe), 1760-1831, eut une enfance malheureuse, une jeunesse difficile, servit en Autriche, en Amérique parmi les mercenaires allemands, en Prusse; fit une étude approfondie de l'art de la guerre, mais arrêté par l'esprit de routine de ses chefs, resta vingt ans capitaine. Les malheurs de la Prusse, en 1806, lui fournirent l'occasion de montrer ses talents; il devint colonel, conseiller d'Etat, et fut chargé de missions importantes en Angleterre et en Russie. En 1812, il contribua beaucoup à l'organisation de la *landwehr*, à la propagation du *Tugend-Bund*; en 1813, 1814, 1815, il dirigea les opérations stratégiques de l'armée de Blücher, qui reconnut hautement la grande part de Gneisenau aux succès des armées prussiennes, depuis l'ouverture de la campagne de Saxe, jusqu'à Waterloo. Après avoir donné sa démission, il fut mis dans le conseil d'Etat à la tête de la section de la guerre, 1818; il fut nommé feld-maréchal en 1825.

Gnesne ou **Gnesen,** en polonais **Gniezno,** v. de la prov. et à 45 kil. N. E. de Posen (Prusse). Elle fut la ville la plus ancienne de la Pologne, pendant quelque temps résidence des rois, et jusqu'en 1520, la ville de leur sacre. De 1000 à 1769, elle fut le siége de l'archevêque, primat de Pologne; l'archevêque de Posen a encore le titre de Gnesen et Posen. La magnifique cathédrale conserve les restes de saint Adalbert. Manufactures de draps et foire célèbre, où l'on vend des quantités énormes de chevaux et de bœufs; 7,000 hab.

Gnide. V. Cnide.

Gniphon (Marcus Antonius), rhéteur latin, né en Gaule, 114-63 av. J. C., fut grammairien à Rome, et eut pour élève César, pour auditeur Cicéron.

Gnomes (de γνώμη, intelligence), êtres imaginaires, inventés par les poëtes et les gnostiques. Ce sont des génies bienfaisants, de petite taille, habitant des grottes de cristal dans l'intérieur de la terre, gardant les mines et les trésors cachés, et protecteurs invisibles des hommes.

Gnomique (Poésie). C'est celle qui exprime en vers, pour aider la mémoire, des sentences morales. Les principaux poëtes gnomiques chez les Grecs sont : Solon, Pythagore, Théognis, Phocylide, Simonide, Xénophane de Colophon et même Hésiode.

Gnosse. V. Cnosse.

Gnostiques (du grec γνῶσις, connaissance), sectaires religieux et philosophiques des trois premiers siècles. Leur doctrine, *la gnose*, est un mélange assez obscur d'idées empruntées à l'Inde, à la Perse, à l'Egypte, aux livres de Moïse et des chrétiens. Ils prétendaient que cette science mystérieuse, due soit à une intuition directe, soit à une tradition aussi ancienne que le monde (ils composèrent, pour accréditer cette opinion, des ouvrages d'une antiquité supposée), expliquait le secret de l'univers; les trois principes essentiels étaient la matière, le Démiurge, auteur de ce monde imparfait, le Sauveur chargé de faire disparaître le mal et de réaliser la perfection. Beaucoup pensaient que tout *émane* d'un Dieu suprême, qui remplit et pénètre tout; ils tombaient dans le panthéisme; d'autres soutenaient que la perfection est le résultat d'une aspiration vers les choses divines, d'une contemplation céleste; ils penchaient vers le mysticisme. Simon le Magicien, Ménandre, Cérinthe, Dosithée furent les fondateurs du gnosticisme, au Ier s. après Jésus-Christ; il y eut ensuite une multitude de sectes et d'écoles, celles de Marcion et de Cerdon; celles de Saturnin d'Antioche, de Bardesane d'Edesse et de Tatien, en Syrie; celles d'Egypte surtout, de Basilide, de Valentin, et celle des Ophites, parce que le serpent (ὄφις) était leur principal symbole. Les Pères de l'Eglise, Clément d'Alexandrie, Origène, Irénée, Théodoret, Epiphane, Tertullien, saint Augustin, etc., combattirent ces erreurs. — V. Néander, *Développement des systèmes gnostiques* et *Antignostique*; Bauer, *la Gnose chrétienne*, 1835; et surtout Matter, *Histoire critique du Gnosticisme*, 1828, 1842, 3 vol. in-8°.

Goa, v. de l'Hindoustan, sur la côte du Konkan, dans l'anc. pays de Bedjapour, jadis si florissante, lorsqu'elle était la capitale de la vice-royauté des Indes portugaises, était déjà en décadence, lorsqu'une épidémie la fit presque abandonner au XVIIIe s. Elle a été remplacée par *Villa-Nova de Goa* ou *Pandjim*, appelée *Tissoari* par les indigènes, à 9 kil., dans l'île de Goa, vers l'embouchure de la Mandova, par 15°29'30" lat. N.

et 71°50'6" long. E. Elle est fortifiée, avec une bonne citadelle, est la résidence du vice-roi, siége d'un archevêché; belle cathédrale; grand établissement des Jésuites, dont l'église renferme le tombeau d'Albuquerque. Le commerce est important (riz, tabac, café, poivre, fruits, cocos, etc.); pop. 20,000 hab. C'est le ch.-l. des possessions portugaises de l'Inde, qui comprennent les territoires de Goa, de Daman et de Diu, plus au nord; la pop. totale est d'environ 520,000 hab.

Goar (Saint-), v. de la prov. Rhénane (Prusse), sur la rive gauche du Rhin, à 25 kil. S. de Coblentz. Eglise protestante, qui renferme les tombeaux des princes de Hesse. Vieux château de *Rheinfels*, l'un des plus beaux des bords du Rhin, bâti en 1245; 1,500 hab.

Goarec, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 40 kil. N. O. de Loudéac (Côtes-du-Nord), sur le Blavet. Céréales; fabr. de noir animal; 826 hab.

Goave (Le **Grand-**), bourg d'Haïti, sur la rivière du même nom, près de la baie de Léogane, à 50 kil. S. O. de Port-au-Prince. Bon port, défendu par un fort.

Goave (Le **Petit-**), port d'Haïti, sur la baie de Léogane, à 32 kil. S. O. de Port-au-Prince, entrepôt du Grand-Goave; exportation de café, sucre, indigo.

Gobæum *promontorium*, auj. *Pointe Saint-Mathieu* (Finistère).

Gobain (Saint-), v. de l'arr. et à 25 kil. N. O. de Laon (Aisne). Célèbre manufacture de glaces fondée en 1688 dans un château des sires de Coucy; 2,155 hab.

Gobel (Jean-Baptiste-Joseph), né à Thann, 1727-1794, évêque de Lydda *in partibus* en 1772, était évêque suffragant de Bâle en 1789, lorsqu'il fut envoyé aux États-généraux par le clergé de Béfort. Il prêta serment à la constitution civile du clergé, 3 janv. 1791, fut nommé par les assemblées électorales aux évêchés de Colmar, de Langres, de Paris, opta pour Paris et fut installé par l'évêque d'Autun, Talleyrand. Gobel, surtout faible de caractère, se laissa dominer par les Hébertistes, renonça aux fonctions du culte, à la barre de la Convention. Il fut enveloppé dans la ruine des Hébertistes et exécuté le 24 germinal, an II.

Gobelet : c'était le premier des sept offices de la maison du roi. Les deux chefs du *gobelet*, l'un de *pannelerie-bouche*, l'autre d'*échansonnerie-bouche*, faisaient l'essai des mets et des boissons devant le premier valet de chambre.

Gobelin (Jehan), teinturier célèbre, vint s'établir à Paris vers 1450, sur les bords de la Bièvre, et mourut en 1476. Il fit des dépenses considérables, mais réussit, et l'on donna son nom à sa maison, à sa teinture, à la rivière. Il légua une grande fortune à ses enfants, qui continuèrent son industrie. On a dit que cette famille était originaire de Flandre et qu'elle s'appelait d'abord *Gobeelen*. — Ses descendants continuèrent la profession de Jehan Gobelin jusqu'au milieu du XVII° s., ou achetèrent des titres et des emplois dans la magistrature. En 1662, Colbert acheta, au nom de Louis XIV, l'*Hostel des Gobelins*, et sur cet emplacement l'on établit la célèbre manufacture royale de tapis, qui a perpétué le nom des Gobelins jusqu'à nous.

Gobelins (Rivière des). V. Bièvre.

Gobert (Napoléon, baron), fils d'un général qui fut tué à Baylen, en 1808, était l'un des douze enfants de maréchaux ou de généraux qui furent baptisés avec le fils du roi de Hollande, et qui eurent Napoléon I^er pour parrain. Il était né en 1807; en 1830, il combattit avec les Parisiens, entra dans l'armée, fut attaché à l'ambassade de Londres, et mourut au Kaire en 1833. Possesseur d'une grande fortune et orphelin, il déshérita sa fille, consacra 200,000 francs à l'érection d'un monument funèbre à son père, au Père-la-Chaise, donna ses fermes de Bretagne aux fermiers qui les tenaient, et fonda deux prix de 10,000 francs de rente, que l'Académie française et l'Académie des Inscriptions décernent, le premier, à l'auteur *du morceau le plus éloquent d'histoire de France* publié dans l'année précédente: le second, à l'auteur du *travail le plus savant ou le plus profond sur l'histoire de France ou les études qui s'y rattachent;* prix qu'on laisse aux auteurs jusqu'à ce que ces ouvrages aient été surpassés.

Godalming, v. du comté de Surrey (Angleterre), sur la Wey, à 6 kil. S. O. de Guildford. Commerce de blé et de bois; 5,000 hab.

Godard (Saint), archevêque de Rouen au V° s. et au VI°, peut-être frère de saint Médard. On le fête le 8 juin.

Godard (Jean), poëte, né à Paris, 1564-1630, lieutenant général au bailliage de Ribemont, eut une brillante réputation et fut mis, par plusieurs, au niveau de Ronsard. Ses *Œuvres poétiques* ont été publiées à Lyon, 1594, 2 vol. in-8°, et en 1618. Il avait encore composé *la Franciade*, tragédie en 5 actes, et *les Déguisés*, comédie en 5 actes, imitée de l'Arioste.

Godard d'Aucour (Claude), littérateur, né à Langres, 1716-1795, fermier général, puis receveur général des finances à Alençon, a publié un certain nombre de romans qui eurent du succès: *Mémoires turcs*, *Thémidore*, *Histoire et aventures de* ***, par lettres; *la Naissance de Clinquant et de sa fille Mérope*, etc.

Godard d'Aucour de Saint-Just (Claude, baron), littérateur, fils du précédent, né à Paris, 1769-1826, a composé les paroles de plusieurs opéras-comiques, des comédies, tragédies, élégies, etc.; un choix de ses œuvres a été publié sous le titre de: *Essais littéraires de Saint-Just*, 1826, 2 vol. in-8°.

Godavery, fleuve de l'Hindoustan, vient des Ghâttes occidentales, coule, du N. O. au S. E., à travers le plateau du Dekkan, arrose les prov. de Bider, Telingana, qu'il sépare du Berar, les Circars, et se jette dans le golfe de Bengale par plusieurs bouches sur l'une desquelles est Yanaon. Il reçoit, à droite, la Mandjera, à gauche, la Purna, la Pranhita. Son cours est de 1,500 kil. C'est un des fleuves sacrés des Hindous.

Godeau (Antoine), prélat et littérateur, né à Dreux, 1605-1672, parent de Conrart, fut de bonne heure introduit par lui dans les belles sociétés, y brilla jusqu'à inspirer la jalousie de Voiture, et mérita le surnom de *Nain de la princesse Julie* (M^lle de Rambouillet). Il fut l'un des premiers membres de l'Académie française, et reçut de Richelieu l'évêché de Grasse, 1636; il devint plus tard évêque de Vence, 1642. Il remplit, avec zèle et piété, ses devoirs épiscopaux. Ses ouvrages poétiques, les *Psaumes*, les *Fastes de l'Eglise*, le *Poëme de saint Paul*, ses odes, sont depuis longtemps oubliés; mais on estime encore ses ouvrages d'érudition et d'histoire: *Eloges des évêques; Discours sur les œuvres de Malherbe; Vie de saint Paul, de saint Augustin; Histoire de l'Eglise, depuis le commencement du monde jusqu'à la fin du* VIII° *siècle*, 5 vol. in-fol.; *la Version expliquée du Nouveau Testament*; *la Morale chrétienne*, 3 vol. in-12, etc.

Godecharles (Guillaume), sculpteur belge, né à Bruxelles, 1750-1835, professeur à l'Académie des beaux-arts de cette ville, membre de l'Institut d'Amsterdam, a mérité sa réputation par sa facilité et l'énergie répandue dans ses compositions.

Godefroy de Bouillon, premier roi chrétien de Jérusalem, né probablement à Baisy, près de Genappe, dans le Brabant, 1058-1100, était fils d'Eustache II, comte de Boulogne, et d'Ide, fille de Godefroy le Barbu, duc de Basse-Lorraine et de Bouillon. Il descendait, dit-on, de Charlemagne par les femmes. A la mort de son oncle, Godefroy le Bossu, il fut nommé, par l'empereur Henri IV, marquis d'Anvers; défendit la cause de ce prince, excommunié, contre les seigneurs allemands, et, à la bataille de Volksheim ou Malsen, 1080, blessa mortellement, avec la lance de la bannière impériale, l'anti-César, Rodolphe de Souabe. Il suivit Henri IV en Italie, et monta le premier à l'assaut de Rome en 1083. L'Empereur lui donna le duché de Bouillon. Dans une grave maladie, il fit vœu d'aller au pèlerinage de la Terre-Sainte, pour expier ses fautes passées, et commença par établir la trêve de Dieu sur les bords du Rhin. — Il fut l'un des premiers à prendre la croix, en 1095, à la voix d'Urbain II. Après avoir fait beaucoup de fondations pieuses et aliéné la plus grande partie de ses biens, il fut l'un des chefs d'une armée considérable de guerriers français et allemands, qui s'acheminèrent par la vallée du Danube, la Hongrie, la Bulgarie, vers Constantinople, rendez-vous général des croisés, 1096. Après avoir délivré Hugues de France, il déjoua les perfidies des Grecs, parvint à rétablir la concorde entre Alexis Comnène, empereur d'Orient, et les Croisés, et fut l'un des chefs les plus dévoués, les plus braves et les plus habiles de la grande expédition. Il prit Nicée, contribua beaucoup à la victoire de Dorylée, sur le sultan d'Iconium, à la prise d'Antioche, à la victoire des chrétiens sous les murs de cette ville, enfin à la prise de Jérusalem, 15 juillet 1099. Proclamé roi de Jérusalem, il accepta seulement le titre de *baron du Saint-Sépulcre*, commença l'organisation du petit royaume chrétien et la rédaction des lois appelées *Assises de Jérusalem*. Il assura la conquête par la victoire d'Ascalon, sur les Egyptiens, et mourut peut-être empoisonné par l'émir de Césarée. Le Tasse l'a choisi pour

le héros de sa *Jérusalem délivrée*. La Belgique lui a élevé une statue équestre à Bruxelles.

Godefroy de Viterbe, secrétaire de Frédéric Ier et de Henri VI, évêque de Viterbe en 1184, a laissé, sous le nom de *Panthéon*, une *Chronique universelle* jusqu'en 1186, moitié en prose, moitié en vers. Elle a été publiée à Bâle, 1569, in-fol., à Ratisbonne, 1726, et en partie par Muratori (*Thesaur. Script. Ital.*).

Godefroy, famille noble de jurisconsultes, remontant à Simon, seigneur des environs de Noyon, vers 1520.

Godefroy (Denis), jurisconsulte, né à Paris, 1549-1621, fils d'un conseiller au Châtelet, élève de Ramus à Louvain, embrassa probablement la réforme à Heidelberg; fut docteur en droit à Orléans en 1579, et quitta la France, à cause des guerres de religion, en 1580. Il fut professeur de droit à Genève, 1585, à Strasbourg, 1591, à Heidelberg, 1600; et, malgré les instances de Henri IV, ne voulut pas rentrer en France. — Il a été surtout un vulgarisateur habile. La publication de son *Corpus juris civilis*, 1583, in-4° avec notes et commentaires, a fait époque; il eut plus de vingt éditions. On lui doit encore: *Auctores linguæ latinæ*, recueil de grammairiens; *Theophili Antecessoris Institutiones*; *Harmenopuli Promptuarium Juris*; *Ciceronis opera omnia, cum notis*; *In Senecæ philosophi opera Conjecturarum et Lectionum variarum libri V*; *Antiquæ historiæ ex XXVII auctoribus contextæ*; *Statuta regni Galliæ, juxta Francorum, Burgundiorum, Gothorum et Anglorum Consuetudines*, etc. V. Senebier, *Hist. littéraire de Genève*, t. II.

Godefroy (Théodore), historien et jurisconsulte, fils du précédent, né à Genève, 1580-1649, abjura le calvinisme à Paris, 1602, se livra à l'étude de l'histoire et devint historiographe de France, 1617. Adjoint aux plénipotentiaires français à Munster, il eut le titre de conseiller d'État. Parmi ses nombreux ouvrages, on cite: *Généalogie des rois de Portugal*, 1610, in-4°; *Mémoires concernant la préséance des rois de France sur les rois d'Espagne*, 1613, in-4°; *Histoire de Charles VI*, de Juvénal des Ursins, avec notes et preuves, 1614, in-4°; *Hist. de Louis XII*, de Claude de Seyssel, avec notes et preuves, 1615; *Hist. du chevalier Bayard*, 1616; *Hist. de Charles VI*, par Guill. de Jaligny, 1617; le *Cérémonial de France*, 1619, in-4°; *Hist. de Louis XII*, par Jean d'Auton, 1620; *Hist. de Boucicaut*, 1620; *Hist. de Louis XII*, par Jean de Saint-Gelais, 1622; *Hist. d'Artus III, duc de Bretagne*, 1622; *De la véritable origine de la maison d'Autriche*, 1624; *Généalogie des ducs de Lorraine*; — *des comtes et ducs de Bar*, etc.

Godefroy (Jacques), jurisconsulte français, frère du précédent, né à Genève, 1587-1652, resta calviniste, fut professeur de droit à Genève et syndic de la république, 1637. Grand jurisconsulte, presque l'égal de Cujas, il a publié de savants ouvrages, encore estimés: *De statu Paganorum sub imperatoribus christianis*, 1616, in-4°; *Fragmenta Duodecim Tabularum*, chef-d'œuvre d'érudition ingénieuse; un grand nombre de dissertations sur le droit romain; *Manuale Juris*, souvent réimprimé; et surtout *Codex Theodosianus*, 1665, 6 tom. en 3 vol. in-fol.

Godefroy (Denis), historien, fils de Théodore, né à Paris, 1615-1681, fut historiographe de France dès 1640. On lui doit: *Mémoires de Comines*, avec notes et preuves, 1649, in-fol.; *Mémoires et instructions pour servir dans les négociations et affaires qui concernent les droits du roy*, 1665, in-fol.; *Hist. des connétables, chanceliers, maréchaux, amiraux, grands-maîtres et autres officiers de la couronne et de la maison du roi*, 1658, in-fol.; *Hist. du roi Charles VII*, par J. Chartier, Jacq. Bouvier, Matt. de Coucy, etc.; *Hist. du roi Charles VIII*, par G. de Jaligny, André de la Vigne, etc., 1684, in-fol.

Godefroy (Denis II), historien, fils du précédent, né à Paris, 1653-1719, garde des livres et registres de la chambre des comptes, a écrit: *Abrégé des trois États*, 1682, in-12; il a donné une édition de la *Satire Ménippée*, 3 vol. in-8°, et des *Traités concernant l'histoire de France* recueillis par Dupuy.

Godefroy (Jean, sieur d'**Aumont**), fils de Denis II, né à Paris, 1656-1732, garde des archives de la chambre des comptes de Lille, comme son père, a publié: les *Lettres de Louis XII*, les *Mémoires de Marguerite de Valois, de Castelnau, de l'Estoile, de Comines*, et plusieurs écrits relatifs à la Ligue. — La famille des Godefroy est restée jusqu'à nos jours fidèle aux traditions des érudits célèbres que nous avons nommés.

Godégisèle ou **Gondegésile**, l'un des fils du roi des Bourguignons, Gondicaire, eut, après sa mort, 463, le pays de Besançon, fut en lutte avec son frère, Gondebaud, s'unit contre lui avec Clovis, le trahit, reçut une partie de ses États, mais fut assiégé dans Vienne par son frère, qui le fit périr, 507.

Godeheu, gouverneur des Indes françaises au XVIIIe s., s'était enrichi comme armateur breton, et devint l'un des directeurs de la compagnie des Indes. Chargé de remplacer Dupleix, en 1754, il conclut, avec le commissaire anglais Saunders, en 1755, un traité honteux par lequel les Français renonçaient à toutes leurs conquêtes. Il revint en Europe au moment où la paix, à laquelle on avait tout sacrifié, était rompue par les Anglais.

Goderville, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 30 kil. N. E. du Hâvre (Seine-Inférieure); 1,318 hab.

Godescard (Jean-François), savant ecclésiastique, né à Roquemont, près de Rouen, 1728-1800, a publié: *Vies des Pères, des Martyrs et des autres principaux Saints*, trad. librement de l'anglais Alban Butler, 12 vol. in-8°, ouvrage souvent réimprimé; *Essais historiques et critiques sur la suppression des monastères en Angleterre*, trad. de l'anglais; *Réflexions sur le Duel*, trad. de Geddes, etc.

Godhavn ou **Lievely**, établissement danois, sur l'île Disco, à l'O. du Groënland, marché fréquenté, bon endroit pour la pêche des phoques.

Godin (Louis), astronome, né à Paris, 1704-1760, membre de l'Académie des sciences en 1725, continua l'histoire de ce corps savant par Fontenelle (11 vol. in-4°), et fut chargé par l'Académie, avec Bouguer et La Condamine, d'aller au Pérou, pour déterminer la forme et la mesure de la terre. Il a dirigé l'école des gardes-marine à Cadix, et a publié la *Connaissance des temps*, 1730-33.

Godolphin (Le comte **Sidney**), homme d'État anglais, né vers 1650, mort en 1712, d'une ancienne famille de Cornouailles, attachée aux Stuarts, fut chambellan de Charles II; chargé d'une mission auprès de Guillaume d'Orange, 1678, il fut nommé lord de la trésorerie et membre du conseil privé, puis premier lord de la trésorerie. Il montra beaucoup d'habileté et de circonspection. Il eut la faveur de Jacques II et de la reine, sans cependant se compromettre. Guillaume III lui confia l'administration des finances; Marlborough, dont la fille avait épousé le fils de Godolphin, le fit nommer grand-trésorier, sous la reine Anne. Son administration financière fut excellente. Sans passions et sans convictions politiques, il conserva le pouvoir jusqu'en 1710. Il fut alors brusquement disgracié.

Godounof (Boris), tzar de Russie, né en 1552, issu d'une famille mogole, beau-frère de Fédor Ier, gouverna en son nom, institua le servage, et rendit le patriarche de Moscou indépendant de Constantinople. Il avait fait périr un jeune frère du tzar; à la mort de Fédor, qu'il empoisonna peut-être, 1598, il se fit nommer tzar. Il montra beaucoup d'habileté pour conjurer les haines; mais, lorsque des Dmitri, vrais ou supposés, réclamèrent la couronne de Rurick, Godounof, abandonné, s'empoisonna, 1605. — Son fils, *Théodore*, proclamé tzar par le patriarche de Moscou, fut égorgé avec sa mère.

Godoy (Don Manuel de), *prince de la Paix*, duc de l'Alcudia et de Sueca, etc., favori de Charles IV, roi d'Espagne, né à Badajoz, 1767-1851, d'une famille noble, mais pauvre, servait dans les gardes du corps, lorsque sa bonne mine et son caractère agréable le firent aimer du roi et de la reine, dont il devint le favori. Major général des gardes, conseiller d'État, il montra de l'assurance, un certain tact, beaucoup d'esprit d'intrigue, et, après la disgrâce du comte d'Aranda, fut nommé premier ministre (nov. 1792). La guerre fut déclarée à la France pour venger la mort de Louis XVI. Au traité de Bâle, 1795, Godoy reçut le titre de Prince de la Paix, la Toison d'Or, un domaine de 60,000 piastres de revenu. Le traité de Sainte-Ildefonse, en 1796, augmenta encore sa faveur. Cette haute fortune, peu méritée, son luxe insolent, excitèrent contre lui une opposition générale; mais le roi et la reine le soutinrent contre tous ses ennemis; et, malgré son mariage secret avec doña Josefa Tudo, ils lui firent épouser leur jeune parente, doña Teresa de Bourbon. Après avoir quelque temps quitté le ministère, en 1798, il reprit tout son pouvoir, et précipita la ruine de l'Espagne. En 1800, il s'unit à la France contre le Portugal, obtint pour l'Espagne Olivenza, et, pour lui, des faveurs, des titres, des revenus. A la rupture de la paix d'Amiens, 1802, il espéra maintenir la neutralité de l'Espagne, en payant à Napoléon un subside annuel de dix-huit millions. Mais l'An-

gleterre le força à la guerre, et chercha à ruiner le commerce, les colonies et la marine de l'Espagne, qui souffrit beaucoup à Trafalgar. En 1806, il avait déjà lancé une proclamation compromettante pour se joindre à la 4e coalition, lorsque la victoire d'Iéna le jeta, lâche et tremblant, aux pieds de Napoléon. Il fallut envoyer à la grande armée, en Allemagne, le corps d'armée espagnole de La Romana; ce qui n'empêcha pas Charles IV de nommer Godoy grand amiral de l'Espagne et des Indes. Le traité de Fontainebleau, négocié par Duroc et Isquierdo (27 oct. 1807), devait donner au Prince de la Paix la souveraineté des Algarves et de l'Alemtejo. Le Portugal fut envahi et conquis par Junot. Godoy, qui pouvait trembler désormais pour l'Espagne et pour lui, engagea le roi et la reine à fuir en Amérique. Mais le peuple, soulevé par le prince des Asturies, son ennemi, envahit le palais d'Aranjuez, 18 mars 1808, et, pour sauver les jours du favori, Charles IV consentit à abdiquer en faveur de Ferdinand. Godoy, conduit au château de Villaviciosa, devait être jugé, lorsque Murat le réclama et l'envoya à Bayonne, où il usa de son influence pour obtenir l'abdication de Charles IV en faveur de Napoléon. Il suivit ses anciens maîtres à Compiègne, à Marseille, à Rome, y vécut de leurs bienfaits, puis fixa sa résidence à Paris, où il reçut une pension de Louis-Philippe, 1835. Il a publié ses *Mémoires*, plaidoyer diffus et médiocre, en partie traduits par Esménard.

Godthaab, établissement danois, fondé en 1721, sur la côte S. O. du Groënland; port sur le détroit de Davis.

Godwin, comte saxon, s'éleva, par la protection du roi danois Canut, jusqu'aux premiers emplois. Brave et habile, il devint comte de Kent, de Sussex, de Wessex, épousa la belle-sœur du roi; et, après sa mort, conserva son influence sous ses fils, Harold et Hard-Canut. On l'accusa, non sans raison, d'avoir amené la mort cruelle du jeune Alfred, fils du roi saxon Ethelred II, attiré perfidement en Angleterre. En 1042, Godwin usa de toute son influence pour rappeler sur le trône Edouard le Confesseur, frère d'Alfred, qui épousa même sa fille, la belle et douce Edith. Mais Edouard n'aimait pas Godwin, qui avait de nombreux ennemis. L'influence des Normands força même le puissant comte et ses fils à quitter l'Angleterre en 1051. Il se retira en Flandre; mais il revint en 1053, recouvra toutes ses charges et mourut, dit-on, subitement en 1054. Son fils aîné, Harold, fut le rival de Guillaume le Conquérant.

Godwin (William), économiste et romancier anglais, né à Wisbeach (Cambridge), 1756-1836, d'abord ministre d'une congrégation dissidente près de Londres, quitta l'Eglise pour les lettres en 1783, et eut à lutter plus d'une fois contre la misère. Irrité par la souffrance et l'injustice, il publia, en 1793, ses *Recherches touchant la justice sociale*, 2 vol. in-4°, où il attaquait avec une sombre énergie non-seulement les abus, mais aussi les institutions de la société, telle qu'elle était alors organisée. Ce livre eut beaucoup de retentissement. En 1794, il développa les mêmes idées sous une forme plus attrayante dans le roman de *Caleb Williams*, où il y a des scènes d'une vigueur sauvage; le succès fut très-grand. Mais il fut dès lors moins heureux dans le choix de ses sujets. En 1797, il publia une collection d'*Essais moraux et littéraires*, sous le nom de l'*Investigateur*. Ses romans, *Saint-Léon*, *Fleetwood*, *Mandeville*, ne lui procurèrent pas beaucoup de ressources; il ouvrit une librairie, écrivit des livres d'école et beaucoup d'ouvrages, sans une valeur réelle, à l'exception d'un *Essai sur la population*, contraire aux doctrines de Malthus, et d'une *Histoire de la république d'Angleterre*, 4 vol. in-8°.

Godwin (Marie **Wollstonecraft**), première femme du précédent, née à Beverley (York), 1759-1797, après une jeunesse difficile et tourmentée, écrivit en 1786 *Pensées sur l'éducation des filles*. A Londres, elle travailla pour l'éditeur Johnson, puis se fit connaître par ses *Réflexions sur la Révolution française*, en réponse à Burke, et par sa *Défense des droits de la femme*, 1792. Elle vint à Paris, où elle vit les scènes les plus tristes de la Révolution, eut une vie romanesque et malheureuse, revint pauvre en Angleterre, et publia, en 1796, ses *Lettres de Norway*, où l'on trouve une pensée vigoureuse, mais désordonnée. Elle se lia intimement alors avec Godwin, l'épousa et mourut peu de temps après. Son mari a publié ses *Œuvres posthumes*, 4 vol. in-12. — Sa fille, *Marie* Godwin, épousa Shelley (V. ce nom) et montra dans son roman de *Frankenstein* une hardiesse digne de son père et de sa mère.

Gœding, v. de Moravie (Empire d'Autriche), sur la March. Grande manufacture de tabacs; 4,000 habitants.

Gœlnitz, v. du comté de Zips (Hongrie), au S. O. d'Eperies; riches mines de fer et de cuivre; 5,000 hab.

Gœppingen, v. du cercle du Danube (Wurtemberg), à 30 kil. S. E. de Stuttgart, sur la Fils. Château. Fabriques de draps, d'étoffes de laine, de coton; teintureries, etc.; foires à bestiaux. A 6 kil. au N. était le château de Hohenstaufen; 5,000 hab.

Gœrlitz, v. de la Silésie (Prusse), sur la Neisse, à 80 kil. O. de Liegnitz, dans un pays très-accidenté, a un grand nombre d'édifices publics, les églises de Saint-Pierre et de la Croix, l'hôtel de ville, un beau théâtre, de nombreux établissements d'instruction et de charité. Belles manufactures de draps, de toiles; filatures de laine; commerce actif de céréales. D'origine très-anc., ch.-l. de la Basse-Lusace, elle était déjà au XIIe s. une forteresse importante, et fut florissante sous les rois de Bohême de la maison de Luxembourg; les Prussiens y furent battus par les Autrichiens, en 1757; 42,000 hab.

Gœrlitz ou **Gorlice**, ville de la Galicie (Empire d'Autriche), sur la Ropa. Fabriques de toiles, blanchisseries; près de là est le pèlerinage de Kobylanka; 5,000 hab.

Gœrres (Jean-Joseph **de**), publiciste allemand, né à Coblentz, 1776-1848, d'une famille de négociants, fut d'abord partisan de la Révolution française, publia la *Paix universelle* et fonda *la Feuille Rouge*, 1797, qui fut supprimée. Après avoir échoué dans une mission à Paris, 1800, pour obtenir une décision sur le sort des provinces rhénanes, il devint professeur d'histoire naturelle et de physique à Coblentz, s'éprit des doctrines de Schelling, et publia dans ces idées: *Aphorismes sur l'Art*, 1802; *Foi et Science*, 1805; *Exposition de la Physiologie*, 1805. A Heidelberg, il fut initié par ses amis, Arnim et Brentano, à la littérature du moyen âge; il publia alors les *Livres populaires de l'Allemagne*, 1807. De retour à Coblentz, il apprit le persan, et écrivit une *Histoire des Mythes asiatiques*, qui prépara les travaux de Creuzer, et le *Livre héroïque de l'Iran*. En février 1814, il commença la publication du *Mercure rhénan*, qui eut d'abord un immense succès, en soulevant l'Allemagne contre la France, mais qui fut supprimé en 1816, parce qu'il demandait l'exécution des promesses libérales de 1813. Son fameux pamphlet, l'*Allemagne et la Révolution*, 1819, le força à se réfugier en Suisse, où il écrivit *l'Europe et la Révolution*, 1821, ouvrage qui fut mis à l'*index* par la diète germanique. Dès lors il se préoccupa surtout des questions religieuses et fut l'un des principaux défenseurs du catholicisme en Allemagne; en 1827, il fut nommé professeur d'histoire à l'université de Munich. Il avait publié les *Ages du Monde*, en 1830; il composa alors son grand ouvrage sur la *Mystique chrétienne*, 4 vol. in-8°, qui résume les légendes chrétiennes du moyen âge, et qui a été traduit en français par M. Sainte-Foi, 5 vol. in-8°. En 1837, lors de l'arrestation de l'archevêque de Cologne, il publia son *Athanase*, qui eut beaucoup de retentissement. On lui doit encore: *le Pèlerinage de Trèves*, 1845, et *les Trois Racines de la race celtique en Gaule*, 1845. On a réuni ses *Œuvres complètes*, Munich, 1854 et suiv. — Son fils, *Guido*, né à Coblentz, 1805-1852, a fondé les *Historisch-politischen Blatter*, organe des intérêts catholiques; il a publié des poésies naïves ou d'une gaieté spirituelle; une *Histoire de Jeanne d'Arc*, plutôt bizarre que curieuse, le *Livre de la Famille allemande*, etc.

Gœrtz (George-Henri, baron de), homme d'Etat suédois, né dans la seigneurie de Schlitz, en Franconie, mort en 1719, d'abord conseiller du duc de Holstein, fut chargé par Charles XII, en 1715, de réorganiser les finances de la Suède. Il sut, par des moyens arbitraires, procurer au roi de nouvelles ressources, devint comme son premier ministre, et commença dès lors des négociations et des intrigues politiques, qui devaient réunir Pierre le Grand, Charles XII, Albéroni. A la mort du roi de Suède, Gœrtz fut arrêté par l'ordre du sénat, condamné comme criminel de haute trahison et décapité à Stockholm, 3 mars 1719. Il fut victime de la réaction contre le despotisme de Charles XII.

Gœrtz (Jean-Eustache, comte de), ministre de Prusse, né en Franconie, 1737-1821, fut chargé de l'éducation des jeunes ducs de Saxe-Weimar; et, en 1778, rendit un grand service à Frédéric II, en déterminant le duc de Deux-Ponts à s'opposer au traité par lequel l'électeur de Bavière voulait céder ses Etats à Joseph II. Frédéric II le nomma ministre d'Etat. Il fut ambassadeur à Saint-Pétersbourg, en Hollande, etc., et servit

honorablement dans la diplomatie jusqu'à la paix de Tilsitt. On lui doit : *Lettres d'un Précepteur de princes sur l'Education des princes; Mémoire sur la neutralité armée*, 1801; *Mémoires relatifs aux négociations qui ont précédé le partage de la Pologne*, 1810; *Mémoire de la négociation pour la succession de Bavière*, 1812, etc.

Goes (Hugo Van der), peintre flamand, né à Anvers, vivait à la fin du xvᵉ s. Élève de Jean van Eyck, il fut au service de Charles le Téméraire. Son chef-d'œuvre est un *Crucifiement*, à Bruges. On trouve ses tableaux à Florence, à Munich, à Berlin, à Vienne, à Pistoja, à Bologne, etc. Il brillait surtout par l'expression et la grâce; son dessin n'a pas tant de roideur que celui de ses prédécesseurs.

Goës ou **Ter-Goës,** v. de la prov. de Zélande (Pays-Bas), sur la côte N. de l'île Sud-Beveland, à 22 kil. N. E. de Flessingue. Commerce de sel, blé, houblon. Hôtel de ville remarquable; 5,000 hab.

Gœtha, fl. de Suède, déversoir du lac Wener, en sort à Wenersborg, forme au milieu des rochers plusieurs cataractes, dont la plus célèbre est celle de Trollhæta, passe à Kongelf, se divise en deux branches, qui forment l'île d'Hisingen et se termine à Gœtheborg; son cours est de 100 kil.

Gœthaland. V. Gothie.

Gœthe (Jean-Wolfgang), né le 28 août 1749, à Francfort-sur-le-Mein, mort à Weimar, le 22 mars 1832, d'une famille bourgeoise riche et considérée, fut dès sa jeunesse plein d'ardeur pour l'étude des plus belles littératures, passa trois ans à Leipzig, 1765-1768, où l'école froide et correcte de Gottsched et de Gellert régnait en souveraine, mais où la publication du *Laocoon* de Lessing (1767) exerça une grande influence sur son esprit, avide du beau et du vrai. A Strasbourg, 1769-1771, son imagination put se déployer plus librement, dans la compagnie de Lenz, de Wagner, de Stilling et surtout de Herder. C'est là qu'il étudia avec enthousiasme la Bible, Shakspeare, l'art allemand du moyen âge : « Je n'ai pas passé auprès de Herder, écrivait-il plus tard, une seule heure qui n'ait été pour moi instructive et féconde. » Après avoir terminé d'une manière brillante ses études de droit, il revint à Francfort, pour aller s'établir, en 1775, à Weimar, où l'appelait son ami le grand-duc, Charles-Auguste. C'est alors que dans tout le feu de son génie, il commença à produire et à publier plusieurs de ces œuvres qui allaient le placer au premier rang. En 1772, il a donné *Gœtz de Berlichingen*, drame en cinq actes, où il peint en traits énergiques l'Allemagne confuse du xvıᵉ s.; en 1774, il a publié *les Souffrances du jeune Werther*, roman dans lequel il nous montre les douleurs des âmes amollies du xvıııᵉ s., l'état de l'Allemagne morale à la veille des grandes révolutions qui se préparent. Le livre eut un immense succès en Allemagne et dans toute l'Europe. Deux drames, *Clavijo* (1774), dont le sujet est emprunté aux *Mémoires* de Beaumarchais, et *Stella* (1775), se rattachent à la même inspiration que Werther. A la même époque de sa vie, Gœthe jette les ébauches de plusieurs ouvrages qu'il terminera dans un âge plus avancé, et publie ces *Lieds*, qui renouvellent la poésie lyrique de son pays (*le Calme de la mer, l'Innocence, le Sentiment d'Automne*, le *Lied nocturne du Voyageur*), ces ballades d'un art si délicat et si parfait (*le Roi de Thulé*, le *Chant du Comte prisonnier*, etc.).—A Weimar, les dissipations de la cour n'étouffent pas son génie, mais rendent ses productions plus rares; il n'a publié, de 1775 à 1786, que des opéras sans grande valeur, une jolie comédie, *le Frère et la Sœur*, quelques pièces lyriques. Mais son voyage en Italie, 1786, devint pour lui une source nouvelle d'inspirations : il écrivit à Florence les scènes les plus belles de *Torquato Tasso*, il termina à Rome *Iphigénie ;* il méditait *Faust, Egmont, Wilhelm Meister, Hermann et Dorothée. Iphigénie en Tauride* (1787) est l'une des grandes pages de l'art moderne, qui s'inspire de l'antique, mais qui est animé du souffle chrétien; on a dit que le *Comte d'Egmont* (1788), la plus belle tragédie de Gœthe, était l'une des plus pathétiques créations du drame moderne; *Torquato Tasso* (1790) est une peinture de caractère d'une expression admirable. Il avait déjà publié quelques scènes de *Faust*, qui fut l'œuvre de toute sa vie. Au milieu de ces travaux littéraires, l'âme de Gœthe, entraînée par une insatiable curiosité, de plus en plus éprise des merveilleuses beautés de la nature, s'occupait avec passion d'histoire naturelle et même d'anatomie. La *Métamorphose des plantes* est l'un des premiers fruits de ces études; il y démontre déjà, ce que de Candolle croira plus tard découvrir, qu'un principe unique régit l'organisation des plantes. — La Révolution française troubla l'esprit généralement si calme et si impartial de Gœthe; il n'y vit d'abord qu'une explosion fortuite des passions humaines; il accompagna le duc de Brunswick dans la campagne de Valmy, et put comprendre déjà qu'*une ère nouvelle commençait pour le monde*. Il écrivit alors la *Campagne de France* et *le Siége de Mayence;* mais il était bien plus occupé de versifier le *Reineke Fuchs* ou *Roman de Renard*, satire politique et sociale, qui fut populaire en Allemagne. — Alors commence pour le poëte l'une des périodes les plus heureuses et les plus fécondes de sa vie, celle qui a été illustrée par son amitié avec Schiller (1794-1805). Gœthe avait de l'antipathie pour les productions de Schiller, qui *avaient répandu sur l'Allemagne*, écrivait-il, *un torrent de paradoxes sociaux et dramatiques.* Mais, à Iéna, une discussion philosophique sur les transformations des plantes rapproche par hasard les deux grands poëtes, et leur amitié, désormais étroite, exerce dès lors la plus féconde influence sur leur génie. Gœthe s'associe à la publication de Schiller, intitulée : *Les Heures ;* il écrit ses *Élégies romaines*, ses *Epigrammes vénitiennes*, ses ballades les plus dramatiques, des idylles gracieuses; il maîtrise la fougue de Schiller, qui compose alors ses plus belles tragédies; lui-même, dont l'ardeur est ranimée, achève *Wilhelm Meister*, ce tableau si curieux de la vie humaine, semé d'épisodes charmants, inspiré par la société du xvıııᵉ s.; et il publie *Hermann et Dorothée*, sorte d'idylle épique, comme disent les Allemands, où la pensée est si pure, si élevée, où les malheurs de la guerre sont déplorés si vivement, où d'excellentes figures bourgeoises, pleines de vie, offrent tant d'intérêt. Vers la même époque, Gœthe publiait avec Schiller les *Xénies*, critiques mordantes contre les médiocrités envieuses et les esprits rétrogrades. *La Fille naturelle*, drame en cinq actes, qui avait la prétention de peindre la Révolution française, n'est pas l'une de ses meilleures productions; il n'a pas été heureusement inspiré. C'est alors qu'il traduisit le *Neveu de Rameau*, qui n'avait pas encore été publié en français et qu'il y ajouta des notes curieuses sur les écrivains, français du xvıııᵉ s. La mort de Schiller, 1805, fut un coup terrible pour Gœthe; *il avait perdu*, disait-il, *la moitié de lui-même.* Il termina le drame de *Démétrius*, que son ami avait laissé inachevé, puis se replongea dans l'étude, qui lui était devenue plus nécessaire que jamais. — Il termine alors la première partie de *Faust*, prépare la *Théorie des couleurs*, publie *les Affinités électives*, œuvre remarquable par les analyses psychologiques, mais trop subtile pour être populaire. Gœthe n'avait pas cessé de vivre à Weimar auprès de son généreux ami, le grand duc; il avait été conseiller privé, président des finances; il était presque un homme politique, au milieu des grands événements dont l'Allemagne était surtout le théâtre. Il accompagna le prince à Erfurt et fut admis auprès de Napoléon, qui s'entretint longtemps avec lui, lui donna la croix de la Légion d'honneur et le quitta en lui disant : « Vous êtes un homme, monsieur Gœthe. » Il continuait en même temps ses recherches scientifiques qu'il aimait avec une sorte de passion; la *Théorie des couleurs* parut en 1810; il y combattit les opinions de Newton sur la lumière; après avoir donné, sous le titre de *Morphologie*, une nouvelle édition augmentée de la *Métamorphose des plantes*, il rédige paisiblement ses *Mémoires*, de 1810 à 1813, et les publie sous le titre de *Vérité et Poésie;* il doit les continuer sous le titre d'*Annales*. Il ne vit plus que par l'esprit, il semble de plus en plus étranger aux événements qui remuaient alors tous les cœurs; il rédige son *Voyage en Italie*, et fonde en 1815 un recueil intitulé *l'Art et l'Antiquité*, qu'il continue jusqu'en 1828; il écrit une foule d'articles sur toutes sortes de sujets de littérature et de science, en même temps qu'il compose de nouvelles ballades, pleines de jeunesse et de grâce (*la Cloche qui marche, la Danse des Morts*, etc.), le *Divan oriental-occidental*, la seconde partie de *Wilhelm Meister*, la suite de *Faust*, etc. Il suit avec l'attention la plus curieuse le mouvement intellectuel de l'Europe; il s'efforce d'élever la littérature allemande par le goût d'une critique supérieure, de faire comprendre à l'esprit germanique, pour qu'il puisse se les assimiler, les beautés, les chefs-d'œuvre des autres nations; le mouvement littéraire de l'époque de la Restauration en France excite surtout l'intérêt du poëte et du penseur. *Faust* résume le travail de cette vie si remplie; il a publié, en 1790, les premières scènes de cette œuvre; c'est une

légende populaire dont il a fait un drame d'un sens naïvement profond ; c'est une poésie franche et pleine de vie ; il la complète en 1807 ; c'est déjà un drame symbolique, qui renferme autant d'idées que de sentiments, autant de métaphysique que de poésie. Dans la seconde partie, publiée en 1831, c'est l'allégorie qui domine ; les personnages vivants ont disparu ; sous les figures mythologiques, les sorcières, les fantômes du moyen âge, sous les noms d'Hélène et de Méphistophélès, de Marguerite et de Faust, au milieu des obscurités les plus bizarres, et malgré de magnifiques épisodes, on ne découvre plus avec peine que des systèmes philosophiques, esthétiques, scientifiques, mêlés à la satire et aux épigrammes ; c'est comme un miroir, souvent resplendissant, souvent couvert de nuages poétiques, qui reproduit les transformations de la pensée de l'écrivain. — En 1830, la grande lutte scientifique de Geoffroy Saint-Hilaire et de Cuvier, au sujet de cette loi d'unité dominant la composition des corps vivants, que soutenait le premier de ces illustres savants, passionne Gœthe, qui trouve là la consécration éclatante des études d'une partie de sa vie ; et c'est après avoir rendu compte pour l'Allemagne de ce mémorable débat, que Gœthe meurt sans souffrance, à Weimar, plein d'années et plein de gloire. On était aux premiers jours du printemps ; les rideaux de sa fenêtre interceptaient la lumière et attristaient le poëte ; il les fit écarter : « *De la lumière ! encore plus de lumière !* » Tels furent les derniers cris de l'homme, qui avait toujours cherché à mieux voir et à mieux comprendre, dont l'intelligence sympathique, avide, dominant la passion, s'était toujours efforcée de connaître le monde et de se mettre en harmonie avec la vaste nature. — Parmi les nombreuses éditions des *Œuvres* de Gœthe, citons celles de Stuttgart, 40 vol. in-8°, avec un supplément en 15 vol. ; de Paris, 1835-37, 4 vol. grand in-8° ; de Stuttgart et Tubingue, 1845-47, 3 vol. gr. in-8°. Ses principaux ouvrages ont été plusieurs fois traduits en français : *Werther*, par Pierre Leroux ; *Hermann et Dorothée*, par X. Marmier ; *Faust*, par Gérard de Nerval et H. Blaze de Bury, qui a aussi traduit les *Poésies ; Wilhelm Meister*, par Toussenel, Mme de Carlowitz, qui a aussi traduit les *Affinités électives*, les *Mémoires*, etc. ; le *Théâtre* a été traduit par X. Marmier, la *Correspondance avec Bettina d'Arnim* par Séb. Albin ; les *Œuvres d'histoire naturelle* par Martins. M. Caro a publié, 1867, un livre remarquable sur la *Philosophie de Gœthe*.

Gœtheborg ou **Goeteborg**, prov. de la Suède méridionale, formée des prov. de Bohus et de Wester-Gothland, entre le Gœtha et la Norvége, d'un sol sablonneux et peu fertile, avec des côtes découpées, garnies d'îlots et fournissant une pêche abondante. La superficie est de 5,056 kil. carrés ; la pop. de 242,000 hab. ; Le ch.-l. est *Gœtheborg*.

Gœtheborg, **Gœteborg** ou **Gothembourg**, ch.-l. de la prov. de ce nom, sur la rive gauche de la Gœtha, près de son embouchure, par 57°42' lat. N et 9°35' long. E., à 480 kil. S. O. de Stockholm. Évêché. Place forte, défendue par la citadelle d'Elfborg et les restes du château de Gullberg. Fondée en 1607, détruite par les Danois, elle a été rebâtie par Gustave-Adolphe ; elle a de belles rues et offre un aspect imposant ; elle est sillonnée par plusieurs canaux. L'église de Gustave est remarquable. Il y a un grand nombre d'établissements d'éducation et de bienfaisance. Son industrie est très-active ; son port, à 2 kil. de la ville, près du faubourg de Mustanget, à l'entrée du canal de Gothie, renferme une partie de la flottille, une école de navigation, un arsenal, des chantiers de construction ; c'est le centre du commerce avec l'étranger ; 64,000 hab.

Gœttingen ou **Gœttingue**, v. de l'arrond. de Hildesheim, dans le Hanovre (Prusse), sur le bord de la Leine, au pied du mont Haimberg. Ses remparts ont été convertis en promenades. Lainages, tanneries ; tabac, fabrique d'objets en fer et en cuivre. Université, fondée en 1734 par George II, et l'une des plus célèbres de l'Allemagne par ses maîtres illustres et ses nombreux élèves ; bibliothèque magnifique de 300,000 volumes ; belle collection de tableaux ; muséum d'histoire naturelle et jardin botanique très-riche, etc., etc. Société royale des sciences. Patrie du médecin Michaelis, du littérateur Casalius, de Blumenbach, etc. ; 12,500 h.

Gœtz de Berlichingen V. **Berlichingen.**

Goezmann (Louis-Valentin), magistrat, né en Alsace, 1730-1794, conseiller au conseil souverain d'Alsace, en 1757, membre de la grand'chambre au parlement Maupeou, est surtout célèbre par le procès que Beaumarchais intenta à sa femme et à lui, 1774, et dans lequel elle fut condamnée à restitution. On lui doit : *Traité du droit commun des fiefs*, 2 vol. in-12 ; *Les quatre Ages de la pairie en France*, 2 vol. in-8° ; *La jurisprudence du grand conseil examinée dans les maximes du royaume*, 2 vol. in-8° ; *Essais historiques sur le sacre et le couronnement des rois de France ; Histoire politique des grandes querelles entre Charles V et François Ier*, 2 vol. in-8° ; *Mémoire pour madame Goezmann*, etc.

Gog et Magog : dans la Bible, géants ennemis d'Israël ; dans l'Apocalypse, précurseurs de l'Antechrist.

Gogol (Nicolas), littérateur russe, né dans la Petite-Russie, 1810-1851, ne put d'abord obtenir un emploi à Saint-Pétersbourg, sous prétexte *qu'il ne savait pas bien le russe*. Il publia peu après une série de nouvelles, les *Soirées dans une ferme* (*Tarass Boulba*, le *Roi des Gnomes*, l'*Histoire d'un Fou*, le *Ménage d'autrefois*), que M. Viardot a traduites et qui ont été bien appréciées par MM. Sainte-Beuve, Mérimée, etc. Une spirituelle comédie, le *Contrôleur*, le fit nommer par l'empereur Nicolas, professeur d'histoire à l'université de Pétersbourg. Son roman, les *Ames mortes* (1842), composition originale, fut un acte de courage dirigé contre le servage. Après un voyage à Rome, où il écrivit un volume de *Lettres*, qui semblèrent en contradiction avec ses opinions passées, il revint mourir dans sa patrie de pénurie et d'hypocondrie.

Gogra, affl. de gauche du Gange, vient de l'Himalâya, arrose le Népaul, Aoude, et se jette dans le fleuve en avant de Patnah. Cours de 800 kil. Il est sacré pour les Hindous.

Goguet (Antoine-Yves), jurisconsulte, né à Paris, 1716-1758, conseiller au Parlement, a composé avec son ami, Alexandre Fugère, un ouvrage d'une grande érudition et d'une critique éclairée : *De l'origine des lois, des arts et des sciences, et de leurs progrès chez les anciens peuples*, 1758, 3 vol. in-4°, ou 1820, 3 vol. in 8°.

Gohier (Louis-Jérome), né à Semblançay (Touraine), 1746-1830, se distingua de bonne heure au barreau de Rennes, acquit de la popularité par son opposition aux parlements Maupeou, au ministre Loménie de Brienne, et fut député, en 1791, à l'Assemblée législative. Il montra de l'ardeur révolutionnaire, surtout contre les nobles et les émigrés, mais combattit le serment civique imposé aux ecclésiastiques. Néanmoins Mme Roland le déclarait déjà un *homme médiocre*. Après le 10 août, il fit un rapport qui concluait à la déchéance du roi, mais resta modéré. Secrétaire général au ministère de la justice, en octobre 1792, il remplaça Garat, comme ministre, le 20 mars 1793. Il fut, dans l'an IV, président du tribunal criminel de la Seine, puis juge au tribunal de cassation. Au 30 prairial 1799, il remplaça Treilhard comme directeur, et essaya vainement de jouer le rôle de conciliateur. Mme Gohier était alors fort liée avec Joséphine Bonaparte ; et lorsque le général, revenant d'Égypte, arriva à Paris, il parut plutôt disposé à se rapprocher de Gohier et de Moulins que de Siéyès. Mais Gohier était un citoyen probe et dévoué à la république ; il ne voulait pas de coup d'État et refusa de laisser entrer Bonaparte au Directoire, parce qu'il n'avait pas l'âge légal. Au 18 brumaire, Gohier s'opposa avec une certaine énergie aux événements qu'il ne pouvait empêcher ; il fut retenu prisonnier au Luxembourg par Moreau. Quand il fut libre, il se retira dans la vallée de Montmorency. Bonaparte, qui l'estimait, parvint à lui faire accepter le consulat général à Amsterdam ; il y resta jusqu'à la réunion de la Hollande à la France, puis rentra dans la solitude. — Outre de nombreux *rapports*, publiés au Moniteur, on a de lui : le *Couronnement d'un roi*, essai allégorique, en un acte, représenté à Rennes ; *Mémoires d'un vétéran irréprochable de la Révolution*, 1825, 2 vol. in-8°.

Gois (Étienne-Pierre-Adrien), statuaire, né à Paris, 1731-1823, eut le grand prix de sculpture en 1757, et devint académicien en 1770, puis professeur en 1781. On cite parmi ses œuvres : la statue de l'*Hôpital*, pour le palais des Tuileries, le *Président Molé* pour l'Institut ; le *Serment des nobles devant la chambre des Comptes ; Saint Vincent* à Saint-Germain-l'Auxerrois ; *Saint Jacques et Saint Philippe* pour *Saint-Philippe du Roule*, au musée des Beaux-Arts.

Gois (Edme-Étienne-François), statuaire, fils du précédent, né à Paris, 1765-1836, eut le premier grand prix en 1791. Parmi ses œuvres, on remarque : *Vénus sortant des eaux sur une coquille*, les *trois Grâces*, la

Victoire, *Bonaparte*, statue équestre, *Jeanne d'Arc*, statue en bronze pour Orléans; une *Descente de croix* à Saint-Gervais; *Léda regardant ses quatre enfants sortir d'une coquille*; des statues de *Desaix*, *Charlemagne*, *Turenne* (auj. à Versailles), etc.

Goïto, bourg de la prov. de Brescia (Italie), à la droite du Mincio, au S. E. de Castiglione, à 20 kil. N. O. de Mantoue. Victoire des Piémontais sur les Autrichiens, 30 mai 1848; 4,500 hab.

Golbéry (Marie-Philippe-Aimé de), magistrat et écrivain, né à Colmar, 1786-1854, substitut du procureur impérial à Aurich, en 1811, procureur impérial à Stade, puis à Colmar, épousa la fille de Merlin de Thionville, et, en 1814, fit partie d'un corps franc que son beau-père avait formé pour la défense du territoire. En 1815, il donna sa démission, mais, à la fin de 1816, fut nommé substitut du procureur général près la cour de Colmar et devint conseiller en 1820. Député du Haut-Rhin en 1834, d'abord il fit partie du centre gauche, puis soutint le ministère depuis 1840. Il fut nommé procureur général à Besançon de 1841 à 1848; plus tard, il reçut le titre de premier président honoraire de la cour d'appel de Besançon. Ses ouvrages lui avaient mérité le titre de correspondant de l'Académie des Inscriptions; les principaux sont: *Carte des routes romaines de la haute Alsace; sur l'état de la Gaule avant la conquête des Romains; Tibulli Opera*, pour la collection Lemaire; *Antiquités de l'Alsace*, 20 livraisons in-fol.; *Lettres sur la Suisse; Hist. universelle de l'antiquité*, trad. de Schlosser, 3 vol. in-8°; *Histoire romaine*, trad. de Niebuhr, 7 vol. in-8°; une traduction de Suétone, dans la *Bibliothèque* de Panckoucke, ainsi qu'une traduction du dialogue de Cicéron, *Brutus ou les orateurs illustres; Suisse et Tyrol*, dans l'*Univers pittoresque* de Didot, etc., etc.

Golconde, v. de l'Etat du Nizam (Hindoustan), à 4 kil. N. O. d'Haïderabad, jadis capitale du Télingana au roy. de Golconde, au centre du Dekhan, est fortifiée sur le haut d'un rocher. Elle sert de prison d'Etat au Nizam, qui y dépose son trésor. On y taille les diamants recueillis sur les rives de la Krichna et du Pennar. C'est une ville en décadence.

Goldast de Heiminsfeld (Melchior), historien, né dans le pays de Saint-Gall, 1576-1635, a publié: *Scriptores aliquot rerum Suevicarum*; *Scriptores rerum Alamannicarum*, in-fol.; *Sibylla francica, seu de admirabili puella Johanna scriptores aliquot*, in-4°; *Constitutionum imperialium collectio*, 4 vol. in-fol. etc.

Goldau, village du canton de Schwytz (Suisse), à 2 kil. d'Arth, sur la route de Schwytz à Lucerne, a été détruit en 1806 par l'éboulement des montagnes voisines. On a élevé une chapelle sur son emplacement.

Goldberg, v. de la Silésie (Prusse), à 16 kil. S. O. de Leignitz, sur la Katzbach, dans une situation pittoresque, a une double muraille et des fabriques de draps, de toiles, etc. On y exploita des filons d'or du XIIe au XVIe siècle; 7,000 hab.

Goldingen, v. de Courlande (Russie), sur la Vindau, à 130 kil. N. O. de Mitau, passe pour la plus ancienne ville du pays; 3,000 hab.

Goldoni (Charles), poëte comique italien, né à Venise en 1707, mort à Paris en 1793, révéla de bonne heure une véritable vocation pour le théâtre. Dès l'âge de huit ans, il fit une petite comédie; au collége de Pérouse, il jouait plusieurs pièces avec ses condisciples; à Rimini, il vivait avec les comédiens et étudiait avec passion les comiques anciens. Après la mort de son père, médecin honorable, il se fit recevoir docteur en droit à Padoue, et devint avocat à Venise, 1732. Mais cette année même, il fit représenter son premier intermède, le *Gondolier vénitien*; il composait sa tragédie d'*Amalasunte* et son *Bélisaire*. Dès lors, Goldoni commença sa vie errante à travers toute l'Italie et sa carrière si féconde d'auteur dramatique. Gentilhomme ordinaire du résident de Venise à Milan, allant de Parme à Venise, à Padoue, à Udine, à Gênes où il se maria, consul de Gênes à Venise, bien accueilli par le duc de Modène, par le général autrichien Lobkowitz, vivant à Florence, à Sienne, à Pise, où il reprit son métier d'avocat; revenant à Venise avec une troupe de comédiens à laquelle il a vendu ses ouvrages; appelé par le duc de Parme, don Philippe, vivant six mois à Rome; il vint à Paris en 1761. Il resta dès lors en France, travaillant pour le Théâtre-Italien, puis donnant au Théâtre-Français le *Bourru bienfaisant*, comédie en 3 actes, 1771, qui eut un grand succès, et l'*Avare fastueux*, 1773, qui réussit beaucoup moins. Lecteur et maître de langue italienne des filles du roi, il fut dès lors attaché à la cour, et obtint une pension de 3,600 livres. Il venait d'achever ses *Mémoires*, extrêmement intéressants et souvent comiques, lorsque la Révolution éclata. Il perdit sa pension en 1792, et il était presque réduit à la misère, presque aveugle, lorsque la Convention la lui rendit, sur un rapport de Chénier; mais il mourut quelques jours après. — Écrivain d'une remarquable fécondité, il a abordé tous les genres dramatiques, tragédie, tragi-comédie, drame, mélodrame, opéra sérieux ou comique, comédie d'intrigue, de caractère, innombrables pièces à canevas, à la manière italienne. Avant lui, on n'avait guère vu en Italie que des bouffonneries, des arlequinades, des farces où Pantalon, le Docteur, Colombine, Arlequin, jouaient sous le masque traditionnel et improvisaient le plus souvent. Goldoni, sans négliger les scènes populaires, a composé de véritables comédies, où il a peint avec finesse et vérité les mœurs et les caractères; il a compris le but moral de l'art dramatique et presque toujours a voulu corriger en amusant. Il eut de la fécondité dans l'invention, de la vivacité dans le dialogue, de l'animation dans le style, et il a jusqu'à un certain point mérité le titre qu'on lui donna de *Molière italien*. — Ses *Œuvres* ont été publiées plusieurs fois; à Venise, 1761, 18 vol. in-8°; à Turin, 34 vol. in-12; à Venise, 44 vol. in-12, etc. — Ses *Mémoires*, écrits en français, ont paru à Paris, 1787, 3 vol. in-8°. Amar-Duvivier a publié en 1801 les trois premiers volumes de la traduction française de ses *Chefs-d'œuvre dramatiques*; plusieurs de ses pièces ont été traduites séparément: le *Père de Famille*, le *véritable Ami*, *Paméla*, la *Veuve rusée*, la *Suivante généreuse*, les *Mécontents*, le *Menteur*, *Molière*, *Térence*, l'*Auberge de la poste*, etc.

Goldsmith (Olivier), poëte et romancier anglais, né dans le comté de Longford en Irlande, 1728-1774, fils d'un ministre protestant, montra de brillantes dispositions, mais fit un mauvais écolier au collége de la Trinité à Dublin. Occupé de projets divers, mais sans esprit de conduite et sans caractère décidé, il fut tour à tour destiné à l'Église, précepteur, étudiant en droit, en médecine, à Dublin, à Édimbourg, à Leyde; enfin, sans argent, n'ayant qu'une chemise et jouant passablement de la flûte, il partit à pied, pour son tour de d'Europe, et visita la France, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie. Il revint à Londres, en 1756, pauvre comme il était parti, ayant partout laissé des dettes. Sous-maître dans une école, aide-pharmacien, médecin sans malades, il se rejeta enfin sur la littérature, écrivit dans les *Revues*, et, sans être plus riche, commença à se faire connaître. Il venait de publier les *Lettres chinoises*, lorsque des dépenses imprévoyantes le firent arrêter pour dettes. Bientôt plongé dans de nouveaux embarras financiers, il fut heureux de trouver son ami Johnson, qui vendit à un libraire pour 60 livres le manuscrit du *Vicaire de Wakefield*. Le libraire ne voulut cependant le faire imprimer qu'après le succès d'un petit poëme fort agréable, intitulé *le Voyageur*, 1765. Lorsque le *Vicaire de Wakefield* parut, la réputation de Goldsmith fut assurée. Sa comédie de *l'Homme au bon naturel* fut médiocrement accueillie, 1768; mais le poëme du *Village désert*, chef-d'œuvre d'élégance, de délicatesse et de sensibilité, fut vivement apprécié. Une comédie nouvelle, *Elle s'abaisse pour vaincre*, réussit en 1773. Malgré de hautes amitiés, malgré l'argent que lui procurèrent ses œuvres, Goldsmith dut faire de nombreuses compilations pour vivre, comme l'*Histoire de la terre et de la nature animée*, des *Lettres sur l'Histoire d'Angleterre*, une *Histoire Romaine*, une *Histoire d'Angleterre*, une *Histoire de la Grèce*, etc.; ouvrages, sans grande valeur réelle, qui se recommandent cependant par la netteté et la précision du style et qui ont été traduits en français. Les *Œuvres poétiques* de Goldsmith ont été publiées à Edimbourg, 1821, 4 vol. in-8°; ses *Œuvres mêlées* ont été réunies par Washington Irving, Paris, 1825, 4 vol. in-8°. Dans ses poëmes et surtout dans son *Vicaire de Wakefield*, qui a eu de nombreuses éditions et qui a été traduit dans toutes les langues, on trouve une douce philosophie, une sensibilité vraie, et le style est pur et facile.

Goldsmith (Lewis), libelliste anglais, 1780-1846, publia en 1801 une brochure qui le força de se réfugier en France. Il vendit alors sa plume au gouvernement français, et rédigea à Paris un journal anglais, l'*Argus*, et un journal français, le *Mémorial antibritannique*. Il fut aussi chargé de missions secrètes, perdit les bonnes grâces du gouvernement, parvint à rentrer en Angle-

terre, et fit paraître en 1809 le journal l'*Anti-Gallican*. Il fut plus tard à Paris le notaire de l'ambassade anglaise. Il a écrit de nombreux pamphlets, comme l'*Histoire secrète du cabinet de Saint-Cloud*, etc.

Golea (El-). ksour des Chambas, tribu arabe importante du Sahara algérien central, à 200 kil. S. de Metlili.

Golgotha. V. CALVAIRE.

Goliath, géant philistin, haut de six coudées, né à Gath, provoqua les Hébreux au combat et fut tué par le jeune David, qui le renversa d'un coup de fronde et lui coupa la tête.

Golikoff (IVAN), d'abord commerçant russe, 1735-1801, publia les *Hauts faits de Pierre le Grand*, 18 vol. in-8°, ouvrage emphatique, qui renferme des documents curieux. Les *Anecdotes nouvelles de Pierre le Grand*, in-8°, 1799, ont été traduites en allemand.

Golius (JACQUES), orientaliste hollandais, né à La Haye, 1596-1667, étudia surtout l'arabe sous Erpenius, accompagna l'ambassadeur hollandais au Maroc, 1622-1624, et, à son retour, obtint à Leyde la chaire d'arabe. Il alla ensuite visiter l'Orient, recueillant partout de précieux manuscrits, et partout laissant un nom estimé même des musulmans. Il fut aussi professeur de mathématiques, et resta en correspondance avec plusieurs hommes célèbres comme Descartes. Parmi ses ouvrages, on cite : *Lexicon Arabico-Latinum*, 1653, in-fol., encore estimé ; *Dictionnaire persan; Alfragani Elementa Astronomica*, 1669, in-4° ; une édition de la *Grammaire arabe* d'Erpenius, 1656, in-4°, etc., etc.

Gollnow, v. de la Poméranie (Prusse), sur l'Ihna, à 24 kil. N. E. de Stettin. Tissage de laine et de toile, papeterie, rubans; 5,000 hab.

Golo, riv. de Corse, prend sa source à 24 kil. O. de Corte, coule vers l'E. et a 80 kil. de cours. Elle a donné son nom, en 1793, au départ. de **Golo**, ch.-l. *Bastia*, qui comprenait le N. de l'île, et qui a duré jusqu'en 1811.

Golovin, célèbre famille russe, qui remonte au XIVe siècle; elle a produit plusieurs hommes distingués, et surtout :

Golovin (IVAN-MIKHAILOVITCH), général et amiral, mort en 1738. Il accompagna Pierre Ier, à Saardam, fut sénateur, général, inspecteur de la construction des navires, et sut plus d'une fois résister aux ordres du tzar qui lui paraissaient injustes. Il devint amiral sous Anne Iwanowna.

Golovin (FÉDOR-ALEXIÉVITCH, comte), amiral, mort en 1706, fut chargé par la princesse Sophie, en 1686, d'aller négocier un traité avec la Chine et réussit. En 1696, il se distingua à la prise d'Azov, suivit Pierre Ier dans son premier voyage en Europe, et succéda à Lefort comme grand-amiral; il dirigea aussi habilement le ministère des affaires étrangères jusqu'à sa mort.

Golovkin (GABRIEL-IVANOVITCH, comte), 1660-1734, fut chancelier de l'empire russe en 1709, suivit Pierre et Catherine à Amsterdam en 1717, fut puissant sous Catherine Ire, Pierre II, Anne, et sut conserver le pouvoir au milieu des révolutions de palais.

Golovnin (VASILI-MIKHAILOVITCH), navigateur russe, 1776-1831, se distingua de bonne heure dans la marine impériale et fut chargé par l'empereur Alexandre Ier de reconnaître les côtes de l'Océan glacial. Il explora l'Amérique russe, le Kamtchatka, les Kouriles russes, mais il fut retenu prisonnier dans les Kouriles japonaises et envoyé dans l'île de Yéso, 1811-1814. Il recueillit alors un grand nombre de documents très-curieux sur le Japon ; il les a consignés dans la relation de son voyage et de sa captivité, traduite en allemand, en anglais, en français par Eyriès, 2 vol. in-8°. Il fit un second voyage dans le grand Océan en 1817-1819, et autour du monde; il en a donné également une relation intéressante, 2 vol. in-4°, en russe.

Goltzius (HUBERT), peintre et numismate hollandais, né à Venloo (Gueldre), 1526-1583, fut historiographe de Philippe II, et passa pour le premier numismate de son temps; cependant on lui reproche d'avoir publié beaucoup de médailles fausses ou munies d'une légende apocryphe. Ses principaux ouvrages sont : *Icones Imperatorum romanorum*, 1557, in-fol. ; *C. Julius Cæsar, ex antiquis numismatibus*, 1560, in-fol. ; *Cæsar Augustus et Tiberius*, 1574; *Fasti Magistratuum et triumphorum romanorum*; *Thesaurus Rei Antiquariæ*, 1579, in-4° ; *Græcia, sive historia urbium et populorum*, 1576, in-fol., etc. Ces ouvrages sont insérés dans le *Thesaurus Antiq. Roman.* de Grævius. — Ses peintures sont très-rares.

Goltzius (HENRI), peintre et graveur allemand, né à Mulebrecht (duché de Juliers), 1558-1617, a composé des peintures sur verre et des peintures à l'huile remarquables; mais il est surtout célèbre comme graveur. Par l'énergie et la pureté du burin, il égala Alb. Durer et Lucas de Leyde, mais il a moins d'inspiration. Quelques-unes de ses planches ont été réunies en un volume, sous le titre de *Chefs-d'œuvre*.

Gomar (FRANÇOIS), théologien calviniste, né à Bruges, 1565-1641, fut pasteur à Francfort et professeur de théologie à Leyde, 1594. Il y eut pour collègue Arminius, qui repoussa les dogmes de Calvin sur la prédestination et la grâce irrésistible. Gomar l'accusa de pélagianisme: les *Gomaristes* firent une guerre acharnée aux *Arminiens*, surtout lorsque Vorstius eut remplacé Arminius, en 1609. Gomar enseigna à Middelbourg, à Saumur, et assista au synode de Dordrecht, 1618, où il fit condamner la doctrine d'Arminius. Ses *Œuvres* ont été publiées à Amsterdam, 1644 et 1664, in-fol. Il était savant, mais avait peu de critique.

Gombauld (JEAN **Ogier** DE), poëte, né à Saint-Just de Lussac (Saintonge), vers 1576, mort en 1666, fut protégé par Marie de Médicis, puis par Richelieu; il fut l'un des principaux ornements de l'hôtel de Rambouillet et l'un des premiers membres de l'Académie française. Il était protestant, et mourut pauvre, presque oublié déjà. Il a écrit: *Endymion*, poëme en prose, *Amaranthe*, pastorale, *Poésies*, *Lettres*, *Sonnets*, *Epigrammes*, etc.

Gomberville (MARIN **Le Roy** DE), romancier, né à Paris ou à Etampes, 1600-1674, fut l'un des premiers membres de l'Académie française, et l'un des beaux esprits de l'époque. On a souvent parlé de sa haine particulière contre le mot *car*. Son roman de *Polexandre* eut une grande réputation. Parmi ses ouvrages historiques, son *Traité de l'Origine des Français* est curieux; son livre de la *Doctrine des Mœurs* est recherché à cause de ses belles gravures. Il a aussi composé des *Poésies*, des *Sonnets* qui eurent de la réputation, et continué les *Mémoires du duc de Nevers* de 1596 à 1610.

Gombette (loi), loi des Bourguignons, ainsi nommée du roi Gondebaud ou Gombaud, qui en publia la première partie en 502; la seconde est de Sigismond, son fils, 519. C'est l'une des plus douces et des plus équitables des lois barbares; les Romains y sont les égaux des Bourguignons, et beaucoup de dispositions sont empruntées à la loi romaine. Elle est imprimée dans les recueils de Lindebrog et de Canciani; elle a été traduite en français par Peyré, in-8°, 1855.

Gomer, fils de Japhet, fut, dit-on, le père des *Gomérites* ou *Gomares*, peuple de Galatie.

Gomera, l'une des îles Canaries, entre Ténériffe au N. E. et l'île de Fer au S. O. Elle est très-fertile et bien arrosée; ses collines sont couvertes de forêts et entrecoupées de belles vallées; 12.000 hab. Le ch.-l., *Saint-Sébastien*, a un bon port où Colomb fit radouber ses navires en 1492, avant de cingler vers l'ouest.

Gomez (FERDINAND), né à Tolède, au XIIe siècle, brave gentilhomme castillan, fonda, sous les auspices de Ferdinand II, l'ordre militaire de *Saint-Julien du Poirier*, en 1176, qui se fondit au XIVe siècle dans l'ordre d'Alcantara.

Gomez de Ciudad-Real (ALVAREZ), théologien et poëte espagnol, né à Guadalaxara, 1488-1538, mérita, par ses poésies latines (*La Toison d'or*, *Thalichristia*, etc.), le surnom de *Virgile espagnol*.

Gomez (JUAN), peintre espagnol, né à Madrid, 1550-1597, nommé, par Philippe II, peintre de la cour en 1593, a décoré l'Escurial de plusieurs tableaux, dont le style est gracieux.

Gomez (SÉBASTIEN), peintre espagnol, né, peut-être, à Séville, vers 1616, mort vers 1690, fils d'un esclave nègre de Murillo, qui lui donna des leçons, a laissé des tableaux d'un beau coloris dans les églises de Séville.

Gomez (MADELEINE-ANGÉLIQUE **Poisson**, Mme DE), née à Paris 1684-1770, fille du comédien Poisson, épousa un gentilhomme espagnol sans fortune, et dut écrire pour vivre. Elle composa des tragédies, *Sémiramis*, *Habis*, qui eut du succès, *Cléarque*, etc.; des romans, *les Journées amusantes*, 8 vol. in-12 ; *Anecdotes persanes*, 2 vol ; *la Jeune Alcidiane*, suite d'un roman de Gomberville; l'*Hist. d'Eustache de Saint-Pierre*, etc. *Les Cent Nouvelles nouvelles*, 8 vol. in-12, sont le meilleur ouvrage de l'auteur.

Gommegnies, bourg de l'arr. et à 40 kil. N. O. d'Avesnes (Nord). Filat. de lin; toiles peintes; brasseries, distilleries; 3,456 hab.

Gomor ou **Gœmœr**, comitat de Hongrie, dans le

cercle en deçà de la Theiss, riche en mines de fer, en sources minérales, en forêts, en pâturages. Le ch.-l. est *Rima-Szombat* ou *Gross-Steffelsdorf*.

Gomorrhe, anc. ville de Palestine, au N. de Sodome, fut détruite, comme elle, par le feu du ciel, et ensevelie dans la mer Morte.

Gomphi, anc. ville de la Thessalie (Grèce), près des sources du Pénée.

Gonaïves (Les), port d'Haïti, au fond d'une jolie baie, ch.-l. de la prov. de l'Artibonite, à 90 kil. N. O. de Port-au-Prince, dans un pays salubre, fait un commerce considérable, surtout de bois d'acajou; 6,000 hab.

Gonave (La), île sur la côte O. d'Haïti, longue de 60 kil., large de 12, entourée de rochers, de bancs de sable, et inhabitée.

Goncelin, ch.-l. de canton de l'arr. et à 30 kil. N. E. de Grenoble (Isère). Chanvre, grains, vins; 1,561 hab.

Gondar, v. de l'Ambara (Abyssinie), jadis bien plus considérable, mais en grande partie ruinée par les Gallas et par les guerres civiles. Résidence de l'*abouna* et centre des études et de la théologie. Gondar est encore un grand marché d'où partent des caravanes pour le pays des Gallas, la Nubie, l'Egypte et Massouah. Peut-être 10,000 hab.

Gondebaud ou **Gombaud**, roi des Bourguignons, deuxième fils de Gondioc, et neveu, par sa mère, du patrice Ricimer, vainquit et fit périr deux de ses frères, Chilpéric et Gondomar, et devint maître de la Bourgogne avec son frère Godégisèle. Il fut forcé de donner en mariage sa nièce Clotilde à Clovis, 493; alla piller l'Italie septentrionale en 494, et gouverna avec modération. Mais il était arien, et, malgré l'éloquence de saint Avitus, refusa de se convertir. Attaqué par Clovis, 500, vaincu près de Dijon, par la trahison de son frère, assiégé dans Avignon, il fut forcé de traiter. Il se vengea de Godégisèle, le prit à Vienne et le fit égorger. Il se montra tolérant à l'égard des évêques catholiques, et publia à Lyon la *loi Gombette*, 502, le meilleur code des peuples barbares. Il eut encore à se défendre contre Théodoric, roi d'Italie, et contre Clovis, avec lequel il se réconcilia pour attaquer les Wisigoths. Il mourut à Genève, 516, laissant deux fils, Sigismond et Gondomar.

Gondemar ou **Gondomar**, troisième fils de Gondioc, eut en partage le pays de Vienne, fut assiégé, pris et brûlé dans Vienne par son frère Gondebaud, qui fit périr ses fils, 476.

Gondemar ou **Gondomar**, deuxième fils de Gondebaud, succéda à son frère aîné, Sigismond, 524, le vengea sur Clodomir à la bataille de Véséronce; mais, dix ans plus tard, fut vaincu par Childebert et Clotaire, près d'Autun, 534, et périt, on ne sait comment. Avec lui finit l'ancien royaume des Bourguignons.

Gondi. Famille originaire de Florence, qui se déclara pour les Médicis au XV^e s., et dont plusieurs branches s'établirent en France au XVI^e s. Corbinelli a écrit l'*Histoire généalogique de la maison de Gondi*, 1705, 2 vol. in-4°.

Parmi les membres de cette famille, les plus célèbres furent: Gondi (Alfonse de), surintendant de la maison de Catherine de Médicis, 1522-1574, qui se noya au Pont-Saint-Esprit. — Gondi (Antoine de), capitaine d'armes au service de Henri III et de son frère, le duc d'Alençon, 1552-1582. — Gondi (Philippe de), conseiller de Henri III, 1560-1633. — Gondi (Jérôme de), diplomate, mort en 1604, négocia le mariage de Charles IX et d'Elisabeth d'Autriche, servit Henri IV, et fut célèbre par ses dépenses, son hôtel de Paris et son château de Saint-Cloud, où périt Henri III.

Gondi (Antoine de), 1486-1560, banquier à Lyon, maître d'hôtel de Henri et de François II, protégé par Catherine de Médicis. — Gondi (Albert de), fils d'Antoine, plus connu sous le nom de maréchal de Retz. (V. Retz.) — Gondi (Pierre de), frère du précédent, 1533-1616, fut évêque de Langres, aumônier de Catherine de Médicis, puis évêque de Paris. Il resta fidèle au roi, malgré les ligueurs, et fut cardinal en 1588. Il se rallia à Henri IV. — Gondi (Philippe-Emmanuel de), fils du maréchal de Retz, 1581-1662, fut général des galères en 1598, servit sans gloire, sous Louis XIII, et, après la mort de sa femme, entra dans la congrégation de l'Oratoire. C'est le père du fameux cardinal de Retz. (V. Retz.) — Gondi (Jean-François de), frère du précédent, 1584-1654, fut le premier archevêque de Paris, en 1623, et eut pour coadjuteur, son neveu, qui fut le cardinal de Retz.

Gondicaire, premier roi des Bourguignons en Gaule, franchit le Rhin en 406-407, s'établit dans la vallée de la Saône et du Rhône, et prit le titre de roi vers 413. Honorius lui avait donné le titre de patrice, et il résida à Genève, à Vienne, à Lyon. En 435, il fut attaqué et défait par Aétius; en 436, il fut tué près du Rhin dans un combat contre les Huns.

Gondioc, roi des Bourguignons, fils de Gondicaire, lui succéda. Il ne posséda d'abord que la Savoie, resta l'allié des Romains, aida Aétius contre Attila, puis profita des désordres de l'Empire pour reprendre ce qu'avait possédé son père. Il mourut peut-être vers 473.

Gondok. V. Gandak.

Gondokoro, importante station de missions et de commerce pour l'ivoire, sur le Nil, par 5° lat. N., à 582 m. au-dessus de la mer, dans le pays des Bari. Elle est célèbre dans l'histoire des voyages tentés au XIX^e s. pour découvrir les sources du Nil. On l'a abandonnée.

Gondola (Jean-François), poëte illyrien, né à Raguse, 1588-1638, est surtout célèbre par l'*Osmanide*, en vingt chants, la première épopée des peuples illyriens. Elle n'a été imprimée qu'en 1826.

Gondouin (Jacques), architecte, né à Saint-Ouen, près de Paris, 1737-1818, éleva l'*Ecole de médecine* de Paris, 1769, plusieurs beaux hôtels, et travailla à la construction de la colonne Vendôme.

Gondovald, probablement fils naturel de Clotaire I^er, fut chassé par le roi, se réfugia auprès de Childebert I^er; plus tard fut pris par Sigebert I^er, qui le relégua à Cologne, et parvint à s'enfuir en Italie, puis à Constantinople. En 580, les leudes de la Gaule méridionale et de l'Austrasie l'envoyèrent chercher par le duc Gontran-Boson, pour l'opposer aux rois mérovingiens. D'abord reconnu roi dans les villes du Midi, il fut lâchement trahi par ceux qui l'avaient appelé, il fut pris dans Comminges et indignement massacré. 585.

Gondrecourt, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 38 kil. S. O. de Commercy (Meuse), sur l'Ornain. Restes de fortifications; 1,725 hab.

Gondrin (Louis-Antoine de **Pardaillan** de). V. Antin (Duc d').

Gonesse, ch.-l. de canton de l'arr. et à 34 kil. S. E. de Pontoise (Seine-et-Oise), sur le Crould. Belle église gothique; fabriques de passementerie, blanchisseries de toiles, commerce de grains, farines et fourrages. Jadis célèbre par son pain blanc qu'on apportait à Paris. Philippe Auguste y naquit; 2,859 hab.

Gonfalon ou **Gonfanon**, grande bannière découpée par le bas en plusieurs pièces pendantes qui se nommaient *fanons*. C'était la bannière des églises et des abbayes, lorsqu'elles convoquaient leurs défenseurs. La couleur était rouge ou verte, selon que le patron de l'église était martyr ou évêque. Les *avoués* des églises portaient le gonfalon; l'on pense que l'oriflamme n'était dans l'origine que le *gonfalon* de Saint-Denis, que portait le roi de France, comme avoué de ce monastère, en sa qualité de comte du Vexin.

Gonfalonier, magistrat créé à Florence en 1292, avec la mission spéciale de maintenir l'ordre et de combattre les factions. On lui confiait le gonfalon ou étendard de la justice (croix rouge sur un champ blanc), et les 20 compagnies de la bourgeoisie se rangeaient sous ses ordres. D'abord subordonné aux Prieurs des arts, il devint bientôt tout-puissant. Elu au sort pour deux mois sur la liste populaire des éligibles, il formait avec eux, dans le palais public, le collége de la seigneurie. Sous les Médicis, le pouvoir du gonfalonier ne fut plus que nominal; cette magistrature disparut avec la république, en 1532, lorsque Alexandre de Médicis devint duc héréditaire.

Gonfaron (*Forum Voconii*), bourg de l'arr. et à 24 kil. S. E. de Brignoles (Var). Grains, huile d'olive, plâtre; 2,480 hab.

Gongora y Argote (Louis de), poëte espagnol, né à Cordoue, 1561-1627, fut de bonne heure connu par ses poésies légères, ses ballades, d'une satire mordante et d'un style simple. Pour échapper à la misère, il se fit prêtre à 45 ans, et finit par obtenir le titre d'aumônier de Philippe III, grâce à la protection du duc de Lerme. Pour avoir quelque succès, il adopta le langage précieux, *estilo culto*, tissu de métaphores ambitieuses, obscures, souvent ridicules, avec des constructions embarrassées et des mots étranges. Ses poëmes, *les Solitudes*, *Polyphème*, *Pyrame et Thisbé*, ses comédies furent à la mode; on les admira; il fit école, malgré les bons écrivains qui attaquaient le *cultorisme*. Son genre ne fut pas sans influence sur la littérature française de cette époque, et le mot *gongorisme* est resté. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1636-1646, 3 vol. in-4°.

en 1654, en 1659; on en a donné un bon choix en 1787.

Goni (auj. *Goniga*), anc. ville de la Thessalie (Grèce), patrie d'Antigone Gonatas, roi de Macédoine.

Gonnelieu (Jérôme de), prédicateur distingué de l'ordre des jésuites, né à Soissons, 1640-1715, a composé un grand nombre d'ouvrages de piété, mais est surtout connu par la traduction de l'*Imitation*, qui porte son nom. Elle n'est pas de lui, mais de Jean Cusson, imprimeur et avocat à Paris, qui la donna en 1673; Gonnelieu n'a fait que les prières et les explications qui sont à la fin de chaque chapitre.

Gontaut, famille illustre de France, originaire de la baronnie de *Gontaut*, en Agénois, remontait au xe s., et déjà possédait la seigneurie de Biron, dès 1180. Sa devise était : *Perit, sed in armis*. V. Biron.

Gonthier (Jean), helléniste et médecin allemand, né à Andernach, 1487-1574, enseigna le grec à Louvain, vint à Paris en 1525, fut protégé par le cardinal Du Bellay, se montra médecin distingué et fut même attaché à la cour de François Ier. Par ses cours publics, par ses dissections et ses découvertes, il a fait faire de grands progrès à l'anatomie. Forcé de s'éloigner, comme protestant, il parcourut l'Allemagne et l'Italie. — Parmi ses nombreux ouvrages on cite : *Anatomicarum Institutionum libri IV; De Victus et Medendi ratione, tum alio, tum pestilentiæ maxime tempore observanda; De Pestilentia commentarius; Commentarius de Balneis; De Medicina veteri et nova*, 2 vol. in-8°; *Gynæciorum Commentarius de gravidarum, parturientium, puerperarum et infantium cura;* puis des traductions de Galien et de la plupart des médecins anciens.

Gontran, 2e fils de Clotaire Ier, né vers 525, fut, à la mort de son père, 561, roi de Bourgogne et d'Orléans. En 567, il eut une part de l'héritage de son frère Caribert. D'un caractère débonnaire, quoique cruel par occasion, après avoir repoussé plusieurs attaques des bandes lombardes, il voulut maintenir la paix entre l'Austrasie et la Neustrie; protégea son neveu, Childebert II, après la mort de Sigebert, 575, et le fils de Frédégonde, Clotaire II, après la mort de Chilpéric, 584. Il comprima la révolte des leudes et des méridionaux, qui avaient proclamé roi Gondovald, signa le traité d'Andelot, 587, pour affermir l'autorité des rois et se concilier les leudes et adopta son neveu, Childebert II, qui lui succéda en 593.

Gontran-Bozon, fut l'un des leudes les plus célèbres de l'époque mérovingienne. Très-riche par son mariage avec une gallo-romaine, général de Sigebert II, il ne fut pas étranger à la mort de Théodebert et de Mérovée, fils de Chilpéric, fut l'un des tuteurs insolents de Childebert II, alla chercher à Constantinople Gondovald, qu'il devait trahir, et fut tué, après le plaid d'Andelot, par les ordres de Gontran et de Childebert II, 587.

Gonzaga (Thomas-Antonio), poëte portugais, né à Porto, 1747-1793, fut élevé à Bahia au Brésil, puis étudia à l'Université de Coimbre, avant de retourner en Amérique, où il remplit plusieurs emplois dans la magistrature. Impliqué dans une conspiration, il fut condamné à dix ans de bannissement sur les côtes de Mozambique, et mourut peu de temps après son arrivée. Ses poésies, *Lyras*, sont très-populaires au Brésil et ont été souvent imprimées.

Gonzaga ou **Gonzague**, v. de la Vénétie (Italie), à 20 kil. S. de Mantoue, a donné son nom à la famille de Gonzague.

Gonzague, famille princière d'Italie, connue depuis le xie s., qui a donné des souverains à Mantoue et à Guastalla.

1° Gonzague de Mantoue.

Gonzague (Louis Ier de), né en 1267, devint capitaine de Mantoue, lorsque les Bonacossi furent chassés, en 1328, et mourut en 1360. Allié aux Scaliger, il s'empara de Reggio, 1335, et soutenu par les Vénitiens, résista aux Visconti de Milan. Charles IV lui confirma sa souveraineté, en 1354.

Gonzague (Guido de), 1360-1369, fils du précédent.

Gonzague (Louis II de), fils de Guido, 1369-1382.

Gonzague (François Ier de), frère du précédent, 1382-1407, fit trancher la tête à sa femme qu'il croyait coupable, et eut à lutter contre les Milanais et les Carrara, seigneurs de Padoue.

Gonzague (Jean-François Ier de), fils de François, 1407-1444, fut le premier marquis de Mantoue, titre que lui donna l'empereur Sigismond, 1433.

Gonzague (Louis III de), dit le *Turc*, fils du précédent, 1444-1478, eut soin d'entretenir un bon corps de *condottieri*, qu'il vendait aux princes voisins; avec l'argent qu'il en retirait, il embellit Mantoue de beaux monuments.

Gonzague (Frédéric Ier de), fils du précédent, 1478-1484, fit la guerre contre Sixte IV et contre Venise.

Gonzague (Jean-François II de), fils du précédent, 1484-1519, se distingua à Fornoue contre les Français, servit Venise, Ludovic Sforza, Louis XII, Jules II.

Gonzague (Frédéric II de), fils du précédent, 1519-1540, fut capitaine des troupes de Léon X contre la France, entra dans la ligue des princes italiens contre Charles-Quint (1527), puis se soumit à l'empereur, reçut de lui le titre de duc (1530) et le Montferrat (1536).

Gonzague (François II de), fils du précédent, 1540-1550, se noya sans laisser d'enfants.

Gonzague (Guillaume de), deuxième fils de Frédéric II, 1550-1587, déjoua une conspiration des habitants de Casal en 1567, et fit ériger le Montferrat en duché par l'empereur en 1574.

Gonzague (Vincent de), fils du précédent, 1587-1612.

Gonzague (François III de), fils du précédent, mort dix mois après son père, ne laissa qu'une fille, 1612.

Gonzague (Ferdinand de), frère du précédent, cardinal en 1605, régna de 1612 à 1626.

Gonzague (Vincent II de), frère des précédents, cardinal en 1615, régna de 1626 à 1627, maria sa nièce Marie à son cousin Charles de Gonzague, duc de Rethel.

Gonzague (Charles Ier de), fils de Louis de Gonzague, duc de Nevers, et petit-fils du duc Frédéric II de Gonzague, régna de 1627 à 1637. Ses États lui furent disputés par César de Gonzague, duc de Guastalla, et par le duc de Savoie. Louis XIII le défendit, tandis que l'empereur Ferdinand envoyait l'armée de son général Collalto assiéger Mantoue. La ville fut prise et horriblement saccagée (1630). Les traités de Ratisbonne (1630) et de Cuierasco (1631) lui assurèrent ses duchés qu'il augmenta de Correggio. Il avait associé à son pouvoir son fils aîné Charles II, qui mourut avant lui en 1631.

Gonzague (Charles III de) succéda à son aïeul Charles Ier, 1637-1665, sous la tutelle de sa mère Marie de Gonzague. Il passa successivement du côté de l'Espagne et de la France. Il vendit à Mazarin, en 1659, ses domaines de France, les duchés de Nevers, Rethel, Mayenne, etc.

Gonzague (Charles IV de), fils du précédent, 1665-1708, vendit Casal à Louis XIV en 1681, et reçut dans Mantoue une garnison française en 1701. Mais quand les Français et les Espagnols furent chassés d'Italie, il fut dépouillé de ses États par l'empereur Joseph Ier, qui garda le Mantouan et donna le Montferrat au duc de Savoie, 1707. Il se retira en France.

2° Gonzague de Guastalla.

Gonzague (Ferdinand Ier de), 3e fils de Jean-François II, marquis de Mantoue, servit en Italie sous le connétable de Bourbon, sous le prince d'Orange, prit Florence en 1530, puis devint l'un des principaux généraux de Charles-Quint, qui lui permit d'acquérir Guastalla, 1539, et l'érigea en fief immédiat de l'Empire. Gouverneur de Milan en 1546, il dirigea l'assassinat de Pierre-Louis-Farnèse en 1547, mais fut privé de son gouvernement. Il se distingua à la bataille de Saint-Quentin, et mourut des suites d'une chute de cheval, 1557.

Gonzague (César Ier de), son fils, 1557-1575, alla combattre les pirates barbaresques avec don Juan d'Autriche.

Gonzague (Ferdinand II de) succéda à son père en 1575, sous la tutelle de sa mère, Camille Borromée. Ferdinand II érigea Guastalla en duché, 1621, et disputa le duché de Mantoue à Charles Ier.

Gonzague (César II de), fils du précédent, 1630-1632.

Gonzague (Ferdinand III de), fils de César II, 1632-1678, acheva de ruiner sa maison au service de l'Espagne.

Gonzague (Vincent de), petit-fils de Ferdinand II, gendre de Ferdinand III, disputa le duché de Guastalla à Charles IV, duc de Mantoue. Il fut décidément rétabli à Guastalla par l'empereur Léopold Ier, en 1702, et s'attacha dès lors à la maison d'Autriche. Il mourut en 1714.

Gonzague (Antoine-Ferdinand de), fils du précédent, 1714-1729, reçut de l'empereur une partie du Mantouan.

Gonzague (Joseph de), frère du précédent, 1729-1746, était captif et avait la raison affaiblie, à la mort

de son frère. On cacha son état, on le maria même. En 1737, sa femme fut chargée de l'administration du duché. Marie Thérèse occupa Guastalla de 1746 à 1748 et céda alors le duché à don Philippe, duc de Parme et de Plaisance.

Gonzague (Anne de), princesse palatine, 1616-1684, fille de Charles de Gonzague, duc de Mantoue, destinée au cloître par son père, refusa de bonne heure la vie monastique et vécut avec sa sœur Marie à l'hôtel de Nesle. « Également propre aux divertissements et aux affaires, » dit Bossuet, « estimant autant la galanterie qu'elle aimait le solide, » pour parler comme le cardinal de Retz, elle eut de nombreuses liaisons; la plus célèbre fut son amour pour le duc Henri de Guise, qui, après une longue passion très-romanesque, finit par l'abandonner. En 1645, elle épousa Édouard de Bavière, 4e fils de l'électeur palatin Frédéric V. Elle joua un grand rôle dans les intrigues de la Fronde, déploya beaucoup d'habileté pour obtenir la liberté des princes et réconcilier Gondi avec la cour; mais *toujours resta fidèle à l'État et à la reine Anne*. Elle renonça au monde après la mort de son mari, 1663, mais conserva son influence à la cour et décida, en 1671, le mariage de Monsieur avec Elisabeth-Charlotte, sa nièce. Ses *Mémoires*, publiés en 1786, ont été attribués à Rulhières ou à Senac de Meilhan. Bossuet avait prononcé son oraison funèbre.

Gonzague (Marie-Louise de), fille aînée de Charles de Gonzague, duc de Mantoue, 1612-1667, fut aimée de Gaston d'Orléans, qui voulait l'épouser; mais, pendant que Louis XIII allait au secours de Mantoue, Marie de Médicis, opposée à ce mariage, fit arrêter brutalement la princesse et la tint dans une étroite prison à Vincennes. Gaston l'oublia bientôt; mais Louis XIII la fit remettre en liberté. Plus tard, Cinq-Mars fut, dit-on, éperdument amoureux d'elle; elle lui promit sa main, s'il renversait Richelieu, et le poussa ainsi à sa perte. L'orgueil remplaça l'amour dans son âme et elle consentit à épouser le vieux roi de Pologne, Sigismond-Ladislas IV, 1645. Ce mariage se fit au Palais-Royal par procuration. Elle ne fut sans doute pas très-heureuse avec un mari impotent, maussade et sans politesse; mais elle amassa des richesses et fit du bien. En 1648, elle contribua beaucoup à l'élection de son beau-frère, Jean-Casimir, dont elle était tendrement aimée. Le pape releva de ses vœux de jésuite le nouveau roi qui l'épousa en 1649. Elle montra beaucoup de talents pendant ce règne agité et mourut d'apoplexie en 1667.

Gonzague (Saint Louis de). V. Louis de Gonzague.

Gonzalès (Bartolomeo), peintre espagnol, né à Valladolid, 1564-1627, peintre de Philippe III, a laissé dans les palais royaux un grand nombre de tableaux, remarquables surtout par l'ornementation.

Gonzalès de Berceo, poète espagnol du XIIIe s., né à Berceo près de Calahorra, simple clerc, est peut-être le premier poète espagnol dont le nom soit connu. Ses œuvres comprennent neuf poëmes sur des sujets religieux, en stances monorimes. Le style est d'une simplicité naïve, la versification est parfois harmonieuse.

Gonzalès (Antonio), navigateur portugais du XVe s., fut le premier qui donna l'exemple de la traite des nègres, vers 1440.

Gonzalve de Cordoue (Hernand y Aguilar), duc de Terra-Nueva, prince de Venossa, souvent appelé le *grand capitaine*, naquit à Montilla, près de Cordoue, 1443-1515. Il fit ses premières armes contre les Maures, et en 1460, mérita d'être armé chevalier par le roi Henri IV. Il devint bientôt célèbre et s'attacha à la fortune de Ferdinand d'Aragon. Il gagna la victoire de Toro (1476) sur le roi de Portugal et joua le premier rôle dans la guerre et la conquête de Grenade (1492). En Italie, il soutint les princes aragonais, rois de Naples, contre les Français de Charles VIII, et battit le duc de Montpensier. Il aida les Vénitiens contre les Turcs et vint débloquer Zante. En 1501, Ferdinand d'Aragon le chargea de l'exécution du traité de Grenade et il s'entendit avec les Français de Louis XII pour dépouiller de ses États le roi de Naples, Frédéric. Dans la guerre qui suivit entre les anciens alliés, devenus ennemis, Gonzalve fut d'abord bloqué dans Barletta; mais à force de courage, d'adresse et de tromperie, il parvint à triompher des Français; *la toile de l'honneur*, disait-il, *doit être d'un tissu lâche*. Il fut vainqueur de d'Aubigny à Seminara, du duc de Nemours à Cérignoles 1503, et resta maître de tout le royaume de Naples. Il arrêta les Français sur les bords du Garigliano et força le marquis de Saluces à capituler dans Gaëte. Ferdinand le Catholique le nomma connétable; puis, jaloux de sa gloire, il le rappela et le disgracia. Il allait peut-être se révolter, quand il mourut de chagrin plus que de vieillesse.

Goodwin (*Sables de*), bancs de sable, à l'E. du comté de Kent (Angleterre), à 7 kil. de Deal; ils s'étendent sur une longueur de 14 kil., sont très-dangereux et séparés par un canal étroit. Leurs limites varient continuellement par suite de l'influence des marées et des tempêtes.

Goole, v. du comté d'York (Angleterre), sur l'Ouse, à 16 kil. de l'Humber, a de beaux magasins d'entrepôt; ville nouvelle, elle commence à rivaliser avec Hull; 4,000 hab.

Göppingen, v. du cercle du Danube (Wurtemberg), sur la Fils. Fabriques de draps, poteries; foires à bestiaux; 5,000 hab. On voit à 6 kil. au N. le château de Hohenstauffen.

Gorani (Joseph, comte), publiciste italien, né à Milan, 1744-1819, lié de bonne heure avec les meilleurs écrivains libéraux de la société dite du *Café*, attaqua les gouvernements établis et publia le *Traité du Despotisme*, sous le voile de l'anonyme, 1770. En rapport avec les philosophes français, plus tard avec les principaux personnages de la Révolution, il reçut de l'Assemblée législative le titre de citoyen français. Il écrivit dans plusieurs journaux et se retira à Genève après le 9 thermidor. Ses *Recherches sur la Science du Gouvernement* ont été traduites en français, 2 vol. in-8°; ses *Lettres aux souverains sur la Révolution*; ses *Mémoires secrets des cours, des gouvernements et des mœurs des principaux États de l'Italie*, 1793, 3 vol. in-8°, firent alors un certain bruit.

Gordes, *Vordenses*, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 20 kil. N. O. d'Apt (Vaucluse). Près de là est l'abbaye de Senanque; 2,594 hab.

Gordien (M. Antonius Gordianus), surnommé l'*Africain*, né à Rome en 157, descendait des Gracques et de Trajan; il avait épousé une arrière-petite-fille d'Antonin; il possédait d'immenses propriétés à Rome et dans les provinces; il aimait passionnément les lettres, avait composé plusieurs poëmes; et, plus tard, s'était signalé par la magnificence des jeux qu'il donna, quand il exerça les magistratures, de l'édilité au consulat. Il était proconsul d'Afrique, lorsque les exactions de Maximin soulevèrent le peuple. Gordien fut proclamé empereur, malgré lui, à Tysdrus, 237. A Carthage, on l'appela l'*Africain, le vrai Scipion*; à Rome, on ratifia l'élection. Mais Capellianus, procurateur du pays des Maurusiens nomades, à la tête d'une troupe d'élite, marcha sur Carthage, mit en déroute les défenseurs de l'empereur; et Gordien, après avoir vu la mort de son fils, s'étrangla avec sa ceinture.

Gordien II *le Jeune* (Marcus Antonius), fils du précédent, né en 192, fut nommé empereur et périt avec lui. Il était d'une moralité moins sévère que celle de son père; mais, comme lui, il aimait les lettres et sut se faire estimer. C'était une sorte d'épicurien grand seigneur.

Gordien III (Marcus Antonius), dit *le Pieux*, petit-fils de Gordien *le Vieux*, né vers 223, était probablement fils d'une fille de Gordien, et fut, malgré sa jeunesse, associé aux empereurs, Maxime et Balbin, qui périrent bientôt, 238. Gracieux, bienveillant, aimable pour tout le monde, le jeune Gordien se laissa conduire par le sage Thémisithée, qu'il nomma préfet du prétoire et dont il épousa la fille. Mais Thémisithée mourut dans une guerre glorieuse contre Sapor, roi des Perses; et Philippe, qui le remplaça, gagna les soldats qui lui déférèrent l'empire et lui livrèrent Gordien. Le jeune prince fut tué quelques jours après, et enseveli près de Castrum Circesium, en Mésopotamie, 244.

Gordien (Nœud). Suivant les traditions phrygiennes, Gordius, simple laboureur, fut nommé roi des Phrygiens, parce qu'il était entré le premier dans le temple de Jupiter, à Gordium, en accomplissant ainsi un oracle. Il consacra au dieu son char ou sa charrue; le nœud qui attachait le joug était tel, que personne ne pouvait le dénouer; l'empire de l'Asie était promis à qui le délierait; Alexandre le coupa de son épée. Suivant Arrien, c'est Midas, fils de Gordius, qui fut nommé roi et consacra le nœud gordien.

Gordiens. V. Gordyene.

Gordium, anc. v. de la Galatie (Asie Mineure), sur le Sangarius, longtemps capitale de la Phrygie, plus tard Juliopolis, auj. *Bey-Bazar*, à 60 kil. N. O. d'Angora. Alexandre y coupa le *nœud gordien* dans le temple de Jupiter.

Gordon, famille noble d'Écosse, qui obtint le titre de duc en 1684. Venus, dit-on, de France, au temps de Guillaume le Conquérant, les Gordon furent alliés aux premières familles du pays, et restèrent catholiques et jacobites, fidèles aux Stuarts jusqu'au dernier jour. Catherine Gordon, mère de lord Byron, était de cette famille. Le dernier duc de la ligne directe, *George* Gordon, est mort en 1836.

Gordon (Patrick d'**Achleuris**), d'origine écossaise, 1635-1699, vint en Russie dès 1661, a laissé des *Mémoires* en grande partie manuscrits, sur le prince Basile Galitzin, se déclara le premier pour le tzar Pierre et gouverna Moscou, comme général en chef, pendant son premier voyage.

Gordon (Alexandre d'**Archintoul**), parent et gendre du précédent, vint en Russie en 1693, fut général sous Pierre Ier, et a écrit son *Histoire*, publiée en anglais, 1755, 2 vol. in-8°. Il mourut en Écosse, en 1752.

Gordon (George, lord), né à Londres, 1750-1793, fils du duc de Gordon, servit dans la guerre d'Amérique; puis se distingua à la chambre des Communes par son indépendance fougueuse. Il défendit par des déclarations furibondes l'intolérance protestante contre les catholiques, ameuta le peuple de Londres, 1780, fut conduit en triomphe par la populace et fut arrêté. Défendu par Erskine, il fut déclaré non coupable par le jury; on fit une souscription en Écosse pour l'indemniser des frais du procès. Plus tard condamné, comme auteur d'un libelle contre la reine de France, il s'enfuit en Hollande, fut renvoyé en Angleterre, où il resta six ans prisonnier. Il se fit juif à la fin de sa vie.

Gordon (Alexandre), antiquaire et historien écossais, mort vers 1750, a laissé des ouvrages intéressants: *Itinerarium septentrionale*, ou voyage dans plusieurs parties de l'Écosse, 1726, in-fol.; *Vies du pape Alexandre VI et de son fils César Borgia*, in-fol.; *Histoire complète des anciens amphithéâtres*, traduction de Sc. Maffei, 1730, in-8° ; des explications d'hiéroglyphes, etc.

Gordyène, anc. pays de l'empire des Perses, sur les confins de l'Arménie et de l'Assyrie, à l'E. du Tigre, habité par les *Gordiens*, les *Kourdes* d'aujourd'hui.

Gorée, île de l'océan Atlantique, à 2 kil. S. du cap Vert, par 14°39'55" lat. N. et 19°46' long. O., à 167 kil. S. de Saint-Louis. C'est un rocher stérile, très-escarpé, d'une superficie de 17 hectares. Le ch.-l. *Gorée* est défendu par le fort Saint-Michel. Entrepôt du commerce sur la côte de Sénégambie; poudre d'or, ivoire, cire, cuirs, gomme, arachides, etc.; popul. 6.000 hab. — Les Hollandais s'y établirent en 1617; elle leur fut enlevée par l'amiral d'Estrées en 1677 et cédée par eux à Louis XIV au traité de Nimègue, 1678.

Gorgerin et **Gorgerète**, partie de l'armure qui, au moyen âge, couvrait la gorge; elle était formée de pièces mobiles tenant au casque. On l'a appelée, plus tard, *hausse-col*.

Gorgias, rhéteur grec, né à Leontini (Sicile), mourut, dit-on, à cent huit ans, en 380 av. J. C. Les Léontins, attaqués par Syracuse, l'envoyèrent implorer les secours d'Athènes, en 426. Il charma les Athéniens par son langage séduisant, resta en Grèce, et devint le premier des sophistes. Partout on essayait de *parler à la Gorgias* (γοργιάζειν). Il acquit beaucoup de réputation et de grandes richesses. Comme philosophe, disciple d'Empédocle, il appartenait à l'école d'Élée; mais il était plutôt dialecticien subtil et sceptique. Platon l'a vivement attaqué, dans son dialogue contre les sophistes, intitulé *Gorgias*. Il ne reste rien de ses ouvrages. *L'Éloge d'Hélène* et l'*Apologie de Palamède*, qui lui ont été attribués, ne sont pas de lui.

Gorgobina, souvent appelée *Gergovie* des Boïens, ville de l'anc. Gaule, depuis longtemps détruite, a été placée dans le départ. de la Nièvre, à 27 kil. S. de Clamecy, au bourg actuel de *Saint-Révérien;* on a dit que sa forteresse, *Arx in Boiis*, avait laissé son nom au village d'*Arzembouy*. D'autres la placent à Montluçon; l'empereur Napoléon III place *Gorgobina Boiorum* à *Saint-Parize-le-Châtel*, à 8 kil. N. de Saint-Pierre-le-Moutier.

Gorgona (*Urge*), île de la Méditerranée, à 32 kil. S. O. de Livourne; elle a 4 kil. de long sur 3 de large. On y pêche des anchois estimés.

Gorgone, petite île du Grand Océan, dans la baie de Choco (confédération Grenadine), où Pizarre se réfugia avec les 12 compagnons qui lui étaient restés fidèles, dans son premier voyage.

Gorgones, monstres de la Fable, filles de Phorcys et de Céto, n'avaient qu'un œil en commun et changeaient en pierres ceux qui les regardaient. Homère parle de *Gorgo* ou Méduse, dont la tête était sur l'égide de Jupiter; Hésiode nomme Méduse, Euryale et Sthéno, gardant le jardin des Hespérides. Persée aurait tué les Gorgones.

Gorgonzola, bourg situé à l'O. de Milan (Italie), est le centre de la fabrication du fromage appelé *stracchino*.

Gorgue (La), bourg de l'arr. et à 20 kil. S. E. d'Hazebrouck (Nord), sur la Lys. Toiles, linge de table; raffin. de sel, amidon; 3,496 hab.

Gori. V. Gourie.

Gori (Antoine-François), archéologue italien, né à Florence, 1691-1757, prêtre plein d'érudition, prieur du baptistère de Saint-Jean, professeur d'histoire à l'université de Florence, eut une réputation vraiment européenne. Ses nombreux ouvrages, quoique manquant parfois de critique, sont encore estimés. Les principaux sont : *Inscriptiones antiquæ græcæ et romanæ, quæ exstant in Hetruriæ urbibus*, 3 vol in-fol.; *Monumentum Columbarium libertorum et servorum Liviæ Augustæ et Cæsarum*, 1727, in-fol.; *Museum Florentinum*, 6 vol. in-fol.; *Museum Etruscum*, 3 vol. in-fol.; *Symbolæ litterariæ*, recueil très-précieux en 10 vol. in-8°; *Exemplar tabulæ Trajanæ ex ære pro pueris et puellis alimentariis*, in-fol; *Thesaurus Gemmarum antiquarum astriferarum*, 3 vol. in-fol.; *Thesaurus Diptychorum*, 3 vol. in-fol.; *Historia glyptographica*, 2 vol. in-fol., etc.

Gorin, affl. du Pripet, arrose la Volhynie (Russie). Cours de 450 kil.

Gorini (Joseph **Corio**, marquis de), poëte dramatique italien, né à Milan, mort vers 1761, a imité le théâtre français dans ses tragédies et ses comédies (*Teatro comico e tragico*, 1745, 6 vol. in-12).

Goritty, col des Pyrénées, sépare les monts Cantabres, à l'O., des Pyrénées proprement dites, à l'E.; il conduit de Pampelune à Tolosa.

Göritz ou **Görz**, en italien *Gorizia*, v. du Littoral autrichien, sur l'Isonzo, à 40 kil. N. O. de Trieste, par 45°56'25" lat. N. et 11°17'21" long. E. Archevêché, collége de Piaristes. Fabriques de sucre, de liqueurs, cuirs, toiles, soieries, vins, confitures, etc. Charles X y est mort en 1836 et ses restes ont été déposés dans l'église des Franciscains; 10.000 hab. Aux environs, vins renommés de Monte-Santo. — Le pays, maintenant cercle, de Göritz fut érigé en comté, au XIe s., en faveur des comtes de Tyrol; il appartint à l'Autriche, de 1500 à 1809, et fut réuni au royaume d'Illyrie par Napoléon, de 1809 à 1814.

Gorkha ou **Gor**, v. du Népaul (Hindoustan), à l'O. de Katmandou, jadis résidence d'un radjah, a encore 2,000 maisons et un temple célèbre; 10,000 hab.

Gorkum ou **Gorinchem**, place forte de la Hollande méridionale (Pays-Bas), sur la rive droite de la Meuse, à 34 kil. S. E. de Rotterdam. Grand commerce de grains, de chanvre, de beurre et de fromage; 6,000 hab. — Fondée au XIIIe s., elle fut prise plusieurs fois, par les Hollandais, 1572; les Prussiens, 1787; les Français, 1795.

Gorlæus (Abraham), antiquaire belge, né à Anvers, 1549-1609, a laissé: *Dactyliotheca, seu annulorum sigillorumque promptuarium*, in-4°; *Thesaurus Numismatum familiarum romanarum*, in-fol.

Gorouckpour ou **Garakpour**, v. de la présid. de Calcutta (Hindoustan), sur le Rapty, dans le pays d'Aoude, cédée avec son district aux Anglais, en 1801; 20,000 hab.

Gorron, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 22 kil. N. O. de Mayenne (Mayenne). Grains, bétail; 2,787 hab.

Gorsas (Antoine-Joseph), homme politique, né à Limoges, 1751-1793, d'abord destiné à l'état ecclésiastique, puis maître de pension à Versailles, fut enfermé à Bicêtre pour ses satires, en 1788. L'année suivante, rédacteur du *Courrier de Versailles*, il joua un rôle important surtout dans les journées d'octobre; prit une part active au 20 juin et au 10 août 1792; et, député à la Convention pour Seine-et-Oise, se détacha de la Montagne, pour se rapprocher des Girondins. Il vota pour la détention de Louis XVI pendant la guerre et pour son bannissement perpétuel à la paix. Il continua son journal, sous le nom de *Courrier des quatre-vingt-trois départements*; il attaqua courageusement Danton, Robespierre et surtout Marat. Dans une émeute du 8 mars, ses presses furent brisées; il fut dénoncé à la Convention; puis, le 2 juin, il fut décrété d'accusation. Il se réfugia à Évreux, et dans le Calvados, se cacha en Bre-

tagne, eut l'imprudence de rentrer à Paris, fut arrêté et exécuté sans jugement, le 7 octobre.

Gortyne, anc. v. de la Crète, au S., près de la mer. Non loin, au pied du mont Ida, est un antre aux mille détours, qui a donné l'idée du labyrinthe des anciens.

Gorze, anc. chef-lieu de cant., à 20 kil. S. O. de Metz (Lorraine). Jadis ville forte, plusieurs fois assiégée au XVIe s., elle était le quartier général des protestants. Il y avait une abbaye de bénédictins, qui eut le droit de battre monnaie jusqu'à la Révolution; 1,774 hab.

Goslar, v. du Hanovre (Prusse), dans la prov. et à 45 kil. S. E. de Hildesheim, sur la Gose, affl. de l'Ocker. Ses murailles, ses rues sombres et tortueuses rappellent son ancienneté. On y remarque le *Kaiserburg*, où des diètes se réunirent ; l'église Saint-Etienne, l'hôtel de ville du XIIe s. C'est le siége de l'administration des mines du Hanovre et du Brunswick ; près de là sont les fameuses mines du Rammelsberg. Fabriques de bière, appelée *gose*, de vitriol, etc.; fonderies de plomb, ardoisières importantes. Elle fut fondée en 920 par Henri Ier, devint bientôt considérable, fut une ville libre et impériale depuis le XIIIe s., et après avoir appartenu à la Prusse (1802), à la Westphalie (1807), elle fut donnée au Hanovre en 1814; 8,000 hab.

Gosport, v. du Hampshire (Angleterre), à 2 kil. O. et en face de Portsmouth, sur la rade de Spithead. Bon port fortifié; grand commerce de fournitures pour la marine; docks, casernes; fonderies de la marine. A côté est l'hôpital d'Haslar, qui peut contenir 2,000 marins et invalides; 15,000 hab.

Gosport, v. de la Virginie (Etats-Unis), sur la rivière Elisabeth, en face de Norfolk, renferme les chantiers de construction, les ateliers, les magasins, l'arsenal de cette ville; 8,000 hab.

Gosse (Etienne), littérateur, né à Bordeaux, 1773-1834, s'enrôla dans un bataillon de volontaires en 1792 et devint capitaine. Forcé de prendre sa retraite en 1796, il se livra tout entier à la littérature; sous la Restauration, il fut rédacteur du *Miroir* et de *la Pandore*. Il a publié des *Fables*, spirituelles et pleines d'allusions politiques, des *Proverbes dramatiques*, des satires, etc ; mais surtout beaucoup de comédies en prose et en vers, *les Femmes politiques, le Nouveau Mentor, le Médisant, le Susceptible par honneur, le Flatteur*, etc ; des opéras-comiques, *l'Esclave par amour, le Roman.*

Gossec (François-Joseph), compositeur belge, né à Vergnies (Hainaut), 1733-1829, fils d'un pauvre laboureur, enfant de chœur, se forma presque seul en étudiant les œuvres classiques, vint à Paris en 1751, et, sous les yeux de Rameau, dirigea l'orchestre du financier La Popelinière, puis fut directeur de la musique du prince de Conti. Il opéra une réforme dans le style instrumental, et publia dès lors une foule de compositions de différents genres, symphonies, quatuors, messe des morts, opéras pour la Comédie-Italienne, le *Faux Lord, les Pêcheurs, le Double Déguisement, Toinon et Toinette;* pour l'Opéra, *Sabinus, Alexis et Daphné, Philémon et Baucis*, etc.; les chœurs de l'*Athalie* de Racine. Il fonda le *Concert des Amateurs* en 1770, puis dirigea le *Concert spirituel* en 1773 ; il contribua beaucoup au développement et au perfectionnement de l'exécution instrumentale. En 1784, il eut la direction de l'*Ecole royale de chant*, qui venait d'être créée par arrêt du conseil du roi. Pendant la Révolution, il écrivit pour les fêtes nationales un grand nombre d'hymnes, de chœurs, de symphonies, qui se recommandent par la vigueur du style. Inspecteur du *Conservatoire de musique*, dès sa création, en 1795, bientôt professeur de composition, il ne cessa de déployer la plus grande ardeur jusqu'en 1814. Il était membre de l'Institut.

Gosselies, v. du Hainaut (Belgique), à 6 kil. N. de Charleroi. Houilles, coutellerie ; 5,000 hab.

Gossellin (Pascal-François-Joseph), géographe, né à Lille, 1751-1830, s'occupa d'abord de commerce, mais dans ses nombreux voyages en Europe commença de savantes recherches sur la géographie ancienne, à laquelle il s'adonna bientôt presque exclusivement. Un *Mémoire* très-étendu sur l'état de la science géographique au temps de Strabon et de Ptolémée, fut couronné par l'Académie des Inscriptions en 1789, et le fit admettre dans cette compagnie en 1791. Membre de l'Institut dès l'origine, conservateur des médailles à la Bibliothèque nationale, 1799, il fut chargé par le gouvernement, en 1801, de travailler à la traduction de *Strabon*. En 1816, il devint l'un des rédacteurs du *Journal des Savants*. Ses principaux ouvrages, qui se recommandent par l'érudition sagace et la clarté, mais qui renferment trop d'hypothèses, sont : *Géographie des Grecs analysée; Système Géographique de Marin de Tyr, de Polybe, d'Hipparque; Recherches sur la Sérique des anciens, sur les côtes occidentales de l'Afrique, sur les côtes orientales, sur les côtes de l'Arabie, du golfe Persique, sur les côtes de l'Inde, sur les côtes occidentales et septentrionales de l'Europe*, etc.; *Atlas des cartes* (au nombre de 75), exécuté d'après les dessins de Gossellin.

Gotama, philosophe indien d'une époque incertaine, à qui l'on attribue un système philosophique, le *Nyaya* (logique ou dialectique), qui est encore célèbre, et qu'on a rapproché, sans raison, de l'*Organon* d'Aristote.

Gotescalc. V. Gotschalc.

Gotha, capit. du duché de Saxe-Cobourg-Gotha, sur la Leine, affl. de la Nesse, par 50°56′ lat. N. et 8°23′ long. E. Elle est surtout remarquable par ses établissements scientifiques, gymnase, école normale, observatoire, écoles d'industrie et de commerce, d'accouchement, militaire, etc. Le château ducal, *Friedenstein*, renferme de précieuses collections, une bibliothèque de 150,000 vol. et de 2,000 manuscrits, un cabinet d'histoire naturelle, une riche collection de médailles, un musée d'antiques, un musée oriental, etc. On cite l'église des Orphelins, la chapelle catholique de Sainte-Marguerite avec les tombeaux des ducs de Saxe-Gotha. Manufactures de porcelaine, d'étoffes de laine et de coton, de papiers peints, de tabac, d'instruments de musique et de chirurgie. Charcuterie estimée. On y imprime, depuis 1764, l'*Almanach* bien connu *de Gotha.* Commerce actif, surtout avec Leipzig. Patrie de Gaspard Hoffmann et du poëte Gotter, elle a mérité le nom d'*Athènes* de l'Allemagne, surtout lorsqu'elle était, au commencement du XIXe s., le séjour des écrivains les plus illustres, Gœthe, Schiller, etc.; 21,000 hab.

Gothard (Saint-), massif des Alpes, qui relie les Alpes Helvétiques et les Alpes occidentales, d'une part, aux Alpes centrales de l'autre. Il figure une sorte de rectangle dont les quatre côtés regardent les points cardinaux ; la ligne du partage des eaux européennes le traverse de l'O. à l'E. Au N., on remarque le pic de Gallenstock (3,804 m.); à l'E., le mont Néra (3,000 m.); au S., le mont Ravina (3,200 m.); à l'O., le mont Furka (3,200 m.). Dans l'enceinte du Saint-Gothard, il y a deux grandes vallées fermées par un défilé ; au N., la vallée supérieure de la Reuss ou vallée d'Urseren; au S., la vallée supérieure du Tessin ou val Levantine. Du Saint-Gothard descendent en outre, à l'O. le Rhône, à l'E. le Rhin antérieur. — Le *col du Saint-Gothard*, à 2,322 m. de hauteur, conduit de l'Hospital sur la Reuss à Airolo sur le Tessin; Souwarow s'aventura par cette route, alors détestable, en 1799; on a construit, de 1820 à 1832, une très-belle chaussée; c'est la principale communication de la Suisse avec l'Italie. L'Hospice du Saint-Gothard est à 2,075 m. de hauteur.

Gothard (Saint-), bourg de Hongrie, sur le Raab, célèbre par la victoire de Montécuculli et des Français, commandés par le comte de Coligny, sur les Turcs, en 1664.

Gothembourg. V. Gœtheborg.

Gothie ou **Gœthaland,** nom de la partie méridionale de la Suède, des Goths, ses anciens habitants. Elle se divisait jadis en Ostrogothie (Ostrogothie, Smaland, Œland et Gottland) ; en Vestrogothie (Vestrogothie, Bohus, Dalie, Wermeland); en Gothie du sud (Scanie, Halland, Blékingie). Aujourd'hui elle comprend 12 læn ou départements : Malmœhus ou Scanie, Christianstad, Blékinge, Calmar, Gottland, Kronoberg, Halland, Gœtheborg ou Bohus, Elfsborg, Skaraborg, Jœnkœping, Œster-Gothland.

Gothie (*Canal de*); il ouvre un passage entre le Kattégat et la mer Baltique, par la rivière Gœtha, de Gœtheborg au canal Trolhœtta, par le lac Wener, le canal de Gœtha, le lac Wetter, la rivière Motala, les lacs Boren et Roxen, la ville de Sœderkœping et le golfe Slœtbaken dans la Baltique. Sa ligne d'eau est de 320 kil. et compte 58 écluses; il a 3 m. de profondeur et 16 de largeur ; de nombreux bateaux à vapeur touchent à Gœtheborg, Wenersborg, Lidkœping, Carlstadt, Jenkœping, etc. Entamé au XVIe s., continué sous le règne de Charles XII, il a été définitivement achevé en 1832 par le comte Platen et a coûté 60 millions.

Gothie (Marche de). V. Septimanie.

Gothones, anc. peuple de la Germanie, près des bouches de la Vistule; ils se rattachaient sans doute aux Goths.

Goths, *Gothi*, grande nation ou confédération de la Germanie orientale, que plusieurs ont assimilée aux Gètes, et qui probablement occupa le sud de la Scandinavie et les bords de la mer Baltique, puis s'avança vers le Danube inférieur, au commencement du IIIe s. Tantôt vainqueurs, tantôt vaincus par Claude II et Probus, ils occupèrent la Dacie et s'étendirent, au IVe s., de la Theiss au Don, de la mer Baltique à la mer Noire. Vaincus et refoulés par les Huns, au moment où des missionnaires les convertissaient au christianisme, ils se divisèrent en Wisigoths, Ostrogoths et Gépides, qui contribuèrent à la ruine de l'Empire romain. Jornandès a écrit leur histoire : *De Getarum, sive Gothorum origine et rebus gestis.*

Gotschalk ou **Gotteschalk**, hérésiarque, né près de Mayence, 808-867, fils d'un comte saxon, moine d'Orbais, dans le diocèse de Soissons, soutint hardiment la thèse de la prédestination, fut vivement attaqué par Raban Maur, archevêque de Mayence, et par Hincmar, archevêque de Reims, condamné par les conciles, maltraité, battu de verges. Mais il trouva des défenseurs dans Loup, abbé de Ferrières, Ratramne, moine de Corvey, etc. Jean Scot Erigène prit part, en philosophe, à ces débats qui troublaient toute l'Eglise des Gaules, et qui ont été recueillis par le président Mauguin, sous ce titre : *Vindiciæ Prædestinationis et Gratiæ*, 2 vol. in-4°. Il paraît que Gotschalk fut enfermé jusqu'à sa mort dans l'abbaye de Haut-Villiers. Usserius, Cellot, Siber, Fr. Monnier ont écrit sa *Vie*.

Gatter (Frédéric-Guillaume), poëte allemand, né à Gotha, 1746-1797, fonda à Gœttingue l'*Almanach des Muses*, vint à Lyon où il connut le théâtre français, et, de retour à Gotha, il se fit connaître comme auteur et comme acteur. Il s'est distingué dans tous les genres de poésie dramatique, a écrit avec talent et a publié des épîtres, des contes, des élégies, qui sont appréciés pour le fond et pour la forme.

Gottfried ou **Godefroi** *von Strassburg*, célèbre minnesinger, né sans doute sur les bords du Rhin, ne nous est connu que par ses œuvres. Il vivait au commencement du XIIIe s. et mourut jeune. Il nous reste de lui quelques morceaux lyriques et surtout *Tristan et Isolde*, l'une des plus belles compositions épiques du moyen âge, publiée à Breslau, 1823, 2 vol. in-8°.

Gottland (Œster-) ou **Ostrogothie**, prov. de Suède, a pour bornes : à l'O. le lac Wetter, à l'E. la Baltique. Sa superficie est de 10,735 kil. c.; sa population de 262,000 habitants. C'est un pays montueux et boisé, pittoresque par ses lacs, ses rivières et ses vallées. Le ch.-l. est *Linkœping;* les v. princip. sont : Norrkœping, Sœderkœping, Wadstena, Motala.

Gottland, île suédoise, formant une province du royaume, à peu près au centre de la Baltique, de 116 kil. de long sur 60 de large. C'est un plateau calcaire et sablonneux, que surmontent de petites collines nues et arides. Les côtes sont élevées à l'O. et très-sinueuses. Il y a plusieurs petits lacs. Le climat est tempéré; l'île est riche en forêts et en gibier; on récolte beaucoup de seigle excellent; on élève des bestiaux et des vers à soie; on fabrique de la chaux, des meules et des pierres à aiguiser. Le ch.-l. est *Wisby;* la population de 54,500 hab. Dans le moyen âge, elle fut riche, aux temps prospères de la Hanse Teutonique; puis elle fut disputée par les Danois et les Suédois, à qui elle est définitivement restée par le traité de Bromsebro, en 1645.

Gottlieben, bourg du cant. de Thurgovie (Suisse), à 2 kil. O. de Constance. Ancien château des évêques de cette ville, acheté par le prince Louis-Napoléon Bonaparte, en 1837, et reconstruit par ses soins.

Gottorp, anc. duché du Danemark, au S. du Slesvig, avait pour cap. Slesvig, dont la forteresse s'appelle Gottorp. Il a donné son nom à la branche de Holstein-Gottorp.

Gottsched (Jean-Christophe), littérateur allemand, né près de Kœnigsberg (Prusse), 1700-1766, s'établit à Leipzig, où il devint professeur de l'université, 1730. Il eut du succès et devint le chef d'un mouvement littéraire, qui a fait beaucoup de bruit en Allemagne. Il aurait voulu constituer une littérature allemande ; mais il conseilla malheureusement à ses compatriotes de prendre pour modèles les classiques et les écrivains français du XVIIe s. Il eut beaucoup de partisans. Mais ses doctrines furent attaquées vivement par l'école suisse de Bodmer et Breitinger. Gottsched se défendit avec une activité infatigable dans plusieurs journaux littéraires qu'il dirigea et dans beaucoup d'écrits. La polémique fut très-vive, jusqu'au jour surtout où Lessing et Klopstock, repoussant toute imitation étrangère, commencèrent la réforme qui devait donner à l'Allemagne une littérature vraiment nationale. Gottsched a rendu cependant de grands services à son pays, en travaillant avec ardeur aux progrès de la langue allemande. Ses écrits sont très-nombreux, et plusieurs eurent beaucoup de succès; sa tragédie de *Caton mourant* eut dix éditions ; sa *Grammaire allemande*, six. La plupart sont oubliés. Citons son *Histoire critique et littéraire de la langue, de la poésie et de l'éloquence allemande*, 8 vol. in-8°; son *Théâtre allemand d'après les préceptes des Grecs et des Romains*, 6 vol. in-8°, etc.

Gottschée, petite v. de la Carniole (Autriche), sur la Riese ; château des princes d'Auersperg. Dans les environs, les *Gottschers*, au nombre de 50,000, se distinguent par leurs mœurs, leur langage, leur habillement; ils sont toujours armés d'une petite hache, font beaucoup de toiles et de petits ouvrages en bois qu'ils exportent en Autriche et en Hongrie.

Gouâlior, v. de l'Hindoustan, capitale du Sindhya, dans le bassin de la Djemnah, à 110 kil. S. d'Agrah, est bâtie au pied d'un rocher isolé. C'est l'une des plus fameuses forteresses du pays; elle renfermait les trésors et les prisons d'Etat des empereurs Mongols. Les Anglais l'ont prise en 1780, 1804 et 1844. La popul. est de 40,000 hab.

Goubaux (Prosper-Parfait), littérateur, né à Paris, 1795-1859, fonda en 1820 un établissement d'instruction où l'on ne devait pas suivre toutes les méthodes universitaires ; il a été acheté par la ville de Paris en 1846, et est devenu le *collége Chaptal*, que Goubaux dirigea jusqu'à sa mort. Sous les pseudonymes de Pierre Aubry et de Dinaux, il a beaucoup écrit et a eu beaucoup de succès dans le *Courrier Français*, la *Revue de Paris*, etc. Il a fait avec Victor Ducange *Trente Ans ou la Vie d'un Joueur*, 1827; avec Al. Dumas, *Richard d'Arlington;* avec Legouvé, *Louise de Lignerolles*, 1838 ; avec Eugène Süe, *Latréaumont, les Mystères de Paris, le Juif-Errant*, etc. Il a traduit onze *Philippiques* dans l'édition de Cicéron de J.-V. Leclerc, et les *Œuvres choisies* d'Horace, 1827, 2 vol. in-12.

Gouda ou **Ter-gouw**, v. de la Hollande méridionale (Pays-Bas), sur la Gouw ou Petit-Yssel, à 16 kil. N. E. de Rotterdam. Beaux vitraux à la cathédrale. Fabriques considérables de pipes, bière et fromages ; 15,000 hab.

Goudelour. V. Kaddalore.

Goudimel (Claude), musicien du XVIe s., né probablement en Franche-Comté, vers 1510, massacré à Lyon en 1572, fonda à Rome, vers 1540, une école de musique et fut le maître de Palestrina. De retour en France, il mit en musique les psaumes traduits par Marot et Théodore de Bèze; ce qui le rendit populaire. Il fut l'une des victimes de la Saint-Barthélemy. On a conservé de lui quelques motets, la musique des odes d'Horace, des chansons spirituelles de Muret, des psaumes de David, traduits par C. Marot ; des messes, etc. Ses productions se font remarquer par la pureté de l'harmonie.

Goudjérate. V. Guzerate.

Goudjérate, petite v. au N. de Lahore (Pendjâb anglais) ; victoire des Anglais sur les Sykes, en 1849.

Goudouli ou **Goudelin** (Pierre), poëte languedocien, né à Toulouse, 1579-1649, protégé par Adrien de Montluc et par le duc de Montmorency, acquit une véritable célébrité dans le Midi, mais perdit sa fortune et vécut d'une pension que lui fit l'hôtel de ville de Toulouse. Ses poésies se distinguent par la grâce du style; traduites en plusieurs langues, elles ont été souvent réimprimées à Toulouse, 1648, 1678, 1695, etc.

Goudt (Henri, comte de), peintre et graveur hollandais, né à Utrecht, 1585-1630 (?), a surtout reproduit les tableaux de son ami Elzheimer. Il a réussi dans les effets de lumière et dans les paysages de nuit.

Gouet (Le), riv. qui passe à Saint-Brieuc et finit au Légué, dans la baie de Saint-Brieuc; son cours est de 40 kil.

Gouffé (Armand), chansonnier et vaudevilliste, né à Paris, 1775-1845, sous-chef au ministère des finances jusqu'en 1827, a été surnommé *le Panard* du XIXe s. Il a été l'un des fondateurs du *Caveau moderne*, et s'est montré dans ses chansons plein de verve et de saillies, joyeux ami de Bacchus, quoiqu'il fût habituellement triste, morose et buveur d'eau. Ses comédies, parades, vaudevilles, etc., ont eu beaucoup de succès sur les théâtres secondaires. Plusieurs volumes de ses chansons ont été publiés sous le titre de *Ballons*.

Gouffier, famille de Poitou, qui a produit plusieurs personnages célèbres. V. BONNIVET. — Son frère, Artus GOUFFIER, seigneur de Boisy, fut gouverneur de François d'Angoulême, depuis François I^er, négocia le traité de Noyon, protégea les lettres et les arts et mourut en 1519.

Gouges (MARIE-OLYMPE **de**), née à Montauban, 1755-1793, fille d'une revendeuse à la toilette, suivant d'autres, fille naturelle de Louis XV ou de Lefranc de Pompignan, épousa à Paris un sieur Aubry, dont elle se dit bientôt veuve; se fit connaître par ses galanteries et par ses comédies, puis se mêla à tous les événements de la Révolution, avec plus d'entraînement que de méchanceté, changeant souvent d'opinion, et défendant Louis XVI, après avoir mérité qu'on l'accusât d'avoir fondé la société des *Tricoteuses*. Elle mourut sur l'échafaud, le 4 novembre. On a d'elle des comédies : *le Mariage inattendu de Chérubin*, en 3 actes, 1786; *l'Homme généreux ; Molière chez Ninon ; le Philosophe corrigé*, etc., réunies dans ses *Œuvres*, 3 vol., 1788, avec quelques opuscules; *Mirabeau aux Champs-Élysées, l'Esclavage des noirs*, drame en 3 actes; *le Couvent* ou *les Vœux forcés, l'Entrée de Dumouriez à Bruxelles*, et beaucoup de pièces de circonstance. Elle avait de l'imagination et de l'esprit, mais peu de style.

Gough (RICHARD), savant antiquaire anglais, né à Londres, 1735-1809, a laissé : *Histoire de Carausius*, in-4°; *Anecdotes de la topographie britannique*, 2 vol. in-4°; *Monuments funéraires de la Grande-Bretagne*, 3 vol. in-fol.

Gouhenans, village de l'arrond. et à 10 kil. S. de Lure (Haute-Saône). Salines et houillères.

Goujet (CLAUDE PIERRE), littérateur, né à Paris, 1697-1767, oratorien, janséniste, fut longtemps poursuivi à cause de ses opinions, surtout par le cardinal de Fleury, qui l'empêcha d'être de l'Académie des Inscriptions, d'être attaché au *Journal des savants*, etc. Enfin, protégé par le comte d'Argenson, il put se livrer plus tranquillement à ses travaux de saine érudition. Parmi ses nombreux ouvrages, exacts et utiles, on cite : *Bibliothèque française*, 18 vol. in-12; *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques, pour servir de suite à celle de Dupin*, 3 vol. in-8°; *Mémoire littéraire et historique sur le Collége royal de France*, 3 vol. in-12; *Suppléments au Dictionnaire de Moréri; Dissertations sur l'état des sciences en France depuis la mort de Charlemagne jusqu'à celle du roi Robert*, ouv. couronné par l'Académie des Inscriptions, en 1737; *Histoire des Inquisitions*, 2 vol. in-12; beaucoup de biographies, d'éloges historiques, de notices, de préfaces, etc. Il fut forcé de vendre sa bibliothèque au duc de Béthune-Charost; le catalogue raisonné en 6 vol. in-fol. a été publié par le bibliographe Barbier.

Goujon (JEAN), sculpteur et architecte, né à Paris, vers 1515, assassiné, dit-on, mais sans preuve, à la Saint-Barthélemy, 1572, étudia en France sous un maître inconnu, puis en Italie. Il était protestant, mais n'en fut pas moins protégé par Henri II et par Diane de Poitiers, dont il exécuta avec tant d'élégance la statue couchée. Il subit assurément l'influence de cette cour voluptueuse, mais n'en resta pas moins un grand artiste par le goût, la pureté du dessin, la finesse du travail. Au château d'Anet, il sculpta le bois et les lambris de la chambre à coucher de la duchesse; au château d'Ecouen, il fit d'admirables travaux avec Bernard Palissy; à Paris, il orna la porte Saint-Antoine de quatre bas-reliefs, qui sont au Louvre, où l'on admire encore plusieurs autres œuvres du grand maître : *Jésus au tombeau, la Mort et la Résurrection*, etc. Il a été le décorateur de l'Hôtel de ville et de l'hôtel *Carnavalet* qu'il construisit comme architecte. Son œuvre capitale est la *Fontaine des Nymphes*, dite des *Innocents*, qui date de 1550. Le Louvre lui doit une partie de ses sculptures, surtout dans la partie du *Pavillon de l'Horloge* jusqu'à la porte du Pont des Arts; et dans la salle des *Cent-Suisses*, les quatre caryatides qui soutiennent la tribune si richement ornée. — Son œuvre complète a été gravée au trait par M. Révoil, 1827-1844. — On a souvent nommé Jean Goujon, le *Phidias français*, le *Corrége de la sculpture*.

Goujon (JEAN-MARIE-CLAUDE-ALEXANDRE), homme politique, né à Bourg-en-Bresse, 1766-1795, se distingua, dès l'âge de 12 ans, comme novice à la bataille d'Ouessant; plus tard, 1790, s'établit à Meudon, devint membre du conseil départemental de Seine-et-Oise, et député suppléant à la Convention, où il entra après la mort de Hérault de Séchelles. Il résigna alors le portefeuille de ministre de l'intérieur qu'on venait de lui confier. Il se distingua dans sa mission à l'armée du Rhin et Moselle, et, après le 9 thermidor, reprit sa place parmi les montagnards; il se prononça contre toutes les mesures de réaction, soutint énergiquement les *Patriotes*, et prit part à l'insurrection du 1^er prairial (20 mai 1795). Il fut l'un des députés montagnards arrêtés et transférés au château du Taureau en Bretagne. Ramenés à Paris, jugés par une commission militaire, 17 juin, ils furent condamnés, quoiqu'il n'y eût pas de preuves d'un complot prémédité par eux. En sortant du tribunal, Goujon se frappa mortellement du couteau qui venait de servir à Romme. Il était enthousiaste et énergique, mais il n'était pas ambitieux et ne s'était pas associé aux excès de la Terreur. Il avait épousé la sœur de Tissot.

Goulard (THOMAS), chirurgien, né près de Montauban, 1720-1790, fut chirurgien-major de l'hôpital militaire de Montpellier. Il a écrit un *Traité des effets des préparations de plomb*, 1760. L'extrait de Saturne (acétate de plomb) est souvent appelé *eau de Goulard*.

Goulard (SIMON), théologien protestant et écrivain, né à Senlis, 1543-1628, embrassa le calvinisme en 1565, et se retira à Genève, où il devint ministre du culte réformé. Il montra beaucoup de zèle, de dévouement, eut de fréquents démêlés avec les magistrats, qu'il accusait de ne pas assez s'occuper du peuple, et fut un écrivain infatigable. Parmi ses nombreux ouvrages, traductions, discours, poésies, compilations, on cite : *Thrésor d'Histoires admirables et mémorables de notre temps*, 2 vol. in-12; *Mémoires de l'Estat de France sous Charles IX*, 3 vol. in-8°; *Recueil des choses mémorables advenues sous la Ligue*, 3 vol. in-8°, réimprimé avec augmentations, surtout par l'abbé Goujet, 1758, 6 vol. in-4°.

Gouldja, Kouldja ou **Li**, capit. de la Dzoungarie (Empire chinois), sur l'Ili; place de commerce importante, grand entrepôt de l'Asie centrale, dont la population est évaluée à plus de 50,000 hab., chinois et mongols. Les Chinois y déportaient leurs exilés.

Goulette (La). V. TUNIS.

Goulu (NICOLAS), humaniste, né près de Chartres, 1530-1601, fut professeur de grec au Collége de France, en 1567, et a laissé plusieurs ouvrages d'érudition.

Goulu (Dom JEAN), fils aîné du précédent, 1576-1629, malgré sa grande instruction, échoua comme avocat au Parlement, entra dans la congrégation des Feuillants, et, par son mérite, devint général de l'ordre. Il a violemment attaqué Balzac dans ses *Lettres de Phyllarque* (général des Feuillants) à Ariste.

Goulven (ANSE DE), formée à l'extrémité du Finistère (France); elle a 5 kil. de large sur 1 de profondeur. L'église de Goulven, à 30 kil. de Brest, est classée parmi les monuments historiques.

Goumroun ou **Bender-Abbassy,** port de commerce sur la mer d'Oman, au N. O. d'Ormuz, fait encore un commerce assez actif. Il a été cédé à l'iman de Mascate par la Perse en 1800.

Goumty, affl. de gauche du Gange, arrose la prov. d'Aoude, passe à Lacknau, Djounapour, et finit au-dessous de Bénarès; cours de 550 kil.

Gounong, nom général donné aux montagnes volcaniques de Sumatra; les plus remarquables sont : le *Gounong-Kossumbra*, haut de 4,583 m.; le *Gounong-Passaman* ou mont Ophir, de 4,252 m.; le *Gounong-Bonko* ou montagne du pain de sucre, de 1,950 m.; le *Gounong-ber-Api*, de 3,675 m.; le *Gounong-Dembo*, de 3,060 m.; le *Gounong-Ayer-Raya*, de 2,080 m., etc. — L'on donne également ce nom aux montagnes de Java, le *Gounong-Karang*, haut de 1,579 m.; le *Gounong-Gontour*, qui a eu plusieurs éruptions au XIX^e siècle, etc. Le *Gounong-Dieng* ou *Prahou*, l'olympe des anciens Javanais, renferme les ruines d'une immense quantité de temples, de statues, de bas-reliefs.

Gounong-Api, l'une des Moluques (Malaisie). — Ile de l'archipel de la Sonde, au N. E. de Sumbava.

Gounong-Tello, port de l'île Célèbes (Malaisie). Etablissement hollandais pour le commerce de l'or et des écailles de tortue.

Gour, v. anc. de l'Hindoustan, à 30 kil. N. O. de Mourschidabad, jadis capit. du Bengale, abandonnée à cause de l'insalubrité du climat, ne renferme plus que des ruines magnifiques.

Gour, v. du Kaboul, à 220 kil. N. de Kandahar, capit. de la dynastie des *Gourides*, qui régna de 1115 à 1213, et fut détruite par les Khans du Kharism; elle ne présente plus que des ruines.

Gourde, monnaie de compte en usage aux Antilles et d'une valeur d'environ 6 francs.

Gourdon, ch.-l. d'arrond. du Lot, sur la Bleue, par 44° 44′ 1″ lat. N. et 0° 57′ 18″ long. O., à 44 kil. N. de Cahors. Commerce d'étoffes, de toiles à voiles, de chapeaux, de vins et de noix. Ville forte au moyen âge, elle conserve les ruines d'un château, démoli en 1619; patrie de J.-B. Cavaignac et de Verninac de Saint-Maur; 5,374 hab.

Gourgaud (GASPARD, baron), général d'artillerie et écrivain, né à Versailles, 1783-1852, fils d'un musicien de la chapelle de Louis XVI, neveu du comédien Dugazon, sortit de l'École polytechnique pour entrer à l'École d'artillerie de Châlons, fut adjoint au professeur de fortifications de l'École de Metz, puis entra dans l'armée active et se distingua par sa valeur à Ulm et à Austerlitz, 1805. Après les campagnes de Prusse et de Pologne, il servit en Espagne, au siège de Saragosse, puis dans la campagne d'Allemagne de 1809, à Abensberg, Eckmühl, Ratisbonne, Essling et Wagram. Attaché à la manufacture d'armes de Versailles, 1810, chargé de reconnaître l'état de Dantzig, 1811, il suivit Napoléon en Russie, prit part, comme officier d'ordonnance, à toutes les grandes batailles, entra le premier dans le Kremlin, y découvrit 400 milliers de poudre qui allaient être atteints par l'incendie, et reçut le titre de baron. Chef d'escadron dans la retraite, il traversa deux fois la Bérézina à la nage, fut nommé premier officier d'ordonnance, se distingua de nouveau dans la campagne de Saxe et dans celle de France, sauva Napoléon à Brienne, combattit à Montmirail, à Champaubert, à Nangis, à Montereau, surtout à Laon où il était colonel, et ne quitta l'Empereur qu'à Fontainebleau. Au retour de l'île d'Elbe, il reprit sa place auprès de Napoléon qui le nomma général, aide-de-camp, fut l'un des derniers à combattre à Waterloo, revint avec l'Empereur, le suivit à Rochefort et fut chargé de porter la lettre qu'il adressait au prince-régent; il ne put débarquer, et bientôt après fut choisi par Napoléon, avec Montholon et Bertrand, pour l'accompagner à Sainte-Hélène. Il l'aida à réunir les matériaux d'une histoire de la Grande Armée; des mésintelligences, qui éclatèrent entre Montholon et lui, lui firent quitter Longwood. Il revint en Angleterre, s'adressa aux empereurs d'Autriche et de Russie, à Marie-Louise, pour les intéresser au sort de Napoléon; écrivit une relation de la bataille de Waterloo, qui déplut à Wellington, fut arrêté, dépouillé de ses papiers et jeté sur le continent à Cuxhaven. Il ne put rentrer en France qu'en 1821. Il occupa ses loisirs forcés à publier les *Mémoires de Napoléon* 1823-25, 8 vol. in-8° (avec Montholon), *Napoléon et la Grande Armée en Russie*, pour répondre à l'histoire de M. de Ségur, 1825; *Réfutation des calomnies de la vie de Napoléon, par Walter Scott*, 1827. La révolution de Juillet lui rendit son grade de général; il fut nommé commandant de l'artillerie de Paris et de Vincennes, aide de camp du roi, 1832, lieutenant-général, 1835. En 1840, il fit partie de la commission chargée d'aller chercher les cendres de Napoléon. Il fit partie de la Chambre des pairs en 1841, s'occupa de l'armement des fortifications de Paris, fut, en 1848, colonel de la 1re légion de la garde nationale, puis représentant à l'Assemblée législative du département des Deux-Sèvres. Il avait épousé la fille du comte Rœderer.

Gourgues (DOMINIQUE DE), marin, né à Mont-de-Marsan, 1530-1593, servit avec courage dans les guerres d'Italie, fut pris par les Espagnols, condamné à ramer sur les galères, capturé par les Turcs, enfin délivré par les chevaliers de Malte. Apprenant que les Espagnols, ses ennemis mortels, avaient pendu, en Floride, des Français, conduits par Laudonnière et Ribaut, *comme luthériens et ennemis de la foi*, et que ce meurtre indigne n'avait pas été vengé, il vendit ses biens, équipa trois navires, partit de Bordeaux, en 1567, alla attaquer les Espagnols, avec le secours des Indiens, et fit pendre les prisonniers, avec cette inscription : *Pendus, non comme Espagnols ou catholiques, mais comme traîtres et assassins*. À son retour, Gourgues, poursuivi par le gouvernement français, fut forcé de se cacher.

Gourides, dynastie de princes musulmans, qui se fonda en Perse, aux dépens des Gaznévides, vers 1115, et fut renversée par les Kharismiens, en 1213.

Gourie ou **Gouriel**, contrée du Caucase asiatique, qui correspond à l'ancienne Colchide, près de la mer Noire. Elle a fait partie du roy. de Géorgie; les Russes possèdent le nord depuis 1801; elle est comprise dans le gouvernement de Kutais et a pour villes princip. : *Ossurghéti*, le ch.-l., et *Poti*; la *Gourie turque* dépend du vilayet de Trébizonde.

Gouriev-Gorodok, v. forte du gouvern. d'Orenbourg (Russie), sur l'Oural, à 12 kil. de son embouchure. Port de pêche; 3,000 hab.

Gourin, ch.-l. de canton de l'arr. et à 48 kil. N. O. de Pontivy (Morbihan). Grains, fourrages; 4,181 hab., dont 1,173 agglomérés.

Gourmont (GILLES DE), imprimeur parisien, le premier qui imprima à Paris avec des caractères hébreux et grecs, né vers 1480, mourut dans la première moitié du XVIe s. Ses premiers volumes datent de 1507 pour le grec, de 1508 pour l'hébreu.

Gournay, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 45 kil. S. E. de Neufchâtel (Seine-Inférieure), sur l'Epte, dans le pays de Bray. Commerce considérable de beurre, d'œufs, de bestiaux, de grains. Jadis fortifiée, elle soutint plusieurs sièges; 3,521 hab.

Gournay (MARIE LE **Jars** DE), femme de lettres, née à Paris, 1566-1645, retirée avec sa mère à Gournay, en Picardie, après la mort de son père, se livra avec passion à l'étude, conçut, à 18 ans, l'admiration la plus enthousiaste pour les *Essais* de Montaigne, le vit dans un voyage à Paris, 1588, et dès lors fut considérée par l'illustre écrivain comme sa *fille d'alliance*. À la mort de sa mère, 1591, elle vint habiter Paris; malgré les dangers d'un voyage, au milieu de la guerre civile, elle se rendit à Bordeaux, 1592, pour s'associer à la douleur de la femme et de la fille de Montaigne, qui n'était plus. Elle recueillit alors les matériaux pour une édition des *Essais* in-f°, qu'elle publia en 1595. Quarante ans plus tard, elle donna une nouvelle édition magnifique de son livre bien-aimé; elle la dédia à Richelieu, l'enrichit de notes et d'une préface curieuse, 1635. À Paris, elle vécut dans l'intimité des personnes les plus considérables par leur esprit et par leur naissance; les principaux membres de la naissante Académie se réunissaient chez elle, et elle prenait avec chaleur la défense des termes anciens. On l'estimait, mais elle prêtait à la raillerie et ne fut pas épargnée; elle se défendit avec vivacité (*Apologie*, *Peinture de ses mœurs*, en vers); mais elle eut le tort de se mêler aux querelles religieuses et d'écrire pour soutenir le père Coton (*Adieu de l'ami du roi pour la défense des pères Jésuites*, 1610). Ses œuvres, bien oubliées, ont eu beaucoup de réputation; elle les réunit une première fois, en 1626, sous ce titre : *L'Ombre de la demoiselle de Gournay*. Plus tard, elle en donna une édition plus complète, en l'intitulant : *Les avis ou les présents de la demoiselle de Gournay*, in-4°; on y trouve des traités moraux et des traités littéraires, comme : *Du langage françois sur la version des poëtes antiques, ou des métaphores, des rimes, des diminutifs françois; Défense de la poésie et du langage des poëtes; le Proumenoir de M. de Montaigne*, etc. V. *Mlle de Gournay*, par L. Feugère.

Gournay (JEAN CLAUDE-MARIE-VINCENT DE), économiste, né à Saint-Malo, 1712-1759, après s'être occupé de commerce à Cadix, avoir voyagé en Hollande et en Angleterre, fut conseiller au grand-conseil, 1749, et intendant du commerce, 1751. Quesnay soutenait que l'agriculture était la source de la richesse des nations; de Gournay s'occupa surtout du travail manufacturier, fut l'adversaire des prohibitions et de la réglementation, attaqua les monopoles, les corporations, en un mot revendiqua avec énergie la liberté de l'industrie, si bien qu'on lui a attribué la fameuse maxime : *Laissez faire, laissez passer*. Il a traduit et commenté les *Traités sur le commerce et l'intérêt de l'argent* de Josias Child et de Th. Culpeper, 1754. V. *Éloge de Gournay*, par Turgot.

Gourville (JEAN **Hérault** DE), financier et diplomate, né à La Rochefoucauld, 1625-1703, fut d'abord valet de chambre du duc de La Rochefoucauld, puis secrétaire de son fils, le prince de Marsillac, dont il fut l'agent le plus actif et le plus intelligent pendant la Fronde. Il servit également le prince de Condé et déploya toute la souplesse d'un génie inventif et peu scrupuleux sur le choix des moyens. Mazarin se l'attacha; il avait négocié l'accommodement du duc de La Rochefoucauld, il négocia la soumission du prince de Conti, mais ne réussit pas auprès de Condé. Intendant des vivres à l'armée de Catalogne, 1655, emprisonné à la Bastille, déjà riche, il obtint par Fouquet la recette générale des tailles de la Guyenne; il acheta onze cent mille francs la charge de secrétaire du conseil. Il resta fidèle au surintendant disgracié; mais Gourville, poursuivi par la Chambre de justice, fut condamné à être pendu et à la confiscation de ses biens. Il se réfugia en

Hollande, en Angleterre, où il trouva de nombreux amis, se rendit utile pendant la tenue du congrès de Bréda, 1666, et fut accrédité par Louis XIV comme son ministre près de la cour de Brunswick. Le roi lui accorda son rappel, mais il dut verser au trésor 600,000 francs. Il servit encore le roi et Condé en Espagne, fut encore renvoyé par Louis XIV en Allemagne, et obtint enfin des lettres de grâce, en 1681. Gourville mérita d'avoir beaucoup d'amis et des plus distingués; Mme de Sévigné en parle souvent : « Jamais homme, dit-elle, n'a été si bien pleuré. » Ses *Mémoires* ont paru en 1724; ils sont écrits avec une facilité spirituelle et font connaître les hommes et les choses, de 1642 à 1678.

Goutière ou **Guthier,** en latin **Gutherius** (Jacques), érudit, né à Chaumont, 1568-1638, a laissé : *De veteri Jure pontificio urbis Romæ*, 1612, in-4°; *De Jure Manium libri III*, 1615, in-4°, *De officiis domus Augustæ publicæ et privatæ*, 1628, in-4° ; etc.

Gouttes (Jean-Louis), prélat et économiste, né à Tulle, 1740-1794, d'abord dragon, puis prêtre dans le Languedoc, à Argilliers, fut député aux États-généraux de 1789, et y joua un rôle très-actif. Il demanda la réunion des ordres, parla en faveur du prêt à intérêt, vota la vente des biens du clergé et la constitution civile du clergé, appuya la création des assignats, et fut nommé évêque d'Autun, en février 1791. Il attaqua les excès des révolutionnaires, fut accusé d'être réactionnaire, et exécuté. On a de lui : *Théorie de l'intérêt de l'argent*, 1780, 1782, in-12; *Exposé des principes de la Constitution civile du clergé;* etc.

Gouvea ou **Govea** (Antoine), jurisconsulte et littérateur portugais, né à Beja (Alemtejo), 1505-1566, étudia à Paris, sous son oncle *Jacques Govea*, principal du collége de Sainte-Barbe, puis s'occupa de droit, enseigna la philosophie à Paris, 1541-44, et soutint Aristote contre Ramus, qui fut condamné par une commission que François Ier avait nommée. Gouvea professa ensuite le droit à Toulouse, à Cahors, à Valence, à Grenoble, et mérita les éloges de Cujas, qui le remplaça à Cahors. A l'époque des guerres civiles, il se retira en Savoie et fut nommé conseiller au sénat de Turin. Il avait embrassé le calvinisme. Ses *OEuvres* littéraires et juridiques ont été publiées à Rotterdam, 1766, in-fol.

Gouvea (D. Fr. Antonio de), historien portugais, né à Beja, vers 1575, mort en 1628, moine des Ermites de Saint-Augustin, fut envoyé à Goa, et fut chargé de missions politiques et religieuses auprès de Schah-Abbas, roi de Perse, 1602-1612. Il fut jeté en prison, pris à son retour par les Barbaresques et ne fut délivré qu'en 1620. Ses principaux ouvrages sont : *Hist. orientale des grands progrès de l'Eglise catholique en la réduction des anciens chrétiens dits de Saint-Thomas*, 1606, in-fol., trad. en français; *Relation des guerres du roi de Perse, Schah-Abbas* 1611, in-4°, etc.

Gouvion Saint-Cyr (Laurent), maréchal de France, né à Toul, 1764-1830, voulant d'abord être artiste, alla étudier deux ans en Italie, puis vint à Paris, où il fréquentait les ateliers, surtout celui de Brenet. Après le 10 août 1792, il s'enrôla dans un bataillon de volontaires, en prenant le surnom de Saint-Cyr (nom de sa mère), pour se distinguer de ses parents qui étaient dans l'armée. Bientôt apprécié par Custine, il fut nommé adjoint de l'adjudant général du génie, et remplit les fonctions d'officier général sans en avoir le titre. Il fut bientôt général de division, 1794, pour ses services distingués à l'armée du Rhin. Il commanda la gauche de Moreau dans la campagne de 1796. A la tête de l'armée qui occupait l'État romain, en 1798, il eut à lutter contre les habitudes d'indiscipline et de pillage des officiers et des soldats; un instant disgracié à cause de sa généreuse sévérité, il fut envoyé à l'armée de Jourdan sur le Rhin; reprit du service en Italie et commandait l'aile gauche à la bataille de Novi ; il retarda par ses habiles manœuvres l'investissement de Gênes et reçut du Premier Consul un sabre d'honneur. En 1800, il fut encore un des lieutenants de Moreau, qui l'avait demandé; mais après le combat de Biberach, il revint à Paris, où Bonaparte le nomma conseiller d'État. Nommé général en chef de l'armée qui devait envahir le Portugal, ambassadeur en Espagne, commandant, en 1803, l'armée qui occupa les côtes du golfe de Tarente, il sut remplir avec intelligence et dignité les missions qui lui furent confiées.

Lorsque Napoléon devint empereur, Gouvion ne fut pas nommé maréchal; exact dans l'accomplissement de ses devoirs, il n'étalait pas son dévouement et ne voulait pas se faire valoir. Cependant il devint colonel général des cuirassiers, grand officier de l'Empire, grand cordon de la Légion d'honneur. Il servit avec distinction en Italie, en Prusse, en Pologne, en Espagne; mais sa froideur et son esprit d'indépendance mécontentèrent plus d'une fois Napoléon. Dans la campagne de Russie, à la tête du 6e corps, il gagna la bataille de Polotsk sur Wittgenstein, 7 août 1812; il fut alors nommé maréchal. En 1813, il défendit Dresde jusqu'après la bataille de Leipzig et ne capitula que sur les ordres de l'Empereur; mais la capitulation ne fut pas observée par Schwartzenberg, et il fut retenu prisonnier avec ses soldats. En 1814, Louis XVIII plaça son nom sur la liste des pairs de France, mais Gouvion resta étranger aux affaires; au retour de l'île d'Elbe, chargé du commandement des troupes réunies à Orléans, il les maintint dans le devoir jusqu'au 24 mars. Il ne voulait plus servir la cause de Napoléon. « Je pense, disait-il à Lucien Bonaparte, qu'avec la manière de votre frère, la campagne doit durer quinze jours. » A son retour à Paris, Louis XVIII le nomma ministre de la guerre; il accepta ces fonctions comme un devoir. Il rendit de grands services, mais donna sa démission, quand il vit la réaction triompher, 20 novembre. Nommé pair et marquis, il rentra aux affaires après l'ordonnance libérale du 5 septembre 1816, fut ministre de la marine, puis de la guerre, 12 septembre 1817. On lui doit la réorganisation de l'armée française, la loi sur le recrutement, sur l'avancement militaire, sur les pensions de retraite. Il se retira du ministère, lorsque le gouvernement, craignant les progrès du libéralisme, voulut se rapprocher des ultra-royalistes, 1819. Dès lors il vécut dans la retraite, s'occupant d'agriculture et de la rédaction de ses *Mémoires*. Il a été l'un des premiers tacticiens de son temps ; toujours fidèle au devoir, sachant se faire obéir et estimer, mais n'excitant jamais l'enthousiasme. On a de lui : *Journal des opérations de l'armée de Catalogne en* 1808 *et* 1809, 1 vol., 1821 ; *Mémoires sur les campagnes des armées du Rhin et de Rhin-et-Moselle*, 4 vol. in-8°, 1829; *Mémoires pour servir à l'hist. militaire sous le Directoire, le Consulat et l'Empire*, 4 vol. in-8°, 1831.

Gouzeaucourt, bourg de l'arr. de Cambrai (Nord). Entrepôt de tabacs; grains, brasseries; 2,654 hab.

Govinda-Singh, dixième *gourou* (précepteur, chef spirituel) des Sikhes, né à Patnah, 1651-1708, vit son père conduit au supplice par les ordres d'Aurengzèbe, en 1675, se retira dans les montagnes voisines de la Djemnah, et après 25 années de méditation, vint prêcher une réforme de la religion de Nanek. Les Sikhes, depuis le XVIe s., n'étaient encore qu'une secte religieuse, qui cherchait à rapprocher l'islamisme et le brahmanisme. Govinda se déclara envoyé de Dieu, prêcha l'abolition des castes, l'adoration d'un Dieu unique, et ordonna à ses sectateurs de se séparer complétement des Hindous et des musulmans ; il leur recommanda la guerre contre les Mongols, la commença, et fut reconnu par les Sikhes comme véritable *gourou*. Il ne put vaincre ces ennemis, et, après la mort d'Aurengzèbe, reçut, dit-on, de Bahadour-Schah, son successeur, le gouvernement d'une province près du Godavéry. La fin de sa vie est entourée de beaucoup d'obscurité; mais après lui, les Sikhes conservèrent leur caractère belliqueux, qui les rendit bientôt redoutables. Il a écrit le *Livre du dixième Roi*, qui contient des pièces, des hymnes, des préceptes moraux, des récits mythologiques; le *Livre des Règles*, le *Livre des Restrictions*. Ces livres sacrés des Sikhes sont en vers hindis.

Govona (Rosa), née à Mondovi, 1716-1776, pauvre, orpheline, eut l'idée de réunir près d'elle des jeunes filles pauvres et de leur procurer des moyens d'existence par un travail assidu. Elle fut soutenue dans son œuvre, qui devint bientôt populaire, et fonda, avec l'aide du gouvernement sarde, en 1756, la maison des *Rosines* à Turin. Cette association se répandit dans les principales villes et devint bientôt florissante ; c'est l'une des meilleures institutions de charité intelligente de l'Italie.

Gower (Jean), poëte anglais, né dans le comté d'York vers 1320, mort en 1402, occupa de hauts emplois dans la magistrature, fut le contemporain et l'ami de Chaucer, et mourut aveugle. Protégé par le duc de Glocester, bien accueilli par Richard II, il célébra Henri IV de Lancastre, qui l'avait renversé. Ses trois principaux ouvrages sont : *Speculum Meditantis*, poëme en 10 livres, en vers français, sur les félicités de la vie conjugale; il est encore manuscrit à Oxford ; *Vox Clamantis*, poëme en 7 livres, en distiques latins, sur les troubles contempo-

rains et surtout sur la révolte de Watt Tyler; *Confessio Amantis*, le seul ouvrage imprimé de Gower, poëme de plus de 30.000 vers anglais, en 8 livres, écrit par ordre de Richard II; c'est un dialogue entre un amant et son confesseur, prêtre de Vénus; c'est le genre et le style de notre *Roman de la Rose*. Gower est clair et correct, d'un esprit froid et essentiellement didactique; il exprime avec élégance et avec force les maximes de morale; inférieur à Chaucer, il a fait faire de grands progrès à la langue anglaise. On a encore de lui, en manuscrit, 50 ballades en français, un petit poëme également en français (*la Dignité du Mariage*) et deux petits poëmes latins. La *Confessio Amantis* a été publiée par Caxton, en 1483, et par Berthelet, 1554.

Goya, v. de la prov. de Corrientes (Confédération Argentine), à 4 kil. du Parana et à 200 de Corrientes. Commerce de bois, cuirs, crins, cornes, graisse, viandes salées; 8,000 hab.

Goya y Lucientes (Francisco), peintre espagnol, né à Fuente-de-Todos (Aragon), 1746-1828, fut un artiste éminent, plein d'originalité dans sa vie comme dans ses œuvres, ayant connu l'opulence, la pauvreté, l'oubli, la gloire, vivant dans l'intimité des plus illustres personnages, ami des *toreros* les plus célèbres. Charles IV le nomma peintre royal en 1799. D'une étonnante activité, produisant avec une verve et une furie incroyables, « puisant la couleur dans des baquets, l'appliquant avec des éponges, des balais, des torchons, il truellait et maçonnait ses tons comme du mortier, et donnait les touches de sentiment à grands coups de pouce. » Il a abordé tous les genres avec un égal succès, portraits, sujets de sainteté, scènes de mœurs, caricatures; ses œuvres sont dispersées dans les églises d'Espagne, dans les palais, dans les galeries d'Angleterre; le dessin est incorrect, mais l'ensemble est vigoureux, la couleur énergique, le pinceau plein d'audace et de puissance. Dans ses caricatures et scènes de mœurs, qu'il a gravées à l'eau-forte, il rappelle Hogarth, Rembrandt et Callot; « c'est un Rabelais, le crayon et le pinceau à la main, mais un Rabelais espagnol, dont la plaisanterie fait frémir. » Ses *Caprichos* renferment 80 planches; le *Tauromagnia* représente en 33 planches les divers épisodes des combats de taureaux; ses *Scènes d'invasion*, en 20 planches, sont pleines d'une énergie terrible. Sourd, ayant presque perdu la vue, il dessinait encore d'une main vigoureuse des lithographies représentant des combats de taureaux.

Goyanna, v. de la prov. de Pernambouc (Brésil), à 60 kil. N. O. d'Olinda. Commerce de coton, de bois, de bestiaux; 10,000 hab.

Goyaz, prov. du Brésil, ayant pour bornes: à l'E., celle de Minas-Geraës; au N., celle de Para; à l'O., celle de Matto-Grosso; elle comprend tout le bassin du Tocantin, depuis les sources de l'Araguay jusqu'au confluent des deux cours d'eau; une longue chaîne de collines les sépare. Quelques grandes forêts couvrent leurs rives; mais une grande partie de la province est couverte de bois rabougris. Il y a de nombreuses richesses minérales, de l'or, des diamants dans le Capayos et le Claro, des pierres fines, du fer. On cultive la canne à sucre, le tabac, le coton; on élève de nombreux troupeaux. Le climat est très-sain. Une partie de la prov. est encore inconnue et parcourue par des peuplades indépendantes. La superficie est de 747,000 kil. carrés; la population de 160,000 hab. Le ch.-l. est Goyaz; les v. princip. sont: Meia-Ponte, Natividad, Pilar, etc.

Goyaz, ch.-l. de la prov. de ce nom, appelée jadis *Villa-Boa*, est située dans un lieu bas sur les bords du Vermelho, à 980 kil. N. O. de Rio-de-Janeiro. On y remarque la cathédrale, 5 églises, une fonderie pour l'or; de 8 à 10,000 hab.

Goyen (Jean-Joseph **van**), paysagiste hollandais, né à Leyde, 1596-1656, fils d'un riche amateur des beaux-arts, eut de bonne heure les plus heureuses dispositions, se fit admirer dans un voyage à Paris, en 1615, pour ses paysages, ses plages, ses ruines; retourna étudier à l'école d'Isaïe van de Velde, s'établit à Leyde et fut le maître de paysagistes du premier ordre, comme Berghem, Jean Steen, qui devint son gendre, etc. Ses tableaux sont pleins de charme, calmes, paisibles, un peu mélancoliques; c'est un peintre hollandais par excellence, et c'est la nature un peu monotone de son pays qu'il a reproduite avec une certaine monotonie. Les couleurs qu'il employait étant peu solides, ses toiles ressemblent aujourd'hui à des grisailles. Ses gravures à l'eau-forte sont très-rares.

Goyet (Eugène), peintre, né à Châlon-sur-Saône, 1798-1857, élève de Gros, a traité un grand nombre de sujets religieux avec un véritable talent. Les églises de Paris et de beaucoup de villes de province possèdent la plupart de ses œuvres: citons *saint Etienne*, à Notre-Dame de Lorette, *saint Leu guérissant les malades*, à Saint-Leu, le *Christ au Jardin des Oliviers*, à Saint-Louis-d'Antin, etc.

Gozlin ou **Gauzlenus,** prélat français du IXe s., est célèbre comme abbé de Saint-Germain-des-Prés. Il combattit plusieurs fois les Normands sous Charles le Chauve, et exerça les fonctions de chancelier de 867 à 882. Evêque de Paris, en 883, il fortifia la ville, puis la défendit courageusement, de concert avec le comte Eudes, et mourut pendant le siége, 886.

Gozon (Déodat de), grand-maître des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, né au château de Gozon (Rouergue), délivra, dit-on, l'île de Rhodes d'un serpent monstrueux, et fut nommé grand-maître en 1345. Il rétablit dans ses Etats le roi de la Petite-Arménie, lutta contre les Turcs ottomans et mourut en 1353.

Gozzi (Gaspard), littérateur italien, né à Venise, 1713-1786, d'une famille noble, originaire du Frioul, mais ruiné par les prodigalités de son père, fut forcé de travailler pour faire vivre sa famille, et, après avoir dirigé avec peu de succès le théâtre Saint-Ange, devint inspecteur des livres et de la librairie. Parmi ses nombreux ouvrages, en prose et en vers, formant 22 vol. in-12, Venise, 1812; 16 vol. in-8°, Padoue, 1818-20; 20 vol. in-8°, Bergame, 1825-29, on cite ses *Epîtres en vers* (*Sermoni*), qui rappellent Horace; ses *Lettres familières*, lectures faites à l'académie bizarre des *Granelleschi; Jugement des anciens poëtes sur la critique moderne du Dante; l'Observateur vénitien*, imitation du *Spectateur* d'Addison; le *Monde moral;* le *Triomphe de l'humilité*, poëme en 4 chants; des *Nouvelles*, etc. Il eut de la grâce, de la gaieté et beaucoup d'érudition.

Gozzi (Charles), frère du précédent, poëte comique, né à Venise, 1718-1801 (?), doué d'un esprit vif et original, brilla au premier rang dans la joyeuse société des *Granelleschi*, et créa un nouveau genre dramatique, où sa verve aristophanesque se donna une libre carrière. Puisant dans les vieux recueils populaires les sujets de ses féeries, tout en conservant les vieux types de la comédie italienne, il composa des pièces fantastiques et bouffonnes qui réussirent pour l'originalité féconde des idées et l'élégance du style toscan. Il attaqua surtout l'ennuyeux abbé Chiari et le pâle Goldoni. Il a imité plusieurs pièces des théâtres français et espagnol. Il a publié ses *Œuvres*, Venise, 1778, 8 vol. in-8°, avec deux volumes de supplément en 1791. Il a écrit ses *Mémoires*, assez curieux, en 1788; ils ont été traduits par M. P. de Musset.

Gozzo (anc. *Gaulos*), île de la Méditerranée, au N. O. de Malte, dont elle est séparée par un canal de 5 kil., formant la rade *degli Freghi;* elle a 16 kil. sur 8, et une population de 17,000 hab. Son sol factice est assez fertile en grains, coton, etc. Elle est entourée d'écueils. Le ch.-l. est *Rabatto;* elle renferme des grottes curieuses et des ruines cyclopéennes, dites *Tours des Géants*. Elle dépend de Malte.

Gozzoli (Benozzo), peintre de l'école florentine, né à Florence, 1408-1478, élève favori de Frà Angelico, imita surtout et parfois surpassa le Masaccio. D'une fécondité remarquable, il a répandu ses œuvres, fresques, tableaux sur bois, dans toute l'Italie. On cite ses fresques d'Orvieto, du palais Riccardi à Florence, la *Vie de saint François d'Assise* à Montefalco, le *Martyre de saint Sébastien* et la *Vie de saint Augustin* à San-Gimignano, et surtout ses fresques du *Campo-Santo*, d'une vérité et d'une variété remarquables; la *Vie de saint Dominique* à Pise, etc. Il y a de ses tableaux à Rome, à Florence, à Volterra; le Louvre possède le *Triomphe de saint Thomas d'Aquin*.

Graal (Saint-). Dans les traditions poétiques du moyen âge, le *Saint-Graal* était le vase dans lequel Jésus-Christ mangea le jour de la Cène; Joseph d'Arimathie l'aurait conservé et aurait recueilli dedans le sang et l'eau qui sortaient des plaies du Sauveur, lorsqu'il l'embauma. Ce vase fut perdu. Les romans de chevalerie représentent Arthur et les chevaliers de la Table ronde poursuivant la conquête du *Saint-Graal* (*le sang réal* ou *royal?*), qui, disait-on, était caché dans le Cathay, à l'extrémité de l'Asie. Les croisades ont évidemment inspiré ces légendes romanesques; ont-elles quelque rapport avec les idées mystiques des Templiers?

Graat (Bernard), peintre hollandais, né à Amster-

dam, 1628-1709, peignit avec talent des paysages et des animaux. Il ouvrit une école qui a produit quelques bons artistes. Son dessin est correct, sa couleur est vigoureuse; ses toiles furent recherchées comme celles de Bamboche. Il peignit aussi avec succès l'histoire et le portrait; on cite *David et Bethsabée*.

Grabbe (Dietrich-Christian), poëte dramatique allemand, né à Detmold, 1801-1836, eut une vie pleine de désordre et de misère, en rapport avec son génie fougueux et indiscipliné. Dans ses drames, la *Bataille d'Hermann*, le *Duc de Gothland*, *Marius et Sylla*, *Don Juan et Faust*, *Frédéric Barberousse*, *Henri VI*, *Napoléon et les Cent Jours*, *Hannibal*, il y a de l'originalité et de l'énergie, mais le style est lourd et diffus.

Graberg de Hemsœ (Jacob), savant suédois, né à Hemsœ, dans l'île de Gottland, 1776-1847, servit dans la marine marchande de Suède, dans la marine militaire anglaise, s'établit à Gênes, y fut vice-consul en 1811, plus tard consul de Suède à Tanger, à Tripoli, et depuis 1825 vécut à Florence. Très-instruit, membre de plus de 70 sociétés ou académies, il s'est fait connaître par un grand nombre d'écrits, livres ou mémoires, qui sont le plus souvent des compilations bien faites. Citons: *Journal du siége de Gênes*, 1801; *Leçons élémentaires de Cosmographie, de Géographie et de Statistique; Sur la fausseté de l'origine scandinave donnée aux peuples barbares qui détruisirent l'empire romain; Précis de la géographie historique du Moghrib al-Aqsà* (Maroc); *Essai géographique et statistique sur la régence d'Alger, etc.* Son meilleur ouvrage est: *Specchio geografico e statistico dell' imperio di Marocco*, 1834.

Grabow, v. du Mecklembourg-Schwerin, à 40 kil. S. E. de Schwerin, sur un îlot formé par l'Elde. Importants marchés de grains et de beurre. Distilleries, fabriques de draps; 5,600 hab.

Graçay, ch.-l. de canton de l'arr. et à 52 kil. N. O. de Bourges (Cher). Elle fut jadis une ville forte. Aux environs, monument celtique des *Pierres Folles*; 3,315 hab.

Gracchus (Tiberius Sempronius), de la *gens Sempronia*, qui était plébéienne, maître de la cavalerie du dictateur Junius Pera, après Cannes, se distingua dès lors contre Annibal, fut consul en 215 av. J. C., et, à la tête d'une armée, composée surtout d'esclaves enrôlés volontairement (*volones*), remporta plusieurs succès en Campanie, puis sur les bords du Calore, en 214. Il donna la liberté à ces braves esclaves et célébra avec eux, à Rome, une fête populaire. Il fut encore consul en 212, mais fut tué dans une embuscade. Annibal honora son courage.

Gracchus (Tiberius Sempronius), né vers 210 avant J. C., mort en 160, se distingua par son courage et son intelligence dans la campagne contre Antiochus, 190; puis, tribun du peuple en 187, il défendit Scipion l'Africain contre d'injustes accusations, et mérita la main de sa fille Cornélie. Edile en 182, il donna des jeux magnifiques; préteur dans l'Espagne Citérieure, en 181, il pacifia le pays par ses victoires et par ses mesures libérales, qui lui valurent la reconnaissance des Espagnols. Après avoir triomphé à Rome, 178, il fut consul, 177, soumit la Sardaigne, triompha pour la seconde fois, et fut censeur en 169. Il distribua dans les quatre tribus urbaines les affranchis dispersés dans toutes les tribus. Consul pour la deuxième fois en 163, il remplit honorablement plusieurs ambassades, et fut toujours l'un des magistrats les plus dignes et les plus humains. De ses douze enfants, trois lui survécurent, Tiberius, Caïus et Cornélie, qui épousa le second Scipion l'Africain.

Gracchus (Tiberius Sempronius), fils du précédent, né vers 168 av. J. C., mort en 133, fut élevé par sa mère Cornélie, eut les meilleurs maîtres, Diophane, Blossius de Cumes, et mérita par ses belles qualités la main de la fille d'Appius Claudius. Il se distingua au siége de Carthage sous son beau-frère, Scipion Emilien, puis, questeur du consul Mancinus, devant Numance, en 137, il sauva l'armée, placée dans une position désespérée, en traitant avec les Numantins, qui se rappelaient la générosité de son père. Le sénat refusa de ratifier le traité et livra Mancinus; mais le peuple sauva Gracchus, qui dès lors se dévoua à la cause populaire. — Effrayé de la misère des cultivateurs, de la dépopulation de la classe moyenne, de l'extension des grandes propriétés où il n'y avait plus que des esclaves, il voulut arrêter la décadence de la société romaine, en la régénérant. Elu tribun en 135, il fit revivre l'ancienne loi agraire de Licinius Stolon, qui limitait à 500 *jugera* pour chaque citoyen la possession des terres du domaine public, autrefois affermées; de plus, chaque propriétaire conserverait 250 *jugera* pour chacun de ses fils, et l'on accorderait de justes indemnités en faveur des expropriés; les terres redevenues libres seraient adjugées par petits lots à des citoyens pauvres; trois *triumvirs* seraient chargés de l'exécution de la loi *Sempronia*. Le sénat exaspéré gagna le tribun Octavius, qui opposa son *veto* à la proposition. Gracchus, après avoir employé vainement les prières et l'intimidation, fit déposer Octavius par l'assemblée des tribus, et porta ainsi un coup funeste à l'inviolabilité tribunitienne. La loi passa: Tiberius, Caïus, son frère, App. Claudius, son beau-père, furent nommés triumvirs. Mais l'application de la loi suscitait d'inextricables difficultés dans toute l'Italie; le sénat accueillit les plaintes; le peuple corrompu de la ville montra peu de zèle pour une loi qui l'aurait forcé à travailler. Gracchus fit alors distribuer les trésors qu'Attale, roi de Pergame, venait de léguer à Rome, pour subvenir aux premiers frais d'exploitation. Il se proposait de partager les places de juges entre les sénateurs et les chevaliers et de diminuer encore les prérogatives du sénat. On répandit le bruit qu'il voulait se faire roi, on annonça qu'après son tribunat on révoquerait sa loi agraire. Il demanda, contrairement à l'usage, un second tribunat. Mais les campagnards, occupés à la moisson, abandonnèrent le Forum à la populace urbaine, au moins indifférente à la réforme. Les élections furent tumultueuses; le second jour, des rixes éclatèrent; Gracchus et ses amis se disposèrent à se défendre contre la violence; il porta la main à sa tête pour indiquer que sa vie était en danger. Les grands s'écrièrent qu'il demandait le diadème, et sur le refus du consul Mucius Scœvola de le mettre hors la loi, ils suivirent le fougueux Scipion Nasica, avec leurs clients et leurs esclaves, armés de bâtons et de pieds de banc rompus. Dans le désordre, Tiberius tomba et fut frappé par son collègue, Satureius. Trois cents de ses partisans périrent avec lui, et leurs corps furent jetés dans le Tibre. Ses adversaires eux-mêmes ont rendu plus tard hommage à ses vertus et à ses intentions; Cicéron a vanté la douceur et la gravité de son éloquence.

Gracchus (Caius Sempronius), frère du précédent, né en 160 av. J. C., mort en 121, fut élevé avec Tiberius, et, à sa mort, servait devant Numance. Il parut d'abord vouloir se tenir à l'écart, et ne s'opposa pas, en 129, à l'abolition du triumvirat, dont il restait le seul membre. Mais le peuple avait applaudi son éloquence lorsqu'il défendait Vettius, son ami, et les grands redoutaient en lui un vengeur de Tiberius. Questeur du consul Orestes, en Sardaigne, il y mérita l'estime et la popularité; on prorogea les fonctions du consul, pour retenir son lieutenant loin de Rome. Caïus, accusé devant les censeurs, se défendit victorieusement et attaqua même ses ennemis, les grands; accusé d'avoir fomenté la révolte des Italiens de Frégelles, ce fut pour lui l'occasion d'un nouveau triomphe. Elu tribun en 123, il se proposa d'isoler le sénat. Après avoir vengé son frère par deux propositions de lois dirigées contre Octavius et contre les meurtriers de Tiberius, Caïus, plus hardi et moins scrupuleux, renouvela la loi agraire, mais pour la forme seulement; il aima mieux gagner le peuple en lui livrant le blé à bas prix, en donnant une grande impulsion aux travaux publics, greniers, ponts, grandes voies; en améliorant le sort des soldats. Il enleva aux premières centuries la prérogative de voter avant les autres, proclama la souveraineté absolue du peuple; puis enleva au sénat le pouvoir judiciaire, pour le confier aux chevaliers. De plus, les provinces durent être assignées avant l'élection; c'était un nouveau coup porté au sénat. Il étendit sa sollicitude aux provinces et voulut relever les grandes villes, comme Capoue, Tarente, Carthage. Il hésitait à demander pour les Italiens le droit de cité, par crainte d'être abandonné du peuple, jaloux de ses priviléges. Il fit décréter qu'un tribun pourrait être réélu, et fut nommé avec son ami Fulvius Flaccus, tandis que Fannius était élevé au consulat sur sa recommandation. Il résolut alors d'obtenir l'émancipation de l'Italie et de briser la résistance du sénat, en triplant le nombre de ses membres avec des chevaliers. Le sénat, par une tactique habile, mais peu loyale et dangereuse, lui opposa son collègue, Livius Drusus, qui, de concert avec les grands, fit des propositions encore plus démocratiques que celles de Caïus. Celui-ci tomba dans une incertitude déplorable; il commit la faute d'accepter la mission qu'on lui imposa d'aller conduire une colonie à Carthage. Les bravades imprudentes de

Fulv. Flaccus en faveur des Italiens avaient mécontenté le peuple; Caïus engagea publiquement les Italiens à venir à Rome pour demander avec lui le droit de cité; un sénatus-consulte enjoignit à tous les étrangers de quitter la ville. Le tribun n'osa plus provoquer une lutte sanglante et parut abandonner les Italiens qu'il avait promis de défendre; sa proposition fut rejetée. Il voulut se faire réélire en 121; il échoua, au moment où son ennemi Opimius, l'adversaire des Italiens, devenait consul. Le sénat commença l'attaque des lois de Gracchus, en demandant la suppression de la colonie Junonia, récemment élevée à Carthage; Gracchus et Fulvius, soutenus par leurs amis, leurs clients, des Italiotes déguisés en moissonneurs, voulurent défendre la loi. Un licteur d'Opimius fut tué au milieu du tumulte; ce fut le prétexte d'une lutte terrible. Opimius, armé par le sénat de pouvoirs illimités, prépara tout pour le combat du lendemain; Gracchus, plein de tristesse, Flaccus, toujours trop ardent, appelèrent en vain le peuple aux armes, les esclaves à la liberté; Caïus essaya encore de négocier; Opimius fit arrêter le jeune fils de Flaccus, qu'on avait envoyé au sénat, et fit attaquer la foule par des archers crétois. Gracchus s'enfuit, mais de l'autre côté du Tibre, il fut réduit à se faire tuer par son esclave dans un petit bois consacré aux Furies; Opimius avait promis de payer sa tête son pesant d'or; Septimuleius la coupa, y coula du plomb fondu et se fit payer en conséquence. Trois mille partisans de Gracchus furent égorgés, on tua encore après le combat, puis le sénat fit élever sur le Forum un temple à la Concorde. — L'éloquence de Caïus Gracchus, énergique et véhémente, a été louée par les anciens, par Cicéron surtout, ennemi souvent injuste des deux frères. Le peuple, qui les avait abandonnés, leur dressa bientôt des statues. Ils avaient voulu changer par les lois la constitution de Rome, qui ne convenait plus à la république agrandie par les conquêtes; ils échouèrent : mais bientôt les guerres civiles commencèrent, et ce fut par l'épée des soldats que s'accomplit, moins heureusement, une révolution nécessaire, qu'ils avaient eu l'honneur de tenter les premiers.

Grâce (Droit de). Ce droit de commuer ou de remettre les peines prononcées par les tribunaux appartient au chef de l'Etat. Le connétable, les maréchaux de France, les gouverneurs de provinces usurpèrent souvent ce droit, que le régent Charles, en 1359, Louis XII, en 1507, revendiquèrent pour le roi seul. La constitution de 1791 enlevait au souverain le droit de grâce, la constitution de l'an X le lui a rendu. — Les cardinaux-légats délivraient, au moyen âge, des lettres de grâce; le chapitre de la cathédrale de Rouen pouvait donner la grâce à un condamné à mort, le jour de l'Ascension; l'évêque d'Orléans, en prenant possession de l'évêché, graciait les prisonniers de la ville.

Grâce de Dieu (Par la); cette formule, *Dei gratia, Dei dono, per Dei gratiam,* fut employée par Pepin le Bref, par sentiment de piété et non comme marque d'indépendance. C'est seulement à partir du XVe siècle que cette formule est devenue l'expression de l'indépendance absolue.

Grâces (Les), en latin *Gratiæ*, en grec Χάριτες, déesses, filles de Jupiter et d'Eurynome, ou bien de Bacchus et de Vénus. On en compte ordinairement trois, d'après Hésiode : *Aglaé* (brillante), *Euphrosyne* (qui réjouit l'âme), *Thalie* (verdoyante). Il n'y en avait que deux à Sparte : *Cléta* et *Phaenna*, à qui l'on sacrifiait avant le combat; deux à Athènes, *Auxo* et *Hégémone*, dont les statues étaient placées à l'entrée de la citadelle. Compagnes de Vénus, elles présidaient à la gaieté des festins, à l'harmonie des fêtes, elles étaient la personnification de ce qu'il y a de séduisant dans la beauté. Les Grecs juraient par les Grâces, et vidaient une coupe en leur honneur, au commencement des repas. On les représenta d'abord vêtues de longues robes, plus tard sous la figure de trois jeunes vierges, nues, les mains et les bras entrelacés. Les plus célèbres groupes antiques des Grâces sont ceux de la villa Borghèse, du palais Ruspoli, à Rome, et de la sacristie du Dôme à Sienne.

Grâces expectatives. V. EXPECTATIVES.

Gracian (BALTHAZAR), écrivain espagnol, né à Calatayud, 1584-1658, jésuite, prédicateur distingué, recteur du collége de Tarragone, a eu du talent comme écrivain, mais, admirateur de Gongora, il a eu encore plus d'affectation et d'enflure. Ses *Œuvres*, le *Héros*, l'*Art de penser et d'écrire avec esprit*, *El politico Fernando*, *El Criticon*, etc., publiées sous le nom de son frère Lorenzo, ont été souvent réimprimées, traduites en plusieurs langues, et sont depuis longtemps oubliées.

Gracias-a-Dios, v. de l'Etat de Honduras, à 100 kil. N. E. de San-Salvador, sur une petite rivière, près de la mer des Antilles. Fondée en 1536, elle fut jadis le siége de l'audience de Guatemala; 8,000 hab.

Graciosa, l'une des Açores, au N. O. de Terceira, longue de 10 kil. sur 8 de large, escarpée et fertile en blé, lin, chanvre, fruits, etc. Le ch.-l. est *Santa-Cruz;* la population de 12,000 hab.

Gracques (Les). V. GRACCHUS (*Tiberius* et *Caïus*).

Graciosa (La), l'une des *Canaries*.

Gradenigo (PIERRE), 50e doge de Venise, né en 1249, régna de 1289 à 1311; les patriciens l'avaient élu, malgré le peuple, qui soutenait Jacques Tiepolo. Venise, alors attaquée par de nombreux ennemis, eut surtout une guerre difficile à soutenir contre Gênes, 1293-1299. Gradenigo est le fondateur de l'aristocratie vénitienne; sous lui, la *Quarantie* ne fut plus élective, 1296, et le fameux *Livre d'Or* fut créé; on y inscrivit les membres du grand conseil, où le droit de siéger devint héréditaire, 1309. Le doge eut à combattre la haine des nobles exclus du grand conseil et les conspirations plébéiennes de Marino Bocconio, de Boemond Tiepolo, 1310; il les réprima par les armes et par les supplices; à l'occasion de la dernière, on établit le *Conseil des Dix*, qui se rendit bientôt permanent et domina le peuple, les grands, les doges eux-mêmes.

Gradenigo (BARTHÉLEMY), 54e doge de Venise, de 1339 à 1342, eut à réprimer une révolte des Candiotes, et à protéger Venise contre la famine et les inondations.

Gradenigo (JEAN), 57e doge de Venise, remplaça Marino Faliero en 1355, conclut la paix avec Gênes, et mourut au milieu d'une grande guerre contre Louis, roi de Hongrie, 1356.

Gradiska, v. du Littoral autrichien, au S. O. de Göritz, sur l'Isonzo. Evêché. Ch.-l. d'un comté souverain de 1641 à 1717, maintenant ville déchue, mais encore fortifiée; 1,000 hab.

Gradiska (Alt-), v. forte des anc. Confins militaires (Autriche), sur la rive gauche de la Save, dépend du district de Peterwardein; 2,500 hab.

Gradiska (Neu-), dans les anc. Confins militaires (Autriche), ch.-l. du régiment de Gradiska; 1,500 hab.

Gradiska ou **Berbir**, v. de Bosnie (Turquie), sur la rive droite de la Save, en face du *Vieux Gradiska;* elle a une citadelle, commerce très-actif.

Gradivus, surnom de Mars, chez les Romains.

Gradlon-Mur, ou le *roi Grallon*, fut, dit-on, le premier chef de la Cornouaille armoricaine, à la fin du Ve s. Il fonda le siége épiscopal de Quimper, qu'il confia à saint Corentin, et il a été célébré dans les traditions populaires du pays. Sa statue équestre, qui s'élevait entre les deux tours de la cathédrale de Quimper, a été renversée en 1793.

Grado ou **d'Agrate** (JEAN-FRANÇOIS DA), sculpteur parmesan du XVIe s., a laissé des mausolées remarquables dans sa patrie.

Grado, petit port du Littoral (Autriche), sur le golfe de Trieste, à 30 kil. S. O. de Göritz. Siége du patriarcat d'Aquilée de 568 à 1451; 2,500 hab.

Grænzer, ou soldats des frontières, popul. qui occupait les *Confins militaires*, dans l'empire d'Autriche, sur les frontières de la Turquie.

Grævius (JEAN-GEORGE **Græfe** ou **Greffe**, en latin), philologue et critique allemand, né à Naumbourg (Saxe), 1632-1703, fut à Deventer l'élève de Gronovius, auquel il succéda en 1658. Déjà célèbre, il fut nommé en 1661 professeur d'éloquence à l'académie d'Utrecht, puis professeur de politique et d'histoire, en 1667. Il fut historiographe de Guillaume d'Orange et pensionné par Louis XIV. Son érudition a été justement louée, quoiqu'il ne soit pas l'égal de Gronovius et de Heinsius; sa critique est sûre et ses éditions méritent d'être estimées; on cite celles de Justin, de Suétone, des lettres de Cicéron, de Florus, de Catulle, Tibulle et Properce, de César, des discours et de plusieurs traités philosophiques de Cicéron, etc. Ses *Lectiones Hesiodeæ* sont une bonne introduction à l'étude des poëtes grecs. Il a publié le *Thesaurus Antiquitatum Romanorum*, 12 vol. in-fol., recueil de 120 dissertations spéciales; *Thesaurus Antiquitatum et Historiarum Italiæ*, 6 vol. réunis en 3 tomes, recueil continué par P. Burmann; *Inscriptiones antiquæ J. Gruteri*, 2 vol. in-fol., etc.

Graf ou **Grafio**, chef militaire ou comte chez les Germains et chez les barbares après la conquête.

Gräfenberg, village de la Silésie autrichienne,

célèbre par un établissement hydropathique, fondé en 1828 par Vincent Priesnitz.

Grafigny ou **Graffigny** (Françoise d'**Issembourg-d'Happoncourt,** dame **de),** née à Nancy, 1695-1758, petite-nièce par sa mère de Callot, fut mariée à un chambellan du duc de Lorraine, homme violent, qui la rendit malheureuse et dont elle se sépara juridiquement. Après un séjour de quelques mois auprès de Voltaire, à Cirey, 1738-39, elle s'attacha à Mlle de Guise, qui devint duchesse de Richelieu, et ne sortit de l'obscurité qu'en 1747, grâce au succès des *Lettres d'une Péruvienne*. Son drame de *Cénie* réussit également, mais *la Fille d'Aristide* tomba. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées, 1788, 4 vol. in-12. On peut lire encore, à cause des détails piquants, presque scandaleux, *La vie privée de Voltaire et de Mme du Châtelet, ou six mois à Cirey*, Paris, 1820, in-8°.

Gragnano, v. de la prov. et à 30 kil. S. E. de Naples (Italie). Églises; manufactures de draps; centre de la fabrication des macaronis; 8,000 hab.

Graham (Jean, vicomte **Dundee**), plus connu sous le nom de *Claverhouse*, 1650-1689, servit en France, en Hollande, et, de retour en Écosse, se montra sévère royaliste dans la lutte contre les *covenanters* puritains. Battu à Drumelog, il prit sa revanche à la bataille de Bothwell-Bridge, 1679. Elevé à la pairie en 1688, il voulut soutenir en Ecosse la cause de Jacques II et fut tué au passage de Killicrankie.

Graham (George), horloger et mécanicien anglais, né dans le Cumberland, 1675-1751, a inventé un *pendule compensateur* d'une grande simplicité, un *échappement à repos*, un *échappement à cylindre*, et construit des instruments astronomiques, remarquables pour le temps, *un quart de cercle mural*, un *grand secteur*, un *planétaire* pour le comte Orrery. Il était de la Société royale de Londres.

Graham's-town, v. de la prov. d'Albany (colonie du Cap), à 30 kil. N. O. de Bathurst, dans un pays fertile; capit. de la prov. de l'Est; 6,000 hab.

Grailly (Jean **de**), dit le *captal* (seigneur) *de Buch*, d'une ancienne famille de Guyenne, né à Bordeaux, capitaine de Charles le Mauvais, roi de Navarre, fut vaincu et pris par Du Guesclin, à Cocherel, en 1364. Rendu à la liberté par Charles V, qui le fit seigneur de Nemours, il revint au parti anglais, servit sous les ordres du prince de Galles, et fut chargé de la garde de Du Guesclin, après la bataille de Navarrete, 1367. Connétable d'Aquitaine, 1371, il fut pris près de Soubise, 1372, et renfermé au Temple, à Paris, où il mourut, 1377.

Graindorge (André), né à Caen, au milieu du XVIe siècle, inventa les toiles, dites *ouvrées*, de *haute lice* ou *damassées*. Ses fils, *Richard* et *Michel*, perfectionnèrent et popularisèrent cette invention.

Graines (Côte des). V. **Guinée** et **Côte.**

Grainville (Jean-Baptiste-François-Xavier **Cousin de**), littérateur, né au Havre, 1746-1805, prédicateur assez distingué, attaqua les doctrines philosophiques du XVIIIe siècle dans un discours couronné en 1778 par l'Académie de Besançon. Il composa une comédie en vers, le *Jugement de Pâris*, qui ne fut pas représentée. Par crainte, il consentit à se marier en 1794, ouvrit une école publique, et, réduit à la misère, se tua dans un accès de fièvre chaude. Il avait publié, sans succès, *Le dernier Homme*, poëme en dix chants, et en prose, qu'on a voulu comparer aux poëmes de Milton et de Klopstock. L'imitation en vers de Creuzé de Lesser, en 1814, eut quelque succès. Il était beau-frère de Bernardin de Saint-Pierre.

Graiocèles. V. **Garocèles.**

Graissessac, commune du canton et au N. de Bédarieux (Hérault). Bassin houiller très-riche; chemin de fer allant à Béziers; 1,500 hab.

Gramat, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 28 kil. N. E. de Gourdon (Lot). Commerce de céréales; laines; eaux minérales; 3,851 hab.

Gramaye (Jean-Baptiste), historien belge, né à Anvers, 1580-1635, historiographe, voyageur, antiquaire, a laissé de nombreux ouvrages, utiles à consulter, sur l'histoire et les antiquités des Pays-Bas. Ils sont réunis, sous le titre de : *Antiquitates Belgicæ*, 1708, 2 parties en 1 vol. in-fol., et renferment l'histoire du Brabant, de Namur, de Malines, de Cambrai, du pays d'Hasbain, etc. On lui doit encore : *Historia universalis Asiaticarum Gentium et Africæ illustratæ Libri X*.

Grammont, v. de la Flandre orientale (Belgique), à 30 kil. S. E. d'Oudenarde, sur la Dendre. Filatures de coton, blanchisseries de toiles, tanneries, tabac ; commerce de dentelles; 8,000 hab.

Grammont ou **Grandmont,** célèbre abbaye bénédictine, à 24 kil. N. de Limoges, fondée au XIe siècle et longtemps protégée par les rois d'Angleterre; l'ordre fut supprimé en 1769.

Grammont, famille française, qui tire son nom d'un château, situé entre Vesoul et Montbéliard ; elle se rattache à la maison de *Granges*, célèbre en Bourgogne depuis le XIe siècle. La seigneurie de Grammont fut érigée en comté par Philippe IV, roi d'Espagne, en 1656, en marquisat, 1718. Elle a donné des personnages distingués dans l'Église et dans l'Etat aux rois d'Espagne et aux rois de France ; trois de ses membres ont été archevêques de Besançon, au XVIIe siècle et au XVIIIe. *Michel* de Grammont et son fils, *Pierre*, moururent doyens des lieutenants généraux en France ; *Alexandre-Théodule*, marquis de Grammont, 1765-1841, beau-frère de La Fayette, fut député de l'arrond. de Lure, 1815-1839, où se trouve la terre de *Villersexel*, qui avait été érigée en marquisat, 1718, pour Michel de Grammont. Il y a à Besançon beaucoup de fondations dues aux Grammont.

Gramond ou **Grammont** (Gabriel-Barthélemy, seigneur de), magistrat et historien, né à Toulouse, 1590-1654, d'une ancienne famille du Rouergue, a écrit : *Ludovicus XIII, sive annales Galliæ ab excessu Henrici IV, usque ad annum* 1629, in-fol. ; c'est une continuation médiocre de l'Histoire du président de Thou.

Gramont, famille française, qui tire son nom d'une petite ville du Labourd (Basses-Pyrénées), et qui remonte à la fin du XIVe siècle. Elle s'est divisée en deux branches, celle de *Gramont d'Aure ou d'Aster*, et celle de *Gramont-Caderousse*, descendant d'un cadet des Gramont de Navarre, qui, au XVe siècle, s'établit dans le Dauphiné.

Gramont (Gabriel de), fils de *Roger*, qui fut ambassadeur de Louis XII à Rome, frère de *Charles*, qui fut archevêque de Bordeaux, fut lui-même évêque de Conserans, de Tarbes, d'Orléans, archevêque de Toulouse. François Ier le chargea de plusieurs missions importantes, à Madrid, auprès de Henri VIII, pour l'engager à épouser la duchesse d'Alençon, à Rome où il négocia le mariage de Henri II avec Catherine de Médicis. Il mourut en 1534.

Gramont (Antoine III, maréchal duc de), 1604-1678, d'abord connu sous le nom de *comte de Guiche*, se distingua dans toutes les guerres sous Louis XIII, qui le nomma maréchal en 1641. Gouverneur de Navarre, du Béarn et de Bayonne, il prit part aux batailles de Fribourg, de Nordlingen et de Lens; il fut créé duc et pair en 1648, resta fidèle à la cour pendant la Fronde, fut ambassadeur extraordinaire à Francfort en 1657, alla demander la main de Marie-Thérèse en 1659, fut colonel des gardes françaises, et mérita la réputation de *courtisan délié*. Ses *Mémoires* ont été publiés par son fils, 1716, 2 vol. in-12.

Gramont (Philibert, comte de), frère du précédent, 1621-1707, servit sous Condé et sous Turenne, et montra partout la même bravoure, insouciante et gaie. Il n'eut pas de commandement supérieur, mais fut gouverneur de l'Aunis. Exilé pour avoir osé disputer à Louis XIV l'amour de Mlle La Motte-Houdancourt, 1662, il alla briller, par son esprit et son libertinage, à la cour frivole et corrompue de Charles II, roi d'Angleterre. Il y eut pour ami Saint-Evremond, et y épousa la sœur du comte Hamilton. Louis XIV lui permit de revenir en France, où il conserva jusqu'à sa mort cette élégance de courtisan spirituel et de mauvais sujet de beaucoup d'esprit, qui lui ont donné une certaine célébrité. Mais il est surtout connu par les *Mémoires* satiriques, où son beau-frère Hamilton racontait finement ses *bons tours* amoureux et ses escroqueries au jeu.

Gramont (Antoine IV, duc de), petit-fils du duc, Antoine III, 1672-1725, d'abord comte de Guiche, entra d'abord dans les mousquetaires en 1685, et eut un régiment en 1687. Duc de Guiche en 1694, il servit honorablement dans toutes les guerres de la fin du règne. Gouverneur de Navarre et du Béarn, il devint maréchal de France en 1724.

Gramont (Louis de), né en 1689, colonel des gardes françaises, gouverneur de Navarre, lieutenant général, causa la perte de la bataille de Dettingen, 1743, par sa valeur imprudente, et fut tué à Fontenoy, 1745.

Gramont (Béatrix de **Choiseul-Stainville,** duchesse de), née à Lunéville, 1730-1794, sœur du duc de

Choiseul, épousa le duc de Gramont en 1759, et exerça une grande influence sur l'esprit de son frère. Elle périt sur l'échafaud en 1794, avec son amie, la duchesse du Châtelet, qu'elle essaya vainement de défendre.

Gramont (Antoine-Geneviève-Héraclius-Agénor, duc de), né à Versailles, 1789-1855, suivit sa famille dans l'émigration, servit, sous le drapeau anglais, en Espagne et en Portugal, fut un des instigateurs du mouvement de Bordeaux, en 1814, s'attacha au duc d'Angoulême, fut nommé lieutenant général après l'expédition d'Espagne, 1823, accompagna Charles X à Edimbourg, puis à Prague, et revint en France en 1833.

Grampians (Monts), chaîne considérable de l'Ecosse, couvrant le centre du pays entre le canal Calédonien au N., et l'étranglement formé par les golfes de Clyde et de Forth au S. C'est une masse très-confuse, dirigée du N. E. au S. O., du cap Kinnaird à la presqu'île de Cantyre. Les cimes sont nues et décharnées, et les nombreux chaînons renferment des vallées sauvages; le rameau le plus important, au N. E., sépare les vallées de la Spey et du Tay; le rameau d'Inverness est entre la Spey et le canal Calédonien; deux rameaux partent du Ben-Nevis (1,331 m.), et courent au S. O. sous les noms de monts Shehallien et monts Lowers. Les monts Grampians séparent les hautes-terres (highlands) au N., des basses-terres (lowlands) au S.

Gran, affl. de gauche du Danube, vient du revers S. O. des Liptauer-Gebirge, coule de l'E. à l'O. dans une vallée profonde, puis à Neusohl tourne vers le S.; près de son confluent, il forme des marécages qui s'étendent jusqu'au Waag. Il finit à Gran, après un cours de 260 kil. Son bassin est très-riche en mines.

Gran, en hongrois Esztergom, en slave Ostrihom (*Strigonia*), ch.-l. du comitat de ce nom (Hongrie), au confluent du Gran et du Danube, à 50 kil. N. O. de Bude, par 47° 47′ lat. N. et 16° 24′ long. E. Archevêché primatial de la Hongrie, évêché grec-uni; belle église commencée en 1821; vaste séminaire; hôtel de ville, colonne de la Trinité. Fabrique de draps. Bains chauds très-renommés; 17,000 hab.

Granacci (Francesco), peintre italien, né à Florence, 1477-1544, élève de Ghirlandajo, ami de Michel-Ange, travailla avec ces deux artistes, et peignit surtout des sujets sacrés, *des Saintes Familles;* son coloris fut brillant, sa touche large et vigoureuse. On cite : *la Vierge avec saint Zanobi, saint François et deux anges*, la *Vierge donnant sa ceinture à saint Thomas*, une *Vierge dans une gloire*, l'*Histoire de Joseph et de Putiphar*, etc.

Granada, v. de l'Etat de Nicaragua, près du volcan de *Granada*, à 150 kil. S. E. de Léon, sur le lac de Nicaragua. Commerce d'indigo, cochenille, cuirs, etc. Fondée en 1523, capitale du Nicaragua sous les Espagnols; 12,000 hab.

Grancey, famille française qui tire son nom de *Grancey-le-Château*, ch.-l. de canton à 45 kil. N. de Dijon (Côte-d'Or). Henri II érigea cette seigneurie en comté, Henri IV en duché-pairie pour le maréchal de Fervaques. La maison de Grancey s'est éteinte en 1729. Elle a fourni plusieurs maréchaux. — Grancey a 551 hab.

Grancolas (Jean), théologien, né près de Châteaudun, 1660-1732, chapelain du duc d'Orléans, a composé beaucoup de travaux de controverse, des compilations, etc., comme : *Traité de l'antiquité des Cérémonies des sacrements; la Science des confesseurs; les Catéchèses de saint Cyrille de Jérusalem; Hist. abrégée de l'Eglise, de la Ville et de l'Université de Paris*, 2 vol. in-12, etc.

Grand (Monsieur **Le**), nom que, dans l'ancienne monarchie, on donnait au grand écuyer.

Grand-Bassam. V. Bassam.

Grand-Bourg, ch.-l. de l'île française de Marie-Galante (Antilles); port sur la côte S. O.; 2,500 hab.

Grand-Bourg (Le), ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. S. O. de Guéret (Creuse), sur la Gartempe. Fabrique de toiles; commerce de produits agricoles; 3,069 hab.

Grandchamp, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 15 kil. N. O. de Vannes (Morbihan). Il y eut deux combats, livrés en cet endroit, entre les républicains et les royalistes, 1795, 1800; 3,678 hab.

Grand'Combe (La). V. Combe.

Grand-Couronne, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 8 kil. O. de Rouen (Seine-Inférieure); 1,359 hab.

Grand'Croix (La), bourg du canton de Rive-de-Gier (Loire). Houille, fer, vins; 3,830 hab.

Grand-duc, nom donné à plusieurs princes d'Allemagne, au duc de Toscane jadis, et aux princes du sang en Russie.

Grande-Bretagne ou **Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande.** Il comprend les Iles-Britanniques et les nombreuses colonies répandues dans toutes les parties du monde. L'archipel des Iles Britanniques (Grande-Bretagne, Irlande, Orcades, Shetland, Hébrides, Man, Anglesey, Wight, Sorlingues, îles Anglo-Normandes) est situé au N. O. de l'Europe, entre 0° 30′ et 12° 45′ long. O., entre 49° 55′ et 61° lat. N. Il a pour limites : la mer du Nord à l'E.; le Pas-de-Calais et la Manche au S.; l'Océan Atlantique au S. O., à l'O. et au N. — La capitale de l'empire est Londres. (V. Bretagne, Angleterre, Ecosse, Irlande, etc.) V. Supplément.

Population. — Les royaumes d'Angleterre et d'Ecosse, réunis de fait en 1603, ont été confondus en 1707, et l'Irlande en 1800. La superficie des Iles Britanniques est de 314,951 kil. carrés, la population de plus de 33 millions. La superficie des colonies anglaises est évaluée à 20,460,000 kil. carrés, et la population à plus de 200,000,000. La population des Iles Britanniques a toujours augmenté au XIX^e s., malgré l'émigration; elle était, pour la Grande-Bretagne seule, en 1600, de 4,800,000 hab.; en 1650, de 5,600,000; en 1688, de 6,525,000; en 1750, de 7,517,000; en 1801, de 10,942,000; en 1821, de 12,609,000; en 1841, de 18,526,000; en 1851, de 20,776,000; en 1861, de 23,271,965. De 1852 à 1865, le nombre des émigrants pour l'Amérique anglaise, les Etats-Unis, l'Australie, a souvent dépassé, chaque année, 200,000 personnes; il était de 368,000 en 1852, il a été de 257,000 en 1870.

Gouvernement. — Le gouvernement est une monarchie héréditaire, constitutionnelle et représentative. La Constitution n'a jamais été codifiée; elle se compose de plusieurs actes principaux : la *Grande charte* et la *Charte des forêts* de 1215; la *clause additionnelle* de 1299, sous Édouard I^{er}; le statut d'*Habeas corpus* de 1679; la *Déclaration des droits* (Bill of rights) de 1689; les *Lois électorales* de 1831, 1832 et 1867.

La couronne est héréditaire par ordre de primogéniture; les femmes peuvent régner, mais à défaut d'héritier mâle de même degré; la reine peut faire partager à son mari les honneurs et les priviléges de la royauté. La majorité du souverain est fixée à 18 ans; il doit professer la religion anglicane, et ne peut se marier qu'avec une personne protestante. Le pouvoir exécutif lui appartient; il commande les armées, nomme à tous les emplois et offices, convoque le Parlement, peut l'ajourner, le proroger, le dissoudre; crée des pairs à volonté; approuve ou rejette les bills proposés par le Parlement; fait la guerre ou la paix, signe les traités; est le chef suprême de l'Église nationale, a le droit de faire grâce (sauf quelques exceptions), et la justice est rendue en son nom. Sa personne est inviolable; il ne peut *mal faire*, toute son autorité étant déléguée à des ministres qui sont responsables. — L'héritier présomptif de la couronne a le titre de prince de Galles, duc de Cornwall, comte de Chester, duc de Rothsay, etc.

Le pouvoir législatif appartient au roi et au *Parlement*, qui se compose de deux chambres :

1° La *Chambre des lords* ou *des pairs* ou *Chambre haute* est formée par les lords spirituels et temporels; les premiers, qui représentent le clergé anglican, sont les archevêques et évêques d'Angleterre, à l'exception de l'évêque de Sodor-et-Man; puis, pour chaque session, l'un des archevêques et trois évêques protestants d'Irlande, à tour de rôle. Les lords temporels sont héréditaires ou de création royale ou élus (16 pairs écossais nommés pour chaque Parlement par les pairs d'Ecosse, et 28 pairs d'Irlande élus à vie par la pairie d'Irlande), ou siégeants d'office, comme les juges des trois hautes cours de justice. Les pairs peuvent voter par délégation. Il y avait, en 1875, 488 pairs.

2° La *Chambre des communes* est élue par les comtés (*shire*), les cités (*city*), les bourgs (*borough*) et les trois universités d'Oxford, de Cambridge et de Dublin. Ils sont au nombre de 658, dont 495 pour l'Angleterre et pour le pays de Galles, 105 pour l'Irlande et 60 pour l'Écosse. Les lois électorales de 1832 et 1854 reposent sur les principes du cens et du domicile; les réformes de 1867 augmentent considérablement le nombre des électeurs, quoique le suffrage ne soit pas universel. La durée légale d'une législature est de sept ans; de l'obligation du vote annuel du budget ressort la nécessité de la réunion annuelle du parlement. La session dure ordinairement six mois. Tout bill qui touche aux droits de la pairie doit être d'abord discuté dans la chambre

des lords; les bills de finances sont d'abord soumis aux communes; les lords les adoptent ou les rejettent en entier. Les bills d'intérêt général subissent trois lectures avant d'être votés définitivement devant l'une et l'autre chambre. Celles-ci exercent un droit de contrôle sur tous les actes du gouvernement; tout membre a le droit de motion et d'interpellation. La personne des lords et des députés est inviolable. Les séances sont publiques. Les bills du parlement ont besoin de la sanction royale; cependant un bill, voté deux fois par les chambres, peut devenir loi, sans cette sanction.

Les lois de l'Angleterre reconnaissent : le droit de pétition, le droit de réunion (*meeting*), le droit d'imprimer et de publier ses opinions, le droit d'être jugé par le jury. La liberté personnelle est assurée par l'*habeas corpus*.

Administration. — A la tête de l'administration, il y avait jadis un *conseil privé* de la couronne, composé d'un nombre variable de membres nommés par le roi et s'élevant jusqu'à 230. Trois comités de ce conseil ont maintenant toute l'autorité : le *cabinet*, le *comité judiciaire* et le *comité du commerce*. En dehors de ces comités, le titre de conseiller privé est purement honorifique. Le *Cabinet* ou ministère d'Etat du royaume comprend 12 à 15 ministres : le lord chancelier, le premier lord de la trésorerie, le chancelier de l'échiquier, le lord président du conseil privé, le lord garde du sceau privé, les 5 secrétaires d'Etat (de l'intérieur, des affaires étrangères, des colonies, de la guerre, pour les Indes), le premier lord de l'amirauté, le grand maître des postes, le chancelier du duché de Lancastre, le président du bureau de la loi des pauvres. Le premier lord de la trésorerie est d'ordinaire chef du cabinet (*premier*). Plusieurs autres ministres, chefs des administrations centrales, ne font pas nécessairement partie du cabinet.

Le pays est divisé en *comtés* (*shires*), qui se subdivisent eux-mêmes en *hundreds* et en *paroisses*. — Dans chaque comté, il y a un *lord-lieutenant*, nommé à vie par la couronne, chef des milices, et un *shérif*, nommé pour un an par le roi, avec des pouvoirs très-étendus, est d'ailleurs très-indépendant. Puis viennent les *juges de paix*, les *coroners*, les *constables*. Les paroisses sont administrées par la *vestry* (sacristie) qui comprend : les *overseers* ou collecteurs de la taxe des pauvres et administrateurs des établissements de charité; les *church-wardens*, chargés des revenus et des dépenses de l'Eglise. — Les *bourgs* et *cités* sont des corporations municipales, indépendantes du comté, s'administrant elles-mêmes, en vertu d'une charte. La corporation se compose du maire, des aldermen, nommés par le conseil qu'élisent les bourgeois. — L'Ecosse a une sorte de vice-roi dans la personne du *lord-avocat*; l'Irlande a un *lord-lieutenant* ou *vice-roi*, nommé pour cinq ans, assisté d'un conseil privé nommé par le souverain et d'un secrétaire général choisi par les ministres. Les îles anglo-normandes ont leur législature particulière.

Législation, justice. — Il n'y a point de code ou corps de lois. La législation se compose : 1° de la loi commune ou non écrite, qui comprend les coutumes légales, les décisions judiciaires, les traités, le droit romain et même parfois le droit canonique; 2° la loi écrite ou les statuts, édits, actes émanant directement de la législature suprême. Aussi la législation est-elle très-obscure, très-embrouillée et mal connue. — Il n'y a pas de ministère de la justice. La chambre des lords constitue la cour suprême dans les matières politiques, civiles et pénales; puis viennent les quatre grandes cours de Westminster : la *cour de chancellerie*, présidée par le lord chancelier, comprenant un maître des rôles, un greffier en chef, des lords juges d'appel, des vice-chanceliers, tribunal d'équité dont les attributions sont très-étendues pour les questions civiles et commerciales; la *Cour du banc du roi* ou *de la reine*, la *Cour des plaids communs* et la *Cour de l'échiquier*, qui prononce en matière de finances. Ces trois dernières cours ont des sessions régulières quatre fois par an. Dans les intervalles, les juges vont présider les cours d'assises des provinces ou *cours de circonscription* (circuit); l'Angleterre et le pays de Galles en ont sept. Il y a en outre 59 *county's courts* ou tribunaux des comtés; puis des tribunaux spéciaux : *Cours des faillites*, des *affaires de succession*, *de mariage*, *conseils de la couronne*, *cour supérieure ecclésiastique*, tribunaux auprès de chaque évêque, etc. — L'Ecosse a conservé ses lois anciennes et ses institutions judiciaires. La *cour des sessions* est le tribunal suprême; la *cour de justice*, dont les membres vont présider deux fois par an les trois cours de circuit; la *cour de l'échiquier*, la *cour de l'amirauté*, la *cour des commissaires*, sont les principaux tribunaux. — En Irlande, il y la *cour supérieure*, dont les membres vont juger les affaires civiles et criminelles dans les six districts judiciaires, etc.

Religions. — L'exercice de tous les cultes est libre. Deux cultes sont déclarés religions de l'Etat, l'Eglise anglicane ou calviniste-épiscopale pour l'Angleterre et le pays de Galles, l'Eglise presbytérienne pour l'Ecosse. Le souverain est le chef suprême de l'Eglise anglicane; l'archevêque de Canterbury est primat de l'Angleterre, l'autre archevêque est celui d'York; il y a 26 évêques suffragants : Durham, Londres, Winchester, Ely, Worcester, Saint-Asaph, Bath et Wells, Norwich, Lincoln, Bangor, Chichester, Bristol et Gloucester, Salisbury, Lichtfield et Coventry, Chester, Peterborough, Exeter, Oxford, Sodor et Man, Hereford, Carlisle, Saint-David's, Rochester, Manchester, Llandaff, Ripon. Il y a en Irlande, deux archevêchés protestants, Armagh, Dublin, et 14 évêchés. Au-dessous sont les chapitres, archidiacres, recteurs, ministres, pasteurs, vicaires. — L'Eglise presbytérienne est divisée en plus de 1,000 paroisses, la réunion des ministres de plusieurs paroisses forme un *presbytère*; la réunion de plusieurs presbytères, un *synode*; il y a 15 synodes. L'assemblée générale ou cour suprême comprend 360 membres élus tous les ans. — En dehors de ces deux Eglises existent de nombreuses congrégations, trinitaires, unitaires, méthodistes, wesleyens, quakers, memnonites, indépendants, etc. Le catholicisme a fait de nombreux progrès en Angleterre; il y a maintenant un archevêque métropolitain à Westminster et 12 évêchés. En Irlande, où la plus grande partie de la population est catholique, nous trouvons 4 archevêchés, Armagh, Cashel, Dublin, Tuam, et 25 évêchés. Les juifs sont au nombre d'environ 40,000.

Instruction. — Point de système général d'instruction publique. — L'enseignement est libre; c'est une sorte d'industrie. Chaque établissement, universités, colléges, écoles, etc., a son régime particulier, subsiste des fonds de sa dotation, ou bien est entretenu par des associations, des particuliers. La plupart des paroisses ont des écoles primaires, à leur charge ou à la charge des seigneurs, comme en Ecosse; des associations, *la Société britannique et étrangère des écoles*, fondée par Lancaster, la *Société nationale des écoles*, fondée par Bell, donnent une grande impulsion à l'instruction élémentaire, qui laisse encore beaucoup à désirer; citons aussi les *Ecoles du dimanche* et les *Ragged schools* ou *Ecoles de haillons* pour les pauvres. L'instruction secondaire est donnée dans les *écoles de grammaire*, les *colléges* (Eton, Winchester, Westminster, Harrow, Rugby, etc.), dans les écoles de sciences appliquées, etc.; l'instruction supérieure est donnée dans les universités, Oxford, Cambridge, Dublin; puis Durham, Londres, Edimbourg, Glasgow, Aberdeen, Saint-Andrews. Il y a de nombreuses écoles spéciales : le collége catholique de *Maynooth* en Irlande; la haute école de sciences et de lettres de Belfast; les écoles professionnelles comme l'Académie militaire de Woolwich pour l'artillerie et le génie, le collége militaire de Sandhurst, le collége naval de Portsmouth, qui appartiennent au gouvernement; le collége de la Compagnie des Indes à Addiscombe, les écoles théologiques de Castletown, de Saint-David, etc.; des écoles centrales de médecine, de chirurgie, de pharmacie. — Les sociétés littéraires, scientifiques, les académies, etc., sont nombreuses; plusieurs possèdent de riches collections; citons le *Musée britannique* de Londres, la *Bibliothèque Bodléienne* et le *Musée Ashmoléen* d'Oxford, les bibliothèques de Cambridge et de Dublin; la collection de la *Société zoologique* de Londres, le musée oriental de la Compagnie des Indes, l'observatoire de la marine à Greenwich, etc. La plus célèbre société académique de l'Angleterre est la *Société royale de Londres*, qui forme un véritable Institut; puis viennent les sociétés royales d'Edimbourg et de Dublin.

Armée. — L'armée permanente, que les Anglais n'ont jamais voulue forte, dans l'intérêt de la liberté, est formée par le recrutement volontaire ou engagement; des officiers et des sergents recruteurs vont dans les districts qui leur sont assignés pour engager des soldats, au moyen d'une prime; la durée de l'engagement varie de 10 à 12 ans; la plupart des engagés restent au service, s'y marient, et au bout de 20 ans, peuvent avoir une pension ou une place à l'hôpital militaire de Chelsea. Il est bien rare qu'ils arrivent au grade d'enseigne. L'effectif de l'armée anglaise, d'après le budget de 1875-76, est de 225,000 hommes, sans compter les

troupes anglaises aux Indes qui comprennent 65,000 hommes; en tout, 280,000 hommes dont 106 à 110,000 cantonnés dans la Grande-Bretagne et l'Irlande. Il y a de plus les milices régulièrement organisées : artillerie et infanterie, 134,000 hommes; yeomanry (cavalerie), 15,378 hommes; puis les volontaires, 161,150 hommes. — En Irlande, le corps de la police organisé militairement compte 13,000 hommes et 4,000 chevaux. — L'armée indigène, dans les trois présidences de l'Inde, est évaluée à environ 140,000 hommes.

Flotte. — La marine militaire de la Grande-Bretagne est la plus puissante du monde; elle se recrute par enrôlements volontaires, et en temps de guerre, au moyen de la *presse*. Il est difficile de dire d'une manière précise les forces de la marine royale, puisque dans trois estimations qui nous paraissent sérieuses, nous trouvons d'une part 497 bâtiments, dont 447 à vapeur, de l'autre, 650 bâtiments de tout rang, portant 15,000 canons, enfin 526 bâtiments. Le total des bâtiments de la flotte active et de la garde des côtes était à la fin de 1875, de 244 bâtiments. Le personnel de la flotte en 1875 comprenait 79,000 hommes, amiraux, officiers, matelots, troupes de la marine. — Les grands ports de guerre sont : Portsmouth et Plymouth; les arsenaux et chantiers sont : Woolwich, Chatham, Scherness, Deptfort, Mildfort-Haven, Yarmouth, Deal, en Angleterre; — Leith et Inverness, en Ecosse; — Cork, Waterford Galway, Bantry, Limerick, en Irlande. — Les commandements maritimes sont : Bouches de la Tamise, Portsmouth, Devonport, Cork, Woolwich et l'escadre de la Manche.

Budget — Le budget de la Grande-Bretagne a été, pour l'exercice 1874-75 de 75.000,000 livres sterling pour les recettes, de 74,928,000 livres sterl. pour les dépenses; les dépenses pour 1875-76 ont été évaluées à 75,522,000 livres sterl. La dette consolidée était en 1875 de 714,797,715 livres sterl.; la dette non consolidée de 5,239,000 livres sterl.; les intérêts des deux dettes se sont élevés à 27,182,494 livres sterl.

Il y a, en outre, beaucoup de dépenses locales (taxe des pauvres, contributions pour routes et chemins, péages aux barrières des chemins, droits de ports et de havres, cimetières et bureau local, assainissement et égout, taxes ecclésiastiques, etc.), évaluées pour 1875-76, à près de 41,000,000 de livres sterl., dont 33,550,000 pour l'Angleterre et le pays de Galles. La *taxe des pauvres*, levée sur les propriétés foncières, s'est élevée pour l'Angleterre et le pays de Galles, en 1875-76, à 8,491,000 livres sterl. Le nombre des pauvres secourus était, récemment, de 971,435 pour l'Angleterre; de 121,394 pour l'Ecosse; de 6?,217 pour l'Irlande. De plus, chaque comté, chaque grande ville a fondé des maisons de travail et des hôpitaux.

Richesses. — Les Iles Britanniques ont de grandes richesses minérales; c'est l'une des causes de leur grandeur. Au premier rang se placent la houille et le fer. Les principaux bassins houillers de l'Angleterre sont : dans le Nord, celui du Northumberland et du Durham, de la Tweed à la Tees; celui de Whitehaven dans le Cumberland, vers la mer d'Irlande; ceux des comtés d'York et de Derby; le bassin du Lancashire, qui s'étend plus à l'O. jusqu'à Liverpool et Manchester; les bassins moins considérables des comtés de Leicester, de Warwick, de Stafford, de Shrop, de Hereford ; celui des comtés de Somerset et de Glocester, vers le sud-ouest. L'ensemble des bassins houillers du pays de Galles forme trois groupes: celui du nord-ouest comprend les bassins de l'île d'Anglesey et du Flintshire; celui de l'est se compose des bassins de Shrewsbury, de Colebrookdale, de Clenhills et de Billingsley; celui du sud-est renferme ceux de Glamorgan, Carmarthen, Merthyr-Tydvyll, Swansea. — En Ecosse, un grand bassin houiller s'étend du N. E. au S. O., du comté de Fife au comté d'Ayr. — L'Irlande n'a que du charbon médiocre. Les Iles Britanniques produisent plus de 80 millions de tonnes de houille, dont 6 à 7 millions sont exportés.

Les mines de fer, exploitées depuis les Romains, sont partout répandues à côté des bassins houillers. Les principaux centres sont : au N., Barnsley, Bradford, Dalton, Newcastle, Rotherham, Sheffield, Ulverstone. — Au N. O., Birmingham, Colebrookdale, Wellington, Wolverhampton. — A l'O., Abergavenny, Dean Forest, Merthyr-Tydvyll, Neath, etc. — En Ecosse, les environs de Glasgow; on évalue la production à 4 millions de tonnes. L'Angleterre et l'Irlande possèdent encore de nombreuses mines de plomb, de cuivre, d'étain, d'argent; il y a des salines considérables surtout au N. O. Enfin l'Angleterre possède beaucoup de sources minérales : au N. Buxton, Gilsland, Spa, Hariowgate, Leamington, Matlock, Weterby; à l'E., Witham; à l'O., Bath, Cheltenham, Gloucester, Hotwels; au S., Tunbridge; en Ecosse, Bonnington, Airthie, Hartfell, etc.; en Irlande, Castle-Connel, Johnstown, Lucan, Mallow, etc.

Le nord de l'Angleterre et plusieurs parties de l'Ecosse et de l'Irlande sont riches en marbres, ardoises, pierres de taille, granit, etc. Toutes les terres et pierres utiles se trouvent en abondance, pierre à chaux, terre à poterie et à porcelaine, etc.

L'Angleterre, si bien arrosée, est un pays de magnifiques pâturages; aussi l'élève du bétail y a pris un développement extraordinaire ; chevaux élégants et rapides, bœufs magnifiques de Durham et de Devon, moutons Leicester et Dishley, sont surtout très-célèbres. Les lacs et les rivières abondent en poissons; la pêche sur les côtes, surtout celle des harengs et des sardines, est une source de gains considérables. — Le climat, à cause du voisinage de la mer, est moins rigoureux que dans les pays du continent situés sous la même latitude, mais il est brumeux et très-humide ; les pluies sont très-abondantes dans la partie occidentale; aussi on cultive surtout les céréales dans les plaines de l'est, et l'on trouve plus de pâturages à l'ouest. Le climat est plus froid dans la montagneuse et septentrionale Ecosse. Le pays est généralement très-bien cultivé, l'Angleterre ressemble à un jardin toujours vert; le sol, naturellement peu fertile, a été fécondé par le travail, et stimulé par des engrais puissants et abondants; mais il y a beaucoup de bruyères stériles en Ecosse, et beaucoup de marécages, de fondrières ou *bogs* dans l'Irlande, qui manque de capitaux pour devenir féconde comme l'Angleterre. Cependant les Iles Britanniques sont forcées de recourir à l'importation pour se procurer le blé nécessaire à une population de plus en plus pressée.

Industrie. — Toutes les industries sont exercées dans la Grande-Bretagne sur une échelle gigantesque. La fabrication des tissus de coton, de laine, de lin, de chanvre et de soie, l'extraction des minerais, le travail des métaux, laissent l'Angleterre sans rivale. Les machines, dues au génie inventif des Anglais, ont surtout multiplié au XIXe s. les produits de l'industrie. Sans pouvoir donner de chiffres sérieusement approximatifs, indiquons les principaux centres industriels du pays :

Coton : Manchester, Bolton, Blackburn, Preston, Warrington, Chester, Londres, Rochdale, Norwich; Glasgow en Ecosse, Belfast en Irlande.

Laine : Leeds, Wakefield, Huddersfield, Rochdale, Halifax, Bradford, Kendal, Frome, Stroud, Colchester, Shrewsbury, Salisbury, Exeter, Taunton, Coventry, Calne, Norwich, Nottingham, Gloucester, Leicester; Glasgow et Perth, en Ecosse.

Toile : Warrington, Leeds, Barnsley, Bridport, Exeter, Maidstone; Lisburn, Newry, Belfast, Drogheda, Cootehille, Monaghan, Armagh, Sligo, Galway, Dublin, en Irlande; Glasgow, Dundee, Paisley, Montrose, en Ecosse.

Soie : Coventry, Macclesfield, Londres, Reading, Nottingham, Derby, Sheffield; Paisley, en Ecosse; Dublin, en Irlande.

Dentelles : Buckingham, comté d'Oxford.

Tapis : Kidderminster.

Fer, acier (machines, coutellerie, aiguilles) : Sheffield, Birmingham et Soho, Londres, Barnsley, Wolwerhampton, Ketley, Dudley, Rotherham, Leeds, Gloucester, Shrewsbury, Colebrookdale, Salisbury, Merthyr-Tydwyl, Swansea, Neath; en Ecosse, Carron et Clyde Works.

Faïence : comté de Stafford, Leeds, Chesterfield, Londres, Newcastle, Bristol; en Ecosse, Glasgow.

Porcelaine : Derby, Worcester.

Poteries : Wedgwood.

Verreries : Londres, Bristol, Saint-Helen, Verreville; Glasgow, en Ecosse.

Tannerie : Londres, Bristol, Warwick, Heutingdon, Worcester; Perth, en Ecosse; Limerick, en Irlande.

Bijouterie : Londres, Sheffield, Birmingham.

Papeterie : Bath, Bristol, Maidstone, Hereford.

Savons : Windsor.

Ganterie : Worcester.

Commerce. — Le commerce est favorisé à l'intérieur par un ensemble remarquable de voies de communication, rivières facilement navigables, canaux nombreux, routes, chemins de fer d'un développement de plus de 15,000 milles. — Les banques d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, avec leurs succursales et leurs agences, les banques privées, les banques par actions (joint stock),

fournissent des ressources immenses au commerce. — Au dehors, le commerce est fait avec l'univers par une flotte énorme, qui trouve partout des colonies, des stations, des approvisionnements, des moyens d'échange. La marine marchande comptait au 1er janvier 1874 dans le Royaume-Uni 25,561 bâtiments, jaugeant 5,800,000 tonneaux; dans les colonies, à l'exception des Indes orientales, 11,264 bâtiments, jaugeant 1,489,000 tonneaux; en tout 36,825 bâtiments et 7,294,000 tonneaux; on a enregistré, dans l'année 1874, 20,872 bâtiments dans les ports du royaume, dont 17,926 bâtiments à voile, jaugeant 4,038,000 tonneaux, et 2,946 bâtiments à vapeur, jaugeant 1,827,000 tonneaux. En 1874, les chiffres du commerce ont été : pour l'importation, 370,085,000 liv. sterl., et pour l'exportation, 297,650,000 liv. sterl. Les pays avec lesquels la Grande-Bretagne fait le plus de commerce, sont : les États-Unis, les Indes orientales, la France, la Russie, les Villes Hanséatiques, l'Australie, la Hollande, l'Égypte, la Prusse, la Chine, etc. — Les principaux articles d'exportation sont: les cotonnades, les tissus de soie, les tissus de fil, le coton filé, les tissus de laine, la quincaillerie, la coutellerie, le fer, la houille, la mercerie et les objets de mode, le cuivre, etc. Les principaux articles d'importation sont: le coton, la laine, le lin, la soie grége, les soieries, le thé, le café, le sucre, le froment, l'avoine, le maïs, la farine de froment, les vins, les spiritueux, le bétail, les œufs, les volailles, fruits, épices, tabac, etc.

Voici le tableau des colonies et possessions de la Grande-Bretagne, avec l'époque de leur acquisition et la population. Voy. nouveau tableau comparatif au Supplém.

EUROPE.	DATE.	SUPERFICIE en milles carrés anglais.	POPULATION.
Gibraltar	1704	2	29,000
Héligoland	1807-1814	1	2,800
Malte et Gozzo	1800	115	148,500
ASIE.			
Aden et Périm	1839	»	30,000
Hindoustan et Inde transgangétique	1625-1849	1,004,616	187,694,323
Ceylan	1795	24,700	1,892,540
Hong-Kong	1842	29	94,000
Labouan	1846	45	3,000
AFRIQUE.			
Côte occidentale ou Gambie	1618-1631	20	6,748
Sierra-Leone	1787	468	41,497
Côte-d'Or	1618	6,000	»
Colonie du Cap	1806	104,931	231,523
Natal	1838	14,397	157,583
Sainte-Hélène	1651	47	6,444
Maurice, Seychelles	1810	708	319,100
Ascension	1815	»	2,400
Fernando-Po	1827	»	»
AMÉRIQUE.			
Canada	1759-63	331,280	2,506,755
Nouveau-Brunswick	1713-63	27,037	252,047
Nouvelle-Écosse et Cap-Breton	1713-57	18,670	332,264
Labrador	»	»	5,000
Ile du Prince-Édouard	1713	2,173	80,859
Terre-Neuve	1713	40,200	122,638
Colombie britannique et Vancouver	1858	»	»
INDES OCCIDENTALES.			
Les Bermudes	1609	24	11,450
Barbade	1624	166	152,727
Bahama	1629	2,921	35,287
Turques et Caïques	1629	»	4,372
Jamaïque	1655	6,400	441,255
Iles Vierges et Tortola	1666	57	8,600
Saint-Christophe	1627	105	20,741
Nevis	1628	50	9,822
Antigoa	1632	183	36,412
Montserrat	1632	47	7,645
La Dominique	1763	291	25,065
Sainte-Lucie	1763-1803	250	27,141
Saint-Vincent	1763	131	31,755
Grenade	1763	133	31,900
Tabago	1763	97	15,410
Trinité	1797	1,754	84,438
AMÉRIQUE MÉRIDIONALE			
Honduras	1770-1784	13,500	25,635
Iles Malouines	1771	7,600	600
Guyane	1803-1808	76,000	155,026
OCÉANIE.			
Nouvelle-Galles du Sud	1788	323,437	358,278
Australie occidentale	1828	978,000	15,691
Australie méridionale	1834	383,328	126,830
Victoria	1851	86,831	541,800
Queen's land	1859	678,000	34,885
Nouvelle-Zélande	1839	106,259	98,971
Tasmanie	1803	26,215	89,977
Iles Fanning	»	»	»
Ile Norfolk	»	»	»

En tout, les colonies occupent une superficie de 4,480,098 milles carrés géographiques, avec une pop. de plus de 200,000,000. Ces chiffres, remarquons-le, ne sont qu'approximatifs et au-dessous de la réalité.

Les monnaies, poids et mesures de la Grande-Bretagne sont: *Monnaies:* Guinée ou 21 shillings (26 fr. 47 c.); — Souverain ou livre sterling, 20 shillings (25 fr. 25 c.); — Couronne de 5 sh. = 5 fr. 80 c.; — Shilling = 12 pence ou deniers de 4 farthings = 1 fr. 26 c.

Le yard ou 3 pieds anglais = 0m,91 4 1/3.

Le mille légal = 1,760 yards ou 1,609m,315.

Le mille usuel = 1,524 mètres.

L'acre = 4 ares, 46; l'hide, 100 acres.

Le gallon = 4 lit., 5,434.

La livre (poids) = 373 gr. 24.

Chemins de fer. — Les Iles Britanniques comptent au moins 26,472 kil. de chemins de fer. Les 12 lignes principales d'Angleterre et d'Écosse, reliées entre elles par un très-grand nombre de lignes secondaires, sont:

La *ligne de l'Est*, de Londres à Yarmouth.

La *ligne du Sud-Est*, de Londres à Douvres, vers Calais.

La *ligne du Sud*, de Londres à Brighton, vers Boulogne.

La *ligne du Sud-Ouest*, de Londres à Dorchester, par Southampton.

La *ligne de l'Ouest*, de Londres à Plymouth, par Bristol.

La *ligne du Nord-Ouest*, de Londres à Glasgow, par Birmingham, Lancastre et Carlisle.

La *ligne du Nord*, de Londres à Inverness, par Cambridge, Lincoln, York, Durham, Newcastle, Edimbourg et Aberdeen.

La *ligne du Centre*, de Londres à Leeds, par Leicester et Derby, avec embranchement sur Birmingham.

La *ligne entre Liverpool et Hull*, par Manchester et Leeds.

La *ligne entre Maryport et Newcastle*, par Carlisle.

La *ligne entre Greenock et Edimbourg*, par Glasgow.

Le *chemin littoral de la Manche*, de Dorchester à Douvres, reliant tous les ports de la Manche.

Les chemins de fer d'Irlande sont:

De Dublin à Belfast, par Dundalk et Armagh, avec embranchement sur Londonderry.

De *Dublin à Galway*.

De *Dublin à Limerick*, par Kildare et Tipperary, avec embranchement sur Cork et Waterford.

Grande (Rio-), riv. de la Sénégambie, au S. du rio Géba, est remarquable par sa profondeur et ses larges embouchures. Elle est navigable pour d'assez gros navires jusqu'à 40 kil. de la mer. Elle a 400 kil. de cours.

Grandesses, *grands d'Espagne*. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un titre honorifique. Ceux de la première classe parlent au roi la tête couverte.

Grandeur, titre honorifique donné aux évêques français depuis 1650.

Grand-Fougeray (Le), ch.-l. de canton de l'arr. et à 30 kil. O. de Redon (Ille-et-Vilaine). Commerce de bois, fer, grains; 6,310 hab., dont 1,010 agglomérés.

Grandi (Ercole), peintre italien, né à Ferrare, 1491-1531, élève de L. Costa, peignit à Bologne les fresques de la *Mort de la Vierge* et du *Crucifiement*, très-estimées par l'Albane et Michel-Ange. On cite de lui plusieurs tableaux remarquables par le coloris et le fini de l'exécution, à Florence, à Ferrare, etc.

Grandidier (Philippe-André), historien ecclésiastique, né à Strasbourg, 1752-1787, a laissé des livres d'une érudition estimable: *Histoire de l'évêché et des évêques de Strasbourg*, 2 vol. in-4° (ouv. inachevé); *Essais historiques et topographiques sur l'église cathédrale de Strasbourg; Hist. ecclésiastique, militaire, civile et littéraire de la prov. d'Alsace*, t. 1er, etc.

Grandier (Urbain), né à Rovère, près de Sablé, 1590-1634, fut curé de Saint-Pierre de Loudun (diocèse du Mans) et chanoine de Sainte-Croix. Ses succès, son esprit hautain et caustique, excitèrent contre lui beaucoup d'ennemis. Il échappa à une première accusation

devant le présidial de Poitiers et devant son métropolitain, de Sourdis, archevêque de Bordeaux. On lui avait refusé la place de directeur du couvent des Ursulines ; on l'accusa plus tard de les avoir ensorcelées; les religieuses même le dénoncèrent. L'affaire fut d'abord assoupie ; mais Laubardemont, conseiller d'Etat, agent de Richelieu, vint en 1633 pour faire démolir le château de Loudun. La supérieure des Ursulines, sa parente, plusieurs ennemis de Grandier, accusèrent alors celui-ci d'être l'auteur d'une plate, mais violente satire contre le cardinal, *la Cordonnière de Loudun*. Laubardemont, sans doute d'après les instructions du ministre, fit arrêter Grandier, le 7 décembre, et le fit conduire à Angers. On l'accusa de sacriléges et d'autres crimes ; les Ursulines le désignèrent de nouveau comme l'auteur de leur obsession. Le procès eut beaucoup de retentissement. Enfin une commission de douze juges le condamna comme coupable de magie, de maléfice et possession sur les religieuses de Loudun. Mis à la torture, il reconnut seulement qu'il avait péché par fragilité humaine. Il fut brûlé vif, en protestant d'ailleurs de son innocence. Cette ténébreuse affaire n'a jamais été expliquée d'une manière suffisante, quoiqu'elle ait été examinée sous toutes ses faces; il y a là un mélange d'extases naturelles, de crédulité, de préjugés, de passions haineuses qu'il est difficile d'apprécier.

Grandjouan, village de l'arrond. et à 24 kil. S. O. de Châteaubriant (Loire-Inférieure), dans la commune de Nozay. Ecole d'agriculture et ferme-école, fondée en 1833.

Grand-Junction, canal d'Angleterre, commençant à Brentford, sur la Tamise, à 12 kil. O. de Londres, s'unissant à l'Ouse, au canal de Grand-Union et à celui d'Oxford. Il a 136 kil. de longueur, et 121 écluses.

Grand-Lemps (Le), ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. S. E. de la Tour-du-Pin (Isère). Fabr. de sucre ; 1,984 hab.

Grandlieu (Lac de), dans la Loire-Inférieure, à 12 kil. S. O. de Nantes, de 3,900 hectares de superficie. Il reçoit plusieurs petites rivières, comme la Boulogne, l'Ognon, et se déverse par l'Achenau dans la Loire. Il occupe, dit-on, l'emplacement d'une ancienne ville, *Herbadilla*, qui fut détruite et submergée par la colère de Dieu, peut-être au VIe siècle. On a parlé plusieurs fois de le dessécher.

Grand-Lucé (Le), ch.-l. de canton de l'arr. et à 2? kil. S. O. de Saint-Calais (Sarthe). Toiles, clous, papeteries ; commerce de produits agricoles; 2,131 hab.

Grandmesnil (Jean-Baptiste **Fauchard de**), acteur, né à Paris, 1737-1816, avocat, conseiller de l'amirauté, 1765, se prononça contre le coup d'Etat du chancelier Maupeou et quitta la France, 1771. Il s'engagea au théâtre de Bruxelles et joua les *valets* avec succès. Applaudi à Bordeaux, à Marseille, il débuta à Paris à la Comédie-Française, en 179?, et fut l'un des plus brillants interprètes de Molière, dans les rôles à *manteau*. Il fut membre de l'Institut, à sa formation.

Grandmont. V. Grammont.

Grand Océan. V. Océan.

Grand-Ours (Lac du), dans la Nouvelle-Bretagne (Amérique du Nord), a 120 kil. de long sur 40 de large, et s'écoule par le Mackensie.

Grandpré (Louis-Marie-Joseph **Ohier,** comte de), marin et voyageur français, né à Saint-Malo, 1761-1846, a laissé plusieurs ouvrages assez curieux : *Voyage à la côte occidentale d'Afrique en* 1786 *et* 1787, où l'on trouve des renseignements sur la traite et les moyens de la supprimer; *Voyage dans l'Inde et au Bengale, en* 1789 *et* 1790; *Voyage dans la partie méridionale de l'Afrique en* 1797 *et* 1798; *Dictionnaire universel de géographie maritime*, 2 vol. in-4° ; *Voyage dans l'Inde, au travers du grand désert ; Répertoire polyglotte de la marine*, etc.

Grand-Pré, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 18 k. S. E. de Vouziers (Ardennes), sur l'Aire, près d'un défilé de l'Argonne, célèbre dans la campagne de 1792. Le comté de Grand-Pré appartint à la maison de Joyeuse; 1,5?? hab.

Grandrieu, ch.-l. de canton de l'arr. et à 40 kil. N. E. de Mende (Lozère); 1,606 hab.

Grandris, bourg du canton de la Mure (Rhône) ; 2,316 hab.

Grand-Serre (Le), ch.-l. de canton de l'arr. et à 50 kil. N. E. de Valence (Drôme), sur la Galaure. Fabr. d'acier, de platine, filat. de soie; 1,549 hab.

Grands Jours. On a donné ce nom à des assises extraordinaires pour rendre la justice. Les comtes de Champagne tenaient les *Grands Jours* à Troyes ; Philippe le Bel régularisa ces assises, 1302, et en fit une véritable cour de justice. Les princes du sang, les reines, des grands seigneurs obtinrent du roi la permission de faire tenir des *Grands Jours* dans leurs domaines. Depuis le XVIe siècle, les *Grands Jours* sont des commissions extraordinaires, formées de magistrats des parlements pour réprimer les désordres dans les provinces. On cite les Grands Jours tenus sous François Ier à Poitiers, 1531, 1541 ; à Moulins, 1534, 1540, 1545 ; à Troyes, 1535 ; à Angers, 1539 ; à Riom, 1546 ; ceux de 1605, sous Henri IV, dans le Quercy et le Limousin ; ceux de Poitiers, sous Louis XIII, en 1634; enfin, ceux de Clermont-Ferrand, sous Louis XIV, en 1665; Fléchier en a laissé un spirituel journal. Ces *Grands Jours* avaient surtout pour but d'effrayer et de punir les seigneurs, qui se conduisaient souvent en véritables tyrans, lorsqu'ils étaient éloignés d'une autorité supérieure.

Grand-Trunk ou **Trent-et-Mersey,** canal d'Angleterre, qui commence à 12 kil. S. E. de Derby, au confluent de la Trent et du Derwent, et se joint au canal du duc de Bridgewater, à 22 kil. S. E. de Liverpool ; il a 136 kil. de longueur.

Grandval (François-Charles **Racot de**), fils de *Nicolas*, musicien, auteur de pièces comiques et de parades, né à Paris, 1710-1784, se fit comédien à 17 ans, et joua les premiers rôles tragiques et les rôles de haute comédie, de 1729 à 1762. Il reparut sur la scène avec moins de succès, 1764-1768. Il a composé plusieurs comédies ou parades, en prose et en vers, où l'on trouve de l'esprit, de la gaieté, mais beaucoup trop de licence.

Grandville (Jean-Ignace-Isidore **Gérard,** dit), dessinateur, né à Nancy, 1803-1847, se fit connaître de bonne heure par ses dessins humoristiques et par ses caricatures; les *Métamorphoses du jour* eurent surtout beaucoup de succès en 1828. Après la révolution de 1830, son crayon s'exerça librement dans les journaux satiriques, puis il revint aux études philosophico-morales, les *Cannes*, les *Parapluies*, les *Chapeaux*, etc. Il illustra *Gulliver*, *Béranger*, mais surtout *La Fontaine*. Son talent se distingue par la sagacité de l'observation et de la critique, il fait songer plus que rire.

Grandvilliers, ch.-l. de canton de l'arr. et à 28 k. N. O. de Beauvais (Oise). Papiers peints, peignes, bonneteries ; commerce de produits agricoles; 1,725 hab.

Granet (François-Marius), peintre, né à Aix, 1775-1849, fils d'un maçon, se fit remarquer, encore enfant, par son ardeur et sa facilité pour le dessin. Il commença à étudier sous le paysagiste Constantin, et contracta dès lors avec le jeune comte de Forbin une longue et honorable amitié. A Paris, il put suivre quelque temps les leçons de David, et, grâce au succès de quelques tableaux, il eut assez de ressources pour aller visiter l'Italie ; il habita principalement Rome de 1802 à 1819 et y acquit réputation et aisance. Il fut membre de l'Institut en 1830, conservateur des tableaux du Louvre et du musée de Versailles. Il a peint surtout des intérieurs et des souterrains de couvents, avec quelque effet de lumière remarquable; il fut le peintre de la lumière, et se plaisait à rendre la vie des cloîtres. Beaucoup de ses nombreux tableaux eurent un grand succès, comme l'*Intérieur de la basilique de Saint-François d'Assise, de l'église du couvent de San-Benedetto ; Stella en prison*; *le Tasse visité dans sa prison par Montaigne;* la *Mort du Poussin;* les *Premiers chrétiens dans les Catacombes*, et surtout le *Chœur des Capucins*, qu'il reproduisit quinze ou seize fois, sans jamais se copier complétement.

Grangemouth, port du comté et à 16 kil. S. E de Stirling (Ecosse), à l'extrémité du canal du Forth et de la Clyde. Il sert à la compagnie de fer de Carron et est l'entrepôt de tout le commerce du comté ; 2,300 hab.

Grangeneuve (Jacques-Antoine), né à Bordeaux, 1750-1793, avocat, procureur de la commune à Bordeaux, député à l'Assemblée législative, se montra d'abord farouche révolutionnaire, jusqu'à former le projet de s'entre-assassiner avec Chabot, pour provoquer une insurrection républicaine contre les royalistes ; mais, à la Convention, il montra une modération inattendue, refusa de voter la mort de Louis XVI, fut proscrit avec les Girondins au 2 juin, mis hors la loi le 18 juillet, arrêté à Bordeaux et exécuté le 21 décembre, avec son frère, Joseph, administrateur du département de la Gironde.

Granger (Jacques), biographe anglais, né dans le Berkshire, 1710-1776, eut la cure de Shiplake, fit une

grande collection de portraits, qu'il accompagna de biographies; de là son ouvrage intitulé: *A biographical History of England*, 1769, 2 vol. in-4°, et avec un *Supplément*, 1775, 4 vol. in-8°.

Granique (Le), petite rivière de Mysie (Asie Mineure), tributaire de la Propontide, célèbre par la victoire d'Alexandre, 334 av. J. C., et par celle de Lucullus sur Mithridate en 73. Auj. *Oust-Vola-Sou* ou *Kodja-Tchaï*.

Granja (La). V. Ildefonso (San-).

Gran-Sasso (la grande roche), massif de l'Apennin central, dont le plus haut sommet, le *Monte-Corno*, a 2,990 m., à 17 kil. N. E. d'Aquila.

Gransee, v. du Brandebourg (Prusse), à 60 kil. N. de Berlin. Monument en l'honneur de la reine Louise de Prusse. Draps et toiles; 5.000 hab.

Granson, v. du canton de Vaud (Suisse), à 32 kil. N. de Lausanne, à l'extrémité S. O. du lac de Neuchâtel. Victoire des Suisses sur Charles le Téméraire en 1476; 1.200 hab.

Grant (Terre de), partie de la côte méridionale de l'Australie, sur le détroit de Bass, entre la terre de Freycinet et la Nouvelle-Galles du Sud.

Grant (Charles), homme d'Etat anglais et philanthrope, né en Ecosse, 1746-1823, l'un des directeurs de la Compagnie des Indes, 1795, membre des Communes, de 1802 à 1819, travailla généreusement à l'émancipation des noirs, à la propagation du christianisme et de l'instruction primaire; il a introduit dans les montagnes d'Ecosse les écoles du dimanche.

Grantham, v. du comté et à 35 kil. S. de Lincoln (Angleterre), sur le canal qui unit le Witham à la Trent. Courses célèbres de chevaux; commerce actif; 11,000 h.

Granvelle. V. Perrenot.

Granville (*Grannonum*), ch.-l. de canton de l'arr. et à 26 kil. N. O. d'Avranches (Manche), sur un rocher qui s'avance dans la mer, à l'embouchure du Boscq. Port sûr et commode, avec bassin à flot; on y arme pour Terre-Neuve, la pêche de la baleine, le grand cabotage et la pêche des huîtres; on y fait le commerce avec les îles anglo-normandes. Grains, sel, soude, salaisons, toiles à voiles, pierres de Chausey, etc.; 14,747 h. — Les Anglais la fortifièrent en 1440; ils la brûlèrent en 1695 et la bombardèrent en 1803; les Vendéens l'attaquèrent vainement en 1793. La pop. est renommée par la beauté de ses femmes; elle semble avoir une origine distincte; plusieurs prétendent qu'elle descend de Normands et de femmes ramenées de Sicile et de Naples par les soins de Robert Guiscard.

Granville, Greenville ou **Grenville** (George), vicomte **Lansdowne,** baron de **Bideford,** homme d'Etat anglais, 1667-1735, ne put défendre, comme il l'aurait voulu, la cause des Stuarts, obtint quelques succès de société par ses poésies, imitées de Waller, entra à la chambre des Communes en 1701, soutint les tories, fut ministre de la guerre en 1710, pair d'Angleterre, 1711, trésorier de la maison de la reine, 1714. A l'avénement de George Ier, soupçonné d'intrigues en faveur du prétendant, il fut enfermé à la tour de Londres, fut mis en liberté, 1717, s'enfuit en France, 1722, et revint en 1732, pour vivre dans la retraite. Ses *Œuvres* ont été publiées en 2 vol. in-4°.

Grao, nom donné en Espagne à une plage peu sûre et envasée, où il n'y a pas de port. On connaît surtout le *Grao de Valence* et le *Grao de Murviedro*. C'est la même chose aussi que le *Grau* de France, sur les côtes de la Méditerranée.

Grao, port de la prov. et à 5 kil. E. de Valence (Espagne), à l'embouchure du Guadalaviar; commerce actif, avec la France surtout; 5,000 hab.

Grassano, v. de la Basilicate (Italie), à 26 kil. O. de Matara; 4,000 hab.

Grasse, ch.-l. d'arr. des Alpes-Maritimes, par 43° 39′28″ lat. N. et 4° 35′19″ long. E., à 24 kil. O. de Nice, sur le penchant d'une colline à 14 kil. de la mer. Grand commerce d'huile d'olive, de parfumerie, de savons, de cuirs, de figues. Evêché en 1252; elle fut détruite par ses habitants en 1536, lorsque Charles-Quint envahit la Provence; 12,560 hab.

Grasse-Tilly (François-Joseph-Paul, comte de **Grasse,** marquis de), amiral, né à Valette (Provence), 1723-1788, d'abord destiné à l'ordre de Malte, passa au service de France en 1749, était capitaine à la bataille d'Ouessant, 1778, fut nommé chef d'escadre, 1779, et se distingua par son courage plus que par ses talents, dans la guerre d'Amérique. Il servit sous d'Estaing, sous Guichen, en 1781 contribua à la prise de Tabago, à la capitulation de Cornwallis à York-Town; mais en 1782, fut complétement vaincu à la bataille des Saintes par l'amiral Rodney. Conduit à Londres, il accepta avec trop de vanité les éloges que les Anglais prodiguaient *au valeureux Français;* il y eut en France un déchaînement universel contre lui. Il contribua à la paix de 1785; à son retour, il fut jugé par un conseil de guerre, détenu à Lorient en 1784, et acquitté. « Il a six pieds et six pieds un pouce les jours de combat, » disaient de lui les marins.

Grasse (La), ch.-l. de canton de l'arr. et à 35 kil. S. E. de Carcassonne (Aude), sur l'Orbieu. Jadis abbaye de bénédictins; 1,303 hab.

Grasset de Saint-Sauveur (Jacques), littérateur, né à Montréal (Canada), 1757-1810, fut vice-consul en Hongrie et dans le Levant. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, des romans oubliés, comme *les Amours du comte de Bonneval, les Costumes civils actuels de tous les peuples connus*, avec Sylvain Maréchal, 4 vol. in-4°; l'*Encyclopédie des Voyages*, 5 vol. in-4°; *L'antique Rome*, 2 vol. in-4°; *Costumes des représentants du peuple, membres des deux conseils, du Directoire*, etc.; *Esprit des Ana*, 2 vol. in-12, etc., etc.

Grassin (Pierre), vicomte de Busancy, conseiller au Parlement, fondateur du *collége des Grassins*, 1569, rue des Amandiers à Paris, pour des écoliers pauvres de Sens.

Grassis (Paris de), d'une famille italienne, qui a produit plusieurs savants canonistes, né à Bologne, à la fin du xve s., mort en 1528, fut maître des cérémonies à la cour pontificale, et évêque de Pesaro. On a de lui: *De Cæremoniis Cardinalium et Episcoporum in eorum diœcesibus libri II*, in-fol.; *Ordo Romanus; Diarium Curiæ Romanæ*, journal de 1504 à 1521, dont plusieurs parties seulement ont été publiées, etc.

Grasslitz, v. de Bohême, sur la Zwoda, a des mines de cuivre et des fabriques de laiton; 5,000 hab.

Grataroli (Guillaume), médecin italien, né à Bergame, 1516-1568, s'établit à Bâle et eut de la réputation. Il a écrit beaucoup d'ouvrages et surtout: *Prolegomena in Alchemiæ Auctorum Collectionem*, en tête de la collection faite par lui; *De memoria reparanda, augenda, conservandaque*

Gratella (Philippe-Sébastien), dit le *Bastianino*, peintre de Ferrare, 1540-1602, élève de Michel-Ange, l'imita avec talent, mais souvent avec trop d'exactitude. Parmi ses fresques, on cite le *Jugement dernier*, à Ferrare.

Gratet-Duplessis (Alexandre), littérateur, né à Janville (Eure-et-Loir), 1792-1853, entra dans l'Université, et devint recteur de Caen et de Douai. Il a publié la *Bibliographie parémiologique* (ouvrages consacrés aux proverbes), a donné une bonne édition de *La Rochefoucauld*, réimprimé des pièces rares, et composé une collection de petits livres amusants, sous le pseudonyme d'*Hilaire le Gai*.

Gratianopolis, nom latin de *Grenoble*.

Gratien (Saint-), commune de l'arrond. et à 20 kil. S. E. de Pontoise (Seine-et-Oise), à 3 kil. S. O. de Montmorency, possède de charmantes maisons de campagne près du lac d'Enghien, et un château où se retira Catinat, qui est enterré dans l'église du village.

Gratien (Gratianus Augustus), empereur romain, fils de Valentinien Ier, né à Sirmium en Pannonie, 359-383, consul en 366, fut nommé auguste par son père en 367. Il eut pour précepteur le poëte Ausone, et succéda à Valentinien en 375. Les soldats lui donnèrent pour collègue son jeune frère, Valentinien II; Gratien gouverna la Gaule, l'Espagne, la Bretagne, résidant habituellement à Trèves, et combattant les barbares du Danube et du Rhin. Il battit les Alamanni à Argentaria, près de Colmar. A la mort de son oncle, Valens, 378, il confia l'Orient au comte Théodose, qui fut nommé empereur. Bien fait, aimable, instruit, éloquent, il fut favorable aux chrétiens orthodoxes, et persécuta les hérétiques et les païens. Il aima aussi trop la chasse et ses gardes Alains. Ses soldats, mécontents, l'abandonnèrent devant l'usurpateur Maxime, qui fut vainqueur près de Paris; il fut tué à Lyon.

Gratien, canoniste italien du xiie s., né à Chiusi ou à Carraria (Toscane), fut moine au couvent des Camaldules de Bologne, et y rédigea son *Decretum* ou Recueil raisonné des canons des conciles, des Décrétales, des extraits des Pères, de l'Ordo Romanus, du Pontificalis, du Liber diurnus, du droit romain, etc. Il comprend trois parties: *De ministeriis, De negotiis, De sacramentis*, qu'on appela plus tard: *Distinctiones, Causæ, De con-*

secratione. Ce recueil fut adopté par l'école de Bologne comme base de son enseignement. Il a été très-souvent édité, avec ou sans les commentaires des disciples de Gratien.

Gratius Faliscus, poëte latin, dont on ignore la patrie et la vie, a composé, du temps d'Auguste, un poëme intitulé : *Cynegeticon liber*, en 540 vers hexamètres, où il parle du chasseur, de ses instruments, de ses chiens. Le style est incorrect, et le texte nous est parvenu mutilé. Les principales éditions sont celles d'Alde Manuce, 1534; de Burmann et de Wernsdorf (*Poetæ latini minores*); de Stern, 1832; de Haupt, 1838; de la *Collection Lemaire*. Il a été traduit dans la *Bibliothèque latine* de Panckoucke et dans la *Collection* Nisard.

Grattan (Henri), orateur irlandais, né à Dublin, 1750-1820, avocat, entra au parlement irlandais en 1775, et soutint avec éloquence les droits de sa patrie opprimée. En 1780, il obtint la déclaration célèbre que le roi, les lords et les communes d'Irlande pouvaient seuls faire des lois obligatoires pour ce pays; on lui vota une somme de 50,000 livres sterling comme témoignage de la reconnaissance nationale. Mais son opposition aux exagérations du patriotisme irlandais, ses efforts pour l'émancipation des catholiques, quoiqu'il fût protestant, lui enlevèrent une partie de sa popularité. Il se retira en 1798. Il reparut à Westminster, après que l'union de l'Irlande à l'Angleterre eut été consommée, malgré lui. Il resta fidèle à son noble rôle, continua d'être admiré pour son éloquence énergique et brillante, et d'être estimé, même par ses adversaires, à cause de son caractère honorable. Ses discours ont été réunis, 1822, 4 vol. in-8°.

Gratz ou **Grætz**, ch.-l. de la Styrie (Autriche), sur la Muhr, par 47° 4′ 15″ lat. N. et 15° 6′ 26″ long. E., à 190 kil. S. O. de Vienne. Evêché; cathédrale gothique, église de Sainte-Catherine; château impérial, hôtel de ville. Université fondée en 1585, réorganisée en 1827, et possédant une magnifique bibliothèque; le *Johanneum* est un établissement d'instruction agricole fondé par l'archiduc Jean. Jadis place de guerre importante, les Français ont détruit ses fortifications; les restes de sa citadelle servent de prison d'Etat. Fabriques nombreuses de fer, d'acier; manufactures de cotonnades, de mousselines, d'étoffes de soie, de laine, etc. Commerce considérable; deux foires attirent des marchands, même de la Russie et de la Turquie; patrie de Hammer; 81,000 hab.

Gratzen, petite ville au S. de la Bohême, où il y a une importante fabrique de verreries et de cristaux.

Grau. On donne ce nom, sur la côte du Languedoc, au canal qui unit un étang maritime à la mer à travers le cordon littoral. V. Grao.

Graudenz (*Grudziadz*, en polonais), v. de la prov. de Prusse (roy. de Prusse), sur la rive droite de la Vistule, dans l'arrond. et à 40 kil. S. de Marienwerder. Place forte; à 2 kil. s'élève, sur une colline, la forteresse bâtie par Frédéric II. Fabriques de draps, de tabac; distilleries d'eau-de-vie; grand commerce de grains. Elle doit son origine aux chevaliers Teutoniques; les Français ne purent s'en emparer en 1807; 10,000 hab.

Graulhet, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. N. E. de Lavaur (Tarn). Chapellerie commune; draps; commerce de chevaux; 6,346 hab., dont 4,022 agglomérés.

Grave, v. forte du Brabant septentrional (Pays-Bas), sur la Meuse, à 30 kil. N. E. de Bois-le-Duc, prise par les Français en 1672 et en 1794; 3,000 hab.

Grave-en-Oisans (La), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 34 kil. N. O. de Briançon (Hautes-Alpes), sur la Romanche. Mine de plomb argentifère; le bourg est situé près d'un défilé remarquable de la Romanche, dans un paysage d'un aspect terrible; 1,292 hab.

Gravelines, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 16 kil. S. O. de Dunkerque (Nord), port et place de guerre sur l'Aa, possède un arsenal, et a, pour ouvrage détaché, le fort Philippe. Commerce important avec l'Angleterre pour les fruits et les œufs; on y arme pour la pêche du hareng, de la morue, etc.; 7,733 hab. — C'était, au VII° s., un village appelé Saint-Willebrod; en 1160, Thierry d'Alsace y bâtit une forteresse; son fils Philippe canalisa l'Aa (*Graf-Linghe*, canal du comte; d'où le nom de la ville); elle est célèbre par la bataille de 1558, perdue par le maréchal de Thermes; elle fut réunie à la France au traité des Pyrénées, 1659. Longtemps malsaine, malgré les travaux de Vauban et de Deville, elle a beaucoup gagné depuis la construction du nouveau chenal de l'Aa.

Gravelot (Hubert-François **Bourguignon**), graveur, frère du géographe Danville, né à Paris, 1699-1773, eut de la réputation, en Angleterre et en France, par ses dessins, par ses illustrations de Shakspeare, de Voltaire, de Racine, etc. Il a gravé presque tous les cartouches des cartes de son frère.

Gravenberg (Wirnt von), poëte allemand du XIII° s., né près de Krems (Autriche) ou près de Nuremberg, a composé plusieurs poëmes de chevalerie, dont un seul, *le Wigalois*, est arrivé jusqu'à nous. Il se rattache au cycle d'Arthur, a 11,700 vers, et ne paraît pas emprunté à quelque roman français. Il a été imprimé à Berlin, 1819; à Leipzig, 1847.

Gravenhage (S'), V. La Haye.

Graves, terrains composés surtout de *graviers*, dans le départ. de la Gironde, près du confluent de la Garonne, avec la Dordogne, avec le Ciron, près du confluent de la Dordogne et de l'Isle. On y récolte d'excellents vins, dits de *Graves*, rouges ou blancs.

Gravesande. V. S' Gravesande.

Gravesend, v. du comté de Kent (Angleterre), sur la Tamise, à 35 kil. S. E. de Londres, en face du fort de Tilbury. Chantiers de construction, magasins d'approvisionnements pour les navires. Dépôt d'artillerie; 21,000 hab.

Graville-Sainte-Honorine, bourg à 5 kil. du Havre (Seine-Inférieure), remarquable par ses fabriques de bougie, de savons, de produits chimiques, par ses constructions de machines à vapeur, ses fonderies, ses raffineries. C'était autrefois un château dominant une baie qui a disparu; 2,274 hab.

Gravina, v. de la prov. et à 55 kil. S. O. de Bari (Italie). Evêché; 10,000 hab.

Gravina (Dominique), historien italien, né à Gravina, vivait au XIV° siècle, et a écrit : *lo Storico del Regno di Napoli*, de 1333 à 1350 (dans la collection de Muratori, t. XII).

Gravina (Pierre), poëte italien, né à Palerme, 1453-1527, de la famille des comtes de Gravina (de Capoue), ecclésiastique amoureux des lettres latines, ami de Pontanus, de Sannazar, protégé par Gonzalve de Cordoue, a écrit beaucoup de poésies, qui eurent une grande réputation, *Epigrammatum liber*, *Sylvarum liber*, *Poematum libri*, etc., recueillis par Scip. Capèce, 1532; puis des *Lettres et des Discours*, 1589.

Gravina (Jean-Vincent), jurisconsulte et littérateur italien, né à Roggiano (Calabre), 1664-1718, fut le principal fondateur de l'académie des *Arcades* à Rome, 1695. Il professa le droit dans cette ville, et a laissé des ouvrages importants : *Origines Juris civilis*, en 3 livres, 1701-1713; *De Romano Imperio*. Le premier a été traduit en français, 1775, 3 vol. in-12, et 1822, in-8°; il n'a pas été inutile à Montesquieu. Poëte médiocre, il a été le protecteur et le père adoptif de Métastase.

Gravina (Frédéric, duc de), amiral espagnol, né à Palerme, 1756-1806, a passé faussement pour le fils naturel de Charles III, qui le fit venir en Espagne. Il entra dans la marine espagnole, se distingua contre les Barbaresques, puis contre les Français, devant Toulon, Collioure, etc. Contre-amiral en 1794, bientôt vice-amiral, ambassadeur extraordinaire à Paris en 1804, capitaine général des armées navales, il commandait la flotte qui se réunit en 1805 à celle de l'amiral Villeneuve. Il prit part à la bataille du cap Finistère contre l'amiral anglais Calder; il fut vaincu à Trafalgar; blessé grièvement, il put se retirer à Cadix, où il mourut trois mois après de ses blessures.

Gray, ch.-l. d'arrond. du départ. de la Haute-Saône, par 47° 26′ 48″ lat. N. et 3° 15′ 22″ long. E., sur la rive gauche de la Saône, à 56 kil. S. O. de Vesoul. Ancien château des ducs de Bourgogne; casernes de cavalerie. Fabriques de tissus de crins, de fécule, d'amidon, blanchisseries de cire; construction de bateaux; magnifique usine de *Tramoy*. Commerce important en fers, grains, vins, fourrages, chevaux, etc. Ancienne capitale du bailliage d'Amont, prise par Louis XI, puis par Louis XIV, qui la fit démanteler, en 1674; 6,965 hab.

Gray (Thomas), poëte anglais, né à Londres, 1716-1771, élève du collége d'Eton, puis de Cambridge, fut dès lors l'ami de Robert West et d'Horace Walpole, mais il se brouilla avec ce dernier dans un voyage qu'ils firent en Italie, 1739-41. D'un caractère naturellement mélancolique, que des malheurs et des déceptions rendirent de plus en plus triste, d'une santé faible, il vécut presque toujours dans la retraite, et composa des poésies d'une sensibilité vraie, d'une pureté gracieuse.

On cite surtout son ode *Au collége d'Eton*, son *Hymne à l'adversité*, son *Elégie écrite dans un cimetière de village*, qui devint rapidement populaire, ses odes sur les *Progrès de la poésie*, sur *le Printemps*, etc. Elles ont été traduites par Lemierre, 1798. Ses *Œuvres*, comprenant ses *Poëmes*, sa *Correspondance*, ses *Notes* et ses *Recherches critiques*, ont été publiées par Matthias, 1814, Milfort, 1816, etc.

Grazalema, v. de la prov. et à 80 kil. N. E. de Cadix (Espagne). Fabriques de draps; on y trouve quelques débris d'antiquités romaines; 11,000 hab.

Grazia (Leonardo), peintre de l'école florentine, né à Pistoja, vivait au xvi[e] siècle. Employé longtemps aux travaux de Raphaël, il fut cependant plutôt coloriste que dessinateur, et peignit le portrait avec talent. Parmi ses tableaux, dont beaucoup sont à Naples, on cite *la Purification* et le fameux *Saint-Michel* de Santa-Maria-del-Parto.

Graziani (Antoine-Marie), né à Borgo-San-Sepolcro (Toscane), 1537-1611; secrétaire du cardinal Commendon, puis de Sixte-Quint, évêque d'Amelia, légat à Venise, il a laissé plusieurs ouvrages écrits dans un latin élégant: *De bello Cyprio; De casibus virorum illustrium*; une *Vie de Commendon*, traduite par Fléchier, etc.

Graziani (Jérome), poëte italien, né à Pergola, 1604-1675, protégé par le duc de Modène, François, a écrit un poëme de *Cléopâtre*, en 6 chants; *la Conquête de Grenade*, en 26 chants, 1650; une tragédie de *Cromwell*, etc. Ces œuvres ont des qualités qui placent Graziani au nombre des bons poëtes de son temps.

Grazzini (Antoine-François), dit *le Lesca* ou le *Dard* (espèce de poisson), poëte italien, né à Florence, 1503-1583, fut l'un des fondateurs de l'Académie florentine *Degli Umidi*, et plus tard eut la première idée de la célèbre académie de la *Crusca*. Il fut l'un des écrivains les plus spirituels et les plus corrects de son temps. Il a laissé des *Comédies* en prose, des *Sonnetti*, des *Capitolini*, pièces satiriques assez piquantes; *La Guerra de' Mostri*, petit poëme burlesque; trente *Nouvelles*, divisées en trois *Cene* (soupers), qui, publiées longtemps après sa mort, sont des tableaux curieux des mœurs florentines; elles ont été traduites par Lefèvre de Villebrune, 1776, 2 vol. in-8°.

Great-Pedee, riv. des Etats-Unis, arrose les deux Carolines, reçoit le Lynch-Creck, le Little-Pedee et la rivière Noire, prend le nom de *Yadkin* dans la Caroline du Nord et est navigable pendant plus de 250 kil.

Greaves (Jean), orientaliste anglais, né à Colmore (Hampshire), 1602-1652, eut une chaire d'astronomie à Oxford. Il avait, dans un voyage en Orient, réuni beaucoup de manuscrits, de médailles, etc. On trouve dans ses *Œuvres mêlées*, 1737, 2 vol. in-8°, des traductions d'ouvrages orientaux, *Elementa linguæ persicæ, Pyramidographia, Traité du pied romain et du denier*, etc.

Gréban. V. **Gresban.**

Grèce ancienne, **Græcia**, contrée du S. E. de l'Europe, dont les limites n'ont jamais été bien déterminées par les anciens. Si on la termine aux monts Cambuniens et Acrocérauniens, c'est-à-dire aux frontières de la Macédoine et de l'Illyrie, dont les populations n'étaient pas de race hellénique, elle avait 410 kil. du N. au S. et 270 kil. dans sa plus grande largeur de l'O. vers l'E. C'est une presqu'île très-découpée, entre la mer Egée à l'E., la Méditerranée au S., la mer Ionienne à l'O. Le golfe de Corinthe et le golfe Saronique la coupent en deux parties; la chaîne de l'Œta forme une troisième division. De là trois régions: le Péloponnèse ou la presqu'île, la Grèce centrale ou Hellade, la Grèce septentrionale. Strabon réunissait à la Grèce la Macédoine, que nous laisserons en dehors, quoique son histoire ait été unie intimement à celle de la Grèce (V. *Macédoine*); mais les îles formeront une quatrième section.

1° Péloponnèse (*Morée*). Uni à la Grèce centrale par l'isthme de Corinthe, il est baigné: au N. par le golfe de Corinthe (G. de Lépante et de Patras); à l'O. par la mer Ionienne, qui forme les golfes de Cyllènes et de Cyparissius (Arcadia); au S. par la mer Méditerranée, qui forme les golfes profonds de Messénie (Coron) et de Laconie (Marathonisi); à l'E., par la mer de Myrtos, qui forme les golfes d'Argolide (Nauplie) et Saronique (d'Egine). Il comprenait sept pays: Laconie au S. E., Messénie, au S. O., Elide au N. O., Achaïe au N., Corinthie au N. E., Argolide à l'E., Arcadie au centre. Dans le Péloponnèse, pays très-accidenté, il y a trois régions bien caractérisées: le bassin central, ou l'Arcadie, entouré de montagnes, divisé par de nombreux contreforts en vallées fermées, ne s'ouvrant qu'à l'ouest, du côté d'Olympie, par où l'Alphée s'échappe; — la Laconie, ou le bassin de l'Eurotas, entre le Parnon et le Taygète; — la Messénie, qui renferme quelques plaines et le bassin du Pamisus. Le reste, c'est-à-dire le littoral au N. O., au N. et à l'E., n'est qu'une suite de petites vallées descendant à la mer, et dont chacune avait une ville qui formait un petit Etat, bien que les anciens les aient réunis sous trois noms: Elide, Achaïe, Argolide, ne faisant d'exception que pour la Corinthie et quelquefois pour la Sicyonie.

2° La Grèce centrale ou Hellade avait pour bornes: au S. le golfe de Corinthe, l'isthme et le golfe Saronique qui la séparaient du Péloponnèse; à l'E. la mer Egée, qui formait sur ses côtes le détroit d'Euripe et la mer d'Eubée, entre l'Attique, la Béotie et l'île d'Eubée, puis le golfe Maliaque; à l'O., la mer Ionienne, qui formait le golfe d'Ambracie; au N. elle était séparée de la Grèce septentrionale par une ligne de montagnes qui allaient du golfe Maliaque au golfe d'Ambracie: Monts Othrys, Œta, Tymphreste. Il y avait huit pays: Mégaride, au N. E. de l'isthme de Corinthe; presqu'île de l'Attique à l'E.; Béotie, à l'O. entre les deux mers; Phocide, du golfe de Corinthe à l'Œta; Doride, dans les montagnes au N.; Locride, divisée en deux parties, l'une au N. E. sur le canal de l'Eubée (Locride Opuntienne, Epicnémidienne), l'autre au S. O. sur le golfe de Corinthe (Locride Ozole); l'Etolie et l'Acarnanie à l'O.

3° La Grèce septentrionale comprenait deux pays, sans compter la Macédoine: la Thessalie, à l'E., entre le Pinde et la mer Egée, avec la grande presqu'île de Magnésie, le golfe Pagasétique et la vallée du Pénée; l'Epire, à l'O. du Pinde, pays montagneux, sauvage, presque séparé par les mœurs, comme par la nature, du reste de la Grèce.

4° Les îles de la Grèce étaient:

Dans la mer Ionienne: Corcyre, Leucas, Cephallenia, Ithaque, Zacynthe, les Strophades, Prote, Sphacteria, Œnussæ, Theganusa, Cranæ, Cythère.

Dans la mer de Myrto: Pityusa, Irine, Tiparenos, Hydrea, Calaurie, Ægine, Salamine, etc.

Dans la mer Egée: les Cyclades, savoir: Délos, Myconos, Tenos, Andros, Gyaros, Ceos, Syros, Seriphos, Cythnos, Siphnos, Cimolos, Melos, Paros, Naxos, etc.; les Sporades: Ascania, Hiera, Therasia, Thera, Anaphe, Astypalaia, Amorgos; plus au N. l'Eubée, Scyros, Sciathos, Scopelos, Halonnesos, Peparethos, Lemnos, Imbros, Samothrace, Thasos; puis les îles de la côte de l'Asie Mineure, Tenedos, Lesbos, Chios, les Arginuses, Psyra, etc.

Dans la mer d'Icare: Samos, Patmos, Caryanda, Cos, Rhodos.

Dans la mer de Crète: la Crète.

Dans la mer de Carpathos: Carpathos.

Dans la mer de Cypre: Cypre et les Chélidonies.

La Grèce, séparée par la mer de l'Asie, de l'Afrique et de l'Italie, s'en rapproche par ses îles nombreuses, qui sont comme autant de stations sur les routes du commerce et de la civilisation. Tous les rivages sont si bien découpés que leur développement surpasse celui des côtes de la péninsule espagnole, nouvel avantage pour les communications maritimes. La Grèce est couverte de montagnes et renferme fort peu de vallées étendues; aussi, prise dans son ensemble, la Grèce n'est pas assez fertile pour nourrir ses habitants dans la mollesse et l'indolence, mais elle n'est pas assez pauvre pour les contraindre à s'attacher uniquement à la terre pour vivre. La diversité du sol multiplie les aptitudes, et les Grecs ont été à la fois pâtres, laboureurs, mineurs et marchands. Si l'hiver est rude dans quelques parties montagneuses, pour la plus grande partie du pays, comme dit Euripide: « Douce et suave est notre « atmosphère; le froid de l'hiver pour nous est sans « rigueurs et les traits de Phœbus ne nous blessent « point. »

La Grèce était protégée contre l'ennemi venant du Nord par ses montagnes, qui formaient comme trois grands retranchements successifs: les monts Cambuniens et les défilés de Tempé; les monts Othrys et Œta, avec le défilé des Thermopyles; l'isthme de Corinthe. Mais elle était divisée en un très-grand nombre de petites régions, qui formèrent autant de petites localités, indépendantes et souvent ennemies; ce qui fut cause du morcellement politique.

Histoire. — Les Grecs se nommaient eux-mêmes *Hellènes* et appelaient leur pays *Hellade*. On ne sait pas pourquoi les Romains se sont servis des mots,

Græcia, Grecs; ces noms appartinrent d'abord à un petit canton de l'Epire ou de la Phthiotide, il s'étendit peu à peu sur la Thessalie, la Grèce centrale, le Péloponnèse. Les Grecs se disaient *autochthones*, nés de leur terre elle-même ; mais, malgré les obscurités et les fables poétiques qui couvrent les origines de l'histoire grecque, il est certain que les premiers peuples du pays, appelés *Pélasges*, venaient de l'Asie et doivent être rattachés à la grande race indo-germanique ; les Chaones, les Thesprotes, les Athamanes, les Dolopes de l'Epire, les Aones et les Hyantes de la Béotie, les Caucones de l'Elide et de la Messénie, les Dryopes de l'Argolide et de l'Eubée, les Lapithes, les Perrhèbes, les Phlégiens, les Léléges, les Thraces Piériens, sont des Pélasges; les Curètes, les Dactyles, les Telchines, les Corybantes semblent appartenir également à cette vieille race pélasgique, qui forma la population primitive de la Grèce et parvint à une civilisation assez développée. Alors arrivèrent des colonies, qui apportèrent les idées et les arts de l'Orient : après Ogygès et Inachus (?), Danaüs, Cécrops viennent d'Egypte, Cadmus de Phénicie, Pélops de Phrygie. — Mais l'invasion des Hellènes, peut-être au XVIe s. ou au XVe av. J. C., est l'événement le plus important de ces origines grecques. Les fils et petits-fils d'Hellen, Dorus, Eolus, Ion et Acheus, donnent naissance aux quatre branches de la race hellénique, les Doriens, les Eoliens, les Ioniens et les Achéens.

Pendant la période des *temps héroïques*, les Hellènes, descendus comme les Pélasges des contrées septentrionales, se mêlent avec les Pélasges établis dans les différentes parties de la Grèce ; c'est l'époque des légendes héroïques, des luttes de l'esprit grec contre les forces malfaisantes de la nature et contre la barbarie ; c'est le temps de Minos, Bellérophon, Persée, Hercule, Thésée, des *héros*, en un mot, moitié dieux, moitié hommes ; c'est alors aussi qu'on place les grandes expéditions collectives, qui semblent révéler la formation d'un peuple naissant, sources de poésies immortelles, l'expédition des Argonautes, la guerre des Sept chefs contre Thèbes, après les malheurs d'Œdipe, la guerre des Epigones et surtout la guerre de Troie. — Quatre-vingts ans après la ruine de cette ville, vers 1190 ou 1104, l'invasion des Doriens, conduits par les Héraclides, dans le Péloponnèse, doit commencer la période historique. La Grèce désormais est complétement hellénique ; les Doriens dominent dans la plus grande partie du Péloponnèse ; mais il y a des Arcadiens-Pélasges au centre, des Eoliens au N. O., des Achéens au N. ; les Ioniens dominent dans l'Attique, les Eoliens dans la Grèce centrale ; dans la Thessalie et l'Epire, les Pélasges sont plus nombreux.

A la suite de cette révolution, de nombreuses colonies furent fondées par les Grecs sur toutes les côtes de l'Asie Mineure, en Thrace, à Cyrène en Afrique, en Italie, en Sicile, jusque dans la Gaule et l'Espagne. En Grèce, les royautés des temps héroïques disparaissent, pour faire place aux familles aristocratiques, qui seront renversées par des démocraties turbulentes ou par des chefs, appelés tyrans ; c'est l'époque d'Homère et d'Hésiode. Sparte, depuis Lycurgue, devient la grande cité dorienne du Péloponnèse ; Athènes, république depuis l'abolition de la royauté, à la mort de Codrus, reçoit enfin des lois de Dracon et surtout de Solon ; par sa civilisation et sa marine, elle devient la première ville de la Grèce. Au Ve siècle, les Grecs réunis, sous la direction de Sparte et d'Athènes, sauvent l'indépendance hellénique et la civilisation européenne, menacées par les grandes armées perses de Darius et de Xerxès. La gloire des guerres médiques développe le génie grec ; c'est la belle époque de Périclès. Mais bientôt la guerre civile du Péloponnèse (431-404) met aux prises Sparte et Athènes ; Athènes est vaincue et tombe au pouvoir de ses ennemis, qui ressaisissent la prépondérance, l'*hégémonie* en Grèce. Sparte abuse de sa puissance, soulève les Grecs contre elle, et pour n'avoir pas à lutter en même temps contre les Perses, signe avec le roi Artaxerxès le honteux traité d'Antalcidas, 387. Thèbes, élevée bien haut par les talents d'Epaminondas et de Pélopidas, devient la rivale de Sparte, dont la domination est odieuse aux Grecs. Mais cette guerre civile affaiblit encore et démoralise la Grèce ; après les victoires de Leuctres et de Mantinée (371, 363), après la mort de ses chefs illustres, Thèbes n'est pas capable de remplacer Sparte qu'elle a ruinée, malgré la résistance d'Agésilas. — C'est alors que la Macédoine, jusque-là barbare et sans importance politique, commence à jouer un grand rôle sous Philippe, 359-336 ; le roi profite des divisions des Grecs, intervient dans leurs luttes, à l'époque de la *guerre Sacrée*, triomphe des efforts éloquents et patriotiques de Démosthène, est vainqueur à Chéronée des Athéniens et des Thébains, 338, et impose à la Grèce l'hégémonie de la Macédoine, en lui montrant un but glorieux, la guerre nationale contre les Perses.

Son fils, Alexandre le Grand, au nom de la Grèce, de ses idées, de sa civilisation, fonde son vaste empire, 336-323 ; les Grecs, qui ont vainement protesté, à son avénement, contre la domination macédonienne, se soulèvent vainement encore, après sa mort, à la voix de Démosthène (*guerre Lamiaque*). Au milieu des guerres que se font les successeurs d'Alexandre, la Grèce ne peut parvenir à se régénérer, à reconquérir son entière indépendance ; la *ligue étolienne* et surtout la *ligue achéenne*, au temps d'Aratus, luttent contre les rois de Macédoine et s'efforcent de réunir les Grecs par les liens d'une puissante confédération. Les tentatives d'Agis et de Cléomène, à Sparte, contraignent Aratus à réclamer les secours intéressés du roi de Macédoine, Antigone Doson, qui, vainqueur à Sellasie, 222, menace de nouveau les libertés de la Grèce.— Alors les Romains interviennent dans la Grèce divisée ; ils entretiennent, ils multiplient ces divisions, pour en profiter.

Maîtres de l'Illyrie grecque, 229, appelés par les Etoliens, ils battent le roi de Macédoine, Philippe, à Cynoscéphales, 197 ; proclament l'indépendance des villes grecques aux jeux isthmiques, 196 ; affaiblissent le tyran de Sparte, Nabis, repoussent en Asie le roi de Syrie, Antiochus, 191, détruisent la ligue étolienne ; et, après la défaite de Persée à Pydna, 168, soumettent la Macédoine et préparent l'asservissement de la Grèce. La ligue achéenne, bien affaiblie depuis la mort de Philopœmen, 183, depuis la déportation de 1.000 de ses principaux membres, 168, eut le triste honneur de défendre la dernière l'indépendance des Grecs. Vainqueurs à Scarphée, 147, à Leucopetra, 146, les Romains proclamèrent sur les ruines fumantes de Corinthe, prise par Mummius, 146, que la Grèce était réduite en province romaine sous le nom d'Achaïe.

La Grèce, sauf le soulèvement partiel que comprima Sylla, resta tranquille sous la domination de Rome ; elle fut la maîtresse de ses vainqueurs dans les lettres, les arts, la politesse, la civilisation. Au IVe s. après J. C., elle forma, avec la province de Macédoine, le diocèse de Macédoine, dans l'empire d'Orient. Au VIIe s., elle fut divisée en deux *thèmes* ou provinces, Hellade et Péloponnèse. Dans la décadence de l'Empire byzantin, elle fut plusieurs fois ravagée par les Barbares, surtout par les Slaves et les Bulgares. A la suite de la quatrième croisade, 1204, elle fut démembrée en plusieurs seigneuries féodales (despotat d'Epire, duchés d'Athènes et de Thèbes, principautés d'Achaïe, de Nauplie, de Morée, etc. ; possessions vénitiennes de Coron, Modon, Patras, des îles de l'Archipel). Les Turcs, après la prise de Constantinople, en 1453, achevèrent rapidement la conquête de toute la Grèce.

Civilisation hellénique. — La race hellénique, l'une des plus heureusement douées, l'une des plus favorisées par la nature, s'est longtemps distinguée par la supériorité du courage, de l'intelligence et des institutions ; elle a eu toutes les formes de gouvernements, et nulle part la vie politique, intellectuelle et artistique, ne s'est développée avec plus d'activité et de beauté. Les Grecs n'ont jamais formé un seul Etat ; mais il y avait une nation grecque avec ses *Amphictyonies*, ses *Hégémonies*, ses fêtes solennelles, ses grands jeux publics (*Pythiques*, *Isthmiques*, *Néméens*, *Olympiques*), et surtout sa religion, sa littérature et ses arts.

La religion primitive des Pélasges était peut-être le monothéisme ; mais les Hellènes firent leurs dieux à l'image des hommes et adorèrent les forces de la nature ; leur imagination, riante et féconde, développa librement, sans ordre et sans dogmes, cet anthropomorphisme, mêlé à quelques croyances venues de l'Orient, et forma ce polythéisme, qui doit plus aux poëtes qu'aux prêtres. Les poëtes inventèrent et racontèrent les âges mythologiques d'Uranus, de Saturne et de Jupiter, autour duquel ils groupèrent les grands dieux ; ils peuplèrent de divinités le ciel, la terre, les mers et les enfers ; leurs fables gracieuses animèrent la nature entière ; mais il n'y eut jamais de religion, aux dogmes arrêtés, aux symboles déterminés, aux préceptes fixés. Des sacrifices, des fêtes, des traditions poétiques, une morale assez vague constituaient cette religion hellénique, qui

variait avec chaque âge, avec chaque cité. Les prêtres ne formèrent jamais de classe distincte, privilégiée, enseignant la religion. Les *oracles* eurent plus d'éclat que d'influence réelle; et les *mystères* n'étaient révélés qu'à un petit nombre d'initiés et entretenaient dans les classes supérieures quelques idées de morale plus élevée.

La langue des Grecs, riche et flexible, l'une des plus belles que l'homme ait parlée, fut le merveilleux instrument d'une littérature qui comprit tous les genres et qui dans tous excella. Née de la langue des Pélasges, perfectionnée par les Hellènes, elle se subdivisa plus tard en quatre dialectes, l'ionien, l'éolien, le dorien et l'attique. « La poésie est vieille en Grèce comme la Grèce elle-même; née spontanément de l'exercice naturel des facultés d'un peuple artiste, elle brille, au xe s. avant notre ère, d'un éclat incomparable; elle crée l'épopée héroïque, l'épopée didactique et l'épopée religieuse; elle lègue au monde les noms immortels d'Homère et d'Hésiode. Les Homérides et les poëtes cycliques laissent un instant dépérir entre leurs mains l'héritage du génie. Mais voilà l'élégie créée : avec elle, Callinus et Tyrtée aident à gagner des batailles. En même temps que l'élégie, naissaient l'ïambe et la satire morale; et Archiloque préludait, par la combinaison des mètres, aux splendides merveilles de la poésie lyrique. Mimnerme, Solon, Théognis, impriment successivement des caractères divers à l'élégie. Esope répand dans la Grèce le goût des apologues. Hipponax imagine la parodie et donne aux conteurs de fables le vers auquel ils sont restés fidèles jusque dans les bas siècles. Cependant le Lesbien Terpandre avait inventé ou perfectionné la lyre. Terpandre est le premier poëte lyrique. Alcée, Sappho, Arion, Lesbiens aussi, poursuivent l'œuvre de Terpandre, et, comme eux, les Doriens Alcman, Stésichore, Ibycus, et les Ioniens Anacréon, Simonide de Céos, Bacchylide. Cette glorieuse liste est close par le grand nom de Pindare.

« La philosophie et l'histoire sont nées déjà, et la prose littéraire avec elles. Quelques philosophes raniment d'une vie nouvelle l'épopée didactique et la font servir à l'exposition des systèmes. Mais, à côté des philosophes poëtes, tels que Xénophane, Parménide, Empédocle, d'autres philosophes façonnent la langue courante de l'Ionie à l'expression des détails de la science. En même temps les logographes, ou conteurs de légendes historiques, la façonnaient aux allures de la narration suivie. Double progrès au bout duquel apparaissaient les deux grands prosateurs ioniens, l'historien épique et le médecin philosophe, Hérodote et Hippocrate.

« Athènes succède à l'Ionie dans l'empire de l'intelligence. Dès le vie s. avant notre ère, Athènes créait la poésie dramatique. Le théâtre, après quelques années d'essais, produit successivement Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane. La prose attique s'élève à la majesté de l'histoire; la tribune du Pnyx ne se contente plus des paroles volantes, et les orateurs politiques écrivent les discours qu'ils ont prononcés; l'École de Socrate et les sophistes eux-mêmes font servir la langue humaine à l'analyse des nuances infinies de la pensée. Ici, les grands noms se pressent; mais entre tous, rayonnent quelques noms, presque aussi grands, presque aussi glorieux que ceux mêmes d'Homère, de Pindare ou des tragiques : Thucydide, Xénophon, Platon, Aristote, Eschine, Démosthène. La décadence se fait trop tôt sentir; mais la moyenne comédie et la nouvelle suspendent, un siècle durant, la ruine définitive du théâtre. Antiphane et Alexis, surtout Ménandre et Philémon, ne sont pas indignes d'Aristophane et de ses émules. Ils rachètent, par la vérité des peintures et par l'intérêt dramatique, ce qui leur manque de verve sarcastique et de passion. Dans le temps même où Athènes disparaît du monde politique et de la littérature, on entend siffler le fouet satirique de Timon le Sillographe, et retentir les sublimes accents de Cléanthe.

« Alexandrie, sous les Ptolémées, aspire à se faire proclamer l'héritière d'Athènes; et les contemporains la saluent de ce titre, que n'ont point ratifié les siècles. La Sicile, plus heureuse, ajoute le nom de Théocrite à ceux des grands poëtes. Enfin les Romains sont les maîtres dans la Grèce. La puissante fécondité de l'esprit grec sommeille, mais non pas sans se réveiller par intervalles. C'est dans cette période, néfaste à tant d'égards, qu'écrivent et Polybe l'historien philosophe, et les deux admirables moralistes Panétius et Posidonius. Mais bientôt on n'entend plus que la voix des sophistes et des faux orateurs, que les chants discordants des faux poëtes.

« Le siècle des Antonins assiste à la résurrection littéraire d'un peuple que tous croyaient mort à jamais. Plutarque écrit les *Vies* des grands hommes, et laisse des chefs-d'œuvre en d'autres genres encore. Les stoïciens nouveaux sont dignes des maîtres du Portique. Lucien rivalise de génie, d'esprit et de style, avec les plus parfaits prosateurs de l'ancienne Athènes. La poésie n'élève pas bien haut ses ailes : pourtant Oppien et Babrius sont mieux que d'habiles versificateurs. Alexandrie trouve enfin sa voie, qu'elle avait longtemps cherchée en vain : Plotin, Longin, Porphyre, font admirer à l'univers de hautes et profondes doctrines et des talents supérieurs. L'école d'Athènes, fille et héritière de l'école d'Alexandrie, a aussi ses écrivains. Après Thémistius, après Julien, elle n'est point encore épuisée : son dernier effort fut sublime; et un homme naquit, jusque dans le ve s., en qui revivait à la fois et quelque chose de Platon et quelque chose d'Homère, Proclus, le dernier des Grecs, un grand prosateur et un grand poëte. » (M. Pierron, *Hist. de la littérature grecque.*)

Grèce (Royaume de). Il occupe le S. de la péninsule turco-hellénique, au S. E. de l'Europe, entre l'Archipel à l'E., la Méditerranée ou mer de Candie au S., la mer Ionienne à l'O.; il est séparé, au N. de la Turquie, par une ligne conventionnelle qui part du golfe de Volo, suit le mont Othrys et finit au golfe d'Arta. Il s'étend entre 39°30′ et 36°20′ de lat. N., entre 18°20′ et 23°48′ de long. E., sans comprendre dans ces limites les îles Ioniennes. Il est formé de trois parties distinctes : la Morée ou Péloponnèse; l'Hellade, Livadie ou Grèce propre; les îles (Cyclades et îles Ioniennes). Les côtes sont très-découpées, bordées de récifs et de falaises, excepté dans le golfe de Lépante, où elles sont souvent envahies par la mer et transformées en marais malsains. Les presqu'îles sont nombreuses et souvent séparées par des golfes profonds; les principaux sont ceux de *Zeitoun* (Maliaque), d'*Athènes* ou d'*Egine* (Saronique), de *Nauplie* (Argolide), formés par l'Archipel; de *Marathonisi* ou *Colokythia* (Laconie), de *Coron* (Messénie), formés par la Méditerranée; d'*Arcadia* (Cyparissius), de *Patras* et de *Lépante* (Corinthe), d'*Arta* (Ambracie), formés par la mer Ionienne. — Les principaux caps sont : *Marathon*, sur le canal de Négrepont; *Colonne* (Sunium), au S. de l'Attique; *Skili*, à l'E. de l'Argolide; *Malée*, *Matapan* (Ténare), *Gallo* (Acritas), au S. de la Morée, etc. — *Montagnes :* la chaîne *Hellénique* ou *Pinde*, qui vient de Turquie, forme le système orographique de la Grèce; elle y pénètre vers les sources de l'*Hellada* (Sperchius), au point où le mont *Othrys* se dirige vers l'E. jusqu'au golfe de Volo. Les montagnes vont ensuite vers le S. E., sous les noms d'*Axiros*, *Katavothra*, *Koumaïta* ou *Œta*, formant, près du canal de Talanti, le défilé des Thermopyles, puis se prolongeant par masses isolées et par des collines jusqu'aux rives de l'Asopo. Dans la ligne générale qui traverse l'Hellade, on trouve les monts *Vardisio*, *Zonas*, *Elato*, *Liakoura* (Parnasse), *Elatea* (Cithéron), *Zagora* (Hélicon), puis des chaînons isolés sur les frontières de la Béotie et de l'Attique; dans l'Attique, on voit le *Nozea* (Parnès), le *Mendeli* (Pentélique), le *Trelovouno* (Hymette) et le *Laurion-Oros* ou *mont Saint-Elie* (Laurium). — Dans la Morée, la chaîne *septentrionale*, beaucoup plus escarpée et couverte de forêts, porte les noms de *Stephani*, *Polyphengos*, *Gavria*, *Zyria* (Cyllène), *Ghelmos*, *Zembi*, *Olonos* (Erymanthe); du plateau central de l'Arcadie, se détachent : 1° La chaîne *occidentale*, confuse et coupée par des plateaux arides et des plaines marécageuses jusqu'au cap Gallo; 2° la chaîne *orientale*, peu élevée, sauvage, suit le golfe de Nauplie jusqu'au cap Malée; 3° la chaîne *centrale*, partant de l'endroit où le Rouphia, le Pirnatza et le Vasili-Potamo ont leurs sources, est plus élevée; ce sont les montagnes du *Maina* ou *Magne*, dont le point culminant, le mont *Elias* ou *Taygète*, a 2,459 m.; elles finissent au cap Matapan. — *Fleuves :* les cours d'eau sont peu considérables; dans le versant de l'Archipel : l'*Hellada* (Sperchius), le *Mavro-Potamo* (Cephissus), qui descend du mont Axinos pour former le lac *Topolias* (Copaïs), l'*Asopo*, le *Zeria* ou *Xéra* (Inachus), qui vient du Zyria et se jette dans le golfe de Nauplie. — Dans le versant de la mer Ionienne : le *Vasili-Potamo* ou *Iri* (Eurotas), le *Pirnatza* (Pamisus), le *Rouphia* (Alphée), le *Calavrita* (Crathis), le *Fidaris* (Evenus), l'*Aspro-Potamo* (Achéloüs). — *Iles :* les îles de la Grèce sont : 1° *Négrepont* ou *Eubée*, séparée du continent par le canal de *Talanti* et l'*Euripe; Skopelo* et *Skyros* au N. E.; 2° dans le golfe

d'Athènes, *Colouri* (Salamine), *Engia* (Egine), *Hydra*, etc.; 3° les *Cyclades : Zéa, Thermia, Serpho, Siphano, Milo, Santorin, Nio, Amorgo, Naxia, Paros, Mykoni, Syra, Tynos, Andros*, etc.; 4° les *îles Ioniennes*. — Le sol est généralement stérile dans l'Hellade, fertile dans l'Argolide et la Laconie; le climat, sauf sur les montagnes, est doux et chaud; l'air est pur presque partout.

Le royaume de Grèce, divisé d'abord en 10 *nomes* et 54 *éparchies* (1833); en 30 gouvernements, puis en 24 (1838); forme depuis 1845 10 *nomarchies*, subdivisées en 49 *éparchies* et 282 *dèmes*. Il faut y ajouter les îles Ioniennes, réunies depuis 1864, qui forment la 11e nomarchie. (V. SUPPLÉMENT.)

NOMARCHIES.	CHEFS-LIEUX.	CH.-L. D'ÉPARCHIE ou sous-préfect.
1 ATTIQUE et BÉOTIE	ATHÈNES	Égine, Mégare, Athènes, Thèbes, Livadie.
2 EUBÉE	CHALCIS	Chalcis, Xérochori, Carysto, Scopelo.
3 PHTHIOTIDE et PHOCIDE	LAMIA	Amphissa, Ægition, Atalandi, Lamia.
4 ACARNANIE et ÉTOLIE	MISSOLONGHI	Ambracia, Vonitza ou Anactorium, Missolonghi, Lépante, Agrinion, Calidromi.
5 ARGOLIDE et CORINTHIE	NAUPLIE	Nauplie, Argos, Hydra, Poros, Spezzia, Corinthe.
6 ACHAIE et ÉLIDE	PATRAS	Patras, Vostizza ou Ægium, Calavrita, Pyrgos.
7 ARCADIE	TRIPOLITZA	Tripolitza, St-Pierre, Gortyne ou Cariténa, Leondari.
8 MESSÉNIE	CALAMATA	Cyparissia, Navarin, Andritzéna, Nisi, Calamata.
9 LACONIE	SPARTE	Sparte, Monenbasie, Marathonisi, Œtylon.
10 CYCLADES	SYRA	Hermopolis, Zéa, Andros, Tinos, Naxos, Santorin, Milo.
11 ILES IONIENNES	CORFOU	

La population est d'environ 1,458,000 hab. avec les îles Ioniennes, Corfou, Céphalonie, Zante, Sainte-Maure, Ithaque, Cérigo, Paxo, qui ont 220,000 habitants. — La capitale est *Athènes*, avec son port, le Pirée; les v. principales sont : Hermopolis, Corfou, Patras, Argos, Livadie, Lamia, Nauplie, Hydra, Corinthe, Calamata, Paros, Thiva, Missolonghi, Lépante, Tripolitza, Sparte, etc. — La religion grecque est celle de l'Etat; outre le métropolitain d'Athènes, président à vie du saint-synode, il y a 10 archevêques et 13 évêques; dans les îles Ioniennes, il y a trois métropolitains, trois archevêques et deux évêques. Il y a deux archevêques catholiques (Naxos et Corfou) et trois évêques (Syra, Tinos et Santorin). — La langue est dérivée de l'ancien grec; il y a quelques patois, mélange d'italien, d'albanais, etc. L'instruction publique compte de nombreux établissements, université, école militaire, école polytechnique, école normale, sept lycées, 400 écoles communales, etc. — L'agriculture est peu développée; on cultive la vigne, les figuiers, les oliviers, les orangers; le coton, la garance, le tabac réussissent bien; il y a de magnifiques forêts peu ou mal exploitées, faute de communications; la vie pastorale, nomade et libre, mêlée d'un peu de brigandage, a presque partout remplacé la vie agricole et sédentaire. — Le bétail est négligé; mais on élève avec soin les abeilles et les vers à soie. — Nombreuses carrières de marbre; salines le long des côtes; pêche des éponges. — L'industrie est presque nulle (peaux de chèvre maroquinées, tapis, vestes de soie, étoffes grossières); mais le commerce est très-actif (exportation de raisins de Corinthe, fruits secs, soies écrues, vins, cuirs, garance, tabac, etc.).

Le gouvernement est une monarchie constitutionnelle; le pouvoir législatif s'exerce par le roi et la chambre des députés. Ceux-ci sont élus pour quatre ans, parmi les citoyens âgés de 30 ans au moins. Les ministres sont responsables. Un conseil d'Etat élabore les lois. Il y a une cour suprême ou aréopage, pour rendre la justice, 4 cours d'appel ou cours royales, à Athènes, Nauplie, Patras, Corfou, et 10 tribunaux de 1° instance. — Le budget de 1875 était évalué : 30,644,000 drachmes pour les recettes, et 39,791,000 drachmes pour les dépenses (la valeur de la drachme est de 89 1/2 centimes); le total de la dette était de 450,000,000 drachmes. — L'armée est d'environ 15,000 hommes; la flotte militaire est de 21 petits bâtiments, portant 112 canons; mais la marine marchande a environ 5,000 à 5,500 bâtiments, montés par 24,000 matelots.

Les Grecs, opprimés depuis le XVe siècle par les Turcs, essayèrent de se soulever au XVIIIe siècle; les Russes encouragèrent la révolte des Monténégrins en 1766, celle des Maïnotes en 1769. Les Souliotes d'Albanie, qui proclamèrent leur indépendance en 1792, furent bientôt écrasés. Mais le soulèvement de 1821 fut plus général et plus heureux. Après des efforts héroïques, qui excitèrent l'admiration et les vives sympathies de toute l'Europe civilisée, après les exploits des Botzaris, de Canaris, de Miaulis, de Colocotroni, de Mavrocordato, de Mavromichalis, etc., après la ruine sublime de Missolonghi, 1826, la France, l'Angleterre et la Russie s'unirent pour protéger les Grecs; la victoire de Navarin, 1827, l'expédition des Français en Morée, 1829, le traité d'Andrinople, 1829, préparèrent l'indépendance de la Grèce, qui fut proclamée le 3 février 1830 par la conférence de Londres. Le président, Capo d'Istria, gouverna quelque temps; il fut assassiné en 1831. Sur le refus de Léopold de Saxe-Cobourg, la couronne fut donnée à Othon, 2e fils du roi de Bavière, 1832. Le jeune roi, majeur seulement en 1835, gouverna dans des circonstances difficiles ce royaume de Grèce que la diplomatie craintive avait fait trop petit, où il y avait tant à faire après plusieurs siècles de misère et d'oppression, et où les trois grandes puissances protectrices se disputaient l'influence. On reprocha au roi de ne pas favoriser les aspirations des Grecs qui voulaient s'étendre aux dépens de la Turquie, et d'être trop favorable aux Bavarois. A la suite de la révolution du 22 octobre 1862, le roi Othon a dû quitter le sol de la Grèce. La couronne fut alors offerte au prince Alfred, 2e fils de la reine d'Angleterre, qui fut forcé de la refuser; elle a été acceptée par le jeune prince Guillaume, 2e fils du roi de Danemark, qui est monté sur le trône, le 31 octobre 1863, sous le nom de George Ier. Les îles Ioniennes, placées sous le protectorat de l'Angleterre depuis 1815, ont été pacifiquement annexées au royaume de Grèce en 1864.

Grèce (Grande-). Les anciens donnèrent souvent ce nom à l'Italie méridionale, à cause des nombreuses colonies grecques fondées sur ses rivages. Elle comprenait le Bruttium, la Lucanie, la Messapie, l'Iapygie, l'Apulie. On l'étendit même parfois à la Campanie.

Grécourt (JEAN-BAPTISTE-JOSEPH **Willart de**), poëte, né à Tours, 1683-1743, descendant d'une noble famille d'Ecosse, eut un canonicat à Tours, puis vint à Paris mener la vie d'un épicurien et composer des contes et des vers grivois; il fut l'Anacréon cynique du duc d'Estrées et du duc d'Aiguillon. Ses *Œuvres*, qui sont un assez triste témoignage de la licence de son époque, ne furent réunies qu'après sa mort; ses contes sont plus orduriers que plaisants.

Grecque (Eglise), V. EGLISE.

Gredos (Sierra de), partie de la chaîne espagnole entre le Tage et le Douro, unit la Sierra de Guadarrama à la Sierra de Gata, au N. de l'Estrémadure. C'est un entassement confus de hautes cimes (la plus élevée a 3,216 m.) qui couronnent de hauts plateaux, sur une longueur de 90 kil.

Green (VALENTIN), né dans le comté de Warwick, 1739-1813, a été l'un des premiers graveurs anglais en mezzo-tinto.

Greene (ROBERT), littérateur anglais, né à Norwich, 1560-1592, quoique marié et ecclésiastique, eut une conduite peu édifiante, et publia un trop grand nombre d'ouvrages, où l'on trouve de la facilité, de l'imagination, de la gaieté, et qui servent à faire connaître les mœurs de l'époque. Ses œuvres dramatiques ont été re-

cueillies par Dyce, 1831, 2 vol. in-8°; les bibliographes recherchent les exemplaires de la *Planétomachie*, *Jamais trop tard ou Adieu à la folie*, la *Paire de Tourterelles*, etc.

Greene ou **Green** (Nathanael), général américain, né à Warwick (Rhode-Island), 1742-1786, entra dans l'armée, après le combat de Lexington, bien qu'il fût quaker, gagna la confiance de Washington, se distingua dans la plupart des combats sous ses ordres, et devint quartier-maître général en 1778. Successeur de Gates à l'armée du Sud, il refit ses soldats, lutta avec habileté contre Cornwallis, et remporta un avantage éclatant à Eutaw-Springs, 1781, ce qui termina la guerre dans la Caroline du Sud.

Greenlaw, ch.-l. du comté de Berwick (Ecosse), bourg de 2000 hab.

Green-Mountains, *Montagnes vertes*, ramification des Alléghanys, couverte d'arbres verts, se dirigeant du S. au N., à travers le Connecticut, le Massachusetts, le Vermont, sur une longueur de 500 kil. Les plus hauts sommets ne dépassent pas 1,500 mètres.

Greenock, v. du comté de Renfrew (Ecosse), à 31 kil. N. O. de Glasgow, port à l'embouchure de la Clyde, sur la rive gauche, a grandi depuis le XVIII[e] s. Raffineries de sucre, fabriques de papier, savon, lainages, toiles, cordages, faïence, ateliers de construction maritime, etc. C'est le grand débouché maritime de Glasgow. Patrie de Watt et du mathématicien Pence; 57,000 hab.

Greenough (Horace), sculpteur américain, né à Boston, 1805-1852, a vécu à Rome et à Florence. Parmi ses productions on remarque: un *Groupe de Chérubins*, la statue colossale de *Washington* à Philadelphie, et la *Délivrance*.

Green-River, riv. des Etats-Unis, vient du Kentucky et se réunit à l'Ohio dans l'Etat d'Indiana. La vallée renferme de belles couches de houille. Cours de 400 kil., dont 300 navigables.

Greenwich, v. du comté de Kent (Angleterre), à 5 kil. S. E. de Londres, dont elle forme un véritable faubourg, sur la rive droite de la Tamise, par 51°28′ 40″ lat. N. et 2°20′15″ long. O. Magnifique hôpital de la marine fondé en 1669; observatoire royal où les Anglais font passer leur premier méridien; 65,000 hab.

Grées (Alpes). V. Alpes.

Grées (du grec γραῖαι, vieilles femmes), sœurs aînées des Gorgones, qui étaient nées avec des cheveux blancs, n'avaient qu'une dent et qu'un œil qu'elles se prêtaient tour à tour et que leur enleva Persée, parce qu'elles refusaient de lui indiquer la demeure des Gorgones. Il y en avait trois: Enyo, Péphrédo et Dino.

Greffiers, du mot de basse latinité *grapharius*, écrivain. Les *greffes* sont les dépôts publics où l'on dépose les actes qui émanent d'une juridiction; les *greffiers* sont les officiers ministériels chargés de veiller à leur conservation et d'en délivrer des expéditions; ils doivent aussi écrire les actes et procès-verbaux des tribunaux. Au XIV[e] siècle, le greffier du Parlement avait seul le droit de prendre ce titre; il était élu par tous les membres de ce corps. En 1521, François I[er] érigea les greffes en offices, les vendit et les multiplia. La Constituante supprima la vénalité de ces charges; les greffiers durent être nommés à vie par les assemblées électorales. La constitution de l'an VIII donna au Premier Consul le droit de nommer aux places de greffiers. Depuis 1816, ils ont le droit de présenter leurs successeurs au ministre de la justice; la vénalité de ces charges a donc été indirectement rétablie.

Grégeois (Feu). V. Feu grégeois.

Grégoire I[er] (Saint), le *Grand*, pape, né à Rome vers 540, d'une famille patricienne, fut préteur de la ville; puis, à la mort de son père, consacra son immense fortune à des fondations pieuses, prit l'habit religieux et se fit le serviteur des pauvres. Benoît I[er] le nomma diacre de l'Eglise Romaine et l'attacha à sa personne; Pélage II l'envoya, comme nonce apostolique, à Constantinople, afin de réclamer les secours de l'Empereur contre les Lombards; Maurice le choisit pour être le parrain d'un de ses enfants, mais ne put lui donner l'appui qu'il demandait, 582-585. A la mort de Pélage, le clergé, le sénat et le peuple de Rome le nommèrent pape, 590. Il accepta avec peine; puis se dévoua à ses difficiles fonctions. Il rétablit l'ordre et la sécurité dans Rome, ravagée par la peste, releva les édifices renversés par un tremblement de terre, fit venir des blés de Sicile pour nourrir le peuple et éloigna les Lombards. Il entretint la paix avec les empereurs d'Orient, s'occupa avec activité des églises d'Italie, d'Afrique et des Gaules, partout réprimant les abus, en administrateur habile et vigilant, partout poursuivant la simonie, les donatistes, les ariens, et travaillant à la conversion des Juifs. Sans cesse menacé par le roi des Lombards Agilulfe, et abandonné par l'exarque de Ravenne, Grégoire le Grand traita directement avec les Lombards. Secondé par la reine Théodelinde, il s'efforça de les convertir au catholicisme; il travaillait également à la conversion des ariens d'Espagne, et entretenait une vaste correspondance avec les différentes églises et les rois contemporains. C'est lui qui envoya des missionnaires, sous la conduite d'Augustin, pour conquérir les Anglo-Saxons à la foi chrétienne. D'une bienfaisance inépuisable, il fut comme la providence de la malheureuse Italie, soulageant les misères, fondant des écoles et des monastères, poursuivant l'abolition de l'esclavage. On l'a accusé, sans raison, d'avoir détruit beaucoup de monuments du paganisme et d'avoir fait brûler la bibliothèque Palatine; il faut reconnaître seulement qu'il avait un mépris singulier pour les lettres profanes. Il a attaché son nom à la réforme de la liturgie romaine, à la propagation du *chant grégorien*. Il mourut en 604. Ses ouvrages sont nombreux: *Commentaire sur Job* en 35 livres, 22 *Homélies sur Ezéchiel*, 40 *Homélies sur les Evangiles* en deux livres; *Pastoral* sur les devoirs des évêques, en 4 parties; les *Dialogues*, 14 livres de *Lettres*, matériaux précieux pour l'histoire de ce temps; le *Sacramentaire* et l'*Antiphonaire*. — La plus ancienne édition de ses *Œuvres* est de 1518, Paris, in-fol.; il y a eu plus de 20 éditions au XVI[e] siècle; on cite les éditions de 1675, 3 vol. in-fol.; de Paris, 1705, 4 vol. in-fol. et de Venise, 1718-1776, 17 vol. in-4°. On le fête le 12 mars et le 3 septembre.

Grégoire II (Saint), pape, né à Rome, successeur de Constantin I[er], 715-731, fut élevé sous les yeux de Sergius I[er]. Il éloigna les Lombards de Rome et envoya des missionnaires en Bavière. Il eut surtout à lutter contre l'hérésie des Iconoclastes; un concile de Rome, 729, excommunia Léon l'Isaurien, qui les soutenait, et autorisa les Italiens à se soulever contre ses édits. L'empereur essaya, dit-on, de le faire assassiner. Les Romains prirent les armes, mais ils furent bientôt menacés par les Lombards. Grégoire II mourut au milieu de ces troubles. Il avait réparé le monastère du Mont-Cassin. On a de lui une trentaine de *Lettres*. On l'honore le 2 février.

Grégoire III, pape, né en Syrie, successeur de Grégoire II, 731-741, continua la lutte contre les iconoclastes, proclama nettement la distinction entre la puissance spirituelle et la puissance temporelle, et dans le concile de 732 anathématisa les hérétiques. Menacé par les Lombards, il demanda l'appui de Charles Martel contre Luitprand, et lui envoya les clefs du tombeau de saint Pierre; cette légation resta alors sans effet. Grégoire III, instruit, ami des arts, protégea les prédications de Willibald en Bohême et de saint Boniface en Germanie. Il nous reste de lui quelques *Lettres*.

Grégoire IV, pape, né à Rome, successeur de Valentin, 827-844, prit part aux querelles de Louis le Débonnaire et de ses fils. Il vint en France dans l'armée de Lothaire, et, malgré les remontrances des évêques qui suivaient le parti de l'empereur, il se déclara supérieur à la puissance temporelle, se posa comme médiateur entre les deux partis, et détacha la plupart des défenseurs de Louis qui fut forcé de se rendre prisonnier. De retour à Rome, le pape réédifia la ville d'Ostie, qu'il nomma *Gregoriopolis*. On lui doit la célébration de la fête de *Tous les Saints*. On a huit *Lettres* de ce pape.

Grégoire V (Brunon), pape, successeur de Jean XV, 996-999, fut nommé par son oncle Otton III qu'il couronna empereur à Rome. Le tribun Crescentius le chassa de Rome et plaça sur le trône pontifical le grec Philagate, sous le nom de Jean XVI. Mais, soutenu par Otton, Grégoire V les fit périr tous deux. Il excommunia le roi de France, Robert, et le força de répudier Berthe, sa parente.

Grégoire VI (Jean-Gratien), pape, né à Rome, succéda à Benoît IV, qui venait d'abdiquer, en 1045, et s'efforça de rétablir l'ordre dans l'Eglise troublée par la rivalité de trois papes. L'empereur Henri III réunit à Sutri, 1046, un concile qui déposa Sylvestre III et Jean XX, comme usurpateurs, et Grégoire VI, comme simoniaque. Il alla mourir en Allemagne, 1047.

Grégoire VII (Hildebrand), pape, de 1073 à 1085, né à Soane, en Toscane, vers 1013, fils d'un charpentier,

Hildebrand fut emmené par le pape Grégoire VI, quittant Rome pour l'exil. Il entra dans l'ordre de Cluny, et devint prieur. Léon IX, qui venait d'être nommé pape par Henri III, passant par Cluny, força Hildebrand à le suivre, et, par ses conseils, se fit élire par le clergé et par le peuple de Rome, avant d'entrer dans la ville, 1049. Hildebrand, nommé cardinal, exerça dès lors la plus grande influence sur les papes qui se succédèrent, Victor II, Etienne IX, Nicolas II, Alexandre II, et travailla avec ardeur à la réforme de l'Eglise. La simonie, le mariage des prêtres furent attaqués; pour délivrer l'Eglise de la féodalité, qui l'opprimait et la corrompait, l'élection des papes fut enlevée aux empereurs pour être donnée aux cardinaux, au clergé, au peuple de Rome, et l'investiture conférée par des laïques aux ecclésiastiques fut condamnée. Hildebrand contribua à donner au Saint-Siége l'alliance des Normands de l'Italie méridionale. Nommé pape, en 1073, par les acclamations du peuple et du clergé, sous le nom de Grégoire VII, il aurait voulu réunir les peuples chrétiens dans une grande croisade contre les infidèles; mais les affaires de l'Europe détournèrent ses efforts. L'empereur Henri IV, en lutte contre les Thuringiens et les Saxons soulevés, était ennemi de l'indépendance de l'Eglise, trafiquait des évêchés et des abbayes, et s'entourait de prélats indignes. Grégoire VII renouvela les anathèmes contre les simoniaques et les prêtres mariés, avec une telle rigueur, qu'il excitait les plaintes du cardinal Pierre Damien lui-même; il avait à lutter, dans Rome, contre le préfet Cenci, qui l'arrêta au milieu d'une procession, et voulut le faire déposer. Grégoire VII triompha de tous les obstacles, et défendit à tout laïque de donner l'investiture de biens ou de dignités ecclésiastiques, à tout ecclésiastique de la recevoir d'un laïque. Ce fut le signal de la *querelle des Investitures*. Mais Henri IV, sommé de comparaître à Rome pour se justifier de ses fautes, rassembla un conciliabule d'évêques à Worms, et y fit déposer le pape, 1076. Grégoire VII, dans le concile de Rome, excommunia l'empereur et délia ses sujets du serment de fidélité. Henri IV, menacé par ses nombreux ennemis en Allemagne, vint chercher en Italie un pardon qui lui paraissait nécessaire, et s'humilia devant le pape, au château de Canossa, 1077. Mais, de retour en Allemagne, il trouva des partisans, et commença vigoureusement la guerre contre les rebelles, qui mirent à leur tête, comme empereur, Rodolphe de Souabe. Grégoire VII, après de longues hésitations, reconnut l'anticésar. Mais Henri IV, vainqueur, descendit à son tour en Italie, après avoir fait déposer Grégoire VII au concile de Brixen (1080), et élire l'antipape Clément III. Malgré les secours que lui prodiguait la grande comtesse Mathilde, le pape fut vaincu, assiégé dans Rome, et il ne fut sauvé que par l'approche des Normands de Robert Guiscard, qui forcèrent Henri IV à s'éloigner. Grégoire VII fut forcé de suivre son libérateur, et mourut dans son camp de Salerne. 1085. Grégoire VII a voulu délivrer l'Eglise de la domination des laïques, et placer la société ecclésiastique, purifiée et disciplinée, sous la direction absolue du souverain pontife; ses *légats* ont partout proclamé et soutenu son autorité suprême. Il a également voulu soumettre l'autorité temporelle des rois, princes et seigneurs, à l'autorité spirituelle, en faisant de l'Europe chrétienne une sorte de vaste confédération dont le pape serait le chef, avec les rois pour ses lieutenants ou ses auxiliaires. Il a réclamé la suzeraineté des royaumes de Hongrie, de Danemark, d'Espagne, conquis, *par la grâce de Dieu*, sur les infidèles. Plein de grandeur, de désintéressement et de fermeté, il a eu des idées que l'on peut contester, mais qui étaient bien supérieures aux pratiques grossières du monde barbare. Il a lutté, au nom de l'esprit et de la moralité chrétienne, contre le droit de la force et contre la brutalité féodale. On a de lui 11 livres de *Lettres*; on le croit auteur du *Dictatus Papæ*, recueil de 27 maximes composant sa théorie de la souveraineté spirituelle du pontife romain. V. Voigt, *Histoire du pape Grégoire VII*, trad. par l'abbé Jager.

Grégoire VIII, antipape. V. Bourdin (Maurice).

Grégoire VIII (Albert de Mora), pape, né à Bénévent, successeur d'Urbain III, 1187, mourut après deux mois de pontificat.

Grégoire IX (Hugolin), de la famille des comtes de Segni, cousin d'Innocent III, né à Anagni, était évêque d'Ostie et cardinal, quand il succéda à Honorius III, 1227. Bien qu'octogénaire, il se montra continuateur ardent de la politique de Grégoire VII et d'Innocent III; il lutta contre l'empereur Frédéric II, qui, maître du royaume d'Italie et du royaume de Naples, menaçait l'indépendance du Saint-Siége et de l'Eglise. Il l'excommunia, en 1227, parce qu'il se refusait encore à partir pour la Terre sainte, malgré ses promesses; il l'excommunia de nouveau, lorsque l'empereur partit avant de s'être réconcilié avec l'Eglise, prêcha une croisade (celle des *Porte-clefs*) contre lui, arma son beau-père, Jean de Brienne; mais, au retour de Frédéric, fut forcé de signer la paix de San-Germano, 1230. La lutte recommença bientôt; les Romains, excités par l'empereur, chassèrent le pape, 1232-1235; mais Grégoire IX souleva les villes lombardes, qui renouvelèrent leur ancienne ligue, et il excommunia encore une fois Frédéric II, 1239, qui donnait la Sardaigne à son fils naturel Enzio, malgré l'opposition du pape. Grégoire IX offrit la couronne impériale à Robert d'Artois, frère de saint Louis, qui la refusa, et eut même quelques paroles de blâme pour l'inexorable pontife. Un concile fut convoqué à Rome; la flotte des Gibelins prit la plupart des évêques qui se rendaient aux ordres du pape. Grégoire IX, malade, presque centenaire, toujours plein d'ardeur, fut assiégé dans Rome et y mourut en 1241. On lui doit un grand nombre de *Lettres* et une *Collection de Décrétales*, qui a été souvent réimprimée depuis 1473.

Grégoire X (Théobalde ou Thibaud), de la famille des Visconti, né à Plaisance, successeur de Clément IV, 1271-1276, défendait les chrétiens de Palestine à Saint-Jean-d'Acre, lorsqu'il fut nommé, après un interrègne de trois ans. Il rassembla le concile de Lyon, 1274, qui ne put réunir l'Eglise grecque, provoquer une nouvelle croisade, remédier aux abus de l'Eglise. Grégoire X fit au moins une nouvelle constitution pour prévenir les longues vacances du Saint-Siége. Il revint par Florence, qu'il excommunia, et mourut à Arezzo. Il obtint, de Philippe le Hardi, la cession au Saint-Siége du Comtat-Venaissin, et activa l'élection de Rodolphe de Habsbourg, en décidant Alphonse de Castille à abandonner ses prétentions sur l'empire d'Allemagne. On a de lui plus de cent *Lettres*.

Grégoire XI (Pierre-Roger de Montroux), né dans le bas Limousin, 1336, neveu de Clément VI, qui le nomma cardinal à 17 ans, fut élu pape à la mort d'Urbain V, 1370. Il s'efforça de réconcilier les rois de France et d'Angleterre, les rois d'Espagne, Jeanne de Naples et Frédéric de Sicile. Mais il condamna les hérétiques d'Allemagne, les bégards, les doctrines de Raymond Lulle. Il voulut réformer les ordres monastiques et réunir l'Eglise grecque, en se servant de l'influence de Jean Cantacuzène. Il excommunia les Florentins, qui poussaient à la révolte les villes de l'Etat romain; sainte Catherine de Sienne vint à Avignon pour demander la paix en leur faveur. Elle le pressait de revenir à Rome; les habitants menaçaient de se donner un nouveau pape; Grégoire XI, malgré le roi de France, Charles V, malgré les instances de ses parents, quitta Avignon, et arriva à Rome, 1377. Il y mourut peu de temps après. Le népotisme avait signalé son pontificat.

Grégoire XII (Ange-Corrario), né à Venise vers 1325, succéda à Innocent VII en 1406, à la condition de renoncer à la tiare, lorsque le pape d'Avignon, Benoît XIII, consentirait à se retirer. Une fois élu, il garda son pouvoir, comme Benoît XIII. Au concile de Pise, 1409, Alexandre V fut nommé pape; Grégoire et Benoît furent déclarés schismatiques, hérétiques, séparés de l'Eglise. Grégoire XII, chassé de Rome par les Florentins, vint s'établir à Gaëte, sous la protection de Ladislas; il envoya sa renonciation au concile de Constance, 1415, fut nommé doyen des cardinaux, et passa le reste de sa vie dans le repos. Il mourut en 1417.

Grégoire XIII (Buoncompagno), né à Bologne, 1502, d'abord professeur de droit, fut nommé, par Paul III, premier juge du Capitole, vice-chancelier de la Campagne de Rome, et, par Paul IV, cardinal-prêtre de Saint-Sixte. A la mort de Pie V, 1572, il fut élu, par le conclave, pape, sous le nom de Grégoire XIII. Il s'attacha particulièrement à propager l'instruction ecclésiastique, fit des dons considérables aux colléges des jésuites, fonda, à Venise, un collége pour l'éducation de jeunes Grecs catholiques, enfin, dépensa de grosses sommes pour l'entretien d'étudiants pauvres. Il excita vainement les puissances catholiques contre les Ottomans, approuva la Saint-Barthélemy, poursuivit les protestants et pressa Philippe II d'attaquer Elisabeth. Il s'entendit avec les Guises et favorisa la Ligue en France. Pour avoir de l'argent, il eut recours à des moyens violents qui excitèrent beaucoup de mécontentement; c'est ainsi qu'il reprit une partie des fiefs de l'Eglise; les an-

ciennes factions se réveillèrent; les provinces furent désolées par des bandes de brigands dont il ne put réprimer les désordres. Il reçut les premiers ambassadeurs Japonais venus en Europe, 1582-85. C'est lui qui a fait faire dans le calendrier la fameuse réforme connue sous le nom de *réforme Grégorienne*, 1582. Il mourut en 1585. — V. Grégorien (Calendrier).

Grégoire XIV (Nicolas **Sfondrate**), né à Crémone, successeur d'Urbain VII, 1590-1591, excommunia Henri IV et le déclara hérétique; le clergé français, réuni à Mantes, et le Parlement, protestèrent contre cet arrêt, et ordonnèrent de le faire brûler par la main du bourreau. Le pape envoya des missionnaires au Japon.

Grégoire XV (Alexandre Ludovisio), né à Bologne en 1554, succéda à Paul V, en 1621, et mourut en 1623. Il donna des subsides considérables à Ferdinand II pour soutenir la lutte contre les protestants, pendant la guerre de Trente Ans, aux Polonais, pour les aider à combattre les Turcs. Choisi comme médiateur dans l'affaire de la Valteline, il fit occuper le pays par ses soldats, et se montra favorable aux Espagnols. Il soutint les jésuites, canonisa sainte Thérèse, saint François-Xavier, saint Ignace de Loyola, saint Philippe de Neri; fonda la congrégation de la Propagande, érigea l'évêché de Paris en métropole, 1622, décida que l'élection des papes se ferait au scrutin secret, 1621, et mourut en 1623.

Grégoire XVI (Mauro **Cappellari**), né à Bellune en 1765, moine camaldule, théologien et orientaliste savant, fit paraître, en 1799, le *Triomphe du Saint-Siége et de l'Eglise*, et se retira au monastère de Saint-Michel de Murano, près Venise. En 1814, il fut appelé à Rome comme général de son ordre, fut nommé consulteur de l'Inquisition, de la Propagande, etc.; devint cardinal en 1826, et préfet de la Propagande. Il succéda à Pie VIII en 1831. L'Italie centrale s'insurgeait alors; la Romagne, l'Ombrie, suivirent l'exemple de Bologne et d'Ancône, qui se soulevaient contre le pouvoir temporel du pape. Grégoire XVI fut soutenu par les Autrichiens, par les paysans de la Sabine, par les *san-fedistes;* l'occupation de Bologne par les Autrichiens amena l'occupation d'Ancône par les Français, 1832-38. Le pape n'accéda pas aux réformes libérales que lui avait suggérées le *memorandum* des cinq grandes puissances; l'édit du 5 juillet 1831 fut même retiré en 1836; mais les Etats romains ne cessèrent d'être troublés par des complots et des insurrections qu'il fallut réprimer par les mesures les plus sévères; il prit à sa solde 5,000 Suisses. Il aimait les arts et les sciences, créa un jardin botanique, un musée étrusque, une école d'agriculture; il embellit Rome (reconstruction de la basilique de Saint-Paul hors les murs), fit creuser un nouveau lit à l'Anio près de Tivoli, etc.; mais il était l'ennemi du libéralisme et se défiait de l'industrie moderne, ne voulant pas entendre parler de télégraphes et de chemins de fer, défendant aux savants romains d'assister aux congrès scientifiques de l'Italie, etc. On lui a reproché la faveur qu'il accordait au barbier Moroni, à Freddi et à Nardoni, nommés colonels et chefs de la police. Il condamna les doctrines et les écrits de Lamennais, protégea les jésuites; et après avoir trop longtemps invité le clergé catholique de Pologne à soutenir l'autorité du tzar, il fut forcé d'annoncer publiquement les malheurs de l'Eglise dans ce pays, et de flétrir les attentats de Nicolas Ier; dans le voyage de l'empereur à Rome, il le reçut avec magnificence, mais protesta avec éloquence contre le traitement dont la Pologne était la victime. Dans les dernières années de son pontificat, il punit cruellement les tentatives insurrectionnelles des *Réformistes* et du parti de la *Jeune Italie;* l'opinion publique s'émut, surtout en France et en Angleterre, d'actes renouvelés du moyen âge. Il a institué, en 1831, l'ordre de Saint-Grégoire le Grand (croix octogone attachée à un ruban rouge avec liséré orange). Il a eu pour successeur Pie IX, en 1846.

Grégoire (Saint), le *Thaumaturge* (faiseur de miracles), né à Néocésarée (Pont), au commencement du IIIe s., mort vers 270, d'une famille distinguée, mais païenne, étudia la rhétorique, le latin, le droit à Béryte, s'attacha à Origène, qui lui enseigna la philosophie et la religion chrétienne, passa trois ans dans les écoles néoplatoniciennes d'Alexandrie, puis reçut le baptême. En 240, il fut nommé évêque de Néocésarée, travailla surtout à la conversion des infidèles, et obtint les plus grands succès. Il assista au concile d'Antioche, en 264. On l'honore le 17 novembre. — Ses écrits, recueillis par G. Vossius, ont été publiés à Mayence, 1604; in-4o, à Paris, 1622-1626, in-fol.; dans la Bibliothèque des Pères, Cologne, 1618, Lyon, 1677. L'*Eloge d'Origène*, le *Symbole* ou *Exposition de foi*, sont ses œuvres les plus remarquables.

Grégoire (Saint), de *Nazianze*, Père de l'Eglise grecque, surnommé le *Théologien*, né à Azianze, bourg du territoire de Nazianze en Cappadoce, 329-389, fils d'un père qui fut élu évêque de Nazianze, vers 329, étudia à Césarée, à Alexandrie, à Athènes, où il devint l'ami de saint Basile et où il connut Julien, qui depuis fut empereur. De retour dans sa famille, il reçut le baptême, et à deux reprises vint goûter les douceurs de la solitude auprès de saint Basile, qui l'attirait dans sa retraite du Pont. Ordonné prêtre malgré lui, il alla aider son père dans ses travaux apostoliques, parvint à détacher son frère Césaire, qui vivait dans la faveur de Julien, et écrivit contre l'empereur, qui interdisait aux chrétiens la lecture des auteurs profanes deux discours pleins de colère et d'éloquence. Saint Basile le fit nommer évêque de Sasime en Cappadoce, 372, mais Grégoire revint bientôt à Nazianze; puis, après la mort de ses parents, après celle de saint Basile, 379, fut appelé à Constantinople pour défendre la foi catholique contre les Ariens. Son élévation à l'archevêché de cette ville lui suscita de nombreux ennemis; malgré l'appui de Théodose, il crut devoir offrir sa démission, 381, et retourna à Nazianze, où il vécut dans la solitude. Fête, le 9 mai. — C'est le plus grand des orateurs chrétiens du IVe siècle après saint Jean Chrysostome et saint Basile; l'abondance, la grâce et l'éclat sont les caractères de son éloquence; ses lettres sont pleines de vivacité; mais il a parfois un luxe immodéré d'images et tombe dans la déclamation. On a de lui 53 *discours* (Eloges funèbres, panégyriques, invectives contre Julien, sermons); ses *Lettres* sont au nombre de 242; ses *Poésies* comprennent 156 poëmes (Méditations religieuses, descriptions, épigrammes, épitaphes, etc.), et 228 petites pièces de vers; on lui attribue (à tort probablement) une tragédie, intitulée le *Christ patient*. — Parmi les éditions de saint Grégoire de Nazianze, on cite celles de Bâle, 1550, in-fol., avec trad. latine; de Paris, 1609-1611, 2 vol. in-fol., ou 1630; de Leipzig, 1690, 2 vol. in-fol.; de Venise, 1753. Les Bénédictins ont fait paraître en 1768, à Paris, le premier volume d'une édition dont le second volume, publié en 1840, laisse beaucoup à désirer. Les éditions isolées des *discours*, des *lettres*, des *poésies* sont nombreuses.

Grégoire (Saint), de Nysse, Père de l'Eglise grecque, frère de saint Basile, né à Sébaste (Pont), vers 331 ou 332, mort de 397 à 400, étudia d'abord les lettres, se maria, puis quitta sa femme pour le sacerdoce, retourna au monde, enseigna la rhétorique, mais cédant aux reproches de son ami, Grégoire de Nazianze, s'efforça toute sa vie d'expier ces premières défaillances. Il aida son frère dans le diocèse de Césarée et fut, en 373, élu évêque de Nysse en Cappadoce. Il eut à lutter contre les ariens, fut forcé de quitter son siége épiscopal et ne revint à Nysse qu'à l'avénement de Gratien, 378. Le concile d'Antioche le chargea d'aller réprimer les abus des églises d'Arabie et de Palestine; il assista aux conciles de Constantinople en 381, 382, 383, 394; fut nommé métropolitain et fut honoré par l'empereur Théodose. On le fête le 9 mars. — Ses ouvrages d'exégèse sont pleins d'une poésie subtile, et renferment de longs passages d'une grande élévation à côté de détails puérils (*Vie de Moïse*, commentaire sur le *Cantique des cantiques, de la Formation de l'Homme, de l'Ame et de la Résurrection*, etc.). On reconnaît dans ses écrits l'influence de la philosophie ancienne, des catégories d'Aristote et des idées platoniciennes. Inférieur par le style aux premiers Pères de l'Eglise grecque, il est souvent diffus, languissant, tombant dans la subtilité ou la déclamation; il mérite néanmoins l'estime que lui a accordée l'antiquité chrétienne. — Outre ses écrits sur l'Ancien et le Nouveau Testament, il a composé des *Traités dogmatiques* et des *Livres de controverse*; des *Discours*, des *Oraisons funèbres* (saint Basile, l'impératrice Flaccille, saint Etienne, etc.), des *Panégyriques*, des *Vies*; ses *Lettres* sont peu nombreuses. — La première édition de ses *Œuvres* est celle de Cologne, 1537, in-fol.; elle ne renferme que la traduction latine, comme celles de Bâle, 1562, 1571; de Paris, 1573, 1603. Il n'y a que deux éditions grecques complètes, celle de Paris, 1615-1618, 2 vol. in-fol., préférable à la seconde de 1638, 3 vol. in-fol.

Grégoire de Tours (Georgius-Florentius **Saint**), né en Auvergne, 544 (?), mort en 595, d'une famille

illustre dans l'Etat et dans l'Eglise, fut élevé par son oncle Gallus, évêque de Clermont, par son successeur Avit, et dès l'année 573 fut nommé par Sigebert, roi d'Austrasie, à l'évêché de Tours, que plusieurs de ses parents avaient déjà occupé. Il montra de la fermeté et de l'intelligence au milieu de cette société si troublée et si grossière du vi^e siècle. Il protégea dans l'asile de Tours, contre Frédégonde et Chilpéric, le duc Gontran et le jeune prince royal Mérovée ; il fut le seul à ne pas vouloir condamner l'évêque de Rouen, Prétextat, dans le concile de Paris, 578. Accusé par son ennemi, le comte de Tours, Leudaste, il comparut devant le concile de Braine, mais sortit heureusement de ce procès dangereux. Il contribua probablement à rapprocher Chilpéric de son neveu Childebert, mais eut à soutenir des controverses théologiques avec le roi de Neustrie lui-même, et une querelle d'intérêt assez vive avec l'évêque de Nantes, Félix. Souvent médiateur dans les différends des rois Francs, il fut l'un des principaux auteurs du traité d'Andelot, 587 ; il défendit surtout avec vigueur les priviléges de sa ville épiscopale. — La seule édition complète de ses *Œuvres* a été donnée par dom Th. Ruinart, en 1699, in-fol.; elle comprend l'*Histoire ecclésiastique des Francs*, en 10 livres, ouvrage du plus grand intérêt pour les origines de notre histoire et surtout pour la fin du vi^e siècle. Narrateur plein de rudesse, de franchise et de naïveté, il écrit dans une langue barbare, mais non pas sans vigueur, et il nous fait connaître, mieux que tout autre, la société confuse dans laquelle il vit, ses mœurs, ses passions, ses idées. Cet ouvrage a été souvent publié séparément et traduit en français. Les traités *De Gloria Martyrum*, *de Gloria Confessorum* ; les *Vies des Pères*, les *Miracles de saint Martin* et de *saint André*, quoique moins importants, ne sont pas sans valeur.

Grégoire (Saint), l'*Illuminateur*, apôtre et premier patriarche de l'Arménie, né à Vagharchabad, 257-332, échappa au massacre de toute sa famille, mise à mort par les Sassanides, fut élevé à Césarée (Cappadoce) et y adopta le christianisme. Plus tard il s'attacha au roi d'Arménie, Dertad ou Tiridate, qui, soutenu par les Romains, avait repris le trône de ses pères ; il fut persécuté à cause de ses croyances et finit par convertir le roi et son peuple à la foi chrétienne, en employant souvent la violence pour triompher de la résistance des païens. Evêque d'Arménie, il fonda des monastères, des hôpitaux, des écoles, des bibliothèques, et fut élevé à la dignité de patriarche par le pape Silvestre. Il se fit remplacer au concile de Nicée par l'un de ses fils, qui était son coadjuteur, et l'Eglise d'Arménie souscrivit à tous les actes du concile. Grégoire se retira ensuite sur le mont Sébouh, dans la caverne de Mani, où l'on découvrit plus tard son cadavre. Ses reliques sont dispersées ; on le fête le 30 septembre. On a de lui : un *Recueil d'Homélies*, 1737 ; des *Oraisons* et des *Prières*, imprimées à Venise avec l'ouvrage précédent, 1838. — Douze patriarches d'Arménie ont porté, après lui, le nom de **Grégoire.**

Grégoire *Magisdros* ou *Magister*, prince arménien de la famille des Arsacides ou Bahlavouni, né au commencement du xi^e s., mort en 1058, étudia à Constantinople, eut une grande influence sur les rois d'Arménie, Jean et Kakig II, fut accusé, non sans raison, d'être trop favorable aux Grecs, se retira à Constantinople, où il fut nommé *magisdros* (général), et lorsque l'Arménie eut perdu son indépendance, reçut de l'empereur Constantin Monomaque le gouvernement héréditaire d'une partie de la Mésopotamie et de grands domaines en Arménie. Il se montra propagateur intolérant du christianisme. On a de lui : *Grammaire arménienne* ; une *Collection de Lettres*, source abondante de précieux renseignements ; un *Poëme* de mille vers sur la Bible ; des *Eloges de la Croix*, du *Bâton doctoral* ; de nombreuses traductions, en arménien, du *Phédon*, du *Timée*, d'*Euclide*, de *Callimaque*, d'*Olympiodore*, etc. — Ses descendants ont occupé le siége patriarcal d'Arménie jusqu'au xiii^e siècle ; les plus célèbres sont : **Grégoire II**, *Vgaïaser* ou *Martyrophile*, fils du précédent, patriarche de 1065 à 1105, qui fut parfaitement accueilli à Rome, en 1075, par le pape Grégoire VII. **Grégoire III**, *Bahlavouni*, patriarche de 1113 à 1166, qui reçut le *pallium* d'Eugène III, mit en ordre le martyrologe arménien et a composé des *Hymnes*, très-bien écrites, qu'on chante encore dans les solennités arméniennes. **Grégoire IV**, *Dgha* ou *l'Enfant*, neveu du précédent, patriarche de 1173 à 1193, qui chercha à réunir l'Eglise arménienne à l'Eglise grecque.

Grégoire, gouverneur grec de la province d'Afrique au vii^e siècle, se révolta, dit-on, contre Constant II, avec l'aide des Maures et se rendit indépendant, 646. Cette insurrection favorisa l'invasion des Arabes ; suivant leurs historiens, Abdallah, leur général, fut vainqueur de Grégoire, dans une grande bataille près de Yacoubé, 647 ; le Grec avait promis sa fille, éclatante de beauté, et cent mille dinars à celui qui tuerait le général arabe ; Abdallah fit la même promesse et Zobaïr reçut le prix de sa valeur.

Grégoire (Pierre), jurisconsulte, né à Toulouse, vers 1540, mort, selon Bayle, en 1597, selon D. Calmet en 1617, professa le droit à Cahors, à Toulouse, à Pont-à-Mousson, eut de longs démêlés avec les jésuites et jouit d'une grande réputation auprès de ses contemporains. On a de lui : *Syntagma Juris universi*, Lyon, 1582, in-fol., premier essai d'un système de législation comparée ; *Syntaxis Artis mirabilis*, Lyon, 1583, 3 vol. in-8° ; *De Republica*, Pont-à-Mousson, 1596, in-4°, critique des théories politiques depuis Aristote, etc., etc.

Grégoire, patriarche de Constantinople, né à Calavrita (Arcadie), vers 1740, métropolitain de Smyrne, y fut vénéré à cause de son zèle et de ses vertus, et devint patriarche de Constantinople, en 1795. Il s'efforça de favoriser la rénovation intellectuelle de ses compatriotes, mais fut en butte aux défiances et aux persécutions des Turcs. Plusieurs fois déposé, il était pour la troisième fois patriarche, au moment de l'insurrection d'Hypsilantis (1821) ; les Grecs furent cruellement massacrés à Constantinople ; le patriarche, qui avait été forcé de condamner la révolte, voulut remplir jusqu'au bout ses devoirs religieux et refusa de fuir. Arrêté, au sortir des fêtes de Pâques, il fut aussitôt pendu devant l'église ; les principaux membres du synode partagèrent son sort ; son corps fut traîné dans les rues par les juifs, puis jeté à la mer ; recueilli par un capitaine de navire, il reçut à Odessa des honneurs solennels.

Grégoire (Henri), né à Vého, près de Lunéville, 1750-1831, étudia chez les jésuites de Nancy, devint prêtre, écrivit en 1773 l'*Eloge de la poésie*, qui fut couronné par l'académie de Nancy ; en 1788, un *Essai sur la régénération physique et morale des Juifs*, qui fut couronné par celle de Metz ; et il était curé d'Embermesnil, près de Lunéville, lorsqu'il fut envoyé aux Etats-généraux par le clergé de Lorraine. Il fut l'un des premiers à se rallier au tiers état ; il était à la séance du Jeu de Paume et à l'assemblée de l'église Saint-Louis. Il présida courageusement l'Assemblée nationale pendant la séance permanente de soixante-douze heures, à l'époque de la prise de la Bastille. Tous ses votes furent dirigés vers l'affranchissement du peuple ; il prit une part active à la fameuse séance du 4 août ; il parla en faveur des israélites et des hommes de couleur. L'un des premiers il adhéra à la constitution civile du clergé, dans l'intérêt de la paix et de l'union ; nommé évêque par les électeurs de la Sarthe et de Loir-et-Cher, il opta pour le siége de Blois ; présida l'administration centrale du département et fut élu à la Convention en 1792. Dès la première séance il fit décréter l'abolition de la royauté. Pendant le procès de Louis XVI, il était en mission à Chambéry ; il écrivit, le 20 janvier, avec ses collègues en mission, une lettre dans laquelle ils demandaient que l'accusé *fût condamné* ; mais il s'est toujours défendu d'avoir réclamé ou approuvé la mort du roi ; la lettre fut même dénoncée aux jacobins. Membre du comité de l'instruction publique, il contribua beaucoup à l'établissement du Bureau des Longitudes, du Conservatoire des arts et métiers ; il fit les plus constants efforts pour répandre l'instruction, protéger les savants et défendre les monuments des arts contre le *vandalisme* (le mot est de lui). Il obtint les droits civils et politiques pour les juifs, pour les hommes de couleur libres ; il fit voter l'abolition de l'esclavage des nègres, 1794 ; demanda qu'une *déclaration des devoirs* fût jointe à la *déclaration des droits*, proposa une sage *déclaration du droit des gens* ; et s'honora surtout en résistant courageusement aux partisans d'Hébert et de Chaumette qui le sommaient d'apostasier. Il voulait, comme on le lui reprocha alors, *christianiser la révolution*. Membre du conseil des Cinq-Cents, président du Corps législatif, après le 18 brumaire, il devint sénateur en 1801, et fit partie de la minorité ; il resta fidèle à ses principes et cependant fut nommé comte de l'Empire. Il aida à la chute du gouvernement impérial et fut poursuivi par la Restauration. Eliminé de l'Institut, privé de sa pension d'ancien sénateur, il vendit sa bibliothèque pour

vivre, et se retira à Auteuil pour se consacrer à l'étude. Il écrivit alors son *Essai historique sur les libertés de l'Eglise gallicane*, 1818. Nommé député de Grenoble, en 1819, par une coalition des libéraux et des ultra-royalistes, il fut repoussé de la Chambre, par les uns pour vice de forme, par les autres comme *indigne*. En 1822, il renonça à son titre de commandeur dans l'ordre de la Légion d'honneur. Il passa ses dernières années dans une laborieuse retraite. Il publia : *Histoire des confesseurs des empereurs, des rois et d'autres princes*, 1824; *Histoire du mariage des prêtres en France*, 1826; *De l'influence du christianisme sur la condition des femmes*; *de la Littérature des nègres*; enfin *Histoire des sectes religieuses*, 1810-1828, 5 vol in-8°; un 6e vol. a été publié après sa mort. Malade, il demanda les secours de la religion, mais ne put les obtenir, parce qu'il refusa de rétracter le serment civique prêté à l'Assemblée constituante; cependant l'abbé Guillon lui administra les derniers sacrements. L'autorité civile fit célébrer, malgré l'archevêque de Paris, une messe à l'Abbaye-aux-Bois; les jeunes gens traînèrent à bras le char funèbre jusqu'au cimetière du Mont Parnasse. M. Hippolyte Carnot a publié, en 1840, les *Mémoires* de Grégoire, écrits en 1808, 2 vol. in-8°.

Grégoras (NICÉPHORE), historien byzantin, né à Héraclée du Pont, 1295-1360, entra de bonne heure dans les ordres et se distingua par sa science et son attachement à l'empereur Andronic Ier. Sa vie fut très-agitée, au milieu des factions politiques et religieuses; il s'opposa à l'union des deux églises et lutta victorieusement contre le moine Barlaam. Parmi ses nombreux ouvrages, la plupart inédits, on cite les 38 premiers livres d'une *Histoire Byzantine* (24 seulement ont été publiés), de 1204 à 1359; il n'est pas toujours impartial, et son style est enflé et diffus. On la trouve dans la *Collection* du Louvre, 1702, 2 vol. in-fol., dans la *Collection* de Venise, 1729; elle a été publiée par V. Parisot, 1850.

Gregorianus, jurisconsulte romain du IVe siècle, est connu par sa collection de rescrits impériaux, le *Codex Gregorianus*, qui fut en usage avec le code Hermogénien jusqu'à la rédaction du code Théodosien.

Grégorien (Calendrier). Dans la réforme du calendrier julien, l'astronome Sosigène s'était trompé de plus de 11 minutes, en donnant à l'année solaire une durée de 365 jours et 6 heures. Au XVIe siècle, l'erreur était de 10 à 11 jours. Le pape Grégoire XIII, avec le concours de l'astronome Lilio, retrancha 10 jours de l'année 1582, et, pour prévenir autant que possible les erreurs à l'avenir, décida que dans l'espace de 400 ans, on retrancherait trois jours, pris sur trois années qui auraient dues être bissextiles; on choisit les années séculaires dont le chiffre ne serait pas divisible par 400, comme 1,700, 1,800, 1,900, 2,100. Désormais l'erreur entre l'année réelle et l'année civile est réduite à des proportions qu'on peut négliger. La réforme grégorienne, admise sans difficulté par les Etats catholiques, n'a été acceptée qu'en 1700 par les protestants d'Allemagne, en 1701 par ceux de Suisse, en 1752 par l'Angleterre, en 1753 par la Suède. Les Russes et les Grecs schismatiques ont conservé le *vieux style;* leurs dates retardent de 12 jours sur celles des autres peuples chrétiens.

Gregorio (FERDINAND), dessinateur et graveur italien, fils de GREGORIO (Charles), graveur distingué de Florence, né à Florence, 1740-1800, fut l'un des meilleurs graveurs de son temps. On cite de lui: La *Mort de saint Louis de Gonzague*, d'après Cipriani, et la *sainte Famille*, d'après Andrea del Sarto.

Gregorio (ROSARIO), archéologue, né à Palerme, 1753-1809, d'abord ecclésiastique et professeur de philosophie, se livra ensuite tout entier aux études archéologiques, eut une chaire de droit public à Palerme et fut historiographe royal. Ses principaux ouvrages sont: *Bibliotheca Scriptorum qui res in Sicilia gestas sub Aragonum imperio retulere*, 2 vol. in-fol.; *Considérations sur l'histoire de Sicile, depuis le temps des Normands jusqu'à nos jours*, 7 vol. in-8°, etc.

Gregorius Tiphernas. V. TIPHERNAS.

Gregory ou **Gregorj** (JEAN-GASPARD DE), magistrat et écrivain italien, 1769-1846, professeur de droit civil à Turin, sous-préfet en 1801, procureur impérial à Asti, député en 1809, président de la cour impériale à Rome, 1811, président honoraire de la cour royale d'Aix, a publié plusieurs ouvrages de littérature, mais s'est principalement occupé de l'*Imitation de Jésus-Christ*, qu'il attribua au moine Jean Gersen, abbé de Verceil. V. *Histoire du livre* de l'Imitation de Jésus-Christ *et de son véritable auteur*, 1842, 2 vol. in-8°. Il a publié la *Sardaigne* dans l'*Univers pittoresque*, et de nombreux articles dans la *Biographie Michaud*.

Gregory (JEAN), né à Amersham (comté de Buckingham), 1607-1646, entra dans les ordres et fut l'un des théologiens et des orientalistes les plus savants de son époque.

Gregory (JACQUES), mathématicien anglais, né à Aberdeen, 1638-1675, fut professeur de mathématiques à l'université de Saint-André, puis à Edimbourg. A 24 ans, il inventa le télescope réflecteur, qui porte son nom. Ses travaux, comme le traité *De Vera Circuli* et *Hyperbolæ Quadratura*, le mirent en relation avec Newton, Huyghens, et le firent nommer membre de la Société royale de Londres, 1668. Il publia en 1668 ses *Exercitationes geometricæ;* mais frappé de cécité tout à coup, il mourut peu de jours après.

Gregory (DAVID), neveu de Jacques, mathématicien, né à Aberdeen, 1661-1708, fut professeur à Edimbourg, à Oxford, et a publié plusieurs ouvrages estimés; *Catoptricæ et Dioptricæ sphæricæ Elementa; Astronomiæ physicæ et geometricæ Elementa*, une édition d'*Euclide*, etc.

Gregory (JEAN), médecin anglais, petit-fils de David, né à Aberdeen, 1724-1773, d'abord professeur de philosophie, vint à Londres se consacrer à la médecine, fut de la Société royale en 1775, retourna professer la médecine au King's College d'Aberdeen, a écrit plusieurs ouvrages clairs et élégants, mais est surtout connu par un livre de morale, *Legs d'un père a ses filles*, qui, publié en 1774, devint populaire, et a été plusieurs fois traduit en français. Ses *Œuvres complètes* ont été réunies en 1788, 4 vol. in-8°.

Gregory (JACQUES), fils du précédent, médecin anglais, né à Aberdeen, 1753-1821, correspondant de l'Institut de France, a soutenu la gloire de sa famille, comme professeur et savant. Son livre, intitulé: *Cullen's first lines of the pratice of physic*, 2 vol. in-8°, a eu de nombreuses éditions.

Greiffenberg, v. de la Poméranie (Prusse), à 66 kil. N. E. de Stettin, sur la Réga. Fabriques de toiles renommées, de draps, de chapeaux; commerce de chanvre; 5,000 hab.

Greiffenhagen, v. de la Poméranie (Prusse), sur la Reglitz, à 20 kil. S. de Stettin. Commerce important de bestiaux, pêche active; 5,600 hab.

Greifswalde, port de la Poméranie (Prusse), sur le Rick ou la Hylde, qui forme à son embouchure dans le *Greifswalder-Bodden* un port commode, à 90 kil. N. O. de Stettin. Cour d'appel, université fondée en 1456 et renfermant de belles collections. Eglises Saint-Nicolas et Saint-Jacques. Chantiers de construction, fabriques d'épingles, d'huile, de tabac, de cuirs. Commerce considérable de céréales. Dans les environs, bois pittoresque d'Eldena (académie d'agriculture) et salines considérables. Elle doit son origine à l'abbaye d'Eldena et fut, depuis le XIIIe siècle, l'une des villes importantes de la Hanse teutonique; 15,000 hab.

Greiz, capit. de la principauté de Reuss-Greiz, sur l'Elster blanche, à 28 kil. S. E. de Gera, à 90 kil. S. de Leipzig. Elle renferme deux châteaux, des manufactures de draps et de lainages, des brasseries, des distilleries d'eau-de-vie; 11,000 hab. V. REUSS-GREIZ.

Grémonville (NICOLAS **Bretel,** sieur DE), né à Rouen, 1606-1648, diplomate français du XVIIe siècle, fut ambassadeur de France à Venise, 1644-1647, puis à Rome. Disgracié, il mourut de chagrin. On a de lui un *Récit de la bataille de la Marfée*, à laquelle il avait assisté, comme intendant de justice.

Grémonville (JACQUES **Bretel** DE), frère du précédent, désigné souvent sous le nom de *chevalier de Grémonville*, parce qu'il était de l'ordre de Malte, servit aussi la France, comme diplomate. Il est surtout célèbre par le traité de partage éventuel de la monarchie espagnole, à la mort de Charles II, qu'il négocia secrètement à Vienne, de 1667 à 1671, avec les ministres de l'empereur Léopold. Ses *Négociations* ont été publiées par M. Mignet. Il reçut en récompense la riche abbaye de Lyre (Eure).

Grenade (Capitainerie générale de), division militaire de l'Espagne, partie de l'ancienne Andalousie, qui correspond au royaume de Grenade; elle est située entre l'Andalousie et le royaume de Murcie au N., la mer à l'E. et au S. Elle est maintenant divisée entre 3 provinces, Grenade, Malaga et Almeria.

Grenade (province ou intendance de), dans la capitainerie générale de ce nom, entre les prov. de Ma-

laga à l'O., d'Almeria à l'E., sillonnée par la Sierra Nevada et les Alpujarras, arrosée par le Xenil, fertile en oliviers, citronniers, oranges, etc., comprend 15 partidos judiciales, Alhama, Baza, Grenade, Guadix, Huescar, Iznalloz, Lanjarron, Loja, Montefrio, Motril, Santa-Fé, Torbiscon, Ujijar, et 244 pueblos. Elle a 12,786 kil. carrés et 485,000 hab.

Grenade, capit. de la capitainerie générale et de la province de ce nom (Espagne), au confluent du Xenil et du Darro, à l'extrémité orientale de la *Vega de Grenade*, plaine de 40 kil. de long, sur 32 de large, renommée par son extrême fertilité, à 420 kil. S. de Madrid. Archevêché, belle cathédrale qui renferme les tombeaux de Ferdinand et d'Isabelle, de Philippe le Beau et de Jeanne la Folle ; 60 églises, dont les plus remarquables sont Santa-Cruz et San-Jeronymo. L'Alhambra est l'ancien palais fortifié des rois maures, maintenant en ruines ; on admire encore ses colonnades, la richesse de ses ornements intérieurs, ses tours massives, la célèbre cour des Lions avec sa colonnade et sa fontaine d'albâtre, les salles des Abencerrages, de la Justice, des Ambassadeurs, les bains, etc. La Généralif, au sommet d'une colline couverte de vignes et de figuiers, est une magnifique villa où résidait la cour pendant l'été; l'Alhambra est dominé par la *Chaise du More*, édifice moresque en ruines. Il y a encore quelques fabriques de soieries, de velours et des papeteries. — Fondée au x^e siècle près de l'antique Illiberis, Grenade fut la capitale d'un royaume indépendant, de 1235 à 1492. Elle fut longtemps industrieuse, splendide, riche; ses hautes murailles, flanquées de 1,030 tours, contenaient 400,000 habitants. Elle succomba après un siége d'un an, 2 janv. 1492, sous les coups de Ferdinand et d'Isabelle, et sa décadence commença ; 68,000 hab. — Un traité fut signé à Grenade en 1500, entre Louis XII et Ferdinand le Catholique, qui se partageaient à l'avance le royaume de Naples.

Grenade (Nouvelle-) ou **Etats-Unis de la Confédération grenadine** ou **Colombie**, république de l'Amérique méridionale ayant pour bornes : au N. la mer des Antilles; à l'O. l'Etat de Costa-Rica et le grand Océan; au S. la république de l'Equateur, dont elle est séparée par le Yupara; à l'E. le Venezuela. Elle a 1,500 kil. du N. au S., et 1,000 kil. de l'O. à l'E. ; la superficie est de 1,331,000 kil. carr. (?). Elle se divise en deux parties: la région des Andes à l'O., la région des *Llanos* à l'E. Les 3 chaînes des Andes, qui se séparent au plateau de Pasto, la couvrent de leurs ramifications et forment les vallées de l'Atrato, de la Cauca et de la Magdalena; la chaîne centrale dépasse 5,000 m. dans les cimes colossales du Guanacas, du Buragan, du Quindiu; le point culminant paraît être le Nevada de Tolima (5,730) ; la chaîne occidentale a moins de 1,500 m., celle de l'E. a une hauteur moyenne de 4,000 mètres. Les passages les plus célèbres sont le Paramo de Guanacas et celui de Quindiu, le plus pénible de tous. Les principaux cours d'eau sont : le Chagres, l'Atrato, la Magdalena avec la Cauca ; dans la plaine des *Llanos*, la Meta, le Guaviare, affluents de l'Orénoque, le Rio Negro, la Caqueta, affl. de l'Amazone. Le pays offre presque tous les climats ; le sol fertile renferme d'immenses forêts, produit du cacao, du café, du coton, du sucre, du tabac, du riz, du maïs et autres céréales ; on trouve le caoutchouc, la gutta-percha, la gomme-copal, le baume de copahu, l'écorce de quinquina, l'huile de coco. Le bétail est nombreux. Il y a du charbon de terre, du platine, de l'or, surtout dans le Choco et le bassin du Rio Negro, des émeraudes dans la vallée de Tunca, des mines de cuivre, de fer, de plomb et de zinc, de sel gemme dans le plateau de Bogota. L'industrie n'est représentée que par la fabrication de chapeaux de paille ou d'écorce ; l'exportation se fait par Panama, Cartagena, Santa-Marta.

La Nouvelle-Grenade a fait partie de la confédération de Colombie jusqu'en 1831 ; la constitution, plusieurs fois modifiée, en 1831, 1843, 1850, 1854, 1863, est démocratique et de plus en plus fédérale. Chaque Etat, ayant président et représentation législative, impôts particuliers, milices spéciales, a le droit d'administrer ses affaires locales indépendamment du gouvernement fédéral; le président et le congrès, composé d'un sénat et d'une chambre de représentants, sont élus par les Etats. Le siége du gouvernement est encore à Santa-Fé de Bogota. La Confédération Grenadine a repris le nom de Colombie. Les Etats sont: Panama, ch.-l. *Panama ;* Bolivar, ch.-l. *Carthagène ;* Magdalena, ch.-l. *Santa-Marta ;* Santander, ch.-l. *Socorro ;* Antioquia, ch.-l. *Medellin ;* Boyaca, ch.-l. *Tunja ;* Cundinamarca, ch.-l. *Bogota ;* Tolima, ch.-l. *Guamas ;* Cauca, ch.-l. *Popayan*. La capitale fédérale est *Bogota*. Les villes principales sont : Zipaquira, Honda, Guadias, Antioquia, Boyaca, Medellin, Popayan, Cartago Pasto, Tunja, Sogamoso, Rosario de Cucuta, Mompox, Cartagena, Santa-Maria, Panama, Chagrès, Porto-Bello, Aspinwall, etc. La pop. est de 2,900,000 hab., dont 1,500,000 appartiennent à la race blanche, 900,000 à la race indienne, 90,000 à la race nègre; le reste se compose de métis ou *Cholos*. Malgré la belle position de ce riche pays, qui touche aux deux mers, les révolutions continuelles, les guerres civiles, l'anarchie produite par les excès de la démagogie, ont empêché les progrès de la civilisation et de la prospérité. V. au *Supplement :* COLOMBIE.

Grenade (La), l'une des petites Antilles, à l'extrémité sud des Grenadines. Elle est longue de 32 kil., large de 16, et peuplée de 38,000 hab., dont 22,000 nègres. Elle est montagneuse, paraît avoir été formée de deux volcans séparés par une vallée, est bien arrosée et fertile en coton, sucre, café, tabac, indigo, oranges, ananas, etc.; le climat n'est pas sain. Le ch.-l. est *Georgetown*. Elle a été abandonnée par la France à l'Angleterre en 1763 et en 1783.

Grenade-sur-Garonne, ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. N. O. de Toulouse (Haute-Garonne), sur la Save, près de son confluent avec la Garonne. Fabr. de maroquin, d'amidon, de vermicelle; étoffes de laine. Commerce de grains; patrie de Cazalès; 4,007 hab.

Grenade-sur-Adour, ch.-l. de canton de l'arr. et à 13 kil. S. E. de Mont-de-Marsan (Landes), sur la rive droite de l'Adour. Etoffes de laines, cuirs. Patrie du maréchal Pérignon ; 1,658 hab.

Grenade (Louis **de**). V. LOUIS.

Grenade, projectile de guerre, ainsi nommé parce qu'il est rempli de poudre comme la grenade est pleine de pepins. De Thou dit que l'on commença à s'en servir en 1588 ; mais il paraît certain qu'on les employait dès 1536 ou même avant le xvi^e siècle. C'étaient de petites boules creuses en fer, en fer-blanc, en bois, en carton, en verre, qu'on remplissait de poudre et qu'on jetait dans les rangs ennemis avec des tubes, des frondes ou avec la main.

Grenadiers. On donna ce nom, en 1667, aux anciens ***enfants perdus***, troupe d'élite qui, outre les armes ordinaires, avait des grenades renfermées dans une espèce de giberne ou ***grenadière***. Il y eut d'abord quatre grenadiers par compagnie; en 1670, on en forma une compagnie dans le régiment du roi; il y eut ensuite une compagnie de grenadiers dans chaque régiment, dans chaque bataillon. En 1678, on les arma de fusils; les troupes du génie furent alors chargées de lancer les grenades. Après 1748, on fit un corps spécial des *grenadiers royaux* ou *grenadiers de France*, renommé par sa brillante valeur. — Depuis la Révolution, les grenadiers ont formé des compagnies d'élite, séparées ou réunies en régiment, principalement dans la garde impériale. — Il y avait aussi des *grenadiers à cheval*, établis en 1676 par Louis XIV, combattant en tête de la maison militaire du roi ; ils ont été définitivement supprimés en 1830.

Grenadilles ou Grenadines, archipel de deux petites îles volcaniques et d'une trentaine d'îlots disséminés entre Saint-Vincent et la Grenade (Petites Antilles). Ces îlots sont unis par des récifs de rochers madréporiques; ils produisent du coton, du café, de l'indigo et du sucre. *Cariacou* est le principal ; 3,000 hab. ; il renferme ***Hillsborough***, la ville principale du groupe. Elles sont aux Anglais depuis 1763.

Grenelle, anc. village du dép. de la Seine, à l'O. de Paris, sur la rive gauche de la Seine, renferme de nombreuses fabriques. Pendant la Révolution, il y eut dans la plaine de Grenelle une poudrière qui fit explosion en 1794 et un camp que les républicains égalitaires cherchèrent à enlever en 1796 ; ce fut aussi le lieu des exécutions militaires. Le puits de Grenelle est un puits artésien, profond de 547 m., et donnant en 24 heures environ un million de mètr. cub. d'eau excellente ; il a été creusé de 1834 à 1841. Depuis 1860, Grenelle, annexé à Paris, forme le 15^e arrondissement.

Grenier (PAUL, comte), général français né à Sarrelouis, 1768-1827, fils d'un huissier, simple soldat en 1784, se distingua de bonne heure, fut général de brigade dès 1794 et général de division en 1795. Il servit glorieusement aux armées du Rhin et d'Italie, sous Moreau en 1800, plus tard à Wagram et en Italie. Il fut vice-président de la chambre de 1815, membre de la

commission de gouvernement créée après Waterloo. On a de lui : *Correspondance du général Grenier et de son état major, pour servir à l'histoire des campagnes sur le Rhin en* 1795 *et* 1796.

Greniers à sel, tribunaux établis en 1342 pour juger les contraventions en fait de gabelle. Ils jugeaient en dernier ressort pour un quart de minot et au-dessous; les appels de leurs sentences étaient portés aux cours des aides. Il y avait 17 directions pour les greniers à sel, qui ont été supprimés en 1790.

Grenoble, *Cularo*, puis *Gratianopolis*, ch.-l. du dép. de l'Isère, par 45°11'57" lat. N. et 3°25'20" long. E., sur l'Isère, près du confluent du Drac, au pied du mont Rachet, dans la pittoresque vallée du Grésivaudan. Sur la rive droite du fleuve est le quartier *Saint-Laurent* ou *la Perrière*, dominé par les montagnes du Rabot, de la Bastille, où est la citadelle du Rachet; à la gauche est le quartier de *Bonne*, beau, bien percé, entouré d'une enceinte bastionnée. Parmi les monuments, on cite les églises Notre-Dame et Saint-André, l'hôtel de ville (anc. hôtel de Lesdiguières), le palais de justice, d'architecture gothique, etc. — Evêché, suffragant de Lyon, cour d'appel, ch.-l. de la 27e div. milit. (14e corps), Académie universitaire avec facultés de droit, des lettres, des sciences; c'est une place forte de premier ordre, avec directions d'artillerie et du génie. — Fabrication des gants, peignage des chanvres, distilleries de liqueurs fines, etc. — Anc. ville des Allobroges, sous le nom de *Cularo*, agrandie par l'empereur Gratien et dès lors évêché, possédée par les Bourguignons, par les Francs, disputée par ses évêques et par les Dauphins du Viennois, elle fut réunie à la France en 1349. Elle eut une université de 1339 à 1565; son conseil delphinal fut transformé en parlement par Louis XI en 1451; elle resta la capitale du Dauphiné, eut beaucoup à souffrir pendant les guerres du protestantisme, de la Ligue, et à la révocation de l'édit de Nantes; joua un rôle important en 1787 et en 1815, vit la conspiration de Didier en 1816. Patrie de Condillac, Mably, Vaucanson, Mounier, Barnave, Dolomieu, Casimir Périer, etc.; 45,426 habitants.

Grenville (George), homme d'Etat anglais, 1712-1770, frère de Richard Grenville, comte Temple, et beau-frère de lord Chatam, député des Communes, devint trésorier de la marine dans le ministère dirigé par William Pitt, 1754. Il fut lord de l'amirauté, 1761, dans le ministère de lord Bute, et devint lui-même premier ministre, 1763. Son caractère impérieux le rendit désagréable à George III et au Parlement; c'était un homme d'affaires laborieux, ce fut un mauvais ministre. Il établit l'impôt du timbre, cause de la révolte des colonies américaines; il viola les priviléges de la chambre, en faisant arrêter le député Wilkes, 1763. Il fut forcé de céder la place à Rockingham, en 1765. Il défendit son administration en publiant deux pamphlets : *Considérations sur le commerce et les finances de l'Angleterre* et *Etat présent de la nation*, 1767.

Grenville (Thomas), fils du précédent, 1755-1846, fut un diplomate distingué jusqu'à la mort de Fox; et depuis lors forma l'une des bibliothèques les plus remarquables de l'Angleterre; elle comprenait à sa mort 20,210 volumes, et avait coûté 1,400,000 francs; il l'a léguée au Musée britannique.

Grenville (William), lord Wyndham, homme d'Etat anglais, frère du précédent, 1759-1834, membre des communes en 1782, fit partie du ministère de Pitt en 1783, fut son habile auxiliaire, et dès 1789 fut choisi par la chambre pour *orateur* (président). George III l'éleva à la pairie, 1790. Ministre des affaires étrangères, ennemi de la France et surtout de la Révolution, il fut l'un des principaux auteurs de la guerre de 1793. Il contribua beaucoup à l'*union* de l'Angleterre et de l'Irlande, se retira avec Pitt, en 1801, ne voulut pas rentrer avec lui au ministère, parce que Pitt refusait l'émancipation des catholiques, devint premier ministre en 1806 avec Fox, Grey, mais se retira dès 1807. Il fut chancelier de l'université d'Oxford en 1809, vota avec l'opposition jusqu'en 1815, mais en 1819 se sépara des whigs pour demander des mesures énergiques de répression contre tous les fauteurs de troubles. Il passa ses dernières années dans la retraite, s'occupant des lettres qu'il avait toujours aimées. On a de lui : des *Discours*, un *Nouveau plan de finances*, 1806; *Lettre au comte de Fingal*, 1810; et une collection curieuse de documents privés ou publics, sous le titre de *The Grenville Papers*, 1832, 2 vol.

Gréoux ou **Réoulx** (*Griselum*), village de l'arr. et à 68 kil. S. O. de Digne (Basses-Alpes), près du Verdon. Eaux thermales, sulfureuses iodurées, déjà fréquentées du temps des Romains.

Gresban ou **Gréban** (Arnoul et Simon), frères, poëtes français de la première moitié du XVe s., nés au Mans ou à Compiègne, eurent de la célébrité par les *Mystères* qu'ils composèrent. Arnoul est surtout l'auteur du *Mystère de la Passion*, Simon des *Actes des Apôtres;* le premier, représenté à Paris avant 1452, comprend 25,000 vers. Simon, qui vécut au moins jusqu'en 1462, et qui fut moine de Saint-Riquier, a publié plusieurs *Epîtres* sur la mort de Charles VII, des *Elégies*, des *Complaintes*, des *Désolations*, la *Création du Monde*, la *Sphère du Monde*. Son *Mystère* a été publié plusieurs fois au XVIe s., 1536, 40, 41 ; on le représentait depuis un siècle, avec grand appareil, dans les différentes villes; il y avait 485 personnages.

Gresham (Sir Thomas), riche marchand anglais, né à Londres, 1519-1579, membre de la compagnie des merciers, s'engagea dans de grandes entreprises commerciales sous Henri VIII, Edouard VI, Elisabeth; résidant à Anvers autant qu'à Londres, et méritant le nom de *marchand royal*. Il fit bâtir la Bourse de Londres (*Royal-Exchange*), 1566-1570. C'est lui qui a fait réussir le premier emprunt national en 1570.

Grésivaudan ou **Graisivaudan** (*Gratianopolitanus pagus*), anc. pays de France, comprenait la vallée de l'Isère depuis la Savoie jusqu'au confluent du Drac, c'était le haut Dauphiné, correspondant à une partie de l'Isère et des Hautes-Alpes. La capitale était Grenoble; les v. principales : Lesdiguières, Fort-Barraux, Saint-Bonnet.

Gresnick (Antoine-Frédéric), compositeur belge, né à Liége, 1752-1799, étudia au collége Liégeois à Rome, puis à Naples, dirigea la musique du prince de Galles à Londres, et vint à Paris, où il composa pour différents théâtres des opéras, des opéras bouffes, des drames, des comédies mêlées de chants, etc.

Gresset (Jean-Baptiste-Louis), poëte français, né à Amiens, 1709-1777, novice à 16 ans dans l'ordre des jésuites, termina ses études à Louis-le-Grand, puis professa dans plusieurs colléges de province. A 24 ans, il fit paraître, à Rouen, *Vert-Vert*, charmant badinage, gai, spirituel et bien écrit, qui fonda sa réputation. De retour à Paris, dans sa mansarde délabrée du collége Louis-le-Grand, il écrivit *la Chartreuse*, puis *le Carême impromptu*, *le Lutrin vivant* et *les Ombres;* il essaya également de traduire en vers les *Bucoliques*. Sa réputation dans le monde et ses écrits d'un tour frivole et badin décidèrent les jésuites à le renvoyer, 1735. Gresset n'avait pas encore prononcé de vœux; il rentra dans la société, en publiant les épîtres *A ma Muse* et *A ma Sœur*, d'un style plus élevé. Bien accueilli à Paris, Gresset composa pour le théâtre la tragédie d'*Edouard III* et le drame de *Sidney*, qui eurent peu de succès. Mais sa comédie du *Méchant*, 1747, est l'une des meilleures du XVIIIe s., par la justesse des idées, la raison, le naturel et la spirituelle vivacité du dialogue. Membre de l'Académie française en 1748, il composa quelques odes médiocres et se retira à Amiens, où il se maria. Gresset devint alors très-religieux, jusqu'à mériter les sarcasmes des écrivains philosophes, jusqu'à demander publiquement pardon à la Vierge d'avoir fait des comédies; il brûla plusieurs de ses pièces inédites. S'il composa quelques poésies dans cette dernière partie de sa vie, elles furent peu dignes de lui, comme *le Gazetin*, le *Parrain magnifique*. — Ses *Œuvres complètes* ont été publiées, 1805, 3 vol. in-18; 1811, 2 vol. in-8°; et ses *Œuvres choisies*, par Campenon, 1823.

Grésy-sur-Isère, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 16 kil. S. O. d'Albertville (Savoie); 1,448 hab.

Gretna-Green ou **Graitney**, village du comté et à 30 kil. S. E. de Dumfries (Ecosse), sur la Sark, à 10 kil. E. d'Annan, vers l'extrémité du golfe de Solway. Il est célèbre par les mariages clandestins, qui s'y sont souvent contractés, devant un forgeron ou quelque autre prêtre industriel, signant un certificat avec deux témoins. Les enfants nés de ces mariages ne sont pas légitimés en Angleterre.

Grétry (André-Ernest-Modeste), compositeur, né à Liége, 1741-1813, d'une famille de musiciens pauvres et obscurs, avait déjà composé des motets, des symphonies, une messe, lorsque le chapitre de Liége lui fournit les moyens d'aller étudier à Rome, 1759. Il eut pour maître Casali, se laissa aller à son penchant pour la musique dramatique, et mérita les éloges de Piccini pour son intermède des *Vendangeuses*. Après une visite

à Ferney, où il demandait un poëme d'opéra-comique à Voltaire, il arriva à Paris, 1767. Les déceptions ne le découragèrent pas. Marmontel lui confia la petite comédie du *Huron*, qui fut représentée à la Comédie-Italienne avec un véritable succès, 20 août 1769. Dès lors, il se plaça au premier rang des compositeurs français; on cite parmi ses meilleurs ouvrages: *Lucile, le Tableau parlant*, 1769; *Sylvain, les Deux Avares*, 1770; *Zémire et Azor*, 1771; *la Rosière de Salency*, 1774; *Aucassin et Nicolette*, 1778; *Richard Cœur-de-Lion*, 1784; *Panurge dans l'île des Lanternes*, 1785; *l'Epreuve villageoise*, etc. A l'époque de la Révolution, il essaya vainement de lutter avec des rivaux, comme Méhul, Cherubini, plus en rapport avec les goûts de l'époque; mais, en les imitant, il fut moins heureusement inspiré. A l'époque de l'Empire, ses premières productions excitèrent un enthousiasme plus grand que jamais. Grétry avait été très honoré pendant sa vie et méritait de l'être par son caractère comme par son talent; inspecteur de l'enseignement au Conservatoire, en 1795, membre de l'Institut, 1796, il eut la gloire d'être l'un des créateurs de l'opéra-comique français; il possédait le naturel, la grâce, l'expression vive et vraie, sans beaucoup se préoccuper de la science et de l'instrumentation; aussi la plupart de ses œuvres sont encore goûtées et admirées; il a publié des *Mémoires* ou *Essais sur la musique*, 1797, 3 vol. in-8°; *Méthode simple pour apprendre à préluder*, 1802, et un ouvrage politique, *la Vérité*, 1802.

Greuze (Jean-Baptiste), peintre, né à Tournus, 1725-1805, eut pour maître un peintre lyonnais, Charles Grandon, qui n'était pas, comme on l'a dit, le même Grandon que le beau-père de Grétry. Celui-ci l'emmena avec lui à Paris, où il suivit les cours de l'Académie. Ses deux tableaux, un *Père de famille expliquant la Bible à ses enfants* et *le Paralytique servi par ses enfants* le firent agréer par l'Académie, 1755. Mais les œuvres qu'il présenta pour sa réception ne furent pas agréées par ses confrères, qui ne voulurent voir en lui qu'un *peintre de genre*. Il alla à Rome de 1755 à 1757. Malgré ses longs efforts, Greuze, en effet, ne put réussir dans la *peinture d'histoire*; il renonça à faire un tableau de réception, et on interdit l'entrée du Louvre à ses productions. Mais sa réputation ne fit que grandir dans le genre où il avait d'abord été remarqué; et, malgré les défauts qu'on lui a reprochés, ses qualités l'emportent; ses tableaux sont de petits drames complets, pleins de vie, de mouvement, de vérité morale; ses têtes sont très-expressives. Ses chefs-d'œuvre sont: *la Malédiction paternelle, la Bonne Mère, le Père dénaturé, Sainte Marie Egyptienne, le Retour du chasseur, la Dame de Charité, l'Accordée de village, la Cruche cassée, la Bénédiction paternelle, une Jeune fille tenant une colombe, Sainte Madeleine, la Prière*, etc. Ils ont presque tous été popularisés par la gravure: cependant Greuze, que sa femme avait rendu malheureux, mourut à peu près oublié et pauvre.

Grevin (Jacques), poëte et médecin, né à Clermont en Beauvoisis, 1539-1570, disciple de Ronsard, fit représenter des comédies, *la Maubertine, la Trésorière, les Esbahis*, dont le style est vif et naturel; la tragédie de *Jules César*, qui renferme des idées fortement exprimées; des poëmes, des hymnes; *l'Olympe*, recueil de sonnets, chansons, odes, etc.; une traduction en vers des *Thériaques* de Nicandre, etc.

Grey (Jeanne), née en 1538, était la fille aînée du marquis de Dorset et de Françoise de Suffolk, petite-fille par sa mère de Henri VII. Douée des charmes de la figure et de l'esprit, assez instruite pour lire en grec le *Phédon* de Platon, elle fut l'instrument et la victime de l'ambition du duc de Northumberland. Il la maria à son quatrième fils, Guilfort Dudley, la fit reconnaître par Edouard VI pour son héritière, et proclamer reine à la mort de ce prince. Elle s'évanouit en apprenant son élévation et n'accepta la couronne que sur l'insistance de son mari et de sa famille. Le peuple, qui détestait Northumberland, accueillit fort mal cet avénement. Marie Tudor, fille de Henri VIII, triompha facilement; Jeanne et son mari furent d'abord épargnés, mais retenus en prison. La révolte du duc de Suffolk et de Wyat décida Marie à les faire périr. Jeanne montra le plus grand courage, mais ne voulut pas voir Guilford, avant le supplice. Elle fut décapitée dans l'enceinte de la Tour, après avoir adressé aux assistants quelques paroles simples et fortes, 12 février 1554.

Grey (Charles), comte **Grey** et baron **Grey de Howick**, homme d'Etat anglais, né à Fallowden (Northumberland), 1764-1845, d'une famille anoblie sous Edouard IV, entra à la chambre des Communes, en 1786, s'attacha à Fox, et acquit tout aussitôt de l'influence. Il était l'un des amis brillants du prince de Galles, qu'il soutint dans les fameux débats sur la régence, en 1789. Il resta, comme Fox, l'un des plus éloquents défenseurs des idées libérales, et fut l'un des fondateurs de la société des Amis du Peuple, qui dès 1792 prépara la réforme parlementaire; Grey soutint plusieurs fois avec talent les demandes et les plans de réforme, qui furent présentés au parlement. Il s'opposa vainement à la réunion de l'Irlande et de l'Angleterre. Dans le cabinet whig de 1806, il fut premier lord de l'amirauté, et, après la mort de son ami, secrétaire d'Etat pour les affaires étrangères, et *leader* de la chambre des Communes. C'est alors qu'on adopta la loi pour l'abolition de la traite des nègres. Démissionnaire en 1807, il continua à la Chambre des lords son opposition aux tories. Il refusa d'entrer dans un ministère de coalition en 1809; il refusa également les propositions du régent en 1812. Après 1815, il combattit avec une ferme modération la politique de lord Liverpool, défendit la reine Caroline, et plus tard fut encore l'adversaire de Canning, peut-être parce qu'imbu de l'esprit aristocratique, il souffrait de voir la liberté soutenue par un plébéien, qui n'était à ses yeux qu'un aventurier brillant et ambitieux. Lorsqu'en 1830 Wellington fut forcé de se retirer, lord Grey forma un ministère whig, où les lords étaient en majorité, mais qui fut sincèrement libéral. Le bill de réforme parlementaire, présenté par lord John Russell, au nom du cabinet, fut enfin adopté, après une longue lutte, 1831-32. C'est le titre de gloire de lord Grey. On abolit alors l'esclavage colonial, le monopole de la compagnie des Indes, on vota la réforme de l'Église anglicane d'Irlande, la réforme de la loi des pauvres. Grey, mal soutenu contre les attaques d'O' Connell, se retira, le 9 juillet 1834; il passa les dernières années de sa vie dans la retraite. D'un caractère très-honorable, d'un esprit très-libéral, il a été accusé de réserve trop hautaine, de morgue trop aristocratique.

Greytown. V. San-Juan-de-Nicaragua.

Grez-en-Bouëre, ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 kil. N. E. de Château-Gontier (Mayenne). Marbres, grains; 1,789 hab.

Gribeauval (Jean-Baptiste **Vaquette de**), ingénieur et général, né à Amiens, 1715-1789, volontaire dans le régiment royal-artillerie, 1732, capitaine du corps des mineurs, 1752, fut chargé par le comte d'Argenson d'aller étudier l'artillerie prussienne, devint lieutenant-colonel, 1757; puis passa au service de Marie-Thérèse et se distingua dans la guerre de Sept Ans, surtout en défendant Schweidnitz contre Frédéric II, 1762. Nommé par Choiseul lieutenant général, 1765, il présida à toutes les réformes qui furent faites dans l'artillerie et dans le corps des mines, dont il eut le commandement particulier. Ses travaux sont consignés dans l'ouvrage intitulé: *Tables des constructions des principaux attirails de l'artillerie, proposées et approuvées depuis 1764 jusqu'en 1789, par M. de Gribeauval*, etc., 1792, 3 vol. en 4 parties, in-fol. avec 125 planches.

Griffenfeld (Pierre **Schumacher,** comte de), chancelier de Danemark, né à Copenhague, 1635-1699, fils d'un marchand de vin allemand, fut protégé par Frédéric III, qui lui fit rédiger la fameuse *loi royale* de 1660. Christian V lui abandonna d'abord le gouvernement; puis il fut renversé en 1676, dépouillé de ses titres, de ses biens, condamné à mort, gracié au moment de l'exécution, et retenu prisonnier jusqu'en 1698, dans la tour de Munkholm, près de Drontheim.

Griffet (Henri), historien et théologien, né à Moulins, 1698-1771, jésuite, professeur à Louis-le-Grand, prédicateur, défendit courageusement son ordre et se retira à Bruxelles. On lui doit: *L'année du chrétien*, 1747, 18 vol. in-12; *Exercices de piété pour la communion; Histoire du règne de Louis XIII*, 1758, 2 vol. in-4°, à la suite d'une édition nouvelle du P. Daniel; *Traité des différentes sortes de preuves qui servent à établir la vérité dans l'histoire*, 1769, in-12; *l'Insuffisance de la religion naturelle*, 1770, 2 vol. in-12; *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis, dauphin de France*, 1777, 2 vol. in-12; *Recueil de lettres pour servir à l'histoire militaire du règne de Louis XIV, depuis 1671 jusqu'en 1694*, 8 vol. in-12; des *Mémoires, Opuscules*, etc., pour la défense des jésuites.

Griffier (Jean), paysagiste hollandais, né à Rotterdam, 1656-1718, passa plusieurs années de sa vie labo-

rieuse et errante dans une vieille barque pontée, où il naviguait avec sa famille et où il peignait les différentes côtes de Hollande. Dans ses tableaux nombreux, il a imité la nature, mais souvent aussi contrefait Ruysdaël, Teniers, Rembrandt. Il finit par s'établir à Londres. Ses œuvres se distinguent par la limpidité de l'air et de la lumière, par la fraîcheur vaporeuse des paysages; elles sont nombreuses et toujours estimées.

Griffith (Elisabeth), romancière anglaise, née dans le pays de Galles, 1730-1793, a composé avec son mari quelques romans qui eurent du succès et des traductions estimées d'ouvrages français.

Griffon ou **Grippon,** troisième fils de Charles Martel, fut exclu de la succession paternelle en 741, fut pris à Laon avec sa mère Sonichilde et enfermé dans un château des Ardennes. Pepin lui rendit la liberté en 747 et lui donna plusieurs comtés; mais Griffon, mécontent et ambitieux, se réfugia chez les Saxons, les souleva avec les Frisons contre son frère, fut battu et fut pris chez les Bavarois où il avait fui. Pepin le traita généreusement; il lui donna le Mans et douze comtés; mais, en 751, Griffon excita à la révolte Waifre, duc d'Aquitaine; il voulait se joindre à Astolphe, roi des Lombards, lorsqu il fut attaqué et tué dans la vallée de Maurienne.

Griffons, animaux de la fable, moitié lions, moitié aigles, qui gardaient les mines d'or dans le pays des Arimaspes.

Grignan, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 28 kil. S. O. de Montélimar (Drôme), près du Lez; séjour des comtes de Grignan, il est surtout célèbre par le tombeau de Mme de Sévigné, qui mourut dans le château, dont on voit encore les ruines imposantes. Commerce de grains, vins, soies ouvrées; 1,840 hab.

Grignan, famille illustre de Provence qui tirait son nom de la ville de Grignan; elle descendait des Adhémar de Monteil, et la baronnie de Grignan fut érigée en comté par Henri II.

Grignan (Louis **Adhémar de Monteil,** comte de) est connu comme diplomate sous François Ier et Henri II; il fut ambassadeur à Rome, à la diète de Worms et gouverneur de Provence. Ennemi des protestants, il poussa François Ier à sévir contre eux et on doit en partie attribuer à son influence le massacre des Vaudois. Accusé de ce crime sous Henri II, il fut protégé par les Guises. Il mourut en 1557.

Grignan (François **Adhémar de Monteil,** comte de), 1632-1715, colonel du régiment de Champagne, lieutenant-général en Languedoc et en Provence, épousa Angél.-Claire d'Angennes, fille du marquis de Rambouillet, 1658, puis Marie-Angélique du Pin-du-Fou, et en 1669 la fille de Mme de Sévigné; c'est ce mariage qui l'a surtout fait connaître.

Grignan (Françoise-Marguerite de **Sévigné,** comtesse de), née à Paris, 1648-1705, élevée avec le plus grand soin par sa mère, d'une beauté remarquable, mais d'une froide sagesse non moins grande, suivit son mari en Provence, 1669, ne fut pas toujours heureuse loin de la cour, loin de sa mère, forcée de mener une vie somptueuse au milieu d'embarras pécuniaires sans cesse renouvelés. La correspondance de Mme de Sévigné avec sa fille, *la gouvernante de Provence*, est bien célèbre; malheureusement nous n'avons plus la plupart des lettres de Mme de Grignan, que sa fille, la marquise de Simiane, a supprimées par scrupule religieux; et c'est peut-être ce qui a fait accuser Mme de Grignan de froideur et de sécheresse de cœur. Elle fut certainement grave et sérieuse, aimant Descartes et la métaphysique; elle a laissé un *Résumé du système de Fénelon sur l'amour de Dieu.* La perte de son fils, le marquis de Grignan, mort en 1704, hâta la fin de sa vie.

Grignols. ch.-l. de canton de l'arr. et à 14 kil. S. E. de Bazas (Gironde); 1,835 hab.

Grignon, village de la commune de Thiverval, dans l'arr. et à 14 kil. N. O. de Versailles (Seine et-Oise), possède une école régionale d'agriculture depuis 1826.

Grijalva (Jean **de**), navigateur espagnol, né à Cuellar, tué à Nicaragua en 1527, fut lieutenant de Velasquez, gouverneur de Cuba. Commandant d'une petite flottille, il reconnut le Yucatan, 1518, et découvrit la côte du Mexique jusqu'à San-Juan d'Ulloa, mais il n'y fonda aucun établissement, et prépara la voie de F. Cortez. Cette expédition a été racontée par le chapelain de Grijalva; le récit a été traduit par Ternaux-Compans, dans sa collection de *Voyages*, etc.

Grijalva (Ferdinand **de**), parent du précédent, suivit Cortez au Mexique, 1530, fut chargé par lui d'explorer la mer à l'ouest du Mexique, fut l'un des premiers qui découvrirent la Californie, 1536, conduisit des secours à Pizarre, alors à Lima, 1537, et, depuis lors, n'a plus fait parler de lui.

Grille (Joseph-François), polygraphe français, né à Angers 1782-1855, fut chef de division des beaux-arts, puis bibliothécaire de la ville d'Angers. Il a beaucoup écrit, comédies, drames, articles de journaux politiques et littéraires, poésies, fables, etc. Il y a des renseignements curieux dans ses ouvrages historiques: *Introduction aux Mémoires sur la Révolution française*, 2 vol. in-8°; *Description du département du Nord*, 1850; *Essai sur la vie de Larevellière-Lepeaux;* l'*Emigration angevine, les princes, l'armée de Condé, Quiberon; la Vendée en* 1793, 3 vol. in-8°; *Autographes de savants et d'artistes, de connus et d'inconnus*, etc., 2 vol. in-12, etc.

Grimaldi, famille patricienne de Gênes, qui soutint, avec les Fieschi, le parti guelfe contre les Doria et les Adorne. Souverains de Monaco et seigneurs de Grimaud depuis le xe s., ils ont joué un grand rôle dans l'histoire de Gênes, et ont toujours été les partisans de la France, que plusieurs Grimaldi ont servie honorablement, et où ils ont eu le duché-pairie de Valentinois. Ils ont aussi possédé des fiefs considérables dans le royaume de Naples. Ils font remonter leur origine à Grimoald, maire du palais chez les Francs au viiie s. — *Rainier II* Grimaldi conduisit une flotte génoise au service de Philippe le Bel, et fut vainqueur des Flamands à la bataille de Ziérikzée, 1304; il contribua aussi à la victoire de Mons-en-Puelle. — *Charles II* Grimaldi soutint Philippe VI contre les Anglais; il commandait les archers génois à Crécy, et y périt, 1346. — *Jean Ier* Grimaldi, mort en 1454, se distingua au service des Visconti de Milan contre les Vénitiens, qu'il battit surtout en 1431, sur le Pô, près de Crémone. — *Honoré II* se déclara pour Louis XIII contre les Espagnols, reçut le duché de Valentinois, 1642, et rédigea l'histoire de sa maison: *Historica Grimaldæ gentis Arbor.* — La branche masculine directe des Grimaldi, princes de Monaco, s'est éteinte en 1731.

Grimaldi (François-Marie), physicien, né à Bologne, 1618-1663, jésuite, se rendit célèbre par ses travaux astronomiques, décrivit avec soin les taches de la lune, découvrit l'*inflexion* de la lumière, qu'il appelait *diffraction*, et prépara les découvertes de Newton.

Grimaldi (Jean-François), surnommé *il Bolognese*, peintre, architecte, graveur, né à Bologne, 1606-1680, imita heureusement le Corrége et l'Albane; ses œuvres sont recherchées à cause de son dessin correct et de son coloris plein de force, quoique ses teintes soient maintenant d'un effet désagréable par l'action du temps. Il exécuta plusieurs fresques au Louvre, pour Mazarin, au Vatican, pour Innocent X et ses successeurs.

Grimani (Antonio), doge de Venise, 1521-1523, était né en 1436, d'une puissante famille patricienne. En 1499, capitaine général de la flotte envoyée contre les Turcs, il fut battu, et ne put empêcher la prise de Lépante. Accusé et condamné par le Grand Conseil, il fut sauvé par le dévouement de son fils *Domenico*, cardinal depuis 1493, qui s'offrit à subir la peine prononcée contre son père. Grimani put se rendre à Rome et disposer le pape en faveur des Vénitiens, qui lui rendirent ses dignités.

Grimani (Marino), doge de Venise, 1595-1605, combattit les Uscoques. C'est alors que commença le démêlé de Paul V et de Venise.

Grimani (Pietro), doge de Venise, 1741-1752, observa la neutralité dans la guerre de la Succession d'Autriche.

Grimarest (Jean-Léonor **Le Gallois,** sieur de), maître de langues, né à Paris, mort en 1713, servait de *cicerone* aux personnes riches qui venaient à Paris. On a de lui: *Commerce de lettres curieuses et savantes; Traité du récitatif dans la lecture*, etc.; *Traité sur la manière d'écrire des lettres*, et surtout *Vie de M. de Molière*, qui renferme beaucoup d'anecdotes curieuses, mais trop souvent fausses.

Grimaud. golfe de la Méditerranée, sur la côte du départ. du Var; il a 16 kil. de long et de large; il renferme Saint-Tropez et quelques villages, dont le plus important est *Grimaud*, puissant au moyen âge à 50 kil. N. E. de Toulon; ch.-l. de canton du Var. On y voit encore les ruines du château des Grimaldi; 1,255 hab. Le climat est délicieux; les flottes peuvent s'y réfugier.

Grimm (Frédéric-Melchior, baron), critique français, d'origine allemande, né à Ratisbonne, 172?-1807, vint à Paris comme précepteur des fils du comte de Schom-

berg; et fut mis en relation, par J.-J. Rousseau, avec les littérateurs et la société. Secrétaire du comte de Friesen, puis du duc d'Orléans, grand amateur de musique, il se fit connaître par un spirituel pamphlet en faveur de la musique italienne: *le Petit prophète de Boehmischbroda*, 1753. Il s'attacha alors à Mme d'Épinay, ce qui le brouilla avec Rousseau, qui, plus d'une fois, a calomnié Grimm. Raynal, qui écrivait une correspondance littéraire à quelques princes étrangers, le prit pour suppléant, et Grimm l'eut bientôt surpassé. Sa *Correspondance*, adressée à la princesse de Saxe-Gotha, s'étendit à plusieurs souverains, Catherine II, les rois de Suède, de Pologne, etc. Il fut chargé d'affaires de Francfort à Paris, baron de l'Empire, ministre plénipotentiaire de Saxe-Gotha, etc. Il quitta la France avec regret en 1790, et fut, en 1795, ministre de Russie en Saxe. — Grimm a été l'un des premiers critiques du XVIIIe s.; il a écrit avec facilité et finesse; ses jugements sont exacts, impartiaux, précis, plutôt sévères; généralement spirituel et railleur, il s'élève parfois à une haute gravité, il est aussi plaisant et gai quand il le faut. Sa *Correspondance*, publiée en 3 parties, 1812-1813, forme 16 vol.; de nombreux passages, quoique les lettres fussent adressées à des rois, parurent trop libres à la censure impériale, qui les retrancha; ces coupures ont formé un volume intéressant, 1814. M. Taschereau a publié une nouvelle édition, 1829-31, 15 vol. in-8°; on a également donné la *Correspondance inédite de Grimm et Diderot*, 1829, in-8°.

Grimm (GUILLAUME-CHARLES), philologue allemand, né à Hanau, 1786-1859, fut bibliothécaire à Cassel, à Gœttingue, professeur suppléant à l'université de Gœttingue, et résida à Berlin vers la fin de sa vie. Associé aux travaux de son frère aîné, *Jacques-Louis* GRIMM, il a publié avec lui un *Dictionnaire allemand*, les *Contes de l'enfance*, 2 vol., etc. On lui doit spécialement beaucoup de travaux sur la poésie allemande du moyen âge, des éditions du *Comte Rudolph*, du *Poëme d'Hildebrand*, du *Jardin des Roses*, du *Chant de Roland*, de la *Veronica*, etc.; des *Vieux dialogues allemands*; puis *Conversations sur les sujets allemands du moyen âge*, 2 vol., etc.

Grimma, v. du royaume de Saxe, à 30 kil. S. E. de Leipzig, sur la rive gauche de la Mulde. Château royal, hôtel de ville; écoles nombreuses. Fabriques de tissus imprimés, de lainage, de pipes; distilleries, brasseries; 6,000 hab.

Grimmelshausen (CHRISTOPHE DE), romancier allemand, né à Gelnhausen, 1615-1676, est surtout connu par son *Simplicissimus*, que les Allemands regardent comme leur premier roman national; ce sont les aventures du fils d'un paysan, soldat pendant la guerre de Trente Ans, qui finit par se faire ermite.

Grimoald, fils de Pepin de Landen, fut maire du palais en Austrasie, sous Sigebert II, 642, fit assassiner Otton, son rival, fut battu par les Thuringiens; et, à la mort du roi, 656, relégua son fils, Dagobert, dans un monastère d'Irlande. Il proclama roi son propre fils, Childebert; mais les Leudes se soulevèrent et les livrèrent au roi de Neustrie, Clovis II, qui les fit périr.

Grimoald, second fils de Pepin d'Héristall, fut maire du palais de Neustrie, 695, mais fut assassiné dans la basilique de Saint-Lambert, à Liége, 714. On accusa de ce meurtre, mais sans preuve, son frère Charles (Martel).

Grimoald, cinquième duc lombard de Bénévent, fils de Gisulfe, duc de Frioul, s'empara de la couronne de Lombardie, en tuant le roi Godebert et en chassant Perthari, son frère, 662.

Grimoald, duc de Bénévent, fils d'Arégise, petit-fils du roi des Lombards, Didier, 787-806, reconnut d'abord la suzeraineté de Charlemagne, repoussa et tua Adalgise, fils de Didier, chassa les Grecs qui l'avaient soutenu, puis secoua le joug des Francs.

Grimoald, l'un des officiers du précédent, fut son successeur, 807-827; il paya tribut à Charlemagne et à l'empereur Louis. Il fut assassiné.

Grimoard (PHILIPPE-HENRI, comte DE), général et littérateur, né à Verdun, 1753-1815, traça, dans le cabinet de Louis XVI, les plans de la campagne de 1792. Il dut se cacher pendant la Terreur. On lui doit: *Essai théorique sur les batailles*, 1775, in-4° avec 36 pl.; *Histoire des dernières campagnes de Turenne*, de 1672 à 1675, 2 vol. in-fol.; *Traité sur la constitution des troupes légères*, 1782; *Hist. des conquêtes de Gustave-Adolphe*, 11 liv. in-fol., ouvrage inachevé et publié en 3 vol. in-8°, 1789; *Tableau historique et militaire de la vie et du règne de Frédéric le Grand*, 1788; *Correspondance du maréchal de Richelieu*, 1756-57 et 58, 2 vol., in-8°; *Considérations sur l'état de la Russie sous Pierre Ier*, etc., 1791; *Lettres et mémoires choisis du maréchal de Saxe*, 1794; *Collection de pièces sur l'expédition de Mahon*, 1798; *Recherches sur la force de l'armée française*, 1806; *Mémoires de Henri de Campion, du maréchal de Tessé*, 1806; *Tableau historique de la guerre de la révolution de France*, dont la publication fut arrêtée par le gouvernement impérial, 3 vol. in-4°, 1808; *Lettres de Bolingbroke*, 3 vol. in-8°; *Traité sur le service de l'état major général des armées*, etc. Il a publié, avec Grouvelle, les *Lettres de Mme de Sévigné*, 8 vol. in-8°, et les *Œuvres de Louis XIV*. — Son frère, *Nicolas* de GRIMOARD, né à Fontenay-le-Comte, 1743-1794, se distingua par son courage dans la marine royale, surtout pendant la guerre d'Amérique, fut nommé comte et contre-amiral par Louis XVI, ne voulut pas servir la république, se retira à Rochefort et périt sur l'échafaud.

Grimod de la Reynière (ALEXANDRE-BALTHAZAR-LAURENT), écrivain et gastronome, né à Paris, 1758-1838, fils et petit-fils de fermiers généraux, d'un caractère excentrique, ne voulut être qu'avocat, mais préférait, avant tout, l'indépendance, la littérature et le théâtre. Il écrivit dans différents journaux, composa des brochures qui eurent du succès, comme *Réflexions philosophiques sur le plaisir*, 1783; *Lorgnette philosophique*, 2 vol. in-12, etc. Il rédigea le *Censeur dramatique*, 1797-98; mais il est surtout célèbre comme gastronome; il a pratiqué et il a écrit avec talent sur son art favori; l'*Almanach des gourmands*, 1803-1812, 8 vol. in-12, eut beaucoup de succès; il publia, en 1808, le *Manuel des amphitryons*, in-8°.

Grimoux ou **Grimou** (ALEXIS ou JEAN), peintre, né à Romont, près de Fribourg (Suisse), mort vers 1740, vécut à Paris; il eut beaucoup de talent comme portraitiste, beaucoup d'originalité, de vie et de couleur dans ses tableaux de genre; mais sa conduite excentrique, ses habitudes de débauche nuisirent à sa réputation. Le Louvre possède de lui plusieurs œuvres.

Grimsby (Great-), port du comté et à 50 kil. N. E. de Lincoln (Angleterre), sur la rive droite de l'Humber. Jadis beaucoup plus considérable, il fait un assez grand commerce de blé, de sel et de houille; 11,000 hab.

Grimsel, montagne des Alpes Helvétiques, haute de 2,960 mètres; le col de ce nom a 2,561 mètres, renferme un hospice et conduit des sources du Rhône à celles de l'Aar. Les Français y surprirent les Autrichiens, en août 1799.

Grindelwald, bourg du canton de Berne (Suisse), dans une vallée, riche en pâturages, très-peuplée, longue de 16 kil., sur 6 de largeur, très-pittoresque, où l'on peut facilement observer les merveilles des glaciers; 2,000 hab. — Le glacier du *Grindelwald* est célèbre.

Gringoire ou **Gringore** (PIERRE), poëte, né en Lorraine ou en Normandie, de 1475 à 1480, mort vers 1544, s'appelait, en réalité, *Gringon*. On connaît peu sa jeunesse; il commença par écrire des poëmes moraux: *le Château de Labour*, 1499, *le Château des Amours*, 1500; puis il se fit compositeur de mystères à Paris, et poëte satirique, comme membre de la société des *Enfants sans souci*. C'est ainsi qu'il écrivit: *les Folles entreprises* et *les Abus du monde*, *la Chasse du cerf des cerfs*, pamphlet dirigé contre Jules II. Il avait déjà secondé, par quelques opuscules, les expéditions de Louis XII en Italie, lorsqu'il créa, pour le service du roi, la comédie politique en France. Contre le pape, il fit représenter le *Jeu du prince des sots et de Mère sotte*, 1511, sotie suivie de la moralité de l'*Homme obstiné*, avec une farce licencieuse, *Faire et Dire*. On lui a attribué, sans preuves, *le Monde* et le *Nouveau Monde*. A la fin de sa vie, il retourna au genre moral, et ne composa plus que des ouvrages de cour ou de piété. C'est comme poëte dramatique qu'il mérite sa réputation; ses soties et ses moralités sont piquantes.

Gringonneur (JACQUEMIN), peintre et miniaturiste français du XIVe s., n'a pas inventé les cartes à jouer, comme on l'a souvent répété, mais fit, pour Charles VI, un jeu de tarots, dont la Bibliothèque nationale croit posséder 17 cartes; elles sont peintes avec talent. On lui attribue un portrait de Juvénal des Ursins, mais sans preuve positive.

Grinnell (Terre), l'une des Terres Arctiques, au N. E. de l'Amérique, séparée par le canal Belcher du Nord-Cornouailles et de l'archipel Victoria.

Grippon. V. GRIFFON.

Griquas, popul. de la colonie du Cap, vers le nord,

Ce sont des métis, grands, d'un beau type, olivâtres, issus des Hollandais et des femmes hottentotes. Ils sont chrétiens, agriculteurs, et parlent un patois hollandais. Il y a des Griquas dans la colonie de Natal.

Griselidis ou **Grisla**, **Griselda**, marquise de Saluces, au XIe s., a été l'héroïne d'un grand nombre de légendes, qui l'ont représentée comme le modèle des vertus conjugales. Fille d'un pauvre paysan, elle plut au marquis de Saluces, qui l'épousa, et qui, pour éprouver sa vertu, lui enleva ses enfants, la répudia, la força de servir une concubine, mais ne put triompher de son admirable résignation. Pétrarque et Boccace l'ont célébrée; on trouve son histoire dans les fabliaux français, dans les vieux livres allemands; un *Mystère de Griselidis* fut composé en 1395, imprimé vers 1550, et réimprimé en 1842; ses aventures sont le sujet d'un conte de Chaucer; enfin, dans presque toutes les langues de l'Europe, des récits populaires ont fait connaître le nom de Griselidis.

Gris-Nez (*Itium promontorium*), cap sur le Pas-de-Calais, à l'extrémité des collines de l'Artois, en face de l'Angleterre, à 31 kil. de Douvres, par 50° 52′ 10″ lat. N. et 0° 45′ 13″ long. O.

Grisolles, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 28 kil. S. E. de Castel-Sarrazin (Tarn-et-Garonne). Eglise gothique du XVe s.; aux environs, on a trouvé plusieurs *tumulus*; elle était déjà une ville importante au XIIIe s. Coutellerie; 2,050 hab.

Grisons ou **Graubunden**, canton de la Confédération Helvétique, au S. E., a pour limites: à l'E., le Tyrol; au S., le Milanais et le canton du Tessin; à l'O., les cantons du Valais, d'Uri et de Glaris; au N., celui de Saint-Gall et le Vorarlberg. Il est situé dans le massif des Alpes, possède les Alpes Centrales, moins le Saint-Gothard, une partie des Alpes Rhétiques et la chaîne des monts Krispalt, Dodiberg et Scheibe. Il est compris dans la vallée supérieure du Rhin, et dans une petite partie de celles du Tessin et de l'Inn Couvert de montagnes chargées de neiges perpétuelles et de glaciers, il a un climat très-rude et peu de terres cultivables; mais il renferme de belles forêts et de magnifiques pâturages; du plomb, du fer, du cuivre, du granit, des marbres; l'industrie est presque nulle, l'instruction fort arriérée. La superficie est de 7,185 kil. carrés; la population de 91,782 hab., dont 51,887 protestants. La constitution est une démocratie fédérative; elle comprend trois ligues: *ligue grise*, ch.-l. *Disentis; ligue Caddée*, ch.-l. *Coire*; *ligue des Dix-Juridictions*, ch.-l. *Davos*. Elles forment 26 juridictions ou droitures, qui sont autant de petites républiques. Un grand conseil de 65 membres, élus par toutes les juridictions, a la haute police du canton, et nomme le petit conseil, chargé du pouvoir exécutif. — Les Grisons (Haute-Rhétie) furent difficilement vaincus par les Romains; incorporés à l'Allemagne, après le traité de Verdun (843), peuplés par des colons allemands, ils furent divisés par la féodalité. Les 3 ligues se formèrent de 1424 à 1435, s'unirent en 1471, et furent jointes à la république Helvétique en 1798. Le ch.-l. est *Coire*.

Gritti (André), doge de Venise, de 1523 à 1538, était né en 1454. Il servit sa patrie, surtout à l'époque de la ligue de Cambrai; chassa les impériaux de Padoue et de Vicence, reprit Brescia; mais fait prisonnier par Gaston de Foix, 1512, il contribua à réconcilier Louis XII et Venise. Doge après Ant. Grimani, il s'unit à Charles-Quint contre François Ier; il entra dans la ligue de Cognac, pour la délivrance de l'Italie, 1526. Son administration fut habile et glorieuse.

Gritti (Louis), fils du précédent, alors ambassadeur de Venise, et d'une esclave turque, naquit à Constantinople, 1501. Il parvint à gagner la faveur d'Ibrahim, grand vizir de Soliman II, et fut chargé des relations diplomatiques avec les étrangers. Il décida le sultan à soutenir Jean Zapoly, comme roi de Hongrie, fut gouverneur de Bude, qu'il défendit bien contre les Allemands, 1531, et gouverneur général de la Hongrie, au nom de Zapoly, 1533. Mais on l'accusa d'aspirer à la couronne de Hongrie, et de faire périr tous ses ennemis personnels; l'assassinat de l'évêque de Waradin souleva les Roumains, qui le tuèrent avec ses deux fils, 1534.

Grivegnée, bourg de la prov. et à 3 kil. S. E. de Liége (Belgique). Mine de houille, distilleries, filatures de laine; 2,500 hab.

Grochow, village de la prov. de Varsovie, au S. O. de Praga, célèbre par les combats de février 1831, entre les Russes et les Polonais.

Gröde, île de la mer du Nord, sur la côte du Slesvig, a 46 kil. de long et est très-étroite.

Groden (Vallée de), dans le Tyrol italien, renferme 7 communes, dont le ch.-l. est Saint-Ulric, où l'on travaille des objets sculptés en bois, répandus dans toute l'Europe.

Grodno, gouvernement de la Russie lithuanienne, a pour limites: au N. le gouv. de Vilna; à l'E. celui de Minsk; au S. la Wolhynie; à l'O. les gouv. de Lublin et d'Augustowo. Il est arrosé par le Niémen et le Bug. Au S. il y a les forêts marécageuses de la Polésie; ailleurs, c'est une plaine de sable et de terre d'alluvion. Le climat est nébuleux et humide, l'hiver très-froid. Le sol produit beaucoup de céréales, de chanvre, de lin, de houblon, de légumes; il y a des bois très-étendus, des pâturages qui nourrissent de nombreux troupeaux, de moutons surtout. La superficie est de 3,800,000 hectares; la population de 1,008,000 hab.

Grodno, ch.-l. du gouvern., sur la rive droite du Niémen, par 53° 40′ 44″ lat. N. et 21° 29′ 57″ long. E., à 990 kil. S. O de Saint-Pétersbourg, est bâtie avec irrégularité, renferme le palais d'Auguste III, où Stanislas abdiqua en 1795, les palais Radziwil et Sapieha, etc. Ecole de médecine. Draps et soieries; foires importantes. On y signa le dernier partage de la Pologne en 1793; 16,000 hab.

Groënland ou *Terre verte*. Ce n'est sans doute qu'une grande île, se rattachant aux terres de l'Amérique du N., bornée à l'E. par l'océan Glacial arctique ou mer du Groenland, au S. par l'océan Atlantique, à l'O. par le détroit de Davis, la mer de Baffin, l'entrée de Smith, au N. par des régions inconnues. Le cap Farewell, à son extrémité méridionale, est par 59° 43′ lat. N. et par 56° 35′ long. O. Deux chaînes de montagnes, de 500 à 1200 m. de hauteur, suivant les côtes et se croisant à l'extrémité méridionale, en dessinent le relief. Elles renferment de gigantesques glaciers, qui descendent jusqu'aux fiords nombreux de la côte dentelée. La plus grande partie du pays est couverte de glaces et de neiges éternelles; le climat est partout très-rigoureux; seulement dans quelques îles du S. et sur la côte du S. O., il y a un peu de verdure, des mousses, des lichens, quelques arbres fort bas, saules, genévriers, etc.; on y trouve quelques fleurs et quelques légumes. On a découvert au Groënland des roches estimées, du charbon, du cuivre, du plomb, etc. Les animaux à fourrures, lièvres blancs, rennes, renards, ours blancs, les oiseaux aquatiques, eyders, canards, etc., sont la principale richesse des habitants, qui se servent habituellement d'une espèce de chiens, de petite taille, à oreilles droites. La mer est très-poissonneuse; la baleine fréquente les côtes occidentales; on trouve le gibbar, le narval, le cachalot, le marsouin, le morse, surtout le phoque.

Le Groënland, découvert par l'islandais Eric Randa, en 982, fut plus tard exploré par les Norvégiens, qui le nommèrent et y fondèrent des colonies florissantes; mais la peste de 1348 fit périr presque tous les habitants; le missionnaire danois Egède commença de nouveau à coloniser le pays de 1720 à 1736; mais la population a diminué dans le XIXe siècle, à cause du froid qui augmente sans cesse; elle n'est que de 8 à 10,000 habitants environ, la plupart Esquimaux, convertis au christianisme. La côte de l'E. est presque inabordable et inhabitée; les établissements danois sont à l'O.: Upernawik, vers 72° 30′ lat. N., Godhavn ou Lievely, sur l'île Disco, Omanak, Jacobshavn, Christianshaab, Egedesminde, Fiskernasset, Holsteinborg, Sukerstoppen, Gothaab, Frédérickshaab, Julianeshaab. Les frères Moraves ont 4 établissements, dont le principal est Lichtenau, près du cap Farewell. Le commerce est exploité par une compagnie, établie à Copenhague; les exportations s'élèvent à environ 780,000 francs, les importations ont à peu près la même valeur.

Groix, **Groais** (du celtique *groah*, fée), île de l'Océan (Morbihan), à 9 k. S. O. de Port-Louis, en face de l'embouchure du Blavet; elle a 7 kil. sur 3 C'est un rocher recouvert d'un peu de terre; elle est assez fertile; ses habitants (4,384) sont presque tous pêcheurs. Elle est défendue par le fort *Lacroix*.

Grolier de Servier (Jean), vicomte d'**Aguisy**, bibliophile, né à Lyon, 1479-1565, eut, sous François Ier, des emplois considérables dans les finances et la diplomatie, protégea les savants, qui lui dédièrent beaucoup de leurs œuvres mais fut surtout célèbre par sa bibliothèque, formée de bons ouvrages, d'une reliure très-élégante; elle fut dispersée en 1675, et les livres qui la composaient sont extrêmement recherchés par les

amateurs. Louis XIV acheta sa collection de médailles.

Groningue, prov. des Pays-Bas, au N. E. du royaume, a pour bornes : au N. la mer du Nord ; au N. E. le Dollard ; à l'E. des marais qui la séparent du Hanovre ; au S. la prov. de Drenthe ; à l'O. la Frise. C'est un pays bas et marécageux, avec beaucoup de tourbières ; au sud-est sont les vastes marais de Bourtange ; le climat est très-humide ; les îles Borkum, Rottum et Schiermonik en dépendent. Elle forme 3 arrondissements, a 2,292 k. carrés et 236,000 hab. Le ch.-l. est Groningue. Elle a fait partie des Provinces-Unies, depuis la fondation de la république, 1579. Elle a formé en 1810 le département français de l'Ems-Occidental.

Groningue, ch.-l. de la prov. de ce nom (Pays-Bas), par 53° 13′ 13″ lat. N. et 4° 14′ 3″ long. E., sur la Hunse, à 20 kil. du Lauwer-Zee, et à l'embranchement de trois grands canaux, à 145 kil. N. E. d'Amsterdam. Son port reçoit les gros navires. Université fondée en 1614, écoles, sociétés scientifiques. Eglise gothique de Saint-Martin, hôtel de ville moderne sur une place magnifique ; pont remarquable de Botering-Hoog. Chantiers de construction ; commerce de produits agricoles ; 40,000 hab. — On dit, sans preuve, qu'elle a été fondée autour de la forteresse romaine, appelée *Corbulonis monumentum ;* mais il n'en est fait mention qu'au IXe siècle ; elle fut surtout fortifiée au XIVe, et fit partie de la Hanse Teutonique.

Gronovius (Jean-Frédéric), érudit allemand, né à Hambourg, 1611-1671, après de nombreux voyages en Hollande, en Angleterre, en France, en Italie, à la recherche des livres rares et de la société des savants, professa à Deventer, puis à Leyde. Homme de bien, modeste et plein d'urbanité, il a mérité la réputation d'être un des plus profonds connaisseurs de la langue et de l'antiquité latine. Parmi ses nombreux ouvrages, on remarque : *Diatribe in Statii poetæ Sylvas* ; *Observationum Libri quatuor* ; *De Sententiis ; Notæ in Titum Livium, in Senecam philosophum et rhetorem ;* des éditions, avec notes, de Stace, des tragédies de Sénèque, de Plaute, de Salluste, Quintilien, Tite Live, Pline l'Ancien, Tacite, etc.

Gronovius (Jacques), fils du précédent, né à Deventer, 1645-1716, voyagea, comme son père, en Angleterre, en France, en Espagne, en Italie, où il fut deux ans professeur de grec à Pise ; puis remplaça son père à Leyde, en 1679. Erudit infatigable, mais âpre dans ses controverses philologiques, il a publié de nombreuses éditions de Macrobe, Polybe, Tacite, Tite Live, Pomponius Mela, Cicéron, Ammien Marcellin, Quinte Curce, Suétone, Phèdre, Arrien, Aulu-Gelle, etc. Il est surtout connu par son *Thesaurus Antiquitatum Græcarum*, Leyde, 1697-1702, 12 vol. in-fol., recueil précieux de savantes dissertations sur les antiquités de la Grèce, avec des notes de Gronovius. — Cette famille a encore produit des hommes distingués : — **Gronovius** (Laurent-Théodore), frère de Jacques, jurisconsulte et archéologue. — **Gronovius** (Abraham), fils de Jacques, philologue et médecin, qui a donné des éditions estimées de Justin, Tacite, Pomponius Mela, Elien ; et publié les *Varia geographica*, etc. — **Gronovius** (Jean-Frédéric), frère du précédent, jurisconsulte et naturaliste du XVIIIe siècle. — **Gronovius** (Laurent-Théodore), qui partagea le goût de son frère pour l'histoire naturelle.

Groot (Gérard), théologien, né à Deventer, 1340-1384, maître ès arts de l'université de Paris, professeur de philosophie et de théologie à Cologne, renonça à ses bénéfices, à la vie mondaine, et se mit, après une retraite de trois ans, à prêcher la réforme des mœurs dans le pays d'Utrecht. Il recommandait la lecture des Ecritures et des Pères de l'Eglise, traduisit en hollandais les Psaumes et les Heures, puis réunit de nombreux copistes à Deventer pour transcrire les manuscrits des livres saints. C'est l'origine des congrégations des *Frères de la vie commune*, qui, attaquées vainement par les Frères mendiants, furent approuvées par Grégoire XI, en 1376. Groot mourut de la peste, en soignant un de ses amis. Il avait recommandé à son disciple Florence d'établir un monastère, soumis à la règle des chanoines réguliers, pour protéger les associations plus libres des frères de la vie commune. Le monastère de Windesheim, près Zwoll, fut fondé en 1386, et l'ordre se répandit rapidement dans les Pays-Bas, en Allemagne, même en France ; les religieux s'occupaient de copier et de corriger les livres de religion et d'instruire la jeunesse ; ils fondèrent, au XVe siècle, beaucoup d'écoles, comme celle de Deventer, et publièrent beaucoup d'ouvrages ascétiques ; l'*Imitation de Jésus-Christ* a pu être attribuée à l'un d'eux, Thomas a Kempis.

Gros (Antoine-Jean, baron), peintre, né à Paris, 1771-1835, fut d'abord élève de son père, peintre en miniature, puis de David. Il avait eu des succès à l'école des Beaux-Arts, lorsque la mort de son père, qui avait perdu sa fortune, le décida à s'éloigner pour visiter l'Italie, 1794. Il finit par s'établir à Gênes ; son habileté à faire des portraits ressemblants le fit connaître de Joséphine, qui le présenta à Bonaparte, 1796. Il fut chargé de le peindre au pont d'Arcole ; il réussit ; et, après une vie assez accidentée en Italie, il put revenir en France, pour se livrer à la grande peinture. Depuis 1802, où il exposa *Bonaparte à Arcole* et *Sapho à Leucade*, Gros fut considéré comme l'un des premiers peintres de la France ; il excella surtout à représenter les batailles de cette glorieuse époque. Le *Combat de Nazareth* et *la Peste de Jaffa* excitèrent un enthousiasme général, 1803, 1804. Citons parmi ses œuvres les plus remarquables : la *Bataille d'Aboukir*, la *Bataille d'Eylau*, la *Prise de Madrid*, la *Bataille des Pyramides*, la grande esquisse de la *Bataille de Wagram ;* l'*Entrevue de Napoléon et de l'empereur d'Autriche en Moravie*, *François Ier et Charles-Quint visitant l'église Saint-Denis*, etc., etc. ; un grand nombre de portraits de personnages célèbres, des dessins. Gros fut nommé membre de l'Académie des beaux-arts, 1815, et professeur à l'Ecole des beaux-arts, 1816. Sous la Restauration, il a fait : le *Départ de Louis XVIII dans la nuit du 20 mars*, l'*Embarquement de la duchesse d'Angoulême à Pauillac*, *Œdipe et Antigone*, *Bacchus et Ariane*, *Saül ;* enfin il termina les figures colossales de la coupole du Panthéon (Clovis, Charlemagne, saint Louis, Louis XVIII) et fut nommé baron ; mais il ne put obtenir le rappel de son ancien maître David. Ses portraits ne furent pas moins nombreux que dans la période précédente. Mais Gros était alors de plus en plus malheureux des critiques qui s'attaquaient à son talent ; ses qualités s'affaiblissaient ; il tombait dans le découragement ; les attaques exagérées, les succès de mode de la nouvelle école lui portèrent un coup mortel. Il ferma ses ateliers, puis il se noya près de Meudon. Il a été le meilleur élève de David ; son pinceau était plein de verve, brillant et facile ; son dessin était naturel, et il avait de plus le mouvement et la couleur, surtout dans la représentation des batailles.

Gros (Etienne), philologue, né à Carcassonne, 1797-1856, professeur, inspecteur, proviseur du lycée Bonaparte, 1851, a traduit : *la Rhétorique d'Aristote*, l'*Examen critique des plus célèbres écrivains de la Grèce*, par Denys d'Halicarnasse, 3 vol. in-8° ; *Ovide* pour la *Bibliothèque* Panckoucke ; la traduction de l'*Histoire romaine* de Dion Cassius s'arrête au 4e vol. On lui doit encore des éditions de Pline le jeune, de Suétone et de la *Rhétorique de Philodemus ;* des *Mémoires sur la Rhétorique chez les Grecs*.

Gros-Guillaume (Robert **Guérin**, dit), farceur français, né vers 1554, mort vers 1634, suivant la plupart des biographes, ce qui paraît peu probable, puisqu'il jouait encore de 1622 à 1630 avec ses camarades Gaultier Garguille et Turlupin. Il était d'un embonpoint extrême et ressemblait, avec ses deux ceintures, à un tonneau cerclé des deux bouts. La figure enfarinée, il faisait les rôles de moraliste grotesque.

Grosbois, village de l'arrond. et à 24 kil. N. de Corbeil (Seine-et-Oise). Beau château possédé successivement par le comte de Provence, Barras, Moreau, la famille Berthier.

Grosier (Jean-Baptiste-Gabriel-Alexandre), jésuite, littérateur, né à Saint-Omer, 1743-1823, écrivit dans le *Mercure de France*, dans l'*Année littéraire*, avec et après Fréron, dans le *Journal de la littérature, des sciences et des arts*. Il publia l'*Histoire générale de la Chine*, 12 vol. in-4°, compilée par le P. de Mailla ; il y ajouta une *Description de la Chine* d'après les Mémoires de la mission de Pékin, 1777-1785. Ce dernier ouvrage, qui eut beaucoup de succès, fut réimprimé en 7 v. in-8°. On lui doit encore : *Mémoires d'une société célèbre* (les jésuites), extraits du *Journal de Trévoux*, 3 vol. in-8°, 1792. Il mourut administrateur de la bibliothèque de l'Arsenal.

Groslay, village de l'arrond. et à 22 kil. de Pontoise (Seine-et-Oise), au pied des hauteurs de Montmorency, au milieu de riantes maisons de campagne.

Grosley (Pierre-Jean), érudit, né à Troyes, 1718-1785, avocat, voyageur, d'un esprit bizarre et original,

membre associé de l'Académie des Inscriptions, n'a presque jamais écrit d'ouvrage complétement sérieux, mais a toujours mêlé le plaisant au grave dans ses livres comme dans ses actions. Cependant la *Vie de P. Pithou* est un ouvrage solide et estimé. On cite de lui : *Mémoires de l'Académie de Troyes*, recueil de dissertations bizarres, 2 vol. in-12; *Mémoires pour servir de supplément aux antiquités ecclésiastiques du diocèse de Troyes; Recherches pour servir à l'histoire du droit français; Discussion sur la conjuration de Venise; Ephémérides troyennes*, 12 vol. in-24, etc.

Gross-Aspern, Gross-Beeren, etc. V. ASPERN, BEEREN, etc.

Gross-Schœnau, v. du roy. de Saxe, à 16 kil. O. de Zittau, dans un pays couvert de gros villages contigus. Fabriques de toiles damassées et de colonnades ; blanchisseries ; 5,000 hab.

Gross-Wardein ou **Nagy-Varad,** ch.-lieu du comitat de Bihar, dans le cercle au deçà de la Theiss (Hongrie), sur le Sebes-Kœrœs, à 300 kil.E. de Pesth. Siége de deux évêchés, catholique et grec-uni ; belle cathédrale du XIe siècle. La ville est entourée d'importantes fortifications. Grands marchés de bétail ; marbres. Eaux thermales fréquentées ; 29,000 hab.

Grosseto, prov. du roy. d'Italie, dans l'ancienne Toscane, au S. des prov. de Pise et de Sienne, au N. O. des Etats de l'Eglise, à l'E. de la Méditerranée ; elle comprend la plus grande partie des Maremmes, a 4,420 kil. carrés et 107,000 hab. Le ch.-l. est *Grosseto;* v. pr. Massa-Maritima, Piombino, Orbitello; les îles d'Elbe, Giglio, Pianosa, Monte-Cristo en dépendent.

Grosseto, v. forte de la prov. de ce nom, à 26 kil. S. de Florence, près de l'Ombrone, de la lagune de Castiglione et de salines importantes. Evêché, cour d'appel ; 4,000 hab.

Grossi (TOMMASO), littérateur italien, né à Milan, 1791-1853, composa dans le dialecte milanais des poésies patriotiques, qui furent très-populaires. On cite son roman de *Marco Visconti*, ses nouvelles en vers, *Ildegonde*, la *Fuggitiva*, *Ulrico e Lida ;* son drame de *Maria Visconti* (avec Porta), etc.

Grossmann (GUSTAVE-FRÉDÉRIC-GUILLAUME), artiste et poëte dramatique allemand, né à Berlin, 1746-1796, prit part, comme secrétaire de légation, aux négociations relatives au premier partage de la Pologne ; puis se fit acteur, 1774, et composa des œuvres qui eurent beaucoup de succès : *Wilhelmine de Blondheim*, *Henriette-Adélaïde*, l'*Incendie* et surtout *Pas plus de six clefs*, comédie qui a été traduite en français. On l'a surnommé le *Shakspeare allemand*.

Gros-Tenquin, anc. ch-l. de cant. de l'arrond. et à 30 kil. S. O. de Sarreguemines (Lorraine); 800 hab.

Grotefend (GEORGE-FRÉDÉRIC), philologue allemand, né à Minden (Hanovre), 1775-1853, élève de Heyne, professeur à Gœttingue, à Francfort-sur-le-Mein, s'est occupé des langues anciennes de l'Italie et des langues orientales ; le premier, il a proposé un système pour déchiffrer les inscriptions cunéiformes. On lui doit : *Grande grammaire latine, à l'usage des écoles*, 2 vol. in-8 ; *Remarques sur la géographie et l'histoire de l'Italie ancienne*; *Rudimenta linguæ Umbricæ; Rudimenta linguæ Oscæ*, etc.

Grotius (HUGUES ou HUGO **de Groot**), né à Delft, 1583-1645, fut célèbre dès sa première jeunesse par la précocité de son intelligence et par la variété de ses connaissances ; les hommes les plus distingués étaient émerveillés, et, lorsqu'il accompagna Barneveldt en France, 1598, Henri IV lui fit un accueil courtois. En 1599, il commença à plaider au barreau de Delft, et sut mener de front ses travaux littéraires; il publiait une édition savante de Martianus Capella, traduisait en latin l'ouvrage de Stevin sur la *Navigation*, et composait des tragédies latines (*Adamus exul*, *Christus patiens*, *Sophompaneas*), qui le mirent au premier rang des poëtes latins modernes. Il fut nommé historiographe des Etats-Généraux, avocat général du fisc de Hollande et de Zélande, 1607, épousa Marie de Reigersbergen, qui lui fut si dévouée, 1608; publia son *Mare liberum*, contre les prétentions de l'Angleterre, 1609, et le *De Antiquitate Reipublicæ Batavæ*, 1610. Pensionnaire de Rotterdam, 1613, il entra aux Etats-généraux, et servit la république par ses actes, ses écrits, sa mission en Angleterre, 1615. Il soutint le respectable Barneveldt contre les prétentions ambitieuses du stadhouder Maurice, et la doctrine libérale des Arminiens contre les Gomaristes, ennemis de la tolérance et du libre arbitre. Il succomba dans cette lutte politique et religieuse. Barneveldt fut envoyé à l'échafaud, Grotius fut condamné à la prison perpétuelle, 18 mai 1619. Dans sa prison de Lövenstein, il se remit tranquillement à ses anciennes études, jusqu'au jour où sa femme, trompant la surveillance de ses gardiens, parvint à le faire échapper dans une caisse de livres (22 mars 1621). Il se réfugia en France, où il fut accueilli par les hommes les plus illustres, qui lui firent donner une pension du roi de 3,000 livres ; elle ne fut pas toujours payée. Après avoir écrit son *Apologie*, il publia son grand traité sur le *Droit de la paix et de la guerre*, 1625, qui, partout accueilli avec faveur, a été considéré longtemps comme le code des relations internationales. Mais il refusa de se soumettre aux idées et aux volontés de Richelieu, qui lui fit retirer sa pension. Grotius quitta la France qu'il aimait, 1631, rentra en Hollande, mais sans vouloir demander son rappel comme une grâce, reconnut que ses concitoyens, fanatisés par les Gomaristes, lui étaient encore hostiles, et se rendit à Hambourg. Le grand chancelier de Suède, Oxenstiern, l'attacha au service de la reine Christine, et il fut nommé son ambassadeur à la cour de France, 1635, au moment où l'alliance des deux pays contre la maison d'Autriche devenait plus intime. Il eut à lutter constamment contre le mauvais vouloir de Richelieu, puis contre la diplomatie cauteleuse de Mazarin ; mais il sut, en maintenant l'alliance, triompher de toutes les difficultés et mériter l'approbation d'Oxenstiern. Il n'interrompit jamais ses travaux littéraires de la nature la plus variée, commentaires sur les auteurs anciens, traductions, ouvrages historiques, juridiques, théologiques, poésies latines. D'un esprit très-élevé et très tolérant, il aurait voulu, comme plus tard Leibniz, réunir tous les chrétiens ; mais ses efforts généreux irritèrent les protestants zélés et mécontentèrent même la cour de Stockholm. Il demanda son rappel, 1645, reparut en Hollande où on le reçut avec de grands égards, mais refusa les offres de Christine qui voulait le retenir auprès d'elle. Battu par la tempête en revenant en Allemagne, il se fit transporter à Rostock, où il mourut, le 28 août 1645. Par son caractère, comme par ses écrits, Grotius a été l'un des hommes les plus remarquables de son temps, l'un des plus dignes de respect et d'admiration. Parmi ses ouvrages, très-nombreux et pour la plupart intéressants, citons, outre ceux que nous avons indiqués : *Poemata collecta et edita a Guilielmo Grotio, fratre; Defensio Fidei catholicæ de satisfactione Christi, adversus Socinum*, 1617, in-8°; *Bewys van den waeren Godsdienst* (preuves de la vraie religion), ouvrage rédigé dans sa prison, afin de montrer aux matelots hollandais la manière de convertir les peuples étrangers; *de Veritate religionis christianæ*, traduction populaire, avec additions, du livre précédent ; *de Origine Gentium Americanarum; Historia Gothorum, Vandalorum et Longobardorum*, trad. latine avec notes de Procope ; *Annales et Historiæ de rebus Belgicis usque ad inducias anni* 1609, in-fol., ouvrage encore remarquable de nos jours par le mérite littéraire ; *Anthologia græca, latinis versibus reddita; Annotationes in Vetus Testamentum, in Novum Testamentum*, etc., etc. Ses *Lettres* ont paru en trois recueils, après sa mort. Le *De Jure Belli et Pacis* a été souvent réimprimé, annoté, commenté; il a été traduit dans toutes les langues de l'Europe.

Grotius (PIERRE), fils du précédent, 1610-1680, élève de Vossius, servit la république, surtout comme diplomate, sous la direction de Jean de Witt. Il fut chargé de négocier la paix avec Louis XIV, en 1669 et et 1672 ; mais il échoua. Enveloppé dans la ruine des frères de Witt, il se réfugia à Cologne. Il avait entrepris de publier les *Œuvres complètes* de son père, mais les quatre premiers vol. in-fol., qui comprennent ses œuvres théologiques, ont seuls paru en 1679.

Grottaglie, v. de la Terre d'Otrante (Italie), à 20 k. N. E. de Tarente ; 8,000 hab.

Grou (JEAN-NICOLAS), né dans le Calaisis, 1731-1803, de l'ordre des jésuites, vécut à Amsterdam, après la suppression de l'ordre, en Angleterre, après la révolution. Il a traduit la *République*, *les Lois* et plusieurs *Dialogues* de Platon. On lui doit les *Caractères de la vraie dévotion; Morale tirée des confessions de saint Augustin*, etc.

Grouchy (EMMANUEL, marquis DE), maréchal de France, né à Paris, 1766-1847, entra dans l'armée dès 1779, servit dans l'artillerie, la cavalerie, les gardes du corps, et n'hésita pas à embrasser la cause de la Révolution. Colonel, général de brigade en 1792, il con-

tribua à la conquête de la Savoie, puis fut envoyé en Vendée; mais, malgré ses services et les vœux de ses soldats, il fut éloigné de l'armée par le décret de la Convention qui excluait les nobles. On lui rendit son grade de général de division en 1795; il servit sous Hoche, comme chef d'état-major, dans l'ouest, puis à l'armée du Nord; il était commandant en second de l'expédition d'Irlande, 1796. Sous Joubert, en Italie, 1798, il décida l'abdication du roi de Sardaigne et reçut le commandement du Piémont. Il se distingua aux côtés de Moreau dans cette malheureuse campagne, et à Novi tomba, percé de quatorze blessures, au pouvoir de l'ennemi. Sauvé par le grand-duc Constantin, il rentra en France après Marengo, puis se distingua, sous Moreau, dans la campagne de 1801, à Hohenlinden, etc. Il avait protesté par écrit contre l'établissement du Consulat; il ne dissimula pas son attachement pour Moreau, lors du procès de 1804; Bonaparte fut blessé, mais ne se priva pas de ses services. A l'armée de Brest, 1805, dans la campagne de Prusse, 1806, à Eylau, à Friedland, 1807, il signala son courage, à la tête de la cavalerie En Espagne, 1808, gouverneur de Madrid, il réprima une insurrection menaçante; après Wagram, 1809, il fut nommé colonel-général des chasseurs; dans la campagne de Russie, il contribua à la prise de Vilna, aux victoires de Krasnoï, de Smolensk, de la Moskowa; dans la retraite, il commandait le fameux *bataillon sacré*. Napoléon lui refusa cependant le commandement d'un corps d'infanterie dans la campagne de 1813, mais en 1814 Grouchy prit part à plusieurs des combats de la campagne de France. Il fut mis en disponibilité par Louis XVIII. Pendant les Cent-Jours, il força le duc d'Angoulême à capituler et à s'embarquer à Cette. Nommé maréchal, il pacifia la Provence, mit la frontière des Alpes en défense, puis alla prendre le commandement de la cavalerie de réserve de la grande armée. Il se distingua à Fleurus, surtout à Ligny, et fut chargé de poursuivre Blücher pour l'empêcher de se rallier à Wellington. Trompé sur la marche de l'ennemi, il ne sut pas empêcher cette réunion. Au bruit de la canonnade de Waterloo, il n'écouta pas les prières de ses lieutenants, qui le suppliaient de se porter vers Mont-Saint-Jean; il attendit de nouveaux ordres de l'Empereur. Quand il les reçut, il était trop tard; il effectua sa retraite par Dinant vers Rethel et Soissons où il recueillit les débris de l'armée vaincue; il remit le commandement à Davout, et, compris dans l'ordonnance du 24 juillet, il se retira à Philadelphie. Il put rentrer en France en 1821, mais classé parmi les lieutenants généraux et mis à la retraite définitive. La révolution de 1830 lui rendit son titre de maréchal, et il fut appelé en 1832 à la chambre des pairs. — Il eut plus d'une fois l'occasion d'expliquer sa conduite en 1815 et de repousser des accusations de trahison, dans des brochures qui répondaient à des assertions hasardées de Gourgaud, Rovigo, Gérard, Berthezène, etc. Il a surtout publié: *Fragments historiques*, 1840. — L'une de ses sœurs avait épousé Condorcet: l'autre, Cabanis.

Groulart (Claude), magistrat, né à Dieppe, 1551-1607, savant philologue (trad. latine de Lysias, 1575), membre du grand conseil de Henri III, président du parlement de Normandie, prit la plus grande part à la réformation de la *Coutume de Normandie*, se distingua par sa fermeté et par sa loyauté au milieu des troubles de la Ligue, et se déclara énergiquement pour Henri IV. On a le *Récit de ses voyages en cour*, publié par Monmerqué, 1826, et dans la *Collection* Petitot.

Grouvelle (Philippe-Antoine), littérateur, né à Paris, 1758-1806, secrétaire de Chamfort, puis du prince de Condé, avait écrit le petit opéra des *Prunes* et la comédie de l'*Epreuve délicate*, quand la Révolution éclata. Il fut l'un des fondateurs du club de 89, rédigea la *Feuille villageoise* avec Chamfort, Cerutti, etc., et, en 1792, fut nommé secrétaire du conseil exécutif provisoire. C'est lui qui dut porter et lire à Louis XVI son arrêt de mort. Ministre de France en Danemark, 1793-1800, associé de l'Institut, 1796, membre du Corps législatif, 1800-1802, il a laissé: la *Satire universelle*, pamphlet dirigé contre Rivarol, 1788; de l'*Autorité de Montesquieu dans la révolution présente*, 1789; *Mémoires historiques sur les Templiers*, 1805; une édition des *Lettres de Mme de Sévigné* et des *Œuvres de Louis XIV*, avec le général Grimoard. — Sa fille, **Grouvelle** (Laure), 1805-1842, se lança avec ardeur, après 1830, dans la politique, aida à ensevelir Pépin et Morey, fut compromise dans l'affaire Huber, condamnée à 5 ans de prison, 1838, et mourut folle.

Grubenhagen (Principauté de), ancien Etat de l'Allemagne, dans le cercle de Basse-Saxe; elle était formée de deux parties inégales, la plus grande au S. O. du Harz et le bailliage d'Elbingerode à l'E. Elle devait son nom à un château maintenant en ruines, près d'Einbeck, la capitale; les villes princ. étaient: Clausthal, Osterode, Rotenkirchen et Zellerfeld. Elle fut possédée par les princes de Brunswick et fait partie, depuis 1815, de l'arrond. de Hildesheim dans le Hanovre (Prusse).

Gruber (Jean-Godefroi), littérateur allemand, né à Naumbourg, 1774-1851, écrivit dans plusieurs journaux littéraires, fut professeur à Wittemberg et à Halle, fut l'un des collaborateurs du *Conversations-Lexikon*, et s'associa à Ersch pour composer l'*Encyclopédie générale des sciences et des arts*, 1818; à sa mort, elle avait 105 volumes. On lui doit encore un *Essai sur la destinée de l'homme*; des *Dictionnaires d'esthétique, de mythologie, de synonymes*, etc.; une édition des *Œuvres* de Wieland.

Gruel (Guillaume), historien français du xve siècle, Breton, attaché à la personne du connétable Arthur de Richemont, a célébré ses exploits dans sa Chronique intitulée: *Hist. du vaillant chevalier Arthus, fils du duc de Bretagne*, imprimée en 1521, puis publiée par Théodore et Denis Godefroy, par Petitot, Buchon.

Gruerie, juridiction inférieure qui prononçait sur les délits forestiers. — Droit perçu par le roi sur les ventes de bois dans les forêts du royaume.

Gruissan, étang de 12 kil. de long sur 3 de large, sur la côte du départ. de l'Aude; il communique à la mer par deux passages ou *graus*. — Le village de *Gruissan*, à 15 kil. S. E. de Narbonne, est habité par des pêcheurs; 2,604 hab.

Grumentum (auj. *Agrimonte*), v. de la Lucanie, sur l'Aciris, à l'O. de Métaponte.

Grünberg, v. de la Silésie (Prusse), à 60 kil. N. de Glogau, à 4 kil. de l'Oder. Grandes manufactures de draps, filatures de laine, fabriques d'indiennes, vins, fabrication de champagne; 11,000 hab.

Grusie, nom russe de la Géorgie.

Gruter (Jean), philologue, né à Anvers, 1560-1627, fils d'un bourgmestre qui fut banni en 1566, fut élevé en Angleterre par une mère très-savante, étudia à Cambridge, puis à Leyde, voyagea en France, en Pologne, fut professeur à Wittemberg, à Heidelberg, et eut à souffrir des ravages de la guerre de Trente Ans. Travailleur infatigable, il a publié de savants ouvrages: *Inscriptiones antiquæ totius orbis romani*, 2 vol. in-fol.; il fut aidé dans ce travail par Scaliger, Velser, etc., et Grævius l'a beaucoup augmenté dans l'édit. d'Amsterdam, 1707, 4 vol. in-fol.; *Lampas, sive fax artium liberalium*, 6 vol. in-8°, recueil de dissertations philologiques d'humanistes du xve et du xvie s.; *Deliciæ C Poetarum Gallorum hujus superiorisque ævi*, 3 vol. in-16; *Deliciæ C Poetarum Belgicorum*, 4 vol. in-16; *Deliciæ CC Poetarum Italorum*, 2 vol. in-16; de nombreuses éditions estimées.

Grütli ou **Rutli**, prairie du canton d'Uri (Suisse), sur la rive O. du lac des Quatre-Cantons, célèbre par le rendez-vous dans lequel Walter Fürst, Arnold de Melchthal et Werner Stauffacher jurèrent de délivrer leur patrie de la domination autrichienne en 1307.

Gruyères, *Greyerz*, bourgade du canton et à 30 k. S. de Fribourg (Suisse), près de la Saane, remarquable par son vieux château, son église Saint-Thomas et sa fabrication de fromages; 1.000 hab.

Grynæus ou **Grunæus** (Simon), théologien et philologue allemand, né à Veringen (Souabe), 1493-1541, ami de Mélanchthon, de Luther, de Thomas Morus, d'Erasme, a beaucoup contribué aux progrès des bonnes études. Il a découvert les 5 derniers livres de Tite Live, publié des éditions, des traductions, et surtout *Novus orbis*, in-fol., curieuse compilation qu'on peut regarder comme une première histoire générale des voyages.

Gryph, en latin **Gryphius** (Sébastien), imprimeur allemand, né à Reutlingen (Souabe), 1493-1556, s'établit à Lyon et imprima, depuis 1528, un grand nombre d'ouvrages, avec la plus grande correction. — Son fils, Antoine, soutint sa réputation. — Son frère, François, imprima à Paris; un troisième frère, Jean, à Venise.

Gryphius (André), ou **Greif**, né à Gross-Glogau, 1616-1684, est regardé comme le père du drame moderne en Allemagne. Ses *Œuvres*, Breslau, 1698, contiennent des tragédies, des comédies, dont les caractères sont bien étudiés, des odes, des chants religieux, etc.

Guadagni. V. Gadagne.

Guadajoz ou **Guadaljhorce,** fl. d'Espagne, vient de la sierra de Antequerra et se jette dans la Méditerranée au S. de Malaga; 100 kil. de cours. — Le mot *Guadi*, de l'arabe *Oued*, qui signifie fleuve, cours d'eau; entre dans la composition de beaucoup de noms en Espagne.

Guadalaviar ou **Turia,** riv. d'Espagne, descend de la sierra de Albarracin, coule du N. O. au S. E. à travers des gorges profondes, arrose Teruel, puis fertilise la plaine de Valence par des canaux d'irrigation; elle passe à Valence, reçoit à gauche l'Alhambra et se jette dans la Méditerranée au Grao; cours de 300 kil.

Guadalaxara ou **Guadalajara,** ch.-l. de la prov. de ce nom, dans la Nouvelle-Castille (Espagne), à 70 kil. N. E. de Madrid, à la droite du Hénarès, qu'on traverse sur un beau pont reconstruit en 1758. Beau palais des ducs de l'Infantado. Quelques fabriques de draps, école du génie militaire; 7,000 hab. — La prov., située entre la Vieille-Castille au N., l'Aragon à l'E., les prov. de Cuença et de Madrid au S. et à l'O., est divisée en 9 partidos judiciales : Cifuentes, Brihuega, Guadalajara, Miedes, Molina, Pastrana, Sacedon, Siguenza, Tamajon, et 397 pueblos : elle a 12,611 kil. carrés de superficie et 209,000 hab.

Guadalaxara, v. de l'Etat de Xalisco (Mexique), près du Santiago, est une grande et belle ville, bien bâtie, avec des fontaines qu'alimente un aqueduc de 25 kil. Evêché, cathédrale très-ornée, magnifique couvent de Saint-François; Université. Poterie très-recherchée, objets en écaille, tissus de laine et de coton; 90,000 hab. — Elle fut fondée en 1551.

Guadalcanal, v. de la prov. et au N. E. de Séville (Espagne). Aux environs mines d'argent et de plomb; 6,000 hab.

Guadalcanar, île de l'archipel Salomon (Polynésie), longue de 120 kil. sur 20 de large, couverte de montagnes et de forêts, découverte en 1567 par Ortega.

Guadalen, affl. de droite du Guadalimar (Espagne), arrose la prov. de Jaën; 90 kil. de cours.

Guadalète, riv. d'Espagne, vient de la sierra de Ronda et finit dans la grande rade de Cadix; cours de 140 kil. Les Wisigoths perdirent sur ses bords, en 711, la grande bataille qui livra l'Espagne aux Arabes.

Guadalimar, riv. d'Espagne, affl. de droite du Guadalquivir, vient de la sierra d'Alcaraz, est peu profonde, reçoit le Guadarmena et le Guadalen; elle finit au S. O. de Linares; cours de 110 kil.

Guadalope, affl. de droite de l'Ebre, vient de la Sierra de Téruel, arrose Alcaniz, reçoit à gauche la Calanda, à droite le Bergantes, et a 130 kil. de cours.

Guadalquivir (*Bætis*), c.-à-d. le *Grand Fleuve*, fleuve d'Espagne, affl. de l'Océan Atlantique, a un bassin formé par le revers septentrional de la sierra Nevada, la pente occidentale des premières sierras des monts Ibériens, la pente méridionale de la chaîne entre Guadalquivir et Guadiana. Il vient de la sierra de Cazorla, rameau de la sierra Sagra, coule vers l'O. dans une région âpre jusqu'à Andujar et Cordoue, devient un peu navigable, arrose vers le S. O. un pays plat, et au-dessous de Séville peut porter des bâtiments de 110 tonneaux; mais les atterrissements encombrent la navigation. Il se partage en trois bras tortueux, qui forment les deux îles *Meñor* et *Mayor;* il finit en traversant un pays désert et inhabité, après un cours de 480 kil., à San-Lucar-de-Barameda. Ses princip. affluents sont : à droite, le Guadalimar, le Guadiel, le Rumblar, l'Huelva; à gauche, le Guadajoz, le Xenil.

Guadalupe (Sierra de), anc. *monts Carpétans*, chaîne de montagnes d'Espagne, unit les monts de Tolède à la sierra de Montanches, entre la Nouvelle-Castille et l'Estrémadure, les bassins du Tage et de la Guadiana. Elle est boisée, a des mines de cuivre et de fer ; elle s'élève à 1,560 m.

Guadalupe, v. de la prov. et à 110 kil. E. de Cacérès (Espagne), sur le Guadalupejo, au pied des monts Guadalupe. Draps, savon, bougies. Célèbre abbaye d'Hiéronymites, où mourut Charles V, et dont l'église renferme de belles peintures; 4,000 hab.

Guadalupe, v. de la prov. de Mexico (Mexique); traité de 1848, par lequel le Mexique a cédé aux Etats-Unis la Californie, le Nevada, l'Utah, le Colorado, le Nouveau-Mexique, le Texas.

Guadalupe (Ordre de Sainte-). Institué par Iturbide, au Mexique, il a été rétabli en 1854 par Santa-Anna.

Guadarrama (Sierra de), chaîne de montagnes d'Espagne, entre les bassins du Tage et du Douro, sur les limites des deux Castilles, unit la Somo-Sierra à la sierra d'Avila; le point culminant atteint 2,700 m.; le col du *Lion* (1,418 m.), que traverse la route de Valladolid à Madrid, est célèbre par le passage des Français en 1808.

Guadarrama, affl. de la rive droite du Tage, vient de la sierra de ce nom, près de l'Escurial, arrose la prov. de Madrid, et se jette à 17 kil. au-dessous de Tolède; son cours est de 120 kil.

Guadeloupe, l'une des petites Antilles, appartenant à la France, par 15°59′ et 16°40′ lat N., par 63°20′ et 64°9′ long. O., est située entre les îles anglaises d'Antigua au N. et de la Dominique au S. Elle se compose de deux îles séparées par la Rivière-Salée, bras de mer de 8 kil., large au plus de 60 m.; — la *Grande-Terre* au N. E. est la plus petite; le sol est en plusieurs endroits marécageux et stérile; le point culminant n'a que 35 m.; elle n'a que des sources saumâtres et la température est plus élevée; — la *Basse-Terre* au S. O. est traversée par une chaîne de montagnes volcaniques, dont les points culminants sont *la Soufrière*, volcan encore en activité (1,484 m.), la *Grosse-Montagne*, les *Deux-Mamelles;* le sol est coupé de collines, de bois, de jardins; il est bien arrosé par les Goyaves, le Lamentin, la Lézarde. Les pluies sont abondantes, surtout en juillet et en octobre. La terre, fertile et bien cultivée, produit du sucre, du café, du cacao, du coton, du tabac, du roucou; le rhum et les liqueurs sont estimés; il y a de beaux bois pour les constructions navales et l'ébénisterie. Le climat est assez sain, malgré la chaleur. Les v. princip. sont : la *Basse-Terre*, le ch.-l., et la Pointe-à-Pitre. La population est d'env. 160,000 hab., dont les trois quarts sont des hommes de couleur. — La Guadeloupe, appelée par les indigènes *Karukera*, découverte par Ch. Colomb, qui lui donna son nom actuel, le 4 nov. 1493, fut occupée en 1635 par les Français, qui en chassèrent les Caraïbes. Avec Marie-Galante, les Saintes, la Désirade, les deux tiers de Saint-Martin, l'îlot Tintamarre, elle forme le gouvernement colonial de la Guadeloupe. Il y a un évêché, suffragant de Bordeaux, une cour d'appel et un conseil colonial.

Guadet (Marguerite-Elie), l'un des chefs du parti girondin, né à Saint-Emilion, 1758-1794, fut avocat distingué à Bordeaux, et devint membre de l'Assemblée législative en 1791. Disciple de Brissot, d'une âme ardente, d'une éloquence passionnée, il se distingua par ses motions et ses discours contre la royauté, les nobles, les prêtres dissidents. Il attaqua les émigrés, les frères du roi, les ministres feuillants, et contribua à la formation du ministère girondin. Il rentra dans l'opposition pour combattre Dumouriez, dont il n'aimait ni les allures, ni les dilapidations, et pour renouveler ses accusations contre les défenseurs de la royauté. Cependant il y eut une dernière tentative faite par les chefs de la Gironde auprès du roi; ce fut le mémoire signé par Guadet, Gensonné et Vergniaud; il fut suivi d'une entrevue secrète aux Tuileries avec Louis XVI et la reine; mais les conseils des députés ne furent pas écoutés, et la journée du 10 août renversa la royauté. Elu à la Convention, il fut l'un des ennemis les plus éloquents et les plus imprudents du parti montagnard et surtout de Robespierre. Il vota la mort du roi, mais avec sursis. Il repoussa avec opiniâtreté les efforts de Danton pour rapprocher la Gironde de la Montagne. Applaudi par l'Assemblée, mais poursuivi par la fureur d'ennemis qu'il ne voulait pas ménager, il lutta jusqu'au dernier jour, mais contribua peut-être à hâter la ruine de son parti. Il fut l'un des 22 proscrits, quitta Paris le 2 juin, se réfugia dans le Calvados, et, après l'échec de Vernon, se réfugia dans la Gironde avec plusieurs de ses collègues. Ils échappèrent d'abord, réfugiés dans les grottes de Saint-Emilion, aux recherches de Tallien. Mais, le 15 juin 1794, il fut arrêté avec Salles dans la maison de son père, conduit à Bordeaux et exécuté. Il mourut avec courage. Son père, une tante, un frère, eurent le même sort.

Guadiana (*Anas*), fleuve d'Espagne, naît au N. de la sierra Alcaraz, dans les petits étangs qui forment les lagunes de *Ruidera ;* après 50 kil. à travers les marécages, il disparaît dans les roseaux près de Tomelloso, puis, à 24 kil. de là, l'eau surgit de terre en gros bouillons; c'est ce qu'on nomme les *yeux du Guadiana*. Il arrose Médellin, Mérida, Badajoz, forme la frontière du Portugal pendant 60 kil., arrose dans l'Alemtejo Moura, Serpa, Mertola, sert de nouveau de limites aux deux royaumes et finit dans l'Océan par deux bras qui forment l'île espagnole de Cañela. Le fleuve, qui a 800 kil.

de cours, est peu navigable. Il reçoit à gauche des affluents nombreux, mais peu considérables, la Zuja, l'Albuera, l'Ardila, le Chanza, etc.; à droite le Guigueña, le Guadaranque, etc.

Guadiaro, riv. d'Espagne, dont la vallée supérieure est formée par les sierras de Ronda et de Tolox, arrose Ronda et se jette dans la Méditerranée au N. de Gibraltar; son cours est de 9 kil.

Guadiato, affl. de droite du Guadalquivir, arrose la prov. de Cordoue (Espagne), et a 150 kil. de cours.

Guadiela, affl. de gauche du Tage, vient de la sierra d'Albarracin et finit près d'Almonacid; son cours est de 110 kil.

Guadix, v. de la prov. et à 50 kil. N. E. de Grenade (Espagne), sur le *Guadix*, affl. de la Guadiana. Evêché suffragant de Grenade; belle cathédrale. Vieilles murailles avec un château en ruines. Fabriques d'armes et de coutellerie. Aux environs il y a beaucoup de mûriers. Les Espagnols l'enlevèrent aux Maures en 1489; 10,000 hab.

Guaduas, jolie v. de la Confédération Grenadine, dans une vallée riche et bien cultivée, peuplée d'habitants bien faits et hospitaliers, près de la Magdalena.

Guaiteca (Golfe de), formé par le Grand Océan, sur la côte O. de l'Amérique du S., au S. du Chili, au N. O. de la Patagonie. Long de 440 kil. sur 120 de large, il contient l'archipel de Los-Chonos et plusieurs îles de celui de Chiloé. — L'île GUAITECA, l'une des Chonos, est très-boisée.

Gualbert (Saint JEAN), d'une noble famille de Florence, 999-1073, moine à San-Miniato, a fondé l'ordre de Vallombreuse, sous la règle de saint Benoît. Canonisé en 1193 par Célestin III, il est fêté le 12 juillet.

Gualdo-Priorato (GALEAZZO), comte de COMAZZO, historien italien, né à Vicence, 1606-1678, servit en Flandre, sous Maurice de Nassau; en France, au siége de la Rochelle; puis sur les côtes d'Afrique, contre les colonies portugaises; en Allemagne, sous Walstein; dans les troupes de Venise et dans celles de l'électeur de Bavière. Il se fit naturaliser français en 1653, fut au service de Mazarin, du pape Alexandre VII, de l'ex-reine Christine de Suède, de Venise; devint historiographe de l'empereur Léopold, etc.; et, malgré cette vie si agitée, écrivit de nombreux ouvrages : *Istoria delle guerre degl' imperatori Ferdinando II e III*, 1641, in-4°; *Istoria della vita d'Alberto Waldstein*, 1643, in-12; *Istoria delle Rivoluzioni di Francia sotto il regno di Luigi XIV*, de 1648 à 1654; *Istoria di Cristina-Alessandra, regina di Suezia; Vita e condizioni del cardinale Mazarini*, etc.

Gualeguaychu, v. de la prov. d'Entre-Rios (Rép. Argentine), sur l'Uruguay, fait un commerce considérable avec Buenos-Ayres et Montevideo; il y a là beaucoup de Basques français.

Guallega, le principal affluent du vieux Marañon, arrose le Pérou, atteint une largeur de 500 m. et est navigable.

Gualtieri, v. de la prov. et à 22 kil. N. de Reggio (Italie); 5,000 hab.

Guam ou **San-Juan**, l'une des îles Mariannes (Polynésie), a environ 120 kil. de tour et renferme plusieurs montagnes. C'est la plus agréable du groupe; elle produit du coton, du cacao, de l'indigo, des cannes à sucre; elle possède les ports Oumata et San-Luis, la vaste baie d'Apra et le port d'Agagna, capitale de l'archipel; 6,000 hab.

Guama, affl. du Tocantin, arrose le Brésil, et a un cours de 400 kil.

Guamachuco, v. du Pérou, à 440 kil. N. O. de Lima, au milieu des Andes.

Guamangua, v. du Pérou, dans le départ. d'Ayacucho, fondée par Pizarre, en 1539, à 350 kil. S. E. de Lima; évêché, a une cathédrale, plusieurs églises, une université. Les habitants, intelligents et instruits, font un grand commerce de cuirs, grains, fruits; 25,000 habitants.

Guanabacoa, port de Cuba, à 4 kil. S. E. de La Havane; 6 500 hab.

Guanahani ou **Guanahini** ou **San-Salvador**, l'une des îles Lucayes, est probablement la première terre où aborda Christophe Colomb, le 12 octobre 1492.

Guanare, v. du Venezuela, à 380 kil. S. O. de Caracas, sur le *Guanare*, riv. de 170 kil. de cours. Elève considérable de bestiaux et de mulets; pèlerinage très-fréquenté; 10,000 hab.

Guanaxuato, prov. du Mexique, entre celles de San-Luis de Potosi au N., d'Aguas Calientes et de Michoacan à l'O. et au S., de Mexico et de Queretaro à l'E. C'est un pays riche en mines, et fertile quand il peut être arrosé. La superficie est de 29,550 kil. carrés, la pop. de 750,000 hab.

Guanaxuato ou **Santa-Fé**, le ch.-l., à 250 kil. N. O. de Mexico, est bien bâtie, au centre de mines d'argent (Valenciana, Rayas, Santa-Anisa, etc.); la ville fut fondée en 1554; 63,000 hab.

Guanca-Velica, l'un des départements du Pérou, a pour capitale une ville du même nom, importante par sa mine de mercure; 5,000 hab.

Guanches. V. CANARIES.

Guanuco. V. HUANUCO.

Guapey, affl. du Mamoré (Bolivie), a 900 kil. de cours.

Guapore ou **Itenez**, riv. du Brésil, vient des Campos-Parexis, sépare le Brésil de la Bolivie, se grossit du Mamoré, et, réuni au Beni, forme la Madeira. Cours de 1,000 kil.

Guaranis, peuple indien, habitant au Brésil les bords de l'Uruguay; ils ont été civilisés par les Jésuites. Leur langue est parlée par environ 200,000 individus.

Guarda (*Lancia Oppidana*), ch.-l. de district du Beira (Portugal), à 90 kil. N. E. de Coïmbre, près du Mondego. Evêché, belle cathédrale. Elle fut élevée en 1199 par le roi don Sanche, pour défendre le Portugal contre les Maures; de là son nom; elle a encore d'anciennes murailles; 4,000 hab.

Guardafui (*Aromatum promontorium*), cap à l'extrémité orientale de l'Afrique, par 11°47′ lat. N. et 50° long. E.

Guardia (La), v. de la prov. et à 25 kil. S. E. de Tolède (Espagne); 5,000 hab. — Petit port de la prov. et à 60 kil. S. O. de Vigo (Espagne), à l'embouchure du Minho; 3,000 hab.

Guardia-delle-Sole, v. d'Italie, à 35 kil. N. E. de Capoue; 4.000 hab.

Guardiagrele, v. de l'Abruzze Citérieure (Italie), à 18 kil. S. E. de Chieti; 8,000 hab.

Guarico, affl. de l'Apure, arrose la prov. de Caracas (Venezuela). Cours de 400 kil.

Guariento ou **Guariero**, peintre de l'école vénitienne, vécut à la fin du XIV° siècle; il était de Vérone ou de Padoue, et eut une grande réputation. On a encore quelques œuvres de cet imitateur intelligent du Giotto, et surtout des fresques à Bassano et à Padoue.

Guarini ou **Guarino**, humaniste italien, né à Vérone, 1370-1460, élève d'Emmanuel Chrysoloras à Constantinople, fut l'un de ceux qui contribuèrent le plus à ranimer l'étude de l'antiquité, par son enseignement du grec à Florence, Venise, Vérone, Ferrare, etc., et par ses traductions latines de Plutarque, Strabon, etc. — Son fils, JEAN-BAPTISTE, 1425-1513, fut l'un des plus célèbres professeurs de son temps, et un savant distingué.

Guarini (JEAN-BAPTISTE), poëte italien, petit-fils du précédent, né à Ferrare, 1537-1612, d'abord professeur à l'université de cette ville, fut ensuite attaché à la cour du duc Alphonse; il y connut le Tasse, dont il devint l'ami et qu'il défendit. Il servit plusieurs autres princes d'Italie, sans avoir beaucoup à se louer d'eux, probablement à cause de son caractère. De ses ouvrages latins et italiens, le seul qui mérite d'être connu est le *Pastor fido*, tragi-comédie pastorale en 5 actes et en vers. On l'a souvent mis en parallèle avec l'*Aminta* du Tasse. Malgré la subtilité des pensées et l'affectation du style, on l'a beaucoup admiré, surtout au XVI° siècle; il eut alors 20 éditions; on l'a traduit dans toutes les langues de l'Europe. Les *Œuvres* de Guarini, publiées à Ferrare, 1737, 4 vol. in-4°, renferment des comédies, sonnets, satires, traités politiques, discours.

Guarini (CAMILLE-GUARINO), religieux théatin et architecte italien, né à Modène, 1624-1683, enseigna les belles-lettres, étudia les meilleurs architectes, acquit beaucoup de réputation, et se distingua par son mauvais goût dans le genre baroque et contourné. Il a élevé cependant un grand nombre de monuments en Italie, surtout à Turin et à Messine, à Lisbonne, à Paris. Son ouvrage, *Architettura civile*, 1737, 2 vol. in-fol., est un témoignage du dérèglement de son génie, et on a pu dire de lui qu'il mourut enfin, *au grand avantage de l'art*.

Guarneri, famille d'habiles luthiers de Crémone, qui vivaient aux XVII° et XVIII° siècles; leurs instruments ont plusieurs des qualités qui distinguent ceux d'Amati et de Stradivarius.

Guasco (OCTAVIEN **de**), comte de **Clavières**, érudit,

piémontais, né à Pignerol, 1712-1781, vint en France en 1738, fut ami de Montesquieu et du prince Cantemir, devint membre de l'Académie des Inscriptions, et a laissé : *Dissertations historiques, politiques et littéraires*, 1750, 2 vol. in-8° (*Etat des sciences et des arts sous Charles VI et Charles VII*, etc.) ; *Traité sur les Asiles; Lettres familières de Montesquieu ; Essai historique sur l'usage des statues chez les anciens; Dissertation sur les Volces; Mémoire sur l'état des sciences en France sous Louis XI*, etc.

Guaspre (Il). V. Dughet.

Guast (Louis-Bérenger **du**), favori de Henri III, 1545-1575, connu par son courage, son insolence et ses galanteries, fut assassiné dans son lit par le baron de Vitteaux, que Marguerite de Navarre avait armé contre lui, pour se venger de ses indiscrétions.

Guast (Du), capitaine français, parent du précédent, capitaine des gardes à pied de Henri III, prit la part la plus active à l'assassinat du duc de Guise et de son frère le cardinal. Henri III le nomma gouverneur du château d'Amboise.

Guast (Du). V. **Avalos** (Alphonse **d'**).

Guastalla, v. fortifiée de la prov. et au N. de Reggio (Italie), près du confluent du Crostolo et du Pô. Ville forte. Evêché. Commerce de produits agricoles; les Impériaux y ont été battus par les Français en 1734 ; 10,000 hab. — Longtemps capitale d'un duché souverain, qui eut des princes indépendants jusqu'en 1677, appartint aux ducs de Mantoue jusqu'en 1708, à l'Autriche jusqu'en 1748 ; le traité d'Aix-la-Chapelle le donna au duc de Parme ; Bonaparte le comprit dans la république Cisalpine, puis en fit un petit Etat pour sa sœur Pauline. Il forma ensuite le départ. du Crostolo dans le roy. d'Italie. En 1815, il fut réuni de nouveau au duché de Parme, et, en 1847, fut, d'après les stipulations du traité de Vienne, donné au duc de Modène.

Guatemala (Chaîne du), nom donné aux montagnes qui font partie des Cordillères, entre les deux Amériques, le Mexique au N. et la Confédération Grenadine au S. Elle renferme de nombreux volcans, dont plusieurs sont encore en activité, des mines riches, mais mal exploitées, et longe de près la côte du Grand Océan.

Guatemala (Capitainerie générale de) ; grande division de l'Amérique espagnole, qui comprenait encore, au commencement du XIXe s., la prov. mexicaine de Chiapa et le pays de Guatemala proprement dit entre les deux Amériques.

Guatemala (Etats-Unis de l'Amérique centrale ou de). Le pays de Guatemala se souleva contre l'Espagne et s'unit au Mexique en 1821 ; puis forma de 1824 à 1839 une république fédérale qui fut alors divisée en cinq républiques : Guatemala, Honduras, San-Salvador, Nicaragua et Costa-Rica.

Guatemala (République de), l'un des cinq Etats de l'Amérique centrale, s'étend du Grand Océan au golfe de Honduras et a pour bornes : au N. les prov. mexicaines de Chiapa et de Yucatan; au S. E. les républiques de Honduras et de San-Salvador. Il a une superficie de 105.600 kilomètres carrés et une population d'environ 1,194.000 hab. Les côtes sont marécageuses et malsaines; le pays renferme de fertiles vallées et d'épaisses forêts, qui fournissent de beaux bois. Il est arrosé par le Rio-Dulce et par le Rio-Motagua, et renferme le lac Dulce. Le sol est très-fertile en maïs, indigo, cacao, café; on y trouve le nopal, la vanille, la salsepareille, le caoutchouc ; l'industrie et le commerce ont peu d'activité. On divise la république en 17 districts. La cap. est *Guatemala;* les v. pr. sont : Guatemala la Vieja, Amatitlan, Izabal, Livingston, Santo-Thomas, Yztapa, Mazatenango, Coban ou Vera-Paz, Quezaltenango, Quiché, Copan, etc. — Le gouvernement est républicain et démocratique ; le pouvoir est confié à un président élu par la nation, à une chambre de représentants élus par les districts et à une cour suprême de sept membres. Le catholicisme est la religion de l'Etat ; il y a un archevêque à Guatemala-la-Nueva et deux évêques. La race espagnole s'y est mélangée avec les Indiens ; la population métisse devient de plus en plus considérable.

Guatemala-la-Nueva, capit. de la république, à 1,700 m. au-dessus du niveau de l'Océan, par 14°37' lat. N. et 93°55' long. O., jouit d'un climat délicieux, a des rues larges, droites, bien arrosées par de nombreux ruisseaux. Archevêché; belle cathédrale ; université. Les habitants sont affables, mais indolents ; les ouvriers sont habiles dans la sculpture, l'orfévrerie, la lutherie. Commerce de peaux de bœufs, de caoutchouc et des produits d'une terre très-fertile; 45,000 hab. — La ville a été fondée après le tremblement de terre qui détruisit presque, en 1774, la Vieille-Guatemala.

Guatemala-la-Vieja, *la vieille*, à 35 kil. N. de la nouvelle, entre les deux volcans Agua et Fuego, dont l'un lance de l'eau et l'autre du feu, a été plusieurs fois ravagée par les tremblements de terre ou la lave des volcans. Fondée par les Espagnols dès 1524, elle fut le ch.-l. de la capitainerie générale jusqu'en 1774 ; elle fut alors presque entièrement détruite et n'a conservé de ses anciens monuments que sa cathédrale; elle compte encore 15.000 hab.

Guatimozin ou **Quauhtemotzin,** empereur du Mexique, succéda à son oncle Montézuma, 1520, déploya le plus grand courage contre les Espagnols, chassa Cortez de Mexico, mais fut pris dans sa capitale, après un siége terrible. On dit que placé, avec l'un de ses ministres, sur des charbons ardents, pour révéler l'endroit où il avait caché ses trésors, Guatimozin répondit à ses plaintes : « Suis-je donc sur un lit de roses? » Cortez, qui d'abord l'avait épargné, le fit pendre, quand il voulut s'échapper, 1522.

Guaviare, affl. de gauche de l'Orénoque, vient de la sierra de Pardos, reçoit à droite la Guayavero, l'Inirida et l'Atacavi; a gauche, l'Ua, l'Aguas Negras, le Supavi. Il traverse les llanos de San-Juan et finit à San-Fernando. Son cours est de plus de 700 kil.

Guayama, v. au S. de Porto-Rico ; 5,000 hab.

Guayaquil, ch.-l. du départ. de ce nom (Equateur), à l'embouchure du Guayaquil (riv. de 90 kil. de cours), dans le Grand Océan, qui forme là un golfe de 30 kil. de profondeur. La rade est excellente et le port, l'un des meilleurs de la côte; les navires peuvent mouiller jusqu'au pied des maisons. Evêché, arsenal, école de navigation, chantiers de construction. Le commerce est considérable. La popul. est de 22,000 hab.

Guaycouros, peuple indien de l'Amérique du Sud; ils occupent les deux rives du Paraguay depuis le Taquari et les monts d'Albuquerque, sur une longueur de 400 kil. Ils forment trois corps de nations toujours en guerre. Ceux du Brésil sont divisés en 7 hordes, qui dominent la plupart des tribus indiennes du sud de l'empire ; ils sont armés de longues lances, d'arcs et de flèches; ils échangent des toiles de coton qu'ils fabriquent contre des chevaux. Ils sont excellents cavaliers et se tatouent; ils habitent des villages et leurs femmes ne sont pas abruties, comme dans les autres tribus. Ils croient à un Etre suprême, à un génie du mal et à l'immortalité de l'âme. Ils ont conclu en 1791 un traité avec le Brésil. Il y a des Guaycouros dans la prov. de Cordova de la Confédération Argentine.

Guaymas, v. de la Sonora (Mexique), l'un des meilleurs ports du pays, sur le golfe de Californie, exporte quelques céréales; 6,000 hab

Guayra (La), port du Venezuela, sur la mer des Antilles, à 18 kil. N. de Caracas, en est l'entrepôt maritime. Elle est resserrée entre la mer et les rochers d'une montagne, en proie à l'ardeur du soleil et décimée par la fièvre jaune. Le port est mauvais, mais fait un grand commerce, à cause du voisinage de Caracas; 8,000 hab.

Guazacualco, v. de la prov. et au S. E. de la Vera-Cruz (Mexique), à l'embouchure de la riv. de ce nom, l'un des meilleurs ports du golfe du Mexique.

Gubbio (*Eugubium* ou *Iguvium*), v. de l'Ombrie (Italie), à 35 kil. N. E. de Pérouse, sur le revers occidental de l'Apennin. Evêché. Laines et soieries. Célèbre par les tables *eugubiennes* en bronze, qu'on y a trouvées en 1444 ; 25.000 hab.

Guben, v. du Brandebourg (Prusse), au confluent de la Neisse et de la Lubst, à 40 kil. S. E. de Francfort. Riche bibliothèque. Fabriques de draps, cuirs, laines, tabac; construction de bateaux ; 12.000 hab.

Guden, fl. du Jutland, vient des marais de Rye, dans le diocèse d'Aarhuus, est navigable à Runders et se jette dans le golfe de Randers, formé par le Kattégat, après un cours très-sinueux de 130 kil.

Gudin de la Sablonnière (César-Charles-Etienne, comte), né à Montargis, 1768-1812, neveu d'Etienne Gudin, qui fut général de division en 1793, fut élevé à l'école de Brienne, sous-lieutenant au régiment d'Artois, 1784, devint lieutenant à Saint-Domingue, 1791, aide de camp de son oncle, 1795; puis il se distingua sous Moreau, fut général de brigade en 1799, combattit sous Masséna et Lecourbe dans la campagne de Suisse, sous Moreau dans la campagne de 1800, et fut nommé général de division. Il prit part aux glorieux

combats de 1805, 1806, 1807 jusqu'à Tilsitt, se fit remarquer dans la campagne d'Eckmühl et de Wagram, 1809, et fut tué en Russie, au combat de Voloutina-Gora.

Son frère, Pierre-César, baron **Gudin**, 1774-1851, se distingua également dans les guerres de l'Empire, et devint général de brigade en 1812. Il fut lieutenant général en 1821.

Gudin de la Brenellerie (Paul-Philippe), littérateur, né à Paris, 1738-1812, fit plusieurs tragédies, qui n'eurent pas de succès, des poésies médiocres, des ouvrages historiques plus estimés : *Essai sur l'histoire des Comices de Rome, des Etats généraux de France et du Parlement d'Angleterre*, couronné par l'Académie française, 1789, 3 vol. in-8°; *Essai sur les progrès des arts et de l'esprit humain sous Louis XV*, 2 v. in-8°, etc.; une *Histoire de France*, en manuscrit à la Bibliothèque nationale. Ami de Beaumarchais, qu'il aida de sa plume, il a publié ses *Œuvres complètes*, 1809, 7 v. in-8°.

Gudule, Goule ou **Ergoule** (Sainte), née dans le Brabant, 650-712, petite-nièce de Pepin de Landen, élevée au couvent de Nivelle, se rendit célèbre par ses austérités et ses bonnes œuvres. Elle est la patronne de Bruxelles, et on l'honore le 8 janvier.

Guèbres (du persan *ghebr*, infidèle), sectateurs de Zoroastre, adorateurs du feu, répandus en Perse, surtout dans le Farsistan (d'où le nom de *Parsis*), dans l'Hindoustan, à Bombay, dans la Russie du Caucase, à Bakou, etc. Ils sont hospitaliers et bienfaisants.

Guébriant ou **Goesbriant** (Jean-Baptiste **Budes**, comte de), maréchal de France, né au château de Plessis-Budes, près de Saint-Brieuc, 1602-1643, d'une ancienne famille de Bretagne, servit en Hollande, dans le Languedoc, en Italie, en Lorraine, et se distingua surtout à la défense de Guise contre les Espagnols, en 1635. Maréchal de camp, il combattit sous le duc de Rohan dans la Valteline, avec le duc de Saxe-Weimar en Allemagne, et, après la mort de ce général, qui l'estimait particulièrement, fut mis à la tête de son armée d'aventuriers, 1639. Il opéra le glorieux passage du Rhin à Bacharach, soutint le Suédois Baner, 1641, réunit, à sa mort, les deux armées, et battit Piccolomini à Wolfenbuttel. Lieutenant général, il défendit encore les Impériaux à Kempen, près de Crevelt, 1642; il venait d'être nommé maréchal, lorsqu'il fut tué d'un coup de fauconneau, devant Rothweil. Il a laissé des *Mémoires* avec lesquels Le Laboureur a composé son *Histoire de Guébriant*, 1657, in-fol. — Sa femme, Renée du **Bec-Crespin**, maréchale **de Guébriant**, qui l'avait épousé, en 1632, après avoir fait rompre son premier mariage, l'aida à devenir maréchal, et, en 1645, fut nommée *ambassadrice* extraordinaire pour conduire en Pologne la princesse de Gonzague au roi Ladislas IV ; elle déploya beaucoup de dextérité et de fermeté pour empêcher que Louise de Gonzague ne fût renvoyée en France, et elle a retracé dans ses *Lettres à la princesse Palatine* tous les détails de cette curieuse mission. Elle soutint la régente pendant la Fronde, et, par ses intrigues, contribua à reprendre Brisach. Les pamphlétaires de la Fronde ne l'ont pas épargnée. Elle mourut quand elle prenait part aux négociations pour la paix des Pyrénées.

Guebwiller, anc. ch.-l. de c. de l'arrond. et à 26 k. S. O. de Colmar (H^e^-Alsace), sur la Lauch. Nombreux établissements industriels, filatures de coton et de laine, toiles peintes, rubans de soie, draps, etc.; vins blancs renommés aux environs; 11,400 hab. — Près de là est le *Ballon de Guebwiller* ou *de Sulz*, haut de 1,426 m., le point le plus élevé des Vosges; on y jouit d'une vue magnifique, qui s'étend jusqu'aux monts de la Forêt Noire et du Tyrol; sur son flanc septentrional est le *lac de Guebwiller*, de 75 kil. carrés et d'une profondeur moyenne de 30 m.

Gueldre ou **Gelderland,** prov. du roy. des Pays-Bas, a pour limites : au N. le Zuider-Zee; au N. E. l'Over-Yssel; à l'E. la Westphalie prussienne; au S. la Prusse rhénane et le Brabant septentrional ; à l'O. les prov. d'Utrecht et de Hollande. Le pays, plat, sablonneux et marécageux, n'offre que les ondulations du Velau, ou *Nederrynsche-Wald*, monticules couverts de bruyères; il y a des landes vers Nimègue et Zutphen, mais le sol est cependant fertile et riche en pâturages. Le Rhin et l'Yssel l'arrosent. Le ch.-l. est *Arnheim;* les v. princ. sont Nimègue, Thiel, Zutphen. La superficie est de 5,087 kil. carrés; la population de 445,000 habitants. — La Gueldre, comté en 1079, duché en 1339, fut acquise par Charles le Téméraire en 1471. Une partie du duché accéda à la confédération des Provinces-Unies, 1579; le Sud, resté à l'Espagne, est maintenant dans la Prusse rhénane depuis 1814.

Gueldre. V. **Geldern.**

Guéléa ou **El-Golea,** première station des caravanes algériennes dans le Sahara, est au S. de Metlili et à l'O. du Maroc; elle renferme 200 maisons en pierres et a une enceinte crénelée. Les habitants ont beaucoup de chameaux, de moutons, de chèvres; d'immenses plantations de dattiers, des vergers et des puits intarissables.

Guelfes (Maison des), en allemand *Welfen*, famille célèbre d'Allemagne, originaire d'Italie. Elle s'établit en Allemagne au XI^e^ siècle. Azzo, de la maison italienne d'Este, hérita par son mariage des biens de la maison Guelfe d'Allemagne. Son fils, *Welf* ou *Guelfe*, réunit tous les domaines de ses parents, reçut la Bavière de l'empereur Henri IV, en 1070, se brouilla avec lui, le combattit et alla mourir très-âgé dans l'île de Chypre, au retour de la première croisade en 1101. Son fils, *Guelfe II*, avait épousé la grande comtesse Mathilde, dont il se sépara en 1097 ; il soutint Henri V, qui augmenta ses domaines. *Henri le Noir*, son frère, 1120-26, acquit par son mariage les biens des Billungen en Saxe. *Henri le Superbe*, son fils, 1126-39, reçut le duché de Saxe de l'empereur Lothaire, son beau-père, disputa la couronne impériale à Conrad III, de Hohenstaufen, et fut dépouillé de ses Etats. *Henri le Lion*, son fils, d'abord sous la tutelle de son oncle, *Guelfe III*, fut battu, à Weinsberg, 1140, se réconcilia avec Conrad III, avec Frédéric I^er^, puis fut de nouveau dépouillé de ses fiefs par l'Empereur qu'il avait abandonné en Italie. Ses descendants, réduits à leurs alleux de Brunswick et de Lunebourg, ont donné naissance aux maisons de Brunswick et de Hanovre.

Guelfes et **Gibelins.** Ces noms désignèrent d'abord deux partis qui se disputèrent l'empire d'Allemagne, au XII^e^ siècle. Après la mort de Lothaire II, son gendre, Henri le Superbe, duc de Saxe et de Bavière, de la famille des *Guelfes*, entra en lutte contre Conrad, duc de Souabe, de la maison des Hohenstaufen, né au château de Weiblingen (d'où par corruption *Gibelin*). Henri ne voulut pas reconnaître Conrad, nommé empereur, et fut dépouillé de ses fiefs; ses partisans soutinrent la cause de son fils, Henri le Lion ; à la bataille de Weinsberg, 1140, les mots de *Guelfes* et de *Gibelins* furent employés comme signes de ralliement par les deux partis, et servirent dès lors à les désigner. Les Gibelins l'emportèrent. — Ces noms furent alors transportés en Italie; les villes, surtout celles de la Lombardie, et les papes qui les soutenaient, combattant pour leur indépendance, adoptèrent le nom de *Guelfes*, tandis que les partisans des Empereurs et de la domination allemande furent appelés *Gibelins*. Cette lutte dura un siècle, sous Frédéric I^er^, Henri VI, Philippe de Souabe et Frédéric II ; l'Italie parvint à reconquérir son indépendance, et le pouvoir des Empereurs ne fut plus que nominal sur ce pays. — Enfin, au XIII^e^ siècle et au XIV^e^, les noms de *Guelfes* et de *Gibelins* désignèrent les luttes des partis dans les villes d'Italie ; les Gibelins étaient les défenseurs de l'aristocratie, du pouvoir ; les Guelfes étaient les partisans de la démocratie, de la liberté. Les marquis d'Este triomphèrent au N. E. de l'Italie des Gibelins, commandés par Eccelin le Féroce ; mais les Visconti l'emportèrent à Milan sur les Torriani, chefs du parti guelfe. A Florence, les Gibelins et les Guelfes, les *Blancs* et les *Noirs*, se disputèrent longtemps le pouvoir; les Guelfes l'emportèrent, tandis que Pise restait gibeline. A Rome, les Guelfes étaient soutenus par l'influence française; et les rois de Naples, Charles d'Anjou et ses successeurs, soutinrent, dans l'intérêt de leur ambition, la cause des Guelfes. V. Ferrari, *Histoire des Révolutions d'Italie*, ou *Guelfes et Gibelins*.

Guelfes (Ordre des). Il a été institué dans le Hanovre, en 1815, par le prince régent d'Angleterre, pour récompenser les services civils et militaires. Ruban bleu céleste, avec une croix dont la légende est : *Nec aspera terrent*.

Guelma, ch.-l. d'arrond. de la prov. de Constantine (Algérie), à 66 kil. S. de Bône, à 100 kil. N. E. de Constantine, près de la Seybouse. Centre d'exploitations agricoles : on y fabrique des pâtes d'Italie, des tuiles, des briques ; il s'y tient un marché considérable pour le bétail. Elle a été occupée par les Français en 1836. On y a trouvé beaucoup de vestiges de la colonie romaine de *Calama;* 8,000 hab.

Guéméné, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20

kilomèt. O. de Pontivy (Morbihan). Erigé en principauté, 1570, il a donné son nom à une branche de la maison de Rohan. Ruines d'un château fort démantelé sous Henri IV; patrie de Bisson; 1,571 hab.

Guéméné-Penfao, ch.-l. de canton de l'arrond. et au N. E. de Saint-Nazaire (Loire-Inférieure), sur le Don; 6,167 hab., dont 1,074 agglomérés.

Guénard (ELISABETH), baronne de **Méré**, née à Paris, 1751-1829, a été probablement la plus féconde de toutes les romancières françaises. La liste de ses ouvrages, qui renfermerait plusieurs colonnes, est un pêle-mêle étrange d'histoires, de chroniques scandaleuses, de romans de mœurs, de mémoires supposés, de contes moraux, de livres licencieux, de livres d'éducation. Beaucoup ont été publiés sous le voile de l'anonyme; pour beaucoup elle paraît avoir seulement prêté son nom. Elle a été pendant trente ans la providence des cabinets de lecture; ses productions ont eu une très-grande vogue; aucune, croyons-nous, ne mérite d'être citée.

Guéneau de Montbéliard (PHILIBERT), naturaliste, né à Semur, 1720-1785, a continué, sans l'achever, l'ouvrage de J. Berryat, *Collection académique concernant la médecine, l'anatomie*, etc.; le discours qui est en tête du 3e vol. est remarquable. Buffon le prit pour collaborateur, et Guéneau a imité son style avec un rare talent dans la description de plusieurs oiseaux.

Guénée (ANTOINE, abbé), controversiste, né à Etampes, 1717-1803, professa la rhétorique au collège du Plessis. Il est surtout célèbre par ses *Lettres de quelques Juifs*, dirigées contre Voltaire, qui faisait alors une guerre acharnée à la Bible et au christianisme. Guénée déploya la plus grande érudition, pour convaincre son adversaire d'erreur et de mauvaise foi; il fut aussi spirituel que savant et acheva de l'accabler sous les éloges qu'il donnait à ses qualités réelles : « Le secrétaire juif, écrivit Voltaire, n'est pas sans esprit et sans connaissance; mais il est malin comme un singe : il mord jusqu'au sang en faisant semblant de baiser la main. » Ce livre, publié en 1769, in-8°, souvent réimprimé avec des additions, valut à l'auteur un canonicat de la cathédrale d'Amiens et le fit nommer associé de l'*Académie des Inscriptions*, 1778. Il y lut quatre mémoires, qui ont été réunis sous ce titre : *Recherches sur la Judée considérée principalement par rapport à la fertilité de son terroir*, etc. Sous-précepteur des enfants du comte d'Artois, il fut enfermé pendant la Terreur, quoiqu'il eût approuvé la constitution civile du clergé.

Guénégaud (HENRI), marquis de **Plancy**, 1609-1676, fils d'un trésorier de l'épargne, fut secrétaire d'Etat en 1643, fit une grande fortune et aida le roi dans les troubles de la Fronde; il fut garde des sceaux des ordres royaux en 1656. Aimant le luxe, protecteur des arts, il fit bâtir, par François Mansard, un hôtel magnifique sur le quai Conti, là où est l'hôtel des Monnaies, près de la rue qui porte encore le nom de *Guénégaud*.

Guer (Le), riv. de France qui est navigable à Lannion et se jette dans la Manche; son cours est de 50 kil.

Guer, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 24 kil. E. de Ploërmel (Morbihan). Instruments aratoires. Magnaneries à Coëtbo; 3,381 hab., dont 865 agglomérés.

Guérande, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. O. de Saint-Nazaire (Loire-Inférieure), sur un coteau, à 6 kil. de l'Océan, a conservé son vieux château et ses remparts. Commerce de sel et de grains; 6,804 hab., dont 2,184 agglomérés. — Prise par Charles de Blois, en 1362, elle vit le traité qui terminait la guerre de la succession de la Bretagne, signé dans la vieille église de Saint-Aubin, 1365.

Guérard (BENJAMIN-EDME-CHARLES), historien archéologue, né à Montbard, 1797-1854, d'une famille de magistrats, fut maître d'études à Noyers, surnuméraire à la Bibliothèque royale, 1821, élève de l'Ecole des Chartes, puis il rentra à la Bibliothèque, où il devint plus tard conservateur des manuscrits. Il fut aussi professeur et directeur de l'Ecole des Chartes, membre de l'Académie des Inscriptions. Pendant quinze ans il avait été le plus laborieux des collaborateurs du marquis de Fortia. En 1830, l'Académie des Inscriptions couronna son mémoire *sur les divisions territoriales de la Gaule, depuis l'époque romaine jusqu'à Charlemagne*. Dès lors il s'occupa de rechercher l'état des personnes et des terres au moyen âge et ses travaux ont rendu les plus grands services à notre histoire. Il publia le *Polyptique* (ou terrier) *de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, rédigé au commencement du IXe siècle, par l'abbé Irminon*, avec une remarquable introduction, 1844, 2 vol. in-4°. On lui doit encore : *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Père de Chartres; Cartulaire de l'abbaye de Saint-Bertin; Polyptique de l'abbaye de Saint-Remi de Reims; Cartulaire de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille*. La plupart de ses recherches ont été résumées dans un article de la bibliothèque de l'Ecole des Chartes : *De la Formation de l'état social, politique et administratif de la France*. Il a publié de nombreux articles dans la plupart des recueils savants de l'époque, et a été l'un des principaux fondateurs de la société de l'Histoire de France.

Guerche (La), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil. S. de Vitré (Ille-et-Vilaine). Toiles, beurre, marrons; 4,815 hab., dont 2,555 agglomérés.

Guerche-sur-Aubois (La), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 48 kil. N. E. de Saint-Amand-Montrond (Cher). Hauts fourneaux; 3,517 hab., dont 1,857 agglomérés.

Guerchin (FRANCESCO **Barbieri**, dit **Le**), c'est-à-dire *le Louche*, peintre de l'école bolonaise, né à Cento, près de Bologne, 1590-1666, de parents pauvres, attira l'attention par ses heureuses dispositions pour la peinture, et, sans autre maître que Benedetto Gennari, composa des fresques qui excitèrent l'admiration. Il avait surtout étudié les œuvres des Carrache et du Caravage, dont il rappelle les qualités, la vigueur et la couleur énergique. Il ouvrit dès 1616 une académie, qui compta beaucoup d'élèves; il devint riche, mais resta simple, désintéressé, laborieux. Il ne cessa de produire et d'enseigner, et fut honoré par les artistes, par les princes et par les papes. Il peignait avec une facilité extraordinaire. Ses œuvres sont nombreuses; on cite surtout : La *Coupole du dôme de Plaisance;* la *Mort de Didon;* l'*Aurore; Saint Pierre martyr*, à Modène; *Saint Guillaume*, à Bologne; *Sainte Pétronille*, à Rome; *Saint Antoine*, à Padoue; le Louvre possède de ce grand maître : *Loth et ses filles, Hersilie séparant Romulus et Tatius*, la *Résurrection de Lazare, Salomé recevant la tête de saint Jean-Baptiste*, une *Vision de saint Jérôme*, etc., etc. On a recueilli ses dessins en 10 vol.

Guéret, ch.-l. du départ. de la Creuse, par 46° 10′ 17″ lat. N. et 0° 28′ 9″ long. O., sur le flanc d'une colline entre la Creuse et la Gartempe. Jadis place fortifiée, elle est assez bien bâtie. Elle doit son origine à un couvent du VIIIe siècle, fondé par saint Pardulphe; elle fut la capitale du comté de la Marche; patrie de Varillas; 5,859 hab.

Guéricke (OTTO **de**), physicien allemand, né à Magdebourg, 1602-1686, fut trente-cinq ans bourgmestre de sa ville natale et s'est rendu célèbre par ses travaux scientifiques. Il paraît avoir eu le premier l'idée de la périodicité des comètes. Il a surtout inventé une pompe à air, véritable *machine pneumatique*, une *balance pour peser l'air*, et il a constaté son élasticité par l'expérience dite des *hémisphères de Magdebourg*. Ses recherches sont consignées dans l'écrit : *Experimenta nova, ut vocant, Magdeburgica, de vacuo spatio*, 1672. Magdebourg lui a érigé un monument en 1852.

Guérigny, village de l'arrond. et à 16 kil. N. E. de Nevers (Nièvre), sur la rive gauche de la Nièvre, centre de l'établissement national des forges de la *Chaussade* pour la marine militaire; 3,137 hab.

Guerillas, c.-à-d. *petites guerres*, nom donné en Espagne aux bandes de partisans qui combattirent surtout les Français de 1808 à 1814.

Guérin ou **Garin,** prélat et ministre français, originaire du Limousin, 1160-1230, frère profès de l'ordre des Hospitaliers, évêque de Senlis, 1213, fut l'un des principaux conseillers de Philippe Auguste et de Louis VIII. Il contribua beaucoup à la victoire de Bouvines, fit bâtir les archives où devait être réuni le *Trésor des chartes*, fut chancelier, et prit rang parmi les pairs avec les grands officiers de la couronne. Il suivit Louis VIII dans la guerre contre les Albigeois, et se retira, en 1228, au monastère de Châlis, dans le diocèse de Senlis.

Guérin (GILLES), sculpteur, né à Paris, 1606 ou 1609-1678, fils d'un père aveugle à l'hospice des Quinze-Vingts, fut élève du statuaire Lebrun, travailla au château du comte de Cheverny, près de Blois, puis au Louvre, à Saint-Germain-le-Vieux, au château de Maisons, à l'église de Conches, etc. Il fut professeur à l'Académie de peinture et de sculpture en 1648, et continua de fournir des œuvres distinguées pour des églises de Paris, de Soissons, de Ferrières, près de Montargis, pour plusieurs châteaux, pour le Louvre, Versailles, etc. Citons

le médaillon de *René Descartes*, à Saint-Etienne-du Mont; le groupe des chevaux et des tritons aux *Bains d'Apollon*, et l'*Amérique*, à Versailles.

Guérin (Pierre-Narcisse), peintre, né à Paris, 1774-1833, montra d'abord peu d'ardeur pour le travail dans l'atelier de Brennet, d'où il se fit renvoyer, mais, sous la direction de Regnault, donna déjà des preuves de talent: *la Brouille* et *le Raccommodement* sont devenus populaires par la gravure. Quand il se mit sérieusement à l'étude, il fit des progrès rapides, et obtint le grand prix en 1797. Il resta à Paris, où son talent grandit: *Marcus Sextus*, en 1800, fonda sa réputation; à l'exposition, son tableau fut couronné de lauriers, et un banquet lui fut offert par les artistes. Depuis, il composa des œuvres distinguées, mais qui n'excitèrent pas le même enthousiasme: *Phèdre et Hippolyte*, 1802, *les Bergers au tombeau d'Amyntas; Bonaparte pardonnant aux révoltés du Caire; Orphée au tombeau d'Eurydice; l'Offrande d'Esculape; l'Aurore enlevant Céphale; Andromaque, Didon, Egisthe et Clytemnestre*, 1817, eurent un véritable succès. Guérin avait ouvert un atelier qui fut très-fréquenté, et d'où sont sortis beaucoup de peintres de l'école dite romantique. Membre de l'Institut en 1815, il fut directeur de l'école de Rome en 1822. La pureté dans le contour, la mesure, l'harmonie, la convenance, voilà les qualités qui le distinguent; mais on lui a reproché des attitudes théâtrales et des poses déclamatoires.

Guérin (Jean-Baptiste-Paulin), peintre, né à Toulon, 1783-1855, d'abord serrurier, montra de grandes dispositions pour le dessin, put gagner quelque argent pour venir à Paris; et, pour vivre, se mit au service de Gérard, préparant les toiles, barbouillant les fonds, peignant des fourreaux de sabre, etc. Mais il travaillait en secret à une œuvre moins fastidieuse, et, en 1812, son tableau de *Caïn après la mort d'Abel* eut un grand succès et fut acheté par le gouvernement. Depuis cette époque, Guérin a mérité la réputation d'un peintre estimable par la vérité du dessin et la belle entente du clair-obscur. Citons de lui: *Anchise et Vénus, Adam et Eve exilés du paradis terrestre; Sainte Catherine*, la *Conversion de saint Augustin*, etc. Il a fait un grand nombre de portraits.

Guérin Du Cayla (Georges-Maurice de), poëte, né près d'Albi, 1810-1839, élevé dans une famille chrétienne, de bonne heure atteint d'une sorte d'ennui mélancolique, passa quelque temps à la Chesnaye, en Bretagne, auprès de Lamennais, 1833, puis vécut d'une vie simple et obscure jusqu'au jour de sa mort prématurée. En 1840, Georges Sand fit connaître ce *génie moissonné dans sa fleur*, en publiant deux fragments de ses poésies, dont l'un, intitulé *le Centaure*, révèle un talent original et très-remarquable. — L'on a publié, avec les *Œuvres* du jeune poëte, les *Lettres* et les pages intéressantes du *Journal* de sa sœur, *Eugénie* de Guérin, 180?-1848, production charmante de l'affection fraternelle la plus pure et la plus dévouée.

Guernesey (anc. *Sarnia* ou *Sarmia*), île anglaise de la Manche, à 50 kil. O. de Cherbourg, à 24 kil. N. O. de Jersey, par 49° 30' lat. N. et 4° 57' long. O., a 46 kil de circonférence. La côte est découpée; le sol est plat, la température très-douce; l'oranger y porte des fruits; le myrte et le géranium fleurissent en hiver; mais le bois est rare; le varech sert d'engrais et de combustible. La mer est poissonneuse; on élève des bestiaux. Le commerce est actif avec Granville, Cherbourg, Saint-Malo, l'Espagne. On exporte du cidre, des pommes de terre, du granit, du ciment. Un lieutenant gouverneur y représente le souverain dans le corps législatif, appelé les Etats, qui se compose du bailli, du procureur, de 12 jurés, des recteurs et constables de paroisses. Les lois sont les anciennes coutumes normandes; on parle le français. La popul. est de 28,000 hab.; la capitale est Saint-Pierre. V. Jersey.

Guernica, bourg de la Biscaye (Espagne), où se trouve le fameux chêne sous lequel se tient l'assemblée générale des citoyens des Provinces Basques.

Guéroult (Pierre-Claude-Bernard), érudit, né à Rouen, 1744-1821, professeur au collége d'Harcourt, proviseur du lycée Charlemagne, directeur de l'Ecole Normale. Il a écrit de bonnes traductions: *Morceaux extraits de l'Histoire naturelle de Pline; Discours choisis de Cicéron; Histoire naturelle des animaux de Pline*. Il a publié: *Constitution des Spartiates, des Athéniens et des Romains*, 1794, in-8°; *Nouvelle méthode pour étudier la langue latine*, etc.

Guéroult (Pierre-Remy-Antoine-Guillaume), son frère, 1749-1816, professeur au collége Louis-le-Grand et au collége des Grassins, plus tard professeur d'éloquence latine au Collége de France et à la Sorbonne, a traduit plusieurs discours de Cicéron dans la *Bibliothèque* Panckoucke, et a écrit un *Dictionnaire abrégé de la France monarchique*.

Guerrero, prov. du Mexique, a pour bornes: au N. les prov. de Michoacan, de Mexico; à l'E. celle de Vera-Cruz; au S. E. celle d'Oaxaca; au S. le grand Océan. Le ch.-l. est *Tixtla;* les v. pr. sont: Acapulco, Tasco, Themascalpec, Zacatula et Siguantanejo. La popul. est d'environ 320,000 hab.

Guerrier (Philippe), général noir d'Haïti, 1773-1845, prit les armes dès 1791, gagna tous ses grades dans la guerre, et, nommé président en 1844, gouverna avec sagesse.

Guesclin (Bertrand Du). (Ce nom se trouve écrit de bien des manières: *Claquin, Glaquin, Klesquin, Gleaquin, Glayaquin*, etc.). Né en 1320, au château de la Motte de Bron, à 6 lieues de Rennes, d'une famille ancienne, mais pauvre, il grandit au milieu des paysans, désolant ses parents par sa mauvaise mine et sa turbulence. Les légendes disent qu'une religieuse le remarqua et lui prédit de brillantes destinées. En 1338, pendant les fêtes du mariage de Jeanne de Penthièvre avec Charles de Blois, à Rennes, il se fit connaître en désarçonnant les plus brillants chevaliers. Il fut bientôt l'un des plus hardis partisans de Charles de Blois, que soutenait le roi de France, Philippe VI, contre Jean de Montfort, l'allié des Anglais; il se signala par sa force, son courage et son esprit fécond en stratagèmes, à Vannes, 1342, à Fougeray, à Rennes, 1357, à Dinan. Il s'attacha alors au service du régent de France, qui le nomma capitaine de cent hommes d'armes et gouverneur de Pontorson. Il épousa Tiphaine Raguenel, à Dinan, et ne cessa de guerroyer contre les Anglais. — Avec l'avénement de Charles V, 1364, commence vraiment le rôle historique de Du Guesclin; en compagnie de Boucicaut, il enlève, au roi de Navarre, Mantes et Meulan, puis il bat, à Cocherel, ses troupes, commandées par le captal de Buch, 16 mai 1364. Nommé par le roi maréchal de Normandie, investi du comté de Longueville, il est envoyé en Bretagne, au secours de Charles de Blois; malgré ses habiles dispositions, il est vaincu et pris à Auray par Jean de Montfort et Chandos, 28 septembre. Racheté, Du Guesclin se chargea de délivrer le royaume des grandes compagnies qui le ravageaient; il leur donna rendez-vous à Châlon-sur-Saône, les harangua, leur promit 200,000 florins et l'absolution du pape, pour aller combattre en Castille l'ennemi de la chrétienté et de Charles V, Pierre le Cruel. Après avoir extorqué au pape d'Avignon les 200,000 florins promis, il passa les Pyrénées et fit triompher Henri de Transtamare, qui fut reconnu roi par les Castillans. Nommé connétable de Castille, comte de Transtamare, il n'avait gardé que 1,500 hommes d'armes, lorsque le prince de Galles, à la tête d'une armée d'aventuriers, arriva en Espagne pour rétablir sur le trône Pierre le Cruel. Du Guesclin, abandonné par la cavalerie castillane, fut vaincu et pris, près de Najara et de Navarrette, 13 avril 1367. Le prince de Galles, malade et mécontent, quitta bientôt l'Espagne, rendit à la liberté Du Guesclin, pour une rançon de 100,000 doubles d'or, et abandonna la cause du misérable Pierre, qui fut vaincu à Montiel, 14 mars 1369, pris et tué par son frère. Du Guesclin, créé duc de Molinas, revint en France, 1370. Charles V avait déclaré la guerre aux Anglais, et avait nommé connétable le brave capitaine. Avec le duc d'Anjou, il prit Moissac, Agen, Tonneins, Aiguillon; puis alla soumettre Limoges. C'est alors qu'à Paris Charles V le força d'accepter l'épée de connétable, qu'il avait refusée par modestie. Accompagné d'Olivier de Clisson, il battit Robert Knolles à Pontvalain, dans l'Anjou; et dans un grand nombre de petits combats, en évitant avec soin les batailles rangées, il parvint à chasser les Anglais du Poitou, de la Saintonge, de l'Auvergne, de la Guyenne. Lorsque Jean IV, duc de Bretagne, se déclara, malgré ses serments, pour les Anglais, Du Guesclin, avec les Clisson, les Rohan, les Laval, entra dans le duché, 1373, et força le duc vaincu à fuir en Angleterre. Il détruisit une nouvelle armée anglaise dans le trajet de Calais à Bordeaux, 1375. Mais, lorsque Charles V fit prononcer, par le Parlement, la réunion de la Bretagne à la France, 1378, les Bretons se soulevèrent; Du Guesclin, qui allait combattre avec peine ses compatriotes, parut suspect; il s'empressa de renvoyer au roi l'épée de connétable; Charles V la refusa, dit-on, et Du Guesclin alla com-

battre dans les Cévennes des compagnies anglaises et gasconnes. Il mourut au siége de Châteauneuf de Randon, forteresse du Gévaudan; on dit que les assiégés vinrent déposer les clefs de la place sur les genoux du héros, qui venait d'expirer, juillet 1380. Charles V fit placer le corps du connétable à Saint-Denis, dans la sépulture des rois. Marié deux fois, il ne laissa qu'un fils naturel, Michel Du Guesclin, qui partagea ses biens avec Olivier Du Guesclin, frère du connétable. — La *Vie du vaillant Bertrand du Guesclin* a été écrite en vers par Cuvelier; il a eu depuis lors de nombreux historiens.

Guet, du mot germanique *wache*, *wachte*, d'où l'on a fait *wacta*, *guetta*, garde de nuit. Il est question du guet dans un règlement de Clotaire II, 595, pour les gardes de nuit; Charlemagne le confirma en 803; il est encore parlé des gardes de nuit dans le capitulaire *de villis*, dans celui de 813, etc. Au moyen âge, les vassaux font le guet dans le château du seigneur, les bourgeois dans les villes. — Il y avait à Paris, dès le règne de saint Louis, le *guet assis*, composé de bourgeois qui avaient des corps de garde fixes; les communautés d'artisans fournissaient tour à tour les soldats du guet. Ces compagnies bourgeoises furent supprimées en 1559. Le *guet royal* existait également dès le XIIIe s.; le *chevalier du guet* commandait alors à 20 sergents à cheval et 20 sergents à pied; sous François Ier, 1539, il y eut 40 hommes de pied; en 1563, il y eut 50 hommes de cheval et 100 hommes de pied. Le nombre des soldats du guet s'accrut à mesure que Paris s'étendit; sous Louis XVI, il y avait 69 archers à pied, 111 à cheval, et une garde de Paris plus nombreuse. Le guet a été supprimé à la Révolution.

Guétin (Le), village du Cher, à 57 kil. S. E. de Bourges, à 12 kil. O. de Nevers. Bifurcation du chemin de fer du Grand central.

Guettard (Jean-Étienne), naturaliste, né à Étampes, 1715-1786, docteur en médecine, s'adonna principalement, sous les auspices de Réaumur, à l'histoire naturelle, et entra à l'Académie des sciences, 1743. Il fut conservateur du cabinet d'histoire naturelle du duc d'Orléans. Il a laissé un très-grand nombre de mémoires qui lui donnent une place distinguée parmi les savants du XVIIIe s.; il s'est occupé de botanique, de zoologie, et surtout de géographie minéralogique; il a commencé l'*Atlas et Description minéralogique de la France*.

Gueudeville (Nicolas), littérateur, né à Rouen, 1650-1720, d'abord bénédictin et prédicateur assez distingué, s'enfuit de son couvent et se fit protestant en Hollande. Il écrivit, de 1699 à 1710, une feuille périodique, *l'Esprit* (plus tard *les Nouvelles*) *des Cours de l'Europe*, dirigée surtout contre le gouvernement français, 18 vol. in-12. On lui doit encore: *Critique générale des aventures de Télémaque*, 2 vol. in-12; *le Grand Théâtre historique*, trad. libre de l'allemand de Imhof, 5 vol. in-fol.; *Atlas historique*, 7 vol. in-fol.; des traductions peu estimées, etc.

Gueugnon, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 30 kil. N. O. de Charolles (Saône-et-Loire), sur l'Arroux. Forges; 3,033 hab.

Gueulette (Thomas-Simon), littérateur, né à Paris, 1683-1766, avocat au Parlement, puis substitut du procureur du roi, a composé quelques jolies petites comédies, et surtout des contes et nouvelles qui eurent beaucoup de vogue: *les Soirées bretonnes*, *les Mille et un quarts d'heure*, *les Aventures merveilleuses du mandarin Fum-Hoam*, *les Pieds de mouche, ou les nouvelles noces de Rabelais*, *les Sultanes de Guzarate*, *les Mille et une heures*, contes péruviens, etc. Il a aussi édité l'*Hist. du petit Jehan de Saintré*, *Hist. de Gérard de Nevers*, *Montaigne*, *Rabelais*, *la Farce de Pathelin*, etc.

Gueux, nom que prirent les révoltés des Pays-Bas dans leur insurrection contre Philippe II. Trois cents gentilshommes, conduits par Henri de Bréderode et Louis, comte de Nassau, qui avaient signé le *compromis de Bréda*, vinrent présenter leurs réclamations à la gouvernante, Marguerite de Parme. L'un de ses conseillers, le comte de Barleymont, l'engagea à ne pas s'inquiéter des plaintes *de ces gueux-là*, 1566. Le mot fut entendu; les mécontents adoptèrent ce nom injurieux, et se parèrent des insignes de la *gueuserie*, l'écuelle et la besace. Ils commencèrent bientôt la lutte contre les Espagnols. On distingua les *Gueux des bois* et les *Gueux de mer*, qui, par la prise de Brielle, donnèrent le signal de l'insurrection, d'où sortit la république des Provinces-Unies. *Onno Zwier van Haren*, né à Leuwarden, 1713-1779, a chanté leurs exploits dans son poëme des *Gueux*.

Guevara (Antoine de), écrivain espagnol, né dans la province d'Alava, 1490-1545, franciscain, évêque de Cadix, prédicateur de la cour, historiographe impérial, a composé beaucoup d'ouvrages, d'un style élégant, mais diffus, d'un ton déclamatoire, qui eurent beaucoup de succès au XVIe s., et qui furent traduits en plusieurs langues. Citons: *Marco Aurelio* ou *Livre doré de Marc-Aurèle* (La Fontaine a emprunté à ce livre sa fable du *Paysan du Danube*); *Epistolas familiares*, traduites sous le titre d'*Epîtres dorées*, avec la *Révolte des Espagnols* en 1520; *Sermons*, etc. Ses *Œuvres* complètes forment 3 vol. in-4°, Madrid, 1782.

Guevara (Louis Velez de), poëte dramatique et romancier espagnol, né à Ecija en Andalousie, 1574-1644, joyeux personnage, comme notre *Scarron*, bien accueilli par Philippe IV, avait composé plus de 400 pièces dont quelques-unes sont parvenues jusqu'à nous, et l'on vante surtout: *Mas pesa el rey que la sangre* (plus importe le roi que le sang), *la Lune de la Sierra*, *le Potier d'Ocaña*, *l'Empire après la mort;* dans ses drames religieux, il mêle les aventures d'amour à ce qu'il y a de plus sacré. Mais le plus célèbre de ses ouvrages est *le Diable boiteux*, 1641, in-8°, ingénieuse fiction que Le Sage a imitée et fort embellie.

Guglielmi (Pierre), compositeur italien, né à Massa-Carrara, 1724-1804, fils d'un maître de chapelle, étudia à Naples, sous Durante, et fit jouer, à Turin, son premier opéra. Ses ouvrages furent accueillis avec faveur en Italie, en Allemagne, en Angleterre. Il eut pour rivaux, à la fin de sa carrière, Cimarosa et Paisiello. On a loué la gaieté franche et pleine d'entrain de ses opéras bouffes, l'effet profond de ses morceaux d'ensemble dans ses opéras sérieux. Il a composé plus de 200 opéras, parmi lesquels: *I Viaggiatori ridicoli*, 1772; *la Serva inamorata*, 1778; *la bella Pescatrice*, 1779; *I Fratelli pappa Mosca*, 1783; *Enea e Lavinia*, 1785; *la Didone*, 1785; *I due Gemelli*, 1785; *la Pastorella nobile*, 1788. Maître de chapelle du Vatican, en 1793, il a composé plusieurs morceaux d'église remarquables; parmi ses oratorios on cite principalement *Debora e Sisara*.

Gui, plante parasite du chêne, que les druides cueillaient dans la nuit de la sixième lune après le solstice d'hiver; le chef des druides le coupait avec sa faucille d'or; les autres, vêtus de tuniques blanches, le recevaient dans un bassin d'or. On lui attribuait des vertus merveilleuses pour guérir toutes sortes de maux, contre les maléfices et les sortiléges. Cet usage s'est perpétué sous diverses formes dans presque toutes les provinces de France; au XVIe s. et au XVIIe on se livrait encore dans les campagnes à des fêtes qu'on appelait *guilanleu* ou *aguilanneuf* (*gui de l'an neuf*); un synode d'Angers, 1595, prohiba cet usage, occasion de beaucoup de désordres. Dans certaines provinces, les enfants allaient demander à la nouvelle année des *aguignettes* ou étrennes.

Gui de Lusignan. V. Lusignan.

Gui ou **Guido**, fils d'un duc de Spolète, descendait par sa mère de la maison carlovingienne; à la déposition de Charles le Gros, 888, il se fit proclamer roi en France, mais sans espoir de succès; puis passa en Italie, où il disputa la couronne et le titre d'empereur à Bérenger, duc de Frioul. Vainqueur en 890, il alla se faire couronner à Rome, 891. Mais le roi de Germanie, Arnoul, le chassa de la Lombardie. Il mourut en 894; son fils Lambert lui succéda.

Gui, marquis de Toscane, succéda à son père, Adalbert II, en 917, fut l'ennemi de l'empereur Bérenger Ier; épousa, en 925, la célèbre Marozie, et, à son instigation, fit assassiner à Rome le pape Jean X. Il mourut peu après, 929.

Gui-Pape ou **Guido-Papæ**, jurisconsulte, né près de Lyon, vers 1402, mort vers 1476, conseiller au parlement de Grenoble, chargé de plusieurs missions par Louis XI, a laissé: *Decisiones Gratianopolitanæ*, in-f°, et *Commentaria super statuta Delphinalia*, in f°.

Guiart (Guillaume), chroniqueur, né à Orléans, vers la fin du XIIIe s., combattit à Mons-en-Puelle, et composa, en plus de 20,000 vers, un poëme historique, *La Branche des royaux Lignages*, qui commence à la naissance de Philippe Auguste, et raconte l'histoire du XIIIe s. Il a été publié par M. Buchon, 2 vol. in-8°.

Guibert, antipape, né à Parme, d'une famille attachée aux empereurs d'Allemagne, fut nommé archevêque de Ravenne par la protection de Henri IV, puis fut élu pape dans le conciliabule de Brescia, sous le nom de *Clément III*, 1080. Il couronna Henri IV à Rome en 1084,

fut chassé de la ville sous Urbain II, 1089, mais ne fut définitivement expulsé qu'en 1100, sous Pascal II. Il mourut alors subitement à Città-di-Castello.

Guibert *de Nogent*, historien, né près de Clermont en Beauvaisis, 1053-1124, élève de saint Anselme à Saint-Germer, devint abbé de Notre-Dame de Nogent-sous-Coucy, où il composa ses ouvrages. On doit surtout rappeler : *Traité des Reliques des saints* (*De Pignoribus sanctorum*), livre de bonne foi et de critique sagace ; l'*Histoire de la première croisade*, (*Gesta Dei per Francos*), d'un style lourd et obscur, mais renfermant beaucoup de faits intéressants : *Trois livres de sa vie*, sorte de confession, comme celle de saint Augustin, autobiographie confuse, qui renferme de curieux détails sur cette époque ; des *Traités*, des *Commentaires*, réunis par d'Achery, 1651, in-f° ; etc.

Guibert (Charles-Benoit, comte de), général, né à Montauban, 1715-1786, fit avec distinction les campagnes du XVIII^e s., et, prisonnier à Rosbach, 1757, étudia en Prusse la tactique militaire de Frédéric II. Sur la demande de Choiseul, il rédigea les ordonnances du service des places et de campagne. Il fut gouverneur des Invalides, en 1782, et mourut lieutenant général. Son tombeau est dans l'église des Invalides.

Guibert (Jacques-Antoine-Hippolyte, comte de), général, né à Montauban, 1743-1790, fils du précédent, suivit en Allemagne son père dont il fut l'aide de camp. Lui aussi étudia la tactique prussienne. Après s'être brillamment conduit dans la campagne de Corse, 1769, et avoir reçu le grade de colonel de la *légion corse*, 1772, il publia son *Essai général de tactique*, qui, heurtant les préjugés et la routine, souleva de nombreuses discussions. Son livre, interdit par le pouvoir, recherché par la haute société, loué par Frédéric II et par Voltaire, a reçu les éloges de Napoléon. Malheureusement Guibert voulut obtenir la gloire littéraire, et, malgré de généreuses inspirations, il échoua dans ses éloges (*Catinat*, *l'Hôpital*, *Frédéric II*), comme dans ses tragédies (*le Connétable de Bourbon*, *les Gracques*, *Anne de Boleyn*). Le comte de Saint-Germain, ministre de la guerre en 1775, se l'adjoignit, et Guibert est le principal auteur de l'ordonnance de 1776 sur les manœuvres d'infanterie. En 1779, il publia sa *Défense du système de guerre moderne*, ouvrage très-estimé par les hommes spéciaux. Il devint maréchal de camp en 1788 ; l'Académie française le reçut dans ses rangs en 1786. Mais lorsqu'en 1789 il se présenta au bailliage de Bourges pour être nommé député aux Etats-généraux, on le repoussa, parce qu'on l'avait accusé, à tort, d'avoir voulu introduire dans l'armée française un système de répression barbare et humiliant. Ce fut pour lui un coup terrible, et il en mourut de chagrin. Ses *Œuvres militaires* ont été publiées (1803, 5 vol. in-8°) par sa veuve *Alexandrine-Louise* Boutinon de Courcelles, 1758-1826. Ses *Œuvres dramatiques* ont paru en 1822.

Guibert (Adrien), né à Rennes, 1805-1843, a écrit un bon *Dictionnaire géographique*, complété après sa mort et réimprimé en 1855.

Guibray (Foire de). V. Falaise.

Guichard (Jean-François), littérateur, né près de Melun, 1731-1811, a laissé : des *Odes*, des *Epigrammes*, des *Contes*, des *Fables*, au tour épigrammatique, l'*Amant statue*, opéra-comique, et la jolie pièce du *Bûcheron ou les trois souhaits*, pour le Théâtre-Italien.

Guichardin (Francesco Guicciardini), historien italien, né à Florence, 1482-1540, fils de *Pierre* Guichardin, diplomate estimé, fut, dès l'âge de 23 ans, nommé professeur de droit. Mais il quitta l'enseignement pour le barreau et pour le service de sa patrie. Ambassadeur auprès de Ferdinand d'Aragon, il réussit dans une mission difficile; puis il fut appelé par Léon X, qui le nomma gouverneur de Modène et de Reggio, 1518, commissaire général de ses troupes en Lombardie, etc. Sous Clément VII, il fut administrateur de la Romagne, et se distingua par sa sévérité et son intelligence ; puis, commandant des troupes pontificales en 1527, il reçut, après la mort de Jean de Médicis, la tâche difficile de diriger les fameuses *bandes noires*. Après avoir pacifié Bologne, que troublait l'ambition des Pepoli, il revint dans sa patrie, pour rédiger ses *Mémoires* dans sa délicieuse villa d'Aratri, et pour servir les Médicis, désormais souverains de Florence. Il surveilla la fougueuse jeunesse d'Alexandre, duc de Florence ; et, quand celui-ci eut été assassiné, 1536, il s'opposa au rétablissement de la république et fit élire Côme de Médicis. — Il a écrit l'*Histoire d'Italie* de 1494 à 1532, et il a mérité les plus grands éloges par l'abondance des détails, l'intérêt du récit, l'éloquence des harangues, le mérite du style; on a pu le comparer à Tite Live. On doit lui reprocher de manquer d'ordre, de raconter trop longuement les moindres incidents, d'être prolixe surtout dans le récit des guerres de Pise. Italien, il eut plusieurs fois à combattre les Français; aussi n'est-il pas toujours à leur égard de la plus grande impartialité. Mais il faut remarquer qu'il n'eut pas le temps de terminer son ouvrage ; il n'a revu que les cinq premiers livres; son neveu, Agnolo, n'osa publier en 1561 que les seize premiers; et, en 1564, quand il fit paraître les quatre derniers, il s'excusa de sa témérité. Il y a de nombreuses éditions de l'*Histoire d'Italie ;* rappelons celle de Parcacchi, 1583 ; celle de Fribourg en Brisgau (Florence), 1775-1776, 4 vol. in-4° ; celle de Rosini, Pise, 1819, 10 vol. Il y a plusieurs traductions françaises, depuis celle de 1568, in-f°, par Jérôme Chomedey, jusqu'à la traduction de Favre et Gargeon, corrigée et reproduite dans le *Panthéon littéraire* de Buchon. — Guichardin passe encore pour être l'auteur des *Consiglj aurei ed avvertimenti politici*, trad. en français, 1577, in-8°. On a publié en 1825 : *Relation de sa légation en Espagne* (Pise); et quelques écrits inédits (1857-1860).

Guichardin (Louis), neveu du précédent, né à Florence, 1523-1589, remplit divers emplois sous les Médicis, puis s'attacha au duc d'Albe, qui le fit arrêter à Anvers, pour lui avoir donné le conseil d'abolir le carême dans les Pays-Bas. Il a laissé : *Description des Pays-Bas*, 1567, in-f°., trad. en français par Belleforest, 1612, in-f°; *Hore di Recreazione*, livre amusant, trad. en français, 1576, in-12; *Raccolta dei detti et fatti memorabili*, 1581 ; *Mémoires sur la Savoie;* etc.

Guiche, village de l'arrond. et à 24 kil. S. de Bayonne (Basses-Pyrénées), a donné son nom à la maison de Guiche, branche des Gramont.

Guiche (La). V. La Guiche.

Guiche (Diane d'Andouins, comtesse de), dite *la belle Corisande*, 1554-1620, épousa en 1567 Philibert de Gramont, comte de Guiche, gouverneur de Bayonne, qui fut tué au siége de La Fère, 1580. Henri de Navarre la vit à Bordeaux, l'aima et lui promit même de l'épouser. Plusieurs des conseillers de Henri, comme d'Aubigné, le détournèrent de cette union impolitique. Elle perdit sa beauté et mourut dans l'oubli. Les *Lettres* de Henri IV à la belle Corisande, publiées dans le Mercure de 1765, sont dans la *Correspondance de Henri IV*.

Guiche (Armand **de Gramont**, comte de), lieutenant général, 1638-1673, fils du maréchal de Gramont, se distingua par ses aventures galantes qui le firent plusieurs fois exiler, combattit sous Ruyter, donna le premier le signal du passage du Rhin, 1672, et mourut, dit-on, de chagrin, en 1673.

Guichen, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 44 kil. N. E. de Redon (Ille-et-Vilaine). Source ferrugineuse ; 3,839 hab., dont 506 agglomérés.

Guichen (Luc-Urbain **du Bouexic**, comte de), lieutenant général des armées navales, né à Fougères, 1712-1790, capitaine de vaisseau en 1756, se distingua surtout dans la guerre d'Amérique. Chef d'escadre à la bataille d'Ouessant, 1778, il remplaça d'Estaing aux Antilles, 1780, combattit glorieusement l'amiral anglais Rodney dans trois rencontres successives, près de La Dominique; mais fut moins heureux, en 1781, à la tête de l'escadre de Brest. En 1782, réuni aux Espagnols, de l'amiral Cordova, il jeta l'alarme sur les côtes de l'Angleterre.

Guichenon (Samuel, comte de), généalogiste, né à Mâcon, 1607-1664, abjura le calvinisme, fut quelque temps avocat à Bourges, devint historiographe de France, 1640, puis de Savoie, et fut anobli par Louis XIV en 1658. Parmi ses ouvrages d'une consciencieuse érudition, on remarque: *Histoire de Bresse et de Bugey*, 1650, in-f° ; *Histoire généalogique de la maison de Savoie*, 1660, 3 vol. in-f°; *Bibliotheca Segusiana*, 1660, in-4° ; etc.

Guide (Guido **Reni**, dit **Le**), célèbre peintre italien, né à Calvenzano, près de Bologne, 1575-1642, fils d'un bon musicien, préféra la peinture, étudia d'abord sous D. Calvaert, mais eut surtout pour maîtres les Carrache. Doué des plus heureuses qualités, il exerça son génie dans différentes directions, tantôt imitant les formes du Cesi, tantôt le style coloré du Caravage. Enfin il s'appliqua surtout à la peinture suave, douce et pure, et il se distingua par l'élégance de ses compositions, la grâce de la touche, la délicatesse du coloris, la correction du dessin. L'élévation de son esprit, la douceur aimable de son caractère désarmèrent pendant quelque temps l'envie ; mais ses succès à Rome, où il fut protégé par le cardinal Borghèse et par le pape Paul V, exci-

tèrent contre lui la haine de l'Albane, du Josépin et surtout du Caravage. Il fallut que le pape prît sa défense et veillât sur les jours de son peintre favori. Plusieurs fois il fut forcé de se réfugier à Bologne, puis à Naples, où il retrouva de nouveaux ennemis; il craignit même d'être empoisonné. De retour à Rome, il eut, dit-on, une vive passion pour Béatrix Genci, dont il fit le portrait, peu de jours avant son supplice. Puis il succomba à la triste passion du jeu, perdit des sommes considérables, fut abandonné par ses amis, et mourut dans la misère et dans l'oubli. — Ses tableaux sont très-nombreux. On cite : la *Fortune*, le *Crucifiement de saint Pierre*, l'*Aurore*, *Hérodiade*, la *Madeleine*, *Saint Michel*, à Rome ; *Bradamante*, à Florence ; la *Madone de la Piété*, le *Massacre des Innocents*, la *Conception*, à Bologne ; l'*Assomption*, à Gênes ; quatre *Scènes de la vie d'Hercule*, à Paris; etc. Il a gravé à l'eau-forte avec talent et a eu de nombreux et bons élèves.

Guidi (Tommaso), dit **Masaccio,** peintre de l'école florentine, né près de Florence, 1402-1443, fils d'un notaire, qui aimait la peinture, se forma sur les ouvrages des sculpteurs Ghiberti et Donatello, et apprit la perspective de Brunelleschi lui-même ; pour la peinture, il reçut les leçons de Masolino da Panicale. Ses premiers ouvrages, de nombreuses fresques, à Florence et à Pise, sont perdus. Mais on peut encore voir, malgré les retouches et les restaurations, ses fresques à Saint-Clément de Rome, le *Crucifiement de Jésus-Christ*, la *Décollation de sainte Catherine d'Alexandrie*, le *Déluge d'Alexandrie*, etc.; les *Docteurs* et les *Evangélistes*. De retour à Florence, vers 1434, il fit de grands travaux dans l'église del Carmine, où l'on admire son œuvre principale, la décoration de la chapelle des Brancacci ; ses fresques, la *Mort de saint Pierre* et la *Résurrection d'un enfant*, l'ont placé au premier rang des artistes. Il eut les qualités qui constituent le grand peintre, sut poser ses figures, varier les attitudes, donner aux draperies des plis majestueux; plusieurs de ses têtes sont pleines d'expression ; son coloris est riche et harmonieux. On a dit de lui qu'il avait peint l'âme autant que le corps de ses personnages et que « *tout ce qu'il a fait est vrai et animé comme la nature même.* » On voit à Florence son *Portrait* et un beau tableau, *La Vierge, l'Enfant, sainte Anne et un chœur d'Anges* ; à Munich, une *Tête de moine* et *Saint Antoine de Padoue convertissant un hérétique*.

Guido d'Arezzo ou **Gui,** moine bénédictin de l'abbaye de Pomposa (duché de Ferrare), né à Arezzo, vers 990, mort peut-être vers 1050, aurait inventé, suivant l'opinion populaire, la gamme, les noms des notes, l'harmonie, le contre-point. Ce qui est plus certain, c'est qu'il a exposé une méthode nouvelle d'enseignement, simple et claire, surtout pour marquer les différentes notes, et qu'il a acquis de bonne heure une grande réputation. Le pape Jean XIX le fit même venir à Rome, sans pouvoir l'y retenir. L'abbé Gerbert, dans les *Scriptores ecclesiastici de musica sacra*, 1784, a réuni les différents écrits de Guido ; le plus remarquable, qui renferme l'exposition de sa méthode, est le *Micrologus de Disciplina Artis Musicæ*.

Guido *delle Colonne*, historien et poëte italien du XIIIe siècle, a été juge à Messine et paraît avoir joui d'une grande réputation. Il est l'auteur de quelques poésies italiennes sur le modèle des chansons provençales; mais son principal ouvrage est son *Histoire de la guerre de Troie* en latin, qui a joui au moyen âge d'une vogue immense. Il se compose de 35 livres et raconte les événements depuis l'expédition des Argonautes jusqu'à la mort d'Ulysse, tué par son fils, Telegonus. Il a suivi Dictys et Darès; mais s'est aussi beaucoup servi d'un poëte anglo-saxon, Benoît de Saint-More, auteur d'un roman de Troie, au XIIe siècle. — L'*Historia Trojana*, conservée par beaucoup de manuscrits, a été plusieurs fois imprimée, depuis 1476, in-fol.; on possède le manuscrit d'une traduction française du XVe s. ; la version anglaise de Caxton a été souvent reproduite.

Guidon, drapeau des anciennes compagnies de cavalerie ; il se terminait en pointe. On appelait aussi *guidon* l'officier qui le portait.

Guidonis (Bernard), dominicain et évêque, né près de la Roche-l'Abeille, 1260-1331, prieur des couvents de Castres et de Limoges, fut inquisiteur de la foi dans le Languedoc, 1308 ; devint évêque de Tuy en Galice, puis de Lodève, en récompense des services diplomatiques qu'il avait rendus au pape Jean XXII, 1323-1324. On a de lui : *Liber sententiarum inquisitionis Tolosanæ*; *Généalogie des comtes de Toulouse; Description des Gaules et Origine de la monarchie française*, etc.

Guiers, affl. de gauche du Rhône, formé par deux torrents, le *Guiers-Vif* et le *Guiers-Mort*, qui descendent avec fracas du massif de la Grande-Chartreuse, arrose les Echelles, Pont-de-Beauvoisin, Saint-Genis, entre l'Isère et la Savoie ; son cours est de 60 kil.

Guignard (Jean), nommé aussi *Briquarel*, jésuite, né à Chartres, régent du collége de Clermont à Paris pendant la Ligue, fut impliqué dans le procès du régicide Jean Châtel, et, condamné par le Parlement de Paris, fut exécuté le 7 janvier 1595, tout en protestant de son innocence. Le lendemain, les jésuites furent bannis.

Guignes (Joseph **de**), orientaliste, né à Pontoise, 1721-1800, étudia de bonne heure les langues orientales, le chinois surtout, et fut, en 1745, nommé secrétaire-interprète pour les langues orientales. Membre de l'Académie des Inscriptions, 1754, professeur de syriaque au Collége de France, censeur royal, garde des antiques du Louvre; il a été érudit remarquable et homme de bien. Il a travaillé 35 ans au *Journal des Savants*. On lui doit : *Histoire générale des Huns, Turcs, Mogols et autres Tartares occidentaux avant et depuis Jésus-Christ et jusqu'à présent*, 1756-58, 4 tomes en 5 vol. in-4°, ouvrage remarquable qui a nécessité de grandes recherches, mais dont le style est sec et négligé; *Mémoire dans lequel on prouve que les Chinois sont une colonie égyptienne*, paradoxe d'érudit ; traduction du *Chou-King*, l'un des livres sacrés des Chinois, etc.

Guignes (Charles-Louis-Joseph **de**), orientaliste, fils du précédent, né à Paris, 1759-1845, résida dix-sept ans en Chine, comme consul de France, fut correspondant de l'Académie des sciences et de l'Académie des Inscriptions. Il a publié plusieurs mémoires, *sur le planisphère céleste chinois, sur les comètes connues et observées par les Chinois*, etc.; mais il est surtout connu par le *Dictionnaire chinois-français et latin*, qu'on le chargea de publier en 1808 et qui parut en 1813. Ce dictionnaire, estimable d'ailleurs, est l'ouvrage du P. Basile de Glemona que de Guignes aurait dû au moins nommer. On a encore imprimé ses *Voyages à Pékin, Manille et l'île de France*, 3 vol. in-4° avec atlas.

Guigues, nom de plusieurs dauphins du Viennois. Guigues Ier possédait le comté d'Albon et quelques terres près de Grenoble, 1044-1063. — Guigues II, mort vers 1080. — Guigues III, mort en 1125. — Guigues IV porta le premier le titre de dauphin, mort en 1142. — Guigues V, mort en 1162. — Guigues VI, mort en 1237. — Guigues VII, mort en 1269. — Guigues VIII, tué en 1333.

Guikovar ou **Guykowar,** Etat de la prov. de Guzerate (Hindoustan), à l'E.: cap. Baroda. Il se forma, en 1731, sur les débris de l'ancien empire de Guzerate; il a cédé, dès 1803, une partie de ses provinces aux Anglais ; il leur appartient presque entièrement; popul. 2,000,000 d'hab.

Guil, affl. de gauche de la Durance, descend du col d'Abriès, arrose le fort Queyras et finit près de Mont-Dauphin ; 40 kil. de cours.

Guilbert de Pixérécourt. V. Pixérécourt.

Guildford, ch.-l. du comté de Surrey (Angleterre), sur la Wey, à 50 kil. S. O. de Londres. Commerce de bois, charbons, blé. Ruines d'un vieux château, célèbre sous les rois saxons et les premiers rois normands; 8,000 hab.

Guildford (Le duc de), 4e fils du duc de Northumberland, épousa Jane Grey, fut, comme elle, victime de l'ambition de son père, et périt sur l'échafaud, 1554. V. Grey (Jeanne).

Guildhall, hôtel de ville de Londres, construit en 1411.

Guildo (Le), port très-sûr des Côtes-du-Nord (France), à l'embouchure de l'Arguenon dans la Manche.

Guillain (Simon), sculpteur, né à Paris, 1581-1658, fils d'un sculpteur de Cambrai, passa plusieurs années à Rome, et, de retour en France, forma une réunion des meilleurs artistes du temps; c'est l'origine de l'Académie de peinture et de sculpture, dont il fut recteur en 1657. La plupart de ses productions ont été détruites pendant la Révolution.

Guillard (Nicolas-François), poëte, né à Chartres, 1752-1814, se fit connaître par des odes, des épîtres et surtout par de nombreux opéras, dont le style est élégant, et que les meilleurs compositeurs, Glück, Sacchini, Lesueur, recherchèrent.

1° Guillaume : *Rois et princes*

Guillaume Ier, le *Conquérant* ou le *Bâtard*, duc de

Normandie, roi d'Angleterre, né à Falaise, 1027-1087, était fils de Robert le Magnifique ou le Diable, sixième duc de Normandie, et d'Arlette, fille d'un pelletier de Falaise. Son père, lorsqu'il partit pour Jérusalem, recommanda l'enfant aux seigneurs normands; en 1035, Guillaume devint duc. Mais les barons se révoltèrent, et pendant quinze ans la Normandie fut désolée par la guerre. Le jeune prince fut protégé par le roi de France, Henri Ier, et par le duc de Bretagne, Alain; il fut vainqueur, surtout au Val-des-Dunes, 1047, et parvint à triompher de la rébellion et de l'anarchie. Malgré Léon IX, il épousa Mathilde, fille de Baudouin, comte de Flandre. Il eut ensuite à repousser une ligue formidable que dirigeait Henri Ier, il battit ses ennemis à Mortemer, près de Neufchâtel, et sur les bords de la Dives, 1058. Il s'empara du Maine, et il allait envahir la Bretagne, quand les affaires d'Angleterre occupèrent son ambition. — Son cousin, Édouard le Confesseur, dernier prince de la race anglo-saxonne, mourut sans héritier, 1066. Guillaume prétendit qu'Edouard lui avait légué son royaume; il fut soutenu par l'Eglise et par Alexandre III, et il rassembla une armée de 60,000 hommes pour combattre le saxon Harold, qui venait de prendre la couronne d'Angleterre. Il réunit sa grande flotte à l'embouchure de la Dives; mais repoussé par les vents, il dut relâcher à Saint-Valery-sur-Somme. Il s'embarqua, le 29 septembre 1066, aborda à Pevensey, dans le Sussex, et remporta la victoire décisive d'Hastings, où Harold fut tué. Les Saxons étaient sans chefs capables, et divisés. Guillaume prit Douvres, entra dans Londres sans résistance, se fit couronner dans l'église de Westminster et commença la construction de la Tour de Londres. Les Saxons se révoltèrent plusieurs fois, conduits par Edgard, que plusieurs avaient proclamé roi, par les grands chefs Edwin et Morkar; ils furent soutenus par les Ecossais, les Irlandais, les Norvégiens; mais tous furent successivement vaincus; et Malcolm, roi d'Ecosse, lui fit hommage en 1072; les soulèvements de Kent, d'Exeter, du Northumberland, du camp retranché d'Ely, furent comprimés par la violence; plusieurs conspirations, comme celle du comte Valthéof, furent sévèrement punies. La population anglo-saxonne fut accablée et dépouillée Guillaume, ayant un pouvoir presque absolu sur ses compagnons d'armes, se fit reconnaître comme roi propriétaire du sol; en distribua de vastes parts aux principaux chefs de son armée et à des seigneurs anglo-saxons, à charge d'hommage et de service militaire; ses vassaux directs donnèrent ensuite une partie de leurs domaines à leurs hommes, Normands ou Anglo-Saxons, à des titres différents et en exigeant d'eux des services de diverse nature. La féodalité se trouva donc régulièrement établie; et Guillaume fit faire une enquête territoriale, pour constater l'état nouveau de l'Angleterre; ce registre, déposé dans la cathédrale de Winchester, est le *Grand Terrier* ou *Livre royal*, que les vaincus appelèrent *Domesday Book* ou livre du jugement. Tous les possesseurs de fiefs, tous les francs tenanciers durent prêter serment de fidélité au roi. Guillaume organisa régulièrement la justice, depuis le grand conseil des barons, qui devait se réunir trois fois l'an, jusqu'aux cours du *hundred* et du *comté;* les coutumes normandes furent transférées en Angleterre; la langue française fut seule autorisée dans les débats judiciaires. Il fit des lois sévères pour maintenir les vaincus dans l'obéissance; lois contre les *Outlaws* ou proscrits; lois pour défendre la chasse, le port d'armes, les forêts royales; loi du couvre-feu, loi d'*anglaiserie* pour punir le meurtre d'un normand, etc. Les évêchés et les abbayes furent donnés à des Normands et placés sous la suprématie de l'archevêque de Canterbury, qui fut l'illustre Lanfranc. Mais Guillaume sut résister aux prétentions de Grégoire VII, qui le sommait de lui faire hommage de son royaume. — Le Conquérant, maître de l'Angleterre, qu'il avait ainsi rattachée au continent et à la société chrétienne, eut à lutter contre son fils aîné Robert, que soutenait le roi de France, Philippe Ier. En 1087, irrité contre ce dernier qui lui disputait le Vexin et s'était moqué de son embonpoint, il recommença la guerre, et, au sac de Mantes, fut blessé mortellement. On le ramena à Rouen où il mourut. Son corps, abandonné de ses fils et de ses serviteurs, fut enseveli dans l'abbaye de Saint-Etienne de Caen, qu'il avait fondée. Son fils aîné Robert lui succéda en Normandie; ses deux autres fils, Guillaume et Henri, furent successivement rois d'Angleterre. On lui a élevé, en 1851, une statue équestre colossale à Falaise

Guillaume II, *le Roux*, roi d'Angleterre, 2e fils de Guillaume Ier et de Mathilde, né en 1056, mort en 1100, lui succéda en 1087. Violent, cruel, avide, sans aucune des qualités de son père, il eut à combattre beaucoup de seigneurs, qui voulaient conserver l'union de l'Angleterre et de la Normandie, sous les ordres de Robert; il fit appel aux Saxons, en leur promettant de bonnes lois, en leur rendant le droit de porter les armes et la jouissance des forêts. La lutte dura plusieurs années; enfin Robert, ayant besoin d'argent pour aller à la croisade, lui vendit pour 10,000 marcs d'argent le gouvernement de ses Etats pendant 5 ans, 1095. Guillaume força Malcolm, roi d'Ecosse, à lui rendre hommage, contint les Gallois par une ligne de forteresses, et réprima violemment plusieurs révoltes, comme celle de Mowbray, comte de Northumberland. Excité par un ministre avide, Ralph, surnommé *Flambard*, il accabla ses sujets d'impôts, mit la main sur les bénéfices de l'Eglise, malgré la résistance d'Anselme, archevêque de Canterbury, rétablit les lois impitoyables sur la chasse, et fut tué dans la *Forêt Neuve*, peut-être par la flèche de son ami Tyrrel, qui rebondit sur un arbre et vint le frapper.

Guillaume III, roi d'Angleterre, né à La Haye, 1650-1702, fils de Guillaume II de Nassau, prince d'Orange, et de Henriette-Marie Stuart, fille de Charles Ier. Il naquit quelques jours après la mort de son père; le parti républicain ou anti-orangiste profita des circonstances pour l'éloigner des emplois, et les Etats-Généraux, par l'*édit perpétuel* de 1667, supprimèrent la charge de stathouder. Mais, en 1672, lorsque Louis XIV envahit la Hollande, Guillaume fut nommé capitaine général et amiral en chef; après l'assassinat des frères de Witt, on le proclama stathouder et il fut chargé de sauver l'Etat. Froid et sévère, mais d'un génie actif et opiniâtre; ambitieux, d'une énergie indomptable, malgré la faiblesse de son corps; ennemi du faste, mais aimant les affaires et la guerre, il fut dès lors l'adversaire infatigable de Louis XIV. En 1672, il sauve la Hollande en l'inondant; puis il forme une première coalition contre la France, signe la paix avec l'Angleterre, 1674, combat avec opiniâtreté à Senef, à Cassel, à Mons, souvent vaincu, toujours prêt à combattre; et c'est malgré lui qu'est signée la paix de Nimègue, 1678. L'indépendance de la Hollande est assurée; les Hollandais déclarent le stathoudérat héréditaire dans la maison d'Orange. Il avait épousé, en 1677, sa cousine Marie, fille de Jacques Stuart, duc d'York; dès lors il a les yeux sur l'Angleterre. — Les entreprises de Louis XIV, depuis la paix de Nimègue, avaient effrayé et irrité l'Europe; mais elle craignait toujours la puissance du roi de France, et Guillaume, toujours plein de haine, essayait vainement de la soulever; cependant la ligue d'Augsbourg se forma, 1686; les protestants français, chassés par la révocation de l'Edit de Nantes, accoururent en foule en Hollande se placer au service de Guillaume d'Orange, le chef du parti protestant, le plus grand ennemi de leur persécuteur. La naissance d'un fils de Jacques II (1688) lui enleva alors l'espoir de régner un jour paisiblement sur l'Angleterre. Dans l'intérêt de son ambition, mais aussi pour détacher définitivement l'Angleterre de Louis XIV et pour l'entraîner avec ses ressources dans la coalition européenne, il se décida à répondre aux vœux du clergé protestant, des nobles du parti whig et du peuple, également menacés par la conduite impolitique et arbitraire du catholique Jacques II. Soutenu par les Hollandais, il réunit 14,000 hommes, débarqua à Torbay, entra à Londres sans combat (nov. 1688), favorisa la fuite de son beau-père, qui se réfugia en France et convoqua un Parlement ou *convention nationale*. La *Déclaration des Droits* jeta les bases du gouvernement constitutionnel; Guillaume III fut reconnu roi, conjointement avec la reine Marie, mais c'était lui qui avait tout le pouvoir. Au dehors, il soutint la lutte contre Louis XIV et Jacques II; si la flotte anglo-hollandaise fut vaincue par Tourville à Beachy-Head, 1690, Guillaume remporta sur Jacques II la victoire décisive de la Boyne, et resta maître des trois royaumes, malgré l'opposition des Irlandais et des Jacobites. En 1692, Tourville éprouva l'échec de La Hogue; mais Guillaume ne fut pas heureux dans les Pays-Bas, et fut battu à Steinkerque, à Nerwinde par Luxembourg. Cependant il se maintint et força Louis XIV à signer la paix de Ryswick, 1697, qui le reconnaissait comme roi d'Angleterre. Il s'entendit avec lui pour assurer la paix et l'équilibre de l'Europe, et signa les deux traités de partage éventuel de la monarchie espagnole, en prévision de la mort prochaine de Charles II. Lorsque Louis XIV accepta pour son petit-fils la couronne d'Espagne, Guil-

laume III dissimula d'abord ses craintes et sa colère ; il reconnut Philippe V. Mais les imprudences du roi de France, qui donna, par exemple, le titre de roi d'Angleterre au fils de Jacques II, fournirent à Guillaume les moyens de former une coalition nouvelle contre Louis XIV. Il mourut des suites d'une chute de cheval au moment où la guerre allait commencer, 1702. Sa femme, Marie, était morte en 1695; Guillaume n'ayant pas d'enfant, sa belle-sœur, Anne Stuart, lui succéda. Guillaume, à l'intérieur, avait eu sans cesse à lutter contre les partis et contre l'opinion publique, qui se défiait de lui ; il avait été forcé de renvoyer sa garde hollandaise; lui-même avait été plusieurs fois sur le point de quitter l'Angleterre, où il était bien moins obéi et aimé qu'en Hollande. V. Macaulay, *Histoire de Guillaume III*.

Guillaume IV, roi d'Angleterre, 3e fils de George III, né à Windsor, 1765, d'abord duc de Clarence, entra dans la marine à 14 ans et s'y distingua. Partisan des whigs et mécontent du ministère, à l'époque de la Révolution, il abandonna la vie publique, mena une conduite assez dissipée et se lia avec une actrice célèbre, Jordans; cette union morganatique, qui dura de 1792 à 1817, lui donna six enfants. Il accompagna Louis XVIII en France, 1814, et, sur les instances du Parlement, épousa, en 1818, une princesse de Saxe-Meiningen. Quoique ses opinions se fussent un peu modifiées sous l'influence de sa femme, il resta favorable aux whigs. Il devint roi, après la mort de son frère George IV, 28 juin 1830. Le ministère Wellington reconnut le gouvernement de Juillet, accepta la révolution de Belgique, mais dut se retirer devant l'opinion publique. Au dehors, l'alliance avec la France produisit d'heureux résultats en Belgique, en Portugal, en Espagne. A l'intérieur, les whigs, dirigés par lord Grey, firent voter la réforme électorale, 1832. On repoussa les efforts d'O'Connell, demandant la rupture de l'acte d'union entre l'Irlande et l'Angleterre; on rejeta le bill relatif à la dîme d'Irlande; on soutint l'Eglise d'Angleterre contre les vives attaques des dissidents. On protégea par un bill les esclaves des colonies, on vota la réforme municipale, 1835. Guillaume mourut en 1837 et eut pour successeur sa nièce Victoria.

Guillaume *le Lion*, roi d'Ecosse, régna de 1165 à 1214, après son frère Malcolm, fut vaincu par Henri II à Alnwich, 1174, et fut enfermé à Falaise. Il lui fit hommage de son royaume, en lui remettant cinq châteaux, que lui rendit Richard pour 10,000 livres, en 1190.

Guillaume II, comte de Hollande et empereur d'Allemagne, né vers 1227, fut opposé par le pape Innocent IV à Frédéric II, en 1247. Il fut reconnu empereur en 1250; on l'appelait par dérision le *roi des prêtres*. Il s'occupa fort peu des affaires de l'Empire, eut à lutter contre la comtesse de Flandre, Marguerite, et périt en combattant les Frisons, 1256.

Guillaume Ier, roi des Pays-Bas, né à La Haye en 1772, fils du stathouder Guillaume V, petit-neveu par sa mère de Frédéric II, servit sous le prince de Cobourg, 1793-94, se réfugia en Angleterre, perdit même ses possessions d'Allemagne, en 1806, et ne rentra dans sa patrie qu'en 1813. Il prit part à la conquête de la Belgique, et en 1815 réunit la Hollande et la Belgique sous le nom de royaume des Pays-Bas. Il s'efforça d'associer intimement les deux pays, en développant leurs richesses; il s'occupa surtout du commerce et de l'industrie. Mais il ne sut pas satisfaire les Belges, mécontenta les catholiques par plusieurs actes d'intolérance, les libéraux, en rendant la langue hollandaise obligatoire dans les tribunaux et les écoles, en se montrant partial à l'égard des Hollandais. Ses ministres étaient surtout impopulaires. Les Belges se soulevèrent en 1830; Guillaume ne put les soumettre; les conférences de Londres et surtout la double intervention de la France en Belgique, 1831, 1832, assurèrent l'indépendance de la Belgique, qu'il ne voulut reconnaître qu'en 1838. Il avait mécontenté les Hollandais eux-mêmes par l'accroissement des impôts; il abdiqua en 1840, se retira à Berlin, après avoir épousé en secondes noces la comtesse d'Oultremont, belge et catholique. Il mourut en 1843, laissant une fortune de plus de 200 millions.

Guillaume II (Frédéric-Georges-Louis), roi des Pays-Bas, de 1840 à 1849, né en 1792, se distingua sous Wellington en Espagne, fut blessé à Waterloo, et épousa la sœur du tzar Alexandre. En 1830, il essaya vainement de réconcilier les Belges avec son père, à force de concessions et de modération; il fut désavoué par Guillaume Ier. Il commandait l'armée hollandaise en 1831. Roi, il introduisit quelques réformes dans l'administration et fit de sages concessions après la révolution de février 1848.

Guillaume Ier, duc d'Aquitaine, ou **Saint Guillaume,** probablement parent de Charlemagne, qui le récompensa de ses services contre les Arabes d'Espagne, fonda le monastère de Gellone, près de Lodève, où il se retira en 802; il y mourut dans les plus grandes austérités, en 817 ou 813. On le fête le 28 mai; le monastère prit plus tard le nom de *Saint-Guillem du Désert*.

Guillaume II, *le Jeune*, neveu de Guillaume le Pieux, qui est considéré par plusieurs historiens comme Guillaume Ier d'Aquitaine, lutta contre le roi de France, Raoul, et mourut en 926.

Guillaume III, *Tête d'Etoupes*, mort en 965, combattit Louis IV et Lothaire.

Guillaume IV, *Fier-à-Bras*, mort en 994, soutint la cause de Charles de Lorraine contre Hugues Capet, qui le vainquit. Il se retira dans un monastère.

Guillaume V, *le Grand*, régna de 990 à 1030, se distingua comme guerrier et protecteur des lettres. Les Italiens lui offrirent la couronne.

Guillaume VI, *le Gras*, mort en 1038.

Guillaume VII, *le Hardi*, mort en 1058.

Guillaume VIII, mort en 1086.

Guillaume IX, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine, de 1088 à 1126, troubadour renommé, également célèbre par ses débauches, conduisit une grande armée à la croisade, en 1101, et fut défait par les Turcs en Asie Mineure. Il fut excommunié à cause de ses désordres, alla combattre les infidèles en Espagne et secourut Louis VI contre les Allemands.

Guillaume X, mort en 1137, soutint l'antipape Anaclet contre Innocent II, maria sa fille, Eléonore, à Louis le Jeune, fils de Louis VI, et mourut dans un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle.

Guillaume Ier, dit *Longue Épée*, duc de Normandie mort en 943, fils de Rollon, lui succéda en 927, eut à lutter contre les Bretons et contre les seigneurs normands, qu'il vainquit près de Rouen. Il fut l'allié de Hugues le Grand contre Louis IV d'Outre-mer, et fut tué par trahison, près de Pecquigny, dans une guerre contre Arnoul, comte de Flandre.

Guillaume II, duc de Normandie. V. Guillaume Ier, roi d'Angleterre.

Guillaume III, duc de Normandie. V. Guillaume II, roi d'Angleterre.

Guillaume Cliton, fils de Robert Courte-Heuse, duc de Normandie, fut dépouillé de ses Etats par son oncle Henri Ier, roi d'Angleterre, et fut vainement secouru par Louis VI, son protecteur. Il reçut de ce dernier le comté du Vexin, puis fut nommé comte de Flandre en 1127. Mais il eut pour rival Thierry d'Alsace et fut tué au siége d'Alost, 1128.

Guillaume, dit *Bras de fer*, fils aîné de Tancrède de Hauteville, seigneur du Cotentin, vint avec ses deux frères, Drogon et Humfroi, combattre dans l'Italie méridionale, comme beaucoup de ses compatriotes, vers 1036. Ils se signalèrent, au service du patrice grec Maniacès, contre les Sarrasins de Sicile; puis attaquèrent les Grecs et leur prirent la plus grande partie de la Pouille et de la Calabre. Les Normands, soumis à douze chefs ou comtes, reconnurent comme chef suprême Guillaume, qui s'établit à Melfi et prit le titre de comte de Pouille, 1043. Il mourut en 1046.

Guillaume, duc de Pouille, petit-fils de Robert Guiscard, succéda à son père Roger dans le duché de Pouille et de Calabre, 1114; soutint les papes contre les empereurs et eut plusieurs démêlés avec son cousin Roger, comte de Sicile, qui, à sa mort, 1127, réunit tous les Etats conquis par les Normands.

Guillaume Ier, dit *le Mauvais*, roi de Naples et de Sicile, né vers 1120, succéda à son père Roger II, en 1154, et par ses fureurs mérita d'être excommunié par Adrien IV. Attaqué par Frédéric Barberousse et les Grecs, il perdit d'abord une partie de ses provinces, 1155; mais réconcilié avec le pape, il vainquit ses ennemis. Les grands se révoltèrent contre son gouvernement dur et oppressif; il parvint à triompher de leurs révoltes, et put se livrer à ses penchants pour la volupté et la cruauté. Il mourut en 1166.

Guillaume II, dit *le Bon*, roi de Naples et de Sicile, fils du précédent, régna de 1166 à 1189, d'abord sous la tutelle de sa mère, Marguerite de Navarre. Il soutint Alexandre III contre Frédéric Ier; puis fit la

guerre aux Grecs, au roi de Maroc, etc. Il avait épousé Jeanne, fille de Henri II d'Angleterre. En mourant, il légua ses États à Henri VI d'Allemagne, mari de Constance, fille de Roger II. Son règne fut une courte époque de bonheur, surtout si on le compare aux temps qui précédèrent et qui suivirent.

Guillaume III, roi de Sicile, fils de Tancrède, lui succéda, encore enfant, en 1194, sous la tutelle de sa mère Sibylle ; mais fut pris par son rival, Henri VI, qui le relégua dans la forteresse de Hohen-Ems (Grisons), après lui avoir fait crever les yeux.

2° **Guillaume** : *Saints, écrivains.*

Guillaume (Saint). V. plus haut Guillaume Ier, duc d'Aquitaine.

Guillaume (Saint), *de Malaval* ou *de Malavalle*, gentilhomme français, qui mena d'abord une vie dissipée, se convertit, et fonda dans une vallée déserte du pays de Sienne l'ordre des *Guillemites* ou *Guillemins*, vers 1155. On le fête le 10 février. V. Guillelmites.

Guillaume d'Auvergne, dit aussi *de Paris*, théologien et évêque de Paris en 1228, né à Aurillac, mort en 1248, fut un prélat distingué par sa prudence, l'un des meilleurs conseillers de Louis IX, et un théologien de la secte des mystiques. Le plus considérable de ses ouvrages est son traité *Du Tout* (*De Universo*), où il se montre réaliste, très-érudit, connaissant les ouvrages d'Aristote, et très-hardi dans ses spéculations. Ses écrits ont été surtout publiés par le chanoine Leféron, 1674, 2 vol. in-fol.

Guillaume *le Breton*, chroniqueur et poëte, né en Bretagne (il se nomme *Brito Armoricus*), de 1165 à 1170, étudia à Nantes, fut chapelain de Philippe Auguste, le servit dans les négociations relatives à son divorce avec Ingeburge, le suivit dans ses expéditions, au siége de Château-Gaillard, à Bouvines, et reçut de l'évêque Guérin, en 1219, un canonicat à Senlis, où il mourut probablement après 1226. — Il a écrit : *Historia de Vita et Gestis Philippi Augusti*, suite du récit de Rigord, jusqu'en 1219 il y a des details curieux, surtout pour l'histoire de Bretagne, à la fin du XIIe s.) : cet ouvrage, intéressant et d'un style animé, a été publié au t. V de la *Collection* de Duchesne, au t. XVII des *Historiens de France* ; il a été traduit dans la *Collection de Mémoires* de M. Guizot; le poëme de la *Philippide*, en 12 livres, retrace en plus de 9,000 vers les événements importants du règne de Philippe Auguste; il est d'une grande valeur, sous le point de vue moral et littéraire aussi bien qu'historique; il a été imprimé dans les *Collections* de Pithou et de Duchesne, et dans le t. XVII du *Recueil des Historiens de France*. Gaspard Barthius en a donné une édition avec un commentaire de près de 1,000 pages, 1697, in-4°.

Guillaume de Champeaux. V. Champeaux.

Guillaume de Chartres ou **Guillaume** *de Ferrières*, poëte français du commencement du XIIIe s. A la 4e croisade, il alla jusqu'à Zara, revint en France pour l'amour de sa dame, repartit pour la Palestine et peut-être y mourut. Ses *Chansons et Saluts d'amour* ont été publiés par M. L. Lacour, 1856, in-12; ces poésies ne manquent pas de grâce.

Guillaume *de Chartres*, prédicateur et historien français, né à Chartres vers 1225, mort vers 1280, accompagna saint Louis à la 7e croisade et partagea sa captivité. Il entra dans l'ordre des frères prêcheurs, suivit encore le roi à la 8e croisade, l'assista à son lit de mort et ramena ses dépouilles. Il a écrit la *Vie de saint Louis ;* elle se trouve dans le *Recueil* de Duchesne, t. V, dans les Bollandistes, dans le t. X des *Historiens de France*.

Guillaume *le Clerc*, poëte normand de la première moitié du XIIIe s., a écrit en français un poëme qui fut très-populaire : *Li Bestiaire divins*, espèce d'histoire naturelle accompagnée de moralités, publié par M. Hippeau, il a composé un poëme moral intitulé : *Besant de Dieu*, publié par M. Hippeau, 1852, et un roman de chevalerie : *Li Romans des Aventures de Fregus*, qui appartient au cycle de la Table Ronde, et qui a été publié par M. Francisque Michel, 1841, in-4°.

Guillaume *de Lorris*, poëte, né à Lorris, près de Montargis, mort vers 1260, est surtout connu par le fameux *Roman de la Rose*, dont son continuateur, Jean de Meung, fit plus tard toute la célébrité. Son poëme est d'environ 4,000 vers de 8 syllabes; c'est une allégorie où la Rose, c'est-à-dire la femme aimée, ne peut être obtenue qu'après mille épreuves; le poëte, d'un esprit délicat, ingénieux et naïf, a voulu imiter Ovide, en prodiguant les descriptions, en multipliant les abstractions personnifiées. La meilleure édition est celle de Méon, 1814, 4 vol, in-8°.

Guillaume *de Malmesbury*, historien anglais, né à la fin du XIe s., mort en 1150, après de longues et bonnes études, fut bénédictin dans l'abbaye de Malmesbury. Il a écrit de nombreux ouvrages, dont plusieurs sont encore manuscrits; les principaux sont : *De Gestis pontificum Anglorum* en 4 liv., et *De Antiquitatibus Glastoniensis Ecclesiæ;* mais surtout ses livres sur l'histoire d'Angleterre, remarquables par l'abondance des détails, la sagacité du jugement, la correction du style : *Gesta Regum Anglorum*, depuis l'invasion des Saxons jusqu'à 1120, et *Historia novella*, continuation jusqu'en 1143. Ils ont été réimprimés avec soin par Th. Duffus Hardy, 1840, 2 vol. in-8°.

Guillaume *de Conches*, grammairien et philosophe, né à Conches, en Normandie, en 1080, mort vers le milieu du XIIe s., enseigna avec éclat, à Paris, la philosophie scolastique, cherchant à soutenir les théories platoniciennes de l'autorité des dogmes chrétiens; ses thèses aventureuses éveillèrent les craintes de l'Église, et Guillaume de Saint-Thierry réfuta ses erreurs. On lui attribue : *De Philosophia Mundi* ou *Magna de Naturis philosophia;* des *Gloses* sur Platon; un dialogue intéressant ayant pour titre : *Dragmaticon philosophiæ*, Strasbourg, 1566, in-8° etc.

Guillaume *de Marseille*, architecte et peintre français, né à Marseille, 1475-1537, dominicain, fut appelé par Jules II, en Italie, pour travailler avec Michel-Ange et Raphaël. Ses œuvres, à Rome, à Arezzo, à Florence, à Cortone, étaient très-estimées, surtout ses beaux vitraux peints du Vatican, qui furent brisés en 1527. Il fonda une bonne école.

Guillaume *de Meerbecke*, moine dominicain, né à Meerbecke (Brabant), élève d'Albert le Grand, vivait au XIVe s. Il fut archevêque de Corinthe, ami de saint Thomas d'Aquin, et traduisit Aristote, Proclus, Simplicius, etc.

Guillaume *de Nangis*, chroniqueur français, mort vers 1302, né probablement à Nangis (Seine-et-Marne), moine de Saint-Denis. Il a laissé : *Gesta S. Ludovici IX*, en se servant des écrits de Gilon de Reims et de Geoffroy de Beaulieu ; son récit est instructif et exact. On l'a inséré dans la *Collection* de Pithou et dans celle de Duchesne, mais surtout dans les *Historiens des Gaules*, t. XX; il a traduit lui-même son ouvrage en français ; *Gesta Philippi III*, abrégé succinct, souvent aride, des événements qu'il avait vus; on le trouve dans les mêmes collections; et M. Guizot a donné, de ces deux histoires, une traduction dans sa *Collection de Mémoires; Chronicon Guillelmi de Nangiaco, ab anno* 1112 *ad annum* 1301, publiée avec les deux continuations, de 1301 à 1368, dans le *Spicilegium* de D'Achery, t. XI, et plus récemment par Géraud, 1843, 2 vol. in-8°.

Guillaume *de Newbury*, ou *le Petit*, historien anglais, né à Bridlington (York), 1136-1208, fut chanoine au monastère de Newbury. Il a écrit une *Chronique* en 5 livres, jusqu'à l'année 1197, d'un style correct et simple. Les meilleures éditions sont celles de 1610, Paris, et de 1719, Oxford. Il y en a des extraits dans le t. XVIII des *Historiens de France*.

Guillaume *de Poitiers*, historien, né près de Pont-Audemer, vers 1020, étudia à Poitiers, suivit, pendant quelques années, la profession des armes, se fit prêtre, et fut chapelain du duc de Normandie, Guillaume. Il a écrit l'*Histoire de Guillaume le Conquérant;* mais l'ouvrage nous est arrivé mutilé et ne va que jusqu'en 1070. Elle a été publiée par André Duchesne.

Guillaume *de Jumiéges*, historien, vivait dans la seconde moitié du XIe s. Il a écrit : *Historiæ Normannorum libri VII*, qu'il dédia à Guillaume le Conquérant. Cet ouvrage intéressant, publié par Camden (*Angliæ Scriptores*) et par Duchesne, a été traduit dans la *Collection des Mémoires* de M. Guizot.

Guillaume *de Pouille*, moine du Mont-Cassin, historien italien de la fin du XIe s., a écrit en vers latins, sur les instances d'Urbain II, l'histoire de la conquête de l'Italie par les Normands. Ce poëme, assez correctement versifié, est une relation fidèle des événements; divisé en 5 livres, il s'arrête à la mort de Robert Guiscard. Il est dans Muratori (*Scriptores Rerum Italicarum*, t. V).

Guillaume de Saint-Amour. V. Saint-Amour.

Guillaume *de Tyr*, prélat et historien français, né vers 1130, était peut-être né à Tyr ou à Jérusalem ; mais, après avoir étudié en France, il passa la plus grande partie de sa vie en Orient. Il fut mêlé aux événements;

archidiacre de Tyr, précepteur de Baudouin IV, chancelier du royaume, archevêque de Tyr, 1174; il remplit plusieurs missions à Constantinople et en Italie. C'est lui qui, suivant l'opinion générale (elle a été cependant contestée), vint, après la prise de Jérusalem par Saladin, prêcher la croisade en Europe. — Il a écrit l'histoire des croisades depuis leur origine jusqu'en 1184. Son ouvrage, intitulé: *Belli sacri Historia*, divisé en 23 livres, est intéressant, sincère, plein de bon sens, d'un style incorrect, mais énergique et même élégant. Publié à Bâle, 1549, 1556, in-fol., avec les continuations de Jean Hérold, réimprimé dans la *Collection* de Bongars, et surtout dans le Ier vol. des *Hist. des croisades* (Académie des Inscriptions), il a été souvent traduit en français depuis le XIIIe s. jusqu'à la traduction insérée dans la *Collection des Mémoires* de M. Guizot.

Guillaumes, ch.-l. de canton de l'arrond. de Puget-Théniers (Alpes-Maritimes), anc. ville forte, près de la rive gauche du Var; 1,173 hab.

Guillelmites ou **Guillemites**, **Guillemins**, congrégation religieuse fondée vers 1153 par saint Guillaume de Malavalle, dans la vallée de ce nom, près de Sienne. Ils se répandirent bientôt en Italie, en Allemagne, dans les Pays-Bas, en France. Alexandre IV les réunit aux ermites de Saint-Augustin en 1256, et ils eurent, dès lors, un couvent à Montrouge, près de Paris. Philippe le Bel les transféra, en 1298, au couvent des Blancs-Manteaux (au Marais), ainsi nommé sans doute parce qu'ils portaient de grands manteaux blancs. Plusieurs se retirèrent à Montrouge en 1618; la congrégation finit vers 1680.

Guilleminot (Armand-Charles, comte), général et diplomate, né à Dunkerque, 1774-1840, servit dans les rangs des Belges insurgés, 1790, puis sous Dumouriez, Pichegru, Moreau. Après la conspiration de Cadoudal, il fut mis à la réforme, à cause de ses relations avec ces deux derniers généraux. Mais ses connaissances topographiques le firent attacher au quartier général de la grande armée, en 1805. Il fut nommé général de brigade après le combat de Medina del Rio-Seco, 1808, fit la campagne de Russie, et devint général de division en 1813. Chef d'état-major de l'armée rassemblée, sous Paris, par Davout, en 1815, il signa, avec Blücher, la suspension d'armes du 3 juillet. Sous la Restauration, il reçut la direction générale du dépôt de la guerre, fit le plan de campagne de l'expédition d'Espagne, en 1823, et fut nommé chef d'état-major du duc d'Angoulême. Ses opinions, sagement libérales, excitèrent contre lui les intrigues du parti ultra-royaliste; mais le duc d'Angoulême le protégea avec fermeté, et Guilleminot eut la plus grande part aux succès de l'expédition, et surtout à l'honorable ordonnance d'Andujar. Créé pair de France, il fut ambassadeur en Turquie, de 1824 à 1831. Il a publié: *Campagne de* 1823, surtout pour répondre à l'accusation d'avoir trempé dans l'affaire des marchés Ouvrard, 1826, in-8°.

Guillemot (Alexandre-Charles), peintre, né à Paris, 1787-1831, élève de David, obtint le premier grand prix à 21 ans, et a composé, depuis son retour de Rome, des tableaux estimés, comme *Jésus ressuscitant la fille de la veuve de Naïm*, *la mort d'Hippolyte*; des fresques à Saint-Sulpice; des peintures au Louvre, dans la salle du conseil d'Etat; *Mars et Vénus surpris par Vulcain*, *Saint Etienne lapidé*, etc.

Guilleragues (Gabriel-Joseph **de Lavergne**, comte de), diplomate, né à Bordeaux, mort en 1684, fut président de la cour des aides de Bordeaux, puis ambassadeur à Constantinople, 1679-1684. Il montra de la fermeté, plut au sultan, et obtint pour la France la protection des lieux saints. On a publié sur son ambassade: *Relation de l'audience donnée sur le Sopha*, 1759, 2 vol. in-12; *Ambassades du comte de Guilleragues et de M. de Girardin*, 1684, in-12. Il avait cultivé les lettres, et fut recherché pour son esprit, sa politesse exquise et la délicatesse de son goût.

Guillery (Les), fameux brigands, d'une famille noble de Bretagne, qui servirent d'abord le duc de Mercœur, à la fin du XVIe s.; puis, après la paix de 1598, organisèrent des bandes qui pillèrent surtout le Poitou. Leur principal repaire était le château des Essarts, sur la frontière de la Bretagne et du Poitou. Henri IV parvint enfin, après plusieurs années de lutte, à les exterminer, 1608. Leur histoire, bientôt devenue populaire, a été souvent réimprimée jusqu'à nous.

Guillestre, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. N. E. d'Embrun (Hautes-Alpes), dans la vallée du Guil. Jadis ville forte assez importante; 1,509 hab.

Guillet (Pernette Du), femme poëte, née à Lyon, 1520-1545, acquit une réputation précoce par la grâce naïve de ses poésies. Ses *Rhythmes* ont paru à Lyon, 1545, 1552, 1830, 1857, à Paris, 1546. Elle n'a pas égalé Louise Labbe, sa compatriote.

Guillon, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 15 kil. N. E. d'Avallon (Yonne), sur le Serain; 853 hab.

Guillon de Montléon (Aimé), controversiste, théologien, pamphlétaire et historien, né à Lyon, 1758-1842, prêtre en 1782, prédicateur assez distingué, fut forcé de fuir, en 1792, se retira à Chambéry, en Suisse; revint à Paris en 1795, et eut de nombreux démêlés avec le Directoire et le gouvernement du Premier Consul, à cause de ses articles de journaux et de ses brochures. Bonaparte le fit arrêter, puis le retint en prison en Italie. Le vice-président de la république italienne, Melzi, puis le prince Eugène, adoucirent son sort; il rédigea le journal officiel de Milan, et fut professeur des pages de la maison royale. Sous la Restauration, il fut conservateur à la bibliothèque Mazarine, et défendit les libertés de l'Eglise gallicane contre les jésuites. Il a composé un très-grand nombre d'articles, de brochures, d'ouvrages de polémique, parmi lesquels on peut citer: *Histoire du siége de Lyon*, 1797, 2 vol. in-8°; *les Martyrs de la foi pendant la Révolution française*, 1820-21, 4 vol. in-8°; *Hist. générale de l'Eglise pendant le* XVIIIe *siècle*; le t. Ier seul a paru, 1823; *Mémoires pour servir à l'histoire de la ville de Lyon*, 1824, 3 vol. in-8°, etc., etc.

Guillon (Marie-Nicolas-Sylvestre), professeur et prélat, né à Paris, 1760-1847, condisciple de Robespierre au collége Louis-le-Grand, agrégé de rhétorique dans l'Université en 1789, prêtre, aumônier et lecteur de la princesse de Lamballe jusqu'en 1792, se cacha, pendant la Terreur, sous le nom de *Pastel*, exerça la médecine à Sceaux, à Meaux, et revint à Paris, en 1798. Ses *Recherches sur le Concordat* le firent emprisonner au Temple pendant quatre mois. Après le rétablissement du culte, il devint chanoine honoraire, bibliothécaire de l'archevêché, accompagna le cardinal Fesch à Rome; et de retour à Paris, 1804, prêcha avec succès, fut professeur de rhétorique au lycée Bonaparte, professeur d'éloquence sacrée à la Sorbonne et aumônier du Lycée Louis-le-Grand. A la Restauration, il fut chargé par le duc d'Orléans de l'instruction religieuse de ses enfants, fut nommé aumônier de la duchesse et inspecteur de l'académie de Paris. L'un des premiers après 1830, il montra son dévouement à la dynastie nouvelle; mais Louis-Philippe ne put le faire agréer pour l'évêché de Cambrai ni pour celui de Beauvais. Le clergé l'attaqua avec passion, surtout lorsqu'il eut répondu à l'appel de l'abbé Grégoire, pour lui administrer les derniers secours de la religion. Il fut censuré par l'archevêque de Paris, se défendit, puis fit amende honorable. Nommé évêque de Maroc, *in partibus*, en 1833, il devint doyen de la faculté de théologie, en 1837. Louis-Philippe finit par lui confier la garde de la chapelle mortuaire de Dreux. — L'abbé Guillon, travailleur infatigable, a publié de très-nombreux ouvrages; citons: *Nouveaux contes arabes*, 1788, in-12; *Mélanges de Littérature orientale*, 1788, in-8°; *Collection ecclésiastique ou recueil complet des ouvrages faits depuis l'ouverture des états généraux relativement au clergé*, publiée sous le nom de l'abbé Barruel, 7 vol. in-8°; *Parallèle des révolutions*, souvent réimprimé; *Brefs et instructions du Saint-Siége relatifs à la Révolution française*, 1799, 2 vol. in-8°; *De la nomination aux évêchés*, 1801, in-8°; *Entretiens sur le suicide*, 1802, in-18; *La Fontaine et tous les fabulistes*, 1803, 2 vol. in-8°; *Collectio selecta S. S. Ecclesiæ Patrum*, 26 vol. in-8°; *Hist. générale de la philosophie ancienne et moderne*, 1835, 2 vol. in-8° ou 4 vol. in-12; *Hist. de la nouvelle hérésie du* XIXe *siècle ou réfutation complète des ouvrages de la Mennais*, 1835, 3 vol. in-8°; *Modèles de l'Eloquence chrétienne en France, après Louis XIV*, 1837, 2 vol. in-8; *Œuvres complètes de saint Cyprien*, traduction nouvelle, 1837, 2 vol. in-8°; *Examen critique des doctrines de Gibbon, du docteur Strauss et de M. Salvador sur Jésus-Christ, son Evangile et son Eglise*, 1841, in-8°; beaucoup de *Discours*, d'articles, plusieurs éditions, etc.

Guillot-Gorju (Bertrand **Hardoin de Saint-Jacques**, dit), né à Melun, vers 1598, mort en 1648 (?), abandonna la médecine pour courir la province avec des *opérateurs* ou charlatans nomades; il annonçait les drogues et se fit une réputation populaire par ses lazzis. En 1634, il remplaça Gaultier Garguille au théâtre de l'hôtel de Bourgogne, et joua de préférence les rôles

de médecin ridicule. Il retourna professer la médecine à Melun, 1645; puis revint à Paris, où il mourut peut-être d ennui et de chagrin.

Guillotière (La), faubourg de Lyon, sur la rive gauche du Rhône, a formé, jusqu'en 1852, une commune distincte, occupée par la population ouvrière.

Guillotin (Joseph-Ignace), médecin, né à Saintes, 1738-1814, entra d'abord chez les jésuites, et professa au collége des Irlandais à Bordeaux. Puis, renonçant à la vie religieuse, il étudia la médecine sous Petit, et devint lui-même un médecin distingué. Il fut l'un des commissaires chargés d'examiner le mesmérisme et contribua surtout à décrier cette nouvelle sorte de charlatanisme. Une brochure qu'il publia en 1788, sous le titre de *Pétition des six corps*, en faveur du tiers état, le rendit populaire et le fit nommer député de Paris aux Etats-généraux. Il proposa l'égalité des peines, pour les supplices la décapitation, comme n'emportant pas infamie, et pour la décapitation une machine dont l'action serait plus rapide. En 1791, l'Assemblée constituante adopta ces propositions. Le docteur Louis, secrétaire perpétuel de l'Académie de chirurgie, et le mécanicien allemand Schmitt, furent chargés de construire la machine, qui fut d'abord nommée *Louisette*, et que le journal *Les actes des Apôtres* appela plaisamment *la guillotine*, quoique Guillotin eût été étranger au plan et à la construction. Il faut d'ailleurs remarquer que des machines du même genre avaient été déjà bien souvent employées pour décapiter. On fit pour la première fois usage de la guillotine, le 25 avril 1792. Guillotin, emprisonné pendant la Terreur, ne fut sauvé que par la chute de Robespierre. Il fonda la réunion connue sous le nom d'*Académie de médecine*, depuis confondue avec le *Cercle médical*, sous cette dernière dénomination.

Guimaraens, v. de la prov. de Minho (Portugal), à 40 kil. N. E. de Porto, sur l'Ave. Commerce de coutellerie, papiers, toiles de coton et de lin. Eaux thermales sulfureuses. Elle fut la capitale de Henri de Bourgogne, premier comte de Portugal. Patrie d'Alfonse Ier et du pape Damase Ier; 10,000 hab.

Guimard (Marie-Madeleine), danseuse célèbre, née à Paris, 1743-1816, brilla à l'Opéra depuis 1762, et fut trop connue par ses scandales, son luxe et son magnifique hôtel de la rue de la Chaussée-d'Antin. Elle mourut ruinée. Elle s'était mariée, en 1789, à *Jean-Etienne* Despréaux, ancien danseur comme elle, mais plus jeune de quinze ans.

Guimond de la Touche (Claude), poëte, né à Châteauroux, 1725-1760, étudia chez les jésuites et professa à Rouen jusqu'en 1748. Il entra alors dans le monde, et publia des odes, des épîtres (*A l'amitié*, *les Soupirs du cloître*), qui eurent du succès. Mais il doit surtout sa réputation à sa tragédie d'*Iphigénie en Tauride*, 1757, qui offre de grandes beautés, mais où le pathétique est souvent déclamatoire et le style incorrect.

Guinée, nom donné vaguement à tous les pays du littoral africain, depuis la Sénégambie jusqu'au Congo, et s'étendant au nord jusqu'aux montagnes de Kong. La véritable Guinée commence à la rivière de Sierra-Leone et finit au cap Lopez, sur une longueur de 3,300 kil. Les rivières sont courtes et marécageuses à leurs embouchures, comme la Scarcie, la Rokelle, le Cherbro, etc. On croit que les Portugais nommèrent ainsi cette contrée, à cause de l'empire de *Djenni*, qui s'étendait jusqu'à la côte au XVIe siècle. Les principaux Etats sont, en venant de la Sénégambie : les quatres Etats du Timanni, le Soulimana, le Kouranko, la colonie de Sierra-Leone; l'Etat de Liberia, la colonie de Maryland, sur la côte des Graines ; la Côte d Ivoire, la Côte d'Or, et dans l'intérieur le royaume des Achantis; la Côte des Esclaves ou du Dahomey; les royaumes de Benin, de Lagos, de Calabar, de Quoua, de Biafra ; le pays des Calbongos et la côte de Gabon. — Les Portugais ont découvert ces côtes de 1446 à 1484. — Le climat est très-chaud, humide et souvent mortel pour les Européens. On y trouve de l'or, de l'ivoire, des peaux, des cornes de bœufs, de la cire, des écailles, des bois de santal et d'ébène, le copal, la gomme, l'huile de coco et de palme, les arachides, la graine de sésame, le caoutchouc; des fruits, du poivre, du coton, etc. Les habitants sont des nègres païens, sauvages, gouvernés par des chefs cruels, à l'exception des *Kroumènes*, vers le cap des Palmes, et des nègres de Sierra-Leone et de Liberia. — V. pour les détails les noms des différentes parties de la Guinée.

Guinée méridionale. V. Congo.

Guinée (Golfe de). Il est formé par l'Océan Atlantique sur la côte occidentale de l'Afrique, entre les caps des Palmes et Lopez. Il renferme deux golfes plus petits, ceux de Biafra et de Benin; on y trouve les îles de Fernando-Po, du Prince, de Saint-Thomas et d'Annobon.

Guinée (Nouvelle-). V. Papouasie.

Guinée, monnaie anglaise en or, qui vaut 20 schellings ou 25 francs 21 cent. Il y a des demi-guinées et des quarts de guinée. Avant 1816, elle valait 21 schellings. On donna ce nom aux pièces de monnaie fabriquées avec la poudre d'or tirée de la Guinée.

Guinegatte ou **Enguinegatte**, village de l'arrond. et à 20 kil. N. O. de Saint-Omer (Pas-de-Calais); bataille du 4 août 1479 contre Maximilien d'Autriche, et défaite de la journée des Eperons du 16 août 1513.

Guines, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 30 kil. N. E. de Boulogne (Pas-de-Calais), sur le canal de Guines à Calais, dans une plaine entourée de marais. Blanchisseries, fabriques de tulles, exploitation de tourbe ; commerce de bestiaux, volailles, etc.; 4,364 hab. dont 3,426 agglomérés. Ville très-ancienne, ch.-l. au Xe siècle d'un puissant comté, qui relevait de la Flandre; après le supplice du connétable Raoul de Nesle, le roi Jean le réunit au domaine. Les Anglais possédèrent Guines de 1351 à 1558; elle fut alors démantelée. L'entrevue du Camp du drap d'or entre François Ier et Henri VIII eut lieu, en 1520, entre Ardres et Guines.

Guingamp, ch.-l. d'arrond. des Côtes-du-Nord, par 48° 33′ 45″ lat. N. et 5° 29′ 18″ long. O., sur le Trieux, à 32 kil. N. O. de Saint-Brieuc. Fabriques de draps, de fils, de cuirs, de toiles dites de *Pédernec*, d'étoffes de coton dites *guingamps*. Grande foire. Eglise Notre-Dame ; restes de vieilles murailles. Elle a été la capitale du duché de Penthièvre; 7,895 hab.

Guiole (La), ch.-l. de cant. de l'arrond. et à 24 kil. N. E. d'Espalion (Aveyron), près de la Selve, sur une montagne basaltique. Entrepôt de tous les fromages des environs ; 1,989 hab.

Guipavas, petite ville de l'arrond. et à 10 kil. N. E. de Brest (Finistère) ; 6,641 hab. dans la commune, dont 954 agglomérés.

Guipry, bourg de l'arrond. et à 30 kil. N. E. de Redon (Ille-et-Vilaine); port sur la Vilaine, grand commerce de sel; 3,236 hab., dont 182 agglomérés.

Guipuzcoa, l'une des provinces Basques (Espagne), a pour bornes : au N. le golfe de Biscaye, au N. E. la Bidassoa, qui la sépare de la France, au S. E. la Navarre, au S. l'Alava, à l'O. la Biscaye. Les monts Cantabres la parcourent au sud et envoient au nord de nombreux rameaux ; il y a des forêts considérables et des mines de fer, des carrières de marbre, des eaux minérales. Le ch.-l. est *Saint-Sébastien;* les v. princ. sont : Fontarabie, Azpeitia, Eybar, Irun, Les Passages, Tolosa, Vergara ou Bergara. La superficie est de 1,885 kil carrés et la popul. de 180,000 hab. — Les habitants, Basques d'origine, soumis depuis 1200 à la Castille, sont toujours restés très-attachés à leurs *fueros* ou immunités.

Guiraud (Pierre-Marie-Thérèse-Alexandre, baron), poëte, né à Limoux, 1788-1847, fils d'un riche fabricant de draps, quitta l'industrie pour se livrer à ses goûts littéraires. L'Académie des Jeux Floraux couronna ses premiers essais ; il vint à Paris en 1813 et consacra ses vers à Mme de Staël et à la cause des Grecs. Après quelques tentatives infructueuses, les tragédies de *Frédégonde et Brunehaut*, *Myrrha*, *Pélage*, il fit représenter à l'Odéon *les Machabées*, 1822; *le comte Julien*, 1823; et au Théâtre-Français, *Virginie*, 1827, tragédies qui furent applaudies, et qui sont élégamment écrites. Il eut plus de succès encore par ses *Elégies savoyardes*, ses *Poëmes et chants élégiaques*, ses *Chants hellènes*, 1823-1824. Il fut de l'Académie française et devint baron en 1826. On lui doit encore un roman psychologique, *Césaire*, 1830, 2 vol. in-8°, et un ouvrage romanesque sur les origines du christianisme, *Flavien*, 1835, 3 vol. in-8°; des odes, des *poésies dédiées à la jeunesse*, le *Cloître de Villemartin*, 1843; *Philosophie catholique de l'histoire*, 1839-41, 3 vol. in-8°. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1845, 4 vol. in-8°.

Guiscard, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 32 kil. N. E. de Compiègne (Oise), sur la Verse. Ruines d'un château; 1,578 hab.

Guiscard (Robert). V. Robert.

Guiscard (Antoine de). V. Bourlie.

Guischardt (Carl-Gottlieb), tacticien allemand, né à Magdebourg, 1724-1775, entra dans l'armée hollandaise, se livra à des études approfondies sur l'art militaire des anciens, et publia des mémoires qui furent estimés. Frédéric II l'appela auprès de lui en 1757, l'attacha à sa personne et lui donna le surnom du meil-

leur aide de camp de César, *Quintus Icilius*, qui lui est resté. On lui doit : *Mémoires militaires sur les Grecs et les Romains*, 1757, 3 vol. avec figures; *Mémoires critiques et historiques sur plusieurs points d'antiquités militaires*, 1775, 4 vol. in-8°.

Guise, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil. N. O. de Vervins (Aisne), sur la rive gauche de l'Oise. Elle est défendue par une enceinte flanquée de tours et de bastions, et par un château qui domine la ville d'une hauteur de 50 m. Fabriques de toiles, tissus de coton, filatures de lin, tanneries, tuileries, eaux minérales, grès à paver; 6,250 hab. — Fondée au IXe s., capitale du Thiérache, érigée par François Ier en duché-pairie pour Claude de Lorraine, en 1528, prise par Charles-Quint, en 1536; patrie de Camille Desmoulins. — La forêt de *Guise* s'étendait le long de la rive gauche de l'Oise; les forêts de Compiègne, de Coucy, etc., en sont des parties.

Guise, nom d'une branche de la famille ducale de Lorraine, qui vint s'établir en France au commencement du XVIe s. M. René de Bouillé a écrit l'*Histoire des ducs de Guise*. Les principaux membres de cette famille célèbre sont :

Guise (Claude **de Lorraine,** premier duc de). V. Aumale.

Guise (Jean **de Lorraine,** dit de), cardinal, frère du précédent, 1498-1550, ne porta que le nom de *cardinal de Lorraine*. Il servit le roi François Ier, qui, cependant, effrayé du crédit et des richesses de Jean de Guise, l'éloigna de la cour en 1542. Il avait une multitude de bénéfices, les archevêchés de Lyon, de Reims et de Narbonne; les évêchés de Metz, Toul, Verdun, Thérouanne, Luçon, Valence; les abbayes de Gorze, Fécamp, Cluny, Marmoutiers, l'Isle-Barbe, près de Lyon, etc. Il était charitable et magnifique.

Guise (François **de Lorraine,** duc de), fils aîné de Claude de Lorraine et d'Antoinette de Bourbon, né au château de Bar, 1519-1563, fut prince de Joinville, duc d'Aumale, marquis de Mayenne, grand-maître, grand-chambellan et grand-veneur de France. Il montra ses talents militaires dans la guerre de François Ier contre Charles-Quint, 1542-45, mais surtout sous Henri II. La défense de Metz contre l'Empereur, 1552-1553, fonda sa popularité; il gagna la victoire de Renty, en 1554; il fut envoyé par le roi, en 1556, pour faire, de concert avec le pape, Paul IV, la conquête du royaume de Naples sur les Espagnols; le duc d'Albe le repoussa, surtout à Civitella, en 1557. Rappelé en France, après la défaite du connétable de Montmorency à Saint-Quentin, nommé lieutenant général du royaume, il ramena la confiance en repoussant les Espagnols, en enlevant Calais aux Anglais (janv. 1558), en prenant Guines, Ham, Thionville. La paix de Cateau-Cambrésis, conclue malgré lui, arrêta ses succès; mais la mort de Henri II donna le pouvoir au duc de Guise et à son frère, 1559. Ils gouvernèrent, au nom de François II, avec l'appui de leur nièce, Marie Stuart, et du parti catholique, dont ils étaient les chefs déclarés. La conjuration d'Amboise, dirigée contre eux, échoua; leur pouvoir fut encore agrandi; le duc de Guise fut nommé lieutenant général du royaume, et il se préparait à accabler les Bourbons, quand le jeune roi mourut, 1560. Sous Charles IX, Catherine de Médicis, régente, chercha à modérer l'autorité trop grande des Guises; mais, après le colloque de Poissy, après les édits conseillés par l'Hôpital pour accorder quelque tolérance aux protestants, le duc de Guise forma un *triumvirat* avec le connétable de Montmorency et le maréchal de Saint-André, pour défendre la cause catholique. Le massacre des protestants à Vassy, par ses gens et sous ses yeux, fut le signal des guerres de religion, 1562. Maître du roi et de sa mère, il reprit Rouen aux huguenots, et fut vainqueur à Dreux; il allait s'emparer d'Orléans, quand il fut tué d'un coup de pistolet par un gentilhomme protestant, Poltrot de Méré. Il fut ambitieux, mais homme remarquable par ses talents militaires, sa générosité d'âme, sa courtoisie. Il a laissé des *Mémoires*, de 1547 à 1563, imprimés dans la *Collection des Mémoires* de MM. Michaud et Poujoulat. Il avait épousé Anne d'Este, fille du duc de Ferrare, 1549, qui lui donna six fils et une fille, Catherine, qui fut duchesse de Montpensier.

Guise (Charles **de Lorraine,** cardinal de), frère du précédent, né à Joinville, 1524-1574, prit le nom de *cardinal de Lorraine*, à la mort de son oncle Jean. Il était archevêque de Reims dès 1538, et fut cardinal le lendemain du sacre de Henri II. Instruit, bon diplomate, recevant des nouvelles de toute la chrétienté, très-riche, et pouvant payer de nombreux agents et serviteurs, il jeta, en 1558, dans l'entrevue de Péronne, avec Granvelle, les bases de l'alliance des Guises avec l'Espagne; mais il avait peu de bravoure et peu de convictions sérieuses. Il eut l'administration des finances sous François II; sacra Charles IX, en 1561; se distingua au colloque de Poissy et au concile de Trente, 1562; mais ne joua qu'un rôle secondaire après la mort de son frère. Reims lui doit son université. Orateur célèbre, il parlait avec talent. Il a laissé des lettres, harangues ou sermons.

Guise (Anne **d'Este,** duchesse de), fille d'Hercule II, duc de Ferrare et de Renée de France, fille de Louis XII, née en 1531, épousa le duc de Guise en 1548; et, après sa mort, en 1563, réclama justice contre Coligny, qu'elle accusait de la mort de son mari. Elle épousa alors Jacques de Savoie, duc de Nemours et de Genevois, qui mourut en 1585, et dont elle eut deux fils, Emmanuel, duc de Nemours, et Henri, duc de Nemours. Elle fut arrêtée au château de Blois, au moment de la mort des Guises, ses deux fils aînés, et mourut elle-même en 1607.

Guise (Henri Ier **de Lorraine,** duc de), prince de Joinville, grand-maître de France, gouverneur de Champagne et de Brie, fils de François de Guise, 1550-1588, eut encore des qualités plus brillantes que son père, et une ambition plus persévérante. Il jura de venger la mort du duc de Guise, et ne voulut pas se réconcilier avec Coligny. Il fit ses premières armes en Hongrie, contre les Turcs, se distingua à Jarnac, à Moncontour, à la défense de Poitiers, 1569; épousa Catherine de Clèves, après avoir recherché la main de Marguerite de Valois, 1570; dirigea le massacre de la Saint-Barthélemy, et fit tuer l'amiral, après avoir essayé de le faire assassiner par Maurevel, 1572. Il fut dès lors populaire dans le parti catholique; après l'avénement de Henri III, il combattit bravement dans la cinquième guerre civile, fut victorieux des Allemands auxiliaires, au combat de Dormans ou de Château-Thierry, et y reçut la blessure qui lui mérita le surnom de *Balafré*, 1575. La *Ligue* ou *Sainte-Union* s'organisa surtout par son influence et à son profit, 1576; il en fut l'âme et le chef réel; il espéra, dès lors, avec le secours des catholiques, du pape et de Philippe II, remplacer Henri III sur le trône et fonder une quatrième dynastie. Après la mort du duc d'Anjou, 1584, ses espérances furent encore plus audacieuses; dans une foule de livres, de pamphlets, de sermons, on célébra les vertus et l'illustration des princes lorrains, issus de Charlemagne. Lorsque la huitième guerre civile ou *guerre des trois Henri* commença, il souleva la Champagne et la Picardie, força Henri III à s'unir aux Ligueurs par le traité de Nemours, défit la grande armée des Allemands, surtout aux combats de Vimory et d'Auneau, 1587; s'entendit avec les *Seize* et les chefs de la Ligue dans l'assemblée de Nancy, et rentra en triomphe à Paris, malgré Henri III. A la journée des Barricades, 12 mai 1588, il resta maître de la capitale, mais n'osa pas prendre le titre de roi. Henri III s'enfuit; mais fut bientôt contraint de signer, à Rouen, l'*édit d'Union*, qui donnait au duc des places de sûreté et le nommait lieutenant général du royaume. Les Etats-généraux furent réunis à Blois; le duc de Guise espérait que le roi allait y être déposé; Henri III, pour se débarrasser de ses ennemis redoutables, le fit assassiner par ses gardes, avec son frère, le cardinal de Guise. Il avait eu 14 enfants, dont 7 fils, parmi lesquels : *Charles*, duc de Guise, *Louis*, cardinal de Guise, *Claude*, de Chevreuse; et une fille, qui devint princesse de Conti, en 1605.

Guise (Louis II **de Lorraine,** cardinal de), frère du précédent, né à Dampierre, 1555-1588, succéda à son oncle, le cardinal de Lorraine, comme archevêque de Reims, abbé de Fécamp, etc. Il devint cardinal en 1578. Il seconda les projets de son frère, présida l'ordre du clergé aux Etats de Blois, et fut tué le lendemain de l'assassinat de son frère.

Guise (Catherine **de Clèves,** duchesse de), fille de François de Clèves, duc de Nevers, 1548-1633, épousa, en 1560, le prince de Porcien, qui lui fit embrasser le calvinisme. Veuve en 1566, elle abjura, et épousa le duc de Guise en 1570. Elle fut célèbre par ses galanteries. Plus tard, elle contribua beaucoup à la réconciliation des Guises avec Henri IV. Elle fit construire, à Paris, le bel hôtel de Clèves, et se montra prodigue de ses biens aux églises, pour racheter les fautes de sa jeunesse.

Guise (Charles **de Lorraine,** duc de), fils de Henri, duc de Guise et de Catherine de Clèves, 1571-1640, enfermé à Tours à la mort de son père, s'échappa en 1591, et fut

sur le point de devenir roi, en épousant la fille de Philippe II; mais les intrigues de son oncle, le duc de Mayenne, les hésitations du roi d'Espagne, et l'ambition trop lente du duc de Guise firent échouer ce projet. Il traita avec Henri IV en 1594, et reçut le gouvernement de la Provence; il força Marseille à se soumettre et le duc d'Epernon à reconnaître le roi. En 1611, il épousa une riche héritière, la fille du duc de Joyeuse, veuve du duc de Montpensier. Il combattit les seigneurs et les Rochellois, de 1615 à 1622; mais, défenseur de Marie de Médicis, suspect à Richelieu, il fut forcé de se retirer en Italie, où il mourut. Il eut 10 enfants, dont 7 fils.

Guise (Louis III **de Lorraine,** cardinal de), frère du précédent, 1575-1621, posséda de nombreuses abbayes, prêta serment en qualité d'archevêque de Reims, sans avoir été sacré, et fut nommé cardinal en 1615. Il avait plutôt l'humeur d'un soldat, et épousa, dit-on, secrètement, Charlotte des Essarts, comtesse de Romorantin, 1611, dont il eut 5 enfants.

Guise (François-Alexandre-Paris **de Lorraine,** chevalier de), frère des précédents, né posthume en 1589, fut adopté, à sa naissance, par la ville de Paris, se rendit tristement célèbre en tuant d'un coup d'épée, dans son carrosse, le baron de Luz, et, quelques jours après, en duel, le fils de sa victime, 1613. Il fut tué, en 1614, de l'éclat d'un canon auquel il avait mis le feu.

Guise (Henri II **de Lorraine,** duc de), né à Blois, 1614-1664, fils de Charles, duc de Guise, et d'Henriette de Joyeuse, d'abord destiné à l'Église, possédait neuf abbayes à 12 ans, et fut archevêque de Reims, à quinze. A la mort de son frère aîné, le prince de Joinville, il rentra dans le monde, et devint duc de Guise en 1640. Beau, chevaleresque, il se rendit célèbre par ses duels (avec le dernier des Coligny), par ses galanteries et par ses aventures. Il abandonna Anne de Gonzague pour se jeter dans le parti du comte de Soissons contre Richelieu, fut condamné à mort par contumace, et alla épouser, à Bruxelles, la veuve du comte de Bossut, 1641. De retour en France, 1643, il se signala par son courage, et voulut faire rompre son mariage pour épouser Mlle de Pons; il alla à Rome pour vaincre tous les obstacles. Apprenant la révolte de Naples, sous Masaniello, encouragé par la cour de France, il se jeta dans une felouque, traversa hardiment l'armée espagnole de don Juan, et fut reçu avec enthousiasme par les Napolitains, 1647. Il se crut roi. Mais la légèreté de ses mœurs, les rivalités de la noblesse, l'abandon de la France, lui enlevèrent son crédit, et il fut pris dans une sortie (1648). Il fut remis en liberté à la prière du prince de Condé, 1652, se réunit aux ennemis de Mazarin, les abandonna pour rejoindre le roi; puis essaya de nouveau, en 1654, de reprendre Naples; il échoua. Grand chambellan en 1655, il dirigea les fêtes brillantes de la cour, et surtout le carrousel de 1662. Il mourut sans postérité. Il a laissé des *Mémoires* sur sa première expédition en Italie, publiés par son secrétaire, Saint-Yon, 1668, in-4°; ils ont été plusieurs fois réimprimés; on a aussi une relation de la deuxième expédition, sous ce titre: *Suite des Mémoires, de Henri de Lorraine*, 1687, in-12.

Guise (Louis-Joseph **de Lorraine,** duc de), neveu du précédent, fils de Louis de Lorraine, duc de Joyeuse, 1650-1671, hérita de ses biens et de ses titres, épousa Élisabeth d'Orléans, fille puînée de Gaston de France, 1667, et mourut sans avoir rien fait. — Sa veuve, duchesse d'Alençon et de Guise, 1652-1696, perdit son fils, François-Joseph **de Lorraine,** septième et dernier duc **de Guise**, en 1675; elle se consacra dès lors à la piété et au soulagement des pauvres.

Guise (Marie **de Lorraine,** duchesse de), dite *mademoiselle de Guise*, fille de Charles duc de Guise, née en 1615, hérita, à la mort de son petit-neveu, 1675, de la fortune des Guises, qui était immense, comme le montre son testament de 1686. Elle avait refusé la main de Wladislas VII, roi de Pologne, et vécut simplement et sagement jusqu'en 1688. Avec elle s'éteignit la maison de Guise.

Guiton (Jean), amiral et maire de La Rochelle, né dans cette ville, 1585-1654, d'une famille qui occupa les charges municipales au XVIe s., était l'un des principaux armateurs, lorsqu'il fut nommé juge-consul en 1620. Lorsque Louis XIII attaqua La Rochelle en 1621, Guiton fut nommé amiral de la flotte rochelloise et soutint plusieurs combats glorieux contre la flotte du duc de Guise. Il fut négociateur de la paix en 1623. En 1625, lorsque la ville s'unit au duc de Soubise, il eut encore la charge d'amiral, et, malgré un courage héroïque, ne put forcer la ligne de vaisseaux qui fermait l'entrée du port de La Rochelle. En 1628, il fut élu maire; la ville était déjà pressée par terre et par mer; il accepta, mais en jurant de poignarder quiconque parlerait de se rendre. Il déploya la plus grande énergie contre les ennemis du dehors et les mécontents de l'intérieur; il fut l'âme de la défense. Mais la famine était horrible; sur 28,000 hab., 5,000 seulement survivaient; les Anglais avaient abandonné La Rochelle. On fut forcé de traiter, 30 oct. 1628. Guiton dut se retirer en Angleterre. Il put revenir en 1636, et prit du service dans la marine, sous l'archevêque Sourdis et le comte d'Harcourt, contre les Espagnols. Il assistait encore, en 1646, au combat d'Orbitello. Une de ses filles épousa Jacob, fils du célèbre amiral Duquesne.

Guitres, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 15 kil. N. E. de Libourne (Gironde), sur l'Isle. Ancienne abbaye de bénédictins de la fin du XIe s.; l'église subsiste. Elle a donné son nom à une insurrection des paysans soulevés contre la gabelle en 1548; leur chef fut pendu à Libourne; 1,484 hab.

Guittone d'Arezzo. V. Arezzo.

Guixar, lac du San-Salvador (Amérique centrale), qui a 90 kil. de tour.

Guixols (San-Felice de), v. de la prov. et à 26 kil. de Gerone (Espagne), a un port faisant un commerce actif. Fabriques de liége; 6,000 hab.

Guizot (Élisabeth-Charlotte-Pauline **de Meulan,** Mme), née à Paris, 1773-1827, fille d'un receveur général de la généralité de Paris, perdit son père et sa fortune pendant la Révolution, et, pour augmenter les ressources modiques de sa famille, s'occupa de littérature. Elle écrivit deux romans, les *Contradictions*, 1799, et la *Chapelle d'Ayton*, qui furent remarqués, 1800. Associée par Suard à la rédaction du *Publiciste*, 1801, elle publia un grand nombre d'articles de critique morale, qu'elle a réunis sous le titre d'*Essais de littérature et de morale*, 1802. Forcée par la maladie d'interrompre ses travaux, elle reçut la lettre d'un anonyme qui offrait de se charger des articles promis au *Publiciste*, 1807. L'anonyme était M. Guizot, qui épousa Mlle de Meulan en 1812. Dès lors Mme Guizot, qui fut mère en 1815, tourna son activité intellectuelle vers l'éducation de ses enfants; elle publia: *Les Enfants*, le *Journal d'une mère*, l'*Écolier*, 2 vol. in-12, les *Nouveaux Contes*, 2 vol. in-12, et surtout les *Lettres de famille sur l'éducation domestique*, 2 vol. in-8°, excellent ouvrage couronné par l'Académie française; les *Conseils de morale*, publiés en 1828, 2 vol. in-8°, furent le dernier ouvrage de Mme Guizot, aussi distinguée par le cœur que par les qualités de l'intelligence. — Sa nièce, *Marguerite-Andrée-Eliza* **Dillon,** 1804-1833, épousa en secondes noces M. Guizot; elle n'a laissé que quelques articles, insérés dans la *Revue française* et recueillis en un volume, 1833, in-8°.

Gujan, petit port de cabotage de l'arrond. et à 50 kil. S. O. de Bordeaux (Gironde), au S. du bassin d'Arcachon; 3,029 hab.

Guldberg (Ove **Hœegh-**), ministre et écrivain danois, né à Horsens, 1731-1808, fils d'un marchand, professeur, précepteur du prince Frédéric, second fils de Frédéric V, contribua à la chute de Struensée et de la reine Caroline-Mathilde, 1772. Son ancien élève fut nommé régent, au nom de Christian VII. Guldberg devint ministre et détruisit la plupart des réformes libérales dues à Struensée. Il fut forcé de se démettre en 1784. On estime beaucoup son *Hist. du Monde*, ouvrage malheureusement inachevé, 1768-1772, et l'un des meilleurs de la littérature danoise. — Son fils, *Frédéric*, né à Copenhague, 1771-1852, professeur distingué, a composé beaucoup d'ouvrages, dont plusieurs révèlent un véritable talent poétique.

Gulf-Stream ou *Courant du Golfe*. C'est un large courant de l'Océan Atlantique, qui semble venir de la côte d'Afrique, en allant de l'E. à l'O.; il longe d'abord la côte de l'Amérique méridionale, depuis le cap Saint-Roque, le long de la Guyane, pénètre dans la mer des Antilles, puis suit tout le pourtour du golfe du Mexique. Il en sort avec rapidité par le canal de Bahama, se dirige au N. E. parallèlement à la côte des États-Unis, en laissant à gauche un étroit courant d'eau froide qui vient du N.; il passe ensuite au sud de Terre-Neuve, traverse l'Atlantique, et, vers les côtes d'Europe se divise en plusieurs bras, qui échauffent la Bretagne française, l'Irlande et l'Angleterre, les Fœroe, la Norvége. Au nord de la presqu'île Scandinave, le courant se partage en deux branches; l'une double le cap Nord

et fait fondre les glaces de la côte de Laponie; l'autre se dirige vers le Spitzberg et va se mêler aux courants polaires. — Depuis le golfe du Mexique, il est formé d'eaux échauffées dans la zone torride et constitue un vaste fleuve, qui se distingue par sa chaleur bien supérieure aux eaux environnantes, par la rapidité de son cours et par sa couleur de bleu indigo, due à la plus grande salure de ses eaux. Dans le canal de Bahama, la vitesse est souvent de 80 milles en 24 heures; elle diminue vers le nord, en même temps que sa largeur augmente et que ses eaux se refroidissent; la largeur n'est que de 15 lieues vers le banc de Bahama; elle est de 40 à 50, à la hauteur de Charleston; de 80, à la hauteur de Boston. La température du Gulf-Stream est souvent de 9° de plus que celle de l'Océan, à pareille latitude; aussi, pendant que la rade de Saint-Jean, à Terre-Neuve est encore gelée au mois de juin, le port de Liverpool, situé plus au N., ne gèle jamais. Les navires qui reviennent d'Amérique se servent de ce courant, qui les porte vers l'Europe. On doit lui attribuer la température beaucoup plus élevée des côtes occidentales de l'Europe. C'est en rencontrant, dans les parages de Terre-Neuve, les courants venant du N., qu'il fait fondre d'énormes masses de glace, cause principale des vapeurs et des brumes que l'on trouve de ce côté, sur la route d'Europe en Amérique. On a calculé qu'une molécule d'eau, entraînée par le courant, ferait un circuit de 3,800 lieues en 2 ans et 10 mois. Ce courant explique comment on a souvent trouvé aux Açores, aux Hébrides, sur les côtes d'Irlande, d'Ecosse et de Norvége, des graines, des fruits, des arbres, des tortues, des tonneaux de vin, des débris de navires, venant d'Amérique.

Gulhané, vaste plaine qui dépend du palais impérial à Constantinople, où fut proclamé le *hatti-schérif* du 3 nov. 1839, par lequel le sultan Abdul-Medjid assurait des garanties nombreuses à tous ses sujets, de quelque religion qu'ils fussent.

Gulistan, c.-à-d. *pays des roses*, village de la Russie d'Asie, au confluent du Kour et de l'Araxe, célèbre par le traité de 1813, en vertu duquel la Perse cédait à la Russie le Chirvan et abandonnait ses prétentions sur la Géorgie, le Daghestan et l'Abasie.

Gulleghem, bourg de la Flandre occidentale (Belgique), à 4 kil. O. de Courtray. Toiles de lin et de coton; 4,000 hab.

Gulussa, second fils de Massinissa, eut une part du royaume de Numidie, 149 av. J. C., et secourut les Romains au siége de Carthage.

Gumbinnen, ch.-l. d'arrond. de la prov. de Prusse (roy. de Prusse), sur la Pissa, à 120 kil. E. de Konigsberg. Fabriques de draps et de toiles; brasseries, distilleries. Ecole d'architecture. Elle a été fondée par Frédéric-Guillaume Ier, de 1724 à 1732; 7,000 hab.

Gumuch-Khanèh, ou *Maison d'argent*, ancienne *Bylæ*, ville du vilayet de Trébizonde (Turquie d'Asie), tire son nom d'une mine d'argent du voisinage; 7,000 hab.

Gundling (Nicolas-Jérôme), polygraphe allemand, né près de Nuremberg, 1671-1729, professeur à l'université de Halle, s'est occupé de philosophie (*Historia Philosophiæ moralis, Via ad Veritatem*, 3 vol. in-8°, etc.), d'histoire érudite (*Hist. complète de l'Erudition*, etc.), de droit public, etc.

Gundling (Jacques-Paul, baron de), né près de Nuremberg, 1673-1731, fut professeur d'histoire à l'académie des jeunes nobles de Berlin, 1705, historiographe et conseiller aulique. D'un caractère bizarre et d'une vanité ridicule, il fut comme le fou de la cour de Prusse. On a de lui : *Hist. des empereurs Frédéric Ier*, etc., 4 vol. in-8°; la *Vie des électeurs de Brandebourg*, in-8°; *Atlas du Brandebourg*, etc.

Güns ou **Köszegh,** v. du comitat d'Eisenburg (Hongrie), sur le Güns, à 90 kil. S. de Vienne. Fabriques de draps; près de là beau château du prince Esterhazy. Elle résista héroïquement à Soliman II, en 1532; 8,000 hab.

Gunter (Edmond), mathématicien anglais, né dans le Hertfordshire, 1580-1626, abandonna l'état ecclésiastique pour l'étude des sciences exactes. Il obtint en 1619 la chaire d'astronomie au collége de Gresham, inventa plusieurs instruments, comme la *règle logarithmique* ou *échelle de Gunter*, découvrit que la variation de l'aiguille aimantée n'est pas constante pour un même lieu, etc. Ses ouvrages ont eu de nombreuses éditions; dans celle de 1673 on trouve son livre : *De Sectore et Radio*, etc.

Gunther, comte de *Schwartzbourg*, empereur d'Allemagne, 1304-1349, avait déjà signalé sa valeur et son intelligence, lorsqu'à la mort de Louis de Bavière il fut élu empereur à Francfort, 1349, et opposé à Charles IV. Mais il fut empoisonné aussitôt, et abdiqua deux jours avant sa mort.

Günz, affl. de droite du Danube, formé de deux sources, arrose la Bavière et se jette près de Günzburg.

Günzburg, v. de Bavière, au confl. de la Günz et du Danube. Blanchisseries, navigation active sur le Danube; combat en 1805; 5,000 hab.

Gurau, v. de Silésie (Prusse), à 80 kil. N. E. de Breslau. Fabriques de draps; 4,000 hab.

Gurk, affluent de la Save, arrose l'Illyrie autrichienne; cours de 100 kilomètres. — Affluent de la Drave, arrose dans la Carinthie **Gurk,** qui a donné son nom à un évêché dont le siége est à Klagenfurt; 140 kil. de cours.

Gurrah, v. de l'anc. prov. de Gondawana ou Gondouana, dans la présidence de Calcutta (Hindoustan), dans le bassin supérieur de la Nerbuddah; jadis capitale d'une principauté qui appartint au Grand-Mogol et aux Mahrattes, avant de tomber au pouvoir des Anglais.

Gurwal. V. Gherwal.

Gustafsværn, fort de Finlande (Russie), construit dans une île au S. du cap Hango, près duquel la flotte suédoise fut battue par les Russes en 1714.

Gustave Ier Wasa, roi de Suède, né à Lindholmen, en 1496, suivant les meilleurs historiens, en 1490, suivant d'autres, mort en 1560, fils d'Erik Johansson Wasa, sénateur, fut élevé par son grand oncle maternel, le régent Sten Sture Ier, servit courageusement Sten Sture II contre les Danois, mais fut pris traîtreusement par Christian II et envoyé en Danemark, 1518. Prisonnier dans le château d'un de ses parents, Erik Baner, seigneur de Kallö, il s'échappa sous des habits de paysan, fut bien accueilli à Lubeck, et songea dès lors à délivrer la Suède, accablée par les Danois; son père venait de périr dans l'odieux massacre de Stockholm. Proscrit, fugitif, il parvint à travers mille dangers jusque dans les mines de la Dalécarlie, où il travailla pour vivre comme batteur de blé, et où l'on conserve précieusement toutes les traces de son séjour. On allait l'arrêter, quand, à Mora, les paysans se déclarèrent pour lui; il eut bientôt une petite armée, battit les Danois à Westeras, et prit Upsal, 1521. Les Etats de Vadstena lui donnèrent le titre de régent; les provinces se déclarèrent pour lui; Christian fut déposé par les Danois eux-mêmes; Stockholm se rendit, 1523; et lorsque Gustave fut proclamé roi, le royaume entier était presque pacifié. — Le clergé suédois s'était montré favorable à l'union avec le Danemark; il était riche, puissant, mal disposé à l'égard de la royauté. Gustave Wasa favorisa d'abord la propagation du luthéranisme; il établit des impôts sur les biens de l'Eglise, restreignit ses priviléges, comprima quelques tentatives de révoltes, et aux Etats de Westeras, 1527, enleva au clergé son pouvoir politique, ses forteresses, la plus grande partie de ses biens. Couronné à Upsal, 1528, maître de la Suède, secondé par Laurent Petri, archevêque luthérien d'Upsal, par son frère, Olaüs Petri, pasteur éloquent de Stockholm, il réunit le concile national d'Œrebro et fit adopter la confession d'Augsbourg, comme religion de l'Etat. De nouvelles révoltes qui éclatèrent en Dalécarlie furent sévèrement réprimées, 1533. Gustave s'unit à Frédéric de Danemark pour repousser une tentative de restauration faite par Christian II, que soutenaient Lubeck et les émigrés suédois; il sortit vainqueur de la lutte et punit des complots d'assassinat formés contre lui. Gustave organisa la nouvelle Eglise de Suède, gagna les nobles en partageant avec eux les biens du clergé, réprima une insurrection menaçante des paysans et des catholiques, sous la conduite de Nils Dacke, 1542. La couronne fut déclarée héréditaire en 1544; Gustave améliora l'agriculture, favorisa l'exploitation des mines, encouragea la marine marchande, conclut des traités avantageux avec les Hollandais, la France, l'Ecosse et l'Angleterre; une armée permanente et soldée fut établie, une marine militaire organisée. Une guerre avec la Russie se termina par le traité de Moscou, 1557. C'est Gustave Wasa qui, par un traité d'alliance conclu avec François Ier en 1541, a fait entrer la Suède dans le système général de l'Europe. Ses dernières années furent attristées par des querelles de famille, que suscitait le caractère odieux de son fils Erik. Sentant sa fin prochaine, le roi réunit les Etats à Stockholm, 25 juin

1560, fit ses adieux solennels et touchants à son peuple, bénit l'assemblée et laissa le trône à son fils Erik. Il mourut trois mois après.

Gustave II ou Gustave-Adolphe, dit *le Grand*, roi de Suède, né à Stockholm, 1594-1632, fils de Charles IX et de Christine de Holstein, reçut une excellente éducation, fut déclaré majeur dès le 24 avril 1611 et succéda à son père le 8 novembre. Il prit pour premier ministre son ami, Axel Oxenstjerna, qui le seconda avec habileté, et continua la guerre engagée avec la Russie, la Pologne et le Danemark. La paix de 1613 avec les Danois lui rendit Calmar; il enleva aux Russes l'Ingrie, la Carélie, une partie de la Livonie, avec l'aide de son vieux général Jacques de la Gardie, et, par le traité de Stolbova, 1617, éloigna les Russes de la Baltique. Sigismond, roi de Pologne, revendiquait la couronne de Suède; Gustave lui enleva toute la côte de Riga à Dantzig, et la plus grande partie de la Prusse polonaise; il fut plusieurs fois blessé dans cette guerre où il montra de grands talents militaires. L'empereur Ferdinand II soutenait Sigismond; il mit Gustave-Adolphe au ban de l'Empire, et ordonna à Waldstein, son grand général, d'envahir la Poméranie et de prendre Stralsund; les secours des Suédois le firent échouer dans cette entreprise. — Alors le roi de Suède résolut de venir en aide aux protestants d'Allemagne, opprimés par l'Empereur. L'intérêt de sa religion, de son royaume menacé par l'ambition autrichienne, l'amour de la gloire, de vastes espérances décidèrent Gustave. Il venait de signer avec la Pologne la trêve d'Altmark, par l'intermédiaire de la France, 1629; il avait une armée disciplinée, il accepta le rôle de chef de la ligue protestante en Allemagne, et, par la convention de Bernwald, reçut de Richelieu, ennemi de la maison d'Autriche, la promesse d'un subside annuel de 600,000 écus. Après avoir confié sa jeune fille Christine à la fidélité des États qu'il avait réunis à Stockholm, 19 mai 1630, il s'embarqua à Elfsnabben avec 18,000 hommes et une belle artillerie; il arriva à l'ouest de l'embouchure de l'Oder et occupa aussitôt presque toute la Poméranie. Ferdinand II s'effrayait peu des succès de ce *roi de neige;* mais Gustave, sévère, religieux, juste et clément envers les peuples, eut bientôt de nombreux partisans; il s'annonçait comme le libérateur de l'Allemagne; les fureurs épouvantables du général catholique Tilly, qui détruisit Magdebourg, rallièrent à Gustave la plupart des princes allemands du Nord, le duc de Poméranie, les électeurs de Brandebourg et de Saxe; l'électeur palatin vint combattre sous ses drapeaux. Le 7 septembre, il remporta sur Tilly la grande victoire de Breitenfeld ou de Leipzig; puis, voulant délivrer l'Allemagne protestante, au lieu de marcher sur Vienne, il se dirigea par la Franconie et le Palatinat vers le Rhin, battit Tilly à Wurzbourg, les Espagnols à Oppenheim, et à Mayence parut le maître de l'Allemagne que ses lieutenants parcouraient victorieux. Il revint ensuite par la vallée du Danube, triompha encore de Tilly qui fut blessé mortellement au passage du Lech, 10 avril 1631, occupa Augsbourg, Munich; mais fut forcé de se replier devant les forces considérables que Waldstein avait réunies pour sauver Ferdinand II. Il se retrancha sous les murs de Nuremberg; mais pressé par le manque de vivres, il voulut en finir et ne put emporter le camp de son redoutable adversaire. Alors il se retira par Nordlingen et Donauwerth; apprenant que les ennemis ravageaient la Saxe, il accourut pour délivrer ce pays allié et fut tué pendant la bataille de Lutzen, peut-être assassiné par le duc de Saxe-Lauenbourg, nov. 1632. Les Suédois, conduits par ses lieutenants et surtout par Bernard de Saxe-Weimar, vengèrent sa mort en remportant la victoire. — Il avait, au milieu de ses guerres continuelles, protégé le commerce, l'industrie, les mines; il avait organisé la noblesse, en la divisant en trois classes, et doté son pays d'un code militaire. On a souvent répété qu'il avait dû ses succès à une nouvelle tactique; il est vrai qu'il mêlait à ses piquiers et à sa cavalerie des files de mousquetaires et qu'il enseigna à sa cavalerie les charges à fond; mais il sut principalement maintenir parmi ses soldats la plus sévère discipline et leur inspirer par son exemple le dévouement le plus complet. C'est l'un des héros du protestantisme; il a contribué à donner à la Suède un rang considérable dans la politique générale de l'Europe au XVIIe siècle; dévoué à la cause de sa religion, il rêvait peut-être l'établissement, à son profit, d'une grande puissance protestante en Allemagne. On a dit que, frappé mortellement, il s'écria : *A d'autres le monde!* Sa fille Christine lui succéda et les Suédois continuèrent glorieusement la lutte en Allemagne jusqu'à la fin de la guerre de Trente Ans, 1648.

Gustave III, roi de Suède, né en 1746, fils d'Adolphe-Frédéric et de Louise-Ulrique, sœur de Frédéric II, eut une bonne éducation et montra de bonne heure de l'amour pour les lettres, des idées de tolérance et le désir de délivrer la royauté de la tutelle des nobles et la Suède de l'influence russe. Sous le nom de comte de Haga, il visita la France, en 1770, fut bien accueilli par les littérateurs philosophes et par la cour, puis revint en Suède à la mort de son père, 1771. Il prépara dans le plus grand secret le coup d'État, qui le débarrassa de la tyrannie des grands, août 1772; les États furent forcés d'accepter la nouvelle constitution, qui donnait au roi le pouvoir exécutif, et ne leur laissait que le droit de voter les impôts. Il améliora les finances, encouragea le commerce, abolit la torture, décréta la liberté de la presse, 1774, pour la supprimer en 1780. Au dehors, il s'unit à la *Ligue de neutralité armée*, 1780. Cependant l'opposition reparut, et deux fois il crut devoir dissoudre les États, 1779, 1786; on lui reprochait son luxe, ses dépenses excessives; l'opinion cessa de lui être complétement favorable; il devint capricieux, avec des allures de despote. Pour reconquérir la popularité, il déclara la guerre à Catherine II, 1788; il eut d'abord de grands succès en Finlande, mais les soldats, excités par leurs chefs et par les nobles, refusèrent de le suivre; il se croyait perdu. Le Danemark lui déclara la guerre; il en profita pour quitter l'armée rebelle de Finlande, courut au-devant des Danois, qui sur les instances de l'Angleterre et de la Prusse évacuèrent le territoire suédois. Il rentra en triomphe à Stockholm et résolut de se venger; dans la diète de 1789, il s'empara du pouvoir absolu malgré la résistance des nobles; il recommença la guerre contre la Russie, remporta quelques avantages peu décisifs et signa la paix de Verelœ, 14 août 1790. Gustave songea dès lors à se mettre à la tête d'une grande coalition contre la Révolution française; après un voyage à Aix-la-Chapelle, 1791, il négocia avec les princes français, la Prusse, l'Autriche, la Russie; il était plein d'enthousiasme; mais, pour avoir de l'argent, il convoqua la diète à Gefle, janv. 1792; il n'obtint que de faibles secours. Une conspiration se forma alors contre lui dans les rangs de l'aristocratie; les comtes de Horn et de Ribbing, les barons Bielke et Pechlin, Liliehorn et Ankarstroem étaient à la tête du complot. Il fut blessé mortellement d'un coup de pistolet par ce dernier au milieu d'un bal masqué à l'Opéra de Stockholm, dans la nuit du 15 au 16 mars 1792; il expira treize jours après; il fit décerner la régence à son frère, le duc de Sudermanie, et ordonna de renfermer tous ses papiers dans une cassette, transportée à Upsal, et qui ne devait être ouverte que 50 ans après sa mort. Il avait favorisé les lettres, fondé l'Académie suédoise, 1786, et cherché par son exemple, à introduire en Suède la civilisation française, dont il était épris. Il a promulgué une loi de tolérance religieuse. Mais on lui reproche ses mesures fiscales et la liberté accordée sans mesure de fabriquer l'eau-de-vie de grains. On a de Gustave III des *Discours*, des *Lettres*, des *Pièces dramatiques*, trad. en français par Dechaux, 1803, 5 vol. in-8°. Ses *Papiers*, examinés en 1842, n'ont pas offert l'intérêt qu'on en espérait; le professeur Geijer a formé et publié 3 vol. des documents non officiels, 1843.

Gustave-Adolphe IV, roi de Suède, fils du précédent, né en 1778, succéda à son père, 1792, sous la régence de son oncle, Charles, duc de Sudermanie. La régence fut troublée par les luttes des deux partis qui se disputaient le pouvoir, le parti français favorable aux idées libérales, et le parti russe. Catherine II envoya le comte de Stackelberg et le comte Romanzof, qui soutinrent les complots du général d'Armfeldt contre le régent: l'impératrice s'opposa de tout son pouvoir, et par tous les moyens, au mariage de Gustave et d'une princesse de Mecklembourg; elle réussit, et parvint même à attirer à Saint-Pétersbourg le jeune roi et son oncle. Le mariage de Gustave IV avec la princesse Alexandra, fille du grand-duc Paul, fut décidé; mais au jour fixé pour la célébration, Gustave refusa de signer le contrat qu'on lui présentait, parce que la princesse ne devait pas renoncer à la religion grecque pour embrasser le luthéranisme, 1796. Catherine II en fut extrêmement irritée. Gustave IV, déclaré majeur, accorda sa confiance aux ennemis de son oncle, et rappela d'exil le général d'Armfeldt, puis il épousa une princesse de Bade, 1797. Violent, fantasque, insupportable à sa famille comme à ses sujets, il se brouilla avec la plupart des souverains

de l'Europe. Ennemi de la France, il accusait l'Angleterre et le Danemark; il entrait dans la 3e coalition, et se brouillait avec la Prusse et avec la Russie. Les Français lui enlevèrent la Poméranie, Stralsund, l'île de Rugen. Après la paix de Tilsit, Gustave refusa de fermer ses ports aux Anglais; Alexandre envahit la Finlande et s'en empara, 1808; en même temps Gustave déclara la guerre au Danemark et irrita l'Angleterre, en réclamant de nombreux subsides. Le mécontentement était à son comble; une conspiration militaire fut formée par le baron d'Adlerspaar; le roi fut arrêté dans son palais, le 13 mars 1809; il signa quelques jours après son acte d'abdication. Les Etats le déclarèrent déchu, 10 mai, élevèrent au trône le duc de Sudermanie, et exilèrent Gustave IV, après lui avoir accordé une rente de 144,000 francs. Il prit les noms de comte de Holstein-Gottorp, de colonel Gustafson, vécut en Allemagne, en Suisse, en Russie, en Angleterre, réclama la couronne au congrès de Vienne, pour son fils, et mourut à Saint-Gall, en 1837. Dans ses dernières années, il partageait les idées des illuminés.

Gustavia, la seule ville de l'île suédoise de Saint-Barthélemy (Antilles), est bien bâtie; son port, le *Carénage*, est spacieux; c'est un port franc; 10,000 hab.

Gustrow, v. du Mecklembourg-Schwerin, sur la Nebel, à 30 kil. S. E. de Rostock. Belle cathédrale; château du moyen âge. Fabriques de savons, chandelles, tabacs, huiles, etc.; tanneries, distilleries. Grande foire aux laines; courses de chevaux; commerce de bestiaux. Elle a été longtemps la résidence des princes de Schwerin, puis de ceux de Gustrow; 11,000 hab.

Gutenberg (Jean ou Hans **Gensfleich,** dit), du nom de sa mère, Else Gutenberg, inventeur de l'imprimerie, né à Mayence, d'une famille noble, vers 1400, mort le 14 février 1468, fut forcé de quitter sa patrie, à la suite de troubles civils, en 1420, et se réfugia à Strasbourg. Un acte public de 1434 le montre dans cette ville riche et considéré; en 1437, une demoiselle noble, Anne *à la Porte de Fer*, réclama de lui l'exécution d'une promesse de mariage, et il paraît qu'il l'épousa. Il s'occupait alors de procédés secrets qu'il avait inventés pour imprimer; il eut plusieurs associés, André Dritzehen surtout, qui mourut en 1438. Il est probable que dès lors Gutenberg avait trouvé les différents procédés, qui de la xylographie mènent à l'imprimerie, et surtout la *presse*. Après 1444, il retourna à Mayence, où un acte constate sa présence en 1448; deux ans plus tard, il s'associa avec Jean Füst, qui lui prêta l'argent nécessaire pour exécuter ses impressions dans la maison appelée *Zum Zungen*, plus tard *Maison de l'imprimerie*. Après un procès, dans lequel Gutenberg fut forcé d'abandonner à Jean Füst la plus grande partie de son imprimerie, il s'établit dans une maison plus modeste, et s'associa plus tard au docteur Homery. Gutenberg, comme beaucoup d'inventeurs, tira peu de profit de son invention et mourut pauvre; il fut enterré au couvent des Franciscains. — C'est en vain qu'on a contesté les découvertes de Gutenberg, et qu'on a écrit tant de volumes pour éclaircir les nombreuses questions de détail qui se rattachent à l'invention de l'imprimerie; les témoignages des savants les plus compétents s'accordent avec la voix publique qui n'a jamais cessé de proclamer la gloire de Gutenberg; ni Pfister de Bamberg, ni Bechtermuntze, ni Laurent Coster de Harlem, ni Pierre Schœffer, le gendre de Füst,ne peuvent revendiquer cet honneur. Parmi les ouvrages imprimés par Gutenberg, on cite : un petit vocabulaire dit *Catholicon*, imprimé peut-être à Strasbourg; une ou plusieurs éditions de *Donat;* les *Lettres* d'*indulgence*, de 1454 et 1455; le *Calendrier* de 1457; l'*Appel contre les Turcs*, 1454, 6 feuilles in-4°; la *Bible* en trente-six lignes, 3 vol. in-fol. à deux colonnes, dont il ne reste que trois ou quatre exemplaires, 1455, 1456; le *Psautier de Mayence*, 1457. Depuis 1460, on célèbre dans plusieurs villes d'Allemagne, et surtout à Strasbourg, tous les cent ans, une fête en l'honneur de Gutenberg. On lui a élevé plusieurs statues : à Mayence, en 1837, une statue de bronze, œuvre de Thorwaldsen; à Strasbourg, en 1840, une statue, œuvre de David d'Angers; à Paris, en 1852, dans la cour d'honneur de l'Imprimerie nationale, une reproduction de la précédente.

Guthrie (William), écrivain écossais, né à Brechin (comté de Forfar), 1708-1770, a composé, à Londres, pour les libraires, un grand nombre d'ouvrages d'histoire maintenant ignorés. On ne connaît que sa *Grammaire géographique, historique et commerciale*, souvent réimprimée et traduite, malgré ses imperfections.

Gutzlaw (Charles), missionnaire allemand, né en Poméranie, 1803-1851, fut envoyé par la Société des Missions des Pays-Bas dans les possessions hollandaises, a parcouru l'Indo-Chine, le royaume de Siam, le pays des Birmans jusqu'aux frontières de Chine, puis la Chine; ses connaissances approfondies sur les hommes et les choses de ce pays le firent nommer surintendant du commerce anglais. Il rendit de grands services aux Européens et contribua beaucoup à répandre le christianisme dans les populations chinoises. Parmi ses ouvrages très-estimés, on remarque : un mémoire dans le *Journal de la Société asiatique* de Londres, sur les associations secrètes de la Chine; une *Description de la Cochinchine; China opened*, 1838, 2 vol. in-8°; *History of the Chinese Empire*, 2 vol. in-8°, etc.

Guy-Joly. V. Joly.

Guy-Patin. V. Patin.

Guyana ou **Angostura,** prov. du Venezuela, occupe toute la partie de la république, au S. de l'Orénoque; elle a 539,000 kil. carrés et une population de 56,000 hab., dont 40,000 Indiens sauvages et 8 à 10,000 noirs ou mulâtres. Quelques endroits seulement sont cultivés; les savanes immenses sont peuplées de bœufs qui vivent en liberté. La seule ville est *Ciudad-Bolivar*.

Guyane, vaste contrée au N. E. de l'Amérique méridionale; elle forme une espèce d'île environnée au N. et au N. E. par l'océan Atlantique; au S. par l'Amazone; au S. O. par le rio Negro; à l'O. par le Cassiquiare; au N. O. par l'Orénoque. La chaîne des monts Tumucumaque ou Tumucuraque occupe, à la hauteur du cap Nord, le centre de la Guyane; les principaux cours d'eau en descendent, comme l'Essequibo, le Démérary, l'Abari, le Mahaicoui, le Mahaici, le Berbice, le Corentin, le Copername, le Saramaca, le Surinam, le Maroni, le Sinnamary, le Kourou, etc. Les montagnes s'abaissent en terrasses successives vers la mer; puis commence une vaste plaine d'alluvions, qu'interrompent çà et là des masses noires rocheuses. Les côtes sont basses, recouvertes par la mer; jusqu'à une distance de 40 à 50 kil., les eaux de l'Océan sont troubles à cause du limon et de la vase; de nombreux îlots bordent la côte, les Connétables, les îlots de Remire, l'Enfant Perdu, les îles du Salut, les îles Vertes.

La Guyane, chaude, humide, remplie de bois et de marais, est insalubre pour les Européens; la saison des pluies dure de novembre à juillet, et l'eau tombe avec violence. Les montagnes sont couvertes de forêts et de futaies élevées; les terres hautes des plaines constituent de bonnes savanes et peuvent être cultivées; les terres basses sont très-fertiles en arbres à fruits, girofliers, cannelliers, muscadiers, poivriers, etc.; en cacao, café, indigo, vanille, canne à sucre, coton, roucou, riz, maïs, arrow-root, gommes, etc. Les arbres, acajou, cocotier, bois de fer, manguier, cassia, etc., atteignent des proportions colossales.

La Guyane, découverte par Christophe Colomb en 1498, explorée par V. Pinçon en 1500, fut surtout visitée par Walter Raleigh en 1595 et par le français Laravardière, qui s'y établit en 1604. Les aventuriers y cherchaient, au XVIe s., le fabuleux pays de l'or, *el dorado*. Enfin les Français, les Anglais et les Hollandais y fondèrent, au XVIIe s., des colonies qui, après des fortunes diverses, leur appartiennent encore. Aujourd'hui la contrée appelée Guyane est divisée en 5 parties :

1° Guyane Vénézuélienne, ou Espagnole ou Colombienne; elle forme une province de la République de Venezuela. V. Guyana.

2° La Guyane Anglaise, séparée du Venezuela par l'Essequibo, de la Guyane hollandaise par le Corentin. Elle a 221,000 kil. carrés et 215,000 hab.; divisée en trois comtés, Berbice, Démérary et Essequibo; elle est administrée par un gouverneur assisté d'un conseil de 10 membres. Les villes principales sont : *Georgetown* ou *Stabroek*, la capitale, Essequibo, Nouvelle-Amsterdam. On trouve dans l'intérieur sept peuplades sauvages, belliqueuses, intelligentes et passant pour anthropophages : les Araouaaks, les Accaouais, les Caraïbiscs, les Ouaraous, les Paramani's, les Attaraya's, les Attamacka's. — La flore est magnifique; sur la côte on récolte du sucre, du café excellent, du coton, du tabac, de l'indigo, etc. Le pays est très-boisé à l'intérieur. Les Anglais s'en emparèrent en 1803 sur les Hollandais, et l'ont gardé en 1814.

3° Guyane Hollandaise, entre l'Atlantique au N., la Guyane anglaise à l'O., le Brésil au S., la Guyane française à l'E., dont elle est séparée par le Maroni. Elle a 120,000 kil. carrés et 70,000 hab., dont 15,000 Indiens

et 40,000 nègres libres. Elle est partagée en 10 districts. C'est une vaste plaine, arrosée par la Saramaca et le Surinam, couverte de plantations florissantes, environnées de digues et arrosées par de nombreux canaux. Le café, le coton, le cacao, le riz, mais surtout le sucre, font la richesse de la colonie. La capit. est *Paramaribo*. Dans l'intérieur, derrière le rideau noirâtre de forêts impénétrables, vivent des peuplades indiennes, comme celles de la Guyane anglaise, et des nègres indépendants. Ce pays, d'abord colonisé par les Anglais, fut occupé par les Hollandais en 1667.

4° La Guyane Française, entre la Guyane hollandaise et le Brésil, s'étend jusqu'à l'Oyapok, quoique, d'après le traité d'Amiens, on ait plus d'une fois réclamé la limite de l'Arouary. Elle a 360 kil. de côtes et 121,000 kil. carrés de superficie. La terre est fertile, mais les parties basses sont seules cultivées, et les ravages de la fièvre jaune, la renommée exagérée de l'insalubrité du climat, ont arrêté la colonisation. Les terres hautes sont boisées, bien arrosées et saines; les rivières sont : le Maroni, le Sinnamari, le Kourou, l'Approuage, l'Oyapok. Elle ne renferme que 25,000 hab. La capit. est *Cayenne ;* on peut nommer Oyapok, Kourou, Remiré, Sinnamary, les colonies pénitentiaires de la Montagne d'Argent et des îles du Salut. Dans l'intérieur, on trouve les peuplades indiennes des Galibis, des Oyampis, des Emérillons, des Tapouilles. Les Français appelèrent d'abord ce pays *France équinoxiale;* il fut pris par les Anglais, 1654; par les Hollandais, 1676; par les Portugais, 1809. La France a recouvré la Guyane en 1817. Les tentatives de colonisation au XVIII° siècle et au XIX° ont médiocrement réussi.

5° La Guyane Brésilienne, cédée, en 1713, par la France au Portugal, qui la perdit avec le Brésil, s'étend jusqu'à l'Amazone, a une superficie de 1,300,000 kilomètres carrés, et est comprise dans la province d'Alto-Amazonas.

Guyard de Berville, historien, né à Paris, 1697-1770, a écrit : *Histoire du chevalier Bayard*, 1760, souvent réimprimée, et *Histoire de Bertrand Duguesclin*, 1767.

Guyard (Laurent), sculpteur, né à Chaumont en Bassigny, 1723-1788, élève de Bouchardon, eut le grand prix en 1750, exécuta à Rome les copies des meilleures statues antiques, fut éloigné de l'Académie et de Paris par les intrigues de Bouchardon, jaloux de son ancien élève, et alla vivre en Italie. On cite de lui le mausolée de la princesse de Gotha, le groupe d'*Enée et d'Anchise*, le monument de Saint-Bernard à Clairvaux, une copie du *Gladiateur*, au Luxembourg, etc.

Guyenne et Gascogne, gouvernement de l'ancienne France, au S. O. Il avait pour capit. *Bordeaux*. Il comprenait : 1° la *Guyenne*, correspondant à l'anc. Aquitaine, et divisée en *Guyenne propre*, *Périgord*, *Agénois*, *Quercy et Rouergue ;* 2° la *Gascogne*, où se trouvaient : le *Bazadais*, le *Condomois*, l'*Armagnac*, l'*Astarac*, le *Comminges*, le *Nebouzan*, le *Conserans*, le *Bigorre*, les *Landes*, le *Tursan*, le *Marsan*, le *Gabardan*, le *pays des Basques* (V. ces noms divers). On y voyait en 1789 les 2 généralités de Bordeaux, divisée en 5 élections, d'Auch, divisée en 5 élections. Il y avait les archevêchés de Bordeaux et d'Auch; le parlement de Bordeaux et le parlement de Toulouse se partageaient la juridiction de ces pays. — La Guyenne a formé les départements de la Gironde, de la Dordogne, de Lot-et-Garonne, de Tarn-et-Garonne, du Lot et de l'Aveyron ; la Gascogne a formé ceux du Gers, des Landes, des Hautes-Pyrénées.

Guyenne, prov. de l'anc. France, qui faisait partie du gouvernement de Guyenne et Gascogne (V. l'article précédent). La *Guyenne propre* renfermait : le *Bordelais*, Bordeaux, Libourne et Coutras; le *comté de Benauges*, Cadillac ; le *Médoc*, Lesparre ; la *Flandre de Médoc ;* le *Captalat de Buch*, la Teste-de-Buch ; les *landes de Bordeaux;* le *Blayez*, Blaye; le *Bourgez*, Bourg-sur-Gironde; le *Cuzaguez*, Cubzac; le *Fronsadois*, Fronsac. — Le nom de Guyenne a été longtemps synonyme de celui d'Aquitaine (V. ce mot).

Guyon (Jeanne-Marie **Bouvier de la Motte, M^me**), née à Montargis, 1648-1717, fille d'un maître des requêtes, montra de bonne heure de grandes dispositions pour la vie ascétique, voulut se faire religieuse, et, pour obéir à ses parents, épousa, en 1664, Jacques Guyon, fils de l'entrepreneur du canal de Briare, dont elle eut cinq enfants. Veuve, elle vint à Paris, se crut destinée à un ministère extraordinaire ; se rendit à Annecy, en 1681, pour convertir les hérétiques, puis se retira chez les Ursulines de Thonon. De concert avec le Père Lacombe, qui lui communiqua toutes ses rêveries mystiques, elle prêcha le renoncement à soi-même, le silence de l'âme, l'extase dans l'amour de Dieu, enfin toutes les doctrines bizarres connues sous le nom de *quiétisme*. C'est pendant ses voyages de propagande à Turin, à Grenoble, à Verceil, qu'elle composa le *Moyen court et facile pour l'Oraison ;* le *Cantique des Cantiques ;* les *Torrents spirituels*. De retour à Paris, 1686, elle fut enfermée chez les filles de la Visitation de la rue Saint-Antoine, 1688; elle en sortit bientôt, et se lia avec des dames d'une piété exaltée, les duchesses de Béthune, de Chevreuse, de Beauvilliers, de Mortemart, qui la regardaient comme une sainte. M^me de Maintenon s'intéressa à M^me Guyon, qui parut à Versailles et à Saint-Cyr. C'est alors qu'elle forma avec Fénelon un commerce d'amitié spirituelle, difficile à comprendre, et exerça sur lui la plus grande influence. L'évêque de Chartres, Godet-Desmarets, fut effrayé des idées mystiques qu'elle répandait dans la maison de Saint-Cyr ; M^me Guyon obtint de M^me de Maintenon qu'on nommât des commissaires pour examiner sa conduite, ses livres, ses opinions. Bossuet, Noailles, évêque de Châlons, Tronson, supérieur de Saint-Sulpice, et Fénelon procédèrent à un examen dogmatique dans les *Conférences d'Issy*, qui firent alors beaucoup de bruit. Ils signèrent 34 articles pour détruire ce qu'il y avait de mauvais et d'exagéré dans les nouvelles doctrines, 1695 ; déjà plusieurs évêques et l'archevêque de Paris avaient censuré les livres de M^me Guyon ; elle se soumit et vint à Paris. Mais elle fut bientôt enfermée à la Bastille jusqu'à ce que le nouvel archevêque de Paris, de Noailles, obtint la permission de la placer chez les filles de Saint-Thomas, à Vaugirard. Fénelon, devenu archevêque de Cambrai, refusa de donner son approbation à une instruction pastorale de Bossuet sur les états d'oraison, qui condamnait les erreurs et la personne de M^me Guyon ; il publia, en 1697, l'*Explication des Maximes des saints sur la vie intérieure ;* mais M^me Guyon fut de nouveau renfermée à la Bastille, et ceux qui avaient soutenu ses opinions furent disgraciés par Louis XIV. Après la condamnation de Fénelon par le Saint-Siége, 1699, elle fut exilée à Diziers, près de Blois, chez son fils aîné, 1702 ; elle acheva sa vie à Blois dans la retraite et l'exercice des œuvres de charité. Ses ennemis, comme elle le déclare elle-même dans son testament, ont dirigé contre elle bien des impostures ; son mysticisme fut tout spirituel; mais d'une imagination hardie, elle se laissa aller à une pente dangereuse, condamnée par la raison, comme par la religion. Ses *Œuvres* forment 39 vol.; nous avons nommé les plus connus de ses livres; on peut encore citer : Les *Livres de l'Ancien et du Nouveau Testament*, traduits en français, avec des explications; *Recueil de Poésies spirituelles*, 5 vol. in-8°; *Discours chrétiens et spirituels; l'Ame amante de son Dieu*, 1716, in-8°; *Vie de madame Guyon écrite par elle-même*, 3 vol. in-12; ouvrage qui n'est probablement pas d'elle, etc.

Guyon (Claude-Marie), historien, né à Lons-le-Saulnier, 1699-1771, prêtre de l'Oratoire, travailla pour l'abbé Desfontaines, et s'attira les sarcasmes de Voltaire, en défendant la religion. On a de lui quelques ouvrages, travaillés avec soin, mais médiocres : *Continuation de l'Hist. romaine*, de Laurent Echard, depuis *Constantin jusqu'à la prise de Constantinople*, 10 vol. in-12 ; *Hist. des empires et des républiques, depuis le déluge jusqu'à Jésus-Christ*, 12 vol. in-12; *Hist. des Amazones anciennes et modernes*, 2 vol. in-12; *Hist. des Indes*, 3 vol. in-12 ; l'*Oracle des nouveaux philosophes*, dirigé contre Voltaire; *Bibliothèque ecclésiastique*, 8 vol. in-12, etc.

Guyon (Richard **Debaufre**), général hongrois, d'origine anglaise, né près de Bath, 1813-1856, entra au service de l'Autriche en 1832; aide de camp et gendre du feld-maréchal Splengi, il cultivait ses terres près de Komorn, en Hongrie, lorsque la révolution de 1848 éclata. Il servit dans l'armée hongroise et déploya le plus grand courage ; il devint bientôt général et porta ombrage à Gœrgey, dont il dénonçait les projets ambitieux. Il alla rejoindre Rembinski en Transylvanie, fut l'un des derniers à lutter, se réfugia avec Kossuth en Turquie, et obtint du sultan, sous le nom de *Kourchid-Pacha*, le gouvernement de Damas. Il prit part à la guerre contre les Russes en 1853, et organisa les premières défenses de Kars.

Guyot (Germain-Antoine), jurisconsulte, né à Paris, 1694-1750, avocat au Parlement, s'occupa spécialement de l'étude des fiefs. On a de lui : *Traité des fiefs*, 5 vol. in-4°; *Observations sur le droit des patrons et des seigneurs de paroisse aux honneurs dans l'église*. Il a au

noté et publié les *Coutumes de Mantes et Meulan, de Paris et de la Marche.*

Guyot de Folleville, connu sous le nom d'*évêque d'Agra*, né en Bretagne, était vicaire à Dol, au commencement de la Révolution. Il se rendit à Poitiers, et se fit passer aux yeux de quelques dévots comme évêque *in partibus*. Il fut pris à Thouars par des partisans vendéens; il fit croire ou on voulut bien croire qu'il était en effet évêque d'Agra et qu'il avait reçu une mission du pape Pie VI. Les chefs vendéens l'attachèrent à leur état-major; il officia pontificalement; mais l'abbé Bernier l'accusa de n'être qu'un imposteur. Après l'expédition des Vendéens vers Granville, il fut pris, conduit à Angers, et condamné à mort, 1794.

Guyot (Edme-Gille), géographe, né à Paris, 1706-1786, directeur des postes, publia le *Dictionnaire géographique et universel des postes et du commerce*, 1754, in-4°, 1787, 2 vol. in-8°.

Guyot (Joseph-Nicolas), jurisconsulte, né à Saint-Dié, 1728-1816, avocat, conseiller au bailliage de Bruyères Lorraine, vint à Paris s'occuper de la composition d'ouvrages de droit, et fut un instant juge au tribunal de cassation en 1795. Il a publié : *le Grand Vocabulaire français*, 30 vol. in-4°; *Répertoire universel et raisonné de jurisprudence civile, criminelle, canonique et bénéficiale*, 64 vol. in-8° et 17 de supplément. Il est l'un des auteurs de l'*Encyclopédie méthodique* (*Jurisprudence*), 8 vol. in-4°; il a fait paraître, en collaboration avec plusieurs jurisconsultes : *Traité des droits, fonctions, franchises*, etc., *annexés en France à chaque dignité, à chaque office*, etc., 4 vol. in-4° (ouvrage non terminé); *Dictionnaire raisonné des lois de la République française*, 3 vol. in-8°; *Annales du Droit français*, 3 vol. in-8°.

Guyot de Provins, poëte français de la fin du XIIe s., parcourut l'Europe en troubadour et alla même jusqu'en Palestine; il revint vivre parmi les moines de Cluny. C'est là qu'il composa, probablement vers 1205, sous le nom de *Bible*, une satire générale des vices de la société, des princes, des évêques, des moines, des légistes, des médecins, en 2,691 vers de huit syllabes, d'un style vif et original, mais âpre et dur. Elle a été publiée dans les *Fabliaux et Contes* de Barbazan et Méon, 1808.

Guyot de Merville (Michel), littérateur, né à Versailles, 1696-1755, voyagea longtemps, fut libraire à La Haye, fit paraître un journal. l'*Histoire littéraire de l'Europe*, revint à Paris, où il écrivit pour Desfontaines et attaqua Voltaire. Il fit représenter plusieurs pièces au Théâtre-Italien et à la Comédie-Française : *les Mascarades amoureuses*, 1736; *les Impromptus de l'Amour*, 1737; *Achille à Scyros*, 1737; *le Consentement forcé*, 1738, comédie bien conduite et intéressante; *l'Apparence trompeuse*, 1744. Dénué de ressources, il alla chercher fortune en Italie, en Allemagne, en Hollande, s'adressa à Voltaire pour lui offrir la dédicace de ses œuvres, fut repoussé poliment, et se tua près de Genève. Ses *Œuvres de Théâtre*, qui ne manquent pas de mérite, ont été recueillies en 3 vol. in-12, 1766.

Guyoul (le), riv. de France, qui est navigable à Dol, passe au Vivier et finit dans la baie de Cancale.

Guyse ou **Guise** (Jacques de), annaliste flamand, né à Mons, mort vers 1399, de l'ordre de Saint-François, enseigna la théologie, les mathématiques et la philosophie, et composa en latin : *Annales Hannoniæ* (Hainaut). On imprima une traduction française de cet ouvrage qui avait eu beaucoup de réputation, sous ce titre : *Illustrations de la Gaulle Belgique*, 1531-1532, petit in-fol. Fortia d'Urban a publié le texte latin, avec une traduction, 1826-1838.

Guyton-Morvau (Louis-Bernard), chimiste, né à Dijon, 1737-1816, fils d'un professeur de droit, avocat général au parlement de Dijon, dès 1755, publia trois volumes de *Discours* et d'*Eloges*, 1775. Mais passionné pour la physique et la chimie, il fonda des cours de chimie, de minéralogie, de médecine, et traduisit des ouvrages de Bergman, de Scheele et de Black. En 1773, il découvrit le pouvoir désinfectant du chlore. En 1782, il donna sa démission de magistrat, et proposa un plan de nomenclature méthodique pour la chimie; puis il s'occupa du *Dictionnaire de Chimie* pour l'*Encyclopédie méthodique* et reçut de l'Académie des sciences le prix pour l'ouvrage le plus utile. Député à l'Assemblée législative, puis à la Convention, il siégea parmi les députés de la Montagne et vota la mort de Louis XVI. Il rendit de grands services, en formant le corps d'*aérostiers militaires* et en perfectionnant les procédés pour la fabrication des poudres et du salpêtre. Membre du Conseil des Cinq-Cents, de 1795 à 1797, il prit part à la fondation de l'Ecole polytechnique, dont il fut professeur et directeur. Administrateur des monnaies (1800-1814), il contribua à l'établissement du nouveau système monétaire. Il présenta un grand nombre de mémoires à l'Institut, dont il faisait partie depuis 1796; il a écrit dans beaucoup de journaux scientifiques; mais on a reproché à ses recherches de ne pas avoir assez d'exactitude. Parmi ses ouvrages on cite : *Nouveau moyen de purifier une masse d'air infectée*, 1773, in-8°; *Eléments de chimie théorique et pratique*, 1776-1777, 3 vol. in-12; *Mémoire sur les dénominations chimiques*, 1782; *Description de l'Aérostat de l'Académie de Dijon*, 1784; *Méthode d'une Nomenclature chimique*, avec Lavoisier, Laplace, Monge, Bertholet et Fourcroy, 1787; *Traité des moyens de désinfecter l'air*, 1801, in-8°; *Rapport fait à l'Institut sur la restauration du tableau de Raphaël, connu sous le nom de la Vierge de Foligno*, 1802, in-4°, etc.

Guzerate ou **Goudjérate,** presqu'île de l'Hindoustan, au N. O., entre le golfe de Katch ou Kutch au N., la mer d'Omân à l'O., le golfe de Cambaye au S. E. C'est un pays marécageux sur les côtes, montueux dans l'intérieur, fertile et malsain. — La prov. de Guzerate comprend, outre la presqu'île, une partie du continent vers le N.; elle est habitée par des Radjepouts; elle est divisée en plusieurs districts, relevant de la présidence de Bombay ou possédés par de petits souverains tributaires. Les v. princ. sont : Djounaghor, Pattan, Diu et Damaun (aux Portugais), Ahmed-âbâd, Cambaye, Kaïrah, Rhadonpour, Barotsch, Baroda, Surate, etc. On estime la popul. à 7 millions d'hab. Cette province florissante de l'empire Mongol, conquise par les Mahrattes au XVIIIe s., a été soumise par les Anglais de 1802 à 1807.

Guzman (Alphonse **Perez de**), *le Bon*, capitaine espagnol, né à Valladolid, 1258-1309, se distingua au service du roi de Maroc, contribua à la prise de Tarifa pour Sanche IV, roi de Castille, repoussa les Maures et leur allié, l'infant don Juan, frère de Sanche, qui l'assiégeaient; et vit égorger, plutôt que de se rendre, son propre fils, qui était au pouvoir de l'infant. Il est la tige des Medina-Sidonia.

Guzman (Don Fernand **Perez de**), poëte et chroniqueur espagnol, 1405-1470, a compilé et complété la *Chronique de Jean II*. Ses poésies traitent de sujets moraux et mystiques.

Guzman (Louise **de**), reine de Portugal, fille du duc de Medina-Sidonia, épouse de Jean de Bragance, contribua beaucoup à son élévation au trône de Portugal. A sa mort, 1656, elle fut régente, gouverna avec fermeté, remit le pouvoir à son fils, Alphonse VI, 1662, et mourut dans un cloître, 1666.

Gy, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. E. de Gray (Haute-Saône); commerce considérable de vins; 2,092 hab.

Gyalar, village de Transylvanie, a un château magnifique et les plus belles usines de fer de la province.

Gyaros (auj. *Ghioura*), l'une des Cyclades dans la mer Egée, à l'E. de Céos, servait de lieu de déportation sous les Romains. Elle est presque déserte.

Gygès, roi de Lydie, de la dynastie des Mermnades, berger du roi Candaule, suivant les traditions, trouva un anneau merveilleux qui rendait invisible; il s'en servit pour séduire la reine et détrôner le roi. Il régna probablement de 716 à 678 avant J. C. Il envoya de riches présents au temple de Delphes, attaqua les villes grecques d'Asie Mineure, Milet, Smyrne, Colophon, Magnésie, et fut célèbre par son opulence.

Gylippe, général lacédémonien, né vers 465 av. J. C., mort vers 400, fut envoyé par Sparte au secours de Syracuse, assiégée par les Athéniens; les battit plusieurs fois, reçut les capitulations de Nicias et de Démosthène, et fit de vains efforts pour les sauver, 414-413. Après la prise d'Athènes, 404, il fut chargé par Lysandre de rapporter à Sparte les richesses conquises; il déroba 300 talents, fut dénoncé par un de ses esclaves, s'enfuit et mourut de faim dans son exil.

Gyllenborg (Charles, comte de), homme d'Etat suédois, né à Upsal, 1679-1746, représenta Charles XII en Angleterre et le servit avec tant de zèle qu'il fut même arrêté par le gouvernement anglais, 1703-1717. Conseiller d'Etat, chancelier, il fut le chef du parti des *Chapeaux*, et fit signer une alliance avec la France.

Gyllenborg-Ehrensværd (Thomasine-Christine **Buntzen,** Mme), romancière danoise, 1773-1856, épousa successivement *Heiberg*, littérateur estimé, que ses opi-

nions libérales firent bannir en 1799; puis le comte *Ehrensværd*, qui avait pris part à la conjuration contre Gustave III. Se cachant sous le pseudonyme de l'*Auteur d'une Histoire de chaque jour*, elle a publié des Récits, des Nouvelles, des Romans, qui ont été réunis en 12 vol. in-8°, 1849-51. Plusieurs de ses nouvelles danoises ont été traduites en français.

Gymnase ou **Palestre**, édifice où, chez les Grecs et les Romains, l'on enseignait et l'on pratiquait la gymnastique (saut, lutte, pugilat, course, jet du disque et du javelot, etc.). Les philosophes et les rhéteurs y venaient souvent converser et parler; à Athènes, le Lycée, le Cynosarge et l'Académie furent célèbres. — En Allemagne, on donne le nom de gymnases aux établissements d'instruction secondaire.

Gymnésiennes (Iles). V. BALÉARES.

Gymniques (Jeux). Les Grecs donnaient ce nom aux jeux Olympiques, Isthmiques, Pythiens et Néméens, où l'on disputait avec ardeur les prix proposés aux vainqueurs dans les divers exercices gymnastiques.

Gymnosophistes ou *philosophes nus*, nom donné par les Grecs à des philosophes indiens, comme Calanus, qui allaient tête et pieds nus.

Gyndès, riv. de l'anc. Assyrie, affl. de gauche du Tigre (auj. *Kara-Sou*). Cyrus, dit-on, irrité de ce qu'un de ses chevaux s'y fût noyé, fit creuser 360 canaux pour disperser les eaux; mais les canaux ont disparu et la rivière a repris son cours. — Riv. de l'anc. Perse, passait à Aspadana (auj. *Zayendeh-Roud*).

Gynécée (*Maison de la femme*), partie distincte de la maison, chez les anciens Grecs, réservée aux femmes et interdite aux hommes, à l'exception des plus proches parents.

Gyöngyös, v. du comitat d'Hevesch (Hongrie), à 80 kil. N. E de Pesth, au pied des monts Matra, dans un pays couvert de vignobles; 14,000 hab. Victoire des Hongrois, 3 avril 1849.

Gypsies, l'un des noms donnés aux Bohémiens.

Gyrowetz (ADALBERT), musicien compositeur de Bohême, né à Budweis, 1763-1850, étudia sous Sala à Naples, se fit applaudir à Paris et à Londres par ses symphonies, ses cantates et l'opéra de *Semiramide*. Il a écrit, pour le théâtre de Vienne, un grand nombre d'opéras qui eurent du succès.

Gysen ou **Gyzen** (PIERRE), peintre flamand, né à Anvers, 1636-1700, élève de Jean Breughel, dit *de Velours*, a composé des paysages encore recherchés.

Gythium, v. anc. et port de la Laconie (Péloponnèse), sur la côte E. du golfe de Laconie, l'une des villes des Eleuthéro-Laconiens, fut prise par les Romains, 195 av. J.C. Ses ruines sont près de *Marathonisi*; on y remarque les débris d'un théâtre.

Gyula (JULIA), ch.-l. du comitat de Bekes (Hongrie), sur le Körös-Blanc; ville forte; élève des bestiaux; 10,000 hab.

Gyulay, nom d'une ancienne famille magyare de Transylvanie, qui a produit plusieurs personnages distingués.

Gyulay (IGNACE, comte), né à Hermanstadt, 1763-1831, se distingua d'abord contre les Turcs, puis fut l'un des meilleurs généraux de l'Autriche dans toutes les guerres qu'elle soutint contre la France. Il devint feld-maréchal en 1813, fut ban de Croatie, d'Esclavonie et de Dalmatie, 1806-1809, puis 1815-1823, enfin gouverneur général de Bohême et président du conseil aulique de guerre, en 1830.

H

Haager-Alensteig (Maison de), ancienne famille originaire d'Autriche, où plusieurs de ses membres ont occupé de hautes fonctions dans l'administration et le gouvernement. L'un d'eux acheta, en 1499, la moitié de la ville d'Alensteig, et en ajouta le nom au sien.

Haansbergen (JEAN van), peintre hollandais, né à Utrecht, 1642-1705, élève habile de Poëlemburg, l'a imité de manière que l'on confond souvent leurs œuvres.

Haas (JEAN-MATTHIAS), géographe allemand, né à Augsbourg, 1684-1742, fut professeur à Wittenberg, 1720, et mérita sa réputation par ses ouvrages: *Tabula Hungariæ, Tabula imperii Russici et Tartariæ universæ; Phosphorus Historiarum; Historiæ universalis politicæ Idea* (cartes géographiques, tableaux chronologiques, etc.). Après sa mort, on publia un *Grand Atlas historique*, 1750, in-fol., qui est estimé.

Haas (GUILLAUME), né à Bâle, 1741-1800, graveur et fondeur, a perfectionné l'impression des cartes géographiques, en y introduisant les caractères mobiles et en inventant les interlignes proportionnelles et progressives.

Haas ou **Hase**, riv. d'Allemagne qui prend sa source près d'Osnabrück, coule dans le Hanovre et se jette, par la rive droite, dans l'Ems à Meppen. Cours de 150 kil.

Haba (la), v. d'Espagne (Estrémadure), à 65 kil. E. de Badajoz. Fabriques de toile; 3,000 hab.

Habacuc, l'un des petits prophètes, vivait, selon les uns, vers 750 av. J. C., selon les autres, vers 600. Il ne reste de lui que trois chapitres sur les malheurs d'Israël, qui peuvent être comparés à ce qu'il y a de plus beau dans la Bible.

Habas, bourg de l'arrond. de Dax (Landes). Tissage du lin; commerce de grains; 2,000 hab.

Habeas-corpus. Quand un citoyen anglais est arrêté et conduit en prison, il a le droit de réclamer du lord chancelier ou de l'un des juges de la cour du banc du roi un ordre ou *writ* d'élargissement qui tire son nom des deux premiers mots, *Habeas corpus*, de la formule usitée en cette circonstance. Définitivement réglé par un bill rendu en 1679, sous Charles II, ce writ a son origine dans la Grande Charte, et a toujours été l'une des plus sérieuses garanties de la liberté individuelle en Angleterre. Un acte du parlement peut le suspendre, et il a été suspendu de fait plusieurs fois, et tout récemment en Irlande.

Habelschwert, v. de Silésie (Prusse), sur la Neisse, à 90 kil. S. O. de Breslau. Fabriques de draps, de laines, d'eau-de-vie de grains, etc.; 3,500 hab.

Habeneck (ANTOINE-FRANÇOIS), violoniste et compositeur, né à Mézières, 1781-1849. Son père, né à Manheim, mais musicien dans un régiment français, lui apprit de bonne heure à jouer du violon, et, dès l'âge de 10 ans, le jeune Habeneck se fit entendre en public. Venu à Paris vers 1801, et admis gratuitement au Conservatoire, il obtint, en 1804, le premier prix de violon. Un concours lui valut ensuite une place parmi les violons de l'Opéra, où il ne tarda pas à remplacer Kreutzer. Successivement chef d'orchestre aux concerts du Conservatoire, directeur de l'Opéra, puis chef de son orchestre, il fut nommé, après la révolution de juillet, premier violon de la musique du roi. On doit à Habeneck d'avoir le premier, par d'opiniâtres efforts, familiarisé le public français avec la musique de Beethoven. Chef d'orchestre jusque-là sans égal pour diriger les grandes masses instrumentales, Habeneck fut en outre un excellent professeur de violon. Comme compositeur, il n'a laissé que quelques œuvres d'un mérite secondaire.

Habert (FRANÇOIS), poëte français, aujourd'hui oublié, né à Issoudun en 1520, mort vers 1562 ou 1574. Sa traduction d'Horace, des élégies et des métamorphoses d'Ovide, ainsi que ses poésies originales, furent très-populaires de son temps. Comme sa vie fut aussi malheureuse que courte, il avait coutume de s'appeler le *banni de lyesse*.

Habert (PHILIPPE), né à Paris, 1605-1637, de la société de Conrart, fut l'un des premiers membres de l'Académie française. On n'a de lui qu'un poëme imprimé, en 300 vers, *le Temple de la mort*, 1637.

Habert (GERMAIN), abbé de Saint-Léger de Cérisy, né à Paris en 1610 ou 1615, mort en 1654 ou 1655. L'un des premiers membres de l'Académie française, il fut chargé de rédiger les observations du docte corps sur la versification du *Cid*, qu'il aimait d'ailleurs, et défendait ouvertement. Une première rédaction ayant été jugée trop sèche par Richelieu, il en fit une seconde qui,

trouvée trop fleurie, fut remplacée par une troisième que dut faire Chapelain.

Habesch, nom donné par les Arabes à l'Abyssinie. V. Abyssinie.

Habila, petite île de la Méditerranée, sur la côte de l'Algérie, à 26 kil. S. O. du cap Falcon.

Habrah, riv. d'Algérie, dans la prov. d'Oran, qui arrose la plaine fertile de l'Habrah, reçoit le Sig, et prend dès lors le nom de Mactah.

Habsal ou **Hapsal,** v. de l'Esthonie (Russie d'Europe), à 90 kil. S. O. de Revel. Port de commerce, export. de blé, lin, cire; 1,500 hab. La ville, fondée en 1279, est aux Russes depuis 1710.

Habsbourg (de *Habitschburg*, château des autours), château de la Suisse (Argovie), bâti en 1096, fut le berceau de la famille de ce nom. Il est à 12 kil. N. E. d'Aarau, sur la riv. droite de l'Aar.

Habsbourg (Maison de), l'une des plus anciennes de l'Allemagne, qui remonte peut-être à Ethico Ier, duc d'Alsace, au VIIe s.; mais certainement à *Gontran* le Riche, comte d'Alsace, vers 950. Elle se partagea, 1233, en deux branches: l'aînée, *Habsbourg-Habsbourg*, eut pour chef Albert IV, dont le fils, Rodolphe, devint empereur. Cette branche se confondit avec la maison de Lorraine par le mariage de Marie-Thérèse, dernière héritière de la maison de Habsbourg, avec François de Lorraine, 1736; elle forma la grande maison de *Habsbourg-Lorraine*, qui occupe encore aujourd'hui le trône impérial d'Autriche (V. *Autriche* et *Rodolphe*). La branche cadette, qui descend de Rodolphe III, oncle de l'empereur Rodolphe, se subdivisa, à sa mort, en deux rameaux: *Habsbourg-Laufenbourg*, qui finit en 1408, et *Habsbourg-Kybourg*, en 1415.

Habsheim, anc. ch.-l. de cant. de l'arr. et à 23 kil. N. E. d'Altkirch (Hte-Alsace), sur le chemin de fer de Strasbourg à Bâle. Vins et kirschwasser; 2,070 hab.

Haçan. V. Hassan.

Haceldama, nom hébreu d'un champ voisin de Jérusalem, servant de sépulture aux étrangers, et acheté avec l'argent que Judas reçut pour livrer Jésus, et qu'il rendit; de là ce nom, qui signifie *champ du sang*.

Hache d'armes, ancienne arme offensive qui ressemble beaucoup à la hache d'abordage actuelle. Elle avait d'un côté un tranchant, et à l'opposite un marteau, ou une douille se terminant en pointe, ou encore un dard droit, crochu ou en croissant.

Hachée ou **Harnescar,** peine infamante qui consistait, au moyen âge, en Allemagne surtout, à porter une selle ou un chien.

Hachem. V. Hescham.

Hachette (Jeanne), surnommée l'Héroïne de Beauvais, et célèbre par la part qu'elle prit, en 1472, à la défense de cette ville, assiégée par les troupes de Charles le Téméraire. Elle les repoussa, et, en mémoire de cette action, Louis XI voulut qu'à la procession, qui se faisait chaque année le jour anniversaire de la levée du siége, les femmes précédassent les hommes. Comines, qui rend compte du siége, ne fait aucune mention de Jeanne Hachette, dont quelques historiens contestent même l'existence. Son vrai nom est incertain: les uns disent qu'elle s'appelait *Fouquet* ou *Fourquet*, les autres *Lainé*. Son surnom lui fut donné à cause de la petite hache dont elle était armée. En 1851, la ville de Beauvais lui a érigé une statue; elle conserve l'étendard que Jeanne aurait, suivant la tradition, enlevé aux Bourguignons.

Hachette (Jean-Nicolas-Pierre), géomètre, né à Mézières, 1769-1834. Il débuta par être professeur d'hydrographie à Collioure et à Port-Vendres; puis vint à Paris, en 1794, organiser, sous Monge, l'enseignement de la géométrie à l'Ecole polytechnique. Il fit partie de la commission scientifique que Bonaparte emmena en Egypte, et à son retour, en 1800, il reprit son enseignement à l'Ecole polytechnique. En 1818, le gouvernement ne voulut pas sanctionner son élection à l'Académie des sciences; ce ne fut qu'après la révolution de 1830, que les portes lui en furent ouvertes. Hachette a publié un assez grand nombre d'ouvrages scientifiques qui, malgré leur mérite, ne sauraient avoir aujourd'hui l'intérêt qu'ils eurent à leur apparition: *Géométrie descriptive; Traité élémentaire des machines; Application de la géométrie descriptive*, etc.; *Correspondance sur l'Ecole polytechnique*, 3 vol. in-8°, 1804-1816, etc.

Hachette (Louis-Christophe-François), éditeur français, né à Rethel (Ardennes), 1800-1865. Ancien élève de l'Ecole normale, il fonda, en 1825, une librairie qui, après la révolution de Juillet, prit un grand développement; elle est aujourd'hui un des plus considérables établissements de ce genre. Les publications scientifiques et littéraires qu'on doit à M. Hachette sont nombreuses. Un grand nombre ont l'enseignement pour objet. Parmi les autres, nous citerons la collection intitulée les *Grands écrivains de la France*, qui, malheureusement, est encore loin d'être achevée. M. Hachette a été, en 1848, un des principaux fondateurs du comptoir d'escompte.

Hachich. On appelle ainsi, de l'arabe *hachcha* (devenir sec), une préparation faite avec des feuilles de chènevis séchées. Fumé ou mâché, le hachich produit une violente surexcitation nerveuse. Le funeste usage de cette préparation est fort répandu dans l'Inde, la Perse, l'Egypte, la Syrie, l'Algérie, etc. Du mot *hachchâchin* (mangeur de hachich), donné, au temps des croisades, à certains brigands orientaux, est venu le mot *assassin*.

Hacken ou **Haggen,** mont. de Suisse (Schwytz), dont le plus haut sommet atteint 1,950 m.

Hackert (Philippe), peintre allemand, né à Prenzlau (Prusse), 1737-1807, étudia à Paris, à Rome, et fit, surtout pour Catherine II, des *Marines* remarquables qui sont à Saint-Pétersbourg. Il se négligea à mesure qu'il acquit de la réputation.

Hackney, bourg à 6 kil. N. E. de Londres, dont il est un des faubourgs. Il renferme les plus belles pépinières de l'Angleterre; 32,000 hab.

Haddington, ch.-l. du comté de ce nom, en Ecosse, sur la rive gauche de la Tyne et sur le chemin de fer du Nord, à 28 kil. N. E. d'Edimbourg. C'est le principal marché de l'Ecosse pour les grains; 9,000 hab. Le comté de Haddington ou East-Lothian, au Sud de l'Ecosse, en contient 37,000. L'une de ses principales industries est l'élève des moutons. Les monts Lammermoor, au S. de la Tyne, sont situés dans ce comté. Il y a des mines de fer, de plomb, de houille.

Hadeln, petit pays du Hanovre (Prusse), dont le sol est au-dessous du niveau de la mer. Situé à l'embouchure de l'Elbe (arrondissement de Stade), il est remarquable par les magnifiques bestiaux qu'on y élève; ch.-l. *Ottendorf*; il a 20,000 hab.

Hadersleben, v. forte du duché et à 80 kil. N. de Slesvig; petit port sur le golfe de ce nom, formé par le Petit-Belt. Commerce de grains, d'eau-de-vie de grains, de fromage; 6,500 hab.

Hadji ou *pèlerin*, nom arabe donné aux musulmans qui ont fait le pèlerinage de la Mecque, Médine ou Jérusalem.

Hadji-Ahmed, dernier bey de Constantine. Après la prise de cette ville par les Français, Hadji-Ahmed, à la tête des tribus qui lui étaient restées fidèles, tint encore quelque temps la campagne. Mais, en 1847, il se rendit aux Français et vint habiter Alger, où il mourut le 30 août 1851.

Hadji-khalfah, autrement *Kalib-Tschélébi*, savant turc, né à Constantinople vers 1600, mort en 1658, premier secrétaire et trésorier d'Amurat IV. On a de lui plusieurs ouvrages, dont le plus important, sorte de *Biographie* et de *Bibliographie* orientale, a été publié en 4 vol. in-4°, par Flügel, Leipzig, 1843. Citons encore: *les Successions* ou *Grande histoire*, depuis la création jusqu'en 1655; *la Table des Histoires*, ou chronologie; une *Histoire de l'empire ottoman*, de 1591 à 1658, etc.

Hadjipour, v. de l'Hindoustan anglais (Bengale), sur le Gange, à 9 kil. N. de Patna, fondée en 1550.

Hadley (John), astronome anglais du XVIIIe s., inventeur de l'*octant*, instrument qui sert aux marins pour observer la hauteur et la distance des astres malgré le mouvement du vaisseau. Il a été vice-président de la Société royale de Londres.

Hadol, bourg de l'arr. d'Epinal (Vosges). Grains, fourrages; 2,960 hab.

Hadot (Marie-Adélaide **Richard**, veuve **Barthélemy**), auteur dramatique et romancière, 1769-1821, plus célèbre par le nombre de ses productions que par leur valeur littéraire. Outre ses mélodrames, elle a publié beaucoup de romans, maintenant oubliés, dans les premières années du siècle.

Hadramaout, contrée de l'Arabie, sur les bords du golfe d'Omân. On l'appelle *Hadramaout* à l'O., *Mahrah* au centre, *Cheher* à l'E. La côte est basse et sablonneuse; il y a quelques cantons cultivés dans la région montagneuse. Les v. princ. sont: Makalla et Dafar. On y fait commerce d'esclaves et on exporte de la gomme, des peaux, du séné.

Haen (Antoine **van**), médecin hollandais, né à la Haye, 1704-1776, élève de Boerhaave, devint, à Vienne, premier médecin de Marie-Thérèse. Il fut surtout bon

observateur. On a de lui : *Historia anatomico-medica morbi miri incurabilis; De Colica Pictorum*, ouvrage encore estimé, etc.

Hæberlin (François-Dominique), historien et jurisconsulte allemand, né près d'Ulm, 1720-1787, professeur à Helmstædt, conseiller du duc de Brunswick, a publié de savants ouvrages : *Essai d'une histoire politique du* XVIIIe *siècle*, 11 vol. in-8°; *Documents sur la république de Gênes; Essai d'une histoire pragmatique de l'empire germanique; Histoire universelle*, 12 vol. in-8°; *Histoire de l'empire germanique depuis la guerre de Smalkalde*, 20 vol., avec continuation, etc.

Hændel (Georges-Frédéric), né à Halle, 1684-1759, compositeur de musique célèbre, et que l'Angleterre, où il a passé la plus grande partie de sa vie, réclame comme sien. Son talent pour la composition se révéla dès ses plus jeunes années: à 10 ans, il écrivait déjà des motets. Successivement, ou tout à la fois, maître de chapelle, professeur, directeur de spectacle, organiste, chef d'orchestre, il trouva, au milieu de ses nombreuses occupations, le temps d'écrire un grand nombre d'œuvres, presque toutes tres-remarquables: opéras, musique d'église et de chambre, oratorios. Il devint aveugle à 51 ans, et fut enterré à Westminster. Ses plus beaux opéras sont : *Almira*, *Néron*, *Renaud*, *Rhadamiste*, *Prométhée*, *Rodelinde*, *Alessandro*, etc. On estime surtout les oratorios, *Athalie*, *Saül*, *le Messie*, *Samson*, *Judas Machabée*, *Jephté*, *Moïse en Egypte*, etc.

Haff, mot allemand (*golfe*, *port*), d'où *Havre*, *Kurische-Haff*, etc.

Hafitz (Mohammed), poëte lyrique persan, né à Schiraz vers 1320, vivait sous les princes Modhaféríens. Surnommé l'*Anacréon de la Perse*, il a chanté l'amour, le vin et les plaisirs. Quelques docteurs, à sa mort, voulaient qu'on le jetât dans une fosse particulière, en haine de la licence qui éclate dans plusieurs de ses compositions ; mais cette opinion ne prévalut pas et on lui fit de magnifiques funérailles. Kerim-Khan lui érigea un superbe tombeau à Schiraz, où il mourut en 1391. Le seul ouvrage de Hafitz est un *Divan* ou recueil de poésies détachées, remarquables par l'harmonie et la pureté du style, par l'imagination lyrique et brillante de l'auteur. Il a été souvent imprimé, et dernièrement par M. Brockhaus, 1854-57, Leipzig. Herbin a traduit en français, en 1806, in-12, quelques-unes de ses odes ou *ghazels* et donné une notice sur l'auteur. De Hammer a publié à Tübingen, en 1812-1815, une traduction de ses œuvres, 2 vol. in-8°; elle a été réimprimée en 1840.

Haffner (Jean-Henri), peintre italien, né à Bologne, 1640-1702, a décoré de ses fresques des palais et des églises à Rome, à Gênes, à Savone et surtout à Modène et à Bologne.

Haga (comte **de**), nom que Gustave III, quand il vint en France, en 1784, emprunta à un château qu'il avait fait bâtir sur les bords de la Malara, près de Stockholm.

Hagedorn (Frédéric **de**), poëte allemand, né à Hambourg, 1708-1754. Ses œuvres complètes, poëmes didactiques, fables, contes, etc., ont été publiées à Hambourg, en 5 vol. in-8°. Quelques fragments ont été traduits en français dans le *Choix de poésies allemandes*, de Huber, Leipzig, 1766, in-8°.

Hagedorn (Christian-Louis **de**), frère du précédent, né à Hambourg, 1712-1780, directeur des Académies des beaux-arts de Dresde et de Leipzig. Ses *Réflexions sur la peinture*, Leipzig, 1862, 2 vol. in-8°, passent pour un ouvrage classique.

Hagen, v. de la Westphalie (Prusse), dans l'arrond. d'Arensberg. Grande industrie du fer ; 6,000 hab.

Hagen (Frédéric-Henri, **von der**), philosophe allemand, né à Schmiedeberg (Prusse), 1780-1856, fut professeur distingué à l'université de Berlin, et a popularisé par de nombreux ouvrages l'étude de l'ancienne littérature allemande. Citons ses travaux sur les *Nibelungen* et l'*Edda ; Romans héroïques des pays du Nord ; Mythes et poëmes du Nord en danois ; Traditions héroïques anciennes de l'Allemagne et du Nord; Monuments du moyen âge;* les *Minnesinger*, recueil en 5 vol.; les *Formes primitives de la légende de Faust ; Cent anciens contes allemands*, 3 vol. ; *Tableaux de la vie et de la poésie chevaleresques; Livre des exploits de quelques héros*, 2 vol.; *Mille et une Nuits ; Anciennes poésies allemandes du moyen âge ; Eléments d'une histoire littéraire de la poésie allemande jusqu'au* XVIe *siècle*.

Hagenbach (Pierre, sire de), favori de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne. Nommé en 1469 gouverneur des comtés de Ferrette, de Sundgau, de Brisgau et d'Alsace, il fut pendu à Brisach, en 1474, par les habitants révoltés contre ses exactions.

Hagetmau, ch.-l. de cant. (Landes) dans l'arrond. et à 12 kil. de Saint-Sever. Anc. capit. de la Chalosse. Ruines d'un château des Grammont. Bons vins ; 3,074 h.

Haggen. V. Hacken.

Hagno, nourrice de Jupiter, nymphe d'Arcadie. Elle avait une fontaine sur le mont Lycée et on l'invoquait en temps de sécheresse.

Hagnon, général athénien, fils de Nicias, fondateur de la colonie athénienne d'Amphipolis, 437 av. J. C. Il a été peut-être le père de Théramène.

Hague (La). V. Hogue (La).

Haguenau (*Haguen-au*, haie de bruyères), ancien ch.-l. de cant. de l'arr. et à 28 kil. N. de Strasbourg (Bas-Alsace), sur la Moder. L'église byzantine de Saint-Georges et celle de Saint-Nicolas, du XIIIe siècle, méritent l'attention des étrangers. Commerce et industrie; faïence, poterie, draps, savons, calicots, garance, houblon, 11,400 hab. Cette ville doit son origine à un château que fit construire, en 1005, un comte de Hohenstaufen et qui fut fréquemment la résidence des empereurs de cette maison. Haguenau fit partie de la ligue des villes libres de l'Alsace et en devint même, en 1354, la capitale. Elle avait un hôtel des monnaies. Les Suédois la prirent en 1632, les Autrichiens en 1705. Ceux-ci, réunis aux Prussiens, furent battus sous ses murs, en 1793, par une armée française.

Hahn (Simon-Frédéric), historien allemand, né à Klosterbergen, près de Magdebourg, 1692-1729, professeur d'histoire à Helmstædt, bibliothécaire à Hanovre. Son *Histoire du droit public et des empereurs*, depuis Charlemagne jusqu'à Guillaume de Hollande, a été imprimée à Halle, 1721-1724, en 4 vol. in-4°.

Hahn (Louis-Philippe), poëte tragique allemand, né à Trippstadt (Palatinat), 1746-1787. La *Rébellion de Pise*, et *Robert de Hohnecken*, sont les plus remarquables de ses tragédies, qui se recommandent plus par la hardiesse des idées et l'énergie du style que par tout autre mérite.

Hahnemann (Samuel-Chrétien-Frédéric), médecin allemand, né à Meissen, en 1755, mort à Paris le 2 juillet 1843. Il s'était déjà fait connaître par la découverte du précipité nommé *mercure soluble d'Hahnemann*, lorsque, posant en principe que les substances qui produisent sur l'homme bien portant les symptômes d'une maladie, sont les meilleurs spécifiques pour la guérir, il fonda une nouvelle méthode curative qu'il appela *homœopathique*, des mots grecs ὁμοῖον, semblable, et πάθος, mal. Il commença par en faire l'expérience sur lui-même, puis l'appliqua, en 1794, à l'hospice de Georgenthal, près de Gotha, par doses *infinitésimales*, persuadé qu'il était que les médicaments agissent en raison inverse de leurs doses. Ce ne fut qu'en 1835 qu'il vint se fixer à Paris, pour y pratiquer sa méthode qui n'y était encore connue que par un petit nombre d'adeptes. On a de lui plusieurs ouvrages dont les plus importants sont : *Exposition de la doctrine médicale homœopathique* ou *Organon de l'art de guérir*, trad. par M. Jourdan, 1 vol. in-8°, 1832, 1834 et 1845 ; et *Doctrine et traitement homœopathique des maladies chroniques*, également trad. par M. Jourdan, 3 vol. in-8°, 1832 et 1846.

Haïderabad ou **Hyderabad** (ville du Lion), capit. du royaume de Nizam, dans le Dekkan septentrional (Hindoustan), et ch.-l. de la prov. qui porte son nom. Elle est située, par 17° 15′ lat. N. et 76° 9′ long. E., sur la rive dr. du Moussy, affl. de la Kistna, à 310 kil. N. O. de Madras, et compte 200,000 hab. Poteries dont les formes et la couleur sont d'un goût remarquable; siége d'un vicariat apostolique.— La prov. d'Haïderabad, anc. *royaume de Golconde* sous la domination musulmane aux XVe et XVIe s., limitée par le Beyder au N., le Bedjapour à l'O., le Balaghat et les Circars au S., le Gandouana à l'E., est arrosée par la Kistna et le Godavery. Les vallées en sont fertiles. Conquise par les mahométans au XVe s., par Aureng-Zeb, en 1637, elle fut démembrée en 1800 par les Anglais, qui tiennent garnison dans le chef-lieu.

Haïderabad, v. de l'Hindoustan anglais, fut jadis la capit. d'une principauté du Sindhy qui portait son nom ; par 25° 22′ lat. N., 66° 15′ long. E. Fabriques d'armes renommées ; 30,000 hab.— La principauté est au pouvoir des Anglais depuis 1843.

Haïder-Ali ou **Hyder-Ali**, sultan des Indes, qui, arabe d'origine, prétendait descendre de Mahomet. Né en 1718, près de Kolar (royaume de Mysore), mort en 1782,

il s'éleva au trone par ses propres efforts. Devenu premier ministre du radjah de Mysore, il se révolta en 1761 et prit sa place. Il conquit, avec l'appui des Français, les côtes de Malabar et de Calicut, ainsi que les Maldives, et prit le titre de *roi des îles de la mer des Indes*. Il fit aux Anglais une guerre incessante dont ceux-ci se vengèrent en cherchant à dépouiller ses fils, Tippoo-Saib et Kérym-Saib, des Etats qu'il leur avait laissés.

Haïg, l'un de ceux qui travaillèrent, disent les traditions, à construire la tour de Babel. Les Arméniens, le regardant comme le fondateur de leur nation, se sont appelés jusqu'à présent *Haï* ou *Haïk*, et donnent à leur pays le nom d'*Haïasdan*. Il mourut à l'âge biblique de 400 ans.

Haillan (Bernard **de Girard**, seigneur **du**), historien, né à Bordeaux, 1535-1610, vint à la cour en 1555, abjura le calvinisme, fut secrétaire de François de Noailles, ambassadeur en Angleterre et à Venise, se fit connaître comme poète et comme historien, et fut nommé historiographe de France par Charles IX, en 1571, puis généalogiste de l'ordre du Saint-Esprit par Henri III. Il était plein de vanité, mais non pas sans mérite; il est le premier écrivain français qui ait composé un corps d'histoire nationale; s'il a adopté beaucoup de fables, il a rejeté beaucoup de traditions alors généralement reçues. Parmi ses nombreux ouvrages on peut citer: *Regum Gallorum Icones, a Faramundo usque ad Franciscum II regem*, 1559, in-8°; *De l'état et succès des affaires de France*, *en 4 livres*, 1570, dédié à Charles IX et souvent retouché; *Hist. sommaire des comtes et ducs d'Anjou, de Bourbonnais et d'Auvergne*; *Hist. générale des rois de France*, 1576, in-fol.; dans plusieurs éditions il a augmenté cet ouvrage qui va jusqu'à Louis XI; l'édition de 1627 a 2 vol in-fol.; *Discours sur les causes de l'extrême cherté qui est aujourd'hui en France*, 1574, etc.

Haï-Nan, île de la mer de Chine, dépendant de la prov. de Canton (Chine), découverte et soumise par l'empereur Vou-Ti, vers l'an 108 avant J. C. Le canal de Khioung-Tcheou, ou d'Haï-Nan, large de 17 kil., la sépare du continent chinois; 1,000,000 d'hab., dont une partie seulement obéit aux lois du Céleste Empire; les autres vivent dans l'intérieur à l'état sauvage. Elle a 260 kil. sur 130. Climat chaud, belles forêts, sol fertile dans l'O. Or, perles, salines, commerce d'anis, de canelle, de bambous, de sucre, etc.; ch.-l. *Khioung-Tcheou*, sur la côte N.

Hainaut, *Hene-Gouwen* (district de la Haine), en flamand, *Hanaguvensis Comitatus*, en latin; province du roy. de Belgique, au S., bornée à l'E. par celle de Namur, au N. par le Brabant méridional et la Flandre orientale, à l'O. par la Flandre occidentale, au S. par la France. Superf. 372,162 hect.; pop. 952,000 hab. Ch.-l., *Mons*. V. princ.: Ath, Charleroi, Tournai, Binche, Soignies, Thuin. L'Escaut et ses affl., la Haine, la Dendre, la Sambre et le canal de Mons, en arrosent le sol, qui est montagneux au S. E., fertile partout ailleurs. Céréales, plantes oléagineuses, houblon; houille, mines de fer. Industrie: métallurgie, brasseries, faïenceries, verreries; toiles, lainages, dentelles; bons chevaux. — Habité d'abord par les Nerviens, le Hainaut fut un comté héréditaire au IXe s., fut réuni à la Flandre en 1191, en fut séparé au XIIIe s. et revint en 1435 à la maison de Bourgogne, lorsque le duc Philippe le Bon força la comtesse Jacqueline à le lui abandonner, changeant autant de fois de maîtres. En 1659 et en 1678, la France en obtint la partie méridionale qui devint le *Hainaut français*, comprenant Valenciennes, Condé, Maubeuge, Le Quesnoy, Landrecies, Avesnes, Chimay, Marienbourg, Givet, Charlemont, Philippeville. En 1793, elle s'empara du reste, qui forma le départ. de *Jemmapes*, mais qu'elle dut rendre aux Pays-Bas en 1814, et que ceux-ci à leur tour laissèrent à la Belgique, après la révolution de septembre 1830. Le Hainaut a été le théâtre de nombreuses batailles: Fleurus, Fontenoy, Jemmapes, Leuze, Senef, Pont-à-Chin, etc.

Hainaut (Jeanne, comtesse de), fille de Baudouin, comte de Flandre et empereur de Constantinople, mariée en 1211 à Fernand, fils du roi de Portugal. Sanche Ier. Fernand ayant été fait prisonnier à la bataille de Bouvines, 1214, et enfermé dans la tour du Louvre, Jeanne gouverna seule la Flandre. A la mort de son mari elle épousa, en 1237, Thomas, comte de Savoie, et mourut vers 1244. Un homme, qui prétendait être Baudouin, échappé des fers des Bulgares, fut pendu à Lille par les ordres de Jeanne, qu'on accusa de parricide, 1226.

Hainburg ou **Haimburg,** v. de l'Autriche au dessous de l'Ens, sur la rive droite du Danube, à 50 kil S. E. de Vienne. C'est une ville ancienne, d'un aspect riant, qui jadis a joué un rôle important; 4,000 hab.

Haine, riv. qui se jette dans l'Escaut, à Condé, après un parcours de 80 kil. en Belgique et en France. Elle arrose Mons, Jemmapes, Quarégnon, Saint-Ghislain. Affl.: la Trouille et la Honnelle.

Hainichen, petite ville de Saxe, à 16 kil. N. O. de Freiberg, où naquit Gellert; 3,500 hab. Draps, toiles, cotons.

Haïti ou **Saint-Domingue,** l'une des grandes Antilles, dans l'Océan Atlantique, à l'entrée du golfe du Mexique, entre 17°43' et 19°58' de lat. N., 70°45' et 76°55' de long. O. C'est, après Cuba, la plus considérable par son étendue. Superf.: 75,000 kil. carrés; longueur de l'E. à l'O. environ 550 kil.; largeur du N. au S., variant de 237 kil. à 27. Quatre chaînes de montagnes la traversent de l'E. à l'O.; le point culminant est le pic de Cibao, dans le N. E., qui s'élève à 2,622 mètres. Parmi ses nombreux cours d'eau, il faut citer l'Artibonite, la Youna, le grand Yaque, la Neyva, l'Ozama, rivières en grande partie navigables. Les côtes sont très-découpées et forment à l'O. le golfe de la Gonave, entre deux presqu'îles terminées, celle du N. par le cap à Foux, celle du S. par le cap Tiburon; au N. E. la presqu'île de Samana forme la baie remarquable de ce nom. Les îles de la Gonave, de la Tortue, de Saona, dépendent d'Haïti. Climat très-chaud et malsain, mais que tempèrent les vents alizés, l'abondance des pluies, l'égalité presque complète des jours et des nuits. Végétation continue, quoique la différence des saisons s'y fasse un peu sentir. Son sol fertile peut produire en abondance le café, la canne à sucre, le coton, le tabac, les fruits, les légumes. Magnifiques forêts de bois d'acajou, de campêche et autres; mines d'argent, d'or, de cuivre, de mercure, de sel gemme, etc. Les bœufs, les porcs, les moutons, les cabris y abondent; mais la terre est maintenant en friche presque partout; la population ne s'occupe que de la culture du café et du coton. Elle renferme deux Etats: la République Dominicaine, à l'Est; et la République d'Haïti, à l'O. — Les villes principales de celle-ci sont: *Port-au-Prince*, capit.; Jérémie, Les Cayes, Jacmel, Cap-Haïtien, les Gonaïves, toutes sur les bords de la mer et munies d'un port. La population d'Haïti, presque exclusivement composée d'hommes de couleur, s'élève à environ 570,000 hab., dont 500,000 nègres et 70,000 mulâtres, qui parlent un français altéré. — La population officielle est de 800,000 habitants en 1867, mais il y a exagération. Le catholicisme est la religion des nègres d'Haïti. — L'île fut découverte en 1492, par Christophe Colomb, qui substitua à son nom caraïbe de *Haïti* (montueuse) celui de *Hispaniola*, petite Espagne. Santo-Domingo fut fondée et acquit rapidement une grande prospérité. Mais la guerre ayant éclaté entre les Espagnols et les naturels, ceux-ci furent presque entièrement détruits. Vers 1664, la France s'empara de la partie O., que des flibustiers ou des boucaniers avaient occupée depuis 1640, et y créa un établissement que l'Espagne reconnut en 1697, et qui éclipsa bientôt l'ancienne prospérité de Santo-Domingo. En 1789, la colonie française comptait 600,000 hab., dont 500,000 esclaves, tandis que la colonie espagnole ne comptait que 125,000 âmes. Une terrible insurrection éclata dans toute l'île, en 1791, au nom de l'égalité des races, et tous les colons que les esclaves purent atteindre furent massacrés. En 1793, des agents envoyés par la France proclamèrent l'abolition de l'esclavage, et les colons appelèrent les Anglais et les Espagnols qui envahirent une partie de l'île; mais bientôt les Espagnols se retirèrent après avoir cédé leur colonie à la France par le traité de Bâle en 1795, et les Anglais furent chassés par Toussaint-Louverture, qui, après avoir servi l'Espagne, se mit d'abord à la solde de la France, puis proclama l'indépendance de l'île, dont il voulait devenir le souverain. Une expédition de 30,000 hommes, commandée par le général Leclerc, beau-frère du premier consul Bonaparte, partit en 1802 pour aller reconquérir la colonie et y rétablir l'esclavage. Arrivé à Haïti, Leclerc fit arrêter Toussaint et l'envoya prisonnier en France. Mais les nègres se révoltèrent en masse, sous la conduite de Dessalines et de Pétion; Leclerc mourut, et son armée, décimée par les maladies et les combats, fut obligée d'évacuer la partie occidentale. L'île reprit alors son ancien nom de Haïti, et Dessalines se donna le titre d'empereur; mais il fut assassiné deux ans après, et la guerre civile déchira cet embryon d'empire qui se divisa en deux Etats. Une république au N., avec Pétion pour prési-

dent; une monarchie au S., avec Christophe pour souverain En 1809, les Français, qui s'étaient maintenus jusque-là dans la partie orientale, furent forcés de l'évacuer. En 1820 et 1822, Boyer, successeur de Pétion, réunit l'île entière en un seul état. En 1825, la France reconnut la république haïtienne, moyennant une indemnité de 150 millions qui fut réduite à 90 millions, en 1838. Boyer fut renversé, en 1843. Presque à la même époque, l'Est se sépara de nouveau du reste de l'île et prit, sous la présidence de Santana, le nom de *république Dominicaine*. Dans le N., après une succession de présidents, Soulouque, en 1849, se fit proclamer empereur, sous le nom de Faustin Ier. Mais le 15 janvier 1859, il abdiqua devant une insurrection militaire, et quitta Haïti où la république fut rétablie sans effusion de sang, et Geffrard, homme de couleur, fut nommé président. L'île a été de nouveau troublée, et Geffrard forcé de se retirer. Une constitution républicaine fut alors votée, 1867. L'*Histoire d'Haïti* a été écrite par Madiou, 1847, et par Beaubrun Ardouin, 1860. V. DOMINGO-SANTO.

Haïtien. V. CAP-HAITIEN.

Hakkert (JEAN), peintre hollandais, né à Amsterdam, vers 1640, a peint le paysage avec un grand talent; il a emprunté ses sujets à la Suisse et à l'Allemagne méridionale; Adrien van den Velde, son ami, a peint presque tous les personnages de ses paysages.

Hakluyt (RICHARD), écrivain anglais et professeur d'histoire navale, né vers 1553, à Eyton (Herefordshire), m. en 1616, très-estimé pour ses vastes connaissances en géographie. Son nom a été donné à une île, à un cap et à une rivière. Son ouvrage : *Les principales navigations et les principaux voyages et trafics de la nation anglaise*, a été imprimé à Londres, en 1589, 1598, 1599, 1603, 3 vol. in-fol., et 1809, 5 vol. in-4°.

Hakodadi, v. du Japon, au S. de l'île d'Yéso, avec un bon port sur la rive N. du détroit de Sangar, que des traités ont ouvert aux navires des Etats-Unis en 1854, de l'Angleterre et de la Russie en 1855, de la Hollande en 1857, et de la France en 1858; 16,000 hab.

Halberstadt, v. de la Saxe prussienne, sur l'Holzemme, dans la régence et à 50 kil. S. O. de Magdebourg, par 51°54'6" lat. N. et 8°43' long. E. Ch.-l. de cercle, cour d'appel, gymnase, école normale, institut de sourds-muets; société littéraire, bibliothèque, collections scientifiques; 26,000 hab. Remarquable par un grand nombre de maisons gothiques, sa belle cathédrale de Saint-Etienne, du XIIIe siècle, l'église byzantine de Notre-Dame du XIe, le vieux château, l'Hôtel de ville, etc. — Draps, lainages, bougies, gants, etc. Les plus belles parties des montagnes du Harz sont dans son voisinage. — Fondée du temps de Charlemagne, érigée en évêché, en 814, sécularisée lors de la paix de Westphalie et cédée à l'électeur de Brandebourg, cette ville eut beaucoup à souffrir pendant la guerre de Sept Ans. Elle fit partie du royaume de Westphalie en 1807.

Haldat du Lys (De), physicien, né à Bourmont (Lorraine), 1770-1852. Ses nombreux ouvrages le firent nommer, en 1841, correspondant de l'Institut. La famille De Haldat fut autorisée à ajouter à son nom celui *Du Lys*, en s'alliant à une descendante de Jean du Lys, frère de Jeanne d'Arc.

Haldensleben (Alt-), v. de la Saxe prussienne, à 18 kil. N. O. de Magdebourg. Etablissements agricoles et industriels.

Haldensleben (Neu-), v. de Prusse, à 20 kil. N. O. de Magdebourg, sur l'Ohre. Distilleries d'eau-de-vie, savonneries, tanneries; 5,000 hab.

Hale (Sir MATTHEW), jurisconsulte anglais, né dans le comté de Glocester, 1609-1676, d'abord avocat distingué, défendit la plupart des royalistes, Strafford, Laud, Charles Ier, Hamilton, Holland, Capel, etc.; ce qui ne l'empêcha pas de signer le *covenant* et de servir la république et Cromwell. Après la Restauration, il devint premier baron de l'échiquier, puis fut nommé lord-chief justice du Banc du Roi, en 1671. Il n'a publié que *London Liberty*, 1650; mais après sa mort on a fait paraître des ouvrages estimés sur le droit; *Historia Placitorum Coronæ*, 1739, 2 vol. in-fol.: puis des opuscules de philosophie religieuse et morale, 1805, 2 vol. in-8°.

Hales (ETIENNE), naturaliste, physicien, chanoine de Windsor, membre de la Société roy. de Londres, né en 1677, à Beckesbourg (Kent), m. en 1761. Ses écrits, ses expériences, ses inventions, lui valurent une réputation européenne. Buffon, en 1735, traduisit sa *Statique des végétaux*, Sauvage, sa *Statique des animaux*; son mémoire sur la manière de dissoudre la pierre dans la vessie et dans les reins obtint, en 1739, la médaille d'or de Copley. Les appareils qu'il a imaginés pour mesurer la force ascensionnelle de la séve, pour recueillir les gaz qui se dégagent dans certaines distillations, pour renouveler l'air dans les hôpitaux, les prisons, les vaisseaux, etc., témoignent d'un génie essentiellement pratique. On lui doit encore l'*Art de rendre potable l'eau de mer*.

Hales, V. ALEXANDRE DE HALES.

Hales (THOMAS), connu sous le nom de *Dhèle*, auteur dramatique anglais, né dans le comté de Glocester, vers 1740, vint en France, vers 1770, et, pour se procurer des ressources, travailla pour le théâtre. Il écrivit des comédies, bien composées, et d'un dialogue naturel, vrai et rapide : *le Jugement de Midas*, *l'Amant jaloux*, *les Evénements imprévus*, *Gilles ravisseur*, etc.

Hales (JOHN), né dans le comté de Kent, mort en 1556; juge sous Henri VIII et Edouard VI. Après avoir embrassé la réforme anglicane, il refusa de retourner au catholicisme, sous Marie; jeté en prison, il céda et fut rendu à la liberté. Mais il éprouva un tel regret de cet acte de faiblesse, qu'il essaya d'abord de se tuer d'un coup de couteau et finit par se noyer.

Hales-Owen, v. industrielle d'Angleterre (Shropshire), à 12 kil. S. O. de Birmingham, sur la Stour. Ruines d'une abbaye, belle église normande, ouvrages de serrurerie; 12,000 hab.

Halesus, riv. de l'anc. Asie Mineure (Ionie). — Riv. de Sicile, aussi nommé *Alès*. C'est sur ses bords, selon la Fable, que Proserpine fut enlevée par Pluton.

Halévy (JACQUES-FRANÇOIS-FROMENTAL-ELIE), compositeur français, né à Paris, 1799, de parents israélites, montra d'heureuses dispositions au Conservatoire, fut l'élève favori de Cherubini, et obtint en 1819 le grand prix de composition musicale pour sa cantate d'*Herminie*. Il continua ses études à Rome, mais il ne put faire jouer qu'en 1827, au Théâtre-Feydeau, *l'Artisan*, opéra-comique en un acte, et, en 1828, *le Roi et le Batelier*. Mais en 1829, l'opéra de *Clari*, aux Italiens, grâce à la Malibran, et l'opéra-comique du *Dilettante d'Avignon*, commencèrent sa réputation. Après les deux ballets de *Manon Lescaut* et de *la Tentation*, après deux opéras-comiques, les *Souvenirs de Lafleur* et *Ludovic* (commencé par Hérold), il écrivit *la Juive*, 1835, qui eut un succès européen. Dès lors Halévy fut au rang des grands compositeurs, et il donna à l'Opéra et à l'Opéra-Comique *l'Eclair*, *Guido et Ginevra*, *la Reine de Chypre*, *Charles VI*, *les Mousquetaires de la Reine*, *le Val d'Andorre*, *la Fée aux Roses*, *le Juif Errant*, *Valentine d'Aubigné*, etc. Professeur de composition au Conservatoire, 1833; membre de l'Académie des beaux-arts, 1836, secrétaire perpétuel, 1854; il a travaillé au *Dictionnaire des beaux-arts*. Il a composé des cantates, des nocturnes, des romances, des morceaux remarquables de musique religieuse. Il est mort en 1862.

Halfay, pays très-fertile de la Nubie, au N. de Khartoum. Sel fossile. Capit. *Halfaya*, près du Nil; 4,000 hab., vivant dans des cabanes, dispersées sur une étendue de 7 kil. de circonférence.

Haliacmon, auj. *Indjé Karasou*, riv. de l'anc. Macédoine, descend des monts Citius et se jette dans le golfe Thermaïque.

Haliarte, anc. v. de la Grèce (Béotie), au S. du lac Copaïs, que les Romains ruinèrent, et qu'avait rendue célèbre la défaite, en 394 av. J. C., de Lysandre et des Spartiates, par les Grecs coalisés.

Halicarnasse, *Halicarnassus*, anc. v. d'Asie Mineure (Carie), au N. du golfe Céramique, patrie d'Hérodote et de l'historien Denys; auj. *Boudroun*. Ce fut dans cette v., capit. des rois de Carie, que la veuve de Mausole lui fit élever le magnifique tombeau, d'où nous est venu le nom de mausolée. En 1859, l'Anglais Brock en a retrouvé l'emplacement et quelques bas-reliefs.

Halicz, v. des Etats autrichiens (Galicie), à 90 kil. S. E. de Lemberg, sur le Dniester, s'appelait autrefois *Galitch* et fut la résidence des rois de la Galicie; 4,000 habitants.

Halidon ou **Hallisdown-Hill,** colline du comté de Durham, près de Berwick (Angleterre), où les Ecossais furent vaincus par Edouard III, en 1333.

Halies. On appelait ainsi les fêtes en l'honneur du soleil, célébrées chaque année à Rhodes, le 24 du mois de Boédromion.

Halifax, v. d'Angleterre, comté et à 60 kil S. O. d'York, sur l'Hebble. Patrie de Tillotson. Eglises remarquables; magnifique halle aux draps, contenant plus de 300 salles. Mérinos, peluches, serges, tapis, draps, etc.; 65,000 hab.

Halifax, v. de l'Amérique anglaise, ch.-l. de la

Nouvelle-Ecosse, sur l'Atlantique, au fond de la baie de Chiboucton, par 44° 39′26″ lat. N. 65° 58′12″ long. O. Evêchés catholique et anglican; collége, bibliothèque. Port vaste et bien défendu, l'un des plus beaux du monde. Arsenal, chantiers de construction. Pêche importante, commerce actif. Relâche très-fréquentée par les bâtiments qui font le voyage d'Europe en Amérique; port de pêche; 30,000 hab.

Halifax (George **Saville,** marquis d'), né vers 1630, d'une ancienne famille du comté d'York, mort en 1695. Appelé, en 1672, dans le conseil privé par Charles II, à la restauration duquel il avait beaucoup contribué, chargé, avec Buckingham et Arlington, de négocier la paix avec la France, garde des sceaux en 1682, président du conseil à l'avénement de Jacques II, il embrassa, en 1688, la cause de Guillaume III et fut son secrétaire du sceau privé. Tombé bientôt en disgrâce, il passa dans les rangs de l'opposition. Il a laissé, entre autres ouvrages, un *Portrait de Charles II*, 1750, in-8°.

Halifax (Charles-Montaigu, comte d'), fils du précédent, né à Horton (Northampton), 1661-1715. Après de brillantes études à Cambridge, il vint à Londres en 1685 et attira l'attention par des vers sur la mort de Charles II. Chancelier de l'Echiquier et sous-trésorier en 1694, il refondit les monnaies et eut l'idée première d'une sorte d'amortissement. Membre du conseil de régence en 1698, de la chambre des lords en 1700, il proposa et négocia, en 1706, la réunion de l'Ecosse à l'Angleterre. Après l'avénement de la maison de Hanovre, auquel il contribua, il se jeta dans l'opposition, mécontent de n'avoir point obtenu la charge de Lord Grand Chancelier. Il fut le protecteur d'Addison, de Pope, de Swift et d'autres hommes de lettres. Ses poésies ont été publiées en 1715.

Halizoniens, *Halizonii*, peuple de l'anc. Paphlagonie, qui vint secourir les Troyens contre les Grecs.

Hall, mot anglais qui signifie *salle*, *hôtel*, et entre dans la composition d'un grand nombre de substantifs.

Hall ou **Schwœbisch-Hall,** *Hala Suevica*, c'est-à-dire *Hall de Souabe*, v. du cercle du Jaxt (Wurtemberg), sur le Kocher, à 34 kil. N. O. d'Ellwangen. Surintendance générale évangélique, eaux minérales, exploitation de sources salées. C'est là que furent frappés, 1224, les premiers liards allemands appelés *heller* ou *haller*. L'union protestante y fut renouvelée en 1610; 7,000 hab.

Hall, v. des Etats autrichiens (Tyrol), à 8 kil. E. d'Inspruck, sur l'Inn, et à 9 kil. de la saline de Tauern-Alpe qui produit annuellement 300,000 quintaux de sel. Tribunal des mines, direction des mines du Tyrol; 8,000 hab.

Hall (Le capitaine Basil), navigateur anglais, né à Edimbourg, 1788-1844, d'une noble famille, entra de bonne heure dans la marine royale et s'y distingua. Il publia une *Relation de son voyage sur les côtes de la Chine, du Japon et aux îles Lieou-Tcheou;* il y inséra, en 1827, un récit curieux de son entrevue avec Napoléon Ier à Sainte-Hélène. On a de lui: *Voyage au Chili, au Pérou et au Mexique en* 1820-22, trad. en français, 2 vol. in-8°; *Voyage dans l'Amérique du Nord*, 3 vol. in-8°; *Du système intérieur des prisons en Amérique*, etc. Frappé d'aliénation mentale, il est mort à l'hospice royal de Harlar, à Portsmouth.

Hallage (droit de); anc. redevance due au roi ou au seigneur par ceux qui vendaient dans les foires ou marchés.

Hallam (Henri), historien et critique anglais, né à Windsor, 1777, fit ses études à Eton, puis à Oxford. N'ayant eu d'autre emploi que celui de commissaire directeur du timbre, de 1806 à 1826, il s'est principalement occupé de travaux littéraires. Il se fit remarquer, comme critique, par ses articles dans la *Revue d'Edimbourg*. On lui doit: *Etat de l'Europe pendant le moyen âge*, trad. en français, 1820-22, 4 vol. in-8°; *Histoire constitutionnelle de l'Angleterre*, trad. en français, 1828-29, 5 vol. in-8°; *Histoire de la littérature de l'Europe pendant les* xve, xvie, xviie *s.*, 1839-40, 4 vol. in-8°. Membre de la société royale de Londres, il devint, en 1838, associé de l'Académie des sciences morales et politiques de France. Il est mort en 1859.

Halland. V. Halmstad.

Halle, *Hala Saxonum*, v. des Etats prussiens (Saxe), dans l'arrond. et à 15 kil. N. de Mersebourg, sur une île de la Saale. Université renommée qui date de 1694, à laquelle a été réunie celle de Wittemberg, en 1815, et d'où dépendent un musée, une bibliothèque, un jardin botanique, un observatoire. Ecoles de chirurgie, de médecine, des arts et des mines; sociétés savantes et littéraires. Ce fut à Halle que des cours publics furent faits pour la première fois en langue allemande. Salines importantes, quincaillerie, amidon, lainage; 53,000 hab. — Remarquable par une élégante église gothique et par la tour Rouge qui s'élève sur la place du marché, Halle fut fondée au ixe s. Elle fut la résidence des évêques de Magdebourg, passa aux électeurs de Brandebourg en 1648; puis annexée au roy. de Westphalie en 1806, elle fit retour à la Prusse en 1814. Patrie de Michaelis, Hændel, Struensée.

Halle, v. de Belgique (Brabant), sur la Senne, à 24 kil. S. O. de Bruxelles. Son église gothique de Notre-Dame est remarquable à l'intérieur par le luxe de son architecture, ses vitraux, une inscription de Juste-Lipse et par de nombreux pèlerinages. Savonneries, ustensiles en bois, etc.; 8,000 hab.

Hallé (Claude-Guy), peintre, né à Paris en 1652, mort en 1736, reçu à l'Académie des beaux-arts en 1682, travailla aux décorations de Meudon et de Trianon et fit pour Notre-Dame de Paris une *Annonciation*, et pour Saint-Germain des Prés la *Translation de saint Germain*, le *Martyre de saint Vincent* et *Jésus chassant les marchands du temple*.

Hallé (Noel), fils du précédent, né à Paris, 1711-1781; membre de l'Académie des beaux-arts en 1748, surintendant des tapisseries de la couronne en 1771, exécuta à Saint-Sulpice le plafond de la chapelle des fonts baptismaux.

Hallé (Jean-Noel), fils du précédent, né à Paris, 1754-1822. Après avoir passé quelques mois à Rome, auprès de son père qui y dirigeait l'Ecole des beaux-arts, il revint en France et s'y livra à l'étude de la médecine, sur les conseils de son oncle Lorry. Il y manifesta un mérite si précoce, qu'à peine sorti des bancs de l'école il fut appelé à faire partie de la Société royale de médecine. Professeur d'hygiène à la Faculté en 1794, membre de l'Institut dès sa création, premier médecin de Napoléon Ier, enfin professeur au Collége de France, et auteur d'un grand nombre d'ouvrages ou de mémoires remarquables sur diverses branches des sciences médicales, Hallé a laissé un nom illustre et honoré. On lui doit une édition complète des *Œuvres* de Tissot, 10 vol. in-8°.

Hallebarde (de l'allemand *helle*, brillante, et *barthe*, hache), arme offensive, importée de Danemark en Allemagne et introduite en France par les Suisses. Formée d'une hampe longue de 2 m. environ et d'un fer façonné d'un côté en hache ou en croissant tranchant, de l'autre en dard, cette arme frappait d'estoc et de taille; en outre, une lame à deux tranchants terminait la hampe. Il y eut longtemps des hallebardiers dans l'armée française, à partir de François Ier. Aujourd'hui les suisses d'église portent seuls cette arme.

Hallein, v. des Etats autrichiens, dans le duché et à 15 kil. S. de Salzbourg. On y exploite les riches mines de sel gemme du mont Dürenberg; 6.000 hab.

Hallenberg (Jonas), numismate, orientaliste, historien suédois, né dans le Smaland, 1748-1834, fut historiographe du royaume, garde des médailles, conseiller de chancellerie, secrétaire de l'Académie des belles-lettres de Stockholm, etc. On a de lui: *Nouvelle histoire universelle, depuis le commencement du* xvie *siècle*, 3 vol. in-8°; *Histoire de Gustave-Adolphe*, 5 vol. in-8°; la *Doctrine secrète des anciens Orientaux et des Juifs; Collectio Nummorum Cuficorum; Numismata orientalia ære expressa*, 2 vol. in-8°.

Hallencourt, ch.-l. de canton de l'arr. et à 14 kil. S. E. d'Abbeville (Somme). Fabrique de linge de table et de toile à matelas; 1,986 hab.

Haller (Albert de), né à Berne en 1708, mort en 1777, moins célèbre comme médecin que comme anatomiste, botaniste, physiologiste; il fut en outre bibliographe, poëte, romancier. Son aptitude pour l'étude et la vivacité de son intelligence se manifestèrent dès ses plus jeunes années, quoiqu'il fût, ou peut être même parce qu'il était d'un tempérament maladif et un peu atteint de rachitisme. A 9 ans, déjà familiarisé avec le latin et le grec, il entreprit d'étudier les langues orientales, surtout l'hébreu, et se livra en même temps à la poésie, composant des comédies, des tragédies et jusqu'à un poëme épique. Envoyé à l'université de Tubingue, à 15 ans, il s'y adonna à l'étude de la médecine sous Camerarius et de l'anatomie sous Duvernoi. Mais trouvant qu'il ne faisait pas, sous ces deux professeurs, des progrès assez rapides, il se rendit, en 1725, à Leyde, où Boerhaave et Albinus jouissaient alors d'une réputation

sans rivale. Sa thèse de docteur, qu'il passa à la fin de 1726, à l'âge de 19 ans, fit grand bruit; il y réfuta une erreur du médecin prussien Coschwitz, qui avait pris un vaisseau sanguin situé derrière la langue pour un conduit salivaire. Après avoir, pendant 5 ans, visité l'Angleterre et la France, où il se lia avec les savants les plus distingués de ces deux pays, il revint à Berne pour y pratiquer la médecine et y professer l'anatomie dans un amphithéâtre que la république fit élever pour lui, sans négliger la botanique et la poésie. Appelé à Gœttingue en 1736, pour y organiser l'université, il renonça à la pratique de la médecine et se consacra exclusivement, pendant dix-huit ans, à ses devoirs de professeur et à ses publications sur les sciences naturelles. Sa réputation lui attira, des universités d'Oxford et de Leyde, du roi de Prusse, Frédéric II, etc., les offres les plus brillantes. Il les refusa, mais il fut touché, plus que de tout le reste, du décret sans exemple que rendit le sénat de Berne, qui déclarait que Haller était mis en réquisition perpétuelle pour le service de la république et créait une charge exprès pour lui. Obéissant à ce décret si honorable, il vint se fixer définitivement à Berne en 1753 et y remplit avec autant d'habileté que d'activité différentes fonctions administratives ou politiques, sans discontinuer ses travaux scientifiques. Haller a travaillé pour ainsi dire jusqu'à la veille de sa mort et a laissé près de 200 ouvrages dont les principaux sont: *Icones anatomicæ*, Gœttingue, 1756, 1 vol. in-fol.; *Elementa physiologiæ*, Lausanne, 1757-66, 8 vol. in-4°, trad. en français par Turin, 1752, et par Bordenave, 1769; *Opera minora*, Lausanne, 1762-68, 3 vol. in-4°; *Historia plantarum Helvetiæ indigenarum*, Berne, 1778, 3 vol in-fol.; *Bibliothèque de la botanique*, Zurich, 2 vol. in-4°, 1771; — *De la Chirurgie*, Berne, 2 vol. in-4°, 1774; — *De l'anatomie*, Zurich, 1774 et 1777; — *De la médecine pratique*, Bâle, 1776, 3 vol. in-4°. Ses 20 vol. de thèses in-4° publiés de 1747 à 1756 ont été analysés par Macquart sous le titre de *Collection de thèses médico-chirurgicales*, Paris, 1757-1790, 5 vol. in-12. Comme poëte, il a laissé des odes, des discours, des satires, un poëme sur les Alpes, et quatre romans, dont l'un le peint lui-même et les trois autres sont des utopies politiques.

Haller (Charles-Louis de), publiciste suisse, petit-fils du précédent, né à Berne en 1768, mort en 1854, entra à 26 ans dans les fonctions publiques et se fit connaître de bonne heure par des écrits où il réfutait les doctrines révolutionnaires. Venu à Paris après la chute de l'Empire, il y publia une traduction française de son principal ouvrage : la *Restauration de la science politique*, 3 vol. in-8°, s'y convertit au catholicisme et fut attaché au ministère des affaires étrangères comme publiciste. La révolution de Juillet le détermina à retourner en Suisse et il se retira à Soleure. On lui doit encore : *Etudes historiques sur les révolutions d'Espagne et de Portugal*, 1840, 2 vol. in-8°.

Halles de Paris. Leur origine remonte à Philippe Auguste, qui, en 1183, fit construire deux grands marchés au lieu dit des Champeaux (*campitelli*), compris entre les rues actuelles Saint-Denis, de la Tonnellerie, la pointe Saint-Eustache et la rue de la Ferronnerie. Des galeries couvertes régnaient tout autour pour les temps de pluie. Ce lieu fut, dit Corrozet, appelé *Halle* ou *Alle*, parce que tout le monde y allait. Il est plus probable que c'est un vieux mot de la même origine que *Hall* en anglais et *Halle* en allemand. Les halles s'augmentèrent successivement de nouveaux marchés et devinrent ce qu'on les a vues avant les constructions qui de nos jours les ont complétement transformées. Avant la révolution, c'était aux halles que se faisaient les exécutions criminelles.

Halle au blé et aux farines, bâtie en 1763, sur les terrains qu'occupait l'hôtel de Soissons, dont on ne conserva que la colonne ou observatoire de Médicis qu'on voit encore aujourd'hui adossée à l'O. du pourtour. Ce ne fut d'abord qu'une cour à ciel ouvert et entourée d'une galerie circulaire surmontée d'un étage voûté. De 1782 à 1783 on abrita la cour sous une coupole en charpente à la Philibert Delorme. Un incendie l'ayant détruit en 1802, Napoléon Ier fit déblayer tout le terrain et construire, sur les dessins de l'architecte Bellanger, le monument qui subsiste encore. Il fut terminé en 1811.

Halles centrales. C'est le nom qu'on donne maintenant à l'ensemble des marchés couverts (pavillons) construits de nos jours, sur l'emplacement considérablement agrandi des anciennes halles. Dès 1811, Napoléon Ier en avait conçu le projet et décrété la construction. En 1847, l'administration municipale reprit l'idée de Napoléon; mais à peine avait-on commencé les travaux préparatoires, que la révolution de Février vint tout suspendre. Enfin, le projet fut étudié de nouveau par l'ordre de Louis-Napoléon, président de la république et l'exécution immédiate ordonnée. Le 15 septembre 1851, il posa la première pierre des constructions nouvelles, qui furent conduites sans interruption jusqu'en 1857. La dépense à cette époque s'élevait à 8,000,000 de fr. environ. L'œuvre cependant n'était pas arrivée à son terme, et aujourd'hui il reste encore 2 pavillons à construire, et à achever les voies nouvellement ouvertes pour y accéder.

Hallette, ingénieur français, 1788-1846, consacra sa vie au perfectionnement des machines, dirigea ses ateliers de construction, à Arras, jusqu'à sa mort, et s'est fait connaître par ses inventions. On a de lui : *Tube propulseur Hallette, système d'exécution et d'exploitation des chemins de fer par la pression atmosphérique*, 1844, in-8°.

Halley (Edmond), né à Londres, 1656-1742, célèbre astronome, auquel sont dues d'importantes découvertes. A l'âge de 19 ans, il détermina la méthode de trouver les aphélies et l'excentricité des planètes; l'année suivante, il obtint de Charles II la mission d'aller observer, à Sainte-Hélène, le ciel de l'hémisphère austral, et y dressa un catalogue de 350 étoiles qui n'appartiennent pas au nôtre. A propos d'un passage de Mercure sur le Soleil, qu'il eut l'occasion d'observer, il démontra qu'à l'aide du passage de Vénus sur cet astre, on pouvait déterminer exactement la distance de la Terre au Soleil; il démontra aussi, un peu plus tard, que les comètes sont, comme les autres astres, assujetties à des lois fixes, et, dès 1705, il prédit, pour 1759, le retour de celle qui, depuis, a porté son nom, et a reparu en effet le 21 janvier de cette même année 1759. La plupart des travaux de Halley ont paru dans les *Transactions philosophiques*, recueil périodique publié en Angleterre.

Hallisdown-Hill. V. Halidon.

Hallman (Charles-Israel), un des meilleurs écrivains dramatiques de la Suède, 1732-1800, végéta dans un poste obscur au Collége des mines, vivant au jour le jour, sans ambition, sans souci. Dans ses comédies, il y a de la verve et de la vérité; il a surtout réussi dans les parodies. Ses écrits ont été réunis par Stjernstolpe, 1820, et par Bonnier, 1838.

Halluin, v. de l'arr. et à 18 kil. N. E. de Lille (Nord). Tissus de lin et de coton, blanchisseries; 12,946 hab.

Halma (Nicolas), né à Sedan, 1756-1828. Après avoir étudié la médecine, il entra dans les ordres sacrés, fut professeur de mathématiques et de géographie à Sedan, puis directeur du collége de cette ville, en 1792. Sous l'Empire, il fut secrétaire du conseil de l'École polytechnique, et ensuite, successivement, bibliothécaire des ponts et chaussées et de Sainte-Geneviève. Il a laissé quelques ouvrages d'érudition astronomique, une traduct. française de l'*Almageste* de Ptolémée; des commentaires de Théon sur *Ptolémée; Examen du zodiaque de Denderah*, etc.

Halmstad ou **Halland,** v. de Suède, ch.-l. du lan ou préf. de ce nom, sur le Kattégat; 2,000 hab. La préfecture en contient 130 000.

Halonèse, *Halonesus*, petite île de la mer Egée, au N. O. de Scyros. Auj. *Chelidromia*.

Hals (François, van), peintre flamand, né à Malines, 1584-1666, élève de Karl van Mender, a laissé des portraits qui se recommandent par une parfaite ressemblance, une expression pleine de vie, et un coloris vigoureux et vrai. Le musée du Louvre possède celui de Descartes. Adrien van Ostade et Brauwer furent au nombre de ses élèves.

Halstead, v. d'Angleterre (Essex), à 18 kil. N. O. de Colchester, sur la Colne; soieries et velours; 6,000 hab.

Halys, auj. *Kizil-Ermak*, riv. de l'anc. Asie Mineure, prenait sa source dans les monts Pariadres, et se jetait dans le golfe d'Amisus (Pont Euxin). C'est sur ses bords qu'eut lieu, entre Alyatte et Cyaxare, une bataille interrompue par une éclipse de soleil, 601 ans av. J. C.

Ham, *peuplade* ou *village* en vieux français. Passé dans la langue anglaise, ce mot y est devenu le final d'un grand nombre de noms: Birmingham, Durham, etc. En suédois, il signifie *port*.

Ham, *Hametum*, *Hamum*, ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. S. E. de Péronne (Somme). Céréales, sucre de betteraves; 2,733 hab. Château fort bâti en 1470 par le comte de Saint-Pol, et dont le donjon, haut de 33 m., fut, en 1830, la prison des ministres de Charles X, et, en 1840, du prince Louis-Napoléon; beau jeu d'orgues

dans l'église paroissiale. Patrie de Vadé et du général Foy.

Hamadan, v. de l'Irak-Adjémi (Perse), près du mont Elvend, à 320 kil. S. O. de Téhéran; ville jadis plus florissante, elle a encore de belles mosquées, des bazars, etc. Tapis, cotonnades, tanneries, fabriques de maroquins, poterie, instruments aratoires pour les Kourdes. On croit qu'elle s'élève sur les ruines de l'ancienne Ecbatane; 50,000 hab.

Hamadryades. V. Dryades.

Hamah, Hama ou **Hamath,** anc. *Epiphania*, v. forte de Syrie (Turquie d'Asie), sur l'Oronte, dans l'eyalet et à 150 kil. N. E. de Damas. Beau palais du gouverneur, nombreuses mosquées, etc. Entrepôt des marchandises d'Europe; 30,000 hab.

Hamaker (Henri **Arens**), orientaliste, né à Amsterdam, 1789-1835, a laissé, entre autres travaux, un *Catalogue des manuscrits orientaux de la bibliothèque de Leyde*.

Hamann (Jean-Georges), écrivain allemand, né à Kœnigsberg, 1730-1788. Tout en luttant contre la pauvreté, il se livra courageusement à l'étude de la théologie, des sciences politiques et commerciales, et des langues orientales. Il défendit la révélation contre le rationalisme, et fut lié avec Jacobi. La clarté n'est pas toujours la qualité dominante de ses écrits, ce qui le fit surnommer le *Mage du Nord*. Il a laissé plusieurs ouvrages qu'on ne lit plus guère. Ses opuscules ont été réunis sous le titre de *Feuilles sibylliques du Mage du Nord*, Leipzig, 1819. Ses *Œuvres* ont été recueillies en 8 vol in-8°.

Hamatel ou **Hamazel** (Mont). V. Adam (Pic d').

Hamback, village de Bavière, près de Neustadt, n'est guère connu que par l'assemblée que le parti des unitaires allemands y tint le 27 mai 1832, et à laquelle assistèrent 30,000 personnes; quelques-unes furent poursuivies pour leurs manifestations libérales, et il fut interdit à l'assemblée de se réunir de nouveau.

Hamberger (Georges-Erhard), médecin et physiologiste, né à Iéna, 1697-1755, publia en latin plusieurs ouvrages de médecine. Celui qu'il intitula : *De respirationis mechanismo*, Iéna, 1727 et 1747, in-4°, lui attira une polémique avec Haller.

Hambie ou **Hambye,** bourg de l'arr. de Coutances (Manche), sur la Sioule. Filat. de laine, bonneteries; 2,690 hab.

Hambourg, *Hamburgium*, *Hammonia*, *Hochburi castellum*, ville libre de l'Empire d'Allemagne, chef-lieu de la république du même nom, sur la rive droite et près de l'embouchure de l'Elbe, à 850 kil. N. E. de Paris, par 53° 35′ 5″ lat. N., et 7° 37′ 59″ long. E. Traversée par l'Alster et par de nombreux canaux, elle est baignée à l'E. par la Bille. Principal entrepôt du commerce du Nord, Hambourg fournit presque exclusivemant au Danemark les tissus et les objets manufacturés qu'il consomme; l'Angleterre ne vient qu'après. Depuis la suppression des droits de sortie, 1857, les moyens de connaître la valeur des exportations manquent; en 1874, la valeur de l'importation par mer a été de 987,800,000 marcs de banque; par terre et par l'Elbe, de 698,900,000; en tout 1,686,500,000 marcs de banque, à raison de 1 fr. 25 c. le marc. Le mouvement du port a été, en 1874 : entrée 5,178, navires; sortie, 5,103 pour la navigation maritime. A la fin de 1873, la marine marchande comptait 409 bâtiments, dont 80 vapeurs jaugeant 272,000 tonneaux (le tonneau est de 2,000 livres). Des services réguliers de navires à vapeur mettent Hambourg en communication permanente avec le Havre, Bordeaux, Amsterdam, Londres et les deux Amériques, et des chemins de fer la relient directement avec Altona, Kiel, Magdebourg, Berlin. — Gymnase, école de navigation, institut anatomique, — des sourds-muets; soc. pharmaceutique, bibliothèque publique, — du commerce; collections d'objets d'arts et d'histoire naturelle, etc. Rues étroites, excepté la *Neustadt*. Monuments remarquables : les églises Saint-Pierre et Saint-Nicolas; une grande synagogue en style byzantin, achevée en 1844; la Bourse, où l'on voit la cloche d'*infamie*, qui sonne pour chaque banqueroutier frauduleux; la banque fondée en 1619, l'hôtel de ville et l'hôtel de l'Amirauté, la maison de Klopstock, etc. Industries diverses. La ville a, avec les faubourgs, 264,675 hab. — Dès le XIIe s., Hambourg, fondée sur l'emplacement d'un fort construit par ordre de Charlemagne, était déjà une place de commerce importante, et fit partie de la Hanse Teutonique. Après avoir été longtemps soumise aux ducs de Holstein, la ville fut déclarée libre et impériale en 1618. Les Français l'occupèrent en 1806, et en firent, en 1810, le ch.-l. du départ. des Bouches-de-l'Elbe. Davout ne l'évacua, en 1814, qu'après y avoir soutenu un siége d'un an contre les Russes. En 1842, un effroyable incendie dévora une grande partie de la ville. Hambourg, en vertu d'une constitution qui date de 1860, est gouvernée par un sénat électif de 18 membres, qui est chargé du pouvoir exécutif, mais ne peut rien changer à la constitution sans l'assentiment des bourgeois, et l'assemblée de la bourgeoisie se compose de 196 membres, dont 60 sont délégués par les autorités judiciaires et administratives, 48 élus par les propriétaires, et 84 par le suffrage de tous les citoyens. Le sénat représente la ville dans les affaires extérieures. — La dette publique était de 127,710,831 marcs de banque au 1er janvier 1874. — La république comprend le petit pays appelé Vierlænden, le territoire de Cuxhaven, les baillages de Ritzbuttel et de Bergedorf, et quelques petites îles de l'Elbe et de la mer du Nord. Superficie 410 kil. carrés; 370,000 hab. Dans les assemblées plénières, à Francfort, Hambourg avait une voix; dans les diètes ordinaires, les 3 villes libres n'avaient ensemble qu'une voix. Elle fait maintenant partie de l'Empire d'Allemagne.

Hameln, *Hamela*, v. à 40 kil. S. O. de Hanovre (Prusse), sur le Weser. Chapitre luthérien; entrepôt royal de fer. Belle église de Saint-Boniface. En 1808, les Français firent sauter le fort Georges, qui la défendait. Commerce actif, pêche abondante; 6,500 hab.

Hamilkar. V. Amilcar.

Hamilton, v. d'Ecosse (Lanark), sur la Clyde et l'Avon, à 60 kil. S. O. d'Edimbourg, appelée anciennement *Cadzon* ou *Cadyow*, dut son nom actuel à la famille anglaise d'Hamilton, qui s'y établit à la fin du XIIIe s. Tissus de coton; beau château des ducs. Ecole classique célèbre; 10,000 hab. (V. Supplément.)

Hamilton, famille illustre d'Ecosse, issue, dit-on, d'une branche cadette de la famille anglaise de Leicester.

Hamilton (James ou Jacques), mort en 1519, épousa Marie, fille du roi d'Ecosse, Jacques III, reçut le titre de comte d'Arran, et, à la mort de Jacques, fut membre du conseil de régence et lieutenant général du royaume.

Hamilton (Jacques), deuxième comte d'Arran. V. Arran.

Hamilton (Patrick), neveu du premier comte d'Arran, né en 1503, brûlé vif en 1527, pour avoir rapporté en Ecosse, à la suite d'un voyage en Allemagne, les idées de Luther.

Hamilton (Jacques, duc d'), 1606-1649, presbytérien modéré, se brouilla avec Montrose, qui voulait le maintien de l'Eglise anglicane, fut créé duc en 1643, mais, devenu suspect, fut jeté en prison par Charles Ier. Remis en liberté, il leva une armée pour soutenir ce prince. Vaincu et pris par Cromwell, à Preston, il fut décapité peu après Charles Ier.

Hamilton (Antoine, comte d') doit surtout sa renommée à son spirituel ouvrage, intitulé les *Mémoires du comte de Gramont*, qui était son beau-frère. Né en Irlande, 1646-1720, il appartenait à la famille écossaise dont il portait le nom. Il passa une grande partie de sa vie en France, où il suivit deux fois les Stuarts exilés. Hamilton a aussi laissé des contes, charmant badinage imité des *Mille et une nuits*, et des poésies où se trouvent la grâce naturelle, la désinvolture et l'enjouement qui distinguent son chef-d'œuvre, peinture trop ressemblante de certains côtés de la haute société à cette époque.

Hamilton (William), né en Ecosse, 1704-1754, poëte jacobite qui se battit bravement à Culloden. De ses poésies, il n'est resté de populaire que sa ballade, *the Braes of Yarrow*, qui a eu l'honneur d'être imitée par Wordsworth.

Hamilton (Sir William), né en Ecosse, 1730-1803, frère de lait du roi George IV, ambassadeur à Naples de 1764 à 1800, s'occupa beaucoup d'art et d'histoire naturelle. Sa femme (Emma Lyon ou miss Harte) est restée célèbre par ses désordres et l'ascendant qu'elle sut prendre sur la reine de Naples, Caroline, et sur l'amiral Nelson. Les *Lettres* que lui adressait celui-ci, publiées en 1815, 2 vol. in-8°, et ses propres *Mémoires*, publiés en 1816, 1 vol. in-8°, ne laissent aucun doute sur la nature de leurs relations. Elle mourut à Calais en 1815.

Hamilton (Alexandre), homme d'Etat américain, né dans l'île de Nevis (Antilles), 1757-1804, fils d'un père d'origine écossaise, et d'une mère qui descendait d'une

famille française protestante, eut une jeunesse difficile; mais, protégé par un marchand de New-York, il put étudier dans cette ville. A 17 ans, 1774, il se fit applaudir dans un grand meeting en faveur de l'insurrection américaine. Lorsque la guerre éclata, il s'engagea, devint officier, et fut l'aide de camp préféré de Washington. Après la guerre, le colonel se fit avocat et fut envoyé au congrès; il est l'un des principaux auteurs de la Constitution, et fut l'un des plus illustres représentants de l'opinion fédéraliste; il soutint avec talent ses doctrines dans le *Daily Advertiser;* ses articles ont été réunis avec ceux de Jay et de Madison, sous le titre de: *le Fédéraliste*. Washington, président en 1789, le nomma secrétaire du trésor, et, comme ministre des finances, il a rendu les services les plus signalés à la république naissante; souvent il fut en lutte avec Jefferson. Il se retira volontairement en 1795, pour songer aux intérêts de sa nombreuse famille, mais prit toujours une part active aux questions politiques. Il s'opposa de toutes ses forces à la candidature de A. Burr, qu'il n'estimait pas. Celui-ci, résolu de se venger, provoqua Hamilton et le blessa mortellement. L'indignation publique poursuivit Burr, et les plus grands hommages furent rendus à Hamilton, assurément l'un des hommes les plus généreux et les plus intelligents des Etats-Unis. Son fils, John Hamilton, a publié ses écrits en 1851.

Hamilton (Miss Elisabeth), née à Belfast (Irlande), 1758-1816, aimable écrivain anglais dont les ouvrages sur l'éducation ont été comparés à ceux de miss Edgeworth, a laissé en outre un roman: *les Paysans de Glenburnie;* une *Vie d'Agrippine, femme de Germanicus; Souvenirs des Philosophes modernes; Essais populaires*, etc.

Hamilton (William), philosophe écossais, né à Glasgow, 1788-1856, acheva ses études à Oxford, et entra dans la carrière de l'enseignement. Il eut d'abord une chaire de droit écossais, droit civil et histoire générale, à l'université d'Edimbourg, ne put remplacer Brown, le successeur de Dugald-Stewart, et ne devint professeur de logique et de métaphysique qu'en 1836. Il était déjà célèbre. Il avait combattu, en 1826, les doctrines des phrénologistes, et publié, dans la *Revue d'Edimbourg*, de nombreux articles de philosophie, de morale, d'éducation, etc. Il a été le logicien de l'école dont Hutcheson et Reid avaient été les psychologues. Il a publié les *Œuvres* de Reid, en y joignant cinq dissertations remarquables. On doit à M. Louis Peisse une traduction française des *Fragments de Philosophie* par W. Hamilton, Paris, 1840.

Hamlet, personnage si célèbre par le drame de Shakspeare, était, disent les traditions recueillies par Saxo Grammaticus, prince du Jutland, au IIe s. av. J. C. Son père, Horvendill, aurait été assassiné, dans un banquet, par Feugo, son frère, qui épousa sa veuve, Gérutha, et s'empara de sa principauté. Hamlet aurait feint la folie pour échapper au sort de son père. Ces traditions paraissent fabuleuses.

Hamm, v. de Westphalie (Prusse), au confl. de l'Ahse avec la Lippe, à 32 kil. N. O. d'Arensberg, fut autrefois une ville libre et hanséatique. Chemin de fer; toiles, tanneries; anc. capitale du comté de la Marck; au Brandebourg depuis 1666; 6,000 hab.

Hammamet, v. de l'Etat et à 65 kil. S. E. de Tunis, sur le golfe du même nom, 10,000 hab. — Peut-être *Adrumète*.

Hamme, v. de la Flandre orient. (Belgique), sur la Durme et l'Escaut. Toiles, cordages; 9,000 hab.

Hammelburg, v. de Bavière, sur la rive dr. de la Saale, détruite en 1854 par un incendie. Anc. château des princes de Fulde; 3,000 hab.

Hammerfest, v. de Norvége (Finmark), la plus septentrionale de l'Europe, dans l'île de Hvalœ, sur la mer Glaciale, à 42 kil. S. O. du cap Nord, par 70°40'7" lat. N. Pêche active, commerce avec la Russie du Nord; 400 hab.

Hammer-Purgstall (baron Joseph de), orientaliste et historien allemand, né à Grætz, 1774-1856, de bonne heure versé dans toutes les langues orientales, riche, intelligent et laborieux, fut considéré comme le savant le plus illustre de l'Autriche. Président de l'Académie de Vienne, associé de l'Institut de France, membre de plus de 50 sociétés savantes, comblé de distinctions honorifiques, il a parfaitement connu les peuples musulmans et nous a fait connaître leurs mœurs, leur histoire et leur littérature. Ses nombreux ouvrages ont été souvent critiqués et renferment en effet des erreurs, des hypothèses, des contradictions, des bizarreries, des puérilités, à la manière des orientaux; ils n'en ont pas moins une valeur réelle; sa science était immense et les ouvrages qu'il a lus, consultés, traduits, sont innombrables. Son *Histoire de l'Empire Ottoman*, trad. en français par Dochez et par Hellert, est son œuvre capitale. Citons encore: *Mysterium Baphometis revelatum*, où il cherche à prouver la culpabilité des Templiers; l'*Histoire des Assassins*, trad. par Hellert; *la Constitution et l'Administration de l'Empire ottoman*, 2 vol. in-8°; *Histoire de la littérature turque; Histoire de la poésie ottomane jusqu'à nos jours*, avec des extraits traduits de plus de 2,200 poëtes, 4 vol. in-8°; *Histoire des belles-lettres en Perse*, contenant des extraits de 200 poëtes, *Essai sur les écoles musicales chez les Arabes et les Persans; Histoire de la Horde d'Or dans le Kipstchak; Histoire des Ilkhans* ou des Mongols de Perse; *Histoire littéraire des Arabes*, 7 vol. in-4°, inachevée; *Histoire des Khans de Crimée; Vues topographiques recueillies dans un voyage au Levant*; *la Romélie et la Bosnie*, trad. d'Hadji-Khalfah; *Description historique et topographique de Constantinople et du Bosphore*, 2 vol. in-8°; traductions de *Motenebbi*, grand poëte arabe, de *Baki*, le plus grand des lyriques turcs; etc., etc.

Hammersmith, v. du Middlesex (Angleterre), à 8 kil. O. de Londres, sur la Tamise. Maison d'éducation pour les jeunes filles catholiques; villa de *Brandebourg-House*, où mourut en 1821 la reine Caroline; 10,000 h.

Hamoa (Iles) ou **Des Navigateurs**, archipel de la Polynésie, au N. de celui de Tonga-Tabou ou des Amis, par 13°16' lat. S. et entre 170° et 175° long. E. Les habitants nombreux, bien faits, mais féroces, massacrèrent dans la baie de Ma-Ouna, appelée depuis *du Massacre*, plusieurs des compagnons de La Pérouse. Sol fertile.

Hamoun. V. Zerrah.

Hampden (John), célèbre patriote anglais, né à Londres, en 1594, d'une famille noble du Buckinghamshire, mort en 1643, cousin de Cromwell. En 1636, il refusa de payer la *taxe des vaisseaux*, arbitrairement établie par Charles Ier. Il fut poursuivi et condamné par les tribunaux, mais la couronne perdit sa cause devant le pays. Entré dans la chambre des communes en 1626, il siégea dans le Long-Parlement, y joua l'un des premiers rôles, prit part à la guerre civile; blessé mortellement à Chalgrave, il mourut quelques jours après, juin 1643.

Hampshire. V. Southampton.

Hampshire (New-), un des *Etats-Unis* de l'Amérique du Nord, au N. E., entre le Maine et le Vermont. Sol généralement fertile, mais sablonneux à l'E., et montagneux au N. et au centre; on y voit le mont Washington dans les montagnes Blanches; arrosé par le Connecticut, le Merrimac et l'Androscoggin. Climat sain, mais froid. Mines de fer, sel, plomb, houille; carrières de granit et de marbre. Industrie et commerce actifs. 24,035 kil. carrés; 318,300 hab. Capit. *Concord;* v. princip.: Portsmouth, Manchester, Nashua. Fondé en 1623, sous le nom de *Laconia*, il fut ensuite concédé au gouverneur du Hampshire en Angleterre, ce qui lui valut le nom qu'il porte aujourd'hui. Il a été l'un des treize Etats primitifs de l'Union. Il envoie au Congrès de l'Union 2 sénateurs et 3 députés.

Hampstead, bourg d'Angleterre, à 6 kil. N. O. de Londres, dont il contient l'un des cimetières; 9,000 hab. Eaux minérales.

Hampton, bourg d'Angleterre (Middlesex), sur la Tamise, à 20 kil. S. O. de Londres, surtout remarquable par son voisinage de *Hampton-Court*, beau château royal construit par le cardinal Wolsey, rebâti par Guillaume III, et orné de 700 tableaux ou dessins et de meubles de toutes les époques. On y voit les célèbres cartons de Raphaël et 27 morceaux de Holbein. En 1562, un traité d'alliance entre la France et l'Angleterre fut signé dans ce château par la reine Elisabeth et le prince de Condé, au nom des protestants.

Hanap, grand calice allongé, en terre cuite, en faïence, en argent et même en or, dont on se servait pour boire, surtout au moyen âge.

Hanau, v. de la Hesse-Nassau (Prusse), ch.-l. de la prov. et du cercle de ce nom, sur la Kinzig et le canal qui l'unit au Mein, à 15 kil. S. E. de Francfort. Cour d'appel, gymnase, école industrielle, bibliothèque, musée des beaux-arts, etc. L'anc. château des comtes, les églises de Sainte-Marie et de Saint-Jean; dans les environs, les châteaux de *Philippsruhe*, qui a appartenu à Pauline Borghèse, de *Wilhemsbad* et de la *Fasanerie*, méritent d'être cités. Lainages, soieries, porcelaine, bi-

jouterie, cuirs ; commerce de bois, vins, huile, etc. ; 20,000 hab. — Fondée sur l'emplacement d'une colonie romaine, Hanau doit en grande partie sa prospérité et son industrie aux protestants qui s'y réfugièrent, les Flamands en 1593, les Français en 1685. Sous ses murs, dans le Lamboy-Wald, Napoléon Ier battit, le 30 octobre 1813, l'armée austro-bavaroise. Patrie des philologues J. et Guil. Grimm. — La prov. de Hanau, anc. seigneurie, fut érigée en comté en 1429. Echu en 1736 au prince de Hesse-Cassel par l'extinction de la maison régnante, le comté fut partagé entre la Hesse-Cassel et la Hesse-Darmstadt ; puis, érigé en principauté en 1803, il fut en 1809 annexé par Napoléon au grand-duché de Francfort, et rendu à la Hesse-Electorale en 1813.

Hanbal, docteur musulman, chef des *Hanbalites*, né à Bagdad, 786-855 ; il fut proscrit par les califes Abdallah III et Mohammed III, réputés hérétiques parce qu'ils niaient que le Coran fût incréé.

Hancarville (Hugues d'). V. Dancarville.

Handjéri (Alexandre), de la famille des Paléologue, né en 1760, fut hospodar de Moldavie en 1807 ; il se réfugia à Moscou après avoir abdiqué, en 1821 ; a laissé un *Dictionnaire français-turc*, Moscou, 1844, 3 vol. in-4°. Il est mort en 1854.

Hanéfites. V. Abou-Hanifa.

Hang, sorte de javelot des anc. Franks.

Hango-Udde, village de Finlande (Russie), à l'entrée du golfe de Finlande. Pierre le Grand, le 27 juillet 1714, battit, non loin de là, une flotte suédoise, et, en 1854, les Russes, s'attendant à une attaque de la flotte anglo-française, firent sauter les trois forts érigés en ce lieu pour défendre l'entrée du golfe.

Hang-tcheou, v. forte, ch.-l. de la prov. de Tché-kiang, est l'une des villes les plus riches de la Chine, sur le lac Si-hou, près de la mer ; 4 tours à 9 étages ; commerce considérable ; 1,200,000 hab., dit-on.

Hannibal. V. Annibal.

Hannon, général Carthaginois, battu sous les murs de Messine, 264 av. J. C., par Ap. Claudius Caudex. — Amiral Carthaginois qui perdit un combat naval, à la hauteur des îles Egades, contre le consul Lutatius Catulus, 242 av. J. C.

Hannon, surnommé *le Grand*, né vers 270, mort vers 190 av. J. C., longtemps chef du parti aristocratique, opposé à Amilcar Barca et à Annibal, combattit en Sicile dans la 1re guerre Punique, se montra dur à l'égard des mercenaires, fut forcé de partager le commandement avec Amilcar dans la terrible guerre qu'ils firent à Carthage ; s'opposa de toutes ses forces à la lutte contre les Romains, et contribua, dit-on, à faire échouer la grande expédition d'Annibal en Italie.

Hannon, fils de Bomilcar, l'un des meilleurs lieutenants d'Annibal, dans les campagnes d'Italie, de 218 à 203. — Beaucoup d'autres généraux ou officiers carthaginois de ce nom sont cités par les historiens romains.

Hannon, navigateur carthaginois qui vivait 1000 ans, selon les uns, 500 ans selon les autres, av. J. C. Connu par le voyage de découvertes qu'il fit au delà des Colonnes d'Hercule, et dont il existe, sous le titre de *Périple d'Hannon*, une relation en grec, imprimée pour la première fois à Bâle, 1533. M. Müller l'a insérée dans les *Geographi minores*, publiés par Didot, 1855. Elle a été traduite en français par Gosselin, dans ses *Recherches sur les connaissances des anciens le long des côtes d'Afrique*, et par Chateaubriand, dans son *Essai sur les Révolutions*.

Hanouman, divinité de la mythologie indienne, fils de Pavana, roi des vents. Il a un temple magnifique à Calicut, où il est représenté sous la figure d'un singe qui tient une lyre.

Hanovre ou **Hannover,** anc. roy. de la Confédération Germanique, a été violemment réuni au roy. de Prusse en 1866. Nous croyons devoir cependant indiquer sa situation géographique et politique à cette époque. — Borné au N. par la mer du Nord, séparé du Holstein par l'Elbe, il avait pour limites : à l'E. le Mecklembourg, la Prusse et le Brunswick ; au S. la Prusse, la Hesse-Cassel, la Westphalie prussienne ; à l'O. les Pays-Bas. Situé dans les bassins de l'Ems, du Weser et de l'Elbe, il n'y a de montagnes que dans le Sud, où se trouve une partie du massif du Harz. Il se divisait en 6 arrondissements : Hanovre, Hildesheim, Lunebourg, Stade, Osnabrück, Aurich, et un bailliage, celui de Clausthal. La capit. était Hanovre ; les v. princip. : Hameln, Hastenbeck, Hoya, Nienburg, Diepholz ; Hildesheim, Goslar, Peine, Gœttingue, Eimbeck, Elbingerode, Osterode ; Lunebourg, Celle, Harbourg ; Stade, Closter Severn, Verden ; Osnabrück, Norden ; Clausthal, Zellerfeld. — La superficie est de 38,479 kil. carrés ; la pop. est de 2,017,393 hab., dont 1,714,000 protestants. Le gouvernement était une monarchie constitutionnelle. Aujourd'hui la province de Hanovre, dans le royaume de Prusse, a conservé sa division en 6 districts.

Histoire. — Après avoir appartenu successivement au duché de Saxe et au duché de Brunswick, la Hanovre acquit une existence indépendante en 1641, s'agrandit ensuite rapidement par diverses acquisitions, devint électorat, en 1692, sous son duc Ernest-Auguste, et reçut, quand le fils de celui-ci monta sur le trône d'Angleterre, en 1714, un gouvernement spécial, en même temps que les duchés de Bremen et de Werden y furent incorporés par voie d'achat. En 1801, la Prusse, pendant son conflit avec l'Angleterre, occupa quelques mois le Hanovre. Napoléon s'en empara en 1803 et le céda, en 1806, à la Prusse. Il lui fut repris en 1807, et passa au royaume de Westphalie. Il recouvra enfin son indépendance après la bataille de Leipzig, en 1813. Erigé en royaume par le congrès de Vienne, il en reçut les principautés d'Ost-Frise et de Hildesheim, Goslar, le comté de Lingen et Arenberg-Meppen ; en revanche, il perdit la partie du Lauenbourg, sur la rive droite de la Lippe, qui fut donnée à la Prusse, puis au Danemark. En 1819, il obtint du prince régent d'Angleterre une constitution aristocratique. En 1831, à la suite de troubles dont Gœttingue et Osterode furent le théâtre, une nouvelle charte, sanctionnée par George IV, la remplaça. A la mort de Guillaume IV, 1837, la succession du Hanovre fut séparée de celle d'Angleterre et revint au duc de Cumberland, proclamé roi sous le nom d'Ernest-Auguste. Son premier soin fut de rétablir la constitution de 1819, qui rendit à la noblesse ses privilèges, mais fut modifiée dans un sens plus démocratique, lors de la révolution de 1848. Le roi de Hanovre, qui se déclara pour l'Autriche en 1866, déploya beaucoup de courage, fut honorablement battu, et fut, après Sadowa, dépouillé de son royaume par les Prussiens, qui l'ont annexé, malgré ses protestations.

Hanovre, anc. capit. du roy. de ce nom, sur la Leine, par 52°22′20″ lat. N. et 7°24′9″ long. E., ch.-l. de la principauté de Kalenberg ; centre des chemins de fer du royaume, se dirigeant sur Berlin, Hambourg, Brême, Cologne et Hildesheim ; remarquable par son vieux château, le palais du roi, l'arsenal, le monument de Leibniz, la colonne de Waterloo, haute de 54 m. etc. Société d'hist. naturelle, lycée, collége pour les nobles, écoles militaire, industrielle, de chirurgie et vétérinaire, bibliothèque, musée d'antiquités germaniques, créé en 1853, etc. Fabr. de savon, tabac, fleurs artificielles, toiles cirées. Parmi les châteaux des environs on cite *Monbrillant* et *Herrenhausen* ; 104,000 hab., y compris les faubourgs. Origine incertaine. Henri le Lion y établit sa résidence en 1163. Elle fut admise dans la Hanse en 1481. Patrie de la reine Louise de Prusse, d'Iffland, de l'astronome Herschel, des Schlegel.

Hanovre (Nouvel-), anc. nom de la partie N. O. de la Columbie anglaise, dans la Nouvelle-Bretagne (Amérique du Nord), sur l'océan Pacifique, entre 52° et 55° lat. N. Région montagneuse et froide ; exporte surtout des fourrures.

Hans, forme allemande contractée de Jean.

Hanse et villes hanséatiques (du teutonique *hansen*, s'associer), nom donné à la grande ligue commerciale formée en 1241 entre Hambourg et Lubeck, et où entrèrent successivement les villes commerçantes du Nord : Brême, Bruges, Stettin, Riga, Novogorod, Londres, Cologne, Dantzig, Dunkerque, Anvers, Ostende, Rotterdam, Amsterdam, etc. Abbeville, Rouen, Bordeaux, Lisbonne, Cadix, Barcelone, Marseille, Livourne, Naples, etc., y accédèrent ensuite, et la Hanse comprit alors les 80 villes qui se partageaient, en quelque sorte, tout le commerce du nord et de l'ouest de l'Europe. Elle avait tous les trois ans une assemblée générale qui se réunissait le plus souvent à Lubeck. Chaque ville fournissait un contingent militaire. La découverte de l'Amérique et de la route des Indes par le cap de Bonne-Espérance lui porta un coup mortel. Vers la fin du xvie s., elle fit reconnaître le droit des neutres intervenant dans les transactions des puissances belligérantes ; en 1624, elle créa les premières compagnies d'assurances ; en 1723, elle abolit dans ses ports les droits qui frappaient le commerce étranger. La Hanse, entièrement déchue, ne compte plus aujourd'hui que trois villes : Hambourg, Brême et Lubeck. V. *Hist. commerciale de la ligue han-*

séatique, par M. Worms, couronnée par l'Académie des sciences morales et politiques en 1865.

Hanse parisienne, la plus connue des Hanses qui existaient en France : c'était une association du corps des marchands de l'eau de Paris, qui datait de la domination romaine. Elle avait le monopole de la navigation sur la Seine à Paris et à 6 ou 8 lieues en amont et en aval, et percevait un droit considérable sur les marchandises transportées. On finit par considérer ses chefs comme les chefs de la commune, et ce furent eux, sous Charles IX, qui constituèrent la municipalité de Paris. Louis XIV l'abolit en 1672. De là vient le vaisseau qui figure dans les armes de Paris. — Les membres d'une hanse étaient appelés *bourgeois hansés*.

Hans Sachs, poëte et cordonnier allemand, né à Nuremberg en 1494, mort en 1576, fut doyen des *meistersænger*, confrérie d'artisans-poëtes; il a laissé des comédies, des tragédies, des contes, des fables, etc. Ses *OEuvres complètes* ont été publiées à Nuremberg, 1570-79, 5 vol. in-fol., et en 1612-16, 5 vol. in-4°.

Hansen (Maurice-Christophe), poëte et romancier norvégien, né à Modun, 1794-1842, fut professeur à Christiania, écrivit des ouvrages d'enseignement, mais s'est rendu célèbre par ses romans, bien conduits, et dont les caractères sont vrais. Dans ses drames, il a eu moins de succès, quoique ses vers soient beaux; mais l'intrigue est nulle.

Hanswurst (de *Hans*, Jean, bonhomme, et *wurst*, boudin, saucisse), personnage comique du théâtre allemand, dont l'origine est ignorée, mais fort ancienne.

Hants (North-), anc. nom du comté de Northampton.

Hanvec, commune du cant. de Daoulas, arr. de Brest (Finistère); 3,088 hab., dont 235 agglomérés.

Hanway (Jonas), né à Portsmouth, 1712-1786. Après de longs voyages, il revint en 1750 à Londres, où il fonda la société de marine, les *Ecoles du dimanche*, une maison de refuge pour les filles repenties; il y créa aussi les assurances contre l'incendie. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, il faut citer le *Tableau historique du commerce anglais dans la mer Caspienne*, 1758, 4 vol. in-4°.

Haoussa, vaste contrée du Soudan (Afrique), entre le Bornou à l'E. et le Niger à l'O.; elle est habitée par de beaux nègres, les *Haoussaoua*, et est le centre de la puissance des Foulbé. Elle est arrosée par le Niger et ses affl., le Sokoto, le Kadouna, le Binoué. Les villes princip. sont : Kano, Kachena, Sokoto, Wourno.

Haparanda, v. de la Bothnie septent. (Suède), port de commerce à l'emb. de la Tornéa. La ville date de 1815.

Hapsal. V. Habsal.

Haquebute, nom donné au XVI° s. à l'arquebuse.

Haquin. Huit rois de Norvége ont porté ce nom. Voici les plus célèbres : *Haquin I*^er^, né en 915, détrôna son frère Eric, régna de 930 à 961, fut surnommé *le Bon* et périt assassiné pour avoir voulu introduire le christianisme en Norvége. — *Haquin V*, né en 1204, régna de 1217 à 1263, lutta énergiquement contre les prétentions de l'aristocratie, s'acquit par sa réputation de sagesse l'alliance d'Alphonse le Sage de Castille, de l'empereur Frédéric II, de saint Louis, etc. Il abolit l'épreuve du feu, conquit l'Islande, les îles Shetland et les Orcades. — *Haquin VIII*, né en 1338, fils de Magnus VIII, roi de Norvége et de Suède, qui lui céda de son vivant, en 1343, la couronne de Norvége. En 1362, il profita d'une révolte des Suédois contre son père, pour se faire élire par eux roi de Suède. Ayant épousé l'année suivante, malgré l'opposition des Suédois, Marguerite, fille du roi de Danemark, Waldemar, il fut déclaré déchu du trône de Suède par le Sénat qui élut à sa place Albert de Mecklembourg. Il tenta vainement de ressaisir la couronne qui lui échappait. Vaincu et contraint de se retirer en Norvége, il reconnut, 5 ans plus tard, Albert comme roi de Suède et mourut en 1380.

Harald, surnommé *Blaatand* (à la dent bleue), roi de Danemark de 936 à 985, vint en 943 au secours de Richard, duc de Normandie, et fit prisonnier Louis d'Outremer. Vaincu à son retour par l'empereur Otton I^er^, il reçut le baptême et fut détrôné par son fils Suénon.

Harald III, roi de Danemark, 1077-80, abolit le combat judiciaire, et alla finir ses jours dans un couvent, en Scanie.

Harald I^er^, surnommé *Haarfager* (à la belle chevelure), roi de Norvége, 863-930, réunit toute la Norvége sous son sceptre, et abdiqua ensuite.

Harald II, *Graafeld* (à la pelisse grise), chassé de Norvége par Haquin I^er^, ressaisit le trône en 950 et mourut assassiné en 962.

Harald III, *Hardrade* (le Sévère), roi de Norvége, 1047-1066, parent de saint Olaüs; après de longs voyages et une vie pleine d'aventures, succéda à Magnus en Norvége et établit sa résidence à Opslo, fondée par lui. Il fit, en 1066, une descente en Angleterre, pour y combattre Harold, et périt à la bataille de Stamford-Bridge, qui précéda de trois jours le débarquement de Guillaume le Bâtard sur la côte anglaise.

Harald IV, aventurier qui, se faisant passer pour fils de Magnus III, réclama et partagea le trône de Norvége, à la mort de Sigur I^er^, 1130, avec Magnus. Celui-ci fut, en 1036, enfermé par son ordre dans un couvent, après avoir eu un pied coupé et les yeux crevés. Harald fut assassiné à Bergen par un autre fils prétendu de Magnus.

Harald V. V. Harold.

Harbourg, v. du Hanovre (Prusse), sur la rive g. de l'Elbe, à 1 kil. de sa jonction avec le canal de la Seeve, à 40 kil. N. O. de Lunebourg. Tabac, cuirs, toiles à voiles, machines, fabr. de chaussures, de vêtements, d'objets en caoutchouc. Commerce en progrès. Le nombre de navires entrés dans son port n'avait été que de 49 en 1849, il a été de 1032 en 1854, sans compter les arrivages de l'Elbe; 12,000 hab.

Harbourg, île française de la Manche (Côtes-du-Nord), arrond. de Saint-Malo. Un fort l'occupe entièrement.

Harbourg-Grâce, v. de l'île de Terre-Neuve, sur la baie de la Conception. Beau port, pêcheries importantes; 12,000 hab.

Harcourt (famille d'), noble et anc. maison de Normandie, qui tirait son nom d'un village du dép. de l'Eure, à 20 kil. de Bernay. Les sires d'Harcourt, dont la seigneurie avait été érigée en comté en 1328, formèrent trois branches en 1355. Deux sont éteintes, la troisième subsiste encore; en voici les principaux membres :

Harcourt (Raoul d'), chanoine de Paris, conseiller de Philippe le Bel, fonda, en 1280, le collége d'Harcourt, auj. lycée Saint-Louis.

Harcourt (Jean II, sire d'), maréchal de France sous Philippe le Hardi, amiral sous Philippe le Bel, en 1295.

Harcourt (Godefroy ou Geoffroy d'), dit *le Boiteux*, commandait une partie des troupes anglaises à la bataille de Crécy; après avoir imploré et obtenu le pardon de Philippe de Valois, il soutint Charles le Mauvais, roi de Navarre, contre Jean le Bon, prit encore les armes pour les Anglais, et périt en 1356 dans un engagement contre les Français.

Harcourt (Henri de Lorraine, comte d'), surnommé *Cadet la Perle*, parce qu'il portait une perle à l'oreille et était le cadet de Charles de Lorraine, duc d'Elbeuf. Né en 1601, mort en 1666, il passa presque toute sa vie sous les armes et se signala en maintes occasions : en Bohême, 1620; en France, contre les Huguenots; en Italie, 1629; en Espagne, 1637 (il reprit alors les îles Lérins aux Espagnols); en Piémont, où il commanda en chef l'armée française qui prit Turin, 1640, et Coni, 1641; en Catalogne, où il fut victorieux à Llorens, 1645, mais où il échoua devant Lérida, 1646; en Flandre enfin, 1649, où il prit Condé et Maubeuge. La Fronde le vit, comme Condé et Turenne, tour à tour dans le parti de la cour et dans celui des princes. Rentré en grâce après la cessation des troubles, il obtint le gouvernement de l'Anjou. Il avait eu précédemment celui de la Guyenne, 1642, avait reçu le titre de grand écuyer, 1643, et bientôt après une mission diplomatique en Angleterre. La Bibliothèque nationale de Paris possède un recueil de ses lettres, qui vont de 1636 à 1656.

Harcourt (Henri, duc d'), né en 1654, mort en 1718, fit ses premières armes sous Turenne, et dut à sa valeur et à ses excellentes qualités militaires d'être nommé successivement brigadier d'infanterie, 1682, maréchal de camp, 1688, commandant de la ville et du pays de Luxembourg. Deux fois ambassadeur à Madrid, il ne fut pas étranger à la détermination de Charles II, de tester en faveur du duc d'Anjou. Il devint maréchal en 1703, et pair de France en 1709.

Harcourt-Thury, ch.-l. de cant., sur l'Orne, arr. et à 25 kil. N. O. de Falaise (Calvados). Beau château des ducs d'Harcourt, tanneries considérables; 1,479 h.

Hardanger-Field, chaîne de montagne de Norvége; point culminant, 1,806 m.

Hardanger-Fiord, golfe de la côte de Norvége, sur l'océan Atlantique; il se partage en trois bras.

Harde-Canut. V. Canut.

Hardenberg (Charles-Auguste, prince de), né en 1750 à Essenroda (Hanovre), mort en 1822. D'abord attaché à l'administration de son pays, puis ministre du margrave de Baireuth et d'Anspach, il passa au service de la Prusse en 1791. Il négocia en 1795, au nom de la Prusse, le traité de Bâle, et remplaça en 1804 M. de Haugwitz, comme ministre des affaires étrangères. Après Austerlitz, il dut quitter le ministère, où il rentra après la bataille d'Iéna, mais pour peu de temps. Chancelier d'Etat en 1810, il prit part à la réorganisation de la Prusse et y montra le libéralisme de son esprit. Créé prince par le roi en 1814, il conduisit, pour la Prusse, presque toutes les négociations de 1813 à 1815 et siégea aux congrès de Vienne, Aix-la-Chapelle, Carlsbad, Troppau, Laybach et Vérone. Ses idées libérales l'abandonnèrent vers la fin de sa vie. Les *Mémoires* qu'il a laissés sont restés manuscrits dans les archives de l'Etat, où ils ont été déposés par l'ordre du roi Frédéric-Guillaume IV, avec la promesse, cependant, d'en permettre la publication en 1850 ; ils ont été publiés à Berlin, en 1851, 2 vol. in-8°.

Hardenberg (Frédéric, baron de), connu comme écrivain sous le pseudonyme de *Novalis* (V. ce mot).

Hardenberg (Principauté de), dans la prov. d'Hildesheim (Hanovre); ch.-l. *Norten*.

Harderwyk, v. de la Gueldre (Pays-Bas), avec un port sur le Zuiderzée; anc. v. hanséatique. Commerce de poissons secs et fumés ; 2,000 hab.

Hardine (Pierre), peintre flamand, né à Anvers, 1678-1748, peignit avec talent surtout les fleurs et les fruits. Son chef-d'œuvre consiste en quatre tableaux représentant *les Quatre Saisons*.

Harding (Jean), écrivain anglais, né en 1378, mort après 1465, porta les armes dans sa jeunesse, fit une étude approfondie des archives de son pays et composa en vers très-médiocres une *Chronique d'Angleterre sous le règne d'Edouard IV*, recherchée par les antiquaires ; Londres, 1543, in-4°.

Hardinge (Henri, vicomte), général anglais, né à Wrotham (Kent), 1785-1856, entra de bonne heure dans l'armée, s'attacha à Wellington et l'accompagna dans les campagnes d'Espagne et plus tard dans la campagne de 1815 ; il perdit un bras à la bataille de Ligny. Membre de la chambre des communes en 1820, il fut secrétaire de la guerre en 1828 et devint major général en 1830. Il fut lieutenant général en 1842, et nommé par Robert Peel, en 1844, gouverneur général des Indes. Il eut à lutter contre les Sikhes, les battit surtout à Ferozeschah et leur imposa le traité de Lahore. Il fut créé pair sous le titre de vicomte Hardinge de Lahore et fut remplacé par lord Dalhousie, en 1848. Maître général de l'artillerie en 1852, commandant en chef de l'armée, après la mort de Wellington, feld-maréchal en 1855, il résigna ses emplois entre les mains du duc de Cambridge.

Hardion (Jacques), né à Tours en 1686, mort en 1766, membre de l'Académie française et de celle des Inscriptions et belles-lettres, professeur d'histoire et de littérature de Mesdames de France, a laissé entre autres ouvrages, une *Histoire universelle* en 20 vol. in-12, dont les 2 derniers sont de Linguet. Le recueil de l'Académie des Inscriptions contient plusieurs de ses dissertations.

Hardis, pièces de monnaie de billon, frappées pour la première fois en Guyenne, sous Edouard III d'Angleterre, duc d'Aquitaine, valant 3 deniers : il est possible que le mot liard (li hardis) en vienne.

Hardouin (Jean), jésuite, né à Quimper en 1646, mort en 1729, professeur, puis bibliothécaire du collége Louis-le-Grand. Il eut comme érudit les idées les plus bizarres. Il prétendait, par exemple, qu'à l'exception d'Homère et d'Hérodote, de Cicéron, de Pline l'Ancien, des *Géorgiques* de Virgile et des *Epîtres* d'Horace, tous les ouvrages, que nous a légués l'antiquité grecque et latine, étaient l'œuvre des moines du XIII^e s., et qu'il n'y avait de concile authentique que celui de Trente. Il soutenait que l'*Enéide* était l'ouvrage d'un bénédictin, pour célébrer le triomphe du christianisme sur la synagogue. Cela ne l'a pas empêché de publier une excellente édition de Pline l'Ancien, avec des notes, Paris, 1685, 5 vol. in-4°, et une collection des conciles, 1715, 12 vol. in-fol. On lui doit encore une édition de *Themistius*, une *Chronologie de l'Ancien Testament*, *Apologie d'Homère*, etc. Ses *Opera varia* ont été publiés à Amsterdam, 1733, in-fol.

Hardouin (Jules). V. Mansard.

Hardouin de Péréfixe. V. Péréfixe.

Hardt (Herman von der), orientaliste allemand, né à Melle (Westphalie), 1660-1746, professeur de langues orientales, a publié à Helmstædt et à Leipzig des ouvrages savants, sur la langue hébraïque surtout ; son livre : *Ænigmata Græcorum et Latinorum ex caligine, Apocalypsis ex tenebris*, 1723, in-fol., fit beaucoup de bruit.

Hardwick, hameau du comté de Derby (Angleterre). Château bâti sous Elisabeth, appartenant auj. au duc de Devonshire; on y voit, entre autres curiosités, des tapisseries auxquelles a travaillé Marie Stuart, qui y passa une partie de sa captivité.

Hardwicke (Philippe **Yorke**, premier comte de), jurisconsulte et magistrat anglais, né à Douvres, 1690-1764, fut protégé par le lord grand-juge Macclesfield, se distingua de bonne heure comme avocat, entra aux communes, 1719, et devint avocat général en 1720, procureur général, 1724, lord *chief-justice* du banc du roi, 1733, pair, puis lord chancelier, 1737. La sagesse de ses arrêts fut universellement reconnue. Créé comte de Hardwicke en 1754, il se démit de ses fonctions en 1755.

Hardwicke (Philippe **Yorke**, comte de), homme d'Etat et écrivain anglais, fils du précédent, 1720-1790, membre du parlement en 1741 ; célèbre surtout par ses *Lettres athéniennes* ou *Correspondance épistolaire d'un agent du roi de Perse, résidant à Athènes pendant la guerre du Péloponnèse*, traduites en français par Villeterque, 1801, 3 vol. in-8°, et par Christophe, 1802, 4 vol. in-12. Barthélemy assurait qu'il n'aurait pas écrit le voyage du *Jeune Anacharsis*, s'il avait lu auparavant les *Lettres athéniennes*. M. Villemain en a fait un grand éloge.

Hardy (Alexandre), le plus fécond de nos anc. poëtes dramatiques, s'il est vrai qu'il ait composé 600 pièces de théâtre; né à Paris vers 1560, mort en 1631 ; 54 de ses pièces seulement ont été imprimées, Paris, 1623-28, 6 vol. in-8°. Il mourut dans la misère, quoiqu'il fût le premier qui tirât profit de ses œuvres dramatiques, qu'il passât pour le plus grand génie tragique de son temps et fût honoré du titre de poëte du roi. La moins mauvaise de ses tragédies est *Mariamne*.

Harelbeke, comm. de la Flandre occident. (Belgique), à 5 kil. N. E. de Courtray. Ville très-ancienne, elle a encore une industrie assez florissante ; 5,000 hab.

Harelle, nom d'origine allemande donné à une insurrection causée par l'imposition d'une taxe arbitraire, qui éclata à Rouen, en octobre 1381, pendant la révolte des Maillotins à Paris. Un drapier, Le Gras, fut proclamé roi par le peuple. Mais à l'arrivée de Charles VI, en février 1382, les principaux coupables furent mis à mort. — On appelait aussi Harelle, la réunion des gens de guerre de l'évêque de Nantes.

Harem, de l'arabe *harama* (chose sacrée, inviolable), nom donné chez les musulmans à l'appartement des femmes, où nul étranger ne doit pénétrer. Celui du sultan renferme trois classes de femmes : les *Hassekis* ou sultanes intimes devenues mères : les *Khadines*, esclaves favorites, limitées à 7, et les *Odalisques*, femmes de chambres.

Haren (Adam de), seigneur de la Frise, mort en 1589, fit partie de l'association des *gueux*, contribua à la prise de la Brille, et fut proscrit.

Haren (Guillaume de), petit-fils du précédent, né à Leeuwarden, 1626-1708, fut un diplomate habile au service des Provinces-Unies, seconda Jean de Witt, représenta son pays à Nimègue, prit part au traité de Ryswyck et fut ambassadeur en Angleterre.

Haren (Guillaume de), petit-fils du précédent, né à Leeuwarden, 1713-1768, cultiva les lettres et composa *les Aventures de Friso, roi des Gangarides et des Prasiades*, 1741, poëme épique en 18 chants, réduit plus tard en 10.

Haren (Onno-Zwier de), frère du précédent, né à Leeuwarden, 1713-1779, cultiva les lettres. Il a laissé entre autres ouvrages un poëme estimé, les *Gueux*, sur l'affranchissement des Provinces-Unies, et des *Recherches historiques sur l'état de la religion chrétienne au Japon*, traduites en français, Paris, 1778, in-12.

Harengs (Journée des), combat entre les Anglais et les Français (12 février 1429), près du village de Rouvray, ainsi nommé parce que les derniers tentèrent inutilement de s'emparer d'un convoi de harengs, destinés aux premiers qui assiégeaient Orléans.

Harfleur, petit port sur la Lézarde, près de son embouchure dans la Seine; arrond. et à 8 kil. N. E. du Havre (Seine-Inférieure). Jolie église de Saint-Martin ; produits chimiques, sucre indigène ; 1,500 hab. C'était jadis la place importante à l'embouchure de la Seine.

Prise par les Anglais en 1415, reprise en 1433, elle retomba en leur pouvoir en 1440, et ne revint à la France qu'en 1450.

Harfours. V. Célèbes.

Hargreaves (James), mécanicien anglais de la fin du XVIII^e s., inventa, en 1760, à Stanhill (Lancastre), les *stock-cards* ou cardes à bloc, qu'il remplaça par les cardes à cylindres; en 1768, il imagina le métier connu sous le nom de *Spinning Jenny* (Jeannette la fileuse); les ouvriers se soulevèrent contre l'inventeur et son invention; forcé de fuir à Nottingham, il y éleva une filature. Mais l'invention de la filature à *cylindres* ou à *laminoirs*, due à Richard Arkwright, 1769, vint frapper d'un coup terrible Hargreaves, qui mourut bientôt dans la pauvreté.

Hariri (Abou-Mohammed-Hacem-Ben-Ali), écrivain et poëte arabe, né en 1054 à Saroudji ou à Bassora, m. en 1122, est surtout connu par ses *Macamas* (séances littéraires), au nombre de 50, contenant chacun un épisode de la vie d'Abou-Zeyd, personnage imaginaire qui passe par toutes les carrières de la vie, joue tous les rôles et termine son existence d'aventures et de duperies par une conversion sincère. Cet ouvrage curieux, écrit tantôt en vers, tantôt en prose rimée, est comme un inventaire de la langue arabe. Sylvestre de Sacy a publié le texte avec un commentaire, Paris, 1822, in-fol. Une traduction complète en latin, rééditée par M. Reynaud, 1853, 2 vol. in-4°, est due à M. Peiper, 1831, in-4°. MM. Garcin de Tassy, Munk et Cherbonneau, ont trad. en français quelques séances.

Harispe (Jean-Isidore, comte), maréchal de France, né à Saint-Etienne de Baygorry, 1768-1855. Volontaire en 1792, capitaine en 1793, il se distingua dans les Pyrénées et devint chef de brigade en 1794. Blessé à Iéna, général de brigade en 1807, baron de l'Empire, il servit en Espagne sous Moncey et sous Suchet. Général de division en 1810, grand-officier de la Légion d'honneur, 1811, il se signala au siége de Tarragone, à la bataille de Sagonte, fut nommé comte en 1813, et prit part à toutes les batailles de la retraite jusqu'à Toulouse. Il servit la Restauration en 1814, eut le commandement d'une division de l'armée des Pyrénées pendant les Cent Jours, fut mis en disponibilité, 1815; fut député de 1831 à 1834, grand'croix de la Légion d'honneur, 1833, pair de France, 1835. Il conserva le commandement de la 20^e division militaire jusqu'en 1849. Il fut nommé maréchal de France, le 11 décembre 1851.

Harith, fils de Hillizé, poëte arabe, antérieur à Mahomet, vivait vers 562-564. Il a écrit une des *Moallaquât*, et, sur une contestation survenue entre sa tribu, les Benou-Baer et celle des Taghlib, un poëme, publié en arabe et en anglais à Londres, 1782 et à Gœttingue, 1808.

Harlay (Famille de), originaire de la Franche-Comté ou de l'Angleterre, s'est éteinte en 1717, après avoir produit une série de personnages historiques, dont voici les plus célèbres :

Harlay (Achille de), né à Paris, 1536-1616, conseiller au parlement de Paris à 22 ans, président à mortier en 1572, premier président en 1582, demeura fidèle à Henri III. Enfermé à la Bastille par les Seize, après l'assassinat du duc de Guise, il ne fut remis en liberté qu'au prix d'une rançon de 10,000 écus. Il se rendit aussitôt auprès de Henri IV. Rentré dans ses fonctions après le rétablissement de l'ordre, auquel il concourut de tous ses efforts, il fit condamner les doctrines de Mariana et fut un magistrat aussi intègre que courageux, aussi versé dans la science du droit que dans la connaissance des lettres anciennes. Il était gendre de Christophe de Thou.

Harlay (Achille de), petit-neveu du précédent, né en 1639, mort en 1712, successivement conseiller, procureur général, enfin premier président au parlement de Paris. Il se fit, par sa causticité et son humeur despotique, un grand nombre d'ennemis. Louis XIV le trouva toujours docile à ses volontés. On a publié un recueil de mots piquants et spirituels qui lui sont attribués, intitulé *Harlæana*.

Harlay de Champvallon (François de), né en 1625, mort en 1695. Archevêque de Rouen en 1651, et de Paris en 1670; chargé de la direction des affaires du clergé régulier, il eut une grande part à la révocation de l'édit de Nantes, et célébra le mariage secret de Louis XIV avec M^{me} de Maintenon. L'Académie française lui ouvrit ses portes.

Harlay, seigneur de Sancy. V. Sancy.

Harlebeke. V. Harelbeke.

Harlem ou **Haarlem,** ch.-l. de la prov. de Hollande septent. (Pays-Bas), sur la Spaarn, à 6 kil. de la mer du Nord, à 20 kil. O. d'Amsterdam. Evêché catholique, riche bibliothèque, jardin botanique, observatoire, académie de peinture, sculpture et architecture, amphithéâtre pour l'anatomie, société des sciences et société d'horticulture. Rues spacieuses plantées d'arbres et coupées de canaux. Bel hôtel de ville, qui fut la résidence des anciens comtes de Hollande, palais des Etats-généraux, avec galerie de tableaux. Cathédrale remarquable de Saint-Bavon. Industrie et commerce, toiles, blanchisseries renommées, culture encore importante, quoique en déclin, de tulipes et de jacinthes. Patrie de Laurent Coster, regardé à tort comme l'inventeur de l'imprimerie; des peintres Van der Helst, Berghem, Philippe, Pierre et Jean Wouwermans; des savants Schrevelius et Scrivelius. Prise par le duc d'Albe en 1573, après s'être courageusement défendue durant 7 mois; 33,000 hab.

Harlem (lac ou mer de), *Harlemer Zee*, dans la Hollande septent., entre Harlem, Leyde et Amsterdam; 25 kil. sur 11, formé au XVI^e s. par une invasion de la mer. Des travaux de desséchement exécutés de 1840 à 1853 ont rendu à la culture 100,000 hect. de bon terrain. Le desséchement a coûté 20 millions; l'Etat, en vendant les terres, est rentré dans ses frais; le pays n'est plus qu'une sombre prairie, s'étendant à perte de vue.

Harles (Théophile-Christophe), philologue allemand, né à Culmbach, 1738-1815, professeur de littérature grecque et orientale, puis de poésie et d'éloquence, a publié en latin une *Vie des philologues*. On lui doit la 2^e édition de la bibliothèque grecque de Fabricius, Hambourg, 1790-1812, 12 vol. in-4°, et de bonnes éditions de Théocrite, Bion, Moschus, Coluthus, Cicéron, etc.

Harley (Robert), comte d'Oxford, né à Londres en 1661, mort en 1724, membre de la chambre des communes en 1690, chef du parti tory, rédigea le traité d'union avec l'Ecosse. Chancelier de l'Echiquier en 1710, pair en 1711; il renversa le parti de Marlborough et de Godolphin, devint premier ministre en 1712, créa les loteries royales, concourut aux négociations d'Utrecht en 1713, fut destitué en 1714, accusé de trahison par les whigs et passa deux ans dans la tour de Londres, après lesquels son innocence fut solennellement proclamée. Sa riche bibliothèque fut achetée par le Muséum britannique.

Harlingen, v. forte de la Frise (Pays-Bas), sur le Zuiderzée; à 26 kil. O. de Leeuwarden. Anc. hôtel de l'amirauté, docks et écluses; toiles, poteries; commerce avec l'Angleterre; 8,000 hab.

Harménopule (Constantin), jurisconsulte grec, né à Constantinople vers 1320, mort en 1383, fut juge supérieur, préfet de Thessalonique et grand chancelier sous Jean Paléologue. Il a laissé des ouvrages de droit civil et canonique et surtout un code de lois, *Promptuarium Juris* ou Manuel de droit, développement remarquable, en 6 livres, des anciennes lois romaines et grecques; le style est bref, précis; le livre a eu une grande autorité et est encore en usage chez les Grecs. Il a été souvent publié, surtout en 1851, à Leipzig, par M. Heimbach. On lui doit encore un *Dictionnaire des verbes grecs*, retrouvé en 1843 par M. Mynoïde Mynas.

Harmodius. V. Aristogiton.

Harmonie ou **Hermione,** fille de Mars et de Vénus, femme de Cadmus et changée en serpent comme lui, avait apporté en Grèce les éléments de la musique. — Divinité des Cabires, femme d'Hermès, représentant l'harmonie qui règne dans l'univers.

Harmony, bourg de l'Indiana (Etats-Unis), colonie de communistes allemands dits *humanistes*, fondée en 1815 par Rapp, qui la céda à Robert Owen.

Harmostes, magistrats, ordinairement annuels, envoyés par Sparte pour gouverner les villes et provinces conquises.

Harmozia ou **Harmuzia,** auj. *Bender-Abassi* ou *Goumroun*, v. de l'anc. Carmanie.

Harmozica, v. de l'anc. Ibérie, au confl. du Cyrus et de l'Araxe.

Harnes, bourg de l'arr. de Béthune (Pas-de-Calais); brasseries, distilleries; 2,906 hab.

Harnescar. V. Hachée.

Haro, *Castrum Bilium*, v. de la Vieille-Castille (Espagne) sur l'Ebre, à 40 kil. N. O. de Logroño. Vins et distilleries d'eau-de-vie; 7,500 hab.

Haro (Don Louis **Mendez de**), 1599-1661, succéda, comme ministre de Philippe IV d'Espagne, à son oncle Olivarès, disgracié; soumit Naples et la Catalogne révoltées, 1648-1652; fit avec les Provinces-Unies le traité

de Munster, qui reconnaissait leur indépendance, 1648, et avec la France, le traité des Pyrénées, qui lui cédait l'Artois, le Roussillon, etc., et lui donnait une reine, 1659. Il fut nommé *duc de la Paix*.

Haro (cri de), longtemps usité en Normandie, avait pour effet de suspendre toute contestation commencée et d'imposer aux contendants l'obligation de comparaître immédiatement devant le juge qui en exigeait une caution en attendant l'arrêt. On fait venir ce terme soit de *Rollon*, soit des mots teutoniques *har*, *hare* ou *haren*, appeler.

Harold Ier, dit *Pied de lièvre*, roi d'Angleterre, fils et successeur de Canut le Grand, 1036 ; fut détrôné par son frère, Harde-Canut, et mourut en 1039.

Harold II, fils du célèbre comte Godwin et frère d'Edith, femme d'Edouard le Confesseur. Jeté par un naufrage sur les côtes du comté de Ponthieu, Guillaume le Bâtard le réclama et après lui avoir fait jurer solennellement de l'aider à mettre sur sa tête, à la mort d'Edouard le Confesseur, la couronne d'Angleterre qu'il prétendit lui avoir été promise par ce prince, il le laissa partir en le comblant de présents. Arrivé en Angleterre, Harold, malgré son serment, se fit ou se laissa proclamer, quand Edouard mourut, roi d'Angleterre par le grand conseil du royaume. Guillaume, dès qu'il le sut, réunit une flotte nombreuse et alla débarquer sur les côtes d'Angleterre. Harold qui, en ce moment, tenait tête dans le Nord à une invasion de Danois conduits par son propre frère, Tostig, se hâta de les vaincre, puis revint rapidement vers le sud pour résister aux Normands. La bataille eut lieu à Hastings; Harold, vaincu, fut tué d'un coup de flèche qui l'atteignit dans l'œil, 1066.

Haroudj, chaîne de montagnes du vilayet de Tripoli, qui se divise en deux branches : *Haroudj-el-Abiad* ou le blanc, et *Haroudj-el-Açouad* ou le noir. C'est une ramification de l'Atlas.

Haroué, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 30 kil. S. de Nancy (Meurthe-et-Moselle). Château de Bassompierre; 519 hab.

Haroun-al-Raschid (le Juste), 5e calife abbasside, né à Réï (Médie), en 765, mort à Thous, 809. A son avénement, 786, il nomma grand-vizir Yahia, fils de Barmek, de la famille des Barmécides, et se défit de deux descendants d'Ali. Sans pitié pour ses ennemis, il gouverna cependant dans l'intérêt de ses peuples. Il fit redouter le nom musulman, rendit Irène et Nicéphore ses tributaires, fit cesser les invasions des Khazares et les divisions intestines qui déchiraient Damas, Mossoul, l'Egypte. Il accorda à Ibrahim, fils d'El-Aghlab, et à ses enfants après lui, l'investiture du gouvernement de l'Afrique, rechercha l'alliance de Charlemagne auquel il envoya et dont il reçut des présents, aima les lettres et protégea les savants, les poëtes, les littérateurs. On croit que les *Mille et une Nuits* furent écrites sous son règne. Il s'acquit un grand renom de générosité, de savoir, d'éloquence et de piété.

Harpage, seigneur mède, chargé par Astyage de faire périr Cyrus, que sa fille Mandane venait de mettre au jour. Il se contenta de le livrer au pâtre Mithridate pour qu'il l'exposât. Celui-ci, à la prière de sa femme, exposa à sa place un enfant mort dont elle venait d'accoucher. Astyage instruit plus tard de la désobéissance d'Harpage fit égorger son fils, dont les membres furent ensuite servis à son père. Harpage pour se venger aida Cyrus à détrôner Astyage. Plus tard, il fut chargé de réduire les villes grecques de l'Asie Mineure ; il prit Phocée, Téos, soumit les Ioniens, les Eoliens, les Cariens, les Lyciens, etc.

Harpagium, v. de l'anc. Phrygie, près de laquelle Ganymède, au dire des poëtes, fut enlevé par l'aigle de Jupiter.

Harpagon, machine de guerre que les anciens lançaient sur les vaisseaux à l'aide de la catapulte pour les harponner. Inventée par Périclès, elle fut introduite dans la marine romaine par Duilius. — On donnait aussi ce nom ou ceux de *loup* et de *faux*, à un harpon de fer assujetti à l'extrémité d'une poutre et dont les Romains se servaient pour renverser la crête d'une muraille ou élargir une brèche.

Harpalus, général macédonien, neveu de Philippe, gouverneur de Babylone pendant l'expédition d'Alexandre dans l'Inde, 327 ans av. J. C. Coupable de concussion, il s'enfuit avant son retour, se rendit à Athènes avec ses trésors, les prodigua aux orateurs, mais ne put soulever la ville contre Alexandre. Il passa en Crète avec une troupe de mercenaires et y fut assassiné, 324 av. J. C.

Harpalus, astronome grec qui corrigea le cycle de Cléostrate vers 480 av. J. C.

Harpalyce, fille d'Harpalycus, roi de Thrace, qui repoussa une invasion de Néoptolème, fils d'Achille.

Harper's-Ferry, v. de Virginie (États-Unis), arsenal fédéral, sur le Potomac, à 14 kil. E. de Charlestown. Chemin de fer. Manufacture d'armes.

Harpin, anc. arme consistant en un croc muni d'un long manche.

Harpocrate. V. Horus.

Harpocration (Valerius), grammairien d'Alexandrie, contemporain de Marc-Aurèle ou de Julien l'Apostat, auteur d'un *Lexique grec* des mots employés par les dix grands orateurs d'Athènes, plusieurs fois imprimé, à Leipzig, 1824, 2 vol. in-8°; à Berlin 1833 ; à Oxford, par Dindorf, 1858.

Harponelly, v. de l'Hindoustan anglais, dans l'anc. prov. de Balaghat, ch.-l. du district du même nom, conquise par Tippoo-Saïb en 1786 et par les Anglais en 1800.

Harpyes, monstres fabuleux ayant la figure d'une vieille femme, un corps de vautour et des griffes; filles de Thaumas et d'Electre, ou de Neptune et de la Terre, étaient au nombre de trois : Aello, Ocypète et Celéno ou Iris. Elles se plaisaient à ravir les mets servis sur les tables ou à les souiller d'ordures infectes.

Harrach (comtes d'), anc. famille noble de l'Autriche, originaire du cercle de Budweis (Bohême), et connue dès le XIIIe s. *Charles* **de Harrach** fut créé comte de l'Empire en 1616, par Ferdinand II. — Son fils, *Ernest-Albert* **de Harrach**, né en 1598, mort en 1667, cardinal-archevêque de Prague, joua un rôle important dans les troubles de Bohême. — *Elisabeth* **de Harrach** fut la femme du célèbre Wallenstein. — *Ferdinand-Bonaventure* **de Harrach**, né en 1637, mort en 1706, ambassadeur d'Autriche à la cour d'Espagne, fit de vains efforts pour assurer à la maison de Habsbourg la succession de Charles II. Ses *Mémoires et négociations secrètes* contiennent de curieuses révélations sur la cour de ce prince, La Haye, 1750, 2 vol. — *Thomas-Raymond* **de Harrach**, vice-roi de Naples en 1728, mort en 1742. — *Charles-Borromée* **de Harrach**, né en 1761, mort en 1829, se consacra entièrement à la médecine, qu'il pratiqua 25 ans gratuitement. — Sa nièce, *Augusta* **de Harrach**, née en 1800, épousa, en 1824, le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III, et devint princesse de Leignitz.

Harran, v. de l'Al-Djézireh (Turquie d'Asie), à 90 kil S. E. d'Orfa. C'est l'ancienne *Charræ* ou *Carrhes;* elle posséda, au Xe s., une savante école musulmane.

Harrington (James), publiciste anglais, né en 1611, à Upton, mort en 1677. Au sortir de l'université, il voyagea longtemps sur le continent. En 1646, choisi pour tenir compagnie au roi Charles Ier prisonnier, il sut se rendre agréable à ce prince qu'il accompagna sur l'échafaud. En 1656, il publia son *Oceana*, espèce de roman politique dans le genre de l'*Utopie* de Thomas Morus (traduit en français, Paris, 1795, 3 vol. in-8°). Sous la Restauration, arrêté comme conspirateur, il fut relâché faute de preuves. Ses *Œuvres politiques* ont été traduites par Henry, 1789, 3 vol. in-8°, et ses *Aphorismes*, par Aubin, 1795, in-12.

Harrington (John), poëte anglais, né à Kelston, près de Bath, en 1561, mort en 1612, traducteur du *Roland furieux*, auteur d'un recueil d'*Epigrammes*, etc.

Harrington, bourg du Cumberland (Angleterre). Titre de comté pour une branche de la famille des Stanhope.

Harriot (Thomas), mathématicien anglais, né à Oxford en 1560, mort en 1621, alla, en 1585, lever la carte de Virginie; publia, en 1588, la relation de son voyage ; concourut, avec Galilée, à la découverte des taches du soleil; fit faire à l'analyse des équations algébriques un progrès important, en transportant d'un même côté tous les termes d'une équation. Ses recherches analytiques ont été publiées sous le titre de : *Artis analyticæ praxis*, Londres, 1631, in-fol.

Harris (John), littérateur anglais, né vers 1667, mort en 1719. On lui doit, entre autres ouvrages, le premier essai d'une encyclopédie en langue vulgaire : c'est un *Dictionnaire universel des sciences et des arts*, qu'il publia en 1708, 2 vol. in-fol.

Harris (James), métaphysicien et grammairien anglais, né en 1709 à Salisbury, mort en 1780, fut membre de la chambre des communes, lord de l'amirauté. Il était le neveu de Shaftesbury. Son œuvre la plus re-

marquable est l'*Hermès ou Recherches philosophiques sur la grammaire universelle*, trad. en français par Thurot, Paris, 1796, in-8°.

Harrisbourg, capit. de la Pennsylvanie (États-Unis), sur la rive g. de la Susquehanna, à 140 kil. N. O. de Washington, fondée en 1785; 25,000 hab.

Harrison (William), historien anglais, né à Londres, vers 1540, m. en 1592. Après avoir fini ses études à l'Université de Cambridge, il fut nommé chapelain de sir William Brooke, gardien des cinq ports et baron de Cobham. Il mourut chanoine de Windsor. Il a laissé : *An historical Description of the Island of Britain*, qu'on retrouve dans les *Chronicles d'Holinshed*.

Harrison (John), fils d'un boucher, devint colonel dans l'armée du Long-Parlement, vota pour la condamnation de Charles I^er, et fut pendu en 1660, sous Charles II.

Harrison (John), célèbre horloger anglais, né à Foulby (Yorkshire), 1693-1776, commença par être charpentier menuisier, tout en étudiant les mathématiques, l'astronomie et la physique. Ses principales inventions sont : le *compensateur* (1726), pendule composé de métaux différents et dont la dilatabilité est inégale, et le *garde-temps*, montre marine qui sert à déterminer les longitudes et lui valut le prix de 20,000 l. st. (500,000 fr.), fondé par la reine Anne.

Harrison (Thomas), architecte, né à Wakefield (Yorkshire), 1744-1829, alla, tout jeune encore, étudier l'architecture en Italie, où le pape Clément XIV lui décerna une médaille d'or et l'Académie de Saint-Luc l'admit parmi ses membres pour ses plans d'embellissements de la *place du Peuple* à Rome. Rentré en Angleterre (1770), il s'y fit bientôt un nom par ses nombreux travaux et des monuments d'un très-bon style. Parmi les plus remarquables, on cite le *Panoptique* de Chester, maison de détention modèle, et un pont sur la Dee d'une seule arche, de 220 pieds anglais d'ouverture, etc.

Harrison (William Henri), président des États-Unis de l'Amérique du Nord, né dans l'État de Virginie, 9 février 1775, mort à Washington, 4 avril 1841, était fils de l'un des signataires de la déclaration d'indépendance. C'est l'un des hommes dont peuvent s'honorer le plus les États-Unis. Resté pauvre après la mort de son père, il parvint à de hautes fonctions civiles et militaires, fut gouverneur de l'Indiana, membre influent du congrès, général en chef presque toujours heureux, et, quand il donna sa démission de cette dernière fonction, 1814, il fut obligé, pour vivre, d'accepter une place de greffier dans une cour de justice. Mais sa capacité et sa réputation ne l'y laissèrent pas longtemps inutile à son pays. Il rentra dans la vie publique pour négocier, au nom de son gouvernement, un traité avec les Indiens, fut élu, par l'Ohio, membre de la chambre des représentants, 1816, puis membre du Sénat, 1824, et, enfin, président des États-Unis par l'influence du parti whig, 1841. Il n'occupa malheureusement que peu de jours cette fonction, et mourut d'une maladie aiguë, un mois après son élection. Il a laissé un *Essay on the Aborigines of the Ohio valley*, qui a paru dans les *Transactions of the historical and philosophical Society of Ohio*, t. 1, 1839.

Harrow-on-the-Hill, v. du Middlesex (Angleterre), à 16 kil. N. O. de Londres; collége renommé où Robert Peel, lord Byron, le marquis de Hastings, etc., firent leurs études; 4,000 hab.

Hart (supplice de la). Il fut un temps où les criminels, avant d'être pendus, étaient attachés au gibet avec des liens de bois, pliants et menus qui s'appelaient *Harts*.

Harte (Miss). V. Hamilton (Lady).

Hartford, v. d'Amérique, l'une des deux capit. du Connecticut (États-Unis), sur la rive droite du Connecticut; port de comm. important à 55 kil. N. E. de New-Haven. Bel hôtel de ville; évêché catholique; asile de sourds-muets. Elle fut fondée par des Allemands, 1633; 37,000 hab.

Hartford, v. d'Angleterre. V. Hertford.

Hartlepool, bourg du comté et à 27 kil. de Durham (Angleterre), sur la mer du Nord. Bains de mer fréquentés; commerce de houille; 8 000 hab.

Hartley (David), médecin anglais, né à Armley (York), 1705-1757. Ses *Observations sur l'homme, ses facultés*, 1749, 2 vol. in-8°, où il explique la production des idées par la vibration des nerfs, ont été traduites en français par Sicard, 1802, 2 vol. in-8°.

Hartmann (André), manufacturier français, né à Colmar, 1746-1837, fils d'un teinturier pauvre, fut l'un des créateurs de l'industrie alsacienne. L'atelier de toiles peintes, qu'il fonda à Munster (Haut-Rhin), 1782, après avoir fait, comme compagnon, son tour d'Allemagne, prospéra rapidement, et finit par occuper 4,000 ouvriers. Maire de Munster, 1792-1815; décoré, 1814, comme doyen des industriels. Il laissa trois fils : André-Frédéric Hartmann, né à Colmar, 1772, qui fut député de cette ville, 1830-1841, et pair de France, 1845. — Jacques Hartmann, mort en 1859, créateur de l'une des plus belles filatures de coton. — Henri Hartmann, mort à Munster, 1856.

Hartmann (Jean-Melchior), orientaliste allemand, né à Nordlingen, 1764-1827; professeur de philosophie et de langues orientales à l'Université de Marbourg, a laissé, entre autres ouvrages : *Commentatio de geographia Africæ Edrisiana*, Gœttingue, 1791, in-4°, et 1796, gr. in-8°, augmentée de la description de l'Égypte. — *Erdbeschreibung und Geschichte von Africa : Ægypten*, t. I, Hambourg, 1799, in-8°. — *Aperçu de la bibliographie orientale et biblique*, dans l'*Allgemeine Bibliothek der biblischen Litteratur* de Eichhorn, t. VIII-X, etc.

Hartsoeker (Nicolas), savant physicien et micrographe hollandais, né à Gouda (Hollande), 1656-1725. Fils d'un ministre remontrant, il fut entraîné, par un penchant irrésistible, vers l'étude de la physique, et s'occupa d'abord beaucoup d'observations micrographiques. Ayant, l'un des premiers, découvert l'existence des animalcules spermatiques, il bâtit sur ce fait tout un système. Pendant un long séjour qu'il fit à Paris, de 1684 à 1696, il se livra avec succès à la fabrication des verres de télescope de grande dimension; il en dota l'Observatoire royal; il réussit même à en fournir un de 600 pieds de foyer, mais il le garda pour lui. Ce fut à la suite de ces travaux qu'il publia son *Essai de dioptrique*, Paris, 1694, in-4°, où il démontra géométriquement les principes de cette science. Ce livre attira l'attention du monde savant, et fut bientôt suivi des *Principes de physique*, Paris, 1696, in-4°. Forcé, à cette époque, par le mauvais état de ses affaires, de quitter Paris, il se retira à Rotterdam, d'où il se rendit à Amsterdam sur la demande de Pierre le Grand, qu'il initia rapidement aux principes des connaissances humaines. En 1704, il vint s'établir à Düsseldorf, sur la prière de l'Électeur palatin, et y écrivit ses *Conjectures physiques*, Amsterdam, 1706, in-4°, et la *Suite des conjectures physiques*, 1708, in-4°. Un an après la mort de l'Électeur palatin, 1716, il se retira à Utrecht, où il se livra jusqu'à sa mort à ses études favorites. Outre les quatre ouvrages que nous avons déjà cités on a de lui un grand nombre d'autres travaux sur diverses questions de physique qui parurent, pour la plupart, sous forme de lettres, dans les recueils littéraires du temps et particulièrement dans le *Journal des savants*.

Hartwell, château d'Angleterre, à 60 kil. N. O. de Londres, où résida Louis XVIII, de 1811 à 1814.

Haruspices. V. Aruspices.

Hartzheim (Joseph), jésuite allemand, né à Cologne, 1694-1763, historien et biographe, professeur de philosophie et de théologie, puis recteur au collége de Cologne. Il était aussi savant que laborieux. On a de lui un grand nombre d'ouvrages écrits en latin, et presque tous relatifs à l'histoire de Cologne. Le plus connu est sa *Bibliotheca Coloniensis, in qua vita et libri typo vulgati et manuscripti recensentur archi-diœceseos Coloniensis, Ducatuum Westphaliæ, Angariæ, Mersæ, Citriæ*, etc., suivi de 4 index : 1° *Cognominum*, 2° *Nationum*, 3° *Dignitatum et statuum*, 4° *Materiarum, et speciatim Historiographorum*, etc., Cologne, 1747, in-fol., avec portraits; ouvrage utile et recommandable par l'ordre de sa distribution. Il a eu une seconde édition, 1750, augmentée d'une *Descriptio archidiœceseos Coloniensis hujus temporis*, etc.

Harvey (William), célèbre médecin, né à Folkstone, (Angleterre), 1578-1657, membre du collége de médecine de Londres, médecin de l'hôpital Saint Barthélemy et du roi Jacques I^er. Il découvrit les lois de la circulation du sang, à peine entrevues avant lui, et publia sur ce sujet, 1628, un livre intitulé : *Exercitatio anatomica de motu cordis et sanguinis in animalibus*, qui l'a immortalisé. Le plus curieux de ses ouvrages après celui-ci a pour titre : *Exercitationes de generatione animalium*, 1652, in-12. Ses *Œuvres* complètes ont été publiées à Londres, 1766, 2 vol. in-4°.

Harz ou **Hartz**, chaîne de mont. de l'Allemagne, ramification du système Hercyno-Karpathien, qui pénètre dans le Hanovre, le Brunswick et la Prusse. Elle a–

point proprement d'axe central, mais consiste en un grand nombre de montagnes séparées par d'étroites vallées. Le *Brocken* en est le point culminant : 1,140 m. Les flancs et quelques sommets de ces montagnes sont couverts de forêts qui étaient comprises dans l'*Hercynia Sylva* des Romains. Mines de cuivre, de fer, de plomb argentifère, etc.

Hasan ou **Hoséin Ben-Ali**, fondateur de la dynastie encore régnante des beys de Tunis. Fils d'un Corse renégat qui, d'esclave, était devenu un des grands fonctionnaires de la régence, il fut élu, 1705, à la place du bey Ibrahim As Schérif, que les Algériens retenaient prisonnier, et qu'il fit tuer quand la liberté lui fut rendue. Son propre neveu, qui se révolta contre lui et parvint à le détrôner, lui fit subir plus tard le même sort.

Hasan Ier Ben-Sabbah, plus connu sous le nom du *Vieux de la Montagne*, fondateur de l'ordre des assassins, né à Réi en Perse, vers 1056-1124. Après avoir étudié dans sa jeunesse la philosophie et les mathématiques, et subi des fortunes très-diverses, il devint le chef de la secte des Ismaéliens, à laquelle il s'était affilié en Syrie, la soumit à une organisation et à une hiérarchie nouvelles qui firent de ses membres autant d'instruments aveugles du chef, bravant les tortures et la mort pour exécuter ses ordres. Les assassinats, les empoisonnements qu'ils commirent, les rendirent dès lors redoutables à tous les souverains en Asie et même en Europe. Le *haschisch*, drogue composée de beurre et d'essence de chanvre, dont Hasan leur donna l'habitude de s'enivrer, leur valut le surnom d'*Aschischins*, mot que les chroniqueurs des croisades transformèrent en celui d'assassins. Le titre de *Vieux de la Montagne*, qui fut donné à Hasan, lui vint sans doute de cette circonstance qu'il passa les trente cinq dernières années de sa vie dans la forteresse d'Alamout, qui était située sur une haute montagne du Kouhistan. Un seul fait suffit à peindre son caractère : il fit mettre à mort ses deux fils parce qu'ils avaient enfreint les lois de la secte.

Hasan Ben-Al-Hasan (Abou-Ali), surnommé Alhazen, astronome arabe, né à Bassora vers 980-1038. Il ne put, comme le lui avait ordonné Hakem, mettre l'Égypte à l'abri des inondations du Nil. On a de lui un *Traité d'optique* publié en latin par Risner, Bâle, 1572.

Hasbain (Pays d') ou **Haspengau**, petit pays de Belgique, où sont situés Liége et Tongres.

Haschem ou **Hascem** (Mohammed-Ben-Hamet), docteur musulman, qui se prétendait issu de Mahomet. Il fonda, 1509, la dynastie des *Chérifs*, qui règne encore dans le Maroc.

Haschem. V. Hescham.

Hase (Charles-Benoît), helléniste français, né à Sulza, près de Naumbourg, le 11 mai 1780. Fils d'un pasteur allemand, il fit ses études au gymnase de Weimar et aux universités d'Iéna et de Helmstædt. Arrivé à Paris en 1801, il fut chargé, par le comte Choiseul-Gouffier, ancien ambassadeur de France à Constantinople, de la publication des œuvres inédites de Jean Lydus, à l'aide du manuscrit, le seul qu'on connût, rapporté de Grèce par M. de Choiseul-Gouffier. C'était un travail d'une prodigieuse difficulté, parce qu'il fallait, au préalable, restituer une grande partie du texte grec, qui était devenu presque entièrement illisible. Hase exécuta ce tour de force philologique avec un rare bonheur. Nommé successivement employé au département des manuscrits grecs de la Bibliothèque impériale, 1805 ; professeur de philosophie grecque et de langue grecque moderne, 1816; membre de l'Académie des Inscriptions et belles lettres, 1824; professeur de langue et de littérature allemande à l'Ecole polytechnique, 1830 ; l'un des conservateurs administrateurs de la Biblioth. roy., au départ. des manuscrits, et des collaborateurs du *Journal des savants*, 1832; enfin, professeur de grammaire comparée à la Sorbonne, 1852, Hase, au milieu des nombreux devoirs que lui imposaient ces diverses fonctions, sut trouver le temps de se livrer à des travaux considérables et auxquels les études philologiques doivent en grande partie les progrès qu'elles ont faits en France depuis un demi-siècle. Collaborateur, dès 1805, des savants chargés de la publication des *Notices et Extraits*, il a enrichi cette collection de nombreux morceaux qui se distinguent par la finesse des appréciations littéraires, l'étendue des connaissances bibliographiques, la variété et la profondeur du savoir philologique et historique. En dehors de cette collaboration laborieuse, nous citerons parmi ses œuvres capitales, la publication de l'histoire jusque-là inédite de Léon Diacre et de plusieurs auteurs également inédits du même siècle, réunis en un magnifique volume in-fol., qui s'ajouta, comme supplément, à la collection byzantine du Louvre, 1819; son *Commentarius de J. L. Philadelpheno Lydo ejusque scriptis*, qu'il mit comme préface à l'ouvrage de *Lydus*, *De magistratibus Reipublicæ Romanæ libri III*, publié par M. J.-D. Fuss, 1812; enfin, la part qu'il a prise à la nouvelle édition du *Thesaurus linguæ græcæ*, de Henri Estienne, publiée par M. Ambroise-Firmin Didot. Hase avait été choisi, en 1812, par la reine Hortense, comme professeur de ses fils, Napoléon-Louis, alors grand-duc de Berg, et Louis-Napoléon, plus tard empereur des Français Chevalier de la légion d'honneur depuis 1828, il fut nommé commandeur en 1849. Mort en 1864.

Hasli, vallée de Suisse (Berne), remarquable par ses sites pittoresques, ses cascades, etc. Elle est traversée par l'Aar; 6,700 hab.

Hasparren, ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. S. E. de Bayonne (Basses-Pyrénées). Tanneries; grand commerce de bétail; 5,566 hab., dont 1,339 agglomérés.

Haspengau. V. Hasbain.

Hasse (Jean-Adolphe), surnommé *Il Sassone*, célèbre compositeur allemand, né à Bergdorf, près de Hambourg, le 25 mars 1699, m. à Venise le 16 décembre 1783, fut jusqu'à 18 ans l'élève de son père, puis eut pour maîtres Porpora et Scarlatti, à Naples, où il fit représenter ses deux premiers opéras, l'*Antigone*, 1723, et le *Sesostrato*, qui commencèrent à le faire connaître. De Naples, il vint à Venise, où il écrivit son *Miserere*, qui passe pour un chef-d'œuvre d'expression, et où il épousa la célèbre cantatrice Faustina Bordoni, dont le talent plein de charme exerça la plus heureuse influence sur son style. Quelques années après, il donna sa *Dalisa* et son *Artaserce*, qui eurent, le second surtout, un immense succès. Sa réputation s'étendit dès lors de l'Italie à l'Allemagne et à l'Angleterre; il fut appelé à Dresde par le roi de Pologne, qui y tenait sa cour et le nomma maître de sa chapelle, avec 12,000 thalers d'appointement; puis à Londres, où la noblesse voulut l'opposer à Hændel avec lequel elle s'était brouillée, 1740. Il revint bientôt à Dresde; il y était encore quand les Prussiens bombardèrent cette ville, 1760, et Hasse eut le malheur d'y voir consumer par le feu tous ses manuscrits qu'il avait réunis pour une édition complète de ses œuvres. Il retourna d'abord à Vienne, 1763, où il fit représenter plusieurs opéras et son intermède de *Piramo e Tisbe*, qui passe pour l'un de ses meilleurs ouvrages, et vint ensuite à Milan où il donna *Ruggiero*, son dernier opéra, 1770. Il se retira enfin à Venise où il ne composa plus que pour l'Eglise. Peu d'années avant sa mort, il écrivit un *Requiem* qui dépose encore de la vigueur de son talent, dans l'âge le plus avancé. Hasse a été le plus naturel, le plus élégant, le plus ingénieux et surtout le plus fécond des compositeurs de son siècle. Il fit la musique de plus de cent opéras, en grande partie empruntés à Metastase; il composa en outre des *cantates*, des *oratorios*, des *litanies*, des *messes*, des *Te Deum*. L'énorme collection de ses œuvres religieuses est conservée à Dresde.

Hassel (Jean-George-Henri), géographe et statisticien allemand, né à Wolfenbuttel, en 1770, m. à Weimar, en 1829, a laissé, entre autres ouvrages, une *Esquisse statistique de tous les Etats de l'Europe*, 1805, in-fol., et un *Dictionnaire général de géographie et de statistique*, Weimar, 1817-1818.

Hasselquist (Frédéric), naturaliste et voyageur suédois, né à Taernvalla (Ostro-Gothie), en 1722-1752. Orphelin avant d'avoir achevé ses études, il les continua en donnant des leçons. Il fut à Upsal le disciple de Linné, 1741, et y publia une thèse intitulée *De viribus Plantarum*. Sur une observation de Linne que l'histoire naturelle de la Palestine était bien moins connue que celle de la plupart des autres contrées de l'Asie, il entreprit, à l'âge de 27 ans, un voyage scientifique en Palestine, en Egypte, en Arabie, et mourut à Smyrne. Linné publia en latin le résultat de ses recherches sous ce titre : *Voyage à la Terre sainte*, exécuté de 1749 à 1752, Stockholm, 1757, 2 vol. in-8°, traduit en français, Paris, 1762, 2 vol. in-8°.

Hasselt, v. forte de Belgique, ch.-l. du Limbourg, à 20 kil. N. O. de Maëstricht, sur la Demer. Distilleries de genièvre. La tradition place dans le voisinage le camp où Pharamond aurait été élevé sur le bouclier par les Francs ; 10,000 hab.

Hassenfratz (Jean-Henri), chimiste et homme politique, né à Paris, 1755-1827, débuta par être mousse

sur un vaisseau de guerre; puis se fit charpentier, tout en suivant les leçons de mathématiques de Monge pour se perfectionner dans son état. Mais il y renonça bientôt et fut admis comme élève à l'école des mines, 1782. La Révolution en fit un homme politique. Il s'y montra tour à tour violent et modéré. Rentré dans la vie privée, il devint professeur à l'Ecole des mines, 1795, et à l'Ecole polytechnique. Il fut destitué en 1815. Il a laissé un *Cours de minéralogie*, 1796, in-8°, et plusieurs autres ouvrages de science appliquée. Il fut membre de l'Institut.

Hassenpflug (Hans-Daniel-Ludwig-Friedrich), homme politique allemand, né à Hanau (Electorat de Hesse), en 1795; fut ministre de la justice et de l'intérieur, à Cassel, 1832. Partisan de la monarchie la plus absolue, il souleva contre lui, par ses mesures arbitraires, la chambre et l'opinion publique, et fut obligé de quitter sa patrie, 1837. Il y rentra en 1850 et y reprit ses fonctions de premier ministre. Mais sa conduite provoqua l'indignation de toute l'Allemagne, et son impopularité le força encore une fois de résigner ses fonctions, 1856.

Hastats, *Hastati*. On nommait ainsi à Rome les soldats d'infanterie légionnaire, dont l'arme principale était la *haste*, espèce de lance. Il y avait 1,200 hastats par légion de 4,200 hom. Leur place de bataille fut au deuxième rang jusqu'au v° siècle, et ensuite au premier.

Haste pure, *hasta pura*, lance terminée, au lieu de fer, par une espèce d'œuf. C'était le sceptre qu'on donnait aux statues de Jupiter, Junon, etc; c'était aussi une récompense militaire.

Hasting ou **Hastings**, chef de pirates normands du IX° siècle, dont la vie, plus légendaire qu'historique, n'est guère connue que par les chroniques du moyen âge. Suivi d'une troupe de Normands, il ravagea tour à tour, en remontant les fleuves ou en longeant les côtes, l'Anjou, le Poitou, la Touraine, la Frise, la Toscane; mais il ne put prendre ni Tours, ni Rennes. Las enfin de cette vie aventureuse, il reçut le baptême, 865, et Charles le Chauve lui donna le comté de Chartres. Charles le Simple trouva même en lui un allié utile pour lutter contre Rollon. On ne sait pas exactement la date et le lieu de sa mort.

Hastings, v. d'Angleterre (Sussex), à 90 kil. S. E. de Londres, l'un des Cinq-Ports, sur le Pas-de-Calais, mais son port est aujourd'hui ensablé. Agréablement située sur la côte, elle est divisée en deux parties : la vieille ville et la nouvelle. C'est sous ses murs que Guillaume le Conquérant remporta, 1066, la victoire qui le rendit maître de l'Angleterre; 29 000 hab.

Hastings (William), chambellan d'Edouard IV, que Richard de Glocester, devenu roi, fit mettre à mort, 1483, à cause de son attachement envers son maître et ses malheureux enfants.

Hastings (Warren), premier gouverneur général du Bengale et l'un des principaux fondateurs de la puissance anglaise dans les Indes, né à Daylesford-House (comté de Worcester), qui avait été la propriété de sa famille, 1733-1818. Orphelin de bonne heure et sans fortune, il fut retiré de l'Université d'Oxford avant la fin de ses études et placé dans les bureaux de la compagnie des Indes orientales. Arrivé au Bengale, 1750, il y devint successivement agent commercial de la compagnie à Cossim-Bazar, puis son agent politique auprès du nabab du Bengale, enfin membre du conseil à Calcutta. En 1764, il retourna en Angleterre, à la tête d'une fortune considérable; mais la perte d'une grande partie de cette fortune l'obligea à reprendre le chemin des Indes, avec la commission de membre du conseil à Madras, 1769. Nommé gouverneur du Bengale, 1771, et bientôt après gouverneur général des Indes britanniques, il resta treize ans investi de cette dernière fonction, et y déploya une grande capacité et une grande énergie. Grâce à l'une et à l'autre, il triompha des circonstances les plus défavorables et des inimitiés qui l'environnèrent jusque dans le sein du conseil, augmenta considérablement le revenu et le territoire de la compagnie aux dépens des princes indiens et jeta les fondements de sa grandeur future. Mais ce ne fut pas sans commettre, au profit de cette compagnie, de grandes iniquités, des exactions énormes, et sans faire peser sur le pays l'oppression la plus tyrannique. Rentré en Angleterre 1785, il y trouva l'opinion publique et le Parlement soulevés contre lui. Accusé devant la chambre des communes par Burke, Fox, Sheridan, etc., il fut traduit devant la chambre des lords et son procès commença le 13 février 1788. Il dura sept ans et ce fut ce qui le sauva. L'opinion publique eut le temps de se calmer; lord Cornwallis revint de l'Inde et porta témoignage des immenses services rendus par Hastings à la compagnie, pendant son administration. Le 13 avril 1795, la chambre des lords l'acquitta de toutes les accusations portées contre lui, et le condamna seulement aux frais du procès. Ces frais étaient considérables; ils s'élevaient à 1,700,000 fr., sans compter 2 millions et demi dépensés par l'Etat et laissés à la charge du trésor public. La compagnie des Indes assigna comme dédommagement à Hastings une pension viagère de 100,000 fr., dont dix années payées d'avance; elle lui fit en outre un prêt de 1,250,000 fr. Il passa le reste de sa vie à Daylesford, l'antique manoir de sa famille qu'il avait racheté et ne revint un moment sur la scène politique qu'en deux circonstances également honorables pour lui. En 1813, le parlement voulut prendre son avis sur les réformes à introduire dans la charte de la compagnie des Indes, et l'appela à sa barre; l'année suivante, l'empereur de Russie et le roi de Prusse, venus en Angleterre, désirèrent que Hastings leur fût présenté et lui témoignèrent leur estime et leur admiration. On a de lui : *Récit de l'insurrection de Bénarès*, 1782; *Revue de l'état du Bengale*, 1786, in-8°; *Mémoires relatifs à l'état de l'Inde*, 1788, in-8°, etc. V. sa belle biographie par Macaulay.

Hastings (François **Rawdon Moira**, marquis d'), homme d'Etat anglais, 1754-1826, dirigea l'expédition de Quiberon. Nommé gouverneur général de l'Inde, 1812, il en revint en 1822. Il fut accusé de malversation, mais il se justifia et fut nommé gouverneur de Malte, 1824.

Hatfield, v. d'Angleterre, comté et à 10 kil. d'Herford. Beau château, résidence d'Elisabeth avant de monter sur le trône; palais que fit bâtir Cecil Burleigh, et que Charles I^{er}, prisonnier, habita.

Hatfield (Thomas), favori d'Édouard III, roi d'Angleterre, évêque de Durham, 1346-1381, fonda le collége de la Trinité, à Oxford.

Hatry (Jacques-Maurice), général français, né à Strasbourg, 1740-1802. Entré jeune au service, il était capitaine lorsque la Révolution éclata. Nommé général de division, 1794, commandant de la dix-septième division (Paris) sous le Directoire, général en chef de l'armée de Mayence, 1797, commandant des troupes stationnées en Hollande, 1798, il fit partie du Sénat lors de sa création.

Hatti-Chéryf ou plutôt **Khatti-Chéryf**, en Turc, *écriture noble*, nom donné aux ordres du Sultan, ordinairement signés de sa main.

Hatzfeld, anc. famille noble et jadis très-puissante d'Allemagne, qui prit son nom d'un château situé sur les bords de l'Edder, dans le grand-duché de Hesse. Elle se divisa au XV° siècle en deux branches : Wildenberg-Wildenberg et Wildenberg-Hesse. Melchior de Hatzfeld est le plus illustre membre de cette dernière branche qui s'éteignit en 1794. Général impérial dans la guerre de Trente Ans, comte de l'Empire, 1641, il reçut en fief la seigneurie de Trachenberg (Silésie), qui fut érigée en principauté, 1741, par Frédéric II.

Hatzfeld (François-Louis **de**), général prussien, 1756-1827, appartenait à l'autre branche; il est surtout connu par un acte de générosité de Napoléon I^{er}. Sollicité par la princesse de Hatzfeld de faire grâce à son mari, qui venait d'être surpris en flagrante trahison contre les Français, l'Empereur lui remit la lettre relatant cette trahison, en lui disant : « Je n'ai plus de preuve contre votre mari, emmenez-le chez lui, il est libre. »

Hauban ou **Hautban**. On nommait ainsi le droit annuel de rachat de la corvée, — et aussi le privilége accordé par le roi de vendre les vieilles hardes.

Haubereau (Fief de), nom donné aux fiefs de peu d'importance et qu'on croit le diminutif de Haubert, à moins qu'on ne l'ait emprunté par dérision au petit oiseau appelé *haubereau* ou *hobereau*.

Haubergier, détenteur d'un fief de Haubert.

Haubert (de l'allemand *Hals-berg*, défense du cou), cotte de mailles à manches et à gorgerin portée par les chevaliers, à l'exclusion des écuyers.

Haubert (Fief de). V. Fief.

Haubold (Christian-Gottlieb), célèbre jurisconsulte allemand, né à Dresde, 1766-1824. Professeur de droit romain à l'université de Leipzig, où ses leçons attiraient une foule d'auditeurs, il rendit, par son enseignement et ses écrits, à l'étude de l'histoire du droit, toute son importance. Parmi ses nombreuses publications, nous citerons : *Historia Juris Romani tabulis synopticis con-*

cinnata, Leipzig, 1790, in-4; — *Elementorum Juris Romani privati novissimi. Pars generalis*, 1797, in-8; — *Lineamenta institutionum historicarum juris romani, maxime privati*, 1802-1805, in-8°; — *Lineamenta doctrinæ Pandectarum*, ibid., 1820.

Haubourdin, ch.-l. de canton de l'arr. et à 8 kil. S. O. de Lille (Nord), sur la Deule. Filatures, tanneries; 5,379 hab.

Haudebourt (Antoinette-Cécile-Hortense **Lescot**, Mme), peintre de genre, née à Paris, 1784-1845. Élève de Lethière, qu'elle suivit à Rome, elle s'y fit connaître par quelques paysages. Elle revint en France en 1814 et fut nommée peintre de la duchesse de Berry. Douée d'un talent facile et agréable, elle fit admettre, de 1810 à 1840, aux expositions de Paris, un grand nombre de toiles dont la plupart sont devenues populaires, entre autres *le Naufrage de Virginie; les premier Pas de l'enfance*, 1819; *un Théâtre de marionnettes sur la place du Panthéon à Rome*; *Une jeune dame et sa fille portant des secours à une famille indigente*, 1822; *Jeune fille consultant une fleur*, 1824; *L'enfant malade*, 1827, etc., etc. On a d'elle aussi quelques portraits remarquables : le poëte Arnault, Brescliet, le baron de Barante, de Jouy, etc. Elle avait épousé M. Haudebourt, architecte, 1820.

Haudriettes, religieuses hospitalières, ainsi appelées d'Étienne Haudry, secrétaire de Louis IX leur fondateur. Cet ordre, qui avait pris naissance dans une maison appartenant à Haudry, se propagea en France, obtint du pape Jean XXIII de nombreux priviléges, 1414, et vint s'établir à Paris, dans le couvent de l'*Assomption*, dont la chapelle subsiste encore, rue St-Honoré.

Haugwitz (Chrétien-Henri-Charles, comte de), homme d'État prussien, né près d'Oels (Silésie), 1752-1832. Il débuta dans la vie publique par les fonctions électives de directeur général de la province de Silésie, et accepta ensuite, presque malgré lui, celles de représentant de la Prusse auprès de l'empereur d'Allemagne, 1790. La convention de Reichenbach et le traité de Pilnitz furent son œuvre. Nommé ministre des affaires étrangères en Prusse, 1792, il dirigea les négociations qui précédèrent la paix de Bâle. Après l'avénement de Frédéric-Guillaume III, il réussit à rapprocher l'une de l'autre la France et la Prusse et à faire accorder à celle-ci des avantages importants. Mais après l'occupation du Hanovre par les Français, occupation qui menaçait la neutralité de l'Allemagne du Nord, Haugwitz, peu disposé à abandonner ses principes politiques, préféra se retirer des affaires, 1803. Il y fut rappelé au moment où la guerre menaçait d'éclater entre la Prusse et la France, 1805, la prévint heureusement en venant négocier à Vienne avec Napoléon; en obtint, après la bataille d'Austerlitz, la cession du Hanovre à la Prusse et la reconnaissance de la neutralité de l'Allemagne du Nord. L'opinion cependant se prononça hautement contre sa politique. Il lui donna satisfaction en abandonnant de nouveau son portefeuille à Hardenberg. Il se retira dans ses propriétés en Silésie, après avoir assisté à la bataille d'Iéna. Plus tard, il habita tour à tour Vienne et Venise et mourut dans cette dernière ville.

Hauksbee ou **Hawksbee** (Francis), physicien anglais. On ignore la date de sa naissance et celle de sa mort; on sait seulement qu'il fut reçu membre de la société royale de Londres en 1705. Outre de nombreux mémoires insérés dans les *Transactions philosophiques*, il a laissé entre autres ouvrages : *Physicomechanical Experiments on various subjects touching light and electricety producible on the attrition of bodies*, Londres, 1709, in-4°. Une traduction française de cet ouvrage, publiée par Desmarets en 1754, contient les découvertes ultérieures de Hauksbee, et celles plus importantes de Gray.

Hauran ou **Haouran**, partie orientale de la Syrie, dans le vilayet de Damas; c'est un pays presque inaccessible; c'est l'anc. *Auranitide*.

Haus, maison, en allemand, finale d'un grand nombre de mots germaniques, comme *Mulhausen*.

Hauser (Gaspard), enfant qui a fait grand bruit et donné naissance à une foule d'écrits. Trouvé dans une rue de Nuremberg, 1828, il ne put fournir aucun renseignement sur sa famille et sur le lieu de sa naissance. Seulement, une lettre qu'il tenait à la main affirmait qu'il était né en 1812. Élevé par un professeur de Nuremberg et placé dans les bureaux d'un tribunal d'Anspach, il fut assassiné en 1833 par un inconnu.

Hausset (Mme **du**). V. Du Hausset.

Haussez (le baron **Lemercier d'**), né en 1778, à Neufchâtel (Seine-Inférieure), m. au château de S.-Saëns, en 1854, était issu d'une famille parlementaire. Il reconnut l'Empire, après s'être compromis dans la conspiration de Cadoudal. Les Cent Jours le trouvèrent complétement réconcilié avec les Bourbons, et de 1815 à 1830, il ne cessa de les servir avec le plus entier dévouement. Ministre de la marine, dans le cabinet Polignac, il se réfugia en Angleterre, après les journées de Juillet, et la chambre des pairs le condamna par contumace à une prison perpétuelle. Il a écrit : *La Grande-Bretagne en* 1833, 2 vol. in-8°; *Voyage d'un exilé, de Londres à Naples et en Sicile; Alpes et Danube*, 1837, 2 vol. in-8°.

Haussmann (Jean-Michel), né à Colmar, 1749-1824. Fils d'un apothicaire, il avait étudié pour le devenir lui-même, mais un penchant plus fort l'attira vers l'industrie, où il appliqua, à la teinture des étoffes, les connaissances qu'il avait acquises en chimie. Le succès couronna ses efforts. Il fit faire à l'industrie des toiles peintes de grands progrès et y trouva la source d'une grande fortune.

Haussmann (Nicolas), homme politique et administrateur français, frère du précédent, 1761-1846. La Révolution, à laquelle il applaudit, le trouva simple marchand de toiles à Versailles et en fit un administrateur du département de Seine-et-Oise qui l'élut son représentant à l'Assemblée nationale. Il siégea ensuite à la Convention, fut envoyé par elle en mission près des armées de l'Est et du Nord, et, par le Directoire, près de l'armée de Rhin et Moselle. Entré vers 1796 dans l'administration des vivres, il la quitta en 1808 et se retira à Chaville, où il mourut.

Haussruck, un des quatre cercles de la Haute-Autriche, ch.-l. Weis.

Hautban. V. Hauban.

Hautefeuille (l'abbé Jean **de**) physicien et mécanicien, né à Orléans, 1647-1724. Il a le premier appliqué le ressort spiral aux balanciers des montres, et laissé un grand nombre d'ouvrages aujourd'hui rarement consultés.

Hautefort, ch.-l. de canton de l'arr. et à 35 kil. N. E. de Périgueux (Dordogne); 1,756 hab.

Hautefort (Marie **de**), duchesse de **Schomberg**, dame d'atours de la reine Anne d'Autriche, née en 1616, morte en 1691. Fille du marquis Charles de Hautefort, elle fut amenée à Paris et introduite à la cour dès l'âge de 14 ans, par son aïeule maternelle, Mme de la Flotte. Elle y devint bientôt, sinon la maîtresse, du moins l'amie préférée de Louis XIII, ce qui ne l'empêcha pas de gagner aussi la confiance de la reine Anne d'Autriche, qui, ayant foi en sa vertu, lui confiait ses chagrins, et dont elle prenait souvent le parti dans ses tête-à-tête avec le roi. Mais le cardinal de Richelieu, offusqué du double ascendant qu'elle avait pris sur les deux époux, travailla à détourner d'elle l'affection du roi, et il y parvint, grâce surtout aux douces qualités du caractère et du cœur de la rivale qu'il lui opposa, Mlle de La Fayette, 1635. Rentrée en grâce auprès de son souverain, Mlle de Hautefort obtint la survivance de la place qu'avait occupée sa grand'mère auprès de la reine et redevint l'amie et la confidente du roi. Au bout de deux ans, les mêmes causes qui avaient amené une première rupture en amenèrent une seconde; et celle-ci fut définitive. Retirée dans sa terre, Mlle de Hautefort fut, il est vrai, rappelée à la cour par Anne d'Autriche, à la mort du roi, mais elle ne retrouva plus auprès de la régente la faveur intime dont elle avait joui auprès de l'épouse délaissée de Louis XIII; plus d'un orage s'éleva entre elles, et, en 1644, Mlle de Hautefort reçut l'ordre de quitter la cour et le Palais-Royal où elle habitait auprès de sa souveraine. Elle n'y rentra plus. Mariée en 1646 au duc de Schomberg-Halluin, veuve 10 ans après, elle mourut à 75 ans dans une maison qu'elle s'était fait bâtir près du couvent de la Madeleine. V. *Madame de Hautefort*, par M. V. Cousin, 1856.

Haute-Goulaine, village de la Loire-Inférieure, arr. et à 8 kil. S. E. de Nantes. Château très-curieux du xe s., restauré au xvie. On y montre la chambre où couchèrent Henri IV et Louis XIV.

Hauterive (Alex. Maurice **Blanc de Lanautte**, comte de), né en 1754 à Aspres-les-Corps (Hautes-Alpes), mort en 1830. Introduit dans la carrière diplomatique par Choiseul-Gouffier, 1784, il fut successivement chargé d'affaires en Moldavie, 1785, consul à New-York, 1792, chef de division au ministère des relations extérieures, 1799, garde des archives étrangères, 1807, et participa à tous les actes diplomatiques de cette époque. Disgracié aux Cent Jours, il rentra en fonctions avec le second retour des Bourbons. On a de lui divers

ouvrages politiques, d'économie politique et des *Mémoires*.

Hauteroche (Noel **Le Breton,** sieur de), né à Paris, 1617-1707. acteur et auteur dramatique. Il débuta au Théâtre-Français et y resta jusqu'en 1680. De ses pièces, les moins oubliées sont : *Crispin médecin*, le *Cocher supposé* et le *Deuil* Ses œuvres ont été plusieurs fois publiées, notamment en 1772. 3 vol. in-12.

Hautesse, titre que porte le sultan de l'Empire Ottoman.

Hauteville-la-Guichard ou **Guischard,** village de la Manche, à 15 kil. N. E. de Coutances, patrie et domaine de Tancrède de Hauteville.

Hauteville, ch.-l de canton de l'arr. et à 25 kil. N. de Belley (Ain); 775 hab

Hauteville (Jean **de**), poëte latin du XIIe s., dont on sait très-peu de chose et dont le nom même est un objet de controverse. On a de lui un poëme allégorique fort prolixe, mais où l'on trouve des détails de mœurs fort curieux. C'est, sous le titre de l'*Architrenius* (archipleureur), une espèce d'Odyssée dont le héros a entrepris un long voyage à la recherche de dame Nature. Ce poëme, dont la versification et la latinité sont supérieures à celles des autres écrits de l'époque, fut très-populaire au moyen âge. Iodocus Badius Ascendius (Josse Bade d'Asche) en a donné, Paris, 1517, une édition devenue très-rare.

Hautin (Pierre), graveur, imprimeur et fondeur à Paris, dans le XVIe s., inventa les planches mobiles pour l'impression de la musique.

Hautpoul-Salette (Jean-Joseph-Ange **d'**), général français, né en 1754, au château de Salette (Languedoc), mort en 1807. Issu d'une famille noble, son penchant pour la carrière des armes se prononça de bonne heure. A 15 ans, il entra comme volontaire dans la légion Corse. Lieutenant-colonel en 1792, et bientôt après colonel, il fut, malgré sa qualité de noble, maintenu sur la demande de ses soldats à la tête de son régiment. Sa bravoure et sa capacité lui donnèrent rapidement les grades de général de brigade et de général de division. Nommé inspecteur général de la cavalerie après le traité de Campo-Formio, puis commandant en chef de la cavalerie du camp de Saint-Omer, 1803, et grand officier de la Légion d'honneur, 1804, il commanda avec Nansouty, à la bataille d'Austerlitz, cette charge célèbre où douze régiments de grosse cavalerie, formés en une seule ligne, se précipitèrent sur l'ennemi et le culbutèrent sans se rompre un seul moment. Créé sénateur et grand aigle de la Légion d'honneur après la campagne, il contribua, par la rapidité et l'à-propos de ses manœuvres, à la victoire d'Iéna, et fut blessé mortellement à Eylau.

Hautpoul (Marie-Constant-Fidèle-Amant, marquis d'), général français, né au château de Laborde (Languedoc), 1780-1854. Pour échapper aux persécutions dont sa famille fut l'objet, il se fit garçon jardinier dans les environs de Versailles. Mais, après le 9 thermidor, il put reprendre son nom et compléter ses études. Reçu successivement à l'Ecole polytechnique et à l'Ecole d'artillerie et du génie de Metz, il entra, en 1803, comme lieutenant dans un régiment d'artillerie à cheval et fit toutes les campagnes de l'Empire. La première Restauration le trouva baron et lieutenant-colonel. Il refusa de servir pendant les Cent Jours, devint maréchal de camp sous la Restauration, et donna sa démission après la révolution de juillet. Appelé, 1833, à Prague, pour remplacer le baron de Damas, comme gouverneur du duc de Bordeaux, il ne put faire accepter du duc de Blacas le programme libéral qu'il avait tracé pour l'éducation du jeune prince, et il revint en France, où il vécut dans la retraite.

Hautpoul (Alphonse-Henri, marquis d'), frère du précédent, général français, né à Versailles le 4 janvier 1789. Il débuta comme sous-lieutenant d'infanterie, 1806, fut nommé capitaine, 1811, blessé et fait prisonnier en Espagne par les Anglais, 1812. Il servit la Restauration, qui le fit maréchal de camp, 1823, fut chargé, en mars 1830, de l'administration du ministère de la guerre et contribua, en cette qualité, à l'organisation de l'expédition d'Alger. Député sous le règne de Louis-Philippe, puis pair de France, lieutenant-général, grand officier de la Légion d'honneur, il fut mis à la retraite en 1848. Mais le département de l'Aude l'envoya défendre dans l'Assemblée constituante les principes de l'ordre et d'une sage liberté, et, rappelé à l'activité par la loi du 10 août 1849, il fut nommé le 10 octobre, par le prince-président, général en chef de l'armée de Rome et ministre plénipotentiaire près du Saint-Siége ; puis, le 31 du même mois, ministre de la guerre. Il signala son court passage dans cette dernière fonction par des réformes et des économies louables, et la quitta pour aller prendre le gouvernement de l'Algérie. En 1852, il entra dans le sénat et fut nommé grand référendaire de cette assemblée. Mort en 1865.

Hautpoul (Anne-Marie de **Montgeroult de Coutances,** comtesse d'), 1770-1837, nièce de Marsollier, veuve du comte de Beaufort, tué à Quiberon, épousa le comte Charles d'Hautpoul. Elle a laissé entre autres ouvrages : un *Cours de littérature* à l'usage de la jeunesse, 1815 et 1821 ; et plusieurs romans, *Zilia*, *Childéric*, *Clémentine*, etc.

Haüy (l'abbé René-Just), minéralogiste, né à Saint-Just (Oise), 1743-1822. Fils d'un pauvre tisserand, il dut à l'intérêt que son intelligence et sa piété inspirèrent à de puissants protecteurs, de pouvoir faire des études complètes; il dut ensuite à une leçon de Daubenton, qu'il alla entendre par curiosité, lorsqu'il était régent de seconde au collége Lemoine, à Paris, de se sentir entraîné vers l'étude de la minéralogie ; il dut enfin à un simple effet du hasard, d'être mis sur la voie qui devait le conduire à la découverte des lois de la cristallographie, son plus beau titre de gloire scientifique. Un groupe de spath calcaire cristallisé en prismes s'étant brisé en tombant de ses mains, il remarqua que les morceaux affectaient tous une forme régulière. Ce lui fut une révélation d'où il fit sortir toute une science nouvelle. Reçu à l'Académie des sciences en 1783, nommé par la Convention membre de la commission des poids et mesures et conservateur des mines, il devint ensuite professeur à l'Ecole normale, membre de l'Institut dès sa création ; succéda, 1802, à Dolomieu, dans la chaire de minéralogie du Muséum, et entra à la Faculté des sciences sous l'Empire. Au rétablissement du culte, Napoléon l'avait nommé chanoine honoraire de Notre-Dame, et doté ensuite d'une pension de 6,000 fr. pour un *Traité élémentaire de physique*, que Haüy avait écrit à sa demande, 3e édition, 1821, 2 vol. in-8°. Quelques-uns de ses ouvrages, qui sont nombreux, sont encore consultés avec fruit, surtout son *Traité de Cristallographie*, 1822, 2 vol. in-8°, avec atlas in-4°. Il prit part à la rédaction de l'*Encyclopédie méthodique*, du *Dictionnaire d'histoire naturelle*, etc., et publia un grand nombre de *Mémoires* et d'articles dans différents recueils scientifiques de son temps.

Haüy (Valentin, frère du précédent, né à Saint-Just (Oise), 1745-1822, a imaginé le premier d'employer, pour l'instruction des jeunes aveugles, des signes en relief, reconnaissables au simple toucher. Obligé, 1806, d'abandonner l'établissement qu'il avait créé à Paris pour l'application de sa méthode, il alla en fonder de semblables à Saint-Pétersbourg et à Berlin, et ne revint en France qu'en 1817. Il a laissé un *Essai sur l'Education des Aveugles*, Paris, 1786, in-4°, et un *Nouveau Syllabaire*, 1800, in-12.

Havage ou **Havée,** *Havagium*, *Havagium*, droit perçu par certains seigneurs féodaux, sur les grains et les fruits en vente dans les marchés.

Havane (**la**), capit. de l'île de Cuba, sur la côte N., à l'entrée et à l'O d'un havre de ce nom, par 23°9'24" lat. N. et 84°42'44" long. O ; l'une des plus grandes places de commerce du Nouveau Monde. Résidence du capitaine général. Université, nombreux établissements d'instruction publique ; arsenal maritime, vaste port, très-sûr et bien fortifié. Commerce de sucre, rhum, café, tabac et cigares, dépassant 200 millions de fr. Rues régulières, mais étroites et sales; plus de 230,000 h., dont 29,000 nègres. La ville, fondée en 1511, a porté successivement les noms de *Puerto de Carenas*, et de *San-Cristobal de la Habana*.

Havel, riv. d'Allemagne, a sa source au lac de Woblitz (Mecklembourg-Schwérin), et son emb. dans l'Elbe, riv. dr., au-dessous de Havelberg, après un cours entièrement navigable de 287 kil. Affl. : la Sprée, le Rhyn et la Dosse.

Havelberg, v. des Etats prussiens (Brandebourg), sur une île du Havel, à 120 kil. N. O. de Berlin. Dépôt de mendicité, belle cathédrale, distilleries ; 3,000 hab.

Havelock (Sir Henry), général anglais, né à Sunderland, 1795-1857. Entré au service dans l'armée des Indes, il s'y distingua dans toutes les campagnes auxquelles il prit part et notamment pendant l'insurrection des Cipayes, où il battit plusieurs fois les rebelles. En 1857, il fut nommé major général, créé chevalier com-

mandeur de l'ordre du Bain et baronnet. Le Parlement lui vota, à l'unanimité, une pension viagère de 25,000 francs.

Haven, *port*, en allemand et en anglais.

Haverford, cité-comté du pays de Galles (Angleterre), à 12 kil. N. O. de Pembroke, petit fort au fond de la baie de Milford. Chantiers; 6.000 hab.

Haverkamp (SIGEBERT), philologue, né à Utrecht, 1685-1742. connu par ses éditions d'un grand nombre d'auteurs anciens, et par ses travaux d'érudition, entre autres : *Dissertations de Alexandri Magni numismate*, Leyde, 1722, in-4° ; *l'Histoire universelle ex lique par les médailles*, 1736, 5 vol. in fol., en hollandais ; *Sylloge scriptorum qui de linguæ græcæ vera et recta pronunciatione commentarios reliquerunt*, Leyde, 1736-40, 2 vol. in-8°, etc.

Havn, *port*, en danois ; *Kjœbenhavn*, Copenhague (*port des marchands*).

Havre (le), ch.-l. d'arr. (Seine-Inférieure), port important de commerce, sur la Manche, au fond de la baie qui lui donne son nom, à 90 kil. O. de Rouen, à 213 kil. N. O. de Paris, par le chemin de fer ; sur la rive dr. de la Seine, près de son embouchure dans la Manche, par 49°29'16" de lat. N. et 2°13'45" de long. O., ch.-l. d'un sous-arrond. maritime. Directions d'artillerie et de génie; école d'hydrographie, musée, bibliothèque, etc. Ville régulièrement bâtie, remarquable par ses quais, son vaste avant-port, les 7 bassins à flot de son port, qui peut recevoir 500 navires, sa curieuse église de Graville, son théâtre, ses bains Frascati, son arsenal, ses chantiers de construction, son faub. d'Ingouville. Le Havre communique par des services périodiques avec l'Angleterre, l'Allemagne septentrionale, la Hollande, la Russie, le Portugal, l'Espagne, les États-Unis, le Mexique, la Havane et le Brésil. C'est le 2e port de commerce de la France pour l'importation directe des denrées coloniales, et l'exportation des denrées et des produits manufacturés de notre pays. 6,829 navires jaugeant 1,269,000 tonneaux y sont entrés en 1861. Armements pour la pêche de la baleine. Son industrie cotonnière, la principale de toutes, y consomme annuellement 400,000 balles de coton. — François Ier fonda le Havre en 1537, sous le nom de *Ville françoise*. Celui de *Havre-de-Grâce* lui vint plus tard d'une antique chapelle élevée dans le voisinage. Livré aux Anglais par les protestants, en 1562, repris en 1564, le Havre fut bombardé par les premiers en 1694 et 1759. Patrie de Mlle de Scudéry, Mme de la Fayette, Bernardin de Saint-Pierre et Casimir Delavigne. Des statues ont été érigées à ces deux derniers, près du musée ; 92,068 hab.

Hawaii (Iles), un des principaux archipels de l'Océanie, entre 19° et 23° lat. N., 155° et 160° long. O. Les princip. îles du groupe sont : Hawaii, Maui, Kauai, Oahu, Molokai, Lanai, Nihau, Kadulaw, etc. Capitale, *Honolulu*. Sol volcanique. mais très-fertile ; climat chaud et sain. Fabr. d'étoffes et de papier en écorce de mûrier. Café, coton, huile de ricin, indigo, sucre, tabac, etc. Commerce d'exportation : 1,839,000 dollars en 1874; commerce d'importation, 1,310,000 Sup. : 19,756 kil. carrés ; pop., 57,000 hab., de race malaise. Siége d'une mission anglicane et d'une mission catholique. Ces îles reçurent de Cook. qui les découvrit, 1778, le nom de **Sandwich,** qui était celui du premier lord de l'amirauté à cette date. Le gouvernement se compose du roi et d'une chambre formée de nobles et de députés nommés par les citoyens sachant lire et écrire, et ayant une propriété de 100 dollars ou un revenu de 50. La presse et la religion sont libres.

Hawaii, *Owhyhee* et *Sandwich* des Anglais, île de l'Océanie, la plus grande et la plus méridionale de l'archipel du même nom. Elle a une forme triangulaire ; 40.000 hab. Ch.-l., *Kai-Roua*, avec une maison royale. Sol montagneux et volcanique; point culminant, le volcan Mouna-Roa (4,157 m). Le célèbre Cook y fut tué, 1779, par les naturels, convertis depuis au christianisme.

Hawes (ÉTIENNE), poëte anglais, né dans le comté de Suffolk, mort vers le milieu du XVe s. Les compositions qu'on a de lui respirent la manière des poëtes anglais antérieurs, dont il s'était nourri. L'intérêt, sinon le talent, y fait généralement défaut. Mais les bibliophiles en recherchent les anciennes éditions, dont les exemplaires sont devenus excessivement rares. Le *Passe-Times of Pleasure*, Londres, Wynkin de Worde, 1515, in-4°, atteignait déjà, en 1812, aux enchères, le prix de 2,000 fr. Une édition, donnée à Londres par le poëte Southey, 1831, n'a eu qu'un médiocre succès.

Hawes (WILLIAM), pharmacien, né à Islington (Angleterre), 1736-1808. Fondateur de la *Société humaine* pour secourir les noyés et les asphyxiés.

Hawke (EDWARD), amiral anglais, 1715-1781, gagna, 1759, une grande bataille contre une flotte française commandée par Conflans, qui était sorti de Brest pour opérer une descente en Angleterre. Il fut créé vice-amiral et premier lord de l'amirauté, 1765, et pair, 1766.

Hawkesworth (JOHN), né à Londres en 1715 ou 1719, mort en 1773, écrivit d'abord dans les journaux, puis pour le théâtre, composa un roman oriental : *Almorant et Hamet*, traduit par l'abbé Prévost ; publie des *Essais* qui sont estimés, et rédigea la *Relation des voyages de Cook*, 3 vol. in-4°.

Hawkins (Sir JOHN), navigateur anglais, né à Plymouth, 1520-1595. Il fit d'abord la traite des nègres et s'y enrichit ; mais, en 1568, victime de la perfidie d'une flotte espagnole dans les eaux de Saint-Jean d'Ulloa, il perdit trois de ses navires et retourna ruiné en Angleterre. Elisabeth le nomma trésorier de la marine et membre du conseil de l'amirauté; ce qui ne l'empêcha pas de reprendre la mer sur la flotte anglaise, et de s'y distinguer dans plusieurs batailles. Nommé contre-amiral, puis vice-amiral, et anobli pour sa belle conduite contre la fameuse *Armada* espagnole, il voulut, par les conseils de Drake, aller prendre avec lui une revanche sur les Espagnols, dans les Antilles, 1593; mais l'expédition débuta par des échecs, et il mourut avant d'en voir l'issue. Il avait fondé, à Chatham, un hôpital pour les invalides de la marine.

Hawkins (Sir RICHARD), navigateur anglais, fils du précédent, né à Plymouth, 1560-1622, suivit aussi la carrière maritime, et servit avec distinction sous son oncle et sous son père. Une expédition, qu'il tenta à ses frais contre les colonies espagnoles de l'Amérique du Sud, 1593, et pour laquelle il dépensa toute sa fortune, échoua, et peu s'en fallut qu'elle ne lui coûta la vie. A son retour, il fut nommé membre du conseil privé.

Hawkins (Sir JOHN), musicographe anglais, né à Londres, 1719-1789, fils d'un architecte, d'abord avocat, mais s'éprit bientôt d'un goût prononcé pour la littérature de la musique. Un riche mariage lui permit d'y consacrer tout son temps et de s'entourer des matériaux nécessaires. Il consacra à son travail 15 années consécutives, et le fit paraître en 1776 sous le titre de : *History of the science and practice of music*, 5 vol. in-4°, avec planches de musique, figures d'instruments et 50 portraits de musiciens. La période qui s'étend du IVe au XVe s. est la plus complète et la plus estimée. Hawkins était d'un caractère généreux et désintéressé : nommé juge de paix du canton de Middlesex, 1761, il en refusa longtemps les honoraires, et finit par les accepter, mais pour les consacrer aux pauvres. Le roi George III le nomma chevalier, 1772.

Hawkwood (Sir JOHN). V. ACUTO.

Haxo (NICOLAS), général français, né à Lunéville vers 1759, mort au combat de la Roche-sur-Yon (Vendée), **1794**. Engagé volontaire dans le bataillon des Vosges, il en devint bientôt le commandant, et se signala, tant à la prise qu'à la défense de Mayence, 1792-1793. Envoyé en Vendée, il ne tarda pas à y mériter le grade de général de brigade, 1793, et conçut le projet hardi de s'emparer de l'île de Noirmoutier, qui était le centre d'opérations des chefs vendéens. Il y réussit, malgré la valeur héroïque de ses défenseurs, commandés par le général Pinaud, 1794; mais il échoua à l'attaque de la Roche-sur Yon, où se trouvait Charette avec des forces supérieures. L'armée républicaine fut obligée de battre précipitamment en retraite, et Haxo, blessé, se brûla la cervelle pour ne pas tomber aux mains des vainqueurs.

Haxo (FRANÇOIS-NICOLAS-BENOIT, baron), général et ingénieur français, neveu du précédent, né à Lunéville, 1774-1838. Fils d'un maître des eaux et forêts, il sortit de l'école d'artillerie de Châlons-sur-Marne comme lieutenant de mineurs, et conquit tous ses autres grades sur les champs de bataille de la république et de l'Empire. Général de division après la bataille de Mohilew, il commandait, en 1813 le génie de la garde, lorsqu'il fut blessé et pris à Culm. Il ne rentra en France qu'après la Restauration. Devenu président du comité des fortifications, il fit continuer les plans pour la défense générale du territoire français. Pair de France après 1830, il dirigea les travaux du siége d'Anvers, 1832. Haxo passe pour avoir été le plus grand ingénieur militaire de la France au XIXe s. Il a laissé, en manuscrit, des études sur l'art de la fortification.

Hayange, bourg. de l'arr. et à 12 kil. S. O. de Thionville (Lorraine). Nombreuses usines pour le travail du fer. Patrie du maréchal Molitor ; 3.800 hab.

Haydn (FRANÇOIS-JOSEPH), l'un des plus célèbres compositeurs de musique, né à Rohrau (Autriche), 1732-1809. Fils d'un simple charron, il se fit remarquer dès l'âge de 5 ans par son penchant et son aptitude pour la musique. A l'âge de 8 ans, sa belle voix, et la facilité avec laquelle il déchiffrait déjà la musique, engagèrent Reuter, maître de chapelle de la cathédrale de Vienne, à le placer comme enfant de chœur dans la maîtrise qu'il dirigeait. Il en sortit, après huit années d'études opiniâtres, déjà en grande partie maître de son art; mais il eut longtemps à lutter contre la misère. Ses efforts pour se perfectionner dans la composition n'en continuèrent pas moins, et ses premières productions ayant attiré sur lui l'attention des connaisseurs, finirent par lui valoir une situation où il put se livrer enfin au travail. Entré, en 1758, chez le comte de Mortzin comme second maître de sa chapelle, il passa, l'année suivante, au service du vieux prince Antoine Esterhazy, qui le mit à la tête de la sienne. Après la mort de ce riche seigneur, Haydn resta attaché à son fils, qui n'était pas moins passionné pour la musique. Ses productions cependant se succédaient sans interruption et sa renommée était devenue européenne. Deux voyages qu'il fit en Angleterre, où il écrivit douze de ses plus belles symphonies, la grandirent encore. Au retour du dernier de ces voyages, il se trouva à la tête d'une centaine de mille francs qui lui permirent d'acheter, dans un faubourg de Vienne, une petite maison où il se retira. Il y composa, à l'âge de 62 ans, la plus belle peut-être et la plus célèbre de ses œuvres : la *Création*. Elle fut suivie de près par les *Quatre saisons*, oratorio ou grande cantate qui laisse percer çà et là le premier déclin de ce beau génie. Ce déclin était le résultat de celui de la santé de Haydn, qui ne lui permit bientôt plus de se livrer au travail. Des trois quatuors qu'il écrivit encore, le dernier resta inachevé. — Haydn était bon, pieux, modeste et inaccessible à la jalousie. Son talent, plein de souplesse, lui a permis d'aborder avec succès tous les genres de musique. Mais c'est surtout dans le genre instrumental qu'il a dépassé de bien loin tous ses prédécesseurs et ses contemporains. Il est, comme on l'a dit justement : « *Le créateur de la symphonie*, et le développement de son génie est l'histoire même des progrès de l'art. » Le nombre des œuvres que nous avons de lui est si considérable que, dans sa vieillesse, il ne pouvait se les rappeler toutes; et cependant il composait avec une certaine lenteur. Il a écrit 118 symphonies, 83 quatuors, 24 trios, 19 opéras, 5 oratorios, 165 morceaux pour le baryton, instrument aujourd'hui hors d'usage, 24 concertos pour différents instruments, 15 messes, 10 petits morceaux de musique religieuse, 44 sonates pour clavecin, 42 airs allemands et italiens, 39 canons, 13 chants à trois et quatre voix, l'harmonie et les accompagnements de 365 vieilles chansons écossaises, enfin, une multitude de divertissements, de fantaisies et de morceaux pour plusieurs instruments.

Haydn (JEAN-MICHEL), compositeur allemand, frère du précédent, né à Rohrau, 1737-1808. Le talent remarquable dont il était doué, et surtout sa belle voix, lui valurent l'avantage d'aller compléter ses études musicales à Vienne, où il put se familiariser avec les œuvres des grands maîtres. Son penchant le portait de préférence vers la musique religieuse. Il y dépassa bientôt son frère et tous les compositeurs de son temps. Il fut nommé à 20 ans maître de chapelle de l'évêque de Grosswardein, en Hongrie, puis, cinq ans après, directeur des concerts de Salzbourg. Il a composé un grand nombre d'ouvrages, entre autres 24 messes solennelles, une messe de *requiem* à quatre voix, 114 graduels, 160 offertoires, etc., etc. Aucune de ses œuvres n'a été publiée de son vivant, et peu l'ont été après sa mort.

Haydon (BENJAMIN-ROBERT), peintre d'histoire anglais, né à Plymouth, 1786-1846. Elève de Füssli, il acquit bientôt un grand renom et vendit toujours les produits de son pinceau au prix qu'il voulut; ce qui ne l'empêcha pas de mourir dans la misère. Parmi les plus connus de ses tableaux, on cite : *Dentatus*, l'*Entrée de J.-C. dans Jérusalem*, le *Repos de la sainte Famille*, *Napoléon à Sainte-Hélène*, etc.

Haydouks, *Hajduken*, peuple de Hongrie qui habitait un district compris auj. dans les comitats du Nord-Bihar et de Szoboltsch. — De ce nom vient celui de *Heiduques*, donné, sous Louis XIV, à des domestiques hongrois ou costumés à la hongroise.

Haye (La). V. LA HAYE.

Hayes (LOUIS, baron de **Courmenin des**), diplomate français, né vers 1592, décapité à Béziers, 1632. D'abord page à la cour de Louis XIII, puis admis dans son conseil et nommé maître d'hôtel ordinaire, il fut chargé, à partir de 1621, de diverses missions dont il s'acquitta avec succès, entre autres celle d'amener Christian IV, roi de Danemark, et Gustave-Adolphe, roi de Suède, à s'allier avec la France pour arrêter les envahissements de la maison d'Autriche. Ayant, plus tard, sollicité du cardinal Richelieu une nouvelle ambassade en Suède, il fut si indigné du refus qu'il éprouva, qu'il se jeta dans le parti de la reine-mère, et alla solliciter l'empereur d'Allemagne en faveur de celle-ci. Arrêté par l'ordre de Richelieu, qui obtint son extradition, il fut ramené en France, condamné à mort et exécuté. Il a laissé deux ouvrages qui n'ont pas perdu tout leur intérêt : *Voyage du Levant fait par le commandement du roi, en* 1621, Paris, 1624, 1629, 1643, in-4°, 2 cartes; *Voyage au Danemark*, Paris, 1664, in-12.

Hayley (WILLIAM), poëte et biographe anglais, né à Chichester (Angleterre), 1745-1820. En quittant l'Université, il se livra tout entier à la culture des lettres. Il fut le collaborateur de Cowper dans sa traduction de l'*Iliade*, et écrivit sa vie ainsi que celle de Milton, placée en tête de l'édition de Boydell, 1798. On a en outre de lui un poëme en 6 chants : *The Triumphs of Temper*, 1781, in-4°; *An Essay on Epic Poetry*, 1782, in-4°; des épîtres, des essais, etc.

Haym (NICOLAS-FRANÇOIS), musicien, numismate et bibliographe, né à Rome, mort en 1730, a écrit quelques sonates de chambre qui égalent presque celles de Corelli; a gravé en médaillons les pierres précieuses et les statues de divers cabinets d'Angleterre, et laissé une *Notice des livres rares en langue italienne*, rééditée à Milan, 1771, sous le titre de : *Bibliotheca italiana*, 2 vol. in-8°. C'est son meilleur ouvrage.

Haynau (JULES-JACQUES, baron DE), général allemand, né à Cassel, 1786-1853, fils de l'Electeur de Hesse, Guillaume Ier, et de Mme de Lindenthal. Il entra comme sous-lieutenant au service de l'Autriche, en 1801, devint lieutenant-colonel en 1823, colonel en 1830, général-major en 1835, et feld-maréchal-lieutenant en 1844. Il eut, dans la guerre d'Italie, en 1848 et 1849, et dans la guerre de Hongrie, des succès militaires qui lui valurent, de la part de son gouvernement, de nouvelles faveurs; mais la cruauté dont il fit preuve à la prise de Brescia, où il fit massacrer tous les habitants pris les armes à la main, et incendier toutes les maisons d'où l'on avait tiré sur ses troupes; la sanglante sévérité qu'il déploya en Hongrie, et les terribles exécutions qui eurent lieu le 6 octobre 1849 à Pesth et à Arad, et qu'on lui reprocha d'avoir conseillées, firent à son nom des taches ineffaçables. Rentré dans la vie privée en 1850, il recueillit, dans les voyages qu'il fit en Angleterre, en Belgique, en France, les témoignages les moins équivoques de l'impopularité qu'il s'était acquise.

Hayton. V. HETOUM.

Hazael, roi de Syrie, détrôna Benabad, vers 876 av. J. C., et dévasta Jérusalem. Il mourut en 833.

Hazarèhs, cultivateurs d'origine tatare de l'Afghanistan.

Hazebrouck, ch.-l. d'arr. du Nord, par 50° 43′ 12″ lat. N. et 0° 11′ 55″ long. E., sur le canal d'Hazebrouck, à 18 kil. S. E. de Lille; station du chemin de fer de Lille, Calais et Dunkerque. Produits : lin, houblon, céréales, tabac, etc.; commerce actif de toile, fil, plantes oléagineuses, etc. La flèche de son église a 85 m.; 9.857 hab.

Hazlitt (WILLIAM), littérateur anglais, né à Maidstone, 1778-1830. Fils d'un ministre unitairien, il s'adonna d'abord à la peinture, et y obtint quelques succès; mais il ne tarda pas à y renoncer, par le sentiment de son impuissance à rendre ses idées telles qu'il les concevait. Vers 1805, il débuta dans la carrière littéraire par la publication de ses *Principes des actions humaines*, ouvrage dont la forme est ingénieuse et agréable, mais le fond plus subtil que vrai. A partir de ce moment, son activité littéraire ne s'arrêta plus, et se porta sur les genres les plus divers. La philosophie, l'histoire, la politique, la critique dramatique et artistique, l'attirèrent tour à tour; il écrivit dans plusieurs journaux et fit des leçons publiques sur divers sujets, notamment sur le théâtre de Shakspeare; mais il ne prit jamais un essor très-élevé, et, quoiqu'il écrivît çà et là des pages excellentes, et fît en détail une grande dépense d'esprit, la plupart de ses ouvrages sont au-

jourd'hui oubliés. On en lit cependant encore quelques-uns avec plaisir, tels que: *Autour de la table*, Londres, 1817, 2 vol. in-8°; *les Propos de table*, 1824, in-8°; *le Franc parleur*, même année; *les Caractères des pièces de Shakspeare*, 1817, in-8°, etc.

Héand (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. N. de Saint-Étienne (Loire); 2,525 hab., dont 2,911 agglomérés.

Hearne (Thomas), archéologue anglais, 1678-1735, fils d'un pauvre maître d'école de village, devint sous-bibliothécaire de l'Université d'Oxford, où il avait fait ses études, 1702. Il aimait passionnément les livres, et il eût été heureux de passer sa vie dans cette modeste fonction. Mais à l'avénement de George Ier, il aima mieux y renoncer que de prêter le serment de fidélité qu'on exigeait de lui. En quittant la bibliothèque, il n'abandonna pas ses chères études, et l'Angleterre lui dut l'exhumation de trente-trois vieux écrivains précieux pour son histoire, et qu'il remit en lumière. Ils forment une collection de 64 vol. in-8°, très-rare aujourd'hui et très-recherchée. Le premier des ouvrages qu'elle contient est: *The Life of Alfred the Great by Spelman*, 1709; le dernier: *Benedictus abbas Petroburgensis, de vita et gestis Henrici II*, 1735. On a aussi de lui des éditions de Justin et de Tite-Live, et quelques ouvrages de peu d'importance, parmi lesquels son *Ductor historicus* mérite seul d'être cité pour le cas qu'en faisait Gibbon.

Hearne (Samuel), voyageur anglais, né à Londres, 1745-1792. Midshipman, à l'âge de 11 ans, à bord d'un vaisseau de la marine royale, contre-maître ensuite, au service de la Compagnie de Hudson's-Bay, il fut chargé, en 1768, par les directeurs de cette compagnie, d'une mission dont il s'acquitta si bien, qu'à son retour ils l'envoyèrent à la découverte d'une communication au Nord entre l'ancien et le nouveau continent, et de mines d'or et de cuivre dont les Indiens affirmaient l'existence. Hearne partit à pied, le 6 novembre 1769, du fort du Prince-de-Galles, sur la rivière Churchill, et atteignit, le 13 juillet 1770, la rivière de Cuivre dont il détermina la position, et où il reconnut l'existence de filons de ce métal. Mais là se bornèrent ses découvertes, et, le 30 juin 1771, il rentrait au fort du Prince-de-Galles, après un voyage de 19 mois, accompli à travers des périls, des fatigues et des souffrances inouïs. De retour en Angleterre, 1787, il rédigea la relation de ce voyage, qui parut, après sa mort, sous ce titre: *A Journey from the Prince of Wales's Fort in Hudson's Bay, to the northern Ocean*, etc, Londres, 1795, in-4°, fig. et cartes; traduit en français par Lallemand, Paris, 1799, in-4°, ou 2 vol. in-8°.

Heaume, casque fermé, en fer battu, enveloppant toute la tête, avec une étroite ouverture devant les yeux, ou une grille à coulisse nommée *visière* ou *ventail*. Placé au sommet d'un château, il indiquait qu'on y trouvait l'hospitalité.

Hébé, déesse de la jeunesse, selon la Fable, fille de Jupiter et de Junon. Elle versait le nectar aux Dieux. Une chute, qu'elle fit en remplissant cet emploi, la rendit si confuse, qu'elle y renonça. Elle fut remplacée par Ganymède, et épousa Hercule. On doit au ciseau de Canova une belle statue de cette déesse.

Hebel (Jean-Pierre), poëte allemand, né près de Schopfheim (Bade), 1760-1826. Il professa les belles-lettres à Lœrrach et à Carlsruhe. Ses poésies, très-populaires de l'autre côté du Rhin, ont été traduites en français par Buchon, 1848. Il a laissé, entre autres écrits en prose, des *Histoires bibliques*, Stuttgart, 2 vol., 1824

Hebenstreit (Jean-Ernest), anatomiste, naturaliste et voyageur allemand, né à Neustadt-sur-l'Orla (Vogtland), 1703-1757. Reçu docteur en médecine en 1730, il fit, sous les auspices du roi Frédéric-Auguste, avec vingt autres savants, un voyage scientifique en Afrique. De retour en Allemagne, il fut nommé professeur à l'université de Leipzig, et y fit longtemps des cours de physiologie, d'anatomie, de chirurgie et de pathologie. Aimant à la fois les sciences et les lettres, il possédait une des plus riches bibliothèques de son temps. On a de lui un poëme latin *Sur l'homme*, qui lui fit donner le surnom de Lucrèce allemand; *quatre Lettres*, où il rend compte au roi Auguste de son voyage en Afrique, et que Bernouilli a insérées dans les tomes IX, X, XI et XII de son Recueil des petits voyages; une *Dissertation sur les plantes* qu'il avait reconnues en Afrique, Leipzig, 1731; un *Discours* sur les antiquités romaines qu'il avait retrouvées dans le même pays, ib., 1733, et quelques autres ouvrages sur l'histoire naturelle, l'anthropologie, la pathologie, etc., tous écrits en latin et édités à Leipzig.

Hebenstreit (Pantaléon), musicien, né à Eisleben (Prusse), 1660, mort vers 1735, inventeur d'une sorte de tympanon appelé de son nom: *Pantaléon*, et qui se joue avec deux baguettes.

Heber, patriarche, fils de Salé, et l'un des ancêtres d'Abraham, vécut environ 400 ans, et a probablement donné son nom aux Hébreux.

Heber (Réginald), prélat anglais, né à Melpas (Cheshire), 1783-1826. Fils du théologien Réginald Heber, il fit de brillantes études à Oxford, parcourut la Russie, la Crimée, la Hongrie, l'Autriche et la Prusse, entra dans les ordres à son retour en Angleterre, et fut, bientôt après, nommé à la cure de Hodnet, 1809. Il y remplit treize ans les fonctions évangéliques avec un zèle et une piété qui lui valurent le respect et l'affection de tous ses paroissiens, riches et pauvres, nobles et roturiers. En 1822, il s'en sépara, à leur grand regret, pour aller occuper dans l'Inde le siége épiscopal de Calcutta, qui comprenait alors, outre l'Inde entière, Ceylan, Maurice et l'Australie. Si lourde et si difficile que fût la tâche qu'il avait acceptée, il ne s'en effraya pas, et, à peine arrivé à sa destination, il entreprit de visiter tour à tour les différentes parties de son vaste diocèse. Mais, dans une de ces tournées épiscopales, une mort prématurée et accidentelle vint le frapper tout à coup. Il fut universellement regretté dans l'Inde, où sa piété, sa tolérance, ses lumières lui avaient fait de nombreux amis, non-seulement parmi les chrétiens, mais encore parmi les Hindous et les mahométans. Un monument lui fut élevé dans la cathédrale de Calcutta, un autre dans l'église de Saint-Georges, à Madras. Il laissa: *A narrative of a Journey through the upper provinces of India, from Calcutta to Bombay*, qui parut après sa mort, 3 vol. in-8°, et fut réimprimé dans l'*Home and colonial Library* de Murray.

Hébergement, droit d'hospitalité dû jadis à un seigneur sur les terres de ses vassaux.

Hébert (Jacques-René), surnommé *le Père Duchesne*, démagogue français, né à Alençon, 1755-1794, l'une des plus hideuses célébrités de la Révolution française. Pauvre et sans instruction, il vivait, à Paris, de coupables industries, lorsqu'elle éclata. Doué d'une élocution facile et d'un extérieur agréable, il devint bientôt l'idole des auditeurs des clubs, et fut nommé, après le 10 août, substitut du procureur de la Commune. *Le Père-Duchesne*, petit journal anarchique qu'il publiait en style cynique et ordurier, lui attira une courte détention que suivit, à sa sortie de prison, une véritable ovation. Il fut l'un des organisateurs du culte de la déesse Raison. Mais ses opinions ultrarévolutionnaires inquiétèrent jusqu'aux montagnards. Dénoncé par Saint-Just, dans la séance de la Convention du 13 mars 1794, il fut arrêté la nuit suivante avec Chaumette, Ronsin, Vincent, etc. Tous montèrent, le 24 mars, sur l'échafaud. Une jeune religieuse, nommée *Jacqueline*, qu'il avait épousée une année avant sa mort, le suivit bientôt à l'échafaud, où elle monta avec la belle et infortunée veuve de Camille Desmoulins. Hébert publia, outre *le Père-Duchesne*, plusieurs autres pamphlets du même style, tels que *les Vitres cassées*, Paris, 1789 et 1791, in-8°; *Vie privée de l'abbé Maury*, 1790, in-8°; *Nouvelle lanterne magique*, 1792, in-8°; *Dix-huit lettres b........ patriotiques*, 8 vol. in-8°, etc.

Hèbre, *Hebrus*, fleuve de Thrace (Roumanie), prenant sa source dans les monts Rhodope et se jetant dans le lac Stentor, près de la mer Égée; auj. *Maritza*.

Hébreux, *Hebræi*, premier nom du peuple de Dieu, qu'il laissa pour celui d'*Israélites* d'abord, et de *Juifs* ensuite. On n'est pas d'accord sur l'origine obscure de ce nom. (V. Heber.)

Hébrides (du gaélique *Ey*, îles, et *Bride* ou *Sainte-Brigide*), en anglais *Western Islands* (Iles Occidentales), anciennement *Hébudes* ou *Ebudes*; série d'îles et îlots à l'O. de l'Écosse, en grande partie dans l'Atlantique, entre 55° 22′ et 58°35′ lat. N., 8° 25′ et 10° 5′ long. O. Elles sont au nombre d'environ 200, dont la moitié sont désertes; 105,000 hab. On les distingue en *extérieures*, que le détroit de Minsh sépare du continent, et *intérieures*. Le gaélique ou celtique est la langue des habitants, la plupart catholiques. Climat humide et variable, sol aride, des marais, des lacs, très-peu de routes et point d'agriculture; la pomme de terre est presque la seule nourriture des habitants. — Les principales sont: *Hébrides extérieures*, du N. au S., Lewis, Harris, Nord-Uist, Benbecula, Sud-Uist, Barra; *Hébrides intérieures*,

du N. au S., Skye, Rum. Egg, Coll, Tiree, Staffa, Mull, Icolmkill, Colonsay, Jura, Islay, Arran, Bute, etc. Les Hébrides ont appartenu à la Norvége, depuis 1264, elles dépendent de l'Ecosse, mais n'ont été véritablement réunies qu'à la fin du xv^e siècle. Charles-Edouard y chercha un refuge après Culloden

Hébrides (Nouvelles-) ou **Quiros** (Archipel de), dans la Mélanésie, au N. et à l'E. de l'Australie, entre 14° 29' et 20° 4' de lat. S., 164° et 168° de long. E., comprenant, avec le groupe de Banks, 37 îles peuplées de 200,000 hab., la plupart noirs et chétifs. Sol fertile, montagnes couvertes de forêts, dont les arbres atteignent souvent 50 m. de haut; 2 volcans. Les rats, le porc, la chèvre en sont les seuls animaux indigènes. Appelées d'abord *Terre australe du Saint Esprit*, par Quiros, qui les découvrit, 1606, et *Grandes Cyclades*, par Bougainville, qui y ajouta quelques îles, 1768, elles doivent leur nom actuel à Cook, 1775.

Hébron, v. de Palestine (tribu de Juda), appelée d'abord *Arbé* ou *Cariath-Arbé*, et auj. *El-Kalil* (le bien-aimé). David y fut sacré, et saint Jean-Baptiste y naquit.

Hécate. V. Diane.

Hécatée de Milet (Ionie), l'un des plus anciens historiens et géographes grecs, auquel l'antiquité donnait plus volontiers le titre de *logographe*. On ignore les dates exactes de sa naissance et de sa mort, mais il écrivit certainement vers 500 av. J. C. D'après son propre témoignage, il appartenait à une très-ancienne famille. L'épisode de sa vie le mieux attesté est le rôle louable qu'Hérodote lui fait jouer dans l'insurrection des Ioniens contre les Perses. Il composa deux ouvrages importants, dont il ne subsiste plus que des fragments trop peu nombreux : l'un, géographique, est intitulé Περιοδος γῆς ou Περιηγησις; l'autre, historique, porte le titre de Γενεαλογίαι ou Ἱστορίαι. Le premier était une description de l'Europe, de l'Asie, de l'Egypte et de la Libye; l'autre, un récit, sous forme de généalogies, des fables et des traditions des Grecs. Le style, à en juger par les fragments qui nous restent, est simple, clair et plein de douceur. Les deux ouvrages étaient écrits dans le dialecte ionien le plus pur. Ce qui est parvenu jusqu'à nous, de l'un et de l'autre, a été réuni, par R. H. Klausen, en 1 vol. in-8°, Berlin, 1831, et se trouve dans les *Fragmenta historicorum græcorum*, insérés dans les t. I., p. 1-31 et t. IV, p. 62, de la *Bibliothèque grecque-latine* de A.-F. Didot.

Hécatée d'Abdère, écrivain contemporain d'Alexandre le Grand et de Ptolémée I^{er}. Il ne reste que quelques fragments des ouvrages historiques qu'il a composés.

Hécatombe, sacrifice chez les anciens, qui consistait généralement en 100 porcs ou 100 brebis (et non 100 bœufs, comme on l'a dit).

Hécatombéon, nom donné au premier mois de l'année chez les Athéniens, parce qu'on célébrait en ce mois les *Hécatombées*, ou fêtes d'Apollon. Il répondait à juillet et août.

Hécatompylos (Ville aux cent portes), un des noms de Thèbes en Egypte. — V. de l'anc. Hyrcanie, cap. des Parthes ; auj. *Damghan*.

Hécatonnèse, *Hecatonnesus*, groupe d'îles de la mer Egée, sur la côte de l'Eolie, à l'E. de Lesbos ; auj. *Musconisi* (îles Souris).

Hechingen, v. des Etats prussiens, à 58 kil. S. O. de Stuttgart, au pied du mont Zollern, qui porte le château de Hohenzollern, berceau de la famille de ce nom ; 3.600 hab.

Heck (Jean **van**), peintre hollandais, né à Quaremonde, près Oudenarde, vers 1625. Après un long séjour à Rome, où ses productions étaient très-recherchées, et lui acquirent une belle fortune, il revint se fixer à Anvers, où il mourut dans un âge avancé. Ses tableaux de fleurs, de fruits, de vases, et ses paysages, ont un charme et un fini de détails qui les maintiennent à un prix élevé.

Hécla (Mont), volcan d'Islande, près de la côte S. E. Il est d'une forme conique, et terminé par trois pointes, dont la plus élevée atteint une hauteur de 1 557 m. Il est principalement composé de basalte et complétement isolé. Ses éruptions ont été quelquefois simultanées avec celles du Vésuve ou de l'Etna ; en 1766, les trois volcans ont vomi leur lave en même temps.

Hecquet (Adrien **de**), poëte français, né à Crépy (Picardie), en 1510 ou 1515, mort prieur du couvent des Carmes à Arras, où il avait commencé ses études, qu'il était allé achever aux universités de Louvain, Paris et Cologne. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages, pour la plupart en latin et d'un caractère religieux, entre autres : *Compendiosa expugnatorum hæreseon laus*, Paris, 1549, in-12; *le Chariot de l'année*, « fondé sur quatre roues à savoir les quatre saisons.... » livre de piété en prose et en vers, Louvain, 1555, petit in-12 ; *l'Orphéide*, qui est un recueil des poésies françaises, « où l'auteur, dit un biographe, reprend les vices sans aigreur, instruit sans austérité, plaisante sans blesser, loue sans trop de flatteries. » Anvers, 1561, pet. in-8°; *Enarrationes locupletissimæ, seu homeliæ in Evangelia quadragesi nalia*, Paris, 1570, in-12, etc.

Hecquet (Philippe), médecin, né à Abbeville, 1661-1737, étudia d'abord la théologie, puis la médecine, qu'il pratiqua à Paris. Il se retira à Port-Royal des Champs, 1688, devint médecin du prince de Condé, 1708, de l'hôpital de la Charité, 1710, et doyen de la Faculté, 1712. En 1727, il entra au couvent des Carmélites du faubourg Saint-Jacques. Son *Traité de la saignée*, publié en 1707, à Chambéry, in-12, fit croire que le Sage l'avait eu en vue quand il peignit son docteur Sangrado. Il a laissé de nombreux écrits sur la médecine, entre autres: *de la Digestion des aliments et des maladies de l'estomac*, etc., Paris, 1712, in-12, où l'on peut prendre une idée complète de la théorie de l'auteur; *Novus medicinæ conspectus*, etc., Paris, 1722, 2 vol. in-12; *Le naturalisme des convulsions dans les maladies*, Soleure, 1733, in-12, où il cherche à expliquer les scènes du cimetière de Saint-Médard.

Hector, l'aîné des fils de Priam et d'Hécube, époux d'Andromaque, père d'Astyanax, le plus vaillant des défenseurs de Troie. Il tua Patrocle et fut tué par Achille, qui traîna son corps autour des murailles de la ville et le rendit ensuite à Priam, dont les larmes le touchèrent.

Hécube, fille de Cisséus, roi de Thrace, épouse de Priam, roi des Troyens, dont elle eu 19 enfants, qui périrent presque tous pendant le siége de Troie. Dans le partage des prisonniers entre les vainqueurs, elle échut à Agamemnon, selon la fable suivie par Euripide dans sa tragédie, et fut changée en chienne en voulant se précipiter dans la mer, du navire qui la transportait en Grèce.

Hédé, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 22 kil. N. O. de Rennes (Ille-et-Vilaine); 916 hab.

Hedemarken, amt ou district administratif de Norvége, prov. de Aggershuus, traversé dans toute sa longueur par la Glommen et beaucoup d'autres cours d'eau ; 2.600,000 hect.; 120,000 hab.; sol fertile, mais point de ville.

Hederich (Benjamin), philosophe allemand, né à Geithen (Saxe), 1675-1748, recteur du gymnase de Grossenhain, a laissé, entre autres ouvrages, un *Lexicon manuale græcum*, qui est devenu classique en Allemagne, et a été réédité par Fr. Passow, Leipzig, 1827, in-8°.

Hedio (Gaspard), théologien allemand, et l'un des premiers réformateurs, né à Ettlingen (margraviat de Bade), 1494-1552. Il entra de bonne heure en correspondance avec Luther et Zwingle. Devenu prédicateur de la cour, à Mayence, à la place de Capiton, et vicaire de l'archevêché, il fit de nombreux prosélytes aux doctrines évangéliques, sans les professer ouvertement lui-même. La crainte d'être poursuivi, malgré toute sa prudence, l'engagea à se retirer à Strasbourg, 1523, où il fut nommé, non sans débat, prédicateur de la cathédrale, à la condition qu'il prêcherait, non le luthéranisme, mais la parole de Dieu. Après l'établissement de la réforme à Strasbourg, il alla remplacer Bucer, comme président du consistoire de Cologne. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, nous citerons son *Chronicum germanicum*.

Hedjaz, région d'Arabie à l'O., qui appartient à l'Empire Ottoman, située le long de la partie N. de la côte E. de la mer Rouge; 1,500 kil. sur 270; v. princ.: La Mecque, Médine, Thaïef et Djeddah. Au N. sont les monts Oreb et Sinaï. Sol fertile sur les côtes. Elle est peuplée principalement d'Arabes sédentaires et de Bédouins. Ses chevaux passent pour les meilleurs de l'Arabie. — Anc. patrie des Amalécites, des Madianites, des Edomites ou Iduméens, etc.

Hedlinger ou **Hettlinger** (Jean-Charles), célèbre graveur de médailles, suisse, né à Schwytz, 1691-1771. Elève d'abord de Crauer, directeur des monnaies du Valais, puis de Saint-Urbain de Nancy, il vint à Paris en 1717. Déjà connu par les monnaies de Montbéliard et de Porentruy, qu'il avait gravées, il fut appelé en Suède par Charles XII, qui le nomma directeur de ses monnaies. Il y passa de longues années. Nommé intendant de la cour, membre de l'Académie des sciences, il fut con-

traint de quitter ce pays, dont le climat lui était contraire, et revint à Schwytz, d'où il ne sortit plus. Ses nombreuses médailles témoignent de ses efforts continuels, et presque toujours heureux, pour se rapprocher de plus en plus de la perfection; mais on y sent une tendance plus marquée vers l'élégance française que vers la sévérité antique. Le recueil intitulé : *Œuvre du chevalier Hedlinger*, par Chr. de Mechel, Bâle, 1776-1778, 2 parties in-8°, est plus complet que celui publié par Haid, Nuremberg, 1781.

Hédouville (Gabriel-Marie-Théodore-Joseph, comte d'), général et diplomate français, né à Laon, 1755-1825. Général de brigade en 1793, de division, en 1797, il mit fin à la chouannerie à son retour de Saint-Domingue, où il était allé remplir une mission qui échoua. Envoyé comme ambassadeur à Saint-Pétersbourg, 1801, puis nommé chambellan de l'Empereur, sénateur, etc., il vota la déchéance de Napoléon et fut créé pair, 1815.

Hedwig (Jean), célèbre botaniste allemand, né à Kronstadt (Transylvanie), 1730-1799. Reçu docteur à Leipzig, 1756, il exerça la médecine à Chemnitz, puis à Leipzig, 1781, où il fut nommé intendant du Jardin des Plantes et professeur de botanique. Parmi ses nombreux ouvrages, celui *De fibræ vegetalis et animalis ortu*, est devenu classique, Leipzig, 1789 99, in-8°.

Hedwige ou **Avoie** (Sainte), duchesse de Pologne et de Silésie, fille de Berthold, duc de Carinthie, et sœur d'Agnès de Méranie, née vers 1172-1243, mariée à 12 ans à Henri, duc de Silésie et de Pologne, fonda l'abbaye de Trebnitz, où elle expira de douleur en apprenant la mort de son fils, Henri le Pieux. Canonisée en 1266, elle est fêtée le 15 octobre.

Hedwige, reine de Pologne, née en 1371, morte en 1399, fille de Louis le Grand, roi de Hongrie, élue reine de Pologne, 1384, mariée à Jagellon, grand-duc de Lithuanie, 1386, contribua à répandre le christianisme parmi ses nouveaux sujets.

Heem (Jean-David, van), peintre hollandais, né à Utrecht, 1600-1674. Elève de son père, il peignait remarquablement les fleurs, les fruits, les oiseaux, les insectes, les vases d'or, d'argent, de marbre ou de cristal. Il se retira à Anvers, quand sa ville natale fut prise par les Français. Deux de ses tableaux figurent au musée du Louvre.

Heemskerk (Martin **Van Veen**, dit), peintre d'histoire, né au hameau de Heemskerk, 1498-1574. Fils d'un maçon, il fut d'abord l'élève de Cornelis Willemsz, de Harlem, puis de Schoreol, dont il imita si bien la manière, qu'on s'y méprenait. Un séjour de trois ans en Italie nuisit plus qu'il ne profita à son talent. On l'a surnommé, sans raison, le *Raphaël de la Hollande*.

Heere (Lucas **de**), peintre, dessinateur et poëte flamand, 1534-1584. Elève d'abord de son père, qui était sculpteur et architecte habile, et de sa mère, qui excellait dans la peinture à la gouache, il le devint ensuite de Franc-Flore, qui lui enseigna à composer les sujets pour les peindre sur verre. En quittant ce dernier maître, il vint en France, où la reine mère le fit travailler longtemps à Fontainebleau à faire des dessins pour les tapisseries. Rentré dans sa patrie, il s'y adonna à peindre le portrait, et y acquit une grande renommée et une brillante aisance. On voit de lui, à Saint-Pierre de Gand, une *Pentecôte*, dont on admire surtout les draperies et les vêtements, et à Saint-Jean de la même ville, une belle *Résurrection*. Ses dessins à la plume sont très-recherchés. Il était aussi poëte, et l'on a de lui, notamment, *le Jardin de Poésie*.

Heeren (Arnold-Hermann-Louis), célèbre historien allemand, né à Arbergen, près de Brême, le 25 octobre 1760, m. en 1842, fut professeur d'histoire à Gœttingue, et membre associé de l'Académie des Inscriptions de France. Outre ses savantes éditions de *Ménandre*, 1785, et de *Stobée*, 1795-1801, 4 vol. in-8°, il a laissé des ouvrages d'histoire très-estimés, entre autres: *Idées sur la politique et le commerce des peuples de l'antiquité*, trad. en franç , par W. Suckau, 1830-1834, 6 vol. in-8°; *Manuel historique du système politique des Etats de l'Europe et de leurs colonies*, trad par MM. Guizot et Vincens de Saint-Laurent, 1821, 2 vol. in-8°; *Manuel d'Histoire ancienne*, trad. par Thurot; *Essai sur l'influence des Croisades*, couronné par l'Institut de France, et trad. par Ch. Villers, 1808.

Hegel (Georges-William-Frédéric), célèbre philosophe allemand, né à Stuttgart, le 27 août 1770, m. en 1831, a été le chef de la dernière grande école philosophique en Allemagne. Après avoir étudié à Tubingue la philosophie et la théologie, il fut précepteur en Suisse et à Francfort, enseigna publiquement à l'université d'Iéna, fut recteur du gymnase, à Nuremberg, puis professeur de philosophie, à Heidelberg. Appelé à Berlin, en 1818, il y remplit jusqu'à sa mort la chaire qu'avait occupée Fichte, avec tant d'éclat, et y acquit une grande célébrité. — On ne saurait définir clairement en quelques lignes le système philosophique développé par Hegel, dans son enseignement oral et dans ses écrits; ses partisans eux-mêmes, qui ont eu la prétention de le mieux comprendre, l'ont diversement expliqué. Tout ce qu'on peut en dire ici, c'est qu'il a été « l'essai le plus hardi qui ait été tenté par la spéculation moderne pour expliquer la grande énigme de l'esprit humain et de l'univers. » Y est-il parvenu? Il est permis d'en douter, quand on voit aujourd'hui ce système presque entièrement délaissé et refoulé dans le domaine de l'histoire. On ne sait pas même au juste comment le qualifier, tant il semble flotter entre deux abîmes : l'athéisme ou le panthéisme. D'après Hegel, le principe universel, d'où il fait dériver tout son système, c'est l'*idée* qui ne fait qu'un avec l'être et dont le développement est l'essence. Cette *idée* embrasse à la fois Dieu, la nature et l'homme : Dieu et la nature, Dieu et l'humanité ne font qu'un; aucun de ces trois termes n'existe par lui-même et ne saurait être distinct des deux autres, de sorte que tous les trois se développent en même temps et marchent vers la perfection d'un même pas. Dans cet étrange système, le libre arbitre et la moralité, la différence du bien et du mal, courent le même péril. Quoi qu'il en soit, on ne saurait nier que Hegel n'ait été un homme d'un génie hors ligne et une grande intelligence. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il n'avait, ni en chaire, ni dans la conversation, cette facilité d'élocution et cette clarté que possèdent parfois des esprits d'ailleurs très-médiocres. On est obligé aussi, quel que soit le jugement qu'on porte de son système, de reconnaître que ses ouvrages abondent en vues ingénieuses et fécondes, en idées justes et neuves sur une foule de sujets. — Les Œuvres de Hégel, réunies après sa mort, forment 19 vol. in-8° Les principales sont : *la Phénoménologie de l'esprit*, 1 vol. ; *la Logique*, 2 vol ; *l'Encyclopédie des sciences philosophiques* 3 vol.; *la Philosophie du droit*, 1 vol.; *les Leçons sur la philosophie de l'Histoire*, 1 vol.; *les Leçons sur l'esthétique*, 3 vol.; *les Leçons sur la Philosophie de la religion*, 2 vol.; et *les Leçons sur l'histoire de la philosophie*, 3 vol.

Hegelochus, général grec, fils d'Hippocrate et l'un des lieutenants d'Alexandre. Il assista au passage du Granique, chassa les Perses des îles de la mer Egée, et fut tué à la bataille d'Arbelles, en 331, av. J. C.

Hégémon, de Thasos, poëte comique athénien, de l'ancienne comédie. Il vivait du temps de la guerre du Péloponnèse. Aristote lui attribue l'invention de la parodie. La Φιλίνη, dont Athénée nous a conservé un fragment, est la seule comédie qu'on cite de lui.

Hégémonie (du grec ἡγεμών, conducteur) désignait dans l'anc. Grèce la prééminence d'un Etat sur les autres.

Hégésianax, historien grec d'Alexandrie, qui vivait dans le IIe s. avant J. C. et sur lequel on ne possède que des notions très-limitées et très-confuses. Athénée veut qu'il soit le véritable auteur des *Troica*, publiées sous le nom de *Céphalon* ou *Céphalion Gergitius*. On ne sait pas exactement s'il faut voir en lui l'un des ambassadeurs d'Antiochus dont parlent Polybe, Tite Live et Appien; l'historien du même nom que Plutarque fait auteur des *Libyca ;* le poëte dont le même écrivain cite quelques beaux vers sur la lune, etc.

Hégésias, philosophe de l'école cyrénaïque, fonda, environ 300 ans av. J. C., une nouvelle secte appelée *hégésiaque*. Il soutenait que la somme des maux dépassant celle des biens, la mort était préférable à la vie.

Hégésippe, orateur athénien, contemporain de Démosthène (IVe s. av. J. C.), adversaire de Philippe. Deux discours, qui figurent parmi ceux de Démosthène, *sur l'île d'Halonèse* et *sur le traité avec Alexandre*, sont attribués par les anciens grammairiens à Hégésippe.

Hégésippe, poëte athénien de la comédie nouvelle. Les titres et quelques fragments de deux de ses pièces : Ἀδελφοί et Φιλεταῖροι, sont arrivés jusqu'à nous. Il vivait vers 300 av. J. C.

Hégésippe, le plus anc. historien ecclésiastique, qui, né juif, dans le cours du IIe s. de notre ère, se fit chrétien. De son *Histoire de l'Eglise depuis la mort de J. C.* on n'a que cinq fragments, conservés par Eusèbe et insérés dans le *Spicilegium Patrum* de Grabe, t. II,

p. 205, et dans la *Bibliotheca Patrum* de Galland, t. II, p. 59.

Hégésippe, historien d'une époque incertaine et auteur présumé d'une traduction abrégée de l'ouvrage de Josèphe ; elle a pour titre: *De Bello judaïco et Excidio urbis Hierosolymitanæ*. Imprimée pour la première fois à Paris, 1511, in-folio, elle a été traduite en français par Jean Milet de Saint-Amour, Paris, 1551, in-4°.

Hegewisch (Dietrich-Hermann), historien allemand, né à Quackenbruck, près d'Osnabruck, 1740, mourut professeur d'hist. à l'université de Kiel, 1812. Des nombreux ouvrages qu'il a publiés et qui ont exercé une salutaire influence sur la direction des études historiques, nous citerons: *Geschichte der Deutschen, von Konrad I bis Heinrich II* (Histoire des Allemands, depuis Konrad Ier jusqu'à Henri II), Hambourg, 1781 ; *Geschichte der Regierung Kaiser Maximilien I* (Histoire du gouvernement de Maximilien Ier), id., 1782-1783, 2 vol., 2e édit., 1818 ; *Character und Sittengemælde aus der deutschen Geschichte des Mittelalters* (Caractères et mœurs des Allemands du moyen âge), Leipzig, 1786; *Allgemeine Uebersicht der deutschen Cultur Geschichte* (Aperçu général de l'histoire de la civilisation allemande), Hambourg, 1788, etc., etc.

Hégire, de l'arabe *hidjra* (fuite), ou émigration de Mahomet, qui, craignant d'être assassiné à la Mecque, s'enfuit à Médine, le 19 juin 622. Toutefois *l'ère de l'hégire*, instituée par le calife Omar, fut fixée au 1er jour du mois de Moharrem qui avait ouvert l'année de l'hégire véritable. Comme les Arabes n'ont cessé de se servir de l'année lunaire, plus courte de onze jours que l'année solaire, ils ont recours à l'embolisme, ou intercalation, pour rétablir le rapport des saisons avec leur année. La concordance d'une année de J. C. avec l'année musulmane se trouve en divisant le chiffre de celle-ci par 33, retranchant le quotient du dividende et ajoutant au reste 622.

Heiberg (Pierre-André), poëte et publiciste danois, né à Vordingborg (Danemark), d'une famille norvégienne, 1758-1841. Il fut banni en 1800, avec Malte-Brun, pour ses opinions libérales, et se réfugia en France, où il occupa, de 1803 à 1817, une place de traducteur au ministère des affaires étrangères. Il a laissé un *Précis historique et critique de la constitution de la monarchie danoise*, des comédies, des opéras comiques, des poésies. Son fils, Jean-Louis, né à Copenhague en 1791, y a naturalisé le vaudeville français.

Heidelberg, *Edelberga*, ville du gr.-duché de Bade (cercle du Bas-Rhin), sur le Neckar, traversé à cet endroit par un pont de 9 arches, à 24 kil. S. E. de Manheim, sur le chemin de fer de Francfort à Carlsruhe. Université très-fréquentée, fondée en 1386, et reconstituée en 1802. Établissements scientifiques et agricoles, beaux palais des grands-ducs et de l'Université, églises remarquables de Saint-Pierre et du Saint-Esprit. Dans le voisinage, existent les ruines imposantes de l'ancien château des comtes palatins, dont l'une des caves contient le fameux tonneau de Heidelberg, qui jauge 140,000 litres; 18,000 h. — Fief de l'évêché de Worms et simple bourg, 1155, agrandie et devenue la résidence des comtes palatins, 1362, Heidelberg fut dévastée par Tilly, 1622, par Turenne, 1674, et par le maréchal de Lorges, 1693. En 1719, elle cessa d'être la résidence de l'électeur, puis fut réunie au grand-duché de Bade, 1802.

Heiduques. V. *Haydouks*.

Heilbronn, v. forte du royaume de Wurtemberg, cercle du Neckar, port franc sur ce fleuve et sur le canal de Guillaume, à 50 kil. N. de Stuttgart; surintendance générale évangélique. Ancien château de l'ordre teutonique, devenu une caserne ; belle cathédrale de Saint-Hilaire, monument gothique; tour où fut détenu Gœtz de Berlichingen; industrie active et variée; 10,000 hab. — Fondée au VIIIe s., et longtemps ville impériale, elle appartient au Wurtemberg depuis 1802.

Heiligenkreutz, village des États autrichiens, près de Vienne, où se trouve la plus ancienne abbaye, en Autriche, de l'ordre de Cîteaux.

Heilly (Mlle de). V. Étampes (Duchesse d').

Heilsberg, v. des États prussiens (Prusse), sur l'Alle, ch.-l. de cercle, à 65 kil. S. de Kœnigsberg. Les Français y battirent les Russes, le 11 juin 1807. — 4,000 hab.

Heiltz-le-Maurupt, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 k. N. E. de Vitry-le-François (Marne), 775 hab.

Heim (François-Joseph), peintre d'histoire français, né à Belfort (Haut-Rhin), 1787. Il manifesta de bonne heure son aptitude pour les arts du dessin et obtint à 20 ans le grand prix de Rome par son tableau de *Thésée, vainqueur du Minotaure*. En 1812, il reçut à propos de l'exposition une grande médaille d'or; en 1829, il fut nommé membre de l'Académie des beaux-arts ; une seconde médaille d'or de grand module lui fut donnée lors de l'Exposition universelle de 1855, à l'occasion de laquelle il fut nommé en outre officier de la Légion d'honneur. Il était chevalier du même ordre depuis 1825. Parmi ses tableaux les plus remarquables nous citerons : *Le martyre de Saint-Cyr et de Sainte-Julienne*, 1819, qu'on voit dans l'église Saint-Gervais ; *le martyre de Saint-Hippolyte*, 1822, qui figure à Notre-Dame ; *la prise du temple de Jérusalem par les Romains*, 1824 ; *le Champ de Mai en* 1815, pour le musée de Versailles; *une lecture d'Andrieux* dans le foyer de la Comédie-Française, 1847 ; *la défaite des Cimbres et des Teutons par Marius*, 1855. — Heim a laissé un grand nombre de portraits remarquables par la ressemblance ; il a exécuté en outre, au Louvre, à Notre-Dame de Lorette, à Saint-Sulpice, enfin, dans la salle des conférences de la Chambre des députés, en 1844, des travaux importants. M. en 1865.

Hein (Pierre), marin hollandais, né à Delftshaven, 1570-1629. On l'appelait vulgairement *Pitt Hein*. Il parvint par son courage et sa capacité au grade d'amiral, 1625, et battit plusieurs fois les Portugais et les Espagnols.

Heine (Salomon), philanthrope allemand, né à Hanovre, 1766, mort en 1844 à Hambourg, où il avait acquis une immense fortune, quoiqu'il y fût arrivé pauvre. Il fit de cette fortune pendant sa vie le plus noble usage, et la banque de Hambourg, après l'incendie de cette ville, en 1842, lui dut de pouvoir faire face à ses engagements. Son testament ne démentit pas sa vie. Il distribua la plus grande partie de sa fortune, évaluée à 41 millions, en legs aux établissements de bienfaisance, fondés en faveur des indigents des différentes confessions chrétiennes, sans oublier ses employés et ses domestiques. Hambourg, cependant, lui avait refusé le droit de cité, et la corporation des commerçants ne voulut pas l'admettre dans son sein, parce qu'il était juif !

Heine (Henri), poëte et prosateur allemand, neveu du précédent, né dans la religion israélite à Düsseldorf, 1797, mort à Paris, le 12 décembre 1856. Son père le destinait au commerce; il préféra étudier le droit et fut reçu docteur à Gœttingue, où il abjura le judaïsme et se fit baptiser luthérien, 1825. Mais le droit n'était pas plus sa vocation que le commerce, et en religion il fut aussi peu luthérien qu'israélite. Il était poëte avant tout, très-enclin à la critique, et libre penseur. Ses débuts littéraires ne furent pas heureux : un recueil de chants (*lieder*), et deux tragédies qu'il publia à Berlin n'y eurent aucun succès. De dépit, il quitta cette ville et vint à Munich. Ne s'y voyant pas mieux apprécié qu'à Berlin, il partit pour l'Italie. Ses *Tableaux de voyage* (*Reisebilder*), qu'il fit paraître en 4 vol. à son retour, commencèrent sa réputation. Ils eurent un immense succès. La glace était rompue. Il eut alors l'idée de donner une seconde édition, purgée et sous le nouveau titre de : *Livre des Chants* (*Das Buch der Lieder*), de ces mêmes poésies que le public avait si froidement accueillies d'abord. Elles furent saluées cette fois d'applaudissements enthousiastes, que la postérité, qui a déjà commencé pour elles, n'a pas contredits. A la suite de la révolution de Juillet, Heine, qui ne s'était guère occupé jusque-là de politique, y fit ses débuts par une brochure sur la noblesse, qui le classa aussitôt dans les rangs de l'opposition. En 1833, bien qu'il fût venu depuis deux ans se fixer à Paris, il fit paraître à Hambourg, sous le titre : *Beiträge zur Geschichte der neueren schönen Literatur in Deutschland*, et en 1835, à Paris, sous le titre de *l'Allemagne*, 2 vol. in-12, un ouvrage remarquable par la verve et l'ironie qu'il y déploie contre « la vieille Germanie, » mais où sa mordante critique manque trop souvent de mesure et d'impartialité. On peut en dire autant des lettres qu'il adressa à la *Gazette d'Augsbourg*, et publia à Hambourg, 1833, sous le titre : *Französische Zustände*, et à Paris, sous celui de *Lutèce* : les portraits qu'il y trace des hommes politiques de l'époque y brillent plus par les qualités du style que par la justesse des jugements qu'il porte sur eux. Parmi les autres ouvrages qu'il publia ensuite, nous citerons seulement son *Atta-trol*, morceau satirique dirigé contre ses compatriotes, et son *Romancero*, grand recueil de romances et de poésies diverses qui fut son dernier ouvrage, et qui porte çà et là l'empreinte de la mélancolie que lui inspirait la maladie nerveuse dont il

était atteint depuis 1848, et à laquelle il ne tarda pas à succomber.

Heineccius (Jean-Gottlieb), en allemand *Heinecke*, célèbre principalement comme jurisconsulte, né à Eisenberg (duché d'Altenbourg), 1681-1741. Il renonça au ministère évangélique et à la prédication pour se livrer à l'étude et à l'enseignement du droit. Ses nombreux ouvrages n'ont pas cessé d'être consultés, surtout les suivants : *Antiquitatum romanarum jurisprudentiam illustrantium syntagma*, Strasbourg, 1741, 2 vol. in-8°; *Elementa juris civilis, secundum ordinem Institutionum*, Lyon, 1759, in-8° ;— *Elementa juris civilis secundum ordinem Pandectarum*, Utrecht, 1772, in-8°, etc.

Heinecken (Christian-Henri), enfant d'une précocité à peine croyable, né à Lubeck, en 1721, savait à un an les faits principaux rapportés dans le Pentateuque, à treize mois l'histoire sainte entière, à deux ans l'histoire ancienne et moderne, à quatre ans le français et le latin. Il mourut dans sa cinquième année.

Heinsius (Daniel), philologue néerlandais, né à Gand en 1580 ou 1581-1655. Il enseigna à Leyde dès l'âge de 18 ans le grec et le latin, plus tard l'histoire et la politique, et devint bibliothécaire de l'Université. Les États de Hollande le nommèrent leur historiographe, et il fut le secrétaire politique du synode de Dordrecht, 1618. Il édita, en les annotant, un grand nombre d'auteurs anciens, et a laissé des poésies latines, une tragédie : *Herodes infanticida*, qui n'est pas sans beautés, un poëme, *de Contemptu mortis*, des *Orationes*, et quelques ouvrages facétieux.

Heinsius (Nicolas), fils du précédent, né à Leyde, 1620-1681. Aussi célèbre que son père, comme philologue et poëte, il fut en outre diplomate. Appelé à Stockholm, par la reine Christine, 1650, il y fut nommé par les États de Hollande leur résident et n'en revint qu'à la mort de son père, pour aller remplir d'autres missions en Russie et auprès de divers souverains d'Allemagne. On a de lui, outre ses *poésies* latines, d'excellentes éditions annotées de *Claudien*, d'*Ovide*, de *Virgile*, etc. Il consacra 30 ans à l'édition de ce dernier auteur.

Heinsius (Antoine), homme d'État de la même famille, né vers 1641-1720. D'abord conseiller-pensionnaire de la ville de Delft, puis ambassadeur en France, il fut menacé par Louvois, pour avoir refusé d'accéder à quelques-unes de ses demandes, d'être envoyé à la Bastille. Grand ami de Guillaume d'Orange, dont il partageait les idées, élu grand-pensionnaire en Hollande, 1689, et réélu à ce poste tous les 5 ans jusqu'à sa mort, il s'y montra l'un des plus ardents ennemis de Louis XIV. Après la paix d'Utrecht, qu'il ne signa qu'à regret, malgré les avantages qu'elle assurait à la Hollande, il vit sa popularité et son crédit s'évanouir rapidement. Les Hollandais, marchands avant tout, reconnaissant que la guerre leur avait plus coûté que rapporté, ne lui pardonnèrent pas ce résultat indépendant de sa volonté.

Heiric (Saint-), moine français, né à Hery, près Auxerre, vers 834, mort vers 881. Tout ce qu'on sait d'à peu près certain sur sa vie, c'est qu'il reçut des religieux bénédictins d'Auxerre les premiers éléments d'instruction, qu'il étudia ensuite sous Haimon, disciple d'Alcuin, à l'abbaye de Fulde, puis sous l'abbé Lupus à Ferrière, et enfin qu'il occupa à Auxerre une chaire, autour de laquelle se réunirent de nombreux auditeurs, dont quelques-uns ont laissé un nom dans l'histoire : le prince Lothaire, fils de Charles le Chauve ; Hucbald, qui dirigea ensuite l'école de Saint-Amand, et le célèbre Remi, d'Auxerre. On ignore absolument ce qui a pu lui valoir la qualification de saint. Les écrits qu'on lui attribue, la plupart restés manuscrits, sont d'un intérêt médiocre et d'une authenticité douteuse. Les plus importants et les moins contestés sont : ses gloses sur l'*Isagoge* de Porphyre, l'*Interprétation* d'Aristote, la *Dialectique*, attribuée à saint Augustin, et le traité des *Dix catégories*, inséré dans les éditions du même père.

Heiss (Jean de), seigneur de Kogenheim (Alsace), historien allemand, né en Allemagne au commencement du XVIIe siècle, m. en 1688. Il fut résident de l'Électeur palatin près de la cour de France, puis intendant de l'armée française en Allemagne, enfin envoyé au cardinal de Furstenberg, que la France voulait se rendre favorable. Il a laissé une *Histoire de l'Empire*, Paris, 1684, 2 v. in-4°.

Heister (Laurent), célèbre chirurgien, né à Francfort-sur-le-Mein, 1683-1758. Fils d'un pauvre aubergiste, il fut reçu docteur à Leyde (1708), professa pendant dix ans à l'université d'Altorf, et pendant vingt ans à Helmstædt. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages de médecine, d'anatomie et de chirurgie, et mérita le titre de père de la chirurgie en Allemagne. Son traité de *Chirurgie*, en allemand, Nuremberg, 1779, 6e édition, a été traduit en latin, Amsterdam, 1739, 2 vol.; en espagnol, en anglais, en français.

Héla, déesse de la mort chez les Scandinaves.

Helder (Le), ville forte de la Hollande septentrionale, port militaire sur le détroit de Marsdiep, dans la mer du Nord, vis-à-vis du Texel, à 73 kil. N. d'Amsterdam ; 19,000 h. Les flottes anglaise et franco-hollandaise se livrèrent dans ses eaux, en 1653, un combat, où l'amiral Tromp fut tué. En 1799, les Anglais et les Russes y opérèrent un débarquement; les Russes furent faits prisonniers, et les Anglais, battus par les Français que commandait le général Brune.

Héléna, v. de la Gaule. V. Illiberis.

Héléna, bourg de la Gaule-Belgique, où Clodion et ses Franks furent défaits par Aëtius, vers 447. On hésite sur son emplacement entre *Lens* (Pas-de-Calais), *Hesdin* et *Hallène* ou *Halène*, près de Péronne.

Hélène, princesse grecque, célèbre par sa beauté, que la fable dit fille de Jupiter, transformé en cygne, et de Léda, femme de Tyndare, roi de Sparte. Mariée à Ménélas, elle lui fut ravie par le troyen Pâris, fils de Priam, et causa ainsi la guerre de Troie. Après la prise de cette ville, elle retourna à Sparte, mais en fut chassée à la mort de son époux, et se réfugia à Rhodes, où elle fut pendue par l'ordre de Polixo, dont le mari Tlépolème avait péri sous les murs de Troie. Une autre version veut qu'Hélène, jetée par une tempête, avant d'arriver à Troie, sur les côtes d'Égypte, y fut retenue par le roi Protée, et que Ménélas l'y vint reprendre après la guerre.

Hélène (Sainte), mère de Constantin le Grand, épousa Constance-Chlore, quand il n'était qu'officier dans la garde prétorienne. Répudiée par lui lorsqu'il fut nommé César, elle embrassa le christianisme. Elle fut toute sa vie la bienfaitrice des pauvres, et mourut à Nicomédie, 327. Elle avait fondé l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem, et retrouvé le bois de la vraie croix qu'elle envoya à Rome. On la fête le 18 août.

Hélène (Sainte-), île de l'Océan Atlantique, d'origine volcanique, appartenant à l'empire britannique, située entre l'Afrique et l'Amérique, à 1,700 kil. de l'une, et 3.000 de l'autre. Plus grande longueur : 17 k. de Barn-Point dans le N. E., à W.-Point; plus grande largeur : 11 kil. de Sugar-Loaf-Point, dans le N., au Barn dans le S. Circonférence : 36 kil.; 6.900 h., dont 2,200 blancs. Ch.-l., *Jamestown*, sur la côte N., par 15°55' lat. S., et 8°9' long. O. Climat tempéré et salubre, côtes abruptes, n'offrant qu'un endroit abordable. Une chaîne de montagnes la traverse, entre deux plaines d'une médiocre fertilité. C'est dans la plus grande de ces deux plaines, nommée *Longwood*, qu'est l'habitation qu'occupa et où mourut Napoléon. — Découverte par le portugais Jean de Noya, 1502, le jour de la fête de sainte Hélène, elle passa aux Hollandais, puis aux Anglais, qui en firent, en 1815, la prison de Napoléon, et d'où sa dépouille mortelle fut rapportée en France, sur la frégate *la Belle-Poule*, 1840. Le gouvernement français a acheté, 1858, l'habitation de l'illustre captif, ainsi que la vallée du Tombeau où fut sa sépulture, et un officier français, résidant à Longwood, est le gardien-conservateur de l'une et de l'autre.

Hélénus, fils de Priam, habile devin, fut l'esclave de Pyrrhus, dont il gagna l'amitié; ce prince lui fit épouser Andromaque et lui donna, en mourant, une partie de ses États.

Hélépole, *Helepolis*, grande tour mobile, quadrangulaire, en charpente et madriers, contenant plusieurs étages et haute de 30 à 50 m., dont se servaient les anciens pour assiéger les villes murées. La solide plate-forme qui la supportait était munie de roues, et un revêtement de peaux crues ou d'osier vert, enduit de boue, mettait extérieurement la tour à l'abri du feu. Un bélier pour ouvrir la brèche occupait souvent l'étage inférieur, et un pont, pour franchir le fossé, pouvait être jeté d'un des étages supérieurs.

Helgaud ou **Helgald** (en latin *Helgacitus* ou *Helgacidus*), historien français, moine de l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire. La date de sa naissance et celle de sa mort sont ignorées; mais il est avéré qu'il écrivait dans la première moitié du XIe siècle. On sait très-peu de choses de sa vie. C'était un homme pieux et de mérite, pour qui le roi Robert ressentait une affection paternelle et qui, en retour, aimait sincèrement ce prince.

On n'a de lui qu'un seul ouvrage, l'histoire ou, si l'on veut, le panégyrique du roi Robert, intitulé : *Epitome vitæ Roberti Regis*, inséré dans le t. IV de la collection de Duchesne.

Helgoland ou **Heligoland (Ile Saint-)**, anc. *Herta* (la Terre), îlot de la mer du Nord, presqu'à égale distance des bouches de l'Elbe et du Weser. Les Anglais en avaient fait, pendant les guerres de l'Empire, un dépôt d'armes et de marchandises. Aujourd., ce n'est plus guère qu'un rendez-vous de baigneurs ; 2,300 h., Frisons d'origine. Ch.-l., *Oberland* ou *Helgoland*. Pêche active, commerce avec l'Angleterre, la France, la Norvége, les ports de la Baltique. L'île appartenait primitivement au Danemark. Les Anglais s'en emparèrent en 180?, et l'ont gardée. Elle est menacée d'être engloutie par la mer.

Héli, grand-prêtre des juifs, né vers 1257 av. J. C., mort vers 1159. Il succéda à Samson, et fut frappé de cécité dans sa vieillesse pour avoir, d'après la Bible, négligé de punir ses fils coupables d'une conduite dissolue et de détourner, à leur profit, les chairs des sacrifices. En apprenant que les Philistins avaient gagné, sur les Israélites, une bataille où l'Arche sainte avait été prise, et où ses deux fils avaient péri avec 30,000 Israélites, il tomba sans connaissance et se brisa la tête.

Héliades, filles d'Apollon et de Clymène. Après avoir pleuré quatre mois entiers la mort de leur frère Phaéton, elles furent changées en peupliers, et leurs larmes en grains d'ambre.

Héliastes (Tribunal des), le premier des tribunaux d'Athènes après l'Aréopage. Il connaissait de l'adultère, du rapt, de la concussion et des causes civiles les plus graves. Il était habituellement composé de 200 membres ; il y en eut parfois 1,500.

Hélicon, montagne de la Grèce, sur les confins de la Phocide et de la Béotie, consacrée aux Muses et où se trouvaient la source du Permesse et les fontaines Aganippe et Hippocrène. Le bourg d'Ascra, aujourd'hui *Zagora-Vouni*, était au pied.

Hélier (Saint-), capit. de l'île de Jersey, sur la côte méridionale, à 125 kil. S. de Portland-Bill, 50 kil. N. O. de Granville et 52 N. de Saint-Malo ; port sur la baie Saint-Aubin ; 10,000 hab. Grand commerce avec l'Angleterre et la Normandie.

Hélinand (Dans ou Dam), historien et poëte français, né à Pruneroi ou Prout-le-Roi (Beauvaisis), au XIIe siècle, mort dans l'abbaye de Froidmont en 1223, 1227, ou 1229. Après avoir brillé à la cour de Philippe Auguste, il se fit moine cistercien. Il a laissé un petit poëme français, les *Vers sur la mort*, publié par Loisel, 1594 ; une *Chronique universelle*, allant de 634 à 1204, publiée dans la *Bibliotheca cisterciensis*, des sermons, etc.

Héliodore, trésorier de Séleucus IV Philopator. Chargé d'enlever les trésors du temple de Jérusalem, il en fut empêché par un miracle, 175 av. J. C. Il empoisonna son maître pour monter sur le trône à sa place. Mais Eumène et Attale de Pergame y placèrent Antiochus Epiphane, frère de Séleucus.

Héliodore, né à Emèse (Phénicie), évêque de Tricca (Thessalie), contemporain de l'empereur Théodose et de ses fils. Il composa dans sa jeunesse un roman grec intitulé : *Les Ethiopiques, ou les amours de Théagène et de Chariclée*, dont le texte fut trouvé à Bude par un soldat, en pillant la bibliothèque de Corvin, 1526. Coray en a donné une édition grec-lat., 1804. Amyot l'avait traduit, 1549. Sa traduction a été revue par M. Trognon, 1822.

Héliodore *de Larisse*, mathématicien grec d'une époque incertaine. Il est réputé l'auteur d'un traité d'optique intitulé : Κεφάλαια τῶν ὀπτικῶν, qu'on croit être un fragment ou un abrégé d'un ouvrage plus considérable. Ce traité a été plusieurs fois édité, notamment par A. Maton, qui y joignit une traduction latine et une dissertation sur l'auteur, Pistoja, 1758, in-8°.

Héliogabale ou **Elagabale** (Varius Antoninus Bassianus), empereur romain, 218-222, né en 204, à Antioche. Fils réputé adultérin de Caracalla et de sa nièce Soœmias, femme d'un sénateur, il fut élevé secrètement dans le temple du Soleil, à Emèse, et en devint à 13 ans le grand-prêtre ; d'où son nom d'Elagabale. Proclamé empereur par la légion d'Emèse, il transporta à Rome le luxe de l'Orient et mérita, par ses excès et son extravagance, le surnom de *Sardanapale romain*, que lui ont donné quelques historiens. Il fut tué dans une émeute.

Héliopolis (*Matarieh*), v. de la Basse-Egypte, sur la droite du Nil, à 11 kil. N. E. du Caire. Une enceinte de briques et l'*Aiguille de Matarieh* sont tout ce qui reste de l'ancienne ville. Le 20 mars 1800, Kléber, avec 10,000 Français, y battit 80,000 Egyptiens et Mameluks.

Héliopolis, anc. v. de la Célésyrie, aujourd'hui *Baalbek* ; quelques pauvres familles y habitent au milieu des ruines qui attestent son ancienne magnificence.

Hell (Maximilien), astronome hongrois, né à Schemnitz (Hongrie), 1720-1792. Il appartenait à la Compagnie de Jésus, et fut, pendant 56 ans, conservateur de l'Observatoire de Vienne. Il fit, en Laponie, un voyage resté célèbre dans les annales de l'astronomie, pour observer le passage de Vénus sur le disque du soleil, 1768-1770. On a de lui : *Ephemerides astronomicæ*, Vienne, 1757-86, in-8° ; *de Satellite Veneris*, ibid., 1765, in-8° ; *Observatio transitus Veneris ante discum solis*, Copenhague et Vienne, 1770, in-8° ; *de Parallaxi solis, ex observationibus transitus Veneris, anni* 1769, Vienne, 1773, in-8°, etc.

Hellada, anc. *Sperchius*, riv. de la Grèce qui, de sa source en Thessalie, va se jeter dans le golfe de Zeitoun, après 100 kil. de cours.

Hellade, *Hellas*, nom actuel de la Grèce, fut d'abord celui du royaume d'Hellène, puis de la Grèce ancienne.

Helladius, grammairien grec du IVe siècle, auteur d'une *chrestomathie* en vers, dont il ne reste que quelques fragments.

Hellah, **Hellèh** ou **Hillah**, v. de la Turquie d'Asie, sur l'Euphrate, à 100 kil. S. de Bagdad. Entrepôt général du commerce de cette ville et de Bassora ; 12,000 hab. Elle est vaste, mais occupée par de grands jardins et mal bâtie.

Hellanicus, célèbre historien grec du Ve siècle av. J. C., né à Mitylène, dans l'île de Lesbos. La date de sa naissance et celle de sa mort ne sont pas mieux connues que les événements de sa vie. Il reste de ses écrits les plus authentiques, sans compter ceux qu'on lui a attribués à tort, des fragments assez nombreux pour donner une juste idée de sa valeur et faire regretter ce qui est perdu. Ces fragments, recueillis par Sturg, Leipzig, 1796, 1826, in-8°, ont été publiés en outre dans le *Museum criticum*, vol. II, p. 90-107, Cambridge, 1826, et par C. et Th. Müller : *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. I, p. 45-96, Paris, 1841, in-8°.

Hellé, V. *Athamas*.

Hellen, fils de Deucalion et de Pyrrha, régna sur la Phthiotide et donna à ses sujets le nom d'Hellènes.

Hellènes, nom d'un anc. peuple de la Grèce, probablement originaire de la Scythie ou des environs du Caucase, et qui était déjà établi en Thessalie au XVIe siècle av. J. C. On croit généralement que les Pélasges, qui l'y avaient précédé, étaient de même origine et peut-être d'une même famille. Les Hellènes donnèrent à la Grèce leur religion, leur langue et leur nom, qui devint par la suite celui de tous les Grecs. Les Grecs modernes, depuis leur émancipation, l'ont repris. Il est probable que les écrivains grecs, pour rendre compte de l'origine commune des tribus helléniques, ont imaginé une généalogie ingénieuse. *Hellen* aurait eu 3 fils : *Dorus* et *Eolus*, pères des Doriens et des Eoliens, dont les rapports étaient grands ; et *Xuthus*, père lui-même d'*Ion* et d'*Achæus*, qui avaient donné naissance aux Ioniens et aux Achéens. V. *Grèce*.

Hellénistes. On nommait ainsi les Juifs qui se réfugièrent en Egypte après la destruction du royaume de Juda, et ceux appelés par Alexandre pour peupler Alexandrie.

Hellespont, *Hellespontus* ou *mer d'Hellé*, détroit qui unit la mer Egée avec la Propontide et sépare l'Europe de l'Asie. Vis-à-vis d'Abydos, il n'a que 1 kil. de largeur. V. *Dardanelles*. — On nomma Hellespont, au IVe siècle, une prov. du diocèse d'Asie, comprenant l'ancienne Mysie.

Hellin (*Ilanum*), v. de la prov. et à 56 kil. S. E. d'Albacète (Espagne). Eaux minérales ; 8,900 hab.

Hellopie, nom donné à la partie N. de l'île d'Eubée qu'habitaient les Hellopes, et quelquefois à l'île entière.

Hellot (Jean), chimiste français, né à Paris, 1685-1766, membre de l'Académie des sciences, et de la Société royale de Londres. Son *Art de la teinture des laines et des étoffes de laine au grand et au petit teint*, 1750, in-12, est encore utile à consulter.

Helman (Isidore-Stanislas), graveur français, né à Lille, 1743, mort vers 1806. Il fut l'élève de Lebas. Parmi les excellentes planches qu'on a de lui, nous citerons : *Joseph et Putiphar*, d'après Lagrenée ; *Suzanne et les Vieillards*, d'après le même ; *le Joueur de cornemuse*,

d'après Teniers; *la Mort de Louis XVI, la Mort de Marie-Antoinette, les Pêcheurs fortunés*, d'après Vernet, etc.

Helmbrecker (Théodore), peintre hollandais, né à Harlem, 1624-1694. Son père, organiste, voulait en faire un musicien, sa vocation en fit un peintre. Il n'eut qu'un maître, Grebber, à la mort duquel il eut assez de confiance en lui-même pour prendre l'essor. Elle fut justifiée par le succès de ses premiers travaux. Ce succès ne l'empêcha pas d'aller étudier en Italie les œuvres des grands maîtres. Il s'arrêta successivement à Venise, à Rome, à Naples, à Florence, revint en Hollande à la mort de sa mère, mais retourna bientôt à Rome, en passant par la France, et s'y fixa. Le plus grand nombre de ses tableaux se trouvent en Italie; à Rome, par exemple, la *Tentation du Christ*, la *Mater dolorosa;* à Naples, le *Christ au Jardin des Oliviers;* à Florence, les *Quatre Saisons*, l'*Adoration des rois;* plusieurs tableaux de fantaisie : *des musiciens, des buveurs*. Le musée du Louvre possède de lui *un Marché* et *un Théâtre de Charlatans*. Ses grandes compositions sont moins estimées que ses tableaux de chevalet.

Helmend, fl. de l'Afghanistan, vient de l'Hindou-Khouch, au N. O. de Kaboul, et se jette dans le lac Zerrah ou Hamoun, après un cours de 1,100 kil. Il reçoit l'Urghendab.

Helmers (Jean-Frédéric), poëte hollandais, né à Amsterdam, 1767-1813. Il est surtout connu en France par son poëme : *la Nation hollandaise*, où il glorifie son pays, et qui a été traduit par Auguste Clavereau, Bruxelles, 1827, in-8°. Son ode, *le Poëte*, son poëme de *Socrate*, et la plupart de ses autres pièces lyriques sont fort estimés en Hollande.

Helmold, historien allemand, né dans le Holstein vers l'an 1108, mort vers 1177. On ne connaît de lui qu'un *Chronicon Slavicum*, où sont racontés les événements survenus depuis la mort de Charlemagne jusqu'à l'année 1170. Les nombreuses éditions qu'a eues cet ouvrage, qui a valu à son auteur le surnom de *père de l'Histoire du nord de l'Europe*, attestent son importance. La dernière est celle de Lubeck, 1702, in-4°.

Helmont (Jean-Baptiste Van), médecin et chimiste belge, né à Bruxelles, 1577-1644. Issu d'une famille noble, il portait les titres de seigneur de Mérode, de Royenbarch, d'Oorschot, etc., ce qui ne l'empêcha pas de se livrer avec ardeur à l'étude de la médecine. Mais il en sortit médiocrement épris des théories consacrées, et ne tarda pas à se dégoûter de la pratique, à la suite d'une maladie de la gale dont il fut atteint et qu'il ne put guérir. Abandonnant tous ses biens à sa sœur, il se mit à voyager. Un empirique, qui le guérit de sa gale à l'aide d'une combinaison de soufre et de mercure, le passionna pour la chimie, et l'étude de la chimie le ramena à la médecine. Rentré dans sa patrie, après avoir passé dix ans à visiter la France et l'Italie, il fit un riche mariage et se retira dans une propriété qu'il possédait à Vilvord près de Bruxelles. Il s'y consacra dès lors sans distraction aux deux sciences dont il conçut la pensée et l'espoir de renouveler la face. Les offres les plus brillantes ne purent le déterminer à sortir de sa retraite, et, à partir de ce moment, l'histoire de sa vie n'est plus que celle de ses expériences et de ses découvertes. Malheureusement, il s'était nourri l'esprit de livres mystiques et cabalistiques qui lui firent faire souvent fausse route. Aux théories absurdes qu'il rejetait, il voulait substituer des théories pour la plupart tout aussi absurdes. L'un de ses rêves les plus caressés fut de croire qu'il pourrait trouver, à l'aide de la chimie, une panacée universelle pour guérir toutes les maladies. Mais en cherchant ce qu'il ne pouvait trouver, il fit, comme les alchimistes, des découvertes qui sont restées pour lui autant de titres de gloire. Il reconnut, par exemple, et constata l'existence des gaz en général, et de plusieurs gaz en particulier; il eut la première idée du thermomètre, et il lui donna pour points extrêmes la glace fondante et l'eau en ébullition. On lui doit l'huile de soufre, *per campanum*, un laudanum analogue à celui de Paracelse, l'esprit de corne de cerf, etc. Il reconnut l'existence, dans l'estomac, d'un acide particulier (suc gastrique). Enfin, il introduisit d'utiles réformes dans la pharmacie. Chimiste, métaphysicien, physiologiste, médecin, il fit faire des progrès à ces diverses sciences. Parmi les ouvrages qu'il a laissés nous citerons : *De magnetica vulnerum naturali et legitima Curatione*, Paris, 1621, in-4°; Cologne, 1624, in-8°; — *Febrium Doctrina inaudita*, Anvers, 1642, in-16; traduit en français par A. Bauda, Paris, 1653, in-8°; — *Ortus medicinæ, id est initia Physicæ inaudita, progressus medicinæ novus in morborum ultionem ad vitam longam*, publié par son fils, Amsterdam, 1648; traduit en hollandais, Rotterdam, 1660, in-4°; en anglais, Londres, 1662, in-4°; en français, par Lecomte, Lyon, 1671.

Helmstædt, v. du duché de Brunswick, ch.-l. du cercle du même nom, à 35 kil. S. E. de Brunswick. Elle a un mur d'enceinte percé de 4 portes. Son université, qui datait de 1575, fut supprimée en 1809 et son abbaye sécularisée en 1802. Fabriques de flanelles, de bas, de pipes, etc. Transit important entre Brunswick et Magdebourg; 6,500 hab. Fondée par Charlemagne.

Héloïse, amante d'Abailard (V. ce nom), née à Paris en 1101, morte au Paraclet en 1164. Elle eut un fils nommé Astrolabius.

Hélore ou **Elore**, *Helorum*, anc. v. de Sicile, sur la côte E., près du cap Pachynum. Il n'en reste que des ruines. Auj. *Muri-Ucci*.

Hélos, anc. v. de Laconie, sur le golfe de ce nom, au N. E. de l'embouchure de l'Eurotas. Les habitants en furent emmenés esclaves par les Spartiates, sous le nom d'Hilotes, au commencement du IXe s. av. J. C. Auj. *Tsyli*.

Helpe, nom de 2 riv. de France (Nord), distinguées en *grande* et *petite Helpe* : elles se jettent dans la Sambre, la grande près de Noyelles, la petite près de Landrecies.

Helpidius, Elpidius ou **Helfridius**, poëte chrétien de la fin du Ve s. ap. J. C. On lui attribue deux ouvrages insérés dans les *Poetarum veterum eccles. opera christiana* de G. Fabricius, Bâle, 1564, in-fol. Le premier est un recueil de 24 épigrammes de trois hexamètres chacune, comme l'indique son titre, sur des sujets tirés de la Bible : *Historiarum testamenti veteris et novi tristicha XXIV*. Le second, d'une versification bien supérieure, est un chant d'actions de grâces, en cinquante hexamètres, intitulé *De Christi Jesu Beneficiis*.

Helsingborg, v. forte et maritime de Suède, à l'entrée du Sund, à 35 kil. N. O. de Malmoe. Port petit mais sûr; 4,500 hab. Les Suédois y battirent les Danois en 1709.

Helsingland, anc. prov. de la Suède, d'où partirent les colons qui civilisèrent la Finlande.

Helsingfors, v. forte de la Russie d'Europe, ch.-l. du gr. duché de Finlande, du gouvernement de Nyland, et du pastorat de Helsing, sur un promontoire du golfe de Finlande, à 295 kil. N. O. de Saint-Pétersbourg, par 60° 9′42″ lat. N. et 22° 37′30″ long. E. Bon port, dans une baie du golfe, station ordinaire des trois escadres russes de la Baltique. Siége du gouverneur général et du sénat; archevêché luthérien, université depuis 1827; observatoire. Commerce de bois, grains, poissons, etc.; 32,000 hab. Fondée au XVIe s., elle appartient aux Russes depuis 1808. Ils en ont fait la capitale de la Finlande depuis 1817.

Helst (Barthélemy Van der), peintre hollandais, né à Harlem en 1613, m. vers 1678, renommé pour ses portraits, souvent comparés à ceux de Gérard Dow, à cause de leur coloris. Le musée du Louvre possède deux portraits de lui et une *Délibération de chefs d'arbalétriers*.

Helvétie, *Helvetia*, province de la Gaule, dans la partie orientale de la Gaule Lyonnaise, entre le Rhin au N., le lac Léman au S., le mont Jura à l'O., la Rhétie à l'E. C'est à peu près le territoire qu'occupe la Suisse moderne. Ses habitants, arrêtés et vaincus par César, 58 av. J. C., dans une tentative d'émigration, rentrèrent dans leur pays réduits aux deux tiers. V. Suisse.

Helvétique (Corps, ligue, république). V. Suisse.

Helvétius (Jean-Adrien), médecin Hollandais, né vers 1661-1727, vint jeune à Paris, où il découvrit la vertu curative de l'ipécacuanha dans les cas de dyssenterie, reçut de Louis XIV une gratification de 1,000 louis et fut nommé médecin du duc d'Orléans.

Helvétius (Jean-Claude-Adrien), fils du précédent et médecin en réputation comme son père, né à Paris, 1685-1755. Il guérit Louis XV enfant d'une maladie très-grave, fut admis par le régent dans le service de santé du jeune roi, devint plus tard conseiller d'État, inspecteur général des hôpitaux militaires de Flandre, et premier médecin de la reine Marie Leczinska.

Helvétius (Claude-Adrien), littérateur et philosophe français, fils du précédent, né à Paris, 1715-1771. Fermier général à 23 ans, il dépensait les 300,000 fr. que lui rapportait sa charge en libéralités envers les gens de lettres, et traitait magnifiquement à sa table les plus renommés d'entre eux. Il ne se borna pas à être leur amphitryon, il se fit leur émule, et résigna sa ferme, 1750, pour s'adonner exclusivement à l'étude. Les ma-

thématiques, la poésie, la tragédie l'attirèrent successivement, mais ce fut la philosophie qui le fixa. Le plus célèbre, sinon le moins mauvais de ses ouvrages, fut son livre *De l'Esprit*, 1758, 1 vol. in-4°, que Voltaire trouvait un peu confus et dont il disait : « Le titre est louche; il y a beaucoup de choses communes ou superficielles, et le neuf y est faux ou problématique. » Ce livre fit grand bruit dès qu'il parut. Condamné par la Sorbonne et le Parlement, il fut brûlé par le bourreau, et l'auteur, après s'être publiquement rétracté, se retira auprès de Frédéric, puis en Angleterre. C'était d'ailleurs un fort honnête homme, très-bienfaisant et qui valait mieux que ses ouvrages. Sa femme, qui lui survécut près de 30 ans, partageait ses sympathies pour les gens de lettres. En mourant, 1800, elle légua à Cabanis la maison où elle s'était retirée à Auteuil.

Helvidius Priscus, de Terracine, stoïcien et républicain sincère, fut exilé par Néron comme complice de Thraséas et mis à mort par l'ordre de Vespasien qu'il refusa de reconnaître. Les vertus de son fils attirèrent le même sort à celui-ci, sous Domitien, 94.

Helvie, mère de Sénèque, à laquelle il dédia son traité : *Consolatio ad Helviam*.

Helviens, *Helvii*, peuples de la Gaule (Narbonnaise 1re), capit., *Alba Helviorum*, auj. *Aulps* (Ardèche).

Helvoetsluis, v. du roy. de Hollande sur la côte S. de l'île de Voorne, à 26 kil. S. O. de Rotterdam. Beau port militaire. C'est là qu'en 1688, s'embarqua Guillaume d'Orange, appelé par les Anglais à chasser Jacques II du trône. Les Français s'en emparèrent en 1795.

Hélyot (Pierre), dit le *Père Hippolyte*, savant religieux, né à Paris, 1660-1716. Son *Histoire des ordres monastiques religieux et militaires* passe pour l'ouvrage le plus complet sur la matière, Paris, 1714-1721, 8 vol. in-8°, et 1838 avec notes de V. Philippon de la Madeleine. Il a laissé en outre le *Chrétien mourant*, Paris, 1695 et 1705, in-12.

Hemans Felicia-Dorothea **Browne**, mistress), femme poëte anglaise, née à Liverpool, 1794-1835. Ses instincts poétiques se révélèrent dès l'âge de 9 ans, et à 14 elle publiait un premier volume d'essais qui, quatre ans plus tard, fut suivi d'un second intitulé : *Domestic affections*. Mariée, à cette époque, 1812, au capitaine Hemans qui la quitta bientôt pour aller vivre en Italie, elle reprit avec ardeur ses travaux qu'elle n'abandonna plus jusqu'à sa mort. « C'était, a dit d'elle M. Sainte-Beuve, un poëte d'une grande distinction, d'une moralité profonde, d'une sensibilité naturelle, toujours revêtue d'imagination et voilée de modestie. » Parmi ses nombreux ouvrages nous citerons son poëme de *Dartmoor*, qui obtint, en 1821, le prix de la Société royale de littérature; ses *Ricords of woman*, 1828, qu'on regarde comme un de ses meilleurs ouvrages; *The songs of the affections*, 1830, *The scenes and hymns of life*, 1834, etc.

Hémérodromes, coureurs qui, chez les anciens Grecs, portaient les dépêches de l'État. Ils se relayaient chaque jour.

Hémimont, *Hæmimontus* ou *Hæmi montes*, une des 6 prov. du diocèse de Thrace, dans les derniers temps de l'empire romain, traversée par l'Hémus; capit. *Adrianopolis*.

Héminage, droit payé en nature au seigneur féodal, sur les blés vendus dans sa circonscription; — somme payée pour la conservation des grains mis en dépôt.

Hémine, *Hemina*, mesure de capacité chez les anc. romains, appelée aussi *cotyle*, représentait 0 lit. 271 c. — Mesure pour les grains en usage en France, jusqu'au xviie s., et dont la capacité variait d'une province à l'autre.

Hémixhem, village de Belgique, sur l'Escaut, à 10 kil. S. d'Anvers. On y remarque les châteaux de Calbeek et d'Emsdael, très-pittoresquement situés sur les bords de l'Escaut. Maison centrale de correction pour 2,000 détenus.

Hemling, Hemmelinck, et même **Memling** (Jean) peintre de la première école flamande, vivant dans la seconde moitié du xve s. Il fut l'élève de Roger de Bruges, et servit quelque temps dans l'armée bourguignonne. Arrivé à Bruges exténué de fatigue et de besoin, après la bataille de Nancy, où il avait assisté peut-être, il fut admis à l'hôpital de Saint-Jean et y peignit pendant sa convalescence plusieurs tableaux, entre autres une *Nativité de J. C.*, qui passent pour des chefs-d'œuvre. L'admirable *Saint-Christophe* du musée de Bruges est aussi de lui. Les œuvres qu'il a laissées sont nombreuses. On en voit à Munich, Anvers, Gand, Vienne, Berlin, Aix-la-Chapelle, Strasbourg, Londres, etc. Le musée du Louvre possède de lui : un *Jean-Baptiste*, une *Sainte-Marie-Madeleine* et un *Saint Christophe portant l'Enfant Jésus*.

Hemmingford (Walter de), historien anglais appelé aussi Walter d'Hemingburg, mort chanoine régulier à Gisborough en 1347, est connu par une *Chronique* s'étendant de 1066 à 1308; Oxford, 1731, 2 vol. in-8°.

Hémon, fils de Créon, roi de Thèbes, se tua sur le tombeau d'Antigone, qu'il aimait.

Hémonie, *Hæmonia*, premier nom de la Thessalie. V. ce mot.

Hems ou **Homs,** anc. *Emèse*, v. forte de la Turquie d'Asie, dans le vilayet et à 136 kil. N. de Damas. Industrie variée, commerce actif. La plaine très-fertile qui l'entoure a été le théâtre de deux grandes batailles. Zénobie y fut vaincue par l'empereur Aurélien, dans l'antiquité, et Ibrahim-Pacha y battit les Turcs en 1832. Les Anglais occupèrent la ville en 1840; 30,000 hab.

Hemskerk ou **Heemskerk** (Jacques **de**), navigateur hollandais, que son intrépidité et son habileté bien connues firent choisir, en 1595, par les États-généraux de Hollande, d'accord avec le prince Maurice d'Orange, pour commander une expédition destinée à découvrir un passage à la Chine par le N. E. Deux expéditions dirigées par lui échouèrent à cause des glaces, 1595-1597. On le chargea cependant de faire plusieurs voyages qui furent plus heureux dans les Indes orientales, et il alla, en 1607, avec le titre d'amiral en chef des Provinces Unies, attaquer devant Gibraltar, à la tête de 26 vaisseaux, une flotte espagnole qui en comptait 50. Il remporta une victoire complète; mais elle lui coûta la vie, 25 avril 1607. — La relation de ses voyages vers le pôle arctique fut rédigée et publiée par un de ses compagnons, Gérard de Veer, Amsterdam, 1598, in-fol. Elle fut traduite en français sous le titre : *Vraie description de trois voyages de mer par les navires de Hollande et Zélande, le long de la Norvége, de la Moscovie et de la Tartarie, pour aller aux royaumes du Cathai et de la Chine, en* 1596; Paris, 1599, Amsterdam, 1600 et 1609, in-12.

Hemsterhuys (Tibère), philologue hollandais, né à Groningue, 1685-1766. Après avoir suivi les leçons de Jean Bernouilli à l'université de Groningue, et celles de Perizonius, à Leyde, il fut, à peine âgé de 19 ans, appelé à Amsterdam pour y professer les mathématiques et la philologie. Il y termina l'édition de l'*Onomasticon* de Pollux, laissée inachevée par Lederlin, et la fit paraître en 1706. Mais les suffrages qu'elle lui valut ne compensèrent pas, à ses yeux, les justes critiques que lui adressa Bentley. Comprenant ce qui lui manquait encore pour atteindre au savoir du critique anglais, il se mit à lire, la plume à la main, tous les auteurs grecs, en suivant l'ordre chronologique de leurs écrits, et amassa ainsi l'immense trésor d'érudition qu'il répandit ensuite dans ses autres ouvrages. Il fut le premier à donner une théorie systématique de la langue grecque qui eut un grand succès en Hollande. On a de lui, outre les trois derniers livres de l'*Onomasticon*, de Pollux; *Luciani Colloquia et Timon*, Amsterdam, 1708, in-12; *Aristophanis Plutus*, Harling, 1744, in-8°; *Notæ et emendationes ad Xenophontem Ephesium*, dans les *Miscellanea critica* d'Amsterdam, III—VI vol., etc.

Hemsterhuys (François), fils du précédent, né à Groningue, 1720-1790, a laissé quelques ouvrages tous écrits en français et qui ont été réunis sous le titre d'*Œuvres philosophiques*, Paris, 1792 et 1809, 2 vol. in-8°.

Hémus, *Hæmus*, anc. nom des monts Balkans (V. ce mot). On appelait *Hæmi extrema*, l'extrémité de la chaîne qui touchait au Pont-Euxin.

Hénarès, riv. d'Espagne (Nouv.-Castille), qui descend des monts Ibériques et se jette dans le Jarama, après un cours de 160 kil.

Hénault (Charles-Jean-François), historien français, né à Paris le 8 février 1685, mort le 24 novembre 1770, fils de *Jean Remy* Hénault, fermier général sous Louis XIV. Magistrat de bonne heure, président de la 1re chambre des enquêtes au parlement de Paris, il se fit connaître d'abord par des chansons et des poésies légères et par deux tragédies médiocres qui parurent sous le nom de Fuzelier, l'une *Cornelie Vestale*, en 1713, l'autre *Marius à Cirthe*, en 1715. En 1723, il remplaça le cardinal Dubois à l'Académie française et composa encore quelques comédies. Mais son meilleur titre de gloire est son *Abrégé chronologique de l'histoire de France*, qui parut en 1744 et obtint aussitôt un

succès mérité en France et à l'étranger. Livre alors sans modèle et resté supérieur à toutes les imitations qui l'ont suivi, il contient sous une forme concise et claire, les détails les plus essentiels et les mieux choisis sur les faits de l'histoire de France, les hommes, les institutions et les mœurs. Hénault fit paraître ensuite une tragédie intitulée *François II*, dont la préface est certainement la partie la plus intéressante. L'auteur nous y apprend qu'il avait conçu le projet (qu'il n'exécuta pas) de composer une série de pièces sur les principaux épisodes de l'histoire de France, à l'exemple de ce qu'avait fait Shakspeare pour l'Angleterre. Reçu à l'Académie des Inscriptions, 1755, comme membre honoraire, il obtint la surintendance de la maison de la reine Marie Leczinska, qu'il garda jusqu'à la mort de cette princesse. La meilleure édition de son *Abrégé chronologique* est celle de Walckenaër, 1821, 3 vol. in-8°. Ses *Mémoires* ont été publiés pour la première fois en 1855.

Hénault, poëte. V. HESNAULT.

Hendaye. V. ANDAYE.

Henderson (THOMAS), astronome écossais, né à Dundee, 1798-1844. Fils d'un commerçant, il fut placé à 15 ans comme clerc chez un attorney de sa ville natale, et occupa ensuite, de 1819 à 1831, à Edimbourg, divers autres emplois analogues, qui n'avaient rien de commun avec l'astronomie. Mais l'amour de cette science l'avait captivé de bonne heure, et il consacrait à l'étudier tous les loisirs que lui laissaient les devoirs de sa place. Dès 1824, il avait communiqué au docteur Young une nouvelle méthode pour calculer l'occultation d'une étoile fixe par la lune. Peu après, il lui en communiqua une seconde. Il remit en même temps à la Société royale de Londres un rapport sur la différence de longitude des méridiens des observatoires de Londres et de Paris. La publicité donnée à ces premiers travaux de Henderson, fixa sur lui l'attention du monde savant. En 1831, l'Amirauté lui offrit et il accepta la direction de l'Observatoire du cap de Bonne-Espérance. L'état de sa santé l'obligea de revenir à Edimbourg en 1833; mais, il rapporta de son séjour au Cap une riche moisson de notes et d'observations qu'il rédigea à son retour. Appelé bientôt après à la direction de l'observatoire de Carlton-Hill, et à la chaire d'astronomie vacante à cet observatoire depuis 1828, Henderson, qui fut nommé en outre astronome royal pour l'Ecosse, occupa ces deux fonctions jusqu'à sa mort, qui seule mit fin à ses travaux. « Son nom, dit un de ses biographes, restera comme celui d'un exact et scrupuleux observateur, d'un calculateur ingénieux et d'un astronome distingué. »

Hénètes ou **Venètes**, colonies Mèdes établies, les unes en Paphlagonie, entre le Sangarius et le Parthenius, les autres en Illyrie et en Italie, sur les bords de l'Adriatique.

Hengist et **Horsa**, frères, chefs d'aventuriers Saxons, secoururent d'abord les Bretons, commandés par Vortigern, contre les Pictes, 449, mais bientôt ils entreprirent de soumettre les Bretons eux-mêmes, qui furent vaincus à Eglesford ou Ailsford. Horsa avait péri dans la bataille; Hengist, resté seul, fonda le roy. de Kent, 455, et mourut, 488, à Cantorbéry, qu'il avait choisi pour sa résidence.

Henin-Liétard, bourg de l'arrond. et à 30 kil. S. E. de Béthune (Pas-de-Calais). Batistes, fabriques d'huile; 5,491 hab.

Hénioques, *Heniochi*, anc. peuples de la Sarmatie, entre le mont Caucase et les rivages du Pont-Euxin. Ils étaient d'origine hellénique et adonnés à la piraterie.

Hénisch (GEORGES), philologue et mathématicien hongrois, né à Bartfelden (Hongrie), 1549-1618. Il a laissé, malheureusement inachevé, entre autres ouvrages, un travail important intitulé : *Thesaurus linguæ et sapientiæ Germanicæ*, 1616, in-fol.

Henke (HENRI-PHILIPPE-CONRAD), théologien protestant allemand, né à Hehlen (Brunswick), 1752-1809. On a de lui : *Allgemeine Geschichte der christlichen Kirche* (Histoire générale de l'Eglise chrétienne), qui passe pour son meilleur ouvrage; Brunswick, 1788-1804, 6 vol., 4ᵉ édit., 1820, terminée par Vater, 1818-1820, vol. 7 et 8; *Archiv für die neueste Kirchengeschichte* (Archives pour l'Histoire ecclésiastique moderne), Weimar, 1794-1799, 6 vol.; *Religions Annalen* (Annales de la Religion), 1800-2, etc.

Henkel (JEAN-FRÉDÉRIC), chimiste et minéralogiste allemand, né à Freyberg (Saxe), 1679, mort en 1744, a écrit *la Flora Saturnizans*, Leipzig, 1722, in-8°; une *Pyritologia*, ou *Histoire naturelle de la Pyrite*, traduite en français, par le baron d'Holbach et A.-H. Charas, Paris, 1760, 2 part., in-4°, etc.

Henneberg (comté d'), anc. principauté d'Allemagne (Franconie). En 1583, à l'extinction de la maison qui le possédait, ce comté passa à la Saxe, qui en céda une partie à la Hesse-Cassel, 1660; il fut partagé en 1815, entre la Prusse et les duchés de Saxe.

Hennebont, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 10 kil. N. E. de Lorient (Morbihan). Petit port sur le Blavet. Comm. de grains, miel, cire, bois, vins, cidre, fer; source minérale sulfureuse. On remarque le clocher d'une de ses deux églises et plusieurs maisons gothiques; 6.050 hab. — Charles de Blois, 1342, essaya vainement de s'en emparer, il échoua devant la défense énergique de Jeanne de Montfort. Du Guesclin la prit, 1375, et en passa les habitants au fil de l'épée.

Hennepin (LOUIS), religieux récollet et voyageur, né en 1640, m. vers 1700, parcourut comme missionnaire le Canada, et fit connaître le premier le fleuve Meschacébé ou Mississipi. Il a laissé : *Description de la Louisiane*, Paris, 1683-1688, in-12, et *Nouvelle découverte d'un très-grand pays entre le Nouveau-Mexique et la mer Glaciale*, Utrecht, 1697, in-12.

Hennequin, famille française, originaire de l'Artois, et remontant à Baudouin Hennequin, qui vivait en 1190. Elle vint s'établir en Champagne pendant le règne de Philippe Auguste, et, devenue fort puissante, joua du temps de la Ligue un rôle hostile à la royauté, ce qui la fit appeler par les Parisiens la *Grande maignée* (la grande famille), et par Henri III, la *race ingrate*. Elle a fourni à la magistrature et à l'Eglise, dans le XVIᵉ siècle, plusieurs personnes dont l'histoire a enregistré les noms.

Hennequin (AYMAR), évêque de Rennes, fut l'un des principaux partisans des Guises, au XVIᵉ siècle. Il fut président du conseil des Quarante, institué par le duc de Mayenne. Il mourut en 1596. Il a publié une traduction de saint Augustin. — Son frère, *Jérôme*, conseiller au parlement de Paris, comme lui zélé ligueur, a publié un recueil de sonnets: *les Regrets sur les misères advenues par les guerres civiles de France*.

Hennequin (JEAN), économiste français du XVIᵉ siècle, qui n'est guère connu que par son *Guidon général des Finances de France, contenant l'instruction du maniement de toutes les finances de France, par Jean Hennequin, secrétaire de la chambre du roy*, Paris, 1585, 1586, in-8°. La 3ᵉ édition, 1594, in-8°, *revue, corrigée et augmentée*, contient *les Annotations de M. Vincent Gelée, conseiller du roy et correcteur ordinaire en sa chambre des comptes*.

Hennequin (PIERRE-ANTOINE), peintre, né à Lyon, 1763-1833, élève de David, et grand prix de Rome. Incarcéré après le 9 thermidor pour l'exaltation de son républicanisme, mais bientôt rendu à la liberté, il renonça à la politique et reprit ses pinceaux. Il passa en Belgique sous la Restauration. Un plafond du musée du Louvre et *Oreste poursuivi par les Furies*, passent pour ses meilleures œuvres.

Hennequin (ANTOINE-LOUIS-MARIE), avocat du barreau de Paris, né à Monceaux (près Paris), 1784-1840. La conscription l'appela sous les drapeaux, au lendemain, pour ainsi dire, du jour où il avait été reçu licencié, 1806; mais la paix de Tilsitt le rendit à la carrière qu'il s'était choisie, et, en 1808, il plaida sa première cause. Ses débuts furent d'abord obscurs, mais une cause qu'il gagna avec éclat vers la fin de l'Empire, et où il contribua par sa logique et son savoir à fixer la jurisprudence jusque-là indécise dans une question importante de droit civil, lui marqua dès lors sa place parmi les avocats les plus en renom de l'époque. Son talent et sa réputation grandirent sous la Restauration, qui avait ses sympathies, mais à laquelle il ne sacrifia jamais dans l'exercice sa profession, pas plus qu'ailleurs, ni l'indépendance de son caractère, ni son respct du droit. Plusieurs affaires importantes qu'il plaida durant cette période de notre histoire, sont restées célèbres et mirent en lumière l'étendue de ses connaissances en droit, la rectitude de son jugement, la fermeté et le sage libéralisme de ses principes politiques. La révolution de Juillet lui fournit de plus nombreuses occasions de mettre ces principes en relief, soit comme avocat soit comme député. Sa défense de M. de Peyronnet, ex-ministre de Charles X, devant la cour des pairs, ses plaidoyers dans l'affaire dite le *Complot de la rue des Prouvaires*, et dans une série de procès criminels intentés aux partisans de la légitimité et compromis dans les troubles de l'Ouest en 1832, sont restés célèbres. Entré à la chambre des députés en 1834, il n'y produisit pas tout d'abord l'im-

pression qu'on attendait de son talent oratoire. Mais bientôt, son éloquence calme et froide s'imposa à ses collègues et au public par les élans vrais d'une haute raison, d'une conviction sincère et d'une impartialité inflexible. Hennequin a laissé une brochure *du Divorce*, qui est une énergique défense de l'indissolubité du mariage, et un *Traité de législation et de jurisprudence suivant l'ordre du code civil*, Paris, 1838-1841, 1 vol in-8°, qui aurait suffi pour lui assigner un rang élevé parmi nos plus habiles jurisconsultes.

Hennin, coiffure très-large et très-haute des femmes aux XIVe et XVe siècles.

Hennuyer (Jean Le). V. Le Hennuyer.

Henon, commune du canton de Moncontour, dans l'arr. de Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord); 2,910 hab., dont 321 agglomérés.

Hénotique (en grec, *hénoticon*, *qui réunit*), édit rendu par l'empereur Zénon, pour réconcilier les catholiques et les eutychéens.

Henri, non commun à un grand nombre de personnages.

Empereurs d'Allemagne.

Henri Ier, dit *l'Oiseleur*, à cause de sa passion pour la chasse, successeur de Conrad Ier, était duc de Saxe; il fut élu et devint roi de Germanie, 919-936. Il conquit la Bavière, la Souabe, la Lorraine, et triompha des Danois, des Slaves de l'Elbe, des Bohémiens, des Hongrois. En lui commença la dynastie saxonne. Il avait organisé la défense militaire de l'Allemagne et commencé l'établissement des margraviats qui devaient la protéger contre les ennemis du Nord et de l'Est (Slesvig, Brandebourg, Misnie, Autriche, Styrie). Il eut pour fils Otton le Grand.

Henri II, dit le *Saint* ou le *Boiteux*, emp. d'Allemagne, petit-fils de Henri le *Querelleur*, et dernier empereur de la maison de Saxe, né en 972, duc de Bavière en 995, succéda à l'empereur Otton III, son cousin, mort sans enfants, en 1002. Pieux, mais faible, il laissa usurper, par les grands vassaux, les priviléges de sa couronne, tout en se faisant redouter au dehors. Il réunit la Bohême à l'Empire. Il érigea la Hongrie et la Pologne en royaumes; mais il fit trois expéditions en Italie, sans pouvoir la soumettre entièrement. Canonisé au XIIe s., on l'honore le 15 juillet.

Henri III, dit le *Noir*, à cause de la couleur de sa barbe, empereur d'Allemagne, le 2e de la maison de Franconie, fils et successeur de Conrad *le Salique*, né en 1017, élu en 1039, m. en 1056. Il fit cesser à l'intérieur les guerres civiles, contint la Bohême et la Hongrie, pacifia l'Église romaine, en déposant les trois papes simoniaques qui se disputaient la tiare, et fit élire successivement Clément II, Damase II, Léon IX et Victor II.

Henri IV, dit le *Grand*, empereur d'Allemagne, né en 1050, m. en 1106, fils du précédent, lui succéda, 1056, sous la tutelle d'Agnès de Poitou sa mère. Une révolte des grands vassaux, mal satisfaits de son gouvernement, le força bientôt après de s'enfuir à Rome et de leur abandonner le pouvoir dont ils abusèrent. Devenu majeur, Henri les réduisit l'un après l'autre et voulut se rendre maître absolu en Allemagne. En même temps, il entreprit de résister aux tentatives de réformes de Grégoire VII, qui, à peine assis sur le trône pontifical, se prononça hautement contre l'investiture laïque et la simonie. Alors commença entre Grégoire et Henri une lutte qui mit pendant de longues années l'Allemagne et l'Italie en feu. La déposition du pape, par un concile allemand que l'Empereur réunit à Worms, 1076; l'excommunication prononcée contre l'Empereur, dans un concile italien réuni par le pape à Rome; les honteuses humiliations au prix desquelles le premier acheta une réconciliation éphémère avec le second; ses victoires au dedans et au dehors, bientôt suivies de la révolte successive de ses deux fils Conrad et Henri; enfin sa déposition par la diète de Mayence et sa mort misérable à Liége, où son cadavre fut exhumé par l'ordre de son propre fils et resta 5 ans sans sépulture dans l'église de Spire; tels sont les principaux épisodes de cette lutte terrible, premier acte de la querelle des investitures. V. Grégoire VII.

Henri V, fils du précédent, né en 1081, m. en 1125, dernier Empereur de la maison de Franconie. Parvenu sur le trône par sa révolte contre son père et avec l'appui de Pascal II, il rompit bientôt avec son allié et revendiqua à son tour ses droits à l'investiture laïque. La guerre recommença. Henri, maître de Rome et du pape, obligea celui-ci à renoncer, par le traité de Sutri, 1111, aux droits du Saint-Siége. Mais à peine libre, Pascal révoqua ses concessions et souleva contre Henri ses grands vassaux allemands. Vaincu de nouveau et chassé de Rome, il mourut, 1118, et le concordat de Worms, signé par Calixte II, 1122, mit fin à la querelle des investitures. Henri V mourut au moment où, allié de son beau-père, Henri Ier, roi d'Angleterre, il menaçait la France et son roi Louis VI.

Henri VI, fils et successeur de Frédéric Barberousse, né en 1165, emp. en 1190, m. en 1197. Ses cruautés en Sicile, après avoir repris à Tancrède cette province, dot de sa femme Constance, et sa déloyauté envers Richard *Cœur-de-Lion*, qu'il retint prisonnier contre tout droit, l'ont tristement signalé à la postérité. Les Siciliens l'ont surnommé le *Cyclope*.

Henri VII, fils de Henri, comte de Luxembourg, né en 1263, élu en 1308, m. en 1313. Son premier acte fut de punir les meurtriers d'Albert, son prédécesseur. Après avoir conquis la Bohême, il lui donna pour roi son fils Jean, et alla se faire couronner à Rome où il eut à combattre les Guelfes. Il se préparait à attaquer le roi de Naples, Robert, leur chef, quand la mort le surprit à Sienne. Il donna la Bohême à son fils, Jean de Luxembourg.

Rois de France.

Henri Ier, fils de Robert II, né en 1005, m. en 1060. Associé à son père, dès 1027, il lui succéda en 1031, après avoir attristé ses derniers jours en se révoltant contre lui, de concert avec son frère cadet Robert. Son règne fut rempli par de nombreuses guerres civiles des grands et petits vassaux entre eux ou contre le roi lui-même (Guerres contre son frère Robert, à qui il céda la Bourgogne, contre son frère Eudes, contre Guillaume de Normandie, qu'il avait d'abord soutenu et qui le battit à Mortemer, 1054, etc.), par une famine qui dura trois ans et contraignit les hommes à se nourrir même de chair humaine, au dire de Glaber, et par sa propre incapacité et sa faiblesse qui ne lui permirent ni de faire le bien, ni d'empêcher le mal. Un grand fait a toutefois marqué ce règne : la *Trêve de Dieu* fut imaginée par les évêques et imposée aux seigneurs pour mettre un frein à leur esprit turbulent et diminuer un peu les maux que leurs dissensions infligeaient aux pauvres habitants des campagnes. Il avait épousé Anne, fille du grand-duc de Russie, Jaroslaf; il en eut un fils, Philippe Ier.

Henri II, fils et successeur de François Ier, né le 31 mars 1519, roi en 1547, mort en 1559. Il éloigna de la cour la duchesse d'Étampes, favorite de son père, et les ministres qu'elle soutenait; mais pour la remplacer par Diane de Poitiers. Les factions furent dès lors puissantes à la cour, et le gouvernement fut disputé d'un côté par le connétable de Montmorency et le maréchal de Saint-André, de l'autre par l'ambitieuse famille des Guises. Le duel célèbre de Jarnac, parent de la duchesse d'Étampes, contre La Châtaigneraie, favori de Henri II, signala les débuts du règne. Le roi comprima une révolte des habitants de Bordeaux, soulevés contre les impôts. Il soutint, en Écosse, Marie de Lorraine contre les Anglais, fiança le jeune dauphin avec Marie Stuart, délivra l'Écosse et racheta Boulogne pour 400,000 écus, 1550. Il s'unit contre Charles-Quint aux princes protestants d'Allemagne, que dirigeait Maurice de Saxe, et aux États secondaires de l'Italie. En 1552, il prit Metz, Toul et Verdun; il menaça le Rhin, tandis que les Français envahissaient le Milanais, occupaient Parme et Sienne. L'Empereur, avec 100,000 hommes, essaya vainement de reprendre Metz, défendue par le duc de Guise, se vengea cruellement sur la Picardie, rasa Thérouanne et Hesdin, fut battu à Renty, 1554; mais, en Italie, Strozzi, qui combattait pour nous, fut défait à Marciano, et Montluc capitula dans Sienne. Charles-Quint, avant d'abdiquer, signa la trêve de Vaucelles (fév. 1556). — Henri II recommença bientôt la lutte contre son fils Philippe II, soutenu par les Anglais de Marie Tudor; il avait pour allié Paul IV, qui voulait chasser les Espagnols de l'Italie. Le duc de Guise tenta, sans succès, la conquête du royaume de Naples, et fut rappelé pour défendre la France, où les Espagnols avaient gagné sur Montmorency la victoire de Saint-Quentin (juillet 1557). Guise enleva Calais, 1558, puis Thionville; malgré la défaite de Gravelines, les Français gardèrent l'avantage; mais Henri II, circonvenu par les factions de la cour, et craignant les progrès de l'hérésie, signa le traité de Cateau-Cambrésis (30 avril 1559); il abandonnait nos

conquêtes et nos espérances en Italie, rendait au duc de Savoie et à Philippe II les provinces et les villes que nous avions prises, mais nous laissait Calais et les trois évêchés. Deux mariages scellèrent cette paix. Marguerite, sœur de Henri II, épousa Philibert-Emmanuel de Savoie; Elisabeth, fille du roi, était donnée à Philippe II. Dans un tournoi, célébré à l'occasion de ces mariages, Henri II fut blessé mortellement par le comte de Montgomery. — Il avait continué, à l'intérieur, l'absolutisme de son père; Il fixa à quatre le nombre des secrétaires d'Etat, 1547; créa les Présidiaux, 1553; fit tenir les Grands-Jours dans les provinces, et eut recours à la justice exceptionnelle des commissions. Il augmenta les impôts, vendit les charges, et laissa 42 millions de dettes. Il essaya de réorganiser l'infanterie, divisée en régiments, créa le corps des carabins et celui des dragons. Il persécuta les calvinistes; défendit les *écoles buissonnières* par l'édit de Châteaubriant, 1551, et rendit contre eux le sanglant édit d'Ecouen, 1559. Les réformés devenant plus nombreux et plus menaçants, avec des chefs puissants, les Bourbons et les Chatillons, il voulut faire peur; des magistrats du Parlement réclamèrent la liberté de conscience; Henri II vint lui-même arrêter Dufaur et Anne Dubourg; cet acte brutal provoqua le premier synode national des protestants. De sa femme, Catherine de Médicis, Henri II avait eu dix enfants, François II, Charles IX, Henri III, le duc d'Alençon, Marguerite de Valois, etc.

Henri III, duc d'Anjou, troisième fils de Henri II, et de Catherine de Médicis, né à Fontainebleau, le 19 septembre 1551, m. le 2 août 1589, succéda à son frère Charles IX en 1574. La bravoure qu'il avait montrée aux combats de Jarnac et de Moncontour, 1569, contre les calvinistes, avait fait bien augurer de ses qualités militaires; la promptitude de son intelligence et la vivacité de ses reparties faisaient bien augurer de son esprit; mais les bonnes qualités qu'il pouvait avoir reçues de la nature furent bientôt corrompues par l'influence malsaine de sa mère, Catherine de Médicis, et par les mœurs relâchées qui l'entouraient. Il fut l'un des principaux conseillers de la Saint-Barthélemy. Elu roi de Pologne, 1573, il eut à peine le temps d'aller prendre possession de son trône, quand la mort de son frère le rappela en France. Il se sauva honteusement de Cracovie et perdit un temps précieux en Autriche et en Italie. Dès son arrivée, il recommença contre les protestants, auxquels l'appui des *Politiques* venait de rendre courage, une lutte qu'il ne sut pas soutenir vigoureusement. Interrompue un moment par l'édit de Beaulieu (Indre), 1576, qui provoqua la formation de la *Ligue*, puis par celui de Bergerac, 1577; puis encore par la paix de Fleix (Dordogne), 1580, elle fut reprise chaque fois avec un acharnement nouveau. Les Etats-généraux de Blois, 1576, avaient forcé Henri III à recommencer la guerre, sans lui en donner les moyens. En se mettant à la tête de la Ligue, Henri III avait cru pouvoir la diriger. il n'y réussit pas, et le duc de Guise en resta le véritable chef. La royauté sembla s'annuler de plus en plus, la France tomba dans la plus grande anarchie sous ce roi, entouré de mignons, de singes et de petits chiens, mêlant les momeries religieuses aux mascarades, et se faisant mépriser par tous les partis. Il créa en vain l'ordre du Saint-Esprit, pour se faire quelques créatures. La mort de son frère, le duc d'Alençon ou d'Anjou, 1584, souleva les Ligueurs, qui ne voulaient pas d'un roi huguenot. Henri III se mit à leur merci par le traité de Nemours contre Henri de Navarre, 1585. Mais son général, le duc de Joyeuse, fut vaincu et tué à Coutras, 1587, tandis que le duc de Guise battait les Allemands à Vimaury et à Auneau. Chassé de Paris par la journée des *Barricades* (12 mai 1588), forcé par les Ligueurs de convoquer à Blois les Etats-généraux, il y fit assassiner le duc de Guise, se réconcilia avec Henri de Navarre, son plus proche héritier depuis la mort du duc d'Alençon, et tous deux, réunissant leurs forces, vinrent mettre le siége devant Paris. Mais le crime de Blois devait avoir son contre-coup. Un dominicain, Jacques Clément, frappa mortellement Henri III dans son quartier de Saint-Cloud, en lui remettant une lettre, 1589. Avec lui s'éteignit la branche de Valois. La grande ordonnance de Blois pour la réforme de l'administration, du clergé, des universités, de la justice, de la noblesse, des finances, etc; fut promulguée en 1579. — Henri III ne laissait pas d'enfants de sa femme, Louise de Vaudemont.

Henri IV, fils d'Antoine de Bourbon, descendant de Robert, comte de Clermont, sixième fils de saint Louis, et de Jeanne d'Albret, reine de Navarre, né à Pau, le 14 décembre 1553, m ; à Paris, le 14 mai 1610, premier roi de la maison de Bourbon. Il passa ses premières années au château de Coarasse, y vivant de la vie rude, frugale et libre des enfants des montagnes, sous les yeux et les leçons de sa mère, rigide calviniste, et de maîtres soigneusement choisis. La carrière de combats, de fatigues, de privations, qui devait le conduire au trône, commença pour lui de bonne heure. Il avait à peine 15 ans quand il assista à la bataille de Jarnac, au début de la troisième guerre religieuse, et fut choisi pour remplacer le prince de Condé, qui venait d'y être tué. Après la paix de Saint-Germain, 1570, il devint roi de Navarre par la mort de sa mère et épousa Marguerite de Valois, sœur de Charles IX. Les fêtes données à cette occasion et qui avaient attiré à Paris un grand nombre de calvinistes étaient à peine terminées, quand la Saint-Barthélemy éclata, 24 août 1572. Il en aurait été victime, s'il n'avait consenti à abjurer. Retenu malgré son abjuration, et surveillé de près au Louvre, il parvint à s'en échapper, 1575, après la mort de Charles IX, rétracta à Tours son abjuration forcée, se replaça à la tête du parti, et la guerre recommença. Cependant la mort du duc d'Anjou, 1584, avait rapproché le roi de Navarre du trône de France; la journée des *Barricades*, qui suivit de près la bataille de Coutras, le rapprocha de Henri III, et les deux rois réconciliés vinrent mettre le siége devant Paris. Ils allaient y pénétrer de gré ou de force, lorsque Henri III fut assassiné, 1589. — Henri IV ne fut pas reconnu roi par les Ligueurs, qui nommèrent son oncle, Charles X, et s'organisèrent, sous le duc de Mayenne, pour lui résister, avec l'aide de Philippe II et du pape. Abandonné par beaucoup de catholiques et même par une partie des protestants, il leva le siége de Paris, mais battit les Ligueurs à Arques, 1589, à Ivry, 1590, et revint assiéger Paris. La ville résista et fut délivrée par le duc de Parme. Henri IV prit Chartres, assiégea Rouen, combattit avec valeur à Aumale, mais ne put s'emparer de la capitale de la Normandie, encore sauvée par Alex. Farnèse, 1592. Aussi habile que brave, il profita surtout des divisions de ses ennemis, de la lutte des Seize contre la bourgeoisie, de Mayenne contre Philippe II, etc. Lorsque le roi d'Espagne eut démasqué ses prétentions ambitieuses aux Etats-généraux de Paris, 1593; lorsque le Parlement eut proclamé le maintien de la loi salique; lorsque la *satire Ménippée* eut achevé par le ridicule l'œuvre de la politique, Henri IV comprit la nécessité d'adopter la religion de ses sujets; il abjura solennellement le calvinisme à Saint-Denis, 25 juillet 1593, et se fit sacrer à Chartres, le 25 février 1594. Paris, grâce au comte de Brisssac, lui ouvrit ses portes, le 21 mars; dès lors il était roi de France; mais pour hâter la fin de la guerre civile, il n'hésita pas à traiter, à prix d'argent, avec les villes et les gouverneurs de l'Union; puis il déclara la guerre à Philippe II. Il fut vainqueur au combat de Fontaine-Française, 1595; et lorsque Clément VIII eut prononcé son absolution, il reçut la soumission de Mayenne, Joyeuse, Nemours, d'Epernon, etc. Amiens, surpris par les Espagnols, fut repris, 1597. Enfin l'année 1598 vit la fin de cette longue période de guerres; le duc de Mercœur, le dernier des grands Ligueurs, fut forcé de se soumettre en Bretagne; Philippe II signa la paix de Vervins, et l'édit de Nantes, malgré les grandes concessions qu'il dut faire au parti protestant, assura à la France la tolérance religieuse. Dès lors Henri IV put travailler, en pleine liberté d'esprit, à rétablir dans son royaume le respect des lois et de l'autorité royale, à reconstituer l'administration et les finances, à créer une marine, à faire refleurir et à encourager l'agriculture, le commerce, l'industrie. C'est là l'immense tâche que, puissamment aidé de son ministre Sully (V. ce nom), il poursuivit jusqu'à la fin de sa vie avec une énergie qui ne se démentit pas un seul moment. Pour maintenir l'unité nationale, menacée par l'esprit d'indépendance que 40 ans de guerres civiles avaient fait renaître chez les grands seigneurs et dans beaucoup de communes, il n'hésita pas à faire trancher la tête à Biron, à mettre à la Bastille le comte d'Auvergne, à priver le duc de Bouillon de sa principauté de Sedan, à abolir un grand nombre de chartes municipales. Les soins qu'il donnait au dedans de son royaume ne l'empêchèrent pas de porter une sérieuse attention sur le dehors, et de profiter de toutes les occasions de faire prévaloir ou sentir du moins l'influence de la France. Le pape ayant prononcé la dissolution de son premier mariage, Henri IV épousa Marie de Médicis, 1600, et s'efforça de se créer en Italie des alliés

intéressés à le servir. Une courte guerre avec la Savoie lui valut l'acquisition de la Bresse, du Bugey et du Valromey, 1601. La Hollande révoltée contre l'Espagne obtint son appui, 1609. Enfin il se préparait activement à porter un grand coup à la prépondérance de la maison d'Autriche. Il s'était uni à la Hollande, à l'Angleterre, à la Turquie, à la plupart des princes d'Italie, à la nouvelle ligue des protestants allemands ; il avait même gagné le duc de Bavière. L'ouverture de la succession de Clèves et de Juliers, 1609, lui donnait une bonne occasion de commencer la guerre ; ses préparatifs étaient terminés, lorsque le poignard de Ravaillac vint mettre fin à cette vie glorieuse, qui promettait encore à la France de longues années de prospérité et de grandeur. Cet assassinat, qui avait été précédé de 18 tentatives avortées, eut lieu rue de la Ferronnerie. Ce grand caractère eut ses faiblesses, que les mœurs relâchées de la cour de Charles IX et de Henri III n'avaient fait qu'encourager. Il laissa de son second mariage (le premier avait été stérile) trois fils : Louis XIII, un prince qui mourut bientôt, et Gaston d'Orléans ; et trois filles qui épousèrent : Elisabeth, Philippe IV, roi d'Espagne ; Christine, Victor-Amédée, duc de Savoie, et Henriette, Charles Ier, roi d'Angleterre. De ses trop nombreuses maîtresses, la plus célèbre fut Gabrielle d'Estrées, qui fut mère des Vendômes. M. de Rommel a publié, en 1840, la *Correspondance de Henri IV avec Maurice, landgrave de Hesse ;* M. Berger de Xivrey a donné les *Lettres missives de Henri IV* dans les *Documents inédits de l'Histoire de France*, 7 vol. in-4°. La *Vie de Henri IV*, par Péréfixe, a été longtemps populaire ; son *Histoire*, par M. Poirson, 4 vol., sa *Politique*, par M. Mercier de Lacombe, 1 vol., ont été couronnées par l'Académie française.

Rois d'Angleterre.

Henri Ier, dit *Beauclerc* ou le Savant, né en 1068, roi en 1100, m. en 1135 ; il était le troisième fils de Guillaume le Conquérant, dont il ne reçut pour sa part héréditaire que 5,000 livres d'argent. A la mort de son frère, Guillaume le Roux, il s'empara de ses trésors et de la couronne d'Angleterre, au détriment de Robert, son frère aîné qui était en Palestine, et qu'il dépouilla même bientôt de son duché de Normandie, après l'avoir vaincu à Tinchebray, 1106. Pour se concilier la faveur de la nation, il accorda une charte favorable aux barons, promit de rétablir les lois d'Edouard le Confesseur, rappela d'exil Anselme, archevêque de Cantorbéry, qui avait été banni par Guillaume II, et épousa Mathilde, descendante des anciens rois saxons. Il rétablit l'ordre dans le royaume, contint les grands par la terreur, ce qui lui valut le surnom de *Justicier*, accorda une charte à la ville de Londres, vainquit à Brenneville, 1119, le roi de France, Louis le Gros, qui avait pris en main les intérêts de Guillaume Cliton, fils de Robert, et mourut en Normandie d'un excès de table. Ayant perdu son fils dans le naufrage de la *Blanche-Nef*, il avait fait de son vivant couronner reine d'Angleterre sa fille Mathilde, veuve de l'empereur Henri V, et femme de Geoffroy Plantagenet ; néanmoins elle ne lui succéda pas.

Henri II, né en 1133, roi en 1154, mort en 1189, fils aîné de Geoffroy Plantagenet, comte d'Anjou, et de Mathilde, fille de Henri Ier, roi d'Angleterre, veuve en premières noces de l'empereur Henri V. Quand il succéda à Etienne de Blois sur le trône d'Angleterre, il possédait déjà, de son père, l'Anjou et la Touraine ; de sa mère, la Normandie et le Maine ; de sa femme, Eléonore d'Aquitaine, la Guyenne, le Poitou, la Saintonge, le Périgord, l'Angoumois, le Limousin et l'Auvergne. Enfin, quatre ans après son avénement, il fiança son troisième fils, encore enfant, à la fille de Conan, comte de Bretagne, exigeant de celui-ci qu'il reconnût son gendre pour son héritier. L'événement le plus considérable de son règne fut sa querelle avec Thomas Becket (V. ce mot), d'abord son favori et son chancelier, et qu'il avait fait archevêque de Cantorbéry. Le meurtre de ce prélat, tué au pied de l'autel par quatre gentilshommes qu'une exclamation de Henri poussa à ce crime, eut pour lui de terribles conséquences ; et les révoltes de ses enfants, Henri Court-mantel, Richard, Geoffroi, Jean sans Terre, de sa femme elle-même, empoisonnèrent une moitié de sa vie. Il opéra d'importantes réformes dans l'administration de la justice et soumit une partie de l'Ecosse et de l'Irlande. C'était d'ailleurs un prince actif, ferme, prudent et magnifique, mais l'ambition et l'amour des plaisirs le dominaient, et il ne savait pas maîtriser toujours les emportements de sa colère. Il mourut de douleur à Chinon, après une dernière révolte de Richard et de son fils bien-aimé, Jean.

Henri III, fils de Jean sans Terre, né en 1207, roi en 1216, m. en 1272. L'Angleterre était en proie à la guerre civile quand il monta sur le trône, à l'âge de 10 ans, et Louis, fils aîné de Philippe Auguste, appelé par les barons révoltés contre Jean sans Terre, était maître de Londres et d'une partie de l'Angleterre ; mais le sentiment national se réveilla à l'avénement du jeune Henri, qui confirma la Grande Charte, et deux batailles, l'une sur terre, l'autre sur mer, amenèrent le traité de Lambeth et la retraite des Français. La minorité de Henri s'acheva sans trouble, sous l'administration du comte de Pembroke, puis sous celle de Hubert du Bourg. Henri III voulait recouvrer les provinces françaises que Philippe II avait enlevées à son père ; il soutint les mécontents révoltés contre Blanche de Castille, mais avec trop de mollesse ; plus tard il s'unit au comte de la Marche, mais fut battu par Louis IX au pont de Taillebourg et à Saintes, 1242 ; il fut forcé de demander une trêve, que la modération du roi de France changea en paix définitive (traité d'Abbeville, 1259) ; il fut forcé de renoncer à tous les pays au nord de la Charente. Cependant de nouveaux troubles, causés par une mauvaise administration, de lourds impôts, la violation des chartes jurées, éclatèrent à l'intérieur. Les barons, ayant à leur tête Simon de Montfort, comte de Leicester, imposèrent au roi les *statuts d'Oxford*, 1258, contre lesquels il protesta, après avoir juré de les exécuter. La décision de Louis IX, invoqué par les deux partis comme arbitre, ne satisfit point les barons, qui recommencèrent les hostilités. Vaincu à Lewes et fait prisonnier, 1264, Henri dut bientôt à la victoire d'Evesham, 1265, remportée par son fils Edouard, et où Leicester fut tué, de recouvrer sa liberté et de régner en paix jusqu'à sa mort.

Henri IV, fils de Jean de Gand, duc de Lancastre, 4e fils d'Edouard III, né en 1367, roi en 1399, mort en 1413. Le courage qu'il montra en Lithuanie, et les persécutions qu'il s'attira en se mêlant, dès l'âge de 20 ans, aux conspirations qui éclatèrent contre Richard II, son cousin, le rendirent populaire. Exilé, dépouillé de son héritage paternel, il débarqua tout à coup sur les côtes d'Angleterre, 1399, avec une poignée de serviteurs, vit un parti puissant se déclarer pour lui, enferma le roi à la Tour et convoqua un parlement qui lui donna la couronne, au détriment de Mortimer, descendant du 2e fils d'Edouard. Des révoltes, suscitées par les partisans du roi déchu, une guerre contre les Gallois, une autre contre les Ecossais, l'intervention de Henri dans les troubles de la France, où il prit parti pour le duc de Bourgogne contre le duc d'Orléans, remplirent son règne tout entier ; mais il sut, par son habileté et son énergie, triompher de tous ses ennemis et transmit sa couronne à son fils. La liberté fit quelques progrès sous son règne et la chambre des communes grandit en influence. La veille de son sacre, il créa l'*ordre du Bain*.

Henri V, fils de Henri IV, né en 1388, roi en 1413, mort en 1422. Sa capacité militaire se révéla à la bataille de Shrewsbury, 1403, où il sauva la vie à son père, et dans la guerre contre les Gallois, qu'il termina. L'amour des plaisirs, qui le domina dans sa jeunesse, fit place, dès qu'il fut monté sur le trône, à une sérieuse application aux affaires. La révolte des Lollards troubla les débuts de son règne, mais il l'eut bientôt réprimée par les armes et par les supplices, et toute son attention se tourna vers la France, que continuait à déchirer la lutte des Bourguignons et des Armagnacs. Faisant revivre les prétentions de son bisaïeul Edouard III, il débarqua à l'embouchure de la Seine, s'empara d'Harfleur et remporta la victoire d'Azincourt, 1415 ; mais affaibli par ses succès mêmes et manquant d'argent, il repassa en Angleterre, où la nation, enivrée de ses victoires, ne lui refusa rien pour en recueillir le fruit. Revenu en France, il soumit la Normandie, après la longue résistance de Rouen ; et, profitant de l'assassinat de Jean sans Peur à Montereau, 1419, il signa le traité de Troyes, 1420, avec le duc de Bourgogne, Philippe le Bon, et Isabeau de Bavière, qui conduisait la main du pauvre Charles VI ; il épousait Catherine de France et était régent du royaume jusqu'à la mort de Charles VI, à qui il succéderait. Maître de Paris et des provinces au nord de la Loire, reconnu par l'Université, le Parlement, il semblait tout puissant. Mais, miné par un mal secret qui résista à toutes les ressources de la science, il mourut bientôt à Vincennes, après avoir présenté au peuple de Paris son fils nouveau-né

Henri VI, fils de Henri V et de Catherine de France, né en 1421, roi en 1422, mort en 1471, n'avait que 9 mois quand il fut proclamé roi d'Angleterre et de France, sous la régence de ses oncles, les ducs de Glocester et de Bedford Après quelques succès qui marquèrent le début de son règne et conduisirent les Anglais jusque sous les murs d'Orléans, 1429, les victoires de Jeanne d'Arc, et la réconciliation du duc de Bourgogne et du roi Charles VII, au traité d'Arras, 1435, rendirent aux armes françaises une supériorité irrésistible, et l'Angleterre perdit l'une après l'autre toutes ses conquêtes; la Normandie, après la bataille de Formigny, 1450, la Guyenne, après la bataille de Castillon, 1453; Calais seul lui resta. Ce règne eut de tristes analogies avec celui de Charles VI en France. Comme ce prince, Henri VI, atteint d'une faiblesse d'esprit qui dégénéra en imbécillité, fut, pendant la plus grande partie de sa vie, le jouet des factions qui remplirent l'Angleterre de troubles. Marguerite d'Anjou, qu'il avait épousée en 1444, prit sur lui un grand ascendant. Mais elle eut à lutter contre de redoutables adversaires. Richard, duc d'York, descendant du 2e fils d'Edouard III, profitant du mécontentement de la nation, qui imputait à Marguerite et à son ministre Somerset tous les malheurs de l'Angleterre, leva l'étendard de la révolte et, soutenu par le comte de Warwick, qu'on appela le *faiseur de rois*, commença la guerre civile des *Deux-Roses*, ou des maisons de Lancastre et d'York, en se faisant donner le titre de *Protecteur*, 1454. Tué à Wakefield, 1460, Richard fut remplacé par son fils, qui, vainqueur à Mortimer-Cross, à Towton, à Exham, délivré de Marguerite, qui avait fui sur le continent, se fit proclamer roi sous le nom d'Edouard IV, 1461, et enferma Henri VI dans la Tour, 1464. Il ne servit de rien à ce malheureux prince d'être retiré de sa prison par Warwick, quand celui-ci se brouilla avec Edouard et rappela Marguerite du continent, 1470. La bataille de Barnet, où le *faiseur de rois* fut tué, et celle de Tewkesbury, où Marguerite fut prise avec son fils, qui fut massacré sous les yeux d'Edouard, 1471, mirent fin à la première guerre des *Deux-Roses*. Le lendemain du jour où le vainqueur rentra triomphalement à Londres, on apprit la mort de Henri VI.

Henri VII, connu d'abord sous le nom de comte de Richemont, né en 1458, roi en 1485, mort en 1509, était fils d'un seigneur gallois, Edouard Tudor, et descendait par sa mère du duc de Lancastre, 5e fils d'Edouard III. Mêlé dans son enfance à la guerre des *Deux-Roses*, il se réfugia en Bretagne après la bataille de Tewkesbury. L'assassinat des enfants d'Edouard IV, par le duc de Glocester leur oncle, qui se fit proclamer roi, lui ouvrit le chemin du trône. Rappelé par les Lancastriens, il débarqua en Angleterre à la tête d'une troupe de 2,000 Français que lui fournit Charles VIII, et qui fut bientôt grossie par plusieurs milliers de ses partisans. La bataille de Bosworth, qu'il gagna et où Richard III fut tué, 1485, mit fin à ce dernier épisode de la guerre des *Deux-Roses*. Il fut proclamé roi par le parlement, et épousa Elisabeth, fille d'Edouard IV, pour réunir ses droits, dont il sentait la faiblesse, à ceux de la famille d'York. En même temps, il faisait enfermer, à la Tour de Londres, le jeune Edouard Plantagenet, comte de Warwick, et fils du duc de Clarence, qu'Edouard IV avait fait exécuter. Ces précautions ne le mirent pas à l'abri des tentatives de soulèvements provoqués par deux imposteurs, Lambert Simnel et Perkins Warbeck (V. ces noms). Henri aimait la paix, mais il aimait encore plus l'argent. Sous prétexte d'empêcher que la Bretagne ne fût réunie à la France par le mariage de la duchesse Anne avec Charles VIII, il obtint de la nation des subsides considérables, qui lui furent accordés sous le nom de *benevolences;* puis il consentit à se désister de son projet moyennant une somme de 745,000 écus que Charles VIII s'engagea à lui payer par le traité d'Etaples, 1492. Ce fut sa seule immixtion dans les affaires du dehors. Au dedans il sut maintenir l'ordre et abaissa la puissance de l'aristocratie par quelques sages mesures (abolition du droit de *maintenance*, des *substitutions*, etc.). Mais des amendes et des confiscations sans nombre qu'il décréta, le plus souvent sans justice, l'ont mis au rang des princes les plus cupides. Ses épargnes atteignaient la somme alors énorme de 1,800,000 l. st., ou d'environ 300 millions de francs d'aujourd'hui, quand, saisi de remords en se sentant près de mourir, il en consacra une partie à des aumônes et des fondations pieuses, et ordonna des restitutions à ceux qu'il avait injustement dépouillés. La *chambre étoilée* (V. ce mot) fut créée sous son règne, et Terre-Neuve découverte par une flotte anglaise, dirigée par Gabotto, 1497. Il maria son fils (Henri VIII) à Catherine d'Aragon, et sa fille, Marguerite, au roi d'Ecosse, Jacques IV.

Henri VIII, fils et successeur du précédent, né en 1491, roi en 1509, m. en 1547. Doué de talents et d'esprit naturel, il ne fit rien dans les premières années de son règne qui permît de soupçonner quelles terribles passions en troubleraient toute la suite. Il se laissa diriger par l'habile cardinal Wolsey. Il entra dans la sainte Ligue contre Louis XII, et gagna en personne la bataille de Guinegate, appelée aussi la *Journée des Eperons*, 1513, tandis que ses généraux battaient, à Floddenfield, au nord de l'Angleterre, les Ecossais qui l'avaient envahie, sur les instances de Louis XII. Il signa la paix de 1514, et sa sœur, Marie, épousa le roi de France. On a dit qu'il avait eu l'idée de briguer la couronne impériale, en 1519; il y renonça bientôt, mais vit son alliance recherchée par François Ier et par Charles-Quint, qui allaient commencer leur longue rivalité. Le premier crut réussir dans l'entrevue du Camp du drap d'or, qui eut lieu près d'Ardres; mais il avait compté sans l'influence du cardinal Wolsey, que Charles-Quint avait déjà gagné, 1520. Les troupes anglaises menacèrent à plusieurs reprises le nord de la France, et Henri VIII favorisa la rébellion du connétable de Bourbon. Mais après la bataille de Pavie, 1525, Wolsey, plusieurs fois trompé par Charles-Quint, qui lui avait promis la tiare, décida Henri VIII à se déclarer défenseur de François Ier, et à entrer dans la *Ligue de Cognac*, 1526. Mais l'attention de Henri VIII se portait dès lors sur des intérêts d'un autre ordre. La réforme prêchée en Allemagne par Luther agitait l'Europe. Henri, qui se croyait un excellent théologien, parce qu'avant la mort de son frère aîné, il avait étudié pour entrer dans l'Eglise, composa et publia contre le réformateur allemand, un livre qui lui valut du pape le titre de *défenseur de la foi*. Mais Henri voulait davantage. Follement épris d'Anne Boleyn et résolu à l'épouser, il sollicita du Saint-Siége, qu'il venait de secourir contre Charles-Quint, l'annulation de son mariage avec Catherine d'Aragon, la tante du puissant empereur. Après avoir fait longtemps attendre sa réponse, Clément VII évoqua l'affaire et somma Henri VIII de comparaître devant lui, à Rome, dans un délai de 40 jours. Furieux de cette citation, qu'il prit pour une insulte, le *défenseur de la foi* disgracia d'abord, puis fit arrêter son ministre Wolsey, qui avait désapprouvé ses desseins; rompit avec le pape, en se faisant déclarer, par son servile parlement, *protecteur et chef suprême de l'Église d'Angleterre;* fit prononcer son divorce par Cranmer, archevêque de Cantorbéry, et épousa Anne Boleyn, 1533. Trois ans après, décapitée sous une fausse accusation d'adultère, elle faisait place à Jeanne Seymour, qui mourut au bout de 17 mois. Anne de Clèves succéda à celle-ci, 1540; mais Henri, bientôt dégoûté d'elle, la répudia pour épouser Catherine Howard qui, 6 mois après son mariage, périt comme Anne Boleyn. Catherine Parr fut sa dernière femme. Menacée un moment du même sort, elle n'y échappa peut-être que par la mort de Henri VIII. Sa cruauté ne s'exerça pas seulement sur ses femmes. Quiconque résistait à ses volontés ou faisait la moindre opposition à ses réformes religieuses, était sûr de périr. C'est ainsi qu'il envoya au supplice son ancien précepteur, Jean Fisher, évêque de Rochester, le chancelier Thomas Morus, élevé si haut dans l'estime de ses contemporains par sa vertu, son savoir et son éloquence, et jusqu'à un pauvre maître d'école de Londres, le prêtre Lambert, qui avait nié la présence réelle. Car, si Henri avait rompu violemment avec le Saint-Siége, interdit tout appel à la cour de Rome, aboli toute redevance, même celle du denier de saint Pierre, confisqué, enfin, les propriétés territoriales de 376 monastères, il n'en avait pas moins la prétention d'être un fidèle gardien du dogme, et persécutait aussi impitoyablement les protestants qui y portaient atteinte, que les catholiques qui lui contestaient le titre de chef suprême de l'Eglise d'Angleterre. Le *bill des six articles*, 1539, fixa tyranniquement le dogme; et le roi composa lui-même des livres de théologie pour l'instruction de ses sujets. L'attention qu'il donnait à l'intérieur, aux questions religieuses, ne lui fit pas négliger la politique extérieure. Il attaqua son neveu, Jacques V, roi d'Ecosse, le battit, mais ne put parvenir à marier son fils Edouard avec l'héritière de Jacques, Marie Stuart, pour amener l'union des deux royaumes. Allié de Charles-Quint contre François Ier, 1542, il avait médité le partage de la France; mais il s'arrêta au siége de Boulogne, 1544, et signa la paix d'Ardres, 1546. Sous son

règne, la partie du pays de Galles qui avait jusque-là échappé à la juridiction des juges royaux, y fut soumise, et l'Irlande, érigée en royaume, 1542, fut plus étroitement unie à l'Angleterre.

Rois de Castille.

Henri Ier, fils et successeur d'Alphonse IX, né en 1204, roi en 1214, mort en 1217 de la chute d'une tuile. Le comte Alvar de Lara, tuteur qui lui avait été imposé par les nobles révoltés, ensanglanta la Castille.

Henri II, fils naturel d'Alphonse XI et d'Éléonore de Guzman, né en 1333, roi en 1368, mort en 1379. Créé comte de *Transtamare* par le roi Pierre le Cruel, son frère, qui voulait se l'attacher, mais qui fit bientôt après étrangler sa mère Eléonore, il s'enfuit de la cour et se mit en pleine révolte contre le meurtrier. Tour à tour vainqueur et vaincu (à Najara), il finit, avec l'appui de la France et l'aide de Du Guesclin, après la victoire de Montiel, 1369, par en triompher ; il le tua de sa propre main et monta sur le trône aux acclamations de toute la Castille, qu'il gouverna avec sagesse et habileté. Il aida Charles V contre les Anglais, et la flotte castillane fut victorieuse au combat de La Rochelle.

Henri III, dit *l'Infirme*, fils de Jean Ier, né en 1379, roi en 1390, mort en 1406. D'une maturité précoce, il se déclara majeur à 14 ans, et mit fin aux dilapidations et aux troubles qui marquèrent l'administration de ses tuteurs, envers lesquels il se montra clément après les avoir vaincus. Il battit les Portugais, réprima les corsaires africains, auxquels il imposa la paix après avoir pris Tétuan ; interdit l'usure aux juifs, ne se laissa pas effrayer par une injuste excommunication de Boniface XI, et mourut regretté de ses sujets.

Henri IV, *l'Impuissant*, fils de Jean II, né en 1425, roi en 1454, mort en 1474. Uni aux grands dans leur révolte contre son père, il s'attira leur haine dès qu'il fut sur le trône, en les éloignant de lui et s'entourant de favoris de la plus basse naissance. Bientôt son indolence et son incapacité, ses mœurs dissolues, ses exactions, ses prodigalités lui aliénèrent presque toute la nation. Accusé d'impuissance, il fit, dit-on, entrer dans le lit de sa femme Jeanne un de ses favoris, Bertrand de la Cueva, et voulut plus tard déclarer son héritière la fille que la reine mit au jour et qui fut flétrie du nom de la *Beltraneja* (fille de Bertrand). Les grands prirent les armes, le déposèrent en effigie dans la plaine d'Avila, et élurent roi son frère Alphonse, 1465 ; puis, à la mort de celui-ci, 1468, ils voulurent lui opposer sa propre sœur Isabelle ; mais elle refusa et Henri acheta la paix en la reconnaissant pour son héritière.

Rois de Portugal.

Henri *de Bourgogne*, ou le comte **dom Henrique** fondateur de la monarchie portugaise, né vers 1057, mort en 1114. Quatrième fils de Henri, duc de Bourgogne, il descendait, par sa mère Sibylle, de Robert, roi de France. Jeune encore, il alla offrir le secours de son épée à Alphonse VI, roi de Léon et de Castille, dans la guerre que ce prince faisait alors aux Arabes, et reçut la main de sa fille Thérèse, avec un vaste territoire qui forme aujourd'hui les trois provinces les plus importantes du Portugal, vers 1094, territoire dont Henri, à la mort de son beau-père, devint le souverain indépendant, et qu'il gouverna sous le titre de comte de Portugal.

Henri (le cardinal), 3e fils du roi Emmanuel de Portugal, 1512-1580. Après de solides études dans les lettres profanes, il se prépara à la carrière ecclésiastique, à laquelle il avait été destiné dès sa naissance, et prit les ordres. Sacré de bonne heure évêque d'Evora, puis nommé grand inquisiteur, archevêque de Braga et cardinal, 1545, il fut appelé au trône par la mort de dom Sébastien, 1578. Son règne de 17 mois fut signalé par l'établissement de l'Inquisition à Goa, et la fondation d'un grand nombre d'hospices et d'écoles. Dominé, vers la fin de sa vie, par l'influence de Philippe II, roi d'Espagne, il prépara les voies à la réunion des deux Etats, qui s'accomplit à sa mort.

Personnages divers.

Henri, empereur de Constantinople, second fils de Baudouin VIII, comte de Flandre et de Hainaut, né vers 1174, mort en 1216. Prince doué d'un noble caractère et de talents supérieurs, remarquable à la fois par son courage, son énergie et sa modération, il ne put toutefois parvenir, pendant les 10 ans qu'il régna (1205-1216), après la mort de son frère Baudouin, auquel il succéda, à consolider l'empire latin de Constantinople attaqué de toutes parts. Il mourut prématurément sans laisser de postérité, et sa couronne passa à Pierre de Courtenay.

Henri *le Jeune*, roi de Jérusalem, mort en 1197. Fils de Henri Ier, comte de Champagne et de Brie, il lui succéda dans ces deux comtés, 1181, et s'embarqua ensuite pour la Terre sainte, 1190, où il épousa Isabelle, héritière d'Amaury, roi de Jérusalem, et veuve de Conrad, marquis de Tyr, 1192. Mais ce mariage ne lui apporta qu'un vain titre, Jérusalem étant alors au pouvoir de Saladin. Il se tua, en tombant de l'une des fenêtres de son château, à Saint-Jean-d'Acre.

Henri *le Noir*, duc de Bavière et de Saxe, m. en 1126. Son père, Guelphe IV, lui laissa en mourant la moitié de ses biens patrimoniaux ; l'autre moitié et le duché de Bavière revinrent à son frère, Guelphe V. A la mort de celui-ci, qui ne laissa point d'enfant, Henri devint duc de Bavière. Le duché de Saxe lui vint par sa femme Wulfride, fille de Magnus, duc de Saxe. Son règne fut tristement marqué par les guerres privées que se firent ses vassaux et qu'il ne sut pas réprimer.

Henri *le Superbe*, fils du précédent, 1102-1139. Ses premiers efforts, en montant sur le trône ducal, eurent pour but de rétablir la paix intérieure dans ses Etats, et il y parvint par l'énergie de ses mesures. La magnificence qu'il déploya dans les fêtes auxquelles donna lieu son mariage avec Gertrude, fille unique de l'empereur Lothaire, 1127, lui fit donner le surnom de *Superbe*. A la mort de ce prince, qu'il avait efficacement aidé à secourir le pape Innocent II contre l'antipape Anaclet et Roger de Sicile, il reçut de lui les insignes de l'Empire, et s'attendait à être élu Empereur. Mais Conrad de Hohenstaufen se fit nommer roi des Romains, par un semblant de diète qu'il réunit à Coblentz, 1138. Une guerre éclata bientôt entre Henri et Conrad III ; l'archevêque de Trèves s'interposa et obtint que les deux adversaires se rendissent à une diète convoquée à Quedlimbourg, pour y exposer leurs griefs ; mais à peine arrivé, Henri mourut subitement. La cause de sa mort est restée un mystère.

Henri *le Lion*, fils du précédent, 1129-1195, l'un des princes souverains allemands les plus remarquables de son siècle. Il n'avait que 10 ans quand son père mourut. A partir de ce moment, sa vie presque tout entière ne fut qu'une lutte incessante. Il lutta d'abord, ou plutôt sa mère, sa grand'mère et son oncle Guelfe, luttèrent, pendant sa minorité, pour le maintenir en possession de ses Etats, que l'empereur Conrad, peu de temps avant la mort de Henri le Superbe, avait confisqués et donnés, le duché de Saxe à Albert l'Ours, et le duché de Bavière à Léopold d'Autriche. Un compromis, amené par le mariage de sa mère avec le frère de celui-ci, Henri Jasomirgott, qui obtint la Bavière, ne laissa à Henri que la Saxe, diminuée encore de la marche de Brandebourg, donnée à Albert l'Ours, 1142. Mais Henri ne tarda pas à protester contre ce compromis, et en 1144 il reprit ouvertement le titre de duc de Bavière, en attendant qu'il pût joindre la possession au titre. Il n'y réussit qu'en 1154. Son cousin, Frédéric Barberousse, successeur de Conrad à l'Empire, voulant gagner son amitié, rendit un jugement qui lui restituait la Bavière ; et au retour de sa première expédition en Italie, où Henri le Lion l'avait suivi et puissamment aidé, il le remit en possession de ce duché. A partir de cette époque, Henri, devenu l'un des plus puissants princes de l'Allemagne, y joua, pendant longtemps, un rôle considérable. Mais il abandonna Frédéric dans sa dernière expédition en Italie, et fut l'une des causes de la défaite de l'Empereur à Legnano, 1176. En 1180, ses ennemis (et il s'en était fait de nombreux, même parmi ses vassaux, dont il ne voulait pas tolérer les déprédations et les guerres privées) devinrent les plus forts. Assistés de l'Empereur, ils le firent déclarer, par la diète de Wurtzbourg, déchu de tous les fiefs qu'il tenait de l'Empire. L'année suivante, la diète d'Erfurth ne lui laissa que ses biens héréditaires, Brunswick et Lunebourg, et lui imposa un exil de 3 ans, qui, en 1188, fut suivi d'un autre exil de la même durée, prononcé par l'Empereur. Réconcilié enfin avec ce prince, il se retira à Brunswick, où il consacra ses dernières années à faire régner dans son pays l'ordre et la justice, à y faire fleurir l'industrie et le commerce.

Henri, hérésiarque du XIIe s. Il fonda une secte qui n'admettait ni la nécessité du baptême pour les enfants, ni le culte de la croix, ni les prières pour les morts, ni même la messe. Persécuté en Italie d'où on le croit originaire, il passa à Lausanne, puis en France, d'où le succès de ses prédications, au Mans, le fit expulser par l'évêque. Il en fut de même, à Poitiers, à Bordeaux, etc.

Le Concile de Reims le condamna comme hérésiarque, 1148, mais le pape Eugène III commua sa peine en une détention perpétuelle. Il mourut dans sa prison, à Toulouse, 1149. Ses partisans, les *Henriciens*, se confondirent bientôt avec les Albigeois.

Henri-Raspon, landgrave de Thuringe, succéda à son frère Louis IV, 1227, puis à son neveu Hermann II, qui lui laissa la seigneurie de Hesse et le palatinat de Saxe. Le pape Innocent IV voulut en faire un Empereur et l'opposer à Frédéric II, qu'il venait de déposer, 1245. Henri hésita d'abord, puis finit par céder. Il se laissa élire roi des Romains et entra en campagne contre Frédéric. Le début en fut heureux; mais repoussé ensuite par le roi Conrad, fils de Frédéric, il tenta vainement d'aller se faire couronner à Aix-la-Chapelle, et mourut des suites d'une blessure devant Ulm, 1247.

Henri, de Livonie, chroniqueur qui vécut dans la première moitié du XIIIe s. On sait peu de choses de sa vie. On a de lui des annales qui ont été publiées par Gruber, sous le titre de *Origines Livoniæ sacræ et civilis*, Francfort, 1740.

Henri, de Gand, théologien, né à Muda, près de Gand, 1220-1295, enseigna à l'université de Paris, où il reçut le surnom de *doctor solemnis*. Il a laissé, entre autres ouvrages, une *Summa theologiæ*.

Henri (Don), infant de Castille, né vers 1225-1304, 3e fils de Ferdinand III, dit le *Saint*, roi de Castille et de Léon, et de Béatrix-Ethisa, fille de Philippe de Souabe, empereur d'Allemagne. Il puisa auprès de sa mère, qui croyait à l'astrologie, le goût et les préjugés de cette science vaine. Persuadé, à la mort de son père, auquel son frère aîné succéda sous le nom d'Alfonse X, dit *le Savant*, qu'il était prédestiné à détrôner le nouveau roi, il se souleva contre lui, fut battu à Nebrissa, et dut s'expatrier, 1257. Il mena pendant plus de 30 ans, en Afrique et en Italie, une vie de condottiere et d'aventurier; fut un moment, sous le titre de Sénateur de Rome, tout-puissant dans cette ville; y reçut malgré le pape, Clément IV, Conradin qu'il y avait appelé, suivit ce malheureux prince dans son expédition contre Charles d'Anjou, et se réfugia, après la bataille de Tagliacozzo, 1268, dans le couvent du Mont-Cassin, dont l'abbé le livra à Charles d'Anjou qui le fit enfermer dans une cage de fer. Rendu à la liberté, par l'intercession d'Honorius IV, il rentra enfin dans sa patrie, 1294, et y fut bien accueilli par son neveu, le roi don Sanche, dit *le Brave*. Nommé régent à la mort de ce prince, il défendit courageusement et avec succès le royaume contre les nombreux ennemis qui l'attaquèrent, pendant la minorité de Ferdinand IV. A sa majorité, il intrigua contre lui et la reine mère, et mourut disgracié.

Henri le Navigateur, 3e fils de Jean Ier, roi de Portugal, et de doña Juana de Lancastre, 1394-1460, célèbre par son savoir et la protection qu'il accorda aux sciences, surtout à celles qui pouvaient hâter les progrès de la navigation. Il prit une part glorieuse aux expéditions dirigées contre Ceuta, 1415, et contre Tanger, 1437; établit, dans un château qu'il fit construire sur le promontoire de Sagres, près du cap Saint-Vincent, l'un des premiers observatoires qui aient existé en Europe, y fonda une école nautique, et ne cessa toute sa vie d'encourager et de provoquer les voyages de découvertes. De là son surnom, car par lui-même il n'entreprit aucun voyage de ce genre. Il mourut dans son château de Sagres. La Bibliothèque nationale possède la copie manuscrite d'une lettre adressée par lui à son père, sous la date de Coïmbre, le 22 septembre 1428, qui est curieuse par les détails de mœurs qu'elle contient.

Henri ou **Henrique**, qu'on peut appeler le dernier cacique haïtien, vécut dans le XVIe s. Fils d'un ancien chef de la région montagneuse de Barrugo (Ile Saint-Domingue), il fut recueilli, baptisé et instruit dans la religion chrétienne par les dominicains du couvent de Santo Domingo. Leur protection ne put le mettre à l'abri de la tyrannie des Espagnols, qui le firent esclave lui et sa femme. Pour soustraire celle-ci au dernier des outrages, il s'enfuit avec elle dans les montagnes, se mit à la tête d'une poignée d'Indiens fugitifs comme lui, qui devint bientôt une petite armée, fit une guerre acharnée aux Espagnols et leur arracha la concession d'un territoire dans le N. E. de l'île, où il fonda une république qu'il gouverna avec sagesse, mais qui ne lui survécut pas.

Henri (FRÉDÉRIC-LOUIS), prince de Prusse, 3e fils du roi Frédéric-Guillaume Ier, et second frère de Frédéric le Grand, 1726-1802. Doué de grandes capacités militaires et ayant fait, dès sa première jeunesse, une étude spéciale de l'art de la guerre, il devint l'un des stratégistes les plus éminents de son époque. Il débuta comme colonel dans la guerre de 1742, et se distingua dans toutes les campagnes qu'il fit avec son frère, Frédéric le Grand. Celui-ci en faisait un grand cas, bien qu'il le jalousât quelque peu. Envoyé par lui à St-Pétersbourg, en 1770, auprès de l'impératrice Catherine, il eut le triste honneur de jeter, de concert avec elle, les bases du premier partage de la Pologne. Frédéric-Guillaume II, successeur de Frédéric le Grand, qui le tint éloigné des affaires, le chargea néanmoins de diriger les négociations du traité de Bâle, 1795. A l'avénement de Frédéric-Guillaume III, il se retira définitivement dans son château de Rheinsberg, où il mourut.

Henri (Ordre militaire de St-). Créé en 1736 par Auguste III, électeur de Saxe et roi de Pologne, cet ordre fut rétabli en 1829. Il consiste en une croix à trois branches, suspendue à un ruban bleu moiré, liséré de jaune.

Henri, l'une des premières monnaies d'or frappées au balancier sous Henri II, roi de France. Elle valait environ 50 sous.

Henrichemont, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 25 kil. O. de Sancerre, et 27 de Bourges (Cher), sur la petite Sauldre. Fab. de gros draps, tanneries; grand comm. de laines. Jolie ville, qui doit son origine à Sully; 3,575 hab.

Henriet (ISRAEL), dessinateur et graveur, né à Nancy, 1608-1661, fut l'élève de son père et l'imitateur heureux de la manière de Callot dont il était l'ami. Il enseigna le dessin à Louis XIV, et à beaucoup de seigneurs de la cour.

Henriette-Marie de France, 3e fille de Henri IV et de Marie de Médicis, née en 1609, mariée à Paris par procuration, le 1er mai 1625, à Charles Ier, roi d'Angleterre; morte le 10 septembre 1669, et immortalisée par l'une des plus belles oraisons funèbres de Bossuet. Catholique ardente, elle excita les défiances et les haines des protestants; elle exerça sur Charles Ier une influence trop souvent funeste, et fut l'une des causes secondaires de la guerre civile. Mais elle ne démentit pas le sang d'où elle était sortie; elle fit tête avec courage, aussi longtemps qu'elle put, à la révolution qui allait conduire son époux à l'échafaud. Forcée de fuir pour échapper à la prison, après avoir bravé les tempêtes et les armes de ses ennemis, elle vint solliciter les secours de la France. Mais la reine-régente, Anne d'Autriche, qui avait à lutter elle-même contre la Fronde, ne put rien faire pour sauver Charles Ier, et laissa bientôt sa triste veuve en proie à la plus extrême détresse. La Restauration la ramena en Angleterre, 1660. Quand le mariage de sa fille Henriette-Anne, avec Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV fut conclu, elle conduisit la jeune princesse à Paris, et y mourut presque subitement, dans une petite maison qu'elle avait achetée à Colombe près Chaillot, et où elle vivait fort retirée et sans aucun faste.

Henriette-Anne d'Angleterre (Madame), fille de la précédente et de Charles Ier, roi d'Angleterre, née à Exeter en 1644, duchesse d'Orléans, en 1661, morte à St-Cloud en 1670. Elevée à Paris, où sa gouvernante l'amena à sa mère à l'âge de 2 ans, elle y grandit sans attirer l'attention de personne. Anne d'Autriche, toutefois, eut un moment la pensée de la faire asseoir sur le trône de France. Ce projet échoua devant le refus de Louis XIV qui la trouva trop jeune. Rentrée en Angleterre avec sa famille, elle revint bientôt à Paris pour y épouser le duc d'Orléans, frère du roi. Quoiqu'elle ne fût pas absolument jolie, ni même d'une taille entièrement irréprochable, elle ne tarda pas, par son amabilité, son enjouement, les grâces de son esprit, l'élégance exquise de ses manières, d'attirer autour d'elle la cour tout entière, les femmes aussi bien que les hommes. Quelques-uns de ceux-ci firent plus que de l'admirer : le duc de Buckingham, le duc de Guiche, et jusqu'à Louis XIV éprouvèrent pour elle une passion véritable. Son mari seul résista à cette puissance de séduction qu'elle exerçait sur tous ceux qui l'approchaient. A l'indifférence qu'elle lui inspira d'abord, succéda une antipathie qu'il ne prenait pas la peine de dissimuler. Henriette reçut de Louis XIV la mission secrète d'aller détacher son frère de la triple ligue où il était entré contre la France, et elle signa le traité de Douvres, dirigé surtout contre les Hollandais, 1670. A son retour, elle fut attaquée par un mal subit qui l'emporta en moins de 24 heures. Elle crut, et on crut à un empoisonnement; on accusa le chevalier de Lorraine, qu'elle avait fait exiler; mais les médecins déclarèrent qu'elle avait succombé à une maladie qu'ils appelèrent *choléra morbus*. L'oraison

funèbre que Bossuet lui consacra est un de ses chefs-d'œuvre. Mme de La Fayette a écrit son *Histoire*.

Henrion (Denis), mathématicien français, mort vers 1640, ingénieur du prince d'Orange. Il a fait connaître en France la théorie des logarithmes, et a laissé nombre d'ouvrages sur les mathématiques, entre autres un livre sur l'*Usage du compas de proportion*, qui a eu 20 édit.

Henrion de Pansey (Pierre-Paul-Nicolas), célèbre jurisconsulte français, né à Tréveray, près de Ligny (Meuse), 1742-1829. Son père, magistrat en province, le destina à suivre la même carrière. Il la parcourut avec honneur. Avocat au Parlement de Paris, sous l'anc. monarchie; administrateur du dépt. de la Marne, sous le Directoire; membre du tribunal de Cassation, sous le Consulat; conseiller d'Etat, sous l'Empire, 1810; ministre de la justice, sous le gouvernement provisoire de 1814; premier président de la Cour de cassation, sous la Restauration, 1818, Henrion de Pansey fut avant tout et par-dessus tout magistrat et savant jurisconsulte, et, sans être l'homme d'aucun parti, il s'attira l'estime de tous les partis. Les ouvrages qu'il a laissés, fruits d'un profond savoir, d'un esprit droit et indépendant, sont écrits avec une rare élégance. Son analyse du *Traité des fiefs*; son traité *de la Compétence des juges de paix*, réimprimé un grand nombre de fois; ses ouvrages sur le *Pouvoir municipal*, sur les *Biens communaux* et sur les *Assemblées nationales* méritent d'être cités en première ligne. *Les Œuvres judiciaires du Président Henrion de Pansey* ont été publiées en 1 vol. gr. in-8° à 2 colonnes, 1843.

Henriot (François), l'un des hommes les plus tristement célèbres de la révolution française, né à Nanterre, 1761-1794. Fils d'un pauvre cultivateur, il débuta par être domestique d'un procureur, qui le chassa pour défaut de probité; obtint un emploi de garde-barrière, et le perdit pour avoir contribué à l'incendie des barrières dans la nuit du 12 au 13 juillet 1789; entra dans la police, et se fit bientôt arrêter pour vol. A l'expiration de sa peine, il se mit à la solde des partis et en devint l'un des instruments les plus sanguinaires. A ce titre, il prit part à la journée du 10 août, aux massacres du 2 septembre; puis comme chef de la force armée de la section des Sans-Culottes, il dirigea l'insurrection de la nuit du 30 au 31 mai et celle du 2 juin; lu commandant de la garde nationale de Paris, il devint l'exécuteur des ordres sanguinaires de la Convention. Au 9 thermidor, il essaya vainement de sauver Robespierre et monta, le 10, sur l'échafaud.

Henrique. V. Henri.

Henriquez (Henri), missionnaire portugais, 1520-1600. L'un des premiers disciples d'Ignace de Loyola, il voyagea 43 ans dans les Indes orientales comme missionnaire. Ses ouvrages sur les langues des peuples au milieu desquels il vécut sont encore consultés.

Henriquez (Chrisostomo), religieux espagnol de l'ordre des Cisterciens, 1594-1632. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages historiques et religieux, dont beaucoup sont restés manuscrits, dans les divers couvents de son ordre, auxquels la plupart de ces ouvrages sont consacrés.

Henriquez (Jeanne). V. Jeanne Henriquez.

Henry (Robert), historien anglais, né dans le comté de Stirling (Ecosse), 1718-1790, ministre de l'Eglise presbytérienne. Il a laissé une histoire d'Angleterre qui s'arrête à Henri VIII, et a été traduite en français par Boulard et Cantwell, 1789-1796, 6 vol. in-4°. Malgré ses nombreuses erreurs, elle atteste de consciencieuses recherches et est conçue sur un plan alors nouveau, qui permit à l'auteur de mettre en lumière une foule de faits intéressants, négligés avant lui par les historiens.

Henry (Patrick), homme d'Etat américain, né en Virginie, 1736-1797. Après de médiocres études, il fut successivement marchand et agriculteur, ne réussit dans aucune de ces directions et se fit avocat. Une cause peu importante qui lui fut confiée par hasard révéla tout à coup l'immense talent oratoire que lui avait accordé la nature, 1763. Envoyé à l'assemblée législative de Virginie, 1765, il y soutint avec autant d'énergie que d'éloquence le droit de la colonie de s'imposer elle-même. Membre du congrès général qui se réunit à Philadelphie en 1774, puis, en 1775, de la convention de Virginie, il y fit adopter la motion d'armer la milice. Elu, ensuite, quatre fois consécutives gouverneur de cet Etat, il ne sortit de l'administration que pour être appelé de nouveau à l'assemblée. Il reprit en même temps sa profession d'avocat, dont la médiocrité de sa fortune lui faisait un impérieux besoin. Dans les débats relatifs à la constitution, il joua un rôle important et fut un de ceux qu'on appela *Fédéralistes*.

Henry (Noël-Etienne), pharmacien-chimiste français, né à Beauvais, 1769-1832, remplit durant 35 ans les fonctions de sous-chef d'abord, puis de chef de la pharmacie centrale des hôpitaux de Paris. Il était membre de l'Académie de médecine et de la Société de pharmacie, etc. On a de lui de nombreux et utiles travaux, notamment : *Manuel d'analyse chimique des Eaux minérales, médicinales, et destinées à l'économie domestique*, Paris, 1825, in-8° (avec son fils); *Pharmacopée raisonnée*, ou traité de *Pharmacie pratique et théorique*, Paris, 1828, 2 vol. in-8° (avec G. Guibourt), etc. Il participa à la rédaction du *Codex Medicamentarius*, et à sa traduction. Il était un des rédacteurs des *Annales de Physique et de Chimie*, du *Journal de Pharmacie* et du *Mémorial encyclopédique*.

Héphestion, l'ami et le compagnon d'Alexandre le Grand, né vers 357 av. J. C., mort à Ecbatane en 324. Alexandre, qui éprouva une grande douleur de sa mort, lui fit élever à Babylone, où son corps fut transporté, un magnifique tombeau.

Héphestion, grammairien grec d'Alexandrie, du temps de Vespasien, a laissé un *Enchiridion de metris et poemate græco et latino*, plusieurs fois publié, à Oxford, 1810; à Leipzig, 1832, avec une traduction latine par de Fauw, 1727, in-4°.

Heppenheim, v. de la Hesse-Darmstadt, à 30 k. S. de Darmstadt. Tanneries, blanchisseries de toiles; 4,000 hab.

Heptanomide, nom que les Grecs donnaient jadis à l'Egypte centrale, parce qu'elle comprenait 7 nomes. La capitale était *Memphis*.

Heptarchie. On appelle ainsi l'ensemble des 7 Etats que fondèrent, aux v° et vi° siècles, dans la Grande-Bretagne, les Saxons et les Angles. Les 7 roy. étaient : 4 roy. fondés par les Saxons au S., Kent, Sussex, Wessex, Essex; 3 roy. fondés par les Angles au N., Northumberland, Est-Anglie, Mercie. Elle cessa d'exister au commencement du ix° siècle.

Her, nom primitif de l'île de Noirmoutier.

Héraclée, *Heraclæa*, anc. v. de Bithynie (Asie Mineure), sur la côte S. du Pont-Euxin, colonie de Milet; aujourd'hui *Erekli*. — Anc. v. de Lucanie (Italie), colonie de Tarente, près de laquelle Pyrrhus remporta sa première victoire sur les Romains, 280 av. J. C., aujourd'hui *Policoro*.—Anc. v. de Sicile, près d'Agrigente, au S., fondée par les Crétois et surnommée *Minoa*.—Plusieurs autres villes, dans l'antiquité, ont porté le même nom. V. Périnthe, Latmos.

Héracléonas, empereur grec, second fils d'Héraclius Ier et de Martine, né en 626, succéda à son père en 641, avec son frère Héraclius II Constantin, fils d'Eudoxie, première femme d'Héraclius. Celui-ci étant mort au bout de quelques mois, Héracléonas, ainsi que sa mère, accusés de l'avoir empoisonné, furent livrés au Sénat par Valeninus, général de l'armée d'Asie, et confinés dans un couvent, après avoir subi l'amputation, Martine de la langue, et Héracléonas du nez. Ils y moururent à une époque ignorée.

Heracleopolis, v. de l'Egypte ancienne, sur le canal de Joseph, dans l'Heptanomide. L'ichneumon y avait un culte.

Héraclide de Pont, philosophe, historien et astronome grec, fils d'Eutyphron ou Euphron, né à Héraclée, fut disciple de Platon, de Speusippe et d'Aristote.— Des ouvrages qu'il avait composés sur la philosophie, les mathématiques, la musique, l'histoire, etc., il ne nous reste qu'un extrait de son traité historique *sur les Constitutions des Etats*, inséré dans le t. II des *Historicorum græcorum fragmenta* de la collection Didot.

Héraclide ou **Héraclite**, grammairien alexandrin, d'une époque incertaine, dont il est resté un curieux ouvrage, les *Allégories homériques*, où il explique allégoriquement toutes les fictions du poëte. Il a été publié par Gesner avec une traduction latine, Bâle, 1544; par Schulthess, avec une traduction allemande, Zurich, 1779, et plus récemment par Mehler, Leyde, 1851.

Héraclides, nom commun à tous les descendants d'Hercule, et surtout à 4 dynasties célèbres : 1° Héraclides du Péloponnèse. Hyllus, fils d'Hercule et de Déjanire, avec ses frères, voulut en vain reprendre Mycènes; il fut chassé, repoussé de l'isthme de Corinthe, et tué par le roi de Tégée. Les Héraclides se retirèrent chez les Doriens, au S. de la Thessalie. Cent ans plus tard, ceux-ci, conduits par les arrière-petits-fils d'Hyllus, Aristodème, Témène et Chresphonte, firent la conquête du Péloponnèse, et les Héraclides régnèrent en Mes-

sénie, en Laconie, en Argolide. — 2° HÉRACLIDES DE CORINTHE, issus d'Alétas, petit-fils d'Hercule; ils s'emparèrent de Corinthe et y régnèrent pendant 5 générations. — 3° HÉRACLIDES DE LYDIE, descendants d'Alcée, fils d'Hercule et d'Omphale; ils occupèrent le trône jusqu'à Candaule, mis à mort par Gygès. — 4° HÉRACLIDES DE MACÉDOINE, issus de l'Héraclide Témène, roi d'Argos, par Perdiccas, son fils, ou Caranus; ils régnèrent en Macédoine depuis le VIIIe siècle av. J. C.; Philippe et Alexandre descendaient de cette famille.

Héraclite *d'Ephèse*, philosophe grec de l'École ionienne, que Diogène Laerce fait vivre vers 540 avant J. C., et qui mourut à 60 ans, vers 480. Son père était premier citoyen ou chef politique d'Ephèse. Héraclite, qui pouvait lui succéder, céda ses droits à son frère, et s'adonna exclusivement à l'étude de la philosophie. D'une humeur naturellement sombre et mélancolique, que les années ne firent qu'accroître, il se tint de plus en plus à l'écart du commerce des hommes, vécut même quelque temps au milieu des montagnes, et ne fut ramené à Ephèse que par la maladie (une hydropisie), dont il mourut. Il avait déposé dans le temple de Diane, à Ephèse, un livre qui contenait ses doctrines philosophiques et qui fut retrouvé, environ 167 ans après sa mort, par Cratès, l'académicien. Écrit en prose ionienne, et non en vers comme ceux des philosophes antérieurs, ce livre porte un cachet d'obscurité affectée, qui a valu à son auteur le surnom d'*obscur*. Le véritable titre en est ignoré, et, d'après Diogène Laerce, il traitait de la nature et se divisait en trois parties : la physique, la politique et la morale. Nous ne le connaissons que par ce qu'en ont écrit quelques auteurs anciens, et les extraits qu'ils nous en ont laissés. En physique, on y voit qu'il regardait le *feu* comme le principe universel et unique, tour à tour créateur et destructeur de toutes choses. Quant à sa politique et à sa morale, ce qu'on en connaît ne suffit pas pour se faire une idée complète de son système. On comprend toutefois qu'il rejetait le témoignage des sens comme trompeur, et plaçait le *criterium* de la vérité, non dans la raison individuelle, mais dans la raison universelle.

Héraclius Ier, empereur d'Orient, né vers 575, mort en 641. Fils de l'exarque ou gouverneur général de l'Afrique, il fut chargé par son père de conduire à Constantinople l'expédition qui détrôna Phocas, dont il fit trancher la tête, et reçut la couronne que lui offrirent le clergé, le sénat et le peuple, 610. Les 12 premières années de son règne furent désastreuses. L'empire fut en proie aux invasions et aux ravages des Perses, des Avares, des Croates et des Serbes. Mais Héraclius, ayant pu enfin rassembler une armée suffisante, prit une éclatante revanche. 622-628, fit tomber du trône de Perse Chosroès II, et obtint du fils de ce prince, Siroès, la restitution des provinces que Chosroès avait conquises sur l'empire. De nouveaux désastres marquèrent la fin de son règne. Les Arabes battirent ses armées et s'emparèrent de la Syrie, de Jérusalem, de la Mésopotamie, de l'Egypte. Héraclius mourut sans avoir pu repousser cette terrible invasion.

Héraclius II (CONSTANTIN), fils du précédent, né en 612, empereur d'Orient, conjointement avec son frère Héracléonas (V. *ce nom*), en 641, mourut au bout de trois mois et demi de règne.

Héraldique (Art). V. BLASON.

Hérard, prélat français du IXe siècle, mort en 871. Il fut nommé archevêque de Tours, en 855. Il jouissait d'une grande autorité dans l'Église française, prit part aux travaux de plusieurs conciles et fut choisi comme arbitre par le pape et Robert, évêque du Mans, dans un procès que celui-ci soutenait contre les moines de Saint-Calais. Il était lettré et érudit. On a de lui, entre autres écrits, un recueil de *Statuts* synodaux fort curieux pour l'histoire du IXe siècle, et qui figure dans les *Instrumenta* de la *Gallia Cristiana*, t. XIV.

Hérard (CHARLES), homme de couleur, né au Port-Salut (Saint-Domingue), 1787-1850. Devenu président de la république haïtienne à l'aide d'une révolution qui renversa Boyer, il fut renversé à son tour au bout de 4 mois par une autre révolution.

Hérat, Royaume de). Il est formé de la partie orientale du Khorassan, et a été démembré du grand empire des Afghans. Il est situé entre le Turkestan au N., la Perse à l'O., le roy. de Kaboul à l'E. Il est arrosé au N. par le Héri-Roud et le Mourghâb; au S. par l'Helmend. Le climat est rigoureux en hiver, mais assez doux en été, surtout dans les vallées. Le sol est fertile, surtout en produits agricoles et en mûriers; on y élève des chevaux estimés. On fabrique des étoffes de coton et de soie, des maroquins, des armes blanches. Le commerce est important. La population est d'environ 1,500,000 hab., Tadjicks, Hazare Eimaks, Afghans; la plupart sont musulmans sunnites; les Hazareh, au N., sont schyites. Le khan a un pouvoir absolu et se maintient par la force. Ce pays, convoité par la Perse, a été jusqu'ici protégé par la politique anglaise. V. pr. *Hérat* et *Farrah*.

Hérat ou **Hérault**, primitivement **Héri**, anc. *Aria*, v. forte de l'Afghanistan, capit. du roy. de Hérat, sur l'Héri-roud, à 450 kil. O. de Kaboul, par 34° 20′ lat. N. et 59° 48′ long. E. Elle est entourée d'une levée en terre, surmontée d'un mur en briques crues. On la considère comme la clef de l'Afghanistan du côté de l'O. Entrepôt du comm. de la Perse, de la Turquie, du Kaboul, de l'Inde. Fabr. de tapis, autrefois très-renommées, aujourd'hui en déclin, de châles, d'armes; bazars, mosquées nombreuses, bains, 17 caravansérails. Ville immense, mais rues étroites, sales et tortueuses. Le chiffre de sa population, composée de Persans, d'Afghans, de Tadjicks, de Mogols, d'Hindous, etc., s'élève à environ 50 000 hab. Hérat existait déjà du temps d'Alexandre. Elle fut longtemps la capit. de l'empire fondé par Tamerlan. Depuis un siècle et demi, elle a été tour à tour prise par les Afghans et les Perses. Elle parait au pouvoir des Afghans.

Hérauld (DIDIER), philologue et jurisconsulte français, né vers 1575, mort en 1649. On a de lui des notes estimées sur l'*Apologétique* de Tertullien, sur Minucius Félix; une défense de l'indépendance des souverains contre les prétentions de la cour de Rome, publiée sous ce titre : *David Leidhresseri super doctrinæ capitibus inter Academiam Parisiensem et Societatis Jesu patres controversis Dissertatio politica*, Strasbourg ou Cologne 1612, in-4°, etc.

Hérault, anc. *Arauris*, riv. de France, qui a sa source dans les Cévennes, près du village de Vallerangue (Gard), et son embouchure dans la Méditerranée, au port d'Agde. Cours de 125 kil. Il passe à Ganges, Saint-Guilhem, Pézenas.

Hérault (L'), départ. de la France méridionale, a pour bornes: au N. E., le départ. du Gard; au N. O., l'Aveyron, à l'O., le Tarn; au S. O., l'Aude; au S., la Méditerranée. La superficie est de 619,800 hect.; la population, de 445,053 hab. Il est traversé par les monts d'Espinous, et limité, au N., par les monts Garrigues; les côtes, couvertes d'étangs, comme ceux de Thau et de Mauguio, sont mauvaises, à cause des sables qu'y pousse le Rhône. Il est arrosé par l'Hérault, le Lez, l'Orb, la Vidourle, et par les canaux du Midi, de Lunel, de la Peyrade, des Étangs, de Beaucaire. On y exploite la houille, le fer, le plomb argentifère, le cuivre et le marbre; il y a des eaux thermales à Balaruc, Avesne, etc. La vigne est cultivée, surtout dans l'arr. de Béziers (vins rouges de Saint-Georges, de Saint-Christol; vins blancs de Lunel, de Frontignan), on y fabrique beaucoup de vins, dits d'Espagne, et beaucoup d'eaux-de-vie. Abondance d'oliviers et de mûriers; plantes aromatiques et tinctoriales; les céréales sont insuffisantes; peu de prairies; cependant on y élève beaucoup de moutons. Manufactures de draps et de couvertures; fabriques de soie, toiles de coton, bougies; fabriques de liqueurs; tanneries, salines, pêche active. Le ch. l. est *Montpellier*; il referme 4 arrond.: Montpellier, Béziers, Lodève et Saint-Pons. Il forme le diocèse de Montpellier, fait partie de la Cour d'appel, de l'Académie de Montpellier, de la 16e rég. militaire (Montpellier), de la 5e préfecture maritime (Toulon); il faisait partie jadis du bas Languedoc.

Hérault de Séchelles (MARIE-JEAN), homme politique français, né à Paris, 1760-1794. Issu d'une famille noble, il fit, à 20 ans, de brillants débuts, au Châtelet, comme avocat du roi, et y fut nommé, bientôt après, avocat général sur la recommandation de la reine. Mais l'esprit du temps avait soufflé sur lui, et il devint, en 1789, un des partisans de la Révolution. Successivement membre de la Législative et de la Convention, qu'il présida à diverses reprises, et, notamment, le 2 juin, rédacteur de la constitution de 1793, président de la fête nationale du 10 août, où fut célébrée l'inauguration de la république, envoyé en mission dans l'Est, « où il sema des guillotines, » selon ses propres termes, il ne put échapper au soupçon de modérantisme, fut dénoncé par Robespierre, accusé par Saint-Just et entraîné dans la chute de Danton. Il mourut avec lui sur l'échafaud.

Hérault, *Præco*, oficier civil chez les anc. Romains; il remplissait des fonctions subalternes dans les comices,

les processions des sacrifices, les ventes à l'enchère, etc.

Héraut d'armes (de l'allemand *Herald*, gendarme, ou *here*, armée, ou *haren*, crier), officier dont les fonctions étaient nombreuses et importantes sous l'ancienne monarchie, surtout pendant le moyen âge. Ils convoquaient les États-généraux, assistaient aux mariages des rois et à leurs funérailles; vérifiaient les preuves de noblesse, dressaient les armoiries, dégradaient de la noblesse ceux qui s'en étaient rendus indignes; allaient dénoncer la guerre ou proclamer la paix dans les cours étrangères, où ils jouissaient de l'inviolabilité; en campagne, ils faisaient connaître aux chevaliers et aux capitaines le jour fixé pour la bataille, se tenaient sur un lieu élevé pour voir et noter ceux qui faisaient le mieux leur devoir; dans les tournois, les joutes, les cartels, ils marquaient le champ, plaçaient les combattants, leur mesuraient la lice, etc., etc. Avant de devenir héraut d'armes, il fallait avoir été *chevaucheur*, puis *poursuivant d'armes* pendant sept ans. A la chute de la chevalerie, presque toutes les fonctions des Hérauts d'armes tombèrent en désuétude, et on ne les vit plus figurer que comme simples officiers de cérémonies dans quelques circonstances extraordinaires. C'est le rôle que leur rendit Napoléon Ier, en les rétablissant, et que la Restauration leur conserva. Leur costume consistait, sous l'anc. monarchie, en une cotte d'armes de velours cramoisi, semée de fleurs de lis d'or. Ils le reprirent sous la Restauration. Sous l'Empire, la cotte d'armes était de velours bleu semée d'abeilles d'or.

Herbage (droit d'), droit payé au seigneur, dans quelques provinces, pour tout héritage tenu en censive. Il consistait en une tête de bétail prélevée sur 10, 20 ou 25 têtes, et était alors dénommé *vif herbage;* ou en 1 denier payé pour chaque tête, quand le nombre des bêtes était inférieur à celui soumis au vif herbage; on l'appelait, dans ce cas, *mort herbage*.

Herbart (Jean-Frédéric), philosophe allemand, né à Aldenbourg, 1776-1841. Élève de Fichte à Iéna, précepteur à Berne, professeur à Gœttingue, 1805, à Kœnigsberg, 1809, rappelé, au même titre, dans la première de ces deux villes, 1833, il finit par fonder une école qui peut être considérée comme la continuation de l'école de Kant, mais dans une autre direction que celle qu'avait suivie Fichte. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, presque tous écrits en allemand, et où il combat, plus ou moins directement, l'idéalisme qui dominait de son temps en Allemagne, et s'efforce de ramener la philosophie au bon sens, en plaçant dans l'expérience la source de toute connaissance. C'est ce qui apparait surtout dans sa *Psychologie fondée sur l'expérience* (Psychologie, als Wissenschaft neu gegründet auf Erfahrung, Metaphysik und Mathematik), Kœnigsberg, 1824-25, 2 vol.; dans sa *Philosophie pratique générale* (Allgemeine praktische Philosophie), Gœttingue, 1808, etc.

Herbas, v. de l'Estrémadure (Espagne), à 90 kil. N. E de Cacérès; 6,000 hab.

Herbauge, petit pays de l'ancienne France, sur les limites de la Bretagne et du Poitou, vers Machecoul.

Herbault, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. O. de Blois (Loir-et-Cher); 874 hab.

Herbelot (Barthélemy d'), orientaliste, né à Paris, 1625-1695, secrétaire-interprète du roi, 1661; professeur de syriaque au Collége de France, 1692. Il a laissé un ouvrage, unique en son genre, intitulé: *Bibliothèque orientale, ou Dictionnaire universel, contenant tout ce qui fait connaître les peuples d'Orient*, mis en ordre par Galland, Paris, 1697, in-fol., La Haye, 1772-82, 4 vol. in-4°. C'est un immense recueil de notions relatives à l'histoire ecclésiastique, aux institutions civiles et littéraires, à la biographie, à la mythologie, à la géographie et aux usages des Arabes, des Persans et des Turcs. On a encore de lui, en manuscrit, un *Dictionnaire arabe, persan et turc*.

Herberay des Essarts (Nicolas de), traducteur français, m. vers 1552, n'est connu que par des traductions, telles que celle des 8 premiers livres d'*Amadis de Gaule*, entreprise par l'ordre de François Ier, celle de *Flavius Josèphe*, etc.

Herbers, Herbert ou **Hébert,** trouvère français, qui vivait dans la première moitié du XIIIe s. Il n'est connu que par un ouvrage intitulé *Dolopathos*, roman ou recueil de nouvelles dans le goût oriental, qu'il prétend avoir traduites en vers français du latin de Dams Iehans, moine de Haute-Seille, dans le diocèse de Vesoul. Le *Dolopathos* a été édité pour la première fois par MM. Charles Brunet et A. de Montaiglon, sur deux manuscrits de la Bibliothèque nationale, Paris, 1856, in-8°.

Herberstein (Sigismond, baron d'), né à Vippach (Styrie), 1486-1566, commença par porter les armes: il remplit ensuite, au service de l'Empire, plusieurs missions diplomatiques, notamment en Russie. Son livre, *Rerum Moscoviticarum Commentarii*, qu'il composa pour complaire au désir de l'archiduc Ferdinand, est plein d'observations judicieuses, et mérite encore d'être lu. Il a été récemment traduit en français.

Herberstein (Jean-Charles, comte d'), prélat allemand, 1722-1787, évêque de Laybach; il publia, en 1782, une lettre pastorale où il exposait les droits des princes, du pape et des évêques, faisait l'éloge des réformes de Joseph II, et se prononçait contre les couvents.

Herbert de Cherbury (Lord Edouard), né au château de Montgomery (Galles), 1581-1648. Issu d'une ancienne et noble famille, il se maria, à 15 ans, avant d'avoir fini ses études, et n'en acquit pas moins une instruction très-étendue. Il fit, comme volontaire, sous les ordres du prince d'Orange, la campagne de 1609, dans la guerre pour la succession de Clèves, puis celle de 1614; fut envoyé, par Jacques Ier, en France, comme ambassadeur d'Angleterre, créé pair d'Irlande en 1625, pair d'Angleterre en 1631, se prononça d'abord pour Charles Ier dans la guerre qui devait conduire ce prince à l'échafaud, puis l'abandonna, et, selon Horace Walpole, combattit dans l'armée parlementaire. Il a laissé un traité: *De veritate, prout distinguitur a revelatione, a verisimili, a falso*, qui érige le déisme en système et nie l'utilité de la révélation; des *Mémoires* publiés par Horace Walpole, qui sont curieux à cause des détails qu'ils contiennent sur la société de son temps, etc.

Herbert (sir Thomas), voyageur et historien anglais, né à York vers 1610, mort en 1682. Il fit ses études à Oxford et à Cambridge, voyagea en Asie et en Afrique, visita une portion de l'Europe, prit parti dans la guerre civile, d'abord pour le Long-Parlement, puis pour Charles Ier. Sous la Restauration, il se livra exclusivement à des travaux historiques. La *Threnodia Carolina*, qui figure dans la collection des *Mémoires sur la révolution d'Angleterre*, publiée par M. Guizot, est de lui.

Herbiers (les), *Herbadilla*, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 40 kil. N. E. de La-Roche-sur-Yon (Vendée); chapelle ogivale, bâtie dans le voisinage, sur le mont des Alouettes, par les duchesses d'Angoulême et de Berry, à la mémoire des Vendéens morts dans la guerre civile; 3,681 hab., dont 1,855 agglomérés.

Herbignac, ch.-l. de cant. de l'arr. et au nord de Saint-Nazaire (Loire-Inférieure); 3,964 habit., dont 507 agglomérés.

Herblon (Saint-), ch.-l. de cant. de l'arr. et à 10 kil. N. E. d'Ancenis (Loire-Inférieure); 2,864 hab., dont 365 agglomérés.

Herbst (Jean-Frédéric-Guillaume), naturaliste allemand, né à Petershagen (principauté de Minden), 1743-1807; ministre luthérien, qui s'est acquis une grande célébrité comme entomologiste. Parmi les ouvrages qu'il a laissés sur cette science, ceux qui ont été réunis sous le titre de *Système naturel de tous les insectes connus*, Berlin, 1785-1804, 11 vol. in-8°, sont justement estimés.

Herculanum, ville de l'anc. Campanie (Italie méridionale), sur la mer Tyrrhénienne, près et au S. E. de Naples. Les anciens la croyaient fondée par Hercule, et Pétrone la nomme *Herculis Porticum*. Elle était devenue l'une des résidences favorites des riches patriciens de la Rome impériale, lorsque, sous le règne de Titus, en 79 ap. J. C., le sol sur lequel elle était bâtie s'affaissa par l'effet d'un tremblement de terre, et le Vésuve, qui faisait sa première éruption historique, la couvrit en même temps d'une couche épaisse de lave sous laquelle elle resta ensevelie près de 17 siècles. Elle fut retrouvée en 1713 par l'architecte François Pichetti de Naples. Les fouilles, qui depuis n'ont cessé d'y être pratiquées, ont enrichi le Musée Bourbon de Naples d'une foule d'objets curieux, et mis à découvert, outre des maisons particulières, des arcs de triomphe, un magnifique théâtre qui pouvait contenir 8,000 spectateurs, et une basilique, dont la longueur est de 228 pieds, et la largeur de 132. L'ouvrage le plus complet sur les ruines d'Herculanum est celui de M. Guill. Zahn.

Hercule, nom de plusieurs personnages des mythologies orientales, dont l'existence et les actions peuvent avoir eu quelques fondements historiques, mais ont été singulièrement embellies par les traditions populaires, et les fictions des premiers poëtes. Diodore ne parle que

de 3 Hercules, mais Cicéron en compte 6, et Varron va jusqu'à 42. L'Hercule des Grecs est le plus célèbre, et il est à présumer que son histoire s'est beaucoup enrichie au détriment de celle de ses homonymes. La Fable le fait naître du commerce illégitime de Jupiter avec Alcmène, femme d'Amphitryon, roi de Tirynthe, et comme Amphitryon était fils d'Alcée, le nom d'*Alcide* fut aussi donné à Hercule. Il montra dès le berceau ce qu'il serait un jour, en étouffant de ses mains deux serpents que Junon, furieuse de l'infidélité de Jupiter, avait envoyés pour le dévorer. Sa taille et sa force dépassèrent bientôt de beaucoup celles des hommes les plus grands et les plus forts de son temps. Elles lui permirent d'accomplir, non pas, toutefois, sans périls et sans gloire, les 12 *travaux* qu'Eurysthée, son frère utérin, lui imposa par l'ordre de l'oracle de Delphes, en punition du meurtre de sa première femme, Mégare, et de ses enfants qu'il tua dans un accès de colère. Ainsi, il étouffa dans ses bras le lion de la forêt de Némée, dont il porta toute sa vie la peau sur les épaules, en guise de trophée; il tua l'hydre de Lerne, en abattant d'un seul coup ses sept têtes qui, frappées séparément renaissaient aussitôt; il s'empara vivant du sanglier d'Erymanthe; il atteignit après une année de poursuite la biche aux pieds d'airain; il défit les Amazones et prit leur reine Hippolyte, qu'il donna pour épouse à Thésée, son compagnon et son émule; il nettoya les étables d'Augias, roi d'Elide, en les inondant des eaux du fleuve Alphée, qu'il détourna de leur cours; il délivra les plaines de Marathon du Minotaure qui les ravageait; il donna le roi Diomède en pâture à ses propres chevaux, que ce prince nourrissait de chair humaine; il fit mourir Géryon et s'empara de ses bœufs; il délivra Thésée des enfers et en ramena Cerbère enchaîné; enfin, il ravit aux jardins des Hespérides leurs précieuses pommes d'or. A ces 2 fi travaux, les traditions fabuleuses en ajoutent beaucoup d'autres : ses luttes victor euses avec le fleuve Achéloüs, le géant Antée, le brigandCacus, les Centaures, la séparation de l'Europe et de l'Afrique qu'il opéra en introduisant l'Océan dans la Méditerranée par la rupture des deux montagnes Calpé et Abyla, appelées, de là, les *colonnes d'Hercule*; la délivrance d'Alceste qu'il ramena des enfers. Le meurtre d'Eurythus, roi d'Œchalie, dont il enleva la fille, fut le dernier de ses exploits. Sa femme Déjanire, jalouse de cette conquête, lui envoya la robe empreinte du sang du centaure Nessus, sang qui était un poison mortel. A peine Hercule l'eut-il revêtue, qu'il se sentit brûler d'un feu intérieur. Fou de douleur, il lança dans la mer le malheureux Hylas, qui lui avait apporté la robe fatale, et se précipita lui-même dans les flammes d'un bûcher consruit et allumé de ses mains, sur le sommet du mont Œtna. Admis dans l'Olympe aprè sa mort, il épousa Hébé, déesse de la jeunesse. — Après l'Hercule des Grecs, le plus fameux était celui des Phéniciens, dont la légende, d'après Diodore, s'est greffée sur celle du précédent. L'*Hercule égyptien*, fils du Nil; l'*Hercule crétois*, un des dactyles Idéens, adoré comme conquérant; l'*Hercule lydien*, qui porta dans un combat un vêtement de femme, ce qui donna peut-tre naissance à la fable d'Hercule filant aux pieds d'Omphale; l'*Hercule persan*, grand chasseur; l'*Hercule indien*, tige des rois de ce pays, ont sans doute contribué, plus ou moins, par quelques-unes de leurs aventures, à donner à la légende du premier Hercule les proportions que nous lui trouvons dans la mythologie grecque.

Hercule (Ile d'), à la pointe N. O. de la Sardaigne; auj. *Asinara*.

Hercule (Maximien). V. Maximien.

Herculis Liburni Portus, anc. nom de *Livourne*.

Herculis Monœci Portus, anc. nom de *Monaco*.

Hercynienne (Forêt), *Hercynia Silva*, en allemand *Harz-Wald*, vaste forêt qui, au dire de César, couvrait la Germanie, entre les monts Hercyniens et le Rhin.

Hercyniens (Monts), anc. nom de l'*Erzgebirge*.

Hercynio-Karpathien (Système). Il embrasse, selon Balbi, toutes les chaînes de montagnes comprises entre le Rhin, le Dniéper, le Danube, les plaines de l'Allemagne septentrionale et celles de la Pologne occidentale.

Herder (Jean-Gottfried), né à Mohrungen (Prusse orientale), en 1744, mort à Weimar en 1803. Littérateur, théologien, philosophe, critique, philologue, il a été l'un des écrivains de l'Allemagne qui ont exercé la plus grande influence sur leur temps. Né pauvre, il conquit par son travail et son mérite une haute position littéraire et d'honorables fonctions. Adversaire de la philosophie critique, il s'efforça de réfuter les principaux ouvrages de Kant et mit à nu les défauts de sa *Critique de la raison pure*, dont il ne comprit pas, du reste, toute la profondeur. On peut le ranger, avec Vico, parmi les fondateurs d'une science toute nouvelle encore de son temps, la philosophie de l'histoire, où il a déployé une supériorité incontestable et une saine originalité. Ses deux premiers ouvrages : *Fragments sur la nouvelle littérature allemande*, et *Forêts critiques*, étonnèrent ses contemporains par le ton impérieux et souvent amer qui y prévaut, et aussi par la chaleur d'enthousiasme qui s'y révèle. En comparant Homère et Klopstock, Pindare et les lyriques du XVIII^e s., Théocrite et Gessner, Anacréon et Gleim, il jeta les fondements d'une esthétique toute nouvelle. Mais son principal ouvrage, dans cette voie qu'il ouvrait à son siècle, intitulé: *L'Esprit de la poésie hébraïque*, fut une révélation véritable et contribua puissamment à la révolution dans l'histoire et la critique des œuvres de l'art et de la littérature qui, de l'Allemagne, se répandit bientôt dans toute l'Europe. Ses *Idées sur la philosophie de l'humanité* ont été traduites en français par Edgard Quinet, 1827, 3 vol. in-8°, et son livre *de l'esprit de la poésie hébraïque*, par Mme la baronne de Carlowitz, 1845, 1 vol. in-12. Ses *Œuvres complètes*, publiées à Tubingue, 1806-10, forment 45 vol. in-8°. Elles ont été rééditées en 1817, dans la même ville et sous le même format, en 60 vol.

Herdonée, *Herdoniæ*, v. de l'anc. Apulie (Italie méridionale), au S. E. de *Luceria*. Annibal battit les Romains dans son voisinage en 212 et 210 avant J. C.

Herdonius, Sabin qui, à la tête de 4,000 bannis, surprit la nuit le Capitole, en 460 avant J. C.

Herdouar, Hourdouar ou **Hardouar**, en anglais Hurdwar, v. sainte des Hindous, dans le Pendjâb, (Hindoustan anglais), à 170 kil. N. E. de Delhi, sur le Gange.

Hereford, v. et circonscription électorale d'Angleterre, ch.-l. du comté de ce nom, sur la Wye, à 195 kil. N. O. de Londres et à 80 kil. de Birmingham. Elle est bien bâtie et percée de belles rues. Sa cathédrale, fondée en 825, rebâtie dans le XI^e s. est remarquable par sa tour carrée et son portail. Son évêché remonte à l'époque bretonne. Nell Gwinn et David Garrick y naquirent. Fabr. de gants; 16,000 hab.— Le comté, situé au S. O. de l'Angleterre, sur la frontière du pays de Galles, est surnommé le *Jardin* de l'Angleterre. Céréales, pâturages, bestiaux. Nombreux exemples de longévité, 224,000 hectares, dont 191,000 susceptibles de culture; 124,000 hab. Nombreuses ruines de châteaux forts.

Herennius (C. Pontius), général samnite qui, en 321 av. J. C., fit passer sous le joug, dans le défilé de Caudium (Fourches Caudines), 2 armées romaines, et subit l'année suivante la même humiliation que lui infligea le consul Publilius Philo.

Hérésies (du grec αἵρεσις, *choix*), opinion contraire à une vérité révélée, d'après la définition de l'Eglise catholique, et impliquant toujours une erreur contre la foi. Sous l'ancienne monarchie française, l'hérésie était considérée comme une révolte contre les lois civiles, que pouvait punir la justice laïque.

Herford, v. de la Westphalie (Etats prussiens), au confl. de l'Aa et de la Bega avec la Werra, à 24 kil. S. O. de Minden. Elle est entourée de murs et remarquable par son musée d'antiquités westphaliennes et par le tombeau de Witikind, qui y fut transporté en 1414, de la ville d'Edger où Charles IV l'avait fait élever en 1377; 8,000 hab.

Hériban (de l'allemand *heer*, armée, et *bann*, convocation), cri public par lequel un suzerain convoquait ses vassaux; — amende encourue par ceux qui y désobéissaient; — prestations exigées par le seigneur.

Héricart de Thury (Louis-Etienne-François, vicomte), né au village de Thury, dont son père était seigneur, près Senlis, en 1777, mort à Rome en 1854. Il reçut une excellente éducation et fut admis, en 1795, à l'Ecole des mines. Nommé ingénieur en chef des mines et directeur des travaux publics du département de la Seine, sous Napoléon I^{er}, il fit exécuter des travaux considérables dans les catacombes de Paris. Il fut, sous la Restauration, député, membre de l'Académie des sciences, président de la Société d'agriculture. On a de lui des ouvrages, encore consultés, sur la minéralogie et la géologie, de nombreux mémoires publiés dans le *Journal des Mines*, et une intéressante *Description des Catacombes*.

Héricourt du Vatier (Louis D'), savant juriscon-

sulte français, né à Soissons, 1687-1752. Issu d'une famille noble, il prit d'abord la carrière militaire, mais son défaut de fortune l'en fit sortir, et il entra successivement dans l'ordre de Saint-Benoît et dans celui de l'Oratoire; il finit par se faire recevoir avocat au parlement de Paris. Il a laissé en droit canon, entre autres ouvrages qui font autorité: *Les Lois ecclésiastiques de France dans leur ordre naturel*, et une *Analyse des livres de Droit canonique conférés avec les usages de l'Église gallicane*, dont la meilleure édition est celle de Paris, 1771, in-fol. Parmi ses ouvrages en droit civil, il faut citer les deux livres, 3e et 4e, qu'il a ajoutés au *Droit public* de Domat.

Héricourt et Saint-Valbert, ch.-l. de canton (Haute-Saône), arr. et à 27 kil. S. E. de Lure, à 56 kil. de Vesoul. Église consistoriale de la Confession d'Augsbourg, vieux château. Filatures de coton, fab. de calicot, tanneries, etc.; 2,826 hab.

Hérisau, *Augia Domini*, v. de Suisse, cant. et à 12 kil. N. O. d'Appenzell; ch.-l. de l'État des Rhodes extérieures. Jolie ville et avantageusement située. Grande et belle église avec une ancienne tour; ruines des châteaux de Rosenberg et de Rosenburg; 9,000 hab. Elle fut le siége de la première Église chrétienne qui se forma en Suisse.

Hérissant (Louis-Théodore), littérateur français, né à Paris, 1743-1811. Reçu avocat en 1765, il alla étudier en Allemagne le droit germanique, fut attaché à la légation de la diète de Ratisbonne, et, revenu à Paris, y cultiva les lettres jusqu'à sa mort. On a de lui quelques éloges, des fables, des mélanges littéraires, une *Vie de Gesner*, etc.

Hérissant (Louis-Antoine-Prosper), frère du précédent, né à Paris, 1745-1769, a laissé, entre autres ouvrages (éloges, fables, etc.), une *Bibliothèque physique de la France*, ou *Liste de tous les ouvrages tant imprimés que manuscrits qui traitent de l'histoire naturelle de ce royaume*, 1771, in-8°.

Hérisson, ch.-l. de cant. de l'arrond. et à 25 kil. N. E. de Montluçon (Allier), près de l'Aumance; 1,551 h.

Héristal ou **Herstal**, v. de Belgique, sur la rive gauche de la Meuse, prov. et à 6 kil. N. E. de Liége; 6,000 hab. Église fondée par Charlemagne, mais rebâtie en 1677. Pepin, maire d'Austrasie, y eut un château fort, d'où lui vint le surnom d'Héristal; les dernières ruines en ont disparu en 1854.

Herius, nom latin de la Vilaine.

Herlicius (David), littérateur, médecin et astrologue allemand, né à Zeitz (Misnie), 1558-1636. Il publia plusieurs ouvrages de médecine et des *Éphémérides*, où il prédisait les changements du temps: elles eurent une vogue immense dans toute l'Europe. Il avait foi dans l'influence de la conjonction des astres, et fut un des grands apôtres de l'astrologie.

Herm, petite île à 6 kil. E. de Guernesey, dont elle dépend.

Hermæum promontorium, cap de l'Afrique, à l'E. de Carthage; aujourd'hui cap *Bon*.

Herman ou **Hermann** (Armand-Martial-Joseph), né à Saint-Pol (Artois), 1759-1795. Après de bonnes études, il embrassa la carrière judiciaire et fut successivement substitut de l'avocat général du conseil supérieur de l'Artois, juge et président criminel du Pas-de-Calais. Révolutionnaire modéré jusque-là, il subit bientôt la funeste influence de Robespierre, avec lequel il était lié, et qui le fit nommer président du tribunal révolutionnaire, 1793. La reine Marie-Antoinette, les Hébertistes, les Dantonistes, les royalistes modérés parurent devant lui, et furent envoyés à l'échafaud. Il subit le même sort comme terroriste après la chute de Robespierre.

Hermandad (la Sainte-), du latin *germanitas*, confrérie. Ce fut d'abord, en Espagne, une association volontaire de bourgeois qui veillaient à la sûreté des routes. Sous Ferdinand le Catholique, elle devint l'appui de la royauté contre les grands, et finit par être l'exécutrice des ordres de l'inquisition.

Hermanfroy ou **Hermanfried**, dernier roi de Thuringe, fils de Bazin, assassina ses deux frères pour posséder seul tout l'héritage paternel; mais n'ayant pas tenu ses promesses envers Thierry, roi des Franks austrasiens, qui l'avait aidé dans son usurpation, celui-ci le fit précipiter du haut des murs de Tolbiac, 530, et réunit la Thuringe à ses États.

Hermangarde, fille de Didier, roi des Lombards, et femme de Charlemagne, qui la répudia au bout d'un an. — Première femme de Louis le Débonnaire, dont elle eut Lothaire, Pepin et Louis le Germanique. — Fille de Louis II, roi d'Italie et empereur, née vers 859, épousa Boson, roi de la Bourgogne cisjurane, 879, devint veuve, 889, et alla mourir dans un couvent, après avoir gouverné pendant la minorité de son fils, *Louis l'Aveugle*.

Hermann, en latin *Arminius*, en allemand moderne *Armin*, fils de Segismer, chef des Chérusques, fit son éducation à Rome, servit un moment sous les aigles impériales, du temps de Tibère, et obtint, à 26 ans, le droit de citoyen et l'anneau de chevalier. Les efforts des Pannoniens pour recouvrer leur indépendance, les mesures prises par Varus pour *romaniser* la Germanie occidentale, où il avait remplacé Saturninus dans le commandement de l'armée romaine, indiquèrent au jeune Hermann son devoir. Il retourna dans sa patrie, et, à partir de ce moment, il n'eut plus d'autres pensées que de la délivrer des Romains. Ayant soulevé les Chérusques et quelques autres peuples de même race, il attira Varus et son armée dans une position défavorable, au milieu de la forêt de Teutoburger, et leur fit subir une si terrible défaite, que 30,000 Romains restèrent sur la place. Varus et plusieurs autres chefs se donnèrent la mort, l'an 9 après J. C. Sept ans après, une armée romaine, commandée par Germanicus, put racheter la honte de cette défaite par la sanglante victoire d'Idistavisus; puis, elle revint sur le Rhin, et Hermann, qui mourut bientôt après assassiné, 20 après J. C., mérita que Tacite dit de lui: « Il fut le libérateur de la Germanie. » Sa mémoire est restée populaire en Allemagne, et un monument colossal lui a été élevé, depuis peu, sur le sommet du Grotenburg, près de Detmold.

Hermann, dit *Contractus*, à cause de l'état de paralysie où il vécut dès sa première jeunesse, historien allemand, fut moine dans l'abbaye de Reichenau, 1013-1054. Il était de la famille des comtes de Vehringen. On a de lui une *Chronique* importante pour l'histoire de la fin du Xe siècle et du commencement du XIe siècle. Elle a été imprimée plusieurs fois; mais c'est dans le t. VII des *Monumenta Germaniæ* qu'il faut la lire. Hermann a laissé quelques autres ouvrages moins recherchés.

Hermann, de Luxembourg, dit *le Lorrain*, fils de Gilbert, comte de Luxembourg, fut élu empereur, 1080, en opposition à Henri IV; mais abandonné bientôt par son parti, il alla mourir dans un couvent, 1088.

Hermann Ier, comte palatin de Saxe, fils du landgrave *Louis de Fer*, mort en 1215. Il succéda à son frère Louis III dans le landgraviat de Thuringe, 1190. Il prit une grande part aux guerres de son temps, ce qui ne l'empêcha pas d'aimer la poésie et de protéger les poëtes. Ce fut dans son château de la Wartbourg qu'eut lieu, 1207, le concours de *Minnesinger*, célèbre sous le nom de *Combat de la Wartbourg*.

Hermann (Jean), médecin et naturaliste français, 1738-1800. Fils d'un pasteur de l'église réformée, il étudia la médecine à Strasbourg, où il fut reçu docteur, et se consacra au professorat et à l'étude des sciences médicales et des sciences naturelles. Strasbourg lui doit son premier enseignement public d'histoire naturelle, une bibliothèque de 18,000 volumes d'ouvrages relatifs à cette science et de riches collections à la formation desquelles il avait consacré la plus grande partie de ses revenus. Il a laissé plusieurs ouvrages utiles sur les sciences naturelles, et enrichi plusieurs ouvrages périodiques d'articles intéressants, sans compter les notes marginales qu'on retrouve sur les livres qu'il avait lus, notes qui, réunies, formeraient une collection de 25 à 30 vol.

Hermann (Jean-Godefroi-Jacques), célèbre philologue allemand, né à Leipzig, 1772-1848, professeur à l'Université de cette ville, associé étranger de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres de France depuis 1835. Il est connu par ses éditions des *Orphiques*, 1805, des *Hymnes* d'Homère, 1806, de plusieurs tragédies grecques, et par ses excellents travaux sur la langue grecque.

Hermann (Charles-Frédéric), philologue allemand, né à Francfort-sur-l'Oder, 1804-1855. L'un des savants les plus distingués de l'Allemagne contemporaine, il fut successivement professeur à Heidelberg, à Marbourg et à Gœttingue. Il avait acquis une vaste érudition. La vie publique et privée des Grecs, la philosophie, la mythologie, la littérature des anciens, lui étaient surtout très-familières, comme le démontrent les nombreux ouvrages qu'il a laissés sur ces matières; entre autres: *Quæstiones de Jure et auctoritate Magistratuum apud Athenienses*, Heidelberg, 1829; *Ueber das Verhaltniss der neuern speculativen Philosophie zur Klassischen Alterthumsforschung*. (Des rapports de la nouvelle Philosophie spéculative avec l'Archéologie classique), ibid., 1829; *Lehrbuch*

der griechischen Antiquitæten (Manuel des Antiquités grecques), 4e édit., 1855, 3 vol., etc.

Hermanstadt, en hongrois *Nagy Szeben*, v. des Etats autrichiens, capit. de la Transylvanie, ch.-l. du pays des Saxons et du cercle qui porte son nom, siége du gouvernement, à 580 kilom. S. E. de Pesth, et 115 S. E. de Klausenbourg. Elle est située sur un vaste plateau au-dessus du Cibin, d'où son nom, en langue romane. *Cibinzu*, et divisée en v. haute et v. basse. On y remarque une belle place de marché ornée de statues et de fontaines, une vaste cathédrale protestante, le palais national des Saxons, l'hôtel de ville, etc.; nombreux établissements d'instruction et de bienfaisance, industries très-variées; 22,000 hab., dont 12,000 protestants, le reste catholiques, grecs non unis, juifs, etc. Elle doit son nom, croit-on, à un bourgeois de Nuremberg, du nom d'Hermann, qui y aurait établi, au VIIe s., une colonie allemande. — Le cercle a une superf. de 1,110 kil. carrés, et 370 000 hab. Sol montagneux, arrosé par l'Alouta, belles forêts, vins, maïs.

Hermanric, roi des Goths, de la famille des Amales, 356-376, fit de nombreuses conquêtes, mais, vaincu par les Huns, il se tua de désespoir.

Hermant (Jean), né à Caen, 1650-1725, curé de Maltot, près de cette ville, auteur de nombreux travaux historiques sur des matières religieuses, qui se recommandent plus par l'étendue des recherches que par le style et la méthode. Nous citerons seulement : *Histoire des Conciles*, Rouen, 1704, 4 vol. in-12; *Histoire de l'établissement des ordres religieux et des congrégations régulières et séculières de l'Eglise*, Rouen, 1697, in-12; *Histoire des hérésies*, Rouen, 1717, 4 vol. in-12.

Hermaphrodite, fils de Mercure et de Vénus. Une naïade, qui n'avait pu s'en faire aimer, obtint des dieux qu'ils confondissent leurs deux corps en un seul.

Hermas, un des plus anciens Pères de l'Eglise, connu par un livre, *le Pasteur*, qu'il aurait écrit vers la fin du Ier s. ap. J. C., et qui contient, sous forme de dialogues, des instructions sur la pénitence, les aumônes, les bonnes œuvres. Fort estimé par les premiers Pères de l'Eglise, ce livre est tombé ensuite dans le discrédit. L'original grec est perdu; mais on en possède deux traductions latines, l'une fort ancienne, éditée plusieurs fois, et l'autre, qui diffère notablement de la première, récemment découverte par M. Dressel dans un manuscrit de Rome, Leipzig, 1857.

Hermathène, buste représentant d'un côté Mercure et de l'autre Minerve. Les Grecs et les Romains en ornaient leurs maisons.

Hermelin (Samuel-Gustave, baron), minéralogiste suédois, né à Stockholm, 1744-1820. Il fut l'un des hommes qui méritèrent le mieux de la Suède. En reconnaissance de ses services, le corps de la noblesse fit frapper en son honneur, 1800, une médaille dont l'inscription les résume. Il exécuta, ou fit exécuter à ses frais, 30 cartes géographiques détaillées des provinces de la Suède et de la Finlande, dont quelques-unes sont encore ce qu'on possède de plus exact sur les contrées qu'elles concernent. Il a laissé, en outre, plusieurs ouvrages sur l'industrie, l'histoire naturelle, etc., de quelques provinces de la Suède. Il mourut ruiné, mais honoré.

Hermenault (L'), ch.-l. de canton de l'arr. et à 10 kil. N. O. de Fontenay-le-Comte (Vendée); 960 hab.

Herment, ch.-l. de canton de l'arr. et à 50 kil. O. de Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme); 510 hab.

Hermès, nom grec de Mercure.

Hermès Trismégiste. V. Thoth.

Hermès (Georges), théologien catholique allemand, né à Dreyerwald (Westphalie), 1775-1831. Il fut successivement professeur à l'université de Munster et à celle de Bonn. Imbu des doctrines de Kant, il a voulu substituer la raison à la foi dans l'interprétation des Ecritures. Sa doctrine, qui a fait école, a été condamnée à Rome. On a de lui, entre autres ouvrages: *Einleitung in die Christ-katholische Theologie* (Introduction à la théologie catholique), Munster, 1819 et 1831.

Hermès (Jean-Auguste), théologien et prédicateur allemand, né à Magdebourg, 1736-1822. Il fut d'abord piétiste, puis rationaliste. L'un de ses livres, le *Manuel de la religion*, a été traduit en français par la reine Elisabeth de Prusse, femme de Frédéric II; Berlin, 1784. La quatrième édition allemande est de 1791, Berlin, 2 vol.

Hermesianax, poëte élégiaque grec, né à Colophon. Il vivait du temps de Philippe et d'Alexandre. Il écrivit, vers l'an 336 av. J. C., trois livres d'élégies adressées à sa maîtresse, et qu'on ne connaît que par quelques extraits du troisième, conservés par Athénée, et publiés dans les *Poetæ elegiaci*, de Schneidewin, Gœttingue, 1838.

Herm-Heraclès, bustes de Mercure et d'Hercule, analogues aux Hermathènes.

Hermias, souverain d'Atarné et d'Assos (Mysie), né en Bithynie, vivait en 350 av. J. C. Il était eunuque et esclave d'Eubulus, qui, de simple citoyen d'Atarné, en devint le souverain; il lui succéda, mais, attiré dans une embuscade par Mentor, général d'Ochus, roi de Perse, il fut mis à mort, 345 av. J. C. Aristote, dont il avait été le disciple et l'ami, et qui épousa sa sœur ou sa fille adoptive, a consacré à sa mémoire une ode qui nous a été conservée dans ses œuvres.

Hermias, philosophe chrétien du IIe siècle, connu par son ouvrage : *Dérision des philosophes païens*, contre l'insuffisance de la philosophie ancienne et ses contradictions sur toutes les questions importantes. Ce livre, en forme de dialogue à la manière de Lucien, en a souvent la mordante et spirituelle ironie. Il a été imprimé plusieurs fois; la meilleure édition est celle de Dommerich, avec des notes de H. Wolf, Gale et Worth; Halle, 1764, in-8°, et la traduction française la plus fidèle est due à M. Stiévenard, dans les *Mémoires de l'Académie de Stanislas.*

Hermias, philosophe platonicien du Ve s., né à Alexandrie, où il professa et fut estimé pour son excellente morale. Ses deux fils furent disciples de Proclus.

Hermida (Benito y Porras-Bermudez-Maldonado), magistrat et homme politique espagnol, né à Santiago de Galice, 1736-1814. Après avoir servi loyalement son pays comme magistrat et administrateur, il tomba en disgrâce, 1802, et se retira à Saragosse, où il se consacra au culte des lettres. De 1808 à 1813, il combattit, par l'épée et par la plume, malgré son âge, pour l'indépendance de son pays. On a de lui une traduction du *Paradis perdu* et plusieurs écrits politiques.

Hermine (Sainte-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 22 kil. N. O. de Fontenay-le-Comte (Vendée); 1,936 h.

Hermine (Ordre de l'). Deux ordres de chevalerie ont existé sous ce nom : l'un, fondé par Jean V, duc de Bretagne, 1381; l'autre par Ferdinand, roi de Naples, 1464. L'insigne du premier était un collier d'or chargé d'hermines, avec cette devise : *A ma vie;* l'insigne du second, un collier d'or aussi, avec une hermine suspendue et la devise : *Malo mori quam fœdari.*

Hermione, fille de Ménélas et d'Hélène, dut épouser Pyrrhus, fils d'Achille, qui lui préféra Andromaque, sa captive. Après l'assassinat de ce prince, elle épousa Oreste ou Diomède.

Hermione, v. de l'anc. Argolide, avait un port sur le golfe Argolique et un beau temple de Cérès.

Hermione ou **Harmonie.** V. ce dernier nom.

Hermions. V. Germanie.

Hermitage (L'), coteau de France (Drôme), sur la rive gauche du Rhône, arr. et à 18 kil. N. de Valence, produit des vins très-estimés.

Hermocrates, général et homme d'Etat syracusain, l'un des caractères les plus élevés et les plus purs de l'antiquité, vécut vers 420 av. J. C. Il rendit d'éminents services à son pays, surtout pendant le siége de Syracuse par les Athéniens, 413. A la suite d'une révolution qui éclata dans cette ville, 409, il fut banni. Il périt, 407, en voulant rentrer de force à Syracuse.

Hermode, fils d'Odin et messager des dieux, dans la mythologie scandinave.

Hermodore, philosophe grec, né à Ephèse, célèbre surtout pour la part qu'il prit, dit-on, dans un voyage qu'il fit à Rome, 451 av. J. C., à la rédaction de la loi des XII tables. Le peuple romain lui fit ériger une statue dans le Forum.

Hermogène, célèbre rhéteur grec, d'une précocité remarquable, né à Tarse (Cilicie), vers le milieu du IIe s. ap. J. C. Dès l'âge de 15 ans, il était déjà vanté comme un orateur de premier ordre, et Marc-Aurèle voulut l'entendre. A 25 ans, il perdit la mémoire. Il reste de lui cinq traités : 1° *Sur les points et questions qu'un orateur doit prendre en considération*, édité plusieurs fois, notamment par Coraïs, Venise, 1799, in-4°; 2° *Sur l'invention*, dans le vol. III des *Rhetores græci* de Walz; 3° *Sur les figures oratoires*, dans la même collection, vol. VI; 4° *Sur la méthode*, ibid, vol. VII; 5° *Les modèles d'exercices oratoires* ont été publiés par Weesenmeyer, Nuremberg, 1812, in-8°.

Hermogène, jurisconsulte romain, sous Honorius

et Théodose II, auteur, entre autres ouvrages de droit, du *Codex* qui porte son nom.

Hermolaüs, jeune Macédonien, page d'Alexandre le Grand, qui le fit battre de verges pour avoir frappé à la chasse un sanglier avant lui. Pour se venger, le jeune page conspira contre ce prince, fut décelé et mis à mort, 329 av. J. C.

Hermolaüs Barbarus. V. Barbaro (Hermolao).

Hermon, chaîne de mont. de l'anc. Palestine, au S. du mont Thabor, auj. *Djebel-el-Scheik*.

Hermonthis, v. de la Thébaïde (anc. Egypte), au S. O. et près de Thèbes, auj. *Ermouth*. Belles ruines.

Hermopolis *Magna, la grande ville d'Hermès*, anc. v. d'Egypte à l'O. du Nil, dans l'Heptanomide, auj. *Akhmounéïn*.

Hermopolis *parva*, anc. v. de la Basse-Egypte, sur le canal d'Alexandrie. Auj. *Damanhour*.

Hermopolis, v. du royaume de Grèce, sur la côte E. de l'île de Syra; une des stations de la navigation à vapeur. Evêché catholique; 21,000 hab.

Hermotime de Clazomène, philosophe grec, qui vivait vers 500 av. J. C. Aristote prétend qu'il émit, avant Anaxagore, qu'on croit son disciple, l'idée que l'esprit (νοῦς, mens) était la cause de toutes choses.

Hermundures, peuple de l'anc. Germanie, entre l'Elbe, la Saale et l'Unstrutt. Unis aux Marcomans, ils attaquèrent les Romains, 152.

Hernandez (Gregoire), sculpteur espagnol, né en Galicie, mort vers 1614. Les sujets du Calvaire de Valladolid, veritables chefs-d'œuvre de l'art, sont son ouvrage.

Herniques, peuples du *Latium* (anc. Italie) que les Romains soumirent, 486 av. J. C. Leur capit. était *Anagnia*.

Hernœsand, v. et port de Suède, sur la côte occidentale de l'île d'Hernœ (golfe de Bothnie), à 465 kil. N. de Stockholm; ch.-l. du lan de son nom. Evêché; 2,500 hab. Le lan, appelé aussi *Wester-Norrland*, a 24,645 k. carr. et 147,000 hab. Vins produits manufacturés, exp. de bétail, imp. de céréales.

Hernuttes. V. Herrnhut.

Héro. V. Léandre.

Hérode, dit le *Grand* ou l'*Ascalonite*, le plus illustre de la famille des Hérodes, roi des Juifs, né à Ascalon, 72 ans av. J. C., mort 1 an ap. J. C. Il était le second fils de l'Iduméen Antipater. Son père lui donna dès l'âge de 15 ans le gouvernement de la Galilée; il la purgea des brigands qui l'infestaient, et le sénat romain le nomma roi de la Judée, 40; il en chassa Antigone qui avait renversé Hyrcan II, et fit mourir successivement l'usurpateur, le neveu de celui-ci, Aristobule, et jusque au vieil Hyrcan. Là, ne s'arrêtèrent pas ses crimes : sa femme Mariamne, malgré l'amour qu'il ressentait pour elle, périt victime de sa jalousie, et il fit mourir les 2 fils qu'il en avait eus, de peur qu'ils ne fussent tentés de venger leur mère; il étouffa dans le sang les révoltes des Juifs soulevés contre l'espèce de culte qu'il voulut rendre à Auguste; enfin, le meurtre de 3 autres de ses fils, qu'il accusa de conspiration, et le massacre des innocents, exécuté pour atteindre Jésus qui venait de naître, couronnèrent dignement cette suite de crimes. Hérode ne manquait ni de courage, ni de capacité politique, mais il dut son surnom de *Grand* aux embellissements que reçut de lui la Judée.

Hérode-Antipas, fils du précédent, fut tétrarque de la Pérée et d'une partie de l'Iturée, bâtit *Tibériade* qu'il nomma ainsi pour se faire bienvenir de Tibère, répudia la fille du roi d'Arabie, pour épouser sa nièce, Hérodiade, femme de son frère, Hérode-Philippe. Il fit ensuite, pour lui complaire, mourir saint Jean-Baptiste, qui avait voulu le détourner de ce mariage, et alla finir avec elle ses jours en Espagne, sur l'ordre de Caligula. Ce fut devant lui que Pilate renvoya Jésus.

Hérode-Agrippa Ier, petit-fils d'Hérode le Grand, né 14 av. J. C., mort en 44 de l'ère chétienne. Roi de Judée, par la grâce de Caligula, 37, il fut le premier persécuteur des chrétiens. On croit que Jacques le Mineur fut mis à mort, et saint Pierre emprisonné par son ordre.

Hérode, fils d'Aristobule et frère du précédent, mort 48 ap. J. C. Il reçut de l'empereur Claude le royaume de Chalcis et la dignité prétorienne. En 44, il succéda à son frère dans la surveillance du temple de Jérusalem.

Hérode-Agrippa II, roi des Juifs, fils d'Hérode-Agrippa Ier, 30-100 après J. C. Il fut élevé à Rome; mais Claude le trouva trop jeune pour succéder à son père. A la mort du roi de Chalcis, Hérode, 48 ap. J. C., Claude lui donna cette province avec la surintendance du temple de Jérusalem; 4 ans après la Chalcide lui fut retirée, et il reçut en échange la Batanée, à laquelle Néron ajouta quelques autres provinces. Il assista, dans l'armée de Titus, à la prise de Jérusalem, 70 ap. J. C.

Hérode-Archélaüs. V. Archélaus.

Hérode Atticus, né à Marathon, d'une ancienne famille grecque, vivait à la fin du Ier siècle. Il découvrit un trésor caché dans ses domaines; ce qui le rendit le plus riche citoyen de son temps. Il légua, en mourant, à chaque citoyen d'Athènes, un revenu d'une mine; mais son fils se contenta de payer à chacun cinq mines, une fois pour toutes.

Hérode Atticus (Tiberius-Claudius), fils du précédent, né à Marathon, 104-180, immensément riche, fut l'un des rhéteurs les plus célèbres de son temps. Il eut les meilleurs maîtres, puis ouvrit une école à Athènes, à Rome, et eut pour élève Marc Aurèle. Antonin le nomma consul, 143. Les Athéniens, au milieu desquels il passa la fin de sa vie, furent ingrats à son égard; car il les combla de bienfaits, il orna leur ville d'un stade en marbre blanc, d'un magnifique théâtre, releva plusieurs villes de la Grèce, eut l'idée de couper l'isthme de Corinthe, et mérita par son éloquence la plus grande réputation. Il avait beaucoup écrit; mais ses ouvrages sont perdus. V. Fiorillo, *Herodis Attici quæ supersunt*, Leipzig, 1801; Burigny, *Sur la Vie d'Hérode Atticus* (*Recueil de l'Acad. des Inscriptions*, t. XXX).

Herode-Philippe. V. Philippe.

Hérodiade, petite-fille d'Hérode le Grand, épousa ses deux oncles, Hérode-Philippe, puis Hérode-Antipas. C'est elle qui obtint la mort de saint Jean-Baptiste. Elle partagea la disgrâce et l'exil d'Hérode-Antipas.

Hérodien, historien grec, né à Alexandrie, vivait dans le IIIe s. ap. J. C. Il résidait déjà depuis longtemps à Rome et y avait rempli des fonctions publiques, lorsqu'il entreprit d'écrire en grec, à un âge avancé, l'histoire des empereurs romains, depuis la mort de Marc Aurèle, 180, jusqu'à l'avénement de Gordien, 238. Son ouvrage, malgré des défauts, ne manque ni d'impartialité, ni de véracité. Des nombreuses éditions qui en ont été faites, la meilleure peut-être est celle d'A.-J. Wolf, Halle 1792. Il a été traduit par l'abbé Mongault, 1700, in-12, par M. Halévy et M. L. Garnier, 1824, in-12.

Hérodien, grammairien grec célèbre, du IIe s., ap. J. C., né à Alexandrie. On a de lui, outre une grammaire générale, dont on ne s'accorde pas à le croire l'auteur, plusieurs traités sur la langue grecque, dont les anciens faisaient grand cas et que les érudits recherchent encore.

Hérodore le Pontique, mythographe et géographe grec du Ve s. av. J. C., né à Héraclée, dans le Pont. Il est l'auteur de deux ouvrages : l'un sur la vie légendaire d'Hercule, et l'autre sur le voyage des Argonautes. Ce qui en reste figure dans la *Bibl. grecque* de A.-F. Didot.

Hérodote, surnommé le *Père de l'histoire*, né à Halicarnasse (Asie Mineure), dans la dernière moitié du Ve s. av. J. C., mort à l'âge de 77 ans, au moins. Il appartenait à l'une des familles les plus notables de sa ville natale. On connaît peu les événements de sa vie. Ce qu'on en croit savoir de plus certain, c'est que, pour échapper à la tyrannie de Lygdamis, tout-puissant à Halicarnasse, il se réfugia à Samos, revint ensuite dans sa patrie pour contribuer à la délivrer de l'oppression, fut obligé de la quitter une seconde fois et fit alors de longs voyages en Europe, en Asie, en Afrique, étudiant partout, avec un soin scrupuleux, l'histoire, les traditions, les lois, les mœurs, les connaissances des peuples qu'il visitait. Au retour de ses nombreux voyages, il paraît avoir résidé quelque temps à Athènes, et il y était certainement quand on y résolut l'envoi d'une colonie à Thurium, dans la Grande-Grèce, 444 av. J. C. Hérodote, qui avait alors environ 40 ans, se joignit à cette expédition. Il paraît qu'il se fixa définitivement dans la nouvelle ville et y passa le reste de sa vie. On suppose que ce fut alors qu'il donna leur dernière forme aux neuf livres de ses *Histoires*, auxquels la juste admiration de l'antiquité a imposé le nom des neuf muses. S'il en est ainsi, il n'est guère possible d'admettre comme complétement vrai ce qu'on dit des lectures qu'il en aurait faites, à Olympie, à Corinthe, à Thèbes. Celle dont parle Eusèbe, comme ayant eu lieu à Athènes durant la fête des Panathénées, 445, et lui ayant valu un prix de 10 talents (54,000 fr.), aurait plus de vraisemblance, si l'on suppose surtout que cette lecture ne

fut que partielle. Des 9 livres des *Histoires*, les 4 premiers semblent consacrés à faire connaître les différents peuples qui prirent part à la grande lutte, entre les Perses et les Grecs, que racontent les 5 derniers livres : de là le lien qui réunit ces deux parties en apparence si distinctes. Hérodote n'a pas inventé la narration en prose des faits du passé; mais il lui a, le premier, donné les caractères qui élèvent cette narration à la dignité de l'histoire; c'est en ce sens qu'il a mérité d'en être appelé le père. Les critiques ne lui ont pourtant pas manqué ; on l'a taxé de crédulité excessive, même d'imposture; on lui a reproché de nombreuses erreurs en géographie, en physique, en histoire naturelle. Mais ces critiques se sont évanouies l'une après l'autre devant les progrès des lumières, et aujourd'hui on reconnaît que tout ce qu'il avait vu par lui-même, il l'avait bien vu. Quant aux traditions qu'il raconte sur la foi d'autrui, il les donne comme telles et sans les garantir. La meilleure édition du texte d'Hérodote est celle de Leipzig 1856, 4 vol. in-8°, et la meilleure traduction franç., celle de M. Miot, Paris 1822, 3 vol. in-8°.

Héroïque (Temps). V. *Grèce*.

Hérold (Jean-Basile), écrivain allemand, connu aussi sous les noms de *Hochstattensis*, d'*Acropolitanus* et de *Basilius Johannes*, né à Hochstædt, 1511, m. vers 1570. Quelques écrits qu'il publia en faveur du protestantisme commencèrent sa réputation, et lui valurent une cure dans les environs de Bâle, vers 1541. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns sont encore estimés, entre autres : *Originum ac Germanicarum antiquitatum libri, leges videlicet Salicæ, Ripuariæ, Alemannorum, Bajoariorum, Saxonum*, etc. Bâle, 1557, in-fol.

Hérold (Louis-Joseph-Ferdinand), célèbre compositeur de musique dramatique, né à Paris, 1791-1833. D'abord élève de son père, qui était un excellent professeur de piano, il entra au Conservatoire à 17 ans ; obtint le grand prix de Rome, 1812, et donna à Naples, 1815, son premier ouvrage : *La Gioventù d'Enrico Quinto*, qui obtint un grand succès. Revenu à Paris, 1816, il s'y fit connaître par un opéra comique en 2 actes, *Charles de France*, composé en collaboration avec Boïeldieu. Des nombreux ouvrages qu'il donna seul ensuite, plusieurs sont de vrais chefs-d'œuvre : *le Muletier, Marie, Zampa, le Pré aux Clercs*. Il mourut peu de jours après la représentation de ce dernier opéra. On a de lui, en outre, 2 symphonies, 3 quatuors, et un grand nombre de morceaux de musique pour le piano, qui ne sont pas indignes de son talent.

Héron *l'Ancien*, mécanicien et mathématicien d'Alexandrie, du IIIe siècle av. J. C. Il composa un grand nombre d'ouvrages sur les mathématiques théoriques ou appliquées. On ne connaît des uns que les titres, et l'on n'a de presque tous les autres que des fragments plus ou moins étendus. Deux inventions ingénieuses ont surtout contribué à le rendre célèbre. L'une, sans application utile, est ce que l'on appelle *Fontaine de Héron*, appareil pneumatique où l'air comprimé détermine un jet d'eau; l'autre est *l'Eolipyle* où la vapeur de l'eau chauffée fait tourner une petite sphère sur son axe. Si éloignée que soit cette machine des appareils où la force motrice de la vapeur joue aujourd'hui un si grand rôle, elle n'en est pas moins un premier pas dans la voie de l'une des plus grandes découvertes des temps modernes. On ne sait rien de la vie d'Héron *l'Ancien*, si ce n'est qu'il fut le disciple de Ctésibius.

Héron *le Jeune*, mathématicien grec, qu'on croit avoir vécu sous Héraclius, 610-641, et auquel ont été attribués plusieurs ouvrages dont il n'est pas sûr qu'il soit l'auteur; entre autres une *Géodésie*, un *Traité des machines de guerre*, et un autre de *Géométrie pratique*, où se trouvent de curieuses indications topographiques sur Constantinople.

Héron de Villefosse (Antoine-Marie, baron de), ingénieur, né à Paris en 1774, de l'une des plus anciennes familles de la bourgeoisie, mort en Normandie en 1852. Orphelin en sortant du collége de Navarre, où il avait fait ses études, il se retira au château de Vaux, en Normandie, chez la marquise de Malherbe, sa tante. La Révolution lui enleva sa fortune, et fit monter plusieurs de ses oncles sur l'échafaud. Admis à l'Ecole des ponts et chaussées, 1794, par la protection de l'ingénieur Lochin, puis à l'Ecole centrale des travaux publics, d'où il sortit le second et passa à l'Ecole des Mines; il fut nommé, 1801, ingénieur ordinaire des mines dans le département de la Moselle. Ce fut son premier pas dans une carrière aussi laborieuse que bien remplie et qu'il parcourut rapidement. Il y trouva l'occasion de visiter successivement, avec des missions officielles, les mines du Hartz, de la Haute-Saxe, de la Bohême, de la Pologne, de tous les pays compris entre le Rhin et la Vistule, etc. Maître des requêtes au conseil d'Etat sous la Restauration, membre de la commission qui réorganisa l'Ecole polytechnique, 1816, reçu à l'Académie des sciences, dans la même année, secrétaire du cabinet de Louis XVIII, 1820, baron et conseiller d'Etat sous Charles X, il se démit de ce dernier titre à la Révolution de juillet; mais en 1832, il fut nommé inspecteur général de 1re classe et vice-président du conseil des mines. Forcé par l'état de sa santé de prendre sa retraite, 1834, il se retira en Normandie. Au milieu de ses nombreux voyages et des travaux incessants que lui imposaient ses fonctions, il sut trouver le temps de publier beaucoup d'ouvrages, dont le plus important, et qui est encore consulté avec fruit, est intitulé : *De la Richesse minérale de la France*. Le 1er vol. parut en 1810 et le dernier en 1819.

Héroopolis, anc. ville de la Basse-Egypte, sur le canal de Néchao, près du golfe *Héroopolite*, aujourd'hui golfe de *Suez*.

Hérophile, sibylle d'Erythrée, prédit à Hécube les malheurs dont Pâris serait cause.

Hérophile, célèbre médecin grec, né à Chalcédoine (Bithynie), vécut à Alexandrie du temps de Ptolémée Soter, vers 300 av. J. C., et y fonda une école. Ses ouvrages, à l'exception d'un petit nombre de fragments, sont perdus. Mais on sait qu'il fit faire à l'anatomie de très-grands progrès, et que, le premier peut-être, il disséqua des cadavres humains. Tertullien va même jusqu'à dire qu'il disséqua des criminels vivants.

Héros. V. Grèce, *histoire*.

Hérouval, hameau (Oise), arr. et à 38 kil. S. O. de Beauvais, remarquable par l'ancienne tour de Montjavoult, qui le domine, et par les tombes et antiquités gauloises qui y ont été exhumées en 1842.

Hérouville de Claye (Antoine **de Ricouart**, comte d'), écrivain militaire français, né à Paris vers 1713, m. en 1782. Il suivit la carrière des armes et devint lieutenant général. On a de lui un *Traité des légions*, qui reçut l'approbation du maréchal de Saxe, La Haye et Paris, 1757, in-12, et plusieurs art. de l'*Encyclopédie* sur la minéralogie.

Herrera (Fernando de), poëte lyrique et élégiaque espagnol, surnommé le *divin*, 1534-1597. Il entra dans les ordres, mais la poésie et les lettres profanes l'occupèrent plus que les devoirs du saint ministère. En s'efforçant d'imiter Pindare, les prophètes et Pétrarque ; d'épurer la langue poétique, en excluant les mots bas et vulgaires, et de l'enrichir par de nombreux emprunts aux langues latine et italienne, il dépassa le but, fut souvent obscur, guindé et de mauvais goût. On peut le regarder comme le précurseur de Gongora dans cette voie. Ses élégies sont ce qu'il a écrit de meilleur, et quelques-unes sont des chefs-d'œuvre. Outre 2 vol. de poésies, Herrera a laissé quelques ouvrages en prose qui ne manquent pas de mérite, entre autres, la *Relation de la bataille de Lépante*.

Herrera (Jean), architecte espagnol, né à Movella (Asturies), mort à Madrid en 1597. Il acheva l'Escurial, après la mort de son maître Jean de Tolède, qui en était l'architecte.

Herrera y Tordesillas (Antonio de), historien espagnol, né à Cuellar, près de Ségovie, en 1559, fut premier historiographe des Indes et un des historiographes de Castille, sous Philippe II, Philippe III et Philippe IV. A défaut d'autre mérite comme historien, on lui accorde celui de l'exactitude et de l'impartialité. De ses ouvrages, le meilleur est son *Historia general de los Hechos de los Castellanos en las Islas y tierra firme del mar Oceano*, qui contient, à la fin du second vol., une *Descripcion de las Indias occidentales*. Madrid, 1601, 4 vol. in-fol.

Herrera (François), dit le *Vieux*, célèbre peintre espagnol, né à Séville, 1576-1656. Aussi redouté pour la violence de son caractère, qu'admiré pour la fougue de son talent; l'une faisait bientôt fuir de son atelier les élèves que l'autre y attirait. Ses enfants mêmes et sa femme s'éloignèrent de lui. Ses tableaux sont remarquables par le mouvement des figures, l'entente du clair-obscur, la largeur de la composition. Le *Jugement universel*, qu'il peignit pour l'église San-Bernardo, en est un magnifique témoignage.

Herrera (François), dit *le Jeune*, peintre et architecte espagnol, fils du précédent, né à Séville, 1622-1685. Il commença à se faire connaître en Italie, où il s'était réfugié pour échapper aux violences de son père, et d'où

il ne revint qu'après la mort de celui-ci, avec le talent duquel le sien avait de grandes analogies. Il l'égala dans les tableaux de chevalet, mais il le surpassa dans la représentation des fleurs et des animaux.

Herrera (Sébastien-Bernuevo), peintre, architecte et sculpteur espagnol, né à Madrid, 1619-1671. Fils d'Antonio Herrera et élève d'Alonzo Cano, il devint peintre du roi et conservateur de l'Escurial. Les œuvres qu'il a laissées justifient la renommée qu'il s'était acquise.

Herrera-de-Rio-Pisuerga, village d'Espagne (Vieille-Castille), prov. et à 60 kil. N. O. de Burgos, sur une hauteur, près de la Pisuerga; remarquable par son palais, son église et son pont; 1,000 hab.

Herrgott (Jean-Jacques), en religion, *Marquard*, érudit et historien allemand, né à Fribourg en Brisgau, 1694-1762. Il entra au couvent de Saint-Blaise dans la Forêt-Noire, 1714, fut consacré prêtre à Rome et retourna dans son couvent, dont il devint successivement le bibliothécaire et le grand cellerier. Choisi par les États de l'Autriche antérieure pour les représenter à Vienne, il y reçut, du gouvernement autrichien, la mission de débrouiller l'histoire de la maison des Habsbourg, 1750, et le titre d'historiographe, 1756. On a de lui plusieurs ouvrages consacrés, pour la plupart, à l'histoire de l'Autriche. Le plus curieux est sa *Genealogia diplomatica augustæ gentis Absburgicæ*, Vienne, 1737, 3 vol. in-fol.

Herring (John-Frédéric), peintre anglais, né dans le comté de Surrey, 1795-1865, a été le peintre officiel et populaire des illustrations chevalines du *sport* anglais. Il a donné de belles études de basse-cour.

Herrlisheim, bourg de l'arr. et à 26 kil. N. E. de Strasbourg (B^{s}-Alsace).

Herrnals, v. de la Basse-Autriche, à 3 kil. N. de Vienne. Institution impériale, fondée en 1775, pour les filles d'officiers; 4,000 hab.

Herrnhut, village du royaume de Saxe (cercle de Bautzen), à 18 kil. N. O. de Zittau, au pied du mont Hutberg. Les frères Moraves y eurent leur premier établissement, d'où leur vint le nom de *Herrnhutter* ou *Herrnhuttes*; 1,500 hab.

Hersan (Marc-Antoine), né à Compiègne, 1652-1727, professeur au Collège du Plessis, à Paris; Rollin, qui fut son élève, lui succéda et écrivit son *Eloge*. Avant de mourir, il avait fondé, à Compiègne, une école pour les enfants pauvres, et, par son testament, il établit une maison de sœurs de charité pour soigner les malades et instruire les jeunes filles. On a de lui une *Oraison funèbre du chancelier Le Tellier*, plusieurs pièces de vers latins, des *Pensées édifiantes sur la mort*, etc., Paris, 1722, in-12.

Herschel (William), célèbre astronome, né à Hanovre, 1738-1822. Fils d'un musicien chargé d'une nombreuse famille, et qui avait plus de talent que de fortune, il reçut de son père, comme ses frères et ses sœurs, des leçons de musique qui le mirent en état de pourvoir, tout jeune encore, à son existence, et de compléter son instruction par la lecture. Celle des ouvrages de Fergusson lui inspira le désir de connaître les merveilles du ciel; mais comme pour y parvenir il lui fallait un télescope de grande dimension, et qu'il n'avait pas les moyens de l'acheter, il résolut d'en construire un lui-même; il y réussit après bien des essais infructueux, 1774. A partir de cette époque, Herschel se consacra entièrement à l'observation des astres, sans négliger la construction des télescopes, et devint le véritable créateur de l'astronomie physique. Sa première découverte fut celle d'une planète jusque-là inaperçue et qu'on nomme indifféremment *Herschel* ou *Uranus*, 1781. Elle lui valut une pension de George III, auquel il fut présenté par l'illustre Joseph Banks. Ce fut à l'aide d'un télescope de 12 mètres de longueur et de 1^{m},47 de circ., construit par lui, et le plus grand dont on se fût encore servi, qu'il fit ensuite les observations et les découvertes qui ont immortalisé son nom. Il a publié, dans les *Transactions philosophiques*, de 1780 à 1822, 71 mémoires qui sont les témoignages de ses nombreuses observations. La Société royale de Londres, l'Académie des sciences de Paris, et toutes les autres sociétés savantes tinrent à honneur de le compter au nombre de leurs membres.

Hersé (Mythologie), fille de Cécrops, roi d'Athènes, et mère de Céphale, qu'elle eut de Mercure.

Hersent (Louis), peintre français, né à Paris, 1777-1860. Elève de J.-B. Regnault, second grand prix de peinture, 1797, nommé à l'Académie des beaux-arts, 1822, et, bientôt après, professeur à l'École des beaux-arts, il se recommande plus par le soin et le fini de sa peinture, la correction et l'élégance de son dessin, que par l'éclat de son coloris. Parmi les œuvres qui figurèrent aux expositions publiques, à partir de 1802, nous citerons : *Atala s'empoisonnant dans les bras de Chactas*, qui lui valut une médaille d'or, 1806; l'*Abdication de Gustave Vasa*, qui le fit nommer chevalier de la Légion d'honneur, 1819; *Ruth et Booz*, gravé par Tardieu, 1822; *les Religieux de l'hospice de Saint-Gothard*, et les *portraits du prince de Carignan*, du *duc de Richelieu* et du *marquis de Clermont-Tonnerre*; enfin, les *portraits du roi Louis-Philippe*, de la *reine Marie-Amélie*, du *duc de Montpensier en costume d'Auvergnat*, 1831. Outre les portraits cités plus haut, il en a laissé beaucoup d'autres, dont quelques-uns furent très-remarqués, notamment ceux de *Casimir Périer*, de *Feutrier, évêque de Beauvais*, de *Delphine Gay* (plus tard M^{me} de Girardin).

Hersent (Louise-Marie-Jeanne **Mauduit, M^{me}**), peintre français, femme du précédent, née à Paris, en 1784. Fille du géomètre Mauduit, et élève distinguée de Meynier, elle s'était déjà fait connaître, avant son mariage, par diverses toiles, dont l'une lui avait valu une médaille d'or, 1817, et une autre une médaille de 1re classe, 1819. Elle a pris part aux expositions de 1814, 1819, 1822 et 1824. Le *Louis XIV bénissant son arrière-petit-fils*, qui figurait à cette dernière exposition, fut acheté pour le musée du Luxembourg. M^{me} Hersent a laissé en outre beaucoup de portraits qui ne manquent pas de mérite.

Hersfeld, v. de la Hesse-Nassau (Prusse), prov. et à 40 kil. N. E. de Fulde, au pied des monts Tageberg et Frauenberg, ch.-l. de cercle. Abbaye bénédictine fondée en 769. Fabric. importante de draps; 7,000 hab.

Herstal. V. Héristal.

Hertford ou **Hartford**, et par contraction **Herts**, v. d'Angleterre, capit. du comté de ce nom, sur la Lea, à 32 kil. N. de Londres. Ruines d'un château fort qui date de 909, et où furent enfermés David, roi d'Écosse, et le roi de France Jean le Bon, en 1356; 7,000 hab.— Le comté, un peu au N. E. de Londres, a 164,280 hect., dont 143,000 de terres cultivables, et 173,000 hab. Peu d'industrie. Les v. princ. sont : Hertfort, Barnet, Saint-Albans, Ware.

Hertha, déesse de la Terre (*Erde* en allemand), regardée par les Germains comme leur mère. A certaines solennités, son char était promené en grande pompe; on le conservait dans un bois sacré d'une île de la Baltique, peut-être l'île de Rugen.

Herts. V. Hertfort.

Hertzberg ou **Herzberg** (Ewald-Frédéric), homme d'Etat prussien, né à Lottin (Poméranie ultérieure), 1725-1795. A sa sortie de l'université de Halle, il écrivit une dissertation sur le droit public de Brandebourg, et une histoire des réunions des princes électeurs qui lui ouvrirent la carrière des emplois publics. Il la parcourut brillamment et y rendit des services essentiels à son pays, comme diplomate, comme conseiller privé, comme ministre d'Etat et de cabinet. Le traité de paix avec la Russie et la Suède, 1762, et, l'année suivante, la conclusion de la paix de Hubertsbourg furent son œuvre. Ils lui attirèrent de Frédéric le Grand ce bel éloge : « Vous avez fait la paix comme j'ai fait la guerre. » Le successeur de ce prince le fit comte, lui confia le portefeuille des affaires étrangères, et le nomma curateur de l'Académie de Berlin. Hertzberg méritait ce dernier poste par les services qu'il rendit, jusqu'à sa mort, à la littérature, et, surtout, à la langue allemande, en traçant, d'après les idées de Leibniz, le plan d'une réforme qui exerça sur cette langue une salutaire influence. Dans les dernières années de sa vie, il se consacra exclusivement aux devoirs de sa curatelle académique.

Hérules, peuple de l'anc. Germanie, qu'on suppose y être venu de la Sarmatie. L'Hérule Odoacre se rendit maître de l'Italie en 476, et son royaume, appelé souvent royaume des Hérules, fut détruit par Théodoric, à la tête des Ostrogoths, en 493.

Hervas y Panduro (Laurent), philologue espagnol, jésuite, 1735-1809. Il professa au séminaire royal de Madrid et au collège de Murcie, passa plusieurs années en Amérique, comme missionnaire, et finit par s'établir à Rome, où le pape, Pie VII, le nomma préfet de la bibliothèque Quirinale. Des divers ouvrages qu'il a laissés, nous ne citerons que le plus considérable, qu'il écrivit en italien, sous ce titre : *Idea del universo che contiene la storia della vita dell'uomo; Elementi cosmografici, viaggio estatico al mundo planetario, e storia*

della terra, Césène, 1778-1787, 21 vol. in-4°. On a aussi de lui plusieurs manuscrits en espagnol, entre autres une *Histoire de l'écriture* et une *Paléographie universelle*.

Hervas (Don Joseph-Martin, marquis **d'Almenara**), financier, diplomate et écrivain espagnol, né à Uxvar (Grenade), 1760-1830. D'abord administrateur de la banque de Saint-Charles, à Madrid, 1789; puis banquier et représentant de l'Espagne à Paris, il y fut apprécié du 1er Consul Bonaparte, qui lui fit épouser la fille du général Duroc, 1803. Obligé bientôt de suspendre ses payements, il rentra en Espagne, fut ministre de l'intérieur sous le roi Joseph, et banni à la restauration de Ferdinand VII, 1815. Rappelé ensuite par ce prince, il reprit les fonctions de conseiller du roi dans la junte des finances et du commerce. On a de lui quelques ouvrages, entre autres, des *Considérations sur l'état actuel de l'Espagne; Lettres de la reine Vitinia à sa sœur, la princesse Fernandine*, qu'il écrivit en espagnol, et qui ont été traduites en français, Paris, 1822, in-8°.

Hervé, archevêque de Reims, m. en 922. Il fut élu à ce poste à cause de son caractère actif et énergique, après la mort de Foulques, assassiné par l'ordre du comte Baudouin. Sa conduite justifia la confiance qu'on avait placée en lui. Son premier acte, en prenant la crosse, 900, fut d'excommunier Baudouin et ses complices. Il combattit ensuite les Normands par les armes et la prédication, et en convertit un grand nombre au christianisme. En 910, Charles le Simple en fit son chancelier, et Hervé le servit avec zèle, notamment contre les Hongrois, qui avaient envahi la Lorraine, 919.

Hervé de Primauguet, marin breton du xvie s., né à Saint-Pol de Léon. Il s'illustra par une mort glorieuse. Avant à lutter contre toute une flotte anglaise, 10 août 1513, il fit sauter son propre vaisseau et celui que montait l'amiral ennemi.

Hervet (Gentien), controversiste et fécond traducteur français, né à Olivet, près d'Orléans, 1499-1585. Il suivit, dans l'université de cette ville, les leçons de Reuchlin, d'Alexandre, d'Erasme, et joua un rôle important dans les deux sessions du concile de Trente et dans le colloque de Poissy, où il s'acquit l'affection du cardinal de Lorraine, qui lui donna un canonicat à Reims. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages originaux et de traductions qui, pour la plupart, ne justifient qu'incomplétement la grande réputation dont il jouit de son temps.

Hervey (Jacques), théologien anglais, né à Hardingstone (Northampton), 1714-1758, a laissé un grand nombre d'ouvrages de philosophie morale et religieuse, dont quelques-uns se recommandent par le style et les pensées. Le plus connu, ses *Méditations et contemplations au milieu des tombeaux*, a eu beaucoup d'éditions en Angleterre, et a été traduit en français par Letourneur, 1770, puis imité en vers par Baour-Lormian.

Hervilly (Louis-Charles, comte d'), général français, né à Paris, 1755-1795. Entré fort jeune au service, il était sous-lieutenant quand il partit pour l'Amérique, où il prit une part honorable à la guerre de l'Indépendance. A son retour en France, il s'y montra peu sympathique aux idées nouvelles. Néanmoins, il s'y rallia quand il vit le roi Louis XVI prêter serment à la Constitution de 91, et il accepta le poste de colonel de cavalerie dans la garde constitutionnelle de ce prince, qu'il s'efforça de protéger contre les outrages de la populace, dans les journées du 20 juin et du 10 août 1792. Réfugié en Angleterre, après l'arrestation du roi, il se mit à la tête du corps d'émigrés que les Anglais débarquèrent à Quiberon, et fut blessé mortellement en attaquant l'armée de Hoche. Il revint mourir à Londres.

Héry (Thierry **de**), chirurgien-médecin français, né à Paris, vers 1505, m. en 1599 ou 1585. Il accompagna François Ier en Italie, et, après l'insuccès de cette expédition, il se rendit à Rome, où il fit avec succès, pour le traitement des maladies vénériennes, l'application de la méthode inventée par Bérenger de Carpi, et qui consistait en frictions mercurielles. Il revint avec une grande fortune, et vulgarisa en France la méthode qui lui avait si bien réussi en Italie.

Héri ou **Airy**, village (Yonne), sur le Serein, arr. et à 14 kil. N. E. d'Auxerre, où se tint, en 1015, dans un couvent dont quelques ruines subsistent, le concile convoqué pour réconcilier le roi Robert et Othon-Guillaume de Bourgogne. Beau château ; 1,600 hab.

Herzégovine (de l'allemand *Herzogthum*, duché, parce que les anciens princes portaient le titre de ducs de Saint-Saba), **Herzek** (en turc), **Ertzegovina** (en slave), région de la Bosnie méridionale (Turquie), entre le Monténégro, au S.; la Dalmatie au S. O.; la Bosnie à l'E.; la Croatie turque au N.; par 14°45' et 16°42' long. E.; 42°34' et 43°50' lat. N.; 300,000 hab.; v. principales, Trébigne et Mostar. C'est un ensemble de plateaux pierreux et stériles, de rochers et de montagnes arides et sauvages. — Après avoir appartenu successivement à la Croatie et à la Bosnie, ce pays fut cédé par l'Autriche à la Turquie lors de la paix de Carlowitz, 1699. Elle fait partie du vilayet de *Bosna*, et s'est soulevé en 1875.

Hesbaye ou **Hasbaye (La)**, canton du pays de Liége, dont la cap. était *Saint-Trond* et dont les nombreux couvents et églises contenaient beaucoup d'inscriptions tombales, aujourd'hui disparues, mais qui ont été dessinées et publiées par M. de Herckenrod, Gand, 1845-49, in-8°.

Hescham Ier (Aboul-Walid), second calife ommiade de Cordoue, 757-796 de J. C., successeur d'Abdérame Ier, 787. Ses frères ayant voulu se rendre indépendants, il les vainquit et leur pardonna. Avec une partie du riche butin qu'il fit ensuite dans une incursion en Espagne et dans le midi de la France, il construisit la belle mosquée de Cordoue. Ses sujets musulmans le surnommèrent *le Juste* et *l'Aimable*, mais il s'attira la haine de ses sujets chrétiens par les vexations qu'ils eurent à subir sous son règne.

Hescham II (Ali-Mowayed-Billah), 10e émir ommiade d'Espagne, et 3e calife de Cordoue, né entre 965 et 968 de J. C., mort probablement en 1013. Il succéda enfant à son père Hakem II, mort en 976, et eut pour tuteur, puis pour vizir, l'habile et brave Mohammed-Ibn-Abou-Emir, connu sous le nom de *Mansour*. Détrôné en 1008, rétabli en 1010, on croit qu'il périt par l'ordre de Mostain, quand celui-ci s'empara de Cordoue.

Hescham III (Abou-Bekr), 16e émir ommiade d'Espagne, 12e et dernier calife de Cordoue, 974-1036 de J. C. Il fut élu par le peuple de Cordoue, 1027, et n'accepta le trône qu'avec hésitation. Il se signala d'abord contre les chrétiens et se fit aimer par sa justice et sa libéralité, mais se sentant bientôt incapable de résister à la fois aux révoltes de ses sujets et aux attaques du dehors, il abdiqua et se retira à Lérida, 1031.

Hescham (Etat de **Sidi-**). V. *Sidi-Hescham*.

Hesdin, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), sur la Canche, près de son confluent avec la Ternoise, arr. nd. et à 26 kil. S. E. de Montreuil-sur-Mer, place de guerre de 3e classe. Grains, légumes, bonneterie, savons, cuirs, etc. Patrie de l'abbé Prévost et du voyageur Jacquemont; 3,557 hab. Bâtie en 1554, près du *Vieux-Hesdin*, rasé par Charles-Quint, cette ville fut cédée à la France par les Espagnols, 1659. C'est peut-être *Helena vicus*.

Hésiode, un des plus anciens poëtes de la Grèce, et qui occupe, dans la poésie didactique et gnomique, le même rang qu'Homère dans la poésie épique. L'époque où il vécut est ignorée. Quelques-uns l'ont cru antérieur à Homère, d'autres son contemporain; mais le plus grand nombre veulent qu'il n'ait écrit qu'après lui, comme semble l'indiquer la comparaison de la langue des deux poëtes. Tout ce qu'on sait de sa famille et de sa vie se réduit à ce que lui-même nous apprend : son père vint de Cyme ou Cume, ville de l'Asie Mineure (Eolide), en Béotie, et s'établit à Ascra, où naquit probablement Hésiode, et où il passa tout au moins la première partie de sa vie, occupé aux travaux des champs. De là lui vint le surnom qui lui est souvent donné de *poëte d'Ascra*. Le lieu et l'âge où il mourut sont incertains. Les poëmes qui nous sont parvenus sous le nom d'Hésiode, altérés par des lacunes, des interpolations et des erreurs de copistes, sont au nombre de trois. Le premier, intitulé : *Œuvres et Jours*, comprenant 826 vers, est le plus authentique. C'est un recueil d'exhortations morales, politiques, économiques, entremêlées de sentences et de proverbes, où le poëte s'efforce de démontrer la nécessité et l'influence salutaire du travail. La charmante fable de *la boîte de Pandore* figure dans ce poëme, ainsi que le tableau si connu des âges du monde. Vient ensuite la *Théogonie*, poëme d'un peu plus de 1000 vers, sur la généalogie des dieux, qu'il réduit en un système qu'on pourrait presque qualifier de philosophique. Il n'est pas certain, toutefois, qu'elle soit l'œuvre d'Hésiode; elle porte en elle-même un cachet qui permet de la croire postérieure aux *Œuvres et Jours*. Ce n'en est pas moins un poëme très-intéressant, et qui garde d'évidents indices d'une haute antiquité. Le *Bouclier d'Hercule* (480 vers) vient au troisième rang comme authenticité, comme date et comme valeur intrinsèque. C'est, au

fond. le récit du combat d'Hercule contre Cycnus, où la description du bouclier du héros, qu'on dirait imitée de celle du bouclier d'Achille dans Homère, ne figure qu'épisodiquement. Les œuvres d'Hésiode, y compris divers fragments dont l'authenticité est plus ou moins douteuse, ont eu de nombreuses éditions. L'une des meilleures est celle de Lehrs dans la *Bibliothèque grecque* de Didot. La traduction française la plus récente est celle de M. Chenu, 1844.

Hésione, fille de Laomédon, roi de Troie, et sœur de Priam, fut donnée en mariage à Télamon par Hercule, qui avait tué un monstre prêt à la dévorer.

Hesnault (Jean), poète français, fils d'un boulanger de Paris, né dans le commencement du XVIIe siècle, mort vers 1682. Il a laissé un *Recueil d'œuvres diverses, par le sieur D. H., chez Barbin*, in-12, 1670, qui ne contient guère que des traductions et des imitations. Ses deux pièces les plus citées sont un sonnet contre Colbert, que lui inspira la disgrâce de Fouquet, son protecteur, et le début d'une traduction de Lucrèce qu'il avait entreprise. La plupart de ses œuvres respirent un matérialisme et un épicuréisme qu'il ne se bornait pas à professer dans ses écrits, mais dont il fit pénitence avant de mourir. La Monnoye dit de lui qu'il fut l'homme de son temps qui tournait le mieux un vers. Il donna des conseils à Mme Deshoulières.

Hesper ou **Vesper**, c'est-à-dire *le Couchant*, personnage mythologique, fils de Jupiter. C'est aussi un des noms de la planète *Vénus* qui paraît le soir au coucher du soleil et le matin un peu avant son lever, ce qui a fait appeler aussi cette planète l'*étoile du berger*.

Hespérides, c'est-à-dire *occidentales*, îles de l'océan Atlantique, aujourd'hui les *Canaries* ou les îles du *Cap-Vert*.

Hespérides (Jardin des); les poëtes anciens le placèrent tour à tour dans la partie occidentale de la Cyrénaïque, au pied de l'Atlas; dans la Mauritanie, et même dans les îles Fortunées. Il était gardé par un dragon qu'Hercule tua pour enlever les pommes d'or qui formaient le plus bel ornement de ce jardin.

Hespérides, surnom des trois filles d'Atlas et d'Hespéris : Aréthuse, Eglée et Hypéréthuse.

Hespérie, nom donné à l'Italie par les Grecs anc., parce qu'ils l'avaient à l'occident, et à l'Hispanie par les Romains, par la même raison.

Hespéris, fille d'Hesper et mère des Hespérides.

Hess (Jean-Jacques), théologien protestant, né à Zurich, 1741-1828, a laissé, en allemand, entre autres ouvrages : *Histoire des trois dernières années de J. C.*, Zurich, 1772, 3 vol., que J.-A. de Krapf a arrangée à l'usage des catholiques, Munster, 1782, 2 vol.; *Histoire de la première jeunesse de Jésus*, ibid., 1775; *Histoire des Israélites avant J. C.*, ibid., 1776-1788, 12 vol.

Hess (Jonas-Louis de), littérateur allemand, 1756-1823. Il porta quelque temps les armes, puis étudia la médecine et se fixa à Hambourg. Commandant de la garde nationale de cette ville, quand elle fut prise par Davout, il fut exclu de l'amnistie proclamée par celui-ci et obligé de s'expatrier jusqu'en 1814. On a de lui une *Description topographique, politique et historique de Hambourg*, Hambourg, 3e éd. 1810, 3 vol., et *Excursion à travers l'Allemagne, les Pays-Bas et la France*, ibid., 1796, 7 vol.

Hess (Henri, baron de), général autrichien, né 1788. Il entra au service comme enseigne d'infanterie, 1805, se signala dans la campagne de 1809, avec le grade de lieutenant, dans celle de 1813, avec celui de capitaine d'état major; fut nommé colonel en 1829, chef d'état-major général du corps mobile de la Lombardie, en 1831; feld-maréchal lieutenant en 1842, quartier-maître général de l'armée d'Italie en 1848. Il contribua puissamment aux succès des Autrichiens dans la guerre contre le Piémont, où il se montra excellent stratégiste. En 1854, il commanda, pendant la guerre d'Orient, les deux corps d'armées réunis par l'Autriche en Galicie, en Hongrie et en Transylvanie.

Hess (Henri), peintre allemand, né à Düsseldorf, 1798-1863, fils d'un graveur distingué, Christophle Hess, obtint une célébrité méritée par ses fresques et ses tableaux d'histoire. Il fut professeur à l'Académie des beaux-arts de Munich. Ses portraits sont également estimés.

Hesse, maison princière allemande qui remonte à Henri Ier, *l'Enfant*, né en 1244, et qui succéda à Henri Raspon sur le trône de Hesse. Les possessions de cette maison s'accrurent notablement sous ce prince et ses successeurs. Elles se divisèrent à la mort de l'un d'eux, Philippe Ier *le Magnanime*, 1509, entre ses fils Guillaume IV et Georges Ier, qui fondèrent les branches de Hesse-Cassel et Hesse-Darmstadt.

Hesse, nom de trois États allemands situés entre le Mein et le Weser, primitivement habités par les *Cattes*, puis par les *Hassii* ou Hessois, qu'en expulsèrent les Saxons. Les maisons princières de Hesse-Cassel et de Hesse-Darmstadt descendent de Henri Ier *l'Enfant*, qui prit le titre de Margrave de Hesse, au lieu de celui de comte et de duc porté successivement par ses prédécesseurs, et fut reconnu prince de l'Empire.

Hesse-Cassel (Électorat de), anc. État de la confédération germanique. Limites : au N. la prov. prussienne de Westphalie et la principauté de Waldeck; à l'O., la Hesse-Darmstadt, la principauté de Nassau, la ville de Francfort; au S., le cercle bavarois de Basse-Franconie; à l'E. et au N. E., la prov. prussienne de Saxe et l'arr. hanovrien d'Hildesheim. Territoires détachés : le comté de Schaumbourg, la seigneurie de Smalkalde, le comté de Barchfeld, dans le duché de Meiningen, et quelques villages dans le gr.-duché de Hesse-Darmstadt. Villes princ. : Cassel, Marbourg, Fulde, Hanau. Superf. : 1,045,000 hect.; pop. : 737,293 hab., dont les quatre cinquièmes environ sont protestants. Riv. : la Werra et la Fulde, formant, par leur jonction, le Weser; le Mein et la Lahn. Climat tempéré, sol fertile, boisé. Mines : plomb, houille, sel. Manufactures de laines, de coton, de toiles. Hanau est renommée pour ses orfévreries, Harbourg par son université. Cassel est reliée par ses voies ferrées avec Berlin, Francfort-s.-M., Cologne et Hanovre. Son revenu, avant les événements de 1866, était de 20 millions de fr.; son contingent fédéral, de 15,902 hommes. La Hesse-Cassel fut occupée en 1806 par les Français et réunie en 1807 au nouveau royaume de Westphalie. Rentré en 1813 dans son électorat, Guillaume Ier s'empressa d'annuler tous les actes faits pendant son interrègne. Depuis cette époque, des dissentiments fréquents ont éclaté entre le gouvernement et le pays. Le contre-coup de la révolution française de 1848 s'y fit sentir, et l'électeur fut contraint d'accorder de larges réformes. De nouveaux troubles en 1850 faillirent amener une perturbation générale en Allemagne. L'électeur avait demandé l'entrée dans ses Etats des troupes autrichiennes et bavaroises, mais la Prusse s'y opposant formellement, l'Autriche et la Bavière n'osèrent passer outre, et l'électeur, abandonné à ses seules forces, accorda des modifications à la constitution, qui ramenèrent le calme dans le pays. Les événements de 1866 ont enlevé à la Hesse son indépendance; elle a été annexée au royaume de Prusse (V. Prusse au Supplément.)

Hesse-Darmstadt (Grand-duché de), Etat du nouvel empire d'Allemagne, coupé en deux par le comté de Hanau et la ville naguère libre de Francfort. La partie septentr., ou *Hesse supérieure*, a pour limites : à l'O., les prov. prussiennes du Rhin, de Westphalie, et le Nassau; au N., à l'E. et au S., la Hesse-Nassau. La partie mérid., comprenant Starkenbourg et la Hesse-Rhénane, a pour limites : au N., la prov. de Nassau; à l'E., la Hesse-Nassau et la Bavière; au S., le gr.-duché de Bade; à l'O., la Prusse Rhénane et le Palatinat. Montag. dans la Hesse supérieure : le Vogelsberg, le Taunus, le Westerwald; dans la Hesse Rhénane : l'Odenwald et le Bergstrass. Cours d'eau : dans la 1re, la Lahn, la Nidda, l'Edder, la Wetter, la Fulde; dans la 2e, le Rhin, le Mein, le Nahe, le Neckar. Superf. : 767,000 hect.; pop. : 853,000 hab.; dont 585,000 protestants. Il est divisé en 3 provinces, subdivisées en cercles : *Hesse-supérieure*, ch.-l. Giessen; *Starkenbourg*, ch.-l. Darmstadt; *Hesse-Rhénane*, ch.-l. Mayence. Capitale Darmstadt; v. princ. Mayence, Offenbach, Giessen, Worms. La Hesse-Supérieure est en partie stérile, la Hesse-Rhénane est très-fertile. Mines : cuivre, fer, houille. Fabr. : lainages, cotonnades. Ch. de fer entre Darmstadt et Giessen par Francfort; entre Mayence, Offenbach et Francfort. Revenu : 21 millions de marcs. Les troupes forment la 25e division (11e corps de l'armée allemande). — Lors de la Confédération du Rhin, Louis X, de Hesse-Darmstadt, y entra avec le titre de grand-duc et sous le nom de Louis Ier. En 1813 il adhéra à l'alliance contre la France, et en fut récompensé, à la paix de 1815, par des accroissements de territoire ou des échanges avantageux. En 1820, il dota ses sujets d'une constitution. Son successeur Louis II, moins libéral, fut fréquemment en désaccord avec la représentation du pays, mais à la suite de la révolution de 1848 en France, il se laissa arracher de larges réformes, que son fils Louis III, qui lui succéda peu après, retira ou restreignit en grande partie. Après

avoir adopté la constitution de l'Empire et accédé à l'Union prussienne, il fit partie de la ligue autrichienne de 1850. Depuis 1870, la Hesse-Darmstadt fait partie de l'Empire d'Allemagne.

Hesse-Hombourg (Landgraviat de), anc. Etat de la Confédération germanique, qui comprenait : 1° la seigneurie de *Hombourg*, limitée par la Hesse-Darmstadt, la Hesse-Cassel, la principauté de Nassau ; 2° la seigneurie de *Meisenheim*, située entre le Palatinat et la Prusse rhénane. Superf., 40,000 hect.; pop., 27,374 hab.; cap., *Hombourg*. Sol un peu montagneux, mais fertile. Revenu avant 1866, 900,000 fr.; armée, 333 hom. Le landgraviat de Hesse-Hombourg, détaché de la Hesse-Darmstadt en 1596, supprimé en 1806, rétabli en 1815, a été annexé à la Prusse, après les événements de 1866 (Hesse-Nassau).

Hesse-Philipsthal (Maison de), ligne cadette de la maison de Hesse-Cassel, issue de Philippe, 3° fils de Guillaume VI, 1655.

Hesse-Rheinfels-Rottenbourg (Maison de), branche latérale, aînée de la maison de Hesse-Cassel, issue d'Ernest, fils cadet du landgrave Maurice, 1627, et définitivement éteinte en 1834.

Hesse (Philippe, landgrave de), dit *le Magnanime*, 1504-1567, devenu luthérien, en 1526, signa la *Confession d'Augsbourg*, et fut l'un des chefs de la ligue de Smalkalde ; pris par Charles-Quint, après la bataille de Mühlberg, 1547, il resta 4 ans prisonnier.

Hesse (Guillaume, landgrave de), dit *le Sage*, fils et successeur du précédent, 1522-1592, aima les lettres et les savants, et laissa des observations astronomiques qui ne parurent qu'après sa mort.

Hesse-Cassel (Georges-Guillaume, électeur de), 1743-1821, fut feld-maréchal de Prusse, comte de Hanau, et adhéra à la coalition contre la France, 1792. Napoléon, après la bataille d'Iéna, incorpora ses Etats dans le royaume de Westphalie. Georges-Guillaume y rentra en 1815.

Hessengau, c.-à-d., district des Hessois, nom commun à plusieurs districts de l'anc. Saxe, de Franconie et de Thuringe.

Hésus (*terrible* en celtique), nom du Dieu des combats chez les Gaulois, qui lui sacrifiaient des victimes humaines.

Hésychius, grammairien alexandrin, sur lequel il n'existe que des doutes et des conjectures plus ou moins vraisemblables. Il n'est connu que par un grand dictionnaire grec, très-précieux pour la connaissance de l'antiquité. La meilleure édition, accompagnée d'un commentaire étendu, est celle commencée par J. Alberti, et terminée par Ruhnken; Leyde, 1746-1766, 2 vol. in-fol. Il faut y joindre le supplément publié par le danois Show, Leipzig, 1792, in-8°.

Hésychius, de Milet, biographe grec du vi° s., auquel les anciens donnaient le nom d'*Illustre*. Il est l'auteur d'un traité *Sur ceux qui se sont illustrés par leur savoir*, Leipzig, 1820, in-8°, et d'un grand ouvrage historique qui s'est perdu. Ses *Origines de Constantinople*, Leipzig, 1820, in-8°, en faisaient peut-être partie.

Hétaires, **Hetæres** ou **Hetères** (mot grec qui signifie *Amies*), nom donné à des femmes grecques du temps de Périclès, que leur esprit cultivé faisait rechercher, telles qu'Aspasie, Phryné, Laïs, et qu'il ne faut pas confondre avec les courtisanes.

Hétères (*amis*, *compagnons*); on appela ainsi un corps d'élite que Philippe, roi de Macédoine, forma avec les jeunes gens des meilleures familles.

Hétérie (*association*), nom de deux sociétés dans la Grèce moderne : l'une *Hétérie des Philomuses*, fut fondée à Vienne, par Capo d'Istria, pour créer des écoles en Grèce et veiller à la conservation des monuments antiques; l'autre fut une association secrète créée vers la fin du xviii° s. pour préparer l'affranchissement de la Grèce. Renouvelée en 1814, elle se propagea rapidement, et se plaça en 1820 sous la direction du prince Ypsilanti.

Héthéens, peuple chananéen des montagnes d'Hébron, qui fut compris dans la tribu de Juda.

Héthoum I°r (*Hayto* ou *Haïto* des latins), roi arménien de Cilicie, de la dynastie des Rhoupéniens, mort en 1271. Il monta sur le trône par son mariage avec Isabelle, fille et héritière de Léon II, 1224; se battit bravement contre les Tartares, les Sarrasins, les Mamelouks, etc., et abdiqua, 1269, pour se retirer dans un couvent de Prémontrés, où il mourut.

Héthoum II, roi arménien de Cilicie, petit-fils du précédent, mort en 1308. Il succéda à son père, Léon III, 1289. Après 4 ans de règne, il laissa le trône à l'un de ses frères, Théodore III, et se fit franciscain; mais sur les sollicitations de ce même frère, il reprit la couronne, 1296. Privé de la vue et de la liberté, l'année suivante, par un autre de ses frères, Sempad, qui s'était révolté contre lui, il recouvra l'une et l'autre, 1299, eut encore à lutter contre des révoltes intérieures et des attaques du dehors, abdiqua de nouveau, 1305, en faveur de son neveu mineur, Léon IV, tout en conservant la régence, et fut mis à mort avec ce jeune prince, à la suite d'une révolte.

Héthoum *l'historien*, seigneur de Courcy ou de Corycos (Cilicie), mort au commencement du xiv° siècle. Il se démit de son fief, 1306, prit le froc dans l'île de Chypre et fut nommé supérieur d'un couvent de Prémontrés, à Poitiers, par le pape Clément V. On a de lui une *Histoire merveilleuse du grand Khan*, qu'il dicta, en français, à Nicolas Falconi; Paris, 1529. C'est une histoire intéressante et fidèle de Gengiskhan et de ses successeurs.

Hetman ou **Attaman**, titre donné en 1576 au chef des Cosaques par Bathori, roi de Pologne. Le tzar Nicolas le conféra au grand-duc Alexandre (auj. Alexandre II).

Hetteny ou **Huttany**, v. forte de l'Hindoustan anglais (présidence de Bombay), à 50 kil. O. de Bedjapour. Elle fait un grand commerce, surtout en grains, avec Bombay, Surate, etc.; 15,000 hab.

Heuchin, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 15 kil. N. O. de Saint-Pol (Pas-de-Calais); 709 hab.

Heumann (Christophe-Auguste), écrivain allemand, né à Allstædt (Saxe-Weimar); 1681-1764. Comme professeur de littérature et de théologie à Gœttingue et comme écrivain, il n'a pas peu contribué à réveiller en Allemagne le goût de l'histoire, de la littérature et des sciences. Outre les nombreux ouvrages qu'on a de lui, il a publié plus de 150 articles dans les recueils périodiques de son temps, en Allemagne, et donné de nombreuses éditions d'auteurs anciens.

Heumann de Teutschenbrunn (Jean), jurisconsulte allemand, 1711-1760, professeur à Altdorf, a laissé, entre autres ouvrages pleins de savantes recherches, un *Esprit des lois allemandes*, 1759.

Heures (Les); la mythologie grecque les avait mises au rang des divinités. Dans Homère elles ouvrent et ferment les portes du ciel pour faire entrer ou sortir les nuages qui répandent sur la terre une pluie bienfaisante. Elles présidaient aux saisons et aux divisions du jour. Dans ce dernier cas, les Grecs en admettaient 10 et les Romains 12.

Heures du jour et de la nuit. Les Grecs divisaient le jour en 10 heures, à compter du lever du soleil jusqu'à son coucher, et la nuit, en quatre parties. Ces divisions variaient donc de longueur suivant les saisons. — Il en était de même chez les Romains; seulement leur jour se divisait en 12 heures et leur nuit de même. La longueur de l'un et de l'autre était déterminée par le lever et le coucher du soleil. — Chez les modernes, au xv° s., l'Eglise avait introduit la coutume de partager le jour, qui commençait à 6 heures du matin et finissait à 6 heures du soir, en 4 parties égales, de 3 heures chacune, et qu'on nommait : *prime*, *tierce*, *none*, *vêpres*.

Heures (prières des quarante), prières publiques faites, pendant 3 jours de suite, devant le saint Sacrement, pour conjurer quelque grande calamité.

Heurne (Jean de), médecin hollandais, né à Utrecht, 1543-1601. Il fut 20 ans, 1581-1601, professeur de médecine à Leyde, sa ville natale, après avoir suivi les leçons de Duret et de Ramus, à Paris, et avoir visité l'Italie. Il a laissé, entre autres ouvrages sur la médecine, un *Traité des maladies de la tête*, Leyde, 1609, in-4°; des *Institutions de médecine*, Leyde, 1660, in-12; *Des maladies de poitrine*, Leyde, 1602, in-12, etc.

Heurteloup (Nicolas, baron), célèbre chirurgien français, né à Tours, 1750-1812. Né sans fortune, il compléta par lui-même l'instruction imparfaite qu'il avait acquise, et reçut ses premières notions de chirurgie d'une sœur de charité qui était fort instruite. Chirurgien-major des hôpitaux de la Corse avant la Révolution, nommé chirurgien consultant à l'armée du Midi et des Côtes, 1792, membre du conseil de santé, 1793, il devint chirurgien en chef de l'armée française sous le Consulat, et remplaça Percy à l'armée d'Allemagne, 1808. Napoléon I°r le nomma baron et officier de la Légion d'honneur. Il a laissé un *Précis sur le tétanos des adultes*, Paris, 1792, in-8°; plusieurs articles dans le Dictionnaire des sciences médicales et quelques tra-

ductions estimées d'ouvrages italiens sur la médecine. Celle du bel ouvrage de Scarpa, sur l'anévrisme, est restée manuscrite.

Heurtier (Jean-François), architecte français, né à Paris, 1739-1823. Grand prix d'architecture, 1764, il fut membre de l'Académie royale sous l'anc. monarchie, membre de l'Institut et du conseil des bâtiments civils, sous l'Empire. Il a construit le théâtre de Versailles, et la salle Favart, à Paris, 1781-1783.

Heusden, v. forte du Brabant septentrional (Pays-Bas), à 12 kil. N. O. de Bois-le-Duc; elle a un bon port. Prise par les Français en 1672 et 1795; 2,000 hab.

Heuses, grosses bottes portées par les cavaliers au moyen âge; Robert *Courte-heuse* en a tiré son surnom.

Heuzet (Jean), humaniste et éditeur français, né à St-Quentin vers 1660, mort en 1728. Professeur au collége de Beauvais, à Paris, auteur du *Conciones, sive Orationes ex Sallustii, Livii, Curtii et Taciti historiis collectæ*, qui a été remanié depuis, pour les élèves de rhétorique, et d'un *Selectæ e profanis scriptoribus historiæ*, pour les élèves des classes inférieures. Ces deux ouvrages, qui ont eu un nombre considérable d'éditions, sont encore en usage dans les lycées et les colléges de l'État.

Hève (La), cap qui ferme au N. l'embouchure de la Seine, dans la Manche, par 49° 30′ 3″ lat. N. et 2° 16′ 7″ long. O.

Hévélius (Jean), en allemand *Hevel*, astronome allemand, né à Dantzig, 1611-1687. Ses observations et ses découvertes lui acquirent une grande renommée. Il reçut une pension de Louis XIV, et a laissé un assez grand nombre de notices et de traités sur différentes parties de l'astronomie, entre autres une *Selenographia*, 1647, in-fol., une *Cometographia*, 1668, un *Prodromus astronomicus*, 1690, contenant un catalogue de 1564 étoiles, plus exact que celui de Tycho-Brahé. Il était aidé dans ses observations par sa femme.

Hévès ou **Hévesch** (Comitat de), dans la circonscription administrative de Pesth (Hongrie). Il appartient au bassin de la Theiss; ch.-l., *Erlau*. Sol montagneux et bien boisé; plaines et marais çà et là. Superf., 356,132 hect.; pop., 295,570 hab. Grains, vins, tabacs; alun, marbres.

Hexapole. V. *Doride*.

Hexham. V. *Exham*.

Heyden (Jean **Van der**), peintre et hydraulicien hollandais, né à Gorkum, 1637-1712. Il ne fut pas seulement un peintre remarquable, il fut encore un inventeur utile. Les pompes à incendie lui durent des perfectionnements qui les rendirent plus puissantes, plus maniables, d'un transport plus facile. Ses nombreux tableaux, qui reproduisent des édifices, des places publiques, des rues, des canaux étonnent par l'exactitude minutieuse des moindres détails, et charment par l'heureuse distribution de la lumière et des ombres, la gracieuse ordonnance de l'ensemble et l'harmonie des couleurs. Plusieurs de ses toiles sont à Paris : une *rue de Clèves*, un *canal avec maisons*, un *village sur le bord d'une rivière*, une *rue de Delft*, etc.

Heydenreich (Charles-Henri), philosophe allemand de l'école de Kant, né à Stolpen (Saxe), 1764-1801. Il fut nommé, jeune encore, 1789, professeur de philosophie à Leipzig. De ses ouvrages, tous écrits en allemand, nous citerons : *La nature et Dieu*, d'après Spinoza, Leipzig, 1788 ; *Système de Droit naturel, d'après des principes critiques*, 1794-1795 ; *Etudes philosophiques sur les souffrances de l'humanité*, 1797-1798, 2 vol., etc.

Heym (Jean), lexicographe allemand, né à Braunscheich (Basse-Saxe), 1769-1821, professeur de langue allemande, d'histoire, d'antiquité, etc., à Moscou. On a de lui : *Essai d'une Encyclopédie géographique et topographique de l'empire russe*, Gœttingue, 1796, in-8°; *Nouveau Dictionnaire complet des langues allemande, russe et française*, Moscou, 1792-1796, 2 vol. in-4°.

Heyn ou **Hein** (Piet), célèbre amiral hollandais, né à Delftshaven, 1570-1629. Fils d'un simple matelot, il commença par être mousse et s'éleva, par un courage d'une rare intrépidité et les talents dont il fit preuve comme officier de marine, au poste d'amiral. Il fit, pour le compte de la compagnie hollandaise des Indes, deux expéditions heureuses contre les établissements espagnols sur les côtes de l'Amérique, 1625-1626. Il en fit une troisième, 1628, pour aller s'emparer de la flotte dite *d'argent*, qui ramenait en Espagne les richesses extorquées chaque année aux Américains. Heyn revint victorieux et reçut en récompense le titre de lieutenant-grand-amiral de Hollande. L'année suivante, il tomba frappé à mort dans un combat livré à une flotte partie de Dunkerque pour donner la chasse aux bâtiments de commerce de la Hollande.

Heyne (Christian-Gottlob), célèbre philologue et antiquaire allemand, né à Chemnitz (Saxe), 1729-1812. Son père, pauvre tisserand, ne pouvant lui faire donner qu'une instruction fort limitée, des parents plus à l'aise vinrent à son aide. Grâce à eux, l'enfant suivit les cours du lycée de Chemnitz, puis ceux de l'université de Leipzig, et, en 1752, il fut reçu docteur. Mais les privations qu'il avait dû s'imposer et les fatigues d'un travail trop opiniâtre lui causèrent une maladie à laquelle il n'échappa que pour se trouver en présence d'un dénûment complet. Heureusement une élégie latine, sur la mort d'un pasteur réformé, lui valut la protection du comte de Brühl, premier ministre de l'électeur de Saxe, qui le prit pour secrétaire-copiste de sa bibliothèque, et le fit ensuite nommer l'un des gardes de la bibliothèque de Dresde. Tout en remplissant les devoirs de sa place, Heyne trouva le temps de donner au public lettré une excellente édition des *Elégies de Tibulle*, et du *Manuel d'Epictète*, 1755. Ce début éclatant le sortit de son obscurité, mais non de sa gêne, qu'accrut encore la guerre de Sept ans, durant laquelle il dut quitter sa place. Après la conclusion de la paix, il obtint la chaire d'éloquence de l'université de Gœttingue, qui le rendit à ses travaux favoris et lui assura une existence honorable. A partir de ce moment, 1763, Heyne, avec une ardeur qui ne se ralentit plus, marcha d'un pas rapide dans la voie qui devait le placer au premier rang des savants antiquaires de l'Europe. Nous avons déjà indiqué l'accueil que reçurent son édition de *Tibulle* et celle d'*Epictète* Au-dessus de ces deux éditions et de toutes celles qu'il donna de divers auteurs anciens, il faut placer son *Virgile*, qui n'a pas été dépassé et figure à bon droit dans la *Collection des classiques latins* de Lemaire. A la suite, viennent les éditions de *Pindare*, d'*Apollonius*, de l'*Iliade* d'Homère, etc. A côté de ces travaux, il faut citer aussi les nombreux mémoires sur la mythologie et l'archéologie, qu'il a publiés dans le recueil de la Société royale de Gœttingue, de 1763 à 1811, et dont le plus grand nombre ont été réunis dans ses *Opuscula Academica*, 6 vol. in-8°, 1785 à 1812; enfin, une *Histoire*, en allemand, *de l'Art chez les anciens*, où il a relevé les erreurs commises par Winckelmann.

Heyrieux, ch.-l. de cant. de l'arr., et à 18 kil. N. E. de Vienne (Isère); 1,566 hab.

Hiao-Wen-Ti, 4e empereur chinois de la dynastie des Han, né 202 av. J. C., mort en 157. S'il faut en croire ce qu'en ont écrit les historiens chinois, il fut l'un des plus humains, des plus charitables, des plus justes des empereurs du Céleste Empire. Il révoqua, entre autres lois barbares qu'il trouva établies, celle qui rendait les familles responsables du crime commis par un de leurs membres ; il voulut que les mandarins l'avertissent toutes les fois qu'il s'écarterait de la voie droite et de la vertu; il écouta toujours avec douceur leurs avertissements et même leurs réprimandes, et s'efforça de les mettre à profit; il était dans sa manière de vivre d'une simplicité et d'une frugalité exemplaires; enfin, il aima et protégea les lettres. Il mourut d'une maladie où le fit tomber la douleur qu'il éprouva en apprenant les ravages occasionnés, dans l'empire, par les incursions des *Hiong-Nou*.

Hibernie, *Hibernia*, nom donné par les Romains à l'Irlande.

Hicétas, de Syracuse, un des plus anciens pythagoriciens, auteur, au dire de Diogène-Laërce, d'un système astronomique analogue à celui de Philolaüs, qui ne vint qu'après lui.

Hidalgo ou *Caballero*, en espagnol, qualification réservée aux nobles et aux propriétaires indépendants. Il vient sans doute de *hijo de algo*, fils de quelque chose, fils de famille, ou il signifie *fils de Goth*, vieux chrétien.

Hidalgo y Costillas (Don Miguel), auteur et chef de la première insurrection mexicaine, né dans l'Amérique du Sud, à une date non connue, mort en 1811. Il était curé de Dolorès, où il exerçait une grande influence, lorsque, mettant à profit le mécontentement général que la détestable administration de l'Espagne et l'insatiable cupidité de ses agents avaient soulevé au Mexique, il arbora avec quelques amis l'étendard de la révolte, 10 septembre 1810. Ses succès furent d'abord nombreux et rapides. Aidé par les indigènes qu'il avait su gagner à sa cause, il se vit bientôt à la tête d'une armée nombreuse, et s'empara de plusieurs villes importantes, confisquant partout les propriétés des Européens

et s'en servant pour augmenter le nombre de ses partisans. Mais, arrivé devant Mexico, dont il n'osa pas tenter de s'emparer, il vit les revers succéder à ses premiers succès, et subit une sanglante défaite à Aculco, 7 novembre 1810. Il rallia les restes de son armée et continua encore quelques mois la lutte, durant laquelle il se montra d'une cruauté sans égale; mais surpris, 21 mars 1811, à Acatila de Bajen, près de Satillo, par suite de la trahison d'un de ses officiers de confiance, Elisondo Bustamente, il fut fait prisonnier, passa en jugement, refusa de faire aucune révélation et fut fusillé, ainsi qu'Allende et un autre de ses amis. Tous trois moururent avec courage.

Hiempsal V. Jugurtha.

Hiérapolis, c'est-à-dire *ville sacrée,* v. de Phrygie, près de Méandre, au N. de Laodicée. Epictète y naquit. Auj. *Lambouk-Kalasi.* — V. de Syrie, cap. de la prov. *Euphratésienne.* (Son beau temple d'Astarté y fut pillé par Crassus, 54 av. J. C.) Auj. *Membigz.*

Hiéro, emplacement d'un bois consacré à Esculape, près d'Epidaure, et que signalent encore de nombreux vestiges des monuments qui le décoraient.

Hiéroclès, administrateur et sophiste romain du IVe s., introduit par Chateaubriand dans son poëme des *Martyrs.* Il fut, selon Lactance, un des principaux instigateurs de la persécution subie par les chrétiens sous Dioclétien. Un livre qu'il écrivit contre eux: *Discours aux chrétiens dans l'intérêt de la vérité,* ne nous est connu que par la réfutation d'Eusèbe et les extraits qu'en donna Lactance.

Hiéroclès, philosophe néo-platonicien, enseignait, à Alexandrie, au commencement du Ve s. On le croit auteur d'un commentaire sur les *Vers dorés de Pythagore,* arrivé jusqu'à nous, et traduit par Dacier, Paris, 1706, 2 vol. in-12. Il avait écrit deux autres ouvrages, aujourd'hui perdus, sur la Providence et le Destin, et sur la Conciliation de la liberté de l'homme avec la puissance divine.

Hiéroglyphes (du grec ἱερός, sacré, et γλύφειν, graver), caractères d'écriture dont se servaient, dans l'anc. Egypte, les *hiérogrammates,* classe de prêtres spécialement chargés de transcrire les actes de l'administration publique. On les retrouve sur les parois des temples, des palais, des obélisques, sur les papyrus. D'après Champollion, ces caractères comprennent : 1° des signes *figuratifs,* représentant des objets matériels; 2° des signes *symboliques,* exprimant une idée métaphysique au moyen d'un objet physique; 3° des signes *phonétiques,* exprimant les sons de la langue parlée. Souvent on employait ensemble ces trois sortes de signes dans le même texte, dans la même phrase. Longtemps indéchiffrables, les hiéroglyphes ont commencé à être connus par les beaux travaux de Champollion, qui prit pour point de départ la fameuse inscription de Rosette, découverte en 1799, qui offrait le même texte en caractères hiéroglyphiques, en caractères démotiques ou cursifs, et en caractères grecs.

Hiéromancie, divination de l'avenir par l'examen des victimes dans les sacrifices.

Hiéromax, auj. *Yermouk,* affl. du Jourdain, traversait la demi-tribu occidentale de Manassé, et finissait au-dessus du lac de Génézareth.

Hiéron Ier, tyran de Géla et de Syracuse, après son frère Gélon; régna de 478-467 av. J. C. Détesté de ses sujets, au début de son règne, pour sa cruauté, il se les réconcilia ensuite par plus de modération et de justice. Il rendit Syracuse glorieuse par les armes et florissante par les arts de la paix. Ses victoires, à Olympie et à Delphes, ont été chantées par Pindare, qui vint le visiter, ainsi qu'Eschyle, Xénophane, Epicharme, Simonide, etc.

Hiéron II, roi de Syracuse, né vers 306, m. vers 216 av. J. C. Il était d'une famille noble de Syracuse, se distingua sous Pyrrhus, et, ensuite, contre les Mamertins. Elu roi par le peuple, 270, il n'en voulut jamais porter les insignes. Il rechercha d'abord l'alliance des Carthaginois, mais il la quitta bientôt après pour celle des Romains, auxquels il resta fidèle jusqu'à sa mort. La douceur avec laquelle il exerça son autorité pendant son long règne; ses lois sages, que les Syracusains gardèrent, même sous la domination romaine; son économie, qui ne l'empêcha pas d'aider largement ses alliés dans leur détresse; enfin, les encouragements qu'il donna aux travaux du savant Archimède rendirent sa mémoire chère aux Syracusains.

Hiéronyme, roi de Syracuse, petit-fils et successeur du précédent, 231-215 av. J. C. Il monta sur le trône à l'âge de 15 ans. Hiéron, avant de mourir, avait nommé un conseil de régence qui devait gouverner pendant la minorité du jeune roi, et suivre la politique de son aïeul. Mais cette précaution fut vaine; le conseil de régence donna sa démission, à l'instigation de deux de ses membres, oncles de Hiéronyme, qui ne prit le pouvoir que pour le leur laisser exercer, et s'abandonna lui-même à toutes sortes de débauches. Il fut assassiné, au bout de 13 mois, par des conjurés que ses excès avaient armés contre lui.

Hiéronyme de Cardia, historien grec, né vers 370, m. vers 266 av. J. C. Il écrivit, sur les événements qui suivirent la mort d'Alexandre jusqu'à celle de Pyrrhus, un ouvrage qui s'est perdu, mais qui paraît avoir joui d'une assez grande autorité auprès des historiens subséquents, qui invoquèrent souvent son témoignage.

Hiéronymites, moines qui tirèrent leur nom de saint Jérôme, parce qu'ils se proposèrent pour modèle sa vie au désert. Il y en avait quatre ordres différents : les *Hiéronymites* d'Espagne, institués en 1370; les *Ermites de Saint-Jérôme,* 1380, en Ombrie; la *Société de Saint-Jérôme de Fiésole;* les *Hiéronymites de l'Observance,* en Italie, 1424.

Hiérophante (Révélateur des choses sacrées), titre donné au grand prêtre de Cérès-Eleusine. Il ne sortait point de la famille des Eumolpides, et imposait l'obligation du célibat. L'hiérophante portait le diadème, avec la chevelure flottante et une robe magnifique.

Hierosolyma, nom latin de Jérusalem.

Hiersac, ch.-l. de canton de l'arr. et à 14 kil. N. O. d'Angoulême (Charente). Bons vins; 833 hab.

Highgate, village d'Angleterre (Middlesex), à 6 kil. N. de Londres. Bel hospice des merciers de cette ville; 4,000 hab.

Highlands. V. Ecosse.

Hijar. v. d'Espagne (Andalousie), prov. et à 110 kil. N. E. de Teruel, érigée en duché, 1483. Une grande famille, encore existante, en tire son nom; 3,000 hab.

Hilaire (Saint), évêque de Poitiers, né dans cette ville au commencement du IVe s., m. en 367. Issu d'une famille païenne, il se fit chrétien après avoir étudié les lettres profanes, et fut nommé évêque de Poitiers vers 353. Son zèle pour l'orthodoxie, contre les Ariens, lui attira des persécutions et même un exil en Phrygie, qui dura 5 ans, et durant lequel il composa ses écrits sur la *Trinité,* sur les *Synodes,* et son *Commentaire sur le Livre de Job.* Rendu à son siége, 360, il put travailler sans relâche à faire disparaître les erreurs qui régnaient dans les Eglises de la Gaule. L'Eglise l'a mis au premier rang des confesseurs. On le fête le 14 janvier. Son éloquence est forte et véhémente, mais parfois emphatique ; on l'a comparé à saint Jérôme. Ses *Œuvres complètes* ont été imprimées plusieurs fois; la plus récente édition est celle d'Oberthur, Wurzbourg, 1781-88, 4 vol. in-8°.

Hilaire (Saint), archevêque d'Arles, 401-449. Disciple fervent de saint Honorat, il n'avait que 28 ans quand, à la mort de ce saint, il fut élu, malgré lui, par le peuple, archevêque d'Arles. La déposition de l'évêque Chélidoine, et les accusations du préfet des Gaules, le brouillèrent avec le pape saint Léon, qui prononça même sa séparation de la communion des fidèles. On croit cependant que, mieux instruit des faits, le pape révoqua plus tard sa sentence. En tous cas, elle n'a pas empêché l'Eglise de le mettre au rang des saints. Du petit nombre d'écrits qu'il a laissés, son *Eloge de saint Honorat* passe pour le meilleur. On le fête le 5 mai.

Hilaire (Crispin), 45e pape, originaire de Sardaigne, 461-468, successeur de saint Léon, se signala, dans le 2e concile d'Ephèse, par le zèle avec lequel il défendit l'évêque de Constantinople, Flavien, contre les Eutychéens. On le fête le 21 février.

Hilaire (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. N. E. de Limoux (Aude); 955 hab.

Hilaire-de-Villefranche (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 10 kil. S. de Saint-Jean-d'Angély (Charente-Inférieure); 1,538 hab.

Hilaire-des-Loges (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. E. de Fontenay (Vendée); 2,587 hab., dont 458 agglom. — Il y a dans le même départ. *Saint-Hilaire-de-Loulay* (arr. de La Roche-sur-Yon); *Saint-Hilaire-de-Riez* et *Saint-Hilaire-de-Talmont* (arr. des Sables).

Hilaire-du-Harcouet (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. S. O. de Mortain (Manche). Fabriques de draps, de toiles; comm. de bestiaux, de grains, de chevaux, etc.; 3,805 hab.

Hilaries, fêtes en l'honneur de Cybèle, que les anciens Romains célébraient le 25 mars. C'était une sorte de mascarade où chacun s'habillait à sa guise: les vêtements de deuil étaient seuls défendus.

Hilarion (Saint), né vers 291, à Tabathe, près de Gaza, m. dans l'île de Chypre en 371 ou 372. Issu d'une famille païenne, il se convertit à Alexandrie, où ses parents l'avaient envoyé pour étudier les lettres profanes. Lors d'une visite qu'il fit à saint Antoine, dans le désert, il résolut de se faire anachorète, revint dans sa patrie, 307, partagea ses biens entre ses frères et les pauvres, et se retira au désert. Sa réputation de sainteté lui attira bientôt de nombreux disciples. Ce fut avec le concours de ceux qui lui paraissaient dignes d'imiter son exemple, qu'il fonda successivement, en Palestine, un grand nombre de couvents. Il acquit, au dire des hagiographes, le don des miracles. On le fête le 21 octobre.

Hildburghausen, v. du duché de Saxe-Meiningen, anc. capit. du duché de Saxe-Hildburghausen, sur la Werra, à 30 kil. S. E. de Meiningen, à 74 kil. S. de Gotha. Gymnase, école des métiers, Institut bibliographique. Château ducal. Son origine, dit-on, date du temps du roi Childebert, fils de Clovis; 4,500 hab.

Hildburghausen (Duché de Saxe-). V. Saxe-Hildburghausen.

Hildebert, archevêque de Tours, né à Lavardin (Vendômois), 1055-1133, surnommé *le Vénérable*. Il fut successivement directeur de l'Ecole du Mans, archidiacre, évêque du Mans, 1097, enfin, archevêque de Tours, 1125. Ses démêlés avec Guillaume, duc de Normandie, avec l'archevêque de Tours, Raoult, avec le roi de France, Louis le Gros, ses voyages, la part qu'il prit à un grand nombre de conciles, dépensent de son énergie et de son activité. L'édition la plus complète de ses œuvres, où figurent des *Lettres*, des *Sermons*, un poëme : *de Ornatu mundi*, est celle de dom Beaugendre, Paris, 1708, in-fol.

Hildebrand, roi des Lombards, associé au trône par Luitprand, son oncle, 736, ne régna seul que sept mois après la mort de ce prince, 744. Sa cruauté le fit déposer.

Hildebrand, pape. V. Grégoire VII.

Hildegarde, fille de Hildebrand, comte de Souabe, 2e femme de Charlemagne, 772, m. à Thionville en 783.

Hildegarde (Sainte), fondatrice et abbesse du monastère de Saint-Rupert, près de Mayence, née vers 1098, m. en 1180. Elle eut des visions dont le récit fut examiné par le concile de Trèves, 1147, et publié avec l'autorisation du pape, Eugène III. Ses œuvres complètes ont été imprimées à Cologne, 1566, in-4°. On la fête le 17 septembre.

Hildegonde (Sainte), surnommée *frère Joseph*, née à Nuitz (diocèse de Cologne), vers le milieu du XIIe s., morte en 1188. Partie pour la Palestine avec son père, qui lui fit prendre le nom de Joseph et les habits d'homme, elle le perdit en route, et, après une vie pleine d'incidents, elle finit par se retirer dans l'abbaye de Schonauge, près d Heidelberg. Les moines cisterciens, qui l'habitaient, ne découvrirent son sexe qu'à sa mort.

Hildesheim, v. du Hanovre (Prusse), ch.-l. de l'arr. et de la principauté de ce nom, à 26 kil. S. E. de Hanovre, sur la rivière d'Innerste. Evêché institué par Charlemagne, gymnases catholique et luthérien; cathédrale du XIe s., ornée de portes d'airain et de tableaux remarquables; école de sourds-muets. Fabr. de toiles, savons, tabacs; commerce actif; 16,000 hab. — L'arrondissement d Hildesheim, de 1807 à 1814, appartint au royaume de Westphalie: il a été donné au Hanovre en 1815.

Hilduin, abbé de Saint-Denis, de Saint-Médard de Soissons, de Saint-Germain-des-Prés, hagiographe, né vers la fin du VIIIe s., m. vers 842. Homme d'une grande instruction et de mœurs sévères, il fut nommé, par Louis le Débonnaire, archichapelain de son palais, puis dépouillé de toutes ses dignités pour avoir pris part à la révolte de Lothaire et de Pepin. Il les recouvra par l'intercession de Hincmar, son disciple. Il a laissé une vie de saint Denis de Paris, qu'il intitula : *Areopagitica*, parce qu'il confondit ce saint avec Denis l'Aréopagite.

Hill, *colline, montagne*, en anglais.

Hill (Rowland, le vicomte), général anglais, 1772-1842. Il fit ses premières armes à Toulon, comme aide de camp des trois généraux anglais qui commandèrent successivement le corps d'occupation. Il servit en Egypte, 1801, comme colonel; en Portugal, 1808, comme major général; en Espagne, 1811, comme lieutenant général; enfin, il se signala à Waterloo. De 1815 à 1818, il commanda en second le corps anglais laissé en France après la conclusion de la paix. Elevé au grade de général en chef en 1828, il prit sa retraite en 1842. C'est un des meilleurs généraux qu'ait eus l'Angleterre dans ce siècle.

Hillah. V. Hellah.

Hillel, dit *l'Ancien*, docteur juif d'un grand savoir, né à Babylone vers 112 av. J. C., mort, croit-on, à 120 ans. Il fut directeur de l'école de Jérusalem, où il enseigna avec un grand succès. Les juifs le regardent généralement comme le père de la tradition orale, quoique, selon le *Talmud*, il n'ait fait que la recueillir et la mettre en ordre.

Hillel, dit *le Saint*, écrivit une Bible estimée des Juifs, environ 30 ans av. J. C.

Hillel, dit *le Prince* ou *le Jeune*, arrière-petit-fils de Judas le Saint, et descendant d'Hillel l'Ancien, mort à Tibériade, 320 ap. J. C. Il est surtout connu comme l'inventeur d'un cycle de 19 ans, qui, au moyen de sept intercalations, conciliait le cours du soleil avec celui de la lune, et resta en usage jusqu'au temps d'Alfonse de Castille.

Hilotes, nom donné aux esclaves de Sparte, parce qu'un grand nombre avaient été amenés de Hélos après la prise de cette ville. Les uns appartenaient à l'Etat, les autres aux citoyens. Ils devaient suivre leurs maîtres à la guerre. L'Etat seul pouvait les affranchir en les enrôlant parmi les hoplites, et sans jamais leur conférer la qualité de citoyens. Leur condition était déplorable. Ils étaient obligés de porter un bonnet de peau de chien, devaient recevoir tous les ans un certain nombre de coups, qu'ils les eussent mérités ou non, et on se faisait un devoir de les enivrer pour montrer à la jeunesse tout ce qu'a de hideux l'intempérance. Il y avait plus de 200,000 hilotes, à Sparte, contre 31,400 hommes libres. De là de fréquentes révoltes qui ne faisaient qu'empirer le sort de ces malheureux.

Himalâya, c'est-à-dire, en indien, *séjour de la neige* ou *des frimas*, chaîne de mont. de l'Asie centrale, l'*Imaüs* ou *Emodus* des anciens. C'est, avec les Andes, la chaîne du globe qui atteint à la plus grande hauteur. Les pics les plus élevés sont : le mont Everest (8,840 m.), le Kintchin-Djounga (8,580 m.), le Dhawala-Giri (8,176 m.). Elle s'étend, du N. O. au S. E., depuis le Sindh, par 72° de long. E., jusqu'aux limites de la Chine, par 95° 30′, sur un développement de 2,250 kil. Le versant N. est occupé par le Thibet; le versant S., par le Kachemir, le Pendjâb, le Népaul, le Boutan et la présidence de Calcutta. Le Sindh ou Indus, le Setledje, le Brahmapoutra, le Gange, l'Iraouaddy y prennent leur source. C'est, à proprement parler, une région montueuse qui domine la vaste plaine de l'Hindoustan septentrional, et forme le talus méridional du plateau du Thibet. Le massif, large de 150 kil., ne présente que des montagnes arrondies, séparées par des gorges profondes, entassées dans le plus grand désordre; les cols sont étroits, difficiles, à la hauteur de 4,500 à 5,000 m. Le granit et le gneiss en sont les roches dominantes; dans les interstices, on trouve du soufre, de l'alun, de la plombagine, du sel gemme, du cuivre, du fer, du plomb, etc. Plusieurs de ses pics ont une origine volcanique. On y remarque 4 zones; la végétation tropicale domine dans la zone méridionale jusqu'à 1,600 m.; dans la 2e zone, de 1,600 à 2,900 m., on trouve les plantes herbacées de l'Asie et les arbres de l'Europe; dans la 3e, de 2,900 à 3,800 m., il y a des arbres épars au milieu des herbes, l'abricotier, le framboisier, le groseillier, puis une herbe inégale et grossière; après commence la région des lichens, des neiges éternelles, des glaciers.

Himéra, anc. v. de Sicile, sur la côte N., fondée en 639 av. J. C. par des habit. de Messine, et détruite en 409 par les Carthaginois. La comédie, croit-on, y prit naissance. Auj. *Termini*.

Himérius, sophiste grec, né à Pruse en Bithynie, éleva à Athènes, dans le IVe s. après J. C., une école de rhétorique que fréquentèrent saint Basile et saint Grégoire de Nazianze. Il la quitta pour aller s'établir à Antioche, sur la demande de l'empereur Julien, qui fit de lui son secrétaire. Après la mort de ce prince, il retourna à Athènes et y reprit son enseignement. Il nous reste 24 de ses discours et des fragments de 10 autres, Gœttingue, 1790, in-8°, grec-latin, et *Bibliothèque* de Didot.

Himilcon, navigateur carthaginois qui, suivant Pline, pénétra le premier dans le N. de l'océan Atlan-

tique, au delà de Gadès, pendant qu'Hannon longeait les côtes occidentales de l'Afrique. Il reconnut les Cassitérides (Sorlingues).

Himilcon. Trois généraux carthaginois ont porté ce nom. Le premier, n'ayant pu réduire Syracuse, défendue par Denys l'Ancien, se laissa mourir de faim, lorsque, rentré à Carthage, il se vit en butte aux reproches de ses concitoyens, 398 av. J. C. — Le second mourut de la peste devant cette même ville de Syracuse, qu'il venait secourir contre Marcellus, 213 av. J. C. — Le troisième, général de la cavalerie carthaginoise, dans la troisième guerre punique, en 148 av. J. C., après avoir été un temps la terreur des Romains par son courage et son activité, gagné par Scipion Émilien, trahit les Carthaginois en passant, avec 2,000 cavaliers, dans les rangs des Romains.

Himmel (Frédéric-Henri), compositeur allemand, né dans le Brandebourg, 1765-1814. Il se destinait à la carrière ecclésiastique; mais, venu à Berlin pour y passer son examen, il attira, par son talent de pianiste, l'attention du roi Frédéric-Guillaume II, qui lui persuada d'embrasser la carrière musicale, et lui donna une pension. Himmel alla passer trois ans à Dresde pour y étudier l'harmonie et le contre-point sous le célèbre Naumann, et en rapporta un oratorio, *Isacco*, qu'il y avait composé sur des paroles de Métastase. Le roi de Prusse en fut si satisfait, qu'il nomma Himmel compositeur de sa chapelle et lui accorda une pension plus considérable que la première, pour qu'il pût aller se perfectionner le goût en Italie. Himmel se rendit d'abord à Venise, où il fit représenter son premier opéra : *Il primo Navigatore*, puis à Naples, où il donna sa *Semiramide*. Nommé maître de la chapelle du roi de Prusse, il retourna à Berlin, d'où il fit encore plusieurs voyages au dehors, mais où il revint mourir. On a de lui 8 opéras, quelques cantates, des oratorios, de la musique d'église et un grand nombre de sonates, de fantaisies, de romances, etc. « Himmel, dit M. Fétis, est un des compositeurs modernes qui ont obtenu le plus de succès dans le nord de l'Allemagne. L'agrément de ses mélodies lui a valu cet avantage; mais on ne peut le classer parmi les musiciens de premier ordre appartenant à la dernière époque. »

Hinckley, v. commerçante d'Angleterre, comté et à 20 kil. S. O. de Leicester. Manufactures importantes de coton; 10,000 hab. Dans les environs existent d'intéressantes ruines romaines. Elle fut érigée en baronnie aussitôt après la conquête normande.

Hincmar, archevêque de Reims, né probablement vers 806, mort en 882, fut élevé dans l'abbaye de Saint-Denis, et y débuta dans la carrière ecclésiastique comme simple religieux. Mais son ambition, secondée par l'énergie de son caractère et par son habileté à profiter de toutes les circonstances favorables, ne l'y laissa pas longtemps obscur. Charles le Chauve ayant eu l'occasion d'apprécier sa prudence, sa fermeté, les ressources de son esprit, l'en fit sortir peu après la mort de Louis le Débonnaire, et lui donna les deux abbayes de Saint-Germer et de Flaix. Élu archevêque de Reims, au concile de Beauvais, 845, il acquit bientôt, sur tout le clergé de ce diocèse, une sorte d'autorité absolue qui s'étendit peu à peu, à travers toutes les affaires où il fut mêlé, et grâce aux nombreux conciles auxquels il prit part, sur toute l'Église des Gaules, dont il se considérait comme le primat, ou même le pape. Son intolérance, sa rigidité, qui n'était souvent, du reste, qu'un sentiment outré de justice, la cruauté qu'il exerça contre l'infortuné Gotschalck (V. ce nom) et contre bien d'autres ecclésiastiques envers lesquels il se montra d'une rigueur trop souvent injustifiable, lui firent beaucoup d'ennemis ouverts ou secrets, même dans son archevêché, et ont tristement entaché sa mémoire. Il fut appelé, dans sa longue carrière, à sacrer 4 rois et 4 reines, et l'histoire atteste qu'il concourut aux travaux de 39 conciles. Parmi les actes qui lui font honneur, il faut citer le soin qu'il prit de créer, pour les chanoines de la cathédrale de Reims et pour les autres clercs du diocèse, deux écoles qu'il pourvut de doctes régents, et d'enrichir les bibliothèques de la cathédrale de Reims et de Saint-Remi d'un nombre, considérable pour le temps, de volumes précieux. Ses écrits, qui sont nombreux, ont été, en grande partie, publiés par le P. Sirmond, en 2 vol. in-fol., 1645, auxquels le P. Cellot a ajouté un 3e vol.; ils sont analysés scrupuleusement dans l'*Histoire littéraire de la France*.

Hincmar, neveu du précédent, mort vers 880, fut fait évêque de Laon vers 858. Longtemps protégé par son oncle, et peut-être entraîné par l'exemple de celui-ci, il se comporta dans son diocèse de façon à s'en aliéner tous les ecclésiastiques, qu'il finit par excommunier en masse. Appelé devant le concile de Douai pour avoir refusé de souscrire à la sentence prononcée contre les complices du rebelle Carloman, accusé avec véhémence par son oncle même, il fut déposé, emprisonné, 871, et, deux ans après, privé de la vue, sans nouveau jugement. Le pape Jean VIII confirma sa déposition, 876, mais, deux ans après, il lui rendit le droit de dire la messe et une partie des revenus de son diocèse.

Hindoen, la plus grande des îles de l'archipel Lofoden, sur la côte N. O. de la Norvége, dont la sépare un étroit chenal; 80 kil. sur 45.

Hindou-Koh, c'est-à-dire *Caucase indien*, anc. *Paropamisus*, grande chaîne de mont. de l'Asie centrale, généralement considérée comme une ramification de l'Himalâya, auquel elle se rattache au S.; mais Humboldt la croit plutôt un prolongement du Kuen-Lun. Elle s'étend des frontières de la Perse jusqu'à l'Indus, au S. du Turkestan, et au N. de l'Afghanistan. Sa plus grande hauteur atteint plus de 7,000 m.

Hindous, nom donné à tous les habitants des Indes orientales.

Hindoustan. V. Inde cisgangétique.

Hinojosa-del-Duque, v. d'Espagne (Andalousie), prov. et à 60 kil. N. O. de Cordoue. Rues larges, propres et bien pavées. Toiles, lainages, couvertures, chapeaux, cire blanche; 10,500 hab.

Hinzouan, une des îles Comores. V. Anjouan.

Hiong-Nou. V. Huns.

Hippalus, pilote grec du Ier s. ap. J. C., auquel on attribue la découverte des vents périodiques ou moussons de la mer des Indes.

Hipparchia, femme grecque, née à Maronée, en Thrace, qui épousa, malgré sa famille, Cratès, philosophe de l'école cynique, d'une difformité repoussante. Ce mariage a inspiré un poëme latin au P. Petit, *Cynogamia*, Paris 1677, et un roman à Wieland, *Cratès et Hipparchia*, traduit en français par Vanderbourg, Paris, 1818, 2 vol. in-12.

Hipparque, fils de Pisistrate. Il lui succéda conjointement avec son frère Hippias, 527 ans av. J. C. Ils se recommandèrent, en général, par la sagesse et la modération de leur administration, le judicieux emploi qu'ils surent faire des deniers publics, leur amour pour les arts et les lettres. S'il faut en croire Platon, Hipparque apporta à Athènes les poésies d'Homère, et fit venir auprès de lui Anacréon et Simonide. Il périt assassiné par Harmodius, dont il avait outragé la sœur, et par Aristogiton, son ami, 514. Harmodius fut immédiatement massacré par les gardes d'Hipparque. Aristogiton, arrêté et soumis à la torture pour qu'il fît connaître ses complices, nomma, par esprit de vengeance, les propres amis d'Hippias, que celui-ci fit mourir aussitôt, bien qu'ils fussent innocents.

Hipparque, de Nicée en Bithynie, qu'on peut appeler le créateur de l'astronomie mathématique, vivait entre 160 et 125 av. J. C. D'après le peu qui nous reste de ses ouvrages, et ce qu'ont dit de lui les écrivains de la Grèce et de Rome qui avaient pu connaître ceux qui ne nous sont pas parvenus, il paraît qu'il voulait soumettre la science des astres, telle que l'avaient faite ses prédécesseurs, à une révision complète, et lui donner des bases plus fixes et plus stables. Quoi qu'il en soit de cette opinion, il est certain qu'il a fait faire à cette science des progrès immenses, et qu'il a mérité d'être regardé comme le plus grand astronome de l'antiquité. Parmi ses titres à cette qualification, nous citerons les suivants : il a perfectionné l'usage de la dioptrique, inventé l'astrolabe, et tracé d'avance, le premier, sur les cercles des instruments de mesure, la division en 360°, qu'il a rendue ainsi usuelle. Il a créé la trigonométrie, découvert la précession des équinoxes et trouvé la longueur de l'année tropique; il a, le premier, calculé avec une grande exactitude scientifique, les éclipses de lune et de soleil, etc., etc. Les ouvrages qui nous restent de lui se bornent à un commentaire qu'il avait composé dans sa jeunesse, *Sur les phénomènes d'Aratus et d'Eudoxe*, une *Description des constellations*, reproduite par Ptolémée, et ce que le même auteur nous a transmis d'un traité *Sur les constellations des fixes;* des ouvrages perdus, on ne connaît guère que les titres. On ignore le lieu et la date de sa mort.

Hippias, fils de Pisistrate, auquel il succéda avec son frère Hipparque (V. ce nom). Les cruautés dont il se rendit coupable, après l'assassinat de celui-ci, pro-

voquèrent son expulsion d'Athènes, 510. Retiré chez Darius, il l'excita à envahir l'Attique, marcha contre sa patrie avec les Perses et périt dans leurs rangs à Marathon, 490.

Hippias, d'Elis, sophiste grec, fils de Diopithe et contemporain de Socrate et de Protagoras. Il voyagea beaucoup, et possédait une instruction aussi variée qu'étendue. Il ne reste rien, de tout ce qu'il a écrit en prose et en vers, qu'une épigramme que Brunck a insérée dans ses *Analecta*. Platon l'a mis en scène dans le *Grand* et le *Petit Hippias*.

Hippocentaures, monstres fabuleux nés d'un Centaure et d'une jument.

Hippocrate, le plus grand médecin de l'antiquité, et qui était en même temps un grand philosophe et un très-habile écrivain. On sait qu'il naquit dans l'île de Cos, 468 ans av. J. C., mais on ignore le lieu et la date de sa mort. Sa vie publique et sa vie privée sont aussi peu connues l'une que l'autre, quoique des auteurs anciens, mais postérieurs à l'époque où il vécut, aient attaché à son nom une foule de légendes plus ou moins vraisemblables et dont aucune ne s'appuie sur un témoignage contemporain ou tant soit peu authentique. Ce qu'on sait de positif, c'est qu'il voyagea beaucoup avant de se livrer, dans sa patrie, à l'enseignement et à la pratique sédentaire de la médecine, et que, de son vivant, il mérita que Socrate, le plus illustre et le plus véridique de ses contemporains, désignât son école, comme nous l'apprend Platon, à ceux qui voulaient véritablement devenir médecins. Une grande obscurité et une véritable confusion règnent sur les écrits qui nous sont parvenus sous son nom. Des doutes, des controverses se sont élevés sur la question de savoir quels sont ceux qui lui appartiennent véritablement, et ceux qu'il faut attribuer à ses prédécesseurs et à ses successeurs plus ou moins immédiats. Ce qui rend la question difficile à résoudre, c'est que la confusion remonte à une haute antiquité. Dès longtemps avant la formation des grandes bibliothèques, les ouvrages apocryphes s'étaient si bien mêlés à ses œuvres véritables, qu'il n'a pas été possible aux Alexandrins de distinguer les uns des autres. Ni Galien, qui l'a tenté, ni ceux qui sont venus après lui, n'y ont réussi. Ce n'est que de nos jours que deux médecins érudits, MM. Daremberg et Littré, sont parvenus à jeter sur ces ténèbres toute la lumière qu'elles peuvent recevoir. M. Littré avait rangé les œuvres attribuées au grand médecin de Cos en 11 classes. M. Daremberg, simplifiant ce travail, réduit ces onze classes à 5 : la 1^{re} comprenant les écrits qui appartiennent *certainement* à Hippocrate, savoir : les *Articulations* et les *Fractures;* la 2^e les écrits qui lui appartiennent *à peu près certainement : Aphorismes, pronostics, régime des maladies aiguës, Airs, Eaux et Lieux, Plaies de la tête, Mochlique, Officine, Ancienne médecine*. Les 3^e, 4^e et 5^e classes comprennent les écrits qui certainement ne sont pas de la main d'Hippocrate. — Des nombreuses éditions qui ont été faites de ses œuvres, nous citerons celle de M. Littré, qui les surpasse toutes et contient une traduction française en regard du texte, Paris, 1839-51, 7 vol. in-8°, et celle de ses œuvres choisies, en français seulement, par M. Daremberg, Paris, 1855, 1 vol. in-8°.

Hippocrate, de Chios, géomètre qui vivait vers 460 av. J. C. et découvrit la quadrature de la lunule, qui aujourd'hui encore porte son nom.

Hippocraties, fêtes célébrées en Arcadie pour honorer Neptune, comme créateur du cheval.

Hippocrène, *fontaine du Cheval*. Pégase, selon la fable, la fit jaillir des flancs de l'Hélicon, en frappant le sol de son pied. Elle était consacrée aux Muses et à Apollon.

Hippodamie, fille d'Œnomaüs, roi de Pise, en Elide, que son père avait promise pour épouse à celui qui le dépasserait dans la course des chars. Pélops y réussit, avec l'aide des dieux, et obtint le prix promis. Atrée et Thyeste naquirent de ce mariage.

Hippodrome, espace de terrain consacré aux courses de chevaux et de chars dans les jeux publics de l'ancienne Grèce. Il était ordinairement circonscrit par des talus ou des gradins pour les spectateurs, à l'exception du côté où s'élevait un bâtiment qui abritait les coureurs en attendant le signal du départ. L'hippodrome d'Olympie servit de modèle à celui de Constantinople. On y remarquait, en outre, une tour qui s'élevait du milieu des remises des chars, ou *carceres*, et supportait un quadrige en bronze apporté de Chios par Théodose le jeune. C'est celui-là même qui surmontait, sous Napoléon I^{er}, l'arc de triomphe du Carrousel, et qui, en 1814, fut rendu à Venise, où il avait été pris.

Hippogriffe, animal fabuleux du moyen âge, moitié cheval et moitié griffon. Il était muni d'ailes puissantes, et volait avec une rapidité sans égale.

Hippolyte, fils de Thésée et d'Antiope, reine des Amazones. Accusé par Phèdre, qui n'avait pu s'en faire aimer, d'avoir voulu la séduire, il périt au milieu des rochers voisins de Trézène, traîné par ses chevaux qu'avait effrayés un monstre marin envoyé par Neptune, dont Thésée, pour se venger, avait invoqué l'intervention.

Hippolyte (Saint), un des premiers pères et docteurs de l'Église, contemporain d'Origène, et martyrisé sous Alexandre Sévère ou sous Décius, ou peut-être même plus tard. Les œuvres qu'il a laissées, et parmi lesquelles figure un *Canon paschalis*, la plus ancienne table connue pour déterminer la fête de Pâques, ont été publiées par Fabricius, Hambourg, 1716-18, 2 vol. in-fol. En outre, on regarde généralement aujourd'hui comme l'œuvre de ce saint, une *Réfutation de toutes les hérésies*, dont on ne connaissait que le 1^{er} livre, qu'on attribuait à Origène, et dont les 3 derniers livres, retrouvés sur un manuscrit découvert en 1842, dans un couvent du mont Athos, ont été publiés par M. Miller, Oxford, 1851, in-8°.

Hippolyte (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 35 kil. S. de Montbéliard (Doubs), au confluent du Doubs et du Dessoubre. Belle manufacture d'outils d'horlogerie; fabrique de fromages. Patrie de Jacques Courtois, dit le Bourguignon; 1,200 hab.

Hippolyte (Saint-), commune de l'arr. et à 22 kil. N. de Colmar (H^e-Alsace). Bonneterie; 2,291 hab.

Hippolyte-du-Fort (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 28 kil. E. du Vigan (Gard). Jolie ville moderne au pied des Cévennes; église calviniste. Louis XIV en fit une ville forte pour contenir les protestants. Filature de soie, fabr. de bas et gants de soie, tanneries importantes; 4,236 hab.

Hippomène épousa Atalante après l'avoir vaincue à une course dont sa main était le prix.

Hipponax, poëte satirique grec, fils de Pythéus et de Protis, né à Éphèse dans la seconde moitié du VI^e s. av. J. C. Son amour pour la liberté le fit chasser de sa patrie, gouvernée par des tyrans. Il se retira à Clazomène, où il vécut pauvre. Son talent le met au rang des meilleurs poëtes ïambiques, entre Archiloque et Aristophane. Il écrivit en dialecte ionien; on lui attribue l'invention du choliambe. Les fragments qui restent de lui ont été publiés par Welcker, Gœttingue, 1817, in-4°.

Hippone, *Hippo regius*, ancienne v. de Numidie, à l'E. sur la mer Intérieure, conquise par le père de Massinissa sur les Carthaginois, puis par les Romains, enfin par les Vandales, qui la détruisirent. Saint Augustin en fut évêque. Auj. près de *Bône*.

Hippone-Zaryte, v. de la Zeugitane (Afrique), au N. O. d'Utique. Colonie phénicienne, elle joua un rôle important dans les guerres de Carthage; auj. *Bizerte*.

Hira, anc. v. du Péloponnèse (Arcadie), une des sept promises par Agamemnon à Achille, dans Homère. Il reste quelques ruines de son Acropole.

Hiram, roi de Tyr, mort vers l'an 976 av. J. C., fournit à David des ouvriers habiles dans l'art des constructions navales, et à Salomon, des matériaux pour l'édification du temple.

Hiram, célèbre architecte tyrien et habile ouvrier en métallurgie, envoyé par le roi Hiram pour contribuer à la construction du temple à Jérusalem. Il fut tué par les ouvriers, jaloux de la faveur dont il jouit bientôt auprès de Salomon. Son nom est resté fameux dans les traditions des francs-maçons.

Hirpiens, peuplade sabine du mont Soracte, qui, dans ses fêtes, marchait sur des charbons ardents.

Hirpins, *Hirpini*, peuple du Samnium, au S., entre la Campanie et l'Apulie, soumis par les Romains vers 290 av. J. C. C'est aujourd'hui la partie S. de la Principauté Ultérieure. V. princ.: *Aquilonia, Caudium, Bénévent*.

Hirschau, vge. du Wurtemberg, sur la Nagold. Belles ruines d'une abbaye de bénédictins, fondée en 830, très-célèbre au moyen âge, à 3 kil. de Calw (cercle de la Forêt-Noire); 750 hab.

Hirschberg, v. de Silésie (Prusse), à 45 kil. S. O. de Liegnitz, ch.-l. de cercle, située dans un bassin de montagnes des plus pittoresques. Fabr. diverses; commerce de grains. Belles orgues dans l'église évangé-

lique; 7,500 hab., moitié protestants, moitié catholiques.

Hirsching (Frédéric-Charles-Gottlob), savant archéologue allemand, né à Uffenheim, 1762-1800. Il fut professeur à Erlangen. On a de lui, en allemand, une *Description des bibliothèques d'Allemagne*, Erlangen, 1786-1790, 4 vol. in-8°; une *Notice des tableaux et recueils d'estampes les plus curieux*, ibid., 6 vol. in-8°; un *Dictionnaire historico-littéraire de personnages célèbres et remarquables qui sont morts au* XVIIIe s., terminé par J.-H.-M. Ernesti, Leipzig, 1794-1815, 17 vol., etc.

Hirsingen, ch.-l. de canton de l'arr. de Mulhouse (Hte-Alsace), sur l'Ill; 1,353 hab.

Hirson, ch.-l. de canton de l'arr. et à 18 kil. N. E. de Vervins (Aisne), sur l'Oise. Fil, poterie, vannerie, fonderies. Vestiges des fortifications rasées en 1637. Près de la ville, église de Saint-Michel, dont le chœur est classé parmi les monuments historiques; 4,445 hab.

Hirt (Aloyse), antiquaire allemand, né à Bella (Grand-duché de Bade), 1759-1837, élevé par les jésuites de Fribourg et de Rottweil. Il fut le maître du prince Henri de Prusse, professeur d'architecture à Berlin, et membre de l'Académie de cette ville. Il a laissé plusieurs ouvrages intéressants sur l'architecture et les arts plastiques des anciens, et, en outre : *Remarques sur les arts pendant un voyage à Dresde et à Prague*, Berlin, 1830, in-8°, ouvrage estimé pour les critiques profondes qu'il contient sur les arts.

Hirtius (Aulus), homme politique romain, lieutenant de César dans les Gaules, consul avec Pansa, en 42 av. J. C., tué dans la bataille devant Modène. Le 8e livre de la *Guerre des Gaules*, le livre de la *Guerre d'Alexandrie* et celui de la *Guerre d'Afrique*, dans les *Commentaires de César*, lui sont attribués; mais la question était douteuse aux yeux des anciens, et l'est encore aujourd'hui, surtout en ce qui touche la guerre d'Afrique.

Hispalis, v. de l'anc. Hispanie (Bétique), sur l'emplacement de laquelle s'est élevée *Séville*.

Hispanie, nom ancien de la Péninsule qui comprend l'Espagne et le Portugal. V. Espagne.

Hispaniola. V. Haïti.

Hissar, c'est-à-dire *Château*, v. en ruines de l'Hindoustan, prov. et à 160 kil. N. O. de Delhi. On voit, au centre de ses ruines, les restes d'un palais ayant de vastes appartements souterrains.

Hissar ou **Shadman,** v. forte du Turkestan, ch.-l. d'un territoire montagneux de même nom, à 210 kil. S. E. de Samarkand.

Histiée, tyran de Milet, mort en 494 av. J. C. Il suivit Darius, avec un corps d'Ioniens, dans son expédition contre les Scythes, et, chargé de garder le pont du Danube pendant que ce prince s'avançait dans l'intérieur des terres, il dissuada ses compatriotes de le rompre, ce qui eût occasionné sans doute la perte de Darius et de son armée. Darius, en récompense de ce service, joignit à son petit État la ville de Mitylène et un district de la Thrace; mais rendu suspect au roi de Perse, il fut retenu 16 ans à Suse, obtint de retourner en Ionie lors de la révolte des habitants de Sardes, qu'il promit d'apaiser, ne parvint qu'à exciter la défiance des deux partis, fit quelque temps le métier de pirate, et fut arrêté au moment où il pillait la plaine du Caïque, par les Perses, qui le mirent en croix.

Histiéotide, partie de l'anc. Thessalie, au N. O.; v. pr., Gomphi et Phæstus.

Historiographes, écrivains chargés de retracer l'histoire des princes, et pensionnés à ce titre. Les rois de France ont eu les leurs, comme beaucoup d'autres souverains d'Europe, à partir de Charles IX jusqu'à la Révolution de 1789.

Histrion, *Histrio*. Les Étrusques introduisirent à Rome, vers 365 av. J. C., les drames grossiers et informes qui y précédèrent la comédie et la tragédie proprement dites. Ils appelaient *hister* les bateleurs qui représentaient ces drames primitifs. De là vint le nom d'*histrion*, donné par les Romains à leurs acteurs comiques ou tragiques, qui, pris généralement parmi les esclaves, n'échappaient à l'infamie que par un grand talent. Ceux qui pouvaient s'élever ainsi au-dessus de la condition commune en étaient récompensés souvent par d'illustres amitiés, et toujours par de gros appointements. Roscius gagnait 150,000 fr. par an, et Ésope laissa, en mourant, une fortune de 6,000,000 de notre monnaie.

Hita (L'archiprêtre), poëte espagnol du XIVe s., que les Espagnols appellent, un peu bénévolement peut-être, leur Pétrone, né à Guadalaxara, auteur de poëmes burlesques où la satire se cache sous l'allégorie, tels que la *Guerre de don Carnaval et de dame Carême*. On croit que son vrai nom était *Jean Ruiz*.

Hita (Ginès **Pérez de**), littérateur espagnol du XVIe s., originaire de Murcie, auteur d'un roman en deux parties, dont la première, qui parut à Saragosse, 1595, sous le titre de : *Historia de los Vandos, de los Zegries y Abencerrages*, est un tableau fidèle et intéressant de la cour maure de Grenade au moment de la prise de cette ville par les Espagnols. La seconde partie : *Guerras civiles de Granada*, parut à Alcala, 1604. Elle est bien inférieure à la première, que Sané a traduite en français, 1809, 2 vol. in-8°.

Hitchin, autrefois *Hiz*, *Hitche*, *Hychen*, v. d'Angleterre, dans le comté et à 24 kil. N. O. d'Hertfort. Maisons bien bâties, rues larges. Belle église et abbaye de Carmélites fondée par Édouard II. Commerce de grains; 6,500 hab.

Hjærne (Urbain), médecin et naturaliste suédois, né à Squoritz (Ingermanland), 1641-1724, est le savant qui, avant Linné et Berzelius, a fait le plus d'honneur à la Suède. Après avoir voyagé en Hollande, 1667, en Angleterre, 1669, où il fut reçu membre de la Société royale de Londres, et en France, où il prit, à Angers, ses degrés de docteur en médecine, il rentra en Suède et fut nommé, 1675, assesseur au collége des Mines. Il rendit à son pays des services de plus d'un genre : il combattit le préjugé de la sorcellerie, encore puissant, dans le Nord surtout, et sauva du bûcher plusieurs victimes; il appela l'attention de ses compatriotes sur l'exploitation des mines, trop négligée jusque-là; il contribua, après la mort de Charles XII, à imposer à l'autorité royale de sages limites. Travailleur infatigable, il avait écrit sur la porte de son cabinet cette sentence : « Les amis sont des voleurs de la pire espèce : ils dérobent ce qu'ils ne peuvent rendre, le temps. » Il a laissé plusieurs ouvrages utiles sur les mines, les eaux minérales de son pays, etc.

H'Lassa, v. du Thibet. V. Lassa.

Hoadly (Benjamin), évêque et controversiste anglais, né à Westerham (Kent), 1676-1761. Élève, puis professeur de l'université de Cambridge, il prit les ordres en 1700, et se fit connaître par une polémique avec Atterbury, brillant champion de la haute Église, contre lequel il défendit les principes libéraux de la basse Église. Il était d'avis que le clergé ne devait avoir aucun pouvoir temporel, et la controverse qu'il soutint à ce sujet fut appelée *Bangorienne*, parce qu'il avait été évêque de Bangore. Il était un des amis de Clarke, partageait ses opinions, et a écrit une notice sur sa vie, ses écrits et son caractère, qui fut mise, 1732, en tête de l'édition des œuvres posthumes de ce philosophe. Il a laissé, en outre, un grand nombre d'écrits, presque tous de circonstance, et que son fils a publiés en 1773, 3 vol. in-fol.

Hoang-Haï, c'est-à-dire *mer Jaune*, partie de la mer de Chine qui forme le golfe de Pé-tché-li, entre la Chine propre, à l'O., la Tartarie au N. et la Corée à l'E. Son nom lui vient de la couleur du limon sur lequel reposent ses eaux.

Hoang-Ho, c'est-à-dire *fleuve Jaune*, grand fleuve de Chine descendant des monts Koulkoun, au N. du Thibet, arrose le Khou-khou-noor, la prov. de Kan-sou, passe à Lan-tcheou, entoure, en Mongolie, le pays des Ordous; puis arrose les prov. chinoises de Chen-si, Chan-si, Honan, où il passe à Kaï-foung, de Kiang-sou, et se jette, après un cours très-sinueux de 3,500 kil. de l'O. à l'E., dans la mer Jaune. Très-rapide, inégalement profond, il est sujet à de fréquents débordements, et offre peu d'utilité à la navigation. C'est, de tous les grands fleuves, après le Nil, celui qui reçoit le moins d'affluents. Les principaux sont : le Koeï-ho, le Hoei-ho et le Fuen-ho. Le limon jaune en suspension dans ses eaux lui a fait donner son nom.

Hoang-Ti, empereur de la Chine qui mourut, d'après les historiens chinois, en 2699 av. J. C., après un règne de 110 ans. Son histoire n'est guère qu'une longue légende dont les faits sont, pour la plupart, douteux. Les Chinois lui ont attribué une foule d'inventions et de découvertes, telles que celles de la boussole, de l'écriture, de la monnaie, des poids et mesures, de l'année solaire, du tissage de la soie, etc., etc., qui ont dû précéder ou suivre son règne. De nomades qu'elles étaient avant lui, les diverses populations de l'Empire devinrent, grâce à ses lois, fixes et circonscrites dans des provinces dont il détermina les limites et les subdi-

visions. On prétend qu'il fut enterré sur le mont Kiaohan. et que son tombeau présumé s'y voit encore.

Hobart-Town ou **Hobarton,** ch.-l. de la Terre de Van Diémen ou Tasmanie, sur la côte S. E., par 42° 54′ lat. S. et 147° 28′ long. E., occupant une position très-pittoresque à 14 kil. de l'embouchure de la Derwent. Les rues s'y coupent à angle droit et sont larges et bien aérées. Nombreux édifices publics. Excellent port qui sert de relâche aux baleiniers. Fondée en 1804; 20.000 hab.

Hobbema (Minnaar), paysagiste hollandais du xvii^e s., né en Frise ou à Harlem, ou dans la Drenthe, ou à Amsterdam, etc., renommé pour l'art avec lequel il sut employer les nuances claires sans rien ôter à la vigueur de son coloris. Ses tableaux sont, surtout maintenant, très-recherchés. Il était élève de Ruysdaël, et mourut probablement vers 1669.

Hobbes (Thomas), célèbre philosophe anglais, né à Malmesbury (Wiltshire), 1588-1679. Après avoir fait ses études à Oxford et visité la France et l'Italie avec le fils du comte de Devonshire, son élève, il revint en Angleterre, où il prit une part active aux événements politiques qui s'y déroulaient, et se signala par son ardent royalisme. Hobbes écrivit tard ; il avait 40 ans quand il publia son premier ouvrage, une traduction de Thucydide, faite en haine des excès démagogiques dont l'Angleterre lui donnait le spectacle, 1628 (Londres, in-4°). Le *de Cive*, où il affirme les droits de la royauté, ne parut que 14 ans après (Paris. 1642. in-4°, et Amsterdam. avec additions, chez les Elzevier, 1647, in-12), et le *Léviathan*, où le parti populaire est comparé à une bête farouche qu'on ne peut apprivoiser et qu'il faut museler de force, fut publié à Londres en 1651. Ce livre eut le privilége de soulever contre son auteur les anglicans et les catholiques, et Hobbes, qui s'était réfugié en France dès 1640, prit le parti de retourner en Angleterre, où il lui fut permis de se livrer en paix, aussi bien sous le gouvernement de Cromwell que sous celui de Charles II, à ses travaux littéraires et philosophiques. En 1668, il donna une édition complète de ses œuvres sous le titre de *Logique, Philosophie première. Physique, Politique et Mathématique*, Amsterdam, 2 vol. in-4°. Les principes de Hobbes, en politique, ont été depuis longtemps condamnés sans retour; en philosophie. on lui a reproché, avec raison, d'avoir confondu la pensée avec la sensation, et d'être tombé dans un matérialisme qui touche à l'athéisme; en morale, enfin, d'avoir fait de l'intérêt personnel l'unique mobile de nos actions. L'originalité et la profondeur des pensées, la clarté, la concision et la précision du style sont en général les caractères dominants de ses écrits. Parmi ses autres ouvrages, qui sont nombreux, nous citerons encore: *Human nature, or the fundamental elements of policy*, Londres. 1650, in-12; *The questions concerning liberty and necessity and chance, debated*. etc., Londres, 1656, in-4°; *Vita Thomæ Hobbes*, poëme latin écrit par lui-même, Londres,1672, in-fol.,etc. Ses œuvres anglaises ont été publiées en 16 vol. in-8°.

Hobereau. V. Haubereau.

Hobhouse (Sir Benjamin), homme d'Etat anglais, né à Bristol, 1757-1831. La faiblesse de sa santé l'empêcha de suivre la carrière du barreau, à laquelle il s'était préparé. Entré dans la Chambre des communes en 1787, il s'y déclara l'adversaire de Pitt et le partisan de la paix avec la France. Secrétaire du bureau du contrôle sous le ministère Addington, 1803, il se démit de cette fonction à la rentrée de Pitt au pouvoir, 1804, et fut nommé président du comité des voies et moyens, lors de la coalition Fox-Grenville.

Hobhouse (John Cam, lord **Broughton**), homme d'Etat et littérateur anglais, fils du précédent, né en 1786. Ami de lord Byron, il l'accompagna en Espagne, 1809, en Portugal, en Grèce, en Turquie, et publia, à son retour en Angleterre, 1812, une relation de son voyage dans ce dernier pays, sous le titre : *Journey into Albania and other provinces of the Turkish Empire*, Londres, 1812, 2 vol. in-4°. Il était à Paris pendant les Cent jours, et les lettres qu'il écrivit sur les événements de cette époque, et qui parurent à Londres. 1816, 2 vol. in-8°, offrent un vif intérêt. La vie politique commença pour lui au retour d'un second voyage qu'il fit avec Byron en Suisse et en Italie. Un libelle, qu'il écrivit contre lord Erskine, l'ayant fait condamner à la prison, il n'en sortit, pour ainsi dire, que pour entrer à la Chambre des communes, où l'envoyèrent les électeurs de Westminster, que lui avaient gagnés ses opinions avancées, 1819. Il y prit place dans les rangs de l'opposition qui combattait le ministère Canning. Mais, avec l'âge, ses opinions radicales se modifièrent. Nommé secrétaire d'Etat au département de la guerre par le ministère whig, 1831 ; secrétaire d'Etat pour l'Irlande, 1833 ; directeur général des domaines, 1834, à la formation du ministère Melbourne; président du bureau des Indes orientales, 1839; il fut élevé à la pairie avec le titre de baron de Broughton de Gyfford, en 1851. Peu après, il se retira de la scène politique et vécut dans la retraite et le culte des lettres. Il a été un des fondateurs de la *Revue de Westminster*.

Hoçaïn Waez, écrivain, théologien, poëte et astronome persan, m. en 1514, célèbre surtout par ses commentaires du Coran et par un ouvrage mêlé de prose et de vers, intitulé: *Anvari Sohaïli* (les lumières de Canope). C'est une traduction persane des Fables de Calila et Dimna. Il a écrit aussi un *Traité de morale*.

Hochberg, nom d'une branche de la maison margraviale de Bade, provenant d'un ancien château situé à 9 kil. N. de Fribourg, et dont on voit encore les ruines. Issue de Henri I^{er}, fils cadet du margrave Hermann IV, 1190, elle s'éteignit en 1503, après s'être divisée en deux rameaux, 1500.

Hoche (Lazare), célèbre général français, né à Versailles le 25 juin 1768, mort au camp de Wetzlar le 18 septembre 1797; sa vie, si courte, fut l'une des plus glorieuses et des plus pures qu'ait enregistrées l'histoire de cette époque. Fils d'un garde du chenil de Louis XV, ayant à peine appris à lire et à écrire, il s'enrôla à 16 ans et employa à s'instruire les loisirs que lui laissait le service. Sergent aux gardes-françaises en 1789, lieutenant en 1792, il se fit remarquer, par l'audace de son courage, au siége de Thionville et à la bataille de Neerwinde. Une ridicule accusation d'incivisme le fit bientôt arrêter au moment même où il écrivait, pour la campagne de 1793, un plan qui, remis à Carnot, valut à son auteur le brevet de général de brigade. Mis à la tête de l'armée de la Moselle, après sa belle défense de Dunkerque, il s'unit à Pichegru et força les Autrichiens à évacuer l'Alsace, ce qui n'empêcha pas Saint-Just de le faire arrêter de nouveau. Rendu à la liberté après le 9 thermidor, il fut envoyé dans l'Ouest. Il s'y montra homme politique habile et humain, autant que général expérimenté, et parvint à pacifier le pays par ses victoires et ses sages mesures, 1796. Sa brillante campagne au delà du Rhin, marquée par trois victoires: Neuwied, Ukerath, Altenkirchen, 1797, couronna dignement sa carrière. Atteint, dans son quartier général de Wetzlar, d'un mal subit qui eut tous les caractères d'un empoisonnement, il mourut regretté de l'armée et de la France entière, à l'âge de 29 ans. Une statue en bronze, œuvre de Lemaire, lui a été élevée, en 1832, à Versailles, sur la place Hoche. Il a laissé une *Correspondance administrative et militaire* et des *Ordres du jour*, insérés dans le 2^e vol. de la *Vie de Hoche*, par A. Rousselin, 2 vol. in-8°, Paris, an VI.

Hochfelden, ch.-l. de canton, arr. et à 16 kil. N. E. de Saverne (B^e-Alsace), sur la Zorn et le canal de la Marne au Rhin. Navette, garance, froment, vins, fer; 2,633 hab.

Hochkirchen, v. du roy. de Saxe, à 10 kil. S. E. de Bautzen, illustrée par une victoire de Daun sur Frédéric le Grand, 1758, et des Français sur les alliés, 1813.

Hochstædt, v. de Bavière (Souabe), sur la rive gauche du Danube, à 35 kil. N. O. d'Augsbourg. Commerce de grain et de bestiaux. Victoire de Villars sur les Impériaux, 1703; de Marlborough et du prince Eugène sur les Français, 1704, et de Moreau sur les Autrichiens, 1800; 2.500 hab.

Hocquincourt (Charles de **Monchy**, marquis de), né en 1599, mort en 1658. Maréchal en 1651, vice-roi de Catalogne en 1653, gouverneur de Ham et de Péronne en 1654, il montra plus de bravoure sur les champs de bataille, que de fermeté en politique. Tour à tour l'adversaire et le partisan de la Fronde, il avait commencé sa carrière en combattant les Espagnols à la Marfée, 1641, et il la termina en se faisant tuer à leur service, sous les murs de Dunkerque. La *Conversation du maréchal d'Hocquincourt avec le P. Canaye*, ouvrage de Charleval, est bien connue et se trouve dans les œuvres de Saint-Evremond.

Hodeïdah, v. de l'Yemen ou plutôt du Tehamah (Arabie), sur la mer Rouge, appartient aux Turcs ottomans. C'est un port de plus en plus fréquenté; la plus grande partie du commerce de Moka s'y est transportée;

les paquebots de la mer Rouge y font escale; 25,000 hab., dit-on.

Hoder, dieu scandinave. V. BALDER.

Hodierna (JEAN-BAPTISTE), savant sicilien, né à Raguse, 1597-1660, archiprêtre de Palma, illustré par ses travaux et ses découvertes en astronomie et en histoire naturelle. Parmi ses ouvrages nous citerons : *Thaumantiæ miraculum*, etc., Palerme, 1652, in-4°, premier traité d'optique où il soit question du prisme et de ses propriétés; *Medicæorum Ephemerides nunquam hactenus apud mortales editæ*, etc., Palerme,1656, in-4°, ouvrage où l'on trouve les premières observations des éclipses des satellites de Jupiter.

Hoditz (ALBERT-JOSEPH, comte DE), seigneur allemand, 1705-1778, épuisa une fortune de plus de 7 millions pour transformer ses domaines de Roswalde (Moravie) en un séjour féerique. Quand il se fut ruiné, Frédéric le Grand lui assigna une pension considérable et l'appela à Potsdam.

Hoeck (JEAN **Van**), peintre, né à Anvers, 1600, m. vers 1650. Élève affectionné de Rubens, après avoir visité l'Allemagne et l'Italie, il revint se fixer dans sa ville natale. Ses nombreux tableaux d'histoire et ses magnifiques portraits se recommandent par un dessin correct et une couleur pleine de naturel et de vigueur.

Hœdic, petite île française, à 15 kil S. de la côte du Morbihan, et à 12 kil. E. de Belle-Isle. Elle est fortifiée; 300 hab.

Hoeï-An, v. de Chine, très-forte et très-peuplée, prov. de Kiang-Sou, à 180 kil. N. E. de Nang-King.

Hoeï-Tcheou, v. de Chine, prov. de Kouang-toung, à 146 kil. E. de Canton, sur un affl. de la rivière de ce nom. Pont sur le Toung-Kiang de 40 arches.

Hoël, nom donné à plusieurs ducs de Bretagne, mais qui n'appartient authentiquement qu'aux deux suivants : 1° HOEL, comte de Cornouailles, petit-fils de Judicaël comte de Nantes, m. en 1084. Il devint duc de Bretagne, du chef de sa femme, Havoise, fille d'Alain V, laquelle hérita de Conan II, son frère, mort en 1066, sans enfant mâle légitime. — 2° HOEL, comte de Nantes, fils de Conan le Gros et de Mathilde, fille de Henri Ier d'Angleterre. Son père l'ayant désavoué en mourant, il voulut soutenir ses droits contre Eudon, comte de Rennes, qui invoquait ceux que lui donnait son mariage avec Berthe, fille de Conan; mais battu à Rezay, 1154, il signa un traité qui ne le laissait en possession que de la seule ville de Nantes et donnait le reste de la Bretagne à Eudon. Deux ans après, les Nantais le chassèrent, et on ignore ce qu'il devint ensuite.

Hof ou **Stadt-am-Hof**, v. de Bavière (Haute-Franconie), à 50 kil. N. E. de Baireuth; régulièrement bâtie sur la Saale; manufactures de laine, de toile et de coton; commerce varié. Chemin de fer pour Augsbourg; 9,000 hab. Le prince Henri de Prusse battit sous ses murs les Autrichiens en 1759. — V. de Prusse, à 20 kil. S. E. d'Eylau, près de laquelle Murat battit les Russes en 1807.

Hofer (ANDRÉ), célèbre chef des insurgés du Tyrol, de 1809 à 1810, né à Passeyer, 1767-1810. Il était aubergiste et marchand de vins et de chevaux, lorsque, en 1796, il se signala par son zèle patriotique. Dans l'insurrection générale du Tyrol fomentée par l'Autriche, 1809, il reprit les armes et tint la campagne jusqu'à la paix de Vienne, 14 octobre. Il adressa, en novembre, sa soumission au prince Eugène; mais, trompé par un faux bruit de la rentrée victorieuse de l'archiduc Jean dans le Tyrol, il recommença les hostilités. Cette tentative n'eut d'autre résultat que de le faire exclure de l'amnistie qui avait suivi le rétablissement de la paix. Obligé de se cacher dans une cabane de Passeyer, au milieu des neiges, la trahison d'un prêtre, jadis son ami, l'y fit découvrir au bout de deux mois; il fut pris, conduit à Mantoue et fusillé. On lui a élevé une statue à Inspruck.

Hoffbauer (JEAN-CHRISTOPHE), savant littérateur allemand, 1766-1827, fut professeur de philosophie à Halle depuis 1794 jusqu'à sa mort. Il était sourd, et vécut exclusivement renfermé dans les devoirs du professorat. De ses nombreux ouvrages nous citerons : *Naturrecht auz dem Begriffe des Rechts entwickelt* (le droit naturel déduit de l'idée du droit), Halle, 2e édit., corrigée et augmentée, 1798 ; ibid. 1804 et 1824, in-8°; *Naturlehre der Seele* (Histoire naturelle de l'âme), ibid., 1796, in-8°; *Das allgemeine Staatsrecht* (Traité de droit public universel), ibid., 1797, in-8°; *Versuch über die sicherste und leichteste Anwendung der Analysis in den philosophischen Wissenschaften* (Essai sur l'application la plus sûre et la plus facile de l'analyse aux sciences philosophiques), ibid., 1810; couronné par l'Académie des sciences de Berlin.

Hoffmann (MAURICE), botaniste et médecin allemand, 1622-1698. A la mort de ses parents, il fut recueilli par Nässer, professeur de médecine à Altdorf, et y devint lui-même professeur d'anatomie. Thomas Bartholin lui attribue la découverte du canal pancréatique, que d'autres attribuent à Wirsung. On a de lui, entre autres ouvrages, une *Synopsis Institutionum medicinæ, ex sanguinis natura vitam longiorem, artem breviorem promittens;* Altdorf, 1661, in-8°.

Hoffmann (JEAN-JACQUES), philologue suisse, né à Bâle, 1635-1706, a laissé un *Lexicon universale historico - geographico - chronologico - poetico - philologicum ;* Bâle, 1667, 2 tomes in-fol., plusieurs autres ouvrages et un grand nombre de dissertations.

Hoffmann (FRÉDÉRIC), célèbre médecin, né à Halle (Haute-Saxe), 1660-1742. Aussi renommé comme chimiste que comme médecin, il fut agrégé à la plupart des académies étrangères, et ses *gouttes* ou *liqueur anodine d'Hoffmann* l'ont popularisé partout. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a laissés, écrits la plupart dans un latin toujours clair et simple, on remarque sa *Medicina rationalis systematica*, Halle, 1718-1740, 9 vol. in-4°, trad. en franç. par J.-J. Bréhier, Paris, 1730-43, 9 vol. in-12. Il y travailla 20 ans et ne l'acheva qu'à 80 ans. Ses *Œuvres complètes* ont paru sous ce titre : *Opera omnia physico-medica, denuo revisa, correcta et aucta*, 6 vol. in-fol., Genève, 1740; augmentées, après la mort de l'auteur, d'un supplément en 5 vol. contenant les opuscules inédits; 1753-1760.

Hoffmann (CHRÉTIEN-GODEFROI), jurisconsulte, né à Lauban (Lusace), 1692-1735, a laissé, entre autres ouvrages, une *Historia juris romano-justiniani chronologica*, t. Ier, 2e édit., très augmentée, Leipzig, 1734; t. II, ibid, 1826; *Novum volumen, scriptorum Rerum Germanicarum*, etc., Leipzig, 1719, 4 vol. in-fol., collection précieuse, précédée d'une Histoire de la Lusace.

Hoffmann (TYCHO), biographe danois du XVIIIe s., auteur d'une collection recherchée : *Portraits historiques des hommes illustres du Danemark*, 1746, 2 vol. in-4°.

Hoffman (FRANÇOIS-BENOIT), auteur dramatique et critique français, né à Nancy, 1760, m. à Paris, en 1828. Il débuta dans la carrière des lettres, à Nancy, par quelques poésies Un prix qu'il obtint de l'Académie de cette ville lui permit de venir à Paris, 1784, où il donna sur le théâtre de la cour, à Fontainebleau, puis à Paris, 1786, son opéra de *Phèdre* qui réussit également sur les deux scènes, et lui valut du roi une gratification qu'il consacra à un voyage en Italie. De retour à Paris, il continua à travailler pour le théâtre avec un succès presque constant; Grétry, Méhul, Solié, Kreutzer, etc., furent ses collaborateurs pour la musique. En 1802, une polémique qu'il eut avec Geoffroy, le critique du *Journal des Débats*, révéla en lui un talent qu'on ne lui avait pas soupçonné, et lui valut son entrée dans la rédaction de cette feuille, où il succéda à Geoffroy; ce qui l'éloigna peu à peu du théâtre. « La nouvelle carrière qu'il suivit, dit la *Biographie Rabbe*, n'a fait qu'accroître sa réputation. Ses articles se distinguent par une critique judicieuse et saine, quelquefois dure, mais toujours consciencieuse. » *Les Rendez-vous bourgeois*, opéra bouffon, et le *Roman d'une heure*, charmante comédie, sont restés les deux pièces les plus populaires de son répertoire. Ses *Œuvres* ont été publiées à Paris, en 1828-1829, en 10 vol. in-8°.

Hoffmann (ERNEST-THÉODORE-WILHELM), célèbre littérateur allemand, né à Kœnigsberg, 1776-1822, se fit connaître dès l'âge de 14 ans par un talent remarquable en musique et dans l'art du dessin, ce qui ne l'empêcha pas de faire de sérieuses études de droit, et de se montrer magistrat éclairé et assidu à Berlin, à Posen et à Varsovie. Quand cette dernière ville fut enlevée à la Prusse, après la bataille d'Iéna, 1806, il se trouva sans place, et recourut pour vivre à ses talents de prédilections, la musique, le dessin; mais ils ne le mirent pas à l'abri de la misère. C'est sa plume d'écrivain fantaisiste, et aussi une place de conseiller près la cour de Berlin, qui lui rendirent ce service. Des excès auxquels il s'abandonna alors, peut-être pour surexciter sa verve, le conduisirent à une mort prématurée. C'est surtout dans ses *Contes fantastiques*, qui ont été traduits dans toutes les langues, que se révèlent le mieux l'originalité de son esprit, son grand talent d'observation, et la bizarrerie de son caractère. Ses *Œuvres complètes* ont été traduites en franç., par Loëve-Weimars; ses *Contes fan-*

tastiques, séparément, par M. Marmier. Il a laissé, en outre, un grand nombre d'œuvres musicales, mais elles ont eu moins de réputation que ses contes. L'opéra d'*Ondine*, cependant, a obtenu cet éloge de Weber : « C'est une œuvre des plus spirituelles; c'est le produit de l'intelligence la plus complète et la plus intime du sujet, complétée par une marche d'idées profondément réfléchie et par le calcul de toutes les ressources matérielles de l'art. »

Hofwyl, village du cant. et à 10 kil. N. de Berne (Suisse), où Fellenberg fonda son établissement agricole, en 1799.

Hogarth (William), peintre et graveur célèbre, né à Londres, 1697-1764. Fils d'un prote d'imprimerie, selon les uns, d'un petit fermier de province, selon les autres, il manifesta de bonne heure sa haute aptitude pour le dessin. Simple apprenti chez un graveur, il y esquissa à la dérobée ses premières caricatures. Sa veine était trouvée, il y demeura fidèle. Ce ne fut cependant que vers 1725 que la célébrité commença pour lui. Elle alla toujours croissant jusqu'à sa mort. Il fut, on peut le dire, le créateur de la caricature morale : La *Vie d'une courtisane*, la *Vie d'un libertin*, la *Conversation moderne à minuit*, le *Mariage à la mode*, les *Comédiennes ambulantes*, *Une élection parlementaire*, etc., témoignent de l'art éminent avec lequel il savait exprimer les passions et prendre sur le fait les scènes populaires. L'édition la plus complète de l'œuvre de Hogarth est celle de Londres, 2 vol. in-4°.

Hogg (James), berger et poëte écossais, dit *le Berger d'Ettrick*, né à Ettrick (Selkirk), 1772-1835. Ses aïeux avaient été bergers de père en fils et lui-même le fut jusqu'à l'âge de 31 ans. S'il faut en croire ce qu'il a raconté de sa propre vie, « il aima dès l'enfance à racler des airs écossais sur un vieux violon acheté à la foire. » Sa première chanson imprimée date de 1801; elle avait pour sujet la menace de l'invasion française et devint aussitôt très-populaire en Ecosse; mais elle était anonyme et ne le tira pas de son obscurité, non plus qu'un choix de ses poésies qu'il publia peu après à Edimbourg et qui passa inaperçu. Sa réputation ne commença qu'avec la publication de son *Mountain Bard* qui eut un véritable succès, 1803. A partir de ce moment, il quitta ses moutons et « mena, comme il le dit lui-même, l'existence laborieuse d'un auteur qui vit de ses écrits. » La plus estimée de ses poésies est *The Queen's Wake* (la Veillée de la Reine), Edimbourg, 1813; viennent ensuite *Madoc of the Moor* et *The Pilgrims of the Sun*, où Byron et Shelly n'ont pas dédaigné de puiser, l'un la fable de *Caïn*, l'autre celle de *La Reine Mab*. Hogg a laissé plusieurs romans, et des contes en prose, entre autres : *The three perils of man* et *The three perils of woman*, trad. par Dubergier sous les titres : *Les périls de l'Homme*, Paris, 1804, 5 vol. in-12, et *Les trois écueils de la Femme*, Paris, 4 vol. in-12. On a aussi de lui : *The domestic manners and private Life of sir Walter Scott*, notice intéressante sur la vie intérieure de l'illustre romancier avec lequel il fut lié.

Hogland, île de la Russie d'Europe (Finlande), dans le golfe de Bothnie, à 45 kil. S. O de Fredrikshamn, station des pilotes; presque entièrement en porphyre; 640 hab.; victoire des Russes sur une flotte suédoise, en 1788.

Hogue (La) ou **Hague (La)** (du Scandinave *Houg* ou du danois *Hug*, promontoire), cap de France (Manche), à l'extrémité N. O. de la presqu'île du Cotentin, au N. E. de Valognes, par 49° 43′ 22″ lat. N. et 4° 17′ 3″ long. O.

Hogue (La) ou **Hougue (La),** fort situé à 18 kil. de Valognes, à l'entrée d'une rade où Tourville, défait en 1692, par Edouard Russell, chercha vainement un refuge avec une partie de ses vaisseaux qui furent brûlés.

Hohenberg, anc. comté de l'emp. d'Allemagne, compris auj. dans le Wurtemberg.

Hohenelbe, v. de Bohême (Etats Autrichiens), ch.-l. de district, à 38 kil. N. de Kœnigingrætz, près des sources de l'Elbe. Mines de fer; 14,000 hab.

Hohenfriedberg, village des Etats prussiens (Silésie), illustré par une victoire de Frédéric II sur les Autrichiens, 1745.

Hohengeroldseck, anc. comté de l'emp. d'Allemagne, cédé par l'Autriche, 1819, au grand-duché de Bade, où il forme le bailliage S. du Rhin-Moyen. Mines de plomb et d'argent; 4,600 hab.

Hohenheim, village du roy. de Wurtemberg (Neckar), à 10 kil. S. E. de Stuttgart. Vaste école agricole et forestière, avec ferme modèle, ateliers pour la fabrication des outils, etc., fondée en 1818 par le roi Guillaume Ier et organisée par le célèbre agronome Schwerz.

Hohenlinden, village de Bavière (Haute-Bavière), district d'Ebersberg, à 34 kil. E. de Munich, a donné son nom à une victoire signalée, remportée par Moreau sur les Autrichiens, le 3 déc. 1800.

Hohenlohe, anc. comté, puis principauté d'Allemagne (Cercle de Franconie), médiatisée en 1806, et placée depuis sous la souveraineté du Wurtemberg et de la Bavière. La maison des Hohenlohe est l'une des plus anciennes de l'Allemagne; elle remonte au IXe s. Mais elle s'est divisée et subdivisée à diverses époques et quelques-unes de ses branches se sont éteintes. Un vieux château, dont les ruines subsistent encore sur une hauteur, près du village de Hohlach et à 6 kil. S. O. d'Uffenheim, lui a donné son nom, qui veut dire *haute-flamme*. Les membres les plus connus des branches encore existantes sont :

Hohenlohe-Ingelfingen (Frédéric-Louis, prince de), 1746-1818, fit les campagnes de 1792, 1794 et 1806, comme général dans l'armée prussienne. Il se retira de la vie publique après avoir perdu la bataille d'Iéna et signé la capitulation de Prenzlau.

Hohenlohe - Waldenburg - Bartenstein (Louis-Aloys-Joachim, prince de), maréchal de France, d'origine allemande, 1765-1829. Il quitta en 1792 les chevau-légers de Linange, dont il était colonel, alla se mettre à la tête d'un régiment de chasseurs de Hohenlohe, que son père avait levé dans sa principauté pour le service des princes émigrés, et ne cessa de porter les armes contre la France jusqu'à la chute de Napoléon. En 1815, Louis XVIII lui accorda des lettres de grande naturalisation et le grade de lieutenant général. Après la campagne d'Espagne, qu'il fit avec le duc d'Angoulême, 1823, il fut créé maréchal et pair de France.

Hohenlohe - Waldenburg - Schillingsfürst (Alexandre-Léopold-François, prince de), évêque hongrois, 1794-1850. Le 18e enfant du prince Charles-Albrecht de Hohenlohe, il fut destiné à la carrière ecclésiastique et ordonné prêtre en 1815; il entra aussitôt dans la *Société du Cœur de Jésus*, et vint se fixer en Bavière. Il est surtout connu par les cures qu'il avait la prétention d'opérer par ses prières. Elles passèrent auprès de beaucoup de personnes pieuses pour des miracles, mais le St-Siége ne voulut jamais les reconnaître pour tels. Il a écrit plusieurs ouvrages, entre autres : *Was ist der Zeitgeist*? (Quel est l'esprit du temps?), Bamberg, 1821.

Hohenmaut, v. de Bohême, à 25 kil E. de Chrudim. Fabriques de draps; 5,000 hab.

Hohenstaufen, bourg du roy. de Wurtemberg (Haut-Danube), à 44 kil. N. O. d'Ulm, dominé par une colline conique que couronnent les ruines d'un château construit vers la fin du XIe s., et qui fut le berceau de la maison des Hohenstaufen.

Hohenstaufen (Maison de), illustre famille d'Allemagne. Elle descendait de Frédéric de Buren, dit l'*Ancien*, qui, né vers 1050, et mort en 1105, mérita, par son dévouement à l'emp. Henri IV, de devenir son gendre et d'être créé duc de Souabe et d'Alsace. Cette maison fournit 6 empereurs à l'Allemagne : Conrad III, qui avait été nommé duc de Franconie par Henri, succéda à Lothaire II et régna de 1137 à 1152; Frédéric Ier, dit *Barberousse*, 1152-1190; Henri VI, 1190-1197; Philippe de Souabe, 1197-1208; Frédéric II, 1213-1250; Conrad IV, 1250-1254. Elle s'éteignit avec Conradin, que Charles d'Anjou fit décapiter à Naples. Avec elle disparut la haute influence que, depuis son avénement à l'empire, l'Allemagne avait exercée sur l'Europe pendant plus d'un siècle. *L'Histoire des Hohenstaufen* a été écrite par Raumer, 6 vol. in-8°. M. Cherrier a écrit l'*Hist. de la lutte des papes et des empereurs de la Maison de Souabe*, 1841.

Hohenstein, v. du roy. de Saxe, à 8 kil. E. de Glauchau. Lainages et toiles; 6,000 hab.

Hohenstein, comté de l'anc. roy. de Hanovre, au S. E., dans l'arr. d'Hildesheim; 8,000 hab. V. princ. : Ilefeld et Neustadt.

Hohentwiel, anc. forteresse du Wurtemberg (Forêt-Noire), démantelée par Vandamme, en 1800.

Hohenzollern, illustre maison d'Allemagne qui remonte à Tassillon, fils d'Isambert, comte de Zollern, m. vers 800. Elle dut son nom à un château construit au Xe s. sur le Zollernberg. Au XIIe s., elle se divisa en 2 branches : celle de Souabe et celle de Franconie. La maison royale de Prusse, descend de Frédéric III qui appartenait à la branche de Franconie. La branche de

Souabe se subdivisa à son tour, au XVIe s., en 2 branches : *Hohenzollern-Hechingen* et *Hohenzollern-Sigmaringen*. Leurs possessions, érigées l'une après l'autre en principautés, dans le XVIIe s., appartiennent à la Prusse, depuis la cession que lui ont faite, en 1849, les princes titulaires.

Hohenzollern-Hechingen, anc. principauté souveraine d'Allemagne, cédée à la Prusse en 1849, enclavée dans le Wurtemberg, sur le Haut-Neckar et le Haut-Danube. Superf. 33,000 hect.; pop. 22,000 hab.; ch.-l. *Hechingen*.

Hohenzollern-Sigmaringen, anc. principauté souveraine d'Allemagne, cédée à la Prusse en 1849, enclavée dans le roy. de Wurtemberg et coupée en deux par la principauté de Hechingen. La chaîne de la Rauch-Alp en couvre en grande partie le sol qui est arrosé par le Danube, le Neckar et leurs affl. Superf., 92,000 hect.; pop., 52,000 hab.; ch.-l., *Sigmaringen*, siége du gouvernement de la province formée par la réunion des deux principautés.

Hoh-Kœnigsbourg, château, à 7 kil. S. O. de Schelestadt (Be-Alsace), détruit en partie par les Suédois durant la guerre de Trente ans. Il existait déjà au XIIIe s., et ses vastes ruines sont les plus belles de la chaîne des Vosges.

Holbach (PAUL-HENRI-THIRY, baron D'), philosophe du XVIIIe s., né à Heildesheim (Bade), 1723 (?)-1789. Naturalisé français, jouissant d'une grande fortune, possédant un savoir étendu et une vaste érudition, il fit de sa maison, à Paris, le rendez-vous des hommes de lettres les plus renommés de son temps, et se plaisait à aider de sa bourse ceux que la fortune avait maltraités. Malheureusement, il eut la manie d'écrire, quoiqu'il écrivît fort mal, et la prétention d'être un profond philosophe, parce qu'il foulait aux pieds les principes qui forment le fond commun de toutes les croyances religieuses, politiques, morales, des sociétés modernes. Sa philosophie sensualiste allait jusqu'à l'athéisme le plus éhonté et révoltait Frédéric, Voltaire, et la plupart des encyclopédistes. Des nombreux et fastidieux ouvrages qu'il a laissés, et qu'on ne lit plus guère, ceux qui firent le plus de bruit furent : son *Système de la nature, ou des lois du monde physique et moral*, Londres, 1770, et *le Bon sens du curé Meslier, ou Idées naturelles opposées aux idées surnaturelles*, Amsterdam, 1772. Ce dernier écrit n'est au fond que la reproduction du *Système de la nature*, sous une forme moins savante. On a de lui, outre ses œuvres philosophiques, un assez grand nombre de traductions d'ouvrages étrangers, ayant trait principalement aux sciences naturelles et à la chimie.

Holbeach, bourg et paroisse d'Angleterre, comté et à 60 kil. S. E. de Lincoln, à 9 de la mer; 4,900 hab. C'est une ville vieille et mal bâtie. Belle église gothique avec un phare à son sommet.

Holbein (JEAN), peintre, né à Augsbourg ou à Granstadt (Bavière), 1497-1554. Son père, peintre médiocre, fut son premier maître. Il passa une partie de sa jeunesse en Suisse, à Bâle, au milieu de la gêne. Le reste de sa vie s'écoula en Angleterre, où il vint en 1526. Il y fut bien accueilli de Henri VIII, qui l'occupa fructueusement, et dont l'exemple fut suivi par la plupart des grandes familles du roy. Il excella surtout dans les portraits. Les siens sont d'une beauté achevée; ils se recommandent par leur coloris chaud et vigoureux, par leur attitude naturelle, la richesse et l'exactitude des détails. Il mourut de la peste. Il peignait de la main gauche aussi bien que de la main droite. Ses œuvres sont nombreuses, et toutes, pour ainsi dire, d'un égal mérite. La fameuse *Danse Macabre*, de Bâle, n'est pas de lui. Ses portraits de *Thomas Morus, de Cromwell, d'Anne de Clèves, de la comtesse de Pembroke, d'Erasme*, et *une Adoration des Mages* due à son pinceau, sont au musée du Louvre.

Holberg (LUDVIG, baron DE), poëte dramatique et historien danois, né à Bergen (Norvége), 1684-1754. Fils d'un colonel ruiné par un incendie, il lutta longtemps par le travail contre la mauvaise fortune. Son instruction, qui était étendue et variée, lui obtint enfin une chaire d'éloquence à l'université de Copenhague, 1720, et un poëme héroï-comique, *Peder Paars*, qu'il publia dans la même année, et où il raille sans pitié les imitateurs d'Homère et de Virgile, lui fit tout d'un coup une célébrité qu'il avait en vain demandée à ses précédents travaux sur l'histoire et le droit. Cinq satires, pleines de verve comique, suivirent de près Peder Paars, et n'eurent pas moins de succès. L'idée d'écrire pour la scène lui vint alors, et il la mit à exécution, au grand avantage de sa fortune et de sa renommée. Le nombre des pièces originales ou imitées qu'il a données au public est considérable. Les premières lui ont mérité le titre de Plaute du Danemark, et quelques-unes ont paru en français dans le *Théâtre européen*. Les plus remarquables sont : Le *Potier d'étain homme d'Etat, Jean de France, le Paysan métamorphosé en seigneur, l'Oisif affairé*. On lui doit : *Voyage de Niel Klim dans les régions souterraines*, roman satirique ; des *Satires*, des *Réflexions morales*, une *Histoire de Danemark jusqu'en* 1670, 3 vol. in-4°, etc. Holberg a laissé, en outre, des romans, quelques ouvrages historiques, cinq volumes de *Lettres historiques, politiques, philosophiques et morales*, etc. Ses *Œuvres choisies* ont été publiées à Copenhague, 1806-1814, 21 vol. in-8°.

Holcroft (THOMAS), auteur dramatique et romancier anglais, né à Londres, 1745-1809. Successivement cordonnier comme son père, palfrenier, vétérinaire, puis acteur et auteur tout à la fois, il a laissé beaucoup de comédies, aujourd'hui oubliées, même en Angleterre, où il introduisit le drame. On a aussi de lui quelques romans, un bon nombre de traductions et des *Mémoires*.

Holeschau, v. de Moravie (Emp. d'Autriche), sur la Kussawa, à 32 kil. N. E. de Hradisch; 5,000 hab.

Holguin, v. de Cuba, à 70 kil. N. de Santiago; 5,000 hab.

Holics ou **Holitsch,** v. de Hongrie, à 60 kil. N. O. de Tyrnau; 4,500 hab., dont 900 juifs. Château impérial, avec parc et bergerie de mérinos. Le beau haras impérial de Kopcsan en est voisin.

Holkar, chef mahratte, 1700-1766, fils d'un berger du Dekkan, devint, par son courage, l'un des chefs les plus puissants de la confédération des Mahrattes, et forma l'*Etat de Holkar* ou d'*Indour*, au N. O. du Dekkan. Affaibli par des dissensions, après sa mort, cet Etat indien a été divisé et fait partie des possessions anglaises depuis 1857. V. INDOUR.

Holker, industriel anglais, né près de Manchester dans les premières années du XVIIIe s., mort à Rouen, 1786. Chef d'une filature importante en Angleterre, il la quitta pour aller rejoindre le prince Charles-Edouard en Ecosse, et combattit à Culloden, ce qui lui attira une condamnation à mort. Il fut assez heureux pour s'y soustraire. La France, où il se réfugia, lui dut la première application des calendres à chaud dans l'apprêt des étoffes, et un bon nombre de perfectionnements empruntés à l'industrie anglaise. Son petit-fils, mort en 1844, découvrit, à Rouen, la méthode de combustion continue, aujourd'hui en usage dans toutes les manufactures de produits chimiques.

Hollabrun, bourg de l'archiduché d'Autriche, à 30 kil. N. O. de Kornenbourg. Victoire de Masséna sur les Autrichiens, le 10 juillet 1809 ; 3,500 hab.

Holland, partie du comté de Lincoln. V. ce mot.

Holland (HENRI **Fox**, premier lord), homme d'Etat anglais, fils de sir Stephen Fox, 1705-1774, fit d'excellentes études à Eton et au collége de Christ-Church, à Oxford. La protection de lord Sunderland le fit entrer au parlement comme représentant du bourg de Hindon, 1735. Il y conquit peu à peu une grande autorité. « Fox, avec beaucoup d'embarras dans la parole, dit Horace Walpole, triompha de cet empêchement et des préjugés qu'il avait fait naître contre son éloquence, par une vigueur de raisonnement et une force d'argumentation qui l'emportaient sur tous les orateurs du temps. » Son caractère ne fut pas, malheureusement, à la hauteur de son talent, et ce ne fut pas tout à fait sans fondement qu'on l'accusa d'être l'élève le plus corrompu de l'école corruptrice de Robert Walpole. Son intérêt personnel fut souvent le principal mobile de sa conduite politique, et il s'attacha tour à tour aux whigs et aux tories, selon que son ambition sans scrupule le lui commandait. Après sa sortie du cabinet, avec lord Bute, il fut créé lord Holland et baron de Forbey, 1763, et il rentra dans la vie privée pour n'en plus sortir. Son fils aîné, Stephen, hérita de ses deux titres; son fils cadet, Charles, devint le grand orateur Fox.

Holland (HENRI-RICHARD **Vassall-Fox**, 3e lord), homme d'Etat anglais, petit-fils du précédent et fils de Stephen Fox, 2e lord Holland, 1773-1840. Après de brillantes études à Eton et à Oxford, il prit possession du siége que son père lui avait laissé dans la chambre des lords, voyagea plusieurs années sur le continent, et revint siéger au parlement, en 1798, où il se montra, dès son début, non-seulement un orateur de premier ordre, mais encore un intrépide défenseur des réformes libérales. Sa vie entière fut fidèle à ce début. Un moment lord

du sceau privé, sous le ministère Fox et Grenville, 1806-1807, il reprit, à la chute de ce cabinet, sa place dans les rangs de l'opposition; mais ce fut en vain qu'il recommanda, de sa voix la plus éloquente, 1814-1815, la modération dans la victoire, qu'il défendit les droits imprescriptibles des nations, qu'il combattit, 1816, le bill qui déclarait prisonnier de guerre le grand homme « qui était venu s'asseoir au foyer du peuple britannique. » A l'avénement du ministère whig, formé par lord Grey et lord Melbourne, 1830, il accepta le poste de chancelier du duché de Lancastre, et le garda, sauf durant deux courts intervalles, jusqu'à sa mort. Lord Holland ne fut pas seulement un grand orateur et un homme d'Etat intègre, libéral et consciencieux, il fut encore un littérateur distingué. Il a laissé, entre autres ouvrages qu'on lit avec intérêt : *Memoirs of the whig party during my times*, Londres, 1852-1854, 2 vol. in-8°.

Holland (George-Jonathan, baron), mathématicien et philosophe allemand, né à Rosenfeld (Wurtemberg), 1742-1784, auteur d'une réfutation, aussi remarquable par les pensées que par le style, du *Système de la nature* de d'Holbach.

Hollande ou **Néerlande** (royaume de), au N. O. de l'Europe, capit. La Haye, comprenant : 1° les Pays-Bas, 2° le grand-duché de Luxembourg, 3° les Colonies ou possessions extra-européennes. — 1° *Pays-Bas*, par 50° 34′—53° 34′ lat. N., et 1° 4′—4° 53′ long. E. *Limites :* à l'O. et au N., la mer du Nord, qui y forme le golfe de Zuiderzée; à l'E. le Hanovre prussien et la Prusse rhénane; au S. la Belgique. Superf. 32,972 kil. carr.; pop. 3,767,000 hab., dont 2,193,000 protestants, 1,313,000 catholiques, 70,000 juifs, etc., en moyenne 112 habitants par kil. carr. Sol plat, en général, et marécageux au N., sans forêts ni sources d'eau douce. Quelques parties, les provinces de Groningue et de Frise, plus basses que la mer, sont protégées par des digues; la côte occidentale l'est par des dunes ou suite de monticules de sables hauts de 5 à 10 mètres. *Cours d'eaux :* le Rhin et ses branches, la Meuse et ses affl., l'Escaut, l'Ems, la Hunse ou Drentsche, le Vecht ou Zwarte-Water, l'Yssel. *Golfes:* le Dollart, le Laauwersée, les Bies-Bosch, le Zuiderzée. *Iles sur les côtes :* au N., Wieringen, Texel, Ter-Schelling, Vlieland, Ameland, etc.; au S., Kadsand, Nord-Beveland, Sud-Beveland, Walcheren, Tholen, etc. Climat doux, humide, fiévreux, durant l'été. Agriculture et horticulture portées à un très-haut point de perfection. Elève de chevaux excellents et de bestiaux renommés. Produits: blé, lin, garance, tabac, chanvre. Export. considérable de fromages dits de *Hollande* et de beurre. Tourbières, près du Vieux-Rhin; mines de houille, dans le Limbourg. Industries principales : pêche et préparation du hareng, toiles fines, toiles à voiles, cordages, fils tissés, cuirs et peaux, pipes, poterie, briques; velours pour meubles, à Utrecht; glaces à Amsterdam; papeteries et librairies nombreuses. Le royaume se réserve le monopole du commerce avec ses possessions extra-européennes, qui lui envoient en abondance les denrées coloniales, dont la Hollande fournit une grande partie de l'Europe. *Canaux :* le canal du Nord qui relie Amsterdam à la mer et reçoit les plus gros navires; le Winschoten, qui communique avec le Dollart par le fleuve Aa; le Damsterdiep; le Harlingue, qui joint la ville de ce nom à Groningue; le Dokke-mer-Diep, partant de Dokkum et débouchant dans le Laauverzée; le Willems-Vaart, entre Bois-le-Duc et Maestricht; le canal de Wiaren, unissant le Leck au Vieux-Rhin; celui de Rotterdam allant de cette ville à Amsterdam, etc. Dans l'hiver tous ces canaux deviennent des routes de glace. Ils sont, pour la plupart, élevés au-dessus du sol et encaissés chacun entre deux puissantes digues en maçonnerie. Chemins de fer principaux : d'Amsterdam à Rotterdam par Harlem, Leyde, la Haye, etc., 83 kil.; et à Arnheim, par Utrecht, 93 kil.; de Rotterdam à Utrecht, 53 kil.; de Maestricht sur Aix-la-Chapelle, 35 kil. Les Pays-Bas sont divisés en 11 provinces, savoir : Zélande, ch.-l. *Middelbourg;* Hollande méridionale, *La Haye;* Hollande septentrionale, *Harlem;* Utrecht, *Utrecht;* Gueldre, *Arnheim;* Over-Yssel, *Zwolle;* Frise, *Leeuwarden;* Groningue, *Groningue;* Drenthe, *Assen;* Brabant septentr., *Bois-le-Duc;* Limbourg hollandais, *Maestricht.* — 2° *Grand-duché de Luxembourg:* (V. ce mot.) Il a une administration spéciale et faisait partie de l'anc. confédération germanique. — 3° *Colonies :* les plus importantes sont : Elmina (abandonnée); les îles Bonair, Curaçao, St-Eustache, Saba, la moitié de St-Martin, et une partie de la Guyane, en Amérique; Java, Sumatra, Bencoulen, Madura, Célèbes, Bornéo, les Archipels de Sumbava, de Timor, des Moluques, la Papouasie, en Océanie. Pop. totale, près de 25,100,000. — Le roy. de Hollande est une monarchie héréditaire, constitutionnelle et représentative, gouvernée par le roi, des ministres qu'il choisit et qui sont responsables, et des Etats généraux formés d'une 1re chambre, dont les membres sont nommés à vie par le roi, et d'une 2e chambre, dont les membres sont élus pour 3 ans par les provinces. Le Luxembourg n'est pas représenté aux Etats-généraux. Les femmes peuvent hériter de la couronne; l'héritier présomptif porte le titre de prince d'Orange. Armée, 62,000 hom. et 4,500 chev. Marine de guerre, 115 bâtiments portant 670 canons; — marchande, 1,827 navires jaugeant 512,000 tonneaux. — Il n'y a point de religion d'Etat, les cultes sont libres. Les réformés comptent 1,326 paroisses et 1,585 pasteurs, les luthériens 58 paroisses et 71 pasteurs. Il y a pour les séparatistes 300 paroisses, et pour d'autres sectes dissidentes 153 paroisses. Les catholiques ont 1 archevêque (Utrecht) et 4 évêques (Harlem, Bréda, Ruremonde et Bois-le-Duc); les jansénistes 1 archevêque et 2 évêques. Les Juifs sont divisés en 13 rabbinats. Il y a 3 universités (Leyde, Utrecht, Groningue), 2 académies, 3 écoles cliniques, plusieurs écoles nautiques, 63 écoles ou gymnases pour l'enseignement secondaire, 3,614 écoles primaires. Le revenu est d'environ 220 millions de francs; la dette est de 2,142,000,000 de francs. — *Histoire.* Habitée primitivement par les Bataves, soumise peu de temps aux Romains, dont elle secoua le joug sous Civilis, puis occupée par les Frisons, violemment convertie au christianisme par Charlemagne, ravagée sous Louis le Débonnaire par les Normands, la Hollande fut érigée en comté par Charles le Gros; mais ce ne fut que sous Philippe le Bon, duc de Bourgogne que les Pays-Bas furent constitués en un Etat par la réunion, sous sa seule main, du comté de Hollande avec les seigneuries de Brabant, de Gueldre, de Frise, l'évêché d'Utrecht, etc. Ils furent gouvernés, dès lors par des stathouders ou lieutenants. A la mort de Marie, fille de Charles le Téméraire, ils passèrent à l'Autriche, et après Charles-Quint, à l'Espagne. Le gouvernement despotique de Philippe II et son système de persécutions religieuses provoquèrent une longue série de troubles et de guerres qui aboutirent à l'union des provinces de Hollande, Zélande, Utrecht, Gueldre, Groningue, Frise, Over-Yssel, en une confédération d'Etats, sous le nom de *République des sept Provinces-Unies* (traité d'Utrecht); Guillaume d'Orange-Nassau en fut élu stathouder, capitaine, et amiral général, 1579. Mais ce ne fut qu'à la paix de Westphalie, après l'assassinat de Guillaume et du grand pensionnaire Barnevelt, deux guerres avec l'Espagne et les luttes intestines des Gomaristes et des Arminiens, que la nouvelle république, grâce à l'appui de la France, fut définitivement reconnue comme Etat indépendant, 1648. La république cependant s'était élevée à un haut degré de prospérité et de puissance. Elle avait de nombreuses colonies, des flottes redoutées, des amiraux habiles et intrépides, comme Tromp et Ruyter. Elle lutta glorieusement, sous le grand pensionnaire Jean de Witt, qui avait remplacé le stathouder Guillaume II, 1650, contre l'Angleterre, jalouse de sa puissance navale. L'agression victorieuse de Louis XIV, en 1672, le meurtre des frères de Witt, qui périrent victimes d'une populace furieuse, amenèrent une nouvelle révolution dans l'Etat. Le stathouderat fut rétabli au profit de Guillaume III d'Orange, qui en fut investi à vie, et sauva la Hollande en la plongeant sous les eaux. A sa mort, 1702, le stathouderat fut aboli de nouveau, et Heinsius, proclamé grand pensionnaire, continua la politique de Guillaume et son concours à la coalition qu'il avait formée contre la France. La paix d'Utrecht, 1713, permit à la Hollande de reprendre le cours de sa prospérité commerciale. Mais, à partir de 1744, de nouvelles guerres au dehors, de nouvelles révolutions au dedans vinrent l'enrayer encore pendant plus de 70 ans. De 1744 à 1747, la Hollande subit plusieurs défaites que lui infligèrent les armes françaises, et le stathouderat fut rétabli en faveur de Guillaume IV; de 1756 à 1763, elle vit ses côtes insultées, sa marine marchande et ses navires de guerre décimés par les escadres de l'Angleterre, et sa compagnie des Indes orientales perdit la plus grande partie de ses colonies. En 1784, le stathouder Guillaume V, forcé d'abdiquer par le peuple, invoqua le secours du duc de Brunswick, qui répondit à son appel en envahissant la Hollande. De 1794 à 1795, Moreau et Pichegru y pénétrèrent à leur tour, et la *république batave* fut créée. Elle ne dura guère; en 1806, elle fut transformée en une monarchie dont Louis-Bonaparte Ier prit possession

et où il sut se faire aimer; mais il crut bientôt de son devoir de renoncer, 1810, à sa couronne, et la Hollande fut réunie à l'empire français qu'elle accrut de 9 départements nouveaux: *Zuiderzée*, ch.-l. Amsterdam; *Bouches-de-la-Meuse*, La Haye; *Bouches-de-l'Escaut*, Middelbourg; *Bouches-du-Rhin*, Bois-le-Duc; *Yssel-supérieur*, Arnheim; *Bouches-de-l'Yssel*, Zwolle; *Frise*, Leeuwarden; *Ems-Occidental*, Groningue; *Ems-Oriental*, Aurich. En 1814, la Hollande et la Belgique furent constituées en un seul Etat sous le nom de royaume des Pays-Bas, et données à titre héréditaire au fils du dernier stathouder, qui prit, en montant sur le trône, le nom de Guillaume Iᵉʳ. Une antipathie profonde, qui avait surtout sa source dans la différence de religion, ne tarda pas à se manifester entre les deux populations, et en 1830 les journées de Septembre, faisant écho à Bruxelles aux journées de Juillet à Paris, séparèrent la Belgique de la Hollande, séparation que le roi des Pays-Bas a reconnue en 1839.

Stathouders.

Guillaume Iᵉʳ d'Orange.	1579-1584
Maurice.	1584-1625
Henri-Frédéric.	1625-1647
Guillaume II.	1647-1650

République.

Jean de Witt, grand pensionnaire. .	1650-1672

Stathouder.

Guillaume III.	1672-1702

République.

Heinsius, grand pensionnaire. . . .	1702-1720

Stathouders.

Guillaume IV.	1747-1751
Guillaume V.	1751-1795

République batave.

Schimelpenninck, grand pens. . .	1805-1806

Royaume de Hollande.

Louis Bonaparte.	1806-1810

Royaume des Pays-Bas.

Guillaume Iᵉʳ.	1814-1840
Guillaume II.	1840-1849
Guillaume III.	1849-

Hollande (comté de), l'un des Etats souverains qui constituèrent la république des sept Provinces-Unies, était divisé en Hollande septentr., ou West-Frise, et Hollande mérid. Il avait pour limites: au N. et à l'O., la mer du Nord; au S., la Meuse, le Brabant, l'évêché d'Utrecht; à l'E., le Zuiderzée. V. principales: Amsterdam, Harlem, Delft, Leyde, Rotterdam, etc. Habité primitivement par les Bataves, puis par les Francs, érigé en comté par Charles le Gros, accru, au XIᵉ s. d'une partie du territoire d'Utrecht, il fut successivement possédé par les maisons d'Alsace, 863-1299; de Hainaut, 1299-1345; de Bavière, 1345-1436; de Bourgogne, 1436-1482; d'Autriche, 1482-1579. Déclaré indépendant à cette dernière date, et devenu membre des sept Provinces-Unies, il en partagea depuis les destinées, forma, à leur incorporation dans l'empire français, les dép. des Bouches-de-la-Meuse et du Zuiderzée, et forme auj. dans le roy. des Pays-Bas, les deux provinces suivantes:

Hollande Méridionale, prov. du roy. des Pays-Bas. *Limites:* Au N., la prov. de Hollande septentrionale et la mer jadis appelée mer de Harlem; à l'O., la mer du Nord; au S., les prov. de Zélande et de Brabant septentrional; à l'E., celles de Gueldre et d'Utrecht. Superficie, 2,991 kil. carr.; pop., 735,000 hab.; ch.-l., *La Haye*; v. princ., Delft, Leyde, Schiedam, Rotterdam, Fyenoord, Gouda, Vlaardingen, Katwyk, Brielle, Hellevoetsluis, Dordrecht. Le lac de Gouda occupe le centre du pays.

Hollande Septentrionale, prov. du roy. des Pays-Bas. *Limites:* au N. et à l'O., la mer du Nord; au S., la Hollande méridionale; à l'E., le Zuiderzée. Superficie, 2,730 kil. carr.; pop., 621,000 hab.; ch.-l., *Harlem*; v. princ., Amsterdam, Zaandam, Muiden, Alkmaar, Hoorn, le Helder, Nieuw-Diep, Bergen, Castricum, Willemsoord.

Hollande (Nouvelle-). V. Australie.

Hollis (Denzil, lord), homme politique anglais, né à Haughton (Nottingham), 1597-1680. Il se montra, dans toute sa carrière politique, sincèrement dévoué à son pays et aux libertés publiques. Dans le dernier parlement de Jacques Iᵉʳ, dans celui de 1627, il prit place dans les rangs de l'opposition, et s'attira, par la hardiesse de son langage, une condamnation à l'amende et à la prison. Dans le Long parlement, il devint le chef du parti presbytérien, et fut l'un des cinq membres que le roi accusa de haute trahison, 1641, et qu'il voulut faire arrêter, tentative qui fit éclater la guerre civile. Mais sa fermeté n'excluait pas en lui la modération, et deux fois, en 1647 et 1648, il s'efforça, comme commissaire du parlement, de réconcilier cette assemblée avec le roi. Effrayé de la tournure que prenaient les événements, il quitta l'Angleterre et n'y revint qu'à la mort de Cromwell. Il concourut à la Restauration, devint pair, 1661; ambassadeur en France 1663, et négocia la paix de Bréda, 1667. Il n'en resta pas moins fidèle aux principes de toute sa vie, et les tendances de Charles II vers le pouvoir absolu le retrouvèrent aux premiers rangs de l'opposition. La *Collection des Mémoires relatifs à la Révolution d'Angleterre*, par M. Guizot, contient ceux qu'il a laissés.

Hollis (Thomas), républicain et dissident anglais, 1720-1774. Héritier, à la mort de son père, d'une fortune considérable que celui-ci avait acquise dans le commerce, il aurait pu entrer au parlement; il s'y refusa pour ne pas manquer à ses principes, et se retira, après avoir visité une grande partie du continent, dans sa terre de Corscombe (comté de Dorset), où il se consacra aux lettres et aux arts. Il dépensa une moitié de sa fortune en œuvres de charité et en achat de livres, de médailles, de dessins; il légua le reste à un ami. On a de lui 2 vol. de *Mémoires*, in-4°, magnifiquement imprimés et enrichis de gravures dues au burin d'artistes éminents, Londres, 1780.

Holocauste, sacrifice, chez les païens, dans lequel la victime était entièrement consumée par le feu.

Holopherne. V. Judith.

Holstein, (Duché de), anc. État de la Confédération germanique, aujourd'hui à la Prusse. *Limites*: au N., la Baltique et le duché de Slesvig, dont il est séparé presque en entier par l'Eider et le canal de Slesvig-Holstein; à l'E., la Baltique et le territoire de Lubeck; au S., Lubeck, le duché de Lauenbourg et le territoire de Hambourg; au S. O., l'Elbe, qui le sépare du Hanovre, et à l'O., la mer du Nord. Cap., *Glückstadt*. Superficie, 782,000 hect.; pop., 530,000 hab. Cours d'eau: l'Elbe, l'Eider aux frontières; la Trave et la Stor à l'intérieur. Ces deux derniers cours d'eau prennent leur source sur le point culminant du plateau central, et se dirigent, la Trave à l'E., et la Stor à l'O. Canal de l'Eider à la Baltique. Chemin de fer d'Altona à Rendsbourg et Kiel. Sol d'alluvion généralement fertile et protégé par des digues contre la mer et les débordements de l'Eider. Agriculture florissante; élève de bestiaux et de chevaux estimés. Commerce étendu, industrie restreinte. Le luthéranisme est dominant. Les v. principales sont, outre Glückstadt, la capitale, Altona, Heide, Itzehoe, Kiel, Rendsbourg — Peuplé, à l'origine, par les Saxons, érigé d'abord en margraviat, puis en comté au profit de Lothaire de Supplinbourg, le Holstein fut donné par celui-ci, en fief, à Adolphe de Schauenbourg, 1106, dont l'un des descendants, le comte Gérard IV, reçut, en épousant la reine Marguerite de Danemark, le Slesvig en fief, 1386. A l'extinction de sa postérité, 1459, les Etats de Holstein élurent Christian d'Oldenbourg, déjà roi de Danemark, et neveu de leur dernier comte. En 1544, Christian III, roi de Danemark, et son frère, le comte Adolphe de Holstein, petit-fils de Christian Iᵉʳ, se partagèrent le Holstein, et furent les fondateurs de deux branches. L'aînée, ou branche royale, continua à régner en Danemark, en donnant naissance aux lignes de *Holstein-Sonderburg-Augustenburg*, et *Holstein Sonderburg-Beck* ou *Holstein-Sonderburg-Glucksburg*. La cadette, ou branche ducale, se subdivisa de son côté en deux lignes: celle de *Holstein-Gottorp*, qui occupe encore le trône de Russie, et celle de *Holstein-Gottorp-Eutin*, qui a occupé celui de Suède de 1751 à 1818. Après plusieurs années de lutte entre ces deux lignes, le Holstein, en 1773, fit retour au roi de Danemark, qui le reçut du Grand-Duc, plus tard empereur de Russie, Paul Iᵉʳ, en échange des comtés d'Oldenbourg et de Delmenhorst, érigés en duchés et donnés par ce prince à la ligne de Holstein-Gottorp-Eutin. En 1815, le Holstein, occupé depuis

1813 par les troupes des alliés, fut restitué au roi de Danemark. Depuis cette époque, les fréquents conflits qui se sont produits, soit entre la couronne de Danemark et les duchés, soit entre les populations allemandes et danoises qui les habitent et y conservent le caractère et les prétentions de leurs nationalités respectives, ont eu de graves conséquences. En 1848 éclata la guerre dite de *Slesvig-Holstein* (V. ce mot), à laquelle prirent part la Prusse et la Confédération germanique. Elle fut terminée par le traité de Berlin, 1850. Enfin, en 1864, de nouveaux conflits entre la couronne de Danemark et les duchés provoquèrent une intervention fédérale et une guerre entre le Danemark d'une part, l'Autriche et la Prusse de l'autre. Le traité de Vienne y mit fin en 1865 ; mais, en dépouillant le Danemark des deux duchés, ce traité devint la source originelle de la guerre qui a éclaté, en 1866, entre l'Autriche et la Prusse, et mis en armes toute la Confédération germanique. La Prusse, victorieuse à Sadowa, est restée maîtresse du Holstein et du Slesvig, qui forment une de ses provinces.

Holstenius ou **Holste** (Luc), savant philologue et littérateur, né à Hambourg, 1596-1661, fut bibliothécaire du président de Mesmes, à Paris, où il abjura le protestantisme, 1625, puis chanoine et bibliothécaire du Vatican, à Rome, 1636, où il reçut l'abjuration de la reine Christine de Suède. Il a laissé, entre autres travaux estimés : *Codex regularum monasticarum et canonicarum*, 6 vol. in-fol.; une *Dissertation sur Porphyre*, et des *Lettres* publiées par Boissonade, Paris, 1817, in-8°.

Holtva, v. du gouvernement de Poltava (Russie); 10.000 hab.

Holty (Louis-Henry-Christophe), poëte lyrique allemand, fils d'un prédicant, né à Mariensée (Hanovre), 1748-1776, auteur de poésies empreintes d'un grand charme, Hambourg, 1814, in-8°. La meilleure édition de ses œuvres complètes a été publiée à Hambourg, 1804.

Holy-Head, petite île sur la côte du pays de Galles (Angleterre), unie par un pont à l'île d'Anglesey. Bassins de construction dans le bourg; 6.000 hab.

Holy-Island (Ile sainte), autrefois *Lindisfarne*, île de la mer du Nord, sur la côte du comté du Durham (Angleterre). Ruines d'un monastère; 900 hab.

Holyrood. V. Edimbourg.

Holywell, bourg et paroisse d'Angleterre, comté et à 22 kil. N. O. de Flint ; station du chemin de fer de Chester et d'Holyhead. Nombreuses usines où l'on file le coton et la soie, où l'on fond le cuivre, le plomb, le zinc, extraits des mines du voisinage qui sont très-productives; 11.000 hab.

Holzbauer (Ignace), compositeur de musique, né à Vienne, 1711-1783, a laissé de nombreuses symphonies, des messes, des motets, etc., estimés.

Holzminden, v. du duché de Brunswick, sur le Weser, à 100 kil. S. O. de Brunswick. Quincailleries, aciéries, etc.; 5,000 hab.

Homann (Jean-Baptiste), né à Kamlach (Souabe), 1665-1724, fondateur, à Nuremberg, d'un établissement pour la gravure des cartes géographiques et astronomiques. Celles qu'il y édita étaient très-estimées. Ses parents l'avaient élevé pour le cloître, mais il les quitta, se fit protestant à Nuremberg, puis notaire, enfin, graveur en cartes géographiques. L'Académie des sciences de Berlin lui ouvrit ses portes, l'empereur d'Allemagne le nomma son géographe, et le tzar, Pierre I^{er}, son agent.

Homberg (Guillaume), chimiste, né à Batavia en 1652, mort à Paris en 1715. Reçu avocat à Magdebourg et médecin à Wittemberg, il fut l'un des chimistes les plus justement célèbres de son temps. Après de nombreux voyages, il se fixa à Paris, à la sollicitation de Colbert, 1682, et y devint membre de l'Académie des sciences, 1685, professeur de physique du duc d'Orléans, 1702, et son premier médecin, 1704. On lui doit plusieurs préparations pharmaceutiques estimées, une machine pneumatique perfectionnée, des microscopes, et 48 mémoires insérés dans le recueil de l'Académie des sciences.

Homberg, v. de la Hesse-Nassau (royaume de Prusse), à 36 kil. O. de Cassel. Draps, toiles; 4,000 hab.

Hombourg, anc. capit. du Landgraviat de Hesse-Hombourg, à 16 kil. N. de Francfort-sur-le-Mein. Elle est adossée au mont Taunus. Château et monument du prince Frédéric, célèbre général de l'électeur de Brandebourg. Ses eaux thermales, qu'alimentent 5 sources, et qui contiennent plus de gaz acide carbonique que celles de Spa, passent pour très-efficaces dans les affections du foie et de l'estomac. Elles attirent, chaque année, concurremment avec son beau *Casino*, un grand nombre de visiteurs; 5,000 hab. Auj. dans la Hesse-Nassau (Prusse).

Hombourg (Landgraviat de **Hesse-**). V. Hesse.

Hombourg, v. de la Bavière rhénane, à 10 kil. N. de Deux-Ponts. Lainages, tissus de coton. Le château a été rasé en 1714; 2,500 hab.

Hombourg-Haut-et-Bas, commune de l'arr. et à 50 kil. O. de Sarreguemines (Lorraine). Forges. Elle était jadis fortifiée ; 2,127 hab.

Home (Henri), *Lord Kaimes*, écrivain, jurisconsulte et philosophe écossais, né à Kaimes (Berwick), 1696-1782. Il remplit à Edimbourg, comme jurisconsulte, plusieurs emplois avec un tel éclat qu'il fut nommé lord Kaimes, 1752. On a de lui : *Essays on the principles of morality and natural religion*, Edimbourg, 1751; *Historical law*, ibid., 1759; *The principles of Equity*, ibid., 1760, in-fol., etc. Mais l'ouvrage qui lui fit le plus d'honneur est celui qu'il publia sous le titre de : *Elements of Criticism* (Eléments de critique), Edimbourg, 1762-1765, 3 vol.

Home (John), auteur dramatique écossais, 1724-1808. Il fut contraint d'opter entre les fonctions de ministre du culte et la carrière d'auteur dramatique. Il a laissé, outre plusieurs tragédies (la meilleure est *Douglas*), une *Histoire de la rébellion de* 1745 *à* 1746, in-4°, 1802.

Homer, v. de l'Etat de New-York (Etats-Unis), à 230 kil. O. d'Albany; 6,000 hab.

Homère, le plus ancien, le plus grand et le plus admiré des poëtes de la Grèce. Le lieu et la date de sa naissance et de sa mort sont également ignorés, et aucune des circonstances de sa vie n'est connue :

Smyrna, Chios, Colophon, Salamis, Rhodos, Argos, Athenæ,
Orbis de patria certat, Homere, tua.

Une tradition, populaire dans l'antiquité, mais qui ne s'appuie sur aucun fait avéré, veut qu'il soit né dans l'Ionie, environ 900 ans avant l'ère chrétienne, qu'il ait été aveugle et pauvre, et qu'il ait passé une grande partie de sa vie en allant, de ville en ville, chanter ses magnifiques poésies pour gagner son pain de chaque jour, comme un vulgaire rhapsode. Ce que nous racontent de lui ses prétendues biographies, faussement attribuées à Hérodote et à Plutarque, ce qu'en ont écrit Suidas et quelques autres, n'est qu'un tissu de fables qui ne méritent aucune créance. Autorisés par cette ignorance où l'on est de tout ce qui le concerne, deux écrivains éminents du siècle dernier, Vico et F. A. Wolf, sont allés jusqu'à mettre en doute son existence même, et à représenter les deux grands poëmes qui portent son nom, l'*Iliade* et l'*Odyssée*, comme l'œuvre successivement accrue d'une série de poëtes divers, comme l'assemblage fait, après coup, d'un suite de rhapsodies composées à différentes époques. Déjà, dans l'antiquité, quelques écrivains (les *Chorizontes*) avaient cru pouvoir attribuer ces deux poëmes à deux auteurs distincts en se fondant, entre autres raisons, sur les différences de composition et de style qui caractérisent chacun d'eux. L'un, en effet, est un poëme tout en action. C'est un véritable drame, un tableau émouvant et animé du siége de Troie, qui se laisse voir tout entier à travers un seul de ses épisodes, *la Colère d'Achille.* L'autre raconte longuement les aventures d'Ulysse, depuis son départ de Troie, après la prise de cette ville, jusqu'à son arrivée à Ithaque, sa patrie. Les récits épisodiques y dominent, et c'est à ce poëme qu'Horace faisait allusion, sans doute, quand il a dit : « Souvent le bon Homère sommeille. » Le style de l'Iliade, d'autre part, est toujours noble, élevé, vraiment épique; celui de l'Odyssée est familier et a le laisser aller d'une conversation sans apprêt. Mais ces différences peuvent-elles suffire à prouver que les deux poëmes sont de deux auteurs différents? Tout au plus peuvent-elles autoriser à croire qu'Homère a écrit l'un dans la plénitude de son talent, et l'autre, à l'âge où le déclin commençait à se faire sentir. Quoi qu'il en soit, l'opinion qui prévaut aujourd'hui, c'est que l'Iliade et l'Odyssée sont l'œuvre d'un seul et même auteur, qui a pu mettre à profit les chants des rhapsodes qui l'avaient précédé, mais qui n'a dû qu'à son propre génie de leur imprimer ce caractère de grandeur, de beauté et d'unité qui les a rendus l'objet d'une admiration universelle et constante. — On croit que ce fut Lycurgue qui, le premier, rapporta dans la Grèce occidentale les poésies d'Homère, que Solon et les Pisistratides achevèrent de fixer par l'écriture. Plusieurs recensions du texte ont été successivement faites dans

l'antiquité. La dernière, celle d'Aristarque de Samothrace, est le type d'où sont dérivées toutes les copies que nous possédons. Des nombreux travaux que l'antiquité nous a légués sur les poésies homériques, les plus importants sont les scholies sur l'*Iliade*, publiées par Villoison, à Venise, 1788, in-fol., un *Lexique d'Homère*, composé par le sophiste grec Apollonius, qui vivait sous Auguste, Leyde, 1788, et le volumineux commentaire d'Eustathe, archevêque de Thessalonique, au XIIe s., où les compilateurs modernes ont largement puisé. — Outre l'*Iliade* et l'*Odyssée*, nous avons, sous le nom d'Homère : 1° 33 hymnes, entiers ou incomplets, qui paraissent d'une époque voisine de la sienne, et dont 4 surtout sont remarquables, les hymnes à *Apollon*, à *Mercure*, à *Vénus* et à *Cérès;* 2° la *Batrachomyomachie*, ou *Combat des rats et des grenouilles*, parodie du genre épique que Plutarque a cru l'œuvre d'un certain Pigrès d'Halicarnasse, contemporain de Xerxès; enfin, 3° 11 épigrammes qui ne sont certainement pas d'Homère, quoi qu'en dise la biographie faussement attribuée à Hérodote. — Homère fut publié, pour la première fois, en 1488, à Florence, par Démétrius Chalcondyle et Démétrius de Crète. Des nombreuses éditions qui ont eu lieu depuis, la meilleure est celle de F. A. Wolf, Leipzig, 1804-1807, 4 vol., dont le texte a été reproduit par les éditeurs qui sont venus après lui, entre autres par Tauchnitz, Leipzig, 1810 et 1832, Dübner, Paris, 1837 (collection gr.-lat. de Didot). L'édition particulière de l'*Iliade*, par Heyne, Leipzig, 1802-1822, 9 vol. in-8°, et celles des *Hymnes* et de la *Batrachomyomachie*, par Ilgen, Halle, 1796, 1806; Matthiæ, Leipzig, 1805, et Hermann, Leipzig, 1806, sont recherchées pour les notes qu'elles contiennent. Le *Lexique* d'Homère et de Pindare, par Damm, augmenté par Duncan et Rost, Leipzig, 1831, in-4°; le *Lexilogus* (en allemand) de Buttmann, Berlin, 1825, les *Antiquitates homericæ*, de Feith, Leyde 1677, et l'*Antiquitas homerica*, de Terpstra, Leyde, 1831, in-8°, doivent être consultés pour l'intelligence du texte. La meilleure traduction en prose d'Homère est celle de Dugas-Montbel, dont la 2e édition, avec le texte et d'excellentes observations, Paris, Didot, 1828-1834, 9 vol. gr. in-8°, contient une *Histoire des poésies homériques*, où l'auteur adopte, en le développant, le paradoxe de Wolf. M. Pierron a aussi traduit Homère.

Homérides, école de rhapsodes qui se disaient issus d'Homère, et se donnaient pour mission de chanter et d'expliquer ses poésies. Poëtes eux-mêmes, pour la plupart, on les a accusés d'avoir interpolé beaucoup de leurs vers parmi ceux d'Homère. Cinethus de Chio, l'un d'eux, et le plus célèbre, passe pour l'auteur de l'*Hymne à Apollon*. Il vivait du temps d'Eschyle.

Homérique (Guerre). C'est le nom qu'on a donné au débat qui s'éleva entre Ch. Perrault et Boileau sur le mérite littéraire d'Homère en particulier et des auteurs anciens en général, comparés aux auteurs modernes. La réconciliation des deux adversaires avait mis fin à ce débat, mais, après la mort de Boileau, La Motte le fit renaître en publiant une traduction en vers de l'*Iliade*, réduite à 12 chants, et un *Discours sur Homère*, où il adoptait la thèse de Perrault, discours qui fut vivement réfuté par Mme Dacier. Cette seconde phase de la querelle, à laquelle prirent part Fontenelle, J.-B. Rousseau, Fénelon, Boivin, le P. Hardouin, etc., dura deux ans, 1714-1716.

Homéristes, espèce d'acteurs qui, sur les théâtres ou dans les festins des Grecs et des Romains, venaient quelquefois réciter ou représenter des épisodes des poëmes d'Homère.

Homérites, appelés *Hémiarites* par les Orientaux, peuple de l'Arabie Heureuse, au S. E. des Sabéens. La fameuse reine de Saba compte parmi ses anc. souverains.

Hommage. On nommait ainsi la cérémonie féodale dans laquelle un vassal prêtait serment à son suzerain, soit debout et la main sur les Evangiles; c'était le *franc hommage*; soit un genou en terre et les deux mains dans celles du suzerain; c'était l'*hommage lige*, qui obligeait plus étroitement le vassal.

Hommaire de Helle (Ignace-Xavier-Morand), géologue et voyageur, né à Altkirch, 1812, mort à Ispahan (Perse), 1848. Elève de l'école des mineurs de Saint-Étienne, 1833, il prépara les études du chemin de fer de Lyon à Marseille. En 1835, il partit pour Constantinople, explora la constitution géognostique de ses environs et passa de là en Russie, dont il parcourut en tous sens les provinces méridionales. A son retour à Paris, 1842, il publia l'intéressant ouvrage : *les Steppes de la mer Caspienne, le Caucase, la Crimée et la Russie méridionale*. Des 3 vol. dont il se compose, les deux premiers, c'est la partie pittoresque, ont été écrits par sa femme, qui l'avait accompagné. La relation d'un second voyage, qu'il entreprit en Turquie et en Perse, où il fut envoyé, en 1846, par le gouvernement français, et où il trouva la mort, a été publiée en 1854, 4 vol. in-8°, avec atlas.

Homme, dans la langue féodale, prenait des significations différentes suivant l'épithète qui l'accompagnait : l'*homme de corps*, l'*homme couchant et levant* (*manant*) désignaient l'individu attaché à la glèbe, l'*homme d'état* était libre, c'est-à-dire jouissant de son état; l'*homme de foi* était un vassal qui avait prêté serment de foi et hommage à son seigneur; l'*homme lige* lui était tenu par un serment plus étroit; l'*homme de pôte ou poeste* (*potestatis, de potestate*, au pouvoir de), était un demi-serf qui lui devait certains droits et certaines corvées, etc.

Homme d'armes. On nommait ainsi, au moyen âge, celui qui combattait à cheval et armé de toutes pièces. Trois archers, un coutillier et un varlet le suivaient. Dans l'organisation des hommes d'armes en compagnies, sous Charles VII, ils formaient une *lance garnie*.

Hompesch (Ferdinand, baron de), dernier grand maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem ou de Malte, né à Düsseldorf, 1744, mort à Montpellier, 1803. Il succéda au grand maître de Rohan, 1797, dont il avait été page. Quand le général Bonaparte parut devant Malte pour se rendre en Egypte, Hompesch ne sut ou ne put opposer aucune résistance sérieuse à l'attaque que 10,000 hommes, débarqués de la flotte française, dirigèrent contre le fort de La Valette. La ville elle-même ayant capitulé le lendemain à son insu, il fut transporté à Trieste, où il protesta contre cette capitulation, et abdiqua en faveur de l'empereur de Russie, Paul Ier, 1798. La pension que ce prince lui accorda ayant cessé d'être payée à sa mort, Hompesch vint en France solliciter un secours du Premier Consul, et mourut subitement peu de jours après l'avoir obtenu.

Homs, v. de Syrie. V. Hems.

Ho-Nan, prov. de l'empire chinois, entre celles de Pé-tché-li et Chan-si au N.; Chensi à l'O.; Hou-pé au S.; Ngan-Hoéi et Kiang-sou à l'E.; ch.-l., *Khaï-foung*. La beauté de ses plaines et de ses vallées lui a valu le surnom de *Jardin de l'Empire*. Climat tempéré; 29,000,000 hab.

Ho-Nan, v. de la Chine, dans la prov. du même nom, à 200 kil. O. de Khai-Foung, regardée par les Chinois comme le centre de la terre

Honarura. V. Honolulu

Honda, v. de la Confédération Grenadine, sur la Magdalena, à 100 kil. N. O. de Santa-Fé. Aux environs, mines d'or; 5,000 hab.

Hondekoeter (Melchior de), peintre hollandais, né à Utrecht, 1636-1695, élève de son père et de son oncle; il peignait avec un talent rare la nature vivante et surtout les oiseaux. La richesse et la variété de ses ordonnances, l'éclat et la vérité de son coloris, donnaient un grand prix à ses tableaux. Le musée du Louvre en possède quatre : l'*Entrée des animaux dans l'Arche;* le *Concert discordant*, exécuté par des animaux de diverses espèces, etc.

Hondius ou **Hondt** (Josse), géographe et graveur en cartes, né à Wackène (Flandre), 1546-1611. Dès l'âge de 8 ans, il gravait déjà sur le cuivre et l'ivoire, sans avoir eu de maître et devint bientôt un des plus grands artistes, en ce genre, de son siècle. On a de lui : *Orbis terrarum Descriptio geographica*, 1597; plusieurs éditions du grand *Atlas de Gérard Mercator;* les planches et les cartes de la *Description de la Guyane*, par Walter Raleigh, 1599; les *Cartes et planches du Voyage de Drake et de Cavendish*, etc.

Hondschoote, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 20 kil. S. E. de Dunkerque (Nord), remonte au Xe s. Souvent ravagé par la guerre et l'incendie, brûlé en 1708 par les Hollandais. Fabr. de sucre et de chicorée-café. Victoire de Houchard, sur les Anglais, le 8 septembre 1793; 3,586 hab.

Hondt ou **Hont,** bras occidental de l'Escaut, affl. de la mer du Nord entre les îles de Kadsand et de Walcheren.

Honduras (République de), Etat de l'Amérique centrale au S., entre la mer des Caraïbes et des Antilles au N. et à l'E., les républiques de Nicaragua et San-Salvador au S., et de Guatemala, à l'O. Superf., 122,000 kil. carr.; popul., 352,000 hab. environ. Capit., *Comayagua;* v. princ., Amalapa, Copan, Gracias, Puerto-Ca-

bello, Tecucigalpa, Truxillo. Côtes généralement plates et marécageuses, et qui forment un développement d'environ 400 milles sur l'océan Atlantique et de 60 sur l'océan Pacifique, avec d'excellents ports. Sol fertile qu'arrosent l'Ulua et le Nuevo-Segovia. Riches pâturages. Climat malsain. Découvert par Christophe Colomb, ce pays appartint aux Espagnols, jusqu'en 1821, puis fit partie, jusqu'en 1833-1842, de la confédération du Guatemala ou de l'Amérique centrale. Le gouvernement est exercé par un président, 3 ministres, un conseil d'État de 7 membres, un sénat de 7 membres et un corps législatif de 11. Il y a 7 départements. Le commerce se fait presque exclusivement avec l'Angleterre. Les Anglais ont cédé à la république, en 1859, les îles de la baie de Honduras, Roatan, Bonace, etc., et le territoire des Mosquitos au N. du Rio Herbas. V. Balize.

Honduras (Baie de), formée par la mer des Antilles au S. O. de l'Amérique du Nord et au N. E. de l'Amérique centrale, entre l'île de Cuba, à l'E.; la presqu'île d'Yukatan et la colonie anglaise de Balise, à l'O.; l'État du Honduras, au S., et la république de Guatemala, au S. O.; 352 kil. de largeur. Navigation dangereuse à cause des bancs de sable et des rochers nombreux qu'elle contient.

Honfleur, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 16 kil. N. de Pont-l'Évêque (Calvados), à l'embouchure et sur la rive gauche de la Seine; par 49° 25′ 32″ lat. N. et 2° 6′ 32″ long. O., à 11 kil. du Havre et à 194 de Paris. Port formé de 3 bassins et d'un vaste avant-port entre 2 jetées; très-fréquenté, surtout par les navires anglais, suédois, danois et norvégiens. Industrie et commerce actifs; entrepôts de denrées coloniales, grandes salaisons de poissons, bœufs, porcs; pêche considérable; armement pour la pêche de la baleine et de la morue. Occupée longtemps par les Anglais, elle leur fut reprise par Charles VII en 1440. Patrie du peintre Daguerre. Sur une haute colline, à 1 kil. de la ville, s'élève la chapelle de Notre-Dame de Grâce, fondée par Robert le Magnifique au XIe s., et très-fréquentée par les marins; 9,425 hab.

Hong-Kong, île de la Chine dans la baie de Canton, à l'entrée de la riv. de ce nom, par 22° 16′ lat. N. et 111° 5′ long. E. Pop., 120,000 Chinois et Anglais. Capit. *Victoria*. Elle appartient aux Anglais depuis le traité de Nankin, 1842. C'est une excellente position militaire et commerciale. L'Angleterre s'est fait céder, en 1860, la presqu'île voisine de Kaou-Loung, où s'élève une ville de ce nom; elle dépend de la colonie de Hong-Kong.

Hongs, nom des marchands chinois de Canton, qui avaient, jusqu'en 1842, le monopole du commerce extérieur.

Hongrie (Royaume de), en latin *Hungaria*, en allemand *Ungarn*, en hongrois *Madgyar-Orszag*, en slave *Uherska-Kragina* un des États de l'empire d'Autriche, par 44° 42′—49° 34′ lat. N., et 12° 4′—22° 41′ long. E. Cap., *Bude*. *Limites:* au N., la Moravie et la Silésie autrichiennes; à l'E., la Transylvanie, la Bukowine et la Galicie; au S., la Woïvodie de Serbie, le Banat de Temes, l'Esclavonie et la Croatie; à l'O., la Styrie, l'Archiduché d'Autriche et la Moravie. Superf., 225,441 kil. carr.; pop., 11,530,000 hab., dont moitié environ catholiques romains; les grecs unis et non-unis forment la plus grande partie du reste. *Cours d'eau:* le Danube et ses affl., le Waag, le Nyitra, le Gran, la Theiss, à gauche; le Raab, la Drave et la Czecha, à droite. On y trouve les lacs Balaton et Neusiedel. *Montagnes:* les Karpathes au N. et à l'E.; quelques ramifications des Alpes Juliennes au S. O.; au centre une immense plaine, en partie déserte, et contenant 1,200 kil. carr. de marais; vastes forêts dans les montagnes. Climat tempéré et sain dans la plaine, excepté au voisinage des marais; froids souvent très-rigoureux dans les parties élevées. Agriculture en retard. Produits agricoles: céréales, en quantité bien supérieure aux besoins, vins rouges et blancs, dont quelques-uns sont renommés (le St-George, l'Erlau, le Tokai); tabacs estimés. Élève de nombreux bestiaux, surtout de bœufs et de moutons de belles races; chevaux petits, mais sobres et infatigables. Élève des abeilles, des vers à soie et du mûrier très-étendue et très-productive. Mines nombreuses et riches d'où l'on tire du granit, du basalte, des marbres, du quartz, du mica, du cristal, des émeraudes, des topazes, des hyacinthes, des grenats, des améthystes, de l'opale, du natron, du salpêtre, de l'alun, et, en immense quantité, du fer et du cuivre. L'or s'y trouve dans quelques-unes, en filons et en amas; le sable de quelques rivières le roule en paillettes. Industrie peu développée encore et insuffisante pour les besoins du pays. Il existe cependant des manufactures de tabacs, de savons, de draps et lainages, de toiles, des forges, une fabrique d'armes, des papeteries et verreries, des filatures de coton, etc. École d'industrie pratique à Szarvas. Le commerce est surtout entravé par la difficulté de l'exportation. Les chemins de fer, qui commencent à s'établir, feront avec le temps disparaître cet obstacle. Ceux qui existent déjà mettent les centres commerciaux, Debreczin, Pesth, Szegedin, Miskoloz, en communication avec Fiume et Basiasch, et par là, avec l'Adriatique et la mer Noire. — Depuis 1849, la Croatie et l'Esclavonie, qui faisaient partie administrativement de la Hongrie, sous le titre de *pays indépendants*, en ont été séparées et constituées en provinces particulières. Quatre des comitats (ou comtés) de la Hongrie proprement dite en avaient été aussi détachés pour former la Woïvodie Serbe et le Banat de Temesvar, ils ont été réunis à la Hongrie en 1860. La Hongrie est aujourd'hui divisée en 4 territoires administratifs, ou cercles, renfermant 54 comitats: 1° Le *Cercle en-deçà du Danube* est divisé en 11 comitats: Wieselburg, Œdenburg, Eisenburg, Szalad, Somogy, Baranya, Tolna, Weszprim, Raab, Stuhlweissenburg, Komorn; — 2° le *Cercle au delà du Danube*, en 14 comitats: Presbourg, Neutra, Trentsin, Arva, Liptau, Sohl, Thurocz, Bars, Honth, Néograd, Gran, Pesth, la Petite-Cumanie, Batsch; — 3° le *Cercle en deçà de la Theiss*, en 12 comitats: Zips, Gœmœr, Sarosch, Zemplin, Unghvar, Abaujvar, Torna, Beregh, Borschod, Hevès, la Jazygie, la Grande-Cumanie; — 4° le *Cercle au delà de la Theiss*, en 12 comitats: Marmaros, Ugotsch, Szathmar, Szabolcz, Bihar, Bekes, Csanad, Arad, Csongrad, Crassova, Temeswar, Torontal. Les 4 comitats de Zarand, Krasna, Szolnok-Moyen et Kœvar, forment le pays des Hongrois de la Transylvanie. La Hongrie est habitée par 12 peuples, différents de race, de langue, de religion: les Magyars ou Hongrois, les Slowaques, les Ruthènes, les Croates, les Serbes ou Raitzes, les Schocktzes, les Vindes, les Roumains ou Valaques, les Allemands, les Juifs, les Bohémiens, les Cumans. — La religion de l'État et de la majorité des Hongrois est le catholicisme, mais les autres cultes y sont tolérés. L'instruction publique, jusqu'ici trop négligée, y est aujourd'hui en progrès. Bude et Pesth ont chacune leur université. Ces deux villes, ainsi que Presbourg, Debreczin, Kaschau, Waitzen, etc., ont des écoles, des académies, des gymnases, des colléges. Il y a un observatoire à Bude et un autre à Erlau, une académie des sciences à Presbourg, une école de chirurgie, une école vétérinaire, une école forestière, une école royale des mines, deux écoles militaires, deux de dessin, enfin plusieurs musées. La langue officielle avait été jusqu'ici le latin. C'est aujourd'hui la langue magyare. — *Histoire*. En partie conquise par les Romains sous Auguste (Pannonie, Dacie occidentale), occupée successivement, pendant un temps plus ou moins long, par les Goths, les Vandales, les Huns, les Lombards, et enfin par les Avares, elle fut envahie par Charlemagne, qui la rendit tributaire de son empire, 799. (Le nom de Hongrie vient-il du nom des *Huns* joint à celui des *Avares*, *Hungaria*, *Hongrie*, ou des *Ougours*, tribu magyare?) Vers la fin du IXe s. survinrent les Magyares, peuple probablement de race finnoise ou venu de l'Asie centrale et encore païen, qui s'en rendirent maîtres, et Arpad, fils de leur chef, fonda la dynastie nationale des princes qui gouvernèrent la Hongrie pendant 4 siècles. En l'an 1000, Waic ou Étienne Ier se convertit au christianisme, et changea le titre de duc, qu'avaient porté ses prédécesseurs, en celui de roi qu'il reçut du pape et qu'il transmit à ses successeurs. Les Hongrois, qui avaient épouvanté l'Europe de leurs dévastations, furent désormais, tout en restant à moitié barbares, l'une des fortes barrières de la chrétienté contre les invasions venues de l'Orient. L'un de leurs rois, André II, prit part à la 5e croisade; et, pour se concilier l'aristocratie, lui concéda la Bulle d'or ou grande charte (*Magna Charta*, *Bulla aurea*), 1222, qui confirmait et étendait les priviléges des Seigneurs. Après l'extinction de la descendance directe d'Arpad, 1301, et l'abdication de deux rois successivement élus, Charobert (Charles-Robert), comte d'Anjou et petit neveu par les femmes de Ladislas III, avant-dernier roi de la dynastie des Arpad, monta sur le trône par l'influence de la cour de Rome, 1308. Charobert et son fils, Louis Ier, qui régna à la fois sur la Hongrie et la Pologne, se rendirent redoutables par la force de leurs armes. Sigismond de Luxembourg, qui devint roi de Hongrie à l'extinction de la maison d'Anjou, 1386, et empereur

d'Allemagne, en 1412, eut un règne glorieux quoique marqué par quelques revers, et fit dans l'administration civile et militaire de la Hongrie d'utiles réformes. Après lui, se succédèrent plusieurs princes qui, à l'exception de Ladislas V, le *Posthume*, ne firent pour ainsi dire que passer sur le trône. Mathias Corvin, 2e fils de Hunyade, qui avait été régent sous Ladislas V, rendit, pendant son long règne, la Hongrie grande, forte et redoutable Mais elle ne sortit des troubles qui suivirent sa mort, 1490, que pour tomber définitivement dans la dépendance de l'Autriche. Le dernier roi national de Hongrie, Louis II, fut tué à la bataille de Mohacz contre les Turcs, en 1526; son beau-frère, Ferdinand d'Autriche, réclama les couronnes de Hongrie et Bohême; le parti national résista, avec l'aide des Turcs, sous E. Bathori et Zapolya; mais la maison d'Autriche l'emporta sous Maximilien II, en 1570. La soumission de la Hongrie ne fut consacrée en droit qu'en 1687 par la déclaration qui faisait de la couronne de Hongrie l'apanage héréditaire de la maison d'Autriche. Depuis, la Hongrie n'eut plus d'histoire propre, et dut subir les destinées que lui fit l'Autriche. Mais elle protesta souvent contre ses maîtres, les étrangers, les Allemands, avec Botschai, Betlem Gabor, Tékéli, Ragotski, etc. Les Hongrois, délivrés des Turcs, après les traités de Carlowitz 1699, et de Passarowitz, 1718, sauvèrent Marie-Thérèse et la maison d'Autriche par leur enthousiasme chevaleresque en 1741; Joseph II leur imposa plus d'une réforme utile et rendit l'*Edit de tolérance*, qui répondait à l'esprit philosophique du temps, 1781; François II leur donna la *loi urbaine*, qui rendait moins oppressive la domination des seigneurs sur leurs vassaux; Ferdinand IV ordonna que la langue nationale remplaçât désormais le latin dans les débats, et que les corvées pussent être rachetées moyennant une indemnité pécuniaire. Mais ces réformes partielles ne pouvaient suffire à la Hongrie qui aspirait à rentrer dans la plénitude de son autonomie. La révolution de 1848-49 fut le produit de ce besoin d'indépendance; mais les succès des insurgés furent bientôt suivis de fâcheuses divisions parmi les chefs, et l'intervention de la Russie replaça la Hongrie sanglante et vaincue sous le joug de l'Autriche. En déposant les armes après la défaite de Villagos, la Hongrie ne renonça pas à ses légitimes aspirations, mais elle en poursuivit la satisfaction par les voies pacifiques. L'empereur François-Joseph, de son côté, a compris qu'il importait à la grandeur de l'Autriche de mettre un terme à cette lutte, au prix de sages concessions, et aujourd'hui, 1868, la réconciliation paraît complète. La Hongrie a maintenant son ministère particulier et sa diète, divisée en deux Chambres ou *tables*: celle des *magnats* (évêques, barons du royaume, obergespans, princes, comtes, et barons), et celle des *représentants* (députés des comitats, villes et districts libres). Les électeurs doivent posséder un revenu de 105 à 215 florins, et avoir 20 ans; il faut 24 ans pour être éligible; les députés sont nommés pour 3 ans; la diète se réunit tous les ans. L'empereur a été solennellement couronné roi de Hongrie, et les Hongrois doivent, pour les affaires générales de l'empire, envoyer leurs députés au Reichsrath. V. SUPPL.

ROIS DE HONGRIE.

Dynastie des Arpades.

Arpad. . . . . vers	890
Soltan.	907
Toxus.	958
Geysa.	972
Waïc ou Etienne le *Saint*.	997
Premier roi.	1000
Pierre l'*Allemand*.	1038
Aba.	1041
Pierre, *rétabli*	1044
André Ier.	1047
Béla Ier.	1061
Salomon.	1064
Geysa II.	1074
Ladislas Ier, le *Saint*.	1077
Coloman.	1095
Etienne II.	1114
Béla II, l'*Aveugle*.	1131
Geysa III.	1141
Etienne III.	1161
Ladislas II et Etienne IV (usurpateurs).	1162
Béla III.	1173
Emeric.	1196
Ladislas II, l'*Enfant*.	1204
André II.	1205
Béla IV.	1235
Etienne IV, le *Cuman*.	1270
Ladislas III, le *Cuman*.	1272
André III, le *Vénitien*.	1290
Wenceslas de Bohême.	1301
Othon de Bavière.	1305
Maison d'Anjou.	
Charobert (Charles Robert).	1308
Louis Ier, le *Grand*.	1342
Marie	1382
Charles, le *Petit*.	1385
Maison de Luxembourg.	
Sigismond.	1386
Maison de Habsbourg.	
Albert d'Autriche.	1437
Elisabeth.	1439
Maison des Jagellons.	
Ladislas IV, roi de Pologne.	1440
Maison d'Autriche.	
Ladislas V, le *Posthume*.	1445
Maison d'Hunyade.	
Mathias Corvin.	1458
Maison des Jagellons.	
Ladislas VI.	1490
Louis II.	1516
Maison d'Autriche.	
Ferdinand Ier.	1526, etc

Hongrois (Littoral), anc. district des Etats autrichiens, dans la Hongrie. Ch.-l., *Fiume*. Auj. comitat de Croatie-Esclavonie.

Hongrois (pays des). *Magyarok-Resze*, ancien pays des Etats autrichiens, dans l'O. et le N. O. de la Transylvanie. Ch.-l., *Klausenbourg*. Il comprenait 11 comitats et 2 districts. Aujourd'hui, Cercles de Klausenbourg, Carlsbourg et Broos; 4 comitats ont été réunis, en 1860, au royaume de Hongrie.

Honneur (Légion d'). V. **Légion d'honneur.**

Honolulu, **Honarura** ou **Honorourou**, ville capit. des îles Hawaii, dans l'île d'Oahou, par 21° 18′ 12″ lat. N., et 160° 15′ long. O. Résidence du roi. Elle consiste en une grande rue et plusieurs ruelles irrégulières et étroites. Les habitations sont bâties à la mode du pays, mais on voit dans les environs immédiats un certain nombre d'édifices solidement construits en bois, dans le style européen. Port très-fréquenté. Il s'y publie, depuis 1858, un journal, l'*Observateur hawaïen*; 10,000 hab.

Honorat (Saint), archevêque d'Arles, né dans la Gaule-Belgique vers le milieu du IVe siècle, mort en 429. Elevé dans le paganisme, il se convertit au christianisme, fonda, dans l'île sauvage de Lérins, en vue de Cannes, un monastère qui a joui plus tard d'une grande célébrité. Fête, le 16 janvier.

Honorat (SAINT-). V. LÉRINS.

Honoré (Saint), patron des boulangers. Evêque d'Amiens, vers le milieu du VIIe siècle. Fête, le 16 mai.

Honoré d'Autun, *Honorius*, écrivain ecclésiastique, m. vers 1130, enseigna la théologie et la métaphysique à Autun. On a de lui divers ouvrages, entre autres un abrégé de cosmographie, inséré dans la Bibliothèque des Pères, sous ce titre: *Imago mundi de dispositione orbis; De Apostolico et Augusto*, traité de la puissance des papes comparée à celle des rois, dans les *Anecdota* de B. Pez, t. II, p. 180; *Scala cœli*, même recueil, même tome, p. 157, etc.

Honoré de Sainte-Marie (BLAISE **Vauzelle**, dit le *Père*), théologien français, né à Limoges, 1651, m. en 1729, entra dans l'ordre des carmes, où il devint successivement prieur, provincial et visiteur général des trois provinces. On a de lui, entre autres ouvrages: *Réflexions sur les règles et sur l'usage de la critique touchant l'histoire de l'Eglise, les ouvrages des Pères*, etc, Paris et Lyon, 1713-1720, 3 vol. in-8°; *Dissertations historiques et critiques sur la chevalerie ancienne et moderne, séculière et régulière*, Paris, 1718, in-4°, avec

figures; *Observations sur l'Histoire ecclésiastique de Fleury*, Malines, 1726, in-12.

Honoria (Justa Grata), née à Ravenne, en 417, fille de l'empereur Constance III et de Placidie, fut reléguée, pour sa conduite dissolue, dans un couvent de Constantinople, en 434. Elle y resta 14 ans. On ne sait ni le lieu ni la date de sa mort. Elle avait envoyé son anneau à Attila, pour lui offrir d'être son épouse.

Honoriade, prov. du diocèse du Pont, dans la pref. d'Orient, au v° siècle. Elle était formée d'une partie de la Bithynie et de la Paphlagonie. Ch.-l., *Claudiopolis*.

Honorine (Sainte), vierge et martyre du III° ou IV° siècle, dont le corps repose à Conflans-Sainte-Honorine (Seine-Inférieure). Fête, le 27 février.

Honorius (Flavius Augustus), empereur d'Occident, né à Constantinople, de Théodose et de Flacilla, 384; il monta sur le trône, 395, et mourut en 423. Incapable, lâche et indolent, il n'osa rester à Milan, sa capitale, quand Alaric envahit l'Italie, 402, et il se réfugia à Asti, où il aurait été pris, sans la victoire remportée par Stilicon à Pollentia, 403, sur le roi des Goths. Menacé par l'invasion de Radagaise, 405, il s'enfuit à Ravenne, et se priva du seul appui qui lui restait en faisant tuer Stilicon. C'est sous ce triste règne que fut donné à Rome le dernier combat de gladiateurs dont l'histoire fasse mention. L'Italie fut de nouveau ravagée par Alaric, qui prit Rome en 410. La Bretagne romaine fut abandonnée par les légions; la Gaule et l'Espagne furent parcourues par les Vandales, les Alains, les Suèves; Honorius laissa les Wisigoths et les Bourguignons s'établir en Gaule aux dépens de l'Empire.

Honorius Ier, pape, de 626 à 638, fils du consul Pétrone et successeur de Boniface V. Sa mémoire fut anathématisée par le 6° concile de Constantinople, 680, pour avoir soutenu qu'il n'y avait eu, en J. C., qu'une seule volonté. La *Bibliothèque des Pères* contient des *Lettres* de lui.

Honorius (Cadaloüs), antipape, en 1061, 3 fois condamné comme simoniaque quand il n'était qu'évêque. Chassé de Rome, 1062, il y rentra secrètement, s'enferma dans le château Saint-Ange et ne put en être expulsé qu'au bout de 2 ans. V. *Alexandre II*.

Honorius II (Lambert **de Fagnani**), pape, successeur de Calixte II, élu en 1124, mort en 1130. Proclamé pape tumultuairement par la faction des Frangipani, pendant que les cardinaux assistaient au *Te Deum*, chanté pour l'élection régulière qu'ils avaient faite de Thibaut, cardinal du titre de Sainte-Anastasie, il ne rencontra d'opposition ni de la part de Thibaut, qui abdiqua volontairement, ni de celle du conclave, qui, par amour de la paix, régularisa plus tard son élection.

Honorius III (Cencio Savelli), pape, de 1216 à 1227. Il succéda à Innocent III, et se signala surtout par ses efforts pour exterminer les Albigeois. L'ordre des frères prêcheurs ou dominicains fut reconnu par lui, 1216.

Honorius IV (Jacques Savelli), pape, de 1285 à 1287, prit parti pour la maison d'Anjou contre celle d'Aragon, dans leur lutte pour la Sicile. On a de lui une lettre, dans l'*Italia sacra* d'Ughelli, t. VIII, p. 536; et quelques fragments, dans les *Annales* de Wadding.

Honorourou. V. **Honolulu**.

Honth ou **Nagy-Honth**, c'est-à-dire *Grand-Honth*), comitat de Hongrie (cercle au delà du Danube). Population, 115 000 hab., la plupart Slaves. Ch.-l., *Ipolys-Sagh*. Sol montueux, vallées fertiles en grains, tabacs, vins. Mines d'argent et de plomb.

Honth (Kis-), c'est-à-dire *petit Honth*, anc. comitat de Hongrie, aujourd'hui compris dans celui de Gœmœr.

Hontheim (Jean-Nicolas **de**), plus connu sous le pseudonyme de *Justinus Febronius*, jurisconsulte allemand, né à Trèves, 1701-1790. Issu d'une famille patricienne, il devint évêque *in partibus* de Myriophis, après avoir professé quelque temps le droit civil dans sa ville natale, puis coadjuteur du siége de Trèves, doyen du chapitre de Saint-Siméon, conseiller d'État et chancelier de l'Université. Il a laissé plusieurs ouvrages, dont l'un, publié sous le pseudonyme du jurisconsulte Justinus Febronius, fit beaucoup de bruit. Il est intitulé: *De Statu præsenti Ecclesiæ et legitima potestate romani pontificis, liber*, 1763, in-4°, suivi bientôt de 4 vol. supplémentaires; il eut une seconde édition, 1765, augmentée par l'auteur, et fut traduit en français. L'auteur y attaquait la papauté, et y prenait la défense des droits des Églises particulières. Condamné par Clément XIII, 1764, il se rétracta plus tard, 1778. On lui doit encore : *Historia Trevirensis*, 1750-1757, 5 vol. in-f°.

Honthorst (Gérard), peintre hollandais d'histoire et de portraits, né à Utrecht, 1592-1660. Sa manière est vigoureuse et à effet, quoique son coloris soit un peu sombre; il eut une réputation européenne et plusieurs princes voulurent être peints par lui. Il habita successivement Rome, la Hollande et l'Angleterre, où il peignit, à la demande de Charles Ier, des tableaux d'histoire et des portraits. Il y a de lui au musée du Louvre une belle *Judith*, le *Christ devant Pilate*, etc.

Hood (Lord Samuel), baron de **Catherington**, célèbre amiral anglais, né à Butleigh (Somerset), 1725-1816. Fils d'un ministre protestant, il s'embarqua à 16 ans comme garde-marine, et 5 ans après il était capitaine commandant de frégate, 1756. Toute sa carrière fut une suite de combats livrés ou soutenus avec honneur, même dans la défaite, et qui lui valurent successivement le commandement de Boston, le poste de commissaire de l'arsenal de Portsmouth, le titre de baronnet, le grade de contre-amiral, etc. En 1792, à la tête d'une flotte nombreuse, il échoua dans une tentative contre Marseille, mais il s'empara de Toulon sans coup férir, et ne se retira devant Dugommier qu'en emmenant ou brûlant 17 vaisseaux de ligne français et autant de frégates. Ce fut une tache sur tant de belles pages. Le blocus de Gênes et la conquête de la Corse, 1795, mirent le comble à sa popularité en Angleterre, où, à son retour, il fut fait vicomte, 1796, gouverneur de Greenwich, amiral du pavillon rouge, etc.

Hood (Thomas), poëte et humoriste anglais, né à Londres, 1798-1845. Ses parents voulurent en faire un commerçant, mais la nature en avait fait un poëte, et ce fut derrière un comptoir, pour ainsi dire, qu'il sentit poindre en lui le feu sacré. Ses premiers essais parurent dans le *Magazine* de Dundee, puis il écrivit pour celui de Londres, et fut quelque temps directeur du *New Monthly-Magazine*. Mais sa faible santé ne put résister au travail qu'il s'imposait, et il mourut à la peine. Des ouvrages qu'il a écrits, les deux meilleurs sont les *Whims and Oddities* (Fantaisies et Singularités), qui eurent un grand succès, et *The plea of Midsummer Fairies*, son chef-d'œuvre. Une de ses dernières productions, *The song of the Shirt*, est un tableau pathétique des souffrances et des misères des jeunes filles que leurs travaux à l'aiguille, insuffisants pour les faire vivre, conduisent lentement à la mort.

Hooghe (Pieter **de**), peintre hollandais, mort vers 1643; sa touche est large, son coloris vrai. Il excellait à représenter des intérieurs, des rues, des auberges, etc. Le musée du Louvre a de lui *un Corps de garde*.

Hoogeveen, v. de la Drenthe (Pays-Bas). Tourbières; 5,000 hab.

Hooglède, bourg de Belgique (Flandre occid.), à 22 kil. N. E. d'Ypres, sur la Mandels; 4,500 hab. Victoire de Pichegru et Macdonald sur Clairfayt, les 10 et 13 juin 1794.

Hoogstraeten (David **Van**), médecin et philologue hollandais, né à Rotterdam, 1658-1724, fut professeur à l'École latine d'Amsterdam. On lui doit des éditions estimées, des poésies latines, un *Dictionnaire hollandais-latin*, et surtout un *Grand Dictionnaire historique*, 7 vol. in-fol.

Hoogvliet (Arnold), poëte hollandais, né à Vlaardingen, 1687-1763, a laissé un poëme épique en 12 chants, intitulé : *Abraham le Patriarche*, et une traduction en vers des *Fastes* d'Ovide.

Hook (Théodore-Edward), romancier, journaliste et auteur dramatique anglais, né à Londres, 1788-1841. Fils d'un compositeur de talent, il fut de bonne heure et après des études incomplètes, entraîné vers le théâtre, et, à 20 ans, il avait déjà donné plusieurs pièces qui dénotaient chez leur auteur un talent remarquable comme écrivain et comme compositeur. Sa causerie brillante, sa gaieté, ses saillies originales, un talent merveilleux d'improviser, paroles et musique, des chansons très-spirituelles, le firent bientôt rechercher par la plus haute aristocratie anglaise, et le régent lui-même voulut le voir et en fut charmé. Nommé, 1812, receveur-trésorier de l'île Maurice, avec un traitement de 2,000 l. st. (50 000 fr.), il eut à regretter amèrement, plus tard, cette faveur inattendue de la fortune, qui ne fut pour lui que l'occasion de commettre une faute grave et irréparable. Convaincu au bout de quelques années d'avoir détourné ou laissé détourner dans la caisse confiée à ses soins, une somme considérable, il fut arrêté, ramené prisonnier à Londres, et, s'il fut acquitté au criminel, il resta au civil sous le coup d'un procès en restitution,

qui devait durer cinq ans. Rendu, en attendant, à la liberté, mais dénué de toute ressource, il se remit au travail. Le hasard le fit connaître de Walter Scott. Charmé de son esprit et touché de sa situation, l'illustre romancier le fit nommer en province directeur d'un journal antidémocratique, qui parut sous le titre de *John Bull*, et obtint aussitôt un immense succès, que ne firent qu'accroître l'audace et le talent avec lesquels Hook y prit, dans le procès de la reine Caroline, le parti de George IV. Cependant les poursuites exercées contre lui par l'*Audit Board* avaient abouti à une sentence qui le condamnait par corps à restituer au trésor 12,000 l. st. (300,000 fr.). Hors d'état de les payer, il fut arrêté de nouveau et passa deux années en prison, 1823. Ce fut dans cette retraite forcée qu'il commença à se faire connaître comme romancier par ses *Sayings and Doings*, 1re et 2e séries, qui le placèrent tout d'un coup au premier rang, immédiatement après Walter Scott, 1825. La 3e série, puis *Maxwell*, la *Vie de Sir David Baird*, la *Fille du Curé*, et une foule d'autres romans, dont une partie parut dans le *New Monthly-Magazine*, qu'il dirigea à partir de 1836, se succédèrent sans interruption, jusqu'à sa mort. Le succès mérité, et qui dure encore, de ses œuvres, lui ouvrit de nouveau les portes de tous les salons aristocratiques, dont elles étaient l'exacte et spirituelle peinture, et leur produit lui permit de se jeter de nouveau dans une vie de luxe et de dissipation qui abrégea ses jours. Il laissa, dans un complet dénûment, la femme dont il avait fait sa compagne et les enfants qu'elle lui avait donnés.

Hooke (Robert), mathématicien, astronome et mécanicien anglais, né dans l'île de Wight, 1638-1703. Orphelin, pauvre, contrefait et d'une santé débile, mais rempli d'amour pour l'étude et de courage, il n'hésita pas, à l'âge de 15 ans, d'entrer au collége de Christ-Church, à Oxford, en qualité d'écolier-servant, dans l'espérance d'y pouvoir compléter ses études: il en sortit l'esprit enrichi de connaissances très-variées, mais sans en avoir approfondi aucune. Il devint cependant membre et secrétaire perpétuel de la Société royale de Londres, professeur de mécanique à cette société, et de géométrie au collége de Gresham. Il inventa plusieurs instruments utiles, entre autres le baromètre à cadran, et en perfectionna beaucoup d'autres. Il aperçut, avant Newton, la loi de l'attraction des corps célestes. A la suite du grand incendie de 1666, Londres fut rebâti d'après un système proposé par lui. Il a laissé: *Méthode pour mesurer la terre*, *Micrographie* ou *Description physiologique des plus petits êtres; Traités des hélioscopes*, etc. Ses œuvres posthumes ont été publiées en 1761, Londres, in-fol.

Hooke (Nathaniel), écrivain anglais, né à Dublin vers 1690, mort en 1763, écrivit une *Histoire romaine*, et rédigea les *Mémoires de la duchesse de Marlborough*, Londres, 1742, in-8°, travail pour lequel il reçut par avance, de la duchesse, une somme de 5,000 l. st. (125,000 f.).

Hooke (Luce-Joseph), fils du précédent, élevé en France, naquit vers 1716 et mourut en 1796. Il présida, en sa qualité de docteur de Sorbonne, la fameuse thèse de l'abbé de Prades, 1751, qu'on lui reprocha d'avoir approuvée avant de l'avoir lue. Il a laissé: *Religionis naturalis revelatæ et catholicæ principia*, Paris, 1754, in-8°; *Principes sur la nature et l'essence du pouvoir de l'Eglise*, Paris, 1791, in-8°.

Hope (Thomas), archéologue anglais, 1774-1835, auquel sa grande fortune permit de recueillir, dans ses longs voyages, un nombre considérable de dessins, de tableaux et de sculptures dont il forma, à Londres, une curieuse galerie. Il a laissé divers ouvrages, entre autres: *Ameublements et décors*, 1805, in-fol.; *Costumes des anciens*, 1809; *Essai sur l'histoire de l'architecture*, qui ne parut qu'après sa mort, 1835, et fut traduit en français par A. Baron, Bruxelles et Paris, 1839, 2 vol. in-8°.

Hôpital. V. L'Hôpital.

Hôpital, *nosocomium*, établissement où les malades sont admis et soignés gratuitement. Inspirés par la charité chrétienne, les hôpitaux n'existaient pas chez les nations païennes. L'Orient et l'Occident les virent naître pour ainsi dire en même temps, au ive s. D'abord administrés par des prêtres et des diacres, ils s'élevèrent en général dans le voisinage et comme sous la protection des églises, et reçurent souvent le nom de *Maison de Dieu*, d'*Hôtel-Dieu*. En 1311, une ordonnance du concile de Vienne, confirmée par le concile de Trente, voulant mettre fin aux abus qui s'étaient introduits dans la gestion des ecclésiastiques, la fit passer de leurs mains dans celles des laïques. La même cause amena depuis de nombreux changements dans le système d'administration de ces établissements, notamment en France. En 1800, pour ne pas remonter plus haut, des arrêtés consulaires chargèrent un conseil général, composé de 15 membres dont les fonctions étaient gratuites, et une commission de 5 membres rétribués, de la gestion des hôpitaux et hospices de Paris. Mais, en janvier 1849, une loi remania de nouveau ce système en confiant l'administration des hôpitaux et hospices de Paris, sous le titre d'*Administration de l'Assistance publique*, à un directeur général, assisté d'un conseil de surveillance de 15 membres, que préside le préfet de la Seine, et dont le préfet de police fait partie de droit. Dans chaque département, les hôpitaux et les hospices sont, en vertu d'une ordonnance de 1836, placés sous la surveillance du préfet, et administrés par une commission de 5 membres qu'il nomme et que préside de droit le maire de la commune. — Longtemps, les hôpitaux et les hospices furent entretenus à l'aide des aumônes recueillies par l'Eglise; plus tard, un quart des revenus du clergé fut consacré à cet entretien. Louis XIII y ajouta le produit d'un droit perçu sur les recettes des théâtres. Pendant la période révolutionnaire, le mode d'entretien de ces établissements subit plusieurs changements. Aujourd'hui, il y est pourvu par une allocation portée au budget des communes. Quant au service intérieur, il resta, jusqu'à la fin du xvie s., confié aux religieux hospitaliers, que remplacèrent d'abord des frères de la Charité, puis des congrégations religieuses. Depuis 1800, c'est à celle des sœurs hospitalières qu'incombe généralement ce service aussi honorable que pénible.

Hôpital général. Créé à Paris en 1655 pour donner asile aux mendiants et secourir à domicile les familles indigentes, il fut autorisé, en 1680, à admettre les orphelins pauvres, les vieillards des deux sexes et les épileptiques. Privé de presque tous ses revenus à la révolution, il cessa d'avoir une existence à part lors de la réorganisation des secours publics, en 1800.

Hôpitaux militaires, établissements destinés à recevoir gratuitement les militaires malades ou blessés. Ils ne remontent guère plus haut que le règne de Louis XIII, car la *maison de charité* pour les soldats estropiés, fondée par Henri IV, a été plutôt l'idée mère du bel établissement des Invalides que celle des Hôpitaux militaires proprement dits. Peu avant la mort de Louis XV, on en comptait près de 100 en France. Il y en a actuellement 42 consacrés aux officiers, sous-officiers et soldats des troupes de terre, et 4 réservés à la marine militaire. Les premiers sont établis dans les principales places de guerre, y compris Paris, qui en possède 2, le Val-de-Grâce et l'hôpital du Gros-Caillou; les seconds sont à Cherbourg, Brest, Rochefort et Toulon.

Hoplite. V. Oplite.

Hoqueton, nom donné à un pourpoint militaire, en usage au moyen âge, et plus tard à la casaque des archers.

Hor, mont. de l'Arabie Pétrée, sur les confins de l'Idumée à moitié chemin entre la mer Morte et le golfe d'Akabah. On y voit une grotte qu'on dit être le tombeau d'Aaron, qui mourut sur la montagne.

Hora ou **Horta**, déesse de la jeunesse chez les anc. Romains.

Horace (Quintus Horatius Flaccus), le plus célèbre, avec Virgile, et peut-être le plus lu des poëtes latins, né à Venouse (Venusium), sous le consulat de L. Aurelius Cotta et de L. Manlius Torquatus, le 8 décembre, an de Rome 689 (65 av. J.-C.), mort à Rome, le 27 novembre 746 (8 av. J.-C.). Fils d'un affranchi qui vivait modestement du peu de bien qu'il avait amassé dans la profession de crieur public, il reçut, à Rome, l'instruction qu'on y donnait aux fils des meilleures familles, et alla ensuite étudier la philosophie à Athènes. Enrôlé un moment par Brutus dans l'armée des meurtriers de César, il se hâta de profiter de l'amnistie accordée par les triumvirs, après la bataille de Philippes, pour revenir à Rome, où il trouva confisquée une partie du patrimoine que lui avait laissé son père, mort pendant son absence, et les revenus du reste frappés d'un impôt exorbitant. Mais ses premières poésies (des satires et des odes) le lièrent bientôt avec Virgile et Varius, qui le présentèrent à Mécène. Celui-ci, gagné par les grâces de son esprit et la douce amabilité de son caractère, en fit son ami et le présenta à son tour à Auguste. Les bienfaits de l'un et de l'autre permirent à Horace, dont les goûts

étaient modestes, d'atteindre bientôt à cette médiocrité dorée (*aurea mediocritas*), qui suffisait à ses besoins et à son ambition. Il passa la plus grande partie du reste de sa vie, soit dans sa villa de Tibur, voisine de celle de Mécène, soit dans un petit domaine situé dans la Sabine; composant à ses heures, et quand l'inspiration l'y poussait, ces charmantes poésies qui ont immortalisé son nom, savoir: 4 livres d'odes, 1 d'épodes, 2 de satires et 2 d'épîtres, dont la dernière est généralement connue sous le nom d'*Art poétique*, parce qu'elle est un résumé des règles, dictées par le bon sens et le bon goût, que doit suivre tout poëte qui veut plaire aux esprits honnêtes, éclairés et délicats. Ses odes sérieuses, sans avoir l'emportement et l'élévation qui caractérisent en général celles de Pindare, se recommandent par une allure toujours noble et soutenue, tandis que ses odes légères ont une grâce, une délicatesse, une suavité inimitables. Les satires d'Horace n'ont ni l'âcreté de Lucilius, ni la mordante invective de Juvénal. On y trouve plutôt la familiarité et l'abandon de l'épître, et la raillerie qu'il s'y permet, toujours douce et aimable, s'attaque moins aux vices qu'aux ridicules et aux défauts. Dans ces deux genres, du reste, Horace n'a pas innové. C'est dans ses épîtres qu'il s'est montré vraiment créateur et original. Rien de semblable n'avait paru jusqu'à lui. — Aucun auteur de l'antiquité n'a été plus souvent édité et traduit. Les deux meilleures éditions sont celle de Ritter, Leipzig; 1855, 2 vol. in-8°, et celle de MM. Firmin Didot, même année, in-18. Parmi les traductions, nous mentionnerons seulement celles de Daru, en vers, de l'excellente réimpression Panckoucke in-18, précédée d'un très-bon travail de Rigault; enfin celles de MM. Patin et Jules Janin. V. *Hist. de la vie et des poésies d'Horace*, par Walckenaer, 2 vol. in-8°, 1840.

Horaces, nom des trois guerriers que Rome, sous le roi Tullus Hostilius, opposa aux trois Curiaces choisis par Albe, pour décider, en champ clos, laquelle de ces deux villes commanderait à l'autre. Deux des Horaces ayant succombé tout d'abord, le troisième feignit de fuir et tua, l'un après l'autre, les trois Curiaces qui, blessés, le poursuivaient à des distances inégales. Au retour du combat, ayant donné, dans un accès d'orgueilleuse colère, la mort à sa sœur, qui pleurait l'un des Curiaces, son fiancé, il fut condamné à mort par les Duumvirs, mais acquitté par le peuple, auquel il en appela. An 86 de Rome, 667 av. J. C.

Horapollon ou **Horus Apollo**, grammairien grec, né à Phœnebytis, près de Panople (Égypte), qui enseigna à Alexandrie, puis à Constantinople, sous l'empereur Théodose. On le croit l'auteur d'un livre intitulé *Hieroglyphica*, dont Champollion s'est aidé pour expliquer les hiéroglyphes. Réquier l'a traduit en français, Paris, 1779, in-12.

Horatius Coclès ou le *Borgne*, ainsi surnommé parce qu'il perdit un œil en défendant seul, contre l'armée de Porsenna, le pont sur le Tibre qui donnait accès dans Rome; 507 av. J. C.

Horde, d'un mot tatare qui signifie *tente* et *famille*.

Horde d'or. V. KAPTCHAK.

Horeb, célèbre mont. de l'anc. Arabie Pétrée, à l'O., où Dieu apparut à Moïse, et où Elie, persécuté par Jézabel, se réfugia; 2,477 m. de haut. La garde du lieu consacré est confiée à des moines grecs qui habitent au pied de la montagne le couvent de Ste-Catherine qui lui a donné son nom moderne.

Horion, casque de l'infanterie, au moyen âge. Il couvrait les oreilles. On appelait aussi *horions* les blessures de la tête.

Hormisdas, nom commun à 4 rois de Perse de la dynastie des Sassanides. — Le Ier, 271-272 après J. C., accusé de conspiration contre son père, s'était coupé la main pour attester son innocence. — Le IIe régna de 303 à 311. — Le IIIe, 457-460, ayant usurpé le trône au détriment de Firouz, son frère aîné, fut battu par lui et mis à mort. — Le IVe, 579-592, fils de Chosroès le Grand, fut renversé du trône et égorgé par ses frères, après s'être vu enlever, par les Grecs et les Tatares, la plupart des conquêtes de son père.

Hormisdas, pape, 514-523, contribua à mettre fin au schisme des Eutychéens.

Horn ou **Hoorn**, v. et port de la Hollande septent. (Pays-Bas), sur le Zuyderzée, à 32 kil. N.E. d'Amsterdam, où furent fabriqués, en 1619, les premiers filets pour la pêche du hareng. Grand commerce de fromages; il était jadis plus important; 10,000 hab.

Horn (Cap), habituellement considéré comme l'extrémité S. de l'Amérique méridionale; mais c'est en réalité la pointe la plus méridionale de l'île de l'Ermite, appartenant au groupe de la Terre de Feu; par 55° 58' 40" lat. S., et 69° 36' 24" long. O. Drake le découvrit, 1578, et Schouten, qui le doubla pour la première fois, lui donna le nom de sa ville natale, 1616.

Horn (îles de), nom de 2 îles de la Polynésie que découvrirent Lemaire et Schouten, 1616, par 50° 6' lat. S., et 69° 10' long. E.

Horn (PHILIPPE DE **Montmorency**, comte DE). V. HORNES.

Horn (GUSTAVE-CARLSSON, comte DE), l'un des meilleurs généraux de Gustave-Adolphe, 1592-1657. Fils du général Carl Henricson, il fit ses premières armes en Finlande sous son frère Ewert, et alla se perfectionner en Hollande sous Maurice d'Orange. Revenu en Suède, 1618, il remplit diverses missions diplomatiques, fit plusieurs campagnes en Livonie et en Allemagne et contribua au gain de la bataille de Leipzig, 1631. Fait prisonnier à la bataille de Nordlingen, 1634, il ne fut échangé qu'en 1642. La reine Christine le nomma comte de Bjaerneborg grand maréchal et ministre de la guerre, quand il revint d'une glorieuse campagne qu'il fit contre les Danois; puis gouverneur de Livonie et de Scanie.

Horn (ARVID-BERNARD, comte DE), homme d'État suédois, 1664-1742, de la famille du précédent. L'un des auteurs de la révolution de 1719, il devint chef du parti dévoué à l'Angleterre et à la Russie, après l'élection de Frédéric de Hesse-Cassel au trône de Suède, et rentra dans la vie privée en 1738, quand prévalut l'influence du parti dévoué à la France.

Horn (FRÉDÉRIC, comte DE), général suédois, descendant de Class Christersson Horn, 1725-1796, servit d'abord dans l'armée suédoise, passa ensuite au service de la France, 1743-1745; puis, rappelé dans sa patrie, il y fut fait lieutenant général et comte pour avoir réussi à prévenir une sédition à Stockholm, sous Gustave III. Son fils, m. en 1823, échappa au supplice auquel il avait été condamné comme complice d'Ankarstroem, par la commutation de sa peine en un bannissement perpétuel.

Horn (GEORGES), historien et géographe allemand, 1620-1670, embrassa le luthéranisme en Angleterre, et professa successivement dans les universités d'Harderwick et de Leyde. Il a laissé, entre autres ouvrages tous écrits en latin, *Historia ecclesiastica et politica*, qui a été traduite en français, Rotterdam, 1699-1700, 2 vol. in-12; des traités politiques publiés dans divers recueils, etc.

Horn (FRANÇOIS-CHRISTOPHE), littérateur allemand, 1781-1837. Il étudia le droit à Iéna et à Leipzig et fut d'abord professeur à Berlin, mais il dut renoncer à cette carrière contraire à sa santé, et se borna à écrire. Parmi ses ouvrages, nous citerons: *Shakespeare's Schauspiele*, examen critique sur le théâtre du grand dramaturge anglais, qui passe pour le meilleur ouvrage de Horn, Leipzig, 1823-1831, 5 vol.; *Histoire critique de la Poésie et de l'Eloquence des Allemands depuis Luther jusqu'à nos jours*, Berlin, 1822-1829, 4 vol., et un roman, *les Poëtes*, Berlin, 1801, 3 vol.

Horneck (OTTOKAR DE) ou *Ottokar de Styrie*, l'un des plus anciens écrivains allemands, né à Horneck (Styrie), vers 1250, mort vers 1310. Une *Chronique* de son temps, 1266-1309, qu'il écrivit en vers, figure dans les *Scriptores rerum Austriacarum*. Elle se recommande par une grande véracité. On lui doit encore une *Histoire des Empires*.

Hornemann (FRÉDÉRIC-CONRAD), voyageur allemand, né à Hildesheim, 1772, m. en Afrique, 1800. Parti du Kaire, le 4 septembre 1798, muni de passe-ports délivrés par le général Bonaparte, pour un voyage d'exploration en Afrique, dont l'avait chargé la société africaine de Londres, il donna, de Bornou, pour la dernière fois, de ses nouvelles. Il a laissé en allemand un journal de voyage, *Tagebuch einer Reiser von Cairo nach Murzuck*, Londres, et Weimar, 1800, in-8°, envoyé par lui de Tripoli en Angleterre, et traduit en français par Griffet de la Baume, Paris, 1803, 2 part. in-8°, avec 2 cartes.

Hornes, comté des anc. Pays-Bas, près de Ruremonde, dépendait du duché de Brabant. Il fut érigé en 1450 en faveur de Jacques, sire de Hornes.

Hornes (PHILIPPE II DE **Montmorency-Nivelle**, comte DE), 1522-1568. Devenu par la mort du comte de Hornes, second mari de sa mère, et dont il hérita, le plus riche seigneur des Pays-Bas, il se distingua aux batailles de St-Quentin, 1557, et de Gravelines, 1558; il fut néanmoins condamné et décapité en même temps que le comte d'Egmont, pour avoir négocié avec la con-

fédération des *gueux*, par ordre de Marguerite de Parme, gouvernante des Pays-Bas, le traité de 1566 qui promettait de suspendre l'inquisition et de permettre les prêches partout où les protestants étaient déjà maîtres des églises. Le tombeau du comte de Hornes a été retrouvé, 1859, dans l'église de St-Martin de Weert.

Hornes (Antoine-Joseph, comte de), de l'illustre famille de ce nom, se fit connaître par ses désordres, et, pendant la Régence, assassina dans la rue Quincampoix, à Paris, un agioteur, pour lui voler 300,000 fr. Il fut condamné au supplice de la roue et exécuté en place de Grève, malgré les supplications de ses parents et des plus illustres seigneurs, 1720.

Horne-Tooke (John), philologue et publiciste anglais, né à Londres, 1736-1812. Il prit les ordres au sortir de l'université de Cambridge, fut 5 ans curé dans le comté de Kent, renonça à sa cure, 1765, se lia avec le fameux agitateur Wilkes, fonda, à Londres, un club pour le maintien du bill des droits, ouvrit, en faveur des Américains en guerre avec la mère-patrie, une souscription qui le fit condamner à un an d'emprisonnement, demanda la réforme parlementaire, tout en repoussant le suffrage universel, 1780, et entra dans la chambre des communes, en 1801, après plusieurs tentatives infructueuses. Outre quelques pamphlets politiques, il a laissé plusieurs ouvrages dont le plus important est intitulé : Ἔπεα πτερόεντα, *or the Diversions of Parley*, qu'il faut lire de préférence dans l'édition de Richard Taylor, Londres, 1840. Cet ouvrage traite des sujets suivants : *Division et distribution du Langage; Quelques considérations de l'Essai sur l'Entendement humain de Locke*; des *Parties du discours*; *Les Conjonctions*; *Etymologie des conjonctions anglaises*, etc.

Hornoy, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 30 kil. S. O. d'Amiens (Somme); 962 hab.

Hornsey, v. du Middlesex (Angleterre), à 8 kil. N. de Londres, 5,000 hab.

Horodetz (Canal de), en Pologne, autrefois appelé canal de Brzesc ou de la République. Creusé vers la fin du XVIIIe s., il réunit les riv. Pina et Mouchawietz, le Dnieper et la Vistule. Il avait autrefois trois embranchements et était destiné à diriger le commerce vers Dantzig, alors principal débouché des produits de la Pologne. Il a perdu aujourd'hui une grande partie de son étendue et de son importance.

Horoxes ou **Horrox** (Jérémie), astronome anglais, né vers 1619-1641. Malgré sa pauvreté et sa mort prématurée, il sut se faire un nom par des observations importantes et quelques écrits publiés sous le titre de *Horroccii opera posthuma*, Londres, 1678.

Horps (Le), ch.-l. de cant. de l'arr. et à 20 kil. N. E de Mayenne (Mayenne); 1,590 hab.

Horrea ou **ad Horrea**, v. de la Gaule (Narbonnaise 2e), auj. *Cannes*.

Horréens, anc. peuple de la Palestine, à l'E. du Jourdain.

Horsa. V. Hengist.

Horsens, v. du Jutland (Danemark), à 40 kil. S. O. d'Aarhuus, sur le *Horsens-fiord*. Commerce assez important; 5,000 hab.

Horsham, v. d'Angleterre (Sussex), à 52 kil. N. O. de Brighton; station sur le railway qui relie cette ville à Londres. Remarquable par son église gothique, son hôtel de ville et les deux grandes rues qui la traversent en se coupant à angle droit; 7,000 hab.

Horsley (Samuel), prélat anglais, 1733-1806, successivement évêque de St-David, 1790, de Rochester, 1793, de St-Asaph, 1802, connu surtout par la guerre qu'il fit au matérialisme de Priestley et à sa théorie de la nécessité philosophique. Il était fort instruit et fort laborieux. Outre les nombreux ouvrages qu'il a laissés, il a édité *Euclide*, *Apollonius de Perga* et les *Œuvres de Newton*, 1785, 5 vol. in-4°.

Horst, v. du Limbourg (Pays-Bas), à 24 kil. N. de Ruremonde; 5,000 hab.

Horta, capit. et port fortifié de l'île Fayal (Açores), pittoresquement située sur une petite baie, entre les deux masses de rochers qui la terminent; env. 10,000 hab.

Horten, v. de Norvége (prov. d'Aggerhuus), à 60 kil. S. O. de Christiania. Vaste port sur la côte O. du golfe de Christiania, l'une des trois stations de la flotte militaire. Arsenal maritime; atelier pour la construction et la réparation des navires de guerre.

Hortense (La reine), *Hortense-Eugénie de Beauharnais*, née à Paris, le 10 avril 1783, m. le 5 octobre 1837. Fille de Joséphine et d'Alex. de Beauharnais, sœur du prince Eugène, elle épousa, en 1802, Louis Bonaparte, et devint reine de Hollande, 1806. Quand ce royaume fut réuni à la France, elle revint habiter Paris. Après la seconde Restauration, il lui fallut s'expatrier, et, sous le nom de comtesse de Saint-Leu, elle résida tour à tour à Augsbourg, à Rome et en Suisse, au château d'Arenenberg, près du lac de Constance. Elle eut trois fils: le premier, Napoléon-Charles, mourut enfant, quand elle était reine de Hollande; elle perdit l'aîné des deux autres, Napoléon-Louis, en 1831; le plus jeune a été l'Empereur Napoléon III. Après avoir vainement sollicité du gouvernement de Louis-Philippe la permission de rentrer en France, elle y revint *incognito*, en 1836, après les événements de Strasbourg. Mais sa frêle santé était à bout de forces, et sa mort suivit de près son retour sur le sol natal. Son corps repose dans l'église de Rueil, à côté de celui de sa mère, dont elle avait la bonté, les grâces, l'amabilité. Sa mémoire est restée chère à tous ceux qui l'ont approchée. Elle a laissé plusieurs romances dont elle avait composé les paroles et la musique (*Partant pour la Syrie*, etc.).

Hortensius (Quintus), célèbre orateur romain, né en 114 av. J. C., m. en 50. Il débuta avec éclat à l'âge de 19 ans. Il fut successivement questeur, 81; édile, 75; préteur, 72; enfin consul, 69, avec Q. Cæcilius Métellus. Longtemps le digne émule de Cicéron, il resta son ami jusqu'à sa mort, et l'eut deux fois pour adversaire : dans le procès de Quinctius d'abord, dans celui de Verrès ensuite. Son talent déclina sensiblement dans les dernières années de sa vie. C'était un épicurien, ami du luxe et de l'aristocratie. Sa parole était séduisante, son style abondant, sa mémoire prodigieuse. Mais ses harangues perdaient beaucoup à la lecture; elles ne nous sont pas parvenues.

Horus, en égyptien *Or*, *Arouère* ou *Haroéri*, dieu de l'anc. Egypte, qui le regardait comme le fils d'Osiris et d'Isis. Il avait, selon la tradition, civilisé toute l'Egypte. Les Grecs croyaient y reconnaître leur Apollon-Phœbus, le soleil dans sa splendeur, tandis que *Harpocrate* représentait le soleil d'hiver.

Horus-Apollo. V. Horapollon.

Horwitz (Isaïe), le plus célèbre des membres d'une famille juive qui a produit pendant plusieurs générations des écrivains estimés, né à Prague vers 1550, mort en 1629. Il fut successivement rabbin à Francfort, à Posen, à Cracovie, à Prague, partit pour Jérusalem et alla mourir à Tibériade. Des ouvrages qu'il a écrits en hébreu, le plus estimé des Juifs, et le plus important, est intitulé : *Schné Loukhoth habbrith* (les deux Tables de l'Alliance), Amsterdam, 1640, in-fol. Il a eu plusieurs éditions, et il en a été fait trois abrégés : l'un par Jech. Mich. Eppstein, rabbin à Prossnitz, Amsterdam, 1683, in-4°; l'autre, par Sam. Zoref Ha-Levi, Francfort, 1681, in-4°, le troisième, par Sam. Dav. Œttling, Ben-Jecchia, Venise, 1705, in-8°.

Hospice, établissement public où les indigents et les infirmes sont reçus gratuitement, et qui se distingue de l'hôpital en ce que celui-ci est consacré spécialement aux malades. En France, toutefois, ces deux genres d'établissements charitables n'ont commencé à être distincts que depuis 1800; et, dans les départements, ils sont encore aujourd'hui réunis le plus souvent dans un seul et même local, où chacun forme une section à part.

Hospital (L'). V. L'Hôpital.

Hospital, vge d'Irlande, dans le comté et à 26 kil. S. E. de Limerick, ainsi nommé d'une commanderie de Templiers qui y fut fondée en 1215, et dont on voit encore les ruines; 1,700 hab.

Hospitalier (Grand), le plus haut dignitaire de l'ordre de Malte, après le grand commandeur et le grand maréchal. Il était chef de la langue de France et directeur du grand Hôpital.

Hospitaliers. On donnait ce nom aux membres des congrégations religieuses, qui avaient pour mission de servir, dans les hôpitaux et les hospices, les pauvres, les malades, les voyageurs et les pèlerins qu'on y recevait. La première congrégation de ce genre remonte au IXe siècle, et fut instituée à Sienne par un généreux et riche habitant de cette ville, du nom de *Soror*. La plupart des villes de l'Italie furent bientôt dotées d'établissements semblables, et les frères hospitaliers se répandirent successivement de l'Italie dans toute la chrétienté, sous des noms divers, mais avec un but pareil. Des congrégations de sœurs hospitalières se fondèrent aussi sur ce modèle, et l'on vit naître successivement les

sœurs de l'Hôtel-Dieu, les sœurs de la Charité, les sœurs Grises, etc.

Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. V. Saint-Jean.

Hospodar, mot slave qui signifie *propriétaire d'une maison, d'une terre*, et a été, depuis le XIIIe siècle jusqu'en 1856, le titre porté par les souverains de la Moldavie et de la Valachie.

Hossein. V. Hussein.

Host, nom féodal, dérivé du latin *hostis*, et donné à l'armée du seigneur. Le service de l'*host* était le service militaire dû par le vassal.

Hostalrich, v. forte d'Espagne (Catalogne), dans la prov. et à 50 kil. S. O. de Girone. Fabriq. de cordes, comm. de fruits, de cornes, de bois; prise par les Français en 1809; 4 000 hab.

Hostelage ou **Hostize,** nom donné, en droit féodal, à la redevance due au seigneur pour loger sur sa terre, ou louer des maisons ou des boutiques sur ses marchés.

Hostilie (Curie), palais construit à Rome par Tullus Hostilius pour les sénateurs Albains. Elle tomba bientôt en ruines; César la releva.

Hostilien (Caius Valens Messius Quintus Hostilianus), 2e fils de l'empereur Decius. Il lui succéda avec Gallus, 252; mais ne régna que quelques mois, et fut emporté par la peste ou empoisonné par son collègue.

Hôtel-Dieu de Paris. Le plus ancien et aujourd'hui le plus vaste des hôpitaux de cette ville. Construit d'abord sur le parvis Notre-Dame, il s'est successivement agrandi et occupe maintenant, sur les deux rives du bras gauche de la Seine, une superficie de 7,565 mètres. Les divers corps de bâtiments dont il se compose contiennent 28 salles spacieuses et 800 lits. Mais devenu, depuis le rapide accroissement de la population parisienne, insuffisant pour le nombre des malades qui devraient y être admis, on a travaillé récemment à le reconstruire sur un plan nouveau et qui en augmentera de beaucoup l'étendue. — S'il faut en croire une tradition, qui n'est rien moins qu'avérée, saint Landry, 2e évêque de Paris, serait le fondateur de l'Hôtel-Dieu, vers 651. Il fut d'abord entretenu par le clergé seul, puis les particuliers, et, à partir de Philippe Auguste, les rois se firent un devoir de concourir à ses dépenses, et Louis IX le dota largement. Nommé successivement *Hôpital Saint-Christophe, Maison de Dieu, Maison de Notre-Dame*, il reçut enfin le nom d'*Hôtel-Dieu* qu'il n'a plus cessé de porter, si ce n'est durant un court intervalle, pendant la Révolution, où un ridicule arrêté de la Commune de Paris lui donna le nom de *Maison de l'humanité*.

Hôtel de ville, nom donné à l'édifice où se réunissent, dans chaque ville, les magistrats municipaux chargés de son administration. La création des hôtels de ville remonte à l'affranchissement des communes. Un grand nombre de ceux qui existent dans le nord de la France et en Belgique sont remarquables par leur architecture gothique. C'était là qu'au moyen âge se tenaient les assemblées des bourgeois, quand ils avaient à délibérer sur les affaires de la commune. Aussi, y avait-il, dans chaque hôtel de ville, une vaste salle destinée à ces réunions et une tour ou beffroi, contenant la cloche qu'on sonnait pour convoquer les bourgeois.

Hôtel de Ville de Paris, siége de l'administration préfectorale du département de la Seine et de l'administration municipale de Paris, situé sur la place de Grève et le plus beau comme le plus vaste monument de cette ville, après les Tuileries et le Louvre, grâce aux accroissements, aux embellissements et aux restaurations qu'il avait reçus dans les dernières années. Avant ces travaux, l'Hôtel de Ville couvrait une surface de 7,266 mèt.; en 1870, il en couvrait une de 11,429. Le monument était alors un rectangle oblong régulièrement orienté, dont les deux façades de l'E. et de l'O. mesuraient 120 mèt. de longueur, et celles du N. et du S. 80 mèt. — Dès avant le XIIe siècle, il existait, près de la rue des Grés, une maison où se réunissaient les magistrats chargés de l'administration des affaires municipales, et qu'on appelait le *Parloir aux Bourgeois*. Ce fut le premier hôtel de ville de Paris. Ce *Parloir* fut transporté, à la fin du XIIe siècle, auprès du grand Châtelet, et vers le milieu du XIVe siècle, dans un hôtel situé sur la place de Grève, et qui fut acheté des héritiers des dauphins Viennois par Marcel, prévôt des marchands, pour le compte de la commune. Enfin, en 1533, fut commencée, sur les plans de Dominique Boccador de Cortone, la partie la plus ancienne de l'Hôtel de Ville moderne, laquelle, terminée en 1628, était restée le centre des agrandissements opérés de nos jours, en conservant son caractère architectural qui était celui du XVIe s. Elle se composait de la galerie de l'Horloge, regardant la place de Grève et surmontée d'un clocher au centre, et de deux pavillons attenant, à droite et à gauche, à cette galerie. L'ensemble du monument, lorsqu'il fut achevé et orné de 150 statues distribuées sur les quatre façades, dans d'élégantes niches, et consacrées aux plus grandes illustrations de la France, était d'un aspect grandiose et imposant; les fêtes que la Ville y donna dans ses vastes salons et ses nombreuses galeries, richement meublés, et éclairés par plus de 12,000 luminaires, sont restées célèbres. Le palais a été brûlé en mai 1871.

Hotman (François), célèbre jurisconsulte et publiciste français, né à Paris, 1524-1590. Élevé dans la religion catholique, il embrassa la réforme, 1547, professa le droit à Lausanne, à Valence et à Bourges, joua un rôle très-actif dans les guerres civiles, et fut l'un des instigateurs de la conjuration d'Amboise. Il dut se retirer à Genève, puis à Bâle, après la Saint-Barthélemy. Comme professeur de droit et jurisconsulte, il contribua puissamment à la révolution scientifique qui s'opéra au XVIe siècle dans la jurisprudence. Ses œuvres ont été publiées à Genève, 1599, 3 vol. in-fol. Les deux ouvrages les plus connus sont: *Franco-Gallia sive tractatus isagogicus de regimine regum Galliæ et de jure successionis*, Genève, 1575, in-8° et in-12, réimprimé plusieurs fois avec des changements et des augmentations successives (la dernière édition est celle de Londres, 1721, in-8°); et l'*Anti Triboni n*, ou *Discours sur l'étude du Droit*. Dans le premier, l'auteur s'efforce de démontrer que le trône n'est pas héréditaire en France, et dans le second, il critique la compilation justinienne.

Hotman (Antoine), jurisconsulte français, frère du précédent, né vers 1525, mort en 1596. Il avait été zélé ligueur, et soutint, par ses écrits, les droits à la couronne du cardinal de Bourbon, fut nommé avocat-général près du parlement de Paris, après la journée des Barricades, et reprit, après l'entrée à Paris de Henri IV, la profession de simple avocat. Il a laissé plusieurs ouvrages pour la plupart inspirés par les circonstances, entre autres: *Les Droits de l'Oncle contre le Neveu, en faveur du cardinal de Bourbon*, 1585, in-8°; *Pogonia sive dialogus de Barba*, Anvers, 1586, et Rostock, 1624, in-4°, facétie souvent attribuée à son frère; *Traité sur la Déclaration où l'on prétend prouver que M. le cardinal de Bourbon est appelé à la succession du royaume*, Paris, 1588, in-8°, etc.

Hotman de Villiers (Jean), fils de François, né à Lausanne, 1552-1636. Il se montra négociateur habile dans plusieurs missions qu'il remplit en Allemagne, en 1610 et 1611. Il a laissé plusieurs ouvrages, notamment un *Traité de la charge et dignité de l'ambassadeur*, 3e édition, augmentée, Francfort, 1613, in-12.

Hotspur ou **Hotspear** V. Percy (Henri).

Hottentotie, extrême région de l'Afrique méridionale, par 23°-32° lat. S., et 1°-25° long. E., limitée par la Cimbébasie au N.; l'océan Atlantique à l'O.; la colonie du Cap au S., et la Cafrerie à l'E. Sol montagneux au S. et au N., plat et sablonneux au centre, traversé par le fleuve Orange, qui coule de l'E. à l'O. Les Hottentots, variété de la race nègre, sont grands et maigres, d'une extrême laideur, et d'une incurable malpropreté. Leur peu d'intelligence et leur apathie sont compensés par leur douceur et leur humanité. Ils vivent misérablement dans des huttes couvertes de peaux ou de nattes, et adorent, pour la plupart, des fétiches. On trouve, chez les Hottentots, les *Grands* et les *Petits-Namaquas*, les *Coranas*, les *Boschimans*; on y rattache les *Griquas*. Beaucoup de Hottentots sont employés, dans la colonie du Cap, comme bergers et garçons de ferme, ou même comme soldats.

Hottinger (Jean-Henri), orientaliste et théologien protestant, né à Zurich, 1620-1667. Il voyagea en Angleterre et en France, professa les langues orientales et la théologie, à Zurich et à Heidelberg, et venait d'être nommé recteur de l'université dans sa patrie, quand il se noya dans la Limmat. Les ouvrages qu'il a laissés présentent peu d'intérêt. Citons cependant: *Grammatica quatuor linguarum, Hebraicæ, Chaldaicæ, Syriacæ, Arabicæ*, 1649; *Hist. orientalis de Mahumetismo*, etc.

Hottinger (Jean-Jacques), philologue, littérateur et théologien, né à Zurich, 1750-1819, était l'arrière-petit-fils du précédent. Professeur de littérature grecque et latine, et membre du chapitre de Zurich, il a publié quelques éditions estimées, entre autres, un Théophraste

et un Salluste, et a laissé plusieurs ouvrages originaux qui prouvent ses connaissances variées et étendues, notamment : *Versuch einer Vergleichung der deutschen Dichter mit den Griechen und Rœmern* (Essai d'une comparaison des poètes allemands avec les grecs et les romains), Manheim, 1789, in-8°.

Houang-Fou. V. WHAMPOA.

Houard (DAVID), avocat et jurisconsulte, né à Dieppe, 1725-1802, membre associé de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, auteur, entre autres ouvrages, des *Anciennes lois des Français conservées dans les coutumes anglaises*, Rouen et Paris, 1779, 2 vol. in-8°; *Mémoire sur les antiquités Galloises*, dans le t. Ier des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions.*

Houat, île de France, près de la côte du Morbihan, près d'Hœdic, au N. E. de Belle-Isle. Les Anglais l'ont occupée, 1695, 1746, 1795; 800 hab.

Houbigant (CHARLES-FRANÇOIS), savant commentateur de la Bible, né à Paris, 1686-1783. Il entra dans la congrégation de l'Oratoire, 1704. Après avoir professé avec succès les belles-lettres, la rhétorique, la philosophie, et dirigé le collége de Vendôme, il devint sourd et se consacra à l'étude de l'hébreu. La plupart des ouvrages qu'il a laissés ont cette étude ou la Bible pour objet. On cite sa *Biblia hebraica*, texte hébreu, avec version latine et notes critiques, 1753; il avait adopté le système de Masclef, qui supprime les points-voyelles, dans ses *Racines hébraïques*, 1732.

Houchard (JEAN-NICOLAS), général français, né à Forbach (Moselle), 1740, mort sur l'échafaud, 1793. Entré à 15 ans, comme volontaire, dans un régiment de cavalerie, la révolution de 1789 le trouva lieutenant-colonel, et le fit, en 1792, général de division. L'année suivante, il remporta la victoire de Hondschoote. Mais, accusé de n'avoir pas exécuté de tous points les ordres du Comité de salut public, il fut condamné à mort, et exécuté le 17 novembre.

Houdain, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 13 kil. S. O. de Béthune (Pas-de-Calais). Curieuse église, bâtie, selon la tradition, sur les restes d'un temple de Diane; 1,240 hab.

Houdan, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 28 kil. S O. de Mantes (Seine-et-Oise), au confluent de la Vègre et de l'Opton. Grains, vignes; commerce de volailles, de veaux, chevaux, blés, laine; remarquable par une vieille tour et une belle église du XIe s.; 2,035 h.

Houdancourt (Lamothe-). V. LAMOTHE-HOUDANCOURT.

Houdar. V. LAMOTHE-HOUDAR.

Houdetot (ELISABETH-FRANÇOISE-SOPHIE **de la Live de Bellegarde**, comtesse D'), née vers 1730, morte en 1813, célèbre par son attachement pour Saint-Lambert, la passion qu'elle inspira à J.-J. Rousseau, son amabilité, son esprit et sa grâce. Elle avait épousé, 1748, le général comte d'Houdetot (Claude-Constant-César), et était belle-sœur de Mme d'Epinay.

Houdetot (FRÉDÉRIC-CHRISTOPHE, comte D'), né à Paris, 1778-1859, petit-fils de madame d'Houdetot, entra au service comme canonnier, 1798, fut nommé auditeur au conseil d'Etat, 1806, et appelé en Prusse, après la bataille d'Iéna, pour y diriger l'administration des contributions indirectes. A son retour en France, 1807, il fut successivement sous-préfet de Château-Salins, préfet du Gard, et, enfin, préfet de Bruxelles La Restauration lui confia, 1816, la préfecture du Calvados, qu'il sut préserver des exactions des alliés; mais, mal soutenu par le ministre de l'intérieur Vaublanc, dans sa résistance aux prétentions des ultra-royalistes, il donna sa démission, après avoir sauvé la vie, peut-être, au général Grouchy, en le faisant avertir que l'ordre de le faire arrêter venait de lui arriver. Pair de France en 1819; membre de l'assemblée législative en 1849, il entra au corps législatif en 1852. Il était, depuis 1841, membre libre de l'Institut, Académie des Beaux-arts.

Houdon (JEAN-ANTOINE), célèbre sculpteur français, né à Versailles, 1741-1828. Grand prix de Rome en 1777, il entra à l'Institut en 1816. La *Diane nue*, qui est au musée du Louvre, la statue de *Tourville*, qu'on voit à Versailles, le *Voltaire* et le *Molière*, qui ornent l'intérieur du Théâtre-Français, sont au nombre de ses œuvres les plus remarquables.

Houeillès, ch.-l. de canton de l'arr. et à 28 kil. N. O. de Nérac (Lot-et-Garonne), sur le Ciron ; 1,024 hab.

Houel (NICOLAS), philanthrope français, né à Paris, 1520-1584. Simple apothicaire, il fonda l'enseignement public de la pharmacie à Paris, et consacra la fortune qu'il s'était acquise par son savoir à la création d'établissements utiles, entre autres, celui de l'ancienne *Maison et jardin des apothicaires*, qui devint, en 1803, l'*Ecole de pharmacie*. Il a laissé un *Traité de la peste*, un *Traité de la thériaque et du mithridate*, et quelques ouvrages de littérature et d'histoire.

Houel (JEAN-PIERRE-LOUIS-LAURENT), graveur et peintre français, né à Rouen, 1735-1813, auteur du *Voyage pittoresque des îles de la Sicile, de Malte et de Lipari*, Paris, 1782-1787, 4 vol. in-fol., avec 264 planches, ouvrage qu'on lit encore avec intérêt.

Houghton (Le major), voyageur anglais, né en 1750, mort en Afrique, 1791, où il avait été envoyé pour déterminer le cours du Niger. Ses lettres ont été publiées dans les *Mémoires de la société d'Afrique.*

Hougly, en anglais *Hooghly*, fleuve de l'Hindoustan, formé par la jonction du Cossimbazar et du Djellinghy, les deux branches les plus occidentales du Gange. Il coule entre des rives basses et marécageuses, et se jette dans le golfe du Bengale après avoir passé par Chandernagor, Calcutta et Sérampour. Son embouchure a 16 kil. de largeur, et est embarrassée par des bancs de sable; la rivière est infestée de crocodiles et de requins

Hougly, en anglais *Hooghly*, v. de l'Inde anglaise (Bengale), à 36 kil. N. O. de Calcutta, sur la rive droite du fleuve de ce nom, ch.-l. de district. Temple hindou, visité par des milliers de pèlerins. Elle fut fondée en 1538 par les Portugais et appelée d'abord *Golin*, puis *Bouchy-Bender*. Elle appartient aux Anglais depuis 1757.

Hougue (La). V. HOGUE (LA).

Houlagou, le premier des *ilkhans* ou rois mongols de Perse, 1217-1265. Petit-fils de Gengis-Khan et fils de Touly, il fut à l'avénement de Mangou, son frère, comme *Grand Khan* (empereur), 1251, chargé par lui d'achever la conquête de la Perse et ne se signala pas moins par ses nombreuses victoires et ses conquêtes, que par sa cruauté. La nation des Ismaéliens périt tout entière sous son glaive, et l'on estime que, pendant ses guerres, il fit massacrer plus d'un million d hommes, n'épargnant ni les femmes, ni les enfants, ni les vieillards; les savants et les lettrés trouvèrent seuls grâce devant lui Il avait pris Bagdad en 1258, et mis à mort le dernier kalife, Mostasem.

Houle (La). V. CANCALE.

Houlme (Le), petit pays de l'anc. France (Basse Normandie).

Houmayoun (NASSIR-ED-DIN MOHAMMED), second *padishah* (empereur) de l'Hindoustan, de la dynastie des Grands-Mogols, né à Caboul, 1508-1556. Il succéda, 1530, à son père Baber, dont il était le fils aîné, et dont l'empire se composait des contrées situées entre l'Helmend, le Djihoun, l'Indus et le Béloutchistan. Son règne fut marqué par de fréquentes révoltes de ses frères, de ses cousins, des populations de ses provinces, récemment conquises; par des guerres presque continuelles qu'il entreprit par l'ambition d'agrandir ses Etats, ou qu'il dut soutenir contre les ennemis qui les attaquaient; par de grandes victoires et par de grands revers. Délivré enfin de ses rivaux, vainqueur des Afghans, maître de Delhi et de l'Hindoustan, il mourut d'une chute qu'il fit d'une plate-forme où il était monté pour observer les astres. Affable, généreux, humain, brave, il dut une grande partie de ses malheurs à son inconstance, à sa légèreté et à sa faiblesse. Il avait l'esprit cultivé, aimait les lettres, et composa un *Diwan* ou recueil de poésies.

Hou-Nan (au sud du lac), prov. de la Chine centrale, bornée par les prov. de Hou-pé au N.; de See-Tchouan et Koueï-Tcheou à l'O.; Kiang-si et Kouang-toung au S., et Kiang-si à l'E.; arrosée par plusieurs rivières, dont les princip. se jettent dans le Thoung-ting-hoo, le plus grand lac de la Chine. Ch.-l., *Tchang-chafou*, à l'O. du lac Thoung-thing; 20 millions d'hab.

Hou-pé (au nord du lac), prov. de la Chine centrale, au S. de la précédente, arrosée par le fleuve Bleu; Ch.-l. *Vou-tchang*; 28,000,000 hab.

Hourdouar, v. de l'Hindoustan. V. HERDOUAR.

Houri, d'un mot arabe qui veut dire avoir des yeux dont la prunelle est noire et le blanc très-prononcé. C'est le nom donné aux beautés célestes qui, d'après le Coran, appartiendront, dans le paradis, aux bons musulmans.

Houston, v. des Etats-Unis, dans le Texas, dont elle a été un moment la capitale, sur le Buffalo, près de la baie de Galveston. Fondée en 1836, elle doit son nom à Houston, qui fut président de la république éphémère du Texas. Centre du commerce des cotons; 8,000 hab.

Houtman (Corneille), navigateur hollandais, né à Alkmar vers 1560, mort dans le royaume d'Achem vers 1605. Ce fut à lui que les Hollandais durent de pouvoir trafiquer directement avec les Indes orientales, dont les produits avaient passé jusque-là par les mains des Espagnols et des Portugais avant d'arriver à eux. Houtman ayant surpris, dans un voyage qu'il fit à Lisbonne, le secret de la route que les navires de ces deux nations suivaient pour se rendre dans les Indes, entreprit, avec une flottille frétée par une association de marchands d'Amsterdam, créée dans ce but, sous le titre de *Compagnie des pays lointains*, un voyage dans l'Inde. Ce voyage, qui dura 29 mois, ne rapporta aucun profit immédiat à la compagnie. Il en fut de même d'un second que Houtman exécuta, peu après son retour, à la tête de deux vaisseaux que les négociants de Middelbourg lui confièrent Fait prisonnier par trahison à Achem, île de Sumatra), ses compagnons, après de vains efforts pour le délivrer, durent revenir sans lui dans leur patrie, et l'on n'en entendit plus parler. Mais la voie qu'il avait ouverte ne se referma plus, et le commerce direct des Hollandais avec les Indes orientales ne tarda pas à rivaliser avec celui des Espagnols et des Portugais. La relation du premier de ces deux voyages a été publiée en hollandais à Amsterdam et à Middelbourg, 1598, in-fol., puis traduite en français sous ce titre : *Premier livre de l'histoire de la navigation aux Indes orientales par les Hollandais, et des choses à eux advenues*, Amsterdam, 1606, in-fol., fig. et cartes.

Houzeau (Jacques), sculpteur, probablement né à Bar-le-Duc, 1624 (?)-1691 (?), fut sculpteur du roi et a fait pour Versailles plusieurs ouvrages estimables.

Hoveden (Roger de), chroniqueur anglais du XIIe s., né dans le comté d'York. Il fut le chapelain de Henri II. Ses *Annales* font suite à celles de Bède, et s'étendent de l'an 731 à l'an 1202.

Howard, ancienne famille d'Angleterre, qui s'est alliée, dans le XIVe siècle, aux Norfolk, descendants des Plantagenets, et est devenue la souche des maisons de Norfolk, de Suffolk, d'Effingham, de Nottingham, de Carlisle, d'Arundel, de Stafford.

Howard (Jean), 1er duc de la nouvelle maison de Norfolk, mort en 1485, fils de Robert Howard et de Marguerite de Norfolk; combattit en France, se prononça contre Marguerite d'Anjou, dans la guerre des *Deux Roses*, et pour le duc de Glocester, après la mort d'Édouard IV; Richard III le créa duc de Norfolk, lord amiral; il périt à la bataille de Bosworth, 1485.

Howard (Thomas), fils aîné du précédent, 2e duc de Norfolk, mort en 15-4, fut nommé lord-chancelier par Henri VII, 1501, et comte-maréchal, 1520.

Howard (Thomas), fils aîné du précédent, 3e duc de Norfolk, 1473-1554. Grand-amiral, l'un des chefs anglais à la bataille de Flowden, 1513 Il rendit de grands services au roi en Irlande; cependant il fut emprisonné avec son fils, le comte de Surrey, par l'ordre de Henri VIII, 1546, et remis en liberté à l'avénement de Marie Tudor, 1553.

Howard (Henri), comte de Surrey, fils aîné du précédent, né vers 1515, décapité en 1547, du vivant de son père, par l'ordre de Henri VIII, après avoir été nommé par lui capitaine général de ses armées en France, et avoir pris Boulogne. Il était poëte, et fit usage le premier des vers blancs, pour traduire le 2e et le 4e livre de l'*Enéide*. On a de lui des sonnets, des chansons, etc. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1816 et 1854.

Howard (Thomas), fils aîné du précédent, 4e duc de Norfolk, né vers 1536, mort en 1572. Confident d'Elisabeth il fut décapité pour avoir tenté de délivrer Marie Stuart.

Howard (Henri), comte de Northampton, frère puîné du précédent, né en 1539, mort en 1614; successivement l'ami d'Essex et de Robert Cecil, il fut créé comte de Northampton par Jacques Ier.

Howard (Charles), lord **Effingham**, comte de Nottingham, amiral anglais, petit fils du 2e duc de Norfolk et fils de William d'Effingham, né en 1536, mort en 1624 Il vint, comme ambassadeur, complimenter Charles IX; fut créé grand amiral, 158 ; commanda la flotte qui combattit l'*Invincible Armada*, 1588, prit Cadix. 1596, et y incendia la flotte espagnole. Il fut ambassadeur d'Espagne sous Jacques Ier. Il contribua, dit-on, à la perte du comte d'Essex.

Howard (Thomas), 6e duc de Norfolk et comte d'Arundel. V Arundel.

Howard (Guillaume), fils du 6e duc de Norfolk. V Stafford

Howard (Charles), 11e duc de Norfolk, d'une branche cadette, issue du 4e duc, mort en 1815, sans enfants. Il fut membre de la chambre des communes, et comte-maréchal, titre qu'il obtint en renonçant au catholicisme, 1780. Il joua un certain rôle politique en Angleterre, combattit vivement lord North, s'opposa d'abord à la guerre contre la France, puis se rallia au ministère tory. A sa mort, le titre de duc de Norfolk passa à l'un de ses parents, qui descendait également du 4e duc de ce nom.

Howard (Catherine), reine d'Angleterre et 5e femme de Henri VIII, 1540-1542, fut décapitée par son ordre comme coupable d'infidélité. Elle était fille d'Edmond Howard, 3e fils du 2e duc de Norfolk.

Howard (Charles), comte de Carlisle, 1630-1686. Il fut chargé, 1663, d'une mission en Russie et nommé ensuite gouverneur de la Jamaïque.

Howard (John), célèbre philanthrope anglais, né à Hackney, 1726-1790. Il consacra la plus grande partie de sa vie et de la fortune que lui avait laissée son père, simple tapissier, au soulagement des prisonniers, et fut l'instigateur des premières réformes introduites en Angleterre dans le régime des prisons. Il visita toutes les prisons des trois royaumes et la plupart de celles de l'Europe. Il se préparait à faire un voyage en Asie, dans le même but, 1789, lorsqu'il fut atteint en Russie d'une fièvre pernicieuse dont il mourut. Delille, dans son poëme de *la Pitié*, a su trouver de beaux accents pour louer son dévouement. Il a laissé: l'*Etat des Prisons en Angleterre et dans le pays de Galles*, etc., traduit en français par Mlle Kéralio, Paris, 1788, 2 part. in-8°; *Notice sur les principaux lazarets d'Europe*, etc., traduite en français par Th. Bertin, Paris, 1789, in-4°; et des *Mémoires* publiés en 1850.

Howard (Sir Robert), poëte et historien anglais, 1626-1698. fut le collaborateur de Dryden, et a laissé des traductions, des comédies, deux ouvrages historiques, etc.

Howden, v. et petit port d'Angleterre (Durham), à 75 kil. S. E. d'York. Foire aux chevaux très-fréquentée. Ruines d'un palais des évêques de Durham; 5,000 hab.

Howe (Richard **Scrope**, comte), célèbre amiral anglais, né à Londres, 1725-1799. Il déploya en mainte occasion, surtout pendant la guerre d'Amérique, autant de capacité que d'audace. Il commandait, en 1794, la flotte anglaise dans ce combat d'Ouessant durant lequel le *Vengeur* se fit sauter pour ne pas tomber aux mains des Anglais vainqueurs. Cette victoire valut à Howe les remercîments du parlement et une épée d'or que lui donna le roi en le créant chevalier de l'ordre de la Jarretière.

Howe (William), frère du précédent, 1725-1814. Il se distingua en Amérique où il commanda les troupes anglaises, durant la guerre de l'indépendance, et tenta vainement à plusieurs reprises d'amener une réconciliation entre les deux partis. Malgré sa capacité, sa valeur et les victoires qu'il remporta sur les insurgés, il ne laissa à son successeur Clinton, en quittant l'Amérique, 1778, qu'une armée affaiblie et démoralisée. Rentré en Angleterre, il ne fut plus appelé à aucun commandement.

Howe, deux caps de l'Australie portent ce nom : l'un forme la pointe S. E. de la Nouvelle-Galles du Sud, par 37° 34′ 50″ lat. S., et 147° 36′ 57″ long. E.; l'autre est dans la terre de Nuyts, par 31° 30′ lat. S., et 115° 20′ long. E.

Hoya, v. de l'anc. roy. de Hanovre (Prusse), à 62 kil. N. O. de Hanovre, sur la rive gauche du Weser; 2,500 hab.; autref. ch.-l. du comté de Hoya, anc. division politique et administrative du Hanovre, qui avait 293,150 hect., et 120,000 hab., et pour ch.-l. *Nienburg*.

Hozier (Pierre **d'**), né à Marseille, 1592-1660, conseiller d'Etat en 1654, était d'une noble famille de Provence. On peut le considérer comme le créateur de la science généalogique. Il a laissé: *Hist. de l'ordre du Saint-Esprit*, 1634, in-fol.; *Généalogie de la maison de la Rochefoucauld*, 1654, in-4°; *Généalogie des principales familles de France*, manuscrit in-fol. de la Bibliothèque impériale.

Hozier (Charles-René **d'**), fils du précédent, né à Paris, 1640-1732, juge d'armes et généalogiste de la maison du roi, a laissé : *Recherches sur la noblesse de Champagne*, 1673, 2 vol. in-fol.; *Généalogies des maisons de Conflans et de la Fare*, etc.

Hozier (Louis-Pierre **d'**), neveu du précédent, 1685-1767, et son fils, *Antoine-Marie*, ont rédigé l'*Armorial de France*, 1738-1768, 10 vol. in-fol

Hradisch, v. des États autrichiens (Moravie), à 65 kil S. E. d'Olmutz, sur la rive gauche de la March, à son

confluent avec l'Ossowa ; commerce de grains et de bestiaux; vins renommés; 2,100 hab. — Ch.-l. du cercle du même nom qui a 368,000 hect. et 310,000 hab.

Hradschin. V. Prague.

Hrotsvita ou **Hrotsvithe,** religieuse de l'abbaye bénédictine de Gandersheim, écrivit, en latin, au xe s., plusieurs ouvrages de piété, et 6 comédies ou drames religieux où elle s'efforce, en général, de célébrer le triomphe de la chasteté ; en voici les titres : *Gallicanus, Dulcitius, Callimaque, Abraham, Paphnus, Sapience ou foi, espérance et charité.* Ces drames ont été traduits en français par M. Magnin, Paris 1845, in-8°. Ses poésies ont été traduites en vers français par M. Vignon Rétif, 1855.

Huaheine, île de l'archipel de la Société, dans l'océan Pacifique, au N. O. de celle de Taïti ; elle a 40 kil. de circonférence, elle est montagneuse, mais fertile; la plus fréquentée de l'archipel; env. 2,000 hab.

Huallaga, riv. du Pérou, affl. du Tunguragua, bras de l'Amazone, a sa source dans les Andes. Cours de 800 kil. durant lequel elle reçoit le Moyobamba, le Haugabamba, l'Apiconcho, etc.

Huamanga. V. Guamangua.

Huancavélica. V. Guanca-Velica.

Huanuco ou **Guanuco,** v. du Pérou, à 250 kil. N. E. de Lima. Déchue de son anc. prospérité, elle est remarquable par les ruines d'un palais des Incas et d'un temple du Soleil. Elle est dans le départ. de Junin.

Huaras, v. du Pérou, ch.-l. du départ. d'Aucas ; 5,000 hab.

Huarte Navarro (Juan de Dios), médecin et philosophe espagnol, né à St-Jean-Pied-de-Port (Basse Navarre), entre les années 1530 et 1535, mort vers la fin du xvie s. Auteur d'un *Examen des esprits propres aux sciences,* où il prétend démontrer qu'on peut reconnaître les diverses prédispositions des esprits et procréer à volonté les sexes et les grands talents. Cet ouvrage eut un grand nombre d'éditions en Espagne et a été traduit en latin, en italien, en anglais, en allemand (par Lessing); en français par Chapuys, Lyon, 1580, Paris, 1588 ; Vion Dalibray, Paris, 1648, 1658, 1661, 1675, et par Savignié d'Alquié, Amsterdam, 1672. M. J. M. Guardia a fait paraître, sous le titre d'*Essai sur l'ouvrage de J. Huarte : Examen des Aptitudes,* etc. paris, 1855, in-8°, un examen ingénieux et impartial de l'œuvre de Huarte.

Huascar, prince péruvien, fils d'Huana-Capac, hérita du royaume de Cuzco en 1529. Il attaqua son frère, Atahualpa, roi de Quito, fut pris, et sollicita l'appui de F. Pizarre. Atahualpa le fit mettre à mort, 1533. Ces divisions favorisèrent les conquêtes des Espagnols.

Huasco ou **Guasco,** v., auj. déchue, du Chili, avec un vaste port sur l'Océan dont elle est peu éloignée, dans la prov. et à 50 kil. N. de Coquimbo. Riches mines d'argent et de cuivre, qui lui donnent la seule importance qu'elle conserve. Ses environs sont stériles.

Huber (Jean-Rodolphe), peintre suisse, né à Bâle, 1668-1748, élève de Manne-Velich, qui peignait sur verre, puis de C. Mayer et Joseph Vernet. Il fut un heureux imitateur de la manière du Tintoret. On a de lui beaucoup de portraits et d'autres toiles, et quelques dessins remarquables par la hardiesse et la fermeté du trait.

Huber (Jean), dessinateur et naturaliste, né à Genève, 1722-1790, n'eut point de maître. Avant de commencer à peindre, il s'était déjà rendu célèbre par l'art avec lequel il découpait des silhouettes très-ressemblantes dans du papier ou des cartes. Quelques-uns de ses tableaux sont pleins de vérité, mais on l'a comparé à tort à Van Dyck. A propos de l'invention des montgolfières, il publia, dans le *Mercure de France* du 15 décembre 1785, une *Note sur la manière de diriger les ballons et sur le vol des oiseaux.*

Huber (François), naturaliste suisse, fils du précédent, né à Genève, 1750-1831. Auteur d'un ouvrage très-intéressant, intitulé : *Nouvelles observations sur les abeilles,* Paris, 1796, 2 vol. in-8°.

Huber (Michel), littérateur et traducteur français d'origine allemande, né à Frontenhausen (Basse-Bavière), 1727-1804, professeur de français à l'université de Leipzig. On a de lui, outre des traductions françaises d'un grand nombre d'auteurs allemands, un ouvrage intitulé : *Notice générale des graveurs, divisés par nations, et des peintres rangés par écoles, précédée de l'histoire de la peinture et de la gravure,* Leipzig, 1787, in-8°; nouvelle édition, refondue en partie, avec C. C. H. Rost, sous le titre de : *Manuel des curieux et des amateurs de l'art, contenant une notice abrégée,* etc., Zurich, 1797 et suiv., 8 vol. in-8°.

Huber (Louis-Ferdinand), fils du précédent, né à Paris, 1764-1804, directeur de la *Gazette universelle* (*Allgemeine Zeitung*).

Huber (Thérèse), fille du célèbre Heyne, née à Gœttingen, 1764-1829. Veuve de Jean-George Forster, puis de Louis-Ferdinand Huber, elle rédigea, à Stuttgart, le *Morgenblatte* et écrivit des *contes* que son fils a publiés en 6 vol., Leipzig, 1830-36.

Huber (Marie), théologienne protestante, née à Genève, 1695-1753, a pratiqué les bonnes œuvres et écrit des ouvrages qui firent quelque bruit dans le monde religieux : *État des âmes séparées du corps, le Monde fou préféré au Monde sage, la Religion essentielle,* etc.

Hubert (Saint), apôtre des Ardennes, mort en 728, était, dit-on, issu de Clovis. Après une jeunesse passée dans les plaisirs, il se convertit, vers 683, devint évêque de Maëstricht, 708, transporta le siége de son évêché à Liége, qui n'était alors qu'un village, et se signala par son zèle à prêcher le christianisme dans les Ardennes. La passion qu'il avait eue pour la chasse lui a valu d'être le patron des chasseurs. Ses reliques guérissaient, disait-on, de la rage. Elles ont été longtemps conservées au monastère d'Andain, qui a pris le nom de Saint-Hubert. On le fête le 3 novembre et le 30 mai.

Hubert (Ordre de **Saint-**). Deux ordres de chevalerie ont existé sous ce nom : l'un institué en 1416 par Louis Ier, duc de Bavière, et adopté successivement par les ducs de Lorraine et le grand-duc de Francfort; l'autre créé en 1444 par Girard V, duc de Berg-et-Juliers, et renouvelé en 1709 par l'électeur de Bavière, Charles-Théodore.

Hubert du Bourg, descendant d'un frère utérin de Guillaume le Conquérant, jouit de la faveur de Richard Cœur de Lion, de Jean sans Terre avec lequel il signa la Grande Charte, et de Henri III. Il fut créé par ce dernier comte de Kent, 1227, après avoir étouffé une révolte des barons, et épousa une sœur du roi d'Écosse. Enfermé quelque temps à la Tour de Londres, sous l'accusation de concussion et de magie, il rentra en grâce vers la fin de sa vie.

Hubert (Saint-), v. du Luxembourg (Belgique), dans la forêt des Ardennes, jadis célèbre par son abbaye de bénédictins, qui renfermait le corps de saint Hubert et était un lieu de pèlerinage très-fréquenté; 2,000 hab.

Hubertsbourg, village du royaume de Saxe, à 40 kil. E. de Leipzig, célèbre par le traité qui y fut signé, le 15 février 1763, entre la Prusse, l'Autriche et la Saxe, et qui mit fin à la guerre de Sept Ans.

Hubner (Jean), historien et géographe allemand, né à Zittau (Lusace), 1668-1731, a beaucoup écrit pour la jeunesse. Ses *Fragen aus der alten und neuen Geographie* (Questions de géographie ancienne et moderne) ont eu, en peu d'années, 36 éditions, Leipzig, 1693, in-12, et ses *Zweimal 52 biblische Historien* (104 histoires bibliques) ont été éditées, pour la centième fois, par D.-J. Lindner, à Leipzig, 1828.

Huc (Régis), missionnaire de l'ordre de St-Lazare, né dans la Haute-Garonne, 1813-1860, missionnaire en Chine, a écrit des relations très-intéressantes et très-instructives de ses missions et de ses aventures : *Souvenirs de voyages dans la Tartarie, le Thibet et la Chine pendant les années 1844, 45 et 46*; *l'Empire Chinois,* ouvrage couronné par l'Académie française, et *Le Christianisme en Chine,* etc.

Hucbald ou **Hugbald,** savant et compositeur de musique, né probablement vers 840, mort vers 930. Il était moine de Saint-Amand, au diocèse de Tournai, où il avait fait ses premières études, et où il composa et nota, dès l'âge de 20 ans, le chant d'un office pour la fête de saint André. Il compléta ses études littéraires et musicales à Saint-Germain d'Auxerre. Revenu à Saint-Amand, il composa et dédia à Charles le Chauve un poëme de 136 vers en l'honneur des Chauves et dont tous les mots commençaient par un C ; Bade, 1516 et 1519, in-4°; 1547, in-8°. Parmi les titres plus sérieux à l'estime de la postérité qu'il nous a laissés, nous citerons les vies de plusieurs saints et saintes; un traité de musique élémentaire, intitulé, dans l'exemplaire manuscrit qu'en possède la Bibliothèque nationale, n° 7202, *Enchiridion musicæ, auctore Uchabaldi, Francigenæ,* et un autre traité, très-intéressant pour l'histoire de la musique, que Gerbert a publié avec ce titre : *Commemoratio brevis de tonis et psalmis modulandis*

On croit que c'est lui, et non Gui d'Arezzo, qui ajouta à l'ancienne formule grégorienne, A, B, C, D, E, F, la lettre grecque Γ (*gamma*) pour désigner la note la plus grave de l'échelle musicale, et de laquelle il aurait tiré le nom de gamme.

Hucqueliers, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 20 kil. N. E. de Montreuil (Pas-de-Calais); 695 hab.

Huddersfield, *Cambodunum*, v. d'Angleterre, comté et à 54 kil. S. O. d'York (West-Riding), sur le railway de Leeds à Manchester, et sur la Colne; régulièrement bâtie; bien pavée, bien éclairée; beaux monuments publics; un des grands centres de l'industrie des laines. 35,0 0 hab.

Hudson (Henri), navigateur anglais, né vers le milieu du XVIe s., mort en 1611, alla quatre fois en vain à la recherche d'un passage en Amérique par le N., le N. O. ou le N. E. Il découvrit le fleuve qui porte son nom, le détroit et la mer intérieure d'Hudson, ainsi que la baie appelée par lui Saint-Michel. Dans le cours de son quatrième voyage, son équipage, manquant de vivres, se révolta et l'abandonna en pleine mer, dans la chaloupe du navire, avec son jeune fils et quelques matelots, 1611. On n'entendit plus parler de lui.

Hudson (John), philologue anglais, né à Widehope (Cumberland), 1662-1719, connu surtout par les éditions d'auteurs latins et grecs qu'il a données. Il fut professeur à Oxford, conservateur de la bibliothèque, enfin principal du collége de Sainte-Marie.

Hudson-Lowe. V. Lowe.

Hudson ou **North-River**, fl. des États-Unis (New-York), qui, des montagnes à l'O. du lac Champlain, va se jeter dans l'Atlantique, au-dessous de New-York, après un cours de 450 kil. Il arrose Saratoga, Waterford, Troy, Albany, Hudson, West-Point; ses affl. sont le Sacondago et le Mohawk. C'est sur ce fleuve, le plus important, sinon le plus considérable des États-Unis, que Fulton, en 1807, fit voguer son premier navire à vapeur. Il communique, par des canaux, avec le lac Érié, la Delaware et le Saint-Laurent.

Hudson (Baie ou mer d'), vaste golfe, ou plutôt mer intérieure, sur les côtes septentrionales de l'Amérique anglaise, au N. du Canada, entre 51° 15' et 64° lat. N., 78° et 98° long. O. Il reçoit les eaux de l'Albany, de la Severn, du Nelson, du Churchill et de l'East-Main. Il n'est navigable que quelques mois de l'été, et gelé ou encombré de glaces le reste de l'année. Il fut découvert par le danois Anskold, et reçut son nom de Hudson, qui le reconnut en 1610.

Hudson (Détroit d'); il unit le golfe de ce nom à l'océan Atlantique, au N. du Labrador.

Hudson (Territoire de la compagnie de la baie d'). La compagnie fut créée en 1669, pour le commerce des fourrures; elle s'est fondue, en 1821, avec la compagnie du Nord-Ouest établie à Montréal. Elle exerce le monopole du commerce dans le territoire qui lui a été accordé au N. de l'Amérique anglaise. On lui a enlevé, en 1857, tout le pays à l'O. des monts Rocheux et la colonie de la rivière Rouge. Elle n'a plus que des terres de chasse, les *Territoires indiens*, au N. O., et la *Terre de Rupert*, au S. E. Cette superficie, d'environ 6 millions de kil. carrés, se compose de plaines marécageuses, parsemées de forêts, impropres à la culture et couvertes de grands lacs (Grand-Ours, de l'Esclave, Athabasca, Winnipeg, etc.). On y remarque le vaste plateau des *Barren-Ground* ou Terres-Stériles, où le froid est très-vif. Les animaux à fourrures sont l'ours noir, le renard argenté, le renard noir, le renard blanc, le renard rouge, le glouton, la loutre, la zibeline, la martre, le vison, le castor, le rat musqué, etc. On y rencontre encore beaucoup d'autres animaux de chasse, beaucoup d'oiseaux aquatiques, et, en été, beaucoup de moustiques et de maringouins. Lorsque la chasse et la pêche manquent, à cause des grands froids, la population est décimée par la faim. Aussi est-elle peu nombreuse: 200 Écossais, agents de la compagnie; 5 à 6,000 Franco-Canadiens et Bois-Brûlés, chasseurs au service de la Compagnie; 50,000 Indiens, Athapascas, près de la Mackensie, Esquimaux, près de la baie d'Hudson, qui sont nomades, chasseurs et païens. La Compagnie a environ 2 0 postes ou factoreries, enceintes de palissades pour repousser les Indiens, points de ravitaillement, comptoirs d'échange. Le *fort York*, à l'embouchure du Nelson, dans la baie d'Hudson, est comme le ch.-l. de la Compagnie. — Tout ce territoire, voisin de la baie d'Hudson, appartenait d'abord à la France, qui le céda à l'Angleterre en 1713.

Hudson, v. des États-Unis (New-York), à 50 kil. S. d'Albany, vaste port sur la rive gauche de l'Hudson, fondé en 1784. Les cours d'eau qui arrosent ses environs, fournissent la force motrice d'un grand nombre de manufactures; 8,000 hab.

Hue (François), valet de chambre du Dauphin, fils de Louis XVI, né à Fontainebleau, 1757-1819. Il quitta la France après la mort de Louis XVI, qu'il avait servi au Temple jusqu'au dernier moment. Louis XVIII, après la Restauration, se l'attacha comme valet de chambre. On a de lui les *Dernières années de Louis XVI*, Londres, 1806, in-8°.

Hué ou **Hué-Fo**, capit. de la Cochinchine et de l'empire d'Annam, dans une île du fleuve Hué, par 16° 28' lat. N., et 105° 2' long. E.; place de guerre très-forte. Le palais de l'empereur est dans une citadelle dont les fortifications sont l'œuvre d'ingénieurs français; environs très-imparfaitement cultivés. On évalue sa population à 60,000 hab.

Hué-an ou **Faï-fo**, v. de la Cochinchine, à 60 kil. S. E. de Hué-Fo, sur le Thuron; 15,000 hab. Cannelle très-estimée.

Huehuetoca, vge du Mexique, à 40 kil. N. de Mexico, donne son nom à un canal d'écoulement pour les eaux des lacs voisins de cette ville, l'un des plus grands ouvrages hydrauliques qui existent.

Huelgoat (Le), ch.-l. de canton de l'arr. et à 36 kil. E. de Chateaulin (Finistère). Plomb argentifère; 1,240 hab.

Huelva, anc. *Onuba*, v. d'Espagne (Andalousie), ch.-l. de la prov. de ce nom, dans une baie formée à l'embouchure des fleuves Odiel et Tinto, à 94 kil. O. de Séville; port sur l'Atlantique; 8,000 hab. Chantiers de construction; commerce avec Séville et le Portugal. Soufre, cuivre et manganèse aux environs. La prov. a environ 196,000 hab., et cette population s'accroît rapidement depuis plus de 30 ans.

Huerta (Gaspard de la), peintre espagnol, né à Altobuey (prov. de Cuença), 1645-1714. Ses ouvrages se distinguent par un caractère mystique prononcé. Il épousa la fille de Sanchez, et légua sa fortune, qui était grande, aux pauvres et à l'ordre des Franciscains.

Huerta (Vincent-Garcia de la), poëte espagnol, né à Zafra (Estrémadure), 1734-1787, bibliothécaire royal et membre de l'Académie de Madrid. Il a laissé une églogue, un poëme mythologique, des traductions, des tragédies, etc. Il s'efforça de préserver la littérature espagnole de l'imitation des littératures étrangères. On lui doit: *Teatro español*, 7 vol. in-8°; *Obras poeticas*, 2 vol. in-8°, etc.

Huesca, anc. *Osca*, v. d'Espagne (Aragon), ch.-l. de la prov. de son nom, sur l'Isuela, à 60 kil. N. E. de Saragosse; bien bâtie, entourée, en partie, par d'anc. remparts en ruines. Elle existait du temps des Romains, et Sertorius la dota, pour l'enseignement des lettres, d'une école que Pierre IV fit revivre, en 1364, sous le nom d'*Université de Sertorius*. Évêché; belle cathédrale gothique; anc. capitale des rois d'Aragon; 10,000 hab. — La prov., arrosée par l'Aragon, la Cinca et l'Èbre, a environ 275,000 hab.

Huescar, v. d'Espagne, dans la prov. et à 140 kil. N. E. de Grenade, sur la Bravata. Les ruines de Huescar-la-Vieja, qu'on croit avoir été fondée par les Carthaginois, sont dans le voisinage; 7,000 hab.

Huet (Pierre-Daniel), évêque d'Avranches, né à Caen, 1630, mort à Paris, 1721. L'un des hommes les plus savants de France. Il était poëte, philosophe, théologien, astronome, physicien, chimiste, géomètre, helléniste, hébraïsant, et prit, dans toutes les sciences qu'il aborda, une place éminente. Après avoir vécu jusqu'à 46 ans d'une vie très-studieuse, mais passablement mondaine, il se fit ordonner prêtre, 1676. Il avait été choisi par Louis XIV, dès 1670, comme sous-précepteur du Dauphin, dont l'éducation avait été confiée à Bossuet, et admis à l'Académie française en 1674. Nommé d'abord évêque de Soissons, 1685, il devint évêque d'Avranches en 1689; il renonça à son évêché en 1699, et consacra, dans la maison professe des jésuites de Paris, où il se retira, ses dernières années à l'étude. Des nombreux ouvrages qu'il a laissés, outre ses belles éditions classiques, dites *du Dauphin* (ad usum Delphini), les plus remarquables sont: un traité *de Interpretatione lib. duo*, sur la manière de traduire, Paris, 1661, in-4°; *de l'Origine des romans*, Paris, 1670, in-12; *Demonstratio evangelica*, ibid., 1679, in-fol.; l'*Histoire de la navigation et du commerce des anciens*, ibid., 1716, in-12; enfin ses *Mémoires*, qu'il écrivit en latin dans les dernières années de sa vie, et qu'il n'acheva qu'à l'âge de

91 ans, peu de temps avant sa mort. M. Nisard en a donné une traduction française. On lui doit encore un volume de *Poemata* (vers grecs et latins, d'une élégance spirituelle). Ses *Œuvres complètes* ont été publiées par M. Huet de Guerville, petit-neveu de Huet, 1856-1860. Il existe en manuscrit, à la Bibliothèque nationale, 300 lettres latines de Huet.

Hufeland (Christophe-Guillaume), médecin allemand, né à Langensalza (Thuringe), 1762-1836. Médecin du roi de Prusse, professeur à l'université de Berlin, conseiller d'État, directeur de l'Académie militaire de médecine et de chirurgie, il fut grand partisan du magnétisme. On a de lui divers ouvrages de médecine, dont le plus connu est sa *Macrobiotique, ou l'art de prolonger la vie humaine*, ouvrage qui a été traduit dans toutes les langues, et notamment en français, Paris, 1824 et 1837, in-8°.

Hufeland (Théophile), jurisconsulte allemand, né à Dantzig, 1760-1817, enseigna le droit à Iéna, à Wurzbourg, à Landshut, à Halle; écrivit plusieurs ouvrages sur le droit allemand, et a été, avant Gruber, l'un des fondateurs de la grande encyclopédie allemande.

Hugo (Joseph-Léopold-Sigisbert, comte), général français, né à Nancy, 1774-1828. Entré au service comme volontaire, à l'âge de 14 ans, il gagna tous ses grades, jusqu'à celui de général de division, sur les champs de bataille de la République et de l'Empire. Après avoir adhéré à la première restauration, il offrit de nouveau son épée à Napoléon à son retour de l'île d'Elbe, et fut mis à la retraite à la deuxième Restauration. On a de lui : *Mémoires du général Hugo*, Paris, 1825, 2 vol. in-8°, et plusieurs ouvrages sur l'art militaire.

Hugo (J - Abel), littérateur français, né vers 1798-1855, fils du précédent et frère du poëte et romancier *Victor Hugo*. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels nous citerons: *la France pittoresque*, Paris, 1835, 3 vol. gr. in-8°; *la France militaire*, 1834, et *la France historique et monumentale*, Paris, 1836-1843, 5 vol. grand in-8°.

Hugo (Gustave), célèbre jurisconsulte allemand, né dans le grand-duché de Bade, 1764-1844, professeur à l'université de Gœttingue. Il a laissé de nombreux ouvrages très-estimés sur le droit, et, l'un des premiers, il a enseigné le droit romain, suivant l'ordre des matières, ainsi que le lui avaient conseillé Leibniz et Pütter, et non d'après la suite des titres adoptés dans les Institutes et les Pandectes. Son principal ouvrage : *Lehrbuch des civilistischen Cursus* (cours de droit civil), parut à Berlin, en 4 parties, ou traités séparés, en 1809, 1810, 1811, 1826.

Hugtenburg (Jean, van), peintre de batailles, né à Harlem, 1646, mort à Amsterdam, 1733. Célèbre dans sa patrie, et estimé du prince Eugène, il peignit plusieurs de ses batailles, en s'aidant seulement des plans que celui-ci lui envoyait. Ses tableaux se recommandent par l'éclat et la vérité du coloris.

Huguenots, de l'allemand *Eidgenossen* (confédérés par le serment), nom donné en France aux luthériens et aux calvinistes, dans les XVI^e et XVII^e s. Ceux de *réformés*, puis de *protestants* ont ensuite prévalu. Ce nom avait d'abord désigné les Genevois, soulevés contre leur évêque, qui embrassèrent le protestantisme.

Hugues *le Grand*, *le Blanc* ou *l'Abbé*, comte de Paris, duc de France, fils du roi Robert qui disputa la couronne à Charles le Simple, mort en 956. Son dernier surnom lui vint de ce qu'il possédait les abbayes de St-Germain-des-Prés, St-Denis et St-Martin de Tours, et les deux autres de sa grande taille et de son teint pâle. Il fut tout-puissant sous les derniers rois carlovingiens, et agrandit ses domaines par l'acquisition de la Bourgogne et l'investiture de l'Aquitaine. Trois fois il put placer la couronne de France sur sa tête : après la bataille de Soissons, où il mit Charles le Simple en fuite, 923, à la mort de ce prince, 936, et à celle de Louis d'Outremer, 954; mais il préféra chaque fois, à ce titre alors sans pouvoir, des agrandissements de territoire qui lui donnaient un pouvoir réel, et préparaient à sa famille l'accès du trône.

Hugues Capet, roi de France, ainsi surnommé, ou parce qu'il avait une grosse tête, ou parce qu'il portait d'habitude une *cape* ou *capuce*. Fils du précédent, et comme lui comte de Paris et duc de France, né vers 946, mort en 996 ; il fut proclamé roi à Noyon, en 987, à la mort du Carlovingien Louis V, au détriment de Charles de Lorraine, et devint le fondateur de la 3^e dynastie des rois de France, dite d'après lui des *Capétiens*. Menacé un moment dans la possession du trône par le duc de Lorraine, que soutenait une partie des grands, il finit par triompher de leurs efforts et transmit sa couronne à son fils Robert qu'il avait fait sacrer dès 988. Son avénement fut le dernier triomphe de la féodalité; la royauté n'était plus qu'un vain titre; mais ce titre fut alors uni à un grand fief, le duché de France.

Hugues le Grand, comte de Vermandois, 1057-1102, chef de la 2^e maison de ce nom, par son mariage avec Adélaïde, fille d'Herbert de Vermandois. Il était le 3^e fils de Henri I^{er} roi de France. Il prit part à la 1re croisade, fut quelque temps retenu prisonnier en Épire par les ordres d'Alexis Comnène, se distingua par son courage à Nicée, à Dorylée, à Antioche, revint en France, avant la prise de Jérusalem, et, touché des reproches qu'on lui adressait, reprit la route de la Terre sainte. Il mourut à Tarse des blessures qu'il avait reçues dans une bataille qu'il perdit près d'Héraclée.

Hugues de Provence, roi d'Italie, né vers la fin du IX^e s., mort en 947, fils de Thibaut ou Théobald, comte d'Arles. Il fut proclamé roi, à Pavie, 926, par les Italiens, qu'il était venu secourir contre Rodolphe II de Bourgogne. Son règne fut rempli de guerres et de troubles. Détesté des Italiens, à cause de ses violences tyranniques et de sa cruauté, il renonça au trône en faveur de son fils Lothaire et retourna en Provence. Il avait épousé la fameuse Marozie, alors toute-puissante à Rome.

Hugues (Saint), d'une des plus nobles maisons de la Bourgogne, né à Semur, 1024-1109. Reçu novice à l'âge de 15 ans, à l'abbaye de Cluny, il y devint général de l'ordre de Cluny, à la mort d'Odilon, 1049. Malgré son attachement aux intérêts de l'Église et malgré les instances de Grégoire VII, il ne voulut pas sortir du rôle de médiateur dans la querelle du saint-siége avec l'Empire. Calixte II le canonisa. On le fête le 29 avril.

Hugues (Saint), né à Château-Neuf-sur-Lers, près Valence, 1053-1132; élu évêque de Grenoble, 1080, il alla se faire consacrer à Rome pour ne pas recevoir l'onction sainte des mains de son métropolitain Guermond, archevêque de Vienne, qui était dénoncé comme simoniaque. Ce fut lui qui établit saint Bruno dans la grande Chartreuse. Le célèbre cartulaire de l'église de Grenoble passe pour être son œuvre. Fête, le 1er avril.

Hugues de Flavigny, bénédictin, 1065-1115. Quoique issu d'une famille illustre et tenant à l'empereur Otton III par sa mère, il se voua de bonne heure à l'Église. Consacré abbé de Flavigny, en Bourgogne, 1097, il fut, 2 ans après, induement suspendu de ses fonctions sacerdotales. Il a laissé, entre autres ouvrages, une *Chronique de Verdun* ou *de Flavigny*, qui figure dans la *Bibliotheca manuscriptorum nova* du P. Labbe.

Hugues de Fleury ou de *Ste-Marie,* mort vers 1130, moine de Fleury ou St-Benoît-sur-Loire, n'est connu que par sa chronique, *Chronicon Floriacense,* aussi appelée *Historia ecclesiastica*, et par son traité, *de potestate regali et de Sacerdotali dignitate*, que Baluze a inséré dans le 4^e t. de ses *Mélanges*.

Hugues de St-Victor, né probablement près d'Ypres vers la fin du XI^e s., mort en 1140, religieux de l'abbaye de St-Victor de Paris. Ses œuvres ont été publiées à Rouen, 1648, 3 vol. in-fol. Mais il paraît que tout ce que contiennent ces 3 volumes n'est pas de lui. On y trouve des *Commentaires sur l'Écriture*, des traités religieux, une *Chronique* qui va jusqu'en 1128, etc.

Hugues des Payens (*de Paganis*), chevalier français de la maison des comtes de Champagne, né vers 1070-1136. Il dut son surnom à sa terre de Pains, située en Champagne. Il fonda, pour la protection des pèlerins se rendant à Jérusalem, une société qui devint l'*Ordre des Templiers*.

Hugues d'Amiens, théologien, né vers la fin du XI^e s., mort en 1164, fut moine de Cluny, prieur de St-Martial de Limoges et archevêque de Rouen, 1130. Il a laissé plusieurs ouvrages de théologie, entre autres un traité *de Hæresibus sui temporis*, publié comme appendice aux œuvres de Guibert de Nogent, par dom Luc d'Acheri, et quelques lettres adressées à Louis VII et à Suger.

Hugues de Poitiers, moine de Vézelay, mort après 1161, a écrit une *Chronique de Vézelay* que M. Guizot a insérée dans sa *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France*.

Hugues de Romans, archevêque de Lyon, mort en 1106, appartenait à la famille des ducs de Bourgogne. Il fut d'abord prieur de St-Marcel de Châlons, puis

évêque de Die et légat du Saint-Siége en France, enfin archevêque de Lyon. En 1092, il présida le concile d'Autun où le roi Philippe Ier fut excommunié. Excommunié lui-même par Victor III, pour avoir voulu former un schisme, il rentra dans le sein de l'Eglise sous Urbain II. Un certain nombre de ses lettres sont parvenues jusqu'à nous et se trouvent dispersées dans différents recueils.

Hugues de St-Cher, théologien, né, comme on croit, à St-Cher, près de Vienne en Dauphiné, mort à Orvieto en 1263, fut cardinal-prêtre du titre de Ste-Sabine, en 1244. Il est l'auteur d'une *Concordance de la Bible*, le 1er ouvrage de ce genre qui eût encore paru.

Hugues (Victor), administrateur français, né à Marseille, vers 1770-1826. Accusateur public en 1793, commissaire de la Convention aux îles du Vent, puis successivement gouverneur de la Guadeloupe et de la Guyane, il reçut et mérita le surnom de *Robespierre des Colonies*.

Huisne (L'), riv. de France, affluent de la Sarthe, naît près de Bellême (Orne), arrose Nogent-le-Rotrou, la Ferté-Bernard, Montfort et finit au-dessous du Mans. Cours de 125 kil.

Huissiers (du vieux mot *huis*, porte), officiers judiciaires dont les fonctions consistent à citer les parties devant les tribunaux, à signifier les jugements, etc., à maintenir l'ordre dans les salles d'audience pendant les débats, à procéder à l'exécution des jugements, etc. Au moyen âge ils furent appelés d'abord, en général, *sergents* du mot latin *servientes*; puis on donna le nom d'*huissiers* à ceux des sergents qui gardaient la porte des salles d'audience et remplissaient un service dans l'intérieur des parlements et autres cours de justice. Plus tard enfin ce nom d'huissiers prévalut et celui de sergents tomba en désuétude. Sous l'ancienne monarchie, la charge d'huissier était vénale; elle cessa de l'être par la loi du 29 janvier 1791, mais elle le redevint par celle de 1816.— Certains corps constitués, tels que le Corps législatif, le Sénat, comme autrefois la Chambre des députés et celle des pairs, ont des huissiers dont le service auprès de ces corps a quelque analogie avec celui des huissiers appelés *audienciers* dans les tribunaux. Enfin, dans les différents ministères, l'usage s'est introduit de donner ce nom aux domestiques chargés d'annoncer et d'introduire dans le cabinet des ministres les personnes qui ont affaire à eux.

Huissiers priseurs. On nommait ainsi autrefois certains officiers désignés pour *priser*, c.-à-d. estimer la valeur des objets mobiliers qui devaient être vendus ou mis sous scellés, après inventaire préalable. Supprimés en 1790, ils furent rétablis en l'an IX, sous le nom de *commissaires priseurs*.

Hulans. Espèce de cavalerie originaire d'Asie, d'où elle s'introduisit en Europe, en commençant par la Pologne. Elle avait pour armes le sabre, des pistolets et une lance, portant à l'extrémité supérieure une sorte de flamme ou petit drapeau. Le maréchal de Saxe dota l'armée française d'un régiment composé mi-partie de hulans et de dragons, mais il fut licencié à sa mort. C'est aujourd'hui ce qu'on appelle *lanciers*.

Hulin (Pierre-Auguste), né à Paris, 1758-1841. L'un des gardes-françaises, vainqueurs de la Bastille, au 14 juillet 1789, il devint l'un des chefs de la garde nationale de Paris, et plus tard suivit Bonaparte en Italie, comme adjudant général. Il concourut au coup d'Etat du 18 brumaire, fut général de division, 1805, commandant de la garde consulaire, présida en 1804 le conseil de guerre qui condamna le duc d'Enghien, et fit échouer, en 1812, comme commandant la force armée de Paris, la conspiration de Mallet. Il fut obligé de s'exiler en 1816, mais il reçut bientôt après l'autorisation de rentrer en France. Il a laissé des *Explications au sujet de la commission militaire instituée pour juger le duc d'Enghien*, Paris, 1833.

Hull ou **Kingston-upon-Hull**, cité-comté et port d'Angleterre (York), à 250 kil. N. de Londres, au confluent et près de l'embouchure de l'Humber et de l'Hull, sur les railways de Hull à Shelby et de Hull à Bridlington. C'est le principal marché du bassin de l'Humber. Elle exporte des étoffes, de la coutellerie, du blé, du charbon, etc. Son port exporte pour 350 millions de francs de marchandises (fils de laine et de coton, fils de lin, tissus, fer, machines, etc.). Docks magnifiques; statues de Wilberforce, qui y est né, et de Guillaume III, belle église gothique de la Trinité. Ecole de navigation, jardin botanique; 134,000 hab.

Hulot (Henri), jurisconsulte français, né à Paris, 1732-1775. Reçu avocat à 21 ans, il fut rayé du tableau parce que, sans fortune, il donnait des leçons de droit aux jeunes étudiants, en attendant la clientèle. Se voyant fermer la porte du barreau, il entreprit de traduire pour la première fois les *Pandectes* de Justinien, mais au moment de voir paraître son œuvre qui lui avait coûté 20 ans de travail, on lui retira, par l'influence jalouse et intéressée de la Faculté de droit de Paris, le privilége de l'imprimer qu'il avait obtenu. Il mourut à la peine, et sa traduction ne put paraître que 30 ans plus tard, sous le titre de *Cinquante livres du Digeste ou des Pandectes de l'empereur Justinien*, Metz, 1803-1805, 7 vol. in-4° ou 35 vol. in-12.

Hulot (Etienne), général français, né à Mazerny (Ardennes), 1774-1850. Engagé volontaire, 1792, général, 1812, baron, 1813, inspecteur général de l'infanterie, 1819, et lieutenant général honoraire, 1825, il rentra dans le service actif, 1830, et organisa, 1840, le 1er bataillon des tirailleurs de Vincennes.

Hulst, v. de la Zélande (Pays-Bas), sur un bras de l'Escaut, jadis place forte; 2,000 hab.

Humber (jad. *Abus*), riv. d'Angleterre, formée par la réunion de l'Ouse et du Trent, sur la côte orientale, entre les comtés d'York et de Lincoln; se jette, après un cours de 60 kil., dans la mer du Nord, où son embouchure n'a pas moins de 10 kil. de largeur. L'Humber passe à Hull et à Grimsby.

Humbert Ier, dauphin du Viennois, mort en 1307. Il appartenait à l'ancienne maison de la Tour-du-Pin, et était le deuxième fils d'Albert III. D'abord chanoine de Paris, et chantre de Lyon, il hérita du Viennois, 1281, à la mort du dauphin Guignes VII, dont il avait épousé la fille. Il abdiqua en 1306 et mourut dans le couvent des chartreux du val de Sainte-Marie.

Humbert II, dernier dauphin du Viennois, 1312-1355. Il était fils de Jean II, et succéda à son frère, Guignes VIII, 1333. En 1343, se voyant sans héritier, après la mort de son jeune fils, qu'il avait laissé tomber de ses bras, il céda le Dauphiné à Philippe de Valois, sous la condition que l'aîné des fils des rois de France porterait à l'avenir le titre de dauphin. Entré dans l'ordre des Dominicains, il se rendit à Avignon, 1349, où il reçut les ordres sacrés, dans la nuit de Noël, fut nommé patriarche d'Alexandrie, 1352, et administrateur de l'archevêché de Reims.

Humboldt (Charles-Guillaume, baron de), homme d'Etat, philologue, poëte et critique, né à Potsdam en 1767, mort en 1835. Après d'excellentes études commencées sous la direction de maîtres illustres, Campe, Kunth, Engel, et complétées à l'université de Gœttingue, sous celle du célèbre Heyne, il consacra les quinze premières années de sa vie au culte des lettres, puis servit son pays dans la diplomatie et de hautes fonctions publiques pendant 17 ans. Il se démit, en 1819, de ses fonctions de ministre d'Etat et de président de la commission chargée d'élaborer pour la Prusse une constitution plus libérale, quand il cessa d'espérer que cette constitution vît le jour. Rentré dans la vie privée, il retourna à ses travaux littéraires, où la philologie tint la principale place. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, et qui ont été publiés à Berlin, 1841-48, 6 vol. in-4°, nous citerons : *Idées sur un essai de déterminer les limites de l'action que doit exercer l'Etat; Essai sur les Grecs; Essais esthétiques sur l'*Herman et Dorothée *de Gœthe; Recherches sur les habitants primitifs de l'Espagne au moyen de la langue basque; Introduction à l'étude de la langue Kawi.*

Humboldt (Frédéric-Henri-Alexandre, baron de), frère du précédent, né à Berlin en 1769, mort en 1859, appartient moins à la Prusse qu'à l'humanité entière par l'étendue de son savoir et la hauteur de son génie. Infatigable voyageur, observateur exact, grand naturaliste, écrivain de premier ordre, sa longue carrière scientifique a été l'une des plus brillantes et des plus fertiles en résultats utiles que puisse enregistrer l'histoire. Son goût pour l'étude des sciences naturelles et sa passion pour les voyages se développèrent de bonne heure. Mais ce ne fut qu'après la mort de sa mère, en 1796, qu'il put, en renonçant aux fonctions administratives qu'il avait remplies jusque-là, suivre en pleine liberté son double penchant. Son premier grand voyage, qu'il fit avec Bonpland, qu'il avait connu à Paris, le retint cinq ans (de 1799 à 1804) en Amérique, où il explora les contrées les moins étudiées avant lui, et recueillit les nombreux matériaux des ouvrages si neufs, si intéressants qu'il publia à Paris, pendant le séjour

qu'il y fit, de 1805 à 1827. Son second grand voyage, qu'il entreprit en 1829, à l'âge de 60 ans, en compagnie de deux amis, Ehrenberg et Gustave Rose, le conduisit dans l'Asie centrale, où il explora l'ancien monde, comme, 30 ans auparavant, il avait exploré le nouveau. De retour de ce voyage, qui donna naissance à plusieurs ouvrages d'un haut intérêt, il se fixa définitivement à Berlin; mais, presque chaque année, il vint passer quelques semaines à Paris, où il était lié avec ce que les sciences et les lettres comptaient d'hommes remarquables Des nombreux et importants ouvrages qu'il a laissés, nous ne citerons que son *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent;* ses *Tableaux de la nature*, et son *Cosmos*, véritable synthèse du monde physique, qu'il entreprit d'écrire à 80 ans, et qui n'en garde pas moins la fraîcheur de style et la vigueur d'imagination déployées dans les autres ouvrages de l'auteur.

Hume (David), philosophe et historien anglais, né à Edimbourg, 1711-1776. Après avoir étudié la jurisprudence et travaillé quelque temps dans une maison de commerce, il s'adonna tout entier à la philosophie et à l'histoire, qui étaient plus dans ses goûts. Ses débuts dans cette carrière ne furent pas cependant de nature à l'encourager. Ni son *Traité sur la nature humaine*, qu'il écrivit en France pendant un voyage qu'il y fit, 1736, et publia à Londres l'année suivante, ni ses *Essais moraux, politiques et littéraires*, qui parurent en 1742, n'attirèrent sur lui l'attention publique. Ses *Essais philosophiques*, cependant, et surtout ses *Essais politiques*, où il devança les écrits de ce genre publiés en France et en Angleterre, ne méritaient pas ce dédain. Il fut nommé bibliothécaire à Edimbourg. Ce fut son *Histoire des révolutions d'Angleterre*, publiée de 1754 à 1761, qui, d'abord à peine remarquée, ne tarda pas à fonder sa réputation en Angleterre, et même en France. Hume, comme historien, est de l'école de Voltaire; il brille plus par le bon sens, la clarté et l'élégance de son style, que par la profondeur des recherches, l'exactitude et l'impartialité du récit Comme philosophe, il est de l'école de Locke, et se distingue des autres adeptes de cette école par la netteté et l'originalité de ses vues. Il professa un scepticisme nouveau, en nous réduisant à l'idéalisme; il respecta cependant la morale, qu'il faisait reposer sur une sorte de *sentiment moral*. Ses *Œuvres philosophiques* ont été publiées à Edimbourg, 1826, 4 vol. in-4° Son *Histoire d'Angleterre* a été traduite par Campenon. On a en outre de lui des *Mémoires* et sa *Correspondance*, Edimbourg, 1847.

Hume (Joseph), homme d'Etat anglais, né à Montrose, 1777-1855. Après plusieurs années passées au service de la Compagnie des Indes comme médecin et interprète, il revint en Angleterre, riche et indépendant, 1808. Elu membre de la chambre des communes, en 1812, il ne cessa d'y être le promoteur ou le défenseur des idées de réformes libérales dans toutes les branches de l'administration et de la politique.

Humfroi ou **Onfroy**, l'un des douze fils de Tancrède de Hauteville et le successeur de son frère, Drogon, comme comte de la Pouille, 1051, mort en 1057. Après une guerre heureuse contre le pape Léon IX et ses alliés, il obtint de lui l'investiture des pays qu'il avait conquis ou qu'il pourrait conquérir encore, 1054. Robert Guiscard lui succéda.

Humières (Louis de **Crevant**, marquis, puis duc d'), maréchal de France, mort en 1694. Courtisan de Louis XIV, ami de Louvois, il fut créé maréchal en 1668, et grand maître de l'artillerie en 1685. Il fit la plupart des campagnes du règne de Louis XIV, jusqu'à celle de 1692. Il exprima le regret, en mourant, d'avoir négligé trois choses dans sa vie, ses affaires, sa santé et son salut.

Humiliés (Ordre des), confrérie religieuse fondée par Saint Jean de Méda, à Milan, en 1134, supprimée en 1571. Ses membres se consacraient à la fabrication des draps.

Hummel (Jean-Népomucène), célèbre pianiste et compositeur allemand, né à Presbourg, 1778-1837. Elève de Mozart, il improvisait avec une grande correction. Il a laissé 4 opéras, plusieurs ballets, de la musique d'église, et d'autres compositions d'un grand mérite.

Hunald ou **Hunold**, duc d'Aquitaine, né vers 705-774, succéda à Eudes, son père, en 735 En 745, il laissa le trône à son fils Waifre, et alla s'enfermer dans un monastère de l'île de Ré, en expiation du crime d'avoir fait crever les yeux à son frère, Hatton, qui l'avait trahi au profit des Francs. Après la mort de son fils Waifre, 768, Hunald sortit de sa retraite et reprit les armes. Fait prisonnier par Charlemagne, il s'enfuit chez les Lombards, qu'il excita à déclarer la guerre aux Francs. Assiégé dans Pavie par ceux-ci, il y mourut. On ne sait s'il fut écrasé par la chute d'une tour, ou lapidé par le peuple « *Sicut meruit*, dit la Chronique, *lapidibus dignam morte vitam finivit.* »

Hundsrück, c'est-à-dire *dos de chien*, nom allemand de la région montagneuse de la Bavière et de la Prusse rhénane, entre la Nahe, le Rhin et la Moselle. C'est un prolongement des Vosges, qui consiste en un plateau marécageux, inculte, froid, couvert çà et là de forêts, et où s'élève un certain nombre de montagnes, dont la plus haute n'atteint guère que 700 m. Il se détache du Hardt, à la source de la Lauter, et prend, vers le N., les noms d'*Idarwald*, de *Sonnenwald* et d'*Hochwald*.

Hunéric, 2e roi des Vandales d'Afrique, mort en 484, succéda à Genséric, son père, en 477, et se signala par sa cruauté. Arien, il fit périr, dit-on, 40,000 catholiques.

Huniade. V. Hunyade.

Huningue, ch.-l de cant. de l'arr. et à 30 kil S. E de Mulhouse (He-Alsace), sur la rive gauche du Rhin. Ses fortifications, détruites en 1815, remontaient à Vauban. Assiégée en 1815 par 25,000 Autrichiens, sa garnison de 500 hommes, que commandait le général Barbanègre, ne capitula qu'après 12 jours de tranchée et obtint les honneurs de la guerre; 1,814 hab.

Huns, en latin *Hunni* ou *Chuni*, peuple barbare et nomade, de race mongole; selon quelques auteurs, les mêmes que les *Hiong-Nou*, qui dévastèrent la Chine au IIIe s. av. J. C. et y régnèrent 90 ans Au IVe s. ap. J. C., ils émigrèrent des contrées au N. du désert de Kobi et se dirigèrent vers l'Ouest. On distinguait alors les *Huns Cidarites* établis à l'O. de la mer Caspienne, entre l'embouchure du Térek et le pas de Derbent, et les *Huns Ephtalites*, nommés *Huns blancs* par les Grecs, les plus civilisés de tous, à l'E. de la même mer, sur les bords de l'Oxus. Mais tous jetaient l'épouvante par leur aspect hideux et leur amour de la destruction: le nez écrasé, la tête large, les yeux petits, *fils des démons et des sorcières de la Scythie*, ils vivaient toujours à cheval, campant sous la tente avec leurs femmes et leurs enfants. A la fin du IVe s. et durant la 1re moitié du Ve, les Huns se rendirent redoutables aux autres peuples barbares et aux empires d'Orient et d'Occident. Conduits par Balamir, ils soumirent les Alains, traversèrent le *Palus Mæotis* sur la glace, détruisirent l'empire des Goths d'Hermanric, vers 376, et précipitèrent l'invasion des barbares dans l'empire romain. Leur domination s'étendit sur les tribus slaves et germaniques, surtout pendant le règne du terrible Attila. Mais leur puissance finit à la mort de ce conquérant, 453. (V. Attila.) Quelques débris de ses bandes retournèrent en Asie, sous la conduite de son jeune fils, Irnak; d'autres tribus restèrent au Sud de la Sarmatie, du Danube au Caucase (Hunigares, Khazars, etc.). De Guignes a écrit l'*Histoire des Huns;* Am. Thierry a donné sur eux des détails savants et intéressants dans son *Histoire d'Attila*.

Hunt (Henri), homme politique anglais, né à Wittington (Wilts) 1773-1835. Devenu l'un des plus riches fermiers d'Angleterre, par la mort de son père, 1797, il se signala, en 1801, par l'offre généreuse qu'il fit au gouvernement de mettre à la disposition de son pays, dans le cas où se produirait l'invasion dont semblait le menacer la France, tout le mobilier de sa ferme, estimé à plus de 20,000 l. st. (500,000 fr.). Ses liaisons avec Waddington Clifford et d'autres radicaux l'entraînèrent dans leur parti où il se montra l'un des apôtres les plus exaltés de la réforme universelle. Il se mit bientôt à parcourir les villes et les comtés dans un équipage aussi bizarre que fastueux, du haut duquel il faisait de la propagande en style de démagogue, à la fois, et de charlatan, tout en débitant des grains torréfiés qu'il baptisait du nom de *café national*, ou des bouteilles d'un cirage dont il se disait l'inventeur. Elu en 1830 et en 1831 à la Chambre des communes, après plusieurs tentatives infructueuses, il n'y obtint aucun succès ni comme orateur, ni comme homme politique. Il en sortit à la fin de la session, et ne put plus y rentrer.

Hunte, riv. d'Allemagne, arrose le Hanovre, l'Oldenbourg et se jette dans le Weser, au-dessous de Brême. Cours de 180 kil.

Hunter (William), médecin, né à Kilbridge en Ecosse

(Lanark), 1718-1783, professa l'anatomie dans l'amphithéâtre de Sharp, acquit une grande réputation et une grande fortune, comme accoucheur, fut médecin de l'hospice de la Maternité de Londres, membre de la Société royale, 1767, de la Société des antiquaires, associé étranger de l'Académie de médecine et de l'Académie des sciences de Paris. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, nous citerons un curieux mémoire sur les os trouvés près de l'Ohio, en Amérique, publié dans le 58e vol. des *Philosoph. Transactions*, et un ouvrage auquel il travailla pendant près de 30 ans et qui est encore utilement consulté: *Anatomy of the human gravid Uterus*, Londres 1775, in-fol., 35 planches. Les nombreux mémoires qu'il a insérés dans les Transactions philosophiques et dans les actes de la Société de médecine de Londres, méritent aussi d'être lus.

Hunter (JOHN), frère du précédent, et comme lui célèbre chirurgien et anatomiste, né aussi à Kilbridge, en Ecosse, 1728-1793. Elève de son frère, il fit plusieurs campagnes comme chirurgien militaire, et devint, par la suite, inspecteur général des hôpitaux, chirurgien du roi, et chirurgien en chef de l'armée. Il découvrit les vaisseaux lymphatiques des oiseaux, perfectionna la méthode de traitement de l'anévrisme, inventa un instrument pour opérer la fistule lacrymale, etc. Doué d'un esprit élevé et généralisateur, il arriva, l'un des premiers peut-être, à ne voir, dans toutes les questions relatives aux êtres vivants, soit dans l'état de santé, soit dans l'état de maladie, que les aspects différents d'une seule et même science. Il a laissé: *Essay on the natural History of the human Teeth*, 1771; *On the digestion of the Stomach after Death*, 1772; *Observations on the inflammation of the internal coat of the veins*, etc., etc. Ses *Œuvres complètes* ont été traduites en français, par G. Richelot, 1843, 4 vol in-8°.

Huntingdon (*Hunting*, chasse; *down*, collines), ch.-l. du comté de ce nom (Angleterre), à 90 kil. N. de Londres, grands marchés de bétail; patrie d'Olivier Cromwell; 5,000 hab. — Le comté, habité jadis par les *Iceni*, entre les comtés de Northampton et de Cambridge, a 58 kil. sur 35, et 64,000 hab. C'est un pays plat et marécageux, mais fertile. Riches pâturages, beaux bestiaux.

Huntingdon (HENRI **de**) écrivit, dans le XIIe s., une *Chronique* anglaise entremêlée de vers, qui va de Jules César à l'année 1154. On a aussi de lui une lettre curieuse sur les personnages de son temps, insérée dans l'*Anglia sacra* de Warton.

Hunton (PHILIPPE), publiciste anglais d'une secte non-conformiste, mort en 1682, publia, sous Charles II, un *Traité de la Monarchie*, qui se recommande par ses doctrines constitutionnelles.

Huntsville, v. des Etats-Unis (Alabama), à 270 kil. N. de Cahawba; 15,000 hab.

Hunyad (Comitat de), l'un des comitats du pays hongrois, en Transylvanie, au S. O.; ch.-l. *Nagy-Enyed*. Il constitue auj. la plus grand partie du cercle de Broos.

Hunyade (JEAN-CORVIN), Voïvode de Transylvanie, né vers 1400, mort en 1456. Général des armées de Ladislas IV, roi de Pologne et de Hongrie, et régent de ce dernier pays sous Ladislas V, 1445, il déploya une capacité administrative égale à sa capacité militaire. Son courage l'avait fait surnommer le *Diable* par les Turcs. Parmi les actions illustres de sa vie, on cite la bataille de Varna, où il fut vaincu, 1444, la bataille de Cassovie, où il se couvrit de gloire, 1448, et surtout la défense héroïque de Belgrade contre Mahomet II, en 1456. Il mourut des suites de ses blessures, et mérita le trône à son fils, Mathias Corvin.

Huot (JEAN-JACQUES-NICOLAS), géographe et naturaliste français, 1790-1845, fut le collaborateur de Malte-Brun dans la rédaction du *Précis de géographie universelle*, qu'il continua et acheva seul. Il a laissé, en outre, plusieurs ouvrages de géographie, de géologie, d'histoire naturelle, et une traduction de *Pomponius Mela* (Collection Nisard).

Huppazoli (FRANÇOIS), centenaire, né à Casal (Piémont), 1587-1702, fut consul à Smyrne à 82 ans, se maria pour la 5e fois à 98 ans et eut encore 4 enfants. Sa vie était régulière; il ne buvait jamais de liqueur fermentée, mangeait peu, et seulement du gibier rôti ou des fruits, se levait de grand matin et se couchait à la nuit. Il conserva jusqu'à sa mort l'usage de ses facultés. Il a laissé, manuscrit, un *Journal* des événements de son temps, en 22 vol. in-fol.

Hurepoix, petit pays de l'anc. France (Ile-de-France); ch.-l., *Dourdan*; auj. dans le départ. de Seine-et-Oise.

Huret (GRÉGOIRE), graveur français, né à Lyon, 1610-1670, connu surtout par son *Histoire de la Passion*, en 30 estampes, Paris, 1664, in-fol. Son faire était large et facile.

Huriel, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 12 kil. N. O. de Montluçon (Allier); 3,026 hab., dont 961 agglomérés. Ruines d'un vieux château.

Huron, nom d'un grand lac de l'Amérique du Nord, entre le Canada au N. et les Etats-Unis au S. Il a 322 kil. de long, sur 257 kil. de large; sa superficie est de 51,780 kil. carrés; sa profondeur de 304 mètres. Sa partie orientale s'appelle *lac des Iroquois* ou *Georgian Bay*, et est séparée du reste du lac par l'île Manitoulin. Il communique, au S., avec le lac Erié par la rivière St-Clair, le lac St-Clair et la rivière Détroit; au N. O., avec le lac Michigan par le détroit de Michilimackinac; au N., avec le lac Supérieur par la rivière Ste-Marie. Les tempêtes y rendent la navigation dangereuse.

Hurons, peuple à peu près disparu de l'Amérique du Nord. Il habitait primitivement sur la rive E. du lac Huron. Il en reste à peine quelques centaines dans le village de Lorette, voisin de Québec (Canada), ou entre les lacs Erié et Ontario. La plupart ont été exterminés par les Iroquois, leurs grands ennemis, puis par les Chérokees.

Hurra, mot qui vient du slave *Hu-raj*, en paradis; c'est le cri de guerre des peuples d'origine slave qui croient que le paradis est infailliblement ouvert à quiconque meurt pour son pays.

Hurtaut (MAXIMILIEN-JOSEPH), architecte français, né à Huningue (Haut-Rhin), 1765-1824. Il commença par être simple tailleur de pierres et s'éleva graduellement par son travail opiniâtre et son aptitude naturelle. Il est mort membre de l'Institut, inspecteur général des bâtiments civils et directeur des travaux de St-Cloud.

Huskisson (WILLIAM), homme d'Etat et économiste anglais, né à Birch-Moreton (Worcester), 1770-1830. Membre de la Chambre des communes dès 1796, il fut président du bureau du commerce sous le ministère de son ami Canning, 1825. Il combattit avec persévérance et talent le système prohibitif, et contribua plus que tout autre à la révolution économique, qui abaissa les tarifs de douane, facilita l'exportation et l'importation en Angleterre par navires étrangers, et fit disparaître la plupart des entraves qui remontaient jusqu'à l'*Acte de Navigation*. Il mourut des suites d'une blessure reçue à l'inauguration du chemin de fer de Liverpool. Il appartenait à l'école d'Adam Smith. On a recueilli et publié ses discours sous ce titre: *Speaches of the right hon. W. Huskisson, with a biographical Memoir*, Londres, 1831, 3 vol. in-8°. A ce recueil est joint le pamphlet de l'auteur sur la circulation.

Huss (JEAN), l'un des précurseurs de la Réforme religieuse du XVIe s., né à Hussinecz (Bohême), 1373-1415. L'instruction étendue qu'il dut à un puissant protecteur (car sa famille était pauvre) lui assurait un brillant avenir. Il entra dans la carrière ecclésiastique, fut recteur de l'université de Prague, 1409, et confesseur de la reine; mais les opinions de Wiclef (V. ce mot), qu'il adopta et propagea, le conduisirent à une mort prématurée. Il attaqua hardiment les abus, puis l'autorité du pape, les indulgences, le culte des saints, la communion sous une seule espèce, etc. Ses livres, ses pamphlets, son *Traité de l'Eglise*, lui firent de nombreux partisans, mais aussi des ennemis redoutables. Condamné à Rome, il en appela vainement au Concile de Constance, et le sauf-conduit que lui donna l'empereur Sigismond ne l'empêcha pas d'y être arrêté et brûlé vif. Sa mort fut l'occasion de la guerre dite des *Hussites*. Ses *Œuvres* ont été publiées, en 1558, Nuremberg, 2 vol. in-fol., avec une préface de Luther, et 1715. M. de Bonnechose a donné ses *Lettres* (latin-français), en 1846.

Hussards, cavalerie légère originaire de la Hongrie et qui figura pour la première fois dans l'armée française en 1637. Leur costume a peu varié depuis cette époque. Il n'en a pas été ainsi de la force numérique de l'arme. En 1748 elle était de 17 régiments équivalant à peu près à 17 escadrons de nos jours: de 1791 à 1815, elle varia entre 6 et 14 régiments, qui furent réduits à 6 sous la Restauration et portés à 9 en 1840. Depuis 1856, leur nombre fut fixé à 8; il y a maintenant 12 régiments de hussards. Jadis chaque régiment avait un nom distinct.

Hussein, petit-fils de Mahomet par sa fille Fatime, fut, après la mort de son frère Hassan, 680, reconnu comme Iman par les Chyites, qui se rendent encore en

pèlerinage au lieu où il fut tué, 680, par les soldats de Yésid, fils et successeur du calife Moaviah, qu'il prétendait remplacer. C'est à *Mesched-Husséin*, près de Bagdad.

Husséin-Béhader (Aboul-Gazi), né à Hérat, 1438-1506, fut le dernier descendant de Tamerlan. Dépourvu de tout domaine, il se créa une armée, et avec cette armée se forma, des pays qu'il conquit (Mazandéran, Khorassan, Hérat, Balk), un royaume que les Usbeks détruisirent après sa mort.

Husséin-Pacha, surnommé *Koutchouk* (le Petit), favori du sultan Sélim III, 1750-1803, capitan-pacha en 1789, aida, en 1801, les Anglais à enlever l'Egypte aux Français. Il développa la marine, et commença, malgré les obstacles, l'introduction de la discipline européenne dans l'armée turque.

Husséin-Pacha, dernier dey ou *Daï* (missionnaire) d'Alger, né à Smyrne vers 1773, mort à Alexandrie d'Egypte en 1838. Il faisait partie de la milice turque lorsqu'il fut proclamé dey en 1818. Un coup de son chasse-mouche qu'il donna au consul français, M. Deval, et son refus d'accorder les satisfactions réclamées par le gouvernement de Charles X pour cette injure, occasionnèrent l'expédition d'Alger. Après la prise de cette ville, 5 juillet 1830, Husséin-Pacha fut laissé libre de se choisir une résidence en Europe. Il se retira à Naples, puis à Livourne, et mourut à Alexandrie d'Egypte.

Hussites, nom donné à ceux qui adoptèrent les doctrines de Jean Huss. Ils habitaient pour la plupart la Bohême, prirent les armes à sa mort, 1415, et sous la conduite de Ziska, qui était aveugle, ils s'emparèrent de Prague, pillèrent les couvents, massacrèrent les moines et les prêtres, et remportèrent, sur l'empereur Sigismond, plusieurs victoires sanglantes. A la mort de Ziska, enlevé par la peste, 1424, les Hussites se divisèrent en *Thaborites*, *Orphelins* et *Orébites*, mais ils n'en continuèrent pas moins la guerre avec succès. Voulant y mettre fin, le pape et l'empereur les invitèrent à envoyer au concile de Bâle trois cents députés pour négocier la paix. Elle fut conclue à Iglau, 1435, et le sang cessa de couler. Mais la Bohême, longtemps désolée, garda le souvenir de cette terrible guerre qui avait épouvanté l'Allemagne, et qui n'était pas oubliée au temps de la réforme prêchée par Luther.

Husum, port du Slesvig, sur la mer du Nord. Commerce actif. Distilleries, toiles imprimées ; 4,500 hab.

Hutcheson (Francis), philosophe écossais, né dans le nord de l'Irlande, 1694-1747, fut le fondateur de la philosophie écossaise, en ce qui touche du moins la philosophie morale. Après avoir consacré six années à l'étude des langues, de la philosophie et de la théologie, il publia ses *Recherches sur l'origine des idées de beauté et de vertu*, qui attirèrent aussitôt l'attention sur lui, 1725; puis un *Essai sur les passions*, 1728. Sa nomination de professeur de philosophie à l'université de Glasgow suivit de près, 1729, cette dernière publication. Son œuvre la plus importante : *Système de philosophie morale*, qu'il écrivit en latin, fut publiée après sa mort par son fils, qui y joignit une *Notice sur la vie, les écrits et le Caractère de l'auteur*, Glasgow, 1755, 2 vol. in-4°. On a de lui, en outre, *Lettres concernant le véritable fondement de la vertu ou bonté morale*, qui n'ont paru qu'en 1770, Glasgow, in-8°.

Hutchinson (John), philosophe et naturaliste, né à Spennythorn (York), 1674-1737, écrivit une interprétation mystique et cabalistique de la Bible, tourna en ridicule l'*Histoire naturelle de la terre* de Woodwarth et combattit la doctrine de la gravitation de Newton. Ses ouvrages, publiés après sa mort, 12 vol. in-8°, 1748, contiennent quelques observations utiles parmi beaucoup de rêveries.

Hutchinson (John-Hély), général anglais, né à Dublin, 1757-1832, commandait les Anglais en Egypte, 1801, quand les Français durent l'évacuer, après avoir capitulé à Alexandrie. A son retour, il fut nommé pair avec le titre de *baron Hutchinson d'Alexandrie et de Knockklofty*, et en 1825, *comte de Donoughmore*, titre qui, à sa mort, passa à son neveu, connu pour avoir concouru à l'évasion de Lavalette.

Huttany. V. Hettany.

Hutten (Ulrich de), l'un des plus célèbres promoteurs du protestantisme, 1488-1523. Destiné à l'Eglise par sa famille, l'une des premières de la Franconie, il quitta furtivement, à 16 ans, le monastère de Fulda, où il faisait ses études, et alla les achever, d'abord à l'université d'Erfurt, puis à Cologne. Une maladie pestilentielle, jusqu'alors inconnue en Allemagne, et qui contribua à abréger sa vie, le chassa successivement de ces deux villes. Poëte, érudit, il porta les armes et se livra à une ardente controverse en faveur de la réforme. Presque tous ses écrits, même ses poëmes, portent le caractère du pamphlet. On lui doit la découverte des manuscrits de Quintilien et de Pline, et la publication de deux livres inédits de Tite Live. Ses *Œuvres complètes*, publiées à Berlin, 1821-27, forment 6 vol. in-8°. Elles présentent de nombreuses inexactitudes. On a aussi un choix de ses œuvres, en 3 vol., 1822-1824. On y remarque : *Ars versificandi*, 1511 ; *Epistolæ obscurorum virorum*, pamphlet spirituel, dirigé contre l'ignorance et les vices des moines, qui eut un immense retentissement, 1516; *Super propinqui sui interfectione deplorationes*, discours éloquents contre le duc de Wurtemberg, 1519; *Dialogi*, contre l'Eglise romaine, 1520; *Poésies latines*, etc. V. Zeller, *Ulr. de Hutten, sa vie, ses œuvres*, 1849.

Hutton (James), célèbre géologue anglais, né à Edimbourg, 1726-1797, cultiva les sciences naturelles, la physique, la philosophie, les mathématiques, etc. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, nous citerons ses *Dissertations sur différents sujets de philosophie naturelle*, Edimbourg, 1792; sa *Théorie de la terre*, 1795-1796; ses *Recherches des principes de la connaissance et des progrès de la raison*, 1794, 3 vol. in-4°.

Hutton (Charles), mathématicien anglais, né à Newcastle-sur-Tyne, 1737-1823, débuta par être maître d'école et fut reçu, dès 1776, membre de la société royale de Londres. Son *Abrégé des Transactions philosophiques*, Londres, 1804-1809, 18 vol. in-4°, est le plus consulté de ses nombreux ouvrages. Il a été aidé dans ce travail par G. Shaw et R. Pearson. On lui doit encore un *Dictionnaire mathématique* et *philosophique*, 2 vol. in-4°.

Huvé (Jean-Jacques-Marie), architecte français, né à Versailles, 1783-1852, acheva l'église de la Madeleine et construisit la salle Ventadour.

Huxelles (Nicolas **Du Blé**, marquis d'), né à Châlon-sur-Saône, 1652-1730. Il entra à 17 ans dans la carrière militaire, où la protection de Louvois lui procura un avancement rapide. Lieutenant général en 1688, sa défense de Mayence, 1689, lui valut le gouvernement d'Alsace. Créé maréchal, 1703, il fut, à l'avénement de Louis XV, président du conseil des affaires étrangères, et membre du conseil de régence, mais il s'en retira à la conclusion du traité de la *Quadruple alliance*, qu'il désapprouvait.

Huy, v. de Belgique, ch.-l. d'arr. de la prov. et à 30 k. S. O. de Liége, sur la Meuse. Un incendie a détruit en 1852 sa jolie église de Saint-Pierre, l'une des plus anciennes de la Belgique; statue de Pierre l'Ermite. Outils en fer ; commerce de grains, chaux, houille; sources minérales aux environs ; 9,000 hab.

Huygens (Constantin), seigneur de Zuylichem, homme d'Etat et littérateur hollandais, né à la Haye, 1596-1687, auteur de poésies latines médiocres (*Monumenta desultoria*), Leyde, 1644, in-8°, et de poésies flamandes, où se rencontrent de grandes beautés (*Korenbloemen*), La Haye, 1655, in-4°; Amsterdam 1672, 2 vol. in-4°; Leyde, 1824, 6 vol. in-8°.

Huygens (en latin, *Hugenius*) **van Zuylichem** (Christian), célèbre physicien, géomètre et astronome, fils du précédent, né à La Haye, 1629-1695. Ses débuts attirèrent sur lui l'attention de Descartes et du monde savant. A 22 ans, il publia son *Traité sur la quadrature de l'hyperbole* (Leyde, 1647), et à 25, ses *Découvertes sur la grandeur du cercle* (ibid. 1654). Ces premiers travaux de sa jeunesse n'étaient que le prélude heureux de ceux qui devaient les suivre et les surpasser. La découverte d'un satellite de Saturne, de l'anneau qui entoure cette planète, de la nébuleuse d'Orion, qu'il aperçut le premier à l'aide d'un objectif puissant construit par lui-même, vinrent coup sur coup confirmer en peu d'années la haute opinion qu'il avait fait concevoir de lui. On lui doit, en mécanique, la première application du pendule aux horloges, et du ressort spiral aux montres (*Horologium oscillatorium*). En mathématiques, il résolut, dès avant la découverte du calcul différentiel, des problèmes qui semblent insolubles sans son secours. Ajoutons qu'il inventa le micromètre, pour mesurer le diamètre apparent des planètes, qu'il perfectionna la machine pneumatique et le baromètre, qu'il pensa le premier à mesurer les hauteurs à l'aide de ce même instrument, qu'il donna la vraie théorie des lunettes, etc. Louis XIV lui accorda une pension, un appartement à la Bibliothèque du Roi, et le nomma un des premiers membre de l'Académie des sciences. Il composa à Paris sa *Dioptrique*, son *Traité de la percussion*, un *Discours*

sur la cause de la pesanteur, etc. De retour dans sa patrie, après la révocation de l'édit de Nantes, 1685, il publia son *Traité de la lumière*, 1690. Ses différents écrits, qui sont encore consultés avec fruit, forment 6 vol. in-4°, qui ont été édités comme il suit : 1° les écrits imprimés du vivant d'Huygens ont été réunis et publiés par S' Gravesande, sous le titre de : *Christiani Hugenii Zulechemii, dum viveret, Zeleni toparchæ, Opera varia*, 2 vol. en 4 t. in-4°, Leyde, 1724; — 2° *Christiani Hugenii*, etc., *Opera reliqua*, 2 vol. in-4°, Amsterdam, 1828; — 3° Les manuscrits légués par l'auteur à deux de ses amis avaient déjà paru sous le titre : *Opera posthuma*, 1720, in-4°; — 4° enfin, J. Uylembroek a publié, d'après les manuscrits de Leyde, *Christ. Ugenii aliorumque sæculi XVII viror. celeber. Exercitationes mathematicæ*, Leyde, 1833, in-4°.

Huyot (Jean-Nicolas), architecte français, né à Paris, 1780-1840. Elève de Peyre et de David, grand prix pour l'architecture en 1807; il passa 6 ans en Italie et voyagea 5 ans en Orient. Nommé professeur à l'école d'architecture et membre de l'Institut en 1823, il fut ensuite chargé de continuer les travaux de l'Arc de triomphe de l'Etoile et dressa, en 1836, les plans, qui ont été suivis, de la restauration du Palais de Justice de Paris.

Huysmans (Cornélis), dit *de Malines*, peintre belge, né à Anvers, 1648, mort à Malines, 1727, élève de Gaspard de Witt et de Jacques van Artois. Il devint un bon paysagiste et excella surtout à peindre les montagnes. Il a une façon de faire toute particulière, dit Descamps, et ses premiers plans ne peuvent se comparer, pour le coloris, qu'à ceux de Rembrandt. Anvers, Gand, Bruxelles, La Haye, Dresde, possèdent plusieurs de ses paysages; mais ses principales toiles sont à Malines, où l'on voit, entre autres, dans l'église collégiale de Notre-Dame, *les Disciples d'Emmaüs*. Sa belle *Vue du mont Roussel*, près de Louvain, est au Louvre.

Huysse, v. de la Flandre orientale (Belgique), à 16 kil. S. O. de Gand; 4,500 hab.

Huysum (Jean van), peintre de fleurs et de fruits, né à Amsterdam, 1682-1749. Elève de son père, il est considéré comme le dernier grand peintre de l'école hollandaise. Après avoir peint, pendant quelque temps, le paysage avec succès, il s'adonna à la reproduction des fleurs et des fruits, et nul ne sut mieux que lui distribuer les ombres et la lumière, grouper gracieusement ses fruits et ses fleurs, choisir ses accessoires et répandre, par l'harmonie de ses couleurs, un charme indéfinissable dans ses compositions. Ses dessins sont très recherchés. On voit au Louvre plusieurs tableaux de lui. Ses frères, *Juste*, *Nicolas* et *Jacques*, ont aussi été des peintres distingués.

Huzard (Jean-Baptiste), vétérinaire, né à Paris, 1755-1839, se forma à l'école d'Alfort, devint inspecteur général des écoles vétérinaires, membre de l'Institut, etc. On lui doit un célèbre établissement de maréchalerie qu'il fonda à Paris. Il a appartenu à un grand nombre de sociétés savantes et a écrit de nombreux ouvrages, opuscules, mémoires et articles sur l'art vétérinaire.

Hven, île sur la côte de Suède, dans le Sund. Elle est à 24 kil. N. E. de Copenhague, et appartint d'abord au Danemark. C'est là que Tycho-Brahé fit construire son observatoire célèbre d'Uranienburg.

Hvitfeld (Harrild ou Harrald), homme d'Etat et historien danois, né à Bergen, en Norvége, 1559-1609, fut conseiller d'Etat et chancelier du royaume. Il a laissé une *Chronique du royaume de Danemark*, qui va jusqu'en 1559, Copenhague, 1596-1604, 10 vol. in-4°. Elle contient un assez grand nombre d'erreurs, mais se recommande par l'étendue des recherches, la pureté du style et une exposition claire des faits.

Hyacinthe, prince lacédémonien d'une grande beauté. Apollon, qui l'aimait, le tua involontairement en jouant au palet avec lui. Il le changea en la fleur qui porte son nom, et sur les pétales de laquelle se voyent les lettres H. Y.

Hyacinthe (Saint), né dans le diocèse de Breslau (Silésie), 1185-1257, entra dans l'ordre des frères prêcheurs, fit de nombreuses conversions dans le Nord de l'Europe, y fonda des couvents de son ordre, et alla prêcher l'Évangile jusqu'en Tartarie. On l'honore le 16 août.

Hyacinthides, filles d'Erechthée, roi d'Athènes, sacrifiées par lui dans le bourg d'Hyacinthos, pour faire cesser la peste; de là leur nom.

Hyacinthies, fêtes que les villes grecques d'origine dorienne célébraient pendant trois jours en l'honneur d'Hyacinthe.

Hyades, filles d'Atlas, roi de Mauritanie. Elles moururent de chagrin en apprenant que leur frère, Hyas, avait été tué à la chasse, et furent changées en une constellation pluvieuse (front du Taureau).

Hyantes, peuple primitif de la Béotie, sur le territoire duquel se trouvait l'Hélicon, l'une des demeures des Muses; d'où leur surnom d'*Hyantides*.

Hybla. Trois anc. villes de Sicile ont porté ce nom : *Hybla major*, au N. O. de Catane, auj. *Paterno; Hybla minor* ou *Heræa*, au S. E. de Catane, renommée pour son miel, auj. *Calatagirone*; et *Hybla parva*, sur la côte S. E., au N. de Syracuse, appelée plus tard *Megara*.

Hyccara, anc. v. de Sicile, au N., où naquit la courtisane Laïs.

Hycsos (c'est-à-dire *impurs*), nom égyptien des pasteurs arabes ou chananéens, qui envahirent l'Égypte plus de 2000 ans av. J. C. Ils occupèrent le nord et le centre du pays; leurs rois s'établirent à Péluse et à Memphis; ils forment la 17° dynastie. Après 260 ans, ils furent chassés par les rois de Thèbes, Misphragmoutosis et Thoutmosis.

Hydaspe, anc. nom du fleuve de l'Inde appelé auj. *Chelum* ou *Djelem* (V. ce mot). Alexandre défit Porus sur ses bords, et s'y embarqua pour descendre jusqu'à l'Indus.

Hyde (Thomas), célèbre orientaliste anglais, né à Billingsley (York), 1636-1703. Il concourut à l'édition de la Bible polyglotte de Walton, et fut successivement professeur d'hébreu et d'arabe au collége de la Reine, à Oxford, bibliothécaire en chef de la bibliothèque bodléienne, chanoine de l'église de Salisbury, etc. Il fut le premier orientaliste qui s'aventura sur le terrain de la religion et de l'histoire des grands empires qui ont subsisté autrefois dans l'Asie centrale, et, s'il broncha souvent dans cette route nouvelle, il eut du moins le mérite de l'ouvrir aux investigations des orientalistes. Son principal ouvrage : *Veterum Persarum et Magorum religionis historia*, 2° édition, Londres, 1760, in-4°, mérite d'être lu, malgré les erreurs qu'il contient.

Hyde de Neuville (Jean-Guillaume, baron), homme politique français, né à la Charité-sur-Loire, 1776-1857. Fils d'un père anglais d'origine, que ruina la Révolution, il se mêla, dès l'âge de 16 ans, à la politique, et devint, après la mort de Louis XVI, un des principaux agents, en France, du comte d'Artois. Compromis, par suite d'une erreur, dans les poursuites dirigées contre les auteurs et les complices du complot de la rue Saint-Nicaise, il adressa au I^{er} Consul un mémoire justificatif qui le fit rayer de la liste des accusés, et, en consentant à se rendre en Amérique, il obtint que le séquestre mis sur ses biens fût levé. Revenu en France à la suite de la première Restauration, il fut envoyé à Londres pour y amener la réconciliation de l'Angleterre avec les Etats-Unis, mission qui eut un plein succès. Après la seconde Restauration, à laquelle il concourut, il fut nommé député par le département de la Nièvre, et figura dans la Chambre *introuvable* parmi les plus ardents royalistes. Son zèle, cependant, n'était pas exempt de modération, et c'est à son intercession que le maréchal Masséna dut de n'être pas exilé avec tant d'autres serviteurs de l'Empire. Ambassadeur en Portugal, il montra son courage et son honnêteté en protégeant le roi Jean VI contre les menées ambitieuses de son fils, dom Miguel. Son dévouement à la monarchie et à la maison de Bourbon ne se démentit pas durant toute la Restauration, mais l'indépendance de son caractère et ses opinions libérales, si modérées qu'elles fussent, finirent par déplaire, et il tomba en disgrâce. Il n'en fut pas moins réélu, en 1827, par le département de la Nièvre, et, à la chute du ministère de Villèle, il reçut le département de la marine dans le cabinet formé par Martignac. Resté fidèle à la branche aînée jusqu'à la dernière heure, il se retira dans sa terre de l'Étang, près de Sancerre, après la révolution de 1830, et ne reparut qu'un moment sur la scène politique, en 1849, comme candidat à la législative. Sa candidature échoua, et il rentra dans la vie privée pour n'en plus sortir. On a de lui plusieurs écrits, presque tous de circonstance, et qui n'ont plus que l'intérêt qui s'attache à des documents historiques; entre autres : *Les amis de la liberté de la presse; Des inconséquences ministérielles*, Paris, 1827, in-8°; *De la question portugaise*, 1830, in-8°; *Pétition aux Chambres pour demander l'abolition du serment politique*, 1833, in-8°.

Hyderabad, Hyder-Ali. V. Haiderabad, Haider-Ali.

Hydra, île de l'archipel grec, à 10 kil. de la côte de l'Argolide, dont elle est séparée par le détroit de l'Hermione; 25,000 hab. Ch.-l., *Hydra*. Sol montueux et peu fertile. Habiles marins, les Hydriotes prirent une part glorieuse à la guerre de l'indépendance.

Hydra, v. forte du roy. de Grèce, et bon port sur la côte N. de l'île du même nom, à 72 kil. S. O. d'Athènes. Siége d'un métropolitain grec. Ecole supérieure, école de commerce et de navigation; 15,000 hab. — Fondée en 1470 et détruite en partie par un tremblement de terre en 1837, elle souffre maintenant de la prospérité de Syra.

Hydraotes (auj. *Ravi*), nom ancien de l'une des grandes rivières du Pendjâb, se jetant dans l'*Acesines*, affluent de l'Indus.

Hydre de Lerne, monstre fabuleux qui avait neuf têtes. Hercule, qui le combattit, s'apercevant que chacune de ces têtes renaissait après avoir été écrasée par sa massue, imagina de brûler, avec un tison, chaque plaie, l'une après l'autre, et empêcha ainsi les têtes de renaître. Hercule trempa ensuite le fer de ses flèches dans le sang de l'Hydre, ce qui leur donna la propriété de faire des blessures incurables. Peut-être cette fable fait-elle allusion à un marais pestilentiel qui aurait été desséché. Une des constellations australes porte le nom d'*Hydre*.

Hydrographes, ingénieurs chargés par le gouvernement de faire le relevé des côtes fréquentées par la marine française et d'en dresser les cartes.

Hydrographie (Ecole d'). V. Ecole.

Hydruntum, v. de l'Italie ancienne, dans l'Apulie méridionale ou Japygie. Aujourd'hui *Otrante*.

Hyères (Iles d'), anc. *Stœchades*, petit archipel de la Méditerranée, voisin de la côte S. E. de France, et dépendant de la ville d'Hyères (Var). Les îles Porquerolles, Bagneaux, Port-Cros et Titan ou île du Levant, qui le composent, sont renommées pour la douceur et la salubrité de leur climat; 1,000 hab.

Hyères, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 20 kil. E. de Toulon (Var), et à 5 kil. d'une rade vaste et sûre. Elle est assise sur le penchant d'une colline d'où l'on jouit d'une vue très étendue sur la mer, et qui est couverte d'orangers, de citronniers, d'oliviers et de figuiers. Grand commerce d'huile, d'eau de fleur d'oranger, etc. C'est une anc. colonie de Marseille, appelée jadis *Areæ*, d'où *Ahires* au moyen âge. — Patrie de Massillon; 11,212 hab., dont 5,197 agglomérés.

Hygie, fille ou femme d'Esculape, déesse mythologique de la santé, qu'on représentait tenant une coupe d'une main et un serpent de l'autre.

Hyginus ou **Higinus** (C. Julius), grammairien latin du premier siècle après l'ère chrétienne, né en Espagne ou à Alexandrie. Conduit à Rome comme esclave par César, il fut placé, par Auguste qui l'affranchit, à la tête de la bibliothèque palatine. Des ouvrages qui lui ont été attribués par Pline, Aulu-Gelle, etc., il ne reste que quelques fragments insignifiants. — Un écrivain du même nom, qu'on croit du IIe siècle, a laissé un *Liber fabularum* qui est une suite de légendes mythologiques, et le *Poeticon astronomicum*. Ces deux ouvrages ont été réimprimés dans les *Mythographi latini* de Muncker, Amsterdam, 1681, in-8°, et dans les *Mythographi latini* de Van Staveren; Leyde et Amsterdam, 1742, in-4°.

Hygin (Saint), pape, de 139 à 142, dont on a quelques *Lettres*. Fête, le 11 janvier.

Hylas, jeune homme d'une grande beauté, qui suivit Hercule dans l'expédition des Argonautes et se noya dans un fleuve, ou fut enlevé par les nymphes éprises de lui.

Hyllus, fils d'Hercule, tua Eurysthée qui l'avait chassé du Péloponnèse, et fut tué par le roi des Tégéates. Il ne put rentrer dans ses Etats.

Hymen ou **Hyménée,** dieu du mariage, fils de Bacchus et de Vénus ou d'Apollon et de Calliope. Il avait les traits de l'Amour, mais l'air plus sérieux et la taille plus grande. On lui donnait pour attribut un *flammeum* et un flambeau. Ses fêtes s'appelaient *Hyménées*.

Hymette, montagne de l'Attique, à 11 kil. S. E. d'Athènes, renommée pour son miel et ses marbres. Aujourd'hui *Mavro-Vouni*.

Hypanis, anc. fl. de Scythie, qui se jetait dans l'estuaire du Borysthène; aujourd'hui *Boug*. — Anc. fl. de la Sarmatie d'Europe, qui, du Caucase, allait se jeter dans le Palus-Méotide; aujourd'hui *Kouban*.

Hypatia, célèbre femme philosophe, fille du mathématicien Théon, d'Alexandrie, née dans cette ville, entre les années 370 et 380 après J. C., morte en 415. Elle professa les mathématiques et la philosophie avec un grand succès, et fut souvent consultée sur les affaires publiques par le gouverneur de la province. Accusée à cause de cela, par saint Cyrille, de pousser ce fonctionnaire à persécuter les chrétiens, elle fut lapidée par le peuple. Ses ouvrages ont péri.

Hyperboréens (*au delà du Borée*). Les Grecs appelaient ainsi les peuples du Nord, habitant la région des monts Riphées.

Hypéride, célèbre orateur athénien, fils de Glaucippus, né dans le dème de Collytus, vers 359 av. J. C., mis à mort en 322. Son talent égalait son patriotisme, mais ses mœurs étaient, paraît-il, peu dignes de l'un et de l'autre. Il fut, avec Démosthène, l'adversaire ardent de Philippe dont il fit échouer l'entreprise sur l'Eubée; puis, l'un des principaux promoteurs de la ligue formée avec Thèbes contre Alexandre le Grand; enfin, le principal instigateur de la guerre Lamiaque. Après la défaite des Athéniens, il eut la langue arrachée et fut mis à mort par les ordres d'Antipater. — De ses discours, il n'en reste que trois récemment découverts, et dont un seul est complet; de plus, un grand nombre de courts fragments connus depuis longtemps. Le tout fait partie des *Oratores attici*, publiés par C. Müller, dans la *Bibl. grecq.* de A.-F. Didot, Paris, 1848-1858, 2 vol. gr. in-8°.

Hypérion, l'un des Titans, fils d'Uranus, et père du Soleil, de la Lune et de l'Aurore.

Hypermnestre, la seule des 50 Danaïdes qui épargna son époux, Lyncée, malgré les ordres de son père. Accusée par lui pour cette désobéissance, elle fut acquittée par le peuple.

Hyphase, *Hyphasis*, riv. de l'Inde, en deçà du Gange, au N. O., affluent de l'Acésines; aujourd'hui *Ghorra* ou *Beyah*. Ce fut là qu'Alexandre, cédant aux murmures de son armée, arrêta sa marche.

Hypogée, nom donné aux caves, celliers ou chambres souterraines des maisons de l'ancienne Rome, et aussi aux tombeaux creusés dans le flanc d'une montagne. Les Etrusques paraissent avoir eu des hypogées avant les Romains. Mais ceux-ci y déployèrent un plus grand luxe d'ornementation à l'intérieur et sur leur façade, qui bordait toujours une grande voie publique. L'hypogée dit des *Nasons*, qu'on voit encore dans les environs de Rome, sur l'anc. voie *Flaminia*, est l'un des plus beaux spécimens de ce genre de constructions.

Hypselis, v. de l'Egypte ancienne, dans la Thébaïde, sur la rive gauche du Nil, ch.-l. du nome de ce nom.

Hypsiclès, mathématicien grec d'une époque incertaine, qu'on croit avoir vécu soit dans le IIe, soit dans le VIe siècle après J. C. Il ne reste de lui qu'un traité astronomique sur l'ascension droite des constellations zodiacales, publié en grec et en latin, par Jac. Mentel, Paris, 1657, in-4°. On lui attribue aussi, sur l'autorité des manuscrits d'Euclide, le 14e et le 15e livre des *Eléments* de cet auteur.

Hypsilantis. V. Ypsilanti.

Hypsipyle, fille de Thoas, roi de Lemnos, sauva et cacha son père, quand toutes les autres femmes de l'île massacrèrent leurs maris, pour se venger de l'abandon où ils les laissaient, par l'ordre de Vénus, mécontente du mépris qu'elles faisaient de son culte. Jason l'épousa à son arrivée à Lemnos avec les Argonautes, mais après son départ, elle fut vendue comme esclave par ses compagnes à Lycurgue, roi de Némée, qui lui confia son fils Archémore. Hypsipyle, l'ayant laissé seul un moment dans la forêt de Némée, pour indiquer une source à l'armée d'Adraste, trouva à son retour l'enfant mortellement blessé par un serpent. Les jeux Néméens durent leur naissance à cet événement.

Hyrcan Ier (Jean), souverain pontife et prince des Juifs, 135-106 av. J. C., succéda à Simon Machabée, son père, dont il était le 3e fils, et qui avait été assassiné avec ses deux autres fils, par son gendre Ptolémée, gouverneur de Jéricho. A peine sur le trône, Hyrcan se mit en devoir de venger la mort de son père et de ses frères; mais, attaqué par Antiochus Sidétès, roi de Syrie, et complice sans doute de Ptolémée, il fut obligé de subir les conditions que lui imposèrent ses ennemis, 133. Il ne tarda pas à prendre sa revanche, triompha tour à tour des Syriens, des Iduméens, des Samaritains, et finit en paix son glorieux règne, laissant de lui une mémoire chère aux Juifs.

Hyrcan II, souverain pontife et roi des Juifs, 69-40 av. J. C., fils d'Alexandre Jannée et petit-fils du précédent. Il succéda à sa mère Alexandra; détrôné, rétabli, détrôné encore, il périt par l'ordre d'Hérode, en l'an 30.

Hyrcanie, contrée de l'anc. Asie, sur la côte S. E. de la mer Caspienne, entre l'embouchure de l'Oxus et celle du Maxérus; elle forme aujourd'hui l'E. du *Mazandéran* et le S. du *Daghestan*.

Hyrcanienne (mer), anc. nom de la partie S. de la mer Caspienne.

Hysie, anc. v. du Péloponnèse (Argolide). Il existe encore, sur une colline, près du brg. d'*Aglado-Cambos*, des restes de son Acropole, et sur la route d'Argos, non loin d'Hysie, on voit une pyramide de construction cyclopéenne, qu'on croit être le *Polyandrion*.

Hysudrus, anc. nom du *Sutledge*, ou *Setledge*, riv. de l'Inde.

Hythe, v. d'Angleterre, l'un des Cinq ports, à 24 kil. E. de Cantorbéry, à 1 kil. de la côte de la Manche. Port comblé; 7,000 hab.

I

Iablonoï (Monts). V. Stanovoï.

Iacca, capit. des *Iaccétans*, anc. peuple de la Tarraconaise (Hispanie); auj. *Jaca*.

Iacchos, nom mystique de Bacchus.

Iadera, anc. v. d'Illyrie; auj. *Zara*.

Iægerndorf, v. de la Silésie autrichienne, à 30 kil. N. O. de Troppau. Les Prussiens y furent battus par les Russes en 1757; fabr. de draps; 5,000 hab.

Iæmtland. V. Jemtland.

Iahde, riv. de l'Oldenbourg, se jette dans le golfe de son nom (mer du Nord). En 1850, la Prusse a acheté au grand-duc d'Oldenbourg un territoire sur la baie de Iahde, pour y établir un port militaire.

Iaik. V. Oural.

Iakoutes ou **Yakouts**, peuple de la Sibérie, dans la province d'Iakoutsk, sur les bords de la Léna et de la Kolima. Encore idolâtres, leur seule industrie, dans un climat glacial et sur une terre stérile, est d'élever des chevaux et des rennes dont la chair sert à les nourrir. Ils forment environ 45,000 familles. Ils se rattachent à la race ougrienne, avec mélange d'éléments mongols.

Iakoutsk ou **Yakoutsk**, v. de Sibérie, sur la Léna; 4,000 hab. Foires importantes pour les fourrures et l'ivoire fossile; entrepôt du commerce avec l'Amérique russe. — La province d'Iakoutsk a 3,929,105 k. carrés et 232,000 hab.

Ialysus, l'une des trois villes doriennes de l'île de Rhodes, sur la côte N. O., à 60 stades de la ville de Rhodes.

Iama, dieu de la Nuit et des Enfers, juge les âmes après la mort, dans la religion de Brahma.

Iamsk, baie dans la mer d'Okhotsk, sur la côte du Kamtchatka.

Iana, fl. de Sibérie (Iakoutsk), vient des monts Stanovoï, se jette dans la mer Glaciale; cours de 1,100 kil.

Iapodes ou **Iapydes**, peuple d'origine celtique, établi chez les Liburnes, en Illyrie. Villes pr.: Metulo, Avendo. Les Romains le soumirent, 129 av. J. C.

Iapygie, contrée de l'Italie ancienne (Apulie), entre le golfe de Tarente et la mer Ionienne; v. pr.: Callipolis, Leucas, Hydruntum. — Le cap *Iapygium* terminait la presqu'île italienne au S. E.

Iapyx, nom que donnaient les Romains au vent d'O. N. O.

Iapyx, chef d'une colonie pélasgique qui a laissé son nom à l'Iapygie.

Iarbas, roi des Gétules, vendit à Didon le terrain où fut élevée Carthage. Elle aima mieux se donner la mort que de l'épouser.

Iarensk, v. du gouvern. de Vologda (Russie); 5,000 hab. Commerce de miel et de fourrures.

Iaropolk Ier, grand-duc de Russie, de 973 à 980. Maître d'abord du seul état de Kiev, il s'étendit aux dépens de ses frères.

Iaropolk II, grand-duc de Russie, de 1132 à 1137.

Iaroslav (George), dit le *Sage*, fils de Vladimir Ier, grand-duc de Russie, de 1016 à 1054, détrôna son frère, battit Boleslas II, roi de Pologne, et l'empereur Constantin Monomaque; soumit les Tchoudes et les Khazares de Tauride, etc. Premier législateur des Russes, il rendit leur Eglise indépendante, et maria sa fille Anne avec Henri Ier, roi de France.

Iaroslav, ch.-l. du gouvern. de ce nom (Russie), à 740 kil. S. E. de Saint-Pétersbourg, ville archiépiscopale, bien bâtie, avec une forteresse, située au confluent du Kotorotok avec le Volga; 30,000 hab. C'est un des grands ateliers de l'empire russe pour la fabrication des toiles, le linge de table, les soieries et les maroquineries. Elle fut fondée en 1026 par le grand-duc Iaroslav. — Le gouvernement d'Iaroslav renferme plus de 1,000,000 hab.; c'est l'un des gouvernements de la Grande-Russie. Le sol est peu fertile; il y a beaucoup de marais, de forêts de bouleaux, de tilleuls, d'arbres résineux. On y cultive le lin avec succès depuis 1830.

Iaroslaw, v. de Galicie (Autriche), sur la San; 8,000 hab. Fabriques de toiles et de bougies.

Iasos, île de la mer Egée, au fond du golfe *Iasique* ou *Iassique*, sur la côte de l'Asie Mineure.

Iassy (en roumain *Iaschii Esch*), capit. de la Moldavie (Principautés-Unies), sur le Bakaoui, par 47° 10′ 24″ lat. N. et 25° 14′ 21″ long. E., à 700 kil. N. O. de Constantinople. Archevêché grec; 90,000 hab., parmi lesquels on compte 40,000 juifs. Fabriques de toiles et de tuyaux de pipe. Ses fortifications furent démolies en 1788. — Le traité d'*Iassy*, 9 janv. 1792, céda à Catherine II la Crimée, la presqu'île de Taman, une partie du Kouban et de la Bessarabie, le pays entre le Boug et le Dniester.

Iasz-Bérény, v. de Hongrie (Empire d'Autriche), à 45 kil. E. de Bude; 16,000 hab. Carrières de pierres à bâtir; elle contient, dit-on, le tombeau d'Attila.

Iatreb (*Iatrippa*), ancien nom de Médine.

Iauer, v. de la Silésie prussienne, sur la Neisse, à 20 kil. S. E. de Liegnitz. Saucissons, paniers et gants renommés; fabrique de cigares et de tapis, dans la maison de force; marché aux grains. Anc. capitale d'une principauté indépendante jusqu'au xvie s.; 8,000 h.

Iaworow, v. de Galicie (Emp. d'Autriche); bains sulfureux de *Iklo*; 3,300 h.

Iaxarte, l'*Araxe* d'Hérodote, le *Tanaïs* des Macédoniens, fleuve d'Asie qui bornait au nord le monde connu de l'antiquité, et servit de limite, du côté de la Scythie, à l'empire des Perses, puis, plus tard, à l'empire d'Alexandre. Les anciens disaient qu'il se jetait dans la mer Caspienne, soit qu'il vînt rejoindre l'Oxus, soit que la mer d'Aral et la mer Caspienne aient jadis été réunies, ce qui est plus probable. C'est aujourd'hui le *Sihoun*.

Iaxt (Cercle de l'), un des quatre cercles du royaume de Wurtemberg, a une superficie de 4,775 kil. carr., et une population de plus de 384,000 hab. Villes pr., *Ellwangen*, ch.-l., Hall et Gmund. Il tire son nom de l'Iaxt, qui l'arrose, et se jette dans le Necker après un cours de 140 kil.

Iazyges, peuple sarmate qui, vers le Ier s. av. J. C., vint envahir les terres des Scythes, et s'établit entre le Tanaïs et le Borysthène. Sous Auguste et Claude, ils s'étendirent même bien au delà du Danube dans les plaines de la Hongrie actuelle. Attaqués par les Daces, subjugués par les Goths, puis par les Huns d'Attila, on perd leurs traces au milieu de toutes ces invasions.

Iazygie, district particulier, situé au centre de la Hongrie, habité par des Cumans, restés dans le pays depuis l'invasion mongole du xiiie s.; 70,000 hab. Ch.-l., Iasz-Bérény. Le sol est fertile, mais marécageux.

Ibarra (Joachim), célèbre imprimeur espagnol, né à Sarragosse, 1725-1785. On le dit inventeur d'une encre dont il augmentait ou diminuait l'épaisseur à volonté.

Ibarra (San-Miguel-de-), v. de la province et à 80 kil. N. E. de Quito (république de l'Equateur). Fabriques de ponchos et de bayetas, fruits excellents; 12,000 hab.

Ibas, prêtre syrien, nommé, en 436, évêque d'Edesse, fut accusé d'être partisan de Théodore de Mopsueste. Malgré sa bonté envers ses accusateurs, il dut compa-

raître jusqu'à trois fois devant une commission d'évêques pour se justifier; mais finit par être condamné par le concile d'Éphèse, qui le fit jeter en prison. Le concile de Chalcédoine l'en tira et le rétablit sur son siége en 451. Il mourut en 457.

Ibebiri, Focones ou **Confuso,** riv. de l'Amérique du Sud, arrose la république de la Plata, et se jette dans le Paraguay; 380 kil. de cours.

Ibelin (Jean d'), célèbre jurisconsulte, mort vers 1270. On lui doit la rédaction du *Recueil des assises de Jérusalem* (V. Assises), cet ouvrage si précieux pour l'intelligence de la féodalité.

Ibera, v. d'Hispanie (Tarraconaise), détruite par les Romains dans la 2e guerre Punique.

Ibère (*Iberus*); auj. *Ebre*.

Ibères (*Iberi*), peuple de l'Hispanie, que l'on croit originaire de la Gaule, d'où il aurait été chassé par les Celtes. Il fit donner le nom d'*Iberia* à la partie septentrionale de l'Espagne, et plus tard à l'Espagne entière.

Ibérie, auj. *Géorgie*. Désignés par Hérodote sous le nom de *Sapires*, ses habitants, de la race médo-persique, par conséquent adorateurs du soleil, et divisés en quatre castes, ne prirent le nom d'Ibères qu'au Ier s. av. J. C. Soumis à l'empire des Perses, et, plus tard, à celui d'Alexandre; réunis à l'empire romain par Pompée, 65 av. J. C., ils paraissent, sous Auguste, être parvenus à un degré de civilisation assez avancé. On se gardait bien, du reste, alors comme on le fait encore aujourd'hui, de confondre les habitants de la plaine, pacifiques agriculteurs, avec ceux, plus guerriers, du Caucase. Ils reçurent le christianisme des Grecs de Byzance, sous Constantin, mais pour le perdre bientôt; car leur position, exposée aux attaques des rois Sassanides de la Perse, ne permit pas aux empereurs de la conserver. Elle fut, au VIIe s., soumise par les Arabes. V. Géorgie.

Ibériques (Monts). V. Espagne.

Ibicuy, riv. de l'Amérique du Sud, arrose le Brésil méridional et se jette dans l'Uruguay; 400 kil. de cours.

Ibis, oiseau aquatique, grand ennemi des serpents; les Égyptiens l'adoraient.

Ibn, comme *Ben*, en arabe, signifie *fils*.

Ibn-Alatzyr, nom de trois frères dont le plus célèbre, surnommé *Azz-eddin* (gloire de la religion), né en Mésopotamie en 1160, mort à Mossoul en 1233, a laissé une *Chronique du monde depuis son origine*, une *Histoire des Atabeks*, etc. La chronique a été, en grande partie, publiée dans le *Recueil des historiens des croisades*, et, à Upsal, par M. Tomberg.

Ibn-Al-Khatib, surnommé *Liçan-eddin* (la langue de la religion), né à Grenade, 1313, mort dans un cachot, 1374, a laissé une *Histoire de Grenade et de ses rois*, une *Biographie des écrivains espagnols*, etc.

Ibn-Al-Mokaffa (*le recroquevillé*), dont le vrai nom était *Rouzbek*, Persan d'origine, quitta la religion des mages pour l'islamisme, et mourut, en 757, d'une mort horrible. On lui coupa les membres et on le jeta vivant dans un four. Il a, le premier, traduit de l'arabe en persan, le livre célèbre de *Calilahs et Dimnah*. S. de Sacy l'a publié sous le titre de *Fables de Bidpaï*.

Ibn-Batoutah, célèbre voyageur, né à Tanger en 1302, mort vers 1378. La relation de ses voyages, rédigée d'après ses notes, a été traduite en français par Defrémery et Sanguinetti, Paris, 4 vol, in-8°, 1853.

Ibn-Khaldoun, né à Tunis, 1332, mort au Kaire en 1406, est auteur de plusieurs ouvrages d'histoire générale, et surtout de l'histoire des Arabes établis en Afrique et en Espagne; on cite principalement une *Histoire des Arabes et des Berbères* que MM. de Slane et N. Desvergers ont publiée en arabe et en français.

Ibn-Khallikan, descendant de la famille des Barmécides, né à Arbil en 1211, mort à Damas en 1282, a laissé un *Recueil alphabétique des vies des hommes illustres*, traduit en français par M. de Slane, 1838-42.

Ibrahim, forme orientale du nom d'Abraham.

Ibrahim, sultan des Turcs ottomans, de 1640 à 1648, dut contrefaire l'imbécile pour se dérober aux soupçons de son frère Amurat IV, auquel il succéda. Sa propre mère entra dans le complot qui le détrôna et amena sa mort quelque temps après. Il entreprit en 1641 le siége d'Azov, et commença la guerre de Candie contre les Vénitiens.

Ibrahim-Bey, né en Circassie, vers 1735, fut l'un des chefs des Mameluks en Égypte, provoqua avec Mourad, son collègue, l'expédition du général Bonaparte, en 1798. Après l'expulsion des Français, il joua un assez grand rôle dans cette époque tourmentée où tant d'ambitions contraires se disputèrent l'Égypte, réussit à retenir à Djezaz un certain nombre de Mameluks disposés à se rendre au Kaire où Méhémet-Ali préparait alors son massacre, et après ce massacre, 1811, dut se réfugier à Dongolah (Nubie), où il mourut, 1816.

Ibrahim-Pacha, fils de Méhémet-Ali, vice-roi d'Égypte, né à la Cavala (Roumélie), en 1789, reçut du sultan, 1818, le titre de pacha de la Mecque pour l'heureux succès de l'expédition qu'il avait dirigée contre les Wahabites, au centre de l'Arabie; puis le gouvernement de la Morée et de Candie révoltées, à la condition d'aller le prendre. Grâce à son armée disciplinée à l'européenne par Soliman-Pacha (le colonel Selves), il gagna la bataille de Modon, 1825, prit Navarin, Missolonghi, etc., et se serait assurément emparé de la Grèce, si la Russie, la France et l'Angleterre, par la bataille de Navarin, 1827, puis l'armée française du général Maison, n'étaient venues l'obliger à retourner en Égypte, 1828. Chargé par son père de conquérir la Syrie, 1832, il soumit Gaza, Jaffa, Damas, dissipant presque sans combat les armées turques envoyées à sa rencontre. Il avait franchi le Taurus et battu à Konieh une armée de 60,000 hommes, lorsque le sultan l'arrêta par le traité de Kutayeh, mai 1833. Une nouvelle rupture amena pour Mahmoud de nouvelles défaites. Après la bataille de Nezib, 1839, il fallut une seconde intervention des grandes puissances, moins la France favorable à Méhémet, et le bombardement de Beyrouth et de St-Jean-d'Acre pour le faire renoncer à la Syrie. Aussi remarquable par ses talents militaires que par ses facultés administratives, il était cruel et perfide, et, comme il le disait lui-même, avait le ventre gros, non de nourriture, mais de ruse et d'astuce. Après un court voyage en France, où il vint prendre les eaux du Vernet contre la phthisie, il mourut au Kaire, le 10 novembre 1848.

Ibrahim (Nahr-), anc. *Adonis*, riv. de Syrie, pachalik de Tripoli, se jette dans la Méditerranée.

Ibrahim-Roud ou **Sirdjan,** riv. de l'Asie (Iran), se jette dans le golfe Persique; cours de 450 kil.

Ibsamboul ou **Ebsamboul,** village de la Nubie, sur la rive gauche du Nil, est célèbre par ses ruines magnifiques de temples, élevés au temps de Sésostris.

Ibycus, poëte lyrique grec du VIe s. av. J. C., né à Rhegium, passa la plus grande partie de sa vie à la cour de Polycrate de Samos. On raconte que des grues qu'il prit à témoins au moment où des voleurs l'assassinaient, près de Corinthe, firent plus tard découvrir ses meurtriers. Il ne reste de lui que quelques fragments publiés par Schneidewin, Gœttingue, 1833, et par Bergk, *Poetæ lyrici Græci*, Leipzig, 1843.

Iça ou **Putumajo,** riv. de l'Amérique du Sud, appelée *San-Miguel* dans la première partie de son cours; elle se jette dans l'Amazone, par la rive gauche; cours de 1000 kil.

Iça (San-Geronimo de), v. du Pérou, à 240 kil. S. E. de Lima; Commerce de vin et eau-de-vie. Verrerie; 6,000 hab.

Içana, riv. du Brésil, prend sa source dans les monts Tunuhy et se jette dans le Rio-Negro; cours de 450 kil.

Icare, fils de Dédale, en s'échappant du labyrinthe de Crète à l'aide d'ailes faites de plumes d'oiseaux attachées avec de la cire, tomba dans cette partie de la mer Egée qui a pris de lui le nom d'*Icarienne*.

Icarie, île de la mer Egée, auj. *Nikaria*. Colonisée par les Milésiens, elle dépendit ensuite de Samos.

Icarius, athénien, père d'Erigène, apprit, dit-on, de Bacchus l'art de faire le vin. Tué par des bergers ivres, il fut placé parmi les astres, où il forma la constellation du *Bootès*.

Icauna, anc. nom de l'*Yonne*.

Icciodurum, anc. nom d'*Issoire*.

Icènes (*Iceni*), peuple de la Bretagne romaine, dans la Flavie césarienne (auj. comtés de Suffolk et de Norfolk); v. princ. : *Icenorum oppidum* (*Ixworth*); *Icenorum Venta* (*Caster*). Ils aidèrent la reine Boadicée dans son soulèvement.

Ichaboe ou **Itchaboe,** petite île de la côte S. O. d'Afrique, par 26°38'30'' lat. S., où les Anglais exploitent depuis 1843 des bancs de guano.

Ichim, riv. de la Sibérie (Tobolsk), née dans la prov. d'Omsk, se jette dans l'Irtych, par la rive gauche; cours de 1,800 kil. La ville d'*Ichim* est sur ses bords.

Ichneumon, sorte de rat d'eau détruisant les œufs de crocodile et adoré chez les Egyptiens.

Ichnusa, nom anc. de la Sardaigne, appelée ainsi

en grec, parce qu'elle a la forme d'un pied humain.

Ichthyophages, c'est-à-dire *mangeurs de poissons*, nom chez les anciens de divers petits peuples peu connus des côtes de la mer. Les principaux habitaient sur les bords du golfe Persique, de la mer Erythrée et du golfe de Siam.

Icilius (Lucius), tribun du peuple, à Rome, 456 av. J. C. Fiancé de Virginie (V. ce mot), il accrut l'importance du tribunat; c'est à lui que les tribuns durent de pouvoir convoquer le sénat et d'y siéger.

Icod-de-Los-Vinos, v. à l'O. de l'île de Téneriffe; vins renommés; 5,500 hab.

Icoglans, jeunes esclaves qui servent de pages au Sultan.

I-Colm-kill. V. Iona.

Iconium, v. anc. de Phrygie (Asie Mineure), fut le ch.-l. de la Lycaonie, et aux XIe et XIIe s., la résidence d'une dynastie des Turcs Seldjoucides. Auj. *Konieh*.

Iconoclastes, c.-à-d. *briseurs d'images*. secte créée vers 185, sous l'empereur Zénon. En voulant imposer à l'Italie son horreur contre les images, Léon l'Isaurien y fit naître une révolte, et de cette révolte date la fondation du pouvoir temporel des Papes. Les Iconoclastes furent condamnés aux conciles de Nicée, 787, et de Constantinople, 842. Les Vaudois, les Albigeois, les Hussites furent tous iconoclastes au moyen âge, et de nos jours les protestants le sont peut-être plus encore qu'ils ne veulent l'avouer.

Icosium, anc. ville d'Afrique (Mauritanie Césarienne), à l'endroit où plus tard s'éleva Alger.

Ictinus, architecte d'Athènes au temps de Périclès, construisit le Parthénon à Athènes, et d'autres temples à Eleusis, à Phigalée, etc.

Iculisma, nom anc. d'*Angoulême*.

Ida, auj. *Kas-Dagh*, petite chaîne de montagnes en Asie Mineure (Mysie), au pied de laquelle était Troie. Le Scamandre, le Simoïs et le Granique y prenaient leurs sources. On y adorait Cybèle, appelée *Idæa mater*.

Ida, montagne de Crète, auj. le *Psiloriti*. Les Dactyles y élevèrent Jupiter.

Idace, né à Lamégo en Espagne, évêque de Chaves, vers 427, est auteur d'une *Chronique*, qui va de 379 à 468. Elle a été publiée, avec ses continuations, par le P. Sirmond, Paris, 1619, in-8°. On lui attribue aussi, sans preuves bien certaines, des *Fastes consulaires*.

Idalie, v. de l'île de Cypre, près de Citium, consacrée à Vénus, déjà détruite du temps de Pline. M. de Vogüé a exploré ses ruines en 1862.

Idanus, anc. nom de l'*Ain*.

Ide (Sainte), fille de Godefroy le Barbu, duc de Basse-Lorraine, épouse d'Eustache, comte de Boulogne, fut la mère d'Eustache III, de Godefroy de Bouillon, de Baudouin. Elle mourut en 1113, et, à cause de ses vertus, est honorée comme sainte. Sa fête est le 13 avril.

Idéens. V. Dactyles.

Ideler (Chrétien-Louis), érudit allemand, né dans le Brandebourg, 1766-1846, nommé en 1821 professeur à l'Université de Berlin, en 1839 associé étranger de l'Institut de France, a laissé des ouvrages estimés d'*Astronomie* et de *Chronologie*, écrits en allemand. Ses principaux ouvrages sont : *Traité de chronologie*, *Chronologie des Chinois*, *Hermapion sive rudimenta hieroglyphicæ veterum Ægyptiorum litteraturæ*, 2 vol., 1841.

Ides (*idus*, d'*iduare*, partager), ainsi nommées, chez les Romains, parce qu'elles partageaient le mois en 2 parts. Elles tombaient le 13 ou le 15, suivant les mois, et étaient consacrées à Jupiter.

Idistavisus campus, plaine de Germanie, chez les Chérusques, près du Weser, célèbre par la victoire de Germanicus sur Arminius, 16 ans ap. J. C. Auj. *Hastenbeck*.

Idoménée, roi de Crète, petit-fils de Minos et de Pasiphaë, se distingua dans la guerre de Troie, tua son fils à son retour, afin d'accomplir les vœux imprudents qu'il avait faits, se retira en Italie pour échapper à ses sujets révoltés et y fonda Salente.

Idria, v. de la Carniole (Emp. d'Autriche), à 50 kil. O. de Laybach, sur l'Idria. Fabriques de soieries; riches mines de mercure; cinabre; 5,000 hab.

Idro (Lac d'), *Edrinus Lacus*, traversé par la Chiese, dans la province de Brescia (Italie). Il a 12 kil. sur 4.

Idstedt, village du Slesvig, à 10 kil. N. O. de Slesvig, connu par la victoire du général danois Krog sur les insurgés du Slesvig-Holstein, 1850.

Idubeda, chaîne de montagnes de l'anc. Espagne; auj. *Sierra d'Oca*. V. Oca.

Idumée, petit pays situé au S. et à l'E. de la Palestine, ainsi nommé du nom de ses habitants, les *Iduméens* ou *Edomites*, peuple sémitique descendant d'Edom ou Esaü. Toute leur histoire n'est qu'une suite de petites guerres avec la Judée, qui parvint à les soumettre sous David. Mais tandis que l'*Idumée méridionale*, v. princ. : Elath, Aziongaber, Petra, fit partie du royaume de Juda jusqu'à Joram, l'*Idumée orientale*, v princ. : Bostra, réussit à secouer le joug dès la fin du règne de Salomon. Dès lors on retrouve les Iduméens parmi les ennemis les plus acharnés des Juifs. Alliés à Nabuchodonosor, ils profitent de la prise de Jérusalem pour s'emparer du pays jusqu'à Hébron. Ils furent enfin domptés par Jean Hyrcan qui les incorpora à la nation juive. Après la prise de Jérusalem par Titus, l'Idumée fut réunie à l'empire romain.

Idumée (Mer d'), nom donné à la mer Rouge.

Iédo. V. Yédo.

Iékaterinenburg, v. du gouvern. et à 300 kil. S. E. de Perm (Russie). Elle est fortifiée sur l'Isset. Arsenal, école des mines, hôtel des monnaies. Fonderie de canons, fabriques d'armes, fabrique impériale pour le travail des pierres dures, etc. Riches mines d'or et de platine; 22,000 hab.

Iékaterinodar, ch.-l. du pays des Cosaques de la mer Noire ou Tchernomorie, sur le Kouban (Russie). Catherine II, qui l'agrandit en 1792, lui a donné son nom actuel; elle s'appelait alors *Tmoutarakane*; 5,000 hab.

Iékaterinograd, v. de la prov. du Caucase (Russie mérid.), sur le Térek. Fondée par Potemkin, 1777, en l'honneur de Catherine II. Elle est fortifiée.

Iékaterinoslav, ch.-l. du gouvern. de ce nom (Russie), sur le Dnieper, à 1,600 kil. S. E. de St-Pétersbourg, ainsi nommé de Catherine sa fondatrice. Archevêché, séminaire; tribunaux; manufacture de draps pour l'armée. Foires à laines importantes; 15,000 hab.

Iékil-Ermak, fleuve de l'Asie Mineure, prend sa source dans l'Anti-Taurus et se jette dans la mer Noire. Son cours est de 450 kil. Anc. *Iris*.

Iélatma, v. de la Russie d'Europe, dans le gouvernement de Tambov. Forges d'Iéremschink aux environs; 5,000 hab.

Iéletz, v. de la Russie d'Europe, dans le gouvernement et à 215 kil. E. d'Orel. Forges importantes aux environs; 30,000 hab.

Iélisavetgrad, v. de la Russie d'Europe, gouvernement de Kherson, sur l'Ingul; 32,000 hab. Commerce important.

Iléisavetpol ou **Gandjah**, v. du gouvernement et à 150 kil. S. E. de Tiflis (Russie). Récolte de vins, fruits, garance et soie; 12,000 hab., Arméniens et Tartares. Les Russes y battirent les Persans en 1826.

Ieltez, lac salé de la Russie, sur la rive gauche du Volga, dans le gouvernement de Saratov. L'exploitation de ses salines occupe 10,000 ouvriers.

Iéna, v. du grand-duché de Saxe-Weimar, à 20 kil. E. de Weimar, sur la Saale. Importante par sa célèbre université, fondée en 1558, et sa riche bibliothèque. Jardin botanique, muséum d'histoire naturelle, muséum archéologique, observatoire, cour suprême d'appel. En 1806 (14 oct.), grande victoire de Napoléon Ier sur les Prussiens; 7,000 hab.

Iénidjé-Karasou, v. de la Roumélie (Turquie d'Europe). Commerce de tabac estimé; 3,000 hab.

Iénidjé-Vardar, v. de la Roumélie (Turquie d'Europe), à 45 kil. N. E. de Salonique. Récolte de tabac regardé comme le meilleur de la Macédoine; 6,000 hab.

Iénikaleh, petite ville et forteresse de la Russie d'Europe (Crimée), sans importance aucune. Les armées alliées l'ont occupée en 1855. L'on donne son nom au détroit qui unit la mer Noire à la mer d'Azov.

Iénisséï, fl. de la Sibérie, prend sa source en Mongolie et se jette dans la mer Glaciale. Formé de plusieurs cours d'eau venant des montagnes du pays des Khalkhas, il passe à Krasnoiarsk et à Iénisséisk. Son cours est d'au moins 3,200 kil. Il reçoit, à droite, l'Angara ou Tongouska supérieure, la Tongouska moyenne et la Tongouska inférieure.

Iénisséisk, v. de Sibérie de 6,000 hab. Commerce de transit entre la Chine et l'Europe. La province d'*Iénisséisk* a une superf. de 2,571,000 kil. carr., et une pop. de 375,000 hab.; arrosée par l'Iénisséi, elle ne comprend que des steppes stériles, où pourtant, en 1839, une mine d'or a été découverte. Le ch.-l. est *Krasnoiarsk*.

Iermak, chef de Cosaques du Don, vivait au XVIe s. Pour échapper aux troupes d'Ivan IV, qui voulait le punir de ses brigandages, il se jeta en Sibérie à la tête

de 6,000 bandits. Grâce aux armes à feu, car les Tartares n'étaient armés que de flèches, il avança jusqu'à Sibir, dont il fit sa capitale; mais s'affaiblissant à chaque pas, il dut, en 1581, faire hommage de ses conquêtes à Ivan, qui lui envoya des secours. Il périt (1584), dans une embuscade que lui dressa un chef Tartare sur les bords de l'Irtych. C'est un héros national de la Russie. Il fallut du reste encore deux règnes pour que la domination des tzars s'affermit en Sibérie.

Iernis, anc. nom de l'*Irlande*.

Iesi (*Æsis*), v. d'Italie, à 24 kil. S. O. d'Ancône, sur l'Esina. Siége d'évêché. Fabrication de bonneterie, de laine et de soie. Patrie de Pergolèse; 14,000 hab.

Iéso. V. Yeso.

Iezdegerd. V. Yezdedgerd.

Iézid. V. Yezid.

If, petite île de la Méditerranée, à 3 kil. S. O. de Marseille. Château fort bâti par François Ier en 1529, servant de prison d'Etat.

Iffendic, commune du canton de Montfort (Ille-et-Vilaine). Céréales; produits chimiques; 4,299 hab., dont 385 agglomérés.

Iffland (Auguste-Guillaume), célèbre auteur et acteur allemand, né à Hanovre, 1759-1814. Il fut bon acteur dès 1777, et dirigea les théâtres de Manheim, de Weimar, de Berlin; il a traduit beaucoup de comédies françaises, et, outre des Mémoires sur sa carrière théâtrale, il a composé 47 pièces de théâtre appartenant presque toutes à ce genre que Diderot voulait appeler le drame honnête, où il essaye de corriger les mœurs sans rire. On y remarque sa tragédie politique des *Cocardes*, le *Crime par point d'honneur*, le *Joueur*. Il a donné lui-même une édition complète de ses œuvres dramatiques, 18 vol. in-8°, Leipzig, 1798.

Igilgilis, anc. v. d'Afrique, dans la Mauritanie Sitifienne; aujourd'hui *Djidjelli*.

Iglau, v. de Moravie (Autriche), ch.-l. du cercle de son nom, à 80 kil. N. O. de Brünn, sur l'Iglawa; 17,000 hab. Commerce en toiles de coton et laine; fabriques de draps et de tabac. La pacification d'Iglau, en 1434, mit fin à la guerre des Hussites. Le cercle d'Iglau a 3,051 kil. carr., et 182,000 hab.; il est couvert par la chaîne moravo-bohémienne.

Iglawa ou **Igla**, affl. de la Schwarza, naît en Bohême, dans les monts de Moravie, passe à Iglau, et a 150 kil. de cours.

Iglesias, v. de l'île de Sardaigne (Italie), à 150 kil. N. O. de Cagliari. Evêché. Comm. de vin; 6,000 hab. Jadis *Ecclesiæ*.

Iglesias de la Casa (D. Joseph), poëte espagnol, né à Salamanque, 1753-1791, imitateur de Quévédo, composa des satires, des épigrammes, des apologues, des romances; puis, quand il fut prêtre, des églogues, des *silvas*, avec une grande pureté de style castillan. Les meilleures éditions de ses *Poésies* sont celles de Salamanque, 1798, 2 vol. in-8°; de Barcelone, 1820; de Paris, 1821.

Ignace (Saint), surnommé *Théophore*, père de l'Eglise, évêque d'Antioche, vers 69, martyr sous Trajan, a laissé plusieurs *Lettres* écrites en grec, dont 7, après des discussions souvent renouvelées, ont été regardées comme authentiques. Le père Legras, de l'Oratoire, les a traduites en français, Paris, 1717. On le fête le 1er fév. V. *Corpus Ignatianum*, par M. Cureton; Londres, 1849, in-8°.

Ignace (Saint), fils de l'empereur Michel Ier, patriarche de Constantinople, de 846 à 877. Persécuté et dépossédé de son siége par Photius, malgré l'appui du pape Nicolas Ier, le mécontentement populaire l'y fit rétablir. Il est également honoré par les deux Eglises, le 23 octobre.

Ignace de Loyola (Saint), fondateur de l'ordre des jésuites, né au château de Loyola, en Biscaye, de nobles parents, 1491-1556, fut page de Ferdinand le Catholique. Jusqu'à 29 ans, il vécut d'une vie partagée entre les devoirs de la profession des armes et la galanterie; mais blessé au siége de Pampelune, 1521, la lecture de la vie de J. C. et des saints lui inspira le désir de se réformer. Dès qu'il fut guéri, il se rendit à l'abbaye de Montserrat, y fit la veillée des armes devant l'autel de la Vierge Marie, 1522; et après 10 mois d'austérités à Manresa, alla visiter la Terre sainte. De retour à Barcelone, il y étudia la grammaire, puis la philosophie à Alcala; mais l'Inquisition le prit pour un illuminé et le persécuta. Echappé de sa prison, il passa en France, 1528, et recommença ses études à Sainte-Barbe. Il s'y attacha Pierre Favre, François-Xavier et quatre Espagnols, qui tous, par un vœu solennel, s'engagèrent à se consacrer à Dieu, pour prêcher l'Evangile aux infidèles, enseigner les jeunes gens et combattre les hérétiques. Ils prononcèrent leurs vœux dans l'église de Montmartre, près de Paris, en 1534, et ils nommèrent bientôt, 1537, l'ordre nouveau, la *Compagnie de Jésus* dont Ignace fut le premier général en 1541. Obligés de se séparer, tous les associés se retrouvèrent à Venise, d'où ils se dispersèrent afin de faire des prosélytes. Ignace se rendit à Rome, où il obtint du pape Paul III (1540) la reconnaissance de son ordre. Il fut témoin de ses premiers succès et mourut d'épuisement, 1556. Canonisé en 1622, il est fêté le 31 juillet. Le père Bouhours, Maffei, Ribadéneira, Bartoli, Genelli, ont écrit sa *Vie*. On a de lui: 1° ses *Constitutions*, en espagnol; 2° ses *Exercices spirituels*, traduits en français par l'abbé Clément, 1771, in-12.

Ignorantins (Frères). V. Frères des Ecoles chrétiennes.

Igor Ier, grand-duc de Russie, fils de Rurik, époux d'Olga (V. ce mot). Il attaqua Constantinople, 941, et périt, 945, dans une révolte des Drevliens.

Igor II, grand-prince de Russie, régna à Kiev, 1146, mais fut aussitôt détrôné par Ysiaslaf.

Iguala, bourg de la prov. de Puebla (Mexique), à 150 kil. S. E. de Mexico. V. Iturbide.

Igualada (*Apiæ Latæ*), v. de la prov. et à 50 kil. N. O. de Barcelone (Espagne). Industrie active; 10,000 h.

Iguaraçu, v. de la prov. et à 40 kil. N. O. de Pernambouc (Brésil). Commerce assez actif; 5,000 hab.

Iguassu, riv. du Brésil, se réunit au Parana, après un cours de 700 kil.

Iguvium. V. Eugubium et Gubbio.

Iholdy, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 28 kil. N. O. de Mauléon (Basses-Pyrénées); 795 hab.

Ihre (Jean), savant suédois, né à Lund, 1707-1780, professeur de belles-lettres à l'université d'Upsal, a laissé de nombreux ouvrages encore estimés: *Essai et Remarques sur la langue suédoise; Dictionnaire des dialectes de la Suède;* des *Dissertations* sur Ulphilas et le *Codex argenteus* d'Upsal; mais surtout *Glossarium Suio-Gothicum*, Upsal, 1769, 2 vol. in-8°.

Ikchid, fondateur de la dynastie des *Ikchidites* dans l'Egypte, qu'il enleva, 933, aux califes Abbassides. Les Fatimites les remplacèrent en 968.

Ilanz, petite ville du canton des Grisons (Suisse), à 38 kil. S. O. de Coire, dans la Ligue Grise.

Ildefonse ou **Alphonse** (Saint), né à Tolède, 607-669, disciple de saint Isidore, fut archevêque de Tolède. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, tels que: *De perpetua virginitate sanctæ Mariæ; Liber de scriptoribus ecclesiasticis*, etc. Ses *Œuvres* ont été recueillies à Paris, 1576, et dans les Bibliothèques des Pères. On le fête le 23 janvier.

Ildefonse (Saint-), petite v. de la Vieille-Castille (Espagne), à 6 kil. S. E. de Ségovie; 4,000 h. Siége d'un gouverneur militaire; le palais de *la Granja*, à quelque distance, résidence des rois d'Espagne, renferme beaucoup d'objets d'art, et est entouré de magnifiques jardins. Manufacture royale de glaces. Philippe V s'y retira après son abdication. Des traités y furent signés entre l'Espagne et le Portugal, 1778; avec la France, 1796 et 1800. La reine Christine, après l'insurrection militaire du 12 août 1836, fut forcée d'y accepter la constitution de 1812.

Ile-Adam (L'), ch.-l. de canton (Seine-et-Oise), sur l'Oise, à 12 kil. N. E. de Pontoise. Carrières de pierres de taille. Fabrique de porcelaine; 2,660 hab.

Ile-Barbe, dans la Saône, près de Lyon, renfermait une abbaye célèbre de Bénédictins, brûlée par les protestants en 1562.

Ile-Bouchard (L'), ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. S. E. de Chinon (Indre-et-Loire), sur la Vienne. Belles ruines d'un château fort. Patrie d'André Duchesne. Commerce d'eau-de-vie, de fruits, etc.; 1,452 hab.

Ile-d'Alby (L') ou **Lisle**, ch.-l. de canton de l'arr. et à 10 kil. S. O. de Gaillac (Tarn), sur le Tarn; 4,625 hab.

Ile-de-France, anc. prov. de France, dont Paris était la capitale. Elle comprenait seulement le territoire qu'environnent les rivières de Marne, de Seine, d'Oise, d'Aisne et d'Ourcq, situation qui lui avait fait donner le nom d'île. Elle fut en quelque sorte le noyau de la monarchie française.—L'Ile-de-France, grand gouvernement de l'anc. monarchie, comprenait l'Ile-de-France proprement dite (pays de France, Parisis, Goëlle), la Brie française, le Gâtinais français, le Hurepoix, le Mantois, le

Vexin français, le Beauvaisis, le Thimerais, le Valois, le Soissonnais, le Laonnais. Elle a formé les départements de la Seine, Seine-et-Marne, Seine-et-Oise, Aisne, Oise, et une petite partie de la Nièvre et du Loiret.

Ile-de-France. V. Maurice.

Ile-en-Dodon (L'). ch.-l. de canton de l'arr. et à 40 kil. N. E. de Saint-Gaudens (Haute-Garonne), sur une petite île de la Save; 2,405 hab.

Ile-Jourdain (L'). ch.-l. de canton de l'arr. et à 28 kil. N. E. de Lombez (Gers), sur la Save. Tuileries, briqueteries; 4,864 hab.

Ile-Jourdain (L'). ch.-l. de canton de l'arr. et à 28 kil. S. O. de Montmorillon (Vienne), sur la Vienne; 952 hab.

Ile-Rousse (L'). ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. E. de Calvi (Corse); port sûr et accessible aux gros bâtiments, sur la côte N. O. Commerce important de bois. résines. fruits, etc.; 1,687 hab.

Ile-sur-le-Doubs (L'), ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. N. E. de Baume-les-Dames (Doubs). Forges; 2,685 hab.

Ile-sur-le-Serein (L'), ch.-l. de canton de l'arr. et à 14 kil. N E. d'Avallon (Yonne); 922 hab.

Ile du Tibre ou **Tibérine** (*Insula Tiberina*), située à Rome. vers l'extrémité méridionale du Champ de Mars. Jointe à la terre ferme par les ponts Fabricius et Cestius, elle était consacrée à Esculape, qui y avait été amené (l'an 462 de Rome), par le Tibre, sous la figure d'un serpent. Entourée d'un quai en forme de trirème pour rappeler son arrivée, elle renfermait trois temples, ceux d'Esculape, de Jupiter et de Faune. C'est aujourd'hui *San-Bartolomeo;* son joli quai tombe en ruines.

Iletskoï-Gorodok, bourg de Russie, dans le gouvernement et à 150 kil. O. d'Orenbourg, au confluent de l'Oural et de l'Ilek. Salines où l'on envoie les condamnés, et qui produisent plus de 60 millions de kilogrammes de sel par an; 2,000 hab.

Ilercaons, peuple d'Hispanie (Tarraconaise); capit. *Dertosa* Tortose.

Ilerda, aujourd'hui *Lerida*, cap. des *Ilergètes* (Hispanie); Afranius et Petreius y furent défaits par César, 49 av. J. C.

Ilergètes, peuple d'Hispanie (Tarraconaise). Capit. *Ilerda.*

Iles ou **Djezaïr** (Vilayet des), une des 4 grandes divisions de la Turquie d'Europe; ch.-l. *Gallipoli.* Ce vilayet comprend les Sporades, les villes de Gallipoli et de Biga, etc. Avant la déclaration d'indépendance de la Grèce, il comprenait encore les Cyclades, l'île de Négrepont et le continent voisin. La Crète forme un gouvernement particulier.

Ilhavo, v. de la prov. de Beïra (Portugal), au S. O. d'Aveiro, sur l'Atlantique. Salines; 6,000 hab.

Ili, riv. de l'Empire chinois (Dzoungarie). Elle se jette dans le lac Balkhach-Noor. Elle a donné son nom à une division militaire de l'empire chinois.

Ili. V. Gouldja.

Ilia ou **Rhéa Sylvia**, fille de Numitor. V. Rhea.

Ilion ou **Ilium**, nom de l'ancienne Troie, d'Ilus, fils de Tros.

Ilipa, v. de la Bétique (Espagne), sur le Bétis.

Ilissus, ruisseau qui, sortant du mont Hymette, tombe dans le golfe d'Egine, au S. E. d'Athènes. On voyait sur ses bords des autels consacrés aux Muses et à Borée.

Ilkeston, v. du comté, et à 12 kil. N. E. de Derby (Angleterre). Eglise ancienne, important marché pour les fruits; 5,500 hab.

Ilythia, fille de Junon, présidait aux accouchements On l'identifia à Rome avec Lucine.

Ill (*Elsus*), riv. d'Alsace, prend sa source près d'Altkirch (Haute-Alsace), et se jette dans le Rhin au-dessous de Strasbourg. Elle passe à Mulhouse, Ensisheim, Schelestadt, Benfelden, Strasbourg. Son cours est de 200 kil. Elle reçoit : la Lauch, la Fecht, le canal du Rhône au Rhin. Elle a donné son nom à l'Alsace, *Elsass*, pays de l'Ill.

Ill, affluent de droite du Rhin, arrose le Vorarlberg (Autriche), et finit en amont du lac de Constance.

Ille, v. de l'arr.. et à 20 kil. de Prades (Pyrénées-Orientales), sur la Tet. Elle est assez bien bâtie et entourée de murailles flanquées de tours; 3,332 hab.

Ille, riv. de France, vient de l'étang Boulet et se jette dans la Vilaine, à Rennes. Elle comprend, sur une partie de son cours, le canal d'Ille-et-Rance.

Ille-et-Rance (canal d'). Il fait communiquer la Vilaine, affluent de l'Océan, et la Rance, affluent de la Manche; il unit Rennes avec Saint-Malo.

Ille-et-Vilaine, département de la France occidentale, a pour limites : au N. la mer de la Manche et le département de la Manche ; à l'O. les départements des Côtes-du-Nord et du Morbihan ; au S. la Loire-Inférieure; à l'E. le département de la Mayenne. Sa superficie est de 6,725 kil. carrés; sa pop. de 589,532 hab. Il est arrosé par le Couesnon, la Rance, la Vilaine et l'Ille; traversé par le canal d'Ille-et-Rance. Des forêts, des landes, des bruyères couvrent une grande partie du département, qui produit du blé en quantité insuffisante, mais a de beaux pâturages, élève des bêtes à cornes, des moutons, des chevaux, et renferme beaucoup de châtaigniers et de pommiers; on cultive le lin et le chanvre. Industrie des toiles, tanneries, forges, hauts fourneaux ; pêche sur les côtes. — Grès, granit, ardoises, mines à Paimpont et à Pontpéant. Le ch.-l. est *Rennes;* il y a 6 arrondissements : Rennes, Fougères, Montfort, Redon, Saint-Malo, Vitré. Il fait partie de la 10e rég. militaire (Rennes), de l'Académie et de la Cour d'appel de Rennes; de la 2e préfecture maritime (Brest), il forme le diocèse de l'archevêque de Rennes. C'est l'un des 5 départements de l'ancienne Bretagne.

Iller (*Ilargus*), riv. de Bavière, prend sa source dans les Alpes de l'Algau, sépare le Wurtemberg de la Bavière, reçoit l'Aurach et se jette, près d'Ulm, dans le Danube, par la rive droite; cours de 160 kil.

Illescas, v. de la prov. et à 25 kil. N. E. de Tolède (Espagne). Ancienne place, jadis importante au temps des Maures. On y admire une magnifique église gothique, et une tour d'architecture moresque; 2,000 hab.

Illiberis, v. anc. de la 1re Narbonnaise (Gaule), aujourd'hui *Elne*, suivant quelques-uns.— V. anc. de la Bétique (Espagne); aujourd'hui ruines près de *Grenade.*— Nom ancien du Tech (Gaule Narbonnaise).

Illiers, ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. S. O. de Chartres (Eure-et-Loir), sur le Loir. Fabrique de draps, façon d'Elbeuf et de Louviers. Ruines d'un ancien château-fort ; 2,995 hab.

Illimani (Nevado de), mont. de la chaîne des Andes de Bolivie, à 40 kil. S. E. de La Paz ; 6,456 m. de hauteur.

Illinois, Etat de la confédération des Etats-Unis, faisant partie du groupe des Etats de l'Ouest ; a pour limites : au N. le Wisconsin; à l'O. Iowa et Missouri; au S. Missouri et Kentucky; à l'E. Kentucky, Indiana et le lac Michigan. La superficie est de 143,506 kilomètres carr.; la popul. de 2,540,000 hab. Il est arrosé par le Mississipi et ses affl., l'Illinois, l'Ohio, le Wabash, etc. Le sol est plat et très-fertile; le climat est sain; c'est un pays essentiellement agricole; on y trouve de la houille, du fer, du cuivre, des sources salées. Les villes principales sont: *Springfield*, le ch.-l., Chicago, Vandalia, Alton, Cairo, Galena, Nauvoo. Dès 1673, les Français y formèrent des établissements ; mais en 1763, la France dut les céder à la Grande-Bretagne, qui elle-même, en 1783, renonça à ses droits en faveur des Etats-Unis. Erigé en 1818, en Etat de l'Union, il est représenté au congrès par 2 sénateurs et 19 députés.

Illinois, riv. des Etats-Unis (Illinois); née dans l'Indiana, elle se jette dans le Mississipi, par la rive gauche; cours de 680 kil.

Illiturgis, v. d'Hispanie, sur le Bétis, aujourd'hui ruines près d'*Andujar.* Elle fut détruite par Scipion l'Africain.

Illkirch, commune du canton de Geispolsheim, dans l'arrond. de Strasbourg (Be-Alsace). Toiles, étoffes de laine ; instruments aratoires, machines pour l'industrie; 4,668 hab.

Illora, v. de la prov. et à 40 kil. N. O. de Grenade (Espagne). Belle église paroissiale. Tisseranderie, marbres ; 6,000 hab.

Illuminés, nom que l'on donnait dans la primitive Eglise aux chrétiens qui avaient reçu le baptême, probablement parce qu'ils étaient alors éclairés par la foi. On l'appliqua plus tard aux membres de diverses sociétés, soit religieuses, soit politiques, fondées à des époques différentes. La première de ces sociétés, née vers la fin du XVIe siècle, des rêveries de Jacob Bœhme, fut reproduite au XVIIIe par Pasqualis et Saint-Martin tandis qu'une société de visionnaires s'établissait en Suède avec Swedenborg. Leur succès inspira à Adam Weishaupt, professeur de droit à Ingolstadt la pensée d'en établir une nouvelle dans un but purement politique; mais ces plans de réforme sociale ne purent échapper à l'œil clairvoyant du roi de Bavière qu'ils menaçaient ;

il proscrivit Weisshaupt et prononça la dissolution de cette nouvelle secte d'illuminés (1785). A l'époque de la Révolution, elle essaya de pénétrer en France; mais à une époque où les sociétés les plus dangereuses pouvaient se réunir et comploter au grand jour, une société secrète n'avait pas de raison d'être; elle n'y fit donc que peu de prosélytes et ne tarda pas à disparaître.

Illustres, Illustrissimes, titres d'honneur en usage dans l'empire romain, et en France sous les rois des deux premières races.

Illyrie (*Illyricum, Illyris, Illyria*). Ce nom désigne des pays très-différents suivant les époques. Les Grecs appelaient ainsi une contrée embrassant les régions montagneuses au N. O. de l'Hellade. Lorsque Philippe eut réuni à la Macédoine la partie méridionale de l'Illyrie, ils en distinguèrent deux : l'Illyrie grecque au S., qui s'étendait depuis l'Épire jusqu'au mont Scodrus; l'Illyrie barbare au N. O., habitée par les Dalmates, les Iapodes et les Liburnes. La première fut conquise par les Romains dès l'an 219 av. J. C. La seconde maintint plus longtemps son indépendance; on retrouve une guerre de Dalmatie et un soulèvement des Dalmates jusque sous Auguste. Les Romains comprirent alors sous le nom d'Illyrie les pays à l'E. de l'Italie et de la Rhétie et au S. du Danube. Ils y ajoutèrent même la Macédoine, la Thessalie et la Grèce proprement dite. Le nom d'Illyrie devint donc sous les empereurs le nom d'un vaste commandement militaire embrassant un grand nombre de provinces. Enfin, lors du partage définitif du monde romain entre les deux empires, il y eut un diocèse d'Illyrie ou d'Illyrie occidentale à l'empire d'Occident, et une préfecture d'Illyrie ou Illyrie orientale à l'empire d'Orient. Conquise un moment par les Ostrogoths, l'Illyrie occidentale fut recouvrée sous Justinien; mais envahies vers la fin du VIe s. par des tribus slaves, les deux Illyries, la préfecture comme le diocèse, furent perdues et sans retour pour l'Empire. Dès lors le nom d'Illyrie disparut; on vit s'élever à sa place les États de Dalmatie, Bosnie, Croatie, Esclavonie; la Dalmatie appartenant à Venise, qui ne fut réunie à l'Autriche que par le traité de Campo-Formio, 1797; la Bosnie encore aujourd'hui entre les mains de la Turquie; la Croatie et l'Esclavonie aux Hongrois, et qui passèrent avec la Hongrie sous la domination de l'Autriche, de 1526 à 1558; et ce nom d'Illyrie, on ne le retrouve plus dans l'histoire, que lorsque Napoléon le fit revivre en créant le gouvernement des provinces Illyriennes. Elles firent retour à l'Autriche, en 1815, qui de la partie N. O. forma le roy. d'Illyrie. (V. ce mot.)

Illyrie (Roy. d'), formé en 1816, après la chute de Napoléon Ier, de provinces arrachées à l'empire français et rendues à l'Autriche. Il était borné au N. par le Tyrol et la Styrie; à l'E. par la Croatie; au S. par la Croatie, la Dalmatie et l'Adriatique; à l'O. par le royaume Lombard-Vénitien et le Tyrol. Il était divisé en 2 gouvernements : celui de Laybach subdivisé lui-même en 5 cercles, Laybach, Neustadt, Adelsberg, Villach et Klagenfurt; et celui de Trieste, divisé en 3 cercles, ceux d'Istrie, de Trieste et de Goritz. Depuis la réorganisation de l'empire d'Autriche, 1849, il forme trois provinces : celles de Trieste ou du Littoral, de Carniole et de Carinthie.

Illyriennes (Provinces), grand gouvernement de l'empire de Napoléon, formé en 1809 de la Carinthie, de la Carniole, de l'Istrie, du Frioul, du Littoral hongrois, de la Croatie mérid., enlevés à l'Autriche; puis de l'Istrie, de la Dalmatie, de Raguse, des bouches du Cattaro et du Pusterthal (partie occidentale du Tyrol), pris à la Bavière, 1810. Ce gouvernement s'étendait des sources de la Save aux bouches du Cattaro et de l'Isonzo à la frontière Turque : ch.-l. Laybach. Ces pays ont été rendus à l'Autriche en 1815.

Illyriennes (Iles). Nom des îles répandues dans l'Adriatique le long de l'Illyrie et de la Dalmatie. Les princ. sont : Veglia, Cherso, Brazza, Lesina, Curzola, etc.

Ilmen, lac de la Russie d'Europe près de Novogorod. Le lac Ilmen (50 kil. sur 40) et ses canaux forment deux des voies fluviales les plus importantes de la Russie. Il communique par le Volkhov avec le lac Ladoga.

Ilmenau, v. du grand-duché de Saxe-Weimar sur l'*Ilm*, au pied du Thüringerwald, à 30 kil. S. O. de Weimar. Porcelaines, poupées, couleurs. Bains résineux aromatiques. Mines de fer et de manganèse. Forges de fer; 3,000 hab.

Ilminster, v. du comté de Somerset (Angleterre), à 6 kil. de Bath et 18 kil. d'Ilchester. Belle église gothique; hôpital. Fabriques de draps; 4,000 hab.

Ilus, fils de Tros, fonda Ilion et trouva le Palladium. On le fait vivre au XIVe siècle av. J. C. Il fut père de Laomédon et aïeul de Priam.

Ilva ou **Æthalia,** anc. nom de l'île d'*Elbe*.

Ilvates ou **Eléates,** peuple Ligure soumis définitivement par Fulvius, l'an 58 av. J. C. Il habitait au S. de Tortone.

Imad-Eddyn (MOHAMMED), surnommé *El-Kâteb* (l'écrivain), né à Ispahan, 1125-1201, a écrit l'histoire de plusieurs *Expéditions de Saladin*, dont il fut le secrétaire. V. *Extraits des Historiens arabes des guerres des Croisades*, par M. Reinaud.

Image (Droit d'), *Jus imaginis*, droit que, à Rome, tout magistrat siégeant sur la chaise curule avait à un buste en cire coloriée, revêtu des insignes de sa dignité. On plaçait cette image dans l'*Atrium*, on la portait aux funérailles des membres de la famille.

Imam ou **Iman,** ministre de la religion mahométane qui fait le service dans une mosquée. — Titre des califes et des sultans ottomans. — Chez les Sunnites il se donne à tout célèbre docteur orthodoxe; chez les Chiytes au contraire, il ne s'applique qu'à 12 vertueux personnages revêtus des deux pouvoirs temporel et spirituel, dont le dernier, chassé de ce monde par la méchanceté des hommes, attend en un lieu inconnu que la mesure soit comble, et alors il reviendra rétablir sur la terre le règne de la justice.

Imaüs, nom que les anciens donnèrent à deux chaînes de montagnes différentes. Strabon, Pline appellent Imaüs la partie de l'Himalâya qui borde le Népaul; Ptolémée l'applique à la chaîne du Bolor. On croyait de son temps que cette chaîne se prolongeait jusqu'à l'Océan Glacial et divisait l'Asie septentrionale en deux parties, Scythie en deçà et Scythie au delà de l'Imaüs.

Imbaburu, une des 8 provinces de la république de l'Équateur, ch.-l. *Ibarro*. Elle tire son nom de l'*Imbaburu*, volcan de la chaîne des Andes, à 80 kil. N. E. de Quito. Elle a 150,000 hab.

Imbert (JOSEPH-GABRIEL), peintre, né à Marseille, 1654-1740; élève de Van der Meulen et de Lebrun, se fit chartreux sans cesser d'être peintre. Son chef-d'œuvre est un *Calvaire*, placé à Marseille dans l'église de la Chartreuse.

Imbert (BARTHÉLEMY), poëte, né à Nîmes, 1747-1790, publia à 20 ans son *Poëme du Jugement de Pâris*, qui fonda sa réputation, mais dans ses derniers ouvrages il ne réalisa point les espérances qu'avaient données ses débuts et il mourut dans un état voisin de la misère. Petitot, dans le 14e volume du Répertoire du Théâtre Français, a écrit une *Notice sur Imbert*. On a publié ses *Œuvres poétiques*, 2 vol. in-12; ses *Œuvres diverses*, in-8°; ses *Œuvres choisies en vers*, 4 vol. in-8°, etc.

Imbro (anc. *Imbros*), île de la Turquie d'Europe dans l'Archipel, à 12 kil. S. O. de la presqu'île de Gallipoli. On y élève des chèvres et des abeilles. Elle était le siége du culte des Cabires qui célébraient les mystères de Vénus; 5,000 hab.

Iméréthie, pays de la Russie d'Asie, ch.-l. *Kutaïs*, entre le Caucase au N., la Géorgie à l'E., l'Arménie au S., la Mingrélie à l'O. Elle est arrosée par le Rioni, au bassin duquel elle appartient, et couverte par les ramifications du Caucase éternellement neigeuses; 80,000 hab. Sol fertile. Ses habitants, de la race géorgienne, professent la religion grecque. Elle fait partie de la Russie depuis 1804.

Imier ou **Immer,** village du canton et à 40 kil. N. O. de Berne (Suisse). Dentelles, horlogerie; 2,600 hab.

Immæ, anc. ville de Syrie, entre Antioche et Émèse, où l'armée de Macrin fut battue, en 218.

Immonde (Golfe), *Sinus immundus*, formé par un enfoncement du golfe Arabique entre la Nubie et l'Égypte.

Immortels (Les), garde chargée de veiller sur la personne des anciens rois de Perse.

Imola, anc. *Forum Cornelii*, v. de la prov. et à 36 kil. S. E. de Bologne (Italie). Évêché. Fabrication du crême de tartre, connu sous le nom de tartre de Bologne. En 1797, victoire des Français sur les Autrichiens; 27,000 hab.

Imparato (FRANÇOIS), peintre napolitain du XVIe s., élève du Titien, s'est si bien approprié sa manière que l'on confond ses tableaux avec ceux du grand maître: Un *Saint Pierre martyr*, le *Martyre de saint André*, tous deux à Naples, passent pour ses meilleurs ouvrages.

Impéria, célèbre courtisane romaine, de 1485 à 1511, joua à Rome dans le siècle de Léon X le rôle

qu'Aspasie avait joué à Athènes dans le siècle de Périclès.

Impériales (Villes), nom donné dans l'empire germanique aux villes libres et ne relevant que de l'empereur.

Impériale-Lercari ou **Lecari,** doge de Gênes, fut obligé, après le bombardement de Gênes, de venir (1684) s'humilier devant Louis XIV. Comme Seignelay lui demandait ce qu'il trouvait de plus étonnant à Versailles : « C'est de m'y voir, » répondit-il.

Imphy, village de l'arr. et à 10 kil. S. E. de Nevers (Nièvre). Grande usine pour la fabrication du fer-blanc, du cuivre, du bronze, du zinc et des tôles laminées de toute espèce; 2,214 hab.

Importants (Cabale des), parti politique qui gouverna en France pendant les 5 premiers mois de la régence d'Anne d'Autriche. Bien que la plupart eussent été persécutés par Richelieu pour leur attachement à la reine, leur incapacité et surtout l'amour naissant de la régente pour Mazarin les forcèrent à lui céder la place. Les plus célèbres chefs du parti étaient les ducs de Beaufort, de Mercœur, et leur père, le duc de Vendôme, le duc de Guise, la duchesse de Chevreuse, l'évêque de Beauvais, Potier, un instant ministre principal.

Imprimerie nationale, créée d'abord et installée au Louvre par Louis XIII, 1640, transférée, sous la Révolution, rue de la Vrillière, à la place même où s'élève actuellement la Banque; puis par Napoléon Ier en 1808, rue du Temple, à l'hôtel de Rohan-Soubise qu'elle occupe encore aujourd'hui. Elle est un établissement unique pour la richesse et la variété de son matériel, surtout en types orientaux. Elle occupe chaque jour plus de mille ouvriers.

Imus Pyrenæus, v. de la Novempopulanie (Gaule), auj. St-Jean-Pied-de-Port.

Ina, roi anglo-saxon de Wessex, 689-729, subjugua les Bretons de Cornouailles et les traita avec une humanité fort rare chez les conquérants Saxons; révisa et fit recueillir les lois; quoique son règne ait été troublé par quelques révoltes, c'est l'un des plus glorieux et des plus prospères de l'Heptarchie. En 726 il fit un pèlerinage à Rome, y construisit le collége anglais, et à son retour, il s'enferma dans un cloître où il mourut.

Inachus. La tradition lui attribue la fondation d'Argos. Pausanias et Strabon le croient indigène; mais les noms d'Io, sa fille, de Phoronée, son fils, et d'Apis, son successeur, semblent indiquer une origine égyptienne.

Inachus, riv. de l'Argolide. Auj. *Planitza.*

Inambari, riv. de l'Amérique du Sud, naît en Bolivie et se réunit au Béni; cours de 450 kil.

Inarus, chef libyen, élu roi par les Egyptiens révoltés contre Artaxerxès Longue-Main, roi des Perses, 465 av. J. C. Avec l'aide des Athéniens, il réussit à se soutenir jusqu'en 456, année où il fut vaincu par le satrape Mégabyse et mis en croix.

Inca, v. de l'île de Majorque (Espagne), à 25 kil. N. E. de Palma. Draps, étoffes de tout genre, savon, eau-de-vie; 5,000 hab.

Incarnation (Filles de l'), nom des Augustines d'Espagne.

Incas, nom de la dynastie qui régnait au Pérou avant la conquête espagnole. Ils se disaient fils du Soleil et avaient un pouvoir absolu. Atahualpa fut le dernier.

Inchbald (ELISABETH **Simpson,** mistress), née à Standingfield (Suffolk), 1753-1821. Entraînée par son amour pour le théâtre, elle vint à Londres, à l'âge de 18 ans, y épousa, 1772, l'acteur Inchbald, auquel elle dut de paraître sur la scène ; après la mort de son mari, 1778, devint auteur, et écrivit 15 pièces de théâtre et 2 romans; l'un d'eux, *Simple Histoire,* plusieurs fois traduit en français, a fondé sa réputation. Il est à regretter qu'avant de mourir elle ait cru devoir brûler ses Mémoires, qui devaient abonder en révélations curieuses sur les temps où, jeune, belle et sans ressources, il lui fallait implorer une protection qu'on voulait lui vendre. Outre ses pièces de théâtre et ses 2 romans, *Simple histoire, la Nature et l'Art,* elle a publié une collection de pièces, *the British Theatre,* 25 vol.; *the Modern Theatre,* 10 vol.; une collection de *Farces,* 7 vol.; et elle a laissé un *Journal.*

Inchofer (MELCHIOR), jésuite allemand, né à Vienne, 1584-1648, a laissé un grand nombre d'ouvrages de droit, d'histoire ecclésiastique, d'astronomie, etc., où il fait preuve d'érudition; mais il est dépourvu de goût et de critique. Ainsi, selon lui, les Bienheureux sont surtout heureux en ce qu'ils peuvent se parler quelquefois en latin. C'est par erreur qu'on lui a attribué la *Monarchie des Solipses,* satire virulente contre les Jésuites.

Inchy-Beaumont, village de l'arr. et à 18 kil. S. E. de Cambrai (Nord). Fabriques de tulle, etc. Construction de machines et de métiers à tulle.

Income-Tax (Impôt sur les revenus), institué en Angleterre pour faire face aux dépenses de la guerre contre la république française. Il pesait, sans exception, sur tous les revenus au delà de 1,500 fr. Aujourd'hui encore c'est l'impôt auquel les Anglais, en cas de nécessité, ont le plus volontiers recours.

Incroyables, nom donné sous le Directoire vers 1796 à certains jeunes gens dont la mise et les manières étaient aussi excentriques que le langage. Supprimant la lettre *r* dans tous les mots, ils ont dû le nom d'incroyables à leur exclamation habituelle : *Ma petite paole d'honneu panachée, c'est incoyable!* Le peuple les appelait *muscadins.*

Incubes, nom donné au moyen âge à une sorte de démons qui abusaient des femmes pendant leur sommeil. Le *Succube* au contraire prenait la forme d'une femme et ne tourmentait que l'homme.

Indals-Elf, riv. de Suède, qui descend des montagnes, vers les frontières de Norvége, forme cascades et lacs, et se jette dans le golfe de Bothnie, à 30 kil. S. O. d'Hernosand.

Inde ou **Indes orientales,** nom donné à deux grandes presqu'îles de l'Asie méridionale, l'Inde cisgangétique ou l'Hindoustan, et l'Inde transgangétique ou Indo-Chine.

Inde cisgangétique ou **Hindoustan,** immense presqu'île de l'Asie méridionale, en forme de triangle, dont la base est au mont Himalâya. Elle s'étend des limites du Thibet, depuis le 35° lat. N., jusqu'au cap Comorin, vers 7° 31'; elle a pour bornes : au N. O., les monts Soliman vers l'Afghanistan, et les monts Hala qui la séparent du Béloutchistan; au N. E. le Brahmapoutra, ou plutôt la Birmanie; à l'E. le golfe du Bengale; à l'O. la mer d'Omân. Sa superficie est d'environ 3,870,000 kil. carrés. Dans le golfe du Bengale, on remarque : la côte du Bengale, basse et marécageuse; le vaste delta du Gange; la côte d'Orissa, formée de plages dangereuses; la côte de Coromandel, bordée de blanches falaises, avec une mer peu profonde, exposée à un violent ressac. Viennent ensuite les bas-fonds du détroit de Palk, et la ligne d'îlots et de rochers qu'on nomme le Pont d'Adam, puis le golfe de Manaar, qui séparent l'Inde de Ceylan. Au delà du cap Comorin, commence la mer d'Omân, qui renferme les deux archipels des Maldives et des Laquedives; les côtes de Malabar et de Concan sont élevées et forment des ports assez nombreux; puis les golfes de Cambaye et de Kotch, qui enserrent la presqu'île de Goudjérate; enfin, le delta du Sind. — Outre les monts Himalâya, qui contiennent les sommets les plus élevés du monde, on y trouve les monts Vindhya, qui courent de l'E. à l'O., à travers le centre de l'Hindoustan, et les deux chaînes des Ghâttes occidentales et des Ghâttes orientales. Les principaux cours d'eau sont : à l'Est, le Brahmapoutra, le Gange, le Mahanady, le Godavéry, la Kistna, le Penner, le Palar, le Pannair, le Cavéry, qui se jettent dans le golfe du Bengale; à l'Ouest, le Tapty, la Nerbuddah, le Saburmutti, l'Indus ou Sind, affluents de la mer d'Omân. — Suivant les différences de latitude et de hauteur, on y rencontre toutes les diversités de température et de climat; tandis que le Nord jouit d'un air pur, et même un hiver, au Sud, surtout sur les côtes, la chaleur est intolérable; la peste s'y développe sur une grande échelle, et plusieurs des épidémies qui ont désolé l'Europe, comme le choléra, nous sont venues de l'Hindoustan. Il n'y a que deux saisons, l'une pluvieuse, l'autre sèche, qui correspondent aux moussons du S. O. et du N. E.; la première, du milieu d'avril à septembre, la seconde, d'octobre à avril. — Dans la région montueuse de l'Himalâya, on trouve plusieurs pays, la vallée de Kachemir, le Kanaor, le Gherwal, le Kemaon, le Népaul, le Sikkim et le Boutan, pays habités par des Hindous mêlés de Mongols, et par des Thibétains; l'Assam, grande vallée arrosée par le Brahmapoutra, peuplée de tribus à demi-sauvages, est encore une région de transition entre l'Inde, le Thibet et l'Indo-Chine. Au sud de l'Himalâya, entre le Sind et le Brahmapoutra, est une vaste plaine longue de 2,000 kil., arrosée surtout par le Gange et ses affluents. Vient ensuite le plateau du Dekkan, haut de 500 à 700 mètres, qui constitue la presqu'île de l'Hin-

doustan. — L'Hindoustan renferme en abondance la plupart des richesses minérales, or, argent, plomb, zinc, étain, cuivre, fer, houille, salpêtre, sel, pierres précieuses et diamants. L'agriculture est très-arriérée; le sol est épuisé par l'ignorance et la misère des habitants; il est cependant d'une grande fertilité naturelle dans toutes les parties arrosées; à côté de nos céréales d'Europe, on trouve la canne à sucre, le café, le palmier, le thé, les fruits en abondance, le lin, le chanvre, la jute, la soie, le coton, l'indigo, la garance, le safran, le tabac, l'opium, le sésame, la moutarde, le poivre, la cannelle, le bétel, le gingembre, etc. Les forêts, partout dévastées, donnent encore de beaux bois, palétuviers, cocotiers, teck, santal, ébéniers, bambous, et, au nord, des chênes, des marronniers, des platanes, etc. Le règne animal y est aussi riche que varié : les espèces les plus utiles (buffles, bœufs, chameaux, chevaux, mulets, moutons, chèvres, éléphants, etc.) y vivent à côté des plus dangereuses (ours, loup, chacal, hyène, lynx, panthère, once, léopard, tigre, rhinocéros, serpents, oiseaux, insectes de toute nature). Bien que la terre y produise presque d'elle-même les substances nécessaires à la vie, l'industrie agricole est si négligée, que les populations sont quelquefois décimées par d'épouvantables famines. Cependant l'industrie manufacturière des Hindous est assez prospère; leurs mousselines, percales, draps, taffetas, velours, châles, soieries brochées d'or, etc., sont fabriqués avec une élégance et une solidité telles, qu'on les recherche sur tous les marchés d'Europe. — La population est d'environ 250,000,000 habitants, Hindous, Afghans, Béloutchis, Malais, Mongols, Chinois, Guèbres ou Parsis, Arabes, Turcs et Européens, surtout Anglais. On y trouve encore, dans le Dekkan, à Ceylan, des peuples tamouls ou dravidiens de race thibétaine; dans le Nord, les Djâtes, de même origine, ainsi que les Gorkhas du Népaul, et quelques tribus sauvages de nègres, les Gonds, les Bhils, etc. Les principales religions qu'ils professentsont le mahométisme, le brahmanisme, le bouddhisme, la religion des Sykhes, le culte de Zoroastre, le christianisme : et ils les professent en toute liberté, car le gouvernement anglais a grand soin de ne pas inquiéter les croyances religieuses. Quant aux Hindous ou indigènes, ils sont divisés en 25, et si l'on ajoute les tribus sauvages des montagnes, en 50 nations, parlant 50 dialectes différents, parmi lesquels on distingue le hindi, le bengali, le mahratti, le malabar, etc., tous dérivés de deux langues mortes, le sanscrit et le pâli. Peuple hospitalier et frugal, passant sa vie à fumer du tabac et à mâcher du bétel, efféminé et superstitieux, les Hindous croient à la métempsycose, et se divisent en 4 castes: les brahmines ou prêtres, les tchetris ou guerriers, les banians ou agriculteurs, enfin les artisans. Viennent ensuite les parias, dont le contact seul est regardé comme une souillure. L'Hindou ne peut se marier hors de sa caste, ni exercer une profession autre que celle de son père. Leur littérature, que l'Europe commence à connaître, remonte à la plus haute antiquité; citons leur livre sacré des Védas, avec ses commentaires, les Upavédas et les Purânas; de très-longs poëmes, le Mahâbhârata, le Râmâyana; enfin des ouvrages philosophiques où l'on retrouve tous les systèmes des Grecs et des modernes.

Les divisions territoriales de l'Inde ont souvent varié; nous nous contenterons d'indiquer les grandes divisions politiques actuelles : 1° l'Hindoustan anglais, comprenant les trois présidences du Bengale, de Bombay, de Madras, l'île de Ceylan et les États protégés; — 2° Les États indépendants, qui sont le Népaul et le Boutan; — 3° les colonies portugaises; — 4° les colonies françaises. (V. Inde anglaise, française, portugaise, Népaul, Boutan, etc.)

Histoire. — L'histoire de l'Inde primitive est enveloppée de l'obscurité qui entoure tous les peuples à leurs débuts. Les Hindous semblent venus du nord du pays appelé l'Arye ou Ariâne; les Brahmanes, au moins, seraient originaires de ces contrées, berceau de la race indo-germanique, et auraient soumis les autres populations de l'Inde. Les légendes poétiques parlent vaguement de la puissance du roi Rama, des grandes guerres civiles des *Pandavas* et des *Kauravas ;* mais l'on ne connaît pas véritablement l'histoire de l'Inde ancienne. Les conquêtes de Darius I^er^ dans le bassin de l'Indus, les combats d'Alexandre avec Taxile et Porus; la révolte de son armée qui l'arrêta sur les bords de l'Hyphase, et le força de rétrograder; le soulèvement des Indiens après sa mort, sous la conduite de Sandracottus; les efforts inutiles de Séleucus, roi de Syrie, pour les soumettre; quelques ambassades envoyées par des rois de l'Inde à Auguste et plus tard à Claude, voilà tout ce que les annales des historiens grecs nous apprennent sur elle de positif pendant plus d'un millier d'années. Les Grecs, établis en Égypte sous les Ptolémées, les marchands d'Alexandrie, sous les empereurs romains, firent un commerce régulier avec l'Inde, par la mer Rouge et la mer Erythrée, à la faveur des moussons régulières. Ce n'est guère qu'à partir de la conquête mahométane, depuis le VIII^e^ siècle, que la lumière commence à se faire. Cette conquête fut lente, car il fallut jusqu'à 13 invasions successives, dont la principale fut celle de Mahmoud le Ghaznévide, avant qu'elle fût achevée. Puis, vers la fin du XII^e^ siècle, des conquérants afghans vinrent renverser ces conquérants mahométans. De 1193 à 1525, on compte une suite de 26 princes Afghans, dynastie sous laquelle Timour-Lenk pilla l'Inde. Enfin, en 1525, Baber, descendant de Timour, l'envahit sérieusement; en s'asseyant sur le trône de Delhi, il y fit asseoir avec lui une dynastie mongole. Après la mort d'Aureng-zeb, le prince le plus brillant de cette dynastie, 1707, la décadence de l'empire mongol commença. Profitant de l'invasion de Nadir-Shah, une foule de princes et de tribus se déclarèrent indépendants, ou ne reconnurent plus au souverain de Delhi qu'une supériorité nominale. L'Inde tomba alors dans un état voisin de celui de l'Europe au moyen âge, à l'époque de la féodalité; les soubabs, nababs, rajahs, etc., se rendirent de toutes parts indépendants. Depuis 1498, les Portugais, sous Vasco de Gama, étaient arrivés dans l'Inde par la route de mer; ils l'avaient exploitée pendant le XVI^e^ siècle, et avaient fondé sur les côtes de nombreux comptoirs; puis, ils avaient eu pour rivaux et pour successeurs les Hollandais, les Français, les Anglais. Les Européens se servirent, au XVIII^e^ siècle, des divisions de l'Inde. Dupleix, le premier, en intervenant dans ces querelles intestines, essaya d'y fonder un empire français; les Anglais furent plus heureux ou plus habiles. Lord Clive y établit décidément leur supériorité, et depuis, en dépit des efforts de Haïder-Ali, sultan de Mysore, 1767 à 1782, et de son fils Tippoo-Saïb, de 1782 à 1799, secrètement soutenus par la France, malgré la révolte récente et bien plus dangereuse d'une partie de l'armée de la compagnie à qui elle avait donné elle-même ses armes et sa discipline (1857), ils n'ont cessé de reculer les bornes de leur empire, et sont maintenant les maîtres de l'Inde. — La révolte de l'Inde est l'un des événements les plus remarquables de ces dernières années. Les indigènes souffraient depuis longtemps avec impatience la domination britannique; une tradition populaire en annonçait la fin pour l'année 1857, anniversaire séculaire de la bataille de Plassey, qui avait fondé, en 1757, la puissance de la compagnie. L'annexion violente du royaume d'Aoude, 1856, avait récemment ajouté à l'irritation. Une vaste conspiration se forma parmi les *cipayes*, mécontents d'ailleurs des efforts imprudents tentés par des missionnaires anglicans pour répandre leur religion dans l'Inde. Un régiment de cavalerie, résidant à Meerut, refusa de se servir de cartouches nouvelles, enduites de graisse de porc, substance impure pour les Hindous; ce fut le signal de la révolte, mai 1857. Les cipayes massacrèrent les officiers et les fonctionnaires anglais; ils prirent Delhi, proclamèrent *roi de l'Inde* le descendant des anciens princes mongols. La révolte fut bientôt triomphante dans les provinces N. O., dans le royaume d'Aoude, à Bareilly, à Cawnpour, où les rebelles, conduits par Nana-Sahib, commirent d'atroces cruautés; heureusement pour les Anglais, l'insurrection fut bien moins générale et moins violente dans les présidences de Madras et de Bombay. Le gouverneur du Pendjâb, John Lawrence, ne se contenta pas de maintenir ce pays dans le devoir; il put même envoyer des soldats sykhes, zélés musulmans, qui renforcèrent l'armée anglaise campée devant Delhi; la ville fut prise, 20 septembre. Pendant ce temps, le général Havelock, malgré ses victoires, n'avait pu délivrer la garnison anglaise de Lucknow. Mais sir Colin Campbell, général en chef, battit les rebelles, dégagea Havelock, assiégé lui-même dans Alumbagh, reprit Lucknow; et, secondé par de braves lieutenants, eut partout l'avantage. La lutte continua en 1858, surtout dans le pays d'Aoude. Le 1^er^ octobre, on annonça que le gouvernement de l'Inde était dévolu à la couronne, et l'on proclama une large et intelligente amnistie. La paix était rétablie dans les premiers jours de 1859.

Inde anglaise (*British Possessions of India*), nom donné aux vastes territoires qui appartiennent à l'Angleterre dans les Indes orientales. Jusqu'en 1858, à l'ex-

ception de Ceylan, possession de la couronne, ils relevaient de la Compagnie des Indes orientales, *East India Company;* ils sont maintenant sous la dépendance immédiate du gouvernement britannique. L'Hindoustan anglais se compose de pays qui appartiennent directement à l'Angleterre et des possessions de princes qui sont vassaux. Il est partagé en 3 grandes présidences.

1° *Présidence du Bengale.*

Elle comprend, dans les possessions immédiates :
Les provinces inférieures (Bengale, Behar et Orissa), et l'Assam.
Les provinces supérieures ou du Nord-Ouest (Bénarès, Allahabad, Agrah, Delhi, Rohilcund, Kumaon, Gherwal, Simlah).
L'ancien royaume d'Aoude
Le Pendjâb ou Pundjaub, formé de l'ancien royaume de Lahore et d'une partie de l'Afghanistan oriental.
Les provinces du centre (roy. de Nagpour, etc.).
Les Etats protégés ou possessions médiates sont :
Le royaume du Nizam ou du Dekkan.
Le royaume de Holkar.
Le royaume de Scindiah.
Le royaume de Bhopaul ou Bôpal.
Les Etats du Bundelkund.
Les Etats Radjepoutes.
Le royaume de Bahawalpour.
Le royaume de Kachemir.
Le royaume de Sikkim.
La partie de l'Indo-Chine anglaise, comprenant les provinces d'Arakan, du Pégu, de Ténasserim, dépendent de la présidence du Bengale dont le chef-lieu est *Calcutta.*

2° *Présidence de Bombay.*

Elle comprend, dans les possessions immédiates :
Des territoires situés dans les provinces du Concan, de Goudjérate, d'Aurengabad, de Bedjapour, de Kandeich et du Sind.
Les Etats protégés sont.
Le royaume de Kolapour.
Le royaume de Sawant-Warri.
Le royaume de Guykovar.
Le royaume de Cambaye
Le royaume de Kotch.

3° *Présidence de Madras.*

Elle comprend, dans les possessions immédiates
Des territoires situés dans les provinces des Circars du Nord, du Carnatic, de Coïmbétour, de Malabar, de Canara et de Balaghât.
Les principaux Etats protégés sont :
Le royaume de Mysore.
Le royaume de Cochin.
Le royaume de Travancore. V. Supplém.

Ajoutons à ces possessions continentales l'île de *Ceylan*, enlevée aux Hollandais par les Anglais, en 1795 ; les *Laquedives*, appartenant au souverain de Cananore, vassal des Anglais; les *Maldives*, dont le sultan est également tributaire, et les îles *Chagos*, plus au S., qui dépendent du gouvernement de Maurice.

Avant 1858, la Compagnie des Indes possédait l'administration politique du pays, sous la suzeraineté de la couronne ; ses pouvoirs, renouvelés tous les 20 ans, l'avaient encore été en 1854. Le gouvernement de l'Inde se composait en Angleterre :

1° De la *Cour des propriétaires*, réunion des possesseurs de 25.000 fr. d'actions ;

2° De la *Cour des directeurs*, possesseurs de 50,000 fr. d'actions, au nombre de 18, 12 nommés par la cour des propriétaires, 6 par la couronne. Ils nommaient le gouverneur général et les grands fonctionnaires, avec l'approbation de la couronne ;

3° D'un *Bureau de contrôle*, dont le *président*, membre du cabinet, surveillait les actes des directeurs.

Depuis la révolte de 1857, la Compagnie des Indes a été supprimée, après rachat de son capital. Un ministre *secrétaire d'Etat pour les Indes* est assisté d'un *conseil consultatif* de 15 membres. Un vice-roi ou gouverneur général des Indes réside à Calcutta; il y a un lieutenant gouverneur pour la présidence du Bengale, et des gouverneurs pour les présidences de Bombay et de Madras, assistés d'une sorte de ministère.

Chaque présidence est divisée en districts ou *zillahs*, dont le principal fonctionnaire est le *collecteur des impôts*, qui dirige également la justice, la police, les travaux publics, etc. Les possessions médiates sont gouvernées nominalement par des princes indigènes, surveillés par des résidents anglais, et l'on peut mettre des garnisons anglaises dans leurs places fortes. — L'armée de l'Angleterre aux Indes s'élève à 190,000 hommes environ, dont 62,000 soldats anglais, 120,000 indigènes, pour la plupart Sykhes, Gorkhas ou Hindous, avec quelques régiments nègres. La dette est d'environ 2 milliards et demi; le revenu s'élève à plus de 1,100,000,000 fr. — Les voies de communication sont encore insuffisantes; cependant on a ouvert dans ces dernières années de grandes routes, qui relient les centres les plus importants, Calcutta à Peichawer, Lahore et Moultan; Calcutta à Madras et à Bombay ; Agrah à Bombay ; Madras à Bombay ; Madras à Baypour, etc.

On a construit plusieurs canaux de commerce et d'irrigation, surtout dans le haut bassin du Gange. De grandes lignes de chemins de fer vont de Calcutta à Dacca, de Calcutta à Bénarès, de Delhi à Mirzapour, de Mirzapour à Bombay, de Bombay à Kouratchi d'une part, à Madras de l'autre, de Madras à Baypour, etc.

Une ligne télégraphique va de Londres à Calcutta, en passant par Douvres, Paris, Strasbourg, Vienne, Pesth, Constantinople, le câble du Bosphore, Diarbékir, Bagdad, Bassorah, le câble sous-marin de Bassorah à Gwadel (Beloutchistan), puis Kouratchi, Bombay, Mirzapour.

Inde danoise. Elle comprenait Tranquebar, Balasor, etc.; les îles Nicobar; mais, depuis 1845, elle appartient à l'Angleterre, à qui le Danemark l'a cédée.

Inde française. Elle comprend Pondichéry, Karikal, Yanaon, Chandernagor et Mahé, avec des loges ou comptoirs à Surate, Calicut, Masulipatam. Superficie, 50,000 hect.; pop., 260,000 hab., dont 2,000 Européens. Notre commerce avec ces comptoirs est d'environ 20 millions de francs; nous en tirons du sésame, de l'indigo, de d'huile de palme et de coco, du café, des peaux, etc.

Inde néerlandaise. Nom des possessions de la Hollande au S. E. de l'Asie. Elles comprennent les îles de Sumatra, Java, Bornéo, les Célèbes, les Moluques, etc.

Inde portugaise. Elle ne se compose guère que de Goa, Diu et Damaun, débris peu importants des grandes possessions portugaises du XVI^e s.; la pop. est d'environ 530,000 hab.

Inde transgangétique ou **Inde au delà du Gange,** ou **Indo-Chine.** C'est la plus orientale des trois grandes presqu'îles méridionales de l'Asie. Elle s'étend entre 1° et 26° lat. N., et entre 90° et 107° long. E. Elle a pour bornes : au N. O., le Thibet; au N., la Chine; à l'E., la mer de Chine; au S., le détroit de Malacca; à l'O., le golfe de Bengale et l'Hindoustan. On trouve sur ses côtes : à l'E, dans la mer de Chine, le golfe de Tonkin, le cap Saint-Jacques, le golfe de Siam et le cap de Cambodge; au S., la presqu'île de Malacca, réunie à l'Indo-Chine par l'isthme de Kraw, terminée au S. par les caps Romania et Bourou, séparée de Sumatra par le détroit de Malacca; à l'O., dans le golfe de Bengale, le golfe de Martaban et le cap Négrais. Les princ. îles sont : dans le golfe de Tonkin, les îles des Pirates; dans la mer de Chine, les îles Paracels ; Poulo-Condor, au S. du cap Saint-Jacques ; Singapour, au S. de la presqu'île de Malacca ; Poulo-Pinang ou île du Prince-de-Galles, au N. du détroit de Malacca ; l'archipel Mergui, à l'O.; les îles Nicobar et Andaman, dans le golfe du Bengale. — C'est une région encore peu connue, où l'on trouve : au N., une haute terre montueuse, couverte d'épaisses forêts, et sillonnée par cinq grandes chaînes de montagnes, qui se détachent du massif du Thibet oriental, et qui encaissent quatre longues vallées parallèles, dirigées du N. au S., arrosées par l'Aracan, l'Iraouaddy, le Salouen, le Tenasserim, le Mé-klong, le Mé-nam, le Mé-kong, le Dong-naï et le Sang-koï. La partie méridionale est couverte de jungles ou de riches plaines d'alluvion, basses, marécageuses et fécondes. Le climat est généralement chaud et sain, mais débilitant pour les Européens, surtout dans les forêts et les plaines marécageuses. Les typhons sévissent fréquemment dans le golfe de Tonkin et sur les côtes de la Cochinchine, surtout dans la saison sèche, d'octobre à avril. — Les richesses minérales sont : l'or, l'argent, surtout l'étain, le cuivre, le zinc, du fer excellent en Birmanie, des pierres précieuses, la houille, l'huile de pétrole, le soufre, le salpêtre. Parmi les nombreuses productions de cette terre fertile, on cite : le riz, le sorgho, un peu de blé, le maïs, la patate, l'igname, le sagou, l'arachide, les fruits en abondance; le cocotier, le bambou, l'arbre à suif, le coton, le

chanvre, la jute, la soie, la canne à sucre, le palmier, le café, le thé, le poivre, la muscade, la cannelle, le bétel, la noix d'arec, le cardamome, le tabac, l'indigo, le gambir ou gambier, espèce de gomme pour noircir la bouche, le cachou, la laque, les vernis, le caoutchouc, etc. Les forêts fournissent de précieuses essences, bois de teck, de santal, de fer, d'aigle, d'ébène, etc. Les animaux sauvages sont nombreux: éléphants, rhinocéros, tigres, léopards, panthères, ours, loups, singes, cerfs, daims, sangliers, perroquets, etc.; hirondelles salanganes sur les côtes; crocodiles, tortues, poissons en grande quantité. Les chevaux sont petits et peu nombreux; on se sert surtout de bœufs bossus et de buffles; il y a beaucoup de porcs et de volailles. — L'Indo-Chine est peuplée: 1° par des nations indo-chinoises, Annamites, Kaomen, Siamois, Laotiens, Birmans, Mons et Karens; 2° par des Chinois établis dans le roy. de Siam, dans le Cambodge et à Singapour; 3° par des Malais, dans la presqu'île de Malacca, sur les côtes et dans les îles; 4° par des nègres océaniens, dans les montagnes de la presqu'île de Malacca. — La civilisation hindoue a pénétré à l'O.; la civilisation chinoise à l'E.; le Mé-kong est comme la limite de ces deux influences diverses. Le bouddhisme est la religion dominante; dans le Tonkin et l'Annam, les lettrés et les mandarins suivent la doctrine de Confucius; les Malais sont musulmans; il y a environ 600,000 chrétiens, dirigés par sept évêques, assistés chacun d'un coadjuteur, français ou espagnol. — L'Indo-Chine se divise en 7 parties:

Indo-Chine anglaise	2,500,000 hab.
Birmanie	6,000,000
Roy. de Siam.	6,000,000
Empire d'Annam	12,000,000
Cochinchine française. . . .	1,000,000
Roy. de Cambodge.	1,000,000
Les 4 roy. malais de la presqu'île de Malacca.	500,000

Indo-Chine anglaise. Les possessions anglaises sont situées au N. O. de l'Indo-Chine; elles comprennent: 1° les provinces d'Aracan, du Pégu, de Tenasserim, enlevées aux Birmans et rattachées à la présidence du Bengale; 2° les îles Andaman; 3° le gouvernement des Détroits, comprenant l'île du Prince-de-Galles, la province de Wellesley, Malacca, l'île de Singapour. Les v. princ. sont: Akyab et Aracan; — Pégu, Ramgoun, Bassein, Dalhousie, Prome; — Moulmeïn, Martaban, Amherst, Mergui; — Georgetown, Malacca, Singapour.

Indépendance (Guerre de l'), nom de la guerre, 1774-1783, par laquelle les Etats-Unis arrachèrent à l'Angleterre leur indépendance.

Indépendants (Les), secte protestante, qui fut puissante pendant la révolution d'Angleterre. Extrêmes dans leurs opinions politiques et religieuses, ils aidèrent les presbytériens à vaincre Charles Ier, rompirent avec eux lorsqu'il s'agit de partager les fruits de leur victoire commune, les chassèrent du parlement et donnèrent le pouvoir à Cromwell, un de leurs chefs. Ils doivent répondre de la mort de Charles Ier.

Indes (Mer des). V. INDIEN (Océan).

Indes occidentales. Nom donné à l'Amérique, parce que Christophe Colomb, lorsqu'il découvrit le Nouveau Monde, croyait avoir retrouvé l'Inde en allant toujours à l'ouest.

Indes orientales. V. INDE.

Index (Congrégation de l'), Congrégation instituée par le concile de Trente et confirmée en 1564 par le pape Pie V, afin de signaler aux fidèles les livres dangereux à la foi. La lecture en est interdite sous peine d'excommunication majeure.

India (TULLIO), dit l'*Ancien*, peintre italien, né à Vérone, vivait au milieu du XVIe siècle. Il réussit dans le portrait et dans les fresques. — Son fils, *Bernardino*, né à Vérone, élève et imitateur de Jules Romain, a laissé des fresques remarquables à Vérone. Il florissait de 1572 à 1584.

Indiana, Etat de la confédération des Etats-Unis, faisant partie du groupe des Etats de l'Ouest. Il a pour bornes: le Michigan, au N.; l'Ohio, à l'E.; l'Illinois, au S; le Kentucky, à l'O. Il est arrosé par l'Ohio et la Wabash. Sup., 87,562 kilom. carrés; pop., 1,680,637 h. V. princ. *Indianopolis*, New-Albany, Vincennes, Vevay, Michigan, etc. Riches mines de houille; sol uni et fertile. — Colonisé en 1750 par les Français, qui y fondèrent Vincennes, il passa aux mains de l'Angleterre en 1763. Organisé en territoire en 1801, il fut admis dans l'Union en 1816.

Indianopolis, capitale de l'Indiana (Etats-Unis), sur le White-River, à 700 kil. O. de Washington. Sept lignes de chemin de fer y aboutissent; 48,000 hab.

Indibilis, v. d'Hispanie (Tarraconaise). Aujourd'hui *Xerta*.

Indibilis, prince des Ilergètes, en Espagne, allié tantôt des Romains, tantôt des Carthaginois, qui se disputaient l'Espagne, et ne manquant jamais de se ranger du côté le plus fort, après avoir tour à tour trahi les deux partis, finit par être complétement défait (207) par Cn. Scipion, qui le prit et lui pardonna. Sur le faux bruit de la mort de Scipion, il se souleva de nouveau, mais il fut vaincu par les lieutenants de Scipion et périt sur le champ de bataille, 205 avant J. C.

Indiction, *Indictio*, tribut de blé que la Sicile et la Sardaigne payaient à Rome. Le sénat en fixait le prix. — *Indiction tributaire;* elle répondait à nos réquisitions; seulement elle était exigée en tout temps, selon les besoins des armées.—*Indiction chronologique;* imaginée au plus tôt sous Constantin, au plus tard sous Constance, elle embrassait un espace de 15 années juliennes, au bout duquel se faisait probablement une révision cadastrale, et commençait le 24 septembre. — C'est du temps de Charlemagne que les papes comptèrent par indictions. Ils firent remonter la première au 1er janvier de l'an 313 après J. C. — De là la distinction entre l'indiction impériale ou césarienne, et l'indiction romaine ou papale.

Indien (Océan) ou **Mer des Indes,** nom de la partie du Grand océan, qui s'étend entre l'Afrique à l'O., l'Asie au N., et les îles de l'Océanie à l'O. Il forme surtout: le golfe Arabique ou mer Rouge, le golfe d'Omân et le golfe du Bengale.

Indien (Territoire). V. TERRITOIRE INDIEN.

Indiens, nom donné à la fois aux habitants de l'Inde et de l'Amérique. V. INDES OCCIDENTALES.

Indigètes (Dieux), nom donné chez les Romains aux héros divinisés et protecteurs d'un lieu particulier, tels qu'Enée, Romulus, parce qu'ils étaient *inde geniti*, ou qu'ils avaient été *in* (*loco*) *degentes*.

Indighirka ou **Kolyma de l'Ouest,** riv. de la Russie d'Asie (Iakoutsk), naît dans les monts d'Okhotsk, et se jette dans l'océan Glacial; cours de 1,300 kil.

Indjé-Karasou (anc. *Haliacmon*), riv. de la Turquie d'Europe (Roumélie), se jette dans le golfe de Salonique; cours de 250 kil.

Indjidjian (le P. Luc), né à Constantinople, 1758-1833, a laissé plusieurs ouvrages très-précieux sur l'Arménie: *Archéologie ou Antiquités historiques et géographiques de l'Arménie*, 3 vol. in-4°, 1835; *Description géographique de l'Arménie ancienne; Histoire contemporaine*, 8 vol., 1828, etc.

Indo-Chine. V. INDE TRANSGANGÉTIQUE.

Indore ou **Indour,** capit. de l'Etat d'Indore ou Holkar (Hindoustan), à 320 kil. N. E. de Surate, est le séjour du souverain et d'un résident britannique. Elle renferme, dit-on, 90,000 hab. — L'Etat d'*Indore* ou Holkar, situé dans le Malwa, est vassal des Anglais depuis 1818; il a 400 kil. de long sur 120 de large, et renferme environ 600,000 hab.

Indostan ou **Indoustan.** V. HINDOUSTAN OU INDE CISGANGÉTIQUE.

Indra, dieu de l'air et des saisons dans la religion de Brahma. On le représente monté sur l'éléphant *Iravat*, avec quatre bras et les yeux bandés.

Indre, *Inger*, affl. de gauche de la Loire, vient du départ. de la Creuse, arrose, dans l'Indre et l'Indre-et-Loire, La Châtre, Châteauroux, Buzançais, Palluau, Châtillon, Loches, Beaulieu, Montbazon, Azay-le-Rideau, et se divise en deux bras qui se jettent, l'un dans la Loire, l'autre dans le Cher. Elle reçoit l'Igneray, l'Indroye et la Vanvre. Son cours est de 250 kil.

Indre (L'), départ. de la France centrale, a pour limites: au N., le Loir-et-Cher; à l'E., le Cher; au S., la Creuse et la Haute-Vienne; au S. O., la Vienne; au N. O., l'Indre-et-Loire. Sa superficie est de 6,795 kil. carrés; sa pop. de 277,693 hab. Il est arrosé par l'Indre, la Creuse, le Cher. Le sol est généralement plat; le sud-est est boisé; l'est ou pays de *Champagne* a des prairies où l'on élève de nombreux et beaux moutons, du gros bétail, des chevaux, des porcs et des oies; la *Brenne*, à l'O., est un vaste plateau, dont la glaise forme le sous-sol, et où les nombreux étangs causent une grande mortalité; cependant l'agriculture commence à y faire beaucoup de progrès, et les étangs fournissent beau-

coup de poissons. Nombreuses mines de fer, marbre, terre à potier, pierres lithographiques, pierres meulières. Fabriques de draps, tanneries, bonneterie, papier. Le ch.-l. est *Châteauroux;* il y a 4 arrondissements : Châteauroux, Le Blanc, Issoudun, La Châtre. Il est du ressort de la 9e région militaire (Tours), de la Cour d'appel de Bourges, fait partie du diocèse de Bourges et de l'académie de Poitiers. Il a été formé du Bas-Berry, de la Marche et de la Touraine.

Indre-et-Loire, départ. de la France centrale, a pour limites : au N., Loir-et-Cher et Sarthe ; à l'O., Maine-et-Loire ; au S., Vienne et Indre ; à l'E., Indre et Loir-et-Cher. La superficie est de 611,370 hectares ; la popul., de 317,027 hab. Il est arrosé par la Loire, le Cher, l'Indre, la Vienne, la Creuse. Le climat est tempéré ; il y a de belles forêts (Amboise, Chinon, Loches), quelques mines de fer, des pierres meulières et lithographiques, du calcaire tendre qui contient beaucoup de salpêtre. Les bords de la Loire sont très-fertiles, mais l'arrondissement de Loches n'a que de maigres récoltes, le sol y est aride et sablonneux. La vigne fournit de bons vins (Vouvray, Bourgueil, etc.); on cultive beaucoup le lin, le chanvre, les fruits et les légumes. Il y a des forges, des fabriques d'étoffes de soie, des aciéries, des tanneries, des papeteries; la charcuterie et la préparation des fruits secs forment une branche importante de commerce. Le ch.-l. est *Tours;* il y a 3 arrondissements : Tours, Chinon et Loches. Il forme le diocèse de Tours, est dans la 9e région militaire (Tours), dépend de la Cour d'appel d'Orléans et de l'Académie de Poitiers. Il a été formé de la Touraine et de quelques parties de l'Anjou et de l'Orléanais.

Indre (La Basse-), port sur la rive droite de la Loire, à 6 kil. O. de Nantes (Loire-Inférieure). Forges pour l'affinage du fer ; 3,555 hab.

Indret, île de la Loire, annexée à la Basse-Indre, à 8 kil. O. de Nantes (Loire-Inférieure). Une fonderie de canons y avait été établie sous Louis XV ; depuis 1827, on y a formé une vaste usine de l'Etat pour la construction des machines à vapeur de la marine militaire ; elle occupe 2,000 ouvriers.

Indulgences. Ce que l'Eglise catholique appelle indulgences, c'est la rémission des peines du purgatoire qu'elle accorde au pécheur en faveur de son repentir ou même pour toute œuvre pieuse (donations, aumônes, etc.). La vente des indulgences en Allemagne par un dominicain irrita les augustins que Léon X, avait jusque-là chargés de la faire : ce fut l'occasion des premières prédications de Luther en 1517.

Indult. On appelle indult une bulle du pape qui accorde des priviléges à un corps ou à un particulier quelconque, et qui leur permet de manquer à la loi commune.

Indus, auj. *Sind,* fleuve de l'Inde ancienne à l'O. On ne connaissait dans l'antiquité ni sa source, que l'on plaçait quelque part à l'O., ni son cours supérieur. Il recevait l'Acésine, grossie de l'Hydaspe, de l'Hydraste et de l'Hyphase; et, après avoir formé dans la Patalène un delta marécageux, il se jetait dans la mer Erythrée. V. SIND.

Indutiomare, chef des Trévires, fut l'un des ennemis de César en Gaule. Il souleva les Eburons, attaqua Labienus, mais fut repoussé et tué, 54 av. J. C.

Ineboli (*Ionopolis*), v. de la Turquie d'Asie (Anatolie), port sur la mer Noire, à 150 kil. O. de Sinope. Vastes chantiers pour le doublage en cuivre des vaisseaux ; manufactures de câbles; 3,500 hab.

Inez de Castro, d'une famille illustre de Galice, captiva par sa beauté et les charmes de son esprit dom Pèdre, fils du roi de Portugal, Alphonse IV. Après la mort de Constance, sa première femme, elle l'épousa en secret, 1354. Irrité de la désobéissance de son fils, et excité par des courtisans ambitieux, le vieux roi la fit assassiner, 1355. Dès lors dom Pèdre ne vécut plus que pour la vengeance. Il prit les armes contre son père; puis, en 1357, devenu roi, il se fit livrer les bourreaux d'Inez réfugiés en Castille, les fit périr dans les plus affreux tourments, et, dit-on, leur arracha lui-même le cœur. La fin d'Inez a fourni un de ses plus beaux passages à Camoëns, et une tragédie à Lamothe.

Infant, titre donné en Espagne aux princes du sang royal, et aux enfants des grandes familles.

Infantado (Duc de l'), homme d'Etat espagnol, né en 1773, de l'illustre famille des Silva, conseiller du prince des Asturies, Ferdinand, condamné à mort, en 1807, par l'influence de Godoy, fut sauvé par l'intervention du peuple. Il accompagna Ferdinand à Bayonne, fut colonel dans la garde du roi Joseph; puis se déclara contre l'intervention des Français, les combattit à la tête d'un corps d'armée, et fut nommé par les Cortès de Cadix président du conseil d'Espagne. Ferdinand VII, rétabli sur le trône, lui conserva sa faveur ; en 1823, il fut président du conseil de régence institué à Madrid, lorsque les Français y entrèrent. Il fut chef du ministère, 1825-26, puis rentra dans la vie privée. Il mourut à Madrid en 1841.

Inféodation, acte par lequel le seigneur mettait son vassal en possession d'un fief, que ce fief fût une terre, une dignité ou une charge.

Inféries, *Inferiæ,* sacrifices faits par les anciens sur les tombeaux des morts. On y immolait d'abord des prisonniers de guerre ; puis, quand les mœurs s'adoucirent, des animaux. Les Romains finirent par y faire combattre des gladiateurs.

Inférieure (Mer), *Inferum mare,* nom de la mer Tyrrhénienne. La mer Adriatique avait reçu le nom de *Superum mare.*

Infule, *Infula,* diadème qu'à Rome et dans la Grèce on mettait aux victimes avant de les sacrifier. Les prêtres s'en paraient aussi. A la guerre, les vaincus les prenaient pour annoncer qu'ils se rendaient à discrétion.

Ingaunes, peuple ligure, établi dans la Gaule Cisalpine, entre les Apennins et le golfe de Ligurie. Ils furent domptés en 180 av. J. C., par Posthumius. Leur capit. était Albium Ingaunum, auj. *Albenga.*

Ingeburge ou **Ingelburge,** princesse danoise, fille du roi Waldemar le Grand, née en 1176, épousa Philippe Auguste, en 1193; mais il la répudia dès le lendemain des cérémonies du mariage, afin d'épouser Agnès de Méranie. Innocent III mit la France en interdit pour forcer Philippe à reconnaître ses droits. La cause fut portée devant un concile, 1201, et au moment où les canonistes du roi Philippe plaidaient chaleureusement sa cause, et déclaraient que leur auguste maître croirait manquer à toutes les lois divines et humaines, s'il reprenait Ingelburge, il quitta la salle, l'alla chercher dans son couvent, et, la mettant derrière lui en croupe, la reprit; mais il ne lui témoigna jamais aucune affection. Elle mourut à Corbeil, en 1237.

Ingegneri (ANGIOLO), littérateur italien, né à Venise, 1550-1613, traduisit en vers italiens le *Remedium amoris* d'Ovide et publia, en 1583, la *Danza di Venere.* Ce fut lui qui recueillit le Tasse fugitif, et qui plus tard, lorsque le grand poëte était enfermé dans l'hôpital des fous, publia la *Jérusalem délivrée.* Il ne trouva pas lui-même l'appui qu'il avait si généreusement donné. On le voit dans toute sa vie implorer grand seigneur après grand seigneur; l'un d'eux enfin, le duc Ferrante II de Gonzague, afin de montrer le respect que l'on doit aux belles-lettres, le fit venir à Guastalla et lui fit fabriquer du savon.

Ingelger fut le premier comte héréditaire d'Anjou. Il fut choisi par Charles le Chauve pour combattre les Normands et les Bretons. C'est lui qui ramena d'Auxerre à Tours les reliques de saint Martin. Il mourut en 888.

Ingelheim (Nieder-), v. du grand-duché de Hesse-Darmstadt, près du Rhin, à 12 kil. O. de Mayence. Vins rouges renommés. On y voit quelques ruines du palais de Charlemagne; 2,200 hab.

Ingelheim (Ober-), v. voisine de la précédente sur la Selze. Vieille église du VIIIe siècle. Charlemagne y présida la diète qui déposa Tassillon, duc de Bavière, en 788; 2,400 hab.

Ingelmunster, v. de la Flandre occidentale (Belgique), à 12 kil. N. de Courtrai. Brasseries, distilleries; 6,000 hab.

Ingelramne, évêque de Metz, mort en 791, fut archi-chapelain du palais de Charlemagne, et l'un de ses principaux conseillers. On lui doit une collection de canons qu'il envoya au pape Adrien.

Ingenhousz (JEAN), naturaliste et chimiste hollandais, né à Bréda, 1730-1799. Etabli à Londres, il se fit si bien remarquer par ses talents en médecine, qu'il fut appelé par Marie-Thérèse pour vacciner ses enfants; Joseph II faisait avec lui des expériences de physique. Il a publié : *Expériences sur les végétaux,* 1779; et plusieurs mémoires insérés dans les *Transactions philosophiques.* Il a introduit l'usage de l'acide carbonique dans la médecine, et découvert que les végétaux vivants, à la lumière, émettent de l'oxygène qui purifie l'air, et, à l'ombre, de l'acide carbonique qui le corrompt.

Ingénu (*ingenuus*). Etait ingénu tout citoyen ro-

romain né de parents libres. C'était encore l'enfant né seulement d'un père ou d'une mère libre. On appelait *Ingénus de César* les affranchis à qui l'empereur avait accordé les droits de citoyen.

Ingenuus (Decimus Lælius), l'un des 30 *tyrans*, prit la pourpre en Pannonie, mais fut défait et tué à Mursia (260 ap. J. C.) par Gallien, fils de Valérien.

Inger, nom latin de l'*Indre*.

Ingersheim, bourg de l'arr., et à 6 kil. N. O. de Colmar (Hte-Alsace); 2,498 hab.

Ingévons. V. Germanie.

Inghirami (Thomas), humaniste italien, né à Volterra, 1470-1516, surnommé *Fedra* pour le talent avec lequel il avait joué à Rome le rôle de Phèdre dans l'*Hippolyte* de Sénèque. Ses discours lui firent, suivant Erasme, donner le surnom de Cicéron de son époque. Il a laissé: *Oratio in funere cardinalis Lud. de Podocatero; Oratio in laudem Ferdinandi, Hispaniæ regis*, etc.

Ingles (le maître *Jorge*), peintre espagnol du xve s., se distingua dans l'histoire et le portrait. Il reste de lui de belles fresques à Grenade.

Ingoda, riv. de la Russie d'Asie (G d'Irkoutsk); réunie à l'Onon, elle prend le nom de Chilka; 650 kil. de cours.

Ingolstadt, v. forte de Bavière (Haute-Bavière), sur le Danube, à 70 kil. N. de Munich. Entrepôt de sel, draps, cartes à jouer, potasse. Louis le Riche, 1472, y fonda une université, pendant longtemps la plus célèbre de l'Allemagne; mais en 1800 elle fut transférée à Landshut. On y remarque le tombeau de Tilly, qui y mourut. Elle a été forteresse fédérale; 11,000 hab.

Ingouf (François-Robert), graveur, né à Paris, 1747-1812, élève de Flipart. On distingue parmi ses œuvres *la Nativité* d'après Raphaël; *Gérard Dow jouant du violon*, etc. Plusieurs planches du voyage de Cassas et du grand ouvrage de la Commission d'Égypte.

Ingoul, riv. de la Russie d'Europe, prend sa source dans le gouvernement de Kherson et se réunit au Boug, près du port de Nikolaïef; 280 kil. de cours.

Ingouletz, riv. de la Russie d'Europe, arrose le gouvernement de Kherson; elle se jette dans le Dnieper; cours de 450 kil.

Ingouville. V. Havre (Le).

Ingrande, bourg de l'arr. et à 32 kil. S. O. d'Angers (Maine-et-Loire), sur la Loire, qu'on y passe sur un pont suspendu. Une partie du bourg, *Montrelais*, appartient à la Loire-Inférieure. Verrerie importante; 1,500 hab.

Ingrassias (Jean-Philippe), médecin, né à Palerme, 1510-1580. Par son dévouement pendant la peste qui désolait Palerme, 1575, il mérita le nom d'*Hippocrate sicilien*. Il a le premier parlé de l'*étrier*, petit os de l'intérieur de l'oreille. Tandis que Colombo prétendait l'avoir le premier connu, Fallope renonça généreusement au mérite de cette découverte pour le lui attribuer. On lui doit un grand nombre d'ouvrages de médecine.

Ingres (Jean-Auguste-Dominique), célèbre peintre français, né à Montauban, 1780, d'un père à la fois peintre et musicien, cultiva également les deux arts. Confié encore enfant à Roques de l'académie de Toulouse, il mérita à onze ans le grand prix de cette académie, et à seize, il était déjà maître de son crayon. Il vint alors à Paris, où malgré de secrètes répugnances, car Raphaël était déjà son idéal, il entra dans l'atelier de David. Dès 1802, il obtint le grand prix de Rome; mais il ne se rendit dans cette ville que 2 ans après, 1804. C'est là que ses premières velléités d'indépendance se firent jour dans son tableau d'*Œdipe expliquant l'Enigme*, exposé en 1808. L'apparition de son *Odalisque*, 1819, suscita un soulèvement dans l'école; on cria au mauvais goût, mais le grand artiste n'en continua pas moins à marcher dans la voie que son génie lui avait fait choisir. Cette période de combat où il fut mis au ban de l'école et où les commandes n'allèrent pas le chercher, dura de 1810 à 1825; il dut lutter contre le besoin et ne fit guère que des portraits. Son *Vœu de Louis XIII*, exposé en 1824, lui ouvrit enfin les portes de l'Institut. La critique acharnée, qui le poursuivit sa vie entière, ne pouvant plus l'accuser de barbarie, l'accusa de plagiat. Pour la faire taire, en 1834, il exposa son *Martyre de saint Symphorien;* mais elle n'en cria que de plus belle. Le public lui-même, surpris, accueillit avec froideur ce magnifique ouvrage. Dès lors, Ingres prit la résolution de ne plus exposer. Parvenu à un âge où tant d'autres se retirent de la lice, il conserva toute la puissance de son art, et s'est plu à multiplier les preuves d'un talent aujourd'hui incontesté. L'*Apothéose d'Homère*, la *Jeanne d'Arc*, la *Vierge à l'Hostie*, la *Source*, datent de sa vieillesse. Il n'est pas moins remarquable comme peintre de portraits, que comme peintre d'histoire. Les portraits de *Mme la duchesse de Broglie*, de *M. Molé*, de *Bertin*, de *Chérubini*, enfin son propre portrait peint par lui-même, sont parmi ses chefs-d'œuvres. Il est mort en 1867.

Ingrie, anc. prov. de la Russie d'Europe, depuis 1783 incorporée au gouvernement de St-Pétersbourg. Des mains de la Russie, qui l'a possédée dès le xiiie s., elle a passé en 1617 dans celles de la Suède; Pierre le Grand l'a reconquise en 1702; il a mêlé de paysans russes sa population d'origine finnoise.

Ingulfe, chroniqueur anglais, né à Londres, 1030-1109; secrétaire de Guillaume le Conquérant, il visita Jérusalem, se fit moine, et fut nommé abbé de Croyland, 1075. On lui attribue à tort une *Histoire de l'abbaye de Croyland;* elle contient peut-être quelques passages écrits de sa main, mais elle n'est qu'une sorte de roman historique composé par des moines du xiiie ou du xive siècle. L'*Historia monasterii Croylandensis* a été surtout publiée dans le *Rerum Anglicarum Scriptorum veterum Tomus primus* de Gale, 1684.

Ingwiller, petite ville de l'arr. et à 20 kil. N. E. de Saverne (Be-Alsace), sur la Moder. Industrie assez active; anc. place forte; 2,229 hab.

Inhambane, riv. d'Afrique (Mozambique); elle se jette dans le canal de Mozambique; 250 kil. de cours. — Il y a sur la rivière une petite ville du même nom.

Inkermann, v. de Crimée (Russie d'Europe), sur la Tchernaïa, près de Sébastopol. On l'appelle aussi *Ville des cavernes*, parce que la montagne gigantesque qui la domine est percée d'une multitude de grottes. Les troupes anglo-françaises, surprises d'abord par les Russes, 5 nov. 1854, leur ont fait subir une défaite mémorable où lord Cathcart a perdu la vie.

Inn, *Œnus* ou *Ænus*, affl. de droite du Danube, prend sa source dans le canton des Grisons, arrose, dans le Tyrol, Insprück, Hall, Kufstein, sépare la Bavière de l'Autriche, et se jette à Passau dans le Danube. L'Inn reçoit en Suisse 66 ruisseaux de glaciers; en Bavière, l'Alz, la Salza. Son cours est de 450 kil. L'Inn donne son nom à l'un des 5 cercles de la Haute-Autriche. ch.-l. *Braunau*.

Innocent Ier (Saint), né à Albano, pape de 402 à 417, obtint d'Honorius, qu'il persécutât les Donatistes, et condamnât Pélage. Il eut le chagrin de voir Rome pillée par Alaric. On a recueilli ses *Lettres* et *Décrétales*. On le fête le 28 juillet.

Innocent II, d'une famille romaine, pape de 1130 à 1143. Son élection précipitée amena un schisme dans l'Eglise. La minorité des cardinaux lui préféra Pierre de Léon, qui prit le nom d'Anaclet, et que soutint la populace romaine. Innocent fut obligé de se réfugier en France, où saint Bernard fit reconnaître son autorité. L'empereur Lothaire le rétablit par la force dans Rome; mais il fallut la mort d'Anaclet pour mettre fin au schisme, 1138. Il passa les dernières années de sa vie à guerroyer contre Roger de Sicile, qui le fit prisonnier; et, grâce à ses prétentions exagérées, il fut maintenant cause de l'incendie de Vitry par Louis VII, 1142. Il condamna Abailard et Arnaud de Brescia; il mourut au milieu d'une révolte des Romains.

Innocent III, antipape. V. Alexandre III.

Innocent III, de la famille des Conti, né à Anagni, élève de l'université de Paris, fut pape de 1198 à 1216. Il recouvra et étendit les domaines de l'Eglise; se rendit dans Rome indépendant tant de l'Empereur que des Romains; mit la France en interdit pour le mariage de Philippe Auguste avec Agnès de Méranie. Il fit prêcher la 4me croisade, et, après le meurtre de son légat, Pierre de Castelnau, la croisade contre les Albigeois, 1209. Il se mêla des querelles de succession à l'Empire, et prétendit au droit, non de consacrer, mais de nommer les Empereurs : excommunia d'abord Jean sans Terre, dont il donna le royaume à Philippe Auguste, puis Louis, fils de Philippe Auguste, et les barons anglais révoltés contre Jean sans Terre, qui lui avait fait hommage de sa couronne. Il fut le protecteur du jeune Frédéric, roi de Naples, qui devint empereur d'Allemagne. S'il fut ambitieux, il fut aussi le plus savant homme et le plus habile jurisconsulte de son siècle. Il présida le concile général de Latran, en 1215. Il introduisit, dans l'administration de la justice, des règles et des formes que les tribunaux civils ont depuis souvent imitées; il écrivit quelques ouvrages religieux, et, dit-on, plus de 4,000 lettres que l'on a recueillies (Baluze, Paris, 1682, 2 vol.

in-fol.). Il est aussi l'auteur du *Veni, Sancte Spiritus*, et peut-être du *Stabat Mater*. Son *Histoire* a été surtout écrite par Hurter.

Innocent IV (Sinibalde **de Fiesque**), né à Gênes, fut pape de 1243 à 1254. Elu pour complaire à Frédéric II, il rompit bientôt avec lui, et dut se réfugier à Lyon, où il le déposa dans un concile général. L'humiliation et la mort de cet empereur (en 1250) ne l'apaisèrent point ; il poursuivit le père jusque dans ses enfants, et mourut au milieu des guerres qu'il suscita afin de détrôner sa famille.

Innocent V, né à Moutiers (Savoie), élu pape et mort en 1276. Il est plus connu comme le dominicain Pierre de Tarentaise. Il enseigna la théologie à Paris, après saint Thomas d'Aquin, et devint archevêque de Lyon, 1272. Il a laissé plusieurs ouvrages, dont quelques-uns n'ont jamais été imprimés.

Innocent VI, né dans le Limousin, cinquième pape d'Avignon, élu en 1352, mort en 1362, introduisit dans l'Eglise quelques réformes, ordonna la résidence aux prélats et autres bénéficiers, et s'efforça de réconcilier les Eglises grecque et latine. Il rétablit l'autorité pontificale dans les Etats de l'Eglise, mais fut rançonné à Avignon par les compagnies qui désolaient la France.

Innocent VII, né dans les Abruzzes, pape de 1404 à 1406, fit de louables efforts pour terminer le schisme par un compromis; il dut quitter Rome dans une sédition soulevée par l'antipape Benoît XIII.

Innocent VIII (J.-B. **Cibo**), né à Gênes en 1432, pape de 1484 à 1492. Pour faire la guerre aux Turcs, il leva de grandes sommes qu'il dépensa dans des guerres contre Ferdinand, roi de Naples. Il accepta du sultan Bajazet une pension pour la garde de son frère Zizim, qui eût pu être si utile dans toute guerre dirigée contre les Turcs. Il fit de louables efforts pour obtenir l'abolition de l'épreuve par le fer chaud.

Innocent IX, né à Bologne, élu en 1591, ne fut pape que deux mois.

Innocent X (Jean-Baptiste **Panfili**), né à Rome en 1572, pape de 1644 à 1655. Il n'est guère connu que pour avoir condamné les cinq fameuses propositions extraites de Jansénius, 1653. Il punit les Barberini, qui avaient abusé du pouvoir sous Urbain VIII, et accorda trop d'autorité à sa belle-sœur Olympia.

Innocent XI (Benoît **Odescalchi**), né à Côme en 1611, pape de 1676 à 1689. Un premier démêlé d'Innocent avec Louis XIV, à propos de la Régale (V. ce mot), amena en France l'assemblée du clergé et les quatre articles de 1682. Pour maintenir le droit d'asile dans le quartier de son ambassade, 1687, Lavardin, ambassadeur de France, entra dans Rome presque de vive force. Innocent réforma l'Eglise, et condamna le quiétisme de Molinos.

Innocent XII (Ant. **Pignatelli**), né à Naples en 1615, pape de 1692 à 1700, abolit le népotisme des papes à Rome, et ôta toute distinction extraordinaire aux neveux des pontifes. Il mit fin à la querelle entre le Saint-Siége et la France, 1693, et consentit à instituer les évêques, à la suite d'une lettre de soumission de leur part, rédigée par Bossuet. Il condamna le livre des *Maximes des saints* de Fénelon, 1699.

Innocent XIII (Michel-Ange **Conti**), né à Rome en 1655, pape de 1721 à 1724, sut faire regretter le peu de durée de son pontificat. Cependant c'est lui qui a nommé l'abbé Dubois cardinal.

Innocents (Fête des) ; elle est instituée dans l'Eglise romaine en mémoire des enfants qu'Hérode fit massacrer l'année de la naissance de Jésus. On la célèbre le 28 décembre.

Innocents (Fête des). V. Fous (Fête des).

Innthal, c'est-à-dire *vallée de l'Inn*, région du Tyrol, qui se divise en deux cercles, le *Bas-Innthal*, ch.-l. Innsbrück ; le *Haut-Innthal*, ch.-l. Imst.

Ino. V. Athamas.

In partibus. Un évêque *in partibus infidelium* est celui dont le siége est dans un pays occupé par les infidèles.

Inquisition (du latin *inquirere*, rechercher), tribunal chargé de poursuivre les erreurs contre la foi. Innocent III, en 1204, lors de la guerre contre Albigeois, lui donna un commencement d'organisation et nomma, vers 1215, saint Dominique inquisiteur général; mais ce tribunal ne fut définitivement constitué qu'en 1233 par Grégoire IX. Introduite en France sous saint Louis, 1255, elle ne put s'y maintenir; mais, dans quelques Etats de l'Italie, et, particulièrement en Espagne, où elle fut fondée en 1232, elle parvint à s'enraciner et prit des développements effrayants. En Espagne, l'Inquisition, ou *Saint-Office*, fut surtout dirigée contre les Juifs et les Maures relaps. Sous Ferdinand et Isabelle, un grand-inquisiteur (le premier fut Torquemada), assisté d'un Conseil et de 45 inquisiteurs généraux, s'établit à Séville, 1481. Plus tard, le conseil se transporta à Madrid. L'inquisition fut, dès lors, un instrument terrible entre les mains des rois. Philippe II, surtout, se servit d'elle pour frapper ses ennemis politiques, et ses successeurs ne suivirent que trop son exemple. Bien qu'elle menaçât également prêtres et laïques, elle ne fut abolie qu'en 1820, par les cortès. La procédure y était secrète. Quand le prévenu était condamné à mort, ce qui n'était que trop fréquent, comme l'Eglise a horreur du sang, elle le livrait au bras séculier, qui le couvrait d'une robe jaune, appelée *San benito*, et qui, en le brûlant, faisait ce qu'on appelait alors un *auto-da-fé* (acte de foi). Voir Llorente, *Hist. de l'inquisition*, Paris, 1815-17, 4 vol. in-8° ; Héfélé, *Le cardinal Ximénès et la situation de l'Eglise d'Espagne à la fin du* XVe s., in-8°.

Insara, v. de la Russie d'Europe, gouv. de Penza ; 6,800 hab. Tannerie, fonderie de fer.

Inscription maritime, obligation imposée à tous les marins et ouvriers des professions maritimes, depuis 18 ans jusqu'à 50, afin que l'Etat puisse les trouver au besoin, pour le service des flottes. Ils sont divisés en quatre classes : la première, celle des célibataires, fournit le contingent annuel de la flotte : on ne puise dans les autres qu'en cas de nécessité, mais l'obligation de servir sur les vaisseaux de l'Etat n'est qu'un des moindres inconvénients de l'Inscription maritime. Ainsi, l'inscrit ne peut s'absenter plus de huit jours de son domicile sans une permission écrite du commissaire du quartier. Il jouit, en retour, de quelques priviléges, comme droit à une demi-solde après 300 mois de navigation, quand même il n'aurait servi que sur des bâtiments de commerce. Mais on comprend que cette surveillance continuelle dégoûte nos hommes de mer. Aussi, actuellement, parle-t-on de l'abolir comme funeste aux intérêts mêmes qu'elle veut protéger; car, en diminuant le nombre de nos marins, elle rend par cela même moins puissante notre marine. La loi de l'inscription maritime date du 3 brumaire an IV (25 octobre 1795).

Inscriptions et belles-lettres (Académie des). V. Académie.

Insinuation ; on appelait ainsi, dans l'ancienne France, la publication et l'enregistrement d'un acte.

Innsbruck, c'est-à-dire *Pont sur l'Inn*, l'*Œnopontum* des Romains, capit. du Tyrol autrichien, et ch.-l. du cercle qui porte son nom, située dans une belle vallée, entourée de hautes montagnes, sur l'Inn, à 390 kil. S. E. de Vienne ; 15,000 hab. Université, Académie des antiquités et des beaux-arts, dite *Ferdinandeum*. Siége du gouvernement et de l'administration, cour d'appel, etc. Belle cathédrale, magnifique pont sur l'Inn. Soieries, gants, cotonnades, coutellerie, machines, armes à feu.

Insterburg, v. de Prusse (Prusse orientale), au confluent de l'Inster avec l'Angerap. La ville doit son origine à l'ordre Teutonique ; 10,000 hab.

Institut d'Egypte, nom donné à la commission de savants qui accompagnèrent Bonaparte dans son expédition d'Egypte.

Institut de France. V. Académie.

Institutes de Justinien, traité élémentaire de droit composé, sur l'ordre de Justinien, par Tribonien, son chancelier, et les jurisconsultes Dorothée et Théophile. On l'étudie dans nos écoles.

Insubres ou **Insubriens** (en Gaulois *Is-Ombra*, hommes forts), peuple de la Gaule cisalpine, dans la Transpadane entre le Pô et les Alpes, le Tessin et l'Adda, ch.-l. *Mediolanum* (Milan). Ils étaient originaires du pays des Eduens, et venus en Italie avec Bellovèse ; Annibal les trouva imparfaitement soumis à la domination romaine et se servit d'eux dans la 2e guerre Punique. Débarrassée d'Annibal, Rome n'eut garde d'oublier les secours qu'ils lui avaient donnés, tourna contre eux les légions, de 197 à 195 av. J. C., et depuis cette dernière année où Valérius Flaccus leur infligea une sanglante défaite, ils ont disparu de l'histoire.

Intapherne, aidé de six seigneurs Persans, débarrassa la Perse de la tyrannie des Mages et conspira ensuite contre Darius qui le condamna à mort.

Intéméliens, peuple de la Gaule cisalpine, dans la Ligurie ; ch.-l. *Albium Intemelium*, auj. *Vintimille*.

Intendance militaire, corps chargé de l'admi-

nistration et des finances de l'armée. Les intendants créés par une ordonnance royale du 29 juillet 1817, ont remplacé les inspecteurs aux revues et les commissaires des guerres.

Intendants des Menus (c'est-à-dire des *menus plaisirs*), créés en 1684 et chargés sous l'ancienne monarchie des plaisirs et spectacles de la cour.

Intendants des Provinces. Obligée par le mauvais état de ses finances de vendre les emplois, l'ancienne monarchie avait bientôt compris qu'à côté de l'agent prenant le titre et les honneurs d'une charge importante, mais à peu près indépendante d'elle-même, parce qu'ayant acheté son emploi il était difficilement révocable, avait compris, dis-je, qu'il lui fallait élever un nouvel agent nommé par un acte de bon plaisir et en conséquence tout à sa dévotion. Créés en 1636 par Richelieu, les Intendants des Provinces avaient donc la réalité du pouvoir; on pourrait les comparer à nos préfets actuels. Voir le curieux ouvrage de Tocqueville, *l'Ancien Régime et la Révolution*, et le mot Généralité.

Interamna (entre les eaux), v. de l'Italie ancienne (Ombrie), auj. *Teramo*. Patrie de l'historien et de l'empereur Tacite.

Intercalés (Jours). L'année grecque étant de 354 jours, l'année romaine de 355, pour leur donner la durée de l'année solaire, on fut obligé d'intercaler un certain nombre de jours supplémentaires. Chez les Romains les pontifes étaient chargés de ce soin, et ils les intercalaient tous entre le 24 et le 25 février. Mais soit négligence, superstition, ou motifs intéressés, l'œuvre fut si mal faite que César dut réformer le calendrier. C'est de lui que date l'année julienne.

Interdit (Mise en), mesure de rigueur à laquelle recourait le St-Siége, alors que, mécontent de quelque prince, il voulait, en soulevant contre lui ses sujets, le forcer à changer de conduite. Dans un royaume mis en interdit, plus de sacrifice de la messe, plus de sépulture religieuse, plus de sacrements excepté le baptême et l'extrême-onction; ainsi, puisque le mariage civil n'était pas encore institué, plus de mariages. Il est facile de comprendre la puissance d'une arme pareille au moyen âge.

Interi (Barthélemy), économiste et mécanicien, né à Pistoie vers 1676, mort en 1757, vint à Naples étudier et plus tard enseigner la philosophie et les mathématiques. Faisant un noble usage d'une fortune qu'il avait gagnée par son talent d'administrateur, il fonda à ses frais (1754) dans l'université de cette ville une chaire de commerce ou d'économie politique. Il a le premier introduit l'usage des silos pour emmagasiner les blés, et, afin d'empêcher les grains de germer, il a imaginé l'étuve à blé destinée à les dessécher.

Intérieure (Mer), *Internum mare*, nom de la Méditerranée, chez les anciens.

Intérim d'Augsbourg, décret rendu par Charles-Quint en 1548; il avait la prétention de régler la foi en attendant les décisions du concile de Trente. Il se conformait en tous points à la doctrine de l'Église catholique. Seulement, comme il permettait le mariage des prêtres et la communion sous les 2 espèces, il déplut également aux catholiques et aux protestants, et, pour le faire observer, il fallut dans quelques endroits employer la force.

Interlachen ou **Interlaken,** c'est-à-dire *entre les lacs*, bourg de Suisse dans un des sites les plus charmants de l'Oberland bernois; près de l'Aar, entre les lacs de Thun et de Brienz; 1,400 hab. Ancien château. Près de là hospice de crétins.

Intermont (*Intermontium*, entre deux monts), quartier de l'ancienne Rome. Il tirait son nom de sa position entre deux mamelons du mont Capitolin.

Internonce, envoyé du pape dans une cour étrangère, qui fait les fonctions du nonce en son absence.

Interrègne, Interroi, *Interregnum*, *Interrex*. Il arrivait quelquefois à Rome que, lorsqu'un consul déposait ses pouvoirs, le consul qui devait lui succéder n'avait pas encore été élu par les comices. L'État se trouvait donc sans gouvernement. Alors le sénat choisissait dans son sein un membre qu'il investissait de l'autorité consulaire. Ce consul provisoire s'appelait *interroi*. Après 5 jours il se nommait un successeur qui, à son tour, élisait aussi son successeur après le même laps de temps, et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'élection dans les comices eût abouti, et que la plus importante magistrature de l'État eût cessé d'être vacante. Le premier interroi devait seulement gouverner, les autres devaient en outre assembler les comices, afin que les dangers causés par un pareil vide cessassent au plus tôt. — Dans le royaume électif de Pologne, lorsque la royauté devenait vacante, l'archevêque-primat de Gnesne prenait en main le gouvernement, et s'appelait aussi *interroi*.

Interrègne (Grand-), nom donné dans l'histoire d'Allemagne à l'époque de troubles qui commence à l'extinction des Hohenstaufen par la mort de Conrad IV, 1254, et finit à l'élection de Rodolphe de Habsbourg, 1273. Les seigneurs s'y livrèrent à de tels brigandages, que les villes furent obligées de former des ligues (Ligue du Rhin, ligue de Souabe, Hanse, etc.) et de s'unir afin d'assurer la liberté du commerce.

Intorcetta (Prosper), né à Piazza (Sicile), 1625-1696, jésuite et missionnaire en Chine, où il n'échappa pas à la persécution de 1690. Sans parler de plusieurs ouvrages de Confucius publiés en Chine par la société des jésuites et à la publication desquels il a pris part, il reste de lui : *Testimonium de cultu Sinensi*, Lyon, 1700, in-8°, et une paraphrase inédite des livres appelés *les 4 livres de Confucius*.

Intra (*Interamnium*), v. d'Italie, à 50 kil. N. de Novare, joli port sur la rive O. du lac Majeur. Fabriques de verre, faïence, feutres, amidon, etc. Commerce actif entre la Suisse, le Piémont et la Lombardie; 5,000 hab.

Introdacqua, v. d'Italie, dans l'Abruzze-Ultérieure IIe. Hôpital; 5,500 hab.

Invalides. Dans tous les temps, les nations ont senti la nécessité d'assurer une retraite honorable dans sa vieillesse à celui qui avait passé sa vie à les défendre. Ainsi, nous trouvons, chez les Grecs, les Prytanées; chez les Romains, des distributions de terres conquises aux légionnaires. En France, sous les rois de la 3e race, indépendamment de l'hospitalité que les vieux soldats reçurent dans les couvents de fondation royale comme *oblats* (présentés) et *frères lais* (laïques), nous voyons saint Louis ériger pour des chevaliers devenus aveugles à la croisade l'hospice des Quinze-Vingts; Henri IV en éleva un (1597), rue de Lourcine à Paris; Louis XIII, en 1632, acheta pour eux le château de Bicêtre, jusqu'à ce qu'enfin Louis XIV fonda à Paris le bel établissement connu sous le nom d'hôtel des Invalides. La fréquence des guerres sous le 1er empire obligea Napoléon à lui créer des succursales, une à Versailles sous le Consulat, deux autres à Louvain et à Avignon en 1800. Mais la paix qui, depuis 1815, a heureusement prévalu a permis de les fermer : celle d'Avignon s'est pourtant conservée jusqu'en 1848. Aujourd'hui l'idée de réunir les invalides et de les faire vivre d'une vie commune perd du terrain, du moins en Angleterre; et le parlement a discuté un bill qui doit bouleverser toute l'économie de l'hôpital de Greenwich. Les Anglais trouvent que l'administration seule de ces grands établissements coûte fort cher, qu'en dépensant moins d'argent ils pourraient faire vivre chez eux à leur aise un plus grand nombre de vieux soldats.

Invalides (Hôtel des), situé à l'extrémité S. O. de Paris; c'est un bâtiment remarquable par sa simplicité et la symétrie de ses constructions. Les parties les plus saillantes de l'édifice sont la chapelle, aux voûtes de laquelle pendent des drapeaux pris à l'ennemi, et au fond de cette chapelle une 2e église circulaire en forme de croix grecque qui contient les tombeaux de Turenne et de Vauban, et dans une chapelle demi-souterraine le mausolée de Napoléon. Devant l'hôtel, s'étend une esplanade dont l'extrémité est armée de canons pris à l'ennemi; canons que l'on tire à Paris dans toutes les grandes fêtes. Il a été bâti par l'architecte Libéral Bruant (1670); le dôme qui surmonte la chapelle est de J.-H. Mansart. En 1675, époque où il a commencé à être habité, il servit de retraite à plus de 6,000 invalides; il n'en abrite plus aujourd'hui que 4,000.

Inverary, v. et port de mer d'Écosse, ch.-l. du comté d'Argyle; à l'embouchure de l'Ary, à 50 kil. O. d'Édimbourg. Grande pêche et exportation. Aux environs est le château des ducs d'Argyle; 2,500 hab.

Inverkeithing, v. et port de mer d'Écosse (comté de Fife), à 15 kil. N. O. d'Édimbourg. Jolie église. Mines de houille importantes; chantiers de construction; 3,500 hab.

Inverness, ch.-l. du comté de ce nom, port de mer. Il s'étend sur les 2 rives de la Ness, à 1 kil. de son embouchure dans le golfe de Murray, à l'extrémité N. E. du canal Calédonien, à 180 kil. N. O. d'Édimbourg; 15,000 hab. Chemin de fer d'Inverness à Aberdeen. Commerce immense de laine et de moutons. Dès le IVe siècle, elle était capit. du roy. des Pictes. Culloden,

célèbre par la bataille qui décida du sort du prétendant, est à 5 kil. de la ville.

Inverness, comté maritime de l'Ecosse. Superficie, 2,716,800 acres; pop., 100,000 hab. Plusieurs des îles Hébrides en dépendent. Pays sauvage et montagneux, traversé par la chaîne des Grampians, arrosé par la Spey, la Ness, remarquables par leurs pêcheries de saumon. Les bestiaux, les moutons et la laine forment la principale richesse et les seuls objets d'exportation du comté.

Investiture. On appelait ainsi, au moyen âge, la mise en possession d'un immeuble, d'un fief ou d'un bénéfice. Elle se faisait en la cour du suzerain par devant témoins, et elle avait pour signe la remise d'un glaive, d'un anneau, d'une bannière, d'une motte de gazon, en un mot d'un objet quelconque ayant quelque rapport avec la chose concédée.

Investitures (Querelle des). Cette querelle, qui dura un demi-siècle, de 1074 à 1122, fut soutenue par les empereurs d'Allemagne, Henri IV et Henri V d'une part, par les papes Grégoire VII, Victor III, Urbain II, Pascal II, Gélase II, Calixte II de l'autre, dans un but extrêmement sérieux. En effet, les Empereurs, sous prétexte que le bénéfice ecclésiastique entraînait la possession d'un fief, s'étaient arrogé le droit d'instituer par la crosse et l'anneau les plus hauts dignitaires de l'Eglise. On comprend que Grégoire VII, 1074, ait protesté contre un pareil abus; mais il tomba lui-même dans l'excès opposé en prétendant non-seulement instituer l'évêque, mais lui conférer le fief dépendant de son siége. Cette lutte se termina par un compromis fondé sur la nature des choses. Par le concordat de Worms, 1122, confirmé au concile général de Latran en 1123, l'élection et l'investiture religieuse appartinrent à l'Eglise. Quant à l'Empereur, il ne donna plus que l'investiture temporelle, et, renonçant à la crosse et à l'anneau, il ne dut plus faire usage que du sceptre.

Io, fille d'Inachus. La mythologie nous raconte qu'elle fut aimée de Jupiter; que ce dieu, pour la soustraire à la vengeance de Junon, la changea en vache; que Junon parvint à s'emparer d'elle et la donna en garde à Argus, des mains duquel elle échappa grâce à Mercure; et qu'après avoir erré au hasard tant sur terre que sur mer, toujours poursuivie par un taon, elle finit par aborder en Egypte, où, après avoir repris sa première forme, elle introduisit le culte de Cérès sous le nom d'Isis et où elle fut adorée elle-même sous le même nom.

Iof, baie d'Afrique, dans la Sénégambie, royaume de Cayor. Elle forme la limite entre les 2 arrondissements de Saint-Louis et de Gorée.

Iol, anc. v. d'Afrique, nommée ensuite *Césarée;* aujourd'hui *Cherchell*.

Iolcos, v. de l'anc. Thessalie. Elle avait un bon port, sur le golfe Pagasétique, dans lequel, selon la fable, s'embarquèrent les Argonautes. Jason fut roi à Iolcos.

Ion, descendant d'Hellen par Xuthus, combattit Eumolpus à la tête des Athéniens. Euripide a laissé une tragédie d'*Ion*.

Ion, poëte et historien grec, né à Chios, de 484 à 481 av. J. C., mort de 424 à 421. Il vint jeune à Athènes, fut lié avec Cimon, Eschyle, mais se brouilla avec Périclès. Il remporta le prix de la tragédie et du dithyrambe; on n'a que les titres de ses tragédies; il reste quelques fragments de ses élégies (Brunck, *Analecta*, t. I.). Il avait aussi composé des livres d'histoire. Nieberding et Kopke ont recueilli les fragments d'Ion, 1836.

Iona ou **I-Colm-Kill**, l'une des Hébrides, au S. E. de Mull; saint Columban y fonda au VI[e] siècle un monastère qui fut longtemps célèbre. Plusieurs rois d'Irlande, d'Ecosse, de Norvége et un roi de France y ont été ensevelis.

Ionie. Le nom d'Ionie, dans l'antiquité, appartint à trois pays différents: 1° à l'Attique, après l'invasion des Ioniens; 2° à la côte septentrionale du Péloponnèse, nommée Egialée ou rivage par les Pélasges, lorsqu'elle eut été envahie par les Ioniens de l'Attique; 3° à la partie de l'Asie Mineure comprise entre les fleuves Hermes et Méandre; lorsque trop nombreux en Attique, où les avait refoulés une invasion dorienne, les Ioniens y émigrèrent vers 1140 av. J. C., conduits par des fils de Codrus. Mêlés à des Abantes de l'Eubée, à des Cadméens, des Phocidiens, des Doriens d'Epidaure, etc., ils y fondèrent 12 villes, dont les principales furent Ephèse, Phocée, Chio, Samos, et surtout Milet. Chacune de ces 12 villes conserva son gouvernement intérieur, mais elles s'unirent toutes par une confédération contre l'étranger. Favorisée par la douceur de son climat, qui l'avait fait surnommer la *molle Ionie*, cette contrée, au temps de son indépendance, jeta le plus vif éclat. Les lettres, les sciences et les arts y furent cultivés avant que les Grecs d'Europe en soupçonnassent l'existence. Patrie d'Homère, et plus tard de Mimnerme et d'Anacréon, elle s'éleva même avec Anaxagore à l'idée d'un dieu suprême, tout intelligence et créateur de toutes choses. Mais les avantages naturels auxquels elle avait dû ce rôle si brillant, y attirèrent la conquête. Nous voyons les Cimmériens la ravager; Crésus la rendre tributaire de la Lydie; Cyrus la faire passer sous l'empire des Perses avec le reste du royaume de Crésus. Après les guerres médiques, le traité de Cimon, 449 av. J. C., lui rendit un moment l'indépendance, mais le traité d'Antalcidas (387) la lui fit reperdre. Puis, elle changea de maître avec Alexandre; après la mort du conquérant, elle appartint tour à tour à Antigone, Lysimaque, Séleucus, et à Eumène, roi de Pergame, qui la reçut de Rome, 190 av. J. C., après la bataille de Magnésie; enfin, en l'an 133 av. J. C., elle alla se perdre dans l'empire romain et fit partie du proconsulat d'Asie.

Ionienne (Mer), *Ionium mare*, mer formée par la Méditerranée, entre la côte E. de l'Italie méridionale et la côte O. de la Turquie d'Europe et de la Grèce. Les îles Ioniennes sont répandues dans sa partie orientale. Ses principaux golfes sont: les golfes de Coron, d'Arcadia et de Lépante sur la côte de la Grèce; les golfes de Tarente et de Squillace sur la côte d'Italie.

Ioniennes (îles), réunion de 7 grandes et de plusieurs petites îles de la Méditerranée, sur les côtes O. et S. de la Grèce, à laquelle elles appartiennent. Les principales sont: Corfou, Céphalonie, Zante, Sainte Maure, Ithaque, Cérigo et Paxo. Sup., 2,607 kilom. carr.; popul., 218,879 hab.; capit., *Corfou*. Le climat y est doux; mais le sirocco y rend quelquefois la chaleur étouffante; le sol est accidenté et plus propre à la culture de la vigne qu'à celle du blé. Les manufactures y sont peu importantes. Pourtant, à Corfou et à Zante, il se fabrique beaucoup de savon. Elles doivent à leur position de servir d'entrepôt général à la Grèce et à l'Albanie.

Histoire. — Citées à chaque instant dans l'histoire grecque, et surtout dans la guerre du Péloponnèse (de 431 à 404 av. J. C.), où plusieurs d'entre elles jouèrent un rôle important, mais toujours comme petits gouvernements séparés, ces îles furent soumises à Alexandre, et plus tard, sous les Romains, formèrent une province de l'empire d'Orient. Les Normands des Deux-Siciles les enlevèrent aux empereurs byzantins à la fin du XI[e] siècle. Venise s'en empara au commencement du XV[e], y introduisit la langue italienne qui fut adoptée par les nobles du pays, et la garda jusqu'en 1797, époque où elles furent prises par les Français. Le traité de Campo-Formio les céda à la France; mais en 1799, une flotte turco-russe les reprit, et, jusqu'au traité de Tilsitt, 1807, elles formèrent une république indépendante sous le protectorat de la Russie. Rendues par ce dernier traité à la France, elles lui appartinrent jusqu'au traité de Vienne, 1814, traité qui les plaça définitivement sous le protectorat de l'Angleterre. Mais, fatiguée des luttes continuelles qu'elle avait à soutenir pour les empêcher de s'annexer à la Grèce; ayant même eu en 1848 à comprimer dans l'île de Céphalonie une véritable insurrection, l'Angleterre les a cédées au prince George de Danemark, devenu roi de Grèce, en 1863, après l'expulsion du roi Othon.

Ioniens, *Ionii*, une des quatre grandes tribus helléniques; mais leur dialecte, profondément différent de celui des Doriens, le génie de leur race, guerrière il est vrai, mais commerçante et industrielle, enfin la tradition, qui les fait descendre d'Ion, petit-fils seulement d'Hellen, indiquent une race mélangée de Pélasges, et moins purement hellénique que celles des Doriens et des Eoliens. Il n'est point de peuple grec qui ait joué un rôle aussi brillant que le leur; Athènes était ionienne. De plus, c'est à eux que l'on doit ces innombrables colonies qui ont porté dans le monde entier, alors barbare, la civilisation de la race grecque. On trouve des colonies ioniennes en Asie Mineure; en Egypte, à Naucratis; en Gaule, à Marseille; en Sicile, à Catane, Messine, etc.; enfin, en Italie elles étaient tellement nombreuses, que le Bruttium, la Lucanie, l'Apulie, etc., prirent le nom de Grande Grèce. En un mot, tel était le pouvoir expansif de leur race, qu'en deux siècles, de l'an 800 à 600 av. J. C., la seule ville de Milet fonda 80 colonies, et parmi elles, les importantes villes d'Abydos, de Lampsaque sur l'Hellespont; de Cyzique sur la Propontide.

Ionopolis, anc. v. d'Asie Mineure. Aujourd'hui *Inebeli*.

Iophon, poëte athénien, fils de Sophocle, vivait au Ve siècle av. J. C. Il a composé des tragédies, dont nous n'avons plus que les noms, et eut plusieurs fois le prix.

Ios, l'une des Sporades, au N. de Thera, au S. de Paros et Naxos; aujourd'hui *Nio*. Elle était célèbre par le tombeau d'Homère, qui y mourut. Elle avait une ville du même nom.

Ioug, riv. de la Russie d'Europe (Vologda), née dans le district de Nikolsh, se jette dans la Soukhona, et ces deux rivières réunies forment la Dwina; cours de 360 kil.

Iowa, Etat de la Confédération de l'Amérique du Nord, entre le Wisconsin et l'Illinois à l'E.; le Missouri au S., le Nebraska à l'O.; le Minnesota au N. Sup., 142,561 kil. carr.; pop., 1,194,020 hab. Capit., *Iowa-City*. On y trouve de vastes prairies arrosées par le Mississipi; le sol est extrêmement fertile et contient de grandes richesses minérales; l'industrie est encore peu développée. Cédé avec la Louisiane par Napoléon Ier aux Etats-Unis, en 1803, cet Etat a été organisé en territoire en 1838, et admis dans l'Union en 1846.

Ipeks ou **Pechia**, v. de la Turquie d'Europe (Albanie), à 90 kil. N. E. de Scutari; 12,000 hab.

Iphiclès, frère et compagnon d'Hercule, prit part à la chasse du sanglier de Calydon, et mourut dans un combat contre Argée, roi des Eléens.

Iphicrate, général athénien, né en 419 av. J. C., fils d'un cordonnier, se distingua tellement à la bataille de Cnide, 394, où il s'empara d'un vaisseau ennemi, que les Athéniens lui confièrent le commandement de deux expéditions, l'une envoyée au secours des Béotiens après leur défaite à Coronée, l'autre destinée à la défense de Corinthe. Frappé du défaut de mobilité des troupes qu'il commandait, il changea leur lourde cotte de mailles pour une cuirasse en toile; leur pesant bouclier pour un autre plus petit, et leur donna des épées et des piques plus longues. Les succès qu'il remporta en 392 sur Agésilas, en détruisant un corps de Spartiates et en s'emparant de la ville d'Œnée, prouvèrent qu'en rendant ses soldats plus agiles il ne leur avait rien ôté de leur solidité. Après le traité d'Antalcidas, 387, il offrit ses services à Seuthès, roi des Odrysses, puis à Cotys, dont il épousa la fille. Envoyé par Athènes en 377 au secours de Pharnabaze, qui se préparait à envahir l'Egypte insurgée, il ne put s'entendre avec ce satrape, qui l'accusa d'avoir fait manquer l'expédition. Mais les circonstances critiques où étaient alors les Athéniens, les empêchèrent de se priver de ses talents. Ils le remirent à la tête de leurs armées dans leur guerre contre les Spartiates, puis lors de l'invasion du Péloponnèse par Epaminondas, 369. Ils le chargèrent ensuite d'expulser Pausanias du trône de Macédoine qu'il avait usurpé. Il y réussit, et rétablit Eurydice, veuve d'Amyntas, en sa qualité de régente pendant la minorité de ses deux enfants. Il fit ensuite le siége d'Amphipolis, que Ptolémée d'Alorus, nommé régent par Eurydice, refusait aux Athéniens, et il allait s'emparer de cette ville lorsque Timothée le remplaça dans la conduite du siége; il dut même s'exiler pour échapper à un jugement. Rappelé après la mort de Chabrias, on lui donna un commandement dans la guerre sociale, mais Charès, mécontent de lui et de ses autres collègues, les accusa devant le peuple; il fut acquitté en 354. A partir de cette époque, on cesse de le suivre; il mourut probablement l'an 350 av. J. C.

Iphigénie, fille d'Agamemnon et de Clytemnestre. Agamemnon, retenu à Aulis par un calme prolongé, allait la sacrifier pour obtenir des vents favorables, lorsque Diane la transporta en Tauride, où elle devint prêtresse de son culte. Plus tard, son frère Oreste, au moment où le grand-prêtre Thoas allait le sacrifier à Diane, l'y retrouva et il l'emmena avec lui dans sa patrie. Ces deux épisodes de sa vie ont fourni à Euripide le canevas de ses deux tragedies : l'*Iphigénie en Aulide*, imitée par Racine, et l'*Iphigénie en Tauride*. — D'autres disent qu'elle était fille de Thésée et d'Hélène.

Iphitus, roi d'Elide, aidé des conseils de Lycurgue, rétablit les jeux Olympiques, institués par Hercule, mais que les Grecs avaient négligé de célébrer depuis l'invasion dorienne, vers 885 av. J. C.

Ipsara ou **Psari**, île de la Turquie d'Asie, dans l'Archipel, au N. O. de Chio. Elle est montagneuse et fertile en vins. Les Turcs, en 1824, massacrèrent ses habitants, les *Ipsariotes*.

Ipsera, l'ancienne *Hyspiratis*, petite v. de la Turquie d'Asie (vilayet d'Erzeroum). Son territoire passe pour le plus fertile de la province.

Ipsus, bourg de l'anc. Phrygie. Près d'Ipsus fut livrée la sanglante bataille où fut tué Antigone, 301 av. J. C., et après laquelle les successeurs d'Alexandre se partagèrent définitivement son empire en 4 royaumes.

Ipswich, v. d'Angleterre; port fluvial, sur l'Orwell, à 16 kil. de son embouchure, ch.-l. du comté de Suffolk, à 110 kil. N. E. de Londres. Elle possède deux fonderies de fer, une importante savonnerie et des chantiers de construction; grand commerce et exportation de houille, blé, farine, houblon. Elle est la patrie du cardinal Wolsey; 45,000 hab.

Iquique, port du Pérou, sur le grand Océan. Exportation de nitrate de soude; 3,000 hab.

Ira, forteresse de la Messénie, au N. de Messène. Assiégée par les Spartiates, elle se défendit de 688 à 671 av. J. C.

Irailh (Augustin-Simon), prêtre, historien et littérateur français, né au Puy, 1719-1794, est auteur de l'excellent livre des *Querelles littéraires*. La partialité qu'il a montrée pour Voltaire dans l'histoire de ses démêlés avec l'abbé Desfontaines, J.-J. Rousseau et Maupertuis, serait incroyable dans un prêtre, si ce prêtre n'avait été en même temps le précepteur d'un des petits-neveux de l'auteur de Mérope. On lui doit aussi une *Histoire de la réunion de la Bretagne à la France*, 2 vol. in-12, 1764.

Irak-Adjémi (Anc. *Médie*), province de la Perse au N. O.; v. princ. : Téhéran, Ispahan, Kazbin, Hamadan, Kaschan, Sultanièh, Borondjird. Son climat est doux, mais insalubre; son sol montagneux, et arrosé par plusieurs rivières qui vont presque toutes se perdre dans des lacs ou des déserts considérables, est peu fertile. Il produit pavots, tabac, coton, safran, soie, et, entre autres fruits, les pistaches de Coum. Grande élève de chameaux, chevaux, chèvres, abeilles, etc. Fabriques de coton, d'étoffes de soie, tissus d'or et d'argent, maroquins, verrerie, faïence. Sa popul. est d'environ 2,660,000 hab.

Irak-Arabi (Ancienne *Babylonie*), pays qui comprend la partie sud-est de la Turquie d'Asie. Il forme une immense plaine, souvent aride, mais d'une grande fertilité partout où il est arrosé par des canaux d'irrigation. Il est traversé par le Tigre et l'Euphrate. C'est maintenant le vilayet de Bagdad. Villes princ. : *Bagdad*, Bassorah, Deir, Hit, Hillah, Kornah, Koufah, etc. La popul. se compose surtout d'Arabes; il y a dans les villes des Persans, des Arméniens, des Juifs, des Indiens, des Turcs, presque tous musulmans.

Iran, nom de la Perse en persan.

Irancy, vge de l'arr. et à 14 kil. S. E. d'Auxerre (Yonne). Excellents vins. Patrie de l'architecte Soufflot.

Iraouaddy, fl. de l'Indo-Chine, prend sa source dans le Thibet oriental, franchit l'Himalaya par un défilé, et, après avoir traversé l'empire Birman, puis la province anglaise de Pégu, va se jeter dans le golfe de Martaban par 14 embouchures. Cours d'environ 2,200 kil. Il passe près de Mandalé, à Amarapoura, Ava, Prome, Ramgoun. Il est navigable jusqu'à Ava pour les navires de 200 tonneaux.

Irbit, v. de la Russie d'Europe (gouv. de Perm); 5,000 hab. Chaque année, au mois de février, cette ville est le siége d'une des plus importantes foires de la Russie. Il s'y fait pour plus de 60,000,000 de francs d'affaires.

Iregh, v. de Hongrie, à 110 kil. S. O. de Pesth; 5,000 hab.

Iregh, v. d'Esclavonie (Autriche), à 15 kil. S. de Peterwardein; 5,000 hab.

Irène, impératrice de Constantinople, née en 752, à Athènes. Devenue régente en 780, après la mort de Léon IV, qui l'avait épousée pour sa beauté, mais qui, en zélé iconoclaste, se préparait à la persécuter pour ses opinions religieuses, elle n'hésita pas, malgré une révolte de ses gardes, à rétablir, en 787, le culte des images. Non moins ambitieuse qu'enthousiaste dans sa religion, pour conserver l'empire, elle fit crever les yeux à son fils, Constantin VI, Porphyrogénète, et plus tard, 797, elle finit par le faire tuer. Devenue alors vraiment reine, elle étala un faste que nous trouvons décrit tout au long dans les annales byzantines, et sut gouverner avec une vigueur qu'elle porta souvent jusqu'à la cruauté. Les échecs que les Sarrasins lui firent subir dans l'Asie Mineure n'ébranlèrent en rien son pouvoir. Les historiens grecs racontent que Charlemagne, afin de reconstituer l'empire romain, lui offrit

de l'épouser; mais le silence d'Eginhard fait douter de la vérité de cette assertion. Quoi qu'il en soit, le mariage ne se fit pas, et, en 802, elle fut détrônée par son trésorier, Nicéphore, qui la relégua dans l'île des Princes, puis à Mitylène; et là, cette princesse, autrefois si magnifique, fut réduite à filer pour gagner sa vie. Les Grecs en ont fait une sainte, et la fêtent le 15 août. Elle mourut en 803.

Irénée (Saint), deuxième évêque de Lyon, martyr, né à Smyrne entre les années 135 et 145 de J. C., mort vers 202. Il eut pour maître saint Polycarpe et saint Papius; il remplaça, en 178, sur le siége épiscopal de Lyon, Pothin, martyrisé. Par ses prédications, il parvint à en faire une ville entièrement chrétienne, et réussit à rapprocher les Eglises d'Orient et d'Occident, déjà divisées sur le jour où la Pâque devait être célébrée. Il fut une des nombreuses victimes de la persécution de Septime Sévère, en 202. Infatigable adversaire de la secte de Montanus et du gnosticisme, il a fait un grand nombre d'ouvrages de polémique religieuse; mais par malheur il ne reste de lui que quelques fragments conservés par Eusèbe, et son grand *Traité contre les hérésies*, écrit primitivement en grec, mais dont nous n'avons plus qu'une mauvaise traduction latine. Du reste, il y combat souvent des opinions erronées par des arguments qui ne valent pas mieux que les leurs. Par exemple, il avance que l'existence de quatre parties du monde et de quatre points cardinaux prouve qu'il n'y a que quatre évangiles. Son principal livre, qui ne soit pas perdu, est son *Exposition et réfutation des mensonges de la Gnose*. Ses *Œuvres* complètes ont été publiées, à Bâle, par Erasme, 1526; puis à Paris, 1710, in-fol., et à Venise, 1734, 2 vol. in-fol.

Ireton (Henry), général anglais, 1610-1651, étudiait encore le droit à Middle-Temple, lorsque éclata la guerre civile. Il s'enrôla dans l'armée du Parlement, où, dit-on, il enseigna à Cromwell les premiers éléments de l'art de la guerre. Il fut l'un des principaux auteurs de la mort de Charles Ier. Après l'établissement de la République, Cromwell, dont il avait épousé la fille, Bridget, et qu'il avait suivi en Irlande, lui laissa le gouvernement de cette île; il la ramena à l'obéissance presque sans coup férir, et il touchait à un succès définitif, lorsqu'il fut enlevé, devant Limerick, par une maladie contagieuse, 1651.

Irghiz, nom de deux affluents du Volga : l'un arrose la province de Samara (450 kil. de cours); l'autre, la prov. de Saratov (200 kil.).

Iri, nom moderne de l'*Eurotas*.

Iriarte (Ignacio), peintre espagnol, né à Azcoitia (Guipuzcoa), 1620-1669, élève de Herrera le Vieux, réussit parfaitement dans le paysage, mais ne parvint jamais à représenter la figure. Tant qu'il fut ami de Murillo, il eut recours à lui pour exécuter les personnages de ses compositions.

Iris, fille de Thaumas et d'Electre, sœur des Harpies, servait de messagère aux dieux, et surtout à Junon, qui la métamorphosa en arc-en-ciel. On la représente avec des ailes aux épaules, un bâton de héraut ou un caducée et une corbeille de fruits.

Iris, riv. d'Asie Mineure; auj. *Iekil-Ermak* (V. ce mot).

Irkout, riv. de la Russie d'Asie, sort du lac Itchin, et se jette près d'Irkoutsk, dans l'Angara; cours de 400 kil.

Irkoutsk, v. forte de la Russie d'Asie (Sibérie), ch.-l. du gouv. de ce nom, à 2,330 kil. S. E. de Tobolsk, sur l'Angara; 24,000 hab., siége d'un évêché et du gouvernement de la Sibérie orientale. Belle cathédrale, musée d'histoire naturelle, bibliothèque publique. Commerce important évalué à plus de 20 millions de francs; manufacture impériale de draps; grand entrepôt de la Russie avec la Chine. Sources thermales aux environs. Le climat y est rigoureux, et le mercure y gèle souvent en hiver; l'été y est très-chaud, mais court. — Le gouv. d'*Irkoutsk* a une superficie de 800,768 kil. carrés, et 378,000 hab. Il est très-montagneux dans sa partie méridionale, couvert d'immenses forêts au centre et inculte dans sa partie septentrionale. Il est arrosé par la Lena, l'Angara, l'Amour, et contient le lac Baïkal. Il fournit de l'or, de l'argent, du plomb et des pierres précieuses.

Irlande (*Hibernia*, *Juvernia*, en irlandais *Erin*, c'est-à-dire île verte), grande île de l'océan Atlantique, à l'ouest de la Grande-Bretagne, dont elle dépend; entre 51° 15′ et 55° 15′ lat. N., et entre 8° 20′ et 13° long. O. Sup., 82,252 kil. carrés; pop., 5,412,000 hab. Capit., *Dublin*. Sa forme est rhomboïdale. Le climat y est doux, mais humide : les vents dominants sont ceux de l'ouest et du sud-ouest. Son sol est accidenté, mais plat; c'est à peine si le Carran-Tual, le plus haut sommet de l'Irlande, s'élève à 1,000 mètres. C'est sur les bords de l'île que sont situées les montagnes; au S. O., il y a les monts de Kerry; au S. E., le Lugnaquilla a 925 mètres; au N., dans l'Ulster, on voit les Mourne-Mountains, les monts d'Antrim, Sperrin, de Donegal; à l'O., dans le Connaught, les monts Nephin Beg ont 805 mètres, et les collines de Connemara, 818 mètres. Elle est arrosée par une multitude de cours d'eau, dont les principaux sont : le Bann, le Foyle, sur le versant nord de l'île; l'Erne, le Clare et le Shannon, sur celui de l'ouest; la Lee, le Blackwater, le Suir, le Barrow, sur le versant sud; enfin, le Slaney, la Liffey, la Boyne, sur celui du sud-est. Elle abonde en lacs, dont les plus remarquables sont ceux de Killarney, célèbres pour la beauté du paysage; le plus grand est le lac Neagh. Enfin, l'Océan découpe sur ses côtes une multitude de baies ou de *lough* (golfes étroits et profonds), baies de Donegal, Sligo, Killala, Galway, Dingle, Dublin, Dundalk, etc., où l'on compte plus de 150 ports. On y trouve des mines de cuivre et de plomb, et son sol fournit la houille en abondance. Sa terre est peut-être la plus riche terre végétale de l'Europe, et ses pâturages sont plus beaux que les pâturages même des comtés de l'Angleterre les plus fertiles. Mais il y a 600,000 hectares de *bogs* ou fondrières, formées de tourbe à moitié liquide. Cependant, l'humidité empêchant presque partout le blé d'y mûrir, l'Irlandais cultive surtout la pomme de terre, qui fait sa principale nourriture. Les autres cultures sont l'avoine, l'orge, la betterave, le lin, surtout dans l'Ulster. On n'y trouve plus d'animaux sauvages : le cheval y est de petite taille, et son mouton a autant de poil que de laine. Les chèvres et les porcs surtout y foisonnent. On compte environ 4 millions de bêtes à cornes, 3,300,000 moutons, 600,000 chevaux. On exporte en Angleterre 400,000 bœufs et beaucoup de beurre. Enfin, les mers qui environnent l'Irlande sont extrêmement poissonneuses, et leur pêche y emploie près de 6,000 barques. Elle n'est pas un pays manufacturier, et malgré ses routes bien entretenues, malgré son système de canaux (canal *Royal*, *Grand-Canal*, de Dublin et de la Boyne au Shannon), qui relient la mer d'Irlande avec l'Océan, malgré ses chemins de fer, elle ne possède guère que quelques filatures de laine, et surtout des filatures de lin. Ce n'est que depuis 1800 qu'elle forme, avec l'Angleterre, le Royaume-Uni. Elle envoie 28 membres à la chambre des Lords, sans compter un archevêque et 3 évêques, et 105 membres à la chambre des communes. Elle est gouvernée par un lord-lieutenant nommé par la couronne, et se divise en 4 provinces, le Leinster à l'E.; l'Ulster au N.; le Connaught à l'O.; le Munster au S., provinces subdivisées elles-mêmes en 32 comtés. Voici les noms de ces comtés et de leurs chefs-lieux :

PROVINCES	COMTÉS	CHEFS-LIEUX
LEINSTER à l'Est.	Wexford.	Wexford.
	Kilkenny.	Kilkenny.
	Carlow.	Carlow.
	Wicklow.	Wicklow.
	Kildare.	Kildare.
	Queen's-County.	Maryborough.
	King's-County.	Tullamore.
	West-Meath.	Mullinger.
	Longford.	Longford.
	Meath ou East-Meath.	Trim.
	Dublin.	Dublin.
	Louth.	Dundalk.
ULSTER au Nord.	Antrim.	Belfast.
	Down.	Down-Patrick.
	Armagh.	Armagh.
	Tyrone.	Omagh.
	Londonderry.	Londonderry.
	Monaghan.	Monaghan.
	Cavan.	Cavan.
	Fermanagh.	Enniskillen.
	Donegal.	Donegal.
CONNAUGHT à l'Ouest.	Mayo.	Castlebar.
	Sligo.	Sligo.
	Galway.	Galway.
	Roscommon.	Roscommon.
	Leitrim	Carrick-on-Shannon.
MUNSTER au Sud.	Clare.	Ennis.
	Limerick.	Limerick.
	Kerry.	Tralee.
	Cork	Cork.
	Waterford.	Waterford.
	Tipperary.	Cashell.

La population de l'Irlande diminue d'année en année soit par l'émigration soit par la misère. Le culte officiel est la religion anglicane, mais les deux tiers de ses habitants sont catholiques. La justice civile et la justice criminelle y sont rendues comme en Angleterre. La langue du gouvernement est l'anglais; les Irlandais parlent la langue erse ou gaélique, une des branches du celtique. En 1871, 4,150,000 cath., 1,250,000 prot.

Histoire. — Peuplée par les Celtes, qui, dans les temps primitifs, occupèrent tout l'occident de l'Europe, l'Irlande fut connue des Romains; mais ils n'essayèrent même point de la conquérir. Aussi ne nous ont-ils appris sur elle que bien peu de chose. C'est seulement en 431 que saint Patrick, son apôtre, parvint à y détruire le culte des Druides et la rendit chrétienne. Dès sa conversion, elle se fit remarquer par sa ferveur, reçut le nom d'*île des Saints*, et se couvrit de couvents d'où sortirent les missionnaires qui portèrent l'Evangile en Germanie. En changeant de religion, elle ne changea pourtant point la forme de son gouvernement, car les Irlandais continuèrent d'élire leurs rois dans certaines familles privilégiées. Les petites guerres où, jusqu'à la conquête anglaise, ces rois furent sans cesse engagés les uns contre les autres, n'ont point assez d'importance pour nous arrêter. La persistance de l'Irlande à ne point reconnaître l'autorité du Saint-Siége, fit qu'en 1155 le pape Adrien IV la donna par une bulle au roi d'Angleterre, Henri II; celui-ci la soumit en 1171; mais cette soumission n'eut rien que de nominal, car les Anglais n'y possédèrent alors réellement que les comtés actuels de Dublin, Meath, Louth et Kildare. Un moment les Ecossais vinrent disputer aux Anglais sa possession; mais Robert Bruce, que les Irlandais avaient élu pour roi, fut tué à Dundalk, 1318, après 18 batailles. Dès lors la souveraineté de l'île appartint aux Anglais sans partage; mais cette souveraineté ne s'étendit sur l'île entière qu'en 1361. grâce au mariage du duc de Clarence, fils d'Edouard III, avec l'héritière des rois de l'Ulster. Elle ne fut pas épargnée par Henri VIII dans ses persécutions religieuses; pourtant elle en souffrit moins que l'Angleterre. Tranquille sous le règne de Marie Tudor, elle se souleva avec les O'Neil, les O'Donnell contre Elisabeth; mais la destruction de l'Invincible Armada, en la laissant sans secours extérieur, amena sa défaite (1603). Révoltés de nouveau sous Charles Ier, les Irlandais furent un moment maîtres de leur île. Mais ils déshonorèrent leur liberté par d'horribles massacres. Charles Ier, alors armé pour défendre les prérogatives de sa couronne, conclut avec eux (1645) le traité de Kilkenny pour s'assurer leur appui; mais elle ne l'empêcha point de succomber dans sa lutte contre le Long Parlement. Une fois débarrassée de ses guerres intestines, l'Angleterre tourna contre elle toutes ses forces. Cromwell y débarqua à la tête d'une nombreuse armée, la dévasta impitoyablement par le fer et le feu, prit d'assaut Drogheda, dont il fit passer tous les habitants au fil de l'épée, et, à son départ, la laissa entre les mains de son lieutenant Ireton, qui ne continua que trop son œuvre de destruction. Cette conquête nouvelle, suivie de rigueurs sans exemple dans les temps modernes, car Cromwell déposséda les quatre cinquièmes des propriétaires Irlandais, et distribua leurs terres à ses soldats, ne fit que l'exaspérer et la pousser à de nouvelles révoltes. D'ailleurs l'Angleterre elle-même l'invita bientôt à prendre part à ses querelles intérieures. Jacques II, qui tendait à détruire le protestantisme dans les 3 royaumes, favorisa naturellement les Irlandais catholiques aux dépens de ses sujets protestants, et fit d'elle une véritable place d'armes où il pût trouver un refuge en cas de besoin. Aussi, lorsque, détrôné par son gendre Guillaume d'Orange, il eut été forcé d'aller en France chercher un asile, y revint-il bientôt à la tête d'une petite armée française. Il la trouva tout entière en armes; mais il essaya en vain de s'y maintenir; et battu successivement à La Boyne (1690), à Aghrim (1691), il dut l'abandonner à sa seule faiblesse. Les Irlandais parvinrent pourtant à obtenir de Guillaume le traité de Limerick qui leur permettait l'émigration et le libre exercice de leur culte. Mais à peine signé, ce traité fut violé. On leur interdit l'exercice de leur religion, et tandis qu'on expulsait leurs prêtres, on les obligea à faire les frais d'une église anglicane richement dotée. Les catholiques furent déclarés incapables d'acquérir, et on modifia les lois de succession en faveur de ceux qui embrasseraient le protestantisme. Les Anglais eux-mêmes établis en Irlande ne furent pas épargnés: car par des impôts vexatoires et des prohibitions, le parlement anglais ruina leurs manufactures, lorsqu'elles menaçaient de détruire ou même de diminuer le commerce de l'Angleterre. Aussi, lorsque la guerre de l'Indépendance exigea la concentration en Amérique de toutes les forces dont le roi George III pouvait disposer, tous les habitants de l'Irlande, protestants comme catholiques, se trouvèrent prêts à faire cause commune; et, pour éviter un soulèvement général, il fallut en 1782 accorder à l'Irlande un parlement séparé, et abolir quelques-unes des incapacités civiles qui frappaient les catholiques, ainsi que les lois pénales dirigées contre leurs prêtres et l'exercice de leur culte. Les succès de la Révolution française rendirent un moment aux Irlandais l'espoir de recouvrer leur indépendance; et, comptant sur la république, ils reprirent encore une fois les armes; mais une première expédition dirigée par Hoche fut en 1798 dispersée par la tempête, et lorsque le général Humbert y débarqua à la tête d'une seconde, l'incendie et le massacre avaient détruit chez les Irlandais toute résistance. Le parlement anglais profita de ce succès pour faire observer ses lois jusqu'en Irlande, et pour l'incorporer à l'Angleterre; par l'acte d'*Union*, 1800, quelques membres Irlandais allèrent siéger dans le parlement anglais, où ils furent comme perdus au milieu des nombreux représentants de la Grande-Bretagne.

C'est contre cet acte d'union que réclamait O'Connell et que réclament les agitateurs contemporains. En effet, l'Eglise anglicane a pris avec le temps en Irlande des proportions plus modestes; les incapacités civiles et politiques qui frappaient les catholiques ont depuis longtemps disparu, et, jouissant de plus de liberté qu'on n'en possède dans nos Etats du continent, l'Irlandais ne peut plus se plaindre que de l'Union qui le force d'obéir aux lois d'un parlement qui n'est pas le sien. Mais quand il obtiendrait le rappel de cette Union, les plaintes et les malheurs de l'Irlande seraient toujours les mêmes. En effet, les suites de la dépossession violente de toute une race ordonnée par Cromwell pèsent encore sur elle. Son sol est entre les mains de quelques grands propriétaires n'y résidant jamais et laissant l'exploitation de leurs terres à des middlemen, qui, à leur tour, les livrent à d'autres agents; de sorte que le tenancier doit nourrir toutes ces tyrannies successives qui s'enrichissent à ses dépens. Pour trouver contre elle une protection que la loi est impuissante à lui donner, l'Irlandais se réfugie dans des sociétés secrètes, et presque assuré de l'impunité, car tous les témoins sont muets, il ne se venge que trop souvent par des assassinats. De là, chez les propriétaires anglais, un absentéisme de plus en plus général; de là la fuite des capitaux et l'absence de toute manufacture; de là enfin le manque d'objets d'échange, et, en cas de disette, l'émigration forcée des populations. C'est surtout aux Etats-Unis que les Irlandais vont chercher un refuge. Ils emportent avec eux la haine de l'Angleterre, et ils ont même fondé une société, celle des *Fenians*, dont le but hautement annoncé est de profiter des premiers embarras de la Grande-Bretagne pour lui arracher l'Irlande. Plus d'une fois, dans ces derniers temps, l'Angleterre a été sérieusement alarmée par les tentatives menaçantes de ces agitateurs Irlandais.

Irlande (Mer d'). On donne ce nom à la partie de l'océan Atlantique comprise entre l'Irlande à l'O. et l'Angleterre à l'E.; 67,000 kil. carrés. On y pénètre au N. par le canal du *Nord;* au S. par le canal de Saint-George. Elle renferme les îles d'Anglesey et de Man.

Irlande (Nouvelle-) ou **Tombara**, île de l'Océanie (Mélanésie), par 3° de lat. S. et 149° de long. E.; au N. E. de la Nouvelle-Bretagne. Elle forme avec elle, le Nouvel-Hanovre, etc., l'Archipel de la Nouvelle-Bretagne. Montagneuse et boisée, elle est habitée par des nègres, moins noirs que les nègres d'Afrique, assez doux et industrieux, mais défiants. Bien que Schouten l'ait découverte dès 1616, l'intérieur du pays est encore inconnu. Le port *Praslin* a été souvent visité.

Irminon, abbé de Saint-Germain-des-Prés, au commencement du IXe siècle, est l'auteur du *Polyptique* ou livre censier de l'abbaye, que M. Guérard a publié, et qui est l'un des documents les plus curieux de cette époque.

Irminsul, dieu suprême des anciens Saxons dans la Westphalie; il avait un temple à Eresburg, temple que Charlemagne détruisit, 772. Son culte a disparu à peu près à la même époque. On a traduit son nom par colonne ou soutien des Germains (*Irmn* Germains, et *sœule* colonne). D'autres ont soutenu que la colonne

avait été élevée en l'honneur d'Arminius ou Hermann.

Irnerius, célèbre jurisconsulte italien, et chef de l'école des *Glossateurs*, né à Bologne vers 1065, mort après 1118, y enseigna le droit romain avec un tel éclat, que la grande-comtesse Mathilde l'appela dans ses conseils, et qu'en 1118, l'empereur Henri V l'envoya à Rome pour hâter l'élection du pape. Les gloses sont de deux sortes, interlinéaires ou marginales. Les premières, courtes explications du texte, et intercalées dans le texte même, ont été imprimées dans les éditions glosées du *Corpus Juris*. Les secondes, marginales, et beaucoup plus étendues, n'ont jamais été publiées. On en trouve un certain nombre dans quelques manuscrits de la Bibliothèque nationale. Mais interlinéaires ou marginales, on ne comprend guère aujourd'hui l'enthousiasme qu'elles ont fait naître et qui a fait appeler Irnerius *Lucerna Juris*. C'est Irnerius qui a donné à la deuxième partie des *Pandectes* le nom d'*Infortiat* (renforcée ou augmentée), parce qu'il n'en connut les diverses parties que successivement.

Iroquois, confédération de six nations indiennes (Mohawks, Onéidas, Onondagas, Cayugas, Senecas, Tuscaroras), dans l'Amérique septentrionale, près des lacs Ontario et Erié. Autrefois belliqueux et redoutables, l'abus des liqueurs fortes les a presque détruits. Dans la guerre de Sept Ans, ils se déclarèrent tour à tour pour les Français et les Anglais. Dans celle de l'Indépendance, ils prirent parti pour les Anglais; aussi, en 1779, leur territoire fut-il ravagé par les troupes du congrès.

Irtisch ou **Irtych**, riv. de la Sibérie, sort du grand Altaï, au pays des Mongols; traverse le lac Saïssan ou Dzaïzang; arrose la province de Kolivan et le gouvernement de Tobolsk; passe à Omsk et à Tobolsk, reçoit l'Ischim, le Tobol, la Conda, etc.; et, après un cours d'environ 2,900 kil., se jette dans l'Obi, par la rive gauche. Elle abonde en poissons et surtout en esturgeons.

Irun, v. du Guipuzcoa (Espagne), à 12 kil. E. de Saint-Sébastien, et près de la Bidassoa. Irun existait déjà du temps des Romains, et a été souvent ravagée par la guerre; 3,500 hab.

Irvine, v. d'Ecosse, dans le comté et à 18 kil. N. O. d'Ayr; à l'embouchure de la rivière Irvine, dans le golfe de la Clyde. Port commode d'où l'on exporte de la houille; 7,500 hab.

Irving (Washington), littérateur américain, né à New-York en 1783, mort en 1859. Il n'avait pas 20 ans, lorsqu'il publia ses premiers essais dans un journal de New-York, sous le pseudonyme de *Jonathan Oldstyle*; mais, menacé de phthisie, il dut aller chercher en Europe un climat plus doux. De retour aux Etats-Unis, en 1806, il acheva l'étude du droit, et se fit recevoir avocat; mais il n'exerça jamais cette profession. De concert avec un de ses amis, M. Paulding, il publia, en 1807, le *Salmagundi*, journal satirique des mœurs et des ridicules, qui, en 1808, par suite de difficultés soulevées par son éditeur, dut cesser de paraître. En 1809, il donna l'*Histoire comique de New-York*, par *Diedrich Knickerbokers*; jeu d'esprit de sa jeunesse, comme l'appelle Edward Everett, où il se plaît à travestir, de la façon la plus gaie et la plus bouffonne, la grave histoire de la grave colonie hollandaise de New-York. En 1810, il essaya de demander au commerce un revenu indépendant, et se fit recevoir associé dans la maison dirigée par ses frères; mais elle fit faillite, 1815, et dès lors il ne compta plus pour vivre que sur sa plume. Nous donnons ici la liste de ses principaux ouvrages; nous avons autant que possible rapproché ceux qui traitent de sujets semblables, et nous les avons classés par ordre de date:

Ce sont: Sur les mœurs et la vie rurale en Angleterre, son *Sketch-Book* (livre d'esquisses), publié en 1817; *Bracebridge hall, or the humorists*, 1822, et enfin ses *Tales of a traveller* (contes d'un voyageur.)

Sur l'Espagne: Une *Histoire de la vie et des voyages de Christophe Colomb* (1828); un roman historique, publié en 1829, sous le titre de: *A Chronicle of the Conquest of Grenada by Gray Antonio Agapida*; des *Legends of the Conquest of Spain*, 1855; et une histoire de *Mahomet and his successors*, 1849-50.

Enfin, après une excursion qu'il fit dans les prairies du Far-West, il donna, en 1835, *Tour on the Prairies*; en 1836, *Astoria*; et en 1837, *The Adventures of captain Bonneville, U. S. Army, in the Rocky Mountains and the Far-West*; tous ouvrages destinés à faire connaître le Far-West, et les aventures de ces hardis aventuriers qui s'en vont explorer les pays bien au delà des montagnes Rocheuses, et frayent ainsi la voie aux colons américains. La réputation, et même les honneurs, ne lui manquèrent pas. En 1829, le général Jackson le nomma secrétaire de légation en Angleterre. Aussi goûté à Londres qu'à New-York, la Société royale de littérature de Londres lui décerna en 1830 une des deux médailles d'or qu'elle avait à donner. Enfin, à son retour en Amérique, après une longue absence, il reçut une véritable ovation, et en 1842 fut nommé ministre des Etats-Unis en Espagne. En 1846, il revint dans son pays natal pour n'en plus sortir, et alla se fixer dans une charmante retraite qu'il s'était préparée sur les bords de l'Hudson, à 25 milles de New-York. C'est là qu'il passa les dernières années de sa vie à composer une *Biographie d'Olivier Goldsmith*, et que, plus heureux que Prescott, il a pu mettre la dernière main au plus important de ses ouvrages, la *Vie de Washington*.

Is ou **Æiopolis**, v. de la Babylonie, sur la rive droite de l'Euphrate. Auj. *Hit*. Il y avait aux environs des sources d'asphalte.

Is-sur-Tille, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 24 kil. N. E. de Dijon (Côte-d'Or), sur l'Ignon. Hôpital; grosse tour carrée, seul reste de l'ancien château des seigneurs de cette ville; 1,306 hab.

Isaac, patriarche hébreu, fils d'Abraham. Isaac en hébreu signifie *rire*; sa mère Sarah lui donna ce nom parce qu'elle se mit à rire, lorsque le Seigneur lui annonça qu'elle enfanterait un fils; elle avait en effet à cette époque 90 ans. Après la naissance d'Isaac, elle devint jalouse d'Agar, et exigea d'Abraham qu'il la renvoyât avec son fils Ismaël. Isaac avait 25 ans lorsque le Seigneur ordonna à Abraham de le lui sacrifier. Abraham obéit, et le sacrifice allait se consommer, lorsqu'un ange arrêta son bras. A l'âge de 40 ans, Isaac prit pour femme Rébecca, fille de Bathuel, parent d'Abraham. De ses deux fils, Esaü et Jacob, il préférait le premier; mais devenu aveugle et trompé par une ruse qui fut suggérée à Jacob par Rébecca, il bénit le plus jeune de ses deux enfants en croyant bénir Esaü. Il mourut dans la vallée de Mamré à l'âge de 180 ans.

Isaac (Saint), *le Parthe*, né à Constantinople, fils de Nersès le Grand, gouverna l'Eglise arménienne, de 390 à 440, en qualité de patriarche. Il a laissé une traduction de la *Bible* en arménien, et des *Hymnes* que l'on chante encore dans les offices de l'Eglise arménienne.

Isaac Ier Comnène, empereur de Constantinople. 1057-1059. Fils de Manuel Comnène, préfet de tout l'Orient, sous Basile II, il fut déclaré empereur, par les hauts fonctionnaires de l'empire, alarmés des violences de Michel VI, et avec leur aide battit l'armée impériale à Hadès. Michel VI dut se retirer dans un cloître. Isaac, alors reconnu empereur, introduisit l'économie dans toutes les branches de l'administration; malgré la résistance du patriarche de Constantinople qui menaçait de le détrôner, força le clergé à participer aux charges de l'Etat; repoussa en 1059 une invasion des Hongrois, et, la même année, en renonçant à la couronne, il montra qu'il était digne de la conserver. Il alla mourir dans un cloître. Il a laissé manuscrits des commentaires sur Homère, son auteur favori.

Isaac II, l'Ange, empereur de Constantinople, de 1185 à 1195. Fils aîné d'Andronic l'Ange, et descendant des Comnène, il fut épargné par Andronic, qui ne l'estimait pas assez pour le tuer. Mais un hasard singulier, qui le plaça dans une situation désespérée, le força de se mettre à la tête d'une insurrection contre cet empereur. Après sa mort, il lui succéda; mais il fut sur le trône ce qu'il avait été dans la vie privée: il y dormit, comme le dit Gibbon, ou, plutôt, il ne sut pas même y dormir; car, pour suffire à son luxe et à ses débauches, il tourmenta ses sujets par ses exactions sans cesse renouvelées. Impuissant à la guerre, il dut reconnaître l'indépendance de la Bulgarie, conquise par l'un de ses prédécesseurs, Basile II, et c'est aussi sous son règne que l'empire grec perdit l'île de Chypre, donnée par Richard Cœur de Lion à Guy de Lusignan. Enfin, une révolte éclata à Constantinople. Fait prisonnier par Alexis proclamé empereur, ce frère dénaturé lui fit crever les yeux et le fit jeter en prison. Rétabli sur le trône après la prise de Constantinople par les Croisés, en 1203, il régna, conjointement avec son fils, Alexis IV, jusqu'en 1204, année où Alexis Ducas Murzuphle les renversa l'un et l'autre. Isaac mourut peu de jours après de peur et de chagrin.

Isabeau de Bavière, reine de France, née en 1371, morte en 1435. Fille d'Etienne, duc de Bavière, elle épousa Charles VI en 1392. Nommée gardienne de Charles VI, tombé en démence, elle aida son amant, le duc d'Orléans, à arracher le gouvernement des mains

du duc de Bourgogne, Philippe le Hardi, et, après l'assassinat du duc d'Orléans par Jean sans Peur, 1407, elle dut se réfugier à Tours. Lorsqu'en 1408 une réconciliation générale apaisa un moment les dissensions qui suivirent la folie de Charles VI, elle se retira à Vincennes, où elle se livra aux excès les plus honteux. Mais, en 1417, le connétable d'Armagnac et le dauphin Charles, firent coudre dans un sac, et jeter dans la Seine, le corps du plus favorisé de ses amants, et ils la reléguèrent elle-même à Tours. De là la haine implacable qu'elle porta à son fils. Délivrée par le duc de Bourgogne, elle se déclara reine et régente; fit tout pour ajouter aux divisions d'un royaume déjà trop divisé, et enfin, en 1420, signa, avec Philippe le Bon et Henri V, le déplorable traité de Troyes, où elle dépouillait son fils au profit d'un étranger. Abandonnée et méprisée de tous, elle mourut deux jours après le traité d'Arras, traité qui, en réconciliant Charles VII avec la maison de Bourgogne, prépara la fin de la domination des Anglais en France.

Isabella (La), port sur la côte N. d'Haïti. Christophe Colomb, en 1493, y fonda le premier établissement espagnol de l'île, qu'il appela *Isabella*.

Isabelle (Sainte) vécut de 1225 à 1270. Sœur de saint Louis, quoique recherchée en mariage par l'empereur Conrad IV, elle renonça au monde et se retira, en 1260, dans le monastère de Longchamp, qu'elle avait fondé. On la fête le 22 fév.

Isabelle de France, reine d'Angleterre, née en 1290, fille de Philippe le Bel, épousa en 1309 Edouard II. Mais froissée de son attachement pour ses favoris, afin de les ruiner, elle sépara ses intérêts de ceux de la couronne, et appuya les intrigues des grands barons de l'Angleterre presque tout-puissants à cette époque. En 1321, une grossière insulte de lady Badlesmère, qui lui refusa un abri dans son château, la rapprocha d'Edouard, et elle l'excita à un déploiement d'autorité et à des rigueurs qui en firent un moment un prince absolu. Mais elle se brouilla bientôt avec les Spencer, alors favoris du roi. Envoyée en France pour réconcilier son frère Charles le Bel avec Edouard, 1325, elle fomenta des troubles en Angleterre, et, en 1326, y débarqua avec 2,000 hommes d'armes commandés par Jean de Hainaut. Incapable de résister à l'armée des mécontents qui se joignit à elle, Edouard II s'enfuit vers Bristol avec les Spencer. Mais il fut repris, et tandis que ses favoris subissaient d'horribles supplices, il fut enfermé à Kenilworth et bientôt après assassiné. Isabelle, déclarée régente, donna tout pouvoir à son amant Mortimer, qui remplaça bientôt les Spencer dans la haine du peuple. Enfin, après l'assassinat juridique du comte de Kent, oncle du roi, 1330, Edouard III *conspira* contre Mortimer pour reprendre une autorité qui lui appartenait. Il le fit saisir la nuit, juger et décapiter. Quant à sa mère, il la relégua dans le château de Rising, où elle vécut encore 27 ans. C'est comme fils d'Isabelle qu'Edouard prétendit à la couronne de France, et cette prétention fut l'origine de la guerre de Cent Ans.

Isabelle Ire, reine de Castille, surnommée la *Catholique*, née en 1451, fille du roi Jean II, fut élevée obscurément au village d'Arevalo; elle n'en sortit qu'en 1462, époque où son frère consanguin, Henri IV, la fit venir à la cour de Tolède, afin de la mieux surveiller et de la marier à son gré. Mais un penchant secret pour Ferdinand d'Aragon, qu'elle finit par épouser en 1469, l'empêcha d'être en ses mains un instrument docile. Les seigneurs se soulevèrent en son nom contre Henri IV, dont ils ne voulaient pas reconnaître la fille Jeanne. Après la mort de Henri en 1474, elle fut proclamée reine de Castille, malgré les droits de la princesse Jeanne, injurieusement appelée *Beltraneja*. Quoique mécontent de voir Isabelle prendre le titre de reine propriétaire, et de n'être que *consulté* par elle, Ferdinand, alors roi d'Aragon, l'aida à vaincre la princesse Jeanne, secourue par le roi de Portugal, et à étouffer les nombreuses révoltes qui marquèrent les premières années de son règne. En 1479, Ferdinand devint roi d'Aragon; et l'union des deux époux, quoique bien différents de caractère, amena le triomphe de la royauté en Espagne et la formation de l'unité territoriale. En 1481, liée, dit-on, par une promesse que lui avait arrachée, avant qu'elle ne fût reine, son confesseur, le dominicain Torquemada, elle laissa s'établir l'inquisition en Espagne; mais généreuse et bonne, elle plaida toujours la cause de la clémence, malgré son ardente piété. Elle chercha à défendre les juifs, les Maures persécutés, et les Indiens accablés de misères en Amérique. C'est en 1481 que commença la guerre contre les Maures, guerre dont elle fut l'âme, et qui ne se termina qu'en 1492 par la prise de Grenade. Sa vie fut abrégée par une longue suite de chagrins domestiques. Elle mourut en 1504, laissant à l'Espagne la possession d'un monde; car, traité par tous de fou et de visionnaire, Christophe Colomb n'aurait jamais découvert l'Amérique, si Isabelle ne s'était chargée des frais de son entreprise. Ximénès avait été son principal ministre. Elle mourut en 1504; mécontente de son gendre Philippe le Beau, voyant sa fille Jeanne incapable, elle confia la régence à son mari, le roi d'Aragon, jusqu'à la majorité de son petit-fils, Charles d'Autriche.

Isabelle-Claire-Eugénie d'Autriche, née, en 1566, de Philippe II, roi d'Espagne et d'Elisabeth de France, elle-même fille de Henri II. Après l'assassinat de Henri III, Philippe II, profitant des troubles de la Ligue, prétendit pour elle à la couronne de France; mais ces prétentions, mal soutenues aux États-généraux de Paris, 1593, furent repoussées par le parlement, qui rendit un arrêt en faveur de la loi salique, et Henri IV sut déjouer l'ambition de Philippe II. En 1598, elle épousa l'archiduc Albert, fils de Maximilien II, et lui apporta en dot la Franche-Comté et les Pays-Bas. Après la mort de son mari, 1621, elle administra, comme gouvernante, avec fermeté, jusqu'à sa mort en 1633.

Isabelle-la-Catholique (Ordre d'). C'est un des ordres les plus récents qu'il y ait en Europe, puisqu'il n'a été institué qu'en 1815 par Ferdinand VII, roi d'Espagne, sous l'invocation de sainte Isabelle, reine de Portugal, morte en 1336.

Isabey (Jean-Baptiste), peintre, né à Nancy, 1767-1855, eut pour premiers maîtres Girardet et Claudot, tous deux peintres du roi Stanislas. A Paris, où il fut d'abord obligé pour vivre de peindre des dessus de tabatières, il prit des leçons de Dumont et plus tard de David. Depuis 1786, époque où il fit en médaillon le portrait de Marie-Antoinette, il fut, jusqu'à sa mort, le peintre officiel de la cour de France. Parmi ses principaux ouvrages sont : le *Portrait du général Bonaparte à la Malmaison;* la *Revue du Premier Consul au Carrousel*, 1802; le *Premier Consul visitant à Rouen la manufacture des frères Sevenne;* et le *Congrès de Vienne*. Le musée du Luxembourg possède l'*Escalier du Louvre*, 1817, aquarelle qu'on s'accorde à regarder comme son chef-d'œuvre. Il a aussi introduit en France la gravure en manière noire d'après Reynolds. Le dessin connu sous le nom de *la Barque d'Isabey* est parfait en ce genre.

Isac, affl. de gauche de la Vilaine, arrose la Loire-Inférieure, et sert au canal de Nantes à Brest.

Isagoras, athénien, avec l'aide de Cléomène, roi de Sparte, renversa le gouvernement démocratique que Clisthène avait établi à Athènes, après l'expulsion des Pisistratides (509 av. J. C.); mais, assiégé par le peuple dans la citadelle, il fut forcé de capituler et banni.

Isaïe, fils d'Amos, est le premier des quatre grands prophètes. Il vécut dans la première moitié du VIIe siècle av. J. C. et prophétisa sous les rois Osias, Achaz et Ezéchias. Il vit même les commencements de Manassé, qui, *peut-être*, le fit scier en deux à l'âge de cent ans. On admire surtout son cantique sur la ruine de Babylone. Bossuet, Racine et nos grands poëtes lyriques se sont inspirés de ses prophéties. Elles ont été traduites en français par M. de Genoude (1815), in-8°.

Isambert (François-André), jurisconsulte et homme politique, 1792-1857. Après de bonnes études au collége de Chartres, il fut nommé élève de l'École Normale; mais il préféra se destiner au barreau, et, tout en suivant assidûment le cours de littérature grecque fait par Gail au Collége de France, il fit son droit, et travailla comme clerc chez un notaire. Devenu à l'âge de 25 ans, 1818, avocat au conseil du roi et à la cour de cassation, il se déclara hautement l'ennemi des abus de la Restauration, et prit part à presque tous les grands procès politiques de cette époque. Tour à tour défenseur du général Berton et du lieutenant-colonel Caron; d'Armand Carrel; des hommes de couleur de La Martinique condamnés à mort pour avoir fait circuler une brochure intitulée : *de la Situation des gens de couleur libres aux Antilles françaises*, il se fit une telle réputation comme jurisconsulte, que, plus tard et sous un autre régime, il parvint aux plus hautes fonctions de la magistrature. Une condamnation à 100 fr. d'amende qu'il encourut en 1826 pour son article contre les arrestations arbitraires, inséré dans la *Gazette des Tri-*

bunaux, ne lui nuisit point à une époque où l'équité était souvent en désaccord avec le droit, et où c'était un honneur d'être traduit en police correctionnelle pour délit de presse. Aussi, en 1830, Dupont de l'Eure, ministre de la justice, le fit nommer conseiller à la cour de cassation. Élu, en 1831, membre de la chambre des députés, il fit partie de l'opposition constitutionnelle, siégea au centre gauche, et fut pour l'alliance de la monarchie avec la liberté. Nommé après 1848 membre de l'Assemblée constituante, il eut peur de l'anarchie toujours croissante, fut un des partisans déclarés de la cause de l'ordre et eut même le courage d'être le premier à demander la fermeture des clubs. Obligé bientôt après par la nouvelle constitution à choisir entre ses fonctions législatives et celles de la magistrature, il préféra ces dernières, et quitta la vie politique active. Depuis lors, il ne s'occupa plus que de ses travaux tant judiciaires que littéraires, et publia son texte et sa traduction des *Anecdota* de Procope, et bientôt après *l'Histoire de Justinien*, 1856, 1 vol. in-8°; trois autres de ses ouvrages, une *Traduction de Flavius Josèphe;* une *Traduction de l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe;* et enfin *l'Histoire des origines du Christianisme* sont malheureusement restés inédits. Il a laissé en outre un grand nombre d'ouvrages de droit d'une haute importance. Nous ne citerons ici que les principaux. Ce sont : *un Recueil complet des lois et ordonnances du royaume* depuis le 1er avril 1814 jusqu'en 1827 inclusivement; un *Recueil général des anciennes lois françaises*, en 29 volumes in-8°; un *Traité de la voirie urbaine*, 2 vol. in-12, et un *Manuel du publiciste et de l'homme d'État*, 4 vol. in-8°.

Isar ou **Iser**, rivière d'Allemagne, prend sa source à 10 kil. N. E. d'Inspruck dans le Tyrol, entre en Bavière, passe par Munich, Landshut, Landau, etc., et se jette dans le Danube, vis-à-vis de Deckendorf, après un cours de 270 kil.

Isar (Cercle de l'), ancienne division de la Bavière; ch.-l. Munich. C'est aujourd'hui le cercle de Haute-Bavière.

Isara, nom donné dans l'antiquité à 3 rivières, *l'Isar*, *l'Isère* et *l'Oise*.

Isatcha, forteresse de la Turquie d'Europe (Bulgarie), sur la rive droite du Danube, à 150 kil. N. E. de Silistrie. Les Russes la prirent en 1854.

Isaure (Clémence); descendant, dit-on, des comtes de Toulouse, elle renouvela le *Collége de la Gaie science*, fondé par 7 poëtes toulousains, et institua vers le XIVe s. les *Jeux Floraux;* jeux ainsi nommés, parce qu'on y donne pour prix une violette d'or, une églantine et un souci d'argent. Du reste, non-seulement on n'est pas d'accord sur l'époque de sa naissance et sur celle de sa mort, que plusieurs placent à la fin du XVe s.; mais on doute même de son existence. Catel a prétendu qu'elle était un personnage imaginaire, et, en 1852, M. Noulet a lu, à l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse, un mémoire où il essaye de prouver que son nom a été substitué à celui de la sainte Vierge.

Isaurie, anc. contrée de l'Asie Mineure, entre la Pamphylie et la Cilicie, avec *Isaura* pour capitale. C'était un nid de brigands et de pirates fort redoutés dans l'antiquité. Après leurs premiers succès contre Mithridate, les Romains tournèrent contre eux leurs armes, et le proconsul Servilius, surnommé *Isauricus*, réduisit l'Isaurie en province romaine, après une guerre de plus de trois ans (de 78 à 75 av. J. C.). Mais cette conquête n'eut rien de définitif; car, l'an 67 av. J. C., Pompée fut obligé de diriger contre eux une nouvelle expédition. Aussi incommodes sous les empereurs que pendant la république, on les voit, du temps de Gallien, renouveler leurs brigandages, et soutenir Trebellianus, l'un des trente tyrans qui établit même sa résidence à Isaura. Mais vaincus par Probus, ils ne tardèrent pas à disparaître de l'histoire. A l'époque de la réorganisation de l'empire sous Constantin, l'Isaurie forma, avec la Cilicie-Trachée, une province dépendant du diocèse et de la préfecture d'Orient, avec *Séleucie-Trachée* pour chef-lieu.

Isboseth, fils et successeur de Saül, en 1056 av. J. C., régna pendant deux ans sur dix tribus, tandis que David régnait, à Hébron, sur la seule tribu de Juda. La défection de son général Abner lui ôta tout moyen de se maintenir. Deux Benjaminites l'assassinèrent, et allèrent demander leur récompense à David, qui fit mettre à mort les traîtres, tout en profitant de leur trahison.

Isca Dumnoniorum, v. de la Bretagne première, chez les Dumnonii, sur l'Isca (Exe); auj. *Exeter*.

Isca Silurum, anc. v. de la Bretagne deuxième, chez les Silures. Auj. *Caerleon*.

Iscalis ou **Ischalis**, v. de la Bretagne romaine. Auj. *Ilchester*.

Iscanus (Joseph), un des meilleurs poëtes latins du moyen âge, plus connu sous le nom de Joseph d'Exeter. Il vécut dans la seconde moitié du XIIe s. Tout ce qu'on sait de sa vie, c'est qu'il accompagna le roi Richard Ier dans son expédition de Syrie. Des deux poëmes qu'il a composés, l'un, *l'Antiochéide*, est complétement perdu; dans l'autre, et le premier en date, qui a pour titre : *De bello Trojano*, il s'est inspiré avec tant de bonheur d'Ovide, de Stace et de Claudien, qu'on l'a longtemps attribué à Cornelius Nepos. Il a fallu l'autorité des meilleurs manuscrits pour faire cesser cette erreur.

Iscarioth, vge de Palestine, à l'est de Samarie. Judas, dit *l'Iscariote*, y est né.

Ischia (*Ænaria*), île du royaume d'Italie, dans la Méditerranée, à l'entrée du golfe de Naples, à 12 kil. S. O. du cap Misène, par 40° 45′ lat. N. et 11° 50′ long. E. Elle a 80 kil. carrés; 25,000 hab. Le volcan Epomeo, entouré de 12 volcans accessoires, en occupe le centre. Elle est d'une fertilité extraordinaire, et produit des vins estimés. Son air pur, son climat salubre, les cotonniers, les mûriers, les grenadiers, les myrtes et les orangers, qui font d'elle un vaste berceau de verdure, attirent chaque année une multitude d'étrangers à ses bains thermaux de Casamicuola et de Lacio.

Ischia, v. du royaume d'Italie, dans la prov. et à 28 kil. S. O. de Naples, sur la côte O. de l'île d'Ischia. Siége d'un évêché. On y remarque les ruines d'une forteresse bâtie au XVe s. sur un rocher de basalte; 6,000 hab.

Ischitella, bourg du roy. d'Italie, dans la Capitanate, à 40 kil. N. E. de San-Severo; 5,000 hab.

Ischl, bourg de la Haute-Autriche, sur la Traun, à 75 kil. S. O. de Steyer, entouré de hautes montagnes; célèbre par sa situation délicieuse et ses sources sulfureuses et salées.

Isée, un des dix orateurs Attiques, vécut dans la première moitié du IVe s. av. J. C. On ne sait sur lui que bien peu de choses. Né à Chalcis ou peut-être à Athènes, il passa dans cette dernière ville la plus grande partie de sa vie; y eut pour maître Lysias et Isocrate; s'y adonna à l'éloquence judiciaire, fort lucrative à cette époque, et y ouvrit une école de rhétorique, suivie par Démosthène. De ses 64 discours ou plaidoyers, onze seulement nous sont parvenus. Il n'y traite que des questions d'héritage : aussi n'a-t-il eu qu'un seul commentateur, Didyme d'Alexandrie. Mais son style, simple et précis, élégant et animé, lui assure une place à côté des plus grands orateurs Attiques. Les meilleures éditions d'Isée sont celles de G.-H. Schæfer, Leipzig, 1822, in-8°., et de G.-F. Schœmann, avec des notes et un commentaire, Greifswald, 1831, in-8°. Il a été traduit en français par l'abbé Ath. Auger, 1 vol. in-8°, Paris, 1783.

Iseghem, v. de la Flandre occidentale (Belgique), à 10 kil. N. de Courtrai; 9,000 hab. Toiles, rubans, savons, tanneries.

Isenburg, principauté médiatisée d'Allemagne, qui dépendit plus tard des deux Hesses. Elle appartenait aux princes d'Isenburg. Il existe encore plusieurs branches de cette famille, qui remonte au Xe s. Les villes principales étaient Offenbach et Budingen.

Iseo (Lac d'), anc. *Sebinus lacus*, lac de l'Italie, dans la prov. de Milan; il a 22 kil. sur 3. Il renferme l'île de Monte-d'Isola, les îlots San-Pado et de Loretto; il est traversé par l'Oglio. Navigation active, mais souvent dangereuse; pêche importante : ses poissons sont aussi estimés que ceux du lac de Garde.

Iseo, bourg du royaume d'Italie, prov. de Milan, à 16 kil. N. O. de Brescia, sur la rive S. du lac de son nom; environ 2,000 hab. Récolte et filanderie de soie; fabrique de lainages.

Iser, riv. de Bohême, prend sa source dans les Sudètes, arrose le cercle de Bunzlau, et se jette dans l'Elbe, rive droite; cours de 90 kil. V. Isar.

Isère, *Isara*, riv. de France, prend sa source au mont Iseran; passe à Moutiers-de-Tarentaise, Albertville, Montmeillan, Grenoble, Romans, et se jette dans le Rhône, rive gauche, à 9 kil. de Valence. Cours de 300 kil., navigable sur 140, depuis Montmeillan. Elle reçoit, à droite, l'Arly; à gauche, l'Arc, l'Ozeins, le Drac et la Bourne. L'Isère, rivière peu large, mais profonde, est sujette à de violents débordements.

Isère (Département de l'), dans la région S. E. de la France, a pour limites : le départ. de la Savoie à l'E., les Hautes-Alpes au S. E., la Drôme au S. O., le Rhône, qui le sépare des départ. de l'Ardèche, de la Loire et du Rhône, à l'O., de l'Ain au N. Superficie, 828,954 hect.; pop., 575,784 hab. C'est un pays pittoresque et très-accidenté, couvert par les ramifications des Alpes du Dauphiné, qui le séparent de la Savoie. Ses points culminants sont : l'Aiguille de Meije, 3,967 mètres; le pic de Belledonne (au-dessus de Domène), 2,981 mètres; la montagne des Sept-Laus (Allevard), 2,970 mètres. Il est arrosé par de nombreux cours d'eau qui, pour la plupart, ne sont que des torrents : ce sont le Rhône, l'Isère, le Drac, la Romanche et le Guiers. Il contient aussi quelques lacs, les quatre lacs de Laffrey, celui des Sept-Laus, etc. La belle vallée du Grésivaudan (vallée de l'Isère jusqu'à Voreppe, et au-dessous vallée de Tullins), que commande Grenoble, jouit seule d'un sol fertile; ailleurs, il est sec et aride. On y récolte du blé et d'excellents vins : les meilleurs sont ceux de l'Ermitage, de la Côte-Rôtie, du Château-Grillet. Elève de vers à soie et de gros bétail dans les pâturages des montagnes. Fabrication de soies moulinées et organsinées, indiennes, draps, toiles, lainages; cuirs, papiers, ganteries, chaudronnerie. Fromages de Sassenage et d'Oysans. Carrières de marbre, albâtre, granit, plâtre. Riches mines de fer, d'argent et de plomb. Ce département est divisé en 4 arrondissements qui ont pour chefs-lieux : Grenoble, La Tour-du-Pin, Saint-Marcellin, Vienne. Il a été formé d'une partie du Dauphiné (Grésivaudan, Royans ou Royanez, Viennois). Il est compris dans la 14e région militaire et possède une Cour d'appel et un évêché à Grenoble.

Iserlohn, v. de la Westphalie (Prusse), à 26 kil. O. d'Arensberg; 14,000 hab. Articles en bronze, en fer, garnitures de meubles, aiguilles, boucles, objets plaqués. A 2 milles se trouvent de riches mines de calamine.

Isernia (*Æsernia*), v. d'Italie (Molise), à 58 kil. O. de Campo-Basso. Evêché. Antiquités romaines. Un tremblement de terre l'a presque entièrement détruite en 1805; 6,000 hab.

Iset, rivière de la Russie d'Asie, prend sa source dans le gouvernement de Perm, à 2 kil. O. d'Ekaterinenburg, et se jette dans le Tobol, par la rive gauche, après un cours de 450 kil.

Isiaque (Table). Table de cuivre représentant les mystères d'Isis et un grand nombre de divinités égyptiennes. On la conserve dans la galerie royale de Turin.

Isiaques, prêtres d'Isis. Ils portaient de longues robes de lins et des besaces, et tenaient une clochette à la main.

Isiaslav Ier ou **Iziaslaf**, grand-duc de Russie, fils d'Iaroslaf Ier, régna à Kiev au XIe siècle, de 1054 à 1078. Sans cesse en guerre avec les princes de Polotsk, il fut tué dans un combat. Il avait envoyé son fils à Rome, en 1053, pour lier des relations avec l'Europe occidentale, et lui-même, dépouillé par ses frères, unis aux Polonais, vint à Mayence, en 1075, demander la protection de l'empereur Henri IV.

Isiaslav II, grand-duc de Kiev, de 1146 à 1154, détrôna Igor, fut lui-même 3 fois détrôné; mais 3 fois rétabli, il mourut sur le trône.

Isiaslav III, reconnu grand-duc de Kiev en 1156, après la mort d'Iourié, fut dépossédé par Rotislav, prince de Riazan, et fut tué d'un coup de sabre au siége de Bielgorod, 1167.

Isidore *de Charax*, géographe grec. Il vécut on ne sait à quelle époque; mais on ne peut le faire remonter plus haut que Tibère. De son grand ouvrage sur la Parthie, il nous reste seulement un abrégé ou un extrait connu sous le nom de Στάθμοι Πάρθικοι. Hœschel l'a inséré dans ses *Geographi minores*, Oxford, 1703.

Isidore *l'Hospitalier* **(Saint)**, né en Egypte, 318-403. Saint Athanase le tira des déserts de la Thébaïde et lui donna la direction d'un hôpital. Après la mort d'Athanase, il défendit sa mémoire avec tant de zèle contre les Ariens, qu'il fut expulsé tour à tour d'Alexandrie, du désert de Nitria et de la Palestine. Il put enfin mourir en paix à Constantinople. Fête, le 15 janv.

Isidore de Péluse (Saint), disciple et défenseur de saint Chrysostome, mort vers 440, passa sa vie dans un monastère près de Péluse, dont il fut l'abbé. Son ouvrage *contre les Gentils* est perdu; mais il a laissé 5 livres de lettres, dont une édition complète a été donnée à Paris, 1638, in-fol. On le fête le 4 février.

Isidore de Séville, célèbre prélat espagnol, et le plus savant homme de son temps, né à Carthagène vers 570, mort à Séville, 636. Descendu, dit-on, d'un roi goth par sa mère Théodora, il remplaça son frère Léandre dans l'évêché de Séville, en 601, eut l'honneur de présider le concile de Tolède, en 633, et mit le plus grand zèle à propager la foi orthodoxe et à détruire l'arianisme. Les principaux ouvrages qu'il a laissés sont : les *Origines*, en 20 livres, véritable encyclopédie des sciences au moyen âge; un traité *De differentiis, sive proprietate verborum*, livre précieux où il distingue les synonymes avec autant de concision que de netteté; des *Commentaires* sur l'Ancien Testament; une *Chronique générale* depuis la création du monde jusqu'à l'an 626; une *Chronique spéciale des Goths, Suèves et Vandales;* et enfin un traité *De Rerum Natura*, compilation de toutes les erreurs de son siècle en physique et en astronomie. Les meilleures éditions de ses œuvres sont celles de Madrid, 1599, 2 vol. in-fol., et de Rome, 1797 à 1803, 7 vol. in-4°. On lui doit aussi une collection de canons des conciles et de décrétales des papes, publiée à Madrid, 1826, in-fol., et reproduite dans l'édition des *Œuvres* de saint Isidore, par M. l'abbé Migne. On le fête le 4 avril.

Isigny, ch.-l. de canton de l'arr. et à 40 kil. N. O. de Bayeux (Calvados), à l'embouchure de la Vire et de l'Aure; petit port sur la Manche; commerce de beurre, légumes secs, etc.; 2,580 hab.

Isigny, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 20 kil. O. de Mortain (Manche); 324 hab.

Isis, une des plus anciennes divinités égyptiennes, sœur et femme d'Osiris. Elle enseigna l'agriculture aux Egyptiens, leur apprit à filer et à tisser le lin, et à extraire l'huile des olives. Elle présidait à la navigation, et on la représentait d'ordinaire avec un disque solaire, placé entre des cornes de vache. Elle avait des temples à This (Haute-Egypte), à Philœ, Tentyris, Memphis, et Busiris. Son culte se répandit plus tard en Grèce et à Rome, mais le sénat l'abolit. En Egypte, on célébrait en son honneur une fête connue sous le nom de *Fête de la Navigation*, fête où on lui faisait l'offrande d'un navire neuf. Il se faisait aussi à Thèbes une procession solennelle, où on la portait sur un brancard, sous la forme d'une ourse. On a cru voir en elle la personnification de la nature; on l'a prise aussi pour la Lune, et pour Cérès, et on l'a confondue quelquefois avec la vache Io.

Isker, *Œscus*, riv. de la Turquie d'Europe (Roumélie), prend sa source dans le sandjak de Sophia, et se jette dans le Danube par la rive droite, après un cours de 270 kil.

Isla (Jean-François de L'), écrivain satirique espagnol et jésuite, né à Ségovie, 1703-1781. Il publia en 1758 sa célèbre *Historia del famoso predicador Fray Gerundio de Campazas*, Madrid, in-8°, ouvrage conçu sur le plan de *Don Quichotte*, où il tourne en ridicule les prédicateurs de son temps. Ce livre fut condamné par l'inquisition; mais elle ne réussit pas à le détruire, et parvint seulement à retarder la publication du second volume. Outre une *Traduction de Gil-Blas*, qu'il a fait suivre d'une 2e partie de sa composition, assez mauvaise, il a publié un *poëme* satirique en 16 chants et 12,000 vers *sur Cicéron*. Dans ce poëme il s'occupe de tout, excepté du héros qu'il a choisi; car à la fin de l'ouvrage, Cicéron n'a pas encore 18 mois. Le décret qui chassa en 1767 les jésuites d'Espagne, et les fatigues du long voyage qu'il lui fallut entreprendre, lui causèrent une attaque d'apoplexie dont il ne se remit jamais. Il se retira et mourut à Bologne.

Islam-Abad, primitivement *Tchittagong*, ville de l'Hindoustan anglais (Bengale), sur le Tchittagong ou Kurmsuli, à 12 kil. de son embouchure. Construction de gros navires; exportation de riz; environ 12,000 hab. Appelée *Porto-Grande* par les Portugais, qui la connurent dès le XVe siècle, elle ne reçut son nom actuel qu'en 1666, des Mongols auxquels elle appartint. Elle fut cédée aux Anglais en 1760.

Islam-Abad, v. du Kachemir, dans le Pendjâb, sur le Djelem, à 50 kil. S. E. de Serinagor. Commerce de châles. Les environs sont agréables et l'on y a compté de 6 à 7,000 maisons.

Islamisme, nom donné à la religion de Mahomet. Il vient d'*Islam*, mot arabe qui signifie résignation à la volonté de Dieu.

Islande, d'*Iceland* (terre de Glace), grande île de l'océan Glacial arctique, à 700 kil. N. O. de l'Ecosse, à 270 kil. E. du Groënland; entre 63°7' et 66°44' de lat. N., entre 18°40' et 27°54' long. O.; superf., 102,417 kil. carrés; pop., environ 70,000 hab. V. princ., *Reikiavik*, Bessestad

et Skalholt. La forme de l'île est un ovale généralement allongé, rendu irrégulier par de longues presqu'îles, des golfes et des caps nombreux, entre autres le cap Nord. Ses rivages sont partout escarpés et découpés au N. et à l'O. Une vaste chaîne de montagnes semi-circulaire la couvre dans toute son étendue. On y compte 10 volcans encore en activité, entourés de cratères plus petits, qui versent des torrents de boue. Les principaux sont l'Hécla, le Krabla et l'Œræfa-Jœkull. Le cuivre, le plomb, le fer, le soufre, le porphyre, le cristal de roche, l'onyx, les agates y abondent. Elle est arrosée par de larges et nombreux torrents, couverte de lacs, dont quelques-uns exhalent des vapeurs et de la fumée, et possède des sources d'eaux thermales dont plusieurs sont intermittentes et forment des jets d'eau extrêmement élevés ou *geyser*. Bien qu'elle soit entourée de mers souvent hérissées d'énormes glaçons, son climat est presque tempéré. Le thermomètre n'y descend guère au-dessous de 15 degrés, et la température moyenne de l'année est de + 4°, 2 centigrades. Cependant la température paraît devenir plus rigoureuse; d'épais brouillards couvrent l'île pendant des années entières. Presque dénudée d'arbres (le bouleau seul peut y croître), elle a d'assez belles prairies, et produit de l'orge, des pommes de terre et du lichen. Le combustible est fourni par le bois flotté que le courant polaire amène des côtes de Sibérie. Quoique les Islandais élèvent des bœufs, des moutons, des chevaux, des rennes, ils ne vivent guère que du produit de leur pêche. Aussi l'île est-elle ravagée par de fréquentes famines. L'ours blanc et le renard sont les seuls animaux sauvages qui l'habitent, et son commerce ne consiste qu'en peaux, suif, laine, poissons salés et séchés. Ses habitants parlent un dialecte norvégien, et professent la religion réformée. Elle appartient au Danemark et est divisée en 3 bailliages.

Histoire. — On a cru retrouver l'Islande dans l'*Ultima Thulé* des anciens; mais il n'est pas probable qu'ils aient navigué aussi loin dans le Nord. Elle fut découverte en 861 par un pirate norvégien nommé Nadod, qui y fut jeté par la tempête, n'y trouva point traces d'habitation, et l'appela *Sneeland* (terre de neige), nom qu'en 868 elle échangea contre son nom actuel. Des Norvégiens, conduits par Ingolf, s'y établirent les premiers (872), à l'endroit même où s'élève aujourd'hui la ville de Reikiavik. Cette colonie fut suivie de plusieurs autres, et il s'y forma une sorte de république aristocratique. Elle devint chrétienne vers 981. Ce fut là l'âge d'or de l'Islande; de cette époque datent l'Edda et les Sagas (V. ces mots). Mais des dissensions intestines amenèrent une révolution qui la livra à la Norvége (1261). En 1397, l'union de Calmar la fit passer sous l'autorité du Danemark, qui, au xvᵉ siècle, afferma à quelques négociants de Copenhague et plus tard exploita lui-même le commerce de l'île. L'abus de ce monopole, des famines, des éruptions volcaniques, des pirates désolèrent l'Islande, et réduisirent sa population qui avait un moment compté plus de 100,000 hab. Depuis la fin du xviiiᵉ s., le Danemark lui a permis le commerce avec toutes les nations du globe, et s'efforce aujourd'hui encore d'y répandre une civilisation qu'il n'aurait pas dû contribuer à détruire. Sous un rapport, du moins, ses efforts sont inutiles; car l'instruction élémentaire y est générale, et elle possède encore à Reikiavik une école savante, seul reste de ses nombreuses écoles des temps passés. Elle est devenue luthérienne en 1550, et fait, avec les îles Féroë, partie de la division politique des Iles, aux états provinciaux de laquelle elles envoient conjointement 3 députés.

Islay, une des Hébrides, dépend du comté d'Argyle (Ecosse); elle a 804 kil. carrés et 18,000 hab. Ses montagnes sont riches en mines de mercure, cuivre, plomb, émeri, etc. Gros bétail. On y remarque la grotte de Sanegmore. Le climat est doux, mais humide. L'agriculture y a fait récemment de grands progrès.

Isle, rivière de France, prend sa source dans les collines du Limousin (Haute-Vienne), près de Saint-Yrieix, passe à Périgueux, Saint-Astier, Mussidan (Dordogne), Coutras et Guîtres (Gironde); et se jette à Libourne dans la Dordogne, après un cours de 250 kil., navigable sur 144. Elle est remarquable par la beauté de sa vallée. L'Isle a été canalisée depuis 1822 entre Périgueux et Libourne. Elle a pour affluents la Dronne et la Haute-Vezère.

Isle (L'), *Insulæ*, ch.-l. de canton de l'arr. et à 18 kil. E. d'Avignon (Vaucluse), au milieu d'une île formée par la Sorgues. Usines à garance; 6,537 hab., dont 4,050 agglomérés.

Isle. V. Ill.

Islettes (Les), commune du canton de Clermont-en-Argonne, dans l'arr. de Verdun (Meuse), près de l'un des défilés de l'Argonne, célèbre dans la campagne de Dumouriez, en 1792; 1,200 hab.

Isleworth, v. d'Angleterre (Middlesex), à 12 kil. S. O. de Londres, sur la rive gauche de la Tamise. Beau château de *Sion-House;* 7,000 hab.

Islington, v. d'Angleterre (Middlesex), au N. de Londres, dont elle est presque un faubourg. Elle fournit Londres de lait; 55,000 hab.

Isly, riv. d'Afrique, sur la frontière du Maroc; célèbre par une victoire que le 14 août 1844 le maréchal Bugeaud a remportée sur les Marocains, et qui lui a valu le titre de *duc d'Isly*. — Riv. d'Algérie, dans la prov. d'Oran : elle se jette dans le Chéliff, à l'O. d'Orléansville.

Ismaël, fils d'Abraham et de sa servante Agar; après la naissance d'Isaac, Sarah le fit chasser avec sa mère. Ils errèrent longtemps dans le désert. Ismaël finit par s'y établir. Il eut douze fils, pères des douze tribus arabes.

Ismaël, fils de l'imam Giafar-el-Sadic, et sixième descendant d'Ali, a donné son nom à la secte des Ismaéliens. Il vécut au commencement du viiiᵉ s.

Ismaël Iᵉʳ (Chah-), fondateur de la dynastie des Sofis de Perse, de 1487 à 1524. Issu d'Ali par Mousa-kasim, le 7ᵉ iman, à la tête des sofis de l'Aderbaïdjan, il conquit cette dernière province en 1500, puis la Perse, où il détrôna la dynastie turcomane du Mouton-Blanc. Après la prise de Merw (Khorassan), il ordonna le massacre de tous les Ouzbeks, et substitua le culte des chyites à celui des sunnites. Attaqué par le sultan Sélim Iᵉʳ, qui avait convoqué les musulmans à la guerre sainte, et obtenu du mufti la décision qu'il valait mieux tuer un seul chyite que 70 chrétiens, il fut battu à Tchaldir (1514), et perdit Tebriz; mais la disette obligea l'armée ottomane à se retirer. Il a été révéré comme un saint.

Ismaël II, roi de Perse, 1576-1578, petit-fils du précédent, jeté en prison par son père, Schah-Thamasp, en sortit après sa mort; fit massacrer ses huit frères pour assurer son trône, et fut lui-même trouvé mort dans la boutique d'un confiseur au bout de deux ans de règne, assassiné, dit-on, par sa sœur.

Ismaéliens, secte communiste musulmane. Elle n'est que la continuation de la secte des Mazdakiens, propagée par Mazdak, dans la Perse, au commencement du viᵉ s., et protégée par le roi sassanide Cobad, qui adopta ses principes et fit mettre en pratique la communauté des biens et des femmes. Presque détruite par le successeur de Cobad, Khosroès, surnommé le Juste, qui, dit-on, fit en un seul jour trancher la tête à plus de cent mille de ses partisans, on la vit, trois siècles plus tard, renaître sous le nom d'Ismaéliens, et se rendre redoutable aux Califes. Elle finit même par établir des dynasties en Egypte, dans l'Irak et dans l'Yemen. C'est d'elle que sont sortis les Karmathes, qui ravagèrent la Perse et la Syrie au viiiᵉ s.; les califes Fatimites qui régnèrent sur l'Egypte, de l'an 909 à 1174; les Assassins ou Haschichins (buveurs de haschisch), dont le rôle, au temps des croisades, est si connu ; les Druses, encore aujourd'hui très-répandus en Syrie, et dont la secte fut fondée par le calife fatimite Hakim-bi-Amr-Allah, ce fou cruel qui se fit passer pour dieu; et enfin les Wahabites. Pour s'étendre à leur aise dans les pays de religion mahométane, les Ismaéliens eurent soin d'afficher un grand zèle extérieur, et d'exécuter les pratiques qu'ordonne le Coran. Ils sont partisans d'Ali, et en conséquence chyites. Seulement, au lieu d'admettre, après Mahomet, une succession de 12 imams, ils n'en reconnaissent que 7, et prétendent qu'à la mort d'Ismaël, fils de Giafar-el-Sadic, la dignité d'imam appartenait, non pas à Mouça, frère cadet d'Ismaël, mais à Mohammed, son fils. Ils ont toujours refusé de croire à la mort de ce dernier, et ils prétendent que sa race se perpétuera mystérieusement jusqu'à l'arrivée du dernier imam qui fera triompher leur secte. Leur doctrine est mystérieuse et destructive de toute religion et de toute morale. En expliquant par des allégories tous les dogmes du Coran, ils en sont arrivés à poser en principe que ce qui déplaît est défendu, et que ce qui plaît est ordonné. Il n'y a donc plus pour eux ni vertu, ni vice; plus d'action bonne ou criminelle. Ce matérialisme effréné, ils ne le découvrent à l'adepte que peu à peu dans des loges restées secrètes, et ils le font passer par 9 degrés différents d'initiation. Enfin ils

exigent de lui le serment de l'obéissance passive, obéissance qui doit aller jusqu'au meurtre et au suicide, et fait de lui un véritable automate.

Ismaïl, v. forte de la Turquie d'Europe (Moldavie), sur la Kilia, bras du Danube, au S. de Kichenev. Entrepôt du commerce de la Bessarabie; laines, suif, graisse, peaux de bœufs. Le récit de sa prise d'assaut, en 1790, par Souwaroff, est un des beaux passages du poëme de *Don Juan*, par Byron. Cédée à la Russie en 1812, par le traité de Bukharest, elle a été rendue à la Turquie par celui de Paris (1856); 20,000 hab.

Ismarus, v. et mont de Thrace, au S., chez les Cicones, près de Maronée. On y récoltait d'excellents vins.

Ismène, riv. de Béotie, née au mont Cithéron, passant à Thèbes, et se jetant dans l'Ilylica. Elle était consacrée à Apollon.

Ismène, fille d'Œdipe et de Jocaste, rendit les honneurs funèbres à son frère Polynice, et fut condamnée à mort par Créon, avec sa sœur Antigone.

Ismid, Iskimid ou **Isnikmid,** anc. *Nicomédie*, v. de la Turquie d'Asie (Anatolie), au fond du golfe de son nom, dans la mer de Marmara, à 100 kil. S. E. de Constantinople environ. Archevêché arménien et évêché grec. Rendez-vous de nombreuses caravanes. Filatures de soie; fabriques de poterie. Eaux minérales. Elle servit de refuge à Annibal; on y compte à peine 1,000 maisons.

Isnard (MAXIMIN), né à Grasse en 1751. Fils d'un riche propriétaire de cette ville, il fut envoyé à la Législative et à la Convention par le département du Var. Moins modéré dans ses opinions que les Girondins, il tendit au renversement de la monarchie plutôt qu'à sa modification progressive, et, en conséquence, se fit remarquer par son hostilité contre la cour, dénonça, le 15 mai 1792, à la tribune, les plans de révolution tramés par le comité autrichien; défendit, le 13 juillet, Pétion et Manuel, menacés après les événements du 20 juin; reprocha, le 3 août, à Louis XVI, de n'aimer la constitution que dans ses paroles, et, par ses attaques vigoureuses, qui le firent surnommer le *Danton* de la Gironde, contribua à amener la révolution du 10 août. Après la chute de la royauté, effrayé de la tyrannie de la Commune, il s'allia définitivement au parti girondin, et vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis. Nommé, le 26 mars 1793, membre du comité de défense générale, il fit adopter le décret qui l'organisa en Comité de salut public, fut élu, le 16 mai, président de la Convention, et, le 27, menaça de l'anéantissement de Paris par les départements le conseil général de la Commune demandant la liberté d'Hébert. Le 2 juin, sur l'invitation que Barrère fit à tous les députés dénoncés de se démettre, il consentit à se suspendre de ses fonctions, et échappa, en conséquence, aux suites immédiates du 31 mai. Il ne fut mis hors la loi que le 3 octobre, et trouva une retraite sûre chez un ami. Le 4 décembre 1794, il reparut à la Convention, fut envoyé en mission dans le département des Bouches-du-Rhône pour réprimer les excès de la réaction royaliste, et passa, en septembre 1796, au conseil des Anciens. A l'avénement de Napoléon, il renonça aux affaires, et ne s'occupa plus que de métaphysique. La loi du 12 janvier 1816 ne l'atteignit point, et il mourut en 1830, dans sa ville natale. Ses principaux ouvrages sont: *Proscription d'Isnard*, 1795, in-8°; *Réflexions relatives au sénatus-consulte du 26 floréal an XIII*, Draguignan, 1804, in-8°.

Isnik (*Nicée*), v. de la Turquie d'Asie (Anatolie), sur le bord d'un lac de son nom, à 50 kil. S. E. de Constantinople; environ 1,500 hab.

Isnikmid. V. ISMID.

Isocrate, orateur et rhéteur athénien, né en 436, mort en 338 av. J. C., eut pour maîtres les plus célèbres sophistes de son temps, Gorgias et Prodicus. Retenu par sa timidité, il ne prit aucune part aux affaires publiques, et ouvrit, d'abord à Chios, puis à Athènes, une école d'éloquence, comparée par Cicéron au cheval de Troie, parce que, de tous deux, sortit également une foule de héros. Il aida indirectement Philippe à asservir la Grèce, parce qu'il défendit sa politique et se porta garant de la pureté de ses intentions. Aussi, après la bataille de Chéronée, pour se punir d'une erreur qui avait été si funeste à sa patrie, il se laissa mourir de faim. Des 60 discours que l'antiquité possédait sous son nom, 20 seulement nous sont parvenus; et, de ces 20, 12 seulement sont des discours politiques; les 8 autres sont de véritables plaidoyers. « Nul n'a mieux su son métier qu'Isocrate, a dit Courier, c'est la plus nette perle du langage attique. » Nous n'ajouterons rien à cet éloge; seulement, cette perle si nette était bien lente à briller, et il faisait bien longtemps attendre ses conseils: il mit, dit-on, 15 ans à composer son Panégyrique d'Athènes. On possède encore de lui 10 lettres, et des fragments de ses autres compositions oratoires. Un traité de rhétorique, qu'il avait fait, est malheureusement perdu. Toutes les collections des orateurs grecs, depuis les Alde jusqu'à Didot, comprennent ses œuvres. Il a été traduit par Auger, 1781, 3 vol. in-8°.

Isola (*Alietum*), v. des Etats Autrichiens (Istrie), à 16 kil. S. O. de Trieste, sur le golfe de ce nom. Bains de mer fréquentés; commerce de vin; 4,000 hab.

Isola (*Insula Astensium*), v. du royaume d'Italie, à 11 kil. S. d'Asti; environ 2,500 hab.

Isola, v. du royaume d'Italie, dans les Abruzzes, à 40 kil. E. de Catanzaro; environ 3,000 hab.; évêché.

Isola-Bella. V. BORROMÉES (Iles).

Isola-di-Sora, v. du royaume d'Italie (Terre-de-Labour), à 8 kil. S. O. de Sora, dans une île du Garigliano; environ 4,000 hab.

Isola-Grossa ou **Lunga** (*Scardona*), île des Etats Autrichiens dans l'Adriatique, sur la côte de la Dalmatie, au S. O. de Zara. Elle a 44 kil. sur 3, et environ 13,000 hab. Ch.-l., *Sala*. Montueuse et privée d'eau douce, elle est riche en vins, figues, olives, poissons, salines.

Isola-Madre. V. BORROMÉES (Iles).

Isonzo, *Isontius* ou *Sontius*, rivière des Etats Autrichiens (Illyrie), prend sa source au pied du mont Terglou (Alpes Juliennes), passe à Gorizia, Gradiska, et se jette dans le golfe de Trieste, après un cours de 150 kil. Elle est navigable sur une petite partie de son cours.

Isouard (NICOLO), compositeur de musique. V. NICOLO.

Ispahan, l'*Aspadana* des anciens, ch.-l. de l'Irak-Adjémi (Perse), sur le Zendéroud, à 350 kil. S. de Téhéran. Aujourd'hui bien déchue, elle n'a plus les 600,000 habitants que Chardin lui a attribués sous le règne d'Abbas II, car c'est tout au plus s'il lui en reste 60,000; en outre, la plupart de ses anciens édifices sont en ruines; on remarque encore le Tchéharbach, réunion de palais et de beaux jardins. Mais, elle est toujours célèbre par ses écoles, fait un commerce considérable, et possède d'importantes manufactures d'étoffes de coton, de soie, de velours; des fabriques de verre colorié, de lames de sabres, de fusils et de pistolets, de vaisselle de cuivre, de poterie, de faïence commune, d'objets en carton peint et vernis. — L'importance d'Ispahan date des califes de Bagdad, qui firent d'elle la capitale de l'Irak-Adjémi. En 1387, Tamerlan la prit et la dévasta. Elle se releva sous les sophis: Schah-Abbas la choisit même pour la capitale de la Perse, et c'est sous ce prince et son successeur, Abbas II, qu'elle prit l'extension dont parle Chardin. Mais les Afghans qui s'en emparèrent en 1722 y accumulèrent les ruines, et, quoique Nadir-Schah l'ait en 1727 rendue à la Perse, elle n'a jamais recouvré son ancienne splendeur.

Israël, nom que l'ange donna à Jacob, après qu'ils eurent lutté ensemble pendant toute une nuit, parce qu'il avait combattu contre Dieu. Il vient de deux mots hébreux; *Sara*, combattre, *El*, Dieu.

Israël (Royaume d'), l'un des 2 royaumes formés en Judée après la mort de Salomon, l'an 962 av. J. C. Son fondateur, Jéroboam, entraîna dix tribus, tandis que 2 seulement, celles de Juda et de Benjamin, restèrent fidèles à la maison de David. Le royaume de Juda garda Jérusalem, mais en revanche celui d'Israël s'étendit sur la Galilée, la Samarie, la Pérée et sur une partie de la Judée propre. Sa capitale fut tour à tour à Sichem, à Thizza ou Therza, et à Samarie ou Sébaste. Sans cesse en guerre avec les rois de Juda et ceux de Syrie et d'Assyrie, il fut, après une durée de 244 ans, détruit en 718 av. J. C. par Salmanasar. Osée fut alors emmené captif en Assyrie avec les principales familles d'Israël. Le reste des dix tribus fut dispersé.

Voici la liste de ses rois:

Jéroboam Ier. .	962	à	943 av. J. C.
Nadab.	943		942
Baasa.	942		919
Ela.	919		918
Zamri.			918
Amri.	918		907
Achab.	907		888
Ochosias. . . .	888		887
Joram.	887		876

Jéhu.	876	848
Joachas.	848	832
Joas.	832	817
Jéroboam II.. .	817	776

et après un interrègne de près de 10 ans,

Zacharie.. . . .	767	766
Sellum.		766
Manahem. . . .	766	754
Phacéia.. . . .	754	753
Phacée.	753	726
Osée.	726	718

On appelle aussi quelquefois royaume d'Israël la Judée sous David et Salomon.

Israeli ou **Disraeli** (Isaac d'), littérateur anglais, né à Enfield, près de Londres, de 1766 à 1848. Fils d'un riche négociant juif, il renonça au commerce en 1788 pour se consacrer aux lettres. Rédacteur du *Quaterly Review*, il s'essaya dans la poésie, l'histoire et le roman, mais ne réussit dans aucun de ces genres. C'est comme critique et collectionneur d'anecdotes littéraires, qu'il mérita sa réputation. Ses *Curiosities of literature*, 1791 à 1823, 6 vol. in-8°, sont son chef-d'œuvre. On remarque encore ses *Calamities of authors*, 1812 à 1813, 3 vol. in-8°; ses *Quarrels of authors*, 1814, 3 vol. in-8°; et enfin ses *Amenities of literature*, 1841, 3 vol. in-8°. Il était du parti tory; Benjamin Disraeli, l'homme d'Etat actuel, est son fils.

Israélites. V. Israel et Juifs.

Issa. île de l'Adriatique, sur la côte de Dalmatie, habitée par une race de marins courageux, dont les barques (*lembi Issæi*) étaient estimées. V. Lissa.

Issachar, 5e fils de Jacob et de Lia. Il donna son nom à l'une des 12 tribus. Elle s'étendait de la mer au Jourdain et avait au N. la tribu de Zabulon, au S. la demi-tribu occidentale de Manassé; ch.-l. *Jezraël*.

Issédones, peuple de Scythie, habitant la Sérique et la Scythie au delà de l'Imaüs.

Issengeaux ou **Yssingeaux** (*Icidmagus*), ch.-l. d'arr. de la Haute-Loire, par 45°8'37" lat. N. et 1°47'13" long. E., sur une hauteur dominée par d'énormes rochers, à 28 kil. N. E. du Puy. Remarquable hôtel de ville du xve siècle. Restes d'un château à murailles crénelées de même date, occupés par l'hôtel de ville. Fabr. de rubans, de dentelles et de blondes. Pop., 8,270 hab., dont 3,476 agglomérés.

Isser, riv de la prov. d'Alger, sort du pays de Titeri, va du S. au N., et se jette dans la Méditerranée, entre Alger et Dellys.—Riv. d'Algérie (Oran), se jette dans la Tafna.

Issigeac, ch.-l. de cant. de l'arrond. et à 20 kil. S. E. de Bergerac (Dordogne). Eglise de la Renaissance, construite dans des proportions assez singulières; 1,062 hab.

Issoire ou **Yssoire,** *Icciodurum*, ch.-l. d'arr. du Puy-de-Dôme, par 45°32'37" lat. N. et 0°54'50" long. E., près du confluent de la Couze et de l'Allier, à 30 kil. S. E. de Clermont. Chaudronnerie, ustensiles de cuivre. Elle est assez mal bâtie; une longue rue, en forme de boulevard, en fait le tour. Belle église de Saint-Paul; halle bâtie en lave de Volvic. Elle a soutenu deux siéges terribles en 1577 et 1590. Patrie de Duprat; 5,876 hab.

Issoudun ou **Yssoudun,** *Auxellodunum*, ch.-l. d'arr. de l'Indre, par 46°56'54" lat. N. et 0°20'49" long. O., sur la Théols, à 28 kil. N. E. de Châteauroux. Filature de laine, scieries, tanneries, parcheminerie, coutellerie, draps communs, toiles. Grand commerce de grains, vins et laines. Des restes de constructions gallo-romaines y ont été découverts. Elle fut réunie à la couronne par Philippe Auguste; les Ligueurs la prirent sous Henri IV, mais ils en furent chassés par les habitants, 1589. La révocation de l'édit de Nantes a été fatale à son industrie; 14,250 hab.

Is-sur-Tille. V. Is.

Issus, anc. v. de l'Asie Mineure (Cilicie), près du golfe *Issicus*, célèbre par la victoire d'Alexandre sur Darius, l'an 333 av. J. C. et par la victoire de Septime Sévère sur Niger, en 194 ap. J. C. On ignore sa position précise.

Issy, *Issiacum*, commune de l'arr. de Sceaux (Seine), à 8 kil. S. O. de Paris, sur un coteau près de la rive gauche de la Seine. Carrières de pierres à bâtir. Fort construit en 1842. Sur une hauteur, vis-à-vis de l'église, était un bâtiment gothique élevé, dit-on, sur l'emplacement qu'occupait le palais de Childebert. Maison dépendant du séminaire de Saint-Sulpice; 7,775 hab. dont 3,937 agglomérés.

Issy-l'Evêque, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 40 kil. S. O. d'Autun (Saône-et-Loire); 1,797 hab.

Istakhar, v. et forteresse de Perse (Farsistan), à 50 kil. N. E. de Schiraz. On la croit bâtie sur les ruines de *Persépolis*, qui sont encore remarquables.

Istambol. V. Constantinople.

Ister, nom du Danube, chez les Grecs.

Istevons. V. Germanie.

Isthme ou **Panama,** l'un des 9 Etats confédérés sous le nom d'Etats-Unis de Colombie, et formant la république de la Nouvelle-Grenade. Il est borné au N. par la mer des Antilles; à l'E. par l'Etat de la Cauca; au S. par le grand Océan équinoxial; à l'O. par le Guatemala; 700 kil. sur 230. Ch.-l., *Panama*. La population est de 220,000 hab.

Isthmiques (Jeux), ainsi nommés de ce qu'ils se célébraient en l'honneur de Neptune tous les 3, 4 ou 5 ans sur l'isthme de Corinthe. On y disputait non-seulement les prix de la lutte et de la course, mais encore ceux de la musique et de la poésie. Une couronne de feuilles de pin était la récompense du vainqueur. Institués par Sisyphe, roi de Corinthe, en l'honneur de Mélicerte et d'Ino, puis réorganisés par Thésée, ils ne furent abolis que vers l'an 130 ap. J. C.

Istib. anc. *Stobi*, v. de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 96 kil. S. O. de Kustendji, près de la rive gauche de la Bagranitza. Fabriques de menus objets d'acier. Elle est ceinte d'une vieille muraille crénelée; 8,000 hab. environ.

Istres. *Ostrea*, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 50 kil. O. d'Aix (Bouches-du-Rhône), sur l'étang de l'Olivier, qui communique par un canal avec l'étang de Berre. Grande manufacture de soude et de produits chimiques. Commerce d'huile d'olives et de fruits. Elle a tiré son nom des bancs d'huîtres fossiles trouvés dans les collines voisines; 3,937 hab.

Istrie, *Histria*, province des Etats Autrichiens (Illyrie), l'un des deux cercles du gouvernement de Trieste. Elle se compose en grande partie d'une presqu'île entre les golfes de Trieste et de Quarnero, et se termine par un cap nommé le Promontoire. Ailleurs elle est bornée par le Frioul, la Carniole, la Croatie civile et le Littoral hongrois. Superf., 63 myriamètres carrés; pop., environ 240,000 habitants, dont le tiers parle l'italien. V. pr.: Pisino, Rovigno, Capo d'Istria, Pizano. Pays montagneux, arrosé par l'Isonzo; mines de houille et d'alun; carrières de marbre. Climat chaud, généralement salubre, sauf vers les lagunes d'Aquilée. Son sol pierreux et sec produit de l'huile de première qualité, des figues et tous les fruits du S., mais surtout des vins estimés; vastes forêts riches en bois de construction. V. Littoral au Supplément.

Histoire. — Habitée dans l'antiquité par de hardis pirates, l'Istrie fut réduite en province romaine 178-177 av. J. C. par le consul Claudius, qui força son roi Æpulon à se tuer et vendit à l'encan 6,000 de ses habitants. Au sixième siècle de notre ère, elle fut conquise par les Goths, et plus tard reprise par les empereurs de Byzance, qui durent en 774 la céder aux Francs sous Charlemagne. On la voit au moyen âge former un margraviat particulier, dépendre jusqu'en 1170 du duché de Carinthie, passer alors sous la domination des ducs de Dalmatie, puis enfin en 1204 sous celle des patriarches d'Aquilée, qui durent en céder aux Vénitiens la plus grande partie. En 1797, l'Autriche, déjà maîtresse de la partie N. E. par l'extinction de la famille des comtes de Goritz, grâce au traité de Campo-Formio, occupa Venise elle-même et le reste de l'Istrie. Elle fut en 1809 déclarée partie intégrante de l'Empire français, et devint l'une des Provinces Illyriennes. Le congrès de Vienne l'a, en 1815, rendue à l'Autriche, à laquelle elle appartient encore aujourd'hui. Le maréchal Bessières, pour ses services en Espagne, reçut de Napoléon, en 1808, le titre de duc d'Istrie.

Istropolis, v. de la Mésie inférieure, à l'embouchure de l'Ister dans le Pont-Euxin; colonie de Milet. On a cru la reconnaître dans *Kustendji*.

Isume, v de la Russie d'Europe, dans le gouvernement et à 130 kil. S. E. de Kharkov; environ 5,000 hab.; commerce de blé, gros bétail, chevaux, moutons.

Italica, dite aussi *Divi Trajani civitas*, v. d'Hispanie (Bétique), sur le Bétis, fondée par Scipion l'Africain; Trajan, Adrien et Théodose le Grand y sont nés. C'est aujourd'hui *Sevilla la Vieja*. — Nom donné à Corfinium par les Italiens pendant la guerre Sociale.

Italicus Silius. V. Silius.

Italie. C'est une longue presqu'île de l'Europe mé-

ridionale, entre 46° 40′ et 36° 40′ lat. N., 4° 20′ et 16° 10′ long. E. Elle est bornée au N. par les Alpes, qui la séparent de la Suisse et du Tyrol; à l'O., du côté de la France, par les Alpes occidentales et la Roya, puis par la Méditerranée; à l'E. par l'Isonzo, la mer Adriatique, le canal d'Otrante; au S. par le golfe de Tarente et la Méditerranée. Elle a la forme d'une botte, et a 1300 kil. de longueur diagonale du mont Blanc au cap Spartivento. Sa largeur est variable : au N. elle atteint 550 kil.; dans quelques endroits elle est bien moindre. La superficie de toute la région italienne est de 311,000 kil. carrés, dont 43,850 en îles. Sa population est d'environ 27 millions d'hab. Ses côtes, qui ont un développement de plus de 4,800 kil., sont, surtout à l'O., découpées par des golfes profonds, tels que ceux de Gênes, de Piombino, de Gaëte, de Naples, de Salerne, de Policastro, de Ste-Euphémie, de Gioja sur la mer Tyrrhénienne; de Squillace, de Tarente, de Manfredonia, de Venise sur la Méditerranée et l'Adriatique. La côte du golfe de Gênes est élevée, rocheuse et saine; mais depuis le golfe de la Spezzia jusqu'au mont Argentaro, la côte de Toscane est basse, sablonneuse, souvent bordée de maremmes ou landes marécageuses. Plus au S., auprès de Civita-Vecchia, on trouve les marais pestilentiels des embouchures du Tibre, puis un littoral bas et bordé de lagunes et de maquis, enfin les *marais Pontins*. Viennent ensuite les golfes des provinces napolitaines, le détroit de Messine et le cap Spartivento. La mer Ionienne jusqu'au cap Santa-Maria-di-Leuca a un rivage bas et plat, mais est très-poissonneuse. C'est encore le caractère du canal d'Otrante et de la mer Adriatique jusqu'à la presqu'île du mont Gargano. Mais à partir de l'embouchure du Fortore, le littoral est droit et élevé jusqu'à Rimini; il redevient alors plat, sablonneux, avec les lagunes de Comacchio, des embouchures du Pô, de Venise, du Frioul. Les grandes îles de l'Italie sont : la Corse (à la France), séparée de la Sardaigne par les Bouches de Bonifacio, et la Sicile, séparée du continent par le Phare de Messine. Les petites îles sont : l'île d'Elbe, séparée de la Toscane par le canal de Piombino, avec les 4 îlots de Capraja, de Pianosa, de Monte-Christo, de Giglio; sur les côtes napolitaines, Ponza, Ischia, Procida et Capri; au N. de la Sicile, les îles Lipari; à l'O., les îles Égades; au S., Pantellaria, Malte et Gozzo; dans l'Adriatique, les îles Tremiti, au nord de la presqu'île du mont Gargano.

A l'Italie appartiennent deux des principales chaînes de montagnes de l'Europe : 1° Les Alpes qui, sur une longueur de 1040 kil., l'entourent au N. d'un rempart semi-circulaire; 2° les Apennins qui se rattachent aux Alpes près de Savone, la traversent dans toute sa longueur et prolongent jusqu'en Sicile un de leurs rameaux, dont le point le plus élevé est l'Etna. La partie péninsulaire de l'Italie diffère entièrement de sa partie continentale Dans cette dernière s'étendent de vastes plaines d'une prodigieuse fertilité, couvertes de lacs (les lacs d'Orta, Majeur, de Lugano, de Côme, d'Iseo, d'Idro, de Garde), et arrosées par de larges cours d'eau qui se jettent dans la mer Adriatique : ce sont l'Adige, le Bacchiglione, la Brenta, la Piave, la Livenza, le Tagliamento, et surtout le Pô avec ses nombreux affluents : à droite, le Tanaro, la Trebbia, le Taro, la Parma, le Crostolo, la Secchia, le Panaro, le Reno; à gauche, le Clusone, la Doria Riparia, la Doria Baltea, la Sesia, le Tessin, l'Olona, le Lambro, l'Adda, l'Oglio, le Mincio. La partie péninsulaire au contraire, couverte des nombreuses ramifications des Apennins qui la divisent en deux versants, est volcanique, et les cours d'eau y sont courts et rapides. Ce sont : la Magra, le Serchio, l'Arno, l'Ombrone, le Tibre, le Garigliano, le Volturno sur les côtes de l'O.; le Brandano, le Basente, le Crati, affluents de la mer Ionienne; le Silaro, le Tronto, l'Aterno, l'Ofanto, etc., sur la côte orientale. Partout on y rencontre soit des cratères encore en activité, comme l'Etna, le Vésuve, Stromboli, soit des cratères éteints, devenus le lit de petits lacs, tels que les lacs de Pérouse ou Trasimène, de Bolsena, de Bracciano, d'Albano, de Nemi, de Fucino. Le climat n'y diffère pas moins que l'aspect du pays. Si au N. il est d'une douceur justement devenue célèbre; si on a froid au cœur de l'été dans certaines parties des Apennins, dans sa partie méridionale, l'Italie ressemble plus à l'Afrique qu'à l'Europe : l'air y est brûlant, et les côtes de la partie inférieure de la Péninsule sont exposées au souffle d'un vent délétère nommé le *sirocco*. De plus, des eaux qui, sur les côtes O. et S., ne trouvent point d'écoulement deviennent des marécages pestilentiels et engendrent la *malaria*. Enfin, des reptiles venimeux et le scorpion y abondent. A l'exception du buffle, les quadrupèdes sont les mêmes que dans le reste de l'Europe. Le règne végétal y est fort riche; car, en réunissant tous les climats, l'Italie doit aussi réunir toutes les productions. Dans le N., elle donne le riz, les céréales, la vigne, l'olivier, le coton, la soie; Naples, au contraire, est célèbre par ses oranges, ses huiles et ses vins. On y exploite de riches mines de cuivre, de plomb, de fer, de zinc; des bancs d'alun, de sel, de soufre; des carrières de pierre à bâtir et de marbres de toutes sortes. Les eaux minérales sont nombreuses : Albano, Acqui, Castellamare, Chianciano, Civillina, Courmayeur, San-Guliano, Ischia, Lucques, Monte-Alceto, Monte-Catini, La Porretta, Recoaro, Rio de Chitignano, Tabiano, Trescore, Valdieri, Vinadio, Viterbe, etc. L'industrie y est peu développée; on y trouve pourtant de grandes fabriques de soieries, de verreries, de faïence, de chapeaux de paille, de fleurs artificielles, de corail, de macaroni et de savon. La religion du pays est la religion catholique. — La langue italienne est des langues romanes celle qui se rapproche le plus du latin. Chacune des provinces de l'Italie a son dialecte séparé, mais le dialecte toscan est la vraie langue littéraire, et le seul qu'emploient les gens cultivés de l'Italie.

ÉTAT POLITIQUE. — Avant la guerre d'Italie (1859), l'Italie comprenait les 9 États suivants : 1° États Sardes; 2° Principauté de Monaco; 3° Royaume Lombard-Vénitien; 4° Duché de Parme; 5° Duché de Modène; 6° Grand-Duché de Toscane; 7° États de l'Église; 8° République de St-Marin; 9° Royaume des Deux-Siciles; sans compter : le canton du Tessin, à la Suisse; le Tyrol italien, à l'Autriche; la Corse, à la France; Malte, aux Anglais. L'Italie actuelle n'en comprend plus que 3, qui sont : 1° la Principauté de Monaco, enclavée dans les possessions françaises; 2° la République de St-Marin; — les États de l'Église ont été successivement réunis au royaume d'Italie, en 1859, 1860 et 1870, malgré les protestations réitérées du Souverain-Pontife; — 3° le royaume d'Italie (V. ITALIE, royaume D') qui a dû céder la Savoie et le comté de Nice à la France, mais s'est agrandi des pertes qu'ont faites en Italie tous les autres États. V. ITALIE au SUPPLÉMENT.

HISTOIRE. — *Italie ancienne.* D'après les traditions latines, l'Italie prit d'abord les noms de *Saturnie*, parce que Saturne y chercha un refuge auprès de Janus; puis d'*Œnotrie*, parce que Œnotrus y amena une colonie d'Arcadiens; et ce fut seulement d'Italus, l'un des successeurs d'Œnotrus, qui régnait vers l'époque où Enée, dit-on, fonda Lavinium, qu'elle reçut son nom actuel. Mais l'histoire est plus sobre de renseignements. Elle nous la montre à l'origine peuplée d'habitants autochthones, et envahie d'abord par les Pélasges (*Sicules*, *Tyrrhéniens*, *Œnotriens*, *Chones*, *Italiens*, *Morgètes*, *Peucétiens*, *Dauniens* et *Iapyges*, *Messapiens*, divisés eux-mêmes en *Salentins* et en *Calabrais*), puis par les Illyriens, qui ne sont peut-être eux-mêmes que des Pélasges. Ces Pélasges, race peu guerrière, mais industrieuse, qui n'a laissé d'autres traces de son existence que les murailles dites Pélasgiques ou Cyclopéennes, ne purent résister aux races plus belliqueuses qui envahirent l'Italie, et disparurent partout comme nation. Vers l'an 1500, vinrent les Ibères (*Ligures*, *Sicanes*), chassés d'Espagne par les Gaulois; puis, vers 1400, les Gaulois eux-mêmes qui repoussèrent les Sicanes jusqu'au delà du Tibre, et partagèrent la haute Italie en 3 provinces, l'*Isombrie* ou basse Ombrie, l'*Ollombrie* ou haute Ombrie, la *Vilombrie* ou Ombrie maritime. Cet empire fut renversé par les Etrusques ou Rasènes, que l'on croit d'origine germanique. Ils s'emparèrent de la Vilombrie, y fondèrent 12 villes, conquirent l'Isombrie et l'Ollombrie, et s'avancèrent vers le sud, dans la partie de la Campanie située entre le Vulturne et le Silarus, où ils établirent une 3e confédération, toujours de 12 cités. Un petit nombre de Gaulois, sous le nom d'*Insubres*, avaient seuls réussi à se maintenir entre le Tessin et l'Adda. Les Etrusques, appelés aussi Tyrrhènes, dominaient donc sur presque toute la Péninsule à l'époque de la fondation de Rome. — Cependant, au centre même de l'Italie, dans la partie la plus abrupte des Apennins, vivait une race destinée à fonder un jour l'empire romain. Elle se disait autochthone, mais sa langue, qui a des rapports avec le sanscrit, lui a fait attribuer une origine pélasgique. Elle se divisait en *Osques*, appelés aussi Ausones, laboureurs habitant la plaine,

et en *Sabelliens* ou montagnards, pâtres et brigands. Du mélange des Osques avec les restes des Sicules échappés aux Ligures, se forma la confédération Latine, ainsi appelée du nom de l'un de ses rois, Latinus. Cette confédération s'étendait entre le Tibre, la mer, le Numicius et le mont Albain, et comptait 30 villes, dont Albe était la métropole. Autour des Latins habitaient quelques autres tribus, toutes d'origine pélasgique; c'étaient les *Eques*, les *Herniques*, les *Rutules*, les *Volsques* et les *Ausones* ou *Aurunces*. De leur côté, les Sabelliens, postérieurement à l'invasion étrusque, s'établirent sous le nom de Sabins, sur la côte orientale, entre le Tibre et l'Arno. Ils y formèrent 2 confédérations; au N., celle des *Picenins*, *Vestins*, *Marrucins*, *Marses* et *Péligniens;* au S., la confédération Samnite. — Tout au sud, habitaient les Hellènes. Si l'on en croit les traditions grecques, ils seraient venus avec Philoctète, Nestor, Idoménée, coloniser l'Italie après la prise de Troie. Mais l'histoire ne les y montre que vers le VIIIe s., et leurs colonies y étaient même si nombreuses, que cette partie de la péninsule reçut le nom de Grande-Grèce. — Enfin, à toutes ces races, vers l'an 587 av. J. C., vint s'en ajouter une nouvelle. Des Gaulois, avec Bellovèse, franchirent les Alpes, retrouvèrent les Insubres, et s'étendirent aux dépens des Etrusques. Ils furent bientôt suivis des Cénomans, des Lingons, des Boïens, des Anamans et des Sénons, qui s'établirent entre l'Apennin, le Pô, l'Œsis, la mer Adriatique, et firent de la haute Italie la Gaule Cisalpine. Ainsi, au moment où Rome fut fondée, il y avait des Etrusques, des Osques et des Sabelliens au centre de la Péninsule, des Gaulois au nord, des Hellènes au sud. Rome soumit le Latium de 509 à 338; la Campanie en 311; le Samnium et la Sabine en 290; l'Etrurie, le Picenum, l'Ombrie et une partie du pays des Sénons en 280; la Grande-Grèce, la Lucanie et le Bruttium en 272; la première guerre Punique lui donna la plus grande partie de la Sicile, 241, et, dans l'intervalle qui sépara les deux premières guerres avec Carthage, elle s'empara de la Sardaigne et de la Corse. En 178, elle se rendit maîtresse de la Cisalpine et de l'Istrie; en 165, de la Vénétie et de la Ligurie. Dès ce moment, l'Italie entière était conquise, et son histoire se confond avec celle de Rome. (V. ce mot.) — Sous la république, l'Italie fut divisée en 3 grandes régions : la *Gaule Cisalpine* au nord, la *Grande-Grèce* au sud, et l'*Italie propre* au milieu. Cette dernière comprenait 7 contrées: l'Etrurie, l'Ombrie, le Picénum, la Sabine, le Latium, la Campanie et le Samnium. Auguste, en organisant l'Empire, la divisa en 11 régions : 1° Latium et Campanie; 2° Apulie, Messapie, pays des Hirpins; 3° Lucanie et Bruttium; 4° Samnium et Sabine, pays des Marses, des Vestins, des Péligniens, des Marrucins, et des Frentans; 5° Picenum et Prætutiens; 6° Ombrie et Senones; 7° Etrurie; 8° Gaule Cispadane; 9° Ligurie; 10° Vénétie, Carni, Istria; 11° Gaule Transpadane. — Sous Adrien, il y eut deux Italies: l'Italie *Transpadane* et l'Italie *Cispadane*, divisée elle-même en 4 grandes provinces: la 1re comprenait la Campanie et le Samnium; la 2me le Bruttium et la Lucanie; la 3me l'Apulie et la Calabre; la 4me l'Etrurie, l'Ombrie et le Picénum. Rome et le centre de la Péninsule formaient un district particulier dépendant du préfet de la ville. — Enfin, Dioclétien et Constantin établirent un diocèse d'Italie qui comprenait 16 ou 17 provinces. Sous Théodose le Grand, au moment de l'invasion barbare, il y avait une préfecture d'Italie dans l'empire d'Occident; elle comprenait 3 diocèses, ceux d'Afrique, d'Italie et d'Illyrie occidentale, le vicariat de la ville de Rome. Le diocèse d'Italie était divisé en 14 provinces: Rhétie Ire, Rhétie IIme, Vénétie et Istrie, Alpes Cottiennes, Ligurie, Emilie, Flaminie et Picenum annonaire, Norique riverain, Norique intérieur, Pannonie Ire, Pannonie IIme, Savie, Dalmatie, Valérie riveraine. Le vicariat de Rome comprenait 10 provinces: Tuscie et Ombrie, Rome, Picenum suburbicaire, Valérie, Samnium, Apulie et Calabre, Campanie, Bruttium et Lucanie, Corse et Sardaigne, Sicile.

Italie du moyen âge et des temps modernes. — 1re *Période, depuis la destruction de l'empire d'Occident jusqu'à la mort de Charlemagne*, de 476 à 814. Après la chute de l'empire romain d'Occident, sous Romulus Augustule, en 476, l'Italie fut possédée par les barbares: les Hérules, de 476 à 491; les Ostrogoths, de 491 à 552, ne firent que passer et la laissèrent à l'empire d'Orient; mais les Lombards s'y établirent en 568; et il y eut alors, au N., une Italie lombarde, partagée en 36 duchés, et, au S., une Italie grecque, gouvernée par l'exarque de Ravenne. En 726, les persécutions de Léon III, l'Iconoclaste, excitèrent un soulèvement dans l'Italie grecque, et la divisèrent en deux Etats, dont l'un continua d'appartenir aux Césars byzantins, et dont l'autre, érigé en république sous la présidence des papes, eut Rome pour capitale. Pressé par les Lombards, qui, de 749 à 752, avaient enlevé aux Grecs l'Exarchat, la Pentapole et le duché de Bénévent, et qui entouraient ainsi Rome, le pape Etienne II appela les Francs. Ils vinrent avec Pepin le Bref, qui, en 755, s'empara de l'Exarchat et de la Pentapole, et les céda au pape, et, avec Charlemagne, qui, en 774, détruisit le royaume des Lombards, et fit, des Etats de l'Eglise, une dépendance de son empire. L'Italie fut alors coupée en trois parties: l'Italie franque au N. et au centre; l'Italie lombarde au S.; l'Italie grecque à l'extrémité méridionale et sur quelques points des côtes.

2e *Période, depuis la mort de Charlemagne jusqu'au couronnement d'Otton le Grand, comme empereur, de 814 à 962.* — Après la mort de Charlemagne, 814, tandis que, sur toutes les côtes de la péninsule, les villes maritimes comme Gênes, Venise, Pise, Naples, Amalfi, Gaëte, déjà enrichies par le commerce, se déclaraient indépendantes; que les Sarrasins, établis en Sicile, ravageaient tout le sud de la péninsule; et que l'Italie lombarde, en 840, se scindait en trois petits Etats, Bénévent, Salerne et Capoue; la haute Italie forma un royaume particulier toujours dépendant d'un prince carlovingien qui, depuis Lothaire et le traité de Verdun en 843, prit le titre d'empereur. En 887, après la déposition de Charles le Gros, qui réunit une dernière fois sous sa main tous les Etats de la monarchie franque, les ducs Gui de Spolète, Bérenger de Frioul, le marquis d'Ivrée, et les rois de Germanie, de Bourgogne Transjurane et de Provence, se disputèrent et se passèrent la couronne, et furent soit empereurs, soit rois, ou encore réunirent les deux titres. Enfin, en 950, après la mort de Lothaire, fils de Hugues de Provence, sa veuve, pour se mettre à l'abri des violences de Bérenger II d'Ivrée, appela Otton, roi d'Allemagne. Il passa aussitôt les Alpes, dans une première expédition, s'empara de Pavie et prit la couronne lombarde, et, dans une seconde en 962, déposa définitivement Bérenger et se fit couronner empereur et roi d'Italie.

3e *Période. Lutte contre l'Allemagne, de* 962 *à* 1250. — Non contents des conquêtes qu'Otton le Grand avait faites, les empereurs d'Allemagne essayèrent de s'emparer du reste de la péninsule. Mais vaincus à Basentello par les Grecs, 982, il leur fallut y renoncer. D'ailleurs, leur puissance fut bientôt menacée jusque dans la haute Italie par la noblesse de Rome (V. Crescentius) et par Hardouin, marquis d'Ivrée, couronné roi à Pavie, de 1002 à 1015. Bientôt même Grégoire VII, pape en 1073, appuyé par les Normands, qui venaient de conquérir et de fonder le royaume des Deux-Siciles, se crut assez fort pour élever son autorité au-dessus des Empereurs et souleva la querelle des Investitures. (V. ce mot.) Dans cette lutte, puis dans celle qui suivit, la guerre des *Guelfes* contre les *Gibelins*, c'est-à-dire des Italiens contre les Allemands, les Gibelins furent vaincus. Battus à Legnano, 1176, sous Frédéric Ier, et à Parme, 1248, sous Frédéric II, par les républiques lombardes unies sous l'influence du Saint-Siége, puis en 1266, à Grandella ou Bénévent, les Empereurs de la maison de Souabe se trouvèrent dépossédés de toutes leurs conquêtes au delà des Alpes, et perdirent même le royaume des Deux-Siciles, acquis à la maison de Hohenstaufen par le mariage du fils de Frédéric Ier, Henri VI, avec Constance, héritière du royaume normand.

4e *Période. Depuis l'expulsion des Allemands jusqu'à l'invasion française*, de 1250 à 1494. — Livrées à elles-mêmes, les villes ne profitèrent de leur indépendance que pour se haïr et se combattre. De plus, dans chaque ville éclatèrent des querelles intestines. Ainsi Rome se constitua en république et chassa plus d'une fois ses papes. Ailleurs, comme à Florence, ce fut la lutte du *peuple gras* contre *le peuple maigre*. Aussi eurent-elles bientôt des tyrans. Puis, peu à peu, de grands Etats commencent à se former. Tandis que le royaume des Deux-Siciles, à la suite des Vêpres Siciliennes, se sépare en deux Etats rivaux, 1282, Milan, d'abord aux mains des Torriani, devient un duché avec les Visconti, 1395, et avec les Sforza s'agrandit de Gênes, 1464; Florence sous les Médicis, 1434, domine en Toscane; Venise de 1402 à 1450 conquiert en terre ferme et étend son territoire jusqu'à l'Adda; la Savoie et le Piémont se réunissent et forment un seul Etat, 1416; enfin la maison d'Este

règne à Ferrare, les Gonzague à Mantoue. Les papes aussi abandonnent Avignon, et, malgré les scandales du grand schisme (1378 à 1449), se maintiennent à Rome. Ce temps, où les destinées de l'Italie s'assoient, est aussi celui où Pise, Gênes, Venise s'enrichissent par le commerce maritime, et se disputent : Pise et Gênes, la possession de la Sardaigne ; Gênes et Venise, le commerce du Levant; c'est le temps où écrivent Dante, Pétrarque et Boccace, et où se préparent les splendeurs du siècle de Léon X.

5e *Période. Depuis l'invasion de Charles VIII*, 1494 *jusqu'à la Révolution française*, 1789. — Mais par sa civilisation supérieure et sa richesse acquise dans le commerce et les arts, l'Italie devait attirer ceux que Jules II appelait les *barbares*, tandis que sa division en petits Etats ennemis devait faire d'elle une proie facile. Les Français y vinrent les premiers (1494) avec Charles VIII, Louis XII, François Ier. Appelés par le pape Jules II, qui avait rêvé pour la péninsule l'unité sous l'autorité pontificale, les Espagnols les y suivirent. Ces derniers l'emportèrent, et le royaume de Naples, le Milanais, que se disputaient les deux couronnes, appartinrent définitivement à l'Espagne, l'un sous Ferdinand le Catholique, 1503, l'autre sous Charles-Quint, 1535. Maîtresse ainsi des deux extrémités de la péninsule et la tenant au nord et au sud, l'Espagne put en organiser le reste à son gré, Venise seule restant libre. Le XVIIe s. lui ôta un peu de cette prépondérance. La guerre de la Valteline, 1624-1626, que Richelieu enleva aux deux branches de la maison d'Autriche pour la rendre aux Grisons, celle de la succession de Mantoue, 1629 à 1631, commencèrent sa décadence. Mais le XVIIIe s. surtout lui fut funeste. Par le traité d'Utrecht, 1713, le prince que Louis XIV avait réussi à faire régner en Espagne, dut abandonner à l'Autriche, désormais ennemie, Naples, le Milanais, la Sardaigne, échangée bientôt pour la Sicile, 1720. Les traités de Vienne, 1738, d'Aix-la-Chapelle, 1748, lui furent moins défavorables ; car, tout en attribuant la Toscane à la maison de Lorraine-Habsbourg, qui, maîtresse des Etats autrichiens, fut bientôt en Italie la puissance prépondérante, tout en agrandissant le Piémont, qui devait plus tard fonder un nouveau royaume d'Italie, ils donnèrent les Deux-Siciles et Parme à deux lignes cadettes de la branche des Bourbons d'Espagne. A l'époque de la Révolution française, l'Italie était donc à peu près divisée comme elle l'était il y quelques années ; car, avec le royaume de Sardaigne, avec les duchés de Modène, de Parme et de Toscane, les Etats de l'Eglise et le royaume de Naples, les seuls Etats importants qu'elle comprît étaient la république de Gênes, annexée au Piémont par les traités de 1815, et la république de Venise, détruite par le traité de Campo-Formio, 1797.

6e *Période. Depuis la Révolution française*, 1789, *jusqu'à la proclamation du royaume d'Italie*, le 17 mars 1861. — La République française et l'Empire bouleversèrent l'Italie aussi profondément qu'ils bouleversèrent l'Europe : la première y éleva partout des républiques sous le protectorat de la France ; le second y installa des princes de la famille Bonaparte. Dès 1810, l'Italie tout entière, excepté la Sicile et la Sardaigne, protégées par la mer, était sous la domination directe ou indirecte de Napoléon. Il la divisa en 4 parties : 1° une partie française, comprenant la Ligurie, le Piémont, Parme et Plaisance, la Toscane et les Etats romains proprement dits, divisée en 15 départements ; 2° le royaume d'Italie, comprenant le duché de Modène, les Légations, le royaume Lombard-Vénitien, les Tyrol italien et allemand, divisé en 24 départements; il eut pour roi Napoléon, et pour vice-roi, le prince Eugène de Beauharnais ; 3° le royaume de Naples, sans la Sicile, donné d'abord à Joseph en 1806, puis, quand Joseph eut accepté la couronne d'Espagne, à Murat, 1808; 4° enfin le grand-duché de Lucques et de Piombino, qui, depuis 1805, appartint à la princesse Elisa. Le traité de Vienne, en 1815, défit naturellement l'œuvre de Napoléon, et rendit à peu près à l'Italie ses anciennes divisions politiques et ses anciens gouvernements. Ainsi, après la défaite de Murat, qui agita vainement le drapeau de l'unité italienne, les Bourbons revinrent à Naples; le pape reprit les Etats romains, le roi de Sardaigne le Piémont et la Savoie, augmentés de Gênes et de Nice; l'Autriche acquit pour elle-même le Milanais et Venise, dont elle forma le royaume Lombard-Vénitien, pour ses archiducs la Toscane et Modène, Parme pour Marie-Louise, et de plus, un droit de garnison à Ferrare. Ainsi agrandie, elle domina complétement dans la péninsule, et, à tout prendre, malgré les carbonari et les quelques révoltes qu'elle eut à réprimer (1821, 31 et 32, 42, 43), elle y régna paisiblement. En 1848, toute l'Italie fut en feu. La Sicile du 12 au 26 janvier, Naples le 11 février, Florence le 15, Turin, Rome le 4 mars et le 15, se soulevèrent pour obtenir des constitutions plus libérales. Encouragées par la république proclamée à Paris, 24 février, et par la révolution de Vienne, 15 mars, Milan le 17, Venise le 22, s'insurgèrent à leur tour pour se soustraire au joug autrichien. Réconcilié avec ses sujets par le *Statut*, Charles Albert, roi de Sardaigne, passa le Tessin et releva le drapeau de l'indépendance italienne. Grâce aux embarras de l'Autriche, grâce aux contingents que tous les Etats de l'Italie envoyèrent sous ses drapeaux, il n'eut d'abord que des succès, força les Autrichiens à se retirer derrière le Mincio, et s'empara de Peschiera. Parme et Modène, la Lombardie et Venise se donnèrent à lui ; la Sicile proclama le duc de Gênes, 11 juillet. Cet empressement des Italiens à réunir dans une seule main leurs forces divisées, afin de constituer un puissant royaume, fut funeste à la cause qu'ils défendaient. Ferdinand II rappela ses Napolitains; l'armée française de Lamoricière resta au pied des Alpes : le roi de Piémont se trouva donc seul en face des Autrichiens renforcés. Battu à Custozza par Radetzky (21 juillet), il rendit Milan et demanda un armistice ; puis, après une autre défaite à Novare, 23 mars 1849, il abdiqua, laissant le trône à son fils Victor-Emmanuel. L'œuvre des premiers mois de 1848 fut alors promptement effacée. Car, tandis que pour balancer l'influence autrichienne en Italie, la France détruisait elle-même la république romaine et prenait Rome qu'elle rendait à la papauté, l'Autriche réoccupait Florence et Venise (25 mai, 28 août), comme elle avait déjà réoccupé Milan, Parme et Modène.

Pourtant, quoique vaincue, l'Italie aspira toujours à l'unité. Il lui fallut attendre encore dix ans. Enfin, le 29 avril 1859, une provocation venue de l'Autriche lui fournit l'occasion souhaitée; le général Gyulay envahit le Piémont; les troupes françaises franchirent aussitôt les Alpes et débarquèrent à Gênes. Battus à Montebello, à Palestro, à Magenta, à Melegnano, les Autrichiens durent évacuer la Lombardie et se concentrer derrière le Mincio. A peine livrés à eux-mêmes, les Romagnes, les duchés de Parme et de Modène, le grand-duché de Toscane renversèrent leurs gouvernements et demandèrent leur réunion à la Sardaigne. Cependant, par une audacieuse manœuvre, l'empereur François tenta de surprendre à Solférino les troupes franco-sardes; mais, vaincu dans une dernière bataille, il dut prêter l'oreille à des tentatives d'accommodement. Les deux empereurs, de France et d'Autriche, se virent, et, le 11 juillet 1859, ils conclurent le traité préliminaire de Villafranca, ratifié depuis à Zurich, le 10 novembre. Par ce traité, l'empereur François, sauf quelques parcelles de territoire le long du Mincio, cédait la Lombardie à Napoléon III; en revanche, les archiducs devaient rentrer dans leurs possessions. Napoléon remit sa nouvelle conquête à Victor-Emmanuel. Ce dernier la reçut, mais il refusa d'exécuter les clauses d'une paix qu'il n'avait vue qu'avec peine. En septembre 1859, quatre assemblées nommées au suffrage universel, et réunies à Florence, à Parme, à Modène et à Bologne, avaient voté : 1° la déchéance de leurs anciens gouvernements ; 2° leur annexion à la Sardaigne. Ces votes, Victor-Emmanuel les accepta, du 18 au 22 mars 1860 ; l'Autriche n'osa pas ou ne voulut pas intervenir. Quant à la France, elle réclama seulement l'exécution du traité conclu à Biarritz par Cavour avec l'empereur Napoléon, et, pour prix de son consentement au nouvel état de choses, elle obtint la cession du comté de Nice et de la Savoie. Bientôt à ces quatre Etats déjà réunis au Piémont vinrent s'ajouter de nouveaux territoires. Tout prêt à être désavoué par Cavour s'il échouait, Garibaldi s'embarqua à Gênes avec 1000 volontaires, débarqua à Marsala, le 11 mai 1860, s'empara de Palerme le 5 juin et fut bientôt maître de toute la Sicile; le 21 août, il descendit en Calabre, et, tandis que François II allait rejoindre son armée derrière le Volturne, il entrait seul à Naples, et s'en emparait sans coup férir au nom de Victor-Emmanuel. Puis il alla rejoindre ses volontaires qui pressaient aux environs de Capoue l'armée napolitaine. En même temps, le général Cialdini envahissait les Etats romains, le 18 septembre 1860, dispersait à Castelfidardo la petite armée papale commandée par Lamoricière, et prenait Ancône le 29 du même mois. Puis, s'enfonçant dans la péninsule, l'armée piémontaise, alors sous les ordres du roi lui-même.

battit l'armée de François II, le 17 octobre, à Isernia, le 26 à Teano, prit Capoue le 2 novembre, mit enfin le siége devant Gaëte et la força de se rendre le 29 mars 1861. Cependant les habitants des Marches, de l'Ombrie et du royaume des Deux-Siciles, le 21 octobre 1860, appelés à se prononcer sur la forme de leur gouvernement, avaient demandé leur annexion à la Sardaigne, à la condition qu'elle prît le nom de royaume d'Italie. Victor-Emmanuel accepta ce vote, et, le 17 mars 1861, les deux chambres, renouvelées à dessein par des élections générales, proclamèrent solennellement à Turin l'existence du nouveau royaume. A partir de cette époque, les destinées de l'Italie se confondent avec celles du royaume d'Italie. (V. ce dernier mot.)

Italie (Guerres d'), nom donné aux guerres que Charles VIII, Louis XII, François Ier et Henri II firent en Italie. « Les Génois se donnent à moi, avait dit Louis XI, et moi je les donne au diable. » Ses successeurs n'eurent point son bon sens, et s'obstinèrent à faire en Italie des expéditions dont le début fut heureux, mais qui, toutes, eurent une fin funeste. Les guerres d'Italie, proprement dites, qui eurent pour principal résultat d'amener les étrangers dans la péninsule et de lui enlever son indépendance, se terminent véritablement après la bataille de Marignan, sous François Ier, 1515. Depuis cette époque, l'Italie n'est que l'un des principaux théâtres de la lutte entre la France et la maison d'Autriche.

Italie (Royaume d'). La République Cisalpine (V. ce mot), organisée par Bonaparte en 1797, devint, en 1802, la *République italienne*, dont Bonaparte fut le président décennal; elle avait alors 13 départements. En mars 1805, elle devint le royaume d'Italie, et Napoléon reçut la *couronne de fer* des anciens rois lombards, à Milan; Eugène Beauharnais fut nommé vice-roi, et gouverna, sous la direction de Napoléon, jusqu'en 1814. Le royaume d'Italie fut agrandi des provinces Vénitiennes enlevées à l'Autriche par le traité de Presbourg, décembre 1805; des Légations enlevées au pape, avril 1808; du Tyrol italien, enlevé au roi de Bavière, 1810. Il comprit alors 24 départements :

1° *Les 13 départements de la République Cisalpine :*

Agogna.	ch.-l.	Novare.
Lario.	—	Côme.
Adda.	—	Sondrio.
Olona.	—	Milan.
Haut-Pô.	—	Crémone.
Serio.	—	Bergame.
Mella.	—	Brescia.
Mincio..	—	Mantoue.
Crostolo.	—	Reggio.
Panaro.	—	Modène.
Bas-Pô.	—	Ferrare.
Reno.	—	Bologne.
Rubicon..	—	Césène.

2° *Les 7 départements des possessions vénitiennes :*

Piave.	ch.-l.	Bellune.
Passariano..	—	Udine.
Tagliamento.	—	Trévise.
Adriatique..	—	Venise.
Bacchiglione.. . . .	—	Vicence.
Adige.	—	Vérone.
Brenta.	—	Padoue.

3° *Les 3 départements des Légations :*

Metauro..	ch.-l.	Ancône.
Musone.	—	Macerata.
Tronto.	—	Fermo.

4° *Le département formé du Tyrol italien :*

Haute-Adige.. . . . ch.-l. Trente.

Italie (Royaume d'). Définitivement constitué par la proclamation des deux chambres italiennes, le 17 mars 1861, il s'est agrandi de la Vénétie, cédée par l'Autriche, octobre 1866, et remise à Victor-Emmanuel par l'empereur Napoléon III; elle a été incorporée au royaume après le plébiscite des 21 et 22 octobre. Le royaume comprend donc maintenant la plus grande partie de la péninsule. La superficie est de 296,305 kil. carrés; la population dépasse 27 millions d'habitants. La géographie physique a été donnée au mot Italie. Ajoutons quelques détails de statistique sur l'agriculture, le commerce et l'industrie. Le royaume d'Italie (non compris la Vénétie) renferme 22 millions d'hectares de terrains productifs, et 4 millions d'hectares occupés par les montagnes, fleuves, chemins, villes, etc. Il y a 10.000.000 d'hectares en terre arable et vignes; 800,000 hectares en prés; 150,000 en rizières; 550,000 en olivettes; 500,000 en châtaigneraies; 3,500,000 en forêts; 3,500,000 en pâturages; 3,000,000 en terrains incultes. On y compte près de 5 millions de propriétés. Le revenu net du propriétaire est évalué en moyenne à 60 francs par hectare. La production du blé est d'environ 35 millions d'hectolitres, celle du riz de 16 millions, celle du maïs de 18 millions. La Vénétie comprend 3,784,292 arpents de terrains productifs, dont 1,710,000 de terres labourables, 114,000 de rizières, 234,000 de vignes, 700,000 de pâturages, etc. L'agriculture est donc en Italie dans une situation assez prospère. L'industrie, quoique plusieurs de ses branches soient florissantes en Italie, laisse plus à désirer, comme on en peut juger par les valeurs officielles du commerce d'importation et d'exportation; voici les chiffres des deux années 1872 et 1873 :

Importations,	1,139,200,000	et	1,184,500,000 fr.
Exportations,	1,108,800,000	et	1,287,800,000 fr.
Transit,	121,200,000	et	174,500,000 fr.

Les pays qui ont importé le plus en Italie sont : la France, l'Angleterre, l'Autriche, la Suisse, la Turquie, la Russie, les Pays-Bas; l'Italie a exporté, surtout en France, en Angleterre, en Suisse, en Autriche, dans l'Amérique méridionale, aux Etats-Unis, en Turquie. La marine marchande de l'Italie s'élevait, le 31 décembre 1874, à un total de 29,556 navires environ, tant à voiles qu'à vapeur, jaugeant ensemble 1,056,000 tonneaux. — La constitution du royaume est le statut donné par Charles-Albert au royaume de Sardaigne, le 4 mars 1848, et successivement accepté par les plébiscites qui ont réuni les différentes parties de l'Italie pour former le royaume. Le gouvernement est une monarchie constitutionnelle; la succession au trône est réglée par la loi salique. Le roi a le pouvoir exécutif, nomme à tous les emplois, sanctionne les lois, a le droit de grâce, convoque les chambres tous les ans, peut dissoudre la chambre des députés, mais doit en convoquer une autre dans l'espace de trois mois. L'initiative des lois appartient au roi et aux deux chambres; les ministres sont responsables. Le parlement se compose : 1° du Sénat, formé des princes de la famille royale, et de membres en nombre illimité nommés par le roi; il se constitue en haute cour de justice pour juger les crimes de haute trahison, les ministres accusés par la chambre des députés; 2° de la Chambre des députés, élue pour 5 ans par les citoyens âgés de plus de 25 ans, sachant lire et écrire et payant 40 francs d'impôts directs. Les éligibles doivent avoir 30 ans; on nomme un député par 50,000 habitants. La chambre a le pouvoir législatif, vote les impôts, etc. Le statut garantit aux Italiens l'égalité devant la loi, l'inviolabilité de la personne et du domicile, la liberté de la presse et le droit de réunion.

Le royaume d'Italie est divisé en 69 provinces ou départements, à peu près administrés comme les départements français. Elles sont réparties en 10 grandes divisions, correspondant aux anciens Etats :

1° Piémont et Sardaigne; 9 *provinces :*

Turin, Alexandrie, Coni, Gênes, Novare, Pavie, Port-Maurice, Cagliari, Sassari.

2° Lombardie; 6 *provinces :*

Milan, Bergame, Brescia, Côme, Crémone, Sondrio.

3° Vénétie; 9 *provinces :*

Mantoue, Padoue, Rovigo, Bellune, Trévise, Udine, Venise, Vérone, Vicence.

4° Émilie (Parme, Modène, Romagne); 9 *provinces :*

Parme, Plaisance; Modène, Massa et Carrara, Reggio; Bologne, Ferrare, Forli, Ravenne.

5° Les Marches; 4 *provinces :*

Ancône, Ascoli, Macerata, Pesaro et Urbin.

6° L'Ombrie; 1 *province :*

L'Ombrie ou prov. de Pérouse.

7° La Toscane; 7 *provinces :*

Florence, Arezzo, Grosseto, Livourne, Lucques, Pise, Sienne

8° Le Latium ou prov. de Rome.

9° Les provinces Napolitaines, au nombre de 16 :

Naples, Abruzze Citérieure (Chieti), Abruzze Ultérieure première (Teramo), Abruzze Ultérieure deuxième (Aquila), Basilicate (Potenza), Bénévent, Calabre Citérieure (Cosenza), Calabre Ultérieure première (Reggio), Calabre Ultérieure seconde (Catanzaro), Capitanate (Foggia), Molise ou Sannio (Campobasso), Principauté Citérieure (Salerne), Principauté Ultérieure (Avellino), Terre de Bari (Bari), Terre de Labour (Caserte), Terre d'Otrante (Lecce).

10° Sicile ; 7 *provinces :*

Palerme, Caltanisetta, Catane, Girgenti, Messine, Noto, Trapani.

— La capitale de l'Italie est Rome. Il y a 4 cours de cassation : à Turin, Florence, Naples et Palerme, une cour des comptes à Florence; 24 cours d'appel à Turin, Gênes, Casale, Milan, Brescia, Bologne, Parme, Ancône, Florence, Lucques, Naples, Trani, Catanzaro, Aquila, Palerme, Messine, Catane, Cagliari, Venise, Macerata, Pérouse, Modène, Potenza, Rome. Bologne, Cagliari, Camerino, Catane, Ferrare, Gênes, Macerata, Messine, Modène, Naples, Padoue, Palerme, Parme, Pavie, Pérouse, Pise, Sassari, Sienne, Turin, Urbin, Rome, etc., ont des universités, dont plusieurs libres. Viennent ensuite plus de 1,100 établissements d'instruction secondaire, gymnases, lycées, écoles techniques, séminaires; l'instruction primaire compte officiellement plus de 31,000 écoles, mais laisse beaucoup à désirer, surtout dans les provinces méridionales. — Il y a plus de 26,000 kil. de routes nationales et provinciales ; à la fin de 1874 les chemins de fer exploités avaient une longueur de 7,372 kil.; les chemins de fer de l'Etat avaient 1,330 kil.; l'Italie doit avoir bientôt 9,000 kil. de chemins de fer. Les principales lignes sont : 1° le réseau du Nord, qui a ses centres à Turin, Alexandrie et Milan, et qui se compose : du chemin de Turin à Suse, qui doit rejoindre Chambéry et Lyon par le mont Cenis ; — du chemin de Turin à Coni ; — de Turin à Gênes, avec embranchement d'Alexandrie à Acqui; — de Turin à Vérone et à Venise, avec embranchements sur Ivrée, Casale et Valenza, Arona, Côme, Pavie, Plaisance, Crémone; — du chemin d'Alexandrie à Pavie, par Valenza ; 2° le chemin de Turin à Otrante, par Alexandrie, Tortone, Voghera, Plaisance, Parme, Modène, Bologne, Imola, Faenza, Forli, Rimini, Pesaro, Fano, Ancône, Pescara, Foggia, Bari, Brindisi, Lecce, avec un embranchement sur Tarente, qui doit aller jusqu'à Reggio; 3° sur le versant de la mer Tyrrhénienne : le chemin de la Spezia à Pise; — de Pise à Florence; — de Florence à Rome; — de Rome à Civita-Vecchia; — de Rome à Naples, par Velletri, Frosinone, Ceprano, San-Germano; 4° à travers l'Apennin : le chemin de Livourne à Bologne, par Pise, Lucques et Pistoja; — de Romè à Ancône, par Spolète et Foligno; — de Ceprano à Pescara; — de Naples à Foggia, par Bénévent; — de Naples à l'embouchure du Basente, etc. Les chemins italiens doivent s'unir au réseau français par le mont Cenis et par la route de la Corniche; au réseau suisse, par le Saint-Gothard; au réseau autrichien, par la ligne de Vérone à Vienne et par celle de Vérone à Insprück. — La religion catholique est celle de l'Italie. Il y a 47 archevêchés : 1° Piémont et Sardaigne : Cagliari, Gênes, Oristano, Sassari, Turin, Verceil; 2° Lombardie : Milan; 3° Vénétie : Udine et Venise; 4° Emilie : Bologne, Ferrare, Modène, Ravenne; 5° Toscane : Florence, Lucques, Pise, Sienne; 6° Ombrie : Spolète; 7° Marches : Camerino, Fermo, Urbin; 8° Provinces napolitaines : Acerenza et Matera, Amalfi, Bari, Bénévent, Brindes, Capoue, Chieti, Cosenza, Gaëte, Lanciano, Manfredonia, Naples, Otrante, Reggio, Rossano, Salerne, Santa-Severina, Sorrente, Tarente, Trani; 9° Sicile : Catane, Messine, Montréal, Palerme, Syracuse. — Il est difficile, dans l'état transitoire où est encore l'Italie, de donner des chiffres précis sur le nombre et la composition de son armée; elle était officiellement de 476,000 hommes sur le papier: en juillet 1875, de 867,886, armée permanente et milice mobile. Il en est de même de la marine, surtout depuis la bataille de Lissa, et depuis que l'on commence à constater l'empressement malheureux des Italiens à improviser une marine de guerre plus apparente que réelle. On peut seulement remarquer que l'Italie est désormais une sixième grande puissance, avec laquelle les cinq autres devront compter. Malheureusement, elle est affaiblie par ses dissensions intestines, par le brigandage qui désole plusieurs provinces de l'ancien royaume de Naples, enfin par l'état de ses finances. La dette dépasse 9,883,000,000 fr., et le budget se solde tous les ans par un déficit considérable; ainsi les budgets des années 1872, 1873, 1874, 1875 ont présenté les déficits de 70,592,000 fr., 95,832,000 fr., 102 518,000 fr. et 102,000,000 fr. Le budget de l'exercice 1875 a été évalué à 1,396,307,886 fr. pour les recettes, et à 1,494,152,550 fr. pour les dépenses; sans compter les budgets des communes et des provinces.

Histoire. — Bornons-nous à rappeler quelques-uns des faits les plus remarquables de ces dernières années: Luttes contre le brigandage, plus ou moins mêlé de tentatives bourboniennes, dans l'ancien royaume de Naples; — Expédition de Garibaldi en 1862 : prise de Catane, 18 août; il traverse le détroit dans la nuit du 24 au 25; il allait s'engager dans les montagnes, avec l'intention de se diriger sur Rome, lorsqu'il est battu, blessé et pris à Aspromonte, le 29 août; — Convention du 15 septembre 1864, entre le roi d'Italie et l'empereur Napoléon III ; les Français doivent évacuer Rome dans un délai de 2 ans; Victor-Emmanuel promet de mettre le saint-siége à l'abri de toute attaque extérieure, et transfère sa capitale à Florence; — Troubles à Turin, massacre de la place Saint-Charles, 24 septembre 1864. — Alliance de l'Italie avec la Prusse contre l'Autriche; les Italiens sont repoussés à Custozza, vaincus à la bataille navale de Lissa, 1866; mais les succès de la Prusse à Sadowa forcent l'Autriche à renoncer à la Vénétie, qui est annexée au royaume d'Italie, octobre 1866; — Tentative du parti d'action, dirigé par Garibaldi, contre Rome; invasion des Etats pontificaux par les bandes garibaldiennes; nouvelle intervention des Français à Rome; défaite de Garibaldi à Monte-Rotondo, 1867. — Le royaume d'Italie a été reconnu : par la Grande-Bretagne (30 mars 1861); par les Principautés Danubiennes (31 mars); par la Suisse (2 avril); par la Grèce (5 avril); par les Etats-Unis (11 avril); par le Maroc (15 avril); par la France (15 juin); par le Portugal (27 juin); par la Suède (4 juillet); par la Turquie (6 juillet); par les Pays-Bas (31 juillet); par le Danemark (2 sept.); par le Brésil (5 nov.); par la Belgique (6 nov.); par la Prusse (21 juillet 1862); par la Russie (27 juillet); par l'Espagne (juillet 1865); par l'Autriche (octobre 1866).

Italienne (Comédie). Mazarin fit venir à Paris, vers 1659, des comédiens italiens, qui jouèrent des farces italiennes sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne. Louis XIV les expulsa en 1697, mais ils furent rappelés par le Régent en 1716. Ils furent en 1762 réunis à la troupe française de l'Opéra-Comique, perdirent la faveur du public et durent se retirer, laissant leur nom aux acteurs français. Ceux-ci, en 1783, transférèrent leur théâtre sur le boulevard qui reçut d'eux le nom de boulevard des Italiens. C'est aujourd'hui l'Opéra-Comique.

Italienne (République). V. Cisalpine (République).

Italiotes. Nom des Grecs établis en Italie.

Italique (Droit). Il donnait sous la république romaine l'exemption de l'impôt foncier et les mêmes droits que le droit du Latium. Il ne le cédait donc en rien à ce dernier; seulement les Latins seuls pouvaient devenir directement citoyens romains.

Italique (Ecole). Nom donné à l'école de philosophie fondée par Pythagore, qui vivait en Italie (V. Pythagore).

Italus, fils de Télégone et de Pénélope, alla s'établir en Italie, où il succéda à Œnotrus. Il a, suivant la Fable, donné son nom à l'Italie.

Itapicuru, fleuve du Brésil, prend sa source dans la province de Maranhão, coule au N. E., puis au N. O., et se divise en deux bras, dont le plus considérable se jette dans la baie de Saint-José, au S. E. de l'île de Maranhão. Cours d'environ 700 kil.

Itard (Jean-Marie-Gaspard), médecin, né à Oraison (Basses-Alpes), 1775-1838. Il échappa à la réquisition en se faisant passer pour étudiant en médecine, et fut placé comme chirurgien sous-aide à l'hôpital militaire de Soliers (Var). Malgré sa complète ignorance de la médecine, à force de travail il devint un praticien habile; obtint par voie de concours la place de chirurgien aide-major au Val-de-Grâce, et fut nommé médecin aux Sourds-et-Muets. S'il ne réussit point à rendre la parole au *Sauvage de l'Aveyron*, il mérita une réputation européenne par le succès avec lequel il combattit les maladies de l'oreille. Il a légué 160,000 fr. à l'institution des Sourds-et-Muets, et fondé un prix triennal de 3,000 fr. en faveur des meilleurs ouvrages de thérapeutique. Outre des travaux importants *sur les Médications de l'oreille interne*, et sur le *Bégayement*, publiés dans le *Journal universel des sciences médicales*, il a écrit

plusieurs ouvrages, dont le principal est : *Des Maladies de l'oreille et de l'audition*. Paris, 1821, 2 vol. in-8° avec planches.

Itchil, anc. pachalik de la Turquie d'Asie. Il comprenait la partie E. de l'ancienne Pamphylie et presque toute la Cilicie. C'est aujourd'hui le viayet d'*Adana*.

Itenez. V. Guapore.

Ithaque, auj. *Theaki*, une des îles Ioniennes, entre Céphalonie et Sainte-Maure; par 38°19′ et 38°30′ lat. N., par 8°18′ et 8°23′ long. E. Elle a 28 kil. sur 8, et 12,000 hab. Ch.-l., *Vathi*. Elle se compose de 2 îles réunies entre elles par un isthme fort étroit. Elle est montagneuse, et produit un peu de blé, d'huile et de vin. Le raisin de Corinthe est son principal article d'exportation. — Elle est surtout célèbre par l'*Odyssée*, parce qu'Homère a fait d'elle le royaume d'Ulysse. Elle a toujours été dans la dépendance de Céphalonie (V. ce mot), et fait aujourd'hui partie du royaume de Grèce.

Ithôme, auj. *Vourcano*, montagne de la Messénie, auprès de Messène. C'est sur le mont Ithôme qu'était bâtie la forteresse du même nom, dont la prise par les Spartiates en 724 av. J. C. amena la fin de la 1re guerre de Messénie.

Itium Promontorium, anc. nom du cap *Gris-Nez*.

Itius ou **Iccius Portus**, petit port de la Belgique IIe, chez les Morins, en face de Douvres. César s'y embarqua pour la conquête de la Grande-Bretagne. On croit le retrouver dans Boulogne-sur-mer, Wissant, Calais ou encore Mardick. La dernière opinion est la moins probable. On a aussi soutenu récemment que c'était l'estuaire de la Somme.

Iton, riv. de France, prend sa source près de la Trappe (Orne), passe à Breteuil, à Evreux, et se jette dans l'Eure sur la rive gauche, après un cours de 120 kil. Elle se perd dans un gouffre (les *bétoirs*) à Villalet, prend alors le nom de Fol-Iton, et reparaît à une distance de 15 kil. près de Vieux-Conches, par un grand nombre de sources.

Itri, *Itrium*, v. du roy. d'Italie (Terre de Labour), à 10 kil. N. de Gaëte; 6,000 hab. Elle est traversée par la voie Appienne. En 1503. Gonzalve de Cordoue remporta, près de cette ville, une victoire sur les Français.

Ituna, riv. de la Bretagne romaine, limitrophe de la Calédonie, auj. *Eden*. A son embouchure était l'*Itunæ æstuarium*, auj. *golfe de Solway*.

Iturbide (Don Augustin), empereur du Mexique, né en 1783 à Valladolid (Mexique), d'une famille d'origine basque, fusillé en 1824. Dès l'âge de 15 ans il entra au service dans le régiment provincial de Valladolid comme alférez ou porte-drapeau; prit parti pour la métropole dans la guerre de l'indépendance; conquit tous ses grades sur le champ de bataille, et rendit à la cause espagnole des services signalés. En 1813 notamment, à la tête d'une compagnie de 360 hommes, il attaqua de nuit le camp de Morelos qui assiégeait Valladolid, y jeta la confusion, et mit en déroute l'armée de 20,000 hommes qui le defendait. En 1814, il était déjà commandant de l'armée du Nord. Mais le gouvernement espagnol, qui n'avait point de confiance dans les chefs mexicains, le destitua. Cependant les idées d'indépendance s'étaient répandues, et Iturbide dut se rendre aux vœux de plus en plus évidents de ses concitoyens. Mis en 1820 à la tête d'une petite armée destinée à combattre Guerrero, il traita secrètement avec lui, s'assura son appui, et fit proclamer publiquement à Iguala (1821) un plan qu'il avait conçu; plan qu'il appelait le *plan des trois garanties* et qu'il résumait dans ces trois mots : *Union, Religion, Indépendance;* puis il marcha sur Mexico. Il y fit son entrée triomphale le 27 sept. 1821 ; en annonçant aux Mexicains l'expulsion des Espagnols, il terminait sa proclamation par ces mots : « Vous savez la manière d'être libres; à vous de montrer la manière d'être heureux. » Mais mis à la tête de la junte chargée de gouverner, il fut bientôt mécontent de la grande position qui lui était faite. Le 18 mai 1822 il se fit proclamer empereur par la garnison de Mexico révoltée. Le congrès, sous la pression de la populace, fut obligé de reconnaître son élection comme valide. Mais Guerrero, Bravo, les généraux même en qui le nouvel empereur avait mis sa confiance, se soulevèrent (1823). Laissé seul, Iturbide fut obligé d'abdiquer. Le congrès lui conserva le titre d'excellence, lui fit une pension de 120,000 fr., mais lui ordonna de s'expatrier. Il obéit et se rendit à Livourne. Mais au bout d'un an, trompé par les faux rapports de ses partisans, il crut pouvoir revenir au Mexique. Il s'embarqua donc à Londres; au moment où il mettait pied à terre, il fut arrêté et condamné à être fusillé par le congrès de Tamaulipas. Iturbide avertit lui-même les soldats qui le gardaient que l'heure de son exécution était arrivée et mourut avec courage. Cette nouvelle fut reçue partout au Mexique avec une joie indécente. Garza, qui l'avait arrêté, fut fait général, et les noms des députés qui avaient voté sa mort furent inscrits en lettres d'or dans les salles d'assemblée des diverses législatures. Mais plus tard, une réaction se fit en sa faveur. En 1838, le général Bustamente fit transporter en grande pompe ses restes à Mexico; et en 1865, l'empereur Maximilien avait adopté pour successeurs ses petits-fils, auxquels la famille impériale d'Autriche a accordé une pension.

Iturée, *Ituræa*, pays situé au N. E. de la Palestine, dans les montagnes qui la séparent du territoire de Damas. Ses habitants étaient une tribu arabe descendant d'Ismaël par Jétur. Ils furent longtemps en guerre avec les tribus de Ruben, de Gad, et la demi-tribu orientale de Manassé, qui habitaient à l'E. du Jourdain, mais finirent par se confondre avec elles. Aristobule les força de se faire circoncire. Ils étaient renommés comme archers. — L'Iturée était gouvernée, à l'époque de J. C., par le tétrarque Philippe, frère d'Hérode Antipas; elle fut réunie à l'empire l'an 37 ap. J. C.; donnée plus tard à Agrippa-Hérode Ier, et l'an 44, réunie à la province de Syrie.

Itzéhoe ou **Escsfelth**, v. du duché de Holstein, sur le Stör, à 60 kil. S. E. de Kiel. Siége des Etats du Holstein. Commerce de bétail et de chevaux; armements pour la pêche de la baleine; 7,000 hab.

Iule, fils d'Ascagne. La famille Romaine *Julia*, par conséquent César, prétendaient tirer de lui leur origine.

Iurna ou **Tamayacuibo**, riv. de l'Amérique du sud (Pérou), sort du lac Roguagado, coule au N., et se jette dans l'Amazone après un cours de 1200 kil.

Ivan, forme russe du nom de Jean. Nom de six souverains qui ont régné en Russie :

Ivan Ier, mort en 1340. Il prit le premier le titre de *grand prince de toutes les Russies*, demanda la protection d'Usbeck, khan des Tatars, afin de fondre en une seule monarchie tous les apanages de Russie, et força le chef de l'Eglise russe à transporter sa résidence de Vladimir à Moscou. Il prit l'habit monastique après un règne de 12 ans; 1328-1340.

Ivan II, fils du précédent, né en 1326, succéda à son frère Siméon en 1353. Prince paisible, il mourut après un règne peu marquant de 6 ans, 1359.

Ivan III, surnommé le *Grand* et le *Terrible*, Grand Prince, de 1462 à 1505. Il abolit les apanages, conquit Novogorod, et délivra la Russie de sa sujétion aux Tatars. En faisant espérer au saint-siége la réunion de l'Eglise russe à l'Eglise catholique, il réussit (1471) à faire célébrer ses fiançailles avec la dernière des Paléologues à Rome, dans la basilique de St-Pierre, en présence du pape Sixte IV. Un concile assemblé sous son règne défendit à tout prêtre devenu veuf d'exercer ses fonctions sacerdotales. Ce règlement est toujours en vigueur. Il propagea la civilisation, appela des ingénieurs, des artistes étrangers, et fit élever le Kremlin.

Ivan IV, surnommé le *Menaçant* et le *Cruel*, né en 1529, succéda à son père, Wasili IV, en 1533, fut sacré tzar en 1547; conquit Cazan, 1552; Astrakan, 1554, et força ainsi les Tatars à se retirer en Crimée. Il détruisit en 1561 l'Ordre Teutonique, et s'empara de Polotsk en 1563. Prince doux et humain au début de son règne, il rassembla en un seul code les lois du pays, attira à sa cour des médecins et des artistes étrangers, et fonda en Russie la première imprimerie qu'elle ait possédée. Il institua la milice des strélitz et noua les premières relations commerciales avec l'Angleterre. Mais, pendant les 25 dernières années de son règne, il devint un despote soupçonneux et cruel. Ainsi, en 1570, à Novogorod, il égorgea chaque jour pendant 6 semaines 5 à 600 de ses habitants. Il n'épargnait ni les enfants ni les femmes. Il se maria sept fois, comme Henri VIII, et assomma l'un de ses fils avec le bâton ferré qu'il portait toujours. Ses atrocités détachèrent de lui ses sujets. Aussi, en 1571, les Tatars purent incendier Moscou; en 1579, les Polonais, commandés par Etienne Bathori, reprirent Polotsk et menacèrent le Kremlin. Ivan IV fut obligé de s'humilier devant Grégoire XIII, et promit de reconnaître sa suprématie, s'il arrêtait Bathori. Grégoire y consentit, mais la soumission de l'Eglise grecque à l'Eglise latine est encore à faire. C'est sous son règne qu'Iermak conquit la Sibérie. En 1551, il convoqua un concile qui déclara que se raser la barbe était se déclarer l'ennemi de Dieu, se rendre *dissemblable* à lui, et que l'cita-

sion de tout le sang d'un martyr ne saurait racheter une pareille faute. Il mourut en 1584.

Ivan V, né en 1666, fils du tzar Alexis, prince faible, épileptique, presque aveugle, fut, grâce aux intrigues du patriarche Joachim, couronné conjointement avec son frère consanguin, Pierre, qui n'avait alors que 9 ans, après la mort de leur frère Féodor, 1682. Les deux tzars laissèrent régner à leur place la tzarevna Sophie, à laquelle revient tout l'honneur de ce règne. Ivan dut, en 1689, céder le pouvoir à son frère Pierre, qui lui laissa le titre de tzar jusqu'à sa mort, 1696. L'une de ses filles, Anne, fut impératrice de Russie en 1730.

Ivan VI, arrière-petit-fils du précédent, fils de la princesse Anne-Ulric de Brunswick, né en 1740, mort assassiné en 1764. Il n'avait que huit semaines quand il fut reconnu empereur, à la mort de sa tante, Anne Ivanowna. Il fut mis d'abord sous la tutelle de Biren, puis sous celle de sa mère. Mais, par un coup d'État peu motivé, le chirurgien Lestocq plaça sur le trône la fille de Pierre Ier, Élisabeth, 1740. Ivan fut enfermé d'abord dans la citadelle de Riga, changea plusieurs fois de prison, puis fut enfin transféré à Schlüsselbourg. On l'avait auparavant séparé de ses parents, qu'on envoya mourir misérablement en Sibérie. Pierre III adoucit un peu les rigueurs de sa prison, 1762; mais Catherine resserra sa captivité, parce que, dit-elle, il était *bègue, imbécile, et de peur que quelque mal intentionné ne l'inquiétât.* Un sous-lieutenant, nommé Mirovitch, ayant en 1764 tenté de le délivrer à la tête de 50 hommes, les officiers chargés de le garder l'assassinèrent.

Ivangorod, forteresse russe près de Pulawy, à 130 kil. S. E. de Varsovie (Pologne).

Ivanovo, v. de la Russie d'Europe, dans le gouv. et à 100 kil. N.O. de Vladimir. Il y a quatre églises. Toiles peintes, manufactures de coton; 5,000 hab.

Ivan-Ozero, c'est-à-dire lac d'Ivan, lac de la Russie d'Europe (Toula). Le Don y prend sa source.

Ivara ou **Juvara** (Filippo), architecte italien, né à Messine, 1685-1735, entra dans les ordres; mais la vue des monuments de Rome décida sa vocation pour les arts, et il devint élève de Carlo Fontana. Il acquit de la réputation, devint l'architecte du duc de Savoie, lutta à Turin contre le goût dépravé de Guarini, et construisit un grand nombre d'édifices remarquables, le palais de chasse de Stupinigi, l'église Saint-Philippe, le vaste monastère de la Superga, etc. Il a enrichi de ses œuvres Rome, Mantoue, Milan, Lisbonne, Madrid.

Ivetot. V. **Yvetot.**

Iviça, *Ibiza* en espagnol, en latin *Ebusus;* la plus occidentale des trois grandes îles Baléares, au S. O. de Majorque, par 38°54′ lat. N. et 0°53′ long. O.; elle a 40 kil. sur 17, et 26,000 hab. Sol montagneux et boisé; il produit blé, vin, chanvre, coton, amandes, figues, huiles. Ch.-l., *Iviça*, évêché; 6,000 hab. Depuis 1853, le gouvernement espagnol y déporte ses soldats de terre et de mer condamnés au bagne.

Ivoire (Côte d'). V. Côte d'Ivoire.

Ivoy. V. Carignan.

Ivoy-le-Pré, commune du canton de la Chapelle d'Angillon, dans l'arrond. de Sancerre (Cher). Forges; grains, vins, fer; 2,559 hab., dont 671 agglomérés.

Ivrée, l'*Eporedia* des anciens, ville du royaume d'Italie, province de Turin, sur la rive gauche de la Doria-Baltea, à 50 kil. N. E. de Turin; 10,000 hab. Place forte, école militaire d'infanterie, évêché. Soieries, filatures de laine, de coton. Commerce de fromages. — Ville fort ancienne et appartenant au pays des Salasses (Cisalpine), elle reçut une colonie romaine sous le consulat de Marius. Au moyen âge, elle fut le ch.-l. d'un marquisat très-connu, et, en 1248, fut donnée par l'empereur Frédéric II aux comtes de Savoie. Placée au débouché de la vallée d'Aoste, elle a été souvent prise par les Français en 1641, 1704, 1796 et 1800.

Ivrée (Maison d'), maison d'Italie célèbre au moyen âge, qui eut pour fondateur Anschaire, premier marquis d'Ivrée, vers 870. Elle a donné des rois à l'Italie.

Ivry-la-Bataille, bourg de l'arr. et à 34 kil. S. E. d'Evreux (Eure). On y voit une pyramide commémorative de la bataille qui s'y livra le 14 mars 1590, entre Henri IV et les Ligueurs commandés par Mayenne.

Ivry-sur-Seine, commune en partie réunie à Paris, à 6 kil. S. E. de cette dernière ville, arr. de Sceaux. Fours à chaux; fabriques de produits chimiques. Caves immenses taillées dans le roc. Fort construit en 1842 pour la défense de Paris; 13,165 hab.

Iwan. V. Ivan.

Iwuy, commune de l'arr. et à 10 kil. N. E. de Cambrai (Nord). Bonneterie, coutellerie; 3,705 hab.

Ixion, roi des Lapithes, tua Déionée, son beau-père. Jupiter lui donna un asile après son crime; mais il osa aimer Junon. Par punition, il fut précipité dans le Tartare, et attaché avec des serpents sur une roue qui tournait sans cesse.

Ixtlilxochitl (Fernando **de Alva**), historien mexicain, né à Tezcuco vers 1568, mort vers 1648, était issu de l'ancienne race royale du Mexique. Il reçut une éducation européenne, fut longtemps pauvre; mais protégé par le vice-roi, Garcia Guerra, il put s'occuper des annales de son pays, et écrivit des traités sur les antiquités mexicaines, qui ont été publiés, en grande partie, dans le t. IX des *Antiquities of Mexico*, de lord Kingsborough.

Izeds, génies bienfaisants créés par Ormuzd, dans la religion de Zoroastre; ils sont opposés aux *Devs*.

Izernore, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 12 kil. N. O. de Nantua (Ain). Ruines celtiques et romaines. On a cru retrouver, dans Izernore, l'Alésia de César; 1,021 hab.

Iziaslaf. V. Isiaslav.

Izieux, bourg de l'arr. et à 10 kil. N. E. de Saint-Étienne (Loire). Rubans; clouterie, blanchisseries de toiles; 4,360 hab.

Izmaïlof (Léon-Vasilievitch), diplomate russe, 1686-1738, est célèbre par la mission qu'il remplit à Pékin en 1719. Il ne put conclure un traité de commerce, et, à son retour, en 1722, fut disgracié par Pierre le Grand.

Izmaïlof (Alexandre-Efimovitch), poëte russe, né à Moscou, 1779-1831, s'est exercé dans des genres différents, mais a surtout réussi dans la fable. Il peint avec verve et bonheur les scènes de mœurs populaires. Ses meilleures *Fables* ont été traduites en vers français par le prince E. Galitzin, 1846.

Izquierdo de Ribera y Lezaun (Eugène), diplomate espagnol, né à Sarragosse, mort en 1813, fut chargé de plusieurs missions par Florida Blanca, Lerena, Valdès; gagna la confiance de Godoy, conclut le traité de Fontainebleau, en 1807, dévoila les projets de Napoléon à Charles IV, qui voulut fuir au Mexique, mais trop tard, et suivit en France ses protecteurs.

J

Nota. — Un certain nombre de noms propres commencent indifféremment par **I** ou par **J**. — En espagnol, les lettres **J** et **X** ont la même valeur.

Jabès-Galaad, v. de la tribu orientale de Manassé (Palestine), au pied des monts de Galaad. Saül y vainquit les Ammonites; son tombeau était près de là.

Jabin, nom de deux rois d'Asor, dans le pays de Chanaan; le premier fut vaincu et tué par Josué; le second réduisit les Israélites en servitude pendant 20 ans; ils furent délivrés par Barac et Débora, qui battirent son général Sisara et tuèrent le roi.

Jablonowski (Stanislas), d'une famille princière de la Pologne, 1631-1702, devint grand général de la couronne et castellan de Cracovie. Il commandait l'aile droite de l'armée de Sobieski, qui délivra Vienne, 1683; il fut nommé prince du Saint-Empire. Sa fille, Anne, fut la mère de Stanislas Leszczynski.

Jablonowski (Joseph-Alexandre, prince), palatin de Novogorod, 1711-1777, protégea et cultiva les sciences et les lettres; il a fondé à Leipzig la *Société Jablonowski.* On lui doit: *Astronomiæ ortus et processus; Museum Polonicum*, 1752, in-4°; l'*Empire des Sarmates*, etc.

Jablonski (Daniel-Ernest), théologien protestant, né à Dantzig, 1660-1741, petit-fils de Comenius, pasteur et prédicateur, travailla sans succès à la réunion des églises protestantes, et fut président de l'Académie

royale de Berlin. On a de lui des *Sermons chrétiens*, et des traductions de Bentley et de Burnet.

Jablonski (Paul-Ernest), théologien et érudit, fils du précédent, né à Berlin, 1693-1757, fut professeur de théologie et pasteur à Francfort-sur-l'Oder. Il s'est occupé des langues orientales, et surtout de la langue copte. Parmi ses nombreux ouvrages, on cite: *Disquisitio de lingua Lycaonica*, 1714; *Exercitatio de Nestoriano*, 1724; *Pantheon Ægyptiorum, sive de Diis eorum commentarius*, 1750-52, 3 vol. in-8°; *de Memnone Græcorum et Ægyptiorum, hujusque statua*, 1753, in-4°, trad. par Langlès; *Institutiones Historiæ christianæ*, 2 vol. in-8°; *Opuscula* sur la langue et les antiquités de l'Egypte, 3 vol. in-8°, etc.

Jaca (*Jacca*), v. de la prov. et à 50 kil. N. d'Huesca (Espagne), près de l'Aragon et du col de Canfranc. Evêché, cathédrale remarquable; château fort du XVIe s.; 3,500 hab. — Jadis capit. des *Jaccetani*, prise par Caton, elle fut longtemps la capitale de l'Aragon au moyen âge. Philippe V lui accorda de grands privilèges pour avoir soutenu sa cause. Elle a été souvent prise et reprise.

Jacatra, petit roy. de l'île de Java, qui tire son nom de *Jacatra*, vieille ville sur l'emplacement de laquelle s'est élevée Batavia. Il appartient aux Hollandais.

Jackson (William), musicien anglais, né à Exeter, 1730-1803, fut organiste et maître des chœurs de la cathédrale de cette ville. Ses compositions musicales rendirent son nom célèbre dans tout le royaume.

Jackson (André), 7e président des Etats-Unis, né dans la Caroline du Sud, 1767-1845, fils d'un Irlandais émigré, servit à la fin de la guerre de l'indépendance, puis étudia le droit, et devint avocat général pour la partie O. de la Caroline (auj. Tennessée). Il contribua à établir la constitution du Tennessée, 1787-1796, fut sénateur des Etats-Unis, juge de la cour suprême, major général de la milice. Il s'était souvent distingué dans les guerres contre les Indiens; il acquit une grande popularité par la victoire qu'il remporta sur les Anglais, près de la Nouvelle-Orléans, le 8 janvier 1815. En 1818, chargé de réprimer les pillages des Séminoles de la Floride, il déploya une énergie souvent cruelle, même au dépens des Espagnols, qui finirent par vendre le pays aux Etats-Unis, 1821. Il fut le premier gouverneur du territoire de la Floride, et, en 1824, fut l'un des cinq candidats qui obtinrent le plus de voix pour la présidence; la chambre des représentants lui préféra J. Quincy Adams. Il fut élu par les démocrates en 1829, et réélu en 1833. Il déploya une énergie passionnée, mais aussi une intelligence supérieure; il jouit d'une grande popularité, mais souleva bien des haines. Il éloigna les whigs de tous les emplois. Lorsque la Caroline du Sud, par l'acte de *nullification*, 1832, fut sur le point de donner le signal de la lutte entre les Etats agricoles du Sud et les Etats manufacturiers du nord, Jackson, à force de fermeté et de modération, parvint à empêcher la guerre en obtenant une réduction de tarifs. Mais il entama aussitôt une vigoureuse campagne contre la banque des Etats-Unis; il empêcha, par son *veto*, de renouveler son privilége, qui expirait en 1836, retira les fonds de l'Etat, excita les plus violentes tempêtes par ses actes despotiques et son indomptable opiniâtreté, ne recula pas devant les conséquences d'une effroyable crise financière, et finit par triompher. L'opinion publique, qui s'était alors déchaînée contre Jackson, lui est redevenue favorable aux Etats-Unis. Il obtint du gouvernement français, 1835, après de vives négociations, une indemnité de 25 millions pour les dommages causés au commerce américain pendant les guerres de l'Empire. Il eut pour successeur Van Buren, dont il avait préparé l'élection. Il vécut dans la retraite de 1837 à 1845.

Jackson (Thomas **Jefferson**), général américain, né dans la Virginie, 1824-1863, d'une famille d'origine anglaise, élève de l'école de West-Point, se distingua, comme officier d'artillerie, dans la guerre contre le Mexique, fut professeur de chimie à Lexington (Virginie), et visita l'Europe. Il fut l'un des principaux chefs des Confédérés, se signala par ses manœuvres habiles, en 1862, fut vainqueur près de Richmond, repoussa le général Pope, et contribua beaucoup à la victoire de Fredericksburg. Il fut tué, 1863, au combat de Chancellorsville.

Jackson, ch.-l. de l'Etat du Mississipi (Etats-Unis), sur la Pearl. Elle a souffert beaucoup de la dernière guerre; commerce de coton.

Jackson (Port), vaste havre de l'Australie, dans la Nouvelle-Galles du Sud; c'est l'un des plus beaux ports naturels du monde; la rivière Paramatta s'y jette. V. Sydney.

Jacmel, port d'Haïti, à l'embouchure de la rivière *Jacmel*, sur la côte S., à 42 kil. S. O. de Port-au-Prince. Commerce actif; 6,000 hab.

Jacob (en héb. *qui supplante* ou *qui tient par le talon*), patriarche hébreu, second fils d'Isaac et de Rébecca, acheta d'Esaü, son frère aîné, son droit d'aînesse pour un plat de lentilles et lui enleva par ruse la bénédiction paternelle. Il fut forcé de se retirer en Mésopotamie chez son oncle Laban; en route, à Béthel, il vit dans un songe l'échelle mystérieuse qui lui paraissait unir le ciel à la terre. Il servit son oncle pendant 14 ans, épousa ses deux filles, Lia et Rachel, amassa des richesses considérables, et retourna dans la terre de Chanaan. Dans sa route, il lutta contre un ange, qui avait pris la forme d'un homme, fut vainqueur, et reçut le nom d'Israël (*fort contre Dieu*). Esaü se réconcilia avec lui, et Jacob continua de mener la vie pastorale, vers Sichem et Béthel. Père de 12 fils (6 de Lia, Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Issachar, Zabulon; 4 de Bala et de Zelpha, Dan, Nephtali, Gad, Aser; 2 de Rachel, Joseph et Benjamin), il eut la douleur de perdre Joseph, son fils de prédilection; il eut plus tard la joie de le retrouver tout-puissant en Egypte. Il se rendit dans ce pays avec toute sa famille, et s'établit dans la terre de Gessen. Il mourut à l'âge de 147 ans, après avoir recommandé de l'enterrer dans la terre de Chanaan auprès d'Abraham et d'Isaac.

Jacob, dit le maître de Hongrie. V. Pastoureaux.

Jacob de Saint-Charles (Louis), bibliographe, né à Châlon-sur-Saône, 1608-1670, fut de l'ordre des Carmes. Bibliothécaire du cardinal de Retz et d'Achille de Harlay, il a publié de nombreux ouvrages, qui renferment assez de fautes; le plus célèbre est la *Bibliotheca pontificia*, 1643, in-4°.

Jacob (Louis-Léon, comte), amiral, né à Tonnay-Charente, 1768-1854, d'abord écrivain de la marine, puis aspirant volontaire, gagna ses grades par son courage, devint capitaine de vaisseau en 1803, inventa le système des signaux sémaphoriques, 1805, fut contre-amiral en 1812 et préfet maritime à Lorient dans les Cent Jours. Mis en disponibilité, 1815, il commanda l'escadre devant Naples en 1820, puis la station navale de la Martinique. Il fut gouverneur de la Guadeloupe, 1823-1826, vice-amiral, préfet à Toulon, 1827, pair de France, 1830, un instant ministre de la marine en 1834.

Jacobi (Jean-Georges), poëte allemand, né à Düsseldorf, 1740-1814, fut chanoine et professeur, mais est surtout connu par ses poésies, d'une imagination vive et féconde, d'une tendresse généreuse de sentiments. L'*Iris*, journal littéraire, qu'il dirigea, eut de la réputation. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Zurich, 1807-22, 8 vol. in-8°, ou 1825, 4 vol. in-12.

Jacobi (Frédéric-Henri), philosophe, frère du précédent, né à Düsseldorf, 1743-1819, quoique destiné au commerce, fut de bonne heure tourmenté de doutes philosophiques. Nommé par l'électeur palatin conseiller de finances pour les duchés de Berg et de Juliers, il put satisfaire ses goûts pour l'étude. Disgracié en 1779, mais riche et considéré, il fit de sa maison de Pempelfort le rendez-vous des esprits les plus distingués. La révolution française le força de se réfugier dans le Holstein; quand il revint en Bavière, 1804, il avait perdu une partie de sa fortune; il fut nommé président de l'Académie des sciences de Munich. Il a composé un grand nombre d'ouvrages et est considéré comme l'un des meilleurs écrivains de l'Allemagne. Philosophe, homme du monde, ennemi des subtilités de la spéculation et des formes de l'école, il s'appliqua surtout à défendre les convictions naturelles; il fondait toute connaissance philosophique sur le sentiment, sorte d'instinct, de révélation permanente, mise en nous par Dieu. Ses principaux ouvrages sont : *Lettres sur la Philosophie de Spinoza*, 1785; *David Hume sur la Foi, ou idéalisme et réalisme*, 1787; *Des choses divines et de leur révélation*, 1811, ouvrage dirigé contre Schelling; il a exposé ses croyances dans deux romans célèbres, *Allwill* et *Woldemar*, 1792 Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Leipzig, 1812-20, 6 vol. in-8°.

Jacobi (Charles-Gustave), mathématicien, né à Potsdam, 1804-1851, enseigna à Kœnigsberg et à Berlin, fut de l'Académie des sciences de Berlin, en 1842, et membre associé de l'Institut de France. Il a été l'un des mathématiciens les plus profonds de l'Allemagne au XIXe siècle. On lui doit : *Fundamenta nova Theoriæ Fun-*

tionum Ellipticarum, 1829; *Canon Arithmeticus*, 1839; et un grand nombre de mémoires de mathématiques transcendantes. Il découvrit la *galvanoplastie* en 1836. Ses *Œuvres* ont été réunies à Berlin, 1846-51, 2 vol. in-4°.

Jacobins, nom donné en France aux dominicains, parce qu'ils s'établirent à Paris dans la rue Saint-Jacques, 1219. Leur couvent de la rue Saint-Honoré (auj. emplacement du marché Saint-Honoré) devint le siége du fameux club des Jacobins.

Jacobins (Club des), société populaire, formée peu de jours après la réunion des états généraux, 1789, par quelques députés, sous le nom de *club breton*. Après les journées des 5 et 6 octobre, la Société prit le nom de *Société des Amis de la Constitution*, s'installa dans le couvent des jacobins de la rue Saint-Honoré, et se recruta parmi les plus fervents partisans de la révolution. Le club, avec ses séances régulières, ses discussions sur toutes les questions à l'ordre du jour, eut bientôt une grande influence, étendit ses ramifications dans toute la France, et fut en correspondance avec plus de 1,200 clubs. Les modérés lui opposèrent vainement le *club des Feuillants*. Depuis le mois de mai 1791, il publia un *Journal*, qui prépara la ruine de la royauté. Les Jacobins furent tout-puissants depuis le 10 août 1792; ils dominèrent dans la Commune de Paris, pesèrent de plus en plus sur la Convention, soutinrent le parti montagnard, et surtout Robespierre jusqu'au 9 thermidor. La chute de Robespierre prépara la ruine du parti, et la salle des Jacobins fut fermée le 11 novembre 1794. Les restes du parti essayèrent plusieurs fois de reprendre le pouvoir; le 18 brumaire acheva de les disperser. Mais l'on continua de donner le nom de *Jacobins* à tous les démagogues exaltés.

Jacobites, secte religieuse de l'Orient, qui tirait son nom de Jacob ou Jacques Zanzale, évêque d'Edesse, de 541 à 558. Partisans d'Eutychès, ils ne reconnaissaient en Jésus-Christ que la nature divine (V. MONOPHYSITES). Ils se sont répandus en Syrie, en Arménie, en Ethiopie; leur patriarche s'est réconcilié avec l'Eglise romaine à la fin du XVIII° siècle; mais les Coptes d'Egypte et les chrétiens d'Abyssinie sont encore Jacobites.

Jacobites, nom donné en Angleterre aux partisans des Stuarts, depuis la révolution de 1688.

Jacobs (CHRISTIAN-FRÉDÉRIC-GUILLAUME), philologue allemand, né à Gotha, 1764-1847, fut élève de Heyne, professeur de littérature ancienne à Munich, conservateur de la bibliothèque de Gotha, membre des principales académies de l'Europe, il fut associé de l'Institut de France, 1835. On lui doit d'excellents travaux, d'un goût sûr, d'un savoir profond et d'un style élégant, sur un grand nombre d'auteurs grecs; une *Chrestomathie grecque*, 4 vol., et une *Chrestomathie latine*, 6 vol., qui sont devenues populaires dans toute l'Europe; une édition critique de l'*Anthologie grecque*, 13 vol. in-8°, etc. Il a publié, avec Manso et Schütz, *les Caractères des principaux poëtes de toutes les nations*, 1793-1803, 7 vol.; des traductions de *Velleius Paterculus*, 1793, d'une partie de l'*Anthologie*, des œuvres de *Longus*, *Elien*, *Héliodore*, *Philostrate*, etc.; des contes et romans philosophiques estimés, *Extraits du Journal du pasteur de Mainau*, 2 vol.; *Contes*, 7 vol.; l'*Ecole des Femmes*, 7 vol.; *Ecrits pour la jeunesse*, 3 vol., etc., etc.

Jacometti (PIETRO-PAOLO), sculpteur, fondeur, architecte, peintre de l'école romaine, né à Ricanati (marche d'Ancône), 1580-1655, fut un artiste distingué, dont on voit les œuvres diverses à Lorette, Osimo, Faenza, Ricanati, etc.

Jacopone ou **Jacopo da Todi** (JACOPO DE' BENEDETTI), poëte ascétique italien, né à Todi au XIII° siècle, mort en 1306, appartenait à la noble famille des Benedetti. A la mort de sa femme, il s'agrégea au tiers ordre de Saint-François, mena une existence errante, puis fut frère convers dans un couvent de franciscains. Il osa attaquer dans ses vers Boniface VIII, qui le prit à Palestrine et le jeta en prison; Benoît XI lui rendit la liberté. Il a écrit des *Chants spirituels*, d'une diction rude, qu'on a mis cependant au nombre des autorités de la langue italienne; ils ont été imprimés à Florence, 1490, in-4°, et ont eu des éditions très-nombreuses. Plusieurs lui attribuent la prose d'église *Stabat Mater dolorosa* et le *Stabat Mater speciosa*.

Jacotot (JOSEPH), né à Dijon, 1770-1840, professeur au collége de Dijon, capitaine d'artillerie dans le bataillon de la Côte-d'Or, en 1792, attaché à l'Ecole centrale des travaux publics, professeur à l'Ecole centrale de Dijon, enseigna le latin, les mathématiques, le droit. Député pendant les Cent Jours, il vota pour les droits de Napoléon II; il fut poursuivi par les Bourbons, se retira en Belgique, fut nommé professeur de littérature française à l'université de Louvain, 1818, et ne rentra en France qu'en 1830. C'est de Belgique qu'il a attiré l'attention publique sur une méthode nouvelle d'enseignement universel. La répétition quotidienne, maintenue tant que l'on veut apprendre, et la vérification libre de l'objet répété forment le mécanisme spécial de cette méthode; le maître doit se borner à diriger ou à soutenir l'attention de l'élève. Il soutint ses idées avec un zèle souvent paradoxal, écrivit un grand nombre d'ouvrages à l'appui de sa méthode, eut beaucoup de partisans et beaucoup de détracteurs. Plusieurs de ses axiomes sont devenus célèbres : *Toutes les intelligences sont égales; Tout est dans tout; On peut enseigner ce qu'on ignore*, etc.

Jacquard (JOSEPH-MARIE), mécanicien, né à Lyon, 1752-1834, ouvrier fabricant de chapeaux de paille, avait imaginé, dès 1790, un mécanisme propre à perfectionner le métier à tisser; en 1801, lisant qu'un prix était proposé en Angleterre pour une machine à fabriquer des filets ou de la dentelle, il reprit son invention, fut appelé à Paris, attaché au Conservatoire des arts et métiers, et perfectionna l'appareil qui porte son nom et qui permet à un seul ouvrier de travailler aux étoffes de soie de la façon la plus compliquée. Quoique soutenu par le gouvernement impérial, il rencontra les plus grands obstacles à Lyon de la part des ouvriers, fut insulté, poursuivi et vit son métier brisé publiquement par sentence du conseil des prud'hommes. Il triompha, à force de patience; en 1812, le *métier à la Jacquard* était généralement adopté. Il reçut en 1819 une médaille d'or avec la croix de la Légion d'honneur. La ville de Lyon lui a élevé une statue, en 1840, sur la place Sathonay.

Jacqueline, comtesse de Hollande, de Zélande et de Hainaut, 1401-1436, fille et héritière de Guillaume IV et de Marguerite de Bourgogne, épousa d'abord Jean de Touraine, second fils de Charles VI; et après sa mort, 1417, son cousin, Jean de Brabant. Mais elle méprisait ce jeune homme faible et malade; elle passa en Angleterre et offrit sa main au duc de Glocester, qui l'épousa en 1422, lorsqu'elle eut fait annuler son mariage par l'antipape Benoît XIII. Glocester entra alors en lutte avec le duc de Brabant, que soutenait le duc de Bourgogne, Philippe le Bon. Jacqueline arrêtée à Mons, prisonnière à Gand, s'enfuit en Hollande. Mais Jean de Brabant mourut, 1426; le duc de Glocester abandonna Jacqueline pour épouser Eléonore Cobham; alors la comtesse de Hollande signa la paix avec le duc de Bourgogne, qui voulait hériter de ses Etats; elle les abandonna complétement pour vivre en liberté avec un quatrième mari, François de Borcelen, gouverneur de Zélande.

Jacquemont (VICTOR), voyageur et naturaliste, né à Paris, 1801-1832, fut chargé par les administrateurs du Muséum d'hist. naturelle de Paris d'aller explorer l'Hindoustan. Quoique ayant peu de ressources, il fut partout bien accueilli, grâce aux vives sympathies qu'excitait la supériorité de son intelligence. Il parcourut toute l'Inde septentrionale, fut bien reçu par le Grand-Mogol à Delhi; explora la chaîne de l'Himalâya, pénétra jusque dans la Tartarie chinoise, séjourna à Lahore où le général Allard et le roi Rundjet-Sing lui donnèrent la plus généreuse hospitalité; visita le Cachemyr et revint vers Bombay, où il mourut d'une inflammation de foie, dont il avait pris les germes dans les forêts empestées de l'île de Salsette. On a de Jacquemont : sa *Correspondance*, 2 vol. in-8°, et le *Journal complet de son voyage*, 4 vol. in-4°, ouvrages remarquables par le talent supérieur de l'écrivain et la science du naturaliste. M. Mérimée a publié récemment, 1867, une nouvelle *Correspondance* de Jacquemont.

Jacquerie, nom donné au soulèvement des paysans de la Picardie et de l'Ile-de-France, pendant la captivité du roi Jean, 1357. Depuis longtemps on donnait aux malheureux paysans le sobriquet ironique de *Jacques Bonhomme;* furieux de misères, ils rendirent ce nom terrible, en se précipitant sur les seigneurs, brûlant leurs châteaux, égorgeant sans pitié les femmes et les enfants. Un de leurs chefs, Guillaume Caillet, avait pris lui-même ce surnom. Etienne Marcel espéra un instant diriger cette force brutale contre l'ennemi commun; il échoua. Les seigneurs de tous les partis se réunirent pour exterminer les *Jacques;* ils en tuèrent beaucoup, surtout à Meaux. Il est probable que Froissart et d'autres historiens ont exagéré les excès de la Jacquerie,

qui fut alors cruellement comprimée. V. *Hist. de la Jacquerie* par M. Siméon Luce, 1860.

Jacques (Saint), *Jacobus l'Ancien* ou *le Majeur*, né à Bethsaïde, en Galilée, fils de Zébédée et de Salomé, frère de saint Jean l'Evangéliste, d'abord pêcheur, fut l'un des premiers apôtres de Jésus-Christ. Il assista à la Passion et à la Transfiguration, prêcha l'Evangile à Jérusalem avec tant de zèle que le sanhédrin demanda sa mort à Hérode-Agrippa 44 ans ap. J. C.—On le fête le 25 juillet. Suivant une tradition, populaire en Espagne depuis Isidore de Séville, saint Jacques aurait prêché la foi dans ce pays; et, après sa mort, son corps aurait été transporté sur les côtes de Galice, puis conservé dans la cathédrale de Saint-Jacques de Compostelle. Il devint le patron de l'Espagne, et son tombeau fut le but de l'un des pèlerinages les plus fréquentés au moyen âge.

Jacques (Saint), *Jacobus le Jeune* ou *le Mineur*, l'un des douze apôtres, frère de saint Jude, était le fils d'Alphée et de Cléophas ou Marie, sœur de la sainte Vierge; il est appelé souvent dans l'Ecriture sainte *frère* de Jésus-Christ, suivant l'usage des Juifs. Il fut le premier évêque de Jérusalem, et fut mis à mort, en 62, par l'ordre du grand-prêtre Ananus. Ses vertus le firent surnommer *le Juste;* on le fête le 1er mai. On a de lui une *Epître*, adressée aux *douze tribus dispersées*, c'est-à-dire à *des Juifs convertis*. L'Eglise catholique n'a jamais douté de l'authenticité de cette épître, qui a été attaquée par beaucoup de théologiens des différentes sectes et surtout par Luther. Mais on considère comme apocryphes, l'*Evangile de l'enfance de Marie*, et une vieille *Liturgie*, publiée en grec et traduite en latin par Claude de Sainctes, 1560, in-fol.

Jacques (Saint), de *Nisibe*, né à Nisibe ou Antioche de Mygdonie, mort vers 350, est plus connu par la légende que par l'histoire. Il fut évêque de Nisibe, assista au concile de Nicée, 325, au concile d'Antioche, 341, et par ses prières sauva Nisibe, assiégée par Sapor II. Les Latins célèbrent sa fête le 15 juillet, les Grecs le 31 octobre. On lui attribue des *Discours* adressés à saint Grégoire l'*Illuminateur*, qui aurait été son oncle, Rome, 1756, in-fol.

Jacques Ier, roi d'Ecosse, fils de Robert III, de la maison des Stuarts, né en 1394, était prisonnier du roi d'Angleterre, Henri IV, à la mort de son père, 1406. Son oncle, le duc d'Albany, s'empara du pouvoir, et Jacques resta captif jusqu'en 1423. Il lutta vigoureusement contre les grands, qui désolaient l'Ecosse, mais se rendit odieux par ses actes souvent cruels. Il maria sa fille Marguerite au dauphin Louis, fils de Charles VII, et déclara la guerre aux Anglais, 1436. Mais il fut assassiné à Perth, où il vivait retiré, 1437, par les nobles conjurés; sa veuve vengea sa mort par des supplices terribles. Poëte distingué, habile musicien, il composa la musique de quelques-unes de ses chansons; plusieurs de ses vieux airs sont conservés. On a recueilli ses poésies sous le titre de *Poetical Remains of James the First*, 1783, in-8°.

Jacques II, roi d'Ecosse, fils du précédent, né en 1430, roi en 1437, mort en 1460, eut pour gouverneurs, pendant sa minorité, Alex. de Livingston et William Crichton, qui firent périr les chefs de la puissante famille des Douglas. Jacques II frappa lui-même de son poignard, à Stirling, 1452, William Douglas qui voulait le détrôner. Il triompha des seigneurs soulevés, attaqua l'Angleterre, mais fut tué, au siége de Roxburgh, frappé par les débris d'un canon qui éclata.

Jacques III, roi d'Ecosse, fils du précédent, né en 1453, roi en 1460, mort en 1488, se laissa gouverner par des favoris. Pusillanime, avide d'argent pour satisfaire des goûts bizarres et de viles passions, il vivait renfermé dans le château de Stirling. Les barons se soulevèrent contre lui, conduits par ses frères, le duc d'Albany et le comte de Marr. Ce dernier fut pris et mis à mort; Albany, soutenu par les Anglais, aspira au trône; les barons écossais, après avoir fait main basse sur les favoris, repoussèrent le duc de Glocester. Plus tard, le duc d'Albany fut forcé de fuir en France. Jacques III s'entoura de nouveaux favoris plus méprisables que les premiers et excita une nouvelle révolte. Les barons mirent à leur tête son fils, le duc de Rothsay; ils lui livrèrent bataille à Bannockburn; Jacques fut l'un des premiers à fuir, trouva un asile dans un moulin; il demanda un prêtre; un inconnu se présenta, poignarda le roi et fit disparaître son corps, 1488.

Jacques IV, roi d'Ecosse, fils du précédent, né en 1473, roi en 1488, mort en 1513, se montra brave et généreux; il gagna la confiance et l'amitié des nobles. Allié des Français, il soutint Perkins Warbeck contre Henri VII, et obtint, à la paix de 1503, la main de Marguerite, fille du roi anglais. Il gouverna avec sagesse et intelligence. En 1513, excité à la guerre par Louis XII et par Anne de Bretagne, qui le nommait son chevalier, il envahit l'Angleterre; il fut complétement vaincu et tué à Flowden.

Jacques V, roi d'Ecosse, fils du précédent, né en 1512, mort en 1542, régna, sous la tutelle de sa mère, puis sous celle du comte d'Albany, neveu de Jacques III. Il s'affranchit de la domination insolente des Douglas, gouverna avec fermeté, rétablit l'ordre dans le pays des frontières, protégea les bourgeois, la marine, les beaux-arts, et repoussa tous les efforts de Henri VIII, qui voulut le détacher de l'Eglise romaine. Il resta l'allié de François Ier, épousa sa fille Madeleine, 1536, puis, en 1539, Marie de Lorraine, fille de Claude de Guise. Henri VIII lui déclara la guerre en 1542; Jacques, abandonné par les nobles, n'éprouva que des revers. La mort prématurée de ses deux fils le jeta dans le désespoir; il mourut au château de Falkland, peu de temps après la naissance de sa fille, Marie Stuart.

Jacques VI. V. JACQUES Ier, roi d'Angleterre.

Jacques Ier, roi d'Angleterre (*Jacques VI d'Ecosse*), né en 1566, fils de Marie Stuart et de Henri Darnley, fut couronné roi à Stirling en 1567. Il eut pour tuteurs lord Murray, son oncle maternel, 1567, le comte de Lennox, son grand-père paternel, 1570, les comtes de Marr et de Morton, 1570-78. Il fut élevé dans la religion protestante, au milieu des troubles, et montra de bonne heure la plus grande timidité. Buchanan fut son maître; mais Jacques étudia l'antiquité en grammairien et en pédant. Plusieurs conspirations éclatèrent contre ses favoris, Esmé Stuart, qu'il créa duc de Lennox, et Jacques Stuart, comte d'Arran. Elisabeth favorisait les troubles et les conspirations. Il accepta facilement les explications de la reine d'Angleterre, après le meurtre de Marie Stuart, 1587, parce qu'elle lui promit sa succession. Il épousa en 1589 Anne, fille du roi de Danemark, Frédéric II. Il échappa, comme par miracle, au complot mystérieux de Ruthven, et, en 1603, à la mort d'Elisabeth, fut reconnu roi de la *Grande-Bretagne*. — Il descendait, par sa mère et par son père, de Marguerite, fille de Henri VII; il était le plus proche parent d'Elisabeth, sa marraine. Quoique Ecossais, il fut bien accueilli en Angleterre, et la conspiration de Raleigh en faveur d'Arabella Stuart fut facilement étouffée. Mais bientôt il excita de nombreux mécontentements par sa conduite, et par ses opinions politiques ou religieuses. Maladroit, déplaisant, d'un savoir plein de pédantisme, pusillanime et entêté; passant des discussions théologiques aux plaisirs de la chasse, de la table, des grossiers spectacles, il se rendit méprisable, à cause de sa faiblesse pour d'indignes favoris, Robert Carr, duc de Somerset, et le brillant Villiers, duc de Buckingham, qu'il combla d'honneurs et de richesses. Le fils de la catholique Marie Stuart persécuta les catholiques, qui formèrent contre lui la fameuse *conspiration des poudres*, 1605; des innocents furent frappés, et des lois tyranniques furent portées contre les catholiques; un nouveau *serment d'allégeance* fut imposée aux Anglais. Partisan de l'Eglise établie, qui lui semblait favorable au pouvoir royal, il persécuta les dissidents, presbytériens ou autres; « *Point d'évêques, point de rois*, » telle fut sa maxime; plusieurs bûchers furent allumés pour punir ceux qu'il n'avait pu convaincre; il attaqua dans ses livres Arminius et Vorstius, puis exigea que les Hollandais, qui réclamaient son appui, dépouillassent de leurs charges les disciples d'Arminius. Ennemi des libertés publiques, il fut en lutte avec les quatre parlements qu'il réunit; il eut recours à toutes sortes d'expédients financiers, vendit les dignités, les titres de baronnet; congédia plusieurs fois la chambre des communes, après avoir déchiré lui-même les pages du journal des séances qui contenaient leurs protestations. On l'accusa d'avoir sacrifié Raleigh à l'Espagne et d'avoir recherché l'alliance de cette puissance pour marier son fils à la fille de Philippe III; lorsque l'insolente fatuité de Buckingham eut fait manquer ce mariage, il rechercha avec ardeur pour Charles la main de Henriette de France, sœur de Louis XIII. Les Anglais étaient irrités de son amour exagéré de la paix; il avait marié sa fille Elisabeth à l'électeur palatin, Frédéric V; il laissa l'empereur Ferdinand dépouiller son gendre de ses Etats; entraîné par l'opinion publique, il allait commencer la guerre contre l'Espagne, lorsqu'il mou-

rut, 1625. Ses flatteurs l'avaient surnommé le *Salomon de l'Angleterre;* il ne fut qu'un érudit sans jugement, et il a préparé la révolution dont son fils fut la victime. Il a composé de nombreux ouvrages en latin, en anglais, en français : *Basilicon doron*, où il expose les devoirs d'un roi; *la Loi des monarchies libres*, où il formule la doctrine du pouvoir absolu; un *Commentaire sur l'Apocalypse*, des *Loisirs poétiques*, *la Démonologie*, un traité *contre le Tabac*, etc.

Jacques II, roi d'Angleterre, 2e fils de Charles Ier, né en 1633, d'abord connu sous le nom de duc d'York, parvint à s'échapper des mains des parlementaires en 1648, se réfugia en Hollande, apprit l'art de la guerre sous Turenne et mérita ses éloges; puis il servit dans l'armée espagnole jusqu'à la restauration de son frère Charles II, 1660. Créé grand amiral, il montra de véritables talents dans les guerres de 1665-1667 et 1672-1674 contre les Hollandais. Mais il avait l'âme dure, arrogante; il n'était pas aimé. Après la mort de sa première femme, Anne, fille du comte de Clarendon, 1671, il manifesta plus ouvertement son penchant pour le catholicisme, et excita les craintes des protestants anglais. Lorsque l'acte du *test* eut été voté, il donna sa démission de toutes ses charges, et se maria avec une princesse catholique, Marie d'Este, 1673. Il fut dès lors l'objet de la haine publique et se retira quelque temps à Bruxelles, plutôt que de dissimuler, 1679. Les Communes adoptèrent un bill pour exclure du trône un prince catholique; les lords le rejetèrent, 1680. Lorsque Charles II, à la fin de son règne, agit vigoureusement contre les whigs, Jacques le seconda, s'il ne dirigea le gouvernement; et les sanglantes mesures de répression en Ecosse et en Angleterre furent inspirées surtout par son influence. — En 1685, il succéda paisiblement à son frère; la double insurrection du marquis d'Argyle, en Ecosse, du duc de Monmouth, en Angleterre, fut comprimée et cruellement punie; les *sanglantes assises* de l'odieux Jeffries furent récompensées par le titre de chancelier. Jacques II voulait rétablir en Angleterre le catholicisme et la royauté absolue; il reçut des subsides de Louis XIV. D'un côté, il affectait de soumettre à ses volontés le parlement et les tribunaux; il avait illégalement sous ses ordres une armée permanente, composée surtout d'Irlandais: de l'autre, il favorisait imprudemment les catholiques, recevait un légat du pape, éloignait les Hyde, ses beaux-frères, parce qu'ils restaient attachés au protestantisme, et faisait des avances mensongères aux dissidents. Il rendit un *acte d'indulgence*, qui dispensait du serment du test; il voulut forcer les ecclésiastiques à lire publiquement cette déclaration de tolérance; 7 protestèrent, furent conduits à la Tour, jugés et acquittés, aux acclamations de la foule. Lorsque la reine eut mis au monde un fils, Guillaume d'Orange, gendre de Jacques II, appelé par les mécontents, prépara une expédition contre son beau-père, 1688. L'aveugle roi n'avait pas voulu écouter les avis pressants de Louis XIV; il fut surpris, abandonné de ses serviteurs, de sa fille Anne; il s'abandonna lui-même, s'enfuit, fut arrêté par des pêcheurs à Sherness, ramené à Londres; puis, obéissant à Guillaume, il se retira à Rochester et de là se sauva en France, où Louis XIV lui donna à Saint-Germain une hospitalité toute royale. Peu de temps après, une flotte française le transporta en Irlande, 1689; il y fut reconnu roi par les populations catholiques; mais perdit un temps précieux, ne sut ni commander ni gouverner, et fut complétement battu, sur les bords de la Boyne, par Guillaume III, 1690. Il s'enfuit de nouveau en France; assista, du rivage, au désastre de notre flotte à la Hougue, 1692, et dut renoncer à l'espoir de reconquérir le trône, surtout lorsque Louis XIV eut été forcé de reconnaître Guillaume III comme roi d'Angleterre. Jacques II ne voulut pas que son jeune fils fût reconnu comme héritier de Guillaume; il lui légua ses prétentions, et mourut en 1702, ayant eu au moins le mérite de rester fidèle à ses convictions et de vivre dans la pratique des vertus chrétiennes. Il avait écrit des mémoires, qui sont perdus, mais d'après lesquels un auteur inconnu a rédigé l'ouvrage publié sous le nom de *Mémoires de Jacques II*. Il laissa de sa première femme, Anne Hyde, deux filles qui régnèrent, Marie et Anne; de sa 2e femme, Marie de Modène, *Jacques-François-Edouard*, le premier prétendant. Le plus célèbre de ses nombreux bâtards est *Jacques Fitz-James*, duc de Berwick, dont la mère était Arabelle Churchill, sœur de Marlborough.

Jacques, dit *le chevalier de Saint-George* fils de Jacques II, né en 1688, fut reconnu roi par Louis XIV, à la mort de son père, 1702; ce qui blessa l'Angleterre et son roi, Guillaume III. Sa sœur Anne songea, dit-on, sérieusement à le rappeler en Angleterre, pour lui donner la couronne. En 1715, les Jacobites, commandés par le comte de Marr, le proclamèrent roi en Ecosse; mais ils furent battus par le comte d'Argyle, et Jacques s'éloigna aussitôt de l'Ecosse. Les projets d'Albéroni en sa faveur échouèrent également; il se retira en Italie, vers 1719, et y mourut, 1756, laissant deux fils de son mariage avec une petite-fille de Sobiesky. V. CHARLES-EDOUARD.

Jacques ou **Jayme Ier**, roi d'Aragon, surnommé *le Conquérant*, né à Montpellier, 1208, succéda à son père, Pierre II, 1213, eut d'abord à lutter contre des oncles ambitieux, puis tourna ses armes contre les Maures. Il s'empara des Baléares, 1229-1232, du royaume de Valence, 1233-1238, signa en 1258 le traité de Corbeil avec saint Louis, qui renonça à ses prétentions sur les comtés de Barcelone, de Roussillon et sur Montpellier; et plus d'une fois eut à combattre les grands et ses propres fils, Alonso, Pierre et Sanchez. Il fit rédiger les *Coutumes* de l'Aragon et écrivit un curieux récit de sa vie : *Chronica del rey*, Valence, 1557. Il mourut en 1276, laissant l'Aragon à son fils, Pierre III, et le royaume de Majorque au plus jeune, Jayme ou Jacques.

Jacques II, roi d'Aragon, dit *le Juste*, petit-fils du précédent, né vers 1260, fut d'abord nommé par son père, Pierre III, roi de Sicile; il y combattit heureusement Charles II d'Anjou. A la mort de son frère aîné, Alphonse III, 1291, il devint roi d'Aragon; il renonça à tous ses droits sur la Sicile, en 1295; mais son frère Frédéric s'y fit reconnaître roi. Le pape lui céda, en 1298, la Corse et la Sardaigne; il parvint à s'en emparer, malgré la résistance de Gênes et de Pise, 1326. Il enleva aux Castillans une partie du royaume de Murcie. Il fit réviser les lois de l'Aragon, encouragea les lettres, fonda l'université de Lérida, 1300, et fit plusieurs traités de commerce, même avec des princes d'Asie et d'Afrique. Il mourut en 1327.

Jacques ou **Jayme Ier**, roi de Majorque, né à Montpellier, en 1243, fils puîné de Jacques Ier d'Aragon, reçut de son père, en 1262, les Baléares, le Roussillon, Montpellier, et se défendit contre son frère Pierre III et contre ses neveux. Il mourut en 1311. — JACQUES II, roi de Majorque, petit-fils du précédent, né en 1315, à Catane, en Sicile, succéda à son oncle, Sanche, 1324, fut dépouillé des Baléares par le roi d'Aragon, Pierre IV, et fut forcé de vendre la seigneurie de Montpellier à Philippe VI, roi de France, 1349. Il fut tué en attaquant Majorque, 1349. — JACQUES III, son fils, né à Perpignan, 1336, fut pris dans le combat où mourut son père, s'échappa, épousa Jeanne Ire de Naples, 1363, et mourut sans postérité, 1375.

Jacques *de Porta Ravennate*, né à Bologne, mort en 1178, fut l'un des quatre jurisconsultes qui déterminèrent les droits de l'empereur Frédéric Ier à la diète de Roncaglia.

Jacques de Vitry, historien, né probablement à Vitry-sur-Seine, mort en 1240, prêtre d'une piété enthousiaste, prêcha contre les Albigeois et prit la croix contre eux. En 1217, les clercs de Saint-Jean-d'Acre le nommèrent leur évêque; il était au siége de Damiette, en 1218, et y montra une ardeur imprudente. Il revint à Rome, déposa ses insignes épiscopaux, puis fut nommé cardinal, évêque de Tusculum, légat en France, en Allemagne, et patriarche latin à Jérusalem; il mourut avant de quitter Rome. Ses *Sermons*, qui sont encore manuscrits, ne justifient pas sa renommée; ses *Lettres* sont intéressantes; mais ses deux compositions historiques, *Historia Orientalis* et *Historia Occidentalis*, sont beaucoup plus remarquables; on les a souvent réimprimées, depuis l'édition de Douai, 1597, in-8°.

Jacques (JACQUES), poëte, né à Embrun, chanoine de cette ville, vivait au XVIIe s. Il a laissé des ouvrages en vers burlesques, assez curieux et assez rares : le *Faut mourir*, espèce de danse macabre, *l'Avocat nouvellement marié*, *le Démon travesti, découvert et confus*, 1673, in-12, *le Médecin libéral*, *l'Ami sans fard*, etc.

Jacques Ier. V. DESSALINES.

Jacques Cœur. V. CŒUR.

Jacques. V. VORAGÈNE.

Jacques (Saint-), hameau, près de Bâle, sur la Birse, où 1,600 Suisses résistèrent, le 26 août 1444, à l'armée du dauphin Louis, forte de plus de 20,000 hommes. Tous périrent, excepté dix.

Jacques de Compostelle (Saint-). V. Santiago.

Jacques de l'Épée (Ordre de Saint-), ordre militaire institué, de 1160 à 1170, par Ferdinand II, roi de Castille, pour défendre contre les Maures les pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle. Le siége de l'ordre était à Uclès, en Castille; il devint très-riche, très-puissant et redoutable même aux rois. La grande maîtrise de l'ordre fut réunie à la couronne d'Espagne, sous Ferdinand le Catholique et Isabelle. Les chevaliers portaient un manteau blanc, avec une croix rouge, en forme d'épée, fleurdelisée par le pommeau et les croisons.

Jacques du Haut-Pas (Ordre de Saint-), congrégation de religieux hospitaliers, instituée en Italie, vers 1260, pour faciliter aux pèlerins le passage des rivières. Le ch.-l. était l'hôpital de Saint-Jacques du Haut-Pas, sur l'Arno, près de Lucques. Dès l'année 1286, le pape nomma pour la France un commandeur général qui résidait rue Saint-Jacques, à Paris, à l'hôpital de Saint-Jacques-du-Haut-Pas. L'ordre a été réuni, en 1672, à l'ordre de Saint-Lazare.

Jacquet (Eug.-Vincent-Stanislas), orientaliste, né à Bruxelles, 1811-1838, vécut à Paris, fut élève de Silv. de Sacy, de Chézy, d'Am. Jaubert, d'Abel Rémusat, et devint l'un des membres les plus laborieux de la Société asiatique. Il a écrit de nombreux articles sur les langues malayes, javanaises et polynésiennes, des études chinoises, indiennes, perses; une notice sur les *Médailles bactriennes et indo-scythiques*, rapportées par le général Allard.

Jacquin (Nicolas-Joseph, baron), botaniste, né à Leyde, 1727-1817, fut envoyé en Amérique par l'empereur d'Allemagne, François Ier, pour y recueillir des végétaux inconnus; enrichit le jardin de Schœnbrunn, fut nommé, par Marie-Thérèse, professeur de chimie à Chemnitz, de botanique à Vienne, et a laissé de nombreux ouvrages, parmi lesquels on remarque : *Selectarum stirpium Americanarum historia*, in-fol., avec 183 planches; *Icones plantarum rariorum*, 1781-1794, 14 tomes in-fol., etc.

Jaddus, grand-prêtre des Juifs, alla, suivant les traditions juives, accompagné des prêtres et des sacrificateurs, au-devant d'Alexandre, qui voulait punir Jérusalem. Le conquérant s'arrêta, saisi de respect, se prosterna et se rendit au temple, où Jaddus lui montra les prophéties de Daniel, qui lui prédisaient l'empire de l'Asie.

Jægerndorf, v. de la Silésie (Autriche), sur l'Oppa, à 30 kil. N. O. de Troppau. Les Russes y battirent les troupes de Frédéric II, 1757; 5,000 hab. — L'ancienne principauté de Jægerndorf est aujourd'hui en grande partie dans la Silésie prussienne.

Jaen, ch.-l. de la prov. de ce nom, dans l'Andalousie (Espagne), à 300 kil. S. de Madrid, près du *Rio de Jaen*, affl. du Guadalquivir. Evêché; belle cathédrale. Les environs sont très-fertiles; 19,000 hab. — Elle occupe la place d'*Oningis* ou de *Mentessa;* elle fut, après le démembrement du califat de Cordoue, la capitale d'un royaume maure. Saint Ferdinand la prit en 1246; depuis cette époque, elle a perdu son ancienne splendeur. — L'intendance ou province de Jaen, dans l'ancienne Andalousie, est sillonnée par les ramifications de la Sierra-Morena; elle est riche en pâturages et en mines peu exploitées. Elle a 13,426 kil. carrés de superficie et 392,000 hab.

Jaen-de-Bracamoros, v. de la répub. de l'Equateur, à 260 kil. S. E. de Cuença, sur l'Amazone. Elle a été fondée en 1549; 8,000 hab.

Jaffa, *Joppé*, port de Syrie (Turquie d'Asie), sur la Méditerranée, à 52 kil. N. O. de Jérusalem, sur une colline qui s'avance dans la mer et que protége une citadelle en ruines. Elle est pauvre et sale, mais les environs sont couverts de jardins délicieux. C'est là que débarquent les pèlerins de Jérusalem; 6,000 hab., la plupart Turcs. — Très-ancienne, nommée par les Juifs *Joppé* (belle, agréable), elle rappelle des souvenirs bien divers, le tombeau de Noé, l'embarquement de Jonas, la fable de Persée et d'Andromède. Elle a été souvent prise dans les temps anciens, brûlée par Judas Macchabée, dévastée par le romain Cestius, par Vespasien; elle fut conquise par les croisés en 1099, devint la capitale d'un comté et le siége d'un évêché. Saint Louis, qui la fortifia, y apprit la mort de sa mère. Elle appartint aux soudans d'Égypte, aux Turcs; Bonaparte s'en empara, après un long siége, 1799; mais la peste y décima l'armée française. En 1837, un tremblement de terre y fit périr 13,000 personnes; en 1840, les Anglais la prirent au pacha d'Egypte, pour la rendre au sultan.

Jafna ou **Djafnapatam,** v. de Ceylan, au N. O. de l'île; 8,000 hab.

Jagaraga, ch.-l. de la prov. de ce nom, dans l'île de Java, au S. E. de Samarang; 7,000 hab.

Jagellons, ancienne famille qui a donné des souverains : 1° à la *Lithuanie* et à la *Pologne :* grand-duc de Lithuanie, Jagellon, époux d'Hedwige, fille de Louis Ier, roi de Pologne, devint lui-même roi de ce pays en 1386. Ses descendants régnèrent, les uns sur la Lithuanie, les autres sur la Pologne; Alexandre Jagellon réunit les deux pays en 1501. La dynastie finit en Pologne avec Sigismond II, en 1572. Plusieurs rois de cette famille occupèrent encore plus tard le trône de Pologne, comme Vladislas VII et Jean Casimir, qui descendaient de Catherine, fille de Sigismond II; 2° à la *Hongrie* et à la *Bohême :* Vladislas VI, roi de Pologne, fut roi de Hongrie, de 1440 à 1445; Jean Vladislas, fils de Casimir IV, roi de Pologne, fut roi de Bohême en 1471, de Hongrie en 1490; Louis II, son fils, régna sur ces deux pays, de 1516 à 1526. Sa sœur, mariée à Ferdinand d'Autriche, lui transmit les droits de la famille.

Jagellon, né en 1354, fils d'une princesse chrétienne de Tver, succéda à son père en Lithuanie, 1377, fit de Vilna une ville considérable, et étendit sa puissance sur les pays voisins, Samogitie, Polésie, Podlaquie, Sévérie, Kiovie, Volhynie, etc. Les Polonais lui offrirent la couronne des Piast, avec la main de leur jeune reine, Hedwige, 1386. Il embrassa probablement alors le catholicisme et poursuivit l'idolâtrie. Il vainquit les chevaliers teutoniques à Tanneberg, 1410, et à Koronovo; il refusa la couronne de Bohême, que lui offraient les hussites. Il mourut en 1434, après un règne glorieux, et en laissant une belle réputation de justice et de générosité.

Jaguapiri, affl. du Rio-Negro, dans la prov. de Para (Brésil), a 320 kil. de cours.

Jaguaribe, nom de deux riv. du Brésil, qui se jettent dans l'Atlantique; — l'une arrose la prov. de Ceara, 400 kil. de cours; — l'autre, la prov. de Bahia, 110 kil. de cours.

Jahde, golfe de la mer du Nord, à l'O. de l'embouchure du Weser. Les Prussiens ont acheté, en 1850, au grand-duc d'Oldenbourg, le territoire du Jahde, avec l'intention d'y faire un établissement maritime. Il a été formé en 1218, par une inondation de la mer. — La rivière de la *Jahde* arrose le grand-duché d'Oldenbourg, est navigable, reçoit un assez grand nombre de bâtiments, et se jette dans le golfe, à l'O. du Weser.

Jahel, juive qui fit périr Sisara, général du roi d'Asor, Jabin, en lui enfonçant un clou dans la tête pendant son sommeil.

Jahn (Frédéric-Louis), vulgairement appelé le *Père Jahn*, né à Lanz (Poméranie), 1778-1852, fils d'un pasteur protestant, ami de M. Arndt, ouvrit à Berlin, en 1811, une école de gymnastique (Turnanstalt), pour réveiller l'esprit national en développant l'énergie physique de la jeunesse. Il prit une part active à l'établissement du *Tugendbund*, fit les campagnes de 1813, 1814, 1815, à la tête d'un bataillon de volontaires; puis ouvrit un cours public où il prêchait l'amour de la patrie germanique. L'État l'avait chargé de diriger un grand établissement de gymnastique; mais bientôt l'esprit de la réaction le frappa. Il fut arrêté, conduit à Spandau, à Custrin, traduit devant une commission à Berlin, enfermé à Kolberg, et condamné à deux ans de prison, 1824. Le jugement fut cassé; mais il lui fut défendu de vivre à Berlin ou dans une ville d'université. En 1848, il fut membre du parlement de Francfort, mais n'y exerça aucune influence. On a de lui : *la Nationalité germanique*, 1810, trad. en français; *l'Art gymnastique allemand*, 1816; *Feuilles runiques*, 1814; *sur la Nationalité allemande*, 1833.

Jahn (Jean), orientaliste et théologien catholique allemand, né en Moravie, 1750-1816, fut professeur de langues orientales, d'archéologie biblique, de dogmatique à l'université de Vienne, 1789, mais fut accusé d'avoir des opinions contraires à la religion, dut quitter sa chaire en 1807, et fut nommé chanoine de la cathédrale. Plusieurs de ses livres servent encore de base à l'étude de la Bible, dans l'Allemagne catholique. Les plus remarquables sont : *Grammaire hébraïque, araméenne, chaldéenne et syriaque, arabe ; Introduction aux Saintes Écritures ; Archéologie biblique*, trois parties en cinq volumes ; *Chrestomathie chaldéenne, arabe ;*

Lexicon arabico-latinum; *Enchiridion hermeneuticæ; Vaticinia Prophetarum de Jesu Messia*, etc.

Jahn (Ferdinand-Henri), historien danois, 1789-1828, fut capitaine dans le contingent danois qui tint garnison en France, 1816-1817, et fut chargé, en 1813, d'écrire l'histoire militaire du Danemark. On lui doit : *Esquisse de l'hist. militaire de Christian IV*, 2 vol. in-8° ; *Coup d'œil sur l'hist. militaire des peuples du Nord, au moyen âge ; Hist. politique et militaire du Danemark, au temps de l'Union*, etc.

Jaillot (Charles-Hubert), géographe français, mort en 1712, a fait graver avec beaucoup de soin un grand nombre de cartes; celles de la Lorraine sont surtout remarquables. Le mari de l'une de ses petites filles, *Jean-Baptiste* Renou *de Chauvigné*, prit le nom de Jaillot, fut géographe du roi, mourut en 1780, et est connu par ses *Recherches critiques, historiques et topographiques sur la ville de Paris, avec le plan de chaque quartier*, 1772, 5 vol. in-8°, ouvrage intéressant. On lui doit le *Livre des Postes*, que lui enleva l'administration.

Jaillot (Claude-Hubert), fils de Charles-Hubert, né à Paris, 1690-1749, oratorien, curé à La Rochelle, a préparé une *Histoire de la Rochelle*, que le P. Arcère a publiée, 1756, 2 vol. in-4°.

Jaime (San-), v. du Venezuela, à 290 kil. S. O. de Caracas; 7,000 hab.

Jaïr, de Galaad, fut juge des Hébreux pendant 22 ans, 1283-1261 av. J. C.

Jaïre, chef de la synagogue de Capharnaüm, dont Jésus-Christ ressuscita la fille.

Jakob (Louis-Henri **de**), philosophe et économiste allemand, né à Wettin, 1759-1827, fut professeur à l'université de Halle jusqu'en 1807, fut chargé d'une chaire d'économie politique à Kharkow, en Russie, y popularisa la philosophie de Kant, occupa des emplois importants, et revint en 1816 professer à Halle. Ses ouvrages philosophiques sont nombreux : *Examen des preuves spéculatives de l'Existence de Dieu, Eléments d'une logique générale et d'une métaphysique générale*, d*e Sentiment moral, Eléments de psychologie empirique, morale philosophique, Jurisprudence philosophique*, etc. Ses *Principes d'économie nationale*, son *Traité de la science des finances*, sont estimés.

Jakoutsk. V. Iakoutsk.

Jalapa ou **Xalapa**, v. à 75 kil. N. O. de la Vera-Cruz (Mexique), dans une contrée fertile, où l'on recueille la racine purgative appelée *jalap;* 17,000 hab.

Jalès où **Jalez**, bourg et château de l'Ardèche, à 25 kil. S. de Largentière. Une réunion de nobles s'y tint, en 1790, sous le nom de *Camp de Jalez*, pour tenter un soulèvement contre l'Assemblée constituante; le château fut brûlé en 1792.

Jaligny, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 14 kil. N. de la Palisse (Allier), sur la Bèbre. Terre à potier ; marbre blanc, houille aux environs ; 924 hab.

Jalisco. V. Xalisco ou Guadalajara.

Jallabert (Jean), physicien de Genève, 1712-1768, professeur de physique et de mathématiques à Genève, a laissé plusieurs ouvrages estimés : *Expériences sur l'Electricité*, 1748, in-8° ; *Academicæ Quæstiones de Vesuvio ;* des Mémoires dans le recueil de l'Académie des sciences de Paris.

Jallais, bourg de l'arrond. de Cholet (Maine-et-Loire), à 12 kil. de Beaupréau. Fabr. d'étoffes de laine; grains, bois, vins ; 3,227 hab., dont 1,405 agglom.

Jallieu, bourg de l'arrond. et à 20 kil. N. O. de la Tour-du-Pin (Isère). Soieries, papier, imprimerie sur tissus de Lyon ; 3,446 hab.

Jalomnitza (*Naparis*), affl. de gauche du Danube, vient de Transylvanie, arrose la Valachie, et a 300 kil. de cours.

Jalpoukh, riv. de Moldavie, qui a 130 kil. de cours et se jette dans le lac de son nom. D'après le traité de Paris, 1856, elle marque en partie la frontière de la Russie et de la Turquie.

Jamaïque (la), l'une des grandes Antilles, est située dans la mer des Antilles, au S. de Cuba, à 140 kil. O. d'Haïti, entre 17° 43′ et 18° 36′ lat. O., et entre 78° 35′ et 81° 10′ long. O. Elle a 200 kil. de l'E. à l'O., sur 60 du N. au S. Elle est traversée dans sa longueur par les montagnes Bleues, escarpées et boisées, dont plusieurs sommets ont de 2,400 à 2,500 m. de hauteur. Le climat est chaud et malsain, surtout au S.; il y a de fréquents tremblements de terre et de violents ouragans. Une grande partie du sol est encore couverte de forêts ou de jungles; la partie cultivée est fertile et produit café, indigo, piment, coton, gingembre, arrow-root, canne à sucre, dont on extrait un rhum renommé, plantes médicinales, etc. L'herbe de Guinée est cultivée en grand pour la nourriture du bétail. La population est de 506,000 hab., dont 15,000 blancs, 80,000 mulâtres et le reste nègres émancipés. L'île est divisée en trois comtés : Middlesex, Surrey et Cornwall; l'administration appartient à un gouverneur et à un conseil de 12 membres, nommés par la couronne; il y a une assemblée élective de 45 membres. La capitale est *Spanishtown;* les villes princ. sont : Kingston et Port-Royal. — La Jamaïque, découverte par Christophe Colomb, en 1494, fut enlevée aux Espagnols par W. Penn, sous Cromwell, en 1655. Les Anglais depuis lors ont eu à réprimer plusieurs insurrections des noirs. Du gouvernement de la Jamaïque dépendent les Lucayes et le Honduras. Depuis l'émancipation, la production a diminué de plus de moitié à la Jamaïque, contrairement à ce qui s'est passé dans les autres colonies anglaises; les nègres y retombent à l'état sauvage. Sup., 1,859 kil. carr.

Jamary, affl. de la Madeira, arrose la prov. de Mato-Grosso, au Brésil. Cours de 450 kil.

Jamblique, romancier grec, de Syrie, a composé au IIe s. les *Babyloniques ou les Amours de Rhodanès et de Sinonis*, en 39 livres. Photius a analysé ce roman, tissu d'aventures invraisemblables, mais bien écrit. Il n'en reste que des fragments, recueillis par Chardon de la Rochette dans ses *Mélanges de Critique et de Philologie*.

Jamblique, philosophe néoplatonicien, né à Chalcis (Cœlé-Syrie), vivait sous Constantin et mourut en 333. Disciple de Porphyre, il forma de nombreux élèves à Alexandrie. Il renchérit sur les subtilités de ses maîtres, mêla la théurgie à la philosophie, fit dominer la magie, les sacrifices, les miracles dans les doctrines néoplatoniciennes, et chercha vainement à soutenir le polythéisme mourant. De ses nombreux écrits il reste : *Sur la Philosophie de Pythagore*, traité composé en 10 livres, dont nous n'avons plus que 5; ils ont été souvent publiés; *Traité des mystères des Egyptiens;* un fragment d'un *Traité sur l'âme*, conservé par Stobée; des fragments d'un *Commentaire sur le traité de l'âme d'Aristote*, d'une *Lettre sur le Destin* (dans les *Ennéades* de Plotin, tr. par M. Bouillet, t. II), etc. On l'a souvent confondu, à tort, avec Jamblique *d'Apamée*, contemporain de Julien, qui l'a comblé d'éloges exagérés.

James, forme anglaise du nom de Jacques.

James (Thomas), navigateur anglais, en cherchant un passage au N. de l'Amérique, explora la partie méridionale de la mer d'Hudson, qui porte le nom de *baie de James*, 1631, reconnut la Nouvelle-Galles du sud, et a publié son *Voyage*, 1633 et 1740.

James (Robert), médecin anglais, né dans le comté de Stafford, 1703-1776, a inventé une poudre fébrifuge qui porte son nom. On lui doit un *Dictionnaire de médecine*, 1743, 3 vol. in-fol., traduit par Diderot, Eidous et Toussaint, en 6 vol.; *Pratique de la médecine*, 1746; *Pharmacopée*, 1764.

James ou **James de Beuvron (Saint-)**, ch.-l. de canton de l'arr. et à 18 kil. S. d'Avranches (Manche). Elle était jadis fortifiée. Grains, fourrages; fabr. de toiles et de droguets; 3,199 hab.

James (Baie de), golfe au S. E. de la mer d'Hudson, entre le Labrador, le Canada, la Nouvelle-Galles méridionale. Elle a 400 kil. de longueur sur 180 de profondeur.

James-River, riv. de la Virginie (Etats-Unis), vient des Alléghanys, et est formée par la réunion du Jackson et du Cowpasture; elle passe à Jamestown, Richmond, et se jette dans la baie de Chesapeake. Cours de 450 kil.

James (Saint-), affl. de gauche du Saint-Laurent, arrose le Bas-Canada et a 140 kil. de cours.

Jamestown, v. de Virginie (Etats-Unis), à 80 kil. S. O. de Richmond, sur le James-River. Les Anglais s'y établirent dès 1608.

Jamestown, ch.-l. de l'île de Ste-Hélène; port sur la côte N. O., résidence du gouverneur; 3,000 hab.

Jamet (Lyon ou Léon), poëte, né à Sassy (Poitou), mort vers 1561, fut l'ami de Clément Marot, à la cour de François Ier, et, forcé de quitter la France, à cause de ses opinions religieuses, se retira près de la duchesse de Ferrare, 1535. On a de lui quelques poésies, recueillies dans les œuvres de Marot.

Jametz, bourg à 12 kil. S. de Montmédy (Meuse). Jametz, jadis place forte, fut le chef-lieu d'une seigneurie, cédée à Louis XIII en 1641 et donnée par Louis XIV à la maison de Condé. Fabr. de bas de fil de lin.

Jamieson (John), philologue écossais, né à Forfar, 1758-1838, pasteur d'une communauté dissidente à Edimbourg, a publié plusieurs ouvrages poétiques et théologiques. On a de lui un *Essai* sur les anciens *culdées* d'Iona ou clergé de la primitive Eglise scoto-celtique. Il est surtout connu par son *Etymological Dictionary of the scottish language*, dont la meilleure édition est de 1840.

Jamsilla (Nicolas **de**), historien italien du XIIIe s., a écrit une *Historia de rebus gestis Friderici II imperatoris, et filiorum Conradi et Manfredi*. Elle est dans Muratori, *Rerum Italicarum Scriptores*, t. VIII.

Jamyn (Amadis), poëte, né à Chaource (Champagne), vers 1530, mort vers 1585, fut élevé par Ronsard, qui le fit nommer secrétaire de la chambre de Charles IX. Il a composé des sonnets, des églogues, des élégies, des épitres, réunis sous le nom d'*Œuvres poétiques*. Il a continué la traduction de l'*Iliade* de Hugues Salel, en vers alexandrins; il a aussi traduit les trois premiers livres de l'*Odyssée;* il y a des passages assez heureux.

Janesville, v. de l'Etat de Wisconsin (Etats-Unis), sur le Rock, au S. E. de Madison. Industrie très-développée; commerce actif; plus de 5,000 hab.

Janet, famille de peintres français du XVIe s., dont le nom véritable est *Clouet* ou *Cloët*. On les a souvent confondus. — *Jean* Cloet, peintre, flamand de naissance, fréquenta l'école de Van Eyck, habita Bruxelles, et vint à la cour de France, vers la fin de sa carrière. Il mourut vers 1490. — *Jean* Cloet, fils du précédent, 1485-1545, fut peintre de François Ier; il a exécuté de nombreux portraits; il y en a deux du roi, à Florence et à Versailles, qui sont remarquables. — *François* Cloet, dit Janet, fils du précédent, 1510-1580, fut le plus célèbre de tous. Il fut peintre et valet de chambre du roi jusqu'à la fin du règne de Charles IX. Il a été célébré par tous ses contemporains, et a beaucoup produit; mais plusieurs artistes inconnus l'ont imité ou copié. On cite ses portraits de Henri II, de Charles IX, d'Elisabeth d'Autriche, de François II enfant, de Catherine de Médicis et de ses enfants, de François II dauphin et de Marie Stuart, du duc d'Anjou, etc.

Janicule (Mont), l'une des collines de Rome, sur la rive droite du Tibre, fut fortifiée par Ancus Martius et jointe à la ville par le pont *Sublicius*. Les plébéiens s'y retirèrent, 287 av. J. C.

Janina (en turc *Yania*), ch.-l. du vilayet de son nom, ou Albanie méridionale (Turquie d'Europe), sur le bord méridional du lac de Janina, à 700 kil. S. O. de Constantinople. Archevêché grec; deux forteresses la protégent; 25,000 hab., la plupart grecs. — Fondée par un Jean Cantacuzène, vers 1360, prise par les Turcs en 1425, capitale de l'Albanie, elle devint surtout florissante sous Ali-Pacha, de 1788 à 1822; c'est là qu'il fut assiégé et qu'il périt. Elle est maintenant bien déchue. — Le vilayet de Janina correspond au N. O. de l'Acarnanie et à l'E. de Epire; c'est un pays montagneux et pauvre.

Janissaires (des mots turcs *iéni tchéri*, nouvelle troupe), milice instituée par le sultan Orkhan, accrue par Amurat Ier et par Bajazet Ier. C'était d'abord un corps d'infanterie, composé de jeunes enfants qu'on enlevait à leurs familles chrétiennes et qu'on instruisait dans l'islamisme. Il n'y eut primitivement que 6,000 janissaires, puis 10,000, puis un plus grand nombre, et on les recruta parmi les Turcs. Les grades de leurs officiers étaient désignés par des noms empruntés aux emplois de la cuisine; ils se réunissaient autour du chaudron; quand les janissaires se soulevaient, ils commençaient par renverser les marmites. Cette troupe d'élite, régulièrement organisée, fut l'une des principales causes de la grandeur des Turcs ottomans; mais bientôt les janissaires, comme jadis les prétoriens de Rome, se rendirent redoutables par leur insubordination et souvent déposèrent les sultans. Ennemis des réformes, ils se soulevèrent contre Mahmoud II, qui les mitrailla à Constantinople, les décima en Asie, et prononça leur dissolution, 1826.

Jankowitz, bourg de Bohême, où les Autrichiens furent défaits par les Suédois de Torstenson, en 1645.

Jannequin (Clément), musicien français du XVIe s., mort vers 1560, mérita sa réputation, et fut l'un des premiers à tenir compte de la mélodie et de l'expression. Il a publié, en 1544, un recueil de pièces originales, *Inventions musicales à quatre et cinq parties;* on y trouve des morceaux d'harmonie imitative: *les Oiseaux, le Caquet des Femmes, la Bataille ou défaite des Suisses à Marignan*. On lui doit encore un recueil de *Chansons composées à quatre parties*, in-4°, 1537, et des *Messes*.

Jansenius (Corneille **Jansen** ou **Janssen,** en latin), né au village d'Acquoy, près de Leerdam (Hollande), 1585-1638, étudia à Louvain, se lia à Paris avec l'abbé de Saint-Cyran, qui le fit mettre à la tête d'un collége ecclésiastique, à Bayonne, 1611-1617. Jansénius, de retour à Louvain, principal du collége de Sainte-Pulchérie, docteur, professeur d'Ecriture sainte à l'université, fit défendre aux jésuites l'enseignement à Louvain, et gagna les bonnes grâces du gouvernement espagnol, en publiant contre la France un pamphlet énergique, *Mars Gallicus;* il en fut récompensé par l'évêché d'Ypres, 1636, et mourut de la peste en 1638. Il avait composé des *Commentaires sur les Evangiles, sur le Pentateuque, les Proverbes, l'Ecclésiaste;* ses *Lettres* à Saint-Cyran furent publiées en 1654, sous le titre de *Naissance du Jansénisme découverte;* mais il est surtout célèbre par son livre de l'*Augustinus*, Louvain, 1640, qui a donné naissance au *jansénisme*.

Après 20 ans de travail, Jansénius s'était proposé d'exposer les vraies opinions de saint Augustin sur la grâce, le libre arbitre et la prédestination; renouvelant les doctrines désolantes de Calvin et les opinions de Baius, qui avaient été condamnées par l'Eglise, il établissait une doctrine sévère, peu favorable à la liberté de l'homme, et attaquait les opinions du jésuite Molina. Le système de Jansénius, propagé en France par Saint-Cyran, trouva de nombreux et illustres prosélytes, les Arnauld, Nicole, Pascal, etc. Deux partis ardents commencèrent alors la longue lutte du *jansénisme* contre le *molinisme*. Urbain VIII avait censuré l'*Augustinus* en 1641; Innocent X condamna, en 1653, cinq propositions, extraites du livre de Jansénius par le syndic de la faculté de théologie de Paris, Cornet. Les jansénistes, sans nier l'autorité du pape, soutinrent que les propositions déclarées hérétiques n'étaient pas de Jansénius ou n'avaient pas été comprises par lui dans le sens qu'on y attachait. Cette distinction du *fait* et du *droit* troubla de nouveau les esprits; c'est l'époque de la condamnation d'Arnauld par la Sorbonne, des *Lettres provinciales* de Pascal. Les jansénistes furent encore condamnés sur la question de fait comme sur la question de droit; le pape et le roi prescrivirent la signature d'un formulaire de foi, 1665, qui fut accepté par les évêques; les jansénistes, surtout à Port-Royal, gardèrent leurs opinions, mais parurent se soumettre, en gardant un *silence respectueux*. *La paix de Clément IX*, 1669, parut rétablir la concorde; mais l'esprit d'opposition du jansénisme persista, malgré la décision nouvelle de Clément XI, qui condamna la doctrine *du Cas de conscience*, favorable au silence respectueux, 1705. La publication du livre du P. Quesnel, *Réflexions morales sur le Nouveau Testament*, fit renaître les luttes du jansénisme; la bulle *Unigenitus* frappa de censure 101 propositions tirées de l'ouvrage, 1713. On voulut reconnaître dans cette condamnation la main des jésuites; plusieurs évêques et surtout l'archevêque de Paris, de Noailles, manifestèrent leur opposition à la bulle; le gouvernement de Louis XIV accepta et soutint la bulle; les persécutions attristèrent les dernières années du règne. Les jansénistes en appelèrent à un futur concile, et, sous le nom d'*appelants*, troublèrent de nouveau l'Eglise et la société tout entière. L'*Appel* fut définitivement condamné par Clément XI et Innocent XIII; l'évêque de Senez, Soanen, l'un des appelants les plus opiniâtres et les plus vertueux, fut également condamné par le concile d'Embrun, 1727, et le cardinal de Noailles finit par accepter la bulle purement et simplement. Le jansénisme trouva des défenseurs dans les magistrats des parlements, qui condamnèrent à leur tour *le refus des sacrements* fait aux jansénistes et *les billets de confession* exigés au moment de la mort, pour éloigner les prêtres jansénistes. C'est l'époque de la décadence de la secte, qui eut alors recours aux *miracles*, aux *convulsions*, sur le tombeau du diacre Pâris, au cimetière Saint-Médard. Les jansénistes eurent un journal, les *Nouvelles ecclésiastiques*, qui entretenait l'esprit d'opposition, une caisse secrète, qu'on appela la *boîte à Perrette*, pour subvenir aux frais de la lutte et payer de nombreux pamphlets, maintenant bien oubliés; enfin des auxiliaires opiniâtres dans les Parlements. Benoît XIV approuva le refus des sacrements. Les jansénistes contribuèrent à la ruine des jésuites, et leur esprit, comme leurs passions, se retrouve jusqu'à l'époque de la Révolution; on peut le découvrir dans le comité ecclésiastique de l'Assemblée constituante et dans la constitution civile du clergé.

V. *Hist. générale du Jansénisme*, par dom Gerberon, 3 vol. in-12, 1703; *Hist. des cinq propositions*, par l'abbé Dumas, 3 vol. in-12, 1702; *Hist. de la constitution* Unigenitus, par Lafitau, 2 vol. in-12, 1737 et 1738; *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique pendant le* XVIII*e siècle*, par Picot; *Hist. de Port-Royal*, par Sainte-Beuve.

Janson ou **Jenson** (NICOLAS), graveur et imprimeur français, mort vers 1481, fut chargé par Charles VII, en 1458, d'aller surprendre, à Mayence, les secrets de l'art nouveau trouvé par Gutenberg. Janson, à son retour, fut probablement mal accueilli par Louis XI, et alla s'établir à Venise vers 1470. Il y grava des caractères ronds d'un type harmonieux, fut nommé, par Sixte IV, comte palatin, donna, jusqu'en 1480, une suite d'éditions célèbres, et peut être regardé comme le précurseur des Alde.

Janssens (ABRAHAM), peintre flamand, né à Anvers, 1569-1631, étudia longtemps en Italie, puis, jaloux de Rubens, prétendit l'égaler, et produisit des œuvres remarquables par le coloris brillant et la richesse de la composition. Ses chefs-d'œuvre sont à l'église des Carmes à Anvers.

Janssens (DANIEL), peintre flamand, né à Malines en 1636, mort au commencement du XVIII*e* s. Son chef-d'œuvre est l'*Arc de Triomphe* à Malines.

Januales, *Janualia*, fêtes de Janus, célébrées à Rome le 1er janvier; on se faisait alors des présents, *strenæ*, consistant en friandises et en médailles de cuivre représentant d'un côté la double tête de Janus et de l'autre un vaisseau.

Janus, fils d'Apollon et d'une fille d'Erechthée, roi d'Athènes, suivant la fable, vint s'établir dans le Latium, sur les bords du Tibre, donna, dit-on, son nom au *Janicule*, accueillit Saturne chassé du ciel, et reçut de lui le don de lire dans le passé et dans l'avenir. Il répandit la civilisation parmi les peuples barbares de l'Italie, et leur inspira l'amour de la paix. Romulus ou Numa lui éleva un temple dont les portes étaient ouvertes pendant la guerre et fermées pendant la paix. On le représentait avec une tête à deux faces, tenant une clef à la main et ouvrant l'année. Quelquefois Janus a quatre têtes (*quadrifrons*), parce qu'il présidait aux quatre saisons. Il paraît que *Janus* et *Jana* étaient d'anciennes divinités latines, adorées comme le soleil et la lune, *Dianus*, *Diana* (du mot *dies*, jour). — Il y avait, à Rome, le temple de *Janus Bifrons*, entre le Capitolin et le Quirinal; le temple de *Janus Geminus*, au S. du mont Capitolin; c'est celui dont il est parlé plus haut; c'était plutôt un passage couvert qu'un temple.

Janvier, *Januarius*, mois de l'année qui tirait son nom de Janus. Il était jadis le onzième dans l'année romaine; il fut le premier depuis la réforme de Jules César.

Janvier (Saint), né à Naples, évêque de Bénévent, fut martyrisé à Pouzzoles, sous le règne de Dioclétien, en 291 ou 305. Son corps fut transporté à Naples, où on l'honora comme patron du pays. On le fête le 21 avril et le 19 septembre. Ses reliques sont dans une chapelle fameuse; plusieurs fois, dit-on, sa châsse, portée au pied du Vésuve, a arrêté les ravages du volcan; on conserve dans des fioles du sang de saint Janvier; lorsque l'on approche une de ces fioles de son chef, le sang paraît liquide et bouillant.

Janvier (ANTIDE), horloger et mécanicien, né à Saint-Claude, 1751-1835, exécuta de bonne heure une sphère où il représentait mécaniquement les mouvements des corps célestes et qui reçut les éloges de Delambre. Plus tard, il représenta le mouvement vrai de la lune, et construisit un grand planétaire où l'on voyait les inégalités des planètes, leurs excentricités, etc. Louis XVI, en 1784, le nomma horloger-mécanicien du roi, et lui donna un logement au Louvre. Il fit des horloges savantes, une machine pour indiquer l'heure des marées, une pendule planétaire; dirigea l'école d'horlogerie pendant la Révolution, et, par ses inventions, ses perfectionnements, mérita une médaille d'or à l'Exposition de 1802, et cette déclaration du jury de 1823 : « que personne n'avait contribué plus que lui à porter l'horlogerie française à l'état de prospérité où elle était parvenue. » Il mourut pauvre à l'hôpital. On lui doit plusieurs ouvrages spéciaux, et surtout un *Manuel de l'horloger*, dans la *Collection Roret*.

Janvier (Ordre de Saint-), fondé par Charles, roi de Naples, en 1738. La croix est en or, à 8 pointes, avec l'effigie de saint Janvier, attachée par un ruban ponceau.

Janville, ch.-l. de canton de l'arr. et à 40 kil. S. E. de Chartres (Eure-et-Loir). Patrie de Colardeau; 1,318 hab.

Janzé, ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. S. E. de Rennes (Ille-et-Vilaine). Toiles à voiles; élève de volailles et surtout de poulardes; 4,424 hab.

Japet, fils d'Uranus, roi de Thessalie, aurait eu pour fils, suivant les fables grecques, Atlas, Prométhée et Epiméthée.

Japhet (en héb., *qui s'étend au loin*), l'un des fils de Noé, eut, suivant l'Écriture, sept fils, dont les descendants peuplèrent l'Asie, du Caucase et de l'Asie Mineure jusqu'au Gange, puis la plupart des contrées de l'Europe. Gomer fut père des Cimbres et des Germains; Magog, père des Scythes; Madaï, père des Mèdes; Javan, père des Ioniens ou Grecs; Thiras, père des Thraces; Tubal et Mosoch, pères des Ibériens et des Cappadociens. On a rapproché Japhet du titan grec *Japet*.

Japon, en japonais *Nipon* ou *Niphon*, en chinois *Zi-pen* (contrée du soleil levant), en anglais et en hollandais *Japan*, empire à l'E. de l'Asie, composé de 4 grandes îles, Niphon, Kiousiou, Sikok, Yéso, et d'un grand nombre de petites (plus de 3,850), parmi lesquelles Tsousima, Iki, Itouroup, Kounachir, Okosiri, Figami, Fatsiziou, Gotto, Tanega-Sima, Yakoumo-Sima, les îles Lieou-Kieou, etc. L'archipel japonais a pour limites: les Kouriles russes et l'île de Tarrakaï au N., le détroit de Corée et la mer du Japon à l'O., le Grand Océan au S. et à l'E. La superficie est d'environ 402,800 kilom. carrés, la population est d'environ 33,000,000 d'hab. De nombreux détroits (Van-Diémen, Van-der-Capellen, Boungo, Kini, Sangar, de la Pérouse, de Yéso, de Pico, de Vries) séparent les principales îles du Japon. La mer, surtout à l'O., est très-poissonneuse. Ces îles sont montueuses et volcaniques; les principaux volcans (*yama*) sont le Fousi-Yama (3,793 m.?), à l'O. de Yédo, le Sira-Yama et l'Asama-Yama, dans l'île de Niphon. Le climat est froid au N. et à l'O.; chaud, comme dans le midi de la France, au S. et à l'E., partout sec et sain. Les tempêtes et les tremblements de terre sont fréquents. Les rivières sont de petits cours d'eau torrentiels; le pays paraît beau, fertile, bien cultivé, bien peuplé. On y trouve de l'or, de l'argent, du cuivre très-beau, du fer excellent, du mercure, du plomb, de l'étain magnifique, du soufre, du salpêtre, du kaolin, des mines de houille, des eaux minérales. La terre produit des céréales, du riz (nourriture ordinaire), du sagou, des légumes et des fruits excellents, du thé, très-estimé en Amérique, du coton, de la soie, du chanvre, de l'indigo, du tabac, de l'opium, du camphre, de la laque, des épices, etc. Les pâturages et le bétail sont rares; la volaille est très-abondante; on élève le ver-à-soie. L'industrie est très-avancée; les Japonais sont intelligents et habiles; ils travaillent les métaux; leurs ouvrages en laque et en porcelaine sont très-estimés; leurs dessins sont curieux, et l'imprimerie, connue depuis longtemps, donne chaque année de nombreux volumes. Les Japonais paraissent être de race mongole, avec un mélange des races chinoise et malaise; ils sont braves, adroits, fiers, aimant à s'instruire, et connaissant bien les arts et les découvertes de l'Europe; les Aïnos paraissent avoir été les habitants primitifs de tout l'archipel; ils ont été détruits ou soumis par les Japonais; on les trouve encore, à demi-sauvages, dans les îles Kouriles et à Yéso. Les langues parlées au Japon sont: le japonais, l'aïnos et la langue mandarine; l'écriture descend de haut en bas. Les religions sont : le culte de *Sinto* ou des aïeux, le bouddhisme et la religion de Confucius. Le gouvernement est une sorte de despotisme religieux et féodal, encore assez mal connu; la loi punit de mort presque tous les crimes. Le souverain est le *mikado* ou *Kwô-teï*, qui réside à Kioto; l'origine de sa souveraineté remonte au Ier siècle av. J. C.; vers la fin du XII*e* s., le *siogoun* ou *taïkoun*, chef de l'armée, commença à s'emparer du pouvoir et joua le rôle d'une sorte de maire du palais, surtout depuis qu'en 1610 le taïkoun Iéas eut remporté la victoire de Séquigaurab sur les princes ou daïmios opposants. C'était lui qui possédait le pouvoir temporel, par droit d'hérédité; mais le mikado était toujours considéré comme seul et suprême souverain, quoiqu'il eût peu de pouvoir. L'autorité du taïkoun était limitée par les princes ou *daïmios*, grands seigneurs féodaux, qui, presque indépendants, devaient résider une année sur deux à Yédo et y laisser des otages. Le taïcounat a été récemment aboli. Le budget paraît être de 52 à 58 millions de yen; le yen est équivalent au dollar américain. On n'a qu'une idée très-

imparfaite de l'armée japonaise; plusieurs prétendent que les troupes japonaises se composent de 1.0.000 h. armés à l'européenne, et de 800.000 h. armés à l'ancienne mode ; il y a exagération évidente. Les Japonais ont une flottille de bâtiments de guerre à vapeur. — La capitale du Japon est *Myako* ou *Kioto*, résidence du mikado; la plus grande ville, où résidait le taïcoun, est Yedo ; les autres villes sont : Yokohama, Kanagava, Oasaka, Kagosima, Nagasaki, Hakodade, etc.

Histoire. — Marco-Polo, à la fin du XIII^e s., a parlé du Japon, qu'il appelle *Zipangu*. Un naufrage y poussa, en 1542, le portugais Ferd. Mendez Pinto ; de nombreux missionnaires, sur les pas de saint François Xavier, y furent bien accueillis et firent beaucoup de prosélytes. Plus tard, le gouvernement japonais craignit la conquête espagnole, et des persécutions frappèrent le christianisme et les étrangers, dès la fin du XVI^e s. Les Hollandais avaient été autorisés à fonder un comptoir en 1611, les Anglais, en 1613, et l'empereur avait même écrit au roi Jacques Ier une lettre très-favorable au commerce de l'Angleterre. Mais, dès 1623, les Anglais quittèrent d'eux-mêmes ou furent forcés de quitter leur factorerie de Firando ; les Portugais furent expulsés en 1640, et les Hollandais restèrent seuls dans l'île de Décima, soumis à une surveillance rigoureuse et à des formalités humiliantes. Les Américains, en 1854, les Russes, puis les Français et les Anglais, le Portugal, la Prusse, la Suisse, les Pays-Bas, ont fait des traités de commerce avec le gouvernement du taïcoun, qui leur a ouvert plusieurs des ports du Japon; mais malgré plusieurs ambassades japonaises dans notre Occident, des attentats commis contre les marchands et les représentants européens ont jusqu'ici rendu assez précaires les relations avec le Japon. Le pouvoir du taïcoun, qui seul avait traité avec les étrangers, fut menacé par la plupart des daïmios, qui protestèrent contre ses usurpations, et se réunirent près du mikado, sortant enfin de sa longue léthargie. Les trois principaux ports ouverts au commerce étranger sont : Yokahama-Kanagava, près de Yédo, Nagasaki et Hakodade. Malgré plusieurs relations récentes sur le Japon, on lit avec intérêt les descriptions faites par Kæmpfer, qui visita Yédo, 1690-91, par Thunberg, 1772 et 1776, et surtout par M. de Siebold, qui parcourut l'empire japonais de 1823 à 1830.

Japon (Mer du), partie du grand Océan, entre l'archipel du Japon et la Chine. Le détroit de Corée la fait communiquer avec la mer Jaune ; le détroit de Matsmaï avec le grand Océan; le détroit de la Pérouse avec la mer d'Okhotsk.

Japura ou **Caqueta**, affl. de l'Amazone, vient des Andes de l'Equateur, sépare les républiques de l'Équateur et de la Nouvelle-Grenade, puis l'Equateur du Brésil, reçoit de nombreux cours d'eau, mais il renferme beaucoup de cataractes qui gênent la navigation. Son cours est d'environ 1.500 kil.

Jaquotot (Marie-Victoire), peintre sur porcelaine, née à Paris, 1778-1855, fut de bonne heure attachée à la manufacture de Sèvres et montra les plus belles qualités d'artiste, dans ses copies d'après Raphaël et les grands maîtres, ainsi que dans ses portraits.

Jarama, affl. de droite du Tage, vient de la Sierra Guadarrama, reçoit le Mançanarez, le Henarez, le Tajuna et finit près d'Aranjuez.

Javansk, v. du gouver. de Viatka (Russie), sur le Jaran. Peaux, miel ; 5,000 hab.

Jarchi. V. Raschi.

Jargeau (*Gargosilum*), ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. S. E. d'Orléans (Loiret), sur la rive gauche de la Loire, que l'on y passe sur un pont. Fabr. de couvertures et de pressoirs ; grains, vins, vinaigres; 2.500 hab. Jeanne d'Arc la reprit sur les Anglais, en 1429.

Jarnac, ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. E. de Cognac (Charente), sur la rive droite de la Charente. Commerce considérable d'eaux-de-vie; 4,619 hab. Anc. baronnie, qui appartint aux Lusignan, aux Craon, aux Chabot ; elle est célèbre par la victoire du duc d'Anjou, sur les calvinistes, commandés par le prince de Condé, qui y fut tué, 13 mars 1569; un monument a été élevé sur le champ de bataille.

Jarnac (Gui **Chabot**, seigneur de), gentilhomme de la chambre du roi, sous François Ier, attaché à la maison de son 2^e fils, le duc d'Orléans, connu par sa valeur, eut une querelle d'honneur avec la Châtaigneraye, qui se déclara l'auteur d'un propos injurieux, attribué au roi Henri II. Le combat, autorisé par le roi, eut lieu à St-Germain-en-Laye, le 10 juillet 1547, en présence de toute la cour. La Châtaigneraye tomba, blessé au jarret d'un coup inattendu ; d'où est venu le nom de *coup de Jarnac*. Henri II, quoiqu'il fût ouvertement favorable au vaincu, ne put s'empêcher de dire à Jarnac: « Vous avez combattu en César, et parlé en Aristote. » La Châtaigneraye se laissa mourir de dépit, et Henri II accorda sa faveur à Jarnac. Celui-ci se distingua à la défense de Saint-Quentin, 1557, servit les Guise, et mourut pendant les guerres civiles.

Jarnages, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 30 kil. S.O. de Boussac (Creuse); anc. place forte; commerce de bestiaux; 775 hab.

Jarretière (Ordre de la), ordre de chevalerie, fondé par Édouard III, roi d'Angleterre, à Windsor, 1349, en souvenir de la victoire de Crécy. Il lui donna pour insigne une jarretière bleue, qui se porte à la jambe gauche, parce qu'il avait donné pour mot de ralliement à Crécy le mot *garter* (jarretière). Suivant une tradition populaire, il aurait institué cet ordre en l'honneur de la comtesse de Salisbury, qu'il aimait, et qui, dans un bal, aurait laissé tomber une jarretière; le roi l'aurait relevée, en disant : *Honni soit qui mal y pense*. Le nombre des chevaliers est de 26, en y comprenant le roi, chef de l'ordre, les princes du sang et les princes étrangers.

Jarrie (La), ch.-l. de cant. de l'arr. et à 12 kil. S. E. de La Rochelle (Charente-Inférieure); grains, eaux-de-vie; 1,202 hab.

Jarrow, v. du comté et à 24 kil. N. E. de Durham (Angleterre). Mines de houille. Patrie de Bède le Vénérable; 24.000 hab.

Jarry (Nicolas), calligraphe, né à Paris vers 1620, mort vers 1670, fut nommé par Louis XIV *son écrivain et noteur de musique*. Il a exécuté, pour le roi ou pour les seigneurs, des ouvrages qui sont considérés comme des chefs-d'œuvre : *Heures de Notre-Dame*, *la Guirlande de Julie* pour le duc de Montausier, *Missale solemne*, *Livre d'emblèmes*, *Livre de prières de Louis XIV* (enfant); etc., etc. Ces manuscrits, très-recherchés par les curieux, ont toujours été vendus très-cher.

Jarville, village à 3 kil S. E. de Nancy, près duquel fut tué Charles le Téméraire, 5 janv. 1477.

Jason, fils d'Æson, roi d'Iolcos, en Thessalie, fut élevé par le centaure Chiron. Son père avait été dépouillé par Pélias, son frère utérin; Jason fut excité par l'usurpateur à la conquête de la Toison d'or. Il réunit les héros de la Grèce, partit avec eux sur le navire *Argo* (d'où leur nom d'*Argonautes*), et, avec l'aide de la magicienne Médée, fille du roi de Colchide, parvint à s'emparer du précieux trésor. Il épousa Médée, qui l'avait suivi; de retour à Iolcos, elle persuada aux filles de Pélias d'égorger leur père, en promettant de lui rendre la jeunesse avec la vie. Mais Acaste, fils de Pélias, chassa Jason et Médée. Jason se retira à Corinthe, où il délaissa Médée pour épouser Creüse, fille du roi Créon. Dans sa fureur, Médée égorgea sa rivale, Créon, les deux enfants qu'elle avait eus de Jason. Celui-ci, suivant les uns, revint à Iolcos; suivant d'autres, mourut misérablement dans l'exil.

Jason, tyran de Phères en Thessalie, peut-être fils de Lycophron, était maître de toutes les cités thessaliennes, vers 375 av. J. C., allié d'Alcétas, roi d'Epire, et des Thébains, qui recherchaient sa protection contre Sparte. Il fut nommé *tagus* ou chef suprême de Thessalie, en 374, s'unit à la Macédoine et à Athènes, menaça les trésors du temple de Delphes ; il songeait, dit-on, à s'emparer de la suprématie en Grèce et à commencer une guerre nationale contre les Perses, lorsqu'il fut assassiné par sept jeunes gens, 369.

Jason, fils d'Onias, obtint, à prix d'argent, d'Antiochus Epiphane la dignité de grand-prêtre des Juifs, vers 175 av. J. C. Supplanté par Ménélaüs, il se réfugia chez les Arabes, en Egypte, et alla mourir à Sparte.

Jativa, jadis *San-Felipe*, v. de la prov. et à 60 kil. S. O. de Valence (Espagne), près du Guardamar. Plâtreries, teintureries, savons, tuiles. Elle était jadis fortifiée; 14,000 hab.

Jaubert (Pierre-Amédée-Emilien-Probe, chevalier), orientaliste, né à Aix, 1779-1847, élève de Sylvestre de Sacy, fut adjoint à l'expédition d'Egypte comme interprète. Il rendit de grands services à Bonaparte dans la campagne de 1799, revint avec lui en France, et fut chargé de missions importantes à Constantinople et en Perse; le pacha de Bayazid le retint pendant quatre mois au fond d'une citerne desséchée, 1805. En 1818, il fut chargé par le gouvernement d'acheter et de ramener en France des chèvres thibétaines qui fournissent la laine cachemire. Professeur de persan au Collège de

France, directeur de l'Ecole des langues orientales, membre de l'Académie des inscriptions, en 1830, il fut créé pair de France en 1841. On a de lui : *Voyage en Arménie et en Perse, fait dans les années* 1805 *et* 1806 ; Eléments de la *Grammaire turque ; Géographie d'Edrisi*, trad. de l'arabe en français 2 vol. in-4°, etc.

Jaucourt (Louis, chevalier de), d'une famille très-ancienne, né à Paris, 1704-1779, étudia à Genève avec les théologiens, en Angleterre avec les savants, fut en Hollande élève de Boerhaave, fut l'ami de Tronchin, et se fit recevoir docteur en médecine. Il se fit connaître par une *Histoire de la vie et des mœurs de Leibnitz*, 1734, ouvrage excellent, et rédigea de nombreux articles pour l'*Encyclopédie, la Bibliothèque raisonnée des ouvrages des savants de l'Europe*, etc.

Jaucourt (Arnail-François, marquis de), homme politique, né à Paris, 1757-1852, neveu du précédent; descendait par les femmes de Duplessis-Mornay. En 1789, colonel du régiment de Condé-Dragons, il adopta les idées de réforme ; fut président de l'administration de Seine-et-Marne, député à l'Assemblée législative, et y soutint avec fermeté et talent la cause constitutionnelle. Incarcéré en 1792, il fut tiré de l'Abbaye par Manuel, sur les instances de Mme de Staël, se réfugia en Angleterre avec Talleyrand, puis en Suisse. Il rentra en France après le 9 thermidor, devint membre, puis président du tribunat, 1802, fut nommé sénateur en 1803, puis attaché à Joseph Bonaparte qu'il suivit à Naples. Il resta fidèle à Napoléon jusqu'au départ de Marie-Louise, 1814. Il consentit à faire partie du gouvernement provisoire, fut nommé pair de France par Louis XVIII, chargé des affaires étrangères pendant que Talleyrand était au congrès de Vienne. En 1815, il suivit Louis XVIII à Gand, et fut proscrit par Napoléon. Sous la seconde Restauration, il fut un instant ministre de la marine, puis resta étranger à la politique. Protestant, il s'occupa avec zèle des intérêts du protestantisme, fonda la Société Biblique protestante de Paris et la Société d'encouragement de l'instruction primaire parmi les protestants de France. Il se rallia franchement au gouvernement de Juillet.

Jauffret (Gaspard-Jean-André-Joseph), prélat, né à la Roque-Brussane (Provence), 1759-1823, fonda à Paris, en 1791, les *Annales de la religion et du sentiment* et combattit la constitution civile du clergé. Il fut plus tard un des principaux rédacteurs des *Annales religieuses*. Il accepta le Concordat, s'attacha au cardinal Fesch, rendit des services à Lyon, à Paris, contribua à l'établissement de beaucoup de congrégations, fut chapelain de Napoléon, évêque de Metz, en 1806, archevêque d'Aix, en 1811, mais ne prit pas possession de ce diocèse. Il a composé de nombreux ouvrages; plusieurs sont intéressants : *Du culte public*, 1795, 2 vol. in-8°; *les Consolations, ou recueil choisi de tout ce que la raison et la religion peuvent offrir de consolation aux malheureux*, 1796, 15 vol. in-18; *Mémoire pour servir à l'Histoire de la religion et de la philosophie à la fin du* XVIIIe *siècle*, 1802, in-8°, etc., etc.

Jauffret (Louis-François), frère du précédent, né à Paris, 1770-1850, proviseur du lycée de Montbrison, bibliothécaire à Marseille, a composé beaucoup de bons ouvrages pour la jeunesse, à la manière de Berquin, dont il a donné une édition.

Jauffret (Joseph), frère des précédents, né à la Roque-Brussane, 1781-1836, aida Portalis dans les travaux qui préparèrent le Concordat, fut secrétaire général du ministère des cultes, puis maître des requêtes au conseil d'Etat, en 1814. On a de lui : *Examen des articles organiques*, 1817, in-8°; *Mémoires historiques sur les affaires ecclésiastiques de France pendant les premières années du* XIXe *siècle*, 1819-1824, 3 vol. in-8°; *du Célibat des prêtres*, 1828, in-8°, etc.

Jauja, v. du Pérou, dans la fertile vallée du *Jauja*, affluent du Rio do Sal. Mines d'argent; grains et fruits en abondance; 15,000 hab.

Jaujac, bourg de l'arr. et à 16 kil. N. de Largentière (Ardèche), sur l'Alignon. Soieries; mines de houille, dans un pays volcanique. Sources minérales du Peschier. Patrie de Victorin et d'Antoine Fabre; 2,544 hab.

Jaunaye (La), château à 20 kil. S. O. de Nantes (Loire-Inférieure), où la paix fut signée, fév. 1795, entre Charette et les commissaires de la Convention.

Jaune (Fleuve et mer). V. Hoang-Ho et Hoang-Haï.

Jaureguy y Aguilar (Don Juan), poëte et peintre espagnol, né en Biscaye, vers 1570, mort en 1640, chevalier de Calatrava, étudia les grands-maîtres en Italie, et fut un excellent dessinateur; ses tableaux et surtout ses portraits se distinguent par la beauté du coloris. Sa traduction de l'*Aminta* du Tasse le mit au nombre des bons écrivains, 1618, in-4°. Il attaqua les exagérations de Gongora et publia le poëme d'*Orfeo*, en 5 chants. 1624, et la *Farsalia*, imitation libre de Lucain. Ses *Œuvres* ont été réimprimées par Fernandez, dans sa *Collection*, t. VI, VII, VIII.

Jauru, affl. du Paraguay, arrose la prov. de Mato-Grosso, au Brésil, et a 300 kil. de cours. Un obélisque a été élevé, en 1754, à son confluent, pour marquer les limites du Brésil et du Paraguay, alors espagnol.

Java, grande île de l'archipel de la Sonde (Malaisie), est séparée au N., de Bornéo par la mer de Java; à l'O., de Sumatra par le détroit de la Sonde; à l'E., de Bali par le détroit de ce nom; au S., elle est baignée par l'océan Indien. Elle est située entre 5° 53′ et 8° 48′ lat. N. et entre 102° 40′ et 112° long. E. Longue de 1,000 kil. de l'O. à l'E., large de 100 à 150 du N. au S., elle a avec Madoura 134,607 kil. c. On trouve à l'ouest des plateaux élevés que dominent de nombreux volcans; à l'est, le pays est formé de plaines immenses, au milieu desquelles s'élève une ligne de hauts volcans qui lancent des gaz, des cendres, de l'eau chaude. Les côtes sont escarpées et dangereuses au sud, basses et marécageuses au nord. Le climat est chaud, énervant, généralement sain; il y a cependant des fièvres endémiques. Le sol est très-fertile, parce qu'il est volcanique et bien arrosé; on le cultive, même sur les montagnes, jusqu'à 1,600 m. de hauteur; les deux tiers des terres cultivées appartiennent au gouvernement hollandais, qui fait travailler les indigènes, à titre de corvée, et les produits sont vendus par la grande Compagnie des Indes. On y trouve le riz, qui forme la base de l'alimentation, le blé, le maïs les légumes, le cocotier, le bananier, l'arbre à pain, le palmier, le figuier, l'ananas, des fruits en abondance, le café, récolté surtout dans la belle province de Préanger, au sud de Batavia (il y a près de 300 millions de caféiers), le sucre (la récolte est d'environ 100 millions de kilogrammes), le thé, d'assez médiocre qualité, les épices, le tabac, etc. Il y a des bois de construction magnifiques; des mines d'étain, de fer, de cuivre, d'or, peu exploitées; de riches houillères dans la résidence de Tagal. Dans l'Est sont de beaux pâturages sur lesquels on élève des buffles et des bœufs de grande taille, des chevaux de petite race. Dans les forêts, on trouve un grand nombre d'animaux féroces, tigres, panthères noires, rhinocéros, sangliers, singes, serpents de toute espèce; il y a beaucoup de sortes d'oiseaux; l'hirondelle de mer ou salangane abonde sur tout le littoral. L'industrie manufacturière est peu avancée; le commerce est important; on évalue à plus de 400 millions de francs l'ensemble des échanges de Java et de Madoura avec la métropole et les étrangers. Le revenu annuel de Java monte à 235 millions de francs; toute dépense payée, il y a pour le trésor des Pays-Bas un excédant qui varie de 20 à 65 millions. — La population, en y comprenant celle de Madoura, s'élève à 20,000,000 hab., presque tous Javanais ou *Bhoumi*: il y a environ 150,000 Chinois, 25,000 Arabes et 23,000 Européens. Les Javanais appartiennent à la race des Malais; ils sont musulmans, et ne manquent pas d'intelligence et d'activité. L'île entière appartient maintenant aux Hollandais, qui l'ont divisée en 20 résidences, depuis 1825. La capitale est Batavia, où séjourne le gouverneur général des Indes néerlandaises; les villes princ. sont : Buitenzorg, Sourabaya, Passouaran, Chéribon, Samarang, Sourakarta, Djokjakarta, Magelang, Japara, etc. — Java a des annales très-anciennes, mais fabuleuses; au XIIIe s., elle avait pour capitale *Madjapahit*, dont il ne reste que des ruines; l'islamisme y fut introduit vers 1400. Les Portugais y abordèrent vers 1511, les Hollandais vers 1596. La Compagnie des Indes de Hollande fut peu après créée, et Batavia fut fondée, en 1619, sur les ruines de Jacatra. Les Anglais s'en emparèrent de 1811 à 1816.

Java (Mer de), partie du grand Océan, comprise entre Java au S., Sumatra à l'O., Banca, Billiton, Bornéo au N., et se confondant vers l'E. avec la mer de la Sonde.

Javan, 4e fils de Japhet, père des Ioniens ou Grecs.

Javelle ou **Javel**, anc. hameau qui dépendait de la commune de Vaugirard, sur la rive gauche de la Seine, célèbre par sa fabrique de produits chimiques, d'où le nom populaire d'*eau de Javelle*.

Javie (La), ch.-l. de canton de l'arr. et à 21 kil. N. E. de Digne (Basses-Alpes); 457 hab.

Javols ou **Javoulx** (*Gabali*, puis *Anderitum*), bourg de l'arr. et à 20 kil. N. E. de Marvejols (Lozère).

Anc. capitale des *Gabali*, puis du *Gévaudan;* anc. évêché. Cette ville, saccagée par les Vandales au v^e s., par les Arabes au viii^e, ne s'est jamais relevée; aux environs, sources d'eaux thermales; 1.100 hab.

Jay (John), homme d'État américain, né à New-York, 1745-1829, d'une famille originaire de Guyenne, fut délégué par la colonie de New-York au premier congrès, fut l'un des signataires de la déclaration d'indépendance, en 1776; ambassadeur en Espagne, chargé des négociations qui amenèrent la paix, et ministre plénipotentiaire à Londres, il signa le traité de commerce qui porte son nom, et où l'on admettait que le pavillon ne couvre pas la marchandise, 1784. Il perdit ainsi la popularité qu'il avait acquise; mais fut cependant gouverneur de l'État de New-York et grand juge de l'Union.

Jay (Antoine), littérateur, né à Guitres (Gironde), 1770-1854, fut l'élève de Fouché aux Oratoriens de Niort, était avocat à la Révolution, l'accueillit avec enthousiasme, puis se rendit en Amérique, 1795, et apprit à y connaître les États-Unis. A son retour, 1802, Fouché lui confia l'éducation de ses trois fils; puis Jay revint à Paris, où il se fit inscrire au tableau des avocats. Il fut couronné par l'Académie française, pour son *Tableau littéraire du dix-huitième siècle*, 1810, pour l'*Éloge de Montaigne*, 1811. Il eut la direction du *Journal de Paris*, publia un recueil humoristique, *le Glaneur*, enseigna l'histoire à l'Athénée de Paris; joua un certain rôle dans la Chambre des Cent Jours, et publia, peu de temps après, son meilleur ouvrage historique, l'*Histoire du ministère de Richelieu*, 2 vol, in-8°. Sous la Restauration, il fut célèbre comme journaliste, fonda *l'Indépendant*, devenu bientôt *le Constitutionnel*, et, en 1818, *la Minerve*, qui eurent une si grande influence dans le parti libéral. Avec Arnault, Jouy et Norvins, il publia la *Biographie des contemporains*, 1823. *Les Hermites en prison* et *les Hermites en liberté* eurent un succès de vogue. Il entra à l'Académie française en 1832. Il a écrit dans un grand nombre de journaux ou de revues, et s'est toujours vigoureusement élevé contre l'école dite romantique; la *Conversion d'un romantique*, 1830, est un pamphlet mordant et spirituel; son *Essai sur l'éloquence politique*, 1826, est un de ses meilleurs morceaux. Ses *Œuvres littéraires* ont été publiées par lui-même, 1831, 4 vol. in-8°.

Jay. V. Le Jay.

Jayme. V. Jacques.

Jean-Baptiste (Saint), dit le *Précurseur*, mort vers l'an 31, fils du prêtre Zacharie et d'Élisabeth, qui descendait d'Aaron, naquit six mois avant Jésus-Christ. Sa naissance avait été prédite à son père par l'ange Gabriel. Il se retira de bonne heure dans la solitude, et prêcha sur les bords du Jourdain la venue du Messie. Couvert d'un vêtement en poil de chameau et une ceinture de peau autour des reins, il baptisait les juifs, qui venaient en foule pour l'entendre. Jésus lui-même voulut être baptisé de sa main et le proclama le plus grand des enfants des hommes. Il fut jeté en prison par Hérode-Antipas, tétrarque de Galilée, à qui il avait reproché son mariage incestueux avec Hérodiade, la femme de son frère Philippe. Salomé, la fille d'Hérodiade, avait charmé Hérode, en dansant devant lui; il promit de lui donner ce qu'elle demanderait; elle demanda la tête de Jean, qui lui fut apportée sur un plat. La nativité de saint Jean-Baptiste est célébrée le 24 juin; sa décollation, le 29 août.

Jean l'Évangéliste (Saint), l'apôtre chéri de Jésus-Christ, fils de Zébédée et de Salomé, frère de saint Jacques, né à Bethsaïde en Galilée, fut d'abord pêcheur, suivit de bonne heure Jésus-Christ, fut admis dans son intimité, l'accompagna jusqu'au Calvaire, et fut chargé par son maître de consoler Marie. Il assista au concile de Jérusalem, parcourut l'Asie Mineure, en prêchant l'Évangile, séjourna longtemps à Éphèse, fut, suivant Tertullien et saint Jérôme, conduit à Rome sous Domitien, jeté dans un tonneau d'huile bouillante, sauvé miraculeusement, puis relégué à Pathmos. Il mourut, très-âgé, à Éphèse, au commencement du règne de Trajan. Il a écrit à Éphèse son *Évangile*, rédigé en grec. On lui attribue également l'*Apocalypse*, prophétie pleine d'imagination mystique, et trois *Épîtres*, qui sont au nombre des livres canoniques. L'aigle est son emblème. On le fête le 27 décembre.

Jean Chrysostome (Saint), père de l'Église grecque, né à Antioche, 347-407, fils de Secundus, maître de la milice en Syrie, fut élevé avec soin par sa mère, Anthuse, restée veuve à 20 ans, et eut pour maître Libanius. Il se destinait au barreau, mais déjà il s'était attaché à l'évêque d'Antioche, Mélèce; puis il s'enfuit dans la solitude, dès 374, et, enfin, après la mort de sa mère, il fut ordonné prêtre par Flavien, successeur de Mélèce, 386. Ses écrits l'avaient rendu célèbre, son éloquence lui avait mérité le surnom de Chrysostome (Bouche d'or); il contribua surtout à sauver ses compatriotes de la colère de Théodose, et sa réputation se répandit dans tout l'Orient. Protégé par le ministre Eutrope, il fut nommé par Arcadius archevêque de Constantinople, 398. Il put alors déployer son génie et ses vertus sur un plus vaste théâtre, opérant de grandes réformes dans son Église, usant de sa popularité pour soulager les pauvres, faire la leçon aux riches, protéger les malheureux, comme le coupable Eutrope lui-même, qu'il sauva de la colère du prince et de celle du peuple. Mais il excita contre lui beaucoup de haines; un rival jaloux, Théophile, patriarche d'Alexandrie, suscita contre lui Épiphane, évêque en Chypre, qui voulut le forcer à condamner Origène; l'Église d'Orient fut pleine de troubles. L'impératrice Eudoxie, fatiguée des censures indirectes de Jean Chrysostome, décida le faible Arcadius à réunir un concile à Constantinople; Jean fut condamné sans avoir été entendu, et enlevé pendant la nuit, puis conduit en exil à Prinetos, dans le golfe de Nicomédie, 403. Mais le peuple se souleva, un tremblement de terre effraya l'impératrice, et il fut rappelé au milieu des acclamations universelles. Bientôt il blessa de nouveau l'impératrice par la franchise de ses paroles; un nouveau concile le condamna, 404. Il réclama vainement l'appui du pape; malgré des émeutes populaires en sa faveur, il fut enlevé par les soldats, traîné de ville en ville, à Cucuse, dans le Taurus, au fort d'Arabissus; de là on le dirigea vers Pityonte en Abasie, à pied, la tête nue, sous une escorte de soldats. Épuisé de fatigues, il expira près de Comana du Pont. Dès 414, le pape Innocent I^{er} le portait sur la liste des saints; ses cendres furent transférées à Constantinople en 438; on l'honora comme un martyr, le 27 janvier. Il a laissé de nombreux ouvrages, qui, malgré beaucoup de répétitions et trop de prolixité, justifient sa réputation. Élève de l'antiquité grecque et latine, abondant, véhément, d'une éloquence emportée, il a écrit avec pureté et élégance; son style rappelle souvent la belle époque des lettres grecques. On lui a reproché la violence de ses invectives; il était cependant tolérant, surtout à l'égard des personnes. Ses *Œuvres*, Traités sur le dogme, Discours, Homélies, Panégyriques, Lettres, Commentaires, etc., ont été souvent publiées. Les principales éditions sont celles de H. Savile, Eton, 1612, 8 vol. in-fol.; Fronton du Duc, grec-latin, Paris, 13 vol. in-fol.; Montfaucon et les bénédictins, 13 vol. in-fol., 1718-1738; Dübner et Fix, 13 vol. in-4°, 1838-1840; Gaume, 26 vol. in-8°, 1838-1840, etc. Les *Homélies* et les *Œuvres choisies* ont été traduites par Auger, 1785, 4 vol. in-8°. V. Villemain, *Éloquence chrétienne* au iv^e siècle.

Jean l'Aumônier (Saint), peut-être né à Amathonte (Chypre), dont son père était gouverneur, fut patriarche d'Alexandrie, en 606 ou en 609, et mourut avant 616. Il se rendit célèbre par sa charité inépuisable. Les Grecs célèbrent sa fête le 11 novembre, Rome le 23 janvier, la France le 9 avril.

Jean Damascène ou **de Damas** (Saint), écrivain ecclésiastique, né vers 676, mort vers 756, était, dit-on, fils d'un gouverneur chrétien de Damas, au nom des Khalifes. Il eut pour maître un religieux italien, appelé Cosme, et se retira dans le monastère de Saint-Sabas, en Palestine. Il combattit courageusement les Iconoclastes, et est surtout célèbre par ses nombreux ouvrages de théologie et de philosophie. Il a été le précurseur des scolastiques. Les Grecs l'honorent le 29 nov. et le 4 déc.; les Latins, le 6 mai. L'édition la plus complète de ses œuvres est celle de Mic. Le Quien, Paris, 1712, 2 vol. in-fol., on y trouve: *Sur les Hérésies*, *Exposition de la foi orthodoxe*, *Contre les Adversaires des saintes images*, *Contre les Manichéens*, *sur la sainte Trinité*, etc. On lui attribue la restauration du chant de l'église grecque, un grand nombre d'hymnes et de cantiques encore en usage, un *Traité de la musique ecclésiastique*, publié par l'abbé Gerbert, et traduit par M. Villoteau.

Jean Gualbert (Saint). V. Gualbert.

Jean Climaque (Saint), docteur de l'Église, né en Palestine vers 525, fut abbé du Mont-Sinaï, 600, et mourut en 605. Il tire son nom de son principal ouvrage, *Climax* ou *Échelle du ciel*, traduit par Arnauld d'Andilly. Ses *Œuvres* ont été publiées, en 1633, in-fol., grec-latin. Fête, le 30 mars.

Jean Colombin (Saint), riche citoyen de Sienne, fondateur de l'ordre des *Jésuates*, en 1363. On l'honore le 8 février.

Jean de Matha (Saint), né près de Barcelonnette (Provence), 1160-1213, docteur en théologie à Paris, prêtre, s'unit à Félix de Valois pour fonder, à Cerfroi, près de Meaux, l'ordre de la Sainte-Trinité ou de la Rédemption des Captifs, qui fut confirmé par Innocent III, 1199. Les religieux portaient une robe blanche, avec une croix rouge et bleue sur la poitrine. Cerfroi devint chef d'ordre. Philippe Auguste protégea les religieux, qu'on appela à Paris les *Mathurins* (de leur chapelle, dédiée à saint Mathurin), et en Espagne les *Pères de la Merci*. Jean de Matha alla plusieurs fois en Afrique racheter des captifs, et mourut à Rome. Innocent XI l'a canonisé en 1679; on le fête le 8 février.

Jean de Meda (Saint), né à Meda, près de Côme, à la fin du XI^e s., mort en 1159, ecclésiastique, se retira dans une solitude près de Côme, entra dans la compagnie des *Humiliés*, et en fit un ordre religieux. Il fut canonisé par Alexandre III.

Jean de Dieu (Saint), né en Portugal, à Monte-Môr-el-Novo, 1495-1550, de parents pauvres, berger, soldat dans les troupes de Charles-Quint, colporteur, fit pénitence pour les désordres de sa jeunesse et se consacra au service des malades. Il prit le nom *de Dieu*, s'établit à Grenade et y fonda l'ordre de la *Charité*, qui reçut sa règle de Pie V, en 1572. Les religieux de la Charité, établis en France en 1601, reçurent, de Marie de Médicis. la place où existe aujourd'hui l'hôpital de la Charité. Les Italiens les appelaient encore *Fate bene, Fratelli* (faites bien, Frères); les Espagnols, *Frères de l'Hospitalité.* Jean de Dieu, canonisé en 1690, est fêté le 16 mai.

Jean de la Croix (Saint). V. Croix.

Jean Capistran (Saint). V. Capistran.

Jean Népomucène (Saint). V. Népomucène.

Jean François de Régis (Saint). V. Régis.

Jean de Brito (Le Bienheureux), né à Lisbonne au XVII^e s., de l'ordre des jésuites, missionnaire dans l'Inde, fit beaucoup de conversions et subit le martyre en 1693. Pie IX l'a béatifié en 1851.

Papes.

Jean I^{er} (Saint), toscan de naissance, pape de 523 à 526, fut envoyé à l'empereur Justin par le roi des Ostrogoths, Théodoric, pour parler en faveur des ariens persécutés. Il sacra l'empereur à Constantinople, 525; mais ne réussit pas dans sa mission. Théodoric le jeta dans une prison, où il mourut. On le fête le 27 mai.

Jean II, né à Rome, surnommé *Mercure* à cause de son éloquence, pape de 532 à 535, reçut et approuva la profession de foi de Justinien I^{er}.

Jean III, noble romain, pape de 560 à 573, termina à Rome la basilique des Douze-Apôtres.

Jean IV, né à Zara en Dalmatie, pape de 640 à 642, condamna les monothélites et l'*Ecthèse* de l'empereur Héraclius. Il racheta beaucoup de chrétiens, prisonniers des Slaves.

Jean V, né en Syrie, pape de 686 à 687.

Jean VI, grec de naissance, pape de 701 à 705, fut menacé par l'empereur Tibère II, et arrêta les dévastations de Gisulfe, duc de Bénévent.

Jean VII, grec de naissance, pape de 705 à 707, montra quelque faiblesse dans ses rapports avec l'empereur Justinien II, et reçut d'Aribert, roi des Lombards, en 707, les domaines enlevés jadis au Saint-Siége dans les Alpes Cottiennes.

Jean VIII, né à Rome, pape de 872 à 882, montra beaucoup d'activité, mais vécut dans des temps difficiles. Il fut forcé de payer tribut aux Arabes, et, chassé de Rome par le duc de Spolète, Lambert, se réfugia en France. Il couronna Louis le Bègue, réunit un concile à Troyes, et ne put obtenir de secours. Il essaya de réconcilier Photius, patriarche de Constantinople, avec l'Eglise romaine. Il couronna Charles le Gros empereur, mais ne reçut de lui aucune aide. On lui a reproché d'avoir prodigué les excommunications. On trouve un grand nombre de lettres de ce pontife dans le *Recueil des Conciles* de Labbe, t. IX.

Jean IX, né à Tibur, pape de 898 à 900, avait été moine de Saint-Benoît. Il réhabilita la mémoire du pape Formose.

Jean X, d'abord évêque de Bologne, et archevêque de Ravenne, fut pape de 914 à 928, par la faveur de la puissante Théodora. Il montra de la justice et de la fermeté, réunit les princes de l'Italie méridionale, et battit les Sarrasins sur les bords du Garigliano. Après la mort de Théodora, sa fille, Marozia, et son mari, Guido, firent jeter le pape dans un cachot, où il fut mis à mort.

Jean XI, fils de Marozia, élu pape par l'influence de sa mère, en 931, fut renversé par son frère Albéric, qui le fit enfermer dans une prison, où il mourut en 936.

Jean XII, fils du patrice Albéric, s'appelait Octavien, et fut le premier pape qui changea de nom. Il se fit nommer pape en 956, à l'âge de 18 ans. Il appela contre son ennemi, Béranger, roi d'Italie, le puissant Otton I^{er}, roi d'Allemagne, et le couronna empereur à Rome, en 962. Bientôt ils se brouillèrent, et Otton réunit un concile pour juger Jean XII et le déposer, 963. Mais, après le départ de l'empereur, les Romains chassèrent Léon VIII et rappelèrent Jean XII, qui mourut peu de temps après, en 964.

Jean XIII, romain, évêque de Narni, pape de 965 à 972, par la grâce des Allemands, fut chassé par les Romains, et, lorsqu'il eut été rétabli par Otton I^{er}, se vengea cruellement. Il couronna Otton II comme empereur en 967.

Jean XIV, né à Pavie, évêque de cette ville, pape de 984 à 985, par la faveur d'Otton II, mourut emprisonné au château Saint-Ange par l'antipape Boniface.

Jean XV, pape en 985, paraît n'avoir pas même été sacré.

Jean XVI, pape de 986 à 996, fut chassé de Rome par le tribun Crescentius, appela Otton III à son secours, et rentra dans la ville. Alors eut lieu la première canonisation solennelle, celle de saint Uldaric, évêque d'Augsbourg.

Jean XVI, antipape de 997 à 998, grec d'origine, fut opposé, par Crescentius, à Grégoire V, qui le fit périr.

Jean XVII, pape en 1003.

Jean XVIII, romain, pape de 1003 à 1009, abdiqua pour se faire moine à Saint-Paul de Rome.

Jean XIX, pape de 1024 à 1033, succéda à son frère, Benoît VIII. Il couronna Conrad II en 1027, fut chassé de Rome par les nobles, en 1033, et ramené par Conrad II.

Jean XXI, *Pierre*, fils de *Julien*, né à Lisbonne, d'une noble famille, médecin et philosophe distingué, archevêque de Braga, évêque-cardinal de Frascati, fut pape de 1276 à 1277. Il voulut rétablir la paix entre les princes chrétiens, la concorde entre les deux Eglises, pour décider une nouvelle croisade. Il fut écrasé par la chute d'une chambre de son palais de Viterbe.

Jean XXII, *Jacques d'Euse*, né à Cahors, vers 1244, évêque de Fréjus, archevêque d'Avignon, cardinal-évêque de Porto. Après un interrègne de plus de deux ans, depuis la mort de Clément V, il fut nommé pape à Lyon, 1316, et fixa sa résidence à Avignon. Il montra beaucoup d'activité pour toutes les affaires de l'Eglise: il avait l'esprit réformateur. Il fonda beaucoup d'évêchés nouveaux, et promulgua les Constitutions de Clément V, qui furent un nouveau manuel de jurisprudence canonique. Il chercha à apaiser les grandes querelles qui divisaient alors l'ordre de Saint-François, et se prononça pour le parti de la *commune observance* contre ceux qui prêchaient le plus absolu renoncement à toute possession temporelle. Il s'attira ainsi de nombreux ennemis. Il n'était pas d'avis d'entreprendre une nouvelle croisade, dans l'état de division où se trouvait alors la chrétienté, et il fut forcé d'excommunier et de combattre les bandes de Pastoureaux, qui voulaient commencer la croisade en massacrant les juifs. Il eut pour ennemi l'empereur Louis de Bavière, qui fut soutenu par les franciscains rigides, par le célèbre docteur Guillaume d'Ockam, et par le général même de l'ordre, Michel de Césène. Jean XXII excommunia l'Empereur, qui se fit couronner à Rome roi des Romains, 1327, et lui opposa Pierre de Corbario. De toutes parts, les docteurs, les princes et même les peuples se soulevaient contre la puissance pontificale; on alla même jusqu'à accuser Jean d'être hérétique. Il épuisa dans ces luttes les dernières années de sa vie, et mourut en 1334.

Jean XXIII, *Balthazar Cossa*, né à Naples, avait eu une vie très-aventureuse. Noble, il avait exercé le métier de corsaire, puis il était devenu archidiacre de Bologne, cardinal-diacre de Saint-Eustache et légat à Bologne. Il fut forcé d'assiéger cette ville qui s'était soulevée, et la traita si durement que Grégoire XII blâma énergiquement sa conduite. A la mort d'Alexandre V, il fut élu pape à Bologne, 1410. Il y avait alors deux autres papes : Benoît XIII, élu par les cardinaux d'Avignon, et Grégoire XII, reconnu par quelques princes d'Allemagne et d'Italie. Jean XXIII eut pour ennemi le roi de Naples, Ladislas, et chercha un protecteur dans

l'empereur Sigismond, dont il avait favorisé l'élection; vainement il excommunia Ladislas et prêcha une croisade contre lui. Sigismond ne lui fut pas beaucoup plus favorable. L'anarchie était à son comble dans l'Église; Jean XXIII fut forcé de convoquer le concile général de Constance, 1414. L'assemblée lui demanda de renoncer à la tiare; il dut signer l'acte d'abdication, et Sigismond le fit garder à vue. Jean acheta l'appui du duc d'Autriche et parvint à fuir, déguisé en palfrenier; il protesta vainement contre la violence qui lui avait été faite. Le concile, entraîné par l'Empereur et par l'éloquence de Gerson, se déclara supérieur au pape, et Jean, arrêté à Fribourg, fut déposé solennellement, 1415. Renfermé au château d'Heidelberg, il recouvra sa liberté au bout de quatre ans, alla se jeter aux pieds de Martin V, et fut créé par lui cardinal-évêque de Frascati. Il mourut doyen du sacré collége, en 1419.

Empereurs, Rois et Princes.

Jean, secrétaire de l'empereur Honorius, fut proclamé empereur et soutenu par Aétius, en 424; surpris à Ravenne, il fut mis à mort à Aquilée, par l'ordre de Placidie, mère de Valentinien III, 425.

Jean Ier Zimiscès, emper. d'Orient. V. Zimiscès.

Jean II Comnène ou **Calo-Jean,** fils de l'empereur Alexis Ier, né en 1088, fut surnommé par ironie Calo-Jean (Jean le Beau), à cause de sa laideur. Il succéda à son père, 1118, réprima une conspiration de sa sœur Anne, qui voulait placer sur le trône son mari, Nicéphore Bryenne, et gouverna avec sagesse et fermeté; on l'a surnommé le *Marc-Aurèle byzantin*. Il combattit heureusement les Turcs, repoussa les Petchenègues au delà du Danube, soumit les Serbes, battit les Hongrois, réunit les États du prince arménien Livon, qui formèrent la 4e Arménie, 1131, et reçut les hommages de Raymond, prince d'Antioche. Il se blessa à la chasse et mourut de ses blessures, en 1143. Son fils Manuel lui succéda.

Jean III Vatatzes. V. Vatace.

Jean IV Lascaris. V. Lascaris.

Jean V Cantacuzène. V. Cantacuzène.

Jean VI et **Jean VII Paléologue.** V. Paléologue.

Jean, surnommé *sans Terre* (parce que, dans un premier partage, il n'avait reçu de son père aucun domaine, à cause de sa jeunesse), roi d'Angleterre, 4e fils de Henri II et d'Éléonore d'Aquitaine, né en 1166, prit part à la révolte de son frère Richard contre le vieux roi, et hâta ainsi la mort de Henri, 1189. Richard, devenu roi, donna à Jean de nombreux domaines; mais pendant la 3e croisade celui-ci voulut s'emparer du pouvoir, malgré le chancelier Guillaume Longchamp, et, lorsqu'il apprit la captivité de Richard, s'entendit avec Philippe Auguste pour le dépouiller. Richard, rendu à la liberté, lui pardonna. A la mort de son frère, 1199, Jean s'empara de son héritage, malgré les droits de son neveu Arthur, qui fut forcé de se résigner, lorsque Philippe Auguste eut vendu la paix à Jean, moyennant le comté d'Évreux. Jean, prince vicieux, débauché, cruel et lâche, excita bientôt contre lui de nombreux ennemis. Il enleva Isabelle d'Angoulême à Hugues, comte de la Marche, qui obtint les secours du roi de France. Il s'empara à Mirebeau (Poitou) du jeune Arthur, qui avait repris les armes, le traîna de prison en prison, et l'assassina lui-même à Rouen, suivant la tradition populaire, 1202. Cité par Philippe Auguste devant la cour des pairs de France, il refusa de comparaître, fut déclaré félon et déchu de tous ses fiefs français. Philippe lui enleva la Normandie, le Maine, l'Anjou, la Touraine, le Poitou, sans que Jean, plongé dans de grossiers plaisirs, fît le moindre effort pour se défendre. Il entra même en lutte contre l'Église; il avait voulu, malgré les moines de Cantorbéry, nommer archevêque l'une de ses créatures; Innocent III, pris pour arbitre, désigna le cardinal Étienne Langton. Jean ne voulut pas le reconnaître, épouvanta l'Angleterre de ses fureurs et força le pape à prononcer l'interdit contre son royaume. Philippe Auguste, chargé d'exécuter la sentence de déposition, réunit une grande flotte pour passer en Angleterre. Jean, furieux, sollicitait, dit-on, les secours du chef des Almohades d'Espagne; il avait réuni 60,000 hommes; mais craignant, avec raison, le soulèvement de son armée, il s'humilia et se reconnut vassal du Saint-Siége, 1213. — Il voulut se venger de Philippe Auguste et forma une coalition contre lui; mais, tandis que ses alliés étaient battus à Bouvines, 1214, lui-même, repoussé de Nantes, défait à la Roche-aux-Moines, près de la Loire, fuyait à la Rochelle, puis en Angleterre. Il y trouva les barons armés, dirigés par Étienne Langton, et soutenus par les bourgeois de Londres; il fut forcé de signer à Runnymead la *grande charte* des libertés anglaises, 1215, et la charte dite des *forêts*. Mais bientôt, plein de colère, il réunit une grande armée de mercenaires brabançons et picards, obtint d'Innocent III l'annulation de la grande charte et commença une guerre épouvantable de dévastations. Les barons offrirent alors la couronne d'Angleterre au fils de Philippe Auguste, Louis, qui avait épousé Blanche de Castille, nièce de Jean. Le tyran avait encore de nombreuses forteresses, lorsque ses trésors furent engloutis au passage du Ward; il en mourut de chagrin, à Newark, 1216. Son fils, Henri III, lui succéda.

Jean de Luxembourg, roi de Bohême, fils aîné de l'empereur Henri VII, né en 1295, épousa en 1310 Élisabeth, fille de Wenceslas IV, roi de Bohême, et devint roi de ce pays, en 1311. Il soutint Louis de Bavière contre son rival Frédéric d'Autriche, s'empara de la Silésie sur les Polonais, 1327, et perdit un œil en allant au secours des chevaliers teutoniques, 1329. Nommé par Louis de Bavière vicaire impérial en Italie, 1330, il prit Crémone, Parme, Pavie, Modène; excita les soupçons de l'empereur, lorsque Jean XXII lui offrit la couronne d'Italie, et revint apaiser une révolte des Bohémiens. Il s'agrandit encore de la Moravie. Plus d'une fois, entraîné par son humeur chevaleresque, il avait combattu pour le roi de France, Philippe VI; plusieurs mariages unissaient sa famille à la maison des Valois; en 1340, il avait perdu l'œil qui lui restait. *Jean l'Aveugle* n'en voulut pas moins frapper un bon coup d'épée à la bataille de Crécy, et se fit tuer dans la mêlée avec les chevaliers qui le conduisaient, 1346. Son fils, Charles IV, lui succéda en Bohême, et fut empereur.

Jean, archiduc d'Autriche, fils de l'empereur Léopold II, 1782-1859, fut vaincu par Moreau à Hohenlinden, 1800; dirigea les travaux du génie et des fortifications en Autriche; fut chargé de défendre le Tyrol, en 1805; fut battu, en 1809, par le prince Eugène à Raab, et prit Huningue, en 1815. Il était estimé pour ses qualités militaires, son goût des sciences naturelles et son honnêteté. Il fonda le *Johanneum* à Grätz, en 1811. L'assemblée nationale allemande de 1848 le nomma vicaire de l'Empire; il fit peu de chose et résigna ses fonctions, décembre 1849.

Jean, roi de Danemark et de Norvége, né à Aalborg 1455, succéda à son père, Christian Ier, en 1481. Il ne fut reconnu en Norvége qu'après avoir signé une *capitulation*, favorable à la noblesse et au clergé; mais ne put soumettre les Suédois qu'après deux victoires gagnées sur l'administrateur Steen Sture, 1497. Il montra de la douceur et de l'habileté. Il partagea avec son frère Frédéric, 1490, les duchés de Slesvig et de Holstein, mais tenta vainement de soumettre le petit peuple des Dithmarses, 1500; il échappa avec peine et perdit même la bannière nationale ou *Danebrog*. Les Suédois se soulevèrent et Steen Sture reprit Stockholm, malgré la défense héroïque de la reine Christine. Jean ne cessa de leur faire la guerre, et eut à lutter contre les Norvégiens et contre les villes Hanséatiques. Il mourut d'une chute de cheval, 1513; Christian II lui succéda.

Jean Ier, roi d'Aragon, né en 1350, succéda à Pierre IV, son père, 1387, et mourut en 1395. Il laissa les soins du gouvernement à sa femme Yolande, et ne s'occupa que de festins et de poésie; il fonda une académie de la gaie science à Barcelone. Ses sujets se soulevèrent; le comte d'Armagnac ravagea ses États, 1390; mais Jean comprima une révolte de la Sardaigne en 1392.

Jean II, roi d'Aragon, né en 1397, 2e fils de Ferdinand le Juste, se mêla très-activement et sans résultat sérieux aux intrigues de la cour de Castille. Il devint roi de Navarre, 1425, par suite de son mariage avec Blanche, fille de Charles III. A la mort de Blanche, 1441, il garda la couronne. Il eut à lutter contre son fils, don Carlos, le souverain légitime, en 1452, 1455, et succéda en Aragon à son frère aîné, Alphonse V, 1458. La lutte recommença contre le malheureux don Carlos, qui mourut peut-être empoisonné, en 1461. Alors les Catalans se soulevèrent et offrirent la couronne à dom Pèdre, infant de Portugal, puis à Jean de Calabre, fils de René d'Anjou; pour obtenir quelques secours de Louis XI, il lui engagea le Roussillon et la Cerdagne; puis, pour reprendre ses provinces, sans rien payer, entra dans les ligues formées contre le roi de France. Il mourut en 1479, laissant le trône d'Aragon à

son fils Ferdinand, et la Navarre à sa seconde fille, Léonore, comtesse de Foix.

Jean Ier, roi de Castille, fils de Henri de Transtamare, né en 1358, succéda à son père, 1379, fit la guerre au roi de Portugal, Ferdinand, et voulut vainement s'emparer de ce royaume, à la mort du prince dont il avait épousé la fille. Il fut battu par Jean Ier (V ce nom) à Aljubarota, 1385. Il eut de son côté à repousser les prétentions du duc de Lancastre, qui avait épousé une fille de Pierre le Cruel, 1386-1388. Il avait de grandes qualités et fut renommé pour sa justice et sa générosité. Il mourut d'une chute de cheval, en 1390.

Jean II, roi de Castille, né en 1405, succéda à son père Henri III, en 1406, sous la tutelle de sa mère, Catherine, et de son oncle Ferdinand. Il abandonna le pouvoir à un favori, Alvaro de Luna, détesté des grands, sans cesse en lutte avec eux, et qui finit par être décapité après un procès inique, en 1453. Jean avait montré du courage dans la guerre contre les Maures de Grenade; il favorisa la poésie et la littérature; mais les guerres civiles désolèrent son règne. Il mourut en 1454, laissant le trône à Henri IV; la célèbre Isabelle de Castille était sa fille.

Jean, roi de Portugal. V. Joao.

Jean, dit *le Posthume*, fils de Louis X, roi de France, et de Clémence de Hongrie, naquit cinq mois après la mort de son père, 1316, et mourut quelques jours après. Quelques écrivains ont accusé de sa mort, mais sans preuve aucune, son oncle Philippe V, qui lui succéda, et surtout la belle-mère de ce prince, Mahaut, comtesse d'Artois. D'autres prétendent que l'enfant royal fut enlevé et élevé secrètement à Vienne sous le nom de *Jean de Guccio;* plus tard il se fit reconnaître à Rome par Rienzi, en Hongrie par Louis le Grand, neveu de Clémence; il vint en France réclamer la couronne pendant la captivité du roi Jean, fut arrêté en Provence et transporté à Naples où il mourut au château de l'Œuf. — On ne devrait pas compter cet enfant parmi les rois de France.

Jean, dit *le Bon*, roi de France, succéda en 1350 à son père, Philippe VI de Valois. Brave et chevaleresque, mais téméraire, prodigue, opiniâtre, emporté, plein d'orgueil, il ne mérite pas le surnom qu'on lui a donné, si ce n'est à cause de son courage ou de ses malheurs. Ses prodigieuses dépenses pour ses fêtes et ses libéralités le forcèrent d'altérer les monnaies de la manière la plus scandaleuse, et de convoquer les Etats-généraux en 1351, pour obtenir de l'argent. Il institua l'Ordre de l'Étoile, au moment où il faisait décapiter, sans procès, le comte d'Eu, connétable. Il souleva contre lui son gendre, Charles le Mauvais, roi de Navarre et comte d'Evreux, lorsque la guerre recommençait contre les Anglais; il le prit à Rouen, à la table de son propre fils, et fit périr ses principaux amis. Les Etats-généraux de 1355 votèrent des sommes considérables pour la guerre, mais attaquèrent le mauvais gouvernement du roi et essayèrent de remédier aux abus. En 1356, Jean, à la tête de 60,000 hommes, joignit le *Prince Noir*, près de Poitiers, à Maupertuis; il perdit la bataille par sa faute et ne sut montrer que le courage d'un soldat. Il fut conduit prisonnier à Bordeaux, puis à Londres. Le royaume, sous la régence de son fils, Charles, fut alors exposé aux plus grands dangers : les Etats-généraux de Paris, 1356 et 1357, dirigés par Etienne Marcel, voulurent s'emparer du gouvernement; Charles de Navarre, délivré, espérait conquérir le trône; et les paysans, furieux de misère, épouvantaient la France des excès de la Jacquerie. Jean avait signé à Londres un traité qui cédait à Edouard III toutes les anciennes possessions des Plantagenets; le dauphin le fit rejeter; il y eut encore une campagne des Anglais en France. Enfin le malheureux traité de Brétigny rendit la paix au royaume et Jean à la liberté, 1360; il abandonnait les provinces au sud de la Charente, le Ponthieu, Calais, etc., et devait payer 3 millions d'écus d'or pour sa rançon. La France s'épuisa pour fournir ces sommes considérables; la peste désolait le pays et les compagnies d'aventuriers portaient le ravage dans toutes les provinces. Jean songeait, dit-on, à faire une nouvelle croisade, lorsqu'il apprit qu'un de ses fils, le duc d'Anjou, laissé en ôtage à Londres, s'était enfui d'Angleterre. Il retourna se constituer prisonnier; on lui attribue du moins ces belles paroles : *Si la bonne foi était bannie du reste du monde, il faudrait qu'on la retrouvât dans le cœur des rois.* Il mourut à Londres, le 8 avril 1364. Il laissait de sa première femme, Bonne de Luxembourg : Charles, son successeur, Louis d'Anjou, Jean duc de Berry et Philippe, à qui il venait de donner en apanage le duché de Bourgogne, dont il avait hérité à la mort du dernier duc, Philippe de Rouvre. Ses filles avaient épousé Charles de Navarre, le comte de Bar et Galeas Visconti de Milan, qui paya de 100,000 florins l'honneur de cette alliance.

Jean sans Peur, duc de Bourgogne, fils de Philippe le Hardi et de Marguerite de Flandre, né à Dijon, 1371, porta d'abord le titre de *comte de Nevers*, signala son courage contre les Flamands dès 1384, et épousa, en 1385, Marguerite de Bavière. En 1396, à la tête d'une armée de chevaliers, il alla au secours de Sigismond de Hongrie, mais fut battu et pris par le sultan Bajazet, à Nicopolis; il fallut payer son énorme rançon; mais Jean en rapporta le surnom de *Sans Peur*. En 1404, il hérita du duché de Bourgogne, des comtés de Flandre et d'Artois, des seigneuries de Malines, Alost et Termonde, de la comté de Bourgogne et de la seigneurie de Salins. Ennemi de son cousin, le duc d'Orléans, frère de Charles VI, il lui disputa le gouvernement, et gagna la faveur du peuple de Paris, en déclamant contre les impôts et en faisant rendre aux bourgeois les priviléges qui leur avaient été enlevés en 1382. Plusieurs fois la guerre fut sur le point d'éclater entre les deux rivaux; enfin le duc de Berry, leur oncle, semblait les avoir réconciliés, lorsque le duc d'Orléans fut assassiné à Paris, 1407. Jean sans Peur avoua son crime, se retira dans ses Etats, et revint bientôt menaçant, au milieu des acclamations de la populace. Devant une assistance nombreuse, il fit prononcer son apologie par le cordelier Jean Petit, 1408. Il marcha contre les Liégeois, qui avaient chassé leur évêque, son beau-frère; vainqueur à la sanglante bataille d'Hasbain, il rentra dans Paris, et força les princes d'Orléans à une réconciliation solennelle dans la cathédrale de Chartres. Il resta maître du pouvoir, poursuivit les financiers, fit périr le surintendant Jean de Montaigu, et reçut la garde du dauphin, 1409 Mais un parti formidable s'était formé contre lui; Bernard d'Armagnac, beau-père du duc Charles d'Orléans, souleva les pauvres gentilshommes de l'Ouest et du Midi contre la France du Nord et les entraîna vers Paris. Alors commença la guerre civile des Bourguignons et des Armagnacs; les traités de Bicêtre, d'Auxerre, d'Arras ne furent pas même des trêves. Jean avait pour lui les Bourguignons et les Flamands, mais surtout la terrible faction des *Cabochiens*, maîtres de Paris; leurs excès compromirent sa cause et rendirent l'avantage aux Armagnacs. Les deux partis avaient mendié les secours des Anglais. Lorsque Henri V débarqua en France, Jean sans Peur, sans le soutenir, ne le combattit pas; et, après la grande défaite des Armagnacs à Azincourt, 1415, il essaya de rentrer dans Paris. Il fut repoussé par Bernard d'Armagnac, fut ironiquement nommé *Jean de Lagny*, parce qu'il avait perdu son temps dans cette ville, s'empara de Paris que lui livra la trahison de Perrinet Leclerc, 1418, et ne put empêcher les horribles massacres de ses alliés, les Cabochiens. Il ne fit rien pour sauver la Normandie, pour délivrer Rouen, qui tomba au pouvoir de Henri V, 1419. On demandait de toutes parts qu'il se réconciliât avec le dauphin Charles, qu'entouraient les chefs Armagnacs; il y eut une première entrevue au pont de Pouilli, près de Melun; dans une seconde entrevue, sur le pont de Montereau, il fut assassiné, sous les yeux du dauphin, par les chefs Armagnacs, probablement par Tanneguy Duchâtel, 10 sept. 1419. Le meurtre du duc d'Orléans était vengé; mais l'assassinat de Jean sans Peur allait livrer la France aux Anglais. Son fils Philippe le Bon lui succéda.

Jean d'Albret, roi de Navarre, fils d'Alain d'Albret, épousa Catherine de Navarre, sœur de François Phœbus, et devint roi de Navarre, en 1484. Il resta l'allié de Louis XII, mais ne sut pas défendre ses Etats contre Ferdinand d'Aragon ; le duc d'Albe lui enleva la Navarre espagnole, en 1512. Il transmit le Basse-Navarre, le Béarn et son titre de roi à son fils, Henri II, père de Jeanne d'Albret, 1517.

Jean Ier, dit *le Roux*, duc de Bretagne, fils de Pierre Mauclerc, né en 1217, régna de 1237 à 1286. Il accompagna saint Louis à la 8e croisade.

Jean II, duc de Bretagne, fils de Jean Ier, né en 1239, accompagna saint Louis à la croisade, alla combattre en Syrie avec Edouard d'Angleterre; succéda à son père, 1286, et fut créé duc et pair par Philippe le Bel en 1297. Il mourut à Lyon, 1305, écrasé dans une procession sous les ruines d'un mur qui s'écroula.

Jean III, dit *le Bon*, duc de Bretagne, fils d'Ar-

thur II, régna de 1312 à 1341. Il soutint Philippe VI contre Edouard III. Il avait marié sa nièce Jeanne à Charles de Blois, neveu de Philippe VI, et l'avait désignée pour lui succéder.

Jean IV, de Montfort, frère du précédent, se déclara le compétiteur de Charles de Blois, et fut reconnu duc de Bretagne par les Bretons attachés à l'indépendance du pays, 1341. La cour des pairs de France adjugea le duché à Jeanne de Penthièvre ; et Jean, assiégé dans Nantes, fut forcé de se rendre et enfermé dans la tour du Louvre, à Paris. Sa femme, Jeanne de Flandre, soutint héroïquement sa cause. Jean IV parvint à s'échapper, en 1345, mais il mourut peu de temps après, à Hennebon.

Jean V, dit *le Vaillant*, fils du précédent, né en 1338, fut élevé à la cour d'Edouard III, pendant que sa mère, Jeanne de Flandre, luttait contre Charles de Blois et Jeanne de Penthièvre. Après le traité de Brétigny, 1360, des conférences, pour terminer la guerre de succession, n'aboutirent pas. En 1363, Jeanne de Penthièvre fit rejeter un traité de partage; mais Charles de Blois fut tué à la bataille d'Auray, 1364, et sa veuve abandonna ses droits par le traité de Guérande, 1365. Jean V prêta hommage à Charles V et promit d'abandonner les Anglais; mais il fut infidèle à ses serments et se déclara pour Edouard III. Abandonné par ses sujets, poursuivi par Du Guesclin, il fut forcé de se retirer en Angleterre, 1374. Charles V crut alors pouvoir confisquer le duché et le réunir à la France; mais les Bretons ne voulaient pas subir le joug français, et Jean V, rappelé par tous les partis, fut reçu en triomphe, 1379. Il rendit hommage à Charles VI, en 1381, mais le servit mal. Irrité contre le connétable Clisson, qui avait délivré de sa prison en Angleterre le comte de Penthièvre, fils de Charles de Blois, et qui l'avait marié à l'une de ses filles, il le fit arrêter dans son château de l'Hermine, près de Vannes, et voulut même le faire périr, 1388. Clisson dut payer rançon et fut dès lors son ennemi acharné. Charles VI marchait contre Jean V, qui avait donné asile au meurtrier de son connétable, Pierre de Craon, lorsqu'il devint fou, 1392. La Bretagne fut troublée jusqu'à la mort de ce prince emporté et perfide. 1399. Il avait institué l'ordre militaire de l'Hermine.

Jean VI, fils du précédent, succéda à son père en 1399, sous la tutelle de sa mère; puis, quand elle eut épousé Henri IV, roi d'Angleterre, sous celle du duc de Bourgogne. Il resta attaché au parti français ; mais montra cependant plus de prudence que de dévouement; il s'interposa plusieurs fois pour mettre fin à la guerre, mais ne put réussir. En 1420, les Penthièvre l'arrêtèrent par trahison et le menèrent prisonnier dans plusieurs de leurs châteaux ; la Bretagne prit les armes et les força à le relâcher; mais il dut dépenser des sommes considérables. Il fut magnifique et charitable, mais trop faible et trop bon, disent les historiens. Il mourut en 1442.

Jean d'Anjou, duc de Calabre, fils de René d'Anjou, devint duc de Lorraine en 1453. Il disputa le royaume de Naples à Ferdinand d'Aragon, successeur d'Alphonse V, en 1458. Vainqueur à Sarno, 1460, il fut défait à Troja, 1462, abandonné par les Napolitains et forcé de rentrer en France. Il prit part à la *Ligue du Bien public* contre Louis XI, 1465. Appelé par les Catalans, soulevés contre le roi Jean II, il eut d'abord de grands succès, grâce à sa valeur, mais mourut à Barcelone en 1470.

Jean Ier ou **Jean-Albert**, roi de Pologne, fils de Casimir IV, né en 1459, succéda à son père en 1492, lutta contre les Tatars de Crimée et contre les Turcs, et mourut en 1501.

Jean II ou **Jean-Casimir**. V. Casimir V.

Jean III ou **Jean Sobieski**. V. Sobieski.

Jean *le Constant* ou *le Ferme*, électeur de Saxe, né en 1467, succéda à Frédéric le Sage, défendit avec zèle la cause luthérienne à Augsbourg et provoqua la formation de la ligue de Smalkalde. Il mourut en 1532.

Jean-Frédéric Ier *le Magnanime*, fils du précédent, né en 1503, administra l'électorat de Saxe depuis 1532, fut l'un des principaux chefs du parti protestant, eut à lutter contre son cousin, l'ambitieux Maurice de Saxe, fut mis au ban de l'Empire par Charles-Quint, vaincu et pris à Muhlberg, 1547, condamné à mort et dépouillé de son électorat. Rendu à la liberté, il mourut en 1554, sans avoir pu reprendre sa dignité d'électeur.

Jean-Frédéric II, duc de Saxe, fils du précédent, né en 1529, fonda l'université d'Iéna, prit part aux querelles religieuses de son temps, fut mis au ban de l'Empire, et mourut, en 1595, prisonnier des Autrichiens.

Jean-George Ier, électeur de Saxe, succéda à son frère Christian II, en 1611, et pendant la guerre de Trente Ans joua un rôle équivoque, soutenant faiblement Gustave-Adolphe, abandonnant la cause protestante, au traité de Prague de 1635, et combattant même les Suédois. Avec lui, la Saxe perdit le premier rang dans le parti protestant. Il mourut en 1656.

Jean Ier *le Débonnaire*, roi de Suède, successeur d'Eric X, mourut en 1222. C'est le dernier prince de la dynastie des Sverker.

Jean II, roi de Suède. V. Jean Ier, roi de Danemark.

Jean III, roi de Suède, né en 1537, fils de Gustave Wasa, détrôna son frère, Eric XIV, 1568, et le fit empoisonner. Il termina la guerre avec les Danois par le traité de 1570 et garda la Norvége. Il combattit heureusement les Moscovites en Esthonie et en Livonie. Entraîné par la reine, Catherine Jagellon, il essaya de rétablir le catholicisme en Suède; mais il s'arrêta devant l'opposition nationale, surtout après la mort de la reine. Il fit élire roi de Pologne son fils Sigismond, en 1586, et mourut en 1592.

Jean, duc d'Alençon. V. Alençon.

Jean, comte d'Angoulême, fils de Louis d'Orléans, né en 1404, fut prisonnier des Anglais, avec son frère Charles, de 1415 à 1445, et cultiva les lettres. C'est pour lui que Guillaume Cousinot écrivit les *Gestes des nobles François, descendus du roi Priam;* lui-même composa ou compila *le Caton moralisé*. Il combattit les Anglais en Guyenne, 1451-1453, et mourut en 1467. François Ier était son petit-fils.

Jean de Souabe, dit *le Parricide*, né en 1289, dépouillé par son oncle, Albert d'Autriche, des domaines paternels, forma un complot contre lui et l'assassina, au passage de la Reuss, le 1er mai 1308. On dit que, déguisé en moine, il se sauva en Italie, qu'il vint plus tard à Avignon solliciter son pardon de Clément V et qu'il mourut moine augustin ; d'autres prétendent qu'il vécut jusqu'en 1368, sous le costume d'un ermite, dans son domaine d'Eigen.

Jean-Casimir, comte palatin, 2e fils de l'électeur palatin, Frédéric III, né en 1543, mort en 1592, fut élevé à la cour de France; puis devint l'un des principaux chefs du protestantisme en Allemagne. Il vint au secours des calvinistes français, en 1568, se rapprocha un instant de Charles IX, et, sous Henri III, conduisit de nouveau une armée d'Allemands au secours du prince de Condé, 1575. Sa petite cour de Neustadt devint le centre le plus actif de la politique calviniste, et le rendez-vous des plus savants jurisconsultes et théologiens. Il secourut les Hollandais, seconda l'archevêque de Cologne, qui s'était fait calviniste; gouverna le Palatinat au nom de son jeune neveu, et favorisa les deux expéditions allemandes dirigées, en 1587 et en 1591, contre les Ligueurs de France. Il fut considéré comme l'un des princes les plus remarquables de son temps.

Jean de Leyde (Jean **Bockelson**, **Bockold** ou **Bockolt**), né à Leyde vers 1510, fils d'un magistrat municipal de La Haye, tailleur, poëte, comédien, devint l'un des principaux chefs des anabaptistes, et se rendit à Munster avec Jean Mathiesen, 1534. Il l'aida à s'emparer du pouvoir, et, après sa mort, fut investi de l'autorité suprême. Il se fit passer pour prophète, constitua un gouvernement unitaire et monarchique, fut proclamé *roi de Sion*, établit la communauté des biens et des femmes, et envoya des missionnaires pour prêcher la parole de Dieu aux quatre coins du monde. Munster fut assiégée par les catholiques et les protestants; Bockold redoubla d'opiniâtreté et d'extravagances. Il fut enfin trahi, livré à l'évêque de Munster, Waldeck, 1535, promené de ville en ville, et livré à un supplice horrible, 1536.

Jean de Salisbury, philosophe scolastique, né à Salisbury vers 1110, mort en 1180, étudia en France, et ouvrit une école à Paris vers 1140. Secrétaire de Théobald, archevêque de Cantorbéry, il s'attacha ensuite à Thomas Becket, partagea sa fortune, et devint évêque de Chartres, en 1176. Ses ouvrages ont été réunis par M. Giles et publiés à Oxford, 5 vol. in-8°, 1847-48; les plus célèbres sont : *Polycraticus, sive de curalium nugis et vestigiis philosophorum*, satire en 8 livres, où l'on rencontre de grandes hardiesses contre les rois, et qui fut très-populaire jusqu'au XVIIe s.; *Metalogicus*, livre dirigé surtout contre les faux logiciens; *Entheticus*, poëme satirique contre plusieurs des docteurs scolastiques de l'époque; *de Membris conspirantibus*; *Vies de*

saint Anselme et de saint Thomas; Lettres nombreuses et intéressantes.

Jean, moine de Marmoutiers, historien français du XIIe s., a composé la chronique intitulée : *Gesta consulum Andegavensium*, et l'*Histoire de Geoffroy*, comte d'Anjou, qui est dans le t. XII des *Rerum Gallicarum Scriptores*.

Jean de Holywood, *Joannes de Sacro Bosco*, mathématicien anglais du XIIIe s., est auteur d'un petit traité *de Sphera*, qui a eu 65 éditions.

Jean le Milanais, médecin italien du XIe s., a mis en vers les aphorismes de l'école de Salerne, *Regimen scholæ Salernitanæ*, poëme qui a eu de très-nombreuses éditions depuis celle de 1480, in-4°.

Jean d'Arras, secrétaire de Jean, duc de Berry, frère de Charles V, a écrit, sur son ordre, avec d'anciennes légendes, le *roman de Mélusine*, qui a été imprimé souvent depuis l'édition de Genève, 1478, in-fol. gothique. M. Brunet en a publié une nouvelle édition dans la *Bibliothèque elzévirienne*, 1854.

Jean d'Arras, dit *Caron*, conteur français du XVe s., est l'un des trois auteurs des *Evangiles des Quenouilles*, livre curieux pour l'étude des mœurs et au point de vue philosophique, imprimé à Bruges par Colard-Mansion, 1475, in-fol., et dans la *Bibliothèque elzévirienne*, en 1855.

Jean, dit l'*Evangéliste*, capucin, né à Arras, vivait à la fin du XVIe s. On a de lui *la Philomèle séraphique*, surtout recueil de cantiques, avec de vieux airs d'une naïveté remarquable; Tournay, 2 vol. in-12, 1632 et 1640.

Jean de Gnesne, archidiacre de Gnesne, au XIVe s. vice-chancelier de Pologne sous Casimir le Grand, a laissé: *Cracoviæ brevior chronica*, ouvrage d'une grande importance pour l'histoire de Pologne, inséré au t. II de la *Collection* de Sommersberg.

Jean de Giscala ou **Gischala,** juif du Ier s., d'abord chef de brigands, se mit au service de l'historien Josèphe, puis voulut le tuer. Il parvint à se réfugier dans Jérusalem, que les Romains assiégeaient. Il contribua à la défense, fut pris par Titus, et condamné à une prison perpétuelle.

Jean, dit *le Hollandais*, peintre du XVe s., né à Anvers, a laissé des tableaux estimés et surtout des paysages. Breughel a imité sa manière.

Jean de Vicence, dominicain italien du XIIIe s., mort après 1260, prêcha la paix publique à Bologne, à Padoue, dans les villes voisines, et réunit, dit-on, en 1233, dans la plaine de Paquara, près de Vérone, plus de 400,000 personnes, qui s'engagèrent à oublier leurs haines. A Vicence et à Vérone on lui accorda un pouvoir absolu ; mais il se montra incapable de gouverner, et vécut depuis dans la retraite.

Jean de Troyes, greffier de l'hôtel de ville de Paris, au XVe s., passe pour être l'auteur de la *Chronique scandaleuse*, histoire de Louis XI, tirée des Chroniques de Saint-Denis. On la trouve dans les collections de Mémoires sur l'Hist. de France.

Jean, surnommé *Philoponus* (qui aime le travail), grammairien d'Alexandrie, à la fin du VIe s., a laissé un traité des *Dialectes de la langue grecque*. On lui doit aussi des *Commentaires* sur plusieurs traités d'Aristote, une *Réfutation de l'opinion de Proclus sur l'éternité du monde*. Chef de l'hérésie qui admettait trois natures en Dieu, il a été condamné par le concile de Constantinople, en 681.

Jean, moine d'une abbaye du diocèse de Metz, à la fin du XIIe s., a publié un livre latin, les *Sept Sages*, série de nouvelles, reliées entre elles à la manière orientale, auxquelles Boccace semble avoir fait plusieurs emprunts. Le moine Herbers l'a imité en vers français ; il a été traduit en plusieurs langues, récemment par M. Leroux de Lincy, 1838.

Jean de Paris, dominicain, mort à Bordeaux, en 1304, professeur de théologie et prédicateur à Paris, écrivit pour Philippe IV contre Boniface VIII un traité *de Regia Potestate et Papali*. Il fut condamné par l'évêque de Paris, pour avoir avancé en chaire quelques erreurs sur l'Eucharistie.

Jean d'Udine, peintre italien, né en 1489 ou 1494, mort en 1564, fut élève de Giorgione, puis de Raphaël. Il excellait à peindre les ornements, les fruits, les fleurs, et produisait, dit-on, l'illusion la plus étonnante.

Jean Bologne. V. BOLOGNE.

Jean de Bruges. V. EYCK (VAN).

Jean de Calcar. V. CALCAR.

Jean de Meung. V. MEUNG.

Jean du Plan Carpin. V. CARPIN.

Jean de Nivelle. V. NIVELLE.

Jean-Paul. V. RICHTER.

Jean (Saint-), l'une des îles Vierges, dans les Petites-Antilles, près et à l'E. de Saint-Thomas, a 60 kil. carrés, produit du sucre, a été possédée par les Danois, depuis 1671 ; ils voulaient la céder aux Etats-Unis, 1867 ; 1,600 habitants.

Jean-d'Acre (Saint-). V. ACRE.

Jean (Saint-). V. JOHN (SAINT-).

Jean-d'Angély (Saint-), ch.-l. d'arr. de la Charente-Inférieure, par 45°56'39" lat. N., et 2°51'39" long. O., à 60 kil. S. E. de La Rochelle, sur la Boutonne. Commerce de vins, eaux-de-vie, bois de construction. Plâtreries, minoteries ; faïence, fabr. de gros souliers. Elle s'est formée autour d'un monastère, fondé par Pepin d'Aquitaine, où était, dit-on, la tête de saint Jean-Baptiste. Jadis fortifiée, elle fut prise par le duc d'Anjou, 1569, et par Louis XIII, qui rasa ses murailles, en 1621. Patrie de Henri II, prince de Condé, et de Regnault de Saint-Jean-d'Angély ; 7,172 hab.

Jean-Bonnefonds (Saint-), bourg de l'arr. et à 6 kil. N E. de Saint-Etienne (Loire). Rubans et clous; produits chimiques; 4,516 hab.

Jean-de-Boizeau (Saint-), bourg de l'arr. et à 30 kil. de Paimbœuf (Loire-Inférieure), près du Pellerin, commerce de grains et bestiaux ; 4,159 hab., dont 1,235 agglomérés.

Jean-de-Bournay (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. E. de Vienne (Isère). Fabr. de draps; 3,249 hab., dont 1,755 agglomérés.

Jean-de-Brévelay (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 32 kil. S. O. de Ploërmel (Morbihan); 2,120 hab., dont 466 agglomérés.

Jean-de-Daye (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 14 kil. N. de Saint-Lô (Manche) ; 276 hab.

Jean-de-Fos (Saint-), commune de l'arrond. et à 25 kil. de Lodève (Hérault). Commerce de câpres ; fabr. d'essences, de briques vernissées. Fontaine venant de l'abbaye de Saint-Guilhem-le-Désert. Aux environs on voit un gouffre curieux, le Puits-du-Drac ou du Diable; 1,800 hab.

Jean-de-Liversay (Saint-), commune du canton de Courçon dans l'arr. et à 25 kil. de La Rochelle (Charente-Inférieure). Grains, eaux-de-vie; 2,220 hab., dont 1,722 agglomérés.

Jean-de-Losne (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 44 kil. N. E. de Beaune (Côte-d'Or), sur la Saône, près du canal de Bourgogne et du canal de l'Est. Commerce actif. Elle est fortifiée et se défendit héroïquement contre les Impériaux, en 1636 ; patrie de D. Martène ; 1,561 hab.

Jean-de-Luz (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. S. O. de Bayonne (Basses-Pyrénées), à l'embouchure de la Nivelle dans le golfe de Gascogne. Ecole d'hydrographie. Pêche de la sardine. Elle fut importante du XIVe au XVIe s , lorsque les Basques se livraient à la pêche de la baleine. Louis XIV s'y maria en 1660; 4,085 hab.

Jean-de-Maurienne (Saint-), ch.-l. d'arrond. de la Savoie, par 45° 16' 36" lat. N. et 4° 0' 34" long. E., sur l'Arc, à 50 kil. S. E. de Chambéry. Evêché. Commerce de fromages. Anc. capitale de la Maurienne; 3,087 hab.

Jean-de-Monts (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 40 kil. N. O. des Sables (Vendée), près de l'Océan ; 4,054 hab., dont 900 agglomérés.

Jean-de-Vergt (Saint-). ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. S. de Périgueux (Dordogne); 1,842 hab., dont 797 agglomérés.

Jean-du-Bruel (Saint-), pet. ville de l'arrond. et à 34 kil. de Milhau (Aveyron). Etoffes de laine commune, bonneterie de coton ; 2,465 hab.

Jean-du-Doigt (Saint-), commune de l'arrond. et à 15 kil. de Morlaix (Finistère), au fond d'une anse charmante, possède une église gothique d'une délicatesse admirable, et la fontaine de Saint-Jean, qui attire, par ses cures merveilleuses, de nombreux pèlerins.

Jean-du-Gard (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 28 kil. O. d'Alais (Gard), sur le Gardon d'Anduze. Filatures de soie; bonneterie, 3,978 hab.

Jean-en-Royans (Saint-). ch.-l. de canton de l'arrond. et à 44 kil. N. E. de Valence (Drôme), sur la Lionne ; filat. de soie, papeteries ; aux environs sites très-pittoresques ; 2,788 hab.

Jean-Pied-de-Port (Saint-), ch.-l. de canton

de l'arrond. et à 30 kil. S. O. de Mauléon (Basses-Pyrénées), sur la Nive, au pied des passages de France en Espagne, place forte. Anc. capitale de la Basse-Navarre; non loin de là est la vallée de Roncevaux; 1,641 hab.

Jean-Soleymieux (Saint-). ch.-l. de canton de l'arrond. et à 15 kil. S. de Montbrison (Loire); 1,276 hab., dont 217 agglomérés.

Jean-d'Ulloa (Saint-). V. VERA-CRUZ.

Jean Mayen (Ile de), dans l'Océan glacial arctique, entre le Groënland, l'Islande et le Spitzberg. Ses côtes, plates et sablonneuses, sont couvertes de glaces entassées. Elle renferme des montagnes volcaniques. Elle a été découverte par Jean Mayen, en 1611.

Jean-de-Jérusalem (Ordre de Saint-). V. MALTE (chevaliers de).

Jeanne (La papesse). D'après plusieurs chroniques du moyen âge et l'histoire des papes de Platina, une femme, originaire de Mayence, aurait occupé, par ruse, la chaire de saint Pierre entre Léon IV et Benoît III, vers 855. La chronologie mieux étudiée a démontré l'invraisemblance de cette fable, dont les protestants eux-mêmes, dont Bayle, Basnage, Dumoulin, Bochart, ont fait voir la fausseté. Pour l'expliquer, on a dit que la faiblesse de Jean VIII, a bien pu lui faire donner le surnom de *femme*. Ne peut-on pas croire que l'influence féminine des Théodora, des Marozia, sur le Saint-Siége, au x^e siècle, a donné naissance à cette imposture ou à cette légende trop longtemps populaire?

Jeanne, comtesse de Flandre et de Hainaut. V. HAINAUT (Jeanne DE).

Jeanne de Bourgogne, reine de France, fille d'Othon IV, comte palatin de Bourgogne, épouse de Philippe V, fut accusée d'adultère en 1315, enfermée au château de Dourdan et reprise par son époux. Elle mourut en 1325. Plusieurs écrivains ont soutenu son innocence. — Il ne faut pas la confondre avec *Jeanne de Bourgogne*, petite-fille de saint Louis par sa mère, épouse de Philippe VI de Valois, morte en 1348.

Jeanne I^{re}, reine de Naples, fille de Charles, duc de Calabre, née en 1327, succéda à son grand-père, le roi Robert, en 1343. Depuis longtemps fiancée à son cousin, André de Hongrie, elle l'épousa, puis le fit étrangler, suivant l'opinion commune, en 1345, au château d'Aversa. Elle se maria alors à Louis de Tarente, également son cousin; mais fut forcée de fuir en Provence devant l'armée de Louis de Hongrie, qui venait venger son frère. Elle vendit alors Avignon au pape Clément VI, qui la déclara innocente du meurtre de son mari, et elle put rentrer à Naples en 1352. Après la mort de Louis de Tarente, 1362, elle épousa Jacques, roi de Majorque, qui se brouilla bientôt avec elle, et se retira en Espagne. Elle adopta alors Charles de Durazzo, son cousin; mais lorsque Jeanne se maria, en 1376, à Othon de Brunswick, Charles de Durazzo se déclara contre elle, et fut soutenu par Urbain VI. Jeanne reconnut le pape d'Avignon, Clément VII, et, par son conseil, fit un second testament en faveur de Louis, duc d'Anjou, frère de Charles V. Charles de Durazzo envahit le royaume de Naples, sans trouver de résistance, prit Jeanne, l'enferma à Muro et la fit étouffer entre des matelas, 1382. Elle avait protégé les savants et les poëtes, dont plusieurs ont célébré ses vertus; mais la plupart des écrivains lui ont adressé des reproches qui paraissent mérités.

Jeanne II, reine de Naples, fille de Charles de Durazzo, née en 1370, succéda à son frère Ladislas, en 1414. Veuve de Guillaume d'Autriche, dès 1406, elle livra tout le pouvoir à son amant Pandolfello Alapo. Elle se remaria néanmoins à Jacques de Bourbon, comte de la Marche, qui fit trancher la tête à l'odieux favori. Jeanne fut d'abord enfermée; puis sembla se réconcilier avec son mari et le retint prisonnier à son tour. Jacques parvint à fuir et se fit religieux en France. Jeanne se laissa alors gouverner par Caracciolo, qu'elle nomma grand-sénéchal. Menacée par Louis III d'Anjou, qui faisait revivre les prétentions de sa famille, elle adopta Alphonse V, roi d'Aragon et de Sicile; mais ils se brouillèrent bientôt, et la guerre désola Naples et le royaume. Au milieu de ces luttes, Caracciolo, qui vivait dans une sorte de disgrâce, périt assassiné, 1432; Jeanne fit un autre testament en faveur de Louis III d'Anjou, puis en faveur de son frère René. Elle mourut en 1435; et les deux partis, aragonais et angevin, se disputèrent longtemps sa succession.

Jeanne de France, fille de Louis XI, née en 1464, petite et contrefaite, épousa en 1476 son cousin, le duc d'Orléans. Cette union fut malheureuse. Lorsque le duc d'Orléans fut devenu le roi Louis XII, 1498, il fit prononcer le divorce, à la suite d'un procès presque scandaleux. Jeanne se retira à Bourges, où elle fonda l'ordre de l'*Annonciade*. Elle mourut en 1505, fut regardée comme une sainte, et a été béatifiée par Benoît XIV. On la fête le 4 février.

Jeanne Henriquez, fille de l'amirante de Castille, née vers 1425, épousa, en 1444, Jean, roi de Navarre, qui devint roi d'Aragon, en 1458. Elle persécuta don Carlos, prince de Viane, fils d'un premier lit, et fut la cause principale de ses malheurs. Elle eut à lutter contre les Catalans soulevés et mourut en 1468. Elle fut mère de Ferdinand le Catholique.

Jeanne, reine de Castille, née en 1438, fille d'Edouard, roi de Portugal, épousa, en 1455, le roi de Castille, Henri IV. On l'accusa bientôt d'avoir pour amant Beltran de la Cueva, favori du roi, et lorsqu'elle accoucha d'une fille, en 1462, l'on donna publiquement à l'enfant le nom de *Beltraneja*. Les seigneurs castillans se soulevèrent contre les deux époux; Jeanne, coupable de nouvelles amours, mourut quelques mois après Henri IV, 1475.

Jeanne de Castille, surnommée *Beltraneja*, fille de la précédente, née en 1462, fut offerte en mariage par le roi Henri IV au prince Jean de Portugal, puis au duc de Guyenne, frère de Louis XI. A la mort du roi de Castille, Alphonse V de Portugal, oncle de Jeanne, soutenu par plusieurs seigneurs castillans, se proposa de l'épouser, mais il fut vaincu à Toro par Isabelle et Ferdinand, 1476; il conclut la paix en 1479, et abandonna les prétentions de Jeanne. Elle prit alors le voile dans le couvent de Sainte-Claire à Coïmbre, mais conserva un grand État, continua de se considérer comme reine légitime et mourut dans le palais de Lisbonne en 1530. Ferdinand le Catholique, après la mort d'Isabelle, lui avait vainement proposé sa main.

Jeanne la Folle, reine de Castille, fille de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille, née en 1479, épousa en 1496, à Lille, Philippe le Beau, archiduc d'Autriche. Elle devint par la mort de son frère, le prince des Asturies, et de sa sœur aînée, la reine de Portugal, héritière présomptive de la couronne de Castille. D'un caractère fier et emporté, jalouse de son mari qu'elle aimait avec passion, et qui la délaissait, elle donna, dit-on, des signes d'aliénation mentale et de folie furieuse. A la mort d'Isabelle, elle fut proclamée reine de Castille, 1504. Philippe voulait rester seul maître du pouvoir et songeait à la faire interdire, lorsqu'il mourut en 1506. Plongée dans un morne désespoir, Jeanne se laissa diriger par son père Ferdinand et vint s'établir à Tordesillas, où elle veillait sur le tombeau de son mari. Cependant le roi d'Angleterre, Henri VII, ne craignit pas de demander sa main; Ferdinand fit une réponse évasive. En 1516, Charles ne fut reconnu roi qu'en associant à son nom celui de sa mère; les révoltés des *communeros* invoquèrent le nom et l'autorité de Jeanne, lorsqu'ils se soulevèrent. La malheureuse princesse, qui ne sortit jamais de l'enceinte du palais de Tordesillas, mourut seulement en 1554. Elle avait eu deux fils, Charles-Quint et Ferdinand d'Autriche; quatre filles, Isabelle, reine de Danemark, Eléonore, reine de Portugal et de France, Marie, de Hongrie, et Catherine, de Portugal. Sa folie a été révoquée en doute.

Jeanne d'Albret, reine de Navarre, née à Pau en 1528, fille de Jean II d'Albret et de Marguerite de France, sœur de François I^{er}, fut demandée en mariage par Charles-Quint, pour son fils Philippe; mais fut fiancée, par François I^{er}, au duc de Clèves, puis épousa, en 1548, Antoine de Bourbon, duc de Vendôme. Elle succéda à son père, 1555, dans la souveraineté de la basse Navarre, du Béarn, des pays d'Albret, de Foix, d'Armagnac, etc. Elle montra dès lors « une âme entière aux choses viriles, l'esprit puissant aux grandes affaires et le cœur invincible aux adversités, » comme dit d'Aubigné. Elle défendit ses États contre l'avidité de Henri II, contre les prétentions de la cour d'Espagne, repoussa l'inquisition et embrassa le protestantisme. Elle sut déjouer les complots tramés contre elle, surtout quand elle eut perdu son mari, en 1562. Elle établit le calvinisme dans son royaume, en 1567, amena une armée de protestants au prince de Condé et à Coligny, prodigua ses trésors pour la défense de la cause, et, après la mort de Condé à Jarnac, ranima le courage des calvinistes, leur présenta son fils, Henri de Béarn, et son neveu, le jeune prince de Condé, enfin, fut, avec Coligny, l'âme de la lutte pendant la 3^e guerre civile.

Malgré ses défiances, elle consentit au mariage de son fils avec Marguerite de Valois, sœur de Charles IX; elle se décida à rejoindre la cour à Blois, fut parfaitement accueillie par Catherine de Médicis, mais mourut à Paris, le 9 juin 1572. On prétendit qu'elle avait été empoisonnée au moyen d'une paire de gants parfumés. Elle écrivait bien en prose et en vers; quelques-uns de ses sonnets ont été imprimés dans le recueil de Joachim Dubellay. Elle laissait deux enfants; Henri, qui fut plus tard le roi Henri IV, et Catherine de Navarre.

Jeanne d'Arc ou **Darc,** née le 6 janvier 1412, à Domremy, sur les frontières de Champagne et de Lorraine, était la fille de Jacques Darc, laboureur, et d'Isabelle Romée. De bonne heure, au milieu des horreurs de la guerre des Bourguignons et des Armagnacs, l'âme tendre et rêveuse de la jeune fille fut exaltée par un enthousiasme mystique et patriotique. Elle entendit des voix qui lui ordonnaient d'aller *en France pour délivrer le royaume;* elle vit sainte Marguerite, sainte Catherine et saint Michel, qui lui promettaient leur secours. Son père s'opposa longtemps à ses ardents désirs; enfin, elle gagna son oncle, André Laxart, qui parla d'elle et de sa mission à Robert de Baudricourt, capitaine royaliste de Vaucouleurs; il fut repoussé. Cependant de vagues prophéties couraient parmi le peuple, et annonçaient que des Marches de Lorraine, proche du *Bois-Chenu*, sortirait une jeune fille qui délivrerait la France. En 1429, au moment du siége d'Orléans, Jeanne revint à Vaucouleurs; son exaltation l'avait déjà rendue populaire, et le duc de Lorraine, malade, avait voulu la voir. Baudricourt finit par céder aux instances de la jeune fille patriotiquement inspirée. Il lui donna un équipement militaire, une escorte, et elle partit le 29 février 1429. Son voyage, à travers un pays ennemi, fut comme un premier miracle; elle atteignit Sainte-Catherine-de-Fierbois en Touraine, et arriva le 6 mars à Chinon. Introduite dans le château, elle reconnut Charles VII, qui s'effaçait au milieu de seigneurs richement vêtus, lui parla de secrets qu'il ne croyait connus que de lui seul, et lui annonça hardiment sa glorieuse mission. Elle fut examinée, interrogée par les docteurs de l'université de Poitiers, qu'elle émerveilla; le peuple était plein d'enthousiasme et d'espoir; le roi se décida à accepter ce secours extraordinaire. On lui donna un *état* ou commandement militaire; elle reçut des armes, l'épée miraculeuse de Sainte-Catherine-de-Fierbois, une lance, une petite hache, un étendard, et elle partit de Blois le 25 avril 1429, pour faire lever le siége d'Orléans. Elle entra dans la ville, malgré les Anglais surpris, au milieu des flots pressés de la population émerveillée; elle conduisit elle-même les Français à l'attaque des bastilles ennemies, et, quoique blessée, décida la victoire par sa contenance assurée. Une terreur superstitieuse s'était emparée des Anglais; ils fuyaient devant l'envoyée du ciel ou devant la sorcière; dans la nuit du 7 au 8 mai, ils levèrent le siége. Jeanne courut aussitôt chercher le roi à Loches pour le conduire au sacre de Reims. Meung, Jargeau, Beaugency, Janville furent emportés, et la belle victoire de Patay fit tomber toutes les objections. On marcha sur Reims. Le voyage fut triomphal; toutes les villes, Auxerre, Saint-Florentin, Troyes, Châlons-sur-Marne, Reims, ouvrirent leurs portes. Le 17 juillet, Jeanne, son étendard à la main, assistait au sacre de Charles VII. Sa renommée s'était déjà répandue dans toute la France, et même au delà du Rhin et des Alpes; les populations s'agenouillaient sur son passage, l'adoraient, lui demandaient des miracles. Sa mission n'était pas encore terminée; elle entraîna le roi sur la route de Paris; presque toutes les villes de la Picardie se soumettaient ou allaient se soumettre; mais les trop prudents conseillers de Charles VII se défiaient de l'enthousiasme qu'ils ne comprenaient pas; Jeanne ne fut pas secondée au siége de Paris, elle fut blessée à l'assaut de la porte Saint-Honoré, elle fut forcée d'abandonner la capitale, et elle fut reconduite dans les cantonnements au sud de la Loire. Elle continua cependant de guerroyer; elle se jeta dans Compiègne, assiégée par les Bourguignons; dans une sortie, la retraite lui fut coupée; elle fut prise par le bâtard de Wandonne, le 23 mai 1430, et remise par lui à son capitaine, Jean de Luxembourg, comte de Ligny.

Avec l'assentiment du duc de Bourgogne, il la vendit pour 10,000 livres aux Anglais qui la réclamaient. Elle voulut vainement s'échapper du château de Beaurevoir, en s'élançant du haut du donjon; elle fut conduite au château de Rouen. Les politiques de l'Angleterre décidèrent, pour regagner l'opinion publique, qu'elle serait jugée comme hérétique et sorcière. L'évêque de Beauvais, Pierre Cauchon, vendu aux Anglais et désirant l'archevêché de Rouen, fut leur principal instrument; il présida le tribunal ecclésiastique chargé de juger l'héroïne; alors commença, 20 février 1431, ce procès inique où Jeanne Darc fut plus grande, plus sublime que jamais, d'une éloquence naïve et forte, d'un bon sens qui déroutait toutes les subtilités, d'une foi simple et fervente, qui ne donnait aucune prise, toujours pleine d'amour pour la France, de respect pour son roi qui l'abandonnait. Elle signa, avec une ignorance ingénue, une abjuration différente de celle qu'on lui avait lue; elle fut condamnée à une prison perpétuelle, avec défense de porter jamais des habits d'homme. Les Anglais étaient furieux; ils voulaient sa mort. Alors on lui enleva, pendant la nuit, ses vêtements de femme; elle fut forcée de reprendre son armure, on la condamna, comme relapse, à être brûlée vive, et la sentence fut odieusement exécutée sur la place du Vieux-Marché, le 30 mai 1431. Le courage de l'héroïne ne s'était pas démenti; sa mort fut un martyre; la cause des Anglais fut à jamais condamnée. — Charles VII se repentit plus tard de son incroyable indifférence, de sa coupable ingratitude. Il provoqua, en faveur de Jeanne Darc, une tardive réhabilitation; il fut secondé par le pape Calixte III; la sentence fut prononcée à Rouen le 7 juillet 1456. La famille de Jeanne fut anoblie, sous le nom de du Lys; et tous les ans, le 8 mai, une procession solennelle a rappelé depuis à Orléans la mémoire de la libératrice. On lui a élevé à Orléans, à Domremy, des statues; mais, avec la belle et touchante statue que lui a consacrée la princesse Marie d'Orléans, le plus noble hommage rendu à cette chère et glorieuse mémoire, c'est l'ouvrage de M. Jules Quicherat: *Procès de condamnation et de réhabilitation de Jeanne d'Arc*, 5 vol. in-8°. L'histoire de Jeanne Darc a été souvent racontée avec le plus vif intérêt par Lebrun des Charmettes, 1817, 4 vol. in-8°, Michelet, Barante, H. Martin, Vallet de Viriville, Barthélemy de Beauregard, Desjardins, H. Wallon, etc.

Jeanne de Flandre, femme du duc de Bretagne, Jean IV, continua la guerre, après la captivité de son mari, soutint héroïquement un long siége à Hennebont, 1342, et eut pour adversaire Jeanne de Penthièvre, femme de Charles de Blois; de là le nom de *Guerre des deux Jeanne* donné à la guerre de la succession de Bretagne.

Jeanne de Penthièvre, nièce du duc de Bretagne, Jean III, femme de Charles de Blois, neveu de Philippe VI, soutint ses droits à la succession de Bretagne contre son oncle, Jean IV de Montfort. Pendant la captivité de son mari, elle dirigea la guerre contre Jeanne de Flandre; plus tard, après la mort de Charles de Blois à Auray, elle dut, par le traité de Guérande, 1365, renoncer à ses droits sur la Bretagne.

Jeanne Hachette. V. Hachette.

Jeannin (Pierre), homme d'Etat, né à Autun, 1540-1622 (?), fils d'un tanneur, échevin de sa ville, étudia à Paris, à Bourges, sous Cujas, et fut reçu avocat à Dijon, en 1569. Membre élu du conseil de Bourgogne, il empêcha la Saint-Barthélemy à Dijon, fut député du tiers aux Etats-généraux de Blois, 1576, conseiller, puis président, au parlement de Bourgogne. Pendant la Ligue, il servit le duc de Mayenne et le parti catholique; il put dès lors déployer ses talents remarquables de négociateur; il joua un rôle actif aux Etats de 1593, et s'efforça vainement de rétablir la paix. Henri IV apprécia l'honnêteté du président Jeannin, l'employa pour les négociations de Vervins, 1598, de Lyon, 1601, le fit entrer au conseil d'Etat et le nomma intendant des finances. Ce fut lui qui, après plusieurs années de bonne et heureuse diplomatie, fit signer, en 1609, *la trêve de douze ans*, qui assurait l'indépendance des Provinces-Unies. Henri IV, qui l'estimait singulièrement, l'avait prié d'écrire l'histoire de son règne. Après la mort du roi, il servit la régente, comme ministre des finances, défendit plusieurs fois Sully, et, quoique catholique zélé, évita toujours toute exagération. Il fut honnête, désintéressé, estimé; un prince, pour l'embarrasser, lui demandait de qui il était fils; il répondit fièrement: « *De mes vertus* ». *Les Negociations du président Jeannin* ont été bien des fois réimprimées depuis la première édition, donnée en 1656, in-fol., par l'abbé Nicolas de Castille, son petit-fils.

Jébuséens, peuple de la terre de Chanaan, qui avait pour capitale *Jebus* (Jérusalem), à l'O de la mer Morte. Ils furent soumis par David.

Jéchonias. V. Joachim.

Jedburgh, ch.-l. du comté de Roxburgh (Ecosse), à 64 kil. S. E. d'Edimbourg, sur la Jed. Belle église gothique du XIIe s.; fabr. de draps, flanelles, bonneteries; 6,000 hab.

Jefferson, capit. de l'Etat de Missouri (Etats-Unis), près du confluent du Missouri et de l'Osage, à 1,000 kil. O. de Washington; 4,000 hab.

Jefferson, rivière qui vient des montagnes Rocheuses et forme l'une des branches du Missouri.

Jefferson (Thomas), 3e président des Etats-Unis, né à Shadwell (Virginie), 1743-1826, fit d'excellentes études de droit, sous George Wythe, fut avocat en 1767, et membre de l'assemblée de Virginie, en 1769. Il fut l'un des adversaires les plus éloquents et les plus actifs des prétentions de la métropole. Membre du congrès général de Philadelphie, il rédigea la déclaration d'indépendance de 1776. Nommé gouverneur de la Virginie, 1779, il écrivit, au milieu des embarras de toute nature, l'intéressant ouvrage qui a pour titre : *Notes sur la Virginie*. Deux fois désigné pour aider Franklin dans sa mission en Europe, il fut définitivement chargé, en 1784, de négocier avec lui et Adams des traités de commerce avec les puissances étrangères; et, en 1785, il fut nommé ministre à la cour de Versailles; il ne parut pas indigne de succéder à Franklin, et vit avec plaisir commencer la Révolution; il conserva toute sa vie le souvenir des années heureuses qu'il avait passées à Paris : « Tout homme a deux patries, disait-il, la sienne et la France ». Il fut rappelé par Washington, devenu président des Etats-Unis, 1789, et fut secrétaire d'Etat, 1790. Il défendit dans le cabinet et au dehors les idées et les intérêts du parti démocratique, ennemi de l'autorité du gouvernement central. Vice-président des Etats-Unis, en 1797, il fut nommé président, en 1801, et réélu, en 1805; son succès assura, pour de longues années, la victoire du parti antifédéraliste. Il montra, comme président, une simplicité ultra-républicaine, et administra avec intelligence et fermeté. La Louisiane fut cédée par la France aux Etats-Unis, 1803; il songea à reconnaître, pour l'exploiter, le territoire de l'ouest, qui s'étend du Mississipi au Pacifique; sous ses auspices, Levis et Clarke accomplirent leur célèbre voyage d'exploration. Dans sa retraite, Jefferson entretint une correspondance très-étendue avec ses amis des deux mondes; il fit établir une université dans la Virginie, à Charlotteville, 1818; des embarras d'argent le forcèrent à vendre sa propriété par voie de loterie, avec l'autorisation de la législature; il mourut l'année suivante. Il a été l'un des représentants les plus remarquables et les plus dévoués de la démocratie moderne; il n'a accepté le pouvoir que comme une nécessité dangereuse et suspecte. *Ses Mémoires et sa correspondance* ont été publiés par J. Randolph, son petit-fils, 4 vol. in-8°; ses *Rapports* ont paru en 1833, par ordre du congrès. Sa vie a été souvent écrite, par Tucker, Randall, etc., et par M. de Witt.

Jeffrey (Francis), critique et homme politique anglais, né à Edimbourg, 1773-1850, étudia à Edimbourg et à Glasgow, et fut l'un des membres les plus brillants de la *Speculative Society*, où il lisait des *Essais* de littérature et de politique. Il réussit peu, comme avocat; fut l'un de ceux qui conçurent l'idée de la *Revue d'Edimbourg*, 1802, et, dès le 4e numéro, en prit la direction, qu'il conserva jusqu'en 1829. Comme critique littéraire et comme politique, il en fut l'âme. En 1821, il fut élu lord recteur de l'université de Glasgow, et déploya une grande activité en faveur du parti whig, dont il avait toujours défendu la cause. Membre de la chambre des communes, en 1830, il prit part aux débats de la réforme, devint lord-avocat d'Ecosse, puis lord-juge à la cour suprême. Il réunit, en 1843, ses articles de la *Revue d'Edimbourg*, qui forment 4 vol. d'*Essais*.

Jeffreys (George, lord), chancelier d'Angleterre, né à Acton (Denbigh), vers 1640, mort en 1689, d'abord simple avocat, acquit une sorte de popularité bruyante parmi les marchands de Londres et devint juge de la cité. Dès lors il commença à déployer ce cynisme de langage et de conduite qui l'a rendu célèbre et odieux. Il se vendit à la cour, et se fit effrontément tory et papiste, au service du duc d'York. Il eut un avancement scandaleux, et, malgré le dégoût qu'il inspirait à Charles II, devint président du Banc du Roi; le meurtre judiciaire de William Russell et de Sidney fut son premier exploit; il fit enlever les franchises de la cité de Londres, puis entra au conseil, sous Jacques II, et à la Chambre haute. Il fut le plus ardent conseiller des mesures de violence et d'iniquité qui marquèrent le règne de Jacques II; il fut surtout implacable lorsqu'il parcourut les provinces, après la défaite de Monmouth; le souvenir des *sanglantes assises* de Jeffreys, de son impitoyable brutalité, de ses affreuses plaisanteries, est resté odieux dans toute l'Angleterre. Il en fut récompensé par le titre de chancelier. A la chute de Jacques II, il voulut fuir, déguisé en matelot; il fut reconnu, insulté par la foule, qui voulait le mettre en pièces, et conduit à la Tour, où il reprit ses habitudes d'impudence et d'ivrognerie, et où il mourut bientôt, au milieu des hallucinations d'une folie furieuse.

Jefremow, v. du gouvernement de Toula (Russie); 8,000 hab.

Jegun, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. N. O. d'Auch (Gers). Eaux minérales; céréales; 1,845 hab., dont 790 agglomérés.

Jéhovah, nom mystérieux de Dieu, que Moïse fit le premier connaître, et que le grand-prêtre des Juifs seul prononçait une fois par an dans le temple, pendant la fête de l'expiation solennelle. Il signifie l'*Etre existant par lui-même*, ou plutôt *Celui qui est, qui a été et qui sera*, l'*Eternel*.

Jéhu, fils de Josaphat, roi d'Israël, 876-848 av. J. C., d'abord officier dans l'armée de Joram, fut sacré roi par l'ordre d'Elisée, et accomplit les vengeances divines en faisant périr toute la famille de l'impie Achab : Joram, Ochosias, Jézabel, tous les fils d'Achab, furent égorgés. Mais lui-même se laissa entraîner à l'idolâtrie, et ses Etats furent ravagés par Hazaël, roi de Syrie.

Jéhu (Compagnies de), bandes de royalistes, qui, dans le Midi surtout, après le 9 thermidor, exercèrent de sanglantes représailles contre les Terroristes, et dont les excès se prolongèrent jusque sous le Directoire. On les retrouve à l'époque de la réaction royaliste de 1815.

Jéliotte (Pierre), chanteur, né près de Toulouse, 1711-1782, eut une grande réputation à l'Opéra de Paris, de 1733 à 1755. Sa voix de haute-contre était belle et son expression dramatique.

Jemmapes, village du Hainaut (Belgique), à 6 kil. O. de Mons, au confl. de la Trouille et de la Haine. Commerce de houille. Victoire de Dumouriez sur les Autrichiens, 6 nov. 1792; 5,000 hab. — Le départ. de Jemmapes, sous la République et l'Empire, correspondant au Hainaut, avait pour ch.-l. *Mons*, et pour sous-préfectures Tournay et Charleroi.

Jemmapes, colonie agricole de l'arr. de Philippeville, dans la prov. de Constantine (Algérie), dans une contrée fertile. Eaux minérales; marché arabe, céréales, chênes-liéges.

Jemtland ou **Iæmtland,** lan du Norrland (Suède), comprenant les anciennes provinces du Jemtland et de Herjedalen. Il a 50,725 kil. de superficie et 75,000 hab. Le ch.-l. est *Œstersund*.

Jenkinson (Antoine), voyageur anglais du XVIe s., visita la Russie et une partie de l'Asie occidentale, 1558 et 1561; il fut ambassadeur d'Elisabeth auprès d'Ivan IV, 1566, 1572. Ses *Lettres* sont reproduites dans les recueils de Purchas et de Thévenot.

Jenkinson (Charles). V. Liverpool (Comte de).

Jenner (Edouard), médecin anglais, né à Berkeley (Glocester), 1749-1823, pratiqua la médecine à Cheltenham et à Londres, tout en s'occupant avec succès d'histoire naturelle. Vers 1776 il observa que le *cowpox* (*variolæ vaccinæ*), maladie des vaches, lorsqu'il était inoculé à l'homme, le préservait de la petite vérole. A Londres, il fit de nouveaux essais, répéta les expériences, répondit aux objections et eut le bonheur de voir tous les pays adopter vers la fin du XVIIIe siècle l'inoculation de la vaccine. Les chirurgiens et médecins de la marine royale firent frapper une médaille en son honneur, 1801; le parlement lui vota, en 1802, une récompense de 10,000 livres sterling, en 1807, une nouvelle somme de 20,000 livres. Toutes les académies s'empressèrent de l'accueillir dans leur sein. Une statue lui a été élevée dans la cathédrale de Glocester, une autre à Trafalgar-Square (Londres); à Paris, on lui a érigé une statue dans la cour de l'École de médecine. On a de lui plusieurs livres et mémoires intéressants sur ses études et ses découvertes, et principalement : *An Inquiry into the Causes and effects of the Variolæ vaccinæ*, 1798, in-4°; *the Origin of the Vaccine Inoculation*, 1801, in-4°, etc.

Jenson. V. Janson.

Jenyns (Soame), littérateur anglais, né à Bottesham (Cambridge), 1704-1787, membre des Communes de 1742 à 1780, a publié un poëme spirituel sur l'*Art de*

la danse, un *Traité de l'évidence de la religion chrétienne*, 1774, in-12, trad. par Letourneur, etc. Ses *Œuvres* forment 4 vol. in-8°, Londres, 1790-93.

Jeoire-en-Faucigny (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. de Bonneville (Haute-Savoie). Carrières de marbre et de plâtre; soieries, pétrifications; 1,840 hab.

Jephté, 9° juge d'Israël, d'une naissance illégitime, chassé par son père, se retira dans le pays de Tod et se mit à la tête d'une troupe d'aventuriers. Attaqués par les Ammonites, les Hébreux le mirent à leur tête. Il battit les ennemis, mais fit vœu d'offrir au Seigneur le premier être vivant qu'il verrait sortir de sa maison, à son retour. Il rencontra sa fille, venant au-devant de lui avec ses compagnes. Suivant les uns, il l'immola; selon d'autres, il la consacra à Dieu. Jephté battit encore les Ephraïmites et en tua 42,000; il fut six ans juge d'Israël.

Jérémie, l'un des 4 grands prophètes, de la tribu de Benjamin, vivait de 650 environ à 590 av. J. C. Il était fils du prêtre Helcias et reçut très-jeune le don prophétique, sous le règne de Josias, roi de Juda. Repoussé par ses compatriotes d'Anatoth et même par ses parents, il se rendit à Jérusalem. Là il prophétisa, au milieu des malheurs du peuple sous Joachim et Sédécias, jusqu'à la ruine de Jérusalem par Nabuchodonosor. Il fut souvent persécuté et suivit beaucoup de Juifs qui se réfugiaient en Egypte. Suivant les uns, il y fut lapidé; selon d'autres, il revint mourir en Judée. On a de lui : des *Prophéties*, en 55 chapitres, qu'il dicta à son disciple Baruch, et ses *Lamentations*, dans lesquelles il déplore les malheurs de Jérusalem.

Jérémie, v. d'Haïti, port sur le golfe de Léogane, à 190 kil. O. de Port-au-Prince. Commerce de produits coloniaux; 5,000 hab.

Jéricho (auj. *Rihah*), v. de Palestine, sur un affluent du Jourdain, à 30 kil. N. de Jérusalem, d'abord l'une des places principales des Jébuséens, fut prise par Josué; ses murailles tombèrent au bruit des trompettes. Elle fut rebâtie et fit partie de la tribu de Benjamin. Titus la prit en 70.

Jerningham (Edouard), poëte dramatique anglais, né dans le Norfolk, 1727-1812, fut prêtre catholique. Il a écrit plusieurs petits poëmes, le *Déserteur*, les *Funérailles du moine de la Trappe*, le *Curé suédois;* deux tragédies, *Marguerite d'Anjou* et *le Siége de Berwick;* une comédie, l'*Héritière du pays de Galles*. Ses Œuvres ont été réunies en 1806.

Jéroboam Ier, roi d'Israël, de 962 à 944 av. J. C. Il était chargé de percevoir les impôts, pendant le règne de Salomon; il fut disgracié et forcé de se réfugier en Egypte. Sous Roboam, il profita du mécontentement causé par les exactions de ce prince et fut reconnu roi par dix tribus. Il établit sa résidence à Sichem, et pour détacher encore plus ses sujets de l'héritier de David, il introduisit le culte d'Apis et des idoles, à Dan, à Béthel. Il fut toujours en guerre avec Roboam.

Jéroboam II, roi d'Israël, de 817 à 776 av. J. C., fils de Joas, fit de Samarie sa capitale, fut un roi impie et cependant prit aux Syriens Emath et Damas.

Jérôme (Saint), *Hieronymus*, Père de l'Eglise latine, né à Stridonia (Dalmatie), vers 346, mort en 420, de parents riches, étudia à Rome sous Donat, s'occupant avec ardeur de beau langage, mais déjà chrétien; puis il voyagea en Gaule, sur les bords du Rhin, et dès lors se livra surtout aux études théologiques. Il parcourut ensuite plusieurs provinces d'Asie, se fit moine dans la solitude de Chalcis, près d'Antioche, apprenant les idiomes de l'Orient, pour mieux se préparer aux travaux dont il avait déjà l'idée. Quelques écrits le firent connaître; il revint à Antioche, se laissa ordonner prêtre, à la condition de n'être lié à aucune église locale, puis visita la Palestine et Constantinople, revint à Rome où l'avait appelé le pape Damase, et lui servit de secrétaire jusqu'à sa mort, 385. Il retourna alors en Orient et s'établit définitivement à Bethléem, où il devait passer le reste de sa vie. C'est là qu'il composa ses nombreux écrits, d'une éloquence puissante et originale; c'est de là qu'il exerça une grande autorité sur l'Eglise, si durement éprouvée pendant cette période. Il y traduisit en langue latine les saintes Ecritures; c'est la version appelée la *Vulgate*, qui a été adoptée par le concile de Trente comme seule canonique. Il ne cessa de combattre avec vigueur les opinions hétérodoxes; et secondé par deux dames romaines, pleines de charité, qui étaient venues le rejoindre à Bethléem, Paula et sa fille Eustochie, il put prodiguer des consolations et des secours aux malheureux chrétiens que l'invasion chassait jusqu'en Palestine. Ses ouvrages renferment : Des *Lettres critiques* ou *exégétiques;* des *Traités* contre ses adversaires ou des *Vies* de saints (Paul l'ermite, Hilarion, Malchus, Pacôme, etc.); trois livres de *Dialogues* contre les Pélagiens ; *De Viris illustribus seu de scriptoribus ecclesiasticis;* des ouvrages sur la langue hébraïque, des *Commentaires* sur les Ecritures; la traduction de la *Chronique d'Eusèbe*, avec des additions jusqu'en 378, etc. Les meilleures éditions des *Œuvres complètes* sont celles d'Erasme, Bâle, 1516, 9 vol. in-fol.; de Marianus Victorinus, Rome, 1566, 9 vol. in-fol.; de Leipzig, 1684, 12 vol. in-fol.; de Martianay, Paris, 1695-1706, 5 vol. in-fol.; de Villarsi, Vérone, 1734-42, 11 vol. in-fol. — On fête saint Jérôme le 30 septembre.

Jérôme de Cardie, ami d'Eumène, secrétaire de Philippe, l'un des compagnons d'Alexandre, gouverna Thèbes pour Démétrius et s'attacha à Pyrrhus. Il avait écrit une *Vie d'Alexandre*.

Jérôme Emiliani (Saint), né à Venise, 1481-1537, servit d'abord dans les armées de sa patrie, puis fonda l'ordre des *Somasques*, pour recueillir les enfants abandonnés. On l'honore le 20 juillet.

Jérôme de Prague, disciple de Jean Hus, né à Prague vers 1378, mort en 1416, étudia à Paris, à Heidelberg, à Cologne, et partout scandalisa par la hardiesse des thèses qu'il soutint. Il répandit de bonne heure à Prague les opinions de Wiclef, et fut l'un des plus ardents partisans de Jean Hus. Lorsque celui-ci fut arrêté à Constance, Jérôme vint le rejoindre, 1415, puis s'enfuit précipitamment à Uberlingen. Il demanda un sauf-conduit à l'empereur Sigismond et au concile; le concile le cita à comparaître devant lui et lui adressa un sauf-conduit très-équivoque. Jérôme retournait en Bohême, lorsqu'il fut arrêté et conduit à Constance, chargé de chaînes. Il fut interrogé, menacé du supplice du feu et durement traité. Après la mort de Jean Hus, 1415, il subit un second interrogatoire et consentit à signer une rétractation. On le retint prisonnier; son procès recommença bientôt. Il se défendit avec courage contre les nombreuses accusations dirigées contre lui, il désavoua sa rétractation et réprouva l'injuste supplice de Jean Hus. Il fut condamné à mort et brûlé le 30 mai 1416. Ses *Œuvres* ont été publiées avec celles de Jean Hus.

Jérôme Bonaparte. V. Napoléon.

Jérôme (Ermites de Saint-). On distingue : 1° Les *Ermites de Saint-Jérôme* ou *Hiéronymites*, ordre fondé par Thomas de Sienne, qui se répandit en Espagne et en Portugal, et fut confirmé par Grégoire XI, en 1373, sous la règle de Saint-Augustin; — 2° *Moines ermites de Saint-Jérôme de l'observance*, ordre religieux fondé par Louis d'Olmédo, près de Séville, autorisé par Martin V, en 1424; — 3° *Ermites de Saint-Jérôme de la congrégation du bienheureux Pierre de Pise*, ordre fondé en 1380 dans l'Ombrie; — 4° *Ermites de Saint-Jérôme de Fiesole*, ordre fondé par Charles de Montegraneli, confirmé par le Saint-Siége en 1406.

Jerrold (Douglas), littérateur anglais, né à Sherness (Kent), 1805-1857, fut marin, auteur, directeur de théâtre, rédacteur du *Punch*, fondateur de plusieurs journaux populaires, romancier. Il a composé des pièces originales qui ont eu du succès; il a publié *Heads of People*, galerie de types originaux, illustrés par Cruikshank, et traduite sous ce titre: *les Anglais peints par eux-mêmes; Men of character*, 1838, 3 vol. in-8°, etc.; plusieurs de ses romans sont estimés.

Jersey, *Cæsarea*, l'une des îles Anglo-Normandes, dans la Manche, à 25 kil. O. du départ. français de la Manche. Elle a 22 kil. sur 15. Les côtes sont escarpées; on y pêche des huîtres, des homards, des moules; la marine marchande fait un commerce assez actif. Le sol est montueux, la terre est fertile, et la végétation magnifique; aussi l'a-t-on surnommée l'*Emeraude de l'Angleterre.* La population, d'origine normande, est de 55,000 hab. Jersey, comme les autres îles Anglo-Normandes, appartient à l'Angleterre depuis le temps de Guillaume le Conquérant; elle est gouvernée par un lieutenant-gouverneur et par une cour de juges que nomment les citoyens. Les *Etats* comprennent ces juges, les connétables et les recteurs des 12 paroisses; le bailli les préside. La capit. est *Saint-Hélier*. V. L'*Archipel des îles normandes*, par M. Le Cerf, 1865.

Jersey ou **Paulus-Hook**, v. du New-Jersey (Etats-Unis), sur l'Hudson, en face de New-York. Poteries, faïence; fonderie de fer; commerce important; les navires peuvent y aborder sans être arrêtés par les glaces; 83,000 hab.

Jersey (New-). V. New-Jersey.

Jérusalem (vision de la paix), appelée par les Grecs et les Latins *Hierosolyma* ou *Solyma*, par les Musulmans *El Kods*, la sainte, est située dans le sud de la Palestine, par 31° 46′ lat. N. et 32° 52′ long. E., à 53 kil. de Jaffa, et 31 kil. de la mer Morte. Elle s'élève près de la source du Cédron, sur plusieurs collines disposées en amphithéâtre : la colline de Sion au S., où étaient la citadelle et le palais de David; la colline d'Acra au N. O., se prolongeant par le Calvaire; le mont Moriah au N. E., où était le temple de Salomon. A l'E., mais en dehors de la ville, le Cédron formait la vallée de Josaphat, qui la séparait de la montagne des Oliviers. L'enceinte de Jérusalem a souvent varié; à l'époque de Josèphe, elle était de 33 stades; au temps des croisades, elle ne renfermait plus le sud de la colline de Sion ni les collines de Bezetha, au N. du Moriah. Environnée de murailles construites par Soliman II, en 1543, elle est aujourd'hui divisée en 4 quartiers : celui des Juifs, à l'O. de la colline de Sion; celui des Arméniens, à l'E.; celui des chrétiens, sur la colline d'Acra, autour du Saint-Sépulcre; celui des musulmans, sur le mont Moriah, autour de la mosquée d'Omar. Les principaux monuments sont l'*Eglise du Saint-Sépulcre*, reconstruite après l'incendie de 1811, sur l'emplacement de l'église de la Résurrection, qu'avait élevée Hélène, mère de Constantin; la mosquée d'Omar, que ce calife fit construire sur l'emplacement de l'ancien temple, vers 648; c'est l'une des belles œuvres de l'art byzantin. Jérusalem, qui compta, dit-on, 150.000 habitants, est une ville déchue, sans industrie et sans commerce; elle renferme à peine 15,000 hab. C'est le chef-lieu d'un sandjak de Syrie, dans le pachalik de Damas. Les cultes chrétiens y ont leurs églises, leurs couvents, leurs chefs; il y a des patriarches catholique, arménien, grec schismatique, un archevêque protestant que l'Angleterre et la Prusse y entretiennent depuis 1840. La possession des lieux saints, et surtout de l'église du Saint-Sépulcre, longtemps disputée par les Latins et les Grecs, a été l'une des occasions de la guerre d'Orient en 1854.

La ville, appelée d'abord *Salem*, puis *Jébus*, était la capitale des Jébuséens, peuple chananéen, qui se défendit contre les Hébreux jusqu'à David. Ce prince fit alors de Jérusalem, agrandie et embellie, la capitale de son royaume. Après le schisme, elle resta la capitale du royaume de Juda; elle fut prise par Sésac, roi d'Egypte, par Amasias, roi d'Israël, par Nabuchodonosor, roi d'Assyrie, qui finit par la détruire en 587; le temple fut alors renversé. Après la captivité de Babylone, la ville fut rebâtie et le temple reconstruit par Zorobabel. Jérusalem fut visitée par Alexandre, puis disputée par les Ptolémées et les Séleucides, jusqu'au jour où, délivrée par les Machabées, elle reprit son indépendance et son importance. Elle fut soumise par Pompée, l'an 64 av. J. C., et devint la capitale d'Hérode, qui rétablit le temple, 17 av. J. C., mais éleva aussi un théâtre, un cirque, un temple dédié à Auguste. Elle fut alors le théâtre des plus grands événements de l'histoire du christianisme naissant, au temps de Jésus-Christ, de sa passion et des premières prédications des apôtres. Elle fut prise, après un siége horrible, et presque entièrement détruite par Titus, 70 ap. J. C.; le temple fut alors brûlé. Un dernier soulèvement des Juifs, sous Adrien, acheva la ruine de Jérusalem, 130. Ce prince fit construire une nouvelle ville qu'il nomma *Ælia Capitolina*, 135; mais Constantin lui rendit le nom de Jérusalem, et sa mère, Hélène, l'embellit, l'agrandit et éleva l'église de la Résurrection. Les pèlerinages commencèrent dès lors vers la ville sainte et le tombeau de Jésus-Christ. Prise en 614 par Chosroës II, roi de Perse, reprise par Héraclius, elle tomba au pouvoir des Arabes en 636. Mahomet avait songé à en faire le centre de sa religion nouvelle, et Jérusalem fut considérée comme une ville sainte par les musulmans; les Seldjoucides et les Fatimites s'en disputèrent la possession. Les croisés s'en emparèrent en 1099, et elle resta la capitale de leur royaume jusqu'en 1187; Saladin la leur enleva alors. Un moment restituée à Frédéric II, en 1229, elle fut définitivement ravie aux chrétiens par les Kharismiens, en 1244, retomba sous la puissance des mamelouks d'Egypte, 1382, et appartient aux Turcs ottomans depuis 1517, année de la conquête par Sélim Ier. — Le Ier concile se tint à Jérusalem en 51, sous la présidence de saint Pierre. On y déclara que les Gentils qui se convertiraient ne seraient pas astreints à la circoncision et aux pratiques spéciales ordonnées aux juifs par Moïse. V. *Les saints Lieux, pèlerinage à Jérusalem*, par Mgr Mislin, 3 vol. in-8°; l'*Histoire de Jérusalem*, par M. Poujoulat, et le *Temple de Jérusalem*, par M. de Vogüé, etc.

Jérusalem (Royaume de). Il fut fondé en 1099, lors de la 1re croisade. Il ne comprenait pas même toute l'ancienne Palestine; les principaux fiefs qui en dépendaient étaient : les principautés d'Antioche et de Tibériade, les comtés d'Edesse et de Tripoli. Les coutumes féodales de l'Occident y furent dès lors transportées; la législation très-curieuse du royaume est connue sous le nom d'*Assises de Jérusalem*. Mal soutenu par les chrétiens d'Europe, de bonne heure affaibli par les dissensions et par la corruption, ce petit royaume, entouré par les Musulmans, perdit sa capitale et presque tout son territoire, dès 1187. Son agonie se prolongea jusqu'à la prise de Saint-Jean-d'Acre, en 1291, par le sultan d'Egypte.

ROIS DE JÉRUSALEM.

Godefroy de Bouillon. .	1099
Baudouin Ier.	1100
Baudouin II.	1118
Foulques d'Anjou. . . .	1131
Baudouin III.	1144
Amauri.	1162
Baudouin IV.	1174
Baudouin V.	1185
Guy de Lusignan. . . .	1186
Henri de Champagne. .	1192
Amauri de Lusignan. . .	1197
Jean de Brienne. . . .	1209
Frédéric II, empereur. .	1229-1239.

Depuis cette époque plusieurs princes ont porté le titre de roi de Jérusalem; l'empereur d'Autriche et le roi d'Italie ne l'ont pas encore abandonné.

Jérusalem (Jean-Frédéric-Guillaume), théologien protestant, né à Osnabrück, 1709-1789, fonda et dirigea à Brunswick *le Collegium Carolinum*, puis le séminaire protestant de Riddagshausen; il s'efforça de répandre ses idées de *christianisme éclairé*, eut de la réputation et la mérita surtout par les qualités de son cœur. On a de lui : des *Sermons*, 2 vol. in-8°; des *Lettres sur les écrits de Moïse;* des *Considérations sur les vérités fondamentales de la Religion*, 2 vol.; *sur la Langue et la Littérature allemande*, etc.

Jervis (Lord). V. Saint-Vincent.

Jessen ou **Jessensky** (Jean de), en latin **Jessenius,** médecin hongrois, 1566-1621, fut professeur à Wittenberg, médecin des empereurs Rodolphe et Mathias; prit part à la révolte de Prague, en 1618, essaya de soulever ses compatriotes, et fut décapité à Prague par les ordres de Ferdinand II. On a de lui plusieurs ouvrages estimés d'anatomie et de chirurgie.

Jésuates, ordre religieux fondé par saint Jean Colombin de Sienne, 1363, et approuvé par Urbain V en 1367. On les nommait ainsi parce qu'ils répétaient sans cesse le nom de Jésus; saint Jérôme était leur protecteur. Ils soignaient les malades et composaient eux-mêmes les remèdes qu'ils distribuaient. Ils ont été supprimés en 1668; mais les religieuses jésuates ont continué d'exister.

Jésuites, Compagnie ou Société de Jésus, ordre religieux, fondé à Paris, en 1534, par l'Espagnol Ignace de Loyola, dans l'église de l'abbaye de Montmartre, et approuvé par le pape Paul III, en 1540. Au moment où le protestantisme s'appuyait sur le principe du libre examen, les jésuites furent institués pour défendre surtout le principe de l'autorité, base du catholicisme; aussi aux vœux ordinaires, prononcés par les religieux, ils ajoutèrent le vœu d'obéissance absolue aux ordres du souverain pontife. Ignace de Loyola écrivit pour eux ses *Exercices spirituels*, puis ses *Constitutions;* après lui, le P. Laynez, puis Claude Acquaviva, organisèrent définitivement la Société, comme elle est restée constituée. Le but qu'elle s'est toujours proposé, c'est le salut des âmes et la gloire de Dieu par le triomphe du catholicisme, sous les auspices du souverain pontife, *ad majorem Dei gloriam*. Pour atteindre ce but, les jésuites se sont consacrés à la propagation de la foi parmi les infidèles, à la conversion des hérétiques, à l'éducation de la jeunesse, à l'instruction des fidèles dans la doctrine et les vertus chrétiennes, et l'on doit reconnaître que, comme missionnaires, controversistes, professeurs, savants et directeurs, ils ont rendu de grands services, et souvent servi avec dévouement et habileté la cause du catholicisme. Ignace de Loyola fut le premier *général des clercs de la Compagnie de Jésus ;* il vint s'établir à Rome,

et le pape leur donna une église, devenue célèbre, comme centre de l'ordre, sous le nom d'*il Gesu*. A sa mort, en 1556, les jésuites avaient déjà douze provinces en Europe et de nombreux missionnaires répandus en Afrique, en Amérique, aux Indes. Le gouvernement de la compagnie appartient au général, aidé d'un conseil d'*assistants* choisis dans les différentes nations, placé lui-même sous la surveillance d'un *admoniteur*. Des assemblées ou *congrégations générales* ont plein pouvoir législatif et décident les grandes affaires. La compagnie est divisée en *provinces*, dirigées par des *supérieurs provinciaux* que nomme le général. Il y a dans l'ordre 4 degrés : les *novices*, les *scolastiques* ou étudiants, les *coadjuteurs spirituels* et *temporels*, enfin les *profès*, qui ont prononcé tous leurs vœux et qui doivent avoir au moins 33 ans. Tous sont soumis à de nombreuses et longues épreuves et sont employés suivant leur capacité, dans l'intérêt général de l'ordre. Ils s'obligent à n'accepter aucune dignité ecclésiastique, sans un ordre formel du pape. — Cette puissante milice rencontra de nombreux obstacles dès son origine. Elle avait obtenu, en France, des lettres de réception de Henri II, dès 1550; mais l'Université et le parlement de Paris lui firent une vive opposition, et elle n'obtint la permission d'enseigner qu'en 1562. La lutte recommença contre les jésuites dans la dernière moitié du XVIe siècle; ils furent bannis de France, en 1594, après l'attentat de Châtel, mais rappelés par Henri IV en 1603. Ils avaient été repoussés naturellement des pays protestants, et Elisabeth d'Angleterre les avait proscrits en 1581 et 1601. Au XVIIe siècle, ils eurent une grande influence, comme prédicateurs, professeurs, savants, confesseurs des rois; leurs missionnaires firent de belles conquêtes, surtout en Chine et au Paraguay; mais ils excitèrent de nombreux ennemis, jaloux de leur influence, effrayés de leurs doctrines, ennemis du catholicisme qu'ils défendaient, partisans du libre examen qu'ils combattaient. Depuis les *Lettres provinciales* de Pascal, la secte des jansénistes attaqua sans relâche les jésuites, leurs principes, leur morale. Ceux-ci furent soutenus par le gouvernement, et la bulle *Unigenitus* condamna solennellement leurs ennemis, en 1715. Mais la lutte continua au XVIIIe siècle; les philosophes s'unirent aux jansénistes du parlement; plusieurs gouvernements eurent peur de leur influence; et, après avoir été longtemps triomphants, les jésuites furent à leur tour persécutés. Ils furent expulsés du Portugal par le ministre Pombal, 1759; de France par les parlements que soutenaient Mme de Pompadour et Choiseul, 1762; d'Espagne par Charles III, 1767; du royaume des Deux-Siciles, de Parme et de Plaisance; enfin, le pape Clément XIV, pressé par les princes de la maison des Bourbons, et pour rendre la paix à l'Eglise, abolit l'ordre en 1773. Les jésuites, dit-on, s'étaient refusés à modifier leurs statuts; et leur général, Ricci, aurait répondu : *Sint ut sunt, aut non sint;* qu'ils soient tels qu'ils sont, ou qu'ils ne soient pas. Ils continuèrent cependant à exister sous les noms de *Frères de la Croix*, de *Cordicoles*, de *Paccanarisses;* ils furent maintenus par Frédéric II, en Prusse; par Catherine II, en Pologne, avec l'autorisation secrète du pape. Pie VII les rétablit secrètement en 1800; solennellement pour la Russie, en 1801; pour tout le monde catholique, en 1814. Ils reparurent en France, sous le nom de *Pères de la Foi*, et, quoique non autorisés par la loi, devinrent très-puissants sous la Restauration, mais excitèrent de nouvelles haines, comme chefs du parti *de la Congrégation;* leurs établissements de Montrouge et de Saint-Acheul furent alors célèbres; leurs missions dans les départements firent beaucoup de bruit, jusqu'aux ordonnances de 1828, sous le ministère Martignac, qui les forcèrent à fermer leurs maisons d'éducation et à se transporter, pour la plupart, en Belgique (Brugelette), en Suisse (Fribourg), etc. Depuis 1848, ils ont profité de la liberté d'enseignement, pour fonder de nouvelles maisons d'éducation. On comptait, dans ces derniers temps, de 7 à 8,000 jésuites, répandus dans 19 provinces : Allemagne, Angleterre, Belgique, Espagne, France, Galicie, Irlande, Lyon, Maryland, Mexique, Missouri, Naples, Neerlande, Rome, Sicile, Toulouse, Turin, Venise.

Les généraux de l'ordre ont été :

Ignace de Loyola (espagnol), 1541;
Laynez (espagnol), 1558;
François de Borgia (espagnol), 1565;
Mercurian (belge), 1573;
Acquaviva (napolitain), 1581;
Vitelleschi (romain), 1615;
Caraffa (napolitain), 1646;
Piccolomini (florentin), 1649;
Gotifredo (romain), 1652;
Goswin Nickel (allemand), 1662;
Oliva (génois), 1664;
De Noyelle (belge), 1682;
Gonzalès (espagnol), 1687;
Tamburini (de Modène), 1706;
Retz (de Bologne), 1730;
Visconti (de Milan), 1751;
Centurioni (de Gênes), 1755;
Ricci (de Florence), 1758;
Caren, 1800;
Grüber, 1802;
Brozozowski (polonais), 1805;
Fortis (de Vérone), 1820;
Roothaan (hollandais), 1838;
Becks (belge), 1853.

L'Histoire des jésuites a été écrite par Orlandini et Sacchini, 6 vol. in-fol.; par Jouvency, 1 vol. in-fol.; par Bartoli; par Crétineau-Joly, 6 vol. in-8° et in-12; par l'abbé Guettée, 1858. On peut consulter : de l'*Existence et de l'institut des Jésuites*, par le P. de Ravignan; *Clément XIII et Clément XIV*, par le même; *des Jésuites par un jésuite*, par le P. Cahour, 2 vol. in-18; *la Compagnie de Jésus depuis sa fondation*, par Archier; et les ouvrages de Saint-Priest et du P. Theiner sur la chute des Jésuites, etc.

Jésus-Christ, c'est-à-dire *le sauveur* des hommes et *l'oint* du Seigneur, le *messie* annoncé par les prophètes, fils de Dieu dans l'éternité, fils d'Abraham et de David dans le temps, naquit de la vierge Marie, dans une étable de Bethléem, où ses parents, Joseph et Marie, étaient allés se faire inscrire pour le dénombrement ordonné par Auguste, la nuit du 25 décembre de l'an 4 avant l'ère chrétienne. Adoré par les mages, que guidait une étoile miraculeuse, salué par les bergers, l'enfant divin échappa à la persécution d'Hérode; il fut emmené par ses parents en Egypte. A son retour, il fut élevé à Nazareth par Marie et Joseph, passant trente années dans une vie obscure et travaillant comme un artisan à faire des jougs et des charrues. Déjà, cependant, dès l'âge de 12 ans, il avait étonné les docteurs de Jérusalem par la sagesse de ses paroles. Ce n'est pas ici le lieu de raconter la vie de Jésus; contentons-nous de rappeler ces quelques lignes éloquentes de Bossuet : « Après avoir été baptisé par saint Jean-Baptiste, la « quinzième année du règne de Tibère, Jésus-Christ « commence à prêcher son Evangile, et à révéler les « secrets qu'il voyait de toute éternité au sein de son « père. Il pose les fondements de son Eglise par la voca- « tion de 12 pêcheurs, et met saint Pierre à la tête de « tout le troupeau..... Il parcourt toute la Judée, qu'il « remplit de ses bienfaits; secourable aux malades, mi- « séricordieux envers les pécheurs..... Il annonce de « hauts mystères, mais il les confirme par de grands « miracles : il commande de grandes vertus, mais il « donne en même temps de grandes lumières, de grands « exemples et de grandes grâces..... Tout se soutient « en sa personne, sa vie, sa doctrine, ses miracles. La « même vérité y reluit partout : tout concourt à y faire « voir le maître du genre humain et le modèle de la « perfection.....

« Quoiqu'il soit envoyé pour tout le monde, il ne « s'adresse d'abord qu'aux brebis perdues de la maison « d'Israël, auxquelles il était principalement envoyé; « mais il prépare la voie à la conversion des Samari- « tains et des Gentils..... Il ne cache point aux siens « les tristes épreuves par lesquelles ils devaient passer. « Il leur fait voir les violences et la séduction employées « contre eux, les persécutions, les fausses doctrines, « les faux frères, la guerre au dedans et au dehors, la « foi épurée par toutes ses épreuves; à la fin des temps, « l'affaiblissement de cette foi et le refroidissement de « la charité parmi ses disciples; au milieu de tous ces « périls, son Eglise et la vérité toujours invincibles..... « Les pontifes et les pharisiens animaient contre Jésus- « Christ le peuple juif, dont la religion se tournait en « superstition. Ce peuple ne peut souffrir le Sauveur du « monde, qui l'appelle à des pratiques solides, mais « difficiles. Le plus saint et le meilleur de tous les hom- « mes, la sainteté et la bonté même, devient le plus « envié et le plus haï. Il ne se rebute pas, et ne cesse « de faire du bien à ses citoyens; mais il voit leur in- « gratitude; il en prédit le châtiment avec larmes, et

« dénonce à Jérusalem sa fin prochaine. Cependant, la « jalousie des pharisiens et des prêtres le mène à un « supplice infâme; ses disciples l'abandonnent; un d'eux « le trahit; le premier et le plus zélé de tous le renie « trois fois. Accusé devant le conseil, il honore jusqu'à « la fin le ministère des prêtres, et répond en termes « précis au pontife qui l'interrogeait juridiquement. « Mais le moment était arrivé où la Synagogue devait « être réprouvée. Le pontife et tout le conseil condam- « nent Jésus-Christ, parce qu'il se disait le Christ Fils « de Dieu. Il est livré à Ponce Pilate, président romain : « son innocence est reconnue par son juge, que la po- « litique et l'intérêt font agir contre sa conscience : le « juste est condamné à mort; le plus grand de tous les « crimes donne lieu à la plus parfaite obéissance qui « fut jamais. Jésus, maître de sa vie et de toutes choses, « s'abandonne volontairement à la fureur des méchants, « et offre le sacrifice qui devait être l'expiation du genre « humain. A la croix, il regarde dans les prophéties ce « qui lui restait à faire : il l'achève, et dit enfin : *Tout « est consommé*. A ce mot, tout change dans le monde : « la loi cesse, ses figures passent, ses sacrifices sont abo- « lis par une oblation plus parfaite. Cela fait, Jésus- « Christ expire avec un grand cri; toute la nature s'é- « meut; le centurion qui le gardait, étonné d'une telle « mort, s'écrie qu'il est vraiment le Fils de Dieu; et « les spectateurs s'en retournent frappant leur poitrine. « Au troisième jour il ressuscite; il paraît aux siens « qui l'avaient abandonné, et qui s'obstinaient à ne pas « croire à sa résurrection. Ils le voient, ils lui parlent, « ils le touchent; ils sont convaincus..... Après s'être « mis entre leurs mains en toutes les manières qu'ils le « souhaitent, en sorte qu'il ne puisse plus leur rester « le moindre doute, il leur ordonne de porter témoi- « gnage de ce qu'ils ont vu, de ce qu'ils ont ouï et de « ce qu'ils ont touché. Afin qu'on ne puisse douter de « leur bonne foi, non plus que de leur persuasion, il « les oblige à sceller leur témoignage de leur sang..... « Sur ce fondement, douze pêcheurs entreprennent de « convertir le monde entier, qu'ils voyaient si opposé « aux lois qu'ils avaient à lui prescrire, et aux vérités « qu'ils avaient à lui annoncer. Il ont ordre de commen- « cer par Jérusalem, et de là de se répandre par toute « la terre pour « instruire toutes les nations, et les « baptiser au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » « Jésus-Christ leur promet « d'être avec eux jusqu'à la « consommation des siècles, » et assure par cette parole « la perpétuelle durée du ministère ecclésiastique. Cela « dit, il monte aux cieux en leur présence. » (Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*.)

L'année de la naissance de Jésus-Christ a été fixée par Denys le Petit à l'an de Rome 753. Mais d'autres calculs ont reporté la date de sa naissance à l'an 747 ou à l'an 749, 6 ans ou 4 ans avant l'ère chrétienne. Comme il mourut l'an 33 de cette ère, il aurait vécu alors 39 ou 37 ans. La vie de Jésus, son enseignement, ses doctrines, sont racontés dans les 4 évangiles authentiques, dans les actes et les épîtres des Apôtres. La vie du *Sauveur* a été écrite par le P. de Ligny, 3 vol. in-8°; par M. Foisset, 1855; par le docteur allemand Sepp, dont l'ouvrage a été traduit par Ch. Sainte-Foi, 3 vol. in-18; par Stalberg, traduit par l'abbé Jager, 1842. D'innombrables ouvrages ont commenté les évangiles; contentons-nous de citer, parmi ceux qui ont fait le plus de bruit dans le monde chrétien, la *Vie critique de Jésus*, par le docteur Strauss de Tubingue, 2 vol. in-8°, et la *Vie de Jésus* par M. Renan, qui, condamnées par l'Église, ont suscité de nombreux défenseurs des croyances orthodoxes.

Jésus, fils de Sirach, a peut-être vécu au IIIe siècle, ou au IIe siècle av. J. C. Il est l'auteur de l'*Ecclésiastique;* le texte hébreu est perdu, mais on a la traduction grecque. Les protestants l'ont mis au nombre des livres apocryphes.

Jéthro, prêtre ou prince madianite, accueillit Moïse, forcé de fuir loin de l'Egypte, et lui donna en mariage sa fille Séphora.

Jeu de Paume (Séance du). Le 20 juin 1789, les députés de l'Assemblée nationale, exclus du lieu ordinaire de leurs délibérations par les préparatifs de la séance royale, se transportèrent dans la salle du Jeu de paume, rue Saint-François, à Versailles, et, sous la présidence de Bailly, jurèrent de ne pas se séparer avant d'avoir donné une constitution à la France.

Jeuffroy, graveur en pierres fines, né à Rouen, 1749-1826, se forma seul, étudia en Italie, imita avec talent les pierres antiques; et, de retour à Paris, fut directeur de l'école de gravure sur pierre aux Sourds-muets, puis membre de l'Institut. Il rendait avec beaucoup de talent les têtes de femmes.

Jeunesse dorée; on donna ce nom, après le 9 thermidor 1794, aux jeunes gens qui protestaient contre la Terreur et les Jacobins; ils affectaient un costume recherché et des manières raffinées pour se distinguer des sans-culottes. Dirigés par le journal de Fréron, l'*Orateur du peuple*, ils poursuivaient leurs ennemis dans les clubs et dans les sections.

Jeures (Saint-), commune du canton de Tence, dans l'arrond. et à 12 kil. d'Yssingeaux (Haute-Loire); 2,704 hab., dont 428 agglomérés.

Jeux Floraux. V. FLORAUX.

Jeux publics. V. ISTHMIQUES, PYTHIQUES, NÉMÉENS, OLYMPIQUES, etc.

Jever, v. du grand-duché d'Oldenbourg, à 60 kil. N. O. d'Oldenbourg, ch.-l. d'une ancienne seigneurie, qui appartint à l'impératrice Catherine II, et qui fut abandonnée par Alexandre Ier en 1814; 4,000 hab.

Jézabel ou **Izebel**, fille de Ithobal ou Ethbaal, roi de Sidon, femme d'Achab, roi d'Israël, persécuta les prophètes et protégea les prêtres de Baal. Elle fit périr Naboth, qui refusait de lui vendre sa vigne; elle eut moins de pouvoir sous ses fils, Ochosias et Joram. Lorsque Jéhu se souleva et prit le titre de roi, Jézabel fut jetée par les fenêtres de son palais de Jezrael, et dévorée par les chiens, suivant la prédiction d'Elie.

Jeypoor. V. DJEYPOUR.

Jezrael, v. de la tribu de Zabulon (Palestine), près des monts Gelboé. Jézabel y périt. Auj. *Esdrelon*.

Jijona, v. de la prov. et à 24 kil. d'Alicante (Espagne). Miel renommé; 5,000 hab.

Jitomir, ch.-l. de la Volhynie (Russie), à 1250 kil. S. O. de Saint-Pétersbourg. Evêchés grec et catholique. Commerce de vins de Hongrie et de Valachie; 38,000 hab., juifs en majorité.

Joab, neveu de David, bon général, battit Isboseth, fils de Saül, et fit périr par trahison le général Abner, qui s'était soumis. Il fut vainqueur des Jébuséens, des Ammonites; tua, malgré les ordres de David, Absalon qu'il avait défait; devint odieux au roi à cause de ses cruautés, mais fut toujours employé par lui. Sous Salomon, il se déclara pour son frère, Adonias, fut pris et mis à mort à Gabaon, 1,001 av. J. C..

Joachaz, fils de Jéhu, roi d'Israël, 848-832 av. J. C., fut vaincu par Hazaël, roi de Syrie, en punition de son idolâtrie, fit pénitence, et régna ensuite paisiblement.

Joachaz, fils de Josias, roi de Juda, s'empara du trône, au détriment de son frère Eliacim ou Joachim, 609 av. J. C., et fut emmené captif par le roi d'Egypte, Néchao.

Joachim ou **Eliacim**, fils aîné de Josias, roi de Juda, fut rétabli sur le trône par Néchao, 609 av. J. C., se conduisit avec impiété, persécuta le prophète Jérémie, qui annonçait la ruine de Jérusalem; fut attaqué par Nabuchodonosor, qui prit la ville et fit massacrer Joachim, 606-598 avant J. C. — Son fils **Joachim** ou **Jechonias**, un instant roi de Juda, par la volonté de Nabuchodonosor, fut emmené captif à Babylone avec toute sa famille. Plus tard il devint grand maître du palais d'Evilmérodach.

Joachim (Saint), époux de sainte Anne, père de la vierge Marie, est honoré le 20 mars.

Joachim (GEORGE), surnommé *Rhæticus*, astronome suisse, né à Feldkirchen (Grisons), 1514-1576, enseigna à Wittemberg, et soutint franchement le système de Copernic, dont il avait été le premier élève. On a de lui: *De Libris Revolutionum Copernici Narratio*, 1540, in-4°, etc.

Joachim, abbé de Fiore (Calabre), vers 1130 ou 1135, mort en 1201 ou 1207, a une vie peu connue, et cependant il eut de son temps une grande renommée. Il composa beaucoup de prophéties, qui furent adoptées par ses compatriotes; il annonçait une ère nouvelle, sous les auspices d'un autre révélateur, apportant un nouvel Évangile; le Saint-Esprit devait remplacer le Fils, etc. Les *Joachimites* furent poursuivis par les papes et condamnés comme hérétiques. Un très-grand nombre d'opuscules manuscrits portent le nom de Joachim, dont la réputation dura jusqu'à la fin du moyen âge.

Joachim Ier, électeur de Brandebourg, 1499-1535, surnommé *Nestor*, à cause de son grand savoir, créa l'université de Francfort-sur-l'Oder, 1506, fonda un tribunal à Berlin, 1516; poursuivit les juifs et les luthériens, et réunit le comté de Ruppin au Brandebourg, 1524.

Joachim II, électeur de Brandebourg, 1535-1571, fils et successeur du précédent, surnommé *Hector*, introduisit la réforme dans ses États, sécularisa plusieurs évêchés (Brandebourg, Havelberg, Lebus), etc.

Joachim-Frédéric, électeur de Brandebourg, 1598-1608, éleva des prétentions sur le duché de Prusse.

Joachim. V. MURAT.

Joachim (Saint-), commune du canton de Pont-Château, dans l'arrond. et au N. de Saint-Nazaire (Loire-Inférieure). Fabr. de noir animal; vaste tourbière; commerce de bois; 4,672 hab., dont 1,990 agglomérés.

Joachimsthal, v. de Bohême (Emp. d'Autriche), dans le cercle d'Eger. Direction des mines; plomb, étain, cobalt, aux environs. On y frappa, dès 1519, des pièces d'argent, dites *Joachimsthaler*, d'où est venu le nom de *thaler;* 5,000 hab.

Joanès (VINCENT), peintre espagnol, né à Fuente-de-la-Higuera, 1523-1579, fut le chef de l'école hispano-italienne. Après avoir étudié à Rome, il devint l'un des meilleurs peintres de l'Espagne et forma de nombreux élèves. D'une piété vive et timorée, il se préparait par les sacrements à l'exécution de ses tableaux. Ses œuvres nombreuses sont répandues dans beaucoup d'églises d'Espagne. On l'a surnommé le Raphaël de l'Espagne.

Joannice ou **Jean**, dit *Calojean* (le beau Jean), roi des Bulgares, succéda à son frère Asan, 1196; il fit sanctionner son usurpation par Innocent III, qui lui envoya le sceptre, la couronne et un étendard. L'empereur latin, Baudouin, repoussa son alliance; Joannice excita les Grecs à la révolte et remporta la victoire d'Andrinople, où Baudouin fut pris, 1205. Il s'empara de Rodosto et menaça Constantinople; il attaquait Thessalonique, quand il fut assassiné dans sa tente, 1207.

Joanny (JEAN-BAPTISTE-BERNARD **Brissebarre,** dit), tragédien français, né à Dijon, 1775-1854, musicien, peintre, volontaire de 1792, commis surnuméraire, s'exerça sur des théâtres de société, reçut les conseils de Mlle Sainval, les leçons de Talma, et acquit une grande réputation sur les scènes de province. En 1819, à l'Odéon, en 1825, au Théâtre-Français, il montra de la vigueur et de l'intelligence. Il prit sa retraite en 1841. On l'avait surnommé assez justement le *Talma de la province*.

Joao-del-Rey (San-), v. de la prov. de Minas-Geraës (Brésil), à 270 kil. N. O. de Rio-de-Janeiro. Lavages d'or; 6,000 hab.

Joao-da-Foz (San-), port voisin de Porto (Portugal). Bains de mer très-fréquentés: 4,000 hab.

Joao ou **Jean Ier,** roi de Portugal, fils naturel de Pierre le Justicier, né en 1357, était grand maître de l'ordre d'Aviz, à la mort de son frère Ferdinand, 1383. Après avoir tué Andeiro, comte d'Ourem, amant de la reine Léonore Tellez, il fut nommé par le peuple *gouverneur et défenseur* du royaume. Aussi habile que brave, il fit repousser les prétendants à la couronne, et, en 1385, proclamé roi par les cortès de Coïmbre, il commença la dynastie d'Aviz. Secondé par le connétable, Nuño Alvarez Pereira, il fut vainqueur du roi de Castille, Jean Ier, à Aljubarrota, 1386, et força les Castillans à la paix, signée définitivement en 1399. Il prit Ceuta en 1415, et donna le signal des premières découvertes des Portugais sur les côtes d'Afrique. Il ordonna de rédiger les lois en langue vulgaire, et fit élever de nombreux monuments. Il mourut en 1443, et fut enterré dans le fameux couvent de *Batalha*, qu'il avait fait construire.

Joao ou **Jean II,** roi de Portugal, né en 1455, fils d'Alphonse V, montra de bonne heure une vive intelligence, du courage dans l'expédition d'Arzila, 1471, et une sévérité qui fut trop souvent cruelle. Son père lui confia l'administration pendant son voyage en France et ne reprit pas le pouvoir, à son retour. Il devint roi, en 1481, et se montra justicier inflexible; les grands furent réduits à l'obéissance. Il fit condamner à mort Fernand, duc de Bragance, et poignarda lui-même son beau-frère, le duc de Viseu. Il favorisa de tout son pouvoir les grandes découvertes des Portugais, dirigea le voyage de Covilham et Païva sur les côtes de la mer Rouge, et prépara les merveilleux résultats du règne suivant. Réformateur de l'administration, protecteur de l'agriculture, de l'industrie, des arts, il eut le tort de repousser Christophe Colomb. Les Portugais l'ont surnommé le *Prince parfait*, et on le considérait comme le premier roi de son temps.

Joao ou **Jean III,** roi de Portugal, né en 1502, fils d'Emmanuel, lui succéda, en 1521, gouverna avec habileté, avec l'aide de deux ministres intelligents, les Carneiro, et recueillit les fruits des découvertes des Portugais en Asie. Il ne garda que Ceuta et Tanger, au nord de l'Afrique; mais étendit sa domination jusqu'au Japon et divisa le Brésil en capitaineries, 1534. Il introduisit l'inquisition dans ses États, accueillit l'ordre naissant des jésuites, dès 1540, leur confia l'instruction publique, les établit surtout au collége de Santo Antão, 1542, et favorisa leurs missions en Amérique et dans l'Inde. Il mourut en 1557.

Joao ou **Jean IV,** roi de Portugal, né en 1604, d'abord duc de Bragance, devint roi en 1640. Suspect au roi d'Espagne, Philippe IV, malgré son peu d'ambition, à cause de sa naissance et de ses richesses, il laissa l'intendant de sa maison, Pinto Ribeiro, préparer une conspiration nationale, dans laquelle entrèrent beaucoup de grands personnages. La duchesse de Bragance, au cœur viril, le décida. La conjuration réussit à Lisbonne; le ministre odieux Vasconcellos fut la seule victime; et dans tout le Portugal, Jean IV fut acclamé. Les cortès de 1641 ratifièrent l'élection populaire. Soutenu par Richelieu, par l'Angleterre, la Hollande, la Suède et le Danemark, il triompha des conspirateurs, et sut repousser les Espagnols, qui furent battus surtout à Montijo, 1644, et à Montes Claros, 1665. Le Brésil, occupé par les Hollandais, rentra sous la domination du Portugal. Il avait, pendant toute sa vie, cultivé la musique avec ardeur, et il a laissé plusieurs ouvrages théoriques, imprimés ou manuscrits.

Joao ou **Jean V,** roi de Portugal, né en 1689, succéda à son père, Pierre II, en 1707, continua de prendre part à la guerre de la succession d'Espagne, et obtint au traité d'Utrecht, en 1713, la Guyane méridionale et le territoire du Saint-Sacrement sur la Plata. Il déploya le plus grand faste, surtout dans les cérémonies religieuses, et parvint à obtenir du saint-siége le titre de *Majesté très-Fidèle*, 1741; il y eut un patriarche à Lisbonne, et le palais de Mafra coûta des sommes énormes. Il fonda aussi l'*Académie d'Histoire*, protégea les lettres et les sciences, et mourut en 1750. Il n'avait pas convoqué les Cortès.

Joao ou **Jean VI,** roi de Portugal, né en 1769, second fils de Marie Ire et de l'infant dom Pedro, eut le gouvernement, en 1793, lorsque la folie de sa mère fut bien déclarée, et prit le titre de régent en 1799. Faible et mal élevé par les moines, il fut l'instrument de ministres peu capables. Il adhéra à la première coalition contre la France, 1793, ce qui fut une cause de souffrances de toutes sortes pour le Portugal, sans compensation; les Anglais étaient alors plus puissants que jamais à Lisbonne. En 1801, il fut attaqué par les Espagnols unis aux Français, et forcé de fermer ses ports aux Anglais, de céder Olivença à l'Espagne, de donner 15 millions et une partie de la Guyane à la France. Après la rupture de la paix d'Amiens, le régent obtint d'abord de rester neutre; mais en 1807, comme il hésitait à se déclarer contre les Anglais, Napoléon décida, par le traité de Fontainebleau, le partage du Portugal, *le Moniteur* annonça la déchéance de la maison de Bragance, et Junot, à la tête d'une armée française, força le régent à se réfugier au Brésil avec sa famille. Il donna tous ses soins à cette magnifique colonie, qui devint un royaume, en 1815. Pendant ce temps, le Portugal, l'un des théâtres de la lutte entre les Français et les Anglais, supportait tous les maux du désordre militaire; puis, sans gouvernement, fut livré à une véritable anarchie administrative. A la mort de Marie, Jean prit le titre de roi, 1816. Tandis qu'il comprimait des insurrections au Brésil, la régence de Portugal, présidée par le maréchal anglais, Béresford, punissait rigoureusement une conspiration militaire. Le mécontentement grandissait dans le royaume délaissé et appauvri; une révolution militaire, dirigée par Sépulvéda, renversa la régence, 1820; les cortès furent réunies; Jean se décida à revenir en Europe, 1821, et il reconnut solennellement la nouvelle constitution libérale; mais le Brésil se sépara alors du Portugal, sous son fils Pédro. La reine Charlotte, fille du roi d'Espagne, Charles IV, se mit à la tête du parti absolutiste, en 1823, et grâce à la réaction qui triomphait en Espagne, rendit à Jean VI tout son pouvoir, un peu malgré lui. Dom Miguel, le second fils du roi, non content des persécutions et des vengeances qui frappaient les libéraux, s'empara du roi, par le coup d'État du 30 avril 1824, et se serait rendu maître du trône, sans l'énergique intervention de l'ambassadeur français. Jean VI fut délivré, la reine fut exilée et le

roi promit de remettre en vigueur l'ancienne constitution. Il reconnut peu après l'indépendance du Brésil, 1825, et mourut de chagrin, peut-être empoisonné, en 1826. Il laissait la régence à sa fille, Isabelle-Marie.

Joas, roi de Juda, fils d'Ochosias et petit-fils d'Athalie, fut sauvé de la mort par sa tante Josabeth, femme du grand prêtre Joad, élevé secrètement dans le temple, puis proclamé roi par les Lévites, 870 av. J. C. Il régna d'abord avec sagesse, puis fit périr Zacharie, le fils de Joad; mais fut battu par Hazaël, roi de Syrie; il fut égorgé par ses serviteurs, vers 831 av. J. C.

Joas, roi d'Israël, fils et successeur de Joachaz, régna de 832 à 817 av. J. C., vainquit le roi de Juda, Amasias, et s'empara des trésors de Jérusalem.

Joatham, roi de Juda, fils d'Osias, régna de 752 à 737 av. J. C., d'abord au nom de son père, malade, ensuite en son propre nom. Il embellit et fortifia Jérulem, et imposa tribut aux Ammonites vaincus.

Job ou **Hiob**, personnage biblique dont la légende est empruntée à l'ouvrage d'un auteur inconnu. Né en Idumée, riche, considéré, heureux, pénétré de la crainte de Dieu, il inspire la jalousie de Satan, à qui Dieu permet de l'éprouver. Mais Job, frappé de toutes les douleurs, résiste, à force de patience et de résignation sublime; puis Dieu le dédommage amplement de ses misères. Le poëme de *Job* est écrit en vers; rien, dans l'antiquité, ne le surpasse en richesse et en beauté; on ne sait quel en est l'auteur; plusieurs, comme Bossuet, l'ont attribué à Moïse, sans preuves convaincantes; on sait seulement qu'il est très-ancien. Il a été souvent commenté et traduit en prose et en vers.

Job, commune du canton d'Ambert, dans l'arr. d'Ambert (Puy-de-Dôme); 2,804 hab., dont 222 agglomérés.

Jobert (Louis), numismate, né à Paris, 1637-1719, jésuite, professeur, bon prédicateur, a écrit plusieurs ouvrages de piété, mais surtout *la Science des médailles*, 1692, in-12, qui a été réimprimée.

Jobert *de Lamballe* (Antoine-Joseph), chirurgien, né à Lamballe, 1799, a été l'un des plus célèbres praticiens du XIXe s. Membre de l'Académie de médecine, 1841, et de l'Académie des sciences, 1856, il a laissé plusieurs ouvrages estimés : *Traité des maladies chirurgicales du canal intestinal*, 1829, 2 vol.; *Plaies d'armes à feu*, 1830; *Etudes sur le système nerveux*, 1838, 2 vol. in-8°; *Traité de chirurgie plastique*, 1849, 2 vol. in-8°, etc. Il est mort en 1867.

Jocaste, femme de Laïus, roi de Thèbes, épousa, sans le connaître, son fils Œdipe, meurtrier de son père; donna le jour à Etéocle, Polynice, Antigone, Ismène, et se pendit de désespoir, quand elle apprit son inceste involontaire.

Jochanan Ben-Napcha, célèbre docteur juif, né en Judée, 185-279, peut-être descendant de Joseph, est un personnage dont la légende a dénaturé l'histoire. Il est l'auteur du *Talmud* de Jérusalem, commentaire de la *Mischna*, qui nous est arrivé avec des lacunes considérables; il est écrit dans un chaldéen qui est loin d'être pur. Il a été imprimé pour la première fois à Venise, vers 1523, in-fol.

Jode (Peter de), dit *le Vieux*, graveur flamand, né à Anvers, 1570-1634, a été un artiste distingué, dont le dessin est correct. — Jode (Peter de), dit *le Jeune*, son fils, né à Anvers en 1602, a gravé aussi au burin avec une finesse remarquable.

Jodelet (Geoffrin de l'Épy, Julien, dit), acteur comique français, né vers 1590, mort en 1660, joua dans la troupe du Marais, dès 1610, et eut surtout beaucoup de réputation, depuis 1634, au théâtre de l'hôtel de Bourgogne. On composa beaucoup de pièces exprès pour lui : *Jodelet, maître et valet*, par Scarron; *Jodelet prince*, par Th. Corneille, etc.

Jodelle (Étienne), poëte dramatique, né à Paris, 1532-1573, publia des *sonnets* et des *odes*, dès l'âge de 17 ans; puis s'enrôla dans l'école de Ronsard, et composa des pièces sur le modèle des Grecs et des Romains. Auteur de *Cléopâtre captive* et de *Didon*, il joua la première de ses tragédies, avec ses amis, La Péruse, Belleau, à l'hôtel de Reims, devant Henri II, qui le récompensa. Ronsard et les poëtes de la pléiade célébrèrent ce succès par une sorte de fête païenne, à Arcueil. On lui doit aussi une comédie en 5 actes, *Eugène* ou *la Rencontre*. Jodelle fut chargé, par Henri II, des divertissements et mascarades de la cour, puis il végéta dans l'obscurité et mourut dans la misère. Ses *Œuvres* et *Mélanges poétiques* ont paru à Paris, 1574, in-4°, 1583, in-12.

Jodoigne, v. du Brabant (Belgique), à 35 kil. S. E. de Bruxelles, sur la Gheete. Brasseries, distilleries; 3,500 hab.

Joecher (Christian-Gotlieb), polygraphe allemand, né à Leipzig, 1694-1758, fut professeur, prédicateur estimé, bibliothécaire de l'Université à Leipzig. Il a composé plusieurs ouvrages d'érudition et surtout le *Dictionnaire universel des savants* (*Allgemeines Gelehrten-Lexicon*), 4 vol. in-4°.

Joël, le 2e des petits prophètes hébreux, peut-être contemporain de Jérémie, a laissé une prophétie divisée en 3 chapitres.

Joël, historien byzantin de la fin du XIIe s., a écrit une *Chronographie générale*, depuis Adam jusqu'en 1204. Publiée par Leo Allatius, 1651, in-fol., elle se trouve dans les collections byzantines de Venise et de Bonn.

Joffredy (Jean de), né à Luxeuil, 1412-1473, professeur de théologie à Milan, fut évêque d'Arras en 1461, et reçut de Pie II le chapeau de cardinal et l'évêché d'Albi, pour avoir aidé à la suppression de la Pragmatique-Sanction.

Johannæus (Finnus) ou *Finn* **Johnsen**, historien islandais, 1704-1789, évêque de Skalholt, a publié un bon ouvrage : *Historia ecclesiastica Islandiæ*, 4 vol. in-4°, 1772-1778. — Son fils Johannes Fynnæus, 1759-1796, succéda à son père, et a écrit de nombreux mémoires sur l'Islande.

Johanneau (Eloi), né à Contres, près de Blois, 1770-1851, fut l'un des fondateurs de l'Académie celtique, qui devint la Société des antiquaires de France, 1813; il en fut le secrétaire perpétuel. Il a publié un assez grand nombre d'opuscules et donné de bonnes éditions de Montaigne, Charron, Rabelais, etc.

Johannisberg, bourg du Nassau (Prusse), à 18 kil. O. de Mayence, près du Rhin. Le château et les célèbres vignobles ont été possédés par les évêques de Fulde, les princes d'Orange, le duc de Valmy, et achetés, en 1816, par l'empereur d'Autriche pour le prince de Metternich.

Johannot (Charles), graveur français, né à Offenbach-sur-le-Mein, 1788-1825, fils d'un riche négociant de Francfort, d'une famille de protestants français exilés, fut forcé de travailler pour secourir ses parents ruinés, parvint, à Paris, à dessiner avec goût, et dirigea son frère, *Charles-Henri*.

Johannot (Charles-Henri-Alfred), peintre et graveur, frère du précédent, né à Offenbach, 1800-1837, élève de son frère, eut de bonne heure de la réputation, comme graveur de vignettes facile et élégant. Il a produit un grand nombre d'aquarelles, de sépias, de dessins, et composé des tableaux qui eurent certain succès de vogue.

Johannot (Tony), peintre et graveur, frère des précédents, né à Offenbach, 1803-1852, fut surtout populaire par ses *illustrations* de livres; ses compositions, très-nombreuses, sont empreintes d'une certaine poésie douce et séduisante qui ont fait la fortune de beaucoup d'ouvrages. Il a d'ailleurs donné de belles gravures au burin, et composé beaucoup de tableaux de genre et d'histoire qui sont estimés.

John (Saint-), riv. tributaire de l'Océan Atlantique, vient des monts Albany, dans le Maine (Etats-Unis), arrose le Nouveau-Brunswick, et se jette dans la baie de Fundy. Son cours est de 600 kil.

John (Saint-), riv. de la Floride (Etats-Unis); cours de 400 kil.

John (Saint-), port franc du Nouveau-Brunswick (Amérique anglaise), près de l'embouchure de la riv. Saint-John. Construction de navires; commerce actif; 29,000 hab.

John (Saint-) ou **John's-town**, ch.-l. d'Antigua (Antilles anglaises); bon port sur la côte N. O.; résidence du gouverneur des Iles-sous-le-Vent. Commerce actif; 16,000 hab.

John (Saint-), bon port sur la côte S. O. de Terre-Neuve, ch.-l. de l'île. Ville fortifiée; commerce actif et pêche de la morue; 33,000 hab.

John Bull, c.-à-d. *Jean Taureau*, surnom que l'on a souvent donné plaisamment au peuple anglais.

Johnson (Samuel), controversiste anglais, né dans le comté de Warwick, 1649-1703, chapelain de William Russell, fut l'un des plus ardents ennemis du papisme, fut poursuivi pour son pamphlet, *Julien l'Apostat*, et surtout pour un nouveau pamphlet qu'il adressa de sa prison à l'armée, en 1686; il fut condamné à recevoir 317 coups d'étrivières et il fut dégradé de la prêtrise. Après la révolution de 1688, le Parlement le réhabilita

et Guillaume III lui donna une pension. Ses pamphlets ont été réunis en 1710, in-fol.

Johnson (Samuel), critique anglais, né à Lichtfield (Warwick), 1709-1784, fils d'un libraire, étudia à Oxford, mais pauvre, il ne put prendre ses grades. A la mort de son père, malade, d'un tempérament hypocondriaque, le caractère aigri par la souffrance, il fut maître d'école, précepteur, traducteur pour les libraires; il épousa une femme de vingt ans plus âgée que lui, perdit le peu qu'ils avaient en ouvrant une école qui ne réussit pas, et vint chercher fortune à Londres. Il se fit remarquer, en rédigeant avec talent pour le *Gentleman's Magazine* les comptes rendus parlementaires ; sa vigoureuse satire de *Londres* eut du succès ; la *Vie de Savage*, qui avait été son ami, 1744, le mit en réputation. Il se chargea de rédiger un *Dictionnaire de la langue anglaise*, qui parut en 1755, 2 vol. in-fol. Il publia dans le même temps une satire, *la Vanité des désirs humains*, la tragédie d'*Irène*, des *Essais* qui parurent dans le journal le *Rambleur* (Rôdeur). Mais il était toujours pauvre et forcé de travailler pour les libraires et pour les journaux ; le petit roman de *Rasselas*, qu'il fit en huit jours, 1759, pour subvenir aux frais des funérailles de sa mère, obtint un brillant succès. Enfin George III, en montant sur le trône, récompensa l'écrivain, qui avait toujours soutenu le parti tory, en lui faisant donner une pension de 300 livres, qui le mit dans l'aisance. Il put alors s'abandonner à ses goûts de paresse ; cependant il donna une édition de Shakspeare, 1765, et plus tard les *Vies des Poëtes anglais*, 1779-81. Il avait formé en 1764 un club célèbre, qui renfermait beaucoup d'hommes éminents et où il se distinguait par son éloquence brillante et forte. Les seize dernières années de sa vie se passèrent dans la demeure d'Henry Thrale, l'un des plus riches brasseurs de l'Angleterre. Après un voyage en Ecosse avec son ami Boswell, il publia son *Voyage aux Hébrides*, 1775 ; mais il fit du tort à sa réputation en écrivant un mauvais pamphlet contre les Américains, *Taxation on Tyranny*. Ses *Œuvres* ont été publiées à Londres, 1787, 11 vol. in-8°, à Edimbourg, 1806, 15 vol. in-12. Sa *Vie* a été écrite par Boswell, 1816, 4 vol. in-8°.

Johnson, poëte anglais. V. **Jonson**.

Johnstone, v. du comté de Renfrew (Ecosse), à 5 kil. O. de Paisley. Filatures de coton, fonderies de fer et de cuivre ; 13,000 hab.

Johnstown, v. de l'Etat de New-York (Etats-Unis), à 70 kil. N. O. d'Albany ; 7,000 hab.

Johore. V. Djohore.

Joigny, *Joviniacum*, ch.-l. d'arrond. de l'Yonne, à 35 kil. N. O. d'Auxerre, sur l'Yonne, par 47° 59' lat. N. et 1° 3' 43" long. E. Château du cardinal de Gondi et église Saint-Jean. Commerce de vins et de charbon de bois ; grosses draperies, toiles, briques, etc. ; 6,517 hab. — On attribue sa fondation à Jovinus, préfet des Gaules au IVe s. ; elle a été le ch.-l. d'un comté de la Champagne, qui appartint aux maisons de La Trémoille, de Gondi, de Créqui et de Villeroi.

Joinville (*Jovis villa?*), ch.-l. de canton de l'arr. et à 18 kil. S. E. de Vassy (Haute-Marne), sur la Marne ; 5,904 hab. — Bonneterie ; forges et hauts fourneaux. Jadis ch.-l. du Vallage, possédant le château des sires de Joinville, elle fut érigée en principauté, 1552, pour François de Guise, passa par héritage à Mlle de Montpensier, 1688, et fut léguée par elle au duc d'Orléans. Un fils de Louis-Philippe a reçu le titre de prince de Joinville. Traité de 1584 entre Philippe II, roi d'Espagne, et les chefs de la Ligue. Le château a été démoli en 1792 ; mais le petit château a été conservé.

Joinville-le-Pont, commune du canton de Charenton, dans l'arrond. de Sceaux (Seine). Commerce de bois et de foin ; 2,901 hab.

Joinville (Jean, sire **de**), historien, né au château de Joinville, 1224-1319, d'une famille illustre, qui se rattachait à Godefroy de Bouillon et à Frédéric II, élevé à la cour de Thibaut IV, comte de Champagne, fut d'abord sénéchal de Champagne, puis répondit, en 1248, à l'appel de Louis IX, vendit ou engagea ses biens, équipa neuf chevaliers et 700 hommes d'armes, et alla s'embarquer à Marseille. Il gagna l'amitié du roi dans l'île de Chypre, montra son courage en Egypte, fut fait prisonnier avec Louis IX, partagea son malheureux sort, et fut de ceux qui l'accompagnèrent en Syrie. En 1254, il revit son château bien-aimé, sa femme Alaïs, son jeune fils âgé de six ans, puis vint rejoindre le roi, qui lui donna des terres et une pension, pour refaire sa fortune délabrée. Il resta son ami dévoué, l'aidant parfois à rendre la justice, mais il le détourna vainement de la croisade de Tunis ; il ne voulut pas le suivre et déplora sa mort. Il fut plusieurs fois employé par Philippe III et par Philippe IV, eut le bonheur de déposer dans les enquêtes ouvertes pour la canonisation du saint roi, et de voir la canonisation prononcée par Boniface VIII, en 1298. En 1314, Joinville, comme sénéchal de Champagne, s'opposa énergiquement aux exactions du roi ; en 1316, il répondit à l'appel de Louis X, qui marchait contre les Flamands ; il mourut peu d'années après. Sur la fin de sa vie, à la prière de la reine Jeanne de Navarre, il avait entrepris d'écrire l'histoire de saint Louis ; il dédia ses *Mémoires* à son fils Louis, en 1309. C'est l'un des monuments les plus précieux de notre littérature ; il nous fait connaître et aimer le roi et son historien, et le style, d'une merveilleuse précision, d'une charmante naïveté, est en tout point digne du sujet. — La première édition des *Mémoires* est de 1546, petit in-4° ; on cite les éditions de Ducange, 1668, in-fol. ; de Capperonnier, 1761 ; de MM. Fr. Michel et Ambr. Didot, 1856, in-12. On a encore de Joinville un écrit, plein d'intérêt, connu sous le nom de *Credo de Joinville*, composé lorsqu'il était en Syrie ; découvert par MM. P. Paris et Artaud, il a été publié dans le recueil de la *Société des Bibliophiles français*.

Joliet, v. de l'Illinois (Etats-Unis), sur le canal de l'Illinois au Michigan, au S. O. de Chicago. Commerce très-actif de céréales.

Jollois (Jean-Baptiste-Prosper), ingénieur et antiquaire, né à Brinon-l'Archevêque (Bourgogne), 1776-1842, ingénieur des ponts et chaussées, fit partie de l'expédition d'Egypte, découvrit les zodiaques de Denderah et d'Esneh, et plus tard fut ingénieur de la ville de Paris et ingénieur en chef des Vosges. Il fut président de la Société des Antiquaires de France. On lui doit : *Histoire abrégée de la vie et des exploits de Jeanne d'Arc*, 1821, in-fol. ; *Hist. du siége d'Orléans*, 1833, in-4° ; *Notice sur les monuments élevés en France à la mémoire de Jeanne d'Arc*, 1834, in-4° ; *Mémoire sur les antiquités du départ. du Loiret*, 1836, in-4° ; *Mémoire sur les antiquités romaines et gallo-romaines de Paris*, in-4° ; etc.

Jolly (François-Antoine), poëte dramatique, né à Paris, 1662-1753, composa pour le théâtre : *l'Ecole des Amants*, 1718, *la Capricieuse*, 1726, *la Femme jalouse*, 1726. Il a donné de bonnes éditions des *Œuvres de Molière, Racine, Corneille* ; etc.

Joly (Guy), historien, vivait au XVIIe s. Conseiller du roi au Châtelet de Paris, il s'attacha au cardinal de Retz, et le suivit dans ses aventures et ses disgrâces. Ses *Mémoires*, de 1648 à 1665, 2 vol. in-12, 1718, servent d'éclaircissements à ceux du cardinal.

Joly de Fleury (Guillaume-François), magistrat, né à Paris, 1675-1756, avocat général de la cour des aides (1700), avocat général au Parlement (1705), succéda à Daguesseau, comme procureur général, 1717. Il fit mettre en ordre les registres du Parlement, et, après une vie laborieuse, se retira en 1746.

Joly de Fleury (Jean-François), l'un des fils du précédent, 1718-1802, fut conseiller d'Etat et ministre des finances, en 1781. Il ne fit qu'augmenter les charges publiques et donna sa démission en 1783.

Joly de Maizeroy (Paul-Gédéon), tacticien, né à Metz, 1719-1780, fit les guerres de 1740 et de 1756. Il fut de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Parmi ses nombreux ouvrages, qui eurent beaucoup de vogue, on cite : *Essais militaires*, 1763, in-8° ; *Traité des stratagèmes permis à la guerre*, 1765, in-8° ; *Cours de tactique théorique, pratique et historique*, 1766, 2 vol. in-8° ; *Traité des armes défensives*, 1767, 2 vol. in-8° ; *Institutions militaires de l'empereur Léon le Philosophe*, 1770, 2 vol. in-8° ; etc., etc.

Jomard (François), né à Versailles, 1777-1862, l'un des premiers élèves de l'Ecole polytechnique, fit l'expédition d'Egypte, comme ingénieur hydrographe ; prit une grande part à la publication de la *Description de l'Egypte* ; s'occupa dès lors de travaux d'érudition concernant l'Egypte, l'Arabie, les pays voisins ; fut de l'Académie des Inscriptions, en 1818, et devint conservateur au département géographique de la Bibliothèque royale. Il s'est dévoué à la propagation de l'enseignement mutuel.

Jomelli (Nicolas), compositeur italien, né à Aversa, 1714-1774, fut élève de Fr. Feo, reçut les conseils du P. Martini, et devint lui-même l'un des premiers maîtres de l'Italie. Comme Gluck, auquel on l'a comparé, il a eu de la vigueur et de la noblesse ; son

instrumentation est large et nerveuse; sa musique d'église (Oratorios, Messes, Cantiques, Hymnes) est d'un style sévère. Parmi ses opéras qui eurent beaucoup de succès, on cite : l'*Errore amoroso*, 1737; *Achille in Sciro*, 1745; *Didone; Eumène*, 1747; *Mérope*, 1747; *Ifigenia in Tauride*, 1751; *Semiramide*, 1752; *Armida*, 1771; *Ifigenia in Aulide*, 1773; etc.

Jonas, l'un des douze petits prophètes, né à Geth-Epher, vivait au VIIIe s. av. J. C., sous Osias, roi de Juda. Chargé par Dieu d'aller annoncer la destruction de Ninive, il s'embarqua à Joppé pour se réfugier à Tarse, fut jeté à la mer par les matelots, au milieu d'une tempête, fut englouti par une baleine, fut rejeté sain et sauf au bout de trois jours, et alla remplir sa mission. Les Ninivites firent pénitence et Dieu leur pardonna; Jonas eut peur de passer pour un faux prophète; mais Dieu lui montra l'injustice de ses plaintes. Le livre de Jonas est venu jusqu'à nous.

Jonas, évêque d'Orléans, né en Aquitaine, mort en 843, succéda à Théodulfe, en 825. On a de lui : *de Institutione laicali*, dans le *Spicilegium* d'Achery; *de Institutione regia*, traduit en français par Desmares, 1662; *de Imaginibus*, dans la *Bibliothèque des Pères*, t. XIV.

Jonas (Justus ou Jodocus), réformateur allemand, né à Nordhausen, 1493-1555, fils d'un bourgmestre, étudia à Wittemberg, professa à Erfurt, et fut l'un des principaux partisans de Luther, qu'il accompagna à Worms. Professeur de droit, puis de théologie à Wittemberg, il collabora avec Mélanchthon à la Confession d'Augsbourg, contribua à la ligue de Smalkalde, prêcha la réforme dans beaucoup de pays allemands et assista Luther dans ses derniers moments. Après Luther et Mélanchthon, il a contribué plus que tout autre au succès de la réforme. On a de lui un grand nombre d'ouvrages d'exégèse, de polémique; des discours, des traductions; etc.

Jonathan ou **Jonathas,** fils de Saül, fut l'ami de David, qu'il protégea contre son père. Il battit deux fois les Philistins; mais il faillit être mis à mort, parce qu'en poursuivant l'ennemi il avait mangé un peu de miel, contrairement à l'ordre donné par Saül; le peuple le sauva. Il fut tué, avec son père, à la bataille du mont Gelboé, 1055 av. J. C., et David pleura la mort de son ami.

Jonathan (Frère), nom familier que les Anglais surtout donnent au peuple des Etats-Unis, par allusion à l'amitié fraternelle de David et de Jonathan.

Jonathas. V. Macchabée.

Jones (Inigo), architecte anglais, né à Londres, 1572-1652, fils d'un tailleur catholique, apprenti menuisier, fut protégé par les comtes d'Arundel et de Pembroke et put aller étudier en Italie. Il fut intendant général des bâtiments de la couronne, sous Jacques Ier et Charles Ier. Ses contemporains l'ont appelé le *Vitruve anglais;* on lui doit la restauration de Saint-Paul, le palais de Whitehall, la chapelle de la reine au palais de Saint-Jones, l'église et la place de Covent-Garden, des châteaux particuliers, etc. La collection de ses dessins se trouve dans le *Vitruvius Britannicus* de Campbell.

Jones (William), orientaliste anglais, né à Londres, 1746-1794, de bonne heure très-instruit dans presque toutes les langues de l'Europe, s'occupa surtout de la littérature orientale; dès 1770, 1772, il traduisit en français plusieurs ouvrages persans, et entre autres une *Grammaire persane*. En 1774, il publia un excellent traité sur la poésie arabe et persane : *Poeseos Asiaticæ Commentariorum Libri VI;* puis, après deux voyages en France, où il se lia avec Franklin, il traduisit les sept *Moallakât*, anciens poëmes arabes antérieurs à Mahomet. Nommé juge de la cour suprême à Calcutta, 1783, il créa la *Société de Calcutta*, se livra avec ardeur à l'étude du sanscrit et fut secondé par les indigènes, qui aimaient son équité. Il fit réunir les lois hindoues, plus tard traduites par Colebrooke. Il traduisit le drame de *Sakountalâ*, du poëte Kalidâsa, 1789, publia le *Ritou-Sanhâra* poëme sur les saisons); mais surtout traduisit les *Lois de Manou*, 1794. Ses *Œuvres* ont été recueillies en 1799, 6 vol. in-4° ou 13 vol. in-8°.

Jones (John-Paul), marin anglais né à Arbigland (Ecosse), 1747-1792, suivit son frère en Amérique, commanda plusieurs bâtiments marchands, et, en 1775, prit du service dans la marine des États-Unis, et se distingua par son courage aventureux; c'est ainsi qu'il osa piller et brûler le port de Whitehaven, en 1778. Nommé commodore, il fut bien accueilli à la cour de Versailles, et, en 1781, reçut les félicitations du congrès américain. Il servit plus tard la Russie, comme contre-amiral, mais ne put faire agréer ses offres par la France; il mourut à Paris. Des *Mémoires*, publiés à Edimbourg, 1830, 2 vol. in-8°, paraissent avoir quelque authenticité.

Jones (Owen), antiquaire anglais, né dans le comté de Denbigh, 1754-1814, gagna une grande fortune dans le commerce; fonda la *Cambrian Society*, 1772, et fit imprimer à ses frais les poésies anciennes des bardes gallois, sous le titre d'*Archæology of Wales*, 3 vol. in-4; etc., etc.

Jongelingx (Jacques), sculpteur belge, né à Anvers, 1531-1606, fut directeur de la monnaie dans cette ville. Il avait fait plusieurs statues remarquables, celle du duc d'Albe pour Anvers, huit statues de divinités païennes pour l'hôtel de ville, etc. Le seul de ses ouvrages qui subsiste est le beau mausolée de Charles le Téméraire, à Notre-Dame de Bruges. Ses œuvres ont été gravées par Phil. Galle.

Jongleurs, *joculatores*, joueurs d'instruments qui, au moyen âge, couraient les châteaux ou les foires, comme des espèces de bateleurs. Souvent ils accompagnaient les troubadours, et plus d'une fois le jongleur récita lui-même des vers de sa façon.

Jonkœping, ch.-l. du lan de ce nom, dans la Gothie (Suède), à 280 kil. S. O. de Stockholm, au S. du lac Wetter. Arsenal. Lainages, toiles, tanneries; 5,000 hab. — Le lan de *Jonkœping* a 11,000 kil. carrés de superficie et 187,000 hab.

Jonson ou **Johnson** (Ben ou Benjamin), poëte dramatique anglais, né à Londres, 1574-1637, eut Camden pour maître à Westminster, puis fut forcé d'être maçon. Soldat dans les Pays-Bas, protégé par Raleigh, élève de Cambridge, acteur, emprisonné pour avoir tué son adversaire dans un duel, il se fit catholique, pour redevenir protestant. Sa réputation, comme auteur dramatique, commença en 1598, et il devint l'ami de Shakspeare. Quoique nommé poëte lauréat par Jacques Ier, il mourut pauvre. C'est le plus grand nom du théâtre anglais après Shakspeare; il y introduisit le genre classique et se proposa de corriger les vices par la satire et le ridicule. Les meilleures de ses comédies sont: *Chaque homme dans son humeur*, *Volpone ou le renard*, *Epicœne ou la femme silencieuse*, l'*Alchimiste*, etc. Il a composé deux tragédies, correctes, mais froides, *Catilina* et *Séjan*. Mais tout son talent facile et élégant s'est déployé dans ses *Masques*, divertissements lyriques joués à la cour, et que lui commandait surtout Jacques Ier. On a de lui des poésies légères, des chansons, des épîtres, et une grammaire anglaise qui parut après sa mort. La meilleure édition de ses œuvres est celle de Gifford, Londres, 1816, 9 vol. in-8°.

Jonzac, ch.-l. d'arrond. de la Charente-Inférieure, à 30 kil. S. E. de Saintes, sur la Seugne, par 45° 26′ 45″ lat. N. et 2° 46′ 26″ long. O. Eaux-de-vie, grains, volailles; grosses étoffes de laine et de toile; 3,296 hab.

Joppé, v. de la tribu de Dan (Palestine); auj. *Jaffa*.

Joram, fils d'Achab, roi d'Israël, de 887 à 876 av. J. C., se livra à l'idolâtrie. Allié à Josaphat, roi de Juda, il combattit les Moabites. Le roi de Syrie, Ben-Adad, vint assiéger Samarie, qui fut désolée par la famine; Dieu la sauva, à la prière d'Elisée. Blessé dans une nouvelle guerre, Joram revenait au palais d'Achab à Jezraël, lorsque Jéhu, son général, le perça d'une flèche, et il mourut, dans le champ de Naboth, déchiré par les chiens.

Joram, roi de Juda, de 880 à 877 av. J. C., fils de Josaphat, se laissa entraîner par sa femme Athalie, éleva des autels aux idoles dans toutes les villes du pays; eut à lutter contre les Iduméens, les Arabes, les Philistins; n'écouta pas les conseils d'Elie, et mourut d'une horrible maladie.

Jorat, partie de la chaîne des Alpes, dans les cantons suisses de Vaud et de Fribourg, a une longueur de 65 kil., et forme la ligne du partage des eaux entre les lacs de Genève et de Neuchâtel.

Jordaens (Hans), peintre hollandais, né à Delft, 1616-1675, passa la plus grande partie de sa vie en Italie. Il composait avec la plus grande promptitude; la Belgique, Amsterdam, La Haye, ont de lui quelques bons tableaux.

Jordaens (Jakob ou Jacques), peintre flamand, né à Anvers, 1594-1678, élève d'Adam van Oort, dont il devint le gendre, étudia les maîtres italiens, sans aller en Italie, et dut beaucoup aux conseils et aux exemples de Rubens, qui fut son ami. Ses compositions sont ingé-

nieuses et expressives; il a le même éclat de coloris, la même vigueur que Rubens; une grande harmonie dans les tons, une belle entente du clair obscur; mais il n'a pas sa noblesse et son élévation. Ses principaux tableaux sont, à Paris: le *Portrait d'un homme armé, accompagné de ses pages*, les *Quatre Evangélistes, le Roi boit*, les *Vendeurs chassés du temple*, le *Concert de famille;* à Cassel, *une Assemblée d'hommes et de femmes assis à table*, une *Fuite en Egypte*, le *Satyre et le Passant, Pan et Syrinx;* à Anvers, la *Vierge*, un *Christ*, le *Martyre de sainte Apolline;* à Furnes, *le Christ au milieu des Docteurs*, etc.

Jordan (Claude), voyageur et publiciste français, vivait à la fin du xvii^e et au commencement du xviii^e s. Il a publié *Voyages historiques de l'Europe* depuis 1692 jusqu'en 1700, 8 vol. in-12, ouvrage qui a eu plusieurs éditions. En 1704, il fit paraître, à Luxembourg, le premier numéro du journal intitulé: *Clef du Cabinet des Souverains*, qui eut du succès et fut ensuite imprimé à Verdun; il est bien connu sous le nom de *Journal de Verdun;* il l'a rédigé jusqu'en 1727.

Jordan (Camille), né à Lyon, 1771-1821, d'une famille de négociants aisés, étudia chez les Oratoriens; attaqua dès 1791 la constitution civile du clergé, fut l'un des plus ardents promoteurs de l'insurrection de Lyon, puis se réfugia en Suisse et en Angleterre. Il y admira la constitution, revint à Lyon en 1796, fut membre du conseil des Cinq-cents, et demanda la liberté et la protection des cultes. Proscrit au 18 fructidor 1797, il attaqua le coup d'Etat, en lançant hardiment son pamphlet, *Adresse à mes Commettants*. Réfugié à Bâle, il protesta encore, et fut forcé de fuir à Weimar, où il fut parfaitement accueilli. Il rentra en France, 1800, mais fut l'un des adversaires les plus prononcés du gouvernement consulaire; son écrit, *Vrai sens du vote national pour le consulat à vie*, 1802, fut saisi, mais Jordan ne fut pas inquiété. Il s'occupa dès lors de littérature et de philosophie. En 1816, il fut élu député par le départ. de l'Ain; il soutint d'abord le ministère jusqu'en 1818, puis fit au gouvernement une opposition très-vive, surtout lors de la réaction de 1820; on lui enleva sa place de conseiller d'Etat. Son caractère honorable a surtout protégé sa mémoire. On a publié récemment plusieurs fragments de sa correspondance avec M^{me} de Staël, qui l'aimait et l'estimait singulièrement.

Jorisz (David), surnommé **Broegk** (Jean **Van**), peintre et visionnaire hollandais, né à Delft ou à Gand, mort en 1556, fut un bon peintre, dont les paysages, d'une grande fraîcheur, d'une touche légère et d'une ordonnance riche, sont rares et recherchés. Il imagina qu'il était le messie, le troisième David, et devint le chef de la secte des *davidiques* ou *davidistes*. Il fut forcé de se cacher et d'aller mourir à Bâle; il avait promis de ressusciter trois jours après sa mort; le Sénat fit déterrer son corps et le fit brûler avec ses écrits.

Jornandès ou **Jordanès**, historien du vi^e s., Goth d'origine, se fit moine ou fut peut-être évêque. Il a écrit, dans un style incorrect et barbare: *de Getarum sive Gothorum origine et rebus gestis*, ouvrage extrait de l'*Histoire des Goths*, de Cassiodore, vers 552, mais avec la connaissance des traditions gothiques; *de Regnorum ac Temporum successione*, sec abrégé de l'histoire universelle. La première édition est celle d'Augsbourg, 1515, in-fol.; le texte, amélioré, mais renfermant encore beaucoup de lacunes, a été souvent reproduit; il est traduit dans les *Collections* Nisard et Panckoucke.

Jorullo, volcan du Mexique, à 110 kil. S. O. de Valladolid, a 1,300 m. de hauteur, et est entouré d'une foule de cônes volcaniques produits par l'éruption de 1759.

Josaphat, roi de Juda, fils d'Asa, régna avec sagesse de 904 à 880 av. J. C. Il s'unit avec Achab, roi d'Israël, contre le roi de Syrie, malgré le prophète Michée; il battit les Ammonites et les Moabites; il protégea la justice et agrandit beaucoup de villes. — La *Vallée de Josaphat*, près de Jérusalem, entre le mont Moriah à l'O., et le mont des Oliviers à l'E,, arrosée par le Cédron, est célèbre par la victoire remportée par ce roi; mais c'est à tort qu'on a voulu y voir le lieu du jugement dernier; car les paroles du prophète Joël signifiaient seulement *vallée du jugement de Dieu*.

Josas (Le), petit pays de l'ancienne France (Ile-de-France), renfermait Jouy et les Loges-en-Josas (Seine-et-Oise).

Josselin *le Roux*, mort en 1152, rival d'Abailard, occupait l'une des chaires de la montagne Sainte-Geneviève. Archidiacre à Soissons, 1115, évêque de cette ville, 1126, il joua un rôle assez important dans l'Eglise, et fut l'un des juges d'Abailard au concile de Sens, 1140. Les évêques écoutaient sa parole avec respect. On a de lui: *Expositio Symboli* et *Expositio orationis Dominicæ*, dans le t. IX de la *Collection* de D. Martène.

José (San-), capit. de la répub. de Costa-Rica (Amérique centrale). Evêché. La ville a souffert des tremblements de terre, surtout en 1851; 25,000 hab.

José-del-Parral (San-), v. du Mexique, à 30 kil. N. de La Conception; 5,000 hab.

Joseph (Saint-), commune du canton de Saint-Pierre, à 60 kil. S. E. de Saint-Paul (Ile de la Réunion); 5,000 hab.

Joseph, fils de Jacob et de Rachel, vécut de 1745 à 1635 av. J. C. Son père le préférait à ses autres enfants, dont Joseph excita encore la jalousie en leur racontant des songes, présages de sa future grandeur. Ils voulurent le tuer, le jetèrent d'abord dans une citerne, puis le vendirent à des marchands ismaélites qui, de Galaad, se dirigeaient vers l'Egypte: ils annoncèrent à Jacob qu'une bête féroce avait dévoré son fils. Joseph, esclave de Putiphar, officier de Pharaon, gagna sa confiance et devint intendant de sa maison; faussement accusé par la femme de Putiphar d'avoir voulu la séduire, il fut jeté en prison. Mais son habileté à interpréter les songes le fit connaître du Pharaon, qui le plaça à la tête de l'Egypte et lui fit épouser la fille d'un prêtre d'Héliopolis; les sages mesures de Joseph préservèrent l'Egypte de la famine. Jacob fut forcé d'envoyer ses fils pour acheter du blé en Egypte; dans un second voyage, Joseph se fit connaître, leur pardonna, et Jacob vint s'établir avec toute sa famille dans la terre de Gessen. Joseph mourut plein de jours, à cent dix ans. Ses deux fils, Manassé et Ephraïm, donnèrent leurs noms à deux tribus.

Joseph (Saint), époux de la vierge Marie, de la tribu de Juda et de la race de David, exerçait, à Nazareth, l'état de charpentier ou de menuisier, lorsqu'il fut fiancé à Marie. Un ange lui révéla le mystère de l'Incarnation. Il sauva l'enfant Jésus de la persécution d'Hérode en l'emmenant en Egypte. Il fut témoin de la sagesse merveilleuse du fils de Marie, mais il était mort sans doute, lorsque le Christ commença sa mission. On le fête le 19 mars, et Gerson a composé un office en son honneur. Les peintres le représentent avec une verge fleurie dans les mains.

Joseph d'Arimathie, du nom de sa patrie, de la tribu d'Ephraïm, juif riche et membre du Sanhédrin, ne voulut pas prendre part au jugement qui condamna Jésus, obtint de Pilate le corps du Juste et l'ensevelit dans un sépulcre de pierre. Il figure dans la légende du saint Gréal; c'est lui qui aurait obtenu le vase dans lequel Jésus avait bu et rompu le pain, et il y aurait recueilli les gouttes de sang qui sortaient des plaies du Sauveur; c'est cette précieuse relique que recherchaient les chevaliers de la Table Ronde.

Joseph (Sœurs hospitalières de **Saint-**), instituées à la Flèche, 1642; soumises à la règle de Saint-Augustin, elles servaient dans les hospices. D'autres forment, depuis 1638, une congrégation particulière, qui se consacre à l'éducation des filles; elles portent une robe bleue.

Joseph d'Exeter. V. Iscanus.

Joseph de Calasanzio. V. Calasanzio.

Joseph (François **Leclerc du Tremblay**, dit le *Père*), né à Paris, 1577-1638, fils d'un président au parlement de Paris, eut une bonne éducation, voyagea, fit même une campagne, et devint capucin en 1599. Il montra beaucoup d'activité, entreprit des missions contre les calvinistes, mais de bonne heure s'occupa d'affaires politiques et surtout de négociations. Il s'attacha à Richelieu et fut longtemps son agent le plus dévoué, intelligent, hardi et surtout laborieux, entretenant une correspondance très-active avec les ambassadeurs, les généraux, les secrétaires d'Etat, préparant les affaires, tout-puissant sans avoir de caractère officiel. On l'avait surnommé l'*Eminence grise;* il affectait une grande modestie, un extrême désintéressement; il n'en désirait pas moins le chapeau de cardinal qu'il allait recevoir, lorsqu'il mourut à Ruel, dans les bras de Richelieu. Il fut envoyé de la France à la diète de Ratisbonne, 1630, décida Ferdinand II au renvoi de Wallenstein, et joua l'empereur; il aida Richelieu contre la reine mère, et soutint son courage, lors de la prise de Corbie par les Espagnols, 1636. — Léop. Ranke

croit que 4 vol. in-fol., manuscrits de la Bibliothèque nationale, sous le titre de *Histoire de Louis XIII*, ont été composés avec les papiers du P. Joseph et sous sa direction.

Joseph Ier, empereur d'Allemagne, fils de Léopold Ier, né à Vienne en 1678, succéda à son père, comme empereur, en 1705. Il continua la guerre de la succession d'Espagne et soutint les prétentions de son frère Charles; il vit les grands succès des alliés, apaisa par des concessions une insurrection en Hongrie; contribua à détourner Charles XII de l'Allemagne, et gouverna avec assez de modération. Il mourut en 1711, ne laissant que des filles

Joseph II, empereur d'Allemagne, fils de François Ier et de Marie-Thérèse, né en 1741, eut pour gouverneur le comte hongrois Bathiany, montra de bonne heure beaucoup d'activité, mais resta toujours soumis à la volonté souveraine de sa mère. Roi des Romains en 1764, empereur en 1765, il ne régna véritablement qu'à la mort de Marie-Thérèse, 1780. Il s'occupa cependant de quelques réformes, donnant l'exemple de l'économie, buvant de l'eau, couchant sur la dure, évitant toute espèce de faste. Il parcourut les provinces autrichiennes, visita l'Italie, Rome, en 1769, la France, en 1777, sous le nom de comte de *Falkenstein;* mais déjà ambitieux, il s'entendit, à l'insu de sa mère, dans deux entrevues avec Frédéric II, 1770, pour le partage de la Pologne. A la mort de Maximilien-Joseph de Bavière, il espéra pouvoir s'emparer de l'électorat; mais il fut arrêté par Frédéric II, et Marie-Thérèse signa la paix de Teschen, 1779. Plus tard, lorsqu'il proposa à Charles-Théodore d'échanger la Bavière pour les Pays-Bas, il fut encore contrecarré par le roi de Prusse, qui forma contre l'Autriche *la Ligue des Princes*, 1785. Il anéantit le traité de la Barrière, et délivra la Belgique de ses garnisons hollandaises, mais il ne put obtenir la libre navigation de l'Escaut. Après l'entrevue de Kherson avec Catherine II, il s'allia à la Russie contre les Turcs et fut forcé de leur faire la guerre; il eut d'abord quelques succès, puis vit ses troupes battues et décimées par la peste. En même temps les provinces belges se déclaraient indépendantes. Joseph mourut en février 1790. Il avait tenté de grandes réformes pour l'amélioration de ses Etats; élève des philosophes du XVIIIe s., malgré les efforts de Marie-Thérèse, il établit la conscription militaire et abolit la torture; par l'*édit de censure*, 1781, il accorda beaucoup de liberté à la presse; il applaudit à la suppression des jésuites; l'*édit de tolérance* de 1781 mécontenta le clergé et la cour de Rome; Pie VI crut même devoir faire le voyage de Vienne, pour l'arrêter dans ses réformes; Joseph II les continua, abolit un grand nombre de couvents, obtint le droit de nommer les évêques, établit une nouvelle circonscription des diocèses et multiplia les règlements sur les processions, les cérémonies religieuses, l'enseignement théologique. Il abolit les droits féodaux et voulut établir un impôt unique; sans respecter les traditions et les nationalités différentes de ses Etats, il voulut fonder l'unité autrichienne par une administration uniforme (13 gouvernements civils, militaires; 13 grandes cours de justice, etc.). Il favorisa l'industrie et le commerce, supprima les douanes, déclara Fiume et Trieste ports francs. Mais toutes ses tentatives précipitées échouèrent et excitèrent mécontentements et soulèvements, surtout en Hongrie et en Belgique; ses sujets repoussaient des réformes violentes, contraires à leurs mœurs et à leurs croyances, et Joseph II justifia cette parole de Frédéric II : « avec le désir d'apprendre, il n'a pas la patience de s'instruire. » V. PAGANEL, *Hist. de Joseph II*, 1843, in-8°.

Joseph, roi de Portugal, fils et successeur de Jean V, régna de 1750 à 1777. Pombal gouverna en son nom. Joseph, prince ami des plaisirs, protégea les sciences et les lettres; sous son règne Lisbonne fut désolée par le tremblement de terre, 1755; à la suite d'un attentat dirigé contre le roi par la famille des Tavora, qu'il avait outragée, les grands furent poursuivis, les jésuites furent chassés du Portugal, 1758-1761; etc. V. POMBAL.

Joseph Bonaparte V. NAPOLÉON.

Josèphe (FLAVIUS), historien juif, né à Jérusalem, en 37, mort vers 100, descendant par son père d'une famille sacerdotale, par sa mère, des Asmonéens, eut une brillante éducation, entra dans la secte des pharisiens, fut chargé d'une mission à Rome, sous Néron; et, après avoir essayé vainement d'empêcher la révolte des Juifs, il accepta les fonctions de chef de la Galilée, eut à lutter contre un rival acharné, Jean de Giscala, se défendit courageusement dans Jotapate et fut pris par Vespasien, 67. Il prédit l'empire à Vespasien, gagna son amitié et celle de Titus, accompagna ce dernier au siége de Jérusalem, puis le suivit à Rome. Devenu citoyen romain, il continua à être bien traité par les Flaviens, dont il avait pris le nom. On a de lui : *Histoire de la guerre des Juifs contre les Romains et de la ruine de Jérusalem*, en 7 livres, écrits en hébreu, puis en grec; *Hist. ancienne des Juifs*, en 20 livres; *Autobiographie*, en 1 livre; *Contre Appion*, en 2 livres, pour défendre les Juifs, leurs usages, leurs croyances; *Discours sur le martyre des Macchabées* Son style est facile et élégant, mais il est trop diffus et entre dans trop de détails minutieux. Ses *Œuvres*, publiées pour la première fois à Bâle, 1544, in-fol., ont été souvent réimprimées; les meilleures éditions sont celles de Hudson, 1720, 2 vol. in-fol., Oxford; Havercamp, 1726, 2 vol, in-fol., Amsterdam; Dindorf, 2 vol. in-8°, dans la bibliothèque grecque de Didot. Il y a eu de nombreuses traductions françaises de Josèphe; la plus connue, celle d'Arnauld d'Andilly, 1676, in-fol., a été souvent reproduite.

Joséphine (MARIE-JOSÉPHINE-ROSE **Tascher de la Pagerie**), impératrice des Français, née à La Martinique, 1763-1814, d'une famille originaire du Blaisois, vint en France à 15 ans, épousa en 1779 le vicomte Alexandre de Beauharnais et ne put sauver son mari de l'échafaud. Elle-même fut emprisonnée; Tallien lui fit rendre la liberté après le 9 thermidor. Elle restait veuve avec deux enfants, Eugène et Hortense. Aimable, bonne et gracieuse, elle eut de l'influence au temps du Directoire, et captiva Bonaparte qui l'épousa le 9 mars 1796. Il l'aima et n'eut jamais à lui reprocher que sa prodigalité. Elle ne fut pas inutile à sa fortune; elle partagea ses hautes destinées. Sous le Consulat, à la Malmaison comme aux Tuileries, elle sut gagner les cœurs, ranimer les fêtes et le goût du luxe, préparer la cour du futur empereur. Elle fut sacrée impératrice le 2 décembre 1804; mais elle n'avait pas donné d'héritier à l'empereur; Napoléon, après bien des scènes tristes et déchirantes, crut devoir, dans l'intérêt de sa politique, faire prononcer le divorce, 16 décembre 1809. Joséphine vécut dès lors dans son château de Navarre ou à la Malmaison, toujours estimée et aimée de l'empereur, qui ne cessa pas de lui écrire. Elle mourut peu de temps après la chute de l'Empire, 29 mai 1814. Son corps a été déposé dans l'église de Rueil où un tombeau lui a été élevé. Elle aimait les arts et avait réuni une collection de plantes rares. On a publié ses *Lettres* à Napoléon et à sa fille, 1827, 1833. Une statue lui a été érigée, en 1856, à Fort-de-France.

Josephinos. V. AFRANCESADOS.

Josépin (JOSEPH **Cesari**, dit le chevalier d'**Arpin** ou **Le**), *Gioseppino*, peintre de l'école romaine, né à Arpino, en 1560 ou 1568, mort en 1640. Fils d'un pauvre peintre d'ex-voto, il vint à Rome, obtint la protection de Grégoire XIII, put étudier, et de bonne heure eut une grande réputation. Il vint en France, 1600, à l'occasion du mariage de Marie de Médicis, et fut décoré par Henri IV de l'ordre de Saint-Michel; dès lors sa vanité ne connut plus de bornes. Il fut chargé d'honneurs et comblé de richesses par 10 papes. Ses ouvrages sont très-nombreux. Doué d'une vive imagination, il avait de brillantes qualités et surtout beaucoup de facilité; mais il sacrifia sans mesure au goût dépravé de son époque et à son désir insatiable de renommée; aussi ses derniers ouvrages sont-ils bien inférieurs aux premiers.

Josias, roi de Juda, successeur d'Amon, à l'âge de 8 ans, régna de 639 à 608 av. J. C., détruisit les idoles et répara le temple. Le grand prêtre Helcias retrouva alors l'exemplaire original de la loi de Moïse. Josias périt à la bataille de Mageddo, gagnée par Néchao, roi d'Egypte.

Josquin Desprès. V. DESPRÈS.

Josse (Saint), frère de Judicaël, duc de Bretagne, se voua à la vie religieuse, fonda plusieurs chapelles dans le Ponthieu, et mourut vers 668. On l'honore le 13 décembre.

Josse de Luxembourg, neveu de l'empereur Charles IV, margrave de Moravie, acheta le duché de Luxembourg à son cousin Wenceslas, le vendit au duc d'Orléans, frère du roi Charles VI; et, en 1410, fut élu empereur d'Allemagne par quelques électeurs, tandis que les autres choisissaient Sigismond, frère de Wenceslas. Il mourut trois mois après.

Josselin, ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. N. O. de Ploërmel (Morbihan). Beau château du connétable

de Clisson, qui y mourut, en 1407. Près de là, sur la route de Ploërmel, dans la lande de Mi-Voie, eut lieu le fameux combat des Trente, vers 1351; 2,712 hab.

Josselin ou **Joscelin,** de Courtenay, prit part à la première croisade, reçut de Baudouin, comte d'Edesse, son cousin, plusieurs villes de l'Euphrate; obtint la principauté de Tibériade, et devint comte d'Edesse, en 1118. Il se signala par de brillants faits d'armes contre les musulmans, et fut blessé mortellement près d'Alep, en 1131.

Josselin II succéda à son père, fut brave comme lui, mais vicieux et mauvais prince. Edesse tomba au pouvoir de Zengui, sultan de Mossoul, 1144, et fut ruinée par son fils Noureddin, en 1145. Josselin mourut prisonnier à Alep, en 1149.

Josselin III, son fils, resta prisonnier des Turcs, de 1165 à 1175, fut racheté par son beau-frère Baudouin IV, roi de Jérusalem, qui le nomma sénéchal, puis régent du royaume.

Josué, successeur de Moïse, né en Egypte, de la tribu d'Ephraïm, fut l'un des principaux lieutenants de Moïse depuis la sortie d'Egypte, l'accompagna sur le Sinaï, alla explorer la Palestine avec Caleb, et succéda à Moïse. D'après le livre de la Bible qui porte son nom et qui lui est attribué, il fit passer aux Hébreux le Jourdain à pied sec, s'empara de Jéricho au son des trompettes, conquit le pays de Chanaan, malgré la résistance des habitants; et, vainqueur du roi des Jébuséens et de quatre autres rois, il commanda au soleil de s'arrêter, à la lune de planer sur la vallée d'Elom, pour achever sa victoire. Il partagea le territoire entre les 12 tribus, assigna 48 villes aux lévites, établit des villes de refuge, et mourut à l'âge de 110 ans, vers 1580 av. J. C.

Jotapate, v. de la tribu de Nephtali (Palestine), dans la Galilée. L'historien Josèphe y fut assiégé et pris par Vespasien, 67.

Jotapien, peut-être parent d'Alexandre Sévère, fut proclamé empereur en Syrie, non pas à la mort d'Alexandre, mais vers 250. Il fut tué peu après.

Jouan (Golfe de), sur la côte S. O. du départ. des Alpes-Maritimes, séparé à l'O. du golfe de Napoule par le cap de la Croisette, et à l'E. de la rade d'Antibes par une presqu'île. Napoléon Ier y débarqua au retour de l'île d'Elbe, le 1er mars 1815.

Jouan-de-l'Isle (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. S. E. de Dinan (Côtes-du-Nord), sur la Rance; 673 hab.

Jouarre (*Jovara*, *Jovis ara*, ou *Jodrum*), ville à 22 kil. E. de Meaux, et à 2 kil. S. de La Ferté-sous-Jouarre (Seine-et-Marne). Fours à plâtre; commerce de grains et de bois. Un monastère y avait été fondé en 630; 2,519 hab.

Joubert (Nicolas), dit **Angoulevent.** V. Angoulevent.

Joubert (Barthélemy-Catherine), général, né à Pont-de-Vaux (Bresse), 1769-1799, s'enrôla en 1791, et obtint chaque grade par une action d'éclat. Chef de brigade à Loano, il se distingua surtout dans la campagne d'Italie de 1796, à Montenotte, à Cossaria, à Lodi, à La Corona, à Castiglione; il fut nommé général de division, en 1797, s'illustra à Rivoli, dans le Tyrol, assista aux préliminaires de Léoben, et fut chargé par Bonaparte de porter à Paris les drapeaux conquis. Il passa rapidement de l'armée de Hollande à celle de Mayence, puis à celle d'Italie; occupa le Piémont, en 1798, et mécontent des mesures du Directoire, donna sa démission. Après les revers de la campagne de 1799, il fut placé à la tête de l'armée d'Italie; il venait d'épouser Mlle de Montholon, et peut-être voulait-on se servir de sa gloire militaire pour renverser le Directoire et le mettre à la tête du gouvernement. Aidé des conseils de Moreau, il reprit l'offensive; mais il fut tué dès le commencement de la bataille de Novi, contre les Austro-Russes de Souwarow. Le corps législatif porta son deuil pendant cinq jours. La ville de Pont-de-Vaux lui a élevé une statue.

Joubert (Joseph), moraliste, né à Montignac (Périgord), 1754-1824, fils d'un médecin, professa d'abord à Toulouse, chez les Doctrinaires, vint à Paris, en 1778, se lia avec Marmontel, la Harpe, Dalembert, Diderot, et surtout avec Fontanes. En 1790, il fut juge de paix à Montignac, se réfugia à Villeneuve-le-Roi, en Bourgogne, pendant la Terreur; et y accueillit Mme de Beaumont, qui exerça une vive influence sur son talent, et plus tard lui donna une des premières places dans son salon de Paris, devenu célèbre. En 1809, Fontanes le fit nommer inspecteur général des études. Il n'était connu que comme causeur spirituel et connaisseur littéraire plein de goût et de délicatesse. Après sa mort, Chateaubriand tira de ses manuscrits un volume de *Pensées*, qui eut beaucoup de succès parmi les esprits d'élite, 1838. Deux nouvelles éditions, considérablement augmentées, ont été publiées par M. P. Raynal, neveu de Joubert, sous le titre de : *Pensées, Maximes*, et *Correspondance*, 1842, 1849, 2 vol. in-8°. Joubert est de la famille des grands moralistes français; son livre, charmant, original, fin, mais trop subtil, restera, sans devenir cependant populaire.

Joué, commune de l'arr. et à 6 kil. S. O. de Tours (Indre-et-Loire). Bons vins; 2,302 hab.

Joué-sur-Erdre, commune du canton de Riaillé, dans l'arr. et à 28 kil. d'Ancenis (Loire-Inférieure). Forges, céréales; 2,796 hab.

Jouffroy d'Abbans (Claude-François-Dorothée, marquis de), l'un des inventeurs des bateaux à vapeur, né à Baume-les-Dames, 1751-1832, d'une grande famille de Franche-Comté, servit d'abord dans le régiment de Bourbon-Infanterie, et, dès 1775, dans un voyage à Paris, proposa aux frères Périer, qui avaient établi la pompe à feu de Chaillot, l'idée d'appliquer la vapeur à la navigation. En 1776, il parvint à faire marcher sur le Doubs un bateau de 40 pieds de long; il réussit, et cependant on se moqua de ses recherches mécaniques, et on le désigna par le sobriquet de Jouffroy-la-Pompe. Il perfectionna néanmoins ses premiers essais, et, en 1783, il remonta la Saône, de Lyon à l'île Barbe, sur un bateau de 43 mètres de long. Il demanda vainement un privilége; l'Académie des Sciences n'osa pas se prononcer, et le ministre de Calonne éconduisit poliment l'inventeur. Jouffroy émigra, servit dans l'armée de Condé, et ne revint en France, sous le Consulat, que pour voir les nouvelles tentatives de Desblancs et de Fulton; ce dernier reconnaissait d'ailleurs la priorité des essais de Jouffroy. En 1816, celui-ci obtint un brevet d'invention, et lança, à Bercy, un nouveau bateau à vapeur, le *Charles-Philippe;* mais une société rivale lui fit concurrence, et toutes deux se ruinèrent. Après la révolution de 1830, Jouffroy, pauvre et découragé, se retira aux Invalides, où il mourut du choléra. On a de lui : *Les Bateaux à vapeur*, Paris, 1816, in-8°.

Jouffroy (Simon-Théodore), philosophe, né au hameau des Pontets (Doubs), 1796-1842, fit ses études à Pontarlier, à Dijon, et entra à l'Ecole normale en 1814. Les leçons de V. Cousin décidèrent sa vocation : nommé élève répétiteur pour la philosophie, il fut chargé de l'enseigner au collége Bourbon (lycée Bonaparte), 1817. En 1822, l'Ecole normale fut supprimée; alors Jouffroy ouvrit chez lui des cours particuliers et fut collaborateur de plusieurs journaux, *le Courrier français*, *la Revue européenne* et surtout *le Globe*. Il fit paraître, en 1826, la traduction des *Esquisses de philosophie morale de Dugald-Stewart*, avec une remarquable préface; puis celle des *Œuvres complètes de Reid*, 6 vol. in-8°, 1828-36. En 1828, il avait reparu dans l'enseignement public, comme suppléant de Milon dans la chaire de philosophie ancienne à la Sorbonne; en 1830, il fut maître de conférences à l'Ecole normale et professeur adjoint de l'histoire de la philosophie moderne à la Faculté des Lettres. Il fit alors son *Cours de droit naturel*, qui a été recueilli en 3 vol. in-8°. En 1833, il succéda à Thurot au Collége de France, et y enseigna la philosophie grecque et latine. Membre de l'Académie des sciences morales et politiques, en 1833, il fit partie du Conseil royal de l'Université, en 1840. Sa santé le força de se faire suppléer dans ses chaires; elle fut aussi l'une des causes qui l'empêchèrent de jouer le rôle dont il était digne à la Chambre des députés, dont il fit partie depuis 1831. — Outre les ouvrages, que nous avons déjà cités, on a de Jouffroy : *Mélanges philosophiques*, recueil remarquable de morceaux inédits, ou qui avaient déjà paru dans les revues ; *Nouveaux mélanges philosophiques*, 1842, et *Cours D'Esthétique*, 1843, publiés après sa mort, d'après les rédactions de ses élèves. Jouffroy tient l'un des premiers rangs parmi les philosophes français du XIXe s., par la sagacité de la pensée et la lucidité du style; c'est avant tout un psychologue, élève des Écossais ; il a surtout eu pour but de déterminer avec précision l'objet, la certitude, le point de départ et la circonscription de la psychologie ; il l'a séparée nettement de la physiologie. En logique, il n'a traité que la question fondamentale du scepticisme, qu'il a vigoureusement

combattu; il a été spiritualiste, et sa doctrine morale a été pleine de pureté, comme sa doctrine sur le beau est remarquable par l'élévation des idées. S'il n'a pas étendu beaucoup le domaine de la philosophie, il lui a donné des fondements qui paraissent solides, et il s'est montré surtout observateur sagace des phénomènes de l'âme. V. Mignet, *Notice sur Jouffroy*, et Ad. Garnier, dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*.

Joukorski (Vasili-Andréevitch), poëte russe, né à Biélef, près de Toula, 1783-1851, donna des leçons de littérature à la femme et au fils aîné de l'empereur Nicolas. Il a surtout fait connaître aux Russes les grands écrivains de l'Allemagne et de l'Angleterre. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Saint-Pétersbourg, 1855, 9 vol. in-8°.

Jouques, commune de l'arr. et à 25 kil. d'Aix (Bouches-du-Rhône). Fabr. de papier. Restes remarquables d'un aqueduc romain.

Jourdain, *Jordanes*, auj. *Nahr-el-Arden*, ou *El Cheria*, riv. de Palestine qui sort de l'Anti-Liban, traverse le lac Séméchonte (*Bahr-Houleh*), le lac de Tibériade (auj. *Tabarieh*), et se jette dans le lac Asphaltite ou mer Morte. Il a 200 kil. de cours. Ses eaux sont généralement claires, limpides et assez chaudes. Il est célèbre dans l'Histoire sainte; on connaît le passage du Jourdain par les Hébreux, sous la conduite de Josué ; c'est dans les eaux du Jourdain que Jésus-Christ fut baptisé par saint Jean-Baptiste, etc.

Jourdain (Alphonse), ainsi nommé parce qu'il fut baptisé dans le Jourdain, fils de Raymond de St-Gilles, né en Syrie, 1103, fut amené en Europe en 1107, succéda à son frère Bertrand dans le comté de Toulouse, 1112, fut dépouillé par le duc d'Aquitaine, Guillaume IX, puis reprit ses États en 1122. Il resta maître du marquisat de Provence, et domina ainsi tout le pays, des Alpes aux Pyrénées. Il défendit Toulouse contre Louis VII, en 1141, fonda Montauban en 1144, prit part à la 2e croisade, et mourut à Acre en 1148, probablement empoisonné.

Jourdain (Amable-Louis-Marie-Michel **Bréchillet**), fils d'un médecin-dentiste estimé, né à Paris, 1788-1818, fut secrétaire à l'École des langues orientales vivantes, et mourut jeune, après avoir déjà publié de savants ouvrages : *la Perse ou tableau du gouvernement, de la religion et de la littérature de cet empire*, 1814, 5 vol. in-18; *Recherches critiques sur l'âge et l'origine des anciennes traductions latines d'Aristote*, mémoire couronné par l'Institut en 1817, etc.

Jourdan (Mathieu **Jouve-**), dit *Coupe-Tête*, né près du Puy, 1749-1794, tour à tour maréchal ferrant, garçon boucher, soldat, contrebandier, condamné à mort par contumace, cabaretier à Paris, sous le nom de *Petit*, fut tristement célèbre à l'époque de la révolution. On l'a accusé d'avoir coupé la tête à Delaunay, gouverneur de la Bastille, son ancien maître, d'avoir été l'un des meurtriers des gardes du corps à Versailles. En 1791, on le retrouve à Avignon à la tête d'un corps de volontaires, ou plutôt de bourreaux, qui voulaient la réunion du Comtat Venaissin à la France par la terreur. C'est lui qui dirigea le *massacre de la glacière d'Avignon*. En 1793, il fut commandant de la gendarmerie dans les départements de Vaucluse et des Bouches-du-Rhône, et se signala par ses cruautés. Le Comité de salut public le livra au tribunal révolutionnaire, parce qu'il avait arrêté le représentant Pélissier; il fut condamné, et exécuté le 27 mai.

Jourdan (Jean-Baptiste, comte), maréchal de France, né à Limoges, 1762-1833, fils d'un habile chirurgien, s'engagea en 1778, combattit en Amérique sous d'Estaing, et fut réformé en 1784. Il ouvrit à Limoges un magasin de mercerie, y déploya beaucoup d'intelligence; mais, à l'époque de la Révolution, il reprit les armes, et partit en 1792, comme chef du 2e bataillon des volontaires de la Haute-Vienne; se distingua sous Dumouriez, Custines et Dampierre, était général de division à Hondschoote, où il fut blessé; fut nommé, par Carnot, général en chef de l'armée du Nord, et gagna, sur le prince de Cobourg, la victoire de Wattignies, 15 octobre 1793. Il fut cependant disgracié par le Comité de salut public, à cause de la franchise de ses opinions militaires, et reprit son commerce à Limoges. Il fut rappelé au commandement de l'armée de la Moselle, qui devint, bientôt après, l'armée de Sambre-et-Meuse. Il prit Charleroi et gagna sur les Autrichiens la bataille de Fleurus, qui, suivant Napoléon, sauva la France, 26 juin 1794. La Belgique fut délivrée, et, après la victoire de la Roër ou d'Aldenhoven, il resta maître de la rive gauche du Rhin. En 1795, il passa le fleuve, mais un peu trop tard, et il aurait remporté de brillants succès, s'il n'avait été arrêté par la trahison de Pichegru. En 1796, l'armée de Sambre-et-Meuse envahit de nouveau l'Allemagne; Jourdan, d'abord vainqueur, dut rétrograder devant les forces supérieures de l'archiduc Charles. Il obtint son rappel, et fut élu membre du conseil des Cinq-Cents; il y fit voter, le 5 septembre 1798, la loi de la conscription militaire. Il se démit de ses fonctions de président pour aller commander l'armée du Danube; mais, après quelques succès, il fut repoussé à Stokach, 25 mars 1799. Réélu au conseil des Cinq-cents, il ne voulut pas seconder Bonaparte au 18 brumaire, fut un instant placé sur une liste de proscription, puis fut nommé inspecteur général et administrateur du Piémont. Conseiller d'État en 1802, général en chef de l'armée d'Italie, maréchal en 1804, il ne fut pas disgracié, mais il n'eut aucun grand commandement; il était trop *patriote* aux yeux de l'Empereur. Gouverneur de Naples en 1806, conseiller militaire et ami du roi Joseph, il le suivit en Espagne, et fut nommé major général de ses armées; mais il n'eut aucune autorité réelle, et on ne peut le rendre responsable des fautes et des revers qui ont accablé nos armées; après la défaite de Vittoria, il rentra définitivement en France, 1813. Il adhéra à la déchéance de Napoléon, fut bien accueilli par Louis XVIII, eut le commandement de la 6e division militaire pendant les Cent jours, mais assista aux événements sans y prendre part. En 1815, il présida le conseil de guerre qui devait juger le maréchal Ney, et qui se déclara incompétent. Louis XVIII l'avait nommé comte; il entra à la Chambre des pairs en 1819, et y défendit les libertés constitutionnelles. En 1830, il eut pendant quelques jours le ministère des affaires étrangères, puis il fut nommé gouverneur des Invalides. On a de lui: *Opérations de l'armée du Danube*, 1799, in-8°; *Mémoires pour servir à l'histoire de la campagne de* 1796, in-8°, 1819.

Jourdan (Antoine-Jacques-Louis), médecin, né à Paris, 1788-1848, chirurgien militaire jusqu'en 1814, se consacra dès lors à des travaux de médecine et à des traductions qui le firent admettre à l'Académie. On lui doit surtout une *Pharmacopée universelle*, 2 vol. in-8°; un *Dictionnaire des termes usités dans les sciences naturelles*, 2 vol. in-8°. Il a traduit de l'allemand l'*Histoire de la médecine*, de Sprengel; l'*Histoire de la philosophie moderne*, de Buhle; l'*Histoire du droit romain*, de Hugo; l'*Anatomie du cerveau*, le *Traité de physiologie*, de Tiedemann; le *Manuel d'anatomie générale*, de Meckel; l'*Exposé de la doctrine médicale homœopathique*, de Hahnemann, etc., etc.

Jourgniac Saint-Méard (François, chevalier de), né à Bordeaux, 1745-1827, servit dans l'armée, fut nommé général par les révoltés de Nancy, mais parvint à leur échapper et travailla au *Journal de la ville et de la Cour;* ce qui le fit enfermer à l'Abbaye. Il échappa aux massacres, grâce à la franchise de ses réponses, et a raconté les événements dont il fut le témoin, dans un opuscule intitulé : *Mon agonie de trente-huit heures*, qui eut 18 éditions, en 1793. Il ne fut pas cependant inquiété et se contenta de prendre le titre de président et général en chef de la Société universelle des gobe-mouches. C'était un homme spirituel, qui ne fut point considéré comme sérieux ou redoutable; ce qui le sauva.

Journal. Les *Actes diurnaux* des Romains n'étaient pas de véritables journaux; c'est Venise qui a inventé, au XVIe s., ces *Nouvelles écrites*, qu'on lisait moyennant une *gazetta*, d'où le nom de *gazettes*. En France, le *Mercure français*, 1605, fut le premier journal; il donna naissance au *Mercure galant*, de Visé, 1672, qui devint le *Mercure de France*, en 1714. — La *Gazette de France*, fondée par le médecin Renaudot, en 1631, fut le premier journal, à la manière moderne, paraissant chaque semaine en 8 pages in-4°, puis 2 fois par semaine, en 1762; elle devint quotidienne, avec le format in-folio, en 1792. — Le *Journal des Savants* fut fondé, en 1665, par Denis Sallo, conseiller au Parlement; il parlait de lettres et de sciences, paraissait, chaque mois, en un cahier in-4°; le chancelier Pontchartrain l'acheta en 1702. Interrompu en 1792, il a reparu en 1816, sous la direction du ministre de la justice. — Avant 1789, plusieurs journaux ou gazettes eurent de la célébrité : la *Gazette burlesque*, de Loret, de 1652 à 1667 ; les *Nouvelles de la république des Lettres*, de Bayle, 1684; le *Journal de Trévoux*, fondé par les jésuites en 1701, et imprimé dans cette ville; l'*Année littéraire*, dirigée contre les philosophes, depuis

1754, rédigée par Fréron, puis par Geoffroy jusqu'en 1790; le *Journal de Paris*, quotidien dès 1777, etc. — La Révolution fit naître une multitude de journaux dont plusieurs sont restés célèbres, les *Révolutions de Paris*, de Prudhomme; l'*Ami du peuple*, de Marat; le *Père Duchêne*, d'Hébert; le *Vieux Cordelier*, de Camille Desmoulins, etc. Depuis cette époque, les journaux se sont multipliés, et, quoique souvent frappés à cause de leur importance politique, sont devenus l'un des premiers besoins de la société moderne en France, comme dans tous les pays où la civilisation a fait quelques progrès. Rappelons seulement que le *Moniteur universel*, journal officiel, date du 24 novembre 1789.

Jouvence, *Juventa*, nymphe d'Italie, aimée de Jupiter, qui la métamorphosa en fontaine, à laquelle il donna la vertu de rajeunir ceux qui s'y baignaient. La *Fontaine de Jouvence* joue un grand rôle dans les romans de l'Orient et du moyen âge. On la plaça dans beaucoup d'endroits; on crut la découvrir dans le nouveau monde, surtout dans la Floride, où Ponce de Léon alla la chercher au commencement du XVIe siècle.

Jouvency ou **Jouvancy** (JOSEPH DE), savant jésuite, né à Paris, 1643, professa la rhétorique à Caen, à la Flèche, au collége Louis-le-Grand, et fut appelé à Rome, en 1699, pour y continuer l'histoire de sa société; il y mourut en 1719. Il a écrit en latin avec pureté et élégance, et il a rendu de grands services à l'instruction de la jeunesse. On lui doit de bonnes éditions de *Perse*, *Juvénal*, *Térence*, *Horace*, *Martial*, *Ovide*, de plusieurs livres de Cicéron; un *Novus apparatus* (dictionnaire) *græco-latinus, cum interpretatione gallica*, 1681, in-4°; *de Ratione discendi et docendi*, petit traité des études loué par Rollin; *Appendix de Diis et Heroïbus* ou mythologie élémentaire, livre qui est resté classique; *Historia Societatis Jesu pars quinta*, in-fol. (de 1591 à 1616), ouvrage condamné en France par arrêts du Parlement, en 1713; des poésies, des discours en latin; etc.

Jouvenel des Ursins. V. JUVÉNAL.

Jouvenet (JEAN), peintre, né Rouen, 1647-1717, d'une famille qui avait déjà produit plusieurs artistes, vint de bonne heure à Paris et fit pour la confrérie des orfévres le grand tableau de *Jésus guérissant un paralytique*, qui fut admiré et qui est encore à Notre-Dame; il n'avait que 19 ans. Lebrun l'encouragea et le fit entrer à l'Académie, en 1673; il donna comme œuvre de réception *Esther évanouie devant Assuérus*, l'un de ses meilleurs tableaux. Il fut recteur et directeur de l'Académie. Sur la fin de sa vie, paralysé de la main droite, il s'habitua à peindre de la main gauche, et composa la *Visitation de la Vierge*, qui est à Notre-Dame. Le Louvre a de lui des portraits, une *Descente de Croix*, la *Résurrection de Lazare*, *Jésus guérissant les malades*, *la Pêche miraculeuse;* des tapisseries, faites aux Gobelins d'après ces belles compositions, furent choisies par Pierre le Grand. Il y a de ses peintures à la chapelle de Versailles et aux Invalides. On a loué la richesse de sa composition, la fermeté de son dessin, la force de l'expression; le coloris est son côté faible.

Joux (Lac de); il est dans le cant. de Vaud (Suisse), au pied du Jura; il a 7 kil. sur 2; il est traversé par l'Orbe, très-poissonneux et sujet à des crues subites.

Joux (Vallée de); elle est formée dans le Jura, a 26 kil. de long et renferme les lacs des Rousses, de Joux et des Brenets; elle est traversée par l'Orbe. La partie, qui est dans l'arr. de Saint-Claude (France), est stérile; l'autre, dans le canton de Vaud, est boisée et a de belles prairies. Défrichée par des moines Prémontrés au XIIe siècle, elle a servi de refuge à beaucoup de calvinistes français au XVIIe siècle.

Joux (Fort de), *Jovium*, *Juca;* il est sur une hauteur de 200 m., près de la rive droite du Doubs, à 5 kil. S. E. de Pontarlier (Doubs). Il domine la route vers Neuchâtel et Lausanne. Toussaint-Louverture y mourut.

Jouy-aux-Arches, village de l'arr. et à 10 kil. S. O. de Metz (Lorraine). Restes d'un magnifique aqueduc romain, qui amenait à Metz les eaux de la Gorze.

Jouy-en-Josas, village de l'arr. et à 6 kil. S. E. de Versailles (Seine-et-Oise), sur la Bièvre. Anc. seigneurie du connétable de Clisson, érigée en comté, 1654. Célèbre manufacture de toiles peintes, fondée en 1760 par Oberkampf.

Jouy (VICTOR-JOSEPH **Étienne,** dit DE), littérateur, né à Jouy, près de Versailles, en 1764 ou 1769, fils d'un commerçant, servit fort jeune aux Indes orientales, y eut un grand nombre d'aventures romanesques, échappa plusieurs fois à la mort, comme par miracle, et revint en France après la prise de la Bastille. Tour à tour journaliste, capitaine, adjudant général, proscrit, condamné à mort, il se réfugie en Suisse, revient à Paris après le 9 thermidor, combat avec Menou les terroristes, au 2 prairial; est nommé commandant de place à Lille, puis demande sa retraite en 1797 pour se consacrer aux lettres. Il fit d'abord quelques chansons, quelques vaudevilles, qui eurent du succès (*Comment donc faire*, *la Fille en loterie*, le *Tableau des Sabines*), réussit peu dans la comédie, mais révéla son talent pour la scène lyrique dans *la Vestale* (avec Spontini), 1807, qui lui valut un prix décennal en 1810. On applaudit également *Fernand Cortez* (Spontini), en 1809; *les Bayadères* (Catel), en 1810; *les Abencerrages* (Chérubini), en 1813; *Moïse*, 1827; *Guillaume Tell*, 1829 (avec Rossini). En 1813, il débuta dans la tragédie par *Tippo-Saïb*; *Sylla*, en 1821, dut une grande part de son succès à Talma; *Bélisaire*, 1825, *Julien dans les Gaules*, 1827, furent froidement accueillis. Jouy avait de bonne heure écrit dans plusieurs journaux avec plus de facilité que de vrai talent; depuis 1812, il passa en revue les mœurs, les ridicules, les travers du jour, et les articles de *l'Ermite de la Chaussée d'Antin* eurent un succès européen. Il donna à son *Ermite* plusieurs suites qui étaient bien inférieures; *l'Ermite en Guyane*, *l'Ermite en province*, *le Franc-Parleur*, qui parurent, par articles, dans *le Mercure de France* et dans *la Minerve*, furent moins bien accueillis. Il avait d'abord vu avec plaisir le retour des Bourbons, et avait plus d'une fois travaillé avec Louis XVIII. L'Académie Française l'avait admis en 1815. Mais après la seconde restauration, il soutint de sa plume le parti libéral contre la réaction, fonda plusieurs journaux, fut l'un des collaborateurs de la *Biographie nouvelle des Contemporains*, et fut plusieurs fois poursuivi et condamné par le gouvernement. Il écrivit alors avec Jay *les Ermites en prison*, qui eurent un immense succès; plusieurs de ses pièces furent arrêtées par la censure. Après 1830, il fut nommé bibliothécaire en chef du Louvre. De 1823 à 1827, il avait publié lui-même ses *Œuvres complètes*, en 27 vol. in-8°. Il a beaucoup écrit, souvent avec sagacité, justesse, esprit; mais il n'avait pas de profondeur, son style était négligé; aucune de ses œuvres n'est vraiment remarquable; il a néanmoins sa place parmi les écrivains les plus dévoués et les plus actifs de la guerre faite par le parti libéral aux tendances et à l'esprit de la Restauration.

Jove (PAUL). V. GIOVIO.

Jovellanos ou **Jove-Llanos** (GASPARD-MELCHIOR **de**), homme d'Etat et poëte espagnol, né à Gijon, 1744-1811, a composé *el Delincuende Honorado* (l'Honnête criminel), comédie qui eut beaucoup de succès; *Pelayo*, tragédie classique; *Ocios juveniles*, poëmes lyriques et satiriques. Il fut membre du conseil de Castille en 1794, ministre de la justice, 1797, puis disgracié par Godoy. Plus tard il repoussa les offres de Joseph Bonaparte, et fut l'un des membres les plus actifs de la junte centrale qui dirigea la lutte contre les Français. Il mourut d'une hydropisie de poitrine. On a de lui plusieurs opuscules et des *Mémoires politiques*, traduits en français, 1825. Ses *Œuvres complètes* ont paru à Madrid, 1832, 8 vol.

Jovien (FLAVIUS CLAUDIUS), empereur romain, né à Singidunum, en 331, capitaine des gardes du palais sous Julien, fut proclamé empereur par les soldats, à la mort de ce dernier, 363. Il dirigea la retraite de l'armée et céda honteusement au roi de Perse, Sapor, les 5 provinces transtigritanes. Il révoqua les lois de Julien contre les chrétiens, et, en revenant vers Constantinople, mourut à Dadastana, en Galatie, 364.

Jovin, général romain, né à Reims, lieutenant de Julien en Gaule, refusa l'empire à la mort de ce prince, repoussa les Allemands en 366, fut nommé consul et mourut en 379. Il embellit Reims de plusieurs monuments; son tombeau, bel ouvrage de sculpture, s'y voit encore. On lui attribue la fondation de Joigny et de Joinville.

Jovin, noble gaulois, se proclama empereur à Mayence, 411, fut soutenu par les Burgundes et les Alains, mais fut pris à Valence par Ataulf, roi des Wisigoths, et mis à mort par le préfet Dardanus. Son frère *Sébastien*, qu'il avait nommé César, eut le même sort.

Jovinien, hérésiarque romain, mort après 412, moine à Milan, prêcha contre l'abstinence, la virginité, le libre arbitre; fut combattu par saint Jérôme et saint Augustin, et condamné en 390 par le pape Sirice et le concile de Milan.

Joyant (JULES-ROMAIN), paysagiste, né à Paris, 1803-

1854, mérita par ses belles *Vues de Venise* le surnom de *Canaletto français*. On admire et on recherche surtout ses *dessins à l'encre*.

Joyeuse, *Gaudiosa*, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 12 kil. S. O. de Largentière (Ardèche), sur la Baume. Elève de vers à soie; marchés très-fréquentés; 2,255 hab. — Ce bourg a été érigé en baronnie, puis en vicomté, vers 1450, en duché-pairie pour Anne de Joyeuse, 1581, et pour Louis de Melun, en 1714.

Joyeuse (Guillaume, vicomte de), d'une famille ancienne du Gévaudan, d'abord évêque d'Aleth, quitta l'Eglise, lorsqu'il devint chef de famille, et fut nommé maréchal de France, en 1582, grâce au crédit de son fils, Anne. Il mourut en 1592.

Joyeuse (Anne, duc de), fils du précédent, 1561-1587, se signala au siége de La Fère, où il fut blessé en 1580, devint l'un des favoris de Henri III, fut créé duc et pair, amiral, premier gentilhomme de la chambre, épousa Marguerite de Lorraine, sœur de la reine, et fut gouverneur de Normandie. Dévoué au roi, il commanda une armée en Gascogne et se montra cruel à l'égard des calvinistes. Sa faveur était cependant menacée par celle d'Epernon, lorsqu'il fut tué à la bataille de Coutras, en combattant Henri de Navarre, 20 oct. 1587.

Joyeuse (François de), frère du précédent, 1562-1615, fut successivement archevêque de Narbonne, de Toulouse, de Rouen; dès l'âge de 21 ans, il avait reçu le chapeau de cardinal. Il s'entremit pour la réconciliation de Henri IV avec le pape, présida l'assemblée du clergé en 1605, sacra Marie de Médicis, comme régente, à Saint-Denis, Louis XIII, comme roi, à Reims, et présida les États-généraux de 1614. Il eut, dit-on, l'idée du canal du Languedoc.

Joyeuse (Henri, duc de), frère du précédent, 1567-1608, connu sous le nom de comte *du Bouchage*, combattit les protestants en Languedoc et en Guyenne, épousa la sœur du duc d'Epernon, la perdit bientôt, et se fit capucin, en 1587, sous le nom de *frère Ange*. Après la journée des Barricades, les Parisiens le députerent vers Henri III, à Chartres, à la tête d'une procession dans laquelle il représentait le personnage du Christ pendant la Passion. En 1592, il obtint des dispenses pour quitter son couvent, et, dans le Languedoc, fut l'un des derniers chefs ligueurs, qui se soumirent à Henri IV. Il fut nommé maréchal et gouverneur du Languedoc. En 1600, il quitta de nouveau le monde, prêcha à Paris, se rendit à Rome, pieds nus, pendant l'hiver, fut saisi de la fièvre, et mourut à Rivoli.

Joyeuse-Grandpré (Jean-Armand, marquis de), d'une autre branche de la famille des précédents, 1631-1710, d'abord connu sous le nom de *chevalier de Grandpré*, servit avec distinction depuis 1648, ne devint lieutenant général qu'en 1674; fut nommé maréchal de France en 1693, commandait l'aile gauche à Nerwinde, et devint en 1703 gouverneur des Trois-Evêchés.

Joyeux avénement (Droit de). C'était une tradition de l'*Or coronaire* des empereurs romains; les vassaux payaient à leurs seigneurs et surtout aux rois une contribution déterminée, à leur avénement. Louis XII le supprima; le duc de Bourbon le rétablit sous Louis XV; Louis XVI l'abandonna.

Jozé (Antonio), poëte portugais, juif, fut brûlé vif par l'inquisition, en 1745. Ses comédies, publiées sous le titre de *Theatro comico Portuguez* ou *Théâtre du Juif*, lui ont valu le nom de *Plaute portugais*. Elles ont de l'originalité, de la verve et de la vivacité, mais les plaisanteries sont triviales et le style est très-négligé.

Juan (San-), riv. du Nicaragua (Amér. centrale), unit le lac de Nicaragua à la mer des Antilles. On a plus d'une fois songé à l'utiliser pour un canal interocéanique. Son cours de 180 kil. est navigable.

Juan (San-), prov. de la république de La Plata, à l'E. du Chili, a pour chef-lieu *San-Juan-de-la-Frontera*. Sup., 86,000 kil. carr., pop., 60,000 hab.

Juan (San-). V. Guam.

Juan-Fernandez (Ile de), située dans le Grand Océan, à 600 kil. O. des côtes du Chili, dont elle dépend. Elle est montueuse, peu fertile, mais la pêche y est abondante, et l'on y trouve le port Anglais, au S. E., et le port Juan-Fernandez, à l'O. Découverte par Juan Fernandez, en 1572, elle fut le séjour de Selkirk, marin écossais, dont les aventures ont donné l'idée du *Robinson Crusoé*. Les Espagnols s'y établirent en 1750; une petite île, qui en dépendait, a disparu en 1837.

Juan-de-la-Frontera (San-), ch.-l. de la prov. de San-Juan (Conféd. de la Plata), à 1000 kil. N. O. de Buénos-Ayres. Evêché. Or et argent aux environs; 20,000 hab.

Juan-de-Fuca (Détroit de), entre la côte des Etats-Unis et l'île Quadra et Vancouver. Il est long de 100 kil. sur une largeur de 8 à 24 kil.

Juan-de-Porto-Rico (San-), capit. de Porto-Rico (Grandes-Antilles), sur la côte N., a un port large et fortifié, qui fait un commerce actif. Evêché. Résidence du capitaine général. Elle a été fondée en 1514; 20,000 hab.

Juan d'Autriche (Don), fils naturel de Charles-Quint et de Barbe Blomberg, né à Ratisbonne, en 1545, fut élevé secrètement par Louis de Quexada, et ne connut le secret de sa naissance qu'après la mort de son père. Philippe II le lui révéla et le fit élever avec soin avec don Carlos et Alexandre Farnèse. Charles-Quint l'avait destiné à l'Eglise; don Juan préférait la carrière des armes, et Philippe II, touché de son dévouement, lui permit de suivre sa vocation. Don Juan montra des talents militaires, en soumettant les Maures révoltés de Grenade, 1569-70; puis, à la tête de la flotte chrétienne d'Espagne, de Venise et du pape, il gagna la grande victoire de Lépante sur la flotte ottomane, 1571; son nom fut dès lors populaire dans toute la chrétienté. Mais Philippe II, jaloux et défiant, l'empêcha de répondre aux vœux des Grecs, qui voulaient se soulever et le proclamer roi. Don Juan s'empara de Tunis et de Bizerte, 1573; Philippe II lui refusa encore l'autorisation de fonder un royaume sur la côte d'Afrique; et Tunis retomba au pouvoir des Turcs, en 1574. Envoyé comme gouverneur des Pays-Bas, après le duc d'Albe et Requesens, 1576, il fut d'abord bien accueilli des Belges, publia à Bruxelles l'*Edit perpétuel*, mais ne put ramener les provinces du nord, malgré la victoire de Gembloux, 31 déc. 1577. Philippe II craignait, dit-on, qu'il ne voulût se rendre indépendant dans les Pays-Bas; don Juan, aidé par le pape et par les Guises, avait conçu le projet de faire une expédition pour délivrer Marie Stuart et partager le trône avec elle. Mais il tomba dans une étrange maladie de langueur, et l'on crut généralement qu'il avait été empoisonné, oct. 1578.

Juan d'Autriche (Don), fils naturel de Philippe IV et d'une actrice, *Maria Calderonna*, 1629-1679, fut nommé par son père grand-prieur de Castille. Il soumit Naples révoltée, grâce à la trahison de Gennaro Annese, 1648; reprit Barcelone, en 1652, et combattit les Français; mais fut malheureux dans les Pays-Bas, où il perdit la bataille des Dunes, 14 juin 1658. Envoyé contre les Portugais, il fut encore vaincu à Almeixial, près d'Estremoz, 1663. Disgracié à l'avénement de Charles II, 1665, par les intrigues de la reine mère et du jésuite Nithard, il fut plus tard rappelé à la cour, parvint à son tour à chasser ses ennemis, devint premier ministre, vers 1677, mais montra peu de talents.

Juba, roi de Numidie, succéda à son père Hiempsal, vers 50 ans av. J. C. Il embrassa le parti de Pompée, et vint en 49 au secours d'Utique, où commandait Varus, battit et tua Curion; mais lorsque César passa en Afrique, Juba fut défait avec Métellus Scipion à la bataille de Thapsus. Il s'enfuit, fut repoussé de Zama par les habitants, et se donna la mort avec Pétréius, 46.

Juba, son fils, né vers 52 av. J. C., mort vers 18 ap. J. C., orna le triomphe de César à Rome, mais fut traité avec douceur et reçut une excellente éducation. Après Actium, Auguste lui fit épouser Cléopâtre, fille d'Antoine et de Cléopâtre, et lui rendit la Numidie; plus tard, 25, il lui donna en échange la Mauritanie Césarienne, avec plusieurs tribus de Gétulie. Il gouverna longtemps avec sagesse; on ne connaît pas bien l'année de sa mort. Il avait embelli la ville d'Iol et lui avait donné le nom de Césarée (auj. *Cherchel*); il n'avait cessé de cultiver les lettres avec succès; il avait écrit les *Libyques*, histoire de l'Afrique; sur *les Assyriens*; une *Histoire romaine*; une *Histoire du Théâtre*; une *Histoire générale de la Peinture*; plusieurs petits traités, etc. Pline, Elien, Plutarque, Philostrate, lui ont fait de nombreux emprunts. Les fragments de ses ouvrages ont été recueillis par Charles Muller, *Fragmenta Histor. Græcorum*, t. III.

Jubé (Auguste), baron de **la Pérelle**, historien et général français, né près de Montlhéry, 1765-1824, fut inspecteur général des côtes, en 1794, chef d'état-major de Hoche, chef de la garde consulaire, tribun, préfet de la Loire et du Gers, puis historiographe du ministère de la guerre, en 1815. On a de lui : *Histoire*

des guerres des Gaulois et des Français en Italie, ouvrage continué par le général Servan jusqu'au traité d'Amiens, 7 vol.; *le Temple de la Gloire ou les fastes militaires de la France, depuis Louis XIV jusqu'à nos jours*, 1819, 2 vol.; *Hist. générale des guerres de la France, depuis le commencement du règne de Louis XIV;* 2 vol. seulement ont paru.

Jubilé (d'un mot hébreu qui signifie *jubilation*). Chez les Juifs, on nommait *année jubilaire* celle qui revenait au bout de 7 fois 7 années, c'est-à-dire au bout de 50 ans; le travail cessait alors, la terre restait sans culture, les dettes étaient abolies, les esclaves et les captifs étaient remis en liberté, les terres aliénées retournaient à leurs anciens possesseurs ou à leurs héritiers. Cet usage paraît avoir été observé jusqu'à la captivité de Babylone. — Chez les chrétiens le jubilé est un temps de joie spirituelle, pendant lequel le pape accorde des indulgences plénières à ceux qui ont accompli certaines œuvres. Boniface VIII établit ces fêtes en 1300; elles devaient d'abord se renouveler tous les 100 ans; Clément VI, 1343, en fixa le retour tous les 50 ans, Grégoire XI tous les 33 ans, Paul II tous les 25 ans. Sixte IV, en 1473, donna à ces fêtes le nom de *jubilé*. En outre, les papes accordent un jubilé extraordinaire à l'époque de leur exaltation, et ils peuvent en prescrire d'autres dans des circonstances exceptionnelles.

Jublains. *Nœodunum*, bourg de l'arr. et à 10 kil. S. E. de Mayenne (Mayenne); 1,800 hab. — Anc. capit. des *Diablintes*, puissante sous les Romains, elle a des ruines curieuses, et des restes considérables d'un camp, dit *de César*.

Jucar. V. Xucar.

Juchereau de Saint-Denis (Antoine), général, né à Bastia, 1778-1842, dirigea les fortifications de l'empire ottoman, sous Selim III, rendit de grands services en 1807, fut envoyé, par Napoléon, en Espagne, comme colonel du génie, fut chef d'état major du général Lobau à Waterloo, du comte Molitor dans la guerre d'Espagne, 1823, représenta la France auprès des Hellènes, en 1828, et fut très-utile à l'armée pendant l'expédition d'Alger, 1830. On lui doit: *Révolution de Constantinople en* 1807 *et* 1808, 2 vol. in-8°; *Considérations statistiques, politiques et militaires sur la régence d'Alger*.

Juda, fils de Jacob et de Lia, empêcha ses frères de tuer Joseph, s'offrit, plus tard, à rester captif, en Egypte, à la place de Benjamin, et fut béni par son père mourant, qui sembla présager les grandes destinées de sa race. Il donna son nom à l'une des 12 tribus, et fut le père de la famille royale de David.

Juda, l'une des 12 tribus de la Palestine, avait pour bornes: la tribu de Benjamin au N.; celle de Siméon à l'O.; la mer Morte à l'E; l'Idumée au S. Elle fut formée du pays des Jébuséens et des Héthéens. La population était considérable. Les princ. villes étaient: Bethléem, Engaddi, Eglon, Hébron, Séboïm, etc. Elle donna son nom au roy. de Juda.

Juda (Royaume de), l'un des deux Etats juifs, formés après le schisme de Jéroboam, en 962 av. J. C. Il ne comprenait que les tribus de Juda et de Benjamin, avec Jérusalem pour capitale. Moins étendu que le royaume d'Israël, il avait une population plus pressée, et il était protégé par lui contre les attaques venant de l'Assyrie; enfin il fut moins troublé par les dissensions religieuses et politiques. Mais ces deux royaumes rivaux s'affaiblirent par leurs luttes continuelles; le royaume de Juda, menacé par les rois d'Egypte et de Babylone, finit par succomber sous les coups de Nabuchodonosor, qui commença la captivité en 606, et détruisit Jérusalem en 587.

Rois de Juda :

Roboam	962
Abiam	946
Asa	944
Josaphat	904
Joram (avec Josaphat)	883
Joram, seul	880
Ochosias	877
Athalie	876
Joas	870
Amasias	831
Osias	802
Joathan	752
Achaz	737
Ezéchias	723
Manassé	694
Amon	640
Josias	639
Joachaz	609
Joachim ou Eliacim	608
Joachim ou Jéchonias	597
Sédécias	597-587

Juda Hakkadosch ou **Juda le Saint**, rabbin de la tribu de Benjamin, 123-190, fondateur de l'école de Tibériade, est l'auteur de la *Mischna*, collection de décisions, d'interprétations, de discussions des docteurs juifs. Le texte, imprimé d'abord en 1631, à Amsterdam, a été souvent réédité.

Juda Ben-Samuel Ha-Levi, nommé par les Arabes *Aboul-Hassan*, poëte et théologien, né en Castille, 1080-1140, a composé en arabe le *Cosri*, ouvrage remarquable ayant pour but d'établir la divinité de la religion juive. Il a été traduit en plusieurs langues, et par Buxtorf, en latin, Bâle, 1660, in-4°. Il a aussi laissé des poésies remarquables en arabe et en hébreu.

Juda Ben-David ou **Juda Chajug**, célèbre grammairien juif, né à Fez, vivait au XIe s. Les Juifs le regardent comme le restaurateur de leur langue. Ses différents ouvrages sur les *Lettres*, les *Verbes*, les *Accents*, la *Ponctuation*, ont été réunis par L. Dukes, sous le titre d'*Œuvres grammaticales de Juda Chajug de Fez*, Francfort, 1844, in-8°.

Juda (Léon de), réformateur protestant, né en Alsace, 1482-1542, fut le condisciple et l'ami de Zwingle, qu'il seconda dans ses prédications à Einsiedeln et à Zurich. Plein de fougue, il fut l'un des principaux auteurs de la guerre civile qui désola la Suisse. Il a publié des traductions, des traités de controverse, des commentaires sur les livres saints; il est surtout célèbre par sa version de la Bible, en latin élégant, qui parut en 1543, et qui est connue sous le nom de *Bible de Zurich* ou *Bible de Vatable*, parce qu'elle fut reproduite en France par Robert Estienne, et mise sous le nom de Vatable.

Judacilius, l'un des principaux chefs italiotes dans la guerre sociale, né à Asculum, se distingua par son courage et par sa cruauté à l'égard des Romains. Assiégé dans Asculum, plutôt que de se rendre, il donna un grand festin à ses amis, puis s'empoisonna sur le magnifique bûcher qu'il avait fait élever.

Judas Macchabée. V. Macchabée.

Judas Iscariote, ainsi nommé parce qu'il était de la tribu d'Issachar, ou plutôt de la ville de Carioth (Juda), l'un des apôtres, chargé de la bourse commune, livra son maître aux prêtres pour 30 pièces d'argent. Il le fit connaître par le baiser qu'il lui donna au milieu de la foule. Déchiré de remords, il reporta l'argent, qu'on ne voulut pas reprendre, le jeta dans le temple et se pendit. Cet argent servit à acheter le champ d'un potier pour la sépulture des étrangers; on appela ce champ *Hakel damah*, *Haceldama*, le champ du sang.

Jude (Saint), l'un des apôtres, surnommé *Thaddée* et *Lebbée*, le zélé et le courageux, frère de saint Jacques le Mineur, cousin germain de Jésus, le suivit dans ses prédications; et, après sa mort, répandit l'Evangile en Palestine, en Syrie, en Mésopotamie. Il mourut martyr en Perse ou en Arménie. On le fête le 28 octobre. L'*Epître* de saint Jude, adressée à tous les fidèles, ressemble beaucoup à la seconde de saint Pierre; elle soutient surtout la nécessité des bonnes œuvres.

Judée. On désigne souvent ainsi toute la Palestine; mais la Judée était, à proprement parler, l'une des 4 provinces du pays, après le retour de la captivité. Elle comprenait les tribus de Juda, Benjamin, Siméon et Dan, avec le pays des Philistins et l'Idumée. Elle appartint à Hérode, et, augmentée de la Samarie, à son fils Archélaüs. Réunie à l'empire romain, dans l'an 6, elle fut gouvernée par des procurateurs, comme Ponce Pilate, sous l'autorité du gouverneur de Syrie. Elle fit partie du royaume d'Hérode-Agrippa Ier, et fut définitivement réunie à l'Empire en 44. Sous Constantin, elle forma avec la Samarie la province de Palestine 1re.

Judicael, roi de la Bretagne, fils aîné de Joel III, fut forcé de céder le pouvoir à son frère cadet, Salomon, et se retira dans le monastère de Gael. A la mort de Salomon, 632, il régna et consentit à reconnaître la suprématie de Dagobert, 636. Il abdiqua en 638, et rentra dans son monastère, où il mourut en 658. On l'honore le 16 décembre.

Judith, héroïne juive, de la tribu de Siméon, veuve de Manassé, habitait Béthulie, lorsqu'Holopherne, général de Nabuchodonosor, roi des Assyriens, vint l'assiéger. La ville allait succomber; Judith se dévoua;

elle vint trouver Holopherne, le gagna par ses promesses, le séduisit par sa beauté; et, profitant de son sommeil pendant l'ivresse, elle lui coupa la tête qu'elle emporta à Béthulie. Les Assyriens, surpris et démoralisés, furent vaincus. On ne sait à quelle époque précise placer cette aventure célèbre. — Le livre de Judith, qui la raconte, est d'un auteur inconnu, et a été probablement écrit d'abord en chaldéen; il fait partie des livres canoniques; les protestants le regardent comme apocryphe.

Judith, 2e femme de Louis le Débonnaire, fille de Welf, comte bavarois, épousa l'empereur en 819. Belle, intelligente et ambitieuse, elle exerça sur son mari une fatale influence, cause de ses malheurs. Mère du jeune Charles, en 823, elle eut recours à tous les moyens pour lui assurer une part considérable de l'Empire. Elle s'efforça d'abord de gagner Lothaire, et à la diète de Worms, 829, Charles obtint le royaume d'Allémanie. Ce fut la cause ou l'occasion des révoltes des fils aînés de Louis contre leur père. En 831, Judith, qu'on accusait d'adultère avec le duc Bernard, fut enfermée dans un monastère à Laon d'abord, puis à Poitiers. Bientôt délivrée, réhabilitée par le pape Grégoire IV, elle se justifia à l'assemblée d'Aix-la-Chapelle. Encore une fois éloignée en 833, elle fut reléguée au monastère de Tortone, en Italie. Elle put reprendre son ascendant sur le faible empereur en 834, et mourut à Tours en 843.

Judith, fille de Charles le Chauve, née vers 843, fut mariée au roi de Wessex, Ethelwolf, qui passait par la France, en revenant de Rome, 855. Après la mort de ce prince, elle fut aimée par Ethelbald, fils aîné d'un premier mariage de son mari; mais les menaces du clergé firent cesser ce scandale, et elle revint auprès de son père. Elle se fit alors enlever par Baudouin, grand forestier de Flandre; Charles fit excommunier les fugitifs par les évêques; mais le pape les réconcilia, et Baudouin devint comte de Flandre.

Jugements de Dieu. V. Épreuves

Jugements de la mer. V. Oléron (Rôles d').

Juges, chefs des Hébreux, qui, suscités par Dieu, se mettaient à la tête du peuple, pour le délivrer de la servitude. Ils réunissaient les différents pouvoirs et exerçaient une véritable dictature, mal déterminée. Leur histoire est contenue dans le 7e livre de la Bible, le *Livre des Juges*, peut-être écrit par Samuel, et dans le 1er *livre des Rois*. Voici leurs noms :

Othoniel	1554-1514 av. J. C.
Ahod	1496-1416
Débora	1396-1356
Gédéon	1349-1309
Abimélech	1309-1306
Thola	1306-1283
Jaïr	1283-1261
Jephté	1243-1237
Abésan	1237-1230
Ahialon	1230-1220
Abdon	1220-1212
Samson	1172-1152
Héli	1152-1112
Samuel	1092-1080

Juges d'armes, officiers de l'ancienne monarchie, chargés de juger les contestations qui survenaient en matière d'armoiries.

Juges (Francs-). V. Vehme (Sainte-).

Juges de paix. On trouve chez les Saxons des *gardiens de la paix, custodes pacis*, chargés de faire la police. Cette magistrature de la vieille Angleterre, d'abord élective ou héréditaire, devint celle des *juges de paix*, sous Edouard III. Choisis par le souverain, souvent parmi les personnages les plus riches et les plus considérables, ils exercent le pouvoir dans tout le comté, s'occupent de la police judiciaire et administrative, et dirigent les jurys; leurs fonctions sont gratuites et très-honorables. — En France, l'Assemblée constituante créa, le 14 août 1790, les *juges de paix* établis dans chaque canton. Ils doivent concilier les parties, jugent les affaires civiles peu importantes, et sont officiers de la police judiciaire. Ils sont nommés par le ministre de la justice.

Jugon, ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. S. O. de Dinan (Côtes-du-Nord), sur l'Arguenon. Ruines d'un château, jadis très-fortifié, qui passait pour l'une des premières places de la Bretagne, rasé en 1420; 533 hab.

Jugurtha, roi de Numidie, petit-fils de Massinissa, fils de Manastabal et d'une concubine, était né vers 154 av. J. C. Son oncle Micipsa l'éleva avec soin; Jugurtha fut bientôt le plus brave des Numides, le plus infatigable cavalier de l'Afrique. Micipsa l'envoya au siége de Numance, pour combattre avec les Romains; il y montra son courage, et revint plus glorieux et plus populaire en Numidie. Micipsa, qui le craignait pour ses fils, voulut le gagner par ses bienfaits; il l'adopta, et partagea son royaume entre Jugurtha, Hiempsal et Adherbal, 119. Le prince ambitieux voulait régner seul; Hiempsal fut égorgé en 118, à Thirmida; le faible Adherbal implora l'appui des Romains. Jugurtha acheta les commissaires du sénat, qui lui adjugèrent la plus riche partie du royaume de Micipsa. La guerre recommença bientôt, et Adherbal, vaincu, pris dans Cirtha, fut à son tour égorgé, 112. Cité à Rome, Jugurtha osa comparaître; mais lorsque le tribun Memmius l'interrogea, un autre tribun, Bœbius, qu'il avait corrompu, lui défendit de parler. Jugurtha fit même assassiner son cousin Massiva; et, chassé de Rome, s'écria: « Ville vénale! il ne te manque qu'un acheteur. » On lui déclara la guerre; les premiers généraux envoyés contre lui, Calpurnius, Scaurus, Albinus, Aulus, furent incapables ou se vendirent; mais Métellus fut incorruptible et pressa vivement le roi numide, 110-108; après lui, Marius remporta des avantages décisifs; Jugurtha se réfugia chez son beau-père, Bocchus, roi de Mauritanie, qui, après quelques hésitations, le livra enchaîné à Sylla, questeur de Marius, 106. Après avoir orné le triomphe du vainqueur, 104, Jugurtha, privé de raison, fut brutalement jeté dans un cachot humide, où il lutta cinq jours contre la faim. L'histoire de Salluste a surtout contribué à le rendre célèbre.

Juif errant (Le), personnage célèbre des légendes populaires. C'était, disent-elles, un juif, cordonnier de son état, nommé Ahasvérus, peut-être portier de Pilate, qui repoussa brutalement Jésus-Christ, lorsque, portant sa croix, il voulut se reposer le long du mur de sa maison. Le Seigneur le condamna à errer continuellement sur la terre jusqu'au jour où il reviendrait pour juger les hommes. C'est évidemment un symbole des destinées errantes du peuple juif. Cette légende a probablement une origine orientale et musulmane; les croisés l'auront rapportée et répandue en Europe. V. Basnage, *Hist. des Juifs;* S. de Sacy, *Chrestomathie arabe*; et d'Herbelot, *Bibliothèque orientale*.

Juifs, peuple de la race sémitique, choisi par Dieu pour conserver le dépôt sacré de la vérité religieuse. D'abord appelés ***Hébreux***, puis *Israélites* (d'un surnom de Jacob), ils reçurent le nom de *Juifs* (*Judæi*), à l'époque de la captivité de Babylone, parce que le royaume de Juda perdit le dernier son indépendance.

Histoire. — Nous indiquerons seulement ici les grandes périodes de l'histoire de la nationalité juive :

1° *De la vocation d'Abraham à la sortie d'Egypte.* — Abraham, descendant d'Héber, quitta la Chaldée, par l'ordre de Dieu, et vint s'établir dans la terre de Chanaan. C'est la période des patriarches, Abraham, Isaac, Jacob, qui fut le père de 12 fils, dont dix, avec les deux enfants de Joseph, donnèrent naissance aux douze tribus; le 11e fils, Lévi, fut le père des *Lévites*. Joseph, ministre du Pharaon d'Egypte, établit son père Jacob et ses frères dans la terre de Gessen. Leur postérité, bientôt très-nombreuse, fut persécutée par les Egyptiens, jusqu'au jour où Moïse les délivra de la servitude, et se mit à leur tête pour reprendre le pays de Chanaan, la terre que Dieu leur avait promise.

2° *De la sortie d'Egypte à l'établissement de la royauté*; 1645-1080. — Après le passage de la mer Rouge, Moïse conduisit, pendant 40 ans, les Israélites dans les déserts au nord de l'Arabie; il leur révéla la loi que Dieu lui avait donnée sur le mont Sinaï, et mourut en vue de la Terre promise. Avec Josué, les Israélites traversèrent le Jourdain et commencèrent la conquête du pays de Chanaan, qui fut divisé entre les douze tribus. Le gouvernement appartint alors aux *Anciens*, c'est-à-dire aux chefs de famille, sous la souveraineté de Dieu lui-même. Affaiblis par leurs divisions et par leurs retours à l'idolâtrie, les Israélites furent délivrés de servitudes successives par les *Juges*, dont le dernier fut Samuel. Il fut forcé de donner à ses concitoyens un gouvernement monarchique.

3° *De l'établissement de la royauté au schisme*; 1080-962. — C'est l'époque de la plus grande puissance des Israélites; réunis sous un seul chef, jouissant d'un gouvernement régulier, ils achevèrent la conquête de la Palestine, repoussèrent les tribus arabes et chananéennes du voisinage et s'étendirent de la Méditerranée à l'Euphrate et à la mer Rouge. C'est le temps de Saül,

de David et de Salomon. Jérusalem devient alors leur capitale, le Temple est construit, et le génie commercial des Juifs commence à se révéler.

4° *Depuis le schisme jusqu'à la captivité de Babylone;* 962-606. — Sous Roboam, fils de Salomon, dix tribus se séparèrent et formèrent au N. le royaume d'Israël; sous Jéroboam, les deux tribus de Juda et de Benjamin au S., avec les Lévites, formèrent le royaume de Juda. Sous les héritiers de David, ces deux royaumes, affaiblis par le schisme, qui fut bientôt politique et religieux, furent asservis, le royaume d'Israël, par Salmanazar, roi d'Assyrie, en 718; le royaume de Juda, par Nabuchodonosor, roi de Babylone, en 606. Alors commença la captivité prédite par les prophètes.

5° *Depuis la captivité jusqu'à la ruine de Jérusalem, sous Adrien;* 606 av. J. C. -135 ap. J. C. — Nabuchodonosor avait emmené en captivité une partie des habitants, 606; il acheva la ruine de Jérusalem, en 587, en prenant le roi Sédécias et détruisant le temple. Cyrus, en 536, permit aux Juifs de retourner dans leur patrie, qui prit le nom de Judée, et qui se releva sous la direction de Zorobabel, d'Esdras et de Néhémie; les grands prêtres gouvernaient les quatre provinces, avec l'assistance du *sanhédrin*, sous l'autorité supérieure des Perses. La Judée fut ensuite soumise à Alexandre, 332, à Ptolémée Soter, roi d'Egypte, 320, aux Séleucides de Syrie, 300-279, aux Ptolémées, 279-203, pour retomber sous le joug odieux des Séleucides, qui se montrèrent avides et intolérants. Les Juifs se révoltèrent enfin, sous la conduite des Macchabées, 169, et parvinrent à reconquérir leur indépendance. Les Macchabées gouvernèrent comme grands prêtres jusqu'en 107, et prirent alors le titre de rois. Les Romains, d'abord alliés des Juifs, devinrent ensuite leurs puissants protecteurs, au temps de Pompée, 64, et donnèrent la couronne à l'Iduméen Hérode, en 40. Après la mort d'Hérode, la Palestine fut divisée par ses fils en 4 tétrarchies, Judée, Galilée, Iturée et Batanée; puis les Romains envoyèrent des procurateurs qui furent bientôt seuls maîtres. Leurs exactions excitèrent plusieurs soulèvements et surtout la grande révolte de 65 ap. J. C., qui se termina par la prise de Jérusalem par Titus, en 70. A la suite d'une dernière révolte dirigée par Barchochébas, Adrien détruisit complétement Jérusalem, 135. Depuis cette époque, les Juifs, dispersés par toute la terre, ont cessé de former une nation.

Au milieu des autres peuples, ils conservèrent avec leur religion, leurs traditions, leurs souvenirs, leurs instincts et même leur physionomie spéciale. Méprisés par les chrétiens, persécutés par les empereurs, ils furent partout traités comme des proscrits dans les différents Etats fondés par les Barbares. Mais les Musulmans, dont ils favorisèrent plus d'une fois les conquêtes, se montrèrent plus tolérants; les Juifs s'adonnèrent surtout au commerce sous les califes de Badgad et de Cordoue; ils cultivèrent les arts et surtout les sciences. Au temps des croisades, les persécutions recommencèrent contre les Juifs avec les passions religieuses; plus d'une fois les évêques essayèrent vainement de les soustraire aux fureurs populaires; on les mit partout en dehors du droit commun; on les maltraita, on les humilia, on les força d'acheter à prix d'or le droit de vivre et de commercer. Ils eurent des marques distinctives sur leurs habits; on les parqua dans des quartiers séparés (*ghetto* en Italie); à plusieurs reprises, les rois, en France, en Angleterre, en Allemagne, les chassèrent, les dépouillèrent de leurs biens. Mais toujours les Juifs, avec l'opiniâtreté persévérante qui les caractérise, revinrent et refirent leur fortune, aux dépens des chrétiens. En Espagne, où ils avaient toujours été très-nombreux et, à plusieurs reprises, très-influents par leurs richesses, ils furent surtout frappés par l'Inquisition, et on les expulsa violemment en 1492; ils trouvèrent asile en France et surtout dans les Pays-Bas. Le XVI° s. commença à leur donner quelque repos; mais ils ne furent exemptés, en France, de la capitation spéciale, qu'en 1784; l'Assemblée constituante, sur la proposition de Grégoire, leur accorda enfin l'égalité des droits, mais c'est seulement en 1831 que les ministres de leur culte ont été payés par l'Etat. La plupart des autres pays ont suivi peu à peu l'exemple de la France. Les Juifs, au nombre d'environ 4 millions, sont encore répandus partout; mais on les trouve principalement en Allemagne, en Pologne, en Turquie, dans le nord de l'Afrique.

Religion, mœurs, littérature. — Les Juifs, fidèles à leurs croyances religieuses, ont, surtout pour cette cause, conservé jusqu'à nous leurs mœurs particulières. Le *Judaïsme* ou *Mosaïsme* a pour dogmes la croyance en un seul Dieu, l'immortalité de l'âme, le jugement dernier; ils attendent toujours le Messie, qui doit donner à la nation l'empire de la terre. Les fêtes sont le *Sabbat*, la *Pâque*, etc.; les pratiques sont le jeûne, l'abstinence des viandes défendues, etc. Les prêtres étaient jadis les *cohens* ou sacrificateurs et les *lévites;* ce sont maintenant les *rabbins* qui, dans les synagogues, accomplissent les cérémonies; l'hébreu est toujours l'ancienne langue liturgique. La religion juive était restée pure jusqu'au schisme; alors de nombreuses altérations superstitieuses s'introduisirent dans le royaume d'Israël; au retour de la captivité, les Samaritains rapportèrent des croyances assyriennes, et le temple de Garizim s'éleva, rival du temple de Jérusalem. Il y eut même, chez les Juifs fidèles, des sectes différentes, les Pharisiens, les Sadducéens, les Thérapeutes, les Esséniens, etc. Après la dispersion des Juifs, les docteurs de l'école de Tibériade surtout se livrèrent avec ardeur, mais sans élévation, aux études théologiques. L'un d'entre eux, le rabbin Juda Hakkadosch, composa la *Mischna*, recueil de traditions et de préceptes oraux; le rabbin Asser écrivit la *Gémara* ou commentaire; c'est ce qui forme le *Talmud*, achevé au VI° s. La plupart des Juifs l'ont adopté pour base de leur foi; ce sont les *Talmudistes :* mais la secte des *Caraïtes* rejette tout commentaire et s'en tient au texte de la Bible. En France, depuis 1806, le grand sanhédrin a déclaré que les Juifs pouvaient se soumettre aux lois civiles des pays qu'ils habitaient; ils ne sont plus soumis au *Consistoire* que pour les affaires religieuses. Mais dans plusieurs pays, les rabbins sont encore exclusivement les instituteurs et les juges de leurs coreligionnaires. — Les Juifs, d'abord pasteurs, firent de grands progrès en agriculture, lorsqu'ils furent établis en Palestine; leur esprit mercantile se développa au temps de David et de Salomon, et depuis lors, au milieu des fortunes les plus diverses, ils n'ont cessé de montrer leur aptitude pour toutes les affaires de négoce et d'argent. Ils ont généralement conservé leur type oriental, parce qu'ils n'ont pu se mêler aux peuples qui les persécutaient et parce que leur religion leur ordonnait de s'unir à des femmes de leur race. — Leur langue, voisine de l'arabe, du syriaque et du chaldéen, s'est altérée pendant la captivité, s'est mélangée de mots empruntés aux idiomes de la Syrie et de la Chaldée, et est devenue la langue rabbinique du moyen âge. La Bible, écrite d'abord en hébreu, puis en chaldéen, renferme ces chefs-d'œuvre de la littérature sacrée, que l'on admire avec tant de raison; les Juifs possédaient encore une littérature profane, légendes, chants, poëmes historiques et moraux, généalogies. Au temps de leurs rapports avec les Grecs d'Alexandrie, ils s'occupèrent de philosophie, et beaucoup furent partisans du gnosticisme. Plus tard, si beaucoup s'égarèrent dans les erreurs de la Cabale et des sciences occultes, d'autres cultivèrent avec succès la médecine et l'astronomie; avant les Arabes, ils contribuèrent à nous faire connaître plusieurs des œuvres de l'antiquité. De nos jours ils ont donné des hommes distingués dans toutes les carrières libérales. V. pour les détails : l'*Ancien Testament*, les écrits de leur historien Josèphe; les ouvrages de Basnage, de Torcy, Boissy, Moldenbauër; l'*Hist. des Juifs depuis les Macchabées*, par Jost; Depping, *les Juifs dans le moyen âge;* Beugnot, *les Juifs d'Occident;* Salvador, *Hist. des Institutions de Moïse*, etc.

Juigné (ANTOINE-ÉLÉONORE-LÉON **Leclerc de**), né à Paris, 1728-1811, fut grand vicaire à Carcassonne, agent général du clergé, 1760, évêque de Châlons, 1764, archevêque de Paris, 1781. Il se distingua par sa charité, surtout en 1788; mais il perdit toute sa popularité, pour s'être opposé, en 1789, à la réunion des ordres aux Etats-généraux. Il quitta la France, et ne revint qu'en 1802, après s'être démis de la prélature à l'époque du concordat. On a de lui des *Mandements*, et un *Rituel*, 1776, 2 vol. in-4°, réimprimé sous le titre de *Pastoral de Paris*, 1786, 3 vol. in-8°.

Juillac, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 30 kil. N. O de Brive (Corrèze; 2,567 hab.

Juillet, 7° mois de l'année. Il avait été consacré par les Romains à Jules César; il se nommait auparavant *Quintilis* (le cinquième), parce que l'année commençait en mars.

Juilly, village de l'arr. et à 15 kil. N. O. de Meaux

(Seine-et-Marne). Anc. abbaye, fondée en 1200, et transformée, 1638, en collége dirigé par les Oratoriens. et encore aujourd'hui, depuis 1828, par des ecclésiastiques, qui l'ont rendu très-florissant.

Juin, 6e mois de l'année, consacré par les Romains à Junon, ou, suivant d'autres, ainsi nommé de Junius Brutus.

Jujuy, ch.-l. d'un Etat de ce nom dans la Confédération de la Plata, sur le Jujuy, à 1500 kil. N. O. de Buénos-Ayres; 4.000 hab. — Le *Jujuy*, ou *San-Salvador*, ou *Rio-Grande*, est une riv. qui vient des Andes, a 500 kil. de cours et se jette dans le Vermejo. Il reçoit de nombreux affluents.

Jules (Saint), soldat romain, qui subit le martyre en 302. On le fête le 27 mai.

Jules Ier (Saint), pape, né à Rome, successeur de saint Marc, 337, soutint saint Athanase contre les Ariens, le rétablit sur le siége d'Alexandrie, et convoqua, en 344, le concile de Sardique, qui confirma le concile de Nicée. On le fête le 12 avril.

Jules II (JULIEN **de la Rovère**), pape, né près de Savone, en 1441, neveu de Sixte IV, qui le nomma cardinal, occupa successivement les siéges de Carpentras, Albano, Ostie, Bologne, Avignon, Mende. Il jouissait d'une grande influence, s'était déclaré contre Alexandre VI et semblait favorable aux Français. En 1503, il trompa le cardinal Georges d'Amboise, qui aspirait à la tiare, et fit nommer Pie III, qui mourut au bout de 26 jours. Il parvint à gagner la majorité des cardinaux et fut proclamé pape, non sans avoir eu recours à des intrigues qu'on lui a reprochées. Il déploya dès lors la plus grande activité. Il décida la construction de Saint-Pierre, sur les magnifiques dessins de Bramante, et en posa la première pierre, le 18 avril 1506. Il voulut jouer un grand rôle politique en Europe, et avant tout rendre à la papauté sa puissance temporelle et à l'Italie son indépendance, en chassant les étrangers, qu'il appelait les *barbares*. Il força d'abord César Borgia à restituer ses forteresses, reprit Pérouse aux Baglioni, Bologne à Jean Bentivoglio, souleva les Génois contre Louis XII, 1507, chercha à exciter l'empereur Maximilien contre la France; puis sembla changer de politique. Il voulait amoindrir les Vénitiens, les forcer à lui rendre les villes qu'ils avaient enlevées au Saint-Siége, et les humilier pour les placer sous sa direction. Il fut l'âme de la ligue de Cambrai, 1508, qui réunit contre eux Louis XII, Maximilien, Ferdinand d'Aragon, le roi de Hongrie, les ducs de Savoie et de Ferrare. Il profita de la victoire des Français à Agnadel, 1509, pour leur reprendre toutes les villes qu'il réclamait. Puis il se rapprocha de la république qu'il avait excommuniée, gagna Ferdinand d'Aragon, en lui donnant l'investiture du royaume de Naples, et se brouilla avec Louis XII, surtout en attaquant son allié, le duc de Ferrare. Il manqua d'être pris à Bologne, puis, le casque en tête et la cuirasse au dos, il dirigea lui-même l'artillerie au siége de la Mirandole, et entra dans la ville par la brèche. Profitant des fautes de Louis XII, qui voulait le faire condamner par un concile réuni à Pise, puis à Milan, il lui opposa le concile de Latran, et forma la *Sainte Ligue*, 1511, avec Venise, le roi d'Espagne, Henri VIII d'Angleterre, les Suisses et plus tard Maximilien. Les alliés furent d'abord vaincus, et les troupes pontificales eurent leur part de la défaite de Ravenne, 1512. Mais la mort de Gaston de Foix mit fin aux succès des Français, et Jules II mourut au moment où ils étaient chassés de l'Italie, lorsqu'il allait se tourner contre les Espagnols, fév. 1513. Jules II a été avant tout un pape politique et patriote; comme souverain, il a pu être digne des louanges des Italiens; comme chef de la chrétienté, il a peut-être mérité les accusations que ses contemporains ont dirigées contre son ardeur belliqueuse et sa politique qui fut souvent trop passionnée. Il a protégé les lettres et les arts, Bramante, Michel-Ange, Raphaël; son pontificat est déjà l'aurore brillante de la grande renaissance.

Jules III (JEAN-MARIA **Del Monte**), pape, né à Arezzo, en 1487, d'une noble famille romaine, fut archevêque de Siponte, cardinal, et succéda à Paul III, en 1549. Il rétablit et continua le concile de Trente. Il s'unit avec Charles-Quint contre Octave Farnèse, duc de Parme, qui appela les Français à son secours. Il embellit un jardin, devenu célèbre sous son nom, près de la porte del Popolo. On lui a reproché ses faveurs peu justifiées; il mourut peu regretté, en 1555.

Jules l'Africain. V. AFRICANUS.

Jules Romain (GIULIO **Pipi,** dit), peintre, architecte, ingénieur, né à Rome, 1492-1546, élève chéri de Raphaël, fut associé par lui à plusieurs de ses travaux, et, après la mort de son maître, termina plusieurs de ses tableaux, comme la *Transfiguration*. Il voulut plus tard imiter la vigueur de Michel-Ange, sans pouvoir réussir complétement; mais il eut cependant une véritable énergie. Il fut employé par Clément VII, pour lequel il peignit les belles fresques de la *villa Madama*, qu'il avait lui-même bâtie, et la *Défaite de Maxence;* mais des dessins licencieux lui firent perdre la protection du pape. Il alla fonder à Mantoue une école célèbre, vécut à Bologne et revint à Rome, sous Paul III. Bon architecte, il éleva plusieurs palais célèbres, à Rome surtout; il fortifia Mantoue et dessécha les marais voisins. On cite parmi ses tableaux, qui sont d'un grand maître, le *Déluge*, la *Flagellation*, le *Martyre de saint Etienne*, *Judith*, la *Fornarina*, etc. On voit au Louvre : la *Nativité*, le *Triomphe de Vespasien et de Titus*, *Vénus et Vulcain*, la *Vierge*, *l'Enfant Jésus et Saint Jean*, etc.

Julia gens, illustre maison patricienne de Rome, originaire d'Albe, qui plus tard essaya de se rattacher à Jule ou Ascagne, fils d'Enée et petit-fils de Vénus. On connaît 4 familles de la maison Julia : César, Julus, Mento et Libo.

Julia, nom de plusieurs villes auxquelles on donna le nom de Jules César. Les plus célèbres sont : *Julia Biterra* (Béziers); *Julia Cæsarea* (Cherchell); *Julia Chrysopolis* (Borgo-San-Donnino); *Julia Felix* (Berwick); *Julia Livia* (Puycerda); *Julia Pax* ou *Pax Augusta* (Béja); *Julia Traducta* (Tarifa).

Julia, fille de Jules César et de Cornélie, née en 82 av. J. C., épousa Pompée en 59, s'efforça de maintenir la concorde entre ces deux ambitieux, et mourut malheureusement en 55. Le peuple voulut que ses restes fussent placés au Champ de Mars.

Julia, fille d'Auguste et de Scribonie, née en 39 av. J. C., fut élevée avec le plus grand soin, épousa Marcellus, en 25, Agrippa, dont elle eut trois fils et deux filles, en 22, enfin Tibère, 12. Celui-ci se sépara de sa femme, 6. Les débauches de Julie, qu'on ne peut nier, furent probablement exagérées par Livie et par Tibère; Auguste révéla son malheur au sénat, et exila sa fille dans l'île de Pandataria; elle obtint, au bout de 5 ans, la permission de vivre à Rhegium. Tibère, devenu empereur, 14 ap. J. C., la soumit à une captivité plus dure et la laissa probablement mourir de faim.

Julia, fille de la précédente, née vers 18 av. J. C., épousa Æmilius Paulus, imita l'exemple de sa mère, et reconnue coupable d'adultère avec Silanus, fut reléguée par Auguste dans l'île de Trémère, sur la côte d'Apulie, 9 ap. J. C. Elle y mourut vers l'année 28.

Julia Domna (PIA FELIX AUGUSTA), fille de Bassianus, prêtre du Soleil à Emèse (Syrie), née vers 158, épousa Septime Sévère, général de Marc Aurèle, vers 175, excita, encouragea son ambition, et monta sur le trône avec lui en 193. Elle protégea les rhéteurs, les philosophes, et contribua à introduire en Grèce des idées empruntées au mysticisme oriental. Ses débauches furent publiques. Elle eut deux fils, Caracalla et Géta; après la mort de l'empereur, elle vit Géta assassiné dans ses bras par son frère, 211. Elle fut puissante sous Caracalla; après la révolte victorieuse de Macrin, elle se laissa mourir de faim à Antioche, 218.

Julia Mésa, Mammæa, Soemias. V. ces noms.

Julia de Fontenelle (JEAN-SÉBASTIEN-EUGÈNE), médecin et chimiste, né à Narbonne, 1790-1842, docteur de Montpellier, alla, en 1820, à Barcelone, pour étudier l'épidémie qui y régnait, fonda la Société des sciences physiques et naturelles, et a écrit de nombreux ouvrages sur *la Fièvre jaune de Barcelone*, sur *l'Air marécageux*, sur *l'Incertitude des signes de la mort et le danger des inhumations précipitées*, après une mission en Allemagne, 1835; il a surtout publié un grand nombre de *Manuels* pour la collection Roret.

Julianeshaab, établissement danois, au S. du Groënland, fondé en 1775; 2,000 hab. Les lieux principaux sont *Julianeshaab* et *Lichtenau.*

Julianus (DIDIUS). V. DIDIUS.

Julianus (MARCUS AURELIUS), gouverneur de Vénétie, fut proclamé empereur à la mort de Numérien, mais fut battu et tué par Carin, près de Vérone, 284.

Julianus (SALVIUS). V. SALVIUS.

Julie (Sainte), vierge et martyre, née à Carthage, vendue comme esclave par le Vandale Genséric, fut emmenée en Syrie, puis en Corse, où elle mourut vers 439. On l'honore le 22 mai.

Julien (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à

36 kil. S. de Lons-le-Saulnier (Jura). Elève de mulets; 725 hab.

Julien (Saint-), bourg à 4 kil. de Pauillac (Gironde), sur la rive gauche de la Gironde. Vins renommés.

Julien-Lars (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. N. E. de Poitiers (Vienne). Tuileries; 898 hab., dont 425 agglomérés.

Julien-de-Carouge (Saint-), ch.-l. d'arr. de la Haute-Savoie, par 46° 8′ 35″ lat. N. et 3° 44′ 45″ long. E., à 30 kil. N. d'Annecy, près de l'Arve; 1,537 hab.

Julien-Chapteuil (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 18 kil. E. du Puy (Haute-Loire). Ruines d'un château fort; 3,505 hab., dont 1,054 agglomérés.

Julien-en-Jarret (Saint-), village de l'arr. et à 15 kil. N. E. de Saint-Etienne (Loire). Forges, hauts fourneaux; 6,230 hab.

Julien-du-Sault (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 10 kil. N. O. de Joigny (Yonne), sur l'Yonne. Vins, bois, charbons; 2,147 hab.

Julien-du-Tournel (Saint-), bourg de l'arr. et à 20 kil. de Mende (Lozère), sur le Lot. Château du Tournel, l'une des 8 baronnies du Gévaudan. Mines de plomb.

Julien-de-Vouvantes, ch.-l. de canton de l'arr. et à 14 kil. S. E. de Châteaubriant (Loire-Inférieure). Belle église du xvᵉ siècle; 1,945 hab.

Julien (Flavius Claudius Julianus), fils de Jules Constance, frère de Constantin le Grand, et descendant, par sa mère Basiline, de Didius Julianus, naquit à Constantinople en 331. A la mort de Constantin, 337, tous ses parents furent massacrés, probablement par l'ordre de Constance, à l'exception des deux jeunes frères, Gallus et Julien; l'église de Nicomédie leur servit d'asile. Julien fut placé auprès de l'évêque arien Eusèbe, qui dut le préparer aux fonctions ecclésiastiques. En 345, Constance assigna pour demeure aux deux frères la forteresse de Macellum en Cappadoce; Julien y fut astreint aux devoirs de catéchumène, et sans doute commença à ressentir de l'aversion pour une religion qu'on lui imposait. Lorsque Gallus fut nommé césar, en 351, Julien, mieux traité, put venir à Constantinople, passa à Nicomédie, où on lui défendit d'entendre les leçons de Libanius; mais, à Pergame, il se livra tout entier au mysticisme néoplatonicien du vieil Edesius et de son école; il se fit initier aux mystères d'Eleusis, et, tout en paraissant encore chrétien, il était déjà, au fond du cœur, l'admirateur passionné du paganisme. A la mort de Gallus, décapité par ordre de Constance, 354, Julien fut retenu prisonnier pendant sept mois, mais il fut sauvé par l'impératrice Eusébie, et put aller étudier à Athènes, au milieu des rhéteurs et des philosophes; déjà ses condisciples, saint Basile et saint Grégoire de Nazianze, avaient deviné ses pensées secrètes. Il fut bientôt appelé à Milan, et nommé césar par Constance, qui lui donna sa sœur Hélène et le gouvernement des Gaules, 355. Julien, malgré des dangers et des obstacles de toute nature, déploya des talents de premier ordre, comme général et comme administrateur; il parvint à repousser les barbares, et surtout les Allemands, vers le Rhin; après avoir passé l'hiver à Sens, il rentra en campagne, 357, et remporta la grande victoire d'Argentoratum ou Strasbourg; il refusa le titre d'auguste, que ses soldats lui avaient donné, poursuivit les ennemis au delà du Rhin, leur imposa une trêve, puis revint battre les Francs en Belgique. Il séjourna à Lutèce, qu'il aimait, dans le palais des Thermes, fit deux nouvelles campagnes aussi glorieuses que les précédentes, délivra la Gaule des barbares, et, en même temps, s'occupa avec zèle de l'administration, et fit disparaître beaucoup d'abus. Mais Constance, jaloux ou effrayé, rappelait une partie de ses troupes; les soldats refusèrent d'obéir, et proclamèrent Julien empereur à Lutèce, 360. Eusébie et Hélène étaient mortes; la guerre éclata entre les deux princes. Julien, qui venait de renier publiquement le christianisme, montra beaucoup de décision, et déjà il était arrivé victorieux à Sirmium, lorsqu'il apprit la mort de Constance. Tout l'empire reconnut Julien, 361. A Constantinople, il revêtit le manteau des stoïciens, s'entoura de rhéteurs, d'augures, de prêtres, de philosophes, sans négliger les soins du gouvernement. Il avait puni sévèrement les crimes du règne précédent et réformé le palais; il publia de sages lois et poursuivit sans pitié les abus. Mais la grande affaire de sa vie fut l'entreprise qu'il tenta de restaurer le polythéisme en l'épurant, de rétablir l'*Hellénisme* sur les ruines du christianisme qu'il accusait du malheur et de la décadence de l'empire. Il voulait joindre à la brillante mythologie des poëtes de la Grèce ancienne, les idées des néoplatoniciens, les formules et les cérémonies de la théurgie orientale, en même temps qu'il s'efforçait de donner aux prêtres de sa religion les vertus qu'il ne pouvait s'empêcher de reconnaître chez les prêtres chrétiens. Tout en proclamant la tolérance, il retirait aux chrétiens leurs priviléges, pour les accorder à ses sectateurs; il dépouilla leurs églises et restaura les temples du paganisme; il leur défendit d'enseigner les belles-lettres, pour leur enlever le droit d'instruire la jeunesse. S'il rappelait les prêtres orthodoxes, c'était pour les opposer aux ariens, multiplier les divisions parmi les chrétiens et faire triompher le polythéisme. Julien, grand pontife, était un dévot animé d'une piété enthousiaste, un croyant exalté et superstitieux; malgré son intelligence, il était tombé dans la plus grande des erreurs; il s'efforçait en vain de rendre la vie à ce qui était mort; il n'aurait pas mieux réussi, s'il avait régné longtemps, mais son règne fut très-court. Il venait d'ordonner la reconstruction du temple de Jérusalem, pour donner un éclatant démenti aux prophéties, lorsqu'il partit d'Antioche pour se mettre à la tête d'une grande expédition contre les Perses; il soumit la Mésopotamie, et allait attaquer l'Assyrie, lorsqu'il fut blessé mortellement dans un combat contre les ennemis; il expira après avoir adressé à ses amis les plus nobles paroles. On l'a flétri du nom d'*apostat*, quoique Julien n'ait jamais été franchement chrétien, parce qu'il se montra l'ennemi le plus déclaré et le plus dangereux du christianisme; mais il ne faut pas nier ses vertus et ses talents, tout en déplorant ses erreurs. Sans être un écrivain de premier ordre, il a laissé des œuvres remarquables : des *Panégyriques de Constance et d'Eusébie*, des *Traités théologiques et moraux* (Discours en l'honneur du Soleil-Roi, en l'honneur de la Mère des Dieux, contre les Cyniques ignorants, etc.); la *Satire des Césars*, son chef-d'œuvre, comédie politique, spirituelle et mordante, à la manière de Lucien; le *Misopogon*, satire de la licence et de la mollesse d'Antioche; des *Lettres* curieuses; une *Epître au sénat et au peuple d'Athènes;* etc. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées, à Paris, 1583, grec-latin, en 1630, avec trad. de Martin et de Chantelair; en 1696, in-fol., par Spanheim. Elles ont été traduites en français par Tourlet, 1821, 3 vol. in-8°, et par E. Talbot, 1863. V. *Vie de Julien* par La Bletterie; *Etude sur Julien* par A. Desjardins.

Julien (Saint), premier évêque du Mans, mort vers 286. On l'honore le 27 janvier. — Martyr, né à Vienne (Dauphiné), supplicié près de Brioude, pendant la persécution de Dioclétien. On l'honore le 28 août. Son corps, retrouvé par saint Germain d'Auxerre, et transporté à Brioude, fit, dit-on, beaucoup de miracles. On l'honorait à Paris, où une église et une rue portaient le nom de Saint-Julien le Vieux ou le Pauvre. — Un autre *saint Julien*, dont saint Ephrem a écrit la vie, né en Occident, se rendit célèbre par ses austérités dans une solitude près d'Edesse, où il mourut en 370. On l'honore le 9 juin.

Julien ou **Julianus Antecessor**, jurisconsulte romain du viᵉ s., est probablement l'auteur de la traduction latine des *Novelles* de Justinien. Cette œuvre, connue sous le nom d'*Epitome* ou de *Novella*, se répandit dans tout l'Occident, puis fut oubliée à partir du xiiᵉ s. On l'a publiée plusieurs fois depuis 1512, Lyon, in-8°.

Julien (Le comte), gouverneur de l'Andalousie et de Ceuta, repoussa d'abord les Arabes; puis se déclara contre Roderic, qui avait dépouillé les fils de Witiza, livra Ceuta aux Arabes, les guida en Espagne, et combattit avec eux à Xérès, 711. Les vainqueurs le dépouillèrent et le jetèrent dans une prison où il mourut. Les poëtes espagnols du *Romancero* ont attribué sa révolte au ressentiment de l'insulte faite par Roderic à sa fille Florinde, appelée vulgairement la *Cava;* les historiens n'en parlent pas.

Julien Cesarini (Le cardinal), né en 1398, présida le concile de Bâle, chercha vainement à ramener les Hussites, et plus tard, légat du pape, excita Ladislas, roi de Hongrie, à violer le traité de paix conclu avec Amurat Iᵉʳ, et à recommencer la guerre dans laquelle les chrétiens furent vaincus à Varna, 1444.

Julien de la Rovère (Le cardinal). V. Jules II.

Julien (Simon), peintre, né à Toulon, 1736-1800, étudia sous Carle Vanloo, fréquenta l'école de Natoire et s'éloigna tellement du mauvais goût de l'époque qu'on le surnomma *Julien l'Apostat*. Protégé par le duc de Parme, lui-même prit le nom de *Julien de Parme;* il

fut ensuite bien traité par le duc de Nivernois et par le prince de Ligne, mais tomba dans l'indigence, et les secours de François de Neufchâteau arrivèrent trop tard. On cite de lui : *Jupiter endormi dans les bras de Junon, le Triomphe d'Aurélien, l'Aurore sortant des bras de Tithon.*

Julien (Pierre), sculpteur, né à Saint-Paulien, près du Puy, 1731-1804, élève de Coustou, eut le grand prix de sculpture, en 1765, resta quatre ans à Rome et fut de l'Académie, en 1779. Il a eu un talent plus grand que sa réputation; on cite parmi ses œuvres, qui rappellent la pureté de la statuaire antique : *Ganymède versant le nectar*, un *Guerrier mourant*, *la Baigneuse* (au Luxembourg); deux bas-reliefs, *Apollon chez Admète* et la *Chèvre Amalthée*; *Galatée*, peut-être son chef-d'œuvre, des statues de *La Fontaine*, du *Poussin*, etc.

Juliennes (Alpes). V. Alpes.

Juliers, *Juliacum*, en allemand, *Julich*, v. de la province Rhénane (Prusse), à 24 kil. N. E. d'Aix-la-Chapelle, près de la Roër. Industrie active : draps, coutellerie; 5,000 hab. — Fondée, dit-on, au temps de Jules César, résidence des comtes de Juliers, au XIIe s.; souvent prise et reprise.

Juliers (Duché de). Situé dans l'empire d'Allemagne, entre la Gueldre et le duché de Clèves au N., l'Électorat de Cologne à l'E., le duché de Clèves à l'O., le Limbourg au S., il avait pour villes principales : Juliers, Aix-la-Chapelle, Aldenhoven, Dalen, Duren, Zulpich. Le comté de Juliers dépendit de la Basse-Lorraine jusqu'au milieu du XIIIe s.; il fut érigé en margraviat, 1336, en duché, 1357. En 1420, Adolphe réunit au duché les comtés de Gueldre et de Berg; ces possessions passèrent à la maison de Clèves, 1521-1609. Alors commença la guerre de *la succession de Juliers*, disputée surtout par les maisons de Brandebourg, de Neubourg et de Saxe. Rodolphe II voulut s'approprier cet important héritage, en le mettant sous le séquestre; Henri IV, allié des princes protestants, allait intervenir contre lui, quand il fut assassiné, 1610. La succession fut définitivement partagée par les traités de 1614 et de 1666; l'électeur de Brandebourg eut Clèves, la Mark et Ravensberg; le palatin de Neubourg eut Juliers et Berg. Ce dernier État passa à la Bavière, qui le conserva jusqu'en 1801; incorporé à la France, il forma le départ. de la Roër. Les traités de 1815 l'ont donné à la Prusse.

Juliobona, v. de la Lyonnaise Ire (Gaule), chez les *Calètes;* auj. *Lillebonne.* — V. de la Pannonie, la même que *Vindobona*, auj. *Vienne.*

Juliodunum, auj. *Loudun.*

Juliomagus, auj. *Angers.*

Julius Nepos, Julius Obsequens. V. Nepos, Obsequens.

Jullien *de Paris* (Marc-Antoine), fils du conventionnel Jullien de la Drôme, né à Paris, 1775-1848, se fit de bonne heure connaître aux Jacobins, était commissaire des guerres, dès 1793, et fut chargé par le Comité de salut public d'une mission politique dans l'Ouest et le Sud-Ouest. Il se distingua alors par son activité, dénonça Carrier à Robespierre, fut arrêté après le 9 thermidor, au retour d'une mission à Bordeaux, se défendit contre Carrier et Tallien et fut mis en liberté. Il collabora à plusieurs journaux, fonda *l'Orateur Plébéien*, fut impliqué dans la conspiration de Babeuf et se réfugia en Italie. Quelque temps attaché au cabinet particulier de Bonaparte, il fut chargé par lui de rédiger le *Courrier de l'armée d'Italie;* ils se brouillèrent. Cependant Jullien fit partie de l'expédition d'Égypte, comme commissaire des guerres. Il servit sous Championnet à Naples, fut secrétaire du gouvernement provisoire napolitain; et, après le 18 brumaire, eut plusieurs missions en Italie, servit au camp de Boulogne, dans la campagne d'Austerlitz, et fut plusieurs fois presque disgracié par Napoléon, dont il n'approuvait pas les actes. Sous la Restauration, il fut l'un des fondateurs de *l'Indépendant*, qui devint *le Constitutionnel*, puis créa, en 1818, la *Revue encyclopédique*, qui eut du succès. Il prit une part assez active à la révolution de Juillet, et depuis 1833 ne se fit plus remarquer que dans les congrès scientifiques. On a de lui beaucoup d'opuscules et d'articles de journaux, sur la politique, l'instruction publique, etc.

Jumeaux, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. S. E. d'Issoire (Puy-de-Dôme), près de l'Allier. Construction de bateaux; 1,503 hab.

Jumet, v. du Hainaut (Belgique), à 6 kil. N. O. de Charleroi. Houille, verreries; 10,000 hab.

Jumiéges (*Gemeticum monasterium, Gimegiæ, Unnedica*), village de l'arr. et à 28 kil. O. de Rouen (Seine-Inférieure), sur la Seine. Belles ruines d'une abbaye célèbre de bénédictins, fondée en 654 par saint Philibert, détruite par les Normands, relevée par Guillaume Longue-Épée. Elle fut une école fameuse. Dans l'église on voyait le tombeau des *Enervés de Jumiéges*, qui, suivant la tradition, étaient des fils de Clovis II, à qui l'on avait coupé les nerfs des bras et des jambes; suivant d'autres, c'étaient les ducs de Bavière, Tassillon et Théodore, que Charlemagne y aurait renfermés. Agnès Sorel y mourut.

Jumilhac-le-Grand, ch.-l. de canton de l'arr. et à 35 kil. E. de Nontron (Dordogne). Beau château; 2,707 hab., dont 550 agglomérés.

Jumilla, *Gemellæ*, v. de la prov. et à 55 kil. N. O. de Murcie (Espagne). Industrie assez active; houille aux environs; 10,000 hab.

Jumonville (Coulon de), officier français, né vers 1725, servait en Amérique, lorsque le gouverneur français du fort Duquesne l'envoya avec 30 hommes pour sommer les Anglais de se retirer des bords de l'Ohio. Il fut tué, le 23 mai 1753, par une troupe de soldats virginiens que commandait le jeune Washington. Sa mort, regardée comme un assassinat en France, fut l'une des occasions de la guerre de Sept Ans.

Juncosa (Fra Joaquim), peintre espagnol, né à Cornudella, près de Tarragone, 1631-1708, élève de son père, Juan Juncosa, se distingua de bonne heure par ses tableaux mythologiques et religieux, par ses fresques, d'un dessin correct, d'une belle couleur, d'un style ferme et franc. Il se fit moine dans la grande Chartreuse de la Scala Dei, à Barcelone, vers 1660, alla travailler dans plusieurs églises et dans plusieurs couvents, perfectionna son talent en Italie; mais, à son retour, ne put s'assujettir à la règle commune, s'enfuit de son monastère et trouva un refuge auprès du pape. On cite de lui *Saint Bruno lisant sa règle à ses disciples, la Naissance et le Couronnement de la Vierge*, l'*Histoire du Saint-Sacrement*, l'*Histoire de la Vierge*, etc. — Son cousin, José **Juncosa,** né à Cornudella, mort en 1705, son condisciple, prêtre et prédicateur, fut aussi un peintre distingué, aida plusieurs fois *Joachim* dans ses travaux, et a laissé un grand nombre de tableaux et de portraits à Barcelone et dans la Catalogne.

Jungfrau, c.-à-d. *la jeune fille*, sommet des Alpes Bernoises, sur la limite des cantons de Berne et du Valais; 4,180 m. de hauteur.

Junge (Joachim), en latin *Jungius*, naturaliste et philosophe allemand, né à Lubeck, 1587-1657, professeur de mathématiques à Giessen, puis à Rostock, devint ensuite recteur de l'école de Saint-Jean à Hambourg. Il attaqua vivement le péripatétisme et mérita les grands éloges de Leibniz, qui le place auprès de Copernic, de Galilée et de Descartes. On peut le considérer comme le créateur de la botanique scientifique. Parmi ses nombreux ouvrages, on cite : *Geometria empirica, Logica Hamburgensis, Isagoge phytoscopica, Mineralia, Historia Vermium*, etc.

Junger (Jean-Frédéric), littérateur allemand, né à Leipzig, 1759-1797, a composé des chansons, dont plusieurs devinrent populaires, des romans et des comédies, d'un style facile et agréable. Mais il fut pauvre, tomba dans une profonde mélancolie, qui dégénéra plus tard en folie; ce qui ne l'empêcha pas de composer alors ses meilleurs romans humoristiques.

Jungmann (Joseph), lexicographe de Bohême, né à Hudlitz, 1773-1847, fut professeur à Prague et recteur de l'Université. Il a consacré sa vie à restaurer l'idiome tchèque ou bohême, et à ranimer la littérature nationale. On lui doit surtout deux ouvrages, devenus classiques, un *Dictionnaire Bohême-Allemand*, 1835-39, 5 vol. in-4°, et une *Histoire de la Littérature de Bohême*, 1825 et 1849. Il a aussi laissé un recueil de *Mélanges*, 1841.

Junia gens, maison de l'ancienne Rome, qui prétendait descendre d'un compagnon d'Énée; elle s'éteignit dans la personne de Junius Brutus.

Junien (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 12 kil. N. E. de Rochechouart (Haute-Vienne), au confluent de la Vienne et de la Glane. Commerce de chevaux et mulets; industrie active, porcelaine, chapeaux, toiles, coutellerie, teintureries, etc.; commerce de bois, fer, cuirs, grains, vins; belle église; 8,221 hab., dont 5,668 agglomérés.

Junin, village du Pérou, au N. E. de Lima, où Bo-

livar battit les Espagnols, le 6 août 1824. Il a donné son nom au départ. de *Junin*, qui a pour ch.-l. *Cerro de Pasco*.

Junius, pseudonyme sous lequel furent publiées à Londres, dans le *Public Advertiser*, de 1769 à 1772, des *Lettres politiques* d'une extrême violence contre le ministère de lord North. Malgré beaucoup d'ingénieuses suppositions, on n'a pu découvrir le véritable auteur de ces lettres, qui firent alors beaucoup de bruit. On les a attribuées à lord Sackville et à sir Philip Francis, à Burke, à Hamilton, à Ch. Lloyd, à Hugh Boyd, à Glover, lord Temple, lord Grenville, W. Bentinck, au libraire Almon, à Young, Gibbon, etc. Elles ont été souvent publiées surtout à Londres, 1796, 2 vol. in-8°; 1812, 3 vol. in-8°; Edimbourg, 1822. Elles ont été traduites par Parisot, 1823, 2 vol. in-8°.

Juniville, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 15 kil. S. E. de Réthel (Ardennes); 1,296 hab.

Junon, nommée *Héra* par les Grecs, était, suivant la Fable, fille de Saturne et de Rhéa, sœur et femme de Jupiter, reine du ciel. De ce mariage naquirent Hébé et Vulcain; seule, elle avait conçu Mars et Typhon. Jalouse et vindicative, elle poursuivit sans pitié Io, Latone, Callisto, Sémélé, Alcmène, etc., aimées par Jupiter; elle persécuta Hercule et le condamna à de durs travaux; aux noces de Thétis et de Pélée, elle disputa le prix de la beauté à Vénus et à Minerve; sur le mont Ida, le berger Pâris lui préféra Vénus; de là sa haine contre la famille de Priam et contre les Troyens. Elle excita la guerre de Troie, s'acharna sur cette malheureuse ville, poursuivit les Troyens d'Enée à Carthage, en Italie. Jupiter, irrité de ses reproches continuels, la suspendit un jour par une chaîne d'or entre le ciel et la terre, avec de lourdes enclumes aux pieds. — On l'honorait spécialement à Argos, à Samos, à Carthage, en Espagne, à Rome. Protectrice des femmes, elle les accompagnait de la naissance à la mort; on l'appelait alors *Virginalis*, *Matrona*, *Opigena*, *Sospita*; à Rome, on célébrait de grandes fêtes en son honneur, les *Matronalia*, le 1er mars. Elle était surtout la déesse des chastes matrones; on l'appelait *Jugalis*, *Pronuba*, *Lucina*, etc. Les femmes en couches invoquaient son aide; les enfants nouveau-nés étaient sous sa protection. Elle est ordinairement représentée assise sur un trône, avec un sceptre à la main, un diadème sur la tête; un paon est à ses côtés, et Iris déploie l'arc-en-ciel; le coucou lui était aussi consacré. — On appelait *Junons* les génies particuliers des femmes chez les Romains.

Junonis promontorium, nom ancien du cap Trafalgar.

Junot (Andoche), duc d'Abrantès, général français, né à Bussy-le-Grand (Côte-d'Or), 1771-1813, étudiait le droit, quand il partit comme volontaire dans un bataillon de la Côte-d'Or, 1792. Sa valeur téméraire le fit surnommer la *Tempête;* au siége de Toulon, il servit de secrétaire à Bonaparte et resta depuis lors attaché à sa fortune, l'aidant dans les disgrâces et partageant sa bourse avec lui. Il fut son aide de camp en Italie et devint colonel. Général de brigade en Egypte, il se distingua surtout au combat de Nazareth. Plus tard, toujours dévoué au Premier Consul, il fut nommé commandant de Paris, puis général de division. Colonel général des hussards en 1804, grand officier de la Légion d'honneur, il ne put se consoler de ne pas être nommé maréchal. Il fut ambassadeur à Lisbonne, en 1805, se distingua à Austerlitz, réprima une insurrection de Parme et de Plaisance, puis fut commandant de la première division militaire. L'Empereur lui reprochait vainement ses dépenses extravagantes et ses emportements. Chargé d'envahir le Portugal en 1807, il éprouva des souffrances inouïes, surmonta tous les obstacles et entra dans Lisbonne avec 1,500 hommes déguenillés. Il reçut le titre de duc d'Abrantès et le gouvernement du Portugal. Attaqué par les Anglais de Wellesley (Wellington), il fut battu à Vimeiro et forcé de conclure, le 30 août 1808, la convention de Cintra, pour l'évacuation du Portugal par l'armée française. On accusa l'impéritie et les dilapidations de Junot; Napoléon l'emmena en Espagne et lui confia le 3e corps, chargé d'assiéger Saragosse, puis il le renvoya à Paris. En 1809, Junot fit la campagne d'Allemagne; en 1810, il combattit en Espagne, puis en Portugal, sous Masséna; il fut alors grièvement blessé au visage. En 1812, il fit la campagne de Russie, et Napoléon l'accusa dans un de ses bulletins d'avoir manqué de résolution. Il fut nommé, en 1813, commandant de Venise et gouverneur général des provinces Illyriennes. Les souffrances que lui causaient ses anciennes blessures, son désespoir de ne plus avoir l'affection de l'Empereur, dérangèrent sa raison. On le ramena chez son père à Montbard; il se précipita par une fenêtre et se cassa la cuisse; on fit l'amputation; mais il arracha l'appareil et mourut quelques jours après. Il avait montré du goût pour les beaux-arts et enrichi sa bibliothèque de belles éditions et de rares manuscrits.

Junot (Laure **Fermon**, Mme), duchesse d'Abrantès, femme du précédent, née à Montpellier, 1784-1838, fille d'un riche fournisseur de vivres, qui mourut ruiné en 1795, connut, de bonne heure, chez sa mère, Bonaparte et son aide de camp, Junot, qui l'épousa, en 1800. Jeune, aimant le plaisir, prodigue dans ses dépenses futiles, caustique et médisante, elle excita plus d'une fois le mécontentement de Bonaparte, qui cependant combla de présents elle et son mari. Elle accompagna Junot en Portugal, en Espagne, prit part à plus d'une intrigue, continua ses folles dépenses et ne cessa d'avoir des rapports avec les étrangers et les personnes qui déplaisaient à l'Empereur. A la mort de son mari, quoique presque entièrement ruinée, elle reçut encore la meilleure société qu'attirait le charme de son esprit et de sa personne. Elle prit part aux intrigues qui ramenèrent les Bourbons en France, fut bien accueillie par les souverains étrangers, par Louis XVIII, par la duchesse d'Angoulême, mais resta privée de ressources. Elle se mit plus tard aux gages des libraires, publia de volumineux mémoires d'un style facile, des romans, des articles de Revues, et mourut dans une maison de santé à Chaillot. On a d'elle: *Mémoires ou Souvenirs historiques sur Napoléon, la Révolution, le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration*, 1831-1834, 18 vol. in-8°; *Mémoires sur la Restauration, la Révolution de 1830 et les premières années du règne de Louis-Philippe*, 1836, 6 vol. in-8°; *Histoire des Salons de Paris*, 1837-1838, 6 vol. in-8°; *Les femmes célèbres de tous les pays*, 1838; *Scènes de la vie espagnole*, 1836, 6 vol. in-8°; *l'Amirante de Castille, l'Opale, l'Exilé, la Duchesse de Valombray, la Vallée des Pyrénées*, etc., etc. — Son fils, Napoléon-Andoche **Junot**, duc d'Abrantès, né à Paris, 1807-1851, filleul de Napoléon et de Joséphine, fut quelque temps attaché au corps diplomatique, puis s'occupa de littérature, écrivit quelques romans et collabora au livre des *Cent et un*.

Junquera (Val de la), vallée de la Navarre, à 8 kil. S. E. de Pampelune. Abdérame III y fut défait par les chrétiens en 921.

Junquières (Jean-Baptiste **de**), né à Paris 1713-1786, auteur de plusieurs poëmes burlesques: *Télémaque travesti*, *Caquet-Bonbec* ou *la Poule à ma tante*, etc.

Junte (Les), ou plutôt *Giunti*, famille célèbre d'imprimeurs, originaire de Florence. Ils adoptèrent pour type une *fleur de lys* et quelquefois un *aigle*. Les plus célèbres sont: *Philippe*, né à Florence en 1450, imprimeur de 1497 à 1517, protégé par Léon X; — *Bernard*, l'un de ses fils, dirigea seul, de 1531 à 1551, l'établissement paternel; — *Philippe*, dit *le Jeune*, succéda à Bernard et mourut avant 1604; — *Modeste*, son fils, qui vint s'établir à Venise et mourut en 1642; — *Lucas-Antoine* s'établit à Venise à la fin du XVe siècle et mourut en 1537; — *Jacques*, le plus connu des Juntes établis à Lyon, vers 1520; il mourut en 1561; une imprimerie, sous le nom de Junte, existait encore dans cette ville en 1592.

Junte, *réunion*, nom donné, en Espagne, d'abord au conseil royal du commerce, puis à tous les conseils, enfin aux assemblées politiques des provinces et même aux Cortès.

Jupille, *Jobii villa*, v. de la prov. et à 16 kil. E. de Liége (Belgique). Mines de houille. Pepin d'Héristal y mourut en 714; 2,500 hab.

Jupiter, en grec *Zeus*, était chez les Grecs et les Romains le dieu suprême, le père des dieux et des hommes. Les légendes qui forment son histoire sont nombreuses et variées: Saturne avait obtenu le trône de son frère Titan, à la condition de dévorer ses enfants mâles, au moment de leur naissance. Sa femme, Rhéa, substitua au jeune Jupiter une pierre emmaillotée, et fit élever l'enfant en secret dans l'île de Crète; la chèvre Amalthée lui donnait son lait; les Curètes et les Corybantes cachaient ses cris, en dansant au bruit de leurs cymbales et de leurs tambours. Instruit de cette ruse, les Titans détrônèrent Saturne; mais Jupiter, âgé d'un an, secouru par les Cyclopes et par les Centimanes, délivra son père, foudroya les Titans du haut de l'Olympe et les précipita dans les enfers. Plus tard, il détrôna Saturne lui-même qui le craignait et lui avait dressé des

embûches. Il resta alors maître du monde, et partagea l'empire avec ses frères. Neptune et Pluton, qui eurent en partage les mers et les enfers. Il eut une guerre terrible à soutenir contre les Géants, fils de la Terre, et les vainquit avec l'aide de ses fils, Bacchus et Hercule. Les poëtes ont raconté de lui mille aventures; il règne parmi les dieux, lance la foudre, d'un seul mouvement de sourcils ébranle tout l'Olympe, et souvent, assis à l'écart, jouit de sa gloire et de sa puissance. Il frappe les mortels coupables et audacieux, Ixion, Tantale. Salmonée, Capanée, Prométhée, Lycaon, etc.; il visite la terre avec Mercure et récompense les vertus de Philémon et de Baucis; il punit les hommes de leurs crimes par le déluge, et ne sauve que Deucalion et Pyrrha, sa femme, etc. Junon, sa sœur et sa femme, lui a donné Vulcain et Hébé; mais Jupiter, fatigué de son caractère altier et jaloux, aime beaucoup d'autres femmes, des déesses, Cérès, mère de Proserpine, Latone, mère d'Apollon et Diane, Maïa, mère de Mercure, Mnémosyne, mère des Muses, etc.; des mortelles, Sémélé, mère de Bacchus, Alcmène, mère d'Hercule, Léda, mère de Pollux, etc. Il se métamorphose de mille manières, en pluie d'or, pour séduire Danaé, en cygne pour séduire Léda, en taureau pour enlever Europe, etc. Minerve s'est élancée tout armée de son cerveau. On le représente souvent sur un trône d'or ou d'ivoire, tenant un sceptre en lançant la foudre, ayant à ses pieds l'aigle, aux ailes déployées, et à côté de lui son échanson, Ganymède. Le chêne lui était consacré. On l'adorait partout, avec une foule de surnoms et d'attributs divers, mais surtout, à Dodone, en Epire, dont l'oracle était fameux, à Olympie, en Elide, où l'on célébrait en son honneur les grands *Jeux olympiques*, et où l'on admirait sa statue d'or et d'ivoire, chef-d'œuvre de Phidias, à Ammon en Libye, au Capitole de Rome, etc. — Il paraît que le Jupiter des Romains était primitivement le dieu de l'air, le maître du ciel, *Diovis pater*, *Diospiter*, *Diespiter;* son culte était spécialement confié au *Flamen Dialis*, le premier des flamines; il révélait l'avenir par des signes dans le ciel et par le vol des oiseaux. C'est lui qui représente surtout, dans l'antiquité païenne, l'idée de l'être suprême; et l'on a fait des rapprochements ingénieux entre les racines *Zeu* et *Jov*, à peu près identiques, et les mots qui dans beaucoup de langues désignent l'être par excellence, comme le *Jéhovah* des Juifs.

Jura, *Juratus* ou *Jurassus mons*, en allemand *Leberberg*, chaîne de montagnes, qui se rattache aux Alpes et forme l'un des systèmes de la région gauloise ou française. C'est un massif situé entre le Rhin, l'Aar, les lacs de Neuchâtel et de Genève, le Rhône, l'Ain, le Doubs et l'Ill, sur les limites de la France et de la Suisse. Sa longueur est de 280 kil., et sa largeur varie de 45 à 60. Il s'élève, comme une muraille, de 1,000 à 1,200 m. au-dessus de la plaine de l'Aar; il a des sommets de 1,700 m., puis diminue en s'avançant vers l'O., se composant de plusieurs chaînons parallèles, généralement dirigés du N. E vers le S. O., et séparés par des vallées peu profondes, qu'on appelle combes ou cluses; il offre un exemple remarquable de ce qu'on nomme plissement de terrains. Il est tout entier compris dans la formation dite *jurassique*, composée de calcaire tendre et d'argile, ce qui cause la fertilité du pays. Les montagnes sont couvertes de forêts de sapins et de beaux pâturages; plus bas, on cultive l'orge et le seigle; puis le froment, le maïs, la vigne On divise le système du Jura en sections : 1° *Le Jura méridional*, presque tout entier en France (Ain), entre le Rhône et le col de Saint-Cergues au N.; les principaux sommets sont : le Grand-Credo (1,090 m.), le Reculet (1,720 m), le Colombey (1,689 m.), la Dole (1,681 m.). Il projette à l'O. un grand contrefort, qui couvre le Bugey, entre le Rhône et l'Ain; 2° Le *Jura central*, entre le col de Saint-Cergues et le plateau d'Etalières au N., entre la France et la Suisse; les principaux sommets sont : le Rixoux (1,290 m.), le Landoz (1,426 m.), le mont d'Or (1,463 m.), le Suchet (1,591 m.), le Chasseron (1,611 m.). Le principal contrefort, au N. de la Dole, se dirige au N. E. vers Vaulion, rattache le Jura au Jorat, et a pour point culminant le mont Tendre (1,682 m.); 3° Le *Jura septentrional*, du plateau d'Etalières à la trouée de Béfort, forme un plateau brisé en tous sens, dans lequel coulent le Doubs, la Dessoubre, l'Ill et la Birse. Le Chasseral a 1,609 m., mais le mont Terrible, près du coude du Doubs, n'a que 793 m. Le Jura septentrional a pour contre-fort principal le *Leberberg* (montagne de foie, à cause de la couleur du fer de ses mines) ou *Jura helvétique*, haut de 1,200 à 1,450 m., entre la Birse et l'Aar. — La ligne du partage des eaux de l'Europe suit la crête du mont Tendre, du Jura central et du Jura septentrional. On trouve dans le Jura beaucoup de sites très-pittoresques, des mines de fer, du marbre, de l'albâtre, des sources sulfureuses et des salines. Il est traversé par un grand nombre de passages; au S., le col de la Faucille et les gorges de Nantua; au centre, le col de Saint-Cergues et le col de Balaigue; au N., la Clusette, le passage de Pierre-Pertuis, etc.

Jura (Départ. du); situé à l'E. de la France, il a pour limites : la Haute-Saône au N., Saône-et-Loire et Côte-d'Or à l'O.; Ain au S.; la Suisse et le départ. du Doubs à l'E. Il est couvert de hautes montagnes, surtout à l'E. (le Reculet, la Dole, le Noirmont); elles sont couronnées de bois et de pâturages, où l'on élève de bons chevaux de trait et des bêtes à cornes; où, dans les collines du centre, sont de nombreuses fruiteries; dans la plaine à l'O., des terres fertiles en céréales et des coteaux dont les vins sont estimés (Arbois, Château-Chalon, Vassange). On y trouve les lacs des Rousses, du Grand-Vaux et de Marigny, des étangs poissonneux. Il est arrosé par le Doubs, la Seille et l'Ain. On exploite le fer, le sel, la tourbe, le marbre. L'industrie consiste en horlogerie, ustensiles en fer, articles en bois tourné, pierres fines factices, papeteries, fromages de Septmoncel et façon Gruyère. La superficie est de 499,401 hectares; la population, de 288,823 hab. Le ch.-l. est Lons-le-Saulnier; il y a 4 arrondissements : Lons-le-Saulnier, Dôle, Poligny et Saint-Claude. Il a été formé d'une partie de la Franche-Comté (bailliage d'Aval); il appartient à la 7e région militaire, est du ressort de la Cour d'appel et de l'Académie de Besançon, et forme l'évêché de Saint-Claude.

Jura, l'une des Hébrides (Ecosse), au N. E. d'Islay, à l'O. de la presqu'île de Cantyre, dépend du comté d'Argyle. Elle a 37 kil sur 10; elle est montagneuse, et renferme du fer, des ardoises; 1,500 hab.

Jurançon, bourg de l'arr. et à 3 kil. O. de Pau (Basses-Pyrénées). Vins renommés; 2,546 hab.

Jurande, mot qui, dans l'ancienne France, désignait le corps des jurés d'une communauté de marchands, ou la charge de juré.

Jurat, nom d'officiers municipaux de Bordeaux, chargés de la police de la ville et d'une partie de la justice criminelle. Ils ont été supprimés en 1789.

Juré. Ce mot a eu des acceptions très-diverses au moyen âge et jusqu'à la révolution; il désigne parfois les échevins, les officiers municipaux, tous les bourgeois même d'une ville, tous ceux qui ont prêté serment de remplir fidèlement leur charge. V. JURY.

Juridictions (Ligue des Dix-). V. GRISONS.

Jurien-Lagravière (PIERRE-ROCH), amiral français, né à Gannat (Allier), 1772-1849, obtint un avancement rapide sous la république, et fut capitaine de frégate, en l'an VI. Il se distingua par plusieurs beaux faits d'armes sous l'Empire, fut chargé de reprendre l'île Bourbon en 1814, fut nommé contre-amiral en 1817, vice-amiral et pair de France sous Louis-Philippe.

Jurieu (PIERRE), théologien protestant, né à Mer (Orléanais), 1637-1713, fils du pasteur de cet endroit, petit-fils, par sa mère, de Pierre Du Moulin, succéda à son père, et, en 1674, fut nommé professeur d'hébreu et de théologie à l'Académie protestante de Sedan. Il fut dès lors un controversiste ardent, écrivant contre les théologiens catholiques et contre les théologiens protestants, qui ne lui paraissaient pas orthodoxes. Après la suppression de l'Académie, 1681, craignant d'être arrêté par le gouvernement, il se réfugia à Rotterdam, où il fut nommé professeur de théologie et pasteur de l'église wallonne. D'un caractère irritable, sectaire violent, fanatique, enthousiaste, il défendit la réforme contre Maimbourg, Arnauld, Bossuet, Fénelon; il attaqua, avec non moins de passion, Basnage, Saurin, Jaquelot, Pajon; il lutta avec aigreur, en faveur de l'intolérance, contre Bayle, d'abord son ami. Dans sa douleur et dans son enthousiasme mystique, il annonça que l'année 1689 verrait le triomphe du protestantisme; puis il remit à l'année 1715 le second avénement du Messie et la chute de l'*Antechrist*. D'ailleurs, il était savant et dévoué à la cause de ses coreligionnaires, auxquels il rendit de grands services. Parmi ses nombreux ouvrages on cite : *Traité de la dévotion*, 1674, in-12; *Traité de la puissance de l'Eglise*, 1677, in-8°; *Préservatif contre le changement de religion*, 1680, in-12; *la Politique du clergé de France pour détruire le protestantisme*, 1681,

in-12; *Histoire du calvinisme et du papisme*, 1682, 2 vol. in-12; *Apologie de la morale des réformés; l'Accomplissement des prophéties ou la délivrance prochaine de l'Eglise*, 1686, 2 vol. in-12; *Lettres pastorales adressées aux fidèles de France qui gémissent sous la captivité de Babylone*, 1686 et 1687, 3 vol. in-12; *des Droits des deux souverains en matière de religion, la Conscience et le Prince*, 1687, in-12; *la Pratique de la dévotion*, 1700, 2 vol. in-8°; *Histoire critique des dogmes et des cultes bons ou mauvais*, 1704, in-8°; *les Soupirs de la France esclave, qui aspire après la liberté*, 1689-1690, in-8°, etc.

Jurjura, *Ferratus mons*, chaîne de montagnes qui se rattache au Petit-Atlas, parcourt les prov. d'Alger et de Constantine, le long de la rive gauche du Saman. On y trouve le défilé célèbre des *Bibans* ou Portes-de-Fer, entre les deux provinces.

Jurua, affl. de droite de l'Amazone, vient du Pérou, arrose le Brésil occidental et a un cours de 1,000 kil.

Juruena, riv. du Brésil, arrose la prov. de Mato-Grosso, et, réunie à l'Arinos, forme le Topayos. Son cours est de 600 kil.

Jury. Chez les Romains, les juges, d'abord patriciens, plus tard sénateurs et chevaliers, formaient un véritable jury, qui, sous la présidence d'un grand magistrat, décidait la question de fait, surtout en matières criminelles. — Chez les peuples modernes, le jury est la réunion des *jurés*, citoyens appelés devant un tribunal pour apprécier certains faits qui leur sont soumis. On retrouve l'origine des jurés chez la plupart des peuples germains; mais c'est en Angleterre que le jury est devenu l'une des bases du système judiciaire. Il y existait probablement dès l'époque des Saxons, et l'on fait souvent honneur à Alfred de cette institution tutélaire; mais elle se développa surtout au XIIIe s. En Angleterre et dans tous les pays où les lois anglaises ont été portées, l'on a recours au jury, au civil comme au criminel. Le juge de paix, pour les affaires moins importantes, les juges des grandes cours de Londres, dans les assises des comtés pour les plus considérables, réunissent un jury, composé de citoyens qui répondent, par une déclaration ou *verdict*, aux questions qui lui sont soumises. — En France, la loi du 30 avril 1790 établit l'institution du jury, mais en matière criminelle seulement. Les *jurés* sont désignés par le sort parmi les citoyens, au nombre de 36 pour chaque session; 12 siégent dans chaque affaire, décident de la question de fait, à la majorité des voix, et le tribunal applique la loi, s'il y a lieu. — On appelle aussi jury une commission nommée dans certains cas exceptionnels, lorsqu'il s'agit, par exemple, de régler, dans le cas d'expropriation forcée, l'indemnité qui doit être payée à l'exproprié. — On donne encore ce nom à des commissions formées pour examiner et nommer les professeurs, les pharmaciens, les officiers de santé, etc.

Jussey, ch.-l. de canton de l'arr. et à 35 kil. N. O. de Vesoul (Haute-Saône), sur l'Amance. Vestiges d'antiquités; fabr. de couverts de fer; horlogerie; 2,996 hab.

Jussieu (Antoine de), médecin et naturaliste, né à Lyon, 1686-1758, fils d'un apothicaire connu par un *Nouveau traité de la thériaque*, fut protégé par Tournefort et par Fagon, qui le fit nommer professeur de botanique au Jardin du Roi, 1708. Doué d'une grande activité, il eut une clientèle médicale très-étendue, dirigea avec zèle le jardin botanique, et, membre de l'Académie des sciences, 1711, publia de nombreux mémoires et des notes d'un grand intérêt sur la botanique. On lui doit l'*Appendice* des *Institutiones rei herbariæ*, de Tournefort, qu'il publia en 1719; un *Discours sur les progrès de la botanique*; une dissertation, *de Analogia inter plantas et animalia;* la rédaction et la publication de l'ouvrage de Barrelier, *Plantæ per Galliam, Hispaniam et Italiam observatæ*, etc.

Jussieu (Bernard de), frère du précédent, né à Lyon, 1699-1777, accompagna Antoine de Jussieu en Espagne et en Portugal, fut reçu docteur en médecine, et remplaça Sébastien Vaillant comme démonstrateur de botanique au Jardin du Roi, en 1722. Il publia, en 1725, une édition nouvelle, en 2 vol. in-12, de l'*Histoire des plantes des environs de Paris*, de Tournefort. Il entra à l'Académie des sciences en 1725. Il composa des *Mémoires* de botanique et de zoologie, remarquables par la sagacité des observations. Chargé, par Louis XV, de mettre en ordre le jardin botanique de Trianon, 1758, il classa les plantes d'après une méthode nouvelle, qui avait pour principe la subordination des caractères déduits de la structure de l'embryon et de l'insertion des étamines relativement à l'ovaire. Il ne nous reste qu'un catalogue du jardin de Trianon: *Ordines naturales in Ludovici XV horto Trianonensi dispositi*. On lui doit la plantation du cèdre du Liban, qu'il reçut de Londres, et qu'il transporta, dit-on, dans son chapeau, au Jardin des Plantes. Il eut une réputation européenne, et prépara, par ses leçons, les découvertes de son neveu.

Jussieu (Joseph de), frère des précédents, né à Lyon, 1704-1779, fut un médecin plein de tact, un bon mathématicien et un savant botaniste. Il accompagna La Condamine dans son voyage scientifique en Amérique, passa 35 ans à parcourir les régions inexplorées de l'Amérique du Sud, et revint, en 1771, avec une santé délabrée qui ne lui permit pas de publier l'histoire de ses voyages. On lui doit l'introduction de l'héliotrope. Il avait été élu membre de l'Académie des sciences en 1743.

Jussieu (Antoine-Laurent de), neveu des précédents, né à Lyon, 1748-1836, fut l'élève de son oncle Bernard, et fut nommé démonstrateur de botanique au Jardin du Roi dès 1770. Il exposa, dès 1773, les principes d'une classification *naturelle* dans un *Mémoire sur les renoncules;* il fut alors reçu membre de l'Académie des sciences. Chargé de replanter l'école botanique du Jardin du Roi, il suivit la méthode du catalogue de Trianon, rédigé par son oncle, puis travailla seize ans à préparer son grand ouvrage: *Genera plantarum secundum ordines naturales disposita*, qui parut en 1789. C'est là son principal titre de gloire. En 1790, il organisa le Muséum, tel à peu près qu'il est aujourd'hui; il créa la bibliothèque, fut chargé de l'administration des hôpitaux, prit place à l'Institut, et fut nommé conseiller de l'Université en 1808. Il a publié un grand nombre de *Mémoires*, insérés dans les *Annales* et dans les *Mémoires du Muséum;* ils appliquent, expliquent et confirment la méthode naturelle qui a renouvelé la science de la botanique.

Jussieu (Adrien de), fils du précédent, né à Paris, 1797-1853, débuta par une thèse sur la famille des Euphorbiacées, en 1824. Il fut professeur de botanique rurale en 1826, et dirigea, avec des talents divers, les herborisations qui lui furent confiées. Il publia en même temps des *Mémoires*, qui sont restés des modèles, et qui l'ont mis au rang des premiers botanistes de l'Europe. Il entra à l'Académie des sciences en 1831, et professa, depuis 1845, l'organographie végétale à la Sorbonne. Trois fois il fut nommé, par ses collègues, directeur du Muséum. On lui doit un *Cours élémentaire de botanique*, 1840, qui a été traduit dans toutes les langues; il a laissé un grand nombre de notices et de rapports.

Just (Saint-). V. Yuste.

Just-en-Chaussée (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. N. de Clermont (Oise). Vieille chaussée romaine, dite de *Brunehaut*. Fabr. de gants et de toiles; patrie des deux frères Haüy; 2,473 hab.

Just-en-Chevalet (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 30 kil. S. O. de Roanne (Loire); 2,528 hab.

Just-la-Pendue (Saint-), commune de l'arr. et à 25 kil. de Roanne (Loire). Céréales, fer; 3,113 hab., dont 1,260 agglomérés.

Just-Malmont (Saint-), commune du canton de Saint-Didier, dans l'arr. et à 36 kil. d'Yssingeaux (Haute-Loire). Filat. de soie; grains, vins; 2,014 hab., dont 611 agglomérés.

Just-sur-Loire (Saint-), commune de l'arr. et à 20 kil. de Montbrison (Loire), sur la Loire. Teintureries, verreries; 2,242 hab.

Just, Juste ou **Justin** (Saint), né à Auxerre, martyrisé dans le Beauvaisis. Fête, le 18 octobre.

Just ou **Juste** (Saint), né dans le Vivarais, archevêque de Lyon, combattit les ariens aux conciles de Valence, 374, d'Aquilée, 381; puis alla vivre dans la solitude en Egypte. On l'honore le 2 septembre.

Juste de Tours (Jean), peut-être **Juste de Juste,** sculpteur français, mort vers 1535, fut envoyé par le cardinal d'Amboise pour étudier en Italie. Il sculpta les ornements du château de Gaillon et fit le mausolée de Louis XII à Saint-Denis.

Juste-Lipse. V. Lipse.

Justice, déesse de l'ancienne Rome, qu'on représentait, une balance dans une main, et dans l'autre un glaive ou la corne d'abondance.

Justice (Droit de). Au moyen âge, chaque seigneur avait le droit de rendre la justice dans certaines limites. On distingua la *haute*, la *moyenne* et la *basse* justice. Généralement le seigneur *haut-justicier* jugeait toutes les causes civiles et criminelles, sauf les cas réservés par le roi. Le *moyen-justicier* ne prononçait pas la peine capitale et ne jugeait les causes civiles qu'en première

instance. Le *bas-justicier* ne jugeait que les causes de moindre importance.

Justice (Lit de). V. LIT DE JUSTICE.

Justin (Saint), docteur de l'Eglise et martyr, né à Flavia Neapolis (anc. Sichem), en Palestine, au commencement du 2e siècle, était d'abord païen et commença par cultiver la philosophie platonicienne, puis se fit chrétien, vers l'âge de 30 ans, sans cesser d'aimer la philosophie et de la pratiquer publiquement. Il se voua dès lors à la propagation et à la défense du christianisme ; on ne sait s'il fut prêtre ; mais sous le manteau du philosophe, il parcourut l'Empire pour répandre l'Evangile. Il écrivit sa première *apologie*, adressée à l'empereur Antonin le Pieux, et il y défendit la vérité chrétienne avec une noble indépendance, en montrant surtout sa parenté avec ce que la philosophie a produit de plus excellent ; il pensait que le Verbe ou la Raison s'était révélé aux sages du paganisme, avant son incarnation ; « ceux qui ont vécu conformément à la raison sont chrétiens », écrivait-il. Dans son *Dialogue avec le juif Tryphon*, il exposa une nouvelle défense de la doctrine chrétienne. Lorsque les persécutions recommencèrent après la mort d'Antonin, saint Justin, de retour à Rome, adressa une nouvelle *apologie* au sénat, de 161 à 166 ; cette fois il retournait avec éloquence contre les païens les accusations dont les chrétiens étaient les victimes. Cette colère généreuse lui coûta la vie ; dénoncé par le philosophe cynique Crescent, il fut mis à mort, vers l'an 167. Son style ne manque pas de clarté, mais il a peu d'élégance. Les autres traités qu'on a imprimés sous son nom, paraissent apocryphes ; plusieurs des ouvrages qu'il avait écrits sont perdus. La première édition grecque de saint Justin a été publiée par Robert Estienne, 1551 ; on cite les éditions grecques-latines de F. Sylburg, Heidelberg, 1593; de Dom Maran, Paris, 1742; de Ch. Théodore Otto, Iéna, 1847-48, 5 vol. in-8°. Ses *Œuvres* ont été traduites en français par les abbés Chanut et Courcy.

Justin, historien latin, antérieur au ve siècle, que l'on fait généralement vivre, sans preuves, sous les Antonins, a rédigé un *Abrégé de l'histoire universelle* de Trogue Pompée. On ne connaît pas même son nom d'une manière bien certaine. Son ouvrage n'est pas un abrégé, mais est plutôt un extrait des 44 livres du grand historien romain qui sont perdus ; il est facile de reconnaître à l'élégance du style les passages qui appartiennent à Trogue Pompée. Les éditions et traductions de Justin sont très-nombreuses. La meilleure des traductions en français est celle de la bibliothèque latine-française, in-18, (réimpression Panckouke), due à Pierrot et à Boitard, et revue par Pessonneaux.

Justin Ier, empereur d'Orient, né à Tauresium (Dardanie), vers 450, d'abord berger, entra dans les gardes de l'empereur Léon et en devint le chef. A la mort d'Anastase, 518, il employa l'argent du ministre Amantius pour se faire proclamer empereur. Il ne savait ni lire ni écrire, mais il confia l'administration au sage ministre Proclus ; il persécuta les eutychéens, et adopta son neveu, Justinien, en 520. Il refusa d'adopter Chosroès, fils chéri de Cabadès; ce fut l'occasion d'une longue guerre avec les Perses. Sous son règne, il y eut deux terribles tremblements de terre, en 525 et en 526.

Justin II, *le Jeune*, neveu de Justinien, lui succéda en 565. Il publia un édit de tolérance universelle et la paix fut pour longtemps rétablie dans l'Empire. Par ses hauteurs déplacées il excita contre lui les Perses, les Avares, disgracia Narsès et attira sur l'Italie l'invasion des Lombards, 568. Il ne sut pas combattre et il abandonna le gouvernement à l'impératrice Sophie et à ses ministres, se livra aux plaisirs, fut avide et cruel, fut sujet à de fréquents accès de démence et mourut en 578, après avoir adopté Tibère.

Justin (Saint-), village du canton de Roquefort, dans l'arrond. et à 25 kil. N. E. de Mont-de-Marsan (Landes), sur la Douze. Anciennes murailles; église remarquable du XIIIe siècle, appartenant jadis à l'ordre de Malte ; 1,800 hab.

Justine (FLAVIA JUSTINA AUGUSTA), impératrice romaine, fille d'un gouverneur du Picenum, épousa le tyran Magnence, l'empereur Valentinien Ier, 368 ; fit proclamer Valentinien II, protégea l'arianisme, malgré saint Ambroise, s'enfuit devant l'usurpateur Maxime et mourut à Thessalonique, 388.

Justine (Sainte), vierge et martyre, née à Antioche, martyrisée à Nicomédie avec Cyprien, surnommé le *Magicien*, vers 304. On la fête le 26 septembre. — *Justine de Padoue* (Sainte) souffrit le martyre à Padoue, sous Dioclétien. Elle est la patronne de Padoue et de Venise. On l'honore le 7 octobre.

Justiniana prima (auj. *Ouskoub*), nom donné par Justinien à *Tauresium*, où il était né, dans la Mésie 2e.

Justiniana secunda (auj. *Kustendji* ou *Ghiustendil*), nom donné par Justinien à *Ulpianum*, dans la Mésie Ire.

Justinien Ier (FLAVIUS ANICIUS JUSTINIANUS MAGNUS), empereur d'Orient, né à Tauresium (Dardanie), en 483, régna de 527 à 565. Fils d'un simple cultivateur, il fut élevé et adopté par son oncle, Justin Ier; il fit périr le chef goth Vitalien, fut nommé maître des milices, consul, et s'efforça de gagner le peuple par ses prodigalités. Empereur, Justinien se rendit célèbre par ses guerres, son gouvernement, ses lois ; c'est le plus grand des souverains de Constantinople. — Il voulut rendre à l'Empire les pays que les barbares lui avaient enlevés en Occident ; de là des guerres qui ne furent pas sans gloire. Bélisaire, à la tête d'une belle expédition, s'empara du nord de l'Afrique sur le roi des Vandales, Gélimer, 532-534. Les Ostrogoths d'Italie furent ensuite attaqués et résistèrent plus longtemps, 534-555 ; mais, malgré le courage de Vitigès et de Totila, ils furent vaincus par Bélisaire et par Narsès, qui forma l'exarchat d'Italie. Le patrice Libérius enleva aux Wisigoths d'Espagne une partie du rivage oriental et de la Bétique, 552. Mais Justinien eut dans le même temps des guerres plus difficiles à soutenir contre les Perses et les barbares du Danube. Après une première lutte, 528-532, Justinien paya un véritable tribut au roi Chosroès ; sa seconde lutte, de 540 à 562, fut mêlée de succès et de revers ; par le traité de paix, Justinien paya un tribut de 30,000 pièces d'or, mais obtint la sûreté des provinces orientales, la possession de la Colchide et de la Lazique, et la protection des chrétiens établis en Perse. Il chercha à contenir les uns par les autres les barbares situés au nord du Danube, prépara la ruine des Gépides par les Lombards, soutint les Avares contre les Bulgares, et parvint, mais non sans peine et grâce à Bélisaire, à repousser les Bulgares de Zaberkhan, qui étaient arrivés jusqu'à Constantinople, en 559. Il y a également dans son administration un mélange de bien et de mal; il se montra habile, actif, intelligent, mais se laissa gouverner par l'impératrice Théodora, ancienne courtisane, qui montra de la fermeté sur le trône ; il entretint les querelles des *Bleus* et des *Verts*, et fut sur le point d'être détrôné dans la fameuse sédition de 532, connue sous le nom de *Nika*. Orthodoxe sévère, il fut persécuteur et ferma l'école philosophique d'Athènes. Il mit fin à la série des consuls, mais donna le pouvoir à des ministres impopulaires, comme Jean de Cappadoce et Tribonien. Il éleva de nombreuses fortifications sur les bords du Danube et de l'Euphrate, releva la muraille d'Anastase qui protégeait Constantinople, mais ne sut pas rendre leurs vertus guerrières aux populations de l'Empire. Il éleva dans beaucoup de villes un grand nombre de monuments, églises, hôpitaux, aqueducs, ponts ; parmi les 25 églises, dont il orna Constantinople, on admira surtout Sainte-Sophie ; mais il multiplia les impôts et excita partout le mécontentement. Il favorisa le commerce et l'industrie nouvelle de la soie; deux moines nestoriens rapportèrent alors de la Chine des œufs de vers à soie. — Il est encore célèbre par sa législation ; sous sa direction le questeur Tribonien et des jurisconsultes savants, travaillèrent à cette œuvre, qui comprend : 1° le *Code*, recueil des constitutions des empereurs romains ; 2° le *Digeste* ou les *Pandectes*, vaste compilation des lois anciennes et des ouvrages des grands jurisconsultes ; 3° les *Institutes*, ouvrage élémentaire pour l'enseignement du droit ; 4° les *Novelles*, ou lois faites par Justinien pour améliorer et compléter la législation romaine. Le *Corpus juris civilis* nous a conservé en grande partie les monuments remarquables de la législation de Rome ; mais on a reproché aux œuvres de Justinien le défaut de méthode, les lacunes volontaires, les falsifications des anciens textes, les contradictions, l'esprit enfin de cette législation, sacrifiant souvent le droit, l'équité, à la toute-puissance de l'empereur. En Occident, ces lois de Justinien ont eu une immense influence ; admirées, comme étant la *raison écrite*, à partir du XIIe siècle, commentées par une foule de glossateurs, soutenues, appliquées par les *légistes*, elles battirent en brèche les coutumes féodales, et ont beaucoup contribué au développement de la puissance des rois. — La *Vie de Justinien* a été écrite par

les historiens grecs, Procope et Agathias, de nos jours, par Isambert.

Justinien II, dit *Rhinotmète* (Nez-coupé), empereur d'Orient, succéda à l'âge de seize ans à son père Constantin Pogonat, 685. Il se montra intolérant, cruel, débauché, et ne lutta pas heureusement contre les Arabes en Asie, contre les Bulgares au sud du Danube. Le peuple se souleva, mit à sa tête le général Léonce, disgracié, et Justinien, enchaîné, fut relégué à Cherson, après avoir eu le nez coupé, 695. Soutenu par le roi des Bulgares, Terbelis, Justinien revint vers Constantinople et détrôna Absimare Tibère, successeur de Léonce, 705. Il fit périr Tibère, Léonce, leurs partisans, excita même l'horreur et le mépris de son allié, et promena ses fureurs sanglantes dans tout l'Empire. Il fut tué en 711 ; c'est le dernier prince de la famille d'Héraclius. Philippique Bardanes lui succéda.

Justinopolis, anc. v. de l'Istrie, fondée par Justinien Ier, sur l'emplacement d'*Ægida*, en l'honneur de son oncle, Justin. Auj. *Capo-d'Istria*.

Juterbock, v. du Brandebourg (Prusse), à 48 kil. S. de Potsdam. Fabr. de toiles. Vict. du suédois Torstenson sur l'autrichien Gallas, 1644; combat entre les Français et les Prussiens, 6 sept. 1813; 5,500 hab.

Jutes, peuple germanique de la famille des Goths, qui a fait donner à la Chersonèse Cimbrique le nom de Jutland.

Jutland (*Chersonèse Cimbrique*), presqu'île du Danemark, en danois *Jylland*, a pour bornes: au N. le Skager-Rack; à l'E. le Kattégat; à l'O. la mer du Nord; au S. le duché de Slesvig, dont il est séparé par le Konge et le golfe de Kolding. Il a 280 kil. du N. au S., sur 200 kil. de largeur. Sa superficie est de 25,221 kil. carrés, sa population de 700,000 hab. environ. Les côtes sont basses, sablonneuses, rongées par la mer, avec beaucoup de lagunes; le Liim-fiord traverse même tout le nord du Jutland, sans être navigable. Le cap Skagen est au N. Il est difficile d'aborder, et il n'y a pas de bons ports. Au centre, le sol est plat, formé de landes sablonneuses, parsemé de lacs et de marais; les rivières Konge, Varde, Stor et Guden, ont peu d'étendue. Le climat est assez tempéré, l'été est très-beau; il y a, dans les parties cultivées, d'assez bonnes récoltes. On élève des chevaux (race jutlandaise) et des bêtes à cornes. Il y a beaucoup de tourbières et des carrières de pierre à chaux. La pêche est la principale occupation des habitants. Le pays a été peuplé d'abord par les Cimbres, puis par les Jutes, peuple scandinave. Il forme aujourd'hui les quatre diocèses ou stifts de Aalborg, Aarhuus, Ribe et Viborg. V. Danemark.

Juturne, nymphe d'une fontaine du Latium, dont l'eau guérissait et servait dans la plupart des sacrifices. Le *Lacus Juturnæ* était à Rome, entre les temples de Castor et de Vesta. On dit que Jupiter aima cette nymphe, lui donna l'immortalité et le pouvoir sur les eaux. Virgile en a fait une sœur de Turnus.

Juvara ou **Ivara** (Philippe), architecte italien, né à Messine, 1685-1735, élève de Fontana, a construit des églises et des palais à Mantoue, à Milan, surtout à Turin; puis il alla à Lisbonne donner les plans de l'église métropolitaine.

Juveigneur, titre que l'on donnait, surtout en Bretagne, aux cadets apanagés. C'est une corruption du mot *junior, juvenior*.

Juvénal (Decimus Junius Juvenalis), satirique latin. On ne sait pas, d'une manière certaine, s'il naquit à Aquinum, mais il y résidait habituellement; on ne connaît pas non plus les dates de sa naissance et de sa mort; mais on sait qu'il était dans la force de son talent à la fin du Ier s., et qu'il mourut sous les Antonins, âgé de 80 ans. Fut-il exilé en Egypte, pour avoir mécontenté un certain Pâris, favori d'Adrien? on ne peut l'affirmer. Il fut probablement fils ou pupille d'un riche affranchi, et étudia sous Fronton et sous Quintilien. Il fut pauvre, humilié par les puissants parvenus, lui, de la vieille race romaine, et il resta l'ennemi des Grecs corrompus. On a de lui 16 satires, vigoureuses déclamations, pièces d'éloquence versifiée énergiques, brillantes et sonores. Il a vécu à une époque mauvaise, et en a vu surtout les mauvais côtés; il s'est trop complu dans la peinture des turpitudes contemporaines; mais ces satires n'en forment pas moins un monument littéraire remarquable, et, malgré leur hyperbole, un tableau, parfois trop fidèle, des vices de l'époque. La plus ancienne édition de Juvénal est de 1470, in-4°, Rome; depuis lors, il a été bien souvent réimprimé et traduit dans toutes les langues. Nous citerons seulement les traductions françaises de Dussaulx, 1770 (surtout l'édition de la réimpression Panckouke, in-18, revue par Pierrot et M. Félix Lemaistre), de Jules Lacroix, 1846, de Despois, etc.

Juvénal ou **Jouvenel des Ursins,** famille française, originaire de Champagne, qui se rattacha, sans preuve, aux *Orsini* d'Italie, fut célèbre, depuis le XIVe s., et s'éteignit dans la personne de *François* Jouvenel des Ursins, marquis de Trainel, ambassadeur, maréchal de camp, mort en 1650.

Juvénal ou **Jouvenel des Ursins** (Jean), magistrat français, né à Troyes, vers 1360, mort en 1431. Il fut conseiller au Châtelet de Paris en 1381, avocat au Parlement, et devint prévôt des marchands en 1388; le seigneur de Noviant, oncle de sa femme, et ministre de Charles VI, l'avait fait nommer à cette charge. Il la remplit avec distinction, défendit les intérêts des Parisiens, en protégeant la navigation commerciale de la Seine; puis entra dans le conseil du duc d'Orléans, et eut à lutter contre le duc de Bourgogne, Philippe le Hardi. En 1400, il résigna son office de prévôt, et fut élu conseiller du roi au Parlement. Après le meurtre du duc d'Orléans, il s'efforça de faire rendre justice à Valentine Visconti, sa veuve, 1407. Il eut à souffrir des désordres de Paris, à l'époque des Cabochiens, défendit toujours les intérêts de la couronne, devint chancelier du dauphin, duc de Guyenne, puis fut destitué par les Bourguignons, et proscrit en 1418. Il devint président au parlement de Poitiers, sous Charles VII.

Juvénal des Ursins (Jean), fils du précédent, né à Paris, 1388-1473, étudia le droit à Orléans et à Paris, fut maître des requêtes de l'hôtel dès 1416, suivit son père, chassé de Paris, et devint, en 1425, avocat général du roi au parlement de Poitiers. Après la mort de son père, il fut le protecteur de sa nombreuse famille. Il entra dans l'Eglise, et fut successivement évêque de Beauvais, 1432, de Laon, 1444, de Reims, 1449. Il travailla au traité d'Arras de 1435, rentra en possession de l'hôtel des Ursins à Paris, enlevé à sa famille depuis 1418, prit part aux Etats-généraux d'Orléans de 1439, fit nommer son frère, Guillaume, chancelier de France, en 1445, et lui adressa un traité fort curieux de l'*Office de chancelier*. Il contribua à la reprise de la Normandie en 1450, fut l'un des conseillers habituels de Charles VII, et lui adressa plusieurs mémoires sur l'état de la France. Il prit part à la révision du procès de Jeanne Darc, au procès du duc d'Alençon, sacra Louis XI en 1461, fut l'un des commissaires du *Bien public*, 1465, et se retira dans son diocèse en 1469. Ses ouvrages, nombreux et très-curieux, n'ont pas encore été tous imprimés; les principaux sont: *Chronique de Charles VI*, composée vers 1430, publiée par Th. Godefroy, 1614, et surtout par Denis Godefroy, 1653, in-fol; *Advis à ceulx qui ont le gouvernement de la juridiction tant spirituelle que temporelle*, manuscrit; *Epître aux Etats de Blois*, imprimée partiellement dans Duchesne, *OEuvre d'Al. Chartier; Discours sur la paix d'Arras; Epître relative à l'assemblée d'Orléans; Mémoires... touchant les droits respectifs des maisons de Valois et d'Angleterre à la couronne de France*, recueil très-important; *Traité de l'office du chancelier; Remontrances au roi pour la réformation du royaume; Douze sermons composés et prêchés par J. Juvénal des Ursins*, etc., etc.

Juvencus (Vettius Aquilinus), poëte chrétien, d'une illustre famille d'Espagne, vivait sous Constantin le Grand; il était ecclésiastique. On a de lui: *Historiæ evangelicæ libri IV*, vie de Jésus-Christ en vers hexamètres, dont la versification est assez harmonieuse; un *Poëme sur la Genèse*, en 1,541 vers hexamètres.

Juvencus (Cœlius), né en Dalmatie, a écrit en latin, au XIIe s., une *Vie d'Attila*, publiée à la suite des Vies de Plutarque, Venise, 1502.

Juvigné, village de l'arr. et à 30 kil. N. O. de Laval (Mayenne); 2,914 hab., dont 532 agglomérés.

Juvigny-le-Tertre, ch.-l. de canton de l'arr. et à 10 kil. N. O. de Mortain (Manche); 795 hab.

Juvigny-sous-Andaine, ch.-l. de canton de l'arr. et à 13 kil. S. E. de Domfront (Orne); 1,507 hab., dont 433 agglomérés.

Juvisy, village de l'arr. et à 14 kil. N. O. de Corbeil (Seine-et-Oise), près du confluent de l'Orge et de la Seine. Beau château et parc dessiné par Le Nôtre.

Juzennecourt, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. N. O. de Chaumont (Haute-Marne); 306 hab.

Juzghat (jad. *Osiana* ou *Soanda*), v. du gouvern. de Bozoq (Turquie d'Asie); elle est fortifiée et sert de résidence du pacha qui commande le sandjak du même nom; 16,000 hab.

K

Nota. — V., à la lettre **C**, les mots qui ne se trouvent pas à la lettre **K**.

K. Les Romains imprimaient sur le front des calomniateurs cette lettre qu'ils avaient empruntée aux Grecs.

Kaaba (La), édifice carré de 12 mètres de côté, à la Mecque. La tradition affirmait qu'elle avait été bâtie par Abraham ; elle était depuis longtemps, comme le centre religieux des tribus arabes, qui avaient placé leurs idoles autour de la fameuse *pierre noire*, descendue du ciel. Mahomet détruisit les idoles, mais fit de la Kaaba le principal temple du Dieu unique. Les Musulmans doivent la visiter au moins une fois dans leur vie.

Kaabe, poëte arabe, contemporain de Mahomet, fils de Zohair, poëte lui-même. Indigné de la conversion au mahométisme naissant de son frère Bodjaïr, il écrivit contre la religion nouvelle et son auteur une pièce de vers qui lui attira la colère de Mahomet. En apprenant que le prophète avait rendu un édit qui permettait à tout Musulman de tuer le fils de Zohair, Kaabe, effrayé, écrivit un second poëme, qui était la contre-partie du premier, et vint le réciter à Mahomet. Celui-ci lui fit grâce et lui jeta son propre manteau, signe éclatant de sa satisfaction. De là le titre donné au poëme *Cacidat el Bordu* (Poëme du manteau) ; il est connu aussi sous celui de *Banat Soad*. Il a été édité pour la première fois à Leyde, 1748.

Kaarta, contrée de la Sénégambie, entre les 14° et 15° lat. N., les 8° 30′ et 10° 30′ long. O., dans la dépendance des Bambarras. V. princ. : Elimané Kemmou, Ghioka ou Joko. Elle est riche en poudre d'or et en ivoire. Commerce considérable avec les Maures, les pays voisins et le Sénégal.

Kaaw ou **Kaau Boerhaave** (Abraham), médecin russe d'origine hollandaise, né à La Haye, 1715-1753, neveu par sa mère du célèbre Herman Boerhaave, a démontré dans un de ses ouvrages l'existence d'un principe vital, et laissé entre autres ouvrages un *Sermo academicus de iis quæ verum medicum perficiunt et ornant*, Leyde, 1752, in-8°.

Kabaïls. V. Kabyles.

Kaban-Koulak ou **Beile-Koul,** l'un des plus grands lacs de l'Asie, dans le pays des Kirghiz.

Kabardah ou **Cabardie,** pays de la Russie d'Europe, gvt. de Stavropol, au N. de la Circassie, divisé en *Grande* et *Petite Kabardah*. Climat doux et fertile ; population nomade ou pastorale, et adonnée au brigandage. Des ramifications du Caucase le couvrent en partie.

Kabel (Adrian **Van der**), peintre et graveur hollandais, 1631-1696, dont les toiles rappellent la manière de Benedetto Castiglione et de Salvator Rosa. Ses paysages, toujours composés d'après nature, sont bien dessinés, mais d'un coloris rembruni qui les attriste. Il a gravé aussi à l'eau-forte des estampes aujourd'hui fort recherchées.

Kaboul, anc. *Cophès*, riv. d'Asie dans l'Afghanistan ; sort de l'Hindou-Khoh, passe à Kaboul, Djellalabad, près de Peichawer, et se jette dans le Sind, au N. d'Attock ; cours de 350 kil., trop rapide pour être navigable.

Kaboul en anglais *Caubul*, v. de l'Afghanistan, sur le Kaboul, capit. de la prov. de ce nom, par 34°33′ lat. N. et 66° 40′ long. E., à 320 kil. N. E. de Kandahar. Climat doux, environs fertiles; beaux bazars. Étape des caravanes qui vont de l'Inde vers la Perse et la Boukharie; grand commerce de chevaux et de viandes apprêtées ; 60,000 hab. Kaboul existait dès le VIIe siècle. Timour Chah, en 1774, en fit la capitale de tout l'Afghanistan. Les Anglais y furent accablés par les Afghans, en 1841, mais ils l'ont reprise et brûlée, en 1842.

Kaboul (Province de), dans l'Afghanistan, bornée au N. O. par le pays de Balk ; au N. E. par le Turkestan ; à l'E. par les provinces de l'Oughman et de Djel al-Abad ; au S. par celle de Ghizneh ; à l'O. par le Khoraçan ; 200 kil. sur 80; pays montueux, arrosé par le Kaboul; il est assez fertile et exporte du cuir, du fer, de l'huile.

Kaboul (Roy. de). V. Afghanistan.

Kabr-Ibrahim ou **Khatil,** petite v. de la Turquie d'Asie (Syrie), vilayet de Damas, anc. *Kariath-Arbé* ou *Hébron*, à 35 kil. S. de Jérusalem. Grand commerce de verroteries, de bracelets. Remarquable par les tombeaux d'Abraham, de Sara, d'Isaac, de Rebecca, de Jacob, de Rachel et de Joseph, qu'on y montre encore.

Kabyles, Kabaïls ou **K'bails,** c'est-à-dire *les tribus*, peuple de l'Afrique septentrionale, de race berbère. On croit qu'ils descendent des Numides et sont les anciens habitants du pays. Ils occupent généralement les rameaux de l'Atlas, en Algérie et dans le Maroc. En Algérie, on les trouve surtout dans la Kabylie, dans le massif des Babors, l'Ouanseris, le Dahra, l'Aurès, les Zibans, dans plusieurs oasis. La province de Constantine est presque entièrement peuplée de Kabyles. De nomades, ils sont devenus sédentaires et agriculteurs. Braves, intelligents, industrieux, ils se sont approprié les arts les plus nécessaires à leur genre de vie encore grossier et à leurs besoins que limite leur grande sobriété. Ils sont laborieux, généralement honnêtes, mais violents, et conservent longtemps le souvenir des injures. Leurs tribus forment des espèces de petites républiques fédératives, dont les chefs sont électifs. Passionnés pour leur indépendance, ils ont été les derniers peuples en Algérie qui aient reconnu la domination française, avec laquelle ils commencent à se familiariser. On évalue leur nombre à 1,400,000 âmes. Ils sont musulmans; l'arabe est leur langue religieuse, mais la langue berbère se divise en plusieurs dialectes.

Kabylie, nom donné généralement aux pays habités par les Kabyles, et particulièrement aux contrées montagneuses comprises dans le territoire de l'Algérie, et qu'on divise en petite et en grande Kabylie. La *Petite Kabylie* s'étend de l'extrémité E. du golfe de Bougie jusqu'au port de Collo ou Kollo ; elle est comprise entre la Méditerranée au N., le port de Djigelli à l'O., celui de Collo à l'E., et la petite ville de Millah au S. Elle est traversée par une chaîne de hautes montagnes et divers cours d'eau qui en naissent : le plus important est l'Oued-el-Kebir ou Rummel inférieur. — La *Grande Kabylie* ou Kabylie proprement dite est encore incomplétement connue. Généralement on comprend sous ce nom toute la superficie enfermée dans le vaste quadrilatère, qui s'étend entre Dellys, Aumale, Sétif et Bougie, dont le périmètre embrasse une contenance d'environ 800,000 hect. Le Jurjura forme l'arête principale des monts qu'on y rencontre et dont quelques-uns atteignent une grande élévation. L'Isser, à l'E., l'Oued-Akbou, au N., la Nessa au centre, sont les principaux cours d'eau qui prennent naissance dans ces monts. — Les Deys d'Alger n'ont exercé aucune autorité souveraine sur la Kabylie, et Abd-el-Kader a vainement tenté de s'y faire reconnaître. La domination française y pénétra, en 1844, par la conquête de la vallée de Sébaou ; les autres parties furent soumises en 1847 et 1850. La soumission a été achevée en 1857 par le maréchal Randon.

Kaddalore ou **Goudelour,** v. de l'Inde anglaise (Madras), à 20 kil. S. O. de Pondichéry.

Kaddapa, Coddapa ou **Cuddapa,** v. de l'Hindoustan anglais depuis 1800, présidence et au N. O. de Madras; autrefois la résidence d'un radjah.

Kadésiah, v. du N. de l'Arabie, dans l'Irak-Adjémi. Les Arabes y remportèrent en 636 une grande victoire sur les Perses. Auj. *El-Chidr*.

Kadichah ou **Kadidjah,** riche marchande de la tribu arabe des Koraïchites, 564-628, épousa à 40 ans Mahomet, son parent, qui n'en avait que 25, et lui donna sa fortune. C'est la mère de Fatime.

Kadjaaga ou **Kayaga.** V. Galam.

Kadjars (Les) ou *fugitifs*, nom d'une dynastie turcomane, fondée par Mohamed-Hassan, qui, fils d'un

gouverneur du Mazandéran, profita des troubles survenus à la mort de Thamas-Kouli-Khan, pour se rendre indépendant, vers 1748. Le trône de Perse, depuis 1794, est occupé par cette famille.

Kadjars ou **Gadjars** (Monts), chaîne de mont. de l'Asie, au N. du plateau de Gobi.

Kadlubek ou **Kadlubko** (Vincent), chroniqueur polonais, né à Karnow (Galicie), 1161-1223, évêque de Cracovie, 1208-1218, est l'auteur d'une *Historia polonica*, qui s'étend, depuis les premiers rois jusqu'en 1202, et contient, au milieu de beaucoup de fables, des détails intéressants sur les événements qui se sont passés en Pologne durant les XIe et XIIe siècles; elle est dans le t. II de l'édition de l'*Historia Polonorum* de Dlugloss, Leipzig, 1712.

Kadsant ou **Cassandria.** V. Cadsant.

Kæmpfer (Engelbert), célèbre médecin et voyageur allemand, né à Lemgo (Westphalie), 1651-1716. Après avoir étudié, à Hameln (Brunswick), Lunébourg, Hambourg, Lubeck, Kœnigsberg et en Pologne, les sciences naturelles, la médecine, les sciences exactes, les langues, entraîné par son penchant pour les voyages, il refusa pour le suivre les offres brillantes qui lui furent faites, en Suède, par le roi Charles XI; il se joignit à une ambassade que ce prince envoyait en Perse, visita cet empire, puis, Siam, la Chine, le Japon, etc., et revint en Europe, riche d'observations et de matériaux de tous genres. Il introduisit l'acuponcture en Europe, mode de traitement qui a repris un instant faveur vers la fin de la Restauration. Il a laissé entre autres ouvrages : *Amœnitatum exoticarum... fasciculi*, publiés par lui-même, Lemgo, 1712, in-4°; *The History of Japon and Siam*, qui ne parut qu'après sa mort, Londres 1727, 2 vol. in-fol., et *Sammlung seiner Sæmtlichen Reisen*, ibid., 1756, 2 vol. in-fol.

Kæstner (Abraham-Gotthelf), mathématicien et littérateur allemand, né à Leipzig, 1719-1800. Doué d'une intelligence précoce, il suivait à 12 ans les cours que faisait son père, était reçu bachelier en droit à 16 ans et maître en philosophie à 18. Il professa avec éclat les mathématiques à Gœttingue, et écrivit plus de 200 ouvrages sur des sujets divers Son *Histoire des mathématiques*, Gœttingue, 1796-1800, 4 vol. in-8° et sa *Nouvelle démonstration de l'immortalité de l'âme*, ibid., 1767, in-4°, sont les plus connus. Parmi ses œuvres littéraires, il faut citer surtout ses épigrammes.

Kaferistan (de *Kafir*, infidèle, en arabe), contrée de l'Asie dans les bassins supérieurs de l'Oxus et du Kamet. Sol montueux et boisé; il y a là, dit-on, 40,000 familles qui ont récemment embrassé l'islamisme.

Kaffa ou **Caffa**, anc. *Théodosie*, v. de la Tauride (Russie d'Europe), sur le détroit de Kaffa ou d'Iénikaléh, à 110 kil. E. de Simféropol. Evêché grec. Commerce encore assez important; 7,000 hab. — Fondée par Milet, longtemps florissante, ruinée au Ve siècle, elle fut relevée par les Génois, qui la possédèrent de 1266 à 1475. Elle fut alors l'un des grands entrepôts du commerce de l'Orient. Elle eut 100,000 hab. sous les khans de Crimée; elle appartient aux Russes depuis 1792.

Kafour, surnommé *Abou Misk* (l'homme au musc), mort en 969. Nègre, acheté par Abou-Bekr Mohammed Ibn-Tordj, sultan d'Egypte, il fut chargé par lui de l'éducation de ses deux fils. Après la mort d'Abou-Bekr, 960, il administra l'Egypte avec une grande sagesse pendant le règne d'Abou'l Kassem, et celui d'Aboul-Hassan, ses deux élèves. Ce dernier n'ayant laissé en mourant, 6 ans après son frère, qu'un enfant en bas âge, Kafour demanda pour lui-même au calife l'investiture du gouvernement de l'Egypte. Il l'obtint, mais il mourut au bout de 2 ans et 3 mois, et laissa un nom vénéré des Egyptiens.

Kagosima, grande ville de commerce au S. de l'île de Kiou-Siou (Japon).

Kaher-Billah, 19e calife abbasside et successeur, en 932, de son frère Moctadir. La milice turque révoltée lui creva les yeux et l'emprisonna, 934. Remis en liberté, mais non sur le trône, il fut réduit par sa pauvreté à vivre des aumônes qu'il allait quêter le vendredi à la porte de la grande mosquée.

Kahiréh (El-), nom arabe du Kaire.

Kahle (Louis-Martin), jurisconsulte et philosophe allemand, né à Magdebourg, 1717-1775, fut successivement professeur de philosophie et professeur de droit à Gœttingue et à Marbourg; puis appelé à Berlin par Frédéric II, 1753, il y remplit plusieurs hautes fonctions administratives. De ses ouvrages nous citerons seulement : *Vergleichung der Leibnitzischen und Newtonischen Methaphysik* (comparaison de la métaphysique de Leibniz avec celle de Newton), Gœttingue, 1740, in-8°, traduit en français par Gautier de Saint-Blanchard, La Haye, 1744, in-8°; et *De Trutina Europæ, tanquam præcipua belli pacisque norma*, Gœttingue, 1744, in-8°, traduit en français, par Formey, sous ce titre : *Balance de l'Europe*, Gœttingue, 1744, in-8°.

Kahlengebirge, anc. *Cetius Mons*, chaîne de mont. des Etats autrichiens et rameau extrême du N. E. des Alpes Noriques; elle longe la rive droite du Danube et vient finir au N. O. de Vienne. Le *Kahlenberg* est l'une des cimes les plus élevées.

Kaïaga. V. Galam.

Kaïaniens ou **Kaïanides** (de Kaï, grand), 2e dynastie persane, qui commence à Kaï-Kobad, son fondateur, et disparaît avec Darab (Darius III Codoman), détrôné par Alexandre le Grand, 331 av. J. C. L'histoire des commencements de cette dynastie diffère beaucoup chez les écrivains de la Perse et chez ceux de la Grèce.

Kaïd. V Caïd.

Kaï-Kaous ou **Astyage**, l'un des descendants de Kaï-Kobad. V. Astyage.

Kaï-Kosrou ou **Cyrus**, l'un des descendants de Kaï-Kobad. V. Cyrus.

Kaïm-Biamrillah, 2e Mahdi de la dynastie des Fatimites, fils et successeur d'Obéidallah, de 936 à 945.

Kaïm-Inamrillah, 26e calife abbasside, fils de Kâder-Billah, régna de 1031 à 1075, date de sa mort. D'un caractère droit et bienveillant, il aima les lettres et fut poëte lui-même. Sous son califat, Togrul-Beg, qu'il avait appelé à son secours contre Mostancir, calife fatimite d'Egypte, fonda à Bagdad la dynastie des Seldjoucides, 1055.

Kaïnardji (Koutchouk-), v. de la Turquie d'Europe, à 70 kil. S. de Silistrie, où fut signé le 2 juillet 1774, entre l'impératrice Catherine II et le sultan Abdul-Hamid, un traité qui, entre autres conditions, imposait à celui-ci l'obligation de protéger la religion chrétienne dans ses Etats. C'est en vertu de ce traité que la Russie s'est crue depuis autorisée à exercer sur la Turquie un droit de surveillance De plus, le sultan cédait aux Russes Azov, Iénikaléh, Kertch, le pays entre le Dniéper et le Boug; la Crimée était déclarée indépendante de la Turquie.

Kaïouk ou **Gaïouk-Khan**, 3e grand-khan des Mongols, petit-fils de Gengis-Khan, né en 1205 ou 1206, succéda en 1246 à son père, Octaï, et mourut assassiné, après un règne de 2 ou 3 ans. Sa tolérance le fit regretter des chrétiens. Le pape et Louis IX, le croyant même disposé à se convertir, lui envoyèrent des ambassades. Celle de Louis IX avait pour chef Guillaume de Rubruquis.

Kaira, v forte et ch.-l. d'un district de son nom dans l'Hindoustan anglais (Bombay), à 180 kil. N. O. de Surate. Eglise chrétienne érigée en 1824. Climat malsain.

Kaire (Le), *El-Kahiréh* (la victorieuse) des Arabes, capitale de l'Egypte, dans la Basse-Egypte, par 30°2'4" lat. N. et 28°55'12" long. E., près de la rive droite du Nil, sur lequel Boulak lui sert de port. Entourée de murailles, construites par Saladin, elle est divisée en plusieurs quartiers séparés par des portes; les rues sont généralement étroites, tortueuses, sales; il y a quelques belles places. Les mosquées sont très-nombreuses, la forteresse du mont Mokattam renferme le palais du vice-roi, l'arsenal, le divan, une mosquée, le fameux *puits de Joseph*. Ville sainte de l'islamisme, siége du gouvernement, d'un patriarche grec et d'un patriarche cophte, Le Kaire a de nombreuses écoles, des établissements de charité, un musée d'antiquités égyptiennes qui est très-riche. Méhémet-Ali et ses successeurs y ont créé l'industrie des draps, des cotons, des toiles, etc. Il y a aussi de grandes manufactures d'armes. En rapport avec l'Europe par Alexandrie, elle reçoit les caravanes du Sennaar, du Fezzan et du Darfour. Son faubourg, le *Vieux-Kaire*, a de vastes greniers à blé; les chantiers de construction sont à Boulak; sur les bords du Nil est le vaste palais construit par Méhémet-Ali; la population est d'environ 330,000 hab. Fondé vers 960, capitale florissante des khalifes Fatimites, Le Kaire, possédé par les Turcs depuis 1517, après la ruine des Mameluks, qui y furent massacrés par Selim, est tombé en décadence. Mais la ville s'est relevée depuis Méhémet-Ali. Un chemin de fer l'unit à Alexandrie et à Suez.

Kairouan ou **Kairwan**, anc. *Vicus Augusti*, ville de la régence et à 130 kil. S. O. de Tunis; par 35°36′ lat. N. et 7°37′ long. E. Elle est la première en importance, après Tunis, pour sa population et son commerce, mais mal pourvue d'eau. Fabr. de maroquin jaune; 50,000 hab. Fondée par les Arabes, vers la fin du VIIe siècle, elle fut le premier siége de leur puissance dans la Barbarie jusqu'au XIIIe siècle. Elle possède de nombreuses ruines qui attestent son ancienne splendeur, et la plus belle mosquée des Etats barbaresques; c'est une v. sainte.

Kaisaks. V. Kirghiz.

Kaisariéh, v. de la Turquie d'Asie (Caramanie), ch.-l. d'un district du même nom, près du mont Ardjich, dans le vilayet et à 250 kil. N. E. de Konieh; dans la vallée du Kisil-Ermak. Anc. *Mazaca* et sous Tibère *Cæsarea*. On y voit 2 églises arméniennes et une grecque, ainsi que de vastes bazars; 40,000 hab.

Kaisariéh, v. de la Turquie d'Asie (Syrie), à 22 kil. S. d'Acre. C'est l'anc. *Cæsarea Palestinæ* des Romains, nom qu'Hérode, son fondateur, lui donna en l'honneur d'Auguste; auj. en ruines.

Kaiser, *empereur*, en allemand, dérivé de *Cæsar*.

Kaiserslautern, v. forte de la Bavière rhénane, à 50 kil. N. O. de Spire, sur le mont Haard et la rivière de la Lautern. Bonneterie, tabac, fer, forges, fours à goudron, charbonnage. Station du chemin de fer de Mayence à Forbach et à Strasbourg; environ 7,000 hab. Hoche y fut repoussé par le duc de Brunswick en 1793, et les Français y battirent 3 fois les Prussiens en 1794. Réunie à la France en 1795, elle resta jusqu'en 1814, ch.-l. d'arrond. du départ. du Mont-Tonnerre.

Kaiserswerth, v. des Etats prussiens (Province Rhénane), dans le cercle et à 9 kil. N. O. de Düsseldorf; sur la rive droite du Rhin. Elle doit au pasteur Fliedner les 6 établissements de bienfaisance qu'elle possède depuis 1836. Coton, laine, velours, poterie, etc.; autrefois ville forte; 2,000 hab.

Kakhetie, pays de la Russie d'Europe (région Caucasienne), gouv. de Tiflis dans l'anc. Géorgie; longue de 200 kil. sur 100; sol fertile en céréales, vin, etc.

Kalafat, v. forte des Principautés-Unies (Valachie), sur la rive gauche du Danube, en face de Widdin, dans une situation pittoresque; fortifiée en 1854 par les Turcs, pour arrêter la marche des Russes; 6,000 hab.

Kalahari, désert de l'Afrique australe, entre la rivière Orange et le lac N'gami. Il est long de 700 kil. sur 500 de large. C'est un pays plat, sans eau, sans pluie, mais cependant couvert d'une opulente végétation, à cause des nappes d'eau souterraines. Au milieu des jungles paissent d'innombrables troupeaux d'antilopes, d'éléphants, de rhinocéros, de girafes, etc. Les habitants sont des Boschimans et des Bakalaharis.

Kalavryta, ch.-l. de l'éparchie de ce nom, dans la nomarchie d'Achaïe (Grèce), à 28 kil. S. E. de Patras. Elle forma une baronnie française au XIIIe et au XIVe s. L'archevêque de Patras y commença la guerre de l'indépendance, en 1821.

Kalb (Jean, baron de), né près de Nuremberg, 1732-1780. Il servit d'abord dans l'armée française, puis fut chargé par M. de Choiseul, à la suite du traité de 1763, d'une mission politique et militaire dans les colonies anglaises de l'Amérique. Nommé à son retour brigadier des armées du roi, il vivait dans la retraite aux environs de Versailles lorsque éclata la guerre de l'indépendance américaine. Sur les instances de Franklin et de Silas Dean, agents secrets à Paris des colonies révoltées, il s'engagea à y prendre part avec le rang de major général, et partit pour l'Amérique, accompagné de La Fayette et de quelques autres officiers et gentilshommes français, 1777. Sa carrière sur ce nouveau théâtre fut brillante, mais courte. Il mourut des suites de onze blessures qu'il reçut à la défense du camp de Clermont, où l'armée du Sud fut défaite par les Anglais. Un monument lui a été érigé à Annapolis (Maryland), par décision du congrès des Etats-Unis.

Kalbe, v. de la Saxe prussienne, à 30 kil. S. E. de Magdebourg, sur la Saale; 5,000 hab.

Kalckreuth (Frédéric-Adolphe, comte de), général prussien, né à Sottershausen, 1737-1818. Il entra dans l'armée prussienne en 1752, et avait atteint le grade de lieutenant général, lorsqu'éclata la guerre contre la France. Quoiqu'il la désapprouvât, il y déploya autant de valeur que d'habileté. Il dirigea le siége de Mayence, 1793, contribua au gain de la bataille de Kaiserslautern, défendit Dantzig, 1807, apposa sa signature au traité de Tilsitt, et fut deux fois gouverneur de Berlin.

Kalenberg, anc. principauté, ainsi nommée du château de Kalenberg, situé à 20 kil. S. E. de Hanovre, arrosée par le Weser et la Leine; sol sablonneux, couvert en partie de marais et de bruyères. Houille, pierre calcaire, gypse, élève de bestiaux. Elle appartint successivement aux maisons de Lunebourg, de Brunswick-Wolfenbuttel et de Celle, et échut à l'électeur de Hanovre, en 1705. Elle est auj. une dépendance du roy. de Prusse.

Kalgouef, île de l'océan Glacial arctique, dépendant du gouvernement russe d'Arkhangel. Elle a 90 kil. sur 60, et est habitée par quelques Samoyèdes.

Kalib-Tschélébi. V. Hadji-Khalfah.

Kalidaça ou **Kalidasa.** V. Calidasa.

Kalil-Pacha, grand vizir d'Amurat II, battit les Hongrois à Varna, 1444; contribua à la prise de Constantinople, 1453, par Mahomet II, qui lui retira ensuite sa confiance.

Khalifa, lieutenant d'un cheikh ou chef de tribu, dans l'Afrique septentrionale.

Kalisch ou **Kalisz**, v. de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvern. de son nom, à 6 kil. E. de la frontière de Prusse et à 224 kil. S. O. de Varsovie; sur une île de la rivière de Prosna; 16,000 hab., dont 3,000 juifs. Evêché de Cujavie; belle cathédrale; draps et cuirs; foires importantes pour les laines. Le roi de Prusse et le Tzar y signèrent, le 28 février 1813, leur traité d'alliance contre Napoléon Ier.

Kalkbrenner (Christian), compositeur allemand, né à Minden (Hanovre), en 1755, mort à Paris, 1806. Après avoir été choriste à l'opéra de Cassel, puis successivement maître de la chapelle de la reine de Prusse et du prince Henri de Prusse, il voyagea quelque temps en Italie et vint se fixer à Paris, où il fut nommé, en 1799, chef de chant au grand Opéra. Connu déjà par plusieurs opéras, qu'il avait écrits pour le théâtre français que le prince de Prusse avait établi dans son palais, entre autres *La Veuve du Malabar*, *Démocrite*, *La Femme et le secret*, il composa à Paris *Olympie*, grand opéra, *Pygmalion*, scène avec orchestre, *Saul*, oratorio, *La Prise de Jéricho*, idem, etc. On a de lui, en outre, plusieurs compositions instrumentales, divers ouvrages sur la musique, et une *Histoire de la musique*, Paris, 1802, 2 vol. in-8°.

Kalkbrenner (Frédéric), pianiste et compositeur allemand, fils du précédent, mais plus célèbre, même en Allemagne, né à Cassel, 1784-1849. Il continua à Naples son éducation musicale, commencée par son père, et la termina au Conservatoire de Paris, sous Louis Adam et Catel. Après avoir remporté le grand prix de piano, 1801, il alla passer deux ans à Vienne, où il reçut les conseils de Haydn, d'Albrechtsberger, de Hummel, de Clementi. Revenu en 1806 à Paris, il y obtint un immense succès par la perfection de son jeu; mais en 1814, il partit pour Londres, où il resta dix ans, et s'acquit un grand renom comme virtuose et professeur de piano. En 1823, il fit avec Moschelès quelques excursions artistiques en Allemagne, notamment à Berlin et à Vienne, et revint enfin se fixer définitivement à Paris, riche de gloire et d'argent. C'était un travailleur infatigable: malgré les nombreux élèves qui l'occupaient tout le jour et les concerts ou soirées, où il était si fréquemment appelé, il trouva le temps d'écrire une foule de compositions musicales qui sont encore, la plupart, recherchées. On a aussi de lui une *Méthode pour apprendre le piano-forte à l'aide du guide-main, contenant les principes de musique, un système de doigté*, etc.

Kall (Abraham), érudit danois, 1743-1821, fut professeur de grec et d'histoire, membre de la commission de l'instruction publique, membre de l'académie des sciences de Copenhague, etc., etc. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages d'érudition, entre autres un *Specimen Supplementi Thesauri Græcæ Linguæ Stephaniani ex Theognidis Sententiis*, Copenhague, 1760, in-8°; *Analyse des Annales islandaises manuscrites de la Bibliothèque royale de Copenhague*, ibid., 1762, 4 vol. in-8°. Il a laissé en manuscrit un ouvrage considérable: *Monuments septentrionaux du moyen âge*.

Kalliany, v. de l'Hindoustan, à 40 kil. de Bombay, ch.-l. d'un district très-peuplé et bien cultivé. Commerce d'huile et de noix de coco.

Kalmouks ou **Eleuths**, peuple Kirghis de race mongole, qui habite l'Asie et l'Europe orientale, professe le bouddhisme ou le lamisme, vit, campé, des produits de la chasse et de la pêche et excelle à préparer les peaux d'agneau. Ses chefs ou khans sont électifs. Il comprend 4 tribus ou hordes principales, les

Khokhots, les *Dzoungares*, les *Derbets* et les *Torgotes*. Ils sont venus s'établir entre le Caucase et le fleuve Oural, au XVIIe siècle et au XVIIIe; mais les vexations de l'administration russe ont déterminé la plupart à retourner en Chine, vers 1771. Ceux qui sont restés errent dans les steppes d'Astrakhan. — La plupart des Kalmouks ou Eleuths habitent maintenant la Mongolie chinoise, dans des steppes sablonneuses où ils chassent, conduisent leurs troupeaux, et préparent leurs peaux de mouton, dites *astrakhan*. Plusieurs tribus occupent le pays, appelé Charra-Mongolie; d'autres sont dans le Khoukhou-noor. Les Kalmouks sont remarquables par leur figure plate, leur nez écrasé, leurs pommettes saillantes, leurs lèvres épaisses. Ils sont doux, hospitaliers, intelligents, mais rusés, sales et paresseux. Le nom de Kalmouks ou plutôt *kalimik* leur a été donné par les Tatars et signifie *apostats*.

Kalouga, v. de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement du même nom, sur une hauteur de la rive droite de l'Oka, à 160 kil. S. O. de Moscou. Elle a environ 11 kil. de circonférence, quoiqu'elle ne contienne guère que 4,000 maisons, la plupart en bois. Eparchie grecque, évêché, tribunaux, gymnase, école pour les enfants nobles pauvres, hospice pour les enfants trouvés, théâtre, et 37,000 hab. — Le gouvernement a 30,000 kil. carr. et 984 000 hab. Le sol est plat, boisé, sablonneux, mais bien arrosé et fertile en graines oléagineuses, riche en mines de fer.

Kalpi, v. forte de l'Hindoustan (Pendjab), à 210 kil. S. E. d'Agra. Entrepôt important de coton du S. O. de l'Inde, pour les provinces du Gange. Elle appartient aux Anglais depuis 1806.

Kam, prov. de Chine dans la partie E. du Thibet, 800 kil. sur 520; couverte des ramifications de l'Himalaya et du Belour-Tagh, ch.-l. *Bathang;* mines d'argent, fer, cuivre, plomb.

Kama, riv. de la Russie d'Europe, l'affluent le plus considérable du Volga. Son cours, presque entièrement navigable, est de 1,600 kil. Sortie de l'un des rameaux des monts Ourals, au N. E. de Glasoff (Viatka), elle coule d'abord à l'E., puis au S., passe à Perm, et se jette dans le Volga, rive gauche, à 65 kil. au-dessous de Kazan.

Kama ou **Kamadeva**, dieu de l'amour chez les Indous. Il porte un arc de canne à sucre, des fleurs en guise de flèches, et chevauche sur un perroquet.

Kamar (Djebel-El-). V. DJEBEL-EL-KAMAR.

Kamaran, île de la mer Rouge, au S. O. de Loheïah (Arabie). Elle est fertile, a de la bonne eau et appartient aux Anglais depuis 1859.

Kambodje ou **Camboldje**, en langue du pays *Kmer*, en chinois *Kan-pou-tche*, en siamois *Kamphuxa*, royaume de l'Indo-Chine, borné : au N. par le roy. de Siam; à l'O. par le golfe de Siam; au S. par la Cochinchine française; à l'E. par l'empire d'An-Nam. Il est arrosé par le Mé-kong et son affluent le Mé-sap. Le pays est plat, fertile, habité le long des cours d'eau; des forêts impénétrables couvrent l'intérieur. Il a environ 50,000 kil. carrés et 900,000 habitants; beaucoup sont d'origine chinoise. Il comprend 5 provinces : Srok-Tran, Poursate, Campong-Soaï, Ton-Le-h-Thom, Bâ-Penoum. Elles sont gouvernées par 5 mandarins, surveillés par les 5 ministres du roi. Tout le territoire est considéré comme appartenant au souverain. Les habitants, moins civilisés que les Annamites, sont indolents; ils vivent dans des cases en bambou, bâties sur pilotis, au bord des cours d'eau. Le climat est chaud et humide. On y cultive le coton; parmi ses productions on cite le bétel, le meilleur de l'Asie, le cardomome, le tabac, le sésame, le riz, la soie, etc. Le royaume est depuis 1863 placé sous le protectorat de la France. Les villes princ. sont : *Pnom-Penh*, auj. la capitale; Kambodje ou Ponteiphret, Kamnost, Oudong, etc.

Kambodje, fleuve. V. MÉ-KONG.

Kambodje ou **Ponteiphret**, ancienne capitale de Kambodje, ville maintenant déchue.

Kamenetz. V. KAMINIEC.

Kamenoi-Ostrow. Deux petites îles de la Russie portent ce nom : l'une dans la Russie d'Europe est située à l'embouchure de la Néva. Elle communique par un pont avec Saint-Pétersbourg et contient un beau palais impérial et une petite église gothique. L'autre île est dans le N. de la mer Caspienne, près de Gouriel.

Kamenski (MICHEL-FEDOROVITCH, comte), feld-maréchal russe, né vers 1735, assassiné en 1809. Entré au service en 1751, il prit part aux guerres que Catherine II fit à la Porte et qui aboutirent au traité de Kaïnardji. Disgracié sous Catherine après la mort de Potemkin, 1791, pour avoir voulu retenir indûment le commandement de l'armée que celui-ci avait dévolu à Kakovski, il rentra en grâce à l'avénement de Paul Ier, qui le créa maréchal et comte, 1797. Nommé généralissime des armées russes par Alexandre Ier, lorsqu'il déclara la guerre à Napoléon, 1806, il se démit bientôt de ce commandement, dans un accès de mauvaise humeur, et se retira dans ses terres, où il fut assassiné par un paysan.

Kamenz, v. du roy. de Saxe, à 24 kil. N. O. de Bautzen, sur l'Elster-Noir; 4 000 hab. Patrie de Lessing.

Kamiesch (Baie de), formée par la mer Noire, sur la côte S. O. de la Crimée, près et au S. O. de Sébastopol et au N. E. du cap Chersonèse. Son nom russe est Kamychevaïa boukhta (baie des roseaux). Elle est petite, mais sûre. La flotte française y stationna pendant le siége de Sébastopol, en 1855.

Kaminiec-Podolski ou **Kamenetz**, v. jadis fortifiée de la Russie d'Europe, ch.-l. de la Podolie, à 1,500 kil. S. O. de Saint-Pétersbourg, sur la Smotritsch, à environ 20 kil. de sa jonction avec le Dniester. Elle est bien bâtie; elle renferme plusieurs églises catholiques, une arménienne, quatre grecques; des bibliothèques, des gymnases. Fondée au XVe s., elle fut longtemps le boulevard de la Pologne contre les Turcs; 25,000 hab.

Kamis, demi-dieux des Japonais. Leurs temples sont sans ornements.

Kampen, v. fortifiée et port du royaume de Hollande (Over-Yssel), à 14 kil. N. O. de Zwolle et à 72 kil. N. E. d'Amsterdam, sur la rive gauche de l'Yssel, qui y forme l'île de Kampen, non loin de son embouchure. Fondée en 1286, elle fut ville libre et hanséatique; l'ensablement de l'Yssel a ruiné son commerce; 16,000 hab.

Kampen (NICOLAS-GODEFROI **Van**), historien hollandais, né à Harlem, 1776-1839. Il ne dut son instruction qu'à lui-même, et devint professeur de langue et de littérature allemande à l'Université de Leyde, 1815, puis professeur de littérature et d'histoire hollandaise à l'Athénée d'Amsterdam, 1829. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, la plupart historiques, entre autres : en hollandais, *Tableau historique des événements importants qui se sont passés en Europe depuis la paix d'Amiens jusqu'à celle de Paris*, Leyde, 1814, 2 vol.; *Histoire de la littérature et des sciences dans les Pays-Bas*, La Haye, 1821-1826, 3 vol.; en allemand, *Histoire des Pays-Bas*; Hambourg, 1831-1833, 2 vol., qui font partie de la collection publiée par Heeren et Ukert, sous le titre de *Geschichte der europaeischen Staaten* (Histoire des États de l'Europe).

Kampoot, ville maritime du roy. de Kambodje, sur le golfe de Siam; centre du commerce par mer de tout le pays.

Kamchadales ou **Itelmes**, peuplade de la Russie d'Asie, indigène du Kamtchatka, et qui paye un tribut de fourrures aux Russes. Laids, petits, malpropres, adonnés à l'ivrognerie, ils vivent de chasse et de pêche et professent généralement le Chamanisme.

Kamtchatka, riv. de la Russie d'Asie, dans la péninsule de son nom, qu'elle traverse du S. au N. Elle prend sa source près de Verkhne-Kamtchatka, passe à Klioutchefsk, et se jette dans la mer qui porte son nom; cours de 560 kil.

Kamtchatka, grande péninsule de la Russie d'Asie, formant la pointe méridionale de la partie N. E. de la Sibérie orientale, entre la mer d'Okhotsk, à l'O., celle de Kamtchatka à l'E., et l'Océan Glacial Arctique au N.; par 51°-63° lat. N., et 152°50'-171° long. E. Elle a 1,350 kil. de long. du N. O. au S. E.; 375 kil. de largeur moyenne, 225,000 kil. carrés, et une population d'environ 5,000 hab., dont un tiers russes, le reste Kamtchadales et Koriaks misérables. Ch.-l. administratif, *Nijne-Kamtchatka*, bourg fortifié de 300 hab. Ville princ. *Petropavlosk*. Climat très-froid en hiver, très-chaud en été; quelques plantes alpestres et des graminées en sont les seuls végétaux. Montagnes volcaniques. Forêts de sapins, peupliers, etc. Exportation de fourrures. — Soumis aux Russes depuis 1706, il est dans la prov. du littoral.

Kamtchatka (mer de), partie du Grand Océan, entre la côte N. E. de l'Asie et la côte N. O. de l'Amérique; communique par le détroit de Behring avec l'Océan Glacial Arctique.

Kamtschyk, fl. de Turquie d'Europe, descend du Petit-Balkan, reçoit tous les torrents qui coulent du Balkan oriental et se jette dans la mer Noire. Choumla est dans ce bassin.

Kanagawa, v. considérable de l'île Niphon (Japon), à 260 kil. N. O. de Yédo. Le port a été ouvert aux Européens, à la suite des traités conclus par les Américains, en 1854 et 1858. On exporte de la soie et du thé.

Kanaks, nom donné aux indigènes de plusieurs îles de la Polynésie.

Kanara, anc. province de l'Hindoustan (Dekkan méridional), faisant partie, depuis 1799, de la présidence anglaise de Madras; par 25°5'-15°30' lat. N., et 71°50'-73°25' long. E. Superf. 195,000 kil. carr.; pop., 760,000 hab. Ch.-l., *Mangalore*. Sol fertile : riz, canne à sucre, poivre, bétel, coton, etc.

Kanaris (Constantin), amiral grec, né à Psara, 1792-1860, s'illustra par ses exploits héroïques dans la guerre de l'indépendance. Il était capitaine de la marine marchande; il fut l'un des premiers à combattre les Turcs, alla brûler dans la rade de Chio les vaisseaux du capitan-pacha, de concert avec Miaoulis, 1822, et contribua au triomphe des Grecs, par la hardiesse heureuse de ses entreprises. Il devint amiral et sénateur. Il fut plusieurs fois ministre de la marine. Son nom, chanté par les poëtes de la Grèce et de l'Occident, est devenu justement populaire.

Kandahar, une des principales villes de l'Afghanistan, et ch.-l. de la prov. de son nom, dans une plaine fertile et bien cultivée, sur l'Ourghandab, à 300 kil. S. O. de Kaboul, par 31°36' lat. N. et 63°15' long. E. Elle fut la capit. du roy. de Kaboul, de 1747 à 1774, et fut occupée par les Anglais, 1839-1840. Industrie active et variée; comm. de transit; 60,000 hab., la plupart Afghans. Elle s'appelait autrefois *Gandhara*. — La prov. de Kandahar est limitée par le roy. d'Hérat au N., la prov. de Kaboul au N. E., celle de Swystan au S. E., le Béloutschistan, au S., le Sigistan au S. O., et la prov. de Ferrah à l'O.

Kandeisch. V. Candeisch.

Kandsay ou **Ielisavetpol,** v. de la Géorgie russe. V. Gandjah.

Kane (Elisah-Kent), célèbre voyageur américain, né à Philadelphie, 1822-1855. Après avoir accompagné, comme médecin, une ambassade que les Etats-Unis envoyaient en Chine, et exploré dans un but scientifique les Philippines, Ceylan, les Indes orientales, l'Egypte jusqu'aux frontières de la Nubie, l'Afrique australe; après avoir pris part, comme volontaire, à la guerre qui éclata entre les Etats-Unis et le Mexique, 1846, où il se distingua par son courage, son intelligence et son sang-froid, il se fit attacher comme chirurgien à l'expédition qu'un généreux américain, M. Greenel, envoyait à ses frais à la recherche de Franklin. Partie de New-York, le 23 mai 1850, elle était de retour le 6 septembre 1851. Dans ce voyage, Kane s'était convaincu de la possibilité de pénétrer dans la mer ouverte qu'on supposait s'étendre autour des pôles. Sur ses instances une seconde expédition fut organisée aux frais de MM. Greenel et Peabody; Kane en eut le commandement. Elle quitta New-York le 30 mai 1853, et y rentra en novembre 1855, après avoir reconnu que le canal Kennedy aboutit au delà du 80°20' lat. N. à un vaste bassin entièrement libre de glaces. Epuisé de fatigues, Kane alla vainement demander au climat de La Havane la réparation de ses forces; il y mourut. Il a laissé une relation de son premier voyage intitulé : *United States, Greenel expédition, in search of sir John Franklin*, 2e édition, Philadelphie et Londres, 1857. L'histoire de la seconde expédition a paru sous le titre de *Arctic Explorations in the years* 1853, 1854 et 1855, Philadelphie, 1856, 2 vol.

Kanem, province du Bornou (Soudan), au N. du lac Tchad, jadis riche et peuplée, maintenant dévastée par les Tibbous du Sahara. V. princ. *Mao*.

Kang-Hi ou **Khang-Hi,** en mandchou *Elkhe Taftin* (l'inaltérable paix), empereur de la Chine, le second de la dynastie tartare de Tai-Tsing (très-pure), 1654-1722, fils de Choun-Tchi, auquel il succéda en 1666, sous la tutelle d'un conseil de régence composé de quatre mandarins; mais trois ans après, l'un d'eux étant mort, Kang-Hi, bien qu'il n'eût que 13 ans, s'empara des rênes de l'Etat et se fit déclarer majeur. Son premier acte d'autorité fut aussitôt de faire arrêter et juger l'un de ses trois tuteurs survivants, qui fut condamné à être mis en pièces avec son troisième fils, tandis que ses autres enfants étaient décapités. Le second acte du jeune souverain fut de substituer, malgré l'avis contraire des neuf tribunaux de Pékin, au système astronomique suivi jusque-là à l'observatoire de cette ville, celui de l'Europe dont il avait reconnu la supériorité. Tout le règne de Kang-Hi répondit à ces débuts. Malgré la barbarie sauvage qui entache à nos yeux bon nombre de ses actions mais qui fut le vice de son temps plus encore que de son caractère, il a sa place parmi les plus grands empereurs qu'ait eus la Chine, dont il étendit considérablement le territoire, en même temps qu'il réprimait, par son activité, son énergie et son habileté, les révoltes formidables qui le menacèrent plusieurs fois à l'intérieur. Appréciateur intelligent des sciences européennes, il protégea les jésuites qui s'efforçaient de les répandre dans la Chine, et toléra la prédication et le culte de la religion chrétienne. Enfin, il donna à l'industrie chinoise une impulsion inconnue jusqu'à lui, encouragea et cultiva les lettres. Il mourut d'une pleurésie gagnée à la chasse et nomma par son testament, pour lui succéder, son troisième fils, qui régna sous le titre de *Young-Tching*.

Kangourous ou **Kangarous** (Ile des), sur la côte de l'Australie, en face du golfe Saint-Vincent, au S. de la presqu'île d'York, par 35°43' lat. S., et 135°38' long. E. Elle a 140 kil. sur 30. Le mont Torrens qui s'élève à son extrémité O. est visible à une distance de 64 kil. en mer. Elle contient quelques beaux pâturages et des bois, mais elle est en général stérile à cause de la sécheresse du climat. Flinders la découvrit en 1808. Elle est inhabitée.

Kangrah ou **Nagorkote,** v. de l'Hindoustan anglais (présidence d'Agrah), à 140 kil. N. E. de Lahore; défendue par une forteresse importante, appartenait naguère aux Sikkes; 30,000 hab.

Kanisa (Alt ou **Ungrisch-),** v. de Hongrie, cercle et à 80 kil. N. E. de Zambor; fort commerce de grains; 9,000 hab.

Kanisa (Nagy ou **Grosz-),** v. de Hongrie (Szalad), à 55 kil. S. d'Egerszegh. Grandes foires de bestiaux, comm. de céréales et de transit considérable; 8,500 hab. Jadis la seconde forteresse de Hongrie, elle est démantelée depuis 1702.

Kan-Kiang, riv. de la Chine, va, de la prov. de Kiang-Si, se jeter dans le lac Poyang. Cours de 600 kil.

Kano ou **Ghanat,** v. de l'Afrique centrale, à l'O. du Soudan, capit. du Haoussa, et à 150 kil. S. E. de Cachena. Elle a 20 kil. de circonférence, et contient des champs, des jardins, des marais; 30,000 hab., dont la moitié esclaves; entrepôt du commerce de toute l'Afrique centrale. Les étrangers s'y rendent en foule. Un quartier est réservé aux aveugles, qui sont très-communs dans ce pays.

Kanobin, bourg au S. E. de Tripoli de Syrie (Turquie d'Asie). Il renferme un monastère où réside le patriarche des Maronites.

Kanodje ou **Canouge,** v. de l'Hindoustan anglais, prov. d'Agra, jadis l'une des plus florissantes de l'Inde et la capit. d'un puissant empire. Elle ne consiste guère aujourd'hui qu'en une rue de 9 kil. au milieu de nombreuses ruines. L'ancien langage de ses habitants est regardé comme la base de l'indostani moderne.

Kansa. V. Krichna.

Kansas, riv. des Etats-Unis (Kansas), qui, des plateaux entre l'Arkansas et la Platte, se jette, après un cours de plus de 1,800 kil., dans le Missouri, rive droite, à 140 kil. N. O. de Jefferson.

Kansas, l'un des Etats de la Confédération Américaine, entre le territoire de Nebraska, au N.; le territoire Indien, au S.; le Colorado, à l'O.; le Missouri, à l'E. Il est arrosé par le Kansas et l'Arkansas. La partie occidentale est encore une sorte de désert, mais l'Est est couvert de plaines fertiles. La superficie est de 210,605 kil. carrés; la population est de 364,?77 hab. Il forme un Etat depuis 1854-1858. La capitale est *Topeca*, les villes princ. sont : Leavenworth-City, Lecompton, Achison. Il y a encore beaucoup d'Indiens dans l'Etat. Son admission, comme Etat, a donné lieu à beaucoup de conflits entre les partisans de l'esclavage et leurs adversaires.

Kansou-el-Gourl, le 25e et l'avant-dernier des sultans-mameloucks-bordjites d'Egypte. D'abord esclave du sultan El Achraf Kaitbaï, il fut affranchi par lui et nommé *Kachef* ou administrateur de la Haute-Egypte, 1488. Mohammed, fils de Kaitbaï, le mit à la tête d'un corps de 1,000 combattants, et Kansou-Abou Saïd l'éleva à la dignité de chef des *katbus*, c'est-à-dire lieutenant du sultan. Enfin, sous Touman-bey, la milice révoltée le proclama sultan malgré lui, 1501. Il gouverna l'Egypte durant 14 ans assez paisiblement; mais attaqué par Se-

lim Ier, sultan de Constantinople, qui voulait s'emparer de l'Egypte, il perdit, dans la plaine de Meurdjet Dabek, une bataille décisive et mourut frappé d'apoplexie dans sa fuite, 1516. Il avait 75 ans.

Kan-Sou (crainte salutaire), une des 18 prov. de la Chine propre, au N., comprenant une grande partie de l'anc. roy. de Tangut. La rivière Jaune la traverse; 19,500,000 hab. Ch.-l., *Lan-tchéou*. Sol montagneux, peu fertile; climat froid. Mines d'or et de mercure.

Kanstadt. V. Cannstadt.

Kant (Emmanuel), célèbre philosophe et mathématicien allemand, né à Kœnigsberg, 1724-1804. Fils d'un pauvre sellier, il dut, de pouvoir faire des études très-complètes, à un oncle, cordonnier aisé. En quittant l'université de Kœnigsberg, il passa quelques années hors de sa ville natale, comme précepteur, puis y revint pour n'en plus sortir jusqu'à sa mort. A partir de ce moment, il se consacra entièrement à l'enseignement et à l'étude, d'abord des mathématiques, puis, bientôt après, de la philosophie, et l'histoire de sa vie n'est plus que celle de ses idées et de ses travaux. Cette vie se passa tout entière dans son cabinet, d'où il ne sortait que pour se rendre à sa chaire, et faire régulièrement, chaque jour, la même promenade. L'influence qu'il exerça, par son enseignement et ses écrits, fut immense et se ressent encore. Egalement ennemi du dogmatisme de Wolf et du scepticisme de Hume, qui se partageaient les esprits philosophiques quand il entra dans la carrière, il se donna pour mission de combattre leurs systèmes opposés, et d'y opposer une philosophie nouvelle; il y réussit. Les principes de cette philosophie, épars et développés dans ses autres écrits, se trouvent établis, et comme condensés, dans l'ouvrage intitulé : la *Critique de la raison pure* (Riga, 1781, in-8°), titre passablement obscur en lui-même, et que Kant a senti le besoin d'expliquer plus tard dans un ouvrage postérieur : la *Critique du jugement*, où il dit: « *La raison pure*, c'est la faculté de connaître d'après les principes *à priori*. La discussion de la *possibilité* de ces principes et la délimitation de cette faculté, constituent la *Critique de la raison pure.* » Ce qui résulte de plus clair dans la discussion à laquelle se livre Kant dans son ouvrage, c'est que l'homme ne connaît pas les choses *en soi;* mais « telles qu'elles lui apparaissent d'après les principes de son organisation comme être sentant et pensant. » En d'autres termes, que ses connaissances sont toutes simplement *phénoménales*, et, qu'en fin de compte, il ne lui est pas possible, à l'aide de la raison pure, de s'élever à la connaissance de ce qu'il lui importe le plus de connaître : *Dieu, l'immortalité de l'âme et la liberté.* Cette doctrine, peu encourageante, trouve heureusement son correctif dans la *Critique de la raison pratique* (5e édition, Leipzig, 1818), ouvrage que Kant publia sept ans après celui dont nous venons de parler, et où, après avoir établi l'existence de la *volonté* et des lois qui la dirigent, il en déduit l'existence des hautes vérités que le dogmatisme spéculatif ne lui permet pas de connaître, et arrive ainsi à affirmer Dieu, la liberté morale et l'immortalité de l'âme. Nous bornerons à ce peu de mots ce que nous pouvons dire ici de la philosophie de Kant, qui n'a été clairement analysée, que nous sachions, par aucun auteur, et qu'il faut longuement étudier pour s'en faire une idée à peu près nette. — Kant n'était pas seulement un philosophe aussi profond qu'original dans ses perceptions, c'était encore un savant d'une grande sagacité, et qui a répandu de vives lumières sur toutes les matières qu'il a traitées. Ses œuvres complètes ont été éditées à Leipzig, 1838-1842, en 12 vol. in-8°. Parmi les nombreux ouvrages qu'ils contiennent, outre la *Critique de la raison pure* et la *Critique de la raison pratique*, dont nous avons déjà parlé, nous citerons encore: *Progrès de la métaphysique depuis Leibnitz et Wolf*, publié par Rink, 1804, in-8°; *La Critique du jugement*, divisée en deux parties : critique de l'esthétique et critique de la théologie, 3e édition, Berlin et Libau, 1799; *Histoire naturelle du Ciel*, Kœnigsberg et Leipzig, 1755, in-8°, réimprimée en 1808; *Fragments relatifs à la philosophie de l'histoire*, qui parurent d'abord dans la *Berliner monatsschrift* (année 1784, p. 385-411), puis dans le *Recueil de Tieftrunk*, tome II, p. 661 et suiv. MM. J. Tissot et J. Barni ont traduit les principaux ouvrages philosophiques de Kant, Paris, 1841-1854, 1 vol. in-8°.

Kao-ti (Liéou-pang), empereur de Chine, chef de la dynastie des Han (cinquième), né en 248 av. J. C., roi de Han, 207, empereur de Chine, 202, mort à Tchangnan, 195. Il s'était déjà acquis, comme roi de Han, le renom d'un prince brave, sage et humain, lorsqu'il parvint à l'empire, après avoir vaincu, à Kaï-hia, dans le Kiang-han, l'usurpateur Hang-yu, qui se tua de désespoir. Il inaugura son règne par deux actes de bonne politique : il accorda une amnistie générale, et supprima temporairement les impôts. Des révoltes, cependant, et des incursions des Tartares troublèrent le peu d'années qu'il vécut encore.

Kao-ti ou **Tsi-Kao-ti** (Siao-Tao-Tching), empereur de Chine, fondateur de la dynastie des Tsé (neuvième), né, 426, empereur, 479, mort, 482. Il fut nommé généralissime des troupes par l'empereur Ming-ti mourant, 471; il servit d'abord loyalement le fils adoptif et successeur de ce prince, qui n'avait que 10 ans quand il monta sur le trône, qu'il se montra bientôt indigne d'occuper; puis il le fit périr et mit à sa place le troisième fils adoptif de Ming-ti, 477, qui n'avait que 11 ans, et qui ne tarda pas à subir le même sort, 479. Siao-Tao-Tching s'empara alors de la couronne, et la transmit à l'un de ses 14 fils. C'était, s'il faut en croire les historiens chinois, un prince ennemi du faste, versé dans les sciences et les lettres.

Kao-Tsou (Prince sublime), empereur de Chine, fondateur de la dynastie des Thangs, régna de 618 à 626. Il arriva au trône par une usurpation; il se la fit pardonner par la sagesse de son gouvernement, voulant, disait-il, fonder sa puissance sur la justice et l'humanité. Après huit ans d'un règne marqué par de continuels succès, il abdiqua en faveur de son fils, Kao-Tsou, digne d'un tel père.

Kao-Tsou, empereur de Chine, fondateur de la dynastie des Héou-Tsin ou Tsin postérieurs, né, 891, empereur, 937, mort, 942. Son règne, de courte durée, fut rempli par ses guerres avec les Tatars et celle qu'il dut soutenir contre le rebelle Fan-yen-Kouang.

Kao-Tsou (Liéou-Tchi-Youen), empereur de Chine, fondateur de la dynastie des Héou-han (Han postérieurs), né, 895; empereur, 947; mort, 949. Tatar d'origine, il servit avec distinction dans les armées de Tsins, et s'éleva, du rang de simple officier, aux plus hautes fonctions militaires. Proclamé empereur par l'armée qu'il commandait à Tsin-yang, au milieu des succès remportés par les Tatars Khitans, qui voulaient s'en emparer, il réussit, par son habileté, à se délivrer de leur joug. Mais il survécut peu à son triomphe. Son fils Hin-ti lui succéda.

Kaolack, comptoir français, sur le Saloum, dans le Saloum, pays vassal de la France, dans la Sénégambie.

Kapelle (Jean van), peintre hollandais du xviie s., renommé pour son coloris plein de chaleur et d'harmonie, l'art avec lequel il rendait les effets de soleil sur les eaux, et l'exactitude qu'il mettait dans le dessin de ses vaisseaux. Le lieu et la date de sa naissance et de sa mort sont ignorés.

Kapila ou **Capila,** philosophe indien qui vivait, croit-on, entre le ixe et le xiie s. de notre ère. Il fonda une secte qui, niant l'existence de Dieu, croyait le monde éternel et l'œuvre de la nature.

Kaporna, nom du lieu où, en 1849, les Hongrois, commandés par Georgei et Dembinski, furent battus par les troupes impériales.

Kapsali, ch.-l. de l'île de Cérigo, sur la côte S (Iles Ioniennes); 5,000 hab.

Kaptchak, nom que portait le pays situé entre l'Oural et l'Aluta, où les Mongols fondèrent, au xiiie s., un vaste empire nommé la *Horde d'Or.* Au milieu du xve siècle, il était divisé en 5 khanats, qui ont été successivement conquis par la Russie.

Kara, mot tatar qui signifie *noir* et, par extension, *tributaire:* Karamanie, pays des hommes noirs.

Kara, riv. de Russie qui, des monts Ourals, va se jeter dans le golfe de Kara, après avoir, dans une partie de son cours de 200 kil., séparé l'Europe de l'Asie, et traversé de vastes marais.

Kara, détroit entre la Nouvelle-Zemble et l'île de Vaigatch, qui met en communication l'océan Glacial et la mer de Kara.

Kara (Mer de), grand golfe de l'océan Glacial arctique, entre la presqu'île de l'Obi et la Nouvelle-Zemble; 1,500 kil. de long, sur 450 à 525 de large.

Karabagh (*Jardin noir*), l'une des parties du gouvernement russe de Schamakhi. Ch.-l., *Schuscha*, place forte.

Karabagh, c.-à-d. *jardin noir*, contrée de l'Afghanistan, très-fertile et très-cultivée, habitée par une population nombreuse. Son ch.-l., du même nom, est

une ville **forte, située à 32 kil. S. O. de Ghuzni, sur la** route de cette ville à Kandahar.

Kara-Dagh, c.-à-d. *montagnes noires*, groupe de montagnes abruptes de la Turquie d'Asie, dans le pachalik de Karamanie, à environ 40 kil. S. E. de Koniéh; elles s'élèvent du milieu d'une plaine comme une île volcanique, et sont complétement isolées. C'est là que se trouvent les ruines célèbres de Bin-Bir-Kilisséh. Mines de fer nombreuses.

Kara-Hissar, c.-à-d. *Château noir*, sandjak de la Turquie d'Asie (Anatolie), borné par le sandjak d'Angora, au N. E.; la Caramanie à l'E.; le sandjak de Hamid au S.; et celui de Koutahiéh, au S. O., à l'O. et N. O.; 200 kil. sur 80. Ch.-l., *Afium-Kara-Hissar*.

Kara-Hissar, v. de la Turquie d'Asie (vilayet d'Erzeroum), ch.-l. du sandjak de son nom, à 115 kil. de Trébizonde; commerce important d'opium; 2,500 maisons.

Karadja-Dagh, anc. *Masius mons*, chaîne de montagnes de la Turquie d'Asie qui se dirige de l'E. à l'O., en séparant le bassin de l'Euphrate de celui du Tigre.

Karadgé-Bouroun, anc. *Criou-Metopon*, cap de la Crimée, au S., sur la mer Noire, par 44°28′ lat. N. et 31°50′ long. E.

Karaïskakis (Georges), l'un des chefs les plus intrépides de l'insurrection grecque, et l'un des premiers qui répondirent à l'appel de la patrie soulevée contre les Turcs. Il se signala, en 1823 et 1825, dans la défense de Missolonghi, fit décider en 1826 qu'on continuerait la lutte tant que l'indépendance de la Grèce ne serait pas reconnue par la Porte, et que ce serait à un Grec que la direction des affaires du pays serait confiée, ce qui eut lieu en 1827, où Capo d'Istria fut élu président. Nommé commandant supérieur de la Roumélie, il s'efforça d'empêcher les troupes égyptiennes de s'emparer d'Athènes, et fut tué dans un combat livré sur la route de cette ville au Pirée, 1827. Les Grecs lui ont élevé un monument, 1835, sur la place même où il succomba.

Karak ou **Kharek**, île du golfe Persique, sur la côte de Perse, prov. de Fars, à 66 kil. N. O. d'Abouscher; dépend de la présidence anglaise de Bombay, depuis 1839; 1,000 hab., qui se nourrissent principalement de poissons et de dattes.

Karak, v. à 70 kil. S. O. de la mer Morte (Turquie d'Asie), poste avancé du roy. de Jérusalem, au temps des Croisades, sous le nom de Mont-Réal. C'était l'ancien pays des Moabites; Karak est sur les ruines de Petra.

Karakal, v. des Principautés-Unies (Valachie), à 154 kil. S. O. de Bucharest; 12,000 hab.

Karakalpaks, tribus du Turkestan indépendant, sur les rives orientales de la mer d'Aral, de la race des Ouzbek; ils cultivent la terre et élèvent des bestiaux. On dit qu'ils comptent 25,000 guerriers. Une partie s'est répandue dans le khanat de Khiva.

Karakoroum, V. Caracoroum. — Haute chaîne de montagnes, qui se rattache au mont Bolor, à l'O., se dirige vers l'E., parallèlement à l'Himalaya, et traverse le Thibet. Plusieurs de ses sommets sont très-élevés.

Kara-Koul, v. du khanat et à 66 kil. de Boukhara (Turkestan); entrepôt de commerce entre le Khiva et la Boukharie; 30,000 hab. (?)

Karaman. V. Kerman.

Karaman ou **Karamanie**, l'une des divisions politiques de l'Anatolie (Turquie d'Asie), correspondant à la Cappadoce méridionale, la Lycaonie et l'Isaurie. C'est un pays traversé par des ramifications du Taurus, fertile, mais mal cultivé. Il appartient aux Turcs ottomans depuis le règne de Mahomet II. Les villes principales sont Koniéh, Ak-Cheher, Kaisariéh, Karaman.

Karaman ou **Larendeh**, v. qui a donné son nom à la Karamanie, à 90 kil. S. E. de Koniéh; 10,000 hab.

Kara-Moustapha, grand-vizir de Mahomet IV, en 1660, battu sous les murs de Vienne, par Jean Sobieski, en 1683, décapité peu après.

Karamsin (Nicolas-Michaïlovitch), célèbre historien russe, né dans le gouvernement d'Orenbourg, 1765-1826. Après avoir fait ses études à Moscou et servi 2 ans, de 1782 à 1784, dans le régiment de Préobajinski, il revint à Moscou et compléta son éducation par ses lectures et ses voyages, en Allemagne, en France, en Suisse, en Angleterre. A son retour, il fonda le *Journal de Moscou* et plusieurs autres recueils littéraires, dans lesquels il mérita le titre de réformateur de la langue russe; enfin, il entreprit d'écrire l'*Histoire de l'Empire de Russie*, et en présenta, 1815, les huit premiers volumes à l'empereur Alexandre Ier, qui le nomma son historiographe et conseiller d'Etat. Il devint aussi membre de l'Académie de Saint-Pétersbourg et fut pensionné par Nicolas Ier. Sa mort suivit de près celle d'Alexandre, qui avait fait sur lui une grande impression. Il a laissé 12 vol. in-8° dont 9 contiennent des traductions, et les autres des œuvres légères, qu'il publia sous le titre de *Moï Bezdielki* (*mes bagatelles*). De ses ouvrages originaux, le plus important et le plus considérable, comme aussi le plus généralement connu, est son *Histoire de l'empire de Russie*, Saint-Pétersbourg, 1818-28, 12 vol. in-8°, traduite en français, par Jauffret, Saint-Thomas et Divoff, 1819 et ann. suiv. 11 vol. in-8°. Cet ouvrage qui malheureusement s'arrête en 1560, se recommande, malgré ses défauts, par l'intérêt et la couleur locale du récit, la noblesse du style et les curieuses recherches qu'il a nécessitées.

Karamsin. V. Kermanchah.

Karansébès, v. des États Autrichiens, sur la Tomès, dans le gouvernement des Confins militaires; à 80 kil. S. E. de Témeswar. Elle défend le défilé de la *Porte-de-Fer*, entre la Hongrie et la Transylvanie.

Karasou, c.-à-d. *rivière noire*, nom donné par les Turcs à plusieurs cours d'eau, à cause de la couleur apparente de leurs eaux; entre autres:

Karasou ou **Mesta**, anc. *Nestus*, fleuve de Turquie, coule du N. au S. entre le Despoto-Dagh et le Perin-Dagh, arrose la Macédoine et se jette en face de l'île de Thaso.

Karasou ou **Strouma**, anc. *Strymon*, riv. de la Turquie d'Europe, qui, des monts Khodja-Balkans, arrose Kostendil dans la Macédoine, la plaine fertile de Sérès, puis les marais Takhynos, et se jette, après un cours de 200 kil., du N. au S. dans le golfe d'Orfano.

Karasou, anc. *Melas*, riv. de la Turquie d'Asie, qui prend sa source à 30 kil. de Sivas, et se jette, à 400 kil. de là, dans l'Euphrate.

Karasou, l'anc. *Cydnus*. V. ce mot.

Karasou-Bazar, v. de la Russie d'Europe, en Crimée, sur le *Karasou* près de sa source, à 46 kil. N. E. de Simféropol. Anc. résidence des Khans de Crimée. Elle est bâtie en briques dans le goût asiatique. C'est une place de commerce importante, elle est célèbre pour ses manufactures de maroquin. Grande foire annuelle; 15,000 hab.

Kara-su. V. Kérah.

Karchi ou **Nakcheb**, v. du Turkestan, dans le khanat et à 130 kil. S. E. de Boukhara. Grand commerce de pelleterie, de cocons, etc.; 40,000 hab. (?)

Kardis, village sur les confins de la Livonie et de l'Esthonie (Russie), où fut conclue, en 1661, la paix par laquelle les Russes rendaient à la Suède leurs conquêtes en Livonie.

Kardzag-Uj-Szallas, v. de Hongrie (Grande-Cumanie), sur le Hortobagy, bras de la Theiss, à 50 kil. S. O. de Debreczin. Important commerce de grains, de bétail, de vins, de fruits; 11,000 hab.

Karens ou **Karians**, peuples de l'Indo-Chine, qui habitent dans le Bas-Pégou.

Kargéh (El-), v. d'Egypte dans la Grande-Oasis, à 440 kil. du Kaire, entre l'Egypte, le Darfour et le Sennaar; 2,000 hab.

Kargopol, v. de la Russie d'Europe, gouvernement et à 32 kil. S. d'Olonetz, sur la rive gauche de l'Onéga; fort ancienne, et lieu d'exil de plusieurs grands personnages; 1,500 hab.

Karikal, v. de l'Hindoustan français (Karnatic), sur la côte de Coromandel, près de l'embouchure de l'un des bras du Cavery, à 120 kil. S. de Pondichéry, par 10°55′ lat. N. et 77°44′ long. E. Construction de navires, fabr. de toiles, commerce considérable de riz; cédée à la France par le radjah de Tandjore, 1739, prise par les Anglais, 1803; restituée par le traité de Paris, 1814; 15,000 hab. Le territoire contient 16,180 hect. et 60,000 hab.

Karleby (Gamla-). V. Gamla-Karleby.

Karlstadt. V. Carlstadt.

Karmath (**Hamdan**, dit), fondateur, au IXe siècle, d'une secte musulmane appelée les *Karmathes*. Son véritable nom était Al-Faradj ou Kersah. Sous prétexte d'interpréter le Coran, il en annulait tous les préceptes. Il périt, assassiné, à ce qu'on suppose, par l'ordre du *Vieux de la Montagne*. Sa secte, après avoir, soit durant sa vie, soit après sa mort, causé de grands troubles et commis de nombreuses déprédations, fut entièrement exterminée vers la fin du Xe siècle.

Karmathes. V. le mot précédent.

Karnak, village de la Haute-Egypte, au milieu des ruines de l'anc. Thèbes. (V. ce mot).

Karnatic, c.-à-d. *pays noir*, anc. nom de la partie

de l'Hindoustan (Dekkan), située au S. de la Krischna et à l'E. des Ghâttes occidentales. Il était divisé en plusieurs principautés, qui furent le théâtre des luttes des Français et des Anglais sous Louis XV et Louis XVI, et qui, à la suite de dissensions intérieures, devinrent presque toutes, de 1801 à 1803, la proie des Anglais.— On donne maintenant ce nom à la partie de la présidence anglaise de Madras, le long de la côte de Coromandel, ayant 136,000 kil. carr., et 5,500,000 hab. Les villes anglaises de Madras et de Tranquebar, et les comptoirs français de Pondichéry et de Karikal y sont situés.

Karnkowski (Stanislas), prélat polonais, 1525-1603, fut successivement curé de Cracovie, évêque de Wladislaw, 1563, et archevêque-primat de Pologne, 1581. Quoique fervent catholique, il était d'un caractère tolérant et mérita de tenir une place honorable dans l'histoire pour avoir dressé, pendant l'interrègne qui suivit la mort de Sigismond II, dernier des Jagellons, le fameux formulaire, connu sous le nom de *Paix des dissidents*, parce qu'il garantissait une protection égale à toutes les opinions religieuses dissidentes; et pour avoir ensuite fait insérer dans les *Pacta Conventa* que le futur roi s'engagerait à maintenir la tolérance religieuse. Dans les dernières années de sa vie, il s'efforça d'amener, en Pologne, la fusion des églises grecque et latine. Parmi les ouvrages qu'il a laissés ceux qui ont trait à l'histoire ont une importance qui n'est pas contestée. Nous citerons, entre autres, son *Historia interregni post discessum e Polonia Henrici Andegavensis*, et ses *Epistolæ familiares illustrium virorum*, Cracovie, 1578, in-4°.

Karnten, nom allemand de la Carinthie.

Karoly (Nagy-), v. des Etats Autrichiens (Hongrie), ch.-l. du comitat de Szathmar, à 220 kil. E. de Bude, et à 65 N.E. de Debreczin. Beau château. Blés, bestiaux, tabacs; 12,000 hab.

Karoly-Fejervar, nom hongrois de Carlsbourg.

Karotcha, v. de la Russie d'Europe, gouv. et à 110 kil. S. E de Koursk; 8,000 hab.

Karpathes ou **Krapackz**, chaînes de montagnes situées dans l'Europe centrale, et dont la direction générale est d'abord du S. O. au N. E., puis à l'E. et au S. enfin à l'O. Elles partent des Sudètes, traversent les Etats Autrichiens, courent entre la Galicie et la Hongrie, la Transylvanie et les provinces Moldo-Valaques, sur une étendue d'environ 1,300 kil. Elles commencent au mont Wisoka et finissent sur le Danube, aux Portes de Fer. Peu larges et peu élevées au centre, elles se relèvent aux extrémités, où de nombreux contre-forts donnent beaucoup d'épaisseur à la chaîne. Leurs cimes les plus élevées sont : en Hongrie, l'Eisthluerspitz (2,651 mèt.); en Transylvanie, le Budœshegy (2,822 mèt.). On les distingue en *Karpathes occidentaux*, *septentrionaux* et *orientaux;* les 1ers ou *monts Beskides*, du mont Wisoka au mont Sloiczed, appartiennent à la ligne du partage des eaux de l'Europe, et comprennent les monts Tatra, Magura, les Petits Karpathes, ou monts de Possing, ou Wetterling-Gebirge, les monts Faczkowa et le Biele-Hory; les 2es, du mont Sloiczed à la source de la Moldava, comprennent les groupes Bieslawy, Brieskidy et Biesczady; les 3es, les monts de Bukowine ou de Moldavie. Les principaux cours d'eau qui en descendent sont : le Theiss, le Dniester, le Pruth, l'Aluta. Belles forêts d'arbres résineux; blé et fruits jusqu'à une hauteur de 1,400 mèt. Plusieurs cols ou passages les traversent. Elles paraissent avoir été le berceau de la race slave.

Karrous ou **Karro**, nom d'une vaste plaine de l'Afrique méridionale, près du Cap. Elle a été autrefois très-fertile; auj. sa fertilité est de courte durée, et c'est une fête pour les Allemands de la colonie du Cap d'y conduire leurs troupeaux durant ces courts intervalles de végétation.

Kars, v. forte de la Turquie d'Asie (Erzeroum), ch.-l. du sandjak de même nom, à 145 kil. N. E d'Erzeroum; pittoresquement située sur un rocher, que baigne le Kars, dominée par une citadelle qui remonte au temps d'Amurat III; 12,000 hab. Prise en 1828 et 1855, par les Russes. — Le sandjak de Kars, qui forme une partie du plateau arménien, est entouré de montagnes élevées et comprend 160 kil. sur 150, et 130,000 hab. Il est arrosé par l'Aras et ses affluents, le Kars, l'Arpackai, etc. Les habitants s'occupent surtout de l'élève du bétail et des vers à soie.

Karsoun, v. de l'empire russe, ch.-l. du cercle de même nom, gouv. et à 105 kil. O. de Simbirsk. Foire importante à Pâques, et qui dure environ 15 jours; 8,000 hab.

Karsten (Dietrich-Ludwig-Gustave), célèbre minéralogiste allemand, né à Butzow, 1763-1810. La méthode nouvelle qu'il appliqua dans la classification de la collection des minéraux de Leske, dont il fut chargé en 1788, a fait époque dans l'histoire de la minéralogie. Les services qu'il a rendus ensuite à la science et sa classification systématique des minéraux fondée sur leurs caractères naturels, lui méritent, au dire du célèbre Léopold de Buch, une des premières places parmi les créateurs de la minéralogie. Il a laissé, sur cette science, un grand nombre d'ouvrages et de mémoires qui n'ont pas tous perdu leur intérêt, au milieu des progrès qu'elle a faits depuis lui.

Kartalinie ou **Karthli**, contrée de l'empire russe (gouv. de Tiflis); 150 kil. sur 130. Ch.-l., *Tiflis*.

Karytæna, petite ville de l'Arcadie (roy. de Grèce), sur le Rouphia, avec un château fort.

Kasbah ou **Casaubah**, nom donné par les Arabes à la citadelle ou palais du souverain dans les pays au N. de l'Afrique. La *Kasbah* d'Alger, au S., renfermait le trésor du dernier dey.

Kascha, Kachena ou **Katznah**, v. du Soudan (Afrique), autrefois capit. d'un roy. du même nom. Elle est vaste, mais la plupart des maisons sont en ruines; on n'en compte que 700 d'habitées.

Kaschan ou **Kachan**, v de Perse (Irak-Adjémi), à 150 kil. N. O. d'Ispahan, dans une plaine fertile et productive. Palais royal, belles mosquées, bazars, collèges. Fab. de châles-cachemires, de brocarts d'or et d'argent, de vaisselle de cuivre; de soie à dessins de couleur. Excellents fruits aux environs; 10,000 hab.

Kaschau ou **Cassovie**, en hongrois *Kassa*, v. des Etats Autrichiens (Hongrie), à 200 kil. N. E. de Pesth; ch.-l. du comitat d'Abaujvan, sur le Hernad, dans une vallée entre des coteaux couverts de vignobles. Evêché, Académie, Université. Entrepôt du commerce de la Hongrie septentrionale; tabac, faïence, poteries estimées. Batailles entre les Autrichiens et les Hongrois, en 1848 et 1849; 22,000 hab.

Kaschgar, v. du Turkestan oriental (Thiân-Chân-nan-Lou). Comm. important; soie, brocards, chevaux; fabriques d'objets en jade et d'étoffes d'or. Factorerie russe; de 15 à 20,000 hab. Elle est la capitale d'un Etat récemment formé, la *Kaschgarie*.

Kaschgar, riv. du Turkestan oriental, qui passe à Kaschgar et se jette dans l'Yarkand-Daria; 900 kil. de cours.

Kaschin, v. de la Russie d'Europe, gouv. et à 130 kil. N. E de Tver, sur le Kaschinka, affl. du Volga. Tanneries nombreuses; 5,000 hab.

Kaschira, v. de la Russie d'Europe, gouv. et à 140 kil. S.E. de Moscou, sur l'Oka; 5,000 hab.

Kasem ou **Kasim**, pays du Nedjed (Arabie), qui appartient aux Wahabites. Il a 40,000 habitants et les deux villes de Oneizah, capitale, et Bereydah.

Kashmir, Kachemir ou **Cashmere**, royaume protégé par les Anglais, situé dans la région de l'Himalâya, au N. O., formé en 1846 d'une partie du royaume de Lahore. La superficie est d'environ 65,000 kil. carrés; la population de 750,000 hab. Le souverain possède encore le Ladak, pays thibétain, dans les montagnes, de 78,000 kil. carres et peuplé seulement de 168,000 hab. — Les villes princ. sont : Kachemir, Islamabad, Pampour, Ladak.

Kashmir, Cachemir, Kachemir ou **Serinagar**, capit. du royaume, sur le Djelam, par 34°4'36" lat. N., et 72°28'21" long. E. On y fabrique les plus beaux châles, qu'on expédie dans toute l'Asie, puis de belles étoffes pour turbans, de superbes tapis ornés de fleurs, du beau papier, des manuscrits illustrés du Coran et des poëtes persans, de l'essence de roses, des canons de fusil; 50,000 hab. On compte aux environs 30,000 tisserands et 7,000 brodeurs à l'aiguille.

Kassa. V. Kaschau.

Kassimov, v. de la Russie d'Europe, gouv. et à 115 kil. environ N. E. de Riazan, sur une hauteur baignée par l'Oka, qui prend, à partir de ce point, le nom de Babinka. Rues étroites et tortueuses; maisons en bois. Elle s'appela longtemps Gorodetz, et fut la résidence de chefs tatars; 8,000 hab.

Kassou, Etat de l'Afrique occidentale (Sénégambie), traversé par le Sénégal. Ch.-l., *Kouniakari*. Il fut un puissant Etat; il est aujourd'hui en proie à l'anarchie.

Kassovo. V. Cassovie.

Kastamouni ou **Costamboul**, anc. *Germanico-*

polis, ch.-l. du gouvern. de ce nom (Turquie d'Asie), qui correspond à l'ancienne Paphlagonie; 40.000 hab.

Kastner (Jean-Georges), compositeur, né à Strasbourg, 1812-1867, a composé plusieurs opéras, *Gustave Wasa, la Reine des Sarmates, la Mort d'Oscar*, et a écrit dans beaucoup de journaux. Parmi ses œuvres d'érudition artistique on cite : *la Danse des morts, Hist. de la musique militaire en France, Hist. musicale des cris de Paris, la Harpe éolienne, les Sirènes*, etc. Il était membre de l'Académie de Berlin, et membre libre de l'Académie des beaux-arts de France.

Kastoria, en turc **Kessrich,** v. de la Macédoine (Turquie d'Europe), sur un beau lac, à l'O. de Salonique, près du Pinde. Archevêché grec; 15 000 hab.

Katagoum, v. du Soudan (Afrique), ch.-l. de la prov. du même nom et l'une des principales forteresses des Fellatahs, à 520 kil. O. du lac Tchad; 7,000 à 8.000 hab. La province, limitée par le Bornou à l'E. et le Kano à l'O., peut mettre en ligne 4,000 cavaliers et 20,000 fantassins, armés d'arcs, de sabres et de javelots.

Katch ou **Kotch** (Golfe de), anc. *Canthi Sinus* ou *Baraces*, en anglais *Cutch*, sur la côte O. de l'Hindoustan, près des bouches du Sind.

Katch-Bhoudj, principauté médiate de l'Hindoustan anglais, au N. O.; 286 kil. sur 150. Ch.-l., *Bhoudj*. Elle est située entre le Goudjérate, au S. E., l'Adjémir, au N. E., et le Sindhy, au N. Climat très-chaud; tremblements de terre fréquents. Elève de bestiaux.

Katch-Gandava, prov. du Beloutchistan, au N. E.; 225 kil. sur 200. Ch. l., *Gandava*. Climat très-chaud, sol fertile.

Katchar ou **Haïroumbo,** région de l'Inde transgangétique, qui fait, depuis 1832, partie de la présidence anglaise de Calcutta. Elle a 250 kil. sur 180; 500.000 hab. Ch.-l., *Khospour*. Sol fertile ; comm. de fer, de cuivre, de soie, etc.

Katmandou, capitale du Népaul, renferme de célèbres temples de Bouddha, et a, dit-on, 50,000 hab.

Katrine (Lac), en Ecosse (Perth), à 8 kil. E. du Loch Lomond; illustré par Walter Scott, dans sa *Dame du Lac*. Il se déverse dans le Loch Achray.

Kattak, Kettek ou **Cuttak,** v. de l'Hindoustan anglais, présid. et à 370 kil. S. O. de Calcutta, sur le Mahanaddy ou Kattak; 40,000 hab. Le district a 18,400 kil. carrés, et 2,000,000 d'hab. Céréales, cannes à sucre, etc

Kattak, riv. de l'Hindoustan. V. Mahanaddy.

Kattegat, ou *trou du chat*, détroit situé entre la côte occidentale de la Suède et la côte orientale du Jutland. Il a 220 kil. sur 110 de large. Il communique par le Skager-Rack à la mer du Nord, par le Sund, le Grand-Belt et le Petit-Belt à la mer Baltique. Il n'est pas profond, renferme beaucoup de bancs de sables que les courants déplacent, et est sujet à de violentes tempêtes. On y trouve, sur les côtes du Jutland, les petites îles de Læsœ et d'Anholt. Halmstadt et Gœteborg, ports de la Suède, sont sur le Kattégat. La Gotha s'y jette.

Katunga ou **Eryoo,** v. du Soudan, capit. du roy. d'Yarriba.

Katyf (El-), v. forte d'Arabie (Lahsa) et port sur le golfe Persique, à 80 kil. N. O. de Lahsa ; 6,000 hab.

Katzbach, riv. des Etats prussiens (Silésie), sur les bords de laquelle Blücher battit les Français, le 26 août 1813. Elle prend sa source près de Schœnau, passe à Liegnitz et se jette dans l'Oder ; cours de 65 kil. environ.

Katznah. V. Kascha.

Kauffmann (Marie-Anne-Angélique-Catherine), femme-peintre célèbre, née à Coire (Grisons), 1741-1807. Son père, peintre lui-même, fut son premier maître. Douée dès l'âge de 20 ans d'un talent remarquable, surtout comme portraitiste, elle visita Parme, Florence, Rome, Naples, et vint en 1766 se fixer à Londres, où elle eut de brillants succès, bientôt compensés par les plus poignants chagrins. Séduite par les avantages personnels d'un étranger qui se donnait le nom de Frédéric comte de Horn, et étalait un grand luxe, elle consentit à l'épouser et ne découvrit qu'après le mariage qu'elle avait donné sa main à un aventurier. Elle tomba dans un découragement profond dont ses amis parvinrent avec peine à la tirer. Mais ayant obtenu de faire rompre son mariage, 1768, elle reprit ses pinceaux. En 1781, elle épousa Antoine Zucchi, peintre vénitien, avec lequel elle retourna en Italie et finit par s'établir à Rome. La perte de sa fortune la plongea dans un nouveau découragement qui abrégea ses jours. Quoique ses compositions ne soient pas toujours d'un dessin irréprochable, on les estime pour l'élégance et la facilité qui s'y remarquent. La plus connue de toutes, peut-être, est son *Léonard de Vinci expirant dans les bras de François Ier*.

Kaunitz (Venceslas-Antoine, comte de Rietberg, prince de), homme d'Etat et diplomate autrichien, né à Vienne, 1711-1794. Destiné d'abord à l'Eglise, comme le plus jeune des fils de la famille, il y renonça après la mort de ses quatre frères aînés, et étudia dans le but d'embrasser la carrière diplomatique. Après avoir fréquenté les universités de Vienne, de Leipzig et de Leyde, il compléta son instruction par ses voyages en Allemagne, en Italie, en France, en Angleterre. A son retour à Vienne, il fut nommé conseiller aulique par Charles VI. Il jouit de la confiance de Marie-Thérèse, signa le traité d'Aix-la-Chapelle, 1748, et, conclut à Paris, en 1756, le traité, qui assurait à l'Autriche le secours de la France contre la Prusse. Il perdit graduellement son influence sous Joseph et Léopold et se démit de toutes ses fonctions à l'avénement de François II. Voltaire a dit de lui : « C'est un homme aussi actif dans le cabinet que Frédéric l'est en campagne. » Esprit supérieur, il unissait à une profonde connaissance de la situation politique de l'Europe la probité la plus rigoureuse.

Kaurzim, autrefois *Kurim* et *Zlicsko*, v. des Etats autrichiens (Bohême), ch.-l. d'un cercle et sur une rivière du même nom, à 40 kil. S. E. de Prague ; commerce de bétail ; 2,500 hab.

Kavery ou **Cavery,** fleuve de l'Hindoustan, vient des Ghâttes occidentales, et, après un cours de 600 kil., se jette par plusieurs bras dans le golfe du Bengale, au S. de Pondichéry. Il passe à Tandjore, Tritchinopoly, et arrose le Mysore et le Karnatic.

Kayaga. V. Galam.

Kaysersberg, anc. ch.-l. de cant. de l'arrond. et à 12 kil. N. O. de Colmar (Hte-Alsace), sur la Weiss. Vins estimés; filatures de coton. Ruines d'un château, construit par Frédéric Ier. Maître-autel remarquable et magnifique retable, peint, dit-on, par Holbein; belles sculptures en bois à l'hôtel de ville. A 2 kil., ruines de l'abbaye d'Alspach. Elle fut longtemps ville impériale et appartint à la France depuis 1648; 3,173 hab.

Kazan, v. forte de la Russie d'Europe à l'E., ch.-l. du gouvernement de son nom, à 740 kil. E. de Moscou, par 55° 47′ 24″ lat. N. et 46° 47′ 4″ long. E., entre la rive gauche de la Kazanka et son affluent, le Bulak, occupant une langue de terre qui s'élève par degré à une grande hauteur au-dessus de la plaine environnante sujette à des inondations ; la citadelle qui occupe le point culminant est d'un aspect très-pittoresque. Archevêché, palais du gouverneur, université depuis 1803, observatoire, école militaire pour les cadets, etc. Fabr. de draps, d'étoffes de coton, de cuirs, de quincaillerie, etc. Entrepôt du comm. de la Russie d'Europe avec la Sibérie et la Boukharie. Elle appartient à la Russie depuis 1552 ; 79,000 hab.

Kazan (Gouvernement de), division administrative de la Russie d'Europe, entre les gouvernements de Viatka au N.; Orenbourg à l'E.; Simbirsk au S., et Nijni-Novogorod à l'O. ; arrosé par le Volga et la Kama ; hivers rigoureux mais courts; printemps, étés et automnes généralement beaux ; 63 714 kil. carrés; 1,705,000 hab., moitié Russes, le reste Tatars, Cheremisses, et Chavasses; ch.-l., *Kazan*. Sol plat, très-boisé. Grains, chanvre, fruits, légumes, élève de bestiaux. Mines de fer, de cuivre, etc.

Kazbek ou **Mquinwari,** l'un des sommets les plus élevés du Caucase, en Russie, à 120 kil. N. O. de Tiflis; 4,265 mèt. Sa partie supérieure est ordinairement couverte de neiges et de glaciers, qui en étendue égalent ou dépassent même ceux de la Suisse.

Kazbin, v. de Perse (Irak-Adjémi), à 145 kil. N. O. de Téhéran. Industrie et commerce importants, vins recherchés. Climat très-chaud. Les Persans la nomment la ville de perfection, *Djemal-Abad* ; 25,000 hab.

Kchatryas, Chatrias ou **Xathryas,** c.-à-d. *les guerriers*, 2e caste de l'Inde, qui avait seule autrefois le droit de rendre la justice.

Kean (Edmond), célèbre acteur anglais, né à Londres, 1787-1833. Fils d'un tailleur pauvre, il fut placé, enfant, sous la direction d'un baladin, puis, reçu au théâtre de Drury-Lane d'où une espièglerie le fit chasser. Après avoir fait un voyage à Madère, sur un bâtiment où il s'était engagé en qualité de mousse, il revint en Angleterre et se voua définitivement à la scène.

Il fit partie quelque temps d'une troupe ambulante; mais, en 1814, il parvint à se faire recevoir au théâtre de Drury-Lane, où il débuta avec succès dans le rôle de *Shylock*. Ce succès ne fit que s'accroître dans ceux de *Richard III*, d'*Hamlet*, d'*Othello*, d'*Iago*, de *Macbeth*. Il vint donner à Paris, 1828, des représentations où il fut très-applaudi.

Keate (George), poëte et littérateur anglais, né vers 1729-1779. Les plus connus de ses ouvrages sont: un *Tableau abrégé de l'histoire ancienne, du gouvernement actuel et des lois de la république de Genève*, 1761, in-8°, ouvrage qu'il dédia à Voltaire; un poëme intitulé: *les Alpes*, 1763, in-4°, chef-d'œuvre de l'auteur, et *An account of the Pelew Islands*, 1788, in-4°, relation intéressante qui a été traduite en français.

Keats (Sir Richard-Godwin), marin anglais, né à Chalton (Hampshire), 1757-1834, entra à 13 ans dans la marine royale et s'éleva de grade en grade, par des actions hors ligne, jusqu'à celui de vice-amiral. En 1778, il se distingua dans l'affaire du 27 juillet contre la flotte française commandée par M. d'Orvilliers; en 1780 et 1781, il contribua à ravitailler Gibraltar sous le feu redoutable des assiégeants; en 1782, au combat livré le 15 septembre à l'amiral Latouche, il contribua à la prise de l'*Aigle* et de la *Sophie;* en 1795, au désastre de Quiberon, il sauva Puisaye et 3,000 royalistes; en 1796, il brûla, à l'embouchure de la Gironde, la frégate l'*Andromaque*, et s'empara de plusieurs corsaires français; en 1801, il attaqua à minuit, le 9 juillet, l'escadre espagnole qui composait l'arrière-garde de la flotte de l'amiral Linois, et fit sauter le *Real-Carlos* et le *San-Hermenegildo*, et força le *San-Antonio* à amener son pavillon, etc. En 1818, il fut nommé major général d'infanterie de marine, et placé, en 1821, à la tête de l'hôtel des Invalides de Greenwich.

Kebilli, princ. ville du Nefzâoua, groupe important d'oasis, dans le Sahara tunisien, sur le Chott El-Kébir.

Ke-cho. V. Kescho.

Kecskemet, Keskemet ou **Ketskemet,** v. des États autrichiens (Hongrie), comitat et à 80 kil. S. E. de Pesth, très-grande, mais misérablement bâtie; rues étroites, maisons basses; commerçante et industrielle; 42,000 hab.

Kédah, v. de la presqu'île de Malacca, sur la côte O., à l'embouchure du Kédah, dans le détroit de Malacca; 6,000 hab. Capitale du roy. de même nom, qui a 400 kil. sur 80, et dont les forêts sont peuplées de nombreux éléphants.

Keene (Benjamin), ambassadeur d'Angleterre à Madrid, de 1729 à 1742, et de 1749 à 1757, a laissé une correspondance remarquable sur les événements dont il a été le témoin en Espagne.

Kef (El-). V. El-Kef.

Keft. V. Coptos.

Kehl, v. du grand-duché de Bade (Rhin-Moyen), au confluent de la Kinzig et du Rhin, rive dr., en face de Strasbourg; elle fut autrefois très-importante comme place frontière; manufactures de tapis et de tabac, commerce de transit. Prise par les Français en 1703, 1733, 1793, 1796 et 1797. Beaumarchais y fit imprimer la grande édition de Voltaire, connue sous le nom d'*édition de Kehl*. Pont fixe construit en 1860-61. Ruines du fort élevé par Vauban à la tête de l'ancien pont et rasé en 1815; 1,600 hab.

Ke-Hoa ou **Tohan-Hoa,** v. et port de l'empire d'Annam (Cochinchine), à 400 kil. N. O. de Hué; ch.-l. d'une prov. de même nom; 30,000 hab.

Keichme, Kichema ou **Kischm,** anc. *Oaracta*, île du golfe Persique, dans le détroit d'Ormuz, dépendant de l'Iman de Mascate; 115 kil. sur 26; 16,600 h. Les Anglais y possèdent le port fortifié de Bassadore.

Keighley ou **Keithley,** paroisse et bourg d'Angleterre, dans le comté et à 54 kil. S. O. d'York (West-Riding); 14,000 hab.

Keill (John), mathématicien anglais, né à Edimbourg, 1671-1721, commença à se faire connaître vers 1795 par des cours de philosophie naturelle qu'il ouvrit chez lui, et où il démontrait pour la première fois les doctrines du livre des *Principes* de Newton, et les expériences sur lesquelles ces doctrines sont fondées. Il fut nommé, en 1700, professeur suppléant de philosophie, à l'université d'Oxford, membre de la Société royale de Londres, en 1706, et professeur d'astronomie, en 1710. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons: *Examen de la théorie de la terre du Dr Burnet*, 1698, in-8°, et une *Introduction à la vraie physique*, etc., qui est considérée comme son meilleur ouvrage.

Keiser (Reinhard), célèbre compositeur allemand, né près de Leipzig, vers 1673-1739. Ses contemporains, dans leur admiration, le surnommèrent le *père de l'harmonie allemande*. Ses œuvres furent étudiées avec profit par Hændel, Hasse, etc. Il fit représenter plus de 100 opéras, parmi lesquels celui de *Basilius* passe pour un chef-d'œuvre, et *Ismène* pour l'œuvre la plus fraîche et la plus gracieuse de son temps.

Keith (George), maréchal héréditaire d'Ecosse, appelé le plus souvent *Milord Maréchal*, né vers 1685, mort près de Potsdam, 1728. Il servit avec distinction sous la reine Anne; mais ayant pris les armes, en 1713, pour soutenir le prétendant, qu'il fit proclamer roi à Edimbourg, il fut condamné à mort par le Parlement d'Angleterre, dépouillé de ses dignités et de ses biens. Il réussit à fuir et se réfugia en Prusse, où il resta jusqu'à sa mort l'ami de Frédéric II. J.-J. Rousseau, qu'il protégea, en parle avec grand éloge.

Keith (Jacques), général prussien, frère du précédent, 1696-1758. Il se déclara à 18 ans pour le prétendant et fut blessé à la bataille à Sheriffmuir. A l'avénement de George Ier, 1714, il quitta l'Angleterre et vint à Paris, où il se livra avec tant de succès à l'étude des mathématiques qu'il fut reçu membre de l'Académie des sciences. Il voyagea pour son instruction en Italie, en Suisse, en Portugal; servit successivement en Espagne, en Russie, commanda l'armée d'Adolphe-Frédéric de Holstein, et finit par s'attacher à Frédéric II, qui le nomma feld-maréchal et gouverneur de Berlin. Il fut tué à la bataille de Hochkirchen.

Keith de Stone-Haven-Marischal (George **Elphinstone,** lord, vicomte), célèbre amiral anglais, 1746-1823, entra dès l'âge de 15 ans dans la marine et devint capitaine en 1775; il prit, ayant sous ses ordres la *Pearl* et le *Perseus*, une part active à la guerre contre les colonies américaines; il força la frégate française la *Gloire* à s'échouer dans la Delaware et s'empara de l'*Aigle*. En 1793 il contribua à la défense de Toulon, mais ne put empêcher les Français d'y rentrer. En 1795, il prit le Cap de Bonne-Espérance sur les Hollandais. En 1801, il convoya l'armée d'Abercrombie en Egypte, et, en 1815, il présida à l'embarquement de Napoléon Ier pour Sainte-Hélène. En 1816, sa fille unique épousa le comte de Flahaut, ancien aide de camp de l'Empereur. Lord Keith, qui ne lui avait donné son consentement qu'à regret, la déshérita.

Kelaoun ou **Kalaoun** (Sif Eddin), neuvième sultan de la première dynastie des Mamelouks d'Egypte, régna de 1279 à 1290, date de sa mort. D'esclave, il devint mamelouk, à la création de cette milice si redoutable à ses maîtres, puis émir. Il détrôna deux sultans, fut proclamé sultan lui-même, et se donna le titre de *Malek el Mansour* (le roi victorieux). Son règne fut signalé par d'importantes victoires sur les Mongols et sur les chrétiens de Syrie. On lui doit la magnifique mosquée qui est encore un des monuments du Kaire.

Kélat, c.-à-d. *forteresse*, capit. du Béloutchistan, sur le versant d'une montagne. Bazars nombreux, maisons bâties en limon, rues sales; prise par les Anglais, en 1839. Elle est la résidence d'un khan, qui prétend être le souverain de tout le Béloutchistan; 10,000 hab.

Keller (Jacques) ou *Cellarius*, théologien et publiciste allemand, de la Société de Jésus, né à Seckingen, 1568-1631. Il fut confesseur du prince Albert de Bavière, et employé par l'électeur Maximilien dans diverses affaires de grande importance. Il se signala par ses nombreuses controverses avec les protestants. Le plus connu de ses écrits est son *Tyrannicidium, seu scitum catholicum de tyranni internecione, adversus calumnias in Societatem Jesu jactatas*.

Keller (Jean-Balthazar), fondeur suisse, né à Zurich, 1638-1702. D'abord habile ciseleur en orfèvrerie, il fut initié par son frère, Jean-Jacques Keller, à l'art de fondre les métaux. Il réussit le premier à couler de grandes pièces. La plupart des bronzes du château de Versailles sont de lui et de son frère. Son chef-d'œuvre fut une statue de Louis XIV qui fut érigée en 1699 sur la place Vendôme, d'où la révolution la fit disparaître. Elle avait 21 pieds de haut, et fut coulée d'un seul jet, opération jusque-là sans précédent.

Kellermann (François-Christophe), *duc de Valmy*, maréchal de France, né à Strasbourg, 1735-1820. Entré au service comme volontaire, en 1752 il était maréchal de camp lorsque la révolution éclata. Nommé gé-

néral de division, il battit, 1792, avec Dumouriez, les Prussiens à Valmy; puis, envoyé à l'armée des Alpes, il en fut bientôt rappelé et emprisonné à l'Abbaye, où il resta 13 mois. Le 9 thermidor lui rendit la liberté. Nommé, par Napoléon Ier, sénateur, maréchal, duc de Valmy, il ne commanda plus de 1804 à 1814 que des armées de réserve ou des corps d'observation. En 1814, il vota la déchéance de l'Empereur et fut créé pair par la première Restauration. Resté étranger aux événements politiques pendant les Cent jours, il reprit sa place dans la haute chambre à la seconde restauration, et y vota constamment avec le parti libéral.

Kellermann (François-Étienne), fils du précédent, né à Metz, 1770-1835. Il entra au service sous l'ancienne monarchie comme lieutenant de remplacement, fit, comme aide de camp de son père, la campagne des Alpes, partagea un moment la disgrâce passagère du général, reprit son poste auprès de lui, quand celui-ci sortit de l'Abbaye; puis fit la campagne d'Italie avec Bonaparte, qui le nomma général de division après Marengo. Il lui resta fidèle jusqu'au bout. En 1820, la mort de son père le fit duc de Valmy et pair de France.

Kelly (Michel), chanteur et compositeur irlandais, né à Dublin, 1764-1826. Il se fit applaudir comme chanteur à Florence, à Venise, et dans d'autres villes d'Italie. A Vienne, il eut la bonne fortune de se lier avec Mozart, et ce fut pour lui que le grand maestro écrivit le rôle de *Basilio* dans *le Nozze di Figaro*. Etant venu se fixer à Londres, il y fut successivement premier chanteur au théâtre de Drury-Lane, premier ténor au *King's theatre de Haymarket*, directeur de la musique au théâtre de Colmat à Haymarket, etc. Il ne commença à composer qu'à l'âge de 33 ans. Il a laissé néanmoins un bon nombre d'œuvres musicales, et des mémoires qui ont paru l'année même de sa mort, sous ce titre: *Reminiscences of the King's Theatre and Theatre Royal of Drury-Lane*, etc., 1826, 2 vol. in-8°.

Kelso, v. du comté de Roxburgh (Ecosse), sur la Tweed. Draps, toiles, bonneterie. Château des ducs de Roxburgh; 5,000 hab.

Kelyoub, v. de la Basse-Egypte, à 16 kil. N. du Kaire, ch.-l. d'une province de même nom, qui a 553 kil. carr. et 180,000 hab. Station du chemin de fer d'Alexandrie au Kaire.

Kémaon ou **Kumaon**, vaste district de l'Hindoustan anglais, dans le N. E. de la prov. de Delhi, entre le Gherval, au N. O.; le Delhi, au S.; le Cali, à l'E.; l'Himalaya au N. E. Ch.-l., *Almora*. Nombreuses montagnes qui s'entrecoupent, forêts, pâturages. Peu de manufactures, mais commerce important.

Kemble (John-Philipp), célèbre acteur et auteur anglais, né à Preston (Lancastre), 1757-1823. Son père, qui avait été directeur du théâtre de Worcester, le destinait à l'Eglise; mais à peine eut-il terminé ses études, à Douai, que sa passion pour la scène se déclara, et qu'il courut débuter à Dublin, malgré sa famille. Après avoir paru avec succès sur divers théâtres de province, il fut engagé au théâtre de Drury-Lane, à Londres, et s'y fit applaudir par son grand talent comme acteur tragique; il fut ensuite l'un des administrateurs et propriétaire de Covent-Garden. Il abandonna la carrière en 1817. On a de lui des *Essais sur Macbeth et Richard III*, et une série de farces écrites pour la scène, mais qu'on ne joue plus.

Kemble (Charles), frère du précédent et acteur comme lui; né à Brecon (Galles), 1775-1854, déploya, surtout dans la haute comédie, un talent sans égal. Il se retira de la scène en 1840. Ses traductions de pièces allemandes et françaises furent bien accueillies des spectateurs anglais.

Kéméni (Jean), woïvode de Transylvanie, soutenu par les Autrichiens contre Michel Abaffi, 1660-1662. Il périt en combattant les Turcs.

Kemi, Kimi ou **Kemijaki**, riv. de Russie, qui du pied du Nuortunturi, dist. d'Uléaborg, coule vers le S., ensuite vers le N. O., puis vers le S. O., et va se jeter dans le golfe de Bothnie, à 17 kil. E. de Tornea. Cours de 480 kil.

Kemouldjina. V. Ghumourdjina.

Kempelen (Wolfgang, baron de), né à Presbourg (Hongrie), 1734-1804, manifesta de bonne heure des dispositions prononcées pour la mécanique et réussit. Il construisit un automate qui jouait aux échecs en exécutant des airs de musique, et un autre qui articulait distinctement quelques phrases. Grand joueur d'échecs lui-même, il fut plusieurs fois le partner de Marie-Thérèse. Il était un peu poëte, et a laissé des pièces de théâtre qui ne manquent pas de mérite.

Kempen, v. des Etats prussiens (Province Rhénane), à 32 kil. N. O., de Düsseldorf, ch.-l. du cercle du même nom. Patrie de Thomas A-Kempis. Victoires des Français sur les Impériaux en 1642 et en 1760. — V. de la prov. de Posen (Prusse); 5,000 hab.

Kemper (Jean-Melchior), jurisconsulte hollandais, né à Amsterdam, 1776-1824. Il professa le droit pendant plus de 20 ans et devint recteur de l'université de Leyde, en 1813. Après la restauration de la maison de Nassau qui lui accorda des lettres de noblesse, il contribua à l'organisation des universités et des colléges de la Hollande, et rédigea le projet de code civil pour le royaume des Pays-Bas. En 1810, il donna une édition du *Code criminel de la Hollande*, avec une introduction et un commentaire qui eut un grand succès.

Kempis (Thomas A-), célèbre écrivain ascétique allemand, né à Kempen, diocèse de Cologne, 1380-1471, désigné quelquefois sous le nom de *Hemerchen* (petit marteau), qui était son nom de famille. Il fut reçu, vers 1396, dans la maison de Radwin, où demeuraient plusieurs personnes pieuses appelées les *frères de la vie commune;* il apprit d'elles à transcrire des manuscrits, et s'y instruisit dans la théologie morale et dans l'interprétation des saintes Ecritures. Entré comme novice, à la fin de 1399, dans le couvent des Chanoines réguliers du Mont-Saint-Agnès près de Zwoll, il y fit ses vœux en 1406 dans les mains de son frère, Jean A- Kempis, qui en était prieur, et fut ordonné prêtre en 1412. Sa vie tout entière s'écoula dans ce couvent dont il fut deux fois élu sous-prieur et une fois procureur, et il écrivit les ouvrages ascétiques et autres qu'on a de lui et dont le plus important, ou plutôt le seul universellement connu est l'*Imitation de Jésus-Christ*, dont plusieurs encore aujourd'hui le croient véritablement l'auteur. V. Gerson.

Kempten, anc. *Campodunum*, v. de Bavière (cercle de Souabe), sur la rive gauche de l'Iller, à 104 kil. S. O. de Munich. Chemin de fer pour cette ville et Lindau. Fabr. de toiles; comm. de bois, bière. Son origine est romaine; elle fut longtemps ville libre impériale; il y avait à Kempten une abbaye princière; 10,000 hab.

Ken (Thomas), prélat anglais, 1637-1711. Attaché quelque temps à la maison de la princesse d'Orange, la sévérité de ses principes déplut à Guillaume, et il quitta la Hollande. Plus tard, chapelain de Charles II, il refusa, pendant une visite du roi à Winchester, de recevoir dans sa maison la favorite Eléonore Gwyn: « Eh bien, mistress Gwyn trouvera à se loger ailleurs, » se contenta de dire Charles II, et peu après, il nommait Ken à l'évêché de Bath et de Wells. En 1688, il fut du nombre des évêques qui protestèrent contre la déclaration de tolérance promulguée par Jacques II, et qui furent emprisonnés pour ce fait, ce qui ne l'empêcha pas de refuser son serment à Guillaume III, pour rester fidèle à la cause des Stuarts. On a de lui des sermons, des traités de morale et même des poésies.

Kendal ou **Kirkby-Kendal**, v. d'Angleterre (Westmoreland), agréablement située dans une vallée, à 28 kil. S. O. d'Appleby, sur la rive droite de la Kent; commerçante et industrielle. Belle église de la Trinité. Bibliothèque, musée, institut mécanique; cours de sciences appliquées, hospice de veuves, théâtre, etc. Canal qui va jusqu'à Lancastre. Beaux marbres aux environs; 12,000 hab.

Kénéh, anc. *Cœne*, *Cœnopolis* ou *Neapolis*, v. de la Haute-Egypte, sur la rive droite du Nil, à 54 kil. N. E. de Thèbes; entrepôt du comm. entre le Kaire et la côte d'Arabie. Célèbre pour ses manufactures de vases réfrigérants en terre poreuse, appelés *bardaques*, *goullet* et *dorak*, qu'elle expédie, réunis en radeaux, au Kaire et à Alexandrie; 10,000 hab.

Kenhawa (Great-), affl. de l'Ohio, vient des Alléghanys, arrose la Virginie et a 450 kil. de cours.

Kénia, montagne de l'Afrique orientale, presque sous l'Equateur, par 30° de long. E., non loin des monts Kilimandjaro, entre la côte et la région des lacs, d'où vient le Nil. Il renferme un volcan éteint.

Kéniéba, comptoir fortifié des Français, dans le Bambouk (Sénégambie).

Kenilworth, v. d'Angleterre, dans le comté et à 8 kil. N. de Warwick. Ruines du château du comte de Leicester, où Walter-Scott a placé la scène d'un de ses plus beaux romans. Ce château, pris par Cromwell, durant la guerre civile, fut donné par lui à quelques-uns de ses officiers, qui le réduisirent à l'état où on le voit aujourd'hui; 4,000 hab.

Kennebec, riv. des Etats-Unis, arrose le Maine, passe à Augusta et se jette dans l'Atlantique, après 220 kil. de cours.

Kenneth, nom commun à 3 rois d'Ecosse qui ont régné, l'un de 604 à 605, l'autre de 833 à 857, le dernier de 976 à 984.

Kennicott (Benjamin), célèbre théologien, né dans le Devonshire (Angleterre), 1718-1783, renommé pour son immense érudition. D'abord maître d'école, puis professeur au collége d'Exeter, conservateur de la bibliothèque Radcliffe, etc.; il conçut l'idée d'une révision complète de la Bible pour en ramener le texte, autant que possible, à sa pureté primitive. Il collationna ou fit collationner dans ce but plus de 600 textes hébreux, chaldaïques, etc.; mais cet immense travail ne répondit pas aux espérances qu'on en avait conçues, et fut sévèrement jugé, surtout en Allemagne. Quoi qu'il en soit, le résultat parut sous ce titre : *Vetus Testamentum hebraicum cum variis lectionibus;* Oxford, 2 vol. in-fol., 1776-1780. De 1760 à 1769, Kennicot avait publié chaque année un volume, où il rendait compte du travail de collation accompli dans l'année, sous le titre de *The annual accounts of the Old Testament*.

Kensington, v. d'Angleterre (Middlesex), à 5 kil. O. de Londres, dont elle est un des faubourgs. Château royal où est née la reine Victoria, et qui fut la résidence favorite de Guillaume III. Vaste parc; 44,000 hab. — Faubourg de Philadelphie.

Kent (*Cantium*), comté maritime d'Angleterre, entre la Tamise et l'Océan germanique au N.; le même Océan et le Pas-de-Calais à l'E. et au S. E.; le comté de Surrey à l'O. Superficie, 397,406 hectares; population, 734,000 hab. Ch.-l., *Cantorbéry* et *Maidstone;* v. princ., Rochester, Greenwich, Depford, Woolwich, Gravesend, Douvres, Folkestone, etc., qui communiquent toutes avec Londres par des railways. Sol bien cultivé, arrosé par la Medway. Peu d'industrie. La terre s'y partage encore également entre tous les fils, comme sous l'anc. loi bretonne du *Gavel-Kind*. La première descente de Jules César dans la Bretagne eut lieu dans ce comté.

Kent (Royaume de), un de 7 Etats de l'Heptarchie anglo-saxonne, qui comprenait le comté actuel de même nom, et ceux de Norfolk, Suffolk, Essex et Middlesex. Le saxon Hengist en fut le premier roi en 455, et Baldred, détrôné par Egbert, roi de Wessex, en fut le dernier, 823. Capit., *Cantorbéry*.

Kent (Edouard-Auguste, duc de), 4e fils du roi George III, et père de la princesse Victoria, auj. reine d'Angleterre, 1767-1820. Il fit son éducation militaire en Allemagne, servit comme colonel à Gibraltar, à Québec, aux Antilles, commanda en chef les forces anglaises dans l'Amérique du Nord. Il entra à la chambre des lords en 1799. L'armée anglaise lui doit la création des écoles régimentaires.

Kent (William), peintre et architecte, né dans le Yorkshire, 1684-1748, passe pour l'inventeur des *jardins anglais*.

Kent (James), célèbre jurisconsulte américain, né à Frédéricksburg (Etat de New-York), 1763-1847. Il fut 10 ans *Chief-Justice* (grand-juge) de l'Etat de New-York, et deux fois professeur de droit à Columbia-College. Les leçons qu'il fit dans la seconde période de son professorat, recueillies et publiées par lui, en 4 vol., sous le titre de *Commentaires sur la loi américaine*, eurent un succès que le temps a confirmé, et l'ouvrage est devenu classique.

Kentucky, riv. des Etats-Unis (Kentucky), formée, dans l'Etat auquel elle donne son nom, par la réunion de plusieurs cours d'eau sortis des monts Cumberland. Elle passe à Francfort et se jette dans l'Ohio, rive gauche, à Carollton; cours de 420 kil.

Kentucky, un des Etats de l'Union américaine, au N., par 36°30′ — 39°10′ lat. N., et 84°71′ — 91°39′ long. O.; 97 587 kil. carr.; popul. 1,321 011 hab. Ch.-l., *Francfort;* v. princ., Lexington et Louisville, que des railways relient avec les Etats du N. et de l'E. Cours d'eau : le Mississipi, l'Ohio et le Kentucky, auquel elle doit son nom, le Cumberland, le Tennessee et la Big-Sandy. La partie orientale, adossée au plateau des Apalaches, est traversée par les monts Cumberland. Climat généralement sain et sol fertile, surtout au centre; mines de fer et de houille; vastes forêts; riches pâturages : industrie encore peu développée. Commerce de grains, de tabac, de chanvre, de sel, de sucre, de bétail. — Il fit d'abord partie de l'Etat de Virginie; fut érigé en Etat séparé en 1789, et admis dans l'Union en 1792. Le pouvoir exécutif appartient à un gouverneur élu pour 4 ans; le pouvoir législatif, à un sénat de 24 à 38 membres élus aussi pour 4 ans, et à une chambre des représentants, dont le nombre est calculé, tous les 4 ans, sur celui des électeurs. Il est divisé en 101 comtés.

Képler ou **Keppler** (Jean), l'un des créateurs de l'astronomie moderne, né à Magstatt (Wurtemberg), 1571-1630, fut, enfant, garçon de cabaret chez son père, qu'une faillite avait ruiné; puis, travailla aux champs chez son beau-frère, ministre protestant, qui, le trouvant d'une constitution trop faible pour continuer cet état, obtint son admission gratuite au séminaire de Tübingen, 1589. Le séjour qu'il y fit profita beaucoup à son instruction; il étudia surtout les mathématiques, qui l'attiraient bien plus que la théologie, et il accepta, à 22 ans, une place de professeur de mathématiques à Grætz (Styrie). Obligé de la quitter, cinq ans après, pour échapper aux persécutions dont les protestants furent l'objet dans cette ville, il fut appelé à Prague par Tycho-Brahé, et devint, à la mort de celui-ci (1601), son successeur comme astronome de la cour; il hérita en même temps de tous les papiers laissés par lui. Mais, si rien dès lors ne manquait plus à son bonheur comme savant, il eut cruellement à souffrir dans son intérieur domestique. Très-mal payé des honoraires de sa place, il fut continuellement obligé de se mettre aux gages des libraires pour vivre; puis il perdit successivement sa première femme et les trois enfants qu'elle lui avait donnés; enfin il vit sa mère menacée du bûcher comme sorcière, et n'obtint qu'à grand'peine sa grâce du duc de Wurtemberg, 1620. Il mourut peu après, à Ratisbonne, à la suite de nombreux voyages inutilement entrepris pour se faire payer l'arriéré de ses honoraires, s'élevant à 22,000 florins. — Képler a beaucoup écrit, trop souvent à la sollicitation des libraires et sous la pression du besoin. Aussi son style est loin d'avoir les qualités solides qui caractérisent celui de Copernic, et l'on chercherait en vain, dans l'ensemble de ses travaux, un plan préconçu et bien déterminé. De ses nombreux ouvrages, le premier en date est son *Mysterium cosmographicum*, qu'il publia à 25 ans, et qui le mit en relation avec Tycho-Brahé; mais le plus important est son *Astronomica nova seu physica celestis*, qui aurait pu suffire à immortaliser son nom, et justifie le titre de *Législateur du ciel*, qui a été donné à son auteur. Comme tous les législateurs, il a eu à combattre les préjugés qui régnaient de son temps, en astronomie. S'il ne les a pas tous détruits, ni même reconnus, il en a du moins fait disparaître un grand nombre, et l'on peut dire que les vérités découvertes après lui n'ont été, en quelque sorte, que la conséquence de celles qu'il avait découvertes lui-même. C'est, par exemple, en prenant pour point de départ trois grandes lois fondées par Képler, et qui portent son nom, que Newton a pu formuler sa fameuse loi d'attraction universelle. Voici ces trois lois dans l'ordre de leur importance astronomique : « 1° Les orbites de toutes les planètes sont des ellipses dont le soleil occupe le foyer; 2° le rayon vecteur héliocentrique de la planète décrit autour du soleil des aires proportionnels aux éléments du temps (cette loi fut découverte par Képler avant la précédente); 3° les carrés des temps des révolutions de deux planètes quelconques sont entre eux comme les cubes des demi-grands axes de leurs orbites. » Les deux premières de ces lois, qui ont été depuis confirmées, aussi bien que la troisième, par tous les astronomes, sont exposées dans l'*Astronomica nova seu commentarium de motibus stellæ Martis*, de Képler; et la troisième se trouve formulée dans son *Harmonices mundi libri V, quorum primus geometricus*, etc., Linz, 1619, in-fol. Parmi les autres ouvrages de Képler, nous citerons : *Ad Vitellionem, paralipomena, quibus astronomiæ pars optica traditur*, Francfort, 1604, in-4°; *Dioptrica*, *Ibid.*, 1611, Londres, 1653, in-8°.

Keppel. V. Albemarle.

Keppel (Auguste, baron **Eldon**, vicomte de), amiral anglais, 1725-1786. Il prit part à l'expédition qui, en 1740, fut chargée de détruire les colonies espagnoles de l'Amérique. Ce but ne fut que très-imparfaitement atteint, mais Keppel et Anson, qui commandaient l'escadre anglaise, revinrent en Angleterre, 1745, avec des prises s'élevant à 10 millions. Parvenu au rang d'amiral, 1778, durant la guerre de l'Angleterre contre la France, il attaqua, avec trente vaisseaux, à la hauteur d'Ouessant, la flotte française du comte d'Orvilliers, qui en comptait trente-deux. La victoire resta indécise. Keppel, pour ce fait, passa en jugement, 1779, fut acquitté, et reçut les remerciments du Parlement. Créé vicomte,

1782, il fit partie, un moment, comme premier lord de l'amirauté, du ministère Rockingham, reçut la pairie avec le titre de *baron d'Eldon*, rentra au ministère avec le cabinet dit de *coalition*, et en sortit avec lui pour se retirer définitivement des affaires publiques.

Kérah, Kerkah ou **Kara-Su**, anc. *Choaspes*, riv. de Perse qui a sa source dans le Kourdistan, à environ 64 kil. N. O. de Senna, passe à Kermanchah, arrose le Khousistan, passe près de Suze, et se jette, après un cours de 510 kil., dans le Chott-el-Arab, à 52 kil. S. de Kornah.

Kéralio (Louis-Félix **Guynement de**), littérateur, né à Rennes, 1731-1795. Il abandonna la carrière des armes pour se consacrer aux lettres, et fut successivement professeur à l'École militaire de Paris, inspecteur des écoles militaires de France et membre de l'Académie des inscriptions. Outre plusieurs traductions de l'allemand, il a laissé quelques ouvrages originaux, dont le plus important est une *Histoire de la guerre des Russes et des Turcs*, de 1736 à 1739, Saint-Pétersbourg (Amsterdam), 1772, 2 vol. in-12. Il a concouru à la rédaction du *Journal des savants*, de 1785 à 1792, époque de sa suppression.— Sa femme, *Marie-Françoise* Abeille, et sa fille *Louise* de Kéralio, femme Robert, née à Paris, 1758, morte à Bruxelles, en 1821, se sont aussi distinguées dans les lettres par quelques œuvres originales et des traductions.

Kératry (Auguste-Hilarion **de**), littérateur et homme politique français, né à Rennes, 1769, mort en 1859. Issu d'une famille noble de Bretagne et héritier d'une charge au parlement de cette province, il étudia le droit dans sa ville natale; mais la révolution, qui éclata bientôt, lui fit une autre destinée. Quoique partisan des idées nouvelles, et bien qu'il eût adressé à l'Assemblée constituante une pétition en faveur du partage égal des successions dans les familles nobles, il fut emprisonné deux fois durant la période révolutionnaire, et rendu deux fois à la liberté, la première, à la sollicitation de quelques amis de collége, la seconde, sur les instances des habitants de la commune où il possédait une propriété patrimoniale. Livré d'abord au culte des lettres, il resta à l'écart de la vie politique jusqu'à la première Restauration, qui le nomma conseiller de préfecture à Quimper. Entré à la chambre des députés en 1818, il y siégea jusqu'en 1830, sauf un court intervalle, de 1824 à 1827, et s'y montra le défenseur constant d'une sage liberté pratique. Le 27 juillet 1830, il signa la protestation des députés de la gauche contre les ordonnances du 25, et concourut à tous les actes qui fondèrent le nouveau gouvernement. Resté fidèle à ses opinions, à la fois libérales et conservatrices, il se prononça l'un des premiers pour l'abolition de la peine de mort en matière politique, et soutint ensuite l'hérédité de la pairie. Créé pair en 1837, réélu député par le Finistère en 1849, il persévéra dans la même ligne de conduite, et ne rentra dans la retraite qu'en 1851. Il avait 82 ans. Il a beaucoup écrit; mais, à part quelques œuvres littéraires, presque toutes les autres sont des œuvres politiques de circonstance. Le plus connu de ses ouvrages, sinon le meilleur, est son roman du *Dernier des Beaumanoir*, Paris, 1824, 1845, 4 vol. in-12.

Kerbogha. V. Ketbogha.

Kères, divinités fabuleuses qui personnifiaient, chez les Grecs, tantôt les destinées, tantôt la mort, tantôt les chagrins ou les épidémies qui y conduisent.

Kerfeunteun, commune du canton de Quimper (Finistère). Céréales, bestiaux, minoteries. Église et chapelle de la Mère de Dieu, du style gothique de la décadence; 2,775 hab.

Kergorlay (Louis-Florian-Paul, comte de), homme politique et publiciste français, 1769-1856. Capitaine dans un régiment de cavalerie, lorsque la révolution éclata, il émigra, fit la campagne de Champagne avec les princes, voyagea ensuite à l'étranger, et rentra en France sous le Consulat, mais il refusa de servir le gouvernement nouveau. En 1814, il protesta contre l'acte additionnel aux constitutions de l'Empire, par une lettre où il déclarait que « le rétablissement des Bourbons sur le trône était le seul moyen de rendre le bonheur aux Français. » Cette lettre ne fut pas poursuivie. Élu député après la seconde restauration, il siégea à l'extrême droite. Pair de France en 1823, il vota toujours avec les ultra-royalistes. Après la révolution de Juillet, il protesta, le 9 août, contre le nouvel établissement, dans une lettre qui le fit condamner, par la Chambre des Pairs, à 6 mois de prison et 500 francs d'amende. Poursuivi, en 1833, comme compromis dans l'affaire du *Carlo-Alberto*, puis, à l'occasion d'une lettre adressée à la *Quotidienne*, il fut acquitté. Il fut moins heureux en 1836. Une seconde lettre, qu'il adressa au même journal, à propos de 23 Vendéens qui devaient être jugés à Niort, lui attira une condamnation à 4 mois de prison et 2,000 fr. d'amende. On a de lui quelques brochures de circonstance, un *Fragment historique*, Paris, 1842, in-8°, à propos de l'*Histoire de la Vendée militaire*, et un grand nombre de discours prononcés de 1816 à 1821 et imprimés à part. L'inflexibilité de ses principes l'avait fait appeler, dans son parti, *la Voix rigide*.

Kerguélen-Trémarec (Yves-Joseph **de**), navigateur français, né en Bretagne, 1745-1797. Capitaine de frégate dès 1767, il découvrit, 1772, dans les mers des Indes, l'île qui porte son nom. Nommé, à son retour, capitaine de vaisseau, il fit un second voyage, 1773, qui confirma sa découverte. Mais accusé d'avoir commis, durant ces deux voyages, des fautes graves, il passa devant un conseil de guerre, fut cassé de son grade et condamné à une détention dans le château de Saumur. Elle ne dura que quelques mois, le gouvernement ayant reconnu l'injustice d'une condamnation aussi rigoureuse. On a de lui, outre les relations de ses voyages dans la mer du Nord, dans les terres australes et dans les Indes, une *Relation des événements de la guerre maritime entre la France et l'Angleterre*, 1796, in-8°.

Kerguélen (Terre de), ou *Ile de la Désolation*, dans l'Océan Indien, par 49° 54' 30" lat. S. et 67° 62' long. E., à 3,000 kil. S. E. de la Réunion, environnée de glaces, stérile et déserte, découverte par Kerguelen en 1772, et reconnue par Cook, 1776. Ses côtes sont profondément échancrées par des baies nombreuses, dont la plus remarquable est celle de Christmas, à l'extrémité septentrionale de l'île, extrémité qui est d'origine entièrement volcanique. — C'est peut-être le point du globe le plus stérile; 200 kil. sur 80.

Kérim ou **Kerym-Khan,** souverain de la Perse, né vers 1699-1770. Issu de la tribu des Zends, il parvint au trône par son courage et son habileté, au milieu de l'anarchie qui suivit la mort de Nadir-Chah, 1760, dans l'armée duquel il avait porté les armes avec distinction. Il choisit Schiraz, qu'il embellit, pour sa capitale, et donna près de 30 ans de paix et de prospérité à la Perse, dont il fut l'un des meilleurs souverains et des plus cléments. A sa mort, elle retomba dans l'anarchie.

Kerkény, île stérile et peu habitée de l'État de Tunis, dans la Méditerranée, à 15 kil. de la côte. C'est l'anc. *Cercina*.

Kerkhove (Joseph **Van Der**), peintre flamand, né à Bruges, vers 1669-1724. Il vint se perfectionner en France et y exécuta plusieurs grands tableaux. Il est renommé par la vigueur de son coloris et l'air de noblesse de ses compositions. La ville de Bruges lui doit son Académie.

Kerkouk, *Corcura*, v. forte de la Turquie d'Asie (Kourdistan), ch.-l. du gouvern. de Chehrezour, à 225 kil. N. de Bagdad dans une plaine. Elle possède, dit-on, le tombeau de Daniel. Évêché du rit chaldéen. La source de bitume de *Memnis*, d'où fut tiré le ciment des murs de Babylone, en est voisine. Comm. considérable de noix de galle; 15,000 hab.

Kerkraede, bourg du Limbourg (Belgique), à 20 kil. E. de Maestricht; embranchement du chemin de fer pour cette ville et Aix-la-Chapelle; 5,600 hab.

Kerlouan, commune du canton de Lesneven, dans l'arr. de Brest (Finistère). Céréales, lins, varechs. Carrières de granit. Château de Kergrois; menhir, pierre branlante; 3,058 hab.

Kerman, anc. *Caramanie*, vaste prov. de la Perse, au S. E., entre le Khorassan, au N.; l'Afghanistan, au N. E.; le Béloutchistan, à l'E. et au S. E.; le golfe Persique, au S.; le Farsistan et le Laristan, à l'O.; 80,000 kil. carr. environ, dont une partie est déserte. Une chaîne de mont., à partir du N. du Laristan, la traverse en se dirigeant vers le Béloutchistan; ses rameaux vers le S. laissent entre eux et la mer une plaine que sa fertilité extraordinaire a fait appeler le *Paradis de la Perse*; 600,000 hab. Villes princ., *Kerman* et *Bender-Abassy*. Elle produit céréales, coton, tabac, vers à soie, fer, cuivre, etc. La partie S. paye tribut à l'iman de Mascate.

Kerman, Ghirdjan ou **Sirdjan**, anc. *Carmana*, v. forte de la Perse, ch.-l. de la prov. de même nom, à l'extrémité occidentale d'une vaste plaine, à 580 kil. S. E. d'Ispahan. Deux forts construits sur les hauteurs voisines la commandent. Fabriques de châles, tapis,

draps, armes à feu, d'essence de roses; commerce actif; 30,000 hab.

Kermanchah ou **Karamsin**, v. de la Perse, dans le Kourdistan, occupant deux ou trois petites collines à l'extrémité occidentale d'une large plaine, près de la rive droite du Khera, à 330 kil S. O. de Téhéran. Son bazar, qui est vaste, est le plus beau de ses monuments. Fabriques d'armes blanches et de tapis; commerce de coton; fruits, bestiaux, etc.; 30,000 hab.

Kermesse, nom des fêtes patronales des villes ou villages, dans l'ancienne Flandre et en Belgique. Il est formé de deux mots flamands qui signifient *réunion paroissiale*. V. Ducasse.

Kernok, v. forte du Soudan, capit. du pays de Loggoun, à 280 kil. S. E. de Kouka; 15,000 hab.

Kéroual ou **Quérouaille**, comme la nomment tous les écrivains anglais (Louise Penhoet), duchesse de **Portsmouth**, née vers 1652-1725. On croit que sa famille appartenait à la petite bourgeoisie française. Elevée en Bretagne, elle vint à Paris, en sortant de pension, fut admise comme dame d'honneur par Madame (Henriette d'Angleterre), qu'elle accompagna à Douvres, lors de la visite rendue par cette princesse au roi d'Angleterre, à l'instigation de Louis XIV. Charles II s'éprit d'elle, l'appela à sa cour, après la mort de Madame, lui fit un grand établissement, la donna publiquement pour rivale à sa maîtresse déclarée, lady Castlemain, la créa duchesse de Portsmouth et en eut un fils, Charles de Lennox, qu'il fit duc de Richemont. Il lui resta attaché tant qu'il vécut, et l'influence qu'elle exerçait sur lui contribua puissamment à le maintenir dans la dépendance de Louis XIV. Après la mort de Charles II, elle revint à Paris, et y dissipa en folles et honteuses prodigalités une grande partie de la fortune qu'elle avait rapportée d'Angleterre.

Kerry, comté maritime d'Irlande, au S. O., dans la prov. de Munster, entre l'estuaire du Shannon, au N.; les comtés de Limerick et de Cork, à l'E.; le comté de Cork et l'Atlantique, au S.; l'Atlantique, à l'O.; 468,379 hectares, dont près de moitié en terres arables. Ch.-l., *Tralee*. Les côtes comptent un grand nombre de baies, dont les plus remarquables sont celles de Tralee, Brandon, Dinglé, Ballynaskelling, et l'estuaire appelé Kensmare. Sol montagneux, arrosé par la Feale, la Maine, etc. Les monts les plus élevés de l'Irlande, les Macguillicuddy-Reeks, se trouvent dans ce comté. Culture arriérée, population pauvre, d'environ 240,000 hab.

Kersaint (Gui-Pierre **de Coetnempren**, comte de), marin et homme d'Etat français, né à Paris, 1742-1793. Il appartenait à une ancienne famille, et l'un de ses ancêtres avait figuré à la croisade de 1248. Son père, intrépide marin, périt dans le désastreux combat livré, 1758, par le maréchal de Conflans, dans la baie de Quiberon, à la flotte de l'amiral anglais Hawke. Entré au service comme garde marine, en 1755, le jeune Kersaint fut nommé deux ans après enseigne, puis chevalier de Saint-Louis et capitaine de vaisseau, 1778. Aux débuts de la Révolution, il se déclara hautement pour elle, dans un ouvrage, *Le bon Sens*, qui eut un grand retentissement. Président de l'assemblée électorale de Paris, 1789, élu administrateur du département de la Seine, 1790, il entra à l'Assemblée législative, le 2 avril 1792, comme suppléant d'un député démissionnaire, et s'y signala par une série de propositions que le classèrent bientôt parmi les novateurs et les révolutionnaires les plus hardis. Il proposa notamment une reconstitution de presque tous les corps de la marine, l'abolition de la course, la mise en accusation du marquis de Noailles, ambassadeur à Vienne, et du général de La Fayette, la mise en accusation et la déchéance du roi, enfin, le 8 août 1792, l'organisation d'un gouvernement provisoire, qui différait peu de celle qui fut adoptée le 10 août. Envoyé à l'armée du Centre, il y concourut aux mesures prises dans les Ardennes, qui arrêtèrent les progrès de l'invasion. A partir des journées de septembre, ses idées se modifièrent dans un sens moins révolutionnaire. Cependant, ce fut lui qui, le 1er janvier 1793, le jour même où il était créé vice-amiral, lisait, à la Convention, un rapport où il demandait la création d'un comité de sûreté générale, devenu bientôt ce fameux Comité du salut public, qui devait envoyer à l'échafaud tant de victimes, et Kersaint lui-même. Dans le procès de Louis XVI, Kersaint prit une attitude qu'on n'attendait pas de lui : il vota la réclusion jusqu'à la paix, avec appel au peuple, et quand il vit la majorité de la Convention résolue à se prononcer pour la peine de mort, il donna sa démission, 18 janvier, « pour ne pas supporter, dit-il, en la motivant, la honte de m'asseoir avec des hommes de sang, alors que leur avis, précédé de la terreur, l'emporte sur celui des gens de bien. » Cette courageuse protestation ne devait pas rester impunie. Après le 31 mai, les amis de Kersaint l'exhortèrent à fuir; il s'y refusa, fut arrêté le 2 octobre, et monta, le 4 décembre, sur l'échafaud. — Outre *Le bon Sens*, cité plus haut, Kersaint a beaucoup écrit. La plupart de ses ouvrages, brochures ou articles de journaux, ont trait à la marine.

Kertch, anc. *Panticapée* ou *Bospore*, v. forte de la Russie d'Europe (Tauride), dans la Crimée, sur une langue de terre formant la presqu'île du même nom, dans le détroit de Kertch ou d'Iénikaleh, à 209 kil. N. E. de Simféropol, par 45°21'6" lat. N. et 34°9'30" long. E. Beau port; ateliers de construction militaire; hôpital, bibliothèque, théâtre; église grecque du xe s. Comm. et cabotage actifs; 5,000 hab. — On croit qu'elle fut fondée par les Milésiens, au vie s. av. J. C. Elle devint la capitale du royaume de Bosphore. Mithridate, qui y mourut, fut, dit-on, enterré sur le mont qui porte son nom et domine la ville. Elle appartient aux Russes depuis 1774. L'armée anglo-française l'a occupée, en 1855, pendant le siége de Sébastopol.

Kertch (Détroit de). C'est le même que le détroit d'Iénikaléh ou de Kaffa.

Kescho, Ke-cho ou **Ke-tcho**, v. de l'empire d'Annam, qu'on nomme aussi *Bak-Kinh*, *Bak-Than*, *Dong-King*, et en anglais *Cachao;* ch.-l. du Tonkin, port sur la rivière de Sang-Ka, par 22°36' lat. N. et 102°36' long. E.; à 660 kil. N. de Hué; 50,000 hab.

Keskemet. V. Kecskemet.

Kesraouan, contrée montagneuse, mais fertile en blé, coton et vins, de la Turquie d'Asie, dans la partie méridionale du gouvern. de Tripoli. On y voit des cèdres qui remontent, selon la tradition, à une époque très-reculée. Popul., 120,000 Maronites et Druses indépendants. Le ch.-l. est *Gazir*.

Kessel (Hans **Van**), peintre flamand, né à Anvers, 1626-1708, renommé surtout par son habileté à reproduire et à grouper gracieusement, dans de petits tableaux, les fleurs, les oiseaux, les insectes, les coquillages. Ses tableaux sont toujours recherchés et se vendent à un haut prix. L'Espagne en possède un grand nombre.

Kessel (Ferdinand **Van**), peintre flamand, né à Anvers, 1660, mort vers 1710; fils du précédent et son élève, il imita sa manière et son genre. Il fut le peintre favori de Jean Sobieski, roi de Pologne, qui l'anoblit et lui fit, tant qu'il vécut, une pension considérable. Deux de ses tableaux sont au Louvre.

Kessel (Jean **Van**), peintre flamand, neveu du précédent, né à Amsterdam, 1684. Il peignit le paysage avec un grand succès. Ses toiles, et même ses dessins à l'encre de Chine sont encore recherchés. Sa manière rappelle celles de Brower, de Van Ostade, et surtout de Téniers. Il acquit à Paris, par son pinceau, une grande fortune, qu'il dissipa, comme celle que lui laissa son oncle. On ignore la date de sa mort.

Kesseldorf, village à 10 kil. O. de Dresde (Saxe). Victoire des Prussiens sur les Saxons, en 1745.

Kessrieh. V. Kastoria.

Kesswick, v. d'Angleterre (Cumberland), à 35 kil. S. O. de Carlisle, pittoresquement assise sur le Greta, dans une vallée entourée de collines. On y fabrique en grande quantité des étoffes de laines grosses. Ses environs romantiques, et le lac Derwentwater, lui attirent beaucoup de visiteurs; 2,700 hab. Le poëte Southey y mourut, 1844.

Keszthely, v. de Hongrie (Szalad), à 60 kil. S. O. de Veszprim, près du lac Balaton, et à la source du Szalad. Beau château, gymnase catholique, institut agricole, etc. Commerce de grains; marbres; 7,500 hab.

Ketbogha ou **Kerbogha** (Zein ed-Din), 13e des sultans baharites d'Egypte. De race mongole, et esclave du sultan Kelaoun, il fut incorporé dans les mamelouks, et occupa les plus hautes fonctions pendant son règne et celui de son successeur. Proclamé, en 1294, à la place de Nasser, dont il avait la garde, et que sa grande jeunesse fit déposer, il fut lui-même déposé par le divan des émirs, 1296, et nommé, par compensation, gouverneur de Serkhad, puis de Damas, où il mourut.

Ketch-Hissar, anc. *Tyana*, v. de la Turquie d'Asie (Caraman), à 130 kil. S. O. de Kaisariéh. Aqueduc de granit, long de 10 kil.

Ke-tcho. V. Kescho.

Ketel (Corneille), peintre hollandais, né à Gouda, 1548-1602, célèbre surtout par ses portraits et deux

grandes toiles qu'il peignit pour la compagnie des armuriers, et pour la confrérie de l'Arc d'Amsterdam. Il finit par se servir des doigts de ses mains et de ses pieds en guise de pinceaux, et exécuta ainsi plusieurs tableaux parfaitement réussis, entre autres un *Démocrite* et un *Héraclite*.

Ketelaer (Nicolas) est, avec Gérard de Leempt, le plus ancien des imprimeurs hollandais. On n'a d eux qu'un seul livre portant leur nom : la *Scholastica historia super Novum Testamentum*, dont l'édition princeps sortit de leur presse, à Utrecht, avec la date de 1473. Quelques autres éditions, mais qui ne portent pas leurs noms, leur sont attribuées sans certitude.

Ketskemet. V. Kecskemet.

Kettek. V Kattak.

Kettler (Gotthard), dernier grand-maître de l'ordre de Livonie, de 1558 à 1561. Dans l'impuissance de préserver la Livonie des ravages des Moscovites, il conclut, à Vilna, 1561, avec le roi de Pologne, un traité qui annexait la Livonie à cet Etat et au grand-duché de Lithuanie. Déjà luthérien de sentiments, il renonça à l'ordre et épousa la princesse Anne de Mecklembourg. Il mourut en 1587.

Kew, v. du Surrey (Angleterre), à 12 kil. O. de Londres, sur la droite de la Tamise. Château royal, observatoire et jardin botanique.

Kexholm, petite ville de Finlande, sur le lac Ladoga, prise par Pierre le Grand en 1710.

Key, groupe d'îles de la Malaisie, dans le grand Océan Equatorial, vers 5° 30′ de lat. S. et 131° de long. E., au S. E. des Moluques, et au N. O. de la Nouvelle-Guinée.

Key-West, dans un îlot au S. O. de la Floride (Etats-Unis); bon port, station navale importante; commerce d'éponges et de sel.

Keyihau (Eberhart), peintre danois, 1624-1687, plus connu en Italie, où il résida une partie de sa vie, sous le nom de *monsu Bernardo*. Il fut l'un des bons élèves de Rembrandt. Son *Assomption*, à Mayence, son *saint Benoît en extase*, à Ravenne, son *portrait de la reine Christine de Suède*, ses *douze Apôtres*, etc., sont remarquables, comme presque tous ses tableaux, par la vérité du coloris et la belle expression des figures.

Kezanlik ou **Kazanlik,** v. de la Turquie d'Europe, dans la Roumélie, au pied du Balkan, dans une vallée fertile. Essence de rose; 10.000 hab.

Khabour, nom commun à deux rivières de la Turquie d'Asie. L'une, l'anc. *Chaboras* ou *Aborras*, prend sa source à Ras-al-Nain, dans le vilayet de Diarbekir, et se jette dans l'Euphrate, par la rive gauche, à Kakisia, après 225 kil. de cours; l'autre, l'anc. *Nicephorius*, a sa source dans la partie occidentale du vilayet de Van, aux monts Niphates, et se jette dans le Tigre par la rive gauche.

Khaïber, col des monts Soliman (Afghanistan), qui conduit de Kaboul à Peichawer, long de 46 kil., traversant un pays peuplé de tribus féroces, où les Anglais, dans leur retraite, furent écrasés en 1841.

Khaï-Foung, v. de la Chine propre, ch.-l. de la prov. de Ho-nan, à 536 kil. S. O. de Pékin. située dans une plaine bien cultivée; fort ancienne, mais détruite au XIIe s. par un débordement du fleuve Jaune, calamité qui s'est reproduite plusieurs fois depuis, et notamment il y a peu d'années. C'est le principal centre de la population juive en Chine. Elle y possède une synagogue qu'on fait remonter à 600 ans av. J. C.

Khaïr-Eddyn. V. Barberousse.

Khai-Sang ou **Wou-tsoung** (l'honorable guerrier), 3e empereur chinois de la dynastie des Mongols, né en 1281, régna depuis 1307. Quoique adonné au vin et aux femmes, il cultiva les lettres et protégea les savants. Par son ordre, les dispositions des empereurs qui l'avaient précédé furent réunies en une sorte de Code qui comprenait 9.000 articles.

Khaldoun (Ibn-). V. Ibn-Khaldoun.

Khaled, général arabe, surnommé l'*épée de Dieu*, 581-642, fut aussi ardent à servir Mahomet, qu'il l'avait été d'abord à le combattre. Il fut, sous Omar, le conquérant de la Syrie.

Khalkhas, peuple nomade et pasteur de l'Empire Chinois, qui habite, entre la Sibérie, au N., la prov. mongole de Hé-Loung-Kiang, à l'E., la Mongolie, au S., la Dzoungarie, à l'O., un pays qui comprend d'immenses pâturages, une partie du grand désert de Cobi ou Chamo, et quelques grands lacs. Il paye un tribut de chevaux, chameaux, moutons, etc., à l'empereur de la Chine. Sa religion est le bouddhisme. Il a donné le jour à Gengis-Khan. — Les localités principales sont: Maïmatchin, la lamaserie d'Ourga-Kourèn et Karakoroum. Les Khalkhas sont au nombre d'environ 4 millions; une partie paraît soumise à la Russie depuis 1857.

Khan, c'est-à-dire seigneur, titre des chefs de tribus Tatares.

Khang-hi. V. Kang-hi.

Kharan, v. forte du Béloutchistan, ch.-l. du district de son nom; au pied des monts Saraouan, à environ 180 kil. S. O. de Kélat. Elle embrasse une vaste enceinte, et le Serdar qui y réside peut mettre sous les armes 600 soldats. Les chameaux du district sont très-renommés.

Kharberout ou **Kharpout,** ch.-l. d'un district du Diarbékir dans le vilayet du Kourdistan (Turquie d'Asie), au N. O. de Diarbékir.

Kharek. V. Karak.

Kharism ou **Khowaresm,** contrée du Turkestan, dont elle forme la partie S. O., entre la mer d'Aral, au N., la mer Caspienne à l'O., la Perse au S., la Boukharie à l'E. Elle comprend le khanat de Khiva et le pays des Turcomans. Ses plaines, entrecoupées de steppes, produisent en abondance des céréales, du coton, des mûriers, etc.; gros bétail, chevaux. — Les Chorasmiens en furent les habitants primitifs. Erigé en Etat indépendant, 994, par un prince turc qui l'enleva aux Samanides, le Kharism fut subjugué par Gengis-Khan, puis fit partie, jusqu'à la fin du XVe s., de l'empire du Kaptchak.

Kharkow, v. de la Russie d'Europe (petite Russie), au confluent du Lopan et de la Kharkowa, ch.-l. du gouv. de son nom, à 650 kil. S. O. de Moscou, par 49° 59′ 25″ lat. N. et 33° 53′ 51″ long. E. Elle est mal bâtie, mais ses maisons en bois, et blanchies au dehors, lui donnent un air de gaieté et de propreté. Chemin de fer pour Odessa; évêché, tribunaux, université, bibliothèque de plus de 20 mille volumes, etc.; quatre foires par an, où se fait un grand commerce, surtout de savon, de chandelles, de peaux, de laines et de chevaux; 87,000 h. Fondée en 1650 par Chmielnicki, hetman des cosaques. — Le gouv. de Kharkow ou Ukraine a environ 54,500 kil. carrés et 1,700,000 hab. Sol fertile, climat doux, quoique les hivers y soient plus rudes que dans les autres pays placés sous la même latitude. Il est divisé en 2 bassins; le plus grand est traversé par le Donetz et l'Oskol; le plus petit, par les affluents du Dniéper. L'agriculture y est avancée, et ses produits, joints à l'élève des abeilles, du bétail et des chevaux, y occupent principalement les habitants.

Khartoum, v. du Halfay (Nubie), au confluent du Bahr-el-Abiad et du Bahr-el-Azrak, est devenue, il y a trente ans, une ville importante, comme résidence du gouvernement égyptien, place de commerce du Nil supérieur, etc. Sa prospérité semble décroître. On y compte plus de 30.000 hab.

Khatanga, riv. de la Russie d'Asie, qui sort d'un lac, dans le gouv. d'Iénisseisk, et se jette dans le golfe de l'Océan Glacial Arctique qui porte son nom, après un cours de 1120 kil.

Khatti-Chéryf. V. Hatti-Chéryf.

Khazares, peuple scythique de l'Europe orientale, depuis longtemps disparu de l'histoire. Des bords de la mer Caspienne, il pénétra dans le monde romain au Ve s., s'empara de la Russie jusqu'au Dniéper et au Volga, fut l'allié des empereurs d'Orient, à l'un desquels il donna une épouse, se convertit au christianisme vers le milieu du IXe s., puis, réduit à la seule Crimée, il en fut chassé, en 1016, par Sviatopolk Ier.

Kherson ou **Cherson,** v. forte de la Russie d'Europe au S., ch.-l. du gouv. du même nom, sur la rive droite du Dniéper, à 24 kil. de son estuaire, par 46° 37′ 46″ lat. N. et 30° 17′ 32″ long. E. Elle est vaste et régulièrement bâtie, mais en décadence depuis l'établissement d'Odessa; port militaire, arsenal maritime, chantiers de construction, fonderie de canons; tribunaux, gymnase, séminaire catholique-arménien, etc.; 46,000 h. Fondée par Potemkin en 1778. — Le gouv. de Kherson ou de Nikolaief, créé en 1802, entre les gouv. de Poltava et Kiev, au N.; Podolsk, au N. O.; Bessarabie, à l'O.; la Tauride et la mer Noire, au S.; Iekaterinoslav, à l'E., a 71,282 kil. carrés et 1,597,000 hab. A l'exception de la partie montagneuse, qui borde le gouv. de Podolsk, sa surface est une vaste steppe dépourvue de bois, mais couverte de longues herbes. La fertilité va augmentant vers l'intérieur à partir de la mer, mais elle cesse à l'approche de la partie montagneuse. Le Bug le traverse; le Dniester le baigne à l'O., le Dniéper, à l'E.; climat variable. Grains, lins, chanvre, tabac, mûriers, vignes,

Fabriques de lainages, toiles, etc. Nombreux bestiaux.

Khevenhüller (François-Christophe), homme d'État et historien allemand, 1588-1650. Les nombreuses missions qui lui furent confiées, notamment par l'empereur Ferdinand II, le mirent en position de bien connaître les événements dont l'Allemagne fut le théâtre pendant la vie de ce prince. Aussi, l'ouvrage qu'il écrivit sous le titre de : *Annales Ferdinandei*, 2e édit. Leipzig, 1716-1726, 12 vol. in-fol., et qui contient la relation de ce qui s'est passé dans l'Empire de 1578 à 1637, est-il considéré comme l'un des documents les plus importants de l'histoire de l'Allemagne durant cette période.

Khian-Loung ou **Kien-Loung**, empereur de la Chine, le 4e de la dynastie des Mandchoux, dite des *Tai-Tpsing*, 1709-1799, régna glorieusement depuis 1735. Il débuta par des actes de clémence qui lui attirèrent le respect des grands et l'amour de ses peuples, fit avec succès, à deux reprises, la guerre aux Eleutes, dont la défaite le rendit maître de toute l'Asie centrale ; il soumit ensuite le royaume d'Ava, puis les Miao-tse, hordes à demi-sauvages des montagnes du Sse-Tchouen. Ses dernières années se passèrent en paix dans la pratique de la sagesse, l'observation scrupuleuse des rites religieux et le culte des lettres. Il protégea les savants et composa lui-même un grand nombre d'ouvrages. La Bibliothèque impériale de Paris en possède un recueil de 24 vol. in-32, imprimés à Pékin. Son *Éloge*, en vers, *de la ville de Moukden*, qui lui attira une épître de Voltaire, a été traduit par le P. Amiot, ainsi qu'une pièce de vers *Sur le thé*, une autre *Sur la soumission des Miao-tse*, et un écrit *Sur la conquête du pays des Eleutes*. On a aussi de lui, sous le titre de : *Miroir de la langue mantchoue*, un grand et magnifique dictionnaire de cette langue, revu et augmenté par l'empereur, 1re éd., Pékin, 1708 ; 2e éd., 1772, 6 vol. gr. in-8°.

Khiong ou **Kioung-Tchéou**, v. de l'empire chinois, ch.-l. de l'île d'Haï-nan, sur la côte N. du détroit de ce nom, à 250 kil. S. O. de Canton. Comm. actif de cannelle, anis, bambou, sucre ; 100,000 hab.

Khiou-fou, v. de la prov. de Chan-toung (Chine), où Confucius commença son enseignement. On y voit son tombeau et un temple desservi par plusieurs de ses descendants.

Khirpour, v. de l'Hindoustan anglais, sur un canal, au N. E. d'Haydérabad ; 15,000 hab.

Khiva, Chiva ou **Khiwa**, v. forte, ch.-l. d'un khanat du même nom, placé sous le protectorat de la Russie ; à la jonction des canaux de Khan et de Hezarasp, dans le Turkestan, à 560 kil. N. E. d'Astérabad, par 41° 40′ lat. N. et 58° 45′ long. E. La ville a près de 6 kil. de circuit ; rues étroites, et si sales que l'air, en certains endroits, en est empesté ; 17 mosquées, 22 écoles, caravansérails, bazars ; toiles et couvertures de coton, châles et mouchoirs de soie, poteries, sucre importé de Russie, etc. Grand marché d'esclaves ; environ 16,000 hab. — Le khanat a une population de 1,500,000 ou 2,000,000 d'habitants, Ouzbecks, maîtres du pays, Tadjiks et Turkomans. Le khan est vassal de la Russie depuis 1854. Sol arrosé par le Djihoun et par un grand nombre de canaux d'irrigation, mais il y a de vastes déserts. Céréales, lin, sésame. Froids très-rigoureux en hiver, chaleurs insupportables en juin et juillet, ciel sans nuages, excepté en décembre et janvier.

Khodawendiguiar, sandjak de la Turquie d'Asie (Anatolie) ; il a 200 kil. sur 160. Ch.-l., *Brousse*. Le S. de l'anc. Bithynie, l'O. de la Phrygie-Épictète, et une portion de la Mysie orientale en font partie.

Khodjend, v. du Turkestan, dans le khanat et à 144 kil. O. de Khokand, sur la rive gauche du Syr-Daria (anc. *Iaxartes*). Grande fabr. de toiles grossières de coton ; commerce considérable de produits russes ; 80,000 hab.

Khôdom (Phra), fondateur du bouddhisme siamois, birman et cambogien, né, croit-on, dans une ville de l'Inde, vers 545 av. J. C., mort près de Kosinaraï, 465. Marié à l'âge de 16 ans, il quitta bientôt sa femme, l'enfant qu'il avait eu d'elle, son palais, sa couronne, et s'enfuit dans les forêts, où il se fit bonze, et passa 6 années en contemplation et en méditations. Au bout de ce terme, il se mit à parcourir les principales villes de l'Inde, suivi d'une foule de disciples attirés par sa réputation de piété et par sa doctrine. Mais ces succès lui firent bientôt d'ardents ennemis, qui multiplièrent les périls sur ses pas, et il mourut empoisonné à l'âge de 80 ans. Les bouddhistes le considèrent comme le 4e bouddha ; dans leurs livres sacrés, ils comptent environ 550 transmissions de Phra Khôdom. La religion qu'il a établie doit durer 5,000 ans.

Khoï (*Artaxata?*), v. forte de Perse (Aderbaïdjan), à 130 kil. N. O. de Tauris, sur un affl. de l'Aras, au N. du lac Chahi, dans une jolie plaine. Rues étroites, excepté dans le centre de la ville, où elles sont bordées d'arbres et régulièrement bâties. Comm. important, fait par les caravanes, de céréales, vins, fruits ; fabr. de lames de sabres, d'étoffes, etc. ; 20,000 hab. En 1514, le chah Ismaël défit, dans le voisinage, avec 30,000 Persans, 300,000 Turcs, commandés par Selim Ier.

Khokand (anc. *Ferghana*), v. du Turkestan, capit. du khanat de même nom, sur les deux rives du Sir-Daria, à 270 kil. N. E. de Samarkand, par 40° 45′ lat. N. et 68° 14′ long. E. Elle est ouverte et n'a pour toute fortification qu'une muraille qui entoure le palais du khan. Rues étroites, non pavées ; mosquées, 3 bazars construits en pierres. Fabr. de cotonnades et de soieries brochées d'or et d'argent ; environ 30,000 hab. Gengis-Khan en fit sa principale résidence, et le mariage des petits-fils de Tamerlan y attira 500 ambassadeurs de peuples divers. — Le khanat a 500 kil. sur 200 ; et 2,000,000 d'hab. (Ouzbecks, Tadjiks et Kirghiz). Les v. pr. sont : *Khokand*, Khodjend, Otrar, Marghilan, Namengan. Sol très-montagneux ; riches mines d'or, de lapis-lazuli, de cuivre, etc. ; le pays est fertile en partie, principalement sur les bords du Sir, qui le traverse de l'E. à l'O. d'abord, ensuite au N. Coton, grains, fruits, mûriers, etc. Nombreux chevaux, ânes, chameaux, moutons. Grand comm., par caravanes, avec les villes des frontières russes et du Turkestan chinois. Étés très-chauds, hivers très-froids. Le khan peut lever 10,000 cavaliers et 30,000 fantassins. Les Russes sont maintenant les maîtres du pays.

Khondemyr (Gaïatheddin Mohammed), historien persan qui vivait à la fin du xve s. et au commencement du xvie. Il était fils de Mirkhond ou Mirkhang, et garde d'une bibliothèque. Il a laissé deux ouvrages importants pour l'histoire politique et littéraire de la Perse ; le titre du premier veut dire : *Livre qui contient ce qu'il y a de plus pur et de plus exact dans les histoires authentiques et certaines* ; ce n'est guère qu'un abrégé bien fait de l'œuvre de son père, l'historien Mirkhond. Le titre traduit du second ouvrage est : l'*Ami des biographies et des hommes distingués* ; il est plus considérable et plus intéressant par les détails que le précédent.

Khonds, peuplade de l'Hindoustan, qui sacrifie des victimes humaines et s'en nourrit.

Khoraçan ou **Khorassan**, anc. *Parthiène*, *Margiane* et partie de l'*Arie*, vaste province occupant toute la partie N. E. de la Perse, entre le khanat de Khiva, au N. ; la prov. de l'Irak-Adjémi, à l'O. ; le Farsistan et le Kerman, au S. ; l'Afghanistan, à l'E. ; 200,000 kil. carrés. 2,200,000 hab., dont les deux tiers Tadjiks ou Persans, le reste Turkomans, Kurdes et autres tribus nomades. Sol entrecoupé de plaines et de montagnes en partie fertiles, mais dont une portion considérable appartient au grand désert salin nommé *Kubir* par les indigènes. Mines de cuivre, plomb, fer, sel, turquoises, rubis ; céréales, riz, vins, chanvre ; bétail ; fabriques d'étoffes de soie et de coton, de châles, etc. Ch.-l., *Mesched*. Les tapis, les sabres et les chevaux du Khorassan sont célèbres.

Khorremabad, ch.-l. du Louristan, partie du Khouzistan (Perse). Ville fortifiée.

Khorsabad, village de la Turquie d'Asie, à 20 kil. N. E. de Mossoul, au sommet d'une colline, sur la rive droite du Khanser ; devenu célèbre par la découverte qu'y fit, en 1842, M. Botta, consul de France, d'un palais assyrien, enfoui sous terre, et ayant appartenu à l'anc. Ninive, ou plutôt à une ville assyrienne appelée *Sargoun*.

Khosrew-Pacha, homme d'État turc, né en Circassie vers 1769, mort en 1855, dut à sa capacité de parvenir, du rang d'esclave, aux fonctions les plus hautes. Successivement gouverneur de l'Égypte, capitan-pacha, gouverneur de Constantinople, commandant en chef des troupes régulières, président du grand conseil et grand vizir, il ne cessa d'avoir la confiance de Mahmoud et de son fils.

Khosrov. V. Chosroès.

Khotais. V. Kotatis.

Khotan, v. du Turkestan oriental. Commerce de musc et de jade. — Le pays de *Khotan*, gouverné par un khan indépendant, est une immense plaine s'inclinant vers Ak-sou, arrosée par de nombreux tributaires de l'Argol, qui se jette dans le lac Lob. Il est très-fertile ; *Ilchi*, sa capitale, est une grande ville d'industrie.

Khotin. V. Choczim.

Khou-khou-Noor, c'est-à-dire *lac bleu*, lac de l'empire chinois, au N. E. (prov. de Kan-Sou), par 37° lat. N. et 96° long. E.; 110 kil. sur 45.

Khouzistan. anc. *Susiane*, *Elymaïde* et *pays des Uxiens*, prov. de Perse, au S. O., entre le Farsistan, à l'E.; la Turquie d'Asie, à l'O.: les mont. du Louristan et le golfe Persique, au S.; 466 kil. du N. O. au S. E., sur 225 du N. au S.; des Arabes errants, de la tribu des Beni-Lain, en forment la pop. Villes princ., Chouster et Dizful Sol montagneux à l'E., sablonneux à l'O., partout peu fertile, excepté dans quelques plaines, notamment celle de Behbehan, et dans un certain nombre de vallées au N.

Khovanski (Ivan-Andréévitch, prince), homme d'Etat russe, né au commencement du XVII° s., décapité à Voz vijenskoe, près de Moscou, 1682. Descendant des Jagellons, il fut élevé à la dignité de boyard par le tzar Alexis, 1659, puis à celle de vice-roi de Pskof. Quand les Strélitz eurent renversé ce prince et porté au trône la tzarevna Sophie, il fut mis à la tête de cette milice redoutable, 1682, et acquit bientôt sur elle une influence illimitée. S'étant brouillé avec Miloslavski, tout-puissant auprès de la tzarevna, il fut accusé par ce favori de conspirer la mort de sa souveraine, qui crut ou feignit de croire à cette accusation, invita Khovanski à une fête qu'elle devait donner dans le couvent de Saint-Sabbas de Storojef, et le fit arrêter avec son fils et trente-deux strélitz qui l'accompagnaient, pendant qu'il s'y rendait. Ils furent tous condamnés et mis à mort, le 17 septembre, jour de la fête de la tzarevna.

Khowaresm. V. Kharism.

Kia-Hing, v. de Chine (Tché-Kiang), ch.-l. du dép. de son nom, à 70 kil. N. E. de Hang-Tcheou, sur un canal entre la mer et le lac Taï-hou; remarquable par ses monuments et son grand commerce. Filatures de soie, fabriques de vert de Chine.

Kiakhta, v. forte de la Russie d'Asie (Sibérie), dans la Transbaïkalie, à 300 kil. S. E. d'Irkoutsk, sur la frontière de la Mongolie chinoise, fondée en 1728, et aujourd'hui l'entrepôt d'un grand comm. entre les deux pays. Elle ne forme pour ainsi dire qu'une ville avec la ville chinoise de Maimatchin, dont elle est séparée par deux portes, l'une s'ouvrant sur la ville russe, l'autre sur la ville chinoise. Ces portes se ferment au coucher du soleil. De là viennent à Moscou les fameux thés de caravane; il s'y fait plus de 100 millions d'affaires. Ecole de langue chinoise; 6,000 hab.

Kiang, rivière, en chinois.

Kiang-Ning. V. Nan-King.

Kiang-Si (occident de Kiang), prov. intérieure de l'empire chinois (Chine propre), entre Hou-pé, au N.; Fo-Kien, à l'E.; Kouang-toung, au S.; Honan à l'O. 177,656 kil. carr.; 26,500,000 hab. Le vaste bassin que traversent le Kan-Kiang, au centre, et le Yang-tse-Kiang, au N., en forme la plus grande partie; fertile en riz, thé vert, coton, etc.; mines d'or; nombreuses fabr. de porcelaine Ch.-l., *Nan-tchang;* v. pr., Kin-te-tchin.

Kiang-Sou (orient du Kiang), prov. maritime de l'empire chinois (Chine propre), entre Chan-toung, au N.; Ngan-hoeï, à l'O.; et Tche-Kiang, au S. Environ 104.000 kil. carrés; 36,647,000 d'hab. Sol à peu près plat; les parties les plus basses sont la plupart marécageuses. Le Yang-tse-Kiang, le Hoango et le canal impérial la traversent; fertile en céréales, coton, thé vert; élève des vers à soie. Ch.-l., *Nan-King;* v pr., Shanghaï, I-King, Soung-Kiang, Sou-tcheou, Tching-Kiang, Yang-tcheou.

Kichenev, v. de la Russie d'Europe, au S., ch.-l. de la Bessarabie, sur le Biak, affl. du Dniester. Archevêché grec; 14 églises, un gymnase, 10 autres écoles, bibliothèque; manufactures de draps; 105,000 hab.

Kidderminster, v. d'Angleterre, comté et à 20 kil. N. de Worcester; sur la rive g. de la Stour, à environ 4 kil. et demi de son confluent avec la Severn; surtout célèbre pour ses tapis et tapisseries de Bruxelles, qui sont l'objet de son principal commerce; 22,000 hab.

Kiel, v. et port des Etats prussiens (duché de Holstein), admirablement située dans une baie profonde de la Baltique, à 86 kil N. E. de Hambourg, par 54° 19' 24" lat. N. et 7°48'5" long. E. Elle est passablement bâtie et a des rues droites et bien pavées. Chantiers de construction; commerce important de grains, bestiaux, beurre, etc. Université renommée, musée d'arts, sociétés savantes; la population et, avec le village de Brunswick, qui en est un faubourg, 32,000. Elle appartenait, jusqu'à ces derniers temps, au Danemark et a été réunie à la Prusse par le traité de Prague, 1866. Le traité d'alliance entre l'Angleterre, la Suède et le Danemark, contre Napoléon I^{er}, y fut signé, en 1814.

Kielce, v. de la Russie d'Europe (Pologne), ch.-l. du gouvernement de ce nom, à 158 kil. S. O de Varsovie. Bien bâtie, siége d'un évêché et de plusieurs établissements publics. Comm. de blé et de ferronnerie; 6,000 hab. Mines riches en fer, cuivre et étain, dans les environs — Le gouvern. a 518,000 hab.

Kien-Loung. V. Hian-Loung.

Kiersy ou **Quierzy-sur Oise.** comm. de l'arr. et à 45 kil. de Laon (Aisne); 760 hab. Nombreux souvenirs historiques; c'est là que fut rendu, par Charles le Chauve, le capitulaire sanctionnant l'hérédité des bénéfices et offices royaux, 877.

Kieswetter (Raphaël-Georges), littérateur-musicien allemand, né à Holleschau (Moravie), 1773-1850. Il est l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages sur la musique, fruits, pour la plupart, de sérieuses recherches. Parmi les principaux nous citerons : *Sur l'Etendue des voix chantantes dans les œuvres des anciens maîtres*, notice insérée dans la *Gazette musicale* de Vienne, 1820; *Sur les Tablatures dont les anciens compositeurs ont fait usage*, dans la *Gazette musicale* de Leipzig, 1831; *Geschichte der Europæisch Abendländischen Musik* (Histoire de la musique de l'Europe occidentale), Leipzig, 1834, in-4°; *Schicksale und Beschaffenheit des Weltichen Gesanges*, etc. (Destinées et situation du chant profane, depuis les premiers temps du moyen âge, jusqu'à l'invention du style dramatique), Leipzig, 1841, in-4°.

Kiev, v. forte de la Russie d'Europe (Petite-Russie), ch.-l. du gvt. de son nom, à 1,250 kil. S. O. de Saint-Pétersbourg, par 50°26'55" lat. N., et 28°13'21" long. E. Elle couronne pittoresquement plusieurs hauteurs d'un sol ondulé, sur la rive dr. du Dniéper, que traverse un magnifique pont suspendu. Archevêché, tribunaux, université fondée par Nicolas I^{er}, 1834. Sa cathédrale de Sainte-Sophie, fondée en 1037 par le grand-duc Jaroslav Vladimirovitch, est le plus ancien monument de l'architecture russe; on y voit une tombe en marbre blanc de son fondateur, unique dans son genre, en Russie. Le monastère de Petcherskoï contient les tombes de 110 martyrs; 70,000 hab. Comm. très étendu, surtout depuis la fondation d'Odessa; foire annuelle importante, en janvier et qui dure trois semaines. — C'est l'une des villes que les Russes considèrent comme saintes. Elle date au moins du V° s., et a un grand intérêt historique, pour avoir été la capitale de la Russie méridionale d'abord, puis de toutes les Russies. — Le gvt. de Kiev, entre ceux de Minsk au N., de Volhynie et de Podolsk à l'O., de Podolsk et de Kherson au S., de Tchernigov et de Poltava, dont il est séparé par le Dniéper, à l'E., a 50,900 kil. carrés, et plus de 2,175,000 hab. Sol plat, belles forêts; climat doux et sec, grande abondance de céréales; fruits, tabac, lin, vignes. Elève de bestiaux et d'abeilles.

Kikinda (Nagy-), v. de Hongrie (Torontal), dans un district fertile, à 56 kil. N. O. de Temeswar, ch.-l. d'un cercle; 12,000 hab. Comm. de bétail, foire annuelle importante.

Kil ou **Kill** (Celtique *Cill* du latin *Cella*, signifiant cimetière ou chapelle), préfixe du nom d'un nombre considérable de localités en Ecosse et surtout en Irlande. Cette dernière possède près de 600 villes, bourgs ou villages, dont le nom commence par Kil ou Kill.

Kilbourn ou **Kinburn,** forteresse de la Russie d'Europe (Tauride), à l'embouchure du Dniéper, à 15 kil. S. d'Otchakow, prise le 17 octobre 1855 par l'armée anglo-française.

Kildare, comté intérieur de l'Irlande (Leinster); 65 kil. sur 45; 97,000 hab. V. princ. : *Naas* et *Athy* Climat humide, sol plat, arrosé par la Boyne, la Barrow, la Liffey. Au centre se trouve la *Curragh*, vaste plaine qui appartient à la couronne et sert aux courses. Orges, pommes de terre; fabr. de papier.

Kildare, v. d'Irlande, dans le comté de ce nom, sur une éminence, à 50 kil. S. O. de Dublin. Les célèbres courses de *Curragh*, qui ont lieu dans son voisinage, y attirent, 4 fois par an, un concours considérable d'étrangers. A l'exception de quelques vieux édifices, ses maisons ne sont guère que des cabanes. Evêché catholique et évêché anglican; 2,500 hab.

Kilia, v. de la Bulgarie (Turquie), sur une hauteur, rive g. et près de l'embouchure du bras principal du Danube, à 64 kil. N. E. d'Ismail ou Kilia. Comm. considérable; principal marché de la Moldo-Valachie et de la Bulgarie; 7,000 hab.

Kilian (Saint), évêque irlandais, qui subit le martyre à Wurtzbourg, 689. Fête, le 8 juillet.

Kilian (Lucas), graveur allemand, né à Augsbourg, 1579-1637, que ses contemporains, en Allemagne, égalaient presque à Sadler, malgré les défectuosités de ses œuvres. Nagler énumère quatre-vingt-dix gravures dues à son burin. Nous citerons *Pietà*, d'après Michel-Ange ; la *Résurrection*, d'après Paul Véronèse; la *Multiplication des pains*, d'après Tintoret ; *Portrait d'Albert Durer*, d'après une copie de Rotenhamer; *Portrait de Gustave-Adolphe*, etc. — Il y plusieurs autres artistes distingués de cette famille : *Philippe*, fils du précédent, né à Augsbourg, 1628-1693, a laissé des gravures estimées; — *Barthélemy*, frère de Philippe, 1630-1696, élève de Poilly à Paris, eut de la réputation, à Augsbourg, par ses nombreuses gravures et ses eaux-fortes; — *Georges*, petit-fils de Philippe, 1683-1755, réussit dans les portraits, les tableaux d'histoire et les peintures au pastel; — *Georges-Christophe*, fils du précédent, 1709-1781, a surtout édité des livres à vignettes. Le plus célèbre est :

Kilian (Philippe-André), frère du précédent, et graveur comme lui, né à Augsbourg, 1714-1759, graveur en titre d'Auguste III, roi de Pologne. On a de lui un grand nombre de gravures, entre autres un recueil estimé de 130 gravures représentant les principaux sujets bibliques, d'après les peintres les plus célèbres. Ce recueil a pour titre : *Picturæ Veteris et Novi Testamenti*. Parmi ses autres œuvres nous citerons : l'*Adoration des Mages*, d'après Véronèse; la *Femme adultère*, d'après le Tintoret; les *Portraits de François Ier, empereur d'Allemagne, de Frédéric le Grand, de la comtesse de Hohenlohe*.

Kilidje-Arslan Ier, sultan Seldjoucide d'Iconium, régna de 1092 à 1107. Il perdit contre Godefroy de Bouillon et les Croisés les batailles de Nicée, 1097, et de Dorylée; mais il prit une terrible vengeance au pied des montagnes de la Paphlagonie, où il défit les Croisés sous les ordres de l'archevêque de Milan, de Conrad, d'Étienne de Blois, etc., 1101, et bientôt après il détruisit ou dispersa complétement, près d'Héraclée, une troisième armée amenée de France et d'Italie par le comte de Poitou et Welf, duc de Bavière. Ayant soulevé contre lui les émirs en voulant se soustraire à la suzeraineté du sultan de Perse, qui appartenait à la branche principale des Seldjoucides, il périt au début de cette lutte.

Kilimandjaro ou mieux **Kilima-Ndjaro**, massif élevé, dans le plateau montueux qui sépare le Zanguebar de la région des grands lacs où le Nil prend sa source. Il a deux sommets principaux, de 6,160 et de 5,236 mètres. Le Moukodongou, affl. du Kingani, et le Pangani en descendent.

Kilisseh. V. Kirk-Kilissia.

Kilkenny, cité-comté d'Irlande, ch.-l. du comté de même nom (Leinster), à 110 kil. S.O. de Dublin, avec laquelle elle est reliée, ainsi qu'avec Waterford, par un railway ; bien bâtie, pavée de marbre noir. La Nore, qu'on traverse sur deux beaux ponts, la divise en ville anglaise et ville irlandaise. La cathédrale du XIVe siècle et d'autres anc. édifices lui donnent un aspect pittoresque. Nombreux établissements d'instruction pour les anglicans et les catholiques. Comm. considérable, surtout de sel, de farine, d'ale, de porter et de porc salé. Les nombreuses manufactures qu'elle renfermait autrefois ont disparu pour la plupart; 20,000 habit. Edouard III y rendit les *Constitutions* dites *de Kilkenny*, qui accordaient d'importants priviléges à l'Irlande. — Le comté, au S. E. de l'Irlande, a 74 kil. sur 58; 160,000 h., presque tous catholiques ; il est arrosé par la Nore, la Barrow, la Suir. Grains, marbre noir, anthracite.

Killala, bourg du comté de Mayo (Irlande), sur la baie de ce nom. Un corps de 1,000 Français, conduits par le général Humbert, y débarqua, en 1798, et fut battu par lord Cornwallis, à Ballinamuck.

Killaloe, paroisse et bourg d'Irlande (Clare), dans une situation pittoresque sur une hauteur et sur la rive droite du Shannon, à 20 kil. de Limerick. Grande fabrication de cheminées en marbre du pays ou marbre étranger; évêchés anglican et catholique ; 9,000 hab.

Killarney, v. d'Irlande (Kerry), à moins de 2 kil. E. du lac de même nom et 71 kil. O. de Cork, sur la route qui va de cette ville à Tralee, au milieu du plus riant paysage. Évêché catholique; 8 000 hab. La paroisse en contient 14,000. Le lac Killarney ou *Lough-Lane*, formé de 3 lacs qui se communiquent, est remarquable par ses sites pittoresques et un curieux écho. Il attire durant l'été un grand nombre de visiteurs.

Killigrew (William), poëte anglais, né à Hanworth (Middlesex), 1605-1693, combattit pour les Stuarts, et fut vice-chambellan, sous Charles II. Il a laissé des tragi-comédies, 1666, in-fol.

Killigrew (Thomas), frère du précédent, 1611-1682, eut la même destinée, et composa, comme lui, des tragi-comédies, réunies en 1664, in-fol.

Killikrankie, défilé d'Écosse, à 40 kil. N. O. de Perth, où le vicomte de Dundée fut vainqueur, mais tué, dans un combat contre les troupes de Guillaume III, en 1689.

Kilmaine (Charles-Joseph), né à Dublin en 1754, m. à Paris, 1799. Amené en France à 15 ans, il prit part à la guerre d'Amérique sous La Fayette. Revenu en France, 1783, il entra au régiment des hussards de Lauzun. Il devint général pendant la Révolution. C'était un excellent officier de cavalerie, et il se distingua en Italie sous les ordres de Bonaparte; mais il était peu fait pour le commandement d'un grand corps d'armée.

Kilmainham, village d'Irlande, qu'on regarde comme un faubourg de Dublin, sur la Liffey. Anc. commanderie de Saint-Jean de Jérusalem, résidence du commandant général des troupes d'Irlande. Hospice royal des invalides.

Kilmallock, paroisse et village d'Irlande, comté, et à 28 kil. S. de Limerick, surnommée la *Baalbeck* de l'Irlande, à cause de ses nombreuses ruines, témoignage de son anc. importance; pop. de la paroisse, 3,200 hab.

Kilmarnock, ville d'Écosse (Ayr), à 31 kil. S. O. de Glasgow, sur l'Irvine. Sa principale rue a près de 2 kil. de longueur. Bel hôtel de ville, sur le pont qui traverse le Kilmarnock. Manufactures de machines, de tapis, châles, tabac, chapeaux, etc. ; 22,000 hab.

Kilmore, paroisse d'Écosse (Argyle), sur l'Océan Atlantique. Anc. château de *Dunstaffnage*, où était gardée la pierre sur laquelle s'asseyaient les rois d'Écosse le jour de leur couronnement. Elle est auj. à Westminster ; 800 hab.

Kilpatrick (Old- ou West-), paroisse d'Écosse, dans les comtés de Stirling et Dunbarton, à 8 kil. N. O. de Glasgow. Ruines du château de *Dunglas*; 4,256 hab.

Kilrush, v. commerçante et maritime d'Irlande (Clare), agréablement située sur le rivage N. de l'estuaire du Shannon, à 57 kil. S. O. de Limerick. Port sûr et commode. Manuf. de draps et de toiles ; produits agricoles ; 5,000 hab.

Kilsyth, paroisse d'Écosse (Stirling), 19 kil. N. E. de Glasgow. En 1645, Montrose y battit les Covenanters. Pop. de la paroisse, 5,500 hab.

Kilwa. V. Quiloa.

Kilwinning, v. et paroisse d'Écosse (Ayr), à 35 kil. S. O. de Glasgow, sur la rive droite du Garnock. Belles ruines de l'abbaye de Saint-Winning, fondée en 1140. Pop. de la paroisse, 6,5[illegible]0 hab.

Kimchi (David), un de plus célèbres docteurs juifs, né vers le milieu du XIIe siècle à Narbonne, mort dans la même ville, 1240. Sa connaissance approfondie de la langue hébraïque lui avait acquis une grande considération, non-seulement parmi ses coreligionnaires, mais encore parmi les hébraïsants chrétiens. Des ouvrages qu'il a laissés, nous citerons : Sa *Grammaire hébraïque*, Constantinople, 1522, qui a servi de modèle à toutes celles qui ont été faites dans les XVIe et XVIIe s.; *le Livre des racines*, lexique hébraïque, publié avec les notes d'Élias Levita, à Naples, 14[illegible]0, in fol., et réimprimé plusieurs fois depuis, notamment à Berlin, 18[illegible]8 et 1847, 2 vol. in-4°. Plusieurs de ses autres ouvrages sont encore inédits.

Kimolo (*Cimolos*), île de la nomarchie des Cyclades (Grèce), à 5 kil. N. O. de Milo.

Kinburn. V. Kilbourn.

Kincardine, v. maritime d'Écosse (Perth), à 33 kil. N. O. d'Édimbourg, sur la rive droite du Forth. Port commodément situé pour le commerce; 2,700 hab. Montrose, en 1650, y perdit sa dernière bataille.

Kincardine-shire ou le **Mearns**, comté maritime d'Écosse à l'E., entre les comtés d'Aberdeen au N. et à l'O., de Forfar au S. et à l'O., et la mer du Nord à l'E. Il a 51 kil. dans sa plus grande longueur, et 38 dans sa plus grande largeur ; 35,000 hab. Les monts Grampians le traversent; la Dee, le North-Esk, la Bervie, etc., l'arrosent. Céréales, fèves, pois, pommes de terre. Ch.-l., *Bervie*.

Kin-Cha-Kiang, c.-à-d. *rivière au sable d'or*, riv. de la Chine, qui, née dans le pays de Khou-Khou-Noor, forme le Yang-tsé-Kiang, en se jetant dans le Yaloung-Kiang. Cours de 1,600 kil.

Kineau ou Kinau, reine des îles Sandwich, née au commencement de ce siècle, morte en 1844. Son nom fit grand bruit en France, il y a une trentaine d'années, à cause des persécutions dont les missionnaires français établis dans son royaume furent l'objet, à l'instigation des méthodistes anglais, qui exerçaient une grande influence sur elle. Par ses ordres, un de nos missionnaires, nommé Bachelot, fut déporté sur les côtes de la Californie, et y aurait péri, si le commandant Du Petit-Thouars, qui se trouvait dans ces parages, ne l'eût recueilli à son bord et ramené dans la mission française, où il le réinstalla. Mais à peine Du Petit-Thouars fut-il reparti, qu'en dépit d'un traité qu'il avait conclu avec le roi Kamehameha III et la reine Kineau, pour prévenir le renouvellement des mêmes faits, le malheureux Bachelot fut enlevé de nouveau de la mission et transporté sur le rocher de l'Ascension, où il mourut loin de tout secours, 1839.

Kineton. V. KINGTON.

King (WILLIAM), prélat et controversiste irlandais, 1650-1729. Il fut successivement chapelain de l'archevêque de Tuam, chancelier de Saint-Patrick et de Saint-Warburgh, à Dublin, 1679, évêque de Derry, 1691, et enfin archevêque de Dublin, 1702. Il prit une grande part à la polémique religieuse qui précéda et suivit en Irlande la révolution de 1688. Des ouvrages qu'il publia en ces circonstances nous devons citer : *l'Etat des protestants en Irlande sous le règne du roi Jacques*, etc. (en anglais), Londres, 1691, in-4°, et *De origine mali* (en latin), Dublin, 1702, in-4°. Ce traité que Leibniz réfuta, tout en louant l'élégance de sa forme, fut traduit en anglais par Edmond Law, qui, dans une seconde édition de sa traduction, l'annota et l'accompagna d'additions manuscrites de l'auteur; Londres, 1752, 2 v. in-8°.

King (WILLIAM), publiciste anglais, né à Londres, 1663-1712. Sa réfutation des passages de l'*Histoire de l'hérésie* de Varillas, relatifs à l'Angleterre et particulièrement à Wickliffe, et ses *Réflexions sur le tableau du Danemark en* 1692, par Molesworth, furent ses débuts, et lui valurent, l'un la protection de Tillotson, l'autre la bienveillance de George de Danemark, mari de la reine Anne. Il aurait pu s'ouvrir dès lors la carrière lucrative des emplois publics, mais la franchise de sa parole, son humeur caustique et son insouciance s'y opposèrent, et il ne vécut guère que des travaux de sa plume, qui était vive et mordante. Il fut l'un des premiers collaborateurs de l'*Examiner*, journal tory, 1703, puis rédacteur de la *Gazette officielle*. On a de lui, outre les ouvrages cités plus haut, quelques traductions, plusieurs pamphlets et opuscules satiriques de circonstance, etc.

King (PETER), jurisconsulte anglais, né à Exeter, 1669-1734. fils d'un épicier et élevé pour le commerce, fut entraîné par son inclination vers l'étude du droit et prit ses degrés à Inner-Temple, à Londres. En 1691, il publia un ouvrage qui avait pour but de ramener les dissidents à l'Église anglicane et qui attira tous les yeux sur lui. Cet ouvrage, fruit d'une grande érudition, a pour titre : *An Inquiry into the Constitution, Discipline, Unity and Worship of the primitive Church*, etc., Londres, 1691, in-8°. Entré dans la chambre des communes, en 1699, il devint successivement greffier de la ville de Londres, 1708, grand juge des plaids communs, 1714, membre du conseil privé, 1715, pair avec le titre de lord King, baron d'Ockham, 1725, et grand chancelier, la même année.

King (WILLIAM-RUFUS), homme d'Etat américain, de l'école de Jefferson, et d'origine irlandaise par la famille de son père, 1786-1853, débuta dans les affaires publiques comme représentant au Congrès pour le district de Wilmington, 1810; il y siégea 6 ans. Après avoir passé deux ans en Europe comme secrétaire de légation à Naples et à Saint-Pétersbourg, il revint en Amérique, prit une part considérable à l'organisation constitutionnelle de l'Alabama, fut envoyé par cet Etat au Congrès comme sénateur, et en fut le président de 1836 à 1844. Chargé, à cette dernière date, par le président Taylor, de détourner le gouvernement français de s'unir à l'Angleterre pour empêcher les Etats-Unis de s'annexer le Texas, il réussit complétement dans sa mission. De retour en Amérique, il rentra au sénat, 1848, et en fut encore le président *pro tempore*. Il venait d'être nommé vice-président de la République, lorsqu'il mourut.

Kingo (THOMAS), poëte danois, né à Slagerup, 1643-1703. Fils d'un tisserand, il devint évêque, et fut anobli. Le charme et la grâce que ses compatriotes trouvent dans ses poésies l'ont fait surnommer l'Horace du Danemark. Le psautier danois contient plusieurs de ses psaumes.

Kings, mot chinois qui signifie *livres* et désigne spécialement 5 ouvrages considérés, en Chine, comme sacrés : la *Cosmogonie*, les *Chants populaires*, le *Livre des annales*, attribué à Confucius, le *Livre des rites*, et la *Chronique du roy. de Lou*, patrie de ce philosophe.

King's County, ou *Comté du Roi*, au centre de l'Irlande (Leinster occidental), entre les comtés de West-Meath au N., Kildare à l'E., Queen's County (comté de la Reine) et Tipperary au S., Tipperary, Galway et Roscommon à l'O.; 1,236 kil. carr. et 113,000 hab. Climat sec, malgré le grand marais d'Allen situé au N. et au N.-E., les 4 rivières qui arrosent le sol et le grand canal qui le traverse. Certaines parties sont très-fertiles, mais, tout compensé, le comté est d'une fertilité moyenne. Froment, orges, pommes de terre. Villes princ. : *Tullamore*, le ch.-l., Parson's-Town. Le nom du comté lui vient de Philippe II, époux de Marie Tudor.

King's-Lynn ou **Lynn-Regis,** v. du comté de Norfolk (Angleterre), à 60 kil. N. O. de Norwich, à l'embouchure de l'Ouse dans le Wash. Commerce maritime; fonderies de fer et de cuivre; 25,000 hab.

Kingston, port de la Jamaïque (Antilles anglaises), dans le comté de Surrey, sur un plan doucement incliné de la côte S. de l'île, au fond de la baie de Port-Royal, par 18° lat. N. et 78° 53′ long. O. Le port a 9 kil. de long et 3 de large, il est presque entièrement fermé par une longue langue de terre, et l'entrée en est bien défendue. Depuis 1846, un railway de 16 kil. relie Kingston à *Spanish-Town* (ville espagnole). Grand comm. en sucre et rhum; 35,000 hab. environ. Fondée en 1693, après la ruine de Port-Royal.

Kingston, v. forte de l'Amérique anglaise (Haut-Canada), dans le district de Midland, sur le Saint-Laurent, à l'extrémité du lac Ontario, et à 320 kil. S. O. de Montréal. Station de la flotte anglaise pour l'intérieur; entrepôt du comm. avec Montréal et les lacs de l'E. Elle a été bâtie sur l'emplacement d'un fort français, le fort Frontenac; 14,000 hab.

Kingston, v. de l'Etat de New-York (Etats-Unis), à 80 kil. S. d'Albany; 7,000 hab.

Kingston-Upon-Hull. V. HULL.

Kingston-Upon-Thames, v. d'Angleterre (Surrey), à 16 kil. S. O. de Londres, sur la rive dr. de la Tamise; anc. résidence des rois saxons. Nombreuses antiquités dans les environs. La paroisse entière a 12,000 hab.

Kingston (ELISABETH **Chudleigh,** duchesse DE), femme célèbre par sa beauté, son esprit et ses aventures, née dans le Devonshire (Angleterre), 1720, morte en France, 1788. Devenue, en 1743, à la mort de son père, le colonel Thomas Chudleigh, fille d'honneur de la princesse de Galles, mère de George III, elle fut recherchée par le duc d'Hamilton et consentit à l'épouser; mais le mariage fut ajourné jusqu'au retour d'un voyage de 2 ans que le duc devait faire sur le continent. Pendant son absence les lettres qu'il écrivait à miss Chudleigh lui étaient remises par le fils du comte Hervey, qui s'était précédemment montré fort épris de ses charmes, et elle l'épousa en secret, se croyant ou feignant de se croire oubliée par le duc d'Hamilton, 1744; mais peu de jours après leur union clandestine, les deux époux se brouillèrent; miss Chudleigh reprit son service auprès de la princesse de Galles, et Hervey partit pour les Indes orientales. En la voyant, cependant, refuser obstinément tous les brillants partis qui sollicitaient sa main, on la crut secrètement mariée avec lord Howe, supposition que semblaient justifier ses grandes dépenses et l'intimité de ses rapports avec lui. Quoi qu'il en soit, le capitaine Hervey, étant devenu comte de Bristol par la mort de son père, 1759, et menacé lui-même d'une fin prochaine par une maladie que les médecins déclaraient incurable, miss Chudleigh, séduite par la perspective du riche douaire qu'il lui laisserait, eut un instant l'idée de se faire reconnaître publiquement pour sa femme; mais la guérison inattendue du malade l'en détourna, et, comme elle était alors courtisée par le duc de Kingston, elle demanda et obtint la rupture de son mariage secret avec le comte de Bristol, 1769, et épousa un mois après le duc de Kingston, qui, mort en 1773, lui laissa l'usufruit de sa grande fortune. Les héritiers du duc lui intentèrent, devant la cour des pairs, un procès criminel pour cause de bigamie et demandèrent au civil l'annulation du testament de leur oncle; elle fut condamnée par la haute cour, 1776, à être marquée à la main d'un fer rouge, mais elle échappa à cette peine en

vertu d'un privilége qui en exemptait la haute noblesse, et le testament du duc ayant été confirmé, la duchesse, mise en possession de sa fortune, passa sur le continent, vécut quelque temps à Rome, puis à Saint-Pétersbourg, et finit par acheter à Saint-Assise, près de Fontainebleau, un château où elle finit ses jours

Kingstown ou **Dunleary,** bourg et port d'Irlande, comté et à 10 kil. S. E de Dublin, avec un magnifique havre de refuge, commencé en 1816; chemin de fer sur Dublin et Dalkey; communication régulière avec Holyhead, Liverpool et Dublin. Exportation de grains, de bétail, de grand d'excellente qualité; 10.000 hab.

Kingswinford, v. et paroisse d'Angleterre, comté et à 30 kil. S. de Stafford. Fabr. renommées de faïence; pop. de la paroisse, 27,000 hab.

King-té-Tchin, v. de la Chine propre (prov. de Kiang-Si), à l'E. du lac Poyang, à 150 kil. S. de Nanking. Nombreuses fabr. de porcelaine fine; 500,000 hab.; d'autres disent un million.

Kington ou **Kineton,** bourg d'Angleterre, comté et à 15 kil. S. E. de Warwick. Édouard le Confesseur et Guillaume le Conquérant y résidèrent. Dans son voisinage, fut livrée, le 28 oct. 1642, la célèbre bataille d'Edg hill entre l'armée royale et celle du Parlement, commandée par le comte d'Essex; popul. de la paroisse, 1,270 hab.

Kin-ki-Tao ou **Han-Yang,** capitale de la Corée (Emp. chinois).

Kinnairds-Head, promontoire d'Ecosse (Aberdeen), à un peu plus d'un kil. et demi N. de Frazerburg, sur lequel est un phare à feu fixe.

Kinross, v. d'Écosse, ch.-l. du comté de même nom, agréablement situé à l'extrémité O. du Loch Leven et à 38 kil. N. O. d'Edimbourg. Cotons, châles, tartans; 2,500 hab. — Le comté a 17 kil. sur 16, et 9,000 hab. L'orge constitue son principal produit agricole.

Kinsale, paroisse et bourg d'Irlande (Cork), près de l'embouchure du Bandon et à 25 kil. S. de Cork. Le Bandon lui forme un très-beau havre de 3 kil. à peu près de long, avec une largeur moyenne d'un peu plus de 800 mètres. Arsenal et chantier de construction pour la marine; elle est protégée par une forteresse. Kinsale donne le titre de premier baron d'Irlande à la famille de Courcy, descendant des ducs de Normandie, et dont le représentant a le privilége de rester couvert en présence du roi; 6,000 hab.

Kinsbergen (Jean-Henri **Van**), comte **de Doggers-Bank,** amiral hollandais, 1735-1819. Entré à 9 ans dans l'armée de terre, à 14 ans dans l'armée de mer, il s'éleva rapidement, par sa conduite et ses actions, du rang de simple cadet à celui de vice-amiral. En 1767, il prit du service en Russie et y gagna bientôt la confiance de Catherine II, qui le mit à la tête de sa flotte de la mer Noire. Il justifia cette confiance par la victoire décisive qu'il y remporta sur les Turcs, victoire due à une manœuvre hardie et jusque-là sans exemple : il coupa la flotte ennemie et coula le vaisseau amiral. Catherine le combla d'honneurs, mais ne put le détourner de rentrer dans sa patrie, 1776. De nouveaux exploits l'y attendaient, et la part importante qu'il prit à la victoire de la flotte hollandaise, à Doggers Bank, sur la flotte anglaise de l'amiral Parker, 1781, mit le sceau à sa réputation. Après la conquête de la Hollande et la chute du Stathoudérat, il alla servir le Danemark jusqu'en 1806. A son avénement au trône de Hollande, Louis Napoléon l'appela auprès de lui, le nomma son chambellan honoraire, maréchal du royaume, comte de Doggers Bank, etc.; et l'Empereur, à la réunion de la Hollande à l'Empire, le créa grand'croix de l'Ordre de la Réunion. A la restauration de la maison de Nassau, il occupa quelques années une position éminente dans l'Amirauté, puis il se retira dans une de ses propriétés à Apeldorn (Gueldre). Il était décoré de presque tous les ordres de l'Europe et membre d'un grand nombre de sociétés savantes La plupart des nombreux écrits qu'il a laissés sur la marine sont devenus classiques. Ses cartes de la mer Noire ont été utilement consultées durant la guerre de Crimée. Riche par les biens que lui avait laissés sa famille, mais doué d'un grand désintéressement, il a constamment refusé les traitements attachés aux hautes fonctions qu'il a remplies, et la Hollande lui doit la création de nombreux établissements utiles ou de bienfaisance

Kinsky (François-Joseph, comte de), général autrichien, né à Prague, 1739-1805. Il se destinait à la carrière des fonctions civiles, suivie par ses parents, mais la guerre de Sept Ans vint changer le cours de ses idées; il s'engagea comme volontaire en 1759 et parvint de grade en grade, par ses talents et ses services, à celui de feldzeugmeister, ou grand maître de l'artillerie. Nommé conseiller privé, il quitta le service actif en 1801. Kinsky n'était pas seulement distingué par sa bravoure et ses talents militaires; c'était aussi un homme de savoir et d'études. Il a laissé plusieurs ouvrages de stratégie, d'éducation, etc., notamment un *Abrégé élémentaire de ce qui concerne le service militaire,* 2me édit., Vienne, 1795, in-8°; *Principes généraux sur l'instruction publique et principalement l'instruction militaire,* 1787, in-8°.

Kinzig, petite riv. d'Allemagne, de 80 kil. de cours, qui prend sa source dans la Forêt Noire, près de Freudenstadt (Wurtemberg), et va se jeter dans le Rhin, rive dr., près de Kehl, après avoir traversé le duché de Bade et passé à Hasslach et Offenbourg. — La *Kinzig* hessoise, affl. de droite du Mein, arrose la Hesse et finit à Hanau.

Kiœlen ou **Kiöel,** groupe de montagnes, formant la plus grande partie du système scandinave. Il s'unit avec l'extrémité septentrionale des Dofrines et s'étend du S. O. au N. E. jusqu'à Keurifjall, à l'O. du lac Tornea.

Kioto. V. Miako ou Myako.

Kioung Tchéou. V. Khiong.

Kiouperli V. Kiopruli.

Kiou-Siou ou **Ximo,** l'une des grandes îles du Japon, séparée de Niphon par le détroit Van der Capellen; de Sikok, par celui de Boungo; de Tanega-Sima, par celui de Van-Diémen. Il y a des mines de houille. Les villes principales sont : Kagosima, Nagasaki, Akonoura. Elle est peuplée de plus d'un million d'habitants.

Kipping (Henri), archéologue et publiciste allemand, né à Rostock vers 1623-1678 De ses nombreux ouvrages, le plus important a pour titre : *Recensus antiquitatum romanarum,* réédité plusieurs fois, notamment à Leyde, 1713, in-8°, revu et augmenté.

Kippis (André), controversiste et biographe anglais, né à Nottingham, 1725-1795, connu surtout par sa seconde édition de la *Biografia Britannica,* dont il ne put, malheureusement, achever que 5 vol. in-fol , qui parurent de 1778 à 1789. Le 6e, qu'il avait entièrement préparé, ne parut qu'après sa mort. Un assez grand nombre des biographies, ajoutées à cette seconde édition, sont l'œuvre de Kippis Celle de Cook, qui en fait partie, a été imprimée à part.

Kirby (William), naturaliste anglais, né à Witnesham, 1759-1850. De ses ouvrages, le plus important et le plus populaire est son *Introduction to Entomology*. Londres, 1815-1826, 4 vol in- in-8°, avec fig. Il a été souvent réimprimé.

Kirch, Kirche ou **Kirchen,** mot qui entre dans la composition de beaucoup de noms allemands, et qui signifie *église*.

Kirchberg, v. du roy. de Wurtemberg (Jaxt), a 35 kil. O. d'Œhringen; résidence des princes de Hohenlohe-Kirchberg; 1,300 hab.

Kircher (Athanase), jésuite et polygraphe allemand, renommé pour l'étendue de son savoir, né à Geyssen, près de Fulde, 1602-1680. Les mathématiques, la physique, les sciences naturelles, la théologie, les langues mortes et vivantes, la musique, lui étaient également familières, mais on lui a reproché d'avoir manqué de critique. Sa vie entière fut consacrée à faire avancer les sciences et à en répandre le goût. L'un des premiers, il s'occupa de former un cabinet d'histoire naturelle et d'instruments de physique. Grand partisan du magnétisme, il en voulut faire un moyen curatif en médecine. Le premier, il étudia la langue copte, et essaya d'expliquer les hiéroglyphes égyptiens. Parmi ses inventions, pour la plupart oubliées, il faut citer le pantomètre et la lanterne magique. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages dont quelques-uns sont encore consultés par les érudits. Nous citerons, entre autres : *Lingua ægyptiaca restituta,* Rome, 1643, ouvrage devenu rare; *Polygraphia, seu artificium linguarum quo cum omnibus mundi populis poterit quis respondere,* Rome, 1663, in-fol., Amsterdam, 1680, in-fol. ouvrage curieux, et qui contient un projet d'écriture universelle, un traité de sténographie et une instruction pour écrire en chiffres.

Kirchheim, v. du roy de Wurtemberg (Cercle du Danube), ch.-l. du bailliage de même nom, à 48 kil. N. O. d'Ulm, sur le Necker. Grand marché à laines. Château royal du XVIe s.; 5,500 hab.

Kirchmaier (Georges-Gaspard), polygraphe allemand, né à Uffenheim, en Franconie, 1635-1700, cé-

lèbre pour l'étendue et la variété de ses connaissances. Après avoir étudié la théologie et la jurisprudence à l'université de Wittemberg, et s'y être fait recevoir maître en philosophie, il fut nommé professeur d'éloquence, et s'initia, durant les loisirs que lui laissaient les travaux de l'enseignement, aux sciences chimiques et minéralogiques. Enfin, il se rendit familières les langues orientales et la plupart des langues modernes de l'Europe. On a de lui près de 150 ouvrages sur les sujets les plus divers; par exemple : *Disputationes zoologicæ*, Leipzig, 1661, in-4°; *Commentarius in Tacitum*, Wittemberg, 1664, in-8°; *de Phosphoro naturæ lucis*, ibid., 1680, in-4°; *Parallelismus XII linguarum ex matrice Scythocéltica Europæ a Japheti posteris vindicatarum*, ibid., 1695, etc.

Kirchmann (Jean), antiquaire allemand, né à Lubeck, 1575-1643, professeur de poétique à Rostock, 1605, puis directeur du gymnase de Lubeck, 1613. Il est connu surtout par son excellent ouvrage : *de Funeribus Romanorum libri IV*, Hambourg, 1605, in-8°, et par son *de Annulis*, édité plusieurs fois, Francfort, 1672, in-8°.

Kirgener (Joseph), général français, né à Paris, 1766-1813. Lieutenant au corps du génie, 1793, chef de bataillon, 1794, colonel, 1800, général de brigade, 1805, il venait d'être nommé général de division, mars 1813, lorsqu'il fut tué, quelques mois après, à Markersdorf, en Saxe, par le boulet qui frappa à mort le maréchal Duroc. Il avait gagné tous ses grades sur le champ de bataille, et s'était distingué particulièrement aux siéges de Charleroi et de Maëstricht, à l'affaire de Quiberon, où il eut un bras cassé par un coup de feu, dans la seconde expédition d'Irlande, où il fut fait prisonnier à l'attaque du fort de Bard, en Italie, aux batailles de Montebello et de Marengo, au passage du Danube, en 1805, à la bataille d'Austerlitz, au siége de Dantzig, etc., etc.

Kirghiz ou **Kaïsas**, peuple nomade qu'on croit communément issu des anciens Mongols, et qui habitait primitivement dans le voisinage du mur de la Chine, d'où, à l'époque de la grande migration mongole, il est venu s'établir dans les contrées plus occidentales. Il habite maintenant la vaste région qui s'étend de l'Oural à l'Irtysch, au N. du Turkestan, et que les Russes nomment les *Steppes des Kirghiz*. Ils appartiennent à la secte musulmane des sunnites et se divisent, depuis un temps immémorial, en trois hordes : la *Grande horde*, la *Moyenne* et la *Petite*. La première, protégée par sa bravoure et les montagnes inaccessibles qu'elle habite, est restée longtemps indépendante, quoique soumise à la suzeraineté nominale du gouvernement chinois; mais, en 1819, elle a reconnu l'autorité plus réelle de la Russie. La horde Moyenne et la Petite, qui ont accepté, depuis 1731, le protectorat de cette puissance, ce sont toujours montrées si perfides et si pillardes, qu'il a fallu, pour les contenir, construire le long de la frontière russe, une ligne de forts. Les trois hordes comprennent ensemble 400,000 tentes et environ 3 millions d'âmes. Le territoire des Kirghiz d'Orenbourg comprend la Petite-Horde; le territoire des Kirghiz de Sibérie comprend la Moyenne-Horde; la Grande-Horde est dans la province de Semipalatinsk.

Kirin ou **Ghirin-Oula**, v. de la Mandchourie (Chine), peuplée, dit-on, de 100,000 hab.

Kirk, mot anglais qui signifie *église*.

Kirkaldy, v. et port d'Ecosse (Fife), dans une baie spacieuse, à l'estuaire du Forth, et à 16 kil. d'Edimbourg. Chantiers de construction maritime ; industrie active, commerce relativement considérable. Le port, récemment amélioré, admet, à la marée haute, des navires d'un fort tonnage : pop. de la paroisse 6,000 hab. Patrie d'Adam Smith.

Kirkby-Kendal. V. Kendal.

Kirkcudbright, v. et port d'Ecosse sur la rive gauche de la Dee, à 9 kil. de son embouchure dans le golfe de Solway, ch.-l. du comté de même nom, à 40 kil. S. O. de Dumfries. Ruines remarquables du château des Maclellans, construit en 1582, et de l'abbaye de Dundrennan, qu'on voit dans le voisinage; 2,000 hab. — Le comté qu'on appelle aussi *East-Galloway*, a 77 kil. de long., 27 à 48 de largeur, et 45,000 hab. — Climat tempéré dans les plaines; sol en partie montagneux, mais bien arrosé : nombreux lacs et beaux pâturages; agriculture en progrès; les chevaux, dits *Galloways*, sont recherchés.

Kirk-Kilissia ou **Kilisseh**, v. de la Turquie d'Europe (Andrinople), à 170 kil. N. O. de Constantinople. Château fort; 15,000 hab., presque tous juifs.

Kirkwall, v. et port d'Ecosse, dans une baie, sur la côte E. de l'île de Pomona ou Mainland, la plus importante des Orcades; ch.-l. du comté d'Orcades-et-Shetlands. Le port est commode et sûr. Exportation considérable de produits agricoles, de poissons salés et de bétail. La ville est remarquable par ses vieilles maisons de pierre, sa cathédrale du XIIe s., les ruines du palais des comtes des Orcades, etc.; 3,000 hab.

Kirnberger (Jean-Philippe), compositeur et musicographe allemand, né à Saalfeld (Thuringe), 1721-1783. Il a laissé, gravés ou manuscrits, un grand nombre de morceaux de musique instrumentale, mais c'est surtout à des ouvrages théoriques qu'il a dû sa renommée. Nous citerons, entre autres : l'*Art de la composition pure*, et *les Vrais principes concernant l'usage de l'harmonie*. Le premier de ces deux ouvrages est un des meilleurs traités qui aient été publiés en Allemagne, et le second est une des œuvres qui ont le plus contribué, depuis Rameau jusqu'à Catel, aux progrès de la partie de la science qu'il traite.

Kirwan (Richard), chimiste et minéralogiste anglais, né en Irlande vers 1750-1812. Elève du collége de la Trinité, à Dublin, et des jésuites de Saint-Omer, sa famille le destinait à la médecine, mais son goût l'entraîna vers la chimie et la minéralogie, et s'il ne fit faire à ces sciences aucun progrès notable, si elles ne lui durent aucune découverte importante, il y fit preuve d'un savoir étendu, et émit souvent des idées ingénieuses, notamment dans son *Essay on the analysis of mineral waters*. Quant à son *Essay on phlogisticon and on the constitution of acide*, qu'on cite comme son meilleur ouvrage, il mérita d'être traduit par Mme Lavoisier et réfuté par Lavoisier lui-même, Laplace, Monge, Berthollet et Fourcroy, dans des notes qu'ils joignirent à la traduction. A la lecture de ces notes, Kirwan reconnut ses erreurs et devint l'adepte fervent de la doctrine qu'il avait combattue.

Kischm. V. Keichme.

Kissingen, bourg de Bavière, sur la Saale, près de Wurtzbourg, célèbre par ses eaux minérales.

Kissovo, l'*Ossa* des anciens.

Kistes, peuple du Caucase, soumis à la Russie, et comprenant les Tchetchenzes, les Ingouches, les Touches, etc.

Kistnah. V. Krishna.

Kitzingen, v. forte de Bavière (Basse-Franconie), ch.-l. du district de même nom, à 48 kil. N. de Wurtzbourg, sur le Mein. Industrie active; 6,000 hab.

Kiuperli. V. Koproli.

Kiutahia. V. Kutaièh.

Kizil, mot turc qui entre dans la composition de beaucoup de noms et signifie *rouge*.

Kizil-Daria, riv. du Turkestan, qui, des monts Nourarabas, va se jeter dans la mer d'Aral. Cours de 600 kil

Kizil-Ermak, anc. *Halys*, riv. de la Turquie d'Asie, qui de l'Anti-Taurus, à environ 57 kil. E. de Sivas, va se jeter dans la mer Noire, entre Sinope et Samsoon. Cours de 900 kil.

Kizil-Ouzen, anc. *Mardus*, affl. de la mer Caspienne, arrose la Perse et a 500 kil. de cours

Kizliar ou **Kizlar**, v. forte de la Russie d'Europe, gvt. du Caucase, sur la rive gauche du Terek, et à 80 kil. de son embouchure dans la mer Caspienne. Grand entrepôt de commerce entre Astrakhan et la Perse. Export. de vins, d'eau-de-vie, d'huile de sésame, de coton, d'étoffes de soie. Pop. civile, environ 10,000 hab.

Kjœbenhavn, nom de *Copenhague* en danois.

Klagenfurt ou **Zelanz**, v. des Etats autrichiens (Carinthie), gvt. et à 54 kil. N. E. de Laybach, ch.-l. du cercle du même nom, sur le Glonfurt et le Gran, par 46°37'36" lat. N., et 11°58'24" long. E. Tribunaux, lycée, séminaire, bibliothèque de 30,000 vol.; château impérial; rues régulières. Céruse, draps fins, soieries; 12,000 hab. Prise par les Français en 1795 et 1809. — Le cercle de Klagenfurt est bien boisé et, quoique montagneux, est en partie fertile; il a 2,188 kil. carrés et 175,000 hab.

Klaproth (Martin-Henri), célèbre chimiste allemand, né à Vernigerode (Prusse), 1743-1817, docteur en philosophie, membre du conseil sanitaire et médical de Prusse, et de l'Académie des sciences de Berlin, associé de l'Institut de France. Savant minéralogiste, observateur exact, ses recherches et ses découvertes ont fait faire à la science de notables progrès. Il découvrit notamment le titane, l'urane et la zircone. Il publia dans les recueils scientifiques de l'Allemagne un grand nombre de mémoires intéressants, où se trouvent rectifiées plusieurs idées fausses admises avant lui sur la com-

position des corps; et en outre deux ouvrages qui ont été traduits en français : *Mémoires sur la connaissance chimique des minéraux*, Paris, 1807, 2 vol. in-8°; et *Dictionnaire de chimie*, Paris, 1811, 4 vol. in-8°. On lui doit aussi une édition refondue du *Manuel de chimie* de Gren.

Klaproth (Henri-Jules), célèbre orientaliste et voyageur allemand, fils du précédent, né à Berlin, 1783-1835. A 15 ans, il apprit le chinois à l'insu de son père, qui voulait en faire un naturaliste; à 19 ans, il commença à Weimar la publication de son *Magasin asiatique*, qui captiva l'attention de l'Allemagne savante, et valut à Klaproth la protection du comte Jean Potocki. Sur l'offre de celui-ci, il se rendit à Saint-Pétersbourg, fut admis, comme associé adjoint, par l'Académie des sciences, et obtint de l'empereur l'autorisation d'accompagner l'ambassadeur Golowkin en Chine. Après un voyage de 20 mois, il revint à Saint-Pétersbourg sans avoir vu Pékin, où une question d'étiquette empêcha l'ambassade de se rendre; mais il avait parcouru à pied les pays habités par les Samoyèdes, les Toungouses, les Baschkirs, les Iakoutes, les Kirghiz et les autres peuplades finnoises et tartares, enfin la Sibérie. A peine remis des fatigues de ce long voyage, il accepta la mission qui lui fut donnée par l'Académie d'aller visiter le Caucase, et de renseigner le gouvernement russe sur l'état physique et moral de ces contrées encore mal connues. A son retour de ce nouveau voyage qui dura un an, et d'où il rapporta des renseignements qui déplurent au gouvernement, et qu'il n'obtint pas l'autorisation de publier, il alla occuper une chaire de professeur à Vilna, et demanda au bout de 2 ans, 1812, la permission de quitter la Russie. Elle lui fut accordée; mais il fut dépouillé des titres académiques et de la noblesse qui avaient été la récompense de son premier voyage. Après une excursion, avant les Cent jours, à l'île d'Elbe, où l'empereur déchu lui fit le plus gracieux accueil, et un séjour de quelques mois à Florence, il vint, à la seconde Restauration, se fixer à Paris, y vécut quelque temps des travaux de sa plume, et obtint, 1816, par l'intervention de Guillaume de Humboldt, le titre de professeur de langues et de littérature asiatiques à l'université de Berlin, avec un traitement considérable et l'autorisation de continuer à séjourner en France. Le gouvernement prussien fit plus, il prit à sa charge les frais d'impression des ouvrages que Klaproth se proposait encore de publier. Le nombre de tous ceux qu'il a laissés est considérable; ils traitent presque tous de l'histoire, de la géographie et des langues de l'Asie. Nous citerons parmi les plus importants : *Voyage dans le Caucase et en Géorgie durant les années* 1807 *et* 1808; édit. allemande, Halle, 1812-1814, 2 vol., traduction française, avec des additions importantes, Paris, 1823; *Asia Polyglotta, ou classification des peuples de l'Asie d'après l'affinité de leurs langues, avec d'amples vocabulaires comparatifs de tous les idiomes asiatiques*, Paris, 1823 et 1829; *Mémoires relatifs à l'Asie, contenant des recherches historiques, géographiques et philosophiques sur les peuples de l'Orient*, Paris, 1824-1828, 3 vol. in-8° avec cartes et planches; *Vocabulaire et Grammaire de la langue géorgienne*, Paris, 1827, gr. in-4°, etc.; *Description statistique, géographique et historique de l'empire chinois*, en anglais, Londres, 1825, 2 vol. in-4°. Presque tous ses ouvrages ont conservé leur intérêt et sont recherchés encore par les orientalistes.

Klattau ou **Klattow**, v. forte des Etats autrichiens (Bohême), ch.-l. du cercle de même nom, sur une hauteur abrupte, dans la belle et fertile vallée du Rasenbach, à 117 kil. S. O. de Prague. Elle a beaucoup souffert durant la guerre de Trente Ans, et a été incendiée six fois; 5,500 hab.

Klaus (Nicolas **Von der Flue**, appelé vulgairement frère), anachorète suisse, né à Flueli, près de Saxeln (Unterwald), 1417-1487. Sa vie est en partie légendaire. Né dans une pauvre famille de bergers, il ne reçut aucune instruction, mais se fit remarquer dès son enfance par une grande piété. Il porta deux fois les armes, non par goût, mais par obéissance aux autorités de son pays, et sa bravoure lui valut le grade de capitainée et une médaille d'or que lui décernèrent ses concitoyens. Il épousa, dans la pleine maturité de l'âge, une jeune fille recommandable par sa piété et ses autres vertus et en eut 10 enfants. Elu à l'unanimité *landrath* et juge du pays supérieur, il refusa les fonctions plus élevées de *landamman*; en 1467, il prit la résolution, qu'il fit connaître à sa femme, de se retirer dans la solitude, résolution qu'il exécuta après avoir partagé son bien et pris congé de sa famille. Il vécut ainsi 20 ans de la vie d'anachorète, et la légende veut qu'il n'ait pris, durant ces vingt ans, aucune espèce de nourriture. Le bruit de ce miracle lui attira un grand nombre de visites et des offrandes de toutes sortes. Il allait cependant tous les dimanches entendre la messe à Saxeln, et se rendait chaque année à la grande procession de Lucerne et aux pèlerinages auxquels l'Eglise attachait des indulgences. Quand l'âge ne lui permit plus de s'éloigner beaucoup de son ermitage, il fit bâtir auprès, des dons qu'il avait reçus, une chapelle dans laquelle il entendait la messe tous les jours et communiait trois fois par mois. L'archiduc Sigismond d'Autriche, l'empereur d'Allemagne, Frédéric III, le firent visiter par leur médecin. Albert de Bonstetten écrivit sa vie pour Louis XI. A sa mort, son corps fut déposé dans l'église de Saxeln, et la messe de ses funérailles réunit tous les prêtres du pays. Il fut béatifié en 1669.

Klausenbourg, ou **Koloswar** en hongrois (anc. *Claudia* ou *Claudiopolis* des Romains), v. des Etats autrichiens, une des 2 capit. de la Transylvanie et ch.-l. du comitat de même nom, par 46°44′ lat. N., et 44°14′ long. E., sur le petit Szamos, dans une vallée romantique, à 115 kil. N. O. d'Hermanstadt; 25,000 hab. hongrois, allemands, grecs-valaques, etc. Cathédrale gothique d'une architecture remarquable. Comm. et industrie en déclin. Université catholique. Mathias Corvin y naquit. Le comitat a un sol passablement fertile. Superf., 2,249 kil. carr., et popul., 60,000 hab. Céréales, vins; salines, élève de bétail.

Klausthal, v. du Hanovre (Prusse), à 80 kil. S. E. de Hanovre, sur le Zellerbach, en face de Zellerfeld, qui lui est relié par un pont et en est comme le faubourg. C'est la principale ville minière du Harz; école des mines. Elle est située sur le sommet d'une colline, à 540 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les constructions hydrauliques de la mine d'argent appelée *Dorothée* sont remarquables; 10,000 hab., et avec Zellerfeld, 14,000.

Kléber (Jean-Baptiste), l'un des plus illustres généraux que la France ait produits vers la fin du XVIII^e s., né à Strasbourg en 1753, assassiné au Kaire le 14 juin 1800. Fils d'un maçon, il dut à un curé, son parent, de venir étudier à Paris les mathématiques et l'architecture, et à deux nobles bavarois, d'être admis ensuite à l'école militaire de Munich. Ses rapides progrès et sa vive intelligence l'y firent remarquer, il en sortit avec une sous-lieutenance. Mais, en 1783, il quitta le service de la Bavière, où les nobles seuls avaient droit à l'avancement, et, rentré en France, il fut nommé inspecteur des bâtiments publics à Béfort. Qui n'eût cru dès lors que Kléber serait toute sa vie architecte? La levée de 1792 réveilla ses instincts militaires, et il s'engagea comme simple grenadier. Sa bravoure à toute épreuve et ses connaissances militaires le firent avancer rapidement de grade en grade. Général de brigade après sa belle défense de Mayence, général de division après sa glorieuse campagne en Vendée, général en chef de l'armée du Rhin, après avoir concouru à la victoire de Fleurus, battu les ennemis à Marchiennes, pris Mons, Louvain, Maëstricht, il fit sur le Rhin la brillante campagne qui allait finir par la prise de Francfort, lorsqu'il fut disgracié par le Directoire et se retira à Strasbourg. Le général Bonaparte l'en rappela bientôt pour l'emmener en Egypte. Là, Kléber donna de nouvelles preuves de son intrépidité et de sa capacité militaire, et, s'il eut le tort de se trop hâter, après le départ de Bonaparte, qui, en retournant en France, lui avait confié le commandement de l'armée, de signer à El-Arisch une convention qui livrait l'Egypte aux Anglais, il racheta bien vite cette faute quand il vit le gouvernement anglais refuser de ratifier la convention et exiger que l'armée française mit bas les armes et se rendit prisonnière. Il répondit à ce manque de foi par la brillante victoire d'Héliopolis et reconquit dans l'espace de quelques semaines toute la Haute-Egypte. Il s'occupait de rendre sa conquête durable par d'énergiques mesures, lorsqu'il tomba, au Kaire, sous le poignard d'un musulman. Sa dépouille mortelle fut rapportée à Marseille, et y resta longtemps oubliée au château d'If. Louis XVIII l'en retira pour la rendre à la ville de Strasbourg, où elle fut déposée dans un caveau construit au milieu de la place d'armes. Une souscription, à laquelle la France entière prit part, a permis d'élever sur ce caveau une statue en bronze de Kléber. Elle a été inaugurée en 1840.

Kléberg (Jean), surnommé *le Bon allemand*, né à

Berne ou à Nuremberg en 1485, mort à Lyon en 1564. Après avoir fait dans le commerce une fortune considérable, il vint s'établir à Lyon, et s'y rendit populaire par des actes d'une bienfaisance royale. François Ier, qu'il aida de sa bourse, l'anoblit et lui donna la charge de valet de chambre honoraire. En 1849, Lyon lui a élevé une statue sur la place qui porte son nom.

Klefeker (Jean), magistrat et érudit allemand, né à Hambourg, 1698-1775. Il fut syndic de cette ville, où il publia entre autres ouvrages : le *Catalogue raisonné d'une précieuse collection de cartes geographiques*, 1758, in 8°; *Klefekers geographische Bemuhungen* (travaux géographiques de Klefeker), même année, in-8°, avec une préface intéressante de Busch sur les progrès de la géographie dans les temps modernes ; un *Recueil de lois de Hambourg avec les indications nécessaires pour les faire comprendre*, 1765-1774, 13 vol. in-8°.

Klein (Jacques-Théodore), naturaliste allemand, né à Kœnigsberg, 1698-1759 a laissé de nombreux travaux sur la zoologie : sa *Naturalis dispositio Echinodermatum* fut traduite en français par la Chesnaye-Desbois, Paris, 1754, in-8°, et elle est restée longtemps l'ouvrage principal sur la matière. Son *Historia piscium naturalis*, en 5 parties in-4°, Dantzig, 1740-1749, contient de nombreuses figures devenues très-rares, et qui sont recherchées par les ichthyologistes à cause du soin avec lequel la plupart ont été exécutées.

Klein (Ernest-Ferdinand), jurisconsulte allemand, né à Breslau 1743-1810. Il fut professeur de droit à Halle, conseiller du tribunal suprême et membre de l'Académie de Berlin. Il publia, à Berlin, de 1788 à 1807, sous le titre de : *Annalen der gesetzgebung und Rechtsgelehrsamkeit, in den preussischen Staaten* (Annales de la législation et de la jurisprudence dans les États prussiens), un livre qui passe pour son meilleur ouvrage. Il concourut à la rédaction de l'essai d'un code général pour les États prussiens : *Entwurf eines allegemeinen Gesetzbuchs für die preussischen Staaten*, Berlin, 1784-1789, 3 vol. in-8°, etc.

Klein (Bernard), compositeur allemand, né à Cologne, 1794-1832 fut professeur de musique à l'Université de Berlin. Il a laissé des *oratorios*, des messes et d'autres morceaux de musique religieuse.

Klein (Dominique-Louis-Antoine, comte), général et pair de France, né à Blamont (Meurthe), 1761-1845. Après avoir servi dix ans dans les Gardes de la Porte, sous l'ancienne monarchie, il entra en 1792 dans l'armée de ligne avec le grade de lieutenant, et s'éleva rapidement par sa bravoure et ses talents militaires jusqu'à celui de général de division, 1799. On cite de lui de brillants faits d'armes. Le 28 octobre 1796, par exemple, il fit, avec moins de 6,000 hommes, battre en retraite 11,000 hommes de cavalerie autrichienne; le 17 avril 1797, il enleva, avec ses dragons, la redoute d'Altenkirchen et détruisit le régiment de hussards de Barco; enfin à Eylau, ses charges multipliées commencèrent la déroute d'un corps de 20,000 hommes et contribuèrent ainsi puissamment au gain de la bataille. Il prit sa retraite en 1808. Créé sénateur et comte par l'Empereur, il adhéra en 1814 au rappel des Bourbons. Pendant la Restauration, il siégea au Luxembourg dans les rangs de l'opposition et se rallia au gouvernement de Juillet qui le créa grand-croix de la Légion d'honneur.

Kleinau ou **Klenau** (Jean, baron **de Janowitz**, comte de), général autrichien, né en Bohême, vers 1760-1819. Entré jeune au service, il ne le quitta qu'après la paix de Paris, 1814. Il fit les premières campagnes de la Révolution contre les Français, et se signala, sinon par ses succès, du moins par son courage. Dans la campagne de 1799, en Italie, il eut le bonheur de battre le général Macdonald, à San-Giovani, de couper la retraite au général Hulin et d'arriver avant lui à Florence. A la capitulation d'Ulm, l'empereur Napoléon, le reconnaissant parmi les prisonniers, le félicita sur son courage. Après la bataille de Leipzig, où il se signala à la tête du corps d'armée autrichien, il résista, à Saiffurt-heim, aux efforts réunis de Macdonald et de Mortier qui ne purent le déloger de sa position. Enfin, ce fut lui qui investit Dresde et signa la capitulation honorable qui avait acceptée le général Gouvion Saint-Cyr, et qui fut indignement violée par les souverains alliés. Il mourut commandant de la Moravie.

Kleist (Ewald-Christian de), poëte allemand, né à Zeblin (Poméranie), 1715-1759. Après d'excellentes études où il puisa une connaissance étendue des littératures anciennes, de la philosophie, des mathématiques, du droit et de quelques langues modernes, il porta les armes en Danemark et en Prusse et mourut des suites d'une blessure reçue à la bataille de Kunersdorf. La plus célèbre de ses œuvres est un poëme, intitulé *le Printemps*, qui a eu en Allemagne un grand nombre d'éditions et a été traduit trois fois en français; la dernière fois par Sarrasin, 1802. Des 2 éditions de ses œuvres complètes, publiées après sa mort, la meilleure est celle donnée par Koerte, sur les manuscrits de l'auteur, Berlin, 1803, 2 vol., réimprimés en 1825.

Kleist (Henri de), poëte allemand, né à Francfort-sur-l'Oder, 1777-1811. Il fit, comme volontaire dans l'armée prussienne, la campagne du Rhin, se retira, en 1799, dans sa ville natale pour y étudier le droit, visita deux fois la France et la Suisse, occupa un emploi au ministère des finances en Prusse, résida quelque temps à Dresde et à Kœnigsberg, portant partout la mélancolie profonde qui était le fond de son caractère, et que surexcitèrent les malheurs de sa patrie. Il chercha vainement à s'en distraire par le culte de la poésie. Les succès mérités qu'obtinrent ses œuvres ne purent en triompher. Il se donna la mort, avec une femme qu'il aimait, Adolfine Vogel. On a de lui des drames remarquables, notamment: *die Familie Schroffenstein*, 1803; une comédie, *la Cruche cassée*, 1811; des contes et des nouvelles, 2 vol., 1810, parmi lesquelles il faut citer celle intitulée : *Michael Kolhaas*.

Kleist de Nollendorf (Emile-Frédéric, comte de), général prussien, né à Berlin, 1762-1823. Il fit ses premières armes durant la guerre de la succession de Bavière, 1780, prit part à la campagne du Rhin, 1792, remplit, de 1803 à 1808, les fonctions de général adjudant référendaire du roi de Prusse, commanda l'infanterie prussienne dans la campagne de Moscou, et fut l'un des généraux prussiens qui se distinguèrent le plus dans la guerre de l'indépendance allemande, notamment à Kulm, 1813, et à Laon, 1814. Il prit sa retraite, 1821, avec le grade de feld maréchal.

Klenze (Léo de), célèbre architecte allemand, né dans la principauté de Hildesheim, 1784. En sortant de l'école d'architecture de Berlin, il visita la France, l'Angleterre, l'Italie, fut nommé directeur des bâtiments royaux en Westphalie, pendant le règne du roi Jérôme, et vint se fixer à Munich, 1815, où le roi Louis Ier lui donna le titre d'architecte de la cour et plus tard de directeur de tous les bâtiments royaux. Munich lui doit la plus grande partie des monuments dont elle est fière aujourd'hui à juste titre, la *Glyptothèque*, la *Pinacothèque*, la chapelle de *Tous-les-Saints*, dans la résidence royale, l'*Odéon*, le palais du duc Maximilien, le bazar, etc. C'est lui, enfin, qui, en 1830, a tracé le plan de la *Walhalla*, ce temple magnifique que le roi a fait élever, près de Ratisbonne, sur le sommet de la colline de Brenberg, à toutes les gloires de la patrie allemande.

Klephtes ou **Armatoles**, nom qui signifie *voleurs*, et que l'on a donné à des tribus belliqueuses du nord de la Grèce qui ne reconnurent jamais la domination des Turcs. Conduits par des chefs audacieux, ils se distinguèrent dans la guerre de l'indépendance hellénique.

Kliazma, riv. de la Russie d'Europe, qui prend sa source dans le gvt. de Moscou, district de Dmitrov, et se jette dans l'Oka, par la rive gauche, à Gorbatov, sur la limite du gvt. de Nijni-Novogorod. Cours de 610 kil.

Klingenthal, hameau de l'arr. et à 25 kil. N. O. de Schelestadt (Bas-Alsace). Jadis manufacture impériale d'armes blanches célèbre; 1,000 hab.

Klinger (Frédéric-Maximilien de), poëte et littérateur allemand, né à Francfort-sur-le-Mein, 1753, mort à Saint-Pétersbourg, 1831. Il appartenait à ces écrivains d'élite qui ont exercé, à partir des dernières années du xviiie s., une si grande influence sur la direction de la littérature allemande. Après avoir servi dans la guerre de la succession de Bavière, il alla se fixer à Saint-Pétersbourg, où il devint successivement lecteur du grand-duc Paul, colonel, directeur du corps des cadets de Saint-Pétersbourg, curateur de l'université de Dorpat, etc. En 1806, il reçut l'ordre de Saint-Wladimir, qui l'anoblit, et, en 1811, il fut nommé lieutenant général. Il avait débuté dans la carrière des lettres par deux drames qui eurent un grand succès : *die Zwillinge* (les Jumeaux), et *Sturm und Drang* (Tempête et Inquiétude), qui donna son nom à l'époque littéraire si tourmentée en Allemagne, au début de laquelle il parut, 1775. Le meilleur de ses ouvrages est intitulé *der Weltman und der Dichter* (l'Homme et le Poëte). Ses œuvres choisies ont été publiées à Kœnigsberg, 1809-1810, 12 vol., et à Stuttgart, 1812, 12 vol.

Klopicki (Joseph), général polonais, 1772-1854, se distingua par son courage, surtout pendant les guerres de l'Empire; il fut proclamé dictateur par les Polonais soulevés, en 1830; il montra de l'indécision, comme homme politique, mais combattit courageusement, après avoir donné sa démission, surtout à Grochow, où il fut blessé, 1831. Il se retira à Cracovie.

Klopstock (Frédéric-Gottlieb), l'un des plus grands poëtes de l'Allemagne, né à Quedlimbourg (Saxe prussienne), le 22 juillet 1724, m. le 14 mars 1803. Sa *Messiade*, poëme épique en 20 chants, sur la mort et la résurrection du Christ, l'a placé aux yeux des Allemands, à côté de Milton et d'Homère, et lui a valu une célébrité européenne. Elle lui coûta trente ans de méditations et de travail. Les premiers chants parurent en 1748, et provoquèrent aussitôt dans toute l'Allemagne une admiration et un enthousiasme immenses. L'œuvre entière a, comme épopée, des défauts qui ont été justement critiqués. Gervinus, l'éminent historien de la poésie allemande, y voit moins un poëme, que l'épanchement d'un enthousiasme lyrique, et l'appelle un *grand oratorio*. Ce n'en est pas moins une composition d'un très-haut mérite et qui classe son auteur parmi les poëtes d'un génie original et puissant. Il a exercé d'ailleurs une profonde influence sur le mouvement littéraire de son époque, en Allemagne, et cette influence, quoiqu'on ne lise plus guère aujourd'hui la *Messiade*, se ressent encore. — La vie de Klopstock, dont une si grande partie fut absorbée presque exclusivement par la composition de son œuvre, peut être résumée en quelques lignes. En sortant du gymnase de Quedlimbourg, à 16 ans, il alla achever son éducation littéraire dans l'établissement dès lors célèbre de Pforta, où il conçut la première idée de son poëme; puis il se rendit à Iéna pour y étudier la théologie, 1745, et de là, un an après, à Leipzig, où il écrivit les trois premiers chants qui parurent dans les *Bremische Beytrage*, en 1748. Détourné par ses préoccupations poétiques des études qui devaient lui ouvrir la carrière ecclésiastique, il accepta les modestes fonctions de précepteur chez un de ses parents qui habitait Langsala, y devint épris d'une jeune fille, Fanny Schmidt, qui lui inspira des strophes et des élégies où se révéla vainement l'affection la plus profonde et la plus pure; elle resta sourde à son amour, et il tomba dans un marasme voisin du désespoir. Mais la pensée de l'œuvre qu'il avait entreprise l'en tira, et, sur la sollicitation de Bodmer, il se rendit à Zurich, où il passa 9 mois d'un bonheur sans mélange, et où il écrivit le quatrième et le cinquième chant de son poëme. Les faveurs de la fortune vinrent l'y chercher. Le roi de Danemark, Frédéric V, l'appela à Copenhague, en lui offrant une pension qui pouvait lui permettre de continuer son œuvre dans une modeste aisance. Klopstock accepta, alla s'établir à Copenhague, 1751, ne tarda pas à y épouser une jeune fille digne de lui, et n'en sortit à regret que 20 ans après, lors de la révolution provoquée par Struensée, et du bannissement du comte de Bernstorf, auquel il avait dû les faveurs de Frédéric V. L'année même de son arrivée à Copenhague, il avait publié le quatrième et le cinquième chant de sa *Messiade*, composés à Zurich, et 4 ans après, 1755, les cinq chants suivants. En quittant le Danemark, il vint se fixer à Hambourg et y publia bientôt les dix derniers chants, 1773. Il avait perdu sa première femme dès 1759; il se remaria en 1792, et passa le reste de sa vie au milieu de ses travaux littéraires. La ville de Hambourg lui fit de pompeuses funérailles. Klopstock a laissé, outre son poëme, qui est considéré comme son chef-d'œuvre, des odes remarquables, trois tragédies: *la Mort d'Adam, Salomon, David;* un poëme patriotique, intitulé *Herman;* divers ouvrages en prose, et plusieurs volumes de lettres écrites par lui et généralement intéressantes. La *Messiade* a été traduite en français par d'Horrer, 1825, 3 vol. in-8°, et par Mme A. de Carlowitz, 1840, 1 vol. in-12. Les *Œuvres* complètes de Klopstock ont été imprimées en 1 seul vol. gr. in-8°, à Stuttgart, par Cotta.

Kloster-Neuburg, v. de la Basse-Autriche, sur la rive droite du Danube, à 12 k. N. de Vienne. Célèbre abbaye de bénédictins; 4,000 habitants.

Kluber (Jean-Louis), publiciste allemand, né à Thann, près de Fulde, 1762-1837. Reçu docteur en droit à Erlangen, 1785, nommé professeur de cette science dans cette ville, 1786, et à Heidelberg, 1807, enfin, conseiller d'État et de cabinet à Carlsruhe, 1808, il obtint de sa cour, à l'ouverture du congrès de Vienne, 1814, d'y venir assister, et d'en suivre jusqu'au bout toutes les phases. De 1817 à 1822, il fut attaché au ministère des affaires étrangères, à Berlin, et envoyé successivement en mission à Francfort, Saint-Pétersbourg et Aix-la-Chapelle. Mais, en 1822, la publication de la 2e édition de son *Droit public de la Confédération germanique* (Francfort, 1817, 1822, 1831, in-8°) l'ayant rendu suspect, il donna sa démission et se retira à Francfort. Outre cet ouvrage, nous citerons, parmi ses œuvres, qui sont toutes généralement estimées: *les Actes du congrès de Vienne en* 1814 *et* 1815, Erlangen, 1815-1819, 8 vol., avec un supplément publié en 1835; *Coup d'œil sur les négociations du Congrès de Vienne*, Francfort, 1816; *Droit des gens moderne de l'Europe*, Stuttgart, 1819, 2 vol. in-8°.

Kluit (Adrien), historien et publiciste hollandais, né à Dordrecht, 1735, mort à Leyde, 1807. Il fut successivement précepteur et recteur dans les écoles latines de Rotterdam, de la Haye, d'Alkmaër et de Middelbourg, professeur d'éloquence dans cette dernière ville, et professeur d'archéologie et d'histoire diplomatique à Leyde. Il fut tué par l'explosion d'un bateau de poudre amarré devant sa maison. Il a laissé, entre autres ouvrages qui prouvent, par leur diversité, l'étendue de ses connaissances, une *Histoire de l'administration politique de la Hollande*, jusqu'en 1795, Amsterdam, 1802-1805, 5 vol. in-8°, qui est fort estimée.

Knapp (Samuel-Lorenzo), littérateur américain, 1784-1838, fonda plusieurs journaux, notamment le *National Review*, à New-York, 1828, et se livra principalement à des recherches biographiques sur les célébrités de tous genres de son pays. A ce titre nous citerons, parmi ses ouvrages: *Biographical Sketches of eminents Lawyers and Statesmen, and men of lettres*, Boston, 1821; *American biography, or original biographical Sketches of distinguished Americans*, 1833, 1 vol. réimprimé en 1850, dans le *Treasury of Knowledge;* des *Vies* détachées d'André Jackson et de Webster.

Knapp (Georges-Christian), théologien allemand, 1753-1825, fut 50 ans professeur de théologie à l'Université de Halle. On a de lui, entre autres ouvrages: *Novum Testamentum græcum recognovit atque insignioris lectionum varietatis et argumentorum notitiam subjunxit G. Ch. Knapp*, édité plusieurs fois, notamment à Halle, 1829, 2 vol. in-8°; *Narratio de Justo Jona, theologo Witebergensi atque Hallensi*, Halle, 1817, in-4°, excellente biographie.

Knaresborough, paroisse et bourg d'Angleterre, comté et à 27 kil. N. O. d'York (West-Riding), dans une charmante situation, sur la rive gauche de la Nidd. Ruines d'un château fondé en 1170, où se réfugièrent les meurtriers de Thomas Becket, et où fut enfermé quelque temps Richard II; 6,500 hab.

Knef, dieu de la mythologie égyptienne, qui était regardé comme le principe créateur, et représenté sous la forme d'un homme de la bouche duquel sortait l'œuf primitif, origine de tous les êtres.

Kneller (Godefroy), peintre allemand, né à Lubeck, 1648-1723. Il peignit surtout des portraits. Nommé premier peintre de Charles II d'Angleterre, il conserva ce titre sous Jacques II, Guillaume III, la reine Anne et George Ier. Il fut fort à la mode à la cour d'Angleterre et auprès des principaux souverains de son temps. Avec un dessin hardi, une touche large, il y a, dans ses physionomies, de la grâce, une agréable simplicité et une grande élégance, mais de la monotonie et peu d'animation. On cite, parmi ses meilleurs portraits, celui de sir John Robinson.

Kniaziewicz (Charles), général polonais, né en Courlande, 1762-1842. Il appartenait à une bonne famille, originaire de la Lithuanie, combattit vaillamment dans la guerre de 1792, contre l'invasion russe, prit une part considérable à l'insurrection de 1794, et fut fait prisonnier à la bataille décisive de Maciejowice, 10 octobre. A l'organisation des légions polonaises en Italie, il fut placé à la tête de la 1re légion, et y gagna, par plusieurs actions d'éclat, les épaulettes de général de brigade. Dans la campagne de 1800, il commanda, dans l'armée du Rhin, la légion polonaise dite du *Danube*, et s'y distingua aux combats d'Offenbach et d'Hohenlinden, et au passage de la Salza. Après le traité de Lunéville, Bonaparte, ayant effacé des contrôles de l'armée jusqu'au nom des légions polonaises, Kniaziewicz donna sa démission, 1801, et retourna en Pologne. Nommé commandeur de la Légion d'honneur en 1804, il reprit du service en 1812, et reçut le commandement d'une division d'infanterie dans le cinquième corps de la grande armée, où, pendant la retraite de Moscou, il facilita le passage de la Viazma, et fut blessé

grièvement à celui de la Bérésina. En 1815, il se retira à Dresde. Le gouvernement insurrectionnel de Varsovie, en 1831, lui confia la mission de le représenter à Paris; il y mourut à l'âge de 80 ans.

Kniphausen, seigneurie allemande, le plus petit des Etats de l'ancienne confédération germanique. Réunie au duché d'Oldenbourg, en 1854, elle avait 20 kil. carrés et 3,100 hab. Le principal village, qui porte le même nom, a un château orné de beaux jardins.

Knistenaux ou **Kristenaux**, peuple indigène de l'Amérique du Nord, réduit aujourd'hui à environ 20,000 individus répandus dans le Bas-Canada, le Labrador et la Nouvelle-Galles.

Knobelsdorf (Hans-Georges-Wenceslas, baron de), architecte allemand, 1697-1753. Après quelques années passées au service, il renonça à la carrière militaire pour suivre exclusivement celle des beaux-arts. Distingué par Frédéric le Grand, il fut nommé inspecteur général des édifices royaux, et bâtit le château de Sans-Souci, l'opéra de Berlin, etc. Frédéric II écrivit son éloge.

Knolles ou **Knowlles** (Robert), capitaine anglais désigné sous les noms de *Cnolle* et de *Canolle* dans quelques historiens français, né vers 1317-1406, se signala dans les guerres entre la France et l'Angleterre, ravagea, avec sa bande d'aventuriers, la Normandie, la Picardie, la Champagne, l'Ile-de-France, tint tête, en diverses circonstances, à Du Guesclin et à Clisson, et fut en grande estime auprès du Prince Noir. Après avoir comprimé, à Londres,1381, l'insurrection de Wat-Tyler, qui menaça un instant le trône de Richard II, il se retira dans ses domaines, comblé des faveurs de son souverain et riche des dépouilles rapportées de France, dont il consacra une partie à la fondation d'établissements religieux.

Know-Nothing, nom d'un parti politique aux Etats-Unis, qui a déclaré la guerre aux émigrants et aux étrangers naturalisés, ne voulant admettre aux emplois publics et à l'exercice des droits politiques que les individus nés sur le sol américain, ou d'un père américain. Ils voudraient aussi faire exclure du sein des Etats-Unis l'Eglise catholique.

Knowles (James-Sheridan), auteur et acteur dramatique anglais, né à Cork, 1784. Fils de l'auteur d'un dictionnaire estimé de la langue anglaise, il manifesta de bonne heure ses heureuses dispositions en composant, encore enfant, un opéra et une jolie ballade intitulée: *the Welsh Harper*. En 1806, il débuta, comme acteur, sur la scène de Dublin, où il éprouva un échec complet, ce qui ne l'empêcha pas de courir deux ans la province dans une troupe nomade, et de se faire applaudir plus tard à Londres, à côté de Kean, de Kemble et de Macready. Ce fut en 1815 qu'il se fit connaître comme auteur dramatique, par sa tragédie de *Caius Gracchus*, qui eut un grand succès en province, mais ne fut adoptée par le public de Londres qu'en 1823. Forcé, par l'état de sa santé, de se retirer de la scène vers 1845, il obtint une pension de 5,000 fr. et la sinécure de conservateur de la maison où naquit Shakspeare, à Stratford-sur-Avon. La plupart des pièces qu'il a écrites sont restées au répertoire de Covent-Garden et de Drury-Lane. Celles qui passent pour les meilleures sont les trois tragédies de *Caius Gracchus*, *Virginius* et *William Tell*, et les deux comédies : *the Hunchback* (le Bossu), et *Love Chase* (la Chasse d'amour). Ses œuvres dramatiques ont été publiées en 3 vol. in-8°. On a aussi de lui : *the Elocutionist*, recueil de pièces en prose et en vers, qui était arrivé, en 1853, à sa 19e édition.

Knox (John), un des principaux auteurs de la Réforme en Ecosse, né dans ce royaume, à Gifford (Lothian oriental), ou à Haddigton, ch.-l. de ce comté, 1505-1572. Elevé dans le catholicisme, et destiné à la carrière ecclésiastique, il reçut l'ordination en 1530. Mais il avait déjà puisé, à l'université de Saint-André, dans l'enseignement de Jean Major, les principes démocratiques qu'il voulut faire triompher plus tard dans l'Etat et dans l'Eglise. La lecture de saint Jérôme et de saint Augustin, celle de la Bible, enfin les prédications de Patrik Hamilton, de Tindal, de Wishart achevèrent de l'entraîner vers la Réforme, et, en 1542, il en fit publiquement profession. Dès lors commença pour lui la lutte contre le catholicisme écossais qui remplit sa vie. Contraint deux fois de se réfugier à Genève, la première fois pour échapper aux persécutions de Marie d'Angleterre; la seconde fois pour éviter d'être brûlé vif à Edimbourg, il n'en continua pas moins ses efforts pour faire triompher la Réforme en Ecosse. C'est pendant son second exil qu'il fit sa traduction de la Bible en anglais, et qu'il écrivit son singulier pamphlet : *le Premier son de la trompette contre le monstrueux gouvernement des femmes*, dirigé contre Marie d'Angleterre, Marie de Médicis et la régente d'Ecosse, mais qu'Elisabeth prit aussi pour elle, et dont elle se souvint quand elle fut montée sur le trône. Quand Marie Stuart revint à Edimbourg, après la mort de François II, il s'en montra le plus irréconciliable adversaire, et ne cessa de prêcher contre elle, l'appelant hautement une nouvelle Jézabel. Ce fut à son instigation que le parlement d'Ecosse interdit le culte catholique dans le royaume, et le remplaça par le culte presbytérien. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, il faut citer son *Histoire de la réforme en Ecosse*, dont la 4e édition, Edimbourg, 1732, in-fol., contient ses autres écrits. Une édition complète de ses œuvres a paru aussi à Edimbourg en 1846, in-8°.

Knoxville, v. du Tennessee (Etats-Unis), à 200 kil. E. de Nashville. Commerce florissant ; 8,000 hab.

Knut. V. Canut.

Kobad. V. Cabadès.

Kobbé, ville du Darfour, et l'un des entrepôts du commerce de l'intérieur de l'Afrique, à 580 kil. N. O. de Sennaar; 6,000 hab.

Kobi ou **Cobi** (Désert de), ou désert de *Chamo*, partie occidentale des déserts du plateau central de l'Asie, dans l'empire chinois; 3,500 kil. sur 750. Il est complétement inhabité.

Koch (Cristian-Guillaume de), historien et publiciste français, né à Bouxwiller (Alsace), 1737-1813. Il fit ses études à Strasbourg, et ses vastes connaissances en droit lui valurent, en 1780, la chaire de droit public dans cette ville. Elu à l'Assemblée législative par le département du Bas-Rhin, 1791, il s'y rangea parmi les adversaires des excès révolutionnaires. Emprisonné, après la journée du 10 août, pour l'avoir formellement désapprouvée, il dut sa délivrance au 9 thermidor. Membre du tribunat, de 1802 à 1807, il rentra dans la vie privée à cette dernière date. La plupart des ouvrages qu'il a laissés ont conservé leur utilité, et sont encore consultés avec profit. Le plus connu est son excellent *Tableau des révolutions de l'Europe depuis le bouleversement de l'empire romain*, 1813-1814, Paris, 4 vol. in-8°. Nous citerons, en outre, son *Abrégé de l'histoire des traités de paix entre les puissances de l'Europe*, Bâle, 1796, 4 vol. petit in-8°, dont F. Schœll a donné une édition *entièrement refondue et continuée jusqu'au congrès de Vienne et au traité de Paris de* 1815; Paris, 1817, 4 vol. in-8°.

Kochersberg, village au N. E. de Wasselonne (Bas-Alsace), où Créqui battit les Impériaux en 1677.

Kodhaï (Abou-Abdallah-Mohammed ben Abdallah ben Alabar-), célèbre écrivain arabe de l'Espagne, né à Valence, mort en 1258 ou 1260. Parmi ses ouvrages, vantés pour la pureté et l'élégance du style, la justesse des pensées, l'érudition qu'il y a déployée, on cite comme les plus remarquables : l'*Alhilla al Syera*, notice de tous les poëtes arabes qui se sont distingués par leur talent en Mauritanie et en Espagne, depuis la conquête de ce dernier pays par les musulmans ; l'*Ital* (récréation), histoire des secrétaires d'Etat et des ministres qui se sont fait remarquer dans leur administration, etc.

Kodiak ou **Kadiak** (Iles), groupe d'îles au N. O. de l'Amérique, dans le Grand Océan, séparées du continent par le détroit de Kenaïskoï. C'est aussi le nom de la plus grande qui a 200 kil. sur 24 à 30, et 3,000 hab. Ch.-l., *Saint-Paul*, où sont réunies les fourrures à expédier en Russie.

Koeberger (Wenceslas), peintre, poëte et architecte flamand, né à Anvers vers 1550, mort vers 1610. Elève de Martin de Vos, il marchait de pair avec Abraham Janssens pour son coloris. L'archiduc Albert d'Autriche le chargea de diriger les travaux de Tervueren. L'église de Notre-Dame de Montaigu, qui rappelle la forme de Saint-Pierre à Rome, celles de Saint-Augustin à Bruxelles et à Anvers, etc., sont aussi au nombre de ses œuvres comme architecte. Son chef-d'œuvre comme peintre est le *Martyre de saint Sébastien*, peint pour la compagnie des archers d'Anvers. On a de lui un traité sur la peinture, la sculpture et l'architecture, et un recueil estimé de poésies allemandes et italiennes.

Kœchlin (Samuel), né à Mulhouse, 1719-1771, fonda en 1746 dans cette ville, avec Jacques Schmaltzer et Henri Dollfus, la première manufacture indienne. Son fils (Jean) y créa une école de commerce.

Kœchlin (Jacques), manufacturier et homme politique français, petit-fils du précédent, né à Mulhouse, vers 1764-1834. L'Alsace lui doit une grande partie de

sa prospérité industrielle. Il fut député du Bas-Rhin de 1820 à 1826, et siégea à la chambre sur les bancs de la gauche Il administra, comme maire, sa ville natale, dans des moments difficiles, de façon à s'y faire aimer des pauvres et estimer de tous les partis. On a de lui une *Relation historique des événements qui ont précédé, accompagné et suivi l'arrestation du lieutenant-colonel Caron*, Paris, 1822, in-8°, écrit qui le fit condamner à 6 mois de prison et 3,000 fr. d'amende.

Kœchlin (Nicolas), célèbre industriel et homme politique français, né à Mulhouse, 1781-1852. Frère du précédent, il alla apprendre le commerce à Hambourg et en Hollande. Après la réunion de Mulhouse à la France, il y fonda, sous la raison *Nicolas Kœchlin et frères*, un bel établissement auquel il ne voulut associer que ses frères, ses beaux-frères et son vieux père. Lors de l'invasion de 1814, il prit les armes avec deux de ses frères et tous trois firent la campagne de France comme officiers d'ordonnance de l'Empereur. Pendant l'invasion de 1815, il se jeta en partisan, dans les Vosges, avec plusieurs de ses frères et d'autres citoyens de Mulhouse et contribua, avec le général Lecourbe, à tenir en échec un corps d'Autrichiens. La rétablissement de la paix le rendit à ses travaux industriels. Envoyé à la chambre en juin 1830, il signa la déclaration des députés qui prononcèrent la déchéance de Charles X et l'appel au trône de Louis-Philippe. Pendant les dix années qu'il siégea dans la chambre des députés, sous le nouveau gouvernement, il s'y montra le défenseur constant des idées libérales de la gauche constitutionnelle, et, dans l'enquête douanière de 1834, il se prononça contre les prohibitions et les droits d'entrée élevés. En 1848, le gouvernement provisoire le nomma son commissaire dans le département du Haut-Rhin, fonctions qu'il ne voulut accepter qu'à titre provisoire et jusqu'à l'arrivée d'un préfet définitif.

Kœln, nom allemand de Cologne.

Kœmœrn. V. Komorn.

Kœnig (Georges-Mathias), philologue et biographe allemand, né à Altdorf (Franconie), 1616-1699. Il est surtout connu par sa *Bibliotheca vetus et nova a prima mundi origine*, Altdorf, 1678, in-4°. C'est le premier essai d'une biographie générale des écrivains de tous les siècles, qui, malgré ses nombreuses erreurs et ses lacunes, a été d'un grand secours aux auteurs des dictionnaires biographiques du XVIIe siècle.

Kœnig (Samuel), mathématicien allemand, né à Budingen (Hesse), 1712-1757. Il est moins connu en France par son savoir et ses ouvrages que par sa querelle avec Maupertuis, qui s'attribuait une découverte que Kœnig donnait à Leibniz, celle du *Principium minimæ actionis*. Il enseigna les mathématiques à Mme du Chatelet, dont il fut trois ans le secrétaire particulier. L'Académie des sciences de Paris se l'attacha comme correspondant.

Kœnig (Frédéric), mécanicien allemand, né à Eisleben (Saxe prussienne), 1775-1833. Simple ouvrier imprimeur en caractères, il crut qu'on pouvait arriver à remplacer la presse à bras par une presse mécanique et parvint à inventer successivement la presse mécanique horizontale et la presse mécanique à cylindre, enfin une machine à fabriquer le papier continue. Ce fut le *Times* qui fit la première application de sa machine à cylindre, le 24 novembre 1814. Après avoir exploité quelque temps son invention à Londres, il vint établir, dans le voisinage de Wurtzbourg, avec l'appui du roi de Bavière, Maximilien Ier, une usine pour la construction des presses mécaniques et des machines à fabriquer le papier continues qui eut un plein succès.

Kœniggrætz ou **Kœnigingrætz**, en bohémien *Kralowy-Hradecz*, v. forte des États autrichiens (Bohême), au confluent de l'Elbe et de l'Adler, à 100 kil. N. E. de Prague; 8,000 hab. Ch.-l. d'un cercle de même nom. Evêché.

Kœnigsberg, c.-à-d. *Mont du roi*, v. forte des États prussiens, 2e résidence royale, capit. de la province de Prusse, ch.-l. de régence, sur le Prégel, à 580 kil. N. E. de Berlin, 15 kil. E de la Baltique, par 54° 42′51″ lat. N. et 18° 9′ 58″ de long. E. Tribunaux; université célèbre qui date de 1544; nombreux établissements scientifiques, d'instruction et de bienfaisance; grand comm. maritime (son port est à Pillau); industrie active. Palais de Keyserling; tombeaux des grands maîtres de l'ordre teutonique et de Kant; statue équestre de Frédéric-Guillaume III. Chemin de fer sur Berlin; 112,000 h b. Fondée en 1255. L'électeur de Brandebourg, Frédéric III, y fut couronné roi de Prusse, sous le nom de Frédéric Ier, en 1701. — La régence de Kœnigsberg a 2,250,000 hect. carr. et 1,080,000 hab. Les lagunes de *Frische-haff* et de *Kurische-haff* sont situées sur ses côtes. — Quatre autres localités bien moins importantes portent le nom de *Kœnigsberg*. 1° Une v. des États prussiens (Brandebourg), régence et à 75 kil. N. de Francfort-sur-l'Oder; 5,000 hab; 2° une v. des États autrichiens (Bohême, à 34 kil. S. O. d'Ellenbogen; 3,500 hab ; 3° un village de Bavière (Bas-Mein), à 21 kil. N. O. de Bamberg, patrie de Müller et du comte Seckendorf; 800 hab.; 4° une v. de Hongrie (Bars), à 40 kil. N. O. de Kremnitz; 3,800 h.

Kœnigsbrück, pet. v. du cercle de Bautzen (Saxe), importante par sa fabrication de poterie, dite de Saxe.

Kœnigshoven (Jacques **Twinger**), chroniqueur allemand, né à Strasbourg, 1346-1420; vicaire général, notaire apostolique et chancelier de l'évêque de Strasbourg. Il écrivit en latin une *Chronique du Monde*, qu'il traduisit ensuite en allemand. La bibliothèque de Strasbourg possède le manuscrit original de cette traduction. Cette chronique, qui va jusqu'en 1386, est importante pour l'histoire de Strasbourg, où elle a été imprimée en 1698, in-4°, par les soins de Schilter.

Kœnigsmark (Jean-Christophe, comte de), général suédois, né à Kœtzlin (Brandebourg), 1600-1663. Il prit en 1630 du service en Suède, où il se distingua, sous Gustave-Adolphe et la reine Christine; devint feld-maréchal, comte, et gouverneur de Brême et de Verden. Parmi les trophées qu'il rapporta de Prague, dont il s'était emparé d'assaut, on cite la célèbre bible d'Ulfilas qu'il déposa dans le trésor royal de Suède, où elle se trouve encore.

Kœnigsmark (Othon-Guillaume, comte de) général suédois et vénitien, fils du précédent, né à Minden (Westphalie), 1639-1688. Après avoir fait en Allemagne d'excellentes études et parcouru la France, l'Italie, l'Espagne et le Portugal il fit ses premières armes sous Schomberg, fut ambassadeur de Suède auprès de diverses cours, fit la guerre sous Turenne, se battit en Hongrie contre les Turcs, entra au service de Venise qui le nomma généralissime, et l'envoya en Morée. Il mourut de la fièvre, au siége de Négrepont, après avoir pris Athènes, Navarin et Napoli. La république lui fit ériger un monument.

Kœnigsmark (Charles-Jean), neveu du précédent, né à Nienbourg (Fionie), 1659-1686. Chevalier de Malte dès l'âge de 18 ans, il mit successivement son épée au service de l'Angleterre et de la France et s'acquit par sa valeur une grande réputation. Il mourut d'une fièvre chaude, en Morée, où il était allé combattre les Turcs.

Kœnigsmark (Marie-Aurore, comtesse de), l'une des femmes les plus remarquables de son temps, par son esprit, sa grâce et sa beauté, née vers 1670, morte en 1738. Mère du célèbre maréchal de Saxe, qu'elle eut du roi Auguste de Pologne, 1696, elle sut, malgré sa liaison avec ce prince, s'acquérir et garder l'estime de la reine et celle de tout ce qu'il y avait de femmes honorables à la cour. A la suite de la naissance de son fils, le roi se refroidit pour elle. Elle se retira à l'abbaye de Quedlimbourg, et en devint même abbesse; mais elle n'y resta pas et se mit à voyager. Après sa mort elle fut enterrée dans un caveau de la chapelle du château de Quedlimbourg, où son corps, en 1843, a été retrouvé dans un parfait état de conservation. Elle avait l'esprit fort cultivé et pouvait parler et écrire, avec autant de pureté que d'élégance, le suédois, le français, l'italien, l'allemand et même le latin. Des essais en vers dans plusieurs de ces langues, un drame en allemand, conservé manuscrit dans l'abbaye de Quedlimbourg, une comédie en vers français, restée inédite, témoignent de sa rare instruction, que n'entachait aucune trace de pédantisme.

Kœnigstein, v. du roy. de Saxe (Misnie), à 26 kil. S. E. de Dresde, sur la rive gauche de l'Elbe. Elle est remarquable par son puits de 190 mètres de profondeur et son tonneau de 220,000 litres de capacité. Forteresse imprenable, sur un rocher à pic, à 293 mètres au-dessus du fleuve; 2,500 hab.

Kœping, terminaison scandinave (qu'on prononce tcheuping) de beaucoup de noms de ville: il vient de *kopa*, acheter, et signifie marché.

Kœrner (Charles-Théodore), poëte, surnommé le *Tyrtée de l'Allemagne*, né à Dresde, 1791, tué au combat de Rosenberg, le 26 août 1813. Il s'était enrôlé à Breslau, dans les chasseurs de Lutzow, en mars, même année. Il composa sa dernière poésie, *Schwertlied* (la Chanson de l'épée), durant la nuit qui précéda sa mort. Malgré une vie si courte, il a laissé une tragédie, plusieurs drames et comédies, des poésies diverses, etc.

Ses *Œuvres complètes* ont été publiées par Streckfuss, Berlin, 1834, 1 vol. in-8°, et 1847, 4 vol.

Kœrœs, affl. de gauche de la Theiss, est formé par la réunion de trois rivières : *Seber Kœrœs* (Kœrœs rapide), *Fejer Kœrœs* (Kœrœs blanc) et *Fekete Kœrœs* (Kœrœs noir). La première passe à Gross-Wardein.

Kœsfeld ou **Kosfeld**, v. des États prussiens (Westphalie), à 55 kil. S. O. de Munster. Jadis ville hanséatique ; gymnase catholique ; 5,500 hab.

Kœur-la-Petite, village de l'arrond. et à 20 kil. N. O. de Commercy (Meuse), fut la résidence de René d'Anjou, et, après lui, de sa fille Marguerite, chassée d'Angleterre.

Koevar. V. Kovar.

Kœverden, place forte de la Drenthe (Pays-Bas), sur l'Aa.

Koisu, torrent profond et rapide, qui vient du Caucase, sépare le Lezghistan du Daghestan, et se jette dans la mer Caspienne.

Kolar, v. de l'Hindoustan anglais, et capit. d'une principauté du même nom, dans le roy. de Maïssour.

Kolau ou **Kola**, nom de la plaine située à 4 kil. de Varsovie, où se faisait l'élection des rois de Pologne.

Kolberg, v. forte de la Poméranie (Prusse), à 40 kil. O. de Cœslin, avec un port, à 2 kil. de l'embouchure de la Persante dans la Baltique. Commerce actif ; bains de mer fréquentés ; 8,000 hab.

Koldin, v. forte et petit port de commerce de Danemark, dans le stift et à 50 kil. N. E. de Ribe, sur le golfe de son nom ; 3,500 hab.

Kolima ou **Kolyma** ou **Kovima**, riv. de la Russie d'Asie (Okhotsk), qui, des monts Iablonoï, va se jeter dans l'Océan Glacial arctique ; cours de 1,500 kil.

Kolima de l'Ouest. V. Indighirka.

Kollin, v. des États autrichiens (Bohême), à 55 kil. E. de Prague, sur l'Elbe. En 1757, le maréchal Daun battit Frédéric II sous ses murs ; 6,000 hab.

Kolokythia, nom moderne de l'anc. golfe de *Laconie*.

Koloméa ou **Kolomia**, v. des États autrichiens (Galicie), sur le Pruth, à 160 kil. S. E. de Lemberg ; 9,000 hab. Ch.-l. du cercle de même nom.

Kolomna, v. de la Russie d'Europe, gouvernement et à 100 kil. S. E. de Moscou, sur la Moscowa. Fabr. de tissus, de velours, de maroquins ; grand commerce de bestiaux. Evêché grec ; 15,000 hab.

Kolos, **Kolosch** ou **Koloswar**. V. Klausenbourg.

Kolowrat, riche, puissante et très-ancienne famille de Bohême, dont les membres ont joué, à plusieurs époques, et notamment pendant la guerre des Hussites, un rôle important dans l'histoire de leur patrie. Elle fut élevée, en 1590, au rang des barons de l'Empire. Des deux lignes qui la représentent aujourd'hui, celle des *Kolowrat-Krakowski* a obtenu le titre de comte de l'Empire, en 1669, et celle des *Kolowrat-Leibsteinski*, en 1701.

Kolowrat-Krakowski (Léopold, comte), homme d'État autrichien, né en Bohême, 1726-1809. Il entra au service de l'Autriche en 1748 et ne prit sa retraite qu'en 1808.

Kolowrat-Leibsteinski (François-Antoine, comte), homme d'État autrichien, né à Prague, 1778. Nommé jeune encore capitaine de la ville de Prague, puis grand-burgrave, 1810, et pendant la guerre contre la France, commissaire provincial, il sut se concilier l'estime de ses concitoyens par son administration ferme, habile et nationale. Il s'efforça de réveiller l'étude de la langue de son pays, en délivra l'industrie d'une foule d'entraves, en protégea l'agriculture, en embellit la capitale. Appelé, en 1825, par l'empereur d'Autriche à faire partie du ministère, il reçut le portefeuille des finances, et réussit, malgré la résistance de François II, à faire prévaloir une politique de modération. Aussi, lors des événements de 1848, ne fut-il pas compris dans la proscription qui frappa les autres ministres. Il déposa le portefeuille des finances, lors de la révolution du 13 mars, et peu après rentra dans la vie privée.

Kolyma. V. Kolima.

Kolyvan, chaîne de montagnes de la Russie d'Asie (Sibérie), dans le gouvernement de Tomsk. Mines d'or et d'argent, dont l'exploitation a été abandonnée, faute de combustible ; 500 kil. de long.

Kolyvan, v. de la prov. de Tomsk (Sibérie), sur l'Obi. Manufacture impériale pour la fabrication de vases et d'objets en jaspe poli.

Kolyvan, nom russe de *Revel*.

Komarsewski (Jean-Baptiste), général, né à Varsovie, 1748-1810, fut diplomate, lieutenant général, et intendant général des mines de Pologne. Il dut en partie son avancement à l'habileté avec laquelle il déchiffrait les dépêches secrètes. Il a publié, en 1807, un opuscule intitulé : *Coup d'œil rapide sur les causes réelles de la décadence de la Pologne*.

Komorn ou **Kœmœrn**, en hongrois *Komarom*, v. forte des États autrichiens (Hongrie), ch.-l. du comitat de même nom, dans l'île de Schütt, au confluent du Danube et du Waag. Sa citadelle, construite sous Mathias Corvin et augmentée en 1805, passe pour une des plus fortes de l'Europe. En 1849, elle soutint, sous Klapka, un long siége contre les Autrichiens ; 18,000 hab. — Le comitat de Komorn, dans le cercle de Presbourg, a 65 kil. sur 44, et 150,000 hab. On y récolte les vins renommés du *Monostor*.

Kong, chaîne de montagnes de l'Afrique occidentale, entre le Soudan occidental et la Guinée. Elles paraissent peu élevées.

Kong-Fou-Tseu. V. Confucius.

Kongsberg, v. de Norvége (Buskerud), à 66 kil. S. O. de Christiania. Belle église. Mine d'argent qui occupa longtemps plus de 2,000 ouvriers, mais ne donne plus auj. que 20,000 marcs ; 5,000 hab.

Kong-Tchang-Fou, v. de l'empire chinois (Chine propre), dans la prov. de Chen-si, à 400 kil. S. O. de Si-ngan. Tombeau de Fo-hi.

Koniéh, anc. *Iconium*, v. forte de la Turquie d'Asie (Asie Mineure), ch.-l. du vilayet de Koniéh ou de Caramanie, à 500 kil. S. E. de Smyrne, par 37° 50′ lat. N. et 30° 18′ long. E. Parmi ses nombreuses mosquées on remarque celle de Sélim, qui est une imitation de Sainte-Sophie de Constantinople. Fabr. de tapis et de maroquins ; commerce de soie ; 30,000 hab. Près de ses murs, Ibrahim Pacha, fils de Méhémet-Ali, battit les Turcs, en 1832.

Koniéh (Vilayet de). V. Caramanie.

Koniéh (Sultanie de) ou de **Roum**, un des États qui naquirent du démembrement de l'empire des Turcs Seldjoucides dans le XIe siècle. Après un peu plus de 2 siècles, il se morcela en 10 principautés indépendantes. Il avait été gouverné par une série de sultans, dont le 1er fut Soliman, 1074-1085, et le dernier Gaiatheddin-Massoud, 1283-1294. Ses bornes étaient : au N., la mer Noire et l'État grec de Trébizonde ; à l'O., le Sakaria, le Meinder-Buiuk et l'Archipel ; au S., la Méditerranée et le Taurus ; et à l'E., l'Euphrate. V. princip. Koniéh, Nicée, Smyrne, Laodicée, Tarse, etc.

Koning (Philippe de), peintre hollandais, né à Amsterdam, 1619-1689, élève et heureux imitateur de Rembrandt. Il fit le portrait du poëte Vondel, qui consacra des vers à sa louange.

Koning (David de), peintre flamand d'animaux, de fleurs, et de fruits, 1636-1687 ; il fut l'élève de Jean Fyt. Son talent se fortifia dans ses voyages en Allemagne, en France et en Italie. On le surnomma le *Romain*, parce qu'il finit par se fixer à Rome.

Konkan, contrée de l'Hindoustan anglais (Bombay), dans l'ancien Bedjapour ; 280 kil. sur 60. Les Anglais le possèdent depuis 1818, à l'exception de Goa.

Konrats ou **Arales**, tribu nombreuse du Turkestan qui reconnaît la suzeraineté du khan de Khiva et campe à 220 kil. de cette ville.

Kopernik. V. au Supplément.

Kopp (Frédéric), philologue allemand, né à Cassel, 1762-1834, connu par sa *Palæographia Critica*, Manheim, 1817-27, 4 vol. in-4°, et ses *Anciennes écritures*, 1819-21, 2 vol. in-4°.

Koppervendje, v. de l'Hindoustan anglais (Bombay), dans l'anc. prov. de Goudjerate, à 80 kil. N. O. de Baroda ; 10,000 hab.

Koproli, **Koprili** ou **Kiuperli** (Méhémet), né à Kopri, ville de l'Anatolie, d'où lui vint son nom, 1585-1661. Du rang infime de marmiton, il s'éleva au poste de grand écuyer du vizir Kara-Mustapha, fut quelque temps gouverneur de Damas, où il se fit aimer par la douceur et la justice de son administration. Nommé grand vizir, à 70 ans, par la sultane Validé, durant la minorité de Mahomet IV, il gouverna l'empire de 1656 à 1661, en maître absolu, rétablit et maintint l'ordre en dedans et releva sa considération au dehors par une politique ferme et habile qui lui ont mérité d'être comparé à Richelieu.

Koproli (Fazil-Achmet), 1626-1676. Il était fils du précédent, qui le désigna, en mourant, à Mahomet IV, comme le plus capable de le remplacer dans ses hautes fonctions. Il ne démentit pas la bonne opinion de son père. Aux grandes qualités que celui-ci possédait, il joignit la clémence et l'instruction. S'il fut vaincu à

Saint-Gothard (Hongrie), par Montécuculli, il conclut la paix, avantageuse aux Turcs, de Temesvar, 1664, et s'empara de Candie, 1669, et de Kaminieh, 1672.

Koproli (Mustapha), m. en 1691. Il fut le digne frère d'Achmet, et comme lui, grand vizir, sous Soliman III, 1689. L'empire lui dut sa prospérité au dedans et de glorieux succès au dehors. Il fut tué à la bataille de Salankémen. Les historiens turcs l'ont surnommé *le Vertueux*.

Koproli (Niuhman), fils de Mustapha. Il était gouverneur de Négrepont, quand il remplaça, comme grand vizir, Tchorlili-Ali, disgracié par Achmet III, pour n'avoir pas su délivrer le territoire ottoman de la présence incommode de Charles XII. Il fut disgracié à son tour et renvoyé dans son gouvernement de Négrepont, après deux mois d'une administration languissante. Une fausse mesure qui entraîna la Porte dans une guerre contre la Russie fut la cause de cette disgrâce. Il fut le dernier grand vizir de sa famille.

Koptes (Les) V. Coptes.

Korah ou **Djihan-Abad,** v. forte de l'Hindoustan anglais (Pendjâb), à 170 kil. N. O. d'Allahabad, autrefois ch.-l. d'un district, conquis par les Anglais en 1763 et 1801. Grains et coton.

Koraïchites. V. Coraïschites

Korassan ou **Koraçan.** V. Khoraçan.

Koratchy ou **Kouratchy**, anc. *Crocala*, en anglais *Curachee*, v. et port de l'Hindoustan anglais (Bombay), près de l'embouchure de la branche la plus occidentale du Sind. Entrepôt du commerce de l'Angleterre avec le bassin du grand fleuve; 25,000 hab.

Kordofan, contrée de l'Afrique orientale (Soudan), par 10°-15° lat. N. et 24°-30° long. E., annexée à l'Egypte, en 1820. Sol généralement peu fertile. Population noire, mahométane, et parlant l'arabe. Commerce limité; industrie bornée au travail du fer et au tissage du coton. C'est de là que partent les grandes chasses aux esclaves, que font annuellement les Egyptiens, dans les pays des nègres à l'O. et au S. du Kordofan. Les v. pr. sont : *El-Obeïd*, capitale. Bara, Tassin.

Koren ou **Khoren** (Moïse de). V. Moïse.

Korennaïa, vge de la Russie d'Europe, gvt. et à 27 kil. de Koursk, où se tient à Pâques une foire très-importante.

Koriaks, peuple nomade et riche en troupeaux de rennes de la Russie d'Asie, au N. du Kamtchatka.

Koributh Wisnowiecki (Michel), roi de Pologne, de 1666 à 1673, fut contraint de signer avec les Turcs le traité de Buczacz.

Kornah, anc. *Apamea*, v. forte de la Turquie d'Asie (Irak-Arabi), à 57 kil. N. O. de Bassorah, au confluent du Tigre et de l'Euphrate; 5,000 hab.

Kornneuburg, v. des Etats autrichiens (Basse-Autriche), à 15 kil. N. de Vienne. Le traité de paix de 1477, entre l'empereur Frédéric III et Mathias Corvin, y fut signé; 2,000 hab.

Kororofa, pays de l'Adamoua (Soudan), qui produit du café. La capit. est *Oukari*.

Koros (Kis-), v de Hongrie, comitat et à 57 kil. S. E. de Pesth Industrie agricole; 8,000 hab.

Koros (Nagy-), v. de Hongrie, comitat et à 74 kil. N. E. de Pesth. Elève de bétail; comm. de laine; 16,000 hab

Koros. V. Kreutz.

Korotcka, v. de la Russie d'Europe, gvt. et à 146 kil. S. E. de Koursk. Salpêtre; 10,000 hab.

Korrah, en anglais, *Kurrah*, v. de l'Hindoustan anglais (Pendjâb), anc. prov. et à 50 kil. N. O. d'Allahabad, appartient aux Anglais depuis 1818.

Kortholt (Christian), théologien protestant, né à Burg (Holstein), 1633-1694, professeur de théologie, puis vice-chancelier perpétuel de l'université de Kiel. On a de lui plus de cent ouvrages de théologie, entre autres : *Tractatus historico-philologicus de variis Sacræ Scripturæ editionibus*, Kiel, 1686, in-4°; *de Tribus impostoribus magnis liber, Herbert de Cherbury, Th. Hobbes et Ben. Spinosæ oppositus*, Kiel, 1680, in-8°; *Pastor fidelis, sive de Officio Ministrorum Ecclesiæ*, Hambourg, 1696, in-12, Lemgo. 1748, in-8°; *Grundlicher Beweis der christilichen Religion in den wichtigsten Lehren* (Preuve fondamentale de la Religion chrétienne dans ses doctrines les plus importantes), Leipzig, 1752, in-8°.

Kortholt (Sébastien), érudit danois, fils du précédent, né à Kiel, vers 1670-1740, professeur de poésie et bibliothécaire dans sa ville natale, écrivit en latin plusieurs ouvrages à peu près oubliés : *de Enthusiasmo poetico, de Poetis Episcopis, de Studio senili*, etc.

Kortholt (Christian), théologien et érudit danois, fils de Sébastien, né à Kiel. 1709-1751, professeur de théologie à Gœttingue. On lui doit la publication d'un recueil de lettres de Leibniz, réunies par son père : *Leibnitii Litteræ ad diversos*, Leipzig, 1734-1742, 4 vol. in-8°. Parmi ses propres ouvrages, le plus intéressant est intitulé : *de Societate antiquaria Londinensi ad Knappium*, Leipzig, 1735, in-4°.

Kosciuszko (Thadé), célèbre général polonais, né à Mereczowszczyzna, anc. palatinat de Nowogrodek, auj. gvt. de Minsk, 1746, m. à Soleure (Suisse), 1817. Elevé, comme fils de famille noble, à l'Ecole des cadets de Varsovie, il compléta ses études en visitant l'Allemagne, l'Italie et la France. Après une absence de cinq ans, il rentra en Pologne et s'y voua à la carrière des armes, 1774. Mais bientôt obligé de s'expatrier par suite d'un amour malheureux, il alla servir en Amérique la cause de l'indépendance, 1776, et n'en revint avec le grade de général qu'après la paix, 1783. Après son retour en Pologne, la diète, qui s'était réunie, en 1786, pour reviser la Constitution, le nomma général-major, 1789, et quand éclata la guerre contre la Russie, 1792, il se signala avec éclat, sous le commandement du prince Joseph Poniatowski, à Zieleneck d'abord, puis à Dubienka, où, à la tête d'à peine 4,000 hommes, il tint pendant cinq jours contre 16,000 Russes dans une position qu'il n'avait eu que 24 heures pour fortifier. A la conclusion de la paix, que le roi Auguste Stanislas n'obtint qu'en se soumettant aux prétentions de Catherine II, Kosciuszko, comme plusieurs autres généraux et officiers polonais, donna sa démission et se rendit à Leipzig, tandis que l'assemblée législative, à Paris, lui décernait le titre de *citoyen français*. Bientôt cependant eut lieu à Grodno, 1793, le second partage de la Pologne. Le sourd mécontentement provoqué par cette nouvelle iniquité ne tarda pas éclater. Le général Antoine Madalinski leva l'étendard de l'indépendance, 15 mars 1794. Kosciuszko, alors à Dresde, se rendit aussitôt secrètement à Cracovie, qu'il fit soulever. Le mouvement se propagea avec la rapidité de l'éclair, et Kosciuszko fut nommé dictateur, 24 mars. Ouvrant la campagne avec 4,000 Polonais à peine, armés de faux et de piques, il battit 6,000 Russes à Raçlawice, 4 avril. A la nouvelle de cette victoire, Varsovie se souleva, et, après une lutte de trois jours, 17, 18 et 19 avril, rejeta les Russes hors de ses murs. Son exemple fut imité par Vilna qui, le 23, se débarrassa également de sa garnison. Kosciuszko alors se dirigea, à la tête de 13,000 hommes, contre les Russes et les Prussiens, réunis au nombre de 17,000, et les attaqua à Szezekocini, 8 juin. La victoire fut longtemps indécise; Kosciuszko fut blessé et eut 2 chevaux tués sous lui. Enfin, les Polonais furent contraints de se retirer; mais il le firent en bon ordre et allèrent s'enfermer à Varsovie. Une armée de 60,000 Russes et Prussiens se présenta devant cette ville et en commença le siége, 21 juillet; les habitants et les troupes s'y défendirent énergiquement, et le dictateur déploya dans cette défense une activité, une valeur et une habileté sans exemple. En septembre, l'insurrection de la Grande Pologne amena la levée du siége. Mais en même temps Souvaroff, accouru du fond de l'Ukraine, entrait en ligne. Kosciuszko court au-devant de ce nouvel ennemi avec 21,000 hommes, et veut en vain empêcher sa jonction avec le général Fersen; il est prévenu et les Russes réunis l'attaquent à Maciejowice, 10 octobre, avec des forces écrasantes. Les Polonais repoussèrent trois attaques successives, avec le courage du désespoir, mais ils furent rompus à la quatrième. Kosciuszko, qui avait fait des prodiges de valeur, tomba couvert de blessures dans les mains des Cosaques, en s'écriant : « *Finis Poloniæ.* » Sa capture, en effet, était le coup de mort de l'indépendance polonaise. Souvaroff emporta Praga d'assaut le 4 novembre; Varsovie lui ouvrit ses portes le 9, et le troisième partage de la Pologne fut consommé. Kosciuszko resta deux ans prisonnier des Russes. Paul Ier, en montant sur le trône, lui rendit la liberté. Le reste de sa vie s'écoula dans des voyages ou dans la retraite. Après sa mort, son corps fut rapporté de Soleure et déposé, avec la permission d'Alexandre Ier, dans la cathédrale de Cracovie, entre Jean Sobieski et Joseph Poniatowski

Kosel, place forte de l'arrond. d'Oppeln, dans la Silésie (Prusse), sur l'Oder.

Kosfeld. V. Kœsfeld.

Koslin V Coeslin.

Koslow V. Eupatoria et Cherson.

Kostendil. V. Kustendji.

Kostendjeh (*Tomes*), petite ville de la Bulgarie (Turquie), sur la mer Noire, où commence le *Val de Trajan*.

Kostroma, v. de la Russie d'Europe, ch.-l. du gvt. de même nom au confluent de la *Kostroma* (250 kil. de cours) et du Volga, à 820 kil. S. E. de Saint-Pétersbourg. Evêché grec, tribunaux, gymnase. Industrie et comm. importants ; 14,000 hab.— Le gvt. a près de 84,695 kil. carrés, et 1,176,000 hab. Vastes forêts, sables, argile; peu de terrains productifs.

Koszegh. V. Guns.

Kotah, v. forte de l'Hindoustan anglais, dans le Radjepoutanah. Capit. de l Etat du même nom.

Kotaïbah (Ibn), célèbre général arabe, mort en 716 de J. C. Nommé gouverneur du Khoraçan par le khalife Walid Ier, 704, il entreprit de soumettre les vastes contrées qui s'étendent de la Perse à la Chine, remporta une victoire éclatante sur les Turcs, 706, battit l'année suivante. une armée de 200,000 Turcs et Chinois, soumit la Transoxiane, et rendit tributaires du khalife, Djougham. roi du Kharizme, et le khan des Turcs, Mangourek. Sous Soliman, successeur de Walid, 715, il remporta de nouvelles et éclatantes victoires au profit de son nouveau souverain; puis, s'étant plusieurs fois révolté contre lui, il fut défait dans une dernière tentative, et mis à mort.

Kotatis, Khotaïs ou **Koutaïs**, v. de l'empire russe (Région caucasienne), bâtie où fut *Cotatis*, capit. de l'anc. Colchide, à 200 kil. N. O. de Tiflis, sur le Rioni; ch.-l. du gouv. de son nom et de l'Iméréthie. Belle cathédrale; 5,000 hab.

Kotch. V. Katch.

Kottbus ou **Cottbus**, v. des Etats prussiens (Brandebourg), à 110 kil. S. E. de Berlin, sur la Sprée; ch.-l. de cercle, dans l'arr. de Francfort-sur-l'Oder. Fab. de draps, toiles. tabac; distilleries; 12,000 hab.

Kotzebue (Auguste-Frédéric-Ferdinand de), polygraphe allemand, né à Weimar en 1761, tué à Manheim par l'étudiant Charles Sand. Après avoir étudié le droit à Iéna. et débuté même comme avocat, il fut successivement secrétaire d'un général russe, 1781, gouverneur civil de la prov. de Revel, sous Catherine II. directeur de théâtre à Vienne, 1795, exilé en Sibérie. 1800-1801, directeur d'un théâtre allemand à Saint-Pétersbourg, journaliste à Berlin, secrétaire rédacteur politique d'Alexandre Ier, 1811-1814, enfin, consul de Russie à Kœnigsberg, de 1815 à 1817. Il trouva le temps, au milieu de cette vie si diversement occupée, et de ses nombreux voyages, d'écrire près de 300 ouvrages dramatiques, des romans, des voyages, une histoire des premiers siècles de la Prusse, et une autre de l'empire germanique. Ce sont surtout ses drames qui ont fondé sa réputation comme écrivain. *Misanthropie et Repentir*, et *les Deux frères*, arrangés pour la scène française, ont obtenu, à Paris, un succès mérité. Beaucoup d'autres de ses œuvres dramatiques ont été traduites en français. Outre ces deux pièces, nous citerons encore, parmi celles qui ont été le plus vivement applaudies en Allemagne: *les Hussites, les Croisés, Hugo Grotius, la Mort de Rolla*. Kotzebue s'était fait, par ses opinions antilibérales, un grand nombre d'adversaires dans la jeunesse allemande. — Le recueil complet de ses œuvres dramatiques a été publié à Leipzig, d'abord en 1795-1825, 28 vol., puis en 1827-1829, 40 vol. Il existe deux recueils de quelques-uns de ses ouvrages en prose, sous les titres de mélanges et nouveaux mélanges : *Kleine gesammelte Schriften*, Leipzig, 1792-1794, et *Neue gesammelte Schriften*, Kœnigsberg, 1808-1810. Enfin, en 1821, ses écrits posthumes, *Interlassene Papiere*, ont été publiés à Leipzig par Knorring.

Kotzebue (Otton), navigateur russe, fils du précédent, né à Revel. 1787-1846. Il étudia à l'Ecole des cadets de Saint-Pétersbourg, servit dans la marine russe, découvrit le golfe qui porte son nom, et publia les relations intéressantes de ses voyages. La première porte ce titre : *Entdeckungsreise in der Südsee*, etc. (Voyages de découvertes dans la mer du Sud, etc.), pendant les années 1815, 1816, 1817 et 1818, sous le commandement du lieutenant Otton de Kotzebue. fig. col. et cartes, Weimar, 1821, 3 vol. in-4°. La seconde relation est intitulée: *Neue Reise um die Welt*, etc. (Nouveau voyage autour du monde, pendant les années 1823-1826), Weimar et Saint-Pétersbourg, 1830, 2 vol. in-8° avec planches et 3 cartes.

Kotzebue (Golfe de), dans l'Océan Glacial, sur la côte N. O. de l'Amérique, au S. E. de celui de Behring, découvert en 1816 par le capitaine Kotzebue.

Kouang (Ssema), homme d'État et l'un des historiens les plus célèbres de la Chine, né dans le district de Chan prov. de Chen-si), vers 1018 de J. C. — 1086. Il descendait de Ssema-thsian, regardé comme le père de l'histoire en Chine Son père, ministre de l'empereur Tchin-tsong, de la dynastie des Song, l'initia de bonne heure à l'étude de l'histoire et des lettres, et Kouang y fit de si rapides progrès, qu'à l'âge de 19 ans il obtint le grade littéraire le plus élevé. Après avoir rempli, jusqu'en 1064, de hautes fonctions publiques, une disgrâce imméritée le rendit à ses études favorites, et il commença son grand ouvrage historique, qui de Hoang-ti, troisième empereur de Chine, va jusqu'à la quatorzième dynastie, c'est-à-dire au commencement du xe s. il ne fut achevé qu'en 1084. Dès 1067, cependant, Kouang avait été réintégré dans les fonctions de censeur public. A la mort de Tchin-tsong, 1084, il devint, par la volonté de sa veuve, l'impératrice, gouverneur, puis premier ministre du jeune empereur Tché-tsong, et se concilia, dans ce nouveau poste, l'amour du peuple, qui prit le deuil à sa mort.

Kouang-si, ou en anglais **Kwang-si** (Occident étendu), l'une des 18 prov. de la Chine propre, au S. Superficie, 201,640 kil. carrés, et 8,121,000 hab. Elle est traversée par le Si-kiang. Mines d'or, d'argent et de cuivre. Soie, cannelle, cire. Ch.-l. *Kouéï-lin*.

Kouang-tchéou. V. Canton.

Kouang-Toung (Orient étendu), l'une des 18 prov. de la Chine propre, au S., sur la mer de Chine. Superficie, 235,728 kil. carrés; popul., 20,152,000 hab.; sol montagneux, îles nombreuses sur ses côtes (Macao, Hong-Kong, Haï-nan, le groupe des Larrons ou Pirates). Ch.-l., *Canton*.

Kouarra. V. Niger.

Kouban, riv. de la Russie d'Europe (Région caucasienne), naît sur les flancs du mont Elbourz. C'est d'abord un torrent, coulant du S. au N. dans des gorges profondes; puis la vallée s'élargit vers l'O., et devient marécageuse; le lit du fleuve est peu profond. Il se divise vers la fin de son cours, qui a 600 kil., en plusieurs branches, dont les unes se jettent dans la mer Noire, et les autres dans la mer d'Azof. La presqu'île de Taman est entre les deux bras principaux. Le Kouban fait partie de la ligne militaire du Caucase. C'est l'ancien *Hypanis*, de Strabon, et le *Vardanes*, de Ptolémée.

Koubatcha, Koubetchi ou **Koubitchi**, v. de la Russie d'Europe (Région caucasienne), gvt. et à 50 kil. N. O. de Derbent. Fabriques de draps et d'armes; 5,000 hab.

Koublaï-Khan ou **Koupilaï-Khan**, en chinois, *Chi-Tsou*, empereur mogol, fondateur de la 20e dynastie chinoise, dite des *Mogols* ou *Yen*, 1214-1294. Après avoir réuni sous sa domination tous les pays conquis par son aïeul, Gengis-Khan, il s'empara de la Chine, fit périr tous les membres de la dynastie des *Song*, et gouverna avec habileté son vaste empire. Marco-Polo, qui vécut 17 ans à sa cour, parle de lui avec éloge.

Koubo ou **Seogoun**, titre du chef temporel du Japon. V. Taïcoun et Japon.

Kouéï-lin, v. forte de la Chine propre, ch.-l. de la prov. de Kouang-si. Entrepôt du commerce avec la Cochinchine.

Koueï-tcheou, l'une des 18 prov. de la Chine propre, au S. O. Superficie, 172,898 kil. carrés; popul., 5,679,000 hab. Les *Miaotse*, peuplade sauvage, habitent le Sud.

Kouéï-Yang, ch.-l. de la prov. précédente, au S. de Pékin, par 25° 30′ lat. N. et 124° 2′ long. E.

Kouen-Loun, grande chaîne de montagnes de l'Asie centrale, encore mal connue, qui se détache du Bolor-Tagh, à l'E., et sépare le Thibet, au S., du Thian-Chân-Nan-Lou chinois, au N.

Koufa ou **Kufa**, v. de la Turquie d'Asie, dans l'eyalet et à 140 kil. de Bagdad, fondée en 636, auj. en ruines, après avoir été la résidence de plusieurs califes. Elle a donné son nom à l'écriture dite *cufique*.

Kouhistan (Pays élevé), prov. de la Perse, à l'E., comprenant une partie de l'*Arie* et de la *Médie* des anciens. Ch.-l., *Birdjan*.

Kouhistan, prov. du Béloutchistan, au N. O., comprenant une partie de l'anc. *Caramanie*. Ch.-l., *Pouhra*.

Kouhistan, groupe de petits Etats dans l'Hindoustan, au N. du Pendjab. gouvernés par des princes Sikkes.

Kouka ou **Koukaoua** (la ville aux *koukas*, baobabs), v. du Soudan, capit. du Bournou, à 25 kil. N. O de Ngornou, près et à l'O. du lac Tchâd ; 50,000 hab.

Kouldja. V. Gouldja.

Kouli-Khan (Thamas). V. Nadir-Chah.

Koulikovo, vaste plaine de la Russie d'Europe (Toula), où fut détruite par Démétrius, en 1378, l'armée tatare de Mamaï.

Koulon ou **Dalaï,** lac de l'empire chinois, qui reçoit le Kerlon et donne naissance à l'Argoun et à l'Amoûr; 270 kil. de tour.

Koulouglis. V. Coulouglis.

Koum, Kom ou **Koom,** v. de Perse (Irak-Adjémi), à 200 kil. N. d'Ispahan. Sa belle mosquée renferme le tombeau de la fille de Mahomet, Fatime; 16,000 h. Anc. *Choama.*

Kouma ou **Kuma,** riv. de l'Empire russe qui, du versant N. du Caucase, va se jeter, par plusieurs embouchures. dans la mer Caspienne; elle arrose Georgievsk et les steppes des Kalmouks; 400 kil. de cours.

Koundouz, l'un des khanats du Turkestan, au S. E., sur le versant septentrional de l'Hindou-Kouch. Il est arrosé par l'Amou-Daria; c'est un pays assez montueux, couvert de pâturages, avec quelques vallées fertiles. Il comprend le Koundouz, le Tokharestan, le Badakhchan, le Ouakhan. Il est habité par les Ouzbecks et les Tadjiks. Les v. princ. sont : *Koundouz,* Kouloum (10,000 hab.), Fyzabad, Djerm.

Koungour, v. de la Russie d'Europe, gvt. et à 90 kil. S. E. de Perm. Exploitation de fer, cuivre, albâtre; 6,000 hab.

Kouopio. V. Kuopio.

Koupilaï-khan. V. Koublaï-Khan.

Kour ou **Mkvari** (*Cyrus*), riv. d'Asie, qui, de la Turquie d'Asie (Erzeroum), va, par Gori et Tiflis, se jeter dans la mer Caspienne; 900 kil. de cours.

Kour ou **Ben-demir,** riv. de Perse, qui, des confins de l'Irak-Adjémi, va se jeter dans le lac Baghteghian; 450 kil. de cours.

Kourakin (Le prince Boris Ivanovitch), diplomate russe, 1677-1727, jouit de toute la confiance du tzar Pierre le Grand, dont il épousa la belle-sœur. Il fut successivement son ministre plénipotentiaire à Londres, à La Haye et à Hanovre, prit part au congrès d'Utrecht, 1715, à celui de Brunswick, enfin, fut ambassadeur en France, où il mourut. Ce fut à lui que Pierre le Grand, partant pour son expédition de Perse, 1722, confia l'administration de tout l'empire.

Kourakin (Le prince Alexandre-Borisovitch), petit-fils du précédent, 1752-1818. Compagnon d'études de Paul Ier, il fut son ministre dirigeant pendant son règne et demeura vice-chancelier au commencement de celui d'Alexandre Ier. Il dirigea les négociations de la paix de Tilsitt, et résida, de 1808 à 1812, à Paris comme ambassadeur. Sa correspondance officielle lui fait le plus grand honneur.

Kouratchy. V. Koratchy.

Kourdes (en persan, *les forts, les braves*), anc. *Curdi, Gordyæi, Carducci,* peuple montagnard de l'Asie occidentale, à l'E. du Tigre, au S. des lacs de Van et d'Ourmia. Indépendants et gouvernés par leurs propres lois et leurs propres chefs, ils ne sont que tributaires de la Perse et de la Turquie. Ils ont donné leur nom au pays qu'ils habitent. Ils sont en grande majorité sunnites; mais leur islamisme est mêlé de croyances mazdéennes. Beaucoup de Yézidis ont conservé le type assyrien.

Kourdistan, ou pays des *Kourdes,* contrée de la Turquie d'Asie, comprenant l'anc. *Gordyène,* le pays des *Carduques* et une partie de l'*Assyrie.* Les vilayets de Chehrezour, Diarbekir et une partie de ceux de Bagdad et de Van, y sont compris. Sol fertile en céréales, riz, sésame, fruits, noix de galle, tabac, etc. Les bêtes à cornes, surtout les moutons et les chèvres à poil fin, sont la principale richesse du pays. Les v. pr. sont : Mossoul, Kerkouk, Chehrezour, Amadia, Souleimanieh.

Kourdistan, prov. de la Perse, formée de l'anc. *Médie,* par 32°30′-36°15′ lat. N., et 43°50′-46°30′ long. E. Ch.-l., *Kermanchah.* Sol assez fertile, quoique montagneux. Le nord, habité par les Kourdes, s'appelle Ardelan; le centre, Kourdistan; le sud, Louristan.

Kouren. V. Ourga.

Kouriles, archipel d'Asie, au S. O. du cap Lopatka (Kamtchatka), entre 43°40′-51° lat. N., et 142°30′-154° long. E. Il comprend 26 îles volcaniques, sujettes à de fréquents tremblements de terre, et la plupart désertes. Le Japon en possède deux au S., Itouroup et Kounisari; les autres appartiennent aux Russes, qui en ont eu connaissance en 1713 et les ont complétement découvertes en 1778. Les habitants, ou Aïnos, se tatouent, vivent, dans des espèces de terriers, des produits de leur chasse et de leur pêche. Commerce de fourrures, plumes d'aigles, graisse de baleine.

Kourk ou **Kourg,** district de l'Hindoustan anglais (Madras), dans l'anc. Malabar. Ch.-l., *Markery* ou *Merkara*

Koursika, riv. de la Russie d'Asie, affl. de l'Iénisséi. Cours de 600 kil.

Koursk, v. de la Russie d'Europe (Grande Russie), l'une des plus anciennes, à 500 kil. S. E. de Moscou. Ch.-l. du gvt. du même nom. Evêché, tribunaux, gymnase, séminaire; fonderies, poteries, tanneries; grande fabrication de ceintures de laine; fruits abondants; 35,000 hab. — Le gouvern. de Koursk a 46,455 kil. carrés et 1,955,000 hab. Il est très-productif, surtout en grains, fruits, lin; élève de chevaux et d'abeilles; fabr. de grosse toile, de cuir, etc.

Koutaïs. V. Kotatis.

Koutchouk-Balkan, ou le Petit-Balkan, contrefort septentrional des Balkans. Il commence au nord de Slivno et se dirige au N. E. vers Choumla.

Koutchouk-Kaïnardji. V. Kaïnardji.

Koutousof (Michel-Lawrinovitch-Golemnitcheff), prince de Smolensk, feld-maréchal russe, 1745-1813. Envoyé à Strasbourg, pour y faire ses études, il en revint à 16 ans, pour entrer au service, avec le grade d'officier d'artillerie. Il prit part à la guerre de la confédération de Pologne, et aux expéditions de Romantzof contre les Turcs. Le courage et les talents militaires dont il fit preuve dans toutes les campagnes où il fut employé, ses services administratifs et diplomatiques, comme ambassadeur à Constantinople, 1793, comme commandant de l'Ukraine, en 1794, enfin comme gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg, justifient son élévation au plus haut grade de l'armée, celui de généralissime, en 1812, à la présidence du conseil et à la dignité de prince. Il dicta aux Turcs la paix de Bukharest, 1812; fut mis à la tête de l'armée pour combattre Napoléon, fut vaincu à la Moskowa, mais montra la plus grande énergie et nous poursuivit avec fureur pendant la fameuse retraite de Moscou. Il mourut de maladie à Bunzlau (Silésie), pendant la campagne de 1813. La douceur de son caractère égalait l'amabilité de son esprit, qui était des plus cultivés.

Kouyoundjik, en face de Mossoul, sur les bords du Tigre (Kourdistan turc), sur l'emplacement de Ninive. On y a retrouvé beaucoup de ruines en 1847 (tombeau de Jonas, palais de Sennachérib, etc.).

Kouznetsk, pet. v. de la prov. de Tomsk (Sibérie), sur le Tom. Importantes mines de houille aux environs.

Kovar ou **Kœvar,** anc. district de la Transylvanie, réuni à la Hongrie en 1836. Ch.-l., *Nagy-Somkut.*

Kovima. V. Kolima.

Kovno, v. de la Russie d'Europe, gouv. de Kovno, au N. O. de Vilna. Commerce de blé; hydromel renommé; 35,000 hab. — Le gouv. a 1,156,000 hab.

Kozlo, v. du gouv. de Tambov (Russie); 10,000 hab.

Krafft (Jean-Charles), architecte et dessinateur allemand, naturalisé français, né à Brunnenfeld (Autriche), 1764, mort à Paris, 1833. Ses ouvrages, qui lui firent, quand ils parurent, une grande réputation, ont perdu beaucoup de leur intérêt par les progrès qu'a faits l'architecture, et surtout par l'emploi du fer, qui y est substitué de plus en plus au bois, et quelquefois même à la pierre dans les constructions.

Krafft (George-Wolfgang), physicien allemand, né à Duttlingen (Wurtemberg), 1701-1754; professeur de mathématiques au collége de Saint-Pétersbourg et membre de l'académie de Berlin. Sa *Description de la maison de glace construite à Saint-Pétersbourg en* 1740, et dans laquelle on fit mourir un prince Galitzin pour s'être converti au catholicisme, a été traduite en français par Le Roi de l'académie de Saint-Pétersbourg.

Krafft (Wolfgang-Ludovic), astronome, fils du précédent, né à Saint-Pétersbourg, 1743-1814; membre de l'académie de cette ville. Il fut le professeur de mathématiques d'Alexandre Ier, et de son frère, le grand-duc Constantin. Il alla observer, à Orenbourg, en 1767, le passage de Vénus devant le soleil, et concourut à la rédaction des tables de la lune d'Euler.

Krain, nom allemand de la **Carniole.**

Krajogewatz ou **Kra ouïevatz,** ville de la Serbie, à 100 kil. de Sémendria, résidence du prince. 6,000 hab.

Krajova ou **Craïova,** v. des Principautés-Unies (Valachie), à 190 kil. de Bucharest, ch.-l. de la Petite-Valachie. Commerce assez actif; 23,000 hab.

Krakow, nom polonais de **Cracovie.**

Kralowy-Hradeez, nom bohémien de **Kœniggrætz.**

Krantz (Albert), historien allemand, né à Hambourg, vers le milieu du xve s., mort en 1517 docteur en théologie et en droit canon, professa la philosophie et la théologie à Rostock. S'étant établi à Hambourg, il en devint syndic et fut chargé par cette ville de diverses missions, dont il s'acquitta habilement. Il a laissé sur l'histoire des peuples du Nord des ouvrages où il fait preuve d'érudition, d'impartialité et d'une critique peu commune. Nous citerons à ce titre : *Saxonia, sive de Saxonicæ gentis vetusta origine*, etc., Cologne, 3e édit. 1594, in-8°, et Francfort, 6e édition, 1621, in-fol.; *Regnorum aquilonarium, Daniæ, Sueciæ et Norvegiæ Chronicon*, Francfort, 1580, in-fol.

Krapacks. V. Karpathes.

Krascheninnikof (Etienne-Pétrovitch), voyageur russe, né à Moscou, 1713-1755, fut adjoint en 1735, comme professeur de botanique, par l'académie de Saint-Pétersbourg, à l'expédition scientifique envoyée en Sibérie, et dont faisaient partie le naturaliste Gmelin, l'historiographe Müller et l'astronome français de L'Isle de la Croyère. Il s'en sépara pour pénétrer seul dans le Kamtchatka, où il résida 4 ans, et dont il a laissé une *Description*, Saint-Pétersbourg, 1755, 2 vol., qui est l'ouvrage le plus complet qu'on ait sur ce pays. Elle a été traduite en anglais, en allemand et deux fois en français, par Eidous et par Sainpré; cette dernière traduction, Amsterdam, 1770, 2 vol. in-12, est la meilleure.

Krasicki (Ignace), comte de Siezim, écrivain polonais, surnommé le *Voltaire de la Pologne*, né à Doubiecko (Galicie), 1735-1801. Elève des jésuites, il embrassa l'état ecclésiastique, et devint prince-évêque de Warmie, ensuite archevêque de Gnesne. Ses nombreux ouvrages en prose et en vers sont fort estimés de ses compatriotes; plusieurs ont été traduits en français, entre autres : son poëme héroï-comique *Mysreis*, les *Aventures de Nicolas Doswiadczinski*, plusieurs de ses *Fables*, etc. Ses *Satires* passent pour des chefs-d'œuvre. Ses œuvres complètes ont été éditées plusieurs fois, notamment à Paris, 1830, 10 vol.

Krasnoï ou **Krasnoe**, v. de la Russie d'Europe, gvt. et à 46 kil. S. O. de Smolensk, ch.-l. de district; son nom est devenu historique par les pertes qu'y subit l'armée française, du 16 au 19 novembre 1812.

Krasnoïarsk, v. de la Russie d'Asie (Sibérie), à 880 kil. N. O. d'Irkoustk; sur la route principale de la Russie d'Europe à Kiakhta. Ch.-l. du gvt. d'Iénisséisk et du district de son nom. Comm. de fourrures; 5,000 hab.

Krasso, Krassova ou **Kraschow,** anc. comitat de Hongrie (cercle au delà de la Theiss), faisant partie auj. de la Voïvodie serbe et du banat de Temeswar. Ch.-l., *Lugos*. Sol fertile en céréales, lin, fruits, vins, etc.; nombreuses mines de fer, de cuivre, plomb, houille.

Krause (Charles-Chrétien-Frédéric), philosophe et littérateur allemand, né à Eisenberg (Altenbourg), 1781-1832. Il professa, à Iéna, à Dresde, à Berlin, à Gœttingue, la philosophie, le droit et les mathématiques. Il appartenait à l'école de Schelling. Il a laissé, outre plusieurs ouvrages sur la Franc-maçonnerie : *Urbild der Menschheit* (le Type de l'Humanité), Dresde, 1811 et 1819; *Vorlesungen uber die Grundwahrheiten der Wissenschaft* (Leçons sur les vérités fondamentales de la science), Gœttingue, 1829, etc.

Kray (Paul, baron de), général autrichien, né à Kœsmark (Hongrie), 1735-1804. Entré au service pendant la guerre de Sept Ans, il fit les campagnes de 1793, 1794 et 1795 contre la France, commanda les troupes impériales en Italie, après Mélas, 1799, et succéda à l'archiduc Charles dans son commandement sur le Rhin et le Danube, 1800, où il ne put arrêter les progrès du général Moreau; il fut rappelé et rentra dans la vie privée.

Kremenetz, en polonais *Krzemieniec*, v. de la Russie d'Europe (Volhynie), à 280 kil. S. de Jitomir. Château fort, jardin d'acclimatation; foires importantes; 6,000 hab.

Krementchoug, v. de la Russie d'Europe, gouvernement et à 110 kil. S. O. de Poltava. Entrepôt de vivres pour l'armée; 8,000 hab.

Kremlin. V. Moscou.

Kremnitz, en hongrois *Kœrmœcz-Banya*, ville de Hongrie (Bars), à 26 kil. N. de Chemnitz. Direction des mines, hôtel des monnaies; 10,000 hab.

Krems, v. anc. de la Basse-Autriche. Moutarde renommée; 5,000 hab.

Kremsier, en morave *Kromieriz*, v. des États autrichiens (Moravie), à 36 kil. S. E. d'Olmutz. Maison d'éducation pour les enfants de militaires; 5,500 habitants. C'est là que se réunit, en 1848, la diète autrichienne.

Kremsmunster, bourg des États autrichiens (Haute-Autriche), à 20 kil. O. de Steier. Une abbaye de bénédictins, qui devint célèbre au moyen âge par ses grandes richesses, y fut fondée en 772. Lycée, gymnase, école polytechnique, collections d'histoire naturelle, etc.; 1,000 hab.

Kreutz ou **Kreuz,** en hongrois *Körös* ou *Kœrœs-Vasarhely*, v. forte des États autrichiens (Croatie civile), à 35 kil. S. E. de Warasdin; 4,000 hab. Ch.-l. d'un comitat de même nom; blé, maïs, tabac, vins.

Kreutz, district régimentaire des États autrichiens (confins militaires de Croatie), dans le généralat de Warasdin. V. princ., *Ivanich*.

Kreutzer (Rodolphe), célèbre violoniste et compositeur français, né à Versailles, 1766-1831. Fils d'un allemand, musicien de la chapelle du roi, il fut dès l'âge de 6 ans initié par son père aux premières notions de la musique, et entra à 24 ans comme premier violon au théâtre italien. Sa grande ambition était d'écrire pour la scène. Desforges lui en fournit la première occasion, en lui confiant le canevas de *Jeanne d'Arc à Orléans*, dont Kreutzer fit rapidement la musique et qui réussit. *Paul et Virginie*, puis *Lodoïska*, dont l'introduction, la *Marche des Tartares* et la romance de *Lodoïska* sont restés longtemps populaires, suivirent de près et assurèrent à leur jeune auteur une place distinguée parmi les compositeurs de son temps. Le reste de sa carrière ne démentit pas ces brillants débuts. Attaché à la chapelle du 1er Consul en 1802, premier violon à la chapelle du roi en 1814, chef d'orchestre à l'Opéra de 1817 à 1825, etc., il fit représenter avec succès sur cette scène de nombreux ouvrages, parmi lesquels *Aristippe*, 1808, passe pour son chef-d'œuvre; *Ipsiboé*, 1824, et *Pharamond*, 1825, furent les deux dernières œuvres qu'il donna au public; *Mathilde* est un grand opéra en 3 actes, terminé vers la fin de 1826, et resté inédit. Kreutzer écrivit des ballets, et beaucoup de symphonies, de sonates pour violon, etc.

Kreutzer (Conradin), compositeur allemand, né dans le grand-duché de Bade, 1782-1849, a composé des opéras, des messes, des morceaux de musique instrumentale, qui se recommandent plus par leur facture que par l'inspiration; la plupart sont oubliés. Il inventa un instrument nouveau, le *Panmélodion*, espèce d'harmonica, qui eut un succès éphémère.

Kreuznach, v. des États prussiens (prov. du Rhin), à 60 kil. S. E. de Coblentz, sur la Nahe. Ruines d'une église gothique; salines très-productives, bains; 10,000 hab.

Krichna, un des noms de Vishnou, dans la mythologie indoue. Lors de sa 8e incarnation, Krichna, dont la légende a de frappantes analogies avec celles d'Hercule, d'Apollon, de Jupiter, fut élevé en secret pour échapper à la mort dont son oncle maternel, Kansa (incarnation de Siva), l'avait menacé en naissant. Il sortit victorieux des épreuves périlleuses que celui-ci lui imposa et délivra les Pandous de l'oppression où les tenaient les Kansous. A sa mort commença l'âge de fer. Plus de 16 mille femmes se brûlèrent pour ne pas lui survivre. Cette légende est le sujet d'un poëme indien, le *Bhagavata-Purana*, qu'on croit du xiiie siècle et qu'Eugène Burnouf a traduit, 1841.

Krichna ou **Kistnah,** fleuve de l'Hindoustan, qui prend sa source dans les Ghâttes occidentales, coule à travers la presqu'île, et se jette dans le golfe du Bengale, après s'être divisé en deux branches, la Krichna propre et le Sippelek. Les affl. de droite sont la Malporba et la Toum-gaboudra; ceux de gauche sont la Bimah et la Moussy. Il roule dans son sable des diamants et autres pierres précieuses; cours de 1,200 kil.

Kristenaux. V. Knistenaux.

Krommente, bourg de la Hollande septent. (Pays-Bas), où il y a d'importantes fabriques de toiles à voiles.

Kronach ou **Cranach,** v. de Bavière (Mein supérieur), à 86 kil. N. O. de Baireuth. Patrie du peintre Lucas, dit Cranach; 3,000 hab.

Kronborg, château fort de Danemark qui défend le passage du Sund et où fut enfermée, en 1772, la reine Caroline-Mathilde après la chute de Struensée. Il est à 40 kil. O. de Copenhague.

Kronoborg ou **Cronenburg,** lan ou préfecture de Suède (Gothie), formée de l'anc. Smaland. Lacs nombreux; 162,000 hab. Ch.-l. *Vexiœ*. — La prov. a 164,000 hab.

Kronslott. V. Kronstadt.

Kronstadt, v. de la Russie d'Europe, par 59° 59′ 46″ lat. N. et 27° 25′ 36″ long. E., à l'extrémité de l'île de Kotlin, et en face de l'embouchure de la Néva ; à 40 kil. O. de Saint-Pétersbourg, dont elle forme le port. Station principale de la flotte russe de la Baltique, qui s'y trouve protégée par des travaux d'art considérables, des écueils, des bancs de sable à travers lesquels il n'existe que deux passages, dont le seul accessible aux navires de guerre est défendu par 8 forts qui se commandent et s'épaulent. Trois ports, militaire, d'armement et marchand, arsenaux, casernes, hôpitaux de la marine, docks ; 45,000 hab. Construite par Pierre le Grand en 1710, ses fortifications, commencées par lui, ont été augmentées successivement par Elisabeth, Catherine II, Paul Ier, Alexandre Ier et Nicolas. Mouvement d'importation et d'exportation considérable.

Kronstadt, en hongrois *Brassow*, v. forte des Etats autrichiens (Transylvanie), dans le pays des Saxons, à 170 kil. S. E. de Klausenburg. Gymnase luthérien ; écoles normales catholique, grecque et valaque, etc. Fabr. de lainages ; comm. de vins, bétail, grains, avec les Principautés-Unies ; 28,000 hab. Fondée en 1203.

Krosno, v. des Etats autrichiens (Galicie), à 22 kil. S. E d'Iaslo. Anc. château royal ; 5,000 hab.

Krossen, v. des Etats prussiens (Brandebourg), à 50 kil. S. E. de Francfort. Tribunaux. Draps, tanneries, forges ; comm. de vins ; 6,000 hab.

Krotzka ou **Stolnatz,** bourg de Serbie, près duquel les Turcs battirent les Autrichiens en 1739 ; à 15 kil. O. de Semendria.

Krüdener (Julie **de Wietinghoff,** baronne de), née à Riga, 1764-1824. Fille de l'un des plus riches seigneurs de la Livonie et petite-fille du maréchal Münich, elle épousa à 18 ans, au retour d'un voyage qu'elle avait fait avec son père à Paris, le baron Krüdener, diplomate russe, homme d'esprit qui se plut à compléter l'éducation de sa femme et à réveiller son intelligence plus rêveuse que vive. Les premières années de cette union furent sans nuage. Dans le voyage que les deux époux firent en Italie, où le baron alla représenter quelque temps son gouvernement à Venise, Mme de Krüdener s'efforça de l'aimer d'un amour romanesque, et ne sembla pas s'apercevoir de la passion profonde, mais silencieuse, qu'elle inspirait au jeune secrétaire de l'ambassade, Alexandre de Stakieff. A Copenhague, où M. de Krüdener se rendit en quittant l'Italie, sa conduite changea. « Ce fut dans cette ville, dit M. Sainte-Beuve, que la jeune ambassadrice fut entièrement éclairée sur le genre de sentiment qu'elle avait inspiré à M. de Stakieff. » La vie qu'elle continua à mener, pendant plusieurs années, ne faisait guère pressentir la révolution profonde qui s'opéra en elle, particulièrement à la mort de la reine Louise de Prusse, dont elle était devenue l'amie. Cette femme si mondaine devint tout à coup d'une dévotion et d'un mysticisme qui étonnèrent tous ceux qui la connaissaient. Ayant eu l'occasion, en 1814, d'être présentée à Alexandre Ier, à Heilbronn, elle le suivit sur son invitation à Heidelberg, au quartier général des alliés, puis, après la bataille de Waterloo, à Paris, et prit et exerça sur lui durant quelque temps un grand ascendant. Mais ses prédications mystiques, et ses doctrines, qui, bien que fondées sur l'Evangile, ne s'adaptaient aux formes d'aucune communion chrétienne, finirent par provoquer de nombreuses réclamations. Bâle, le grand-duché de Bade, le Wurtemberg, la Bavière, la Saxe lui refusèrent un asile ; l'empereur Alexandre ne voulut pas la voir à Saint-Pétersbourg, en 1818, et s'il lui donna audience en 1821, elle plaida en vain auprès de lui la cause des Grecs qu'elle avait embrassée avec enthousiasme. Il lui répondit par une réprimande amicale, mais sévère, et qui la découragea. Elle revint dans sa terre de Kosse, en Livonie, puis elle partit pour la Crimée, en 1824, et se rendit à Karasou-Bazar, où elle s'occupait de fonder un refuge pour les criminels, quand elle mourut. On a d'elle un roman, *Valérie*, Paris, 1803, 2 vol. in-12, où l'on croit qu'elle a retracé quelques-unes des aventures de sa jeunesse, et quelques autres productions moins importantes.

Krug (Wilhelm-Trangott), philosophe allemand, né en Prusse, 1770-1842. Il se voua à la carrière du professorat, et fut appelé d'abord à occuper la chaire de philosophie à Francfort-sur-l'Oder, puis, à la mort de Kant, à le remplacer dans sa chaire de logique et de métaphysique, à Kœnigsberg. En 1813, il s'engagea, par patriotisme, et ne reprit ses études et ses travaux philosophiques qu'au retour de la paix. En 1833, il représenta, dans la diète saxonne, la ville de Leipzig, honneur qu'il dut à ses opinions libérales. Disciple de Kant, il ne partageait pas cependant toutes ses idées et essaya de concilier le réalisme et l'idéalisme dans un système auquel il donnait le nom de *Synthétisme transcendantal*. Krug a laissé un grand nombre d'ouvrages philosophiques dont le plus important est celui qui a pour titre *Fundamental Philosophie* (Philosophie fondamentale), 3e édit., Leipsig, 1827, qui devint promptement très-populaire en Allemagne. Parmi ses autres travaux, nous citerons : *Briefe über die Perfectibilität der geoffenbarten Religion* (Lettres sur la Perfectibilité de la religion révélée), Iéna et Leipzig, 1795 ; *Essai d'une encyclopédie systématique des sciences*, Wittemberg, 1796-1797, 2 vol. ; 3e vol., Leipzig, 1804 ; *Exposition historique du libéralisme ancien et moderne*, Leipzig, 1823, etc.

Krummacher (Frédéric-Adolphe), poëte et théologien protestant, né à Tecklemburg (Westphalie), 1768-1845, fut professeur de théologie et prédicateur. Ses écrits s'adressent surtout au peuple et aux enfants, et tendent à leur faire comprendre et aimer les vérités de la religion et de la morale. Ses *Paraboles*, en vers, très-populaires en Allemagne, ont été traduites en français par l'abbé Bautain, 1821, 2 vol. in-12, et par Teillac, 1838. La 8e édition allemande est datée d'Essen, 1850.

Krummau, v. des Etats autrichiens (Bohême), à 20 kil. S. O. de Budweiss. Beau château des princes de Schwartzenberg. Maison d'éducation pour les enfants de militaires ; 6,000 hab.

Krunitz (Jean-Georges), écrivain allemand, né à Berlin, 1728-1796, entreprit, en 1773, de publier une *Encyclopédie économico-technologique ou Système général de l'économie politique, domestique et morale.* Il en fit paraître 73 vol. in-8°, Berlin, 1773-1796 ; les frères Flœrke la terminèrent. Elle compte en tout 214 vol., dont le dernier a paru en 1853.

Kruse (Christian), historien allemand, né dans le grand-duché d'Oldenbourg, 1753-1827, professeur d'histoire, à Leipzig, connu surtout par son *Atlas des Etats européens*, qui a servi de base à celui que MM. Le Bas et Ansart ont publié en 1852-1836, in-fol.

Krusenstern (Adam-Jean **de**), célèbre navigateur russe, né en Estonie, 1770-1846. Après avoir servi dans la marine anglaise, de 1793 à 1799, et visité l'Inde et la Chine, il entreprit, par l'ordre d'Alexandre Ier, un voyage autour du monde, dont il avait suggéré l'idée, et qui avait pour but de tracer, aux négociants russes établis sur les côtes nord-ouest de l'Amérique et aux îles Aléoutiennes, la route à suivre pour aller directement en Chine et au Japon. Ce voyage, qui dura quatre ans, fut fécond en découvertes et en observations utiles. Quelques années plus tard, Krusenstern tenta de trouver, au N. O., un passage d'Amérique à Arkhangel. Le plus connu et le plus intéressant de ses ouvrages est le récit de son voyage de circumnavigation, qui a été traduit par Eyriès sous ce titre : *Voyage autour du monde, fait dans les années* 1803, 1804, 1805 *et* 1806, *par ordre de l'empereur de Russie, sur la* Nadiejeda *et la* Neva, commandées par A. J. de Krusenstern, Paris, 1821, 2 vol. in-8°. et atlas in-fol. de 30 pl.

Kryloff (Ivan-Andréévitch), célèbre fabuliste russe, né à Moscou, 1768-1844, conservateur de la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg. Après s'être essayé, sans grand succès, dans la tragédie et la comédie, il trouva, pendant un séjour de trois ans qu'il fit à la campagne, dans les terres du prince Serge Galitzin, qui l'y avait amené comme secrétaire, sa véritable veine, en traduisant quelques fables de La Fontaine. Elles lui inspirèrent le désir d'en composer d'originales ; il y réussit si bien, qu'il a mérité d'être appelé le *la Fontaine* de la Russie. A son retour à Saint-Pétersbourg, l'empereur Alexandre le pensionna et l'attacha à la bibliothèque impériale. Ses *Œuvres*, 3 vol. in-8°, ont eu plusieurs éditions à Saint-Pétersbourg. Ses principales fables ont été traduites en vers français par M. Bougeault, Paris, 1852, in-12, et par M. N. Parfait. On a aussi de Kryloff une bonne comédie : *le Magasin à la mode*, qui a été traduite dans la *Collection des théâtres étrangers*.

Krzemienice. V. Kremenetz.

Ksar au pluriel **Ksour,** nom que les tribus arabes du Sahara algérien donnent au lieu fortifié où sont gardées leurs marchandises.

Ktima, v. de l'île de Chypre, qui a eu autrefois jusqu'à 50,000 hab. et n'en a plus auj. que 1,200.

Kubinskoe, canal de Russie, qui réunit la Dvina

du Nord, par le lac de *Kubinskoe*, à la Scheksna, affluent du Volga.

Kublaï-Khan. V. Koublaï-Khan.

Kufstein, place forte du Tyrol (emp. d'Autriche), sur l'Inn.

Kuhn (Charles-Gottlob), médecin allemand, né à Spergau, près de Mersebourg, 1754-1840, s'est fait connaître par de nombreux ouvrages sur diverses branches des sciences médicales, entre autres par une *Histoire de l'électricité médicale et physique*, Leipzig, 1783-1785, 2 vol. in-8°, suivis, en 1796 et 1797, de deux volumes de supplément, sous le titre de *Nouvelles découvertes sur l'électricité*, etc. Kuhn a pris part, en outre, à la publication de plusieurs recueils périodiques à l'usage des médecins, et donné une édition greco-lat. des *Opera medicorum græcorum quæ supersunt*, Leipzig, 1821-1833, 29 vol. in-8°.

Kumaon ou **Kemaon.** prov. de l'Hindoustan, dans les prov. du Nord-Ouest; capit., *Almora*.

Kumirs. nom sous lequel on désigne souvent neuf tribus belliqueuses de race kabyle, sur les frontières de la Tunisie et de l'Algérie. Elles sont presque indépendantes.

Kunckel (Jean), célèbre chimiste allemand, né à Rendsbourg, 1630-1702, professeur de chimie, auquel sont dues plusieurs découvertes importantes, entre autres, le moyen d'établir le phosphore dans son état naturel; il enseigna aussi le procédé de faire du verre rouge dans son ouvrage: *Ars vitraria experimentalis*, traduit par le baron d'Holbach. Le roi de Suède, Charles XI, se l'attacha, le nomma conseiller des mines et l'anoblit. Il a laissé plusieurs ouvrages de chimie auxquels les progrès de la science ont ôté presque tout leur intérêt.

Kunersdorf, vge des Etats prussiens (Brandebourg), au S. de Custrin et près de Francfort-sur-l'Oder. Frédéric le Grand y fut battu, le 12 août 1759, par les Russes et les Autrichiens.

Kungur, v. du gouv. de Perm (Russie), sur la Zynva; 8,000 hab.

Kuopio ou **Kouopio.** v. de la Russie d'Europe (Finlande), sur une presqu'île du lac Killavesi, à 288 kil. E. de Vasa; 1,300 hab., ch.-l. d'un gouvernement qui porte son nom, et a 42,730 kil. carrés et 250,000 habitants.

Kupetzki (Jean), peintre hongrois, né à Pœsing (Bohême), 1666 ou 1667-1740. Fils d'un pauvre tisserand, il s'enfuit à 15 ans de la maison paternelle, se rendit en Suisse, où un peintre de Lucerne le prit en amitié et lui donna les premiers éléments de son art. Quand le jeune élève vit qu'il n'avait plus rien à apprendre de son maître, il partit pour l'Italie, où il trouva, dans le peintre Füssli, un nouveau maître et un ami, et, dans le prince Alexandre Sobieski, un généreux protecteur. Après 22 ans de séjour sur la terre des beaux-arts, il se rendit à Vienne, où Joseph Ier et Charles VI le comblèrent de faveurs. Quoique Kupetzki peignît l'histoire, c'est comme peintre de portraits qu'il s'est acquis la réputation du plus grand artiste de son temps.

Kuproli ou **Kuprogli.** V. Koproli.

Kureachee. V. Koratchy.

Kuren. V. Cyrène.

Kurin (Djebel-). V. Taurus.

Kurische-Haff. V. Curisch-Haff.

Kurland, nom allemand de la Courlande.

Kurrah. V. Korrah.

Kurrichane, v. de l'Afrique australe (Cafrerie), à 320 kil. N. E. de Litakou; 16,000 h. b., les plus civilisés des Cafres.

Küssnacht, brg de Suisse, cant. et à 17 kil. N. O. de Schwytz, sur la rive N. du lac de Lucerne; 2,800 h. Chapelle élevée sur le lieu où Guillaume Tell s'échappa de la barque qui portait Gessler; ruines du château de celui-ci, et, dans le voisinage, défilé où il fut frappé par la flèche du libérateur de la Suisse.

Kustendji, Giustendil ou **Kostendil.** v. de la Turquie d'Europe, dans le vilayet de Nisch (Macédoine). Archevêché grec; 8,000 hab.

Kuster (Ludolphe), érudit allemand, né à Blomberg (Westphalie), 1670-1716. En sortant du collége Joachim, de Berlin, il fut chargé de l'éducation des fils du comte Schwerin, puis visita l'Allemagne, les Pays-Bas, l'Angleterre, où il résida cinq ans, fut quelque temps professeur au collége Joachim, et bibliothécaire du roi de Prusse. En 1713, il vint à Paris, se convertit au catholicisme, reçut une pension du roi, et fut nommé membre de l'Académie des Inscriptions. Parmi les nombreux travaux qu'il a publiés, nous citerons son *Histoire critique d'Homère*, Francfort, 1696, in-8°; sa *Bibliotheca librorum novorum*, Utrecht, 1697-1699, 5 vol. in-8°; son excellente édition du *Suidæ Lexicon græce et latine*, Cambridge, 1705, 3 vol. in-fol., etc.

Kuster (George-Godefroy), historien allemand, né à Halle, 1695-1776, professeur à Berlin, connu surtout par sa compilation sur le Brandebourg: *Collectio opusculorum historiam Marchicam illustrantium*, Berlin, 1731-1753, 2 vol. in-8°.

Kutaièh, Koutaièh, Kiutahia ou **Kutayah,** anc. *Cotyæum*, v. de la Turquie d'Asie, au pied du Mouraddagh, à 340 kil. S. E. de Constantinople, par 39° 24' lat. N. et 25° 57' long. E. Ch.-l. du sandjak de Kerman. Château byzantin. Comm. de produits agricoles. Fabr. de pipes; 50,000 hab., dont 10,000 sont Arméniens, et 5,000 Grecs. — Célèbre par le traité de 1833, qui termina la première guerre entre le sultan Mahmoud et Méhémet-Ali.

Kuttenberg, v. des Etats autrichiens (Bohême), à 10 kil. N. O. de Czaslau. Tribunal des mines, tribunal criminel, maison d'éducation pour les enfants de militaires; église gothique remarquable, filatures, imprimeries de toile; 10,000 hab.

Kyenduen, riv. de l'Inde transgangétique (empire Birman), qui se jette dans l'Iraouaddy; cours de 650 k.

Kymmenegaard. V. Michel (Saint-).

Kymris, anc. peuple de l'Europe, Scythe d'origine, et qui, des bords du Pont-Euxin, vint s'établir dans la Gaule. V. Cimbres, Cimmériens, Gaule.

Kyparissia. V. Cyparisse.

Kyrpoy, v. de l'Hindoustan anglais, présidence et à 85 kil. O. de Calcutta. Tissus de coton; 10,000 hab.

L

Laa, v. de l'empire d'Autriche (Basse-Autriche), sur la Thaya; 1,500 hab. Près de Laa fut livrée la bataille de Marchfeld, gagnée par l'empereur Rodolphe de Habsbourg sur le roi de Bohême, Ottocar II, 1278, dans la grande plaine de Marchfeld, au N. du Danube. Ottocar y fut tué, ses vastes possessions passèrent à son vainqueur et devinrent le noyau de la monarchie autrichienne.

Laachersée, lac du roy. de Prusse (prov. du Rhin), à 22 kil. O. de Coblentz; 3 kil. de long sur 2 kil. 600 m. de large. Au S. O., était une célèbre abbaye de bénédictins, fondée en 1093.

Laaland. *Lalandia*, île du Danemark, dans la mer Baltique entre Falster, à l'E., et Langeland, à l'O.; 1,200 hect de superf.; 45,000 hab. Sol plat, fertile en grains. Elle forme, avec l'île de Falster, le diocèse ou *stift* de Laaland; ch.-l., *Marieboe;* v. princ., Nakskov, petit port à l'O.

Laan (A. **van der**), graveur hollandais, né à Utrecht, 1690-1733, exécuta, à Paris, de nombreux travaux à l'eau-forte et au burin: *Vues et paysages d'Allemagne et d'Italie; Chasse burlesque faite par des nains; Grande pêche des baleines*, etc.

Laar (Pierre **de**), dit **Bamboche,** peintre hollandais, né à Laaren, près de Naarden, 1613-1673 ou 1674. Il demeura 16 ans à Rome. Il a surtout représenté des scènes populaires, kermesses, mascarades, chasses, etc., avec une vérité remarquable. Le Louvre a de lui: *le Départ de l'hôtellerie*, un *Pâtre jouant du chalumeau près d'une femme qui trait une vache.*

Labadie (Jean), hérétique, né à Bourg-sur-Garonne, 1610-1674, fut jésuite pendant quinze ans, prédicateur et professeur. Il se laissa égarer par les rêveries de la plus folle mysticité, prétendit avoir *reçu l'esprit* de saint Jean-Baptiste, se soumit aux jeûnes les plus rigoureux et obtint, à force d'instances, la permission de quitter son ordre. Il eut des disciples, les *labadistes*, se

rendit suspect par ses prédications dans plusieurs villes, trompa plusieurs évêques par ses dehors de piété, enseigna et pratiqua les plus odieuses conséquences du quiétisme de Molinos, se cacha, et finit par embrasser le protestantisme à Montauban, 1650. Il fut expulsé, à cause de sa conduite, 1659, se rendit à Genève, en Hollande, y fit de nombreux prosélytes, la princesse palatine Elisabeth, Antoinette Bourignon, etc.; excita des troubles qui le forcèrent à se retirer à Altona, où il mourut. Les *labadistes* ont longtemps existé dans le duché de Clèves. On trouve la liste des nombreux ouvrages de Labadie dans les t. XX et XXVIII des *Mémoires* de Nicéron.

Laban, patriarche de la Bible, fils du Syrien Bathuel, de la famille d'Abraham, vivait en Mésopotamie. Isaac épousa sa sœur Rébecca; Jacob se réfugia auprès de lui, se mit à son service, et épousa ses filles, Lia et Rachel. Laban voulut empêcher Jacob de le quitter, le poursuivit, mais se réconcilia avec lui dans le lieu qu'ils appelèrent *Galaad* (le lieu élevé du témoin).

Labana ou **Libna,** v. de la tribu de Juda, appartenant aux lévites.

Labarben, *Barbentum*, village de l'arr. et à 25 kil. N. O d'Aix (Bouches-du-Rhône); 1,700 hab. Ancienne église des Templiers, beau château qui a appartenu au roi René et à la famille de Forbin.

La Barbinais-le-Gentil, voyageur, né probablement à Saint-Malo, vivait encore en 1731. Il est connu par ses voyages intéressants, de 1714 à 1717, qu'il publia sous ce titre : *Nouveau voyage autour du monde*, avec une *Description de la Chine*, 3 vol. in-12, 1727.

La Barollière (Jacques-Marguerite, **Pilotte,** baron de), général, né à Lunéville, 1742-1827, servit dans les gardes du roi Stanislas, puis dans le régiment de Navarre. Il fit les campagnes de Corse de 1768 et 1769, et était colonel en 1791, maréchal de camp en 1792. Il se distingua à Valmy, devint général de division en 1793, fut envoyé en Vendée et défait à Martigné le 15 juillet. Arrêté, il fut rendu à la liberté après le 9 thermidor; commanda la division de Rennes, eut quelques commandements jusqu'en l'an XI et se retira à Pont-à-Mousson.

Labarraque (Antoine-Germain), chimiste, né à Oloron, 1777-1850, servit dans les grenadiers de La Tour d'Auvergne, puis devint pharmacien militaire. Il reprit alors ses études interrompues, à Montpellier, à Paris, et, par ses ouvrages, mérita d'être des Sociétés de pharmacie et de médecine. Il a fait de nombreux travaux, justement estimés, pour l'assainissement des arts insalubres, par l'emploi de l'eau de javelle et des chlorures de chaux et de soude.

La Barre (Louis-François-Joseph **de**), né à Tournai, 1688-1738, fut de l'Académie des Inscriptions, en 1727. On lui doit des *Mémoires sur Lycurgue*, etc., une édition du *Spicilegium*, de d'Achéry, 1723; il a publié des *Mémoires de Charles VI*, 1730. Il a travaillé au *Journal de Verdun*.

Labarre (Jean-François **Lefebvre,** chevalier de), né à Abbeville, 1747-1766, fut condamné par le Parlement de Paris, pour avoir mutilé un crucifix sur le pont d'Abbeville, à être brûlé vif après avoir eu la langue et la main droite coupées. On se contenta de le décapiter avant de le livrer aux flammes. La Convention réhabilita sa mémoire, en 1793.

Labarre (Eloi), architecte, né à Ourscamps (Picardie), 1764-1833, fut élève de Raymond, éleva, après concours, la colonne de Boulogne et le théâtre de cette ville; mais surtout acheva, à Paris, le monument commencé par Brongniart, qui est devenu la Bourse, 1826. Il fut membre de l'Académie des beaux-arts, en 1827.

Labarre de Corcelles (Claude **Tircuy de**), né au château de Corcelles, près de Lyon, 1768-1843, fut condisciple de Bonaparte à l'Ecole militaire, était sous-lieutenant en 1791, émigra, combattit dans l'armée de Condé, passa en Angleterre, et revint en France en 1799. En 1814 et 1815, il se distingua à Lyon contre les étrangers, à la tête de la garde nationale; il fut ensuite forcé de s'exiler, mais rentra en France en 1817. Député de Lyon, en 1819, de Paris, en 1828, de Châlon-sur-Saône, en 1831, il fut toujours opposé à la politique ministérielle, après comme avant 1830. Il vécut dans la retraite depuis 1834.

Labarthe, ch.-l. de canton de l'arr. et à 18 kil. E. de Bagnères (Hautes-Pyrénées); 800 hab.

Labarum. Les empereurs romains, depuis Tibère, faisaient porter devant eux, dans les combats, un étendard de pourpre, carré, tendu au bout d'une lance. Constantin, après la vision miraculeuse qui lui promit la victoire sur Maxence, fit mettre sur son étendard une croix avec le monogramme du mot Christ, X. P. C'est ce qu'on a appelé le Labarum, peut-être du mot assyrien *labar*, signifiant victoire.

Labat (Jean-Baptiste), missionnaire, né à Paris, 1663-1738, de l'ordre des dominicains, professeur à Nancy, prédicateur, fit partie des missions des Antilles, se distingua, par son activité, à la Martinique et à la Guadeloupe, fut chargé de négociations diplomatiques, fonda la Basse-Terre, en 1703, et défendit l'île contre les Anglais. Il était vicaire-général et préfet apostolique, lorsqu'il revint en France, 1706. Il fut retenu par ses supérieurs, à Rome, et écrivit alors : *Nouveau voyage aux îles de l'Amérique*, 1722, 6 vol. in-12; *Nouvelle relation de l'Afrique occidentale*, 1728, 5 vol. in-12; *Voyage en Espagne et en Italie*, 1730, 8 vol. in-12; *Voyage du chevalier Renaud des Marchais en Guinée, îles voisines et à Cayenne*, 1730, 4 vol. in-12; *Relation historique de l'Ethiopie occidentale*, 1733, 5 vol. in-12; *Mémoires du chevalier d'Arvieux*, 1735, 6 vol. in-12.

La Bâtie-Neuve ou **La Bâtie Mont-Saléon,** ch.-l. de canton de l'arr. et à 8 kil. E. de Gap (Hautes-Alpes). Ruines romaines; 766 hab.

La Baume. V. Baume.

Labbana, v. de l'ancienne Mésopotamie, sur le Tigre. On croit que Mossoul en occupe l'emplacement.

Labbe (Philippe), érudit, né à Bourges, 1607-1667, entra dans la Société des jésuites, enseigna d'abord à Bourges, puis, à Paris, se livra avec passion aux travaux d'érudition, qui remplirent toute sa vie. Les ouvrages qu'on lui doit, pour la plupart compilations et éditions, sont très-nombreux, et prouvent sa science et son zèle infatigable. Les principaux sont : *Concordia sacræ et profanæ Chronologiæ* (il n'a publié que le plan, in-12, et 4 vol. in-fol., qui s'arrêtent à 1200); *Nova Bibliotheca manuscriptorum Librorum, in IV partes distributa*, 1643 (les 2 premiers volumes in-fol. ont seuls paru en 1657); *Pharus Galliæ antiquæ*, 1644, in-12; *Historiæ sacræ Prodromus*, 1646, in-fol.; *Chronologue français*, 1666, 5 vol. in-12; *Galeni Vita, ex propriis operibus collecta*, 1660, in-8°; *Etymologie de plusieurs mots français*, 1661, in-12, etc., etc.; mais surtout la *Collection des Conciles*, faite d'après celle du Louvre, en 37 vol.; les 8 premiers volumes étaient imprimés et une partie des suivants achevés, lorsque le P. Labbe mourut; le P. Cossart a continué l'œuvre, qui renferme 17 tomes en 18 vol. in-fol, Paris, 1672. L'édition de Nic. Coleti, à Venise, 1728, 25 vol. in-fol, est très-incorrecte.

Labbey de Pompières (Guillaume-Xavier), homme politique, né à Besançon, 1751-1831, était capitaine d'artillerie en 1789. Il rentra alors dans la vie civile, fut arrêté pendant la Terreur, devint conseiller de préfecture de l'Aisne, sous l'Empire, et fut nommé au Corps législatif de 1814. Il fut du parti de l'opposition et contribua à rappeler les Bourbons au trône. Il fut membre de la chambre des représentants en 1815, et rentra dans la chambre des députés en 1819. Il siégea à l'extrême gauche, et se fit remarquer par sa pétulance extraordinaire. Il ne cessa de protester contre les actes du gouvernement de la Restauration, accusa solennellement le ministère Villèle, 1828, et contribua à la chute du ministère Martignac, 1829. Il prit une part active à la révolution de Juillet, puis rentra dans l'opposition. Sa petite-fille a épousé M. Odilon Barrot.

Labdacus, roi de Thèbes, descendant de Cadmus, fut le père de Laïus. Ses descendants sont appelés les *Labdacides*.

Labé (Louise), surnommée *la belle Cordière*, née à Lyon, 1526-1566, reçut une bonne éducation, et fut bientôt célèbre par sa beauté, son courage chevaleresque (elle servit à 16 ans dans le camp devant Perpignan) et ses talents poétiques. De retour à Lyon, elle épousa Ennemond Perrin, qui faisait un grand commerce de cordages, et dès lors la maison de la riche et *belle Cordière* devint le rendez-vous des artistes, des poëtes, des seigneurs les plus distingués. Les beaux esprits du temps ont célébré ses talents et ses vertus, que les nobles dames lyonnaises, probablement par jalousie, ont cependant contestées. Ses écrits ne manquent pas d'harmonie et la pensée a de la force et de l'originalité. Ses *Œuvres* imprimées à Lyon, en 1555, puis en 1762, in-12, se composent d'élégies et de sonnets. M. Brégnot a donné une édition plus complète en 1824, in-8°; et l'on a publié en 1825 le *Testament de Louise Labé*. Il y a une édition nouvelle de 1845.

Labéates, tribu de l'ancienne Dalmatie.

Labéatis, lac du pays des Labéates; auj. lac de *Zante*.

La Beaumelle (Laurent **Angliviel de**), littérateur, né à Valleraugue (Gard), 1726-1773, de parents protestants, élevé dans un collége de charité, que dirigeait l'évêque d'Alais, redevint protestant à Genève, enseigna la littérature française à Copenhague, à Berlin, et eut le tort d'exciter contre lui les railleries méchantes de Voltaire. Plus tard, il se maria à Toulouse, puis eut une place à la bibliothèque royale de Paris. On a de lui : *Mémoires pour servir à l'histoire de Mme de Maintenon*, avec des *Lettres* de cette dame, 15 vol. in-12; *Mes Pensées*, ou *Qu'en dira-t-on?* 1751, in-12; *Notes sur le siècle de Louis XIV*, Francfort, 3 vol. in-12, 1753; la hardiesse de ces notes le fit mettre à la Bastille; *Lettre à Voltaire*, en réponse au *Supplément du siècle de Louis XIV*, 1761, 1763, in-12; *Commentaire sur la Henriade*, 1775, in-4°; *Vie de Maupertuis*.

La Bédoyère (Charles-Angélique-François **Huchet**, comte de), général, né à Paris, 1786-1815, d'une ancienne famille de Bretagne, entra dans les gendarmes d'ordonnance, fut aide de camp du maréchal Lannes, en Espagne, en Allemagne, s'attacha au prince Eugène, et, à la bataille de Lutzen, 1813, se distingua comme colonel. Après l'abdication de l'Empereur, ses parents et ceux de sa femme, de la maison de Chastellux, lui firent donner le commandement du 7e de ligne, en garnison à Grenoble. C'est lui qui, peut-être, décida le succès du retour de l'île d'Elbe, en se joignant, à Vizille, avec son régiment, à Napoléon. Il fut bientôt nommé général de brigade, général de division, pair de France. Il resta l'un des derniers sur le champ de bataille de Waterloo, et à la chambre des pairs soutint avec énergie les droits de Napoléon II. Après le licenciement de l'armée, il se retira à Riom; il apprit qu'il était excepté de la loi d'amnistie; il voulut profiter de passe-ports délivrés en blanc par Fouché, et se réfugier en Suisse; il eut la malheureuse idée de passer par Paris, fut reconnu par un officier de gendarmerie qui le dénonça, et arrêté chez un ami, rue du Faubourg-Poissonnière. On le conduisit à l'Abbaye. On chercha vainement à le faire évader; Benjamin Constant s'adressa vainement à Louis XVIII pour le sauver. Il comparut devant un conseil de guerre, se défendit noblement, et fut condamné à l'unanimité, le 15 août 1815; son pourvoi fut rejeté, et il fut fusillé dans la plaine de Grenelle, le 19. Sa famille avait fait de vaines démarches pour obtenir sa grâce. Ses héritiers ont été portés pour 150,000 francs dans le testament de Napoléon.

Labeo (Quintus Fabius), questeur, à Rome, en 196 av. J. C., préteur, en 189, alla, à la tête d'une flotte, délivrer en Crète 4,000 citoyens réduits en esclavage, puis brûla la flotte d'Antiochus, et reçut les honneurs du triomphe. Il fut consul en 183, et pontife en 180; il fut l'un des protecteurs de Térence.

Labeo (Quintus Antistius), jurisconsulte romain, de la *gens Antistia*, fut l'un des assassins de César, et se fit tuer après la défaite de Philippes, 42 av. J. C.

Labeo (Marcus ou Quintus), jurisconsulte et polygraphe, fils du précédent, vécut sous Auguste, et soutint avec ardeur les principes républicains de l'ancienne constitution. Il fut préteur, donna des leçons de droit à Rome, écrivit des ouvrages estimés et refusa le consulat que lui offrait l'Empereur. En matière de droit civil, il était partisan des innovations; il eut pour rival et contradicteur Ateïus Capito; il fut le chef d'une école, celle des Proculéiens (du nom de son disciple Proculéius), opposée à celle des Sabiniens, ainsi appelée de Sabinus, élève de Capito. L'école de Labeo combattit surtout la routine des praticiens et contribua aux progrès de la législation romaine; aussi l'autorité de Labeo est-elle souvent invoquée dans le Digeste. Il avait écrit plus de 400 ouvrages; les fragments sont réunis dans la *Palingenesia librorum Juris* de Hommel, et ont été commentés par S. Ortega.

Laberge (Charles-Auguste **de**), paysagiste, né à Paris, 1805-1842, élève de V. Bertin et de Picot, eut des succès précoces, et de la réputation, dès 1831, par sa *Diligence traversant un village de Basse-Normandie et annonçant la révolution de Juillet*, puis par son *Médecin de campagne*, 1832. Ses tableaux rappelèrent dès lors la manière de l'école hollandaise; mais atteint d'une maladie de poitrine, il mourut jeune.

Laberius (Decimus Junius), chevalier romain, avait composé des mimes (pièces bouffonnes) dont il reste quelques fragments, recueillis par H. Estienne, 1564, et par Becher, Leipzig, 1787. César le força à monter sur le théâtre. Il mourut en 44 av. J. C.

Labes, v. de Prusse, à 66 kil. E. de Stettin (Poméranie); 3,000 hab. Grains, draps.

Labiau, *Labiavia*, v. de Prusse, sur la Deine, à 50 kil. E. de Kœnigsberg (prov. de Prusse); 3,800 hab. Commerce de grains et de poisson.

La Besnardière (Jean-Baptiste **de Gouey**, comte de), diplomate, né près de Coutances, 1765-1843, d'abord oratorien, puis précepteur, entra comme commis, en 1796, au département des relations extérieures. Il devint bientôt sous-chef, puis, en 1807, dirigea la première division politique, jusqu'en 1814. Il assista au congrès de Châtillon, accompagna Talleyrand à Vienne, fut créé comte par Louis XVIII, 1815, conseiller d'État en 1826, et continua de diriger les travaux politiques aux affaires étrangères jusqu'en 1830. Il avait été particulièrement estimé de Napoléon.

Labienus (Titus), général romain, né vers 98 av. J. C., fut longtemps attaché à César et au parti populaire. Tribun en 63, il accusa le chevalier Rabirius qui fut défendu par Cicéron; il proposa le plébiscite, qui donnait au peuple l'élection des pontifes. Lieutenant de César en Gaule, il se montra général habile, battit le Trévire Induciomare, en 54, Camulogène, près de Lutèce, en 52, et commanda l'armée romaine pendant l'absence de César. En 50, il fut placé par celui-ci à la tête de la Gaule cisalpine; c'était une grande marque de confiance. Labienus, par orgueil et par dépit, abandonna son ancien général, et fut accueilli avec enthousiasme par le parti pompéien, au début de la guerre civile. Mais « ce héros, » comme l'appelait Cicéron, ne put entraîner une seule ville, un seul vétéran, et, dans la campagne de Grèce, se distingua plus par sa cruauté que par ses talents. Après Pharsale, il s'enfuit à Dyrrachium, puis en Afrique. A la tête d'une armée, il arrêta d'abord César à Ruspina, 46, puis, sous les ordres de Scipion, fut défait à Thapsus. Réfugié en Espagne, il contribua à la défaite de Munda et y périt, 45.

Labienus (Quintus), général romain, fils du précédent, combattit avec Brutus et Cassius, après le meurtre de César, et demandait des secours à Orodes, roi des Parthes, lorsqu'il apprit la défaite de Philippes, 42. Orodes, par ses conseils, attaqua l'Asie romaine; Labienus et Pacorus pénétrèrent en Syrie; Labienus se donna même le titre d'*imperator parthicus*. Mais un lieutenant d'Antoine, Ventidius, le força à la retraite; Labienus fut pris dans sa fuite et mis à mort, 39 ans av. J. C.

La Bigotière (René **de**), seigneur de Perchambault, jurisconsulte angevin, mort en 1727, embrassa l'état ecclésiastique et devint président aux enquêtes du parlement de Rennes. On a de lui : *Observations sommaires sur la coutume de Bretagne*, Laval, 1689, in-4°; *Coutume de Bretagne*, Rennes, 1713, 2 vol. in-12; *Commentaire sur la coutume de Bretagne*, 1693, in-4°; *Traité de l'usure et intérêt*, 1702, etc.

La Billardière (Jacques-Julien **Houton de**), voyageur et naturaliste, né à Alençon, 1755-1834, fut reçu docteur en médecine à Paris, en 1780. Dès lors il consacra sa vie à des voyages et à des recherches de botanique. Il visita l'Angleterre, les Alpes, l'île de Chypre, le Liban, Candie, la Sardaigne, la Corse; accompagna d'Entrecasteaux dans son voyage à la recherche de La Pérouse, 1791-1795, et fut admis à l'Institut en 1800. Parmi ses ouvrages intéressants, d'un style naturel et facile, on cite : *Icones Plantarum Syriæ*, 1791, in-4°; *Relation du voyage à la recherche de la Pérouse*, an VIII, 2 vol. in-8°; *Novæ Hollandiæ plantarum specimen*, 1804-1806, 2 vol. in-4°, un grand nombre de mémoires dans le recueil de l'Institut, etc.

Labitte (Charles), critique, né à Château-Thierry, 1816-1845, fils d'un procureur du roi d'Abbeville, débuta, dès 1836, dans la carrière littéraire avec assez d'éclat pour mériter l'estime et de hautes protections. Chargé d'un cours d'histoire au collége Charlemagne, puis au collége Henri IV, il devint professeur de littérature étrangère à la faculté de Rennes en 1840, puis revint suppléer Tissot dans sa chaire de littérature du Collége de France, 1842. Il mourut presque subitement, lorsque son talent était décidément en pleine maturité. On lui doit : *Essai sur l'affranchissement communal dans le comté de Ponthieu*, 1836; *De la démocratie chez les prédicateurs de la Ligue*, 1841; une édition de la *Satyre Ménippée*, 1841, in-18; un grand nombre d'articles dans la *Revue des Deux Mondes et la Revue de*

Paris, réunis sous le titre d'*Etudes littéraires*, 1846, 2 vol. in-8°.

Lablache (Louis), chanteur célèbre, né à Naples, 1794-1858, fils d'un négociant de Marseille et d'une Irlandaise, de bonne heure orphelin et pauvre, entra, par la protection du roi Joseph, au conservatoire de Naples, eut d'abord une belle voix de contralto et un véritable talent sur plusieurs instruments. Sa voix se changea tout à coup en basse magnifique, et, après ses études musicales, il débuta à San-Carlino, à 17 ans, se maria peu après, et obtint des succès toujours croissants à Messine, à Palerme, à Milan (1820), à Vienne (1825), dans les principales villes d'Italie, enfin à Paris (1830-1852). Il recueillit aussi de nombreux applaudissements en Angleterre, en Russie, en Allemagne. Chanteur accompli, il était musicien habile et acteur intelligent.

Lablancherie (Flammès-Claude-Catherine **Pahin-Champlain de**), littérateur, né à Langres, 1752-1811, chercha vainement fortune aux Antilles, à Bordeaux, à Paris, et finit par se faire une sorte de réputation en fondant une agence générale de correspondance pour les sciences et les arts. Cette spéculation réussit peu cependant; il en fut de même de son *Salon de correspondance*. Il fut l'un des adorateurs de Mlle Phlipon (Mme Roland), qui lui a fait une place assez piquante dans ses *Mémoires* et qui l'éconduisit. Il se retira à Londres, découvrit qu'il habitait une maison qui avait appartenu à Newton, fit grand bruit de cette découverte et obtint une pension du gouvernement anglais. On lui doit : *Extrait du journal de mes voyages*, 1769, 2 vol. in-12; *Nouvelles de la République des Lettres et des Arts*, 1778-1788; *Correspondance générale sur les sciences et les arts*, 1778-1779, 2 vol. in-4°; *Essai d'un tableau historique des peintres de l'école française, depuis Jean Cousin* jusqu'en 1783, Paris, 1783, in-4°.

La Bletterie (Jean-Philippe-René **de**), oratorien, né à Rennes, 1696-1772, fut professeur d'éloquence au Collége de France et membre de l'Académie des Inscriptions, en 1742. On lui doit : *Vie de l'empereur Julien*, 1735, in-12; *Hist. de Jovien*, 1748, 2 vol. in-12; une traduction des *Annales, de la vie d'Agricola* et des *Mœurs des Germains* de Tacite, etc.

La Boétie (Etienne **de**), ami de Montaigne, né à Sarlat, 1530-1563, fut conseiller au parlement de Bordeaux. A 18 ans il écrivit son discours, *De la servitude volontaire*, dirigé contre la royauté. L'amitié de Montaigne (Essais, liv. I, ch. 27) a contribué à populariser le nom de La Boétie, homme d'ailleurs remarquable et d'un caractère antique. Ses *Œuvres* ont été publiées par L. Feugère, 1846, in-12, avec une *Etude* sur l'auteur.

La Borde (Benjamin **de**). V. Borde.

Laborde (Jean-Joseph, marquis de), financier français, né à Jaca (Aragon), 1724-1794, d'une ancienne famille du Béarn. Il devint l'un des premiers négociants de Bayonne et acquit une grande fortune. Le gouvernement français, depuis 1758, eut souvent recours à lui, pour obtenir des emprunts et des secours financiers; Choiseul le fit nommer banquier de la cour et marquis. Il conserva un immense crédit, même lorsqu'il se fut retiré des affaires en 1770. Il employa dignement sa fortune et décora, à grand frais, ses châteaux des environs de Paris, Saint-Ouen, Saint-Leu, la Ferté-Vidame, Méréville; il transforma à Paris le quartier de la Chaussée-d'Antin, établit la caisse d'escompte, 1763, et soutint la maison des Enfants-Trouvés; en 1788, il donna 400,000 livres pour la construction de 4 nouveaux hôpitaux à Paris. Il resta généreux, modeste et simple. Cependant, arrêté à la fin de 1793, il fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, et exécuté le 18 avril 1794.

Laborde-Méréville (François-Louis-Joseph, marquis de), financier et homme politique, fils aîné du précédent, était garde du trésor royal en 1789. Il fut député du tiers état aux Etats-généraux, siégea au côté gauche et se distingua par son libéralisme modéré. Il se retira en Angleterre, où il mourut en 1801.— Deux de ses frères, *Laborde-Bouterville* et *Laborde de Marchainville*, qui faisaient partie de l'expédition de la Pérouse, périrent victimes de leur dévouement sur les côtes de Californie.

Laborde (Alexandre-Louis-Joseph, comte de), frère des précédents, né à Paris, 1774-1842. D'abord destiné à la marine, il fut envoyé par son père à Vienne, vers 1789, servit dans l'armée autrichienne, revint en France, 1797, et se livra dès lors à son goût pour l'étude. Il visita l'Italie, l'Espagne, et composa, après de nombreuses explorations, l'*Itinéraire de l'Espagne* et le *Voyage pittoresque et historique en Espagne*, 4 vol. in-fol. Cette publication splendide compromit la fortune de l'auteur. Il entra dans les fonctions publiques, devint maître des requêtes, puis directeur du service des ponts et chaussées du département de la Seine. En 1813, il fut membre de l'Académie des Inscriptions. La part honorable qu'il prit à la capitulation de Paris, en 1814, le fit nommer colonel d'état-major. Il contribua avec ardeur au développement de l'enseignement mutuel, comme secrétaire général de la *Société centrale*. Député de la Seine, en 1822, il prit place au centre gauche; son opposition au ministère Villèle le fit rayer du conseil d'Etat. En 1828, il soutint M. de Martignac, mais se prononça contre le ministère Polignac. Il prit une part énergique à la révolution de Juillet, accepta par dévouement la préfecture de la Seine, puis devint aide de camp du roi, avec le grade de général de la garde nationale. Il resta fidèle jusqu'à sa mort à ses opinions sagement libérales. Outre les ouvrages cités, il a laissé : *Description d'un pavé en mosaïque*, découvert à Italica près de Séville, 1802, in fol.; *Description des nouveaux Jardins de la France et de ses anciens châteaux*, 1808-1815; *Les Monuments de la France*, 24 livr. in-fol., 1816-1826; *Voyage pittoresque en Autriche*, Paris, 3 vol. in-fol., 1821-1823; *Paris municipe*, 1 vol. in-8°, 1833; *Versailles ancien et moderne*, 1 vol. in-8°, 1840; *Des rapports sur la méthode de Lancaster*, etc., etc.

Labouan, île de la Malaisie, sur la côte N. O. de Bornéo, cédée aux Anglais par le sultan de Bornéo, en 1846. Mines de houille; bon port appelé baie Victoria. Point de relâche et dépôt de charbon avantageusement placé entre Singapore et Hong-Kong.

Labouchère (Pierre-César), financier français, né à La Haye, 1772-1839, fut commis négociant à Nantes chez l'un de ses oncles, entra dans la maison Hope d'Amsterdam, en devint associé, et épousa la sœur d'Alexandre Baring, en 1796. Il est surtout connu par la mission secrète en Angleterre, que lui confia Napoléon, en 1810, dans l'espoir de négocier la paix. Le duc d'Otrante continua la négociation, qui avait échoué, à l'insu de l'Empereur. Ce fut l'occasion de sa disgrâce; mais on reconnut la sincérité de Labouchère.

Labour (Terre de), *Terra di Lavoro*, anc. *Laborinus pagus*, une des 16 provinces napolitaines du roy. d'Italie, entre l'Abruzze-Ultérieure IIe et l'Etat pontifical au N., la mer Tyrrhénienne à l'O., la province de Naples, la Principauté Citérieure et la Principauté Ultérieure au S., la prov. de Molise à l'E. Superf. 5,975 kil. carrés; population, 679,000 hab. Ch.-l., *Caserte;* v. pr., Airola, sur l'emplacement de Caudium, Arpino, Aquino, Aversa, Capoue, Gaëte, Nola, Piedimonte, Pontecorvo, San-Germano; on trouve près de cette dernière ville la célèbre abbaye du Mont-Cassin. Sol plat, fertile et bien cultivé.

Labourd, *Lapurdensis pagus*, anc. pays de France, au S. de l'Adour et au N. des Pyrénées; ch.-l., Bayonne, *Lapurdum;* v. pr., Saint-Jean-de-Luz, Guiche, Andaye. Il forme aujourd'hui l'arr. de Bayonne (Basses-Pyrénées).

La Bourdonnaie (Anne-François-Auguste, comte de), général, né à Guérande, 1747-1793, d'une noble famille de Bretagne, fit les dernières campagnes de la guerre de Sept Ans, fut sous-gouverneur des fils du comte d'Artois, et devint maréchal de camp en 1788. Il accepta la Révolution, fut nommé général de division en 1792, ne put empêcher les Autrichiens de bombarder Lille, mais les força à reculer, et, après Jemmapes, contribua à la soumission de la Belgique. Il eut des démêlés avec Dumouriez et fut rappelé par le ministre Pache. En février 1793, il eut le commandement de l'armée des côtes de l'Ouest, puis fut envoyé à l'armée des Pyrénées occidentales; il mourut peu après aux eaux de Dax.

La Bourdonnaie (François-Régis, comte de), homme politique, né à Angers, 1767-1839. De bonne heure militaire, officier municipal à Angers, en 1790, il alla, en 1792, servir dans l'armée de Condé, puis revint combattre avec les chouans et les vendéens jusqu'à la pacification du pays. Plus tard, il fut membre du conseil général de Maine-et-Loire, et, comme maire d'Angers, félicita Napoléon, au retour de la campagne d'Espagne, 1808. On lui refusa une place de sénateur. Il prit part aux menées qui préparèrent le retour des Bourbons, fut proscrit pendant les Cent Jours, puis, en 1815, fit partie de la chambre *introuvable*. Il se distingua parmi les ennemis les plus violents de la Ré-

volution, et surtout par ses fameuses *catégories*, qui exceptaient de l'amnistie une multitude de fonctionnaires de l'Empire. Depuis 1816, il fut le chef de l'extrême droite, et fit une guerre acharnée à M. Decazes, qui l'appelait *un tigre à froid;* d'autres l'appelèrent un *jacobin blanc*. Il combattit la plupart des mesures libérales, demanda l'expulsion de Grégoire comme régicide et indigne, et contribua à toutes les lois répressives, après l'assassinat du duc de Berry. Il travailla à la chute du 2e ministère du duc de Richelieu, et, plus d'une fois, attaqua le ministère Villèle. Favorable à la guerre d'Espagne, il joua le premier rôle, comme accusateur et comme rapporteur, dans l'expulsion de Manuel; il se déclara vigoureusement contre la conversion des rentes. Chef du parti aristocratique plutôt que royaliste dévoué, ennemi hargneux de tous les ministères, il défendit, à plusieurs reprises, la liberté de la presse et les droits de la minorité, il soutint que *sans opposition, un gouvernement représentatif ne serait autre chose qu'une tyrannie organisée et défendue par une oligarchie monstrueuse*. Partisan de la loi d'indemnité pour les émigrés, il fut l'adversaire des mesures financières de Villèle, et contribua à sa chute. On pensa à lui donner les finances dans le ministère Martignac; à cette nouvelle, les fonds baissèrent à la Bourse. Le 8 août 1829, le prince de Polignac le chargea du ministère de l'intérieur; l'*homme aux catégories* excita toutes les défiances de l'opinion, mais ses collègues ne le traitèrent pas mieux; il repoussait les préoccupations religieuses du gouvernement: « Laissez donc là vos jésuites, disait-il à M. de Polignac; pour contenir les libéraux, j'aime mieux les gendarmes que les jésuites. » Lorsque Polignac fut nommé président du conseil, La Bourdonnaie se retira: « Quand je joue ma tête, disait-il, j'aime à tenir les cartes. » Il devint ministre d'Etat, membre du conseil privé, pair de France, 27 janvier 1830, avec une dotation de 10,000 livres. Il demeura étranger aux événements de 1830, et se retira dans ses terres. Il a fait imprimer un grand nombre de ses discours et de ses propositions.

La Bourdonnaie-Blossac (Arthur, marquis de), général, né à Paris, 1785-1844. Il servit depuis 1804, et devint aide de camp du général Lagrange et du maréchal Lannes; puis, blessé à Essling, il fut nommé officier d'ordonnance de l'Empereur et baron de l'Empire. Il eut la jambe fracassée à la Moscowa, fut colonel d'état-major dans la campagne d'Allemagne; et, en 1815, organisa, dans le Morbihan, un régiment de chasseurs à cheval. Maréchal de camp, en 1821, député de Pontivy, en 1827 et en 1830, il défendit le ministère Martignac. Comme gentilhomme de la chambre, il eut une mission à remplir à Paris, en juillet 1830, auprès du duc de Mortemart, vota contre la nouvelle charte, s'opposa à la mise en accusation des ministres, et, député d'Hennebont de 1827 à 1842, vota avec le centre droit.

La Bourdonnais (Mahé de). V. Mahé

Labrador (Juan), peintre espagnol, né dans l'Estrémadure, mort en 1600, d'abord laboureur, d'où son nom, élève de Moralès, excella dans la peinture des fleurs et des fruits.

Labrador, grande presqu'île de l'Amérique du Nord, dans la Nouvelle-Bretagne, bornée au N. par le détroit d'Hudson; à l'E. par l'Atlantique; au S. par le détroit de Belle-Isle et le golfe du Saint-Laurent; à l'O. par la baie d'Hudson et le détroit d'Hudson. Superficie: 1,200,000 kil. carrés environ. Sol accidenté et stérile, couvert de rochers, entremêlés de marais, de lacs et de bois de pins rabougris et clair-semés, arrosé par le Rupert, l'East-Main et le Koksak. Climat froid; côtes nues, très-découpées, bordées d'îles et de rochers innombrables. L'intérieur est peu connu. On compte sur la côte environ 1,500 Esquimaux chez lesquels les frères Moraves ont établi des missions à Hebron, Nain, Okkak et Hopedale. Des établissements de commerce sont fondés à Rigoulette, sur la baie Hamilton et à Forteau, sur le détroit de Belle-Isle, pour l'échange des marchandises anglaises contre les pelleteries du pays. — Le Labrador, découvert par Sébastien Cabot, 1496, fut appelé, par Cortereal, *Tierra de Laborador*, 1501. Il appartient aux Anglais, et est compris dans le gouvernement de Terre-Neuve.

Labre (Benoît-Joseph), né à Amettes (Pas-de-Calais), 1748-1783, vécut dans la chartreuse de Montreuil, passa sa vie en prières, en œuvres de piété, s'imposa de nombreuses macérations, et mourut, à Rome, en odeur de sainteté. Béatifié en 1792, il a été canonisé en 1859.

Labrit ou **Albret**, ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. N. de Mont-de-Marsan (Landes); 1,079 hab. Ancien ch.-l. de la seigneurie d'Albret.

La Brosse. V. Brosse (La).

La Brousse (Jacques de), général, né, près de Nontron, 1486-1562, d'une ancienne famille, originaire du Bourbonnais, se distingua dans les armées sous François Ier et Henri II, s'attacha aux Guises, servit Marie Stuart en Ecosse, et fut tué à la bataille de Dreux.

La Brousse (Nicolas de), comte de **Verteillac**, général français, 1648-1693, fit les campagnes de Flandre et de Franche-Comté, 1667, 1668, étudia les fortifications sous Vauban, se distingua dans la guerre de Hollande, servit sous Turenne, de 1673 à 1675, et, par ses talents militaires, devint major général du dauphin, en 1688, puis inspecteur général d'infanterie. Il eut le gouvernement de Hainaut et de Mons, en 1691, fut tué en 1693, et Louis XIV le proclama le meilleur officier d'infanterie qu'il eût eu depuis Turenne.

Labruguière, ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. S. de Castres (Tarn); 3,598 hab. Fabriques de draps et de briques.

La Brunerie (Guillaume, vicomte **Dode de**), maréchal de France. V. Dode.

La Bruyère (Jean de), né à Paris et non pas à Dourdan, probablement en 1645, mort à Versailles, le 11 mai 1696, fils d'un secrétaire du roi, d'une famille de ligueurs assez célèbres, acheta une charge de conseiller-trésorier de France à Caen, et fut chargé, par Bossuet, d'enseigner l'histoire à M. le Duc, petit-fils du grand Condé, vers 1684. Il vécut dès lors attaché à ce prince, en qualité d'homme de lettres, près de la cour, qu'il put observer à loisir, et mourut subitement. On connaît peu sa vie, mais ses ouvrages lui assurent une gloire immortelle. « On peut compter, a dit Voltaire, parmi les productions d'un genre unique, les *Caractères* de La Bruyère. Un style rigide, concis, nerveux, des expressions pittoresques, un usage tout nouveau de la langue, mais qui n'en blesse pas les règles, frappèrent le public. » Comme moraliste et comme écrivain, il restera au premier rang dans notre littérature. La première édition de son œuvre parut sous ce titre: les *Caractères de Théophraste, traduits du grec, avec les caractères ou les mœurs de ce siècle*, Paris, 1688, in-12; on dit que l'auteur donna son manuscrit au libraire Michallet, en ajoutant: « En cas de succès, le produit sera pour ma petite amie. » C'était une enfant fort gentille, fille du libraire, qui y gagna deux ou trois cent mille francs. La Bruyère donna huit éditions de son livre; chacune d'elles contient des additions et des améliorations; la dernière, de 1694, renferme le discours de réception de l'auteur à l'Académie Française (il y entra en 1693). A partir de 1700, les libraires de Hollande publièrent plusieurs éditions avec des clefs ou explications; l'édition d'Amsterdam, de 1720, 3 vol. in-12, contient la *Suite des Caractères*, d'Alleaume et de Brillon, avec la *Défense* de Coste, et la *Clef des Caractères*. Walckenaër a donné, chez F. Didot, 1845, une bonne édition de La Bruyère. Son travail a été amélioré par M. Destailleur, 1855, 2 vol. in-18. On a encore de La Bruyère: *des Dialogues posthumes sur le quiétisme*, publiés en 1699, in-12.

Labynit. V. Balthasar.

Labyrinthe, nom donné par les anciens à une réunion de salles, de galeries, offrant tant de détours qu'il était difficile de trouver une issue. On cite: le *labyrinthe de Mendès* dans l'île du lac Mœris, et le *labyrinthe* construit près du lac par les douze seigneurs, maîtres de l'Égypte, au VIIe siècle av. J. C.; le *labyrinthe de Crète*, ouvrage de Dédale, où fut enfermé le minotaure; le *labyrinthe de Lemnos*, où les Cabires célébraient leurs mystères; le *labyrinthe de Clusium*, en Italie, vaste hypogée, qu'on attribuait à Porsenna.

Lac (Cercle du) ou de Constance, division administrative du grand-duché de Bade, au S. E. sur le lac de Constance; ch.-l., *Constance*. Il comprend 4,351 kil. carr. et 276,000 hab.

Lacaille (Nicolas-Louis de), astronome, né à Rumigny, près de Reims, 1713-1762, de bonne heure orphelin, étudia au collége de Lisieux, reçut le diaconat, puis se livra entièrement à la géométrie et à l'astronomie. Il gagna, à l'Observatoire, l'amitié de Jacques Cassini, et fit de grands travaux de triangulation pour vérifier la grande méridienne de France. Il démontra que les degrés de latitude allaient en diminuant, à mesure qu'on se rapproche de l'Equateur. Il fut nommé professeur de mathématiques au collége Mazarin, 1740, et fut reçu à l'Académie des sciences, 1741. Il poursuivit avec un zèle

infatigable ses observations et ses études astronomiques, surtout dans l'observatoire qu'on érigea pour lui au collége Mazarin. Il obtint du gouvernement la mission d'aller au Cap, pour observer les étoiles de l'hémisphère austral, 1750, et, malgré de grandes difficultés, il accomplit une partie de l'œuvre qu'il avait entreprise. Il revint en 1754, n'ayant pas dépensé les 10,000 francs qu'on lui avait alloués. On a de lui : *Leçons élémentaires de mathématiques*, 1741, in-8°; — *de mécanique*, 1743, in-8°; — *d'astronomie géométrique et physique*, 1746, in-8°; — *d'optique*, 1750, in-8°; *Ephémérides des mouvements célestes pour le méridien de Paris, depuis* 1745 *jusqu'en* 1774, 6 vol., continuées par Lalande jusqu'en 1800; *Astronomiæ fundamenta*, 1757, in-4°; *Tabulæ solares*, 1758, in-4°; *Cœlum australe stelliferum*, 1763, in-4°; *Journal historique du voyage fait au Cap de Bonne-Espérance par M. de Lacaille*, 1763, in-12; et de nombreux mémoires dans les recueils de l'Académie des sciences de Paris et de celle de Berlin.

La Calleja (Andrès **de**), peintre espagnol, né à la Rioja, 1705-1785, élève de Esquerra, restaura avec talent les œuvres des anciens maîtres espagnols, fut directeur de l'Académie de San-Fernando, et a fait des tableaux estimés pour les églises de Madrid.

La Calprenède (Gautier **de Costes de**), sieur de *Tolgon* et de *Vatimény*, écrivain, né au château de Tolgon, près de Sarlat, mort en 1663. Il fut officier dans le régiment des gardes, s'occupa de littérature et se fit connaître par son humeur gasconne et par sa manière piquante de raconter des histoires amusantes. Il eut la faveur d'Anne d'Autriche, et mourut d'accident. Ses romans, qui eurent de la réputation, mais que Boileau critiqua sévèrement, sont d'une prolixité ennuyeuse; cependant Mme de Sévigné en aimait *la beauté des sentiments* et *la grandeur des événements*. On ne lit plus *Cassandre*, 1642, 10 vol. in-8°; ni *Cléopâtre*, 1647, 10 vol. in-8°; ni *Faramond*, 1661, 7 vol. in-8°. On lui attribue *Les Nouvelles*, ou *les Divertissements de la princesse Alcidiane*, 1661, in-8°. Ses tragédies ne manquent pas d'un certain mérite; on cite : *La mort de Mithridate*, 1637, in-4°; *Bradamante*, 1637, in-4°; *Jeanne d'Angleterre, La Claironte*, 1637, in-4°; *Le Comte d'Essex*, 1639, in-4°; *La mort des Enfants d'Hérode*, 1639, in-4°; *Edouard, roi d'Angleterre*, 1640, in-4°, etc.

La Canau, étang considérable du départ. de la Gironde, sur les bords du golfe de Gascogne, près de la Canau, à 45 kil. N. O. de Bordeaux.

Lacapelle-Marival, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 16 kil. N. O. de Figeac (Lot); 1,527 hab.

Lacaune. V. Caune (La).

Lacaze, commune de l'arr. et à 35 kil. N. E. de Castres (Tarn); 2,002 hab., dont 346 seulement dans le bourg. Draps.

Lacarry (Gilles), polygraphe, né dans le diocèse de Castres, 1605-1684, jésuite, professeur, recteur du collége de Cahors, a laissé de nombreux travaux d'érudition : *Historia Romana a Julio Cæsare ad Constantinum magnum, per numismata et marmora antiqua testata*, 1671, in-4°; *Hist. Galliarum sub præfectis prætorii Galliarum*, 1672, in-4°; *Epitome Historiæ Regum Franciæ*, 1672, in-4°; *Hist. Christiana Imperatorum, Consulum et Præfectorum Prætorii Orientis, Italiæ, Illyrici et Galliarum*, etc., 1675, in-4°, etc.

La Cathelinière (Louis **Rifault de**), chef vendéen, 1760-1794, fut l'un des premiers à soulever les paysans du pays de Retz, se joignit à Charette pour attaquer Nantes, juin 1793, se distingua aux combats de Torfou et de Montaigu, fut battu dans la forêt de Princé, en fév. 1794, blessé, pris et fusillé à Nantes.

Lacave-Laplagne (Jean-Pierre-Joseph), homme politique, né à Montesquiou, 1795-1849, fut élève de l'Ecole polytechnique, lieutenant d'artillerie, démissionnaire en 1815. Il fit alors ses études de droit, fut procureur du roi en 1819, conseiller référendaire à la cour des comptes, 1821, et, député du Gers en 1834, se fit connaître avantageusement. Il fut ministre des finances de 1837 à 1839, puis de 1842 à 1847. Louis-Philippe lui confia l'administration des biens du duc d'Aumale; il venait d'être élu à l'Assemblée législative, lorsqu'il mourut.

Lacédémone, un des deux noms de Sparte, de *Lacédémon*, roi de Sparte, que la Fable disait fils de Jupiter et de la nymphe Taygète. V. Sparte.

Lacépède (Bernard-Germain-Etienne **de la Ville**, comte **de**), naturaliste, né à Epinay, près de Saint-Denis, 1756-1825, d'une famille considérée, qui peut-être se rattachait à une illustre maison de Lorraine. Il reçut une excellente éducation, fut de bonne heure passionné pour la musique, admirateur de Buffon, et plein de goût pour la physique. Bien accueilli par Gluck et par Buffon, en relation avec les hommes les plus distingués du temps, plein d'enthousiasme, il eut un brevet de colonel au service des cercles allemands, sans quitter Paris, composa des opéras, que diverses circonstances empêchèrent de représenter, des symphonies, des sonates, et publia, en 1785, sa *Poétique de la Musique*, qui fut accueillie avec faveur. Ses ouvrages de physique, *Essai sur l'Electricité physique générale et particulière*, eurent moins de succès; mais Buffon, qu'il avait su flatter, lui offrit la place de garde du cabinet du roi, et lui proposa de continuer la partie de son *Histoire naturelle* qui traitait des animaux. Il publia bientôt, 1788-89, 2 vol. de son *Histoire des Reptiles*. Favorable à la révolution, il fut président de section, commandant de la garde nationale de son quartier, administrateur du département de la Seine, député de Paris à l'Assemblée législative, président de cette assemblée. Mais, au jour des proscriptions, il fut forcé de quitter Paris, de donner sa démission de sa place au muséum et il ne revint qu'après le 9 thermidor. On lui donna une chaire créée pour lui, et ses leçons eurent du succès; il fit partie de l'Institut à sa création. De 1798 à 1803, il publia son *Histoire des Poissons*, dans un style élégant et pur; puis, en 1804, l'*Histoire naturelle des Cétacés*, qu'il regardait comme le plus achevé de ses ouvrages. Sénateur, après le 18 brumaire, président du sénat, 1801, grand chancelier de la Légion d'honneur, 1803, ministre d'Etat, il refusa le ministère de l'intérieur. On lui a souvent reproché l'adulation de ses harangues officielles à Napoléon. On lui doit des éloges pour les soins qu'il donna à l'institution de la Légion d'honneur, à l'organisation des maisons d'Ecouen, de Saint-Denis, des Loges, etc.; il était généreux et d'une affabilité extraordinaire. Il se prononça pour l'acceptation des propositions de paix faites à Châtillon en 1814, pour que l'impératrice restât à Paris, à l'approche des alliés. Pair de France en 1814, puis pendant les Cent Jours, il ne rentra à la Chambre haute qu'en 1819. Outre les ouvrages déjà cités, on lui doit : *La ménagerie du Muséum d'histoire naturelle*, ouvrage inachevé, 1801; *Notice historique sur Dolomieu;* 2 romans assez mauvais, *Ellival et Caroline, Ellival et Alphonsine de Florentino*, 1816, 1817; une édition des *Œuvres complètes de Buffon*, 1818, 12 vol. in-8°; *Hist. générale, physique et civile de l'Europe, depuis les dernières années du* ve *siècle jusque vers le milieu du* xviiie, 1826, 18 vol. in-8°, etc., etc. Les *Œuvres de Lacépède* ont été publiées par M. Desmarets, 1826 et ann. suiv., 11 vol. in-8°.

La Cerda. V. Cerda (La).

La Cerda (Bernarda **Ferreira de**), dame portugaise, né à Porto, 1595-1644, fut appelée par Philippe III à la cour d'Espagne, pour enseigner les lettres latines aux infants. Parmi ses poésies, qui eurent de la réputation, on cite : *España libertada*, en vers castillans, 1618.

Lacétans, *Lacetani*, tribu de l'ancienne Espagne, entre le Sicoris et la côte de la Méditerranée, au N. de l'Ebre, entre les Vascons à l'O., les Cérétans à l'E.; cap., *Iacca*, auj. Jaca. Sous la domination romaine, ils étaient compris dans la Tarraconaise.

Lacha, nom moderne du mont *Olympe*.

La Chabeaussière (Ange-Etienne-Xavier **Poisson de**), littérateur, né à Paris, 1752-1820, servit dans les gardes du corps du comte d'Artois, s'y lia avec Dalayrac, pour lequel il composa plusieurs poëmes d'opéras-comiques, puis se livra tout entier à la littérature. Il eut une certaine réputation par ses pièces de théâtre : *Les Maris corrigés*, comédie en 3 actes et en vers, 1781; *Le Sourd*, 1783; *La Confiance dangereuse*, 1784; *Azémia ou les sauvages*, 1787, etc., etc.; son *Catéchisme français*, en 56 quatrains, lui valut de la Convention une gratification de 2,000 francs. Il collabora aux *Soirées littéraires* et à la *Décade philosophique*.

La Chaise ou plutôt **La Chaize d'Aix** (François **de**), jésuite célèbre, confesseur de Louis XIV, né au château d'Aix en Forez, 1624-1709, petit-fils d'un prévôt des marchands de Lyon, neveu par sa mère du P. Coton, entra de bonne heure dans la Compagnie de Jésus, se distingua comme professeur, surtout à Lyon, où il enseignait la philosophie, fut pris en amitié par l'archevêque de Lyon, Villeroy, et fut proposé par lui pour remplacer le P. Ferrier, comme confesseur de Louis XIV, en 1675. Il plut au roi par son bon air et

son noble maintien; dès lors il exerça à la cour une influence considérable, qui dura jusqu'à sa mort. Il fut chargé de la feuille des bénéfices, et fit de bons choix pour l'épiscopat. Sans se compromettre, mais en faisant habilement son devoir, il contribua à détacher Louis XIV de Mme de Montespan et à le ramener à la reine. On lui attribue l'idée du mariage secret de Louis XIV avec Mme de Maintenon, qui cependant eut toujours pour lui un certain éloignement. Il fut l'un de ceux qui corrigèrent les constitutions de Saint-Cyr, fut chargé de présenter au roi les listes d'admission, et assista à toutes les fêtes qui se donnèrent dans la communauté. Il déploya beaucoup d'habileté et de souplesse, à l'époque des querelles de Louis XIV avec la cour de Rome; favorisa de tout son pouvoir les missions des jésuites, leurs maisons d'éducation, décida Louis XIV à se déclarer le protecteur de leur collége de Clermont, qui prit dès lors le nom de Louis-le-Grand, et fit agrandir et embellir leur maison de campagne, la Folie-Regnault, qu'on appela le Mont-Louis, mais à laquelle le peuple donna le nom de Maison du Père de la Chaise, que ce lieu a conservé. Savant en numismatique, il décida Louis XIV à réorganiser l'Académie des Inscriptions et belles-lettres, 1701; il fut académicien honoraire. Il dota Lyon d'une bibliothèque, d'un musée des antiques, d'une collection de médailles, etc. Son influence incontestable et son habileté non moins grande suscitèrent contre lui libelles, pamphlets, histoires scandaleuses, couplets; il se montra toujours modéré, affable, modeste, aimant à vivre en paix et *en bon gentilhomme*, comme dit d'Aguesseau, *homme doux, avec qui les voies de conciliation étaient toujours ouvertes*, suivant le jugement de Voltaire. On lui a reproché la part considérable qu'il prit aux missions chargées de convertir les protestants et à la révocation de l'édit de Nantes; il est au moins certain qu'il ne tenta rien pour arrêter les persécutions. Dans la querelle du quiétisme, il donna certaines preuves d'attachement à Fénelon; il ne pouvait pas être impartial à l'égard des jansénistes; cependant, si on le compare à son successeur, on le trouvera très-modéré. On a de lui : *Peripateticæ quadruplis philosophiæ Placita rationalis, naturalis, supernaturalis et moralis*, 1661, 2 vol. in-fol. C'est l'abrégé des cours qu'il fit à Lyon; etc. — Le cimetière du *Père Lachaise* ou du *Mont-Louis*, au N. E. de Paris, a été consacré aux sépultures le Ier prairial an XII (21 mai 1804).

La Chalotais (Louis-René **de Caradeuc de**), procureur général au parlement de Bretagne, né à Rennes, 1701-1785, eut de bonne heure une réputation dans sa province et même à Paris par ses relations avec les écrivains du XVIIIe s. Par ses *Comptes rendus des Constitutions des jésuites*, 1761-1762, il provoqua la suppression de l'ordre. Il s'occupa de la réorganisation de l'instruction publique dans son *Essai d'Education nationale*, qui mérita les éloges de Voltaire, Grimm, M.-J. Chénier. Ennemi du duc d'Aiguillon, gouverneur de Bretagne, il contribua à exciter contre lui le parlement et les états de la province; lorsque le parlement refusa d'enregistrer des édits bursaux, la Chalotais fut accusé d'avoir écrit des lettres anonymes à Louis XV; il fut enfermé avec son fils et quatre conseillers au parlement dans la citadelle de Saint-Malo, 1765. Tenu au secret le plus rigoureux, il écrivit avec un cure-dent et de la suie délayée des Mémoires qui justifiaient sa conduite, 1766, 1767; « Son cure-dent grave pour l'immortalité, » s'écria Voltaire. L'indignation fut générale; l'opinion publique, les parlements se déclarèrent pour les prisonniers. Louis XV leur rendit la liberté, mais les tint éloignés de leurs fonctions. La Chalotais fut exilé à Saintes. Le parlement, pour le venger, continua ses poursuites contre le duc d'Aiguillon. La Chalotais ne reprit ses fonctions qu'en 1775. On a de lui, outre les deux ouvrages cités : *Discours sur l'entrée et la sortie des grains dans le royaume*, 1754, in-12; *Exposé justificatif de la conduite de la Chalotais*, trois parties in-4°. Le procès de *M. de la Chalotais* a été publié en 1767, 3 vol. in-4° ou 6 vol. in-12. — Son fils, Aimé-Jean-Raoul **de Caradeuc de la Chalotais,** né à Rennes 1733, procureur général, comme son père, partagea son sort, se retira à Dinan lors de la Révolution, fut arrêté, comme conspirateur, 1792, et condamné par le tribunal révolutionnaire, 1794.

La Chambre (Marin-Pierre-François **Cureau de**), polygraphe et médecin, né au Mans, 1594-1660, fut protégé par le chancelier Séguier, par Richelieu, par Mazarin, fut membre de l'Académie française, 1635, de l'Académie des sciences, 1666, et médecin ordinaire de Louis XIV. Ses ouvrages nombreux eurent de la célébrité, mais renferment beaucoup de paradoxes et d'hypothèses; il fut l'un des premiers à écrire en français sur les sciences. On cite de lui : *Nouvelles pensées sur les causes de la Lumière, du Débordement du Nil, de l'Amour d'inclination; Nouvelles Conjectures sur la Digestion*, 1636, in-4°; *Les Charactères des Passions*, 5 vol. in-4°, de 1640 à 1652; *Traité de la connaissance des Animaux*, 1648, in-4°; *Discours sur les principes de la Chiromancie*, 1653, in-8°; etc.

La Chambre, ch.-l. de canton de l'arrond. de Saint-Jean-de-Maurienne (Savoie). Eglise du XIIIe s.; 700 hab.

La Chapelle (Jean **de**), littérateur, né à Bourges, 1655-1723, receveur général des finances de la Rochelle, secrétaire du prince de Conti, fut chargé par Louis XIV de missions en Suisse et écrivit : *Lettres d'un Suisse à un Français*, 1703-1711, 2 vol. in-4°, qu'il traduisit en latin. Il composa des tragédies, *Zaïde*, *Téléphonte* et *Cléopâtre*, qui eurent assez de succès, grâce au jeu de Baron, et une comédie, *Les Carrosses d'Orléans*. Il mérita les épigrammes de Boileau et de Chaulieu, mais remplaça Furetière à l'Académie française. Ses *Amours de Catulle*, 1680, et ses *Amours de Tibulle*, 1712, sont de mauvais romans.

La Chapelle d'Angillon, ch.-l. de canton de l'arr. et à 30 kil. N. de Bourges (Cher); 847 hab.

La Chapelle-la-Reine, ch.-l. de canton de l'arr. et à 14 kil. S. O. de Fontainebleau (Seine-et-Marne); 757 hab.

La Chapelle. V. Chapelle (La).

Lacharès. démagogue athénien, s'empara d'Athènes, lorsque Démétrius Poliorcète assiégeait la ville, et gouverna en tyran impie et cruel. Il s'enfuit à Thèbes, puis à Delphes et en Thrace. On ne sait quand il mourut.

La Chartre. ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. S. O. de Saint-Calais (Sarthe), sur le Loir; 1,?03 hab.

La Chassagne (L'abbé Ignace-Vincent **Guillot de**), romancier, né à Besançon, 1705-1750, prit le petit collet et fut à la mode pour les romans galants qu'il publia.

La Châtaigneraie, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. N. de Fontenay-le-Comte (Vendée); 1,878 hab.

La Châtre. V. Chatre (La).

La Chaussée (Pierre-Claude **Nivelle de**), auteur dramatique, né à Paris, 1692?-1754, fit des vers dès sa jeunesse, mais fut connu seulement en 1731, lorsqu'il publia *l'Epître de Clio*, pour défendre contre Lamotte les vers et la poésie; cet ouvrage eut un grand succès. La Chaussée travailla alors pour le théâtre, et inventa un nouveau genre de comédie ou de drame, dans lequel il se proposait d'intéresser aux aventures, aux passions, aux infortunes de personnages d'une condition moyenne, c'était une sorte de comédie mixte, de drame larmoyant. Malgré de nombreuses critiques, il réussit parce qu'il sut intéresser. Il fut membre de l'Académie française, en 1736, avec l'appui de Voltaire qui l'estimait. Ses principaux drames sont *la fausse Antipathie*, *le Préjugé à la mode*, *l'Ecole des Amis*, *Mélanide*, *Amour pour Amour*, *l'Ecole des Mères*, *la Gouvernante*, *l'Amour castillan*, etc. La plupart de ces œuvres sont écrites en vers faciles, et resteront comme d'agréables lectures et de bonnes études de mœurs. Il donna, en 1738, une tragédie médiocre, *Maximien*. Ses *Œuvres* ont été publiées, 1762, 5 vol. in-12; une édition des *Œuvres choisies* a paru en 1813, 2 vol. in-12.

La Chaux-de-Fond. V. Chaux-de-Fond (La).

Lachésis. V. Parques.

La Chesnaye-Desbois. V. Chesnaye.

La Chèze, ch.-l. de canton de l'arr. et à 10 kil. S. E. de Loudéac (Côtes-du-Nord); 3?2 hab.

Lachmann (Charles), philologue allemand, né à Brunswick, 1793-1851, fut professeur de philosophie à l'université de Berlin, et a eu de la réputation par ses nombreux travaux philologiques : *Sur la forme primitive des poëmes des Niebelungen*, 1816; *Les Niebelungen dans leur plus ancienne forme*, 1826; de nombreuses éditions d'anciens poëtes allemands, d'auteurs latins, les *Grammatici veteres*, 2 vol.; des dissertations philologiques, etc.

Lacinium promontorium, nom ancien du cap des **Colonnes**, au S. du Bruttium. Il y avait là un temple célèbre de Junon.

Lacknau, v. de l'Hindoustan, capit. du roy. d'Oude. V. Laknau.

La Clède (De). V. Clède (de La).

Laclos (Pierre-Ambroise-François **Choderlos de**), né à Amiens, 1741-1803, capitaine du génie en 1778, de-

vint secrétaire des commandements du duc d'Orléans. Il acquit une triste célébrité par son mauvais roman, *Les Liaisons dangereuses*, 1782, 4 part. in-12. Agent zélé du duc d'Orléans, il joua un rôle important pendant la Révolution, dirigea le journal de la *Société des amis de la Constitution*, demanda la déchéance du roi, rédigea avec Brissot la pétition du Champ de Mars, devint colonel d'artillerie, maréchal de camp, en 1792, et fut enveloppé dans la ruine du duc d'Orléans. On dit qu'il fut épargné par Robespierre, qu'il aurait aidé dans la composition de ses discours; c'est peu probable. Remis en liberté après le 9 thermidor, il commanda l'artillerie à l'armée du Rhin, puis mourut inspecteur général d'artillerie à l'armée de Naples. C'était un homme honnête, intelligent, spirituel. On lui doit encore : *Poésies fugitives;* suite de l'ouvrage de Vilate sur les *Causes secrètes de la révolution du 9 thermidor*, in-8°, 1795. Il a collaboré à la *Galerie des états généraux*, 1789, à celle des *Dames françaises*, et il a laissé plusieurs écrits estimés sur la tactique et les fortifications.

Lacombe (Jacques), avocat, libraire et littérateur, né à Paris, 1724-1811, a publié un grand nombre d'ouvrages, dont la plupart sont des compilations: *Abrégé chronologique de l'Histoire ancienne*, 1757, in-8°; *Dictionnaire portatif des Beaux-Arts*, 1759; *Abrégé chronologique de l'Histoire du Nord*, 1762, 2 vol. petit in-8°; *Histoire de Christine de Suède,— des Révolutions de Russie; Dictionnaire encyclopédique des Arts et Métiers, — des Amusements des sciences mathématiques et physiques, — des Jeux,— des Chasses,— des Pêches,— du Jardinage*, etc., qui font partie de l'encyclopédie méthodique. On lui doit encore: *Mémoires secrets de la duchesse de Portsmouth*, 2 vol. in-12; *Encyclopediana; Précis de l'Art thé̂âtral dramatique des Anciens et Modernes*, 2 vol. in-8°, etc., etc.

Lacombe (François), littérateur, né à Avignon, 1733-1795, a publié les *Lettres* (apocryphes) *de Christine, reine de Suède; un Dictionnaire du vieux langage français*, 2 vol. in-8°, etc.

Lacombe (Dominique), prélat, né à Montrejeau (Haute-Garonne), 1749-1823, fut principal du collége des doctrinaires à Bordeaux, puis curé de Saint-Paul. Député à l'Assemblée législative, il devint évêque métropolitain de Bordeaux, en 1798, donna sa démission en 1801, pour faciliter le Concordat, fit partie du nouvel épiscopat, et, après bien des difficultés, occupa le siége d'Angoulême. Quoiqu'il se fût complétement soumis au pape, en 1804, il rencontra une vive opposition dans son clergé, surtout à l'époque de la Restauration. Ce fut l'occasion ou la cause de beaucoup de plaintes, d'intrigues et de troubles. Quand il mourut, il fallut plus d'un mois de négociations pour que son corps fût déposé dans le caveau des évêques.

La Condamine (Charles-Marie **de**), voyageur, savant et littérateur, né à Paris, 1701-1774, quitta de bonne heure le service militaire, et, poussé par une curiosité d'esprit que rien ne put satisfaire, il s'occupa de sciences. Adjoint-chimiste de l'Académie des sciences, il parcourut les côtes de la Méditerranée ; puis en 1736, partit avec Godin et Bouguer pour l'expédition scientifique dans l'Amérique du Sud, afin de déterminer la grandeur et la figure de la terre. Il fit de nombreuses observations ; il reconnut l'attraction exercée par les montagnes sur le fil à plomb, et montra beaucoup de courage, surtout dans son voyage de 500 lieues sur l'Amazone. Il se brouilla avec Bouguer, mais il mit les rieurs de son côté par la gaieté de ses réponses. Il fit encore de nombreux voyages scientifiques, écrivit dans beaucoup de recueils, promena sur toute espèce de sujets sa curiosité insatiable, fut membre de l'Académie des sciences, de l'Académie française, 1760, conserva sa gaieté spirituelle jusqu'à sa mort, et a laissé beaucoup d'ouvrages, d'un style facile et agréable : *Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale*, 1745, in-8°; *la Figure de la Terre déterminée par les observations de MM. de La Condamine et Bouguer*, 1749, in-4°; *Journal du Voyage fait par ordre du roi à l'équateur*, 1751, in-4°; *Mémoires sur l'Inoculation*, etc., etc.

Laconie, *Laconia*, contrée de l'anc. Grèce, au S. E. du Péloponnèse, bornée au N. par l'Argolide et l'Arcadie, à l'O. par la Messénie, au S. par le golfe de Laconie, à l'E. par le golfe d'Argolide. Capit., *Sparte*. Sol tourmenté traversé du N. au S. par les chaînes du Taygète et du Parnon aboutissant aux caps Ténare et Malée et entre lesquelles coulait l'Eurotas. La Laconie comprenait : le *Canton de la Ville*, où étaient Sparte et les 9,000 lots de terrain sur lesquels s'étaient établis les Spartiates; le *Nome d'Amyclées* à l'O.; l'*Egialée* ou le *Rivage* sur la côte de la mer Égée; et le *pays des Périèques*, au S.— La Laconie, habitée d'abord par des Pélasges-Léléges, fut ensuite soumise par les Hellènes; la tribu des Achéens, qui l'occupa la première, fut remplacée par les Doriens, venus sous la conduite des Héraclides au XII^{e} siècle av. J. C. Les Doriens réduisirent les Laconiens à l'état de sujets, et les habitants d'une portion du pays qui leur avait résisté 3 siècles à celui d'esclaves ou *Hilotes*. Sparte, la cité Dorienne, resta dès lors maîtresse du pays qui eut, jusqu'à la fin de la domination romaine, la même fortune que sa capitale. V. Sparte.

Laconie (Golfe de), golfe de la mer Méditerranée entre les deux presqu'îles de la Laconie. Il s'ouvre entre les caps Ténare et Malée et a la forme d'un triangle équilatéral dont le sommet est l'embouchure de l'Eurotas au N.; sur la côte était Gythium. Auj. golfe de *Kolokythia*.

Laconie, une des préfectures ou *nomarchies* du roy. hellénique; ch.-l., *Sparte*. Popul., 106,000 hab. V. pr. : Mistra, Marathonisi, Monemvasia ou Nauplie de Malvoisie.

Laconie, nom donné à la côte de New-Hampshire, qui parut aux premiers navigateurs aussi aride que celle de la Laconie hellénique.

Laconiens ou *Périèques*, nom de tous les habitants de la Laconie qui n'étaient ni Spartiates ni Hilotes. C'étaient les Achéens qui n'avaient pas émigré lors de la conquête Dorienne et les étrangers venus à la suite des conquérants ou appelés par eux à peupler le pays. Ils avaient reçu les 30,000 lots de terre placés en dehors du canton de Sparte, et cultivaient leurs terres en qualité de colons libres ou fermiers de l'État, moyennant une redevance en nature. Ils ne jouissaient pas des droits politiques réservés aux *Egaux;* aussi, enrichis par le commerce et l'industrie, enhardis par l'habitude des armes qui leur était commune avec les Spartiates, accrus par beaucoup de Spartiates rejetés de la classe des Egaux et devenus *Inférieurs* ou *Néodamodes*, ils se révoltèrent plusieurs fois, et firent courir de grands dangers à l'aristocratie qui les opprimait.

Lacordaire (Jean-Baptiste-Henri), prédicateur célèbre, né à Recey-sur-Ource (Côte-d'Or), 1802-1861, après de bonnes études à Dijon, étudia le droit, vint faire son stage à Paris et commença même à plaider avec assez de succès. En 1823, il renonça au barreau et entra au séminaire de Saint-Sulpice. Il fut ordonné prêtre en 1827 et remplit les fonctions d'aumônier au collége Henri IV. Depuis longtemps déjà l'enthousiasme de son esprit absolu, ennemi des concordats, des compromis politiques, le poussait vers La Mennais; il fut l'un des principaux collaborateurs de *l'Avenir*, oct. 1830. Plusieurs de ses articles furent déférés aux tribunaux. Les doctrines téméraires d'un journal qui prêchait l'ultramontanisme en religion, le radicalisme en politique, furent condamnées, par l'encyclique de Grégoire XVI (18 sept. 1832). Lacordaire, MM. de Montalembert et de Caux, traduits devant la Cour des pairs, en 1831, pour avoir ouvert une école libre, furent condamnés, malgré leur défense éloquente, à 100 francs d'amende et aux frais. Lacordaire se soumit sincèrement à la condamnation du souverain pontife, et, après un voyage à Rome, se sépara complétement et pour toujours de La Mennais. En 1834, ses conférences au collége Stanislas firent beaucoup de bruit, et l'archevêque de Paris lui ouvrit la chaire de Notre-Dame, où il acquit bientôt une grande réputation de prédicateur par sa parole hardie, brillante, d'une forme *romantique* et neuve. Si on a pu lui reprocher la faiblesse de l'argumentation, le défaut de logique, même la subtilité, on s'est accordé à reconnaître la sincérité de son éloquence, sa vive imagination, la sensibilité de son cœur, son amour de l'humanité et de la patrie, sa vive conscience des grandeurs et des plaies de la société moderne. Il voulut ressusciter en France l'ordre de St-Dominique, prit l'habit des frères prêcheurs, alla faire son noviciat au couvent de la Minerve à Rome, et prononça ses vœux en 1840. Il écrivit alors un *Mémoire pour le rétablissement en France de l'Ordre des frères prêcheurs*, et fit paraître une *Vie de saint Dominique*. Son éloquence brilla de nouveau, à Metz, à Paris, à Lyon, à Grenoble, à Nancy, où il prononça les oraisons funèbres de l'évêque Forbin-Janson, et du général Drouot (1847). Il fut envoyé à l'Assemblée constituante de 1848 par le département des Bouches-du-Rhône; mais donna sa démission après la journée du 15 mai. Il reprit ses tra-

vaux de prédicateur, fut nommé provincial des Dominicains en France, 1854, refusa une réélection en 1858, et prit la direction du collége de Sorrèze. Il fut élu membre de l'Académie française en 1860. On a de lui : *Considérations philosophiques sur le système de M. de la Mennais*, 1834; *Conférences de Notre-Dame*, 3 vol. in-8°; *Conférences prêchées à Lyon et à Grenoble*, 1845, in-8°, etc.; *Lettres à un jeune homme sur la vie chrétienne*, 1858, in-8°. Une édition des *Œuvres complètes* de Lacordaire a paru en 1858, 6 vol. in-8° ou in-18.

Lacoste (Elie), né à Montagnac, mort en 1803, médecin, fut administrateur de la Dordogne, en 1790, député à l'Assemblée législative et à la Convention, siégea parmi les montagnards, vota la mort du roi, et montra du courage aux armées du Rhin et de la Moselle. Au 9 thermidor, il se prononça énergiquement contre Robespierre, et fit décréter la suppression du tribunal révolutionnaire. Incarcéré en 1795, puis rendu à la liberté, il reprit son ancienne profession.

Lacoste (Jean-Baptiste), député du Cantal à la Convention nationale, vota la mort de Louis XVI, se conduisit avec courage et désintéressement dans ses missions de la Haute-Loire, du Rhin, de la Moselle, des armées du Nord. Arrêté en 1795, il profita de l'amnistie de brumaire an IV et plus tard devint préfet de l'Empire.

Lacour (Dom Didier de), bénédictin, né à Montzeville près de Verdun, 1550-1623, reçut la prêtrise en 1581, réforma, malgré de nombreux obstacles, la congrégation de Saint-Vanne, et fonda le nouvel institut de Saint-Maur.

La Courtine, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 36 kil. S. E. d'Aubusson (Creuse); 1,029 hab.

Lacretelle (Pierre-Louis), jurisconsulte et publiciste, né à Metz, 1751-1824, débuta en 1777 par un plaidoyer en faveur de juifs de Metz, vint à Paris en 1778, fut l'un des rédacteurs du *Grand Répertoire de Jurisprudence*, se lia aux principaux écrivains du temps, et fut couronné par l'Académie française pour son *Eloge de Montausier* et son *Discours sur le préjugé des peines infamantes*. Ses articles dans le *Mercure de France* ajoutèrent à sa réputation. Il fut député suppléant de Paris aux Etats-généraux et membre de l'Assemblée législative. Il défendit la Constitution au club des Feuillants, quitta Paris après le 10 août et ne revint qu'après le 9 thermidor. Membre du Corps législatif en 1801, il remplaça La Harpe à l'Institut, en 1803. Sous la Restauration il écrivit dans la *Minerve* et défendit la cause du libéralisme. Ses *Œuvres complètes*, publiées en 1824, 6 vol. in-8°, renferment un grand nombre d'essais, de travaux de jurisprudence, de discours, d'opuscules politiques, philosophiques et littéraires.

Lacretelle (Jean-Charles-Dominique de), dit *le Jeune*, né à Metz, 1766-1855, frère du précédent, d'abord avocat, vint à Paris en 1787, fut associé par son frère à ses travaux et à ses relations, rédigea avec talent les *Débats de l'Assemblée constituante*, et se montra dès lors zélé partisan des principes constitutionnels. Ami de la Rochefoucauld-Liancourt, rédacteur courageux du *Journal de Paris*, avec Chénier, il défendit les Girondins, qu'il n'aimait pas, et, pour échapper à la proscription, s'enrôla dans l'armée de Sambre-et-Meuse. Après le 9 thermidor, il revint à Paris, collabora au *Républicain français*, et, l'un des chefs les plus ardents de la *jeunesse dorée*, combattit le parti jacobin dans les journaux et dans les rues. Sans être royaliste, il se déclara contre la Convention, au 13 vendémiaire, fut forcé de quitter Paris, fut encore victime du coup d'Etat du 18 fructidor, et resta près de deux ans prisonnier. Délivré par Fouché, il écrivit dans *les Débats* en faveur des prêtres et des émigrés après le 18 brumaire, mais fut éloigné des fonctions politiques par Bonaparte, qui le considérait comme un *bourbonnien*. Il avait déjà composé plusieurs livres d'histoire, lorsqu'il fut nommé professeur adjoint à la Faculté des lettres, 1809, et professeur titulaire en 1812. Membre du bureau de la presse, 1800, censeur impérial, 1810, il remplaça Esménard à l'Institut en 1811. Sous la Restauration, dont il salua la bienvenue en 1814, parce qu'elle donnait à la France un gouvernement constitutionnel, il accompagna Louis XVIII à Gand, reçut des lettres de noblesse, 1822, représenta l'Académie au sacre de Charles X, 1825, mais provoqua, au sein de l'Académie, en 1827, une manifestation libérale, sous forme de supplique au roi, contre la loi sur la presse, proposée par M. de Peyronnet; on lui enleva ses fonctions de censeur. Sous le gouvernement de Juillet, il fut écarté de la pairie et du conseil royal de l'instruction publique, probablement à cause de la rancune du roi, qui ne lui pardonnait pas son jugement sévère sur Philippe-Egalité. Il continua, jusque dans la vieillesse la plus avancée, dans sa retraite de Mâcon, à défendre la cause des lettres et des principes conservateurs de la société. Ses ouvrages historiques, qui manquent de profondeur, se recommandent par l'élégance, la clarté et l'honnêteté libérale des sentiments. Les principaux sont : *Précis historique de la Révolution française* (Assemblée législative, Convention, Directoire exécutif), 5 vol. in-18; *Hist. de France pendant le dix-huitième siècle*, 6 vol. in-8°; *Hist. de France pendant les guerres de religion*, 4 vol. in-8°; *Hist. de la Révolution française*, 8 vol. in-8°; *Hist. de France depuis la Restauration*, 4 vol. in-8°; *Hist. du Consulat et de l'Empire*, 4 vol. in-8°; *Testament philosophique et littéraire*, 1840, 2 vol. in-8°; *Dix années d'épreuves pendant la Révolution*, 1840, in-8°, etc., etc.

Lacroix (J.-F. de), né à Pont-Audemer, 1754-1794, avocat à Anet, près de Dreux, fut député d'Eure-et-Loir à l'Assemblée législative et à la Convention. Il fut l'un des grands ennemis des émigrés, du comité *autrichien*, des prêtres insermentés, du roi. Il vota la mort de Louis XVI. Lié avec Danton, il eut des missions importantes en Belgique, et fut accusé d'avoir manqué de probité et d'avoir accru sa fortune. Attaqué par les Girondins, il fut défendu par les Montagnards, coopéra de tout son pouvoir à la proscription de ses ennemis, au 31 mai et au 2 juin; puis fut entraîné dans la ruine de Danton et des Montagnards cordeliers.

Lacroix (Emeric de), polygraphe, né à Paris vers 1590, a publié plusieurs ouvrages et mérite surtout d'être connu par son livre intitulé: *le Nouveau Cynée, ou Discours des occasions et moyens d'établir une paix générale et la liberté du commerce par tout le monde*, 1623, in-8°. Il a été comme le précurseur des économistes.

Lacroix (Louis-Antoine-Nicolle de), géographe, né à Paris, 1704-1760, fut prêtre, et s'occupa surtout de géographie. On lui doit : *la Géographie moderne*, 1747, in-12, qui, pendant 50 ans, servit de base à l'enseignement dans les colléges.

Lacroix (François-Joseph-Pamphile, vicomte de), général, né à Aymarques (Languedoc), 1774-1842, devint officier-général à 27 ans, se distingua dans la campagne de 1800, fit l'expédition de Saint-Domingue, et, quoique peu aimé par Napoléon, devint général de division. Il fit la campagne de Waterloo, rentra au service des Bourbons, en 1820, et contribua à déjouer les complots du carbonarisme à Grenoble, à Strasbourg, à Béfort. Il fit la campagne d'Espagne, et rentra dans la vie privée en 1830. On lui doit: *Mémoires pour servir à l'histoire de la révolution de Saint-Domingue*, 1819, 2 vol. in-8°; *Raisons d'Etat pour fortifier le système militaire en France*, 1824.

Lacroix (Silvestre-François), mathématicien, né à Paris, 1765-1843, s'instruisit lui-même à force de persévérance, devint professeur à l'école des gardes de marine de Rochefort, et depuis lors ne cessa d'enseigner les mathématiques dans les écoles militaires, à l'Ecole normale, à l'Ecole centrale des Quatre-Nations, à l'Ecole polytechnique, à la Sorbonne, au Collége de France. On a de lui : *Cours de mathématiques élémentaires* (arithmétique, algèbre, géométrie, trigonométrie); *Traité du calcul différentiel et intégral*, 1797, 2 vol. in-4°, qui mérita les éloges de Laplace; *Introduction à la connaissance de la sphère*, 1828; *Manuel d'arpentage*, 1825; *Traité des différences et des séries*, etc., etc.

La Croix du Maine. V. Croix.

Lacroze (Mathurin Veyssières de), orientaliste, né à Nantes, 1661-1739, entra dans la congrégation de Saint-Maur, prit la fuite, se réfugia à Berlin, et y devint bibliothécaire du roi et professeur. Parmi ses ouvrages, on cite: *Hist. du christianisme des Indes*, 1724; — *d'Ethiopie et d'Arménie*, 1739; *Lexicon Ægyptiaco-latinum*, 1775, in-4°; *Thesaurus epistolicus Lacrozianus*, 3 vol. in-4°, etc.

La Cruz (Pantoja de), peintre espagnol, né à Madrid, 1551-1610, décora les plafonds de l'Escurial, et fit de bons portraits.

La Cruz (Manuel de), peintre et graveur espagnol, né à Madrid, 1750-1792, fit de beaux tableaux pour les églises de Carthagène et de Madrid.

La Cruz y Cano (Ramon de). V. Cruz.

Lacrymatoire. Les modernes ont donné ce nom à de petits vases, en verre ou en terre, à long col

qu'on a retrouvés dans les urnes cinéraires des gallo-romains surtout. Ils servaient, non comme on l'a cru longtemps, à recueillir les larmes des parents, mais à renfermer des parfums, pour mieux conserver les cendres des morts.

Lactance (Firmianus), orateur et apologiste chrétien, né probablement en Afrique vers le milieu du IIIe s., mort peut-être à Trèves en 325 ou 326. D'une famille païenne, disciple d'Arnobe à Sicca, il eut de la réputation comme rhéteur, et fut nommé professeur d'éloquence à Nicomédie, vers 290. C'est là qu'il devint chrétien et qu'il commença à composer ses ouvrages. Il salua avec enthousiasme le triomphe de Constantin, fut chargé de l'éducation de son fils, le césar Crispus, et le suivit en Gaule. Lactance, quoique chrétien, est resté philosophe, et surtout philosophe moraliste; on l'a appelé un *Cicéron chrétien*, moins pour l'abondance de son style fleuri que pour ses efforts à défendre et à propager les grandes vérités morales du christianisme; il a même été plutôt un rhéteur éloquent qu'un philosophe, et ses opinions théologiques n'ont pas toujours paru très-orthodoxes. On a perdu plusieurs de ses ouvrages; ceux qui nous restent sont : *de l'Ouvrage de Dieu, de la Mort des Persécuteurs, les Sept livres des Institutions divines*, où il attaque les superstitions païennes et les sectes philosophiques; l'*Abrégé des Institutions, de la Colère de Dieu*, etc. Les éditions les plus complètes de ses *Œuvres* sont celles du P. Edouard de saint François-Xavier, 1754-59, 14 vol. in-8°, et du P. Franceschini, Rome, 1754-60, 10 vol. in-8°. Les *Institutions divines* ont été traduites en français par René Famé, Paris, 1542, in-fol.; *la Mort des Persécuteurs*, par Maucroix, par Basnage et par Godescard.

Lacuée, comte **de Cessac** (Gérard-Jean), né à Lamassas, près d'Agen, 1752-1841, était capitaine en 1785, et s'était déjà fait connaître par son *Guide de l'officier en campagne* et par ses articles du *Dictionnaire militaire* dans l'*Encyclopédie méthodique*. Chargé de diriger les cadets gentilshommes de la garnison de Metz, il signala, dans des *Mémoires*, les abus de l'administration de l'armée; fut procureur-général syndic de Lot-et-Garonne, en 1790; puis, à l'Assemblée législative, se déclara l'adversaire de Dumouriez, fut membre du comité militaire, et, après le 10 août, fut ministre de la guerre par intérim, pendant une maladie de Servan. Général de brigade en 1793, il fut accusé de fédéralisme et forcé de se cacher jusqu'en 1795. Il fut membre du Conseil des Anciens, puis des Cinq-Cents, de 1795 à 1799, défendit courageusement Carnot, après le 18 fructidor, et fut surtout apprécié par Bonaparte, Premier Consul et Empereur. Président de section au conseil d'Etat, ministre de la guerre par intérim, gouverneur de l'Ecole polytechnique, directeur général de la conscription et des revues, ministre d'Etat, il fut chargé de l'administration de la guerre de 1810 à 1813. D'une intégrité rigide, inflexible et dur pour lui-même comme pour les autres, il se fit de nombreux ennemis, mais fut estimé de l'Empereur. Sans emploi sous la Restauration, il entra à la chambre des Pairs en 1831. Dans la réorganisation de l'Institut, il avait pris place dans la classe de la langue et de la littérature française.

Lacurne. V. Sainte-Palaye.

Lacy (Don Luiz), général espagnol, né devant Gibraltar, 1775-1817, fils d'un major espagnol d'origine irlandaise et d'une française, fut officier à Porto-Rico dès l'âge de 14 ans; puis, de retour en Espagne, se distingua contre les Français, fut condamné à un an de prison pour avoir insulté le gouverneur général des Canaries, passa en France, entra dans l'armée, et, en 1807, devint chef de bataillon. Ne voulant pas servir contre les Espagnols, il déserta, combattit pour la cause de l'indépendance, et fut nommé lieutenant général, puis capitaine général de la Catalogne, 1812. Destitué brutalement par Ferdinand VII, il fut accusé, avec le général Milans, de conspiration, condamné à mort et fusillé à Majorque.

Lada, île de la mer Egée, près de Milet. Les Perses y battirent les Ioniens, 498 av. J. C.

Ladak ou **Leh**, pays du Thibet, montueux et stérile, peuplé de 170,000 hab. Capit., *Ladak*, centre du commerce du *pashm* ou duvet de chèvre, employé dans la fabrication des châles du Cachemire et du Pendjab. Le Ladak, autrefois dépendant du Grand-Lama, fait auj. partie du roy. de Cachemire ou Kachemir, pays protégé des Anglais.

Ladenburg, v. du grand-duché de Bade, sur le Necker, à 10 kil. de Manheim; 3,000 hab. Brûlée par les Français en 1674. Culture de tabac.

Ladignac, commune de l'arr. et à 12 kil. N. O. de Saint-Yrieix (Haute-Vienne); 2,000 hab., dont 300 dans le bourg. Terre à porcelaine employée dans les manufactures de Limoges; hauts fourneaux.

Ladislas Ier, *le Saint*, roi de Hongrie, né vers 1041, fils de Béla Ier, partagea d'abord le trône avec son frère Geysa, 1077, fut seul roi, en 1079, eut à combattre le roi détrôné, Salomon, battit les Valaques, les Bohémiens, les Russes, les Polonais, imposa tribut aux Cumans, aux Serbes, s'empara, 1087, de la Croatie et de la Dalmatie, etc. Il donna des lois à ses Etats, éleva des églises et des monastères, et songeait à la croisade lorsqu'il mourut, en 1095. Célestin III le canonisa en 1198 et fixa sa fête au 27 juin.

Ladislas II, roi de Hongrie, 3e fils de Béla II, né vers 1134, fut couronné roi par un parti, à la mort de son frère Geysa II, en 1161, mais fut excommunié par le primat du royaume, qui soutenait les droits du jeune Etienne III, et mourut au commencement de 1162.

Ladislas III, roi de Hongrie, né vers 1185, succéda à son père, Emeric, en 1204, et mourut en 1205.

Ladislas IV, *le Cuman*, roi de Hongrie, né vers 1250, succéda à son père, Etienne IV, en 1272, soutint Rodolphe de Habsbourg contre Ottocar de Bohême, battit les Cumans, mais vit la Hongrie cruellement ravagée par les Tatars Nogaïs. Pris par les Cumans, il fut assassiné en 1290.

Ladislas V, roi de Hongrie, né vers 1400, successeur de son père, Jagellon, en Pologne et en Lithuanie, 1434, fut élu roi de Hongrie, à la mort d'Albert d'Autriche, 1440, sans tenir compte des droits du jeune Ladislas, fils d'Albert. Il repoussa l'empereur Frédéric III, lui imposa la paix de Bude, 1442, battit, avec son général Hunyade, le sultan Amurat II, qui signa la paix à Szégédin, 1444. Cédant aux instances du pape, il viola le traité, mais fut vaincu et tué à la bataille de Varna, 1444, 11 novembre.

Ladislas VI, *le Posthume*, roi de Hongrie, fils d'Albert d'Autriche, né en 1439, fut reconnu roi à la mort de Ladislas V, 1444. Frédéric III, son tuteur ambitieux, le retint prisonnier à Vienne, et il fallut que le régent du royaume, Jean Hunyade, vînt le délivrer. Attaqué par les Turcs, Ladislas montra peu de courage; puis il fit périr, sous prétexte de conspiration, Ladislas Hunyade, le fils du héros qui venait de sauver Belgrade. Ses sujets se soulevèrent contre lui; il alla mourir en Pologne, peut-être empoisonné par des Hussites, 1457.

Ladislas VII, roi de Hongrie, né vers 1450, fils aîné de Casimir IV, roi de Pologne, devint roi de Bohême, en 1471, et roi de Hongrie en 1490, après la mort de Mathias Corvin. Il perdit les conquêtes de son prédécesseur, et fut forcé de faire de grandes concessions à l'empereur Maximilien et aux magnats hongrois, surtout à Etienne Zapolya, qui fut nommé palatin héréditaire. Bajazet II lui imposa la paix de Bude, 1503; les paysans soulevés désolèrent la Hongrie, furent accablés avec leur chef, Dosa, et réduits à l'état le plus malheureux; les droits de la couronne furent de nouveau restreints à la diète de Bude, 1514. Par la convention de Vienne, 1515, Ladislas fiança son fils Louis avec Marie, petite fille de Maximilien, tandis que Ferdinand, frère de Marie, était fiancé à Anne, fille de Ladislas, avec droit pour la maison d'Autriche d'hériter de la Hongrie, en cas d'extinction. Il mourut en 1516.

Ladislas, rois de Pologne. V. Wladislas.

Ladislas. V. Lancelot.

La Dixmerie (Nicolas **Bricaire de**), littérateur, né vers 1730 à La Motte d'Attencourt (Champagne), mort en 1791, a composé des poésies agréables et des contes plus variés, plus moraux que ceux de Marmontel, etc.

Ladoga, lac de Russie, entre la grande principauté de Finlande au N. et à l'O., et les gouvernements de Saint-Pétersbourg au S., et d'Olonetz à l'E. Il a 200 kil. de long et 140 de large. Il baigne Schlusselbourg, Serdebol, *Nouveau-Ladoga*, Kexholm, et *Vieux-Ladoga* (peut-être première résidence de Rurik). Il communique avec le lac Saïma par la Woxa, avec l'Onéga par le Svir, avec l'Ilmen par la Wolkov, et s'écoule dans le golfe de Finlande par la Néva. La navigation y est dangereuse à cause des écueils, des bas-fonds et des tempêtes fréquentes. On a remédié à cet inconvénient par la construction du *Canal Ladoga* qui contourne la rive droite du lac entre le Svir et la Néva. C'est une voie navigable très-fréquentée; on y a transporté par an pour 185 millions de francs de marchandises et de denrées.

Ladon, riv. du Péloponnèse, affluent de l'Alphée,

coulait en Arcadie. Ladon, dit la mythologie, était père de Daphné et de Syrinx.

Ladoucette (JEAN-CHARLES-FRANÇOIS, baron DE), né à Metz. 1770-1848. préfet sous Napoléon Ier, se montra administrateur habile et intelligent. Il fut député de la Moselle, en 1834. Il avait toujours cultivé les lettres; on lui doit des éloges, des essais d'archéologie, des romans, des nouvelles, et surtout des *Fables* en vers, 1827.

Ladrones (Iles des), c'est-à-dire îles des Voleurs, nom espagnol des îles Mariannes.

Ladvocat (JEAN-BAPTISTE), hébraïsant et biographe, né à Vaucouleurs, 1709-1765. Docteur en théologie. curé de Domremy, il reçut une chaire de la Sorbonne. en 1742, et devint bibliothécaire. Il expliqua l'Ecriture sainte, suivant le texte hébreu. On lui doit : *Dictionnaire géographique portatif*, abrégé du dictionnaire de La Martinière, qu'il donna sous le nom de *Vosgien*, 1747; *Dictionnaire historique portatif*, 1752, 2 vol. in-8°, qui a été augmenté et corrigé dans les éditions suivantes; *Grammaire hébraïque*, 1755; etc., etc.

Lacken ou **Laken**, château royal dans un faubourg à l'E. de Bruxelles. Il a été bâti en 1782 par l'architecte Montayer. Galerie de tableaux, beau parc; résidence du roi des Belges.

Lælianus (ULPIUS CORNELIUS), l'un des Trente Tyrans, appelé par d'autres *Lollianus* ou *Ælianus*, fut proclamé empereur dans la Gaule, après Posthumius, défendit le pays contre les Barbares et fut tué par ses soldats, en 267.

Lælius (CAÏUS), romain de la *gens Lælia*, maison plébéienne, né vers 235 av. J. C., mort vers 165, fut l'ami de P. Corn. Scipion l'Africain, commandait la flotte en Espagne, 210, contribua à la prise de Carthagène, et suivit le grand général dans toutes ses campagnes. En Afrique, il brûla le camp de Syphax et d'Asdrubal, prit le roi de Numidie et commanda la cavalerie italienne à Zama. Préteur en Sicile, 196, consul en 190, il eut le gouvernement de la Gaule Cisalpine. On lui a donné quelquefois le surnom de *Nepos*.

Lælius (CAÏUS), surnommé *Sapiens, le Sage*, fils du précédent, né en 185 av. J. C., mort vers 115, fut l'ami de Scipion Emilien, l'accompagna au siége de Carthage, combattit contre Viriathe en Espagne, fut préteur en 145. consul en 140, mais ne joua jamais un grand rôle politique. Il comprenait la nécessité de réformes à Rome, mais, effrayé de l'opposition de l'aristocratie, il s'arrêta et mérita par sa prudence le surnom de *Sapiens*. Les anciens ont souvent parlé de son intimité avec Scipion, Polybe, Térence, le satirique Lucilius; il est l'un des principaux interlocuteurs des traités de Cicéron sur l'*Amitié*, la *Vieillesse*, la *République*.

Lænas. V. POPILIUS.

Laennec (RENÉ-THÉOPHILE-HYACINTHE), médecin, né à Quimper, 1781-1826, fut élevé par son oncle, médecin distingué à Nantes, termina ses études médicales à Paris, sous Corvisart, fut docteur en 1804, et fut bientôt connu par de beaux travaux d'anatomie pathologique. Médecin de l'hôpital Necker, en 1816, de la duchesse de Berry, professeur au Collége de France, 1822, de clinique médicale à la Faculté, 1823, il fit faire de grands progrès à la science par ses observations pleines de sagacité, et commença une lutte très-vive contre l'école physiologique de Broussais. Il est surtout célèbre par la découverte de l'*auscultation*, qui permet au médecin de constater et d'étudier les principales altérations des organes internes. Il publia son traité, de l'*Auscultation médiate ou Traité du diagnostic des maladies des poumons et du cœur*, en 1819, 2 vol. in-8°; il est l'inventeur du *Stéthoscope*. Il a fourni de bons articles au *Journal de médecine*, au *Dictionnaire des sciences médicales*, etc. Atteint de phthisie, il chercha vainement à prolonger ses jours, en allant respirer l'air vivifiant de sa terre natale.

Lænsberg (MATHIEU) était, dit-on, un chanoine de Saint-Barthélemy de Liége, qui vivait dans la première moitié du XVIIe siècle. On ne sait rien de certain sur l'origine du fameux *almanach*, qui parut d'abord sous le nom de Lansbert; on a l'almanach de 1635; mais était-il le premier? Il a dû sa popularité à ses prédictions, on l'a sans cesse amélioré dans les nombreuses contrefaçons qu'on en a faites; ce qui ne l'a pas empêché d'entrer dans la voie de la décadence.

La Enzina ou **Encina** (JUAN DE). V. ENZINA.

Laërte, roi d'Ithaque, fut le père d'Ulysse, que d'autres traditions disent fils de Sisyphe. Il prit part à la chasse du sanglier de Calydon et à l'expédition des Argonautes.

Laërte, v. ancienne d'Asie Mineure, sur les frontières de Pamphylie et de Cilicie, patrie de Diogène, dit de *Laërte* ou *Laërce* (*Laertius*).

Lætitia. V. NAPOLÉON.

Lætus (QUINTUS ÆMILIUS), préfet du prétoire sous Commode, fut l'un des principaux auteurs de l'assassinat de l'empereur, 192. Il fit proclamer Pertinax souleva les soldats contre lui, et fut mis à mort par Didius Julianus, 193.

Lævinus (PUBLIUS VALÉRIUS), consul romain, en 280 av. J. C., fut vaincu par Pyrrhus à Héraclée, mais sut conserver la discipline dans son armée vaincue.

Lævinus (MARCUS VALÉRIUS), petit-fils du précédent, était préteur en 215 av. J. C. Il surprit les envoyés de Philippe de Macédoine à Annibal, traversa l'Adriatique reprit Oricum, délivra Apollonie, s'allia aux Etoliens, 214. 213, tint Philippe en échec pendant quatre ans, comme propréteur, fut nommé consul en 211, et, secondé par la défection du Carthaginois Mutine, soumit toute la Sicile, 210. Comme proconsul, il gouverna sagement cette province et plusieurs fois ravagea les côtes d'Afrique. Il mourut en 200.

Lævius, poëte romain du Ier siècle av. J. C., qui aurait composé des poésies lyriques.

La Fage (RAIMOND), graveur et dessinateur, né à Lisle en Albigeois, 1656-1690 (?), montra de bonne heure beaucoup d'aptitude pour le dessin, à Toulouse, puis à Paris; put, grâce à la protection de Foucault, intendant du Languedoc, aller étudier à Rome, revint en France, eut une vie assez agitée et désordonnée, ce qui ne l'empêcha pas d'être un dessinateur plein de fougue et d'originalité. Graveur actif, il produisit aussi beaucoup d'eaux-fortes où se retrouvent ses grandes qualités.

La Fare (CHARLES-AUGUSTE, marquis DE), poëte, né à Valgorge en Vivarais, 1644-1712. Il se distingua au combat de Saint-Gothard contre les Turcs, 1664. plus tard en Hollande et sous Turenne, dont il devint l'ami. Mais il s'attira l'inimitié de Louvois et dut quitter le service Quand il eut perdu Mme de la Sablière, qu'il avait beaucoup aimée, puis trahie, il vécut dans la société d'épicuriens, dont Chaulieu était le grand prêtre, et mourut d'indigestion. Il a composé quelques poésies légères, où l'on trouve de la facilité et de la grâce; elles ont été publiées en 1755. Ses *Mémoires sur les principaux événements du règne de Louis XIV*, 1715, in-8°, sont intéressants.

Lafarge (JOACHIM), économiste, né à Paris, vers le milieu du XVIIIe siècle, s'est fait connaître par la création de la tontine, qui a porté son nom. Il obtint son brevet, le 17 août 1791, pour établir à Paris la caisse d'épargne et de bienfaisance, qui devait être avantageuse aux actionnaires et à l'Etat. Elle eut d'abord beaucoup de succès; puis les embarras parurent, il y eut des plaintes. L'administration de la caisse fut confiée à trois membres du conseil municipal, 1er avril 1809, et la liquidation de la caisse commença.

Lafaye (JEAN-FRANÇOIS **Leriget de**), littérateur, né à Vienne (Dauphiné), 1674-1731, quitta l'état militaire par raison de santé, devint gentilhomme ordinaire de Louis XIV, qui l'employa dans plusieurs missions importantes, s'occupa de littérature. combattit Lamotte dans une charmante *Epître sur les avantages de la rime;* et, possesseur d'une grande fortune, fut le protecteur des gens de lettres et des artistes. Il fut de l'Académie française, en 1730.

La Fayette (GILBERT **de**), maréchal de France, 1380-1462, d'une ancienne famille d'Auvergne. servit sous Boucicaut, à Gênes, dès 1409, combattit les Anglais, sous les ordres du duc de Bourbon; puis fut l'un des premiers à s'attacher au Dauphin, qui fut Charles VII. Il fut nommé maréchal, en 1420, prit part à la bataille de Baugé, 1422, et, comme général ou comme conseiller de Charles VII, se trouva mêlé activement à presque tous les événements de ce règne. Il fut pris à Verneuil, 1424, fut l'un des défenseurs d'Orléans. l'un des compagnons de Jeanne d'Arc à Patay, à Reims, entra en lutte avec l'indigne favori, la Trémoille, et contribua à la paix d'Arras de 1435. Aux Etats-généraux d'Orléans, 1439, il plaida énergiquement pour la continuation de la guerre et la formation d'une armée permanente. On le retrouve pour la dernière fois dans la campagne de 1449, en Normandie, qui se termina par l'expulsion des Anglais. Charles VII le chargea plus tard de veiller sur la reine, Marie d'Anjou, et sur son

jeune fils, Charles. Il fut enterré dans l'abbaye de la Chaise-Dieu en Auvergne.

La Fayette (Louise de), née vers 1616, fille d'honneur d'Anne d'Autriche, fut aimée par Louis XIII. vers 1634, à cause de sa beauté, de son esprit fin, de son caractère gracieux. Elle lui donna des conseils généreux; elle excita les ombrages de Richelieu, de la reine, de Mlle d'Hautefort. Mais elle résista aux offres du roi, se retira, en 1637, au couvent de la Visitation, et conserva l'affection de Louis XIII. Le roi alla souvent s'entretenir avec elle, et l'on dit qu'elle contribua surtout à le rapprocher d'Anne d'Autriche. Elle prit le nom de *mère Angélique*, et mourut en 1665 dans une maison de son ordre, à Chaillot, dont elle était la supérieure.

La Fayette (Marie-Madeleine **Pioche de la Vergne**, comtesse de), née à Paris, 1634-1693, eut pour maîtres Ménage et Rapin, fut l'un des ornements de l'hôtel de Rambouillet, et épousa, en 1655, le comte de La Fayette, frère de la précédente. De bonne heure veuve avec deux enfants, elle ouvrit sa maison aux gens de lettres, et fut liée avec les personnages les plus illustres de son temps, avec Condé, et surtout avec la Rochefoucauld et Mme de Sévigné. Elle fut malade pendant la dernière partie de sa vie, mais toujours d'un esprit agréable et sérieux. Comme écrivain, elle s'est placée à un rang très-distingué; elle a fait une révolution dans le roman, et remplacé les aventures chimériques, les sentiments quintessenciés de Mlle de Scudéry, par la vérité des passions et le langage du cœur. *La Princesse de Montpensier* parut en 1660; *Zayde*, 1670, excita l'admiration générale; *la Princesse de Clèves*, 1678, mit le sceau à sa réputation. Ses autres ouvrages n'ont paru qu'après sa mort: *Histoire d'Henriette d'Angleterre*, *Mémoires de la cour de France pour les années* 1688 *et* 1689. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées en 1812 et en 1814, 5 vol. Il y a de ses *Lettres* dans le recueil de Mme de Sévigné; la *Correspondance* de Mme de La Fayette est encore inédite.

La Fayette (Marie-Jean-Paul-Roch-Yves-Gilbert **Motier**, marquis de), né au château de Chavagnac, en Auvergne, 1757-1834, acheva son éducation au collége du Plessis, à Paris. Orphelin, possesseur d'une grande fortune, marié, dès 1774, à Mlle de Noailles, fille du duc d'Ayen, il s'éloigna de la cour, et se trouvait en garnison à Metz, lorsqu'il apprit l'insurrection des colonies anglaises d'Amérique: « Aussitôt, dit-il, mon cœur fut enrôlé, et je ne songeai plus qu'à rejoindre mes drapeaux. » Malgré la cour, malgré sa famille, il équipa un bâtiment à ses frais, partit, et débarqua à Georgetown, 1777. Il demanda au Congrès à servir à ses frais et comme volontaire; on le nomma major-général de l'armée; Washington l'accueillit avec bonté, et lui conserva toute sa vie une amitié vraiment paternelle. Blessé grièvement à la bataille de Brandywine, 11 septembre 1777, il servit ensuite dans la Virginie, à l'armée du Nord, était au combat de Monmouth, 1778; et, sur le bruit d'une guerre entre la France et l'Angleterre, revint dans sa patrie, comblé des éloges officiels du Congrès. Il fut partout bien accueilli. « J'eus à Versailles la faveur, dit-il, à Paris la popularité. » Il travailla avec d'autant plus d'ardeur au succès de la cause qu'il avait embrassée. « Pour remonter l'armée américaine, disait Maurepas, il eût volontiers démeublé Versailles. » Il obtint enfin qu'un corps de 4,000 hommes serait envoyé en Amérique, sous Rochambeau, et lui-même le précéda, 1780. Chargé de défendre la Virginie, il déploya beaucoup de vigueur, d'habileté et de prudence, contint les Anglais, puis contribua glorieusement à la capitulation d'Yorktown, 1781, qui devait hâter la fin de la guerre. Il revint en Europe, détermina l'Espagne à faire de nouveaux efforts en faveur de l'Amérique, et allait s'embarquer à Cadix avec 8,000 hommes, lorsque la paix fut signée, en 1783. — La Fayette eut d'abord une grande réputation, et son nom se trouva désormais mêlé à toutes les protestations qui s'élevaient en France contre les abus de l'ancien régime. Dans l'Assemblée des notables de 1787, il demanda hardiment la convocation des États-généraux et *même mieux que cela*. Il fut nommé député, en 1789, par la noblesse d'Auvergne, et, pendant trois ans, joua l'un des premiers rôles dans l'histoire de la Révolution. Dès le 11 juillet, il présentait un projet de *Déclaration des droits;* vice-président de l'Assemblée au 14 juillet, il fut proclamé, le 15, commandant de la nouvelle garde bourgeoise, qu'il nomma *garde nationale;* c'est lui qui présenta la cocarde tricolore, en lui prédisant qu'*elle ferait le tour du monde*. Dès lors, il se dévoua courageusement, au péril de sa vie, au péril de sa popularité, pour la défense de l'ordre au milieu des troubles de cette époque si agitée. Aux journées des 5 et 6 octobre, il empêcha de grands malheurs et ramena à Paris la famille royale et la multitude déchaînée; puis il se servit de son influence pour éloigner momentanément le duc d'Orléans. A l'Assemblée, ses discours et ses votes défendirent la cause de la liberté, modérée et réglée par la loi. La fête de la Fédération, 14 juillet 1790, fut l'un des plus beaux jours de sa vie. Mais sa popularité commença à être gravement compromise, à l'époque de la fuite de Varennes, juin 1791; elle fut perdue, lorsqu'il fit déployer le drapeau rouge au Champ de Mars, et disperser, par la force, ceux qui demandaient la déchéance du roi, 17 juillet. Il donna sa démission lorsque l'Assemblée constituante se retira, octobre 1791, et ne fut pas nommé maire de Paris par la coalition de la cour avec les républicains. Mais, comme lieutenant général, il fut mis à la tête de l'armée du centre, qui devait combattre les coalisés de Pilnitz. Il rétablit la discipline parmi ses soldats, et partagea, avec Luckner, le commandement des deux armées placées sur la frontière du Nord, quand Rochambeau eut donné sa démission. Dans une lettre, du 16 juin 1792, il dénonça à l'Assemblée législative l'influence croissante des clubs, et surtout des jacobins. Soixante-quinze départements y adhérèrent, malgré l'opposition des Girondins. Après le 20 juin, il vint lui-même hardiment renouveler ses demandes à la barre de l'Assemblée, fut abandonné par la cour, par le parti constitutionnel, qu'il voulait sauver, et fut forcé de rejoindre son armée. Collot d'Herbois demanda sa mise en accusation; 446 voix contre 224 repoussèrent cette demande, le 8 août. Deux jours après, la royauté constitutionnelle était renversée au 10 août. Alors destitué, sur le point d'être décrété d'accusation, il chercha un asile en pays neutre, 19 août. Mais, arrêté avec plusieurs de ses amis, traîné de cachot en cachot, il fut étroitement enfermé dans la forteresse d'Olmutz. Il supporta son malheur avec une noble résignation; tous les esprits généreux, en Europe, s'intéressaient à son sort, mais vainement; et il fallut les triomphes de Bonaparte pour arracher à l'Autriche l'illustre prisonnier; un article spécial du traité de Campo-Formio lui rendit enfin la liberté, 1797. Il vécut dans le Holstein et en Hollande; il ne rentra en France qu'après le 18 brumaire. Il ne voulut pas servir la politique du Premier Consul, vota contre le Consulat à vie et contre l'Empire, s'occupa d'exploitation agricole dans son domaine de la Grange, en Brie, et ne reparut sur la scène politique qu'en 1814. Pendant les Cent-Jours, il adhéra avec réserves à l'acte additionnel, fut élu représentant par le département de Seine-et-Marne, fut vice-président de l'Assemblée, et prit une part active aux événements qui amenèrent la seconde abdication de l'empereur. Il revint à la Grange, fut député de 1818 à 1823, prit souvent la parole dans le sens de l'opinion la plus avancée, ne sut jamais rien refuser à ceux qui s'adressaient à lui au nom de la liberté, et laissa son nom compromis dans la plupart des conspirations militaires de cette époque. Il fit un dernier voyage en Amérique, 1824-1825, au milieu d'ovations générales, et reçut du gouvernement de l'Union, en reconnaissance des sacrifices qu'il avait faits pour l'Amérique, une somme de 200,000 dollars et un domaine. Il rentra à la Chambre des députés en 1827. Son voyage en Auvergne et dans le Dauphiné fut l'occasion de vives manifestations de l'opinion publique. En juillet 1830, il fut l'un des premiers à se mettre à la tête du mouvement libéral et populaire; on le porta par acclamation au commandement de la garde nationale; il repoussa les offres de transaction de Charles X par ces mots décisifs: *Il n'est plus temps!* Il reçut le lieutenant général à l'Hôtel de Ville, en formulant le programme de la révolution nouvelle: *Un trône populaire, entouré d'institutions républicaines.* Il rendit de grands services à la cause de l'ordre, en combattant énergiquement l'émeute pendant le procès des ministres, décembre 1830; puis, mécontent de la marche du gouvernement, il donna sa démission de commandant général de la garde nationale, fit de l'opposition au ministère Casimir Périer, signa le *compte rendu*, mai 1832, manqua d'être compromis dans les journées de juin, et mourut en 1834. Honnête et généreux, mais se nourrissant trop souvent d'illusions, il a consacré sa vie au culte de la liberté, mais il n'a jamais aimé le désordre. Il a mérité les honneurs que lui rendirent le gouvernement et le peuple des États-Unis; en France, il n'a pas eu toujours la considération dont

il était digne, parce qu'il n'a pas toujours su flatter les passions populaires, et parce qu'il n'a pas toujours réussi. Sa famille a publié: *Mémoires, correspondance et manuscrits du général La Fayette*, 1837-38, 6 vol. in-8°.

La Fère. V. Fère (La).

Laferrière (Louis-Firmin-Julien), jurisconsulte, né à Jonzac, 1798-1861, avocat à Bordeaux, professeur de droit administratif à la faculté de Rennes, 1838, conseiller d'Etat, député à l'Assemblée législative, recteur de Seine-et-Oise, de l'Académie de Toulouse, inspecteur général de l'enseignement supérieur, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, 1855. Parmi ses ouvrages, on remarque: *Essai sur l'histoire du droit français*, 2 vol. in 8°; *Cours de droit public et administratif*, 2 vol. in-8°; *Hist. du droit civil de Rome et du droit français*, 6 vol. in-8°; *Hist. des principes, des institutions et des lois pendant la Révolution française*, in-12; *Essai sur les anciennes coutumes de Toulouse; Mémoire sur les lois de Simon de Montfort*, etc., etc.

La Ferronnays (Pierre-Louis-Auguste **Ferron**, comte de), diplomate, né à Saint-Malo, 1777-1842, fit avec son père les campagnes de l'émigration, fut aide de camp du duc de Berry, servit le roi de Suède, Gustave IV, même après son exil, et fut nommé par Louis XVIII maréchal de camp, 1814, pair de France, 1815. Ministre plénipotentiaire en Danemark, 1817, en Russie, 1819, ambassadeur en 1823, il se fit estimer par son caractère conciliant et par son honnêteté. Sagement libéral, il fut ministre des affaires étrangères dans le ministère Martignac, 1827-1829; sa santé le força à se retirer. Il était ambassadeur à Rome, lorsque la révolution de 1830 le fit rentrer dans la vie privée.

La Ferté. V. Ferté (La).

La Feuillade (Georges d'**Aubusson de**), prélat français, 1612-1697, fut archevêque d'Embrun, en 1649, ambassadeur à Venise, 1659, à Madrid, 1661, conseiller d'Etat, enfin évêque de Metz. Il se déclara contre les jansénistes, qui ne l'épargnèrent pas, et a laissé quelques opuscules.

La Feuillade (François d'**Aubusson**, duc de), maréchal de France, 1625-1691, frère du précédent, montra de bonne heure beaucoup de courage, fit, comme maréchal de camp, la campagne contre les Turcs, en 1664, et se distingua au combat de Saint-Gothard. Louis XIV le nomma lieutenant général. Après la paix d'Aix-la-Chapelle, 1668, il conduisit 500 gentilshommes français à Candie, contre les Turcs. En 1672, il devint colonel des gardes françaises; en 1675, maréchal de France; en 1678, vice-roi de Sicile. C'est lui qui fit élever sur la place des Victoires, à Paris, une statue de Louis XIV, avec ces mots: *Viro immortali;* il était original, honnête et sincèrement courtisan admirateur de Louis XIV.

La Feuillade (Louis **d'Aubusson,** duc de), maréchal de France, 1673-1725, fils du précédent, fut, de bonne heure, gouverneur du Dauphiné, après son père. Lieutenant général en 1704, il prit plusieurs forteresses de la Savoie et du Piémont, puis vint assiéger le duc à Turin. Brillant et aimable courtisan, mais présomptueux et peu capable, il refusa les offres de Vauban, qui proposait de l'aider comme volontaire, dépensa des ressources énormes qu'on lui avait confiées, et finit par échouer, 1706. Créé pair de France en 1716, il fut nommé maréchal en 1724.

Laffemas (Barthélemy **de**), né dans le Dauphiné, 1545-1612, fut, sous Henri IV, contrôleur général du commerce. Il a contribué aux progrès de l'agriculture, du commerce et de l'industrie, par ses actes et par ses écrits: *les Trésors et richesses pour mettre l'Etat en splendeur*, 1598; *Remontrances sur l'abus des charlatans*, 1601; *Preuves du plant et profit des mûriers*, 1603; *Histoire du commerce de France*, 1606, etc.

Laffemas (Isaac **de**), fils du précédent, 1589-1650, maître des requêtes, conseiller d'Etat, lieutenant civil, fut, comme Laubardemont, l'un des agents dévoués de Richelieu.

Laffitte (Jacques), financier et homme politique, né à Bayonne, 1767-1844, fils d'un charpentier, entra de bonne heure dans la maison du banquier Perrégaux, qui lui accorda toute sa confiance, le prit pour associé et le nomma son successeur. Laffitte devint régent de la Banque de France, en 1809, juge au tribunal de commerce, 1813, président de la chambre de commerce, enfin gouverneur de la Banque. Il se montra généreux, intelligent, désintéressé dans les tristes événements de 1814 et de 1815, rendit des services à Louis XVIII, au duc d'Orléans, à Napoléon, fut membre de la Chambre des représentants de 1815, et, à deux reprises, fit au Trésor l'avance de plusieurs millions. Député de Paris, depuis 1816, il siégea dans les rangs de l'opposition, s'occupa avec intelligence et dévouement des questions financières, défendit avec courage les libertés publiques, soutint plus d'une fois le crédit menacé, prit part à la fondation de la caisse d'épargne, mais appuya la conversion des rentes, proposée par M. de Villèle, 1824. L'opulent banquier s'était toujours distingué par sa noble libéralité; pendant le règne de Charles X, sa maison fut comme le rendez-vous des notabilités du parti libéral; il prévoyait une catastrophe prochaine; ses idées, comme ses intérêts, le rapprochèrent de plus en plus du duc d'Orléans, qui lui paraissait l'homme le plus capable de conjurer les dangers de l'avenir. Aux journées de juillet 1830, après une dernière tentative faite auprès du duc de Raguse, aux Tuileries, pour faire retirer les ordonnances (28), il se jeta résolûment dans l'insurrection, dont sa maison devint le quartier général; il contribua plus que tout autre à faire nommer le duc d'Orléans, d'abord lieutenant général, ensuite roi; il l'accompagna à l'Hôtel de ville, il présida les députés réunis à Paris, il reçut le serment du nouveau roi. D'abord ministre sans portefeuille, il accepta le portefeuille des finances et la présidence du conseil dans le ministère du 3 novembre. Il rendit des services pendant la période troublée par le procès des ministres; mais sa popularité s'affaiblit; ses amis se retirèrent du pouvoir; il ne fut pas soutenu par les conservateurs, qui le trouvaient trop révolutionnaire ou trop faible, malgré ses aimables qualités. Après l'émeute des 13 et 14 février 1831, il se trouvait seul de son opinion dans le ministère; une dépêche du maréchal Maison, ambassadeur à Vienne, ne lui ayant pas été communiquée, il se retira, cédant la place à Casimir Périer, le 13 mars 1831. Laffitte avait depuis quelque temps négligé pour la politique les intérêts de sa maison de banque, que la révolution de juillet avait compromis. Pour la soutenir, le roi lui acheta sur parole la forêt de Breteuil et ses dépendances, puis garantit un emprunt de 13 millions que Laffitte avait fait à la Banque. Ces transactions secrètes furent connues, par l'enregistrement, et le crédit de Laffitte ne s'en releva pas. En sortant du ministère, il était presque ruiné. Il siégea depuis lors dans les rangs de l'opposition et signa le compte rendu de 1832; il eut des paroles amères pour le gouvernement qu'il avait contribué à fonder. La liquidation de sa maison de banque dura plusieurs années; il fit cession de ses biens et mit en vente son hôtel de Paris; une souscription nationale le lui rendit. Il créa, en 1837, une caisse d'escompte, sous le nom de *Banque sociale*: mais cet établissement ne répondit pas aux espérances que Laffitte avait conçues. Il conserva jusqu'à sa mort une certaine popularité et le respect que lui méritaient ses qualités généreuses et bienveillantes. Sa fille avait épousé le prince de la Moskowa, fils du maréchal Ney. Outre quelques opuscules de circonstance, sur des questions financières, il a laissé des *Mémoires* manuscrits.

Laffon de Ladébat (André-Daniel), homme politique, né à Bordeaux, 1746-1829, d'une famille protestante, s'occupait de travaux agronomiques, de science et d'art, lorsque la Révolution éclata. Membre du Directoire de la Gironde, 1790, de l'Assemblée législative, 1791, il se distingua parmi les Constitutionnels; fut deux fois arrêté sous la Convention, fit partie du Conseil des anciens et le présidait, au 18 fructidor 1797. Il fut déporté à la Guyane, et ne rentra en France qu'en 1799. Il fut délaissé par l'Empire et par la Restauration. Il consacra sa vieillesse à des institutions philanthropiques, et fut l'un des fondateurs de la Société biblique protestante. Il a laissé un grand nombre de discours, de mémoires, d'opuscules financiers, etc.

Laffrey (Arnoux), littérateur, né à Gap, 1735-1794, entra dans les ordres et parcourut une partie de l'Europe avec son ami le prince de Salm-Kirbourg. On a de lui: *Vie privée de Louis XV*, 1781, 4 vol. in-12, qu'on a souvent attribuée à Mouffle d'Angerville.

Lafitau (Joseph-François), missionnaire jésuite, né à Bordeaux, 1670-1740, a publié plusieurs ouvrages: *Mœurs des sauvages comparées aux mœurs des premiers temps*, 1723, 2 vol.; *Histoire des Découvertes et des Conquêtes des Portugais dans le nouveau monde*, 1733, 2 vol. in-4°, etc.

Lafitau (Pierre-François), prélat, parent du précédent, né à Bordeaux, 1685-1764, jésuite, créature de Dubois, fut envoyé à Rome pour lui faire obtenir le

chapeau de cardinal et sut se faire nommer par le pape évêque de Sisteron, 1719. Il fut activement mêlé aux affaires du jansénisme. Parmi ses ouvrages, on cite : *Histoire de la Constitution* Unigenitus, 2 vol. in-12; *Réfutation des anecdotes sur la Constitution* Unigenitus, 3 vol. in-8°; *Vie de Clément XI*, 2 vol. in-12; *la Vie et les Mystères de la très-sainte Vierge*, 2 vol. in-12, etc.

Lafon (Jean-Baptiste-Hyacinthe), né à Bordeaux, 1765-1830, entra dans les ordres et fut mêlé aux complots en faveur des Bourbons, sous le Directoire et sous Bonaparte. Il prit part à la conspiration du général Malet et parvint à s'échapper. Il a écrit l'*Histoire de la conjuration de Malet*, 1814, in-8°.

Lafon (Pierre), acteur, né à la Linde (Périgord), 1775-1846, fils d'un médecin, abandonna les études médicales pour le théâtre; se fit applaudir à Montpellier, à Marseille, à Nice; reçut à Paris les conseils de Dugazon, et débuta à la Comédie-Française, le 8 mai 1800, dans le rôle d'Achille de l'*Iphigénie en Aulide*. Sa belle tenue, ses gestes nobles, sa diction correcte, mais trop pompeuse, lui valurent une réputation méritée; et il eut ses partisans enthousiastes, même en présence de Talma.

Lafont (Charles-Philippe), violoniste, né à Paris, 1781-1839, fut de bonne heure célèbre, reçut des leçons de Kreutzer, de Rode, et se fit applaudir dans toutes les grandes villes de l'Europe. Il mourut d'un accident de voiture dans les Pyrénées. Il a composé beaucoup de morceaux estimés, concertos, fantaisies, airs suisses, rondes, etc.; près de 200 romances, dont plusieurs eurent beaucoup de succès, deux opéras, etc.

La Fontaine (Jean de), né à Château-Thierry, le 8 juillet 1621, mort à Paris, le 13 avril 1695, était fils d'un maître des eaux et forêts. Ses premières études furent assez négligées; puis il entra dans le collége de l'Oratoire, à Reims; mais rebuté par la théologie, il revint dans la maison paternelle, et s'abandonna à tous les plaisirs d'une jeunesse vive et dissipée. Il avait déjà composé, pour se distraire, quelques poésies légères, lorsque la lecture d'une ode de Malherbe et surtout l'étude des anciens, éveillèrent son génie poétique et lui firent comprendre que Voiture n'était pas le meilleur guide. A 26 ans, La Fontaine se maria et succéda à son père. Mais distrait, rêveur, paresseux et volage, il vendit sa charge qui l'ennuyait, et s'éloigna de sa femme, qui lui était devenue antipathique. Il publia alors une traduction de l'*Eunuque* de Térence; étudia avec ardeur les anciens, les poëtes italiens, les conteurs français du XVIe siècle, Marot et Rabelais, encouragé par les conseils de deux amis très-instruits, Pintrel et Maucroix, chanoine de Reims. A Paris, il fut présenté à Fouquet par un de ses parents, en 1654, et fut l'un des hôtes les plus aimés et les plus aimables de la brillante société du surintendant. Il composa alors *le Songe de Vaux*, l'*Adonis*, des épîtres, des ballades, poésies légères d'une veine abondante et naturelle, mais trop faciles et bien au-dessous de son génie. Il plaida généreusement la cause de son protecteur disgracié dans la belle élégie adressée aux nymphes de Vaux et dans une *Ode au Roi;* il vécut quelque temps à Limoges, d'où il adressait à sa femme de jolies lettres en vers et en prose; puis, à son retour à Paris, 1664, il trouva de nouvelles protections, fut surtout bien accueilli par la duchesse de Bouillon, par la duchesse douairière d'Orléans, qui le nomma son gentilhomme servant, par les Mortemart; il eut aussi pour amis les plus illustres poëtes de l'époque, Molière, Racine et Boileau, dont il appréciait vivement les mérites divers et qui en faisaient le plus grand cas. C'est alors qu'il se peignait lui-même, en disant :

> Je suis chose légère et vole à tout sujet;
> Je vais de fleur en fleur et d'objet en objet.
> A beaucoup de plaisirs je mêle un peu de gloire...

Ou bien encore :

> J'aime le jeu, l'amour, les livres, la musique,
> La ville et la campagne, enfin tout; il n'est rien
> Qui ne me soit souverain bien...

C'est alors qu'il publia ses premiers *Contes*, 1665, le poëme d'*Adonis*, le roman de *Psyché*, les 6 premiers livres de *Fables*, 1668; de nouveaux livres de *Contes*, 1671 ; 5 nouveaux livres de *Fables*, dédiées à Mme de Montespan, 1678; un poëme sur le *Quinquina*, 1682. Après la mort de la duchesse d'Orléans, et l'exil de la duchesse de Bouillon, il fut recueilli par Mme de la Sablière, cette femme charmante par

> Son art de plaire et de n'y penser pas.

Elle pourvut avec la générosité la plus délicate à tous ses besoins, et il trouva dans sa maison la société la plus choisie, qu'il savait charmer par sa conversation spirituelle, quand il ne rêvait pas trop ou quand il ne s'ennuyait pas. Malheureusement cette vie si douce ne dura pas longtemps; Mme de la Sablière se retira aux Incurables pour se consacrer entièrement aux bonnes œuvres; La Fontaine resta encore quelque temps dans son hôtel, jusqu'au jour où il fut généreusement recueilli par M. d'Hervart, conseiller au Parlement. Quoique Louis XIV eût peu de goût pour lui, et, malgré la candidature de Boileau, il fut élu à l'Académie Française, en 1684. Le roi, pressé par Mme de Thianges, donna sa sanction, lorsque le poëte eut *promis d'être sage*. La Fontaine ne tint pas de suite sa promesse; il composa encore quelques contes licencieux, mais il fit un douzième livre de fables pour le jeune duc de Bourgogne, qui l'avait secouru dans sa vieillesse imprévoyante. Sur la fin de sa vie, il se repentit du scandale que sa muse trop légère avait plus d'une fois causé, et lorsqu'il mourut, il s'occupait de traduire en vers une partie des livres saints. — Tout a été dit sur le génie de notre *grand fabuliste*, qui a fait de son livre

> Une ample comédie à cent actes divers.

« Le *bonhomme* ira plus loin que nous, » disait déjà Molière. « Par l'ordre des temps, écrivait Fénelon, à la nouvelle de sa mort, il appartient aux siècles modernes; mais par son génie il appartient à l'antiquité, qu'il nous retrace dans ce qu'elle a d'excellent. » Combien de fois n'a-t-on pas dignement apprécié depuis la simplicité charmante, le naturel de son style gracieux, la fraîcheur et la souplesse de son imagination, la profondeur et la sûreté de sa raison, la finesse de ses observations, la malice de son apparente bonhomie. — Les Œuvres de La Fontaine ont été souvent imprimées; parmi les éditions de ses *Contes et Nouvelles en vers*, citons celles de 1685, 2 vol. in-8°; de 1700, 1721 ; celle de 1762, dite des *fermiers généraux*, avec de fort jolies gravures; de Janet, 1857. Les éditions des *Fables* sont innombrables : citons celles de Paris, 1709, 5 vol. in-12; de 1755-59, 4 vol. in-fol., avec figures d'Oudry et de Cochin; de 1787, 6 vol. in-18, avec figures de Simon et Coiny; de 1802, 2 vol. gr. in-fol., avec vignettes de Percier; de Walckenaër, 1826, 2 vol. in-8°, etc., etc. — V. Walckenaër, *Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine; Eloge de la Fontaine*, par Chamfort ; Taine, *Essai sur les fables de la Fontaine*.

Lafontaine (Auguste-Henri-Jules), romancier allemand, né à Brunswick, 1759-1831, d'une famille de réfugiés français, fit la campagne de Valmy, comme aumônier de régiment prussien, puis fut attaché à l'université de Halle. Il a publié plus de 80 romans, qui eurent beaucoup de vogue en Allemagne et furent accueillis avec faveur par les lecteurs français. Les caractères sont bien dessinés, les situations intéressantes, la morale pure; mais ils pèchent par une sentimentalité outrée.

La Fontenelle (Armand-Désiré de), archéologue, né dans le Poitou, 1784-1847, magistrat, correspondant de l'Institut, s'est fait connaître par un grand nombre de recherches érudites, surtout sur l'histoire de Poitou. Citons : *Histoire d'Olivier de Clisson*, 2 vol. in-8°; *Vie et correspondance de Duplessis-Mornay*, 12 vol. in-8°; *les Chroniques Fontenaisiennes*, 1841, etc.

La Force, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 10 kil. O de Bergerac (Dordogne); 1.074 hab., dont 220 seulement dans le bourg.

La Force (Caumont de), famille originaire de Guyenne, connue dès le XIe siècle, prit son nom de la terre de *la Force*, près de Bergerac, qui fut érigée en marquisat, 1609, en duché-pairie, 1637. Parmi les membres de cette famille on cite :

La Force (François **de Caumont**, seigneur de), 1524-1572, calviniste, attaché à la reine de Navarre, suivit son fils Henri à Paris et fut massacré à la Saint-Barthélemy.

La Force (Jacques **Nompar de Caumont**, duc de), maréchal, fils du précédent, 1558-1652, échappa au massacre des protestants, en faisant le mort, et devint l'un des serviteurs les plus dévoués de Henri de Navarre. Il se distingua à ses côtés, à Cahors, 1580, à Coutras, 1587, à Arques, 1589, au siége de Rouen, 1592, à Fontaine-Française, 1595, au siége d'Amiens, etc. Il chercha vainement à sauver Biron, son beau-frère; il était dans le carrosse du roi, quand il fut assassiné, 1610. Sous Louis XIII, il prit part à plusieurs guerres

civiles, parmi les mécontents; défendit Montauban contre les troupes royales, 1621; puis, se réconcilia avec la cour, et fut nommé maréchal. Il fut l'un de nos meilleurs généraux dans les guerres de la fin du règne, en Piémont, 1630, contre les Espagnols et contre les Impériaux, depuis 1635, battit encore Piccolomini près de Saint-Omer, en 1638, et se retira dans son château de la Force, où il écrivit ses *Mémoires*, qui, réunis à ceux de ses fils, les marquis de Montpouillan et de Castelnaut, ont été publiés par le marquis de la Grange, 1843, 4 vol. in-8°.

La Force (Armand **de Caumont**, duc de), maréchal, fils aîné du précédent, 1580-1675, suivit son père dans ses campagnes, fut lieutenant général en 1641, et maréchal de France en 1652.

La Force (Henri **Nompar de Caumont**, marquis **de Castelnaut**, duc de), frère du précédent, 1582-1678, défendit la cause protestante sous Louis XIII, fut le compagnon fidèle de son père, qu'il aida dans la rédaction de ses Mémoires, prit parti pour Condé pendant la Fronde et succéda à son frère dans les titres de duc et pair de France.

La Force (Jean **de Caumont de**), marquis **de Montpouillan**, frère des précédents, mort en 1621, fut l'un des favoris du jeune Louis XIII, aida à la fortune d'Albert de Luynes, puis se déclara contre le roi pour les protestants soulevés dans le Midi et mourut de ses blessures après la prise de Tonneins.

La Force (Henri-Jacques **Nompar de Caumont**, duc de), petit-fils de Henri Nompar de Caumont, mort en 1699, est connu par les persécutions que lui attira son attachement au calvinisme. Il résista aux convertisseurs et à Louis XIV lui-même, qui le fit jeter à la Bastille, 1689, et le força à abjurer.

La Force (Charlotte-Rose **de Caumont de**), petite-fille de Jacques de la Force, née dans le Bazadois, 1654-1724, se rendit célèbre par son esprit, ses aventures galantes et ses ouvrages. Elle a composé de nombreux romans, plus ou moins historiques: *Histoire secrète de Marie de Bourgogne*, 1694, 2 vol. in-12; *Hist. secrète de Navarre*, 1696; *Hist. secrète des amours de Henri IV, roi de Castille*, 1695; *Gustave Wasa*, 1698; *Hist. secrète de Catherine de Bourbon, duchesse de Bar*, 1703; *Anecdotes du XVI^e^ siècle; les Fées, contes des contes*, etc.

La Force (Henri-Jacques **Nompar de Caumont**, duc de), 1675-1726, fils de Henri-Jacques, élève des jésuites, fut un zélé persécuteur des calvinistes. Il devint membre de l'Académie Française, en 1715, vice-président du conseil des finances, 1716, membre du conseil de régence. Lié avec Law, il profita de son système, spécula, acheta une masse énorme de savons et de drogueries, fut poursuivi et blâmé par un arrêt du Conseil, en 1721.

La Force (Louis-Joseph **Nompar de Caumont**, duc de), 1768-1838, d'une autre branche de la même famille, petit-fils de Tourville par sa mère, devint grand d'Espagne par son mariage, fut aide de camp du comte de Provence, colonel d'état-major sous Napoléon, député au Corps législatif. Il fut pair de France sous la Restauration et prêta serment à Louis-Philippe. — Son frère, *François-Philibert-Bertrand* **Nompar**, comte **de Caumont**, puis duc **de la Force**, 1772-1854, émigra, fut député de 1815 à 1827 et pair de France en 1839.

La Force (Piganiol de). V. Piganiol.

La Fosse (Antoine **de**), sieur **d'Aubigny**, poëte dramatique, né à Paris, 1653 (?)-1708, fut secrétaire du marquis de Créquy et du duc d'Aumont. Grand admirateur de l'antiquité, il fut considéré comme l'un des premiers poëtes tragiques de son temps. On lui doit: *Polyxène*, 1686; *Manlius Capitolinus*, 1698; *Thésée*, 1700; *Corésus et Callirhoé*, 1703; une traduction des *Odes d'Anacréon;* des *Odes, Idylles, Elégies, Madrigaux, Epigrammes*, etc. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1811, 2 vol. in-8°.

La Fosse (Charles **de**), peintre, né à Paris, 1636-1716, élève de Lebrun, étudia en Italie, et, de retour en France, peignit des fresques à Saint-Eustache, à l'Assomption, à Trianon, à Marly, à Versailles, aux Invalides. Il fut de l'Académie en 1673. Son œuvre capitale est la peinture du dôme des Invalides, où il a représenté *Saint Louis déposant sa couronne et son épée entre les mains de Jésus-Christ*. Le Louvre possède de cet artiste distingué: l'*Enlèvement de Proserpine*, le *Mariage de la Vierge*, *Moïse sauvé des eaux*. Sa manière est grande et large, son coloris est brillant et vigoureux, mais son dessin n'est pas toujours heureux.

La Française, ch.-l. de canton de l'arr. et à 18 kil. N. O. de Montauban (Tarn-et-Garonne); 3,507 hab., dont 1,012 agglomérés.

La Galissonnière (Rolland-Michel **Barrin**, marquis de), né à Rochefort, 1693-1756, fils d'un lieutenant général, acheva ses études sous Rollin, entra dans la marine, en 1710, devint capitaine de vaisseau, 1738, puis gouverneur du Canada, 1745. Il se fit aimer et déploya beaucoup d'activité pour relier le Canada à la Louisiane par l'Ohio et le Mississipi. En 1756, il commanda l'escadre qui conduisit l'expédition de Richelieu à Minorque, et repoussa victorieusement l'amiral Byng. Déjà malade, il fut forcé de se démettre du commandement, et mourut en revenant vers Paris. Il avait introduit beaucoup d'arbres et de plantes des pays étrangers dans sa terre près de Nantes.

La Galissonnière (Augustin-Félix-Elisabeth **Barrin**, comte de), neveu du précédent, né en Anjou, 1742-1828, fut maréchal de camp, grand sénéchal d'Anjou, député de la noblesse aux Etats-généraux, fut forcé d'émigrer, malgré sa modération, rentra en France, 1801, et fut député au Corps législatif. La Restauration le nomma lieutenant général.

La Garde (Antoine **Escalin des Aimars**, baron de), né en Dauphiné, 1498 (?)-1578, se rendit célèbre par son courage, sous le nom de *capitaine Paulin*. On lui confia plusieurs missions importantes sous François I^er^; il fut surtout chargé d'aller exciter Soliman II contre Charles-Quint, et commanda les galères. Il combattit plusieurs fois, comme lieutenant général des galères, en compagnie des Turcs; et, pour montrer qu'il était bon catholique, dirigea l'expédition contre les Vaudois de Mérindol et de Cabrières.

La Gardie (Pontus **de**), né près de Carcassonne, 1530-1585, combattit sous Brissac, en Piémont; en Ecosse, pour Marie de Lorraine; en Danemark; fut fait prisonnier par les Suédois, 1565, et entra au service du roi de Suède, Eric XIV. Il contribua à la révolution qui renversa ce prince, 1568, et qui donna la couronne à son frère, Jean III. Il fut récompensé, devint baron d'Eckholm, sénateur, feld-maréchal, épousa une fille naturelle du roi; remplit plusieurs missions importantes et combattit surtout les Russes en Livonie et en Ingrie; ils instituèrent même des prières pour que le ciel les préservât d'un si terrible ennemi. Il se noya près de Narva.

La Gardie (Jacques, comte de), fils du précédent, 1583-1652, fut un bon général suédois, sous Charles IX, forma la jeunesse de Gustave-Adolphe, fut membre du conseil de régence, sous Christine, et devint grand connétable.

La Gardie (Magnus-Gabriel **de**), comte **d'Avensbourg**, 1622-1686, fils du précédent, fut aimé de la reine Christine, qui le nomma ambassadeur en France, puis gouverneur de Livonie, et lui fit épouser sa cousine, sœur du roi Charles-Gustave. Sous Charles XI, il fut tuteur du roi, chancelier, premier ministre, resta fidèle à l'alliance française et protégea généreusement les lettres et les arts. Il fut disgracié en 1680; on lui enleva ses biens considérables, et il mourut pauvre.

La Gasca (Pedro **de**), né à Barco de Avila (Castille), 1485-1560, docteur en théologie, prêtre, montra de l'énergie contre les hérétiques et les ennemis de l'Espagne. Il fut chargé d'aller pacifier le Pérou, troublé par l'ambition de Gonçalo Pizarre; on lui avait donné des pouvoirs extraordinaires. Il agit avec autant de prudence que de vigueur, 1546-1548, parvint à réunir une armée et fut vainqueur, le 9 avril 1548. Le peuple de Cuzco le nomma *Padre restaurador y pacificador*. De retour en Espagne, il devint évêque de Siguenza, puis de Palencia.

Laghouat ou **El-Aghouat**, v. d'Algérie, prov. d'Alger, dans le Sahara algérien, à 400 kil. S. d'Alger; 3,000 hab. européens et indigènes. Cette ville, située dans l'oasis des Ksours et sur l'Ouad-Mzi, est le ch.-lieu d'un cercle de la subdivision de Médéah, et le centre d'un commerce assez considérable. Occupée par les Français en 1852.

La Gibonays (Jean-Arthur **de**), né à Saint-Malo, 164.-1728, doyen de la chambre des Comptes de Bretagne, a laissé quelques ouvrages de droit et le *Recueil des édits, ordonnances et règlements... de la Chambre des Comptes*, Nantes, 1721, 2 vol. in-fol.

Lagniet (Jacques), graveur français du XVII^e^ siècle. Il faisait le commerce d'estampes. Ses productions sont rares et recherchées, à cause de leur verve caustique.

On cite: *Recueil des plus illustres proverbes*, 1657, in-4°; *la Vie de Tiel l'espiègle, les Aventures du fameux don Quixote de la Manche*, etc.

Lagnieu, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 48 kil. N. O. de Belley (Ain), sur le Rhône; 2,770 hab. Vins, blé, chanvre, fabr. de fil et de chapeaux de paille.

Lagny, *Latiniacum*, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 17 kil. S. O. de Meaux (Seine-et-Marne), sur la Marne et sur le chemin de fer de l'Est; 3,999 hab. Marchés importants pour les fruits, les noix et les fromages. Cette ville fut prise par le duc de Parme, 1591, à la faveur d'un brouillard qui cachait ses mouvements à Henri IV. Près de Lagny est le château de Ferrières, habitation du baron de Rothschild.

Lagoa (Baie de), formée par l'océan Indien sur les côtes orientales de l'Afrique, sur les limites de la capitainerie générale de Mozambique et de la Cafrerie. Elle reçoit le fleuve Lorenzo-Marquez.

Lagonegro, v. d'Italie, à 16 kil. N. E. de Policastro (Basilicate); 5,500 hab. Victoire des Français sur les Napolitains, en 1806.

Lagor, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 16 kil. S. E d'Orthez (Basses-Pyrénées); 1,145 hab.

Lagos. *Lacobriga*, v. de Portugal, sur l'Océan Atlantique, à 160 kil. S. de Lisbonne (Algarves); 8,500 hab.

Lagos, fleuve d'Afrique, tributaire du golfe de Guinée. — Ville de la Guinée supérieure dans une petite île du fl. Lagos, capitale de l'État du même nom. Le roi de Lagos s'est placé, en 1861, sous la protection de l'Angleterre pour se défendre contre le roi de Dahomey, qui attaquait sans cesse son territoire pour y faire des prisonniers et les vendre aux négriers.

Lagos, v. du Mexique, à 155 kil. E. de Guadalajara (Xalisco); 2,500 hab. Mines d'argent.

La Grange d'Arquien de Montigny (François de), maréchal de France, 1554-1617, élevé auprès de Henri III, s'attacha à son service, puis se déclara pour Henri IV. Il combattit à Ivry, à Aumale, devant Rouen, à Fontaine-Française, à Amiens, eut plusieurs gouvernements, fut lieutenant général en 1610, et maréchal en 1616.

La Grange d'Arquien (Henri de), né à Calais, 1613-1707, fut capitaine des gardes suisses du frère de Louis XIV. Sa fille cadette, *Marie-Casimire*, épousa Radziwill, palatin de Sandomir. Devenue veuve, elle se remaria à Jean Sobieski, qui devint roi de Pologne, en 1674. Elle chercha vainement à faire nommer son père duc et pair de France, mais elle réussit à lui faire donner le chapeau de cardinal, 1695.

Lagrange-Chancel (François-Joseph de), poëte dramatique, né au château d'Antoniat, près de Périgueux, 1677-1758, fut un enfant précoce, qui faisait des vers sur toute espèce de sujet, des tragédies et des satires, et qui, appelé à la cour, présenté à Louis XIV, entra comme page chez la princesse de Conti et reçut les conseils de Racine. En 1694, sa tragédie d'*Adherbal* fut vivement applaudie. Il réussit dès lors à la cour comme au théâtre, où il donna *Oreste et Pylade*, 1697, *Méléagre*, 1699, *Athénaïs*, 1699, *Amasis*, 1701, *Alceste*, 1703; les deux opéras de *Méduse* et de *Cassandre*, puis *Ino et Mélicerte*, son meilleur ouvrage avec *Amasis*, 1713. Lié intimement avec le duc de la Force, il se brouilla alors avec lui, et, mécontent du régent qui ne l'avait pas soutenu, il s'unit aux mécontents du *complot de Cellamare*, et écrivit contre le prince des odes cruelles, qu'il fit courir manuscrites sous le titre de *Philippiques*, 1720. Il fut emprisonné aux îles Sainte-Marguerite, s'enfuit en Sardaigne, en Espagne, en Hollande, put rentrer en France après la mort du duc d'Orléans, et y faire représenter les *Jeux Olympiques*, tragi-comédie, et *Erigone*, tragédie. Il s'occupa alors d'histoire et voulut prouver que l'*Homme au masque de fer* était le duc de Beaufort. Il avait composé plusieurs autres tragédies, qui ne s'élèvent pas au-dessus du médiocre. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées, 1734-35, 3 vol. in-12, et 1758, 5 vol. in-12.

La Grange (Le Lièvre de), nom d'une ancienne famille française, connue dès le XIVe siècle, et qui s'est distinguée dans les armes et dans la magistrature. Parmi ses membres les plus célèbres, on cite : La Grange (Jean Le Lièvre de), seigneur de Borgival, 1460-1525, chargé par Louis XII de la réforme des coutumes; avocat général au parlement de Paris, sous François Ier, il protesta énergiquement contre l'abolition de la pragmatique-sanction et l'établissement du concordat. — La Grange (Thomas Le Lièvre de), 1600-1669, intendant de la généralité de Paris pendant la Fronde, président du grand conseil sous Louis XIV, etc. — La Grange (François-Joseph Le Lièvre de), marquis de la Grange et de Fourilles, petit-fils du précédent, 1726-1808, lieutenant général, fut l'un des courtisans les plus assidus de Louis XV. Ses quatre fils ont pris part aux guerres de l'Empire. — La Grange (Adélaïde-Blaise-François Le Lièvre de), marquis de Fourilles, fils du précédent, né à Paris, 1766-1833, colonel de dragons à la Révolution, prit une part glorieuse au combat de Valmy, fut arrêté comme noble en 1793, combattit la Convention au 13 vendémiaire, puis s'attacha au Premier Consul. Il fit la plupart des campagnes de l'Empire, devint général de division après Essling, gouverna avec intégrité la Haute-Autriche, en 1809, fut chargé de nombreux commandements jusqu'en 1814, et fut l'un des derniers auprès de Napoléon, après son abdication de Fontainebleau. Il commanda la 20e division militaire après 1815.

Lagrange, traducteur, né à Paris, 1738-1775, précepteur des enfants du baron d'Holbach, a laissé plusieurs traductions encore estimées : *Lucrèce*, 1768, 2 vol. in-8°; *Sénèque le philosophe*, 1778, 7 vol. in-12, ouvrage terminé et revu par Naigeon.

Lagrange (Joseph-Louis, comte), illustre géomètre, né à Turin, le 25 janv. 1736, d'une famille originaire de Touraine, à laquelle appartenait Descartes, mort à Paris, le 10 avril 1813. Il montra de bonne heure son aptitude pour l'analyse mathématique et son ardeur pour le travail. A 19 ans, il professait les mathématiques à l'école d'artillerie de Turin; à 22 ans, il fut l'un des fondateurs de l'Académie des sciences de cette ville. Il avait déjà résolu la question proposée par Euler, et connue maintenant sous le nom de *Calcul des variations;* dès lors il fut en relations intimes avec d'Alembert et avec Euler, qui commenta lui-même l'œuvre du jeune géomètre. En 1764, il remporta le grand prix proposé par l'Académie des sciences de Paris pour sa théorie de la *Libration de la lune*, et, en 1766, pour sa théorie des *Satellites de Jupiter*. Il fut alors nommé directeur de l'Académie de Berlin, à la place d'Euler, appelé à Saint-Pétersbourg. Après la mort de Frédéric II, fatigué du séjour de la Prusse, il vint s'établir à Paris, 1787, où l'Académie des sciences, dont il était associé, le nomma *pensionnaire vétéran*. Il publia aussitôt sa *Mécanique analytique*. Pendant la Révolution, il se tint à l'écart; mais prit part à l'établissement du système métrique. Il fut professeur à l'École normale et à l'École polytechnique; c'est pour cette dernière qu'il publia la *Théorie des fonctions analytiques*, 1797, *la Résolution des équations numériques*, 1798, etc. Il fit partie du Bureau des longitudes. Napoléon le nomma sénateur, grand-officier de la Légion d'honneur, comte de l'Empire. Son corps fut porté au Panthéon. — Ses principaux titres de gloire sont, outre les ouvrages cités plus haut : *Essai d'une nouvelle méthode pour résoudre le problème des trois corps*, 1772; *Mémoire sur la théorie des variations des éléments des planètes*, 1808; *Traité de la résolution des équations numériques de tous les degrés*, etc., et beaucoup de Mémoires dans les recueils des Académies de Turin, de Berlin, de Paris, dans le Journal de l'École polytechnique, etc. — V. son *Eloge*, par Delambre.

Lagrange (Joseph, comte), né à Saint-Perserre, près de Lectoure, 1763-1836, capitaine des volontaires du Gers, en 1794, général de brigade en Italie, suivit Bonaparte en Égypte, où il signala son courage; fut nommé général de division à son retour, 1800, eut le commandement d'une expédition aux Antilles, 1805-1806, fit la campagne de Prusse, fut ministre de la guerre du roi de Westphalie, Jérôme, combattit en Espagne, 1808, en Russie, 1812, en Saxe, 1813, fut blessé dans la campagne de France; fut, sous la Restauration, inspecteur général de gendarmerie, et devint pair de France en 1831.

Lagrange (Charles), né à Paris, 1804-1857, servit dans le corps d'artillerie de la marine jusqu'en 1829, prit part à la révolution de 1830, et depuis lors se signala par sa fougue républicaine, à Lyon, en 1834; à Paris, dans le procès des accusés d'avril devant la chambre des pairs, en 1848, à la révolution de Février, où il provoqua, dit-on, la terrible fusillade du boulevart des Capucines. Il fut gouverneur de l'Hôtel de Ville, et élu représentant par le département de la Seine, en 1848 et en 1849. Arrêté le 2 décembre 1851, expulsé de France, il passa en Angleterre et mourut à La Haye.

Lagrasse, ch.-l. de canton de l'arrondissement et à 35 kil. S. E. de Carcassonne (Aude), sur l'Orbieu.

Fers, eaux-de-vie, grains, mules, tanneries; 1,280 habitants.

Lagrenée (Louis-Jean-François), peintre, né à Paris, 1725-1805, élève de Carle Vanloo, eut le grand prix de peinture, étudia en Italie; fut admis à l'Académie de peinture en 1755, fut appelé à Saint-Pétersbourg par l'impératrice Élisabeth, 1760-63, qui le nomma directeur de l'Académie des Beaux-arts, et plus tard, 1781, dirigea, à Rome, l'Académie Française. On l'a surnommé l'*Albane français*, à cause de la fraîcheur de son coloris, de la grâce voluptueuse et provocante de ses compositions; mais on lui reproche sa mollesse et son peu d'invention. On cite de lui : *Déjanire enlevée par le centaure Nessus*, la *Veuve d'un Indien*, *Alexandre consolant la famille de Darius*, le *Sacrifice de Polyxène*, la *Chaste Suzanne*, le *Désespoir d'Armide*, *Sarah et Agar*, les *Grâces lutinées par les Amours*, etc.

Lagrenée (Jean-Jacques), peintre, frère du précédent, 1740-1821, fut son élève, entra à l'Académie et y fut professeur. Il a surtout peint sur verre et sur émail; il a exercé une heureuse influence sur les progrès de la manufacture de Sèvres.

La Guesle (Jacques **de**), fils d'un magistrat distingué, né à Paris, 1557-1612, succéda à son père dans la charge de procureur général au parlement de Paris, fut arrêté à la journée des Barricades, 1588, s'attacha à Henri IV, et l'aida de ses sages conseils. Il a laissé des *Remontrances*, curieuses au point de vue historique.

La Guette (Gérard **de**), financier, né à Clermont en Auvergne, devint surintendant des finances sous Philippe V, mais fut accusé de concussions sous Charles IV, expira dans les tourments de la torture, en 1322, et son corps fut attaché par le peuple au gibet de Montfaucon.

La Guette (Catherine **Meurdrac de**), née dans la Brie, 1613-1680, fut mariée à un capitaine qui joua un certain rôle pendant la Fronde. Elle a raconté ses aventures dans ses *Mémoires*, publiés à La Haye, 1681, in-18, et en 1856, dans la *Bibliothèque elzévirienne*.

La Guiche, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. N. E. de Charolles (Saône-et-Loire); 895 hab.

La Guiche (Famille **de**), ancienne maison de Bourgogne, a produit plusieurs personnages célèbres, depuis *Renaud* de la Guiche, qui accompagna saint Louis à la 7e croisade : *Pierre* de la Guiche, 1464-1544, fut un bon diplomate sous Louis XII et François Ier; — *Philibert* de la Guiche, son arrière-petit-fils, 1540-1607, bailli de Mâcon, refusa d'exécuter les ordres de la cour pour le massacre des protestants, en 1572. Il devint grand-maître de l'artillerie, en 1578, servit honorablement Henri III et Henri IV, se signala à la bataille d'Ivry, et fut gouverneur de Lyon en 1595; — *Jean-François* de la Guiche, comte de la Palice, neveu du précédent, 1569-1632, gouverneur du Bourbonnais, servit Henri IV, et devint maréchal de France en 1619; — *Bernard* de la Guiche, petit-fils du précédent, 1641-1696, connu sous le nom de *comte de Saint-Géran*, fut le dernier de cette branche. Il existe encore une famille de la Guiche, issue de Philibert.

Laguna (Saint-Christophe de la), port sur la côte N. E. de Ténériffe (Canaries). Evêché, tribunal; 9,000 hab.

Lagus, Macédonien, d'une naissance obscure, fut le père de Ptolémée Soter, que l'on considère généralement comme le fils du roi Philippe. C'est de lui que les *Lagides*, rois d'Egypte, tirent leur nom.

La Harpe (Jean-François **de**), critique célèbre, né à Paris, 1739-1803, de parents nobles, mais pauvres, du pays de Vaud, fut orphelin à 9 ans, élevé par des sœurs de charité, puis élève du collége d'Harcourt, où il eut deux fois le prix d'honneur. Quelques couplets satiriques, composés avec plusieurs de ses camarades, le firent mettre à Bicêtre, puis au For-l'Evêque. Il débuta par un volume d'*Héroïdes*, qui eurent peu de succès; mais sa tragédie de *Warwick*, 1763, fut bien accueillie; il la dédia à Voltaire, qu'il s'efforça dès lors d'imiter, sans jamais pouvoir y parvenir. Ses tragédies : *Timoléon*, 1764, *Pharamond*, 1765, *Gustave Wasa*, 1766, furent des chutes. Il n'en fut pas moins bien reçu par Voltaire, à Ferney, où il vécut jusqu'en 1768. Il commença à se faire connaître, comme critique, au *Mercure*, et il y montra un goût pur, sain, judicieux, sans originalité, mais non pas sans verve et sans courage. Tel on le retrouve, avec encore plus de franchise, dans sa *Correspondance avec le grand-duc de Russie*, depuis Paul Ier. Il s'exerça aussi, avec succès, dans le genre académique, et fut souvent couronné par l'Académie Française (*Eloges de Fénelon, de Racine, de Catinat, etc.*). Il fut admis à l'Académie en 1776. Mais le critique s'était fait de nombreux ennemis, et, dans les polémiques violentes qu'il soutint, il n'eut pas toujours le public pour lui. Il quitta le *Mercure* et revint au théâtre, où il fit jouer, avec des succès bien variés, *Menzicoff*, 1775, *les Barmécides*, 1778, *Jeanne de Naples*, 1781, *Philoctète*, qui réussit, 1783, *les Brames*, *Coriolan*, 1784, *Virginie*, 1786. Toutes ses œuvres sont d'une élégance vulgaire; c'est une froide imitation du genre de Voltaire. Ses odes sont au-dessous du médiocre, ses poésies légères n'ont pas de valeur. Mais, comme professeur de littérature, La Harpe obtint un véritable succès qui le maintiendra au rang de nos meilleurs critiques. Dans les cours du Lycée (au coin de la rue Saint-Honoré et de la rue de Valois), il commença, en 1786, d'excellentes leçons qui attirèrent une société d'élite; faible, lorsqu'il parlait de l'antiquité et des premiers âges de notre littérature, qu'il ignorait presque, il fit connaître et apprécier, par d'excellentes analyses, les belles époques des XVIIe et XVIIIe s.; il se montra plus d'une fois partial et injuste en parlant de ses contemporains. Ses leçons furent interrompues pendant la Révolution, qu'il accueillit avec un enthousiasme exagéré; il fit jouer, en 1791, *Mélanie*, drame en 3 actes et en vers, qu'il avait composé depuis vingt ans contre les vœux religieux, mais qui n'avait pu être représenté. Il fut cependant arrêté comme suspect, 1794, et ne sortit de prison qu'après le 9 thermidor. Ses opinions avaient complétement changé; il était maintenant chrétien fervent, mais il n'en devint pas plus charitable, et se lança dans la réaction royaliste; il fut même forcé de se cacher. Il reprit ses leçons au Lycée, et obtint encore des succès; de ces leçons réunies, il a formé l'ouvrage connu sous le titre de *Cours de littérature ancienne et moderne*. — Outre les œuvres que nous avons citées, on lui doit : une traduction de *Suétone*, 1770, 2 vol. in-8°; une trad. de *la Lusiade*, 1776, 2 vol. in-8°; un *Abrégé de l'histoire générale des voyages*, 1780, 21 vol. in-8°; *Correspondance littéraire*, 1801, 4 vol. in-8°; *Mélanges inédits de littérature*, 1810, in-8°; *Commentaire sur le théâtre de Racine*, — *de Voltaire*, etc. Dans l'édition de ses *Œuvres choisies et posthumes*, donnée par Petitot, on trouve *la Vision de Cazotte*, assurément l'un de ses meilleurs écrits. Le *Cours de littérature* a été souvent publié; l'édition la plus complète est celle de Firmin Didot, 3 vol. gr. in-8°.

La Harpe (Amédée-Emmanuel), né au château de Huttins (pays de Vaud), 1754-1796, poursuivi par l'oligarchie bernoise, se mit au service de la France, fut nommé général de brigade après le siége de Toulon ; et, comme général de division, fut un des plus brillants lieutenants de Bonaparte aux combats de Montenotte, de Millésimo et de Dégo. Il fut tué entre Lodi et Crémone.

La Harpe (Frédéric-César **de**), né à Rolle, d'une famille noble du pays de Vaud, 1754-1738, d'abord avocat à Berne, accompagna un seigneur russe en Italie, et fut chargé par Catherine II d'être le précepteur des jeunes grands-ducs, Alexandre et Constantin. Il gagna l'affection de ses élèves tout en leur donnant une éducation virile et libérale. Il quitta Pétersbourg en 1795, avec le grade de colonel, s'établit à Genève, puis à Paris, travailla avec ardeur, par ses pamphlets et par ses démarches, à la ruine du patriciat de Berne, et prit une part active à la révolution de 1798. Il fut l'un des directeurs de la république helvétique, et poursuivit ses ennemis avec une impitoyable rigueur. Il fut forcé de s'expatrier en 1800. Il s'établit en France; en 1814, grâce à l'appui de l'empereur Alexandre Ier, il contribua à faire reconnaître l'indépendance du canton de Vaud; il vécut dès lors à Lausanne.

La Haye, en hollandais *'S Gravenhage* (la haie des comtes), deuxième capitale du royaume des Pays-Bas, résidence de la cour et des Etats-Généraux, et ch.-l. de la prov. de Hollande méridionale, est située à 53 kil. S. O. d'Amsterdam, et à 3 kil. de la mer du Nord ; 104,100 hab. Elle compte parmi les plus belles villes de l'Europe; sol sec, air pur et sain, rues larges, droites, pavées en briques, et dont les deux tiers sont bordées de canaux. On y remarque le vieux palais, qui renferme une belle bibliothèque, une galerie de tableaux et les archives du royaume, le palais du prince Maurice de Nassau, qui possède un musée de plus de 400 tableaux des écoles flamande et hollandaise; l'hôtel de ville, la halle aux grains et le temple neuf. Aux environs sont : *le Bois*, grand parc planté de hêtres magnifiques et percé de larges allées, à l'extrémité duquel est un châ-

teau royal, *Riswick*, où fut signée la paix de 1697. — La Haye, d'abord rendez-vous de chasse des comtes de Hollande, devint, au XVIe s., la résidence du stathouder, des Etats-généraux et des ambassadeurs. En 1672, Jean et Corneille de Witt y furent massacrés; la ligue de La Haye y fut conclue, en 1701, contre Louis XIV. La ville fut prise par les Français, 1795, perdit son rang de capitale, 1806, devint, en 1810, le ch.-l. du département français des Bouches-de-la-Meuse, et fut, après 1814, la résidence du roi des Pays-Bas. Patrie du physicien Huyghens et du roi d'Angleterre Guillaume III.

La Haye-Descartes, ch.-l. de canton de l'arr. et à 50 kil. S. O. de Loches (Indre-et-Loire), sur la Creuse; 1,755 hab. Cire, miel, pruneaux. Patrie du philosophe René Descartes, dont elle a joint le nom au sien, et à qui elle a érigé une statue, 1849.

La Haye-Pesnel, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. N. O. d'Avranches (Manche) 945 hab.

La Haye-du-Puits, ch.-l. de canton de l'arr. et à 30 kil. N. O. de Coutances (Manche); 1,430 hab. Anc. marquisat.

Lahidjan, v. de Perse, anc. capitale du Ghilan, à 15 kil. S. de la mer Caspienne, prise et saccagée par Shah-Abbas, et presque déserte.

La Hire (Etienne **de Vignoles**, dit), illustre capitaine français du règne de Charles VII, né dans le Bigorre, mort en 1443, se rendit célèbre par sa bravoure, dès 1418, avec son ami Poton de Saintrailles. Dès lors, c'est l'un des ennemis les plus acharnés des Anglais, l'un des capitaines les plus redoutés par ses entreprises audacieuses et par ses pillages effrénés. On le trouve capitaine de Crépy en Laonnais, 1420, au château de Coucy, 1421, guerroyant en Champagne et en Picardie, 1422, prenant Compiègne, 1423, combattant à Verneuil, 1424, assiégeant Montargis, 1427. C'est là qu'il adressait à Dieu cette prière célèbre : *Sire Dieu, je te prie que tu fasses aujourd'hui pour La Hire autant que tu voudrois que La Hire fist pour toi s'il estoit Dieu et tu fusses La Hire.* Après la journée des Harengs, il se jeta dans Orléans, et fut l'un des principaux compagnons d'armes de Jeanne d'Arc, qu'il admirait et qu'il aimait. Il suivit à Reims Charles VII, qui le nomma bailli de Vermandois. Après l'attaque malheureuse de Paris, il combattit audacieusement les Anglais en Normandie, et leur prit Château-Gaillard et Louviers. Il tomba entre les mains des Bourguignons et s'adressa aux bonnes villes de France, qui payèrent sa rançon, 1432-33. En 1435, il battit et tua le comte d'Arundel à Gerberoy; il fut sur le point de rompre les négociations d'Arras par ses entreprises turbulentes, puis accompagna Charles VII à son entrée dans Paris. Le roi lui donna la seigneurie de Montmorillon, dans le Poitou, mais ne lui confia pas de grands commandements. La Hire l'accompagna en Guyenne, et mourut, en 1443, au château de Montauban. Son courage à toute épreuve et sa jovialité gauloise lui ont valu sa popularité; et son image n'a pas cessé de se perpétuer dans le *valet de cœur* du jeu de cartes, dont les figures commencèrent alors à être stéréotypées.

La Hire (Laurent **de**), peintre et graveur, né à Paris, 1606-1656, fut élève de son père Etienne, puis de Lallemand. Il osa s'éloigner de l'école de Vouet, et se rendit célèbre par la fraîcheur de son coloris, sa touche légère, et son habileté dans la perspective. Il a composé beaucoup de tableaux estimés pour les églises de Paris, pour les galeries des grands seigneurs, pour le Palais-Royal de Richelieu. Il fut l'un des douze professeurs qui formèrent l'Académie de peinture, en 1648. Il a fait aussi de nombreux portraits des magistrats de l'Hôtel de Ville, des dessins de tapisseries pour les Gobelins, et il a gravé à l'eau-forte avec talent ; les douze planches, représentant les *Martyres des Apôtres*, sont très-recherchées.

La Hire (Philippe **de**), géomètre, né à Paris, 1640-1718, fils du précédent, abandonna la peinture pour les sciences, fut l'élève de Desargues, et fut employé par Colbert et par Louvois pour les travaux de la carte de France, pour les nivellements entrepris afin d'amener l'eau de l'Eure à Versailles, etc. Il fut professeur de mathématiques au Collége royal et à l'Académie d'architecture ; il entra à l'Académie des sciences, en 1678. La Hire a été l'un des grands géomètres français du XVIIe siècle ; parmi ses nombreux travaux, on cite : *Nouvelle méthode de géométrie pour les sections des superficies coniques et cylindriques*, 1673, in-4° ; *Traité des épicycloïdes; Sectiones conicæ*, 1685; *la Gnomonique*, 1682 et 1698 ; *Tabulæ astronomicæ*, 1687 et 1702, etc., etc. — Son fils aîné, *Gabriel-Philippe*, né à Paris, 1677-1719, fut membre de l'Académie des sciences en 1699, s'est occupé de la taille des verres de lunettes, et a écrit un mémoire sur *l'Organe de la vue*. — Son second fils, *Jean-Nicolas*, 1685-1727, botaniste et médecin, fut aussi de l'Académie des sciences, en 1709.

Lahn, riv. de l'Allemagne du Nord, affl. de dr. du Rhin, est formée par la réunion de deux rivières, la *Lahn*, qui descend du Westerwald, et *l'Ohm*, qui sort du Vogels-Gebirge, dans la Westphalie prussienne ; elle coule dans une vallée profonde, arrose Marbourg, en Prusse, Giessen dans la Hesse-Darmstadt, Wetzlar, Weilbourg, Limbourg, Dietz, Nassau et Ems, en Prusse ; elle finit à Nieder-Lahnstein, reçoit de nombreux cours d'eau qui descendent du Westerwald et du Taunus, et a 145 kil. de cours ; elle est navigable pendant 40 kil., depuis Weilbourg.

Lahnstein (Nieder-), v. de Prusse, anc. duché de Nassau, au confl. du Rhin et de la Lahn ; 2,500 hab. Mines de fer importantes. — Près de Nieder-Lahnstein est *Ober-Lahnstein*, sur la Lahn ; 2,000 hab. Sources minérales, forges de fer.

Lahore, v. de l'Hindoustan anglais, à 370 kil. N. E. de Delhi, sur le Ravi, affl. de l'Indus, par 31° 50' lat. N., et 71° 28' long. E.; 100,000 hab. Fabriques d'étoffes de coton, de lainages, d'armes, et surtout de châles de cachemire de qualité inférieure. Lahore, prise par les Sykes sur les Mongols, 1788, fut enlevée par les Anglais, 1844. Elle est aujourd'hui la capitale du Pendjâb, une des provinces nord-ouest de la présidence du Bengale.

Lahore (Province de). V. Pendjab.

Lahore (Royaume de), contrée de l'Hindoustan, qui comprenait les pays de Lahore, de Cachemire, de Moultan et la partie orientale de l'Afghanistan, entre l'Indus et les monts Soliman. Soumis aux empereurs mongols, le Lahore se divisa en nombreuses principautés possédées par les Seikhs ou Sykes. Rundjet-Sing, au commencement du XIXe siècle, en fit un état puissant. Mais après la mort de son fils, en 1843, les Anglais entretinrent des divisions, battirent les Seikhs à Mondy, et occupèrent une partie du Lahore, en 1846, et le reste en 1849.

Lahr, v. du grand-duché de Bade, à 80 kil. S. de Carlsruhe ; 7,000 hab. Fabriques de toiles, de tissus de coton et de soie.

Lahsa, nom donné par les Arabes aux côtes occidentales du golfe Persique, entre 25° et 28° lat. N., sur une largeur de 100 kil. Il est séparé du Nedjed par une chaîne de hautes collines. Cap., Houfhouf ; v. principales : Katif, Koweit et le village de Aïn-Nejm (fontaine de l'étoile), où jaillissent des sources thermales sulfureuses. Le Lahsa, formé de plaines basses, est fertile et bien arrosé, mais la domination des Wahabites le ruine.

La Huerta (Vincent-Garcia **de**), poëte espagnol, né dans l'Estrémadure, 1729-1797, a voulu régénérer le théâtre espagnol. Sa tragédie de *Rachel*, 1778, eut un grand succès ; *l'Agamemnon vengé* réussit beaucoup moins. On a publié ses *Obras poeticas*, 1778, 2 v. in-8°, et son *Théâtre espagnol*, 1785-1788.

Laibach. V. **Laybach**.

Laigle, ch.-l. de canton de l'arr., et à 34 kil. N. E. de Mortagne (Orne), sur la Rille, dans l'ancien pays d'Ouche. Fabriques de clouterie, de quincaillerie, d'épingles, d'aiguilles, de fil de fer et de fil de laiton. Château où fut assassiné le connétable Charles de la Cerda, par Charles le Mauvais, en 1354 ; 5,196 hab.

Laignes, ch.-l. de canton de l'arr., et à 18 kil. O. de Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or); 1,580 hab. Commerce de laine.

Lainé (Joseph-Henri-Joachim, vicomte), né à Bordeaux, 1767-1835, avocat en 1789, fut administrateur du district de la Réole, en 1793, se distingua à Saint-Domingue dans la défense de la colonie, fut membre de l'administration de la Gironde, 1795 ; puis, rentré au barreau, y eut de grands succès pendant douze ans. Député au Corps législatif en 1808, il montra de l'indépendance. A la fin de 1813, il rédigea le rapport de la commission, qui fut approuvé par l'assemblée, pour engager l'Empereur à signer la paix ; Napoléon, plein de colère, s'écria que Lainé était un *traître payé par l'Angleterre*, et le Corps législatif fut ajourné. Lainé fut président de la Chambre des députés de 1814, protesta contre le retour de Napoléon et se retira en Hollande pendant les Cent-Jours. Il présida la fameuse Chambre *introuvable* de 1815, et eut de nombreuses luttes à soutenir contre la faction ultra-royaliste. Une ordonnance royale le fit entrer à l'Académie Française, en 1816,

et il fit partie, comme ministre de l'intérieur, du cabinet présidé par le duc de Richelieu, 7 mai 1816. Il provoqua l'ordonnance libérale du 5 septembre, soutint la nouvelle loi électorale qui fut adoptée, le 5 fév. 1817, et céda son poste à M. Decazes, 29 déc. 1818. Effrayé des progrès de l'opposition, il appuya plusieurs propositions qui devaient les arrêter. Il devint président du conseil de l'instruction publique, puis ministre sans portefeuille, déc. 1820. Pair de France, le 23 déc. 1823, il défendit avec intelligence la cause de la liberté constitutionnelle. Il prêta serment à Louis-Philippe, après 1830. Homme de bien, bon citoyen, orateur chaleureux et entraînant, il n'eut pas tous les talents du véritable homme d'Etat, mais il fut estimé, même de ses adversaires politiques.

Laing (Alexandre **Gordon**), né à Edimbourg, 1794-1826, aide de camp de sir Maccarthy, gouverneur de Sierra Leone, fut chargé, en 1822, de faire un voyage de découvertes de la Guinée vers Tombouctou et le Djoliba ou Niger. Nommé major, il reçut une nouvelle mission du gouvernement anglais, partit de Tripoli avec une caravane, qui se rendait à Tombouctou, mais fut étranglé près de cette ville par un cheik arabe fanatique, qui voulait le forcer à se faire musulman.

Lairesse (Gérard **de**), peintre belge, né à Liége, 1640-1711, gagna réputation et fortune à Amsterdam, par ses tableaux spirituels et un peu maniérés. On lui doit : *les Principes du dessin*, 1719 et 1729, in-fol. ; *Leçons de peinture*, pour apprendre sans maître, 1720, trad. en français, 1787, 2 vol. in-4°.

Laïs, courtisane grecque, née à Corinthe, contemporaine d'Aspasie, au v° s. av. J. C., fut célèbre dans l'antiquité. Aristippe lui dédia deux ouvrages. — Une autre Laïs, née à Hyccara, en Sicile, vivait un peu plus tard, et fut vendue comme esclave à un riche Corinthien. — On parle d'une troisième Laïs, qui vivait du temps de Démosthène, et fut tuée par des femmes de Thessalie, jalouses de sa beauté.

Laissac, ch.-l. de canton de l'arr. et à 45 kil. N. O. de Millau (Aveyron); 1,422 hab. Fabr. de poterie.

Laïus, fils de Labdacus, suivant les poëtes grecs, devint roi de Thèbes, épousa Jocaste, et fut tué par leur fils Œdipe, malgré leurs précautions pour échapper aux coups de la fatalité.

Lajard (Pierre-Auguste **de**), né à Montpellier, 1757-1837, était capitaine en 1789, devint premier aide-major général de La Fayette, puis colonel d'état-major. Il occupa quelque temps le ministère de la guerre, en 1792, fut forcé de fuir en Angleterre, et ne revint en France qu'après le 18 brumaire. Il fut membre du Corps législatif, de 1808 à 1815.

Lajard (Jean-Baptiste-Félix), archéologue, parent du précédent, né à Lyon, 1783-1858, exerça des fonctions diplomatiques qui le conduisirent jusqu'en Perse. Membre de l'Académie des Inscriptions en 1830, il fit partie de la commission chargée de continuer l'*Histoire littéraire de la France*. Il s'est occupé surtout des rapports de la Grèce ancienne et de l'Orient, dans de nombreux et savants mémoires: *Recherches sur le culte de Vénus*, — *sur le culte public et les mystères de Mithra*, ouvrage couronné par l'Académie, etc.

La Jonquière (Jacques **de Taffanel**, marquis de), né près d'Alby, 1680-1750, se distingua à la prise de Rio-de-Janeiro, par Duguay-Trouin, en 1711, à la bataille du cap Finistère, en 1747, et fut gouverneur du Canada.

Lakanal (Joseph), né à Serres (Ariége), 1762-1845, entra chez les Pères de la Doctrine chrétienne, et enseigna dans plusieurs de leurs colléges. Il occupait la chaire de philosophie, à Moulins, lorsqu'il fut nommé député de l'Ariége, à la Convention. Il vota la mort de Louis XVI, fut envoyé dans plusieurs missions ; puis, membre du comité de l'instruction publique, prit une part active à la création de tous les établissements scientifiques et littéraires de cette époque. Membre du conseil des Cinq-Cents, il contribua à la fondation de l'Institut, et en fit partie dès l'origine. Il rentra dans la vie privée après le 18 brumaire, malgré l'estime que Bonaparte lui témoigna. Il eut une chaire à l'Ecole centrale de la rue Saint-Antoine, puis fut économe du lycée Bonaparte. Exilé, comme régicide, en 1815, il se retira aux Etats-Unis, où Jefferson lui fit donner 500 acres de terre à coton ; il fut colon intelligent dans l'Alabama, puis présida l'université de la Louisiane. Il ne revint en France qu'en 1833, et fut réélu membre de l'Académie des sciences morales et politiques, 1834. C'était un homme stoïque, aux convictions inébranlables. Il a laissé des Rapports et l'*Exposé sommaire des travaux de J. Lakanal pour sauver, durant la Révolution, les sciences, les lettres, et ceux qui les honoraient par leurs travaux*, 1838, in-8°.

Lakchmi, femme de Vichnou, déesse indienne de l'abondance.

Laken. V. Laeken.

Lakistes, nom donné à plusieurs poëtes anglais de la fin du xviii° s., qui ont surtout décrit les beautés pittoresques des comtés du nord où les *lacs* abondent, Coleridge, Southey, Wordsworth, etc.

Laknau ou **Lucknow**, v. de l'Hindoustan anglais, capit. de l'ancien roy. d'Aoude, à 880 kil. N. O. de Calcutta, sur le Goumti; 300,000 hab. Manufactures de coton, de soie, de cuir. Laknau a été la capitale de l'Aoude de 1775 à 1856, et annexée par les Anglais à cette dernière date.

Lalain ou **Lalaing** (Jacques, dit Jacquet **de**), surnommé le *Bon Chevalier*, 1422-1453, peut être considéré comme l'un des plus brillants et des derniers chevaliers du moyen âge. Il s'est surtout distingué à la cour de Bourgogne dans les tournois comme dans les combats; il a parcouru l'Europe pour chercher les aventures glorieuses, et il est mort prosaïquement d'un éclat de canon au siége du fort de Poucques. Il est surtout resté célèbre par la *Chronique de Lalain*, dont l'auteur est Lefèvre de Saint-Remy, et par les *Remontrances à une royne désolée*, de Georges Chastelain.

Lalain ou **Lallaing**, village de l'arr. et à 7 kil. E. de Douai (Nord), sur la Scarpe; 2,099 hab.; donnait autrefois son nom à un duché.

Laland. V. Laaland.

Lalande (Michel-Richard **de**), compositeur, surintendant de la musique de Louis XIV et de Louis XV, né à Paris, 1637 ou plutôt 1657-1726, fils d'un pauvre tailleur, enfant de chœur de Saint-Germain-l'Auxerrois, eut une intelligence précoce, et fut bientôt connu comme organiste. Il enseigna la musique aux filles du roi, et fut le plus habile compositeur français de son temps dans le genre religieux. Surintendant de la musique royale, il fut bien traité par Louis XIV, qui lui donna le cordon de l'ordre de Saint-Michel. On lui doit une soixantaine de motets, la musique de *Mélicerte*, pastorale de Molière, et le ballet des *Eléments*.

Lalande (Joseph-Jérôme **Le Français de**), astronome, né à Bourg-en-Bresse, 1732-1807, élève des jésuites, étudia le droit à Paris, puis suivit avec ardeur les leçons de De Lisle et de Le Monnier au Collége de France. Il fut chargé d'aller faire à Berlin quelques observations astronomiques, en correspondance avec celles que La Caille faisait alors au Cap. Il s'acquitta bien de cette mission, et fut reçu à l'Académie des sciences en 1753. Il entreprit avec Clairaut un grand travail sur les comètes, et rédigea depuis 1760 *la Connaissance des Temps*. D'une activité infatigable, en correspondance avec les astronomes voyageurs, il fit une carte astronomique très-célèbre, où l'instant des passages de Vénus, pour 1761 et 1769, était exactement indiqué dans les différents pays; il annonça les résultats de tous ses efforts et fit connaître la distance du soleil à la terre. Il fit ensuite des cours et publia des ouvrages sur les études qui concernent la marine. Il succéda à De Lisle au Collége de France, fut un excellent professeur et forma de nombreux élèves. Par son activité, son crédit, sa vaste correspondance, il contribua beaucoup au progrès de l'astronomie. Avide de publicité et de renommée, il tomba souvent dans l'excès de la vanité et de l'orgueil ; malgré sa vaste intelligence, il ne fut pas un homme de génie. Ses ouvrages sont très-nombreux ; parmi les plus remarquables on cite : *Traité d'astronomie*, 1764, 2 vol. in-4° ; il mérite encore d'être consulté malgré ses défauts; *Traité d'astronomie abrégé*, 1774, in-8° ; *Astronomie des Dames*, 1785, in-18; *Bibliothèque astronomique*, 1803, in-4°; *Histoire céleste française*, t. I, 1801, qui est plutôt l'ouvrage de son neveu, *Michel* Le Français-Lalande ; *Abrégé de Navigation*, 1793, in-4°; *Voyage d'un Français en Italie, en* 1765-66, 8 vol. in-12 et atlas, 1769; *Traité des canaux de navigation*, 1778, in-fol.; *Mémoires sur les équations séculaires; Sur la Théorie de Mercure*, etc. Il a travaillé à *la Connaissance des Temps*, de 1760 à 1775, puis de 1794 à 1807, à l'*Ancien Mercure*, au *Journal des Savants*, au *Magasin Encyclopédique*, etc.

Lalbenque, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 18 kil. S. de Cahors (Lot); 2,116 hab. Fabrique de chapeaux de paille.

Lalétans, anc. peuple de la Tarraconaise (Espagne); ch.-l., *Barcino.*

Lalinde, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 24 kil. E. de Bergerac (Dordogne); 2,066 hab.

Lalitapatam, v. de l'Hindoustan, près de Katmandou, dans l'État de Népaul; 25,000 hab. Fabriques de cotonnades et d'objets de cuivre.

Lalla-Maghrnia, poste militaire de l'Algérie sur la frontière du Maroc, et ch.-l. de cercle; 600 hab. Un traité y fut conclu entre la France et le Maroc pour la délimitation des frontières, en 1845.

Lallemand (Jean-Baptiste), peintre, né à Dijon, 1710-1802 (ou 1803), d'abord tailleur d'habits, employait ses loisirs d'ouvrier à manier le pinceau. Doué d'heureuses dispositions, il devint habile, vendit bien ses tableaux, séjourna en Angleterre, puis à Rome, où il perfectionna son talent et se distingua dans tous les genres, mais surtout dans les marines et les paysages.

Lallemand (Charles-François-Antoine, baron), général, né à Metz, 1774-1839, s'enrôla, en 1792, dans l'artillerie légère, et gagna tous ses grades dans les guerres de la République et de l'Empire; il fut général de brigade en 1811. Il commandait le département de l'Aisne, en 1815, lorsqu'à la nouvelle du débarquement de Napoléon à Cannes il essaya, avec son frère et Lefebvre-Desnouettes, de s'emparer de La Fère et de soulever les garnisons de Chauny et de Compiègne; il échoua, fut arrêté, mais fut remis en liberté après le 20 mars. Nommé général de division et pair de France, il combattit à Fleurus et à Waterloo, rejoignit Napoléon à l'île d'Aix, ne put le suivre à Sainte-Hélène, et fut même retenu quelque temps par les Anglais. Errant à Constantinople, en Perse, en Egypte, il alla rejoindre son frère aux Etats-Unis; ils avaient été condamnés à mort par contumace en 1816. Il voulut alors fonder une colonie, sous le nom de *Champ d'Asile*, avec les proscrits, pour la plupart soldats des armées impériales. Il vint s'établir dans le Texas, sur les bords de la rivière de la Trinité, 1817. Mais abandonnés par les Etats-Unis, menacés par les Espagnols du Mexique, les colons furent forcés de se disperser. Plusieurs ont prétendu que Lallemand s'était surtout proposé de préparer une expédition pour enlever Napoléon de Sainte-Hélène. Lallemand prit à ferme un grand domaine près de la Nouvelle-Orléans, 1819; l'empereur lui légua cent mille francs par son testament. Lallemand revint en Europe, 1823, fut arrêté en Espagne, puis, remis en liberté, tomba dans un tel dénûment, qu'il rentra en France, sans avoir obtenu un sauf-conduit. On le laissa arranger tranquillement ses affaires, et il put retourner aux Etats-Unis, où il fonda une maison d'éducation. Après 1830, il revint en France, où il fut reconnu comme lieutenant général et nommé pair de France, 1832; il eut le commandement de la Corse.

Lallemand (Henri-Dominique, baron), général, frère du précédent, né à Metz, 1777-1823, fit ses études à l'école d'application de Châlons-sur-Marne, entra dans l'artillerie, fut employé dans toutes les guerres de l'Empire, et était général de brigade, en 1814. Il s'associa aux efforts malheureux de son frère, fut, comme lui, nommé général de division, commanda l'artillerie de la garde à Waterloo, fut proscrit, mais parvint à fuir aux Etats-Unis, où il épousa la nièce d'un riche négociant français de Philadelphie, Stephen Girard. Il se livra à l'étude dans sa retraite de Borden-Town, et publia un *Traité d'Artillerie*, 2 vol. in-4°, ouvrage estimé.

Lallemand (Claude-François), médecin, né à Metz, 1790-1854, d'abord aide-major à l'armée d'Espagne, vint à Paris achever brillamment ses études médicales, et, en 1819, fut professeur de clinique chirurgicale à la Faculté de Montpellier. Nommé membre de l'Académie des sciences, 1845, il vint s'établir à Paris. Il a mérité la réputation qu'il avait acquise par sa science, son habileté chirurgicale et ses ouvrages. Son livre sur l'*Encéphale*, 3 vol. in-8°, était devenu classique avant d'être terminé. Outre beaucoup d'articles dans les journaux de médecine, il a publié plusieurs ouvrages sur les organes génito-urinaires et, avec M. Pappas, les *Aphorismes d'Hippocrate*, texte et traduction, avec notes.

Lallemand (Richard **Conteray**), imprimeur, né à Rouen, 1726-1807, devint maire de sa ville natale et fut anobli par Louis XV. On lui doit de bonnes éditions des classiques, *le Petit Apparat royal, ou Nouveau Dictionnaire français-latin*, souvent corrigé et augmenté depuis. Il a publié, avec ses frères, une *Bibliothèque historique et critique des Théreuticographes* ou auteurs qui ont écrit sur la chasse, 1763, in-8°.

Lalli (Jean-Baptiste), jurisconsulte et poëte italien, né à Norsia, 1572-1637, a écrit des ouvrages de droit, mais est surtout connu par ses vers badins et burlesques. On cite principalement : *la Moscheide, overo Domiziano Moschicide ; la Franceide, overo del Mal Francese, poema giocoso; l'Eneide travestita*, etc., etc.

Lally (Thomas-Arthur, baron **de Tollendal**, comte de), né à Romans (Dauphiné), 1702-1766, d'une illustre famille d'Irlande, qui émigra à la suite des Stuarts. Son père commandait le régiment irlandais au service de la France; aussi l'éducation du jeune Lally fut-elle toute militaire. Il se distingua par sa valeur dans la campagne du Rhin, 1733; s'efforça d'intéresser le cardinal Fleury et l'impératrice de Russie, Anne, au rétablissement des Stuarts, servit sous le maréchal de Noailles jusqu'après la bataille de Dettingen; puis en Flandre, sous le maréchal de Saxe : à la tête de la brigade irlandaise, il contribua pour beaucoup au gain de la bataille de Fontenoy, 1745. Il fit les plus grands efforts en France et en Ecosse pour la cause de Charles-Edouard, 1746, et devint maréchal de camp à la prise de Maëstricht. Au commencement de la guerre de Sept Ans, nommé lieutenant général, grand-croix de Saint-Louis, commandant des établissements français en Asie, il partit sur l'escadre de d'Aché avec 4,000 hommes, 4 millions et un brillant état-major, 1757-58 : « Toute ma politique est dans ces quatre mots : Plus d'Anglais dans l'Inde! » écrivait-il à ses lieutenants. Il leur fit une guerre acharnée, prit Gondelour, le fort Saint-David, Devicottah, battit le radjah de Tanjaour, mais échoua devant Madras. Il n'avait pas été secondé par la flotte de d'Aché; les troupes indigènes obéissaient mal ou fuyaient; la plupart de ses lieutenants, et surtout Bussy, étaient en lutte avec le général, d'une bravoure incontestable, mais dur, inflexible, emporté, et ennemi trop imprudent de tous les abus. Assiégé dans Pondichéry, il fut forcé de se rendre à discrétion, après une résistance héroïque, janvier 1761. Prisonnier à Londres, il obtint la liberté sur parole, pour venir repousser les attaques de ses ennemis. Il se refusa à tout accommodement et se constitua prisonnier à la Bastille. Le procès fut instruit par le parlement de Paris; Louis XV laissait faire; Choiseul était favorable aux ennemis de Lally; les magistrats ne montrèrent aucune impartialité; le président Maupeou fut surtout d'une injustice révoltante. Lally, qui n'avait pu se défendre, fut condamné *pour avoir trahi les intérêts du roi*. Louis XV refusa sa grâce au duc de Choiseul et au maréchal de Soubise. Lally, après avoir voulu se tuer en se frappant d'un compas, fut conduit à la place de Grève, bâillonné et dans un ignoble tombereau, 9 mai 1766; il mourut en protestant de son innocence. Il avait commis beaucoup de fautes sans doute, mais Voltaire, qui le défendit toujours avec zèle, a pu dire avec raison : « Lally est « l'homme sur lequel tout le monde avait le droit de « mettre la main, excepté le bourreau. » Douze ans plus tard, sur les réclamations réitérées du fils de Lally, cet arrêt fut revisé par l'ordre de Louis XVI, et la mémoire du comte fut réhabilitée, 21 mai 1778. V. *Les Etudes diplomatiques et littéraires* de Saint-Priest, 1850, 2 vol. in-8°.

Lally-Tollendal (Trophime-Gérard, marquis de), fils du précédent, né à Paris, 1751-1830, ne connut le secret de sa naissance que la veille du jour où il perdit son père. Louis XV le nomma capitaine de cuirassiers. Pendant dix ans il fit les efforts les plus généreux pour faire réhabiliter la mémoire de son père; il était secondé par l'opinion publique et par l'éloquence du vieux Voltaire; mais longtemps les parlements repoussèrent toutes ses réclamations, en vertu de ce triste adage que « la justice ne peut se tromper. » En 1789, il fut nommé député de la noblesse de Paris aux Etats-généraux. Partisan des réformes, Lally déploya beaucoup d'activité dans l'Assemblée, au comité de constitution, pour faire triompher le principe d'égalité, et pour établir sur des bases solides la monarchie constitutionnelle; il voulait deux chambres et défendit énergiquement le veto absolu du roi. Après les journées des 5 et 6 octobre, il se retira en Suisse auprès de Mounier, et dans son *Quintus Capitolinus* discuta la Constitution de 1791. Il rentra en France pour sauver Louis XVI, fut un instant arrêté après le 10 août, se retira en Angleterre, s'offrit inutilement comme défenseur du roi, écrivit un plaidoyer en faveur des émigrés qui n'avaient pas porté les armes contre la patrie, et rentra en France après le 18 brumaire. En 1815, il suivit Louis XVIII à Gand et fut membre de son conseil privé; il travailla

au *Moniteur de Gand*. Au mois d'août 1815, il fut élevé à la pairie, et, sans jouer un rôle considérable, se fit estimer cependant par le libéralisme modéré de ses paroles et de ses votes. Il fut nommé membre de l'Académie Française par l'ordonnance du 21 mars 1816. On a de lui : *Mémoires et plaidoyers* pour la réhabilitation de son père ; *Quintus Capitolinus aux Romains*, apologie du gouvernement constitutionnel ; *Lettres à Edmond Burke*, 1791, 1792; *Plaidoyer pour Louis XVI*, 1793; *le comte de Strafford*, tragédie en 5 actes, 1795; *Essai sur la vie du comte de Strafford*, 1795; *Mémoire au roi de Prusse pour obtenir la liberté de la Fayette ; Défense des émigrés français, adressée au peuple français*, 1797, 2 vol. in-8°; *Mémoires concernant Marie-Antoinette*, 1804, 3 vol. in-8°; et un grand nombre d'opuscules politiques et littéraires, etc.

La Longe, dit *le Fiammingo*, peintre de l'école de Crémone, né à Bruxelles, vint de bonne heure en Italie et mourut à Plaisance, en 1709. Il a imité le Guide et le Guerchin ; ses compositions sont embellies par de riches paysages.

La Loubère (Antoine **de**), géomètre, né dans le Languedoc, 1600-1664, de l'ordre des jésuites, n'est connu que par ses démêlés avec Pascal sur les cycloïdes. Son immense traité *de Cycloïde*, 1660, ne renferme rien de nouveau, malgré ses prétentions.

La Loubère (Simon **de**), neveu du précédent, né à Toulouse, 1642-1729, fut envoyé extraordinaire de Louis XIV, dans le royaume de Siam, 1687-88. Il a publié un livre intéressant et judicieux : *du royaume de Siam*, 1689, 2 vol. in-12. Pontchartrain, qui l'aimait, le fit gouverneur de son fils ; grâce à lui surtout, il entra à l'Académie Française, 1693. Il contribua à la régénération des Jeux Floraux et fit l'histoire de cette académie ; *Traité de l'origine des Jeux Floraux*. Il s'était aussi occupé de mathématiques, et l'on a publié après sa mort un ouvrage, *de la Résolution des équations*, 1732, in-4°, qui a de l'originalité dans les idées.

La Luzerne (César-Henri, comte de), homme politique, né à Paris, 1737-1799, d'une ancienne famille de Normandie, et neveu de Malesherbes, fut lieutenant général, puis ministre de la marine, 1787-1790. Il fut forcé d'émigrer et vécut à Londres, puis en Allemagne. On a de lui la traduction de la *Retraite des Dix mille* et de la *Constitution des Athéniens* de Xénophon.

La Luzerne (Anne-César **de**), diplomate, frère du précédent, né à Paris, 1741-1791, aide de camp du duc de Broglie, devint colonel des grenadiers de France, puis entra dans la diplomatie. Il montra de l'habileté à la cour de Bavière, et surtout aux Etats-Unis, où il fut ministre de 1779 à 1783. Ambassadeur à Londres, en 1788, il y mourut en 1791.

La Luzerne (César-Guillaume **de**), prélat, frère des précédents, né à Paris, 1738-1821, d'abord chevalier de Malte, se destina à l'Eglise, et, protégé par le chancelier de Lamoignon, son grand-père, obtint d'importants bénéfices. Evêque de Langres, en 1770, il siégea à l'Assemblée des notables de 1787, et fut député aux Etats-généraux de 1789. Il proposa vainement la formation de deux chambres, présida l'assemblée, août 1789, mais donna sa démission après les journées d'octobre, et se retira dans son diocèse. Il fut forcé d'émigrer et composa à Venise un grand nombre d'ouvrages religieux. Pair de France, en 1814, cardinal en 1817, il redevint évêque de Langres, et soutint, dans le conseil des ministres, le concordat de 1818. Il était du parti aristocratique, et écrivit plusieurs fois dans *la Quotidienne* et dans *le Conservateur*. Il était instruit, pieux et charitable ; il fut l'un des zélés défenseurs des libertés de l'Eglise gallicane. Il a publié un très-grand nombre d'ouvrages : *Oraison funèbre de Charles-Emmanuel III, roi de Sardaigne*, 1773, *de Louis XV*, 1774; *Instructions sur l'administration des sacrements en général*, 1786 ; *Instruction pastorale sur le schisme de France*, 1791, 1808, 2 vol. in-12 ; *Considérations sur divers points de la morale chrétienne*, Venise, 1795, 5 vol. in-12; *Dissertations sur la révélation, sur la loi naturelle, sur la spiritualité de l'âme et sur la liberté de l'homme, sur l'Existence et les attributs de Dieu, sur les Prophéties; Explication des évangiles des dimanches*, 1807, 5 vol ; *Dissertations sur les vérités de la religion*, 4 vol. in-12; *Sur les Eglises catholique et protestante ; Sur la déclaration de l'assemblée du clergé de France de 1682*, etc. L'édition des *Œuvres* de M. de la Luzerne, 1842, 10 vol. in-8°, n'est pas complète.

Lama (*prêtre* en thibétain), nom que portent les prêtres du bouddhisme, au Thibet, chez les Mongols, etc. Le chef des lamas est le *Dalaï-Lama*, souverain politique et religieux du Thibet, sous la suzeraineté de la Chine. Il habite deux grandes *lamaseries*, près de H'lassa, et reçoit des honneurs presque divins au fond du temple, où il vit presque invisible. L'institution du Dalaï-Lama ne date que du xiv° siècle. Les lamas, moines, prêtres, médecins, vivent dans les lamaseries, nombreuses dans tous les pays où la religion est le bouddhisme, appelé aussi *lamisme*.

Lama (Giovanni-Bernardo), peintre de l'école napolitaine, 1508-1579, eut pour maîtres Amati et surtout P. de Caravage. Ses œuvres se distinguent par la correction du dessin et la variété de la composition ; on les trouve surtout à Naples.

Lama, ch.-l. de canton de l'arr. et à 50 kil. S. O. de Bastia (Corse) ; 529 hab.

Lamachus, général athénien, 475-414 av. J. C., fut chargé par Périclès de protéger avec treize vaisseaux le peuple de Sinope contre le tyran Timésilaüs. Il fut l'un des généraux de la guerre du Péloponnèse, et partagea avec Alcibiade et Nicias le commandement de l'expédition de Sicile, 415. Il périt au commencement du siége de Syracuse. C'était un homme brave et honnête, mais pauvre, ce qui l'empêcha d'avoir le premier rang.

La Marche. V. Marche (La).

Lamarche, ch.-l. de canton de l'arr. de Neufchâteau (Vosges) ; 1,754 hab. Patrie du maréchal Victor.

La Marck. V. Marck (La).

Lamarck (Jean-Baptiste-Pierre-Antoine **de Monet de**), naturaliste, né à Barentin, en Picardie, 1744-1829, huitième enfant d'une famille noble, mais pauvre, servit d'abord comme volontaire sous le maréchal de Broglie, fut nommé officier sur le champ de bataille de Villingshausen, 1761, mais, à la suite d'un accident, dégoûté de la vie de garnison, il quitta l'armée et vint à Paris pour étudier la médecine. Il se prit d'un grand amour pour la botanique ; un mémoire *sur les vapeurs de l'atmosphère* fut bien accueilli par l'Académie des sciences ; la *Flore française*, 1778, le fit connaître ; il y avait introduit la *méthode analytique ou dichotomique* pour reconnaître facilement les différentes espèces de plantes ; l'ouvrage fut imprimé aux frais du gouvernement; et, protégé par Buffon, Lamarck entra à l'Académie des sciences, 1779. Après un voyage en Hollande et en Allemagne, il rédigea une grande partie du *Dictionnaire de botanique de l'encyclopédie méthodique*, 1785. Il entra, comme adjoint de Daubenton, au Jardin des Plantes, en 1788. Lorsque la Convention réorganisa le muséum, 1793, Lamarck fut chargé d'une chaire de zoologie ; il se mit avec ardeur à cette étude nouvelle; et bientôt devenu zoologiste distingué, il commença, dans l'histoire des animaux sans vertèbres, d'immenses travaux de description et de classification, qui sont principalement réunis dans son *Histoire des animaux sans vertèbres*, 7 vol., achevée en 1822 ; il s'occupait avec la même ardeur, sous l'inspiration des découvertes de Cuvier, de la description des coquilles fossiles, et fit faire de grands progrès à la paléontologie. Cherchant la cause qui produit toutes les formes diverses de l'ensemble immense des êtres vivants, il aborda plusieurs des grands problèmes de la science, sans les résoudre toujours, à cause de ses connaissances incomplètes en physique, en chimie, en anatomie, mais il posa le premier, d'une manière scientifique, le problème de la variabilité des espèces, et son livre, intitulé *Philosophie zoologique*, 1819, réunit, en les coordonnant, toutes ses idées sur l'ensemble des phénomènes de la nature vivante. C'est un ouvrage remarquable, qui n'a pas été assez apprécié en France. Simple, modeste, sans ambition, il refusa une chaire à la Faculté des sciences, en 1809, devint aveugle à la fin de ses jours, mais continua de travailler jusqu'à sa mort. Ajoutons à ses ouvrages: *Hydrogéologie*, 1802 ; *Annuaire météorologique; Description des fossiles des environs de Paris; Système des connaissances positives de l'homme*, 1821.

La Mare (Philibert **de**), érudit, né à Dijon, 1615-1687, conseiller au parlement de Bourgogne, a réuni une grande collection des ouvrages relatifs à l'histoire de sa province; le régent la fit transporter en partie à la Bibliothèque du roi, 1719. On lui doit : *Conspectus Historicorum Burgundiæ*, 1689 ; *Huberti Langueti Vita*, 1700 ; *Mélanges de littérature et d'histoire*, 2 vol. in-fol., etc.

La Mare (Nicolas **de**), né à Noisy-le-Grand, 1639-1723, fut procureur, puis commissaire au Châtelet

Encouragé par Lamoignon et La Reynie, il composa son *Traité de la police*, 4 vol. in-fol.; le dernier a été publié par Leclerc du Brillet. Il a été refondu par Desessarts, dans son *Dictionnaire universel de police*.

Lamarque (MAXIMILIEN, comte), né à Saint-Sever, 1770-1832, fils d'un procureur du roi, qui fit partie de l'Assemblée constituante, s'enrôla comme volontaire, en 1791, devint capitaine dans la colonne infernale de La Tour d'Auvergne, se distingua à la prise de Fontarabie et fut nommé adjudant général; la Convention avait déclaré qu'il avait bien mérité de la patrie. Général de brigade en 1801, à l'armée d'Allemagne, il mérita par ses services dans le royaume de Naples, le grade de général de division, 1807. Il s'illustra par la prise de Caprée, 1808, par ses brillants faits d'armes à l'armée d'Italie, 1809, à Wagram, en Espagne. Pendant les Cent-Jours, à la tête de quelques milliers d'hommes seulement, il fut chargé de combattre les Vendéens soulevés; *il fit des merveilles*, a dit Napoléon à Sainte-Hélène; ferme et modéré, il battit La Rochejaquelein, força Sapinaud à traiter à Cholet, et mérita le titre de pacificateur de la Vendée. Exilé à la seconde Restauration, il se réfugia à Bruxelles, puis à Amsterdam. Rappelé sur sa demande en 1818, il fut nommé député des Landes, en 1828, et, dès lors membre du parti libéral, ne cessa de faire de l'opposition, même après la révolution de 1830. Il fut l'un des principaux adversaires de Casimir Périer, qui lui fit retirer le commandement des départements de l'Ouest. Lamarque, ennemi des traités de 1815, voulait porter la révolution au dehors, demandait la réunion de la Belgique à la France, la guerre en faveur des Polonais soulevés, l'intervention armée contre les souverains de la Sainte Alliance. Son éloquence généreuse, vive et colorée, son beau caractère et la bonne foi de ses opinions lui avaient mérité une grande popularité. Lorsqu'il fut enlevé par le choléra, le 1er juin 1832, il venait de signer le compte-rendu de l'opposition. Ses funérailles furent l'occasion de la prise d'armes des républicains, 5 et 6 juin 1832. Il a publié: *Défense de M. le général Lamarque, compris dans l'ordonnance du 24 juillet* 1815, brochure d'un style vigoureux; *Nécessité d'une armée permanente*, 1820; *de l'Esprit militaire en France*, 1826; *la Vérité tout entière sur le procès d'un maréchal de France*, 1831; *Souvenirs, mémoires et lettres du général Lamarque*, 1836, 3 vol. in-8°, etc. Il avait traduit en vers les poésies d'Ossian.

La Martelière (JEAN-HENRI-FERDINAND), littérateur, né à Ferrette, 1761-1830, d'une ancienne famille allemande, eut Schiller pour condisciple, et se fit connaître par le drame de *Robert, chef de brigands*, qui eut beaucoup de succès en 1792 et 1793. Il a composé des drames intéressants, mais d'un style négligé: *le Tribunal redoutable ou la suite de Robert*, 1793; *les Mystères d'Udolphe*, 1798; *Gustave en Dalécarlie*, 1803; *les Francs-Juges*, 1807; *Fiesque et Doria, ou Gênes sauvée*, 1824. On lui doit plusieurs comédies: *les Trois Amants*, 3 actes, en vers, 1791; *les Trois Espiègles*, 1798; *le Mari sans caractère*, 5 actes, en vers, 1808; *Pierre et Paul*, 1814; *le Prince d'occasion*, opéra-comique, 1817. Il a traduit des drames de Schiller et écrit plusieurs romans: *les Trois Gil Blas*, 4 vol. in-12, 1809; *Fiorella ou l'influence du cotillon; Alfred et Liska; le Cultivateur de la Louisiane*, etc. *La Conspiration de Bonaparte contre Louis XVIII* a eu plusieurs éditions.

La Martinière (ALEXANDRE-AUGUSTIN **Bruzen de**), polygraphe, né à Dieppe, 1683-1749, servit le duc de Mecklembourg, puis le duc de Parme, François Farnèse, et se fixa à La Haye. Savant très-laborieux, d'une grande mémoire et d'un jugement solide, il a beaucoup écrit. On a de lui: *Nouveau recueil des épigrammatistes français anciens et modernes*, 1720, 2 vol. in-12; *Introduction à l'histoire moderne*, nouvelle édition de Puffendorf avec continuation, 1721, 7 vol. in-12, puis 1743-48, 11 vol. in-12; *Essai sur l'origine et les progrès de la géographie; Continuation de l'histoire de Louis XIV*, par La Hode et Larrey; *Hist. de Frédéric-Guillaume, roi de Prusse*, 2 vol. in-12; *Etat politique de l'Europe*, 1742-49, 13 vol. in-12; *Traités géographiques et historiques pour faciliter l'intelligence de l'Ecriture sainte*, 2 vol. in-12; mais surtout le *Grand dictionnaire géographique et critique*, 1726-1730, 10 vol. in-fol., souvent réimprimé, augmenté ou abrégé.

Lamastre, ch.-l. de canton de l'arr. et à 28 kil. S. O. de Tournon (Ardèche); 3,313 hab.

Lamb (CHARLES), littérateur anglais, né à Londres, 1775-1834, resta commis dans les bureaux de la Compagnie des Indes, jusqu'à sa retraite, en 1825, et se dévoua tout entier à la garde de sa sœur chérie, qui tombait de temps à autre dans des accès de folie furieuse. Il publia d'abord un petit volume de poésies avec son ami Coleridge et Lloyd, puis, en 1801, le drame de *John Woodvil;* il imitait avec talent, dans ses vers, les poëtes anciens. Mais on estime davantage ses ouvrages en prose: *Essays of Elia*, 1818, 2 vol. in-12; *Specimens of English dramatic poets who lived about the time of Shakspeare*, etc. Ses *Mélanges* renferment des morceaux pleins de finesse charmante et d'originalité; ses *Lettres*, publiées par M. Talfour, 1837, 2 vol. in-12, sont agréables et intéressantes.

Lamb (Lady CAROLINE), 1785-1828, fille de Frédéric Ponsonby, épousa, en 1805, William Lamb, depuis lord Melbourne. Elle est surtout célèbre par sa liaison intime avec lord Byron, par sa bruyante rupture et par la vengeance qu'elle exerça, en le peignant sous les plus noires couleurs, dans son roman de *Glenarvon*, écrit sans art, mais avec passion; il a été traduit en français, 3 vol. in-12. Il y a plus de talent dans *Graham Hamilton* et dans *Ada Reis*. A la vue du char funèbre qui ramenait les dépouilles de Byron, elle fut frappée, ne fit plus que languir, et mourut en 1828.

Lambach, *Lambacum*, bourg de l'empire d'Autriche, sur la Traun (Haute-Autriche); 1,500 hab. Belle abbaye de bénédictins. Les Français y repoussèrent les Russes en 1805.

Lamballe, ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. E. de Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord), sur le Gouessant; 4,255 hab. Commerce de chevaux, bétail, cuirs, miel, cire et blé. Lamballe, capitale des Ambiliates, devint, au XIVe s., le ch.-l. du duché de Penthièvre. Au XVIIIe s., le fils aîné du duc de Penthièvre portait le titre de prince de Lamballe.

Lamballe (MARIE-THÉRÈSE-LOUISE **de Savoie-Carignan**, princesse DE), née à Turin, 1748-1792, fille de Louis-Victor de Savoie-Carignan, épousa, en 1767, le duc de Lamballe, fils du duc de Penthièvre. Elle était pleine de grâce et d'intelligence; elle n'en fut pas moins odieusement délaissée par son jeune mari, qui la laissa veuve, en mai 1768. On eut l'idée, dans la famille royale, de lui faire épouser Louis XV; les intrigues des Choiseul firent échouer ce projet. Elle vécut, dès lors, avec son vénérable beau-père, reparut à la cour lors du mariage du dauphin, et fut l'amie de Marie-Antoinette, qui, devenue reine, fit revivre en sa faveur la charge de surintendante de sa maison. Elle fut dès lors de sa plus étroite intimité, surtout jusqu'à l'époque de la faveur des Polignac. Elle reparut, lorsque la reine fut malheureuse, et jusqu'au dernier jour fut fidèle et dévouée à son amie; elle était à ses côtés au 20 juin et au 10 août; elle partagea sa captivité au Temple. Séparée de la famille royale, le 19 août, elle fut conduite à la prison de la Force. Les efforts du duc de Penthièvre et de Manuel ne purent la sauver. Le 3 septembre, conduite devant le tribunal improvisé des bourreaux, elle ne voulut pas jurer haine au roi et à la reine, et, au moment où on l'entraînait rudement, sans doute pour la sauver, des égorgeurs se précipitèrent sur elle, la massacrèrent, mirent son corps en lambeaux, placèrent son cœur au bout d'un sabre, sa tête au bout d'une pique, et conduisirent leur infernale promenade jusque sous les fenêtres du Temple. M. Guérard a publié les *Mémoires de la princesse de Lamballe*, 1801, 4 vol. in 12; Mme Hyde, comtesse Solari, a écrit, d'après ses papiers et ses entretiens, des *Mémoires relatifs à la famille royale pendant la Révolution*, 1826, 2 vol. in-8°.

Lambarde (WILLIAM), légiste et antiquaire anglais, né à Londres, 1536-1601, fut garde des archives d'Angleterre, sous Elisabeth, qui l'estimait. Il a fondé un hôpital pour les pauvres de Greenwich, et on lui doit de bons ouvrages de jurisprudence: *de Priscis Anglorum legibus libri*, 1568, in-4°; *les Devoirs des juges de paix, des constables; Discours sur les hautes cours de justice en Angleterre; Dictionnarium Angliæ topographicum et historicum*, publié seulement en 1730, in-4°.

Lambert (Saint), évêque de Maëstricht, né près de Liége, vers 640, évêque vers 668, conseiller de Childéric II, roi d'Austrasie, fut persécuté par Ebroin, prêcha la foi aux habitants de la Zélande, et fut assassiné, en 708, par Dodon, beau-frère de Pepin de Héristal. On le fête le 17 septembre.

Lambert, né vers 880, fils de Gui, duc de Spolète, qui disputait le trône d'Italie à Bérenger de Frioul, fut associé par son père à l'Empire dès 891, lui succéda en

894, s'unit avec Bérenger contre Arnulf, roi de Germanie, qui avait envahi l'Italie, et mourut d'une chute de cheval dans la forêt de Marengo, 898.

Lambert, fils d'Adalbert II le Riche, succéda à son père dans le duché de Spolète, 917, à son frère aîné, Gui, dans le duché de Toscane, 929. Son frère utérin, Hugues de Provence, devenu roi d'Italie, attaqua la légitimité de sa naissance. Lambert en appela au jugement de Dieu, et tua le champion que Hugues lui opposa; mais il tomba au pouvoir de son frère dénaturé, qui lui fit crever les yeux, 931.

Lambert d'Aschaffenbourg, chroniqueur allemand, né vers 1020, mort vers 1080, moine bénédictin à Hirschfeld, ordonné prêtre à Aschaffenbourg, 1058, fit un pèlerinage à Jérusalem, puis vécut au célèbre monastère d'Hirschfeld. Outre des extraits de son livre, *de Institutione Ecclesiæ Hersfeldensis*, on a de lui des *Annales*, dont la première partie est peu importante, mais qui renferment des détails pleins d'intérêt pour le XIe s., et surtout pour le règne de Henri IV; cette chronique, écrite avec clarté, dans un style élégant, est judicieuse et impartiale. Le manuscrit, retrouvé par Mélanchthon, a été souvent imprimé depuis 1525; on cite l'édition de Krause, Halle, 1797, in-8°, et celle de Hesse, dans le t. VII des *Monumenta Germaniæ*, de Pertz.

Lambert *li Cors* (c'est-à-dire *le Court*, *le Petit*), trouvère français du XIIe s., né à Châteaudun ou plutôt à Dinan, est l'auteur de l'une des plus fameuses épopées des temps chevaleresques, le *Roman d'Alexandre*, en tirades monorimes de douze syllabes, ce qui fit, dit-on, donner à ces vers le nom d'*alexandrins*. Le poëme a été continué par Alexandre de Bernay; il a été publié à Stuttgart, en 1846, par M. H. Michelant. V. Eug. Talbot, *Essai sur la légende d'Alexandre le Grand*, et *Recherche sur l'origine bretonne de Lambert*.

Lambert *le Chanoine*, compilateur du XIIe s., mort à Saint-Omer en 1125, est l'auteur d'un recueil encyclopédique, connu sous le titre de *Liber Floridus*. L'exemplaire manuscrit de la bibliothèque de Gand contient 192 traités de différents auteurs, dont plusieurs sont importants et curieux; quelques-uns ont été publiés, d'autres mériteraient d'être imprimés.

Lambert *d'Ardres*, peut-être curé de cette ville au XIIIe s., a composé une *Histoire des comtes de Guines et des seigneurs d'Ardres*, de 800 à 1201, en mauvais latin, sans critique, mais utile cependant. On la trouve dans l'*Hist. généalogique des comtes de Guines*, par André Duchesne, et dans le *Recueil des historiens des Gaules*, t. IX, XIII et XIV.

Lambert (François), appelé aussi *Jean Serranus*, né à Avignon, 1487-1530, d'abord cordelier, puis prêtre, lut les écrits de Luther, adopta ses opinions, 1522, s'enfuit en Suisse où il prêcha les nouvelles doctrines, dans plusieurs villes, puis à Eisenach, à Wittemberg, où il fut bien accueilli par Luther. Il contribua beaucoup à l'introduction du luthéranisme dans la Hesse, assista au colloque de Marbourg, 1529, et mourut de la peste. Savant et laborieux, il a écrit un grand nombre d'ouvrages de controverses et de commentaires, qui sont maintenant fort rares.

Lambert (Josse), imprimeur belge et bon graveur, mort vers 1557, a publié à Gand des livres qui sont aujourd'hui très-recherchés. On estime ses gravures et surtout le *Triomphe du Christ*, d'après le Titien.

Lambert (Anne-Thérèse **de Marguenat de Courcelles**, marquise de), née à Paris, 1647-1733, épousa en 1666 Henri Lambert de Saint-Bris, lieutenant général et gouverneur du Luxembourg. Veuve en 1686, elle défendit avec constance et habileté la fortune de ses enfants, puis s'établit à Paris, où sa maison devint le rendez-vous des hommes du grand monde et des gens de lettres distingués; ces réunions furent surtout célèbres de 1710 à 1733. Bonne, généreuse, intelligente, elle écrivit plusieurs ouvrages d'une morale élevée et d'un style pur; mais elle redoutait le ridicule qu'on attachait à la qualité de femme de lettres et ne les destinait pas à la publicité. Ses *Œuvres*, réunies en 1748 et 1751, renferment : *Avis d'une mère à sa Fille*, *Avis d'une mère à son Fils*, *Avis d'une mère à son Fils et à sa Fille* ou *Lettres sur la véritable éducation*, *Traité de l'Amitié*, *de la Vieillesse*, *Réflexions nouvelles sur les Femmes*, *sur le Goût*, *sur les Richesses*, etc., etc. L'édition la plus complète est celle de 1808. Fontenelle, son ami, a écrit l'*Éloge de Mme la marquise de Lambert*.

Lambert (George), peintre et graveur anglais, né dans le comté de Kent, 1710-1765, est mis au nombre des meilleurs artistes de l'Angleterre. Ses paysages, œuvres rares et recherchées, ont été gravés par James Mason.

Lambert, auteur dramatique français du XVIIe s., nous est connu seulement par 2 comédies : *les Sœurs jalouses*, en 5 actes et en vers, 1658, et *la Magie sans magie*, en 5 actes et en vers, 1668, qui furent jouées à l'hôtel de Bourgogne, et qui sont remarquables surtout pour l'époque.

Lambert (John), général anglais, né vers 1620, mort en 1692, élevé pour le barreau, entra dans l'armée parlementaire, et, par sa valeur, s'éleva au premier rang, après Cromwell. Il fut l'un des onze majors généraux du Protecteur. Après la mort de ce dernier, 1658, il se mit, avec Desborough et Fleetwood, à la tête d'un conseil militaire, qui amena la chute de Richard Cromwell. Le Long Parlement fut rappelé; les royalistes furent écrasés par Lambert dans le comté de Lancastre. Il aspirait au pouvoir suprême; il entra en lutte avec le parlement, l'expulsa de Londres et fut nommé par le parti militaire major général des forces d'Angleterre et d'Écosse. Mais Monk se déclara contre lui; Lambert manqua de décision, n'osa pas le combattre, fut abandonné par ses soldats et fut pris. Traduit en jugement après la Restauration, il fut déclaré coupable de haute trahison, mais il ne fut pas mis à mort. On le relégua dans l'île de Guernesey, où il mourut dans l'obscurité.

Lambert (Michel), musicien français, né à Vivonne, près Poitiers, 1610-1696, fut protégé par Richelieu et acquit une grande réputation, grâce aux charmes de sa voix et à son talent comme accompagnateur. Il a composé la musique d'une foule de chansons et de petites cantates; l'on y trouve de charmantes mélodies, de l'élégance et de la variété. Son gendre Lulli avait pour lui beaucoup de considération. On a de lui un recueil d'*airs* et de *brunettes*, 1666 et 1687.

Lambert (Jean-Henri), géomètre allemand, né à Mulhouse, 1728-1777, d'une famille de réfugiés protestants français, fit son éducation en quelque sorte lui-même; puis, grâce au comte de Salis, dont il élevait les petits-fils, il put étudier, voyager, achever son instruction. Son livre *sur les Propriétés remarquables de la route de la lumière* lui fit un nom parmi les savants. Membre de la Société des sciences de Gœttingue, puis de celle de Berlin, il vint s'établir dans cette dernière ville, et y mérita une grande réputation par l'universalité de ses connaissances. Ses ouvrages sont très-nombreux; on cite parmi ceux de philosophie le *Novum Organon*, encore estimé aujourd'hui, l'*Architectonique*, bon traité de métaphysique, la *Taxéométrie* ou *mesure de l'ordre*. Comme astronome, il a écrit : *Insigniores Orbitæ Cometarum Proprietates*, livre qui contient de nombreux théorèmes sur les sections coniques et une formule célèbre, connue sous le nom de *Théorème de Lambert*; *les Lettres cosmologiques* ou *Système du monde*, etc. Dans les mathématiques, il a fait de sérieuses recherches sur les diviseurs des nombres, les fractions continues, les transversales, etc.; citons sa *Perspective*, ses *Observations trigonométriques*, ses *Observations analytiques*. Il a écrit un grand nombre de *Mémoires* pour l'Académie de Berlin, pour les *Acta Helvetica*, les *Nova Acta Eruditorum*; il a dirigé les *Ephémérides* de Berlin, et coopérait assidûment à la *Bibliothèque allemande universelle* de Nicolaï.

Lamberti (Bonaventura), peintre de l'école bolonaise, né à Carpi, 1651-1721, imita son maître Carlo Cignani. Son coloris est bon, son dessin correct et sa composition sage. Ses principaux ouvrages sont à Rome.

Lambertini (Michele), peintre de l'école bolonaise, vivait de 1426 à 1469. Ses ouvrages, dont la plupart sont à Bologne, montrent son mérite. On cite surtout une *Madone* peinte à fresque en 1448.

Lambertini. V. Benoit XIV.

Lamberty (Guillaume de), diplomate suisse, né dans le pays des Grisons, 1660-1742, fut secrétaire de lord Portland et s'acquitta bien de plusieurs missions politiques. On a de lui : *Mémoires pour servir à l'Histoire du XVIIIe siècle*, La Haye, 1724-34, 12 vol. in-4°, et Amsterdam, 1735-1740, 14 vol. in-4°; *Mémoires de la dernière révolution d'Angleterre*, 1702, 2 vol. in-12.

Lambesc (Charles-Eugène **de Lorraine-d'Elbeuf**, prince de), 1751-1825, dernier descendant de Claude, premier duc de Guise, fils du comte de Brionne, grand-écuyer de France et gouverneur d'Anjou, à dix ans, chevalier des ordres du roi, à vingt-six, colonel du régiment de cavalerie Royal-Allemand, est surtout

connu par la charge malheureuse qu'il fit dans les Tuileries, le 12 juillet 1789. Traduit devant le tribunal du Châtelet, il fut acquitté; mais il émigra avec tout son régiment et combattit dès lors la France dans les armées autrichiennes, où il devint feld-maréchal lieutenant, 1796. Nommé pair de France et duc d'Elbeuf en 1814, il vécut à Vienne, où il était premier capitaine des gardes.

Lambesc, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 20 kil. N. O. d'Aix (Bouches-du-Rhône); 2,829 hab. Commerce d'huile. Titre d'une principauté avant la Révolution.

Lambessa ou **Lambæsa,** village de l'Algérie à 100 kil. S. E. de Constantine, sur les ruines de l'ancienne ville romaine de *Lambæsis*. On y a déporté en 1848 un grand nombre de condamnés politiques, et depuis on y a établi un pénitencier militaire.

Lambeth, quartier de Londres, à l'extrémité O., dans le comté de Surrey, formant une paroisse particulière, au S. de la Tamise; 180,000 hab. Palais des archevêques de Cantorbéry.

Lambézellec, commune de l'arr., et à 4 kil. N. de Brest (Finistère); 12,579 hab., dont 1,198 agglomérés. Fabriques de capotes de matelots, de chapeaux vernis, de toile à voile, minoteries; industrie active.

Lambillotte (Le P. Louis), musicographe français, né à Charleroi, 1797-1855, montra de bonne heure beaucoup de dispositions pour la musique, et, grâce à quelques ecclésiastiques, devint dès l'âge de 15 ans, organiste à Charleroi. Il fut ensuite maître de chapelle à Saint-Acheul, entra dans l'ordre des Jésuites, et passa sa vie dans différents couvents, surtout occupé de compositions musicales et liturgiques. Ses mélodies sont faciles et gracieuses, sa musique est *chantante*. On a de lui : *Choix des plus beaux Airs de cantiques arrangés à deux parties; Musée des Organistes*, 2 vol.; *Choix de cantiques sur des airs nouveaux pour toutes les fêtes de l'année*, etc. Mais son œuvre capitale est la *Restauration du chant grégorien*, pour laquelle il explora pendant douze ans les principales bibliothèques de l'Europe. Il avait déjà publié : *Antiphonaire de Saint-Grégoire, de l'Unité dans les Chants liturgiques*, etc., lorsqu'il mourut; mais son œuvre était terminée et a été éditée par le P. Dufour d'Astafort, sous ce titre : *Esthétique, Théorie et Pratique du chant grégorien restauré d'après la doctrine des anciens et les sources primitives*, Paris, 1856, in-8°.

Lambin (Denis), philologue, né à Montreuil-sur-Mer, 1516-1572, suivit le cardinal de Tournon en Italie, fut professeur d'éloquence, puis de grec au Collége royal, 1560, et mourut un mois après la Saint-Barthélemi, après avoir craint, quoiqu'il fût catholique, le sort de Ramus. Très-savant, mais diffus et lent (d'où est venu le mot *lambiner*), il a donné de bonnes éditions de Cicéron, d'Horace, de Lucrèce, de Plaute, de Cornelius Nepos, de Démosthène; on lui doit encore : *Oratio de recta pronunciatione linguæ græcæ, Ciceronis Vita*, etc.

Lamblardie (Jacques-Elie), ingénieur, né à Loches, 1747-1797, s'est fait connaître par d'excellents ouvrages, comme les *Mémoires sur les côtes de la haute Normandie, entre l'embouchure de la Seine et celle de la Somme*, 1789, in-4°, et par ses travaux ingénieux et bien réussis au Tréport, à Dieppe, au Havre. Il conçut l'idée hardie d'un grand canal maritime de Villequier au Havre, et publia un mémoire intéressant sur la navigation de la Somme. Directeur, en 1793, de l'Ecole des ponts et chaussées, qui n'existait plus véritablement, il eut l'idée de créer l'*Ecole centrale des travaux publics*, qui fut en effet décrétée par la Convention. Il en fut le premier directeur jusqu'à ce qu'elle devint l'*Ecole polytechnique*, 1795. Il dirigea alors la nouvelle Ecole des ponts et chaussées.

Lamboy (Guillaume de), d'une famille noble du pays de Liége, mort vers 1670, devint feld-maréchal au service de l'Empereur, pendant la guerre de Trente Ans; il délivra Saint-Omer, en 1638, tenta vainement de faire lever le siége de Brisach, 1639, se distingua devant Arras, 1640, à la Marfée, 1641, mais fut défait à Kempten par Guébriant, 1642. Il fut blessé à la bataille de Lens, 1648.

Lambrechts (Charles-Joseph-Mathieu, comte de), né à Saint-Trond (Belgique), 1753-1823, fils d'un colonel au service des Provinces-Unies, fit d'excellentes études de droit, et devint professeur à Louvain. Après la conquête de la Belgique par les Français, il fut président de l'administration centrale et supérieure de la Belgique, président de l'administration du département de la Dyle. En septembre 1797, le Directoire le nomma ministre de la justice; il sortit du ministère en juillet 1799, et entra au Sénat après le 18 brumaire. Il fut du petit nombre des membres de l'opposition; en 1814, il fut l'un de ceux qui rédigèrent l'acte de déchéance de Napoléon et préparèrent le projet de constitution que Louis XVIII n'accepta pas. Dans les Cent-Jours, il défendit courageusement le sénat dans ses *Principes politiques*, et vota contre l'acte additionnel. En 1819, élu député, il siégea dans les rangs de l'opposition.

Lambruschini (Louis), prélat italien, né à Gênes, 1776-1854, nonce en France auprès de Charles X, cardinal-évêque en 1831, fut secrétaire d'Etat de Grégoire XVI, pour les affaires étrangères, préfet de la Congrégation des études, etc. Il prit part aux persécutions du règne, et devint impopulaire. En 1846, il obtint le plus de voix au premier tour de scrutin, pour succéder à Grégoire XVI. Pie IX le nomma membre de la consulte d'Etat, bibliothécaire du Vatican, évêque de Civita-Vecchia. Il rejoignit le pape à Gaëte en 1848, rentra avec lui à Rome et lui conseilla des mesures de clémence. On a de lui : *Méditations sur les vertus de sainte Thérèse; sur l'Immaculée Conception de Marie; Dévotion au Sacré Cœur de Jésus*.

Lamech, cinquième descendant de Caïn, en ligne directe, fut, d'après la Bible, le premier polygame et le second meurtrier. — Patriarche, fils de Mathusalem, descendant de Seth, avait 182 ans à la naissance de son fils Noé, et vécut encore 595 ans.

Lamégo, v. de Portugal, à 130 kil. N. de Coimbre, prov. de Beira; 9,000 hab. Evêché suffragant de Lisbonne. Là se tinrent les Cortès de 1143, qui confirmèrent l'élection d'Alphonse Ier. Dom Miguel y assembla aussi les Cortès en 1828, pour faire changer son titre de régent en celui de roi.

La Meilleraye (Charles **de la Porte**, duc de), maréchal de France, 1602-1664, descendait, dit-on, d'un apothicaire de Parthenay. Cousin germain de Richelieu, il leva, en 1627, un régiment qui prit son nom, servit devant La Rochelle, au Pas de Suze, au pont de Carignan, 1630. Il eut la lieutenance générale de Bretagne et du comté Nantais, en 1632, le gouvernement de Nantes, et fut créé grand maître de l'artillerie après la démission de Sully. Il servit dans les Pays-Bas, 1635, se distingua comme lieutenant général les années suivantes, et fut nommé maréchal après la prise de Hesdin, 1639. Il était au siége d'Arras, 1640, à la conquête du Roussillon, 1642. Il fut surintendant des finances, 1648-49; commanda l'armée royale du Poitou, 1650, et réduisit Bordeaux. En 1663, Louis XIV érigea son marquisat de La Meilleraye en duché-pairie. Il eut de sa première femme, Marie Ruzé d'Effiat, un fils qui devint duc de Mazarin (V. ce nom), par suite de son mariage avec Hortense Mancini.

La Mennais (Hugues-Félicité **Robert de**), né à Saint-Malo, 1782-1854, fils d'un riche armateur, qui reçut de Louis XVI des lettres d'anoblissement, d'abord élevé par un vieil oncle, se retira, à 15 ans, à la Chênaie, avec son frère Jean, et là recommença et compléta ses études avec une ardeur passionnée. Il ne fit sa première communion qu'à 22 ans, prit la tonsure en 1811, entra au petit séminaire de Saint-Malo, et y donna des leçons de mathématiques. Il avait déjà traduit avec grâce le *Guide spirituel*, de Louis de Blois, 1809, lorsqu'il publia ses *Réflexions sur l'Etat de l'Eglise*, pour attaquer l'indifférence religieuse; cet ouvrage fut saisi et détruit par la police impériale, 1811. Il travailla, avec son frère aîné, Jean, à la *Tradition sur l'institution des évêques*, qui parut en 1814; il applaudit à la chute de l'Empire; et, pendant les Cent-Jours, crut devoir fuir à Guernesey, puis en Angleterre, où il fut maître d'études dans l'institution de l'abbé Caron. De retour à Paris, il s'établit à la maison des Feuillantines, et, suivant l'exemple de son frère, il reçut l'ordination, 1816. Le premier volume de l'*Essai sur l'Indifférence* parut en 1817, et rendit aussitôt l'auteur célèbre. La grande maladie du siècle était attaquée avec une vigoureuse éloquence; l'Eglise avait un nouveau défenseur. La Mennais écrivit alors dans *le Conservateur*, *le Drapeau blanc* et *le Mémorial catholique*, moins pour défendre le trône que pour combattre le déisme. Il continua son *Essai sur l'Indifférence;* les trois derniers volumes parurent de 1820 à 1824, et troublèrent le monde religieux par la nouveauté audacieuse des principes qu'ils renfermaient. Adversaire de la raison individuelle, il fondait la certitude sur l'autorité du genre humain. La Mennais se rendit à Rome, en 1824, et trouva un admi-

rateur dans le pape Léon XII, qui lui offrit le chapeau de cardinal; il refusa. A son retour, en 1825, il publia une poétique traduction de *l'Imitation;* puis il attaqua les doctrines gallicanes dans son livre : *de la Religion, considérée dans ses rapports avec l'ordre civil et politique*, qui le fit condamner, malgré l'éloquence de Berryer, 1826. Il fut dès lors poursuivi par l'épiscopat, se détacha de la monarchie des Bourbons, dont il annonça la ruine dans les *Progrès de la révolution et de la guerre contre l'Eglise*, 1829; puis, profitant de l'affranchissement de la presse, après la révolution de Juillet, il fonda *l'Avenir* (1er sept. 1830), avec cette double épigraphe : *Dieu et Liberté; — le Pape et le Peuple;* avec ses jeunes amis, Gerbet, de Salinis, Lacordaire, Combalot, Montalembert, de Coux, Rohrbacher, il soutenait hardiment les principes démocratiques sous la domination absolue du Saint-Siége. De plus en plus populaire, mais dénoncé par les prélats, il suspendit la publication de *l'Avenir* (15 nov. 1831), et se rendit à Rome, avec Lacordaire et Montalembert, pour se soumettre au jugement du pape. Grégoire XVI ne lui fut pas favorable, et la lettre encyclique du 15 août 1832 condamna les théories de La Mennais. Il supprima son journal et fut forcé de faire une soumission dogmatique. Il se retira alors à la Chênaie, et y composa rapidement les *Paroles d'un Croyant*, qui ne parurent qu'en 1834. La Mennais avait définitivement rompu avec Rome et avec le catholicisme ; l'ouvrage, traduit dans toutes les langues, excita partout l'enthousiasme ou la haine; les anciens disciples de La Mennais se séparèrent avec éclat de leur maître, et le pape condamna le livre dans l'encyclique du 7 juillet 1834. Après avoir écrit *les Affaires de Rome*, 1836, La Mennais fonda *le Monde*, qui vécut seulement quelques mois, 1837, puis publia une série de pamphlets démocratiques : *le Livre du peuple, l'Esclavage moderne, Religion, la Politique du peuple, le Pays et le gouvernement*, qui le fit condamner, en cour d'assises, à un an de prison et à 2,000 francs d'amende, 1840. Il écrivit ensuite l'*Esquisse d'une philosophie*, 4 vol. in-8°; *Amschaspands et Darvands*, 1843; *de la Société première et de ses lois*, 1848. La révolution de Février trahit encore ses espérances; son nouveau journal, *le Peuple constituant*, dut suspendre sa publication, 11 juillet 1848. Membre de l'Assemblée constituante et du comité de constitution, il présenta un projet complet, radical et difficile à appliquer, qui ne fut pas discuté. Il fit partie de l'Assemblée législative jusqu'au 2 décembre 1851; et, désormais, plus triste que jamais, se contenta de traduire *la Divine comédie*, et mourut le 27 février 1854, après avoir recommandé qu'on l'*enterrât au milieu des pauvres et comme le sont les pauvres*. — Outre les ouvrages que nous avons cités, La Mennais a publié un grand nombre de livres, d'opuscules, d'articles religieux, philosophiques et politiques, dont M. Quérard a donné une liste détaillée. Ses *Œuvres complètes* ont paru, 1836-37, 12 vol. in-8°, et 1844, 11 vol. in-18; il y a de plus ses *Œuvres choisies et philosophiques*, 1837-1841, 10 vol. in-32, ses *Œuvres posthumes* et *la Correspondance*. Il a été l'éditeur d'un grand nombre d'ouvrages, *Bibliothèque des dames chrétiennes*, 20 vol. in-32; *Nouvelle journée du chrétien, de la Servitude volontaire de La Boétie, Collection des meilleurs apologistes de la religion chrétienne*, 24 vol. in-8°, etc., etc.

Lamentin (Le), v. de la Martinique, à 35 kil. N. E. de Fort-Royal; 8,000 hab. Nombreuses sucreries aux environs. — Un bourg du même nom se trouve dans l'île de la Guadeloupe, à 8 kil. N. E. de la Pointe-à-Pitre.

La Mésangère (Pierre **de**), littérateur, né à Baugé ou à la Flèche, 1761-1831, prêtre, professeur de philosophie au collége de la Flèche jusqu'à la Révolution, vint alors habiter Paris et prit, en 1799, la direction du *Journal des dames et des modes*, qu'il fit prospérer. On a de lui : *le Voyageur à Paris, ou Tableau pittoresque et moral de cette capitale*, 1789, 2 vol. in-12; *Géographie de la France*, 1791, in-8°; *Géographie historique et littéraire de la France*, 1791, 4 vol. in-12, qui eut plusieurs éditions; *Journal des dames et des modes*, 1797-1829, 35 vol. in-8°; *Dictionnaire des proverbes français; Observations sur les modes et les usages de Paris*, 1821, in-4°; *Galerie française des femmes célèbres*, 1827, in-4°; *Costumes des femmes de Hambourg, du Tyrol, de la Hollande, de la Suisse*, 1827; *Costumes des femmes du pays de Caux*, 1827, etc., etc.

La Mesnardière (Hippolyte-Jules **Pilet de**), poëte, né à Loudun, 1610-1663, docteur en médecine de la faculté de Nantes, se fit connaître par un *Traité de la mélancolie*, qui plut à Richelieu. Le cardinal le nomma son médecin ordinaire. La Mesnardière se livra bientôt tout entier à la littérature, fut de l'Académie Française en 1655, et eut alors quelque réputation. Ses ouvrages, le *Panégyrique de Trajan, la Poétique, la Pucelle d'Orléans* et *Alinde*, tragédies, ses *Poésies*, etc., sont depuis longtemps oubliés.

Lameth (Augustin-Louis-Charles, marquis de), fils d'un officier général, d'une ancienne famille de Picardie, qui épousa la sœur du maréchal de Broglie, 1755-1837, siégea au Corps législatif de 1805 à 1810.

Lameth (Théodore, comte de), frère du précédent, né à Paris, 1756-1854, servit dans la marine, puis dans la cavalerie, fit, avec ses deux plus jeunes frères, la guerre d'Amérique, et était colonel du Royal-Etranger (cavalerie) en 1789. Nommé administrateur du Jura, 1790, député à l'Assemblée législative, 1791, il siégea au côté droit et défendit courageusement la Constitution et le roi, même après le 10 août. Il dénonça les massacres de Septembre, et allait être arrêté, lorsqu'il se réfugia en Suisse, puis en Allemagne. Il rentra en France après le 18 brumaire, mais sa fierté déplut au Premier Consul. En 1814, il fut mis à la retraite par la Restauration; membre de la Chambre des Cent-Jours, il vécut depuis lors dans la retraite. On a de lui : *Observations relatives à des notices qui se trouvent dans la Biographie universelle sur Charles et Alexandre de Lameth*, 1843, in-8°.

Lameth (Charles-Malo-François, comte de), frère des précédents, né à Paris, 1757-1832, combattit avec ses frères, Théodore et Alexandre, dans la guerre d'Amérique, devint colonel des cuirassiers du roi et gentilhomme d'honneur du comte d'Artois. Député de la noblesse d'Artois aux Etats-généraux, il fut l'un des premiers à se réunir aux communes, et siégea au côté gauche. Il eut de la popularité, surtout après son duel avec le duc de Castries, qui le blessa, 1790; il osa plus d'une fois s'opposer aux opinions de Mirabeau; et soutint de tous ses efforts la monarchie constitutionnelle, même après la fuite de Varennes. Il était maréchal de camp à l'armée du Nord, en 1792. Après le 10 août, il fut arrêté à Rouen; rendu à la liberté, il se réfugia à Hambourg, où, avec son frère Alexandre et le duc d'Aiguillon, il établit une grande maison de commerce. Après le 18 brumaire, il put rentrer définitivement en France. En 1809, il fut nommé gouverneur de Wurtzbourg, en 1812, gouverneur de Santona, en Biscaye. Louis XVIII le fit lieutenant général, 1814. Député de l'arrondissement de Pontoise, en 1829, il fut de l'opposition et contribua au succès de la révolution de Juillet.

Lameth (Alexandre-Victor-Théodore, comte de), frère des précédents, né à Paris, 1760-1829, se distingua, sous Rochambeau, dans la guerre d'Amérique, et fut colonel des chasseurs de Hainaut (cavalerie). Député de la noblesse de Péronne aux Etats-généraux, il fit partie de la gauche, avec son frère Charles. Ennemi de tous les priviléges, il forma avec Barnave et Charles de Lameth une sorte de triumvirat qui balança la popularité de Mirabeau. Mais il s'opposa, l'un des premiers, aux propositions insidieuses et aux menées du parti révolutionnaire; il finit même par se rapprocher de Louis XVI, qui lui demanda des conseils, mais ne les suivit pas. Maréchal de camp sous Luckner, puis sous La Fayette, il partagea pendant trois ans la captivité de ce dernier en Autriche. Bien accueilli à Londres par les whigs, éloigné par Pitt, il rejoignit son frère Charles à Hambourg. Rentré en France, après le 18 brumaire, il fut préfet de 1802 à 1809. En 1814, Louis XVIII le nomma lieutenant général et préfet de la Somme. Pendant les Cent-Jours, membre de la chambre des Pairs, il fit entendre de nobles et sages paroles. Député de la Seine-Inférieure, en 1819, de Pontoise, en 1827, il siégea toujours dans les rangs de l'opposition. On a de lui, outre plusieurs opuscules politiques, une *Histoire de l'Assemblée constituante*, 1828-29, 2 vol. in-8°. Il a travaillé au *Logographe* de 1790 à 1792, à la *Revue encyclopédique*, à la *Minerve française*, au *Précis des événements militaires*, du général Dumas.

La Métherie (Jean-Claude **de**), médecin et naturaliste, né à Clayette (Mâconnais), 1743-1817, vint à Paris en 1780, et publia des livres où l'on trouve de la science et beaucoup d'hypothèses : *Essai sur les principes de la philosophie naturelle*, 1778, in-12; *Vues physiologiques sur l'organisation animale et végétale*, 1781; *Essai analytique sur l'air*, 1785; *Principes de la philosophie naturelle*, 1787, 2 vol. in-8°; *Théorie de la*

Terre, 1795, 3 vol. in-8°; *de l'Homme considéré moralement*, 1803, 2 vol. in-8°; *de la Perfectibilité et de la dégénérescence des êtres organisés*, 1806; *Leçons de Minéralogie, de Géologie données au Collége de France*, etc. Il était professeur adjoint des sciences naturelles au Collége de France et dirigea le *Journal de physique* depuis 1785 jusqu'à sa mort.

La Mettrie (JULIEN **Offray de**), médecin et philosophe, né à Saint-Malo, 1709-1751, fils d'un riche négociant, acheva ses études de médecine sous Boerhaave, dont il traduisit plusieurs ouvrages. Médecin des gardes françaises, 1742-1746, il perdit sa place en publiant une *Histoire naturelle de l'âme*, 1745, ouvrage matérialiste. Il fut forcé de se réfugier à Leyde; l'*Homme-Machine*, qu'il écrivit en 1748, le fit poursuivre par les protestants. Frédéric II lui donna un asile à Berlin, le nomma son lecteur et membre de son Académie. La Mettrie vécut familièrement auprès du roi, qui aimait sa gaieté, mais trouvait ses livres détestables. Il mourut des suites d'une indigestion. Les philosophes eux-mêmes, d'Argens, Diderot, etc., avaient peu d'estime pour ses ouvrages, dans lesquels il prêche un matérialisme grossier. Les principaux sont : *Lettres sur l'art de conserver la santé*, 1738; *Essai sur l'esprit et les beaux-esprits*, 1740; *Politique du médecin Machiavel*, ou *le Chemin de la fortune ouvert aux médecins*, 1746, libelle qui fut condamné au feu par le Parlement; *la Faculté vengée* ou *les Charlatans démasqués*, comédie ironique en trois actes; *l'Homme-plante*, 1748; *Ouvrage de Pénélope* ou *le Machiavel en médecine*, 1748, 2 vol.; *les Animaux plus que machines*, 1750; *Vénus métaphysique ou Essai sur l'origine de l'âme humaine*, 1752, etc. Ses *Œuvres philosophiques* ont été publiées, 1751, in-4°, 1774, 2 vol. in-8°, 1796, 3 tomes en un vol. in-8°; ses *Œuvres de médecine* ont été imprimées à Berlin, 1755, in-4°.

Lami (JEAN), littérateur et antiquaire italien, né à Santa-Croce, près de Florence, 1697-1770, professa l'histoire ecclésiastique à Florence et acquit de la réputation par sa science et ses ouvrages érudits, dont les principaux sont : *de Eruditione Apostolorum*, 1738, in-8°, et 1766, 2 vol. in-4°; *Deliciæ Eruditorum*, 1736-1769, 18 vol. in-8° ; *Novelle Letterarie*, 1740-1770, 30 vol. in-4°, revue hebdomadaire, remarquable par l'impartialité et le style; *Memorabilia Italorum eruditione præstantium*, 1742-48, 3 vol. in-8°; *Sancta ecclesiæ Florentinæ monumenta*, 1758, 3 vol. in-fol.; *Lezioni d'Antichità Toscane*, 1766, 2 vol. in-4°, etc., etc.

Lamia, v. de l'ancienne Grèce, en Thessalie, sur le petite rivière de l'Acheloüs, près du Sperchius et du golfe Maliaque. Auj. *Zeitoun*. — On appela *Guerre Lamiaque* la lutte que les Athéniens et leurs alliés soutinrent contre la Macédoine, après la mort d'Alexandre. Antipater, gouverneur de Macédoine, fut assiégé dans Lamia par Léosthène, qui fut tué. Mais les Grecs furent peu après complétement vaincus à Cranon, 322 av. J.-C.

Lamies. Les anciens appelaient ainsi les sorcières qui, disait-on, suçaient le sang des enfants. Ce nom venait de *Lamia*, aimée de Jupiter, à cause de sa beauté, et changée par Junon en monstre horrible qui dévorait les enfants dans leur berceau.

Lamoignon, ancienne famille du Nivernais, remontant au XIIIe siècle, donna plusieurs magistrats illustres à la France, *Charles* DE LAMOIGNON, mort en 1572, qu'on jugeait digne de remplacer l'Hôpital; *Chrétien* DE LAMOIGNON, président à mortier sous Louis XIII, mort en 1636, et surtout les suivants :

Lamoignon (GUILLAUME Ier **de**), né à Paris, 1617-1677, fils du précédent, élevé par lui et par Jérôme Bignon, fut conseiller au Parlement, maître des requêtes, 1644, suivit le parti de la *Vieille Fronde*, 1648, mais rompit avec la Fronde des seigneurs et se rallia à la cour. A la mort de Bellièvre, 1658, Mazarin le fit nommer premier président du Parlement, et Louis XIV répéta publiquement ces paroles du ministre : « Si j'avais connu un plus honnête homme, je lui aurais donné votre place. » Lamoignon fut l'un des plus dignes représentants de la magistrature, soumise à la royauté, mais honnête; dans le procès de Fouquet, il résista honorablement aux instances de Colbert, et céda avec joie la présidence de la chambre de justice au chancelier Séguier. Il aurait voulu réunir en un seul code toutes les lois françaises; il travailla avec Colbert, Pussort, Bignon, Omer Talon; de là ces fameuses conférences, dont les procès-verbaux ont été en partie imprimés; de là ces articles d'un style clair et précis, rédigés par Lamoignon, et dont Daguesseau s'est beaucoup servi dans ses ordonnances. L'opinion publique le portait à la dignité de chancelier, lorsqu'il mourut. Il recevait à Basville des littérateurs, comme Racine et Boileau ; il engagea ce dernier à écrire *le Lutrin*.

Lamoignon (CHRÉTIEN-FRANÇOIS **de**), marquis DE BASVILLE, fils aîné du précédent, né à Paris, 1644-1709, fut élevé par son père. Conseiller au Parlement, 1666, avocat général très-distingué, après l'illustre Bignon, président à mortier, 1690, il se montra magistrat honnête et loyal. Il recevait, comme son père, Bourdaloue, Regnard, Racine, Boileau; c'est à lui que Boileau adressa sa 6e épître. Il fut de l'Académie des Inscriptions en 1704.

Lamoignon de Basville (NICOLAS **de**), 4e frère du précédent, 1648-1724, maître des requêtes, conseiller d'État, fut surtout intendant à Montauban, Pau, Poitiers, Montpellier. Il exerça de grandes rigueurs contre les protestants; on a essayé de le justifier, en prétendant qu'il se montrait inflexible aux yeux de Louvois plus qu'il ne l'était en effet. On a de lui des *Mémoires pour servir à l'histoire du Languedoc*, qu'il écrivit, par l'ordre du roi, pour le duc de Bourgogne.

Lamoignon (GUILLAUME II **de**), seigneur DE BLANC-MESNIL et DE MALESHERBES, second fils de *Chrétien-François*, né à Paris, 1683-1772, fut avocat général, président à mortier, premier président de la cour des aides, enfin chancelier, après Daguesseau, en 1750. D'un caractère faible, il fut hostile aux philosophes et se trouva dans une position difficile entre l'autorité royale et le Parlement, qui faisait de l'opposition. Exilé en 1763, il ne donna sa démission qu'en 1768. Malesherbes était son fils.

Lamoignon (CHRÉTIEN-FRANÇOIS II **de**), arrière-petit-fils du président *Chrétien-François*, né à Paris, 1735-1789, président à mortier dès 1758, exilé avec le Parlement en 1771, fut l'un des principaux collaborateurs de *la Correspondance*, satire contre le *parlement Maupeou*. Garde des sceaux en 1787, il seconda le ministre Loménie de Brienne dans sa lutte contre le Parlement. Il fut forcé de se retirer en 1788 et mourut à Basville d'un accident de chasse. — Un de ses fils, pair de France sous la Restauration, mort en 1827, fut le dernier mâle de la famille, dont le nom est aujourd'hui réuni à celui d'une branche de Ségur.

La Monnoye (BERNARD **de**), poëte et érudit, né à Dijon, 1641-1728, fils d'un pâtissier aisé, fut reçu avocat au parlement de Dijon, 1662, mais se livra tout entier à son goût pour la littérature et la poésie. Couronné par l'Académie française, en 1671, pour son poëme : *la Fureur des duels abolie par Louis XIV*, il obtint plusieurs fois le même honneur. Il était déjà connu par ses épigrammes latines et françaises, ainsi que par des travaux de critique et de philologie. Il vint s'établir à Paris et entra à l'Académie française en 1713. Il donna une édition estimée du *Menagiana*, 1715, 4 vol., et, en 1722, un *Segraisiana*. Ruiné par le système de Law, il fut secouru par de généreux protecteurs. Il est surtout connu par ses *Noëls Bourguignons* (*Noëi borguignons de Gui Barôzai*), qui ont eu 22 éditions; ce sont des couplets, en patois bourguignon, pleins de verve, de trait et de finesse, qui furent très-populaires, mais qui excitèrent de vives attaques, à cause de leur hardiesse, et nécessitèrent une *Apologie*, chef-d'œuvre de plaisanterie et de bon sens. Parmi les ouvrages de La Monnoye on cite : *Remarques sur les Jugements des Savants*, d'Adrien Baillet; *Poésies françaises*, 2 vol., 1716, 1743; des *vers grecs et latins* dans les *Recentiores Poetæ selecti* d'Olivet, etc. Rigoley de Juvigny a donné une édition incomplète de ses *Œuvres choisies*, 1770, 3 vol. in-8°.

Lamoricière (CHRISTOPHE-LOUIS-LÉON **Juchault de**), général, né à Nantes, 1806-1866, élève de l'École polytechnique et de l'école de Metz, fut d'abord officier du génie. Il fit partie de l'expédition d'Alger, 1830; entra dans les zouaves, à la création de ce corps, eut la direction du premier bureau arabe, 1833; eut un avancement rapide, et devint colonel, dès 1837, à la suite du siége de Constantine. Maréchal de camp, en 1840, lieutenant général, en 1843, il prit part à la bataille d'Isly, 1844, fut gouverneur de l'Algérie par intérim, 1845, et dirigea l'expédition qui amena la prise d'Abd-el-Kader, 1847. Membre de la chambre des députés depuis 1846, il était à Paris, au moment de la révolution de février 1848. Il s'efforça vainement de faire proclamer la régence de la duchesse d'Orléans, il fut même blessé. Membre de l'Assemblée constituante, il combattit l'insurrection de juin, et fut ministre la guerre, du 28 juin au 20 décembre 1848. Membre de l'Assemblée législa-

tive, il défendit la constitution républicaine, accepta une mission en Russie, sous le ministère Odilon Barrot, fut plusieurs fois vice-président de l'Assemblée, et fut arrêté au 2 décembre 1851, puis conduit à Cologne. Il obtint la permission de rentrer en France, en 1857. Avec l'autorisation du gouvernement français, il prit le commandement des troupes pontificales en 1860, pour combattre la révolution. Le gouvernement de Turin, considérant son armée, composée surtout d'étrangers, comme une intervention, fit envahir le territoire romain par les troupes piémontaises. L'armée pontificale fut complètement défaite à Castelfidardo, septembre 1860. Lamoricière, assiégé dans Ancône, fut forcé de capituler. Il rentra en France, où il mourut subitement en 1865. Mgr Dupanloup a prononcé l'oraison funèbre du brave général, l'un des premiers parmi ceux qu'on avait appelés les *africains*.

La Morlière (ADRIEN **de**), antiquaire, né à Chauny, à la fin du XVIe s., chanoine de l'église d'Amiens, a publié un livre de recherches savantes, dont la 3e édition a pour titre : *les Antiquités, Histoires* et *Choses les plus remarquables de la ville d'Amiens*, 1642, 2 tomes en 1 vol. in-fol. ; il est suivi du *Recueil de plusieurs nobles et illustres maisons du diocèse d'Amiens*.

La Mothe-Achard, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. N. E. des Sables-d'Olonne (Vendée), sur l'Auzance ; 840 hab.

La Mothe, plus connu sous le nom de **La Hode,** historien, né en Normandie vers 1680, mort vers 1740, jésuite, préfet au collége Louis-le-Grand, fut interdit et relégué par ses supérieurs à Hesdin, pour avoir blâmé le gouvernement dans un sermon prêché à Rouen, en 1715. Il se réfugia en Hollande, où il publia une *Histoire du droit public ecclésiastique français*, que lui avait confiée l'auteur, le marquis d'Argenson, son ancien élève. Sous le nom de *La Hode*, il se mit aux gages des libraires ; on a de lui plusieurs ouvrages médiocres : *Vie de Philippe d'Orléans, régent de France*, 1736, 2 vol. in-12 ; *Histoire des révolutions de France*, 1738, 2 vol. in-4° ; *Histoire de Louis XIV*, 1740, 5 vol. in-4°, etc.

La Mothe-Houdancourt (PHILIPPE, comte DE), duc de CARDONE, maréchal, 1605-1657, se distingua dans toutes les guerres du règne de Louis XIII. Lieutenant général en 1641, il servit dans l'armée de Catalogne, sous le prince de Condé; maréchal de France en 1642, vice-roi de la Catalogne, duc de Cardone, il obtint d'abord d'assez beaux succès, mais fut battu devant Lérida qui se rendit, 1644. Accusé de trahison, enfermé à Pierre-Encise, il se justifia devant le parlement de Grenoble, 1648. Pendant la Fronde, il fut ennemi de Mazarin ; mais il se rapprocha du roi, en 1649, redevint vice-roi de Catalogne, 1651, défendit courageusement Barcelone, que la disette força de se rendre, 1652. Il rentra en France en 1653.

La Mothe Le Vayer (FRANÇOIS **de**), écrivain et philosophe, né à Paris, 1588-1672, fils d'un magistrat, lui succéda comme substitut du procureur général, mais se livra bientôt tout entier à l'étude des lettres. Il fut de l'Académie française en 1639 ; on le chargea de diriger l'éducation du jeune duc d'Anjou, puis de terminer celle de Louis XIV. Bizarre, bourru, parfois cynique dans ses expressions, il fut avant tout un philosophe sceptique, qui, comme Sextus Empiricus, voulait atteindre la tranquillité d'âme dans l'indifférence. Ses principaux ouvrages sont: *Discours de la contrariété d'humeur qui se trouve entre certaines nations*, 1636 ; *Considérations sur l'éloquence française*, 1638 ; *de la Vertu des Païens*, 1642 ; *Jugements sur les anciens et principaux historiens grecs et latins*, 1646 ; *Géographie, rhétorique, morale, économique, politique, logique et physique du Prince*, 1651-1656 ; *Traités en forme de lettres*, 1659-1660, 4 vol. ; *Discours pour montrer que les doutes de la philosophie sceptique sont d'un grand usage dans les sciences*, 1668 ; *du Peu de certitude qu'il y a dans l'Histoire*, 1668 ; *Dialogues faits à l'imitation des anciens*, par Horatius Tubero. Son fils, l'abbé Le Vayer, à qui Boileau a dédié une de ses satires, a donné trois éditions de ses *Œuvres* ; la meilleure édition est celle de Dresde, 1756-1759, 14 vol. in-8°.

La Motte, anc. ville de France, auj. ruinée, dans l'arr. de Chaumont (Haute-Marne). Prise en 1634 sur le duc de Lorraine par le maréchal de la Force, rendue en 1641, reprise et rasée en 1644. C'est au siége de 1634 que l'on fit le premier usage de la bombe.

La Motte-Beuvron, ch.-l. de canton de l'arr. et à 35 kil. N. E. de Romorantin (Loir-et-Cher), sur le Beuvron ; jadis domaine impérial ; 1,906 hab.

La Motte-Chalançon, ch.-l. de canton de l'arr et à 40 kil. S. de Die (Drôme) ; 1,010 hab., dont beau coup de calvinistes.

La Motte-du-Caire, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. N. de Sisteron (Basses-Alpes) ; 686 hab.

La Mothe-Sainte-Héraye, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. N. de Melle (Deux-Sèvres), sur la Sèvre-Niortaise ; 2,550 hab. Source purgative du *Grelet*. Commerce de chevaux, mulets et grains. Château qui appartint à Murat, puis au maréchal comte de Lobau.

La Motte-Servolex, ch.-l. de canton de l'arr. de Chambéry (Savoie) ; 3,404 hab.

La Motte (ANTOINE **Houdar de**), poëte et critique, né à Paris, 1672-1731, fils d'un chapelier, fit de bonnes études chez les jésuites et abandonna le droit pour le théâtre. Sa comédie, *les Originaux*, tomba au Théâtre-Italien ; de dépit, il se retira à la Trappe ; il n'y resta pas longtemps. Il réussit dans ses opéras, *l'Europe galante, le Triomphe des arts, Issé, Sémélé, Amadis de Grèce*, etc. ; il fut moins heureux dans ses comédies. Il eut quelques velléités d'innovations dans la tragédie, mais seulement dans ses préfaces ; car il suivit les règles établies dans les pièces qu'il donna au Théâtre-Français ; *Inès de Castro*, 1723, eut le plus grand succès; « malgré la faiblesse du style, Inès ravit les spectateurs. » (Villemain.) D'un esprit ingénieux, mais paradoxal, il soutint que les tragédies devaient être écrites en prose, et, dans la fameuse querelle des anciens et des modernes, écrivit contre Homère, mais eut la malheureuse idée de traduire l'*Iliade* en l'abrégeant et en la corrigeant à sa manière; il mérita les railleries de J.-B. Rousseau et les rudes attaques de Mme Dacier. Les *Fables* de la Motte, peu naturelles, mais renfermant des pensées fines et des vers faciles ; ses *Eglogues*, assez ingénieuses, ses *Odes*, généralement plates, sont ses titres poétiques. Sa prose valait mieux ; elle est élégante, fine et nette. Il a composé un *Eloge funèbre de Louis XIV*, 1716. Membre de l'Académie française, en 1710, il eut, grâce à l'aménité de son caractère, de nombreux amis, Fontenelle, Mme de Lambert, la duchesse du Maine, etc. De bonne heure aveugle, il conserva, malgré les infirmités, l'égalité de son humeur ; aussi, lorsque des couplets scandaleux donnèrent lieu à un procès célèbre, J.-B. Rousseau, son ennemi, qui les attribuait à la Motte, fut condamné à l'exil. Ses *Œuvres* ont été publiées à Paris, 1754, 11 vol. in-12; ses *Œuvres choisies*, 1811, 2 vol. in-18.

Lamotte (JEANNE **de Luz, de Saint-Remy, de Valois,** comtesse DE), née à Fontète (Champagne), 1756-1791, descendait d'un baron de Saint-Remy, fils naturel de Henri II. Son père était mort à l'Hôtel-Dieu de Paris, en 1761 ; elle fut élevée avec sa sœur à l'abbaye de Longchamps ; toutes deux s'évadèrent et se réfugièrent à Bar-sur-Aube. Jeanne y épousa une sorte de chevalier d'industrie, perdu de dettes, et prit le nom de comtesse de Lamotte. Elle vint à Paris, entra en relations avec le cardinal de Rohan, et résolut bientôt de l'exploiter. Il était comme disgracié, et désirait avec une sorte de délire se réconcilier avec Marie-Antoinette. Mme de Lamotte le flatta de l'espoir d'une audience, et, au mois d'août 1784, pendant la nuit, dans un bosquet de Versailles, le mit, un instant, en présence d'une demoiselle Oliva, qu'il prit pour la reine. Elle parvint à se faire remettre par le crédule prélat 120,000 livres ; puis, contrefaisant l'écriture de Marie-Antoinette, elle décida le cardinal à faire, au nom de la reine, l'emplette d'un collier de 1,600,000 livres, qui passa des mains des joailliers, Bœhmer et Bassange, dans celles de l'aventurière ; les diamants furent aussitôt démontés et vendus en Angleterre. Mais l'escroquerie fut bientôt découverte ; Louis XVI fit arrêter le prince de Rohan, à Versailles 15 août 1785, Mme de Lamotte fut prise à Bar-sur-Aube, et le fameux procès du *Collier* commença. Ce fut l'occasion d'un grand scandale, qui rejaillit bien à tort sur la famille royale. Le Parlement acquitta le cardinal, mais, par arrêt du 31 mai 1786, condamna Mme de Lamotte au fouet, à la marque, et à une prison perpétuelle ; son mari, condamné également, s'était enfui en Angleterre; un complice, qui avait écrit les faux billets, Reteaux de Villette, fut banni. Mme de Lamotte put s'enfuir de la Salpêtrière, 5 juin 1787, rejoignit son mari en Angleterre et y mourut d'une chute. Les Lamotte publièrent des mémoires, où la reine n'était pas ménagée ; la police française acheta l'édition entière, qui fut brûlée dans la manufacture de Sèvres ;

on en retrouva quelques exemplaires aux Tuileries, après le 10 août, et l'ouvrage a reparu sous le titre de *Vie de Jeanne de Saint-Remy de Valois, comtesse de Lamotte, écrite par elle-même*, 2 vol. in-8°; elle a encore publié : *Mémoires justificatifs de la comtesse de Lamotte*, Londres, 1788-1789. — Le comte de Lamotte traîna longtemps en France une existence misérable; il avait écrit des mémoires, qui ont été mutilés par la police et d'après lesquels M. L. Lacour a publié *l'Affaire du Collier*, 1858, gr. in-18.

Lamotte-Fouqué (Frédéric-Henri-Charles, baron de), poëte allemand, né à Brandebourg, 1777-1843, d'abord officier de cavalerie, se fit connaître dans le monde littéraire sous le pseudonyme de *Pellegrinus*. Il popularisa surtout les légendes du Nord, en les reproduisant ou les refondant dans ses romans et dans ses poëmes, comme *le Héros du Nord*, *Ondine*, conte charmant, traduit en français, *Contes pour les enfants*, *l'Anneau magique*, la *Légende de Gunlaugur*, etc. Il a également composé des tragédies, des drames, des biographies. Ses *Œuvres choisies* forment 12 vol., Halle, 1841-46. — Sa femme, Caroline de Lamotte-Fouqué, 1773-1831, a également publié des romans estimés, dont plusieurs ont été traduits en français.

Lamotte-Piquet (Toussaint-Guillaume, comte de), amiral, né à Rennes, 1720-1791, marin depuis 1737, se distingua à la bataille d'Ouessant, 1778, dans les Antilles, sous Guichen, et quitta le service, en 1783.

Lamourette (Adrien), né à Frévent, dans le Boulonnais, 1742-1794, de la congrégation des Lazaristes, grand vicaire de l'évêque d'Arras, en 1789, cherchait à allier la philosophie et la religion. Il aida Mirabeau dans ses discours relatifs au clergé, prêta le serment constitutionnel, fut nommé évêque de Lyon, puis député à l'Assemblée législative. D'une piété sincère, pleine de modération, il est surtout resté célèbre par la motion qu'il fit et développa, le 7 juillet 1792, pour réunir dans un même esprit tous les membres de l'Assemblée; il y eut un jour d'attendrissement général et de réconciliation; mais tout était oublié le lendemain; c'est ce qu'on appelle ironiquement le *Baiser Lamourette*. Il protesta contre les massacres de septembre, se retira à Lyon, fut arrêté et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire de Paris. On lui doit: *Pensées sur la philosophie et l'incrédulité*, 1786; *Pensées sur la philosophie de la Foi*, 1789; *les Délices de la religion; le Décret de l'Assemblée nationale sur les biens du clergé, justifié par son rapport avec la nature et les lois de l'institution; Discours sur l'exposition des principes de la constitution civile du clergé, prononcé par Mirabeau*, etc., etc.

Lamouroux (Jean-Vincent-Félix), naturaliste, né à Agen, 1779-1825, fut professeur d'histoire naturelle à Caen et se distingua par ses travaux, ses précieuses collections, etc. Son *Essai sur les Thalassophytes non articulés*, 1813, le fit surtout connaître. On lui doit: *Dissertation sur plusieurs espèces de fucus; Hist. générale des Polypiers coralligènes flexibles; Résumé d'un cours de géographie physique; Hist. naturelle des Zoophytes*, dans *l'Encyclopédie méthodique*. Il a coopéré au *Dict. d'Histoire naturelle*, et dirigé une édition de Buffon. — Son frère, *Jean-Baptiste*, également naturaliste, a écrit des *Résumés de Botanique* et de *Phytographie*, etc.

Lampédouse, *Lopadusa*, petite île de la Méditerranée, au S. O. de Pantellaria, sur la côte E. de la Tunisie; 35 kil. de tour. Le gouvernement des Deux-Siciles en prit possession en 1843, pour y établir un dépôt de prisonniers politiques. Elle appartient au roy. d'Italie et dépend de la prov. de Girgenti, ainsi que Pantellaria et Lampione.

Lampong, district de l'île de Sumatra, habité par les Lampongs, qui sont sous la domination des Hollandais; 100,000 hab.

Lamprecht der Pfaffe (*Lambert le prêtre*), poëte allemand de la fin du XII° siècle, a composé l'*Alexanderlied*, poëme qui n'est pas imité de Lambert li Cors, mais qui est conforme au récit d'Albert de Besançon, aujourd'hui inconnu. Il est estimé et a été publié par Weismann, Francfort-sur-le-Mein, 1850, 2 vol. in-8°.

Lampride (Ælius Lampridius), l'un des auteurs latins de l'*Histoire Auguste*, vivait vers 300. On a de lui les biographies de Commode, d'Antonin Diadumène, d'Héliogabale et d'Alexandre Sévère. Plusieurs critiques, Saumaise, Vossius, Fabricius, pensent que c'est le même personnage que Spartien.

Lampsaque, *Lampsacus*, ancienne ville de l'Asie Mineure, en Mysie, au débouché de l'Hellespont dans la Propontide. Vins célèbres : temple de Priape; patrie d'Anaximène et de Straton. Auj. *Lampsaki* ou *Lepsek*.

Lampsar, poste et comptoir français sur le Sénégal, à 30 kil. de l'embouchure du fleuve.

Lamy (Bernard), oratorien, né au Mans, 1640-1715, professeur à Vendôme, Juilly, Saumur, Angers, fut un cartésien fervent. Parmi ses nombreux ouvrages on cite : *L'Art de parler*, 1675, in-12; *Traité de mécanique*, 1679, in-12; *Entretiens sur les sciences*, 1684, in-12; *Démonstration de la vérité et de la sainteté de la morale chrétienne*, 5 vol. in-12; *Harmonia, sive Concordia quatuor Evangelistarum*, in-12, 1689; *de Tabernaculo fœderis, de sancta civitate et de templo ejus*, 1720, in-fol.

Lamy (Dom François), philosophe, né à Montireau près de Chartres, 1636-1711, quitta la carrière des armes pour entrer dans la congrégation des Bénédictins, et consacra sa vie à l'étude et à la charité. Il a soutenu de nombreuses discussions avec les plus célèbres théologiens, Bossuet, Malebranche, Arnauld, Nicole, etc. Son ouvrage le plus estimé est: *de la Connaissance de soi-même*, 1694-98, 6 vol.; on lui doit encore : *Vérité évidente de la religion chrétienne; le Nouvel Athéisme renversé*, ou *Réfutation du système de Spinosa; les Premiers Eléments des Sciences*, ouvrage clair et précis; *l'Incrédule amené à la religion par la raison; Réfutation du système de la grâce universelle de Nicole;* la *Rhétorique de collége trahie par son apologiste*, etc.

Län, au pluriel *læn* ou *län*, nom des gouvernements ou préfectures de la Suède.

Lana (Lodovico), peintre italien, né à Modène, 1597-1646, fut un habile imitateur du Guerchin. On admire à Modène son tableau représentant *Modène délivrée de la peste*, le *Christ sur la croix avec la Vierge, les Saintes femmes et saint Jean*, etc.

Lana (François **Terzi**), naturaliste et physicien italien, né à Brescia, 1631-1687, de l'ordre des Jésuites, fut professeur à Terni, à Brescia, à Ferrare, et fonda dans sa patrie l'Académie des *Filesotici*. Il fut célèbre par ses inventions ingénieuses et ses expériences.

Lanark, ville d'Ecosse, ch.-l. du comté du même nom, près de la Clyde, à 50 kil. S. O. d'Edimbourg, 5,500 hab. Fab. de mousselines et de cotonnades. Eglise qui renferme une statue colossale de William Wallace. Titre d'un comté porté par les ducs de Hamilton. — Le comté de Lanark a 550,000 hab. Il renferme la grande ville de Glasgow, possède des mines de houille, de fer et de plomb, et est le plus industrieux de l'Ecosse.

Lançarote ou **Lancerote**, navigateur portugais du XV° siècle, écuyer de l'infant dom Henrique, conduisit plusieurs expéditions sur la côte occidentale d'Afrique. En 1444, il fit un assez grand nombre de prisonniers qui furent vendus; alors, dit-on, commença le commerce régulier des esclaves. Le premier, il reconnut le Sénégal en 1447, et crut que c'était le Nil.

Lancaster (Sir James), navigateur anglais, mort en 1620, commanda une flotte de trois vaisseaux en 1591, et fut l'un des premiers à pénétrer dans la mer des Indes; il y fit beaucoup de mal aux Espagnols et aux Portugais. En 1594, il alla piller les côtes du Brésil. En 1600, la Compagnie des Indes orientales lui confia sa première expédition; il fit des traités de commerce avec les princes de Sumatra et de Java, il fonda même quelques comptoirs. Il croyait à l'existence d'un passage au N. O. de l'Amérique; il encouragea les tentatives de Baffin, donna son nom à une baie qu'il découvrit. Ses *Voyages* sont dans les recueils d'Hackluyt et de Purchas.

Lancaster ou **Lancastre** (Edmond *le Bossu*, comte de), fils puîné de Henri III d'Angleterre, né à Londres, 1245-1296, investi au nom du pape, en 1253, de la souveraineté future du royaume de Sicile, reçut de son père beaucoup de biens enlevés à la famille des Montfort, partit pour la croisade, 1269-71, servit fidèlement son frère Edouard I^{er}, fut chargé de négocier un accommodement avec le roi de France, au sujet de la Guyenne, 1293, signa le traité secret de 1294 qui la remettait provisoirement entre les mains de Philippe IV, lui rappela vainement ses engagements, et, quand la guerre fut déclarée, débarqua en Guyenne, 1295, pour la reconquérir. Il mourut peu de temps après.

Lancastre (Thomas de), fils aîné du précédent et de Blanche d'Artois, reine douairière de Navarre, 1275-1322, devint très-riche, surtout par son mariage avec l'héritière du comte de Lincoln. Il fut le chef des barons anglais soulevés contre Gaveston, favori d'Edouard II, le prit et le fit mettre à mort, 1312. Le roi fut forcé de

le nommer président du conseil et de subir ses conditions, 1316. Il se déclara contre les nouveaux favoris, les Spenser, 1320; mais sa popularité diminuait, il appela à son secours les Ecossais, fut enveloppé par les troupes royales, pris, et condamné à mort dans l'assemblée de Pontefract. Le peuple resta fidèle à sa mémoire, et Edouard III la réhabilita.

Lancastre (Henri, comte de), frère du précédent, 1281-1345, d'abord comte de Leicester, succéda au titre, mais non aux biens, de Thomas; il les recouvra après la captivité d'Edouard II, fut d'abord chargé de la garde du malheureux roi, puis se déclara contre Isabelle et le favori Mortimer.

Lancastre (Henri, comte **de Derby** et duc de), fils du précédent, 1310-1362, combattit contre les Ecossais, puis contre les Français, à Cadsand, 1337, à l'Ecluse, 1340. Lieutenant d'Edouard III en Guyenne, 1345, il s'empara de Bergerac et ravagea le Périgord et l'Agénais; il fut vainqueur à Auberoche et s'empara du pays jusqu'à la Charente. En 1346, il résista à la grande armée du duc de Normandie, qui échoua au siége d'Aiguillon; il s'avança jusqu'à la Loire et rejoignit Edouard III devant Calais. Il combattit encore en Bretagne, 1356-60, et décida le roi d'Angleterre à la paix de Bretigny. Il mourut de la peste; une de ses filles, *Blanche*, épousa Jean de Gand, 3e fils d'Edouard III, qui fut la tige de la seconde maison de Lancastre.

Lancastre (Jean **de Gand,** duc de), troisième fils d'Edouard III et de Philippa de Hainaut, né à Gand, 1339-1399, succéda au titre de son beau-père, en 1362. Il suivit le prince de Galles en Espagne, 1367, épousa la fille aînée de Pierre le Cruel, en 1370, prit le titre de roi de Castille et de Léon, puis combattit les troupes de Charles V, en Guyenne. En 1373, à la tête d'une grande expédition, il débarqua à Calais, traversa la France jusqu'à Bordeaux, mais perdit presque toute son armée. Quoique impopulaire, il s'empara du gouvernement pendant les dernières années d'Edouard III, protégea Wiclef, et, à l'avénement de Richard II, fit partie du conseil de régence. Il ne put s'emparer de Saint-Malo, en 1378; l'insurrection populaire de 1381 fut principalement dirigée contre lui; son palais fut pillé à Londres. Il se brouilla avec son neveu; mais la princesse de Galles, mère du roi, parvint à les réconcilier. Appelé par le roi de Portugal, Jean Ier, il réunit une grande armée pour aller conquérir la Castille sur le fils de Transtamare; il s'empara de la Galice, 1386, mais fut forcé de traiter avec son ennemi. Richard II lui donna le gouvernement de la Guyenne et combla ses fils de faveurs. — Son fils Henri devait devenir roi d'Angleterre sous le nom de Henri IV, et commencer la *branche des Lancastre*, qui a donné trois rois, Henri IV, Henri V et Henri VI.

Lancastre (Joseph), né à Londres, 1778-1838, maître d'école au faubourg de Southwark, adopta la méthode d'enseignement mutuel qu'André Bell venait de rapporter de l'Inde. Il la popularisa et eut d'abord beaucoup de vogue; mais il fut attaqué par le clergé anglican et par Bell lui-même, à qui il avait voulu enlever le mérite de son invention. Il se retira en Amérique et mourut à New-York. On a de lui: *Amélioration de l'éducation*, 1805, in-8°, trad. par le duc de La Rochefoucauld-Liancourt. Les *Ecoles à la Lancastre* sont les écoles d'enseignement mutuel.

Lancastre, *Longovicum*, v. d'Angleterre, ch.-l. du comté du même nom, à l'emb. de la Loyne, dans la mer d'Irlande et sur le canal de la Loyne; 15,000 hab. Château fort construit par Jean de Gand, fils d'Edouard III. Eglise gothique. Commerce bien déchu depuis l'immense prospérité de Liverpool. — Le comté de Lancastre ou Lancashire, touche à ceux de Cumberland, de Westmoreland, d'York, de Chester, et est baigné à l'O. par la mer d'Irlande; il est peuplé de 2,430,000 hab. Ce comté est le siége de l'industrie cotonnière en Angleterre; il renferme les villes de Liverpool, Manchester et Salford, Preston, Oldham, Bolton, Blackburn, Ashton, Burnley, Middleton, Shorley, Rochdale et Warrington. Il est arrosé par la Mersey et l'Irwell, et traversé par des canaux et des chemins de fer nombreux. En 1860, avant la guerre civile des Etats-Unis et la crise industrielle qui l'a suivie, on importait dans le comté de Lancastre pour 750 millions de francs de coton provenant presque en totalité des Etats-Unis, avec lesquels étaient fabriquées pour 2 milliards de marchandises. Aujourd'hui, l'Inde, l'Egypte, la Chine, la Turquie, le Brésil, envoient à Liverpool des cargaisons de coton comme les Etats-Unis.

Lancastre (Détroit de). Il est situé au N. de l'Amérique, entre le Devon septentrional au N., et la terre de Cockburn au S., et fait communiquer la mer de Baffin avec le bassin de Melville. Il est suivi du détroit de Barrow, et est le plus oriental de cette série de canaux, traversés, en 1853, par les capitaines Mac-Clure et Inglefield, et qui composent le *Passage du Nord-Ouest*.

Lancastre ou **Lancaster-City,** v. des Etats-Unis, dans la Pennsylvanie; 21,000 hab. Fabriques de carabines, de haches, de machines agricoles et de voitures; commerce actif.

Lance fournie ou **garnie.** On nommait ainsi, dans les compagnies de gens d'armes, formées par Charles VII, l'homme d'armes, son page ou varlet, trois archers et un coutillier. Il y avait d'abord 100 lances garnies par compagnie.

Lancelot ou **Ladislas,** le *Victorieux* ou le *Libéral*, roi de Naples et de Hongrie, 1375-1414, succéda à son père, Charles III, sous la tutelle de sa mère, Marguerite de Duras, 1387. Il eut à lutter contre un rival, Louis II d'Anjou, et contre le pape Urbain VI; après plusieurs années de revers, il parvint à reprendre son royaume, et se signala par de cruelles vengeances. Il réclama la Provence, puis la Hongrie, dont son père avait été couronné roi en 1386, mais il échoua dans ses prétentions. Sous prétexte de défendre Innocent VII contre les Romains soulevés, il mit garnison dans le château Saint-Ange, mérita les anathèmes du pontife, et fut forcé de traiter avec lui, 1406. Il reprit Rome en 1408, fut de nouveau chassé, 1409, eut à lutter une seconde fois contre Louis II, qui fut vainqueur sur le Garigliano, en 1411, combattit Jean XXIII, qu'il chassa de Rome, et mourut en le poursuivant vers Bologne.

Lancelot (Dom Claude), grammairien, né à Paris, 1615-1695, fils d'un tonnelier, fut remarqué par Saint-Cyran, qui l'introduisit dans la société pieuse de Port-Royal de Paris. Lorsque les solitaires établirent une école dans l'impasse de la rue d'Enfer, Lancelot professa la langue grecque et les mathématiques. Bientôt dispersés, ils reformèrent leurs *Petites écoles* aux Granges, près de Port-Royal des Champs; Lancelot eut une grande part aux réformes qu'ils introduisirent dans l'enseignement; ses *Méthodes* pour l'étude du latin, du grec, du français, de l'italien, de l'espagnol, ses *Racines grecques* (avec de Sacy), sa *Grammaire générale et raisonnée* (avec Ant. Arnauld), furent de bons livres élémentaires. Lorsque les nouvelles écoles furent interdites, en 1660, Lancelot fut chargé de l'éducation du duc de Chevreuse, puis des princes de Conti. En 1672, il se consacra à la vie religieuse, se retira à l'abbaye de Saint-Cyran, où il ne voulut être que sous-diacre, mais fut encore persécuté à cause de ses opinions jansénistes; relégué à Quimperlé, 1680, il y mourut après une vie d'austérités. On a encore de lui: *Chronologia sacra*, dans la grande *Bible* de Vitré, 1662; *Nouvelle disposition de l'Ecriture sainte*, 1670; *Dissertation sur l'Hémine de vin et sur la Livre de pain de saint Benoît*, 1667; *Nouvelle méthode pour apprendre le plain-chant*, 1668; *Mémoire pour servir à la vie de l'abbé de Saint-Cyran*, Cologne, 1738, 2 vol. in-12.

Lancelot (Antoine), érudit, né à Paris, 1675-1740, obtint, à force de travail, une place à la bibliothèque Mazarine, aida Bayle, Prosper Marchand, Mabillon, Valbonnais dans leurs travaux; fut choisi comme arbitre dans la querelle de préséance entre les pairs de France, et écrivit, à ce sujet, son livre: *Mémoires pour les pairs de France*, avec leurs *preuves*, Paris, 1720, in-fol. Il fut de l'Académie des Inscriptions en 1719, et, nommé commissaire au trésor des Chartes, en avança beaucoup la *Table historique*. Il a publié plusieurs bons *Mémoires* sur l'histoire de France dans le *Recueil de l'Académie des Inscriptions*, et a laissé: un *Abrégé de l'histoire universelle*, de Claude Delisle, 1731, 7 vol. in-12; une traduction des *Amours de Daphnis et Chloé*, 1731, in-8°, etc.

Lancelot du Lac, l'un des chevaliers de la Table-Ronde, élevé par la fée Viviane, dame du Lac, aima la reine Genièvre, femme d'Arthur, et dédaigna la fée Morgane. Gautier Map traduisit, au XIIe s., en langue vulgaire, un roman latin sur Lancelot du Lac, qui a inspiré le *Lancelot de la Charette*, poëme de Chrestien de Troyes.

Lancerote, une des îles Canaries, par 29° lat. N. et 16° long. O.; 16,000 hab. Ch.-l., *Téguise*. On y élève des chameaux. C'est une possession espagnole.

Lanciano, *Anxanum*, v. d'Italie, dans l'Abruzze citérieure, à 20 kil. S. E. de Chieti; 15,000 hab. Arche-

vêché, cathédrale, pont *de Dioclétien*, jeté entre deux collines. Vins muscats.

Lancisi (Jean-Marie), médecin, né à Rome, 1654-1720, docteur en médecine, et en philosophie à 18 ans, enseigna l'anatomie avec grand succès au collége de la Sapience. Il fut médecin des souverains pontifes et jouit de la plus grande réputation jusqu'à sa mort. Ses ouvrages sont d'une latinité pure et élégante; les plus célèbres sont: *de Subitaneis mortibus*, 1707; *de Noxiis paludum effluviis eorumque remediis*, 1717; *de Motu cordis et Anevrismatibus*, 1728; ses *Œuvres* ont été réunies, Venise, 1739, Rome, 1745, 4 vol. in-4°.

Lancret (Nicolas), peintre, né à Paris, 1690-1743, condisciple de Watteau, suivit ses conseils et l'imita dans un genre plein d'afféterie et de mauvais goût. Il fut peintre du roi, et l'Académie de peinture le reçut, en 1719, sous le titre curieux de *peintre des fêtes galantes*.

Landaff, bourg du comté de Glamorgan (pays de Galles), à 4 kil. N. O. de Cardiff. Ancien évêché; ruines de la cathédrale.

Landais ou **Landoys** (Pierre), trésorier du duc de Bretagne, François II, né à Vitré, mort en 1485, était fils d'un tailleur, marchand de draps, devint valet de garde-robe du jeune duc, gagna sa confiance et fut tout-puissant en Bretagne. Il a été diversement apprécié; les uns louent son administration vigoureuse et intelligente, ses sympathies pour les bourgeois, la protection qu'il accorda au commerce, à l'industrie, à l'imprimerie. Il fit des traités avec l'Angleterre, le Portugal, l'Espagne, la Hanse teutonique; il fit venir, de Florence à Vitré, des ouvriers en soieries, d'Arras à Rennes, des ouvriers en tapisseries; il s'efforça de défendre l'indépendance de la Bretagne, menacée par Louis XI, mais ne fut pas toujours heureux dans les ligues qui furent alors formées. Les nobles, jaloux du favori, menacés par lui dans leurs priviléges, l'accusèrent d'insolence, d'avidité et d'exaction; il déjoua leurs complots et se vengea surtout sur le chancelier Chauvin, qu'il poursuivit jusqu'après sa mort. Il engagea son maître à s'unir au duc d'Orléans contre Anne de Beaujeu; les nobles formèrent une nouvelle confédération qui fut soutenue par la France; Landais, abandonné par le peuple de Nantes, fut livré à ses ennemis par le duc lui-même, dans la chambre du château où il s'était réfugié. Une commission de six membres instruisit rapidement son procès; il fut condamné et exécuté, malgré François II, qui aurait voulu le sauver.

Landak, v. de l'île de Bornéo, sur la côte O., au N. E. de Pontianak, capitale d'un sultan tributaire des Hollandais. Mines de diamants.

Landammann, nom donné, en Suisse, au premier magistrat de l'administration d'un canton.

Landau, v. de Bavière, sur la Queich, à 26 kil. O. de Spire, dans le cercle du Haut-Rhin; 12,000 hab. Elle a appartenu à la France de 1697 à 1815. C'est une place très-forte, ouvrage de Vauban. Les traités de 1815 en firent une forteresse fédérale allemande. Depuis 1866, elle est occupée par les Bavarois.

Landen, v. de Belgique, prov. de Liége; 1,000 hab. Domaine de Pepin de Landen, ancêtre des Carlovingiens.

Lander (Richard), voyageur anglais, né à Truro (Cornouailles), 1804-1834, d'abord typographe, suivit Clapperton dans son voyage à Sakkatou; puis, accompagné de son frère *John*, né en 1807, mort en 1839, il fit deux voyages de découvertes dans le bassin inférieur du Niger, 1830, 1832. Leur relation fort intéressante, publiée à Londres, forme 8 vol., 1832-1835.

Landerneau, ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. E. de Brest (Finistère), à l'emb. de l'Elorn dans la rade de Brest; 8,195 hab., dont 6,455 agglomérés. Collége communal, hospice de la marine; fabriques de cuirs et de toiles à voiles; centre du commerce des toiles tissées dans les chaumières du pays.

Landes (Les), département français, au S.-O., entre la Gironde au N., le Lot-et-Garonne et le Gers à l'E., les Basses-Pyrénées au S., le golfe de Gascogne à l'O. Il a été formé du Marsan, de la Chalosse, des Landes de Gascogne, du pays de Born, du Gabardan, du Tursan et de la seigneurie d'Albret, qui faisaient partie de la Gascogne. Il a 932,130 hectares, et 300,528 hab., soit 34 par kil. carré. Il est arrosé par l'Adour, le Luy, les Gaves de Pau et d'Oloron, la Midouze, la Bidouze et la Leyre. Au S. de l'Adour et de la Midouze, le sol est cultivé; au N. sont des plaines sablonneuses, stériles, parsemées de bouquets de pins et entrecoupées de flaques d'eau; la superficie de ces landes est de 400,000 hectares; sur le littoral sont les étangs de Cazau, de Biscarrosse, de Mimizan, de Parentis, etc., qui couvrent 11,000 hectares, et des dunes mouvantes qui occupent 56,000 hectares, mais dont plus de la moitié est désormais fixée par des plantations de pins maritimes. Cette contrée fournit de la laine, des sangsues, du fer, du liége, de la résine et du bois de chêne. Le département contient 3 arr.: Mont-de-Marsan, Dax et Saint-Sever, 28 cantons et 331 communes; il forme le diocèse d'Aire et dépend de la Cour d'appel de Pau; 18e région milit.

Landes, anc. pays de France, dans la partie O. de la Gascogne; il était divisé en *Petites Landes* et en *Grandes Landes*.

Landgrave, en allem. *Landgraf* (comte du pays), nom donné d'abord aux comtes, chargés par l'empereur de rendre la justice. Les comtes de Thuringe, d'Alsace, de Hesse, ont porté plus spécialement ce titre.

Landi (Étienne), compositeur italien du commencement du XVIIe siècle, né à Rome, fut l'un des chapelains-chantres de la chapelle pontificale, et s'est distingué par ses connaissances étendues dans le chant ecclésiastique et par la mélodie de ses œuvres; dans son drame religieux, *il santo Alassio*, 1634, il a donné le premier exemple d'un duo.

Landi (Antoine), littérateur italien, né à Livourne, de 1720 à 1730, mort à Berlin, 1783, s'occupa plus de poésie dramatique que de théologie, et, quoique prêtre, fut chargé par Frédéric II d'arranger des opéras pour le théâtre de Berlin; il renonça bientôt même à l'habit ecclésiastique, et est connu par son *Histoire de la littérature d'Italie*, abrégé de l'ouvrage de Tiraboschi, 5 vol. in-8°.

Landi (Gaspardo), peintre italien, né à Plaisance, 1756-1830, eut une grande réputation en Italie et à l'étranger; longtemps directeur de l'Académie de Saint-Luc, il en devint le président perpétuel, 1817. Ses ouvrages se recommandent par la science de la composition, la vérité de l'expression et l'agrément de la couleur.

Landit, Lendit, Landi, l'Endict et **l'Indict** (du latin *indictum*), nom d'une foire, qui se tenait à Saint-Denis. Elle avait été instituée par Dagobert, par Charlemagne, par Charles le Chauve, ou, suivant d'autres, seulement au commencement du XIIe s. Elle s'ouvrait le 11 juin, fête de saint Barnabé; la plaine, puis la ville, depuis 1444, se couvrait de boutiques de toute sorte. L'évêque de Paris et le recteur de l'Université, suivi des régents et des écoliers, s'y rendaient en procession, plus tard en cavalcade. Le recteur y achetait, avant tout autre, la provision de parchemin nécessaire à l'Université. La procession cessa au XVIIe s.; mais les écoliers s'y rendirent, comme en partie de plaisir, jusqu'à la Révolution. Il n'y a plus là qu'une foire importante pour les bêtes ovines, qui a conservé le nom *de landit*

Landivisiau, ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. S.-O. de Morlaix (Finistère), sur l'Elorn; 3,359 hab., dont 2,116 agglomérés. Toiles, peaux.

Landivy, ch.-l. de canton de l'arr. et à 45 kil. N.-O. de Mayenne (Mayenne); 2,020 hab., dont 546 agglomérés.

Lando (Michel), cardeur de laine, fut nommé par le peuple de Florence gonfalonier, à la suite de la révolte des *Ciompi*, 1378. Il montra beaucoup d'énergie et de sagesse, et rétablit l'ordre pendant son administration de trois ans.

Landolphe (Jean-François), navigateur français, né à Auxonne, 1747-1825, servit dans la marine marchande, puis dans la marine militaire. Il fonda, en 1786, sur la rive gauche du Benin, un établissement qui prospérait, lorsqu'il fut ruiné par les Anglais. Landolphe se vengea en leur faisant éprouver sur mer des pertes considérables. Il a laissé: *Mémoires contenant l'histoire des voyages du capitaine Landolphe, pendant trente-six ans*, 1823, 2 vol. in-8°.

Landon (Charles-Paul), peintre, critique et éditeur artistique, né à Nonant (Normandie), 1760-1826, élève de Regnault, eut le grand prix de peinture, fit quelques tableaux remarqués au salon, agréables, mais froids. Il est surtout connu par les collections qu'il fit graver avec soin, fut conservateur du musée du Louvre et de la galerie de la duchesse de Berry. On lui doit, outre la critique des *Salons* de l'an VIII et de l'an IX; *Annales du Musée et de l'école moderne des Beaux-Arts*, 1801-1808, 17 vol. in-8°; *Nouvelles des arts*, 3 vol. in-8°; *Vies et Œuvres des peintres les plus célèbres de toutes les écoles*, 25 vol. in-4°; *Almanach des Arts*,

1803-1804, 2 vol. in-18; *Choix de tableaux, statues et autres objets d'art conquis par les armées françaises*, 4 vol. in-8°; *Paysages et tableaux de genre du Musée Napoléon*, 1805, etc., 4 vol. in-8°; *Galerie historique des hommes les plus célèbres de tous les siècles*, 1805-1811, 13 vol. in-12 (en tout 936 portraits); les *Antiquités d'Athènes*, 4 vol. in-fol.; *Description de Paris et de ses édifices*, 1806-1819, 2 vol. in-8°; *Recueil des principaux tableaux, statues et bas-reliefs exposés au Louvre depuis* 1808, 15 vol. in-8°; *les Amours de Psyché et de Cupidon*, trad. d'Apulée, par M. Feuillet, avec 32 planches, d'après Raphaël; *le saint Evangile; Description de Londres et de ses édifices*, avec 42 planches, 1810; *Numismatique du voyage du jeune Anacharsis*, 1818, 2 v. in-8°, etc., etc.

Landoys. V. Landais.

Landrecies, ch.-l. de canton de l'arr. et à 18 kil. O. d'Avesnes (Nord), sur la Sambre; 4,183 hab. Ville très-forte; assiégée en 1712 par le prince Eugène, prise par les Autrichiens en 1793, reprise en 1794.

Landri ou **Landry,** maire du palais de Neustrie, est accusé d'avoir assassiné Chilpéric, 584, à l'instigation de Frédégonde dont il était l'amant. Il défendit le jeune Clotaire II contre Childebert II, roi d'Austrasie, et remporta surtout une grande victoire en 593.

Landri (Saint), évêque de Paris vers 650, célèbre par sa charité, surtout pendant la famine de 651, fonda, dit-on, l'Hôtel-Dieu. Le moine Marculfe lui dédia ses *Formules*. On place sa mort en 656 et sa fête le 10 juin.

Landriani (Paoli-Camillo), peintre de l'école milanaise, 1570-1618 (?), a laissé, à Milan surtout, des œuvres distinguées par la pureté du dessin et la suavité du coloris.

Landriano, petite ville d'Italie, à 15 kil. N. E. de Pavie, dans la Lombardie. Antonio de Leyva, général de Charles-Quint, y battit les Français en 1529.

Landsberg, ville de Prusse, à 79 kil. N. E. de Francfort-sur-l'Oder, prov. de Brandebourg, sur la Wartha; 14,000 hab. Brasseries, commerce de grains et de laines.

Landsberg, ville de Bavière, à 50 kil. O. de Munich, sur le Lech; 3,500 hab. Brasseries. Prise par les Français en 1646 et en 1800; défaite des Autrichiens en 1805.

Landseer (John), graveur anglais, né à Lincoln, 1769-1852, a publié une excellente série d'animaux d'après les grands artistes, les *Planches pour la galerie Stafford*, 4 vol. in-fol., et s'est occupé d'archéologie et d'esthétique. Il a laissé trois fils, *Thomas*, *Edwin* et *Charles*, artistes distingués.

Land's End, *Fin de terre* ou *Finistère*, cap à l'extrémité S. O. de la presqu'île de Cornouailles, en Angleterre.

Landshut, ville de Bavière, à 60 kil. N. E. de Munich, sur l'Isar; dans le cercle de la Basse-Bavière; 15,000 hab. Lycée, bibliothèque, belle église de Saint-Martin, château fort de Trausnitz. Landshut était la capitale de la Bavière au moyen âge. Les Français la prirent en 1796, 1800, 1805 et 1809; ils y battirent les Autrichiens le 21 avril 1809. — V. de Silésie (Prusse), sur le Bober. Frédéric II y fut battu par l'Autrichien Laudon, en 1760; 4,500 hab.

Landskrona, ville de Suède, port fortifié sur le Sund, dans le département ou lan de Malmœ; 4,000 hab. Fabriques de gants de Suède. Bataille de 1677, où les Danois furent vaincus par les Suédois.

Landulphe *l'Ancien*, historien italien, né à Milan, 1000-1085 (?), prêtre du parti opposé à Grégoire VII, est l'auteur d'une *Historia Mediolanensis*, d'un style assez barbare, partiale, injuste, mais curieuse; elle est au t. IV des *Scriptores Rerum Italicarum*, de Muratori.

Landulphe *le Jeune*, historien italien, né à Milan, 1080-1137 (?), étudia à Orléans et à Paris, sous Guillaume de Champeaux, puis sous Anselme de Laon. Dans son *Historia Mediolanensis*, il raconte avec détail les événements de 1095 à 1137. On la trouve dans le t. V des *Script. Rerum Italicarum*, de Muratori.

Landwehr (de *land*, pays, et *wehr*, défense). Chez les peuples d'origine germanique, comme les Francs, tous les hommes libres devaient le service militaire contre les étrangers; c'est ce que l'on nommait *landwehr*. En Prusse, sous la direction de Scharnhorst, après 1807, on organisa la landwehr, ou armée qui n'est appelée que pour servir d'auxiliaire à l'armée active; elle se divise en deux parties ou bans. — Dans le cas d'invasion étrangère, on organise le *Landsturm* (*land*, terre, *sturm*, ouragan); c'est la levée en masse. Elle existe aussi en Suisse.

La Neufville (Jacques **Le Quien de**), historien, né à Paris, 1647-1728, abandonna l'état militaire pour se livrer aux études historiques, et, par les conseils de Pellisson, composa laborieusement une *Histoire de Portugal*, 1700, 2 vol. in-4°, assez bien écrite, mais inexacte. Il fut associé à l'Académie des Inscriptions, en 1706, écrivit l'*Origine des Postes chez les anciens et chez les modernes*, 1708, in-12, et vécut à Lisbonne de 1713 jusqu'à sa mort.

Lanfranc, prélat et théologien, né à Pavie, 1005-1089, étudia et professa le droit à Bologne, fut jurisconsulte distingué à Pavie, puis vint enseigner le droit et les belles-lettres à Avranches. Dépouillé par des voleurs, en se rendant à Rouen, il entra dans l'abbaye du Bec, 1042, devint prieur en 1045, et y fonda une école célèbre, d'où sortirent d'illustres disciples, comme saint Anselme. L'un d'entre eux, Bérenger de Tours, lui dédia un livre, plus que hardi, sur l'Eucharistie; Lanfranc le réfuta à Rome, au concile de Verceil, et fut dès lors considéré comme un ferme défenseur de la foi. Il osa se prononcer contre le mariage de Guillaume, duc de Normandie, avec sa cousine Mathilde, mais sut gagner l'estime de ce prince, qui se l'attacha, et le chargea de sa réconciliation avec la papauté. En 1066, Lanfranc acheva le monastère de Saint-Etienne de Caen, dont il fut le premier abbé, et où il fonda également une école fameuse. Il refusa avec opiniâtreté l'archevêché de Rouen, mais fut nommé, par Guillaume, devenu maître de l'Angleterre, archevêque de Canterbury. Il força l'archevêque d'York à reconnaître sa suprématie, rétablit l'ordre dans l'Eglise d'Angleterre, et la soumit complétement à l'autorité de Guillaume. Il fut l'un de ses principaux conseillers, et plus d'une fois fut chargé de l'administration pendant les absences du roi. Guillaume II, qu'il avait sacré, méprisa les observations du prélat; Lanfranc, plein de tristesse, mourut peu après. Il n'a pas été canonisé, mais les hagiographes l'ont mis au nombre des saints. Il avait partout ouvert des écoles et multiplié les bons livres; lui-même fut un écrivain distingué; on cite son *Livre sur le corps et le sang de Notre-Seigneur*, et une soixantaine de *Lettres* intéressantes. Ses *Œuvres* ont été publiées par d'Achery, 1648, in-fol.; dans le 18e vol. de la *Bibliothèque des Pères*, Lyon, 1677; par le docteur Giles, Paris et Oxford, 2 vol. in-8°, 1844.

Lanfranc Cigala, troubadour génois de la première partie du XIIIe s., a laissé des chansons et d'énergiques satires, qui l'ont fait citer avec éloge par les écrivains postérieurs. Plusieurs sont manuscrites; quelques-unes sont dans le *Choix des poésies des Troubadours*, de Raynouard.

Lanfranc, médecin italien, né à Milan, vivait à la fin du XIIIe s. Chassé par Matteo Visconti, il vint en France vers 1295, et mérita une grande réputation par son habileté et ses livres, bien faits surtout pour l'époque. Sa *Chirurgia magna et parva*, souvent imprimée à Venise depuis 1490, a été traduite en français par Guillaume Yvoire, Lyon, 1490, in-4°.

Lanfranco ou **Lanfranchi** (Giovanni), peintre, né à Parme, 1586-1647. Pauvre page du comte Orazio Scott, il fut confié par lui aux soins d'Augustin Carrache, travailla à Bologne dans l'atelier de Louis Carrache, à Rome, dans celui d'Annibal Carrache, grava à l'eau-forte une partie des loges de Raphaël, et devint un artiste remarquable par la fécondité de l'invention et la facilité de l'exécution. On cite ses fresques de la coupole de Sant-Andrea-della-Valle, à Rome, de la coupole du Gesù-Nuovo et du trésor de Saint-Janvier, à Naples, et beaucoup de tableaux à l'huile et à fresque, à Rome, à Plaisance, à Naples, à Florence et dans les principales villes de l'Europe.

Langdale (sir **Marmaduke**), né dans le comté d'York, à la fin du XVIe s., mort en 1661, fut l'un des principaux défenseurs de Charles Ier, battit Fairfax et délivra Pontefract. Mais, malgré son courage, il fut défait à Naseby, 1645, où il commandait l'aile gauche des royalistes. Encore battu en Ecosse, il se réfugia dans l'île de Man, puis sur le continent; ne fut pas plus heureux en 1648, fut pris, mais s'échappa du château de Nottingham. Il revint avec Charles II, qui le nomma lord-lieutenant du comté d'York.

Langeac (**de l'Espinasse,** chevalier de), poëte, d'une famille noble d'Auvergne, 1748-1839, fut secrétaire d'ambassade, secrétaire intime de Fontanes, conseiller de l'Université, 1814. Il s'occupa toute sa vie de

littérature légère; on a estimé sa traduction en vers des *Bucoliques*, de Virgile, 1806. Son *Essai d'instruction morale*, 1812, 2 vol., a eu plusieurs éditions.

Langeac, ch.-l. de canton de l'arr. et à 28 kil. S. de Brioude, sur l'Allier (Haute-Loire); 4,552 hab. Houille, grès; pierres druidiques.

Langeais, ch.-l. de canton de l'arr. et à 35 kil. N. E. de Chinon (Indre-et-Loire), sur la Loire; 3,465 h. Château du xe s., réparé par Pierre de la Brosse au xiiie s.; c'est là que fut célébré le mariage de Charles VIII avec Anne de Bretagne, en 1491.

Langebeck (Jacob), polygraphe danois, né à Skioldborg (Jutland), 1710-1775, fils d'un ministre luthérien, d'abord maître d'école, puis employé à la Bibliothèque royale de Copenhague, s'occupa dès lors de recherches sur l'histoire de son pays, recueillit beaucoup de manuscrits et d'inscriptions, et devint garde des archives du royaume, conseiller d'Etat, etc. On a de lui : *Bibliothèque danoise*, en allemand, 1738-39, 3 vol.; *le Magasin danois*, collection de pièces rares sur l'histoire et la langue, 1745-52, 6 vol. in-4°; *Vie de Christian VI, de Frédéric IV; Hist. des mines de Norvége; Scriptores Rerum Danicarum medii ævi*, 3 vol. in-4°, recueil qui a été continué par Fr. Suhm et Schœning, etc.

Langeland, *longue terre*, île du Danemark, dans la Baltique, entre Fionie et Laaland; 13,000 hab., 270 kil. carrés. Elle fait partie du diocèse de Fionie et a pour ch.-l. *Rudkiæbing*, petit port commerçant sur le détroit qui sépare Langeland de Taasinge.

Langelande ou **Longland** (Robert), poëte anglais du xive s., né probablement dans le Shropshire, en Ecosse, suivant Buchanan, vivait sous Edouard III et Richard II. On le regarde comme l'auteur d'un poëme satirique: *la Vision de Pierre le laboureur*, divisé en 20 parties ou pauses; dirigé surtout contre le clergé, répondant au vague désir d'émancipation religieuse que représente J. Wycliffe, il fut très-populaire jusqu'au xviie s. Crowley en donna la première édition, 1550; Owen Rogers y ajouta, en 1561, *le Crede of Pierce plowman*. Le meilleur éditeur, Th. Wright, a publié, en 1856, *the Vision and creed of Piers ploughman*, Londres, 2 vol. in-18.

Langensalza, v. de Prusse, à 25 kil. N. O. d'Erfurt, sur la Salza, prov. de Saxe; 7,000 hab. Eaux sulfureuses; carrière de tuf; fabrique de poudre.

Langeron (Andrault, comte de), général russe d'origine française, né à Paris, 1763-1831, servit dans la guerre d'Amérique, et était colonel en 1789, lorsqu'il émigra. Au service de la Russie, en 1790, il montra son courage, dans la Baltique, contre les Suédois, sur le Danube, contre les Turcs. Il combattit dans l'armée autrichienne du prince de Saxe-Cobourg, en 1793, retourna en Russie et y devint lieutenant général en 1799. Paul Ier le nomma comte de l'empire. A Austerlitz, sa division fut presque entièrement détruite; il fut disgracié. De 1807 à 1812, il se distingua dans la guerre contre les Turcs, à Ismaïl, à Bucharest, à Fracina; il prit Silistrie en 1810, et s'avança jusqu'aux Balkans. Il joua un rôle important, sous Tchitchagof, en 1812, sous Blücher, en 1813, et contribua aux victoires de la Katzbach et de Leipzig. Ses services dans la campagne de France lui valurent, après la prise de Montmartre, l'ordre de Saint-André. Après 1815, il fut gouverneur des bords de la mer Noire, puis gouverneur de la Nouvelle-Russie. Disgracié par Alexandre, il rentra en faveur sous Nicolas, l'accompagna dans la campagne de 1828 contre les Turcs, mais se retira lorsque Diebitsch eut été nommé général en chef. Il mourut du choléra et a laissé des *Mémoires* inédits, dont M. Thiers s'est servi.

Langhorne (John), littérateur anglais, né à Kirkby-Steven (Westmoreland), 1735-1779, précepteur, vicaire à Dagenham, puis à Londres, se fit connaître avantageusement par un grand nombre d'écrits, en prose et en vers, qui eurent beaucoup de vogue, mais qui sont maintenant oubliés. On cite principalement ses *Poëmes*, réunis à Londres, 1804, 2 vol. in-12; *Effusions of Friendship and Fancy*, ouvrage plein de fantaisie, d'humour et de satire, traduit en français par Griffet de la Baume, 1787; *Plutarch's lives*, traduct. devenue bientôt populaire, etc.

Langlade, baron de **Saumières** (Jacques de), historien, né au château de Limeuil (Périgord), 1620-1680, secrétaire du duc de Bouillon, lié avec beaucoup de personnages illustres, a écrit un *Mémoire sur la vie du duc de Bouillon de 1628 à 1642*, Paris, 1692, in-12.

Langlé (Henri-François-Marie), musicien, né à Monaco, 1741-1807, étudia à Naples, s'y fit remarquer par quelques morceaux de musique religieuse, fut directeur du théâtre à Gênes, et vint à Paris, 1768, pour enseigner le chant et la composition. Il composa des *Cantates*, des *Opéras*, qui n'eurent pas beaucoup de succès, fut bibliothécaire et professeur d'harmonie au Conservatoire, 1795. Parmi ses travaux théoriques on cite surtout le *Traité d'harmonie et de modulation*, 1797. — Son fils, *Joseph-Adolphe-Ferdinand* Langlé, né à Paris, 1798-1867, étudia d'abord la médecine sous le professeur Sue, son oncle, puis se fit littérateur, écrivit des livres, des contes, des articles de journaux, des pièces de théâtre, tout en étant directeur de l'administration des pompes funèbres. On cite *les Contes du gay sçavoir*, 1828, in-8°; *Ballades, tableaux et traditions du moyen âge; le Tailleur et la fée*, 1831; *le Camarade de lit*, comédie en 2 actes, 1833; *un Bas-bleu*, 1842; *Maître Patelin*, arrangé en opéra-comique, 1857, etc.

Langlès (Louis-Mathieu), orientaliste, né à Péronne, 1763-1824, abandonna la carrière militaire pour se livrer à l'étude des langues orientales. Il eut pour maître Silvestre de Sacy. Il avait déjà traduit du persan les *Instituts de Tamerlan*, écrits en mogol, 1787, et publié un *Alphabet tartare-mandchou*, 1787, un *Dictionnaire tartare-mandchou-français* (d'après celui du père Amiot), 1789-1790, lorsqu'il fut nommé, en 1795, administrateur de l'*Ecole des langues orientales* et professeur de persan. Il fut membre de l'Institut dès la fondation, contribua à la création de la Société de géographie, et a rendu de grands services aux études orientales par son zèle et son ardeur plus encore que par ses ouvrages. On cite: *Contes, Fables et Sentences*, 1788; *Fables et contes indiens*, 1790, in-fol.; *Voyage pittoresque de la Syrie, de la Phénicie, de la Palestine, de la basse Egypte*, 1799; *Monuments anciens et modernes de l'Hindoustan*, 1812-1821, 2 vol. in-fol.; *des Castes de l'Inde*, etc. Il a donné de nombreux articles aux recueils savants et littéraires du temps.

Langlois (Jean), graveur, né à Paris en 1649, membre de l'Académie française de peinture à Rome, a laissé des œuvres remarquables par la fermeté du burin, comme la *Vie de Jésus*, avec Audran et Simoneau, *la Ville de Paris remerciant Louis XIV*, etc. — On cite encore : Langlois (François), graveur de Paris, à la fin du xviie s., qui a donné l'*Histoire de Psyché*, d'après Raphaël ; — Langlois (Nicolas), son fils, artiste habile, à qui l'on doit de belles gravures d'après Raphaël, etc. — Langlois (Pierre-Gabriel), né à Paris, 1754-1810, qui a reproduit par la gravure beaucoup de tableaux italiens et hollandais; et son frère, Langlois (Vincent-Marie), né en 1756, qui fut un artiste distingué.

Langlois (Eustache-Hyacinthe), antiquaire et graveur, né au Pont-de-l'Arche, 1777-1837, élève de David, fut professeur à l'école de peinture et de dessin de Rouen. On a de lui : *Notice sur l'incendie de la cathédrale de Rouen*, le 15 oct. 1822; *Essai historique et descriptif sur l'abbaye de Fontenelle*, 1827; *Essai historique et descriptif sur la peinture sur verre ancienne et moderne*, 1832; *Stalles de la cathédrale de Rouen*, 1838; *Essai sur les énervés de Jumièges*, 1839; *Essai sur les danses des morts*, 1851, 2 vol. in-8°, etc.

Langlois (Jérome-Marie), peintre, né à Paris, 1789-1838, élève de David, eut le prix de Rome et fut membre de l'Institut. On lui doit : *l'Abbé Sicard instruisant les sourds-muets, Cassandre aux pieds de la statue de Minerve, Ajax sur le rocher, Enlèvement de Déjanire, Diane et Endymion, Saint Hilaire écrivant contre les Ariens*, etc.

Langlois (Simon-Alexandre), orientaliste, né à Nogent-sur-Marne, 1788-1854, professeur au lycée Charlemagne, inspecteur de l'Académie de Paris, a fait des travaux estimés sur la langue sanscrite : *Monuments littéraires de l'Inde*, 1827; *Chefs-d'œuvre du théâtre Indien, traduits de l'anglais de Wilson*, 1828, 2 vol. in-8°; *Harivansa*, 2 vol. in-4°; *Rig-Veda*, ou *Livre des hymnes*, 1849-52, 4 vol. in-8°, etc.

Langnau, ville de Suisse, canton et à 25 kil. E. de Berne; 6,000 hab. Cotonnades, toiles. Monument élevé aux Bernois tués en 1847 dans la guerre contre les 7 cantons catholiques du Sonderbund.

Langogne, ch.-l. de canton de l'arr. et à 44 kil. N. E de Mende, près des sources de l'Allier (Lozère); 3,611 hab. Eglise très-ancienne, petit séminaire, restes d'un camp romain sur le mont Milon.

Langoiran, village de l'arr. et à 26 kil. S. E. de Bordeaux, sur la rive droite de la Garonne (Gironde);

2,115 hab., dont 1,456 agglomérés. Bons vins blancs. Patrie de Berquin.

Langon, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. N. de Bazas, sur la Garonne (Gironde); 4,740 hab., dont 3,808 agglomérés. Pont suspendu sur la rivière; vins blancs.

Langonnet, bourg de l'arr. et à 38 kil. N. O. de Pontivy (Morbihan). Il y a une congrégation importante dans l'antique abbaye de Notre-Dame, 3,929 hab.

Langres, *civitas Lingonum*, ch.-l. d'arr., à 35 kil. S. E. de Chaumont (Haute-Marne), par 47° 15′ 53″ lat. N. et 2° 59′ 55″ long. E.; sur un plateau élevé de 444 mètres, situé entre la Marne à l'E. et la Bounelle à l'O. Evêché, tribunal de commerce, collége communal, bibliothèque, cathédrale très-ancienne. Coutellerie estimée, commerce de vins, grains, fers, bestiaux. Position mitilitaire très-importante qui commande la route de Paris à Bâle par la trouée de Béfort; récemment fortifiée; 10,376 habitants. — Langres, ancienne capitale des Lingons, fut sous les Romains une ville notable; Louis VII l'érigea en duché-pairie en faveur de ses évêques; en 1814, les alliés la prirent sans coup férir et entrèrent par là dans la vallée de la Seine. Langres est la patrie de Diderot.

Langside, à 4 kil. S. de Glasgow (Ecosse). Les troupes de Marie Stuart y furent battues par Murray, en 1568.

Langton (Etienne), cardinal anglais, né à Slindon, dans le Sussex, vers le milieu du XIIe s., mort en 1228. Il étudia et professa à Paris, fut chanoine de Notre-Dame et chancelier de l'Université. Innocent III, son condisciple, le nomma cardinal-prêtre, en 1206. L'évêché de Canterbury étant disputé par deux compétiteurs ennemis, Innocent III, pris pour juge, enjoignit aux moines de Canterbury de faire un nouveau choix et leur recommanda Langton, qui fut élu, 1207. Jean sans Terre se déclara son ennemi et par ses violences mérita l'excommunication. Langton habita alors Pontigny en France. De retour en Angleterre, Langton, après une réconciliation de peu de durée, se mit à la tête des barons et du peuple soulevés. Jean dut signer la Grande Charte. Lorsque le pape se déclara pour le roi, qui ne tenait pas ses promesses, Langton ne voulut pas obéir et fut exilé; il fut rappelé par Henri III, en 1220. Il a laissé beaucoup d'ouvrages inédits, des *Commentaires* sur l'Ancien Testament, des *Sermons*, un poëme, l'*Hexameron*, en vers hexamètres, etc.

Languedoc, prov. de l'anc. France, capit. Toulouse; entre le Quercy et le Rouergue au N., le Dauphiné, le Comtat Venaissin et la Provence à l'E, le golfe du Lion, le Roussillon au S., le comté de Foix à l'O. Il s'étendait sur les deux versants des Cévennes; il était arrosé par le cours supérieur de la Garonne, du Tarn, du Lot, de l'Allier, de la Loire, et borné par le cours inférieur du Rhône. Dans un sens plus étendu, le mot *Languedoc*, opposé au mot *Langue d'oil*, désignait au moyen âge la France au S. de la Loire. Le Languedoc proprement dit comprenait le haut Languedoc, le bas Languedoc et les Cévennes. Dans le haut Languedoc étaient le Toulousain, l'Albigeois, le Lauraguais, le diocèse de Rieux, le Carcassez et le pays de Comminges. Dans le bas Languedoc, le Narbonnais, les diocèses de Béziers, Lodève, Agde, Alais, Nîmes, Montpellier et Uzès. Dans les Cévennes, le Vivarais, le Velay et le Gévaudan. Ce vaste pays fut réuni par parties au domaine royal: en 1228, le traité de Meaux donna à saint Louis le Vivarais, le Gévaudan, les comtés de Nîmes, Saint-Gilles et Lodève, la vicomté de Béziers, le sud de l'Albigeois, le Carcassez, le Lauraguais et le Razès. En 1248, saint Louis acheta la plage d'Aigues-Mortes, où il fonda une ville. En 1270, Philippe le Hardi acquit par succession le comté de Toulouse et ses dépendances. En 1349, Philippe de Valois acheta la seigneurie de Montpellier au roi de Majorque. En 1589, Henri IV réunit le Narbonnais qu'il possédait avant son avénement. La royauté créa à Toulouse un parlement en 1302; elle divisa le Languedoc en 2 intendances, Toulouse et Montpellier, en 1517; la première comprenait 11 recettes: Toulouse, Carcassonne, Limoux, Aleth, Mirepoix, Castres, Albi, Lavaur, Rieux, partie de Comminges et partie de Montauban; la deuxième était divisée en 12 recettes: Montpellier, Le Puy, Viviers, Mende, Alais, Uzès, Nîmes, Lodève, Agde, Béziers, Saint-Pons et Narbonne.

Languedoc (Canal du), ou *du Midi*, canal qui part de Toulouse sur la Garonne et aboutit à Agde sur l'étang maritime du Thau, en passant par Villefranche-de-Lauraguais, Castelnaudary, Carcassonne et Béziers; il franchit la ligne de partage des eaux au col de Naurouze, à l'O. de Castelnaudary. Il fut construit par Paul Riquet sur les dessins d'Andréossy. Les travaux durèrent de 1664 à 1684. Sa longueur est de 240 kil., sa chute totale de 255 mètres, et cette pente est rachetée par 63 corps d'écluses formant 101 sas. Les travaux coûtèrent 17 millions de livres du temps. V. Dutens, *De la navigation intérieure de la France*.

Languet (Hubert), diplomate et publiciste, né à Vitteaux (Bourgogne), 1518-1581, fit d'excellentes études, adopta les opinions luthériennes et alla vivre auprès de Mélanchthon, à Wittemberg, 1549. Il voyagea plusieurs années dans différentes parties de l'Europe, séjourna longtemps en France, en relation avec les chefs protestants et les membres les plus influents du gouvernement, comme agent diplomatique du duc de Saxe. Il courut des dangers à la Saint-Barthélemi et revint en Allemagne, où il continua de servir l'électeur de Saxe, comme diplomate et comme conseiller. Son principal ouvrage a pour titre: *Vindiciæ contra tyrannos*, publié sous le pseudonyme de Junius Brutus, Bâle, 1581; Fr. Etienne en publia une traduction française, due probablement à Duplessis-Mornay; c'est un livre hardi de discussion politique, qui a été souvent loué et attaqué. On doit encore à Languet: *Epistolæ politicæ et historicæ*, écrites de 1573 à 1580; *Arcana seculi decimi sexti*, 1699, in-4°, recueil de lettres et de pièces curieuses, etc.

Languet de Gergy (Jean-Joseph), prélat français, né à Dijon, 1677-1753, supérieur de la maison de Navarre, fut évêque de Soissons, 1715, archevêque de Sens, 1730. Membre de l'Académie française, 1721, conseiller d'Etat en 1747, il fut mêlé aux luttes du jansénisme qu'il attaqua; plusieurs de ses écrits furent condamnés par le Parlement; la publication de l'histoire de Marie Alacoque fit tort à sa réputation. Parmi ses nombreux ouvrages on cite: *Traité du véritable esprit de l'Eglise dans l'usage des cérémonies; Traité de la confiance en la miséricorde de Dieu*, souvent réimprimé; *Vie de la vénérable mère Marguerite-Marie* (Marie Alacoque), 1729, in-4°; *Opera omnia pro defensione constitutionis Unigenitus*, 1752, 2 vol. in-fol., etc.

Languet de Gergy (Jean-Baptiste-Joseph), frère du précédent, né à Dijon, 1675-1750, curé de Saint-Sulpice, à Paris, fit achever son église, fonda un hôpital pour les femmes malades, rue de Sèvres, et se distingua par son inépuisable charité. En 1748, il se retira dans son abbaye de Bernay.

Lanino (Bernardino), peintre de l'école milanaise, né à Verceil, au commencement du XVIe s., mort vers 1578, fut élève de Gaudenzio Ferrari. Il eut un dessin correct, de l'imagination et de la force. Ses œuvres sont surtout admirées à Novare et à Milan.

Lanjuinais (Jean-Denis, comte), né à Rennes, 1753-1827, de bonne heure avocat et docteur en droit, conquit par le concours, dès 1775, une chaire de droit ecclésiastique, et eut dès lors une grande réputation dans sa chaire et au barreau; mais il renonça bientôt à la plaidoirie. Il prit une part active aux événements qui précédèrent la convocation des Etats-généraux, fut le principal rédacteur du cahier remarquable de la sénéchaussée de Rennes, et fut nommé député. L'un des fondateurs du *Club breton*, il joua un rôle important, sans être orateur, dans les débats de l'Assemblée constituante, et fit partie du comité ecclésiastique; il eut une grande part à la constitution civile du clergé, quoiqu'il fût sincèrement religieux; c'est lui qui présenta à l'Assemblée le projet de loi, confiant aux officiers municipaux la rédaction et la conservation de l'état civil. Pendant la Législative, il fut officier municipal à Rennes et juré pour la haute cour nationale. Membre de la Convention, il se déclara courageusement contre tous les excès, et, sans être Girondin, attaqua plus d'une fois les Montagnards et Robespierre lui-même. Dans le procès de Louis XVI, il fit les plus nobles efforts pour défendre les droits de la justice, et vota pour la réclusion jusqu'à la paix. Il poursuivit les assassins de septembre, s'opposa à la création du tribunal révolutionnaire, dénonça la Commune de Paris à l'Assemblée, le 24 mai 1793, et fut surtout admirable d'énergie, de présence d'esprit et d'éloquence dans les séances terribles où la ruine des Girondins fut préparée et accomplie. Mis en surveillance dans sa demeure, il parvint à fuir, grâce au marquis de Châteaugiron, se rendit à Caen, puis à Rennes, où il fut reçu au milieu des acclamations générales. L'arrivée de Carrier le força à se cacher pendant dix-huit mois dans sa propre maison; sa famille fut jetée en prison; sa femme dévouée, pour le sauver, fut forcée de recourir au divorce. Le 9 thermidor ne lui rendit pas de suite la

liberté; en nov. 1794, il demanda des juges à la Convention, et, sur ses instances, il fut réintégré dans ses droits de citoyen et de député. Il fut accueilli avec enthousiasme par ses collègues, nommé membre de la commission chargée de rédiger la Constitution de l'an III, et président de la Convention, 7 juin 1795. Il proposa ou soutint plusieurs lois réparatrices, et fut nommé député, en 1795, par 73 départements; appelé par le sort au conseil des Anciens, il s'opposa à toutes les lois d'exception. Rentré dans la vie privée en 1797, il fut professeur de législation à l'école centrale de Rennes, et professeur de grammaire générale. Après le 18 brumaire, il fut présenté au Sénat par le Corps législatif, et nommé sénateur, le 22 mars 1800. Il resta indépendant, combattit les proscriptions, se prononça contre le Consulat à vie et contre l'Empire, puis se condamna au silence. Nommé comte en 1808, il prit pour devise *Dieu et les lois*. Il avait fondé une Académie de législation, et s'y chargea de la chaire de droit romain jusqu'en 1804; puis il s'occupa des théogonies orientales, d'archéologie et fit partie de la classe d'histoire, à l'Institut. En 1814, il vota la déchéance de Napoléon ; il fut pair de France, le 4 juin; en 1815, il refusa de prêter de nouveaux serments, mais fut élu à la chambre des représentants, qui le nomma son président. A la seconde Restauration, il rentra dans la Chambre des pairs et défendit avec la même constance que par le passé le système constitutionnel, toujours opposé aux mesures réactionnaires, toujours partisan sincère d'une sage liberté, toujours tolérant, malgré ses opinions franchement religieuses qui n'allaient pas jusqu'au jansénisme, quoiqu'il fût grand admirateur des écrivains de Port-Royal. — Les *Œuvres* de Lanjuinais ont été réunies par son fils, M. V. Lanjuinais, en 4 vol. in-8°, 1832 ; elles renferment un grand nombre d'opuscules: 1° *Pièces historiques et politiques ;* 2° *Constitution de la nation française*, ouvrage publié en 1819, 2 vol. in-8°; 3° *Opinions et fragments sur la religion ;* 4° *Recherches sur les langues, la littérature, la religion et la philosophie des Indiens.*

Lanmeur, ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 kil. N. E. de Morlaix (Finistère); 2,729 hab., dont 895 agglomérés. Grains.

Lanneau de Marey (Pierre-Antoine-Victor **de**), né à Bard, près de Semur, 1758-1830, d'une famille noble de Bourgogne, termina ses études à l'Ecole militaire, puis entra chez les Théatins. Il fut principal du collége de Tulle, puis grand-vicaire de l'évêque d'Autun, en 1791. Il quitta bientôt l'habit ecclésiastique, devint maire d'Autun, fut élu député suppléant à la Convention, fut tiré de la prison du Luxembourg par Carnot et ne revint à Paris qu'après le rétablissement du calme. Sous-directeur du Prytanée français (Louis-le-Grand), 1797, il acheta les bâtiments de l'ancien collége Sainte-Barbe, qu'on allait démolir comme bien national, et fonda, en 1798, une institution, d'abord appelée *Collége des sciences et des arts*, qui devint bientôt florissante sous le nom de *Sainte-Barbe*. De Lanneau fut l'un des plus actifs réorganisateurs de l'instruction publique. Il fut inquiété sous la Restauration parce qu'il s'était marié; cependant un bref du pape l'avait relevé de ses vœux; il dut confier la direction de Sainte-Barbe à son gendre, puis à son fils, Ad. de Lanneau; mais il conserva la surveillance du collége. Il a écrit quelques ouvrages d'éducation, *grammaires* et *dictionnaires;* sa *Correspondance* intéressante a été publiée par l'un de ses fils, E. de Lanneau, avec une notice de L. Quicherat, 1851.

Lannel (Jean **de**), seigneur *de Chaintreau* et *d'Imbert*, romancier français, vivait dans la première moitié du XVIIe siècle. Attaché à la personne de Louis de Lorraine, prince de Phalsbourg, il est surtout connu par le *Roman satirique*, qu'il publia à Paris, en 1624; c'est le tableau des désordres de la cour de France au commencement du règne de Louis XIII. L'année suivante, en changeant les noms et le lieu de la scène, il donna une nouvelle édition de son livre, sous le titre de *Roman des Indes*. On lui doit encore : *Histoire de don Jean, 2e roy de Castille*, livre que plusieurs ont attribué à Richelieu; *Recueil de plusieurs harangues, remontrances, etc., de quelques officiers de la couronne* (Brissac, Villeroy, etc.); *Vie de Godefroy de Bouillon*, 1625, in-8°; *Lettres de Jean de Lannel*, 1626, in-8°, etc.

Lannemezan, ch.-l. de canton de l'arr. et à 26 kil. E. de Bagnères-de-Bigorre (Hautes-Pyrénées); 1,859 hab.

Lannes (Jean), *duc de Montebello*, né à Lectoure, 1769-1809, fils d'un garçon d'écurie, apprenti teinturier, s'enrôla dans un bataillon de volontaires, en 1792, et dès l'année 1795, grâce à son bouillant courage, était déjà chef de brigade. Mis en disponibilité, il alla rejoindre Bonaparte en Italie, comme simple volontaire, et sur le champ de bataille de Millesimo reçut le commandement d'une demi-brigade. Il se distingua à Dego, au passage du Pô, à Fombio, à Lodi, devint général de brigade, fit de nouveaux prodiges de courage devant Mantoue, à Bassano, à Arcole, à Rivoli, etc. Il fit partie de l'expédition d'Egypte, fut mis à la tête d'une division et fut grièvement blessé à l'assaut de Saint-Jean-d'Acre, plus tard à Aboukir. Il quitta l'Egypte avec Bonaparte, le seconda au 18 brumaire, et fut bientôt après nommé commandant de la garde consulaire. Dans la campagne de 1800, il était à l'avant-garde, s'empara d'Ivrée, de Turin, de Pavie, et par la victoire de Montebello, 9 juin, il ferma la retraite aux Autrichiens; à Marengo, il soutint plusieurs heures, avec les divisions qu'il commandait, les efforts de l'armée ennemie. Il fut un instant ministre plénipotentiaire en Portugal, 1801. Napoléon empereur le nomma maréchal, puis duc de Montebello. En 1805, Lannes commandait l'avant-garde de la grande armée contre l'Autriche; après Wertingen, Ulm, il entra à Lintz, à Vienne, combattit à Hollabrunn, et, à Austerlitz, dirigeait l'aile gauche de l'armée. Dans la campagne de Prusse, à la tête de l'aile gauche, il fut victorieux à Saalfeld; il commandait le centre à Iéna. On le retrouve dans la campagne de Pologne à Pultusk, près de Dantzig, à Heilsberg, à Friedland. Nommé colonel général des Suisses, il suivit Napoléon en Espagne, 1808, fut vainqueur à Tudela, et termina le siége mémorable de Saragosse, 1809. Rappelé à la grande armée d'Allemagne, il se distingua à Abensberg, à Eckmühl, à Ratisbonne, à Amstetten. Dans la seconde journée d'Essling, 22 mai, il fut blessé mortellement; il subit dans l'île Lobau l'amputation des deux jambes et mourut à Vienne neuf jours après. Napoléon l'estimait et l'aimait; son courage extraordinaire l'avait fait surnommer l'*Ajax* et le *Roland* français. Il avait été inhumé aux Invalides; le 6 juillet 1810, l'Empereur lui fit faire de magnifiques funérailles et fit transporter son corps au Panthéon. Lectoure lui a élevé une statue en marbre.

Lannilis, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 24 kil. N. de Brest (Finistère); 3,318 hab., dont 1,145 agglomérés Fonderies.

Lannion, ch.-l. d'arr., par 48° 44′ 7″ lat. N., et 5° 48′ 1″ long. O., à 75 kil. N. O. de Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord), près de l'emb. du Guer dans la Manche; 6,294 hab. Collége; commerce de céréales, chevaux et bétail. L'arrond a 7 cantons, 65 communes et 115,371 hab.

Lannoy (Guillebert **de**), diplomate et voyageur, 1386-1462, fut chancelier, puis chambellan du duc de Bourgogne, Jean sans Peur. Il fut chargé par lui et par Henri V d'Angleterre de missions en Orient. Il a écrit la relation de son voyage; elle a été publiée par la Société des Bibliophiles de Mons, 1842, sous ce titre : *Les Voyages et Ambassades de messire Guillebert de Lannoy* (1399-1450), et par Lelewel, *Guillebert de Lannoy et ses Voyages en* 1413, 1414 *et* 1421, *commentés en français et en polonais*, 1844-45.

Lannoy (Charles **de**), d'une famille illustre de Flandre, 1470-1527, reçut de Maximilien Ier le collier de la Toison d'or, 1516, et devint gouverneur de Tournai en 1521. Vice-roi de Naples, en 1522, il soutint avec talent et bonheur les intérêts de Charles-Quint en Italie, reçut l'épée de François Ier à Pavie, 1525, et le ramena en France, après le traité de Madrid. — Son fils, *Ferdinand de Lannoy*, 1510-1579, fut général de l'artillerie espagnole qu'il perfectionna, puis gouverneur de Hollande et d'Artois. On lui doit des cartes de la Bourgogne et de la Franche-Comté.

Lannoy, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 12 kil. N. E. de Lille (Nord); 1,906 hab. Filatures de coton.

Lanouaille, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 50 kil. S. E. de Nontron (Dordogne); 1,643 hab., dont 706 agglomérés. Forges.

La Noue (François **de**), dit *Bras de fer*, capitaine français, né près de Nantes, 1531-1591, d'une ancienne famille de Bretagne, fit ses premières armes en Italie, embrassa la réforme, et se distingua dans les guerres de religion par son courage et ses vertus, qui le firent surnommer le *Bayard du protestantisme*. Il prit Orléans en 1567, combattit à Jarnac, fut pris à Moncontour, et perdit le bras gauche au siége de Fontenay; il le remplaça par un bras de fer avec lequel il put manier son cheval. En 1571, il accompagna Genlis en Flandre. Charles IX, qui appréciait sa probité, le chargea en 1573

d'amener la soumission de La Rochelle. Il sut à la fois défendre les intérêts du roi et les droits de ses coreligionnaires, qui le mirent à leur tête, et il emporta l'estime des deux partis. Général en Flandre, au service des Etats, 1578, il prit à Ninove le comte d'Egmont, 1580, mais fut lui-même pris à Iseghem et retenu durement au château de Limbourg jusqu'en 1585. Il se déclara pour Henri III contre la Ligue, combattit sous Henri IV à Arques et à Ivry, fut envoyé en Bretagne contre le duc de Mercœur et fut tué au siége de Lamballe, 1591. A cette nouvelle, Henri IV s'écria : « Nous perdons un grand homme de guerre et encore plus un grand homme de bien. » — On a de lui : *Discours politiques et militaires*, Bâle, 1587, in-4°; ils renferment un récit curieux et impartial des faits de 1562 à 1570; *Déclaration pour la prise d'armes et la défense de Sedan et de Jamets*, 1588; *Observations politiques et morales sur l'Hist. de Guicciardini*, imprimées en marge de la traduction française de Chomodey; *Correspondance*, publiée par Kervyn de Volkœrsbeke, 1854, in-8°. — Son fils aîné, *Odet* de La Noue, seigneur de Téligny, mort en 1618, servit dans les Pays-Bas sous son père, et fut prisonnier des Espagnols, de 1584 à 1591. Il contribua à la prise de Paris par Henri IV, et prit une part active aux négociations qui préparèrent l'édit de Nantes. Il avait cultivé la poésie avec quelque succès; on cite de lui : *Paradoxe que les adversitez sont plus nécessaires que les prospéritez*, discours en vers; *Poésies chrétiennes*, 1594, in-8°, etc., etc.

Lanoue (Jeanne de), née à Saumur, 1666-1736, fille d'un marchand, se dévoua tout à coup, dans un temps de famine, 1693, au soulagement des indigents, et fonda peu à peu l'ordre des Sœurs hospitalières de la Providence, dont la règle fut approuvée en 1710 par l'évêque d'Angers. Les maisons se multiplièrent dans l'Ouest; la maison-mère a été transférée à Notre-Dame des Ardillers.

Lanoue. V. Sauvé.

Lansdowne. V. Granville.

Lanslebourg, ch.-l. de canton de l'arr. et à 40 kil. E. de Saint-Jean-de-Maurienne (Savoie), sur l'Arc; 1,505 hab.

Lansquenets, en allem. *Lanzknechte*, gens de la lance, ou *Landsknechte*, gens du pays, nom donné aux bandes de fantassins mercenaires allemands, qui parurent pour la première fois dans nos armées, sous Charles VIII. L'empereur Maximilien Ier les organisa. Ils formèrent une partie de l'infanterie française, au XVIe siècle.

Lanta, ch.-l. de canton de l'arr. et à 22 kil. N. de Villefranche (Haute-Garonne); 1,525 hab.

Lantara (Simon-Mathurin), peintre et dessinateur, né à Oucy, près de Milly (Seine-et-Oise), 1729-1778, gardien de bestiaux au château de la Renommière, sentit se révéler en lui le goût d'imiter la nature, et fut placé par le fils de son maître chez un peintre de Versailles. Il vint bientôt à Paris, fut assez fort pour se passer de maître, vécut dans une mansarde, et, malgré son véritable talent, resta pauvre par paresse et par insouciance; naïf comme un enfant, un peu gourmand, incapable de se laisser protéger, et finissant par mourir à l'hôpital de la Charité. Il fut l'un de nos premiers paysagistes, excellent dans la perspective aérienne, les points du jour, les couchers du soleil, les clairs de lune. Il a laissé peu de tableaux, mais beaucoup de dessins au crayon noir rehaussé de blanc. On cite de lui : la *Rencontre fâcheuse*, le *Pêcheur amoureux*, l'*Heureux baigneur*, le *Berger amoureux*, la *Nappe d'eau et les Chasse-Marée*, les *Vues des environs de Paris*, etc.

Lan-tcheou, v. de la Chine, sur le Hoang-Ho, capit. de la prov. de Kan-Sou; centre d'un commerce considérable avec la Mongolie.

Lanthenas (François), né dans le Forez, 1740-1799, médecin à Paris, admis dans l'intimité de la famille Roland, chef de division au ministère de l'intérieur, fut membre de la Convention, en 1792. Il vota la mort de Louis XVI d'une façon conditionnelle, faillit être proscrit avec les Girondins, et fut membre obscur de la Convention et du conseil des Cinq-Cents jusqu'en 1797. Il a écrit quelques opuscules de circonstance.

Lantier (Étienne-François de), écrivain, né à Marseille, 1734-1826, fut d'abord sous-lieutenant, vint à Paris, s'y fit connaître par des vers faciles, mais ne devint à la mode qu'après avoir fait jouer *l'Impatient*, 1778; *le Flatteur*, comédie en 5 actes et en vers, eut du succès en 1782. Il resta jusqu'à sa mort un bel esprit de salon, aimable et frivole. *Ses contes en vers et en prose*, ses poésies légères, *Erminie*, poëme en trois chants, sont depuis longtemps oubliés. *Le Voyage d'Anténor en Grèce*, publié en 1798, eut, au commencement du XIXe s., un succès immense, qui est peu justifié. On lui doit encore : *les Voyageurs en Suisse*, 1803; *Voyage en Espagne du chevalier Saint-Gervais*, 1809; *Geoffroy Rudel ou le Troubadour*, poëme en huit chants, 1825, etc. Ses *Œuvres* complètes ont été publiées en 1836, 1 vol. gr. in-8°.

Lanusse (François), général, né à Habas (Landes), 1772-1801, volontaire de 1792, se distingua sous Dugommier en Espagne, puis en Italie, sous Bonaparte. Sa valeur à Dego lui mérita le grade de général de brigade. A Lodi, à la Brenta, il fit des prodiges. Il suivit Bonaparte en Egypte, se distingua par son activité et par son énergie, eut le commandement d'une division, et, après la mort de Kléber, fut en lutte avec Menou. Il fut tué à la bataille de Canope contre les Anglais. « Il avait le feu sacré, » a dit de lui Napoléon.

Lanuvium, anc. ville du Latium, à 20 kil. S. de Rome, sur la voie Appienne. Patrie de l'empereur Antonin. Auj. *Città di Lavigna.*

Lanvollon, ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. N. O. de Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord); 1.577 hab.

Lanzarote. V. Lançarote.

Lanzani (Andrea), peintre de l'école milanaise, né à Milan, mort en 1712, eut pour maître, à Rome, Carlo Maratta. Il montra beaucoup de facilité; son coloris est souvent plein de charme. Ses principales œuvres sont dans les églises de Milan.

Lanzi (L'abbé Louis), érudit italien, né près de Fermo, 1732-1810, entra dans l'ordre des jésuites, professa dans plusieurs de leurs colléges, et, après la suppression de l'ordre, devint sous-directeur de la galerie de Florence. Il s'occupa dès lors de la langue et des antiquités de l'Etrurie, et publia, en 1789, un ouvrage estimé, *Saggio di Lingua Etrusca*, 3 vol. in-8°; il défendit avec habileté ses opinions contre les attaques de Coltellini. On lui doit encore *De' Vasi antichi dipenti chiamati Etruschi*, 1806, in-8°; *Saggio delle Lingue Italiane antiche*, 1806, etc., etc. Mais son ouvrage le plus connu, *Histoire de la peinture en Italie, depuis la renaissance des beaux-arts jusqu'à la fin du* XVIIIe s., 6 vol. in-8°, est instructif et intéressant, plein de bons jugements sur les peintres des différentes écoles; il a été traduit par Mme Dieudé, 1824, 5 vol. in-8°. Lanzi a fondé à Florence le *Cabinet étrusque.*

Laocoon, fils de Priam et d'Hécube, prêtre de Neptune ou d'Apollon Thymbræus, s'opposa à l'entrée du fameux cheval de bois dans Troie, le frappa d'un javelot, et fut étouffé avec ses deux fils par deux serpents monstrueux venus de Ténédos. Suivant une autre tradition, il périt ainsi, parce qu'il s'était marié malgré Apollon. Le groupe célèbre du Laocoon, retrouvé dans les bains de Titus, à Rome, en 1506, est l'ouvrage, selon Pline, de trois sculpteurs grecs du 1er s., Agésandre, Athénodore et Polydore.

Laodice, mère de Séleucus Ier, qui fit bâtir en son honneur cinq villes de Laodicée.

Laodice, femme et peut-être sœur d'Antiochus II, fut répudiée lorsque le roi de Syrie épousa Bérénice, sœur du roi d'Egypte, Ptolémée, 248 av. J. C. Après la mort de ce dernier, Antiochus rappela Laodice et ses enfants. Avide de vengeance, elle empoisonna Antiochus, 246, fit proclamer son fils Séleucus, fit périr Bérénice et son jeune enfant, mais fut elle-même mise à mort par Ptolémée Evergète, frère de Bérénice, qui avait envahi la Syrie, 240. Suivant Plutarque, elle vécut plus longtemps.

Laodicée, nom de plusieurs anciennes villes d'Asie. *Laodicée du Lycus*, fondée par Laodice, sœur d'Antiochus Théos, roi de Syrie, était au confluent du Lycus et de l'Halys; auj. *Eski-Hissar*. — *Laodicée la Brûlée*, au S. O. d'Iconium, en Lycaonie; auj. *Ladik*. — *Laodicée de Syrie*, dans la Séleucide, près de la Méditerranée, fondée en l'honneur de Laodice, mère de Séleucus Nicator; auj. *Latakiéh*. — *Laodicée du Liban*, dans la Syrie méridionale; auj. *Jouschia*.

Laomédon, fils d'Ilus, fut roi de Troie. Il en éleva les murailles, avec l'aide d'Apollon et de Neptune, qu'il priva du salaire convenu, et qui firent ravager ses Etats par un monstre marin. Laomédon, perfide à l'égard d'Hercule, fut cruellement puni par le héros. Il fut le père de Priam et d'Hésione.

Laon, *Laudunum*, ch.-l. du dép. de l'Aisne, à 130 kil. N. E. de Paris, par 49° 33′ 54″ lat. N. et 1° 17′ 19″ long. E.; 12,139 hab. Elle est bâtie sur une colline abrupte au milieu d'une plaine. Collége, bibliothèque de

17,000 volumes. Citadelle réparée récemment, qui fait de Laon une place forte importante, protégeant la ligne de l'Aisne, et couvrant la route d'Avesnes à Paris. On y remarque la tour de Louis d'Outremer, la tour penchée, la cathédrale de Notre-Dame qui date de 1115, spécimen intéressant d'une architecture de transition entre le roman et le gothique. — Fabr. de clous et de chapeaux; dépôt de mendicité où l'on confectionne des draps grossiers, des couvertures de laine, des bas. Commerce de grains, vins, légumes, artichauts. — Laon, forteresse gauloise, fut assiégée vainement par Attila, et fut la résidence de Brunehaut. Charles le Simple et Louis d'Outremer en firent leur capitale, et elle fut le dernier reste des vastes domaines privés de Charlemagne. Au XIIe s., elle devint ville communale, et soutint contre son évêque Gaudry, puis contre Louis VI, une lutte célèbre dont Aug. Thierry a retracé la dramatique histoire. Henri IV la prit sur les ligueurs en 1594. En 1814, Napoléon livra dans la plaine de Laon une bataille de 3 jours, sans réussir à reprendre la ville. En 1815, elle soutint 15 jours l'attaque des coalisés. Patrie de saint Remy, évêque de Reims, et du maréchal Serrurier. L'arrond. de Laon comprend 11 cantons, 289 communes et 167,818 hab.

Laos, ancien état de l'Indo-Chine, partagé auj. entre les Birmans, les Annamites et les Siamois. Il occupait le centre de la presqu'île. Villes: Leng, Zimé, Sandapoura, Hanniêh.

Lao-Tze, Lao-Tseu ou **Lao-Kiun,** philosophe chinois du VIe s. avant J. C., passe pour être le chef de la secte religieuse des *Tao-Tsée* ou *Tao-se*. Né dans le royaume de Tsou, archiviste à la cour des Tchéon, il aurait été contemporain de Confucius, qui aurait eu de lui la plus haute opinion. Il est possible qu'il y ait eu deux Lao-Tze, l'un philosophe remarquable, auteur d'un traité de morale, le *Tao-tèe-King*, l'autre, auteur du livre *Tsing-tao-têe-King*, qui renferme les doctrines de l'ensorcellement et de la métempsycose, base de la secte des Tao-se. Le Tao-têe-King, livre sacré des Chinois, en 81 chapitres et 5,000 caractères, est souvent très-obscur, par défaut de précision. Une traduction française en a été publiée, 1842, par M. Stanislas Julien.

La Palice ou **La Palisse,** ch.-l. d'arrond., à 50 kil. S. E. de Moulins (Allier), sur la Bèbre; 2,746 h. Ruines d'un château qui appartenait à la maison de Chabannes de la Palisse. Le tribunal de première instance est à Cusset. L'arrond. a 6 cantons, 75 communes et 90,185 hab.

La Palice ou **La Palisse** (JACQUES **de Chabannes,** seigneur DE), se distingua dans les guerres d'Italie, sous Charles VIII, Louis XII et François Ier. Après la mort de Gaston de Foix, à Ravenne, 1512, il commanda la retraite, mais ne fut pas secouru par Louis XII et dut abandonner l'Italie. Il fut pris à Guinegate, 1513. Nommé maréchal de France par François Ier, 1515, il combattit à Marignan, à la Bicoque, et fut tué à la bataille de Pavie, 1525. C'était un brave capitaine; son nom resta longtemps populaire parmi nos soldats; mais il semble qu'il n'y ait aucun rapport entre lui et la vieille chanson où l'on trouve son nom.

La Pérouse (JEAN-FRANÇOIS **Galaup de**), marin français, né près d'Albi, en 1741, garde de la marine à quinze ans, fit plusieurs des campagnes de la guerre de Sept Ans, ne cessa pas de naviguer après la paix de 1763, fut nommé lieutenant de vaisseau en 1775, et dans la guerre d'Amérique se distingua par des exploits qui lui méritèrent le grade de capitaine de vaisseau, 1780. Il fut surtout chargé de détruire les établissements anglais de la baie d'Hudson, 1782, et s'acquitta de cette mission difficile avec autant d'humanité que de bravoure. En 1785, Louis XVI le chargea de continuer les découvertes de Cook et de Bougainville, et dressa lui-même le plan du voyage. La Pérouse partit de Brest avec les frégates *la Boussole* et *l'Astrolabe,* doubla le cap Horn, remonta vers la côte nord-ouest de l'Amérique, parcourut les parages de la Tartarie chinoise et les îles voisines, reconnut les détroits de *la Pérouse* et de *la Boussole*, et reçut à Petropaulowsk des dépêches de France, qui l'élevaient au grade de chef d'escadre; il chargea M. de Lesseps d'apporter à Paris ses journaux, ses cartes, ses plans, reprit la mer, le 29 septembre 1787, se dirigea vers le sud, perdit dans l'archipel des Navigateurs son compagnon, le capitaine De Langle, visita les îles des Amis, l'île Norfolk, Botany-Bay, et dès lors on n'entendit plus parler de l'expédition. D'Entrecasteaux fut chargé d'aller à sa recherche, et ne découvrit rien. En 1826, le capitaine anglais, Peter Dillon, trouva les débris des vaisseaux de La Pérouse au milieu des récifs voisins de Vanikoro. En 1828, le capitaine Dumont d'Urville consacra sur le rivage un monument à la mémoire de La Pérouse et de ses compagnons. La relation du voyage de La Pérouse a été publiée en 1797, 4 vol. in-4°.

La Perrière (GUILLAUME **de**), poëte et historien, né à Toulouse, en 1499, mort vers 1565, a composé de nombreux ouvrages, aux titres bizarres, qui lui firent une certaine réputation. Citons seulement *les Annales de Foix*, 1539, petit in-4°.

La Peyrère (ISAAC **de**), littérateur, né à Bordeaux, 1594-1676, fut d'abord officier, suivit l'ambassadeur La Thuillerie en Danemark, 1644, et y recueillit les matériaux de deux ouvrages, *Relation du Groënland* et *Relation de l'Islande;* puis s'attacha à la fortune de Condé, qu'il suivit dans les Pays-Bas. Il était alors calviniste, et publia, en 1656, un livre qui fit beaucoup de bruit, *les Préadamites;* il y soutenait qu'il y avait eu deux créations, et qu'Adam n'était que le chef des Juifs. L'ouvrage fut condamné au feu par le parlement de Paris; l'auteur fut arrêté, puis se rendit à Rome pour rétracter ses erreurs et abjurer le calvinisme. Il fut bibliothécaire de Condé et mourut au séminaire de Notre-Dame-des-Vertus. On lui doit encore une *Relation de la bataille de Lens*, 1649, un *Traité du rappel des Juifs*, etc.

La Peyronie (FRANÇOIS **Gigot de**), chirurgien, né à Montpellier, 1678-1747, s'occupa de chimie, vint à Paris en 1714, fut nommé démonstrateur au Jardin du Roi, puis chirurgien de Louis XV. Il s'efforça de relever sa profession, engagea le roi à créer une Académie de chirurgie, 1731, et obtint pour les chirurgiens, en 1743, les mêmes priviléges que possédaient les docteurs de l'Université. Il consacra la plus grande partie de son immense fortune à des œuvres de charité ou à des établissements qui devaient développer la chirurgie. Il était associé libre de l'Académie des sciences. On a de lui: *Observations sur les maladies du cerveau* ou *Recherches sur le siége de l'âme*, et des *Mémoires* de chirurgie.

Lapi (NICCOLO), peintre de l'école florentine, né à Florence, 1661-1732, élève de L. Giordano, a laissé à Florence des fresques et des tableaux, œuvres d'un artiste distingué.

Lapie (PIERRE), géographe, né à Mézières, 1779-1850, élève de l'Ecole du génie dès 1789, placé au dépôt de la guerre comme ingénieur géographe, en 1793, puis au cabinet topographique du Comité de salut public et du Directoire, servit ensuite dans l'armée active, et en 1814 fut nommé directeur du cabinet topographique de Louis XVIII. Il devint colonel au corps de l'état-major et dirigea les travaux de gravure et d'impression du dépôt de la guerre. On lui doit plusieurs *Atlas de géographie*, qui ont eu de la réputation et qui ont de la valeur; des cartes spéciales de Turquie, de Macédoine, de Perse, de Russie, de la Méditerranée, de l'Algérie, etc.

Lapise (JOSEPH **de**), historien, né à Orange, 1589-1648, garde des archives et greffier du parlement de cette ville, a publié: *Tableau de l'Histoire des princes et principauté d'Orange*, La Haye, 1640, in-fol.

Lapisse (PIERRE-BELON), baron de SAINTE-HÉLÈNE, général, né à Lyon, 1762-1810, fit les campagnes d'Amérique dans le régiment d'Armagnac, se distingua plus tard dans l'armée du Danube, à Zurich; fut alors nommé général de brigade, puis général de division en 1806, gagna le titre de baron de Sainte-Hélène au siége de Madrid et fut blessé mortellement à Talavera, 1810.

Lapisse (ANNE-PIERRE-NICOLAS **de**), général du génie, né à Rocroy, 1773-1850, combattit dès l'année 1792, prit part à la défense de Valenciennes, fut alors arrêté et ne fut libre qu'après le 9 thermidor. Il travailla au canal de Sambre-et-Oise, dirigea plus tard les fortifications d'Ostende, de Maubeuge et surtout de Mayence et de Cassel. Il fut inspecteur du génie en 1831.

Lapithes, peuple de la Thessalie ancienne, célèbre par ses luttes contre les Perrhèbes, sur les bords du Pénée, et surtout contre les Centaures, aux noces de Pirithoüs et d'Hippodamie. La Fable nomme plusieurs de leurs chefs: Ixion, Pirithoüs, Cénée.

La Place (JOSUÉ **de**), théologien protestant, né en Bretagne vers 1605, mort en 1665, pasteur à Nantes, professeur de théologie à Saumur, a écrit plusieurs livres de controverses et de critiques religieuses. Il est surtout connu pour avoir attaqué le dogme calviniste qui fait retomber le péché d'Adam sur toute sa postérité. Cette doctrine fut condamnée par le synode national

de Charenton, 1644, ce qui donna lieu à beaucoup de discussions parmi les protestants.

La Place (Pierre de), jurisconsulte, né à Angoulême vers 1520, président de la Cour des aides, fut victime de la Saint-Barthélemy, 1572. Il est surtout connu par ses *Commentaires de l'état de la religion et république, sous les rois Henri II, François II et Charles IX*, 1565, in-8°, que l'on trouve dans les collections de Mémoires sur l'*Histoire de France*.

Laplace (Pierre-Simon, marquis de), géomètre, astronome et physicien, né de pauvres cultivateurs à Beaumont-en-Auge (Calvados), le 23 mars 1749, mort le 5 mars 1827, vint de bonne heure à Paris, se fit connaître de Dalembert par une lettre sur les principes généraux de la mécanique, et, grâce à sa protection, devint professeur de mathématiques à l'Ecole militaire, 1768. Dès lors il se livra avec une constance imperturbable aux études de hautes mathématiques et de théorie astronomique qui ont fait sa gloire. Membre de l'Académie des sciences, 1785, examinateur du corps de l'artillerie, 1784, professeur d'analyse aux écoles normales, 1794, membre, puis président du Bureau des longitudes, associé à la plupart des sociétés savantes de l'Europe, Laplace fit partie de l'Académie française, en 1816. Entraîné par une inquiète ambition, l'illustre savant voulut aussi être homme politique ; républicain avec Lacépède, ministre de l'intérieur après le 18 brumaire, sénateur, chancelier du sénat, grand-officier de la Légion d'honneur, comte de l'Empire, il signa l'acte de déchéance, fut bien accueilli par Louis XVIII, qui le nomma marquis, et entra à la chambre des pairs, où il fut atteint par l'ironie de Courier. — La plupart de ses *Mémoires* sont dans le recueil de l'Académie des sciences. Les ouvrages, qui sont ses premiers titres de gloire, et qui ont été réimprimés en 7 volumes in-4°, par les soins du gouvernement, 1842, sont : *la Mécanique céleste*, l'*Exposition du système du monde* et la *Théorie analytique des probabilités*. Dans le *Traité de la mécanique céleste*, dont les 5 volumes parurent de 1799 à 1825, et qui est divisé en 16 livres, il s'efforça de démontrer la stabilité du système du monde, malgré les anomalies et les perturbations apparentes, en s'appuyant sur la loi de la gravitation universelle; c'est un ouvrage hors ligne par la profondeur des idées, l'enchaînement des preuves, l'ordre et la clarté de l'exposition. Le *Système du monde*, publié en 1796, 2 vol. in-8°, renferme 5 livres ; « c'est la *Mécanique céleste* débarrassée de ce grand attirail de formules analytiques par lequel doit passer tout astronome qui, suivant l'expression de Platon, désire savoir *quels chiffres* gouvernent l'univers matériel..... Cet ouvrage, écrit avec une noble simplicité, une exquise propriété d'expression, une correction scrupuleuse, est terminé par un abrégé de l'histoire de l'astronomie. » (Arago.) C'est là qu'il a exposé sa théorie célèbre de la formation de notre sytème planétaire. La *Théorie analytique des probabilités*, 1812, in-4°, en deux livres et quatre suppléments, renferme sa belle théorie des fonctions génératrices. — Il avait fait avec Lavoisier une série d'expériences sur la chaleur, et plus tard il avait commencé de savantes recherches sur la capillarité, les mesures barométriques, les propriétés statiques de l'électricité, etc. « Il était né, comme a dit Fourier dans son *Eloge* de Laplace, pour tout perfectionner, pour tout approfondir, pour reculer toutes les limites, pour résoudre ce que l'on aurait pu croire insoluble. Il aurait achevé la science du ciel, si cette science pouvait être achevée. »

La Planche (Louis **Régnier**, sieur de), historien, né à Paris, mort vers 1580, s'attacha à la famille des Montmorency, et fut capitaine de cent hommes d'armes. Il fut employé dans plusieurs négociations importantes. On a de lui plusieurs opuscules, dirigés contre les Guises : *le Livre des marchands*, 1565; *Response à l'épistre de Charles de Vaudemont, cardinal de Lorraine; la Légende de Charles, cardinal de Lorraine*, 1576; et surtout *Histoire de l'Estat de France, sous François II*, 1576, in-8°, réimprimée dans le *Panthéon littéraire*.

Lapleau, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 44 kil. E. de Tulle (Corrèze); 1,027 hab. Houille.

Laponie, vaste région qui s'étend au N. de la Norvége, de la Suède et de la Russie, entre le 65° et le 71° lat. N. et entre la mer du Nord et la mer Blanche. Elle forme un plateau d'environ 600 m. de hauteur, dont la partie méridionale est couverte par les derniers sommets des Dofrines. Elle présente des marais tourbeux, des lacs, des rochers sans végétation, des bouleaux nains, et au S. des sapins; on y trouve partout l'herbe des rennes, sorte de mousse épaisse que recouvre la neige. Les Lapons habitent des huttes de terre et n'ont pour richesse que les rennes; ils mangent la chair, boivent le lait, s'habillent de la peau. Ils pêchent aussi le saumon dans les golfes profonds ou fiords de leurs côtes. En hiver, la nuit dure du 15 novembre au 31 janvier ; en été, le soleil reste sur l'horizon depuis le 15 mai jusqu'au 31 juillet. Sur la côte est l'île Mageroë, terminée par le cap Nord; elle est creusée par les fiords de Porsanger, de Luce, de la Tana et de Waranger. Les Lapons se nomment eux-mêmes *Same;* les Norvégiens les appellent *Finner* (Finnois), et les Suédois, Lapons, c'est-à-dire sorciers. Ils sont petits, basanés et ont les cheveux noirs ou roux. Ils sont au nombre de 20,000 dans la Laponie scandinave, et comptent 6,000 âmes dans la Laponie russe. Cette région renferme, outre les Lapons, 5,000 *Guènes*, Finlandais émigrés, qui sont des agriculteurs grands et robustes. Parmi les Lapons, les *Sœfinner* ou habitants des côtes, sont sédentaires, les *Fieldfinner*, ou habitants des montagnes, sont nomades; l'hiver ils habitent la plaine septentrionale, l'été ils se transportent dans la montagne du sud avec leurs troupeaux de rennes que la chaleur tuerait.

Laponneraye (Albert), historien, né à Tours, 1808-1849, dirigea une institution et fonda à Marseille, en 1848, un journal démocratique, *la Voix du peuple*. Parmi ses travaux historiques on cite : *Cours publics d'histoire de France depuis* 1789 *jusqu'en* 1830 ; *Dictionnaire historique des peuples anciens et modernes*, 2 vol. in-8°; *Biographie des rois, des empereurs et des papes*, 2 vol. in-8°; *Hist. de la Révolution française depuis* 1789 *jusqu'en* 1840, 3 vol. gr. in-8°; *Hist. des rivalités et des luttes de la France et de l'Angleterre depuis le moyen âge jusqu'à nos jours* (avec Hipp. Lucas), 2 vol. in-8° ; les sept premiers volumes d'une *Histoire universelle*, etc. Il a édité les *Œuvres de Max. Robespierre*, 3 vol. in-8.

La Popelinière (Henri **Lancelot-Voisin de**), historien français, mort en 1608, combattit dans les rangs des protestants, rédigea la protestation de ses coreligionnaires contre les Etats de Blois de 1576, et est surtout connu par son *Histoire des troubles et guerres civiles en France pour le fait de la religion, depuis* 1555 *jusqu'en* 1581, ouvrage écrit avec impartialité.

La Porte (Pierre **de**), serviteur d'Anne d'Autriche, fut son intermédiaire avec l'Espagne, la duchesse de Chevreuse, etc.; fut emprisonné, puis exilé à Saumur par Richelieu, 1638-1643; devint le premier valet de chambre de Louis XIV, mais fut disgracié, en 1653, à cause de sa franchise chagrine. Ses *Mémoires concernant plusieurs particularités des règnes de Louis XIII et de Louis XIV*, 1756, in-12, sont dans les collections de Mémoires sur l'*Histoire de France*.

La Porte (L'abbé Joseph **de**), littérateur, né à Béfort, 1713-1779, quitta l'ordre des jésuites, et vint à Paris s'occuper de critique et de littérature. Il publia, en 1749, une feuille périodique, *Observations sur la littérature*, dans laquelle il prenait la contre-partie de Fréron ; puis il eut part aux quarante premiers volumes de l'*Année littéraire*, de Fréron, se brouilla avec lui, et rédigea l'*Observateur littéraire* et la *Revue des feuilles de Fréron*. Il créa ensuite un atelier de compilations, et y déploya beaucoup d'activité; on cite, parmi ses nombreuses compilations : *le Voyageur français*, 42 vol. in-12; l'*Esprit de l'Encyclopédie*, 5 vol. in-12; *Hist. littéraire des femmes françaises*, 5 vol. in-8°; *Anecdotes dramatiques*, 4 vol. in-8°; *Dictionnaire dramatique*, 3 vol. in-8°; *Nouvelle bibliothèque d'un homme de goût*, 4 vol. in-12, etc., etc.

La Porte du Theil (François-Jean-Gabriel), helléniste, né à Paris, 1742-1815, fils d'un habile diplomate, fit les campagnes de la guerre de Sept Ans. Il se livra dès lors tout entier aux lettres grecques, et fut de l'Académie des Inscriptions en 1770. Il traduisit les *Choéphores*, d'Eschyle, puis les *Hymnes*, de Callimaque. Chargé d'une mission littéraire en Italie, par le gouvernement, 1776, il put faire, même au Vatican, d'heureuses recherches, et rapporta près de 18,000 pièces du XIII° s. et du XIV°; beaucoup se trouvent dans le *Recueil des diplômes, chartes, lettres, relatifs à l'histoire de France*, 3 vol. in-fol., 1791. Il publia, avec Rochefort, une nouvelle édition du *Théâtre grec*, par le P. Brumoy, en y insérant une traduction entière d'Eschyle. Il fut chargé, par le gouvernement, de traduire, avec Coraï et Gosselin, la *Géographie* de Strabon ; à sa mort, neuf livres seulement avaient paru. Il a publié d'inté-

ressants *Mémoires* dans plusieurs recueils scientifiques.

Laquedives, archipel de la mer des Indes, à 150 kil. O. de la côte de Malabar; 6,500 hab. musulmans. Corail, cocotiers, rizières. Elles appartiennent aux princes de Cannanore, dans le Malabar, vassaux des Anglais. Découvertes par Vasco de Gama en 1499.

La Quintinye (Jean **de**), agronome, né à Chabanais (Angoumois), 1626-1688, d'abord avocat à Paris, commençait à se distinguer au barreau, lorsqu'il se chargea de diriger le fils de Tambonneau, président à la chambre des comptes. Il consacra tous ses loisirs à l'étude de l'agriculture, suivit son élève en Italie, et y continua ses observations sur l'art du jardinage. Il joignit la pratique à la théorie dans le jardin de Tambonneau, au commencement de la rue de l'Université, et eut bientôt une réputation méritée. Louis XIV l'appela à Versailles pour créer un vaste potager près du château, et la Quintinye réussit, malgré la mauvaise qualité du terrain qu'on lui avait assigné, 1678-1683. Il fut nommé, en 1687, directeur général des jardins fruitiers et potagers de toutes les maisons royales. Louis XIV l'appréciait et l'aimait. On doit à La Quintinye : *Instruction pour les jardins fruitiers et potagers*, avec un *Traité des orangers*, etc., 1690, 2 vol. in-4°, livre souvent réédité, modifié ou copié.

Lar, v. de Perse, ch.-l. du Laristan, partie mérid. de la prov. de Farsistan, à 65 kil. du golfe Persique; 12,000 hab. Autrefois capitale d'un royaume arabe détruit par Shah-Abbas, elle conserve les marques de son ancienne prospérité.

Lara, v. d'Espagne, prov et à 25 kil. S. de Burgos (Vieille-Castille); 1,800 hab. Berceau d'une célèbre famille castillane.

Lara, maison célèbre de Castille, descendant de Ferdinand Gonzalez, comte de Castille et de Lara, issu des anciens rois. Les chroniques espagnoles ont raconté l'histoire tragique des *Infants de Lara;* Gonzalez Gustios, frère de Ferdinand, fut livré, par son beau-frère Ruy Vélasquez, au gouverneur arabe de Cordoue, Almanzor, qui fit périr ses sept fils, attirés dans une embuscade. Gonzalez séduisit la fille d'Almanzor, et leur fils tua plus tard Vélasquez. C'est le sujet d'un drame de Lope de Véga. — La famille des comtes de Lara lutta souvent, jusqu'à la fin du XIVe s., contre les rois de Castille et contre les maisons de Castro et de Haro.

Larache ou **El-Arisch,** v. du Maroc, sur l'Atlantique, à 130 kil. N. O. de Fez; 2,000 hab. Près de cette ville se livra la bataille où périt dom Sébastien, roi de Portugal, en 1578. Bombardée par les Français en 1765.

Laragne, ch.-l. de canton de l'arr. et à 40 kil. S. O. de Gap (Hautes-Alpes); 1,045 hab.

Larche, ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. S. O. de Brive (Corrèze); 851 hab.

La Ravardière (Daniel **de la Tousche,** sieur de), soldat et voyageur, né en Poitou vers 1570, mort après 1631, d'une famille noble, calviniste, servit en Italie, se lia de bonne heure avec le brave capitaine Razilly, et, après plusieurs voyages sur les côtes du Brésil, résolut d'aller fonder une colonie dans ce pays délaissé par les Portugais. Marie de Médicis favorisa l'expédition confiée aux deux amis; ils s'établirent dans l'île de Maranham, et y fondèrent Saint-Louis, 1611-12; les indiens Tupinambas des environs furent gagnés, et La Ravardière commençait l'exploration de l'Amazone, lorsqu'il fut attaqué par les Portugais, battu et forcé de renoncer à son établissement, 1615. Il fut vice-amiral de la flotte de La Rochelle en 1621, et suivit Razilly en 1629, lorsqu'il alla tenter le rachat des esclaves chrétiens au Maroc.

Larcher (Pierre-Henri), helléniste, né à Dijon, 1726-1812, d'une ancienne famille de robe, préféra les études littéraires à la magistrature, vint à Paris, vivant modestement, et s'essayant par des traductions anonymes de l'*Electre*, d'Euripide, des *Amours de Chéréas et de Callirhoé*, et d'ouvrages anglais. Il se trouva engagé dans une polémique avec Voltaire, qui venait de publier la *Philosophie de l'histoire*, et il y répondit par un *Supplément*, 1767; Voltaire l'accabla de sarcasmes assez grossiers dans la *Défense de mon oncle;* Larcher répliqua par une *Réponse à la Défense*, puis cessa la polémique; Voltaire reconnut ses torts. Larcher devint membre de l'Académie des Inscriptions en 1778. Il avait déjà traduit l'*Apologie de Socrate*, par Xénophon, et son *Mémoire sur Vénus* avait été couronné par l'Académie en 1775. Après quinze ans de travail, il publia une traduction estimée d'Hérodote, 1786; si le style est lourd, le sens est exact et les commentaires sont encore bons à consulter. Il fit partie de l'Institut réorganisé, 1796, fut nommé par Fontanes professeur de littérature grecque à la Faculté des lettres, 1809, mais fut dispensé de faire son cours et eut Boissonade pour suppléant. Le recueil de l'Académie des Inscriptions renferme plusieurs savants *Mémoires* de Larcher sur l'antiquité.

Lardner (Nathaniel), théologien anglais, né à Hawkhurst (Kent), 1684-1768, se consacra presque uniquement aux études théologiques, et obtint une grande réputation. Ses *Œuvres* ont été publiées en 11 vol. in-8°, 1788; son principal ouvrage : *la Crédibilité de l'histoire évangélique*, 1727-1733, 5 vol. in-8°, est l'une des plus solides réfutations des objections élevées contre l'authenticité des Evangiles

Lardner (Dionysius), né à Dublin, 1793-1859, professa au collége de la Trinité, à Dublin, puis à l'Université de Londres. Il se fit connaître par plusieurs ouvrages de mathématiques : *Géométrie analytique, Calcul différentiel et intégral*, etc. Ses *Leçons populaires sur les machines à vapeur*, 1827, eurent le plus grand succès. Il collabora à l'*Encyclopédie d'Edimbourg*, à l'*Encyclopédie métropolitaine*, à la *Revue d'Edimbourg*, à la *Bibliothèque des connaissances utiles*. A Londres, il dirigea, avec le concours de savants illustres, une vaste encyclopédie populaire qui forme 154 vol. in-12, sous le titre de: *Lardner's cabinet cyclopædia*. A la suite d'un fameux procès en adultère, il dut quitter l'Angleterre, 1840, donna en Amérique des *Lectures* très-goûtées qui ont eu plus de 15 éditions à New-York; puis il vint s'établir à Paris, 1845, où il est mort. Parmi ses traités populaires, on remarque: *De la Chaleur, Manuel d'optique, Economie des chemins de fer, De la Physique animale, Manuel d'électricité et de magnétisme, Manuel de philosophie naturelle et d'astronomie*, 6 vol. En 1853, il avait commencé, sous le titre de : *Musée des sciences et des arts*, la publication d'une série de livres élémentaires à un *penny* la livraison.

Laredo, v. d'Espagne, prov. et à 37 kil. E. de Santander (Vieille Castille). Petit port sur le golfe de Gascogne, où débarqua Charles-Quint, en 1556, lorsqu'il vint de Flandre, après son abdication.

La Renaudie (Godefroi **de Barry,** seigneur de), gentilhomme du Périgord, du parti protestant, fut mis en avant par le prince de Condé, pour diriger les conjurés qui voulaient enlever la cour à Blois; puis à Amboise, en 1560. Il fut tué dans un bois près d'Amboise.

La Renaudière (Philippe-François **de**), géographe, né à Vire, 1781-1845, fit d'abord quelques poésies, comme une *Description de la Fête-Dieu au hameau*, insérée par Châteaubriand dans le *Génie du christianisme*. Président du tribunal de Vire, il se lia avec Malte-Brun, s'adonna dès lors à la géographie et a été l'un des principaux rédacteurs des *Annales des Voyages;* secrétaire de la Société de géographie, il a collaboré à plusieurs revues. Parmi ses ouvrages, on cite : *Essai sur les progrès de la géographie de l'intérieur de l'Afrique;* des traductions des *Voyages de Denham et de Claperton* (avec Eyriès); *Mexique*, dans l'*Univers pittoresque; Introduction historique* à la Géographie de Malte-Brun (avec Balbi et Huot), etc.

Larendeh. V. Karaman.

Lares, dieux domestiques des anciens Romains, protecteurs de la maison, de la famille, du quartier, de la ville. C'étaient d'abord les bons esprits de la terre; plus tard, l'action des lares s'étendit; mais il est difficile de bien déterminer ce qu'ils étaient. Dans la maison, le *Lar familiaris* était considéré comme le gardien de toute la famille; on plaçait son image dans le *Lararium*, espèce d'oratoire, dans l'atrium, au foyer domestique. A chaque repas, les lares recevaient leur offrande, surtout aux Calendes de chaque mois; leurs images, faites de cire, à la campagne, en pierre ou en métal, à Rome, avaient généralement la toge retroussée, des cornes, et dans la main des coupes ou des aiguières. Les *Lares publici, urbani, compitales, viales*, avaient un culte public; leurs fêtes s'appelaient *Compitalia*. On les rapprocha souvent des *Pénates*.

La Revellière-Lepeaux, (Louis-Marie **de**), né à Montaigu (Vendée), 1753-1824, fils du maire de cette ville, fut de bonne heure un disciple fervent de J.-J. Rousseau, fit son droit à Angers, abandonna le barreau pour se livrer à l'étude (il était d'ailleurs contrefait), et revint de Paris à Angers où il se maria, et vécut à la campagne. Il consentit à faire un cours public de botanique à Angers, et y révéla un talent de parole qui le fit connaître. Député aux États-généraux de 1789, il vota avec la gauche. Pendant la Législative, il fut juré à la haute cour nationale, administrateur de Maine-et-Loire,

et s'efforça vainement de rétablir le calme en Vendée. A la Convention, il aima les Girondins, mais ne suivit pas leur politique; il vota la mort de Louis XVI, mais se déclara avec énergie contre les excès de la Commune de Paris, contre Danton, contre le 31 mai. Il fut mis hors la loi, trouva un asile chez Bosc, l'ami de Mme Roland, puis chez De Buire, son ancien collègue à la Constituante. Rentré à la Convention après le 9 thermidor, il fut l'ennemi des thermidoriens et des royalistes, et fut nommé membre de la commission qui rédigea la constitution de l'an III. Premier président du conseil des Anciens, il fut élu directeur à l'unanimité, moins deux voix. La Revellière, républicain sincère et honnête homme, se dévoua tout entier à ses difficiles fonctions; pour sauver la république, menacée par la majorité royaliste des Conseils, il prit une grande part au coup d'État du 18 fructidor; mais il fut renversé par la réaction du 30 prairial. Sincèrement religieux, mais craignant l'influence d'un clergé fortement constitué, il favorisa par conviction et par politique la tentative des *théophilanthropes*, qui voulaient réaliser dans un culte public les principes de la religion naturelle; ce fut la source d'une foule de calomnies et de moqueries injustes, qui ont souvent représenté La Revellière comme une sorte d'illuminé et de grand-prêtre d'une théocratie nouvelle et ridicule. Après le 18 brumaire, il répondit avec une fermeté triomphante aux accusations dont il fut l'objet, rentra dans la vie privée, resta membre de l'Institut jusqu'au jour où, sous l'Empire, on lui demanda un serment qu'il refusa. Il vécut dans une modeste propriété de la Sologne, et repoussa les offres qui lui furent faites par le gouvernement. Il n'avait pas voté l'acte additionnel dans les Cent-Jours; il ne fut pas atteint par la loi de bannissement de 1816. Il a laissé des *Mémoires* importants, qui sont cités par MM. Thiers et Lamartine. On a réuni ses *Opuscules moraux* à ceux de J.-B. Leclerc; enfin il a fourni quelques *Notices* aux *Mémoires* de l'Académie celtique.

La Reynie (Nicolas-Gabriel **de**), magistrat, né à Limoges, 1625-1709, d'abord avocat, devint président au présidial de Guyenne, puis maître des requêtes, en 1661, par la protection du duc d'Epernon. Louis XIV créa la charge de lieutenant général de police, en 1667, et la confia à La Reynie, qui fit disparaître la malpropreté des rues, établit des réverbères, reconstitua le guet, et par de sages mesures améliora sensiblement l'état de la capitale. Il fut aussi chargé de surveiller la presse, surtout les publications clandestines. Conseiller d'État en 1680, il présida la chambre ardente, chargée de poursuivre les empoisonneurs, et plus tard exécuta dans Paris les ordres du roi, après la révocation de l'édit de Nantes. Il quitta ses fonctions en 1697.

Largentière. V. Argentière (L').

Largentière ou **L'Argentière,** ch.-l. de canton de l'arr. et à 17 kil. S. O. de Briançon (Hautes-Alpes), près de la Durance; 1,143 hab. Au S. E. du bourg s'ouvre le *col de l'Argentière*, au S. du mont Viso, dans les Alpes-Maritimes, par où François Ier passa les Alpes, en 1515. Le canton a 7 communes et 6,387 hab.

Largillière (Nicolas **de**), peintre, né à Paris, 1656-1746, fils d'un marchand chapelier, qui alla s'établir à Anvers, passa ses premières années en Belgique et en Angleterre. Son maître, Ant. Gœbauw, devina son talent. Il fut employé par Lély, peintre du roi Charles II, qui voulut l'attacher à sa personne. Largillière revint en France, 1678, et, protégé par Van der Meulen et par Lebrun, il fut bientôt connu et fit dans peu d'années un nombre incroyable de portraits. Admis à l'Académie de peinture en 1686, il y fut professeur, directeur et chancelier. Il a surtout réussi dans les portraits de femmes, mais il a donné des preuves d'habileté dans tous les genres de peinture. Deux grands tableaux, qu'il avait faits pour la ville de Paris, ont été malheureusement brûlés à la Révolution. Outre ses portraits de personnages illustres, on cite de lui une *Erection de Croix*, l'*Assomption de la Vierge*, *une Fuite en Egypte*, etc. On l'a surnommé le *Van Dyck français*.

La Riboisière (Jean-Ambroise **Baston,** comte de), général d'artillerie, né à Fougères (Ille-et-Vilaine), 1759-1812, d'une ancienne famille de Bretagne, entra au service en 1781, se distingua dans la défense de Mayence, en 1793, et fut nommé colonel. Général de brigade, il contribua beaucoup à la victoire d'Austerlitz. Ses services dans les campagnes de Prusse et de Pologne lui donnèrent le grade de général de division et le commandement de l'artillerie de la garde; il se signala à Eylau, au siége de Dantzig, à Friedland. Il gouverna sagement le Hanovre, combattit en Espagne, 1808, à l'île Lobau, à Wagram, 1809. Inspecteur général de l'artillerie, il prit une part considérable à la campagne de Russie; mais pendant la retraite tomba malade de chagrin (il avait perdu son fils à la Moskowa) et d'épuisement à Wilna; il mourut à Kœnigsberg.

Larino, *Larinum*, v. de la prov. et à 30 kil. N. E. de Campo-Basso (Italie). Evêché; 4,000 hab.

Lario, départ. du roy. d'Italie, sous Napoléon Ier, ch.-l., *Côme*, de l'ancien nom du lac de Côme (*Larius*).

Larisse, turc *Yéni-Schehr, la nouvelle ville*, anc. *Larissa*, en Thessalie, dans le gouv. de Janina, sur la Salembria (*Pénée*); 30,000 hab., presque tous Turcs. Archevêché grec. Fabriques de maroquins et de tabac, teintureries en rouge. Dans l'antiquité, elle fut la résidence de Philippe, père d'Alexandre; Antiochus le Grand l'occupa en 192; Pompée s'y réfugia après la bataille de Pharsale.

Laristan, territoire de la Perse, partie S. de la prov. de Farsistan; ch.-l., *Lar*.

Larius, nom ancien du lac de Côme.

La Rive (Charles-Gaspard **de**), chimiste et physicien suisse, né à Genève, 1770-1834, abandonna les études de droit, par suite des troubles qui désolaient la Suisse, fut forcé de la quitter, 1794, et se réfugia à Edimbourg, où il devint médecin, et s'occupa de sciences. De retour à Genève, il fit des cours de chimie, coopéra activement à la rédaction de la *Bibliothèque britannique* et de la *Bibliothèque universelle*, et dans son laboratoire se livra à des expériences remarquables. De 1813 à 1818, il joua un rôle considérable dans les affaires de la république de Genève; puis il ne cessa de donner une vive impulsion aux études scientifiques par ses leçons, ses travaux et les établissements qu'il fonda. En rapport avec les savants les plus illustres, il fut digne d'être placé dans leurs rangs.

La Rive (Jean **Mauduit,** dit), acteur et auteur dramatique, né à La Rochelle, 1747-1827, après une jeunesse semée d'aventures, vint à Paris, fut protégé par Lekain et Mlle Clairon, débuta au Théâtre-Français, en 1770, et fut admis en 1775. Après la mort de Lekain, 1778, il joua les premiers rôles avec un succès quelquefois contesté; mais il fut sans rival sérieux jusqu'à Talma. Il fut incarcéré en 1793; il professa un cours public de déclamation en 1804, et fut lecteur du roi Joseph, en 1808. Il a écrit: *Pyrame et Thisbé*, scène lyrique, 1784; *Réflexions sur l'art théâtral*, 1801; *Cours de déclamation prononcé à l'Athénée de Paris*, 1810, 2 vol. in-8°. Il avait une belle voix, de la noblesse, mais son jeu était inégal et pas assez profond.

Larivey (Pierre **de**), auteur comique, né à Troyes, vers 1550, mort vers 1612, peut-être fils d'un Florentin, était versé dans les littératures grecque et latine. Il voulut imiter sur notre théâtre la comédie italienne, et donna, en 1579, six pièces, en 1611, trois autres pièces, arrangées de l'italien. M. Jannet, dans son édition de Larivey (*Anc. Théâtre-Français*, t. V, VI et VII), a indiqué les pièces italiennes que celui-ci a habillées à la française. On ne sait si elles furent jouées publiquement; il est probable qu'elles furent représentées sur des scènes particulières; elles eurent du succès et furent plusieurs fois réimprimées. Le théâtre de Larivey a eu de l'influence sur la scène française; il renferme une collection curieuse des types de notre vieille comédie; le dialogue est naturel, souvent vif; le style est plein de franchise; mais il pèche par le plan et par le goût; Molière et Regnard lui ont fait plus d'un emprunt. Larivey a encore publié plusieurs traductions de l'italien, et principalement *les Facétieuses nuits du seigneur Straparole*, 1580, rééditées en 1857.

Larivière (Pierre-François-Joachim-Henri **de**), né à Falaise, 1761-1838, était avocat à la Révolution. Député à l'Assemblée législative, 1791, il se lia avec les Girondins, et adopta leurs idées et leurs passions. A la Convention, il se prononça avec la même énergie contre la royauté, contre les Bourbons et contre la Commune de Paris; il fut l'un des commissaires chargés d'examiner les pièces de l'armoire de fer. Membre de la commission des Douze, il fut décrété d'accusation au 31 mai, arrêté le 2 juin, mais il parvint à se réfugier dans le Calvados, où il prit part au mouvement insurrectionnel. Il se cacha jusqu'après le 9 thermidor, et rentra alors à la Convention. Il se déclara avec emportement contre les anciens Montagnards, fut deux fois membre du Comité de salut public, et se distingua par son zèle réactionnaire. Au conseil des Cinq-Cents, il se prononça toujours contre le Directoire, et fut l'un des principaux

chefs du parti de Clichy; il entra même dans plusieurs conspirations royalistes. Aussi fut-il proscrit au 18 fructidor; il se sauva en Allemagne et rejoignit le comte d'Artois à Londres. En 1814, il fut nommé avocat général à la Cour de cassation; il devint conseiller en 1818, et ne voulut pas prêter serment en 1830.

Larmessin (Nicolas de), graveur au burin, né à Paris vers 1640, mort en 1694, a gravé un grand nombre de portraits d'hommes illustres, et les *Augustes représentations des rois de France*, 1688, in-4°. — Son fils, *Nicolas*, né à Paris, 1684-1755, membre de l'Académie de peinture, graveur du roi, surpassa son père, et a beaucoup gravé pour le *Recueil de Crozat*.

Larnaca ou **Larnica**, v. de la Turquie d'Asie, port sur la côte S. de l'île de Chypre; 10,000 hab. Exportation de soie, huile, sésame, laines, vins et garance.

Laroche (Benjamin), littérateur, 1797-1852, d'abord professeur de langues modernes, fut condamné par défaut à six ans de prison pour avoir publié les *Lettres de l'abbé Grégoire*. Il se réfugia en Angleterre, y contracta d'honorables relations, et, de retour en France, 1827, traduisit avec succès beaucoup d'écrivains anglais (Canning, Goldsmith, Bentham, W. Irving, Shakspeare, Cooper, Byron, W. Scott, Shéridan, etc.). Il a écrit dans beaucoup de journaux d'une opinion avancée.

La Roche, ch.-l. de canton de l'arr. et à 4 kil. S. O. de Bonneville (Haute-Savoie); 2,942 hab., dont 1,630 agglomérés.

La Roche-Abeille, village de l'arr. de Saint-Yrieix (Haute-Vienne). Victoire des protestants, commandés par Coligny, sur les catholiques, en 1569.

La Roche-Bernard, ch.-l. de canton de l'arr. et à 40 kil. E. de Vannes (Morbihan); 1,234 hab. Pont suspendu, très-hardi, sur la Vilaine. Blé, bois.

La Roche-Canillac, ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. S. E. de Tulle (Corrèze); 510 hab.

La Roche-Derrien, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. E. de Lannion (Côtes-du-Nord); 1540 hab. Bataille de 1347, entre les deux partis de Montfort et de Blois; Charles de Blois fut vaincu et fait prisonnier.

La Roche-sur-Yon, ancien nom de *Napoléon-Vendée*, qui a été de nouveau donné à la ville.

La Rochelle. V. Rochelle (La).

La Roche-Aymon, ancienne famille française qui remonte au moins jusqu'au commencement du XIe s., et que la tradition fait descendre des quatre fils Aymon. Elle a donné beaucoup de personnages illustres, évêques, cardinaux, guerriers, maréchaux. Citons:

La Roche-Aymon (Charles-Antoine de), cardinal, né au château de Mainsat, 1697-1777, évêque en 1725, plus tard grand aumônier, 1760, archevêque de Reims, 1762, chargé de la feuille des bénéfices, cardinal, 1771, abbé de Saint-Germain des Prés. Il baptisa, maria et sacra Louis XVI; il présida les assemblées du clergé de 1760 à 1775.

La Roche-Aymon (Antoine-Charles-Etienne-Paul, marquis de), général, né à Paris, 1772-1849, fils du menin de Louis XVI, alla rejoindre son père à Coblentz, 1792, servit à l'armée des princes, puis devint aide de camp du prince Henri de Prusse, et resta dans l'armée prussienne jusqu'en 1811, lorsque Napoléon lui ordonna de revenir en France. Il refusa d'entrer dans notre armée. En 1814, Louis XVIII le nomma maréchal de camp; en 1815, il devint pair de France, et commanda dès lors plusieurs départements. Il fut fait lieutenant général dans la guerre d'Espagne, 1823. Il reconnut le gouvernement de Juillet. On lui doit: *Introduction à l'étude de l'art de la guerre*, 1802-1804, 4 vol. in-8°, ouvrage réimprimé en 1857, sous le titre de *Mémoires sur l'art de la guerre*, 5 vol. in-8° avec atlas; *Manuel du service de la cavalerie légère en campagne; des Troupes légères*, 1817; *de la Cavalerie*, 1828-1829, 3 vol. in-8°, etc.

La Rochefoucauld, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. N. E. d'Angoulême (Charente), sur la Tardouère; 2,733 hab. Dominée par un château gothique où naquit l'auteur des *Maximes*, cette ville était une baronnie appelée *la Roche*, qui prit le nom de Foucauld, petit-fils de Hugues Ier de Lusignan. Louis XIII l'érigea en duché-pairie en 1622.

La Rochefoucauld, ancienne famille française, originaire de la petite ville de La Rochefoucauld, bien connue depuis le XIIe s., a compté jusqu'à quinze branches. Ses principaux membres sont:

La Rochefoucauld (François Ier, baron, puis comte de), fut conseiller et chambellan de Charles VIII et de Louis XII, tint sur les fonts de baptême François d'Angoulême, qui, devenu roi, érigea sa baronnie en comté, 1515. Depuis lui, tous les aînés de la famille ont porté le nom de François.

La Rochefoucauld (François II, comte de), prince de **Marsillac**, son fils, reçut Charles-Quint dans son château de Verteuil, en 1539. Sa veuve, Anne de Polignac, acheva, conformément à ses volontés, la magnifique chapelle de La Rochefoucauld.

La Rochefoucauld (François III, comte de), comte de Roucy, prince de Marsillac, se distingua au siége de Metz, fut pris à Saint-Quentin, 1557, devint beau-frère du prince de Condé, embrassa le calvinisme et se distingua dans les trois premières guerres de religion. La veille de la Saint-Barthélemy, Charles IX, qui l'aimait, voulut en vain le retenir au Louvre; La Rochefoucauld fut l'une des victimes du massacre.

La Rochefoucauld (François IV, comte de), échappa au massacre de la Saint-Barthélemy, rejoignit, en 1575, le prince de Condé, combattit, avec lui, Mercœur en 1585; il fut pris, en 1591, par les Ligueurs, qui le poignardèrent.

La Rochefoucauld (François V, comte, puis duc de), 1588-1650, se convertit au catholicisme, et servit Louis XIII, qui érigea son comté en duché-pairie, 1622.

La Rochefoucauld (François VI, duc de), prince de Marsillac, né à Paris, 1613-1680, assista au siége de Casal, dès l'âge de seize ans, puis se mêla aux intrigues dirigées contre Richelieu. Il se lia avec la duchesse de Chevreuse en 1637, fit quelques préparatifs, de concert avec la reine et Mlle d'Hautefort, pour les enlever et les mener à Bruxelles, favorisa la fuite de Mme de Chevreuse en Espagne, fut mis à la Bastille, se retira dans son château de Verteuil, et prit part aux projets de Cinq-Mars. Au commencement de la régence, il fut de la cabale des Importants, eut à se plaindre de l'ingratitude de la reine et de Mme de Chevreuse, s'attacha au duc d'Enghien, et, pour se venger de Mazarin, pour jouer un rôle, par ambition réfléchie, se fit aimer de la duchesse de Longueville, 1646. Il était gouverneur du Poitou, et fut blessé au siége de Mardyck. Pendant sa convalescence, il vit se préparer les troubles de la Fronde, entraîna dans la révolte la duchesse de Longueville, et fut l'un des chefs dans la première guerre terminée par la paix de Rueil, 1649. Après l'arrestation des princes, 1650, il suivit Mme de Longueville en Normandie, chercha à soulever le Poitou, et se défendit à Bordeaux contre Mazarin, avec le duc de Bouillon et la princesse de Condé. Forcé de traiter, il revint à Paris, joua un rôle actif dans les intrigues et les troubles qui divisaient les deux Frondes, tenta même de faire assassiner le cardinal de Retz, et suivit Condé dans le Midi au moment où finissait, à sa grande joie, sa liaison avec Mme de Longueville. Lorsque Condé traversa la France pour rejoindre l'armée rebelle sur les bords de la Loire, La Rochefoucauld était l'un de ses compagnons, 1652. Au combat du faubourg Saint-Antoine, il reçut un coup de feu qui le priva longtemps de la vue. Quand il revint à la santé, la Fronde était finie; il vécut dès lors dans le repos, traité avec affection par Louis XIV, dans la compagnie principalement de femmes aimables et spirituelles, Mmes de Sablé, de La Fayette, de Sévigné, s'occupant d'écrire ses *Mémoires* et ses *Maximes*. Au passage du Rhin, 1672, il perdit l'un de ses fils, son fils aîné fut grièvement blessé, mais il pleura surtout le jeune duc de Longueville, qu'on désignait tout bas comme son fils. Depuis longtemps tourmenté par les douleurs de la goutte, il mourut en 1680; Bossuet l'assista à ses derniers moments. — Ses *Mémoires* parurent à Cologne, 1662, in-4°; il désavoua les premières éditions de ce livre, quoiqu'il eût été bien peu altéré, ainsi qu'il le soutenait. En 1817, on a retrouvé et publié un premier texte de la première partie des *Mémoires*; les deux textes ont été insérés dans les collections Petitot, Michaud et Poujoulat; c'est un monument curieux pour l'histoire de la Fronde et pour la connaissance de La Rochefoucauld. Il existe cinq éditions originales des *Maximes*; la première parut en 1665, in-12; une sixième édition, publiée en 1693, renferme cinquante pensées nouvelles qui, très-probablement, sont bien de La Rochefoucauld. Les *Maximes* ont été bien souvent imprimées depuis, avec des altérations, des changements d'ordre; les meilleures éditions sont celles d'Aimé Martin, 1822, in-8°, et de M. Sainte-Beuve, 1853, in-16, édit. Garnier frères. Tout le monde est d'accord sur le mérite littéraire de l'ouvrage, sur l'expression vive, précise et délicate des pensées, sur la finesse des observations; mais l'on a reproché à l'au-

teur, au nom de la morale, son point de vue exclusif, son esprit profondément égoïste. L'intérêt personnel, l'amour-propre, n'est pas assurément le seul mobile de toutes les actions humaines; mais La Rochefoucauld a-t-il voulu faire un traité de morale? Ne s'est-il pas proposé seulement de percer de traits acérés les sottises humaines et de donner un tour vif et piquant aux observations que lui avaient suggérées ses contemporains de la Fronde et sa propre expérience? Les *Maximes* ont été traduites en grec moderne par Wladimir Brunet, in-8°.

La Rochefoucauld (François VII, duc de), prince de Marsillac, 1644-1714, se distingua dans la guerre de 1667 et dans la guerre de Hollande, fut blessé au passage du Rhin, et fut nommé par Louis XIV, qui l'estimait, grand-veneur, grand-maître de la garde-robe et gouverneur du Berry, après la disgrâce de Lauzun.

La Rochefoucauld (François VIII, duc de), duc de La Roche-Guyon et marquis de Liancourt, 1663-1728, succéda à son père dans ses charges, et fut colonel du régiment de Navarre; Louis XIV érigea en duché le comté de La Roche-Guyon.

La Rochefoucauld (Alexandre, duc de), deuxième fils de François VIII, 1690-1762, servit avec distinction sur terre et sur mer, succéda à son père comme grand-maître de la garde-robe, et fut disgracié pour sa persistance à éloigner Mme de Châteauroux, pendant la maladie de Louis XV à Metz, 1744. Avec lui s'éteignit la branche masculine aînée des La Rochefoucauld.

La Rochefoucauld (François de), d'une branche cadette, né à Paris, 1558-1645, abbé de Tournus à quinze ans, évêque de Clermont en 1584, se déclara pour la Ligue, mais se soumit après l'abjuration de Henri IV. Il fit beaucoup de bruit, vers la fin du XVI° s., en promenant de ville en ville, de concert avec son frère Alexandre, abbé de Saint-Mesmin, une prétendue possédée, Marthe Brossier, mais se soumit aux arrêts du Parlement. Henri IV le nomma cardinal, 1607, et évêque de Senlis. Il devint grand-aumônier de France, 1618, abbé de Sainte-Geneviève, 1619, président du conseil d'Etat, 1622, puis fut chargé de la réforme des abbayes de France. — Son frère, Jean-Louis de *La Rochefoucauld*, comte de Randan, gouverneur de l'Auvergne pour la Ligue, fut tué à Issoire, 1590.

La Rochefoucauld (Frédéric-Jérome **De Roye de**), prélat, 1701-1757, fut archevêque de Bourges en 1729, abbé titulaire de Cluny en 1747, cardinal, abbé de Saint-Vandrille et chargé de la feuille des bénéfices, 1755. Il devint grand-aumônier en 1756.

La Rochefoucauld d'Enville (Louis-Alexandre, duc de **la Roche-Guyon** et **de**), petit-fils par sa mère du duc Alexandre de La Rochefoucauld, 1743-1792, fut membre de l'Académie des sciences, en 1782, de l'assemblée des notables en 1787, député de la noblesse de Paris aux Etats-généraux, et l'un des premiers se réunit au tiers état. Après la session, il fut président de l'administration du département de Paris; il dut donner sa démission après le 20 juin, contre lequel il avait protesté. Il fut massacré à Gisors, le 14 septembre, en se rendant aux eaux de Forges.

La Rochefoucauld-Liancourt (François-Alexandre-Frédéric, duc de), fils du duc d'Estissac et de Marie, seconde fille du duc Alexandre, cousin-germain du précédent, 1747-1827, fut grand-maître de la garde-robe depuis 1768. Il s'éloigna de Versailles pour mettre en pratique les améliorations agricoles et industrielles qu'il avait étudiées dans un voyage en Angleterre. Il fonda à Liancourt une école d'arts et métiers. Député par la noblesse du bailliage de Clermont en Beauvoisis, aux Etats-généraux, il défendit à la fois la royauté et les libertés publiques. Chargé, comme lieutenant général, du commandement de la Normandie, il sut y maintenir l'ordre. Il fut dévoué au roi jusqu'au 10 août, et fut forcé de fuir en Angleterre; il demanda, sans succès, à témoigner en faveur de Louis XVI. Il passa alors aux Etats-Unis, et refusa de rendre à Louis XVIII la charge de grand-maître de la garde-robe. De retour à Paris, 1799, il fut l'un des premiers propagateurs de la vaccine, ouvrit une souscription pour l'établissement d'un dispensaire, et retrouva avec bonheur toutes les institutions qu'il avait fondées à Liancourt. En 1814, il entra à la Chambre des Pairs; il fit partie de la Chambre des représentants pendant les Cent-Jours. Sous la Restauration, il se dévoua plus que jamais à la bienfaisance, fut membre du conseil général des hôpitaux, président de la Société de la morale chrétienne, inspecteur général de l'École des arts et métiers, membre de plusieurs conseils des manufactures, d'agriculture, des prisons, etc. En 1823, le ministère lui retira à la fois huit fonctions publiques, mais gratuites; l'Académie des sciences l'admit dans son sein. Il fit les premiers essais de l'enseignement mutuel à Liancourt, fonda la première caisse d'épargne, etc. Ses funérailles furent malheureusement troublées par le gouvernement irrité des démonstrations populaires en faveur d'un opposant. On a de lui: *Finances, Crédit*, 1789; *Plan du travail du comité pour l'extinction de la mendicité, présenté à l'Assemblée nationale*, 1790; *Travail du comité de mendicité; des Prisons de Philadelphie*, 1796; *Etat des pauvres en Angleterre*, 1800; *Voyage dans les Etats-Unis*, 1800, 8 vol. in-8°; *le Bonheur du peuple, Almanach à l'usage de tout le monde*, etc., etc.

La Rochefoucauld (Alexandre, comte de), second fils du précédent, 1767-1841, fut mis hors la loi en 1792, reparut en France sous le Consulat, fut préfet de Seine-et-Marne, en 1800, chargé d'affaires en Saxe, ambassadeur à Vienne, 1805, en Hollande, 1808; fut député de 1822 à 1831, et devint alors pair de France. Il s'est honoré par ses bienfaits à l'égard des malheureux. — Son fils, Alexandre-Jules, comte de la Rochefoucauld, duc d'Estissac, né à Mello (Oise), 1796-1856, prit part, comme officier de cavalerie, aux dernières luttes de l'Empire, épousa la fille du général Dessolles, fut aide de camp du duc d'Orléans, 1828, député depuis 1830, et entra à la Chambre des Pairs en 1839.

La Rochefoucauld-Doudeauville (Ambroise-Polycarpe **de**), né à Paris, 1765-1841, émigra et rentra en France sous le Consulat. Il ne s'occupa que d'œuvres de bienfaisance. Pair de France en 1814, directeur des postes, 1821, ministre de la maison du roi, 1824, il fut opposé toujours à la liberté de la presse. Il refusa de prêter serment en 1830.

La Rochefoucauld-Surgères (Alexandre-Nicolas **de**), marquis de Surgères, 1709-1760, lieutenant général en 1748, écrivit une comédie en vers, l'*Ecole du monde*, 1739, des romans, abrégés de la Calprenède (*Cassandre* et *Pharamond*), des opuscules sur la guerre, la morale, etc., réunis en 1 vol. in-8°, 1802. — Son fils, *Jean-Frédéric*, 1734-1788, a publié en 1783-85, sous le nom de *Ramassis*, 3 vol. in-12, un recueil de dix-huit traités de morale.

La Rochefoucauld-Bayers (François-Joseph **de**), né à Angoulême, 1735-1792, évêque de Beauvais en 1772, défendit aux Etats-généraux les priviléges du clergé, s'enfuit avec son frère, *Pierre-Louis*, évêque de Beauvais, et fut arrêté avec lui; tous deux périrent aux Carmes, dans les massacres de septembre.

La Roche-Guilhem (Mlle de), d'une famille protestante, 1640-1710, se réfugia en Hollande, puis en Angleterre, à la révocation de l'édit de Nantes. Elle a imité Mlle de Scudéry dans ses romans maintenant oubliés, *Arioviste, Almanzaïde, Astérie ou Tamerlan, le Grand Scanderbeg, les Amours de Néron, Histoire des Favorites*, etc.

La Roche-Guyon, commune de l'arr. et à 16 kil. N. O. de Mantes (Seine-et-Oise), sur l'Oise. Ancien château, qui appartint à Louvois.

La Rochejaquelein (Henri **du Verger**, comte de), chef vendéen, né au château de la Durbellière, près de Châtillon-sur-Sèvre, 1772-1794, fils du marquis de La Rochejaquelein, maréchal de camp, fit partie de la garde constitutionnelle de Louis XVI, et, après le 10 août, rejoignit Lescure, son parent, à Clisson. L'un des premiers chefs des paysans soulevés, il leur disait: « Si j'avance, suivez-moi; si je recule, tuez-moi; si je meurs, vengez-moi! » Vainqueur de Quétineau aux Aubiers, il prit Bressuire, Thouars, Chantonay. Après la mort de Lescure, il fut élu général en chef des Vendéens, qui avaient passé la Loire; il prit Candé, Château-Gontier, fut vainqueur à Laval, à Entrames, mais échoua devant Granville. Dans la retraite il s'empara de la Flèche, mais fut mis en déroute au Mans. Il put avec peine repasser la Loire et fut tué dans un engagement près de Nouaillé.

La Rochejaquelein (Louis **du Verger**, marquis de), frère du précédent, né à Saint-Aubin-de-Beaubigné, 1777-1815, émigra à la Révolution, combattit à Saint-Domingue contre les noirs révoltés, rentra en France en 1801 et épousa, 1802, la veuve du marquis de Lescure. Il repoussa toutes les avances qui lui furent faites par le gouvernement impérial. L'un des premiers, au commencement de 1814, il s'agita pour le retour des Bourbons, dans les provinces de l'Ouest, de la Vendée jusqu'à Bordeaux. Il fut nommé commandant des grenadiers à

cheval de la maison du roi. Après le 20 mars 1815, il passa en Angleterre, rassembla un convoi de poudre et d'armes, débarqua à Croix-de-Vie sur les côtes de la Vendée, 15 mai, et appela les Vendéens aux armes. Attaqué par les troupes impériales, il fut tué au Pont-des-Mathis, 4 juin.

La Rochejaquelein (MARIE-LOUISE-VICTOIRE **de Donnissan**, marquise DE), femme du précédent, né à Versailles, 1772-1857, filleule de Mme Victoire, épousa le marquis de Lescure, son cousin-germain, partagea ses dangers dans la Vendée et reçut son dernier soupir. Elle parvint à s'échapper dans la déroute de Savenay, rentra en France en 1795, et épousa plus tard le marquis de La Rochejaquelein. Après la mort de son second époux, elle consacra ses loisirs à la publication de ses intéressants *Mémoires*, plusieurs fois réimprimés.

La Rochejaquelein (HENRI-AUGUSTE-GEORGES **du Verger**, marquis DE), fils des précédents, né au château de Citran (Gironde), 1805-1866, sortit de Saint-Cyr en 1823, fit la campagne d'Espagne, et fut nommé pair de France, en 1825. Il fit la campagne de 1828 contre les Turcs, comme volontaire dans l'armée russe. Il donna sa démission de pair après 1830, fut député de Ploërmel depuis 1842, prêta un concours très-actif à la république de 1848, et fit partie de la Constituante et de l'Assemblée législative. Vivement attaqué par le parti légitimiste, il se rallia à la politique de Napoléon III et fut nommé sénateur, le 31 décembre 1852.

La Romana (PEDRO **Caro y Sureda**, marquis DE), né à Palma, 1761-1811, servit dans la marine, puis dans l'armée de terre, combattit les Français jusqu'au traité de Bâle, 1795; et, plus tard, conduisit le corps d'Espagnols, qui servit avec les Français, en Poméranie, 1807. Il refusa de reconnaître le roi Joseph, et put rentrer en Espagne sur une escadre anglaise. Il commanda les provinces du Nord insurgées contre les Français et a laissé un journal et une correspondance.

Laromiguière (PIERRE), philosophe, né à Livignac (Aveyron), 1756-1837, membre de la congrégation des *Doctrinaires*, enseigna dans plusieurs colléges les humanités et la philosophie jusqu'à la Révolution. Il ouvrit en 1790, à Toulouse, un cours libre de philosophie, vint à Paris, fut disciple de la grande école normale de 1795 et surtout de Garat, puis fut nommé professeur de logique au Prytanée français et adjoint à la classe des sciences morales et politiques de l'Institut. Il y lut alors deux mémoires sur l'*Analyse des sensations* et la *Détermination du mot idée*. Tribun de 1799 à 1802, il devint professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Paris, et attira un auditoire d'élite pendant deux années. Il se fit suppléer en 1813, resta bibliothécaire de l'Université, et fut élu, en 1833, membre de l'Académie des sciences morales et politiques. — S'écartant des doctrines sensualistes de Locke et de Condillac, Laromiguière a préparé le mouvement spiritualiste du XIXe siècle; il reconnaissait au-dessus de la *sensation* toute passive l'activité de l'âme, qui se révélait dans une faculté supérieure, le *sentiment*, et il donnait une théorie ingénieuse de nos facultés diverses et de l'origine de nos idées, dans un style toujours parfaitement lucide et parfois d'une remarquable élévation. Il avait publié en 1793, à Toulouse, une brochure ayant pour titre : *Projets d'éléments de métaphysique*; mais *les Leçons de philosophie sur les principes de l'intelligence*, 2 vol. in-8°, sont de beaucoup son meilleur ouvrage; il a eu sept éditions de 1815 à 1858. — V. Mignet, *Notice historique sur la vie et les écrits de Laromiguière*, 1855.

Laroque (GILLES-ANDRÉ), sieur de LA LOUTIÈRE, généalogiste, né près de Caen, 1598-1686, d'abord prêtre, puis marié avec dispense du pape, a laissé l'histoire généalogique de plusieurs maisons, un *Traité du blason*, 1673, in-12, *du Ban et de l'Arrière-ban*, 1676, *de la Noblesse*, 1678, de l'*Origine des noms, surnoms et de leur diversité*, 1681, etc.

La Rovère (JULIEN **de**). V. JULES II.

Larra (MARIANO-JOSE **de**), pamphlétaire et auteur dramatique, né à Madrid, 1809-1837, fils d'un médecin renommé qui suivit le roi Joseph en France, rentra en Espagne, 1817, et s'occupa de bonne heure de littérature. En 1832, il publia *le pauvre Jaseur*, pamphlet périodique, que l'autorité arrêta au quatorzième numéro. Sous la régence de Christine, il donna une série d'études de mœurs, remarquables par la vigueur de la pensée et la vivacité du style. Il écrivit aussi un roman, un drame, mais se tua, à la suite d'un désespoir amoureux. Ses *Œuvres* ont paru à Madrid, 1843; à Paris, 1848, 2 vol. in-8°.

Larrey (ISAAC **de**), sieur de GRANCHAMP et DE COURMÉNIL, historien, né à Montivilliers, 1638 ou 1639, mort en 1719, protestant et avocat renommé; ayant vu sa fille aînée, âgée de douze ans, se réfugier dans un couvent pour se faire catholique, il s'enfuit, après avoir couru beaucoup de dangers, jusqu'en Hollande et plus tard en Prusse, 1683. Protégé par l'électeur, il cultiva les lettres et a laissé: *Histoire d'Auguste*, 1690; *Histoire d'Eléonore de Guienne*, 1691 ; *Histoire d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande*, 1697-1713, 4 vol. in-fol. ; *Histoire des sept sages ; Histoire de France sous le règne de Louis XIV*, 1718-1722, 3 vol. in-4° ou 9 vol. in-12, etc.

Larrey (DOMINIQUE-JEAN, baron), chirurgien, né à Baudéan, près Bagnères-de-Bigorre, 1766-1842, fit ses études de chirurgie à Toulouse, sous les auspices de son oncle, Alexis Larrey, fut médecin auxiliaire et chirurgien major de la marine, obtint au concours une place de chirurgien interne aux Invalides, étudia encore sous Desault et Sabatier, puis devint, en 1792, aide-major à l'armée du Rhin. Dès lors il ne cessa de prodiguer sa science infatigable et son dévouement admirable à nos soldats, organisant dès le premier jour des *ambulances volantes*, et multipliant, sur tous les champs de bataille, ses observations et ses inventions chirurgicales. On le vit en Espagne, à Toulon, un instant professeur à l'école du Val-de-Grâce, en Italie, en Egypte; il fit toutes les campagnes de l'Empire, comme chirurgien en chef de la garde impériale ; il était encore à Waterloo, où il fut blessé et pris. Nos soldats l'admiraient et le bénissaient, les étrangers avaient pour lui la plus haute considération ; Napoléon lui légua cent mille francs par son testament, en y joignant ces mots: « l'homme le plus vertueux que j'aie rencontré. » La Restauration, après lui avoir enlevé ses titres et sa pension, les lui rendit en 1818 ; il fut chirurgien en chef des Invalides et du Gros-Caillou, membre de l'Académie de médecine et de l'Académie des sciences. Il continua ses travaux et ses services jusqu'au dernier jour ; il mourut en revenant d'une inspection dans tous les hôpitaux de l'Algérie. On lui doit beaucoup de procédés chirurgicaux très-ingénieux, et il a fait une foule d'observations et de recherches importantes sur presque toutes les maladies qui sont du ressort de la chirurgie. Il a écrit un assez grand nombre de mémoires, qui sont dans les recueils de l'Académie de médecine et de l'Académie des sciences: *Mémoires sur les amputations des membres à la suite des coups de feu*, 1797 ; *Relation historique et chirurgicale de l'expédition de l'armée d'Orient*, 1803, in-8°; *Mémoires de chirurgie militaire*, 1812-17, 4 vol. in-8°; *Considérations sur la fièvre jaune*, 1821 ; *Recueil de mémoires de chirurgie*, 1822; *Clinique chirurgicale*, 1829-36, 5 vol. in-8° avec atlas; *Notice sur le choléra-morbus*, 1831 ; *Relation médicale de campagnes et voyages de* 1815 *à* 1840, etc., etc. — On lui a élevé une statue en bronze dans la cour du Val-de-Grâce et une autre dans la salle des séances de l'Académie de médecine.

Larrivée (HENRI), chanteur de l'Opéra, né à Lyon, 1733-1802, d'abord garçon perruquier, jouit de 1754 à 1786 d'un succès non interrompu, dû à sa voix brillante et sonore, et à la noblesse de son jeu.

Larrons (Iles des). V. MARIANNES.

Lars, mot qui signifiait *roi* chez les Etrusques.

Lartius (TITUS FLAVUS), consul, 501 av. J. C., fut le premier dictateur, en 498. Il battit les Fidénates et prit leur ville.

La Rue (CHARLES **de**), prédicateur et écrivain, né à Paris, 1643-1725, professa chez les jésuites, et surtout au collége Louis-le-Grand avec le plus brillant succès. Il se fit aussi une grande réputation d'éloquence; on lui reconnaît beaucoup de facilité pour la poésie. On a de lui 4 vol. de *Sermons* et d'*Oraisons funèbres*, parmi lesquelles on remarque celles du *maréchal de Luxembourg* et du *duc de Bourgogne*, ainsi que les *Sermons sur les évangiles du carême* (1706); *Panégyriques des saints, avec quelques autres sermons*, 2 vol. in-12; un recueil de vers latins, *Carminum libri IV;* des tragédies latines, *Cyrus restitutus, Lysimachus;* des éditions estimées de Virgile et d'Horace, dans la collection *ad usum Delphini;* des tragédies françaises, *Lysimaque* et *Sylla*. On le croit même l'auteur de deux comédies, l'*Andrienne* et l'*Homme à bonne fortune*, représentées sous le nom de son ami, l'acteur Baron.

La Rue (GERVAIS, abbé **de**), né à Caen, 1751-1835, fut professeur à Caen, ne voulut pas prêter serment à la constitution civile du clergé, se réfugia en Angleterre, et y continua ses études sur les antiquités anglo-

normandes. Il découvrit à la tour de Londres un grand nombre de poëmes français du moyen âge, qu'il commença à faire connaître. En 1808, il fut nommé professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Caen; en 1815, membre correspondant de l'Institut. On lui doit : *Mémoire sur les bardes armoricains*, 1815; *Essai sur la ville de Caen*, 1820, 2 vol.; *Recherches sur la tapisserie dite de la reine Mathilde*, 1824; *Essais sur les bardes, les jongleurs et les trouvères normands*, 3 vol. in-8°, 1834; etc.

Laruette (Jean-Louis), chanteur et compositeur, né à Paris, 1731-1792, débuta à l'Opéra-Comique en 1762 et a laissé son nom aux rôles de *pères* et de *tuteurs* qu'il joua avec un grand succès. Il a composé la musique de plusieurs pièces à ariettes: *le Docteur Sangrado*, *l'Heureux déguisement*, *Cendrillon*, *le Dépit amoureux*, etc.

Laruns, ch.-l. de canton de l'arr. et à 33 kil. S. d'Oloron (Basses-Pyrénées), à l'entrée de la vallée d'Ossau; 2,279 hab. Haut fourneau pour le traitement du cuivre; eaux minérales.

Larves ou **Lémures**, mauvais esprits, chez les Romains, créations fantastiques et monstrueuses de la superstition populaire, fantômes des morts coupables et tourmentés. On les représente sous une forme maigre, avec une apparence de squelettes. — La fête des *Lémuries* se célébrait pendant trois nuits, 9, 11 et 13 mai; on disait qu'elle avait été instituée par Romulus, pour apaiser l'esprit irrité de son frère Rémus qu'il avait tué, et l'on faisait venir de Rémus le nom de Lémures, par le changement de *r* en *l*.

La Sablière (Antoine **de Rambouillet**, sieur de), financier et poëte, né à Paris, 1624-1679, fils du financier Rambouillet, protestant, fut comme lui l'un des régisseurs des domaines de la couronne. Il a laissé un recueil de madrigaux, dont la première édition parut en 1689; la dernière est de 1825.

La Sablière (Marguerite **Hessein**, Mme **de**), femme du précédent, morte en 1693, fut l'une des femmes les plus instruites et les plus charmantes du XVIIe siècle. Les savants, Sauveur, Roberval, Bernier, ses amis, lui donnaient des leçons; les seigneurs les plus brillants, Lauzun, Rochefort, Brancas, La Fare; les poëtes aimables, comme Chaulieu; les femmes les plus spirituelles, formaient le cercle de M. et de Mme de La Sablière. Elle recueillit La Fontaine chez elle et l'y garda tant qu'elle vécut. Sa liaison avec La Fare fit beaucoup de bruit dans la société polie du XVIIe siècle. Elle se convertit au catholicisme; la mort de son mari augmenta son penchant pour la dévotion; elle abandonna sa maison de la rue Saint-Honoré, se retira aux Incurables, y soigna les malades et y mourut. Elle a laissé quelques pensées chrétiennes, plusieurs fois imprimées à la suite des *Pensées* de La Rochefoucauld. — L'un de ses enfants, *Marguerite*, née en 1658, épousa le marquis de La Mésangère; c'était une belle et aimable personne, à qui La Fontaine dédia *Daphnis et Alcimadure*, et Fontenelle son ouvrage sur *la Pluralité des mondes*.

La Sale ou **La Salle** (Antoine **de**), écrivain, né vers 1398, mort après 1461, fut attaché au service de Louis III, duc d'Anjou, de René d'Anjou, fut précepteur de Jean d'Anjou, duc de Calabre, et composa pour lui une piquante compilation, appelée plaisamment *la Salade*. Il suivit, vers 1448, Louis de Luxembourg, comte de Saint-Pol, à la cour de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, éleva ses enfants, et écrivit probablement *les Quinze Joyes du mariage*, satire souvent imprimée depuis le XVe s. En 1459, il composa son chef-d'œuvre, *l'Hystoire et plaisante Cronicque du petit Jehan de Saintré et de la jeune dame des Belles-Cousines*, qu'il dédia au duc de Calabre. Il a encore écrit *Addicion extraite des Chroniques de Flandres*; plusieurs critiques, entre autres Génin, le regardent comme l'auteur de *la Farce de Patelin*. La dernière édition des *Quinze joyes du mariage* est celle de la *Bibliothèque elzévirienne*, 1853, in-16; celle du *Petit Jehan de Saintré* est de 1843, in-18, dans la *Bibliothèque d'élite* de Gosselin.

Lasale ou **Lasalle** (Robert **Cavelier**, sieur de), voyageur, né à Rouen vers 1640, mort en 1687, se rendit au Canada dès 1668, pour y faire le commerce des fourrures et pour y tenter des découvertes. Après de nombreuses explorations, il obtint de Seignelay une commission pour explorer les contrées voisines du Mississipi, 1678, navigua d'abord sur les grands lacs, et, après bien des souffrances et des vicissitudes, parvint à descendre le grand fleuve depuis le pays des Illinois jusqu'à la mer du Mexique. Il prit possession des pays découverts, au nom de la France, leur donna le nom de Louisiane, et remonta le fleuve pour regagner le Canada, 1681-82. Il revint en France pour répondre aux accusations et aux calomnies dont il avait été la victime; obtint du ministre de nouveaux pouvoirs et quatre bâtiments, pour reconnaître par mer les embouchures du Mississipi, passa devant elles sans les apercevoir, fut abandonné par une partie de ses compagnons, descendit à terre, voulut regagner le pays des Illinois, et fut assassiné par quelques-uns des siens, 1684-1687.

La Salle (Jean-Baptiste **de**), né à Reims, 1651-1719, chanoine de Reims, est célèbre comme fondateur des *Frères des écoles chrétiennes*, dont l'institut fut approuvé par Benoît XIII, en 1725. Il y consacra sa fortune, triompha de tous les obstacles, de toutes les tracasseries, et écrivit pour l'instruction des enfants : *les Devoirs du chrétien envers Dieu*; *les Règles de la bienséance et de la civilité chrétienne*; *Conduite des écoles chrétiennes*; *les Douze vertus d'un bon maître*, etc. Béatifié par Grégoire XVI, il a été canonisé par Pie IX.

La Salle (Philippe **de**), dessinateur et mécanicien, né à Seyssel, 1723-1804, élève de Boucher, gendre d'un négociant de Lyon, introduisit de nombreuses améliorations dans le travail des soieries, créa le genre des étoffes en soie pour meubles, inventa la navette volante pour la fabrication des gazes, obtint, grâce à Turgot, une pension de 6,000 livres, reçut, en 1783, une grande médaille d'or, et, jusqu'à ses derniers jours, donna des preuves de son génie inventif.

Lasalle (Antoine-Charles-Louis, comte de), général, né à Metz, 1775-1809, arrière-petit-fils de Fabert, sous-lieutenant en 1791, exclu, comme noble, des grades de l'armée, s'engagea comme soldat. 1794, et, par son courage brillant, devint chef d'escadrons à l'armée d'Italie, colonel à l'armée d'Egypte, puis général de brigade. Il se distingua à Austerlitz, dans les campagnes de 1806 et 1807, s'empara de Stettin avec deux régiments de hussards, décida, en Espagne, la victoire de Medina del Rio Seco et celle de Médelin; il fut tué à Wagram.

Lasalle, ch.-l. de canton de l'arr. et à 30 kil. N. E. du Vigan (Gard); 2,515 hab. Bonneterie.

La Sante (Gilles-Anne-Xavier **de**), poëte latin moderne, né près de Redon, 1684-1762, de la Compagnie des jésuites, enseigna à Louis-le-Grand et forma beaucoup d'élèves distingués. Il a laissé: *Orationes*, 2 vol. in-12; *Musæ rhetorices, seu carminum libri VI*; quelques vaudevilles ingénieux : *Agapitus, martyr*, en 3 actes et en vers, avec les chœurs français, par le P. Porée, etc.

La Sauvagère (Félix-François **Le Royer d'Artezet de**), antiquaire, né à Strasbourg, 1707-1781, fut colonel d'artillerie, et s'est toujours occupé de recherches archéologiques. Il a publié plusieurs savantes dissertations: *Recueil d'antiquités dans les Gaules*, 1770, in-4°; *Recueil de dissertations*, etc., 1776, in-8°.

Lascaris, nom d'une ancienne famille byzantine. Théodore Lascaris, gendre de l'empereur Alexis III, fut proclamé empereur au moment où les croisés latins entraient dans Constantinople, avril 1204, se réfugia en Asie, fonda l'empire de Nicée, 1206-1222, et se défendit habilement contre les Latins et contre David, qui avait pris le titre d'empereur à Trébizonde. Il eut pour successeur son beau-frère, Jean Vatace. — Théodore II Lascaris, fils de Vatace, régna après lui, de 1255 à 1259. — Son fils, Jean Lascaris, né vers 1250, régna de 1259 à 1261, fut détrôné par Michel Paléologue, son tuteur, qui lui fit crever les yeux et le relégua dans l'exil. — Un Génois, Guillaume, comte de Vintimille, épousa une fille de Théodore II, et sa postérité a conservé le nom de Lascaris dans le comté de Nice jusqu'au XVe s.

Lascaris (Constantin), grammairien grec de la même famille, quitta Constantinople en 1454, fut chargé, par François Sforza, duc de Milan, d'enseigner le grec à sa fille Hippolyte, écrivit pour elle sa *Grammaire grecque*, le premier livre imprimé en grec en Italie, 1476, vécut quelque temps à Rome auprès de Bessarion, puis enseigna le grec à Naples, où l'avait appelé le roi Ferdinand. Il mourut à Messine en 1493.

Lascaris (André-Jean), surnommé *Rhyndacenus*, originaire de Rhyndacus en Phrygie, 1445-1535, trouva un asile à Florence, auprès de Laurent de Médicis; recueillit pour lui, en Grèce, de précieux manuscrits, fut appelé en France par Charles VIII, et enseigna le grec à Paris, où il eut pour élèves Budé et Danès. Deux fois ambassadeur de Louis XII à Venise, 1503 et 1505, il fut chargé, par Léon X, d'instruire, à Rome, de jeunes nobles venus de la Grèce et dirigea l'imprimerie pontificale; il aida, en France, Budé à former la bibliothèque de

Fontainebleau, 1518, et revint mourir à Rome. On lui doit : *Anthologia epigrammatum græcorum libri VII*, Florence, 1494, in-4°; *Callimachi hymni, græce*, 1495; *Scholia græca in Iliadem*, Rome, 1517, in-fol.; *Homericarum quæstionum liber*, 1518; *Commentarii in septem tragœdias Sophoclis*, 1518; *Epigrammata græca et latina*, Paris, 1527; *de Veris græcarum litterarum formis ac causis apud antiquos; Orationes*, etc. — V. Villemain, *Lascaris ou les Grecs au XVe siècle*.

Lascaris (Paul), grand maître de l'ordre de Malte, né à Castellar en 1560, élu en 1636, mort en 1657, défendit Malte contre les musulmans, refusa de prendre part aux troubles de Naples et de Sicile en 1648, et fit l'acquisition de l'île de Saint-Christophe, aux Antilles.

Lascars, nom que l'on donne aux indigènes des îles de la mer de Chine, qui se mettent au service des Européens, comme matelots.

Las Casas (Barthélemy **de**), prélat espagnol, né d'une famille noble à Séville, 1474-1566, accompagna son père, qui avait suivi Chr. Colomb dans son premier voyage, entra dans l'ordre des dominicains, retourna en Amérique comme missionnaire, fut gouverneur malheureux de la colonie de Cumana, évêque de Chiapa, et dévoua sa vie entière à la défense des Indiens, victimes de l'avidité cruelle des Espagnols. Il fit plusieurs voyages en Europe pour plaider leur cause auprès de Charles-Quint, écrivit, discuta contre Sepulveda, qui soutenait que les Espagnols devaient exterminer quiconque refusait le baptême; mais, pour épargner les Indiens, il n'a pas, comme on l'a souvent dit, conseillé la traite des nègres, qui se faisait avant lui. Il rentra dans sa patrie en 1551. On a de lui: *Brevissima relacion de la destruccion de las Indias*, Séville, 1552, in-4°, traduit en latin sous ce titre : *Narratio regionum Indicarum per Hispanos quosdam devastatarum*, Francfort, 1598, in-4°; en français, sous ce titre : *Tyrannies et cruautés des Espagnols*, Anvers, 1679, in-4°. Les *Œuvres* de Las Casas, 1552, in-4°, plusieurs fois reproduites, ont été traduites par Llorente, Paris, 1822, 2 vol. in-8°.

Las-Cases (Emmanuel-Augustin-Dieudonné-Marin-Joseph, seigneur **de la Caussade,** marquis de), né au château de Las-Cases, près Revel, 1766-1842, élève de l'Ecole militaire de Paris, entra dans la marine comme aspirant, combattit, à la fin de la guerre d'Amérique, à Gibraltar, à Cadix, fut lieutenant de vaisseau en 1787, fut désigné pour accompagner La Pérouse, mais arriva trop tard pour s'embarquer avec lui, et, à la Révolution, fut l'un des premiers à émigrer. Il s'acquitta bien de plusieurs missions qui lui furent confiées par le prince de Condé, échappa au massacre de Quiberon; donna des leçons à Londres, et conçut dès lors le plan de son *Atlas historique et géographique*, qui parut en 1802, sous le nom de Le Sage et qui eut un grand succès. Rentré en France après le 18 brumaire, il vécut dans l'obscurité; mais, en 1809, s'étant engagé comme volontaire pour repousser les Anglais de Flessingue, son zèle fut remarqué de Napoléon, qui le nomma maître des requêtes, chambellan, comte de l'Empire, et lui confia plusieurs missions importantes. En 1814, il s'exila de lui-même en Angleterre, reprit ses fonctions pendant les Cent-Jours, et, après Waterloo, se dévoua à la fortune de Napoléon. Il le suivit à Rochefort, à Sainte-Hélène, avec son fils, et, chaque soir, il eut soin d'enregistrer les entretiens de la journée. Le 27 novembre 1816, il fut séparé de son maître pour avoir écrit une lettre à Lucien Bonaparte, resta huit mois prisonnier au cap de Bonne-Espérance, et, de retour en Europe, vit ses papiers saisis, vécut en Belgique et ne rentra en France qu'après la mort de Napoléon. Il fut député de Saint-Denis, de 1831 à 1839, et siégea à l'extrême gauche. Il avait publié le *Mémorial de Sainte-Hélène*, 1822-1823, 8 vol. in-8°; ce livre, qui a eu de nombreuses éditions, et qui est resté populaire, « est, suivant l'opinion juste de Walter Scott, le meilleur recueil, non-seulement des pensées véritables de Buonaparte, mais encore des opinions qu'il voulait faire passer comme telles. » — Son fils, *Emmanuel-Pons-Dieudonné*, comte de Las-Cases, né à Saint-Meen (Finistère), 1800-1854, fut à Sainte-Hélène secrétaire de Napoléon, partagea la captivité de son père au Cap, et, de retour en Europe, alla souffleter à Londres Hudson Lowe, qui refusa de se battre en duel; mais, le 11 novembre 1825, il fut l'objet d'une tentative d'assassinat à Passy, et l'on accusa, sans preuves, Hudson Lowe, alors à Paris, d'avoir voulu se venger. Il prit part à la révolution de 1830, fut membre de la Chambre des députés, de 1830 à 1848, accompagna à Sainte-Hélène, 1840, le prince de Joinville, chargé de rapporter en France les restes de Napoléon, publia, en 1841 le *Journal à bord de la Belle-Poule*, et fut nommé sénateur en 1852.

Lascy (Pierre **de**), né dans le comté de Limerick (Irlande), 1678 1751, suivit en France ses parents attachés à la fortune des Stuarts, servit sous Catinat, puis en Autriche, en Pologne et enfin en Russie. Il fut blessé à Poltava, 1709, fut nommé lieutenant général en 1720, servit dans la guerre de la succession de Pologne, sous le prince Eugène, devint feld-maréchal et gouverneur de Livonie, 1735, battit 20,000 Suédois à Helsingfors, 1742, mais fut disgracié sous Elisabeth.

Lascy (Joseph-François-Maurice, comte de), fils du précédent, né à Saint-Pétersbourg, 1725-1801, servit vaillamment Marie-Thérèse contre Frédéric II, et devint feld-maréchal en 1762. Membre du conseil aulique, il introduisit de sages réformes dans l'administration militaire, commanda l'armée impériale contre les Turcs, en 1788, en 1790, et conserva son crédit jusqu'à sa mort.

La Serre (Jean **Puget de**), littérateur, né à Toulouse, 1600-1665, fut garde de la bibliothèque de Gaston d'Orléans, historiographe de France et conseiller d'Etat. Auteur très-fécond, mais fort médiocre, l'une des *victimes* de Boileau, il vendait ses éloges aux grands, et il eut souvent beaucoup de succès. *Le Secrétaire de la cour*, 1625, misérable rapsodie, eut 50 éditions; l'une de ses tragédies, *Thomas Morus*, en 5 actes et en prose, jouée en 1641, attira une telle foule au théâtre, que quatre portiers furent étouffés; Richelieu lui donna des marques de sa bienveillance.

Lasne (Michel), graveur au burin, né à Caen, 1595(?)-1667, a exécuté avec talent plus de 600 pièces, d'après les Carrache, l'Albane, P. Véronèse, le Titien, Rubens, etc.; et beaucoup de portraits. Il avait, dit-on, un merveilleux talent pour exprimer les passions, travaillait vite, mais il fallait pour cela *qu'il fût entre deux vins*.

Lasource (Marie-David-Albin ou Alba), né à Anglès, près Montpellier, 1762-1793, ministre protestant, embrassa la cause de la Révolution avec enthousiasme, fit partie de l'Assemblée législative et y montra sa passion républicaine; mais, à la Convention, il se rapprocha de plus en plus des Girondins, et, tout en votant la mort du roi, se déclara contre le despotisme de Paris, contre la faction orléaniste, contre Robespierre. Arrêté au 2 juin avec les Girondins, il partagea leur sort : « Je meurs, disait-il à ses juges, dans le moment où le peuple a perdu sa raison; et vous, vous mourrez le jour où il la recouvrera. »

Lassa ou **H'Lassa,** v. de l'Empire Chinois, capit. du Thibet, sur le Kaldjao-mouren (la rivière furieuse), à 2,400 kil. S. O. de Pékin; 40,000 hab. A 1 kil. de Lassa, sur la montagne de Bouddha, est situé le palais du Dalaï-lama. Commerce de vases d'or et d'argent, de bijoux, d'étoffes de laine, de bâtons d'odeur pour brûler et d'écuelles de bois. Tous les trois ans part de Lassa pour Pékin une grande caravane escortée de 3,000 hommes.

Lassaigne (Jean-Louis), chimiste, né à Paris, 1800-1859, élève de Vauquelin, professeur de physique et de pharmacie à l'école d'Alfort, 1828, a fait de nombreux travaux de chimie légale et de chimie minérale. Il a publié un livre très-instructif : *Abrégé élémentaire de chimie inorganique et organique, considérée comme science accessoire à l'étude de la médecine, de la pharmacie, de l'histoire naturelle et de la technologie*, 2 vol. in-8°.

Lassay, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 20 kil. N. O. de Mayenne (Mayenne); 2,467 hab. Château du IXe siècle.

Lassay (Armand **de Madaillan de Lesparre,** marquis de), fut célèbre au XVIIe siècle par ses aventures romanesques. Brave, il quitta le service du roi, qui lui garda rancune, et se retira presque du monde, pour épouser Marianne Pajot, cette fille d'un apothicaire que Charles IV de Lorraine avait voulu jadis épouser, 1677. Plus tard il suivit les princes de Conti dans leur voyage de Hongrie, fut aimé à Rome de la princesse de Hanovre, Sophie-Dorothée, se remaria une troisième fois, s'enrichit, à l'époque du système de Law, fut l'ami du cardinal Fleury, et a écrit le *Recueil de différentes choses*, 4 vol., qui renferme des choses profondes parmi beaucoup de frivolités, et des faits curieux parmi beaucoup de détails oiseux.

Lasseube, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 15 kil. N. E. d'Oloron (Basses-Pyrénées), sur la Baïse. Bois de construction; 2,624 hab., dont 494 agglomérés.

Lassigny, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 20 kil. N. de Compiègne (Oise); 964 hab.

Lassus (Orland ou Roland **de**), compositeur belge, né à Mons, 1520-1594, s'appelait *Roland de Lattre*, mais changea son nom et quitta son pays. bien jeune encore, parce que son père avait été condamné comme faux monnayeur. Il suivit Ferdinand de Gonzague à Milan et en Sicile, où il acheva de s'instruire dans la musique. Il fut maître de chapelle de Saint-Jean-de-Latran, de Notre-Dame d'Anvers, de la cour de Bavière, et acquit une réputation universelle. Il fut l'égal de Palestrina, partout recherché, partout honoré; Charles IX lui fit, à Paris, de riches présents; l'empereur Maximilien II lui accorda des lettres de noblesse. L'excès du travail lui enleva la raison dans les derniers temps de sa vie. Mons lui a érigé une statue de bronze, en 1853. Il a donné à la musique religieuse un caractère grave et simple, il est le chef de l'école allemande; sa musique légère est élégante, facile, digne d'être populaire. On a de lui 53 messes, des motets, des hymnes, des psaumes, plus de 800 morceaux de musique profane; ses œuvres s'élèvent au nombre de 2,337. Un choix en a été publié par son fils sous le titre de *Magnum opus musicum*, Munich, 1604, 7 vol. in-fol.

Lassus (Jean-Baptiste-Antoine), architecte, né à Paris, 1807-1857, élève de Labrouste, quitta l'École des beaux-arts en 1830, et s'occupa surtout d'études archéologiques, et de restauration d'édifices anciens. Il fut chargé d'inspecter les travaux de la Sainte-Chapelle, de restaurer Saint-Germain-l'Auxerrois, Notre-Dame de Paris, d'élever l'église de Belleville, etc. Outre de nombreux articles dans les *Annales archéologiques*, il a écrit la *Monographie de la cathédrale de Chartres*, 1845, in-fol.

Lasteyrie-Dusaillant (Charles-Philibert, comte de), agronome et philanthrope, né à Brives-la-Gaillarde, 1759-1849, après avoir voyagé en Angleterre, en Italie, en Suisse, devint l'ami de La Fayette, à l'époque de la révolution, resta en France, malgré la Terreur; puis fit de nouveaux voyages pour recueillir partout d'utiles observations et perfectionner ses connaissances en économie rurale. Il a introduit ou perfectionné beaucoup de cultures en France; il a contribué à importer les moutons mérinos; il a créé à Paris la première imprimerie lithographique. Membre actif de la plupart des sociétés agricoles, industrielles, philanthropiques, très-libéral dans ses idées, il a écrit beaucoup de livres d'agriculture et d'instruction élémentaire; il a fondé et dirigé pendant plusieurs années le *Journal des connaissances usuelles et pratiques*.

Lastic (Jean **Bonpar de**), grand-maître des Hospitaliers, né en Auvergne, 1371, fut élu en 1437 et mourut en 1454. Il repoussa, en 1440 et en 1444, deux attaques du sultan d'Égypte. Il refusa de se reconnaître vassal du sultan.

Lasus, poëte lyrique grec, né à Hermione en Argolide. vivait au VIe siècle av. J. C., fut le maître de Pindare, vécut à Athènes du temps d'Hipparque, et fut l'ennemi de Simonide. Il perfectionna le dithyrambe, traita des sujets philosophiques et fut mis au nombre des sages. Il ne reste de lui que quelques vers.

La Suze (Henriette **de Coligny,** comtesse de), femme poëte, 1618-1673, fille de Gaspard de Coligny, maréchal de France, épousa en secondes noces le comte de la Suze, mais bientôt fit casser son mariage par arrêt du Parlement, 1653. Elle abjura le protestantisme, reçut dans sa maison les beaux esprits du temps, menant une vie facile, et écrivant des vers. *Les Poésies de Mme la comtesse de la Suze*, imprimées en 1656, se trouvent souvent depuis lors dans les *Recueils de poésies galantes*.

La Taille (Jean **de**), poëte, né à Bondaroy, près de Pithiviers, vers 1540, mort en 1608, combattit avec les calvinistes dans les premières guerres de religion et fut blessé à Arnay-le-Duc. Il a laissé de nombreux écrits: *Saül le furieux, tragédie prise de la Bible*, 1572; *la Famine ou les Gabaonites*, 1573; *la Mort de Pâris Alexandre et d'Œnone*, poëme; *les Corrivaux*, *le Négromant*. comédies en 5 actes et en prose; des *Élégies*, etc. On lui doit encore : *Discours notable des Duels*, 1607, in-12, ouvrage rempli de faits curieux, et le P. Lelong lui attribue l'*Histoire abrégée des singeries de la Ligue*, souvent imprimée avec la *Satyre Ménippée*.

La Taille (Jacques **de**), poëte, frère du précédent, né à Bondaroy, 1542-1562, mourut de la peste. Il avait déjà écrit : *la Manière de faire des vers en français comme en grec et en latin; Daire*, tragédie avec chœurs; *Alexandre*, tragédie, etc.

Latakiéh, v. de la Turquie d'Asie, sur la Méditerranée, dans le pachalik de Beyrouth (Syrie); 6,000 hab.; anc. *Laodicée*. Commerce de tabac excellent et d'éponges fines pêchées sur la côte de Syrie entre Latakiéh et Djébaïl. — Latakiéh, *Laodicæa combusta*, est un bourg de 500 âmes au N. O. de Koniéh, en Caramanie.

La Thaumassière. V. Thaumassière (La).

La Thorillière (François **Lenoir,** sieur de), auteur et comédien français, né vers 1626, mort en 1680, était capitaine d'infanterie, lorsqu'il obtint de Louis XIV la permission de se faire acteur. Il entra dans la troupe du Marais, passa à celle de Molière, au Palais-Royal, 1662, et alla, après la mort de Molière, au théâtre de l'hôtel de Bourgogne en 1673. Il fit jouer sans succès, en 1667, la tragédie de *Cléopâtre*. — Son fils, *Pierre*, né à Paris, 1659-1731, reçut de Molière ses premières leçons, débuta à Paris en 1684, et pendant 47 ans joua avec talent les rôles de comédies avec beaucoup de succès. — Cette famille a donné d'autres comédiens au théâtre.

La Thuillerie (Jean-François **Juvenon,** dit), acteur et auteur, 1653-1688, débuta au théâtre de l'hôtel de Bourgogne, en 1672, dans les premiers rôles tragiques, et passa au théâtre de la rue Guénégaud, 1680. Il fit jouer deux comédies, *Crispin précepteur* et *Crispin bel esprit*, et deux tragédies, *Soliman* et *Hercule*, que les contemporains ont attribuées à l'abbé Abeille.

Lathus, commune du cant. et de l'arr. de Montmorillon (Vienne); 2,375 hab.

Laticlave, tunique des anciens Romains, que les consuls et les patriciens pouvaient seuls porter. Elle était bordée d'une large bande de pourpre.

Latil (Jean-Baptiste-Marie-Anne-Antoine **de**), prélat, né aux îles Sainte-Marguerite, 1761-1839, élevé à Saint-Sulpice, refusa de prêter serment à la constitution civile du clergé, émigra, fut l'aumônier du comte d'Artois, et, de retour en France avec le prince, fut nommé évêque d'Amyclée *in partibus*,1816, évêque de Chartres, 1821, archevêque de Reims, 1824; il sacra Charles X en 1825. Pair de France en 1823, comte, ministre d'État, cardinal, 1826, il reçut même le titre de duc. On lui a attribué une grande influence dans la question du rappel des jésuites et dans la publication des ordonnances de juillet.

Latimer (Hugh), né à Thurcaston (Leicester), 1472-1555, d'abord prêtre catholique zélé, écrivit contre le luthéranisme, puis, entraîné par son ami, Th. Bilney, il devint un réformiste ardent. Il comparut plusieurs fois devant les tribunaux ecclésiastiques; mais protégé par Th. Cromwell, chapelain d'Anne Boleyn, il fut nommé évêque de Worcester. Son zèle déplut à Henri VIII, qu'il n'avait pas d'ailleurs ménagé; il refusa d'accepter le bill des six articles et fut mis à la Tour. Rendu à la liberté sous Édouard VI, il resta dans la vie privée. Mais sous Marie Tudor, il fut victime de la réaction catholique et brûlé vif à Oxford.

Latin (Empire). Il fut formé par les Croisés latins de la 4e croisade, en 1204, après la prise de Constantinople. Dès le premier jour il fut faible, attaqué par les Grecs et les Bulgares; il finit en 1261. Les empereurs furent :

Baudouin Ier.	1204
Henri.	1206
Pierre de Courtenay. .	1216
Robert de Courtenay.	1219
Baudouin II.	1228
Jean de Brienne. . .	1231
Baudouin II.	1237-1261

Latini (Brunetto), encyclopédiste italien, né à Florence, 1230-1294, eut une grande réputation par sa science, ses leçons, ses élèves, comme Guido Cavalcanti et Dante. Exilé, il se retira en France, probablement de 1260 à 1264, et écrivit alors son *Livre du Trésor*. Rentré à Florence, après le triomphe de Charles d'Anjou, il fut syndic de la commune en 1264. Il avait écrit de nombreux opuscules, traductions du grec et du latin, discours, petits poëmes, comme *le Tesoretto*, petit poëme en trois mille vers, où il célèbre quelques vertus; mais, son œuvre capitale est *le Trésor*, qu'il a composé en français. C'est un sommaire des différentes branches de la philosophie réunies en un corps; il traite : 1° des premiers temps, des premiers gouvernements, de la nature de toutes choses; 2° des vices et des vertus; 3° de l'art de parler selon la rhétorique et de la philosophie. Il a écrit

en français, à cause de l'excellence et de l'universalité de cette langue. Il y a beaucoup de manuscrits du *Trésor*; M. Chabaille a été chargé par le ministère de l'instruction publique de donner une édition savante de ce livre, curieux pour le fond et pour la forme.

Latinus, fils de Faune et de Marica, suivant les traditions rapportées par Virgile, fut roi du Latium. Il eut de sa femme Amate, Lavinie, qui, d'abord fiancée à Turnus, épousa Énée. On dit qu'il mourut dans un combat contre Mézence.

Latitude, distance d'un lieu du globe à l'équateur, mesurée en degrés, minutes, secondes. Il y a 90 degrés de latitude N. et 90 degrés de latitude S.

Latitudinaires, secte protestante, dont les partisans revendiquent la plus grande *latitude* dans l'interprétation de la Bible.

Latium, ancien pays de l'Italie, entre l'Etrurie et la Sabine au N., le pays des Marses et le Samnium à l'E., la Campanie au S. et la mer Tyrrhénienne à l'O. Il se divisait en deux parties : le *vieux Latium* comprenait les Eques, villes: Préneste, Vitellia, Carseoli; les Herniques, villes: Terentinum, Anagnia, Aletrium, Verulæ, Frusino; les Latins, villes: Rome, Nomentum, Crustumerium, Tibur, Fidenæ, Antemnæ, Ostia, Gabii, Laricum, Tusculum, Bovillæ, Laurentum, Alba-Longa, Aricia, Lavinium, Signia, Velitræ, Lanuvium, Corioli, Ardea, Norba, Setia. Le *nouveau Latium* comprenait les Volsques, villes: Arpinum, Aquinum, Casinum, Sora, Fregellæ, Fabrataria, Ecetra, Privernum, Terracina ou Anxur, Circeii, Antium ; les Auronces, villes: Fundi, Minturnæ, Suessa, Sinuessa. Le pays est traversé par l'Apennin qui projette un contre-fort parallèle à la côte, et qui s'étend le long et au S. du Liris, depuis Préneste jusqu'à Minturnes; un de ses sommets était le mont Algide au S. E. de Rome, près d'Albe la Longue. Il était arrosé par le Tibre et l'Anio, son affluent, et par le Liris. Voy. E. Desjardins, *Topographie du Latium*, 1854.

Latium (Droit de) ou Droit latin, *jus latinum*. C'était l'ensemble des droits que possédaient les Latins, d'abord alliés, puis sujets de Rome. Il était inférieur au droit de cité, mais supérieur au droit italique ; c'était la voie la plus sûre et la plus ordinaire pour arriver au droit des Romains. Quand toute l'Italie eut reçu le droit de cité, on donna le droit latin à des villes ou à des peuples des provinces.

Latmos, montagne de l'Asie Mineure, entre Milet et Héraclée, où Diane venait visiter Endymion. Il y eut une ville de *Latmos*, plus tard Héraclée.

Latofao ou **Leucofao,** auj. *Lafaux*, entre Soissons et Laon (D. de l'Aisne). Bataille de 594 gagnée par Frédégonde et les Neustriens sur les Austrasiens; bataille de 680 gagnée par Ebroïn, maire du palais de Neustrie sur Pepin d'Héristal et Martin, maires d'Austrasie.

Latomies, carrières de l'ancienne Syracuse, qui furent converties en prison. L'une d'elles fut appelée l'*Oreille de Denys*, parce que le tyran venait épier les paroles des prisonniers qui y étaient renfermés ; elle était très-sonore.

Latone, fille du Titan Cœus et de sa sœur Phébé, fut la mère de Diane et d'Apollon. Junon la poursuivit de sa jalousie par toute la terre ; elle fut enfin reçue dans l'île de Délos, que Neptune fit sortir du sein des flots. Elle y mit au monde ses deux enfants. Apollon la délivra du serpent Python et la vengea de Niobé. Son culte était lié à celui d'Apollon.

Latouche (Guimond **de**). V. Guimond.

La Touche-Tréville (Louis-René-Madeleine **Le Vassor de**), amiral, né à Rochefort, 1745-1808, garde de la marine à douze ans, se distingua dans la guerre d'Amérique et prit part à la rédaction du code maritime de 1786. Capitaine de vaisseau, député de la noblesse aux États-généraux, il fut l'un des premiers à se réunir au tiers état. Contre-amiral en 1792, incarcéré jusqu'au 9 thermidor, il fut réintégré dans son grade par le gouvernement consulaire. Il réunit à Boulogne les éléments de la flotte destinée contre l'Angleterre. De 1801 à 1803, à la tête d'une escadre, il prit part à l'expédition de Saint-Domingue. Nommé vice-amiral, il était déjà malade; il voulut mourir à son poste sur *le Bucentaure*.

Latouche (Hyacinthe **Thabaud de**), connu sous le nom de *Henri de* Latouche, poëte et romancier, né à la Châtre, 1785-1851, eut une place aux droits réunis, sous Français de Nantes, tout en s'occupant beaucoup de littérature; débuta en 1811 par un poëme sur la mort de Rotrou, qui eut une mention à l'Institut, et par une comédie en vers, jouée à l'Odéon : *les Projets de sagesse*. Sous la Restauration, il publia l'*Histoire du procès Fualdès*, les *Mémoires de Mme Manson*, les *Lettres à David sur le salon de* 1819, la *Biographie pittoresque des députés*, les *Dernières lettres de deux amants de Barcelone*. Il se fit surtout apprécier par deux comédies en vers, *Selmours*, en 3 actes, et *un Tour de faveur*, en 1 acte, 1818 ; par de petits poëmes imités de l'anglais et de l'allemand, d'une couleur romantique assez neuve, avec de jolis vers, mais en général d'une expression pénible. Il a publié, en 1819, les *Œuvres inédites* d'André Chénier. On lui doit la *Correspondance de Clément XIV et de Carlin*, 1827, le roman de *Fragoletta* qui n'eut qu'un demi-succès, la *Reine d'Espagne*, qui tomba complétement au Théâtre-Français, 1831. Il se montra violent dans le *Figaro*, dont il fut le rédacteur en chef, 1831-1832. De nouveaux romans qu'il composa de 1835 à 1845 firent peu de bruit. *La Vallée aux loups*, 1833, deux volumes de vers, les *Adieux*, 1843, les *Agrestes*, 1844, ont plus de mérite. En 1852, on a publié ses dernières poésies, sous le titre de : *Encore adieu*.

La Tour (Charles-Antoine-Maximilien **Baillet**, comte de), général autrichien, né au château de la Tour (Luxembourg), 1737-1806, devint colonel du fameux régiment de dragons qui prit le nom de La Tour. Il combattit la révolte des Brabançons, se distingua à Wattignies, 1793, fut battu par Jourdan, 1794-1795, par Moreau, surtout à Biberach, 1796, fut gouverneur de la Styrie et de la Haute-Autriche.—Son fils, *Théodore*, 1780-1848, devint aussi feld-maréchal ; il était ministre de la guerre en 1848, lorsqu'il fut massacré par le peuple de Vienne dans l'insurrection du 7 octobre.

Latour (Maurice-Quentin **de**), peintre, né à Saint-Quentin, 1704-1788, fut d'abord peintre de portraits à Paris, 1727, et obtint un grand succès en employant le pastel avec talent. Suivant les conseils de Louis de Boullongne, il apprit à dessiner, ne reparut au Salon qu'en 1737, et dès lors jouit d'une réputation méritée. Ses beaux portraits se sont conservés, malgré leur fragilité, et sont encore admirés. Il fut membre, puis directeur de l'Académie de peinture, 1744-1746; peintre du roi, 1750. Il employa sa fortune à encourager les arts, fonda à Saint-Quentin des institutions charitables et une école gratuite de dessin. On lui a érigé une statue en 1856.

La Tour d'Auvergne, ch.-l. de canton de l'arr. et à 55 kil. E. d'Issoire (Puy-de-Dôme); 2,235 hab., dont 745 agglomérés. Ancien château des seigneurs de La Tour.

La Tour-d'Auvergne (Maison de), famille noble, connue dès le XIIe s., qui hérita par mariage du comté d'Auvergne, en 1389, et a formé plusieurs branches, celles des ducs de Bouillon, des vicomtes de Turenne, des barons de Murat, etc.

La Tour-d'Auvergne (Henri **de**), vicomte de Turenne, *duc de Bouillon*, 1555-1623, calviniste, partisan dévoué de Henri de Navarre, épousa, grâce à lui, en 1591, Charlotte de la Marck, qui lui apporta le duché de Bouillon et la principauté de Sedan. Maréchal en 1592, il voulut, par ambition, se mettre à la tête du parti protestant contre Henri IV, se compromit par ses relations avec Biron et les Espagnols, fut forcé de se soumettre et d'abandonner Sedan au roi, 1602-1606. Sous Louis XIII, il se déclara contre Concini, puis contre le connétable de Luynes. Il a fondé l'université protestante de Sedan et a laissé des *Mémoires*, 1666. De son second mariage avec Isabelle de Nassau, il eut le second duc de Bouillon et le maréchal de Turenne.

La Tour-d'Auvergne (Frédéric-Maurice **de**), *duc de Bouillon*, fils aîné du précédent, né à Sedan, 1605-1652, abjura le calvinisme en 1634, fut l'un des ennemis de Richelieu, se révolta avec le comte de Soissons et prit part au combat de la Marfée, 1641; mêlé au complot de Cinq-Mars, il ne recouvra sa liberté qu'en livrant Sedan. Il joua un rôle dans les troubles de la Fronde et entraîna dans la révolte son frère, Turenne. Il venait de se réconcilier avec la cour, quand il mourut.

La Tour-d'Auvergne (Théophile-Malo **Corret de**), né à Cairhaix (Finistère), 1743-1800, descendant d'une branche bâtarde de la famille de Bouillon, élève de l'École militaire, admis dans les mousquetaires noirs en 1767, puis sous-lieutenant au régiment d'Angoumois, se distingua, comme volontaire, au siége de Mahon, 1781, et embrassa avec ardeur la cause de la Révolution. Il était capitaine et refusa tout avancement; il se distingua à l'armée des Alpes, puis à l'armée des Pyrénées occidentales. Le général Servan le mit à la tête d'un corps

de huit mille grenadiers, que l'on appela *la colonne infernale*. Après le traité de Bâle, 1795, en revenant de Bordeaux à Brest, il fut pris par un corsaire anglais et resta deux ans prisonnier. Il vint s'établir à Passy, vivant de peu pour être charitable et refusant la fortune qui lui fut offerte par le duc de Bouillon. Ayant appris que le dernier fils de son ami Le Brigant allait être enlevé par la conscription, il obtint l'autorisation de prendre sa place et fit la campagne de 1799 en Suisse, comme simple grenadier. Le Premier Consul lui décerna un sabre d'honneur et le nomma *premier grenadier de la république;* la Tour d'Auvergne refusa ce titre, qui lui est resté. Il venait de rejoindre l'armée de Moreau, lorsqu'il fut tué d'un coup de lance à Oberhausen, près de Neubourg. Lorsqu'on l'enterra au milieu de branches de laurier et de chêne, un grenadier le plaça « comme il était de son vivant, faisant toujours face à l'ennemi. » L'armée porta son deuil pendant trois jours ; les soldats achetèrent une urne d'argent pour y renfermer son cœur; son nom resta inscrit en tête des registres de la 46e demi-brigade, et à l'appel du nom de la Tour-d'Auvergne, le plus ancien sergent, auquel avait été confié son cœur, répondait : « Mort au champ d'honneur ! » On lui a élevé une statue de bronze à Cairhaix, 1841. — Savant distingué, possédant plusieurs langues, il s'est occupé principalement de la langue et de l'origine des anciens Bretons. Il a publié : *Nouvelles recherches sur la langue, l'origine et les antiquités des Bretons*, 1792, in-12, ouvrage réimprimé en 1802, sous le titre d'*Origines gauloises;* un *Précis historique sur la ville de Keraes* (Carhaix) a paru dans le *Dictionnaire de la Bretagne*, par Ogée.

La Tour-de-France, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 25 kil. N. O. de Perpignan (Pyrénées-Orientales), sur l'Agly. Vins, eaux-de-vie; 1,510 hab.

La Tour-du-Pin, ch.-l. d'arr. à 64 kil. N. de Grenoble (Isère), sur la Bourbre, par 45° 33′ 50″ lat. N. et 3° 6′ 44″ long. E.; 3,165 hab.

La Tour-du-Pin (Maison de), famille noble, dont on fait remonter l'origine aux dauphins du Viennois.

La Tour-du-Pin-Gouvernet (René **de**), né à Gouvernet (Dauphiné), 1543-1619, l'un des chefs du parti calviniste dans le Dauphiné, sous Lesdiguières, devint maréchal de camp en 1591, chambellan, membre du conseil d'Etat, commandant du Bas-Dauphiné. — Son fils *Hector*, fut aussi chef des protestants au commencement du XVIIe siècle. — Son petit-fils *René*, 1620-1687, abjura le calvinisme, se distingua dans les guerres de Louis XIV, devint lieutenant général et fut gouverneur de la Franche-Comté. — *Philis* de la Tour-du-Pin de la Charce, femme de la même famille, contribua à repousser du Dauphiné les troupes du duc de Savoie, en 1692. — *Jean-Frédéric* de la Tour-du-Pin-Gouvernet, né à Grenoble, 1727-1794, se distingua dans la guerre de la Succession d'Autriche et dans la guerre de Sept Ans, fut commandant du Poitou et de la Saintonge, député aux Etats-généraux, se rangea du côté du tiers état; fut nommé ministre de la guerre, août 1789, s'efforça de réorganiser l'armée, fut emprisonné, août 1792, et périt plus tard condamné à mort par le tribunal révolutionnaire.

La Tour-Maubourg, famille française, dont la généalogie remonte jusqu'à l'an 1000; elle était originaire du Haut-Languedoc. Plusieurs de ses membres se sont distingués depuis le XVIe siècle surtout.

La Tour-Maubourg (Marie-Charles-César **de Fay**, comte de), 1758-1831, colonel du régiment de Soissonnais en 1789, député de la noblesse aux Etats-généraux, se rallia au tiers état, fut l'un des commissaires chargés de ramener le roi de Varennes à Paris, accompagna La Fayette, comme maréchal de camp, partagea sa longue captivité et fut rappelé en France après le 18 brumaire. Membre du Corps législatif, 1801, du Sénat, 1806, commandant militaire à Cherbourg, il adhéra à la déchéance de Napoléon. Pair de France en 1814, pendant les Cent-Jours, puis, après l'ordonnance de 1819, il défendit toujours les libertés constitutionnelles.

La Tour-Maubourg (Marie-Victor **de Fay,** marquis de), frère du précédent, 1766-1850, était sous-lieutenant des gardes du corps, lorsqu'il défendit Marie-Antoinette, au 6 octobre. Il fit, comme colonel, la campagne de 1792, avec La Fayette, fut pris avec lui par les Autrichiens, mais remis en liberté un mois après. Il rentra en France en 1798, fut aide de camp de Kléber en Egypte, devint général de brigade à Austerlitz, général de division dans la campagne de Pologne. Il se distingua en Espagne, dans la campagne de Russie, fut blessé à la Moskowa, eut une jambe emportée à Leipzig, et adhéra à la déchéance. Pair de France en 1814, créé marquis par Louis XVIII, nommé ambassadeur à Londres, il fut ministre de la guerre, de 1819 à la fin de 1821. Gouverneur des Invalides, 1822-1830, il quitta alors la Chambre des Pairs et fut, en 1835, gouverneur du duc de Bordeaux.

Latour-Maubourg (Charles **de Fay,** comte de), fils aîné du comte César, 1781-1837, suivit la carrière diplomatique et devint, en 1813, ministre plénipotentiaire en Wurtemberg. Il fit la campagne de France, en 1814, comme volontaire. Il fut ministre en Hanovre, puis ambassadeur en Saxe, dans les Deux-Siciles, à Rome; il entra à la Chambre des Pairs en 1831.

Latour-Maubourg (Armand-Charles-Septime **de Fay,** comte de), frère du précédent, 1801-1845, suivit également la carrière diplomatique, fut secrétaire de légation à Lisbonne, dans le Hanovre, chargé d'affaires à Vienne, 1830, ministre plénipotentiaire à Bruxelles, 1832, ambassadeur en Espagne, 1836. Il remplaça son frère à l'ambassade de Rome et fut nommé pair de France, en 1841.

Latran (Basilique de), l'une des 5 basiliques patriarcales de Rome; on l'appelle la *Mère de toutes les églises du monde;* les papes y prennent possession de leur dignité. Elle a été fondée par Constantin, et placée par le pape Lucius II, en 1144, sous l'invocation de saint Jean-Baptiste et de saint Jean l'évangéliste. Elle a été réparée et embellie par plusieurs papes, surtout par Clément XII, qui fit faire sa belle façade par Galilei, en 1734. Il s'y est tenu 12 conciles, dont 5 œcuméniques, 1123, 1139, 1179, 1215 et 1512. — Le palais de Latran, près de la basilique, a été construit sur les ruines du palais de Plautius Lateranus, dont les biens avaient été confisqués par Néron. Il servit de résidence aux papes jusqu'à leur départ pour Avignon, 1308. Il a été reconstruit par Sixte V et Clément XII; Grégoire XVI l'a restauré et converti en musée.

La Trappe. V. Trappe (La).

Latreille (Pierre-André), naturaliste, né à Brive, 1762-1833, abandonné par ses parents, fut protégé par le baron d'Espagnac, gouverneur des Invalides, fut ordonné prêtre à Paris, 1786, et, de retour à Brive, se consacra à l'étude des insectes. Il venait de publier un mémoire sur les *mutilles* de France, lorsqu'il fut arrêté, comme prêtre, pendant la Révolution, enfermé à Bordeaux et condamné à la déportation. La découverte d'un nouvel insecte le sauva en le mettant en rapport avec Bory de Saint-Vincent. Il reprit ses études à Brive, et, après de nouvelles persécutions, vint à Paris. Il fut nommé correspondant de l'Institut, reçut un modique emploi au Muséum, entra à l'Académie des sciences en 1814, et n'obtint qu'en 1829 l'une des deux chaires de Lamarck. Il vécut et mourut pauvre. On a de lui un grand nombre d'ouvrages : *Essai sur l'histoire des Fourmis de la France*, 1798; *Hist. naturelle des Salamandres*, 1800; *Hist. naturelle des Singes, — des Fourmis, — des Reptiles, — des Crustacés et insectes; Genera Crustaceorum et Insectorum, secundum ordinem naturalem in familias disposita*, son principal ouvrage, 1806-9, 4 vol. in-8°; *Mémoires sur divers sujets de l'Histoire naturelle des Insectes, de Géographie ancienne et de Chronologie*, 1819; *Hist. naturelle et Iconographie des insectes coléoptères d'Europe*, 1822; *Recherches géographiques sur l'Afrique centrale*, 1824; *Cours d'Entomologie*, 1831. Il a travaillé au *Règne animal* de Cuvier, au *Voyage de Humboldt*, et a publié un grand nombre de mémoires dans le *Recueil de la Société d'Hist. naturelle de Paris, de la Société Philomatique, du Muséum d'Hist. naturelle*, etc., etc.

La Trémoille, La Trémouille ou **La Trimouille,** ch.-l. de cant. de l'arr. et à 14 kil. N. E. de Montmorillon (Vienne); 1,860 hab.

La Trémoille ou **La Trimouille,** anc. famille, originaire du Poitou, déjà connue au temps des Croisades. Il paraît que la forme *la Trimouille* a prévalu.

La Trémoille (Georges **de**), comte de Guines, de Boulogne et d'Auvergne, comte et baron de Sully, de Craon, de la Trimouille, de Sainte-Hermine, etc., 1385-1446, fut chambellan de Jean sans Peur, dès 1407, puis compagnon de débauches du jeune dauphin, le duc de Guyenne. Il fut pris à Azincourt, 1415, acquit de grands domaines par de brillants mariages, devint l'un des plus riches seigneurs de France, et s'efforça de réconcilier Charles VII avec Philippe le Bon. En 1427, de concert avec le connétable de Richemont, il fit périr le sire d·

Giac, favori du roi; il prit bientôt sa place, fut nommé grand-chambellan de France et fut comblé de faveurs par le faible Charles VII. Songeant avant tout à ses intérêts, il excita le roi contre le connétable, qu'il força à la retraite. Il se montra, dès le premier jour, l'ennemi de Jeanne d'Arc, s'efforça de la faire échouer dans ses entreprises, s'allia avec Gilles de Rais, fit écarter La Fayette, le duc d'Alençon, les bons serviteurs de la France, abandonna la Pucelle devant Paris, ne fut peut-être pas étranger aux événements de Compiègne, et ne fit rien pour la sauver. Longtemps il déjoua les complots formés contre lui et triompha de toutes les haines; enfin, il fut enlevé à Chinon par les ordres du connétable, 1433, et enfermé au château de Montrésor. Le roi était débarrassé de son funeste conseiller. La Trémoille fut délivré en payant rançon, exerça de loin une certaine influence sur Charles VII, qui lui donna plusieurs preuves de son amitié, et resta toujours à l'état d'hostilité contre le connétable. Il prit part à la révolte de la Praguerie, reparut à la cour en 1446, et mourut peu après.

La Trémoille (Louis de), vicomte de Thouars et prince de Talmont, petit-fils du précédent, 1460-1525, commanda l'armée royale, qui vainquit les Bretons à Saint-Aubin-du-Cormier, 1488, prit le duc d'Orléans et traita durement ses amis. En 1491, il menaça Rennes et hâta la conclusion du mariage d'Anne de Bretagne et de Charles VIII. Il se distingua dans l'expédition de ce prince en Italie, fut vainqueur à Fornoue, 1495, et eut le gouvernement du Poitou, de l'Angoumois, de l'Aunis, de l'Anjou. Louis XII lui donna sa confiance; en 1500 il enleva le Milanais à Ludovic Sforza, et reçut le gouvernement de la Bourgogne; en 1503, il ne fut pas heureux dans son expédition de Naples contre Gonzalve de Cordoue; en 1509, il fit des prodiges de valeur à Agnadel; en 1513, il fut surpris et battu par les Suisses à Novare, mais il défendit contre eux la Bourgogne. A Marignan, il vit tomber son fils, criblé de blessures; il protégea la Picardie contre les Anglais et les Impériaux, et mourut, frappé au cœur, à Pavie. On l'avait surnommé le *chevalier sans reproche*.

La Trémoille (François de), son petit-fils, épousa en 1525 Anne de Laval, petite-fille du roi de Naples, Frédéric; de là viennent les prétentions de la maison de la Trémoille sur le royaume de Naples.

La Trémoille (Claude, duc de), 1566-1604, combattit avec le prince de Condé, en 1585-1586, avec Henri de Navarre à Coutras, en 1587, défendit Tours contre Mayenne, mais quitta Henri IV, après l'assassinat de Henri III. Il fut plus tard l'un de ses meilleurs défenseurs; son duché de Thouars fut érigé en duché-pairie, 1595. Mais il soutint les intérêts des protestants, par ambition ou par conviction.

La Trémoille (Henri-Charles de), prince de Tarente, né à Thouars, 1620-1672, petit-fils du précédent, servit en Hollande jusqu'en 1647, rentra alors en France, et, dans les troubles de la Fronde, soutint d'abord Mazarin, puis se déclara pour le parti des Princes; il était au combat du faubourg Saint-Antoine. Il rentra en France en 1655; retenu prisonnier à Amiens pendant quelque temps, il vécut comme exilé jusqu'à la paix des Pyrénées. Il abjura le calvinisme en 1670. Il a laissé des *Mémoires*, publiés par le P. Griffet, 1767, in-12.

La Trémoille (Charles-Bretagne-Marie-Joseph, duc de Tarente, prince de), né à Paris, 1764-1839, était colonel en 1787. Il émigra, commanda les hussards de Salm en 1792, servit successivement l'Autriche et le roi de Naples, se joignit au comte de Frotté pour soulever la Normandie. En 1814, il fut nommé lieutenant général et pair de France.

La Trémoille (Antoine-Philippe de), prince de Talmont, frère du précédent, fut aide de camp du comte d'Artois, en 1792, se joignit aux Vendéens en 1793, et fut nommé général de cavalerie. Il fit des prodiges de valeur, surtout à l'attaque de Nantes, à Laval; mais, mécontent de l'opposition qu'il rencontrait parmi les chefs plébéiens, il voulait se retirer en Angleterre. Stofflet le ramena au camp. Après la déroute du Mans, il s'enfuit seul, fut arrêté, maltraité, mais montra son courage jusque sur l'échafaud; il fut exécuté, en janvier 1794, à Laval, où on lui a élevé un monument expiatoire en 1822.

Latro (M. Porcius), rhéteur latin, originaire d'Espagne, né en 50 av. J. C., mort en 4 ap. J. C. Il fut l'ami et le condisciple de Sénèque l'Ancien, qui a fait de lui le plus grand éloge. Il fut maître dans l'art de la *déclamation;* son école, à Rome, attira beaucoup d'élèves, qui reçurent le nom d'*auditeurs*.

L'Attaignant. V. Attaignant (L').

Latude (Henri Masers de), né à Montagnac (Languedoc), 1725-1805, fils naturel d'un chevalier de Saint-Louis, reçut une éducation militaire en France et en Hollande. En 1748, il vint à Paris, et, pour faire fortune, donna avis à Mme de Pompadour d'un prétendu complot formé contre elle. Elle le fit enfermer à la Bastille, 1749, puis à Vincennes. Il s'échappa en 1750, se remit entre les mains du roi, qui le fit reconduire à la Bastille; il fut retenu pendant dix-huit mois dans un cachot. Plusieurs fois il parvint encore à s'échapper, mais fut toujours repris, même à Amsterdam. La mort de Mme de Pompadour ne finit pas les misères de Latude; par un enchaînement fatal de circonstances, il resta prisonnier à la Bastille, à Vincennes, à Charenton, à Bicêtre; on le fit passer pour fou, et il fallut le dévouement célèbre de Mme Legros pour qu'il pût enfin obtenir sa liberté en 1784. A l'époque de la Révolution, il sollicita plusieurs fois des secours; en 1792, l'Assemblée nationale vota en sa faveur un secours de 3,000 francs et le tribunal du 6e arrond. de Paris lui fit adjuger 60,000 fr. sur les biens laissés par Mme de Pompadour; il n'en toucha que 10,000, et tomba dans l'oubli. Les *Mémoires* publiés sur sa captivité et ses aventures, en 1787 et 1791, ne sont pas de lui. Il a fait imprimer en 1789 un mémoire adressé par lui jadis à Mme de Pompadour.

Lauban, v. de Silésie (Prusse), à 60 kil. S. O. de Liegnitz. Tanneries et imprimeries de cotonnades; 6,000 hab.

Laubardemont (Jean Martin de), conseiller d'État sous Louis XIII, acquit une mauvaise renommée, en se faisant l'instrument des vengeances de Richelieu. Il est célèbre par le procès d'Urbain Grandier; il était mort en 1653.

Laubert (Charles-Jean), né à Teano (royaume de Naples), d'un officier français au service de l'Espagne, 1762-1835, s'occupa de bonne heure de sciences naturelles. Il vint en France, 1789, entra comme pharmacien dans le service de santé, et devint pharmacien en chef des armées, 1808, et membre de l'Académie de médecine. On lui doit le *Codex pharmaceutique des hôpitaux militaires;* il a écrit de nombreux articles dans les journaux de médecine et de pharmacie.

L'Aubespine. V. Aubespine (L').

Lauch, riv. d'Alsace, prend source dans les Vosges, arrose Guebwiller, Rouffach, Colmar, et se jette dans l'Ill après un cours de 50 kil.

Laud (William), prélat anglais, né à Reading (Berkshire), 1573-1645, fils d'un drapier, entra dans les ordres, fut chapelain du comte de Devonshire, 1605, obtint une prébende à Westminster, devint chapelain de Jacques Ier, s'efforça de propager les doctrines anglicanes, et fut nommé évêque de Saint-David, 1621, de Bath, 1626, de Londres, 1628, enfin archevêque de Cantorbéry, 1633. Ministre de Charles Ier avec Strafford, il persécuta cruellement les puritains, se rapprocha de plus en plus de la discipline romaine, et n'épargna aucun de ceux qui s'opposaient à l'exécution de ses volontés. Ses innovations en Ecosse amenèrent le soulèvement qui prépara la ruine de Charles Ier. Arrêté en 1640 par ordre du Long-Parlement, il resta plus de trois ans à la Tour, fut frappé par un bill d'*attainder* de la Chambre des communes, et mourut courageusement sur l'échafaud, janvier 1645. On a de lui: *Sermons*, 1651; *Remarques sur la vie et sur la mort de Jacques Ier*; *Officium quotidianum*, 1650; *Diary* ou *journal* de sa vie, plusieurs fois publié, etc.

Lauder, v. du comté de Berwick (Ecosse), sur la Lauder, à 40 kil. S. E. d'Edimbourg. Le parlement écossais y siégea plusieurs fois; 2,200 hab.

Lauderdale (John Maitland, duc de), né à Lethington (Ecosse), 1616-1682, fut l'un des plus zélés partisans du Covenant, en 1638. Il contribua à livrer Charles Ier aux Anglais, puis se rapprocha de lui et lui fit signer à Hampton-Court l'*engagement*, qui lui promettait les secours de l'Ecosse, 1647. Il soutint Charles II, fut pris à Worcester, 1651, fut rendu à la liberté par Monck, 1662, et rejoignit à La Haye Charles II, qui le nomma secrétaire d'État pour l'Ecosse. Dévoué aux intérêts du roi, il mit de côté ses principes et ses préjugés religieux; il devint *duc de Lauderdale*, 1673, pair d'Angleterre, sous les titres de *vicomte Petersham* et *comte de Guilford;* il fit partie du ministère de la *Cabale*. Il continua de diriger les affaires d'Ecosse jusque vers 1680; le duc d'York le fit alors disgracier.

Laudes, 2e partie de l'office du bréviaire, venant

après les Matines, et ainsi nommée parce qu'elle renferme surtout des cantiques d'actions de grâce.

Laudin, nom de plusieurs émailleurs célèbres de Limoges; *Jean*, 1618-1688; *Joseph*, 1667-1727; *Noël*, 1657-1727.

Laudon ou **Loudon** (Gédéon-Ernest, baron de), général autrichien, né à Trolzen (Livonie), 1716-1790, d'une famille écossaise d'origine, servit d'abord en Russie, fut repoussé par Frédéric II à qui il s'offrait, mais, au service de l'Autriche, conquit péniblement tous ses grades. Son mérite, dans la guerre de Sept Ans, le fit nommer général, 1758; il fut l'un des meilleurs lieutenants de Daun, et se fit admirer de Frédéric II pour l'habileté de ses retraites. Commandant de la Moravie, 1769, feld-maréchal, 1778, il dirigea habilement un corps d'armée en Bohême, se distingua dans la guerre de 1788-1789 contre les Turcs, prit Belgrade, et reçut le titre de généralissime.

Laudonnière (René **Goulaine de**), seigneur calviniste de France, fut chargé par Charles IX, à l'instigation de Coligny, de conduire en Floride une colonie protestante. Il partit avec deux navires en 1562, et y fonda la colonie de *Port-Royal;* après son départ, la colonie fut abandonnée. Laudonnière quitta le Havre avec trois bâtiments, en 1564; il bâtit un nouveau fort, la *Caroline*, mais il eut le tort de se mêler aux querelles des Indiens; ses compagnons indisciplinés le forcèrent à faire des courses contre les Espagnols de Cuba. Laudonnière punit bientôt la révolte; il venait de recevoir quelques secours de son ami Ribaut, lorsque les Espagnols vinrent les attaquer, massacrèrent les colons et les pendirent *comme hérétiques*. Laudonnière put s'échapper et revenir en France. De Gourgues vengea la mort des Français. Laudonnière a écrit une *Histoire de la Floride*, 1586, in-8°.

Laudun, bourg de l'arr. d'Uzès (Gard), à 8 kil. S. E. de Bagnols. Vins estimés; 2,187 hab.

Lauenbourg, ville de Prusse, capit. du duché du même nom, sur l'Elbe et le canal de la Trave, à 45 kil. S. E. de Hambourg; 4,000 hab.

Lauenbourg (Duché de), province prussienne située entre le territoire de Lubeck, le Mecklembourg-Strélitz, le Hanovre et le territoire de Hambourg. Superf., 117,229 hect. Pop., 49,546 hab. — Ce duché appartint à la maison de Saxe jusqu'en 1689, à celle de Brunswick jusqu'en 1803. Il fut occupé par les Français et fit partie en 1810 du dép. des Bouches-de-l'Elbe. En 1815, il passa au Hanovre, puis à la Prusse, qui le céda au Danemark, en échange de la Poméranie, 1816. La Prusse et l'Autriche l'ont enlevé au Danemark en 1864, puis l'Autriche a vendu à la Prusse *ses droits* sur le Lauenbourg par la convention de Salzbourg, 1865, et le duché a été réuni officiellement à la monarchie prussienne. Villes pr., Lauenbourg, sur l'Elbe, et Ratzebourg.

Laufeld ou Lawfeld, village de Hollande, dans la prov. de Limbourg, près de Maëstricht. Victoire du maréchal de Saxe sur le duc de Cumberland, en 1747.

Laufen, village de Suisse, canton de Zurich, à 4 kil. S. O. de Schaffouse, sur le Rhin. Le fleuve y fait la belle chute dite de *Laufen*, qui a 22 mètres de hauteur.

Laufenbourg, ville de Suisse, canton d'Argovie, à 35 kil. E. de Bâle; 800 hab. Cascade nommée le *petit Laufen*. C'est l'une des villes appelées autrefois *forestières*.

Lauffen, v. du cercle du Necker (Wurtemberg), sur le Necker, à 35 kil. de Stuttgart. Autrefois capitale d'un comté; 5,000 hab.

Laugier (Marc-Antoine), littérateur, né à Manosque, 1713-1769, d'abord jésuite, fut forcé de quitter l'ordre, devint rédacteur de la *Gazette de France* et secrétaire d'ambassade à Cologne. On a de lui: *Essais sur l'architecture*, 1753 et 1755; *Apologie de la musique française; Histoire de la république de Venise*, 12 vol. in-12, ouvrage estimable, mais trop déclamatoire; *Histoire de la paix de Belgrade*, 2 vol. in-12.

Laugier (André), chimiste, né à Paris, 1770-1832, fut protégé par Fourcroy, son parent, et fut élève de Vauquelin. Chef du bureau des poudres et salpêtres, 1794-95, il se fit recevoir pharmacien, fit des cours de chimie et de Pharmacie à Toulon et à Lille, et suppléa Fourcroy à Paris, au Muséum d'histoire naturelle, 1802; il devint professeur titulaire en 1810. Il professa également à l'École de pharmacie et en devint le directeur. Il fut membre de l'Académie de médecine, en 1820. Il avait contribué avec Fourcroy à l'organisation des lycées et colléges. Il a fait de nombreuses découvertes et des recherches analytiques sur les minéraux. Outre beaucoup de mémoires insérés dans les *Annales du Muséum*, les *Annales de chimie*, le *Journal de pharmacie*, on lui doit: *Leçons de chimie générale*, 1828, 2 vol. in-8°.

Lauingen, v. de Bavière, dans le cercle de Souabe et Neubourg, à 40 kil. N. O. d'Augsbourg, sur le Danube; 5,000 hab. Patrie d'Albert le Grand.

Laujon (Pierre), chansonnier et auteur dramatique, né à Paris, 1727-1811, fils d'un procureur, se fit connaître par ses parodies d'opéras, par ses chansons, fut secrétaire du comte de Clermont, qui fit sa fortune; puis, secrétaire du duc de Bourbon, dirigea les réunions de Chantilly. Ruiné à la Révolution, il conserva sa gaieté; jadis confrère de Panard, de Piron, de Collé, chantant encore avec Désaugiers et même Béranger, il entra à l'Académie française, en 1807. Il avait donné en 3 vol in-8° un recueil de chansons en musique, *A propos de société*, 1771; il publia ses *Œuvres choisies*, 1809, 4 vol. in-8°; on y trouve ses parodies, ses pastorales (*Daphnis et Chloé, Eglé, Sylvie*), ses pièces de comédie, des chansons, etc.

Launay (François **de**), jurisconsulte, né à Angers, 1612-1693, avocat au parlement de Paris, professeur de droit français au Collége Royal, a publié: *Traité du droit de Chasse*, 1681, in-12; *Institution du Droit romain et du Droit français*, 1686, in-4°, etc.

Launay (Nicolas **de**), graveur, né à Paris, 1739-1792, membre de l'Académie en 1777, fut un artiste de bon goût. Son frère, *Robert*, 1754-1814, a été également un graveur distingué.

Launay (Jean-Baptiste), ingénieur, né à Avranches, 1768-1827, d'abord destiné à l'Église, s'appliqua aux arts mécaniques, et devint un fondeur célèbre. On lui doit le pont des Arts, le pont d'Austerlitz, et surtout la colonne de la grande armée, sur la place Vendôme, et la statue qui la surmontait. On a publié, après sa mort, le *Manuel du fondeur sur tous métaux*, 2 vol. in-8°, avec planches.

Launay (M^lle^ **de**). V. Staal (M^me^ de).

Launay ou **de Launey** (Bernard-René **Jourdan,** marquis de), né à Paris, 1740, fils d'un gouverneur de la Bastille, fut lui-même gouverneur de la forteresse, de 1776 jusqu'au 14 juillet 1789. Il venait de se rendre, lorsqu'il fut massacré par le peuple, sur la place de Grève.

Launceston, v. d'Angleterre, ch.-l. du comté de Cornouailles, à 35 kil. N. de Plymouth, sur l'Attery; 3,500 hab. Près de là est Werrington-House, château des ducs de Northumberland.

Launceston, v. de la Tasmanie, près de l'embouchure de la Tamer; 11,000 hab. Port fréquenté appelé rade de Dalrymple. Commerce avec Hobart-town, Sydney et Melbourne.

Launoi ou **Launoy** (Jean **de**), canoniste et historien ecclésiastique, né près de Valognes, 1603-1678, docteur de Sorbonne, très-savant, très-désintéressé et très-indépendant, fut surnommé *le dénicheur de saints*, parce qu'il poursuivait, avec une ardeur infatigable, les fausses légendes, les traditions peu fondées, les saints qui, selon lui, figuraient à tort dans le martyrologe. Il fut exclu de la Sorbonne pour avoir refusé de souscrire à la condamnation d'Arnauld. Ses *Œuvres* ont été publiées par l'abbé Granet, Genève, 1731, 10 vol. in-fol.; on y remarque: *de Frequenti confessionis et eucharistiæ usu*, 1653; *de Duobus Dionysiis; de Varia Aristotelis in Academia parisina fortuna; de Scholis celebrioribus, seu a Carolo magno, seu post Carolum, per Occidentem instauratis; Regia in matrimonium potestas*, traité condamné à Rome en 1688; *Regii Navarræ Gymnasii parisiensis Historia*, etc., etc.

Laupen, v. de Suisse, canton de Berne, à 18 kil. O. de Berne sur la Saane ou Sarine; 800 hab. Victoire des Bernois sur les Autrichiens en 1339.

Lauraguais (Louis-Léon-Félicité, duc de **Brancas**, comte de), né à Paris, 1733-1824, fils du duc de Villars-Brancas, se fit connaître par son goût pour les lettres et pour les arts, racheta, de l'administration du Théâtre-Français, le droit absurde de placer sur la scène des banquettes pour les gens à la mode; mérita, par sa bienfaisance délicate, les éloges de Voltaire, et fut membre adjoint de l'Académie des sciences. Il fit imprimer, en 1764, la tragédie de *Clytemnestre*, dédiée à Voltaire; en 1784, sa tragédie de *Jocaste* fut mal accueillie. En 1793, il fut enfermé à la Conciergerie, et fut dépouillé de ses biens. Il fut pair de France en 1814, sous le titre de duc de Brancas. Il avait beaucoup d'esprit, et a écrit un grand nombre de *Mémoires*, de [illegible] d'*Opuscules*, etc.

Lauraguais, petit pays de l'anc. France, dans le Languedoc, tirait son nom de la ville de *Laurac-le-Grand*, aujourd'hui village de l'Aude. On le divisait en *Haut-Lauraguais* (Castelnaudary, Saint-Papoul), et *Bas-Lauraguais* (Lavaur, Villefranche). Il est partagé entre les départ. de l'Aude et de la Haute-Garonne.

Laure, née vers 1307, à Noves, près d'Avignon, fille d'Audibert de Noves, épousa Hugues de Sade, en 1325. Pétrarque, qui la vit peu après, l'aima, la chanta et la rendit célèbre. Mère de onze enfants, elle mourut de la peste noire, en 1348.

Lauréat (Poëte), nom donné en Italie, en Allemagne et encore aujourd'hui en Angleterre, à un poëte qui reçoit, d'un prince ou d'un corps savant, une couronne de *laurier*. Pétrarque fut couronné à Rome, comme poëte lauréat, en 1341.

Laurent (Saint), né à Rome, souffrit le martyre sous Valérien, en 258. Il avait, comme diacre, la garde du trésor de l'Eglise; il refusa de le livrer au préfet, qui, plein de fureur, le fit brûler sur un gril. On a bâti sur sa tombe Saint-Laurent *extra muros*. Philippe II, roi d'Espagne, fit donner en son honneur, aux bâtiments de l'Escurial, la forme d'un gril. Lesueur a représenté le martyre du saint dans un de ses plus beaux tableaux. Fête, le 10 août.

Laurent, antipape, vivait de 460 à 520, et fut opposé à Symmaque, en 498. Ce fut l'occasion de grands troubles à Rome; Théodoric, roi des Goths, se prononça en faveur de Symmaque. Laurent se soumit, fut évêque de Nocera, puis déposé par un concile, et mourut dans l'exil.

Laurent (André), graveur français, né à Londres, vint à Paris, et grava des tableaux de genre et des paysages, 1720-1750.

Laurent (Pierre), né à Marseille, 1739-1809, graveur distingué, entreprit la publication du *Musée français*, qu'acheva son fils, *Pierre-Louis-Henri*, né en 1779.

Laurent (Auguste), chimiste, né à la Folie, près de Langres, 1807-1853, fut professeur de chimie à la Faculté des sciences de Bordeaux en 1838, et se livra à de nombreuses recherches de chimie organique. Correspondant de l'Académie des sciences, en 1845, il s'établit à Paris l'année suivante, et fut nommé essayeur à la Monnaie, en 1848. Sa *Méthode de chimie* n'a été publiée qu'après sa mort, 1854. On lui doit d'importants mémoires, surtout dans les *Annales de chimie et de physique*.

Laurent (Saint-), fleuve de l'Amérique du Nord, par lequel s'écoulent les eaux des grands lacs. Il sort du lac Ontario, à Kingston, coule vers le N. E., à travers le Canada, et se jette dans le golfe du Saint-Laurent, après un cours de 1,100 kil. Par sa largeur, ses îles et la beauté de ses rivages, il est un des premiers fleuves du monde. Il a 70 kil. de large à son embouchure, 11 à Québec, 7 à sa sortie du lac Ontario. Entre le lac et Québec, il forme, en s'élargissant, les lacs des Mille-Iles, Saint-François et Saint-Pierre, qui ont 16 kil. de largeur sur 40 de longueur. Les principales îles sont celles de Montréal, de Jésus, d'Orléans et de Bic. Le Saint-Laurent est navigable pour les plus gros navires jusqu'à Québec, où il a encore 40 m. de profondeur, et, pour les vaisseaux de 600 tonneaux, jusqu'à Montréal. Entre Kingston et Montréal, la navigation est entravée par les rapides des Cèdres, du Coteau, des Gallops et par le saut Saint-Louis; des canaux servent aujourd'hui à tourner ces obstacles. Le fleuve reçoit: à droite, le Richelieu, le Saint-François, la Chaudière; à gauche, l'Ottawa, le Saint-Maurice, le Montmorency et le Saguenay, tous ces cours d'eau sont larges, profonds et bordés d'épaisses forêts. — Jacques Cartier reconnut le Saint-Laurent; La Roque le remonta en 1540; Champlain en dressa la carte et fonda sur ses bords la ville de Québec, en 1608.

Laurent (Golfe du Saint-), golfe de l'Océan Atlantique, sur les côtes de l'Amérique du Nord, entre le Labrador et le Bas-Canada, au N.; le Nouveau-Brunswick, à l'O.; la Nouvelle-Ecosse et l'île du Cap-Breton, au S.; l'île de Terre-Neuve, à l'E. On y trouve les îles d'Anticosti et du Prince Edouard. On sort du golfe par le détroit de Belle-Isle, au N. E., entre le Labrador et Terre-Neuve; par une large ouverture à l'E., entre Terre-Neuve et l'île du Cap-Breton; et par le boyau de Canso, au S. E., entre les îles du Cap-Breton et du Prince Edouard.

Laurent (Saint-), nom de plusieurs bourgs ou villages de France, dont les principaux sont: *Saint-Laurent*, ch.-l. de canton de l'arr. de Corte (Corse), 912 hab. — *Saint-Laurent-les-Bains*, village de l'arr. de Largentière (Ardèche), source thermale, 1,200 hab. — *Saint-Laurent-Blangy*, village de l'arr. d'Arras (Pas-de-Calais), forges importantes; 1,500 hab. — *Saint-Laurent de Cerdans*, bourg de l'arr. de Céret (Pyrénées-Orientales), à la source du Tech; 2,362 hab. Forges. — *Saint-Laurent-de-Chamousset*, ch.-l. de cant. de l'arr. de Lyon (Rhône); filatures de coton; 1,757 hab. — *Saint-Laurent-sur-Gorre*, ch.-l. de cant. de l'arr. de Rochechouart (Haute-Vienne); 2,303 hab. — *Saint-Laurent-du-Médoc*, ch.-l. de canton de l'arr. de Lesparre (Gironde); 3,245 hab. Vins renommés. — *Saint-Laurent-du-Pont*, ch.-l. de canton de l'arr. de Grenoble (Isère); 2,484 hab. Forges. Tout près de là est la Grande-Chartreuse. — *Saint-Laurent-de-la-Salenque*, bourg de l'arr. de Perpignan (Pyrénées-Orientales); 4,609 hab. Port de commerce, forges, vins — *Saint-Laurent-en-Grandvaux*, ch.-l. de canton de l'arr. de Saint-Claude (Jura); 1,166 hab. — *Saint-Laurent-sur-Sèvre*, ch.-l. de canton de l'arr. de La Roche-sur-Yon Vendée). Communautés religieuses; bois, grains; 3,861 hab.

Laurente, *Laurentum*, v. de l'Italie ancienne, dans le Latium, au S. de Rome, près de la mer, capit. du roi Latinus. Auj. *Paterno*.

Laureti ou **Lauretti** (Tommaso), dit le Sicilien, architecte et peintre de l'école napolitaine, né à Palerme, 1508-1592, a laissé des peintures estimées à Bologne, a travaillé à Rome pour Grégoire XIII, et a été loué pour les quatre sujets de l'histoire romaine qu'il exécuta au Capitole.

Lauri (Balthazar), peintre, né à Anvers, vers 1570, mort à Rome, en 1644, vécut en Italie et fut considéré comme l'un des meilleurs paysagistes de son temps. — Son fils aîné, *Francesco*, 1610-1635, annonçait les plus heureuses dispositions, quand il fut enlevé par une mort prématurée. — Le plus jeune, *Filippo*, né à Rome, 1623-1694, peignit à fresque dans le palais Borghèse, mais réussit principalement dans les petits tableaux d'une touche légère, d'une composition gracieuse, que Raphaël Mengs admirait.

Lauriacum. V. anc. du Norique; auj. *Lorch*.

Laurière (Eusèbe-Jacob de), jurisconsulte, né à Paris, 1659-1728, fils d'un chirurgien, se fit recevoir avocat en 1679, mais, s'enfermant dans son cabinet, se livra à des études profondes de législation, qui nous ont valu d'excellents ouvrages: *De l'origine du droit d'amortissement*, 1692, in-12; *Textes des coutumes de la prévôté et vicomté de Paris*, 1698, in-8°; *Bibliothèque des coutumes*, 1699, in-4°; *Institutes coutumières d'Antoine Loysel*, 1710, 2 vol. in-12, livre qui a eu cinq éditions; la dernière est de MM. Dupin et Laboulaye; *Traité des institutions et des substitutions contractuelles*, 1715, in-12, etc. Il a édité, avec notes et augmentations, *le Glossaire du droit français* de Ragueau; il a publié le 1er volume et une partie du 2e du *Recueil chronologique des ordonnances des rois de France de la 3e race*, 1723, in-fol., grande collection continuée par Secousse.

Laurière, ch.-l. de canton de l'arr. et à 35 kil. N. E. de Limoges (Haute-Vienne); 1,474 hab., dont 467 agglomérés. Fab. de papier.

Lauriston (Jacques-Alexandre-Bernard **Law,** marquis de), d'une ancienne famille d'Ecosse, à laquelle appartenait le financier Law, né à Pondichéry, 1768-1828, fut condisciple de Bonaparte à l'Ecole militaire, 1784, entra dans l'artillerie et devint chef de brigade en 1795. Il fut aide de camp du premier Consul, dirigea l'école d'artillerie de la Fère, 1801, remplit une mission diplomatique à Copenhague, fut accueilli triomphalement à Londres, lorsqu'il porta la ratification du traité d'Amiens, 1802, et fut nommé général de brigade, puis général de division, 1805. Il fit la campagne d'Austerlitz, occupa le territoire de Raguse en 1807, et se défendit glorieusement contre les Russes, fut gouverneur de Venise, suivit Napoléon à Erfurt, puis à Madrid; combattit sous le prince Eugène en Italie et en Hongrie, commanda l'artillerie de la garde à Wagram et fut nommé ambassadeur en Russie, 1811. Il ne réussit pas dans la mission dont il était chargé, fit la campagne de 1812, commanda l'arrière-garde dans la retraite, se distingua dans la campagne de Saxe et fut pris à Leipzig. Louis XVIII le nomma pair de France, en 1815, et commandant de la première division de la garde royale; en 1817, Lauriston reçut le titre de marquis; il fut ministre de la maison du roi en 1821, devint maréchal de France en 1823, et fit, en cette qualité, la guerre d'Espagne.

Laurium, auj. *cap Colonne*, promontoire qui termine l'Attique au S., dernier sommet du mont Hymette.

Les Athéniens y exploitaient de riches mines d'argent, dont Thémistocle employa le produit à la reconstruction des Longs Murs, et Périclès à l'embellissement de la ville. — La petite ville de *Laurium*, auj. *Legrano*, était au pied de la montagne.

Laurvig, ville de Norvége, sur le Skager-Rack, à 100 kil. S. O. de Christiania; 4.000 hab. Exportation de harengs et de bois de construction. Près de Laurvig est l'usine de Fritzoë, où l'on fond des canons et des boulets.

Lausanne, *Lausanium*, v. de Suisse, capit. du canton de Vaud, sur une hauteur assez abrupte, à 500 mètres du lac de Genève et du petit port d'Ouchy, à 50 kil. N. E. de Genève; 26,600 hab., réformés. Académie fondée en 1537 et où professèrent Théodore de Bèze et Henri Estienne. Cathédrale du XIe siècle, pont magnifique jeté sur un vallon qui sépare les deux parties de la ville; tanneries renommées. — Lausanne, gouvernée longtemps par l'évêque et les bourgeois, fut prise par les Bernois en 1536, et resta sous leur dépendance jusqu'en 1798.

Lauter (c.-à-d. *claire*), affluent de gauche du Rhin, prend source dans la Bavière Rhénane, jadis frontière de la France depuis Bobenthal, arrose Wissembourg et Lauterbourg, en Alsace, passe à Hagenbach et se jette dans le Rhin après un cours de 70 kil.

Lauterbach, v. du grand-duché de Hesse-Darmstadt, sur la Schlitz; 4,000 hab. Armes blanches, tanneries.

Lauterberg, v. de Prusse, dans la prov. de Hanovre, au centre des montagnes du Hartz; 4,000 hab. Mines de fer, de cuivre, belle forge.

Lauterbourg, ancien chef-lieu de canton, à 20 kil. E. de Wissembourg (Be-Alsace), sur la Lauter; 2,000 h. Place fortifiée. Prise par les Prussiens en 1793, reprise la même année par Hoche.

Lauterbrunnen, village de Suisse, dans l'Oberland bernois, près de la belle cascade du Staubach. La vallée du Lauterbrunnen (les sources claires), une des plus curieuses de la Suisse, est située entre la Wegern-Alp et la Yung-Frau.

Lautrec (Odet **de Foix**, seigneur de), accompagna Louis XII en Italie, 1511, fut laissé pour mort à la bataille de Ravenne, 1512; et, sous François Ier, fut tout-puissant, grâce à la faveur de Mme de Châteaubriand, sa sœur. Gouverneur de Guyenne en 1515, il se distingua à Marignan, et fut lieutenant général du roi dans le Milanais. Très-brave, mais dur et avide, il excita beaucoup de mécontentements. Il se défendit d'abord contre les Impériaux et les troupes de Léon X, mais n'ayant pas reçu l'argent nécessaire à la paye des mercenaires suisses, argent détourné par son ennemie, Louise de Savoie, il fut forcé de livrer bataille et fut complétement défait à la Bicoque, 29 avril 1522. Il protégea la Guyenne contre les Espagnols, 1523, combattit à Pavie, 1525, fut placé à la tête d'une nouvelle armée française pour conquérir l'Italie, 1527, perdit un temps précieux au siége de Naples et mourut d'une fièvre contagieuse, 1528. Lescun et Lesparre étaient ses frères.

Lautrec, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. N. O. de Castres (Tarn); 3,154 hab., dont 951 agglomérés. Ancienne vicomté.

Lauwer-Zée, golfe de la mer du Nord, qui creuse les côtes de Hollande, entre les provinces de Frise et de Groningue.

Lauzerte, ch.-l. de canton de l'arr. et à 26 kil. N. de Moissac (Tarn-et-Garonne). Grains, vins; anc. château; 2,852 hab.

Lauzès, ch.-l. de canton de l'arr. et à 22 kil. E. de Cahors (Lot); 430 hab.

Lauzet (Le), ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. N. O. de Barcelonette (Basses-Alpes), sur l'Ubaye; 867 hab.

Lauzun (Antonin **Nompar de Caumont**, comte, puis duc de), né en Gascogne, 1632-1723, n'était qu'un pauvre cadet, connu sous le nom de *Puy-Guilhem*, lorsqu'il vint à la cour, où l'introduisit le comte de Guiche, son parent. Le roi le remarqua chez la comtesse de Soissons, le traita en favori, et le nomma colonel général des dragons; il obtint même la promesse de la charge de grand-maître de l'artillerie; mais Louvois fit ajourner la nomination. C'est alors que Puy-Guilhem, après avoir sommé Louis XIV de tenir sa promesse, brisa son épée; le roi jeta sa canne par la fenêtre, pour ne pas frapper un gentilhomme, et le fit conduire à la Bastille, 1669. Il en sortit peu de jours après, et fut nommé capitaine des gardes. A la mort de son père, il prit le nom de comte de Lauzun. Il faillit épouser Mlle de Montpensier; Louis XIV donna même son consentement au mariage, décembre 1670; Lauzun fit la faute de le différer par vanité. Louvois et Mme de Montespan se réunirent pour le perdre. Au mois de novembre 1671, il fut arrêté, conduit à la Bastille et de là à Pignerol, où il resta dix ans prisonnier. Mlle de Montpensier, inconsolable de la captivité de Lauzun, gagna enfin Mme de Montespan, en cédant à son fils, le duc du Maine, le comté d'Eu, le duché d'Aumale et la principauté de Dombes, 1680. Lauzun resta encore quatre ans exilé à Angers; grâce aux sollicitations de Mlle de Montpensier, il put enfin revenir à Paris, et c'est alors qu'il épousa secrètement la princesse; mais ils se disputèrent souvent et finirent par se brouiller. En 1688, Lauzun se rendit en Angleterre, et, au moment de la révolution, fut chargé par Jacques II de conduire en France la reine et le prince de Galles. Il réussit et rentra en grâce à la cour, mais sans retrouver la faveur des temps passés. En 1689, il conduisit 6,000 hommes en Irlande, mais échoua; il fut élevé à la dignité de duc en 1692, et épousa, en 1695, la fille du maréchal de Lorges, qui n'avait que quatorze ans.

Lauzun (Armand-Louis de **Gontaut de Biron**, duc de). V. Biron.

Lauzun, ch.-l. de canton de l'arr. et à 30 kil. N. E. de Marmande (Lot-et-Garonne); 1,324 hab., dont 694 agglomérés. Baronnie, érigée en duché en 1692.

Laval, ch.-l. du départ. de la Mayenne, par 48° 4' 7" lat. N. et 3° 6' 39" long. O., à 300 kil. S. O. de Paris, sur la Mayenne et le chemin de fer de l'Ouest; 27,107 hab. Evêché, lycée, bibliothèque, société de l'industrie. Fabriques de coutils pour pantalons; commerce de marbres, de grains et de tissus. Ville ancienne, ancien ch.-l. de duché; les remparts subsistent, le château des ducs de Laval est devenu une prison. Victoire des Vendéens en 1793.

Laval, maison noble du Maine, remontant au Xe s. Le titre de seigneur de Laval passa au XIIe siècle dans la maison de Montmorency et a formé des branches nombreuses, Châteaubriant, Retz, Chastillon, Loué, Bois-Dauphin, Pezay, d'Attichy, etc.

Laval-Montmorency (Urbain **de**), marquis de Bois-Dauphin, mort en 1629, se distingua sous Henri III, combattit sous le duc de Guise, pour les Ligueurs, fut pris à Ivry, et s'unit au duc de Mercœur pour enlever Château-Gontier. Il se soumit à Henri IV et fut nommé maréchal de France, en 1597. Il fut gouverneur d'Anjou de 1609 à 1619.

Laval-Montmorency (Gui-Claude-Rolland, comte de), 1677-1751, devint maréchal de France en 1747.

Laval (Gilles **de**). V. Retz (maréchal de).

La Valette (Villebois-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 22 kil. S. E. d'Angoulême (Charente). Il fut érigé en duché-pairie, en 1622; 913 hab.

La Valette (Cité). V. Valette (La).

La Valette (Jean **Parisot de**), grand-maître de Malte, né en 1494, d'une ancienne famille de Toulouse, mort en 1568, entra dans l'ordre de Malte, et était prieur de Saint-Gilles de la langue de Provence, lorsqu'il succéda à Claude de la Sangle, 1557. Il força à la soumission les prieurs et commandeurs d'Allemagne et de Venise. Il soutint glorieusement la lutte contre les Turcs; Soliman II envoya contre Malte une grande flotte dirigée par Dragut avec une armée que commandait Mustapha; le siége dura quatre mois, tous les efforts des Turcs furent repoussés. Le pape Pie IV offrit le chapeau de cardinal à La Valette, qui refusa. Il releva le fort Saint-Elme, et commença une nouvelle ville, qui a reçu son nom.

La Valette. V. Epernon.

La Valette (Bernard **de Nogaret**, duc de), fils du duc d'Epernon, né à Angoulême, 1592-1661, servit dans les dernières guerres de Louis XIII, fit échouer le siége de Fontarabie, s'enfuit en Angleterre et fut condamné à mort, 1639. Il obtint, pendant la régence d'Anne d'Autriche, l'annulation du jugement, et fut gouverneur de Guyenne et de Bordeaux.

La Valette (Louis **de Nogaret d'Epernon**, cardinal de), né à Angoulême, 1593-1639, troisième fils du duc d'Epernon, eut de nombreux bénéfices et fut de bonne heure archevêque de Toulouse, et cardinal en 1621, sans avoir reçu les ordres sacrés. Il se démit de l'archevêché de Toulouse en 1628, se dévoua à Richelieu et le servit dans les armées depuis 1629. Il fut gouverneur d'Anjou, 1631, de Metz, 1634, commanda l'armée qui se joignit sur les bords du Rhin au duc de Wei-

mar, et en 1638 remplaça Créqui à l'armée d'Italie. Ses *Mémoires*, rédigés par Jacques Talon, ont paru en 1772, 2 vol. in-12.

Lavalette (Antoine de), né en 1707, mort après 1762, entra dans l'ordre des jésuites, fut envoyé à la Martinique en 1740, et y devint supérieur des missions, 1754. On l'accusa de faire le commerce; il revint en France donner des explications; mais voulant libérer la mission grevée de dettes, il renouvela ses spéculations, à la Dominique surtout. Il emprunta des sommes considérables à Lyon et à Marseille; mais plusieurs de ses navires furent pris par les Anglais. Ricci, général des jésuites, averti, envoya visiteur sur visiteur pour informer; le père Lavalette fut reconnu coupable d'avoir fait un commerce profane et fut expulsé de l'ordre; il se retira en Angleterre, 1762. La maison Lioncy et Jouffres, de Marseille, créancière de Lavalette, avait déjà commencé le procès fameux qui amena la ruine des jésuites.

La Valette (Antoine-Marie **Chamans**, comte de), né à Paris, 1769-1830, était fils d'un honnête marchand. Partisan de la révolution, il resta cependant fidèle à la royauté jusqu'au dernier jour, et se réfugia dans les rangs de l'armée. Il devint aide de camp de Baraguey d'Hilliers, puis de Bonaparte, après Arcole. Content de ses services diplomatiques, Bonaparte lui fit épouser une nièce de Joséphine. Il le suivit en Egypte, et revint en France avec lui. La Valette devint, plus tard, directeur général des postes, conseiller d'Etat, comte de l'Empire, 1808. Il ne resta pas étranger aux intrigues qui préparèrent le retour de Napoléon de l'île d'Elbe; il reprit la direction des postes dès le matin du 20 mars 1815, et fut nommé pair. A la seconde Restauration, il fut arrêté et condamné à mort. Malgré de hautes protections, malgré les bonnes dispositions du roi, l'arrêt allait être exécuté, lorsque La Valette fut sauvé par le dévouement généreux de sa femme, qui, changeant de vêtement avec lui dans la prison, facilita son évasion. Le général anglais Wilson et deux de ses compatriotes, Bruce et Hutchinson, qui l'avaient aidé à sortir de France, furent condamnés à trois mois d'emprisonnement. La Valette put rentrer en France, 1822; mais la comtesse avait perdu la raison, elle ne l'a jamais recouvrée et est morte en 1855. Les *Mémoires et souvenirs du comte de la Valette* ont paru en 1831, 2 vol. in-8°.

La Vallière (Françoise-Louise **de la Baume le Blanc**, duchesse de), née près de Tours, 1644(?)-1710, perdit de bonne heure son père, gouverneur du château d'Amboise. Sa mère, remariée au premier maître d'hôtel de la duchesse d'Orléans, femme de Gaston, l'amena à la cour. Elle devint fille d'honneur d'Henriette d'Angleterre, seconde duchesse d'Orléans. Louis XIV l'aima; Mlle de La Vallière, qui avait une vive admiration pour le roi, lutta contre des sentiments plus tendres, et céda par passion et non par ambition. Au milieu de sa faveur, elle resta simple et modeste, elle fut toujours troublée par les remords. Elle fut, depuis 1661, l'objet caché de toutes les fêtes de la cour; elle eut quatre enfants de Louis XIV; deux seulement vécurent: Mlle de Blois, née en 1666, et le comte de Vermandois, né en 1667. Le roi érigea en duché deux terres qu'il acheta pour elle; puis il légitima ses enfants. Mais la faveur de Mme de Montespan mit à l'épreuve l'amour et les vertus de Mlle de La Vallière; elle dut subir l'arrogance de sa rivale; deux fois elle se retira chez les bénédictines de Saint-Cloud et au couvent de Sainte-Marie de Chaillot, 1670, 1671; deux fois elle fut ramenée à la cour par Louis XIV. Enfin, après une maladie grave, ayant pour confidents le maréchal de Bellefonds et Bossuet, qui l'admirait, elle se retira chez les carmélites (avril 1674), et y prit le voile sous le nom de *Louise de la Miséricorde*. La reine alla plusieurs fois la visiter dans sa retraite du faubourg Saint-Jacques, où elle finit pieusement ses jours. En 1680 parurent les *Réflexions sur la miséricorde de Dieu, par une dame pénitente*, qui n'avaient pas été écrites pour être publiées, et qu'on lui attribua généralement. Cet ouvrage a eu de nombreuses éditions; les dernières ont été données par Mme de Genlis, avec des changements nombreux d'après des corrections marginales tracées sur un exemplaire que M. Damas-Hinard a retrouvé à la bibliothèque du Louvre. Il les attribua à Bossuet, et M. Romain-Cornut, après un sérieux examen, a publié, en 1854: *les Confessions de Mme de La Vallière repentante, écrites par elle-même, et corrigées par Bossuet*.

La Vallière (Louis-César **de la Baume le Blanc**, duc de), petit-neveu de la précédente, 1708-1780, est connu comme bibliophile. Il avait formé une immense et magnifique bibliothèque. Elle fut vendue après sa mort. Le catalogue des livres les plus précieux fut rédigé par de Bure l'aîné et par van Praet, en 3 gros vol., 1783; la vente produisit 464,677 livres 8 sous, somme alors considérée comme énorme; un second catalogue fut imprimé en 6 vol., 1788; les livres furent achetés d'abord par M. de Paulmy, puis par le comte d'Artois; ils forment une partie importante de la bibliothèque de l'Arsenal. Avec son bibliothécaire l'abbé Rive, Mercier de Saint-Léger et Marin, il prit part à la rédaction de la *Bibliothèque du Théâtre-Français*, 1768, 3 vol. in-12.

Lavardac, ch.-l. de canton de l'arr. et à 8 kil. N. O. de Nérac (Lot-et-Garonne), sur la Baïse. Eau-de-vie; bouchons; 2,663 hab.

Lavardin (Jean **de Beaumanoir de**), né dans le Maine, 1551-1614, combattit d'abord dans les rangs des protestants, se fit catholique après la Saint-Barthélemy, et se rallia plus tard à Henri IV, qui le nomma maréchal de France et gouverneur du Maine, 1595. Il fut grand-maître de France, sous Louis XIII.

Lavardin (Charles-Henri **de Beaumanoir**, marquis de), arrière-petit-fils du précédent, 1643-1701, est connu par son ambassade à Rome, en 1687. Envoyé par Louis XIV, au moment de la querelle pour le droit des franchises, il entra dans la ville, suivi d'une troupe nombreuse de gentilshommes, et fut excommunié par Innocent XI.

Lavater (Jean-Gaspard), né à Zurich, 1741-1801, destiné à l'état ecclésiastique, suivit les cours de théologie de l'école de Zurich, fit un voyage dans l'Allemagne du nord, et composa, à Berlin, les *Chants helvétiques*, qui ont de la chaleur et de la naïveté, et qui sont restés populaires, malgré l'emphase du style. Pourvu d'un diaconat, il devint pasteur de Saint-Pierre en 1786. Esprit d'élite, mais d'une sensibilité extrême; honnête et charitable, mais d'un caractère souvent emporté; parfois plein de finesse, mais d'une imagination déréglée, il fut appelé par les uns le *Fénelon de l'Helvétie*, tandis que d'autres l'accusaient d'être un protestant infidèle et d'avoir un penchant marqué pour le catholicisme. Il a joui d'une grande réputation, mais ses talents et ses écrits ont été et sont encore très-contestés. Il a été poëte, théologien, sermonnaire, philosophe, publiciste; il a cru aux sorciers, aux charlatans, aux thaumaturges, aux puissances invisibles; il s'est perdu souvent dans les extases et l'illumination; mais il est surtout célèbre, parce qu'il a cru de bonne foi avoir fondé une science nouvelle, la *Physiognomonie*, qui permettait de reconnaître les caractères, les instincts, les passions des hommes, et de lire sur les traits, dans leur extérieur, le passé, le présent, l'avenir. Il montra beaucoup d'activité, de courage et de charité pendant les troubles de la Suisse, à la fin du XVIIIe s.; en 1799, au moment de la prise de Zurich par Masséna, lorsqu'il secourait les blessés, il fut frappé d'un coup de fusil par un de ses compatriotes, égaré par l'esprit de parti et croyant venger une injure personnelle. Il mourut après quinze mois de souffrances. Il a écrit un très-grand nombre d'ouvrages de genres bien différents; on cite, outre ses *Chants helvétiques*, ses *Chants sacrés* (*Psaumes de David*, *Chants chrétiens*, etc.); ses *Poëmes* (*la Nouvelle Messiade*, *Joseph d'Arimathie*, *le Cœur humain*, *les Actes des Apôtres*, *Ponce Pilate*); ses *Sermons*, surtout ceux sur l'existence du diable et sur son influence, etc. Il publia, en 1772, son ouvrage *de la Physiognomonique*, 2 vol. in-8°; il en donna une édition beaucoup plus étendue, 1775-1778, 4 vol. petit in-fol., et en fit faire une édition en français, avec le titre d'*Essais sur la Physiognomonie*; c'est celle qui a reparu, considérablement améliorée, sous le titre de l'*Art de connaître les hommes par la physionomie*, 10 vol. in-8°, avec de nombreuses planches. M. Orelli a donné un recueil des *Œuvres choisies de Lavater*, Zurich, 1841-1844, 8 vol. in-8°.

La Vauguyon (Antoine-Paul-Jacques **de Quélen de Stuer de Caussade**, duc de), prince **de Carency**, né à Tonneins, 1706-1772, issu, par les femmes, des princes de Bourbon-Carency, se distingua dans les armées depuis 1733, fut brigadier en 1743, eut une grande part à la victoire de Fontenoy, et y obtint le grade de maréchal de camp, puis de lieutenant général. Ami du dauphin, il fut gouverneur de ses fils, et fut nommé duc et pair, 1758.

La Vauguyon (Paul-François **de Quélen de Stuer de Caussade**, duc de), fils du précédent, 1746-1828, fut ambassadeur en Hollande, 1776, à Ma-

drid, 1784, ministre des affaires étrangères, 1789; mais il donna sa démission dès le 16 juillet. Il fut renvoyé en Espagne. En 1795, Louis XVIII l'appela à Vérone pour être l'un de ses quatre ministres; mais ses conseils ne furent pas toujours écoutés. Il rentra en France, 1805. Il fit partie de la Chambre des Pairs, en 1814, s'y montra modéré et mit beaucoup de zèle à propager l'enseignement mutuel. Il a écrit : *Portrait de feu monseigneur le Dauphin*, 1765; *Tableau de la Constitution française*, 1816; *Commentaire nouveau sur la Charte constitutionnelle*, 1820.

La Vauguyon (Paul-Maximilien-Casimir **de**), prince de **Carency**, fils aîné du précédent, 1768-1824, accompagna son père en Espagne et auprès de Louis XVIII. Puis il vint livrer au Directoire tous les secrets des royalistes, fut méprisé, dissipa sa fortune dans des orgies; fut plus tard repoussé par son père, fit de la contrebande et mourut dans une maison d'aliénés.

La Vauguyon (Paul **de Quélen de Stuer de Caussade**, comte de), frère du précédent, 1777-1837, prit du service en Espagne, puis rentra en France avec son père en 1805. Il devint aide de camp de Murat, qui l'emmena à Naples et le nomma général de brigade. Sous la Restauration, il fut créé lieutenant général, 1816, mais il se couvrit de dettes; il mourut obscurément de chagrin. En lui s'éteignit sa famille.

Lavaur, ch.-l. d'arrond. du Tarn, à 40 kil. S. O. d'Albi, sur l'Agout, par 43° 41′ 59″ lat. N. et 0° 30′ 58″ long. O.; 7,563 hab., dont 4,454 agglomérés. Elève de vers à soie, filatures de soie. Prise et ruinée par Simon de Montfort, en 1211.

Laveaux (Jean-Charles **Thibault**), né à Troyes, 1749-1827, enseigna le français à Bâle, à Stuttgart, à Berlin; rédigea, en France, le *Courrier de Strasbourg*, et à Paris, pendant la Terreur, le *Journal de la Montagne*. Il devint plus tard inspecteur général des prisons et des hospices de la Seine. Il avait déjà publié plusieurs ouvrages : *Vie de Frédéric II, roi de Prusse*, 7 vol., 1788; *Hist. de Pierre III, empereur de Russie;* un *Dictionnaire français-allemand et allemand-français;* mais il est surtout connu par son *Dictionnaire de la langue française*, 1820, 2 vol. in-4°; il a aussi écrit : *Dictionnaire raisonné des difficultés grammaticales et littéraires de la langue française*, 1818, un vol. in-8°, et 1822, 2 vol. in-8°; *Dictionnaire synonymique de la langue française*, 1826, 1 vol. in-8°, etc.

Lavelanet, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 27 kil. E. de Foix (Ariége), sur la Touire, qui se perd plus bas dans un gouffre. Draps; 3,292 hab.

Laventie, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 20 kil. N. E. de Béthune (Pas-de-Calais); 4,070 hab. Toiles de lin, brasseries, lin, grains.

Laverdy. V. Averdy (L').

Laverne, déesse des voleurs, chez les Romains.

La Verpillière, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 24 kil. N. E. de Vienne (Isère); 1,243 hab.

La Vicomterie de Saint-Samson (Louis **de**), 1732-1809, s'occupa de littérature, sans beaucoup de succès, écrivit après 1789 quelques livres (*du Peuple et des Rois, Droits du peuple sur l'Assemblée nationale, Crimes des rois de France, Crimes des Papes, la République sans impôts*), qui le firent nommer député de Paris à la Convention. Il vota la mort de Louis XVI, fit partie du comité de sûreté générale et prêcha le matérialisme. Il fut accusé d'avoir pris part à l'insurrection de prairial 1795 et rentra dans la vie privée. Il écrivit encore *Crimes des empereurs d'Allemagne depuis Lothaire Ier jusqu'à Léopold II*, et l'*Acte d'accusation des Rois*.

La Vieuville (Charles, marquis de), né à Paris, 1582-1653, fut surintendant des finances sous Louis XIII, en 1623, montra quelque talent, mais se perdit par ses emportements. Il fut enfermé à Amboise, 1624, s'enfuit, rentra en France pour intriguer contre Richelieu, recouvra sa faveur pendant la régence d'Anne d'Autriche, et fut, en 1649, ministre des finances, duc et pair.

La Ville de Mirmont (Alexandre-Jean-Joseph **de**), auteur dramatique, né à Versailles, 1782-1845, perdit de bonne heure son père, mort sur l'échafaud révolutionnaire, et devint plus tard chef de division au ministère de l'intérieur et inspecteur général des dépôts de mendicité et des maisons de détention. Il a fait représenter avec succès la tragédie de *Charles VI* au Théâtre-Français, 1826. On lui doit plusieurs autres tragédies : *Artaxerce*, jouée à Bordeaux et à l'Odéon; *Childéric Ier*, jouée à Bordeaux; des comédies en vers d'un style facile : *Alexandre et Apelle*, 1820, *le Folliculaire*, en 5 actes, qui eut beaucoup de succès en 1820, *le Roman*, en 5 actes, 1825, *l'Intrigue et l'Amour*, drame en 5 actes, 1826, *une Journée d'élection*, en 3 actes, 1827, *le Vieux Mari*, en 3 actes, 1830, *les Intrigants*, en 5 actes, 1831, *le Libéré*, tableau dramatique en 5 parties, qui a obtenu un prix Montyon à l'Académie française, 1835. Ses *Œuvres dramatiques* ont été réunies, 1846, en 4 vol. in-8°.

La Ville-Dieu, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 15 kil. S. de Poitiers (Vienne); 460 hab.

La Villeheurnois (Charles-Honoré **Berthelot de**), né à Toulon, 1750-1799, fut l'un des agents secrets des Bourbons pendant la Révolution. Il fut arrêté en 1797 avec l'abbé Brotier et Duverne de Presles; au 18 fructidor, il fut déporté à Sinnamary, où il mourut.

La Villette. V. Villette (La).

Lavinie, fille de Latinus et d'Amate, fiancée à Turnus, roi des Rutules, épousa Enée, pour obéir aux oracles; elle fut mère de Sylvius, disent les traditions, et Enée bâtit en son honneur Lavinium.

Lavinium, v. de l'Italie ancienne, dans le Latium, à 26 kil. S. de Rome, bâtie par Enée en l'honneur de Lavinie. Elle fut la métropole d'Albe-la-Longue.

Lavit-de-Lomagne, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 20 kil. S. O. de Castel-Sarrazin (Tarn-et-Garonne); 1,530 hab.

Lavoisier (Antoine-Laurent), né à Paris, le 26 août 1743, mort le 8 mai 1794, fils d'un riche commerçant, excellent élève du collége Mazarin, suivit avec ardeur les cours des savants les plus illustres, reçut de l'Académie des sciences une médaille d'or pour son *Mémoire sur la meilleure manière d'éclairer les rues d'une grande ville*, 1764-1766. Des travaux *sur les couches des montagnes, sur l'analyse des gypses des environs de Paris*, des articles sur *le Tonnerre, l'Aurore boréale*, etc., lui ouvrirent les portes de l'Académie en 1768. Désirant la fortune pour subvenir à ses expériences coûteuses de chimie, il obtint une place de fermier général, 1769. Réunissant dès lors chez lui les savants les plus distingués, une fois par semaine, il forma comme une sorte d'académie dans l'Académie. Turgot le nomma, en 1776, directeur des poudres et salpêtres; il fit de belles expériences à Essonne. Il s'occupa d'agriculture, et fit valoir par lui-même un grand domaine dans le Vendômois, pour donner des exemples utiles aux habitants des campagnes. Membre de l'Assemblée provinciale d'Orléans, en 1787, député suppléant à l'Assemblée nationale, commissaire de la trésorerie, membre de la commission des poids et mesures, il publia en 1791 un résumé d'un ouvrage plus étendu : *de la Richesse territoriale du royaume de France*. Il fut arrêté au milieu de ses travaux qui auraient dû le faire respecter même des hommes les plus passionnés. Il fut enveloppé dans la condamnation des fermiers généraux; on fit peu d'efforts pour le sauver, et il mourut sur l'échafaud. — Lavoisier peut être considéré comme le fondateur de la chimie moderne. Dès l'année 1772, il avait jeté les premières bases de sa théorie chimique (*Opuscules physiques et chimiques*); il devait renverser la doctrine jusqu'alors dominante du phlogistique, et dans une suite de mémoires, remarquables par la logique, le talent d'observation, la circonspection scientifique, il arrivait à découvrir l'*oxygène*, qui fut la base de sa théorie nouvelle; l'analyse de l'air, de l'acide carbonique, de l'eau, la décomposition des différents corps, etc., suivirent cette belle découverte. Les plus illustres chimistes adoptèrent sa théorie, et, dans son *Traité de chimie*, 1789, 2 vol. in-8°, il put poser avec précision et clarté les principes de la chimie moderne. Avec Guyton de Morveau, il créa la nomenclature chimique, qui a été adoptée et qui a permis à la science de faire tant de progrès. La physique lui doit aussi beaucoup; il a fait d'importants travaux sur la chaleur; il a fait des applications curieuses de la chimie à la physiologie; il a expliqué les phénomènes de la respiration et de la chaleur animale. Ses découvertes et ses expériences font encore l'admiration des savants; cependant une édition complète de ses œuvres n'a pas encore été donnée, elles se trouvent pour la plupart dans le recueil de l'Académie des sciences.

Lavoulte, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 20 kil. N. E. de Privas (Ardèche), sur la rive dr. du Rhône; 4,615 hab. Eglise calviniste; mûriers; mine de fer, fonderie de boulets.

Lavoûte-Chilhac, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 20 kil. S. de Brioude (Haute-Loire), sur l'Allier; 752 hab.

La Vrillière. V. Vrillière (La).

Law de Lauriston (Jean), né à Edimbourg, 1671-1729, fils d'un riche orfèvre, descendait par sa mère de la maison d'Argyle. Il s'appliqua de bonne heure aux sciences de calcul, vint à Londres, y vécut en gentleman accompli, mais fut condamné à mort, à la suite d'un duel, et forcé de fuir. Il visita une partie du continent, étudiant le commerce et le crédit, surtout en Hollande. Il revint en Ecosse, 1700, et exposa ses idées dans un mémoire : *Considérations sur le numéraire et le commerce.* Il croyait que l'abondance du numéraire est la principale source de la prospérité des États; qu'on pouvait l'augmenter par le crédit et qu'une banque procurerait au papier la valeur et l'efficacité de l'argent. Une banque générale serait chargée de la perception des impôts, de la négociation des emprunts publics; aurait les monopoles des différentes compagnies, et pourrait diviser son capital en actions, puis en répartir les bénéfices. Son système était habilement conçu, mais péchait par la base, quoique plusieurs parties fussent réalisables et bonnes. Il fut repoussé en Ecosse et en Angleterre. Law revint sur le continent, séjourna quelque temps à Paris, où il se fit remarquer par son gros jeu ; le lieutenant de police, d'Argenson, le pria même de s'éloigner. Il alla porter ses plans financiers dans plusieurs pays; le duc de Savoie lui répondit qu'il n'était pas assez puissant pour se ruiner; il fut partout éconduit. Mais à la mort de Louis XIV, qui laissait la France menacée d'une banqueroute, il se présenta au régent, comme un sauveur. Malgré l'opposition du conseil des finances, il fut autorisé à fonder une banque particulière, au capital de 6 millions, divisé en 1,200 actions de 5,000 livres; elle devait escompter les lettres de change, se charger des comptes des négociants. et émettre des billets payables au porteur en écus, 1716. Elle réussit, étendit ses opérations, et, dès 1717, ses billets purent être donnés en payement des impôts. Law acheta alors le privilége du commerce de la Louisiane, et forma la *compagnie d'Occident* ou *des Indes occidentales*, au capital de 100 millions, divisé en 200,000 actions de 500 livres, 1718. Malgré le Parlement, malgré d'Argenson et les frères Pâris, qui organisèrent la compagnie rivale de l'*Antisystème*, Law, soutenu par le régent, transforma sa *banque générale* en *banque royale*, déc. 1718; les billets atteignirent bientôt la valeur de 100 millions de livres ; il y eut des succursales de la banque. et par plusieurs mesures on chercha à soutenir le papier aux dépens de l'argent. Law fit monter le cours des actions, en étendant les priviléges de la compagnie, qui eut bientôt tout le commerce extérieur, prit le nom de *compagnie des Indes*, et augmenta son capital par l'émission de nouvelles actions. Il obtint le monopole de la fabrication des monnaies, et annonça un dividende de 12 pour cent. Il offrit de rembourser la dette publique, en la convertissant en actions de la compagnie, à la condition que le gouvernement lui payerait un intérêt de 48 millions et lui accorderait les fermes générales. Il y eut de nouvelles émissions d'actions (en tout 624,000); mais l'agiotage avait fait monter la valeur de ces actions au delà de toutes raisons ; la fièvre ou la folie de la rue Quincampoix est restée tristement célèbre; des actions de 500 livres se vendirent jusqu'à 20,000 livres; en même temps les billets de la banque royale se multipliaient indéfiniment; il y en eut pour un milliard, à la fin de 1719. Law était alors tout-puissant ; il venait de se faire catholique, et le régent l'avait nommé contrôleur général des finances, 5 janv. 1720, en même temps qu'il exilait le Parlement et disgraciait d'Aguesseau. Mais le désenchantement devait être rapide; Law ne pouvait donner les dividendes promis ; il y avait eu dans le *système* erreurs, mensonges, imprudences et tromperies. On commença à réaliser, en changeant les actions en billets, les billets en argent ; la confiance fut ébranlée. Vainement Law écrivit, pour la rétablir, ses *Lettres à un créancier*, 1720 ; vainement il eut recours aux expédients violents et tyranniques; les actions baissaient toujours, les billets perdaient de leur valeur. Law fit réunir la banque à la compagnie, mars 1720, et fit réduire légalement les actions et les billets ; c'était comme une sorte de banqueroute; l'indignation générale força le régent à enlever à Law le contrôle général, mai 1720. La banque ne put rembourser les billets supérieurs à 10 livres; le peuple se souleva, et la vie de Law fut menacée jusque dans le Palais-Royal. La Banque fut abolie; il fallut changer les billets en rentes ; la compagnie, qui subsista, fut purement commerciale. Law avait quitté la France, au mois de décembre 1720, n'emportant que 2,000 louis, débris d'une grande fortune. Il mourut pauvre à Venise en 1729. Ses *Œuvres*, traduites pour la première fois en France, 1790, ont été réimprimées dans la *Collection des économistes français*, en 1843. Le *système* de Law a été bien souvent exposé et critiqué par Du Hautchamp, Dutot, Forbonnais, Thiers, Cochut, Levasseur, Louis Blanc, etc., etc.

Law de Lauriston, général. V. Lauriston.

Lawfeld. V. Laufeld.

Lawrence (Sir Thomas), peintre anglais, né à Bristol, 1769-1830, fils d'un aubergiste, élève de Reynolds, se fit une grande réputation par ses portraits. Il fut peintre de la cour, président de l'Académie royale de peinture. Ses portraits ont de la grâce, de la couleur, mais le dessin en est souvent incorrect.

Lawrence, v. du Massachusetts (Etats-Unis), sur le Merrimac, à 36 kil. N. E. de Boston. Etoffes de laine et de coton, fonderies; 29,000 hab.

Laxenburg, bourg d'Autriche, à 15 kil. S. de Vienne ; 900 hab. Résidence d'été de l'empereur. Traité entre l'Autriche et l'Espagne en 1725.

Laxou, commune du canton et de l'arr. de Nancy (Meurthe-et-Moselle). Fab. de chapeaux de paille, commerce de vins ; 3,038 hab.

Lay, riv. de France, prend source au plateau de Gatine, traverse le départ. de la Vendée et se jette dans le pertuis Breton, en face de l'île de Ré, après un cours de 105 kil. Elle reçoit l'Yon.

Laya (Jean-Louis), littérateur, né à Paris, 1761-1833, d'une famille d'origine espagnole, débuta, avec son ami Legouvé, par *le Nouveau Narcisse*, 1785, comédie qui ne fut pas jouée, et par un recueil d'héroïdes : *Essai de deux Amis*, 1786. Il donna, en 1789, *Jean Calas*, tragédie en 5 actes et en vers; en 1790, *les Dangers de l'Opinion*, drame en 5 actes et en vers ; mais il est surtout connu par *l'Ami des lois*, comédie en 5 actes et en vers, représentée sur le théâtre de la Nation (Théâtre-Français), le 2 janvier 1793; c'était une protestation courageuse contre les excès et le despotisme des hommes tout-puissants de l'époque ; elle eut un succès prodigieux à Paris et dans toute la France; ce fut l'occasion d'émeutes véritables contre la Commune, qui voulait interdire la représentation. Laya fut proscrit et dut se cacher jusqu'après le 9 thermidor. En 1797, il écrivit, pour l'inauguration du théâtre Louvois, *les Deux Stuarts ;* en 1799, il donna le drame de *Falkland*, puis *une Journée du jeune Néron*, en 2 actes et en vers. Il prit part à la rédaction de plusieurs journaux, et pendant quinze ans écrivit avec talent la critique littéraire dans le *Moniteur*. Professeur de belles-lettres aux lycées Charlemagne et Napoléon, professeur d'histoire littéraire et de poésie française à la Faculté des lettres, après Delille, 1813, il entra à l'Académie française en 1817. Ses *Œuvres* ont été réunies par ses fils, MM. Alexandre et Léon Laya, 1836, 5 vol. in-8°.

Laybach, *Œmona*, ville de l'empire d'Autriche, capit. du duché de Carniole, sur la Laybach, à 126 kil. S. O. de Vienne ; 23,000 hab. Evêché, lycée, séminaire, école militaire. Cathédrale de Saint-Nicolas, théâtre, château fort. Commerce de lin, blé, chanvre et miel. Fabriques de dentelles, soieries et faïences. — Laybach fut prise par les Français en 1797 et en 1809. Il s'y tint en 1820-1821 un congrès à l'occasion des révolutions d'Italie. Sous Napoléon Ier, elle a été la capitale des provinces d'Illyrie. En 1814, elle devint la capit. du roy. d'Illyrie, appartenant à la couronne d'Autriche; et en 1853, une nouvelle division des provinces autrichiennes en a fait la capitale de la Carniole.

Laynez. V. Leynez.

Layrac, commune du canton d'Astaffort, dans l'arr. d'Agen (Lot-et-Garonne), sur le Gers. Minoteries, vins, eaux-de-vie ; 2.784 hab.

Lays (François **Lay,** dit), chanteur français, né en Gascogne, 1758-1831, d'abord enfant de chœur, se destinait à l'état ecclésiastique, lorsqu'un ordre du roi le fit venir à Paris pour débuter à l'Opéra, 1779. Il fut bien accueilli et son succès se soutint constamment, surtout dans les rôles du genre comique. Il prit sa retraite en 1822. Il avait embrassé avec ardeur la révolution, et fut forcé de se défendre dans un mémoire intitulé : *Lays, artiste du théâtre des Arts, à ses concitoyens*, 1795.

Lazare (Saint), frère de Marthe et de Marie, reçut Jésus-Christ à Béthanie, et fut par lui ressuscité le quatrième jour après sa mort. L'Eglise l'honore le 2 septembre.

Lazare, despote ou krale de Serbie, peut-être fils

naturel de Doukhan, qui avait fondé l'empire Servien, fut forcé de payer tribut au sultan Amurat, 1375, se souleva contre lui, en 1387, et fut vaincu, avec ses alliés de Bosnie, de Valachie, d'Herzégovine, à la bataille de Kossovo. Amurat, mortellement blessé dans l'action, fit mettre en pièces Lazare, son prisonnier.

Lazare (Hospitaliers de **Saint-**), ordre religieux et militaire, fondé à Jérusalem, en 1119, et confirmé par Alexandre IV, en 1255. Ils étaient sous le patronage du pauvre *Lazare*, dont parle saint Luc; ils soignaient les lépreux. Ils furent introduits en France sous Louis VII; ils pouvaient se marier, étaient au nombre de 100 et avaient pour insigne une croix à 8 pointes, émaillée de pourpre et de vert, bordée d'or, anglée de 4 fleurs de lis d'or et portant au centre, d'un côté l'image de la Vierge, de l'autre celle de saint Lazare. Ils ont été réunis, en Savoie, à l'ordre de Saint-Maurice, en 1572.

Lazare (Saint-), *Lazzaro-degli-Armeni*, petite île de l'Adriatique, dans les lagunes de Venise, où est établie depuis 1717 la congrégation arménienne des Mékhitaristes. C'est le centre de la propagation de la foi catholique en Orient.

Lazaristes ou **Prêtres de la mission**, congrégation fondée en 1625 par saint Vincent de Paul, pour former des missionnaires. Le pape Urbain VIII l'approuva en 1632; ils s'établirent à Paris dans une maison qui avait appartenu aux Hospitaliers de Saint-Lazare. Leur couvent était aussi une maison où l'on enfermait les jeunes gens qui se conduisaient mal.

Lazique, district de l'ancienne Colchide, au S. du Phase. La possession de ce pays provoqua sous Justinien une guerre entre l'empire d'Orient et la Perse, en 554.

Lazzari Donato. V. Bramante.

Lazzarini (Gregorio), peintre de l'école vénitienne, né à Venise, 1655-1730, élève de Francesco Rosa, fut l'un des meilleurs peintres de Venise à la fin du xvii^e s. Son dessin est pur, son coloris digne de l'école vénitienne. Venise a plusieurs beaux tableaux de cet artiste, dont le chef-d'œuvre, dit-on, est *Saint Laurent Giustiniani distribuant des aumônes*.

Lazzarini (Giovanni-Andrea), littérateur et peintre de l'école bolonaise, né à Pesaro, 1710-1801, était chanoine. Il a écrit avec science et talent sur les beaux-arts, et il a laissé plusieurs tableaux remarquables par l'art de la composition et le bon goût de l'architecture. Son chef-d'œuvre est *la Vierge avec sainte Catherine et le bienheureux Marco Fantuzzi*, à Gualdo, près Rimini. Ses *Œuvres* ont été publiées à Pesaro, 1806, 2 vol.

Lazzaroni, nom donné à la populace de Naples; il signifie *grands Lazares*. Ils ont joué un rôle considérable dans les révolutions de Naples, principalement en 1647, sous Masaniello, et en 1798, pour combattre les Français de Championnet, lorsqu'ils furent armés par le cardinal Ruffo.

Lea, rivière d'Angleterre, coule vers le S. E. entre les comtés de Middlesex et d'Essex et se jette dans la Tamise au-dessous de Londres, après un cours de 65 kil. Alfred le Grand la détourna de son lit pour mettre à sec la flottille du pirate Hastings, qui s'y était engagé.

Leadhills, v. d'Écosse, dans le comté de Lanark, à 64 kil. S. E. de Glasgow, dans un district montagneux; 2,000 hab. Très-riches mines de plomb.

Leamington, v. d'Angleterre, dans le comté et à 4 kil. E. de Warwick; 5,000 hab. Eaux minérales très-fréquentées.

Léandre, jeune Grec d'Abydos, amant de Héro, prêtresse de Vénus à Sestos, traversait l'Hellespont à la nage, pour aller la voir. Il se noya pendant une tempête, et Héro se précipita dans la mer.

Léandre (Saint), archevêque de Séville, mort vers 596 ou 601, frère de saint Fulgence et de saint Isidore, ami du pape saint Grégoire, combattit courageusement l'arianisme, convertit le roi Récarède et présida le 3^e concile de Tolède, où l'arianisme fut condamné. On le fête le 13 mars.

Lébadée, auj. *Livadia*, anc. ville de Béotie, près de l'Hélicon et de l'antre de Trophonius.

Lebailly (Antoine-François), poëte, né à Caen, 1756-1832, est connu par ses *Fables*, d'un style élégant et correct, qui ne manquent pas de bonhomie, 1784, in-12. On lui doit encore: *Corisandre*, opéra, *le Choix d'Alcide*, apologue grec, *Œnone*, opéra, *Diane et Endymion*, fable en 2 actes, *le Procès d'Esope avec les animaux*, *le Gouvernement des animaux*, etc.

Lebarbier (Jean-Jacques-François), peintre, né à Rouen, 1738-1826, visita la Suisse et alla se perfectionner à Rome. Membre de l'ancienne Académie de peinture, il fit partie de l'Académie des beaux-arts, réorganisée en 1816. Il a laissé beaucoup de tableaux estimés, mais sans originalité, et beaucoup de vignettes. On cite: *Jupiter sur le mont Ida*, à Versailles; *Jeanne Hachette*, à Beauvais; *le Siége de Nancy*, à Nancy; *Saint Louis recevant l'oriflamme*, à Saint-Denis, etc.

Lebas (Jacques-Philippe), graveur, né à Paris, 1707-1783, graveur du cabinet du roi, a laissé plus de 500 morceaux estimés pour la facilité et l'élégance du burin. Il a formé des élèves distingués.

Lebas (Philippe-François-Joseph), né à Frévent (Artois), 1765-1794, avocat à Saint-Pol, ami et compatriote de Robespierre, lui fut complétement dévoué par conviction. Membre de la Convention, il vota la mort de Louis XVI, épousa Elisabeth Duplay, et fut commissaire de la Convention à l'armée de Sambre-et-Meuse, avec Duquesnoy, aux armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse, avec Saint-Just. Il défendit Robespierre au 9 thermidor, et se tua à l'Hôtel de Ville, au moment d'être arrêté.

Lebas (Philippe), fils du précédent, né à Paris, 1794-1860, servit dans la marine et dans l'armée de terre jusqu'en 1814, fut chargé de l'éducation du prince Louis-Napoléon, de 1820 à 1827. Il se fit alors recevoir docteur, agrégé des classes supérieures, fut professeur au collége Saint-Louis, puis maître de conférences à l'École normale, d'histoire d'abord, 1830, de littérature grecque en 1834. Membre de l'Académie des Inscriptions en 1838, chargé d'une mission scientifique en Grèce et en Asie Mineure, 1842, il fut conservateur de la bibliothèque de l'Université en 1846. On lui doit de nombreux travaux sur les inscriptions grecques et latines; le t. I^{er} des *Historiens occidentaux des croisades*; *le Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure*, 1847, in-fol.; *les Aventures de Hysméné et Hysménias*, trad. du grec, 1828; *les Aventures de Drosilla et Chariclès*, 1841, et dans la *Bibliothèque grecque de Didot*, 1856; plusieurs volumes de l'*Univers pittoresque* (*Suède et Norvége*, *Allemagne*, *Confédération germanique*, *Asie Mineure*, *France*); des ouvrages historiques (*Précis de l'Histoire ancienne*, *de l'Hist. romaine*, *de l'Hist. du moyen âge*); la traduction de *l'Atlas historique de Kruse* (avec Ansart); un cours de langue allemande (avec M. Regnier); des éditions de classiques grecs et beaucoup d'articles dans les journaux et les revues.

Le Batteux. V. Batteux.

Lebaud (Pierre), historien, né en Bretagne ou à Saint-Ouen-des-Toits, sur la frontière du Maine, devint aumônier d'Anne de Bretagne et mourut en 1505. Il a rédigé plusieurs histoires de Bretagne; la première, qui n'a pas été imprimée, est manuscrite à Angers; la deuxième a été publiée en 1638, in-fol., sous ce titre: *Histoire de Bretagne, avec les chroniques des maisons de Vitré et de Laval*.

Le Bé (Guillaume), imprimeur et fondeur de caractères, né à Troyes, 1525-1598, a gravé et fondu les beaux caractères orientaux qui ont servi à Robert Estienne et à l'impression de la *Bible polyglotte* d'Anvers. — Son fils, *Henri-Guillaume*, a édité plusieurs ouvrages d'une manière remarquable. — *Guillaume*, fils du précédent, mort en 1685, était l'un des premiers associés de la compagnie des libraires dite du *Grand-Navire*.

Le Beau (Charles), humaniste et historien, né à Paris, 1701-1778, fut professeur de rhétorique au collége du Plessis et des Grassins, puis professeur d'éloquence au Collége de France, 1752; il entra à l'Académie des Inscriptions en 1748, et il en fut le secrétaire en 1755. Bon écrivain en latin, il a complété et publié l'*Anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac: ses œuvres latines (odes, fables, discours), ont paru en 3 vol., 1782, ou en 2 vol., 1816. Il a écrit une *Histoire du Bas-Empire, en commençant à Constantin le Grand*, 22 vol. in-12; ouvrage judicieux et exact, mais faiblement composé et d'un style terne et diffus; il a été continué par Ameilhon. Une nouvelle édition, revue et augmentée, a été donnée par Saint-Martin et Brosset, 21 vol. in-8°. Le Beau a fourni à l'Académie des Inscriptions d'excellents mémoires, sur la *Légion romaine* surtout, et il a publié les *Eloges* des Académiciens morts depuis 1755. — Son frère, *Jean-Louis*, 1721-1766, fut également professeur au collége des Grassins, membre de l'Académie des Inscriptions et a publié différents mémoires sur l'antiquité et la littérature grecque.

Lebedin, v. de Russie dans le gouvernement et à 150 kil. O. de Kharkov; 14,000 hab. Fabriques d'eau-de-vie.

Lebedos, anc. v. d'Asie Mineure, en Ionie, sur la mer Egée. Fêtes annuelles de Bacchus. Elle fut dépeuplée par Lysimaque, qui transporta ses habitants à Éphèse.

Le Bel (Le P.), de l'ordre des Trinitaires, n'est connu que par le rôle qu'il joua dans le drame de l'assassinat de Monaldeschi, à Fontainebleau. Il a publié une *Relation du meurtre de Monaldeschi*, 1664, in-12.

Leberberg, nom allemand du Jura.

Leberon (Mont de), contre-fort des Alpes du Dauphiné. le long de la Durance (Hautes-Alpes).

Lebeuf (L'abbé Jean), historien érudit, né à Auxerre, 1687-1760, chanoine d'Auxerre, membre de l'Académie des Inscriptions en 1741, a fait de savantes recherches, encore très-estimées, sur notre histoire nationale. Ses principaux ouvrages sont : *De l'état des sciences dans l'étendue de la monarchie française depuis Charlemagne*, 1734, in-12 ; *Dissertation sur plusieurs circonstances du règne de Clovis*, 1738, in-12 ; *Recueil de divers écrits pour servir d'éclaircissement à l'Histoire de France*, 1738, in-12 ; *Mémoires concernant l'Histoire ecclésiastique et civile d'Auxerre*, 1754-1757, 15 vol. in-12 ; *Hist. de la Ville et du Diocèse de Paris*, 1754, 15 vol. in-12, etc. Quelques-uns de ses écrits ont été réimprimés en 1843, 2 vol. in-8°, et M. Cocheris a donné une nouvelle édition de l'*Histoire du diocèse de Paris*, avec continuation, 1861, 10 vol. in-8°.

Lebida ou **Lebedah,** anc. *Leptis Magna*. Cette ville, colonie de Carthage, située sur la côte entre les deux Syrtes (Tripoli), devint très-riche et très-commerçante et paya à la métropole un tribut d'un talent par jour (5600 fr.). Patrie de l'empereur Septime Sévère. Lebida est auj. en ruines.

Lebidi, village de Grèce, dans le nome d'Arcadie. Ruines d'Orchomène.

Leblanc (Horace), peintre du XVII^{e} s., né à Lyon, a fait pour cette ville des tableaux estimés, et surtout un *Christ au tombeau* pour l'église des Carmélites. Il décora la galerie du château de Grosbois, pour Charles de Valois, duc d'Angoulême, eut le brevet de peintre du roi, et mourut probablement de 1648 à 1650.

Leblanc (François), numismate, né en Dauphiné, mort en 1698, employa une partie de sa fortune à l'étude des médailles, et a publié deux ouvrages d'une érudition solide : *Dissertation sur quelques monnaies de Charlemagne, Louis le Débonnaire, Lothaire et ses successeurs, frappées dans Rome*, 1689, et *Traité historique des monnaies de France*, 1690 (le 1er vol., contenant les monnaies des rois, a seul été publié). Ces deux ouvrages sont réunis dans l'édition de 1692, in-4°.

Leblanc (Claude), homme d'Etat français, 1669-1728, fils d'un intendant, fut lui-même intendant dans plusieurs provinces, et devint, en 1718, secrétaire d'Etat de la guerre. Saint-Simon vante son esprit et sa capacité ; Leblanc fit d'utiles réformes ; mais le duc de Bourbon, excité par la marquise de Prie, le fit disgracier en 1723 ; il fut mis à la Bastille, mais acquitté par le Parlement. Il fut rappelé au ministère de la guerre par le cardinal Fleury.

Leblanc de Guillet (Antoine **Blanc,** dit), littérateur, né à Marseille, 1730-1799, de la congrégation de l'Oratoire, publia, en 1761, les *Mémoires du comte de Guine*, qui eurent du succès. Ses tragédies, *Manco-Capac, les Druides, Tarquin ou la royauté abolie*, sont d'un style emphatique et rocailleux. Il a écrit des comédies et traduit en vers le poëme de Lucrèce.

Le Blanc (Nicolas), chimiste et industriel, né à Issoudun, 1753-1806, d'abord chirurgien, s'occupa de recherches chimiques ; son ouvrage, intitulé : *la Cristallotechnie*, fut imprimé aux frais du gouvernement, 1802. Il est surtout célèbre pour avoir inventé la soude artificielle, en découvrant le procédé pour l'extraire du sel marin, 1789. Associé au chimiste Dizé et au duc d'Orléans, il monta près de Saint-Denis une usine pour l'exploitation de la soude ; les désastres de la Révolution le ruinèrent ; le Comité de salut public s'empara de son secret ; Le Blanc réclama vainement une indemnité. Dizé lui avait disputé le mérite de sa précieuse invention ; mais les droits de Le Blanc ont été proclamés par l'Académie des sciences, dans son rapport du 31 mars 1856.

Leblond (Gaspard **Michel,** surnommé), archéologue, né à Caen, 1738-1809, embrassa l'état ecclésiastique, et fut membre de l'Académie des Inscriptions en 1772. Pendant la Révolution, il fut chargé du dépouillement des bibliothèques supprimées, et enrichit la bibliothèque Mazarine, dont il devint le conservateur, 1791. Plusieurs de ses mémoires sont dans le recueil de l'Académie des Inscriptions.

Leblond ou **Leblon** (Michel), graveur, né à Francfort-sur-le-Mein, mort en 1656, avait une finesse et une délicatesse extrême dans le burin.

Le Bon (Joseph), conventionnel, né à Arras, 1765-1795, oratorien, puis curé constitutionnel de Vernois et de Neuville, 1791, se maria, et fut jeté dans la politique révolutionnaire par ses compatriotes, Robespierre, Saint-Just et Lebas. Maire d'Arras, procureur-syndic du Pas-de-Calais, il ne siégea à la Convention qu'après le 2 juin 1793. Envoyé en mission dans le Pas-de-Calais, il fut accusé de modérantisme et de fédéralisme par son ennemi Guffroy. Dans une seconde mission, il établit par la terreur le gouvernement révolutionnaire. Il fut inflexible, et fit tomber une foule de têtes. Après le 9 thermidor, il fut décrété d'accusation ; il déclara qu'il n'avait fait qu'exécuter les ordres de la Convention et du Comité de salut public. Il fut condamné à mort par le tribunal criminel d'Amiens, et exécuté le 16 octobre 1795. Son fils a essayé de le réhabiliter dans un livre intitulé : *J. Le Bon dans sa vie privée et dans sa vie politique*, 1861 ; il avait déjà publié les *Lettres de J. Le Bon à sa femme*, 1845.

Lebon (Philippe), ingénieur et chimiste, né à Bruchay, près de Joinville (Haute-Marne), 1769-1804, fut ingénieur des ponts et chaussées, et eut de bonne heure l'idée de faire servir à l'éclairage les gaz produits par la combustion du bois. Après de nombreuses expériences à Bruchay, et dans l'île Saint-Louis, à Paris, il communiqua sa découverte à l'Institut, et reçut un brevet d'invention, 21 sept. 1799. Il donna le nom de *thermolampes* à ses appareils de chauffage et d'éclairage économique. Il obtint la concession de la forêt de Rouvray près du Havre, pour réaliser ses procédés, 1803 ; mais appelé à Paris pour les travaux du sucre, il mourut subitement, peut-être assassiné. Son invention, portée en Angleterre, y a été perfectionnée.

Le Bossu (Jacques), prédicateur de la Ligue, né à Paris, 1546, de l'ordre de Saint-Benoît, docteur en théologie, précepteur du cardinal de Guise, prieur de l'abbaye de Saint-Denis, parla et écrivit à Nantes contre Henri III et contre Henri IV. On a de lui un *Traité sur la grâce*, un *Traité contre l'adhésion aux hérétiques*, et surtout les *Devis d'un catholique et d'un politique*, dédiés au duc de Mercœur, pamphlets remarquables par la verve et parfois même par l'éloquence, Nantes, 1590. Il se retira à Rome, où il fut nommé consulteur de la congrégation *de Auxiliis*. Il y mourut en 1626.

Le Bossu (René), critique, 1631-1680, chanoine de Sainte-Geneviève, est l'auteur de plusieurs ouvrages estimés : *Traité du poëme épique ; Parallèle de la philosophie d'Aristote et de Descartes*, etc.

Le Bouvier (Gilles), dit *Berry*, né à Bourges, 1386-1460, fut roi d'armes sous Charles VII, et a été employé par ce roi dans plusieurs missions importantes. Il a écrit : *Chronique ou histoire de Charles VII*, de 1402 à 1458 ; elle a été imprimée en 1528, 1594, et d'abord attribuée à Alain Chartier. André Duchesne, qui d'abord l'avait comprise dans les œuvres de cet écrivain, reconnut son erreur. Denis Godefroy l'a publiée dans son *Histoire de Charles VI* et dans son *Histoire de Charles VII*. On doit encore à Le Bouvier : *Recouvrement de la Normandie, Chronique de Normandie, Histoire du roi Richard, Armorial ou registre de la noblesse, Géographie en forme de voyages*, manuscrits curieux, les derniers surtout, à la Bibliothèque nationale.

Lebreton (François), pamphlétaire français du XVI^{e} s., pendu dans la cour du palais à Paris, 22 novembre 1586, pour avoir osé écrire et envoyer à Henri III trois pamphlets sur les malheurs de la France.

Le Breton (Guillaume). V. Guillaume.

Le Brigant (Jacques), avocat, né à Pontrieux (Côtes-du-Nord), 1720-1804, est surtout connu par l'amitié et le dévouement de La Tour d'Auvergne. On lui doit : *Dissertation sur les Brigantes*, 1762 ; *Eléments de la langue des Celtes Gomérites ou Bretons*, 1779 ; *La Langue primitive conservée*, 1787, etc. Il faisait dériver toutes les langues du celtique ou bas-breton. — Voir La Tour d'Auvergne.

Lebrixa, v. d'Espagne, près du Guadalquivir, dans la prov. de Séville et l'ancienne prov. d'Andalousie ; 8,000 hab. Huile d'olive. Patrie de Diaz de Solis.

Lebrixa (Antoine **de**), savant espagnol, né à Lebrixa, 1444-1522, fut l'un des initiateurs de la Renaissance dans son pays, par ses leçons et par ses écrits. On cite de lui : *Institutiones grammaticæ*, Séville, 1481, in-fol. ; *Grammatica sobre la lengua castillana*, première grammaire espagnole, 1492, in-4° ; *Lexicon latino-hispa-*

nicum et hispano-latinum. 1492, 2 vol. in-fol.; *Juris civilis Lexicon*. 1486, in-fol., etc.

Le Brun (Charles), peintre, né à Paris, 1619-1690, fils d'un assez bon sculpteur, fut l'élève de Vouet, montra de grandes dispositions, fut protégé par le chancelier Séguier, et se perfectionna à Rome, sous la direction du Poussin. A son retour, en 1648, plusieurs tableaux de mérite achevèrent sa réputation déjà commencée avant son départ. Habile courtisan, il eut la protection de Richelieu, de Mazarin, de Fouquet, et fut accueilli avec faveur par Louis XIV. Il fut nommé premier peintre du roi, 1664, directeur des Gobelins, recteur, chancelier, directeur de l'Académie de peinture; il eut la direction de tous les ouvrages d'art dans les bâtiments de la couronne, et exerça une sorte de dictature, souvent dure et orgueilleuse, à l'égard des artistes. Il fit créer une école française à Rome, et consacra quatorze années à la décoration de Versailles. Après la mort de Colbert, Louvois se déclara le protecteur de Mignard; Le Brun en conçut un vif chagrin, abandonna ses travaux, et, peut-être, mourut de jalousie. Le génie de Le Brun s'est trouvé en rapport exact avec le caractère du temps où il a vécu; on loue la richesse de ses compositions, la noblesse de son imagination, son talent remarquable dans la peinture décorative et allégorique; mais on lui reproche un dessin lourd, un coloris faible, un abus de l'allégorie et de la mythologie. Ses œuvres capitales sont: les *Victoires d'Alexandre* et la *Clémence d'Alexandre envers la famille de Darius*, au Louvre; la grande galerie du palais de Versailles, retraçant les événements du règne, depuis la paix des Pyrénées jusqu'à celle de Nimègue. La Bibliothèque nationale possède près de 800 pièces exécutées d'après lui par les meilleurs graveurs. On cite aux Gobelins: la *Défaite de Maxence*, le *Triomphe de Constantin*, la *Chasse du sanglier de Calydon*, la *Mort de Méléagre*, etc.; à Notre-Dame: le *Christ aux anges* et le *Martyre de saint Etienne*, puis la *Madeleine aux pieds du Christ*, le *Massacre des Innocents*, la *Mort de Sénèque*, la *Chute des mauvais anges*, une *Descente de croix*. Dans la chapelle du château de Versailles: les *Travaux d'Hercule*, etc.; de nombreux portraits. Il s'est aussi exercé dans la gravure à l'eau-forte, et a écrit: *Conférences sur l'expression des différents caractères des passions*, 1667, in-4°; *Traité de la physionomie*, in-fol., avec figures; *Livre de portraiture pour ceux qui commencent*.

Lebrun (Denis), jurisconsulte français, mort en 1706, avocat au Parlement, a laissé: *Traité des successions*, 1692, in-fol., plusieurs fois réimprimé; *Traité de la parole*, 1705, in-12; *Traité de la communauté entre mari et femme*, 1709, in-fol.; *Essai sur la prestation des fautes*.

Lebrun (Charles-François), duc de Plaisance, homme d'Etat, né à Saint-Sauveur, près de Coutances, 1739-1824, après une bonne éducation, voyagea avec fruit en Hollande et en Angleterre, puis étudia le droit à Paris. Le premier président du parlement, de Maupeou, le chargea de diriger son fils dans l'étude du droit et se l'attacha intimement. Lebrun fut son conseiller, son aide, et non pas son secrétaire. Il fut nommé censeur royal, 1765, puis payeur des rentes, inspecteur général des domaines, sans cesser d'être le collaborateur du chancelier. Lorsque Maupeou fut disgracié, 1774, Lebrun rentra dans la vie privée, mais avec l'estime de tous ceux qui l'avaient connu. Indépendant par sa fortune, il cultiva les lettres dans sa terre de Grillon, près de Dourdan, et publia alors des traductions élégantes de la *Jérusalem délivrée*, 1774, de l'*Iliade*, 1776. A l'époque de la Révolution, il publia un écrit solide et prophétique, *la Voix du citoyen*, 1789; il fit partie de l'Assemblée constituante et y fut le rapporteur de presque toutes les lois de finances. Il fut président du directoire de Seine-et-Oise en 1792; deux fois arrêté, en 1793 et en 1794, il fut sauvé par le 9 thermidor. Il reprit la présidence de Seine-et-Oise en 1795, fut du Conseil des anciens, et appuya toutes les mesures, toutes les propositions sages et modérées. Il prit bien peu de part au 18 brumaire, et fut désigné par Bonaparte comme troisième consul. Il s'occupa surtout de la réorganisation des finances et de l'administration intérieure; il donna plus d'une fois de sages conseils à son tout-puissant collègue, qui, devenu empereur, en 1804, le nomma architrésorier et lui laissa la direction suprême des finances. C'est à lui que l'on doit l'établissement de la cour des comptes. Quoiqu'il se fût opposé à la création d'une noblesse nouvelle, il dut accepter le titre de duc de Plaisance. Gouverneur de la Ligurie en 1805, il fut chargé d'organiser l'Etat de Gênes en départements, 1806. Lebrun défendit vainement l'existence du Tribunat; il désirait vivre désormais loin des affaires, lorsque Napoléon, après l'abdication du roi Louis, le nomma son *lieutenant général* en Hollande. Il gouverna le pays avec sagesse et habileté, et ne le quitta que devant les étrangers. Il ne vota pas la déchéance de Napoléon en 1814, mais adhéra au rétablissement des Bourbons, et fit partie de la Chambre des Pairs. Pendant les Cent-jours il fut grand-maître de l'Université. Il ne rentra à la Chambre des Pairs qu'en 1819. Il avait publié une traduction de l'*Odyssée*, en 1809; son fils aîné a recueilli et fait imprimer en 1829 *les Opinions, Rapports et choix d'écrits politiques du duc de Plaisance*, avec une longue *Notice biographique*. Lebrun était de l'Académie des Inscriptions depuis 1803. On lui a élevé une statue à Coutances en 1847.

Lebrun (Anne-Charles), duc de Plaisance, fils du précédent, né à Paris, 1775-1859, aide de camp de Bonaparte à Marengo, colonel en 1804, général de brigade en 1807, de division en 1812, se distingua dans les grandes guerres de l'Empire, fut membre de la Chambre des Représentants en 1815, et entra dans la Chambre des Pairs en 1824. Membre du Sénat en 1852, il devint, à la fin de cette année, grand-chancelier de la Légion d'honneur.

Lebrun (Ponce-Denis **Ecouchard**), poëte lyrique, né à Paris, 1729-1807, fils d'un serviteur du prince de Conti, fut élevé dans la maison de ce prince, fit de brillantes études au collége Mazarin, et, camarade du fils de Louis Racine, reçut des conseils de ce dernier. Plusieurs odes le firent remarquer; secrétaire des commandements du prince de Conti, il continua d'écrire, suivant son inspiration, recommanda, dans une ode qui fit beaucoup de bruit, une petite-nièce de Corneille à Voltaire, eut des démêlés fort vifs avec Fréron qu'il attaqua dans deux pamphlets violents, et composa des épigrammes mordantes, pleines d'esprit, contre la plupart des écrivains, ses contemporains. D'un caractère peu aimable, il fut forcé de se séparer de sa femme; il perdit vers la même époque toute sa fortune; mais il reçut une pension de Calonne, et, d'un esprit par trop versatile, célébra Marie-Antoinette, pour attaquer ensuite honteusement le roi et la reine prisonniers; trouva des éloges pour Robespierre et pour Napoléon, et mourut en laissant une grande réputation, qui nous paraît exagérée. Il avait été nommé membre de l'Institut, dès sa fondation. On lui avait donné le surnom de *Lebrun-Pindare*: dans ses odes, il y a de l'élan, des strophes magnifiques, le style est fort, mais roide; presque partout on retrouve l'accent déclamatoire. Ses *Epigrammes* (au nombre de plus de 600) ont plus de valeur réelle; il a laissé quatre livres d'*Elégies*, deux livres d'*Epîtres*, deux poëmes inachevés (*les Veillées du Parnasse* et *la Nature*). Ses *Œuvres* ont été publiées par Ginguené, 1811, 4 vol, in-8°; ses *Œuvres choisies* forment 2 vol. in-18, 1821.

Lebrun (Marie-Louise-Elisabeth **Vigée**, Mme), peintre, née à Paris, 1755-1842, fille du peintre Vigée, perdit son père à 13 ans, lorsqu'elle montrait déjà les plus heureuses dispositions. Elle avait conquis une grande réputation par ses portraits, et elle était renommée pour sa beauté, lorsqu'elle épousa, 1776, Lebrun, qui ne fut qu'un embarras dans sa vie. Elle fit plus de vingt-cinq portraits de Marie-Antoinette, dont elle devint l'amie; tous les membres de la famille royale posèrent devant elle. Après un voyage en Hollande, elle fut admise dans l'Académie de peinture. Les hommes les plus spirituels, les artistes les plus illustres en tous genres, se pressaient à ses soirées intimes, qui firent beaucoup de bruit, surtout quand elle eut l'idée de donner la représentation d'un repas grec. Elle quitta la France au début de la Révolution; ses voyages en Italie, en Allemagne, en Russie, furent une suite de triomphes; partout on rendit hommage à ses belles qualités; partout les souverains lui demandaient des portraits, les académies lui décernaient des diplômes. Elle revint à Paris en 1801, et ses succès ne furent pas moins grands auprès de Bonaparte qu'auprès de Mme de Staël. Sous la Restauration, elle ne fut pas moins admirée, et jusqu'à sa mort conserva son talent et sa réputation de femme aimable et spirituelle. Son œuvre se compose de 662 portraits, 15 tableaux et près de 200 paysages. Elle a publié: *Souvenirs de Mme Vigée-Lebrun*, 1835-37, 3 vol. in-8° — Son mari, *Jean-Baptiste-Pierre* Lebrun, né à Paris, 1748-1813, avait acquis une belle fortune par le commerce des tableaux, lorsqu'il l'épousa.

Il la ruina; elle n'avait pas vingt francs de revenu, dit-elle, quand elle quitta la France en 1789; elle lui envoya plusieurs fois des secours. On doit à Lebrun plusieurs publications, surtout la *Galerie des peintres flamands, hollandais et allemands*, avec 201 planches, 1792-96, 3 vol. grand in-fol.

Lebrun-Tossa (Jean-Antoine), littérateur, né à Pierrelatte (Dauphiné), 1760-1837, travailla dans les journaux républicains et fit jouer des pièces pendant la Révolution; il fit partie des bureaux de la police et de l'administration des droits réunis. Il a écrit des drames (*les Noirs et les Blancs, Arabelle et Vascos, Washington*, etc.), des comédies (*l'Honnête Aventurier, la Folie du roi Georges, le Cabaleur, le Terne à la loterie, la Jolie Parfumeuse*), des opéras-comiques (*le Mont Alphéa, les Faux Mendiants, le Savoir-faire*), etc.

Lebrun (Pierre-Henri-Hélène-Marie **Tondu**), né à Noyon, 1763-1793, fut ecclésiastique, mathématicien, soldat, journaliste, imprimeur, joua un rôle dans la révolution de Liége, 1787, rédigea le *Journal général de l'Europe*, et, protégé par Dumouriez et Brissot, devint ministre des affaires étrangères, après le 10 août 1792, puis remplaça Servan à la guerre. Il était laborieux, mais médiocre. Arrêté au 2 juin, il fut condamné à mort comme contre-révolutionnaire.

Le Camus (Etienne), cardinal, né à Paris, 1632-1707, d'une famille de magistrats, fut aumônier de Louis XIV, devint évêque de Grenoble en 1671, et cardinal en 1686. Il est connu par sa tolérance et sa charité. Sous sa direction, François Genêt écrivit sa *Théologie morale*, 7 vol. in-12; on lui doit un recueil d'*Ordonnances synodales*. — Son frère *Jean*, né à Paris, 1636-1710, lieutenant civil au Châtelet, a écrit: *Observations sur la coutume de Paris, les Actes de notoriété du Châtelet sur la jurisprudence*, 1682.

Lecari, doge. V. Imperiale-Lercari.

Le Caron. V. Charondas.

Le Cat (Claude-Nicolas), chirurgien, né à Blérancourt (Picardie), 1700-1768, d'abord destiné à l'Eglise, étudia la chirurgie à Paris, et fut chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen. Il obtint plusieurs fois les prix proposés par l'Académie royale de chirurgie, refusa de s'établir à Paris, mais fonda une académie de chirurgie à Rouen et acquit de la célébrité. Il pratiquait avec succès l'opération de la taille par la méthode de Cheselden; il reçut des lettres de noblesse en 1764. Il a inventé plusieurs instruments de chirurgie. Parmi ses ouvrages on cite: *Traité des sens*, 1740, et *Traité des sensations et des passions en général*, 1766, réunis sous le titre d'*Œuvres physiologiques*, 1767, 3 vol. in-8°; *Lettres concernant l'opération de la taille*, 1749, in-12; *Traité de l'existence et de la nature du fluide des nerfs*, 1765; *Cours abrégé d'Ostéologie*, 1766, etc.

Lecce, *Aletium*, v. d'Italie, ch.-l. de la Terre d'Otrante; 18,000 hab. Evêché. Belle cathédrale, château fort, statue de Philippe II, roi d'Espagne. Fabriques de cotonnades et de dentelles. Carrières aux environs. La ville est fortifiée.

Lecco, v. du roy. d'Italie, prov. et à 24 kil. E. de Côme, sur le lac de Lecco; 3,000 hab. Soieries, fonderies.

Lecelles, commune du cant. de Saint-Amand, arr. de Valenciennes (Nord). Sucre, instruments aratoires, broderies; 2,185 hab.

Lech, riv. d'Allemagne, affl. de droite du Danube, naît dans les Alpes Algaviennes; traverse le Tyrol, en sort par le défilé de Füssen et entre en Bavière. Il arrose Landsberg, Augsbourg et Rain; c'est un torrent à peine flottable, long de 180 kil. La ligne du Lech a été forcée par Gustave-Adolphe, en 1631, et par Moreau, en 1796. Il reçoit la Wertach.

Le Chapelier (Isaac-René-Guy), né à Rennes, 1754-1794, avocat distingué, défendit à la tête du barreau de Rennes, en 1787, les droits du tiers-état contre les ordres privilégiés, et, à l'Assemblée constituante, prit rang parmi les meilleurs orateurs. Il fut membre du comité de constitution, demanda la garantie de la dette publique, l'inviolabilité du secret des lettres, l'armement des gardes nationales, présida l'assemblée au 4 août, fit établir le principe de l'égalité dans les successions et celui de la nomination des juges par le peuple. Il est l'auteur de la loi du 28 juillet 1791, qui garantit la propriété littéraire. Il développa ses opinions dans des articles de la *Bibliothèque de l'homme public*, publiée par Condorcet. Dénoncé en 1793, il revint d'Angleterre pour empêcher le séquestre des biens de sa famille, et périt avec Thouret et d'Eprémesnil, 22 avril 1794.

Lechée, *Lechæon*, anc. v. du Péloponnèse, sur le golfe du même nom, était le port de Corinthe, vers le golfe de Corinthe.

Léchelle, né en Saintonge, était maître d'armes à la Révolution. Il s'engagea dans la garde nationale de la Charente-Inférieure, et, par la faveur du ministre Bouchotte, fut nommé général en chef de l'armée de l'Ouest, 30 sept. 1793. Malgré son incapacité, il remporta quelques avantages à Mortagne et à Chollet, mais fut complétement battu devant Laval. Arrêté par les ordres de Merlin de Thionville, il fut incarcéré à Nantes, et y mourut de chagrin ou peut-être en s'empoisonnant.

Lechevalier (Jean-Baptiste), voyageur et archéologue, né à Trelly, près de Coutances, 1752-1836, professa dans plusieurs colléges de Paris, fut secrétaire de Choiseul-Gouffier, ambassadeur à Constantinople, s'associa à ses explorations en Asie Mineure, le quitta, remplit une mission politique en Moldavie; et, après avoir passé à l'étranger la période révolutionnaire, obtint la place de conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève. On a de lui: *Voyage dans la Troade, contenant la description de la plaine de Troie*, 1800, 3e édition, 1802, 3 vol. in-8°; *Voyage de la Propontide et du Pont-Euxin*, 1801, 2 vol. in-8°; *Ulysse-Homère*, sous le nom de *Koliadès*, ouvrage dans lequel il soutient qu'Ulysse est l'auteur de l'Iliade et de l'Odyssée.

Leck, bras du Rhin qui se sépare du fleuve à Dürstède, et se confond avec la Meuse au-dessus de Rotterdam. Il a 65 kil. de long et coule vers l'O. en passant à Culembourg, Vialen et Nieuport. L'Yssel s'en détache à Schoonhoven.

Leckhes, peuple slave, d'où sont sortis les Polonais.

Le Clerc (Périnet), fils d'un marchand de fer du Petit-Pont, à Paris, ayant à se plaindre des Armagnacs, s'entendit avec les Bourguignons, déroba à son père les clefs de la porte Saint-Germain-des-Prés, et livra Paris aux soldats de Jean sans Peur, 29 mai, 1418. Périnet fut trouvé mort peu de temps après, peut-être frappé de la main de son père.

Le Clerc (Jean), cardeur de laine à Meaux, fut l'un des premiers à adopter les opinions de la Réforme, fut marqué au front et banni, puis se retira à Metz, où son zèle emporté le fit brûler en 1525.

Leclerc (Daniel), médecin, né à Genève, 1652-1728, eut de la réputation et exerça diverses fonctions publiques dans sa patrie. Il a publié, avec Manget, la *Bibliotheca anatomica*, 1685, 2 vol. in-fol. On a de lui: *Chirurgie complète; Histoire de la Médecine*, 1696, in-8°, etc.

Leclerc (Jean), critique, frère du précédent, né à Genève, 1657-1736, très-instruit, montra de bonne heure un esprit indépendant. Pasteur protestant dès 1679, il prêcha avec succès à Londres, 1682, passa en Hollande, épousa la fille de Grégorio Leti, et devint professeur de belles-lettres, puis d'histoire ecclésiastique à Amsterdam. Champion de la liberté de penser, il a combattu toute sa vie pour les droits de la raison, et fut accusé de pencher vers le socinianisme. Parmi ses nombreux ouvrages de polémique, d'exégèse, d'érudition, on remarque: *Entretiens sur diverses matières de Théologie*, 1685; *Commentarii philologici et Paraphrases in vetus Testamentum*, 4 v. in-fol.; *Opera philosophica*, 4 v. in-8°; *Compendium historiæ universalis; le Nouveau Testament traduit sur l'original*, 1703, 2 vol. in-4°; *Historia ecclesiastica duorum primorum seculorum*, 1716, in-4°; *Traité de l'incrédulité; Ars critica*, 1696, 2 vol. in-8°, où il donne la meilleure méthode pour étudier les écrivains de l'antiquité; *Parrhasiana ou pensées diverses*, 1699, in-12; *Vie du cardinal de Richelieu*, dont l'édition de 1753 a 5 vol. in-12; *Hist. des Provinces-Unies des Pays-Bas* (de 1560 à 1716), 4 tomes en 2 vol. in-fol., etc. Il est aussi très-connu par trois publications périodiques qu'il dirigea: *Bibliothèque universelle et historique*, 1686-93, 26 vol. in-12; *Bibliothèque choisie*, pour servir de suite à la précédente, 28 vol. in-12; *Bibliothèque ancienne et moderne*, 29 vol. in-18. Ces trois publications renferment des dissertations curieuses, des extraits et des comptes rendus des principaux ouvrages, etc.

Le Clerc (Sébastien), graveur, né à Metz, 1639-1714, fut ingénieur géographe du maréchal de La Ferté, de 1660 à 1665, vint à Paris, et, d'après les conseils de Le Brun, se livra entièrement à la gravure. Membre de l'Académie de peinture en 1672, il fut professeur de perspective jusqu'en 1702. Louis XIV le nomma graveur de son cabinet. Ses compositions sont remarquables; son œuvre comprend 4,000 pièces. On lui doit encore:

Pratique de la géométrie sur le papier et sur le terrain, 1669; *Système de la vision fondée sur de nouveaux principes*, 1679; *Traité d'architecture*, 1714, 2 vol. in-4°, etc. — Son fils, *Sébastien* Le Clerc, 1676-1763, fut reçu à l'Académie comme peintre, en 1704.

Le Clerc (Michel), avocat et auteur dramatique, né à Albi, 1622-1691, composa plusieurs tragédies, *la Virginie romaine*, qui renferme de beaux vers, 1645, *Iphigénie*, 1675, *Oreste*, 1681. Il était de l'Académie française depuis 1662.

Leclerc (Jean-Baptiste), né à Angers, 1756-1826, était conseiller à l'élection d'Angers, et s'occupait de littérature, lorsque la Révolution le jeta dans la vie publique. Député suppléant en 1789, il entra à l'Assemblée nationale en 1790, fut nommé à la Convention, y vota la mort du roi, mais donna sa démission après le 2 juin. Membre du Conseil des Cinq-cents, il fut l'ami de La Revellière; après le 18 brumaire, il fit partie du corps législatif, en fut le président, et se retira de la vie politique en 1802. Il fut correspondant de l'Académie des Inscriptions. On a de lui: *Mes Promenades champêtres* 1786; *de la Poésie considérée dans ses rapports avec l'éducation nationale; Essai sur la propagation de la musique en France; Eponine et Sabinus*, poëme en prose, *Abrégé de l'histoire de Spa;* plusieurs de ses opuscules ont été réunis à ceux de La Reveillière; il a laissé un grand nombre de manuscrits.

Leclerc (Oscar), connu sous le nom de *Leclerc Thoüin*, né à Paris, 1798-1845, neveu d'André Thoüin, fut aide au Jardin des Plantes, professeur de culture générale au Conservatoire des arts et métiers, 1836, secrétaire perpétuel de la Société centrale d'agriculture, 1843. Il eut une réputation méritée comme professeur. Il a rédigé le *Cours de culture*, d'André Thoüin, 1829, 3 vol. in-8°, publié l'*Agriculture de l'ouest de la France*, 1843, gr. in-8°, et a écrit beaucoup d'articles dans la plupart des revues ou journaux d'agriculture.

Leclerc des Essarts (Louis-Nicolas-Marin, comte), général, né à Pontoise, 1770-1820, volontaire de 1792, était capitaine au siége de Toulon, chef de bataillon avec son frère, à Saint-Domingue, et général de brigade dans la campagne d'Austerlitz. Il continua de se distinguer dans les guerres de l'Empire, et fut général de division en 1815.

Leclerc (Victor-Emmanuel), général, frère du précédent, né à Pontoise, 1772-1802, s'enrôla aussi comme volontaire, et fut remarqué par Bonaparte au siége de Toulon. Il le suivit en Italie comme sous-chef d'état-major, et devint général de brigade après le combat de Saint-Georges. En 1797, il épousa, à Milan, Pauline Bonaparte; chef d'état-major de Berthier, de Brune, en Italie, de Kilmaine, à l'armée de l'Ouest, il seconda Bonaparte au 18 brumaire, en dirigeant contre les Cinq-Cents un peloton de grenadiers. Il fut nommé général de division et reçut plusieurs commandements supérieurs, comme celui du corps d'armée chargé de soumettre le Portugal, en 1801. Capitaine général de la grande expédition dirigée contre Saint-Domingue, il battit les noirs, enleva Toussaint-Louverture, mais ne put empêcher une nouvelle révolte, et mourut de la fièvre jaune dans l'île de la Tortue. Sa femme, qui ramena son corps en France, épousa plus tard le prince Borghèse.

Le Clerc (Joseph-Victor), littérateur et philologue, né à Paris, 1789-1866, eut deux fois le prix d'honneur en rhétorique, fut professeur de rhétorique en 1815, maître de conférences à l'Ecole normale, 1821, professeur d'éloquence latine à la Faculté des lettres, 1824; il fut nommé doyen en 1832, et entra à l'Académie des Inscriptions, en 1834. On lui doit: *Eloge de Montaigne*, 1812; *Lysis*, poëme grec trouvé par un jeune Grec sous les ruines du Parthénon, 1814; *Pensées de Platon*, grec-français; *Œuvres complètes de Cicéron*, en latin et en français, 30 vol. in-8° ou 35 vol. in-18; *des Journaux chez les Romains*, 1838, in-8°; *Nouvelle rhétorique*. Chargé de continuer l'*Histoire littéraire de la France*, Le Clerc a pris la plus grande part à la publication des t. XXI, XXII, XXIII, XXIV, et il a écrit le *Discours préliminaire sur l'état des lettres en France au* XIV*e siècle*. On lui doit encore une édition estimée de Montaigne et de nombreux articles dans plusieurs recueils et journaux. Comme doyen de la Faculté, il a donné une vive impulsion aux travaux qui avaient pour but le doctorat.

Leclercq (Michel-Théodore), auteur dramatique, né à Paris, 1777-1851, fut receveur principal de l'administration des droits réunis, 1810-1819, et employa dès lors ses loisirs à publier, à l'imitation de Carmontel, des proverbes destinés à être joués dans les salons. Il eut du succès, il en publia de nouveaux dans la *Revue de Paris* et dans la *Revue des Deux Mondes*. Ces petites comédies sont fines et spirituelles; elles dénotent un véritable talent d'observation. Le recueil complet des *Proverbes dramatiques* de Leclercq forme 8 vol. in 8°.

Leclère (Achille-François-René), architecte, né à Paris, 1785-1853, élève de Percier, eut le grand prix d'architecture en 1808, et se fit surtout connaître par son essai de restauration du Panthéon d'Agrippa. Il a fait d'importants travaux, remarquables par la pureté du goût. Il a été nommé membre de l'Institut en 1831

Léclusc, Lesclusc (Charles de), *Clusius*, botaniste, né à Arras en 1524 ou 1525, mort en 1609. Il parcourut une partie de l'Europe en herborisant, dirigea le jardin des plantes de Vienne de 1573 à 1587, puis enseigna, pendant seize ans, la botanique à Leyde. Il a eu de la réputation. Il a laissé: *Antidotarium*, 1561; *Rariorum aliquot stirpium per Hispaniam observatarum historia*, 1576; *Rariorum aliquot stirpium per Pannoniam, Austriam, et vicinas provincias observatarum historia*, 1583; *Rariorum plantarum historia*, 1601, in-fol., etc., etc.

L'Ecluse. V. Ecluse (L').

Lecocq (Robert), né à Montdidier, avocat du roi au Parlement, puis évêque de Laon, 1351, seconda Etienne Marcel aux Etats-généraux de Paris, en 1356 et 1357. Après la mort du prévôt des marchands, il s'enfuit à Melun, auprès de Charles le Mauvais, qui lui donna l'évêché de Calahorra.

Le Cointe (Charles), oratorien érudit, né à Troyes, 1611-1681, professa dans plusieurs colléges, aida Servien dans les négociations de Munster, fut bibliothécaire de la maison de l'Oratoire, à Paris, et a surtout écrit: *Annales ecclesiastici Francorum*, 1665-1683, 8 vol. in-fol., ouvrage d'une grande érudition, qui va de 417 à 845.

Lecointe-Puiraveau (Michel-Matthieu), né à Saint-Maixent, 1750-1825, était avocat à la Révolution. Administrateur des Deux-Sèvres, député à l'Assemblée législative, membre de la Convention, il vota pour l'appel au peuple dans le procès du roi, se déclara pour les Girondins, et osa plus d'une fois attaquer vivement leurs ennemis. Au conseil des Cinq-Cents, il défendit la constitution de l'an III et la république contre les royalistes. Membre du Tribunat, il alla à Marseille comme commissaire général, pour y rétablir le bon ordre jusqu'en 1803 puis rentra dans la vie privée. En 1815, Napoléon lui confia la police supérieure des départements du sud-ouest; enfermé au château d'If, sous la Restauration, il parvint à fuir dans les Pays-Bas.

Lecointre (Laurent), né à Versailles, 1750-1805, était marchand de toiles à la Révolution. Commandant en second de la garde nationale de Seine-et-Oise, président du département, membre de l'Assemblée législative et de la Convention, il vota la mort du roi, fut l'ennemi des Girondins, puis des Montagnards, après le 9 thermidor. Son opposition au gouvernement consulaire le fit exiler. On a de lui: *Conjuration formée, dès le 6 prairial, par neuf représentants du peuple, contre Maximilien Robespierre*, 1794; *Lecointre au peuple souverain*, 1794; *les Crimes de sept membres des anciens comités*.

Lecomte (Félix), sculpteur, né à Paris, 1737-1817, élève de Falconet, eut le grand prix de l'Académie, visita l'Italie, étudia plutôt le Bernin que l'antiquité, fut de l'Académie en 1771 et plus tard, en 1810, fit partie de la classe des Beaux-arts à l'Institut.

Lecomte (Louis), missionnaire jésuite, né à Bordeaux vers 1655, mort en 1729, accompagna à Siam le chevalier de Chaumont, resta 2 ans, 1685-87, auprès du roi de Siam, puis se rendit en Chine. Il fit des observations astronomiques et étudia le pays, en s'occupant du ministère apostolique. Il revint en France vers 1692, défendit les jésuites dans ses *Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine*, 3 vol. in-12, dans lesquels il fit un panégyrique exagéré de la civilisation chinoise; le livre fut censuré par la Faculté de théologie de Paris, 1700; le pape Innocent XII le condamna, 1702; le parlement de Paris le condamna au feu, 1761.

Le Conte (Louis), sculpteur, né à Boulogne, 1639(?)-1694, fut reçu à l'Académie en 1676. On voit de lui deux bons ouvrages à l'orangerie de Versailles: *Zéphire et Flore*, *Adonis et Vénus*.

Lecourbe (Claude-Joseph, comte), général, né à Ruffey, près de Lons-le-Saulnier, 1760-1815, fils d'un officier d'infanterie, servit 8 ans dans le régiment d'Aquitaine, sans avancement. A la Révolution, commandant

de la garde nationale de Lons-le-Saulnier, il conduisit à l'armée du Rhin un bataillon du Jura, se distingua à l'armée du Nord, était chef de brigade à Fleurus et devint général de division en 1796. Il contribua au succès de la bataille de Rastadt. Commandant l'aile droite de l'armée d'Helvétie en 1799, il acquit une grande réputation militaire dans la guerre de montagnes qu'il soutint contre les Autrichiens de Laudon et de l'archiduc Charles, mais surtout contre les Russes de Souvarof. Il servit sous Moreau dans la campagne de 1801. Il se déclara ouvertement pour ce général pendant son procès, fut rayé des cadres de l'armée et exilé à Bourges. En 1814, Louis XVIII lui rendit ses grades et le nomma comte. En 1815, il refusa d'abord de reconnaître Napoléon, mais il finit par accepter le commandement du corps d'observation du Jura. Il fut l'un des premiers à se soumettre au gouvernement royal, et mourut peu après à Béfort. On lui a élevé une statue à Lons-le-Saulnier en 1857. — Son frère, *Henri*, était juge au tribunal criminel de Paris, et opina, dans le procès de Moreau, pour l'absolution du général. Il fut suspendu de ses fonctions. En 1814, il fut nommé conseiller honoraire à la cour royale de Paris. Il a écrit : *Opinion sur la conspiration de Moreau, Pichegru et autres*, 1814; il est mort vers 1840.

Lecouteulx de Canteleu (Jean-Barthélemy), 1749-1818, fils d'un premier président de la chambre des comptes de Normandie, fut député aux Etats-généraux. Il s'occupa surtout de finances et d'administration. Membre du conseil des Anciens, il fut président de l'Assemblée, 1796, déploya beaucoup d'activité et d'habileté, et devint membre du Sénat, régent de la banque de France et comte. Il resta à la Chambre des Pairs en 1815. On lui doit un grand nombre de rapports.

Lecouvreur (Adrienne), tragédienne, née à Damery, près d'Epernay, 1692-1730, se destina de bonne heure au théâtre, joua une année à Strasbourg, et débuta avec succès à Paris en 1717 dans le rôle de Monime. Elle s'appliqua surtout à prendre le ton naturel et à éviter la déclamation. Elle réussit moins dans la comédie. Elle compta parmi ses adorateurs Voltaire et le maréchal de Saxe; lorsque celui-ci fut nommé duc de Courlande, elle mit en gage son argenterie et ses diamants pour lui procurer de l'argent. On a dit qu'elle mourut de chagrin des infidélités de Maurice; on a aussi prétendu qu'elle fut empoisonnée par une princesse, sa rivale. Cette mort a inspiré à M. Legouvé fils le beau drame d'*Adrienne Lecouvreur* (1839).

Le Coz (Claude), prélat, né à Plounevez-Porzay (Bretagne), 1740-1815, principal du collège de Quimper, fut élu évêque constitutionnel d'Ille-et-Vilaine, en 1791, puis membre de l'Assemblée législative. Il se montra républicain modéré, fut quatorze mois prisonnier au Mont-Saint-Michel, pendant la Terreur, présida le concile national des évêques constitutionnels à Paris, 1797, puis celui de 1801. A l'époque du concordat, il donna sa démission, et fut nommé par Bonaparte archevêque de Besançon. Il fit acte de soumission à l'égard du pape en 1804, et ne cessa de montrer son dévouement à l'Empereur. Il fut durement repoussé par le comte d'Artois en 1814. On a de lui quelques écrits.

Lecteurs, le 2e des 4 ordres mineurs dans l'Eglise primitive. Ils lisaient, à haute voix, les Ecritures, bénissaient le pain et instruisaient les catéchumènes et les enfants.

Lecteurs royaux, nom donné jadis aux professeurs du Collége Royal ou Collége de France.

Lectisterne, *Lectisternium*, festins sacrés, offerts aux dieux, chez les anciens Romains. On plaçait leurs statues sur des lits, devant une table chargée de mets; les *Septemvirs-Epulons* préparaient ces festins. On les célébrait dans des circonstances exceptionnelles, d'après l'ordre des *Quindécemvirs*.

Lectoure, *Lactora*, ch.-l. d'arr., à 35 kil. N. d'Auch (Gers), par 43° 56′ 5″ lat. N. et 1° 42′ 51″ long. O.; 5,507 hab. Cette ville est sur un rocher escarpé, près de la rive dr. du Gers; elle est mal bâtie. Commerce de blé, bétail, mules et eaux-de-vie. Patrie du maréchal Lannes. — Lectoure était le ch.-l. des Lactorates, elle devint colonie romaine. Au moyen âge elle était la capitale des vicomtes de Lomagne, vassaux des ducs de Gascogne. Les comtes d'Armagnac en héritèrent au XIVe siècle et en firent leur résidence. Assiégée, en 1473, par le cardinal d'Alby à la tête d'une armée envoyée par Louis XI, elle fut prise, et le comte Jean V fut poignardé. La ville fut brûlée, et de sa population il ne resta que 3 hommes et 4 femmes. Montluc la prit sur les protestants, et démantela ses murailles et son château.

L'Ecuy (Jean-Baptiste), né à Ivoy-Carignan, 1740-1834, chanoine régulier à l'abbaye de Prémontré, puis abbé général de l'ordre, refusa le serment à la constitution civile du clergé, se chargea de l'éducation de quelques jeunes gens, écrivit dans le *Journal de l'Empire*, fut chanoine honoraire de Notre-Dame, 1805, aumônier de Mme Joseph Bonaparte, puis il devint vicaire général honoraire en 1824. On a de lui : *Œuvres de Franklin*, trad. en 2 vol. in-4°, 1773; *Nouveau dictionnaire historique*, trad. de Watkins; *Bible de la jeunesse; Manuel d'une mère chrétienne; Recueil de pièces sur la prise de Constantinople*, 1825, in-fol.; *Essai sur la vie de Gerson*. Il a travaillé au *Dictionnaire historique* de Feller.

Leczinska (Marie). V. Marie.

Leczinski (Stanislas). V. Stanislas.

Léda, fille du roi d'Etolie, Thestius, femme de Tyndare, roi de Sparte, fut aimée de Jupiter, caché sous la forme d'un cygne. Elle mit au monde 2 œufs : de l'un sortirent Pollux et Hélène, considérés comme enfants de Jupiter, de l'autre Castor et Clytemnestre, enfants de Tyndare.

Le Dain ou **le Daim** (Olivier), né à Thielt, près de Courtrai, barbier et valet de chambre de Louis XI, devint son favori, et fut autorisé par lui à changer le sobriquet d'Olivier *le Diable* (*Teufel*) en celui d'Olivier *le Dain*. Il fut anobli en 1477 et devint comte de Meulan. Envoyé en mission à Gand, auprès de Marie de Bourgogne, il étala une magnificence qui le rendit ridicule et s'empara de Tournai. Louis XI le nomma capitaine du château de Loches, gouverneur de Saint-Quentin, et lui accorda sa confiance jusqu'au dernier jour. Après lui, Olivier le Dain fut victime de la réaction, et fut condamné à être pendu par le parlement, 1484.

Ledbury, v. du comté et à 22 kil. S.E. de Hereford (Angleterre). Eglise saxonne; 5,000 hab.

Lede, v. de la Flandre orientale (Belgique), à 12 kil. S. O. de Termonde; 3,500 hab.

Ledeghem, v. de la Flandre occidentale (Belgique), à 10 kil. N. O. de Courtrai. Toiles; 3,500 hab.

Ledesma (Alonso de), poëte espagnol, né à Ségovie, 1552-1623, eut de la réputation pour ses *Conceptos espirituales*, petites pièces sur des sujets religieux, souvent réimprimées au commencement du XVIIe siècle. On a encore de lui : *Juegos de la Noche Buena*, 1611, recueil de pièces joyeuses; *El Monstruo imaginado*, 1615, ballades et allégories satiriques, etc.

Ledieu (François), écrivain, né à Péronne, mort en 1713, ecclésiastique attaché à Bossuet depuis 1684, comme secrétaire, devint chanoine de l'église de Meaux, mais n'eut jamais la confiance intime de l'illustre prélat. Sur la demande de l'abbé Bossuet, il écrivit des *Mémoires* sur la vie et les ouvrages de l'évêque de Meaux; c'est un travail curieux et souvent digne du sujet; mais le *Journal* qu'il avait tenu de ses dernières années n'est souvent que l'œuvre d'un valet de chambre mécontent. L'abbé Guettée a publié *les Mémoires et le Journal de l'abbé Ledieu*, 1856-57, 4 vol. in-8°.

Lédignan, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 16 kil. S. d'Alais (Gard); 685 hab.

Ledoux (Claude-Nicolas), architecte, né à Dormans, 1756-1806, élève de Blondel, construisit à Paris plusieurs beaux hôtels et surtout les *Barrières* de la capitale. On a de lui : *l'Architecture considérée sous le rapport de l'art, des mœurs et de la législation*, 1804, gr. in-fol. avec planches.

Ledru (Nicolas-Philippe), connu sous le nom de *Comus*, physicien, né à Paris, 1731-1807, acquit une certaine célébrité en associant quelques tours d'adresse à des expériences de physique. Il amusa Louis XV, qui le nomma professeur de physique des enfants de France. Il fit construire plusieurs appareils nouveaux en Angleterre, obtint un brevet pour convertir le fer en acier et pour établir une manufacture d'instruments de physique. Il composa des tables magnétiques, s'occupa de fantasmagorie, d'électricité, appliqua l'électricité au traitement de maladies nerveuses, et fut approuvé par l'Académie de médecine. C'est le grand-père de M. Ledru-Rollin, qui a joué un rôle politique assez considérable.

Le Duchat (Jean), avocat, né à Metz, 1658-1735, se retira à Berlin, après la révocation de l'édit de Nantes. Il a donné des éditions estimées, avec *Commentaires, de Rabelais*, 6 vol. in-8°, de la *Satire Ménippée*, 3 vol. in-8°, de plusieurs écrits de *d'Aubigné* et de

H. Estienne. On a tiré de ses manuscrits un recueil de notes. *la Ducatiana*, Amsterdam, 1737.

Lee (Nathaniel), poëte dramatique anglais, né vers 1655, mort en 1691 ou 1692, échoua au théâtre comme acteur, et réussit comme auteur. Ses excès lui enlevèrent la raison. Il a composé plusieurs tragédies qui eurent du succès; elles renferment quelques beaux passages, mais on y trouve plus d'enflure que d'imagination. Il a été le collaborateur de Dryden pour le *duc de Guise* et *Œdipe*.

Lee (Richard-Henri), homme d'Etat américain, né à Stratford (Virginie), 1732-1794, avait une grande fortune et s'occupait de littérature, lorsqu'il fut nommé juge de paix de son comté, puis délégué à la législature de la colonie. Il fut l'un de ceux qui s'opposèrent avec le plus de vigueur aux prétentions de la métropole, dès 1764. Au congrès de Philadelphie, 1774, il se distingua par l'énergie de son éloquence; le premier, en 1776, il demanda une déclaration d'indépendance des colonies. Dans la Convention qui adopta la Constitution, il parla contre les pouvoirs, selon lui, excessifs, accordés au président. Il fut choisi comme premier sénateur de Virginie en 1789.

Lee (Arthur), homme politique américain, né en Virginie, 1740-1792, fit ses études en Angleterre, voyagea sur le continent, revint exercer la profession de médecin dans son pays. Il retourna en Angleterre, pour y défendre les droits des colonies, et écrivit de nombreuses brochures. Choisi par le Massachusetts pour aider Franklin, il fit beaucoup de démarches pour obtenir l'appui des puissances européennes. En 1776, il fut adjoint par le congrès à Silas Dean et à Franklin, comme commissaire auprès de la cour de France; il était surtout chargé des missions secrètes. Il revint en Amérique, 1780, et se disculpa facilement de fausses accusations dirigées contre lui. Il fut envoyé au congrès par la Virginie de 1781 à 1785.

Lee (Henri), général américain, né en Virginie, 1756-1818, se distingua dans la guerre de l'indépendance, surtout à l'armée du Sud, fit partie du congrès en 1786, fut gouverneur de la Virginie en 1792, et au congrès de 1799 fut chargé de prononcer l'éloge funèbre de Washington. Il écrivit en 1809 des *Mémoires* remarquables sur ses campagnes dans le Sud, 2 vol. En 1812, il fut blessé dans une émeute à Baltimore, et ne fit plus que languir.

Lee (Sophie), romancière anglaise, né à Londres, vers 1751, morte en 1824, écrivit en 1780 une comédie, *le Chapitre des accidents*, qui fut jouée avec succès. Son roman, *The Recess*, 1785, 3 vol., eut les honneurs d'une traduction française (*le Souterrain ou Mathilde*, 1787). On a encore d'elle des poésies, la tragédie d'*Almeyda*, 1795, etc. — Sa sœur, *Henriette*, 1756-1851, a aussi composé des romans et des comédies; toutes deux ont donné des nouvelles dans les *Contes de Canterbury*.

Leeds, *Ledesia*, v. d'Angleterre, à 35 kil S. O. d'York, dans le West-Riding du comté d'York; 259,000 hab., sur la rive g. de l'Ayr. Ecoles de commerce, belle bibliothèque; statue de la reine Anne sur le marché au blé, bel hôtel de ville en style grec. Cette ville, l'une des plus industrieuses de la Grande-Bretagne, est le centre de la fabrication des draps et des étoffes de fantaisie. Fabr. de couvertures, tapis, toiles, cotonnades, produits chimiques; fonderies, usines, exploitation de houille et d'ardoises. Un canal réunit l'Ayr à la Mersey, et, par suite, Leeds à Liverpool. Son château servit de prison à Richard II, en 1399.

Leek, v. d'Angleterre, comté de Stafford. Fabr. de boutons, cotonnades et rubans; exploitation de houille; 12,000 hab.

Léepe (Jean-Antoine **van den**), peintre belge, né à Bruxelles, 1644-1719 ou 1720, exerça des emplois importants, mais fut surtout célèbre comme artiste. Ses miniatures ont eu de la réputation; ses paysages et ses marines sont plus remarquables et rappellent un peu la manière du Poussin.

Leer, v. de Prusse, dans l'anc. roy. de Hanovre, sur la Leda, affl. de l'Ems; 7,000 hab. Chantiers de construction; navigation active.

Leers, commune du canton de Lannoy, arr. de Lille (Nord). Brasseries, distilleries de genièvre; 3,286 hab.

Leeuw (Guillaume **van der**), graveur belge, né à Anvers, 1600-1665, s'est servi de hachures courtes et larges qui donnent beaucoup d'énergie à ses œuvres.

Leeuw (Gabriel **van der**), peintre hollandais, né à Dort, 1643-1688, élève de son père, *Sébastien*, voyagea longtemps en France et en Italie, où ses tableaux furent appréciés; ils représentent généralement des troupeaux de bœufs ou de moutons.

Leeuwarden, v. de Hollande, capit. de la prov. de la Frise; 27,000 hab., à 104 kil N. E. d'Amsterdam, sur l'Ee. Fabr. de toiles et de papier; commerce de chevaux. Palais des anciens stathouders de la Frise.

Leeuwen (Simon **van**), jurisconsulte hollandais, né à Leyde, 1625-1682, fut avocat, puis greffier au conseil souverain de Hollande, Zélande, etc. Parmi ses ouvrages on cite: *Totius juris civilis romani methodica Collatio*, 2 vol. in-fol., ouvrage longtemps consulté dans les Pays-Bas et en Allemagne; *Description de la ville et de l'Université de Leyde*, 1672; *Recueil des placards et ordonnances des états généraux des Provinces-Unies*, 1682, in-fol.; *Batavia illustrata*, 1685, in-fol., etc.

Leeuwin (Terre de), côte S. O. de l'Australie, découverte en 1622.

Lefebvre (Tanneguy), philologue, né à Caen, 1615-1672, après une bonne éducation à la Flèche, vint à Paris et obtint de Richelieu 2,000 livres de pension pour surveiller les ouvrages qui s'imprimaient au Louvre; puis, en 1651, il devint professeur à l'Académie protestante de Saumur; quelques tracasseries le décidèrent à se démettre de ces fonctions en 1670. C'était un homme du monde, affecté même dans la recherche de sa toilette; mais presque toujours au travail, il était l'un des érudits les plus célèbres de France. Il fut le père de Mme Dacier. On lui doit des éditions estimées d'auteurs grecs, avec des notes philologiques, et des opuscules variés.

Lefebvre (Claude), peintre et graveur, né à Fontainebleau, 1633-1675, élève de Le Sueur et de Le Brun, se distingua par ses portraits, fut de l'Académie de peinture, en 1663, peignit les membres de la famille royale, et passa à Londres où il mourut jeune.

Lefebvre (François-Joseph), duc de Dantzig, maréchal de France, né à Rouffach (Haut-Rhin), 1755-1820. Fils d'un ancien hussard, il s'enrôla dans les gardes-françaises, y devint premier sergent, puis fut incorporé, en 1789, dans le bataillon de garde nationale des Filles-Saint-Thomas. En 1792, il devint capitaine dans un régiment d'infanterie légère; il était général de brigade, à la fin de 1793, général de division, le 10 janvier 1794. Il se distingua aux armées de Sambre-et-Meuse et du Danube, sous Hoche et sous Jourdan. Commandant de la division militaire de Paris, il seconda Bonaparte au 18 brumaire, et entra au Sénat, 1800. Il fut nommé maréchal en 1804. Il prit part à la guerre contre la Prusse, fut chargé du siége de Dantzig, y montra du courage, et, après la prise de la ville, 1807, mérita le titre de *duc de Dantzig*. Il accompagna Napoléon en Espagne, en 1808, en Allemagne, 1809; il commanda la garde impériale en 1812; dans la campagne de France, il dirigeait l'aile gauche de l'armée. Créé pair de France en 1814, il siégea dans la Chambre des Pairs des Cent Jours, fut éliminé en 1815, et n'y fut rappelé qu'en 1819. D'un courage réfléchi, d'une expérience consommée, il savait entraîner les soldats et maintenir une discipline sévère.

Lefebvre-Desnouettes (Charles, comte), général, né à Paris, 1773-1822, fils d'un marchand de draps, s'engagea dans la légion allobroge, fut sous-lieutenant de dragons en 1793, aide de camp de Bonaparte à Marengo; colonel de dragons en 1804, général de brigade, en 1806, de division, en 1808. Il se distingua dans la guerre d'Espagne, fut un moment prisonnier des Anglais, commanda les chasseurs de la garde en 1809, accompagna l'Empereur en Russie, en Saxe, en France; et resta à la tête des chasseurs, en 1814. A la nouvelle du retour de l'île d'Elbe, il souleva son régiment, et essaya avec les frères Lallemand de prendre La Fère. Il échoua, et fut forcé de se cacher. Napoléon le nomma pair de France. Il combattit à Fleurus et à Waterloo. Condamné à mort par contumace, mai 1816, il trouva un refuge aux Etats-Unis; il revenait en Europe, lorsqu'il périt dans un naufrage. L'Empereur lui avait légué 150,000 francs par son testament.

Le Féron (Jean), héraldiste, né à Compiègne, 1504-1570, avocat au parlement de Paris, avait réuni une grande collection de chroniques et mémoires. On a de lui : *De la primitive institution des roys, hérauts et poursuivans d'armes*, 1555, in-4°; *Catalogue des connestables de France, chanceliers et prévôts de Paris*, 1555, in-fol. Il a laissé de nombreux manuscrits.

Le Ferron (Arnoul), né à Bordeaux, 1515-1563, fut conseiller au parlement de Bordeaux et a écrit une suite de l'histoire de Paul Emile, qui eut du succès, *De*

Rebus gestis Gallorum libri IX, 1554, in-fol., trad. en français par Jean Regnart.

Le Fèvre de Saint-Remy (Jean), chroniqueur, né près d'Abbeville vers 1394, mort en 1468, fut hérault des ducs de Bourgogne, puis roi d'armes de l'ordre de la *Toison d'or*. Il fut en cette qualité chargé de nombreuses négociations. Il écrivit des *Mémoires*, allant de 1407 à 1460; nous n'avons que la première partie, insérée dans le t. II de l'*Histoire de Charles VI*, par Le Laboureur, puis publiée par Buchon dans le *Panthéon littéraire*.

Lefèvre d'Etaples (Jacques) ou Fabri, en lat. *Faber Stapulensis*, né à Etaples, 1455-1537, étudia à Paris, visita l'Italie, s'occupa surtout de mathématiques et de philosophie, et fut protégé par Louis XII. Son ancien élève, Briçonnet, évêque de Lodève, abbé de Saint-Germain-des-Prés, lui fournit les moyens de poursuivre paisiblement ses travaux d'érudition. Il fit surtout une étude approfondie de la Bible; il entreprit une révision critique de la Vulgate; mais ses commentaires sur le Nouveau Testament ont plus de valeur; il essayait de découvrir le sens spirituel de l'Ecriture. Une dissertation, qu'il publia en 1517, fut condamnée par la Sorbonne, en 1521, mais François Ier défendit au Parlement de l'inquiéter. Il fut l'un de ceux qui secondèrent Briçonnet, devenu évêque de Meaux, dans son œuvre de réforme. Plusieurs fois poursuivi par la Sorbonne et par le Parlement, il fut plusieurs fois défendu par François Ier et par sa sœur, Marguerite de Valois. C'est au château de Blois qu'il termina sa traduction de la Bible; c'est à Nérac qu'il mourut sous sa protection. Il a composé de nombreux ouvrages de théologie et de philosophie; il a surtout écrit des paraphrases ou commentaires des principaux livres d'Aristote: *Psalterium gallicum, romanum, hebraicum, vetus et conciliatum*, 1509, in-fol.; *S. Pauli Epistolæ XIV*, in-fol.; *de Maria Magdalena et triduo Christi disceptatio*, 1517, in-4°; *de tribus et unica Magdalena disceptatio secunda*, 1519; *Commentarii initiatorii in IV Evangelia*, 1521, in-fol.; *le Nouveau Testament nouvellement traduit en françois*, 1524 et 1525; *la Sainte Bible en françois*, 1530, in-fol., souvent réimprimée avec des changements; c'est la première version française de la Bible, etc.

Lefèvre (Nicolas), chimiste français, mort en 1674, fut démonstrateur de chimie au Jardin du roi à Paris, puis membre de la Société royale de Londres. Son traité de *Chymie théorique et pratique*, 1660, 2 vol. in-12, a du mérite surtout pour l'époque.

Lefèvre (Jacques), historien français de la fin du XVIIe s., théologal d'Arras, a publié, en les arrangeant, les *Anciens mémoires du quatorzième siècle*, sur la vie de Bertrand Du Guesclin, 1692, in-4°.

Lefèvre (Pierre-François-Alexandre), poëte, né à Paris, 1741-1813, a composé des tragédies: *Cosroès, Florinde, Zuma*, qui eut beaucoup de succès à Paris, en 1777; *Elisabeth de France* ou *Don Carlos*, que le duc d'Orléans, protecteur de Lefèvre, fit représenter sur son théâtre de la Chaussée-d'Antin; mais *Hercule au mont Œta* ne réussit pas. Il fut ruiné par la révolution, et fut professeur au Prytanée de la Flèche, en 1804.

Lefèvre (Robert), peintre, né à Bagneux, 1756-1830, parvint à s'instruire à force de travail et d'économies, fut élève de Regnault en 1784, et se distingua comme peintre de portraits. Sa réputation fut grande sous l'Empire et sous la Restauration; il fit les portraits des personnages les plus illustres, et un tableau d'*Héloïse et Abélard*, qui fut très-goûté. Il mit fin à ses jours dans un accès d'aliénation mentale.

Lefèvre-Deumier (Jules), littérateur, né vers 1804, mort en 1857, débuta, en 1823, par quelques volumes de poésie, alla au secours de la Pologne en 1830, écrivit, à son retour, plusieurs ouvrages, et, en 1849, fut bibliothécaire particulier du prince Louis-Napoléon. Ses poëmes sont laborieux; sa prose est fine et piquante avec un tour de bonhomie malicieuse. Citons: les *Œuvres d'un désœuvré*; les *Vespres de l'abbaye du Val*, 1842, 2 vol.; *Célébrités d'autrefois*, 1851; *Œhlenschlæger, le poëte national du Danemark; Etudes biographiques et littéraires sur quelques célébrités étrangères*, 1855, etc.

Lefèvre (Jean-Jacques), libraire, né à Neufchâteau, 1779-1858, fut célèbre, depuis 1803, comme éditeur. Il publia de belles éditions, et surtout les classiques français, en 73 volumes, sous la Restauration; il aimait les bons livres, et souvent a donné des notes qui témoignent d'une intelligence délicate des beautés de nos grands écrivains.

Le Fort (François), général de Russie, né à Genève, 1656-1699, d'une famille originaire d'Ecosse, après avoir servi en France et en Hollande, s'établit en Russie, prit une part active au coup d'Etat qui donna le pouvoir à Pierre le Grand, et bientôt obtint le premier rang dans la faveur du tzar. Il lui confia le soin de former ses troupes à l'européenne, le nomma amiral de l'empire, avant même qu'il n'y eût une marine, et, après la prise d'Azof, lui fit occuper la place d'honneur dans la cérémonie triomphale, 1696. Le Fort améliora la situation des étrangers en Russie, les attira par des faveurs, et décida Pierre à encourager les voyages des Russes au dehors. Il dirigea l'ambassade extraordinaire, dont fit partie le tzar, en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, 1697; il l'aida à comprimer la révolte des Strélitz, mais souvent arrêta, par ses paroles, les violences de Pierre ou refusa de s'y associer. « J'ai perdu le meilleur de mes amis, » s'écria le tzar, en apprenant sa mort.

Le Franc ou **Franc** (Martin), poëte, né à Aumale ou à Arras, mort à Rome vers 1460, devint chanoine à Lausanne, gagna l'amitié du duc de Savoie, Amé VIII, qui, devenu pape en 1439, le nomma protonotaire apostolique. Pour combattre le *Roman de la Rose*, il a écrit un livre rare et curieux, le *Champion des dames*, in-fol., peut-être de 1485, en 24,000 vers de huit syllabes. On lui doit encore l'*Estrif de fortune*.

Lefranc de Pompignan. V. Pompignan.

Légat, *legatus*, envoyé, lieutenant. Chez les Romains, on donnait ce nom aux ambassadeurs (envoyés du sénat), aux lieutenants des consuls, proconsuls ou préteurs, même aux chefs des légions. Sous les empereurs, on appelait ainsi tous les délégués civils ou militaires de l'empereur.

Légats du pape, envoyés du souverain pontife; les *légats a latere*, choisis parmi les cardinaux, sont chargés soit de gouverner les *légations*, soit de missions extraordinaires, avec des pouvoirs très-étendus, pour présider les conciles ou traiter avec les princes étrangers. Les *légats-nés* sont ceux qui représentent le pape, en vertu même de leurs fonctions; ainsi, en France, les archevêques de Reims et d'Arles; en Espagne, l'archevêque de Tolède; en Angleterre, l'archevêque de Cantorbéry, étaient légats-nés du Saint-Siége. — Les envoyés ou ambassadeurs ordinaires du pape prennent habituellement le nom de *nonces* et peuvent être choisis en dehors du collége des cardinaux.

Légations, nom des anc. prov. des Etats de l'Eglise. La légation de Rome et de la Comarca comprenait les délégations de Viterbe, Civita-Vecchia et Orvieto; la légation de la Campanie comprenait celles de Velletri et Frosinone. Les Marches, la Romagne et l'Ombrie formaient trois légations. — On appelait aussi légations les 17 prov. du roy. Lombard-Vénitien, quand ce pays appartenait à l'Autriche.

Legazpi (D. Miguel-Lopez **de**), né dans le bourg de Zubarraja, d'une famille noble du Guipuscoa, mort en 1572, exerça des fonctions importantes au Mexique, et fut chargé par le vice-roi, D. Luiz de Velasco, de faire la conquête des îles reconnues par Magellan. Il occupa les îles Mariannes, en 1564, puis commença la conquête de l'archipel des Philippines; à force de prudence et de fermeté, il triompha des indigènes, Tagales et Bisayas; il fonda Manille en 1570, et mourut regretté.

Légé, bourg de l'arr. et à 50 kil. O. de Bordeaux, tout près des dunes de la côte. La mer et le sable ont envahi une partie de son territoire et détruit trois fois son église. Les plantations de pins ont arrêté les progrès de l'Océan.

Legendre (Louis), historien, né à Rouen, 1655-1733, fut chanoine de Notre-Dame et abbé de Claire-Fontaine. On appliqua plusieurs donations singulières de son testament à l'Université, pour une distribution solennelle de prix entre les classes supérieures des différents colléges de Paris; c'est l'origine du concours général qui eut lieu depuis 1747. On lui doit: *Essai du règne de Louis le Grand jusqu'à la paix de* 1697; *Hist. de France, contenant le règne des rois des deux premières races*, 3 vol. in-12; *les Mœurs et Coutumes des Français dans les premiers temps de la monarchie*, 1712, in-12; *Nouvelle histoire de la monarchie jusqu'à la mort de Louis XIII*, 1718, 3 vol. in-fol. ou 8 vol. in-12; *Vie du cardinal d'Amboise*, 1724, 2 vol. in-12, etc. On a récemment publié ses *Mémoires*.

Legendre (Nicolas), sculpteur, né à Etampes, 1619-

1671, membre de l'Académie en 1664, y devint professeur en 1665. Il excellait surtout à travailler le bois; il a été souvent employé dans les demeures royales; mais la plupart de ses œuvres sont perdues.

Legendre (Adrien-Marie), mathématicien, né à Toulouse, 1752-1833, termina ses études au collège Mazarin, et obtint, grâce à D'Alembert, une chaire de mathématiques à l'Ecole militaire de Paris. Il entra à l'Académie des sciences en 1783, fut membre du Bureau des longitudes et conseiller de l'Université. Ses *Eléments de géométrie*, 1794, in-8°, ont rendu son nom populaire. On lui doit de savants ouvrages : *Exercices de calcul intégral sur divers ordres de transcendantes et sur les quadratures*, 1807, 3 vol. in-4°; *Traité des fonctions elliptiques et des intégrales eulériennes*, 1827, 3 vol. in-4°; *la Théorie des nombres*, 1830, 2 vol. in-4°, et, de plus, dix-neuf *Mémoires* dans le recueil de l'Académie des sciences.

Legendre (Louis), homme politique, né à Paris, 1755-1797, était boucher au commencement de la Révolution. Doué d'une sorte d'éloquence sauvage et énergique, il prit part aux événements considérables de ces temps, aux rassemblements du 13 juillet 1789, à la prise de la Bastille, à la journée du 5 octobre, à l'affaire du Champ-de-Mars, en 1791. L'un des fondateurs du club des Cordeliers, il fut l'un des acteurs du 20 juin et du 10 août 1792; membre de la Convention, il vota la mort de Louis XVI, attaqua les Girondins, essaya de défendre Danton, puis se rétracta, joua un rôle important dans la révolution du 9 thermidor, poursuivit les *terroristes* avec une sorte de fureur, mais ne s'opposa pas avec moins de violence à la réaction royaliste. Au conseil des Anciens, son rôle fut moins important.

Legentil de la Galaisière (Guillaume-Joseph-Hyacinthe-Jean-Baptiste), astronome, né à Coutances, 1725-1792, fut élève de J.-N. Delisle et de Cassini. Il entra à l'Académie des sciences en 1753. Il fut chargé d'aller observer le passage de Vénus sur le Soleil; mais il ne put entrer à Pondichéry, qui venait d'être prise par les Anglais, et dut faire ses observations en pleine mer, le 6 juin 1761. Il attendit huit ans pour observer un nouveau passage de Vénus, et, pendant ce temps, parcourut la mer des Indes; le mauvais temps l'empêcha de faire ses observations, en 1769. Il revint en France en 1771. On a de lui : *Voyage dans la mer de l'Inde à l'occasion du passage de Vénus sur le disque du Soleil*, 2 vol. in-4°.

Léger (Saint), né vers 616, mort en 678, abbé de Saint-Maixent, devint évêque d'Autun en 659. Après la mort de Clotaire III, il se déclara contre Ebroïn et son roi, Thierry III; il contribua au succès de Childéric II, et gouverna d'abord au nom de ce prince. Mais ayant blâmé l'inconduite du roi, il retourna à Autun, y fut arrêté et conduit au monastère de Luxeuil, où se trouvait Ebroïn, prisonnier. A la nouvelle du meurtre de Childéric, 673, tous deux sortirent de prison, mais Léger, suivant les traditions religieuses, fut la victime d'Ebroïn, qui, après lui avoir fait crever les yeux, ordonna de le frapper d'un coup mortel. Fête, le 2 oct.

Léger (Jean), d'une famille connue de pasteurs protestants, né à Villesèche, 1615-1670, fut lui-même pasteur dans les vallées du Piémont, habitées par les Vaudois. Lorsqu'ils prirent les armes contre le duc de Savoie, Léger échappa au massacre de la vallée d'Angrogne, et se sauva en France. Il s'efforça d'intéresser, en faveur des Vaudois, Louis XIV, le duc de Savoie, et surtout Cromwell; ses efforts réussirent en 1655. Quoiqu'il eût été condamné à mort à Turin, 1661, il n'en continua pas moins de défendre ses malheureux compatriotes, et écrivit une *Histoire générale des Eglises évangéliques des vallées du Piémont ou vaudoises*, Leyde, 1669, in-fol.

Léger (François-Pierre-Auguste), littérateur, né à Bernay, 1766-1823, fut acteur en 1792 au théâtre du Vaudeville, et devint plus tard directeur de théâtre en province. Il a composé, de 1790 à 1832, un grand nombre de comédies et de vaudevilles, soit seul, soit en société, en prose, en vers, sans arriver à la célébrité.

Léger-sous-Beuvray (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. O. d'Autun (Saône-et-Loire); 1,603 hab., dont 441 agglomérés.

Léger-sur-Dheune (Saint-), commune du cant. de Chagny, arr. de Châlon (Saône-et-Loire). Carrières de plâtre; 2,368 hab.

Légion, corps de la milice romaine, composé uniquement de citoyens, et réunissant toute espèce de troupes. On attribuait la création de la légion à Romulus; elle fut d'abord de 3,300 hommes; depuis la bataille de Cannes, elle compta 5 à 6,000 fantassins. Constantin la réduisit à 1,000 ou 1,500 hommes. L'infanterie se divisait en 10 cohortes, subdivisées en 30 manipules de 2 centuries chacune; la cavalerie comprenait 10 turmes ou escadrons. Une armée romaine comprenait habituellement deux légions, avec les alliés, les auxiliaires, etc. Chaque légion avait son numéro et son surnom; un tribun la commandait.

Légion Fulminante, Légion Thébéenne. V. Mélitène et Thébéenne.

Légion d'Honneur (Ordre de la). Il a été institué, le 19 mai 1802, par le 1er consul Bonaparte, pour récompenser les services militaires et civils. Il formait d'abord, sous la direction d'un grand-chancelier, 15 cohortes, composées chacune de 7 grands-officiers, 20 commandants, 30 officiers et 350 légionnaires. Le nombre a été depuis lors successivement augmenté. L'insigne consiste en une étoile à 5 rayons émaillés de blanc, dont le centre, entouré d'une couronne de chêne et de laurier, présente d'un côté la figure de Napoléon, et de l'autre, un aigle tenant la foudre, avec cette devise : *Honneur et patrie*. Louis XVIII avait remplacé la figure de Napoléon par celle de Henri IV, et l'aigle par 3 fleurs de lis; Louis-Philippe, en 1830, substitua aux fleurs de lis deux drapeaux tricolores. L'ordre a été réorganisé par décret du 16 mars 1852. Il y avait primitivement un traitement affecté à chaque grade; il a été rétabli par Napoléon III, en faveur des officiers des armées de terre et de mer. — La croix est suspendue à un ruban rouge de soie moirée; les chevaliers ont une croix d'argent; les officiers une croix d'or, et une rosette sur le ruban; les commandeurs portent la croix en sautoir; les grands-officiers ont une plaque en argent sur le côté droit de l'habit; les grand'croix ont la plaque à gauche, avec un large ruban qui se porte en écharpe et au bas duquel est suspendu l'aigle de la Légion. — Napoléon Ier décréta, le 15 décembre 1805, l'établissement d'une maison d'éducation pour les filles des membres de la Légion d'honneur. Elle fut établie à Ecouen, en 1806. Une seconde maison fut créée à Saint-Denis, 1809-1811. En 1814 la maison d'Ecouen fut réunie à celle de Saint-Denis. L'on a institué depuis 2 succursales de cette maison, aux Loges, près de Saint-Germain, et à Paris, rue Barbette; cette dernière a été transférée à Ecouen.

Légions départementales. Elles furent créées, au nombre de 86, le 3 août 1815, pour remplacer les troupes impériales licenciées; leur effectif varia; il y eut des légions de 4, de 3, de 2 bataillons. En 1819, on organisa 94 légions. Elle furent remplacées par les régiments, octobre 1820.

Légions provinciales. Elles furent organisées par François Ier, en 1532. C'étaient des corps d'infanterie nationale, au nombre de 7, de 6,000 hommes chacun, portant les noms de : Bretagne et Normandie; Picardie; Bourgogne; Champagne et Nivernais; Dauphiné, Provence, Lyonnais et Auvergne; Languedoc; Guyenne. Cette institution ne produisit pas tout ce qu'on en espérait et disparut sous Charles IX.

Legnago ou **Porto-Legnago**, v. forte de la Vénétie (Italie), sur l'Adige, à 35 kil. S. E. de Vérone. Prise par les Français, en 1796; 10,000 hab. L'une des 4 villes du fameux quadrilatère.

Legnano. *Leoniacum*, v. de la prov. et à 24 kil. N. O. de Milan (Italie), sur l'Olona. Frédéric Barberousse y fut vaincu par la ligue lombarde, en 1176; 3,000 hab.

Legobien (Charles), historien, né à Saint-Malo, 1653-1708, jésuite, procureur des missions de la Chine, a écrit : *Lettres sur les progrès de la religion à la Chine*, 1697; *Eclaircissements sur les honneurs que les Chinois rendent à Confucius et aux morts*, 1698; *Hist. des îles Mariannes*, 1700; *Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères, par quelques missionnaires de la Compagnie de Jésus*, collection continuée par Du Halde.

Le Gonidec (Jean-François-Marie), philologue, né au Conquet, 1775-1838, arrêté, comme suspect, en 1793, échappa à la mort par miracle, servit dans l'armée vendéenne, et, après le désastre de Quiberon, erra de village en village dans le pays de Léon, et apprit à fond l'idiome des paysans bretons. Il entra, en 1804, dans l'administration forestière, contribua à la fondation de l'Académie celtique, et, par ses ouvrages, fut le véritable régénérateur de la langue bretonne. On lui doit : *Grammaire celto-bretonne*, 1807, 1838, 1850; *Diction-*

naire breton-français, 1821; il a traduit plusieurs ouvrages en langue bretonne, et l'on a publié, après sa mort, l'*Ancien* et le *Nouveau Testament*, un *Dictionnaire français-breton*, 1847. On lui a élevé un monument dans sa ville natale, en 1845.

Legouvé ou **Le Gouvé** (Gabriel-Marie-Jean-Baptiste), poëte, fils d'un avocat distingué, né à Paris, 1764-1812, riche de bonne heure, se prépara à la carrière des lettres par des travaux pénibles et persévérants. Il publia avec Laya *les Essais de Deux Amis*, mais commença à obtenir de la réputation par *la Mort d'Abel*, tragédie en 3 actes, représentée au Théâtre-Français en 1792. *Epicharis et Néron*, 1793, fut un acte de courage et le meilleur ouvrage de Legouvé. *Quintus Fabius*, 1795, *Laurence*, 1798, *Etéocle*, 1799, eurent beaucoup moins de succès; mais il réussit dans ses *Elégies* et dans *le Mérite des femmes*, 1800. Admis à l'Institut dès 1798, il fit représenter en 1806 *la Mort de Henri IV;* il fut suppléant de Delille pour le cours de poésie latine au Collége de France. Vers la fin de 1810, des chagrins domestiques altérèrent sa santé, et un accident imprévu amena sa mort en 1812. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1826, 3 vol. in-8°.

Le Gouz de la Boullaye (François), voyageur, né à Baugé (Anjou), 1610-1669, poussé par la passion des voyages et des aventures, passa la plus grande partie de sa vie dans les pays étrangers, fut présenté au jeune Louis XIV, et publia en 1653 *les Voyages et observations du sieur de la Boullaye Le Gouz*, in-4°; la seconde édition de 1657 est plus complète; il avait surtout visité l'Asie. Il repartit en 1664, et mourut à Ispahan, où le schah de Perse le fit enterrer magnifiquement.

Legrain ou **Legrin** (Jean-Baptiste), historien, né à Paris, 1565-1642, d'une famille noble des Pays-Bas, se démit de ses emplois pour écrire l'histoire de son temps. Il a laissé : *Décade contenant l'Histoire de Henri le Grand*, 1614, in-fol.; *Décade, commençant l'histoire de Louis XIII, depuis l'an* 1610 *jusqu'en* 1617, in-fol., 1618; on a de lui, en manuscrits : *Troisième décade contenant l'histoire de France jusqu'en l'année* 1640: *Recueil des plus signalées batailles.... depuis Mérouée jusqu'au roi Louis XIII; Brief discours des guerres civiles des Pays-Bas, depuis* 1559 *jusqu'en* 1582, etc.

Legrand ou **Legrant** (Jacques), né à Toulouse, de l'ordre des Augustins, se signala à Paris par la hardiesse de ses prédications, et osa attaquer, en 1405, la reine Isabeau de Bavière et le duc d'Orléans. On a de lui : *le Livre des bonnes mœurs*, 1478, in-fol., traduit en anglais par Caxton, 1487.

Legrand (Joachim), historien, né à Saint-Lô, 1653-1733, élève des Oratoriens, travailla avec le P. Lecomte, fut secrétaire de l'abbé d'Estrées, ambassadeur en Portugal, puis en Espagne, fut attaché par de Torcy aux affaires étrangères, travailla à l'inventaire du trésor des chartes, et s'occupa pendant la plus grande partie de sa vie d'une *Histoire de Louis XI*, avec preuves, qui n'a pas été publiée. On lui doit : *Histoire du divorce d'Henry VIII, roi d'Angleterre, et de Catherine d'Aragon*, 1688, 3 vol. in-12; *Mémoire touchant la succession à la couronne d'Espagne*, 1711, etc.

Legrand (Marc-Antoine), auteur dramatique, né à Paris, 1673-1728, fut acteur et donna un assez grand nombre de comédies gaies, bien conduites, mais où l'on trouve trop de licence. Lorsque Cartouche fut pris, il eut l'idée de le mettre sur la scène, et *Cartouche ou les voleurs*, comédie en 3 actes, eut beaucoup de succès en 1721. Le théâtre de Legrand, publié en 4 vol., a eu plusieurs éditions, 1731, 1742, 1770; on a réimprimé en 1824 *les Chefs-d'œuvres dramatiques de Legrand*, in-18, dans une éd. du *Répertoire du Théâtre-Français*.

Legrand (Jacques-Guillaume), architecte, né à Paris, 1743-1807. Associé à Molinos, il a construit la coupole en bois de la halle au blé, qui fut brûlée en 1802, la halle aux draps et toiles, le théâtre Feydeau, 1790, l'hôtel Marbeuf. On leur doit la belle restauration de la fontaine des Innocents, transportée au milieu du marché de ce nom. Legrand dessina une restauration du monument de Lysicrates, et d'après ce travail fut élevée à Saint-Cloud *la Lanterne de Démosthène*. Il a publié : *Parallèle de l'architecture ancienne et moderne*, in-4°; une traduction de Piranesi; le texte des *Antiquités de la France* de Clérisseau, 2 vol. in-fol., *Essai sur l'histoire générale de l'architecture*, in-fol.

Legrand d'Aussy (Pierre-Jean-Baptiste), littérateur, né à Amiens, 1737-1800, fit partie de l'ordre des jésuites, puis s'associa à Lacurne de Sainte-Palaye pour le *Glossaire français*, au marquis de Paulmy pour la rédaction de ses *Mélanges*. Il fut en 1795 conservateur des manuscrits français à la Bibliothèque nationale, puis membre de l'Institut. Il a publié : *Fabliaux ou contes des douzième et treizième siècles, traduits ou extraits d'après les manuscrits*, 1781, 5 vol. in-12; *Histoire de la vie privée des Français depuis l'origine de la nation jusqu'à nos jours*, 1783, 3 vol. in-8°; *Voyage dans la haute et basse Auvergne*, 3 vol. in-8°; *Vie d'Apollonius de Tyane*, 1807, 2 vol. in-8°; les *Mémoires de l'Institut* renferment de lui plusieurs notices.

Le Gras (Louise de Marillac), 1591-1660, nièce du chancelier de Marillac, veuve, en 1625, d'un secrétaire de Marie de Médicis, Antoine Le Gras, se consacra au service des malades et des enfants trouvés, seconda saint Vincent de Paul de tous ses efforts, et dirigea la congrégation des *Sœurs de la charité* qu'elle avait fondée.

Le Graverend (Jean-Marie-Emmanuel), jurisconsulte, né à Rennes, 1776-1827, exerça des emplois importants au ministère de la justice, et a publié : *Traité de la procédure criminelle devant les tribunaux militaires et maritimes*, 1808, 2 vol. in-8°; *Traité de la législation criminelle en France*, 1816, 2 vol. in-4°, son ouvrage le plus important; *Des lacunes et des besoins de la législation française en matière politique et en matière criminelle*, 1824, 2 vol. in-8°, etc.

Legris-Duval (René-Michel), né à Landerneau, 1765-1819, était prêtre à Versailles, lorsqu'il s'offrit pour assister Louis XVI à ses derniers moments. Plus tard il s'occupa surtout d'œuvres de charité et s'efforça de réunir et de concentrer les efforts des personnes pieuses et riches. Prédicateur ordinaire de Louis XVIII, il encouragea les associations religieuses de cette époque, et refusa un évêché. On a de lui : *le Mentor chrétien ou Catéchisme de Fénelon*, 1797; *Discours en faveur des départements ravagés par la guerre*, 1815; *Sermons*, 2 vol. in-12.

Le Gros (Pierre), sculpteur, né à Paris, 1666-1719, élève de son père, qui professa trente années à l'Académie, fut envoyé à Rome par Louvois. Il y acquit une grande réputation, et fit pour les jésuites *le Triomphe de la religion sur l'hérésie*, une *Gloire de saint Stanislas Kostka, le jeune Saint expirant sur son lit, le Tombeau du cardinal Aldobrandini*, un bas-relief de *Saint Louis de Gonzague*, des statues pour plusieurs églises. Il revint en France, composa une *Vestale* pour les Tuileries; et retourna mourir à Rome. Il a trop sacrifié au goût dépravé de son temps en Italie, mais il a montré du talent.

Le Gros (Sauveur), littérateur et graveur, né à Versailles, 1754-1834, fut secrétaire du prince de Ligne et lié avec les gens de lettres de son temps. Cléry lui confia la rédaction de son *Journal de la captivité de Louis XVI;* il a laissé plusieurs manuscrits; on a publié ses *Poésies choisies*, Bruxelles, 1857, in-18. Son œuvre de graveur comprend 132 pièces, qu'on trouve à la Bibliothèque impériale de Vienne.

Légué (Le). V. Saint-Brieuc.

Léguevin, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 18 kil. O. de Toulouse (Haute-Garonne); 988 hab.

Leh. V. Ladak.

Le Hardy (Pierre), homme politique, né à Dinan, 1758-1793, médecin, fut nommé député du Morbihan à la Convention. Il vota pour l'appel au peuple dans le procès du roi, accusa Marat et fut enveloppé dans la proscription des Girondins.

Le Hennuyer (Jean), né à Saint-Quentin (?), 1497-1578, fut confesseur de Diane de Poitiers et de Catherine de Médicis, puis aumônier de la cour. Evêque de Lisieux, il montra beaucoup de zèle contre les calvinistes, mais on prétend qu'il refusa de seconder les ordres de Charles IX, à l'époque des massacres de la Saint-Barthélemy.

Le Hongre (Etienne), sculpteur, né à Paris, 1609(?)-1690, fut de l'Académie en 1668 et a exécuté beaucoup de travaux estimés, surtout à Versailles (Tritons, Sirènes, Vertumne et Pomone, etc.). On lui doit l'un des bas-reliefs de la porte Saint-Martin et la statue de Louis XIV à Dijon.

Lehuérou (Julien-Marie), historien, né à Prat (Côtes-du-Nord), 1807-1843, élève de l'Ecole normale, professa l'histoire dans plusieurs colléges et fut suppléant de la chaire de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Rennes. Dans un accès de démence ou de chagrin, il se donna la mort sur les bords de de la Loire. On lui doit : *de l'Etablissement des Francs dans la Gaule*, 1838; *Recherches sur les origines cel-*

tiques, en tête de la nouvelle édition du *Dictionnaire géographique de la Bretagne* par Ogée; *Histoire des Institutions mérovingiennes et carlovingiennes*,1841-45, 2 vol. in-8°. ouvrage remarquable.

Leibniz (Godefroi-Guillaume), né à Leipzig, 1646-1716, fils d'un professeur à l'Université de Leipzig, termina de bonne heure ses études à Leipzig, à Iena, et dès lors montra un génie presque universel. Lorsqu'il voulut prendre le titre de docteur, il fut repoussé à Leipzig, comme trop jeune, mais obtint avec éloge ce titre à Altorf. Il fut quelque temps secrétaire d'une société d'alchimistes, s'attacha au baron de Boinebourg, qui le conduisit à Francfort, où il composa en 1667 un livre déjà remarquable, *Nova methodus discendæ docendæque Jurisprudentiæ;* puis il proposa le plan d'un nouveau corps de droit, *Corporis juris reconcinnandi Ratio*, 1668, in-12. Il s'occupait en même temps de mathématiques et publiait l'*Ars combinatoria*. Pour soutenir les prétentions du prince de Neubourg au trône de Pologne, il rédigea un *Specimen demonstrationum politicarum pro eligendo rege Polonorum*, 1669, essaya de concilier Aristote et Platon et se révéla comme théologien dans sa *Sacrosancta Trinitas, per nova argumenta logica defensa*, 1671; il adressait en même temps deux mémoires, l'un à l'Académie des sciences de Paris, *Sur la théorie du mouvement abstrait*, l'autre à la société royale de Londres, *Sur une théorie du mouvement concret;* il se mettait en rapport avec Spinoza pour une question d'optique, et se rendait à Paris, en 1672. Il se lia avec beaucoup d'hommes savants, avec Huygens, par exemple, étudia de nouveau les mathématiques, eut alors les premières idées du calcul différentiel, présenta à Colbert une nouvelle machine arithmétique, qui fut approuvée par l'Académie des sciences, et soumit à Louis XIV un mémoire détaillé *sur le projet d'une expédition en Egypte*. En 1673, il visita l'Angleterre, y connut Newton, Boyle, Burnet, Collins, etc., et fut nommé membre de la Société royale de Londres. Le duc de Brunswick-Lunebourg lui offrit une place de conseiller, ce qui lui permit dorénavant de se livrer sans inquiétude à l'étude des lettres et des sciences, 1674. Arrivé à Hanovre, il organisa la bibliothèque du prince, et, au moment du congrès de Nimègue, pour soutenir les prétentions des seigneurs allemands, qui désiraient s'y faire représenter, il écrivit un opuscule, *de Jure suprematus et legationis principum Germaniæ*, 1677. Il fonda les *Acta Eruditorum*, et publia dans ce recueil un grand nombre d'articles; il travaillait dès lors à *l'Histoire de la maison de Brunswick*, et réunit un grand nombre de pièces diplomatiques sous le titre de *Codex Juris Gentium diplomaticus*, 1693. Il fut alors nommé membre associé de l'Académie des sciences de Paris. Il contribua plus que tout autre à la création de l'Académie des sciences de Berlin, et en fut élu le président perpétuel. Après avoir fait paraître le recueil des historiens de Brunswick, *Scriptores Rerum Brunsvicensium illustrationi inservientes*, 3 vol. in-fol., il écrivit le préambule de l'histoire du Brunswick; c'est le *Protogæa* (trad. en français, 1859, sous le titre de *Protogée ou de la formation et des révolutions du globe*), ouvrage remarquable où il jetait les bases de la géologie moderne. Il publiait en même temps un grand nombre de mémoires sur toutes les parties des sciences pour ainsi dire, sur l'origine des peuples éclaircie par l'étude des langues, sur l'origine des Francs, etc. A la fin de 1710, il fit paraître en français la *Théodicée* ou *Justification de Dieu dans ses œuvres*, livre curieux de philosophie religieuse, qui le fit, sans raison sérieuse, accuser d'*optimisme*. C'est là, c'est aussi dans les *Nouveaux essais sur l'entendement humain* qu'il faut chercher les caractères essentiels de ses idées philosophiques; c'est là, qu'il constate sa grande *loi de la continuité*, lorsqu'il affirme que la nature ne fait jamais de sauts; il appliqua cette loi à la philosophie et en tira toute une méthode psychologique; aux mathématiques, et elle le conduisit à l'invention du calcul différentiel; à l'espace, et elle lui fit rejeter toute idée de vide; à la série des êtres vivants, etc. Pour expliquer l'union de l'âme avec le corps, il imagina l'hypothèse ingénieuse, mais fausse, de l'*harmonie préétablie*. En 1711, Leibniz eut à Torgau une entrevue avec Pierre le Grand, qui lui donna une pension et le titre de conseiller privé de justice. En 1713, il fut également bien accueilli à Vienne. Il revint mourir à Hanovre, le 14 novembre 1716. Ses dernières années avaient été troublées par une querelle fameuse qui divisa le monde des savants; il s'agissait de savoir qui le premier, de lui ou de Newton, avait découvert le calcul différentiel; de là beaucoup d'écrits et de pamphlets, de là ce *factum* fameux, connu sous le nom de *Commercium epistolicum*, qui parut à Londres en 1712 et qui était dirigé contre Leibniz. Il paraît bien prouvé maintenant que Newton était maître de sa méthode, dite *des fluxions*, avant que Leibniz eût trouvé le calcul différentiel; mais que l'invention de Leibniz était indépendante de celle de Newton, et l'avait précédée comme publication. Leibniz, au milieu de ses nombreux travaux, conçut plusieurs projets qu'il ne put réaliser; il aurait voulu préparer la réconciliation des catholiques et des protestants; sa correspondance à ce sujet avec Pellisson et Bossuet est pleine d'élévation et d'indépendance d'esprit. — Ses ouvrages se trouvent dispersés dans les bibliothèques de l'Europe; plusieurs sont encore inédits; on cite parmi les éditions incomplètes : celle de Dutens, 1768, 6 vol. in-4°; celle des *Œuvres philosophiques*, par Erdmann 1840, in-4°; celle des *Œuvres historiques*, par Perz, 1840, in-fol.; celle des *Œuvres mathématiques*, par Gerhardt, 1849-50, in-8°; celle des *Lettres et opuscules inédites*, par M. Foucher de Careil, 1854, qui a entrepris de donner une édition des *Œuvres complètes* de l'un des plus grands hommes du XVII^{e} siècle.

Leicester, v. d'Angleterre, capit. du comté du même nom, sur la Soar, à 150 kil. N. de Londres; 95,250 hab. Bel hôtel de ville, hôpital, hospice d'aliénés, nombreuses écoles, cabinet de médailles; ruines de l'abbaye de Sainte-Marie-des-Prés, où mourut le cardinal Wolsey. Source minérale, fonderies, filatures de coton, grande fabrication de bas de laine et d'articles de mercerie et de bonneterie, qui occupe 30,000 ouvriers. — Le comté de Leicester, au S. de celui de Nottingham, a 207,000 hectares de superficie. Sol montueux ; le point culminant, appelé Forêt de Charnwood, donne naissance à 6 cours d'eau qui vont se jeter dans le Trent. Ces rivières alimentent les canaux de l'Union et de Leicester qui font communiquer le Trent avec la Tamise. Belle race de chevaux de trait, bêtes à cornes, 2 races de moutons remarquables l'une par l'excellence de sa chair, l'autre par la finesse de sa laine. V. pr. : Hinckley, Ashby de la Zouch, Longboroug, Melton-Mowbray. Pop. : 238,000 hab.

Leicester (Comtes de). V. Dudley, Montfort, Sidney.

Leidrade, né à Nuremberg vers 736, archevêque de Lyon en 798, fut envoyé avec Théodulfe, évêque d'Orléans, comme *missus dominicus*, dans la Narbonnaise. Il combattit en Espagne l'hérésie de Félix, évêque d'Urgel, et s'occupa de multiplier les écoles dans son diocèse. Il fut l'un des principaux conseillers de Charlemagne; il choisit pour son successeur Agobard, et mourut peut-être en 816 à l'abbaye de Saint-Médard de Soissons. Il nous reste de lui 4 *Lettres* et un *Traité sur le Baptême*.

Leigh, v. d'Angleterre, comté de Lancastre, à 17 kil. O. de Manchester; 22,000 hab. Fabriques de mousselines, batistes, calicots, futaines, étoffes de soie et de coton ; pierre à chaux, houille.

Leighton-Buzzard, v. du comté et à 25 kil. S. O. de Bedford (Angleterre), sur l'Ouse. Tulles et tresses de paille.

Leigné-sur-Usseau, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 14 kil. N. O. de Châtellerault (Vienne); 368 hab.

Leine, riv. d'Allemagne, affl. de gauche de l'Aller, prend sa source dans l'Eichsfild, arrose Heiligenstadt, Gœttingue, Hanovre, reçoit l'Innerste et finit après un cours de 220 kil.

Leiningen. V. Linange.

Leinster, *Lagenia*, une des 4 provinces de l'Irlande, à l'E.; 1,339,000 hab. Elle comprend 12 comtés : Dublin, Carlow, Kildare, Kilkenny, King's County, Longford, Louth, Meath ou East-Meath, Queen's County, West-Meath, Wexford, Wicklow. Sup. 19,735 kil. carr.

Leipnick, v. de Moravie (Emp. d'Autriche). Fabr. de draps; 5,500 hab.

Leipsick ou **Leipzig**, *Lipsia*, v. du roy. de Saxe, ch.-l. du cercle du même nom, au confluent de la Pleisse, de l'Elster et de la Partha, à 115 kil. O. de Dresde, 1,210 kil. de Paris; 128,000 hab. Chemins de fer pour Berlin, Magdebourg, Hanovre, Nuremberg, Dresde, Breslau. Université importante érigée en 1409. Foires très-considérables, qui durent chacune 3 semaines à partir du 1er janvier, de Pâques et de la Saint-Michel. Elles sont encore fréquentées par près de 100,000 marchands de tous les pays, bien que les chemins de fer et les paquebots, qui répandent partout à profusion les objets de commerce, soient peu favorables à la prospérité des foires. Les principaux articles qui s'y vendent

sont : les pelleteries d'Amérique, de Russie et d'Allemagne, les peaux brutes et les cuirs, les cotons écrus, toiles de lin, draps, tissus de laine, soieries de France, d'Allemagne, de Suisse et d'Angleterre, bronzes, verreries, bonneterie, broderies, livres. Leipsick est une ville plus commerçante qu'industrieuse; le principal objet de son industrie est la librairie. Trois batailles célèbres se sont livrées aux environs : la 1re à Breitenfeld, au N., où Gustave-Adolphe battit Tilly, le 7 sept. 1631 ; la 2e aussi à Breitenfeld, où le Suédois Torstenson battit les Impériaux, le 15 oct. 1642; la 3e dans les villages de Mœckern, Mark-Kleberg, Probstheide, Connewitz, Wachau et dans les faubourgs de Leipsick, où les Français furent vaincus par les alliés, les 16, 18 et 19 oct. 1813; 175,000 hommes y furent tués, blessés, brûlés ou noyés: les Allemands appellent cette bataille la bataille des Nations. Leipsick est la patrie de Leibniz.

Leiria, v. de Portugal, en Estrémadure, à 115 kil. N. de Lisbonne; 3,000 hab. Evêché suffragant de Lisbonne. Grande verrerie. Ville forte.

Leith, v. d'Ecosse, sur le Forth, à l'emb. du Leith, dans le comté et à 2 kil. N. d'Edimbourg ; 31,000 hab. Chantiers de construction, port animé dont le mouvement est de 1,700 navires. Une longue rue presque entièrement bordée de maisons réunit aujourd'hui Leith à Edimbourg. Brûlée par les Anglais en 1544, prise par les Français en 1551.

Leitha, riv. d'Autriche, affl. de dr. du Danube, prend source au Sœmmering, passe à Neustadt et à Brück dans la Basse-Autriche et se jette dans le Danube en face de l'île de Schütt. Elle sépare les possessions allemandes de l'empire de ses pays slaves et magyares ; on appelle l'Autriche et ses annexes *pays en deçà de la Leitha*, et la Hongrie et ses annexes *pays au delà de la Leitha*.

Leithmeritz ou **Leitméritz,** v. d'Autriche, ch.-l. d'un des 13 cercles de la Bohême, sur l'Elbe, à 54 kil. N. de Prague ; 6,000 hab. Evêché. Commerce de grains et de vins — Le cercle de Leithmeritz a 378,000 hect. et 380,000 hab.

Leitrim, comté de l'Irlande, au N. O., dans le Connaught, arrosé par le Blackwater et les lacs Allen et Melvin : sup., 168,000 hect.; ch.-l., *Carrick-sur-Shannon;* pop., 112,000 hab.

Le Jay (Gui-Michel), né à Paris, 1588-1674, avocat au Parlement de Paris, consacra sa fortune et une partie de sa vie à une édition d'une *Bible polyglotte* en sept langues (hébraïque, samaritaine, chaldéenne, grecque, syrienne, latine, arabe), 1628-1645, 9 tomes en 10 volumes in-fol. Il fut soutenu par Richelieu et par le cardinal de Bérulle. C'est une œuvre typographique remarquable; mais on a eu recours, pour le texte, à trop peu de manuscrits, et il est rempli de fautes; d'ailleurs l'édition est incommode. Le Jay se ruina, mais fut nommé conseiller d'Etat, puis il embrassa l'état ecclésiastique et mourut doyen de Vezelay.

Lejay (Gabriel-François), érudit, né à Paris, 1657-1734, fut professeur chez les jésuites, surtout au collége Louis-le-Grand, où il eut Voltaire pour élève. Outre plusieurs opuscules latins, on lui doit : *les Devoirs du chrétien*, 1703; *les Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse, trad. du grec, 1723, 2 vol. in-4°; *Bibliotheca Rhetorum*, 1725, 2 vol. in-4°, plusieurs fois réimprimée.

Lejeune (Claude) ou **Claudin,** musicien, né à Valenciennes, vers 1540, mort de 1598 à 1603, fut en grande faveur à la cour sous Henri III et sous Henri IV. Ses ouvrages, souvent incorrects, sont d'un tour facile et élégant.

Lejeune (Jean), prêtre de l'Oratoire, né à Poligny, 1592-1672, fut un prédicateur distingué, même après qu'il eut perdu la vue, en 1635. Ses *Sermons*, imprimés à Toulouse, en 10 vol. in-8°, ont été réimprimés à Lyon, 1825-27, en 15 vol. in-8°.

Lejeune-Dirichlet (Gustave), mathématicien allemand, né à Düren, 1805-1859, remplaça Gauss à Gœttingue, fit partie de l'Académie des sciences de Berlin, et fut nommé, en 1854, associé étranger de l'Institut de France. Il a formé de nombreux élèves, et a publié de savants mémoires de hautes mathématiques.

Le Juste. V. Juste *de Tours*.

Lekain (Henri-Louis **Cain,** dit), tragédien, né à Paris, 1728-1778, fils d'un orfévre, étudia au collége Mazarin, s'associa à quelques jeunes gens pour jouer la comédie à l'hôtel Jabach, fut deviné par Voltaire, qui le protégea, lui donna des leçons, et le fit débuter en 1750. Il ne fut admis qu'avec peine à la Comédie-Française, 1752. Il redoubla d'efforts, corrigea ses défauts, les imperfections de son visage et de sa voix, et devint un acteur remarquable. Il contribua à la réforme du costume, et provoqua la suppression des banquettes qui encombraient la scène. Ses *Mémoires* ont été publiés par son fils aîné, et ont eu plusieurs éditions.

Le Laboureur (Jean), historien, né à Montmorency, 1623-1675, accompagna la maréchale de Guébriant en Pologne, fut aumônier du roi, prieur de Juvigné, et commandeur de l'ordre de Saint-Michel. Il a laissé : *Relation du voyage de la royne de Pologne*, 1647, in-4°; *Hist. du comte de Guébriant*, 1656, in-fol.; *Tableaux généalogiques des seize quartiers de nos rois depuis saint Louis*, 1683, in-fol.; *Discours de l'origine des Armoiries*, 1684, in-4°. Il a publié : *les Mémoires de Michel de Castelnau*, 1659, 2 vol. in-fol.; *Histoire de Charles VI, écrite par un religieux de Saint-Denis*, traduite du latin en français, 1663, 2 vol. in-fol., etc.

Leland (Jean), controversiste anglais, né à Wigan (Lancashire), 1691-1766, fut pasteur d'une congrégation de dissidents, à Dublin, et défendit avec éloquence la religion chrétienne dans un grand nombre d'ouvrages contre les déistes et les athées : *la Divine autorité de l'Ancien et du Nouveau Testament prouvée...*, 1739-40, 2 vol.; *Avantage et nécessité de la Révélation chrétienne*, 1762, 2 vol., trad. en français sous ce titre : *Nouvelle démonstration évangélique*, 1768, 4 vol. in-12, etc.

Leland (Thomas), théologien et historien anglais, né à Dublin, 1722-1785, fut un prédicateur renommé et a écrit : *Hist. du règne de Philippe, roi de Macédoine*, 2 vol. in-8°; *Histoire d'Irlande*, 1773, 3 vol. in-4°, traduit en français par Eidous, 1779, 7 vol. in-12 ; c'est un ouvrage superficiel, mais d'une lecture agréable. On lui doit une édition et une traduction de Démosthène.

Léléges, probablement l'une des anciennes tribus pélasgiques, habitaient, dans les temps reculés, la Carie, les côtes de la mer Egée, plusieurs îles, comme Samos; puis ils seraient passés dans le Péloponnèse, où l'on trouve un *Lélex*, à Sparte, d'autres en Messénie, à Mégare. Il paraît qu'ils se mêlèrent à des Hellènes, du rameau éolien, en Thessalie, en Locride, en Acarnanie, dans les îles voisines.

Lelewel (Joachim), historien polonais, né à Varsovie, 1786-1861, se fit exiler, en 1826, à cause de ses leçons patriotiques sur l'histoire nationale. Il contribua au soulèvement de 1830, fut membre du gouvernement provisoire, et, réfugié en France, 1831, fut président du comité de l'émigration. Ardent patriote, savant estimable, il a écrit beaucoup d'ouvrages, la plupart sur l'histoire de son pays, qu'il a essayé de populariser en France : *Monuments de la langue et de la Constitution de Pologne*, 1824; *Histoire de Pologne; Hist. de Pologne sous Stanislas-Auguste; Hist. de la Lithuanie et de la Petite-Russie jusqu'à leur réunion à la Pologne; la Pologne au moyen âge*, etc. Il s'est aussi occupé de géographie historique et de numismatique.

Lelong (Jacques), érudit, né à Paris, 1665-1721, entra dans la congrégation de l'Oratoire, professa les mathématiques à Juilly, puis bibliothécaire du séminaire de Notre-Dame des Vertus, près Paris, et de la maison de l'Oratoire à Paris, il se livra tout entier à l'étude. On lui doit : *Bibliotheca sacra*, 1709, 2 vol. in-8°, ou 1723, 2 vol. in-fol.; *Discours historique sur les principales éditions des Bibles polyglottes*, 1713, édition nouvelle augmentée de l'*Hist. des démêlés de Boniface VIII et de Philippe le Bel*, par Baillet; *Bibliothèque historique de la France*, 1719, in-fol.; Fevret de Fontette en a donné une édition, considérablement augmentée, d'après les manuscrits du P. Lelong, 1768, 5 vol. in-fol. A sa mort, Lelong travaillait à réunir les matériaux des *Historiens de France*, grande collection que les Bénédictins ont commencée après lui.

Le Lorrain (Robert), sculpteur, né à Paris, 1666-1743, élève de Girardon, travailla avec lui au *tombeau de Richelieu*, à la Sorbonne. Il fut de l'Académie en 1701; on cite de lui une *Galatée*, une *Andromède*, un *Bacchus* pour Versailles, un *Faune* pour Marly, etc.

Le Lorrain (Louis-Joseph), peintre et graveur, né à Paris, 1715-1759, fut de l'Académie de peinture en 1756, mais alla s'établir en Russie. Ses gravures à l'eau-forte sont plus estimées que ses tableaux.

Le Lorrain. V. Gelée (Claude).

Lely (Pierre **van der Faes,** dit le chevalier), peintre allemand, né à Soest (Westphalie), 1618-1680, vint de bonne heure s'établir à Londres, où il eut bien

tôt la plus grande vogue, grâce à ses portraits, que l'on a comparés à ceux de Van Dyck. Il fut le peintre de Charles Iᵉʳ, de Cromwell, de Charles II, et mourut, dit-on, de chagrin, en voyant s'élever un rival, Kneller. Il excellait à peindre les femmes.

Le Maçon ou **Le Masson** (Robert), chancelier de France, né à Château-du-Loir, vers 1365, mort en 1443; il servit les princes de la maison d'Anjou, Isabeau de Bavière, le dauphin Charles, fut l'un de ses conseillers habituels, lorsqu'il fut roi, travailla à la réconciliation de Charles VII avec le duc de Bretagne, 1426, se montra favorable à la mission de Jeanne d'Arc, mais se laissa dominer par l'influence perverse de la Trémoille.

Lemaire (Jacques), navigateur hollandais, né à Egmont, mort en 1616, d'origine française, s'associa avec Schouten, marin expérimenté, et tous deux reconnurent le détroit qui porte le nom de Lemaire, 1616; ils arrivèrent par la mer du Sud à Batavia, où ils furent arrêtés par les Hollandais. Embarqué pour la Hollande, Lemaire mourut de chagrin près de l'île Maurice.

Lemaire (Détroit de), détroit de l'Océan Atlantique, au S. de l'Amérique; entre la Terre des Etats à l'E., et la Terre de Feu à l'O.; découvert par le navigateur hollandais Lemaire, en 1616.

Lemaire (Jean), poëte et historien, né à Bavai (Haynaut), en 1473, mort vers 1548, neveu de Molinet, fut élevé par lui, servit surtout Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, et écrivit, à sa louange, *les Regrets* et l'*Amant vert*. Il devint son historiographe, et écrivit les *Illustrations de Gaule Belgique*, où il accueille avec complaisance les opinions les plus fabuleuses sur les origines de la Belgique. Il a écrit: *la Concorde des deux languages françois et toscan*, et pour Louis XII, qui le nomma historiographe de France, la *Légende des Vénitiens* et le *Promptuaire des Conciles de l'Eglise catholique avec les schismes et la différence d'iceux*. On lui doit encore: *les Trois contes singuliers de Cupido et d'Atropos*, 1520; *le Temple d'Honneur et de Vertu; la Plainte du Désiré; Epître du roi à Hector de Troie; la Couronne marguaritique*, etc.

Lemaire (Henry), journaliste et romancier, né à Nancy, 1756-1808, s'appelait *Jeanmaire*. Directeur de la *Gazette de Francfort*, il fut favorable à la politique française et soulagea les misères des émigrés. Parmi ses romans, le plus connu est *le Gil-Blas français*, 1792, 5 vol. in-12, qui eut beaucoup de succès et fut plusieurs fois réimprimé et traduit.

Lemaire (Nicolas-Eloi), philologue, né à Triancourt (Meuse), 1767-1832, acheva ses études à Sainte-Barbe et fut professeur de rhétorique au collége du Cardinal-Lemoine, en 1790. Il fut juge suppléant au tribunal du 6ᵉ arrondissement en 1795, puis commissaire du gouvernement près le bureau central de police, en 1798. Repoussé d'abord par le Premier Consul, il se fit un nom par ses poésies latines, fut nommé professeur de poésie latine à la Faculté des lettres, en 1811, et devint doyen en 1825. Louis XVIII le chargea de publier une collection des classiques latins; elle forme 154 volumes grand in-8ᵒ, en y comprenant les deux volumes de *Lucrèce*, qui furent donnés par ses neveux, après sa mort. Cette collection est l'une des meilleures qui existent; mais elle est incomplète et trop volumineuse; le texte n'est pas toujours pur; les commentaires sont souvent prolixes et inutiles. Les leçons de Lemaire à la Sorbonne ont été très-goûtées; ses poésies latines sont à peu près les seules œuvres qu'il ait laissées.

Le Maistre (Jean), neveu d'un magistrat distingué, (Gilles Le Maistre), qui fut premier président du parlement de Paris, se distingua lui-même comme avocat, et fut, après la mort de Brisson, président du parlement. Avec Du Vair, il s'opposa à la publication sans réserve des décrets du concile de Trente, et eut la plus grande part à l'arrêt qui maintenait la loi salique dans toute sa rigueur. C'était un grand coup porté aux prétentions de Philippe II. Il contribua à la soumission de Paris, mais dut abandonner sa charge à Achille de Harlay. Il mourut en 1601.

Lemaistre (Antoine), né à Paris, 1608-1658, fut élevé par son grand-père Antoine Arnauld, et se plaça, dès son début, comme avocat, au premier rang, à côté de Patru, 1628. Le chancelier Séguier voulut le nommer avocat général au parlement de Metz; Lemaistre refusa, et, déterminé par ses tantes, par Saint-Cyran, il se retira à Port Royal, s'y consacra à l'étude, y composa des ouvrages religieux, fournit des matériaux à Pascal pour ses *Provinciales*, collabora à la traduction du *Nouveau Testament* de son frère, et exerça une grande influence à Port-Royal, où on l'a surnommé *le Père des solitaires*. Outre ses *Plaidoyers*, publiés en 1657, in-4ᵒ, et qui ont été diversement appréciés, il a fait paraître des traductions de saint Jean Chrysostome, de saint Augustin, de saint Cyprien, de saint Bernard; une *Vie de saint Bernard*, 1648; *l'Aumône chrétienne*, 1658, in-12; un recueil des plus beaux passages des Pères sur *la virginité* et sur *la viduité;* il a travaillé avec Du Fossé à l'ouvrage des *Vies des Saints*.

Lemaistre de Sacy. V. Sacy.

Léman (Lac). V. Genève (Lac de).

Léman, département du 1ᵉʳ Empire français, formé, en 1801, perdu en 1814, au sud du lac de Genève; ch.-l., Genève; 3 arrond.: Genève, Bonneville, Thonon.

Léman (Canton du), nom du canton de Vaud, sous le 1ᵉʳ Empire français.

Lemare (Pierre-Alexandre), grammairien, né à Grande-Rivière (Jura), 1766-1835, fils d'un laboureur, fit presque seul son éducation, fut professeur au collége de Saint-Claude, et en était le principal en 1789. Il entra dans l'administration du Jura, fut proscrit deux fois par la Convention, deux fois réintégré, et, au 18 brumaire, protesta hardiment contre Bonaparte. Il professa le latin à Paris, fonda l'*Athénée de la jeunesse*, se mêla à plusieurs intrigues politiques, se cacha sous le nom de Jacquet, étudia la médecine à Montpellier, fit la campagne de Russie comme chirurgien-major, se montra en 1815 partisan zélé des Bourbons, puis rentra dans la vie privée. Il a composé plusieurs ouvrages d'enseignement: *Cours théorique et pratique de la langue latine*, 1804; *Cours théorique et pratique de la langue française*, 1807; *Racines latines*; *Cours de lecture*; *Manière d'apprendre les langues*, 1817; *Dictionnaire français, par ordre d'analogie*, etc. Il s'est occupé de physique et a inventé les *Marmites autoclaves* et le *Caléfacteur Lemare*.

Lemarrois (Jean-Léonard-François, comte), né à Briquebec (Manche), 1776-1836, aide de camp de Bonaparte en Italie, colonel à Marengo, fut nommé général de brigade en 1802, de division après Austerlitz. Il eut le gouvernement de Varsovie, en 1807, de Rome, en 1809, défendit courageusement Magdebourg en 1813, fut nommé pair de France, pendant les Cent-Jours, et rentra dans la vie privée à la seconde restauration. On lui a élevé une statue à Briquebec.

Lemazurier (Pierre-David), littérateur, né à Gisors, 1775-1836, fut secrétaire du comité d'administration de la Comédie-Française, en 1806. Il a publié: *Galerie historique des acteurs des Théâtres français, depuis* 1600 *jusqu'à nos jours*, 1810, 2 vol. in-8ᵒ; l'*Opinion du Parterre, ou revue des Théâtres français, de l'Académie impériale de musique*, etc., 1803-1813, 10 vol. in-8ᵒ; *la Récolte de l'Hermite*, 1813, in-8ᵒ.

Lemberg ou **Léopol**, v. d'Autriche, capit. de la Galicie, sur le Peltew, à 400 kil. N. E. de Vienne; 87,000 hab., dont 20,000 juifs. 14 églises de différentes communions, évêché catholique, archevêché arménien, évêché grec-uni, consistoire calviniste, surintendance luthérienne. Couvent de dominicains, dont l'église renferme un beau monument de marbre, œuvre de Thorwaldsen. Bibliothèque, muséum national; université, gymnase, plusieurs écoles ecclésiastiques; hôpital magnifique. Grand commerce avec la Turquie et la Russie; foires considérables pour les peaux, les fourrures et les bestiaux. La ville proprement dite est petite, et ne renferme que 300 maisons; mais les quatre faubourgs de Halicz, de Cracovie, de Zolkiew et de Brody, sont grands et beaux. Cette ville repoussa les Russes en 1656 et fut prise par Charles XII, roi de Suède, en 1704.

Lembeye, ch.-l. de canton de l'arr. et à 30 kil. N. E. de Pau (Basses-Pyrénées); 1,188 hab.

Lemercier (Jacques), architecte et graveur, né à Pontoise, vers 1595, mort vers 1654, fit un long séjour à Rome. Il fut chargé par Richelieu d'achever le Louvre, proposa un plan considérable, mais ne put bâtir qu'un pavillon et un vestibule, ceux de l'ouest, qui regardent les Tuileries, 1624-1643. Il éleva dans le même temps la Sorbonne et le Palais-Cardinal, 1629; succéda à Mansart dans la direction des travaux du Val-de-Grâce, à Metézeau dans la construction de l'église de l'Oratoire, et commença Saint-Roch en 1653. On lui doit les portails des églises de Rueil et de Bagnolet, l'église de l'Annonciade à Tours, le château de Richelieu, l'escalier en fer à cheval au fond de la cour du Cheval-Blanc, à Fontainebleau, etc.

Lemercier (Louis-Nicolas, comte), homme politique, né à Saintes, 1755-1849, fut député aux Etats-généraux,

présida le tribunal criminel de la Charente-Inférieure, entra au conseil des Anciens, en 1798, et présidait l'Assemblée au 18 brumaire. Membre du Sénat, il en fut le président après Roger-Ducos. Il adhéra à la déchéance de Napoléon, et resta à la Chambre des Pairs jusqu'en 1848. Il se prononça toujours contre la peine de mort en matières politiques.

Lemercier (Louis-Jean-Népomucène), poëte, né à Paris, 1771-1840, fils d'un secrétaire des commandements de la princesse de Lamballe, qui fut sa marraine, a voué sa vie à la littérature. Il a eu de grands succès, il a été souvent malheureux; il a beaucoup écrit, tragédies, comédies, drames, poëmes, etc.; il a montré les qualités d'un écrivain supérieur, et dans tous ses ouvrages il y a de la verve, de la force, parfois même de la grandeur; mais il a manqué de goût et de mesure; il a été novateur, il a surtout été bizarre par système, original par caprice, mais toujours honnête et poussant la franchise jusqu'à la brutalité. Après avoir été recherché par Bonaparte, général, Premier Consul, il s'est déclaré contre lui, quand il est devenu Empereur, et il l'a attaqué avec violence, au moment de sa chute; il a frayé la voie à l'école romantique, et il n'a cessé de la poursuivre de ses sarcasmes et de son indignation littéraire. Rappelons, en suivant l'ordre chronologique, ses principaux ouvrages. Une tragédie de *Méléagre*, un drame en vers, *Clarisse Harlowe*, le firent connaître dès sa première jeunesse. En 1795, une spirituelle parodie, dirigée contre les terroristes, *le Tartufe révolutionnaire*, fut vivement applaudie; *le Lévite d'Ephraïm*, tragédie en 3 actes, 1796, augmenta sa réputation. La tragédie *d'Agamemnon*, 1797, est une belle étude, d'après l'antique; mais la comédie de *la Prude* eut peu de succès. Lemercier fut l'un des ornements de la société brillante et facile du Directoire, et sa tragédie d'*Ophis*, qu'il avait lue à Bonaparte et à ses amis, avant l'expédition d'Egypte, fut applaudie au moment où l'on apprenait le succès de nos armes sur les bords du Nil. Sous les regards, peut-être avec les conseils de Beaumarchais, il composa *Pinto*, drame historique en 5 actes et en prose. C'est alors qu'il se brouilla avec Bonaparte, mais sans cesser d'écrire, avec une fécondité incroyable, des ouvrages de genres bien divers: *Homère et Alexandre, les Trois Fanatiques, les Ages français*, poëme en 15 chants; la tragédie *d'Isule et Orovèse*, *le Corrupteur*, comédie, *Plaute ou la comédie latine*, charmante comédie en 3 actes, 1808, écrite en vers libres; *l'Atlantiade ou la Théogonie newtonienne*, en 6 chants, 1812, poëme bizarre, où l'écrivain étale trop complaisamment ses connaissances scientifiques, etc. Lemercier était entré à l'Académie française en 1810. Sous la Restauration, sa verve ne devait pas se ralentir; *le Frère et la sœur jumeaux*, *le Faux bonhomme*, *l'Homme renouvelé*, *la Mérovéide*, poëme en 14 chants, *Agar et Ismaël*, puis la tragédie de *Saint Louis*, se succédèrent rapidement; enfin, il acheva *la Panhypocrisiade* ou *la Comédie infernale du seizième siècle*, 1819, amas de scènes satiriques, que l'on joue aux enfers, devant un parterre de démons. Il publiait en même temps des épîtres, des discours, des odes, des scènes de drames, *Moïse*, poëme en 4 chants; des tragédies, *Clovis* et *la Démence de Charles VI*, *Frédégonde et Brunehaut*, qui eut quelque succès. Lemercier avait professé la littérature à l'Athénée pendant quatre ans, 1811-1814; il publia ses cours en 4 vol. in-8°, 1820. Les sujets étrangers commençaient alors à avoir de la vogue; il composa *Jeanne Shore*, imitation de l'anglais, tragédie en 5 actes, 1823, et *les Martyrs de Souli*, 1825; *Camille ou Rome sauvée*, *Richelieu ou la Journée des dupes* passèrent inaperçus; puis il termina sa carrière, si remplie, par *Caïn ou le premier meurtre*, et par un drame, *l'Héroïne de Montpellier*. Ses œuvres n'ont jamais été réunies.

Lémery (Nicolas), chimiste, né à Rouen, 1645-1715, fils d'un procureur au parlement de Normandie, étudia d'abord chez un apothicaire de Rouen, puis chez Glaser, démonstrateur au Jardin du Roi, qu'il abandonna bientôt. Il se rendit à Montpellier, où il donna des leçons qui commencèrent sa réputation; de retour à Paris, 1672, il se fit recevoir maître apothicaire, et ouvrit des cours publics de chimie qui attirèrent la foule, les dames comme les savants. Il rendit la science populaire, en la débarrassant de ses ténèbres, de son langage barbare, de son charlatanisme mystérieux; son *Cours de chimie*, 1675, eut un succès prodigieux, il a fait autorité pendant plus de cent ans. Persécuté, comme protestant, il passa en Angleterre, 1683; mais il revint bientôt en France, abjura le protestantisme en 1686, et put reprendre ses leçons. Il fut de l'Académie des sciences en 1699. Il a publié: *Pharmacopée universelle*, 1697, in-4°; *Traité universel des drogues simples*, 1698, in-4°; *Traité de l'Antimoine*, 1707, in-4°; *Nouveau recueil des secrets et curiosités les plus rares*, 1709, 2 vol. in-8°; et de nombreux mémoires dans le recueil de l'Académie des sciences.

Lemgo, v. d'Allemagne, dans la principauté de Lippe-Detmold, à 10 kil. N. de Detmold; 5,000 hab. Château princier de Lipperhof, hôtel de ville gothique, chapitre luthérien de dames nobles, gymnase. Fabr. d'étoffes de laine, toiles et pipes d'écume de mer. Patrie du docteur Kœmpfer.

Lemierre (Antoine-Marin), poëte, né à Paris, 1723-1793, fils d'un artisan, fit de brillantes études, et fut protégé par le fermier général Dupin, qui se l'attacha comme secrétaire. Il obtint quatre fois le prix de poésie de l'Académie française, et débuta au théâtre, en 1758, par la tragédie d'*Hypermnestre*, qui réussit complétement, grâce au pathétique des situations et au mérite du style. *Térée*, 1761, n'eut pas de succès; mais on accueillit avec éloge *Idoménée*, 1764, *Artaxerce*, 1766. *Guillaume Tell*, 1766, *la Veuve du Malabar*, 1767, furent d'abord mal reçus, mais eurent un succès d'enthousiasme à la reprise, 1780, 1786; *Céramis*, 1785, *Barnevelt*, 1790, passèrent inaperçus. Lemierre fut aussi un poëte didactique; on lui doit: *la Peinture*, poëme en 3 chants, 1769, et *les Fastes*, poëme en 16 chants, 1779; malgré d'heureux détails, ces poëmes sont très-défectueux. Lemierre entra à l'Académie française en 1781. Ses *OEuvres* ont été réunies en 1810, 3 vol. in-8°.

Lemière de Corvey (Jean-Frédéric-Auguste), compositeur, né à Rennes, 1770-1832, a fait une partie des campagnes de la République et de l'Empire, et a en même temps composé un grand nombre d'opéras-comiques pour les théâtres Montansier, Favart, Feydeau, Louvois, etc.; son meilleur ouvrage paraît être *Andros et Almona*, en 3 actes, 1794.

Lemire (Aubert), en latin *Miræus*, historien belge, né à Bruxelles, 1573-1640, enseigna les belles-lettres à Louvain, fut chapelain de l'archiduc Albert, puis chanoine d'Anvers, doyen de la cathédrale et vicaire-général de l'évêché. Il s'est longtemps occupé de l'histoire des Pays-Bas, et a publié un grand nombre d'ouvrages: *Elogia illustrium Belgii scriptorum*, 1602, in-8°; *Fasti Belgici ac Burgundici*, 1622, in-8°; *Rerum Belgicarum Annales*, 1624, in-8°, puis, en 1636, une nouvellle édition considérablement augmentée, sous le titre de *Rerum Belgicarum Chronicon*. On a publié les *OEuvres diplomatiques et historiques* de Lemire, 1723-1748, 4 vol. in-fol. Il a édité plusieurs ouvrages; il a laissé divers manuscrits.

Lemire (Noel), graveur, né à Rouen, 1724-1801, élève de Le Bas, a reproduit avec talent les tableaux de Téniers, et a excellé dans les vignettes.

Lemno, *Myrina*, v. de la Turquie, capit. de l'île de Lemno ou Stalimène, à l'O.; 2,500 hab.

Lemnos, auj. *Lemno* ou *Stalimène*, île de la mer Egée, au N., près de l'entrée des Dardanelles. La mythologie en faisait le séjour de Vulcain et des Cyclopes, et l'appelait *Æthalie*, ou brûlante, à cause du mont *Mosychlos*, volcan éteint aujourd'hui. Elle a 410 kil. carrés et se compose de deux presqu'îles réunies par un isthme étroit, stériles et montagneuses. La terre *sigillée*, qu'elle produit, était autrefois en usage dans la médecine, et passait pour guérir de la morsure des serpents. Sa population, toute grecque, est de 9,000 habitants. Elle a trois bons ports: *Lemno*, à l'O; Sant-Antonio, au S.; Paraiso, au N. — Les *Sinthiens*, premiers habitants de Lemnos, étaient d'origine pélasgique; ils inventèrent l'art de forger. Les Lemniennes, ayant immolé tous les hommes, furent gouvernées par l'une d'elles, Hypsipyle. Leur union avec les Argonautes donna naissance à la race des Myniens. Au XIIe s. av. l'ère chrétienne, les Myniens furent chassés par les Pélasges tyrrhéniens, venus de l'Attique. En 510, les Athéniens, sous Miltiade, s'emparèrent de l'île, qui fut dès lors disputée par les Perses, les Spartiates et les Athéniens. En 322, elle passa à la Macédoine, et, en 146, à Rome. Pendant le moyen âge, elle appartint à l'empire grec, aux Vénitiens, aux Génois, aux Vénitiens de nouveau, et enfin aux Turcs, à partir de 1478.

Lemoine (Jean), né à Cressy (Ponthieu), dans le XIIIe s., mort en 1313, évêque de Poitiers, fut nommé cardinal par Boniface VIII, qui l'envoya en France,

1302, pour rétablir la paix entre Philippe le Bel et lui. Il agit avec beaucoup de prudence, sans réussir pourtant. Il fonda, en 1305, à Paris, rue Saint-Victor, un collége qui a porté son nom jusqu'à la Révolution.

Lemoine (Le P. Pierre), jésuite et poëte, né à Chaumont-en-Bassigny, 1602-1672, obtint une grande réputation par son poëme épique de *Saint Louis*, en 8 chants, 1658; mais elle ne s'est pas longtemps soutenue Il a aussi composé des *Epîtres*, un *Mémoire apologétique sur la doctrine des jésuites*, 1644, *la Dévotion aisée*, 1652, etc.

Lemoine ou **Lemoyne** François), peintre, né à Paris, 1688-1737, eut le grand prix de peinture en 1711, mais ne put se rendre en Italie. Membre de l'Académie de peinture, 1718, il acquit un nom comme peintre d'histoire, fut nommé premier peintre de Louis XV; mais d'un amour-propre excessif, il tomba dans une sombre mélancolie et se tua. On cite de lui : *Persée délivrant Andromède*, une *Femme entrant au bain*, l'*Assomption*, dans la chapelle de la Vierge à Saint-Sulpice, le plafond du salon d'Hercule, à Versailles. Il disposait bien ses groupes; son coloris avait de la fraîcheur, son pinceau était gracieux; mais ses formes sont maniérées et son dessin est incorrect.

Le Monnier Pierre), astronome, né à Saint-Sever, près de Vire, 1675-1757, professeur au collége d'Harcourt, membre de l'Académie des sciences, 1725, a laissé un cours de mathématiques sous le titre de *Cursus Philosophiæ*, 1750, 6 vol. in-12.

Le Monnier (Pierre-Charles), astronome, fils du précédent, né à Paris, 1715-1799, entra à 21 ans à l'Académie des sciences, accompagna Maupertuis dans son expédition scientifique vers le cercle polaire, fit de nombreuses observations sur le soleil et les positions des étoiles, écrivit une théorie des comètes, traça, à Saint-Sulpice, en 1743, une grande et belle méridienne, détermina les inégalités causées dans l'orbite de Saturne par l'attraction de Jupiter, etc., etc. Professeur au Collége de France, il s'occupa surtout de la lune et de météorologie. On lui doit, outre de savants mémoires sur les *Vents*, les *Marées*, les *Lois du Magnétisme*, des *Institutions astronomiques*, 1746, in-4°.

Le Monnier Louis-Guillaume), médecin et naturaliste, frère du précédent, né à Paris, 1717-1799, accompagna, en 1739, Cassini de Thury et Lacaille dans leur voyage scientifique au midi de la France; fut attaché, comme médecin, à l'infirmerie de Saint-Germain; obtint, grâce à ses connaissances en botanique, la faveur de Louis XV, et fut nommé professeur au Jardin du Roi, puis premier médecin ordinaire du roi. Il conserva cette dernière position jusqu'en 1792, et contribua aux plantations de Trianon. Il fut sauvé, dans la journée du 10 août, grâce à son extérieur imposant et aux services qu'il avait rendus à des gens du peuple; mais, privé de sa fortune, il vint gaîment établir une boutique d'herboriste à Montreuil, faubourg de Versailles.

Lemonnier (Guillaume-Antoine), littérateur, né à Saint-Sauveur-le-Vicomte, 1721-1797, curé en Normandie, puis bibliothécaire du Panthéon, a écrit : *le Bon fils ou Antoine Masson*, musique de Philidor, pièce jouée en 1773, sous le nom de Devaux; des traductions estimées de *Térence* et de *Perse;* des *Fables* qui eurent du succès, des *Contes*, des *Epîtres*, etc.

Lemonnier (Pierre-René), auteur dramatique, né à Paris, 1731-1796, a écrit plusieurs comédies ou opéras-comiques: *le Maître en droit, le Cadi dupé, la Matrone chinoise, la Meunière de Gentilly, le Mariage clandestin*, etc.

Lemonnier (Anicet-Charles-Gabriel), peintre, né à Rouen, 1743-1824, fut élève de Vien, condisciple de David et de Vincent, et remporta le grand prix de peinture en 1770. Il étudia en Italie de 1774 à 1785, fut membre de l'Académie de peinture en 1789, logé au Louvre pendant la révolution, peintre-dessinateur de l'Ecole de médecine, et, en 1810, administrateur de la manufacture des tapisseries de la couronne. Ses tableaux se distinguent par la noblesse des expressions et la fermeté du pinceau; on cite : *Saint Charles Borromée portant les secours de la religion aux pestiférés de Milan, Cléombrote, la Présentation des notables de Rouen à Louis XVI, la Mort d'Antoine, les Ambassadeurs romains venant demander à l'Aréopage communication des lois de Solon*, une *Mission des apôtres*, une *Soirée chez madame Geoffrin, François Ier recevant à Fontainebleau la Sainte Famille de Raphaël*, etc., etc.

Lémontey (Pierre-Edouard), historien et publiciste, né à Lyon, 1762-1826, avocat jusqu'à la Révolution, eut deux prix à l'Académie de Marseille pour les *Eloges de Peyresc* et *de Cook*. Il défendit avec succès les droits civiques des protestants, fut procureur de la Commune de Lyon et député à l'Assemblée législative; il fit partie de la minorité constitutionnelle. Il se réfugia en Suisse après le 10 août; il revint à Lyon en 1795, puis s'établit à Paris en 1797. Il s'occupa surtout de littérature, fit partie de l'administration des droits réunis, et fut chef d'un bureau de police littéraire. On le chargea, moyennant une pension de 6,000 francs, d'écrire une histoire de France au XVIIIe s., et on lui ouvrit les archives de l'Etat. Il fut membre de l'Académie française en 1819. Parmi ses *Œuvres*, qui forment 7 vol. in-8°, 1829-31, on remarque des opuscules caustiques, abondants en réflexions fines, mais avec quelque chose de lourd et de vulgaire *Raison et folie, Observateurs de la femme*, etc.); des études littéraires, et surtout un *Essai sur l'établissement monarchique de Louis XIV*, 1818, in-8°, qui peut servir d'introduction à une *Histoire de la Régence et de la Minorité de Louis XV*, 2 vol. in-8°.

Lemot (François-Frédéric, baron), sculpteur, né à Lyon, 1773-1827, fils d'un menuisier, eut le premier grand prix en 1790, fit plusieurs campagnes à l'armée du Rhin, et, depuis 1795, fut chargé de nombreux travaux par les différents gouvernements. On lui doit des statues de Numa Pompilius, de Cicéron, de Léonidas, de Brutus, de Lycurgue, un buste de Jean Bart, le grand bas-relief du fronton oriental du Louvre, la statue de Murat, la Rêverie, Hébé versant le nectar à l'aigle de Jupiter, etc. Il éleva la nouvelle statue de Henri IV sur le Pont-Neuf, 1817, et celle de Louis XIV, à Lyon, sur la place Bellecour, 1826. Membre de l'Institut, 1805, professeur à l'Ecole des beaux-arts, il conserva les ruines pittoresques du château de Clisson, et a publié, en 1817, une *Notice historique sur la ville et le château de Clisson*.

Lemovices, peuple gaulois du Limousin, ch.-l. *Lemovices* ou *Augustoritum* (Limoges). Sous l'Empire, ils étaient compris dans l'Aquitaine 1re. — Autre tribu gauloise de l'Armorique, au S. de l'embouchure de la Loire.

Lemoyne. V. Lemoine.

Lemoyne (Jean-Louis), sculpteur, né à Paris, 1665-1755, fut membre de l'Académie en 1705; le Louvre a de lui un buste de Mansart.

Lemoyne (Jean-Baptiste), sculpteur, fils et élève du précédent, né à Paris, 1704-1778, fut de l'Académie en 1738. Le Louvre a de lui un joli groupe, *la Mort d'Hippolyte;* on lui doit: une statue équestre de Louis XV à Bordeaux, une autre à Rennes; le mausolée du cardinal Fleury, le tombeau de Mignard à Saint-Roch, etc.

Lemoyne (Jean-Baptiste **Moyne,** dit), compositeur, né à Eymet (Périgord), 1751-1796, alla étudier en Allemagne, s'y fit connaître, donna, à Varsovie, *le Bouquet de Colette*, et fit représenter, à Paris, *Electre*, 1782; *Phèdre*, 1786, qui eurent du succès; *les Prétendus*, opéra-bouffe, réussirent également en 1789.

Lemps (Le Grand-). V. Grand-Lemps.

Le Muet (Pierre), architecte, né à Dijon, 1591-1669, fortifia, sous Mazarin, plusieurs places de Picardie, construisit beaucoup d'hôtels et de châteaux, acheva le Val-de-Grâce (coupole, voûte et façade), donna les plans de l'église des Petits-Pères, et a écrit: *Traité des cinq ordres*, trad. de Palladio; *les Règles des cinq ordres d'architecture de Vignole; la Manière de bien bâtir pour toutes sortes de personnes*.

Lémures. V. Larves.

Lena, c'est-à-dire *paresseuse*, fl. de la Sibérie, prend sa source à l'O. du lac Baïkal, passe à Jakoutsk, reçoit, à droite, le Vitim et l'Aldan; à gauche, le Vilgoui, et se jette dans l'océan Glacial Arctique, après un cours lent et sinueux de 3,500 kil.

Le Nain de Tillemont. V. Tillemont.

Le Nain (Louis), mort en 1648, *Antoine*, mort en 1648, *Mathieu*, mort en 1677, frères, nés à Laon, furent tous trois peintres distingués, et on les a souvent confondus. Ils furent reçus le même jour à l'Académie. Antoine excellait dans la miniature; Mathieu était peintre d'histoire et portraitiste.

Lenau (Nicolas), dont le véritable nom était *Niembsch de Strahlenau*, poëte allemand, né près de Vienne, 1802-1850, a publié deux volumes de *Poésies*, qui l'ont placé au premier rang des poëtes lyriques de l'Allemagne. Ses poëmes de *Faust*, *Savonarole*, et *les Albigeois* ont eu beaucoup moins de succès. Il fut frappé dès 1844 d'une maladie mentale qui le conduisit au tombeau.

Lencloître, ch.-l. de canton de l'arr. et à 17 kil. O. de Châtellerault (Vienne); 1,959 hab.

Lenclos (Anne, dite *Ninon* **de**), née à Paris, 1620-1705, fille d'un gentilhomme tourangeau, reçut une éducation brillante, et, dès l'âge de dix-sept ans, entra dans la carrière de la galanterie, pour assurer son indépendance; elle eut toujours de la franchise et du désintéressement; elle eut de nombreux amis, et, dans la seconde partie de sa vie, sa maison devint comme un petit hôtel de Rambouillet, où l'on vit Mmes de La Sablière, de Bouillon, de Coulanges, etc.; la reine Christine, Mme de Maintenon, Mme de Sévigné la connurent; elle fut célébrée par les poëtes, et surtout par son vieil ami, l'épicurien Saint-Evremond. Quelques mois avant sa mort, elle se fit présenter le jeune Arouet, déjà pétillant d'esprit, et lui légua par son testament 2,000 fr. pour acheter des livres. Beaucoup d'anecdotes sur le compte de cette courtisane trop vantée sont évidemment controuvées. On a d'elle quelques lettres adressées à Saint-Evremond; mais ses *Lettres au marquis de Sévigné*, 1752, 2 vol. in-12, sa *Correspondance secrète avec M. de Villarceaux et Mme de Maintenon*, 1789, sont supposées.

Lendinara, v. de Vénétie (Italie), à 16 kil. O. de Rovigo, sur l'Adigetto; 6,000 hab.

Lendit. V. Landit.

Lenet (Pierre), diplomate et historien, né à Dijon, mort en 1671, fut procureur général au parlement de Bourgogne et conseiller d'Etat. Il se jeta dans la Fronde, et s'attacha au prince de Condé, dont il défendit toujours les intérêts avec talent et dévouement. Il a écrit des *Mémoires* très-curieux pour la Fronde et l'histoire de Condé, 1729, 2 vol. in-12. L'édition, qui se trouve dans la *Collection* de Michaud et Poujoulat, 1838, est beaucoup plus complète, mais il y a trop de désordre.

Lenfant (Jacques), théologien protestant, né à Bazoches (Beauce), 1661-1728, fut pasteur de l'église française à Heidelberg, puis à Berlin. Son érudition était vaste. Il a laissé: *Histoire du concile de Constance*, 1714, 2 vol. in-4°; — du *Concile de Pise*, 1724, 2 vol. in-4°; *Histoire de la guerre des Hussites* et du *Concile de Bâle*, 1731, 2 vol. in-4°; *le Nouveau Testament traduit en français*, 1718, 2 vol. in-4°; *Poggiana*, 1720, 2 vol. in-12, etc.

Lenfant (Alexandre-Charles-Anne), prédicateur, né à Lyon, 1726-1792, entra chez les jésuites, professa et surtout prêcha avec succès dans les différentes villes de France. Après la suppression de l'ordre, il fut prédicateur de Joseph II et continua de se faire entendre en France, où il attaquait avec éloquence les athées et les philosophes. Enfermé à l'Abbaye, il fut l'une des victimes de septembre. On a de lui: *Oraison funèbre de M. de Belzunce*, en latin et en français; — *du Dauphin*. Ses *Sermons*, publiés en 1818, 8 vol. in-12, ne sont pas à la hauteur de sa réputation.

Lenglet-Dufresnoy (Nicolas), érudit, né à Beauvais, 1674-1755, quitta la théologie pour l'histoire et la politique, servit le ministre de Torcy, puis le Régent, au moment de la conspiration de Cellamare; se livra à de nombreux travaux d'érudition, mais, avant tout, voulut vivre et écrire avec indépendance; aussi fut-il souvent retenu prisonnier à Strasbourg, à Vincennes, à la Bastille, à cause des licences qu'il se permettait dans ses écrits, malgré la censure royale. Très-savant, il a commis des erreurs, et pas toujours de bonne foi; il était malin, mordant, *franc gaulois dans ses actions comme dans son style*. Parmi ses nombreux ouvrages, citons: *Traité historique et dogmatique du secret inviolable de la confession*, 1708, in-12; *Méthode pour étudier l'histoire*, 1713, 2 vol. in-12, et avec beaucoup d'additions, 1772, 15 vol. in-12; *Méthode pour étudier la géographie*, 1716, 4 vol. in-12, et avec additions, 1768, 10 vol. in-12; *Tables chronologiques de l'histoire universelle*, 1729; *de l'Usage des romans*, 1734, 2 vol. in-12; *Histoire de la philosophie hermétique*, 1742, 3 vol.; *Tables chronologiques de l'histoire universelle*, 1744, 2 vol. in-8°; *Traité historique et dogmatique sur les apparitions*, 1751, 2 vol. in-12; *Recueil de dissertations sur les apparitions*, 1752, 4 vol.; *Histoire de Jeanne d'Arc*, 1753, in-12, etc., etc.

Lennapes, tribu jadis puissante de l'Amérique du Nord, occupait le pays entre la côte du golfe de Saint-Laurent au N., le cap Hatteras au S., et les Alléghanys à l'O. Elle n'a pas cessé de diminuer depuis l'arrivée des Européens. Elle comprend les Lenni-Lennapes ou Delawares, les Illinois, les Algonquins, les Chippeways, etc.

Lennep, v. de Prusse, dans la prov. du Rhin, sur le Lennep, arr. et à 35 kil. E. de Düsseldorf; 6,000 hab. Fabr. de tissus de laine; commerce de vins et de bois.

Lennox ou **Lenox,** *Elgovia*, anc. pays d'Ecosse, au N. de la Clyde, partie des comtés de Stirling et de Dumbarton. Le duché de Lennox appartenait à Henry Darnley, quand il épousa Marie Stuart. Charles II le donna à son fils naturel, le duc de Richmond.

Lennox (Charlotte), romancière anglaise, née à New-York, 1720-1804, vécut à Londres de ses travaux littéraires qui eurent du succès. Elle écrivit des romans: *Mémoires d'Henriette Stuart*, 1751; *le Don Quichotte femelle*, 1752; *Shakspeare éclairci*, 3 vol. in-12; *les Mémoires de la comtesse de Bercy; Henriette;* et des comédies, *la Sœur*, etc. Elle a traduit les *Mémoires de Sully* et le *Théâtre grec* du P. Brumoy.

Lenoir (Nicolas), architecte, né à Paris, 1726-1810, élève de Blondel, eut le grand prix de l'Académie, fut l'architecte de Voltaire à Ferney, bâtit le marché Beauvau, à Paris, éleva une nouvelle salle d'opéra en quelques mois (auj. Porte Saint-Martin), 1781, et en 1790, sur la place du Palais-de-Justice, le théâtre de la Cité.

Lenoir (Etienne), ingénieur et mathématicien, né à Mer (Loir-et-Cher), 1744-1832, a exécuté un grand nombre d'instruments pour la marine, l'astronomie et les phares. On lui doit le *Mètre-étalon* en platine.

Lenoir (Jean-Charles-Pierre), administrateur, né à Paris, 1732-1807, fut lieutenant général de la police à Paris, en 1776. Il administra avec intelligence et activité; il institua le mont-de-piété, provoqua la suppression du cimetière des Innocents, assainit la ville, établit l'éclairage non interrompu des rues, etc. On peut voir l'énumération des progrès dont il fut le promoteur dans le *Détail de quelques établissements de la ville de Paris*, qu'il fit rédiger sous ses yeux pour la reine de Hongrie, 1780. Il se démit de ses fonctions en 1785 et fut nommé bibliothécaire du roi. Souvent attaqué, il quitta la France en 1790; lorsqu'il revint en 1802, le gouvernement autorisa le Mont-de-piété à lui faire une pension de 4,000 livres.

Lenoir (Marie-Alexandre), archéologue, né à Paris, 1761-1839, étudia la peinture sous Doyen, et fut lié avec la plupart des artistes célèbres de ce temps. En 1790, il résolut de sauver les objets d'art, qui étaient menacés de destruction, à l'époque de la suppression des couvents. Son projet, approuvé par Bailly, fut accueilli par l'Assemblée constituante, et on lui donna le couvent des Petits-Augustins, qui s'enrichit bientôt de nombreux monuments du passé. Lenoir déploya beaucoup d'activité et de courage, surtout dans les mauvaises années de la Révolution; sa persévérance triompha des obstacles, et la Convention le nomma conservateur du *Musée des monuments français*. Il est difficile d'indiquer tous les objets d'art qu'il sauva, tombeaux, statues, colonnes, bronzes, etc., depuis les statues en bronze de Germain Pilon, les tombeaux de Louis XII, de François Ier, de Henri II, jusqu'à la façade du château d'Anet et l'arc de Gaillon. Protégé par Joséphine, qui le chargea des embellissements artistiques de la Malmaison, il fut nommé administrateur du Musée pittoresque des monuments, établi dans le jardin de Monceaux. En 1816, le Musée des monuments français fut supprimé; mais le local fut bientôt donné à l'Ecole des beaux-arts. Lenoir fut chargé de la restauration des monuments de Saint-Denis, et, en 1820, de la restauration du palais des Thermes. Il a écrit de nombreux ouvrages: *Notice historique des monuments des arts réunis au dépôt national*, 1793; *Rapport historique sur le château d'Anet*, 1800; *Musée des monuments français* 1804, 8 vol. in-8°; *Histoire de la peinture sur verre*, 1804, in-8°; *Nouveaux essais sur les hiéroglyphes*, 4 vol. in-8°; *Histoire des arts en France prouvés par les monuments*, 1810, in-4°; *la Franc-maçonnerie*, 1814, 5 vol. in-8°; *Mémoire sur la sépulture d'Héloïse et d'Abélard*, 1815, in-8°; *Atlas des monuments des arts libéraux, mécaniques et industriels de la France, depuis les Gaulois*, in-folio; *la Vraie science des artistes*, 1823, 2 vol in-8°, etc., etc.

Lenormand (Marie-Anne-Adélaïde), née à Alençon, 1772-1843, commença son rôle de devineresse de l'avenir à Paris, l'an II de la République, et quoique condamnée comme *diseuse de bonne aventure*, acquit, dans son logement de la rue de Tournon, une grande réputation sous l'Empire et la Restauration. Elle a publié un assez grand nombre d'écrits, et surtout *Mémoires historiques et secrets sur l'impératrice Joséphine*, 1829, 3 vol. in 8°.

Lenormant (Charles), archéologue et historien, né à Paris, 1802-1859, fut inspecteur des beaux-arts, en 1825, visita l'Égypte avec Champollion en 1828, prit part aux travaux de la commission de Morée, et devint conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal, 1830, puis de la Bibliothèque royale, 1837. Il suppléa M. Guizot à la Sorbonne, dès 1835. Il fut de l'Académie des Inscriptions en 1839, et professeur d'archéologie égyptienne au Collége de France, en 1849. On a de lui : *des Artistes contemporains*, 1833, 2 vol. in-8° ; *Trésor de Numismatique et de Glyptique*, 1836-1850, 5 vol. in-fol. ; *Introduction à l'Histoire orientale*, 1838, in-8° ; *Musée des Antiquités égyptiennes*, 1842, in-fol. ; *Élite des monuments céramographiques*, 1844-1857, 3 vol. in-4° ; *Questions historiques*, 1845, 2 vol. in-8°. Il a publié beaucoup de savants mémoires et dirigé *le Correspondant* jusqu'en 1855.

Le Nôtre ou **Le Nostre** (André), dessinateur de jardins, né à Paris, 1613-1700, étudia la peinture sous Vouet, succéda à son père, intendant des jardins des Tuileries, et devint contrôleur des bâtiments du roi. L'habileté qu'il déploya dans l'ornementation des jardins de Fouquet, à Vaux, décida Louis XIV à lui confier la direction de tous ses parcs et jardins. Il montra beaucoup de goût et d'invention dans ses nombreux travaux, remarquables par leur majesté régulière et leur harmonie souvent grandiose. On lui doit les parcs de Versailles, de Trianon, de Saint-Cloud, les jardins de Clagny, de Marly, de Chantilly, de Meudon, de Sceaux, des Tuileries, la terrasse de Saint-Germain, le parterre du Tibre à Fontainebleau, etc. Il dessina même en Angleterre les parcs de Greenwich et de Saint-James. Anobli, décoré de l'ordre de Saint-Michel, il fut aimé de Louis XIV, qui admirait son talent et se plaisait dans sa franchise, pleine de bonhomie.

Le Nourry (Denis-Nicolas), érudit, né à Dieppe, 1647-1724, entra dans la congrégation des bénédictins de Jumiéges. On lui doit une édition des *Œuvres de Cassiodore*, 1679, et une édition des *Œuvres de saint Ambroise*, 1686-1690, 2 vol. in-fol. Il a publié un supplément à la *Bibliothèque des Pères*, publiée à Lyon, *apparatus ad Bibliothecam maximam Patrum veterum et scriptorum ecclesiasticorum*.

Lenox, v. de l'État de New-York (États-Unis), à 300 kilom. N. O. de New-York, sur le lac Érié ; 6,000 hab.

Lenox. V. Lennox.

Lens, *Lentium*, et peut-être l'anc. bourg d'*Helena*, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. S. E. de Béthune (Pas-de-Calais), sur le Souchez ; 9,383 hab. Ville autrefois fortifiée. Toiles, dentelles, sucre de betterave, eau-de-vie de grains. Le maréchal de Gassion fut tué en l'assiégeant, en 1647. Le grand Condé y remporta la victoire qui décida la signature du traité de Westphalie, en 1648.

Lens (André-Cornélis), peintre belge, né à Anvers, 1739-1822, ouvrit une école à Anvers, voulut réformer la peinture, en revenant à l'imitation de l'antique, mais ne sut pas comprendre les anciens. Outre ses tableaux assez nombreux, il a publié deux ouvrages estimés : *Du bon goût et de la beauté de la peinture*, 1811 ; *le Costume ou Essai sur les habillements et les usages de plusieurs peuples de l'antiquité*, 1776, in-4°.

Lentagio, bourg du roy. d'Italie, près de Ravenne. Victoire de l'eunuque Narsès, général de Justinien, sur Totila, roi des Ostrogoths, en 552.

Lentini ou **Leontini**, *Leontium*, v. de Sicile, près du lac du même nom, à 35 kil. N. O. de Syracuse ; 8,000 hab. Colonie de Naxos ; patrie du sophiste Gorgias.

Lentulus, nom d'une branche illustre de la *gens Cornelia*. Elle a fourni à Rome beaucoup de magistrats.

Lentulus (Publius Cornelius), surnommé *Sura*, fut questeur de Sylla, préteur en 75 av. J. C., consul en 71, exclu du sénat à cause de l'infamie de ses mœurs. Désireux de se venger et s'appliquant un oracle sibyllin, qui promettait l'autorité suprême à trois Cornelius, il entra dans la conjuration de Catilina. Il venait d'être nommé préteur, 63 ; resté à Rome, il tenta de gagner les députés des Allobroges, qui révélèrent tout à Cicéron. Lentulus fut arrêté, déposé et étranglé dans la prison du Capitole.

Lentulus (Publius Cornelius), surnommé *Spinther*, parce qu'il ressemblait à un acteur de ce nom, était édile en 63, fut nommé préteur en 60, consul en 58, par la protection de César, et proposa le rappel immédiat de Cicéron. Il prit parti pour l'aristocratie, fut forcé de capituler à Corfinium et accompagna Pompée jusqu'en Égypte.

Lentulus (Cneius Cornelius Getulicus), fils d'un Lentulus qui avait battu les Gétules sous Auguste, fut consul, 26 ap. J. C., et commanda les légions de la Haute-Germanie. Il se fit aimer des soldats, fut le seul des amis de Séjan qui ne fut pas enveloppé dans sa ruine, brava Tibère, mais fut mis à mort par l'ordre de Caligula, 39. Il ne reste rien de ses écrits historiques et quelques vers seulement de ses poëmes.

Leo (Léonard), compositeur italien, né à Naples, en 1694, mort de 1742 à 1746, maître de chapelle, professeur aux conservatoires de la Pietà et de Santo Onofrio, fut l'un des fondateurs de la belle école napolitaine du XVIII° s. Sa musique religieuse a de la majesté et charme le cœur ; sa musique de théâtre est simple et pathétique, noble et passionnée. On cite de lui un *Miserere* et l'oratorio de *Santa Elena al Calvario* ; beaucoup d'opéras, *Sofonisbe*, 1718, *Caio Graccho*, 1720, *Tamerlano*, 1722, *Catone in Utica*, 1726, *Achille in Sciro*, *la Clemenza di Tito*, etc.

Leoben, v. d'Autriche, à 12 kil. O. de Brück, dans le duché de Styrie ; 2,500 hab. ; célèbre par les préliminaires de la paix de Campo-Formio, qui y furent signés, le 7 avril 1797, entre le général Bonaparte et l'archiduc Charles. Mines de fer et de houille aux environs.

Leobschütz, v. de Prusse, sur la Zinna, arrond. d'Oppeln, prov. de Silésie ; 7,000 hab. Fabr. de tissus de laine et de lin ; cuirs.

Léocharès, sculpteur athénien, vivait au IV° s. av. J. C. ; il fut employé par Philippe et par Alexandre. Son chef-d'œuvre était l'*Enlèvement de Ganymède*, qui a été souvent reproduit en marbre et sur des pierres précieuses.

Leodia, **Leodicum**, nom latin de Liége.

Léogane, v. de la rép. d'Haïti, à 25 kil. O. de Port-au-Prince, près du golfe du même nom. — *Le golfe de Léogane* ou *de Gonave* s'ouvre à l'O. entre deux presqu'îles ; il a 200 kil. de longueur sur autant de large, et reçoit l'Artibonite.

Léon, *Legio septima gemina*, v. d'Espagne, sur le Toro, ch.-l. de la prov. du même nom, à 335 kil. N. O. de Madrid ; 6,000 hab. Évêché, le plus ancien de l'Espagne, qui ne relève que du pape. Cathédrale magnifique du XIII° siècle ; palais de Guzman et de Luna. Elle fut fondée par les Romains avant le règne de Galba ; prise par les Maures, elle fut reconquise par Pélage en 722. Les rois de Léon y résidèrent jusqu'en 1037. Elle est très-déchue aujourd'hui. — La province de Léon a 15,971 kil. carrés de superficie et 350,000 hab. Le sol est montueux, le climat sec et sain ; les produits principaux sont le bois, les céréales, la laine.

Léon (Royaume de), une des 15 grandes divisions de l'Espagne avant 1833, était borné au N. par les Asturies, à l'O. par la Galice et le Portugal, au S. par l'Estrémadure, à l'E. par la Vieille-Castille. C'est un pays montagneux au N. et au S., où sont les Pyrénées asturiennes, les monts de Galice, et les Sierras de Gredos, de Béjar et de Gata, avec leurs ramifications. A l'O., sur les deux rives du Douro, sont de belles plaines. Excellents pâturages, vallées fertiles en céréales, culture très-arriérée. La population est clair-semée, l'industrie déchue, le commerce presque nul. On trouve des sources minérales à Amusco, à Bovilla-Fuente, à Astudillo, à Ledesma et à Banos. — Ce pays, habité par les Vettons, fut conquis par les Romains, les Wisigoths et les Maures. Pélage, fondateur du royaume d'Oviédo et des Asturies, menaça le Léon, que ses successeurs conquirent. En 913, Ordoño II prit le titre de roi de Léon et des Asturies. Après lui, Froïla II, Alphonse IV, Ramire II, Ordoño III, Sanche I°r le Gros, Ramire III, Bermude II, Alphonse V, Bermude III, de 923 à 1037, étendirent leur autorité sur les provinces basques et même sur une partie de la Castille. En 1037, Ferdinand I°r, roi de Castille, vainqueur de Bermude III, réunit le Léon à son royaume. Il en fut séparé deux fois : en 1065, en faveur d'Alphonse VI, 3° fils de Ferdinand I°r ; en 1157, sous Ferdinand et Alphonse X. Réuni définitivement par Ferdinand III, il ne se sépara plus de la Castille. Aujourd'hui, il dépend de la capitainerie générale de la Vieille-Castille, et forme 5 provinces ou intendances : Palencia, 184,000 habit. ; Valladolid, 242,000 habit. ; Léon, 350,000 ; Zamora, 251,000 ; Salamanque, 281,000. Il renferme 7 évêchés : Astorga, Zamora, Salamanque, Ciudad-Rodrigo, Palencia, Valladolid, Léon.

Léon (Ile de), *Cotinussa*, petite île rocheuse dans

l'océan Atlantique, séparée du continent par le canal de Santi-Petri ; elle renferme Cadix. C'est parmi les troupes campées dans cette île que prit naissance la révolution de 1820; les Cortès s'y réfugièrent et y emmenèrent Ferdinand VII en 1823; le duc d'Angoulême s'en empara.

Léon, v. de l'Amérique centrale, ancienne capit. et v. pr. de la rép. de Nicaragua, à l'extrémité S. O. du lac de Léon ou de Managua ; 25,000 hab. Evêché. Fondée en 1523.

Léon (Nouveau-), prov. du Mexique, au centre. Sup., 61,200 kil. carrés; popul., 179,000 hab. ; ch.-l., *Monterey*.

Léon (Saint-Pol de). V. Pol de Léon (Saint-).

Léon Ier (Flavius), surnommé *le Thrace* et *le Grand*, empereur d'Orient, 457-474, était du pays des Besses, en Thrace. Le puissant Aspar, dont il avait été l'intendant, le fit proclamer empereur, à la mort de Marcien. Il fut couronné par le patriarche Anatolius. Léon, orthodoxe sévère, poursuivit les eutychéens. L'expédition qu'il dirigea contre Genséric, le roi des Vandales, de concert avec Anthémius, qu'il avait fait nommer empereur d'Occident, échoua par la faute du général Basiliscus et d'Aspar. Aspar fut massacré à Chalcédoine avec ses fils, 471. Mais les ariens et les barbares se soulevèrent ; un incendie, des inondations, une terrible éruption du Vésuve désolèrent l'Empire.

Léon II, son petit-fils par sa mère Ariadne, lui succéda, à l'âge de 4 ans, mais disparut bientôt pour céder la place à son père Zénon, 474.

Léon III *l'Isaurien*, empereur d'Orient, né vers 680, en Isaurie, de parents pauvres, parvint aux premiers grades sous Justinien II et Anastase. Il refusa de reconnaître l'usurpateur Théodose III et se fit couronner lui-même en 718. Il repoussa de Constantinople les Arabes qui l'assiégèrent deux ans, 718-720. Il persécuta les juifs, les montanistes, et déclara la guerre au culte des images, 726. Grégoire II, comme le patriarche Germanus, condamna l'édit; il y eut des soulèvements dans le Péloponnèse, dans les Cyclades, à Constantinople, où l'incendie dévora la bibliothèque de Sainte-Sophie. L'Italie prit les armes ; l'exarchat de Ravenne, Rome, se séparèrent de l'Empire, pendant que les Arabes ravageaient l'Asie Mineure. Un terrible tremblement de terre porta la désolation dans la capitale et dans les provinces, 740. Il mourut en 741.

Léon IV *le Khazare*, fils de Constantin V Copronyme et d'une mère de la nation des *Khazares*, né en 750, succéda à son père en 775, associa son fils aîné à la couronne, et mourut jeune en 780. Il avait épousé Irène.

Léon V *l'Arménien*, d'origine arménienne, obtint la confiance de Nicéphore Ier, trahit et détrôna Michel Ier Rhangabé, et se fit proclamer empereur, en 813. Il repoussa les Bulgares, fut iconoclaste zélé, administrateur sévère, mais trop souvent barbare. Il fut tué, au moment où il allait faire périr Michel le Bègue, et remplacé par lui, 820.

Léon VI *le Sage* ou *le Philosophe*, succéda à son père Basile Ier, 886. Il déposa et relégua dans un monastère le patriarche Photius. Sous son règne, l'Empire fut sans cesse ravagé par les Arabes, par les Bulgares, et troublé par les conspirations; Thessalonique fut saccagée en 904; les Russes parurent devant Constantinople. Léon, qui fut excommunié par le patriarche Nicolas pour s'être marié quatre fois, a peu mérité les surnoms qu'on lui a donnés ; mais il a été plus instruit que beaucoup de ses contemporains. Il mourut en 911, laissant plusieurs ouvrages qui sont de lui ou qu'on lui attribue : *Traité de tactique ou exposition sommaire de l'art militaire*, publié par Meursius, 1612, in-4°, traduit par Joly de Mezeray, 1771, 2 vol. in-8° ; *Naumachia ; XVII oracula*, dans la collection byzantine du Louvre ; *Orationes XXXIII*, etc. Il a achevé le recueil des *Basiliques*, commencé par son père, qui a été publié par Fabrot et Heimbach.

Léon Ier (Saint), dit *le Grand*, né à Rome vers 390, simple diacre, fut chargé de réconcilier Aétius et Albinus, qui commandaient en Gaule. Il fut nommé successeur de Sixte III, en 440. Il rétablit la discipline dans l'Eglise, poursuivit les hérétiques, manichéens, pélagiens, priscillianistes, eutychéens; ces derniers furent solennellement condamnés au concile général de Chalcédoine, que présidaient quatre légats de Léon Ier, 451. Il alla au-devant d'Attila, qui ravageait l'Italie, et le décida à la retraite, 452 ; mais il ne put empêcher Genséric de piller Rome, en 455. On a de lui trois *lettres*, dans la collection des *Conciles* de Labbe, des *Sermons*, plusieurs fois imprimés, etc. Les *Œuvres* de saint Léon ont été publiées en 3 vol. in-fol., par le P. Quesnel, 1700, par les frères Ballerini, par le P. Cacciari, Rome, 1753-1755, etc. On le fête, le 11 avril, à Rome, le 10 novembre, à Paris.

Léon II (saint), pape, né dans les Abruzzes, succéda à Agathon, en 682, veilla à la discipline, lutta contre l'hérésie et mourut en 684. On a de lui cinq *lettres* dans la collection des *Conciles* de Labbe.

Léon III, pape, né à Rome, succéda à Adrien Ier, en 795. Assailli dans une procession par une bande de conjurés que dirigeaient les deux neveux du dernier pape, 799, il fut outragé, mutilé; puis, délivré de sa prison au monastère de Saint-Erasme, il vint réclamer l'appui de Charlemagne, qu'il rencontra à Paderborn. Ramené dans Rome avec une escorte, il sacra le roi frank empereur d'Occident, le 25 décembre 800. La collection des *Conciles* contient treize *lettres* de Léon III, à qui l'on a attribué l'*Enchiridion*, manuel de piété, imprimé à Rome, 1525, souvent réimprimé et traduit.

Léon IV, pape, né à Rome, succéda à Sergius II, en 847. Il défendit la ville contre les Sarrasins venant d'Afrique, éleva de nouvelles murailles, et construisit autour de Saint-Pierre réparé un nouveau quartier fortifié qu'il appela *la cité Léonine*, 852. Il mourut regretté, en 855.

Léon V, pape, né près d'Ardée, succéda à Benoît IV, en 903, fut renversé au bout de quelques jours et mourut en prison.

Léon VI, pape, né à Rome, succéda à Jean X, en 928, et mourut en 929.

Léon VII, pape, né à Rome, succéda à Jean XI, en 936, réforma la discipline des bénédictins, et a laissé trois *lettres*.

Léon VIII, né à Rome, fut nommé, à la place de Jean XII déposé, par l'empereur Otton Ier, en 964. Les Romains le chassèrent et nommèrent un nouveau pape, Benoît V; Léon VIII fut rétabli par l'empereur et mourut peu après, 965.

Léon IX (saint), pape, nommé d'abord *Brunon*, fils d'un comte d'Alsace, était évêque de Toul, lorsque son cousin, l'empereur Henri III, le nomma pour succéder à Damase II, 1049. En passant par Cluny, il s'attacha le fameux Hildebrand, et, par ses conseils, entra à Rome en habits de pèlerin et se fit élire par le clergé et par le peuple. Il fit condamner les élections simoniaques dans les conciles de Rome, de Pavie, de Reims, de Mayence; puis réprouva les propositions hérétiques de Bérenger de Tours sur l'Eucharistie. Henri III lui avait donné le duché de Bénévent ; mais les aventuriers normands ravageaient l'Italie méridionale; le pape demanda des secours à l'empereur, marcha contre les Normands, fut défait, pris à Civitella, 1053, et traité avec respect par les vainqueurs, auxquels il accorda l'investiture de leurs conquêtes faites ou à faire dans la Pouille, la Calabre et la Sicile. Il fit une dernière tentative pour réunir l'église grecque; mais il échoua, excommunia solennellement le patriarche, Michel Cérularius, et le schisme fut décidé. On le fête le 19 avril.

Léon X (Jean **de Médicis**), pape, né à Florence, en 1475, 2e fils de Laurent le Magnifique, élève de Chalcondyle et d'Ange Politien, fut nommé cardinal à douze ans, visita une partie de l'Europe, gagna la faveur de Jules II, fut pris à la bataille de Ravenne, et fut élu pape en 1513. Il gouverna par lui-même avec activité, renouvela les traités contre Louis XII (traité de Malines), et espéra donner Naples à son frère Julien, la Toscane, Ferrare, Urbin à son neveu Laurent, Parme et Plaisance au Saint-Siége. Il resta neutre dans la guerre que François Ier porta en Italie, 1515, et, après l'entrevue de Bologne, signa le *Concordat* de 1516, qui réglait la situation de l'Eglise de France. Il s'empara, par des moyens souvent violents, du duché d'Urbin, de Pesaro, Sinigaglia, etc., et convoitait la possession de Ferrare. Il aurait voulu, comme Jules II, affranchir l'Italie des *barbares* et la dominer. Après avoir offert son alliance à François Ier, qui s'en défia, il s'unit à Charles-Quint, 1521, et mourut le 1er décembre, en apprenant les revers des Français dans le Milanais; plusieurs ont prétendu, sans preuves, qu'il avait été empoisonné. Il avait généreusement essayé de protéger les malheureux Indiens contre la cruauté des conquérants espagnols et portugais. La prédication des indulgences, qu'il avait ordonnée, pour achever l'église de Saint-Pierre de Rome, fut l'occasion de la révolution religieuse commencée par Luther. Léon X, après avoir procédé contre lui avec douceur

et lenteur, condamna par une bulle célèbre du 15 juillet 1520, 95 propositions de Luther et l'excommunia lui-même. Il se rapprocha de Charles-Quint, dans l'espoir d'arrêter les progrès menaçants de la révolution. — Il est surtout célèbre, comme protecteur généreux et intelligent des lettres et des arts; et ce n'est pas sans raison que l'on a donné à ce bel âge de la Renaissance le nom de *siècle de Léon X*. Il enrichit la bibliothèque du Vatican et fonda la Laurentienne à Florence; il rechercha partout les manuscrits, les beaux livres, encouragea de ses largesses les savants imprimeurs, dota richement l'université de *la Sapience*, où l'on enseignait toutes les lettres humaines, le grec, sous la direction de Jean Lascaris, l'hébreu, l'arabe, etc. Autour de lui se groupaient les littérateurs les plus illustres, l'Arioste, Machiavel, Guichardin, les poëtes, les érudits, Bibbiena, Paul Jove, Vida, Sannazar, Bembo, Sadolet, etc.; les artistes, Michel-Ange, Bramante, etc.; Platon était imprimé, commenté, admiré; Léon X protégeait l'*Orlando* de l'Arioste contre les contrefacteurs; il faisait jouer devant sa cour *la Mandragore* de Machiavel. L'industrie, le commerce faisaient de grands progrès; le nombre des habitants de Rome fut presque doublé. — La vie de Léon X a été écrite par Paul Jove, par W. Roscoë, par Artaud de Montor, par Audin; il a été diversement jugé, mais l'on s'est généralement accordé à le proclamer l'un des plus illustres pontifes des temps modernes.

Léon XI (Alexandre-Octavien **de Médicis**), né en 1535 à Florence, petit-neveu de Léon X par sa mère. Evêque de Pistoja en 1573, cardinal en 1583, légat en France, 1596-1598, il fut nommé pape après Clément VIII, 1605, et mourut au bout de 26 jours.

Léon XII (Annibal **della Genga**), pape, né en 1760, au château de la Genga, près de Spolète, fut nonce du Saint-Siége en Allemagne, fut chargé par Pie VII d'une mission particulière auprès de Louis XVIII, et devint pape, en 1823. Il réprima le brigandage et la mendicité, dénonça les sociétés secrètes, approuva les ordonnances rendues par le gouvernement français contre les jésuites, en 1828, et mourut en 1829.

Léon, rois d'Arménie. V. Livon.

Léon *de Byzance*, rhéteur et historien grec, vivait dans le IVe s. av. J. C. Il fut disciple d'Aristote et joua un rôle politique à Byzance; il fut chargé d'une mission à Athènes. Ses ouvrages sont perdus.

Léon *le Diacre*, historien byzantin du Xe s., né à Caloé, en Asie Mineure, a laissé plusieurs opuscules et une *Histoire*, comprenant les événements de 959 à 975. Publiée par Hase, 1819, in-fol., elle a été reproduite, avec traduction, dans le *Corpus historiæ Byzantinæ*, de Bonn, 1828.

Léon *le Grammairien*, historien byzantin, vivait au commencement du XIe s. Il a continué Théophane et écrit une *Chronographie*, de 813 à 949. Elle est dans la collection byzantine du Louvre et dans la collection de Venise, 1729.

Léon *d'Orviéto*, chroniqueur italien du commencement du XIVe s., a écrit une *Chronique des Empereurs* jusqu'en 1308, et une *Chronique des Papes* jusqu'en 1314. Elles ont été publiées par J. Lami, 1737, 2 vol. in-8°

Léon (Jean), surnommé *l'Africain*, géographe arabe, né à Grenade, vers 1483, fut élevé à Fez, parcourut la plus grande partie de l'Afrique du Nord et de l'Asie occidentale, fut pris par des corsaires chrétiens, 1517, et conduit à Rome. Léon X le protégea, le fit instruire dans la religion chrétienne, lui permit d'ouvrir un cours d'arabe. Il retourna peut-être en Afrique, et, suivant plusieurs, serait mort musulman, à Tunis, vers 1552. Il a écrit en arabe, et traduit en italien une *Description de l'Afrique;* elle est bien faite et intéressante. On la trouve dans le *Recueil de Voyages*, de Ramusio, et dans celui de l'italien Temporal; elle a été souvent traduite.

Léon (Luis-Ponce **de**), poëte espagnol, 1528-1591, entra dans l'ordre de Saint-Augustin, et professa avec talent la littérature sacrée à Salamanque. Une traduction du *Cantique des Cantiques* ne parut pas orthodoxe; il resta près de cinq ans prisonnier de l'Inquisition, 1572-1576. Il publia quelques traités religieux d'un style imagé, traduisit, en poëte, plusieurs morceaux de Virgile et d'Horace, et composa des *Odes* d'une beauté sévère, qui lui donnent un rang élevé dans la littérature espagnole, etc. Ses *Œuvres* ont été réunies, Madrid, 1804-1816, 6 vol. in-8°.

Léon (Diego), général espagnol, né en 1804, s'éleva rapidement dans l'armée par sa bravoure brillante, surtout dans la lutte contre les carlistes. Dévoué à la régente, il se déclara contre Espartero avec O'Donnell, Pezuela et Concha; il fut pris, condamné à mort et fusillé, octobre 1841.

Léonard (Saint), né à Orléans, baptisé par saint Remi, vécut auprès de Clovis, puis se retira dans une solitude près de Limoges, où il fonda un monastère qui a donné naissance à la ville de Saint-Léonard. On le fête le 6 novembre.

Léonard *de Pise* ou **Léonard Bonacci** (*Fibonacci*, par contraction de *filius Bonacci*), né à Pise de 1170 à 1180, voyagea dans l'Orient, et a propagé, l'un des premiers en Europe, la numération et l'algèbre des Arabes, dans son *Liber Abaci* (livre d'arithmétique). Grâce à M. Balthasar Boncompagni, qui a retrouvé et publié récemment les œuvres de Léonard, on sait qu'il a fait de belles découvertes géométriques et arithmétiques, qui n'ont été dépassées que par Fermat.

Léonard, dit *le Limousin*, peintre émailleur, né à Limoges vers 1505, mort en 1580, fut mis, par François Ier, à la tête de la manufacture d'émaux fondée à Limoges, et fit exécuter, d'après les dessins des grands maîtres, des vases, des coupes, des aiguières, des candélabres, des cadres, qui sont toujours admirés. On cite surtout les émaux qui ornaient le tombeau de Diane de Poitiers, les portraits des plus illustres personnages du temps. On conserve ses émaux au Louvre.

Léonard (Nicolas-Germain), poëte, né à la Guadeloupe, 1744-1793, fut chargé d'affaires à Liége, lieutenant général de l'amirauté à la Guadeloupe, et se fit connaître par des poésies d'une grâce mélancolique. On a de lui des *Idylles morales*, 1766; une imitation en vers du *Temple de Gnide*, 1772; des romans, etc. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées par Campenon, son neveu, 1798, 3 vol. in-8°.

Léonard Arétin. V. Bruni.

Léonard de Vinci. V. Vinci.

Léonard-le-Noblac ou **le-Noblet (Saint-)**, ch.-l. de canton de l'arr. et à 22 kil. E. de Limoges (Haute-Vienne), près de la Vienne. Eglise du Xe s. Porcelaine, lainages, papeteries. Patrie de Gay-Lussac, 6,011 hab., dont 2,965 agglomérés.

Léonce, empereur d'Orient, se révolta contre Justinien II, en 695, se mit à sa place et lui fit couper le nez. Sous son règne, Venise élut son premier doge, 697; les Arabes s'emparèrent de Carthage, et repoussèrent la flotte du patrice Jean. Absimarus le détrôna, le prit, lui fit aussi couper le nez, et se déclara empereur, 698. Quand Justinien II fut rétabli sur le trône, Léonce fut décapité, 705.

Léonce-Pilate, philologue grec, né à Thessalonique ou en Calabre, fut rencontré à Padoue par Pétrarque, qui le fit connaître à Boccace. Celui-ci obtint, du sénat de Florence, une chaire de grec pour Léonce-Pilate, 1360. Le professeur expliqua Homère et seize dialogues de Platon; puis, poussé par son humeur sauvage, il retourna en Grèce et mourut, frappé de la foudre, sur un navire qui le ramenait en Italie, 1364.

Leonessa, v. d'Italie, dans la prov. napolitaine d'Abruzze-Ultérieure 2e, sur le Corno, à 44 kil. N. O. d'Aquila; 7,000 hab.

Leonforte, v. de Sicile, entre Nicosia et Aderno; 10,000 hab. Commerce considérable de grains, vins et soie. Soufrière qui produit par an un millier d'hectolitres de soufre.

Leoni (Leone), architecte, orfévre, graveur de médailles, sculpteur italien, né sans doute à Arezzo, mort en 1592, eut une grande réputation au XVIe s. On admire, à Guastalla, le groupe de D. Ferrante Gonzaga, vainqueur de l'Envie, les grandes figures de bronze de l'Escurial, et surtout le tombeau de Jacques de Médicis, dans la cathédrale de Milan.

Léonidas Ier, roi de Sparte, de la famille des Agides, succéda à Cléomène, en 490 av. J. C. Lorsque Xerxès envahit la Grèce, le conseil fédéral, réuni à Corinthe, résolut de défendre l'étroit défilé des Thermopyles. Léonidas, qui devait recevoir des renforts, fut envoyé avec 300 Spartiates et environ 4,000 soldats grecs, mais il ne sut pas bien garder un passage de la chaîne de l'Œta, et les Perses, qui avaient déjà été repoussés par Léonidas, guidés par le Malien Ephialtès, traversèrent le passage pendant la nuit et tournèrent la position de Léonidas. Alors, gardant avec lui les Spartiates et leurs ilotes, les Thespiens et les Thébains, il se fit tuer avec ses compagnons, pour ne pas abandonner le poste qui lui avait été confié; 20,000 Perses avaient succombé, 480. Plus tard on rapporta les ossements de Léonidas à

Sparte, on lui éleva un tombeau; on institua les *Léonidées*, fêtes auxquelles les Spartiates seuls avaient le droit d'assister.

Léonidas II, roi de Sparte, de la famille des Agides, fils de Cléonyme, succéda, en 256 av. J. C., à son parent, Aréus II. Il s'opposa aux projets de son collègue Agis, qui le fit exiler. Il fut remplacé par son gendre Cléombrote. Rappelé en 240, il fit périr Agis, mourut en 236, et eut pour successeur son fils, Cléomène III.

Léonidas *de Tarente*, poëte grec du IIIe s. av. J. C., a laissé des épigrammes, au nombre de 108, publiées par Meineke, avec les épigrammes d'un *Léonidas d'Alexandrie*, qui vivait à Rome sous Néron; 1791, in-8°.

Leonius, poëte latin du XIIe s., chanoine de Saint-Victor, à Paris, (?) a mis en vers rimés l'*Histoire de l'ancien et du nouveau Testament*. On lui a longtemps attribué l'invention des vers *léonins*.

Léonnat, général macédonien, né à Pella, peut-être de la famille royale, fut l'un des meilleurs lieutenants d'Alexandre; mais, après sa mort, n'obtint que la satrapie de Phrygie. Voulant s'agrandir et épouser Cléopâtre, sœur d'Alexandre, il marcha au secours d'Antipater contre les Grecs soulevés; il fut vaincu et tué à Lamia, 322 av. J. C.

Leontarion ou **Leondari**, v. de Grèce, dans le nome d'Arcadie, en Morée. On croit qu'elle occupe l'emplacement de l'anc. Mégalopolis.

Leontium ou **Leontini**. V. Lentini.

Leontium, courtisane grecque du IIIe s. av. J. C., maîtresse et élève d'Epicure, s'occupa de philosophie, et, suivant Cicéron, écrivit en style élégant un livre contre Théophraste.

Leopardi (Le comte Giacomo), poëte italien, né à Recanati (Marche d'Ancône), 1798-1837, s'occupa de bonne heure de travaux philologiques. En 1814, il prépara une édition de la *Vie de Plotin*, par Porphyre; il écrivit une dissertation sur *la Vie et les écrits des principaux rhéteurs du* IIe s.; il fit un recueil des fragments des premiers Pères de l'Eglise; et, en 1815, il composa un *Essai sur les erreurs populaires des anciens*. Il fut collaborateur du *Spettatore* de Milan, traduisit en vers de nombreux morceaux de littérature grecque et latine, les imita, traduisit plusieurs opuscules de Xénophon, Isocrate, Epictète, et les *Lettres* de Fronton. Ses *Canzoni*, qu'il publia de 1818 à 1824, le mirent au premier rang des poëtes lyriques; les Italiens applaudirent à ces fiers accents. Il donna une édition des *Poésies* de Pétrarque, avec un excellent commentaire, deux *Chrestomathies* italiennes, et publia, en 1826, un volume de *Versi*, contenant des idylles, des élégies, des traductions en vers de la *Batrachomyomachie*, des ïambes de Simonide d'Amorgos contre les femmes. En 1827 parurent ses *Opuscules moraux*, ouvrage d'une satire piquante et d'un style excellent. De plus en plus torturé par les infirmités d'un corps malade, le jeune poëte donna une édition plus complète de ses œuvres italiennes; il venait d'achever une épopée satirique en huit chants, la *Continuation de la Batrachomyomachie*, lorsqu'il mourut à Naples. On plaça son tombeau auprès de celui de Virgile. Sa renommée a grandi depuis sa mort, et, sans dire qu'il a été le plus grand poëte de l'Italie depuis Dante, on peut affirmer qu'il a été l'un des écrivains les plus remarquables du XIXe s.

Leopardo (Alessandro), architecte, sculpteur et fondeur italien, né à Venise, 1450-1515, a exécuté, pour la république, de beaux travaux, les piédestaux de bronze des trois mâts de la place Saint-Marc, la statue équestre de Colleoni, la statue de saint Jacques à Saint-Marc, etc.

Léopol. V. Lemberg.

Léopold Ier, empereur d'Allemagne, né en 1640 à Vienne, second fils de Ferdinand III, d'abord destiné à l'Eglise, fut élevé par le jésuite Neidhart. Après la mort de son frère aîné, il devint roi de Hongrie, 1655, de Bohême, 1656; et, après la mort de son père, il fut élu empereur, 1658. Il dut signer une capitulation en 45 articles, et la *Ligue du Rhin* se forma pour limiter son autorité et surveiller ses actes. Il soutint la Pologne contre le roi de Suède, Charles Gustave, et contribua à la paix d'Oliva, 1660. Il eut à lutter contre les Turcs, en Transylvanie et en Hongrie; le grand-vizir, Kopril, envahit les Etats autrichiens et menaça l'Allemagne; Léopold put réunir une grande armée pour défendre la chrétienté, et son général, Montécuculi, avec l'aide des Français de Coligny, remporta la grande victoire de Saint-Gothard, 1er août 1664. Des négociations secrètes avec Louis XIV, au sujet du partage de la succession d'Espagne, l'empêchèrent de prendre part à la guerre de *Dévolution*, 1667-1668; mais il réprima, par de sanglantes exécutions, des tentatives de soulèvement en Hongrie; Zrinyi, Frangipani, Rakoczy, furent battus et punis, 1670-1672. Il signa, avec l'électeur de Brandebourg, un traité pour défendre la Hollande contre Louis XIV, 1672; il parvint à entraîner l'Allemagne dans la guerre contre la France; mais Louis XIV triompha de tous ses ennemis, et Léopold fut forcé d'accéder à la paix de Nimègue, 1679. Les Hongrois, soutenus par l'argent français, et conduits par Tékély, avaient repris les armes pour défendre ou reconquérir leurs droits; Tékély s'unit aux Turcs, qui le reconnurent prince souverain de Hongrie, 1682, le sultan déclara la guerre à l'Autriche, et le grand-vizir, Kara-Mustapha, vint assiéger Vienne avec 200,000 hommes, 12 juillet 1683. Léopold et l'Autriche furent sauvés par les Polonais de Sobieski; les Turcs furent défaits, et les troupes impériales reprirent l'offensive, chassèrent les Turcs de presque toute la Hongrie, et forcèrent le Transylvain Apafy à la soumission; de cruelles exécutions à Eperiès signalèrent la victoire de Léopold, et les droits des Hongrois furent restreints à la diète de Presbourg, 1687. L'empereur, qui avait été forcé de signer la trêve de Ratisbonne avec Louis XIV, en 1684, entra dans la ligue d'Augsbourg contre la France, dès 1686; la guerre ne fut déclarée qu'en 1688, et la *Grande Alliance* réunit presque toute l'Europe contre la politique orgueilleuse du roi de France. Léopold fut forcé, après une guerre de neuf années, qu'il aurait voulu poursuivre, d'accéder au traité de Ryswyck, 1697. Pendant ce temps, la guerre avait continué contre les Turcs; Louis de Bade, le duc Charles de Lorraine, le prince Eugène furent victorieux, surtout à Szalankemen, 1691, à Zenta, 1696; le sultan fut forcé, par le traité de Carlowitz, janv. 1699, d'abandonner la Transylvanie, la Hongrie, une grande partie de la Croatie. Léopold, ébloui par ces succès, refusa d'accéder aux deux traités de partage de la succession espagnole; il réclamait tout l'héritage de Charles II pour son second fils, l'archiduc Charles. Il refusa de reconnaître Philippe V, et commença la guerre en Italie dès 1701; il avait l'appui du nouvel électeur de Hanovre et de l'électeur de Brandebourg, à qui il conféra le titre de roi de Prusse; une nouvelle ligue se forma contre la France, avec l'Angleterre et la Hollande. Il ne vit pas la fin de cette guerre, mais il put assister aux premiers succès des alliés; il est vrai que les patriotes hongrois s'étaient de nouveau soulevés sous François Rakoczy. Il mourut en 1705. Doué de vertus privées, il avait favorisé les sciences et les lettres, fondé les universités de Breslau et d'Insprück, et donné lui-même l'exemple de l'étude.

Léopold II, empereur d'Allemagne, deuxième fils de François Ier et de Marie-Thérèse, né en 1747, succéda à son père comme grand-duc de Toscane, en 1765, et introduisit de sages réformes dans ce pays; il améliora les lois, protégea le commerce, l'industrie, l'agriculture, abolit les corvées, fonda des colléges, accrut les revenus et réduisit la dette sans augmenter les impôts, en un mot, fut un despote philosophe et philanthrope. Mais il voulut aussi régler et réglementer les choses religieuses; il excita des émeutes. En 1790, il succéda à son frère Joseph II sur le trône autrichien, et il fut élu empereur. Il se rapprocha du roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, au congrès de Reichenbach, termina la guerre avec les Turcs par le traité de Sistowa, 4 août 1791, chercha à rétablir l'ordre troublé par les innovations imprudentes de Joseph, et promit son appui à sa sœur, Marie-Antoinette. Mais au congrès de Pillnitz, il se contenta d'un manifeste assez vague; la reine venait de lui écrire de suspendre ses efforts, et il semblait craindre une guerre contre la France; les émigrés furent exaspérés. Mais les passions commençaient à s'envenimer de part et d'autre, et Léopold mourut au moment où l'on se préparait à lui déclarer la guerre, 1er mars 1792. Il eut pour successeur son fils, François II.

Léopold, dit *l'Illustre*, margrave d'Autriche, mort en 994, petit-fils d'un duc de Saxe, fut nommé margrave par l'empereur Otton II, en 983. Il est la tige des margraves et ducs d'Autriche de la maison de Babenberg, qui ont gouverné jusqu'en 1246. Il lutta contre les Hongrois, repeupla le pays, et fut blessé mortellement dans un tournoi.

Léopold (Saint), dit *le Pieux*, margrave d'Autriche, gouverna avec sagesse, soutint Henri V, et refusa le

trône impérial, à la mort de ce prince, 1125. Il mourut en 1136 ; il a été canonisé en 1485.

Léopold, duc d'Autriche, né en 1157, succéda à son père Henri, en 1177, et mourut en 1194. Il prit part à la 3e croisade, déploya un grand courage à l'assaut de Saint-Jean-d'Acre, et fut insulté par Richard Cœur de Lion, qui fit jeter sa bannière dans la boue. Il se vengea, en faisant arrêter, près de Vienne, le roi d'Angleterre, qui revenait de la croisade, et il le livra à l'empereur Henri VI.

Léopold II, duc d'Autriche, dit *le Glorieux*, petit-fils de l'empereur Rodolphe de Habsbourg, fils d'Albert Ier, né en 1292, accompagna Henri VII en Italie, 1310, puis soutint son frère aîné Frédéric le Beau, qui disputait l'Empire à Louis de Bavière. Il marcha contre les confédérés des trois cantons helvétiques, et fut complètement vaincu à Morgarten, le 15 nov. 1315. Il recommença à combattre Louis de Bavière, et malgré une défaite à Muhldorf, en 1322, il obtint pour Frédéric d'Autriche le partage de l'Empire. Il mourut peu après, en 1326.

Léopold III, dit *le Preux*, duc d'Autriche, fils d'Albert le Sage, né en 1351, gouverna les Etats autrichiens avec son frère Albert III, se fit céder la Souabe, le Tyrol et la Carinthie, fit plusieurs expéditions en Italie, et fut tué à Sempach, 1386, en combattant les Suisses.

Léopold Ier (Georges-Christian-Frédéric), roi des Belges, prince de Saxe-Cobourg-Saalfeld, né en 1790, reçut une excellente éducation, fut d'abord général au service de la Russie, 1808-1810, fit la campagne de France en 1814, et assista au congrès de Vienne. Il épousa la fille du prince régent d'Angleterre, Auguste-Charlotte, 1816, fut naturalisé par acte du parlement, créé duc de Kendal et feld-maréchald; mais la princesse mourut le 5 nov. 1817. Il reçut une pension annuelle de 50,000 livres sterling et habita le château de Claremont. Le 3 fév. 1830, la conférence de Londres lui offrit la couronne de Grèce ; il accepta d'abord, puis abdiqua le 21 mai. Elu roi des Belges, le 4 juin 1831, par le congrès national, il prêta serment, le 21 juillet. Attaqué par les Hollandais, il réclama l'intervention des Français, qui passèrent la frontière, sous le commandement du maréchal Gérard, le 9 août. Il adhéra au traité des vingt-quatre articles, et fut soutenu par la France et l'Angleterre ; il épousa, le 3 août 1832, Louise-Marie, princesse d'Orléans ; une seconde intervention des Français, qui prirent Anvers, délivra la Belgique. Dès lors Léopold s'occupa du développement des intérêts matériels du pays ; la loi du 1er mars 1834 décida l'établissement des chemins de fer; la banque nationale fut instituée en 1835 ; on fit des traités de commerce avec les nations étrangères. Le traité du 19 avril 1839 termina tous les différends avec la Hollande. Léopold, fidèle aux principes constitutionnels, sut maintenir la paix intérieure, sans révolution, sans concession mauvaise. En 1848, il réunit les chefs des différentes fractions parlementaires, et leur déclara qu'il était prêt à renoncer à la couronne, si l'on préférait la république ; tous les partis se groupèrent autour de Léopold ; et les bandes insurrectionnelles furent facilement repoussées à Risquons-Tout. Très-populaire en Belgique, Léopold, intelligent et sage, a rempli tous les devoirs d'un roi constitutionnel ; il a consolidé le jeune royaume, dont les ressources ont considérablement augmenté; il a été estimé des souverains étrangers, et il est mort, regretté de tous, le 10 décembre 1865, laissant le trône à son fils, Léopold II.

Léopold, duc de Lorraine, fils de Charles V, ne prit possession de ses Etats que par la paix de Ryswick, 1697. Il s'occupa de relever la Lorraine de ses ruines ; son administration, bienfaisante et éclairée, a laissé de bons souvenirs dans le pays. Il eut pour successeur, en 1729, son fils François III, qui épousa Marie-Thérèse, et devint empereur d'Allemagne.

Léopold (Charles-Gustave), poëte suédois, né à Stockholm, 1756-1829, bibliothécaire à Upsal, secrétaire de Gustave III, 1789, conseiller sous Gustave IV, a écrit de belles odes patriotiques, et plusieurs tragédies, *Odin*, *Virginia*, qui ont été traduites en français. Il a été le principal représentant du goût français en Suède. Ses *Œuvres* ont été réunies, 1814, et 1831-33, 3 vol.

Léopold (Ordre de). Il a été créé en Autriche par l'empereur François Ier, en 1808, en l'honneur de son père, Léopold II. La croix a huit pointes, au centre desquelles sont les lettres F. I. A. (*Franciscus imperator Austriæ*), avec les mots *Integritati et merito ;* sur le revers est la devise de Léopold : *Opes regum, corda subditorum*. Le ruban est rouge, bordé de blanc. — Ordre de Belgique, créé par le roi Léopold, en 1832; la croix est blanche, entourée d'une guirlande de chêne et de laurier, ayant, d'un côté, le chiffre du roi, de l'autre, le lion belge, avec la devise: *l'Union fait la force*. Le ruban est rouge moiré.

Léopoldstadt, en hongrois *Ujvaroska*, forteresse de Hongrie, sur le Waag, dans une plaine marécageuse, dans le comitat et à 24 kil. O. de Neutra. Arsenal.

Léosthène, général athénien, soutenu par Hypéride, entraîna le peuple à la guerre contre les Macédoniens, à la mort d'Alexandre, 323 av. J. C. Réunissant les alliés, il pénétra en Thessalie, défit les Béotiens, puis Antipater; l'assiégea dans Lamia, mais fut blessé mortellement en visitant les tranchées. Hypéride prononça son oraison funèbre.

Léotychide, roi de Sparte, de la famille des Eurypontides, devint roi en 491 av. J. C. Il eut le commandement de la flotte grecque en 479, et remporta la victoire de Mycale. Il fut envoyé en Thessalie, pour punir ceux qui avaient soutenu Xerxès, se laissa gagner par les Aleuades, fut condamné à l'exil et mourut à Tégée.

Léovigilde. V. Leuwigilde.

Le Paige (André-René), géographe, né à la Suze (Maine), 1699-1781, fut curé, puis chanoine au Mans. On a de lui : *Dictionnaire topographique, historique, etc., de la province et du diocèse du Maine*, 1777, 2 vol. in-8°.

Lépante, jadis *Naupactus*, v. forte de la Grèce, dans le nome d'Acarnanie, port sur le golfe du même nom, à 15 kil. E. de Missolonghi ; 3,000 hab. Défendue victorieusement par les Vénitiens contre les Turcs, en 1475 ; prise par Bajazet II en 1490. Dans ses eaux fut livrée la grande bataille navale du 17 oct. 1571, dans laquelle don Juan d'Autriche, à la tête des flottes de l'Espagne, de Venise et du pape, détruisit la flotte turque.

Lépante (Golfe de), *Sinus Corinthiacus*, golfe profond formé par la mer Ionienne sur les côtes de la Grèce. Il est long de 125 kil. et large de 35. Il communique avec le golfe de Patras entre Lépante et Missolonghi par un détroit de 1 kil. de large que défendent les châteaux de Romélie, *Antirrhium*, et de Morée, *Rhium*. Il est fermé à l'E. par l'isthme de Corinthe, au delà duquel est le golfe d'Athènes.

Le Paon (Jean-Baptiste), peintre, né à Paris, 1738-1785, servit dans les dragons, d'où son surnom de *Dragon, Dragoner*, fut élève de Casanova, qu'il égala, et peignit des batailles. Versailles a de lui trois tableaux estimables: le *Siege de Tournay*, l'*Attaque de Fribourg* et la *Bataille de Rocroy*.

Lepaulmier de Grentemesnil (Julien), médecin, né dans le Cotentin, 1520-1598, disciple de Fernel, fut professeur à Paris, et soigna, quoique protestant, Charles IX et Henri III. Il a écrit: *Traité de la nature et curation des plaies de pistolle, arquebuse*, etc., 1568, in-8°; *De morbis contagiosis lib. VII*, 1578, in-4°; *De vino pomaceo*, apologie du cidre, 1588, in-8°.

Lepaute (Jean-André), horloger et mécanicien, né à Montmédi, 1709-1789, se rendit célèbre par ses œuvres de précision, les perfectionnements introduits dans les horloges, et son *Traité de l'horlogerie*, 1755. L'*horloge de la ville de Paris*, qu'il a faite avec son neveu, est une magnifique machine. — Sa femme, *Nicole-Reine* Etable de la Brière, née à Paris, 1723-1788, mathématicienne distinguée, a aidé dans leurs calculs astronomiques ses amis Clairaut et Lalande.

Lepaute (Jean-Baptiste), frère de Jean-André, né en Lorraine, 1727-1802, aida son frère, lui succéda, et fut secondé par ses deux neveux, *Pierre-Henri* et *Pierre-Basile*, qui se rendirent également célèbres par leurs pendules et leurs horloges ; Pierre-Basile mourut en 1843 ; son fils, mort en 1849, a surtout construit la belle horloge de la Bourse de Paris.

Lepautre ou **Le Paultre** (Antoine), architecte, né à Paris, 1621-1691, construisit pour le duc d'Orléans les deux ailes du château de Saint-Cloud et donna les dessins de la cascade. Il publia ses *Œuvres d'architecture* en 1652, et fut membre de l'Académie de sculpture.

Lepautre (Pierre), sculpteur, neveu du précédent, né à Paris, 1660-1744, eut le grand prix, demeura 15 ans à Rome, et a composé des œuvres remarquables : *Enée et Anchise*, *Aria et Pétus*, une *Atalante*, le groupe

de Lucrèce, pour les Tuileries; les sculptures en bois de *l'Œuvre de Saint-Eustache*, etc.

Lepautre (Jean), graveur, frère d'Antoine, né à Paris, 1618-1682 (?), a gravé plus de mille planches, dessins d'architecture et d'ornement, portraits, vues de jardins, etc. Il fut de l'Académie en 1677.

Le Pays (René), sieur du Plessis-Villeneuve, poëte, né à Nantes, 1636-1690, fut directeur des gabelles du Dauphiné et de Provence. Il publia en 1664 ses *Amitiés, Amours* et *Amourettes*, recueil de lettres et de poésies qui eurent du succès; puis *Nouvelles OEuvres*, 1672, 2 vol. in-12, et *le Démêlé de l'esprit et du cœur*, 1688, in-12. Boileau s'en est moqué.

L'Epée. V. Epée (L').

Le Peletier ou **Le Pelletier** (Claude), magistrat, né à Paris, 1630-1711, fut prévôt des marchands en 1668, et fit alors construire le quai qui porte son nom. La faveur de son parent Louvois le fit nommer contrôleur général des finances après Colbert, 1683. Il était homme de bien, mais complaisant et peu capable. Il abandonna sa charge en 1689, fut surintendant des postes, à la mort de Louvois, et vécut dans la retraite depuis 1697. On lui doit : *le Corps de droit canon, l'Ancien code ecclésiastique, des Observations sur le Code et les novelles; Comes rusticus, Comes senectutis*, etc.

Le Pelletier-des-Forts (Michel-Robert), son neveu, 1675-1740, fut contrôleur général des finances, sous Fleury, de 1726 à 1730.

Le Pelletier de Saint-Fargeau (Louis-Michel), arrière-petit-fils du précédent, né à Paris, 1760-1793, était président à mortier au Parlement et riche de 600,000 francs de rentes. Député de la noblesse de Paris aux États-généraux, il hésita d'abord à se réunir au tiers état, puis changea tout à coup de conduite, par conviction ou par calcul : « Quand on a 600,000 livres de rentes, disait-il plus tard, il faut être à Coblentz ou au faîte de la Montagne! » Il fut souvent le rapporteur du comité de jurisprudence criminelle et soutint avec talent la discussion sur le nouveau code pénal. Il demanda l'abolition des qualifications nobiliaires. Membre de la Convention, il défendit la liberté de la presse, et vota la mort de Louis XVI. Le 20 janvier 1793, il fut assassiné, dans un restaurant du Palais-Royal, par le garde du corps Pâris, qui voulait venger la mort du roi sur l'un de ses juges. La Convention lui fit de pompeuses funérailles, 24 janvier; elle lui décerna les honneurs du Panthéon et adopta sa fille. Ses *OEuvres* (Plan d'éducation publique, discours, rapports) ont été publiées en 1826 par son frère, le comte *Félix*, 1769-1837, qui, d'abord aide de camp du prince de Lambesc, devint fougueux jacobin, après la mort de son frère, adopta le fils de Babeuf, fut transféré à l'île de Ré, à la suite de l'affaire de la machine infernale, fit partie de la Chambre des Représentants, en 1815, et fut exilé par la loi de 1816. Il revint en 1820 et mourut obscur.

Le Père (Jean-Baptiste), architecte, né à Paris, 1761-1844, après un court séjour à Saint-Domingue, en 1787, alla établir une fonderie de canons à Constantinople, 1796, fit partie de l'expédition d'Égypte, prit part aux travaux de l'institut du Kaire, présenta à Bonaparte un plan de restauration de l'ancien canal des Pharaons de Suez à Tineh et au Nil, et devint architecte de la Malmaison en 1802. Il éleva avec Gondouin, en 1806, la colonne de la place Vendôme, fut chargé de construire un obélisque sur le Pont-Neuf, et plaça sur le soubassement le piédestal de la statue de Henri IV. Il fut architecte de Saint-Cloud, sous l'Empire, de Fontainebleau, sous la Restauration. Il érigea la statue de Napoléon sur la colonne Vendôme, en 1833, et termina, avec son gendre, M. Hittorf, l'église de Saint-Vincent-de-Paul, commencée en 1824. Il a trouvé le moyen de sculpter facilement le granit et d'accorder les pianos à l'aide de la vue seulement.

Lepic (Louis, comte), né à Montpellier, 1765-1827, simple dragon en 1781, lieutenant-colonel en 1793, conquit tous ses grades sur les champs de bataille, fut général de brigade à Eylau, général de division en 1813, prit part à la bataille de Waterloo, et fut mis à la retraite.

Lépicié (Bernard), peintre et graveur, né à Paris, 1698-1755, élève de Mariette et de Duchange, grava les cartons de Raphaël qui sont au palais d'Hamptoncourt, en Angleterre, fut de l'Académie en 1737, et a publié un *Catalogue raisonné des tableaux du roi, avec un abrégé de la vie des peintres*, 1744 et 1752, 2 vol. in-4°. Son burin est sage et correct, ses estampes sont nombreuses et belles.

Lépicié (Nicolas-Bernard), peintre et graveur, fils du précédent, né à Paris, 1735-1784, produisit beaucoup de tableaux, mais ses compositions sont maniérées et le dessin est incorrect. On cite de lui : *le Suicide de Porcia, Adonis changé en anémone, saint Louis rendant la justice*, etc.

Lepidus, nom d'une branche de la *gens Æmilia*, vieille famille patricienne de Rome.

Lepidus (M. Æmilius), consul en 137 av. J. C., remplaça Mancinus, défait par les Numantins, attaqua les Vaccéens, mais échoua devant Pallantia. Il fut condamné à une amende. Cicéron en parle comme du plus grand orateur de son temps.

Lepidus (M. Æmilius), neveu du précédent, fut préteur en Sicile, 81 av. J. C., et se distingua par ses exactions. D'abord attaché au parti aristocratique, il épousa la fille du tribun A. Saturninus, et voulut devenir le chef du parti populaire. Soutenu par Pompée, il fut nommé consul, en 79, contrairement à l'opinion de Sylla. Il demanda l'abrogation des lois du dictateur, qui venait de mourir, après avoir voulu s'opposer à la célébration de ses funérailles au champ de Mars. Il rencontra l'opposition de Pompée et surtout de Lutatius Catulus, l'autre consul. Il rassembla une armée en Étrurie et fut déclaré ennemi public par le sénat, 77. Il fut battu sous les murs de Rome. Il se réfugia en Sardaigne et y mourut de chagrin.

Lepidus (Paullus Æmilius), fils du précédent, soutint le parti aristocratique, fut l'un des accusateurs de Catilina, en 63, devint édile, en 55, préteur en 53, consul en 50. Mais il se laissa gagner par l'or de César et put achever sa magnifique basilique. Après le meurtre du dictateur, il se joignit aux conjurés; il fut proscrit par les triumvirs, put fuir auprès de Brutus et mourut probablement à Milet, vers 40.

Lepidus (Marcus Æmilius), le triumvir, frère du précédent, était préteur en 49, lorsqu'il se déclara pour César; il eut le gouvernement nominal de Rome en 48, puis celui de l'Espagne citérieure; César accorda à sa vanité les honneurs du triomphe, 47. Il devint un personnage, malgré son avidité et sa nullité; il fut consul et reçut du dictateur le gouvernement de la Gaule Narbonnaise et de l'Espagne Citérieure. A la mort de César, il était à la tête des troupes présentes dans le voisinage de Rome; il s'unit au consul Antoine, occupa le Forum, puis, dans la fausse réconciliation qui suivit, fut nommé grand pontife. Il partit pour son gouvernement; le sénat chercha vainement à le gagner; il accueillit Antoine vaincu à Modène et fut déclaré ennemi public, 43. Lepidus et Antoine s'entendirent alors avec le jeune Octave et formèrent avec lui le premier triumvirat. Il gouverna l'Italie pendant la campagne de Philippes; mais on l'accusa d'intelligence avec Sextus Pompée, et on ne lui accorda le gouvernement de l'Afrique qu'en 40. En 36, Octave lui demanda des secours contre Sextus Pompée; Lepidus s'empara de la Sicile, se trouva à la tête de 20 légions et réclama une part plus grande. Octave gagna ses soldats, et Lepidus abandonné fut réduit à se jeter à ses pieds. On lui laissa ses biens et le titre de grand pontife, mais il fut relégué à Circéi. Il vit son fils, qui avait conspiré contre Auguste, arrêté et mis à mort, en 30. Méprisé par tout le monde, Lepidus, *le plus méchant citoyen qui fût dans la république*, comme a dit Montesquieu, mourut l'an 13 av. J. C.

Le Plaisant (Jean), poëte et chroniqueur liégeois, né à Saint-Trond, vers 1485, mort en 1548, professa la théologie à Louvain. C'est l'auteur d'un poëme en vers latins, dont tous les mots commencent par la lettre P : *Pugna porcorum, per Placentium porcium poëtam*, 1546, in-12.

Lépontiennes (Alpes), ou Alpes centrales, section des Alpes, qui s'étend de l'E. à l'O. depuis le mont Maloïa jusqu'au mont Saint-Gothard, sur une longueur de 90 kil. Elles sont traversées par les cols du Maloïa, du Splügen et du Saint-Gothard. Elles donnent naissance à l'Inn, affl. du Danube, au Rhin antérieur, au Rhône et au Tessin. C'est le point central du système orographique de l'Europe occid. et mérid. V. Alpes.

Lépontiens, anc. peuple des Alpes, partie dans la Rhétie, partie dans la Gaule Cisalpine. Les villes princ. étaient: *Oscelum* (Domo d'Ossola), *Summum penninum, Eudracinum* (Eutranne).

Leporius, écrivain latin, gaulois de naissance, vivait au v^e siècle. Il fut moine à Marseille, sous Cassien, tomba dans l'hérésie de Pélage, puis renonça à ses erreurs, grâce aux conseils de saint Augustin; il fit

une rétractation solennelle, qui forme le traité *Libellus emendationis sive satisfactionis ad episcopos Galliæ*, publié par Sirmond en 1650.

Lépreux. Léproseries. Les malheureux, frappés de la lèpre, ont été presque partout séquestrés, dès les temps les plus anciens. Au moyen âge, lorsqu'à la suite des croisades, la lèpre fit de grands ravages dans les pays chrétiens, on prit les plus minutieuses précautions pour empêcher la propagation de la maladie. Les lépreux, considérés comme morts au monde, durent vivre séparés des autres hommes; on les appela *ladres*, du nom de saint Lazare, leur patron. On établit pour eux des hôpitaux appelés *ladreries, maladreries, lazarets, léproseries*. L'ordre de Saint-Lazare fut spécialement institué pour les secourir. Il y eut, dit-on, jusqu'à 19,000 léproseries dans la chrétienté.

Le Prévost d'Iray (Chrétien-Siméon, vicomte), né au château d'Iray, près de Mortagne, 1768-1849, professa l'histoire aux écoles centrales de Fontainebleau et de Paris, fut censeur des études au lycée Impérial, puis inspecteur général. Il fut admis à l'Académie des Inscriptions en 1818. On lui doit: *Tableaux comparatifs de l'histoire ancienne et de l'histoire moderne*, in-fol.; *Histoire de l'Egypte sous le gouvernement des Romains; Influence de la Grèce en général, et de Corinthe en particulier, sur les arts de l'Etrurie et de Rome; la Pierre de Rosette*, etc.

Leprévôt de Beaumont, né en Normandie, secrétaire du clergé de France, dénonça les agiotages sur les blés, connus sous le nom de *pacte de famine*, en 1768, fut jeté en prison et ne fut rendu à la liberté qu'en 1789. Il a écrit: *Tableau historique de la captivité de Leprévôt de Beaumont, écrit par lui-même*. Paris, 1791, in-8°.

Leprince (Jean), peintre, né à Metz, 1733-1781, fut élève de Boucher, passa quelque temps en Russie, entra à l'Académie en 1765, et fit beaucoup de tableaux d'une touche légère, mais peu travaillés.

Le Prince (Nicolas-Thomas), bibliographe, né à Paris, 1750-1818, fut inspecteur de la librairie. On lui doit : *Anecdotes des Beaux-arts*, 3 vol. in-8°; *Essai historique sur la Bibliothèque du Roi*, 1782, in-12, réimp. en 1856; *Petite bibliothèque des théâtres*, 1784-89, 80 vol. in-18, avec des *Essais historiques sur l'origine et les progrès de l'art dramatique en France* (avec la collaboration de Baudrais).

Le Prince de Beaumont. V. Beaumont (Le prince de).

Lepsina, village de Grèce, dans le nome d'Attique-et-Béotie, à 17 kil. N. O. d'Athènes; anc. *Eleusis*.

Leptine, orateur athénien, contemporain de Démosthène, qui combattit, dans un discours qui a été conservé, sa proposition de supprimer des impôts nécessaires.

Leptines, bourg de Belgique, au S. O. de Charleroi (Hainaut); concile convoqué sous Pepin et Carloman, en 743, où furent décidées la réforme du clergé et la restitution des biens d'église usurpés par Charles-Martel.

Leptis *Magna* ou *major*, colonie des Phéniciens, dans la Tripolitane, au N. de l'Afrique. Elle devint florissante par le commerce, mais fut soumise par Carthage à un tribut d'un talent par jour. Elle conserva sa prospérité sous les Romains; Septime-Sévère y naquit; auj. *Lebedah*. — Leptis *Parva* ou *minor*, sur la côte de la Byzacène, entre Adrumète et Thapsus; auj. ruines près de *Lempta*.

Lequien (Michel), dominicain, érudit, né à Boulogne-sur-Mer, 1661-1733, a écrit: *Défense du texte hébreu et de la version vulgate*, 1690, in-12; *Oriens christianus, in quatuor patriarchatus digestus*, 1740, 3 vol. in-fol., ouvrage rédigé sur le modèle de la *Gallia christiana*; il a publié les *Œuvres de Jean Damascène*, 1712, 2 vol. in-fol.

Lequien de la Neufville (Jacques), né à Paris, 1647-1728, avocat général de la Cour des monnaies, membre de l'Académie des Inscriptions, 1706, directeur des postes au Quesnoy, a écrit: *Origine des postes chez les anciens et les modernes*, 1708, in-12; *Histoire de Portugal*, 1700, 2 vol. in-4°; *Histoire des Dauphins du Viennois, d'Auvergne et de France*. 1759, 2 vol. in-12.

Le Quinio (Joseph-Marie), né à Sarzeau, près de Vannes, 1740-1813, fut maire de Rennes, 1790, député du Morbihan à l'Assemblée législative, membre de la Convention. Il vota la mort de Louis XVI, se distingua par ses cruautés dans les départements de l'Ouest, chercha à flatter Robespierre qui le repoussa, fit partie du conseil des Cinq-Cents, et ne joua plus de rôle politique. On lui doit: *les Préjugés détruits*, ouvrage qui eut du succès; *De la nécessité du divorce*; *la Guerre de la Vendée et des Chouans*, 1795; *Philosophie du peuple*, 1796; *Voyage pittoresque dans le Jura*, 1801, 2 vol in-8°.

Le Ragois (L'abbé), précepteur du duc du Maine, mort vers 1685, est l'auteur d'un livre médiocre sur *l'Histoire de France et l'Histoire romaine*, par demandes et par réponses, qui a été souvent réimprimé.

Lerambert (Louis), sculpteur, né à Paris, 1620-1670, élève de Vouet, fut de l'Académie en 1663, et a beaucoup travaillé pour le parc de Versailles.

Léré, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. N. de Sancerre (Cher), près de la Loire; 1,681 hab. Flottage de bois.

Lérebours (Noel-Jean), opticien, né à Mortain, 1762-1840, fut membre du Bureau des longitudes, et a fabriqué d'excellents instruments de physique et d'astronomie.

Leri (Jean de). V. Lery.

Lérida, *Ilerda*, v. d'Espagne, ch.-l. de la prov. du même nom, en Catalogne, sur la Sègre, à 200 kil. O. de Barcelone; 16,000 hab. Ville très-forte, citadelle, magnifique cathédrale du XIIIe s. Scipion y battit les Carthaginois en 206 av. J. C.; César y battit les lieutenants de Pompée, Afranius et Pétréius; elle se défendit victorieusement contre le comte d'Harcourt, en 1646, et contre le grand Condé, en 1647; elle fut prise par le duc d'Orléans, en 1708, et par le maréchal Suchet, en 1810. — La prov. de Lérida a 12,366 kil. carrés de superf., et 330,000 hab.

Lérins, îles françaises de la Méditerranée, sur la côte S. du dép. des Alpes-Maritimes, arrond. de Grasse, en face du golfe de Napoule. Ce sont Saint-Honorat, *Lerina*, et Sainte-Marguerite, *Lero*. Dans la première fut fondé en 410 par saint Honorat un monastère célèbre. Dans la seconde est une citadelle où fut enfermé l'Homme au masque de fer. Elles furent prises en 1536 et en 1635 par les Espagnols.

Lerme (François **de Roxas de Sandoval,** marquis **de Denia,** duc de), ministre espagnol, né au milieu du XVIe s., mort en 1623, était premier écuyer de l'infant, lorsque Philippe III, en montant sur le trône, le nomma premier ministre, 1598. Il se laissa lui-même gouverner par Rodrigo Calderon. Ils maintinrent les prétentions hautaines de l'Espagne, malgré son épuisement. Les Espagnols, battus sur mer par les Anglais, durent signer la paix de 1604; les Hollandais, soutenus par Henri IV, forcèrent Philippe III à signer la trêve de douze ans, 1609; le roi de France, qui avait à se plaindre des intrigues espagnoles, allait commencer la guerre, quand il fut assassiné. A l'intérieur, on mécontenta la noblesse de Biscaye, menacée dans ses *fueros*, et l'on rendit l'ordonnance fatale du 11 septembre 1609, qui chassait les Morisques d'Espagne. Le duc de Lerme reçut en 1618 le chapeau de cardinal; mais peu après, Philippe III, excité par son confesseur et par le fils du ministre, le duc d'Uzéda, disgracia le duc de Lerme. A la mort du roi, Calderon fut condamné à mort, et le duc de Lerme dut restituer au trésor une somme considérable.

Lerme, *Lerma*, v. de la prov. et à 40 kil. S. de Burgos (Espagne), dans la vieille Castille. Anc. palais des ducs de Lerme; 1,800 hab.

Lerminier (Jean-Louis-Eugène), publiciste, né à Paris, 1803-1857, se fit connaître par une analyse du livre de Savigny *Sur la possession en droit romain*, 1827; fit un cours public de droit qui eut du succès, 1828-1830; et fut nommé professeur *des Législations comparées* au Collége de France, 1831. Ses leçons, animées d'un souffle libéral, furent vivement applaudies et reproduites par la presse. Mais ses articles, comme publiciste politique, dans *la Revue des Deux Mondes*, le titre de maître des requêtes qui lui fut donné en 1838, d'autres raisons encore, déchaînèrent l'opinion contre le professeur, et il fut arraché de sa chaire par de brutales émeutes. En 1850, il publia les *Tablettes Européennes*; en 1852, il fut attaché à la rédaction de l'*Assemblée Nationale*. On lui doit : *Introduction générale à l'histoire du Droit*; *Philosophie du Droit*, 2 vol. in-8°; *Lettres philosophiques à un Berlinois*; *Histoire des Législateurs et des Constitutions de la Grèce antique*, 2 vol. in-8°; *De l'Influence de la philosophie du XVIIIe s. sur la législation et la sociabilité du XIXe*; *Au delà du Rhin, ou de l'Allemagne depuis Mme de Staël*, 2 vol. in-8°; *Etudes d'Histoire et de Philosophie*, 2 vol. in-8°; *Cours d'histoire romaine, depuis Auguste jusqu'à Commode*; *Dix Ans*

d'enseignement; de nombreux articles dans les principales Revues, etc

Lermontof (Michel), poëte russe, 1811-1841, d'une famille d'origine écossaise, déplora la mort de Pouchkin dans ses premiers vers, fut envoyé à l'armée du Caucause, et composa là de belles poésies, qui lui ont mérité le titre le *Poëte du Caucase* : le *Héros de notre temps*, le *Novice ou le jeune Tcherkesse*, *Valérik*, *Hadschi-Abrek*, le *Démon*, le *Vaisseau Fantôme*, le *Chant du tzar Ivan*, etc. Il mourut dans un duel avec l'un de ses camarades.

Lerne, marais de l'Argolide, où les Danaïdes jetèrent les têtes de leurs époux assassinés, et où Hercule tua l'Hydre.

Lero, *Leria*, île de la Turquie d'Asie, dans l'Archipel, près de la côte d'Anatolie; 24 kil. carrés; 2,500 hab. Port sur la côte N. Exportation de miel.

Le Roy (Louis), humaniste et publiciste, né à Coutances, mort en 1577, se fit connaître par des traductions, élégamment écrites, d'ouvrages grecs (le Timée, le Phédon, plusieurs livres de la République, le Banquet, de Platon; les Politiques d'Aristote; les Olynthiennes et les Philippiques de Démosthène). Il fut professeur de grec au Collége Royal, en 1572. Il a écrit plusieurs ouvrages assez curieux : *De l'Origine et Excellence de l'Art politique*, 1567, in-8°; *Des Troubles et Différends advenant entre les hommes par la diversité des religions*, 1567; *Projet ou Dessein du royaume de France*, 1569; *Douze livres de la Vicissitude ou Variété des choses de l'Univers*, 1576, in-fol., etc.

Le Roy (Adrien), luthiste et compositeur français du XVIe s., créa à Paris, en 1550, une célèbre imprimerie de musique et se servit des caractères fondus par Guillaume Le Bé. Associé à son beau-frère, Robert Ballard, il publia des *Chansons* dont ils étaient les auteurs, des traités de musique, et mourut probablement vers 1588.

Leroy (Julien), horloger, né à Tours, 1686-1759, s'établit à Paris, parvint à surpasser les Anglais, et apporta dans l'horlogerie des perfectionnements qui furent partout adoptés. Il fut horloger du roi et eut un logement au Louvre. On a de lui : *Nouvelle manière de construire les grosses horloges; Usage d'un nouveau cadran universel à boussole et propre à tracer des méridiennes*, etc.

Leroy (Pierre), fils aîné du précédent, né à Paris, 1717-1785, fit d'excellentes montres marines. Il a écrit un *Mémoire pour les Horlogers de Paris*, 1750, in-4°; *Etrennes chronométriques pour* 1760; *Exposé succinct des travaux de Harrison et de Leroy dans la recherche des longitudes en mer*, 1767; etc.

Leroy (Jean-Baptiste), frère du précédent, physicien, né à Paris, fut de l'Académie des sciences, 1751, travailla à l'*Histoire de l'Académie*, et s'occupa surtout d'électricité; beaucoup de ses *Mémoires* sont dans le recueil de l'Académie. Il mourut en 1800.

Leroy (Charles), frère des précédents, médecin, né à Paris, 1726-1791, fut professeur à Montpellier, puis à Paris où il eut de la réputation, comme physicien.

Leroy (Julien-David), frère des précédents, architecte, né à Paris, 1728-1803, visita la Grèce, et publia, en 1758, les *Ruines des plus beaux Monuments de la Grèce*, in-fol. Par ses leçons à l'Académie d'architecture, il contribua également à ramener vers l'étude des modèles grecs. Il fut membre de l'Académie des Inscriptions et de l'Académie des beaux-arts. On lui doit : *Histoire de la disposition et des formes différentes que les chrétiens ont données à leurs Temples*, 1764, in-8°; *Observations sur les édifices des anciens peuples; La Marine des anciens peuples*, 1777; *Les Navires des Anciens*, 1783; *Recherches sur le vaisseau long des Anciens*, 1785; etc., etc.

Leroy (Pierre), chanoine de la cathédrale de Reims, aumônier du jeune cardinal de Bourbon, est l'auteur de la première partie de la *Satyre Ménippée*, comprenant *la Vertu du catholicon d'Espagne, la Procession de la Ligue, les Pièces de tapisseries dont la salle des Etats fut tendue.*

Leroy de Saint-Arnaud. V. Saint-Arnaud.

Lerwick, capit. des îles Shetland (Ecosse), au S. E. de l'île de Mainland. Pêche de la baleine et du hareng; 2,500 hab.

Lery ou **Leri** (Jean de), né à Lery, en Bourgogne, 1534-1611, fut pasteur protestant à Nevers, à la Charité, et se réfugia à Berne. Il a écrit : *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, 1578, in-8°; *Hist. mémorable de la ville de Sancerre*, 1574, in-8°, réimp. dans le t. VIII des *Archives curieuses*.

Le Sage (Alain-René), né à Sarzeau (Morbihan), 1668-1747, fils d'un notaire royal, étudia chez les jésuites de Vannes, occupa probablement une place dans les fermes en Bretagne, et vint à Paris, en 1692, pour s'occuper de littérature. Il se maria en 1694, et, sur le conseil de son ami Danchet, traduisit les *Lettres d'Aristénète*, 1695, 2 vol. in-12. Ses premiers essais furent obscurs et malheureux; ses traductions de plusieurs ouvrages espagnols, comme les *Nouvelles Aventures de don Quichotte* par Avellaneda, ses premières comédies, imitées de l'espagnol, ne réussirent pas. Mais, en 1707, on accueillit favorablement une jolie comédie, *Crispin rival de son maître*, et un excellent roman de mœurs, le *Diable boiteux*, imité de Guevara, mais avec la liberté du génie. Il eut encore plus de succès avec la comédie de *Turcaret*, en 5 actes et en prose, que les financiers voulurent empêcher, en offrant 100.000 fr. à l'auteur, puis en lui suscitant des obstacles; il fallut la volonté du grand Dauphin pour que cette satire des traitants pût être jouée en 1708. La première partie de *Gil Blas* parut en 1715; c'est le chef-d'œuvre du roman de mœurs en France et il a conservé toute sa valeur; la suite fut publiée en 1724 et 1735. Depuis Molière, personne n'avait mieux dépeint les vices, les ridicules, les faiblesses de la société. Le Sage, forcé de travailler pour vivre, sans puissant protecteur, et trop fier, trop honnête pour avoir recours à l'intrigue, fut éloigné du Théâtre-Français, et ne put faire jouer qu'en 1732 la comédie de *la Tontine*, reçue en 1708. Il écrivit alors, avec de spirituels collaborateurs, des comédies-vaudevilles, des parades, pour les théâtres de la foire, semant son sel à pleine main sur les tréteaux, par goût autant que par nécessité. Il écrivit une agréable imitation de l'*Orlando inamorato* du Boïardo, une traduction abrégée des *Aventures de Guzman d'Alfarache*, les *Aventures de Robert Chevalier, dit de Beauchêne, Estevanille Gonzalès, Le Bachelier de Salamanque*, qui rappelle un peu Gil Blas, etc. Il se retira dans sa vieillesse avec sa femme et sa fille chez l'un de ses fils, chanoine à Boulogne-sur-Mer; c'est là qu'il mourut, sans avoir obtenu de son vivant toute l'estime que son génie méritait. Ses œuvres principales ont été bien souvent réimprimées; ses *Œuvres complètes* ont été réunies, 1821-22, 12 vol. in-8°, et 1828, 12 vol. in-8°. *Le Théâtre de la Foire*, 1721-1737, 10 vol. in-12, est rempli de ses œuvres badines. V. Sainte-Beuve, *Notice sur le Sage*, dans l'édition de Gil Blas, 2 vol. in-8°, de MM. Garnier.

Lesage, pseudonyme de Las-Cases.

Lesbonax, rhéteur grec, vivait sous Auguste, et était né probablement à Mytilène. On lui a attribué deux discours, pures compositions de rhétorique, d'un assez bon style. Orelli en a publié une édition séparée, 1820, in-8°.

Lesbos, auj. *Mytilini*, grande île de l'Archipel, sur la côte d'Anatolie, à l'entrée du golfe d'Edremid, séparée du continent par un canal de 20 kil. de large. Elle a 60 kil. de long sur 60 de large, et offre les deux plus sûrs mouillages de l'Asie Mineure; le plus grand est celui de Kaloni qui s'ouvre à l'O. L'île est couverte de montagnes dont les flancs sont cultivés; sur les coteaux sont des vignes et des oliviers, sur les monts des pins, des térébinthes, des lentisques, dans les plaines des arbres fruitiers de toute sorte. On exporte 5 millions de kilogr. d'olives. Eaux thermales renommées; 60,000 hab., dont 20,000 Turcs. L'ancienne Lesbos renfermait les 5 villes de Mytilène, Eresus, Antissa, Méthymne et Pyrrha. — Les premiers habitants furent des Pélasges venus d'Argolide, qui tombèrent sous la domination des Troyens; 120 ans après la guerre de Troie, l'île fut conquise par des Eoliens et des Achéens, et Pittacus lui donna des lois lorsqu'elle eut passé par diverses formes de gouvernement. Prise par Cyrus, elle se révolta contre Darius, qui la soumit. Après la guerre médique, elle devint l'alliée d'Athènes, se révolta au début de la guerre de Péloponnèse et fut traitée cruellement par les Athéniens qui la reprirent. Plus tard, elle appartint à Alexandre et enfin aux Romains. Elle fut la patrie des poëtes Terpandre, Arion, Leschès, Alcée, de Sapho, des historiens Hellanicus de Mytilène, Charès et Théophane, des philosophes Pittacus et Théophraste. Les Byzantins, les Latins, les Génois la possédèrent. Mahomet II s'en empara en 1462. Elle fait partie du vilayet des Iles.

Lescar, ch.-l. de canton de l'arr. et à 8 kil. N. O de Pau (Basses-Pyrénées); 1,855 hab. Anc. évêché. Eglise du Xe siècle. Ecole normale primaire du département.

Leschenault de la Tour (Jean-Baptiste-Louis-Claude-Théodore), voyageur et naturaliste, né à Châlon-sur-Saône, 1775-1826, fit partie de l'expédition scientifique du capitaine Baudin, 1800, resta trois ans à Java, et rapporta une riche collection et des observations intéressantes, avec un dictionnaire de la langue malaise. Il fut récompensé par une pension, en 1807, et publia trois *Mémoires* importants dans les *Annales du Muséum*. Dans un second voyage, qu'il fit dans l'Hindoustan, au Bengale, à Ceylan, 1816-1822, il recueillit de nouvelles collections et dota nos colonies, surtout Bourbon, d'un grand nombre de végétaux utiles. Il fit un troisième voyage au Brésil et à la Guyane en 1823.

Leschès ou **Lescheus,** poëte cyclique grec du VIIIe s. av. J. C., né dans le voisinage de Mytilène, a composé *la Petite Iliade*, en 4 chants, continuation de l'Iliade d'Homère. Ce poëme ne nous est connu que par l'analyse de Proclus.

Lescluse. V. Lécluse.

Lesconvel (Pierre **de**), historien et romancier, né près de Saint-Pol-de-Léon vers 1650, mort en 1722, a écrit plusieurs ouvrages, romans ou histoires, qui ont peu de valeur; les plus connus sont: *Abrégé de l'histoire de Bretagne*, de Bertrand d'Argentré, 1685, in-12; *la Comtesse de Chateaubriand*, 1695, in-12; *Anecdotes secrètes des règnes de Charles VIII et de Louis XII*, 1741, in-12, etc.

Lescot (Pierre), architecte, né à Paris, 1510-1571, n'est connu que par ses œuvres admirables. Il étudia en Italie et fut l'ami de Jean Goujon. François Ier voulait rebâtir le Louvre; son architecte, Serlio, vit les plans de Lescot, les déclara préférables aux siens, et décida le roi à le charger de la construction du palais qu'on appelle encore aujourd'hui le *vieux Louvre*, 1540-1548; on lui doit surtout le pavillon qui porte l'horloge. C'est l'un des chefs-d'œuvre de l'art français au XVIe s., et le génie de Lescot s'est admirablement associé à celui du sculpteur Jean Goujon. Il reçut plusieurs bénéfices ecclésiastiques, la seigneurie de Clagny, près de Versailles, et le titre de conseiller du roi.

Lescot. V. Haudebourt (Mme).

Lescun, village de l'arr. et à 30 kil. S. d'Oloron (Basses-Pyrénées); 1,600 hab. Ancienne seigneurie dont le possesseur était un des 12 *barons majeurs* du Béarn.

Lescun (**Odet d'Aydie**, sire de), né en Guyenne, mort en 1498, fut le favori du frère de Louis XI, puis du duc de Bretagne, François II. Il contribua à la ruine de Landais, entra dans la ligue du duc d'Orléans contre Anne de Beaujeu, 1486, fut dépouillé de son titre d'amiral de Guyenne, mais resta encore puissant en Bretagne.

Lescun (Thomas **de Foix**, seigneur de), frère puîné de Lautrec, né en Béarn, se distingua par son courage, mais dut à la faveur son titre de maréchal, 1521. Ses exactions soulevèrent le Milanais; il combattit à la Bicoque, hâta la perte de la province en signant la capitulation de Crémone, et fut tué à la bataille de Pavie, 1525.

Lescure (Louis-Marie, marquis de), général vendéen, d'une famille originaire de l'Albigeois, né près de Bressuire, 1766-1793, sortit de l'École militaire, émigra en 1791, revint presque aussitôt en France, épousa Mlle de Donnissant, et se rendit à Paris pour défendre le roi. Après le 10 août 1792, il se retira dans son château de Clisson; il fut arrêté avec sa famille et enfermé à Bressuire, où les Vendéens, soulevés, vinrent le délivrer. Il fut alors un de leurs chefs les plus respectés, se distingua à Thouars, prit Saumur, et, après le siége malheureux de Nantes, retourna dans le Bocage, combattit à Cholet, à Montaigu, à Tiffauges, à Châtillon. Il fut blessé mortellement au combat de la Tremblaye, 15 octobre, put encore donner ses conseils aux Vendéens, lors du passage de la Loire, et mourut le 3 novembre. Sa veuve épousa son parent, La Rochejacquelein.

Lescure, village de l'arr. et à 4 kil. N. E. d'Albi (Tarn); 500 hab. Anc. marquisat.

Lesdiguières, petit village de l'arr. de Gap (Hautes-Alpes). Érigé en duché-pairie, en 1611, en faveur du maréchal de Lesdiguières.

Lesdiguières (François **de Bonne,** duc de), maréchal de France, né à Saint-Bonnet-de-Champsaur (Dauphiné), 1543-1626, d'une famille ancienne, mais pauvre. Il renonça à l'étude du droit pour s'engager comme simple archer, embrassa le calvinisme, servit comme enseigne dès la première guerre de religion, et, par ses talents militaires, par son bonheur constant, devint l'un des principaux chefs du parti. Il succéda à Montbrun, en 1575, comme chef des protestants du Dauphiné, sut se maintenir dans une indépendance presque complète, et intervint à plusieurs reprises dans les guerres de la Provence. Après la mort de Henri III, il soutint la cause de Henri IV, en luttant contre les catholiques et contre le duc de Savoie, qui fut plusieurs fois battu. Il resta lieutenant général du roi en Dauphiné. Créé maréchal en 1608, il était destiné au commandement d'une armée, lorsque Henri IV fut assassiné. Marie de Médicis le nomma duc et pair; fidèle au roi, il s'efforça de rétablir la paix, si souvent troublée par les grands et par les protestants; il interposa plusieurs fois son autorité et refusa le commandement d'une armée que lui offrait l'assemblée de La Rochelle. Après la mort de Luynes, il reçut l'épée de connétable, 1622. Il avait abjuré le calvinisme pour obtenir cette dignité ou pour complaire au désir de Marie Vignon, qu'il s'était décidé à épouser en 1617, après avoir longtemps vécu avec elle, au grand scandale des ministres protestants. Il fut gouverneur de Picardie en 1623, et mourut après avoir combattu jusqu'au dernier jour de sa vie, pour ainsi dire, sans avoir jamais été vaincu, ni blessé. Son secrétaire, Louis Videl, a écrit sa *Vie*, 1638, in-fol. Lesdiguières avait composé un *Traité de la guerre*, qui est manuscrit à la Bibliothèque nationale.

Lesghiens ou **Lesghis,** peuples de la Russie du Caucase, dans le Daghestan, belliqueux et farouches, musulmans sunnites, tributaires de la Russie.

Lésina, *Pharos*, île de l'Adriatique, dans l'archipel Illyrien, entre Brazza et Curzola; 100 kil. sur 8; 16,000 hab. Ch.-l., *Lésina*; évêché, port sur la côte O.

Lésina, bourg du roy. d'Italie, dans la Capitanate, sur le bord d'un lac, détruit par un tremblement de terre, en 1627.

Lesley (John), prélat catholique, né en Écosse, 1527-1596, après avoir étudié à Aberdeen et en France, fut vicaire général d'Aberdeen, et ramena Marie Stuart en Écosse. Elle le nomma évêque de Ross; il fut l'un des commissaires chargés de réunir en un code les lois de l'Écosse. Lorsque la reine fut prisonnière, il la défendit habilement, s'efforça de ménager son mariage avec le duc de Norfolk, et fut enfermé par Élisabeth jusqu'en 1573. Il ne cessa d'implorer les secours des puissances étrangères en faveur de Marie Stuart. On a de lui: *de Origine, Moribus et Rebus gestis Scotorum*, Rome, 1578, etc.

Leslie (Charles), controversiste anglais, né en Irlande vers 1660, mort en 1722, fils d'un évêque distingué, *John* Leslie, qui mourut centenaire, fut chancelier de l'église de Connor, lutta, sous Jacques II, contre l'influence catholique, le suivit cependant en France et chercha vainement à le convertir au protestantisme. Il a écrit de nombreux traités contre les juifs, les presbytériens, les quakers, les sociniens.

Leslie (John), physicien, chimiste et mathématicien, né à Largo, dans le comté de Fife, en Écosse, 1766-1832, fut un professeur distingué à l'Université d'Edimbourg, s'occupa d'expériences hygrométriques, inventa le *thermomètre différentiel*, un *hygromètre* et des appareils pour faire la glace au moyen du vide. On a de lui: *Essai sur la nature et la propagation du calorique*, 1804; *Éléments de Philosophie naturelle*, etc.

Lesneven, ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. N. E. de Brest (Finistère); 2,978 hab. Collége important; hôpital de la marine. Près de là est la chapelle gothique de la *Fontaine blanche*.

Lesparre, ch.-l. d'arr., à 65 kil. N. O. de Bordeaux (Gironde); par 45°18′30″ lat. N. et 3°16′ 42″ long. O.; 3,794 hab. Elle est située à 8 kil. de la Gironde sur la rive gauche, dans un pays bas et plat, riche en grains et en vignes; commerce de fruits, bestiaux, vins et sel. Conquise par Charles VII en 1451.

L'Esparre (André **de Foix,** seigneur de), frère cadet de Lautrec et de Lescun, vaillant comme eux, fut chargé, en 1521, de chasser les Espagnols de la Navarre; il prit Pampelune, assiégea Logroño, mais fut battu par les Castillans, près de Pampelune, et reçut tant de coups de massue sur son casque, qu'il en perdit la vue. Il mourut en 1547.

Lespinasse (Claire-Françoise, Mlle), née à Lyon, en 1731 ou 1733, morte en 1776, fille naturelle d'une grande dame séparée de son mari (Mme d'Albon?), perdit sa mère à 18 ans, se trouva sans ressources, fut d'abord institutrice chez l'une de ses sœurs, puis devint dame de compagnie de Mme Du Deffand. C'est là que son esprit remarquable lui attira l'amitié d'hommes illustres, qui fréquentaient le salon de la marquise. Après 10 ans d'intimité, Mlle Lespinasse fut forcée de rompre avec Mme Du Deffand, jalouse des succès de sa

lectrice. Les amis de Mlle Lespinasse et surtout Mme Geoffrin lui procurèrent les moyens de vivre seule, et elle continua à tenir un salon, qui fut l'un des plus célèbres de l'époque. L'amitié constante de Dalembert, qui vint habiter sa maison, ne put la rendre heureuse; l'exaltation de ses sentiments fit le malheur de sa vie; elle eut une passion vive pour le jeune marquis de Mora, qui dut retourner en Espagne, et pour M. de Guibert, qui se maria. Elle mourut un an après ce mariage. On a de Mlle Lespinasse des *Lettres*, publiées en 1809, 2 v. in-8°; de *Nouvelles lettres* ont paru en 1820; elles ne sont pas authentiques.

Lessart (Antoine **de Valdec de**), né en Guyenne, 1742-1792, fut maître des requêtes en 1768, se lia avec Necker, fut contrôleur général des finances en 1790, ministre de l'intérieur, puis des affaires étrangères. Mis en accusation, sur le rapport de Brissot, mars 1792, il fut conduit à Orléans. Ramené vers Paris, sur un ordre de Danton, avec les autres prisonniers, il fut égorgé à Versailles, le 9 septembre.

Lessay, ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. N. de Coutances (Manche); 1,555 hab.

Lessines, v. de Belgique, à 35 kil. N. O. de Tournai, sur la Dender (Hainaut); 6,000 hab. Pierres à paver, houille; savonneries, huileries.

Lessing (Gotthold-Ephraim), poëte et critique allemand, né à Kamenz (Lusace), 1729-1781, fils d'un pasteur luthérien, renonça à la théologie, pour suivre sa vocation qui le poussait vers l'art dramatique. Dès l'année 1751, il fit jouer à Leipzig une pièce intitulée: *le Jeune savant*; à Berlin, 1753, il gagna sa vie en rédigeant des articles littéraires pour la *Gazette de Voss*, et en publiant plusieurs volumes de mélanges (fables concises et simples, à la manière d'Esope, épigrammes, chansons, etc.). En 1755, le drame bourgeois de *Miss Sara Sampson*, joué à Leipzig, ouvrit la série de ses succès dramatiques. Il s'associa à Mendelssohn et à Nicolaï pour publier la *Bibliothèque des Belles-lettres* et des *Lettres sur la littérature;* il fut nommé membre de l'Académie de Berlin. Un instant secrétaire du général Tauenzien, à Breslau, il reprit bientôt sa liberté, 1765, et publia à Berlin, en 1767, le beau drame de *Minna de Barnhelm*, et le *Laocoon*, son ouvrage célèbre d'esthétique. Directeur du théâtre de Hambourg, il publia un journal périodique, *la Dramaturgie*, où il exposait avec une franchise audacieuse ses opinions sur l'art dramatique. En 1769, forcé de quitter Hambourg, il fut nommé par le duc de Brunswick bibliothécaire à Wolfenbuttel; il y publia son chef-d'œuvre, *Emilia Galotti*, le drame de *Nathan le Sage*, beaucoup d'ouvrages de critique littéraire et de polémique religieuse. *Les Fragments d'un inconnu* lui suscitèrent de nombreux ennemis; un pamphlet, l'*Anti-Gœtze*, lui retira la protection ducale. Il mourut, épuisé, au milieu de ces luttes contre l'intolérance. Par ses drames et dans ses critiques, il a combattu avec énergie l'école de Gottsched, et il a préparé la rénovation du théâtre national de l'Allemagne. Dans ses œuvres d'esthétique, *le Laocoon*, *Des Images de la mort chez les anciens*, *Lettres d'un Antiquaire*, il a établi en principe que dans l'art antique, la première loi était la beauté, et que l'idéal de la poésie, c'était l'action. Il a laissé plusieurs écrits sur des sujets philosophiques: *Sur les rapports de Leibnitz avec Spinoza*, *Sur la réalité des objets en dehors de la divinité*, *le Christianisme rationnel*, *l'Education du genre humain*, *Sur les peines éternelles*, etc. Il avait une érudition immense, un bon sens exquis, beaucoup d'esprit; il a donné une grande impulsion à l'ensemble de la littérature allemande. Son style est net, précis, brillant; il est dialecticien serré, il est plein d'enthousiasme; il rappelle Diderot, mais lui est supérieur. L'édition la plus complète de ses *Œuvres* est celle de Lachmann, Berlin, 1838-40, 13 vol. in-8°; la plupart ont été traduites en français.

Lesson (René-Primevère), naturaliste, né à Rochefort, 1794-1849, fut élève de l'école de médecine navale de cette ville, devint pharmacien de la marine et fit le tour du monde avec Duperrey, sur *la Coquille*. Il enrichit le Muséum d'un grand nombre d'objets, recueillis avec soin dans ce voyage scientifique, et fut chargé de la publication du *Voyage;* il dirigea la partie zoologique du *Bulletin des sciences* de Férussac, fut correspondant de l'Académie des sciences, et a écrit un grand nombre d'ouvrages et de mémoires d'histoire naturelle.

Lestocq (Jean-Herman, comte), né à Zelle (Hanovre), 1692-1767, fils d'un chirurgien français, servit Pierre le Grand, en qualité de chirurgien, fut exilé à Kasan, puis rappelé par Catherine Ire, qui l'attacha à la personne de sa fille, Elisabeth. Il exerça une grande influence sur son esprit; aidé de l'ambassadeur de France, La Chétardie, il la décida à soulever les gardes Préobajensky, 25 nov. 1741, et à s'emparer du trône au détriment du jeune Ivan VI. Il fut nommé conseiller privé, médecin de l'impératrice, etc.; mais calomnié par le vice-chancelier Bestoujef, il fut disgracié et exilé dans le gouvernement d'Arkhangel. Pierre III le fit revenir, et Catherine II lui donna une petite propriété en Lithuanie.

L'Estoile. V. Estoile (L').

L'Estrange (Sir Roger), publiciste anglais, né à Norfolk, 1616-1704, fut un royaliste zélé. Nommé censeur de la presse en 1663, il publia des journaux, le *Public Intelligencer*, la *Gazette de Londres*, l'*Observateur*, pour défendre la cour et le parti tory. Jacques II le récompensa en le nommant baronnet; cependant il cessa son journal, plutôt que de défendre l'acte de tolérance de ce prince, en 1687. Il a publié des pamphlets et plusieurs traductions de Cicéron, de Josèphe, de Sénèque, d'Erasme, etc.; la traduction des *Visions* de Quevedo eut de nombreuses éditions.

Lestrygons, peuple de géants anthropophages, qui habitaient, dit-on, la côte orientale de Sicile, près des Cyclopes. Il y aurait eu aussi des Lestrygons à Formies et à Terracine.

Le Sueur (Eustache), peintre, né à Paris, 1617-1655, d'une famille originaire de Montdidier, fut élève de Vouet, reçut les conseils du Poussin, et étudia les meilleurs peintres italiens d'après quelques reproductions chalcographiques. Mais il fut avant tout original, et puisa dans son âme cette sensibilité de pinceau, cette mélancolie de composition, cette simplicité chaste et touchante qui lui ont mérité le titre de *Raphaël français*. Longtemps il consacra son talent si élevé à peindre des médaillons pour les religieuses, des portraits de saints, à graver des thèses de théologie, des frontispices de livres. Vouet l'associa à la décoration de l'hôtel Bullion; Richelieu lui commanda huit sujets tirés du *Songe de Polyphile*. On récompensa son chef-d'œuvre, *saint Paul imposant les mains aux malades*, en le nommant inspecteur des recettes à la barrière de Lourcine; un duel, dans lequel il tua son adversaire, le força de chercher un asile dans le couvent des Chartreux du Luxembourg; il y peignit la *Vie de saint Bruno*, en 22 tableaux. Après la mort de sa femme, il se retira dans ce même couvent, y mourut et fut enterré à Saint-Etienne du Mont. Il avait été l'un des fondateurs de l'Académie en 1648. On cite encore parmi ses meilleures productions: la *Salutation angélique*, *saint Gervais et saint Protais*, la *Messe de saint Martin*, *Phébé traversant les airs*, *Diane et Actéon*, *Diane et Calisto*, *Jésus chez Marthe et Marie*, le *Martyre de saint Laurent*, *Résurrection de Tabithe*, *Alexandre prenant la coupe*, etc. La plupart de ses tableaux sont au Louvre.

Lesueur (Pierre), graveur français, 1636-1716, l'un des meilleurs graveurs en bois de son temps, s'est distingué par la hardiesse de sa manière.

Lesueur (Nicolas), graveur, neveu du précédent, né à Paris, 1690-1764, réussit pricipalement dans le genre de gravure dit *en camaïeu*.

Le Sueur (Jean-François), compositeur, né à Drucat-Plessiel, près d'Abbeville, 1760-1837, arrière-petit-neveu d'Eustache Le Sueur, enfant de chœur à la cathédrale d'Amiens, fut, en 1778, maître de musique de la cathédrale de Séez, sous-maître dans plusieurs églises, à Dijon, au Mans, à Tours, puis maître, à la suite d'un concours, à Notre-Dame de Paris, en 1786. Il introduisit la musique à grand orchestre pour les solennités religieuses. A la suite de difficultés, il quitta l'Eglise pour le théâtre, et ses compositions: *Télémaque*, *la Caverne*, 1793, *Paul et Virginie*, 1794, obtinrent un grand succès. Il fut l'un des inspecteurs des études au Conservatoire, dès 1795, devint maître de la chapelle impériale, 1804, fut dignement apprécié et récompensé par Napoléon, entra à l'Institut en 1815, et resta surintendant de la musique du roi sous la Restauration. On lui a élevé un monument à Abbeville, en 1852. Dans sa musique d'église (*Oratorios*, *Cantates*, *Messes*, *Te Deum*, etc.), il cherche l'expression imitative et dramatique; son style est d'une large simplicité. Dans la musique de théâtre, il a atteint souvent avec bonheur le sentiment dramatique, et a des scènes d'une grande beauté; citons: *Ossian ou les Bardes*, 1804; *le Triomphe de Trajan*, 1807; *la Mort d'Adam*, 1809; *Tyrtée*, *Artaxerce*, *Alexandre à Babylone*, non représentés. On lui doit une *Notice sur la Mélopée*, et une *Notice sur Paësiello*,

Lesur (Charles-Louis), publiciste, né à Guise, 1770-1849, fit plusieurs pièces pour le Théâtre-Français, fut attaché au ministère des affaires étrangères, puis inspecteur de la loterie de Paris. Il écrivit, en 1807, *Progrès de la puissance russe;* en 1814, *l'Histoire des Cosaques*, 2 vol. in-8°; en 1817, *la France et les Français*. Il est surtout connu par son *Annuaire historique et politique*, qu'il publia avec talent et impartialité, de 1818 à 1852, et qui, plus tard, a été interrompu.

Lesurques (Joseph), né à Douai en 1763, riche de plus de 10,000 livres de rentes, et depuis peu établi à Paris, fut condamné, en 1796, par le tribunal criminel de Paris, comme coupable d'assassinat et de vol sur la personne d'un courrier de Lyon. Malgré ses protestations, malgré les déclarations d'un de ses coaccusés, Courriol, il fut décapité. L'arrestation de l'un des assassins, Dubosq, qui ressemblait à Lesurques, fit croire que ce malheureux avait été victime d'une erreur judiciaire. Sa famille a vainement poursuivi sa réhabilitation. Plusieurs magistrats, comme le président Zangiacomi, ont cependant soutenu que l'innocence de Lesurques n'était pas parfaitement démontrée.

Letarouilly (Paul-Marie), architecte, né à Coutances, 1795-1855, élève de Percier, a été chargé de travaux importants à Paris, mais est surtout connu par un grand et bel ouvrage: *les Edifices de Rome moderne, dessinés, mesurés et décrits*, 3 vol. in-fol. et un vol. in-4° de texte, 1840-1855.

Le Tellier (Michel), ministre, 1603-1685, fils d'un conseiller à la Cour des aides, fut procureur du roi au Châtelet, maître des requêtes, aida le chancelier Seguier, chargé de punir la révolte des *Va-nu-pieds* en Normandie, fut nommé intendant du Piémont; et, sous Mazarin, devint secrétaire d'Etat au département de la guerre, 1643. Il resta toujours dévoué au cardinal, dans la mauvaise comme dans la bonne fortune. Il contribua à la perte de Fouquet, fut ministre d'Etat, s'associa son fils, Louvois, et résigna ses fonctions en sa faveur, 1666. A la mort de d'Aligre, en 1677, il fut nommé chancelier; il se montra très-rigoureux à l'égard des protestants, et se félicita de signer la révocation de l'Edit de Nantes, 2 octobre 1685. Bossuet et Fléchier l'ont honoré d'oraisons funèbres; on peut ajouter qu'il eut l'esprit d'ordre, qu'il resta modeste, discret et régulier, très-habile courtisan, très-dévoué au roi, à la religion, à sa fortune.

Le Tellier (Charles-Maurice), fils puîné du précédent, né à Turin, 1642-1710, devint archevêque de Reims en 1671, et se fit remarquer par la violence de son zèle contre les doctrines ultramontaines. Il légua, à l'abbaye de Sainte-Geneviève, une bibliothèque de 50.000 volumes, dont le catalogue est curieux.

Le Tellier ou **Tellier** (Michel), né près de Vire, 1643-1719, jésuite, écrivit plusieurs ouvrages de polémique, surtout contre les jansénistes, fut l'un des premiers rédacteurs du *Journal de Trévoux*, et, à la mort du père de La Chaise, devint confesseur de Louis XIV, 1709. De mœurs pures et sévères, ardent, inflexible, il a été durement traité par les historiens de cette époque; il a contribué à la destruction de Port-Royal, il a ranimé les persécutions contre les protestants, il a excité Louis XIV contre le cardinal de Noailles, et arraché au pape, Clément XI, la bulle *Unigenitus*, 1713. Le roi mourut dans ses bras. Le Tellier fut alors exilé à Amiens, puis à la Flèche. Il était membre de l'Académie des Inscriptions. On a de lui: *Défense des nouveaux chrétiens et des missionnaires de la Chine*, 1687, 2 vol. in-12; *Recueil des bulles sur les erreurs des deux derniers siècles*, 1697; *Hist. des cinq propositions de Jansenius*, 1699, in-12; *le P. Quesnel séditieux et hérétique*, 1705, in-12, etc.

Letellier, peintre, né à Rouen, 1614-1676, neveu du Poussin, fut son élève, et eut quelques-unes de ses qualités. Le musée de Rouen possède 17 tableaux de cet artiste.

Lethière (Guillaume **Guillon**), peintre, né à la Guadeloupe, 1760-1832, élève de Doyen, eut le grand prix en 1786, se distingua à Rome par de beaux tableaux, d'après l'étude de l'antique, fut directeur de l'Académie de Rome, 1811, membre de l'Académie des beaux-arts, 1815, et, de retour à Paris, forma de bons élèves. Ses tableaux sont bien disposés, les personnages ont du mouvement, le dessin est correct, mais la couleur est souvent terne. On cite: *Brutus faisant exécuter ses fils, Enée et Didon surpris par un orage, Vénus sur les ondes, Saint Louis touchant un pestiféré, Rémus et Romulus allaités par une louve, Virginius poignardant sa fille, Philoctète gravissant les rochers de Lemnos, Homère chantant ses poésies*, etc.

Leti (Gregorio), historien italien, né à Milan, 1630-1701, élevé par les jésuites, dissipa sa fortune dans les plaisirs, se fit tout à coup protestant, s'établit à Genève, 1661, plus tard fut historiographe de Charles II en Angleterre et mourut à Amsterdam. Il a beaucoup écrit, avec peu d'exactitude et sans grand talent de style; cependant il est encore souvent cité. On a de lui: *Le Népotisme de Rome*, 1667, trad. en français, 1669, 2 vol. in-12; *Vie de Sixte V; Vie de Philippe II; Histoire de Genève*, 5 vol. in-12; *La Monarchie universelle du roi Louis XIV*, 1689, in-12; *Vie d'Elisabeth, reine d'Angleterre; Vie de l'empereur Charles V*, etc.

Letourneur (Pierre), littérateur, né à Valognes, 1736-1788, a traduit: *Les Nuits et Œuvres diverses d'Young*, 4 vol.; *Théâtre de Shakspeare*, 20 vol. in-8°; *Ossian*, poésies galliques, 2 vol. in-8°; *Clarisse Harlowe*, 10 vol. in-8°, etc. Ces traductions sont faciles et élégantes.

Letourneur (Charles-Louis-François-Honoré), né à Granville, 1751-1817, capitaine du génie en 1789, fit partie de l'Assemblée législative et de la Convention. Il vota dans le procès du roi pour l'appel au peuple. Il seconda Carnot dans ses travaux militaires. Membre du Directoire, 1795-1797, il fut inspecteur général de l'artillerie, préfet de la Loire-Inférieure en 1800, maître à la cour des comptes, 1810; il fut banni en 1816.

Letronne (Jean-Antoine), critique et archéologue, né à Paris, 1787-1848, d'une famille pauvre, forcé à seize ans de soutenir sa mère et son jeune frère, intéressa le géographe Mentelle, qui l'associa à ses travaux, lui fournit les moyens de recommencer ses études, et de devenir un savant distingué. Letronne dès lors fut heureux; il eut de bonne heure de la réputation; il devint membre de l'Institut, 1816, directeur de l'Ecole des Chartes, inspecteur général de l'Université, 1819, professeur au Collége de France, 1831, conservateur des antiques de la Bibliothèque royale, 1832, directeur de cette Bibliothèque, administrateur du Collége de France, 1838, garde général des Archives, 1840, et il allait être nommé pair de France en 1848. Esprit critique par excellence, d'un jugement fin, d'une érudition variée, il avait la vivacité de l'argumentation et la netteté du style. Il a beaucoup travaillé, à la fois géographe, philologue, archéologue, cherchant à élucider la plupart des grandes questions scientifiques de son temps. Parmi ses œuvres très-nombreuses citons: *Essai sur la Topographie de Syracuse*, 1812; *Recherches géographiques et critiques sur le livre de Dicuil*, 1814; *Considérations générales sur l'évaluation des monnaies grecques et romaines et sur la valeur de l'or et de l'argent avant la découverte de l'Amérique*, 1817; *Recherches pour servir à l'Histoire de l'Egypte pendant la domination des Grecs et des Romains*, 1823; *Observations critiques et archéologiques sur les Zodiaques; Sur le Christianisme en Egypte, en Nubie et en Abyssinie*, 1832; *Dissertation sur la statue vocale de Memnon; Lettres d'un Antiquaire à un Artiste sur l'emploi de la peinture murale historique*, 1835; *Sur l'origine grecque des Zodiaques; Fragments des poëmes géographiques de Scymnus de Chio et du faux Dicéarque; Sur l'Inscription de Rosette*, 1840; *Examen critique de la découverte du cœur de saint Louis faite à la Sainte-Chapelle*, 1844; *Recueil des inscriptions grecques et latines de l'Egypte*, 2 vol. in-4°, etc., etc. Il a écrit beaucoup d'articles, surtout dans la *Revue archéologique* et dans le *Journal des Savants;* il a donné une édition nouvelle des *Œuvres de Rollin*, 30 vol. in-8°.

Letrosne (Guillaume-François), économiste, né à Orléans, 1728-1780, avocat du roi au bailliage d'Orléans, a laissé plusieurs ouvrages de droit et d'économie politique, qui eurent du succès: *La Liberté du commerce des Grains toujours utile et jamais nuisible*, 1764, in-12; *De l'Ordre et de l'Intérêt social*, 1777, in-8°; *Vues sur la Justice criminelle*, 1777, in-8°; *De l'Administration provinciale et de la Réforme de l'impôt*, 1779, in-4°, etc. Ses *Œuvres économiques* sont dans la *Collection* de Guillaumin.

Lettere, v. de la prov. de Naples (Italie), à 18 kil. N. O. de Salerne. Evêché; 4.500 hab.

Lettons, peuple de la Russie Baltique répandu autour du golfe de Riga, et parlant une langue à part, dans laquelle on distingue deux dialectes, le letton pur et le sémigalle.

Lettre dominicale. V. Dominicale.

Lettres d'abolition, dans l'anc. monarchie fran-

çaise, lettres du prince, obtenues en grande chancellerie, par lesquelles il abolit un crime irrémissible de sa nature, et en remet la peine portée par la loi. Elles s'accordaient très-rarement.

Lettres d'anoblissement. V. ANOBLISSEMENT.

Lettres apostoliques, nom donné aux actes émanant du Saint-Siége; les *synodales* contenaient le résultat d'un concile tenu à Rome; les *décrétales* étaient ordinairement des réponses aux consultations que l'on adressait aux papes.

Lettres de cachet, dans l'anc. monarchie, lettres fermées, scellées du sceau privé du roi, contenant quelque ordre ou quelque avis du prince. Elles étaient, depuis le XVIe siècle, souscrites par un secrétaire d'État. Souvent on exilait ou l'on emprisonnait en vertu d'une *lettre de cachet;* c'était une odieuse violation de la liberté individuelle, dont on se plaignit depuis les États-généraux d'Orléans de 1560. Ces abus furent maintenus et même multipliés aux XVIIe et XVIIIe s.

Lettres de change. Elles furent, dit-on, inventées par les juifs, chassés de France par Philippe Auguste; ou par les Florentins, forcés de se réfugier en France au XIIIe siècle. Elles sont pour la première fois mentionnées en France par une ordonnance de Louis XI, 1462, pour la confirmation des foires de Lyon.

Lettres closes. C'est le premier nom donné aux *Lettres de cachet.*

Lettres d'État. Elles étaient accordées par nos rois à ceux qui étaient forcés de s'absenter pour le service de l'État, et suspendaient pour six mois toutes les poursuites dirigées contre eux. On pouvait les renouveler.

Lettres de Jussion. Elles étaient adressées par le roi aux parlements pour leur ordonner d'enregistrer un édit.

Lettres de maîtrise, privilége que le roi accordait à un artisan pour le dispenser du *chef-d'œuvre* obligatoire avant d'être reçu maître dans une corporation; c'était une ressource fiscale.

Lettres de Majesté. V. MAJESTÉ.

Lettres de marque, permission accordée par le gouvernement à un particulier d'armer en guerre un navire pour attaquer les ennemis.

Lettres patentes. C'était des lettres *ouvertes*, revêtues du sceau royal, enregistrées par les cours souveraines, renfermant les ordres, les dons, les priviléges, accordés par le roi. Elles commençaient par ces mots: *A tous ceux qui ces présentes lettres verront.*

Lettres de réhabilitation. Par elles le roi *remettait en bonne réputation et renommée* ceux qui avaient été condamnés à quelque peine infamante.

Lettres de rémission. Elles étaient accordées pour les crimes qui paraissaient excusables, comme les homicides involontaires.

Lettres royaux. On appelait ainsi toutes les expéditions de la grande chancellerie.

Lettres de sûreté, sorte de sauf-conduit qui autorisait à parcourir une contrée ou une ville ennemie en toute sécurité.

Leu (Saint), né à Orléans, évêque de Sens, sous Clotaire II. Il mourut en 623. Fête, le 1er septembre.

Leu (THOMAES **de**), probablement d'origine flamande, vint s'établir à Paris vers la fin du XVIe siècle, et fut un graveur estimé, dont il reste beaucoup d'œuvres.

Leu (Napoléon-Saint-) ou **Saint-Leu-Taverny**, village de l'arrond. et à 15 kil. S. E. de Pontoise (Seine-et-Oise); 1,800 hab. Église qui contient les restes de Louis Bonaparte, roi de Hollande, de son fils aîné, Napoléon-Louis et de Charles Bonaparte, son frère. La reine Hortense prit, après 1815, le nom de duchesse de Saint-Leu.

Leuca (Cap), *Japygium promontorium*, cap du roy. d'Italie, à l'extrémité S. E., à l'entrée de l'Adriatique.

Leucade, *Leucas*, auj. *Sainte-Maure;* une des îles Ioniennes, sur la côte d'Acarnanie. Elle avait pour capitale Leucade et pour ville principale Phara. Au S., près d'un temple d'Apollon, s'élevait une grande falaise blanche de 60 mètres de hauteur, d'où les amants malheureux se jetaient dans la mer pour se guérir d'une passion sans espoir. Sapho fit, dit-on, la première le *saut de Leucade*. Leucade fut conquise par Mahomet II, en 1479, appartint aux Vénitiens de 1684 à 1797, passa aux Français, puis aux Anglais; elle appartient auj. au roy. de Grèce.

Leucate, village de l'arr. et 42 kil. S. de Narbonne ude), entre l'étang de *Leucate* et la Méditerranée; 00 hab.

Leucé, *l'île blanche*, auj. *île des Serpents*, dans le Pont-Euxin, à l'embouchure du Danube. C'est là que l'on plaçait les âmes des héros.

Leuci, peuple de la Gaule, qui fut compris dans la Belgique Ire; v. pr., *Tullum* (Toul). Auj. Meurthe et Vosges.

Leuchtenberg, village de Bavière, à 35 kil. N. E. d'Amberg, dans le cercle du Haut-Palatinat. Il fut le ch.-l. d'un landgraviat jusqu'en 1778; en 1817, il fut érigé en duché pour le prince Eugène de Beauharnais, beau-fils du Napoléon Ier, et gendre du roi de Bavière.

Leucippe, philosophe grec, d'Abdère, de Milet ou d'Élée, vivait au commencement du Ve s. av. J. C.; il eut pour maître Zénon d'Élée et pour disciple Démocrite. On lui attribue l'invention du système atomistique, développé plus tard par ce dernier.

Leucofao. V. LATOFAO.

Leucopetra, champ de bataille où Diœus, stratége de la ligue achéenne, fut défait par le consul romain Mummius, en 146 av. J. C. Il est situé à l'E. de l'isthme de Corinthe.

Leuco-Syrie, *Syrie blanche*, nom ancien d'une région composée de la Cappadoce, de la Cilicie orientale et de la Syrie septentrionale: les habitants étaient plus blancs que leurs voisins.

Leuctres, anc. ville de Béotie (Grèce), au S. O. de Thèbes. Victoire d'Épaminondas, qui y périt, sur les Spartiates, 371 av. J. C. — Il y avait encore deux villes de ce nom en Grèce, l'une en Arcadie, sur le mont Lycée, l'autre en Laconie.

Leudes, du mot germanique *leute*, compagnons. On nommait ainsi les guerriers, qui s'attachaient à un chef et formaient sa bande. Avant l'invasion, ils recevaient, comme récompense, leur part du butin, un cheval de guerre, des armes; ils combattaient pour le chef, *comites pro principe pugnant*, a dit Tacite; après l'invasion, ils reçurent des terres, sous forme de *bénéfices*, et ils devinrent les *vassaux* du chef, quand les bénéfices, rendus héréditaires, furent les *fiefs*. On les appelait encore les *antrustions* ou *fidèles*.

Leuk, Leukerbad, noms allemands de *Louëche*, *Louëche-les-Bains*. V. ces mots.

Leunclavius. V. LŒWENKLAU.

Leuret (FRANÇOIS), médecin, né à Nancy, 1797-1851, s'est occupé spécialement des maladies mentales et a été médecin en chef de Bicêtre. Pour guérir la folie, il avait recours à l'intimidation et à la douleur; il faisait aussi usage de la musique, pour exciter le sentiment. Parmi ses nombreux ouvrages on cite: *Fragments psychologiques sur la Folie*, 1834, in-8°; *Anatomie comparée du système nerveux*, 1838, in-8° avec atlas; *Du Traitement moral de la Folie*, 1840, in-8°; *Des Indications à suivre dans le traitement moral de la Folie*, 1846, in-8°, etc.

Leuthen et **Lissa**, villages de Prusse, à 8 kil. O. de Breslau, arrond. de Breslau, prov. de Silésie. Grande victoire de Frédéric II, roi de Prusse, sur les Autrichiens, le 5 déc. 1757. Napoléon appelle cette bataille « un chef-d'œuvre de mouvements, de manœuvres et de résolution. »

Leutomischl ou **Leitomischl**, ville d'Autriche, en Bohême, à l'E.; 7,000 hab. Fabriques de glaces et de cristaux de Bohême. Château des comtes de Wallenstein.

Leutschau, v. d'Autriche, ch.-l. du comitat de Zips, dans le cercle en deçà de la Theiss, roy. de Hongrie, à 200 kil. N. E. de Bude; 6,000 hab. Évêché, belle cathédrale; gymnase catholique, gymnase luthérien; aux environs carrières importantes de pierres de taille.

Leuwarde ou **Leuwarden.** V. LEEUWARDEN.

Leuwenhoek (ANTOINE **Van**), naturaliste hollandais, né à Delft, 1632-1723, fabriqua des microscopes d'une rare perfection et s'en servit avec une habileté extrême, pour faire de remarquables observations sur la circulation du sang, les spermatozoaires, etc. Ses principaux ouvrages ont été publiés sous le titre de *Opera omnia, sive arcana naturæ ope microscopiorum detecta*, Leyde, 1724, 4 vol. in-4°; une partie a été traduite en français, sous le titre d'*Observations faites avec le microscope sur le sang, le lait, le sucre, le sel et la manne*.

Leuwigilde ou **Leovigilde**, roi des Wisigoths d'Espagne, fils d'Athanagilde, partagea le trône avec son frère Liuva, 569, puis régna seul en 572. Il parvint à soumettre les Cantabres et les Suèves de la Galice, 585, mais eut à lutter contre son fils Herménégilde, qui se fit catholique en 578; après plusieurs révoltes, il le fit mettre à mort. Leuwigilde parvint à chasser les Grecs de leurs possessions dans le sud d'Espagne,

et il allait peut-être se convertir au catholicisme, quand il mourut. Récar de lui succéda.

Leuze, v. de Belgique, sur la Dender, à 15 kil. E. de Tournai (Hainaut); 7,000 hab. Teintureries, importantes fabriques de bonneterie. Monastère fondé par Charlemagne. Victoire du maréchal de Luxembourg sur le prince de Waldeck, le 18 oct. 1691.

Le Vaillant (François), voyageur et naturaliste, né à Paramaribo (Guyane), d'une famille française, originaire de Metz, 1753-1824, eut le goût des voyages, et se proposa, sans réussir, de traverser l'Afrique du S. au N. Il fit deux voyages dans la Cafrerie; il les a racontés agréablement, avec quelques embellissements; mais on a reconnu sa véracité : *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique*, 1790, 2 vol. in-8°; *Second Voyage*, 1796, 5 vol. in-8°. Ces récits ont été traduits dans presque toutes les langues de l'Europe. Ses collections enrichirent le Cabinet d'histoire naturelle. On lui doit : *Histoire naturelle des Oiseaux d'Afrique*, 6 vol. in-4°; — *des Perroquets*, 2 vol.; — *des Oiseaux de paradis*, 2 vol., etc., etc.

Levant, nom général des côtes du bassin oriental de la Méditerranée, à l'E. du cap Malée et du golfe de la Sidre.

Levant (Echelles du). V. Echelles.

Levant (Rivière du), côte, *riva*, du golfe de Gênes, à l'E. de cette ville jusqu'à la Spezzia, par opposition à la *Rivière du Ponant*, de Gênes à Savone.

Lévantine (Val), vallée de la Suisse, sur le versant italien des Alpes centrales, au N. O. du canton du Tessin; 13,000 hab. Pris par les Suisses aux Milanais pendant les guerres d'Italie au XVe siècle.

Levanzo, une des îles Egades, anc. *Buccina;* 5,000 hab. Elle dépend du roy. d'Italie.

Levasseur (Jean Charles), graveur, né à Abbeville, 1734-1804, élève de Daullé et Beauvarlet, fut membre de l'Académie en 1777, et a reproduit les meilleurs tableaux de l'école française du XVIIIe siècle.

Le Vassor (Michel), historien, né à Orléans, 1646-1718, quitta la congrégation de l'Oratoire, et se retira en Hollande, puis en Angleterre; il se fit probablement protestant. On a de lui : *Histoire de Louis XIII*, 20 vol. in-12 ou 7 vol. in-4°.

Levau ou **Leveau** ou mieux **Le Vau** (Louis), architecte, 1612-1670, construisit le château de Vaux pour Fouquet, celui de Livry ou du Rancy pour Jacq. Bordier, fournit de nouveaux plans pour Saint-Sulpice et recommença presque entièrement l'édifice, depuis 1655. Il éleva de nombreux hôtels, et surtout l'hôtel Lambert dans l'île Saint-Louis. Directeur des bâtiments du roi, il travailla à la continuation du Louvre, construisit aux Tuileries le pavillon Marsan, modifia l'ensemble du bâtiment, surmonta le pavillon central de la grande coupole carrée, etc. Sur ses dessins, son gendre, François Dorbay, éleva le collège des Quatre-Nations, auj. palais de l'Institut, que Le Vau avait commencé depuis 1662. Il manquait d'élégance et on lui a reproché la lourdeur de ses œuvres. — Son frère, *François*, qui mourut en 1676, fut aussi architecte estimé, souvent employé par Colbert.

Le Vayer. V. La Mothe.

Leven (Loch- ou Lac-), lac d'Écosse, dans le comté de Kinross, dont les eaux s'écoulent dans la Clyde par la riv. *Leven*. Dans une île du lac fut renfermée Marie Stuart, de 1567 à 1568, sous la garde de lady Douglas. Elle s'échappa pour aller se faire battre à Langside.

Levens, ch.-l. de canton de l'arr. et à 18 kil. N. de Nice (Alpes-Maritimes), près du Var; 1,795 hab.

Lévêque (Pierre), hydrographe et mathématicien, né à Nantes, 1746-1814, fut professeur à Mortagne, à Nantes, examinateur de l'Ecole polytechnique et de la marine, et membre de l'Institut, en 1801. Il exécuta à Nantes l'une des premières machines à vapeur. On lui doit : *Le Guide du Navigateur*, Nantes, 1779, in-8°, l'un des traités les plus commodes pour les méthodes de longitudes en mer; *Examen maritime*, Nantes, 1782, 2 vol. in-4°, ou *De la Construction et de la Manœuvre des vaisseaux*, 1792, 2 vol in-4°; *Description nautique des côtes orientales de la Grande-Bretagne, et des côtes de Hollande, de Jutland et de Norvége*, 1804, in-4°, etc.

Lévêque (Dom Prosper), historien, né à Besançon, 1713-1781, bénédictin, bibliothécaire de Saint-Vincent de Besançon, a écrit : *Mémoires pour servir à l'histoire du cardinal de Granvelle*, 1753, 2 vol. in-12.

Lévesque de Pouilly (Louis-Jean), moraliste, né à Reims, 1691-1750, fut de l'Académie des Inscriptions en 1722, devint lieutenant général du présidial de Reims, et a écrit une *Théorie des Sentiments agréables*, 1747, in-8°. Dans plusieurs mémoires, insérés dans le recueil de l'Académie, il a essayé de démontrer l'incertitude des quatre premiers siècles de l'histoire romaine. — Son fils, *Jean-Simon*, né à Reims, 1734-1820, fut aussi membre de l'Académie des Inscriptions et a écrit la *Vie de Michel de l'Hôpital*, 1764, in-12.

Lévesque de la Ravalière (Pierre-Alexandre), philologue, né à Troyes, 1697-1762, est surtout connu par ses travaux sur la littérature française du moyen âge. Il a publié *Les Poésies du roi de Navarre*, 1742, 2 vol. in-8°, avec *Le Précis des Révolutions de la Langue française, depuis Charlemagne jusqu'à saint Louis;* il soutient que le français dérive non du latin, mais de la langue celtique.

Lévesque de Burigny (Jean), frère de Lévesque de Pouilly père, né à Reims, 1692-1785, fut membre de l'Académie des Inscriptions en 1756, et a publié de savants ouvrages, assez faiblement écrits : *De l'autorité du pape*, 1720, 4 vol. in-12; *Examen critique des apologistes de la religion chrétienne; Hist. de la philosophie païenne; Hist. de Sicile, — de Constantinople; Vie de Grotius, — d'Erasme, — de Bossuet, — de Duperron*, etc.

Lévesque (Pierre-Charles), historien, né à Paris, 1736-1812, publia d'abord *Les Rêves d'Aristobule* et un *Choix de Poésies de Pétrarque*. Sur la recommandation de Diderot, il fut appelé en Russie par Catherine II pour professer à l'école des cadets nobles, 1773. Il écrivit alors une *Histoire de Russie* estimable, qui parut à Yverdun, 1782-83, 6 vol. in-12. De retour en France, il prit une part active à la publication des *Moralistes anciens* de Didot l'aîné, et écrivit l'*Histoire de la France sous les cinq premiers Valois*, 1788, 4 vol. in-12. Il entra à l'Académie des Inscriptions en 1789, et fut professeur d'histoire et de morale au Collége de France. Il publia une traduction de *Thucydide*, en 1795, puis l'*Histoire critique de la République romaine*, 1807, 3 vol. in-8°, et les *Etudes de l'histoire ancienne et de celle de la Grèce*, 1811, 5 vol. in-8°. Il avait préparé une *Histoire générale de la Monarchie française*. On a loué la probité de son érudition, mais il était froid et avait peu de critique.

Levet, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. S. de Bourges (Cher); 1,110 hab.

Lévi, patriarche hébreu, troisième fils de Jacob et de Lia, né en Mésopotamie, s'unit à son frère Siméon pour punir l'outrage fait à leur sœur Dina, et fit un massacre épouvantable des Sichemites. Jacob leur reprocha cette action et prédit, à sa mort, que la race de Lévi serait dispersée. Les Lévites n'eurent pas, en effet, leur part de la Terre Promise et furent consacrés au service de Dieu.

Léviathan, animal mystérieux dont il est parlé dans la Bible, probablement le crocodile. Suivant les rabbins, c'est un esprit qui préside à l'une des quatre parties du monde, au Midi. Dans le sens moral, c'est l'image du démon.

Levie, ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. N. E de Sartène (Corse); 1,790 hab. Bestiaux et chevaux.

Levieil (Guillaume), peintre sur verre, né à Rouen, 1676-1731, fut employé aux vitraux de la chapelle de Versailles et de l'église des Invalides. — Son fils, *Pierre*, né à Paris, 1708-1772, fut également célèbre comme peintre sur verre. On a de lui un *Essai sur la Peinture en mosaïque*, 1768, in-12; un *Traité historique et pratique de la Peinture sur verre*, 1772; l'*Art du Vitrier*, etc.

Levier, ch.-l. de canton de l'arr. et à 26 kil. N. de Pontarlier (Doubs); 1,339 hab.

Levieux (Renaud), peintre, né à Nîmes, vers 1630, fils d'un orfèvre, étudia en Italie, et eut de la sagesse dans la composition, un dessin correct et un coloris assez éclatant. On cite de lui : *Saint Jean-Baptiste traîné en prison par les soldats d'Hérode*, au Louvre; *Jésus dînant entre les pèlerins d'Emmaüs; Saint Bruno priant pour le salut du monde*.

Levis, ancienne maison de France, qui prétendait remonter à la tribu de Lévi, et qui tirait son nom d'une terre du Hurepoix, près de Chevreuse.

Levis (Guy de) fut maréchal de l'armée des croisés contre les Albigeois et mourut en 1230. L'aîné de la famille a toujours porté depuis le titre de *maréchal de la foi*.

Levis (François-Gaston, duc de), né au château d'Ajac (Languedoc), 1720-1787, se distingua dans nos armées depuis 1735, fut maréchal de camp en 1758, et succéda à Montcalm dans la défense du Canada. A son

retour en France, il fut nommé lieutenant général, 1761; plus tard il fut gouverneur de l'Artois, et devint maréchal de France en 1783.

Levis (Pierre-Marc-Gaston, duc de), fils du précédent, 1755-1830, membre de l'Assemblée constituante, émigra en 1792, fut blessé à Quiberon; et, de retour en France, après le 18 brumaire, ne s'occupa que de littérature. Louis XVIII le fit entrer à l'Académie française et le nomma pair de France. On a de lui : *Considérations morales sur les finances*, 1816; *Des Emprunts*, 1818; *Maximes et réflexions sur divers sujets; l'Angleterre au commencement du* XIXe *siècle*, etc.

Levis (François-Christophe, duc de), fils du précédent, né en Angleterre, en 1794, rentra en France avec le duc d'Angoulême, 1814, devint son aide de camp en 1815, fut nommé par Louis XVIII duc de Ventadour, fit la campagne d'Espagne, puis celle de Morée, comme colonel. Duc de Levis, à la mort de son père, 1830, il rentra dans la vie privée, fut appelé auprès du duc de Bordeaux en 1838, et resta le conseiller intime du prince. Il est mort à Venise en 1863.

Levita (Benoit), diacre à Mayence, composa, en 845, sur la demande de l'archevêque, un recueil de textes de lois, en trois livres, pour faire suite aux quatre livres des *Capitulaires* d'Anségise; on trouve dans ce recueil des capitulaires des rois francs, des extraits des lois romaines, des décrétales des papes, etc. La meilleure édition est dans les *Monumenta* de Pertz.

Lévites. Chez les Juifs, les descendants de Lévi, consacrés au culte, chargés d'enseigner et de juger, eurent la dîme des biens de la terre, et 48 villes dispersées dans tout le pays; plusieurs de ces villes servaient de lieux de refuge.

Lévitique, troisième livre du Pentateuque; il contenait les lois religieuses qui regardaient surtout les prêtres et les lévites.

Lévitiques (Villes); c'étaient 48 villes dispersées dans les douze tribus d'Israël; six d'entre elles étaient villes de refuge : Bazra, Bosor, Cédès, Gaulon, Hébron et Ramoth-Galaad.

Lévizac (Jean-Pons-Victor **Lecoutz de**), grammairien, né à Albi, entra dans les ordres, émigra et mourut à Londres, en 1813. On cite de lui : *Bibliothèque portative des Ecrivains français*, 1800, 3 vol. in-8°, 1806, 6 vol.; *Theorical and pratical Grammar of the french tongue*, 1805; *Dictionnaire français et anglais*, — *des Synonymes; Essai sur la Vie et les Ecrits de Boileau*, etc.

Levroux, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. N. de Châteauroux (Indre); 4,277 hab. Grains, vins, laines, toiles fines du Berry. Ruines d'un château fort. Anc. *Gabatum*.

Lewenhaupt ou **Lœvenhaupt** (Adam-Louis, comte de), général suédois, 1659-1719, apprit la guerre en Autriche, en Hollande sous le prince d'Orange, se distingua dans les guerres de Charles XII, devint major général, et fut chargé de conduire des renforts au roi qui se trouvait engagé dans l'Ukraine. Arrêté par les Russes de Pierre le Grand, aux combats sanglants de Lesno, il ne rejoignit Charles XII qu'avec une partie de ses troupes. Après la défaite de Poltava, 1709, il commandait les débris de l'armée suédoise; il fut fait prisonnier. Ses *Mémoires* ont été imprimés à Stockholm, 1757.

Lewes, v. d'Angleterre (Sussex), à 70 kil. S. de Londres, sur l'Ouse; 10,000 hab. Fonderie de canons; communications avec New-Haven, à l'emb. de l'Ouse, commerce considérable. Bataille de 1264, où Simon de Montfort, comte de Leicester, fit prisonnier le roi Henri III.

Lewis (Grégoire-Matthieu), romancier anglais, né à Londres, 1775-1818, est connu par ses romans, sombres, bizarres, remplis d'incidents horribles et tragiques; le plus célèbre est *Le Moine*, plusieurs fois traduit en français, qui eut un grand succès, malgré les exagérations et le mauvais goût qui y dominent. Il a encore publié des *Légendes*, des *Ballades*, des *Drames*, et un *Journal* intéressant d'un voyage à la Jamaïque.

Lewis, la plus septentrionale des Hébrides, séparée du continent écossais par le canal du Grand-Minch. Elle a 100 kil. sur 45, et 18,000 hab. Elle dépend des comtés de Ross et d'Inverness. Ville : Stornoway.

Lewis, riv. des Etats-Unis, dans l'Orégon, a sa source aux monts Rocheux et se jette dans la Colombia.

Lewisham, bourg d'Angleterre, à 8 kil. E. de Londres, comté de Kent; 11,000 hab. Marbres, tuiles; nombreuses maisons de plaisance.

Lexington, v. des Etats-Unis, à 35 kil. S. E. de Francfort (Kentucky); 11,000 hab. Ecoles de médecine et de droit, bibliothèque. Ouvrages de fer, étain et cuivre. — V. des Etats-Unis, à 10 kil. N. O. de Boston (Massachusetts); 2,000 hab. C'est là que fut livré entre les Anglais et les Américains le premier combat de la guerre de l'Indépendance, en 1775. — V. des Etats-Unis, à 150 kil. O. de Richmond, sur le James (Virginie). Collége de Washington, école militaire.

Lexoviens, peuple gaulois, à l'O. des Aulerques Eburovices; ch.-l., *Lexovium* (Lizieux); il fut compris dans la Lyonnaise IIe.

Leyde, *Lugdunum Batavorum*, v. des Pays-Bas, à 40 kil. S. O. d'Amsterdam (Hollande méridionale), sur le Rhin; 41,298 hab. Université célèbre possédant d'importantes collections archéologiques; on compte parmi les élèves Descartes et Goldsmith, et parmi les professeurs Fr. Donza, Scaliger, Saumaise, Heinsius, Gomar, le médecin Boerhaave et Arminius. Fabr. de couvertures de laine pour Canton et Batavia; typographies jadis les plus célèbres du monde sous les Elzevirs. Patrie de Gérard Dow, Rembrandt, Isaac Vossius, Heinsius, Muschenbroeck, inventeur de la bouteille de Leyde, et du tailleur Jean de Leyde, qui fut chef des anabaptistes de Munster. Siége de 1574 soutenu contre les Espagnols.

Leynez (Jacques) ou **Lainez,** jésuite espagnol, l'un des premiers disciples d'Ignace de Loyola, lui succéda comme général en 1558, et se fit remarquer par sa prudence au concile de Trente. Plusieurs lui ont attribué les *Constitutions* de l'ordre; il est certain qu'il contribua beaucoup à donner aux jésuites une grande puissance politique. Il mourut en 1565.

Leyre, riv. de France, traverse les Landes et se jette dans le bassin d'Arcachon, après un cours de 66 kil.

Leyte, île du Grand Océan, dans l'archipel des Philippines, au N. de Mindanao; 200 kil. sur 70; 35,000 hab. Elle appartient aux Espagnols.

Leyva (Antonio **de**), général espagnol, né en Navarre, 1480-1536, fut l'un des meilleurs capitaines de Charles-Quint; il se distingua dans les guerres d'Italie, fut gouverneur du Milanais, défit le comte de Saint-Pol à Landriano, 1529, combattit les Turcs devant Vienne, et prit part à l'expédition de Tunis et à l'invasion de la Provence.

Leyva (Frà Jacques **de**), peintre espagnol, né vers 1580, mort en 1637, étudia à Rome, s'établit à Burgos, où il mérita sa réputation par des tableaux bien composés, et mourut chartreux à Miraflores.

Lézardière (Marie-Charlotte-Pauline-Robert **de**), née au château de la Vérie (Vendée), 1754-1835, partagea les leçons de ses frères, et, encouragée par Malesherbes, s'occupa avec ardeur des origines de l'Histoire de France. Son livre, publié en 1790, puis augmenté par elle à son retour de l'émigration, n'a été publié en entier qu'en 1844, 4 vol. in-8°. Il a pour titre : *Théorie des lois politiques de la Monarchie française;* ce n'est pas un simple recueil de textes originaux; c'est un ouvrage systématique, où l'auteur cherche à prouver, avec une science ingénieuse, que les Français furent d'abord libres, de Clovis à Charlemagne, sous la constitution des Champs de Mai; qu'ils furent soumis à la constitution féodale jusqu'à saint Louis, et qu'alors commence la constitution administrative, qui n'a cessé de nous régir, en faisant disparaître de plus en plus les libertés primitives.

Lezardrieux, ch.-l. de canton de l'arr. et à 32 kil. N. E. de Lannion (Côtes-du-Nord). Petit port près de l'embouchure du Trieux; 2,261 hab.

Lezat, bourg de l'arr. et à 35 kil. N. O. de Pamiers (Ariége); 2,698 hab. Il fut le siége d'une grande abbaye de bénédictins.

Lezay, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. N. E. de Melle (Deux-Sèvres); 2,628 hab.

Lézignan, ch.-l. de canton de l'arr. et à 30 kil. O. de Narbonne (Aude); 4,670 hab. Fabr. d'eaux-de-vie.

Lezoux, ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 kil. O. de Thiers (Puy-de-Dôme), sur l'Allier; 3,740 hab. Comm. de bestiaux, volailles et grains.

Lhassa. V. Lassa.

L'Héritier de Brutelle (Charles-Louis), botaniste, né à Paris, 1746-1800, renonça à ses fonctions de conseiller à la Cour des aides pour étudier l'histoire naturelle. Il fut plus tard juge au tribunal civil de la Seine et employé au ministère de la justice. Il fut assassiné, sans que l'on ait connu les motifs et les auteurs de ce crime. Il a fait des travaux de botanique, encore estimés; il fut de l'Académie des sciences et de l'Institut. On a de lui : *Stirpes novæ aut minus cognitæ*, 1784-85,

in-fol.; *Cornus* ou *Histoire des cornouillers; Sertum* (bouquet) *anglicum*, 1788, in-fol., etc.

L'Hermite (François), connu sous le nom de **Tristan**, auteur dramatique, né dans la Marche, 1601-1665, fut gentilhomme ordinaire de Gaston d'Orléans, mais eut toujours une vie précaire et tourmentée. Il fut de l'Académie française en 1649. Il a donné au théâtre des tragédies, des comédies (*Le Parasite*, etc.), des poésies galantes, etc. On a gardé le souvenir de sa tragédie de *Marianne*, qui fut accueillie avec faveur, en 1636, et qui balança un instant la réputation de Corneille.

L'Hermitte (Jean-Marthe-Adrien, baron), né à Coutances, 1766-1826, volontaire de la marine dès 1780, se distingua par son courage et ses succès dans les guerres maritimes de la République et de l'Empire. Capitaine de vaisseau en 1796, contre-amiral en 1807, il fut admis à la retraite en 1816. — Son frère, *Pierre-Louis*, né à Dunkerque, 1761-1828, fut également un brave marin, et devint contre-amiral en 1809.

Lhomond (Charles-François), né à Chaulnes, 1727-1794, élève du collége d'Inville, à Paris, reçut les ordres, fut principal de ce collége, puis devint régent de sixième au collége du Cardinal-Lemoine; il ne voulut jamais professer que cette classe, et reçut pour son zèle dévoué une gratification de l'assemblée du clergé de France. Incarcéré en 1793, il fut sauvé par son ancien élève Tallien. Ses ouvrages, destinés aux premières études, ont rendu son nom populaire, et, malgré leurs imperfections, malgré le mérite supérieur d'ouvrages de même nature, sont encore entre les mains des enfants, à cause de la clarté et de la précision du style, et surtout parce qu'ils n'ont aucune prétention à la science. On a fait des centaines d'éditions des *Eléments de la Grammaire française*, des *Eléments de la Grammaire latine*, de l'*Epitome historiæ sacræ*, du *De Viris illustribus urbis Romæ*. Il a encore écrit pour les enfants des ouvrages restés classiques: *La Doctrine chrétienne*, *L'Histoire abrégée de l'Eglise*, *L'Histoire abrégée de la Religion avant la venue de Jésus-Christ*. Amiens et Chaulnes se sont disputé l'honneur de lui élever une statue.

L'Hôpital ou plutôt **L'Hospital** (Michel **de**), né à Aigueperse (Auvergne), vers 1504, mort en 1573, était fils de Jean de L'Hospital, médecin et ami du connétable de Bourbon. Il parvint à rejoindre son père, qui avait été forcé de quitter la France, continua ses études de droit à Padoue et fut auditeur de rote à Rome. Protégé par le cardinal de Grammont, il put rentrer en France. Son mariage avec la fille du lieutenant criminel Morin lui valut un siége de conseiller au parlement de Paris, 1537; il fut chargé par le chancelier Olivier d'une mission au concile de Trente, alors transféré à Bologne, 1547, mais demanda lui-même son rappel. Marguerite de Valois le nomma président de son conseil et chancelier de Berry; Henri II le fit surintendant des finances et président de la Chambre des Comptes, 1554. A la mort du chancelier Olivier, Catherine de Médicis et les Guises lui conférèrent la charge de chancelier, 1560. — Les guerres civiles de religion commençaient; L'Hospital, avec une raison bien supérieure aux idées de son siècle, aurait voulu faire triompher la tolérance et sauver la royauté, en la rendant populaire par ses services, en lui donnant l'appui de la nation dans les Etats-généraux; les passions d'une époque perverse ont rendu ses efforts impuissants; ils n'en sont pas moins admirables. — Dès 1560, il sauve la France de l'Inquisition par l'édit de Romorantin; l'assemblée des notables à Fontainebleau, les Etats-généraux réunis à Orléans ne peuvent calmer les esprits; mais L'Hospital sauve le prince de Condé, condamné à mort, en refusant de sanctionner l'arrêt, et il fait rendre au début du règne de Charles IX l'ordonnance d'Orléans, en 150 articles, qui réforme la justice et la police. Il s'oppose à l'excommunication lancée par Paul IV contre la reine de Navarre, réunit les Etats à Pontoise et à Saint-Germain, promulgue l'édit de juillet 1561, favorable aux protestants, et cherche à réconcilier les partis au colloque de Poissy, août 1561. L'édit de pacification du 17 janvier 1562 ne fut pas observé, et, au moment du massacre de Vassy, le pape demanda l'éloignement du chancelier; Catherine refusa; mais, pendant la guerre, il se retira plein de tristesse dans sa terre du Vignay, près d'Etampes. Après la paix d'Amboise, 1563, il fit proclamer le roi majeur à Rouen, établit un premier tribunal consulaire ou de commerce à Paris, nov. 1563, ordonna de commencer l'année au mois de janvier, et s'associa à l'opposition du Parlement, qui empêcha la publication des actes du concile de Trente en France, 1564. Pour former le jeune roi et lui inspirer l'horreur de la guerre civile, il lui fit faire un grand voyage à travers les provinces de France, donnant partout aux magistrats les plus nobles conseils, publiant l'édit de Moulins, l'un des plus remarquables du XVIᵉ siècle, cherchant partout à instruire, à calmer, à améliorer. Il ne put cependant empêcher de nouvelles guerres, et, après la paix menteuse de Lonjumeau, 1567, il se retira dans sa terre du Vignay; les sceaux furent confiés à Jean de Morvilliers. A l'époque du massacre de la Saint-Barthélemy, il fut menacé par des cavaliers à figure sinistre; la reine envoya quelques hommes pour le protéger: « J'ignorais, dit-il, que j'eusse jamais mérité la mort ni le pardon. » L'Hospital peut cependant être regardé comme une victime du massacre; il s'écriait souvent dans sa douleur profonde: *Excidat illa dies! Périsse le souvenir de ce jour!* On lui arracha sa démission de chancelier, février 1573, et il mourut deux mois après chez son gendre, Robert Hurault, au château de Bellebat. Sa gloire a grandi aux yeux de la postérité; « *Cet autre Caton, qui savait si bien censurer et corriger le monde corrompu*, » comme dit Brantôme, cet homme de bien et d'honneur, était supérieur à son siècle: il n'a pu triompher des malheureuses passions de ses contemporains, mais ses idées ont triomphé. Bon poëte latin, il a composé plusieurs pièces remarquables sur les principaux événements de son temps. Ses *Œuvres* ont été publiées, par les soins de son petit-fils, en 1585, in-fol.; une édition plus complète a paru à Amsterdam, en 1732, in-8°. Ses *Œuvres complètes* ont été réunies par Dufey de l'Yonne, 1824, 5 vol. in-8°. Son *Eloge* a été écrit par l'abbé Remi, Garat, Guibert, Condorcet, etc.; sa *Vie* a été racontée par Lévesque de Pouilly et par M. Villemain.

L'Hospital (François **de Vitry de**), comte **du Hallier**, maréchal de France, 1583-1660, d'une ancienne famille italienne, établie en France à la fin du XIVᵉ s., était le fils du marquis de Vitry et le frère cadet du duc de Vitry. Destiné d'abord à l'Église, il fut évêque de Meaux; puis il entra dans l'armée en 1611, et, sous le nom de du Hallier, eut un avancement rapide. Lieutenant général en 1637, il fut nommé maréchal en 1643. Il contribua à la victoire de Rocroi, eut le gouvernement de Paris, puis celui de Champagne, et resta fidèle au roi pendant la Fronde.

L'Hospital (Guillaume-François-Antoine, marquis **de**), géomètre, né à Paris, 1661-1704, abandonna le service militaire pour l'étude des mathématiques, reçut les leçons de Jean Bernouilli, lorsque ce savant vint en France, 1692; fut membre honoraire de l'Académie des sciences, en 1693, et publia, en 1696, l'*Analyse des infiniment petits pour l'intelligence des lignes courbes*, in-4°. Sa réputation fut grande et méritée. Après sa mort, parut son *Traité analytique des sections coniques*, 1707, in-4°.

Lhôte (Nestor), voyageur, né à Cologne, 1804-1842, se lia avec Champollion le jeune, fit partie de la commission chargée d'aller explorer l'Egypte en 1828, et, comme dessinateur, contribua beaucoup aux *Monuments de l'Egypte et de la Nubie*. Après la mort de Champollion, il retourna dans la Haute-Egypte. On a de lui: *Notice historique sur les obélisques égyptiens*, 1836, in-8°; *Lettres écrites d'Egypte en* 1838 *et* 1839, etc. Il a été l'un des principaux collaborateurs de l'ouvrage publié par Ch. Lenormant, *Musée des Antiquités égyptiennes*.

Lhuis, ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. S. O. de Belley (Ain); 1,266 hab.

Lia, fille de Laban, épousa Jacob, qui avait demandé la main de sa sœur Rachel. Elle eut six fils et une fille, Dina. V. Jacob.

Liadières (Pierre-Charles), né à Pau, 1792-1858, capitaine du génie, officier d'ordonnance de Louis-Philippe en 1830, député de 1834 à 1848, appartient, comme écrivain, à l'école demi-classique de Casimir Delavigne; ses tragédies, *Conradin et Frédéric*, 1820, *Jean sans Peur*, 1821, *Jane Shore*, 1824, *Walstein*, 1829, ont été jouées, sans grand succès, à l'Odéon; sa comédie des *Bâtons flottants* a plus de valeur. Ses *Œuvres complètes* forment 2 vol. in-8°.

Liakhov, archipel de la Sibérie, dans l'Océan Glacial arctique: terres glacées et désertes dans lesquelles on trouve d'immenses dépôts d'ivoire fossile. On les appelle aussi *Iles de la Nouvelle-Sibérie*.

Liamone, riv. de Corse, prend sa source au Monte Rotondo et se jette dans la Méditerranée au N. d'Ajaccio, après un cours de 40 kil. De 1793 à 1811, elle donna son nom à un dép. formé du S. de la Corse et de l'île d'Elbe; ch.-l., *Sartène*.

Liancourt, ch.-l. de canton de l'arr. et à 7 kil. S. de Clermont (Oise); 4,053 hab. Château des ducs de la Rochefoucauld-Liancourt. Filatures.

Liancourt (Jeanne **de Schomberg**, duchesse de), fille du maréchal Schomberg, 1600-1674, épouse de Royer de Liancourt du Plessis, duc de la Roche-Guyon, belle-mère de François VII de la Rochefoucauld, fut célèbre par sa piété sévère et par son esprit. Elle a écrit des vers et *Règlement donné par une dame de haute qualité à M*me (la princesse de Marsillac), *pour sa conduite et celle de sa maison*, 1698.

Liane, riv. de France, se jette dans la Manche à Boulogne, après un cours de 28 kil.

Liano (Teodoro-Filippo **da**), peintre espagnol, né à Madrid, 1575-1625, élève de Coëllo, étudia aussi en Italie, et se fit une grande réputation par ses miniatures.

Liban, *Libanus*, d'un mot hébreu qui signifie blanc, chaîne de montagnes de la Turquie d'Asie, s'étend du N. au S. le long de la côte de Syrie depuis l'embouchure du Nahr-el-Kébir (Eleutherus), au N., jusqu'à celle du Nahr-el-Litany (Leontes), au S. Il a 150 kil. de long et 25 de large; il se compose de montagnes calcaires et coupées par des gorges nombreuses; il est peu boisé, mais couvert de pâturages et fertile en vignes et arbres à fruits, surtout au N. dans le Liban maronite. Les points culminants sont le Dhor-el-Khodib (3,100 mèt.), le Djebel-Makmel, où l'on trouve les cèdres du Liban, et le Djebel-Arneto (2,200 m.). — A l'E. et parallèlement au Liban, est l'Anti-Liban séparé du premier par la vallée de Beka, anc. Cœlé-Syrie. Il est moins haut et s'abaisse à l'E. sur le plateau désert de la Syrie. Les deux chaînes sont traversées par la route de Beyrout à Damas, achevée en 1863 Deux nations habitent le Liban, les Maronites chrétiens au N., les Druses musulmans au S.

Libanius, rhéteur grec, né à Antioche, en 314 ou 316, mort vers 400, étudia à Athènes, ouvrit une école à Constantinople, attira un si grand nombre d'élèves qu'on l'accusa de magie et fut banni par le préfet Liménius, 346. Il enseigna à Nicomédie, revint à Constantinople et finit par se fixer à Antioche, 354. Sa réputation était très-grande; on défendit au jeune Julien de fréquenter son école, que suivaient de jeunes chrétiens, comme saint Basile et saint Jean Chrysostome, qui gardèrent pour leur maître une affection durable. Son attachement aux divinités helléniques était surtout littéraire; aussi, lorsque Julien fut sur le trône, Libanius fut en honneur auprès de lui, mais n'eut pas beaucoup de crédit. Cependant la mort de Julien le mit au désespoir. Libanius ne fut pas persécuté, et put même rendre des services à plusieurs païens compromis. Comme Symmaque à Rome, il adressa des remontrances énergiques à Théodose, en défendant contre les moines les magnifiques monuments de la religion grecque; mais il ne put rien empêcher. C'est le premier des rhéteurs du IVe siècle; il imite le style de Démosthène, mais s'occupe moins du fond que de la forme. On a de lui: *Modèles d'Exercices de Rhétorique; Discours; Déclamations; Lettres; Vie de Démosthène; Vie ou Discours sur la destinée.* Morel, 1606, 2 vol. in-fol., Reiske, 1791-97, 4 vol. in-8°, Wolf, 1738, in-fol., ont publié les différents ouvrages de Libanius.

Libau, v. de la Russie, à 170 kil. O. de Mittau, (Courlande), entre le lac de Libau et la mer Baltique; 10,000 hab. Port de commerce important, creusé et agrandi depuis peu. Exportation de céréales, lin, cuirs, graine de lin, chanvre, bois; import. de denrées coloniales, vins, harengs, sel. Le mouvement du port est d'environ 400 navires; il a l'avantage d'être moins longtemps fermé par les glaces qu'aucun autre port de la Russie Baltique.

Libavius (André), chimiste allemand, né à Halle, 1560-1616, fut médecin et professeur. Il était de l'école de Paracelse. Son principal ouvrage, *Alchymia recognita*, Francfort, 1597, in-4°, est le premier manuel de chimie générale; il a découvert le bichlorure d'étain, connu sous le nom de *liqueur fumante de Libavius*. Il a eu, dit-on, la première idée de la *transfusion du sang*.

Liber, un des noms de Bacchus.

Liberale da Verona, peintre de l'école vénitienne, né à Vérone, 1451-1536, élève de Jacopo Bellini. On estime l'expression gracieuse de ses têtes et la force de son coloris. Ses ouvrages sont nombreux à Vérone; le Musée de Berlin possède deux de ses tableaux.

Libère (Marcellinus-Félix), pape, né à Rome, succéda à Jules Ier, en 352 et mourut en 366. Il défendit Athanase contre les ariens; le concile de Rome se prononça contre Arius, mais les conciles d'Arles et de Milan se déclarèrent en sa faveur. L'empereur Constance envoya l'eunuque Eusèbe pour le séduire; Libère résista et fut envoyé en exil à Bérée en Thrace; les ariens mirent à sa place le diacre Félix. En 358, Libère eut la faiblesse d'adopter la profession de foi rédigée à Sirmium par des ariens; il excommunia Athanase et rentra à Rome en triomphe. Plusieurs historiens ecclésiastiques ont soutenu la fausseté de cette assertion, qui reposerait sur des interpolations faites dans les écrits d'Athanase. Il revint bientôt à des opinions plus orthodoxes. On le fête le 24 septembre.

Libergiers ou **Leberger** (Hues ou Hugues), architecte français du XIIIe siècle, mort en 1263, a commencé la belle église de Saint-Nicaise, à Reims, qui fut détruite pendant la révolution. On lui attribue aussi les premières constructions de la cathédrale.

Liberi (Le chevalier *Pietro*), dit le *Libertino*, peintre italien, né à Padoue, 1605-1687, changea plusieurs fois de style et a montré un talent véritable. On cite de lui: *Le Sacrifice de Noé au sortir de l'arche*, à Vicence; *Le Déluge universel*, à Bergame; *Le Mariage mystique de sainte Catherine*, à Vicence; *La Bataille des Dardanelles*, à Venise, etc., etc.

Liberia, république nègre d'Afrique, dans la Guinée supérieure, entre Sierra Leone et Grand Bassam, a été fondée en 1822 par une société d'abolitionistes des États-Unis, qui y transportait des esclaves affranchis; elle a été reconnue comme État libre en 1847. La popul. comprend 18,000 Libériens, issus des esclaves d'Amérique, et 700,000 nègres indigènes. L'anglais est la langue officielle; le gouvernement se compose d'un sénat et d'une chambre de représentants. Le sol est très-fertile, bien cultivé, et donne en abondance toutes les productions des tropiques. Villes: Monrovia, Harper; villages nombreux, pourvus de chapelles et d'écoles et reliés par des routes. L'expérience faite à Liberia sur la race noire lui est très-favorable.

Libertad. V. Livertad.

Libertat (Pierre **de Bayon de**), d'une ancienne famille corse, d'abord ligueur zélé, délivra Marseille des Espagnols, février 1596, et assura la soumission de la ville à Henri IV, qui le récompensa de ce service signalé.

Liberté. Les Romains en firent une divinité, à laquelle le père des Gracques, Sempronius Gracchus, éleva un temple. On la disait fille de Jupiter et de Junon; on la représentait avec un bonnet phrygien, un sceptre dans la main et un joug brisé à ses pieds.

Liberum veto. On appelait ainsi dans l'ancienne Pologne le droit qu'avait chaque nonce ou député de la noblesse d'annuler par son opposition une résolution de la diète. Ce fut une cause d'anarchie.

Libes (Antoine), physicien, né à Béziers, 1752-1832, fut professeur au lycée Charlemagne. Il a découvert l'*électricité* par contact. Parmi ses ouvrages estimables, on remarque: *Leçons de Physique chimique*, 1796, in-8°; *Théorie de l'Elasticité*, 1800, in-4°; *Traité élémentaire de Physique*, 3 vol. in-8°; *Nouveau dictionnaire de Physique*, 1816, 3 vol. in-8°; *Histoire philosophique des Progrès de la Physique*, 4 vol. in-8°, etc.

Libethra, fontaine de Béotie, près de l'Hélicon, consacrée aux Muses, surnommées pour cela *Libéthrides*. — Ville de la Macédoine ancienne, près du mont Olympe, où l'on voyait, dit-on, le tombeau d'Orphée.

Libici ou **Libui**, peuple ligurien de la Gaule Transpadane, dans le bassin de la Sessia; ch.-l., *Vercellæ* (Verceil).

Libitine, déesse des funérailles chez les Grecs et les Romains. Dans les amphithéâtres, on appelait *porte libitinaire* celle par laquelle on emportait les gladiateurs tués ou blessés.

Libna. V. Labana.

Libourne, *Condate*, ch.-l. d'arr., à 32 kil. N. E. de Bordeaux (Gironde), par 44°55′2″ lat. N. et 2°35′5″ long. O., au confluent de la Dordogne et de l'Isle; 15,231 hab Port de commerce qui peut recevoir des navires de 300 tonneaux. Commerce de vins, fer et houille; filatures de coton, tanneries et verreries; chantier de construction pour les petits navires. Ville ancienne, plusieurs fois assiégée pendant la guerre de Cent ans.

Liburnie, région de l'anc. Illyrie, au N. de la Dalmatie, le long de l'Adriatique; ville princ.: Jadera. Les habitants étaient d'habiles marins et des pirates déterminés. Auj. *Croatie maritime.*

Libussa, reine de Bohême, née vers 680, morte en 738, succéda, disent les traditions du pays, à son père

Cracus en 700, donna sa main et le trône à Przemils, institua la hiérarchie populaire des trois ordres, fonda Prague et découvrit les mines et salines de Bohême.

Libye, nom de l'Afrique chez les Grecs, et, chez les Romains, de la région située entre l'Egypte et le territoire de Carthage, comprenant la Cyrénaïque, la Pentapole, la Marmarique et la région des Syrtes. — On appelle encore *Désert de Libye*, le désert qui s'étend entre l'Egypte et la Nigritie, *Chaîne libyque*, la longue chaîne de montagnes qui longe la rive gauche du Nil depuis Khartoum jusqu'aux Pyramides. — Les anciens désignaient sous le nom de *Mer de Libye* ou *Golfe libyque*, cette partie inhospitalière de la Méditerranée comprise entre le Beau-Promontoire et la côte de Cyrénaïque, là où se trouvaient les deux Syrtes.

Libyssa, anc. ville de Bithynie (auj. *Gebsèh*), où mourut Annibal, entre Nicomédie et Chalcédoine.

Liceti (Fortunio), médecin et érudit italien, né à Rapallo, 1577-1657, fut professeur célèbre à Pise, à Bologne, à Padoue, et se montra l'un des péripatéticiens les plus opiniâtres de son temps. Il avait une immense érudition, mais manquait de goût et avait une crédulité aveugle. Parmi ses nombreux ouvrages on cite : *De Ortu Animæ humanæ Lib. III*, 1602, in-4°; *De Lucernis antiquorum reconditis Lib. IV*, 1602, in-4°; *De his qui diu vivunt sine alimento Lib. IV*, 1612, in-fol.; *De Animarum coextensione corpori Lib. II*, 1616, in-4°; *De Monstrorum causis Lib. II*, 1616, in-4°; *De spontaneo viventium Ortu Lib. IV*, 1618, in-fol.; *De quæsitis per epistolas a claris viris responsis*, 1640-50, 7 v. in-4°, etc.

Lich, v. du grand-duché de Hesse-Darmstadt, près de Giessen, sur le Wetter. Château des princes de Solms-Lich; 3,000 hab.

Licherie de Beuron ou **Bévron** (Louis), peintre, né à Houdan, 16?2 ?)-1688, élève de Louis Boullongne, collaborateur de Le Brun, eut un talent de second ordre; mais la plupart de ses œuvres ont disparu.

Lichfield, v. d'Angleterre, à 26 kil. E. de Stafford, près du Trent (Stafford); 8,000 hab. Evêché, belle cathédrale gothique. Brasseries. Patrie de Samuel Johnson.

Lichstall. V. Liestall.

Lichtenberg, petit pays de la Prusse, au N. E. de la Bavière Rhénane; 30,000 hab. Jusqu'en 1834, il forma une principauté relevant du duché de Saxe-Cobourg-Gotha.

Lichtenberg, village de l'arr. et à 20 kil. N. de Saverne (Bᵉ-Alsace); 1,200 hab. Château fort.

Lichtenberg (Jean de), illuminé du xvᵉ siècle, né peut-être à Brunswick, vers 1458, enseigna le résultat de ses prétendues découvertes astrologiques dans une *Prognosticatio*, qui a eu de nombreuses éditions.

Lichtenberg (Georges-Christophe), physicien et écrivain satirique allemand, né près de Darmstadt, 1742-1799, fut professeur de mathématiques, puis de physique expérimentale, à Gœttingue. Ses mémoires sur des sujets de physique et d'astronomie n'ont plus beaucoup d'intérêt, mais ses articles de morale et de littérature se recommandent par un tour piquant et humoristique : *Timorus*, satire dirigée contre Lavater, 1773, in-8°; *Sur la Physiognomonie contre les Physiognomonistes*, 1778; *Explication des Caricatures de Hogarth*, in-fol. Il a dirigé deux recueils littéraires à Gœttingue. Ses *Œuvres* ont été publiées à Gœttingue, 9 vol. in-8°, 1800-1806.

Lichtenstein ou **Liechtenstein** (Principauté de), petit Etat de l'Allemagne du S., sur le Rhin, entre la Suisse et le Tyrol autrichien; 178 kil. carrés de superficie, et 8,200 hab. Capit., *Vadutz*, sur le Rhin. Le prince, qui réside à Vienne, est un des plus riches propriétaires fonciers d'Allemagne; ses domaines, en Autriche et en Prusse, comptent plus de 600,000 hab.

Lichtenstein (Ulric de), minnesinger allemand, né au château de ce nom vers 1200, eut une vie semée d'aventures chevaleresques, qu'il nous a racontées, et mourut de 1274 à 1277. On a de lui deux poëmes : *le Service des dames*, qui compte 18,882 vers, et *le Livre des dames*, en 2,092 vers; ils renferment de curieux détails sur les mœurs et les idées de l'époque. Ils ont été publiés par Lachmann, à Berlin, 1841.

Lichtenstein (Joseph-Wenceslas, prince de), né à Vienne, 1696-1772, devint feld-maréchal autrichien, et gagna, sur les Français, la bataille de Plaisance, en 1746. Il a créé une célèbre galerie de tableaux.

Lichtenstein (Jean-Népomucène-Joseph, prince de), né à Vienne, 1760-1836, se distingua dans les guerres contre les Turcs et contre la France, en Italie, à Ulm, à Austerlitz, à Essling, à Wagram. Il avait signé la paix de Presbourg, en 1805; il signa l'armistice de Znaïm, en 1809. Il reprit le gouvernement de sa petite principauté en 1814.

Lichtervelde, v. de Belgique, à 17 kil. S. de Bruges (Flandre occid.); 6,000 hab. Lainages, briques.

Licinianus (Granius), historien romain du Iᵉʳ s. av. J. C. MM. Pertz ont retrouvé des fragments de son ouvrage, qui portait le titre d'*Annales*, et qui comprenait de 36 à 40 livres. Ces fragments se rapportent à l'invasion des Cimbres, à la guerre civile de Marius et Cinna, aux campagnes de Sylla contre Mithridate. Une seconde édition de ses fragments a paru à Leipzig, 1858, in-8°.

Licinio. V. Pordenone (Le).

Licinius Stolon (Caïus Calvus), riche plébéien de Rome, fut élu tribun du peuple avec L. Sextius Lateranus, 376 av. J. C. Tous deux proposèrent : 1° qu'on ne créerait plus de tribuns militaires, et que l'un des deux consuls serait toujours plébéien; 2° que personne ne pourrait plus tenir à ferme du domaine public que 500 *jugera* (126 hectares), ni envoyer dans les pâturages publics plus de 100 têtes de gros bétail et plus de 500 de petit; 3° on déduirait du capital de toutes les dettes les intérêts déjà payés, et le reste serait remboursé en trois années par portions égales; 4° les livres sibyllins seraient confiés à un collége de dix hommes choisis par moitié parmi les plébéiens. Les patriciens s'opposèrent à ces propositions; Licinius et Sextius, réélus tribuns, empêchèrent, par leur veto, toute nomination à des charges curules. Enfin, après dix ans de luttes, le vieux Camille décida les sénateurs à céder. On voua un temple à la Concorde, et l'égalité politique fut enfin établie à Rome, 366. Les patriciens avaient en vain amoindri le consulat, en faisant créer la préture et l'édilité curule. Licinius fut consul en 364 et en 361; il fut condamné à une amende de 10,000 as, pour avoir frauduleusement conservé mille arpents du domaine public.

Licinius Macer (Caïus), né vers 110 av. J. C., mort en 66, fut questeur, tribun du peuple, préteur, et poursuivit Rabirius à cause de la mort de Saturninus. Cicéron l'accusa de concussion en 66; Licinius se tua, avant la condamnation, pour éviter la confiscation de ses biens. Il avait composé des *Annales*, depuis la fondation de Rome, qui ont servi à Tite Live et à Denys d'Halicarnasse.

Licinius Calvus Macer (Caïus), fils du précédent, 82-46 av. J. C., devint, à force de travail, l'un des premiers orateurs de Rome et un poëte digne d'être comparé à Catulle, son ami. Quintilien et l'auteur du *Dialogue des orateurs*, en font le plus grand éloge; ses vers n'étaient pas moins admirés. Il ne reste rien de lui.

Licinius (Publius Flavius Galerius Valerianus Licinianus), empereur romain, né vers 260, en Dacie, d'une famille de paysans, fut le compagnon d'armes de Galerius, se signala dans la guerre contre les Perses, et fut nommé Auguste par son ami en 307; il eut le gouvernement des provinces Illyriennes. Après la mort de Galerius, il partagea l'Orient avec Maximin Daza, et réunit à ses Etats la Grèce, la Macédoine et la Thrace. Il se rapprocha de Constantin, épousa sa sœur, Constantia, 313, attaqua Maximin, qui succomba, et fit périr toute sa famille, ainsi que celle de Galerius, son bienfaiteur. La guerre s'engagea bientôt entre Licinius et Constantin; Licinius, vaincu à Cibalis et à Mardia, perdit la Grèce, la Macédoine, la plus grande partie de la vallée du Danube, 315; huit ans plus tard, dans une nouvelle rupture, Licinius fut vaincu à Andrinople, 323; sa flotte fut détruite par Crispus, fils de Constantin; il fut encore défait à Chrysopolis, fut pris, abdiqua, fut relégué à Thessalonique et bientôt mis à mort, sous prétexte d'une conspiration, 324.

Licorne, animal fabuleux qui avait, disait-on, la forme d'un cheval, avec une longue corne aiguë sur le front.

Licosa (Cap de), anc. *Posidium promontorium*, à l'entrée O. du golfe de Salerne.

Licquet (François-Isidore), littérateur, né à Caudebec, 1787-1832, a été bibliothécaire à Rouen. Outre plusieurs tragédies, représentées dans cette ville, il a écrit : *Recherches sur l'histoire de Rouen, depuis les premiers temps jusqu'à Rollon*, 1826, in-8°; *Rouen, Précis de son histoire, son commerce, son industrie, suivis de notices sur Dieppe, Bolbec, le Havre*, etc., in-8°; *Histoire de Normandie, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête de l'Angleterre*, 1835, 2 vol. in-8°, ouvrage complété par Depping.

Licteurs, officiers subalternes, qui, à Rome, accompagnaient les principaux magistrats. Le dictateur

avait 24 licteurs; les consuls 12; les proconsuls, les préteurs, le maître de la cavalerie 6. Les licteurs marchaient toujours sur une seule file devant le magistrat, portant des faisceaux de verges, du milieu desquels sortait une hache, quand ils n'étaient pas dans la ville. Ils écartaient la foule et exécutaient les sentences du magistrat. Ils avaient une tunique, et, par-dessus, une toge courte.

Lido, groupe de 2 îles de l'Adriatique, au S. de Venise, *Lido-di-Sotomarina* et *Lido-di-Palestrina.*

Liébault (Jean), agronome, né à Dijon vers 1535, mort en 1596, d'abord médecin, épousa la fille de Charles Estienne. On a de lui : *l'Agriculture et maison rustique de Charles Estienne*, trad. du *Prædium rusticum*, considérablement augmentée, 1570, in-4°, 1577, in-8°; *Quatre livres des secrets de médecine et de la philosophie chymique; Trois livres de la santé et fécondité et maladies des femmes*, 1582, in-8°, etc.

Liechtenstein. V. Lichtenstein.

Liége, *Leodiensis*, *Legia*, v. de Belgique, capit. de la prov. du même nom, au confluent de l'Ourthe et de la Meuse, à 90 kil. E. de Bruxelles; 117,650 hab. Place forte avec une citadelle. Evêché, université, école des mines. Grande fabrication d'armes de luxe et de guerre qui produit par an plus de 600,000 armes à feu; fonderie de canons et de boulets, fabriques d'amorces fulminantes, de machines, d'objets en fer de toutes sortes, usines nombreuses de tous genres. Charbonnages très-riches aux environs. — Liége devint un évêché en 708, et fut gouvernée par son évêque. Les bourgeois, enrichis par l'industrie, réclamèrent des franchises, et soutinrent, contre leurs maîtres ecclésiastiques, des luttes sans cesse renouvelées. Jean sans Peur, duc de Bourgogne, allié de l'évêque, battit les Liégeois à Hasbain, en 1408, et en tua 24,000. En 1468, ils reprirent les armes, maltraitèrent le chapitre et chassèrent l'évêque, Louis de Bourbon, parent de Charles le Téméraire. Le duc de Bourgogne partit aussitôt de Péronne, traînant à sa suite le roi Louis XI, dont les émissaires avaient fomenté la révolte, prit la ville et massacra 40,000 personnes. L'évêché de Liége, conquis par les Français, forma, en 1801, le dép. de l'Ourthe, passa aux Pays-Bas, en 1814, et à la Belgique en 1830.

Liége (Province de), division administrative de la Belgique, entre la Prusse à l'E., et les provinces belges de Limbourg au N., de Brabant méridional et de Namur à l'O., de Luxembourg au S. Arrosée par la Meuse et l'Ourthe; 2,893 kil. carrés de sup.; 645,060 hab.

Liegnitz, v. de Prusse, à 70 kil. O. de Breslau, sur la Katzbach, ch.-l. de la régence ou arrond. du même nom (Silésie); 20,000 hab. Collège royal de nobles, école de sourds-muets. Ancien château ducal. Nombreuses fabriques de draps. Victoire de Frédéric II, roi de Prusse, sur les Autrichiens, le 15 août 1760.

Liemaecker (Nicolas), surnommé **Roose**, peintre flamand, né à Gand, 1575-1646, fut l'intime ami et l'émule de Rubens. Ses compositions sont de grande dimension, remarquables par le bon goût, souvent d'un beau coloris; elles sont nombreuses dans les églises de Belgique, surtout à Gand; on admire : *la Chute des anges, la Vierge et l'enfant Jésus, entourés de saints, le Samaritain blessé, le Dernier jugement*, etc.

Lieou-Kieou ou **Lieu-Khieu,** archipel du Grand Océan, formant une longue chaîne depuis le Japon jusqu'à Formose, vers 27° lat. N. et 125° long. E. Il comprend 37 îles. Les Chinois l'ont enlevé aux Japonais au xiv° s., et en ont rendu les habit. tributaires; 500,000 h.

Liernais, ch.-l. de canton de l'arr. et à 60 kil. N. O. de Beaune (Côte-d'Or); 1,221 hab., dont 517 agglomérés. Vins renommés.

Lierre, v. de Belgique, au confluent des deux Nèthes, dans la prov. et à 15 kil. S. E. d'Anvers ; 15,000 hab. Brasseries, fabr. d'indiennes, soieries et dentelles.

Liesse (Notre-Dame de), village de l'arr. et à 15 kil. E. de Laon (Aisne). Eglise romane du xii° s., possédant une image de la Vierge qui attire une foule de pèlerins.

Liestall ou **Liechstall,** ch.-l. du canton de Bâle-Campagne (Suisse), à 14 kil. S. E. de Bâle, sur l'Ergolz; 3,000 hab.

Lieue, anc. mesure itinéraire, encore usitée dans plusieurs pays. La lieue commune de France est de 4,445 m.; la lieue marine est de 5,556 m. En Suisse, la lieue vaut 4,800 m.; en Espagne, 4,177 m.; en Portugal, 6,173 m., etc.

Lieutaud (Joseph), médecin, né à Aix, 1703-1780, professa à Aix avec succès, fut appelé à Versailles et y devint médecin des enfants de France, puis de Louis XV. On a de lui : *Essais anatomiques*, 1742, in-8°, ou avec des notes et suppléments, 1776, 2 vol. in-8°; *Elementa physiologiæ*, 1745, in-8°; *Synopsis universa praxeos medicæ*, 2 vol. in-4°, publiée en latin, puis en français; *Historia Anatomico-Medica*, 1767, 2 vol. in-4°, recueil contenant plus de 4,000 observations.

Lieutenant (*Tenant lieu de*), officier chargé de suppléer ou seconder les officiers supérieurs. Dans l'armée, le *lieutenant* est placé au-dessous du capitaine; le *lieutenant colonel* est le second officier du régiment, et remplace le colonel en cas d'absence; le *lieutenant général* commandait d'abord une armée, sous les ordres du connétable ou d'un maréchal; depuis Richelieu, il commandait une division d'une armée; c'est aujourd'hui le *général de division.*

Lieutenant civil; c'était, dans l'anc. monarchie, le second magistrat du Châtelet de Paris, le substitut du prévôt; il jugeait surtout les contestations relatives aux héritages et aux testaments.

Lieutenant criminel, magistrat du Châtelet de Paris, qui jugeait les crimes ou délits commis dans Paris ou aux environs. Dans chaque juridiction royale il y avait un lieutenant criminel.

Lieutenant général de police, magistrat chargé de veiller à la sûreté et à l'assainissement de Paris. Louis XIV créa cette magistrature en 1667, et la confia à La Reynie. Sous Louis XV, les attributions de cette charge furent considérablement augmentées. Elle a été remplacée par le ministère, puis par la préfecture de police.

Lieutenant général du royaume. On nommait ainsi celui qui était revêtu, en tout ou en partie, de l'autorité royale. Le duc de Guise fut lieutenant général du royaume, après la défaite de Saint-Quentin, 1557; le duc de Mayenne, après la mort de Henri III, 1589; Louis-Philippe, après la révolution de juillet 1830.

Lieuvin, *Lexuinus pagus*, petit pays de France, dans la Normandie, comprenant Lisieux, Honfleur et Orbec, traversé par les collines de Lieuvin; partie des dép. de l'Eure et du Calvados.

Lieven (Dorothée-Christophorowna **de Benkendorf,** princesse de), 1784-1857, d'une ancienne famille de Livonie, épouse du comte de Lieven, ambassadeur à Berlin et à Londres, suivit son mari et se fit une grande réputation dans les salons diplomatiques par sa connaissance des affaires publiques. A Paris, elle reçut l'accueil le plus distingué et passa pour l'Egérie de M. Guizot.

Lievens (Jean), peintre hollandais, né à Leyden en 1607, élève de Schouten et de Pierre Latsman, fut de bonne heure célèbre. A vingt ans, il peignit *un Ecolier lisant devant un feu de tourbe*, tableau que l'on a considéré comme un chef-d'œuvre. A la cour de Charles I^er^, il fit des portraits estimés; à Anvers, il travailla pour les églises; mais mourut jeune probablement. On cite de lui : *le Sacrifice d'Abraham, David et Bethsabée, la Continence de Scipion;* les portraits de *Ruyter*, de *Tromp*, etc.

Liffey, riv. d'Irlande, qui se jette dans la baie de Dublin; cours de 130 kil.

Lifford, v. d'Irlande, capit. du comté de Donegal, à 94 kil. N. E. de Dublin, sur le Foyle; 5,000 hab.

Liffré, ch.-l. de canton de l'arr. et à 18 kil. N. E. de Rennes (Ile-et-Vilaine); 3,128 hab., dont 473 agglomérés.

Ligarius (Quintus) était légat en Afrique, lorsqu'il s'unit au pompéien Varus contre César. Pris à Adrumète, après la défaite de Thapsus, il fut exilé. Accusé par Ælius Tuberon, il fut admirablement défendu par Cicéron, qui obtint son rappel. Ligarius entra dans la conspiration contre César, et fut probablement l'une des victimes du 2° triumvirat.

Lige. V. Hommage.

Liger ou **Ligeris,** nom latin de la Loire. — *Ligerula*, nom du Loiret.

Lignager (Retrait), disposition de l'ancien droit français, dans les pays de droit coutumier, en vertu de laquelle un parent de *la ligne* d'où un bien était venu pouvait retirer ce bien des mains de celui qui l'avait acheté, pourvu que l'action eût été intentée dans le délai d'un an et un jour.

Ligne, village de Belgique, sur la Dender, à 25 kil. E. de Tournai (Hainaut); 1,000 hab. Il a donné son nom à une famille princière.

Ligne, famille illustre des Pays-Bas depuis le com-

mencement du XIIe siècle, tirant son origine du bourg de Ligne, en Hainaut, s'est divisée en plusieurs branches, d'Arenberg, de Barbançon, de Mouy, de Chimay, de Croy, etc.

Ligne (CHARLES-JOSEPH, prince DE), né à Bruxelles, 1735-1814, fils et petit-fils de feld-maréchaux autrichiens, entra dans l'armée autrichienne, en 1752. Il se distingua dans la guerre de Sept Ans, eut la faveur de Joseph II, devint lieutenant général en 1771, et acquit dès lors une grande réputation par son esprit brillant plus que par ses talents supérieurs. Il eut des succès à la cour de Versailles; Catherine II le nomma feld-maréchal, l'emmena dans son voyage de Crimée et lui donna une terre de ce pays. Général d'artillerie, il fut envoyé par Joseph II auprès de Potemkin, qui assiégeait Oczakow, 1788; il eut une part glorieuse à la prise de Belgrade, 1789. Avec Joseph II finit la belle période de sa vie; son fils aîné, *Charles*, fut tué dans la campagne des Prussiens en Champagne, 1792; lui-même fut écarté des affaires, et, quoique nommé feld-maréchal par François II, en 1808, il n'eut aucun commandement, mais conserva jusqu'au dernier moment sa réputation d'homme spirituel. Il a beaucoup écrit en français; ses œuvres sont piquantes, originales, mais d'un style incorrect et prolixe. Elles forment 32 vol. in-12, sous le titre de: *Mélanges militaires, littéraires et sentimentaires*. On y remarque des *Maximes*, ouvrage d'un moraliste mondain, des *Lettres*, des études sur les jardins de l'Europe ou *Coup-d'œil sur Bel-Œil*, de nombreux écrits sur ses campagnes, une *Vie du prince Eugène*, etc. Mme de Staël a publié un volume de *Lettres et Pensées du prince de Ligne*, 1809, in-8°; Malte-Brun et de Propiac ont donné ses *Œuvres choisies*, 1809, 2 vol. in-8°. « C'est le seul étranger, a dit de lui Mme de Staël, qui, dans le genre français, soit devenu modèle au lieu d'être imitateur. »

Ligné, ch.-l. de canton de l'arr. et à 18 kil. N. O. d'Ancenis (Loire-Inférieure); 2,632 hab., dont 418 agglomérés.

Lignières, ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. O. de Saint-Amand (Cher), sur l'Arnon; 3,105 hab. Château en ruines, habité par Jeanne de France, fille de Louis XI et première femme de Louis XII. Eglise romane.

Lignon, riv. de France, prend sa source dans les monts du Forez, coule vers l'E. et se jette dans la Loire, après un cours de 50 kil. Honoré d'Urfé place sur ses bords les scènes pastorales de son roman d'*Astrée*.

Ligny, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. S. E. de Bar-le-Duc, sur l'Ornain (Meuse); 4,211 hab. Vins, confitures, toiles de coton. — Le comté de Ligny appartint d'abord à la maison de Bar, puis à celle de Luxembourg, enfin, en 1719, à celle de Lorraine. — Village de Belgique, prov. et à 20 kil. N. O. de Namur. Victoire de Napoléon Ier sur les Prussiens, le 16 juin 1815.

Ligny-le-Châtel, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. N. E. d'Auxerre (Yonne), sur le Serain; 1,490 hab.

Ligny (FRANÇOIS DE), jésuite, né à Amiens, 1709-1788, est connu par son *Histoire de la vie de Jésus-Christ;* il y a joint l'*Hist. des actes des apôtres*.

Ligorio (PIRRO), architecte italien, né à Naples, vers 1550, mort en 1580, fut peintre médiocre, mais se distingua comme architecte et antiquaire. Il fut directeur des travaux du Vatican après Michel-Ange, éleva à Rome le palais Lancellotti, la villa Pia au milieu du jardin du Belvédère; devint l'architecte d'Alphonse II, duc de Ferrare, et réunit dans cette ville, où il vécut désormais, 34 vol. in-fol. de dessins, et manuscrits, qui sont maintenant à Turin. On n'en a publié qu'un volume sur les antiquités de Rome et un opuscule *De Vehiculis*. On lui doit encore un plan en relief de *Rome antique*, et un plan général restitué de la *villa Adriana*. — Ligorio, comme on l'a reconnu de nos jours, a inventé ou altéré, avec une audace incroyable, une foule d'inscriptions, de monuments épigraphiques, qui de ses manuscrits ont passé dans les recueils même les plus savants.

Ligozzi (JACOPO), peintre italien, né à Vérone, 1543-1627, eut pour maître Paul Véronèse, mais vint s'établir à Florence et joignit au coloris vigoureux de l'école vénitienne la correction de dessin de l'école florentine. Il fut peintre du grand-duc Ferdinand Ier. On a de lui des fresques à Vérone et à Florence; on cite avec éloge plusieurs de ses tableaux, le *Martyre de sainte Dorothée*, une *Circoncision* et *Quatre Saints couronnés*, à Imola.

Ligue (Sainte-) ou **Sainte-Union**. Il y avait eu déjà, en France, des ligues ou associations de catholiques, formées dans le but de défendre la religion contre les protestants. Mais ce fut seulement après la paix de Beaulieu, 1576, lorsque Henri III sembla trahir les intérêts des catholiques, que la Sainte-Union fut définitivement organisée, sous les auspices des Guises; le sire d'Humières, gouverneur de Péronne, fit signer un formulaire pour la défense de la religion *envers et contre tous;* il y était question des libertés provinciales qu'on devait rétablir dans l'état où elles se trouvaient *du temps de Clovis;* les *Ligueurs* s'engageaient à obéir au chef qui serait désigné. L'association se propagea rapidement dans toutes les provinces. Dès lors Henri de Guise, appuyé sur la Ligue, avec les secours de Philippe II et du pape, espéra monter sur le trône méprisé des Valois. La Ligue eut donc un double caractère; elle fut, à certains égards, religieuse et même nationale; mais, d'un autre côté, elle fut politique et dirigée en faveur de l'ambition égoïste d'une famille. Aux États-généraux de Blois, Henri III crut faire preuve d'habileté, en se déclarant le chef de la Ligue; il ne fit que se compromettre avec les protestants; Henri de Guise eut toute la confiance des Ligueurs et tout le pouvoir. Après la mort du duc d'Alençon, frère de Henri III, les Ligueurs, renouvelant leur association, se déclarèrent contre les prétentions à la couronne du roi de Navarre, chef des protestants; ils s'unirent à Philippe II, par le traité de Joinville, déc. 1584, publièrent leur manifeste, obtinrent du pape Sixte V une excommunication solennelle contre le Béarnais, et forcèrent Henri III à s'unir à eux par le traité de Nemours, 1585. Pendant ce temps les partisans des Guises publiaient des généalogies qui les glorifiaient et les présentaient comme les héritiers de Charlemagne. Après la défaite des royalistes à Coutras, après les succès populaires du duc de Guise à Vimori et à Auneau, les *Seize*, qui formaient le conseil central de la Ligue à Paris, appelèrent le duc de Guise, qui entra dans la capitale, malgré les ordres de Henri III. Le roi fut forcé de fuir devant *les Barricades*, 12 mai 1588. Le duc de Guise, triomphant, n'osa pas encore mettre la main sur la couronne; il força Henri III à signer l'édit d'Union à Rouen, et à convoquer les États-généraux à Blois. Les Ligueurs, maîtres de l'assemblée, poussaient le roi à une abdication forcée; il crut sauver sa couronne, en ordonnant l'assassinat du *roi de la Ligue*, 22 déc. 1588. Ce crime souleva tout le parti contre lui; les insignes de la royauté furent brisés, Mayenne fut proclamé lieutenant général du royaume, le Parlement fut emprisonné; les prédicateurs de la Ligue redoublèrent de violence dans leurs sermons et dans leurs pamphlets. Henri III fut forcé de s'unir au roi de Navarre contre l'ennemi commun; il fut assassiné sous les murs de Paris par Jacques Clément, 1589. Pendant que Henri IV montait sur le trône, les Ligueurs donnaient le titre de roi à son oncle, le vieux cardinal de Bourbon, alors prisonnier de son neveu, sous le nom de Charles X. Les victoires et l'habileté de Henri IV, les divisions qui désorganisèrent bientôt le parti de la Ligue, les excès des Seize et de la faction démocratique à Paris, l'ambition avouée du roi d'Espagne, amenèrent la ruine de la Sainte-Union. Les *États de la Ligue*, réunis à Paris en 1593, furent sans puissance; le Parlement se déclara contre les prétentions de Philippe II; les pamphlets et surtout la *Satire Ménippée* ranimèrent le sentiment national, et lorsque Henri IV crut pouvoir, sans déshonneur, abjurer le calvinisme, la Ligue reçut un coup mortel, 1593. La guerre se prolongea quelque temps encore; mais Henri IV rentra dans Paris, en 1594; les différents chefs de la Ligue dans les provinces vendirent tour à tour leur soumission; le dernier des princes à poser les armes fut le duc de Mercœur, longtemps maître de la Bretagne, qui signa le traité d'Angers avec Henri IV, en 1598, au moment où l'Edit de Nantes et la paix de Vervins mettaient fin à cette malheureuse période de guerres civiles. Anquetil a écrit l'*Esprit de la Ligue;* Lacretelle, l'*Hist. des guerres de Religion en France;* M. de Chalembert, l'*Hist. de la Ligue;* Ch. Labitte, *La Démocratie chez les Prédicateurs de la Ligue*. Voltaire, dans la *Henriade*, a célébré la victoire de Henri IV sur les Ligueurs.

Ligue de Cambrai, coalition signée à Cambrai, en 1508, par Louis XII, Jules II, Ferdinand le Catholique, l'empereur Maximilien, le roi de Hongrie, les ducs de Savoie et de Ferrare, contre la république de Venise. Dubos a écrit l'*Histoire de cette Ligue*, 1709, 2 vol.

Ligue (Sainte-), nom de la coalition formée en 1511 contre Louis XII par le pape Jules II, les Vénitiens, les Suisses, Ferdinand le Catholique, Henri VIII d'Angleterre; plus tard l'empereur Maximilien y accéda.

Ligue du Bien public, coalition des seigneurs contre Louis XI, en 1464. Le comte de Charolais, Charles le Téméraire, le duc de Bretagne, les princes des maisons d'Anjou, de Bourbon, etc., mettaient en avant le jeune Charles de Berry, frère du roi, et couvraient l'intérêt privé du masque de l'intérêt public. Après la bataille de Montlhéry et le siége de Paris, Louis XI signa avec les rebelles les traités de Conflans et de Saint-Maur, 1465; le *bien public* fut oublié.

Ligue du Rhin. Elle fut conclue, par les soins de Mazarin, 1658, entre Louis XIV, les archevêques de Mayence, Trèves et Cologne, l'évêque de Munster, le comte palatin du Rhin, le landgrave de Hesse, plusieurs autres princes allemands et le roi de Suède, pour la défense des traités de Westphalie.

Ligueil, ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 kil. S. O. de Tours (Indre-et-Loire); 2,142 hab.

Liguori (Saint ALPHONSE-MARIE **de**), né à Naples, 1696-1787, d'une noble famille, d'abord docteur en droit et avocat distingué, prit l'habit monastique en 1722, fut ordonné prêtre en 1726, et se livra avec tant d'ardeur à la propagation de la foi et à l'instruction du peuple qu'on le surnomma l'*apôtre des pauvres et des ignorants*. Il fonda, en 1732, une confrérie destinée à éclairer les paysans; elle fut approuvée en 1749 par Benoît XIV, sous le nom d'ordre du *Saint-Rédempteur;* il se répandit en Italie; depuis 1811, les *Liguoristes* se sont établis en Suisse, en Espagne, en Autriche, en France. Liguori, nommé, malgré lui, évêque de Santa-Agata de Goti, 1762, prodigua ses biens aux pauvres et donna l'exemple de toutes les vertus épiscopales; il obtint la permission de se démettre, en 1775, et mourut à Nocera de' Pagani. Il a été béatifié en 1816, et on l'honore le 30 mai. Ses écrits ont été traduits en français, 1834, 30 vol. in-8°; les principaux sont: *Theologia moralis; Praxis confessorii; Homo apostolicus; Storia delle Eresie; Riflessioni sulla verità della divina Rivelazione; Verità delle Fede contra i materialisti*, etc., etc.

Ligurie, région de l'Italie ancienne, au N. du golfe de Gênes, à l'O. de la Cispadane, au S. de la Transpadane et à l'E. des Alpes. Elle fut peuplée vers le XIVe siècle av. J. C. par des tribus ibériennes chassées d'Espagne. Les Ligures étaient une des deux grandes fractions de la nation ibérienne; ils occupèrent d'abord les rivages de la mer depuis les Pyrénées jusqu'à l'Arno. Refoulés par les Etrusques dans les cantons montagneux des Alpes maritimes, ils profitèrent des émigrations gauloises en Italie au VIe siècle pour redescendre dans le bassin du Pô à la suite des conquérants. Au Ve siècle av. J. C. les principales tribus liguriennes étaient les Sordes, le long de la côte au pied des Pyrénées, avec les villes de Illiberri et Ruscino; les Elésykes à l'E. des précédents, avec Nemausus et Narbo; les Bébryces, sur les deux revers des Cévennes; les Salyes Salluves, au S. de la Durance, v. pr. Arlath ou Arelate; les Voconces, au N. de cette rivière; les Verrucins, les Sveltères, les Oxibes, les Décéates, les Néruses, petites tribus placées sur la côte à l'O. du Var; en Italie, les Lèves, les Ingaunes, les Ilbuens, les Taurins, les Apuans. « Le Ligure était de petite taille, mais d'une complexion sèche et nerveuse. Sobre, économe, dur au travail, il gâtait ses vertus par des vices: il passait pour fourbe, perfide, intéressé. » Près de Marseille, il cultivait l'olivier, la vigne et les céréales; dans la montagne, il vivait de chasse; sur la côte, il faisait la pêche et la piraterie. Les femmes partageaient les plus pénibles travaux de l'agriculture, mais elles étaient les compagnes de leurs maris, et non leurs esclaves, comme les femmes gauloises. Ces peuples durs et opiniâtres résistèrent longtemps aux Romains, et ne furent soumis définitivement que sous Auguste. Le nom de Ligurie fut dès lors réservé au pays des Ligures italiens. Comprise d'abord dans la province de Gaule Cisalpine, elle devint au IVe siècle une province spéciale avec Milan pour capitale; elle s'étendait sur les deux rives du Pô supérieur et à l'O. de l'Adda, et se divisait en Ligurie plane au N. et Ligurie montagneuse au S. Enfin, du VIe au Xe siècle, la Ligurie plane garda seule son nom, et le pays au S. du Pô, ancien patrimoine des Ligures, fut compris dans la province des Alpes Cottiennes. V. Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois*.

Ligurienne (République). V. GÊNES.

Ligusticus sinus, nom ancien du golfe de Gênes.

Lilburne (JOHN), sectaire anglais, né dans le comté de Durham, 1618-1657, s'attacha au docteur Bastwick pour combattre la hiérarchie anglicane, fut condamné au fouet, 1637, et fut dès lors considéré comme un martyr par les dissidents. Rendu à la liberté par le Parlement, 1640, il reçut une indemnité de 3,000 liv. sterl., combattit dans les rangs des parlementaires, fut l'un des chefs des niveleurs, attaqua Cromwell et les chefs militaires, fut plusieurs fois accusé, emprisonné, et ne cessa de lutter, toujours courageux, et toujours turbulent.

L'Ile-Adam. V. VILLIERS.

L'Ile. V. ILE.

Lilio (LUIGI) ou *Aloysius Lilius*, médecin et astronome italien, né à Ciro (Calabre), venait de trouver le moyen de rectifier le calendrier, lorsqu'il mourut, en 1576. Son projet, présenté par son frère *Antonio*, fut accepté par Grégoire XIII, en 1582.

Lilio Girardi. V. GIRALDI.

Lille, en flamand *Ryssel*, en latin *Insula*, jadis *l'Isle*, ch.-l. du dép. du Nord, sur la Deule et le canal de la Sensée à la mer, par 50° 38′ 44″ lat. N. et 0° 43′ 37″ long. E., à 222 kil. N. de Paris, 275 par le chemin de fer du Nord; 162,775 hab. Place forte de 1re classe, qui est le boulevard de la frontière du Nord; quartier général de la 1re région militaire, siége d'une faculté des sciences et d'une école nouvelle de médecine, riches archives, bibliothèque. Ville d'industrie et de commerce; nombreuses filatures de coton et de lin, fabriques de fil, toiles, coutils, tulles, huile de colza, produits chimiques, ateliers de construction de machines, grande fabrication de dentelles dites de Flandre; commerce de sucre et d'alcool de betterave. — Lille se forma autour d'un château qui appartenait aux comtes de Flandre; ruinée par Philippe Auguste, elle fut relevée par la comtesse Jeanne de Flandre, qui lui donna sa constitution municipale. Philippe le Bel la prit sans pouvoir la garder; elle retourna au comté de Flandre et appartint successivement aux maisons de Bourgogne jusqu'en 1477, d'Autriche jusqu'en 1556, et d'Espagne. Louis XIV s'en empara en 1667, après un siége de 9 jours. Elle fut assiégée et prise, en 1708, par le prince Eugène, malgré l'héroïque défense du maréchal de Boufflers; en 1792, le duc de Saxe-Teschen, général des Autrichiens, la bombarda cruellement pendant 8 jours, sans pouvoir la prendre.

Lillebonne, *Juliobona*, ch.-l. de canton de l'arr. et à 35 kil. E. du Havre (Seine-Inférieure); 5,396 hab. Ruines d'un château bâti par Guillaume le Conquérant et d'un théâtre bâti par Jules César. Filatures de coton, calicots, indiennes.

Lillers, ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 kil. O. de Béthune (Pas-de-Calais); 7,003 hab. C'est là que fut creusé le premier puits artésien. Toiles, poteries, brasseries.

Lillo, bourg fortifié de Belgique, sur l'Escaut, dans la prov. et à 13 kil. N. O. d'Anvers. Construit en 1584, ce fort commande l'entrée du fleuve.

Lillo (GEORGE), auteur dramatique anglais, né à Londres, 1693-1739, d'abord joaillier, écrivit des pièces qui eurent du succès. Elles se recommandent par le naturel, la force et la moralité. *Le Marchand de Londres*, traduit en français, a été imité par Saurin, sous le titre de *Béverley*. Ses pièces ont été réunies en 2 vol., 1810.

Lilly ou **Lily** (JOHN), littérateur anglais, né dans le comté de Kent, en 1553 ou 1554, a acquis une certaine célébrité par ses ouvrages, écrits dans un style pédantesque, affecté, rempli d'hyperboles de mauvais goût. Ses pièces, imprimées de 1584 à 1601, eurent beaucoup de succès; ses admirateurs le placèrent même au-dessus de Shakspeare. Cependant son ouvrage le plus connu est *Euphues, the Anatomy of wit*, avec une suite, *Euphues and his England*, 1580-1581; c'est ce qui a fait donner le nom d'*Euphuisme* à ce style maniéré, imité des mauvais écrivains de l'Italie et de l'Espagne.

Lilly ou **Lily** (WILLIAM), astrologue anglais, né à Diceworth (Leicester), 1602-1681, commença à prédire l'avenir dès 1632, et eut bientôt une grande célébrité; il fut le Nostradamus de l'Angleterre; puritains et cavaliers lui apportaient leur offrande; Fairfax et Charles Ier le consultaient; le roi de Suède, Charles-Gustave, lui envoya une chaîne et une médaille d'or. Il a laissé de nombreux ouvrages de prophéties qui eurent beaucoup de succès et qui sont devenus rares.

Lily (WILLIAM), grammairien anglais, né dans le Hampshire, vers 1468, mort en 1522, séjourna cinq ans à Rhodes, puis à Rome, ouvrit le premier, à Londres, des cours publics de grec, et a écrit, entres autres ouvrages, *Brevissima institutio, seu ratio grammatices cognoscendæ*, 1513, excellent traité de grammaire dont la préface est de Wolsey et la syntaxe latine d'Erasme; il est encore en usage dans les écoles d'Angleterre.

Lilybée, *Lilybæum*, anc. port de Sicile, au N. O., près du cap du même nom (auj. cap *Boco*). Les Carthaginois y soutinrent, pendant la 1re guerre punique, un siége de 8 ans contre les Romains, 250-242 av. J. C. Auj. *Marsala*.

Lima, capitale du Pérou, sur le Rimac, à 10 kil. de l'Océan Pacifique, par 12° 2′ 34″ lat. S. et 79° 27′ 45″ long. O.; 160,000 hab. Citadelle, muraille bastionnée, arsenal. Archevêché, université, ch.-l. du dép du même nom. La ville est régulièrement bâtie; les maisons, faites de briques ou de bois, sont peintes et n'ont en général qu'un seul étage; les clochers et les dômes sont de bois revêtu de plâtre, à cause des tremblements de terre; mais l'intérieur est tout brillant d'argent, d'or et de diamants. On remarque, sur la grande place, le palais national, la cathédrale et l'archevêché. Les établissements publics sont nombreux et témoignent de l'esprit studieux des habitants. L'industrie consiste surtout dans le travail des métaux précieux. Le climat est doux, les orages sont inconnus, mais tous les ans se font sentir des secousses souterraines, particulièrement après la saison des brouillards. Les plus violentes ont lieu deux fois par siècle. Celle de 1746 détruisit 3,000 maisons; celle de 1828 fit périr plus de 1,000 personnes. Le commerce de Lima a diminué depuis les progrès de Valparaiso. Elle a été fondée par Pizarre, en 1535; le général Saint-Martin y a proclamé l'indépendance du Pérou, le 28 juillet 1821. Deux chemins de fer font communiquer la ville avec le Callao et Chorrilos.

Limaçol ou **Limisso**, port sur la côte S. E. de l'île de Chypre, dans la Turquie d'Asie, à 70 kil. de Nicosie. Evêché. Vins.

Limagne, *Alimania*, anc. pays de France, forme une partie du dép. du Puy-de-Dôme. C'est une vallée de 108 kil. de longueur du N. au S., sur 2 kil. de largeur, entre les monts Dômes et les monts du Forez. Les villes sont Aigueperse, Riom, Clermont, Billom, Issoire. Le terrain, le plus fertile de France, produit abondamment le blé, le seigle, etc.

Limay, ch -l. de canton de l'arr. et à 1 kil. E. de Mantes (Seine-et-Oise), sur la rive droite de la Seine, qui le sépare de Mantes; 1,575 hab.

Limborch (Philippe **Van**), théologien hollandais, né à Amsterdam, 1633-1712, fut ministre arminien et constamment défendit la tolérance. Parmi ses nombreux ouvrages, on remarque: *Theologia christiana*, 1686, in-4°; *de Veritate religionis christianæ*, 1687, in-4°; *Historia Inquisitionis, cui subjungitur liber sententiarum inquisitionis Tholosanæ ab anno* 1307 *ad* 1323, 1692, in-fol., etc.

Limbourg, prov. de Belgique, sur la rive gauche de la Meuse, bornée au N. par le Brabant sept. et le Limbourg hollandais, à l'O. par la prov. d'Anvers, au S. par la prov. de Liége, à l'E. par le Limbourg hollandais. Superficie, 2,412 kil. carrés; pop., 205,000 hab. Villes: *Hasselt*, ch.-l., Beverloo, Tongres, Saint-Trond, Maseyck, Lawfeld.

Limbourg, prov. des Pays-Bas, sur la rive droite de la Meuse, bornée au N. par le Brabant sept., à l'E. par la Gueldre et la Prusse rhénane, au S. par la prov. belge de Liége, à l'O. par la prov. belge de Limbourg. Superficie, 2,205 kil. carrés; pop., 235,160 hab. Villes: *Maëstricht*, ch.-l., Ruremonde et Vanloo. — Les deux provinces de Limbourg formaient autrefois le duché de Limbourg, créé au XIIe s. Il appartint, depuis 1330, aux ducs de Brabant, puis aux maisons de Bourgogne et d'Autriche. Les Français l'occupèrent en 1802, et en formèrent une partie du dép. de la Meuse-Inférieure. En 1815, il fut attribué au roy. des Pays-Bas, et les deux roy. de Hollande et de Belgique se le partagèrent par le traité du 19 avril 1839, après de longues discussions. Le pays, plat, marécageux, surtout au N., est arrosé par la Meuse et le Demer. Il est fertile en grains et a de beaux pâturages.

Limbourg, v. de Belgique, dans la prov. et à 26 kil. E. de Liége; 3,400 hab. Draps. Anc. capit. du duché de Limbourg, prise par les Hollandais en 1633, par les Français, en 1675, 1701, par les alliés en 1702.

Limbourg, v. de Prusse, sur la Lahn, à 33 kil. N. de Wiesbaden, dans l'anc. duché de Nassau; 3,600 hab. Evêché, cathédrale remarquable. Combat de 1796, où Jourdan fut repoussé par les Autrichiens.

Limerick, v. d'Irlande, capit. du comté du même nom, à 188 kil. S. O. de Dublin, sur le Shannon; 40,000 hab. Evêchés anglican et catholique. Commerce de bétail, beurre et blé; fabrique d'hameçons renommés, dits hameçons d'Irlande; toiles, lainages, papier. Assiégée par le roi Guillaume III elle fut prise en 1691. — Le comté de Limerick, dans le Munster, est entouré par ceux de Clare, Tipperary, Cork et Kerry. Il est très-fertile au centre, et compte 440,000 hab.

Limiers (Henri-Philippe **de**), historien, né en Hollande, de parents français réfugiés, mort en 1725, est un écrivain médiocre qui a publié l'*Histoire du règne de Louis XIV*, 1717, 7 vol. in-12, et 1719, 12 vol. in-12, compilation d'articles de gazettes; *Annales de l'histoire de la monarchie française jusqu'à Louis XV*, in-fol., etc.

Limisso. V. Limaçol.

Limmat, riv. de Suisse, affl de droite de l'Aar, sort du lac de Zurich, passe à Zurich, et a un cours rapide de 28 kil. V. Linth.

Limm-Fiord ou **Lym-Fiord**, golfe profond et marécageux, qui pénètre du Kattégat dans le Jutland (Danemark). Depuis 1824, il communique avec la mer du Nord, par un canal naturel ouvert par l'effort des eaux dans le banc de sable qui s'étend entre le fond du Limm-Fiord et la côte. Pêche abondante de harengs.

Limoges, *Lemovices*, *Augustoritum*, ch.-l. du départ. de la Haute-Vienne, à 381 kil. S. O. de Paris, sur la rive dr. de la Vienne, par 45° 49′ 52″ lat. N. et 1° 4′ 48″ long. O.; 59,011 hab. Evêché, Cour d'appel, siége de la 12e région militaire et de la 11e légion de gendarmerie; école préparatoire de médecine et de pharmacie, institut de sourds-muets; maison centrale de détention. Ville mal bâtie, maisons de bois sauf le rez-de-chaussée, boulevards bien plantés sur l'emplacement des fortifications, belles places d'Orsay et de Tocorny; cathédrale de Saint-Etienne, fontaine d'Aigouline, hôtel de ville. Manufactures de porcelaine renommée, fabriques de draps, flanelles, gants, fonderies, papeteries, fabriques d'instruments aratoires; commerce de chevaux, toiles, châtaignes, grains, eaux-de-vie; de manteaux dits *limousines*, d'articles de librairie, de fer, d'émaux. — Limoges, capit. des Lemovices, devint une grande ville au temps des Romains; elle fut saccagée par les Vandales, les Wisigoths et les Francs. Elle souffrit beaucoup dans la guerre entre Pepin le Bref et Waifer, duc d'Aquitaine, et fut détruite par les Normands. Conquise par Du Guesclin sous Charles V, elle fut prise d'assaut par le Prince Noir, qui ordonna l'incendie de toutes les maisons et le massacre de tous les habitants. Patrie du pape Clément VI, du chancelier d'Aguesseau, de l'orateur Vergniaud, du maréchal Jourdan, et de fameux ouvriers émailleurs, dont les ouvrages sont très-recherchés.

Limogne, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 36 kil. S. E. de Cahors (Lot); 1,458 hab.

Limonest, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 10 kil. N. O. de Lyon (Rhône); 1,212 hab.

Limours, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 16 kil. E. de Rambouillet (Seine-et-Oise); 1,211 hab. Ecole modèle d'agriculture; pépinières, poteries. Limours possédait un château royal, bâti sous François Ier, qui fut habité par la duchesse d'Etampes, par Diane de Poitiers et par le cardinal de Richelieu. Il est ruiné.

Limousin, anc. province française, qui formait le grand gouvernement militaire du même nom et la généralité de Limoges. Il était borné au N. par la Marche, à l'O. par l'Angoumois et le Périgord, au S par le Quercy, à l'E. par l'Auvergne; capit. Limoges. Il comprenait: le *Haut-Limousin*; v., Limoges, Chalus et Pompadour; le *Bas-Limousin*; v., Tulle, Brive-la-Gaillarde, Uzerche, Ussel, ch.-l. du duché de Ventadour, Turenne, ch.-l. de la vicomté du même nom, Noailles et Ayen, ch.-l. de duchés. Cette province, confisquée par Philippe Auguste sur Jean sans Terre, fut rendue par saint Louis à Henri III, roi d'Angleterre, et reprise par Charles V. La vicomté de Limoges ne fut réunie que par Henri IV, en 1589, et la vicomté de Turenne fut achetée par Louis XV, en 1738. Elle a formé les dép. de la Haute-Vienne et de la Corrèze.

Limoux, ch.-l. d'arr. du dép. de l'Aude, à 30 kil S. O. de Carcassonne, par 43°3′15″ lat. N. et 0°7′9″ long. O., sur l'Aude; 6,661 hab. Collége, chapelle de Notre-Dame de Limoux. Vin blanc, dit *blanquette de Limoux*; manuf. active de draps; commerce de vins, huile, savon. Anc. capit. du Razès.

Lin (Saint), né à Volterra, aurait été, suivant des traditions contestées, le coadjuteur, puis le successeur de saint Pierre, à Rome, en 66; il serait mort en 78. Les écrits qu'on lui attribue sont apocryphes. On le fête le 23 septembre.

Linacre (Thomas), médecin anglais, né à Cantorbéry, vers 1460, mort en 1524, après avoir étudié en

Italie, surtout à Florence, devint médecin de Henri VII et de Henri VIII, eut la principale part à la fondation du Collége des Médecins et en fut le premier président. Considéré comme l'un des plus illustres érudits de l'époque, il a traduit le traité de Proclus, *De Sphæra*, plusieurs traités de Galien, et il a écrit : *De Emendata latini sermonis Structura Lib. VI*, recueil de savantes réflexions, 1524, et *Eléments de la Grammaire anglaise*, 1524, traduits en latin par Buchanan.

Linange, en allem. *Leiningen*, anc. comté souverain d'Allemagne, dans le Palatinat du Rhin. Il y a aujourd'hui des princes et des comtes de Linange, dont les domaines, répandus en Bavière, dans le grand-duché de Bade et en Prusse, sont médiatisés.

Linarès, v. d'Espagne, dans la prov. et à 30 kil. N. O. de Jaen (Andalousie); mines de plomb, de cuivre et d'antimoine; 7,000 hab.

Lincoln, v. d'Angleterre, capit. du comté de Lincoln, à 211 kil. N. de Londres, sur la Wytham ; 27,000 hab. Belle cathédrale gothique, belle bibliothèque, palais de Jean de Gaunt, fils d'Edouard III. Défaite de Louis de France, fils de Philippe Auguste, par Henri III, en 1216. — Le comté de Lincoln est situé entre ceux d'York, de Nottingham, de Leicester, de Rutland, de Northampton, de Cambridge et de Norfolk; il touche à l'E. à la mer du Nord ; 412,000 hab. Il comprend 3 districts, Lindsey, Kesteven et Holland. Sol fertile, élève de beaux moutons.

Lincoln (Abraham), président des Etats-Unis, né le 12 février 1809, dans le Kentucky, fit d'abord tous les métiers, comme presque tous les gens de l'Ouest; il conduisit un *flat-boat* (bateau plat) sur le Mississipi; il se fit *rail-splitter*, coupa et scia du bois pour les clôtures des fermes de l'Illinois ; c'est dans les forêts, parmi les champs, qu'il prit le goût de l'indépendance et le respect du travail. Il fit lui-même son éducation et sa fortune, étudia le droit, devint avocat et entra dans la carrière politique. Membre de l'assemblée législative de l'Illinois, il siégea au congrès, 1848-49, mais il disputa vainement, en 1858, le titre de sénateur à M. Stephen Douglas. Ses qualités remarquables, l'activité tenace, la volonté inébranlable de son caractère, jointes à une grande bonté et à un amour profond de la patrie américaine, l'avaient déjà rendu populaire. *L'honnête vieux Abe* (diminutif d'Abraham), comme on l'appelait familièrement, fut choisi pour candidat à la présidence par le parti républicain et abolitioniste; il fut élu le 9 novembre 1860. Cette élection fut le signal de la guerre civile ; dès le 20 décembre, la Caroline du Sud donna le signal de la séparation; son exemple fut suivi par les Etats du Sud, qui, dès le 4 fév. 1861, formèrent à Montgomery une *confédération* indépendante. Lincoln avait mesuré d'avance la tâche terrible qui allait lui incomber : « Je ne sais pas, disait-il à ses amis de Springfield, en les quittant, si je vous reverrai jamais. Un devoir m'est imposé, plus grand peut-être que celui qui a été imposé à aucun citoyen depuis les jours de Washington. C'est de Dieu que, comme lui, j'attends mon appui. » Après avoir échappé à une tentative d'assassinat, en passant à Baltimore, il prit, le 4 mars, possession du pouvoir. Il trouva le trésor vide, des traîtres partout, point d'armée, les chambres divisées, l'opinion publique hésitant. Il annonça sa ferme intention de pourvoir par tous les moyens, et au besoin par la force, au rétablissement de l'Union. La prise du fort Sumter, à Charleston, par les confédérés, commença les hostilités, 12 avril. Lincoln fut l'âme, la tête, le bras d'un grand peuple. Il n'hésita pas à user de tous les droits que la constitution donnait au président ; on eut confiance dans son honnêteté et dans son amour pour sa patrie. Dès la fin de l'année, les enrôlements s'élevèrent à 600,000 hommes; puis on vota, juillet 1862, la loi de conscription, et le Nord appela aux armes plus de 2 millions d'hommes; la marine militaire compta 589 bâtiments, montés par 70,000 marins. Lincoln appela aux affaires les plus capables, aussi bien parmi les démocrates que parmi les républicains. En même temps, il ordonnait, sans consulter le congrès, la reddition des commissaires du Sud, saisis sur un navire anglais; il obtenait la suspension de l'*habeas corpus*, révoquait des généraux populaires, proclamait la loi martiale, en un mot exerçait les pouvoirs les plus étendus, par dévouement à la cause qu'il avait juré de défendre. Avant la guerre, la dette publique n'existait pas, les impôts étaient modérés ; au mois de mars 1865, la dette s'élèvera à 2,757,253,275 dollars et les impôts de toute nature auront été multipliés. Pendant que les armées se combattaient avec des succès divers sur une immense étendue de pays ; pendant que Washington était plusieurs fois menacée par les confédérés victorieux, Lincoln, entraîné par la nécessité, poursuivait l'abolition de l'esclavage ; en janv. 1862, l'esclavage est aboli dans le district fédéral, moyennant indemnité ; puis on déclare qu'il ne pourra pas être introduit dans les territoires ; enfin le bill de confiscation du 22 juillet donne 60 jours aux rebelles pour poser les armes ; passé ce temps, leurs biens seront confisqués et leurs esclaves rendus à la liberté Le 22 septembre 1862, le président proclame l'affranchissement de tous les noirs, et il leur ouvre aussitôt les rangs de l'armée. « En donnant la liberté à l'esclave, « disait Lincoln, le 1er décembre, nous assurons la li« berté à ceux qui sont libres. » Le président n'avait pas craint de destituer le général démocrate, Mac Clellan, qui fatiguait le gouvernement de ses plaintes; il saura, à force de persévérance, trouver des généraux plus dociles, qui donneront la victoire à la cause de l'Union. Après le grand succès de Meade à Gettysburg, 3 juillet 1863, Lincoln put dire sur les tombes de ceux qui avaient succombé : « Dieu aidant, la nation renaîtra dans « la liberté, et le gouvernement du peuple par le peuple, « pour le peuple, ne périra point sur cette terre ! »

Les campagnes de 1864 et 1865 furent décisives ; Lincoln ordonna l'exécution d'un plan concentrique, qui devait enfermer les confédérés dans les environs de Richmond, leur capitale; Sherman, Sheridan, Butler, surtout Grant, l'exécutèrent avec résolution, malgré l'énergique résistance du général Lee et les efforts désespérés de Jefferson Davis, le président du Sud. Lincoln, malgré la candidature opposante de Mac Clellan, fut réélu, le 8 novembre 1864, à une immense majorité: il avait réuni 213 voix contre 21. Enfin, les victoires de Grant à Pétersburg et près de Richmond, et la capitulation de Lee, amenèrent la fin de la guerre civile. Elle était terminée depuis cinq jours seulement ; le 14 avril 1865, Lincoln assistait dans sa loge à une représentation au théâtre de Ford, à Washington. Un misérable, Wilkes Booth, ancien acteur, partisan fanatique de la cause du Sud, l'assassina d'un coup de revolver, sauta de la loge sur la scène et parvint à s'enfuir. Les assassins furent poursuivis; Booth se cassa une jambe en tombant de cheval, fut atteint dans une grange et tué d'un coup de carabine. Ses complices, et ceux qui avaient essayé de tuer le ministre Seward, furent arrêtés et condamnés au supplice. La renommée de Lincoln a été consacrée en Europe, comme aux Etats-Unis ; *il a été de la race des vrais grands hommes qui mettent le génie ou la foi, féconde comme le génie, au service du devoir*. (M. Dauban.)

Lindau, v. de Bavière, dans le cercle de Souabe-et-Neubourg, sur trois petites îles du lac de Constance ; 3,000 hab. C'est un des entrepôts du commerce de l'Allemagne avec la Suisse . poissons, houblon, kirsch. Elle a possédé une abbaye de chanoinesses nobles, dont l'abbesse était princesse de l'Empire.

Linde (Samuel-Bogumil), né à Thorn, 1771-1847, obtint en 1792 la chaire de langue et de littérature polonaise à Dresde, fut bibliothécaire à Vienne, à Varsovie, fut député de Praga à la diète de 1830, et a laissé un *Dictionnaire de la Langue Polonaise*, Varsovie, 1807-1814, 6 vol. in-4°.

Lindenau (Bernhard-Auguste de), astronome allemand, né à Altenbourg, 1780-1854, remplaça son ami le baron de Zach à l'observatoire de Seeberg, près de Gotha ; fut ministre du duc de Saxe-Gotha, 1820, ministre de l'intérieur du royaume de Saxe et président du conseil, mais ne cessa de cultiver et de protéger l'astronomie. On lui doit : *Tables barométriques pour faciliter le calcul des nivellements*, 1809 ; *Tabulæ Veneris*, *Tabulæ Martis*, travail qui obtint, en 1811, de l'Institut de France le prix Lalande ; *Histoire de l'Astronomie pendant les dix premières années du* xixe *s.*, etc.

Lindenbrog (Erpold), historien allemand, né à Brême, 1540-1616, a écrit : *Histoire de la guerre des Cimbres*, 1589, in-4°; *Historica narratio de origine gentis Danorum*, 1603, in-4°; il a publié *Rerum germanicarum septentrionalium Scriptores*, in-fol., ouvrages plusieurs fois réimprimés.

Lindenbrog (Frédéric), fils du précédent, né à Hambourg, 1573-1647, a publié des éditions de Térence, d'Ammien Marcellin, de Paul Warnefrid, de Jornandès, etc. ; il a publié le *Liber legis salicæ*, texte révisé du temps de Charlemagne, 1602, in-4°, et le *Codex legum antiquarum*, 1613, in-fol., collection inférieure à celles de Canciani et de Georgisch.

Lindesness, cap de Norvége, au N. de l'entrée du Skager-Rack, par 57° 58′ lat. N. et 4° 45′ long. O. Ce cap doit être regardé comme l'extrémité de la chaîne des Dofrines, qui séparent, dans la Scandinavie, les versants de la mer du Nord et de la Baltique.

Lindet (Robert-Thomas), né à Bernay, 1743-1825, était curé à Bernay, lorsqu'il fut élu député du clergé aux États-généraux. Il vota avec le côté gauche, fut élu évêque de l'Eure, mars 1791, se maria publiquement, novembre 1792, fut élu à la Convention, vota la mort de Louis XVI, puis renonça à l'épiscopat, novembre 1793. Il défendit son frère, accusé en 1795, fut membre du Conseil des Anciens, vécut dans la retraite depuis 1798, fut frappé par l'ordonnance de 1816, mais put rentrer en France.

Lindet (Jean-Baptiste-Robert), frère puîné du précédent, né à Bernay, mort en 1825, avocat, fut député à l'Assemblée législative et à la Convention. Il fit le rapport sur les crimes imputés à Louis XVI, et vota sa mort. Ennemi des Girondins, il proposa l'organisation du tribunal révolutionnaire, fut membre du comité de salut public, fut spécialement chargé des subsistances et rendit des services. Il montra de la modération durant les missions qu'on lui confia, juin et juillet 1793, dans les départements de la Normandie et de la Bretagne. Il ne prit aucune part aux luttes qui amenèrent le 9 thermidor, défendit habilement les comités en 1795, fut dénoncé comme un des auteurs de l'insurrection du 1er prairial an III, fut impliqué dans la conspiration des Babouvistes, mais fut acquitté. Il fut ministre des finances en 1799, et vécut dans la retraite depuis le 18 brumaire.

Lindos, ville ancienne, de l'île de Rhodes, sur la côte S. E.

Lindpaintner (Pierre-Joseph), compositeur allemand, né à Coblentz, 1791-1856, a été l'un des premiers parmi les compositeurs de l'école allemande moderne. Ses opéras, depuis *Démophon*, 1811, jusqu'à *Timoclée*, 1853, ont été bien accueillis, surtout *le Vampire*, 1818, et le ballet de *Joko*. Sa musique d'église, messes, psaumes, oratorios, a contribué beaucoup à sa réputation; mais c'est surtout par ses chansons et par ses chœurs qu'il est devenu populaire.

Lindsay (Sir David), poëte écossais, né dans le comté d'Haddington, 1490-1557, d'une noble famille, fut page d'honneur de Jacques V, plus tard, roi d'armes; il embrassa la cause de la Réforme, et attaqua le clergé dans de vives satires. Ses poëmes ont été populaires; on cite surtout: *le Rêve, la Requête au roi, la Complainte de Papingo, la Satire des trois États, l'Histoire et le testament du squire Meldrum*, etc. La meilleure édition de ses *Œuvres* est celle de Chalmers, 1806, 3 vol. in-8°.

Lindsey (Robert **Bertie,** comte de), né à Londres, 1582-1642, filleul d'Élisabeth, apprit la guerre en Hollande, devint grand chambellan en 1605, et fut nommé grand amiral par Charles Ier. Au début de la guerre civile, il fut général en chef des royalistes, mais on ne l'écouta pas, et il se fit tuer à Edgehill.

Linga ou **Lingga,** une des îles de la Sonde, à l'E. de Sumatra; 15,000 hab. Elle forme un petit état vassal des Hollandais; cap., Koualo-Daï.

Lingam, dieu hindou de la puissance créatrice et de la reproduction.

Lingard (John), historien anglais, né à Winchester, 1771-1851, d'une famille catholique, fut prêtre à Newcastle-sur-Tyne. Il se fit connaître par plusieurs écrits de polémique religieuse, mais il a conquis sa renommée par deux ouvrages importants d'histoire : *Antiquités de l'Église anglo-saxonne*, 2 vol. in-8°, 1809, ouvrage de grande érudition, traduit en français par A. Cumberworth, 1828; et *Histoire d'Angleterre, depuis la première invasion des Romains jusqu'à la révolution de 1688*, qui a eu de nombreuses éditions depuis 1825. Cette histoire, faite d'après les sources originales, d'un style clair et correct, sans prétentions à la profondeur et à l'élévation, est écrite au point de vue catholique, sans que l'auteur soit jamais injuste ou violent. Elle a été traduite par de Roujoux et Améd. Pichot, 14 vol. in-8°, par L. de Wailly, avec continuation de Th. Lavallée, 6 vol. in-18.

Lingelback (Jean), peintre flamand, né à Francfort, 1625-1687, passa plusieurs années en France et en Italie, mais vécut en Hollande, et a imité les maîtres flamands. Ses paysages, foires, hôtelleries, marchés, ports de mer, sont d'un agréable effet et d'une grande variété; sa touche est fine et légère; les décorations, les ornements sont d'un charme particulier. Le musée du Louvre possède plusieurs de ses tableaux remarquables.

Lingen, v. de Prusse, sur le canal de l'Ems, à 60 kil. N. O. d'Osnabrück, dans l'anc. roy. de Hanovre; 3,000 hab. Toiles, fils. Anc. ch.-l. de comté, prise par les Espagnols en 1605, par l'évêque de Munster en 1674.

Lingendes (Jean de), poëte français, né à Moulins, vers 1580, mort en 1616, fut un écrivain agréable par la douceur et l'élégance de ses vers. On a de lui des stances, des sonnets, une *Ode à Marie de Médicis*, une traduction en prose des *Épîtres d'Ovide*, 1615, in-8°, etc.

Lingendes (Claude de), cousin du précédent, né à Moulins, 1591-1660, de l'ordre des jésuites, devint supérieur de la maison professe de Paris. Il a prêché avec succès et a passé pour un des premiers modèles de la chaire française. On a de lui : *Conciones in Quadragesimum*, 1663, 4 vol. in-8°; l'édition française, *Sermons pour tous les dimanches du Carême*, 1666, 2 vol. in-8°, est une imitation imparfaite des sermons écrits en latin.

Lingendes (Jean de), parent des précédents, né à Moulins, 1595-1665, fut le précepteur du comte de Moret, aumônier de Louis XIII, évêque de Sarlat et de Mâcon. Il eut de la réputation comme prédicateur, et a laissé des *Oraisons funèbres*, parmi lesquelles on cite celle de *Victor-Amédée, duc de Savoie*, et celle de *Louis XIII*.

Lingons, tribu de l'anc. Gaule, entre les Senons, les Séquanes et les Éduens; ch.-l., *Lingones* ou *Andomatunum* (Langres). Ils furent compris dans la Lyonnaise 1re. Une partie de la tribu émigra en Italie avec des Boïens et des Anamans, au VIe s. av. J. C., et s'établit dans le delta du Pô.

Linguet (Simon-Nicolas-Henri), avocat et publiciste, né à Reims, 1736-1794, après de brillantes études au collége de Beauvais, à Paris, suivit le duc de Deux-Ponts en Pologne, le prince de Beauvau en Portugal, étudia à Madrid la littérature espagnole, et se fit recevoir avocat à Paris, en 1764. Il eut de brillants succès, et l'on vante ses plaidoyers pour le duc d'Aiguillon et le comte de Morangiès. Mais il s'attira beaucoup d'ennemis par sa présomption et son esprit railleur; il se fit rayer du tableau des avocats, en 1774; échoua, lorsqu'il se présenta à l'Académie française, et se vengea en attaquant la plupart des écrivains. Il se fit journaliste, et rédigea le *Journal politique et littéraire;* il perdit son privilége en 1776. Après avoir parcouru plusieurs pays étrangers, il publia en Angleterre des *Annales politiques*, qui le firent mettre à la Bastille, puis exiler à Rethel, quand il revint en France. A Bruxelles, il gagna la faveur de Joseph II, qui lui donna des lettres de noblesse, mais il défendit contre lui les insurgés des Pays-Bas, et se fit chasser des États autrichiens. Il reparut à Paris en 1791, attaquant les colons de Saint-Domingue, puis dénonçant, en 1792, le ministre Bertrand de Molleville. Il n'en fut pas moins condamné par le tribunal révolutionnaire pour *avoir encensé les despotes de Vienne et de Londres.* Il avait du talent, un esprit fin et mordant, mais il aimait trop les paradoxes et le scandale; il a beaucoup écrit, mais peu de ses œuvres sont vraiment remarquables. Les principales sont : *Histoire du siècle d'Alexandre le Grand*, 1762, in-12; *la Dîme royale, avec de courtes réflexions sur ce qu'on appelle la contrebande*, 1764; *le Fanatisme des philosophes*, 1764, in-8°; *Nécessité d'une réforme dans l'administration de la justice*, 1764, in-8°; *Socrate*, tragédie en 5 actes, 1764; *Hist. des Révolutions de l'empire romain depuis Auguste jusqu'à Constantin*, 2 vol. in-12; *Théorie des lois civiles*, 1767, 2 vol. in-12; *Histoire impartiale des jésuites*, 1768, in-8°; *Théâtre espagnol*, traduit en français, 1768, 4 vol. in-12; *Histoire universelle du XVIe siècle*, 1769, 2 vol. in-12; *Mémoires et plaidoyers*, 1773, 7 vol. in-12; *Annales politiques, civiles et littéraires du XVIIIe siècle*, 19 vol. in-8°; *Réflexions sur la lumière*, 1787, in-8°; *Examen des ouvrages de Voltaire*, 1788, in-8°; *Mémoires sur la Bastille*, etc., etc.

Linière (François **Payot de**), poëte, né à Paris, 1628-1704, eut du succès dans la société, mais fut maltraité par Boileau, dont il avait critiqué les vers sur le passage du Rhin. Il attaqua Chapelain, et est l'auteur de l'ingénieuse *Parodie de quelques scènes du Cid*, attribuée à Boileau. Ses chansons et ses épigrammes sont disséminées dans les recueils du temps.

Linkœping, v. de Suède, ch.-l. du département ou lan du même nom, au N. du Gothland; 7,000 hab. Évêché, cathédrale remarquable. — Le lan de Linkœping touche à la Baltique à l'E., et au lan de Nikœping

au N. et de Calmar au S.; 265,000 hab. Sol boisé et parsemé de lacs. On l'appelle encore *Œstergothland.*

Linley (Thomas), compositeur anglais, né à Wells vers 1725, mort en 1795, reçut des leçons de l'italien Paradisi, organisa des concerts, exploita, avec son gendre Sheridan, le théâtre de Drury-Lane, et composa des ouvrages dramatiques (*la Duègne, le Camp, le Carnaval de Venise, Selima et Azor, Tom Jones*, etc.), remarquables par leur originalité et leur mélodie.

Linlithgow, v. d'Ecosse, capit. du comté du même nom, à 27 kil. O. d'Edimbourg; 4,000 hab. Château fort où naquit Marie Stuart. — Le comté de Linlithgow ou West-Lothian touche au Forth au N. et aux comtés de Lanark, d'Edimbourg et de Dumbarton; 31,000 hab. Houille, plomb argentifère. V. pr., Bathgate.

Linné (Charles), en latin *Linnæus*, botaniste suédois, né à Rœshult (Smaland), 1707, mort à Upsal le 10 janvier 1778, fils d'un pasteur luthérien, eut de bonne heure un goût prononcé pour les fleurs, et, protégé par Stobœus et Olaüs Celsius, put suivre les cours de l'université d'Upsal. Il se lia avec le naturaliste Artedi, et conçut dès lors l'idée de classer les plantes d'après des considérations tirées des étamines et des pistils; ce système ingénieux parut dans l'*Hortus Uplandicus*, en 1731. Il fut chargé par Rudbeck de le suppléer dans sa chaire d'Upsal; puis fut envoyé en Laponie par l'Académie des sciences de Stockholm pour une mission scientifique; après une exploration de la Dalécarlie, 1734, il se rendit à Lubeck, à Hambourg, en Hollande, où il se fit recevoir docteur en médecine; il obtint l'amitié de Boerhaave, de Gronovius, de Burmann, du riche banquier Cliffort. Il publia à Leyde, en 1735, le *Systema naturæ*, ouvrage qui a eu 14 éditions, et dans lequel les trois règnes sont distribués d'après la méthode linnéenne. Alors parurent également les *Fundamenta botanica*, la *Bibliotheca botanica*, l'*Hortus Cliffortianus*, la *Flora laponica*, les *Genera plantarum*, la *Critica botanica*, les *Classes plantarum*, les *Fragmenta Methodi naturalis*, 1736-1738. Il revint en Suède par la France, où il fut élu membre correspondant de l'Académie des sciences. De retour à Stockholm, il fut nommé professeur à l'école des mines, puis médecin de l'amirauté; enfin, il succéda à Rosen dans la chaire de botanique à l'Université d'Upsal. Dès lors, sa célébrité fut immense, de nombreux disciples propageaient ses doctrines ou étaient chargés de missions scientifiques dans les pays lointains; son influence sur eux était toute-puissante, comme le prouve la publication des *Amœnitates Academicæ*, recueil de 150 dissertations inspirées par lui. Sa correspondance était très-vaste; il était regardé comme le premier botaniste de l'Europe. Son principal titre de gloire est la création d'une langue scientifique et d'une méthode ingénieuse pour la botanique; il comprenait toute l'importance de la méthode naturelle, et l'on peut dire, après lui, qu'il a travaillé toute sa vie pour la préparer et pour la découvrir; ses travaux, comme ceux de Haller, de Bernard de Jussieu, d'Adanson, ont rendu possible l'œuvre de Laurent de Jussieu. Comme minéralogiste, il a dirigé l'attention des naturalistes sur les formes des cristaux; comme zoologiste, on lui doit d'ingénieuses classifications. Il a donné une impulsion puissante à toutes les sciences naturelles. Comme écrivain, il a tout sacrifié à la concision; chez lui, autant de faits que de mots. Aussi fut-il recherché et honoré par les souverains comme par les académies, anobli, nommé chevalier de l'Etoile polaire, et, lorsqu'il mourut, Gustave III prononça son éloge devant les Etats du royaume. Ses ouvrages sont très-nombreux, et la plupart ont eu plusieurs éditions; parmi les plus importants on cite: *Hortus Uplandicus*, Upsal, 1731; *Systema naturæ*, Leyde, 1735; *Fundamenta botanica*, Amsterdam, 1736; *Genera plantarum*, Leyde, 1737, huit éditions du temps de Linné; *Viridarium Cliffortianum*, Amsterdam, 1737; *Corollarium generum et methodus sexualis*, Leyde, 1737; *Flora Laponica*, Amst. 1737; *Critica botanica*, Leyde, 1737; *Hortus Cliffortianus*, Amst., 1737, in-fol.; *Classes plantarum*, Leyde, 1738; *Oratio de memorabilibus in insectis*, Stockholm, 1739; *Flora Suecica*, Leyde, 1745; *Animalia Sueciæ*, Stockholm, 1745; *Fauna Sueciæ*, 1746; *Philosophia botanica*, 1751; *Species plantarum*, 1753, 2 vol. in-8° (la meilleure édition est de 1764); *Genera Morborum*, Upsal, 1763, etc., etc., etc.

Linnich, v. de Prusse, arr. et à 30 kil. N. d'Aix-la-Chapelle, prov. du Rhin; 3,000 hab. Victoire remportée par Gérard, duc de Berg, sur Egmont, comte de Gueldre, en 1444, le jour de la Saint-Hubert; le vainqueur fonda l'ordre de Saint-Hubert en mémoire de sa victoire.

Linois (Charles-Alexandre-Léon **Durand,** comte de), marin français, né à Brest, 1761-1848, entra dans la marine à quinze ans, se forma dans la guerre d'Amérique, lutta courageusement contre les Anglais pendant les guerres de la Révolution, et fut plusieurs fois prisonnier. Contre-amiral en 1799, commandant en second de l'escadre de Ganteaume, il remporta une belle victoire sur les Anglais dans la baie d'Algésiras, le 6 juillet 1801. Il fut pris de nouveau en 1806, et ne recouvra la liberté qu'en 1814. Il fut nommé gouverneur de la Guadeloupe par Louis XVIII, mais fut révoqué l'année suivante et mis à la retraite. On lui donna le titre de vice-amiral honoraire en 1825.

Linosa, *Ægusa*, île de la Méditerranée, dans le canal de Malte; 12 kil. de tour, inhabitée. Elle appartient à l'Italie.

Linth, riv. de Suisse, descend du Dodiberg, forme le lac de Wallenstadt, en sort à Wesen, et se perd dans le lac de Zurich après un cours de 60 kil. Au sortir de ce lac, elle prend le nom de *Limmat.* Les bords de la Linth ont été illustrés par les victoires de Masséna, de Soult et de Molitor sur les Austro-Russes, en 1799.

Lintz ou **Linz,** v. d'Autriche, sur la rive droite du Danube, capit. de la Haute-Autriche, ch.-l. du cercle de la Mühl; 35,000 hab. Elle est défendue par 32 tours reliées entre elles par un chemin couvert et formant un grand camp retranché qui ferme la route de Munich à Vienne. Evêché; église de Saint-Ignace, tombeau de Montecuculli; manufacture impériale de tapis. Prise par les Franco-Bavarois, en 1741.

Linus, personnage probablement fabuleux, que les Grecs disaient fils d'Apollon et de Calliope; Argos, Thèbes, Chalcis en Eubée se disputaient l'honneur de posséder son tombeau. Peut-être son nom vient-il d'une sorte de chanson plaintive (λίνος). On attribuait à Linus l'invention des Θρῆνοι ou chants de deuil. Suivant une tradition béotienne, Linus aurait été tué par Apollon, à qui il disputait le prix de la poésie.

Lion (Golfe du), *Gallicus sinus, Leonis sinus;* il est situé dans la Méditerranée occid. et forme, sur les côtes de France, un arc de cercle dont la convexité est tournée vers le N. L'entrée est marquée à l'O. par le cap Creus, à l'E. par le cap Sicié près de Toulon. Les côtes sont basses, sablonneuses et bordées d'étangs maritimes dont les principaux sont ceux de Leucate, de Sigean, de Thau, de Maguelonne, de Mauguio, de Valcarez et de Berre. Le mistral y rend la mer agitée, et les ports sont rares et d'une entrée difficile. Le Rhône, en transportant des sables, les amoncelle à ses embouchures et les pousse vers la haute mer; mais le courant, qui règne dans la Méditerranée de l'E. à l'O., et le vent du S., les repoussent vers le golfe du Lion, et les étendent le long de ses rivages. Ainsi se forme une bande sablonneuse qui s'élargit de plus en plus, ensable les ports et rend presque impossible la création de nouveaux abris. Aigues-Mortes, où saint Louis s'embarqua, est aujourd'hui à plus d'un kil. du rivage, et Collioure et Port-Vendres, creusés à grands frais sous le roi Louis-Philippe, sont déjà presque inabordables. Il est question de profiter de l'étang de Berre pour créer, à l'E. du golfe et du Rhône, un vaste port marchand.

Lion-d'Angers (Le), ch.-l. de canton de l'arr. et à 14 kil. S. E. de Segré (Maine-et-Loire), près du confl. de l'Oudon avec la Mayenne; 2,752 hab. Bestiaux, cidre.

Lion Néerlandais (Ordre du), fondé en 1815, par Guillaume Ier, roi des Pays-Bas, pour le mérite civil. Croix à quatre branches, suspendue à un ruban bleu foncé avec bande orange; d'un côté, est un lion couronné, de l'autre ces mots : *Virtus nobilitat.* — Lion de Zæhringen (Ordre du), fondé, en 1812, par le grand-duc de Bade, en souvenir de la maison de Zæhringen, d'où il descendait. Croix d'or, suspendue à un ruban vert bordé d'orange; l'écusson porte les armes de la maison de Bade, les ruines du château de Zæhringen et un lion.

Lion (Le), constellation du Zodiaque, entre l'Ecrevisse et la Balance.

Lionne (Hugues **de**), homme d'Etat, fils d'un conseiller au parlement de Grenoble, qui fut évêque de cette ville et bon géomètre, naquit à Grenoble, en 1611. Neveu et commis d'Abel Servien, il s'attacha de bonne heure à la fortune de Mazarin, travailla sous sa direction, fut chargé, en 1642, de terminer le différend entre le pape et le duc de Parme, au sujet du duché de Castro, fut conseiller d'Etat, en 1643, et grand-maître des cérémonies des ordres du roi en 1653. Il fut ambassadeur

à Rome, 1655, ministre plénipotentiaire à Madrid, 1658, puis à Francfort, au moment de l'élection de Léopold Ier. Il prit une grande part au traité des Pyrénées, devint ministre d'État, et fut chargé des affaires étrangères, de 1661 jusqu'à sa mort, en 1671. Il montra alors la plus grande capacité diplomatique; car ces dix années ne furent qu'une négociation continuelle, et Lionne réussit dans toutes ses entreprises. Il plaça bien haut en Europe le gouvernement de Louis XIV, prépara le succès de la guerre de Dévolution, 1667-68, et après avoir isolé l'Espagne, travailla à isoler la Hollande; il rompit la Triple Alliance de La Haye et obtint la neutralité de l'Autriche par un traité secret. Il mourut au moment où la guerre allait commencer contre les Hollandais. Il a laissé des *Mémoires*, qui, sont comme sa correspondance, très-instructifs, très-clairs, mais écrits avec diffusion. Il connaissait parfaitement bien les hommes et les cours étrangères; mais il était paresseux et aimait trop le plaisir. C'est néanmoins l'un des grands ministres du règne.

Lionnet. V. Livon VI.

Lionnois (Jean-Joseph **Bouvier**, dit l'abbé), né à Nancy, 1730-1806, dirigea un pensionnat avec succès et écrivit plusieurs ouvrages d'éducation. On lui doit : *Tableaux historiques, généalogiques et géographiques*, 1766, gr. in-fol.; *Histoire des villes vieille et neuve de Nancy, depuis sa fondation jusqu'en* 1788, Nancy, 3 vol. in-8°. etc.

Lipari (Iles), anc. *îles d'Eole* ou *de Vulcain*, archipel de la mer Méditerranée, situé à 40 kil. N. de la Sicile. Les principales sont : Lipari, Vulcano, Stromboli, Panaria et Alicuri; 25.000 hab. Sol volcanique; un volcan en activité, le Stromboli; terre très-fertile; sel, soufre, alun, pierre ponce. *Lipari* (anc. *Lipara*), la plus importante, a 48 kil. carrés et 20.000 hab. Sa capitale, Lipari, a 16,000 hab.; évêché; port médiocre, commerce de raisins et de figues.

Lippa, v. d'Autriche, comitat de Temes, cercle au delà de la Theiss, roy. de Hongrie, sur le Maros; 8,000 hab. Grès, argile à poteries; vins, maïs.

Lippe, *Luppia*, riv. d'Allemagne, affl. de droite du Rhin, naît dans l'Egge-Gebirge près de Lippspring, passe près de Paderborn, à Lippstadt, Hamm et Wesel, près de laquelle elle finit, après un cours de 165 kil. de l'E. à l'O. Elle a donné son nom à un département du 1er Empire français, ch.-l. Munster.

Lippe-Detmold, principauté allemande qui fait partie du nouvel Empire d'Allemagne. Elle touche à l'E. à la principauté de Waldeck, et est entourée partout ailleurs par la Prusse. Superficie, 1.134 kilom. carrés; popul. 112,500 hab., selon le recensement de déc. 1876. Le pays est traversé par la forêt de Teutberg et arrosé par la Lippe et la Werra. Fabr. de lin; commerce de bois et de chevaux. Budget de 1875 : 840,896 marcs de revenu (le marc d'Allemagne vaut 1 fr. 25 c.); dette en 1875 : 1.372.000 marcs. L'armée se recrutait par la conscription, avec faculté de remplacement. Le service était de 4 ans; elle comprend un bataillon d'infanterie de 1,100 hommes. L'instruction est donnée par 2 lycées, 5 colléges, 124 écoles primaires et une école primaire normale. Villes : Detmold, Lemgo. — La seigneurie de Lippe remonte au XIIe s., jusqu'à Bernard de Lippe, en 1129. Bernard VIII prit le titre de comte, au XVIe s. Son fils, Simon VI, est le fondateur de la maison qui règne aujourd'hui. Ses trois fils fondèrent les lignes de *Lippe-Detmold*, *Lippe-Brake* et *Lippe-Buckebourg* ou *Schaumbourg-Lippe*. A l'extinction de la ligne de Brake, en 1705, ses possessions furent partagées entre les deux autres. En 1720, Simon-Henri-Adolphe, comte de Lippe-Detmold, fut créé prince de l'Empire par Charles VI. En 1807, Paul-Alexandre-Léopold devint prince souverain et entra en cette qualité dans la Confédération germanique, en 1815. En 1866, son fils, le prince Léopold, entra dans la Confédération du Nord, formée le 24 août sous l'hégémonie de la Prusse.

Lippe-Schaumbourg. V. Schaumbourg-Lippe.

Lippi (Frà Filippo), peintre, né à Florence, 1412-1469, fit profession dans le couvent *del Carmine* à Florence, fut pris par des pirates, revint travailler dans sa patrie, enleva une jeune religieuse, qu'il ne voulut pas ensuite épouser, et mourut empoisonné. On admire encore ses fresques, surtout celles du chœur de la cathédrale de Prato et celles de la cathédrale de Spolète. Ses tableaux sont nombreux dans la plupart des villes d'Italie; ses têtes sont presque toutes des portraits d'une grande vérité; on loue chez lui la richesse de la composition, la fraîcheur du coloris, la vigueur de la touche. Le Louvre possède *la Nativité de Jésus-Christ* et *Deux saints abbés adorant Jésus*. Michel-Ange l'a beaucoup imité.

Lippi (Filippino), fils du précédent, peintre de l'école florentine, né à Prato, 1460-1505, eut une vie aussi honorable que celle de son père avait été dissolue. Il fut l'élève de Diamante et de Botticello. Il se distingua par le charme de ses paysages et surtout par ses délicieuses arabesques ou *grotteschi*. Il acheva les fresques de la chapelle des Brancacci à Florence, et décora la chapelle des Caraffa à l'église della Minerva de Rome; à Florence, il peignit la chapelle des Strozzi. On a de lui plusieurs bons tableaux à Florence, à Lucques, à Munich, à Berlin.

Lippstadt, v. forte, sur la Lippe, qui appartient moitié à la Prusse, moitié à la principauté de Lippe-Detmold; 5.000 hab. Commerce de jambons de Westphalie, de grains et de toiles.

Lips (Jean-Henri), graveur et dessinateur suisse, né près de Zurich, 1758-1817, travailla plus de 20 ans sous la direction de Lavater, puis en Allemagne se fit connaître par un grand nombre de compositions originales.

Lipse (Juste), érudit belge, né à Isque (Brabant), 1547-1606, petit-neveu de Martin *Lipse*, qui fut en correspondance avec Erasme, eut une intelligence précoce; à douze ans, il composait des discours académiques. Il étudia chez les jésuites de Cologne, à l'université de Louvain; il perdit de bonne heure ses parents et sa fortune; il s'attacha au cardinal Granvelle, en lui dédiant son premier ouvrage, *Variæ Lectiones*, 1567. Il alla à Rome, consultant les bibliothèques les précieux manuscrits, les érudits les plus célèbres; puis, il visita l'Allemagne et fut nommé professeur d'histoire et d'éloquence à Iéna; mais il retourna dans sa patrie, dès 1575. Les vicissitudes de la guerre le forcèrent à se retirer en Hollande, où il accepta, en 1579, une chaire d'histoire à l'université de Leyde. Il se plaça alors au premier rang des professeurs et des publicistes; mais des opinions qu'il avait émises dans son livre, *les Politiques*, lui suscitèrent des ennemis; il s'éloigna, et, en 1592, vint s'établir à Louvain, où il eut une chaire d'histoire et où Philippe II le nomma historiographe de la couronne. Sa réputation grandit encore, et il partagea, avec Isaac Casaubon et Joseph Scaliger, les honneurs du *triumvirat* littéraire de son siècle. Excellent latiniste, travailleur enthousiaste, critique plein de goût et de méthode, il a rendu de grands services aux études de l'antiquité, et plusieurs de ses traités resteront des modèles. Son souvenir est populaire en Belgique, et les habitants d'Isque lui ont élevé une colonne monumentale, en 1853. Parmi ses nombreux ouvrages, réunis, pour la plupart, en 1637, à Anvers, 4 vol. in-fol., à Wesel, 1675, 4 vol. in-8°, citons seulement : *Antiquarum Lectionum Libri V, Epistolarium Quæstionum Libri V, Satyra Menippæa sive Somnium, Saturnalium sermonum Libri duo, De Amphitheatro Liber, Leges regiæ et decemvirales, Politicorum sive civilis doctrinæ Libri sex, De una Religione, De Militia romana Libri V, De Magistratibus veteris populi romani, De Magnitudine romana*, etc., etc.

Lipsia, *Leipzig*, en latin moderne.

Liptau, comitat hongrois, dans le cercle en deçà du Danube; 100,000 hab.; ch.-l., Szent-Miklos. Sol montagneux; mines d'or, d'argent, de cuivre et de fer.

Liré, bourg de France, de l'arrond. et au N. O. de Cholet (Maine-et-Loire). Patrie de J. Du Bellay; 2,475 hab.

Liria, v. d'Espagne, dans la province de Valence; 7,000 hab. Marbres; fabr. de savons, toiles et poterie. Erigée en duché par Philippe V en faveur du maréchal de Berwick.

Liris, auj. *Garigliano*, riv. de l'Italie ancienne, entre le Latium et la Campanie, passait à Frégelles et se jetait dans la mer Tyrrhénienne près de Minturnes. Horace l'appelle *le fleuve qui sommeille* (taciturnus amnis); il a en effet, comme les autres cours d'eau de ce versant, un lit plat et des bords marécageux sur lesquels il s'épanche.

Liron (Dom Jean), érudit, né à Chartres, 1665-1749, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, mit en ordre les archives de Marmoutiers, fut bibliothécaire de l'abbaye de Saint-Vincent, au Mans, a travaillé aux premiers volumes de l'*Histoire littéraire de la France*, et a écrit de nombreux ouvrages : *Apologie pour les Armoricains et pour les Eglises des Gaules*, 1708, in-12; *Dissertation sur le temps de l'établissement des Juifs en France*, 1708, in-8°; *Les Aménités de la critique*, 1717, 2 vol. in-12; *Bibliothèque Chartraine*, 1719, in-4°; *Singularités historiques et littéraires*, 1734-1740, 4 vol. in-12, etc.

Lisbonne, en latin *Olisippo*, en portugais *Lisboa*, capitale du royaume de Portugal, ch.-l. de la province d'Estrémadure, sur la rive droite du Tage et près de l'océan Atlantique, par 38°42′24″ lat. N. et 11°28′45″ long. O.; 224,000 hab. Siége du gouvernement et des principales autorités civiles et militaires du royaume; archevêché. Elle couvre sept collines et s'étend le long du Tage sur une longueur d'environ 12 kil. L'estuaire du fleuve forme le port qui peut contenir 1,200 vaisseaux, mais dont l'accès est difficile. Lisbonne, presque détruite par le tremblement de terre de 1755, qui fit périr 35,000 personnes, fut relevée de ses ruines par le ministre Pombal. Elle renferme trois parties: *Alfamor*, *Bairro Alto* et *Melo*, outre les grands faubourgs de *Junqueira*, d'*Alcantara*, de *Belem* et de *Campo Grande*. On y remarque la place du Commerce, près du Tage, où se trouvent la bourse, la douane, la maison des Indes, l'intendance de la marine, la municipalité et la bibliothèque. Sur la place du Rocio sont établis les ministères dans l'ancien palais de l'Inquisition. Lisbonne possède deux arsenaux pour la marine et l'armée, des chantiers de construction, une corderie royale, une fonderie de canons, plusieurs hôpitaux, une manufacture royale de soieries, plusieurs théâtres parmi lesquels celui de San-Carlos, et un grand nombre de fabriques et de manufactures. Commerce de vins, huiles, vinaigres, citrons, oranges, liége, laines, etc., etc. La ville est défendue du côté de la mer par des forts, dont les principaux sont la tour de Belem, le fort d'Area, celui de San-Juliao, la tour de Velha et le fort de Bugio. — Lisbonne, colonie romaine sous le nom de *Felicitas Julia*, fut occupée par les Wisigoths et conquise par les Maures en 716. Alphonse Ier la prit et en fit sa capitale. Elle fut occupée par les Français en 1807 et évacuée en 1808. Patrie de saint Antoine de Padoue, patron du Portugal, et du Camoëns.

Lisburn, v. d'Irlande, sur le Lagan, dans le comté d'Antrim, à 12 kil. S. O. de Belfast; 5,000 hab. Manufactures de mousselines imprimées, fabr. de toiles.

Lisfranc (Jacques), chirurgien, né à Saint-Paul-en-Jarrest (Loire), 1790-1847, docteur à Paris, en 1813, fut médecin militaire à Metz, puis entra à l'Hôtel-Dieu où Dupuytren fut son maître. Agrégé, membre de l'Académie de médecine, chirurgien à l'hôpital de la Pitié, il fit des cours publics, qui eurent de la vogue. Il eut une grande réputation comme chirurgien opérateur, inventa plusieurs procédés chirurgicaux, et a laissé une *Clinique chirurgicale*, 3 vol. in-8°; un traité des *Maladies de l'Utérus*, et un *Précis de Médecine opératoire*, 2 vol. in-8°, qui est resté inachevé.

Lisieux, ch.-l. d'arrondissement du Calvados, à 49 kilomètr. E. de Caen, sur la Touques, par 49°8′50″ de latitude N. et 2°6′36″ de longitude O.; 18,396 hab. Cathédrale remarquable avec une chapelle bâtie par l'évêque Pierre Cauchon. Fabr. importantes de draps, flanelles, molletons, toiles, cretonnes et fils à la mécanique; filatures de coton, de laine et de lin. — Lisieux, *Lexovii*, était un municipe romain; au moyen âge, elle fut fortifiée et devint le siége d'un évêché. Henri V, roi d'Angleterre, la prit en 1415, et Charles VII la reprit en 1448.

Lisle (Claude **de**), géographe, né à Vaucouleurs, 1644-1720, fils d'un médecin, d'abord avocat, vint à Paris où il fit des cours d'histoire et de géographie. On a de lui: *Relation historique du royaume de Siam*, 1684; *Atlas historique et généalogique*, 1718, in-4°; *Abrégé de l'histoire universelle*, 1731, 7 vol. in-12; *Introduction à la Géographie, avec un traité de la Sphère*, 1746, 2 vol. in-8°, etc.

Lisle (Guillaume **de**), géographe, fils du précédent, né à Paris, 1674-1726, de bonne heure connu par ses travaux géographiques, entra à l'Académie des sciences en 1702, publia une centaine de cartes spéciales et particulières, pour la géographie ancienne et moderne, reçut le titre de premier géographe du roi, 1718, et a inséré plusieurs mémoires dans le *Recueil de l'Académie des sciences*.

Lisle (Joseph-Nicolas **de**), astronome, frère du précédent, né à Paris, 1688-1768, reçut les conseils de J.-Dominique Cassini, et commença une série d'observations intéressantes au Palais du Luxembourg. Il visita l'Angleterre, et s'établit en Russie, 1726; il fonda à Saint-Pétersbourg une école d'astronomie, et revint en France, 1747. Il recommença ses observations sur une plate-forme de l'hôtel de Cluny, et fut créé astronome général de la marine. On a de lui plusieurs mémoires et surtout: *Mémoires pour servir à l'histoire et aux progrès de l'Astronomie, de la Géographie et de la Physique*, Saint-Pétersbourg, 1738, in-4°; *Mémoire sur les nouvelles découvertes au nord de la mer du Sud*, 1752-1753, in-4°, etc.

Lismore, v. d'Irlande, dans les comtés de Waterford et de Cork, à 178 kil. S. O. de Dublin, près du Blackwater; 3,000 hab. Magnifique château fondé par le roi Jean et récemment restauré; canal latéral au Blackwater. Patrie de Congrève.

Lismore, l'une des îles Hébrides, sur la côte O. de l'Ecosse, dans le golfe de Linnhe. Elle a 1,400 hab. et fait partie du comté d'Argyle. Anc. siége de l'évêché d'Argyle.

Lisola (François-Paul, baron de), publiciste et diplomate, né à Salins, 1613-1675, avocat à Besançon, fut forcé de s'enfuir en Allemagne et se mit au service de Ferdinand III et de Léopold, qui lui confièrent plusieurs missions diplomatiques. Il écrivit contre Louis XIV plusieurs pamphlets, qui firent beaucoup de bruit: *Bouclier d'Etat et de justice contre le dessein manifestement découvert de la monarchie universelle, sous le vain prétexte des prétentions de la reine de France*, 1667, in-12; *Suite du Dialogue sur les droits de la reine*, 1667 et 1668; *Le Politique du temps*, 1671; *Dénoûment des intrigues du temps*, 1672; *La Sauce au verjus* contre le négociateur français Verjus, 1674, etc.

Lissa, *Issa*, île de l'archipel Illyrien, dans l'Adriatique, à l'O. de l'île de Lesina; 6,000 hab. Pêche de sardines; récolte de vins, olives et amandes; ch.-l., Lissa, port sur la côte N. O. Prise par les Anglais en 1807; bataille navale de 1810, gagnée par les Français sur les Anglais; bataille navale de 1866, gagnée par les Autrichiens sur les Italiens.

Lissa, v. de Prusse, dans la Posnanie, à 64 kil. S. O. de Posen; 9,000 hab. Colléges catholique et israélite. Château des princes Sulkowski. Patrie du roi Stanislas Leczinski.

Lissa, v. de Prusse. V. Leuthen.

List (Frédéric), économiste allemand, né à Reutlingen, 1789-1846, enseigna l'économie politique à Tubingue, 1817, fut membre de la chambre de Wurtemberg, et, à propos d'une pétition malsonnante, fut condamné en 1822 à dix ans de réclusion. Il se retira aux Etats-Unis, écrivit un ouvrage contre le libre échange, eut une mission à Paris en 1830 et fut consul d'Amérique à Leipzig, 1833. Il eut, l'un des premiers, l'idée du Zollverein, et fonda le *Zollvereinblatt* pour soutenir l'union douanière de l'Allemagne. Il se tua d'un coup de pistolet dans le Tyrol. Il a écrit: *Sur un Réseau de chemins de fer à construire en Saxe pour servir de base à un réseau embrassant toute l'Allemagne*, 1833; *Système national d'Economie politique*, 1841, etc; Ses *Œuvres complètes* ont paru à Stuttgart, 1850-51, 3 vol. in-8°.

Lit de Justice. On appelait ainsi, dans l'ancienne monarchie, une séance solennelle du Parlement où le roi siégeait sur un trône, qu'on appelait lit dans le vieux langage, entouré des grands du royaume et des ducs et pairs. On parle déjà des *lits de justice* sous Charles V et même sous Philippe VI; c'était d'abord lorsqu'il s'agissait de rendre la justice dans des circonstances solennelles; mais, plus tard, lorsque le Parlement, par l'usage du droit d'enregistrement et du droit de remontrances, eut certaines attributions politiques qui lui permettaient de résister aux édits royaux, le roi tenait une séance royale, dans un cérémonial déterminé; on lisait les édits; les gens du roi donnaient leurs conclusions, puis, le chancelier, recueillant les voix pour la forme, prononçait la formule de l'enregistrement. Ces *lits de justice* étaient regardés comme des espèces de coups d'État qui violaient les droits du Parlement. Ils se tinrent à Paris jusqu'au XVIIIe siècle; Louis XV tint plusieurs lits de justice à Versailles.

Litana (Forêt), dans l'Italie ancienne, sur les frontières de la Ligurie et de l'Etrurie. Les Gaulois Cisalpins y battirent deux fois les Romains, en 215 et en 193 av. J. C.

Litchfield, v. des Etats-Unis, à 53 kil. N. de New-Haven (Connecticut); 7,000 hab. Horlogerie.

Liternum, petite ville de l'Italie anc. près de l'embouchure du Liris et de Minturnes, en Campanie. Scipion l'Africain y possédait une villa, où il mourut.

Lites, *liti*, classe inférieure d'hommes chez les Francs. Elle tenait le milieu entre les hommes libres, les colons et les esclaves.

Lithuanie, en allemand *Lithauen*, région du S. E. de la mer Baltique, forma d'abord un grand duché indé-

pendant, qui fut ensuite uni à la Pologne. Elle est aujourd'hui partagée entre la Prusse, dont dépendent 420,000 hab., et la Russie, qui a 5,400,000 hab. Villes : Vilna, Grodno. Sol plat, couvert de forêts et de marécages, formant un plateau de 100 m. de hauteur, arrosé par la Duna, le Niémen, le Bug, le Pripet et le Dniéper. Climat humide, fortes chaleurs, froids extrêmes; pâturages excellents, belle et nombreuse race de chevaux, bœufs et moutons; récoltes abondantes de seigle, orge, froment, avoine et blé sarrasin; terrain mal cultivé. Immenses forêts de pins résineux, de chênes, de tilleuls et d'ormes où se trouvent en grande quantité les ours, les loups, les sangliers, les canards et les gélinottes; les aurochs sont peu nombreux.— L'histoire de la Lithuanie est fort obscure jusqu'au XIII^e siècle. En 1240, Ringold, grand-duc de Lithuanie, possédait en outre la Samogitie, la Podlésie, etc. Gedemyn, un de ses successeurs, bâtit Vilna et prit Kiev. Son petit-fils, Jagellon, épousa Hedwige, fille et héritière de Louis, roi de Pologne et de Hongrie, en 1386, et se fit baptiser. En 1413, la Lithuanie fut réunie à la Pologne par un acte de la diète de Vilna, et en 1569 on convint à la diète de Lublin que les deux peuples auraient le même prince, un seul sénat et une même chambre des nonces ou députés. Mais la noblesse seule prit les mœurs et le langage des Polonais; le peuple garda son idiome, le paysan ne fut jamais serf de corps et professa la religion grecque. Aussi, lors des partages de la Pologne, les Lithuaniens furent assez disposés à se séparer d'une nation avec laquelle ils ne s'étaient pas confondus. Aujourd'hui le mot Lithuanie n'a plus qu'une valeur historique; elle comprend en Russie les six gouvernements de Kowno, Vilna, Vitepsk, Mohilev, Minsk et Grodno.

Little-Rock ou **Arkopolis,** v. des Etats-Unis, sur l'Arkansas, capit. de l'Etat d'Arkansas, à 1,725 kil. S. O. de Washington; 10,000 hab. Evêché catholique. Ville fondée en 1790.

Littleton (Francis), jurisconsulte anglais, né à Frankley (Worcester), à la fin du XV^e siècle, mort en 1481, fut shérif du comté de Worcester et juge à la cour des plaids communs, sous Edouard IV. Il est auteur d'un excellent traité sur les *tenures* ou mouvances des fiefs, que l'on regarde comme la base des lois qui régissent la propriété en Angleterre. Cet ouvrage a eu de nombreuses éditions; l'édition originale parut en français, probablement à Rouen ; l'édition de 1788, in-fol., est très-estimée. On connaît aussi les *Anciennes lois des Français, conservées dans les coutumes anglaises, recueillies par Littleton*, avec les notes de Houard, 1779, 2 vol. in-4°.

Liuva I^{er}, roi des Wisigoths d'Espagne, successeur d'Athanagilde, 567-572, s'établit à Narbonne, et chargea son frère Leuvigilde de pacifier et de gouverner l'Espagne.

Liuva II, roi des Wisigoths, 601-603, succéda à son père Récarède et fut assassiné par Witeric.

Livadie, nom de la Grèce continentale sous la domination turque. Elle s'étendait au S. d'une ligne tirée du golfe d'Arta au golfe de Volo, jusqu'au golfe de Patras et à l'isthme de Corinthe.

Livadie, *Lebadea*, ville de Grèce, à 86 kil. N. O. d'Athènes, dans le nome d'Attique-et-Béotie; 10,000 hab. Là se trouve l'antre de Trophonius, où l'on rendait des oracles. Le lac Topolias ou de *Livadie* (lac Copaïs) y reçoit la riv. *Livadie* (Hercyna).

Livah, nom donné par les Turcs aux subdivisions des vilayets ou pachaliks. Les livahs, appelés aussi *sandjakats*, sont administrés par des *begs* ou *beys*.

Livarot, ch.-l. de canton de l'arr. et à 22 kil. S. O. de Lisieux (Calvados), sur la Vie; 1,761 hab. Fromages renommés.

Livenza, *Liquentia*, riv. d'Italie, passe à Sacile et se jette dans l'Adriatique à Santa-Margarita, après un cours de 75 kil. du N. O. au S. E. Elle coule entre la Piave et le Tagliamento.

Liverdun, bourg de l'arr. et à 20 kil. N. de Toul (Meurthe-et-Moselle). Jadis place fortifiée.

Livernon, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 18 kil. N. O. de Figeac (Lot) ; 820 hab.

Liverpool, v. d'Angleterre, dans le comté de Lancastre, à 59 kil. O. de Manchester, à 313 kil. N. O. de Londres, sur la rive droite de la Mersey et près de son embouchure dans la mer d'Irlande; 80,000 hab. en 1801, 444,000 en 1861, 516,000 en 1875. Institut royal des belles-lettres et des sciences appliquées, lycée, athénée, avec deux belles bibliothèques. Riche jardin botanique. Musée d'antiquités égyptiennes. On y remarque la Bourse avec une statue de Nelson, l'hôtel de ville, et surtout les docks pourvus d'immenses magasins. Liverpool est le centre des relations entre l'Angleterre et les Etats-Unis, et le port d'importation des cotons de l'Inde, de l'Egypte, de la Chine, de la Turquie, du Brésil et des Etats-Unis. Cette ville est le point de départ et d'arrivée d'un grand nombre de lignes régulières de paquebots à voile et à vapeur pour les Etats-Unis, le Mexique, les Antilles et l'Amérique centrale, le Brésil, la Plata et la côte d'Afrique. C'est par là que s'exportent les produits de l'industrie de Manchester et du comté de Lancastre. C'est là que s'embarquent pour les Etats-Unis la plupart des émigrants anglais, irlandais et allemands. Le mouvement de la navigation au long cours compte 5,000 entrées et 5,000 sorties de navires, jaugeant 6 millions de tonneaux ; le cabotage se fait par 19,500 navires d'une capacité de 3 millions de tonneaux. Le chiffre annuel des affaires dépasse 3 milliards. Liverpool n'est pas seulement un entrepôt, c'est aussi une immense usine : on y fabrique des machines à vapeur ; il y a des fonderies de fer, des forges, des raffineries de sucre et de très-importantes savonneries. Liverpool n'était au XV^e siècle qu'un petit bourg, et ne comptait, en 1700, que 5,000 hab. La ville s'agrandit et s'enrichit par la traite des nègres, et le voisinage des grands centres de l'industrie cotonnière a achevé son immense fortune. En 1842, un incendie l'a ravagée.

Liverpool, v. de la Nouvelle-Ecosse (Amérique anglaise), au S. O. d'Halifax. — V. de l'Australie, à l'O. de Sydney.

Liverpool (Charles **Jenkinson,** baron **Hawkesbury,** comte de), homme d'Etat anglais, né dans le comté d'Oxford, 1727-1808, se fit connaître par des articles au *Monthly Review* et par des brochures politiques. Secrétaire intime de lord Bute, il entra à la chambre des Communes, 1761, et devint sous-secrétaire d'Etat, puis secrétaire de la trésorerie. Sous l'administration de lord North, il fut vice-trésorier d'Irlande, clerc des rôles d'Irlande, maître de la monnaie, secrétaire de la guerre. Il fit partie du ministère de Pitt, fut chancelier du duché de Lancastre, 1786, et fut élevé à la pairie. Il fut toujours dévoué à la politique personnelle du roi ; ce fut la cause principale de sa fortune. On a de lui : *Collection de traités de* 1648 *à* 1783, 3 vol. in-8°.

Liverpool (Robert **Banks-Jenkinson,** comte de), homme d'Etat anglais, fils du précédent, 1770-1828, vit à Paris la prise de la Bastille, se déclara l'ennemi de la révolution française et fut nommé à la chambre des Communes dès 1791. Il se plaça au premier rang des conservateurs, se distingua par son éloquence et son habileté, reçut des places lucratives, et, en 1801, devint secrétaire d'Etat pour les affaires étrangères dans le cabinet d'Addington; il avait alors le titre de *lord Hawkesburg ;* il signa le traité d'Amiens, sans croire à la paix et sans la vouloir ; il refusa de rendre Malte, ce fut l'occasion d'une nouvelle lutte, 1803. Il fut ministre de l'intérieur dans le cabinet de Pitt, devint en 1806 gardien des *Cinque-Ports*, et fut premier ministre en 1812. Il resta au pouvoir jusqu'en 1827, eut à lutter contre les crises financières et industrielles, qui suivirent la paix de 1815, repoussa l'émancipation des catholiques, la réforme électorale, et soutint jusqu'à la fin son rôle de ministre conservateur intelligent et relativement modéré. Frappé d'apoplexie, il fut remplacé par Canning en 1827.

Livertad ou **Libertad,** le plus septentrional des départ. du Pérou. Ch.-l., *Truxillo ;* v. pr., Caxamarca, Payta.

Livie, *Livia Drusilla*, née en 56 av. J. C., morte en 29 ap. J. C., fille de Livius Drusus Claudianus, qui se tua pour échapper aux fureurs des triumvirs, épousa Tiberius Néron, qui fut à son tour proscrit par Octave. Elle était déjà mère d'un fils, qui fut Tibère, et enceinte d'un autre enfant, qui fut Drusus, lorsque Octave força Tiberius à la lui donner comme femme. Dès lors l'histoire de Livie se confond avec celle d'Auguste; elle exerça sur lui l'ascendant d'une haute raison et le charme d'une humeur facile, égale et complaisante ; active et réservée, elle l'aida à gouverner ; indulgente à son égard, elle dirigea sa maison de manière à lui faire honneur et à éviter tout reproche et tout soupçon. Elle n'oublia jamais les intérêts de ses fils, et, après la mort de Drusus, prépara l'avènement de Tibère. Elle voulut dominer son fils ; de là des reproches et des luttes entre la mère et le fils; Tibère n'osa pas cependant se révolter contre elle, et préféra s'éloigner de Rome.

Livie, *Livia Livilla*, fille du premier Drusus, sœur de Germanicus, née 10 av. J. C., morte 31 ap. J. C., épousa le fils de Tibère, Drusus. Séduite par Séjan, elle empoisonna son mari, en 23; le crime ne fut révélé à Tibère qu'à la chute du tout-puissant ministre, qui avait en vain demandé sa main. Elle fut mise à mort par l'ordre de l'empereur ou périt de faim dans le cachot où sa mère Antonia l'avait renfermée.

Livingston (William), littérateur américain, né à Albany, 1723-1790, s'occupa d'abord de poésie, fonda un recueil de critique littéraire, écrivit dans plusieurs journaux politiques, fut délégué au congrès en 1774, fut gouverneur de l'Etat de New-Jersey, et siégea à la Convention fédérale, en 1787. On lui doit : *Revue des opérations militaires au nord de l'Amérique*, de 1753 à 1758.

Livingston (Robert), de la famille du précédent, né à New-York, 1746-1813, d'abord avocat, fut membre du congrès de Philadelphie, et contribua à la rédaction de la déclaration d'indépendance. En 1780, il fut secrétaire des affaires étrangères, puis fut chancelier de l'Etat de New-York. Il négocia, à Paris, en 1802, l'acquisition de la Louisiane. Il aida Fulton de sa bourse et de son crédit, et s'occupa des perfectionnements à introduire dans l'agriculture. On a de lui : *Examen du gouvernement d'Angleterre, comparé aux institutions des Etats-Unis*.

Livingston (Edouard), frère du précédent, né dans l'Etat de New-York, 1764-1836, avocat à New-York, membre du congrès en 1794, fut l'un des soutiens de Jefferson, et fut nommé par lui procureur-général de l'Etat de New-York, puis fut élu maire de cette grande ville. Il alla ensuite s'établir à la Nouvelle-Orléans, comme avocat; il contribua à la défense du pays contre les Anglais, en 1814. Membre de l'assemblée de la Louisiane, il fut chargé, en 1821, de rédiger les lois de cet État, et il publia quatre codes, formant un système complet de législation criminelle; ils sont réunis en un volume in-8°, 1833, et ont été adoptés par plusieurs autres Etats. Membre du sénat, en 1829, il fut secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, sous la présidence de Jackson, puis envoyé en France comme ministre plénipotentiaire, 1833, afin de poursuivre le recouvrement des sommes que réclamait son pays. Après bien des difficultés et des ennuis, il obtint une indemnité de 25 millions. L'Académie des sciences morales l'avait nommé associé étranger.

Livius Andronicus, Salinator. V. Andronicus, Salinator.

Livius Titus. V. Tite Live.

Livius Drusus. V. Drusus.

Livon ou **Léon,** rois d'Arménie, de la dynastie des Rhoupéniens : — *Livon* Ier, 1123-1141, combattit Bohémond II, prince d'Antioche, et les Grecs, qui le firent prisonnier; il mourut à Constantinople; — *Livon* II, régna de 1185 à 1219; — *Livon* III, de 1269 à 1288; — *Livon* IV, de 1305 à 1308; — *Livon* V, de 1320 à 1342, réclama vainement les secours des chrétiens d'Occident, et fut assassiné par ses sujets; avec lui finit la dynastie des Rhoupéniens.

Livon VI ou **Lionnet,** dernier roi d'Arménie, de la famille de Lusignan, vaincu par les musulmans, fut pris par eux, 1375; puis, délivré par l'entremise du roi de Castille, Jean Ier, il vint en France, où Charles VI lui donna l'hôtel de Saint-Ouen près de Saint-Denis, avec une pension de 12,000 livres; il fut également bien traité par Richard II, roi d'Angleterre, mais ne put obtenir les secours des princes chrétiens, et mourut à Paris en 1393. C'est le dernier roi d'Arménie.

Livonie, une des trois provinces allemandes des bords de la Baltique, dans la Russie, au S. de l'Esthonie, au N. O. de la Courlande, sur les rives du golfe de Riga, où la grande île d'Œsel lui appartient. Superficie, 47,029 kil. carrés; popul., 1,000,000 hab. Sol plat, sablonneux et marécageux, entrecoupé de collines au S. Le principal fleuve est la Duna. Climat rigoureux, variable, et cependant assez salubre. Cultures de seigle, d'orge et de blé sarrasin, qui alimentent de nombreuses distilleries d'eau-de-vie du pays. Récolte de lin, chanvre, houblon et légumes. Forêts considérables, beaux bois de mâture. Bêtes fauves de toute nature; chevaux et bétail médiocres. La population se compose, au N., d'Esthoniens parlant le finnois, et, au S., de Lettons ou Latiches, parlant le letton. La noblesse, le clergé et une partie de la population des villes sont allemands. Les paysans sont libres, mais ne peuvent encore posséder de biens immobiliers. La religion du pays est le luthéranisme. La Livonie a conservé ses états provinciaux, son droit particulier, ses magistratures urbaines et certains privilèges. Capit., Riga; v. princ., Pernau, Fellin, Dorpat ou Derpt, Dunamünde. — Ce pays fut découvert au XIIe s. par des marchands de Brême, converti par les Danois et les Hanséatiques au XIIIe, et devint le domaine des chevaliers Porte-Glaive, créés en 1201. Au XVIe s., l'ordre fut sécularisé. Le tzar Ivan IV l'envahit en 1559, et les Russes la partagèrent avec les Suédois. La paix de Nystadt, 1721, la donna tout entière à Pierre le Grand.

Livonie (Golfe de). V. Riga (Golfe de).

Livonnière (Claude **Pocquet de**), jurisconsulte, né à Angers, 1652-1726, fut avocat à Paris, se fit des ennemis en écrivant les portraits de quelques-uns de ses confrères (ouvrage publié par Lambert dans son *Histoire littéraire de Louis XIV*, 1751), revint à Angers, 1680, et fut conseiller au présidial, puis professeur de droit français à la faculté d'Angers, 1689, et recteur de l'Université. On lui doit : *Coutume du païs et duché d'Anjou*, 1725, 2 vol. in-fol.; c'est un beau travail; *Traité des fiefs*, 1729, in-4°; *Traité du droit français*, qui est en partie de son fils aîné, Gabriel.

Livonnière (Claude-Gabriel **Pocquet de**), jurisconsulte et érudit, né à Angers, 1684-1762, avocat à Paris, professeur de droit français à Angers, d'une immense érudition, a pris part à la Collection des Pères, à celle des Bollandistes, à la *Gallia christiana*, aux recueils de Moréri, de Nicéron, de Goujet, à l'*Histoire littéraire*, aux *Monuments français* de Montfaucon, etc. La Bibliothèque d'Angers possède de lui plusieurs manuscrits importants sur l'histoire de l'Anjou.

Livourne, en italien *Livorno*, v. du roy. d'Italie, sur la mer Tyrrhénienne, à 130 kil. O. S. O. de Florence, ch.-l. de la prov. du même nom; 81,000 hab., dont 17,000 juifs. Place fortifiée, évêché, école latine, école de marine. Ville bien bâtie et pavée de dalles; les principaux monuments sont le dôme, élevé sur les plans de Vasari, la synagogue, l'aqueduc construit sous Léopold II, en 1792, le magasin des huiles, bâti sous Cosme III, en 1705. Livourne est une place de commerce considérable depuis la déchéance de Pise au XVIe s. Le mouvement des affaires est d'environ 260 millions; les relations les plus suivies sont établies avec l'Angleterre, Marseille, l'Algérie, le Levant et la Russie. Exportations : chiffons pour faire du papier, vêtements confectionnés pour l'Orient, soies grèges, chapeaux de paille, marbre, fruits, huile, pâtes d'Italie. Importations: draps, produits manufacturés anglais et français, vins de France, céréales, coton et café. Industrie : cordages, bijoux de corail, fruits confits, liqueurs, papier, essence de roses. Livourne fut occupée par les Français en 1796, et devint le ch.-l. du dép. de la *Méditerranée*. — La prov. de *Livourne* a 326 kil. carrés et 119,000 hab.

Livrade (Sainte-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 10 kil. O. de Villeneuve (Lot-et-Garonne), près du Lot; 2,900 hab. Commerce de prunes d'Agen.

Livradois, anc. pays de France, dans la Basse-Auvergne, fait aujourd'hui partie du départ. du Puy-de-Dôme; le ch.-l. était *Ambert*.

Livre, poids des anciens Romains; elle était divisée en 12 onces et valait environ 326 grammes. — La *livre de Paris*, en France, divisée en 2 marcs, 16 onces, 128 gros, 392 deniers, 9,216 grains, valait environ 489 grammes et demi.

Livre, monnaie. La *livre tournois* (d'abord frappée à Tours) était divisée en 20 sous, de 4 liards ou 12 deniers chacun; la *livre parisis*, frappée à Paris, valait 25 sous tournois et fut supprimée en 1667. — La *livre sterling*, en Angleterre, est une monnaie de compte qui vaut 20 shillings.

Livre d'or, registre où étaient inscrits en lettres d'or les noms des familles patriciennes, à Gênes, Bologne, Lucques, Milan, Florence, etc. Le plus célèbre est celui de Venise, où, depuis 1297-1315, on mit les noms des Vénitiens qui avaient fait partie du Grand-Conseil. A l'âge de 25 ans, tous ceux dont les noms se trouvaient sur le livre d'or avaient le droit d'entrer dans cette assemblée aristocratique de la république. Il fut détruit en 1797.

Livre rouge, nom donné à 3 vol. in-4°, reliés en maroquin rouge, où se trouvaient inscrites les dépenses particulières de Louis XV et de Louis XVI. Il fut communiqué au comité des finances de l'Assemblée constituante; Louis XVI cacheta et scella les 10 premiers feuillets contenant les dépenses de son aïeul. Le total des dépenses particulières de Louis XVI s'élevait, de 1774

à 1789, à 227,985,716 livres dix sous et un denier.

Livron, bourg de l'arr. et à 18 kil. S. de Valence (Drôme), près du confluent de la Drôme avec le Rhône; 4,386 hab. Très-beau pont.

Livry, village de l'arr. et à 45 kil S. E. de Pontoise (Seine-et-Oise); 2,195 hab. Autrefois abbaye de l'ordre de Saint-Augustin, où demeura Mme de Sévigné.

Liwarc'h-Henn, barde breton du VIe s., vécut dans l'île de Bretagne, dans le Cumberland et le pays de Galles, au milieu des guerres nationales contre les Saxons. On a conservé de lui six chants historiques et de petits poëmes gnomiques. V. De La Villemarqué, *Poëmes des bardes bretons du VIe siècle*.

Lixuri, v. de Grèce, dans l'île de Céphalonie, port sûr; 7,000 hab. Evêché catholique.

Lizard (Cap) *Dumnonium promontorium*, cap d'Angleterre, à 40 kil. S. E. du cap Land's End, dans le comté de Cornouailles. Victoire de Duguay-Trouin sur les Anglais, en 1707.

Lizier (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 4 kil. N. O. de Saint Girons (Ariège), sur le Salat. Jadis capitale des *Consorrani* et du *Conserans;* 1,256 hab.

Lizy-sur-Ourcq, ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. N. E. de Meaux (Seine-et-Marne); 1,666 hab.

Llandilo-Vour, v. d'Angleterre, comté et à 24 kil. E. de Caermarthen, dans la principauté de Galles; 2,000 hab. Riches houillères. Victoire d'Edouard Ier sur Léolyn ou Llewellyn, qui mit fin à l'indépendance du pays.

Llandygay, v. d'Angleterre, comté et à 14 kil. N. de Caernarvon, dans la princip. de Galles; 3,300 hab. Carrières d'ardoises.

Llanelly, v. d'Angleterre, comté et à 20 kil. S. E. de Caermarthen, dans la princip. de Galles; 7,000 hab. Port sur la baie de Caermarthen; mines de houille et de cuivre, fonderies.

Llangollen, v. d'Angleterre, à 32 kil. S. O. de Chester, comté de Denbigh, sur la Dee; 6,000 hab. Pont-aqueduc du canal Ellesmere.

Llanos (Los), *les Plaines*, vastes espaces arides dans la saison sèche, marécageux dans la saison pluvieuse, qui couvrent 12 millions de kil. carrés dans l'Amérique du Sud, Brésil, Venezuela, Nouvelle-Grenade, Equateur, Pérou, Bolivie et la Plata.

Llerena, v. d'Espagne, prov. et à 100 kil. S. E. de Badajoz (Estrémadure); 6,000 hab. Mines d'argent; draps, laines.

Llewellyn, **Llywellyn** ou **Leolyn**, prince de Galles, né vers 980, parvint à s'emparer de tout le pays et se fit respecter par Canut le Grand; mais lorsqu'il eut été assassiné, 1021, le pays de Galles fut de nouveau divisé.

Llewellyn, né vers 1170, mort en 1242, petit-fils du roi Owen, soumit presque tout le pays de Galles, épousa une fille de Jean sans Terre, en 1203, lutta contre son fils Gryffith, et contre Henri III d'Angleterre. Il prêta foi et hommage à ce dernier, en 1238.

Llewellyn, petit-fils du précédent, né vers 1224, devint roi du pays de Galles, en 1246, combattit ses frères rebelles, puis les Anglais. Edouard Ier pénétra dans le pays; Llewellyn, trahi par l'un des siens, fut tué en 1282. Son frère David continua la guerre.

Llobrégat, *Rubricatus*, fl. d'Espagne, prend sa source dans les Pyrénées, coule vers le S. et le S. E., coupe la Catalogne en deux parties presque égales, et se jette dans la Méditerranée près de Barcelone; il passe à Manresa et Molins-del-Rey, sur la route de Barcelone à Saragosse. Cours de 150 kil.

Llorente (Jean-Antoine), littérateur espagnol, né à Rincon-del-Soto, près de Calahorra, 1756-1823, fut ordonné prêtre en 1779, devint vicaire général de l'évêque de Calahorra, 1782, commença dès lors à avoir des opinions libérales et rationalistes, et n'en devint pas moins secrétaire général de l'Inquisition. Il fut disgracié en 1801, poursuivi à cause de ses opinions; mais, en 1806, il devint chanoine de Tolède et fut nommé chancelier de l'université de cette ville. Il s'attacha à Joseph Bonaparte, eut plusieurs missions importantes et se réfugia en France, 1814. Il y publia une *Histoire de l'Inquisition*, 1818, 4 vol. in-8°; des *Mémoires pour servir à l'Histoire de la révolution d'Espagne*, 1814-16, 3 vol. in-8°; mais lorsqu'il eut fait paraître les *Portraits politiques des Papes*, 1822, 2 vol. in-8°, il reçut l'ordre de quitter la France, et mourut en arrivant à Madrid. On lui doit beaucoup d'autres publications, et surtout : *Fuero juzgo ou Collection des lois promulguées en Espagne par les rois goths*, 17[illegible]1; *Notices sur les trois provinces Basques*, 1806-1808, 5 vol in-4°; *Quelle a été l'opinion de l'Espagne touchant l'Inquisition?* 1812; etc., etc. Il a donné une nouvelle édition des *Œuvres de Las Casas*.

Lloyd (David), biographe anglais, né dans le comté de Merioneth, 1625-1691, ecclésiastique plein de zèle et de charité, a laissé des compilations qui fournissent des renseignements curieux : *The Statesmen and Favourites of England, since the reformation*, et *Memoirs of the Lives of Persons who suffered for their loyalty during the rebellion*, 1688, in-fol.

Lloyd (Nicolas), compilateur anglais, né à Holton (Flint), 1635-1680, pasteur protestant, a laissé un *Dictionarium historicum, geographicum, poeticum*, 1670, in-fol., qui a eu beaucoup de succès.

Lloyd (William), prélat anglais, né à Tilehurst (comté de Berks), 1627-1717, devint évêque d'Exeter, 1676, de Saint-Asaph, 1680, montra d'abord beaucoup de modération, résista à Jacques II, fut l'un des évêques enfermés à la Tour, devint grand-aumônier de Guillaume III et de la reine Anne, et fut plus tard évêque de Worcester. Ses ouvrages de polémique religieuse lui avaient donné la réputation de savant écrivain.

Lloyd (Robert), poëte anglais, né à Londres, 1733-1765, a écrit plusieurs poëmes, *The Actor*, *La Rosciade*, et des pièces de théâtre qui eurent du succès. Ses *Œuvres poétiques* ont été recueillies par Kenrick, 1774, 2 vol.

Lloyd (Henry), tacticien anglais, né dans le pays de Galles, 1729-1783, fit la guerre sur le continent contre la France, au service de la Prusse, de la Russie, etc., etc. Quand il mourut à Huy, dans les Pays-Bas, le gouvernement anglais fit enlever ses différents papiers. Ses Mémoires militaires ont été très-étudiés : *Introduction à l'histoire de la guerre en Allemagne en* 1756, 1784, in-4°; *De la Philosophie de la Guerre; Traité de la composition des différentes armées anciennes et modernes*, 1801, in-8°; *Mémoire politique et militaire* sur l'invasion de la Grande-Bretagne, 1798, trad. en français, 1801, in-8°, etc.

Lloyd, nom d'un négociant de Londres, qui fonda une sorte de club ou succursale de la Bourse, où l'on s'occupait surtout d'assurances maritimes. Ce nom a été donné à divers établissements analogues dans d'autres pays; ainsi le *Lloyd autrichien*, fondé en 1836 par M. de Bruck, est une compagnie, qui, au moyen de ses bateaux à vapeur, exploite le commerce de la Méditerranée orientale.

Lluchmayor, v. d'Espagne, prov. et à 25 kil. S. E. de Palma, dans l'île de Majorque; 4,000 hab. Toiles, laines, chapeaux, distilleries d'eau-de-vie. Bataille de 1349, où Jayme II, roi de Majorque, fut tué.

Llywellyn. V. Llewellin.

Lô (Saint-), *Briovera*, ch.-l du dép. de la Manche, par 49°6'59" lat. N. et 3°25'55" long. O., sur la rive droite de la Vire, à 290 kil. O. de Paris; 9,706 hab. Eglises de Notre-Dame et de Sainte-Croix. Fabr. de droguets, flanelles, coutils, dentelle, coutellerie. Comm. de chevaux, bestiaux, blé, beurre, volaille. Dépôt d'étalons pour la remonte de la cavalerie. Saint-Lô tire son nom d'un évêque de Coutances, qui mourut entre 363 et 368. Sa forteresse, construite par Charlemagne, arrêta quelque temps Rollon. Elle soutint de nombreux siéges pendant la guerre des Anglais et les guerres de religion. Patrie du cardinal Du Perron.

Loanda (Saint-Paul de), v. de la côte d'Angola, à l'ouest de l'Afrique, en face de l'îlot du même nom; 5,000 hab. Evêché. Ch.-l. des possessions portugaises de la Guinée méridionale ou Congo, et résidence d'un capitaine général. Commerce actif avec le Brésil.

Loango, petit Etat de la Guinée méridionale, qui s'étend le long des côtes de l'Atlantique, depuis le cap Lopez jusqu'au Zaïre, sur 330 kil. de longueur; 500,000 hab. Climat chaud; culture de manioc et de maïs. Capit., *Loango* ou *Bouali*. Le pays est partagé entre des chefs de tribus qui élisent le roi.

Loano, v. d'Italie, sur le golfe de Gênes, prov. et à 50 kil. S. O. de Gênes, 4,000 hab. Victoire du général Schérer sur les Piémontais et les Autrichiens, le le 23 nov. 1795.

Lob ou **Lop-noor** (Lac), lac de l'empire chinois, dans la petite Boukharie, entre 40° et 41° lat. N. et 86° et 88° long. E.; 100 kil. sur 50. Il reçoit le Tarim formé de l'Yarkand et du Kachgar.

Lobau, v. du roy. de Saxe, sur la Lobau; 3,000 hab. Eaux minérales, quartz. di[illegible] *diamant de Lobau* [illegible] V. d[illegible] Prusse, prov. de P[illegible] series. — Ile du Danube, à 10 kil. E. S. E. de Vienne (Autriche. L'armée française s'y établit en 1809, après

la prise de Vienne, franchit le bras sept. du Danube pour aller combattre à Essling, s'y retira après la bataille et en sortit de nouveau pour livrer la grande bataille de Wagram.

Lobau (comte DE). V. MOUTON.

Lobbes, v. de Belgique, sur la Sambre, à 16 kil. S. O de Charleroi (Hainaut); 2,500 hab. Combat de 1794 où les Français battirent les Autrichiens avant la bataille de Fleurus.

Lobeck (CHRÉTIEN-AUGUSTE), philologue allemand, né à Naumbourg, 1781-1859, fut professeur d'éloquence et de littérature ancienne à Kœnigsberg, et membre associé de l'Institut de France. On a de lui des ouvrages d'érudition grecque, comme *Aglaophamus, seu de theologiæ mysticæ Græcorum causis*, 1829, 2 vol. in-8°, ouvrage dirigé contre la *Symbolique* de Creuzer; *Paralipomena Grammaticæ Græcæ*, 1837, 2 vol. in-8°; *Pathologiæ Sermonis græci prolegomena*, 1843, etc.

Lobenstein, v. d'Allemagne, sur la Lemnitz, dans la principauté de Reuss-Ebersdorf. Anc. capit. de la princip. de Reuss-Lobenstein. Château princier; 4,500 hab. Fabr. de tissus de lin.

Lobineau (GUY-ALEXIS), historien, né à Rennes, 1666-1727, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, se consacra à l'étude de l'histoire. Il a écrit avec science et clarté, mais son style est un peu sec. On lui doit: *Histoire de Bretagne*, 1707, 2 vol. in-fol., avec preuves, pièces justificatives, glossaire. La question de la mouvance de Bretagne lui suscita bien des adversaires, comme Vertot et du Moulinet; Lobineau n'eut pas toujours l'avantage dans ses écrits, *Réponse au Traité de la Mouvance de Bretagne*, et *Lettre au président Brilhac*, Nantes, 1712, in-8°. On a encore de D. Lobineau: *Hist. des deux conquêtes de l'Espagne par les Maures*, 1708, in-12, trad. de l'espagnol de Miguel de Luna; *Hist des Saints de la province de Bretagne*, 1725, 2 vol. in-fol.; les 3 volumes de Preuves de l'*Hist. de la ville de Paris, par M. Félibien*, 1725; *les Ruses de guerre de Polyen*, trad. du grec, 1739-1743, 2 volumes in-12, etc. Il a laissé en manuscrit: *Hist. de la ville de Nantes, de la chambre des Comptes de Bretagne, des barons et des droits seigneuriaux de cette province*, etc.

Lobo (FRANCISCO-RODRIGUEZ), poète portugais, né à Leiria (Estrémadure), vers la fin du XVI° s., mort, noyé dans le Tage après 1629, eut une grande réputation par ses *Romances*, 1596; ses poëmes pastoraux, *le Printemps*, 1604, *le Berger voyageur*, 1608, *le Désenchanté*, 1614; par son poëme épique, *le Connétable de Portugal*, 1610, dont le héros est Nuño Alvarez Pereira; par une pastorale, mêlée de prose et de vers, *la Cour au village ou les Nuits d'hiver*, 1619. Ces œuvres, dans lesquelles il y a des longueurs et de la monotonie, renferment des morceaux pleins de grâce et d'élégance.

Lobo (Le P. JÉRONIMO), jésuite, né à Lisbonne, 1595-1678, visita, comme missionnaire et comme voyageur, les Indes et l'Abyssinie. Il a publié: *Historia de Ethiopia*, 1659, in-fol., livre traduit en français, 1674, in-fol., et 1728, 2 vol. in-12.

Lobos, groupe de petites îles, voisines du Pérou, vers le 7° lat. S. Elles renferment de riches dépôts de guano.

Lobositz. V. LOWOSITZ.

Locana, v. d'Italie, prov. et à 40 kil. O. d'Ivrée; 5,000 hab. Fabr. de laiton.

Locarno, v. de Suisse, l'un des 3 chefs-lieux du canton du Tessin, à la pointe N. du lac Majeur, à 15 kil. S. O. de Bellinzona; 3,000 hab. Evêché. Couvent de Franciscains. Vins, fruits.

Loch, *lac* ou *marais* en écossais.

Lochaber, canton montagneux de l'Ecosse, dominé par le Ben-Nevis, dans le comté d'Inverness.

Loches, ch.-l. d'arr. (Indre-et-Loire), par 47°7'32" lat. N. et 1°20'25" long. O., à 40 kil. S. E. de Tours, sur l'Indre; 5,085 habit. Eglise de Saint-Ours. Fabriques de draps grossiers. Commerce de grains, vin, laine et bestiaux. Prise par Philippe Auguste, en 1205. Son château, dont Louis XI avait fait une prison d'Etat, sert encore de prison départementale. C'est là que furent enfermés dans des cages de fer le cardinal La Balue et Comines. Tombeau d'Agnès Sorel.

Loch-Leven. V. LEVEN.

Lochwinnoch, bourg de l'Ecosse, voisin de Paisley (Renfrew), sur la Calder. Filatures de coton; 5,000 hab.

Locke (JOHN), philosophe anglais, né à Wrington (Bristol), 1632-1704, étudia au collége de Westminster, à Oxford, voyagea en Allemagne et en France, donna ses soins à l'éducation du fils de lord Ashley, depuis comte de Shaftesbury, et s'attacha si bien à la fortune de ce personnage qu'il l'accompagna dans son exil en Hollande, 1683. Jacques II le fit dépouiller d'un bénéfice que lui avait jadis accordé l'université d'Oxford, demanda son extradition aux Etats-Généraux, et le força de se cacher jusqu'en 1688. Il revint en Angleterre avec Guillaume d'Orange, refusa plusieurs missions diplomatiques, mais fut, jusqu'en 1700, commissaire du commerce et des colonies. Il se retira à Oates auprès de son ami Masham, et mourut dans les meilleurs sentiments de piété chrétienne. — Locke a été l'un des philosophes et des publicistes les plus célèbres du XVII° s.; on en peut juger par ses ouvrages: L'*Essai sur l'Entendement humain* a été publié en 1690, in-fol.; il a été traduit dans presque toutes les langues. C'est un traité d'idéologie, divisé en 4 livres; il combat le système des idées innées, et soutient que toutes nos idées viennent de l'expérience; il signale dans l'expérience un double mode d'action, la sensation et la réflexion; puis, il examine la nature, l'usage et la signification du langage; enfin, le quatrième livre *de la Connaissance* est divisé en un grand nombre de chapitres où il discute les principales questions de la logique. Le style est parfaitement clair, quoique un peu diffus; Locke, malgré sa modération et son bon sens, a préparé le sensualisme ingénieux, mais étroit, de Condillac, et l'idéalisme sceptique de Berkeley et de Hume. Mais l'esprit qui l'anime est celui du libre examen; la méthode est celle de l'expérience; s'il se trompe, c'est toujours avec bonne foi, et ce livre restera l'un des grands monuments de la philosophie moderne. — *La Lettre sur la tolérance*, adressée au théologien Limborch, écrite en latin et publiée en 1681, est d'une morale élevée, mais fit accuser l'auteur de socinianisme. — L'*Essai sur le Gouvernement civil*, 1690, in-8°, répondait aux partisans des Stuarts, qui accusaient d'usurpation la dynastie nouvelle; puis c'est une véritable théorie politique, qui à la royauté de droit divin oppose la souveraineté de la nation et établit les bases du gouvernement libre et représentatif. — Dans *les Considérations sur les suites de la diminution de l'impôt et de l'augmentation de la valeur des monnaies*, 1691, Locke a écrit un vrai traité d'économie politique. — L'ouvrage de l'*Education des Enfants*, 1693, in-8°, moins brillant que l'Emile de J.-J. Rousseau, qu'il a probablement inspiré, est aussi moins paradoxal. — *Le Christianisme raisonnable*, 1695, a pour objet de prouver que le christianisme de l'Ecriture Sainte n'offre rien de contraire à la raison; Locke poursuivait le même but qui lui avait fait écrire la lettre sur *la Tolérance;* il fut encore plus vivement attaqué et fut forcé de se défendre en 1696. On lui doit encore *Conduite de l'esprit dans la recherche de la vérité; Examen de l'opinion du P. Malebranche, « que nous voyons tout en Dieu »; Discours sur les miracles; Mémoires pour servir à la vie du comte de Shaftesbury*, etc. Une traduction française de Coste, 1700, in-4°, a beaucoup contribué à répandre en France le système de Locke. La meilleure édition des *Œuvres* du philosophe est celle de Londres, 1824, 9 vol. in-8°; ses *Œuvres philosophiques* ont été traduites par Thurot. Paris, 1821-25, 7 vol. in-8°. V *Cours d'histoire de la philosophie moderne*, de V. Cousin, 1829.

Lockhart (JOHN GIBSON), littérateur anglais, né dans le comté de Lanark (Ecosse), 1794-1854, étudia avec succès à Glasgow et à Oxford, devint avocat à Edimbourg et l'un des principaux collaborateurs du *Blackwood Magazine*. Il fut l'intime ami, puis le gendre de Walter Scott, 1820, et écrivit alors sa traduction des *Ballades espagnoles*, et des romans, *Valerius*, 1821, *Adam Blair*, 1822, *Reginald Dalton*, 1823, *Matthew Wald*, 1824, qui ont des parties d'un talent supérieur. Il composa une *Vie de Burns*, une *Vie de Napoléon*, dirigea, de 1826 à 1853, la *Quarterly Review*, et fit surtout la biographie détaillée et impartiale de Walter Scott, en 7 volumes.

Lockport, v. des Etats-Unis (New-York), sur le canal Erié; 14,000 hab.

Locman ou **Lokman,** auteur d'un recueil de fables arabes, dont la vie n'est pas connue, puisque les uns le font neveu de Job, les autres d'Abraham ou de David. Il est en grande estime en Orient; le Coran parle de sa sagesse; les commentateurs musulmans et les rabbins juifs l'assimilent à Balaam. Le recueil de fables qu'on lui attribue a été publié au XVII° s. en Hollande par Erpenius; si les sujets et les idées sont d'une haute antiquité, la forme a fait croire que le livre était assez moderne et avait été écrit par un chrétien, peut-être appelé Barsouma, qui vivait en Egypte au XIII° siècle.

Locle (Le), v. de Suisse, canton et à 15 kil. N. O.

de Neuchâtel; 10,000 hab. Fabr. importantes d'horlogerie et de dentelles.

Locmariaker, village de l'arr. et à 65 kil. S. E. de Lorient (Morbihan), sur le golfe du Morbihan. Antiquités druidiques

Locminé, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 28 kil. S. de Pontivy (Morbihan); 1,811 hab.

Locré de Roissy (Jean-Guillaume, baron), jurisconsulte français, né à Leipzig, de parents français, 1758-1840, avocat au parlement de Paris, juge de paix de la section de Bondy en 1791, osa informer contre les auteurs de l'attentat du 20 juin 1792, fut secrétaire de la commission chargée en 1794 du classement des lois nouvelles et devint secrétaire rédacteur du Conseil des Anciens, en 1795. Secrétaire général du Conseil d'État en 1800, il perdit cette place à la seconde Restauration. On a de lui : *Législation française*, 1801, t. Iᵉʳ, in-4°; *Procès-verbaux du Conseil d'État*, an XII, 5 vol. in-4°; *Esprit du Code Napoléon*, 1807, 5 vol. in-4°; *Esprit du Code de Commerce*, 1811-13, 10 vol. in-8°; *Esprit du Code de Procédure*, 1816, 5 vol. in-8°; *Discussions sur la liberté de la presse, la censure*, etc., 1819, in-8°; *Législation civile, commerciale et criminelle de la France*, 1827-32, 31 vol. in-8°, etc.

Locres, *Locri Epizephyrii*, v. de l'Italie ancienne, sur la côte E. du Bruttium. Colonie de Locriens, elle eut Zaleucus pour législateur et fut la patrie de Timée. Les Romains lui firent payer cher son alliance avec Annibal, 205 av. J. C.

Locride, nom de deux pays de l'ancienne Grèce, l'un sur le canal d'Eubée, l'autre sur le golfe de Corinthe. La première comprenait la *Locride Opontienne* à l'O. ; v. princ., Oponte, Cynos, Alope, Daphnonte ; la *Locride Épicnémidienne*, c'est-à-dire au pied du mont Cnémis, à l'E. ; v. princ., Cnémides, Scarphia, Nicée. Ce pays forme aujourd'hui une partie du nome de Phthiotide-et-Phocide. La seconde, à l'O du Parnasse, avait pour villes principales, Amphissa et Naupacte. Les habitants s'appelaient *Locriens Ozoles*, ou qui sentent fort ; ils attribuaient ce nom à l'odeur des fleurs de leurs montagnes ; Pausanias, moins poétique, dit que ces peuples à moitié barbares se couvraient de peaux non tannées qui exhalaient une odeur insupportable. Les Locriens n'ont joué aucun rôle dans l'histoire.

Locuste ou **Lucusta**, célèbre empoisonneuse de Rome, longtemps instrument de gouvernement, fit périr Claude, Britannicus, eut des élèves sous Néron, reçut de grands biens, et fut mise à mort sous le règne de Galba, 68.

Lodève, *Luteva*, ch.-l. d'arrond., par 43° 43′ 57″ lat. N. et 0° 58′ 48″ long. E., à 52 kil. N. O. de Montpellier (Hérault), dans une vallée traversée par l'Ergue et la Salondre; 10,528 hab. Église de Saint-Fulcrand, belles promenades Fabriques de draps qui, avant 1789, avaient le privilége de fournir les draps pour l'habillement de l'armée; elles donnent de 30,000 à 40,000 pièces par an. Commerce de savons, d'huile d'olive, d'amandes et d'eau-de-vie. — Ville très-anc., elle appartint aux Wisigoths, puis aux Francs, devint au xᵉ siècle un vicomté du marquisat de Gothie, résista aux Albigeois, et fut pillée au xviᵉ siècle par les protestants. Patrie du cardinal Fleury.

Lodge (Edmond), biographe anglais, 1756-1839, a écrit : *Illustrations of British History, biography and manners in the reigns of Henry VII, Edward VI, Mary, Elizabeth and James Iᵉʳ*, 1791, 3 vol. in-4°; *Portraits of illustrious Personages of Great-Britain*, 1821-1834, 4 vol. in-fol. ou 12 vol. in-8°, etc.

Lodi, v. d'Italie, sur l'Adda, province et à 31 kil. S. E. de Milan; 18,000 hab. Évêché, lycée, bibliothèque. Belle église de l'Incoronata, bâtie par Bramante; pont de 200 mètres sur l'Adda, grand commerce de fromages. — Fondée au xiiᵉ siècle près des ruines de l'anc. *Laus Pompeia*; traité, dit la *paix perpétuelle*, signé en 1454 entre tous les États de l'Italie contre les Turcs, qui ne subsista que 2 ans. Bataille du 10 mai 1796, dans laquelle les Autrichiens furent battus par le général Bonaparte.

Lodiana ou **Loudiana**, v. de l'Hindoustan, sur le Sutledje, dans le Pendjâb et la présidence de Calcutta, à 200 kil. N. O de Delhi; 20,000 hab. afghans et cachemiriens. Position militaire importante ; lieu de passage le plus fréquenté entre les bassins du Gange et de l'Indus Fabr. de toiles grossières et de châles de cachemire communs.

Lodomérie ou **Lodomirie** (pour *Wladimirie*), région de l'Europe septent., sur le versant N. des Karpathes au N. de la Galicie et à l'E. de la Pologne. Son nom vient de Wladimir le Grand, prince de Kiev, qui la conquit au xᵉ siècle. La principauté de Lodomérie suivit le sort de la Galicie; elle forma un état indépendant, qui fut conquis par Casimir, roi de Pologne, en 1340 ; elle échut à l'Autriche, lors des partages de la Pologne. Aujourd'hui elle est comprise dans la province autrichienne de Galicie, sauf la partie septentrionale, qui appartient à l'empire russe.

Lods et ventes, droit que l'on payait au seigneur à la vente d'un héritage censier ou compris dans la censive. On se servait quelquefois des mots *honneurs, gants et ventes*. C'était en général le douzième du prix ; dans plusieurs coutumes, c'était le sixième, à Paris même le cinquième.

Lœssnitz, v. du roy. de Saxe, sur la Lœssnitz ; 4,500 hab. Fabr. de tissus de laine et de coton.

Loève-Veimars (François-Adolphe, baron), littérateur, né à Paris, 1801-1854, de parents allemands d'origine, habita Hambourg, et, de retour à Paris, se fit un nom par sa connaissance des littératures du Nord. Il écrivit dans la *Revue de Paris*, dans *le Temps*, surtout dans la *Revue des Deux Mondes;* fut consul à Bagdad, à Caracas, etc. Parmi ses nombreux ouvrages, on remarque : *Précis de l'histoire des tribunaux secrets dans le nord de l'Allemagne*, 1824 ; *Chronologie universelle ; Histoire des littératures anciennes, — de la Littérature française, — de la Littérature allemande ; le Népenthès*, contes, nouvelles et critiques, 1833, 2 vol. in-8°. Il a donné beaucoup de traductions de l'allemand, et fait beaucoup d'articles politiques et littéraires dans la *Revue des Deux Mondes*, de 1832 à 1840.

Lœwenberg, v. de Prusse, sur la Bober, arrond. et à 37 kil. S. O. de Liegnitz, prov. de Silésie ; 4,400 hab. Grès ; draps.

Lœwenklau (Jean), en latin *Leunclavius*, humaniste et jurisconsulte allemand, né en Westphalie, 1533-1593, vécut en Livonie, à Constantinople, parcourut la Turquie et s'établit à Vienne. Il a traduit avec exactitude et en bon latin beaucoup d'ouvrages grecs: Xénophon, saint Grégoire de Nazianze, Constantin Manassès, Zozime, Procope, Agathias, Dion-Cassius, etc. Parmi ses publications de droit, on cite : *Juris Græco-Romani, tam canonici quam civilis, Tomi duo*, 1596, 2 vol. in-fol.

Lœwenstein, v. du Wurtemberg, à 10 kil. S. E. de Weinsberg ; 2,000 hab. Ch.-l. d'un comté médiatisé appartenant à la maison du même nom.

Lofoden (Iles), en norvégien *Vesteraalen Œrrne*, archipel de l'océan Glacial arctique, sur la côte N. O. de la Norvége, dont il est séparé par le West-Fiord ou Golfe Occidental. Ces îles sont élevées, sans bois, couvertes de pâturages et peuplées de 4,000 hab. Les détroits qui les séparent s'appellent courants (strœm); le Malstrœm est entre les îles de Vaerœ et de Moskenesœe, au S. de l'Archipel ; il est dangereux quand le vent du N. O. souffle en opposition avec le reflux. Les parages de l'archipel sont très-poissonneux ; il se rend annuellement à Vaage, dans l'île Ost Vaagœe, 4 à 5 mille bateaux et 20 à 25 mille pêcheurs, qui pêchent la morue dans le West-Fiord, de janvier à avril.

Logan (John), poëte anglais, né près d'Edimbourg, 1748-1788, fut pasteur presbytérien à Leith, et est surtout connu par des poëmes pleins d'élégance et de simplicité, *les Amants, sur la Mort d'une jeune femme*.

Loges (Les), anc. couvent dans la forêt de Saint-Germain-en-Laye, à 2 kil. de la ville, où Napoléon Iᵉʳ établit une succursale de la maison impériale de Saint-Denis. Foire célèbre en août et septembre.

Logographes, nom des écrivains grecs, qui ont écrit, en prose, les légendes, les traditions fabuleuses de leur pays. Ils ont précédé les historiens.

Logothète, c'est-à-dire *qui tient les comptes*, officier des empereurs d'Orient, chargé de mettre en ordre leurs dépêches. Le patriarche avait aussi son logothète.

Logroño, *Juliobriga*, v. d'Espagne, ch.-l. de l'intendance du même nom, dans la Vieille-Castille, sur l'Èbre, à 132 kil. E. de Burgos; 12,000 hab. Collége, hôpital d'enfants trouvés, ruines d'un vieux château. Commerce de meubles, eau-de-vie, cartes à jouer. Prise par les Français en 1823. Patrie du peintre F. Navarette. — L'intendance de Logroño a 5,038 kil. carrés et 185,000 hab. Villes : Haro, Santo-Domingo-de-la-Cezalda, Najara, Arnedo, Calahorra, Pancorbo

Loheia, port de l'Yémen (Arabie), sur la mer Rouge, à 300 kil. N. O de Moka. Commerce de café.

Lohr, v. de Bavière, sur le Mein, à 30 kil. E. d'Aschaffenbourg (Bas-Mein); 4,000 hab. Papeteries, bois, construction de bateaux.

Loing (le), *Lupia*, riv. de France, affl. de gauche de la Seine, prend sa source à Sainte-Colombe, département de l'Yonne, passe à Montargis, Nemours, et finit à Moret, après un cours de 130 kil. Navigation difficile, remplacée auj. par le *canal du Loing*, établi tantôt latéralement à la rivière, tantôt dans son lit même. Cours de 130 kil.

Loir (Nicolas), peintre, né à Paris, 1624-1679, élève de Vouet et de Bourdon, séjourna deux ans à Rome, et se fit connaître par son extrême facilité. Il fut de l'Académie de peinture en 1666, travailla aux ornements des Tuileries, fit des chasses pour les Gobelins, fut employé à Versailles, et a gravé avec assez de bonheur.

Loir, *Lidericus*, riv. de France, affl. de gauche de la Sarthe, prend sa source à l'étang de Cernay, dans la forêt d'Orléans, dép. d'Eure-et-Loir, coule vers le S. O., passe à Châteaudun, Fréteval, Vendôme, Château-du-Loir, le Lude et la Flèche, et finit au-dessous de Briolay, après un cours de 272 kil., navigable depuis Château-du-Loir. Vallée très-belle, couverte de riches pâturages et de bouquets de bois, bordée de coteaux plantés de vignes.

Loir-et-Cher, dép. du centre de la France, formé du Blaisois, du Vendômois et de la plus grande partie de la Sologne, qui étaient compris dans l'Orléanais. Superficie, 635,092 hectares. Popul., 272,634 hab., soit 42 par kil. carré. Partout le sol se compose de plaines et de vallées. Au N. de la vallée de la Loire, le pays est fertile et offre successivement des blés, des vignes, des bois et des prés. La vallée du fleuve est riche et belle. Le pays au S de la vallée est couvert de marais insalubres, d'étangs et de landes sablonneuses; c'est la Sologne. On a commencé depuis 20 ans la transformation de ce pays en plantant des pins, en desséchant les marais, en drainant et en marnant les terres. Elève de chevaux percherons, de moutons et de volailles. Fabr. de draps communs, lainages, cuirs et verres. Ch.-l., *Blois*. 3 arrondissements: Blois, Romorantin, Vendôme, 24 cantons et 297 communes. Il comprend l'évêché de Blois, dépend de la Cour d'appel d'Orléans, de l'Académie de Paris et de la 5e région militaire.

Loire, *Liger*, *Ligeris*, le plus grand fleuve de France. Son bassin est formé: par la pente S. de la ligne de hauteurs entre Seine et Loire; par la pente O. de la ligne de partage des eaux, depuis la source de l'Arroux jusqu'à celle de l'Allier; par la pente N. de la chaîne entre Garonne et Loire, depuis le mont Lozère jusqu'à la pointe de Saint-Gildas. Dans ce bassin coulent au N. de la Loire, vers le golfe de Gascogne: l'Aulne, l'Odet, le Blavet, la Vilaine. (*V. ces mots.*) La Loire a sa source au mont Gerbier-des-Joncs, dans les Cévennes, à 1,436 m. de hauteur. Depuis sa source jusqu'au confluent de l'Arroux, elle coule du S. au N. dans une vallée étroite, et arrose Saint-Rambert où elle est navigable, Roanne et Digoin. Depuis le confluent de l'Arroux jusqu'à celui du Loiret, elle coule du S. E. au N. O. dans un pays plat, en se rapprochant des hauteurs entre Seine et Loire. Elle arrose Nevers, La Charité, Sancerre, Cosne, Briare, Gien, Orléans. Depuis le confluent du Loiret jusqu'à celui de la Vienne, elle coule du N. E. au S. O. et arrose Beaugency, Blois, Amboise, Tours. Depuis le confluent de la Vienne jusqu'à la mer, elle coule de l'E. à l'O. et passe à Saumur, Ancenis, Nantes, Paimbœuf, et se termine entre Saint-Nazaire et le fort Mindin, après un cours de 1,100 kil. A partir de Gien, la Loire n'a plus de berges jusqu'à Ancenis, et son lit, qu'on appelle le *Val*, s'élargit jusqu'à 7,000 mètres à Jargeau. Pour conquérir sur le fleuve des terrains fertiles, on l'a resserré entre deux digues, appelées levées ou turcies, qui s'étendent de Nevers à Angers. En été, les eaux de la Loire sont très-basses, mais, au printemps et à l'automne, les crues moyennes s'élèvent à 4m,40 au-dessus de l'étiage; les grandes crues atteignent 5m,80; en 1846, les eaux s'élevèrent à 7m,15; en 1856, elles atteignirent 7m,53 et bouleversèrent le val, en transformant en grèves stériles les plus riches campagnes. Les digues, en resserrant le lit, accélèrent le courant qui charrie d'énormes quantités de sable, exhausse le fond, et rend inutiles les digues autrefois insubmersibles. Quelques ingénieurs ont proposé de substituer aux levées parallèles au fleuve des digues perpendiculaires qui retiendraient les grandes eaux dans des bassins étagés et les empêcheraient de se précipiter toutes ensemble dans le bassin inférieur. La Loire arrose les départements de la Haute-Loire et de la Loire, sépare ceux de Saône-et-Loire et de l'Allier, traverse celui de la Nièvre qu'elle sépare ensuite de celui du Cher, baigne enfin ceux du Loiret, de Loir-et-Cher, d'Indre-et-Loire, de Maine-et-Loire et de la Loire-Inférieure. Elle reçoit à droite: le Lignon, le Furand, l'Arroux, l'Aron, la Nièvre, la Maine, l'Erdre; à gauche: l'Allier, le Beuvron, le Cher, l'Indre, la Vienne, le Thoué, la Sèvre-Nantaise et la Boulogne. La Loire communique avec la Saône par le canal du Centre; avec l'Yonne, par le canal du Nivernais; avec la Seine par les canaux de Briare, d'Orléans et du Loing; avec la rade de Brest par le canal de Nantes à Brest. Le canal latéral à la Loire, long de 198 kil., s'étend de Digoin à Briare.

Loire, département du centre de la France, formé du Forez et du Roannez. Il faisait partie du dép. créé en 1790 sous le nom de Rhône-et-Loire, qui a été partagé en deux en 1793. Superf., 475,962 hectares; population, 590,615 hab., soit 109 par kil. carré. Il est traversé par deux chaînes de montagnes, les monts du Forez et de la Madeleine à l'O., les monts du Lyonnais et du Beaujolais à l'E. Entre les deux chaînes coule la Loire qui traverse la plaine de Montbrison au S., et celle de Roanne au N., séparées par le défilé de Neulise. 85,000 hectares de prés, 64,000 de bois, et 40,000 de landes et de montagnes rocheuses. Il y a peu de céréales et de vins, mais de très-importantes mines de houille, fer, plomb, marbre, pierre. Industrie très-active; étoffes, rubans, mousselines, fer, acier, armes, papier, toiles, cotons. Ch.-l., *Saint-Etienne*. Le dép. de la Loire comprend 3 arrondissements: Saint-Etienne, Roanne et Montbrison, 30 cantons et 329 communes. Il appartient à l'archevêché, à la Cour d'appel et à l'Académie de Lyon; il fait partie de la 13e région militaire.

Loire (Haute-), dép. du S. E. de la France, formé du Velay, qui faisait partie du Languedoc, et d'une partie de la Haute-Auvergne. Sup., 496,224 hectares; popul., 313,726 hab., soit 62 par kil. carré. Sol très-montagneux: à l'E. court la chaîne des Cévennes, qui envoie des chaînons entre Lignon et Loire, et entre Loire et Allier; au S. O. le pays est accidenté par des contre-forts de la Margeride. Le département comprend 91,000 hectares de pâturages, 66,000 de bois, 75,000 de terres incultes ou de rochers nus. Les vallées du Lignon, de la Loire et de l'Allier sont fertiles. Sources minérales, exploitation de houille, fer, cuivre et plomb Commerce de dentelles blanches et noires, de tulles de fil, de blondes, de guipures et de dentelle de laine. Le ch.-l. est *le Puy;* il y a 3 arrond.: Le Puy, Brioude, Yssingeaux; 28 cantons, 263 communes. Il comprend l'évêché du Puy, dépend de la Cour d'appel de Riom, de l'Académie de Clermont et de la 13e région militaire.

Loire-Inférieure, départ. de l'O. de la France, formé d'une partie de la Haute-Bretagne. Sup., 687,456 hectares; popul., 612,972 hab., soit 84 par kil. carré. Pays plat, très-fertile au centre dans la vallée de la Loire, boisé au N., couvert de landes, de tourbières, de marais salants à l'O., accidenté et coupé de chemins profonds au S. On compte 37,000 hectares de bois, 120,000 hectares de landes, et 120,000 hectares de prés. Culture herbagère et élève de bétail très-importants; agriculture perfectionnée. Exploitation d'ardoises, houille, fer, étain, kaolin, tourbe, aimant. Fonderies, fabriques de toiles, cotonnades, bonneterie, produits chimiques, chantiers de construction pour la marine, corderies, raffineries de sucre; relations avec l'Amérique, l'Afrique et l'Inde par Nantes et Saint-Nazaire. Ch.-l., *Nantes*. Le département comprend 5 arrondissements: Nantes, Ancenis, Châteaubriant. Paimbeuf et St-Nazaire, 45 cantons et 217 communes. Il forme l'évêché de Nantes, dépend de la Cour d'appel et de l'Académie de Rennes, et de la 11e région militaire.

Loiret, *Ligerula*, riv. de France, affl. de gauche de la Loire, est formé par deux sources, le Bouillon et l'Abîme, il passe à Olivet et se jette dans la Loire au-dessous d'Orléans, après un cours de 11 kil. Les crues du Loiret suivent toujours de quelques heures celles de la Loire, ce qui fait supposer qu'il n'est pas autre chose qu'une dérivation du fleuve.

Loiret, dép. du centre de la France, formé de l'Orléanais proprement dit, d'une partie du Gâtinais et d'une partie de la Sologne Sup., 677,119 hectares; population, 360,903 hab., soit 52 par kil. carré. Pays plat: au S. de la Loire, la Sologne est une lande où l'on récolte d'assez bons vins blancs; au N., dans l'anc. duché d'Orléans, à l'O., le pays est riche, fertile et bien cultivé; au N. E., dans le bassin du Loing, le sol est sablonneux et couvert

de bois. On compte 423,000 hectares de terres labourées, 28,000 hectares de landes, 111,000 hectares de bois, 37,000 de vignes, 28,000 de prés, 4,500 d'étangs. Fabr. de tissus de laine et de coton, vinaigre, poterie; les anc. raffineries de sucre d'Orléans ont été transportées à Nantes. Ch.-l., *Orléans*. Le dép. est divisé en 4 arrond.: Orléans, Gien, Montargis et Pithiviers; il renferme 31 cantons et 349 communes. Il comprend l'évêché d'Orléans, dépend de la Cour d'appel d'Orléans, de l'Académie de Paris et de la 5ᵉ région militaire.

Loiron, ch.-l. de canton de l'arr. et à 13 kil. O. de Laval (Mayenne); 1 150 hab., dont 337 agglomérés. Foires pour les bestiaux.

Loiseau de Mauléon (Alexandre-Jérôme), avocat, né à Paris, 1728-1771, brilla par son talent au barreau de Paris. Il était très-désintéressé et n'acceptait que les causes où il pouvait déployer la sensibilité de son cœur. Voltaire donna des éloges à son plaidoyer pour les Calas; il se lia avec J.-J. Rousseau, qui l'estimait beaucoup. Il fut nommé conseiller-maître à la chambre des comptes de Lorraine, 1768. Ses *Plaidoyers et Mémoires* ont été réunis en 1762, 2 vol. in-4°, en 1780, 1782, 3 vol. in-8°.

Loisel (Antoine), avocat, né à Beauvais, 1536-1617, eut pour maître Ramus, dont il gagna l'amitié; suivit les cours de Cujas à Toulouse, l'accompagna à Cahors, à Bourges, à Valence, et se lia intimement avec Pierre Pithou. Avocat à Paris, il fut substitut du procureur général et fut chargé par les plus grands personnages des causes difficiles. Il brilla aux Grands-Jours de Poitiers et célébra Mˡˡᵉ Des Roches. On lui doit: *Pontoise*, histoire des antiquités de cette ville, 1580; *Traité de l'Université de Paris*, 1587; *Mémoires des pays, villes, comtés, évêchés et évêques de Beauvais et Beauvoisis*, 1617; *Institutes coutumières*, 1607, in-4°, ouvrage longtemps recommandé; *Pasquier ou Dialogue des avocats du Parlement de Paris*, réimprimé en 1818 par M. Dupin dans son édition des *Lettres de Camus sur la profession d'avocat*, etc.

Loiseleur-Deslongchamps (Jean-Louis-Auguste), botaniste, né à Dreux, 1775-1849, docteur en médecine, 1805, membre de l'Académie de médecine, 1821, a fait beaucoup d'expériences sur les plantes indigènes capables de remplacer comme médicaments les plantes exotiques. On lui doit: *Flora gallica*, 1806, 2 vol. in-12; *Le nouveau Duhamel ou Traité des arbres et des arbustes que l'on cultive en France en pleine terre*, 1812-1819, 7 vol. in-4° ou in-fol.; *Manuel des plantes usuelles indigènes*, 1819, 2 vol. in-8°, *Herbier général de l'Amateur*, 1817-1820, 8 vol. in-8°; *Flore générale de la France*, etc., etc.

Loiseleur-Deslongchamps (Auguste-Louis-Armand), orientaliste, fils du précédent, né à Paris, 1805-1840, élève de Chézy et de Silvestre de Sacy, a publié le *Recueil des Lois de Manou*, 1832-33, 2 vol. in-8°; une nouvelle édition des *Mille et une Nuits*, 1838; un essai sur les *Fables indiennes; Amarakocha ou vocabulaire d'Amarasinha*, publié en sanscrit avec traduction, 1839-1845, 2 vol. in-8°, etc.

Loja ou **Loxa**, v. d'Espagne, prov. et anc. roy. de Grenade, à 60 kil. O. de cette ville; 15,000 hab. Indiennes, draps, papier. Patrie du maréchal Narvaez.

Loja, v. de la république de l'Equateur, ch.-l. du départ. du même nom, près des Andes, qui y forment le nœud de Loja, à 125 kil. S. de Cuença; 12,000 hab. Commerce de quinquina.

Loke, génie du mal, chez les Scandinaves. Enchaîné par les Ases, il doit un jour recouvrer sa liberté et anéantir le monde. C'est le père du loup Fenrir.

Lokeren, v. de Belgique, à 25 kil. N. E. de Gand (Flandre orientale); 18,000 hab. Industrie active: cotonnades, fil de lin, coutils, dentelles, couvertures de laine, raffineries de sel, brasseries, blanchisseries; commerce de bestiaux, de grains et de toiles.

Lokken, village de Norvége, à 45 kil. S. de Drontheim. Importante mine de cuivre exploitée depuis plus de 200 ans.

Lokman. V. Locman.

Lollard (Walter), hérésiarque, né en Angleterre ou en Hollande, brûlé à Cologne, en 1322, commença à prêcher en 1315. Accompagné de 12 disciples qu'il appelait ses apôtres, il parcourut l'Allemagne, annonçant que les démons, injustement chassés du ciel, y remplaceraient les anges, à leur tour déchus. Il attaquait la plupart des cérémonies et des croyances de l'Eglise, les sacrements, la messe, le mariage, etc. Il fut brûlé par l'inquisition. Mais ses disciples, les *Lollards*, se répandirent en Flandre, en France, en Angleterre, plus tard s'unirent aux sectateurs de Wiclef et préparèrent les Hussites de Bohême.

Lollius (Marcus), gouverneur de la Galatie, consul en 21 av. J. C., fut légat en Gaule, se laissa battre par les Germains et perdit l'aigle de la 5ᵉ légion. Auguste vint réparer ce malheur, et nomma Lollius gouverneur de son petit-fils, C. Cæsar. Horace avait célébré ses vertus; il paraît cependant qu'il ne songea qu'à s'enrichir en Orient, vendant même aux Parthes les plans des Romains; il en fut réduit à s'empoisonner, 3 ap. J. C.

Lomagne, anc. pays de France, en Gascogne. Villes: Lectoure, Beaumont-de-Lomagne et Vic-de-Lomagne.

Lomazzo (Jean-Paul), peintre italien, né à Milan, 1538-1600, fut de bonne heure frappé de cécité; il a écrit un *Traité de la Peinture*, 1584, in-4°, dont une partie a été traduite en français.

Lombard (Lambert), peintre et architecte flamand, né à Liége, 1506-1565, fut emmené en Italie par le cardinal Pole, entra dans l'atelier du Titien, et fut l'un des maîtres les plus estimés dans sa patrie. *La Cène*, qui est au Louvre, est regardée comme son chef-d'œuvre.

Lombard (Pierre). V. Pierre.

Lombardi (Alfonso), sculpteur italien, né à Ferrare, 1487-1536, fut l'ami du Titien, et devint célèbre pour avoir fait le portrait de Charles-Quint en cire d'abord, ensuite en marbre. Ses principales œuvres sont à Bologne; il a fait preuve de talent dans ses ouvrages de terre, de stuc, de cire.

Lombardi (Giovanni-Domenico), dit l'*Omino*, peintre de l'école florentine, né à Lucques, 1682-1752, a eu un talent inégal; mais on vante plusieurs de ses tableaux, comme ceux du chœur des Olivétains de Lucques, à cause de leur verve d'exécution et de leur coloris plein de charme.

Lombardie, *pays des Lombards*, nom donné depuis le moyen âge à la partie sept. de l'Italie. Le nom a eu la fortune du peuple qui le portait: au temps du roi Autharis, la Lombardie s'étendait des Alpes au Volturno; à partir de l'époque de Charlemagne, elle ne comprit que le vaste pays environné par la Brenta, les Alpes et les Apennins de Ligurie et de Toscane, c'est-à-dire les bassins du Pô et de l'Adige. Après avoir fait partie de l'empire carlovingien, la Lombardie passa aux empereurs d'Allemagne; mais profitant de la lutte des papes et des césars germains, les villes de Milan, Lodi, Pavie, Mantoue, Vérone, etc., se constituèrent en républiques et formèrent entre elles, au xiiᵉ s., pour la défense de leurs intérêts la *Ligue Lombarde*. L'union les délivra des Allemands, la discorde les fit tomber sous la domination de familles puissantes. Au xivᵉ siècle, Milan et presque toute la Lombardie appartenaient aux Visconti, à qui l'empereur Venceslas donna le titre de ducs; les Sforza leur succédèrent. A l'extinction des Sforza, Charles-Quint s'empara du Milanais, qui passa tour à tour à l'Espagne, à l'Autriche, à la France, et revint à l'Autriche en 1814.

Lombard-Vénitien (Royaume), nom que portaient les provinces milanaises et vénitiennes du roy. d'Italie sous la domination autrichienne. La Lombardie fut cédée par l'empereur d'Autriche à l'empereur des Français, qui la transmit au roi de Sardaigne, par le traité préliminaire de Villafranca, le 11 juillet 1859, et cette double cession fut ratifiée par le traité de Zurich, le 11 novembre 1859. La Vénitie fut cédée le 3 octobre 1866 et incorporée au royaume d'Italie. V. *Italie*.

Lombardo (Pietro), sculpteur et architecte vénitien, né dans la première moitié du xvᵉ siècle, mort de 1515 à 1530. Ses principaux ouvrages à Venise sont: deux mausolées dans l'église de Saint-Jean-et-Paul, les églises de Santa-Maria de' Miracoli, de San-Trovaso, plusieurs palais, la tour de l'Horloge de la place Saint-Marc, etc. — Il fut le chef d'une famille d'artistes distingués; ses fils, *Tullio*, *Antonio* et *Giulio*, ont été les dignes héritiers de son talent.

Lombards, *Longobardi* ou *Langobardi* (*hommes à la longue lance* ou *à la longue barbe*), peuple germanique, que plusieurs rattachent au rameau scandinave, établi d'abord entre l'Elbe et l'Oder, descendit ensuite vers le sud, et, au commencement du viᵉ siècle, s'empara de la Pannonie et du Norique sur les Gépides, avec le secours des Awares. Leur chef, Alboin, appelé par Narsès, envahit l'Italie, en 568, et s'empara sur les Grecs du Nord et d'une partie des provinces centrales. Mais la faiblesse de la royauté, l'anarchie causée par la puissance des ducs militaires, presque indépendants,

la résistance des Grecs, retranchés dans les villes de la côte ou protégés par les montagnes du Sud, la religion des Lombards (ils étaient ariens), empêchèrent les conquérants de soumettre toute la péninsule. Ils arrivèrent cependant, sous Autharis, jusqu'à Bénévent et Capoue. Agilulf se convertit au catholicisme; Rotharis donna des lois aux Lombards dans la diète de Pavie; Luitprand prit l'exarchat de Ravenne. Mais les papes, menacés par les Lombards, appelèrent à leur secours Charles Martel, qui arrêta Luitprand; Pepin le Bref, qui vainquit Astolf; et Charlemagne, qui, après la défaite de Didier, mit fin au royaume des Lombards, en 774. Le duché lombard de Bénévent resta seul indépendant.

Rois lombards :

Alboïn, mort en.	573
Cleph	575
Gouvernement des 30 ducs.	575-584
Autharis.	591
Agilulf.	615
Adaloald.	625
Ariovald	636
Rotharis	652
Rodoald.	653
Aribert Ier	661
Gondibert et Pertharite . . .	662
Grimoald.	671
Garibald	671
Pertharite (rétabli).	686
Cunibert.	700
Luitpert	701
Ragimbert.	701
Aribert II	712
Ansprand	712
Luitprand	744
Hildebrand.	744
Ratchis	749
Astolf	756
Didier.	774

Lombards, mot synonyme d'*usuriers*, dans la langue du moyen âge, parce que les premiers banquiers établis en France étaient Italiens ou Lombards d'origine. Ils furent plusieurs fois chassés, puis rappelés, surtout au XIVe siècle.

Lombart (Pierre), graveur, né à Paris, 1612-1682, élève de Vouet, exerça la gravure à Londres, et excella dans les portraits; on cite de lui : *Charles Ier à cheval*, *Cromwell*, etc., d'après Van Dyck.

Lombers (Saint-Pierre de), commune de l'arr. et à 14 kil. S. d'Albi (Tarn). C'était jadis une ville assez importante, où se tint, en 1165, un concile qui condamna les Albigeois.

Lombez, *Lombaria*, ch.-l. d'arrond., à 36 kil. S. E. d'Auch, par 43° 28′ 30″ lat. N. et 1° 25′ 41″ long. O., sur la Save (Gers); 1,765 hab. Anc. abbaye d'Augustins, anc. lieu de réunion des États de Comminges.

Lombok, île de la Malaisie, dans l'archipel de la Sonde, séparée à l'O. de Bali par le détroit de Lombok, à l'E. de Sumbava par le détroit d'Allas, par 8° 17′ lat. S. et 114° 17′ 6″ long. E. Sol montagneux, boisé, fertile en riz. Habitants musulmans, imparfaitement soumis aux Hollandais.

Lomelline, anc. prov. du roy. de Sardaigne, vers le confluent du Tessin et du Pô; ch.-l., Mortara. Auj. comprise dans la prov. italienne de Novare.

Loménie (Antoine de), seigneur de la Ville-aux-Clercs, 1560-1638, fils de Martial de Loménie, tué dans la Saint-Barthélemy, par les soins du comte de Retz, qui voulait avoir sa terre de Versailles, servit Henri IV comme secrétaire et négociateur; fut ambassadeur extraordinaire en Angleterre, 1592, et exerça avec prudence, de 1606 à 1615, la charge de secrétaire d'État.

Loménie, comte **de Brienne** (Henri-Auguste de), fils du précédent, né à Paris, 1595-1666, compléta son excellente éducation par des voyages dans presque toute l'Europe. Employé par Marie de Médicis, il succéda à son père, 1615, alla en Angleterre pour terminer le mariage de Henriette de France avec le prince de Galles, 1624, sut se maintenir aux affaires sous Richelieu et sous Mazarin, dirigea les affaires étrangères jusqu'en 1663, et fut remplacé par de Lionne. Louis XIV lui accorda des regrets mérités. On a de lui des *Mémoires jusqu'à la mort de Mazarin*, 3 vol. in-12, réimprimés dans la *Collection Michaud et Poujoulat*; des *Observations sur les Mémoires de M. de la Châtre*, apologie d'Anne d'Autriche, dans la même collection. Il avait été forcé de vendre au roi pour 40,000 livres la belle collection de manuscrits commencée par son père; c'est le *Fonds Brienne* de la Bibliothèque nationale, en 360 volumes in-fol.

Loménie, comte **de Brienne** (Henri-Louis de), fils du précédent, né à Paris, 1635-1698, pourvu de la survivance de son père en 1651, conseiller d'État, visita une partie de l'Europe, exerça les fonctions de secrétaire d'État avec son père jusqu'en 1663, se retira tout à coup chez les pères de l'Oratoire, les quitta aussi subitement en 1670, se déclara follement l'amant de la duchesse de Mecklembourg, et fit si bien que Louis XIV le fit renfermer successivement dans plusieurs abbayes, 1673, enfin dans la maison de Saint-Lazare, 1674, où il resta jusqu'en 1692. Il paraît qu'il retrouva alors sa raison; on lui rendit sa liberté et une partie de ses biens. On a de lui : *Itinerarium*, relation élégante de ses premiers voyages, 1660; *Libellus carminum*, 1662; *de Pinacotheca sua*, 1662, description de son cabinet de tableaux, etc., etc.; *Mémoires de* 1643 *à* 1682, 2 vol. in-12; *Mémoires inédits*, publiés par Fr. Barrière, 1828, 2 vol. in-8°.

Loménie de Brienne (Étienne-Charles de), né à Paris, 1727-1794, de la famille des précédents, céda son droit d'aînesse à son frère, et entra dans les ordres, avec l'idée de faire fortune par l'Église. Sa thèse de Sorbonne fit du bruit, à cause de certaines propositions hasardées, 1751. Reçu docteur en 1752, il resta en fort bons termes avec les philosophes, Morellet, Dalembert, et se lia avec Turgot. Il fut nommé évêque de Condom en 1760, archevêque de Toulouse en 1763, et entra à l'Académie française en 1770. Dans son diocèse, il chercha à plaire aux philosophes sans blesser le clergé, et se montra bon administrateur. Membre de toutes les assemblées de son ordre, il y exerça une grande influence. Quand Turgot fut ministre, il fut assidu auprès de lui, parlant sans cesse de ses projets de bien public, dans l'espoir d'arriver au ministère; mais Louis XVI avait peu de sympathie pour lui. Il se montra dès lors plus zélé pour les intérêts du clergé, et gagna l'affection de la reine. Lorsque de Calonne réunit l'assemblée des notables, 1787, il s'efforça de faire rejeter les plans du ministre, et fut nommé, à sa place, chef du conseil des finances, 1er mai 1787. Mais il montra dès lors beaucoup d'indécision et d'incapacité; sauf quelques modifications, il reprit en détail les projets de Calonne; il fit enregistrer des édits sur le commerce des grains, les assemblées provinciales, l'abolition des corvées; mais le Parlement s'opposa aux édits de la subvention territoriale et du timbre, et fut exilé à Troyes, 15 août. Loménie de Brienne fut alors nommé ministre principal; il fit donner le ministère de la guerre à son frère, le comte de Brienne, rappela le Parlement, et voulut lui faire enregistrer un emprunt de 420 millions qui serait réalisé en cinq ans. Le Parlement protesta; la lutte devint de plus en plus ardente. Le ministre, quoique malade, ne s'oubliait pas; il se fit alors donner le riche archevêché de Sens. Il méditait le renversement de la magistrature; le Parlement demanda la convocation des états généraux; deux conseillers, d'Eprémenil et de Montsabert, furent arrêtés; et, dans un lit de justice tenu à Versailles, le Parlement reçut l'ordre d'enregistrer six édits qui réduisaient sa juridiction, réformaient la justice, abolissaient la torture et établissaient, pour l'enregistrement des lois, une cour plénière, 8 mai 1788. Partout l'on protesta contre ces édits; le ministre, effrayé, suspendit l'établissement de la cour plénière et annonça la réunion des États-généraux pour le 1er mai 1789. Vainement il voulut se soutenir par les expédients les plus désastreux et les plus honteux; il donna sa démission le 25 août; ce fut l'occasion de scènes tumultueuses. Il avait obtenu de nombreuses faveurs pour ses neveux et pour sa nièce; lui-même fut nommé cardinal, 15 décembre. Il voyagea en Italie jusqu'en 1790, prêta serment à la constitution civile du clergé, donna sa démission de cardinal; mais il fut arrêté à Sens, le 9 novembre 1793, fut assez maltraité par ceux qui le gardaient chez lui et mourut d'apoplexie; d'autres disent qu'il s'empoisonna. On a de lui : *Oraison funèbre du Dauphin*, 1766; *le Conciliateur*, composé avec Turgot, 1754; *Compte rendu au roi*, mars 1788.

Lomi (Aurelio), peintre de l'école florentine, né à Pise, 1556-1622, a laissé des peintures remarquables dans plusieurs villes d'Italie, mais surtout à Pise.

Lomi (Orazio), dit *Gentileschi*, frère du précédent, peintre, né à Pise, 1563-1646, se perfectionna à Rome, voyagea dans différents pays, et s'établit en Angleterre, où Van Dyck faisait grand cas de son talent.

Lomi (Artemisia), dite *Gentileschа*, fille du précédent, née à Pise, 1590-1642, élève de son père et du Guide, se distingua par son mérite autant que par sa beauté. On cite d'elle une *Judith coupant la tête à Holopherne*, d'un coloris vigoureux et d'une vérité effrayante. Dans le genre des portraits, elle a de beaucoup surpassé son père.

Lomond (Lac), lac de l'Ecosse, dans les comtés de Stirling et de Dumbarton; 48 kil. sur 10; rempli d'îles, surtout au S. En 1755, pendant le tremblement de terre de Lisbonne, ses eaux s'agitèrent violemment et s'élevèrent de 1 mètre.

Lomonosof (Michel-Vasiliévitch), poëte et physicien russe, né à Denisovka, près de Kholmogori (gouvernement d'Arkhangel), 1711-1765, fils d'un pêcheur, s'enthousiasma à la lecture des psaumes, s'enfuit de son village, parvint à se faire admettre dans les écoles de Moscou, de Kiev, de Saint-Pétersbourg, et fut chargé par le gouvernement d'aller visiter l'Allemagne. Il fit ce voyage en poëte et en savant; et, de retour en Russie, fut professeur de chimie à Saint-Pétersbourg, conseiller de collége, directeur du gymnase et de l'université, conseiller d'Etat. Lomonosof a écrit avec pureté et élégance; on lui a donné le titre de *père de la littérature russe moderne*. Il a écrit en prose: *Hist. de Russie jusqu'à la mort d'Iaroslaf*, traduit par Eidous, 1769, in-12; *Grammaire russe, Rhétorique russe; Eloge de Pierre le Grand; Dissertations* remarquables sur la chimie, l'électricité, l'astronomie, etc. Parmi ses œuvres en vers on cite: *la Pétréade*, en l'honneur de Pierre le Grand; deux tragédies, des *Odes*, dont plusieurs ont été admirées, une *Idylle*, 40 inscriptions, etc. Ses *Œuvres* forment 6 vol. in-4°.

Lomof (Nijni-), v. de la Russie d'Europe, dans le gouv. et à 100 kil. de Penza; 8,000 hab. Foire du 8 juillet, où l'on vend du cuir, des fourrures, de la cire, des denrées coloniales.

Lonato, v. d'Italie, près du lac de Garde, prov. et à 20 kil. E. de Brescia; 7,000 hab. Victoire du général Bonaparte sur les Autrichiens, le 3 août 1796.

Londinières, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. N. de Neufchâtel (Seine-Inférieure); 1,100 hab.

Londinum, nom latin de *Londres*.

London, *Londres*, en anglais.

London, v. de l'Amérique anglaise, sur la Thames, dans la presqu'île formée par les lacs Huron, Erié et Ontario; 16,000 hab. Commerce de blé.

London (New-), v. des Etats-Unis, à l'embouchure de la Thames, à 61 kil. E. de New-Haven (Connecticut); 7,000 hab. Port de commerce; armements pour la pêche de la baleine et de la morue.

Londonderry, v. d'Irlande, capit. du comté du même nom, sur la Foyle, à 195 kil. N. O. de Dublin; 36,000 hab. Evêchés catholique et anglican. Commerce de céréales. Assiégée par Jacques II en 1689. — Le comté de Londonderry, au N. de l'Irlande, a 192,000 hab. Il possède des mines de fer. La population y a diminué, en 10 ans, de 30,000 âmes.

Londonderry (Lord). V. Castlereagh.

Londonderry (Charles-William, comte **Vane**, marquis de), frère consanguin du précédent, né à Dublin, 1778-1854, servit en Allemagne, en Egypte, en Espagne sous Moore et Wellington, fut élevé à la pairie sous le nom de *lord Stewart*, et devint ambassadeur en Autriche, et l'un des plénipotentiaires au congrès de Vienne. Il se distingua par son torysme fougueux et se consacra à l'amélioration de ses vastes domaines du comté de Durham; il y créa le port de Seaham. Il a écrit une *Histoire de la guerre de la Péninsule*, 1808-1815, 2 vol. in-8°; *Hist. de la guerre de 1813 et de 1814 en Allemagne et en France*, 1853, 2 vol. in-8°; *Souvenirs d'un voyage dans le nord de l'Europe*, 1838, 2 vol. in-8°. Il a publié, en 1850, la *Correspondance* de son frère.

Londres, *Augusta Trinobantium*, *Londinium* ou *Londinum*, en anglais *London* (de *Lon-din*, la ville des vaisseaux, ou de *llyn-dinas*, la colline de l'étang), capitale du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, ch.-l. du comté de Middlesex, à 88 kil. de la mer, 712 d'Edimbourg, 420 de Paris, sur la Tamise, par 51° 30′ 49″ lat. N. et 2° 26′ 12″ long. O.; 865,000 hab. en 1801; 1,010,000 en 1811; 1,226,000 en 1821; 1,472,000 en 1831; 1,874,000 en 1841; 2,363,000 en 1851; 2,803,000 en 1861; 3,145,000 en 1875. Cette immense agglomération de 350,000 maisons est divisée en deux parties par la Tamise: celle du N. appartient au comté de Middlesex, et, par quelques faubourgs, à celui d'Essex; celle du S. est dans le comté de Surrey, et appartient, par les faubourgs de Deptford, Greenwich, etc., à celui de Kent. La longueur de Londres, de l'E. à l'O., est de 14 kil., sa plus grande largeur de 9. Elle comprend la *Cité* (*City of London*) sur la rive gauche, la cité de Westminster, sur la même rive à l'O. Les autres quartiers, qui entourent ces deux quartiers primitifs, sont: sur la rive gauche, à l'O., Walshamgreen, Chelsea, Brompton, Pimlico, Kensington, Paddington; au N., Portlandstown, Kentish-town, Camden-town, Saint-Pancras, Somers-town, Pentonville, Clerkenwell, Beauvoir-town, Kingsland, Stoke-newington, Dalston; à l'E., Hoxton, Bethnalgreen, Globetown, Hackney, Homerton, Oldford, Stepney, Wapping, où sont les docks de Londres, Limehouse, Poplar, Blackwall, où est l'île des Docks; sur la rive droite, Southwark, Lambeth, Newington, Kennington, Walworth, Bermondsey, Rotherhithe, où sont les docks du commerce.

La cité de Londres forme une ville particulière qui a son administration composée d'un lord-maire, de 28 aldermen, de 2 shérifs, de 209 conseillers municipaux et d'un recorder. La cité a 170,000 hab. et nomme 4 députés au parlement. La cité de Westminster, qui a 400,000 âmes n'envoie que 2 députés, comme chacun des 5 bourgs, Marylebone, Finsburg, Tower-Hamlets, Southwark et Lambeth, qui comprennent tous les quartiers dont nous avons donné la liste. Si l'on considère la condition sociale des habitants, Londres se divise en 4 parties dont chacune a sa physionomie: au centre *la Cité*, centre des affaires; à l'O., le *West-End*, quartier du luxe, de la richesse et de la mode; à l'E., l'*East-End*, séjour du grand commerce, occupé par les magasins et les docks; au S., le *Borough* ou *Southwark*, rempli par les fabriques et les manufactures.

Londres possède peu de monuments remarquables. Citons la cathédrale de Saint-Paul, qui renferme le tombeau de Nelson; l'abbaye de Westminster, magnifique monument gothique bâti par Henri III et Edouard Ier, avec la statue de Shakspeare, les tombeaux de Sheridan, Milton, Gray, Thompson, Addison, Garrick, Dryden, ceux de Chatham, Pitt, Fox et Canning. Il y a 4 palais royaux: Saint-James, dont les appartements sont plus beaux que l'architecture; White-Hall, devant lequel fut décapité Charles Ier; Buckingham-palace, résidence de la reine; Kensington-palace. Parmi les autres édifices on distingue le nouveau palais de Westminster ou palais du Parlement, bâti en style gothique sur les bords de la Tamise, qui renferme la Chambre des lords, la Chambre des communes, et a pour annexe l'ancienne salle du palais des rois d'Angleterre à Westminster, ou *Westminster-hall*. La Tour de Londres se compose de plusieurs édifices sur la Tamise; *Mansion-house* est l'hôtel du lord-maire; *Somerset-house*, œuvre de Puget, renferme les bureaux de l'amirauté, du timbre, de l'accise, du revenu intérieur, de la taxe des pauvres. Le *Monument* est une colonne de 66 mètres, élevée en mémoire du grand incendie de 1666. Les principales demeures de l'aristocratie sont: *Lambeth-palace*, résidence de l'archevêque de Cantorbéry; *London-house*, palais de l'évêque de Londres, *Stafford-house*, au duc de Sutherland, *Grosvenor-house*, au marquis de Westminster. — Londres possède un grand nombre de places carrés ou *squares*, dont le milieu est occupé par un jardin; le plus beau est celui de *Grosvenor;* le plus vaste est celui de *Lincoln's-Inn*. Les plus belles promenades sont: Saint-James-Park, Green-Park, Hyde-Park, Regent's-Park. Sept grands ponts traversent la Tamise, entre autres le pont de Waterloo en granit, le pont de Southwark en fer, le pont suspendu de Charing-Cross; enfin, sous la Tamise, entre Wapping et Rotherhithe, est le tunnel construit par l'ingénieur français Brunel.

Londres a 15 théâtres: le théâtre italien de Covent-Garden, le théâtre français de Saint-James, Drury-Lane, King's-Theatre, Haymarket, etc. On compte 170 hôpitaux ou hospices, des dispensaires gratuits, des asiles pour l'enfance et la vieillesse, 350 écoles élémentaires gratuites où les enfants sont instruits et habillés. Les institutions scientifiques sont nombreuses: le collége de l'Université, le King's-College, 16 écoles de médecine, 16 écoles de droit, 5 de théologie, les colléges de Saint-Paul, de Westminster, de Charter-house, et une multitude d'écoles pratiques. Les principales sociétés littéraires et scientifiques sont: la Société royale de Londres, l'Académie royale des arts, les Académies de médecine et de chirurgie, la Société linnéenne, la Société asiatique, la Société biblique qui sème dans le monde entier d'innombrables exemplaires de la Bible en 140 langues. Il y a 18 bibliothèques publiques, dont la 1re est le *British-*

Museum. Enfin les clubs jouent un grand rôle à Londres, où ils sont très-riches et très-fréquentés; citons surtout le *Reform-Club-House*, et ensuite l'*Athenæum*, l'*Army and naval Club*, le *Club d'Oxford*.

L'industrie et le commerce de Londres sont très-variés. On trouve des fabriques de soieries, des ateliers de construction de machines et de navires, des fabriques de coutellerie, carrosserie, orfèvrerie, horlogerie, armes de luxe, produits chimiques, tapis, vêtements; des fonderies de fer et de cuivre, des distilleries, des tanneries, des savonneries. Les brasseries sont nombreuses et importantes; celle de Barclay, dans le Borough, occupe 6 hectares et emploie 400,000 hectolitres d'orge par an. Londres est la première place de commerce du monde; c'est le siége de la banque d'Angleterre et de toutes les grandes compagnies; on y compte 22,000 entrées et sorties de navires; l'exportation seule atteint le chiffre de 1,400,000 tonneaux, dont plus de la moitié pour la France. Londres communique avec toutes les parties de la Grande-Bretagne par les lignes de chemins de fer suivantes: ligne de l'*Est*, vers Yarmouth; du *Sud-Est*, vers Douvres; du *Sud*, vers Brighton; du *Sud-Ouest*, vers Dorchester, par Southampton; de l'*Ouest*, vers Plymouth, par Bristol; du *Nord-Ouest*, vers Glasgow, par Birmingham, Lancastre et Carlisle; du *Nord*, vers Inverness, par Cambridge, Lincoln, York, Durham, Newcastle, Edimbourg et Aberdeen; du *Centre*, vers Leeds, par Leicester et Derby, avec embranchement sur Birmingham.

Londres est la patrie des poëtes Chaucer, Milton, Cowley Glower, Spenser, Pope et Shaftesbury; des hommes d'Etat Chesterfield, Whitelocke, Thomas Morus, François Bacon, William Temple, Pitt et Fox; de l'astronome Halley, des peintres Wright et Hogarth, etc.

« Londres, dit Léon Faucher, est la ville des contrastes: à côté, au milieu même d'une opulence qui défie toute comparaison, l'on y découvre la plus affreuse ainsi que la plus abjecte misère, et la même cité qui renferme les maisons modèles, les rues coquettes et les squares verdoyants du West-End, contient aussi dans ses profondeurs des masures à demi ruinées, des rues non pavées, sans éclairage et sans égout, des places qui n'ont d'issues ni pour l'air ni pour les eaux, enfin des cloaques infects que toute autre population n'habiterait pas, et qui, pour l'honneur de l'humanité, ne se rencontrent pas ailleurs..... La métropole de la Grande-Bretagne est une belle médaille et bien frappée, sur laquelle on reconnaît sans peine la puissante aristocratie qui domine les mers; mais au revers de cette richesse et de cette puissance, on lit *White-Chepel* et *Saint-Giles*, c'est-à-dire la misère, le vagabondage, la prostitution et le vol. Si l'Angleterre a jamais humilié quelque grande nation, ce peuple n'a qu'à regarder Londres et il se trouvera trop vengé. » (Léon Faucher, *White-Chepel:* Revue des Deux Mondes.) Les 14 grandes prisons de Londres (Newgate, Millbank, la Prison modèle, etc.), les 6,000 constables, sont insuffisants pour garantir la sécurité de l'immense ville. — V. Malte-Brun et Lavallée, *Géogr. universelle*, t. IV, p. 101 à 109; Adolphe Joanne, *Itinéraire de la Grande-Bretagne;* Edouard Texier. *Lettres sur l'Angleterre*, et surtout, Alphonse Esquiros, *l'Angleterre et la vie anglaise ;* ce dernier livre offre le tableau le plus exact, le plus complet et le plus instructif de l'Angleterre, et, en particulier, de la ville de Londres.

Long (Le). V. Lelong.

Longchamp ou **Longchamps**, anc. abbaye de religieuses, de l'ordre de Saint-François, fondée par Isabelle, fille de saint Louis, en 1261, près de la Seine, à l'extrémité du bois de Boulogne. On y alla souvent, en pèlerinage. Les bâtiments ont été détruits pendant la Révolution. Au XVIIIe s., on donnait dans cette abbaye, où la règle était assez relâchée, des concerts spirituels, les mercredi, jeudi et vendredi saints. Ce fut un lieu de rendez-vous pour le beau monde et l'on alla dès lors dans l'avenue de Longchamp, pour étaler ou voir les modes nouvelles. De nos jours, sur l'emplacement de l'abbaye s'élève la maison de campagne du préfet de la Seine, et par devant s'étend la magnifique plaine de Longchamp, destinée aux courses et aux grandes revues.

Longeau, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 14 kil. S. de Langres (Haute-Marne); 467 hab.

Longepierre (Hilaire-Bernard **de Requeleyne**, baron de), poëte, né à Dijon, 1659-1721, fils d'un maître des comptes, de bonne heure très-instruit, fut précepteur du comte de Toulouse et du duc de Chartres, secrétaire des commandements du duc de Berry, gentilhomme ordinaire du duc d'Orléans. On a de lui des traductions en vers d'*Anacréon*, de *Sapho*, 1684, de *Bion*, de *Moschus*, 1686, de *Théocrite*, 1688; des *Idylles;* une tragédie de *Médée*, 1694, qui eut beaucoup de succès à la reprise, en 1728; deux autres tragédies, *Sésostris*, 1695, et *Electre*, 1702.

Longford, v. d'Irlande, sur le Camlin, capit. du comté du même nom; 4,000 hab. Commerce de grains et de beurre. Importante station militaire. — Le comté de Longford, dans le Leinster, a 83,000 hab.; il en avait 116,000 en 1851. Villes: Granard, Ardagh, Edgeworthstown.

Longhi (Luca), peintre de l'école bolonaise, né à Ravenne, 1507-1580, composa des portraits et des tableaux pour les églises; ses figures ont du charme et de la douceur, son coloris a de la force. Ses principaux ouvrages sont à Ravenne, où l'on voit surtout *les Noces de Cana*.

Longhi (Giuseppe), graveur italien, né à Monza, 1766-1831, succéda, en 1797, à son maître Vangelisti comme professeur à l'école de Milan, et fut l'un des premiers artistes de l'Italie. Ses gravures, d'après les grands maîtres, se distinguent par la vérité, l'énergie, la netteté du burin et souvent par une exquise délicatesse.

Longin ou **Cassius Longinus**, rhéteur et critique grec, né au commencement du IIIe s., peut-être en Syrie, à Emèse, fit de nombreux voyages, se lia avec les meilleurs écrivains de l'époque, et professa, à Athènes, la philosophie et la critique. Il fut attiré, on ne sait comment, à la cour brillante des princes de Palmyre et fut le secrétaire de la fameuse Zénobie. Après la prise de Palmyre, il fut livré à l'empereur Aurélien, qui le fit périr comme coupable de lettres pleines de fierté qu'il avait écrites, au nom de Zénobie. On a cité de lui vingt ouvrages sur des sujets de critique, de philosophie, de grammaire et d'histoire; on a retrouvé une partie de sa *Rhétorique* dans celle d'Apsine, publiée par Ruhnkenius. Mais il est surtout célèbre par le *Traité du Sublime*, qu'on lui a généralement attribué. Or, il résulte des nombreux travaux de la critique moderne qu'une grande incertitude règne à ce sujet; dans les manuscrits du traité on trouve, comme nom de l'auteur, Denys ou Longin; aussi plusieurs, pour différentes raisons, l'attribuent à d'autres rhéteurs, à Denys d'Halicarnasse ou même à Plutarque, comme M. Vaucher, l'un des plus savants éditeurs du *Traité du Sublime*. Ce livre, dont nous n'avons que les deux tiers, malgré quelques défauts, est l'un des plus beaux ouvrages de la critique ancienne par la justesse et l'élévation des idées, par la verve spirituelle de la composition, par le style brillant et concis à la fois. — Il a été publié en grec par Robertelli en 1554, et souvent depuis réimprimé; les meilleures éditions sont celles de Weiske, 1809, in-8°; de M. Egger, 1837, in-12; de Spengel, *Rhetores Græci*, t. I, Leipzig, 1853; de Vaucher, Genève, 1854, in-8°. Il a été traduit en français par Boileau, 1674, par A. Pujol, 1853, in-8°, et par Vaucher, 1854. V. Egger, *Essai sur l'histoire de la critique chez les Grecs*. 1849, in-8°.

Longin, nom de deux saints, l'un honoré dans l'Eglise grecque, le 16 octobre, aurait été le centenier qui commandait les soldats romains à l'époque de la Passion; il aurait subi le martyre à Tyane en Cappadoce; — l'autre, honoré le 15 mars par l'Eglise latine, aurait été le soldat qui frappa de sa lance Jésus-Christ; il aurait été martyrisé en Cappadoce.

Longin (Flavius) fut envoyé, comme exarque, en Italie, après la disgrâce de Narsès, 568. Il ne put empêcher les conquêtes d'Alboin, roi des Lombards, recueillit à Ravenne les meurtriers de ce prince et voulut épouser Rosamonde, que son complice, Helmichis, força à s'empoisonner. Il fut remplacé en 584.

Longinus. V. Cassius et Dlugosz.

Long-Island, ou *Ile Longue*, île de l'Océan Atlantique, en face de New-York, dont elle est séparée par un bras de mer de 1 kil. de large, appelé Rivière de l'Est; elle a 160 kil. sur 15 à 30. Un chemin de fer la traverse de l'E. à l'O. Elle est divisée en 3 comtés, et compte plus de 300,000 hab. Villes: Brooklin, Williamsbourg, Astoria et Jamaïca,

Longitude, terme géographique. C'est la distance d'un lieu quelconque à un méridien déterminé. On la mesure par l'arc de l'équateur, compris entre ce méridien et celui du lieu. Il y a 180 degrés de longitude à l'E. et 180 degrés à l'O. du méridien convenu: chaque degré se divise en 60 minutes, chaque minute en 60 secondes. Les degrés de longitude diminuent, en allant

de l'équateur aux pôles. — V. BUREAU DES LONGITUDES.

Longjumeau ou **Lonjumeau**, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 20 kil. N. O. de Corbeil, sur l'Yvette (Seine-et-Oise); 2,317 hab. Marché de bestiaux, grains, légumes et fruits pour l'approvisionnement de Paris. — Un traité de paix y fut signé en 1568 entre les catholiques et les protestants ; il rétablissait l'édit d'Amboise et mettait fin à la 2e guerre de religion.

Longland. V. LANGELANDE.

Longny, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. E. de Mortagne (Orne), sur l'Huisne; 2,504 hab. Forges.

Longobardi (NICOLAS), jésuite, né à Calatagirone (Sicile), 1565-1645, fit beaucoup de conversions en Chine, depuis 1596, et y devint supérieur général des missions. On lui doit des *Lettres écrites de Chine*, 1601, et *de Confucio ejusque doctrina tractatus*, trad. en français, 1701.

Longobucco, v. d'Italie, province et à 34 kil. N. E. de Cosenza ; 7,000 hab. Mines de plomb.

Longomontan (CHRISTIAN-SÉVERIN), astronome danois, 1562-1647, fils d'un pauvre laboureur, fut l'élève de Tycho-Brahé, et devint professeur de mathématiques à Copenhague. Il fut l'un des meilleurs astronomes de son temps, mais croyait à l'astrologie. On a de lui : *Cyclometria e Lunulis reciproce demonstrata*, 1612, in-4°; *de Eclipsibus; Inventio quadraturæ circuli*; *Introductio in Theatrum astronomicum*, in-4°, etc.

Longpré (ALEXANDRE **de**), auteur dramatique français, 1795-1856, a composé plusieurs pièces qui eurent du succès : *1760 ou une Matinée de grand seigneur, les Rendez-vous, le Duelliste, l'Alibi, la Saint-Hubert, la Famille Cauchois*, etc.

Longué, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. S. de Baugé (Maine-et-Loire); 4,274 hab., dont 1,855 agglom. Fabr. de toiles et de sabots; commerce de sangsues, grains et chanvre.

Longueil (RICHARD-OLIVIER **de**), né vers 1410, mort en 1470, d'une illustre famille de Normandie, évêque de Coutances en 1453, fut l'un des commissaires chargés de reviser le procès de la Pucelle et montra beaucoup de zèle pour sa mémoire, 1455. Il devint premier président de la Chambre des comptes et cardinal, 1456. Il osa combattre la Pragmatique-Sanction. Sous Louis XI, il fut envoyé par le roi pour soutenir les droits du duc d'Anjou sur le royaume de Naples; il échoua, resta en Italie, et mourut évêque de Porto.

Longueil (CHRISTOPHE **de**), en latin *Longolius*, né à Malines, 1490-1522, fut l'un des plus habiles *Cicéroniens* de l'époque. Il fut professeur de droit à Poitiers, conseiller au parlement de Paris; puis, après de nombreux voyages, s'établit à Padoue. On a de lui : *Perduellionis rei Defensiones duæ*, Venise, 1518, in-8°; *Epistolarum Lib. IV*, Florence, 1522; *Ad Lutheranos jam damnatos Oratio*, 1529, in-8°.

Longuerue (LOUIS **Du Four**, abbé **de**), érudit français, né à Charleville, 1652-1733, passa toute sa vie dans l'étude et a publié un grand nombre d'écrits, remarquables par une solide critique : *Dissertatio in Tatianum*, Oxford, 1700; *Dissertations touchant les Antiquités des Chaldéens et des Egyptiens; Notes sur l'Histoire de Justin; Description historique et géographique de la France ancienne et moderne*, 1719, in-fol.; *Annales Arsacidarum*, 1732; *Dissertationes de variis epochis et anni forma veterum orientalium*, 1751, in-4°; *Recueil de pièces intéressantes pour servir à l'histoire de France*, 1766, 2 vol. in-12.

Longueval (JACQUES), né près de Péronne, 1680-1735, savant jésuite, est surtout connu par son *Histoire de l'Eglise gallicane*, 1730-1749, 18 vol. in-8°; il n'a rédigé que les 8 premiers volumes ; les autres sont l'ouvrage des pères Fontenay, Brumoy et Berthier.

Longueville, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. S. de Dieppe (Seine-Inférieure); 687 hab. Elève de moutons mérinos. Erigé en comté par Charles VII pour Dunois, bâtard d'Orléans, en 1453, et en duché par Louis XII pour le petit-fils de Dunois, en 1505.

Longueville (FRANÇOIS Ier D'**Orléans**, comte DE **Dunois** et DE), fils de Dunois, gouverneur de Normandie, grand chambellan de France, s'attacha au duc d'Orléans, depuis Louis XII, et l'entraîna en Bretagne. Il y mourut en 1491

Longueville (FRANÇOIS II D'**Orléans**, comte, puis duc DE), obtint que son comté fût érigé en duché, 1505, et fut gouverneur de Guyenne. Il mourut en 1512.

Longueville (LOUIS Ier D'**Orléans**, duc DE), frère du précédent, combattit courageusement à Agnadel et à Marignan, fut pris à Guinegate, et négocia le mariage de Louis XII avec Marie d'Angleterre. Il mourut en 1516,

Longueville (CLAUDE D'**Orléans**, duc DE), fils du précédent, fut tué à Pavie, 1525.

Longueville (LOUIS II D'**Orléans**, duc DE), son frère puîné, épousa Marie de Lorraine, fille de Claude, duc de Guise, et mourut en 1537.

Longueville (LÉONOR D'**Orléans**, duc DE), neveu des précédents, recueillit la succession de son cousin François III, mort en 1551, fut gouverneur de Picardie, et fut pris à Saint-Quentin. Il eut le titre de prince du sang en 1571, et mourut en 1573.

Longueville (HENRI Ier D'**Orléans**, duc DE), fils du précédent, 1568-1595, gouverneur de Picardie, se réunit à La Noue pour battre les Ligueurs près de Senlis, 1589; se rallia à Henri IV, lui amena des renforts à Dieppe, se distingua à la *journée des Farines*, et fut tué par accident en 1595.

Longueville (HENRI II D'**Orléans**, duc DE), fils du précédent, 1595-1663, eut pour parrain Henri IV, fut gouverneur de Picardie, prit part aux luttes contre Concini, fut gouverneur de Normandie, 1619, se tint à l'écart des complots sous Richelieu, et se distingua, comme général, en Franche-Comté, 1637 ; à la tête de l'armée d'Allemagne, 1639 ; en Italie, 1640. Veuf de Louise de Bourbon, en 1640, il épousa en 1642 Anne-Geneviève de Bourbon, fille du prince de Condé. Il fut membre du conseil de régence pendant la minorité de Louis XIV, chef de la députation envoyée à Munster, pour négocier la paix, en 1645. Mécontent de Mazarin, entraîné par sa femme, il prit part aux troubles de la première Fronde, devint l'un des chefs des *Petits-Maîtres* avec ses deux beaux-frères, Condé et Conti, partagea leur captivité en 1650; mais, quand il fut libre, il se retira en Normandie, où il vécut honoré.

Longueville (ANNE-GENEVIÈVE **de Bourbon**, duchesse DE), femme du précédent, née au château de Vincennes, où son père, le prince de Condé, était prisonnier, 1619-79, eut de bonne heure une tendance naturelle à la dévotion, que développèrent ses nombreuses visites aux Carmélites de la rue Saint-Jacques. Elle parut à la cour, presque malgré elle, en 1636, et charma par sa beauté, la langueur de ses manières et par son esprit, passionné par intervalles. Promise au prince de Joinville, en 1638, elle épousa, en 1642, le duc de Longueville, qui avait 47 ans, et qui la négligea pour Mme de Montbazon. Des lettres galantes, qui furent trouvées dans son hôtel, lui furent alors attribuées faussement; la cour fut divisée entre elle et Mme de Montbazon, qui dut faire une rétractation publique; Maurice de Coligny provoqua Henri de Guise, qui avait propagé les bruits calomnieux, et fut mortellement blessé. Elle était encensée par les familiers de l'hôtel de Rambouillet, lorsque son mari l'appela à Munster, peut-être pour la soustraire à l'influence du prince de Marsillac, que son frère, le prince de Condé, avait dénoncé comme étant son amant. Elle promena son ennui de Munster en Hollande, et revint à Paris, au moment où les troubles de la Fronde allaient amener la guerre. Elle fut surtout entraînée par Marsillac, plus politique qu'amoureux; elle fut ambitieuse pour lui, et attira dans la révolte son mari et son jeune frère, le prince de Conti, dont on a calomnié souvent l'affection pour sa sœur. Elle s'établit à l'Hôtel de Ville avec la duchesse de Bouillon, y mit au monde un fils, qui eut pour parrain le prévôt des marchands, et fut l'âme de la première guerre de la Fronde. Lorsque son mari et ses frères furent arrêtés, 1650, elle s'enfuit en Normandie, ne put soulever la province, et, à travers mille dangers, s'enfuit par mer du Havre à Rotterdam. Elle s'établit à Stenay, entraîna Turenne dans le parti des princes, et s'allia par un traité solennel avec les Espagnols. Lorsque son mari fut rendu à la liberté, au lieu d'aller le rejoindre, elle se retira à Bordeaux avec Condé, Marsillac, Nemours, Conti, décida son frère aîné à s'unir aux Espagnols, et fut comprise dans l'amnistie générale de 1653. Elle vint alors à Moulins, auprès de sa tante, Mme de Montmorency, supérieure des Filles de Sainte-Marie ; là s'accomplit sa conversion, qu'elle avait déjà plusieurs fois tentée, au milieu des vicissitudes de sa vie politique. Elle rejoignit son mari en Normandie, s'imposa de longues et dures pénitences, s'efforça par d'abondantes aumônes de réparer les maux qu'elle avait pu faire dans les guerres civiles; s'occupa des querelles religieuses de l'époque, et obtint pour les jansénistes la transaction qu'on appela la *paix de Clément IX*, 1668. Elle perdit en 1672 son fils bien-aimé, redoubla d'austérités, ruina sa santé, et, par crainte des peines éternelles, hâta la fin de sa

vie par des mortifications exagérées. — V. V^{er} Cousin, *M^{me} de Longueville*, 1853, in-8°.

Longueville (Charles-Paris d'**Orléans**, duc de), fils des précédents, né à Paris, 1649, d'abord appelé le comte de Saint-Paul, et destiné à l'Église, s'entendit avec son frère aîné, qui lui abandonna tous ses titres et biens, et qui devint l'abbé d'Orléans, 1671. Brillant gentilhomme, mais d'une vie dissipée, il fut tué par sa faute, au passage du Rhin, sous les yeux du prince de Condé, 1672, au moment où la diète de Pologne avait décidé de lui offrir la couronne.

Longueville (Edme-Paulin-Marcellin), helléniste, né à Paris, 1785-1855, paralysé des jambes dès l'enfance, a consacré sa vie à l'étude du grec. On lui doit: *Harangues tirées des historiens grecs*, 2 vol. in-12; *Cours de thèmes grecs adaptés à la méthode de Burnouf*, 3 vol. in-8°; traduction de la *Grammaire grecque de Aug. Matthiæ*, 3 vol. in-8°; *Traité élémentaire de l'accentuation grecque*, 1845, in-8°; *Prosodie grecque*, 1848, in-8°; *Traité théorique et pratique de l'accentuation grecque*, 1849, etc. Il a travaillé aux dictionnaires grecs de Planche et d'Alexandre, au *Thesaurus linguæ græcæ*, publié par MM. Didot; il a donné de nombreuses éditions.

Longus, romancier grec d'une époque incertaine, peut-être du IV^{e} siècle après Jésus-Christ. On le considère comme l'auteur des *Pastorales de Daphnis et Chloé*, roman gracieux en 4 livres, souvent d'une naïveté et d'une délicatesse charmantes, mais d'un style qui manque de naturel et de simplicité. Publié par Philippe Junta, en 1598, il a été souvent réimprimé depuis. On cite les éditions de Boden, Leipzig, 1777; de Villoison, Paris, 1778; de Bodoni, Parme, 1786; de Mitscherlich, Deux-Ponts, 1794; de Didot aîné, Paris, 1802; de Schæfer, Leipzig, 1803; de P.-L. Courier, qui retrouva à Florence un passage du 1^{er} livre, 1810; de Seiler, Leipzig, 1843; de la Bibliothèque grecque de Didot, *Erotici græci scriptores*, 1856. La traduction française d'Amyot, quoique peu exacte, est restée célèbre; elle a eu plusieurs éditions, avec gravures, celle du régent, 1718, et celle de 1745; Courier a retouché avec bonheur le style d'Amyot, en 1810. Il y a encore la traduction de M. Zévort dans sa collection des *Romans grecs*, 1855, 2 vol.; les Italiens vantent les traductions d'Annibal Caro, de Manzini et de Gaspard Gozzi.

Longuyon, ch.-l. de cant., arr. et à 40 kil. N. O. de Briey (Meurthe-et-Moselle), sur le Chiers; 2,524 hab. Forges et fonderies.

Longwood, petit plateau de l'île de Sainte-Hélène, au-dessus de la vallée du Géranium. C'est dans la maison de Longwood que résida Napoléon jusqu'à sa mort. L'habitation et la vallée du Géranium ont été achetées à la compagnie des Indes par le gouvernement français, en 1857.

Longwy, *Longus vicus*, ch.-l. de canton de l'arr. et à 40 kil. N. O. de Briey (Meurt.-et-Mos.), à 2 kil. de la front. belge, près du Chiers; 4 225 hab. Fab. de porcelaine et de faïence. La ville basse est un village avec quelques établissements industriels; la ville haute, construite par Louis XIV, est une place qui se compose d'un hexagone régulièrement fortifié. Prise par les Prussiens en 1792; assiégée par eux en 1815, elle capitula après une résistance héroïque.

Lonjumeau. V. Longjumeau.

Lonlay-l'Abbaye, bourg à 8 kil. N. de Domfront (Orne). Anc. abbaye de bénédictins; 3,153 hab.

Lons-le-Saulnier ou **le-Saunier**, *Ledo Salinarius*, ch.-l. du département du Jura, par 46° 40′ 28″ lat. N. et 3° 13′ 15″ long. E., à 400 kil. S. E. de Paris; 11,391 hab. Eaux minérales. Tanneries et corroieries; commerce de sel, fer, bois de construction, vins et fromages. Au nord de la ville se trouve le puits des *salins*, qui a 19^{m},50 de profondeur sur 5 m. de largeur; 4 pompes aspirent l'eau pour la conduire aux salines de Montmorot, situées à 2 kil. Le produit est de 20,000 quintaux. Patrie du général Lecourbe et de Rouget de l'Isle, auteur de *la Marseillaise*.

Loo, bourg de Belgique, sur le canal de Furnes (Flandre orientale); 2,000 hab. Bestiaux.

Loo, château royal où réside pendant l'été la famille royale de Hollande, à 24 kil. N. d'Arnheim.

Loochristy, v. de Belgique, à 10 kil. E. de Gand (Flandre orientale); 4,000 hab. Draps, bestiaux.

Loon (Théodore **Van**), peintre belge, né à Bruxelles, mort très-âgé en 1650, se lia intimement à Rome avec Carlo Maratti, et eut, comme lui, de la noblesse et de l'élévation, mais on lui reproche ses ombres trop grises. Ses œuvres sont à Rome, à Florence, à Bruxelles, à Malines.

Loos, bourg de l'arr. et à 5 kil. S. O. de Lille (Nord), sur la Deule; 6,706 hab. Maison de détention. Toiles, calicots, produits chimiques.

Lopatka, cap de l'Asie, dans le Grand Océan, au S. de la presqu'île de Kamtchatka, par 51°0′15″ lat. N. et 154° 22′ 30″ long. E.

Lope de Rueda. V. Rueda.

Lope de Vega-Carpio. V. Vega-Carpio.

Lopes (Fernao), chroniqueur portugais, né vers 1380, mort en 1449, chevalier de la maison de dom Henrique, devint garde général des archives du Portugal, et fut engagé par le roi Edouard à écrire les chroniques des rois. Les Portugais estiment beaucoup les Chroniques de D. Pedro et de dom Fernando. Imprimées par Bayam en 1753, elles ont été publiées avec plus de soin en 1816 par Correa de Serra dans le t. IV de sa *Collection des ouvrages inédits de l'hist. portugaise*.

Lopez (Narcisse), aventurier américain, né dans l'Etat de Venezuela, 1799-1851, fils d'un riche négociant, combattit dans l'armée espagnole, alla s'établir à Cuba, vint en Espagne, où il entra dans l'armée d'Isabelle II, fut nommé gouverneur de Madrid, puis sénateur. Il donna bientôt sa démission, repartit pour Cuba, puis songea à enlever cette île aux Espagnols. Il se rendit aux Etats-Unis et y organisa successivement trois expéditions, qui échouèrent en 1849, 1850 et 1851. Il fut pris et condamné à mort.

Lopez, cap de l'Afrique, dans l'océan Atlantique, au N. de la Guinée méridionale, par 0°36′ lat. S., et 6° 14′24″ long. E.

Lop-Noor. V. Lob.

Lora-del-Rio, v. d'Espagne, dans la prov. et à 44 kil. E. de Séville (Andalousie), sur le Guadalquivir; 5,500 hab. Elève de vers à soie.

Lorca, *Ilorcis*, v. d'Espagne, dans la prov. et à 80 kil. S. O. de Murcie, sur la Sangonera, au pied du mont Oro; 42,000 hab. Evêché. Commerce de laines. Environs bien arrosés par un système de canaux. Prise par les Français en 1811.

Lorch, v. de Wurtemberg, dans le cercle du Jaxt; 2,000 hab. — V. de Prusse, dans l'anc. duché de Nassau, sur le Rhin; 2,200 hab. — V. d'Autriche, anc. *Lauriacum*, colonie romaine florissante détruite par les Huns, autrefois archevêché, auj. simple village.

Lord, titre honorifique en Angleterre; il signifie *seigneur*. On le donne particulièrement aux membres de la chambre haute ou *Chambre des lords*; on le donne aussi, par courtoisie, aux fils des ducs et marquis, aux fils aînés des comtes. Quelquefois il est ajouté au titre d'un office; ainsi le chef de justice, le chancelier, le grand amiral, le chambellan, le maire de Londres, le prévôt d'Edimbourg, le lieutenant d'Irlande, les 15 juges de la cour criminelle d'Ecosse, portent le titre de *lord*.

Lords (Chambre des). V. Grande-Bretagne.

Loredano (Leonardo), doge de Venise, né en 1438, succéda à Ant. Barbarigo, en 1501, lorsque le grand conseil venait d'établir les trois *inquisiteurs d'Etat*. Il fit la paix avec les Turcs et établit un *bayle* ou consul à Constantinople. Jules II, voulant reprendre aux Vénitiens les villes qu'ils avaient enlevées à ses prédécesseurs, s'efforça depuis 1504 de former une ligue contre eux. Il réussit, et la ligue de Cambrai réunit de nombreux ennemis qui furent sur le point d'accabler Venise. Vaincus à Agnadel, les Vénitiens étaient presque réduits à leurs lagunes, 1509; mais l'habileté de leurs diplomates et la jalousie de leurs ennemis les sauvèrent. Jules II traita avec eux en 1510, et ils soutinrent la lutte contre les Français, comme membres de la Sainte Ligue jusqu'en 1513. Ils s'allièrent alors à Louis XII, puis à François I^{er}, l'aidèrent dans la campagne de Marignan, et recouvrèrent Vérone. Loredano mourut en 1521.

Loredano (Pietro), né en 1481, fut élu doge, en 1567, après Gieronimo Priuli, fut en lutte avec le pape Pie V, et mourut en 1570.

Loredano (Francesco), fut doge en 1752, après P. Grimani, et mourut au bout de deux mois.

Lorenzetti (Ambrogio), peintre italien, né à Sienne, 1277-1360, a décoré sa patrie de plusieurs fresques justement estimées; malheureusement elles sont aujourd'hui presque entièrement détruites. Il semble avoir été le précurseur de frà Angelico.

Lorenzetti (Pietro), peintre, frère du précédent, travaillait de 1327 à 1355. Il imita la grâce et la noblesse du Giotto; il le surpassa peut-être par la pureté

du dessin. Ses fresques à Sienne ont presque disparu; au Campo Santo de Pise, il peignit la *Vie des pères du désert*. On voit quelques-uns de ses tableaux à Sienne et à Florence.

Lorenzo-Marquez, fl. d'Afrique, se jette dans la baie de Lagoa, formée par l'Océan Indien.

Loreo, v. d'Italie, prov. et à 45 kil. S. O. de Venise, sur le canal de l'Adige au Pô; 4,000 hab.

Loret (JEAN), né à Carentan, au commencement du XVIIe siècle, mort en 1665, fut protégé par Mazarin, se fit connaître par quelques vers burlesques, mais surtout par une sorte de journal, en vers de huit syllabes, qu'il commença en 1650. Tous les samedis, il remettait sa lettre sur les événements de la semaine à la duchesse de Longueville; cette gazette devint bientôt célèbre; il obtint un privilége, et elle fut régulièrement imprimée depuis 1655, sous le nom de *Muse historique;* ce fut un puissant moyen de publicité, qui fit la fortune de Loret, et qui renferme beaucoup de détails curieux; le style est plat, d'un bourgeois facile. Loret eut pour collaborateurs Mayolas et Robinet. La *Muse historique*, qui comprend 750 numéros, forme trois volumes in-folio. On en a publié une nouvelle édition chez Jannet, 1857, 4 vol. in-8°.

Loreto, v. d'Italie, dans la prov. de Teramo; 4,500 hab. Papeteries.

Lorette, en ital. *Loreto*, dans la prov. et à 16 kil. S. d'Ancône, près de l'embouchure du Musone; 8,000 hab. Evêché. La *Santa Casa*, ou sanctuaire de Notre-Dame de Lorette, est un lieu de pèlerinage célèbre. Suivant la tradition, les anges enlevèrent à Nazareth, en 1291, la maison de la sainte Vierge, et la déposèrent à Tersato, en Dalmatie; trois ans après, ils la transportèrent en Italie, près de Recanati, et, quelques mois plus tard, elle vint se placer sur le terrain d'une dame appelée Lauretta, à l'endroit où la ville s'est élevée; 200,000 pèlerins la visitent tous les ans. Elle est incrustée de marbre de Carrare et placée au milieu d'une église, bâtie par Sixte-Quint, dont on admire les trois portes de bronze, la coupole et les mosaïques. La madone de Lorette, enlevée par l'armée française en 1796, fut rendue au pape par Napoléon, en 1801.

Lorges (GUI-ALPHONSE **de Durfort de Duras,** duc DE), frère du maréchal de Duras, 1630-1702, neveu de Turenne, se distingua, sous ses ordres, en Flandre et en Hollande, et était lieutenant général, lorsque son oncle fut tué. Il conduisit habilement la retraite et fut nommé maréchal en 1676. Il commanda l'armée du Rhin, en 1692 et 1693, et remporta quelques succès. La ville de Quintin, en Bretagne, fut érigée en duché, sous le titre de Lorges-Quintin.

Lorgna (ANTONIO-MARIA), mathématicien italien, né à Vérone, 1736-1796, d'une famille noble, devint colonel du génie, puis enseigna les mathématiques à Vérone. Ses nombreux travaux sur la salure et la phosphorescence des eaux de la mer, sur les nitrières artificielles, sur la mécanique, les baromètres, les thermomètres, etc., le rendirent célèbre dans toute l'Europe. Il fonda la *Société italienne pour l'encouragement des sciences*.

Lorgues, ch.-l. de canton de l'arr. et à 11 kil. S. O. de Draguignan (Var), sur l'Argens; 4,729 hab. Huiles, eaux-de-vie, draps. Couvent de capucins établi en 1852.

Loria (ROGER **de**), amiral italien, né à Loria (Basilicate), vers 1250, mort en 1305, quitta son pays, lorsque Charles d'Anjou s'en empara, 1266, et servit Pierre III, roi d'Aragon. Celui-ci le nomma amiral de ses flottes, après le massacre des *Vêpres siciliennes*, 1282; R. de Loria battit plusieurs fois les vaisseaux de Charles d'Anjou, surtout près de Reggio et devant Naples; dans cette dernière bataille, 1284, il prit Charles le Boiteux, fils du roi de Naples. Il soumit une partie des Calabres, s'empara de Tarente, 1285, mais fut forcé d'aller défendre la Catalogne contre les Français; il battit plusieurs fois la flotte de Philippe III, puis ravagea les côtes du Languedoc en 1286, celles de Naples en 1287. Il fit ensuite la guerre aux infidèles sur les côtes de l'Archipel. Après les négociations d'Anagni, 1295, il fit proclamer roi de Sicile don Frédéric, frère du roi d'Aragon; mais, irrité des cruautés de ce prince, il se déclara contre lui, se mit à la tête de la flotte aragonaise, battit plusieurs fois les Siciliens, et fut arrêté par la paix de Calatabellota, 1302.

Lorient, ch.-l. d'arrond., par 47°44'45" lat. N. et 5°41'50" long. O., à 57 kil. N. O. de Vannes (Morbihan), au confluent du Scorf et du Blavet, au fond de la baie de Saint-Louis; 35,165 hab. Ville forte, grande et bien bâtie; port vaste et sûr, rade excellente. L'un des 5 grands ports de guerre français, le 1er comme port de construction; on peut mettre à la fois sur ses cales 30 vaisseaux. Parc d'artillerie, arsenal, atelier de machines à vapeur, fonderies, forges. Commerce très-actif de sardines, fournitures de la marine, fers, cire, miel. Collége, bibliothèque, école d'artillerie, d'hydrographie, d'application du génie maritime. — Lorient a été fondée par la compagnie des Indes, que créa Louis XIV en 1664; en 1689, elle n'était encore qu'un petit port de commerce. Le mouvement commercial créé par John Law, en 1718, profita beaucoup à Lorient: la ville fut bâtie et fortifiée; en 1745, des escadres de la Compagnie en sortaient sous le commandement de la Bourdonnais, pendant que Dupleix ouvrait dans l'Inde, par ses conquêtes, un vaste débouché à son commerce. La guerre de Sept Ans détruisit cette prospérité; la Compagnie dut liquider, et Louis XV lui acheta le port, les bâtiments, magasins et vaisseaux.

Loriol, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 22 kil. S. de Valence (Drôme), sur la Drôme; 3,686 hab. Filatures de soie.

Loriquet (JEAN-NICOLAS), né à Epernay, 1767-1845, entra dans les ordres, s'affilia de bonne heure à la congrégation des Pères de la Foi, fut professeur au petit séminaire de l'Argentière, devint, en 1814, supérieur de la maison d'Aix, puis il fut chargé, par les jésuites, de fonder une maison d'éducation à Saint-Acheul, près d'Amiens. Cet établissement fut très-célèbre pendant la Restauration jusqu'en 1828. Loriquet se réfugia en Suisse, 1830, fut nommé supérieur de la maison de Paris en 1833, et préfet spirituel de la congrégation en 1838. On lui doit un très-grand nombre de livres d'éducation portant les initiales A. M. D. G. (*ad majorem Dei gloriam*). On a beaucoup parlé de son *Histoire de France à l'usage de la jeunesse*, où les faits ont été souvent défigurés d'une manière étrange.

Lormes, ch.-l. de canton de l'arr. et à 38 kil. S. E. de Clamecy (Nièvre); 3,126 hab. Exploitation de pierres de taille, fours à chaux, briqueteries. Commerce de bois.

Lormont, bourg de l'arrond. et à 10 kil. N. E. de Bordeaux (Gironde), sur la Garonne; 2,860 hab. Construction de navires et de machines à vapeur.

Loroux-Bottereau (Le), ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. E. de Nantes (Loire-Inférieure); 4,105 hab., dont 1,431 agglomérés. Vins, bestiaux.

Lorquin, anc. ch.-l. de cant. de l'arr. et à 10 kil. S. O. de Sarrebourg (Lorraine); 1,035 hab. Tanneries importantes.

Lorrain (Le). V. GELÉE (Claude).

Lorrain (Le). V. LE LORRAIN.

Lorraine (Royaume de), *Lotharingia, Loherrègne*, royaume formé à la mort de Lothaire Ier, en 855, pour son second fils Lothaire II. Il comprenait le pays situé entre la mer du Nord depuis la bouche septentrionale du Rhin, jusqu'à la bouche occidentale de l'Escaut au N., l'Escaut et la Meuse à l'O., le Rhône au S., les Alpes, le Jura et le Rhin à l'E. Après la mort de Lothaire II, son royaume fut occupé par Louis le Germanique, son oncle, qui le transmit, en mourant, à ses deux fils, Louis de Saxe et Charles le Gros. Au 2e démembrement de l'empire carlovingien, à la mort de Charles le Gros, la Lorraine échut à Zwentibold, fils d'Arnoul, roi de Germanie, en 895. Zwentibold fut tué par ses sujets en 900. Dès lors, la Lorraine fut disputée par les maîtres de l'Allemagne et de la France, et porta son hommage tantôt à l'E., tantôt à l'O., suivant les intérêts de ses maîtres ou la puissance de ses voisins. En 900, elle se donne à Louis l'Enfant, roi de Germanie; en 911, à Charles le Simple, roi de France; en 925, elle est occupée par Henri Ier l'Oiseleur, roi de Germanie; en 939, elle est reprise par Louis d'Outre-mer, et, en 940, elle revient à Henri Ier; 14 ans après, la Lorraine, donnée par Othon le Grand à son frère Bruno, archevêque de Cologne, fut divisée en deux duchés.

Lorraine (Duché de **Basse-**), ou de *Lothier*, partie septentrionale du royaume de Lorraine, au N. de la Moselle; il appartint d'abord à Charles, oncle de Louis V le Fainéant, et compétiteur malheureux de Hugues Capet. En 1004, il passa à Godefroy de Verdun, dont le 3e successeur fut Godefroy de Bouillon. En partant pour la 1re croisade, il céda son duché à Henri de Limbourg, dont le successeur fut Godefroy le Barbu, comte de Louvain, 1106. Ce dernier fut le 1er des ducs de Brabant.

Lorraine (Duché de **Haute-**), partie méridionale du royaume de Lorraine, au S. de la Moselle, comprenait, outre la Lorraine propre, l'Alsace, le Luxembourg et le territoire de Trèves. Il appartint d'abord à Frédéric, comte de Bar, et à sa famille jusqu'en 1032. Alors l'em-

pereur Henri III le donna à un seigneur d'Alsace, nommé Gérard, tige de la maison de Lorraine, qui règne aujourd'hui en Autriche. Les empereurs se réservèrent cependant les villes de Metz, Toul et Verdun, qui devinrent villes libres impériales; 15 ducs succédèrent, en ligne masculine, à Gérard d'Alsace, pendant 382 ans. La plupart eurent des rapports étroits avec les rois de France, et plusieurs se mirent à leur service. Le dernier, Charles Ier, mourut en 1430, ne laissant qu'une fille, mariée à René d'Anjou, duc de Bar. René maria sa fille, Yolande, au comte de Vaudemont, son compétiteur, et René II, fils d'Yolande, devint duc en 1473. Il battit, à Nancy, Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, en 1477, et dès lors ses descendants, vassaux des empereurs pour la Lorraine, et des rois de France pour le Barrois, s'efforcèrent, sans succès, de conserver leur indépendance. Henri II, roi de France, s'empara des trois évêchés en 1552, Louis XIII occupa tout le pays en 1632; et ce fut seulement Léopold Ier, son petit-fils, qui le recouvra au traité de Ryswick, en 1697. En 1735, le duché fut donné à Stanislas Leczinski, roi de Pologne, et réuni à la France à sa mort, en 1766.

Lorraine, ancienne province de France, qui formait le grand gouvernement de Lorraine-et-Barrois, capit. *Nancy*, le petit gouvernement de Metz et Verdun, capit. *Metz*, et le petit gouvernement de Toul, capit. *Toul*. — Le duché de Lorraine se divisait en 3 parties : le bailliage de *Nancy :* Nancy, Lunéville et Saint-Dié; le bailliage des *Vosges :* Mirecourt, Remiremont, Epinal, Salm; le bailliage *allemand :* Vaudrevange, Sarreguemines et Bitche. — Le duché de Bar avait pour villes princ. : Bar-le-Duc, Ligny, Commercy, Pont-à-Mousson, Saint-Mihiel et Neufchâteau. — Le gouvernement de Metz et Verdun comprenait : le *pays Messin :* Metz, Vic, Marsal, Sierck, Baccarat; le *Luxembourg français :* Thionville, Ivoy-Carignan, Montmédy; le *pays de la Sarre:* Sarrelouis, Sarrebourg, Phalsbourg; le *Barrois français :* Longwy, Clermont-en-Argonne, Dun, Stenay; le *Verdunois :* Verdun. — Le gouvernement de Toul ne comprenait que le *Toulois*. V. pour l'histoire, l'article précédent. V. Supplément. *Alsace-Lorraine.*

Lorraine (Maison de). Quoique des généalogies complaisantes, surtout au XVIe s., l'aient fait remonter jusqu'aux Carlovingiens, jusqu'aux Mérovingiens et même jusqu'à Priam, on s'accorde à reconnaître comme son fondateur Gérard, de la famille des ducs d'Alsace, qui fut nommé par l'empereur Henri III, duc de Haute-Lorraine en 1048. Le mariage de François de Lorraine avec Marie-Thérèse unit les maisons de Lorraine et de Habsbourg. Leurs descendants ont depuis lors régné sur les États autrichiens. V. Aumale, Guise, Mayenne, Elbeuf, Mercœur, etc., noms de différentes branches de la maison de Lorraine.

Ducs de Lorraine.

Gérard d'Alsace	1048
Thierri	1070
Simon Ier	1115
Matthieu Ier	1139
Simon II	1176
Ferri Ier	1205
Ferri II	1206
Thibaut Ier	1213
Matthieu II	1220
Ferri III	1251
Thibaut II	1304
Ferri IV	1312
Raoul	1328
Jean Ier	1346
Charles I	1391
René Ier d'Anjou	1431
Jean II	1453
Nicolas	1470
René II	1473
Antoine	1508
François Ier	1544
Charles II	1545
Henri	1608
Charles III et Nicolas-François	1624
Charles IV	1675
Léopold	1690
François III	1729-1737

Lorrez-le-Bocage, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 32 kil. S. E. de Fontainebleau (Seine-et-Marne); 911 hab.

Lorris, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 21 kil. S. O. de Montargis (Loiret); 2,126 hab. Lorris reçut de Louis VII une charte qui lui conférait d'importants privilèges civils, et qui fut accordée ensuite à beaucoup d'autres villes.

Lorris (Guillaume de). V. Guillaume.

Lorry (Anne-Charles), médecin, né à Crosne (Seine-et-Oise), 1726-1783, fut un médecin distingué, eut une brillante clientèle, et cependant, à cause de son désintéressement, vécut dans une gêne honorable. Parmi ses ouvrages on cite : *Essai sur l'usage des Aliments*, 1781, 2 vol. in-12; *de Melancholia et Morbis melancholicis*, 1765, 2 vol. in-8°; *Tractatus de morbis cutaneis*, 1777, in-4°; *de Præcipuis morborum mutationibus*, 1784, in-12, ouvrage posthume, publié par son neveu Hallé, etc.

Lorsch, v. de la Hesse-Darmstadt, à 9 kil. E. de Worms; 2,600 hab. Il y avait autrefois une abbaye de bénédictins fondée sous Pepin le Bref, en 764.

Loss (Iles de). Elles sont près de la côte de Sierra-Leone, à l'O. de l'Afrique, et appartiennent aux Anglais; trois sont habitées.

Lot, *Oltis*, riv. de France, affl. de droite de la Garonne, prend sa source dans les Cévennes, un peu au N. du mont Lozère, coule vers l'O. par Mende, Espalion, Entraygues, Cahors, Villeneuve-d'Agen, Aiguillon, et finit après un cours de 440 kil., navigable depuis Entraygues. Lit profond, cours rapide, débordements rares, navigation difficile en amont de Cahors. Il traverse les dép. de l'Aveyron, du Lot et de Lot-et-Garonne, et reçoit à droite la Trueyre ou Truyère.

Lot, département du S. de la France, formé du Quercy, partie de la Guyenne. Superf., 521,175 hect.; popul., 276,512 hab., soit 56 par kil. carré. Il est composé d'un plateau élevé, couvert de montagnes au N. E., de collines au centre et au S. O. Ses 3 vallées principales sont celles du Lot, du Cellé et de la Dordogne. Il a 252,000 hectares de terres de labour, 93,000 hectares de bois, 66,000 de landes, 55,000 de vignes, 30,000 de châtaigneraies, 25,000 de prés. Les productions princ. sont les châtaignes, les noix, les grains, les vins, le tabac, le chanvre. Ch.-l., *Cahors*. Il a 3 arrondissements : Cahors, Figeac et Gourdon, 29 cantons et 323 communes. Il comprend l'évêché de Cahors, dépend de la Cour d'appel d'Agen, de l'Académie de Toulouse et de la 17e région militaire.

Lot-et-Garonne, départ. du S. O. de la France, formé de l'Agénois et d'une faible portion du Condomois. Superf., 535,395 hect.; popul., 316,920 hab., soit 62 par kil. carré. Son territoire est une haute plaine traversée par des vallées ouvertes et riches, celles de la Garonne, du Tarn et de l'Aveyron. Entre les vallées sont des plateaux couverts de vignes. Les productions princ. sont les vins, les grains, le tabac, le chanvre, les châtaignes, les fruits (prunes d'Agen). Ch.-l., *Agen*. 4 arrondissements : Agen, Marmande, Nérac et Villeneuve; 35 cantons et 325 communes. Il comprend l'évêché d'Agen, dépend de la Cour d'appel d'Agen, de l'Académie de Bordeaux et de la 17e région militaire.

Loterie. Les Romains avaient l'usage, surtout dans les grands festins, de faire aux convives une distribution de lots à gagner. Auguste aimait beaucoup ces loteries; Agrippa fit des loteries pour le peuple, dans les théâtres; Néron et d'autres empereurs, plus tard d'autres souverains, dans tous les pays, à Bagdad comme en France, distribuaient soit au peuple dans les spectacles, soit aux courtisans, des billets qui faisaient gagner des lots plus ou moins considérables. — En Italie, la loterie fut une espèce de jeu pour gagner de l'argent. François Ier établit une loterie royale en 1539, sous le nom de *blanque* (billet blanc); plusieurs fois supprimée, la loterie fut une véritable institution, ou plutôt un véritable impôt levé sur la cupidité et la sottise, lorsqu'on établit à Paris une *loterie royale*, au capital de 10,000,000. La *loterie royale de France* date de 1776; elle rapportait à l'État de 10 à 12 millions; supprimée en 1793, rétablie en 1797, elle eut 5 bureaux, Paris, Bordeaux, Lille, Lyon, Strasbourg; il y eut 15 tirages par mois. Elle fut définitivement supprimée, le 1er janvier 1839. L'extrait était un seul numéro et rapportait 15 fois la mise; l'ambe, 2 numéros, donnant 270 fois; le terne, 3 numéros, donnant 5,500 fois; le quaterne, 4 numéros, donnant 75,000 fois; la mise pour le quaterne était limitée à 12 francs; on ne pouvait pas jouer le quine ou 5 numéros; il suffit de dire que les chances en faveur du joueur pour le quaterne était d'une contre 2,555,189.

Loth, neveu d'Abraham, suivit d'abord à Haran son grand-père Tharé et son oncle Abraham; visita l'Égypte avec ce dernier, se sépara de lui à Béthel et vint s'établir à Sodome. Enlevé par le roi des Elamites, Chodorla-

homor, il fut délivré par son oncle. Lorsque Dieu voulut détruire Sodome, Loth fut sauvé par deux anges qu'il avait protégés contre les Sodomites. Il s'enfuit avec sa famille, mais sa femme, ayant regardé derrière elle, malgré la recommandation des anges, fut changée en statue de sel. De l'union de Loth avec ses deux filles naquirent les Ammonites et les Moabites.

Loth (Johann-Karl), en italien *Carlo Lotti*, né à Munich, 1632-1698, fut l'un des brillants élèves de l'école vénitienne. Il imita Michel-Ange, le Caravage, le Guerchin, et occupe un rang distingué parmi les peintres réalistes. Il fut le peintre de l'empereur Léopold Ier. On cite parmi ses tableaux, remarquables par leur coloris : *la Mort d'Abel*, à Florence; *la Nativité, la Mort de saint Joseph*, à Venise; *Tobie endormi*, à Vicence; *Loth et ses filles, Job et ses amis*, à Dresde; *Sara présentant Agar à Abraham, Isaac bénissant Jacob*, à Munich; *Jacob bénissant les enfants de Joseph, Jupiter et Mercure reçus par Philémon et Baucis*, à Vienne.

Lothaire Ier, empereur d'Occident, né en 796, fils aîné de Louis le Débonnaire, fut associé à l'Empire dans l'assemblée d'Aix-la-Chapelle, 817, reçut une part plus considérable que celle de ses frères, qui durent lui être soumis. En 822, il fut chargé de gouverner l'Italie, et eut à lutter contre les papes. En 829, la constitution d'Aix-la-Chapelle fut modifiée en faveur de son jeune frère Charles. Lothaire, excité par les mécontents et par son ambition, détrôna son père, en 830; puis, fut abandonné par ses frères, Louis et Pepin. Il perdit tous ses droits et ne conserva que l'Italie. Dans une seconde révolte, les trois frères réconciliés détrônèrent une seconde fois l'empereur, 833; Lothaire fit dégrader son père par les évêques, puis, quand l'empereur fut rétabli sur le trône, 834, il le combattit sans succès et dut encore se contenter de l'Italie. Abandonné de ses plus énergiques conseillers, il consentit en 839, à la diète de Worms, au partage de l'Empire avec le jeune Charles. A la mort de Louis le Débonnaire, 840, Lothaire voulut conserver l'unité de l'Empire et soumettre ses frères, Charles et Louis, à son autorité. Ceux-ci protestèrent et se réunirent contre lui. La bataille de Fontanet décida que l'Empire serait divisé, 841; et Lothaire vaincu dut accepter les conditions du traité de Verdun, 843. Il eut en partage, avec le titre d'empereur, l'Italie et la longue bande de terre, de la mer du Nord à la Méditerranée, comprise entre l'Ems, le Rhin, l'Aar, les Alpes, à l'E.; le Rhône, la Saône, la Meuse jusqu'à Mézières, l'Escaut, à l'O., sauf le territoire de Mayence, Spire et Worms. Lothaire, qui manquait d'énergie, ne sut pas conserver sa supériorité sur ses frères, et son règne se compose de tentatives impuissantes et d'entrevues avec eux sans résultats. Malade, il abdiqua, se retira dans l'abbaye de Prum, où il mourut, 855, après avoir partagé ses États entre ses trois fils : Louis II eut l'Italie et le titre d'empereur; Charles, le S. E. de la France, et Lothaire II, le pays entre l'Escaut et le Rhin.

Lothaire II, 2e fils du précédent, né vers 825, eut, en 855, le pays qui prit dès lors le nom de *Lotharii regnum*, d'où Lorraine. Souvent allié à son oncle, le roi de France, Charles, il eut à se défendre contre l'ambition de Louis le Germanique, également son oncle, et contre les réclamations de son frère, Louis II. Il répudia sa femme Teutberge, et fit prononcer le divorce par 2 synodes, que présidaient les archevêques de Trèves et de Cologne; il put alors épouser Walrade, sœur de ce dernier, 862. Teutberge trouva des défenseurs, le roi Charles le Chauve, l'archevêque de Reims, Hincmar, le pape Nicolas Ier. Lothaire, qui venait d'hériter de la Provence, à la mort de son frère Charles, 863, en céda une partie à son frère Louis, pour obtenir son appui auprès du pape; mais Nicolas Ier se montra intraitable, cassa les arrêts des conciles, excommunia Lothaire, Walrade, et força le roi à reprendre sa première femme. Ce fut une cause de troubles qui agitèrent tout l'Occident. Enfin Lothaire se rendit en Italie dans l'espoir de gagner le nouveau pape, Adrien II; il le trouva favorablement disposé, mais, à son retour, il mourut d'une épidémie, à Plaisance, 869.

Lothaire, empereur d'Allemagne, né en 1075, fils du comte de Suplingebourg ou Supplenbourg, combattit dans sa jeunesse pour Henri V et reçut de lui le duché de Saxe, en 1106. Mais il fut bientôt au nombre des ennemis les plus redoutables de l'empereur, qui voulait soumettre à son autorité les grands et l'Église. Lothaire contribua plus que tout autre à déjouer les projets de Henri V et à amener le concordat de Worms. A la mort de ce prince, il fut élu empereur, malgré l'opposition de Frédéric de Souabe et de Conrad de Franconie, neveux de Henri V. Il se donna l'appui de Henri le Superbe, duc de Bavière, qui reçut la main de sa fille et le duché de Saxe. Il déploya beaucoup d'activité et de sagesse pour pacifier l'Allemagne, et força les ducs de Bohême et de Pologne, ainsi que le roi de Hongrie, à reconnaître sa suprématie. Il soutint, en Italie, le pape Innocent II contre l'antipape Anaclet, et fit deux expéditions dans la Péninsule. Il fut bien accueilli par les Italiens, reçut la couronne impériale à Rome, 1133, se montra conciliant, mais ne put complètement triompher du roi de Naples, Roger II, qui défendait Anaclet et son indépendance. Il mourut en revenant vers l'Allemagne, 1137.

Lothaire, roi de France, né en 941, succéda à son père Louis IV, en 954. Après la mort du puissant duc de France, Hugues le Grand, il vécut plusieurs années, faible, mais assez tranquille, sous la direction de sa mère Gerberge, intimement unie à sa sœur Hedwige, mère de Hugues Capet, à l'archevêque Brunon et à l'empereur Otton Ier, leurs frères. Pendant le règne d'Otton II, il intervint dans les affaires de Lorraine, pilla Aix-la-Chapelle, 978, et eut à repousser une invasion des Allemands qui pénétrèrent jusqu'à Paris; il les battit au passage de l'Aisne. Malgré ses efforts réitérés, il ne put s'emparer de la Lorraine; mais elle fut concédée, comme fief de l'Empire, à son frère Charles; malgré sa bonne volonté, Lothaire, presque sans ressources, *n'était roi que de nom*, comme l'écrivait Gerbert; Hugues Capet, duc de France, *l'était déjà de fait*. Il mourut en 986; l'on a accusé, sans preuves, sa femme Emma de l'avoir empoisonné.

Lothaire, roi d'Italie, fils de Hugues de Provence, fut associé au trône en 931, et succéda à son père en 945. Mais Bérenger, marquis d'Ivrée, dont il avait cependant sauvé la vie, s'empara du pouvoir et le fit probablement périr, en 950. Sa veuve, Adélaïde, appela Otton le Grand, qui plus tard l'épousa.

Lothian, contrée de l'Écosse qui a formé les comtés de *Mid-Lothian* ou Edimbourg, *West-Lothian* ou Linlithgow, et *East-Lothian* ou Haddington.

Lotophages, anc. peuple d'Afrique, sur la côte de la petite Syrte, se nourrissait des fruits et du suc du *Lotos*. — L'île des *Lotophages* ou Meninx est aujourd'hui *Gerbi*.

Lotti (Antonio), compositeur italien, né à Venise, vers 1665, mort en 1740, fut organiste de Saint-Marc, travailla à Dresde pour l'électeur de Saxe, et revint à Venise où il mourut maître de chapelle. On a de lui dix-neuf opéras et beaucoup de musique d'église. Ses œuvres se distinguent par la clarté, par la vérité d'expression, et, si ses opéras sont froids, ses madrigaux sont pleins d'élégance et sa musique d'Église le place parmi les bons maîtres. Marcello, Galuppi, Pescetti furent ses élèves.

Lotti (Cosme), peintre, architecte, mécanicien, né à Florence, vivait au commencement du XVIIe siècle. Il travailla pour les Médicis de Toscane et construisit pour Philippe IV, roi d'Espagne, le théâtre du palais de Buen-Retiro.

Lotto (Lorenzo), peintre italien, né à Venise, mort après 1554, fut probablement élève de G. Bellini; il a imité le Giorgione; mais il a surtout visé à être original. On a de lui de beaux tableaux à Bergame; vers la fin de sa carrière, il exécuta beaucoup d'ouvrages inférieurs aux premiers.

Loubny, v. de Russie, gouvernement de Poltava, sur la Soula ; 6,000 hab. Anc. place forte ; grande pharmacie fondée par Pierre le Grand, école vétérinaire avec un jardin botanique.

Loudéac, ch.-l. d'arrondissement et à 50 kil. S. de Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord); par 48° 10′ 36″ lat. N. et 5° 5′ 30″ long. O.; 5,901 hab., dont 1,979 agglomérés. Chambre des manufactures, forges, fabriques de toiles.

Loudes, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. N. O. du Puy (Haute-Loire); 1,700 hab.

Loudiana. V. Lodiana.

Loudon. V. Laudon.

Loudun, *Juliodunum*, ch.-l. d'arr., à 54 kil. N. O. de Poitiers (Vienne), par 47° 0′ 36″ lat. N. et 2° 15′ 16″ longitude O., sur un coteau; 4,522 hab. Vins blancs, chanvre, truffes; commerce de moutons. Prise par les catholiques en 1569. Paix de 1616 imposée à Marie de Médicis par le prince de Condé. Procès célèbre intenté en 1634 au curé Urbain Grandier pour sorcellerie.

Loué, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 32 kil. O.

du Mans (Sarthe); 2.006 hab. Toiles, papier, marbre.

Louèche les-Bains ou **Leukerbad**, village de Suisse, à 46 kil. N. E. de Sion (Valais), dans un cirque de montagnes grises et abruptes, au pied de la Gemmi. Bains fréquentés.

Louet (Georges), jurisconsulte, né à Angers, 1540-1608, mourut au moment où Henri IV venait de le nommer évêque de Tréguier. Il est surtout connu par son *Recueil d'Arrêts*, Paris, 1602, in-4°, qui a été souvent réimprimé et que Julien Brodeau a allongé d'un nouveau commentaire. La meilleure édition est de 1742. 2 vol. in-fol.

Loughborough. v. d'Angleterre, près de la Soar, comté et à 15 kil. N. de Leicester; 11,000 hab. Houille; cotonnades, fil, dentelles.

Loughrea. v. d'Irlande, comté et à 34 kil. O. de Galway, sur le lac du même nom; 4,200 hab. Toiles lainages, tanneries.

Louhans. ch.-l. d'arrond. et à 60 kil. N. E. de Mâcon (Saône-et-Loire), par 46°37'44" lat. N. et 2°55'10" long. E., sur la Seille; 4,165 hab. Commerce de bœufs, mais, blé. Rapports d'affaires avec Lyon et la Suisse.

Louis. *Ludovicus*, *Lodoix* en latin, *Ludwig* en allemand, le même nom (?) que *Clovis*, *Hludowigh*.

Louis, Rois de France.

Louis Ier, *le Pieux* ou *le Débonnaire*, né à Casseneuil (Agénois), en 778, fils de Charlemagne et d'Hildegarde, fut nommé roi d'Aquitaine, dès l'âge de trois ans, et montra de bonne heure sa piété et la faiblesse de son caractère. Seul survivant des fils de l'Empereur, il fut associé à l'Empire, à Aix-la-Chapelle, 813, et succéda à Charlemagne 814. Son règne fut sans cesse troublé par toutes les causes qui devaient amener la décadence rapide de l'empire carlovingien; Louis fut la victime des événements, mais il contribua beaucoup lui-même à hâter la ruine de la puissance impériale. Malgré ses bonnes intentions, il eut souvent une piété monacale, dure et faible à la fois; il ne sut pas se faire obéir dans sa famille; il encouragea, malgré lui, l'esprit de révolte chez les siens et chez les grands de l'Empire. Après avoir essayé de réprimer les désordres de la cour et de réparer les injustices du règne précédent, il régla sa succession et l'état futur de l'Empire, entre ses trois fils. Lothaire, Louis et Pepin, à l'assemblée d'Aix-la-Chapelle, 817. Son neveu, Bernard, lésé dans ce partage, se révolta en Italie, fut battu, se livra, eut les yeux crevés et mourut de ses blessures; Louis se repentit et sembla s'humilier par une pénitence publique à Attigny, 822. Complétement soumis à l'influence d'une nouvelle épouse, l'ambitieuse Judith, il changea pour lui plaire la constitution de 817, et à Worms, en 829, donna à son dernier fils, Charles, le royaume d'Alémanie. Les fils aînés de Louis se révoltèrent alors contre leur père, le déposèrent et enfermèrent Judith et Charles dans des monastères, 830. La diète de Nimègue, composée surtout d'Austrasiens, qui voulaient conserver l'unité de l'Empire, rendit le pouvoir à Louis. Mais en 833, une seconde révolte éclata; le pape Grégoire IV se joignit aux fils rebelles; l'Empereur fut abandonné par les siens au *Champ du Mensonge*, près de Colmar; il fut dégradé par les évêques à Compiègne, et condamné à la réclusion. Louis et Pepin s'éloignèrent de leur frère aîné, Lothaire, dont ils étaient jaloux, et Louis fut pour la seconde fois rétabli, 834. Mais il se montra incapable et faible, comme par le passé, ne songeant qu'à laisser le plus d'Etats possible au jeune Charles, son fils de prédilection; de là de nombreux traités de partage, et surtout celui de Worms, 839, qui divisait l'Empire entre Lothaire et Charles, au détriment de Louis et du jeune Pepin II. L'Empereur mourut dans une île du Rhin, en marchant contre son fils Louis de Germanie, qui s'était de nouveau soulevé.

Louis II, *le Bègue*, fils de Charles le Chauve et d'Hermentrude, né à Compiègne, 846, se souleva contre son père, fut forcé de se soumettre, devint roi d'Aquitaine, 867, et roi de France, 877. Il fut sacré par l'archevêque de Reims, Hincmar. Il gagna les grands par des largesses, leur distribuant les abbayes, les comtés, les domaines royaux. Il ne put soutenir le pape Jean VIII, qui s'était réfugié en France, et mourut en 879, laissant de sa première femme, Ansgarde, Louis et Carloman, et sa seconde femme Adélaïde enceinte du fils qui fut Charles le Simple.

Louis III, fils du précédent, né vers 863, partagea le trône avec son frère, Carloman, 879, il eut la Neustrie ou pays entre la Loire et la Meuse. Bozon, beau-frère de Charles le Chauve, se rendit alors indépendant, et fut proclamé, à Mantaille, roi de Bourgogne cisjurane. Louis marcha contre les pirates Normands et leur tua 9,000 hommes à Saucourt, près d'Amiens, 881. Il mourut par accident, à Saint-Denis, 881.

Louis IV, *d'Outre-mer*, né en 918, fils de Charles le Simple, fut conduit par sa mère Ogive en Angleterre, pendant la captivité de son père. A la mort du roi Raoul, 936, il fut rappelé par Hugues, duc de France, Guillaume, duc de Normandie, Herbert de Vermandois; il fut sacré à Reims, mais il ne possédait que le comté de Laon. Louis IV montra du courage contre les Hongrois, qui se jetèrent plusieurs fois sur la France, mais surtout contre les grands. Il avait voulu s'emparer de la Lorraine, qui se donnait à lui; le roi de Germanie, Otton Ier, envahit la France et fut même reconnu roi par les principaux seigneurs, à Attigny, 939. Louis se réconcilia avec Otton, épousa sa sœur Gerberge, abandonna la Lorraine, et se tourna contre les grands. Pris par les Normands, il fut forcé d'abandonner Laon, sa dernière ville. Il implora contre Hugues le Grand surtout les services d'Otton Ier, vint plaider sa cause à l'assemblée d'Ingelheim, obtint l'appui des évêques, mais resta sans puissance jusqu'à sa mort. Il mourut à Reims d'une chute de cheval, laissant deux fils, Lothaire, qui fut roi, et Charles, duc de Lorraine.

Louis V, *le Fainéant*, né en 966, fils de Lothaire et d'Emma, succéda à son père en 986. Son règne de quatorze mois n'est rempli que par des querelles domestiques; et l'on a accusé sa mère ou sa femme, Blanche d'Aquitaine, de l'avoir empoisonné, 987.

Louis VI, *le Gros*, *l'Eveillé* ou *le Batailleur*, né en 1078, fils de Philippe Ier et de Berthe de Hollande, eut à lutter dans sa jeunesse contre Bertrade, seconde femme de son père. Associé au trône en 1100, il régna de 1108 à 1137. Le domaine royal était peu considérable, et l'autorité du roi presque nulle dans la société féodale. Louis, prince actif et de bon sens, soutenu par l'Eglise surtout, comprit le rôle que pouvait jouer la royauté, et il commença à en faire un *pouvoir public*, chargé de défendre l'ordre et la justice, dans l'étendue du royaume de France. Il eut d'abord à lutter contre les seigneurs du domaine royal, qui infestaient les routes, maltraitaient les marchands et les paysans, ravageaient les terres des églises; de là des guerres contre les sires de Coucy, de Montmorency, du Puiset, de Montlhéry, de Corbeil, de Mantes, de Montfort. etc. Il intervint ensuite dans les affaires des grands vassaux, disputa le château de Gisors au duc de Normandie, Henri Ier, roi d'Angleterre; soutint contre lui son jeune neveu, Guillaume Cliton, fut battu à Brenneville, 1119, mais sut se maintenir. Il protégea l'évêque de Clermont contre le comte d'Auvergne, vengea en Flandre le meurtre du comte Charles le Bon; et, lorsque l'empereur d'Allemagne, Henri V, gendre du roi d'Angleterre, menaça la France, en 1124, Louis réunit une grande armée, de seigneurs et de bourgeois des communes, marchant sous la bannière royale, *l'oriflamme*. Louis VI n'a pas institué les communes; mais il a favorisé, comme roi, les premiers efforts de la bourgeoisie des villes, cherchant à obtenir des garanties; il a été soutenu dans ses luttes contre les seigneurs par l'influence morale du clergé et par les secours matériels des gens d'église, des paysans des paroisses. Avec lui commence l'œuvre monarchique de nos rois. Son fils, Louis VII, lui succéda; Henri devint archevêque de Reims; Robert fut chef de la maison de Dreux, et Pierre, qui épousa Isabelle de Courtenay, fut la tige de cette famille qui a existé jusqu'au XVIIIe siècle.

Louis VII, *le Jeune*, fils du précédent, né en 1119, venait d'épouser Eléonore de Guyenne, lorsqu'il succéda à son père, en 1137. Il eut pour principal conseiller, Suger, abbé de Saint-Denis, et se montra, pendant tout son règne, pieux, brave, mais politique médiocre. Après avoir échoué dans une tentative contre Toulouse, il entra en lutte avec Innocent II, qui, malgré lui, avait nommé son neveu, archevêque de Bourges; Thibaut de Champagne se déclara contre le roi; pendant la guerre, 1300 personnes périrent dans l'incendie de l'église de Vitry, 1143. Le roi fut touché de remords, il s'humilia devant le pape; et lorsque saint Bernard prêcha une 2e croisade, Louis VII prit la croix à Vezelay, malgré les conseils de Suger, 1147. Il suivit la route de terre vers Constantinople, recueillit les débris de l'armée allemande de Conrad III, signala son courage dans plusieurs combats contre les Turcs de l'Asie Mineure, perdit une partie de ses compagnons, s'em-

barqua à Satalieh pour Antioche, et échoua au siége de Damas ; il fut, à son retour, pris par les Grecs et délivré par les Normands, 1149. Un concile de Beaugency prononça son divorce avec la reine Eléonore, 1152, qui alla donner son riche héritage à Henri Plantagenet, au moment où Louis perdait son sage conseiller, Suger. Dès lors, il eut à lutter contre un redoutable ennemi, le roi d'Angleterre, Henri II, maître de tout l'ouest de la France. Il soutint contre lui Toulouse qu'il assiégeait, Thomas Becket qui s'était réfugié en France, ses fils qui se révoltaient continuellement contre leur père. Il mourut en 1180, après avoir fait sacrer à Reims son jeune fils, Philippe Auguste.

Louis VIII, *le Lion*, fils de Philippe Auguste et d'Elisabeth de Hainaut, né en 1187, épousa Blanche de Castille, combattit Jean sans Terre sur les bords de la Loire, en 1214, fut appelé en Angleterre par les barons révoltés contre leur roi, 1216 ; mais, après la mort de ce prince, fut abandonné par eux et défait à Lincoln. Il avait fait plusieurs expéditions contre les Albigeois du Midi, lorsqu'il monta sur le trône, en 1223. Il continua d'abord l'œuvre de son père, et enleva à Henri III d'Angleterre tout le pays jusqu'à la Garonne. Mais Honorius III détourna ses armes contre les hérétiques ; héritier des droits d'Amaury de Montfort sur le comté de Toulouse, Louis VIII marcha contre Raymond VII ; il s'empara d'Avignon, qui avait fermé ses portes, 1226, soumit le Languedoc oriental, et, au retour, mourut d'une épidémie à Montpensier, en Auvergne. Il laissait plusieurs enfants : Louis qui lui succéda ; Robert, qui eut en apanage l'Artois ; Alphonse, qui reçut le Poitou et l'Auvergne ; Charles, l'Anjou et le Maine ; Isabelle, qui fonda le monastère de Longchamps.

Louis IX, ou **Saint Louis**, fils du précédent, né à Poissy, 1215, succéda à son père en 1226. Sa mère, Blanche de Castille, sans avoir le titre de régente, eut tout le pouvoir, sut déjouer par la force et par l'adresse les tentatives des seigneurs qui voulaient affaiblir la royauté ; rattacha à la cause royale le comte de Boulogne et Thibaut de Champagne ; imposa à Raymond VII, comte de Toulouse, le traité de Meaux ou de Paris, 1229, qui lui enlevait la moitié du Languedoc, et préparait l'acquisition du reste par le mariage d'Alphonse, frère du roi, et de Jeanne de Toulouse ; força Pierre Mauclerc, duc de Bretagne, à s'humilier par la paix de 1234, enfin rendit inutiles les tentatives de Henri III d'Angleterre pour soutenir les seigneurs. Elle donna à son fils une éducation chrétienne, conserva son autorité sur lui, même après son mariage avec Marguerite de Provence, même après sa majorité, 1236. Louis IX signala bientôt son courage, en triomphant d'une dernière ligue des seigneurs, excités par Hugues de Lusignan, comte de la Marche, et soutenus par Henri III ; seigneurs et Anglais furent battus au pont de Taillebourg et à Saintes, 1242 ; Henri III dut signer la trêve de Bordeaux, en 1243. Louis IX avait également montré sa modération et sa fermeté, en intervenant dans les malheureuses querelles de Grégoire IX et de Frédéric II, et il avait soutenu hautement les droits de la justice et l'honneur de la nation française. L'Orient était menacé par les Mongols ; Louis IX fut le dernier héros des croisades ; malgré ceux qui l'entouraient, malgré sa mère elle-même, il fit vœu d'aller combattre pour le tombeau de Jésus-Christ. Il partit d'Aigues-Mortes, en 1248, après avoir laissé la régence à sa mère ; réunit les croisés dans l'île de Chypre, débarqua en Egypte, 1249, prit Damiette, perdit un temps précieux, s'avança vers le Kaire ; mais, après le combat de Mansourah, où périt son frère, Robert d'Artois, voyant son armée décimée par la famine et par la peste, il rétrograda vers Damiette. Il fut pris par les Mameluks, et montra dans les fers une grandeur d'âme et une résignation chrétienne, qui frappèrent d'admiration ses farouches ennemis. Délivré, au prix de Damiette et un million de besants, il passa quatre ans en Palestine, pour réconcilier les chrétiens, réparer leurs dernières places, et surtout racheter des milliers de prisonniers. La mort de sa mère le rappela en France, 1254. Il songea dès lors à la réforme de son royaume et au rétablissement de la paix. Il signa avec le roi d'Aragon le traité de Corbeil, 1258, par lequel il renonçait à toutes prétentions sur le Roussillon et la Catalogne, tandis que Jayme Ier abandonnait tous ses droits de suzerain sur les pays français, sauf la seigneurie de Montpellier. Par le traité d'Abbeville, 1259, il termina le long différend avec le roi d'Angleterre, en rendant, par scrupule exagéré de conscience ou par politique généreuse, les pays au sud de la Charente, à la condition que Henri III reconnaîtrait la validité des conquêtes de Philippe Auguste. Il s'interposait sans cesse entre les seigneurs pour les réconcilier ; il avait refusé jadis la couronne impériale que le pape lui offrait ; il ne put empêcher son frère Charles d'Anjou d'aller faire la conquête du royaume de Naples sur la famille de Frédéric II ; il fut pris pour arbitre par Henri III et par les barons anglais, soulevés contre lui, 1263. — Grand pacificateur du royaume, il renouvela la *Quarantaine-le-Roy*, pour diminuer les guerres privées et les abolit dans l'étendue de ses domaines. Il défendit les combats judiciaires, et remplaça le duel par les *voies de droit ;* c'est alors que le *Parlement*, composé précédemment de prélats et de barons, devint plus spécialement la grande cour de justice du royaume ; il y introduisit les *légistes*, pour rapporter les procès, établit des sessions régulières et substitua l'équité à la force. Il multiplia les *cas royaux*, dans lesquels il appelait à son parlement les causes entre les seigneurs et leurs vassaux ; il créa quatre *grands bailliages*, à Sens, Mâcon, Amiens, Saint-Pierre-le-Moutier, pour recevoir les *appels* des justices seigneuriales, et il les soumit à la juridiction supérieure du parlement. Il favorisa les progrès de la bourgeoisie, mais soumit les communes à l'action de la royauté, en nommant lui-même les maires des villes ; il réunit plusieurs fois les bourgeois dans ses conseils ; il enleva à beaucoup de seigneurs le droit de battre monnaie, dont ils abusaient, et rendit un grand service au commerce, en ordonnant que la monnaie royale, toujours de bon aloi, aurait cours dans toute l'étendue du royaume. Il établit des *enquesteurs royaux*, chargés de visiter les provinces et de surveiller les seigneurs et les agents du roi, baillis, sénéchaux et prévôts. Il aimait lui-même à rendre la justice sous *les chênes* de Vincennes, et encourageait les travaux des légistes, qu'il prenait pour conseillers, Pierre de Fontaine, Pierre de Villette, etc. C'est alors qu'on rédigea le code appelé les *Etablissements de saint Louis ;* que, sous la direction du prévôt de Paris, Etienne Boileau, on écrivit le *Livre des métiers de Paris* ou statuts des 150 corporations qui y existaient alors ; c'est à lui que l'on attribue généralement la *Pragmatique-sanction*, pour régler les rapports de l'Eglise et de l'Etat. Rappelons encore parmi les établissements qui lui sont dus, l'hôpital des *Quinze-Vingts*, le *collége de Sorbonne* et la *Sainte-Chapelle*. Malgré la faiblesse de sa santé, il voulut entreprendre une nouvelle croisade. Partant encore d'Aigues-Mortes, il fit voile vers Tunis, où son frère, Charles d'Anjou devait le rejoindre. Il aborda près des ruines de Carthage, fut atteint de la peste et mourut le 25 août 1270, après avoir donné à son fils Philippe les plus sages *enseignements*. Saint Louis a été certainement l'un des plus grands rois du moyen âge ; les peuples avaient proclamé sa sainteté de son vivant même ; il fut canonisé par Boniface VIII, en 1297, et l'on célèbre sa fête, le 25 août. Jusqu'en 1789, l'Académie française faisait prononcer tous les ans son panégyrique. Joinville, ami du saint roi, nous l'a surtout fait connaître ; on cite l'*Histoire de saint Louis* par Filleau de la Chaise, d'après les matériaux réunis par Lenain de Tillemont, 1688, 2 vol. in-4°, celle de M. de Villeneuve-Trans, 1839, 3 vol. in-8°, et celle de M. Félix Faure, 2 vol. in-8°, 1866.

Louis X, *le Hutin* ou *Querelleur*, fils aîné de Philippe IV et de Jeanne de Navarre, né à Paris, en 1289, roi de Navarre, après la mort de sa mère, succéda à son père en 1314. Il laissa le pouvoir à son oncle, Charles de Valois, qui, soutenu par la noblesse féodale, commença une effroyable réaction contre la royauté. Les ministres du dernier roi, Pierre de Latilli, Raoul de Presle, Enguerrand de Marigny, furent frappés. On accorda, aux nobles des différentes provinces, le rétablissement de leurs anciens droits, même celui de guerre privée ; la *charte aux Normands* fut suivie de concessions semblables. Louis X établit une taxe de cinq pour cent sur les biens des marchands italiens, rappela les juifs pour douze ans, et offrit, par un édit très-célèbre, aux serfs et à tous hommes de mainmorte, la liberté à prix d'argent. Il fit une expédition malheureuse contre les Flamands, et mourut en juin 1316, laissant une fille, Jeanne, et sa seconde femme, Clémence de Hongrie, enceinte d'un fils, qui fut nommé Jean.

Louis XI, fils de Charles VII et de Marie d'Anjou né à Bourges, 1423, montra, dès sa jeunesse, son caractère turbulent et ambitieux de pouvoir. Il s'unit aux seigneurs mécontents des réformes de Charles VII, et prit part à la révolte de la Praguerie, 1440 ; puis il

se distingua dans la guerre contre les Anglais aux siéges de Pontoise, de la Réole, de Dieppe; conduisit, en 1444, les compagnies d'écorcheurs contre les Suisses, et, au combat de Saint-Jacques, sur la Birse, apprit à connaître ces vaillants montagnards, dont il rechercha désormais les services et l'alliance. A la mort de sa femme, l'aimable Marguerite d'Ecosse, 1445, il entra de nouveau en lutte contre son père, ses ministres et Agnès Sorel; il se retira bientôt dans son gouvernement du Dauphiné, institua un parlement à Grenoble, une université à Valence, se remaria, malgré son père, à Charlotte de Savoie, 1451; mais, menacé par les troupes de Charles VII, il s'enfuit auprès du duc de Bourgogne, Philippe le Bon, qui lui donna le château de Genappe, avec une pension de 2,500 livres par mois. — A la mort de Charles VII, 1461, Louis XI fut ramené en France par son trop puissant protecteur; il commença une lutte incessante, acharnée, de 22 ans, contre tous les ennemis de la royauté et surtout contre la nouvelle féodalité princière. Intelligent, habile à parler, connaissant bien les hommes, leurs vices et leurs faiblesses, mais méfiant, d'une curiosité insatiable, dur et perfide, il était capable d'employer tous les moyens pour arriver à son but; d'une simplicité bourgeoise, mais sans distinction de figure, de manières, de vêtements, il semblait complétement étranger à la race brillante des Valois; « *qui ne sait pas dissimuler ne sait pas régner*, » et « *diviser pour commander*, » voilà quelles furent ses maximes favorites. Son activité impatiente, dès le début de son règne, réunit contre lui tous les intérêts menacés; et les seigneurs, dirigés par le comte de Charolais, le duc de Bretagne, François II, le duc de Bourbon, les princes d'Anjou, les Armagnacs, etc., purent faire contre lui la *ligue du bien public*, en mettant à leur tête son jeune frère, Charles, duc de Berry, 1465. Après la bataille indécise de Montlhéry, Louis XI fut assiégé dans Paris par les princes; la défection de plusieurs seigneurs, de plusieurs villes, comme Rouen, le décida à signer avec eux les traités humiliants de Conflans et de Saint-Maur. « Chacun en emporta sa pièce ; » ce fut comme le pillage du royaume. Le roi s'empressa de reprendre ce qu'il avait cédé, enleva la Normandie à son frère, brouilla le duc de Bretagne avec le nouveau duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, excita contre celui-ci les révoltes de Liége et de Dinant, et cependant il échoua une seconde fois. Il venait d'imposer au duc de Bretagne le traité d'Ancenis; il espéra gagner ou tromper le duc de Bourgogne; et, muni d'un sauf-conduit, vint le trouver à Péronne; une nouvelle révolte de Liége fournit à Charles l'occasion ou le prétexte d'une violente colère; Louis fut prisonnier dans le château, et forcé de signer le honteux traité de Péronne, 1468. Après avoir suivi le duc au siége de Liége, il recommença pour la 3e fois sa lutte contre ses ennemis, punit le traître La Balue, gagna son frère en lui donnant la Guyenne au lieu de la Champagne, promise à Péronne, institua l'ordre de Saint-Michel pour s'attacher les seigneurs, s'appuya sur une assemblée des notables, 1470, et se montra plus fort contre une troisième ligue des princes, que soutenaient le roi d'Aragon, Jean II, à qui il avait enlevé le Roussillon, et le roi d'Angleterre, Edouard IV, contre qui il avait aidé le parti de Lancastre. La mort de son frère, qu'on avait encore mis à la tête de la ligue, contribua à la rompre. Charles le Téméraire accusa, sans preuves, Louis XI d'avoir empoisonné le jeune prince; mais il échoua devant Beauvais, devant Dieppe, et signa la trêve de Senlis, 1472, en apprenant que le duc de Bretagne venait de faire la paix. Dès lors la fortune récompensa l'infatigable activité du roi ; pendant que Charles allait perdre la puissance de la maison de Bourgogne dans sa lutte contre l'Allemagne, les Suisses, le duc de Lorraine, René (siége de Neuss, batailles de Granson, Morat, Nancy), Louis XI arrêtait une invasion anglaise en signant habilement, avec Edouard IV, le traité de Pecquigny, 1475; il reprenait Perpignan au roi d'Aragon; il punissait impitoyablement les seigneurs qui l'avaient tant de fois trahi, le comte d'Armagnac, 1473, le duc d'Alençon, 1474, le connétable de Saint-Pol, 1475, le duc de Nemours, 1477. Puis, après la mort du duc de Bourgogne, il réunit au domaine royal le duché et le comté de Bourgogne, la Picardie et l'Artois; il aurait bien voulu prendre la Flandre et les Pays-Bas; mais la duchesse Marie de Bourgogne épousa Maximilien d'Autriche, et repoussa les intrigues comme les armes de la France; la bataille de Guinegate fut indécise, 1479; le traité d'Arras laissa à Louis XI ses conquêtes; l'Artois et la Franche-Comté devaient servir de dot à la jeune Marguerite d'Autriche, fiancée au fils de Louis XI. A la mort de René d'Anjou et de Charles du Maine, les biens de la maison d'Anjou (Provence, Maine, Anjou, Barrois), furent réunis à la couronne, 1479, 1481; beaucoup de domaines confisqués avaient encore accru le domaine de l'Etat; l'unité territoriale de la France était fondée. — Son administration, vigilante, énergique, avait également augmenté les forces de la royauté; les tailles, les impôts de toute sorte, avaient triplé; le peuple était mécontent; mais, comme le dit Comines, le roi dépensait tout, dans l'intérêt de son gouvernement; la justice royale avait fait de nouveaux progrès (parlements de Grenoble, 1453, de Bordeaux, 1462, de Dijon, 1477; les magistrats déclarés inamovibles, etc.); mais la justice prévôtale de Tristan l'Hermite, les jugements par commission, avaient excité les haines contre le roi; l'armée était quatre fois plus nombreuse que par le passé et exercée même pendant la paix; les places frontières furent fortifiées. La création des postes, en 1467, était surtout favorable à l'action du pouvoir royal. — Louis XI cherchait à multiplier ses ressources en développant la richesse du peuple; il protégea le commerce, l'industrie, s'occupa des routes, des foires, appela des ouvriers étrangers, introduisit en France la culture du mûrier et l'industrie des soieries, fit plusieurs traités de commerce; établit l'imprimerie à Paris, dès 1469, et dans plusieurs villes de France : « Si je vis encore quelque temps, disait-il à Comines, il n'y aura plus dans le royaume qu'une coutume, un poids et une mesure;... je mettrai une grande police dans le royaume. » Mais il n'eut pas le temps d'achever son œuvre; retiré au château de Plessis-lès-Tours, entouré de quelques serviteurs obscurs, Olivier Le Daim, Tristan, demandant la vie à son avide médecin Coythier, redoublant de pratiques superstitieuses, faisant venir de la Calabre le vénérable saint François de Paule, toujours actif et toujours redouté et haï, il mourut en 1483, et fut enterré à Notre-Dame de Cléry. Il laissait, de sa seconde femme qu'il avait bien délaissée, un fils, le jeune Charles VIII, et deux filles, Anne, mariée au sire de Beaujeu, Jeanne, mariée à Louis, duc d'Orléans. On lui attribue les *Cent Nouvelles nouvelles*, ou du moins une part dans ces contes imités de Boccace; il fit rédiger, sous ses yeux, pour son fils, le *Rosier des guerres*, par Etienne Porchier. Les *Mémoires de Philippe de Comines*, qu'il s'était attaché depuis l'entrevue de Péronne, le font surtout connaître. Basin, *de Rebus gestis Caroli VII et Ludovici XI*, Legrand, Duclos, le P. Mathieu, ont écrit son histoire.

Louis XII, né à Blois en 1462, fils de Charles d'Orléans et de Marie de Clèves, arrière-petit-fils de Charles V, devint duc d'Orléans à la mort de son père, 1464, fut contraint, par Louis XI, d'épouser sa fille Jeanne, princesse vertueuse, mais laide et contrefaite, 1476; et, à l'avénement de Charles VIII, disputa le pouvoir à Anne de Beaujeu, avec plus de turbulence que d'ambition véritable. L'habileté de Mme de Beaujeu le fit échouer, malgré les Etats-Généraux de Tours, 1484 ; la guerre qu'il entreprit, à la tête des seigneurs, fut nommée, par les contemporains, la *Guerre folle*, et, lorsqu'il se réunit au duc de Bretagne, François II, il fut battu à Saint-Aubin-du-Cormier, 1487, et trois ans enfermé très-étroitement dans la tour de Bourges. Délivré par Charles VIII, il le seconda dans son expédition d'Italie, défit, avec l'avant-garde, les Napolitains à Rapallo, 1494, s'enferma dans Asti, compromit la retraite des Français, en élevant des prétentions sur le Milanais et en attaquant Ludovic Sforza, et fut bloqué dans Novare; la victoire de Charles VIII à Fornoue le délivra, 1495. Il succéda à son cousin, Charles VIII, 1498, sous le nom de Louis XII ; il pardonna à ses anciens ennemis : « Le roi de France, disait-il, a oublié les injures du duc d'Orléans. » Il remit au peuple le droit de joyeux avénement, diminua les impôts, et, secondé par un habile ministre, son ami le cardinal Georges d'Amboise, il gouverna le royaume avec sagesse. Il sollicita d'Alexandre VI la rupture de son mariage avec Jeanne de France; après un triste procès, le divorce fut prononcé, et le fils du pape, César Borgia, qui fut nommé duc de Valentinois, lui apporta les dispenses pour son mariage avec Anne de Bretagne. Il fut célébré à Nantes, 1499; mais les clauses du traité étaient moins avantageuses à la France que celles du traité de 1491. Il put alors continuer librement les expéditions en Italie. Il fit valoir ses droits sur le duché de Milan, comme petit-fils et héritier de Valentine Visconti; avec l'aide des Vénitiens, le duché fut pris facilement en 1499,

perdu par la faute de Trivulce et repris aussitôt; Ludovic Sforza, livré par les Suisses à Novare, fut retenu jusqu'à sa mort dans la tour de Loches. Louis aida les Florentins contre Pise; Alexandre VI et César Borgia contre les barons et les villes de la Romagne; puis il conclut secrètement le honteux traité de Grenade avec Ferdinand d'Aragon, pour prendre le royaume de Naples, et partager la conquête avec les Espagnols, 1500. Le roi Frédéric, indignement trompé et dépouillé, vint mourir en France. Les alliés prirent possession du royaume ; mais Louis XII put bientôt se repentir d'avoir introduit les Espagnols en Italie. La discorde éclata entre eux, surtout à cause des deux provinces de Capitanate et de Basilicate. Gonzalve de Cordoue amusa les Français et gagna un temps précieux; Ferdinand envoya à Louis XII son gendre, Philippe le Beau, qui crut pouvoir signer le traité de Lyon, 1503. Lorsque Gonzalve, d'abord resserré dans Barlette, eut reçu des renforts, Ferdinand désavoua son gendre; les Français, vaincus à Seminara et à Cérignoles, 1503, furent chassés de Naples. Alexandre VI mourut, et la puissance des Borgia fut anéantie; une nouvelle armée française fut défaite sur les bords du Garigliano, et, malgré les exploits de nos capitaines, le royaume de Naples fut perdu. Louis XII, découragé, malade, probablement dominé par l'ambitieuse Anne de Bretagne, signa alors les traités de Blois, qui unissaient Louis XII à l'empereur Maximilien contre Venise, et surtout donnaient, comme dot, à Claude, fiancée au jeune Charles d'Autriche, le Milanais, la Bretagne, la Bourgogne, etc., avec les droits de Louis sur le royaume de Naples, 1504, 1505. Ces derniers traités ne furent pas exécutés, et, sur le vœu formel des Etats-généraux de Blois, 1506, Claude de France fut fiancée à François d'Angoulême, héritier présomptif de la couronne. Louis XII, après avoir vigoureusement puni la révolte des Génois, 1507, entra maladroitement dans la ligue de Cambrai contre Venise. Jules II, qui en était l'âme, se proposait de chasser d'Italie les étrangers, les *barbares;* il entraîna contre la république Louis XII, Ferdinand d'Aragon, Maximilien, etc. Vainqueur à Agnadel, 1509, le roi de France s'avança jusqu'aux lagunes; mais Venise fut sauvée par les divisions de ses ennemis. Jules II, après avoir repris les villes de la Romagne, se rapprocha des Vénitiens, gagna à sa cause les Suisses, mécontents de l'avarice de Louis XII, Ferdinand d'Aragon, Henri VIII d'Angleterre, l'Empereur, etc., et forma la *sainte ligue* contre les Français, 1511. Louis XII eut le tort de compliquer la question en convoquant, à Pise, un concile contre le pape; Jules II redoubla d'ardeur pour le chasser du Milanais. Les Français, d'abord vainqueurs sous Gaston de Foix, à Brescia, à Bologne, à Ravenne, n'eurent plus que des revers sous ses successeurs; Maximilien Sforza rentra à Milan, Pierre de Médicis à Florence, le pape ajouta à ses Etats Parme, Plaisance, Reggio; Ferdinand le Catholique s'empara de la Navarre. Après la défaite de la Trémoille à Novare, 1513, l'Italie fut perdue et la France envahie, par les Espagnols au S.; par les Suisses, qui arrivèrent sous les murs de Dijon ; au Nord par Henri VIII et Maximilien, qui furent vainqueurs à Guinegate; tandis que l'allié de Louis XII, Jacques IV, roi d'Ecosse, était tué à Flowden. La *ligue de Malines* semblait devoir ranimer la coalition ; mais la mort de Jules, remplacé par le pacifique Léon X, l'alliance de Venise recouvrée par Louis XII, les divisions des alliés, permirent au roi de terminer par des traités cette guerre malheureuse. Veuf d'Anne de Bretagne, depuis 1513, il put épouser Marie, sœur de Henri VIII; il mourut peu de temps après, 1er janvier 1515, laissant deux filles: *Claude*, femme de François Ier, et *Renée*, qui épousa le duc de Ferrare. — Louis XII avait gouverné la France avec douceur et sagesse; il ménagea le peuple, et put réduire les tailles; les courtisans se moquaient de son économie. « J'aime mieux, dit-il, les voir rire que de voir mon peuple pleurer de ma dépense. » La paix régna à l'intérieur du royaume; les populations se rapprochèrent et s'enrichirent par le travail. Il fit poursuivre le grand travail de la rédaction des coutumes; il créa deux parlements, à Rouen, 1499, à Aix, 1501; la grande ordonnance de Blois, 1499, améliora beaucoup l'administration de la justice. Mais, s'il interdit la vénalité des juges, il autorisa la vente des charges de finances. Il aurait voulu créer une infanterie nationale; il réforma l'Université de Paris et la rendit moins turbulente et plus obéissante. Il protégea les lettres et les arts ; c'est le commencement de la Renaissance en France ; mais il encouragea surtout le commerce, l'industrie, l'agriculture. Aussi le royaume, délivré des brigandages des gens de guerre, prit un aspect nouveau; la richesse générale fut considérablement augmentée, et les Etats-généraux purent donner, sans flatterie, à Louis XII, le nom de *Père du Peuple*. — Claude de Seyssel a écrit les *Louanges du bon roi Louis XII;* Rœderer a publié des *Mémoires pour servir à l'hist. de Louis XII.*

Louis XIII fut surnommé *le Juste*, dit-on, parce qu'il était né sous le signe de la Balance. Fils aîné de Henri IV et de Marie de Médicis, il naquit à Fontainebleau, le 27 septembre 1601. Roi, à la mort de son père, 1610, il fut placé sous la tutelle de sa mère, qui conserva le pouvoir jusqu'en 1617. Concini fut alors tout-puissant ; la politique extérieure de Henri IV fut abandonnée ; les grands recommencèrent leurs luttes contre la royauté, et lorsque le mariage de Louis XIII avec Anne d'Autriche fut décidé, il fallut au roi la protection d'une armée pour aller jusqu'à Bordeaux, 1615. Concini fit les plus grandes concessions aux seigneurs, pour les récompenser de la guerre civile, aux traités de Sainte-Ménéhould, 1614, et de Loudun, 1616 ; les Etats-généraux de 1614 furent sans résultat. L'enfance du roi avait été longue (V. *Hist. particulière de Louis XIII*, par son médecin Jean Herouard) ; mal élevé, tenu dans l'isolement, occupé de petites choses, déjà triste, ennuyé, froid, égoïste, il conspira avec son fauconnier, Albert de Luynes, la ruine de Concini, applaudit au meurtre du favori, exila sa mère à Blois, et combla le nouveau favori, qui devint duc et pair, connétable, garde des sceaux. De Luynes gouverna jusqu'en 1621 ; les grands se soulevèrent deux fois en faveur de Marie de Médicis ; puis les protestants prirent les armes dans l'Ouest et dans le Midi ; c'est pendant cette guerre que Louis XIII donna les premières preuves d'un courage froid et persévérant, qui ne se démentit en aucune occasion. Après la mort du connétable, Marie de Médicis, le prince de Condé, La Vieuville, se disputèrent le pouvoir que Louis XIII se reconnaissait incapable d'exercer lui-même, jusqu'au jour où Richelieu entra au ministère, 1624. Dès lors c'est le tout-puissant cardinal qui règne (V. Richelieu). Louis XIII n'aima jamais son ministre et souffrait de la nullité de son rôle ; ses caprices, ses indécisions furent plus d'une fois sur le point d'amener la chute de Richelieu; mais, malgré les intrigues, les complots, les guerres civiles, Louis XIII reconnaissait la grande valeur de l'homme, et il le maintint dans l'intérêt de l'Etat et de la royauté ; il lui sacrifia ses favoris, sa mère, son frère Gaston, sa femme ; il se laissa gouverner par le ministre qui lui semblait seul capable de diriger les affaires. Richelieu poursuivait trois grandes entreprises : l'abaissement de la maison d'Autriche, la ruine du parti protestant, la destruction de l'aristocratie. Louis XIII partageait les vues de son ministre; il montra son courage devant La Rochelle, 1628, au Pas de Suze, 1629, en Lorraine, 1632, dans le Roussillon, à la prise de Perpignan, 1642. Il montra de la fermeté, lorsque la prise de Corbie par les Espagnols jeta l'effroi dans Paris, 1635, et troubla même Richelieu ; mais il montra trop souvent sa froideur et son insensibilité, lorsqu'il approuva ou laissa faire toutes les sanglantes exécutions du règne, depuis le supplice de Chalais jusqu'au supplice de Cinq-Mars et de Thou. La vie privée de Louis XIII fut sans éclat ; la chasse et les lectures dévotes étaient ses passe-temps ; morose et ennuyé, il était heureux de se plaindre et d'écouter les plaintes de son entourage. Froid et souvent brouillé avec la reine, il lui fallait cependant quelque favori ; il aima, mais à sa manière, Mlle de La Fayette, Mme de Hautefort; il abandonna sans pitié le brillant Cinq-Mars, dont il avait favorisé les intrigues politiques. Il avait cependant du goût pour l'art de la guerre ; il s'est occupé de l'artillerie avec intelligence ; il aimait la musique et composa beaucoup d'airs et de morceaux de musique religieuse; il dessinait aussi assez bien, « et savoit mille choses auxquelles les esprits mélancoliques ont coutume de s'adonner. » (Mme de Motteville.) On a imprimé sous son nom plusieurs ouvrages ; *Les Préceptes d'Agapetus à Justinian, mis en françois*, 1612, in-8° ; *Parva christianæ pietatis officia*, 1642, in-16; *Le Codicille de Louis XIII, adressé à son très-cher fils aîné et successeur*, 1643, 3 volumes in-18. Il mourut quelques mois après son ministre, le 13 mai 1643, laissant deux fils, Louis XIV et Philippe d'Orléans. — Son *Histoire* a été écrite par Gramond, 1643 ; Malingre, Bernard, 1646; Le Vassor, 1700-1711 ; Le Comte, 1716-1717 ; Mézeray, 1730; Griflet, 1758 ; Bazin, 1838, 4 vol.

Louis XIV, dit *le Grand*, né à Saint-Germain, le 16 septembre 1638, mort à Versailles, le 1er septembre 1715, fils aîné de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, avait cinq ans à la mort de son père, 1643. La reine-mère s'empara du pouvoir, comme régente, et, après la chute de la cabale des *Importants*, donna toute sa confiance à Mazarin, qui gouverna en maître, même après la majorité du roi, 8 septembre 1651, jusqu'à sa mort, 1661. Cette époque est signalée par la fin de la guerre de Trente Ans, que termina glorieusement la paix de Westphalie, 1648, et par la guerre contre l'Espagne, qui fut forcée de subir les conditions du traité des Pyrénées, 1659. Elevé au milieu des troubles de la Fronde, Louis XIV conçut dès lors une haine violente contre le désordre et une sorte d'aversion pour Paris; l'impuissance des Parlements et les folles tentatives de la noblesse préparèrent le roi et le peuple au pouvoir absolu. Louis XIV eut pour gouverneurs le duc de Beaufort et surtout le maréchal de Villeroy; son précepteur fut l'abbé Péréfixe de Beaumont; son éducation fut cependant négligée; à 18 ans, il apprit l'italien pour plaire à Marie Mancini; après son mariage avec Marie-Thérèse, il apprit l'espagnol; mais la lecture de bons ouvrages forma son goût naturellement sain; la conversation des dames de la cour lui inspira une politesse noble et galante; il avait le sens droit; il brillait dans les exercices du corps; mais sa timidité, son ignorance, son amour des plaisirs faisaient croire qu'il se laisserait toujours gouverner comme Louis XIII. Mazarin seul avait deviné qu'il y avait en lui *l'étoffe de plusieurs grands rois;* il l'avait vu renoncer, par raison d'Etat, à l'amour de Marie Mancini; il lui donna secrètement des conseils. Au grand étonnement de tout le monde, Louis XIV, dès le lendemain de la mort de Mazarin, se révéla. « A qui faut-il s'adresser », lui demandait le président de l'assemblée du clergé; « à moi », répondit Louis XIV; et, dès lors, jusqu'à son dernier jour, il dirigea lui-même le gouvernement, il fut le maître de la France, et il réalisa cette parole qu'on lui attribua, mais qu'il n'avait pas prononcée : « L'Etat, c'est moi. » — L'histoire de Louis XIV, c'est l'histoire de la France et d'une grande partie de l'Europe pendant les 54 années qu'il gouverna par lui-même. Indiquons seulement les événements considérables du règne et ce qui concerne plus particulièrement le roi lui-même. Les vingt-cinq premières années, jusqu'à la mort de Colbert, 1683, la révocation de l'édit de Nantes, 1685, et la formation de la ligue d'Augsbourg, sont une période de grandeur éclatante à l'intérieur, comme au dehors. Fouquet, fastueux et dilapidateur, espérait continuer Mazarin; Louis XIV le fit arrêter (sept. 1661); et, dès lors, sans vouloir jamais de premier ministre, il sut, en donnant l'exemple du travail, diriger les hommes intelligents qu'il appela dans ses conseils, Séguier, Letellier et Louvois, de Lionne et surtout Colbert. Pendant que Colbert réforme les finances, développe l'agriculture, fonde l'industrie, donne une vive impulsion aux travaux publics, étend notre commerce, multiplie les colonies et les grandes compagnies, donne à la France une puissante marine, et protége, par ses belles créations et par ses flatteuses récompenses, les lettres, les arts et les sciences; Louvois, secondé par des hommes comme Vauban, crée l'administration de la guerre et organise l'armée, nombreuse, disciplinée, obéissant avec dévouement, sous des généraux, comme Turenne, Condé, Luxembourg, Créqui, etc. De Lionne, fidèle aux traditions de Richelieu et de Mazarin, dirige avec habileté la politique extérieure. Louis XIV, dès le premier jour, s'est montré jaloux de l'honneur de sa couronne et impatient de donner à la France le premier rang en Europe. Il repousse les prétentions des Anglais, qui affectaient déjà la domination des mers, et achète à Charles II Mardyck et Dunkerque; il humilie l'Espagne, qui réclamait la préséance, 1662; le pape Alexandre VII, dont les soldats avaient insulté notre ambassadeur, Créqui. Il secourt la maison d'Autriche contre les Turcs (Coligny à la bataille de Saint-Gothard), 1664; les Portugais contre l'Espagne (Schomberg à Villa-Viciosa); il envoie sa marine naissante, avec Beaufort, contre les pirates d'Alger et de Tunis, ou au secours des Vénitiens, attaqués dans Candie par les Turcs. Puis, à la mort de son beau-père, Philippe IV, 1665, il réclame une partie des Pays-Bas, en vertu du *droit de dévolution;* les Espagnols, sans alliés, sont facilement vaincus; ils perdent la Flandre, 1667, la Franche-Comté, 1668. La *Triple alliance*, conclue à La Haye par la Hollande, l'Angleterre et la Suède, propose la paix; Louis XIV, encore modéré, signe le traité d'Aix-la-Chapelle, 1668; il conserve la Flandre et rend la Franche-Comté. — Mais écoutant désormais plutôt Louvois que Colbert, Louis, entraîné par son orgueil, veut se venger des Hollandais, qui ont osé s'opposer à son ambition. De Lionne a dissous la Triple alliance; par le traité de Douvres, Charles II d'Angleterre s'unit à nous contre les Hollandais. Alors, en 1672, les Provinces-Unies sont envahies par la belle armée que commande Louis XIV lui-même; le Rhin est franchi sous ses yeux; toutes les villes tombent en son pouvoir. Les Hollandais implorent la paix; Louis XIV, excité par Louvois, veut les *anéantir;* il impose des conditions inacceptables. C'est une grande faute que ne rachète pas la gloire de nos armes. Les Hollandais, désespérés, renversent les frères de Witt, élèvent au stathoudérat Guillaume d'Orange, qui sera désormais l'ennemi acharné de Louis XIV; ils percent leurs digues; ils excitent contre nous l'Europe émue, qui forme une première coalition (l'Empereur, l'électeur de Brandebourg, les princes de l'Empire, les rois d'Espagne et de Danemark), 1673. Nous n'avons plus qu'un seul allié, c'est la Suède; car le Parlement force Charles II à se déclarer neutre, 1673, et plus tard même à entrer dans la coalition. Grâce à Condé, Turenne, Duquesne, Créqui, Luxembourg, etc., Louis XIV est victorieux sur terre et sur mer; il force ses ennemis à signer les traités de Nimègue, qui lui donnent la Franche-Comté et notre frontière du nord, 1678-1679. L'Europe admire et s'incline; l'Hôtel de Ville de Paris décerne officiellement à Louis le nom de *Grand*, 1680. C'est l'apogée du règne. — Mais Louis XIV ne sait pas modérer son ambition; il veut partout imposer ses volontés; il continue ses conquêtes pendant la paix, au moyen des *Chambres de réunion*, il enlève des villes, des domaines à l'Espagne, à l'Empire; Strasbourg nous est vendue en 1681. L'Empire, menacé par les Turcs, se tait, mais s'irrite; l'Espagne, qui proteste, est battue et dépouillée. Les flottes de Duquesne vont bombarder sans pitié Gênes aussi bien qu'Alger. Le pape Innocent XI, déjà mécontent, à la suite de l'*affaire de la régale*, attaqué, comme pontife, dans la célèbre déclaration du clergé français, 1682, est humilié, comme souverain, dans l'*affaire des franchises*, 1687. Les craintes et les colères de l'Europe amènent enfin la ligue d'Augsbourg, au moment où Louis XIV vient de perdre Colbert et d'affaiblir les ressources de la France par la révocation de l'Edit de Nantes. Cette seconde coalition est plus formidable que la première; les princes italiens, comme le duc de Savoie, sont contre nous, et Guillaume d'Orange, détrônant le catholique Jacques II, donne à la ligue d'Augsbourg le crédit et les flottes de l'Angleterre, 1688-1689. — Dans cette guerre, qui se prolongea jusqu'en 1697, nos armées furent encore victorieuses, grâce aux talents de Luxembourg et de Catinat; mais, malgré les efforts de Tourville, nos flottes éprouvèrent le grave échec de la Hogue, 1692; Jacques II échoua en Irlande, et Louis XIV, à la paix de Ryswick, 1697, fut forcé d'abandonner tout ce qu'il avait acquis, depuis Nimègue, sauf Strasbourg, et de reconnaître Guillaume III comme roi d'Angleterre. — La France commençait à être épuisée; Louis XIV avait besoin de quelque repos, pour se préparer à la grande affaire de la succession d'Espagne. Dans la prévision de la mort prochaine de Charles II, il s'entendit avec Guillaume III, pour le partage de sa succession, dans l'intérêt de la France et de l'équilibre européen. Les deux traités de partage éventuel, qu'il signa avec l'Angleterre et la Hollande, ne furent acceptés ni par l'empereur Léopold, ni par Charles II, qui voulait conserver l'intégrité de l'empire espagnol. C'est la raison qui décida ce dernier à choisir pour son héritier universel le second des petits-fils de Louis XIV, Philippe, duc d'Anjou. Louis XIV accepta le testament, 1700, et Philippe V fut reconnu roi par toute l'Europe, excepté par l'Empereur. Mais Louis XIV sembla prendre plaisir à exciter les craintes et à braver les colères des puissances voisines; l'équilibre était rompu, au profit de la maison des Bourbons. Guillaume III jeta les bases de la *Grande ligue*, avant de mourir, 1702; Eugène, Marlborough, Heinsius, héritiers de ses haines contre la France, dirigèrent habilement la coalition, lorsque le vieux roi, aveuglé par un trop long exercice du pouvoir absolu, prétendait former ses ministres et guider ses généraux; mais il choisit trop souvent des Chamillard et des Villeroy; puis la France épuisée, mal secondée par l'Espagne en décadence, pouvait difficilement résister à l'Europe coalisée. Les défaites d'Hochstedt, 1704, de Ramillies, 1706, de Turin, 1706, d'Oudenarde, 1708; les révoltes des *Camisards*

des Cévennes; les souffrances de l'hiver de 1709, vengèrent nos ennemis de leurs défaites et de leurs humiliations. Charles d'Autriche fut proclamé roi à Madrid; mais fut deux fois chassé par Berwick, à Almanza, par Vendôme, à Villa-Viciosa, 1710. Les alliés avaient, à plusieurs reprises, repoussé cruellement les propositions de paix de Louis XIV; il se releva, plus grand que jamais, dans le malheur. La bataille sanglante de Malplaquet, 1709, la disgrâce des whigs et de Marlborough en Angleterre, 1710, l'avénement de l'empereur Charles VI, 1711, détachèrent la reine Anne de la coalition. La victoire de Villars à Denain, 1712, amena le traité d'Utrecht, 1713; une dernière campagne de Villars sur les bords du Rhin décida Charles VI et l'Empire à signer les traités de Rastadt et de Bade, 1714. La France conservait ses acquisitions du règne; Philippe V, l'Espagne et ses colonies; mais l'empire espagnol était démembré, au profit de la maison d'Autriche, de la Savoie et de l'Angleterre. Malgré ces résultats inespérés, la puissance politique de la France en Europe était moins grande alors qu'à la mort de Mazarin. A l'intérieur, le royaume était épuisé; la dette était énorme; l'administration était viciée, et la royauté commençait à ne plus être respectée, après avoir si longtemps commandé l'admiration et l'amour. — Le règne de Louis XIV a vu en effet la grandeur de l'établissement monarchique et le commencement de sa décadence. Il a cru à la puissance de droit divin et à l'infaillibilité des rois; il a longtemps réalisé la théorie du pouvoir absolu; il a été le maître, avec l'assentiment de la nation tout entière; pas d'assemblée d'Etats-généraux, les états provinciaux considérablement amoindris; le Parlement réduit au silence politique; la noblesse, disciplinée dans les armées ou à la cour, ruinée ou amusée dans les fêtes, entassée, sous les yeux du roi, dans le palais de Versailles, sans pouvoir, sans action dans le gouvernement; les ministres, pour la plupart tirés de la bourgeoisie, agents obéissants et dévoués de la royauté; le clergé lui-même, prêtant l'éclat de sa science et de ses vertus au tout-puissant monarque, même contre le pape; les dissidents, persécutés comme des rebelles; les protestants frappés par la révocation de l'édit de Nantes, 1685, les jansénistes poursuivis pendant tout le règne; Port-Royal détruit, 1709; la bulle *Unigenitus*, 1713, assombrissant les dernières années du règne; le Quiétisme, frappé surtout dans la personne de Fénelon, etc.; tout nous montre Louis XIV imposant partout sa volonté; et, malgré ses grandes qualités de roi, son bon sens, son amour du travail, sa piété, son intelligence de ses devoirs, finissant par faire plus de mal que de bien à la France qu'il aimait et dont il voulait sincèrement la grandeur. Cependant son règne brille encore d'un éclat qu'aucun autre n'a surpassé; c'est avec un auguste cortége de génies immortels en tous genres qu'il se présente aux regards de la postérité, et c'est avec raison qu'on a appelé *Siècle de Louis XIV*, cette brillante époque des grands hommes, qu'il sut comprendre et grouper autour de sa royale personne, pour en rehausser la splendeur. Beaucoup de beaux monuments furent construits pendant ce règne; à Paris, les Quatre-Nations, le Val-de-Grâce, l'Observatoire, les portes Saint-Denis et Saint-Martin, les Invalides, la colonnade du Louvre, les places du Carrousel, des Victoires, Vendôme; aux environs de la capitale, le palais de Versailles, le Grand-Trianon, Meudon, Marly, etc. — Louis XIV avait épousé Marie-Thérèse d'Autriche, qui mourut en 1683; il en eut un fils, Louis, le Grand Dauphin, qui mourut en 1711, père du duc de Bourgogne, de Philippe, duc d'Anjou, et de Charles, duc de Berry. Il épousa secrètement, peu de temps après la mort de la reine, Mme de Maintenon; mais, pendant vingt-cinq ans, il avait donné l'exemple corrupteur de ces *amours presque mythologiques*, qu'il étala trop souvent aux regards de la cour et du peuple; il eut de Mlle de la Vallière, le comte de Vermandois, mort à 16 ans, et Mlle de Blois, qui épousa le prince de Conti; de Mme de Montespan, le duc du Maine, le comte de Toulouse, que par un abus scandaleux de son pouvoir, il égala, dans des lettres-patentes, aux princes du sang, Mlle de Nantes, mariée au duc de Bourbon-Condé, et Mlle de Blois, mariée au duc d'Orléans, etc. Si l'on a de graves reproches à adresser à Louis XIV, il faut reconnaître que sa mort fut admirable de résignation et de majesté; elle doit être regardée comme une grande leçon, et lui-même put demander pardon du mauvais exemple qu'il avait donné et des fautes que lui avait fait commettre l'exercice incontesté du pouvoir absolu.

L'Histoire de ce grand règne a été souvent écrite; nous ne citerons que le *Siècle de Louis XIV* de Voltaire; mais nous devons rappeler les *Œuvres* du roi lui-même (Correspondance, mémoires historiques ou politiques, pour lui-même ou pour l'instruction du dauphin et de Philippe V); elles ont été publiées par le général de Grimoard, 6 vol. in-8°, 1806, et récemment par M. Dreyss, 2 vol. in-8°. V. *Histoire de Louis XIV*, par M. Gaillardin.

Louis XV, né le 15 février 1710, à Versailles, mort le 10 mai 1774, fils du duc de Bourgogne et de Marie-Adélaïde de Savoie, succéda à son bisaïeul, Louis XIV, le 1er septembre 1715. Mineur de fait et de nom jusqu'en 1723, de fait jusqu'à la mort du cardinal Fleury, 1743; plus tard, insouciant, égoïste, dissolu, gouverné par des favorites, Louis XV ne fit guère qu'assister à son règne. Sous lui, la royauté, grande et respectée, lorsque Louis XIV était roi, se montre faible, incapable, et est de plus en plus méprisée; à l'intérieur, l'administration se signale par ses abus plutôt que par ses bienfaits; au dehors, la France est chaque jour moins puissante et moins considérée, par la faute de son gouvernement. Au contraire, la nation, éclairée par ses écrivains, déploie la plus grande activité, signale les abus, demande des réformes et se sépare de plus en plus de la royauté avilie. On peut diviser ce règne en six périodes. — 1re *période. La Régence*, 1715-1723. — Le Parlement, cassant le testament de Louis XIV, donna la régence à Philippe, duc d'Orléans; à l'intérieur quelques satisfactions furent accordées aux sectes dissidentes, au Parlement, à la noblesse, surtout par l'établissement des conseils, qui remplaçaient les ministres. Mais à l'austérité dévote des dernières années de Louis XIV succédèrent les désordres de l'immoralité, dont le régent, ses amis, son conseiller intime, Dubois, donnèrent le funeste exemple. Les expédients du duc de Noailles ne purent remédier à la détresse financière; les aventures du système de Law eurent surtout pour résultats de bouleverser le crédit et de démoraliser la nation. Au dehors, le régent, pour s'opposer aux projets ambitieux et téméraires de Philippe V et de son ministre Albéroni, conclut la Triple alliance, puis la Quadruple alliance, avec l'Angleterre, la Hollande et l'Autriche, contre l'Espagne, qui fut vaincue et forcée de s'humilier par le traité de la Haye, 1720. Pendant ce temps Louis XV, dont la santé avait plus d'une fois donné de sérieuses inquiétudes, grandissait sous les yeux de Mme de Ventadour, sa gouvernante, du duc de Villeroy et de Fleury, évêque de Fréjus, son précepteur. C'est Villeroy, qui lui montrant la foule, lui disait: « Voyez tout ce peuple, mon « maître; eh bien! tout cela est à vous, tout vous « appartient. » Louis XV, déclaré majeur, en 1723, vit mourir à quelques mois de distance le cardinal Dubois, puis le duc d'Orléans, qui avaient été nommés premiers ministres. — 2e *période. Ministère du duc de Bourbon*, 1723-1726. — Fleury, qui seul avait quelque influence sur l'esprit du jeune roi, timide et silencieux, fit donner le ministère au duc de Bourbon, que gouvernèrent la marquise de Prie et Paris-Duverney. Des rigueurs odieuses contre les protestants, de nouveaux impôts, comme l'édit du *cinquantième*, des mesures impopulaires, soulevèrent une opposition générale. Le renvoi brutal de l'infante d'Espagne, qui devait épouser Louis XV, le mariage du roi avec Marie Leczinska, amenèrent une rupture avec l'Espagne; et une guerre générale allait bouleverser l'Europe, lorsque Fleury, menacé dans son crédit, décida Louis XV à renvoyer le duc de Bourbon. — 3e *période. Ministère du cardinal Fleury*, 1726-1743. — Fleury rendit la paix à l'Europe par d'habiles négociations; gouverna avec modération et avec économie; diminua les tailles, mais repoussa toute innovation et négligea systématiquement la marine. La prospérité intérieure ne fut alors troublée que par les nouvelles querelles du jansénisme, que les parlements soutenaient contre la cour. Malgré son amour pour la paix, Fleury fut entraîné dans deux guerres sérieuses: 1° Dans la guerre dite *de Pologne*, la France, alliée à l'Espagne et à la Sardaigne, voulut punir l'Autriche, qui avait empêché Stanislas Leczinski de monter sur le trône de Pologne; les armées de l'empereur Charles VI furent battues en Allemagne et en Italie; les traités de Vienne, 1735-1738, donnèrent le royaume des Deux-Siciles à un Bourbon, don Carlos, fils de Philippe V, et la Lorraine à Stanislas Leczinski, à la condition que la province reviendrait à la France, après lui. 2° Dans la *guerre de la succession d'Autriche*, malgré la *Pragmatique-Sanction*, Fleury soutint contre Marie-Thérèse l'électeur de Bavière, Charles-Albert, qui devint même

empereur, sous le nom de Charles VII, 1740-1748. Cette guerre impolitique et injuste, que Fleury lui-même avait condamnée, devait être mêlée de succès et de revers. Fleury mourut, au moment où Marie-Thérèse, sauvée par le dévouement des Hongrois et la défection de Frédéric II, reprenait l'offensive et chassait nos soldats de Bohême. Fleury avait fermé les yeux sur les premiers désordres du jeune roi, qui, délaissant la pieuse et douce Marie, allait étaler le scandale de ses liaisons avec les sœurs de Nesle; la plus jeune, la duchesse de Châteauroux, sembla vouloir racheter ses fautes, en inspirant quelques nobles pensées à son royal amant. C'est alors que Louis XV parut à l'armée des Pays-Bas; pendant qu'il courait au secours de l'Alsace menacée, il tomba malade à Metz; sa vie fut en danger; la France entière accueillit la nouvelle de sa guérison par de vives manifestations d'allégresse; il fut surnommé le *Bien-Aimé*, 1744. Mais il oublia bientôt ce peuple, encore confiant; et, après la mort prématurée de la duchesse de Châteauroux, il éleva au pouvoir une nouvelle maîtresse, qui devait gouverner la France et le roi pendant dix-neuf ans. — 4e *période. Madame de Pompadour*, 1745-1764. — La célèbre marquise, qui coûta si cher à la France, joua véritablement le rôle de premier ministre. Le roi parut encore à l'armée, en 1745; il prit même part à la bataille de Fontenoy; mais dès lors, il se laissa gouverner, par indifférence égoïste, plus encore que par incapacité ou paresse. La guerre de la succession d'Autriche, poursuivie sans but contre des ennemis chaque jour plus nombreux, funeste à nos plus chers intérêts, se termina par le traité d'Aix-la-Chapelle, en 1748; Louis XV ne voulut même pas profiter de nos succès; il avait hâte d'en finir et déclara qu'il voulait traiter *non en marchand, mais en roi;* il restitua toutes ses conquêtes; seulement l'infant espagnol, don Philippe, était duc de Parme et de Plaisance. Louis XV, ne vivant que pour le plaisir, et dévoré par l'ennui, repoussant toute occupation sérieuse avec un invincible dégoût, laissait la marquise gouverner les ministres. Déjà les satires et les libelles étaient des signes du mépris public; les lettres de cachet étaient impuissantes; déjà il y avait de sanglantes émeutes; une multitude de partis et de cabales se formaient dans l'Etat; la guerre recommença entre le parlement et le clergé, de 1752 à 1756, au sujet de la *bulle Unigenitus;* le parlement, exilé en 1753, rappelé en 1754, donna sa démission en 1756; le ministre d'Argenson entrait en lutte avec le ministre Machault: « *La bonne machine, qui va toute seule!* » disait Benoît XIV, en parlant de notre administration. Il fallut l'attentat de Damiens, qui blessa le roi d'un coup de canif, 5 janvier 1757, pour rétablir un peu de concorde dans les hautes sphères du gouvernement. Mais déjà la France était engagée dans la triste guerre de Sept Ans, 1756-1763. Les Anglais, jaloux de notre prospérité maritime, de nos colonies, nous avaient forcés à prendre les armes; Louis XV leur avait sacrifié Dupleix, les avait vus prendre nos vaisseaux, sans demander vengeance; malgré sa pusillanimité, il dut se résigner à la guerre; mais la vanité de Mme de Pompadour nous imposa l'alliance onéreuse de Marie-Thérèse, par le traité de Versailles, 1er mai 1756. Au lieu de réunir toutes nos ressources pour défendre nos colonies et disputer la mer aux Anglais, le gouvernement français perdit notre argent, nos armées, notre réputation militaire, dans une guerre impolitique, mal dirigée, malheureuse, contre Frédéric II; le seul souvenir de cette longue lutte est celui d'une défaite, celle de Rossbach, 1757; battus en Allemagne, battus sur toutes les mers, au Canada, dans les Indes, il nous fallut, malgré le *Pacte de famille*, œuvre du ministre Choiseul, 1761, signer le traité de Paris par lequel nous abandonnions Minorque, le Canada, l'île du cap Breton, la Louisiane donnée à l'Espagne, l'empire que Dupleix avait voulu fonder dans l'Inde, 1763. — Mme de Pompadour et le ministre Choiseul, dont l'influence grandissait, contribuèrent à la ruine des jésuites, 1762, que Louis XV aurait peut-être voulu sauver. La favorite mourut peu de temps après; elle avait au moins protégé les gens de lettres et les artistes. — 5e *période. Ministère de Choiseul.*— Celui-ci, élevé par la faveur de Mme de Pompadour, fut plutôt le courtisan de l'opinion publique que celui de Louis XV. Il tenta des réformes dans l'administration, dans l'armée, dans la marine; il essaya d'arrêter les progrès de la Russie et se prépara à une guerre contre l'Angleterre. Mais Louis XV ne l'aimait pas, était jaloux de sa réputation, et plus d'une fois contrecarra ses projets, au moyen de la diplomatie secrète, qu'il aimait à diriger, principalement par l'intermédiaire du comte de Broglie. La Lorraine, 1766, et la Corse, 1768, furent alors réunies à la France. Louis XV avait perdu depuis quelques années plusieurs des membres de sa famille, l'infante de Parme, 1759, son petit-fils, le duc de Bourgogne, 1761, le dauphin, 1765, son beau-père, 1766, la dauphine, 1767, enfin la reine, 1768. Choiseul venait de décider le mariage du nouveau dauphin, Louis, avec Marie-Antoinette, fille de Marie-Thérèse, 1770. C'est alors qu'une basse intrigue le renversa; à la suite des luttes, sans cesse renaissantes, des parlements et de la cour, après le procès de la Chalotais et celui du duc d'Aiguillon, Louis XV exila le ministre, que l'on accusait d'être favorable à la magistrature. Une nouvelle favorite, Mme du Barry, avait été surtout l'instrument dont s'étaient servis les ambitieux, qui remplacèrent Choiseul. — 6e *période. Le Triumvirat*, 1770-1774. — Le chancelier Maupeou, en détruisant les parlements, 1771, frappait, peut-être imprudemment, l'un des grands soutiens de l'ancienne monarchie; le contrôleur général Terray, pour avoir de l'argent, avait recours à la banqueroute et entrait, comme le roi lui-même, dans le *Pacte de famine;* tandis que d'Aiguillon, ministre des affaires étrangères, laissait démembrer la Pologne, sans agir, sans dire un mot. Au moment où mourut Louis XV, le pays était déconsidéré au dehors, le pouvoir était méprisé et haï, et jamais les abus, les vices du gouvernement n'avaient été plus généralement signalés par les philosophes et par les économistes. Une révolution semblait imminente; le corps du roi fut porté à Saint-Denis, sans cérémonie aucune, au milieu des injures et des cris de joie de la multitude.

Louis XVI (Louis-Auguste), né à Versailles, le 23 août 1754, mort le 21 janvier 1793. Fils du dauphin Louis et de Marie-Josèphe de Saxe, il porta d'abord le titre de duc de Berry. Il perdit son père, en 1765, sa mère, en 1767, et succéda à son grand-père Louis XV, en 1774. D'un corps vigoureux, mais d'un extérieur vulgaire, qui n'inspirait pas le respect, de mœurs honnêtes, animé de bonnes intentions, ayant des goûts sérieux et une instruction solide, mais d'un caractère faible, timide, facile aux influences, il devait régner « seul, séparé du peuple par ses fautes, et de la noblesse « par ses vertus; étranger à la nation sur le trône, « étranger à la cour dans un palais, et comme égaré « au sommet de l'Etat. » Il connaissait l'histoire et la géographie; mais ses goûts l'entraînaient vers les arts mécaniques; il maniait avec plaisir la lime du serrurier, le marteau du forgeron, et il aimait surtout la chasse. Ajoutons que son gouverneur, le duc de la Vauguyon, lui avait inspiré tous les scrupules d'une piété aveugle. Il avait épousé, le 16 mai 1770, Marie-Antoinette, fille de Marie-Thérèse. Le règne de Louis XVI se divise en trois parties:

1° Tentatives de réformes, 1774-1781;
2° Ministres courtisans et incapables, 1781-1789;
3° Révolution, 1789-1793.

1° *Tentatives de réformes*, 1774-1791. Le jeune roi, conseillé par sa tante, Mme Adélaïde, confia la direction des affaires au vieux comte de Maurepas, spirituel, frivole, égoïste. Les ministres décriés de Louis XV furent remplacés: Vergennes eut les affaires étrangères; bientôt le comte de Saint-Germain commença de grandes réformes dans l'armée; Malesherbes avait le ministère de la maison du roi, Turgot, les finances. La nation espéra. Malheureusement les privilégiés devaient empêcher les réformes, et l'on avait commis la faute de reconstituer les anciens parlements, qui se montrèrent les protecteurs de tous les priviléges. Louis XVI, en voyant les résistances qui l'entouraient, commença à douter de lui et de Turgot; deux mois après avoir dit: « Il n'y a que M. Turgot et moi qui aimions le peuple, » il eut l'insigne faiblesse de lui imposer sa démission. Lorsque Malesherbes s'était retiré de lui-même, un peu auparavant, Louis XVI s'écriait: « Vous êtes plus heureux que moi; vous pouvez abdiquer. » Après l'incapable ministère de Clugny, Maurepas confia les finances au banquier génevois, Necker, 1777. Celui-ci inspira de la confiance aux capitalistes et trouva dans l'emprunt les ressources dont le gouvernement avait besoin. Louis XVI, entraîné par la force de l'opinion publique, s'était en effet déclaré le protecteur et l'allié des colonies d'Amérique, révoltées contre l'Angleterre. La guerre fut bien soutenue par notre marine, et le traité de Versailles la termina heureusement, en 1783; on avait affaibli la Grande-Bretagne, reconquis la liberté des mers et assuré

l'indépendance des Etats-Unis; mais l'on avait dépensé 1400 millions, et la guerre n'avait pas été assez décisive pour relever la royauté et la noblesse; elle avait au contraire excité l'enthousiasme en faveur des principes qui venaient de triompher. Necker avait introduit de sages réformes dans l'administration des finances; mais son goût pour les idées nouvelles et surtout la publication du *compte rendu* des finances excitèrent contre lui les parlements, les courtisans, Vergennes, Maurepas; il fut forcé de donner sa démission, mai 1781.

2° *Ministres courtisans*, 1781-1789. Maurepas étant mort, regretté de Louis XVI, 1781, Vergennes eut surtout la confiance du roi; puis la reine commença dès lors à exercer sur son époux un empire absolu; elle fut désormais plus que lui le véritable représentant de la royauté. Après Joly de Fleury et d'Ormesson, de Calonne fut porté au contrôle général des finances par la cabale du comte d'Artois et des Polignac, que soutenait la reine. Il érigea la prodigalité en système, 1783-1787 et augmenta encore les embarras financiers de la royauté, au moment où des calomnies fatales commençaient à s'attaquer à la reine comme dans l'affaire du collier (V. Lamotte, Rohan); au moment où la représentation tumultueuse du *Mariage de Figaro*, joué malgré le roi, 1784, était jetée comme une provocation à la foule, avide de changements et de réformes démocratiques. Cependant Louis XVI fut bien accueilli par le peuple, lorsqu'il alla visiter les premiers travaux de Cherbourg, 1786; et il s'honorait, en rédigeant lui-même pour le voyage de la Pérouse des instructions, qui montraient son savoir et son humanité. De Calonne dut, à son tour, proposer de vastes plans de réformes; les *Notables*, qu'il fit réunir à Versailles, 22 fév. 1787, amenèrent sa disgrâce. Son successeur, Loménie de Brienne, fut également choisi par l'influence de Marie-Antoinette. Mais alors recommencèrent les luttes du Parlement, qui refusait d'enregistrer les édits et les emprunts; des troubles éclatèrent dans plusieurs provinces; en Dauphiné, l'assemblée de Vizille demanda la réunion des Etats-généraux; et, lorsque Brienne fut forcé de donner sa démission, Necker fut rappelé pour préparer la France à ce grand événement, 1788. Dans ces dernières années, plusieurs bonnes réformes avaient été cependant accomplies; Louis XVI avait décrété la libre circulation des grains à l'intérieur, l'abolition de la mort civile pour les protestants, l'abolition de *la question préalable*, du *servage* dans les domaines royaux, etc. Mais la nation voulait une révolution complète; elle l'espérait de la réunion des Etats-généraux, tandis que le parti de la cour voyait là surtout un moyen dangereux, mais nécessaire, pour tirer la France de la crise financière, qu'il était impossible de conjurer autrement. Une seconde assemblée des notables, 1788, avait rejeté le principe de la double représentation du tiers état, que réclamait l'opinion publique. Louis XVI, conseillé par Necker, statua en faveur du doublement du tiers, mais sans rien régler sur le mode de délibération des Etats.

3° *Louis XVI pendant la révolution*, 1789-1793. Le roi, cédant à son entourage ne sut ni diriger, ni dominer, ni satisfaire les Etats-généraux, réunis le 5 mai 1789, à Versailles. Il sembla, au contraire, se déclarer pour les ordres privilégiés, et dès lors perdit toute la popularité qui lui restait. Le tiers état, sur la motion de Sieyès, se déclara *Assemblée nationale*, le 17 juin; le roi voulut avoir recours, mais trop tard, à l'intimidation; le fameux *serment du Jeu de Paume*, 20 juin, répondit à ses menaces, les députés refusèrent d'obéir aux ordres qu'il leur donna dans la séance royale du 23 juin; le roi parut céder et engagea les privilégiés à se réunir aux députés du tiers état; mais l'on rassembla des troupes pour employer la force, et le renvoi de Necker fut décidé. La prise de la Bastille par le peuple, 14 juillet, était bien une révolution, comme le disait à Louis XVI le duc de La Rochefoucauld-Liancourt. Le roi sembla se confier à l'Assemblée nationale, rappela Necker, et se rendit à Paris, le 17, où Bailly était nommé maire, La Fayette, commandant de la garde nationale, où la cocarde tricolore avait remplacé les insignes de la vieille monarchie. Alors l'émigration commence; Louis XVI est abandonné par ceux qui auraient pu surtout le défendre; et leurs manifestations menaçantes au dehors compromettent de plus en plus le prince infortuné, que l'opinion publique accusera dès lors d'être leur intime allié, malgré ses promesses, malgré ses déclarations solennelles. On songe dès lors à emmener le roi à Metz; l'imprudent banquet des gardes du corps à Versailles est l'occasion de la terrible émeute des 5 et 6 octobre; la foule tumultueuse arrache Louis XVI et sa famille du palais des anciens rois pour les ramener à Paris, comme prisonniers. En quittant Versailles, Louis XVI dit, à la vue du portrait de Charles Ier: « Tel fut le sort de ce prince, tel sera le mien! » Le roi, cependant, avait sanctionné tous les décrets de l'Assemblée; mais, obéissant aux conseils de la reine, il se laissait aller, quoique avec répugnance, à solliciter les secours des rois étrangers; il espérait encore sauver le trône, en gagnant à sa cause plusieurs des hommes influents du parti de la Révolution. De là ses négociations secrètes avec Mirabeau, puis avec Barnave et les Lameth, plus tard avec Guadet et les Girondins. Malheureusement, entraîné par la reine, il repoussa toujours l'appui plus sûr du parti constitutionnel, dont La Fayette était le chef. Deux mois après la mort de Mirabeau, le roi voulut fuir loin de Paris et se réfugier dans l'armée du marquis de Bouillé, placé sur la frontière N. E. Là, soutenu par les étrangers qui commençaient dès lors à s'unir contre la Révolution (assemblée de Mantoue), il pourrait se défendre contre ses ennemis et reprendre son autorité. Reconnu par le maître de postes, Drouet, et arrêté à Varennes, 22 juin 1791, il fut ramené à Paris, et suspendu de ses pouvoirs par l'Assemblée. Les meneurs du parti républicain demandèrent sa déchéance, et l'émeute du Champ-de-Mars, qui vit couler le sang, diminua l'influence des constitutionnels. Cependant le roi prêta serment à la constitution nouvelle, que l'Assemblée nationale venait enfin de terminer, 14 septembre; il était réintégré dans l'exercice de ses droits, mais il était profondément humilié: « Ah! madame! disait-il à la reine, en rentrant au château, tout est perdu, et vous avez été témoin de cette humiliation! Quoi! vous êtes venue en France pour voir..... » L'Assemblée législative, réunie le 1er octobre, commença par supprimer les qualifications de *sire* et de *majesté*. Entraînée par le parti de la Gironde, pleine de défiance à l'égard de la royauté, de haine à l'égard des nobles et des prêtres, elle prépara l'établissement de la république. Le roi refusa de sanctionner les deux décrets contre les émigrés et contre les prêtres insermentés; c'était son droit; mais dès lors tout fut rompu entre le peuple et lui. Vainement il déclara la guerre à l'empereur François II, 20 avril 1792, vainement il accepta le ministère girondin de Roland, Servan, Clavières, Dumouriez. Après la lettre si dure de Roland et la retraite du ministère, il tomba dans un découragement qui allait jusqu'à l'abattement physique; il fut dix jours de suite, sans prononcer une parole; les prières, les larmes de la reine le décidèrent à sortir de cette léthargie; il envoya Mallet-Dupan en Allemagne pour solliciter les secours des souverains. Mais une insurrection se préparait; le 20 juin, 20 à 30,000 personnes, avec des armes, des canons, envahirent les Tuileries. Louis XVI, au milieu du danger, resta ferme et digne, déclarant d'un ton calme à la foule qu'il ne s'était jamais écarté de la constitution, acceptant le bonnet rouge et le verre de vin qu'on lui offrait; mais le lendemain, il écrivait à l'abbé Hébert, son confesseur: « Venez me voir; j'ai fini avec les hommes, je n'ai plus besoin que du ciel. » Cependant il espérait encore être sauvé par les étrangers, qui allaient passer la frontière. Mais l'insolent manifeste du duc de Brunswick souleva les passions patriotiques et les fureurs révolutionnaires. La patrie fut déclarée en danger, quarante-sept sections de Paris demandèrent la déchéance du roi; une dernière insurrection fut publiquement organisée. Au 10 août, les Tuileries furent envahies, les Suisses, les derniers défenseurs de la famille royale, furent massacrés, et Louis XVI forcé de se réfugier dans le sein de l'Assemblée. Le roi, suspendu de ses fonctions, prisonnier au Luxembourg, puis renfermé au Temple avec sa famille, n'était plus désormais que la victime malheureuse de la Révolution triomphante. Dès lors il déploya dans l'adversité le plus ferme caractère; sa courageuse résignation ne se démentit pas un instant. Soumis à la surveillance la plus vexatoire, il montra ces modestes vertus de père et de chrétien, qui firent oublier à beaucoup les fautes et les faiblesses du roi. La Convention avait proclamé la république; le 13 novembre, on demanda le jugement de Louis XVI; s'il était coupable d'intelligences avec les émigrés et les étrangers, sa déchéance était la peine qu'on pouvait légalement lui infliger; mais pour les montagnards, comme le disait Robespierre, il s'agissait, non d'un jugement, mais d'une mesure de salut public: « Louis doit mourir parce qu'il faut que la patrie vive. » Conduit le 11 décembre devant la Convention, il fut

interrogé, répondit aux 34 chefs d'accusation, et put se choisir un défenseur. Il prit Tronchet et Malesherbes, qui s'adjoignirent le jeune Desèze; mais on le sépara de sa famille. Le 26 décembre, il reparut à la barre de la Convention; il fut vainement défendu par Desèze. La discussion dura douze jours, du 27 décembre au 7 janvier; les Girondins cherchèrent vainement, par humanité, à sauver la vie de Louis XVI; déclaré coupable de conspiration par 693 voix, il fut condamné à mort par 387 voix sur 721 votants; l'appel au peuple, proposé par les Girondins, avait été rejeté par 423 voix contre 281. Après une dernière entrevue déchirante avec sa famille, après avoir reçu les secours de la religion, assisté de M. de Firmont, Louis XVI fut conduit à la place de la Révolution, au milieu d'un appareil de guerre formidable et du silence profond d'une multitude immense. Il mourut, avec une fermeté toute chrétienne, en protestant de son innocence, sur l'échafaud même; un roulement de tambours, sur l'ordre de Santerre, empêcha ses paroles de parvenir jusqu'à la foule entassée, 21 janvier 1793. Dans son testament, écrit le 25 décembre, il avait pardonné à ses ennemis et déclaré qu'il ne se reprochait aucun des crimes qu'on lui avait imputés. Les restes de Louis XVI furent portés au cimetière de la Madeleine, placés dans une fosse et recouverts d'une grande quantité de chaux vive; c'est sur l'emplacement de ce cimetière qu'on a élevé la chapelle expiatoire de la rue d'Anjou. — Outre les instructions données à la Pérouse, on a de Louis XVI: *Description de la forêt de Compiègne*, 1766; ***les Maximes morales et politiques tirées du Télémaque***, 1766; la traduction de la première partie de l'œuvre de Gibbon, qui parut sous le nom de Leclerc de Septchênes; ***Réflexions sur mes entretiens avec M. le duc de la Vauguyon***, longtemps restées manuscrites; on lui attribue un *Supplément à l'art du serrurier*, 1789. — Droz a écrit *l'Histoire de Louis XVI pendant les années où l'on pouvait prévenir ou diriger la révolution*, 3 vol. in-8°; M. de Falloux a publié *l'Histoire de Louis XVI*, 1840, in-8°, et M. Boisselet de Sauclières, *l'Histoire du procès de Louis XVI*, 1851, qui avait déjà été écrite par Jauffret, en 1793.

Louis XVII (Louis-Charles **de France**), fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette, né à Versailles le 27 mars 1785, mort à la tour du Temple le 8 juin 1795, dauphin après la mort de son frère aîné, Louis-Joseph, 1789, fut enfermé au Temple avec sa famille, en 1792; séparé d'abord de son père, puis de sa mère, le 3 juillet 1793, il fut confié, par la Commune de Paris, à la garde du cordonnier Simon, qui l'accabla de mauvais traitements et l'enferma dans une espèce de tombeau, où son corps se désorganisa et son intelligence s'éteignit peu à peu. Les soins qu'on lui donna dans les derniers mois de sa vie furent inutiles; il mourut le 8 juin. Plus tard, plusieurs imposteurs essayèrent de se faire passer pour Louis XVII, qui aurait échappé aux horreurs de la prison; Mathurin Bruneau et le Prussien Naundorf furent ceux qui firent le plus de bruit et le plus de dupes. V. A. de Beauchesne, ***Louis XVII, sa vie, son agonie, sa mort***, 1852, 2 vol. in-8°.

Louis XVIII (Louis-Stanislas-Xavier), né à Versailles le 17 nov. 1755, mort à Paris le 16 septembre 1824, frère de Louis XVI, porta d'abord le titre de *comte de Provence*. Il épousa, en 1771, Louise-Marie-Joséphine de Savoie, fille du roi de Sardaigne. Instruit, ayant des goûts littéraires, imbu de l'esprit du XVIIIe s., il vécut, dans son palais du Luxembourg ou dans son château de Brunoy, entouré d'écrivains, étudiant l'histoire, écrivant quelques pamphlets ou composant des madrigaux à la manière de Dorat. Dans l'assemblée des notables de 1787, il contribua à la chute de Calonne, et eut son jour de popularité; à la seconde assemblée des notables, il se prononça pour la double représentation du tiers. Il sembla d'abord favorable à la Révolution, et se défendit énergiquement contre ceux qui l'accusaient d'avoir trempé dans le complot de Favras. Mais, au moment de la fuite du roi, il quitta Paris sous un déguisement, et, plus heureux que son frère, arriva sans obstacle à Bruxelles, juin 1791. Il refusa d'obéir aux décrets de l'Assemblée législative et aux prières de Louis XVI, il fut déclaré déchu de ses droits à la régence. Après le 10 août, il prit part aux opérations de l'armée de Condé, mais fut entraîné dans la retraite de l'armée prussienne. Il se retira à Hamm (Westphalie), prit le titre de régent, au nom de son neveu Louis XVII, 27 janvier 1793, et celui de roi après la mort du jeune prince, 1795. Il fut reconnu par quelques fidèles, par plusieurs cabinets de l'Europe, mais pour la plupart resta le *comte de Lille*. Il entretint des correspondances secrètes avec plusieurs agents royalistes, avec Cambacérès, Barras, Pichegru; mais, en 1796, il fut forcé de quitter Vérone par le gouvernement vénitien, s'éloigna de Blankenbourg après le traité de Campo-Formio, et vint s'établir à Mittau, en Courlande. Lorsque Paul Ier se rapprocha du Premier Consul, Louis XVIII fut reçu par la Prusse, à Memel et à Varsovie; c'est de là qu'il répondit avec fermeté aux avances de Bonaparte, et qu'il adressa à tous les souverains de l'Europe une protestation solennelle contre la proclamation de l'Empire. Après le traité de Tilsitt, il se rendit en Angleterre, vécut obscurément à Gosfield jusqu'à la mort de la reine, 1810, puis à Hartwell jusqu'en 1814. — La chute de Napoléon amena le rétablissement des Bourbons; après avoir proclamé la déchéance de l'Empereur, 3 avril, le sénat appela au trône le frère de Louis XVI, 6 avril. Pendant que le comte d'Artois, lieutenant général du royaume, prenait possession du gouvernement et signait la malheureuse convention du 23 avril, qui réduisait la France aux limites de 1792, Louis XVIII remerciait, à Londres, le prince régent des secours qu'il lui avait donnés, puis débarquait à Calais, 24 avril, recevait, à Compiègne, les maréchaux, le corps législatif, et, le 2 mai, publiait ***la déclaration de Saint-Ouen***, dans laquelle, sans faire l'abandon ***de ses droits légitimes***, il posait les bases d'une constitution libérale et promettait une ***charte***. Le 3, il entra dans la capitale; le 30 mai, il signait le traité de Paris, qui confirma les conditions de la convention du 23 avril; enfin, le 4 juin, il ***octroya*** la ***charte constitutionnelle***, qui était datée de la ***dix-neuvième année*** de son règne. — Les fautes de la première Restauration, les prétentions des émigrés, les faveurs dont il fallut les combler, les craintes qu'inspirait le clergé, les actes du congrès de Vienne, amenèrent l'aventure des Cent-Jours. Devant Napoléon, revenant de l'île d'Elbe, Louis XVIII, abandonné par la France mécontente ou stupéfaite, quitta Paris dans la nuit du 19 mars 1815 et se retira à Gand. La défaite de Waterloo, et les intrigues de Fouché lui rendirent le trône. La proclamation de Cambrai, 28 juin, était digne et habile; mais la situation du nouveau gouvernement était plus difficile que jamais, après la seconde Restauration; les alliés étaient plus exigeants, les royalistes plus passionnés et plus avides de vengeances. Louis XVIII, après s'être débarrassé de son premier ministère, Talleyrand-Fouché, confia les affaires au duc de Richelieu, et, par la convention du 20 novembre 1815, conjura de grands dangers par de douloureux sacrifices. Mais la réaction royaliste fut plus forte que le gouvernement; il y eut des condamnations juridiques (Ney, Labédoyère), des assassinats (Brune, Ramel); il y eut les excès populaires de la ***terreur blanche***, surtout dans le Midi. Puis la chambre des députés, la ***chambre introuvable***, comme on l'appela, se déclara l'ennemie de la Révolution, de ses principes, de ses actes, de ses partisans; on établit les cours prévôtales; les ***catégories*** de M. de la Bourdonnaye menacèrent de nouvelles proscriptions; le mécontentement provoqua des complots, comme celui de Didier, à Grenoble, etc. Louis XVIII fut effrayé des exigences croissantes de la réaction, et, soutenu par les conseils énergiques de M. Decazes, qu'il aimait, il rendit l'ordonnance du 5 septembre 1816. Elle arrêtait les progrès de la réaction, en déclarant qu'aucun article de la charte ne serait revisé, et en prononçant la dissolution d'une chambre ultra-royaliste. Pendant près de quatre ans, Louis XVIII s'efforça de gouverner avec l'appui des modérés, voulant ***royaliser la nation et nationaliser le royalisme***, comme le disait M. Decazes. Soutenu par la nouvelle chambre, le gouvernement fit accepter la loi électorale de 1817, présentée par M. Lainé, ministre de l'intérieur, puis la loi du recrutement de l'armée, œuvre du maréchal Gouvion Saint-Cyr, 1818. En même temps, aux conférences d'Aix-la-Chapelle, le duc de Richelieu, avec l'appui du tzar Alexandre, à la grande joie de Louis XVIII, obtint l'évacuation du territoire français par les troupes alliées qui y tenaient encore garnison. Le roi, malgré les craintes du parti ultra-royaliste, malgré son frère, le comte d'Artois, continua de persévérer dans sa politique sagement libérale, et, après la retraite du duc de Richelieu, le ministère Dessoles-Decazes, 1818-1819, eut l'honneur de présenter et de faire triompher une loi sur la liberté de la presse, œuvre remarquable de M. de Serres. Mais les progrès menaçants des libéraux ou indépendants dans la chambre, dans la presse, dans le

pays, commencèrent à effrayer le gouvernement; après l'émotion causée par l'élection de l'abbé Grégoire, M. Decazes songeait à modifier la loi électorale, lorsque l'assassinat du duc de Berry vint assurer le triomphe du parti de l'ancien régime, 1820. M. Decazes fut obligé de donner sa démission. Louis XVIII, cédant aux prières de son entourage, s'annulant de plus en plus, se laissa entraîner par l'esprit de réaction. Le second ministère du duc de Richelieu, fév. 1820-déc. 1821, prépara la voie au ministère purement royaliste de M. de Villèle. Des lois exceptionnelles furent votées contre la presse et la liberté individuelle; une nouvelle loi électorale, dite *du double vote*, donna le pouvoir à la grande propriété, à l'aristocratie. Puis le duc de Richelieu, qui paraissait trop modéré, dut céder la place au ministère dirigé par MM. de Villèle, de Corbières, de Peyronnet, Mathieu de Montmorency. Le parti religieux de *la congrégation* s'empara de la plupart des emplois importants; le comte d'Artois semblait déjà régner. A ces excès, à ces imprudences du parti de l'ancien régime, répondirent les excès, les imprudences du parti libéral; aux Pères de la Foi, aux missionnaires, aux processions, s'opposèrent les carbonari, les sociétés secrètes, les tentatives de conspirations militaires; on surveilla, on supprima les cours publics; M. de Frayssinous devint grand-maître de l'université. Dans les premières années de la Restauration, le gouvernement s'était associé, mais avec une certaine modération, à la politique de la Sainte-Alliance. En 1823, au congrès de Vérone, la France demanda à intervenir par les armes dans les affaires d'Espagne, pour combattre la Révolution; le parti royaliste et religieux l'avait impérieusement exigé; Louis XVIII obéit; la chambre des députés fut alors le théâtre du plus grand scandale; Manuel, l'une des gloires de l'opposition, fut violemment expulsé par une majorité passionnée et injuste. L'expédition d'Espagne, dirigée par le duc d'Angoulême, rétablit l'autorité absolue de Ferdinand VII; les royalistes, exploitant leur triomphe momentané, entrèrent en foule dans la nouvelle chambre de 1824, où les libéraux comptèrent à peine quelques membres. M. de Villèle fit décider que désormais la chambre ne serait renouvelée intégralement que tous les sept ans, mais il échoua dans son projet de la conversion des rentes. Cependant Louis XVIII, affaibli par les infirmités, ne régnait plus que de nom. Il mourut le 16 septembre, laissant le trône à son frère, Charles X. Prince sagace et mesuré, assez disposé au bel esprit et au scepticisme, il avait compris la nécessité du gouvernement représentatif; sa sagesse égoïste l'avait empêché d'avoir une grande initiative, mais il avait su éviter bien des fautes; il aimait les lettres et les arts, il savait écrire; cependant il n'exerça qu'une influence secondaire sur le mouvement remarquable des intelligences pendant son règne. On lui a attribué : *les Mannequins, conte ou histoire, comme l'on voudra*, 1776; *Description historique d'un monstre symbolique*, 1784; *Eclaircissements sur le livre rouge*, 1790; *Relation d'un voyage à Bruxelles et à Coblentz*, 1823; *Correspondance et écrits de S. M. Louis XVIII*, 1824; *Lettres écrites d'Hartwell*, 1824; des poésies légères, des traductions de quelques odes d'Horace, son poëte favori, l'opéra de *la Caravane*, signé par Morel, la comédie du *Luthier de Lubeck*, jouée au Théâtre-Français en 1818. Les *Mémoires*, publiés sous son nom, sont apocryphes.

Louis-Philippe Ier, roi des Français, né à Paris, le 6 octobre 1773, mort à Claremont (Surrey), le 26 août 1850, fils du duc d'Orléans et de Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon, qui, par son père, le duc de Penthièvre, descendait du comte de Toulouse, fils légitimé de Louis XIV. Il fut élevé avec sa sœur, Mme Adélaïde, et ses frères, le duc de Montpensier et le comte de Beaujolais, par Mme de Genlis, qui lui donna une éducation virile, à *la Jean-Jacques*, dont le jeune prince sut profiter. Il eut d'abord le titre de duc de Valois, puis celui de duc de Chartres, en 1785, avec le brevet de colonel d'un régiment de dragons. En 1789, il applaudit aux idées nouvelles, fut du club des Jacobins et y remplit même les fonctions d'appariteur et de censeur. En 1791, à Vendôme où il tenait garnison, il donna plusieurs preuves de dévouement et reçut une couronne civique pour avoir retiré du Loir un homme qui se noyait. Il prit part aux événements de la guerre, en 1792, et se distingua surtout, comme lieutenant général à Valmy et à Jemmapes. Il engagea vainement son père à se retirer en Amérique, combattit, sous Dumouriez, en Hollande, à Neerwinden, 1793, et, pour sauver ses jours menacés, fut forcé de le suivre dans sa défection, mais refusa de combattre la France. Il se réfugia en Suisse avec sa sœur, la plaça dans un couvent, donna lui-même des leçons de géographie et de mathématiques, pendant huit mois, dans un modeste pensionnat de Reichenau (Grisons), sous le nom de Chabaud-Latour, et y apprit la mort de son père et les malheurs de sa famille. Il prit le titre de duc d'Orléans, 1794, quitta la Suisse, se rendit à Hambourg, alla visiter les Etats Scandinaves, arriva jusqu'au cap Nord; puis, de retour à Hambourg, s'embarqua pour l'Amérique, 1796; à cette condition, ses parents, encore retenus prisonniers en France, étaient rendus à la liberté. Ses deux frères le rejoignirent; ils visitèrent ensemble une partie des Etats-Unis, mais furent repoussés des colonies espagnoles; alors ils revinrent en Angleterre, 1800, et vécurent à Twickenham; les instances de leur mère étaient parvenues à les réconcilier avec Louis XVIII et leurs parents de la branche aînée; le duc de Montpensier mourut de la poitrine, en 1807; le comte de Beaujolais, atteint du même mal, succomba à Malte, en 1808. Louis-Philippe fut alors recueilli en Sicile par le roi Ferdinand, dont il épousa la fille, Marie-Amélie, en 1809. Sur l'invitation des cortès d'Espagne, il vint pour combattre en faveur de l'indépendance de la péninsule, mais il fut repoussé par les intrigues de l'Angleterre, et revint en Sicile, où il attendit les événements. En 1814, il rentra en France, où Louis XVIII lui rendit les biens considérables de sa famille et le nomma colonel-général des hussards. Mais ses opinions libérales et ses antécédents le rendaient suspect, tandis que parmi les mécontents de cette époque plusieurs pensaient au prince dans le cas d'une révolution nouvelle et formaient peut-être des complots en sa faveur. Au retour de l'île d'Elbe, il fut envoyé avec le comte d'Artois à Lyon, pour arrêter la marche de Napoléon; cette tentative fut inutile, et le duc d'Orléans quitta bientôt la France pour un second exil et rejoignit sa famille à Twickenham. Après Waterloo, il rentra à Paris, le 29 juillet; mais les défiances des royalistes s'étaient encore augmentées à son égard; pendant les Cent jours, il s'était tenu à l'écart; personne ne le regardait comme impossible; à la Chambre des pairs, il avait osé combattre des tendances cruellement réactionnaires; aussi Louis XVIII provoqua-t-il son départ pour l'Angleterre, où il resta jusqu'en 1817. De retour en France, malgré sa conduite prudente, malgré ses rapports plus affectueux et plus intimes avec ses parents de la branche aînée, il ne cessa de mériter une popularité qui devait grandir, profitant de toutes les fautes commises par le gouvernement de la Restauration, ouvrant ses salons aux députés libéraux, aux écrivains, aux artistes, faisant élever ses enfants avec les fils de la bourgeoisie et donnant l'exemple des vertus privées les plus aimables. Charles X, en 1824, lui accorda le titre d'*Altesse royale*, que Louis XVIII lui avait refusé, et lui assura la possession de tous les biens de sa maison, demeurés à l'Etat, à titre d'apanage. Plus d'une fois il avait blâmé, avec modération, la marche du pouvoir, et déclaré qu'il ne voulait plus quitter la France pour un nouvel exil, lorsque les ordonnances de Juillet amenèrent la Révolution de 1830. Il fut comme oublié pendant les trois jours du combat, à Neuilly où il vivait, par les deux partis qui se disputaient la victoire. Le 30 au matin, M. Laffitte lui-même et les chefs de la bourgeoisie libérale croyaient qu'une réconciliation était encore possible. Mais le peuple, qui avait combattu, et le gouvernement provisoire de l'Hôtel de Ville déclarèrent *qu'il était trop tard;* les députés de la réunion Laffitte crurent alors que le duc d'Orléans était le seul homme capable de sauver la royauté constitutionnelle, et il fut appelé aux fonctions de *lieutenant général* du royaume. « On me suppliait d'accepter, disait-il vingt ans plus tard; la république allait être proclamée. Je croyais que c'était le plus grand malheur qui pût frapper la France, je me résignai. » Reçu par La Fayette à l'Hôtel de Ville, il fut consacré par les acclamations populaires. Charles X le nomma lui-même lieutenant général du royaume, 1er août; puis, après avoir abdiqué, le chargea de faire proclamer Henri V; c'était une tâche au-dessus des forces du duc d'Orléans; le peuple s'était déclaré contre la branche aînée et le système politique qu'elle représentait fatalement; Louis-Philippe n'avait qu'à choisir entre le trône et l'exil; il accepta la couronne que lui offrit l'assemblée des députés, après avoir juré fidélité à la nouvelle Charte, rapidement revisée et amendée, 7 août; il fut proclamé sous le nom de Louis-Philippe Ier, roi des Français. Son règne de dix-

huit ans peut se diviser en trois parties : 1° de 1830 à 1836, le roi, de concert avec le parlement, lutte avec énergie et succès contre les partis et surtout contre l'esprit révolutionnaire ; 2° de 1836 à la fin de 1840, la royauté et la chambre des députés se disputent la direction du gouvernement; c'est l'époque des rivalités et des crises ministérielles; 3° du 29 octobre 1840 au 24 février 1848, la royauté et la majorité gouvernent en bonne intelligence, mais repoussent les innovations, les réformes, jusqu'au jour où la royauté constitutionnelle disparaît dans une violente tempête.

1re *Période.* — Louis-Philippe avait promis que la *Charte serait désormais une vérité;* dès le premier jour, il se proposa de rétablir l'ordre à l'intérieur, en respectant les libertés qui venaient d'être consacrées; au dehors il voulut faire accepter la royauté nouvelle par les souverains effrayés et menaçants, sans courir les aventures d'une guerre révolutionnaire. Deux partis se trouvaient en présence dans ses conseils, celui *du mouvement* et celui de *la résistance;* il crut devoir faire quelques concessions à l'opinion publique exaltée, et le ministère Laffitte (2 novembre) lui parut nécessaire pour calmer les esprits, au moins pendant la crise du procès des ministres de Charles X. L'émeute fut vaincue; le droit et la modération triomphèrent des mauvaises passions révolutionnaires; mais la Fayette dut donner sa démission de commandant général des gardes nationales de France, et renoncer à ces pouvoirs extraordinaires, qui lui faisaient une sorte de dictature ; Dupont de l'Eure sortit du ministère, et, après les scènes tumultueuses de Saint-Germain-l'Auxerrois, 14 février 1831, Laffitte dut céder la place à des hommes plus énergiques, plus capables de combattre le désordre et de rendre la sécurité au pays. Telle fut la tâche entreprise par le ministère dirigé par Cas. Périer, 13 mars 1831. C'est alors qu'une nouvelle loi électorale fut adoptée par la Chambre des députés, qui se montra moins libérale que le gouvernement, 19 avril 1831, et que la Chambre des pairs fut reconstituée, mais privée de ce qui pouvait faire sa force politique, l'hérédité, 18 oct.-19 novembre. Le gouvernement parlementaire était établi sur ses bases principales; les ministres, responsables, marchaient d'accord avec le roi, et savaient faire respecter leur indépendance; les émeutes furent sévèrement réprimées, à Paris, à Lyon, à Grenoble, les complots légitimistes ou républicains furent déjoués ; le système du *juste milieu* triompha. Au dehors, la paix fut maintenue, grâce surtout à l'énergique volonté du roi, qui, comme prince et comme homme, détestait la guerre ; Talleyrand, ambassadeur à Londres, avait jeté les bases d'une alliance intime avec l'Angleterre ; M. Molé, ministre des affaires étrangères, avait déjà soutenu le principe de *non-intervention.* Casimir Périer fut encore plus explicite : « Nous ne concédons à aucun peuple, disait-il, le droit de nous forcer à combattre pour sa cause, et le sang français n'appartient qu'à la France. » Malgré les excitations du parti révolutionnaire et de tous ceux qui voulaient la guerre pour prendre une revanche de Waterloo, le principe de non-intervention fut appliqué résolûment dans trois grandes affaires. La Belgique s'était soulevée contre la Hollande; la France prit immédiatement sous son patronage l'indépendance de la Belgique; c'était son intérêt. Les conférences de Londres triomphèrent des résistances du roi Guillaume, que soutenaient la Prusse, l'Autriche et la Russie; Louis-Philippe se prononça contre l'élection du prince de Leuchtenberg, repoussa l'annexion de la Belgique, refusa la couronne pour son fils, le duc de Nemours, mais s'entendit heureusement avec l'Angleterre pour assurer le trône de Léopold de Saxe-Cobourg, qu'un mariage avec la fille du roi, la princesse Louise, unit intimement à la France, 1832. Deux fois l'armée française passa la frontière pour défendre la Belgique, 1831, 1832, et le siége d'Anvers ne fut pas sans gloire. La Pologne, malgré les vives sympathies qu'excitait cette noble cause, ne pouvait pas être soutenue par la France dans sa lutte désespérée contre la Russie ; on ne put que protester contre les faits accomplis. En Italie, sans vouloir combattre pour les patriotes de Modène, de Parme, de Bologne et d'Ancône, on obtint l'évacuation du territoire pontifical par les Autrichiens, on conseilla de sages réformes dans le célèbre *memorandum* adressé à Grégoire XVI, et lorsque les Autrichiens reparurent à Bologne, Casimir Périer, dans un intérêt français, n'hésita pas à braver l'Europe, en faisant occuper Ancône par une division française, 1832. A la même époque, l'amiral Roussin forçait l'entrée du Tage et dictait à dom Miguel les réparations qu'on avait le droit d'exiger de lui (juillet 1831). Lorsque Casimir Périer mourut du choléra, 16 mai 1832, la monarchie constitutionnelle semblait fondée. Elle put résister aux ennemis qui l'attaquèrent à la fois; la tentative des légitimistes, dirigée par la duchesse de Berry dans la Vendée, échoua ; elle fut arrêtée à Nantes, conduite à Blaye, et plus tard rendue à la liberté, quand elle cessa d'être dangereuse. Le fameux *compte rendu* des députés de l'opposition fut réfuté avec vigueur par le roi lui-même et n'agita que médiocrement le pays. L'insurrection républicaine des 5 et 6 juin 1832, à Paris, rallia la bourgeoisie autour de la royauté menacée. — Le ministère du 11 octobre 1832, sous la présidence du maréchal Soult, réunit les hommes les plus considérables du parti conservateur, MM. de Broglie, Guizot, Thiers ; avec quelques modifications il dura jusqu'en 1836, et resta fidèle, sous les auspices du roi, à la politique inaugurée par Casimir Périer. Au dehors, on montra une fermeté modérée à l'égard des gouvernements absolutistes ; on assura, de concert avec l'Angleterre, par le traité de *la quadruple alliance,* le triomphe de la cause constitutionnelle, en Portugal, avec dona Maria, en Espagne, avec Isabelle, 1834 ; à l'intérieur, c'est l'époque des lois sur l'instruction primaire, 1833, sur l'expropriation pour cause d'utilité publique, sur l'organisation départementale, sur les caisses d'épargne, etc. Pour assurer la sécurité et combattre les sociétés secrètes, on fit les lois sur les crieurs publics et contre les associations ; ce fut l'occasion de nouvelles émeutes républicaines à Lyon, à Paris, etc., 1834, au moment où l'exposition des produits de l'industrie montrait les progrès considérables accomplis depuis la révolution de Juillet. Le procès des accusés d'avril devant la Chambre des pairs, qui avait pour but d'achever la ruine de l'opinion républicaine, eut peut-être pour résultats fâcheux de grandir les accusés et de jeter quelque déconsidération sur la chambre haute. L'odieux attentat de Fieschi, 28 juillet 1835, fut l'occasion de lois nouvelles, jugées nécessaires pour protéger le gouvernement ; ces *lois de septembre* irritèrent néanmoins les partis et ne désarmèrent pas les haines. Cependant la royauté était assise sur des bases qui paraissaient plus solides que jamais.

2me *Période.* — Deux partis, parmi les hommes politiques, se dessinèrent alors et donnèrent lieu aux luttes parlementaires, aux crises ministérielles, *ce fléau moderne,* comme le roi l'écrivait. Les uns soutenaient que *le roi règne et ne gouverne pas,* que l'influence principale doit appartenir au parlement par l'intermédiaire de ministres responsables; les autres réclamaient pour la royauté une action plus directe et plus efficace. Louis-Philippe, qui avait la conscience de sa valeur, n'était pas homme à subordonner la royauté à la Chambre. La question de la conversion des rentes, soulevée par M. Humann, fut l'occasion de la retraite des ministres du 11 octobre. On vit alors se succéder le ministère du 22 février 1836, dirigé par M. Thiers; celui du 6 septembre, dirigé par MM. Molé et Guizot; celui du 15 avril 1837, dirigé par M. Molé ; après deux dissolutions consécutives de la Chambre (oct. 1837 et fév. 1839), le ministère intérimaire du 31 mars 1839, puis le ministère du 12 mai, sous la présidence du maréchal Soult, enfin le ministère du 1er mars 1840, présidé par M. Thiers. A l'intérieur, malgré ces luttes malheureuses dans les sphères gouvernementales, cette période ne fut pas stérile; réformes dans le régime douanier, loi sur les chemins vicinaux, abolition de la loterie, des maisons de jeu, amnisties de 1836, de 1840, question des chemins de fer, etc. La tentative du prince Louis-Napoléon Bonaparte à Strasbourg, 28 oct. 1836, quoiqu'elle eût complétement échoué, fut une cause d'embarras pour le gouvernement. Le prince fut mis en liberté et transféré en Amérique; mais ses complices furent acquittés par le jury de Colmar, 1837. Les lois de *disjonction* et de *non révélation,* présentées par le ministère, furent rejetées par la Chambre ; la proposition de donner en apanage Rambouillet au duc de Nemours suscita une vive opposition et provoqua des pamphlets, comme ceux de M. de Cormenin, qui firent accuser bien injustement le roi d'avarice et de cupidité. Mais le mariage du duc d'Orléans avec la princesse Hélène de Mecklembourg-Schwerin, 30 mai 1837, suivi de l'inauguration du Musée national de Versailles, 10 juin, rendit quelques moments de calme à Louis-Philippe, malgré plusieurs attentats nouveaux dirigés contre sa personne. Malheureusement, en 1839, une coalition parlementaire, préparée depuis quelque temps, réunit contre le ministère

Molé les principaux chefs des partis dans la Chambre; c'était l'influence personnelle du roi qui se trouvait attaquée au nom des principes constitutionnels; la coalition triompha, et la royauté fut moralement vaincue. Louis-Philippe était alors cruellement frappé dans ses affections de père; Marie d'Orléans, duchesse de Wurtemberg, mourut de consomption à Pise, 2 janv. 1839. Les troubles causés dans les esprits par les crises ministérielles permirent aux républicains socialistes de tenter l'émeute du 12 mai; elle fut facilement réprimée; mais le ministère du 13 mai, présidé par le maréchal Soult, dut se retirer un an plus tard, à la suite du rejet de la dotation de 500,000 francs demandée pour le duc de Nemours. Sous le ministère du 1er mars 1840, on développa surtout les progrès du commerce et de l'industrie; le duc de Nemours épousa la princesse Victoire de Saxe-Cobourg; la colonne de Juillet fut inaugurée; on obtint de l'Angleterre la translation des restes de Napoléon en France, et la nouvelle tentative du prince Louis-Napoléon à Boulogne, 5 août, échoua. — Pendant cette période, on intervint en Suisse dans l'affaire des réfugiés politiques, 1836-37; mais, tout en soutenant la régente d'Espagne, Christine, Louis-Philippe refusa deux fois d'intervenir par les armes dans les affaires de la Péninsule. L'amiral Leblanc punit Rosas, dictateur de la république Argentine, en bloquant les ports de la Plata, 1838; l'amiral Baudin et le prince de Joinville forcèrent le gouvernement du Mexique à donner les réparations demandées, après la prise de Saint-Jean-d'Ulloa, 1838. Mais la question d'Orient, suscitée par la nouvelle lutte du sultan Mahmoud et du pacha d'Egypte, fut sur le point de jeter l'Europe dans une guerre générale. Mal engagée par le ministère du 13 mai, trop favorable, comme l'opinion publique, à Méhémet-Ali; trop hésitant, et, d'ailleurs, trompé par la politique de lord Palmerston; cette question tourna contre la France les grandes puissances de l'Europe, malgré les efforts de M. Thiers pour conserver l'alliance anglaise. Le traité de Londres du 15 juillet 1840, en laissant la France en dehors du concert européen, blessa vivement les susceptibilités nationales. On fit des armements de guerre; on vota les fortifications de Paris. Mais Louis-Philippe, après la note du 8 octobre, crut qu'il était désormais inutile de braver l'Europe, et le cabinet du 1er mars se retira.

3e *Période*. — Le ministère du 29 octobre, présidé d'abord par le maréchal Soult, mais représenté surtout par M. Guizot, doit durer jusqu'à la fin du règne. La majorité conservatrice, disciplinée par M. Duchâtel, marche de concert avec le roi. Le gouvernement, confiant dans sa force et dans sa politique, se refuse alors à toute concession, à toute innovation, et repousse la réforme parlementaire comme la réforme électorale, que soutient surtout avec ardeur la gauche dynastique. A l'intérieur, cette période ne fut pas cependant stérile; citons, parmi les lois nombreuses, celles sur le travail des enfants dans les manufactures, sur l'établissement des grandes lignes de chemins de fer (1842), sur les brevets d'invention, les patentes, les prisons, les caisses d'épargne, etc., etc. C'est le temps des grands débats entre le clergé et l'Université au sujet de la liberté d'enseignement, des attaques passionnées contre les jésuites. Il y eut des troubles passagers causés par le recensement, par les inondations, par la cherté des grains. Au dehors, le traité des Détroits du 13 juillet 1841 avait fait rentrer la France dans le concert européen, et l'influence pacifique du pays contribua en Espagne au triomphe des modérés et s'étendit sur l'Italie, la Grèce, la Belgique, une partie de l'Allemagne. Mais, malgré le voyage du roi en Angleterre, 1844, malgré les deux visites de la reine Victoria à Eu, 1843, 1845, l'*entente cordiale* avec l'Angleterre, troublée depuis les événements de 1840, ne put jamais être complétement rétablie. L'opinion publique, en France, manifesta ses préventions et ses craintes dans les discussions sur le droit de visite pour la répression de la traite, 1842-45; dans les débats au sujet du désaveu de l'amiral Dupetit-Thouars et de l'indemnité Pritchard, 1844-45. Louis-Philippe eut aussi à conjurer les dispositions hostiles ou jalouses de l'Angleterre, dans les affaires du Maroc, mais surtout dans celles des mariages espagnols; malgré lord Palmerston, la reine Isabelle épousa son cousin, l'infant don François, et sa sœur fut mariée à un fils de Louis-Philippe, le duc de Montpensier, 1846. De nombreux traités de commerce furent alors conclus avec la Hollande, la Chine, la Perse, la Belgique, etc. On fonda des établissements français à Nossi-Bé, aux îles Marquises, à Taïti, à Grand-Bassam, à Assinie, au Gabon, à Mayotte. Enfin, pendant les dix-huit années du règne, malgré des obstacles de toute nature, la conquête de l'Algérie avait été glorieusement poursuivie; notre armée, admirable de dévouement, de discipline et de courage, sous d'illustres généraux, parmi lesquels on comptait les quatre fils du roi, avait triomphé de tous les ennemis, des Arabes, de l'empereur du Maroc, complétement vaincu par Bugeaud, à la bataille d'Isly, 1844; et le duc d'Aumale, par la reddition d'Abd-el-Kader (nov. 1847), avait assuré pour toujours l'Algérie à la France. — Mais le roi avait fait de grandes pertes; s'il avait échappé à plusieurs tentatives nouvelles de régicide, il avait vu la mort fatale de son fils aîné, le duc d'Orléans, 13 juillet 1842, et il perdit, à la fin de 1847, les conseils dévoués de sa sœur, Mme Adélaïde. L'opposition, battue dans la Chambre des députés, résolut de répandre l'agitation dans le pays, en organisant la campagne des banquets réformistes; cette agitation, quoique *superficielle et factice*, avait troublé les esprits, que la prédication des doctrines socialistes, le dénigrement systématique d'une presse hostile, l'influence d'une littérature souvent malsaine avaient trop démoralisés. Le discours du roi flétrit ces *agitations soulevées par des passions ennemies ou par des entraînements aveugles;* l'opposition décida que le banquet réformiste du XIIe arrondissement aurait lieu malgré les défenses du gouvernement; M. Barrot et 53 députés déposèrent une demande de mise en accusation des ministres. Mais, au moment où le roi recommandait d'éviter toute collision, la révolution commença aux cris de *Vive la réforme!* qu'une partie de la garde nationale crut pouvoir pousser, sans danger, pour donner une leçon à la couronne. Louis-Philippe, cédant aux prières de son entourage, consentit avec douleur à la retraite de ses ministres, 23 février, au moment où les sociétés secrètes descendaient dans Paris et ranimaient l'émeute. M. Molé, M. Thiers, M. Odillon Barrot se succédèrent en quelques heures; on retira au maréchal Bugeaud les pouvoirs qu'on venait de lui conférer. Il n'y eut plus de commandement, de gouvernement; le vieux roi crut alors pouvoir et devoir abdiquer en faveur de son petit-fils, le comte de Paris. Pendant que la royauté du jeune prince, avec la régence de la duchesse d'Orléans, succombait au milieu des scènes lamentables de la Chambre des députés, 24 février, Louis-Philippe se réfugiait à Eu, était forcé de se cacher pour se rendre de là à Honfleur et au Havre, où un navire anglais put le recueillir. Il eut au moins la consolation de se réunir à tous les membres de sa famille dans la résidence de Claremont, propriété du roi des Belges. C'est là qu'il vécut encore deux ans, occupé de liquider honnêtement la dette qu'il avait laissée en France, continuant ses *Mémoires*, déplorant *son exil qu'il n'avait pas mérité*, disait-il, et justifiant les principaux actes de sa vie et de sa politique. Pendant son règne, la France avait dépensé plus de deux milliards et demi en travaux publics, routes, ponts, ports, canaux, chemins de fer, etc. Outre les fortifications de Paris, on avait fait de grands travaux sur toutes nos frontières, et de nombreux monuments avaient été élevés ou terminés à Paris et dans les principales villes. — Louis-Philippe a eu huit enfants: le duc d'Orléans, père du comte de Paris, né en 1838, et du duc de Chartres, né en 1840; Louise, reine des Belges, 1812-1850; Marie, princesse de Wurtemberg, 1813-1839; le duc de Nemours, né en 1814; Clémentine, princesse de Saxe-Cobourg-Gotha, née en 1817; le prince de Joinville, né en 1818; le duc d'Aumale, né en 1822; le duc de Montpensier, né en 1824.

Louis, ROIS D'ALLEMAGNE, EMPEREURS.

Louis le Germanique, roi de Germanie, fils de Louis le Débonnaire, 806-876, reçut la Bavière au partage d'Aix-la-Chapelle, en 817; s'unit à ses frères dans leurs révoltes contre leur père; puis à Charles le Chauve contre les prétentions de leur frère aîné, Lothaire. Après la bataille de Fontanet, le traité de Verdun, 843, donna à Louis toute la Germanie à l'est du Rhin. Il eut à combattre les Slaves : Obotrites, Wendes, Bohémiens, Moraves; il voulut enlever l'Aquitaine à son frère Charles, roi de France; puis il fut même proclamé roi par les seigneurs Neustriens, 857, mais fut repoussé par le clergé, et surtout par l'archevêque de Reims, Hincmar; les paysans se soulevèrent contre les étrangers, les seigneurs effrayés se rapprochèrent de Charles, et Louis se retira à Worms, 859. Les deux frères semblèrent complétement réconciliés à l'assemblée de Coblentz, 860. Il divisa ses Etats entre ses trois fils, 865;

mais il eut à combattre, à plusieurs reprises, Carloman de Bavière et Louis de Saxe. A la mort de son neveu, Lothaire II, roi de Lorraine, il partagea ses Etats avec le roi de France, Charles le Chauve, 870. Il eut ensuite à lutter contre le Morave Zwentibald. En 875, à la mort de son neveu, l'empereur Louis II, roi d'Italie, il disputa sa succession à Charles le Chauve et ravagea la Neustrie. Sous ce prince, courageux et capable, la Germanie se constitua, et des missionnaires saxons allèrent porter l'Evangile dans les pays Slaves et Scandinaves.

Louis Ier, empereur. V. Louis Ier, roi de France.

Louis II, empereur et roi d'Italie, 822-875, fils aîné de Lothaire Ier, fut associé par lui à l'Empire et gouverna l'Italie. Il eut à lutter sans cesse contre les papes, les seigneurs qui aspiraient à l'indépendance, et surtout contre les Normands et les Sarrasins. Battu par ceux-ci, sous les murs de Bari, 867, il s'empara de cette forteresse, en 871. Il fut retenu prisonnier par le duc de Bénévent et contraint de reconnaître son indépendance. Sa fille Ermengarde épousa Boson, roi d'Arles.

Louis III, roi de Germanie, fils du précédent, eut d'abord en partage, 865, la Franconie orientale, la Saxe, la Thuringe. Il se révolta plusieurs fois contre son père ; plus tard il battit, près d'Audernach, son oncle, Charles le Chauve, et lui enleva toute la Lorraine. Il s'empara de la Bavière, au détriment de son frère Carloman, malade, et de son jeune neveu, Arnoul. Il eut surtout à lutter contre les Normands, qui vinrent brûler le palais de Charlemagne à Aix-la-Chapelle.

Louis III, dit *l'Aveugle*, roi de Provence, d'Italie, empereur, petit-fils de Louis II par sa mère Ermengarde, 879-929, devint roi d'Arles ou de Provence, 890 ; disputa la couronne d'Italie à Béranger, 900, et fut couronné empereur par le pape, Benoît IV. En 904, il fut surpris à Vérone par son rival qui lui fit crever les yeux ; il put retourner en Provence.

Louis IV, dit *l'Enfant*, roi de Germanie, né en 893, succéda à son père, Arnoul, en 900. La Germanie était alors ravagée par les Hongrois et par les guerres des seigneurs qui cherchaient à se rendre indépendants. La féodalité allemande parvint à se constituer. Louis IV mourut en 911 ; c'est le dernier prince de la race carlovingienne qui régna en Allemagne.

Louis V, empereur d'Allemagne, fils du duc de Bavière, né en 1282, fut nommé empereur, en 1314, à la mort de Henri VII, par la plupart des princes allemands ; mais il eut pour rival Frédéric d'Autriche. La guerre fut acharnée ; vainqueur à Muhldorf, il prit Frédéric ; plus tard, en 1325, il consentit à partager avec lui la dignité impériale. Il eut alors à combattre Jean de Bohême et Léopold d'Autriche, frère de Frédéric. Il fit une expédition en Italie, 1327 ; fit arrêter Galéas Visconti à Milan, assiégea Pise avec l'aide de Castruccio Castracani, et fut couronné à Rome, 1328, par les évêques de Venise et d'Aleria. Mais Jean XXII était depuis longtemps son ennemi et l'avait plusieurs fois excommunié ; Louis le fit déposer à Rome, comme hérétique, et nomma un antipape, Nicolas V. Les Italiens se soulevèrent alors, et Louis revint honteusement en Allemagne. Il eut de nombreuses guerres à soutenir contre Jean de Bohême et Otton, duc d'Autriche; le roi de France, Philippe VI, défendait ses ennemis ; Louis V s'unit, en 1338, à Edouard III d'Angleterre et le nomma vicaire impérial, à la diète de Coblentz. Mais toujours poursuivi par les papes d'Avignon, il vit les princes d'Allemagne toujours soulevés contre lui. En 1346, Charles, fils de Jean de Bohême, fut nommé empereur, et Louis mourut d'apoplexie à la chasse, l'année suivante.

Louis, ROIS D'ESPAGNE, D'ÉTRURIE, DE NAPLES, DE HONGRIE, ETC.

Louis, roi d'Espagne, fils aîné de Philippe V et de Louise-Gabrielle de Savoie, né en 1707, épousa Mlle de Montpensier, fille du duc d'Orléans, 1722. Philippe V abdiqua en faveur de son fils, 1724 ; Louis fit enfermer sa jeune femme, pour la punir de ses désordres précoces, mais il mourut le 31 août, et Philippe V remonta sur le trône.

Louis, roi d'Etrurie, fils de Ferdinand, duc de Parme, né en 1773, épousa, en 1795, Marie-Louise de Bourbon, fille de Charles IV, roi d'Espagne. En 1801, en vertu d'un traité signé à Madrid, Parme passa à la France, et un royaume d'Etrurie fut formé de la Toscane et de Piombino, en faveur du jeune Louis de Parme. Louis mourut en 1803. — Son fils, Louis II (Charles-Louis DE BOURBON), né en 1799, proclamé roi d'Etrurie, perdit, en 1807, ses Etats réunis à la France. Plus tard il devint duc de Parme, sous le nom de Charles II.

Louis *de Tarente*, roi de Naples, 1320-1362, petit-fils du roi Charles le Boiteux, épousa sa cousine, Jeanne Ire, après le meurtre du roi André, 1346. Il fut forcé de fuir devant Louis de Hongrie, se rendit à Avignon, gagna le pape, et put rentrer dans le royaume de Naples, grâce aux secours des condottieri du duc Warnier. Le pape déclara Jeanne et Louis innocents de la mort d'André. Il mourut, peu regretté de la reine, dont il avait partagé les désordres.

Louis Ier de France, roi de Sicile ou de Naples, comte de Provence, duc d'Anjou et du Maine, second fils du roi Jean, 1339-1384, fut l'un des premiers à fuir, à la bataille de Poitiers, 1356, fut désigné pour aller comme otage en Angleterre, après la paix de Brétigny, 1360, et revint en France sans permission. Sous Charles V, il fut lieutenant général du Languedoc, combattit le roi de Navarre et les Anglais, qu'il défit près de la Réole, 1377, mais leva d'énormes impôts sur le Languedoc et excita des révoltes. Jeanne de Naples l'adopta pour son successeur, en 1380 ; mais il eut un rival dans la personne de Charles de Durazzo. Il fut nommé régent de France pendant la minorité de Charles VI. Son avidité excita de nouvelles révoltes, surtout à Paris. Excité par le pape Clément VII, il réunit une armée pour aller venger la mort de Jeanne, étranglée par les ordres de Charles de Durazzo. Mais les maladies décimèrent ses soldats et il mourut de chagrin dans une petite ville de la Pouille, 1384.

Louis II d'Anjou, roi de Naples, Sicile et Jérusalem, duc d'Anjou, comte de Provence, etc., 1377-1417, fils du précédent, d'abord sous la tutelle de sa mère, Marie de Blois, s'empara de Naples, en 1389, mais en fut chassé par Ladislas. Il essaya vainement, dans trois autres expéditions, 1409, 1410, 1411, de reprendre Naples. De retour en France, il se déclara contre le parti bourguignon et maria sa fille Marie d'Anjou avec le dauphin, qui fut depuis Charles VII. Maître de la Provence, il institua le parlement d'Aix et augmenta les priviléges des universités d'Aix et d'Angers.

Louis III d'Anjou, roi de Naples, duc d'Anjou et de Touraine, comte du Maine et de Provence, 1403-1434, fils du précédent, resta fidèle à la cause de Charles VII, son beau-frère, disputa le royaume de Naples à Alfonse le Magnanime, roi d'Aragon et de Sicile, que Jeanne II avait adopté après lui, et mourut à Cosenza. Son frère, René, lui succéda.

Louis *d'Aragon*, roi de Sicile, 1338-1355, succéda à son père, Pierre II, en 1342. Sous son règne agité, la faction des Palizzi excita des troubles continuels, dont le roi de Naples, Louis de Tarente, ne sut pas profiter.

Louis Ier, dit *le Grand*, roi de Hongrie, puis de Pologne, né en 1326, succéda à son père Charobert en 1342, soumit la Transylvanie révoltée, et Alexandre, voivode de Valachie ; secourut son oncle, Casimir III, roi de Pologne, contre Jean de Bohême, 1344, et vainquit les Croates. Il voulut ensuite venger la mort de son frère André, assassiné par Jeanne de Naples ; traversa l'Italie, 1347, et s'empara du royaume de Naples, où il fit périr plusieurs complices du crime. Mais la peste le força à retourner dans ses Etats, 1348. Il fit une seconde expédition en Italie, 1350, et consentit à signer la paix, sous la médiation du pape. Il enleva aux Vénitiens Zara et la Dalmatie, 1356-1357, et força le roi des Bulgares à payer tribut, 1362. Il succéda à son oncle en Pologne, 1370 ; mais mécontenta ses nombreux sujets qui se révoltèrent. De sa femme, Elisabeth de Bosnie, il laissa deux filles, qui lui succédèrent, en 1382, Marie en Hongrie et Hedwige en Pologne.

Louis II, roi de Hongrie et de Bohême, né en 1506, succéda à son père Ladislas VI, 1516, fut le jouet des grands, épousa, en 1521, Marie d'Autriche, sœur de Charles-Quint ; attira sur la Hongrie les armes de Soliman II, et fut vaincu et tué à la bataille de Mohacz, 1526. Ferdinand d'Autriche, son beau-frère, lui succéda dans ses deux royaumes.

Louis Bonaparte. V. NAPOLÉON.

Louis, PRINCES.

Louis *de France*, dauphin, fils de Louis XIV, né à Fontainebleau, 1661-1711, eut pour gouverneur le duc de Montausier et pour précepteur Bossuet, qui écrivit pour lui le *Discours sur l'histoire universelle ;* c'est encore pour lui qu'on entreprit la belle collection des au-

teurs latins, *Ad usum Delphini.* Tous les efforts pour l'instruire furent inutiles; son esprit resta borné; il n'eut de passion que pour la chasse. Il épousa, en 1679, Marie-Anne-Christine de Bavière, qui lui donna trois fils; elle était peu aimable et il l'aima médiocrement. On a souvent parlé de sa liaison avec Mme du Roure (Louise de Caumont), et surtout avec Mlle Choin, qui fut à Meudon une Maintenon au petit pied. Le dauphin, à la tête de l'armée d'Allemagne, prit Philipsbourg, Heidelberg, Manheim, 1689; il fit les campagnes suivantes, sans rien de remarquable. Il s'annula complétement devant son père, et ne montra de tendresse qu'à son second fils, Philippe, qui devint roi d'Espagne.

Louis *de France*, dauphin. V. BOURGOGNE (Duc DE).

Louis *de France*, dauphin, fils de Louis XV et de Marie Leczinska, né à Versailles, 1729-1765, fut avant tout un prince honnête et pieux. Il assista à la bataille de Fontenoy, 1745, et fut un instant chargé des affaires, après l'attentat de Damiens. Il était dévoué aux jésuites, et fut mal avec Mme de Pompadour et le duc de Choiseul. De son mariage avec Marie-Josèphe de Saxe, il eut trois fils, qui furent Louis XVI, Louis XVIII et Charles X; deux filles, la reine de Sardaigne, Clotilde, et Mme Élisabeth.

Louis Ier *de Nevers*, comte de Flandre et de Nevers, né vers 1304, succéda à son grand-père, Robert III de Béthune, 1322, poussa ses sujets à la révolte par ses exactions et ses violences, implora l'appui de Philippe VI de Valois, et, après la victoire des Français à Cassel, 1328, se signala par de cruelles vengeances. Le brasseur Arteveldt organisa bientôt l'insurrection des communes flamandes, et appela à leur secours le roi d'Angleterre, Édouard III. Louis de Nevers, toujours allié à la France, mourut à la bataille de Crécy, 1346.

Louis II *de Male*, comte de Flandre et de Nevers, fils du précédent, né à Male ou Marle, près de Bruges, 1330-1384, fut blessé à Crécy, se déclara pour la France, et maria sa fille, en 1369, à Philippe, duc de Bourgogne; Charles V lui rendit alors Lille, Douai, Béthune. Les Flamands se soulevèrent contre lui, le battirent à Bruges, et prirent pour chef Philippe Arteveldt. Mais la noblesse de France, conduite par le jeune Charles VI et par Philippe de Bourgogne, écrasa les Flamands à Rosebecque, 1382. Ceux-ci cependant, soutenus par les Anglais, continuaient à lutter, lorsque Louis mourut, frappé d'un coup de poignard par le duc de Berri, disent les uns, ou plutôt de mort naturelle.

Louis (FRÉDÉRIC-CHRISTIAN), prince de Prusse, plus connu sous le nom de *Louis-Ferdinand*, neveu de Frédéric II, 1772-1806, d'une bravoure aventureuse, combattit les Français de 1792 à 1795. Plus tard il fut l'un des partisans les plus emportés de la guerre contre Napoléon Ier. Placé par le prince de Hohenlohe à la tête de l'avant-garde, il fut tué au combat de Saalfeld, 9 octobre 1806. On lui a élevé un monument dans cet endroit, en 1823.

Louis, PERSONNAGES DIVERS.

Louis (Saint), second fils de Charles II, *le Boiteux*, roi de Naples, né à Brignoles (Provence), 1274-1297, servit d'otage pour son père, de 1288 à 1294, fut traité durement à Barcelone, entra dans l'ordre des Franciscains et fut nommé évêque de Toulouse, en 1295. Le pape Jean XXII, qui avait été son précepteur, le canonisa, en 1317. On le fête le 11 avril.

Louis Bertrand (Saint), dominicain espagnol, né à Valence, 1526-1581, fut célèbre, comme missionnaire et prédicateur, en Amérique et en Espagne, et fut canonisé par Clément XI, 1671, et par Alexandre VIII, 1690. C'est le patron de la Nouvelle-Grenade. On le fête le 10 octobre.

Louis de Gonzague (Saint), jésuite italien, né à Castiglione, 1568-1591, fut page à la cour de Philippe II, entra dans le noviciat des jésuites, à Rome, et mourut d'une fièvre lente, contractée au service des pestiférés. Il a été canonisé, en 1726, par Benoît XIII.

Louis de Grenade, dominicain espagnol, né à Grenade, 1505-1558, provincial de son ordre en Portugal, directeur de la régente Catherine, veuve de Jean III, refusa toute espèce de dignités pour composer ses nombreux ouvrages, qui forment 6 vol. in-fol. ou 19 vol. in-8°. On y remarque *Le Guide des Pécheurs*, le *Mémorial de la vie chrétienne*, le *Livre de l'Oraison et de la Méditation*, le *Symbole de Foi*, des *Sermons*, etc. Ses *Œuvres* ont été traduites en français, sous la direction de M. l'abbé Bareille.

Louis (ANTOINE), chirurgien, né à Metz, 1723-1792, d'abord chirurgien-major de régiment, fut protégé par La Peyronie, fut membre de l'Académie de chirurgie et professeur estimé de physique. C'est lui qui a publié les tomes II-V des *Mémoires* de l'Académie. Il eut beaucoup de célébrité dans les questions de médecine légale; ses articles remarquables de l'*Encyclopédie* ont été réimprimés dans son *Dictionnaire de chirurgie*, 1772, 2 vol. in-12.

Louis (VICTOR), architecte, né à Paris, en 1735, mort après 1810, eut le premier grand prix, séjourna à Rome, et fut chargé de travaux importants : à Paris, les galeries du Palais-Royal, l'ancienne salle du Théâtre-Français; à Bordeaux, le Grand-Théâtre, des hôtels, des rues; des églises à Besançon, à Dunkerque, etc. Il fut ruiné par la Révolution. On a retrouvé la collection précieuse de ses études et de ses plans, surtout pour les embellissements de Bordeaux.

Louis (DOMINIQUE, baron), né à Toul, 1755-1837, destiné à l'état ecclésiastique, entra de bonne heure au parlement de Paris. Talleyrand fut son protecteur; Louis l'assistait à la célébration de la messe du Champ de Mars, le 14 juillet 1790. Il venait d'être nommé ministre plénipotentiaire en Danemark, lorsqu'il fut forcé d'émigrer en Angleterre. Après le 18 brumaire, il rentra en France, occupa avec distinction des emplois secondaires dans les bureaux de la guerre et de la Légion d'honneur, devint maître des requêtes, conseiller d'État, 1811, baron de l'Empire. Ministre des finances en 1814, il rendit de grands services par son intelligence et sa probité sévère; il fit reconnaître par le gouvernement les dettes antérieures à 1814, et rétablit hardiment les contributions indirectes. Il suivit Louis XVIII à Gand, mais se retira du ministère avec Talleyrand, nov. 1815. Royaliste modéré à la Chambre des députés, il redevint ministre des finances, à la fin de 1818, se retira avec le général Dessoles, 1819, et dès lors vota avec l'opposition jusqu'en 1830. Il fit partie des 221 et signa la protestation contre les ordonnances. Ministre des finances après la révolution de Juillet, il réorganisa le service du trésor et contribua à ranimer le crédit. Il rentra aux affaires dans le cabinet du 13 mars 1831, et ne se retira de la vie active que le 11 octobre 1832. Il fut alors nommé pair de France. On lui a reproché la rudesse de son caractère, mais on a généralement loué ses talents remarquables d'administrateur des finances.

Louis (Ordre de **Saint-**), ordre militaire, institué par Louis XIV, en 1693. Le roi était le grand maître; les princes du sang, les maréchaux, les amiraux en faisaient partie de droit. Il y avait des grand' croix, des commandeurs, des chevaliers; pour y être admis, il fallait être catholique et avoir vingt ans de services. La croix, à 8 pointes, avec des fleurs de lis d'or aux angles, était suspendue à un ruban rouge couleur de feu; on y voyait une image de saint Louis, avec la légende : *Ludovicus Magnus instituit*, 1693; de l'autre côté, une épée nue dans une couronne de laurier, avec ces mots : *Bellicæ virtutis præmium*. Supprimé à la Révolution, rétabli en 1815, cet ordre a disparu en 1830.

Louis XV (Place). V. CONCORDE (Place de la).

Louis d'or, monnaie frappée depuis 1640, sous Louis XIII; elle valut d'abord 21 fr. 33 c., puis 24 francs. En 1810, les louis d'or furent remplacés par les *Napoléon* de 20 francs. — Il y eut aussi des *louis d'argent*, frappés sous Louis XIII, valant 3 fr. 10 c.; on les appela plus tard *écus blancs*.

Louis (Canal), canal qui fait communiquer la Regnitz, affl. du Mein, avec l'Altmühl, affl. du Danube, et par conséquent la mer du Nord avec la mer Noire. Il a été creusé, sur le tracé d'un canal commencé par Charlemagne, par ordre de Louis Ier, roi de Bavière.

Louis (Saint-), village de l'arr. d'Altkirch, à 2 kil. O. d'Huningue (Ht-Alsace); 1,600 hab.

Louis (Saint-), ch.-l. de cant. de l'arr. Sous-le-Vent, à la Réunion; 5,000 hab.

Louis (Saint-), village de l'arr. et à 30 kil. E. de Sarreguemines (Lorraine). Très-importante fabrique de cristaux, qui occupe près de 2,000 personnes.

Louis (Saint-), v. de la Sénégambie, capit. des possessions françaises du pays, dans l'île du même nom, formée par le Sénégal, à 14 kil. de son embouchure dans l'Atlantique; 12,000 hab., presque tous nègres musulmans ou mulâtres franco-ouolofs. Résidence du gouverneur et d'un préfet apostolique, siége d'une Cour d'appel. C'est là que sont transportées les gommes que la colonie exporte en France.

Louis (Saint-), v. des États-Unis, dans l'État de Missouri, avantageusement située sur le Mississipi, au S. du

confl. du Missouri et au N. de celui de l'Ohio, à 190 kil. E. de Jefferson. Fondée en 1764 par des Français de la Louisiane, elle avait 4,600 hab. en 1810, 70,000 en 1850, 311,000 en 1870. Evêché catholique, cour suprême, université, école de médecine. C'est le grand marché de l'Ouest et le centre du commerce du bassin du Mississipi : grains, farines, salaisons de porc, robes de buffle, pelleteries, fourrures, bétail, sucre, café, whisky, fer. Nombreuses fonderies, forges, minoteries, huileries, porcheries, fabriques de chaussures, scieries de bois, brasseries, fabriques de tabac, chantiers de construction de bateaux. Saint-Louis est le centre de plusieurs chemins de fer qui vont à Chicago, à New-York, à la Nouvelle-Orléans, à Omaha : ce dernier doit rejoindre bientôt San-Francisco.

Louisbourg, v. de l'Amérique anglaise, sur la côte S. O. de l'île du Cap-Breton, dans le gouvernement de la Nouvelle-Écosse. Autrefois grande place forte, auj. pauvre port de pêche. Fondée en 1720 et fortifiée ; prise par les Anglais sur les Français en 1744, rendue en 1748, reprise par les Anglais en 1758, et gardée par eux au traité de Paris, en 1763; démantelée.

Louisbourg. V. Ludwigsburg.

Louise de Savoie, mère de François Ier, née au Pont-de-l'Ain, 1476-1531, fille de Philippe, comte de Bresse, puis duc de Savoie, et de Marguerite de Bourbon, mariée à Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, 1490, veuve en 1496, vécut à Romorantin avec ses enfants, François et Marguerite, puis au château d'Amboise. Haineuse, avide d'argent et d'autorité, elle fut comme à demi disgraciée jusqu'à la mort de la reine Anne qui la détestait. Lorsque son fils, François Ier fut roi, 1515, elle eut une part considérable, mais souvent malheureuse, dans le gouvernement. Elle fit échouer l'expédition de Lautrec en Italie, en retenant l'argent qui lui était destiné, 1522, ce qui amena la mort du surintendant Semblançay. Secondée par le chancelier Duprat, elle intenta au connétable de Bourbon un procès qui le décida à trahir la France pour se venger, 1523. Elle fit donner le commandement de l'armée d'Italie à son favori Bonnivet. Mais, régente pendant la captivité de son fils, elle montra de l'énergie et de l'habileté, se rapprocha de Henri VIII et mit la France en défense. En 1529, elle négocia, à Cambrai, *la paix des Dames* avec Marguerite, tante de Charles-Quint. A sa mort, elle avait dans ses coffres la somme énorme de 1,500,000 écus d'or. Elle a laissé un *Journal*, de 1501 à 1522, publié par Guichenon et dans les Mémoires relatifs à l'Hist. de France.

Louise de Lorraine, femme du roi de France, Henri III, née à Nomény, 1553-1601, fille de Nicolas de Lorraine, comte de Vaudemont, épousa le roi, deux jours après le sacre, et fut pieuse, charitable, aimant surtout à soigner les malades et à consoler les prisonniers. Quoique délaissée par Henri III, elle poursuivit la vengeance de sa mort, et s'adressa souvent à Henri IV. Elle se retira à Chenonceaux pour pleurer et pour prier ; elle essaya de réconcilier le duc de Mercœur, son frère, avec le roi, et réunit un grand nombre de livres pour l'époque. Elle mourut à Moulins.

Louise-Ulrique *de Prusse*, reine de Suède, née à Berlin, 1720-1782, sœur de Frédéric II, reçut une bonne éducation, et épousa, en 1744, Adolphe-Frédéric, qui devint roi de Suède en 1751. Elle protégea les lettres, les beaux-arts, l'agriculture, et excita le roi à rendre quelque force à l'autorité royale. Elle chercha des appuis dans le parti des *bonnets*, et forma contre les Etats, en 1756, un complot qui fut découvert et sévèrement puni. Elle fut humiliée ; elle vit avec douleur la Suède engagée dans la guerre de Sept Ans contre Frédéric II. Après la mort de son mari, elle contribua par ses conseils au coup d'État de son fils, Gustave III, le 19 août 1772.

Louise-Marie de France, fille de Louis XV, née à Versailles, 1737-1787, élevée à l'abbaye de Fontevrault, se voua à la vie religieuse et entra, en 1770, dans le couvent des Carmélites de Saint-Denis. On a d'elle des *Méditations eucharistiques*, 1789, in-12, et des *Lettres*, publiées par l'abbé Proyart, 1793, in-12.

Louise de Mecklembourg-Strelitz (Augusta-Wilhelmine-Amélie), reine de Prusse, née à Hanovre, 1776-1810, fille du duc Charles de Mecklembourg, épousa, en 1793, le prince royal de Prusse, qui devint roi en 1797, sous le nom de Frédéric-Guillaume III Sa bienfaisance et son esprit la firent chérir des Prussiens. Elle poussa le roi dans le parti de la guerre contre la France, et fut vivement attaquée par Napoléon et par les journaux français Il y eut beaucoup d'exagération dans les épigrammes et dans les invectives dont elle fut l'objet. Elle souffrit beaucoup de tous les malheurs de la Prusse, mais empêcha le roi d'abandonner l'alliance russe. Quand il fallut traiter, elle essaya vainement, à Tilsitt, de fléchir ou de gagner Napoléon. Ses chagrins hâtèrent sa mort. Frédéric-Guillaume a créé, en 1814, l'*ordre de Louise*, qui n'est accordé qu'à des femmes. Son tombeau en marbre blanc, à Charlottembourg, est l'œuvre de Rauch.

Louise d'Orléans (Marie-Thérèse-Caroline-Isabelle), reine des Belges, née à Palerme, 1812-1850, fille aînée de Louis-Philippe et de Marie-Amélie, épousa le roi Léopold Ier, le 9 août 1832. Accueillie avec sympathie par les Belges, elle a laissé des souvenirs touchants de bonté et de bienfaisance.

Louise de Bourbon (Marie-Thérèse), régente de Parme, 1819-1866, fille du duc de Berry, suivit sa mère en exil, 1830, épousa le prince héréditaire de Lucques, 1845, et devint duchesse de Parme en 1849. Charles III fut assassiné en 1854 ; elle gouverna comme régente de son fils Robert, montra de l'intelligence et de l'énergie, chercha à gagner la confiance des Italiens ; mais, à la suite des événements de 1859, fut forcée de se retirer en Suisse.

Louisiade, presqu'île de la Nouvelle-Guinée, au S. E., traversée par une haute chaîne de montagnes qui domine le mont Owen-Stanley (4,024 m.). — Archipel de la Mélanésie, à l'E. de la presqu'île, dont il semble être la continuation, entre 8° et 12° lat. S., et 147° et 153° long. E. Les îles principales sont *Saint-Aignan*, *Rossel*, d'*Entrecasteaux*. Découvert par Bougainville, en 1769.

Louisiane, un des États-Unis de l'Amérique du Nord, entre l'Arkansas au N., et le Mississipi à l'E., le golfe du Mexique au S., le Texas à l'O. Capit., *Bâton-Rouge*. Superf., 107,082 kil. carrés; pop. 726,915 hab. Pays plat, bas, couvert de forêts de pins, de prairies ou de marais, et d'immenses plantations de cannes; il produit du sucre, du coton et du riz. Il est arrosé par le Mississipi et ses affluents, le Washita et le Red-river. Villes : Bâton-Rouge, Donaldsonville, Natchitochez, la Nouvelle-Orléans (170,000 hab.) et Madisonville. — L'Etat de Louisiane n'est qu'une faible portion de l'ancienne colonie française du même nom, fondée sous Louis XIV et qui comprenait presque tout le bassin du Mississipi. La région à l'E. du fleuve, c'est-à-dire les Etats actuels de Mississipi, Alabama, Tennessee, Kentucky, Illinois, Indiana et Ohio, plus de 800,000 kil. carrés, fut cédée par Louis XV à l'Angleterre, au traité de Paris en 1763. En 1764, la région à l'O. du fleuve fut cédée à l'Espagne pour l'indemniser de la perte de la Floride ; elle comprenait les Etats actuels de Louisiane, Arkansas, Missouri, la partie orientale du Kansas et du Nebraska et l'Iowa, c'est-à-dire plus de 750,000 kil. carrés. En 1800, l'Espagne céda de nouveau la Louisiane occidentale à la France par le traité de Saint-Ildefonse, et, en 1803, le Premier Consul la vendit aux États-Unis pour la somme de 80 millions. La Louisiane actuelle a été admise dans l'Union comme territoire en 1804, et comme Etat en 1812.

Louis-Philippe (Terre), terre de l'Océan glacial antarctique, à 800 kil. S. de l'Amérique Méridionale, au S. des Nouvelles-Shetland méridionales, par 63° lat. S. et 60° long. O. Elle est couverte de glaces. Découverte par Dumont-d'Urville, le 27 fév. 1838.

Louisville, v. des Etats-Unis, sur l'Ohio, à 80 kil. O. de Francfort (Kentucky); 101,000 hab. Nombreux hospices et établissements de charité. Minoteries, fonderies, abattoirs et établissements pour la préparation de la viande salée. En face sont les chutes de l'Ohio, que l'on évite par le beau canal de Louisville-Portland.

Loulay, ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. N. de Saint-Jean-d'Angély (Charente-Inférieure); 635 hab.

Loulé, v. de Portugal, à 15 kil. N. de Faro, dans les Algarves ; 12,000 hab. Mines d'argent.

Loup (saint), évêque de Troyes, né à Toul, d'une noble famille gallo-romaine, passa plusieurs années au monastère de Lérins, distribua ses biens aux pauvres, et devint évêque de Troyes, en 427. Il alla avec saint Germain d'Auxerre combattre le pélagianisme dans la Grande-Bretagne; et, à l'époque de l'invasion d'Attila, sut préserver Troyes de la dévastation. Il mourut en 479. On l'honore le 29 juillet.

Loup de Ferrières. *Lupus Servatus*, né dans le diocèse de Sens, 805-862 (?), étudia à Ferrières, fut élève, à Fulda, de Raban-Maur et d'Eginhard, devint l'un des familiers de Louis le Débonnaire, l'un des conseillers de

Charles-le-Chauve, et, comme abbé de Ferrières, depuis 841, joua un grand rôle dans les affaires politiques et religieuses de l'époque. Ses ouvrages, recueillis par E. Baluze, en 1664 et en 1710, comprennent 134 *Lettres*, intéressantes et d'une forme remarquable; deux traités *De tribus Quæstionibus*, sur la double prédestination, la grâce et le libre arbitre, que plus tard les jansénistes ont admirés, une *Vie de saint Wigbert*, etc.

Loup (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 34 kil. N. E. de Parthenay (Deux-Sèvres), sur le Thoué; 1.583 hab., dont 800 agglomérés. Fabr. de tapis grossiers; commerce de laines. Restes d'un château construit sous Louis XIII par le cardinal de Sourdis.

Loup-sur-Sémouse (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 34 kil. N.-O. de Lure (Haute-Saône); 2,825 hab. Fabr. de kirsch.

Loupe (La), ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. N E. de Nogent-le-Rotrou (Eure-et-Loir); 1,582 hab. Bestiaux, cidre.

Loups-garous. D'après certaines superstitions populaires du moyen âge, c'étaient des esprits malins ou des hommes, qui, en vertu d'un pacte fait avec le diable, parcouraient la nuit les villes et les campagnes.

Louqsor ou **Luxor,** village de la Haute-Égypte, situé sur l'emplacement et au milieu des ruines de Thèbes, à droite du Nil. Le *Palais de Louqsor* est un grand temple d'Ammon construit par plusieurs Pharaons de la XVIIIe dynastie, Rhamsès le Grand, Ménéphtah Ier, Horus, Aménophis III, et surtout Rhamsès III ou Sésostris. Ce dernier y ajouta un immense pylone haut de 16m,50, avec un péristyle soutenu par 200 colonnes, la plupart encore debout, et dont les plus grandes ont 5m,50 de diamètre; puis 4 colosses et deux obélisques en syénite rose de 24 et 25 m. de hauteur, dont le premier a été transporté à Paris en 1836 et orne la place de la Concorde.

Lourdes, ch.-l. de canton de l'arr. et à 13 kil. N. E. d'Argelès (Hautes-Pyrénées), près du Gave de Pau et du lac de Lourdes; 5,471 hab. Tribunal de 1re instance de l'arr. Ardoises, marbre. Commerce de vaches laitières. Fabr. de chocolat. Château fort récemment réparé. Anc. capitale du Lavedan en Bigorre; pèlerinage fréquenté.

Louristan, région de la Perse, dans le N. du Khousistan. Anc. *Elymaïde*.

Louroux-Beconnais (Le), ch.-l. de canton de l'arr. et à 28 kil. O. d'Angers (Maine-et-Loire); 3,022 hab., dont 712 agglomérés.

Loustalot (Elysée), publiciste, né à Saint-Jean-d'Angély, 1762-1790, avocat, vint à Paris, en 1789, et fut chargé par Prudhomme de diriger les *Révolutions de Paris*, journal qui eut un grand succès. Quand Loustalot mourut, Camille Desmoulins fit son oraison funèbre; les Cordeliers et les Jacobins prirent le deuil.

Louth, v. d'Angleterre, dans le comté et à 40 kil. E. de Lincoln, sur la Ludd; 7,000 hab. Tapis, papier, savons. Comm. de blé et laines. Belle église gothique.

Louth, village d'Irlande, dans le comté du même nom, à 10 kil. S. O. de Dundalk; 600 hab. — Le comté de Louth, compris dans le Leinster, touche à la mer d'Irlande à l'E.; il a 108,000 habitants. Céréales, peaux et beurre. Capitale, *Dundalk;* ville principale, Drogheda.

Loutherbourg (Philippe-Jacques), peintre, né à Fulde (Hesse-Cassel), 1740-1812 (?), membre de l'Académie de peinture, 1768, s'est aussi exercé dans la gravure à l'eau-forte. Il a peint à Paris, en Allemagne, en Suisse, en Italie, en Angleterre; c'est là qu'il imagina des tableaux mouvants, espèce de panoramas; il fut reçu à l'Académie royale de Londres, en 1782. Dans ses batailles et ses sujets champêtres, il a imité Berghem, Wouvermans et les Hollandais.

Louvain, *Lovanius*, en flamand *Lœven*, v. de Belgique, à 24 kil. N. E. de Bruxelles (Brabant), sur la Dyle; 32,000 hab. Grande ville qui compta, dit-on, au xive siècle, 200.000 hab. Université catholique de libre exercice fondée en 1835. Brasseries qui fabriquent par an plus de 200,000 tonneaux de bière. Magnifique hôtel de ville, belle église de Saint-Pierre. L'industrie des laines et des fils la rendit célèbre au moyen âge; elle eut une florissante université depuis 1426.

Louvard (François), théologien, né à Champgéneteux (Maine), 1661-1739, religieux à l'abbaye de Sainte-Mélaine en Bretagne, appelé à l'abbaye de Saint-Denis, en 1700, prépara une grande édition de saint Grégoire de Nazianze. Mais il interrompit ses travaux d'érudition, pour combattre, avec une ardeur que rien ne fatigua, la constitution *Unigenitus*, 1713. Sa vie fut dès lors une lutte perpétuelle contre l'autorité ecclésiastique, contre ses supérieurs qui l'estimaient cependant, et contre le gouvernement qui le fit emprisonner plusieurs fois. Il alla mourir en Hollande.

Louveciennes. V. Luciennes.

Louvel (Louis-Pierre), né à Versailles, en 1783, mort en 1820. Rêveur et fanatique, à la fois démocrate forcené et bonapartiste inintelligent, il projeta de mettre fin à la branche aînée des Bourbons, et, dans ce but, il assassina, seul et sans complices, le duc de Berry, à la porte de l'Opéra, le 13 février 1820; condamné à mort par la Cour des Pairs, sur le réquisitoire du procureur général Bellart, il fut exécuté le 7 juin.

Louverture (Toussaint-). V. Toussaint.

Louvet (Jean), dit *le président de Provence*, né vers 1370, mort après 1438, d'abord président à la chambre des Comptes d'Aix, s'attacha à la personne du jeune dauphin Charles, depuis Charles VII, fit reléguer à Tours Isabeau de Bavière, 1417, et fut l'un des principaux chefs du parti Armagnac, surtout après la mort du connétable. Il prit part à l'assassinat de Jean sans Peur, maria l'une de ses filles à Dunois, excita beaucoup de plaintes par sa mauvaise administration, et fut forcé, par Tanneguy Du Châtel, de se retirer à Avignon, 1425.

Louvet de Couvray (Jean-Baptiste), né à Paris, 1760-1797, fils d'un papetier, qui descendait d'une famille noble du Poitou, rédigea plusieurs mémoires pour le savant minéralogiste Dietrich, et publia, de 1787 à 1789, un roman trop célèbre, *les Aventures du chevalier de Faublas*. Partisan de la Révolution, il fit l'apologie des journées d'octobre dans le pamphlet de *Paris justifié*, et écrivit un nouveau roman, *Emilie de Varlmont ou le divorce nécessaire*. Lié avec les Girondins, ami et commensal de Roland et de sa femme, il publia le journal *la Sentinelle*, où il attaqua violemment la cour et la royauté. Il prit part au combat du 10 août, et fut député du Loiret à la Convention. Il se déclara courageusement contre les massacres de septembre, et attaqua avec plus d'éloquence que de prudence Danton, Marat et surtout Robespierre (séance du 29 octobre). Il vota la mort du roi, avec l'appel au peuple, dénonça vainement la Commune de Paris et les jacobins, fut l'un des proscrits du 2 juin 1793; se réfugia à Caen, en Bretagne, à Saint-Emilion, près de Bordeaux, où il écrivit avec entrain le *Récit de ses périls*, revint audacieusement à Paris et y resta caché jusqu'après le 9 thermidor. Il rentra à la Convention, mars 1795, reprit, sans succès, la publication de *la Sentinelle*, fut président de la Convention, membre du Comité de salut public, et de la commission chargée de rédiger la constitution de l'an III; publia un placard périodique, intitulé: *Front*, contre les sections; puis, membre du conseil des Cinq-Cents, se montra républicain prononcé. Il fut en butte à l'hostilité du parti réactionnaire, aux avanies de *la jeunesse dorée*, dans le magasin de librairie qu'il avait ouvert au Palais-Royal. Il fut compris dans la première organisation de l'Institut (section de grammaire); accablé de dégoût et d'insultes, il mourut de chagrin.

Louvetier, officier chargé de détruire des loups. Charlemagne avait ordonné aux comtes d'établir dans leur gouvernement deux louvetiers. On trouve un *grand louvetier de France*, dès le xve siècle. Depuis 1830, la *louveterie* est attachée à l'administration des eaux et forêts.

Louviers, *Luparia*, ch.-l. d'arr. à 22 kil. N. d'Evreux (Eure), sur l'Eure, par 49° 12′ 48″ lat. N., et 1° 10′ 2″ long O.; 10 973 hab. Tribunal de commerce, conseil des prudhommes. Grand centre de fabrication de draps fins, qui comprend 20 manufactures, 6 filatures de laine, 6 fabriques de machines à carder, filer et fabriquer les draps, etc. Ces établissements occupent dans la ville et aux environs 14,000 ouvriers. Ville anc. dont la partie neuve, à droite de l'Eure, est bien bâtie, mais dont la partie vieille, à gauche de la rivière, est construite en bois, percée de ruelles et habitée par une population d'ouvriers ignorants et misérables. Louviers fut prise par Henri V d'Angleterre en 1418, reprise par les Français en 1430, reconquise par le duc de Bedford en 1431 et entièrement détruite. Repeuplée en 1461, elle commença la fabrication du drap en 1680; elle en produisait 4,000 pièces en 1789; elle donne aujourd'hui plus de 45,000 pièces.

Louvigné-du-désert, ch.-l. de canton de l'arr.

et à 20 kil. N. E. de Fougères (Ille-et-Vilaine); 3,672 hab., dont 956 agglomérés.

Louville (Charles-Auguste **d'Allonville,** marquis de), diplomate, né au château de Louville (pays Chartrain), 1668-1731, ami de Fénelon et de Beauvilliers, prit part à l'éducation du duc d'Anjou. Il le suivit en Espagne, déplut aux Espagnols et au duc de Savoie, fut rappelé en France, 1703, et plus tard fut chargé d'une mission du régent auprès de Philippe V, mais échoua, 1716. Du Roure a publié ses *Mémoires secrets sur l'établissement de la maison de Bourbon en Espagne*, 1818, 2 vol. in-8° ; une partie de la correspondance curieuse de Louville a été insérée par l'abbé Millot dans ses *Mémoires politiques et militaires*.

Louville (Jacques-Eugène **d'Allonville,** chevalier de), frère du précédent, né au château de Louville, 1671-1732, colonel, à la paix d'Utrecht, se livra à l'étude de l'astronomie et devint membre de l'Académie des sciences. On a de lui plusieurs *Mémoires* curieux dans le recueil de l'Académie et dans le *Mercure*.

Louvois, village de l'arr. et à 20 kil. S. E. de Reims (Marne) ; 500 hab. Erigé en marquisat, en 1624, acheté par le chancelier Le Tellier, il donna son nom au célèbre ministre de la guerre, Louvois, fils du chancelier.

Louvois (François-Michel **Le Tellier,** marquis de), né à Paris, 1641-1691, fils du chancelier Le Tellier, fut, très-jeune encore, nommé conseiller au parlement de Metz, obtint la survivance de la charge de secrétaire d'Etat de la guerre, eut une jeunesse assez dissipée, épousa, en 1662, Anne de Souvré, marquise de Courtanvaux, puis se donna tout entier aux affaires et succéda à son père en 1666. Il eut dès lors une part très-considérable dans le gouvernement de Louis XIV, et exerça une influence de plus en plus grande sur la politique du roi. Comme ministre de la guerre, il organisa l'armée royale, et se montra administrateur actif, intelligent, sévère. Il établit l'ordre et la discipline, donna l'uniforme aux régiments, institua les magasins de vivres, les casernes, les ambulances, les hôpitaux militaires, ordonna les revues régulières des intendants, en faisant disparaître l'abus des passe-volants, fonda des écoles, soumit les officiers à *l'ordre du tableau*, enfin, par ses réformes, par ses institutions, par sa vigilance despotique, eut une grande part aux succès militaires de Louis XIV. C'est lui qui décida la fondation de l'hôtel des Invalides. Mais, comme homme politique, Louvois, d'un caractère impérieux, d'une ambition égoïste, flatta l'orgueil de son maître pour devenir plus puissant en devenant plus nécessaire; et on est en droit de lui reprocher la plupart des mesures qui tournèrent l'Europe contre la France. Jaloux de Colbert, il entraîna Louis XIV dans la guerre contre les Hollandais, et l'engagea à repousser les conditions de paix qu'ils lui offraient. Jaloux de Turenne, il ne lui donna pas tous les secours nécessaires pour triompher de nos ennemis. Il lui ordonna d'incendier le Palatinat, 1674; il détourna Louis XIV de la guerre maritime et des affaires de Sicile, où il ne jouait pas le premier rôle. A la paix de Nimègue, 1678, il était tout-puissant. Il ne fut pas étranger à la triste affaire des chambres de réunion; mais négocia la fameuse capitulation qui donna Strasbourg à la France, 1681. Le cruel bombardement de Gênes, 1684, et les *Dragonnades*, qui précédèrent la révocation de l'édit de Nantes, 1685, ont rendu son nom odieux. Colbert était mort; Louvois, désormais sans rival, surintendant des postes, surintendant des bâtiments du roi, se croyait le maître. Par ses allures insolentes à l'égard des étrangers, il provoqua la formation de la ligue d'Augsbourg. Lorsque la guerre commença, il excita l'horreur de toute l'Europe, en ordonnant l'épouvantable incendie du Palatinat, 1689. Malgré l'énergie et l'activité qu'il ne cessait de déployer, Louvois, par ses hauteurs, avait mécontenté Mme de Maintenon et blessé Louis XIV. Il y avait eu déjà plusieurs scènes violentes entre le roi et son ministre, et, sans croire ce qu'affirme Saint-Simon, qu'il allait être mis à la Bastille, on ne peut nier qu'il était sur le point d'être disgracié, lorsqu'il mourut d'une attaque d'apoplexie. Cette mort subite donna lieu à des bruits d'empoisonnement qui ne paraissent nullement fondés. On a publié un *Testament politique de Louvois*, 1695, qui n'est pas de lui; on doit à Chamlay des *Mémoires pour servir à l'histoire de F. Le Tellier, marquis de Louvois*, 1740, in-12; mais il faut surtout, pour connaître Louvois, consulter son *Histoire* par M. Rousset, 4 vol., ouvrage fait d'après les originaux du dépôt de la guerre, peut-être un peu trop favorable au grand ministre de Louis XIV. — L'un des fils de Louvois, Barbezieux lui succéda au ministère de la guerre.

Louvois (Camille **Le Tellier,** abbé de), 4e fils du précédent, né à Paris, 1675-1718, eut, dès l'âge de neuf ans, plusieurs abbayes, fut garde de la bibliothèque, intendant du cabinet des médailles, grand-maître de la librairie, et entra, en 1706, à l'Académie française, puis à l'Académie des sciences et à celle des inscriptions. Grand-vicaire de son oncle, l'archevêque de Reims, nommé, en 1717, évêque de Clermont, il s'occupa surtout d'augmenter les manuscrits de la bibliothèque du roi.

Louvois (Auguste-Michel-Félicité **Le Tellier de Souvré,** marquis de), industriel français, 1783-1844, perdit, en 1785, son père, colonel du régiment Royal-Roussillon. Il épousa la fille du prince de Monaco, fut lieutenant de cuirassiers, puis chambellan de Napoléon. Sous-lieutenant des gardes du corps en 1814, il devint pair de France en 1815. Il consacra une partie de sa grande fortune à donner une vive impulsion à l'industrie du fer dans l'arrondissement de Tonnerre, et obtint de justes récompenses aux diverses expositions.

Louvre (Le). Palais situé à Paris, sur la rive droite de la Seine. Il y avait dans cet endroit un rendez-vous de chasse et peut-être une forteresse. Vers 1204, Philippe Auguste commença à y bâtir une nouvelle forteresse, dont la grosse tour fut une prison royale. Charles V, qui renferma le Louvre dans l'enceinte de Paris, y établit la première bibliothèque publique; on a retrouvé les fondations de ce vieux Louvre en 1867. François Ier fit commencer le Louvre moderne, en 1541, sur les plans de Pierre Lescot; Henri II continua l'œuvre, à laquelle travaillèrent Jean Goujon et d'autres artistes célèbres. Androuet Ducerceau commença, sous Charles IX, la grande galerie qui fut achevée sous Henri IV et sous Louis XIII. La magnifique colonnade, à l'E., du côté de Saint-Germain-l'Auxerrois, est due à Claude Perrault, sous Louis XIV. Les travaux du Louvre ne furent repris que sous Napoléon Ier, en 1805, sous la direction de Percier et Fontaine; enfin, Napoléon III a eu l'honneur de faire terminer ce superbe édifice, en le rattachant aux Tuileries, 1851-1856; l'œuvre commencée par Visconti, a été achevée par M. Lefuel. L'on admire surtout la cour carrée, si noble et si élégante tout à la fois. Le Louvre est encore célèbre par les admirables collections d'art qu'il renferme.

Lovat (Simon **Frazer,** lord), pair d'Ecosse, 1667-1747, appartenait au clan des Frazer. Il était capitaine au service de Guillaume III, lorsqu'il enleva audacieusement la veuve de lord Lovat, dont il prit le nom, fut poursuivi comme coupable de rapt, et s'enfuit auprès du prétendant Jacques III, 1702. Dès lors, sa vie fut une vie d'intrigues politiques peu honorables. Il trahit plusieurs fois les Stuarts et leurs ennemis. George Ier, en 1715, pour le récompenser d'une dernière trahison, le mit à la tête du clan des Frazer. Plus tard, cependant, il renoua ses relations avec les Stuarts et seconda l'invasion de Charles-Edouard. Il fut arrêté, conduit à Londres, et condamné à mort par les pairs. Sur l'échafaud, il prononça d'une voix ferme ce vers d'Horace :

Dulce et decorum est pro patria mori.

Lovelace (Richard), poëte anglais, né à Woolwich (Kent), 1618-1658, fut un brillant seigneur de la cour de Charles Ier, consacra sa fortune à la cause du roi, et mourut de tristesse et de pauvreté. On a de lui : *the Scholar*, comédie, *the Goldier*, tragédie, et un recueil de poésies, intitulé *Lucasta*, 1659, 2 vol. in-8°. Il a de l'esprit, de l'abondance, mais peu de goût et de simplicité.

Lovendeghem, v. de Belgique, à 8 kil. O. de Gand (Flandre-Orientale); 5,100 hab. Fabr. de toiles et de tissus de coton.

Lovere, v. d'Italie, à la pointe N. du lac d'Iseo, dans la prov. et à 35 kil. N. E. de Bergame; 4,500 hab. Usines.

Lovisa, v. de Russie, petit port sur le golfe de Finlande, dans la principauté de Finlande; 2,500 hab. Bombardée par les Anglais en 1855.

Lowe (Sir Hudson), né à Galway, 1769-1844, fils d'un chirurgien-major, entra de bonne heure dans l'armée, servit aux Indes, à Gibraltar, en Corse, fit la campagne d'Egypte de 1800-1801, combattit les Français dans le royaume de Naples, laissa prendre l'île de Capri par le général Lamarque, 1808, et devint colonel en 1812. Attaché à l'armée de Blücher, il fit la campagne de France en 1814. Il reçut, en 1815, la mission difficile de garder

Napoléon à Sainte-Hélène; il eut le rang de lieutenant général. Esclave de sa consigne, ombrageux, maladroit, il fatigua Napoléon et ses compagnons, qui, de leur côté, ne furent pas toujours très-justes à son égard. Aussi a-t-il acquis, même dans son pays, une triste renommée. Il commanda, plus tard, les forces militaires à Ceylan, et mourut pauvre, presque abandonné et renié par son gouvernement, dont il n'avait fait qu'exécuter les ordres. Ses *Mémoires*, publiés par M. Forsyth. 1853, 4 vol. in-8°, quoique contenant sa justification raisonnable, n'ont pas modifié les préjugés enracinés de l'opinion publique à son égard.

Lowell, v. des Etats-Unis, à 40 kil. N. O. de Boston, au confluent de la Concord et du Merrimac (Massachusetts); 40,000 hab. Siége principal de l'industrie cotonnière aux Etats-Unis; fabr. de cotonnades, toiles imprimées, tapis, draps et flanelles. Filatures de coton et de laine, teintureries, blanchisseries, ateliers pour la construction des machines nécessaires aux filatures, papeteries, verreries, fabrique de poudre à canon. Les ateliers de Lowell sont renommés pour leur organisation bien entendue et la moralité scrupuleuse qui est exigée des ouvriers. Elle ne date que de 1813.

Lowendal (ULRIC-FRÉDÉRIC **Woldemar,** comte DE), maréchal de France, né à Hambourg, 1700-1755, descendant d'un fils naturel du roi de Danemark, Frédéric III, servit, dès l'âge de treize ans, dans presque tous les pays de l'Europe; en Pologne, dans les troupes impériales, en Danemark, sous le prince Eugène contre les Turcs, en Italie contre les Espagnols; il se distingua de nouveau en Pologne, sous Auguste III, dans la campagne du Rhin, 1734-1735; entra au service de la Russie, comme lieutenant général, prit Otchakov, défendit l'Ukraine, battit les Turcs à Choczim, puis lutta contre les Suédois en Finlande, de 1740 à 1743. Mécontent de la tzarine Elisabeth, il se rendit aux sollicitations de son ami, Maurice de Saxe, et fut nommé par Louis XV lieutenant général, 1743. Il se distingua à Fontenoy et dans les campagnes suivantes; son plus grand exploit fut la prise de Berg-op-Zoom, qui passait pour imprenable, 1747. Il fut alors nommé maréchal. Il mourut au palais du Luxembourg, membre honoraire de l'Académie des sciences.

Lowertz, village de Suisse sur le lac du même nom, dans la vallée de Goldau, canton de Schwytz. En 1806, une des montagnes qui dominent la vallée s'écroula, diminua le lac d'un quart, engloutit 600 personnes et fit refluer les eaux sur Lowertz, qui faillit être détruit.

Lowestoft, v. d'Angleterre, à 35 kil. E. de Norwich (Suffolk); 5,000 hab. Pêche du hareng; bains de mer. Victoire du duc d'York sur la flotte hollandaise, en 1665.

Lowicz, v. de Russie, à 51 kil. O. de Varsovie, sur la Bzura (Pologne); 6,000 hab. Gymnase. Toiles.

Lowlands, nom des basses terres en Ecosse, par opposition aux *Highlands*.

Lowositz ou **Lobositz,** village près de Leitmeritz (Bohême). Victoire de Frédéric II sur les Prussiens, en 1756.

Lowth (ROBERT), théologien et hébraïsant anglais, né à Winchester, 1710-1787, fils d'un savant théologien, *William* LOWTH, fut professeur à Oxford, évêque de Saint-David, d'Oxford, de Londres, et refusa l'archevêché de Cantorbéry. On lui doit, outre des sermons: *Introduction à la grammaire anglaise*, 1762, in-8°, trad. en français, 1783, in-12; *Isaiah, a new translation*, 1778, in-4°; *De sacra poesi Hebræorum*, 1753, in-4°, et 1758-1762, 2 vol. in-8°, trad. en français par Sicard, 1812, 2 vol. in-8°, et par Roger, 1813, 2 vol. in-8°.

Loxa. V. LOJA.

Loyalistes, nom donné souvent par les Anglais à ceux qui acceptèrent la maison de Hanovre. Dans la guerre d'Amérique, les *loyalistes* restèrent fidèles à la Grande-Bretagne

Loyola (IGNACE DE). V. IGNACE.

Loyola, village à 22 kil. S.-O. de Saint-Sébastien, dans le Guipuzcoa (Espagne). Les jésuites y ont bâti un magnifique monastère sur l'emplacement du château où naquit Ignace de Loyola.

Loyseau (CHARLES), jurisconsulte, né à Nogent-le-Roi, 1566-1627, lieutenant du présidial de Sens, bailli de Châteaudun, a excellé dans la connaissance du droit romain, et composé beaucoup de traités, d'un style piquant, sur des matières féodales: *Traités des offices et seigneuries; de l'Abus des justices de village; des Ordres de noblesse*, etc. Ses *OEuvres* ont été plusieurs fois imprimées; l'édition la plus complète est celle de Lyon, 1701, in-fol.

Loyseau. V. LOISEAU.

Loysel. V. LOISEL.

Loyson (CHARLES), né à Château-Gontier, 1791-1820, maître de conférences à l'Ecole normale, chef du bureau des cultes non catholiques au ministère de l'intérieur, lié avec Royer-Collard, de Serre, Guizot, travailla au *Journal général de France*, fut l'un des fondateurs du *Lycée français*, se fit connaître par plusieurs écrits de circonstance, *de la Conquête et du démembrement d'une grande nation*, 1815, *Guerre à qui la cherche*, etc., et a laissé un volume d'*Epîtres* et d'*Elégies*, qui lui donnent une place intermédiaire entre Millevoye et Lamartine.

Lozère (Mont), massif de montagnes dans le dép. du même nom, près de celui du Gard. Il comprend le mont Crucinas, 1,718 m., et le mont Malpertuis, 1,683 m. Il est recouvert presque partout de pâturages. Il s'en détache les monts du Vivarais au N., les monts de la Margeride au N. O., les monts de Lévezon à l'O., les monts du Gévaudan au S. Le Lot, le Tarn, le Gardon et l'Allier y prennent leurs sources.

Lozère, département du S. de la France, formé de la partie du Languedoc qui comprenait le Gévaudan. Il a une superficie de 516,973 hectares, et 185,190 hab., soit 27 par kil. carré. Sol montagneux, couvert au N. par la Margeride et l'Aubrac, à l'O. par la Lozère, au S. par le Gévaudan: toutes ces chaînes se tiennent par des plateaux appelés *causses* ou *cans*. Les vallées sont celles de la Trueyre, du Lot et du Tarn. La Lozère a été presque complétement déboisée, et les pluies, entraînant la terre, ont stérilisé les pentes; 180,000 hectares, le tiers du département, sont incultes; le reste est mal cultivé. On trouve dans les monts du Gévaudan du plomb, de l'argent et de l'antimoine; la Margeride donne du seigle et des fourrages; les plateaux, des châtaignes; l'Aubrac nourrit une bonne race de bêtes à cornes; dans la Lozère se vendent, pendant l'été, 800,000 moutons du Bas-Languedoc. Le dép. a pour ch.-l. *Mende*; il contient 3 arrond.: Mende, Florac, Marvejols; 24 cantons et 194 communes. Il forme le diocèse de Mende, et dépend de la Cour d'appel de Nîmes, de l'Académie de Montpellier et de la 16e région militaire.

Lua, déesse des expiations, chez les Romains; on lui consacrait les armes prises sur le champ de bataille; on en faisait un monceau et le général vainqueur y mettait le feu.

Lubbenau, v. de Prusse, sur la Sprée (Brandebourg); 4,500 hab. Gymnase. Brasseries, eau-de-vie de grains; toiles, draps.

Lubeck, *Lubeca*, v. libre de l'Allemagne du Nord, capit. de la petite république du même nom, à 12 kil. de la mer Baltique, sur la Trave et au confluent de la Wackenitz, à 71 kil. de Hambourg, à qui elle est jointe par un canal et un chemin de fer, à 845 kil. N. E. de Paris, par 53° 52′ 6″ lat. N., et 8° 20′ 48″ long. E. Popul., 27,250 hab. dans la ville, 4,650 dans les faubourgs, 12,450 dans les districts de la campagne, 6,250 à Bergedorf, dans la partie échue à Lubeck en 1857, en tout 52,000 hab. dans la république. Culte protestant, évêché, gymnase, bibliothèque, monnaie, arsenal. Fabr. de tabac, savon, cuirs, toiles à voiles, cordes, soieries, velours. Bateaux à vapeur pour Copenhague, Christiania, Stockholm, Saint-Pétersbourg et Riga. — Lubeck a été pendant quatre siècles la capitale de la Ligue Hanséatique, formée dans cette ville, en 1241, entre Lubeck et Hambourg, et qui comprit dans la suite 85 villes. La dissolution de la Ligue y fut prononcée en 1630. En 1810, elle fit partie de l'empire français, et fut admise, en 1815, en qualité de ville libre dans la Confédération germanique. Après la dissolution de la Confédération, en 1866, elle est entrée dans celle de l'Allemagne du Nord. La constitution du 29 déc. 1851 confie le gouvernement à un sénat de 14 membres, qui doit compter au moins 6 légistes et 5 négociants. Le sénat participe au pouvoir législatif avec *la bourgeoisie*, qui se compose de 120 membres élus par les citoyens, qui sont tous électeurs et éligibles. Elle se réunit 6 fois par an; un comité de 30 membres, élu dans son sein pour 2 ans, s'assemble tous les 15 jours, pour préparer la discussion et décider les affaires d'administration. L'assentiment de la bourgeoisie est nécessaire pour modifier la Constitution, faire les lois, voter les impôts, permettre l'exercice de nouveaux cultes, faire la guerre ou la paix. Le budget de 1875 a été de 2,272,214 marcs courants pour les recettes (le marc courant = 1 fr. 25 c.), et de 2,472,609 marcs pour les dépenses. La dette en 1875 est de 22,007,844 marcs. Le mouvement de la navigation a été, en 1874, de 2,454 na-

vires de long cours, dont 960 vapeurs, à l'arrivée, et de 2,479 navires au départ. La marine marchande de Lubeck comptait, en 1874, 45 navires, dont 24 vapeurs. La superficie de tout le territoire de la république est de 28.273 kil. carrés. Elle fait partie de l'empire d'Allemagne.

Lubersac, chef-lieu de canton de l'arr. et à 50 kil. N. de Brive (Corrèze); 3,826 hab., dont 1,384 agglomérés. Fruits, bestiaux.

Lubin (Saint), *Leobinus*, évêque de Chartres, de 554 à 556, né à Poitiers. On le fête le 14 mars.

Lublin, v. de Russie, à 150 kil. S. E. de Varsovie, sur la Bistricza (Pologne), dans un pays marécageux, ch.-l. du gouv. du même nom; 20,000 hab., dont 8,000 juifs. Evêché catholique; séminaire. 3 foires annuelles importantes. Palais de Sobiesky. — Le gouv. de Lublin a 16.857 kil. carrés et 707.000 hab.; il est formé d'une partie de la Petite-Pologne. V. princ. : Ivangorod, Maciejowice, Pulavy, Siedlec, Zamosc.

Lubomirski, nom de l'une des plus anciennes et des plus illustres familles de la Pologne, originaire du palatinat de Cracovie. Les chroniqueurs en parlent depuis le XIe siècle; au XVIIIe, les Lubomirski, portant tous le titre de princes, possédaient de grands biens et des honneurs éclatants. Leur fortune a disparu avec l'indépendance de la Pologne.

Luc (Saint), 3e évangéliste, né à Antioche, mort vers 70. Très-instruit, il avait probablement étudié dans les écoles de la Grèce, et il savait même la médecine et la peinture; disciple fidèle de saint Paul, il l'accompagna en Troade, en Macédoine, à Rome, où il l'assista dans ses derniers moments. Il prêcha, dit-on, l'Evangile en Dalmatie, en Gaule, et même en Egypte et en Libye. Suivant les uns, il mourut martyr, suivant d'autres, il s'éteignit paisiblement à Patras. On le fête surtout le 18 octobre; il a pour symbole une tête de bœuf. Son *Evangile*, en 24 chapitres, écrit en Achaïe, vers 53 ou 56, adressé à Théophile, en langue grecque, est, comme récit historique, plus complet que les autres. Il a aussi composé les *Actes des Apôtres*, qui comprennent l'histoire de la prédication évangélique depuis l'ascension de Jésus-Christ jusqu'à la 4e année du règne de Néron. Quelques commentateurs lui attribuent *l'Epître aux Hébreux*. — En France, saint Luc a été longtemps le patron des médecins. Une académie de peinture, appelée de *Saint-Luc*, fondée à Rome au XVIe s., a été réunie en 1676 à l'école fondée par Louis XIV.

Luc (Jean-André de). V. Deluc.

Luc (Le), ch.-l. de canton de l'arr. et à 28 kil. S. O. de Draguignan (Var); 3,596 hab. Verreries. Commerce de marrons, fabr. de bouchons de liége.

Luc-en-Diois (Le), ch.-l. de canton de l'arr. et à 21 kil. S. E. de Die, sur la Drôme (Drôme); 1,005 hab. Le lac de Luc est auj. desséché.

Luc-sur-Mer, village de l'arr. et à 15 kil. N. de Caen (Calvados); 2,000 hab. Pêcheries; bains de mer.

Luca, peintre florentin du IXe siècle, est, dit-on, l'auteur de tableaux représentant *la Vierge et l'Enfant Jésus*, que l'on montre à Bologne et à Rome, et que plusieurs attribuaient jadis à saint Luc.

Lucain (Marcus Annæus), poëte latin, né à Cordoue, 39-65, fils d'un chevalier romain, Annæus Mela, qui était frère de Sénèque le philosophe, fut élevé à Rome; il devint l'ami de Perse à l'école de Cornutus le stoïcien. Bien accueilli par Néron, qui le nomma questeur, il eut de bonne heure une grande renommée. Mais, après un concours poétique où il l'emporta sur l'empereur, Lucain fut disgracié; Néron lui interdit la poésie. Pour se venger, il entra dans la conspiration de Pison, que Tacite a longuement racontée. On prétend, ce qui n'est pas prouvé, qu'il dénonça sa mère, Acilia. Il sut, du moins, mourir avec courage, en récitant quelques vers du poëme qui a conservé sa mémoire. C'est *la Pharsale*, que l'on a parfois admirée sans aucune réserve et que l'on a souvent aussi condamnée sans aucune pitié. Il a raconté, dans son poëme en 10 chants, la guerre civile entre César et Pompée; il va même jusqu'à la bataille de Munda; c'est plutôt un récit poétique qu'un véritable poëme épique, et il y a plus d'enflure oratoire que d'imagination dans la conception du sujet. Le style est âpre, violent, parfois d'une sécheresse extrême, plus souvent d'une exubérance brutale; il est presque toujours monotone, emphatique, forcé, et souvent obscur, parce que la pensée n'est pas nette. Mais il y a de la passion, des idées grandes et généreuses, des passages d'une verve remarquable. — Les premières éditions sont celles de Rome, 1469, in-fol., et des Alde, 1502; citons l'édition de Renouard, 1795, in-fol., imprimée par Didot, et celle de Naudet, dans la Bibliothèque de Lemaire. *La Pharsale* a été traduite en vers par Brébeuf, 1655, et d'une manière bien supérieure par M. Demogeot, 1866; parmi les traductions en prose, les principales sont celles de Marmontel, 1766; de MM. Phil. Chasles, Greslou et Courtaud-Diverneresse, dans la Bibliothèque de Panckoucke; de Hauréau, dans la collection de M. Nisard. — Th. May a ajouté à *la Pharsale* un supplément en 7 chants jusqu'à la mort de César.

Lucanie, contrée de l'Italie ancienne, dans la Grande Grèce, bornée au N. par la Campanie, le Samnium et l'Apulie; à l'E. par l'Apulie et le golfe de Tarente; au S. par le Bruttium; à l'O. par la mer Tyrrhénienne. Fleuves: Silarus, Bradanus, Casuentus, Aciris. Villes: à l'O., Pœstum ou Posidonia, Elea, Pyxus ou Buxentum, Laüs; à l'E., Métaponte, Héraclée; à l'intérieur, Potentia, Abellinum-Marsicum, Grumentum, Pandosia. Les Lucaniens indigènes, refoulés dans l'intérieur par les colons grecs, attaquèrent les étrangers au Ve siècle, prirent Pandosia et battirent les Grecs d'Italie et de Sicile réunis. Thurii menacée se mit sous la protection de Rome, et Fabricius battit les Lucaniens, en 282. Papirius les soumit en 272.

Lucar-de-Barrameda (San-), v. d'Espagne, dans la prov. et à 70 kil. S. O. de Séville (Andalousie), à l'emb. du Guadalquivir; 19,000 hab. Manufactures de soieries et de cotonnades. Grand comm. de vins. Marais salants.

Lucar-la-Mayor (San-), v. d'Espagne, dans la prov. et à 11 kil. O. de Séville (Andalousie); 2,000 hab. Titre de duché qui appartint au comte-duc d'Olivarès.

Lucas de Cranach. V. Cranach.

Lucas *de Leyde*, peintre et graveur hollandais, né à Leyde, 1494-1533, composait déjà avec talent dès l'âge de neuf ans, peignit à douze ans *l'Histoire de saint Hubert*, à quatorze ans grava *Mahomet ivre qui égorge un religieux*, et à quinze la *Tentation de saint Antoine* et une *Conversion de saint Paul;* à seize ans, il fit un *Ecce homo* très-remarquable et beaucoup d'autres estampes, exécutées avec le plus grand soin et qui se vendaient fort cher. Il alla visiter les peintres flamands et hollandais, leur donnant partout des fêtes splendides; on a souvent répété que des artistes, jaloux de son talent, l'empoisonnèrent: mais le fait n'est pas prouvé, et Lucas est plutôt mort de phthisie. Il a gravé à l'eau-forte et au burin 174 estampes (V. Ad. Bartsch ou Charles Blanc). Ses tableaux sont bien dessinés, d'une grande fraîcheur de couleur, d'une ordonnance riche et variée; on cite l'*Adoration des Mages* à Anvers, l'*Adoration des bergers* à Notre-Dame de Tournai, et surtout la *Guérison de l'aveugle de Jéricho*, son chef-d'œuvre.

Lucas (Paul), voyageur et antiquaire, né à Rouen, 1664-1737, partit, dès sa jeunesse, pour le Levant, afin d'y faire le commerce des bijoux et des pierres précieuses. Il combattit pour les Vénitiens au siége de Négrepont, 1688, et rapporta en France, 1696, beaucoup de médailles et de curiosités, qui furent acquises par le cabinet du roi. Il reprit ses voyages en Egypte, Syrie, Perse, Arménie, fut plusieurs fois dépouillé de ses richesses, et en 1704 fut nommé antiquaire de Louis XIV. Il reprit la route de l'Orient, fut chargé de nouvelles missions, et, toujours voyageant, alla mourir en Espagne, où Philippe V l'avait appelé. Ses ouvrages, malgré leurs inexactitudes, sont curieux: *Voyage au Levant*, 1704, 2 vol. in-12; *Voyage dans la Grèce, l'Asie Mineure, la Macédoine et l'Afrique* (rédigé par Fourmont), 1710, 2 vol. in-12; *Voyage dans la Turquie, l'Asie, Sourie* (Syrie), *Palestine, Haute et Basse-Egypte* (rédigé par l'abbé Banier), 1719, 3 vol. in-12.

Lucayes (Iles). V. Bahama.

Lucceius (Lucius), orateur et historien romain, du 1er siècle avant J. C., est surtout connu par la correspondance de Cicéron. Il avait voulu écrire l'histoire de la guerre Sociale et l'histoire du consulat de Cicéron. Il prit parti pour Pompée, mais put revenir en Italie; il mourut peu de temps avant la mort de César.

Lucchesini (Jérôme, marquis de), diplomate, né à Lucques, 1752-1825, fut bibliothécaire et lecteur du roi de Prusse, Frédéric II, 1778-1786; fut ensuite ministre prussien à Varsovie, 1788, fit conclure un traité d'alliance entre la Prusse et la Pologne, puis fut obligé de travailler à le rompre, prit part aux conférences de Reichenbach, aux négociations avec Dumouriez, après Valmy; eut un entretien secret avec Bonaparte au

sujet de Venise, 1797; s'occupa beaucoup, à Paris, de la réorganisation de l'Empire germanique, après la paix de Lunéville; puis, il se retira à Lucques en 1807 et y devint chambellan de la princesse Elisa. Il a publié un ouvrage curieux: *sulle Cause e gli effetti della Confederazione Renana*, Florence, 3 vol. in-8°.

Luce (Louis-René), graveur du XVIIIe siècle, né à Paris, grava sur métaux principalement et travailla pour les caractères de l'Imprimerie royale.

Luce de Lancival (Jean-Charles-Julien), poëte, né à Saint-Gobain, 1764-1810, professeur de rhétorique au collége de Navarre, en 1786, nommé grand vicaire de son protecteur, M. de Noé, évêque de Lescar, profita de la Révolution pour rompre ses vœux, s'occupa de théâtre, et fut excellent professeur de rhétorique au Prytanée français (lycée Louis-le-Grand), de 1797 à 1810. Il a composé des tragédies, *Hormisdas, Mucius Scævola, Archibal, Fernandez, Périandre*, et surtout *Hector*, qui eut un grand succès en 1809: « C'est une pièce de quartier général, » disait Napoléon. On lui doit aussi des poésies légères, *Achille à Scyros*, poëme en six chants, imité de Stace, 1806, et une satire en quatre chants, *Folliculus*, dirigée contre le critique Geoffroy. Luce de Lancival était un homme d'esprit, qui eut beaucoup de succès dans le monde. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1826, 2 vol. in-8°.

Luce. V. Lucius.

Lucé (Le Grand-). V. Grand-Lucé.

Lucena, v. d'Espagne, dans la prov. et à 65 kil. S. E. de Cordoue (Andalousie), sur le plateau de Grenade; 11.000 hab. Eaux minérales. Huiles, vins. Belle église. — Bourg près de Séville, où l'on fabrique de grandes jarres en terre cuite pour mettre l'eau, le vin et l'huile.

Lucenay-l'Évêque, ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 kil. N. d'Autun (Saône-et-Loire); 1,160 hab., dont 416 agglomérés.

Lucentum, anc. ville d'Espagne, en Bétique. Auj. *Alicante*.

Lucera. *Luceria*, v. d'Italie, dans la prov. et à 18 kil. N. O. de Foggia (anc. Capitanate), sur la Salsola; 14.000 hab. Évêché, tribunal civil, collége, bibliothèque. Belle cathédrale. — Lucera, fondée, dit-on, par Diomède, était une ville samnite, qui fut prise par les Romains en 330 av. J. C. Au moyen âge, elle soutint un siége contre les Normands, en 1107. L'empereur Frédéric II, en 1233, y établit une colonie de 30,000 Sarrasins, dont il se servit contre les papes. Charles d'Anjou réduisit Lucera par la famine; son fils Charles II dispersa les Sarrasins en 1299 et donna à la ville le nom de *Santa-Maria*. Celui de Lucera a prévalu.

Lucères, nom de l'une des trois tribus primitives de Rome. On a supposé que c'était une colonie d'Etrusques, qui vint s'établir sur le mont Cœlius, au temps de Tullus Hostilius, sous la conduite de Cœlès Vibenna.

Lucerne, v. de Suisse, ch.-l. du canton du même nom, à l'extrémité N. O. du lac des Quatre-Cantons ou de Lucerne, sur la Reuss, à 65 kil. N. E. de Berne, par 47° 3′ 22″ lat. N., et 5° 58′ 42″ long. E.; 14.500 hab. Siége du gouvernement cantonal. Sa position est très-belle entre le Rigi au N., et le Pilate au S., en face des montagnes de Schwytz. On peut citer parmi ses monuments: l'arsenal où sont déposés les trophées de Sempach, l'hôtel de ville, l'église paroissiale du Hof ou de Saint-Léger, le collége des jésuites où se trouve le lycée académique du canton, le lion colossal taillé dans la montagne sur les dessins de Thorwaldsen, en mémoire des Suisses qui périrent au 10 août en défendant les Tuileries. Fabr. de draps légers, de fil de lin et de chanvre et d'ouvrages de paille. Prise par les Français en 1798, par l'armée fédérale en 1847, lors de l'insurrection du Sonderbund. — Le canton de Lucerne est compris entre ceux d'Argovie au N. E. et au N., de Berne à l'O. et au S., d'Unterwalden, de Schwytz et de Zug à l'E. Pays très-accidenté, coupé de belles vallées; sol fertile, arrosé par la Wigger, le Suren, la Weynen, affluents de la Reuss. On y trouve les lacs de Sempach, de Baldegg et de Lucerne. Récoltes abondantes de céréales, pommes de terre, fruits et légumes; élève de bestiaux; peu d'industrie. Le canton a 1,501 kil. carrés de superficie, 133,000 hab., dont 3.000 protestants et 130,000 catholiques. Le gouvernement est une démocratie, dans laquelle le clergé a beaucoup d'influence.

Lucerne (Lac de) ou des Quatre-Cantons, en allemand *Vier Waldstättersee*, lac de la Suisse qui touche aux cantons de Lucerne, d'Uri, d'Unterwalden et de Schwytz. Il est situé à une hauteur de 437 m.; sa plus grande longueur est de 38 kil., sa plus grande largeur de 5, sa plus grande profondeur de 300 m. Sa forme, très-irrégulière, est celle d'une croix dont la grande branche placée du N. O. au S. E. serait brisée à sa partie inférieure et repliée vers le S. Deux étranglements le partagent en 3 lacs: d'*Uri* au S., de *Buochs* au centre, de *Lucerne* au N. O. Les deux bras de la croix sont formés par le golfe de *Küssnacht* au N., et par ceux de *Stanzstadt* et d'*Alpnach* au S. La navigation y est difficile à cause des tempêtes violentes et soudaines qui y éclatent. Il est parcouru par des services réguliers de bateaux à vapeur. Bien que Voltaire ait dit du lac de Genève: « Mon lac est le premier, » le lac de Lucerne le surpasse encore par la beauté de ses rives, la splendeur variée de ses aspects, et par les surprises qu'il offre 3 fois au voyageur qui traverse chaque détroit.

Lucheux, bourg de l'arr. et à 7 kil. de Doullens (Somme); 1.300 hab. Grand commerce de bois.

Luchon (Bagnères-de-). V. Bagnères.

Luciano (Frà *Sebastiano*), dit **Sebastiano del Piombo** ou *Sébastien de Venise*, peintre italien, né à Venise, 1485-1547, élève de Jean Bellini et du Giorgione, acquit une grande réputation par ses portraits pleins de fraîcheur et par ses tableaux de moyenne dimension. Il fut appelé à Rome, travailla à la Farnesine, et, guidé par Michel-Ange, composa les belles peintures d'une chapelle à San-Pietro in Montorio. Clément VII le nomma chancelier des bulles (d'où son surnom); dès lors il ne songea plus qu'à vivre heureux dans une tranquille paresse, placé, par ses contemporains, au premier rang, depuis la mort de Raphaël, mais ne travaillant presque plus. Il y a cependant de ses tableaux dans les principales galeries de l'Europe.

Lucie (Sainte), vierge et martyre, fut mise à mort à Syracuse, en 304. On la fête le 13 décembre.

Lucie (Sainte-), une des petites Antilles, par 13° 50′ lat. N., et 63° 26′ long. O., entre Saint-Vincent et la Martinique. Elle a 642 kil. carrés et 32,000 hab. Sol montueux et volcanique; récolte de sucre et de cacao. Capit., *Port-Castries* ou *le Carénage*. Ancienne colonie française qui appartient à l'Angleterre depuis le traité de Paris, 1814. La population blanche est presque toute composée de créoles français.

Lucie (Sainte-), v. de Sicile, à 27 kil. O. de Messine; 5.500 hab. Abbaye.

Lucie-di-Tallano (Sainte-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. N. E. de Sartène (Corse); 1,000 hab. Eaux thermales sulfureuses.

Lucien, écrivain grec, né à Samosate (Syrie), vécut de 130 à 200 ap. J. C. Il abandonna bientôt pour les lettres l'étude de la sculpture, et quelque temps fut avocat à Athènes. Puis il se distingua dans l'éloquence sophistique, et parcourut l'Asie Mineure, la Grèce, l'Italie, la Gaule, pour y réciter des discours préparés, métier qui fut très-profitable à sa fortune. A cette époque de sa vie appartiennent beaucoup de déclamations et de petits morceaux de littérature sophistique, d'un tour facile et spirituel, d'un style attique, mais sans grande valeur réelle. Il abandonna alors ce genre futile, suivit les leçons du philosophe Démonax, et entreprit une guerre infatigable contre les préjugés et les vices de son temps, les superstitions, les charlatans, les faux philosophes. Ses satires, vives et mordantes, sont des tableaux comiques, pleins de vie et de vérité, de l'état moral et religieux de la société au IIe siècle. Ses *Dialogues des dieux*, *Dialogues marins*, *Dialogues des courtisanes*, mais surtout ses *Dialogues des morts*, ont une réputation méritée; on l'a comparé à Voltaire; il a, en effet, l'esprit vif et précis, la moquerie, la haine du faux, mais aussi l'incrédulité et l'amour de démolir le vieil édifice social. Quoiqu'il ait plus d'une fois montré de la sympathie pour Épicure et ses doctrines, il n'est d'aucune secte philosophique; il attaque les philosophes de toutes les écoles, leurs subtilités, leurs vaines discussions, ou plutôt, au nom du bon sens, il tourne en ridicule les imposteurs qui se couvrent du nom de philosophes, pour tromper les hommes et arriver à la réputation et à la fortune. Il est l'ennemi des superstitions, et, vivant à une époque où le paganisme était universellement discrédité, mais où la magie, l'astrologie, la théurgie étaient en honneur, il frappe indistinctement les cultes anciens comme les cultes nouveaux, sans épargner le christianisme qu'il ne connaissait que d'une manière très-imparfaite. Son style, remarquable par la clarté et la simplicité, d'une élégance soutenue, d'un atticisme piquant, est malheureusement, dans plus d'un passage, obscène et licencieux. — Il a été, pour la première fois,

imprimé à Florence, en 1496, in-fol.; depuis il a eu de très-nombreuses éditions; les meilleures et les plus récentes sont celles de G. Dindorf, dans la *Bibliothèque* de Didot, 1840, gr. in 8°, et de Bekker, Leipzig, 1853, 2 vol. in-8°. Parmi les traductions françaises, on cite celles de Perrot d'Ablancourt, 1654, 2 vol. in-4°; de l'abbé Massieu; de Belin de Ballu, 1789, 6 vol. in-8°, et surtout celle de Talbot, 1857, 2 vol. in-12.

Lucien *d'Antioche* (Saint), né à Samosate, vers 235, fut prêtre et professeur de théologie à Antioche, se distingua par sa charité et sa science, mais plus d'une fois sembla pencher vers les hérésies. Il mourut martyr, en 312. On le fête le 5 janvier.

Lucien Bonaparte. V. Napoléon.

Luciennes ou **Louveciennes**, village de l'arr. et à 7 kil. N. de Versailles (Seine-et-Oise), près de Marly; 1,000 hab. Beau château, construit pour Mme Du Barry.

Lucifer, c'est-à-dire *qui porte la lumière*, nom de la planète Vénus, au moment de son lever. La Fable faisait de Lucifer un dieu, fils de l'Aurore et de Jupiter, ou d'Astræus ou de Céphale. — C'est aussi le nom du plus orgueilleux des anges rebelles.

Lucifer, évêque de Cagliari, mort vers 370, se distingua par son zèle, souvent exagéré, contre les ariens. Il fut exilé en Orient par Constance, lui adressa une apologie vigoureuse, mais violente, de l'orthodoxie, *Ad Constantium pro sancto Athanasio libri II*, et fonda, en Sardaigne, où il revint, la secte des *Lucifériens* ou *Lucifératiens*, qui mourut avec lui. Ses *Œuvres* ont été publiées, à Paris, 1568, in-8°, à Venise, 1778, in-fol.

Lucignano, v. d'Italie, dans la prov. et à 65 kil. S. de Florence; 4,000 hab. Victoire des Impériaux, commandés par le marquis de Marignan, sur les Français, commandés par le maréchal Strozzi, en 1554.

Lucilius (Caïus), poëte latin, né à Suessa Aurunca, 148-105 av. J. C., vécut dans l'intimité de Scipion Emilien et de Lælius. Il perfectionna le genre, tout romain, de la satire, écrivit en vers hexamètres et ne craignit pas de nommer les personnes. Horace lui reproche la négligence et la dureté de sa versification, mais il loue sa hardiesse et son esprit; Quintilien lui donne plus d'éloges; les poëtes de la décadence l'admirèrent. Des 30 livres de ses *Satires* il nous reste 200 fragments, la plupart très-courts, qui ne nous permettent pas de juger Lucilius par nous-mêmes; ils ont été publiés par H. Estienne, 1564, in-8°. La meilleure édition est celle de M. Corpet, dans la *Bibliothèque de Panckoucke*, avec une traduction française.

Lucilius *Junior*, d'une naissance obscure, de Naples, devint chevalier romain et fut procurateur en Sicile. Il était le disciple et l'ami de Sénèque, qui lui dédia plusieurs traités et lui écrivit des lettres nombreuses. On lui a attribué un poëme *de l'Etna*, en 640 vers hexamètres; mais ce n'est qu'une conjecture plausible. La meilleure édition est celle de F. Jacobs, Leipzig, 1826; M. Chenu l'a traduit dans la *Bibliothèque Panckoucke*.

Lucille (Lucilla Annia), fille de Marc Aurèle et de Faustine, 147-183, épousa L. Verus, dont elle imita les débauches, puis Pompeianus d'Antioche. Elle conspira contre son frère Commode, qui la relégua dans l'île de Caprée et la fit périr.

Lucine, déesse de la lumière, ou plutôt qui mettait à la lumière. Elle présidait à la naissance des enfants; elle est souvent confondue avec Junon ou avec Diane. Elle correspond à la déesse grecque *Ilithyia*.

Lucius Ier ou **Luce** (Saint), pape, peut-être né à Rome, succéda à Corneille en 252, fut banni par Gallus, et mourut en 253. On le fête le 4 mars.

Lucius II ou **Luce** (Gérard **Caccianamici**), pape, né à Bologne, succéda à Célestin II, en 1144; reconnut Alphonse Henriquez comme roi de Portugal, à la condition d'hommage et de tribut, mais vit les Romains, soulevés contre lui, rétablir leur sénat et le chasser de la ville. Il fut blessé, en voulant rentrer dans Rome, et mourut peu après, 1145.

Lucius III ou **Luce** (Ubaldo **Aliucingoli**), pape, né à Lucques, avait rempli, sous Adrien IV et sous Alexandre III, plusieurs missions en France, en Sicile, en Allemagne, lorsqu'il fut élu, à la mort du dernier, en 1181. Il fut deux fois chassé de Rome par le peuple, et mourut à Vérone, 1185.

Lucius *de Patras*, écrivain grec d'une époque incertaine, a écrit *Divers livres de Métamorphoses*, dont parle Photius. Il est très-probable que Lucien lui a emprunté le sujet du conte intitulé *Lucius* ou *l'Ane*.

Lucius (Jean), historien dalmate, né à Trau, 1614-1684, s'occupa surtout de l'histoire de son pays, et a écrit: *de Regno Dalmatiæ et Croatiæ, a gentis origine ad annum* 1480, bon ouvrage, 1666, in-fol.

Luckau, v. de Prusse, dans l'arr. et à 80 kil. S. O. de Francfort (Brandebourg); 4,500 hab. Gymnase; dépôt de mendicité. Fabr. de draps et tabac. Combat de 1813, où les Français furent repoussés par les Prussiens.

Luckenwald, v. de Prusse, à 33 kil. de Potsdam (Brandebourg), sur la Nathe; 6,000 hab. Eau-de-vie de grains, bière, draps.

Luckner (Nicolas, baron de), né à Campen (Bavière), 1722-1794, devint colonel de hussards, au service de Frédéric II, puis entra dans l'armée française, comme lieutenant général, 1763. Partisan de la Révolution, il fut nommé maréchal à la fin de 1791, commanda, en 1792, l'armée du Rhin, puis l'armée du Nord, prit Menin et Courtrai, se replia, sans motif connu, sur la frontière, juin 1792, battit les Autrichiens près de Longwy, mais il fut remplacé par Kellermann. Il fut arrêté à la fin de 1793, et condamné à mort, comme complice d'une conspiration en faveur des puissances coalisées.

Lucknow. V. Laknau.

Luçon, ch.-l. de canton de l'arr. et à 28 kil. O. de Fontenay-le-Comte (Vendée); 6,000 hab. Port sur un canal qui débouche dans la baie d'Aiguillon. Evêché, dont le cardinal de Richelieu fut titulaire Cathédrale avec une flèche de 67 m. Défaites des Vendéens en 1793, le 28 juin et le 1er octobre.

Luçon, la plus grande île de l'archipel des Philippines, au N. de la Malaisie; longue de 800 kil., large de 150 à 200, elle a 112,000 kil. carrés et 2,330,000 hab. C'est une des plus importantes colonies de l'Espagne. Elle est située entre 12°30′ et 18°45′ lat. N., et entre 117°20′ et 121°50′ long. E. Sol montueux, boisé, renfermant des volcans actifs, dont les principaux sont le Taal, l'Albay et le Bulusan. Souvent ravagée par des tremblements de terre et des typhons. On y cultive le riz, la canne à sucre, le tabac, le cacao, le *musa textilis*, palmier dont on tire le chanvre de Manille, l'indigo, le café, le coton, l'oranger, les épices. Les animaux domestiques sont le buffle, le cheval d'origine espagnole, le porc, la chèvre et le mouton. Capit., *Manille*. — Découverte par Magellan en 1521, occupée en 1571. La partie espagnole est divisée en 17 provinces; au N. E. habitent des peuplades indépendantes.

Lucques, ital. *Lucca*, latin *Lucæ*, v. d'Italie, anc. capit. du duché du même nom, auj. ch.-l. de la prov. de Lucques, à 90 kil. O. de Florence, sur un bras du Serchio; 22,000 hab. Archevêché, tribunal d'appel. Ville mal bâtie, mais qui renferme des édifices remarquables: le palais ducal avec une riche galerie de tableaux; la cathédrale de Saint-Martin, du XIe siècle; l'église de Saint-Jean avec un beau baptistère; celle de Saint-Frédian, ancienne basilique des Lombards. Riches collections historiques; les archives du chapitre et de l'archevêché possèdent près de 15,000 diplômes sur parchemin; deux bibliothèques; lycée datant de 1819; collége Carlo-Lodovico; académie des sciences, lettres et arts. Aqueduc de 459 arcades; restes d'un petit théâtre romain et d'un vaste amphithéâtre. A peu de distance sont les eaux thermales de Lucques, dont la température est de 54°. — Cette ville fut fondée par les Pélasges Tyrrhéniens. César, Pompée et Crassus y formèrent le 1er triumvirat. Au moyen âge, elle entra dans le parti guelfe, fut soumise par Pise en 1342, délivrée par l'empereur Charles IV en 1365, soutint une longue lutte contre Florence et garda son indépendance jusqu'en 1805. Napoléon la donna à sa sœur Elisa; en 1815 elle passa aux Bourbons de Parme, qui la cédèrent en 1847 à la Toscane, dont elle a suivi le sort. — La province de Lucques a 1,494 kil. carrés et 280,000 hab.

Lucrèce, fille de Spurius Lucretius, femme de Tarquin Collatin, fut déshonorée par Sextus Tarquin, se tua sous les yeux de son père, de son mari et de Brutus, après avoir demandé vengeance. Ce fut l'occasion qui détermina la chute des Tarquins et la fondation de la république romaine, 510 av. J. C.

Lucrèce (Titus Lucretius Carus), poëte latin, né à Rome 95-51 av. J. C., était chevalier, ne joua aucun rôle politique à Rome, et ne nous est véritablement connu que par son poëme; car toutes les anecdotes dont il a été l'objet semblent être sans fondement. Il a dédié son poëme, *de Natura rerum*, en 6 livres, à son ami Memmius. C'est l'exposition du système d'Epicure; on a souvent discuté pour savoir si Lucrèce était *athée* ou s'il reconnaissait un Dieu suprême, puissance mystérieuse et in-

concevable; ce qui est certain, c'est qu'il a attaqué avec une sombre vigueur les croyances païennes, les superstitions, l'odieux fanatisme; c'est que, dans l'explication du système du monde, d'après Epicure, il a su trouver de magnifiques épisodes et des descriptions d'une richesse incomparable. Mais son argumentation est souvent sèche, d'un style précis, et qui manque parfois d'élégance. Ses doctrines ont été réfutées surtout dans le poëme de l'*Anti-Lucrèce*, par le cardinal de Polignac, 1747. — Il y a de nombreuses éditions de Lucrèce, depuis l'édition *princeps*, qu'on attribue à Thomas Ferrand de Brescia, vers 1470. La meilleure traduction est peut-être celle de Lagrange, reproduite avec d'heureuses retouches dans la réimpression Panckoucke, in-18. La traduction en vers de Pongerville, 1823, 2 vol. in-8°, est estimée. V. le beau livre de Martha sur Lucrèce.

Lucrèce Borgia. V. Borgia.

Lucretilis mons, montagne du pays des Sabins, au N. E. de Varia; dans la vallée voisine était le domaine d'Horace, aujourd'hui *mont Gennaro*.

Lucrin (lac), *Lucrinus lacus*, petit lac de la Campanie, près de Baïes, séparé de la mer par une digue et communiquant par un canal avec le lac Averne. Ses huîtres étaient renommées. Il a été presque comblé par une éruption volcanique, en 1538; c'est aujourd'hui un marais.

Lucullus, surnom d'une famille plébéienne de Rome, appartenant à la *gens Licinia*.

Lucullus (*L. Licinius*), consul en 151 av. J. C., est surtout connu par la guerre qu'il fit en Espagne aux Vaccéens; il fit massacrer 20,000 habitants de Cauca, malgré la capitulation, mais échoua au siége de Pallantia. Il revint d'Espagne avec d'énormes richesses.

Lucullus (*Lucius Licinius*), petit-fils du précédent, né vers 109 av. J. C., mort vers 57, servit avec distinction dans la Guerre Sociale, 90, et fut choisi, comme questeur, par Sylla, pour aller combattre Mithridate. Il déploya beaucoup d'activité pour réunir une flotte, battit l'ennemi près de Ténédos et ouvrit à Sylla le chemin de l'Asie, 84. Nommé édile curule avec son frère Marcus, il donna des jeux magnifiques. Sylla lui laissa la tutelle de son fils et le soin de publier ses commentaires. Il fut préteur et gouverna l'Afrique avec équité. Consul en 74, il eut la province de Cilicie et le commandement de l'armée dans la seconde guerre contre Mithridate. Après avoir rétabli la discipline, il dégagea son collègue Cotta, assiégé dans Chalcédoine, battit les troupes de Mithridate près de Cyzique et de Cabira, prit Amisus, Héraclée, Sinope, acheva la conquête du Pont, puis marcha contre le roi d'Arménie, Tigrane. Il battit son immense armée, 69, prit Tigranocerte, Nisibe, mais fut arrêté par les murmures de ses soldats, lorsqu'il voulut les mener contre les Parthes. Il les avait mécontentés à cause des fatigues qu'il leur faisait endurer; il avait irrité les publicains, en arrêtant leurs rapines et en mettant un ordre sévère dans l'administration de l'Asie. Le parti démocratique et les chevaliers le firent rappeler; il fut remplacé par Pompée, 66. Il n'obtint les honneurs du triomphe qu'au bout de trois ans. Il aurait pu être l'un des chefs de l'aristocratie, mais il aima mieux vivre désormais dans le luxe et la culture des lettres; sa magnificence sans égale est devenue proverbiale; la splendeur de ses repas surpassait encore celle de ses constructions; il rassembla une riche bibliothèque qu'il laissa ouverte au public. C'est lui qui, dit-on, apporta de Cérasonte, en Italie, le premier cerisier. Sa villa célèbre de Tusculum, dont il reste quelques ruines, était auprès de celle de Cicéron. V. sa *Vie*, par Plutarque.

Lucumon, nom étrusque, signifiant *prince, roi, chef*. Il y avait en Etrurie douze *lucumonies*.

Lucus Asturum, anc. ville de Tarraconnaise (Espagne); auj. *Oviedo*. — Lucus Augusti, anc. ville de Gallécie (Espagne); auj. *Lugo*. — Lucus, anc. ville des Voconces (Gaule Narbonnaise); auj. *Luc-en-Diois*. — Lucus Dianæ, anc. ville d'Italie; auj. *Lugo*.

Lud, 4e fils de Sem, peupla la Lydie, suivant la Bible.

Lude (Le), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 22 kil. S. E. de la Flèche (Sarthe), sur le Loir; 3,826 hab. Beau château. Commerce de bestiaux, grains et marrons. Comté en 1545; duché-pairie en 1675.

Lude (Jacques **de Daillon**, seigneur du), se distingua dans les guerres de Louis XII et de François Ier, surtout à la défense de Brescia, 1512, et à celle de Fontarabie, 1522.

Lude (Henri **de Daillon**, duc du), 1620-1685, fut premier gentilhomme de la chambre, gouverneur de Saint-Germain et de Versailles, grand maître de l'artillerie, et se distingua dans les guerres de Louis XIV.

Luden (Henri), historien allemand, né près de Brême, 1780-1847, fut professeur à l'université d'Iéna depuis 1806. Parmi ses nombreux ouvrages, les plus remarquables sont : *Hist. générale de l'antiquité*, 1814; *Hist. générale du moyen âge; Hist. du peuple allemand*, 1825-1837, 12 vol. in-8°; elle s'arrête en 1235 et a été traduite en français, par Savagner, 1844, 5 vol. in-8°; etc.

Ludewig (Jean-Pierre **de**), publiciste et jurisconsulte allemand, né au château de Hohenhardt (Souabe), 1668-1745, fut professeur à Halle, 1695, représenta l'électeur de Brandebourg à Ryswick, 1697, professa avec talent le droit public, et fut historiographe de Prusse, 1704, puis chancelier de l'université de Halle, 1708. Dans ses nombreux ouvrages, il a fait preuve de beaucoup d'érudition, mais a plus d'une fois altéré la vérité, dans l'intérêt du roi de Prusse. On cite de lui : *Germania princeps*, 1702, où il fait connaître les droits des électeurs; *Explication complète de la Bulle d'or*, 2 vol. in-4°; *Hist. de Henri l'Oiseleur*, 1713; *Scriptorum Rerum Germanicarum præcipue Bambergensium*, 1728, in-fol.; *Reliquiæ manuscriptorum medii ævi*, 1720-1741, 12 vol. in-fol.; *Vita Justiniani*, 1730, in-4°, etc., et beaucoup d'opuscules réunis dans les *Dissertationes Ludewigii selectæ*, 1748, 3 vol. in-4°.

Ludlow, v. d'Angleterre, dans le comté et à 40 kil. S. de Shrewsbury; 5,500 hab. Ruines d'un anc. château fort normand.

Ludlow (Edmond), homme politique anglais, né à Maiden-Bradley (Wilts), 1620-1693, d'une famille riche, prit une part active à la guerre contre Charles Ier, avec ses frères et ses cousins, se montra plein de haine républicaine contre le roi, mais conserva toujours une généreuse loyauté et une grande élévation de sentiment. Il entra au parlement en 1645, fut l'un des principaux chefs des Indépendants, signa l'arrêt de mort de Charles Ier, mais resta toujours opposé à l'ambition de Cromwell. Il fut envoyé en Irlande, où il servit avec désintéressement sous Ireton et Fletwood; mais il refusa de reconnaître le Protecteur; il vécut dès lors dans ses terres. A la mort de Cromwell, il se déclara contre son fils, et fit les plus grands efforts pour maintenir la république Témoin du retour de Charles II, il fut nommé membre du premier parlement; mais, menacé comme régicide, il se retira à Vevey, où il vécut sous la protection des magistrats de Berne. En 1688, il s'empressa de revenir en Angleterre, et offrit d'aller combattre les Jacobites en Irlande; mais la chambre des Communes pria Guillaume III de le faire arrêter. Il s'enfuit une seconde fois et revint mourir à Vevey, toujours inaccessible à la crainte, toujours républicain intraitable. Ses *Mémoires*, publiés à Vevey, 1698, 3 vol. in-8°, et traduits en français, 1699-1707, ont été insérés dans la *Collection des mémoires relatifs à la révolution d'Angleterre*, par M. Guizot.

Ludolf (Job), orientaliste allemand, né à Erfurt, 1624-1704, parvint à connaître, dit-on, 27 langues. Il s'occupa surtout de la langue éthiopienne, à laquelle il a consacré ses principaux ouvrages : *Historia Æthiopica*, 1681, in-fol., abrégée en français sous le titre de *Nouvelle histoire d'Abyssinie; Grammatica Amharicæ linguæ et Lexicon Amharico-latinum*, 1698, in-fol.; *Grammatica linguæ Æthiopicæ*, 1708, in-fol; *Lexicon Æthiopico-latinum*, 1699, in-fol., etc.; et *Théâtre général du monde* ou histoire générale de l'Europe pendant le XVIIe s., 2 vol. in-fol., auxquels Junker et de Loën ont ajouté trois nouveaux volumes.

Ludolphe de Saxe, écrivain ascétique allemand, fut dominicain, chartreux, et mourut, vers 1370, prieur de la chartreuse de Strasbourg. On lui doit la *Vita Christi*, Strasbourg, 1474, in-fol., souvent réimprimée, ouvrage qui a été très-populaire au XIVe et au XVe s. On lui a attribué, sans fondement, l'*Imitation de Jésus-Christ*.

Ludre (Frolois de), ancienne famille française, branche cadette de la maison capétienne de Bourgogne, établie en Lorraine depuis le XIIIe s. Elle a produit beaucoup d'hommes distingués, et, au XVIIe s., *Marie-Isabelle* de Ludre, connue sous le nom de *la belle de Ludre*, que Charles IV de Lorraine voulut épouser et qui trouva beaucoup d'adorateurs à la cour de Louis XIV.

Ludwig (Chrétien-Théophile), botaniste et médecin allemand, né à Brieg (Silésie), 1709-1773, fut professeur à l'université de Leipzig, et a rendu de grands services

à la botanique; Linné l'estimait particulièrement. Parmi ses nombreux ouvrages on remarque : *Definitiones Plantarum in usum auditorum collectæ*, essai d'une nouvelle méthode de classification; *Aphorismi botanici*, 1738, in-8°; *Ectypa Vegetabilium*, 1760-64, in-fol., etc.

Ludwigsburg ou **Louisbourg**, v. du Wurtemberg, à 20 kil. N. de Stuttgart, ch.-l. du cercle du Necker; 12,000 hab. Ecole militaire, lycée. Fonderie de canons; fabr. de porcelaine, draps, orgues. Château royal avec une galerie de tableaux. Ville nouvelle bâtie de 1704 à 1718.

Ludwigslust, v. du grand-duché de Mecklembourg-Schwérin, à 35 kil. S. E. de Schwérin; 5,000 hab. Château ducal.

Lugano, v. de Suisse, sur le lac du même nom, l'une des 3 capitales du canton du Tessin, à 52 kil. N. O. de Milan; 6,000 hab. Forges, tabac, papier. Foire pour les bestiaux.

Lugano (Lac de), *Ceresius lacus*, entre le canton du Tessin et l'Italie; 24 kil. sur 2; 4,860 hect. de superficie; très-poissonneux.

Lugdunum, v. de la Gaule, dans le pays des Ségusiens, capit. de la Lyonnaise 1re (*Lugdunensis prima*). Auj. *Lyon.*

Lugdunum Batavorum, v. de la Gaule, dans la Germanie 2e. Auj. *Leyde.*

Lugenfeld, *Champ du mensonge*, plaine auprès de Colmar, où Louis le Débonnaire fut trahi par ses soldats, qui passèrent à ses fils révoltés, 833. Elle s'appelait d'abord *Rothfeld, champ rouge.*

Lugny, ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. N. de Mâcon (Saône-et-Loire); 1,530 hab.

Lugo, *Lucus Augusti*, v. d'Espagne, ch.-l. de la prov. du même nom, à 500 kil. N. O. de Madrid, près du Minho (Galice); 4,000 hab. Evêché. Fortifications romaines, belle cathédrale. Prise par les Français en 1809. Eaux thermales aux environs. — La prov. de Lugo a 9,808 kil. carrés et 476,000 hab.

Lugo, *Lucus Dianæ*, v. de la prov. et à 50 kil. S. E. de Ferrare (Italie), sur le Senio. Jadis place forte; 4,000 hab.

Lugo (Jean **de**), théologien espagnol, né à Madrid, 1583-1660, de l'ordre des jésuites, professa à Rome et fut nommé cardinal en 1643. Ses *Œuvres théologiques* forment 7 vol. in-fol., Lyon, 1633-1660. Le quinquina fut d'abord appelé *poudre de Lugo*, parce qu'il le fit connaître.

Lugos ou **Lugosch,** v. d'Autriche, ch.-l. du comitat de Krassova, sur la Temès, en Hongrie, à 280 kil. S. E. de Bude; 8,000 hab. Vins estimés.

Luini (Bernardino), peintre de l'école milanaise, né à Luino près du lac Majeur, vivait dans la première moitié du XVIe s. On a dit qu'il fut l'élève de Léonard de Vinci; il est certain qu'il l'imita avec tant de bonheur, que plusieurs de ses ouvrages furent attribués au maître. C'est surtout dans les fresques qu'il a excellé; les plus belles sont à Milan. Ses tableaux, quoique trop travaillés, sont très-estimés et sont répandus dans beaucoup de galeries. Le Louvre a de lui : une *Sainte Famille*, le *Sommeil de Jésus* et *Salomé recevant la tête de saint Jean.* Son frère, *Ambrogio*, ses fils, *Aurelio* et *Evangelista*, furent aussi des peintres distingués.

Luis de Maranham ou **de Maranhao (San-).** V. Maranham.

Luis de Potosi (San-). V. Potosi.

Luis (San-), l'une des prov. de la Confédération Argentine, au S. O. Le sol est montagneux au nord; elle est fertile. On y élève beaucoup de bétail. La pop. est de 53,000 hab. — Le ch.-l. est *San-Luis-de-la-Punta*, à 720 kil. N. O. de Buénos-Ayres; 4,000 hab.

Luitprand, roi des Lombards, de 712 à 744, succéda à son père, Ansprand, rétablit l'ordre dans le royaume par ses lois sévères, et voulut profiter des troubles que causait en Italie l'hérésie des iconoclastes, pour agrandir ses Etats. Mais il rencontra l'opposition des papes Grégoire II et Grégoire III. Ce dernier implora l'appui de Charles Martel contre les Lombards.

Luitprand, historien italien, né à Pavie vers 920, mort en 972, fut protégé par Hugues, roi d'Italie, qui l'envoya en mission à Constantinople en 948. Disgracié, il se retira auprès du roi de Germanie, Otton Ier, qui le nomma évêque de Crémone, se servit souvent de lui dans ses rapports avec les papes, et l'envoya deux fois en ambassade à Constantinople, 968, 971, pour négocier le mariage de Théophanie avec le fils d'Otton. On lui doit: *Rapport* sur sa mission de 968; *Historia Ottonis*, de 960 à 964; *Antapodosis*, en 6 livres, histoire de l'Europe de 888 à 948. Ses *Œuvres* ont été publiées à Anvers, 1640, in-fol., dans les *Scriptores* de Muratori, dans le t. III des *Monumenta*, de Pertz.

Luknow. V. Laknau.

Luléa, v. de Suède, dans le dép. et à 45 kil. N. E. de Pitéa, port à l'emb. de la Luléa; 1,200 hab. Bâtie par Gustave-Adolphe. — La *Luléa* se jette dans le golfe de Bothnie après un cours de 325 kil. vers le S. E.

Lulle ou **Lull** (Raymond), philosophe espagnol, né à Palma (Majorque), 1235-1315, eut une jeunesse passionnée, avide d'aventures, et, quoique marié, quitta le monde vers 1266, pour se faire franciscain. Retiré dans une cabane de la montagne de Ronda, il étudia l'arabe et les ouvrages philosophiques du XIIIe siècle, pour se préparer à la conversion des musulmans. Il composa son *Ars generalis* ou *Ars magna*, méthode en quelque sorte mécanique pour raisonner, à coup sûr, sur toute espèce de sujets. Il vint expliquer sa méthode à Montpellier, à Paris, 1287, fut considéré par le pape comme un illuminé ou comme un fou, puis se rendit à Tunis où il expliqua les mystères avec succès, mais d'où il fut chassé par le roi. De retour à Paris, il composa sa *Table générale*, son *Art expositif* pour rendre sa pensée plus claire; entreprit une sorte de croisade contre Averrhoès, alla dans l'île de Chypre, en Arménie, au nord de l'Afrique, combattant partout les docteurs musulmans avec les armes de la dialectique, et poursuivant les doctrines d'Averrhoès jusqu'au concile de Vienne, 1311. Il retourna dans sa patrie, et y composa son *Arbor scientiæ*, véritable encyclopédie, divisée en 16 parties. A 80 ans, il se rendit en Egypte, à Tunis, à Bougie; il y fut lapidé par les habitants. Son corps fut rapporté à Majorque. On a porté jusqu'à 4,000 le nombre de ses écrits; la plupart sont renfermés dans l'édition de ses *Œuvres* en 10 vol. in-fol., Mayence, 1721. Les écrits sur l'alchimie qu'on lui a attribués paraissent être d'un autre Raymond Lulle.

Lulli ou **Lully** (Jean-Baptiste **de**), compositeur de musique, né à Florence, 1633-1687, fils d'un meunier, suivant les uns, d'un gentilhomme pauvre, si l'on en croit ses lettres de naturalisation, fut amené en France par le chevalier de Guise. D'abord marmiton dans les cuisines de Mlle de Montpensier, il fut admis au nombre de ses musiciens. Il reçut quelques leçons de composition, se fit recevoir parmi les 24 violons de la chambre du roi, et composa des airs qui plurent à Louis XIV; on créa pour lui les *petits violons* ou la *bande des seize*, qui dépassèrent rapidement les grands. Nommé compositeur de la musique instrumentale du roi, il eut beaucoup de succès dans les *ballets* ou *mascarades*, dont le poëte ordinaire était Benserade. Spirituel et insinuant, il gagna les bonnes grâces du roi et des grands seigneurs; il amusait la cour par ses saillies et tirait bon profit de cette faveur. Il devint surintendant de la musique du roi, 1661, maître de musique de la famille royale, 1662; il épousa alors la fille unique du célèbre Lambert. Lié avec Molière, il composa la musique de *la Princesse d'Elide*, de *l'Amour médecin*, de *Pourceaugnac*, du *Bourgeois gentilhomme*. Lully écrivait alors avec la plus grande facilité, pour la chambre, pour le théâtre, pour l'église, pour les régiments, et sa fortune, déjà bien ronde, fut encore augmentée, quand il eut le privilége de l'*Académie royale de musique*, 1672. C'est lui qui créa véritablement l'opéra français; de concert avec Quinault, le plus souvent, il composa une vingtaine de tragédies lyriques, qui eurent beaucoup de succès : *Cadmus*, 1673, *Alceste*, 1674, *Thésée*, 1675, *Atys*, 1676; *Psyché* et *Bellérophon*, 1678 et 1679 (avec Th. Corneille); *Proserpine*, 1680 (avec Quinault), *Persée*, 1682, *Armide*, 1686; etc. On lui doit encore des pastorales, des ballets, etc. Habile courtisan, il abusa de sa faveur pour écarter les artistes, et se montra ingrat, même envers ses meilleurs amis. C'est par le sentiment dramatique que Lulli s'est placé à un rang élevé parmi les artistes; malgré le défaut de variété dans les formes, malgré la simplicité de son chant, parfois monotone, il est arrivé à produire de grands effets. On connait de lui beaucoup de morceaux d'église et de musique instrumentale, qui ne sont pas au-dessous de sa grande réputation. — Trois fils de Lulli, *Louis*, 1664-1736, *Jean-Baptiste*, 1665-1701, et *Jean-Louis*, 1667-1688, furent aussi compositeurs de musique.

Lulworth (East-), village d'Angleterre, à 22 kil. S. E. de Dorchester (Dorset). Château où résida Louis XVIII pendant l'émigration.

Lumbres, ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 kil.

S. O. de Saint-Omer (Pas-de-Calais), près de l'Aa; 928 hab

Luna, anc. port de Toscane, sur la Macra, surpris et incendié en 867 par le pirate Hastings, qui le prenait pour Rome. Le pays voisin s'appelle de son nom la *Lunégiane*. Il est auj. détruit.

Luna, bourg d'Espagne, dans la province et à 50 kil. N. de Saragosse (Aragon); 1,400 hab. Patrie de l'antipape Benoît XIII (Pierre de Luna).

Luna (Alvaro **de**), homme d'Etat espagnol; page à la cour de Castille, 1408, il fut aimé par le jeune roi Jean II, qui le nomma connétable, dès 1425. Il eut à lutter contre l'aristocratie castillane que dirigeaient les infants don Henrique et don Juan d'Aragon. Le favori dut plusieurs fois se retirer; mais il revint, et fut surtout puissant, après la victoire d'Olmédo, 1445. Il devint alors grand maître de Saint-Jacques; mais il mécontenta le roi, en le forçant d'épouser une infante de Portugal. On accusa Alvaro de Luna du meurtre du grand trésorier; il fut arrêté en 1452 et condamné à mort; il fut exécuté à Valladolid, 1453; il mourut courageusement et fut enterré aux dépens de la charité publique.

Lunas, ch.-l. de canton de l'arr. et à 14 kil. O. de Lodève, près de l'Orb (Hérault); 1,505 hab. Mines de plomb argentifère.

Lund, v. de Suède, dans le dép. et à 15 kil. N. E. de Malmœ; 10,600 hab. Evêché; belle collection de médailles et d'antiquités. Cathédrale. Bataille de 1675 entre les Suédois et les Danois.

Lundi, du latin *lunæ dies*, jour de la lune, est le second jour de la semaine.

Lune (Montagnes de la), en arabe *Djebel-el-Kamar*, nom sous lequel on désigne depuis longtemps des montagnes que l'on ne connaît pas et qui traverseraient l'Afrique de l'O. à l'E., au S. du Soudan.

Lunebourg, v. de Prusse, ch.-l. de l'arr. du même nom, dans l'anc. roy. de Hanovre, à 50 kil. S. E. de Hambourg sur l'Ilmenau; 14,000 hab. Ecole militaire, arsenal. Commerce de chevaux et de sel. Exploitation de gypse. Résidence des ducs de Lunebourg, puis ville hanséatique, ensuite ch.-l. du dép. de l'Elbe inférieur, dans le roy. de Westphalie, elle fut donnée au roi de Hanovre en 1814, et annexée à la Prusse à la suite de la bataille de Sadowa, 1866.

Lunebourg, anc. duché d'Allemagne, dans le cercle de Basse-Saxe, aujourd'hui compris dans les provinces hanovriennes de la Prusse, entre le Holstein, le Lauenbourg et Hambourg au N., le Mecklembourg-Schwerin et la Saxe prussienne à l'E., le duché de Brunswick au S., le Hanovre à l'O. L'arrond. actuel de Lunebourg a 11,625 kil. carrés et 384,000 hab. C'est une plaine peu fertile et mal cultivée. Il y a de bons chevaux et beaucoup de bétail.

Lunégiane, petit pays d'Italie, au N. de la Toscane; ch.-l., Pontremoli. Il tire son nom du bourg de *Lunegiano*, autrefois *Luna*.

Lunel, *Lunate*, ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. N. E. de Montpellier (Hérault), sur le Vidourle et le canal de Lunel qui le met en communication avec le canal du Languedoc, la Méditerranée et le Rhône; 6,989 hab. Récolte de vin muscat très-estimé; fabr. d'eaux-de-vie.

Lunéville, en allemand *Lünstadt*, ch.-l. d'arr., au S. E de Nancy (Meurthe-et-Moselle); par 48° 35′ 35″ lat. N. et 4° 9′ 22″ long. E., sur la Meurthe; 12,369 hab. Ville bien bâtie; on y remarque l'ancien palais des ducs de Lorraine et de belles casernes de cavalerie. Faïence, broderies. Traité de paix signé en 1801 entre la France et l'Autriche. Patrie du chevalier de Boufflers, du peintre Karl Girardet et du général du génie Haxo.

Lunga. V. Isola-grossa.

Lungern, v. de Suisse, sur le lac du même nom, à 14 kil. S. de Sarnen (Unterwalden); 1,500 hab. Des travaux considérables ont à moitié desséché le lac.

Lunghi ou **Longo** (Silla-Giacomo), dit *Sillada Vigiù*, sculpteur italien, né à Vigiù (Milanais), mort vers 1625, a fait de nombreux ouvrages à Rome, depuis 1568. Il était très-habile, mais déjà laisse voir des signes de la décadence.

Lupercales (Les), *Lupercalia*, fête de Pan, célébrée à Rome, le 15 des calendes de mars (15 février). Evandre avait d'abord institué une fête champêtre sur le mont Palatin; elle devint plus tard une sorte de fête expiatoire. Les *Luperques*, flamines de Pan, formaient deux colléges, les *Fabiens* et les *Quintiens*; il y eut, sous César, un 3ᵉ collége, celui des *Juliens*. Les Luperques s'assemblaient au *Lupercal*, grotte située près du Palatin, où la louve, suivant la tradition, avait allaité Romulus et Rémus; après un sacrifice à Pan, nus, frottés d'huile, avec une ceinture au bas des reins, ils couraient par la ville, en frappant ceux qu'ils rencontraient de lanières faites avec les peaux des victimes; les femmes tendaient les mains pour être frappées, dans l'espoir de ne pas rester stériles. Ces fêtes furent plus d'une fois l'occasion de graves désordres.

Lupicin (Saint), né à Isernore (Bugey), vers 390, mort en 480, fonda, avec son frère aîné, saint Romain, le monastère de Condat, qui plus tard est devenu Saint-Claude. On le fête le 21 mars.

Luque (Hernando **de**), premier évêque du Pérou, maître d'école, vicaire de Panama; s'associa, en 1525, avec Pizarre et Almagro, pour la conquête du Pérou; il contribua surtout par son argent aux frais de l'expédition et mourut en 1532.

Lurcy-Lévy, ch.-l. de canton de l'arr. et à 45 kil. N. O. de Moulins (Allier); 3,684 hab., dont 1,524 agglomérés. Grains, bestiaux, bois, charbon, houille. Elève de chèvres-cachemiriennes.

Lure, ch.-l. d'arr. à 31 kil. E. de Vesoul (Haute-Saône), par 47° 41′ 14″ lat. N. et 4° 9′ 19″ long. E., près de l'Ognon; 3,747 hab. Il y avait jadis une abbaye de bénédictins dépendante de Luxeuil; la sous-préfecture en occupe les bâtiments. Vins, kirsch, grains, fromages, bois. Usines.

Luri, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 34 kil. N. de Bastia (Corse); 2,011 hab. Vins, huiles.

Lury, ch.-l. de canton de l'arr. et à 28 kil. N. O. de Bourg (Cher), près de l'Arnon; 861 hab.

Lusace, en allemand *Lausitz*, région de l'Allemagne du Nord qui appartient à la Prusse et à la Saxe. Elle est située au S. du Brandebourg, à l'O. de la Silésie, au N. de la Bohême, à l'E. de la Saxe. Les monts de Lusace la traversent au S. Elle se divisait d'après la configuration du pays en Basse-Lusace au N. O., et Haute-Lusace au S. E., qui formaient deux margraviats. Après de nombreuses vicissitudes, la Lusace fut cédée, en 1635, à l'électeur de Saxe par l'empereur Ferdinand II, et suivit la fortune de la Saxe. La partie O. et S. de la *Haute-Lusace* appartient au roy. de Saxe; villes, Bautzen, Zittau, Löbau; 275,000 hab. La *Haute-Lusace* de l'E. et du N. appartient à la Prusse et est comprise dans la prov. de Silésie; villes, Görlitz, Rothembourg, Lauban, Magerswerda; 170,000 hab. La *Basse-Lusace* dépend de la Prusse et de la prov. de Brandebourg; villes, Luckau, Guben, Sorau, Kottbus, Finsterwalde; 240,000 hab.

Lusignan, ch.-l de canton de l'arr. et à 30 kil. S. O. de Poitiers (Vienne); 2,391 hab. Anc. seigneurie, château fort bâti, disait-on, par la fée *Mélusine*, qui fut pris et rasé en 1575. Fab. de serges.

Lusignan, célèbre famille française, qui tirait son nom de la petite ville de Lusignan, dans le Poitou. Elle remontait à Hugues Iᵉʳ, dit *le Veneur*, qui vivait au xᵉ siècle. Elle a produit de nombreux rameaux, des rois de Jérusalem, de Chypre et d'Arménie; les seigneurs de Die, de Valence, de Lezay, de Marais, de Saint-Valérien; les comtes d'Angoulême, de La Rochefoucauld, de Saint-Gelais, d'Eu; les comtes de Pembroke, en Angleterre, etc. — Hugues IX, sire de Lusignan, devint comte de la Marche et d'Angoulême, par son mariage avec Mathilde, fille des anciens comtes. Hugues XIII institua Philippe le Bel héritier de ses domaines.

Lusignan (Gui **de**), fils de Hugues VIII, sire de Lusignan, comte de Jaffa et d'Ascalon, devint roi de Jérusalem, en 1186, par son mariage avec Sibylle, fille du roi Amaury Iᵉʳ. Il fut vaincu et pris par Saladin, à la bataille de Tibériade, 1187. Il renonça à son titre pour recouvrer la liberté, et acheta l'île de Chypre à Richard Cœur de lion; il mourut en 1194. Les Lusignan possédèrent le royaume de Chypre jusqu'au xviᵉ s. — V. la liste de ces princes au mot Chypre.

Lusignan (Henri Iᵉʳ **de**), dit *le Gros*, né en 1218, succéda, à neuf mois, à son père Hugues Iᵉʳ et mourut en 1253. Jean d'Ibelin, seigneur de Beyrouth, gouverna pendant sa minorité. Frédéric II, pendant la 6ᵉ croisade, s'empara de Chypre; mais Jean d'Ibelin et le roi Henri reprirent l'île sur les Impériaux, en 1233. Henri de Lusignan suivit saint Louis en Egypte, 1249, et fut fait prisonnier avec lui.

Lusignan (Hugues IV **de**), né en 1297, roi en 1324, après la mort de son oncle Henri II, s'unit au pape, aux Vénitiens et aux chevaliers de Rhodes contre les Turcs; on leur enleva Smyrne en 1344. Hugues abdiqua en 1360.

Lusignan (Pierre Iᵉʳ **de**), fils du précédent, roi

en 1360, fit une guerre acharnée aux Musulmans, leur prit Satalie, Smyrne; parcourut l'Occident pour exciter les princes à une croisade contre les Turcs, 1363-1365; s'empara d'Alexandrie et la pilla, 1365, et, après un traité qui ne fut pas observé, alla piller tous les ports de la côte de Syrie. En 1368, les Arméniens le choisirent pour roi; il était alors à Rome, pour obtenir des secours contre les infidèles. A son retour, des seigneurs, qu'il avait irrités par sa cruauté, l'assassinèrent dans son lit, 1369.

Lusignan (Jacques II de), fils naturel de Jean III, 1440, s'empara du royaume de Chypre sur la reine Charlotte, avec le secours du soudan d'Egypte, 1460-1464, se débarrassa de ses auxiliaires, et semblait devoir régner avec gloire, lorsque la république de Venise le décida, un peu malgré lui, à épouser Catherine Cornaro, qui fut déclarée fille de la république, 1472. Dès lors il fut le vassal des Vénitiens; il mourut peu de temps après, en 1473.

Lusignan (Jacques III de), fils posthume du précédent, mourut en 1475. Sa mère, Catherine Cornaro, proclamée d'abord reine de Chypre, fut forcée d'abandonner l'île aux Vénitiens et de revenir en Italie, où elle vécut dans le domaine d'Asolo. — *Charlotte* de Lusignan, fille du roi Jean III, qui portait le titre de reine de Chypre, s'était retirée à Rome, où elle mourut en 1487.

Lusignan (Etienne de), historien, né à Nicosie (Chypre), 1537-1590, de l'ordre des dominicains, fut évêque de Limisso. Le plus important de ses ouvrages est l'*Histoire générale des royaumes de Jérusalem, Chypre, Arménie*, jusqu'en 1572; Paris, 1579.

Lusigny, ch.-l. de canton de l'arr. et à 18 kil. E. de Troyes (Aube); 1,156 hab. Conférences de 1814 entre les alliés et les Français; elles n'aboutirent pas.

Lusitanie, prov. de l'anc. Espagne sous les Romains, correspondant au Portugal, moins les prov. de Minho et de Tras-os-Montes. Fl., Durius, Tage, Anas. Villes, Lucus Augusti, Pax Julia, Scalabis, Olisippo. — Les Lusitaniens résistèrent opiniâtrement aux Romains depuis la fin de la deuxième guerre Punique jusqu'en 137 av. J. C. Le héros de leur lutte fut le pâtre Viriathe.

Lussac, ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. E. de Libourne (Gironde); 2,640 hab.

Lussac-les-Châteaux, ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. S. O. de Montmorillon (Vienne); 2,099 hab. Exploit. de pierres de taille.

Lussan (Marguerite de), née à Paris, 1682-1758, peut-être fille naturelle de Thomas de Savoie, comte de Soissons, reçut une bonne éducation, eut des relations distinguées, et, par les conseils de son ami Huet, écrivit des romans. Parmi ses œuvres, d'une lecture agréable et instructive, on remarque: *Anecdotes de la cour de Philippe Auguste*, 1733-38, 6 vol. in-12; *Anecdotes de la cour de Childéric; — de François Ier*, 3 vol. in-12; *Annales galantes de la cour de Henri II*, 2 vol. in-12; *Marie d'Angleterre; Vie du brave Crillon; Histoire de la vie et du règne de Charles VI; Hist. du règne de Louis XI*, etc.

Lussan, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. N. O. d'Uzès (Gard); 1,168 hab.

Lustre, *Lustrum*, espace de 5 ans chez les anciens Romains. Après le recensement ou cens, fait sous la direction des censeurs, il y avait des sacrifices solennels et des purifications ou *lustrations*.

Lutatius Catulus. V. Catulus.

Lutèce, *Lutetia Parisiorum*, v. de la Gaule, province de la Lyonnaise IIe, dans une île de la Seine; ch.-l. des *Parisii*. Auj. *Paris*.

Luther (Martin), l'un des chefs du protestantisme, né à Eisleben (Saxe), le 10 novembre 1483, mort le 18 février 1546, était fils d'un pauvre bûcheron, qui parvint à acquérir des mines à Mansfeld. Il étudia à Magdebourg, à Eisenach, à l'université d'Erfurt. Après une maladie, qui le jeta dans une sombre mélancolie, il résolut de se faire moine, et entra à Wittemberg dans le couvent des frères ermites de Saint-Augustin. Il fut consacré prêtre et fut protégé par le vicaire général de l'ordre, Jean Staupitz; il obtint la chaire de philosophie à l'université nouvelle de Wittemberg, 1508, enseigna surtout la théologie, expliqua la Bible, prêcha; puis, en 1510, fut chargé d'une mission à Rome auprès du souverain pontife. Il revint, l'esprit troublé par la vue des mœurs peu sévères de l'Italie et du paganisme de la Renaissance; le moine saxon allait bientôt entrer en lutte contre Rome. Il fut reçu docteur en théologie; sa renommée s'était déjà répandue en Allemagne, lorsque la prédication des indulgences donna à Luther l'occasion, qu'il ne cherchait pas, de commencer son rôle de réformateur. Il fut scandalisé des abus qu'entraînait la vente des indulgences, dirigée par le dominicain Tetzel; et, le 31 octobre 1517, il afficha à la porte de l'église du château de Wittemberg 95 propositions contre les indulgences. Tetzel répondit par 110 contre-propositions; les thèses furent brûlées de part et d'autre; Luther les soutint, en 1518, par ses *Resolutiones;* il se déclarait toujours soumis à l'autorité du pape, à qui l'affaire fut déférée. Léon X n'avait d'abord vu dans cette dispute qu'une querelle de moines; il invita l'électeur de Saxe à livrer Luther au légat Cajetan, général des dominicains, puis consentit à ce que Luther comparût à Augsbourg devant le légat. Luther refusa de se soumettre à une rétractation sans condition; il voulait qu'on lui démontrât ses erreurs, 1518. Il en appela du pape mal informé au pape mieux informé, et, protégé par l'électeur, il resta à Wittemberg, animé plus que jamais à la lutte. Cependant un nouveau légat, Miltiz, se montra plus conciliant, et Luther, en 1519, fit paraître une sorte de manifeste de ses doctrines, avec une lettre respectueuse adressée à Léon X; il demandait surtout qu'on fît taire ses antagonistes. Il ne fut pas écouté; et la fameuse dispute théologique, connue sous le nom de *Disputation de Leipzig*, ne fit qu'augmenter son ardeur. Dans ses luttes violentes, injurieuses, contre Eck, Emser d'Alveld, et les autres défenseurs de l'autorité, il en appelait maintenant à un concile général; il écrivait contre les *romanistes* et ne respectait plus la papauté; il s'adressait à l'Empereur et à *la noblesse chrétienne de la nation allemande;* il trouvait de nombreuses adhésions, en attaquant les richesses des prélats et en excitant la cupidité des nobles. Alors le pape l'excommunia solennellement, 1520. Luther, avec une audace inouïe, jeta la bulle au feu sur la place publique de Wittemberg, avec les décrétales des papes et les livres du droit canonique. Charles-Quint le cita à comparaître à la diète de Worms, et lui donna un sauf-conduit pour vingt et un jours; beaucoup lui rappelaient le sort de Jean Huss: « J'irai, s'écria Luther, y eût-il à Worms autant de diables qu'il y a de tuiles sur les maisons. » Devant la diète, il refusa de se rétracter, comme il avait refusé de se rétracter devant le légat, 1521. Il fut mis au ban de l'Empire. A son retour, il fut enlevé par les ordres de l'électeur de Saxe et conduit au château de la Wartbourg. C'est là qu'il commença à traduire la Bible en langue vulgaire; c'est de son *Patmos*, comme il disait, qu'il inondait l'Allemagne de ses pamphlets, qu'il s'élevait contre les innovations téméraires de Carlstadt, de Storch, de Münzer, qu'il ripostait à Henri VIII et à l'université de Paris par des libelles injurieux. Il quitta la Wartbourg, le 3 mars 1522, et reparut à Wittemberg. *La guerre des paysans* désola bientôt l'Allemagne; Luther, qui était indirectement l'auteur de la rébellion, se déclara violemment contre ces malheureux et exhorta les seigneurs à se jeter sans pitié sur *Monsieur tout le monde, Herr Omnes*, 1524-1525. Luther se maria, en 1525, à une religieuse, Catherine Bora. Ses opinions se répandaient dans une grande partie de l'Allemagne; après avoir repoussé l'autorité du pape et celle de l'Église, il avait attaqué le célibat des prêtres, les vœux monastiques, puis les dogmes principaux du catholicisme: s'appuyant sur l'Ecriture sainte librement interprétée, il rejetait tout ce qu'elle n'avait pas formellement institué. En 1526, la première ligue des luthériens ou protestants se forma à Torgau; l'électeur de Saxe et le landgrave de Hesse étaient à la tête du parti; la réforme s'étendit dans tout le nord de l'Allemagne, en Danemark et en Suède. Mais Luther se montrait lui-même de plus en plus intolérant à l'égard de tous ceux qui ne partageaient pas ses opinions; il se déclara contre Zwingle et Calvin, il fit chasser Carlostadt de la Saxe, il fut surtout plein de haine contre Erasme, le philosophe modéré, qui avait défendu le bon sens et le libre arbitre. Les luthériens avaient refusé d'obéir aux décrets de la diète de Spire, 1529; l'Empereur demanda à Luther un exposé de leurs doctrines; il fut rédigé par Luther, par Jonas, Pommer et surtout Mélanchthon. Pendant que ce dernier soutenait devant la diète les diverses propositions de la *Confession d'Augsbourg*, 1530, Luther, résidant au château d'Ehrenbourg, composait le fameux cantique: *Une citadelle est notre Dieu.* Puis il publia son manifeste aux Allemands, et vit se former l'union de Smalkalde pour la défense de la liberté religieuse, 1531. Des traités à Nuremberg, à Cadan, arrêtèrent la guerre; un concile général, depuis longtemps promis, venait

de s'ouvrir à Trente, 1545, mais les protestants avaient refusé d'y paraître, lorsque Luther mourut, accablé de travaux et de fatigues, à Eisleben, d'où son corps fut rapporté à Wittemberg. — Luther a été surtout un dialecticien passionné, un théologien plein de science, mais aussi d'opiniâtreté, d'une imagination fougueuse, d'un orgueil indomptable, d'une violence souvent grossière. Ses œuvres sont très-nombreuses; on cite principalement : le livre *de la Captivité de l'Eglise*, sa traduction de la *Bible*, qui a fixé la langue allemande, son *Catéchisme*, son traité *de Servo arbitrio* contre Erasme. La première édition de ses *Œuvres complètes* a été publiée à Wittemberg, la partie allemande, de 1539 à 1559, en 12 vol. in-fol., et la partie latine, 1545-1558, en 7 vol. Il y a eu depuis de nombreuses éditions; la plus estimée est celle de Halle, 1737-1753, 24 vol. in-4°; Zimmermann a donné à Darmstadt, 1849, en 4 vol. in-4°, tous les écrits de Luther relatifs à la réforme. On lui a élevé une statue de bronze à Wittemberg, en 1821. Le dernier descendant mâle de Luther est mort à Dresde, en 1759.

Luthériens, Luthéranisme. Les partisans de Luther ou Luthériens formulèrent leurs doctrines dans la Confession d'Augsbourg de 1530, formèrent la confédération de Smalkalde pour les défendre, s'étendirent dans la plus grande partie de l'Allemagne septentrionale, en Suède, en Danemark; et, par la paix d'Augsbourg de 1555, obtinrent la liberté religieuse dans l'Empire. Les sécularisations déjà faites étaient maintenues; mais on les défendait pour l'avenir. Ce fut seulement après la guerre de Trente Ans, que les traités de Westphalie constituèrent définitivement l'état politique et religieux des Luthériens en Allemagne. — Le Luthéranisme fut introduit en Suède par Gustave Wasa, sous la direction des deux frères Olaüs et Laurent Petri; les Etats de Westeras, 1527, et l'assemblée d'Œrebro, 1529, fondèrent l'Eglise luthérienne. — En Danemark, le roi Frédéric Ier, de bonne heure allié aux protestants d'Allemagne, favorisa les prédications d'un disciple de Luther, Jean Tausen. Les Etats d'Odensée, 1527, de Copenhague, 1536, établirent le luthéranisme, qui fut ensuite imposé à la Norvége et à l'Islande. — Le luthéranisme ne fit des progrès en France que dans les contrées du N. E., en Alsace surtout. Il y a une faculté de théologie luthérienne, à Strasbourg, pour former des pasteurs. — Le Luthéranisme s'est plusieurs fois modifié et a formé lui-même plus d'une secte; en général, les Luthériens admettent la présence réelle, rejettent la prédestination, tolèrent les ornements religieux dans les églises, les chants, etc., et conservent une sorte de hiérarchie.

Luti (Benedetto), peintre italien, né à Florence, 1666-1724, fut créé chevalier par Clément XI et par l'empereur d'Allemagne. Il avait un coloris brillant. Ses tableaux sont nombreux en Italie et dans plusieurs musées de l'Europe; les plus remarquables sont à Plaisance, à Pise, à Pistoia. Ses petits tableaux et ses portraits au pastel furent recherchés dans toute l'Europe.

Lutter, bourg du duché de Brunswick, à 25 kil. S. O. de Wolfenbüttel, sur le Mühlenbach. Victoire du général bavarois Tilly sur le roi de Danemark, Christian IV, en 1626; 2,000 hab.

Lutterworth, v. d'Angleterre, dans le comté et à 22 kil. S. O. de Leicester; 3,000 hab. Wiclef y fut curé et y mourut en 1384.

Lutzelburg, nom allemand de **Luxembourg.**

Lutzelburger (Jean), surnommé *Frank*, excellent graveur sur bois, né à Luxembourg, grava à Bâle un grand nombre de sujets, surtout d'après Holbein, dans la première moitié du XVIe siècle.

Lutzen, v. de Prusse, arr. et à 14 kil. S. E. de Merseboug (Saxe); 2,000 hab. Gustave-Adolphe y battit les Impériaux, le 6 nov. 1632. Au S. O. est le village de *Gross-Gœrschen*, où se livra la bataille du 2 mai 1813, dite *bataille de Lutzen*, où les Français battirent les Russes et les Prussiens.

Lützow (Louis-Adolphe-Guillaume, baron de), officier prussien, 1782-1834, se distingua surtout, de 1813 à 1815, à la tête du corps franc, *les Chasseurs noirs* de Lützow. Il fut colonel en 1815 et général-major en 1822.

Lux (Adam), né à Opeinbourg (électorat de Mayence), 1773-1793, fut membre de la Confédération rhéno-germanique, et vint à Paris pour demander la réunion de son pays à la France. Il osa manifester ses sympathies pour les Girondins proscrits et pour Charlotte Corday, dans deux écrits qui ont été réunis à Strasbourg, an III. Il fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, le 5 novembre.

Luxan. V. Martinez.

Luxembourg (Grand-duché de), ancien Etat de l'Empire germanique, dut son nom à la ville de *Lucilibargum*, *Lutzelbourg* ou *Luxembourg*, qui appartint jusqu'au Xe siècle au chapitre de Saint-Maximin de Trèves. Siegfried, comte des Ardennes, l'ayant acheté en 963, prit le titre de comte de Luxembourg. L'empereur Charles IV érigea le comté en duché, 1354, pour son frère Wenceslas. La maison de Luxembourg donna plusieurs empereurs à l'Allemagne, des rois à la Bohême, et à la France de nombreux chevaliers. En 1448, le duché passa à la maison de Bourgogne, et Marie, fille de Charles le Téméraire, le transféra par son mariage avec Maximilien à la maison d'Autriche, qui le garda jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Occupé en 1795 par les Français, il fut cédé à la France au traité de Campo-Formio et forma le département des *Forêts*. En 1815, les traités de Vienne l'érigèrent en grand-duché et le donnèrent au roi des Pays-Bas, en le faisant entrer dans la Confédération germanique. La ville de Luxembourg, déclarée place fédérale, et occupée par une garnison prussienne, devint un des postes avancés de l'Allemagne contre la France. En 1830, le Luxembourg s'associa à la révolution belge, et le traité de Londres du 19 avril 1839 laissa au royaume de Belgique la partie N. O. du grand-duché. Le reste, demeuré sous la souveraineté du roi des Pays-Bas, forme un Etat séparé, dont l'union avec la Hollande est toute personnelle; les deux gouvernements n'ont rien de commun. En 1866, lorsque la victoire de la Prusse eut dissous la Confédération, le Luxembourg n'entra pas dans la nouvelle confédération du Nord. Le traité de Londres du 11 mai 1867 l'a déclaré neutre, sous la garantie des grandes puissances; en vertu de cette neutralité, les fortifications de Luxembourg ont été démolies; la garnison prussienne s'est retirée. — Le grand-duché est gouverné au nom du roi grand-duc, par un lieutenant, et possède une constitution à part. Cette constitution, faite en 1848, a été modifiée en 1868. Le pouvoir exécutif appartient au roi ou à son lieutenant. Le pouvoir législatif est à une assemblée des états, composés de 41 députés au plus, élus pour 6 ans et par moitié tous les trois ans. Le cens électoral est fixé à 30 francs. Le Luxembourg hollandais est borné au N. par la Belgique, à l'E. par la Prusse, au S. par la France, à l'O. par la Belgique. Capit., *Luxembourg*. Villes: Diekirch, Grevenmacher, Mersch. Pop., 200,000 hab. Superf., 2,587 kil. carrés. Presque toute la population est catholique. Le sol est montueux; les forêts sont nombreuses; les cours d'eau sont : la Moselle, l'Alzette, l'Ourthe, le Chiers.

Luxembourg, prov. du roy. de Belgique, bornée au N. par la prov. de Liége, à l'E. par le Luxembourg hollandais, au S. par la France, à l'O. par la prov. de Namur. Superf., 4,417 kil. carrés. Pop., 206,000 hab. Ch.-l., *Arlon*. V. pr., Bouillon. Sol montueux formé par la chaîne des Ardennes, forêts, mines de houille et de fer. La Semoy traverse le pays de l'E. à l'O.

Luxembourg, en allemand *Lutzelburg*, ch.-l. du Luxembourg hollandais, sur l'Alzette. Brasseries, tanneries; fabriques de toiles, faïence, pipes, etc. Forteresse importante sur un rocher, elle fut plusieurs fois assiégée, 1443, 1479, 1542, 1543, prise par le maréchal de Créquy, en 1684, et fortifiée par Vauban. Elle fut, de 1795 à 1814, le ch.-l. du département français des Forêts. Place fédérale de la Confédération germanique jusqu'en 1866, elle a été abandonnée par les Prussiens et a été démantelée; 14,500 hab.

Luxembourg, illustre famille allemande. V. Luxembourg. Cette maison a donné à la France les comtes de *Ligny*, les comtes de *Saint-Pol*, les comtes de *Brienne* et les ducs de *Piney*, dont l'héritière, Madeleine de Luxembourg, épousa en 1661 Montmorency-Bouteville, qui devint duc de Luxembourg.

Luxembourg-Ligny (Waleran III **de**), comte de **Saint-Pol,** connétable de France, 1355-1417, combattit les Anglais pour le roi de France Charles V, fut pris et bien traité à la cour de Richard II; il y épousa même la princesse Mathilde de Courtenay, sœur du roi. Il servit Charles VI dans plusieurs de ses guerres, et guerroya, à ses propres frais, contre Henri IV d'Angleterre. Jean sans-Peur, duc de Bourgogne, le fit nommer gouverneur de Paris, en 1410; il dirigea les écorcheurs et devint connétable; mais il fut forcé de se retirer devant les Armagnacs.

Luxembourg (Louis **de**, comte de **Saint-Pol,** connétable de France, 1418-1475, combattit d'abord

contre Charles VII, dans le parti anglais, puis se réconcilia avec lui, et reçut la chevalerie des mains du Dauphin, au siége de Dieppe. Il fit la campagne de Normandie, 1449-1450, servit le duc de Bourgogne contre les Gantois révoltés, 1452, puis se brouilla avec lui. Il se réconcilia plus tard avec le comte de Charolais, et conduisit son avant-garde à Montlhéry, 1465. Au traité de Conflans, il reçut l'épée de connétable et épousa la belle-sœur du roi, Marie de Savoie. Il accompagna Louis XI à Péronne, et fut toujours l'allié secret ou déclaré du duc de Bourgogne, quoique le roi, pour mieux le retenir, lui eût donné le collier de l'ordre de Saint-Michel; sa politique était des plus tortueuses; il voulait s'agrandir aux dépens des deux ennemis qu'il trompait tour à tour; c'est ainsi qu'il essaya, malgré les deux princes, de conclure le mariage de Marie de Bourgogne avec le duc de Guyenne, frère de Louis XI. Il possédait de grandes seigneuries entre la Picardie et la Flandre; il s'empara de Saint-Quentin et garda la ville, malgré le roi. Fastueux, arrogant, dissimulé, le connétable avait excité beaucoup de haines. Il avait promis, en 1475, de livrer Saint-Quentin au roi d'Angleterre, Edouard IV; il ne tint pas ses promesses; aussi, quand le roi et Charles le Téméraire signèrent la trêve de Soleure, 1475, ils se promirent de se venger du connétable. Toutes ses trahisons avaient été dévoilées; vainement il se réfugia auprès du duc de Bourgogne; Charles le livra à Louis XI, qui, de son côté, abandonnait le duc de Lorraine. Il fut conduit à la Bastille; le roi pressa sa condamnation; il fut déclaré par le Parlement coupable de lèse-majesté, et eut la tête tranchée en place de Grève.

Luxembourg (François-Henri **de Montmorency-Bouteville**, duc de), né à Paris, 1628-1695, fils posthume du comte de Montmorency-Bouteville, décapité sous Louis XIII, en 1627, pour s'être battu en duel, fut protégé par la princesse de Condé, sa tante, et s'attacha à la fortune du duc d'Enghien, dont il fut l'aide de camp. Il le suivit en Espagne, en Flandre, et mérita à Lens le brevet de maréchal de camp, 1648. Pendant la Fronde, il lui resta constamment fidèle et le suivit dans les rangs des Espagnols; il fut pris à la bataille des Dunes. Il rentra en France à la paix des Pyrénées, et, par le crédit de M. le Prince, épousa l'héritière du duché-pairie de Luxembourg, 1661. Volontaire dans la campagne de Flandre, 1667, lieutenant général de Condé dans la campagne de Franche-Comté, 1668, il se distingua surtout dans la guerre contre les Hollandais. Il ouvrit les hostilités, en 1672, battit le prince d'Orange, fut l'exécuteur des ordres impitoyables de Louvois, en brûlant Bodegrave et Swammerdam; fit une belle retraite, d'Utrecht à Charleroi, en 1673, et prit part à la bataille de Senef. Après la mort de Turenne, nommé maréchal, il battit les Allemands à Kokesberg, enleva d'assaut Valenciennes, battit Guillaume d'Orange, à Cassel, 1677, à Saint-Denis, près Mons, 1678. Mais Louvois le haïssait, et le fit impliquer dans les odieux procès d'empoisonnement, que jugeait alors la Chambre ardente de l'Arsenal; il fut renfermé à la Bastille, et, malgré sa défense victorieuse, il n'y eut de jugement ni pour ni contre lui. Après un an d'exil dans ses terres, il revint à la cour en 1681, mais vécut dans une sorte de disgrâce. Dans la lutte de Louis XIV contre la ligue d'Augsbourg, Luxembourg fut mis à la tête de l'armée de Flandre et montra les talents d'un grand général; il remporta la victoire de Fleurus, 1690, couvrit le siége de Mons, 1691, battit la cavalerie ennemie à Leuze, couvrit le siége de Namur, 1692, fut victorieux à Steinkerke, 1692, à Neerwinden, 1693, et mérita d'être appelé le *Tapissier de Notre-Dame;* mais ces victoires avaient été sanglantes et sans beaucoup de résultats; aussi, disait-on qu'il fallait plus chanter de *De Profundis* que de *Te Deum*, et l'on accusait Luxembourg d'avoir trop d'insolence et de négliger trop de recueillir les fruits de ses victoires. Elève de Condé, il avait son coup d'œil, son impétuosité, ses inspirations, sur le champ de bataille; mais son esprit vaste était peu réglé; il était avide de connaissances, mais encore plus d'intrigues; et, quoiqu'il eût plusieurs qualités d'un grand capitaine, il ne fut pas un grand homme.

Luxembourg (Chrétien-Louis **de Montmorency,** duc de), prince de **Tingry**, puis *maréchal de Montmorency*, 4e fils du précédent, né à Paris, 1675-1746, se distingua, depuis 1692, dans les guerres de Louis XIV, devint lieutenant général en 1708, gouverneur de Nantes, servit au siége de Kehl en 1733, et fut nommé maréchal en 1734.

Luxembourg (Charles-François-Frédéric **de Montmorency,** duc de), maréchal de France, 1702-1764, neveu du précédent, duc de Luxembourg en 1726, servit à l'armée du Rhin, 1734, en Bohême, 1741, fit, comme lieutenant général, les campagnes de Fontenoy, de Raucoux, de Lawfeldt, et fut nommé maréchal de France, en 1757. Il reçut à Montmorency J.-J. Rousseau. Il avait épousé en secondes noces *Madeleine-Angélique* de Neufville-Villeroy, née en 1707, d'abord mariée au duc de Boufflers, et qui fut célèbre par sa beauté, la légèreté de sa conduite et la causticité de son esprit; elle fut la protectrice de Rousseau et mourut en 1787.

Luxembourg (Palais et jardin du). Ce palais, situé à Paris, sur la rive gauche de la Seine, à l'extrémité orientale du faubourg Saint-Germain, a la forme d'un parallélogramme allongé, et se distingue par la régularité sévère des formes et la pureté des profils. C'est une imitation du palais Pitti de Florence. Marie de Médicis le fit construire par l'architecte Jacques Debrosse, de 1615 à 1620, sur l'emplacement d'un hôtel, qui avait appartenu au duc de Luxembourg-Piney. Il appartint à Gaston d'Orléans, à *Mademoiselle*, sa fille, puis au duc d'Orléans, frère de Louis XIV. Louis XV l'acheta et Louis XVI le donna à son frère, le comte de Provence. Prison pendant la Terreur, palais du Directoire exécutif, en 1795, des Consuls, en 1799, il fut affecté au Sénat, en 1801, à la Chambre des pairs, 1814. Il fut agrandi de 1836 à 1841, par les soins de l'architecte de Gisors. Il vit, en 1848, les fameuses discussions des travailleurs, sous la présidence de M. Louis Blanc; depuis 1852, il fut de nouveau affecté au Sénat. La partie orientale est consacrée à un musée de peinture pour les œuvres des artistes contemporains, achetées par l'Etat. — Le jardin, l'un des plus vastes et des plus beaux de Paris, a été plusieurs fois remanié, modifié, surtout en 1867. On y remarque des statues de reines et de femmes célèbres, une grande orangerie, et la belle fontaine, ouvrage de Debrosse, longtemps appelée la *Grotte de Marie de Médicis.*

Luxembourg (Hôtel du **Petit-**). Il est situé à l'O. du palais du Luxembourg, rue de Vaugirard, et fut élevé par l'architecte Boffrand pour Marie de Médicis ou pour Richelieu, qui y demeura. Il appartint au prince de Bourbon-Condé. Il a servi de demeure au président de la Chambre des pairs, depuis 1814; au président du Sénat, depuis 1852.

Luxeuil, *Luxovium*, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 20 kil. N. O. de Lure (Haute-Saône); 3,959 hab. Eaux thermales. Fabr. de kirsch; comm. de grains, vins et bois. On y trouve de nombreuses antiquités romaines. — Luxeuil était une ville importante de la Séquanaise, qui fut ruinée par les barbares. Saint Colomban y fonda, 590, un monastère célèbre, où furent relégués quelque temps Ebroin et saint Léger. Détruite par les Arabes, l'abbaye fut relevée par Charlemagne, qui lui donna la règle de Saint-Benoît. Luxeuil, soumise à l'abbé, reçut une charte de commune en 1291.

Luxor. V. Louqsor.

Luyken (Johann **van**), graveur hollandais, né à Amsterdam, 1649-1712, acquit une grande renommée par sa verve, sa richesse d'invention et sa facilité; il a gravé plus d'un millier de planches, d'après ses propres dessins.

Luynes, village de l'arr. et à 12 kil. O. de Tours (Indre-et-Loire), sur la Loire; 900 hab. Erigé en duché-pairie, en 1619, par Louis XIII, pour d'Albert de Luynes, son favori.

Luynes (Charles, marquis **d'Albert,** duc de), connétable de France, né à Pont-Saint-Esprit, dont son père était gouverneur, 1578-1621, descendait peut-être des Alberti, patriciens de Florence. Il eut pour parrain Henri IV, en 1592, fit partie de la maison du comte du Lude, puis fut attaché à la personne du dauphin qui devint Louis XIII. Il plut beaucoup au roi par son habileté à dresser des pies-grièches, et fut nommé *maître de la volerie du cabinet*. Capitaine du Louvre, 1615, conseiller d'Etat, capitaine de la compagnie des gentilshommes ordinaires, grand fauconnier de France, 1616, il excita les défiances de Concini. Il fut l'âme du complot qui renversa le tout-puissant ministre, 1617. Sa faveur fut dès lors à son comble; maître de la personne du roi, il fut le maître du gouvernement; il acquit d'immenses richesses, épousa la fille du duc de Montbazon, et combla les siens de faveurs. Il obtint les gouvernements de l'Ile-de-France et de la Picardie, un duché-pairie, le bâton de maréchal pour ses deux frères, Brantes et Cadenet; enfin il fut nommé lui-même connétable, 1621. Son ambition effrénée lui avait suscité

beaucoup d'ennemis ; aussi Marie de Médicis, s'échappant du château de Blois, put soutenir deux guerres civiles que terminèrent promptement les traités d'Angoulême et d'Angers. Pour occuper le roi et distraire l'opinion publique, il déclara la guerre aux protestants, qui refusaient de rendre aux catholiques les biens de l'Eglise, sécularisés dans le Béarn. Il conduisit Louis XIII dans le midi, et, à la mort de Guillaume Du Vair, devint garde des sceaux. Il échoua au siége de Montauban. Le roi était cependant fatigué de lui, et peut-être allait-il être disgracié, lorsqu'il mourut d'une fièvre pourprée, près de Monheur.

Luynes (Louis-Charles **d'Albert,** duc de), fils unique du précédent, né à Paris, 1620-1690, montra de la bravoure dans les armées, mais se distingua surtout par sa piété; il vécut longtemps dans l'intimité des solitaires de Port-Royal. On lui doit un assez grand nombre d'ouvrages religieux.

Luynes (Charles-Honoré **d'Albert de**). V. Chevreuse (Duc de).

Luynes (Honoré-Théodoric-Paul-Joseph **d'Albert,** duc de), né à Paris, 1802-1867, descendant de cette famille, qui a donné à la France des hommes de guerre et d'Eglise, montra de bonne heure du goût pour l'archéologie. En 1830, il fut membre libre de l'Académie des Inscriptions; en 1848, il fut membre de l'Assemblée constituante; en 1849, il fit partie de l'Assemblée législative. Amateur éclairé des lettres et des arts, il a fait, de sa grande fortune, le plus noble emploi en dirigeant à ses frais de magnifiques publications, en employant les premiers artistes aux embellissements de son château de Dampierre, en donnant à la Bibliothèque impériale une partie considérable de ses précieuses collections. On lui doit un grand nombre de travaux archéologiques sur la numismatique et l'art des anciens. Il a publié les *Grandes Chroniques* de Matthieu Paris, les *Recherches sur les Monuments et l'Histoire des Normands et de la maison de Souabe dans l'Italie méridionale*, l'*Historia diplomatica* de l'empereur Frédéric II, etc.

Luz, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. S. E. d'Argelès (Hautes-Pyrénées) ; dans la vallée de Baréges. Eaux minérales; 1,671 hab.

Luzan (Ignace **de**), littérateur espagnol, né en Aragon, 1702-1754, vécut d'abord en Italie, et s'y familiarisa avec les littératures italienne et française. De retour en Espagne, il traduisit Anacréon, Sapho, Musée; arrangea pour la scène des drames de Maffei, de Métastase, de la Chaussée ; écrivit un drame original qui eut du succès, *la Vertu honorée;* composa des *Odes sur la conquête d'Oran*, mais surtout publia un traité remarquable de critique, *la Poetica*, dont la 2e édition parut à Madrid, 1789, 2 vol. in-8°.

Luzarches, ch.-l. de canton de l'arr. et à 30 kil. N. E. de Pontoise (Seine-et-Oise); 1,470 hab. Patrie de l'architecte Robert de Luzarches.

Luzarches (Robert **de**), architecte du XIIIe s., né à Luzarches, commença, vers 1220, la magnifique cathédrale d'Amiens, qui fut terminée en 1269.

Luzech, ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 kil. O. de Cahors (Lot), sur le Lot; 2,229 hab. Vins.

Luzy, ch.-l. de canton de l'arr. et à 36 kil. S de Château-Chinon (Nièvre); 2,654 hab. Commerce de gibier.

Luzzara, v. d'Italie, à 8 kil. N.E. de Guastalla, dans la prov. de Parme; 1,800 hab. Bataille de 1702, entre les Français et les Impériaux, où fut tué le marquis de Créqui.

Lycaon était roi d'Arcadie ; il bâtit la ville de Lycosure, et offrait des victimes humaines à Jupiter Lycæus, qui le foudroya avec ses fils, ou le changea en loup.

Lycaonie, ancien pays de l'Asie Mineure au S. E., au nord de l'Isaurie et de la Pisidie. V. Iconium.

Lycée, *Lycæus mons*, auj. *Diaforti*, montagne du Péloponnèse, au S. de l'Arcadie, consacrée à Pan. On y célébrait en son honneur les *jeux Lycéens*, qui consistaient en courses à pied et à cheval.

Lycée, promenade d'Athènes sur les bords de l'Ilissus, avec des portiques sous lesquels Aristote donnait ses leçons en se promenant; de là le nom de *Lycée* donné à son école, et le nom de *Péripatéticiens* (qui se promènent), donné à ses disciples — *Lycée*, établissement libre, fondé par Pilatre de Rozier, à Paris, en 1787, pour l'enseignement des lettres et des sciences. La Harpe, Fourcroy, Chaptal, etc., y donnèrent des leçons; cette institution est devenue l'*Athénée* — *Lycée*, nom des colléges de l'Université, de 1807 à 1815, remplacé par celui de *Collége royal* en 1815, et rétabli en 1848.

Lychnitis, lac de l'anc. Illyrie. Auj. *Okhrida*. Sur ses bords était la ville de *Lychnidus*, capit. des Dassarétiens; auj. *Okhrida*.

Lycie, anc. pays de l'Asie Mineure, au S. O., sur la Méditerranée et la mer Egée, était bornée par la Carie, la Pisidie et la Pamphylie. Le Taurus la traversait; le Xanthus l'arrosait; ses villes étaient : Limyra, Myra, Patara, Phasélis, Telmissus, Xanthe. — La Lycie, appelée d'abord *Myliade*, fut habitée par des Crétois, que chassa Lycus, fils de Pandion, roi d'Athènes. Soumise par Harpage, lieutenant de Cyrus, elle garda cependant ses chefs nationaux. Sous les successeurs d'Alexandre, elle appartint aux Séleucides. Antiochus le Grand, vaincu par les Romains, 190, la céda aux Rhodiens, à qui le Sénat l'enleva bientôt. Elle forma une république fédérative sous la protection de Rome jusqu'au règne de Claude, qui la réunit à la province de Pamphylie.

Lycomède, roi de Scyros, reçut Achille, déguisé en femme par ceux qui voulaient l'empêcher d'aller au siége de Troie ; Achille séduisit sa fille Déidamie.

Lycophron, poëte et grammairien grec, né à Chalcis en Eubée, vivait en Egypte sous Ptolémée Philadelphe, au IIIe s. av. J. C. Il fut l'un des sept poëtes de la pléiade. Ses tragédies sont perdues, ainsi qu'un traité sur la comédie. Il nous reste de lui un poëme, *Cassandre* ou *Alexandra*, monologue de 1,474 vers ïambiques, dans lequel Cassandre prophétise la ruine de Troie. C'est une composition bizarre, hérissée, à plaisir, de difficultés presque insurmontables; c'est une sorte d'énigme proposée à la sagacité des érudits, qui a donné lieu à beaucoup de commentaires, et surtout aux *scholies* de Tzetzès, qui sont d'un grand intérêt. L'*Alexandra*, imprimée par Alde, en 1513, a eu de nombreuses éditions; citons celles de Canter, 1566, avec la traduction en vers latins de Jos. Scaliger; de Potter, 1697, 1702, in-fol., avec les *Scholies* de Tzetzès; de Richard, de Bachmann, Leipzig, 1783, 1830. Elle a été traduite par M. Dehèque, 1853, in-4°.

Lycopolis, *ville des loups*, v. de l'anc. Egypte, dans la Thébaïde et près de la rive gauche du Nil. Capit. du nome de son nom. Patrie de Plotin. Auj. *Syout*.

Lycortas, de Mégalopolis, général achéen, père de Polybe, au IIe s. av. J. C., ami de Philopœmen, sut défendre, à Rome, en Egypte, dans les conseils de son pays, l'indépendance de la ligue achéenne; fut stratége en 184, vengea la mort de Philopœmen sur les Messéniens, et devint suspect aux Romains. Il était mort probablement avant la défaite de Persée par Paul Emile, en 168.

Lycosure, v. d'Arcadie, au pied du mont Lycée. Pausanias la donne pour la plus ancienne ville du monde.

Lycurgue, législateur de Sparte, dont on place l'existence au IXe s. av. J. C. Sa vie, telle que Plutarque la raconte, renferme beaucoup de légendes, et la législation qui porte son nom n'a pas été l'œuvre d'un seul homme; c'est plutôt l'œuvre de la race dorienne. — Probablement fils d'Eunomus, de la branche royale des Proclides, il était frère du roi Polydectes; sa belle-sœur, qui était enceinte, lui proposa de faire périr l'enfant, s'il consentait à l'épouser. Lycurgue dissimula, et, lorsque le fils de Polydectes fut né, il le présenta au peuple sous le nom de Charilaos, et gouverna pendant sa minorité. Il voyagea en Crète, où il étudia les lois de Minos et des Doriens, en Asie Mineure, où il recueillit les poëmes d'Homère, en Egypte, etc. A son retour, ses concitoyens, en proie à la discorde, lui demandèrent des lois; il consulta la Pythie de Delphes, qui le déclara le plus sage des hommes. Alors il remania hardiment la constitution de Sparte. Puis il fit jurer à ses concitoyens de ne rien changer à ses lois avant son retour, et il quitta Sparte pour toujours; on ne sait où et comment il mourut. Les Spartiates lui élevèrent un temple et lui offrirent des sacrifices annuels. — Dans la constitution qu'on lui attribue, les deux rois règnent simultanément ; ils sont grands prêtres, juges, généraux; l'institution des éphores est certainement postérieure à Lycurgue. Le sénat est composé de 28 membres, choisis parmi tous les citoyens ayant soixante ans ; les deux rois siégent dans le sénat, qui propose et discute les lois. C'est l'assemblée populaire qui les vote; elle est composée des Spartiates ou Doriens, âgés de 30 ans. Viennent ensuite les Périèques ou Laconiens, anciens habitants du pays ayant la libre jouissance de leurs biens, leurs lois particulières, mais ne possédant aucun droit politique; enfin les Hilotes ou serfs attachés à la glèbe. Lycurgue, suivant l'opinion générale, partagea le territoire de la Laconie; 9,000 por-

tions furent attribuées aux Spartiates; 30,000 aux Laconiens. Ces parts étaient-elles égales, inaliénables, formant des espèces de majorats? C'est peu probable, puisque la plupart des historiens grecs nous parlent de Spartiates riches et de Spartiates pauvres; mais il fallait, pour jouir des droits politiques, avoir de quoi participer aux frais de la table commune. Lycurgue avait fait des Spartiates, qui restaient campés au milieu du pays conquis, une sorte de communauté militaire. Chaque enfant, à sept ans, entrait dans une des casernes où l'on vivait en commun, où on l'exerçait surtout à la fatigue, à la souffrance, pour le préparer à devenir un guerrier robuste et courageux. A 17 ans, il entrait dans le service actif, il exécutait les ordres sanguinaires et mystérieux des magistrats; c'est ainsi que les jeunes Spartiates allaient, de temps à autre, égorger les Ilotes qui excitaient quelque soupçon. A la guerre, le Spartiate était suivi de plusieurs Ilotes. A 60 ans, il instruisait les jeunes gens ou entrait au sénat. Ainsi les Spartiates, ne pouvant être que soldats, abandonnaient l'agriculture, l'industrie, les arts aux Laconiens et aux Ilotes. Les femmes, destinées surtout à produire des hommes vigoureux, étaient maîtresses au logis et vivaient dans une grande liberté; mais les mœurs étaient sévères et pures. Tant que les lois de Lycurgue subsistèrent, Sparte fut l'une des villes puissantes de la Grèce par son génie militaire, sa discipline austère, l'union de tous ses enfants. Lycurgue doit être considéré comme ayant coordonné ou réformé les anciennes institutions doriennes, mais il n'a pas été certainement l'auteur de toutes les lois qu'on lui a attribuées. V. Sparte.

Lycurgue, orateur, né à Athènes, 396-323 av. J. C., d'une noble famille, fut élève d'Isocrate. Adversaire de l'influence macédonienne, il mérita l'estime de ses concitoyens par sa probité sévère; il fut trois fois intendant des finances d'Athènes, et fut administrateur actif et intelligent. On lui confia la haute surveillance des mœurs. Les Athéniens refusèrent de le livrer à Alexandre, et Lycurgue continua hardiment à poursuivre les partisans de la prépondérance macédonienne. L'on n'a conservé que son *Discours contre Léocrate*, et quelques fragments de ses autres discours; son style a de l'élévation, mais il est dépourvu d'élégance. Ce qu'on a de lui se trouve dans les collections des *Oratores Attici*. On peut citer les éditions particulières de Scheibe, Leipzig, 1853, in-12, et de Jenicke, Leipzig, 1856, in-12.

Lydda ou **Diospolis**, anc. v. de Palestine. Saint Pierre y guérit un paralytique, et saint George y fut martyrisé. Auj. *Loddo*, dans le pachalik de Damas; 2,500 hab.

Lydie, ancien pays de l'Asie Mineure à l'O., entre la Phrygie à l'E., les colonies grecques à l'O. Accidentée par le Tmole et le Sipyle; arrosée par le Caystre, l'Hermus grossi du Pactole et le Caïcus. Villes: Sardes, capitale, Apollonie, Larisse, Magnésie du Sipyle, Métropolis, Philadelphie, Termere et Thyatira. — La Lydie, habitée d'abord par les Pélasges, eut successivement trois dynasties de rois, les *Atyades*, les *Héraclides* et les *Mermnades*. On connaît les noms de Cotys, Atys, Lydus, Marsyas et Omphale parmi les Atyades; ceux de Ardys, Alyatte, Mélès et Candaule, qui régnèrent au VIIIe s. avant notre ère, parmi les Héraclides. Candaule fut tué par Gygès, et la reine, sa complice, en 708, et Gygès fonda la dynastie des Mermnades. Ces rois repoussèrent les Thraces, battirent les Grecs de Smyrne, Milet et Ephèse, et, sous Crésus, le royaume de Lydie comprit toute l'Asie Mineure à l'O. du fleuve Halys. Cyrus le détruisit d'un coup à la bataille de Thymbrée, 548. Dès lors, la Lydie fut soumise aux Perses, aux Macédoniens, aux rois de Syrie et de Pergame; elle fut cédée à Rome par le testament d'Attale III, roi de Pergame, 129.

Lydus (Jean Laurentius, dit), écrivain byzantin, né à Philadelphie, en Lydie, 490-565 (?). Il exerça plusieurs fonctions assez importantes, à Constantinople, comme secrétaire de la préfecture, chartulaire, etc. Parmi les ouvrages, assez nombreux, qu'il avait composés, on a retrouvé: un traité *des Mois*, dont il reste deux abrégés; *des Magistratures de la république romaine*, ouvrage découvert par d'Ansse de Villoison, et publié par Domin Fuss, avec une préface de Hase, Leyde, 1812, in-8°; *des Présages*, publié avec une traduction latine par Hase, Paris, 1823, in-8°. Ce qui nous reste de Lydus forme un volume de la Collection Byzantine de Bonn, 1837, in-8°.

Lygdate (John), poëte et théologien anglais, a vécu de 1370 à 1450; il était de l'ordre de Saint-Benoît et avait étudié à Oxford, à Paris, à Padoue. Il ouvrit une école pour les jeunes nobles et écrivit un grand nombre d'ouvrages; il a surtout imité les anciens poëtes. On cite parmi ses œuvres: *Story of Thebes*, *Fall of Princes*, et surtout *History, Siege and Destruction of Troy*, roman poétique en 28,000 vers, Londres, 1513 et 1555, in-fol., qui a joui longtemps d'une vogue immense en Angleterre.

Lyme-regis, *Lemanis portus*, v. d'Angleterre, à 40 kil. O. de Dorchester (Dorset), port à l'embouchure de la *Lyme* dans la Manche; 3,000 hab. Bains de mer. C'est là que débarqua le duc de Monmouth, en 1685.

Lymington, v. d'Angleterre, dans le comté et à 23 kil. S. O. de Southampton; 6,000 hab. Port sur la Manche. Bains de mer.

Lyncée, fils d'Egyptus, époux d'Hypermnestre, fut seul épargné par sa femme, l'une des 50 Danaïdes. — Lyncée, fils d'un roi de Messénie, avait la vue tellement perçante qu'il voyait à travers les murs. Pollux vengea, en le tuant, le meurtre de son frère Castor.

Lyncestide, anc. région de la Macédoine occidentale, arrosée par l'Erigon.

Lynch (Jean-Baptiste, comte), homme politique français, né à Bordeaux, 1749-1835, petit-fils d'un Irlandais catholique, qui suivit Jacques II en France. Conseiller au parlement de Bordeaux, en 1771, président aux enquêtes, il fut emprisonné, à Paris, en 1793, fut rendu à la liberté après le 9 thermidor, devint maire de Bordeaux, en 1808, et fut nommé comte, en 1809. A l'approche des Anglais, en 1814, il arbora le drapeau blanc et fit reconnaître Louis XVIII. Aussi Napoléon, au retour de l'île d'Elbe, l'excepta de l'amnistie. En 1815, il fut créé pair de France, et resta partisan dévoué des Bourbons. Il a écrit plusieurs opuscules politiques, notamment: *Correspondance relative aux événements qui ont eu lieu à Bordeaux dans le mois de mars 1814*.

Lynch (Loi de); on nomme ainsi, aux Etats-Unis, la justice sommaire que le peuple exerce à l'égard des individus que la loi n'a pas frappés ou ne peut pas frapper.

Lynchburg, v. des Etats-Unis, sur le James, à 140 kil. N. O. de Richmond (Virginie orientale); 8,0 0 hab. Fabr. de tabac, coton. Commerce de grains.

Lynn, v. des Etats-Unis, sur l'Atlantique, à 16 kil. N. E. de Boston (Massachusetts); 28,000 hab. Grandes fabriques de chaussures.

Lynn-regis ou **King's-Lynn**. V. King's-Lynn.

Lyon (George-Francis), voyageur anglais, né à Chichester, 1795-1832, officier de marine, fit, en 1819, un voyage intéressant à Mourzouk, fut chargé d'accompagner le capitaine Parry dans ses voyages au nord de l'Amérique, 1821-1824, et alla visiter le Mexique, en 1826. Il a laissé des relations de ses voyages et surtout *Journal of a residence and tour in Mexico*, 1828, 2 vol. in-8°.

Lyon, *Lugdunum*, ch.-l. du département du Rhône, à 508 kil. S. E. de Paris par le chemin de fer; par 45° 45′ 45″ lat. N. et 2° 29′ 10″ long. E.; 325,000 hab., en y comprenant les faubourgs de Fourvières, Vaise, Serin, la Croix-Rousse, les Brotteaux et la Guillotière. Cette grande et belle ville est située sur le Rhône et la Saône, près de leur confluent. Elle est le siége d'un archevêché, d'une cour d'appel, de trois facultés, théologie, sciences et lettres, d'une école vétérinaire et d'une école des beaux-arts destinée à former des dessinateurs pour la fabrication des soieries. Elle possède un musée de peinture et d'antiquités et deux bibliothèques, celle de la ville et celle du palais Saint-Pierre. Située au débouché des routes de Suisse et d'Italie Lyon est une grande place forte, centre d'un grand commandement militaire et quartier général de la 14e région militaire; il y a un arsenal d'artillerie. « Les ouvrages qui défendent Lyon sont: 1° entre le Rhône et la Saône: la redoute du Bel-Air, le fort Montessuy, le fort de Calaire, qui ferment la route de Genève; 2° Sur la Saône, le poste de l'île Barbe, d'où l'on surveille le cours de la Saône en amont de la ville; 3° à droite de la Saône, le fort de la Duchère, établi sur la route de Paris et qui a pour objet d'empêcher l'investissement de Lyon, en assurant ses communications avec Paris; l'enceinte bastionnée de Fourvières, allant de la batterie de Pierre-Seize sur la Saône au bastion n° 1 également sur la Saône; cette enceinte est composée de 7 bastions et des deux forts de Vaise et de Loyasse, qui battent la Croix-Rousse et en même temps commandent les hauteurs sur lesquelles ils sont bâtis; 4° la ligne des hauteurs qui se continue au delà de l'enceinte de Fourvière est couronnée par le fort Saint-Irénée, la lunette du petit Sainte-Foy et le fort Sainte-Foy; 5° à gauche du Rhône,

une suite d'ouvrages qui couvrent Lyon du côté de la route d'Italie et qui se composent: du grand fort de la Vitriolerie sur le Rhône, puis d'une enceinte continue reliant entre eux le fort Colombier, le fort de la Motte, le fort de la Part-Dieu, le fort des Brotteaux, le fort des Charpennes et la redoute de la Tête-d'Or, qui est sur le Rhône. Cet ensemble de redoutables fortifications, établi sur un sol accidenté et tout favorable à la défense, forme un grand camp retranché, qui couvre absolument cette partie de nos frontières. » (Dussieux, *Géographie générale*, page 279). — Lyon est une grande cité commerciale et industrielle. On y fabrique des soieries unies et de riches étoffes brochées, des velours, des crêpes et des châles de soie. C'est le centre principal de la fabrication de la soie en Europe; on y compte 180,000 ouvriers, dont la moitié dans la ville même et le reste dans les campagnes et les montagnes du Rhône et de l'Ain. Le produit de cette industrie s'élève à 200 millions, dont les trois cinquièmes sont exportés, surtout aux Etats-Unis et en Angleterre. La supériorité de la fabrique de Lyon est due à la beauté des couleurs, à l'habileté des tisseurs et au goût des dessinateurs. On fabrique aussi à Lyon des aiguilles, des allumettes chimiques, de la charcuterie renommée, des liqueurs fines, de l'absinthe, des articles d'ornement et d'ameublement d'église, du fil de soie, des dentelles, des machines et des chaudières à vapeur, de la chaudronnerie, des peignes à tisser et des couleurs pour la teinture des étoffes. On trouve encore des imprimeries, des fonderies, des brasseries. — On remarque à Lyon l'église d'Ainay, bâtie sur l'emplacement du temple d'Auguste, l'église de Fourvière, lieu de pèlerinage célèbre, l'hôtel de ville, le palais Saint-Pierre ou palais des Arts, et l'Hôtel-Dieu.— Lyon fut fondée par le consul Lucius Munatius Plancus, en 41 av. J. C., et devint sous Auguste la capitale de la Gaule. Agrippa en fit le centre des quatre grandes voies qui aboutissaient à la mer du Nord, à l'Océan, aux Pyrénées et à la Méditerranée. Caligula et Claude l'habitèrent, et leurs successeurs l'embellirent de monuments. Elle devint, après l'invasion des barbares, la capitale des Bourguignons, et, après la dissolution de l'empire carlovingien, celle du royaume de Provence. Puis ses archevêques furent ses suzerains, et Philippe le Bel, profitant des luttes entre l'archevêque et la municipalité, l'annexa au royaume de France. Alors fut constitué régulièrement son gouvernement municipal, qui lui conserva pendant plusieurs siècles des libertés étendues. Au XV^e siècle, les Italiens apportèrent à Lyon l'art de tisser la soie. Louis XI, François I^{er} et Henri II favorisèrent cette industrie, et on établit des moulins à filer et à tordre la soie et des chaudières pour la fabrication des couleurs. Les guerres de religion arrêtèrent l'essor de l'industrie. Lyon, ville ligueuse, se donna au duc de Nemours, son gouverneur, et se vit enlever par Henri IV une partie de ses priviléges. Avec le XVII^e siècle finit la guerre et recommença le travail : on inventa les gazes et les crêpes d'or et d'argent, et le nombre des métiers s'éleva à 12,000. La révocation de l'édit de Nantes, 1685, diminua d'un tiers cette activité. Mais Lyon, inventant les *popelines*, les *raz de Saint-Maur*, les *velours à ramages*, les *velours brochés*, les *damas*, reprit l'avantage. En 1750 le nombre des métiers revint à 15,000; en 1780, à 15,000. Les ouvriers de Lyon accueillirent avec faveur la révolution de 1789, qui émancipait l'industrie; mais la durée des troubles, en compromettant les fortunes, arrêta le commerce, la consommation, et, par suite, la production. En 1793, Lyon, presque ruinée, se révolta contre la Convention, sous le commandement de l'héroïque Précy. Elle subit un siége horrible, des vengeances féroces, et perdit jusqu'à son nom; elle s'appela *Commune affranchie*. Elle n'avait plus que 3,000 métiers. L'Empire lui rendit sa prospérité, et l'invention du métier Jacquard fit cesser les fatigues et les infirmités des *canuts*, ou ouvriers en soie. En 1816, le nombre des métiers était de 20,000, en 1822, de 24,000, en 1830 de 31,000; il est aujourd'hui de 40,000. Mais comme la soie est une marchandise de luxe, la vente en est variable comme la prospérité publique; aussi le fabricant ne fait-il battre les métiers que lorsque des commandes lui sont adressées. De là des interruptions de travaux et des misères qui composent l'histoire lamentable de la fabrique lyonnaise. Les ouvriers de Lyon accueillirent avec ardeur les théories socialistes du droit au travail et de l'organisation du travail; exaspérés par la misère, séduits par l'espérance et poussés par de criminelles suggestions, ils demandèrent plusieurs fois à la révolte le pain que le travail ne donnait pas. L'insurrection de 1831 prit pour devise: *Vivre en travaillant ou mourir en combattant;* les ouvriers furent un instant maîtres de la ville; il y eut ensuite le mouvement républicain de 1834, qui fut réprimé avec peine. Lyon est la patrie des empereurs Claude, Marc Aurèle et Caracalla, de Germanicus, de saint Ambroise, de Sidoine Apollinaire; des mathématiciens Bossut, Montucla et Barrême, d'Ampère, de Jacquart ; des botanistes Laurent, Bernard et Joseph de Jussieu; de Ballanche, de Gérando, de Lémontey, de madame Récamier; de Philibert Delorme, d'Audran, des statuaires Coysevox et Coustou; de Camille Jordan, de Roland, de Sauzet, du maréchal Suchet, de J.-B. Say, du major Martin, fondateur de l'école de La Martinière, etc.

Lyonnais, gouvernement de l'ancienne France, borné au N. par la Bourgogne, à l'E. par la Saône, au S. par le Languedoc, à l'O. par l'Auvergne et le Bourbonnais. Il comprenait le *Lyonnais proprement dit*, capit. Lyon ; villes, Anse, Saint-Chamond, Savigny, Tarare; le *Franc-Lyonnais*, capit. Neuville : ce petit pays, exempt de tailles, était situé entre la Saône et la prov. de Bresse; le *Forez*, capit. Montbrison; villes, Saint-Etienne, Feurs, Roanne et Urfé; le *Beaujolais*, capit., Villefranche; ville, Beaujeu. — Lyon fut conquise par Philippe le Bel en 1312. Le Forez fut confisqué en 1522 sur le connétable de Bourbon, donné ensuite plusieurs fois en apanage et réuni définitivement en 1666. Le Beaujolais fut cédé à la maison de Bourbon en 1400, confisqué sur le connétable en 1522, donné à Gaston, frère de de Louis XIII, puis à Philippe, frère de Louis XIV, et réuni en 1789.

Lyonnaise, *Lugdunensis*, une des 4 provinces créées par Auguste dans la Gaule transalpine. Elle s'étendait du S. E. au N. O. entre la Belgique au N. E., l'Océan Britannique au N., l'Atlantique à l'O., l'Aquitaine au S. O., la Narbonnaise au S. et à l'E. Lorsque la Gaule fut divisée plus tard en 17 provinces, la Lyonnaise en forma 4 : LYONNAISE I^{re}, au S. E., capit. Lugdunum (Lyon), habitée par les Ségusiens, les Mandubiens, les Eduens, les Lingons; LYONNAISE II^e, au N., capit. Rotomagus (Rouen) ou Juliobona (Lillebonne), habitée par les Veliocasses, les Lexoviens, les Eburovices, les Bajocasses, etc.; LYONNAISE III^e, à l'O., capit. Turones (Tours), habitée par les Turons, les Cenomans, les Andécaves, les Namnètes, les Rédons, les Vénètes, les Curiosolites; LYONNAISE IV^e au centre, capit. Senones (Sens), habitée par les Senons, les Tricasses, les Parisii, les Carnutes.

Lyons (EDMUND, lord), amiral anglais, né à Burton (Hampshire), 1790-1858, entra dans la marine à onze ans. Capitaine en 1814, il resta quatorze ans en disponibilité; en 1828, il se distingua en Grèce. Plus tard il entra dans la carrière diplomatique, fut ministre plénipotentiaire, en Grèce, 1840, en Suisse, 1849, en Suède, 1851. Dans la guerre contre la Russie, il servit sous l'amiral Dundas, transporta l'armée anglaise de Varna en Crimée, se distingua à l'Alma, à Balaklava, à Inkermann, commanda la flotte en 1855, fut élevé au grade de vice-amiral, reçut le titre de baron et un siége à la chambre des lords.

Lyons, v. des Etats-Unis, sur le Grand-Canal (New-York); 6,000 hab.

Lyons-la-Forêt, ch.-l. de canton de l'arr. et à 22 kil. N. E. des Andelys (Eure); près d'une belle forêt; 1,391 hab. Patrie de Benserade.

Lyrnesse, *Lyrnessus*, capit. d'un petit état de Mysie, où Achille enleva Briséis.

Lys (La), *Legia*, en flamand *Leye*, riv. de France et de Belgique, affl. de gauche de l'Escaut, coule du S. O. au N. E. par Thérouenne, Aire, Saint-Venant et Armentières : entre cette ville et Menin, elle sépare la France de la Belgique. A Menin, elle devient navigable et entre en Belgique, où elle arrose Courtray, et finit à Gand, après un cours de 184 kil., dont 83 en France. Elle est canalisée depuis Aire, et reçoit la Deule. Elle a donné, sous le 1^{er} Empire français, son nom à un département dont le ch.-l. était Bruges.

Lys (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. N. O. de Muret (Haute-Garonne); 1,569 hab.

Lys (JEAN), peintre allemand, né à Oldenbourg, 1570 (?)-1629, étudia surtout les maîtres italiens, et aurait eu un grand talent, si son inconduite ne l'avait forcé à travailler trop vite.

Lys (JACQUES **Darc** ou du), père de Jeanne Darc, fut anobli avec toute sa famille par Charles VII.

Lysander, v. des Etats-Unis, au confl. de l'Oswego et de la Seneca (New-York); 5,500 hab.

Lysandre, général de Sparte, mort en 395 av. J. C.

était, suivant les uns, d'une famille héraclide, suivant d'autres, d'une condition inférieure. Il s'éleva par son mérite aux premiers grades militaires; en 407, il commanda la flotte des alliés contre Alcibiade, et sut gagner l'alliance du jeune Cyrus; il battit l'Athénien Antiochus à Notium, et se fit beaucoup d'amis en Asie. En 405, il remporta la victoire décisive d'Ægos Potamos, puis vint bloquer Athènes par mer, s'empara de la ville, de concert avec le roi Agis, abattit les Longs Murs, et établit le gouvernement oligarchique des Trente, 404. Il s'empara également de Samos et revint avec un immense butin. Il usa de son pouvoir avec brutalité et orgueil; il fit chanter ses louanges par les poëtes; les villes durent lui élever des autels; il vivait habituellement en Asie Mineure, dans le luxe le plus fastueux. Il excita les soupçons des éphores et des rois; mais on avait besoin de ses services, on se contenta de le surveiller. Quoiqu'il eût aidé Agésilas à monter sur le trône, quoiqu'il l'eût accompagné en Asie, 396, on redoubla de défiance à son égard. Il se proposait de changer la constitution de Sparte, lorsqu'on lui confia une armée pour aller combattre en Béotie; il fut tué à la bataille d'Haliarte; on lui éleva un monument sur la route de Delphes à Chéronée. Plutarque a raconté sa vie.

Lysias, orateur grec, né à Athènes, 437-378 av. J. C., fils d'un Syracusain, établi à Athènes, fit partie de la colonie de Thurium, y enseigna la rhétorique, en fut chassé, après les revers des Athéniens en Sicile, et revint à Athènes, où il se signala parmi les défenseurs de la démocratie. Victime des Trente, en 404, réfugié à Mégare, il seconda de tous ses efforts Thrasybule, qui lui fit obtenir le titre d'*isotèle* ou métèque privilégié. Il attaqua Eratosthène, l'un des Trente, qui avait fait périr son frère, dans un discours plein d'éloquence, et écrivit des plaidoyers pour des citoyens d'Athènes. De ses nombreux discours il n'en subsiste guère que 34, avec de courts fragments de 53 autres; ils justifient les éloges des anciens, qui regardaient Lysias comme un des plus parfaits modèles du dialecte attique; il se distingue par la grâce, la simplicité et la pureté de la diction. Ses *Discours* se trouvent dans les éditions des *Oratores Attici;* ils ont été publiés séparément par C. Fœrtsch, Leipzig, 1829, in-8°, et par Franz, Stuttgart, 1831, in-8°. Ils ont été traduits par l'abbé Auger.

Lysicrate, Athénien, fit élever, 335 av. J. C., en souvenir d'un prix de chant obtenu par sa tribu, le monument connu sous le nom de *Lanterne de Démosthène* ou *de Diogène*, dont il y a une copie au parc de Saint-Cloud.

Lysimachie ou **Hexamilion**, v. de la Chersonnèse de Thrace, fondée par Lysimaque, en 309 av. J. C.

Lysimaque, roi de Thrace, né à Pella (Macédoine), mort en 281 av. J. C., se distingua par sa force et son courage parmi les gardes du corps d'Alexandre. Dans une chasse, il combattit un lion énorme et le tua; de là la fable accréditée qui le représente enfermé avec un lion par l'ordre d'Alexandre qu'il aurait offensé. Après la mort du conquérant, il gouverna la Thrace, combattit les Odryses, prit part aux deux ligues contre Antigone et contribua à la victoire d'Ipsus, 301. Il s'était proclamé roi en 306. Il s'empara de l'Asie Mineure, depuis la mer Egée jusqu'au milieu de la Phrygie, amassa de grands trésors, fonda Lysimachie sur l'Hellespont, Nicée, restaura Smyrne, Ephèse, Ilion, combattit malheureusement les Gètes sur le Danube, et s'unit contre Démétrius à Ptolémée, à Séleucus et à Pyrrhus; il resta maître de la Macédoine, en 286, après avoir expulsé son allié, le roi d'Epire. Sa troisième femme, Arsinoé, fille du roi d'Egypte, secondée par Ptolémée Céraunus, son frère, le poussa à faire mourir Agathocle, fils d'un premier mariage. Lysandra, veuve de ce prince, se réfugia auprès du roi de Syrie, Séleucus, qui envahit les domaines de Lysimaque en Asie. Lysimaque fut vaincu et tué en Phrygie, près de Cyropédion; il avait de 70 à 80 ans. Sa mort amena la ruine du royaume de Thrace.

Lysippe, célèbre statuaire grec, né à Sicyone, florissait pendant le règne d'Alexandre. Il étudia surtout la nature, et se proposa de reproduire la beauté humaine, en l'idéalisant; ses statues semblaient animées. Il en composa, dit-on, 1,500; elles étaient peut-être toutes en bronze; aussi aucune n'est venue jusqu'à nous; mais des copies, des médailles nous permettent de juger son talent. Alexandre ordonna par un édit que le seul Apelle fît son portrait et le seul Lysippe sa statue; il représenta le héros à toutes les époques de sa vie; la plus célèbre de ces statues était celle d'*Alexandre avec une lance;* il fit aussi le groupe des officiers macédoniens tués au Granique. On cite, parmi ses œuvres les plus belles, des statues colossales de *Zeus*, d'*Hercule au repos*, d'*Hercule cédant au pouvoir de l'amour*, une série de statues représentant les *travaux d'Hercule* (l'*Hercule Farnèse* en est une copie), un *Baigneur* ou *un Athlète se frottant avec une étrille*, etc.

Lysis, philosophe grec de Tarente, disciple de Pythagore, est considéré comme l'auteur des *Vers dorés*.

Lystra, v. de Lycaonie, où saint Paul fut lapidé. Patrie de saint Timothée. Auj. *Latik*.

Lyttleton (George, lord), littérateur anglais, né à Hagley (Worcester), 1709-1773, membre du parlement en 1730, se distingua parmi les plus ardents adversaires de Walpole, s'attacha au prince de Galles, Frédéric, devint lord de la trésorerie, en 1744, et pendant quelque temps chancelier de l'Echiquier. Littérateur distingué, il a écrit des poésies, des *Lettres persanes*, une dissertation sur la *Conversion de saint Paul*, des *Dialogues des Morts*, et surtout une *Histoire de Henri II*, 1767, 3 vol. in-4°. Ses *Mélanges* ont été publiés après sa mort, 1 vol. in-4°.

M

Maad, ville de Hongrie, à 10 kil. O. de Tokay, dans le cercle de Zemplin. Vignobles; 6,000 hab.

Maanen (Cornelis-Félix **van**), né à La Haye (Hollande), en 1769, fut ministre de la justice sous Louis-Bonaparte. Rallié à la dynastie d'Orange, en 1814, il présida l'Assemblée des notables qui revisa la Constitution, et revint au ministère de la justice, 1815. Il seconda activement la politique de Guillaume Ier contre la langue et la nationalité belges. Après la révolution de 1830 qui détacha la Belgique des Pays-Bas, il perdit, puis recouvra ses fonctions qu'il conserva même après l'avénement de Guillaume II. Il mourut en 1843.

Maas, nom de la *Meuse* en allemand.

Maas (Arnoult **van Aart**), peintre et graveur hollandais du XVIIe siècle, né à Gouda, élève de Téniers, a représenté avec talent les fêtes villageoises des Pays-Bas.

Maas (Niklaas), peintre hollandais, né à Dort, 1632-1693, élève de Rembrandt, a surtout excellé dans les portraits.

Maas (Dirk), peintre hollandais, né à Harlem, 1656-1700, a représenté les combats, les chasses, et excellait dans l'étude des chevaux.

Maaseyck. V. Maeseyck.

Maasland, département du royaume de Hollande, créé en 1805 et réparti, en 1809, entre les départements français des Bouches-du-Rhin, Bouches-de-la-Meuse, et Deux-Nèthes. Le ch.-l. était *La Haye*. — Il est compris aujourd'hui dans la Hollande méridionale.

Maasluis, v. de la Hollande méridionale, sur un bras de la Meuse, à 15 kil. O. de Rotterdam; 4,500 hab. Pêche, toiles à voile, chantiers de construction.

Maastricht. V. Maestricht.

Mab, reine des fées et femme d'Obéron, selon quelques traditions, ou fée des songes, selon d'autres. On en a fait aussi la sage-femme des autres fées.

Mabillon (Jean), savant bénédictin, né en 1632, à Saint-Pierre-Mont, près de Reims, prononça ses vœux en 1654. Appelé à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, 1664, il y prépara et publia les *Acta Sanctorum ordinis S. Benedicti* (1668-1701, 9 vol. in-fol.). En même temps il fut chargé d'excursions bibliographiques dans les Flandres, 1671, en Lorraine, 1680, en Suisse et en Allemagne, 1682, enfin en Italie, 1685-1686. Il composa d'autres ouvrages, *de Re diplomatica*, 1681, traité qui créait une science nouvelle, *la Diplomatique; Musæum italicum*, 1687-1689, in-4°; *Traité des études monas-*

tiques, 1691, réfutation de certaines erreurs de l'abbé de Rancé; *Epistola de Cultu Sanctorum ignotorum*, 1698, in-4°, lettre qui lui valut les remerciements de Fléchier. Mabillon donnait encore ses soins à la composition des *Annales de l'ordre de Saint-Benoît*, 1703-1739, 6 vol. in-fol. Il mourut en 1707, avant d'avoir terminé ce monument de sa vie. — On peut citer encore 3 éditions des *Œuvres de Saint-Bernard*, *de Liturgia Gallicana*, 1685, etc., sans compter ses *Œuvres posthumes*, 3 vol. in-4°. 1724. On a publié, en 1847, la *Correspondance inédite de Mabillon et de Montfaucon sur l'Italie*.

Mablin (Giovanni-Baptista-Carlo-Maria-Pacifico **Mabellini** ou), helléniste, né à Savigliano (Piémont), 1774-1834, prêtre en 1797, professeur de théologie, bibliothécaire à Turin, vint s'établir à Paris, fut, à plusieurs reprises, professeur de langue grecque à l'École normale, et a surtout contribué à remettre l'étude du grec en honneur dans l'Université. Il a laissé quelques mémoires d'érudition ingénieuse.

Mably (Gabriel **Bonnot de**), publiciste, né à Grenoble en 1709, était frère utérin de Condillac. Placé au séminaire de Saint-Sulpice, il ne reçut que le sous-diaconat. Secrétaire du cardinal de Tencin, son oncle, alors ministre, il jeta les bases du traité que Voltaire porta à Frédéric, 1743. Brouillé avec son protecteur, il s'enfonça dans la retraite, et composa une foule d'ouvrages où une admiration aveugle pour l'antiquité lui dérobe la différence essentielle qui sépare les sociétés modernes, fondées sur le travail libre, des sociétés anciennes fondées sur l'esclavage. Il mourut en 1785. — On peut citer de lui : *Parallèle des Romains et des Français*, 1740. 2 vol. in-12; *Droit public de l'Europe depuis la paix de Westphalie*, 1748, 3 vol. in-12; *Observations sur les Grecs*, 1749, in-12; *Observations sur les Romains*, 1751; *Observations sur l'Histoire de France*, 1765, dont M. Guizot a donné une nouvelle édition (1823, 3 vol. in-8°); *Entretiens de Phocion*, 1763, et *de la Législation*, 1776, in-12 : ces deux ouvrages ont servi de point de départ aux fauteurs du communisme depuis Babeuf jusqu'à nos jours. Mably a encore donné : *du gouvernement de Pologne*, 1781; *de la Manière d'écrire l'histoire*, 1783; Vertot seul trouve grâce devant lui parmi les modernes; *Observations sur le gouvernement des Etats-Unis*, 1784, etc. Ses *Œuvres* ont été réunies en 15 vol. in-8°, 1794; en 12 vol. in-8° ou 24 vol. in-18, 1797. Ses *Œuvres posthumes* forment 3 vol. in-8° dans l'édition de 1797.

Mac. Ce mot, qui signifie *fils*, précède beaucoup de noms propres irlandais ou écossais.

Macabre (Danse). V. Danse macabre.

Mac-Adam (John **Loudon**), ingénieur, né à Kirkcudbright (Ecosse), en 1756, curateur des routes d'Ecosse, puis de Bristol, et mort en 1836. Il a inventé un système de routes qui porte son nom et est appliqué à Paris depuis 1849.

Macæ, peuple ancien, sur la côte E. de l'Arabie Heureuse, peut-être du côté de Mascate.

Macaire (Saint) *d'Egypte* ou *l'Ancien*, né vers 300 après J. C., se retira à 30 ans dans le désert de Libye, à Scété, fut exilé par Valens dans une île marécageuse, puis revint dans sa solitude où il mourut en 390. Fête, le 15 janvier. On lui a attribué 50 *Homélies* et 7 *Opuscules ascétiques*.

Macaire (Saint) *d'Alexandrie* ou *le Jeune*, contemporain du précédent, vécut dans le désert de Nitria, partagea l'exil de Macaire d'Egypte, et mourut en 394 ou en 404 Fête le 2 janvier. — On a sous son nom une *Règle* monastique, etc.

Macaire (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 kil. O. de la Réole (Gironde), sur la rive droite de la Garonne. Tonnellerie, vins. — Ancienne cité gallo-romaine sous le nom de *Ligena*, elle doit sa dénomination actuelle à un oratoire qui reçut les restes de saint Macaire; 2,165 hab.

Macaire (Saint-), bourg de l'arr. de Cholet (Maine-et-Loire). Bestiaux, fromages; 2,371 hab.

Macao, en chinois *Ngao-men*, v. de Chine, située dans une presqu'île à l'extrémité S. E. de l'île de Hiang-Chan, par 22°11′30″ lat. N. et 111° 5′ long. E., dans la province et la baie de Canton, à 130 kil. S. O. de cette dernière ville et à 65 kil. environ de Hong-Kong. La population est d'ordinaire de 35,000 individus, dont 25 à 30,000 Chinois et 5 à 6,000 Portugais. — Occupée définitivement par ces derniers, en 1563, moyennant le payement d'un tribut. Macao se divise en ville chinoise et ville européenne. Le port est franc depuis 1845 ; il est le siége d'un commerce de cabotage assez actif. Toutefois il est bien déchu depuis l'établissement des Anglais à Hong-Kong. Il y arrive chaque année 75,000 caisses d'opium valant 200 millions de francs.

Macarel (Louis-Antoine), jurisconsulte, né à Orléans, 1790-1851, fut avocat à la cour de cassation, professeur de droit administratif, conseiller d'Etat, etc. On a de lui : *Eléments de jurisprudence administrative; des Tribunaux administratifs; Cours de droit administratif; Recueil des arrêts du Conseil*, publication continuée après lui par divers auteurs; *de la Fortune publique en France et de son Administration*, 1840; 3 vol. seulement ont paru.

Macaroniques (Vers), poésie burlesque, dont l'inventeur est le moine Folengo, dit *Merlin Coccaie*. Elle consiste dans l'emploi des mots de la langue vulgaire auxquels on donne une terminaison latine; on l'a nommée ainsi par assimilation au mélange dû aux ingrédients qui entrent dans la préparation des macaronis.

Macartney (George, comte de), voyageur et diplomate anglais, né à Lissanoure (Irlande) en 1737. Après avoir été ministre plénipotentiaire en Russie, 1765-1767, secrétaire du vice-roi d'Irlande, 1768-1775, il devint gouverneur de quelques-unes des Antilles. Pris par d'Estaing à la Grenade, 1779, mais échangé par l'ordre de Louis XVI, il fut placé à la tête de la présidence de Madras (1781-1785), où il eut à lutter contre le roi de Mysore et Suffren. Le principal événement de sa vie devait être son voyage à la Chine (1793-1794) où le gouvernement anglais l'envoya négocier un traité de commerce. Il en rapporta, du moins, des documents utiles pour l'histoire naturelle. Après avoir encore gouverné la colonie du Cap, il mourut dans la retraite, 1806. — On a de lui : *Journal de l'ambassade en Chine*, 1807, 2 vol. in-4°.

Macassar ou **Mangkassar**, v. de l'île Célèbes qui donne son nom à un gouvernement hollandais, à un royaume indigène et à un détroit. La ville, située par 127° 28′ long. E., et 5° 9′ lat. S., sur une pointe de terre, se compose de la ville de *Vlaardingen*, bâtie en 1708, et du fort Rotterdam. Elle a une rade excellente et, depuis 1847, un port franc. La pop. est de 17,000 âmes. Le gouvernement dont elle est le ch.-l., comprend toutes les possessions hollandaises de Célèbes (360,000 hab.). — Le royaume de Goak ou de *Macassar*, au S.O. de Célèbes, a 65,000 hab. et 1,200 kil. carrés; il est vassal de la Hollande. — Le détroit de *Macassar*, à l'O. de Célèbes, sépare celle-ci de Bornéo.

Macaulay (Thomas **Babington**, lord), historien et critique anglais, né à Rothley-Temple (Leicester), en 1800, se fit connaître par de brillants essais poétiques à l'Université de Cambridge et par d'intéressants articles insérés dans la *Revue d'Edimbourg*. Porté au parlement par les whigs, 1830, il y soutint la réforme électorale, puis, en 1834, alla siéger au conseil suprême de Calcutta d'où il devait rapporter deux *Etudes* sur Clive et Warren Hastings. A son retour, 1837, il prit part aux luttes parlementaires; mais, abandonné par les électeurs d'Edimbourg, 1847, à cause d'un vote favorable au séminaire catholique de Maynooth, il consacra ses loisirs à composer une *Histoire d'Angleterre depuis l'avénement de Jacques II*; le succès des deux premiers volumes (1849) le fit rentrer en grâce auprès du collége électoral d'Edimbourg (1852). Deux autres volumes (1855) lui valurent l'honneur d'entrer dans la Chambre haute où la reine Victoria l'appela en 1857. Il n'avait pas terminé son grand ouvrage quand il mourut, 1859. — On a encore de lui : *Essais*, recueil des articles insérés dans la *Revue d'Edimbourg*, traduits en français par A. Pichot, 2 vol.; *Chants populaires de l'ancienne Rome*, 1842, inspiration née des recherches archéologiques de Niebuhr, etc. Les deux premiers volumes de l'*Histoire d'Angleterre* (sous Jacques II) ont été traduits par MM. de Peyronnet, 1853, et Montégut, 1854; et les suivants, qui comprennent le règne de Guillaume III, par M. A. Pichot, 1857, 4 vol. in-8°.

Macaulay-Graham (Catherine **Gambridge**), née en 1733 dans le comté de Kent, épousa le médecin Macaulay, 1760, puis un jeune homme du nom de Graham. Elle mourut en 1791 — On a d'elle : *Histoire d'Angleterre depuis l'avénement de Jacques Ier* (jusqu'en 1714); *Histoire d'Angleterre depuis la révolution* (jusqu'à 1742); *Remarques sur les Eléments de gouvernement par Hobbes*, etc. Dans tous ces livres elle manifeste des sentiments républicains.

Macbeth, thane de Glamms, tua le roi d'Ecosse Duncan Ier ou Donald VII (1040), et régna à sa place. Dix-sept ans après il fut renversé et tué par Malcolm, fils

de Duncan, qui lui succéda, 1057. Shakspeare, dans un drame que Ducis a imité, a tiré un admirable parti de la légende de Macbeth.

Mac Carthy (Nicolas **de**), prédicateur français, d'origine irlandaise, né, en 1769, à Dublin, était fils du bibliophile Justin de Mac Carthy, qui mourut à Toulouse en 1811. Ordonné prêtre à Chambéry, 1814, Nicolas de Mac Carthy eut, pendant la Restauration, une grande réputation, grâce à la force pénétrante de ses sermons, qu'il improvisa souvent, et n'écrivit jamais. Il mourut à Annecy, 1833. On a publié ses *Sermons*, qu'on avait recueillis, 3 vol. in-8°, 1834.

Mac Carthy (Jacques), géographe français, né à Cork, 1785-1835, fit les campagnes de l'Empire, s'occupa d'enseignement sous la Restauration, puis fut attaché au dépôt de la guerre. On a de lui : *Choix de voyages modernes*, 1822; *Dictionnaire de géographie*, 1844, 2 vol. in-8° (3e édition); *Traité de géographie*, 1833, etc.

Maccabée ou **Machabée**, de *machkab*, marteau (Mattathias), Juif de Modin, commença l'insurrection de la Judée, quand Antiochus Epiphane voulut lui imposer la religion hellénique, 167 av. J. C. — Il est la tige des *Asmonéens* (de Asamonée, grand père de Mattathias). Il avait 5 fils : Judas, Jonathas, Simon, Jean et Eléazar.

Maccabée (Judas), fils du précédent, lui succéda dans le commandement des Juifs révoltés contre la Syrie (167 av. J. C.). Vainqueur à Emmaüs, 165, et à Hébron, 164, il reprit et pacifia Jérusalem, 163. Il avait obtenu la paix d'Antiochus Eupator, quand Démétrius Soter, nouveau roi de Syrie, envoya contre lui Bacchide : Judas périt accablé par le nombre, 160.

Maccabée (Jonathas), frère du précédent, laissa d'abord Jérusalem aux Syriens. Reconnu grand prêtre des Juifs par Alexandre Bala, il se fortifia en soutenant Démétrius Nicator, puis Antiochus VI. Tryphon, tuteur du dernier, l'assassina en 144.

Maccabée (Simon), frère du précédent. Reconnu grand prêtre par Démétrius Nicator, il expulsa les Syriens de la citadelle de Jérusalem, repoussa Antiochus VII et fut assassiné par son gendre Ptolémée, gouverneur de Jéricho, 135 av. J. C.

Maccabées (Les **Sept**). On désigne ainsi sept frères, fils d'Eléazar, qu'Antiochus Epiphane voulut contraindre à adorer les idoles. Sur leur refus, ils périrent de divers supplices. Leur mère, Salmonée, subit le supplice après eux, 168 av. J. C.

Maccabées (Livres des). On en cite cinq, mais l'Eglise romaine n'en admet que deux comme canoniques. Le 1er, rédigé sous les Asmonéens, contient l'histoire des Juifs de 174 à 135 av. J. C.; le 2e donne le martyre des Sept Maccabées, etc. L'un et l'autre sont en grec.

Macchietti ou **Maglietti** (Girolamo), peintre de l'école florentine, né à Florence de 1535 à 1541, vivait encore en 1568. On trouve à Florence ses meilleurs ouvrages, tableaux d'église, portraits, etc.

Macclesfield, v. du Cheshire (Angleterre), sur le Bolin, à 54 kil. N. E. de Chester. Pop., 36,000 hab. — Vaste centre manufacturier, qui a 4,500 métiers à tisser la soie, des filatures de coton et des chapelleries. Dans les environs, exploitation de houille, d'ardoise et de chaux. Belle église de Saint-Michel.

Mac-Culloch (John), géologue anglais, né à Guernesey, 1773-1835, s'occupa d'abord de médecine, et, à partir de 1811, d'explorations minéralogiques en Ecosse. Il a entrepris sur ce pays des travaux qui n'ont pas été égalés. On cite de lui : *Description des îles occidentales d'Ecosse; Classification géologique des roches; les Hautes terres et les îles occidentales d'Ecosse; Système de géologie*, etc.

Mac-Culloch (John-Ramsay), économiste anglais, né à Wigton (Ecosse), en 1789. Il a été rédacteur de la *Revue d'Edimbourg*, professeur à l'université de Londres, et, depuis 1838, contrôleur à la papeterie royale. Il était associé de l'Institut de France. Il est mort en 1864. — On a traduit dans plusieurs langues ses deux *Dictionnaires de commerce* et de *géographie*. Il a aussi donné : *Principes d'économie politique*, 1825; *des Circonstances qui influent sur le taux des salaires; Statistique de l'Empire britannique; Littérature économique*, etc.

Macdonald, nom d'un clan écossais, qui fut massacré en 1692, pour avoir soutenu la cause de Jacques II.

Macdonald (Etienne-Jacques-Joseph-Alexandre), maréchal de France, né en 1765, à Sancerre (Cher), d'une noble famille écossaise, dont un membre aida Charles-Edouard dans son entreprise de 1745. Sous-lieutenant du régiment irlandais de Dillon, 1784, il devint général de brigade en 1795, et de division, 1796, dans l'armée du Rhin. Nommé gouverneur de Rome, 1798, il battit Mack à Otricoli, envahit le royaume de Naples avec Championnet, à qui il succéda dans le commandement en chef, 1799. Obligé d'abandonner la république parthénopéenne, après les revers de Schérer, il traversa toute la péninsule jusqu'à la Trébie, où, après une bataille acharnée de trois jours, il échappa à Souwarov, et parvint à rejoindre Moreau. Partisan de Bonaparte au 18 brumaire, il reçut, en récompense, le commandement de l'armée de réserve qui eut à franchir le Splügen au milieu de fatigues inouïes, 1800. Son amitié pour Moreau lui attira, 1804, une disgrâce de cinq ans; rappelé, 1809, pour servir de guide à Eugène de Beauharnais, il contribua à la jonction de l'armée d'Italie et de la grande armée, et conquit, à Wagram, le bâton de maréchal et le titre de *duc de Tarente*, 1809. Après avoir remplacé Augereau en Espagne, 1810-1811, il commanda, en 1812, le 10e corps d'armée qui s'arrêta devant Riga, et, en 1813, le 13e corps que Blücher surprit à la Katzbach (29 avril). Il se distingua encore à Leipzig et dans la campagne de France. Rallié, le dernier des maréchaux, à la Restauration, il servit, pendant les Cent-Jours, comme simple garde national. En 1815, il fut chargé de licencier l'armée de la Loire; pair de France, il devint, en 1816, grand chancelier de la Légion d'honneur. Démissionnaire en 1831, il mourut en 1840.

Macedo (François **de**), né à Coimbre en 1596, jésuite, puis cordelier, défendit à Paris les droits du duc de Bragance au trône de Portugal après la révolution de 1640; soutint à Rome, puis à Venise, des thèses *de omni re scibili;* et, depuis 1667, professa à Padoue, où il mourut en 1681. — Le P. Macedo a publié, sous le prénom de *François de Saint-Augustin*, la plupart de ses ouvrages : en 1675, il avait déjà composé 145 panégyriques ou discours, 150,000 vers, et, de plus, des consultations sur le droit, la théologie, etc. On cite : *Propugnaculum lusitano-gallicum*, 1647, apologie des maisons de Bourbon et de Bragance, en réponse à J.-J. Chifflet; *Schema Congregationis S. Officii Romani*, 1676, etc.

Macédoine. On a entendu par ce nom : I. un Etat de l'Europe ancienne, situé au N. E. de la Grèce, borné au N. par les monts Scardus et Orbelus, à l'O. par le mont Pindus, au S. par les monts Cambuniens et Olympe et par la mer Egée, et à l'E. par le fleuve Strymon. Au S. E. elle était terminée par la péninsule de Chalcidique (v. ce nom), qui était comprise entre les golfes Thermaïque et Strymonique. Elle était arrosée par l'Haliacmon, par l'Axius, grossi de l'Erigon et de l'Eordaïque, enfin par le Strymon, avec son affluent le Pontus. Divisée en un grand nombre de cantons, elle renfermait : 1° l'Emathie, qui possédait la capitale *Edesse* ou *Æges*, que remplaça *Pella;* 2° au N., la Péonie ou Pélagonie; 3° à l'E., la Mygdonie, à laquelle on rattachait l'Amphaxitide, l'Anthémonte et une portion de la Bisaltie et de la Crestonie; 4° au S. O., la Lyncestide, l'Eordée, l'Orestide, la Piérie, etc.; 5° au S. E., la Chalcidique. — II. Au IVe siècle de l'ère chrétienne, un diocèse de l'empire d'Orient comprenant six provinces : 1° Macédoine propre, *chef-lieu* Thessalonique; 2° et 3° la nouvelle et l'ancienne Epire, 4° la Thessalie; 5° l'Achaïe; 6° la Crète.

Macédoine. *Histoire*. Selon les traditions grecques, la Macédoine devrait son nom au *Macednes*, tribu pélasgique qui s'établit dans l'Emathie, sur les bords de l'Haliacmon, au XIVe siècle av. J. C. Le véritable fondateur du royaume serait pourtant l'Héraclide Caranus, venu d'Argos, qui lui donna Edesse pour capitale, 799. Agrandie sous les successeurs de ce prince, la Macédoine commença à jouer un rôle, sous Alexandre Ier, pendant la guerre médique; sous Archélaüs elle jeta un grand éclat. Troublée ensuite par des discordes intestines que n'étouffa point l'intervention de Thèbes et de Pélopidas, elle se releva avec Philippe II, qui fit des conquêtes sur les Illyriens, les Thraces et les Grecs (359-336), et prépara la ruine de l'empire des Perses accomplie par Alexandre III, le Grand (336-323). La mort de ce dernier la livra, pour cinquante années (323-273), à des usurpations sans nombre : Philippe Arrhidée et Alexandre Aigus furent dépouillés par Cassandre, fils d'Antipater, et après Cassandre, se succédèrent, à de courts intervalles, Démétrius Poliorcète, Pyrrhus d'Epire, Lysimaque de Thrace, Séleucus Nicator, Ptolémée Céraunus, et d'autres encore, jusqu'au moment où Antigone Gonatas installa définitivement sa famille, 273. Bientôt

la Macédoine eut à redouter la domination romaine : vaincue à Cynoscéphales sous Philippe III (ou V), 197, accablée par la défaite de Persée à Pydna, 168, elle fut réduite en province après la révolte d'Andriscus, 148. Comprise dans le diocèse de Macédoine (*voir ci-dessus*) au IVe siècle, elle fut, au VIIe, un des *thèmes* de l'empire d'Orient ; Stobi était la capitale. Envahie à plusieurs reprises par les barbares, la Macédoine, après la quatrième croisade, 1204, devint, sous le nom de royaume de Thessalonique, la part de Boniface, marquis de Montferrat. Revenue aux empereurs grecs, elle fut enfin conquise, au XIVe siècle, par les Turcs ottomans. Elle forme aujourd'hui les trois gouvern. d'*Uskioup*, de *Monastir* et de *Salonique*.

ROIS DE MACÉDOINE D'APRÈS EUSÈBE ET LE SYNCELLE.

Caranus, entre 799 et 791,	
Cienos,	
Thurimas,	
Perdiccas Ier,	
Argée,	
Philippe Ier,	
Ærope,	
Alcétas,	
Amyntas Ier, vers	540
Alexandre Ier, vers	500
Perdiccas II, vers	454
Archelaüs, depuis	413
Orestes et Ærope	394
Pausanias	394
Amyntas II	393
Alexandre II	369
Ptolémée Alorite	367
Perdiccas III	364
Philippe II	359
Alexandre III, le Grand	336
Philippe (III) Arrhidée / Alexandre Aigus	323
Cassandre	311
Philippe (IV)	296
Démétrius Poliorcète	294
Pyrrhus	287
Lysimaque	286
Séleucus Nicator	282
Ptolémée Céraunus	280
Méléagre, Antipater, Sosthènes	278
Antigone Gonatas	278
Pyrrhus (de nouveau)	274
Antigone Gonatas (de nouveau)	273
Démétrius II	242
Antigone Doson	232
Philippe III (ou V)	220
Persée	179-168
Andriscus	152-148

Macedonius, diacre ou prêtre de Constantinople, fut élu patriarche, 341 ou 342, par les ariens, en opposition à Paul, qui était orthodoxe. Déposé en 348 rétabli en 350, il fut, à la fin, abandonné par l'empereur Constance, et déposé définitivement par les ariens purs ou *Acaciens* en 360. Son nom a désigné : 1° les demi-ariens, qui admettaient que le Fils est d'une substance *semblable* à celle du Père; 2° les *Pneumatomaques*, qui niaient la divinité du Saint-Esprit.

Macella, petite ville fortifiée de la Sicile ancienne, au S. O. de Ségeste.

Macer (ÆMILIUS), poëte latin, né à Vérone vers 70, et mort en 16 av. J. C., avait écrit en vers sur les plantes médicinales, les serpents, etc. Il ne reste rien de lui. — On a publié, sous son nom, un livre *de Herbarum virtutibus*, dû à un poëte du moyen âge.

Macerata, ch.-l. de la province de son nom (Italie), à 176 kil. N. E. de Rome, sur le sommet d'une montagne. Evêché. Université. Beau théâtre, etc. Sous Napoléon Ier, elle était le chef-lieu du département du Musone, et, avant 1860, celui d'une délégation des Etats de l'Eglise; 18,000 hab. — La province de Macerata, riveraine de l'Adriatique, a 2,737 kil. carrés et 25[illegible],0[illegible]0 hab.

Macfarlane (ROBERT), publiciste, né en Ecosse, 1734-1804, écrivit dans le *Morning-Chronicle* pour l'opposition, tenta une traduction en vers latins de *Temora*, 1769 (V. Macpherson), et, entre autres ouvrages, publia un *Essai sur l'authenticité d'Ossian et de ses poëmes*, etc.

Mac-Grégor (JOHN), économiste anglais, né à Stornoway, dans le comté de Ross, en 1797, résida longtemps au Canada. Il en rapporta son livre : *l'Amérique anglaise*, 1832. Chargé de missions commerciales sur le continent, puis secrétaire du bureau de commerce, 1840-1847, il contribua au triomphe des réformes économiques réclamées par Cobden, etc. Il a encore donné : *Progrès de l'Amérique depuis sa découverte*, ouvrage plein de renseignements; *Statistique commerciale*, etc. Ruiné par de malheureuses spéculations, après avoir siégé au parlement, il mourut à Boulogne, 1857.

Machabée. V. MACCABÉE.

Machado (Barbosa-). V. BARBOSA.

Machanidas, tyran de Sparte, 210 ans av. J. C., fut vaincu et tué près de Mantinée par Philopœmen, 206.

Machaon, fils d'Esculape, apprit la médecine du centaure Chiron, alla au siége de Troie, où il donna ses soins à Ménélas et à Philoctète. Au retour de cette expédition, il s'établit dans la Messénie, où il périt dans la suite. On associe à son nom celui de son frère *Podalire*, qui, après la prise de Troie, fut jeté par une tempête sur la côte de Carie. L'un et l'autre furent déifiés.

Macharès, fils de Mithridate (V. ce dernier nom).

Machault d'Arnouville (JEAN-BAPTISTE **de**), homme d'Etat, né en 1701, était, depuis 1743, intendant du Hainaut, quand Louis XV le nomma contrôleur général des finances, 1745. Obligé d'accroître les impôts pour subvenir aux dépenses de la guerre de la succession d'Autriche, il fit rendre l'édit de *main-morte*, qui défendait au clergé de posséder aucun fonds sans autorisation légale, 1747. Il établit une *caisse d'amortissement* destinée à rembourser la dette publique, et alimentée par une taxe du *vingtième* portant sur tous les biens, 1749. En 1753, il autorisa la circulation des grains dans tout le royaume. Contrarié dans ses plans financiers, il échangea son portefeuille contre celui de la marine, 1754, tout en gardant les sceaux, qu'il avait reçus après d'Aguesseau, 1750. Machault, dans son nouveau poste, avait réussi à soutenir les premiers chocs de la guerre de Sept Ans, quand, après l'attentat de Damiens, Mme de Pompadour le fit renvoyer, 1757. Retiré dans sa terre d'Arnouville, il y vécut jusqu'à la Révolution. Arrêté à Rouen, 1794, il fut transféré à Paris, dans la prison des Madelonnettes, où il mourut, 1794.

Machault, ch.-l. de canton de l'arr. et à 18 kil. S. O. de Vouziers (Ardennes); 686 hab.

Machecoul, ch.-l. de canton de l'arr. et à 38 kil. S. O. de Nantes (Loire-Inférieure), sur le Falleron. Ce bourg dépendait des seigneurs de Retz. En 1793, il fut le théâtre de violents combats entre les républicains et les Vendéens; 3,756 hab.

Machiavel (NICOLAS), homme d'Etat et publiciste italien, né à Florence en 1469, fut, pendant 14 ans, secrétaire de la république florentine, 1498-1512; dans cet intervalle, il représenta sa patrie dans 23 légations, soit auprès des Etats italiens, soit auprès de Louis XII, (1500-1504, 1510, 1511). Il fut aussi député auprès de César Borgia, 1502-1503. Privé de sa charge après le rétablissement des Médicis, 1512, il fut impliqué dans un complot et mis à la torture. Contraint par la pauvreté de vivre à la campagne, il chercha un aliment à son activité dans la culture des lettres. Il y écrivit son *Traité du Prince*, 1514, et ses *Discours sur Tite Live*, 1516 : le principe qui domine dans ses ouvrages est la subordination des moyens à la fin que l'on veut atteindre. Nourri de l'antiquité, et subjugué par la politique immorale et cauteleuse de son temps, Machiavel croit que l'Etat est tout, et que l'individu, au besoin, doit sacrifier fortune, vie, honnêteté même, à la grandeur de l'Etat. On a flétri du nom de *machiavélisme* cette manière de voir si soucieuse du but, si peu scrupuleuse sur les moyens. Réconcilié avec les Médicis, Machiavel traça, en huit livres, la première partie d'une *Histoire de Florence*, que son ami Guichardin devait continuer, 1525. Deux ans après, il relevait les fortifications de Rome, menacée par Bourbon, puis, apprenant la chute des Médicis, il revenait à Florence, mais pour y mourir, 1527. — On a encore de lui : *Traité de l'Art de la guerre*, 1521; *la Mandragore*, la meilleure des comédies italiennes, composée vers 1504, etc. — Frédéric II, roi de Prusse, a publié un *Anti-Machiavel*, pour réfuter les doctrines du *Prince*. — Les principales éditions sont : celle de 1550, longtemps et souvent reproduite; celle de Le Monnier, Florence, 1843-52; on a traduit plusieurs fois en français les œuvres de Machiavel; la plus complète de ces traductions est celle de Périès, 12 vol. in-8°, 1823-1826.

Mâchicoulis ou **Mâchecoulis,** balcons munis d'un parapet, servant de fortifications. On pouvait lancer des projectiles par les vides laissés entre les mâchicoulis.

Machine (La), commune de 3,456 hab., à 8 kil. N. de Decize et 30 kil. S. E. de Nevers (Nièvre). Extraction annuelle de 1,130,000 hectolitres de houille.

Maciéjovice, village de Pologne, à 60 kil. S. O. de Siedlec, où Kosciuszko fut vaincu par les Russes, le 10 octobre 1794.

Macine, historien arabe. V. ELMACINE.

Mack de Leiberich (CHARLES), général autrichien, né à Neusslingen (Franconie), en 1752, fut d'abord simple soldat. Chef d'état-major du prince de Saxe-Cobourg dans les Pays-Bas, 1792-93, il devint généralissime des Napolitains en 1798 : il prit, puis perdit Rome ; battu par Macdonald à Otricoli, troublé par l'indiscipline de ses soldats, il se rendit à Championnet qui l'envoya en France. Il s'échappa sous le Consulat, bien que libre sur parole. Dans la campagne de 1805, il commandait l'armée qui envahit la Bavière : enveloppé dans Ulm par Napoléon, il se rendit avec 28,000 hommes. Condamné à mort en Autriche, il ne fut que dégradé et enfermé pendant un an au Spielberg. Il mourut en 1828.

Mackau (ANGE-RENÉ-ARMAND, baron DE), amiral, né à Paris, d'une famille irlandaise, 1788. Il s'embarqua, en 1805, sur le vaisseau *le Vétéran*, commandé par Jérôme Bonaparte, son ancien camarade d'études : il était alors novice-matelot. Enseigne provisoire, en 1811, sur le brick *l'Abeille*, il s'empara, après un combat opiniâtre, du brick anglais *Alacrity*, d'une force supérieure. Sous la Restauration, il s'occupa de travaux hydrographiques dans la Méditerranée, l'Atlantique et les parages de Madagascar, 1816-1818 ; visita le Sénégal, 1819, les côtes de l'Amérique méridionale, et, en 1825, fit accepter par Haïti l'ordonnance qui reconnaissait l'indépendance de cette île, moyennant 150 millions d'indemnité à payer aux anciens colons ; il fut alors promu contre-amiral. Sous le gouvernement de Juillet, il bloqua les ports de Hollande, 1832, obtint de la Nouvelle-Grenade une réparation pour une insulte faite au consul français de Carthagène, 1833-35, et administra la Martinique, 1836-1837. Nommé vice-amiral, 1837, il fit une apparition dans les eaux de la Plata avec 43 bâtiments de guerre, 1840-1841, et tint le portefeuille de la marine pendant 4 ans, 1843-1847. Promu amiral en 1847, il mourut en 1855.

Mackeldey (FERDINAND), jurisconsulte allemand, 1784-1834, professa à Marbourg et à Bonn. Il a laissé : *Manuel du droit romain*, traduit dans plusieurs langues ; *Théorie du droit de succession*, d'après le Code Napoléon, etc.

Mackenzie (Sir GEORGE), jurisconsulte écossais, né à Dundee en 1636, se distingua, en 1661, par un plaidoyer en faveur du marquis d'Argyle. Nommé avocat du roi, 1674, il s'attira la haine des covenantaires en soutenant la doctrine de l'obéissance passive. Retiré de la vie politique après la révolution de 1688, il mourut en 1691. — On a de lui : *Aretino*, roman, *Essais de morale*, recueil de divers écrits ; *Idea eloquentiæ forensis hodiernæ*, 1681 ; *Discours sur les lois et coutumes d'Écosse*, etc. Ses œuvres forment 2 vol. in-fol., 1716.

Mackenzie (Sir GEORGE), biographe et médecin écossais, du XVIIIe siècle. On a de lui : *Vies et caractères des principaux écrivains écossais*, Edimbourg, 1708-1722, 3 vol. in-fol.

Mackenzie (HENRY), romancier écossais, né à Edimbourg, 1745-1831, fut attorney général, puis collecteur de taxes dans son pays. Il a donné des romans d'une grande pureté morale, *l'Homme sensible*, 1771, *l'Homme du monde*, 1773, etc., et collaboré à deux journaux littéraires, *le Miroir* et *le Flaneur*. — Ses œuvres ont été traduites en français par Bonnet, 5 vol. in-12, 1825.

Mackenzie (ALEXANDRE), voyageur écossais, né à Inverness, 1755-1820. Employé par des négociants en pelleteries à l'O. de la baie d'Hudson, il découvrit en 1789, un fleuve auquel il donna son nom. Plus tard il arriva à l'Océan Pacifique, en partant toujours du fort Chipperway, 1792-1793. Castéra a traduit en français les *Voyages de Mackenzie dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale*, 3 vol. in-8°, 1802.

Mackenzie, fleuve de l'Amérique du Nord (Nouvelle-Bretagne). Formé de plusieurs cours d'eau, surtout de l'*Athabasca*, qui vient des monts Rocheux, il prend le nom de *rivière de l'Esclave*, traverse le lac de ce nom, et s'appelle alors Mackenzie. Il reçoit la *rivière Dease* et la *rivière de l'Ours*. Il a 3,200 kil. de cours, et est gelé pendant 9 mois de l'année.

Mackintosh (JAMES), orateur et littérateur anglais, né à Aldourie (Inverness), en 1765, pratiqua d'abord la médecine. Le succès de ses *Vindiciæ gallicanæ*, livre où il réfutait les accusations de Burke contre la révolution française, 1791, le détermina à entrer au barreau, 1795. Il défendit l'émigré Peltier, auteur d'un libelle contre Bonaparte, 1802. Juge à Bombay, 1804-1811, puis membre du parlement, 1812-1832, il devint l'un des chefs des whigs. Il mourut en 1832. — On a de lui : *Histoire d'Angleterre* jusqu'en 1572, et *Histoire de la philosophie morale*, traduites en français. Il a aussi donné une *Vie de Thomas Morus*, avec *l'Histoire de la révolution de 1688* ; un *Essai sur les progrès de la philosophie morale*, traduit par Poret, 1836.

Macklin (CHARLES), auteur comique et acteur anglais, né en Irlande, 1690, excellait à jouer le rôle de Shylock. Retiré en 1788, il mourut, en 1797, à l'âge de 107 ans. Ses *Mémoires*, rédigés par Kirkman, 1799, ont été traduits en français par Defauconpret. Il avait écrit plusieurs comédies.

Mac-Laurin (COLIN), mathématicien écossais, né à Kilmoddan, 1698-1746, professa à Aberdeen, puis à l'université d'Edimbourg. — Il a donné : *Traité des fluxions ; Traité d'algèbre ; Exposition des découvertes philosophiques de Newton* : ces trois ouvrages ont été traduits en français ; dans le premier est la *série* qui porte son nom. On a encore de lui : *Geometria organica*, 1719. Mac-Laurin a partagé avec Euler et D. Bernouilli le prix proposé, en 1740, par l'Académie des sciences de Paris sur la théorie du flux et du reflux de la mer.

Maclou ou **Malo** (Saint), né dans le pays de Galles, fut ermite près d'Aleth (Bretagne), et, en 541, évêque de cette ville. Il mourut vers 565, dans une solitude aux environs de Saintes. Fête, le 15 novembre.

Mâcon, *Matisco Æduorum*, ch.-l. de Saône-et-Loire, à 399 kil. S. E. de Paris (441 kil. par le chemin de fer de la Méditerranée), par 46° 18′ 24″ lat. N. et 2° 29′ 55″ long. E., sur la rive droite de la Saône. Pop., 17,453 hab. Evêché. Commerce de grains, vins renommés, merrains, etc. Tonnellerie, teintureries, tuileries, toiles à voiles, fonderie de cuivre, horlogerie, etc. — Mâcon a de belles promenades, des quais larges, un pont de 12 arches, du XIIe siècle, etc. — Cette ville est d'origine gauloise ; elle eut un évêché dès le Ve siècle. Elle fut ravagée plusieurs fois, notamment en 1567, par les protestants. Patrie de Lamartine.

Mâconnais, anc. pays de France, situé dans le bassin de la Saône (Bourgogne), entre le Chalonnais au N. et le Lyonnais au S., la Bresse à l'E. et le Charolais à l'O. V. principales : *Mâcon*, capit., Tournus, Cluny, etc. Comté héréditaire au Xe siècle, il fut acheté par saint Louis à Robert de Dreux, 1239, cédé par Charles VII à Philippe le Bon, 1435, et repris par Louis XI. Il est compris aujourd'hui dans le département de Saône-et-Loire.

Maçons (Francs-). V. FRANCS-MAÇONS.

Macot, commune de 1,200 hab., à 16 kil. N. E. de Moutiers (Savoie), près de l'Isère. Mines de plomb très-riches.

Macouba (La), ville de la Martinique, sur la côte N., à 20 kil. N. de Saint-Pierre. Tabac renommé ; 2,300 habit.

Macpherson (JACQUES), littérateur écossais, né à Ruthven (Inverness), en 1738. Après avoir fait ses études dans un collége d'Aberdeen, il devint maître d'école, et publia, en 1758, un poëme intitulé *Highlander*, et, en 1760, des *Fragments de poésies anciennes recueillies dans les hautes terres d'Écosse*. On le chargea alors de visiter les montagnes ; il en rapporta deux poëmes, *Fingal*, 1762, et *Temora*, 1763 ; il les attribua à un barde du IIIe siècle, Ossian. Macpherson, grâce à cette publication, acquit à la fois fortune et réputation. Il obtint de hautes fonctions dans les Indes occidentales, 1764-1766, et, à son retour, trouva des lecteurs pour son introduction à l'*Histoire de la Grande-Bretagne et d'Irlande*, 1771 ; pour son *Histoire de l'Angleterre depuis la Restauration jusqu'à l'avénement de la dynastie de Hanovre*, 1775, bien que celle-ci, écrite à un point de vue jacobite, eût soulevé les réclamations des whigs. Il répondit à ces derniers par deux volumes de *Pièces justificatives*. Sa traduction de l'*Iliade*, 1773, dans une prose emphatique, avait provoqué des critiques bien autrement violentes. Après avoir soutenu le ministère North dans sa lutte contre les colonies américaines, il siégea dix ans au parlement, 1780-1790, et mourut en 1796. — Les pré-

tendus poëmes d'Ossian édités par lui ne sont, en réalité, qu'une habile mosaïque où il a fondu des traits empruntés à la Bible et aux littératures classiques, avec les ballades celtiques ou gaëliques qui chantent les héros ossianiques. Toutefois la question de leur authenticité a longtemps divisé les critiques anglais. La meilleure traduction française est celle de M. Aug. Lacaussade, 1842, in-12.

Macquarie, golfe de la Tasmanie, sur la côte O. — Ile au S. de la Nouvelle-Zélande, découverte en 1811. Elle est escarpée et stérile. — Fleuve de la Nouvelle-Galles du Sud (Australie), venant des montagnes Bleues et se perdant dans des marais ; cours de 1.100 kil. (?).

Macquart (Louis-Charles-Henri), médecin, né à Reims, 1745-1808, fit, aux frais du gouvernement, un voyage minéralogique dans le nord de l'Europe. On lui doit : *Manuel sur les propriétés de l'eau ; Mémoires sur plusieurs points de minéralogie ; Nouveau dictionnaire de santé*, etc.

Macquer (Pierre-Joseph), chimiste, né à Paris, 1718-1784, dirigea, sous Louis XV, les travaux de la manufacture de Sèvres. On a de lui : *Eléments de chimie théorique et pratique; Dictionnaire de chimie* (tous traduits en allemand) ; *Art de la teinture en soie*, avec Baumé. Il a travaillé au *Journal des savants*.

Macquer (Philippe), frère du précédent, né à Paris, 1720-1770, a donné: *Abrégé chronologique de l'histoire ecclésiastique*, — de *l'Histoire d'Espagne et de Portugal*, etc. On a loué l'exactitude et la clarté de ces ouvrages.

Macra, rivière d'Italie, formait la limite de la Cisalpine et de l'Etrurie. Aujourd'hui la *Magra*.

Macrien (Marcus Fulvius Macrianus), l'un des Trente Tyrans, était en Syrie au moment où Valérien fut pris par les Perses, 260. Proclamé empereur, avec ses deux fils, Macrien et Quietus, il se dirigea sur Rome. Battu en Illyrie par Domitien, lieutenant d'Aureolus, il se fit tuer par des Pannoniens restés fidèles. Son fils, Macrien, périt avec lui, 262. Quietus fut tué en Orient par Odenath.

Macrin (Marcus Opilius Macrinus), empereur romain, né à Césarée (Mauritanie), en 164. Devenu préfet du prétoire par l'appui de Plautien, il assassina, dit-on, Caracalla, et deux jours après fut proclamé empereur (avril 217). Une paix déshonorante avec les Parthes et la mollesse de sa vie lui ayant aliéné les soldats, Julia Mœsa lui opposa son petit-fils Héliogabale. Battu près d'Antioche, Macrin fut tué dans sa fuite avec son fils Diadumène (juin 218).

Macrobe (Aurelius Theodosius), grammairien latin, contemporain d'Honorius et de Théodose le Jeune, fut peut-être, vers l'an 422, *præfectus sacri cubiculi*. Il paraît avoir composé, pour l'instruction de son fils Eustathe, les ouvrages suivants : les *Saturnales*, en sept livres, qui traitent des matières les plus diverses, mais surtout de rhétorique et de grammaire, sous forme de dialogue ; le *Commentaire sur le songe de Scipion*, en deux livres, est un abrégé des connaissances que l'on avait alors sur le ciel et sur la terre. Enfin il avait écrit un ouvrage *de Differentiis et societatibus græci latinique verbi :* on en a un abrégé dû à un nommé Jean. — L'édition la plus estimée des œuvres de Macrobe est celle de Leyde, 1670, in-8°. Il a été traduit en français par Ch. de Rosoy, 1826, et dans la *Bibliothèque* de Panckoucke, 1845.

Macrobiens (*qui ont une vie longue*), peuple de l'Afrique intérieure ; au dire des anciens, ils vivaient 1,000 ans.

Macron (Nævius Sertorius) arrêta, sur l'ordre de Tibère, Séjan, à qui il succéda comme préfet du prétoire (31 après J. C.). Plus tard il fit étouffer Tibère lui-même sous un amas de couvertures, 37. Il fut mis à mort l'année suivante, par ordre de Caligula.

Macroom, v. du comté de Cork (Munster), en Irlande, sur la Sullane, affluent de la Lee, à 34 kil. O. de Cork; 4,800 hab. Ancien château anglo-normand.

Macta (La), riv. de la province d'Oran (Algérie), formée de l'Habrah et du Sig, et tributaire du golfe d'Arzew. Défaite du général Trézel par Abd-el-Kader, en 1835.

Madagascar, île d'Afrique dans l'océan Indien, entre 41° 20′ et 48° 50′ long. E., et entre 12° 12′ et 25° 45′ lat. S. Elle est séparée du continent africain par le canal de Mozambique. Longue d'environ 1,400 kil. et large de 480, elle est traversée du S. S. O. au N. N. E. par une chaîne de montagnes de laquelle descendent le Manambaho, l'Ikoupa, le Mankourou, le Manangourou, etc. Au centre est le plateau d'Ankova. Les côtes, à l'E., forment des lagunes insalubres; plusieurs baies, Diégo-Suarez, Antongil, Bombetok, sont des positions maritimes importantes. La situation de Madagascar au S. E. de l'Afrique et les gradations du terrain y permettent la culture de tous les végétaux propres aux zones chaudes et tempérées : le ravenala, le sagoutier, le caféier, le cotonnier, l'ébène, la vigne, la canne à sucre, etc., y croissent. On y récolte encore du gingembre, du poivre, du tabac, du riz, des ignames. Le commerce des bœufs est considérable. Une espèce particulière de baleine fréquente les parages qui sont très-poissonneux. Les montagnes recèlent de l'étain, du plomb et du fer. Il y a aussi du sel gemme et des eaux thermales. La population, qui est de 4 à 5 millions d'habitants, se compose des *Malgaches* qui paraissent indigènes, à l'E.; des *Sakalaves*, à l'O., et des *Hovas* dans les plateaux du centre : les derniers forment la race dominante. Sur la côte orientale on trouve les anciens établissements français de Tintingue, Foulpointe, Tamatave et Fort-Dauphin; sur la côte occidentale sont les baies Tolia et Saint-Augustin; au N. est le magnifique port de Diégo-Suarez. Dans le centre est la capitale des Hovas, *Tananarivou*, que l'on considère comme le chef-lieu de l'île entière. — Visitée par les Arabes longtemps avant Mahomet, Madagascar n'a été nettement indiquée que par Marco Polo, et découverte que par le Portugais Lorenzo d'Alméida, qui l'appela île Saint-Laurent. Nommée île Dauphine par les Français, qui bâtirent, sous le règne de Henri IV, le Fort-Dauphin, elle a été vainement, et à diverses reprises, colonisée par eux, en 1642, sous le ministère de Richelieu, puis au XVIIIe siècle, et en dernier lieu sous la Restauration. Ces insuccès sont dus à l'insalubrité du climat, à l'hostilité des Hovas, et à la jalousie des Anglais, qui se firent les auxiliaires du roi Radama Ier, au commencement du XIXe siècle. La reine Ranavalo (1828-1861) expulsa tous les Européens, que rappela son successeur Radama II. L'assassinat de ce dernier, 1863, que sa femme Rasohaery remplaça, à la tête des Hovas, a rendu aux Anglais tout leur ascendant.

Madaï, fils de Japhet, et père des Mèdes.

Madaïn (El-), v. d'Irak-Arabi (Turquie d'Asie), à 35 kil. S. E. de Bagdad. Autrefois *Ctésiphon*.

Madame, titre porté, depuis le XVIIe siècle, par la femme de *Monsieur*, frère puîné du roi. On cite surtout Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans. — Les filles du roi s'appelaient aussi *Madame, Mesdames.*

Madame, îlot fortifié à l'embouchure de la Charente, à 12 kil. N. de Marennes (Charente-Inférieure).

Madapollam, v. de la présidence de Madras (Hindoustan), dans l'ancienne province des Circars du N., à 50 kil. N. E. de Masulipatam. — Tissus de coton qui portent son nom.

Madaure, *Madaurus*, anc. v. de l'Afrique propre, sur le Bagradas. Patrie d'Apulée.

Maddalena, île d'Italie, au N. E. de la Sardaigne, a 54 kil. carrés et 1,800 hab. Port fortifié vaste et sûr.

Maddaloni, *Suessula* (?), ville de l'ancien royaume de Naples (Italie), à 5 kil. de Caserte, dans l'ancienne Terre de Labour. Aux environs bel aqueduc; 10,000 hab.

Madécasses, habitants de Madagascar.

Madeira (rivière du bois), rivière de l'Amérique du S., formée du Béni et du Guaporé, grossi du Mamoré (Bolivie). Elle entre ensuite dans le Brésil, où elle se jette dans l'Amazone, après avoir reçu le Guapey, la Sara, la Jamara, la Jeuparana, l'Axia et la Capana. Cours de 1,500 kil. Son lit est, dans sa partie supérieure, encombré de rapides et de chutes; c'est cependant la principale communication commerciale de la Bolivie et de la province de Mato-Grosso.

Madeleine (Sainte **Marie**-), *Maria Magdalena*, née à Magdala ou Magdalum, ville de Galilée près du lac de Genesareth. Délivrée de sept démons par Jésus-Christ, elle s'attacha à lui. On la retrouve au pied de la croix, puis au tombeau du Sauveur. Le Christ se montra d'abord à Madeleine après sa résurrection. Selon certains auteurs grecs, elle mourut en 90 à Ephèse, où elle aurait accompagné la sainte Vierge et saint Jean. Une tradition provençale du moyen âge rapporte que Madeleine aurait fini sa vie dans la pénitence à la Sainte-Baume. Fête, le 22 juillet.

Madeleine de Pazzi (Sainte), née en 1566, à Florence, d'une illustre famille, se fit carmélite en 1584. Elle mourut en 1607 et fut canonisée en 1669. Fête le 25 mai.

Madeleine (Montagnes de la), nom du prolonge-

ment septentrional des monts du Forez, depuis le Puy de Montoncelle. Elles sont âpres; leur point culminant, le Puy-Dadieu, a 988 mètres.

Madeleine (Iles de la). Elles sont dans le golfe du Saint-Laurent, entre Anticosti et l'île du Prince-Edouard, et peuplées de pêcheurs franco-acadiens.

Madeleine (La), bourg de l'arr. de Lille (Nord); sucre, café, chicorée, produits chimiques, etc.; 6,548 hab.

Madeley, v. d'Angleterre (Shrop), près de la Severn, à 23 kil. S. E. de Shrewsbury; 8,000 hab. Fonderies. Charles II, battu à Worcester, s'y réfugia.

Madelonnettes (Les), maison religieuse fondée, à Paris, entre les rues du Temple et Saint-Martin, rue des Fontaines, en 1618, pour servir d'asile aux filles repenties. Convertie en prison, en 1795, elle doit être prochainement démolie.

Mademoiselle. A partir du XVII^e siècle, on a désigné par ce titre, et sans addition aucune, la fille aînée de *Monsieur*, frère du roi de France. La première qui l'ait porté est la duchesse de Montpensier, fille de Gaston d'Orléans, qu'on appelle souvent la *grande mademoiselle*. — Avant la révolution, les bourgeoises mariées n'avaient que le titre de *mademoiselle*, celui de *madame* étant réservé aux femmes nobles.

Madère. *Madeira* (bois), île de l'océan Atlantique, aux Portugais, par 32° 37′ lat. N. et 19° 15′ long. O., à 700 kil. de la côte O. de l'Afrique, au N. des Canaries. Le sol s'élève de tous côtés vers une chaîne de montagnes dont le sommet, le *pic Ruivo* (1800 mètres) est un ancien cratère. Le climat est doux et à peu près toujours égal. Arrosée par beaucoup de petits cours d'eau, Madère possède une foule d'arbres fruitiers, soit d'Europe, soit des tropiques. La culture de la canne y a été sacrifiée à celle de la vigne, qui est sa principale richesse; on exporte 12 à 15,000 pipes de vin par an. — Madère a 815 kil. carrés et 118,000 hab. La capitale est *Funchal*. Découverte en 1419 par Gonzalès Zarco et Tristan van Texeïra, elle appartient à leurs descendants, à qui le roi de Portugal en concéda la propriété foncière. On apporta, en 1445, des ceps de Candie desquels le vin de Malvoisie est provenu. Elle forme, avec *Porto-Santo* et quelques îlots, le groupe qui porte le nom de *Madère*.

Maderno (Charles), architecte, né en 1556, près de Rome, à Bissone, était neveu de Dominique Fontana, qui l'appela à Rome. Sous le pontificat de Clément VIII, il termina l'église de Saint-Jacques des Incurables; sous celui de Paul V, il acheva la basilique de Saint-Pierre, et revint au plan en forme de croix latine du Bramante; des critiques de détail lui ont été justement faites dans l'exécution de ce travail. Parmi ses œuvres, qui sont nombreuses, on cite encore la coupole de Santa-Andrea-della-Valle, le palais de Castel-Gandolfo, les palais Mattei et Barberini, etc. Il mourut en 1629.

Madfunch, ville d'Egypte. V. Abydos.

Madgyars. V. Magyars.

Madianites, *Madianitæ*. Il y eut deux peuples de ce nom, également de race arabe: 1° une tribu établie au S. O. de la mer Morte, issue de *Madian*, fils d'Abraham, et de Céthura, qui imposa à Israël une servitude secouée par Gédéon; 2° une tribu fixée dans le pays de *Madian*, dans la péninsule du Sinaï, et à l'O. du golfe Elanitique, à laquelle appartenait Jéthro, beau-père de Moïse.

Madison (James), homme d'Etat américain, né en 1751, près du Port-Royal (Virginie). D'abord avocat, il entra dans la vie publique à l'époque de la guerre de l'Indépendance, et contribua beaucoup à l'établissement de la constitution fédérale, 1784-1788: c'est ainsi qu'il fit adopter le principe que chaque communion religieuse doit entretenir ses ministres. Secrétaire d'Etat pour les affaires étrangères, 1801-1809, puis élu président, 1809-1812, il ne cessa de réclamer contre les violences des Anglais, qui faisaient la presse des matelots américains. Appelé à une seconde présidence, 1813-1817, il eut à soutenir, pour le même motif, une guerre dans laquelle Washington tomba au pouvoir de l'ennemi, 1814; la paix de Gand, 1814, termina les hostilités. Madison mourut dans la retraite, en 1836.

Madison, capit. du Wisconsin (Etats-Unis), sans importance. — Ville d'Indiana (Etats-Unis), sur l'Ohio; 10,000 hab. Industrie développée; commerce de salaisons.

Madjicosimah, archipel du Grand Océan (Asie), dépendance des îles Lieou-Khieou, au S. O. desquelles il est situé. Il a les mêmes productions.

Madoura ou **Madura**, île de la Malaisie (archipel de la Sonde), entre 6° 10′ et 6° 45′ lat. S., et entre 110° 25′ et 110° 45′ long. E., à l'E. de Java. La Hollande en a laissé l'administration à des chefs indigènes qui dépendent de la résidence de *Sourabaya*. Cocos, riz, coton, gros bétail, nids d'hirondelles. Environ 60,000 hab.

Madoura ou **Madouré,** ville de la présidence de Madras (Hindoustan), à 430 kil. S. O. du chef-lieu, sur le Weïgarou, autrefois capitale d'un royaume du même nom; elle renferme des monuments de l'architecture indoue; 15,000 hab.

Madox (Thomas), historiographe anglais, mort vers 1735, connu par ses travaux sur les lois et la constitution de son pays. Il a laissé: *Formulare anglicanum*, collection d'anciennes chartes; *Histoire et antiquités de l'Echiquier des rois d'Angleterre; Firma Burgi*, essai sur les cités d'Angleterre; *Baronia anglica*. Le British Muséum possède de lui 94 volumes in-fol. et in-4°.

Madras, chef-lieu de la présidence de son nom (Hindoustan), par 13°4′9″ lat. N. et 77°54′10″ long. E., sur la côte de Coromandel et le golfe du Bengale, à 1,630 kil. S. O. de Calcutta. Pop., 400,000 hab. — Partagée en *Ville Blanche* ou *Fort-George*, siége de l'administration et des Européens, et *Ville Noire*, où habitent les indigènes, elle est surtout peuplée d'Indous. L'air est sain, en dépit d'une température élevée. Il y a un jardin botanique, une université créée en 1833, un musée, etc. N'ayant qu'une rade ouverte et dangereuse, Madras borne ses opérations à l'exportation de coton, indigo, cuirs, etc. — Cette ville doit son origine à un premier établissement fondé par les Anglais en 1639. Un fort y fut bâti en 1744; prise par la Bourdonnais en 1746, elle fut attaquée vainement par Lally en 1759.

Madras (Présidence de). Elle comprend le sud de l'Hindoustan. Bornée au N. O. par la présidence de Bombay, au N. par celle de Calcutta, à l'E. par le golfe de Bengale et le détroit de Palk, au S. par le golfe de Manaar et l'océan Indien, et à l'O. par la mer d'Omân; elle a une superficie de 358,229 kil. carr. et une population de 31,250,000 hab. environ. Elle renferme 22 districts formés des anciennes provinces de Karnatic, Koïmbatour, Maïssour, Malabar, Kanara, Balaghat, Circars du Nord; et les Etats vassaux de Maïssour, Travancore, Cochin, etc. Les Ghattes la sillonnent; le Godavéry, le Cavery, la Kistnah l'arrosent.

Madrazo y Agudo (Joseph de), peintre espagnol, né à Santander, 1781-1859, élève de David, à Paris, séjourna à Rome, et fut peintre de Charles IV et de Ferdinand VII. Il devint directeur du Musée royal, à Madrid.

Madre (Sierra), chaîne de montagnes du Mexique, unit la sierra de los Mimbres au plateau d'Anahuac, entre 30° et 21° lat. N.

Madre-de-Dios (Archipel); il est situé sur la côte S. O. du Chili (Amérique du Sud), dans l'océan Pacifique, et s'étend du détroit de Magellan au 53° lat. S.

Madrid, *Mantua Carpetanorum*, puis *Majoritum* et *Madritum*, et, en arabe, *Majerit* (maison du bon air), capit. de l'Espagne, par 40° 24′ 30″ lat. N. et par 6° 0′ 54″ long. O., dans une plaine, sur la rive gauche du Manzanarès, à 1,395 kil. S. O. de Paris, par Bayonne. La popul. est de 332,000 hab. — Siége du gouvernement, Madrid est aussi le chef-lieu de la province de son nom, et de la Nouvelle-Castille. Elle possède un évêché, plusieurs académies, de nombreux établissements d'instruction, parmi lesquels est une université transférée d'Alcala de Hénarès, des musées de sculpture et de peinture, etc. Dans son enceinte de 8 kil. et fermée de murs, on remarque le palais du roi et celui de *Buen Retiro*, la promenade du Prado, les rues d'Alcala, de Tolède, d'Atocha, les places Mayor, du Palais-Royal, etc. — Madrid n'est pas une ville de commerce, mais seulement un centre de consommation. L'industrie y est restreinte à la production des objets indispensables à la vie, comme ceux d'alimentation et de vêtement. — Cette ville, connue dès la domination romaine, apparaît réellement dans l'histoire, sous le nom arabe de Majerit. Ramire II y battit les Maures en 932, et Alphonse VI s'en empara en 1085. Appelée dès lors Madrid, elle servit plusieurs fois de lieu de réunion aux cortès de Castille, et de résidence aux rois. Philippe II, en dépit des hivers rudes, et des étés brûlants qui distinguent les plaines vastes et arides de cette portion de la Nouvelle-Castille, y transporta, en 1560, le siége de la monarchie espagnole. Occupée plusieurs fois par les Français, après la chute de Charles IV, 1808, et l'avénement de Joseph Bonaparte, elle fut évacuée complétement en 1813. — Madrid est la patrie de Lope de Vega, Quevedo, Calderon, Moratin, etc. — La prov. de *Madrid* (Nouvelle-Castille) a

7,762 kil. carrés, et 487,000 hab. Les villes princ. sont : Madrid, Leganez, Getafe.

Madrid (Traité de) ; il fut signé entre François Ier et Charles-Quint, le 14 janv. 1526. Le premier cédait la Bourgogne et le Charolais, renonçait à la suzeraineté sur la Flandre et l'Artois, ainsi qu'à toutes ses possessions d'Italie, etc. Ce traité, garanti par la remise de deux fils du roi comme otages, ne fut pas exécuté.

Madridejos, ville d'Espagne (province de Tolède), à 66 kil. S. E. de Tolède; 5,800 hab. — Safran; toiles communes.

Madura. V. MADOURA.

Mæcianus (LUCIUS VOLUSIUS), jurisconsulte romain, maître de Marc-Aurèle et conseiller d'Antonin, mort en 175. Les Pandectes donnent 44 extraits de ses ouvrages. On lui a attribué un traité : *de Asse*, 1851, Bonn.

Mælar, lac de Suède, dans la province ou lan de Stockholm, au N. O. de cette ville, et communiquant par deux cours d'eau avec la Baltique : long de 90 kil., large de 40, il a une superficie de 1,200 kil. carrés, et renferme 1,260 îlots. Découpé par des baies et des caps nombreux, il a sur ses bords Stockholm, Strengnæs, Westeras, et les châteaux de Drottningholm, Karlsberg, Gripsholm, etc.

Mael-Carhaix, ch.-l. de canton de l'arr. et à 45 kil. S. O. de Guingamp (Côtes-du-Nord); 2,092 hab.

Maelstrom (*courant qui moud*), gouffre dangereux de l'Océan Atlantique, par 67° 20′ lat. N. et 9° 20′ long. E., entre les îles Vœroe et Moskenœsoë (Lofoden), sur les côtes de Norvége. Son mouvement est en opposition avec celui de la marée.

Maelzel (LÉONARD), mécanicien, né à Ratisbonne, 1776-1855, a construit un orchestre composé de 42 automates qui exécutaient des morceaux de grands maîtres, un automate joueur d'échecs, un automate trompette, etc. Il a inventé le *métronome*.

Maes, nom de la *Meuse* en flamand.

Mæsa. V. MÉSA.

Maeseyck ou **Maaseyck**, v. du Limbourg (Belgique), sur la rive gauche de la Meuse, à 26 kil. N. de Maestricht, à 120 kil. N. E. de Bruxelles ; 4,000 hab. Patrie des frères Van Eyck.

Maëstricht ou **Maastricht**, *Trajectum ad Mosam*, ch.-l. du Limbourg hollandais, sur la rive gauche de la Meuse, par 50° 51′ 7″ lat. N. et 3° 20′ 46″ long. E., à 170 kil. S. E. d'Amsterdam. Pop., 28,700 hab. Place forte considérable. Cette ville a de belles rues, un hôtel de ville remarquable, et, sur la Meuse, un pont de 500 pieds qui l'unit au faubourg de Wyck sur la rive droite. La citadelle couronne la montagne Saint-Pierre, d'où l'on tire des pierres depuis quinze siècles. Le commerce est facilité par la Meuse et le canal de Liége. Fabrique de bière, pain d'épices renommés. Verreries, poteries, armes à feu, draps, distilleries, sucre de betterave, etc. — Connue dès le IVe s., Maëstricht est la clef de la Hollande du côté de la Belgique et de la France. Elle a été prise plusieurs fois, notamment par Vauban en 1673, par le maréchal de Saxe en 1748, et par Kléber en 1794. Ch.-l. de la Meuse inférieure sous la domination française, 1794-1814, elle a été livrée aux Pays-Bas, qui l'ont gardée définitivement, après de longs débats, en 1839.

Maffei (RAPHAËL), dit *Volaterranus*, érudit, né à Volterra, 1451-1522, composa, à Rome, sous le titre de *Commentarii urbani*, un résumé des connaissances de son temps, etc. Ses *Œuvres* ont été publiées, à Rome, 1506, à Paris, 1526, in-fol.

Maffei (JEAN-PIERRE), jésuite, né à Bergame, 1536-1603, écrivit, en latin et en italien, plusieurs ouvrages historiques. Il a donné en latin : *Vie d'Ignace de Loyola*, 1585, et *Histoire des Indes*, 1588, qui ont été traduites en français. Il commença aussi, sur l'ordre de Grégoire XIII : *gli Annali di Gregorio XIII*, etc.

Maffei (PAUL-ALEXANDRE), antiquaire, né à Volterra, 1653-1716, a publié le résultat de ses études archéologiques, à Rome, dans divers ouvrages en italien : *Collection de statues antiques et modernes*, 1704; *Gemme antiche*, 1707-1709, 4 vol. in-4°, etc.

Maffei (SCIPION, marquis DE), littérateur et antiquaire italien, né à Vérone en 1675. Il donna, en 1713, une tragédie de *Mérope*, qui, malgré ses défauts, a commencé la régénération du théâtre italien. Des recherches sur l'histoire de Vérone l'ayant amené à s'occuper de chartes, il publia, en 1727, *Istoria diplomatica*, in-4°, livre qui contribua aux progrès de la diplomatique. Bien accueilli dans ses voyages en France, 1732, en Angleterre, en Hollande et en Allemagne, 1736, il revint mourir à Vérone, à laquelle il légua son musée d'antiquités, 1755. Outre les ouvrages cités, ses *Œuvres complètes*, 1790, 18 vol. in-8°, contiennent encore : *Verona illustrata ; Histoire théologique de la question de la grâce*, 1742; *Musæum Veronense*, 1749, etc.

Maffeo-Vegio, poëte latin moderne, né à Lodi, 1406-1458, fut appelé par Eugène IV à Rome, où il devint secrétaire aux brefs et dataire. Il est connu surtout par un *Supplementum libri duodecimi Æneidos*, imprimé à la suite de plusieurs éditions de Virgile du XVIe siècle.

Mafra, v. de l'Estrémadure (Portugal), à 25 kil. N. O. de Lisbonne. Couvent, château royal, bâti par Jean V.

Mafumo, fleuve de la côte E. de l'Afrique, sépare la Cafrerie du pays de Sofala. Cours de 700 kil.

Magadoxo ou **Magadchou**, royaume d'Afrique, s'étendant le long de l'océan Indien sur une longueur de 550 kil., entre la côte d'Ajan au N. E. et celle de Mélinde au S. O. Cette région, peu connue, abonde en grains, riz, bestiaux. Les habitants sont musulmans. — La capitale est *Magadoxo*, ville commerçante de 5,000 hab. On y fabrique, avec le coton de l'Inde, beaucoup d'étoffes pour les Somaulis.

Magalhaens, nom de Magellan en portugais.

Magas, frère utérin de Ptolémée Philadelphe, et gouverneur de Cyrène depuis 308, se révolta en 266, et mourut en 258 av. J. C.

Magdala, forteresse de l'Abyssinie, au milieu des montagnes, à 550 kil. du littoral, où l'empereur Théodoros avait renfermé ses prisonniers anglais, et où il s'est tué, 1868, au moment d'être forcé par l'armée de sir Napier.

Magdalena, fleuve de la Colombie (Amérique du Sud), naît au plateau d'Almaguer, coule du S. au N., devient navigable à Honda, et se jette dans la mer des Antilles, au-dessous de Sainte-Marthe, par plusieurs embouchures; sur la principale est le port de Barranquilla. Cours de 1,520 kil. — Elle reçoit, à droite, le Bogota, et, à gauche, le Cauca. — On a donné le nom de *Magdalena* à une circonscription politique de la Confédération grenadine, située à l'embouchure du fleuve. Ch.-l. *Santa-Marta*.

Magdebourg, *Magedoburgum*, *Parthenopolis*, ch.-l. de la province de Saxe (Prusse), par 52° 8′ 4″ lat. N. et 9° 18′ 30″ long. E., à 112 kil. S. O. de Berlin, sur la rive gauche de l'Elbe. — Pop., 84,000 hab. Magdebourg est la plus forte place de la monarchie prussienne ; la citadelle s'élève dans une île du fleuve. On cite, parmi les édifices, la cathédrale, l'église de la garnison, les places de la Cathédrale et du Vieux-Marché : celle-ci est ornée d'une statue en pierre d'Otton le Grand, érigée, dit-on, en 973. L'industrie a principalement pour objet la construction des machines, la fabrication des produits chimiques, de la chicorée, du sucre de betterave, du tabac, des cigares, de l'eau-de-vie de betterave et de pomme de terre. Le commerce est favorisé par l'Elbe, par les canaux qui en dérivent et par les chemins de fer qui unissent la ville à Leipzig, à Berlin, à Hambourg, à Cologne, etc. : c'est l'entrepôt de l'Allemagne du Nord. — Ancienne place des Saxons, Magdebourg doit son agrandissement à Otton le Grand, qui y fit établir, 967, un archevêché. Au moyen âge, elle fut ville libre et hanséatique ; mais sa position stratégique l'a exposée, à toutes les époques, à des attaques : Maurice de Saxe la prit en 1551 ; Tilly la saccagea en 1631. Livrée par le traité de Westphalie à l'électeur de Brandebourg, elle capitula, en 1806, après la bataille d'Iéna, devint, en 1810, le ch.-l. du département de l'Elbe, ne revint aux Prussiens que par le traité de Paris, 1814. Patrie d'Otto de Guericke. — On appelle *Centuries de Magdebourg* une Histoire ecclésiastique, composée à Magdebourg par des protestants, pour montrer l'accord des doctrines luthériennes avec celles des premiers chrétiens. Elle est divisée en siècles ou *centuries*, et forme 13 vol. in-fol., 1559-1574, puis 6 vol. in-4°, 1757-65. Elle s'arrête à 1300.

Mageddo, v. de la demi-tribu occidentale de Manassé (Palestine). Défaite de Josias par Néchao, 609 av. J. C.

Magellan (FERNAND DE) ou **Magalhaens**, navigateur portugais, né vers 1470, à Villa de Sabroza (Tras-os-montes), servit d'abord le Portugal dans l'Inde et en Afrique. Mécontent du roi Emmanuel le Fortuné, il alla offrir à Charles-Quint de le faire participer, par une voie nouvelle, au commerce des Moluques. Parti avec cinq vaisseaux (20 septembre 1519), il reconnut la Patagonie, découvrit le détroit qui porte son nom, 1520,

traversa l'Océan Pacifique, et, après avoir touché aux îles des Larrons, aborda à l'archipel des Philippines. Il fut tué dans un combat contre les naturels de Zébu, l'une des îles de ce groupe, 27 avril 1521. Ce voyage, le premier qui ait été accompli autour du monde, fut terminé sous la conduite de Sébastien del Cano.

Magellan (Archipel de) ou de **Bonin-Sima,** situé dans la Micronésie (Océanie), au N. O. des Mariannes, entre 24° et 29° lat. N., et entre 137° et 145° long. E. Ces îles sont habitées en parties par des Japonais et dépendent du Japon.

Magellan (Détroit de). Situé entre la Patagonie et l'archipel de la Terre-de-Feu, par 52° 46′ lat. S. et entre 70° 38′ et 77° 14′ long. O., il unit l'océan Atlantique au Grand Océan. Sinueux et d'une navigation difficile, il a 550 kil. de long. Magellan le découvrit en 1520, et lui donna son nom. — Le gouvernement chilien a fondé une colonie de *Magellan*, sur le détroit, près du cap Froward, à Punta Arenas.

Magellan (Archipel de). V. Terre-de-Feu.

Magendie (François), médecin et physiologiste, né à Bordeaux, en 1783, était fils d'un chirurgien. Connu par une Critique de Bichat, 1808, et par de nombreuses expériences, il fit partie de l'Académie de médecine, dès l'origine, et de l'Académie des sciences, en 1821. Nommé professeur au Collége de France, 1831, il se distingua, pendant l'épidémie du choléra, en 1832, à l'Hôtel-Dieu, où il était médecin depuis 1830. Président du comité d'hygiène publique en 1848, il mourut en 1855. — Magendie a beaucoup expérimenté les poisons, donné une théorie du vomissement, trouvé que l'épiglotte n'est pas nécessaire à la déglutition, etc. Il imagina, sans succès, de guérir de la rage en injectant d'eau les veines d'un malade. En 1821, il compléta une découverte de Charles Bell, qui avait trouvé que la plupart des nerfs, ceux de la moelle épinière, par exemple, sont à la fois moteurs et sensibles. Outre de nombreux mémoires, Magendie a laissé : *Précis de physiologie*, 2 vol. in-8°; *Leçons sur les phénomènes de la vie*, 4 vol. in-8°; *Leçons sur les fonctions du système nerveux*, 2 vol in-8°. Il a encore publié, de 1821 à 1831, le *Journal de physiologie expérimentale*.

Magenta, bourg de la province de Pavie (Italie), à l'E. du Tessin et à 37 kil. N. O. de Pavie. Magenta a été, dit-on, fondée par Maximien Hercule. — Victoire des Francais sur les Autrichiens, 4 juin 1859; le général Mac-Mahon fut nommé duc de Magenta; 6 000 hab.

Mages, prêtres chez les Mèdes et les Perses. Ils honoraient le feu comme le symbole de la Divinité, et reconnaissaient le dogme de l'immortalité de l'âme. On regarde Zoroastre (V. ce nom) comme le fondateur de leur religion. — L'Evangile nous montre trois mages venant à Bethléem adorer l'Enfant Jésus, et lui offrant de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

Magetobria, Magetobriga. V. Amagetobria.

Maghreb, le *couchant*, nom donné par les Arabes à la région de l'Afrique septentrionale qui s'étend de la Tunisie à l'Atlantique. Les habitants s'appellent *Mograbins*.

Magliabecchi (Antoine), bibliophile italien, né à Florence, 1633-1714, fut orfévre avant d'être ordonnateur et gardien de la bibliothèque de Cosme III. Doué d'une mémoire prodigieuse, il contribua, par les renseignements qu'il fournit, à tous les ouvrages importants composés de son temps en Italie, en Allemagne et en France. On a publié une grande partie de sa *Correspondance*. Il légua, en mourant, à sa ville natale, sa bibliothèque, riche de 30,000 volumes.

Maglietti. V. Macchietti.

Magloire (Saint), né dans le pays de Galles, suivit, en Armorique, son cousin, saint Samson, 521, lui succéda comme évêque régionnaire et abbé de Dol, 565. Trois ans après, il se retira à Jersey, et y mourut en 575. Fête, le 24 octobre.

Magnac-Laval, ch.-l. de canton de l'arr et à 16 kil. N. E. de Bellac (Haute-Vienne), sur la Bram; 3, hab. La baronnie de Magnac était possédée par la famille de la Motte-Salignac-Fénelon. Louis XV l'ayant érigée en duché-pairie en faveur du maréchal de Montmorency-Laval, 1723, ce dernier y ajouta le nom de Laval.

Magnan (Dominique), né à Reillane, près de Forcalquier, 1731-1796. Abbé du couvent de la Trinité-du-Mont, de l'ordre des minimes, à Rome, il y composa : *la Ville de Rome*, description méthodique et judicieuse de cette cité, 2e édit., 1778, 4 vol. in-fol. avec 425 gravures; *Dictionnaire géographique de la France; Miscellanea numismatica*, etc.

Magnano, village sur la rive droite de l'Adige, au S. de Vérone (Italie). Les Français y furent repoussés, le 5 avril 1799.

Magnasco (Alessandro), peintre italien, né à Gênes, 1681-1747, excella surtout dans les *bambochades*. Ses principaux ouvrages sont à Florence.

Magnats, titre donné, encore aujourd'hui, aux membres de la haute aristocratie en Hongrie. Il a été aussi porté en Pologne, en Allemagne, etc.

Magne, péninsule de Morée. V. Maïna.

Magnence (Flavius Popilius Magnentius), Franc d'origine, commandait sous Constant les Joviens et les Herculiens. Proclamé empereur à Autun, 350, il fit tuer Constant fugitif, défit devant Rome un premier usurpateur, Népotien, et s'allia inutilement à un second, Vétranion. Laissant en Gaule son frère, le césar Decentius, il attaqua Constance; battu à Mursa (Pannonie), en 351, puis au mont Seleucus, près de Gap, 353, il se tua à Lyon. Decentius s'étrangla.

Magnésie. Trois villes, dans l'antiquité, ont porté ce nom :

1° *Magnésie de Thessalie*, qui donnait son nom à une province et à une presqu'île située à l'E. du golfe Pagasétique. On y a trouvé de beaux bas-reliefs.

2° *Magnésie du Sipyle* (*Magnesia ad Sipylum*), colonie de la précédente, bâtie au N. du mont Sipyle et près de l'Hermus (Lydie). Scipion l'Asiatique y battit Antiochus III le Grand, en 190 av. J. C Elle avait donné son nom à l'aimant (*Magnes lapis*), qui abondait sur son territoire. — Auj. *Manika* ou *Manisa*.

3° *Magnésie du Méandre* (*Magnesia ad Mæandrum*), colonie de Magnésie de Thessalie, située au S. O. d'Ephèse, non loin du Méandre (Lydie). Aujourd'hui *Ghuzel-Hissar*. Détruite par les Cimmériens, elle fut rebâtie par les Milésiens.

Magnier ou **Manier,** famille de sculpteurs français du XVIIe siècle. Le plus connu est Magnier (Philippe), né à Paris, 1647-1715, qui fut professeur de l'académie de peinture; il y a de lui neuf ouvrages estimables à Versailles.

Magnin (Charles), savant, né à Paris, 1793-1862, d'une famille originaire de Franche-Comté, fut trente ans conservateur à la Bibliothèque impériale. Il écrivit dans les revues les plus estimées des articles d'érudition profonde et spirituelle, qui ont été en partie réunis sous le titre de *Mélanges et causeries*, 1842, 2 vol. in-8°. Il a traduit en français les comédies de Hrosvita. Il s'est particulièrement occupé des origines du théâtre. Il a publié l'*Histoire des marionnettes en Europe depuis l'antiquité jusqu'à nos jours*, 1854, in-8°. Il était membre de l'Académie des Inscriptions depuis 1838.

Magnol (Pierre), né à Montpellier, 1638-1715, médecin du roi en 1663, est connu surtout par ses travaux en botanique. On a de lui : *Botanicum Monspeliense; Prodromus historiæ generalis plantarum; Hortus regius Monspeliensis*, etc. Magnol a introduit, en botanique, l'expression de *familles*. Le nom de *magnolia*, appliqué au genre que Jussieu a appelé *talama*, a désigné, depuis Linné, un genre d'arbres d'Amérique et de l'Asie orientale.

Magnopolis, ancienne ville du Pont (Asie Mineure), au confluent de l'Iris et du Lycus, fondée par Mithridate qui l'avait nommée *Eupatoria*. Auj. *Tchenikich*.

Magnum promontorium. V. Roca (cap).

Magnus Ier, dit *Ladulas*, roi de Suède. 1276-1298, succéda à son frère Waldemar qu'il détrôna, et, le premier, s'appela *roi des Suédois et des Goths*. Les nobles, irrités du crédit des étrangers qu'avait attirés le mariage de Magnus avec Hedwige de Holstein, conspirèrent : Magnus en fit décapiter quelques-uns et s'appuya sur le clergé et les paysans. En accordant des immunités à ceux qui se présenteraient au service avec des armes et des chevaux, il établit en Suède la distinction actuelle des terres exemptées et des terres taxées. Cette milice nouvelle entretint une sécurité qui valut à Magnus le surnom de *Ladulas* (serrure des granges).

Magnus II, dit *Smek* (Le Leurré), petit-fils du précédent, élu roi de Norvége en 1319, et de Suède en 1321, était né en 1316. Majeur en 1333, il donna la Norvége à son fils Haquin, 1344, et dut céder la Suède à son fils aîné, Eric XII, 1350. Redevenu roi en 1359, il se déshonora en abandonnant aux Danois, ses alliés, la Scanie, acquise, pendant sa minorité, par le régent Kettilmundson. Attaqué de nouveau par les nobles suédois, qui prirent pour chef Haquin de Norvége, 1361, puis Albert de Mecklembourg, 1363, il resta en prison jusqu'en 1371 et périt dans un naufrage, 1374.

Magnus, frère de Frédéric II, roi de Danemark, proclamé roi par les Livoniens, 1570, fut battu par le tzar Iwan, et contraint de se réfugier dans l'île d'Œsel. Il mourut en 1583.

Magnus (JEAN), prélat suédois, né à Linköping en 1488, résida longtemps à Rome. Devenu archevêque d'Upsal, 1522, il ne put empêcher Gustave Wasa d'établir le luthéranisme. Obligé de quitter son pays, 1527, il revint mourir à Rome, 1544. On a de lui : *Historia Gothorum Suevorumque*, etc.

Magnus (OLAÜS), frère du précédent, devint son secrétaire, quand il quitta la Suède, 1527, et fut inutilement appelé à lui succéder comme archevêque d'Upsal, 1544. Il mourut à Rome, 1568. — On a de lui : *Tabula terrarum septentrionalium*, 1539; *de Gentibus septentrionalibus*, 1555.

Magnus Ier *le Bon*, fils d'Olaüs le Saint, devint roi de Norvége, 1035, à la place de Suénon, et de Danemark, 1042, comme successeur de Hardicanut. Il mourut en 1047.

Magnus II, roi de Norvége, 1066-1069, succéda à son père Harald III. Pour mieux résister aux Danois, il abandonna le sud de la Norvége à son frère Olaüs III.

Magnus III *aux Jambes nues*, roi de Norvége, succéda à son père Olaüs III, 1087. Après avoir enlevé le nord du royaume à Haquin II, 1089, il conquit pour son fils Sigurd le *royaume des Iles* (Hébrides, Orcades, etc.), et prit le costume des montagnards écossais, d'où son surnom. Il fut tué dans une expédition en Irlande, 1103.

Magnus IV, roi de Norvége, 1130-1139, fils de Sigurd Ier, fut aveuglé, puis tué en luttant contre des usurpateurs.

Magnus V, roi de Norvége, 1142-43, fils d'Harald IV, régna quinze mois sur une partie de cet État alors divisé.

Magnus VI, roi de Norvége, 1162-1184, petit-fils de Sigurd Ier par sa mère, régna à 5 ans sous la régence de son père Erling. Le parti des *Birkébéniens* (chaussés d'écorces de bouleaux) lui opposa Sverrer, qui le battit à Drontheim, 1179, puis dans un combat naval, où Magnus VI se noya.

Magnus VII le *Législateur*, roi de Norvége, 1262-1280, succéda à son père Haquin V. Il céda à l'Écosse les Hébrides, 1266, rétablit Waldemar en Suède, 1268, mais fut battu par les Danois à Skarœr, 1278. Il rendit de nouveau la couronne héréditaire, essaya de fondre les codes particuliers en un code général, etc.

Magnus VIII, roi de Norvége. V. MAGNUS II, roi de Suède.

Magny-en-Vexin, ch.-l. de canton, à 22 kil. N. de Mantes (Seine-et-Oise), sur l'Aubette; 1,969 hab. — Draps, blé, cuir, etc. Son église ogivale renferme un curieux baptistère, et des tombeaux de la famille Villeroy.

Magny-les-Hameaux, village de l'arrond. de Rambouillet (Seine-et-Oise), à l'O. de Versailles, où sont les ruines de l'abbaye de Port-Royal, dans un vallon pittoresque.

Magog. V. GOG.

Magon, nom de plusieurs amiraux et généraux carthaginois. Le plus ancien aurait conquis les Baléares et fondé Port-Mahon (*Portus Magonis*), 702 av. J. C. Deux autres combattirent en Sicile, le premier contre Denis le Tyran, qui fut vaincu, en 397, et vainqueur en deux rencontres (392 et 383), et le second contre Timoléon (344), qui réduisit l'ennemi à une fuite honteuse. De ces deux Magons, le père périt dans la lutte, 383; le fils se tua pour échapper au supplice de la croix, 343. — Le dernier personnage du nom de Magon a été le plus jeune frère d'Annibal : il porta à Carthage la nouvelle de la victoire de Cannes, 216, combattit, avec Asdrubal, son autre frère, les Scipions, pendant 10 ans, en Espagne. Sur l'ordre du sénat de Carthage, il débarqua en Ligurie, 204, fut battu par Quintilius Varus dans un combat où il reçut une blessure dont il mourut en abordant en Afrique 203.

Magon, auteur carthaginois d'un Traité d'agriculture en 28 livres. Le manuscrit, revendiqué par le sénat romain après la ruine de Carthage, fut traduit en latin, et, plus tard, en grec. Il ne reste de cet ouvrage que les citations faites par les agronomes latins : Heeren les a recueillies (*Ideen*, vol. IV).

Magon de Clos-Doré (CHARLES-RENÉ), marin, né à Paris en 1763, se distingua, comme aspirant et enseigne, pendant la guerre d'Amérique. Il combattit ensuite dans les mers de l'Orient (1796), et à Saint-Domingue, où la prise du Fort-Dauphin lui valut le grade de contre-amiral, 1802. En 1805, il amena de Rochefort une division navale qui combattit, sous Villeneuve, à Trafalgar : Magon, qui montait *l'Algésiras*, fut tué dans une lutte inégale contre le vaisseau anglais *le Tonnant*.

Magonis Portus. V. MAHON.

Magophonie ou *Massacre des Mages*, fête annuelle des anciens Perses, instituée en mémoire de la chute du mage Smerdis.

Magra, anc. *Macra*, rivière d'Italie, naît dans les Apennins, arrose la Lunegiana, passe à Pontremoli, à Sarzane, et se jette dans le golfe de la Spezzia. Cours de 55 kil.

Magriz, montagne de l'Atlas, en Algérie, entre Djidjelli et Sétif (1,722 mèt.).

Maguelonne, *Magalona*, étang d'une superficie de 1,700 hectares, situé sur le littoral de la Méditerranée (Hérault). Il renferme l'île de Maguelonne, qui possède les ruines d'une ancienne ville épiscopale, détruite par ordre de Louis XIII, en 1633. L'évêché était, depuis 1536, transféré à Montpellier, qui en est à 10 kil. N.

Magyars, nom indigène des Hongrois, peuple probablement d'origine finnoise, du rameau ougrien, établi depuis 894 dans l'ancienne Pannonie. V. HONGRIE, OUGRIEN, etc.

Mahabharata, épopée sanscrite, comprenant plus de 200,000 stances, réparties en 18 livres. On l'attribue à Vyasa. Elle raconte la guerre des Kourous et des Pandous. Plusieurs épisodes ont été traduits en français; M. Fauche a commencé, 1863, la traduction complète de l'ouvrage.

Mahallet-el-Kebir, v. de la Moyenne-Égypte, où l'on fabrique des soieries; 15,000 hab.

Mahanaddy, Méhénéddy ou **Kattak,** fleuve de l'Hindoustan, naît dans les monts Windhya, traverse le Gandouana et l'Orissa, arrose Kattak, et se jette, par plusieurs bouches, dans le golfe de Bengale. Cours de 1,100 kil.

Mahaut, l'une des formes du nom de *Mathilde*.

Mahdi (Al-). V. MOHAMMED-AL-MAHDI.

Mahdia ou **Africa,** port de la Tunisie, à 150 kil. S. E. de Tunis, fondé au IXe s. par les Fatimites.

Mahé, v. française sur la côte de Malabar (Hindoustan), par 11° 42′ lat. N., et 73° 10′ 51″ long. E., à 450 kil. O. de Pondichéry, près de l'embouchure de la rivière de Mahé dans le golfe d'Oman. Le territoire a 585 hect. et 7,000 hab. — Commerce de poivre, huile, noix d'arec, etc. — Acquise par la France en 1725, Mahé a été occupée par les Anglais de 1760 à 1783, et de 1793 à 1817.

Mahé, une des îles Seychelles, entre 4° 30′ et 5° 30′ lat. S., et entre 52° et 54° long. E., à 80 kil. carrés de superficie. La capitale, du même nom, a 6,000 hab. — Mahé a été cédée par la France à l'Angleterre, en 1814.

Mahé de la Bourdonnais (BERTRAND-FRANÇOIS), marin français, né à Saint-Malo, 1699-1754, entra au service de la compagnie des Indes, 1718, contribua à la conquête de Mahé, 1724, servit le vice-roi portugais de Goa, et, en 1734, fut nommé directeur général des îles de France et de Bourbon. Il développa la prospérité de ces colonies, et lorsque la guerre éclata entre la France et l'Angleterre, il équipa une escadre de 9 bâtiments, battit l'amiral Peyton, dispersa l'escadre de Barnet, et força Madras à capituler, 1746. D'après les ordres du ministère français, il se contenta de rançonner la ville. Dupleix, jaloux de la Bourdonnais, refusa de ratifier la convention, le retint trop longtemps sur la côte de Coromandel et lui donna un successeur à l'île de France. La Bourdonnais, dénoncé injustement comme prévaricateur, revint en France et resta prisonnier à la Bastille. Après un procès qui dura 3 ans et demi, il fut déclaré innocent, mais il mourut de chagrin quelques mois après. On lui a élevé une statue à la Réunion, en 1859.

Maherbal, général carthaginois, se signala à la bataille du lac Trasimène, et surtout à celle de Cannes, où il commandait la cavalerie. On cite de lui ce mot : « Tu sais vaincre, Annibal, mais non profiter de la victoire. »

Maheutre, vêtement militaire du XVe et du XVIe s., qui faisait paraître les épaules larges et carrées. On donna aussi ce nom aux soldats. Le pamphlet du *Maheustre et du Manant* est l'un des plus célèbres pamphlets de l'époque de la Ligue.

Mahim, v. de l'Hindoustan, dans la présidence de Bombay, à 9 kil. N. O. de cette dernière ville; 16,000 hab.

Mahmoud (Aboul Cacem), dit le *Ghaznévide*, sultan de Perse et de l'Inde, né à Ghazna, en 967, succéda à son père Sébouctighin, en 997. De Ghazna, il se porta alternativement contre les diverses dynasties (Samanides, Soffarides, Bouïdes, etc.), soulevées contre le

khalife de Bagdad, et contre l'Inde, qu'il soumit jusqu'au Gange, en 14 expéditions entreprises de 1001 à 1028. L'islamisme s'établit alors dans ce dernier pays, que les bouddhistes abandonnèrent en grand nombre. Avec les dépouilles de l'Inde, Mahmoud éleva la grande mosquée de Ghazna, 1017. Firdousi vécut à sa cour. Mahmoud porta le premier le titre de *Sultan*, que lui décerna le khalife de Bagdad, 1019, et mourut en 1030.

Mahmoud I, sultan des Turcs ottomans, fils de Mustapha II, né en 1696, remplaça, en 1730, son oncle Achmet III, qu'une sédition avait renversé. Il conclut, en 1735, un traité qui terminait une guerre malheureuse contre la Perse; et, en 1739, la paix de Belgrade, après une lutte de trois ans contre la Russie et l'Autriche. Il mourut en 1754.

Mahmoud II, sultan des Turcs ottomans, fils d'Abdul-Hamid et, dit-on, d'une française, né en 1785, remplaça, en 1808, son frère, Mustapha IV, renversé par le pacha Baïraktar. Il essaya de reconstituer l'empire qui se décomposait. Après avoir cédé la Bessarabie à la Russie, par la paix de Bucharest, 1812, il soumit la Serbie, 1814, détruisit la puissance d'Ali, pacha d'Albanie, 1820-1822; mais ne put réprimer, même avec l'assistance d'Ibrahim, fils de Méhémet-Ali, la révolte de la Grèce (1821-29), qui obtint les secours de la France, de l'Angleterre et de la Russie. Celle-ci, après deux campagnes, lui arracha encore, par le traité d'Andrinople, la cession des bouches du Danube et le protectorat des trois principautés danubiennes, 1829. Mahmoud, vaincu par Méhémet-Ali, lui livra aussi Adana et la Syrie, 1833, par le traité de Kutayé, et mourut, en 1839, au début d'une seconde lutte contre son vassal. — A l'intérieur, il avait exterminé les janissaires, 1826, et introduit violemment, dans une société qui n'y était point préparée, les institutions et les usages de l'Europe : de là les complots qui éclatèrent plusieurs fois contre lui.

Mahmoudieh, canal de la Basse-Egypte, long de 80 kil., entre Alexandrie et Atfeh, sur la branche de Rosette du Nil.

Mahmoud-Shah. V. Mir-Mahmoud.

Mahomet, en arabe Mohammed (*louable*), fondateur de l'islamisme, né à la Mecque, vers 571, appartenait à la noble tribu des Koréyschites par son père Abd-Allah. Orphelin à 5 ans, il fut élevé par son aïeul Abd-el-Mottaleb, puis par son oncle Abou-Taleb, avec lequel il fit, vers 584, un premier voyage en Syrie. Destiné d'abord à suivre la carrière du commerce, il épousa, en 596, une riche veuve du nom de Khadidja, sa parente, au service de laquelle il avait exécuté d'heureuses spéculations. Renonçant alors à une vie active, il passa 15 années à méditer la réforme de ses concitoyens encore plongés dans l'idolâtrie : il s'inspirait des traditions judaïques et chrétiennes, dont ses voyages en Syrie lui avaient donné une certaine notion. Khadidja, le jeune Ali, fils d'Abou-Taleb, et le négociant Abou-Bekr furent les premiers sectateurs de la nouvelle religion qui prit le nom d'*Islamisme* (V. ce mot). Après eux vinrent les pauvres et les esclaves de la Mecque, puis les pèlerins qui se rendaient de toute l'Arabie au sanctuaire de la Kaaba (V. ce mot). L'aristocratie irritée obligea d'abord la plupart des disciples à fuir en Abyssinie, puis résolut de tuer le novateur. Mahomet averti se réfugia à Yatreb, dont les habitants avaient accueilli ses prédications en 621 : de cette *fuite* ou *hégire* (septembre 622) date l'ère musulmane. Yatreb prit dès lors le nom de *Medine-al-Nabi* (ville du prophète), qui lui est resté. Investi de l'autorité spirituelle et temporelle, Mahomet chercha à se venger de l'aristocratie qui l'avait persécuté; vainqueur dans la vallée de Beder, 623, vaincu sur le mont Ohud, 624, il résista, dans la guerre du *Fossé*, à 10,000 Juifs ou idolâtres qui assiégeaient Médine, 626. Connaissant désormais sa force, il envoya des ambassades à Chosroès, roi de Perse, à l'empereur Heraclius, et à Mokawkas, gouverneur d'Egypte, pour les inviter à embrasser l'islamisme. En Arabie, il adressa des sommations pareilles aux diverses tribus, vainquit, non sans peine, les Juifs de Khaibar, et en 629 fit à la Mecque un pèlerinage qui lui rallia la majeure partie des habitants. Il s'empara, l'année suivante, de cette ville, où il abattit les 360 idoles de la Kaaba pour leur substituer la doctrine du Dieu unique. Les autres tribus arabes ne tardèrent pas à faire leur soumission à l'islamisme, et Mahomet put méditer la ruine des Grecs, contre lesquels il avait déjà envoyé une expédition en 629 (combat de Muta en Syrie). La mort le surprit à Médine, en 632, au milieu de ses nouveaux desseins. Doué d'une vive intelligence, d'une mémoire sûre, d'une imagination brillante et d'une élocution facile, il a laissé dans le *Koran* (V. ce mot) l'exposé de sa doctrine. — Le principal ouvrage sur sa *Vie* est celui d'Ibn-Hescham (Gœttingue, 1857-59); on a encore la *Vie de Mahomet*, par Aboulféda, trad. par Noël Desvergers, 1852, l'*Histoire des guerres du prophète* par Al-Vakedi (Calcutta, 1856). On peut citer encore: Weill, *Vie de Mahomet*, in-12, en allemand; Caussin de Perceval, *Histoire de l'islamisme*, 1847, in-8°, etc., et *Mahomet, sa vie et sa doctrine*, par M. Barthélemy Saint-Hilaire.

Mahomet Ier, sultan des Turcs ottomans, né en 1387, était le plus jeune des 4 fils de Bajazet Ier. Reconnu sultan à Amasia après la défaite de son père à Angora, 1402, il prit les provinces d'Asie à son frère Iça, sultan de Brousse, et celles d'Europe à Mouça qui avait lui-même succédé à Soliman Ier. Seul maître de l'empire turc (1413-1421), il dompta divers princes rebelles d'Asie et l'hérésiarque Bedreddin qui s'écartait de l'islamisme. Vaincu, en Europe, par les Vénitiens dans un combat naval, 1416, il triompha, près de Salonique, d'un Mustapha, prétendu fils de Bajazet Ier, 1419. Il fut l'allié de l'empire grec et mourut en 1421.

Mahomet II, dit le *Conquérant*, sultan des Turcs ottomans, né en 1430, succéda à Amurat II, son père, en 1451. Il doit surtout sa gloire à la prise de Constantinople, que défendit vainement Constantin Dragazès (29 mai 1453). Repoussé de Belgrade par Hunyade, 1456, battu en Albanie par Scanderbeg, 1461, il se dédommagea par la ruine facile de l'empire de Trébizonde, 1461, par la prise de Médelin, 1463, par l'invasion de la Valachie et de la Bosnie, 1463. Celle-ci lui resta en partie. Après la mort de Scanderbeg, 1467, il put soumettre l'Albanie, prendre aux Vénitiens, 1470, Négrepont, qu'il joignit à ses conquêtes du Péloponnèse, 1474, et poussant ses troupes jusqu'à l'Isonzo, obliger Venise à faire la paix, 1479. Son règne se termina par une défaite devant Rhodes, 1480, et par une victoire en Italie, où une armée turque saccageait Otrante. Il mourut en 1481. — Bien que mis au rang des plus grands sultans par les Turcs, Mahomet II s'est souillé par d'odieuses cruautés. La politique lui fit cependant pratiquer la tolérance; il accorda aux Grecs de Constantinople le libre exercice de leur culte.

Mahomet III, sultan des Turcs ottomans, né en 1566, succéda à son père Amurat III en 1595. Son premier acte fut de faire étrangler ses 19 frères. Son règne est marqué par une guerre contre l'Autriche dans laquelle le vizir Cicala fut vainqueur à Kereszdes, 1596. Mahomet III mourut en 1603.

Mahomet IV, sultan des Turcs ottomans, né en 1642, succéda en 1649 à son père Ibrahim, tué par les janissaires. L'empire fut livré à l'anarchie jusqu'à l'avénement du grand-vizir Kopribli-Mohammed-Pacha (1656-1662) et de son fils Kopribli-Ahmed-Pacha (1662-1676), qui rendirent à la Turquie son prestige (V. Koprili). Le beau-frère du dernier, Kara-Mustapha, soutint la révolte du Hongrois Tékéli contre Léopold Ier, mais battu devant Vienne par Sobieski, 1683, il fut mis à mort, par l'ordre du sultan. A la suite de la prise du Péloponnèse par Venise, 1685, et de Bude par les Impériaux, 1686, qui furent encore vainqueurs à Mohacz, Mahomet IV fut lui-même déposé, 1687. Il mourut en prison, 1691.

Mahométisme. V. Mahomet, Islamisme, Koran, Sunnites, Schiites, etc.

Mahon ou **Port-Mahon**, *Portus Magonis*, capitale de l'île Minorque (Baléares) et siége d'un évêché, sur la côte E. au fond d'une baie, par 2° 2′ 30″ long. O. et 39° 52′ lat. N. Pop., 14,000 hab. — Mahon arme pour la pêche et le cabotage. Elle a été fondée (702 avant J. C.) par le carthaginois Magon. Erigée en place forte, elle a été occupée par les Anglais de 1708 à 1756 et de 1763 à 1782. En 1756 le duc de Richelieu l'emporta d'assaut; en 1782, le duc de Crillon la reprit aux Anglais pour les Espagnols.

Mahrattes, *grands guerriers*, peuple du Dekkan (Hindoustan), qui n'a joué de rôle important que depuis le XVIIe siècle. Cantonnés dans les monts Vindhya et les Ghâttes occidentales, ils défendirent contre Aurengzeb le brahmanisme menacé. Au XVIIIe s., ils possédaient la péninsule de l'Inde depuis Agrah jusqu'au cap Comorin. Leur décadence commença, en 1750, par la division de leur empire en royaume de Nagpour à l'E., et royaume de Pounah à l'O.; le chef de ce dernier Etat, le *peschwa*, ne fut plus que le directeur d'une confédération. Battu à Pannipot, 1761, par le shah de Kaboul, affaibli par les guerres civiles et par les intrigues des Anglais, il se

reconnut, en 1805, protégé et vassal de la Compagnie des Indes Les autres chefs, attaqués isolément par les agents britanniques, s'organisèrent trop tard en coalition, 1816. En 1818, le peschwa fut dépossédé, et les Etats mahrattes de Nagpour, du Holkar, du Sindiah, etc., ont été réduits à la condition de tributaires.

Mahy (Thomas). V. Favras.

Mai (Angelo), savant jésuite italien, né en 1782, à Schilpario près de Bergame. Attaché à la biblioth. Ambroisienne de Milan, 1812, il découvrit, en examinant les *palimpsestes*, une foule d'ouvrages anciens, en tout ou en partie inédits. Nommé bibliothécaire à la Vaticane, 1819, il y poursuivit ses travaux, qui lui valurent le cardinalat, 1838, et le titre d'associé de l'Institut de France. Il mourut en 1854. — Cicéron, Fronton, Plaute, Isée, Denys d'Halicarnasse, Eusèbe, Homère, etc., sont les principaux auteurs dont il a retrouvé des fragments : du premier, il donna, en partie, le traité de la *République*. Il a publié, d'après les manuscrits du Vatican, deux *Collections d'auteurs anciens : Spicilegium romanum; Patrum nova Bibliotheca*, etc.

Mai, *Maius*, 5e mois du calendrier romain, 5e du calendrier grégorien, a 31 jours. Son nom provient de Maïa, mère de Mercure, ou plutôt, de ce que, chez les anciens Romains, il était consacré aux anciens, aux vieillards (*majores*), par opposition au mois de juin qui était attribué aux jeunes gens (*juniores*). Dédié à Apollon par les païens, il a été consacré par l'Eglise à la vierge Marie.

Mai, arbre que l'on plantait le 1er mai, en signe de réjouissance, même dans les villes. A Paris, les Basochiens l'élevaient dans la cour du Palais de justice qui en reçut le nom de *cour du Mai*. — On donnait le nom de *Mai* au tableau que la corporation des orfèvres de Paris offrait, le 1er mai, à l'église de Notre-Dame. On en confiait l'exécution à un peintre distingué. Cet usage a fini vers 1706.

Mai (Champ de). V. Champ de Mai.

Maïa, l'une des Pléiades, fille d'Atlas et de Pléioné, l'aînée des Pléiades, eut de Jupiter, Mercure; elle éleva Arcas, fils de Jupiter et de Callisto. — Déesse romaine, fille de Faune.

Maïa, rivière de Sibérie dans le district d'Okhotsk, se jette dans l'Aldan, après un cours de 900 kil.

Maîche, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 37 kil. S. de Montbéliard (Doubs); 1,321 hab.

Maidstone, ville du comté de Kent (Angleterre), sur la Medway, à 16 kil. S. de Rochester et à 45 kil. S. E. de Londres; 26,000 hab. Fabriques de gin, de fil et surtout de papier; commerce de houblon. Belle église, théâtre, etc.

Maier (Michel), alchimiste, né à Rendsbourg, 1568-1622, fut médecin de Rodolphe II. Ses ouvrages sont devenus très-rares. Le plus recherché, *Atalanta fugiens*, 1618, a été réimprimé sous ce titre : *Secretioris naturæ secretorum Scrutinium chymicum*, 1687, et traduit en allemand.

Maïeul ou **Mayeul** (Saint), né vers 906 à Avignon, abbé de Cluny en 961, a été l'un des grands réformateurs de l'ordre monastique. Il mourut en 994. Fête, le 11 mai.

Maignan (Emmanuel), physicien et théologien, né à Toulouse, 1601-1676. Membre de l'ordre des minimes, il professa 14 ans (1636-1650) les mathématiques à Rome. On a de lui : *Perspectiva horaria*, 1648; *Cursus philosophicus; de Usu licito pecuniæ*, in-12, défense du prêt à intérêt, qui fut censurée par plusieurs évêques.

Maignelais (Antoinette de), 1420-1474 (?), fille d'un capitaine picard, supplanta sa cousine, Agnès Sorel, dans la faveur de Charles VII, s'enrichit des dépouilles de Jacques Cœur, excita le dauphin Louis contre son père; puis devint la maîtresse du duc de Bretagne, François II. Elle eut sur lui le plus grand ascendant, fut comblée de biens, le poussa à faire la guerre à Louis XI, et mourut de 1474 à 1478. L'un de ses fils, François, est devenu la tige des *barons d'Avaugour*.

Maignelay, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 25 kil. N. E. de Clermont (Oise); 740 hab.

Mailath (Jean-Népomucène-Joseph), comte **de Szekhely**, historien hongrois, né à Pesth, en 1786, fut conseiller de chancellerie jusqu'en 1848. Il se noya dans le lac Starnberg, en 1855. — On a de lui, en allemand : *Histoire des Magyares*, 5 vol., ouvrage estimé; *Histoire de l'empire d'Autriche; Grammaire hongroise; le Mouvement religieux en Hongrie*, 2 vol.; *Histoire de la ville de Vienne*.

Mailcotta, v. du Maïssour (Hindoustan), à 26 kil. N. de Seringapatam. Ses 2 temples attirent les pèlerins. Défaite de Haider-Ali par les Mahrattes, en 1772.

Mailhe (Jean-Baptiste), homme politique français, 1754-1839, avocat à Toulouse, à la Révolution, fut député à la Législative, en 1791, et y joua un rôle important. A la Convention, il fut chargé du rapport sur la mise en accusation de Louis XVI; il vota pour la mort. Il fut l'un des principaux accusateurs de Carrier Il fit partie du Conseil des Cinq-Cents, fut compris dans la proscription du 18 fructidor 1797, et transporté à l'île d'Oléron. Il fut avocat au conseil d'Etat, sous l'Empire, puis forcé de se réfugier en Belgique, de 1816 à 1830.

Mailla ou **Maillac** (Joseph-Anne-Marie **de Moyriac**), savant jésuite, né près de Nantua, en 1679, se rendit en Chine en 1702. L'empereur Khang-hi le chargea de lever une carte générale de la Chine et de la Tartarie, 1708. Il mourut à Pékin en 1748. — Il traduisit en français l'*Histoire générale de la Chine*, publiée après sa mort, 1777-1785, 12 vol. in-4°.

Maillane (Durand de). V. Durand.

Maillard (Olivier), cordelier, prédicateur de Louis XI, né en Bretagne au xve s., mourut peut-être en 1502. Ses *Sermons*, prêchés à Saint-Jean en Grève, sont d'une licence et d'un mauvais goût rares. On a encore de lui : *le Mystère de la Messe* et *l'Exemplaire de la Confession*, etc.

Maillard (Stanislas), né à Paris, vers 1745, était huissier au Châtelet, en 1789. Il arrêta de Launay, gouverneur de la Bastille, après la prise de cette forteresse, dirigea l'armée des femmes qui se porta sur Versailles (5 octobre 1789), et, pendant les journées de septembre 1792, présida les massacres des Carmes et de l'Abbaye. Attaché ensuite à la police secrète, il changea de nom sous l'Empire, et mourut dans la misère après 1805.

Maillard (M.-Th. **Davoux**, dite Mlle), actrice de l'Opéra. En 1793, elle représenta la déesse Raison dans les fêtes célébrées à Notre-Dame.

Maillard-Desforges. V. Desforges.

Maille, monnaie de billon qui avait cours sous les Capétiens. Au xviie s., ce n'était plus qu'une monnaie de compte.

Maillé, ancienne famille française, connue dès le xiie s., originaire de Touraine. L'un des membres, Urbain, marquis de Brézé, né vers 1597, devint maréchal de France en 1632, battit les Espagnols à Avein, 1635, fut vice-roi de Catalogne, 1641, et mourut en 1650. Marié à une sœur du cardinal de Richelieu, il en eut Claire-Clémence, qui épousa le grand Condé, 1641, et Jean-Armand, 1619-1646, qui battit la flotte espagnole à Cadix, 1640, et fut tué dans un combat naval près d'Orbitello.

Maillebois (Jean-Baptiste-François **Desmarets**, marquis de), maréchal de France, fils du contrôleur général Desmarets et petit-neveu de Colbert, né à Paris en 1682. Créé lieutenant général en 1731, il se distingua à Guastalla en 1734, et mérita le bâton de maréchal par une prompte pacification de la Corse, soulevée en faveur de Théodore de Neuhof, 1739. Dans la guerre de la succession d'Autriche, il tenta vainement de dégager Belle-Isle à Prague, 1742. Envoyé en Italie, il battit les Piémontais à Bassignano, 1745, mais, mal secondé par les Espagnols, il éprouva, à Plaisance, une défaite qui chassa les Français d'Italie, 1746. Il mourut en 1762. Pezay a publié les *Campagnes de Maillebois en Italie* (1775, 3 vol. in-4°).

Maillebois (Yves-Marie **Desmarets**, comte de), général, fils du précédent, né en 1715. Il était lieutenant général quand on l'accusa d'avoir empêché d'Estrées de profiter de la victoire d'Hastembeck, 1757. Condamné par le tribunal des maréchaux pour avoir publié un mémoire justificatif, il fut enfermé à Doullens pendant quelques années. En 1790, dénoncé à la Constituante pour avoir rédigé un plan de contre-révolution, il s'enfuit à Liége où il mourut, 1791.

Mailleraye (La), petit port sur la rive gauche de la Seine (Seine-Inférieure), à 20 kil. S. d'Yvetot, dans une situation charmante, près de la forêt de Brotonne. Eglise du xve siècle. Cabotage assez actif.

Maillet (Benoît **de**), voyageur français, né à Saint-Mihiel, 1656-1738, fut consul général en Egypte, 1692, consul à Livourne, puis inspecteur des établissements français dans la Méditerranée. — On a de lui : *Description de l'Egypte*, 1735, in-4°; *Idée du gouvernement ancien et nouveau de l'Egypte*, 1743, in-12; *Telliamed, ou Entretiens d'un philosophe indien avec un missionnaire français*, 1748, in-8°. Les assertions scientifiques de ce livre ont valu à l'auteur les critiques de Voltaire, mais aussi l'approbation de Buffon et de Cuvier

Maillezais, ch.-l. de canton, dans une île formée par l'Autise et la Sèvre-Niortaise, à 15 kil. S. E. de Fontenay-le-Comte (Vendée); 1,550 hab. — Jadis place forte au XVI^e et au XVII^e s.; abbaye bénédictine fondée en 980, et convertie, en 1317, en un évêché transféré à La Rochelle en 1649.

Maillotins. On appela ainsi, en 1382, les Parisiens soulevés contre le duc d'Anjou, l'un des régents de Charles VI; ils prirent à l'arsenal de Paris des *maillets* de plomb qu'on y avait déposés, et assommèrent les percepteurs chargés de la levée d'une taxe nouvelle sur les denrées.

Mailly, famille française de Picardie qui descendait des anciens comtes de Dijon. La branche de Nesle, aujourd'hui éteinte, était représentée, au XVIII^e s., par LOUIS III, marquis de Nesle, qui eut cinq filles. Quatre furent maîtresses de Louis XV : LOUISE-JULIE DE MAILLY, 1710-1751, mariée à son cousin, Henri-Alexandre de Mailly, en 1726, fut déclarée favorite en 1733; elle fut supplantée par sa seconde sœur, PAULINE-FÉLICITÉ, 1712-1740, mariée au comte de Vintimille; par la troisième, DIANE-ADÉLAÏDE, marquise de Lauraguais, née en 1714; enfin par la cinquième, MARIE-ANNE, connue sous le nom de duchesse de Châteauroux (V. ce nom).

Mailly (JEAN-BAPTISTE), historien, né à Dijon, 1744-1794, fonda, en 1766, le journal *les Affiches de Bourgogne*. On a de lui : *l'Esprit de la Fronde*, 5 vol. in-12 ; *l'Esprit des Croisades*, 4 vol. in-12; cet ouvrage, inachevé, a été traduit en allemand; *Fastes juifs, romains et français*, 2 vol. in-8°.

Maï-Matschin, v. de Mongolie (Empire chinois), sur la frontière de Sibérie, dans la vallée de la Sélenga, vis-à-vis de Kiakhta; 200 maisons. — Entrepôt du commerce entre la Russie et la Chine.

Maimbourg (LOUIS), savant jésuite, né à Nancy, en 1610, fut professeur, puis prédicateur, avant de composer des écrits historiques. Ayant défendu les libertés de l'Eglise gallicane dans son *Traité de l'Eglise de Rome*, 1685, il dut sortir de son ordre ; il se retira dans l'abbaye de Saint-Victor, et y mourut en 1686. Ses ouvrages manquent d'exactitude et d'impartialité; ils présentent cependant un intérêt qui leur a valu les éloges de Bayle et de Voltaire. — Les plus connus sont : *Histoire de l'hérésie des Iconoclastes*, 1674; *de la Décadence de l'Empire après Charlemagne* (traduit en allemand); *Histoire du Luthéranisme*, 1680; *Histoire du Calvinisme*, 1682, etc. Le dernier fut vivement critiqué par Bayle. Ses *Œuvres* ont été réunies en 14 vol. in-4°, Paris, 1687, ou en 26 vol. in-12.

Maimon (SALOMON), philosophe israélite, né en 1753, à Reschwitz, en Lithuanie. Il étudia de bonne heure les traités cabalistiques, et, dans sa vie aventureuse en Allemagne, attaqua la philosophie de Kant au nom du scepticisme. Il mourut en 1800. — On a de lui : *Essai de philosophie transcendantale ; Essai d'une nouvelle logique ; Progrès de la philosophie depuis Leibnitz ; des Catégories d'Aristote ; Recherches sur l'esprit humain.* Il a encore laissé une édition du *Moré Nébouchim*, de *Maimonide*, des *Mémoires* sur lui-même, etc.

Maimoun ou **Maimonide** (MOÏSE BEN), rabbin juif, né à Cordoue en 1135, étudia les sciences sous son père, puis aux écoles des Arabes : il fut à la fois philosophe, théologien et médecin. Obligé de quitter sa ville natale à cause de l'intolérance des Almohades, 1160, il alla s'établir à Fostât (Vieux Kaire), où il devint médecin de Saladin. Il mourut en 1204. — Il a introduit l'ordre dans le *Talmud*, et fondé chez ses coreligionnaires l'autorité d'Averroès, dont il ne connut pas cependant lui-même les écrits avant 1190. En morale, comme en physique, il s'en tint à Aristote. Ses ouvrages écrits, sauf un seul, en arabe, étaient immédiatement traduits en hébreu : on ne les connaît plus que sous cette forme. Les principaux sont : *Mischné-Mora* (seconde loi), abrégé du Talmud ; *Commentaire sur la Mischna ; Moré Nébouchim* (guide des égarés), tableau de ses opinions philosophiques et religieuses : commenté, en 1791, par Salomon Maimon, ce traité a été traduit en allemand, 1830-1838. M. Munck en a aussi entrepris une traduction française. On peut citer encore le *Traité de la résurrection des morts*, etc.

Main de justice, bâton surmonté d'une main ouverte que les rois de France portaient comme symbole du droit de justice.

Maïna ou **Magne,** étroite presqu'île au S. de la Morée, entre le golfe de Coron à l'O., et le golfe de Kolokythia à l'E. Le Magne, ou région du Taygète, est un pays âpre, raviné, sauvage, hérissé de rochers, presque désert, dont les côtes sont escarpées. Le ch.-l. est *Marathonisi*. La population (les Maïnotes), d'origine spartiate, dit-on, a toujours résisté aux Turcs, qui n'ont jamais pu pénétrer dans ses montagnes. Elle a contribué à l'émancipation de la Grèce, combattant sous ses propres chefs : elle compte 60,000 individus. Commerce de cuirs, coton, laines, huile, miel, cire, etc. Ses ports sont : Armyros, Marathonisi, Kolokythia, *Maïna*, etc.

Maincy, commune de 1,040 hab., à 4 kil. N. E. de Melun (Seine-et-Marne). — Château de *Vaux* (aujourd'hui *Vaux-Praslin*), construit, en 1653, par Levau pour le surintendant Fouquet, décoré par Ch. Lebrun et Mignard. Le parc a été dessiné par Le Nôtre.

Maine de Biran (FRANÇOIS-PIERRE-GONTHIER), philosophe, né à Bergerac en 1766. D'un tempérament très-délicat, il eut, de bonne heure, occasion d'étudier sur lui-même l'influence du physique sur le moral. Après le licenciement des gardes du corps de Louis XVI où il était entré en 1784, il vécut dans son domaine de Grateloup près de Bergerac, se livrant dès lors à l'observation psychologique. Administrateur de la Dordogne, 1795, il fut député, en 1797, au conseil des Cinq-Cents, d'où il fut expulsé par le coup d'Etat du 18 fructidor. Se plongeant de nouveau dans les études philosophiques, il donna des mémoires sur *l'Habitude*, 1802, *sur la Décomposition de la pensée*, 1805, sur *l'Aperception immédiate*, 1807, *sur les Rapports du physique et du moral*, 1811, qui furent couronnés à Paris, à Berlin ou à Copenhague. Rappelé à la vie publique, comme sous-préfet de Bergerac, 1809, et député au Corps législatif, 1812, il fit partie de la commission qui, en décembre 1813, osa le premier acte d'opposition contre Napoléon I^er. Rallié à la Restauration, il fut arrêté pendant les Cent-Jours. Membre de la Chambre introuvable, 1815, il devint conseiller d'Etat en 1816, et fut, de nouveau, député en 1820. Il se tint également éloigné des libéraux et des ultra-royalistes. Il mourut en 1824. — Toujours occupé de recherches métaphysiques, mais incapable d'exprimer nettement ses découvertes, il laissa des papiers qui n'ont été débrouillés et mis complétement au jour que plus de trente ans après sa mort. M. Cousin a publié, 1841, les *Œuvres philosophiques de Maine de Biran* (4 vol. in-8°); M. Naville a donné des *Œuvres inédites*, 1857, in-8°, et une étude intitulée : *Maine de Biran, sa vie et ses pensées*, 1857, in-8°. Ce philosophe a commencé une réaction vigoureuse contre les exagérations idéalistes de l'école cartésienne et contre le sensualisme du XVIII^e siècle. Son honneur a été de montrer que l'homme se connaît lui-même immédiatement et connaît les objets extérieurs par la résistance opposée à son effort, à sa volonté. Il est arrivé à ce résultat par ses méditations propres, sans avoir recours à l'Allemagne, comme M. Cousin, ou à l'Ecosse, comme Royer-Collard. Ce dernier disait de lui : « C'est notre maître à tous. »

Maine (LOUIS-AUGUSTE **de Bourbon,** duc DU), fils légitimé de Louis XIV et de M^me de Montespan, né à Versailles en 1670, fut élevé par M^me de Maintenon, qui travailla constamment à sa fortune. Déclaré prince du sang et habile à succéder au trône, 1714, il reçut le commandement de la maison du roi par le testament de Louis XIV, 1715. Ce dernier fut cassé par le parlement à l'instigation du duc d'Orléans, régent, qui ôta encore le titre de prince du sang au duc du Maine, 1717. Poussé par sa femme (ANNE-LOUISE de Bourbon, petite-fille du grand Condé, née en 1676, qu'il avait épousée en 1692), il se compromit avec elle dans la conspiration de Cellamare (V. ce nom). Le duc d'Orléans enferma le duc du Maine à Doullens et la duchesse au château de Dijon, 1718. Remis en liberté, ils se bornèrent désormais à tenir à Sceaux une cour qui fut le rendez-vous des beaux-esprits. Le duc du Maine mourut en 1736, et la duchesse en 1753.

Maine (ANNE-LOUISE-BÉNÉDICTE **de Bourbon,** duchesse DU). V. *l'article précédent*.

Maine, rivière de France (Maine-et-Loire), due à la réunion de la Mayenne et de la Sarthe, à 3 kil. N. d'Angers. Elle se jette dans la Loire après 10 kil. de cours.

Maine, rivière de France, naît au mont des Alouettes (Vendée), et se jette dans la Sèvre-Nantaise (Loire-Inférieure), après 68 kil. de cours, dont 30 sont navigables.

Maine (Le), *Cenomanensis pagus*, prov. de l'ancienne France, située entre l'Orléanais à l'E., la Touraine et l'Anjou au S., la Bretagne à l'O., la Normandie et le Perche au N. Divisé en *haut* et *bas Maine*, il formait avec le Perche le gouvernement militaire du Maine, dépendait du parlement de Paris, de la généralité de

Tours et du diocèse du Mans. Il était arrosé par la Mayenne, la Sarthe, l'Huisne, le Loir, etc. — Jadis habité par les *Cenomani*, les Diablintes et les Arvii, il devint au xe siècle un comté particulier, et fut réuni en 1110 à l'Anjou, dont il suivit presque toujours les destinées. Il fut rattaché par Louis XI au domaine, 1481. La capitale était *le Mans*. En 1789, il a formé les départements de la Sarthe et de la Mayenne.

Maine (Collines du). Elles séparent les vallées de la Mayenne et de la Vilaine, de Mortain jusque vers l'embouchure de la Loire. Granitiques et schisteuses, elles sont hautes de 200 à 250 mètres, et couvertes de landes.

Maine, un des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, situé au N. E. et borné au N. par le Canada, à l'E. par le Nouveau-Brunswick, au S. par l'océan Atlantique, et à l'O. par le New-Hampshire, entre 67° 20′ et 71° 10′ long. O., et entre 43° et 46° 15′ lat. N. — La superficie est de 90,646 kil. carrés et la pop. de 626,915 hab. Les côtes sont très-découpées. Il est arrosé par le Saint-Jean, le Penobscot, la Sainte-Croix, le Kennebeck, le Saco. Elevé au N. et à l'O., il présente au centre des collines, des plaines et des lacs. Il a des mines de fer, d'antimoine, etc., des carrières d'ardoises, de pierres à aiguiser et de granit. Le climat est froid. Le sol est surtout propre aux pâturages. Les constructions navales sont une industrie importante. — Les villes principales sont : *Augusta*, capitale. Portland, Easport, Bath, Bangor, Hallowel, etc. — Colonisé par des Français, 1638, il reçut son nom en l'honneur de la reine Henriette de France, qui était duchesse du Maine, et fit partie de l'Acadie française. Réuni, en 1652, au Massachusetts, il ne devint État souverain qu'en 1820. Le gouvernement se compose du Sénat, de la Chambre des représentants et d'un gouverneur élus pour un an.

Maine occidental. V. Galles (Nouvelle-).

Maine oriental ou **Main-East.** V. East-Main.

Maine-et-Loire, département de la région N. O. de la France, formé de la plus grande partie de l'Anjou. Il est borné au N. par la Mayenne et la Sarthe ; à l'E. par l'Indre-et-Loire ; au S. par la Vienne, les Deux-Sèvres et la Vendée ; à l'O. par la Loire-Inférieure. Il a une superficie de 712,093 hectares et une population de 518,471 hab. — Il relève du diocèse et de la Cour d'appel d'Angers, de la 9e région militaire (Tours) et de l'Académie universitaire de Rennes. Il renferme 5 arrondissements : Angers, chef-lieu, Baugé, Cholet, Saumur et Segré. Pays généralement plat, il est arrosé par la Loire, la Mayenne, la Sarthe, le Loir, l'Authion, la Dive, le Thouet, etc. Le climat est sain. On y récolte des grains au delà de la consommation, d'excellents légumes, du chanvre, du lin, des vins estimés et beaucoup de fruits. La culture des fleurs est considérable. On y élève des chevaux et des mulets estimés, des bœufs, des moutons, etc. Il y a des filatures de laine, de coton, de chanvre, de lin; des fabriques de tissus, (V. Cholet), de toiles à voiles, de machines à vapeur, des papeteries, etc. On y exploite des mines de houille, et, aux environs d'Angers, 15 ardoisières qui occupent 3,000 ouvriers.

Mainfroi, roi de Naples. V. Manfred.

Main-ferme, terme du droit féodal qui indiquait une terre concédée à vie ou héréditairement, moyennant redevance. Il paraît opposé à main-morte.

Mainland, la principale des îles Shetland, entre 59° 45′ et 60° 55′ lat. N., et entre 3° 30′ et 4° 20′ long. O., a 80 kil. de long sur 8 à 20 de large. Elle est très-découpée, montagneuse et peu fertile. On y trouve les villes de *Lerwick*, capit., et Scalloway; 15,000 hab. On a supposé que c'était la *Thulé* des anciens.

Mainland, l'une des Orcades. V. Pomona.

Main-morte, main-mortables. Ce mot a eu deux sens : 1° Il s'appliquait aux gens de condition servile qui n'avaient pas le droit de tester, et dont l'héritage était dévolu aux seigneurs; attachés à la terre qu'ils cultivaient (ou, comme on disait, à la glèbe), ils n'en avaient pas la propriété. La main-morte fut abolie par Louis XVI dans les domaines royaux, 1779, et par la Constituante dans le reste de la France, 1789. — 2° Il désigna les membres des corporations, laïques ou ecclésiastiques, qui acquéraient par donation ou achat, et ne se désaisissaient jamais. « Ils avaient, dit M. Chéruel, la *main vive* pour recevoir, et *morte* pour rendre. » Les propriétés de ces corps perpétuels, n'étant pas aliénées, étaient exemptes des droits payables soit à l'Etat, soit aux seigneurs, au moment des mutations. L'un des obstacles opposés à la multiplication des biens de main-morte a été l'édit de 1749, qui défendait à toute corporation de recevoir ou d'acquérir sans y être autorisée par lettres-patentes.

Mainsat, bourg de l'arr. d'Aubusson (Creuse). Grains, fourrages; 2,25 hab.

Maintenance (Droit de). Droit féodal par lequel les seigneurs anglais tenaient sous leurs ordres des tenanciers ou vassaux armés. Henri VII l'abolit.

Maintenon, ch.-l. de canton de l'arr. et à 18 kil. N. E. de Chartres (Eure-et-Loir), au confluent de l'Eure et de la Voise, sur le chemin de fer de l'Ouest; 1,768 hab. Commerce de grains et farines. — On y remarque un beau château dont l'origine remonte à Philippe Auguste. Reconstruit par Jean Cottereau, trésorier des finances sous Louis XI, il fut achevé, en 1674, par Françoise d'Aubigné, veuve de Scarron, qui en prit le nom, et laissé par celle-ci à sa nièce, la duchesse de Noailles, dont les descendants le possèdent encore. Le parc, sillonné par l'Eure et par de nombreux canaux, est traversé par les restes de l'aqueduc commencé sous Louis XIV, 1684-1688, et destiné à conduire à Versailles les eaux de l'Eure. Dans les environs sont plusieurs monuments druidiques.

Maintenon (Françoise **d'Aubigné**, marquise de), petite-fille de Théodore-Agrippa d'Aubigné, naquit le 27 nov. 1635, dans le château de Niort, où son père, Constant d'Aubigné, était détenu pour intelligence avec les Anglais. Emmenée à la Martinique, 1639, où son père mourut en 1645, elle revint en France, et fut confiée à sa tante, Mme de Villette, calviniste austère, puis aux Ursulines de Paris, qui la convertirent, non sans peine, au catholicisme. Douée d'esprit et de beauté, mais sans fortune, elle se décida, après la mort de sa mère, vers 1652, à épouser le poëte burlesque Scarron, qui était perclus de tous ses membres. Dans la société légère et brillante qui se réunissait autour de ce dernier, elle commença à pratiquer cette maxime de sa vie tout entière : « Il n'y a rien de plus habile qu'une conduite irréprochable. » Scarron mort, octobre 1660, elle continua à fréquenter les hôtels d'Albret et de Richelieu, retirée dans le couvent des Ursulines, où elle vivait d'une pension de 2,000 livres qu'elle tenait d'Anne d'Autriche, et que Mme de Montespan, après la mort de la reine mère, 1666, fit rétablir. Trois ans après, sur l'ordre de Louis XIV, elle se chargea d'élever en secret les enfants que Mme de Montespan avait eus du roi : ce dernier les ayant reconnus en 1673, Mme Scarron vint habiter la cour, et elle put acheter la terre de Maintenon, dont elle prit le nom, 1674. Alors commença, entre la favorite et la petite-fille d'Agrippa d'Aubigné, une lutte sourde dans laquelle Mme de Montespan devait succomber. Devenue dame d'atours de la dauphine, 1680, Mme de Maintenon n'usa d'abord de son ascendant sur le roi que pour le rapprocher de la reine Marie-Thérèse. Celle-ci mourut en 1683. L'année suivante, probablement dans les derniers mois (Lavallée dit le 22 juin), un mariage secret unit Mme de Maintenon à Louis XIV. Dans sa nouvelle position, elle montra un tact parfait; sans maison et sans honneurs, elle était traitée par le roi et les princes avec les mêmes égards qu'une reine reconnue. N'entendant rien aux affaires publiques, elle retint Louis XIV dans le cercle des questions religieuses. Lors de la révocation de l'édit de Nantes, 1685, elle n'intervint point, par crainte de compromettre son crédit, en faveur de ses anciens coreligionnaires; mais elle n'inspira point, comme on l'en a accusée, les violences exercées contre les réformés. Elle songeait alors à établir la maison royale de Saint-Cyr, destinée à l'éducation de 250 demoiselles nobles et pauvres, 1686. Les débuts de la nouvelle institution furent marqués par les représentations d'*Esther* et d'*Athalie*, que Racine composa à la prière de Mme de Maintenon, et aussi par les progrès du quiétisme, que les lettres de cachet seules arrêtèrent en 1698. Tout le bonheur de la compagne de Louis XIV était dans le couvent; car, si elle partageait les priviléges du rang suprême, elle en avait aussi les ennuis : « Quel supplice, disait-elle quelquefois, d'avoir à amuser un homme qui n'est plus amusable! » Les désastres privés et publics des dernières années du grand règne, la persécution du jansénisme, et aussi les infirmités de la vieillesse avaient épuisé les forces de Mme de Maintenon, quand mourut le roi, dont elle assista les derniers jours, sinon les derniers moments, 1715. Retirée à Saint-Cyr, dans une solitude profonde, elle y reçut, en 1717, la visite de Pierre le Grand. Elle y mourut, le 15 avril 1719, à la nouvelle que le duc du Maine, compromis dans la conspiration

de Cellamare, était arrêté. — Vivement attaquée par Saint-Simon, dans ses *Mémoires*, et par la mère du régent, dans ses *Lettres*, Mme de Maintenon a été défendue par la récente publication de ses *Œuvres* due à M. Lavallée, d'après les manuscrits, 1854-55, 10 vol. in-12. Voy. encore son *Histoire*, par le duc de Noailles, 1848-1859, 4 vol. in-8°, et *Histoire de Saint-Cyr*, 1853, in-8°, par Théoph. Lavallée.

Mainvielle (Pierre), homme politique, né à Avignon, 1765-1793, contribua beaucoup à la réunion du comtat Venaissin à la France, et fut accusé d'avoir pris part aux crimes de cette époque. Député suppléant à la Convention, il y remplaça Rebecqui, avril 1793. A la suite de ses démêlés avec le montagnard Duprat aîné, il se rapprocha des modérés, fut décrété d'accusation comme complice de Barbaroux, condamné, et mourut courageusement avec les Girondins, 31 octobre.

Mainz, nom de **Mayence,** en allemand.

Maipo, fleuve du Chili. Sur ses bords, à 70 kil. S. O. de Santiago, Saint-Martin battit les Espagnols en 1818.

Maira, petite rivière qui vient du mont Maloïa, arrose le canton suisse des Grisons et se jette dans le lac de Côme.

Mairan (Jean-Jacques **Dortous de**), physicien et littérateur, né à Béziers en 1678, entra, en 1718, à l'Académie des sciences, où, pendant trois ans, 1740-1743, il remplaça Fontenelle comme secrétaire perpétuel, puis à l'Académie française, 1743. Il mourut en 1771. — On a de lui de nombreux *Mémoires* insérés dans le *Recueil de l'Académie des sciences* et dans le *Journal des savants*, des *Eloges* des académiciens, etc. Géomètre, physicien, astronome, il découvrit, dit M. Villemain, là où Fontenelle avait agréablement parlé.

Maire, *major*, premier magistrat de la commune en France. Président du conseil municipal, il veille encore à la conservation et à l'administration des biens communaux, propose le budget local et en dirige l'emploi. Il exerce la police municipale et rurale. L'Etat lui confie, en outre, la tenue de ses registres de l'état civil, la publication et l'exécution des lois et règlements ainsi que des mesures de sûreté générale. Ses fonctions sont gratuites. Représentant de la commune et, en même temps, de l'autorité centrale, le maire fut, à l'origine, un magistrat exclusivement municipal (xiie s.). Louis XIV rendit cette charge vénale; il nomma les maires à vie, en 1692, et pour trois ans, depuis 1706. L'Assemblée constituante remit l'élection en vigueur, mais le Consulat rétablit le mode de nomination par le pouvoir central. C'est à cette dernière pratique qu'est revenue la Constitution de 1852, en ajoutant que les maires pourraient être choisis en dehors du conseil municipal.

Maire du palais, *major domus regiæ*, intendant des rois mérovingiens ou majordome, qui, à la fin du vie s., prit un ascendant politique considérable. Warnachaire, maire de Bourgogne, obtint, en 614, que sa charge devînt viagère et inamovible. Après l'avénement des rois fainéants, 638, les maires du palais furent les véritables souverains des Francs. Ceux de Neustrie, Erkinoald, Ebroïn, etc., travaillèrent à relever l'autorité des rois qu'ils gouvernaient; ceux d'Austrasie s'allièrent à l'aristocratie, et, à partir de 679, rendirent la dignité de maire du palais héréditaire à leur profit, en attendant que l'un d'eux, Pepin le Bref, prît la couronne royale, 752.

Mairet (Jean **de**), poëte dramatique, né, en 1604, à Besançon, donna, en 1620, *Chryséide et Arimand*, tragédie, et, en 1621, la *Sylvie*, pastorale, qui, pour le style et la composition, surpassaient de beaucoup les pièces de Hardy. Secrétaire de Montmorency, 1625, puis pensionné de Richelieu, il ne pardonna pas à Corneille d'avoir fait le *Cid*. Dégoûté du théâtre, il se retira en Franche-Comté, et obtint, pour ce pays, un traité de neutralité, 1649 et 1651. Après des alternatives de séjour et d'absence, il retourna définitivement, 1668, à Besançon, et y mourut en 1686. — Son chef-d'œuvre est *Sophonisbe*, 1629, première pièce régulière qui ait paru au Théâtre-Français, et remarquable par une assez fidèle peinture de la fierté romaine.

Maison (Nicolas-Joseph, marquis), maréchal de France, né en 1771, à Epinay-sur-Seine, de paysans aisés. Il s'engagea en 1792, et combattit à Jemmapes comme capitaine. Destitué en 1793, et redevenu simple volontaire, il suivit Jourdan sur la Meuse et le Rhin, et Bernadotte, en Allemagne, en Italie, puis, comme aide de camp, au ministère de la guerre, 1799. A Austerlitz, Maison devint général de brigade, 1805. Il servit encore en Prusse, en Espagne, en Hollande, avant de gagner le grade de général de division, à Polotzk, en 1812. Sa conduite dans la retraite de Russie et dans la campagne d'Allemagne, lui valut le commandement en chef de l'armée du Nord, qui défendit la Belgique en 1814, et battit les alliés à Courtray au moment où Paris capitulait. Rallié à la Restauration, Maison se tint à l'écart pendant les Cent Jours, et refusa, après la seconde invasion, d'être l'un des juges de Ney. Pair de France depuis 1814, il siégea dans les rangs du parti constitutionnel. Chargé, en 1828, de l'expédition de Morée, il força Ibrahim-Pacha d'évacuer la presqu'île, et reçut en récompense le bâton de maréchal. Après avoir été l'un des commissaires qui accompagnèrent Charles X s'embarquant à Cherbourg pour un dernier exil (août 1830), il se rendit comme ambassadeur à Vienne, 1831, puis en Russie, 1833, devint ministre de la guerre, 1835-1836, et mourut en 1840.

Maison de Dieu (Ligue de la) ou **Ligue Caddée.** V. Grisons.

Maison du roi, nom sous lequel on désignait, avant 1789, l'ensemble des officiers civils et militaires attachés au service ou à la garde du prince. La maison civile, qui avait un grand maître à sa tête, comprenait le grand aumônier et le clergé attaché à la chapelle royale, le grand chambellan, les 4 premiers gentilshommes de la chambre, les officiers de la bouche du roi, le directeur des bâtiments, le grand écuyer de France, les officiers de la vénerie, etc. La maison militaire se composait des quatre compagnies des gardes du corps, des Cent-Suisses, des gardes de la porte, des gendarmes de la garde, des chevau-légers de la garde, des mousquetaires du roi, des grenadiers à cheval, des gardes-françaises et des gardes-suisses, etc. Organisée définitivement au xviie s., la maison du roi disparut en 1789, et fut rétablie, en partie, de 1814 à 1830.

Maisonfort (Louis **Dubois-Descours,** marquis de la), général et écrivain, né dans le Berry, 1763-1827, officier de cavalerie, émigra, dirigea une imprimerie, à Hambourg, avec Fauche-Borel, servit les Bourbons dans plusieurs missions, fut arrêté à Paris, en 1800, s'échappa de l'île d'Elbe, et, en 1814, fut nommé maréchal de camp et conseiller d'Etat. Il fut député du Nord en 1815, puis ministre en Toscane. Parmi ses ouvrages on distingue: *Etat réel de la France à la fin de* 1795, 2 vol. in-8°; *Dictionnaire biographique et historique des hommes marquants de la fin du dix-huitième siècle*, 1800, 3 vol. in-8°, etc.

Maisonneuve (Louis-Jean-Baptiste **Simonnet de**), né à Saint-Cloud, 1745-1819, auteur de *Roxelane et Mustapha*, tragédie, 1785, éditeur de la *Nouvelle Bibliothèque de campagne*, 24 vol. in-12, 1777, et ann. suiv., etc.

Maisons-Alfort. V. Alfort.

Maisons-Laffitte, commune de 3,350 hab., à 22 kil. N. de Versailles (Seine-et-Oise), sur la Seine. — Magnifique château bâti par Fr. Mansart, occupé successivement par le président de Maisons, le comte d'Artois, le duc de Montebello et Jacques Laffitte. — Nombreuses maisons de campagne.

Maïssour, en anglais *Mysore*, Etat de l'Hindoustan, (présidence de Madras), borné par le Beydjapour au N., le Kanara à l'O., le Malabar au S. O., le Coïmbétour au S., et le Salem à l'E., entre 72°25′ et 76°20′ long. E., et entre 11° 35′ et 15° lat. N. Superficie, 18,000 kil carr.; pop., 3,500,000 hab. La capitale est *Maïssour*.— Obscur avant le xviiie siècle, ce royaume dut sa puissance à Haïder-Ali et à son fils, Tippoo-Saëb (voy. ces noms), ennemis opiniâtres de la domination anglaise. Après la défaite du dernier à Seringapatam, 1799, l'Angleterre ne laissa qu'une faible portion du Maïssour à un prince vassal.

Maïssour, capitale de l'Etat actuel de ce nom, ville forte, à 14 kil. S. O. de Seringapatam, l'ancienne capitale ; 50,000 hab.

Maistre (Joseph-Marie, comte de), publiciste français, né en 1754, à Chambéry, d'une famille languedocienne établie en Savoie depuis près d'un siècle. Destiné à succéder à son père, président du sénat, ou cour judiciaire supérieure de Savoie, il étudia le droit à l'université de Turin. Il était sénateur depuis 1788, quand sa patrie fut réunie à la France, 1792. Il se retira à Lausanne, 1793, et y composa divers opuscules, et, en 1796, les *Considérations sur la France*, in-8°, livre d'une prévoyance profonde : il y regarde la France comme l'instrument de Dieu pour le bien et pour le mal. Appelé à Turin par Charles-Emmanuel IV, 1796, il y resta jusqu'à la fuite de son maître, 1798, qui le nomma

régent de la grande-chancellerie de Sardaigne, à Cagliari, 1799, puis l'envoya en Russie comme ministre plénipotentiaire en 1803. Dans ce pays, où il demeura quatorze ans, il obtint plus de considération auprès du tzar Alexandre Ier et des diplomates étrangers, que de reconnaissance de la petite cour de Cagliari, qui lui marchandait les marques de bon vouloir comme les appointements. Il écrivit alors plusieurs de ses ouvrages, mais il ne publia que son *Essai sur le principe générateur des constitutions*, 1810, in 8°. La dynastie de Savoie restaurée en 1814, Joseph de Maistre ne demanda son rappel qu'en 1817. Nommé alors ministre d'État et régent de la grande-chancellerie, il ne jouit de sa nouvelle fortune que quatre années. Il mourut à Turin en 1821. — Deux ans auparavant, il avait publié son livre *du Pape*, 1819, in-8°, apologie hardie de la puissance temporelle et spirituelle de la papauté. Parmi ses œuvres posthumes on remarque: *de l'Église gallicane*, où il attaque assez vivement Bossuet et Fleury; *les Soirées de Saint-Pétersbourg*, 1821, composées de sept entretiens sur le gouvernement temporel de la Providence, etc. — On a publié encore de lui: *Lettres et opuscules inédits*, 1851, 2 vol. in-8°; *Mémoires politiques et correspondance diplomatique*, 1858, in-8°, extraits de ses dépêches pendant sa mission en Russie; il y est beaucoup moins absolu dans ses idées qu'on ne serait tenté de le croire d'après ses autres ouvrages. Son style, qui n'est pas exempt d'affectation, est presque toujours original, vif, animé. Joseph de Maistre est, en dépit de ses doctrines et de ses préjugés, un remarquable écrivain.

Maistre (Xavier de), romancier français, frère du précédent, né à Chambéry en 1763, passa sa jeunesse dans les villes de garnison du Piémont, où il servait comme officier. La Savoie réunie à la France, 1792, il resta fidèle à ses anciens princes jusqu'en 1799. Il suivit alors Souwarov en Russie, vécut de son talent de peintre, jusqu'à l'arrivée de son frère Joseph de Maistre comme ministre plénipotentiaire, 1803. Il entra dans l'administration de la marine, puis dans l'état-major comme colonel et devint plus tard général-major. Retenu en Russie par son grade et par son mariage avec une demoiselle d'honneur de l'impératrice, il ne revit la Savoie qu'en 1825, et revint, en 1839, à Saint-Pétersbourg, où il mourut en 1852. — On a de lui: *Voyage autour de ma chambre*, Turin, 1794, opuscule dans le genre de Sterne, plein d'observations fines et exprimées avec esprit; *le Lépreux de la cité d'Aoste*, 1812, dialogue touchant et pathétique, sans déclamation. Ses *Œuvres complètes*, 1858, in-8°, contiennent encore *Expédition nocturne autour de ma chambre; les Prisonniers du Caucase; la Jeune Sibérienne*: cette dernière composition est un fait réel que Mme Cottin, avant lui, avait étrangement défiguré dans son roman sentimental d'*Elisabeth*. Ses *Œuvres* complètes ont été publiées chez MM. Garnier, 1862, avec préface de Sainte-Beuve et de charmantes illustrations de Staal.

Maitland, v. de la Nouvelle-Galles du Sud (Australie), sur le Hunter; 6,000 hab.

Maître ès arts, gradué des anciennes universités qui pouvait enseigner les humanités et la philosophie, etc.

Maître de la cavalerie, *magister equitum*, charge des armées romaines, créée quand il y avait un dictateur. Ce dernier, combattant à pied, choisissait, pour commander la cavalerie, un officier dont les fonctions duraient autant que celles du dictateur.

Maîtres de la milice, *magistri militiæ*, commandants supérieurs de la cavalerie et de l'infanterie, créés par Dioclétien. Constance les porta de deux à quatre.

Maître des offices, *magister officiorum*, dignitaire de l'empire romain à partir du IVe siècle. Il administrait la maison de l'empereur, la police, les arsenaux, etc.

Maîtres des quartiers, *Vicomagistri*, officiers de police urbaine, à Rome, au nombre de quatre par quartiers, sous Auguste.

Maître des requêtes. V. Requêtes.

Maître du sacré palais. Ce dignitaire de la cour papale est chargé de l'examen des livres et des thèses de théologie, etc. C'est toujours un dominicain.

Maître de l'université (Grand-). V. Université.

Maîtres Faction des **Petits**-). V. Petits-maîtres.

Maîtrises. Les membres d'une corporation industrielle ayant, après apprentissage, présenté un *chef-d'œuvre*, c'est-à-dire, une œuvre qui attestait leur capacité, et obtenu le titre de *maîtres*, avaient seuls le droit de travailler. Ils choisissaient, dans leur sein, le *syndicat* ou *jurande*, conseil chargé de veiller à l'exécution des règlements de la corporation, de recevoir les apprentis, et de maintenir les priviléges de l'association. La royauté revendiqua pour elle-même, au XVIe siècle, le droit de donner des *lettres de maîtrise*; l'ordonnance de 1581 rendue par Henri III accorda la permission de travailler dans tout le royaume à ceux qui seraient reçus maîtres à Paris, et dans le ressort d'un parlement à ceux qui seraient reçus dans une ville de parlement. Les maîtrises, qui faisaient du droit de travailler un monopole, n'ont pas survécu à la Révolution. Frappées par Turgot, en 1776, mais rétablies après la chute de ce ministre, elles ont été supprimées par la Constituante en 1791.

Maittaire (Michel), philologue et bibliographe anglais, né en France, 1668, d'une famille protestante qui émigra après la révocation de l'édit de Nantes. Il se consacra à l'enseignement privé et à des publications littéraires. Les principales sont: *Græcæ linguæ dialecti; Stephanorum historia; Historia typographorum; Annales typographici; Marmora Arundelliana*, édition recherchée, etc. Il mourut en 1747.

Maixent (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 23 kil. N. E. de Niort (Deux-Sèvres), sur la Sèvre-Niortaise; 4,659 hab. Élève de chevaux, mules, mulets; céréales; filatures de laine. Restes d'une abbaye de bénédictins fondée par saint Agapit et que gouverna *saint Maixent* de 500 à 515. La ville a beaucoup souffert des guerres de religion et des guerres de la Vendée.

Maizeroy. Voy. Joly de Maizeroy.

Maizières (Philippe de), né près d'Amiens en 1312, jouit d'un grand crédit auprès des rois de Chypre, Hugues IV, Pierre Ier et Pierre II, 1343-1370. Chancelier des deux derniers, il fit décider, sous le règne de Pierre Ier, une croisade que contrarièrent la mort de Jean le Bon, 1364, puis les discordes des chefs, 1365. Maizières passa, vers 1371, au service de Charles V, roi de France, qui lui confia l'éducation du dauphin. Retiré, en 1379, au monastère des Célestins, il y mourut en 1405. — On lui a attribué, à tort, *le Songe du Vergier*. Il a écrit: *le Songe du vieil pèlerin*, dédié à Charles V, etc.

Majesté, titre emprunté au formulaire de l'étiquette impériale, depuis Dioclétien, et qui fut donné, au moyen âge, aux évêques et aux seigneurs féodaux, dans quelques circonstances. Gondemar, roi de Wisigoths, vers 610, est le premier roi qui l'ait porté. En France on le donna à Louis XI, mais il ne devint officiel qu'à partir du règne de Henri II.

Majesté (Lettres de), édit signé par l'empereur Rodolphe II (5 juillet 1609), qui autorisait les protestants de Bohême à fonder des temples, des écoles et des consistoires, et à nommer des *défenseurs de la foi* pour veiller à l'exécution de cet édit.

Majeur (Lac), ancien *Verbanus lacus*, situé entre la Suisse et l'Italie, et traversé par le Tessin. Il a 212,510 hectares, et 64 kil. de long sur 12 de large. Il renferme les îles Borromées. Le nord s'appelle lac de Locarno.

Major, officier supérieur créé en 1534, pour surveiller la comptabilité militaire. Aujourd'hui il dirige l'administration intérieure des régiments et a le grade de chef de bataillon.

Major de brigade, officier supérieur créé en 1665, et supprimé en 1793, transmettait les ordres du major général aux majors des régiments.

Major général, officier général des armées françaises, supprimé en 1790, et rétabli en 1804, est chargé de transmettre aux chefs de détachements ou de corps les ordres du général en chef.

Major général de la marine, officier général, attaché à une préfecture maritime et chargé spécialement de la surveillance de l'arsenal et du commandement des troupes.

Majorat, propriété immobilière inaliénable et insaisissable, dont les revenus sont spécialement affectés à soutenir un titre de noblesse, transmissible à l'aîné (*major natu*) d'une famille. Supprimés par la Constituante, les majorats furent rétablis par un sénatus-consulte de 1806, et par des décrets ultérieurs de Napoléon Ier. Sous la Restauration on décida que la création d'un majorat serait la condition préalable à l'obtention d'un siége à la chambre des pairs, 1817. Sous le gouvernement de Juillet on interdit, au contraire, la fondation de nouveaux majorats, et on limita à 2 degrés la durée de ceux qui existaient encore, 1835.

Majorien (Julius Valerius **Majorianus**), empereur d'Occident (457-461), avait été porté au pouvoir suprême par le Suève Ricimer. Il se proposait d'attaquer

Genséric dans Carthage même, quand une trahison amena la destruction de sa flotte sur les côtes d'Espagne, 460. Revenu en Italie, il dut abdiquer à Tortone; il mourut 5 jours après, tué sans doute, par l'ordre de Ricimer, qui ne le trouvait pas assez docile. Majorien avait essayer de relever l'Empire et de soulager les provinces.

Majorque, Mallorca. *Balearis major*, la plus grande des îles Baléares, située dans la Méditerranée, entre 0° 4′ et 1° 11′ long. O. et entre 39° 16′ et 39° 57′ lat. N. Elle a 200 kil. de tour, 3,480 kil. carrés de superficie, et 180,000 hab. — Le climat est doux et sain; le sol est fertile, il produit beaucoup de vins, de l'huile, des fruits, des oranges, des citrons, etc. On élève des moutons, des mulets, des ânes, des abeilles, des vers à soie. On pêche le corail sur les côtes. On fabrique de grosses étoffes de laine, des chapeaux communs, des ouvrages de marqueterie. Le commerce se fait surtout à *Palma*, qui est la capitale. On y trouve aussi les villes d'Alcudia et de Pollenza. Située à 160 kil. de Barcelone, Majorque dépend de la province des Baléares (Voy. ce mot).

Makariev, ville de Russie (Kostroma), à 180 kil. E. du ch.-l., sur l'Ungea; 3,000 hab. — Ville du gouvernement de Nijni-Novgorod, à 94 kil. S. E. du ch.-l., sur le Volga; 1,500 hab. Elle fut ruinée en 1817 par un incendie; alors on transporta à Nijni-Novgorod la foire qui s'y tenait depuis 1524.

Makhadou, capitale d'Anjouan, l'une des Comores, sur une baie du même nom; 5,000 hab.

Mako, v. de Hongrie, sur le Maros, ch.-l. et évêché du comitat de Czanad, à 176 kil. S. E. de Bude; 7,000 hab.

Makololo, pays de l'Afrique australe sur le Zambèze, plat et marécageux, assez fertile, renfermant beaucoup d'animaux sauvages, mais désolé par la mouche *tsé-tsé*. Les *Makololos* habitent des villages placés sur des éminences artificielles, à cause des inondations; ils étendent leur domination sur plusieurs peuplades; ils appartiennent à la famille des Betjouanas. *Linyanti*, sur le Tchobé, affluent du Zambèze, est leur capitale.

Makri, port d'Anatolie, à 270 kil. S. E. de Smyrne, sur le golfe de son nom; jadis *Telmessus*. — Port du vilayet d'Andrinople, à 100 kil. N. O. de Gallipoli; 3,000 hab.

Makrisi (Ahmed-al-), écrivain arabe, né au Kaire vers 1360, fut inspecteur des marchés, iman et professeur dans divers établissements du Kaire ou de Damas. Il mourut en 1442. — S. de Sacy a donné la liste de ses nombreux ouvrages dans la *Chrestomathie arabe : Livre des avertissements*, description historique et topographique de l'Egypte; *Connaissance des dynasties*, dont une partie a été traduite par M. Reinaud dans les *Extraits des historiens arabes des guerres des croisades*, et une autre par Quatremère sous ce titre : *Histoire des sultans mamelouks de l'Egypte; Traités des monnaies, des poids et des mesures des Musulmans*, traduits par S. de Sacy dans le *Magasin encyclopédique; Traité des principautés musulmanes d'Abyssinie*, etc.

Malabar (Côte de), en indou *Malayaba* (*pays de montagnes*), portion de la côte O. du Dekhan, comprise entre 10° et 13° lat. N. et entre 70° 40′ et 73° 5′ long. E., s'étend entre la mer d'Oman et les Ghattes occidentales. Bien qu'exposé aux ouragans, il est riche en poivre, cardamome, riz, cocotiers, teck, etc. Il y a là des sectateurs du nestorianisme, dits *Chrétiens* de Saint-Thomas. — Quand Vasco de Gama y aborda, 1498, tout le pays obéissait au roi ou Zamorin de Calicut. Il dépend aujourd'hui de l'Angleterre, y compris les Etats vassaux de Cochin, de Travancore, etc.—La France y possède Mahé. Les veuves du Malabar se brûlaient autrefois sur le corps de leur mari; cette coutume est aujourd'hui à peu près complétement abandonnée.

Malaca, aujourd'hui *Malaga*, ville maritime de la Bétique (Espagne), chez les Bastules.

Malacca (Presqu'île de), *Chersonèse d'Or* des anciens, située au S. de l'Indo-Chine à laquelle elle se rattache par l'isthme de Kraw. Comprise entre le golfe du Bengale à l'O., le golfe de Siam à l'E., et le détroit de Malacca au S., elle s'étend entre 1° 15′ et 10° 35′ lat. N. Sa longueur est de 1,040 kil. sur 265 dans sa plus grande largeur. L'intérieur, qui est peu connu, est occupé par des forêts vierges, remplies de bêtes féroces. Sur la côte on récolte du poivre, des gommes, des fruits. L'étain est le seul métal qu'on exporte. La population se compose de Malais, de nègres. Elle est de 400,000 individus environ. La presqu'île renferme : 1° le *Malacca anglais* (Wellesley, île Poulo-Pinang, Malacca propre, Singapour); 2° le *Malacca siamois* (provinces de Ligor, Bondelon, Patani, Kedah, Kalantan, Tringano); 3° le *Malacca indépendant*, au S., composé des 5 royaumes de Perak, Pahang, Salengore, Roumbo, et Djohore. Les habitants appartiennent à 2 races : les Malais sur le littoral; dans les parties boisées de l'intérieur, les indigènes, nègres sauvages et féroces (Krians, Samangs, Jackoons).

Malacca (Ville et province de). La province de Malacca proprement dite, située à l'extrémité S. de la péninsule du même nom et du Malacca anglais, a 65 kil. de long sur 40 de large. Elle a pour capitale *Malacca*, excellente rade, à 160 kil. N. O. de Singapour, par 2° 11′ 24″ lat. N. et 99° 54′ 36″ long. E., siége d'un évêché catholique. Fondée par un prince malais en 1252; conquise par Albuquerque en 1511, cette ville passa, en 1641, aux Hollandais, et fut prise par les Anglais, en 1795; ils l'ont définitivement échangée, en 1825, contre Bencoulen. Déchue comme place de commerce, Malacca a gardé son importance comme point de ravitaillement. — La population est de 30 à 40,000 hab. pour la province, et de 6,000 hab. pour la ville. Elle est, en grande partie, chinoise, malaise ou composée de métis portugais.

Malacca (Détroit de), bras de mer, long de 1,300 kil. et large de 50 à 300 kil., qui unit la mer de Chine au golfe du Bengale, en séparant Sumatra de la presqu'île de Malacca. Il est situé entre 0° et 8° lat. N., et entre 95° et 102° long. E.

Malachie, le dernier des 12 petits prophètes hébreux, de la tribu de Zabulon, vivait vers 450 av. J. C. Dans six prophéties il annonce la venue du Messie et de son précurseur Elie, et s'élève contre les pécheurs.

Malachie (Saint), né à Armagh (Irlande), en 1094, fut abbé de Benchor ou Bangor, évêque de Connor et archevêque d'Armagh (1127-1135). Il mourut auprès de saint Bernard à Clairvaux, 1148. En 1590, on fabriqua une prophétie sur les papes qu'on lui attribua. Il est le premier saint qui ait été solennellement canonisé. Fête, le 3 novembre.

Maladetta (Mont), dans les Pyrénées centrales; il a 3 312 mèt.

Malaga, *Malaca* en latin, ch.-l. de la province de son nom (Espagne), sur la Méditerranée, à l'embouchure du Guadal-Médina, par 36° 43′ lat. N. et 6° 46′ long. O., à 350 kil. S. de Madrid. Pop., 93,000 hab. — Evêché, cathédrale de XVIe siècle, promenade de l'*Alaméda*, débris de monuments mauresques. Ville assez industrieuse, elle a des manufactures de draps, satin, taffetas, toiles, coton, etc., des fabriques de chapeaux, de maroquin, de fil de fer, des plaques d'étain. Son port est l'un des meilleurs de la Méditerranée. On exporte surtout les vins renommés du territoire, des raisins secs, de l'huile d'olive, du plomb, etc. — Fondée par les Phéniciens, cette ville a subi les dominations diverses qui se sont imposées à l'Espagne. De 1015 à 1077, elle fut la capitale d'un petit Etat arabe, mais elle ne fut reconquise par les chrétiens qu'en 1487. — Démembrement de l'ancien royaume de Grenade, la province de Malaga a une superficie de 7,313 kil. carrés et une population de 505,000 hab.

Malagrida (Gabriel), jésuite, né en 1689, à Mercajo (Milanais), était, en Portugal, confesseur de la marquise de Tavora, qui appartenait à la famille du duc d'Aveiro, mise à mort, en 1759, pour un attentat contre Joseph Ier. Les jésuites, que détestait le tout-puissant Pombal (voy. ce nom), furent alors bannis, 1759; mais Malagrida fut retenu comme impliqué dans le complot. Acquitté du crime de lèse-majesté, il fut condamné au bûcher par l'inquisition et exécuté comme hérétique, après un procès où, dit Voltaire, « l'excès du ridicule et de l'absurdité fut joint à l'excès d'horreur. » La *Vie de sainte Anne* et la *Vie de l'Antechrist*, deux écrits qui décelaient la folie et non l'irréligion, furent le prétexte de l'arrêt, 1761.

Malaguette (Côte de). Voy. Côte des graines.

Malais, variété de l'espèce humaine qui habite non-seulement la *Malaisie*, mais encore des portions du reste de l'Océanie, de la presqu'île de Malacca et même de l'Afrique. Selon certains savants elle constituerait un type distinct; selon d'autres elle serait formée du mélange de la race hindoue avec les nègres océaniens. On leur a donné pour origine soit la presqu'île de Malacca, soit Java et Sumatra. D'une stature moyenne, ils ont le teint brun, les cheveux noirs, le nez gros et court. Ils sont adonnés à la piraterie.

Malaisie, l'une des grandes divisions de l'Océanie, entre 21° lat. N. et 12° 30′ lat. S, et entre 90° et 131°

30′ long. E. Elle s'étend entre les côtes de l'Empire Chinois et de l'Indo-Chine au N. O.; la Mélanésie au S., et la Micronésie à l'E. Presque entièrement possédée par les Hollandais et les Espagnols, elle renferme les îles Sumatra, Java, Bornéo, Soulou, Célèbes, Timor, les Philippines, les Moluques, etc. — Son étendue est d'environ 2 millions de kil. carrés; la population est de 25 millions d'habitants de race malaise. On l'appelait autrefois *Notasie*, et on la désigne quelquefois encore sous le nom de *Grand Archipel d'Asie*. — Toutes ces îles sont volcaniques, montueuses, sillonnées de fertiles vallées; les côtes sont basses, marécageuses et malsaines.

Malala (Jean), dont le nom signifie *l'orateur*, né à Antioche, a écrit, en grec, une chronique du monde qui s'arrête à l'an 566 après J. C. Le commencement et la fin sont perdus. Les meilleures éditions sont celles d'Oxford, 1691, et de Bonn, 1831, in-8°.

Malamocco, îlot de la Vénétie, entre l'Adriatique et les lagunes, à 6 kil. S. de Venise. Il renferme, au S., le port de son nom, première capitale des Venètes; 1,000 hab. Près de là est la passe la plus profonde des lagunes de Venise.

Malandrins, nom donné aux mercenaires qui, licenciés après la paix de Brétigny, 1360, dévastèrent la France jusqu'à ce que Du Guesclin les conduisît en Espagne.

Malansac, bourg de l'arr. de Vannes (Morbihan); 2,376 hab.

Malartic (Anne-Joseph-Hippolyte, comte de), né à Montauban, en 1730, avait déjà rendu des services au Canada et à la Guadeloupe, quand on le nomma gouverneur des établissements situés à l'E. du cap de Bonne-Espérance, 1792. Il sut maintenir l'ordre, ramener les esclaves dans les plantations, et défendre les Mascareignes contre les Anglais. A sa mort, on lui érigea un monument, 1800.

Malaspina (Ricordano), historien florentin, mort en 1281, est l'auteur d'une *Chronique* de Florence, qui est une des meilleures sources pour l'histoire d'Italie au moyen âge. Son neveu, Giacchetto, la continua jusqu'en 1286.

Malaspina, famille d'Italie, attachée au parti guelfe, qui a possédé Massa-Carrara, et, pendant huit siècles, la Lunégiane.

Malatesti (Les), famille issue des comtes de Carpegna, qui a régné du xiiie au commencement du xvie s. à Rimini, et appartenait au parti guelfe. Le premier *Malatesta* (mauvaise tête) est de 1110, mais sa maison ne devint souveraine qu'en 1295. — Ses domaines qui comprirent, outre Rimini, Cesena, 1314, Pesaro, Fano, Fossombrone, etc., lui furent ravis par César Borgia et réunis, plus tard, 1528, à l'Etat pontifical.

Malatia, autrefois *Mélitène*, v. de l'eyalet de Kharbrout, en Asie Mineure (Turquie d'Asie), à 175 kil. S. E. de Sivas, sur le Karasou, affluent de l'Euphrate.

Malaucène, ch.-l. de canton de l'arr. et à 32 kil. N. E. d'Orange (Vaucluse); 2,852 hab. — Soie, papeteries; abeilles.

Malaunay, commune de 1,900 hab. sur le Cailly, à 10 kil. N. de Rouen (Seine-Inférieure). — Filatures et tissage de coton. Viaduc du chemin de fer de Rouen au Havre.

Malavalle (Guillaume de). V. Guillaume (Saint).

Malchus, serviteur de Caïphe, porta la main sur Jésus au jardin des Oliviers. D'un coup d'épée, saint Pierre lui coupa l'oreille droite; mais Jésus le guérit.

Malcolm, nom de quatre rois d'Ecosse. Le premier régna en 938; le second, de 1003 à 1033; le troisième, fils de Duncan Ier, fut dépouillé par Macbeth, 1040, rétabli par les Anglo-Saxons, 1057, soumis par Guillaume le Conquérant, et tué à Alnwick en combattant Guillaume le Roux, 1093. — Malcolm IV régna de 1153 à 1165.

Malcolm (John), officier et administrateur écossais, né à Burnfort (Perth), en 1769, passa une grande partie de sa vie dans l'Inde, où il se rendit quatre fois. Il quitta ce pays pour remplir, en Perse, des missions diplomatiques, 1799-1803 et 1810, qui lui ont servi à composer divers ouvrages : *Histoire de Perse*, 2 vol. in-4°, traduite en français par Benoist; *Esquisses sur la Perse*, 2 vol. Il a aussi donné : *Essai sur les Sikhs; Histoire politique de l'Inde*, de 1784 à 1823, 2 vol., etc. Il mourut en 1833.

Maldachini (Dona Olimpia **Pamfili**, née). V. Olimpia.

Malda, v. de l'Hindoustan (Bengale), à 140 kil. N. O. de Mourchidabad; 18,000 hab. Soieries.

Maldeghem, v. de la Flandre orientale (Belgique), à 24 kil. N. O. de Gand; 6,000 hab. — Bois, bestiaux; impressions sur étoffes; tabacs.

Maldives (Iles), groupe d'îles de la mer des Indes, au S. des Laquedives, entre 1° et 7° 6′ lat. N., et entre 70° 30′ et 72° 20′ long. E. La principale a nom *Male*. Les 12,000 îlots qui composent l'archipel sont partagés en 19 *attollons* ou groupes circulaires, sur une longueur de 720 kil. du N. au S. Les habitants sont musulmans; ils ont un sultan qui réside à Male, et est vassal des Anglais. Ils portent à la côte de Malabar des noix de coco et des nattes. Ils se livrent aussi à la pêche de coquilles appelées cauries, lesquelles servent de monnaie : 12,000 valent de 5 à 6 francs.

Maldon ou **Malden-Water,** ville d'Angleterre (Essex), à l'embouchure du Blackwater, à 32 kil. N. O. de Colchester; 5,000 hab. — Importation de houille, fers, bois, huîtres renommées, etc.

Maldonado, port de l'Uruguay, à 115 kil. E. de Montevideo, à l'embouchure de La Plata et sur l'Atlantique, par 34°55′27″ lat. S., et 57°19′28″ long. O. Mauvais mouillage. Cuirs de bœufs et peaux de phoques; 5,000 hab.

Maldonado (Laurent **Ferrer**), aventurier espagnol, mort en 1625, prétendit avoir trouvé un détroit d'Anian par lequel il se serait rendu, en 1588, d'Europe à la Chine en trois mois. Il a laissé : *Image du monde*, in-4°; *Relation de la découverte du détroit d'Anian*, publiée par Amoretti, en italien, 1811, trad. en français, 1812.

Male, la plus grande des îles Maldives (V. ce mot), avec une ville du même nom; 2,000 hab.

Malebranche (Nicolas), philosophe, né à Paris, en 1638, était fils d'un trésorier des fermes. Il étudia d'abord dans la maison paternelle, puis fit sa philosophie au collége de la Marche et sa théologie à la Sorbonne. En 1660, il entra dans la savante congrégation de l'Oratoire. Il s'y occupa d'histoire ecclésiastique et, ensuite, d'hébreu; mais sa vocation philosophique ne lui fut révélée que par une lecture fortuite du *Traité de l'homme* de Descartes, qui paraissait alors. Après six années consacrées à l'étude de la doctrine cartésienne, il publia sa *Recherche de la vérité*, 1674, 1 vol. in-12 : cet ouvrage frappa vivement l'attention. Du vivant de l'auteur il y en eut jusqu'à cinq éditions, avec des changements et des additions considérables : la dernière édition, celle de 1712, est en 4 vol. in-12. Malebranche admettait comme principe de toute certitude la raison, mais complétement libre du contrôle des sens. S'élevant au dessus de la région des choses corporelles, la pensée humaine s'approche de la vérité éternelle de laquelle procèdent toutes les vérités subalternes. Pénétrant, par un dernier effort, dans le sanctuaire, elle voit dans la pensée de Dieu la cause des êtres, et par cette vision s'unit à la pensée divine. Redescendant ensuite l'échelle des êtres, elle constate que tous portent la marque de leur céleste origine et que tout est plein de Dieu. Dans ce système, la physique n'est elle-même qu'une théodicée. Cette théorie de Malebranche souleva de vives objections, surtout de la part des théologiens; il publia, pour les réfuter, mais sans succès, ses *Conversations métaphysiques et chrétiennes*, 1677, in-12. Au moment où il détruisait ainsi la liberté humaine, il écrivait, pour la défendre, son *Traité de la nature et de la grâce*, 1680. Cet ouvrage fut combattu, d'un côté, par Fénelon, sur le conseil de Bossuet, et, de l'autre, par Arnauld, qui entama une polémique de six ans. Malebranche se trouva par là amené à être le chef de la fraction la plus avancée du cartésianisme; il soutint ce rôle en donnant divers traités que fit valoir son talent d'écrivain supérieur : *Méditations métaphysiques et chrétiennes*, 1684; *Traité de morale*, 1684; *Entretiens sur la métaphysique et sur la religion*, 1686. Ses derniers écrits furent : *Traité sur l'amour de Dieu*, 1697, où il combat le quiétisme, qu'on prétendait rattacher aux doctrines malebranchistes; *Entretiens d'un philosophe chrétien et d'un philosophe chinois sur l'existence de Dieu*, 1708; enfin *Réflexions sur la prémotion physique*, 1715. Il mourut des suites d'une vive discussion soutenue contre le philosophe anglais Berkeley, qui était venu le visiter, 1715. — On a publié, de nos jours, sa *Correspondance avec Mairan* et quelques autres lettres. Selon M. Cousin, Malebranche a été le Platon du christianisme. Les *Œuvres* de Malebranche ont été publiées par MM. de Genoude et de Lourdoueix, 2 vol. in-4°, 1837-38, et par M. J. Simon, 2 vol. in-18, 1842-47. M. Feuillet de Conches a donné une édition plus complète des *Méditations métaphysiques*, 1 vol. in-8° (Garnier frères).

Malée (Cap), *Malea promontorium*, cap situé au S. [illegible]

de l'ancienne Laconie. Aujourd'hui cap *Saint-Ange.*

Malée, général carthaginois, soumit les tribus africaines et une partie de la Sicile, 536 av. J. C. Exilé après une défaite en Sardaigne, il souleva l'armée et prit Carthage. Accusé d'aspirer à la royauté, il fut mis à mort.

Malek, docteur musulman, né à Médine, où il passa toute sa vie, 713-795. Il donna, sous le titre de *Mouwatha*, le premier code de traditions musulmanes. Ses disciples, les *malékites,* encore répandus dans le nord de l'Afrique, sont plus attachés que les hanéfites à la lettre de la loi.

Malesherbes (Chrétien-Guillaume **de Lamoignon de**), né à Paris en 1721, fut d'abord substitut, 1741, puis conseiller au parlement de Paris, 1744. Nommé premier président de la Cour des aides à la place de son père, qui devenait chancelier de France, 1750, il eut en même temps la direction de la librairie, qu'il garda jusqu'en 1763. Dans ce dernier poste, il accorda aux écrivains une liberté que leur ôtait une législation surannée. Sous le ministère Maupeou, Malesherbes eut à protester contre la chute des parlements; il fut alors, 1771, exilé dans ses terres, et il n'en revint que lorsque Louis XVI eut rétabli la Cour des aides avec les parlements, novembre 1774. Les instances de Turgot le déterminèrent, en 1775, à accepter le ministère de la maison du roi; il n'y consentit qu'à la condition de ne plus signer de lettres de cachet, et, l'année suivante, sentant son impuissance à opérer des réformes, il donna sa démission (mai 1776). Il fit alors quelques voyages au dehors, puis se plongea dans une retraite absolue, à la campagne; il s'y occupait d'agriculture, et cependant toujours soucieux de l'intérêt public, écrivait un *Mémoire sur le mariage des protestants*, 1787, des *Lettres sur la révocation de l'édit de Nantes*, des *Mémoires sur la librairie et la liberté de la presse,* etc. Il ne sortit de son obscurité que deux fois : en 1787, il rentra pour un an aux affaires comme ministre d'Etat; et, en 1792, il réclama l'honneur de défendre Louis XVI, accusé, devant la Convention. Après ce dernier service rendu à son maître, il était revenu à la campagne, 1793. Arrêté (décembre 1793), il fut transféré à Paris, puis traduit devant le tribunal révolutionnaire. On le conduisit à l'échafaud avec sa fille et son gendre, 22 avril 1794. — On a de lui: *Remontrances au nom de la Cour des aides*, dans divers recueils, et dans les *OEuvres choisies*, 1809; *Mémoires* dans les Annales d'agriculture ou dans le Journal des Savants, etc. On lui a élevé un monument au Palais de Justice de Paris.

Malesherbes, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil N. E. de Pithiviers (Loiret), sur l'Essonne. Château. Bonneterie; 1,790 hab.

Malestroit, ch.-l. de canton de l'arr. et à 18 kil. S. de Ploermel (Morbihan), sur l'Oust; 1,691 hab. — Trêve de 1343 entre les Français et les Anglais.

Malet (Claude-François **de**), général, né à Dôle en 1754, servit d'abord dans les mousquetaires, 1771-1775. Ardent partisan de la Révolution, il commanda, en 1792, un bataillon de volontaires. Nommé général de brigade en 1799, il songea, de bonne heure, à profiter d'une absence de Napoléon pour s'emparer du gouvernement. Arrêté en 1807, il s'était fait transporter, en 1812, dans une maison de santé après s'être entendu avec les généraux Lahorie et Guidal, enfermés à la Force. S'évadant dans la nuit du 22 au 23 octobre, il entraîna une cohorte de la garde nationale, un régiment d'infanterie, et délivra ses complices. Il avait blessé le général Hulin, commandant la première division militaire, lorsqu'il fut arrêté par le chef de bataillon Laborde. Traduit devant une commission militaire, il fut fusillé le 29 octobre 1812.

Maleventum, premier nom de Bénévent. V. ce mot.

Maleville (Jacques, marquis de), jurisconsulte, né à Domme (Dordogne), en 1741, siégea au Conseil des Cinq-Cents, où il combattit les exagérations de la Révolution. Membre du tribunal de Cassation, sous le Consulat, il fut l'un des rédacteurs du projet de code civil. Sénateur en 1806, il mourut pair de France en 1824. — On a de lui : *Analyse de la discussion du code civil au conseil d'Etat*, 1804-1805, 4 vol. in-8°; *du Divorce*, 1801, etc.

Maleville (Pierre-Joseph, marquis de), fils du précédent, né à Domme, 1778-1832, fut sous-préfet de Sarlat, 1804-1811, conseiller à la cour d'appel de Paris, député de Sarlat pendant les Cent-Jours, et montra de l'énergie politique. Premier président à la cour de Metz, 1819, à celle d'Amiens, 1820, il entra à la cour de Cassation, en 1828. Pair de France depuis la mort de son père, il défendit les principes de la monarchie constitutionnelle. On a de lui : *Discours sur l'influence de la réformation de Luther*, 1804; *Adresse au sénat*, 1814; *les Benjamites rétablis en Israël*, 1816, etc.

Malevièle, bourg de l'arr. et à 8 kil. N. E. de Villefranche (Aveyron); 2,708 hab.

Malezieu (Nicolas **de**), littérateur, né à Paris, 1650(?)-1727, homme de savoir et d'esprit gracieux, fut précepteur du duc du Maine, auquel il resta toujours attaché. Il fut enfermé treize mois à la Bastille, lors de la conspiration de Cellamare. Il a donné nombre de pièces pour les fêtes de Sceaux, dont il était l'ordonnateur. — Ses *Eléments de géométrie*, 1715, avaient été composés pour le duc de Bourgogne. Membre honoraire de l'Académie des sciences, il fut de l'Académie française en 1701.

Malfilâtre de Clinchamp, ou plutôt **Malfilatre** (Jacques-Charles-Louis), poëte, né à Caen vers 1735, fut couronné quatre fois aux *palinods* de Normandie. Venu à Paris, il y fut bien accueilli; mais entraîné par son amour pour les plaisirs, ou cédant trop aisément à son affection pour les siens, il fut réduit bientôt à une détresse extrême. Il mourut des suites d'une chute de cheval, chez une tapissière dont il était le débiteur, 1767. — Auger a donné les *OEuvres* de Malfilatre, 1805, in-12. On y remarque *Narcisse dans l'île de Vénus*, poëme, faible de conception, mais gracieux de détails. On a publié, en outre, sous le titre de *Génie de Virgile*, 1810, 4 vol. in-4°, ses essais sur le grand poëte latin. Ses *OEuvres* poétiques complètes forment 1 vol., 1825 et 1826.

Malgaches, nom des habitants de Madagascar.

Malherbe (François **de**), poëte, né à Caen en 1555, était fils d'un conseiller au présidial de sa ville natale. Attaché à Henri d'Angoulême, fils naturel de Henri II, il le suivit en Provence, 1576, s'y maria et y résida jusqu'en 1586, où il revint à Caen; puis il y retourna en 1600. Dans cette première partie de sa vie, il révéla son talent pour la poésie lyrique, sinon dans les *Larmes de saint Pierre*, œuvre emphatique imitée de Tansillo, 1587, du moins dans le *Bouquet de fleurs de Sénèque* et dans les *Stances à Du Perrier*, 1599. Signalé à Henri IV par le cardinal Du Perron et par Des Yvetaux, il quitta enfin Aix pour Paris en 1605, et vécut à la cour où il reçut une pension du duc de Bellegarde. Après l'assassinat du roi, qui lui inspira ses vers les plus touchants, 1610, il célébra la régence de Marie de Médicis et, plus tard, le ministère de Richelieu et les exploits de Louis XIII devant La Rochelle. Il mourut de douleur, 1628, quand son fils unique eut été tué en duel par Fortia de Piles. — Malherbe a été un réformateur de la langue; combattant les néologismes importés par l'école de Ronsard et les expressions provinciales apportées du Midi par les compagnons de Henri IV, il se vantait, non à tort, d'avoir *dégasconné* la cour. S'attachant à donner aux mots la qualité essentielle de la propriété, il traçait les limites du gérondif et du participe comme celles « de deux peuples limitrophes. » Ayant le sentiment de l'harmonie, un goût délicat et pur, un art plein de ressources, il a mis au service de la poésie un vers clair, noble, expressif. Caen lui a élevé une statue en 1847. — L'édition la plus complète de ses œuvres est celle de Blaise, Paris, 1822. Citons celle de L. Lalanne, 1862, 4 vol. in-8°. On a publié, en 1846, l'*Instruction de Malherbe à son fils*, et, à Caen, ses *Lettres inédites*, in-8°, 1852.

Malherbe (Joseph-François-Marie), savant, né à Rennes, 1733-1827, fut bénédictin jusqu'à la Révolution qui le rendit à la vie civile. S'occupant de travaux littéraires et aussi de chimie, il découvrit un procédé pour fabriquer la soude par la décomposition du sel marin, 1774; il améliora la confection du savon à Paris, 1792-1793. Entre autres manuscrits, il a laissé une traduction de la *Physique souterraine* de Becher.

Maliaque (golfe), *Maliacus sinus*, golfe au S. E. de l'ancienne Thessalie, en face la pointe N. O. de l'Eubée. Il tirait son nom de la ville de *Malia* ou *Malis* (Phthiotide). Aujourd'hui golfe de *Zeitoun*.

Malibran (Maria-Felicita Garcia, Mme), cantatrice, née, en 1808, à Paris, fille de Manuel Garcia, débuta, en 1825, à Londres, et épousa à New-York un négociant français, Malibran, dont elle se sépara en 1827. Revenue en Europe, elle eut à soutenir à Londres et à Paris la rivalité de Mlle Sontag. Elle était aussi remarquable comme tragédienne que comme cantatrice. Remariée, en 1836, au violoniste Bériot, elle mourut six mois après des suites d'une chute de cheval. On a gravé d'elle plusieurs compositions musicales.

Malicorne, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. N de la Flèche (Sarthe), sur la Sarthe; 1,507 hab.

Malines *Mechlinia* ou *Malinæ*, en latin; *Mechelen*, en flamand), ville de la province d'Anvers (Belgique), sur la Dyle, à 25 kil. S. du ch.-l., par 51° 1' 45" lat. N. et 2° 8' 55" long. E. Archevêché métropolitain de Belgique et centre de tous les chemins de fer de cet Etat. Surnommée *la Jolie*, Malines possède l'église gothique de Saint-Rombaud, construite de 1220 à 1487, avec une tour délicatement travaillée. Dentelle renommée dite *point de Malines* ; étoffes de laine, chapellerie, fonderie de cuivre; chaises en bois et paille; impression de livres liturgiques; filatures de lin, etc.; 40,000 hab. — Fondée au vi^e siècle. Malines reconnut au x^e l'autorité des évêques de Liége qui la firent administrer par les seigneurs de Berthout. Cédée, en 1333, aux comtes de Flandre, mais revendiquée par les ducs de Brabant, en 1343, elle passa plus tard aux ducs de Bourgogne. Elle suivit dès lors les destinées des Pays-Bas. En 1513, une ligue y fut formée contre Louis XII, roi de France.

Malingre (Claude), écrivain, né à Sens, vers 1580, mort vers 1655, a beaucoup écrit sur l'histoire ancienne et l'histoire de France, mais avec une grande inexactitude et dans un mauvais style. Il fut historiographe de France. Le moins décrié de ses ouvrages est l'*Histoire des Dignités honoraires de France*, 1635, in-8°.

Mallemort, bourg de l'arr. d'Arles (Bouches-du-Rhône); 2,195 hab.

Mallet (David **Malloch**, dit), poëte anglais, né à Creff (Perth), vers 1700, était fils d'un aubergiste. Connu par deux bons poëmes, *Guillaume et Marguerite*, 1724, et *l'Excursion*, 1728, il fut le courtisan de Pope, puis de Bolingbroke, ennemi de Pope, du prince de Galles, enfin du ministère qui lui donna une pension, prix d'un pamphlet contre l'amiral Byng. Il mourut en 1765, sans avoir écrit une seule ligne d'une histoire de Marlborough pour laquelle il avait reçu un legs. — Outre les ouvrages cités, on a de lui des tragédies, *l'Ermite*, poëme; une *Vie de Bacon*, fort médiocre, etc. Ses *Œuvres poétiques* forment 3 vol. in-12, 1769, et ont été traduites par Lécuy, 3 vol. in-12, 1799.

Mallet (Edme), littérateur, né à Melun, 1713-1755, professa la théologie au collége de Navarre et donna des articles théologiques et littéraires à l'*Encyclopédie*. On a de lui : *Principes pour la lecture des poëtes; — des orateurs;* etc. Il a traduit en françois l'*Histoire* de Davila.

Mallet (Paul-Henri), historien, né à Genève en 1730, professa les belles-lettres à Copenhague, où il donna, en 1755, une *Introduction à l'histoire du Danemark* et une traduction de l'*Edda* en français. Il voyagea ensuite en Italie, en Angleterre, en Allemagne, etc., et mourut dans sa ville natale en 1807. Outre les ouvrages cités, il a écrit : *Histoire de Danemark*, 3 vol. in-4° ou 9 vol. in-12; — *de la maison de Brunswick*, — *de la maison de Hesse*, 4 vol. in-8°; — *de la maison de Mecklembourg-Schwerin — des Suisses ou Helvétiens*, 4 vol. in-8°; — *de la Ligue Hanséatique; Mémoires sur la littérature du Nord*, 6 vol. in-8°, etc.

Mallet du Pan (Jacques), publiciste, né près de Genève en 1749. Après avoir été accueilli par Voltaire à Ferney, il se rendit à Bruxelles, travailla aux *Annales politiques et littéraires* de Linguet, auxquelles il donna une *Suite* pendant la détention de ce dernier à la Bastille, 1779-1783. Le succès de ses *Mémoires historiques* décida Panckoucke à l'adjoindre aux rédacteurs du *Mercure de France*, 1784. Mallet du Pan y donna, en 1789, une analyse raisonnée des débats de l'Assemblée constituante, proposant à la France l'imitation de la monarchie d'Angleterre, flétrissant les excès de la démocratie. Chargé d'une mission de Louis XVI auprès des souverains de Prusse et d'Autriche, 1792, il erra en Suisse et en Belgique, et passa, en 1798, en Angleterre où il mourut, 1800. — On a de lui, entre autres ouvrages : *Considérations sur la nature de la révolution de France*, 1793; *Mémoires et Correspondance*, publiés par A. Sayous, 2 vol. in-8°, 1851

Malleville (Claude de), poëte, né à Paris, 1597-1647, fut l'un des premiers membres de l'Académie française. Il travailla aux *Mémoires* de Bassompierre; et s'adonna au genre du sonnet : il réussit une fois dans *la Belle matineuse*. Ses poésies ont été recueillies, 1649, in-4°, et 1659, in-12.

Mallicolo, île de la Mélanésie (Nouvelles-Hébrides), entre 15° 50' et 16° 36' lat. S., et entre 164° 47' et 165° 26' long. E. Elle est habitée par une race de nègres fort laids.

Malliens, ancien peuple de l'Inde Cis-Gangétique, sur l'Acésines, dont la capitale (aujourd'hui *Moultan*) fut prise par Alexandre le Grand.

Mallius (Caïus), complice de Catilina (*voy.* ce nom), rassembla des troupes en Etrurie et commanda une aile à la bataille de Pistoja, où il fut tué, 63 avant J. C.

Malloch. V. Mallet (David).

Mallorca. V. Majorque.

Mallos ou **Mallus,** ancienne ville de Cilicie, à l'embouchure du Pyramus, et au S. de Mopsueste, avait un oracle de Mopsus.

Mallow, v. d'Irlande, dans le comté de Cork (Munster), sur le Blackwater, à 25 kil. N. O. de Cork ; 7,000 hab. Belle église. Eaux thermales.

Mallum ou **Mall,** assemblée annuelle des Francs qu'on appelait aussi Champ de mars ou Champ de mai.

Malmaison (La). V. Rueil.

Malmédy, *Malmundarium*, ch.-l. de cercle de la province du Rhin (Prusse), sur la Warche, à 36 kil. S. d'Aix-la-Chapelle. Grand commerce avec la Belgique. Tanneries; 4,500 hab.

Malmesbury, ville d'Angleterre (Wilts), sur l'Avon de Bristol, à 62 kil. N. O. de Salisbury ; 6,500 hab. — Elle avait autrefois une abbaye et d'importantes fabriques de drap Patrie du chroniqueur Guillaume de Malmesbury et de Hobbes.

Malmesbury (Guillaume **de**), chroniqueur. V. Guillaume.

Malmesbury (John Harris, comte de), diplomate anglais, fils de James Harris, né à Salisbury en 1746. Après avoir figuré, comme plénipotentiaire, à Madrid, à Berlin, à Pétersbourg, il soutint le stathouder en Hollande, 1787, négocia le mariage du prince de Galles avec Caroline de Brunswick, 1794, et représenta l'Angleterre dans les conférences de Lille, 1797. Atteint de surdité, il se retira des affaires et mourut en 1820. — Il a écrit l'*Histoire de la Révolution de Hollande de* 1777 *à* 1788 ; on a publié, en 1845, ses *Mémoires et sa correspondance*

Malmoe, ch.-l. du Malmochus, ville de la Gothie (Suède), par 10° 39' 40" long. E. et 55° 36' 6" lat. N., sur le Sund, à 630 kil. S. O. de Stockholm; 33,292 hab. — Draps, tissus de laine, savon, laiton, grains, gants. Son port ne reçoit que de petits navires, mais est très-commerçant. Traité de paix de 1523, qui sépara la Suède du Danemark.

Malmochus, province ou lan de Suède, à l'extrémité de la Gothie, bornée au N., à l'O. et au S. par le Kattégat, le Sund et la Baltique, et à l'E. par le län de Christianstadt qui formait avec elle la Scanie. Les villes sont *Malmoe*, capitale, Lund, Landskrona, Helsingborg. C'est la plus fertile partie de la Suède. Excellents pâturages et élève du bétail. Elle a 328,000 hab.

Malo (Saint-), *Alleco*, *Macloviopolis*, ch.-l. d'arr. à 71 kil. N. O. de Rennes (Ille-et-Vilaine), par 48° 39' 1" lat. N. et 4° 21' 47" long. O., sur un rocher que la Manche entoure, en partie, à l'embouchure de la Rance; 10,195 hab. Le port de Saint-Malo est le douzième pour l'importance commerciale. Armements pour la pêche de la morue ; bateaux à vapeur pour Jersey. Bains de mer. Construction de navires, corderies, toiles, etc. Commerce de denrées coloniales et des produits de la Bretagne. — Unie à la terre ferme par une étroite chaussée nommée le *Sillon*, la ville a des fortifications, œuvre de Vauban ; le château, où se trouve la fameuse tour dite Quiquengrogne, a été bâti par Anne de Bretagne, 1498. Le port est sûr, mais d'un accès difficile. — Cette ville doit son origine au déplacement de la population d'Aleth, au x^e siècle, qui commença à se grouper dans l'île d'Aron, autour d'un monastère fondé au vi^e siècle: elle prit le nom de Saint-Malo, ancien évêque d'Aleth. Longtemps indépendante, elle ne se soumit aux ducs de Bretagne qu'au xv^e s. Elle se signala au xvi^e et au xvii^e siècle par la hardiesse de ses marins; les Anglais attaqués par les corsaires Malouins la bombardèrent en 1693, 1695 et 1758. Saint-Malo est la patrie de J. Cartier, Duguay-Trouin, La Bourdonnais, Maupertuis, La Mennais, Surcouf, Broussais, Chateaubriand, etc.

Malo (Saint). V. Maclou (Saint).

Malo-de-la-Lande (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 10 kil. N. O. de Coutances (Manche) ; 406 hab.

Maloïa (Mont), sommet des Alpes Rhétiques (Suisse). L'Inn et la Maira y prennent leurs sources. Le col du Maloïa conduit de l'Engadine à Chiavenna.

Malojaroslavetz, ville de Russie, sur la Louja, à 60 kil. N. de Kalouga. Victoire des Français en 1812.

Malouet (Pierre-Victor, baron), homme d'Etat, né à Riom, en 1740, fut d'abord attaché d'ambassade, administrateur militaire, ordonnateur ou commissaire à Saint-Domingue et à Cayenne, enfin intendant de la marine à Toulon. Député à l'Assemblée constituante pour le tiers état du bailliage de Riom, 1789, il se distingua parmi les partisans d'une monarchie analogue à celle d'Angleterre. Après les massacres de septembre, il se réfugia à Londres, demanda vainement à défendre Louis XVI, 1792, et ne revint qu'en 1801. Nommé préfet maritime à Anvers, il mérita par ses services d'être appelé au conseil d'Etat en 1810. Exilé en Touraine à cause de l'indépendance de ses opinions, 1812, il devint et mourut ministre de la marine sous la première restauration, 1814. — Le plus précieux de ses ouvrages est une *Collection de mémoires et correspondances... sur la Guyane*, 5 vol. in-8°. *La Collection de ses opinions à l'Assemblée nationale* forme 3 vol. in-8°.

Malouia, fleuve du Maroc. V. Moulouia.

Malouines ou **Falkland** (Iles), archipel de l'Océan Atlantique, à 450 kil. E. du détroit de Magellan, entre les 51° et 52° de latitude S., et entre 60°10′ et 64°35′ long. O. Composé des deux grandes îles, *Falkland* à l'E., et *Soledad* à l'O., il a 12,280 kil. carrés de superficie. Entouré d'une mer toujours en furie, et bordé de hautes falaises, il présente, à l'intérieur, des plaines basses, humides et malsaines. Le climat est tempéré Les végétaux d'Europe y réussissent, moins le froment. Il n'y a pas d'arbres. Les pâturages nourrissent des troupeaux de bœufs et de chevaux. Il y a 1,100 habitants. Découvertes au XVIe siècle et appelées *Malouines* par des navigateurs bretons, elles ont été disputées par l'Angleterre et la France à l'Espagne. Abandonnées par celle-ci en 1810, occupées en 1820 par Buénos-Ayres, elles ont été reprises, en 1833, par les Anglais qui ont ouvert le port *Stanley* à toutes les nations.

Malpighi (Marcel), anatomiste, né à Crevalcuore, près de Bologne, en 1628, secoua, l'un des premiers, l'autorité des Arabes. Professeur à Pise, il se lia avec Borelli, puis revint à Bologne, 1659 ; appelé à Messine en 1662, il n'y resta que quatre ans. Il ne se décida à abandonner Bologne qu'en 1691, sur l'invitation d'Innocent XII, qui le nomma son médecin. Il mourut à Rome en 1694. — Les travaux de cet anatomiste portent sur une foule de points ; l'une des tuniques de la peau s'appelle encore *réseau muqueux* de Malpighi. Il est, avec l'anglais Grew, le créateur de l'anatomie végétale. La seule édition complète de ses *Œuvres* est celle de Venise, 1743, in-fol.

Malplaquet, village à 28 kil. N. O. d'Avesnes (Nord); 240 hab. Défaite glorieuse de Villars en 1709.

Malte, île de la Méditerranée qui donne son nom à un archipel formé, en outre, de Gozzo, Comino et Cominetto, et ayant une superficie totale de 437 kil. carrés, avec une population de 147,000 hab. — L'île principale, située, par 35°54′ lat. N., et 12°11′ long. E., à 100 kil. S. E. de la Sicile, et 250 kil. de l'Afrique, a 28 kil. de long sur 16 de large. Elle s'appelait *Melita* dans l'antiquité. C'est un rocher calcaire, couvert d'une couche de terre végétale apportée à grands frais. On y récolte du coton, des figues, des oranges et des fruits. On en tire aussi des bestiaux, du poisson, des pierres. Admirablement placée pour le commerce, elle a 140 navires et 2,200 marins. La population (120,000 hab.), demi-italienne, demi-arabe, est catholique. Les villes sont : *Cité-la-Valette*, capitale, et *Città-Vecchia*. — Malte a suivi la condition de la Sicile jusqu'en 1530, où Charles-Quint la céda aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. En 1798 elle fut prise par Bonaparte, qui allait en Egypte, et en 1800 par les Anglais, qui la conservèrent malgré le traité d'Amiens, 1802. Les traités de 1815 en ont fait la plus importante des possessions britanniques d'Europe : gardée par 3,500 hommes, elle est la station de la flotte anglaise dans la Méditerranée. V. *Histoire de Malte*, par M. Miége.

Malte (Ordre de). Ordre religieux et militaire dont l'origine remonte à un hôpital de pèlerins fondé, au XIe siècle, par des marchands d'Amalfi, à Jérusalem : les frères s'appelaient alors *Hospitaliers* de Saint-Jean de Jérusalem. Après la prise de la ville sainte par les Croisés, 1099, sous leur premier supérieur, Gérard de Martigues, ils ajoutèrent aux trois vœux ordinaires celui de secourir et de défendre les pèlerins : de là la nécessité de prendre les armes. On distingua parmi eux les chevaliers qui étaient nobles, les clercs ou chapelains, enfin les frères servants, dont les uns suivaient les chevaliers à la guerre et les autres étaient attachés à l'hôpital. La Palestine conquise par les Mamelucks, 1290, les Hospitaliers passèrent à Chypre, puis à Rhodes, 1310. — Vainqueurs de Mahomet II, 1480, mais expulsés par Soliman II, 1522, les *chevaliers de Rhodes* s'établirent, en 1530, dans l'île de Malte (V. plus haut). Victorieux des Turcs en 1565, ils cédèrent leur dernier asile à Bonaparte, 1798, se placèrent sous la protection du tzar Paul Ier, et essayèrent de se reconstituer à Catane, puis dans les Etats pontificaux. — Au commencement du XVIe siècle, l'ordre de Malte se divisait en huit nations ou langues (Provence, Auvergne, France, Italie, Aragon, Allemagne, Castille, Angleterre), qui se subdivisaient en prieurés, bailliages et commanderies. A la tête était un grand maître élu à vie. Le costume de guerre était une cotte d'armes rouge portant, sur le côté gauche, une croix blanche à huit pointes, insigne de l'ordre. Vertot a écrit l'*Histoire de l'Ordre de Malte*, que Clizé de Montagnac a continuée, 1863.

Malte-Brun (Malte-Conrad **Brunn**, dit), géographe français, né à Thisted (Jutland), en 1775, abandonna la carrière ecclésiastique pour le barreau. Partisan des réformes méditées par Bernstorff, il s'attira, sous les successeurs de ce ministre, une condamnation à un long exil, 1800. Il vint alors à Paris, et entreprit de donner à la France des ouvrages de géographie qui ne fussent pas d'informes compilations. Attaché à la rédaction du *Journal des Débats*, 1806, il ne cessa de travailler aux progrès de sa science favorite. On a de lui : *Géographie mathématique, physique et politique*, avec Mentelle, 16 vol. in-8° et atlas; *Tableau de la Pologne ancienne et moderne*, 1 vol. avec atlas. Il a fondé les *Annales des Voyages*, 1808, et publié avec Eyriès les *Nouvelles Annales de Voyages*, 1819, etc. En 1810 il donna le premier volume du *Précis de la géographie universelle*, qui a consacré son nom, 6e édition, 6 vol. in-8°. Il fut l'un des fondateurs de la Société de géographie, 1821. Il est mort en 1826. — Sa *Géographie Universelle* a été revue et complétée par Huot, 6 vol. in-8°, éd. Garnier frères.

Malthus (Thomas-Robert), économiste anglais, né à Rookery, près de Guildford (Surrey), en 1766. Il fut d'abord curé dans son pays, puis voyagea dans les Etats du nord, en France et en Suisse, 1799-1802. En 1805 il devint professeur d'histoire et d'économie politique au Collége de la Compagnie des Indes orientales, à Haileybury (Hertford), et mourut dans l'exercice de ses fonctions en 1834. — La réputation de Malthus est due surtout à son *Essai sur le principe de population*, 1798. L'auteur en donna, de son vivant, jusqu'à 6 éditions, en le remaniant complétement. Il y attribue la cause des maux de l'humanité, non plus aux vices des gouvernements, comme on le faisait avant lui, mais à l'excès de la population qui ne s'arrête que devant des obstacles *destructifs*, comme la famine, les épidémies, etc. Il propose de substituer à ces obstacles destructifs des obstacles préventifs qui consistent dans la plus grande circonspection pour les mariages. Bien ou mal compris, ce livre souleva contre Malthus de vives réclamations. Outre cet écrit, on a de lui, *Principes d'économie politique*, etc. Les principaux ouvrages de Malthus figurent dans la *Collection des économistes* publiée par Guillaumin, in-8°. Membre de la Société royale de Londres, il fut associé à l'Académie des sciences morales de France — Voir Mignet et Ch. Comte, *Notice sur Malthus.*

Malton (New-), v. d'Angleterre, à 30 kil. N. E. d'York, son ch.-l. de comté, sur le Derwent. Commerce de blé, beurre et jambons. Foires de chevaux renommées; 7,000 hab.

Maltôte, *Male tolta* en latin du moyen âge (taxe injustement levée), nom donné d'abord aux impôts frappés sur les villes, comme on le voit par la révolte de Rouen en 1292; on l'appliqua ensuite à toute taxe, et même aux gens de finance.

Malus (Etienne-Louis), physicien, né à Paris, en 1775, entra, en 1793, à l'Ecole du génie de Mézières qui fut supprimée la même année. Volontaire dans un bataillon de Paris, il travaillait comme terrassier aux fortifications de Dunkerque, quand un ingénieur, frappé de son intelligence, l'envoya à l'Ecole polytechnique. Malus fit ensuite partie des armées de Sambre-et-Meuse et d'Egypte comme officier du génie. Revenu en 1801, il fut employé à des travaux de fortifications, mais il se livrait en même temps à des études sur la lumière, (*Traité d'optique analytique*, 1807, *Théorie mathématique de la double réfraction*, 1808), qui lui ouvrirent, en 1810, les portes de l'Académie des sciences. Il mourut en 1812. On lui doit la découverte de la polarisation de

la lumière par réflexion. La Société royale de Londres lui décerna la médaille de Rumford, 1811.

Malva ou **Mulucha**, auj. *Moulouia*, rivière d'Afrique, séparait la Mauritanie Tingitane de la Mauritanie Césarienne.

Malvoisie ou **Malvasia**, presqu'île à l'E. de la Laconie (Grèce), où l'on récoltait un vin estimé. Ch.-l., *Monembasie* ou *Napoli-de-Malvoisie*.

Malwah, l'une des trois provinces du Sindhya (Hindoustan), comprise entre 22° et 26° lat. N., entre 72° et 77° long. E., bornée au N. par les provinces d'Agrah et d'Adjemyr, à l'E. par celle d'Allahabad, au S. par celle de Kandeich, à l'O. par le Goudjerate et le Radjepoutana. Plaine faiblement ondulée, arrosée par le Tchambal, la Betvah, etc., et riche en céréales, coton, tabac, opium et graines oléagineuses. La capitale est *Oudjein*. — On y remarque aussi les principautés de Bopal et de Dhara, qui sont vassales des Anglais.

Malzieu (Le), ch.-l. de cant. de l'arr. et à 40 kil. N. E. de Marvejols (Lozère), sur la Truyère. Couvertures de laine, parchemin; 1,017 hab.

Mambré, vallée de Palestine, près d'Hébron (Juda), où Abraham fut enterré.

Mameluks (*Esclaves* en arabe), nom d'une célèbre milice qui a dominé l'Egypte depuis le temps de saint Louis jusqu'à l'expédition de Bonaparte, en 1798. Recrutée d'esclaves achetés en Circassie, elle fut attachée, sous Malek-Saleh, à la garde des sultans Ayoubites; mais, en 1250, après l'assassinat de Malek-Moadham, elle commença à porter ses chefs au pouvoir. Dans une première période, 1250-1517, les Mameluks furent indépendants de nom et de fait sous leurs deux dynasties: la première, celle des *Baharites* (marins), sortie des garnisons maritimes, repoussa les Mongols, et, avec Bibars, Kelaoun, etc., expulsa les chrétiens de Syrie; la seconde, 1382-1517, celle des *Bordjites*, recrutée dans les garnisons des forteresses (*bordj*), fut renversée par le sultan des Turcs Ottomans, Sélim Ier, vainqueur du sultan Touman-Bey, 1517. Alors la domination des Mameluks se transforme: vassaux de Constantinople, plutôt que sujets, ils composent le divan préposé au gouvernement de l'Egypte, et fournissent les 24 beys chargés de l'administration locale. L'autorité de la Porte, représentée par un pacha, finit cependant par s'amoindrir insensiblement, et, au XVIIIe s., Ali-Bey jouit quelques années d'une réelle indépendance, 1766-1773. L'expédition de Bonaparte, 1798, anéantit tout à coup la puissance renaissante des Mameluks. Ils ne purent désormais soutenir la lutte contre les pachas qui gouvernaient au nom de la Porte: enfin Méhémet-Ali les extermina dans un massacre général, 1811. V. *Histoire des Mamelouks*, de Makrizi, trad. par Quatremère, 1838, 4 vol. in-4°.

Mameluks de la garde, corps institué par Bonaparte en Egypte, et transporté en France, où il fit partie de la garde impériale, 1804-1814. Les soldats avaient le costume oriental, mais les chefs étaient presque tous Français. En 1815, ils furent en partie massacrés à Marseille.

Mamercus, nom de la plus ancienne famille de la maison *Æmilia*. Ses membres les plus connus sont: L. Æmilius, qui, dans son 3e consulat, 473 av. J. C., fut chassé du forum à cause de son excessive rigueur dans les levées militaires; puis Æmilius, qui fut trois fois dictateur: en 437, il vainquit les Fidénates, alliés aux Véiens, dont le roi Tolumnius fut tué; en 433, il réduisit, de cinq ans à 18 mois, la durée de la censure; en 426, il prit Fidènes.

Mamers, *Mamerciæ*, ch.-l. d'arr., à 45 kil. N. E. du Mans (Sarthe), par 48° 21′ 4″ lat. N. et 1° 58′ 1″ long. O., sur la Dive; 5,365 hab. — Au moyen âge, c'était une place forte; aujourd'hui, Mamers fait le commerce de toiles, calicots, cotonnades, etc.; fabriques de chandelles. Bestiaux et grains.

Mamers, dieu de la guerre chez les tribus de la Sabine et du Samnium. Dans les printemps sacrés, on lui vouait tout ce qui naissait. V. Mamertins.

Mamert (Saint), *Mamertus*, évêque, gouvernait l'église de Vienne en Gaule vers 465, et mourut vers 474. Il a institué les Rogations. Fête, le 11 mai.

Mamert (Claudien), prêtre du diocèse de Vienne, frère du précédent, mort vers 473 ou 474, est l'auteur d'un traité *de Statu animæ*, dirigé contre Faustus, évêque de Riez. Descartes s'en inspira, dit-on, dans ses *Méditations*. On lui attribue: *Carmen contra poetas vanos*, l'hymne *Pange lingua*, etc.

Mamert (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. N. O. de Nîmes (Gard); 501 hab.

Mamertin (Claude), panégyriste latin de la fin du IIIe s. ap. J. C. Il était professeur à Trèves. On lui attribue les deux premiers discours en l'honneur de Maximien Hercule, insérés dans les *Panegyrici veteres* de Drepanius. — Dans la même collection on trouve un panégyrique de l'empereur Julien, prononcé, en 362, par un autre Claude Mamertin, préfet d'Illyrie et consul, lequel, en 364, fut accusé de péculat.

Mamertine (Prison). V. Tullianum.

Mamertins. On entendit par ce mot: 1° les enfants qui, voués à *Mamers* dans un *printemps sacré* (V. ce mot), étaient condamnés, chez les tribus sabelliennes, à l'exil, quand ils avaient atteint l'âge de 20 ans; 2° des aventuriers venus en Sicile de *Mamertium*, v. de l'Italie méridionale, en face de Messine, sous le règne d'Agathocle; qui, après la mort de ce prince, s'emparèrent de Messine, et désolèrent l'île entière. Combattus par Pyrrhus, 277 av. J. C., par Hiéron, 269, puis par les Carthaginois, ils appelèrent les Romains à leur secours. De là sortit la première guerre punique, 264.

Mamertium ou **Mamertum**, ancienne ville du Bruttium (Italie), à 44 kil. N. E. de Rhegium. Aujourd'hui *Oppido*.

Mamet-la-Salvetat (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 18 kil. S. O. d'Aurillac (Cantal); 9,074 hab.

Mamilius (Octavius), dictateur de Tusculum et gendre de Tarquin le Superbe, fut tué à la bataille du lac Régille, 496 av. J. C. — Sa famille prétendait descendre d'Ulysse.

Mammée (Julia **Mammæa**), fille de Julia Mésa et mère d'Alexandre Sévère, née à Emèse. Après avoir protégé, contre Héliogabale, son fils, qui devint empereur en 222, elle gouverna l'Empire romain sous son nom, s'entoura d'hommes illustres, Paul, Ulpien, Dion Cassius, et fut initiée, dit-on, au christianisme par Origène. L'orgueil et l'avarice de cette princesse lui aliénèrent les soldats, qui l'égorgèrent avec Alexandre Sévère, près de Mayence, en 235.

Mammon, dieu des richesses chez les anciens Syriens.

Mamoré ou **Mahmorah**, rivière de Bolivie, traverse le pays des Moxos et se réunit au Guaporé. Cours de 900 kil.

Mamoun (Al-). V. Al-Mamoun.

Mamurra, chevalier romain, de Formies, fit élever, sur le mont Cœlius, le premier palais de marbre qu'on vit à Rome, avec les richesses acquises en Gaule, où il était préfet des ouvriers, sous les ordres de César.

Man, *Monabia*, *Menavia*, île de la mer d'Irlande, au S.O. du golfe de Solway, dépendance du comté de Cumberland (Angleterre). Longue de 40 à 50 kil., et large de 30, elle a 54,000 hab. Traversée par une chaîne de montagnes granitiques, elle a de vastes tourbières, des gîtes d'ardoises et de pierres de taille, des filons de plomb, de fer et de cuivre. L'agriculture y est en progrès. La souveraineté de cette île passa, en 1736, des comtes de Derby à un duc d'Athol, qui la vendit au roi d'Angleterre, 1765. On y parle le *manck*, dialecte du celtique. Les villes sont: *Castle-town* ou *Castleton*, ch.-l., Douglas, Ramsey, Peele-town, etc.

Mana, fleuve de la Guyane française, long de 200 kil., se jette dans l'Atlantique, à 160 kil. N. O. de Cayenne. Colonie nègre, sur ses bords, desservie par des religieuses.

Manaar, île de l'Océan Indien, à l'O. de Ceylan, dans le golfe de son nom, a 16 kil. sur 5. Les habitants sont pêcheurs. Palmiers et cocotiers. Ch.-l. *Manaar*, petit port.

Manacor, v. de Majorque, à 35 kil. N. E. de Palma; 10,000 hab. — Ancienne résidence des rois de l'île.

Manado. V. Menado.

Managua, capit. de la république de Nicaragua, près du lac du même nom; 12,000 hab.

Manahem, roi d'Israël, 766-754 av. J. C., tua l'usurpateur Sellum, mais dut payer tribut à Phul d'Assyrie.

Manant (de *manens*, demeurant) se disait de tout homme résidant dans un pays, sans être pris en mauvaise part, comme il arriva quand l'usage eut assimilé les manants aux serfs attachés à la glèbe. V. Féodalité.

Manassarovar, lac du Thibet, au N. de l'Himalaya, à 5,000 mèt. de hauteur. Les pèlerins s'y rendent en foule.

Manassé, patriarche juif, fils aîné de Joseph et de Aseneth, donna son nom à deux demi-tribus israélites: 1° *Manassé occidental*, entre les tribus d'Issachar, au N., d'Ephraïm au S., de Gad et le Jourdain à l'E., et la Mé-

diterranée à l'O. (villes: Thersa, Mageddo, Thèbes, Samarie, etc.); 2° *Manassé oriental*, entre la tribu de Gad au S., celle de Nephthali et le lac de Génésareth à l'O., et divers cantons syriens au N. et à l'E. (villes : Gessur, Gadara, Astaroth, Gaulon, etc.).

Manassès, roi de Juda, né en 706 av. J. C., succéda, en 694, à son père Ezéchias. Il rétablit par la force le culte des idoles, et fit peut-être scier en deux le prophète Isaïe. Emmené en captivité par Assar-Haddon, 672, il se repentit. Revenu à Jérusalem, 669, il releva les autels du vrai Dieu, et mourut en 639.

Manassès (CONSTANTIN), chroniqueur byzantin du XIIe s., vivait sous Manuel Comnène. Il a composé une chronique depuis la création jusqu'en 1081, en *vers politiques*, espèce de prose rhythmique. Elle a été publiée par J. Meursius, Leyde, 1616, in-4°, avec la traduction latine de Leunclavius, dans la Collection du Louvre, 1655, et par E. Bekker, Bonn, 1837. On a de Manassès les fragments d'un roman, *les Amours d'Aristandre et de Callistée*, publiés par Boissonade, 1819.

Manassès ben Joseph, rabbin, né à Lisbonne en 1604, dirigea une imprimerie en Hollande, où il mourut en 1659. On cite de lui : *Espérances d'Israël* et surtout *Vindiciæ Judæorum*, 1656, apologie des Juifs, etc.

Mançanarez. V. MANZANAREZ.

Mancha-real, v. d'Espagne (Jaën), à 8 kil. E. du ch.-l. Draps; 5,000 hab.

Manche, *Oceanus Britannicus*, bras de mer compris entre la France et l'Angleterre, unit la mer du Nord à l'Océan Atlantique. Située entre 0° 45′ et 9° long. O. et entre 48° 45′ et 50° 52′ lat. N., elle a 32 kil. de large entre les caps Gris-Nez et Sud-Foreland, 220 kil. de l'embouchure du Couesnon à celle de l'Exe, et une superficie de 810 myr. carrés. La marée y monte en certains endroits à 17 m. Les côtes de France, droites et bordées de dunes ou de falaises, sauf dans la péninsule de Bretagne, qui est fort découpée, présentent les caps Gris-Nez, d'Antifer, de la Hève, de Barfleur, de la Hogue, etc.; les baies de la Somme, de la Seine, de Cancale, de Saint-Brieuc, de Saint-Malo, etc.; les embouchures de l'Authie, de la Canche, de la Somme, de la Bresle, de la Seine, de la Toucques, de la Dives, de l'Orne, de la Vire, du Couesnon et de la Rance. On y trouve les ports de Boulogne, Saint-Valery, le Tréport, Dieppe, Fécamp, le Havre, Honfleur, la Hougue, Cherbourg, Granville, Saint-Servan, Saint-Malo, Saint-Brieuc, Paimpol, Tréguier, etc. — Les côtes d'Angleterre, mieux dotées par la nature que celles de France, ont les ports de Falmouth, Plymouth, Dartmouth, Exmouth, Southampton, Portsmouth, Brighton, Folkestone, Douvres. On y voit les caps Land'send, Lizard, Beachy, Sud-Foreland, etc.; les embouchures de l'Exe, du Dart, du Tamer, etc., la rade de Spithead. — Les îles de la Manche sont, sur les côtes d'Angleterre, les Sorlingues et l'île de Wight; et, sur les côtes de France, le groupe de Saint-Marcouf et l'archipel anglo-normand (Jersey, etc.), qui dépend des Anglais. Ces derniers appellent la Manche *Canal Britannique* (British Channel).

Manche, département maritime situé au N. O. de la France, et formé d'une partie de la Basse-Normandie (Cotentin et Avranchin). Il est borné à l'E. par le Calvados et l'Orne, au S. par la Mayenne et l'Ille-et-Vilaine, à l'O., au N. et au N. E., par la Manche, qui lui donne son nom. Il a 592,838 hectares de superficie, et une population de 539,910 hab. — Il dépend du diocèse de Coutances, de la 10e région militaire (Rennes), de la préfecture maritime de Cherbourg, de la Cour d'appel et de l'Académie universitaire de Caen. Il forme 6 arrondissements : *Saint-Lô*, ch.-l., Avranches, Cherbourg, Coutances, Mortain et Valognes. Traversé du N. au S. par les collines du Cotentin, il est arrosé par la Vire, la Douve, la Taute, la Sienne, la Sioule, la Sée, la Sélune, le Couesnon, etc. Le climat est, en général, brumeux, mais tempéré. Les côtes sont bordées de falaises et de grèves. On y récolte des céréales au delà de la consommation, du lin, du chanvre, des fruits à cidre. L'engrais des bestiaux et le beurre sont aussi une des richesses du pays. On exploite le fer, le plomb, le sel, la houille, le grès, le granit, le marbre, la chaux, la tangue, etc. Le coton, la laine, les dentelles, les tanneries, la quincaillerie sont aussi des branches de l'industrie manufacturière. Les principaux ports sont Carentan, Cherbourg, Barfleur, Régneville Granville, etc.

Manche, ancienne région d'Espagne comprise actuellement dans la province de Ciudad-Real (Nouvelle-Castille).

Manche de Tartarie, détroit long de 400 kil., et qui se resserre graduellement du S. au N. en séparant de la Mandchourie l'île Saghalien ou Tarrakaï.

Manche (Gentilshommes de la); ils accompagnaient le dauphin depuis l'âge de 7 ans jusqu'à sa majorité. L'étiquette ne leur permettait de le toucher qu'à la manche.

Manchester, *Mancunium*, *Manduessedum*, ville du Lancashire (Angleterre), par 53° 29′ lat. N. et 4° 35′ long. O., sur l'Irwell, qui y reçoit l'Irk et le Medlock, à 270 kil. N. O. de Londres et 54 kil. E. de Liverpool La population, qui était de 20,000 âmes au milieu du siècle dernier, est aujourd'hui de 360,000 hab. — Située sur l'emplacement d'une ancienne station romaine, la ville s'est développée surtout depuis le commencement du XIXe siècle. Il y a de nombreux établissements d'instruction et de bienfaisance, 17 églises, une bibliothèque de 20,000 volumes, etc. Introduite dans cette ville en 1789, la machine à vapeur y entretient l'activité dans plus de 200 filatures de coton, 200 manufactures de tissage, sans compter les établissements de Preston, Bolton, Stockport, Oldham, etc., qui sont ses succursales. On peut affirmer que Manchester fabrique les 3/5 des cotonnades de la Grande-Bretagne. Les industriels de cette grande cité se sont encore approprié la fabrication de la soie, de la dentelle, des tissus de laine et de lin, la fonderie du fer, la construction des machines, l'exploitation des mines de houille. Le port de Liverpool, auquel un chemin de fer réunit Manchester, est le débouché de cet immense centre manufacturier que des voies ferrées ou des canaux relient à toutes les localités un peu importantes de l'Angleterre.

Manchester, v. du New-Hampshire (Etats-Unis). Fabriques de cotonnades; 24,000 hab.

Manchester (EDOUARD **Montagu,** comte DE), général anglais, 1602-1671, fils d'un ministre de Charles Ier, député des Communes au commencement du règne, entra à la Chambre des lords, mais fut l'un des chefs de l'opposition au roi, qui voulut le faire arrêter. Dans la guerre civile, il eut le commandement d'une armée du Parlement, et, avec Cromwell pour lieutenant, prit York et gagna la victoire de Marston-Moor, 1644. Après la bataille indécise de Newbury, 1645, il fut privé de son commandement. Il présida la Chambre des lords, fit partie de la Chambre haute de Cromwell, contribua à la restauration de Charles II, et fut nommé grand chambellan.

Mancini, la sœur du cardinal Mazarin, mariée à un baron romain, Laurent Mancini, eut cinq filles, que leur oncle fit venir en France, qui furent célèbres par leur grâce et leur esprit, et jouèrent un rôle assez important. V. Améd. Renée, *les Nièces de Mazarin*.

Mancini (LAURE), l'aînée des nièces du cardinal Mazarin, née en 1636, épousa, en 1651, le duc de Mercœur, frère du duc de Beaufort, et mourut en 1657.

Mancini (OLYMPE), sœur de la précédente. V. SOISSONS.

Mancini (MARIE), sœur de la précédente, née à Rome en 1640. Charmé de l'esprit de cette nièce de Mazarin, Louis XIV fut un moment tenté de l'épouser. Le cardinal s'opposa à ce mariage, et Marie Mancini fut unie, 1661, au connétable de Colonna qui l'emmena à Naples. En 1672, elle quitta son mari et essaya de voir le roi à Paris, mais sans succès. Après avoir parcouru Turin, l'Allemagne et les Pays-Bas, elle obtint du connétable son consentement à un divorce, s'enferma dans un couvent à Madrid, 1673, revint en France en 1684, et vécut tellement oubliée, que, par conjecture seulement, on place sa mort vers 1715.

Mancini (HORTENSE, duchesse **de Mazarin**), sœur des précédentes, née à Rome en 1646, a été la nièce favorite de Mazarin. Recherchée en mariage par Charles II d'Angleterre, par un duc de Savoie et par un prince portugais, elle épousa, en 1660, le marquis de la Meilleraye, auquel elle porta le nom et la plus grande partie de la fortune du cardinal. Se séparant, en 1668, de ce mari bizarre et maniaque, elle vécut en Italie, puis en Savoie, où Saint-Réal écrivit ses *Mémoires;* enfin, après 1675, en Angleterre, où, pensionnaire de Charles II, de Jacques II et de Guillaume III, elle tint une petite cour dont Saint-Evremond était l'un des familiers. Elle mourut en 1699.

Mancini (MARIE-ANNE), sœur des précédentes, née à Rome en 1649, fut mariée, en 1662, à Godefroy, duc de Bouillon. Impliquée, en 1680, dans les procès d'empoisonnement de ce temps, elle se fit bannir pour s'être

moquée des juges qui l'interrogeaient. Revenue en 1690, elle mourut en 1714. Elle s'est honorée par la protection qu'elle accorda à La Fontaine : elle lui donna, dit-on, le nom de *fablier*.

Mancini (Louis). V. **Nivernois** (duc de).

Mancinus (C. Hostilius), consul romain. Enveloppé par les Numantins avec son armée (137 avant J. C.), il se sauva par un traité honteux que le sénat ne ratifia point. On le livra alors aux Numantins qui le renvoyèrent.

Manco-Capac Ier, fondateur de la monarchie des Incas au Pérou, aurait vécu dans le XIe siècle après J. C. Se donnant pour le fils du Soleil, il prit de l'ascendant sur les Péruviens qu'il civilisa, et fonda Cuzco. — Manco-Capac II, dernier Inca après Atahualpa, son frère, essaya, sans succès, d'expulser les Espagnols, 1536, et périt assassiné.

Mandalé ou **Yedena-Shuébon** (paradis terrestre), nouvelle capitale de la Birmanie, près de l'Iraouaddy, à 15 kil. N. d'Amarapoura. Elle renferme le palais du roi et ses jardins splendides, la pagode de Bouddha, une académie, une fonderie de canons.

Mandals, v. de Norvége, sur la mer du Nord, dans le diocèse de Christiansand, à l'embouchure de la Mandals, par 58° 0′ 42″ lat. N. et 5° 4′ 30″ long. E.; 2,500 hab. Pêche et commerce de bois. — Son bailliage a 68,000 hab.

Mandane, fille d'Astyage et mère de Cyrus.

Mandanes, ancienne tribu de l'Amérique du Nord (Etats-Unis), qui habitait, dans le territoire de Nébraska, le district de son nom, vers le haut Missouri. Les Indiens-Serpents y séjournent aujourd'hui.

Mandar (Michel-Philippe, dit Théophile), né à Marines, près de Pontoise, en 1759, figura dans les principales journées de la révolution jusqu'en 1795, et mourut dans l'obscurité en 1823. — Son frère, Charles-François (1757-1830), ingénieur, a laissé son nom à une rue de Paris bâtie sur ses propriétés et d'après ses dessins. On a de lui : *Etudes d'architecture civile*.

Mandara, Etat du Soudan, au S. du Bournou, dont il est tributaire, dans le bassin du Chary. Capit., *Mora*. L'islamisme est pratiqué dans les villes. Pays montagneux.

Mandarins, nom des fonctionnaires publics de la Chine, soit civils, soit militaires. Ce mot, qui n'est en usage que chez les Européens, est d'origine portugaise.

Mandat (Jean-Antoine **Galyot de**), né près de Paris en 1731, commandait, en août 1792, la garde nationale de la capitale. Il songeait à défendre les Tuileries lors de l'insurrection du 10 août, lorsqu'il reçut l'ordre de se rendre à l'Hôtel de Ville. Il y trouva une nouvelle Commune, au lieu de l'ancienne municipalité à laquelle il croyait obéir. On le tua d'un coup de pistolet.

Mandat apostolique, ordre du pape qui prescrivait à un collateur de conférer le premier bénéfice vacant à telle personne désignée. Cet usage fut aboli par le concile de Trente.

Mandavi, port de l'île de Katch (Hindoustan), à 45 kil. S. de Bhoudj; 40,000 hab.

Mandchourie ou **Mantchourie**, région de l'Empire Chinois, comprise entre 38° 56′ et 55° 30′ lat. N. et entre 114° et 139° long. E. Elle est bornée au N. par la Sibérie, à l'O. par la Mongolie, au S. par la Corée et la mer Jaune, à l'E. par la mer du Japon. Traversée par des chaînes de hauteurs assez mal connues, elle est arrosée par le Saghalien qui la limite au N. et par ses affluents, le Soungari et l'Oussouri ; puis par le Khara-Mouren. C'est un pays montueux, boisé, renfermant de grandes vallées fertiles. Les productions consistent en riz, tabac, cotonniers, blé ginseng, peaux de zibeline, etc. Une partie de la Mandchourie a été cédée à la Russie; le reste comprend 4 provinces : Helun-Dzian, au N., ch.-l., Aïgoun ; *Mandchourie*, à l'E., ch.-l., Ghirin-Oula ; Ching-King, au S. E, v. pr., Moukden et Nioutchouang ; le Ching-te, au S. O., ch.-l., Jehol ou Tchingte-tcheou. — La Mandchourie renferme 2 millions d'habitants de race toungouse, qui, en 1648, imposèrent à la Chine la dynastie actuellement régnante. Le bouddhisme paraît être la religion du pays.

Mandé (Saint-), commune de 6,388 hab. (Seine), à l'extrémité S. du bois de Vincennes, à 4 kil. E. de Paris, et 16 kil. N. E. de Sceaux. — Fabriques de bougies, couleurs, savons, produits chimiques, etc. Tombeau d'Armand Carrel.

Mandelot (François **de**), né à Paris, 1529-1588, d'une ancienne famille de Champagne, fut protégé par le duc de Nemours et se distingua par sa valeur sous Henri II et pendant les guerres de religion. Il battit le baron des Adrets, et fut lieutenant du duc de Nemours dans le Lyonnais, puis devint gouverneur de Lyon. Bon administrateur, il fut cruel envers les protestants, et on lui reproche les massacres de Lyon, après la Saint-Barthélemy. Il fut fidèle à Henri III, mais voulut vainement s'opposer à la Ligue. On a de lui une volumineuse correspondance avec Charles IX et Henri III ; 27 de ses lettres ont été seulement publiées.

Mander (Karel **van**), peintre et littérateur flamand, né, en 1548, à Meulebeeke près de Courtrai, étudia sous Lucas de Heere, se rendit à Rome, en 1574, et mourut à Amsterdam en 1606. — Ses tableaux sont surtout en Hollande et en Belgique. Il a laissé, en langue flamande, des tragédies, les *Vies des plus célèbres peintres modernes*, etc. Ce dernier ouvrage est précieux par les renseignements qu'il fournit sur les artistes flamands.

Mandeure, commune de 1,000 hab., sur le Doubs, à 12 kil. S. E. de Montbéliard (Doubs). On y trouve les ruines de la ville romaine d'*Epamanduodurum*, l'une des premières cités de la Séquanaise.

Mandeville (Jean **de**), en latin *Magno Villanus*, voyageur anglais, né à Saint-Albans, vers 1300, passa 34 ans, 1327-1361, en Egypte, dans les Indes et la Chine. Il mourut à Liége en 1372. La relation de son voyage parut d'abord en français, 1480. Le texte anglais a été réimprimé, en 1839, d'après les manuscrits.

Mandingues, peuple nègre sur la limite de la Sénégambie et du Soudan, qui forme huit Etats principaux (Karta, Bambouk, Dentilia, Tenda, Oulli, Yani, Saloum, Fouini, etc). On les distingue à leur nez plat et à leurs grosses lèvres. Ils sont musulmans et font un grand commerce avec l'Afrique intérieure. Leur ville principale est *Bouré*.

Mandrin (Louis), fameux brigand, né en 1724 à Saint-Etienne-de-Geoire près de Romans. Déserteur, faux monnayeur, contrebandier, il s'échappa plusieurs fois des mains de la maréchaussée. Il exploita tout le bassin du Rhône, inondant le pays de marchandises prohibées, vidant les prisons et rançonnant jusqu'à Beaune et Autun. Attaqué par 6,000 hommes, il fut trahi, pris et roué à Valence, 1755.

Mandubiens, *Mandubii*, peuple gaulois, client des Eduens, au N. desquels ils habitaient (Lyonnaise Ire au IVe siècle). Leur ch.-l. était *Alise* (arrondissement de Semur, dans la Côte-d'Or).

Manducus, mannequin pourvu de joues pendantes, de mâchoires et de dents énormes, qu'on promenait dans les jeux publics des anciens Romains.

Manduel, bourg de l'arrond. de Nîmes (Gard). Vins, eaux-de-vie ; 2,037 hab.

Manduria, ville ancienne de Calabre (Italie), sur la route de Tarente à Hydruntum.

Manège (Le) des Tuileries, situé entre la rue des Pyramides et la rue Castiglione, sur l'emplacement de la rue de Rivoli, fut le lieu des séances des assemblées Constituante et Législative.

Mânes, nom donné, chez les Grecs et les Romains, aux âmes des morts que la croyance populaire mettait au rang des dieux. Ils étaient honorés, à Athènes, au mois antisthérion, et, à Rome, au mois de février. Les tombeaux leur étaient consacrés, comme l'attestent les inscriptions sépulcrales commençant par ces mots : *Diis manibus*, *aux dieux mânes*. On leur attribuait une connaissance spéciale de l'avenir. On les invoquait dans les serments.

Manès, hérésiarque, né à Caroub (Perse) vers 240, s'appelait d'abord Curbicus. Acheté à l'âge de 7 ans, et instruit par les soins d'une riche femme de Ctésiphon qui lui laissa sa fortune, il fut appelé auprès du fils de Sapor dangereusement malade. Malgré son savoir en médecine, il ne put guérir le jeune prince, et fut mis en prison. Etudiant alors les livres chrétiens, il prétendit en tirer la notion de deux principes éternels, le *bon* et le *mauvais*, Dieu et Satan, et il se donna pour le Paraclet, promis par J. C. Se dérobant à ses gardes, il s'enfuit dans l'empire romain, eut une conférence avec Archélaüs, évêque de Cascar, puis, désespérant du succès, il rentra en Perse où Varanes Ier le fit périr, vers 274.

Manéthon, prêtre égyptien de Sebennytus, vivait sous les deux premiers Lagides. Il composa pour eux une *Histoire d'Egypte*, dont nous n'avons plus que des fragments cités par Josèphe, Eusèbe et le Syncelle. Ses listes de rois sont la meilleure base que l'on ait eue pour la chronologie égyptienne. — On a, sous le nom de Manéthon, un poëme grec, *sur l'Influence des astres*, en

6 livres, qui paraît avoir été écrit à partir du IIIe siècle après J. C.

Manetti (RUTILIO), peintre italien, né à Sienne, 1571-1637, élève de Fr. Vanni, imita surtout le Caravage. Artiste fécond, d'une imagination brillante, d'un dessin correct, il a orné de ses fresques le palais public et les églises de Sienne ; ses peintures à l'huile ne sont pas moins nombreuses à Sienne, à Florence, etc.

Manfred ou **Mainfroi**, roi de Naples et de Sicile, fils naturel de l'empereur Frédéric II, né en 1233, reçut d'abord Tarente en apanage. Vice-roi pour Conrad IV, 1250, régent au nom de Conradin, 1254, enfin roi lui-même, 1258-1266, il eut à lutter contre les papes Innocent IV, Alexandre IV, Urbain IV et Clément IV. Les deux derniers lui opposèrent Charles d'Anjou, frère de saint Louis. Manfred fut vaincu et tué près de Bénévent, 1266, à la bataille de Grandella.

Manfredi, famille gibeline de la Romagne qui, pendant le séjour des papes à Avignon, s'empara de la souveraineté à Faenza, 1334, et à Imola, 1377. Son dernier représentant, Astorre III, fut attaqué et mis à mort par César Borgia, 1500.

Manfredi (EUSTACHE), savant, né à Bologne, 1674-1739, fut professeur, et, depuis 1704, surintendant des eaux dans sa ville natale. Il y fonda une académie des sciences. On a de lui : *Ephemerides motuum cœlestium ab anno* 1715, *ad annum* 1750 ; *De transitu Mercurii per solem; De novissimis circa siderum fixorum errores observationibus*, etc. — Son frère, GABRIEL, 1681-1761, a donné un traité estimé : *De constructione Æquationum differentialium primi gradus*, etc.

Manfredi (BARTOLOMMEO), peintre de l'école romaine, né à Ustiano (Mantouan), 1580-1617, imita Michel-Ange de Caravage. Il a surtout représenté des réunions de soldats, des joueurs, des rixes populaires ; il a beaucoup d'expression et son coloris est vigoureux.

Manfredonia, ville forte de la province de Foggia, sur le golfe de son nom (Italie). Archevêché; citadelle; exportation de sel et de grains. Bâtie par Manfred sur l'emplacement de *Sipontum*, elle est à 35 kil. N. E. de Foggia ; 5,000 hab.

Manfredonia (Golfe de), *Sinus Urias*, formé par l'Adriatique, au S. E. du mont Gargano (Italie). Il baigne la province de Foggia (ci-devant Capitanate).

Mangalore, ville forte de la côte de Malabar (présidence de Madras), dans l'Hindoustan, ancien ch.-l. du Kanara. Port commerçant sur la mer d'Oman; 15,000 hab. — Traité de 1784 entre Tippoo-Saëb et les Anglais qui la possèdent depuis 1799.

Manga-réva (Iles). V. GAMBIER (Iles).

Mangdéraï, île de Malaisie. V. FLORÈS.

Mangeart (Dom THOMAS), numismate, né à Metz, 1695-1762, bénédictin de Saint-Vannes, bon prédicateur, a surtout laissé : *Introduction à la science des Médailles*, 1763, in-fol.

Manget (JEAN-JACQUES), savant médecin, né à Genève, 1652-1742, avait d'abord étudié la théologie. Il a laissé de nombreuses et parfois précieuses compilations, sous les titres suivants : *Messis medico-spagyrica*, 1683 ; *Bibliotheca anatomica ; — medico-practica ; — chemica curiosa; — scriptorum medicorum; — chirurgica; Theatrum anatomicum, etc.*

Mangia (îles), ou **archipel de Cook**, **îles Hervey**, groupe de la Polynésie, entre les îles Tonga et Taïti. Elles sont hautes, boisées, assez bien cultivées. Les principales sont: *Mangia*, Waï-Toutaki, Atiou, Baratonga. Les habitants, au nombre de 15,000, ont été convertis par des missionnaires anglais.

Mangin (CLAUDE), administrateur, né à Metz, 1786-1835, de parents pauvres, fut de bonne heure avocat, et, protégé par M. de Serre, devint procureur du roi à Metz, 1815. Après avoir exercé de hautes fonctions au ministère de la justice, il fut procureur général à Poitiers, y poursuivit le général Berton, fut récompensé de son zèle par un siége à la Cour de cassation, 1826, et par la préfecture de police, 1829. Très-impopulaire, il se déroba par la fuite, en 1830.

Mangonneau, machine du moyen âge qui servait à lancer des traits et des pierres dans les villes assiégées.

Mangou, grand Khan des Mongols, né en 1207, à Karakorum, fils de Toulouï, et petit-fils de Gengis-Khan, régna en 1251 Il reçut le moine Rubruquis (V. ce nom), député par saint Louis, envoya ses frères en expédition, Houlagou contre les Assassins et le Khalifat de Bagdad, Kublaï contre la Chine. Il mourut en 1259.

Manhartsberg, ramification du Bœhmerwald dans la Basse-Autriche, sur la rive gauche du Danube qu'elle longe jusqu'aux environs de Vienne, en se dirigeant du N. O. au S. E. — Elle donne son nom à deux cercles du pays, dont les chefs-lieux sont Korneuburg et Krems.

Manheim, chef-lieu du cercle du Bas-Rhin (Bade), au confluent du Rhin et du Necker, par 49° 29′14″ lat. N. et 6° 7′42″ long. E., à 65 kil. N. de Carlsruhe. Pop. : 46,000 hab. Ville assez bien bâtie, elle possède quelques monuments, des établissements d'instruction publique, une bibliothèque de 60,000 volumes, etc. Son industrie consiste surtout en toiles, lainages, préparation de tabac, bijouterie fausse. Le commerce est facilité par le Rhin et des chemins de fer. La cour suprême du grand-duché de Bade y réside. — Manheim appartenait, avant 1802, au Palatinat; ancien village transformé en place forte, 1606, elle fut dévastée par les Français en 1688, bombardé en 1794, prise d'assaut en 1799, puis démantelée en 1806.

Manhès (CHARLES-ANTOINE), général, né à Aurillac, en 1777, fut attaché comme aide de camp à Murat, 1807, et le suivit dans le royaume de Naples. Chargé de détruire le brigandage en Calabre, 1810, il montra une rigueur qui alla jusqu'à la cruauté. Peu employé par la Restauration, et par le gouvernement de Juillet, il se retira à Naples et mourut en 1854.

Maniacès (GEORGE), gouverneur des provinces grecques de l'Italie méridionale, prit à sa solde des aventuriers normands, fut battu par eux, se proclama empereur et fut tué en 1043.

Manica, pays de la région E. de l'Afrique, dans le Mozambique, sur le Manzora, affluent du Zambèze, avec une capitale du même nom qui est un grand marché d'or. Il est montagneux et bien peuplé.

Manichéens, sectateurs de l'hérésiarque Manès. Répandue dans les pays voisins de la Perse par ses premiers disciples, Hermas, Buddas et Thomas, la doctrine de Manès (V. ce nom) s'étendit en dépit des persécutions. Renouvelée par les Pauliciens (IXe siècle), elle ajouta aux dangers de l'empire grec, et, par l'Italie, gagna le midi de la France. En 1022 des manichéens sont brûlés à Orléans. On croit que le manichéisme était aussi la croyance de la plupart des sectes que l'on confondit aux XIIe et XIIIe siècles sous le nom d'*Albigeois* (V. ce nom).

Manier. V. MAGNIER.

Manika, ou **Manissa**, *Magnesia ad Sipylum*, ville d'Anatolie (Turquie), près du *Sarabat*, et à 40 kil. N. E. de Smyrne ; 25,000 hab.

Manilius (CAÏUS), tribun du peuple, fit charger, par un plébiscite, Pompée de la guerre contre Mithridate (66 avant J. C.). A cette occasion, Cicéron, préteur, prononça son premier discours public, *pro lege Manilia*.

Manilius (MARCUS), poëte latin, écrivit, à la fin du règne d'Auguste, un poëme en cinq chants, intitulé *Astronomica*, et aussi remarquable par le fonds que par le style. Pingré l'a traduit en français en 1786, 2 vol. in-8° ; Lorain, en 1844. La meilleure édition est celle de F. Jacob, Berlin, 1846, in-8°.

Manille, capitale des îles Philippines, dans l'île Luçon, par 14° 35′26″ lat. N. et 118° 38′59″ long. E., sur une baie qui porte son nom, dans une plaine que traverse le Passig. Ses fortifications ont 3500 mèt. d'étendue. Les monuments sont, en général, lourds et de mauvais goût. Capitale des établissements espagnols de l'Océanie, Manille a un archevêché, une cour d'appel et une université. On y fait un grand commerce avec l'Asie orientale, l'Amérique et l'Europe. On y fabrique des cigares, des cordages et des toiles d'abaca. La pop. est d'environ 140,000 hab., dont 10,000 Européens dans la ville officielle, le reste, Chinois, Tagales, dans le grand faubourg de *Binondo*. — Manille, appartenant à l'Espagne depuis 1571, a été occupée plusieurs fois par des immigrants chinois que les Espagnols ont éloignés par des massacres; pillée en 1762 par les Anglais, elle n'échappa à une ruine totale que par une rançon de 25 millions de francs. Enfin elle a été plusieurs fois bouleversée par les tremblements de terre, notamment en 1645, 1796, 1824, 1863.

Manin (LUDOVICO), 121e et dernier doge de Venise, né en 1726, gouverna avec faiblesse depuis 1789, accueillit les ennemis de la révolution française, voulut vainement conserver une neutralité mensongère entre la France et l'Autriche, et fut forcé d'abdiquer en 1797.

Manin (DANIEL), homme d'État italien, né en 1804, à Venise. Tout en se livrant à sa profession d'avocat, il préparait, par les moyens légaux, l'affranchissement de

sa patrie; en 1847, il demanda à l'Autriche l'autonomie du royaume lombard-vénitien sous un vice-roi. Arrêté (janvier 1848), mais délivré par le peuple (17 mars), il organisa une garde civique, s'empara de l'arsenal, et, après la retraite des Autrichiens, devint le président d'un gouvernement provisoire (23 mars). Rentré dans la vie privée tant que dura l'annexion de Venise au Piémont (4 juillet — 11 août 1848), il reprit bientôt la dictature et soutint, pendant un an, un siége contre les Autrichiens. La république tombée, il se rendit en France, vivant de leçons d'italien, et recommandant à ses compatriotes l'*union* comme condition de l'*indépendance*. Il mourut en 1857. On a ramené triomphalement ses cendres à Venise en 1868.

Manipule, subdivision de la légion romaine, composée de 100 hommes, puis de 200. — Enseigne primitive de la légion romaine. — Ornement que, dans le culte catholique, les officiants portent au bras gauche.

Manissa. V. Manika.

Manitch, rivière de la Russie d'Europe, sépare les gouvernements d'Astrakhan et de Caucasie, et se jette dans le Don. Elle traverse les steppes entre le Don et la Caspienne, forme plusieurs lacs, et reçoit le Kalaus, qui vient du Caucase, et qui, dans la saison des pluies, amène assez d'eau pour que la Manitch se divise en deux courants qui vont, à l'O., vers la mer Noire, à l'E., vers la Caspienne. Cours de 500 kil. de l'E. à l'O.

Manitou ou **Grand-Esprit,** nom donné à la divinité par beaucoup de sauvages de l'Amérique du Nord.

Manlius, maison patricienne de Rome à laquelle se rattachaient les familles des Capitolinus, des Cincinnatus, des Torquatus, des Vulso, etc.

Manlius Capitolinus (Marcus), consul en 392 av. J. C., triompha des Eques sur le mont Algide, puis résista sept mois dans le Capitole aux Gaulois qui tentèrent ensuite de s'en emparer par escalade pendant la nuit: les oies sacrées, par leurs cris, réveillèrent Manlius, qui repoussa les Barbares (390 av. J. C.). Jaloux des honneurs décernés à Camille, Manlius aspira, dit-on, plus tard à la royauté. Accusé par les tribuns, il ne put être condamné que par une assemblée tenue hors de la vue de ce Capitole qu'il avait sauvé. On le précipita du haut de la roche Tarpéienne (382). Manlius est le héros d'une tragédie de Lafosse.

Manlius Imperiosus (Titus), dictateur en 364 av. J. C., d'un caractère hautain, fut chargé d'enfoncer le clou sacré dans la muraille du temple de Jupiter, et fit la guerre aux Herniques.

Manlius Torquatus (Titus), fils de Manlius Imperiosus, fut relégué d'abord à la campagne par son père. Il le sauva pourtant d'une accusation en portant le poignard à la gorge du tribun Titus Pomponius, qui l'avait intentée, 362 av. J. C. Tribun militaire en 361 il tua un Gaulois en combat singulier, et lui prit son collier (*torques*), d'où le surnom de Torquatus donné à ses descendants. Consul en 337, il fit mettre à mort son propre fils, qui avait, contre son ordre, accepté le défi d'un Latin.

Manlius Torquatus (Titus), consul en 235 et 224 av. J.C., conquit la Sardaigne, et ferma le temple de Janus pour la seconde fois. En 216, il s'opposa au rachat des Romains pris par Annibal à Cannes.

Manne (en hébreu *don*), nourriture des Hébreux pendant leur séjour de 40 ans dans le désert. Elle tombait du ciel chaque matin, sauf le jour du sabbat.

Mannert (Conrad), historien et géographe, né à Altdorf, 1756, mort professeur d'histoire à l'université de Munich en 1836. — Ses ouvrages sont d'une érudition solide: *Histoire des Vandales; — des successeurs immédiats d'Alexandre; — de Bavière; — d'Allemagne; — des anciens Germains*. Il a donné encore: *Histoire primitive de Bavière; Louis IV de Bavière*, etc. Enfin il a publié, avec Ukert, une excellente *Géographie des Grecs et des Romains*. 10 vol. in-8°.

Mannevillette (de). V. Après (d').

Manni (Domenico-Maria), érudit italien, né à Florence, 1690-1788, fils d'un imprimeur instruit, donna de bonnes éditions, qu'il enrichissait de ses notes, et s'occupa surtout de l'histoire de la Toscane.

Mannozzi (Giovanni), peintre de l'école florentine, né à San-Giovanni, 1590-1636, eut pour maître M. Rossoli, et fut bientôt un artiste distingué. On cite surtout, parmi ses ouvrages, les fresques de la *Badia* (abbaye) de Fiesole, et du palais Pitti. Florence, Volterra, Pistoja ont aussi de ses fresques. Ses peintures à l'huile sont moins estimées. D'une imagination vive et originale, il se fia trop à sa facilité.

Manoel. V. Emmanuel.

Manoel do Nascimento. V. Nascimento.

Manosque, *Manuesca*, ch.-l. de canton de l'arr. et à 17 kil. S. de Forcalquier (Basses-Alpes), sur la Durance; 6,156 hab. Tribunal de commerce. — Sources sulfureuses. Huile, vin. Mines de lignite. Tanneries, filatures de cocons, distilleries, etc. Cette ville a appartenu aux Hospitaliers.

Manou (*réflexion* en sanscrit), nom du premier homme créé par Brahma. On le confond souvent avec le premier législateur des Indiens, lequel aurait vécu 12 ou 13 siècles avant l'ère chrétienne. Le code de Manou, le *Manava-Dharma-Sâstra*, a été traduit en français par Loiseleur-Deslongchamps, et se trouve dans le *Panthéon littéraire*.

Manresa, *Minorissa*, v. forte d'Espagne (Catalogne), à 47 kil. N. O. de Barcelone, son ch.-l.; 13,000 hab. — Draps, soieries, cotonnades.

Mans (Le), *Suindinum* ou *Cenomani*, ch.-l. du départ. de la Sarthe, par 48°0'35" lat. N. et 2°8'19" long. O., sur la rive gauche de la Sarthe, à 211 kil. S. O. de Paris. — Pop., 50,175 hab. Evêché, bibliothèque de 45,000 volumes, etc. — Commerce de grains, chanvre, bestiaux, poulardes grasses, toiles, coutils, fil; fonderies de cuivre et de fer; fabriques de couvertures de laine, de conserves alimentaires, etc. — Les édifices principaux sont la cathédrale Saint-Julien, monument du XIe au XVe s., les églises de la Couture, de Notre-Dame du Pré, de la Visitation, l'hôtel de la préfecture, etc. — Le Mans était, avant la conquête romaine, la capitale des Cénomans. La première commune du centre de la France y a été établie en 1070. Déjà prise ou saccagée vingt-six fois au XIIe s., elle souffrit beaucoup encore jusqu'à sa réunion au domaine royal, 1481. Pendant la Révolution, les Vendéens furent complétement défaits sous ses murs, 1793.

Mansard, ou plutôt **Mansart** (François), architecte, né à Paris, 1598-1666, d'une famille originaire d'Italie. De ses nombreux ouvrages, il ne reste guère que la façade de l'hôtel Carnavalet qu'il a restaurée, l'église du Val-de-Grâce qu'il ne put élever qu'à trois mètres au-dessus du sol, etc. Son chef-d'œuvre était le château de Maisons (Seine-et-Oise). On lui attribue l'invention des toits brisés qui laissent à l'intérieur des pièces habitables appelée *mansardes*.

Mansard (Jules Hardouin-), architecte, petit-neveu et élève du précédent, né à Paris, 1646-1708. Signalé à Louis XIV par la construction du château de Clagny élevé pour Mme de Montespan, il devint surintendant des bâtiments et l'architecte du grand roi. Il bâtit les châteaux de Marly, de Dampierre, de Lunéville, le palais de Versailles, dont la chapelle est un chef-d'œuvre; la chapelle des Invalides. Les orangeries, le grand Trianon, la maison de Saint-Cyr sont encore de lui. Paris lui doit l'admirable dôme de l'hôtel des Invalides, avec la belle façade du sud. Les plans des places Vendôme et des Victoires sont aussi l'œuvre d'Hardouin-Mansard. Anobli en 1683, il reçut l'ordre de Saint-Michel, en 1693, et fut membre de l'Académie de peinture, en 1699.

Manse, *mansus*, terme employé au moyen âge pour indiquer une habitation rurale, de laquelle dépendait une quantité de terre déterminée; quelquefois il ne s'appliquait qu'à la terre. On distinguait le *mansus dominicus* administré par le propriétaire ou par son représentant, et les *manses tributaires* cultivés par des tenanciers, moyennant redevance.

Mansfeld, v. de la régence de Mersebourg (Saxe prussienne), à 50 kil. N. O. du ch.-l., sur le Thalbach, ancienne capit. du comté de son nom; elle a 1,500 hab.

Mansfeld, ancien comté souverain d'Allemagne (cercle de Haute-Saxe), dans le bassin inférieur de la Saale. Il renfermait Mansfeld, Eisleben, etc. La maison qui y régnait s'éteignit en 1780. Après divers arrangements, le comté a été adjugé à la Prusse en 1815. Aujourd'hui, il fait partie de la régence de Mersebourg (Saxe prussienne).

Mansfeld (Pierre-Ernest, comte de), né en 1517, servit dans les guerres de Charles-Quint et de Philippe II contre la France, 1542-1559, contribua au gain de la bataille de Moncontour, comme allié de Charles IX, succéda à Alexandre Farnèse dans les Pays-Bas, 1592-1594, et mourut en 1604.

Mansfeld (Ernest de), général allemand, fils naturel du précédent, né à Malines en 1585, embrassa la réforme par haine contre les Habsbourg, 1610. Au commencement de la guerre de Trente Ans, à la tête de 4,000 aventuriers, il passa en Bohême et s'em-

para de Pilsen (1618), qu'il perdit par trahison après la bataille de Prague, 1620. Recrutant 20,000 hommes dans le Palatinat, il désola la Franconie et l'Alsace et défit Tilly à Mingolsheim. Uni à Christian de Brunswick, il battit les Espagnols à Fleurus, 1622, alla se mettre sous les ordres de Maurice de Nassau, et finit par licencier ses soldats dans l'Ost-Frise. Aidé par Richelieu et Christian IV de Danemark, il reforma une nouvelle armée, 1625; battu par Wallenstein à Dessau, 1626, il passa en Hongrie pour rejoindre Bethlem-Gabor. Abandonné par ce dernier, il voulut gagner Venise, et mourut à Wranowicz (Bosnie), en 1626.

Mansfield, v. d'Angleterre (Nottingham), à 22 kil. N. du ch.-l., près de l'Idda, au milieu de la forêt de Sherwood. Gants, bas, coton, grains, drèche, etc.; 10,000 hab.

Mansfield (William **Murray**, comte de), magistrat anglais, né à Perth, 1705-1793, d'une ancienne famille d'Écosse, voyagea en France et en Italie, puis se rendit bientôt célèbre comme avocat et jurisconsulte. Il siégea au Parlement en 1740, devint *solicitor general* en 1742, et fut l'un des chefs du parti tory. *Attorney general* en 1754, il présida la cour du banc du roi, 1756, fut nommé pair et siégea dans le cabinet, comme ministre sans portefeuille. Il rendit bonne justice, mais il excita des haines politiques, surtout dans le procès des *Lettres* de Junius. Durant les troubles de 1780, on brûla son hôtel. Il se démit de ses fonctions en 1788.

Mansi (Jean-Dominique), érudit italien, né à Lucques, 1692-1769, archevêque de sa ville natale en 1765. — On cite surtout de lui : *Sacrorum conciliorum nova Collectio* qui s'arrête à 1509, 31 vol. in-fol., etc.

Mansion, *mansio*, sorte de relai établi, dit-on, par Auguste, sur les grandes routes de l'empire romain pour le service de l'État. A chaque journée de marche correspondait une mansion.

Mansle, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. S. de Ruffec (Charente), sur la Charente. Grains, eaux-de-vie; 1,825 hab.

Manso (Jean-Gaspard-Frédéric), historien et philologue allemand, né à Blasienzell (duché de Saxe-Gotha), en 1757, mourut recteur à Breslau, 1826. — On cite de lui : *Histoire des Ostrogoths en Italie ; — de la Prusse depuis la paix d'Hubertsbourg*, 3 vol. (traduite en français par Bulos); — *Vie de Constantin le Grand; — Sparte*, Essai sur la constitution et l'histoire de cet État, 4 vol., etc.

Manso (Jean-Baptiste), marquis de **la Villa,** né à Naples, 1560-1645, fonda par testament le Collége des Nobles. Ami du Tasse, il a laissé une *Vie* de ce poëte, etc.

Mansour (Abou-Djafar-Abdallah-Al-), ou **Almanzor** (le Victorieux), khalife abbasside de Bagdad, né vers 712, régna de 754 à 775, après son frère Aboul-Abbas. Il se débarrassa d'un compétiteur, son oncle Abdallah, fit périr son meilleur général, Abou-Moslem, mais perdit l'Espagne que les Ommiades lui enlevèrent. Il battit les Grecs en Pamphylie. Il fit élever Bagdad, en 762, sur les bords du Tigre. Cruel et intolérant, il laissa un trésor de 700 millions de francs, bâtit plusieurs villes du nom de *Mansourah*, embellit Hillah, Bassorah et Coufa, encouragea les lettres et fit traduire en arabe et en persan un grand nombre d'ouvrages grecs et latins ; poëte lui-même, il récompensa royalement les poëtes.

Mansour (Abou-Amir-Mohammed-Al-), vizir des Ommiades d'Espagne, né à Torrès, près d'Algéziras, 939-1001. Il gouverna l'Espagne à la fin du xe siècle, et fut célèbre comme guerrier, comme administrateur, comme poëte. Il encouragea les sciences astronomiques et mathématiques, mais persécuta les philosophes dont il fit brûler les livres, en 977. A la tête d'une armée formidable, où l'on comptait beaucoup de Berbères, il fit, dit-on, 56 expéditions contre les chrétiens et fut presque toujours victorieux. Mais, en 998, les chrétiens se réunirent et remportèrent la grande victoire de Calatanozor, qui prépara la ruine du khalifat de Cordoue. Il survécut peu à sa défaite.

Mansourah, *Mansoure* ou *la Massoure*, ville de la Basse-Égypte, sur la branche E. du Nil, à 60 kil. S. O. de Damiette. Commerce de cotons et de poulets. Fondée pendant la ve croisade, 1218, elle rappelle la défaite de saint Louis, en 1250.

Manta, v. maritime et commerçante du département de Quito (Équateur).

Mantaille, château situé sur le Rhône, près de Valence (Drôme), où une assemblée de nobles et d'évêques déféra la couronne de Bourgogne à Boson, 879.

Mantchourie. V. Mandchourie.

Mantegna (Andrea), peintre, né à Padoue en 1430, fut élève et fils adoptif du Squarcione, dont il adopta la manière, mais en la tempérant par celle de Jacques Bellini, rival de ce maître. Il décora de fresques Padoue, Vérone, et surtout Mantoue où il vécut depuis 1468. Il mourut en 1506. Les figures de Mantegna, dont la roideur rappelle parfois la sculpture, ne manquent pas d'élégance. Plusieurs églises d'Italie et beaucoup de galeries d'Europe possèdent de ses tableaux. Le Louvre a de lui : *Jésus entre les larrons, le Parnasse, la Sagesse chassant les Vices, la Vierge de la Victoire*. On lui attribue, avec certitude, au moins trente estampes.

Mantes, *Medunta*, ch.-l. d'arrond., à 48 kil. N. O. de Versailles (Seine-et-Oise), sur la rive gauche de la Seine, par 48° 59′ 28″ lat. N., et 0° 37′ long. O.; 5,697 hab. Bifurcation du chemin de fer de l'Ouest par la séparation des lignes du Havre et de Cherbourg. Commerce de plâtre, vins, grains et cuirs. Remarquable église de Notre-Dame, œuvre d'Eudes de Montreuil. Autrefois fortifiée, Mantes a été prise par Guillaume le Conquérant, 1087 ; par Du Guesclin, 1364 ; par Henri V d'Angleterre, 1419 ; enfin, par Charles VII, 1449.

Mantilli, bourg de l'arr. de Domfront (Orne); 2,085 hab.

Mantinée, *Mantinæa*, ville de l'ancienne Arcadie, près de la frontière E., au N. de Tégée, sur l'Ophis ; aujourd'hui *Paléopoli*. — Victoire des Spartiates en 418 avant J. C., d'Épaminondas en 363, de Philopœmen en 206.

Mantinum, Mantinorum oppidum, nom de *Bastia* en latin.

Mantiqueira (Serra), chaîne de montagnes du Brésil; elle se détache du nœud d'Itacolumi, au N. de Rio-de-Janeiro, et se prolonge vers le S. jusque dans l'Uraguay, sous les noms de *Serra-do-Mar, Serra-Tapes*, etc.

Manto, prophétesse, fille du devin Tirésias, fut prêtresse d'Apollon, à Thèbes, puis à Delphes, après la guerre des Épigones. Elle fonda, selon une tradition, Claros en Asie Mineure, ou, selon une autre, Mantoue en Italie. Elle eut un fils, Mopsus.

Mantois ou **Mantais (Le),** *Medutensis pagus*, petit pays de l'Ile-de-France, réparti aujourd'hui entre les arrondissements de Mantes et de Versailles (Seine-et-Oise) et de Dreux (Eure-et-Loir). Il comprenait *Mantes*, ch.-l., Meulan, Poissy, Saint-Germain-en-Laye, Anet, Dreux, etc.

Mantouan (Le). V. Ghizi. V. Battista.

Mantoue, *Mantua* en latin, et *Mantova* en italien, ch.-l. de la province de ce nom (Italie), par 45° 9′ 34″ lat. N. et 8° 27′ 37″ long. E., située sur la rive droite du Mincio, et dans un coude de cette rivière qui y forme trois lacs marécageux. Pop., 27,000 hab. — Protégée par les dérivations et les marais du Mincio, elle est encore couverte par les forts de Porto ou de la Favorite et de Saint-Georges, par les redoutes de Pradella, de Migliaretto, et le château de Té, ancienne résidence des ducs, bâti par Jules Romain. Elle commande la ligne du Mincio. Elle possède des rues larges, une belle cathédrale, et divers autres monuments, tels que les églises Saint-André et Saint-Barnabé; un musée célèbre de sculpture et d'antiques, ses ponts, ses portes, etc. Il y a un évêché. L'industrie consiste uniquement en tanneries et soieries. Elle a été le centre de deux grandes écoles de peinture, celle de Mantegna, au xve siècle, celle de Jules Romain, au xvie. — Mantoue, dont on a fait dériver le nom de celui de la prophétesse Manto, est une ville très-ancienne. Après avoir été l'une des cités de l'Étrurie circumpadane, elle fut prise par les Cénomans, et, en 197, par les Romains. Octave, 41 avant J. C., partagea son territoire entre les vétérans: on sait que Virgile, né aux environs, obtint la restitution de son héritage. Pillée par les soldats de Vitellius, 69 après J. C., par Radagaise, 406, par Alaric, 403 et 408, elle subit toutes les dominations qui s'imposèrent à l'Italie jusqu'à Otton le Grand. L'avénement de la féodalité lui donna divers seigneurs particuliers dont les derniers furent les Gonzague (V. ce nom), en 1328. Érigée en marquisat, 1433, puis en duché, 1530, elle fut réunie au Montferrat en 1536. L'extinction de la ligne directe des Gonzague, en 1628, amena une lutte entre les deux branches collatérales de Guastalla et de Nevers. La dernière l'emporta, grâce à l'appui de la France, 1631, mais elle finit en 1708. L'Autriche s'empara alors de Mantoue et de son territoire. Elle céda l'un et l'autre, en 1797, à la France,

mais elle les recouvra en 1814. Un congrès s'y tint, en 1791, entre Léopold II et les princes de la maison de Bourbon contre la révolution française; Mantoue fut prise par Bonaparte après un siége fameux, 1797; elle fit partie de la république Cisalpine, puis du royaume d'Italie, comme ch.-l. du département du Mincio. — Elle est la patrie des Ghisi et de Battista Spagnuoli.

Mantoue (Duché de). Le duché de Mantoue ou Mantouan comprenait, avant 1797, un territoire situé entre les possessions de Venise au N. et à l'E., le duché de Modène au S. et le Milanais à l'O. — La province actuelle de Mantoue correspond à peu près à l'ancien Mantouan. Elle a 289,000 hab., et 2,490 kil. carrés.

Mantoue (Giovanni-Battista **Briziano** de), dit le *Mantouan*, sculpteur et graveur, né à Mantoue, au XVIe siècle, fut élève de Jules Romain. Il a surtout gravé un grand nombre de planches estimées, d'après les compositions de son maître.

Mantua, ville des Cénomans (Gaule Cisalpine), aujourd'hui *Mantoue*.

Manuce (Alde), dit Alde *l'Ancien*, célèbre imprimeur, né à Bassiano près de Velletri (États Romains), en 1449. Profondément versé dans la connaissance de l'antiquité, il fonda, en 1490, à Venise, une imprimerie consacrée à la reproduction des chefs-d'œuvre grecs et latins. Secondé par des savants fugitifs de Constantinople, ou par une académie établie dans sa maison, il donna les premières éditions d'Aristote, d'Aristophane, de Thucydide, d'Hérodote, de Lucien, de Xénophon, de Démosthène, de Platon, etc. On vante surtout ses éditions d'auteurs latins; il leur consacra, le plus souvent, le format in-8°, en débutant par un *Virgile* imprimé en caractère penché, dit italique ou *Aldino*. Il mourut en 1515. — Outre de nombreuses dissertations, Alde l'*Ancien* a laissé : *Grammaire latine*; — *grecque*; *Dictionnaire grec-latin*; et un excellent traité de *Metris Horatianis*; l'*ancre* et le *dauphin* sont ses marques emblématiques.

Manuce (Paul), fils du précédent, né à Venise en 1511, prit, en 1533, la direction de l'imprimerie de son père. Il s'attacha à reproduire les auteurs latins et, en particulier, Cicéron, sur lequel il a laissé de judicieux *Commentaires*. Entravé souvent par des embarras domestiques, il se rendit à Rome, en 1561, pour y imprimer les *Pères de l'Église*; protégé par Paul IV et par les deux pontifes suivants, il mourut, dans cette ville, en 1574. — On a encore de lui : *Douze livres de Lettres*; quatre traités : *de Legibus*; *de Senatu*; *de Comitiis*; *de Civitate romana*, etc.

Manuce (Alde), dit Alde *le Jeune*, fils du précédent, né à Venise en 1547, se fit connaître, de bonne heure, par des opuscules qui donnèrent de grandes espérances. Il se voua moins cependant à sa profession d'imprimeur qu'à ses goûts de professeur : il enseigna à Venise, à Bologne, à Pise, enfin à Rome où Clément VIII l'appela en 1590. Cédant son imprimerie à l'un de ses agents, il prit la direction de l'imprimerie du Vatican. Il mourut en 1597. — V. A. Renouard, *Annales de l'imprimerie des Alde*, 3 vol. in-8°

Manuel Ier Comnène, empereur de Constantinople, succéda en 1143 à son père Jean II, au détriment de son frère aîné, Isaac. Prince belliqueux, il n'essaya pas cependant de combattre Conrad III et Louis le Jeune, chefs de la seconde croisade, mais il les dénonça aux Turcs, 1148. Occupé à défendre ses frontières, à l'O., il enleva Corfou aux Siciliens, 1148; au N., il lutta contre Geisa et Étienne, rois de Hongrie, et battit le dernier à Zeugminum, 1168; au S. E., il assiégea inutilement Damiette avec Amaury, roi de Jérusalem; à l'E. il fut battu à Myriocéphale par Az-ed-Din, sultan d'Iconium. Il mourut en 1180.

Manuel II Paléologue, empereur de Constantinople, avait été associé, en 1373, à son père Jean VI auquel il succéda en 1391. Assiégé six ans dans sa capitale par Bajazet Ier, il fut sauvé non par les Occidentaux qu'il était allé implorer lui-même, mais par l'invasion de Tamerlan, 1402. Allié du sultan Mahomet Ier, il résista, en 1423, aux attaques d'Amurat II, et mourut en 1425.

Manuel (Don Juan), écrivain castillan, né en 1282, à Escalona, était petit-fils du roi saint Ferdinand. Après avoir été co-régent de Castille en 1320, il lutta, 1325-1335, contre Alphonse XI, avant de s'unir à lui contre les Maures. Il mourut en 1347. — Il a laissé *Le comte Lucanor*, recueil de 49 contes à la manière orientale, réunis dans un cadre romanesque. Cet ouvrage a été traduit par M. de Puibusque, en français, 1854, in-8°.

Manuel (Pierre-Louis), conventionnel, né à Montargis, en 1751, fit d'abord partie de la congrégation des Doctrinaires. Détenu trois mois à la Bastille pour un pamphlet, il se signala, en 1789, par son ardeur contre l'ancien régime. Nommé procureur de la Commune de Paris en 1791, il seconda les insurrections du 20 juin et du 10 août 1792; dans les journées de septembre, il sauva Beaumarchais, etc. Député de Paris à la Convention, il montra contre Louis XVI une violence qui s'amortit tout-à-coup : au moment du vote sur le sort du roi, il se prononça pour la détention et le bannissement à la paix. Louis XVI condamné, il donna sa démission et se retira à Montargis. Arrêté après l'insurrection du 2 juin 1793, il fut envoyé à l'échafaud par le tribunal révolutionnaire, 14 novembre. — Il a édité les *Lettres de Mirabeau à Sophie Monnier*, 1792, et donné : *la Bastille dévoilée*; *l'Année française ou vies des hommes qui ont honoré la France*; *Coup d'œil philosophique sur le règne de saint Louis*, 1786; *Lettres sur la Révolution*, 1792, etc.

Manuel (Jacques Antoine), orateur politique, né en 1775, à Barcelonnette. Volontaire en 1792, mais forcé par une blessure de renoncer à la carrière militaire, il avait acquis au barreau d'Aix une brillante réputation quand ses compatriotes l'élurent pour leur représentant à la Chambre des Cent Jours, 1815. Après la seconde abdication de l'empereur, il demanda que l'on reconnût Napoléon II. Avocat consultant à Paris pendant les trois années suivantes, il fut enfin envoyé à la Chambre des députés par la Vendée, 1818. Capable de traiter tous les sujets, puissant par la logique serrée de ses discours, il irritait encore par son sang-froid la majorité ultra-royaliste. Celle-ci ne devait réfuter cette parole éloquente qu'en l'étouffant : au milieu des débats que souleva l'expédition d'Espagne, 1823, on accusa Manuel de faire l'apologie du régicide; en dépit des explications de l'orateur, on le bannit de la Chambre, 3 mars. Le lendemain, Manuel était entraîné hors de l'assemblée par les gendarmes. Il mourut dans la retraite en 1827. Son convoi fut suivi par plus de 100,000 personnes.

Manzanarez ou **Mançanarez**, rivière d'Espagne, naît dans la Sierra de Guadarrama, arrose Madrid, et se jette dans le Xarama. Son cours est de 100 kil. — Il y a une ville du même nom, à 42 kil. E. de Ciudad-Real (Nouvelle-Castille); 10,000 hab. Draps et étamines.

Manzat, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. N. O. de Riom (Puy-de-Dôme), sur la Morge: 2,060 hab.

Manzolli (Pierre-Ange), poëte latin moderne, né à Stellata près de Ferrare, publia un poëme satirique, intitulé: *Zodiacus vitæ*, lequel contient de vives attaques contre les papes et le clergé. On ne sait rien sur l'auteur. La Monnerie a donné une traduction française du *Zodiacus*, 1731. Cet ouvrage parut d'abord sous le nom de Marcellus Palingenius, Bâle, 1557, in-8°.

Maoris, nom des indigènes de la Nouvelle-Zélande. D'une couleur cuivrée, forts, braves, intelligents et cruels, ils ont été les adversaires redoutables des Anglais; ils habitent presque tous, au nombre de 50,000, dans l'île du Nord. Plusieurs sont chrétiens, agriculteurs et à demi civilisés.

Maouna, île de l'archipel des Navigateurs, par 14° 25′ 15″ lat. S. et 173° 13′ long. O. Onze des compagnons de La Pérouse y furent massacrés en 1787.

Map (Gautier ou Walter). V. Gautier.

Mara (Gertrude-Élisabeth **Schmœling**, Mme), cantatrice allemande, née à Cassel, 1749, parut sur les principaux théâtres d'Europe, notamment en Prusse et en Russie. Elle mourut à Revel en 1833.

Marabotins, pièces d'or arabes qui avaient cours en France aux XIe et XIIe siècles. Leur valeur était de 26 francs.

Marabout, mot arabe qui a le sens du mot français *religieux* et une origine analogue. Le mot *Almoravides* (V. ce nom) en est une corruption. On donne aussi ce nom à la chapelle desservie par le marabout.

Maracaïbo, golfe, lac et ville du Venezuela (Amérique du Sud). Le golfe est formé par la mer des Antilles, entre 10° 40′ et 12° lat. N. et entre 72° 15′ et 74° 30′ long. O. — Le lac s'écoule dans le golfe, au S. duquel il est situé : il a 200 kil. de long sur 120 kil. de large; la navigation y est facile, même pour les bâtiments d'un fort tonnage. On en tire de la poix minérale. Les bords sont stériles et malsains. — La ville, place forte, bâtie sur la rive O. du canal qui unit le lac au golfe, est à 550 kil. O. de Caracas et a 22,000 hab. Son port est sûr, mais d'un accès difficile à cause

des bancs de sable qui en obstruent l'entrée. Chantiers de construction.

Maracanda, aujourd'hui *Samarcande*, ville de Sogdiane sur le Polytimetus. Alexandre le Grand y tua Clitus.

Marach, *Germanica Cæsarea*, v. du vilayet d'Adana (Anatolie), à 100 kil. O. de l'Euphrate et 140 kil. N. O. d'Alep; 20,000 hab. — Elle est le ch.-l. d'un sandjak ou pachalik qui correspond à une partie de la Petite-Arménie et de la Comagène.

Maragha, place forte de Perse (Aderbaïdjan), à 80 kil. S. de Tauris; 8,000 hab. Tombeau d'Houlagou.

Maragnon ou **Marañon.** V. Amazones (Fleuve des).

Marais (Marin), musicien, né à Paris, 1651-1728, ajouta une 7e corde à la viole, et fit filer en laiton les trois grosses cordes de l'instrument afin d'en accroître la sonorité.

Marais (Mathieu), avocat au Parlement, né à Paris, 1665-1737, était amateur de petites nouvelles, d'anecdotes de la ville et du palais; il a écrit un *Journal* intéressant, publié par M. de Lescure.

Marais (Le), quartier de Paris dont le nom fut porté, au xviie siècle, par un théâtre rival de celui de Bourgogne. Construit rue de la Poterie, 1598, il fut transféré vieille rue du Temple et démoli en 1673.

Marais (Le), partie de la Vendée, le long de la mer et de la Sèvre-Niortaise; il est coupé de canaux, garanti contre la mer par des digues, humide, malsain, mais fertile. V. Vendée.

Marais (Le) ou **La Plaine,** dénomination donnée, dans la Convention, aux députés qui siégeaient sur les bancs inférieurs de la salle des séances, au pied de la *Montagne*. Modérés jusqu'à la faiblesse, ils composaient la majorité de l'Assemblée.

Marais de la Chèvre, étang situé à Rome dans le Champ-de-Mars, et renfermé, dans la suite, dans les Jardins d'Agrippa. Selon la légende, Romulus disparut dans le voisinage de ce marais.

Marajo, île du Brésil, formée par les bouches de l'Amazone et du Para; 260 kil. sur 240. Sol extrêmement fertile; bœufs et chevaux; 20,000 hab.

Maraldi (Jacques-Philippe), astronome, né en 1665 à Perinaldo (comté de Nice). Neveu et élève de Cassini qui l'appela à Paris, il s'occupa d'un *Catalogue* des étoiles fixes, du prolongement de la méridienne, etc. Il mourut en 1729.

Maraldi (Jean-Dominique), astronome, né à Perinaldo 1709-1788, était neveu du précédent. Il travailla à la théorie des satellites de Jupiter, à la carte de France, dite de Cassini, 1732-1740, à la *Connaissance des temps*, 1735-1760, etc.

Maran (dom Prudent), bénédictin de Saint-Maur, né à Sézanne, 1683-1762, a publié plusieurs savantes dissertations de théologie (*sur la Divinité de Jésus-Christ*, etc.), et des éditions estimées de saint Cyrille, saint Cyprien, saint Justin, saint Basile. Il se montra opposé à la bulle *Unigenitus*.

Marana (Jean-Paul), écrivain génois, 1642-1692, fut emprisonné pour n'avoir pas révélé le complot du comte della Torre contre Savone, 1670, puis pensionné par Louis XIV. — On cite de lui : *Conjuration du comte della Torre*, en italien; *l'Espion du Grand-Seigneur*, 6 vol. in-12, en français, etc.

Maranham ou **Maranhão,** province et île au N. E. du Brésil. — La province, qui est comprise entre celles de Para et de Goyaz à l'O., de Piauhy au S., de Ceara à l'E., et l'Atlantique au N., a 360,000 hab. et 1,000 kil. de long sur 700 de large. Elle est riche en bois de teinture et d'ébénisterie. — L'île, qui a 160 kil. de circuit, est un district de la province; elle est située entre les baies San-Marcos et San-José formées par l'Atlantique.

Maranham (San-Luis de), ville forte du Brésil et capitale de la province de son nom, sur la côte O. de l'île de Maranham, par 2° 30′ 41″ lat. S. et 46° 36′ 24″ long. O., à 2,200 kil. N. de Rio-de-Janeiro; 32,000 hab. Evêché. Exportation de coton, cuirs, riz, tapioca, cacao, sucre, salsepareille, etc. Cette ville a été fondée, en 1612, par les Français.

Marans, ch.-l. de canton, de l'arr. et à 24 kil. N. E. de La Rochelle (Charente-Inférieure), sur la Sèvre-Niortaise, au confluent de la Vendée, à 6 kil. de l'Océan. Pop., 4,527 hab. Commerce de grains, bois, bestiaux, volailles, favorisé par le voisinage de la mer. Depuis 1643, 40,000 hectares de terres occupées par les marais ont été desséchés. Son château fut rasé en 1638.

Marat (Jean-Paul), né en 1744, à Boudry (principauté de Neuchâtel), d'une famille originaire d'Espagne et calviniste. Il s'occupa d'abord de philosophie, de physique, de médecine, et d'économie sociale; il fit même des romans. Il avait été, avant la Révolution, médecin des gardes du corps du comte d'Artois. Plein d'ambition et d'orgueil, mais animé aussi de la haine la plus vive contre une société où il n'avait pas la place qu'il croyait lui être due, il commença, le 12 septembre 1789, la publication de *l'Ami du peuple*, journal qui parut, sous divers titres, jusqu'au 14 juillet 1793. Il y préconisait un système général de massacres et de spoliations. Décrété d'accusation par la Constituante, il se cacha dans des caves. Après le 10 août il siégea dans la Commune de Paris et prépara les massacres de septembre 1792. Député de Paris à la Convention, il y vota la mort de Louis XVI, réclama le supplice de 270,000 individus, et calomnia sans relâche les Girondins. Traduit par ces derniers devant le tribunal révolutionnaire, il fut acquitté, et se vengea de ses adversaires en les frappant aux journées du 31 mai et du 2 juin. Miné par la maladie, il poursuivait le cours de ses dénonciations, quand il périt sous le couteau de Charlotte Corday (V. ce nom), 13 juillet 1793. Ses restes, transférés au Panthéon après le 9 thermidor, en furent expulsés l'année suivante. Entre autres ouvrages, il a laissé : *Les Chaînes de l'esclavage*, livre qui parut d'abord en anglais, 1774; *de l'Homme*, 1775, œuvre philosophique dont Voltaire fit le compte rendu dans la *Gazette littéraire; Plan de législation criminelle*, 1787, livre dans lequel il attaque la peine de mort; *Projet de constitution*, 1790, où il démontre la nécessité d'une monarchie; *Recherches physiques sur le feu*, 1780; *Découvertes sur la lumière*, 1780; *Recherches sur l'électricité*, 1782; *Electricité médicale*, mémoire couronné par l'Académie de Rouen; l'*Optique de Newton*, traduction dédiée au roi, 1787, etc.

Marat, bourg de l'arr. et à 16 kil. N. O. d'Ambert (Puy-de-Dôme); 2,477 hab.

Marathon, village de l'Attique, près de la mer, à 31 kil. N. E. d'Athènes, fut désolé par un taureau que Thésée prit vivant. — Victoire de Miltiade sur les Perses, en 490 av. J. C.

Marathonisi, anc. *Gythium*, ville des Maïnotes, dans la nomarchie de Laconie (Morée), au fond du golfe de Kolokythia.

Marathus, v. importante de la Phénicie ancienne, en face d'Aradus et près d'Antaradus.

Maratta (Carlo), peintre, né à Camerino, 1625-1713, élève d'Andrea Sacchi. Il restaura les fresques de Raphaël au Vatican et à la Farnésine. De ses nombreuses compositions, le Louvre possède *le Sommeil de saint Jean, le Mariage de sainte Catherine, la Prédication de saint Jean-Baptiste*, etc. Maratta a gravé aussi à l'eau-forte.

Maravedi, monnaie de compte espagnole, d'une valeur de trois quarts de centime.

Maravi ou **Nyassi,** lac du Monomotapa (Afrique orientale), sur les bords duquel est bâtie une ville du même nom, capitale de la tribu des *Maravi*.

Marbach, ville du cercle du Necker (Wurtemberg), à 20 kil. N. de Stuttgart, sur le Necker; 2,400 hab. Tissus. Patrie de Tobie Mayer et de Schiller.

Marbella, *Salduba*, port d'Espagne, à 47 kil. S. O. de Malaga (Andalousie), sur la Méditerranée; 5,500 hab. — Grains, fer, pêche, etc.

Marbeuf (Louis-Charles-René, comte de), né à Rennes en 1712, était maréchal de camp depuis 1762, quand il fut envoyé en Corse au secours des Génois, 1764. L'île cédée à la France, 1768, il répara les échecs de Chauvelin, et prépara les succès du comte de Vaux, 1769. Sans avoir le titre de gouverneur, il demeura à la tête du pays qu'il administra jusqu'à sa mort, 1786. — Il protégea la famille Bonaparte : Napoléon lui dut une bourse à l'école de Brienne. De vastes jardins, qu'il possédait à Paris, aux Champs-Elysées, furent déclarés propriété nationale, lorsque sa veuve périt sur l'échafaud, 1794. On les vendit par lots; on y établit le *Jardin Marbeuf*, dont une rue rappelle le nom.

Marblehead, port du Massachusetts (États-Unis), à 22 kil. N. E. de Boston; 6,000 hab. Pêche active.

Marbod ou **Maroboduus,** noble Suève, élevé à Rome, fonda, au N. du Danube supérieur, le royaume des Marcomans. Combattu par les Romains, sous Auguste, puis par Arminius, 17 après J. C., enfin exilé par ses sujets révoltés, il obtint de Tibère de terminer sa vie à Ravenne. Il mourut en 37.

Marbode, évêque de Rennes, né en Anjou, 1035-1123, finit ses jours à l'abbaye de Saint-Aubin d'Angers;

Il était très-instruit et a laissé des *Lettres*, des *Vies de saints*, le livre des *Dix chapitres*, sorte d'encyclopédie, des poëmes en vers latins. D. Legendre a recueilli ses *Œuvres*, 1708, in-fol.

Marboré, massif de montagnes, sur les limites des Pyrénées centrales et occidentales. Il est dominé par le Cylindre, haut de 3,327 mèt.

Marbot (Jean-Baptiste-Marcellin), général, né à Altillac (Corrèze), en 1782. Enrôlé volontaire en 1799, il commandait le 7e régiment de hussards à Waterloo. Exilé en 1815, il écrivit des *Remarques* sur l'ouvrage du général Rogniat, intitulé : *Considérations sur l'art de la guerre*. Rappelé en 1819, il fut attaché au duc de Chartres, depuis duc d'Orléans, et plus tard, au comte de Paris. Il mourut en 1854.

Marbourg, *Mattiacum, Mattium, Amasia Cattorum, Marpurgum*, capitale de la Haute-Hesse (roy. de Prusse), sur la Lahn ; 8,000 hab. — Université ; bibliothèque de 100,000 vol. Belle église gothique ; château des landgraves, converti en prison, etc. Manufactures de serge, camelot, tabac et cuir ; fabrication de pipes et de poterie. — Marbourg a été l'un des ch.-l. de l'Ordre Teutonique. Fameux colloque de 1529. Les Français y furent défaits en 1760. Les fortifications ont été abattues par eux en 1807.

Marbourg, *Mariana Castra*, ville de Styrie (Empire d'Autriche), à 60 kil. S. E. de Grætz, sur la Drave; 5,000 hab. Blé, bois, planches, vins.

Marbre (Table de). On appelait ainsi, avant 1789, trois juridictions, la *connétablie*, l'*amirauté*, et les *eaux et forêts*. Les membres, qui les composaient, siégeaient d'abord autour de la table de marbre au Palais de Justice, qui fut détruite dans l'incendie de 1618.

Marc (Saint), évangéliste, était, selon saint Jérôme, juif d'origine. Il vécut principalement à Alexandrie, et fut martyrisé en 68. Compagnon fidèle de saint Pierre, il paraît avoir écrit son évangile en grec, vers l'an 65, et non en latin, comme le prétend Baronius. Il donne des détails qui ne se trouvent pas dans saint Mathieu, bien qu'on ait dit qu'il en est l'abréviateur. Le récit des miracles et des paraboles de J. C. est plus complet que dans les autres évangélistes. Fête, le 25 avril. — Le lion est le symbole de saint Marc : c'était aussi celui de la république de Venise qui possède les reliques de cet évangéliste depuis 815.

Marc (Saint), élu pape en 336, régna moins de neuf mois.

Marc, hérésiarque grec du IIe siècle, était originaire d'Asie ou peut-être d'Égypte. Il paraît avoir prêché en Orient ses doctrines qui se répandirent aussi en Gaule et en Espagne. Saint Irénée donne une longue exposition des doctrines de ce sectateur du gnosticisme; Matter, Néander, Ritter les ont aussi présentées dans leurs ouvrages, mais sans réussir à les élucider. Marc cherchait des mystères dans le nombre et la position des lettres de l'alphabet.

Marc, unité de poids pour l'argent avant l'établissement du système décimal. Sa valeur était de 8 onces (24 décag. 475 milligr.). L'étalon gardé à la cour des monnaies de Paris avait servi à vérifier un étalon déposé au greffe de chaque hôtel des monnaies de France.

Marc-Antoine. V. Antoine et Raimondi.

Marc-Aurèle, empereur romain, né à Rome, en 121, fut adopté, en 138, par Antonin dont il épousa la fille, Faustine; avec lui la philosophie stoïcienne devait monter sur le trône. A son avénement, il s'associa son frère adoptif, Lucius Verus, 161. Ce dernier, envoyé contre Vologèse III, roi des Parthes, en triompha, grâce à ses lieutenants, Avidius Cassius et Statius Priscus ; Marc-Aurèle, resté à Rome, s'occupa d'améliorer la justice et l'assistance publique, 161-165. Les deux empereurs durent ensuite se diriger contre une ligue des Quades, des Marcomans, des Jazyges, etc., qui avaient franchi le Danube; dans cette lutte, qui se prolongea jusqu'à la fin du règne de Marc-Aurèle, Lucius Verus mourut subitement près d'Altinum, 169. Marc-Aurèle, un moment, fut obligé de vendre aux enchères les meubles et les ornements impériaux pour se procurer les ressources que ne pouvaient fournir les citoyens, décimés par la peste et par la famine. En 174, l'armée, enveloppée par les Quades, et dévorée par la soif, fut sauvée par une pluie bienfaisante, tandis que l'ennemi était mis en déroute par une tempête mêlée de foudre et de grêle; ce prodige, que Xiphilin rapporte comme dû aux prières des chrétiens qui composaient la légion *fulminante*, est attribué par Dion Cassius à un magicien égyptien, 174. Au même moment, Avidius Cassius se soulevait en Orient; tué par un centurion, il échappa à la clémence que lui réservait l'empereur. Marc-Aurèle, après avoir visité les contrées révoltées et tout pacifié par sa présence, fut ramené par de nouvelles invasions sur le Danube, 178. Atteint de la peste, il mourut à Vienne ou à Sirmium, 180. — On a de lui un ouvrage en 12 livres, sous ce titre : *A moi-même* ou *Pensées de Marc-Aurèle* : ce livre, d'une morale pure et élevée, a été traduit en français par Dacier, 1691, 2 vol. in-12, et par Joly, 1778, in-8°. A. Mai a publié sa *Correspondance avec Fronton*, 1829; elle a été traduite par Cassan, 1830, 2 vol. in-8°. On a reproché à Marc-Aurèle ses rigueurs contre les chrétiens.

Marca (Pierre de), prélat français, né près de Pau, en 1594, devint président du parlement de Béarn en 1621. Entré dans les ordres, après avoir perdu sa femme, il fut évêque de Conserans, 1641, archevêque de Toulouse, en 1652, et de Paris, en 1662, année de sa mort. Il a donné : *De Concordia sacerdotii et imperii; Histoire du Béarn; Marca Hispanica*, etc.

Marcadé (Victor-Napoléon), jurisconsulte, né à Rouen, 1810-1854, avocat à la Cour de Cassation, a surtout publié : *Explication théorique et pratique du Code Napoléon*, 9 vol. in-8°, ouvrage très-estimé.

Marceau (François-Séverin **Desgraviers**), né à Chartres en 1769, s'engagea, en 1785, dans un régiment d'infanterie. Nommé, en 1792, commandant d'un bataillon des volontaires d'Eure-et-Loir, il se prononça, au siége de Verdun, pour la résistance, à l'exemple de Beaurepaire. Lieutenant de cuirassiers en Vendée, il sauva le représentant du peuple, Bourbotte, à l'attaque de Saumur par les royalistes, 1793; quelques mois après, il était créé général de division. Au siége du Mans, il sauvait une jeune vendéenne; dénoncé au Comité de salut public, mais protégé par Bourbotte, il fut envoyé à l'armée de Sambre-et-Meuse : à Fleurus, il dirigea l'aile droite, 1794. Chargé du commandement de l'arrière-garde après la défaite de Wurzbourg, il fut, dans la retraite, blessé mortellement, près d'Altenkirchen par un chasseur tyrolien, 1796. Recommandé par Jourdan à la générosité de l'ennemi, il fut inhumé en présence des deux armées. Chartres lui a élevé une statue en 1851.

Marcel (Saint-), bourg de l'arr. et à 27 kil. de Châteauroux (Indre). Grains, vins; papeteries ; 2,456 hab.

Marcel d'Ardèche (Saint-), bourg de l'arrond. et à 50 kil. S. de Privas (Ardèche). Fabr. de souliers sans coutures, filatures de soie; 2,155 hab. Patrie de Bernis.

Marcel ou **Marceau** (Saint), évêque de Paris, né dans cette ville, la délivra d'un dragon monstrueux qui la désolait. Il mourut vers 405. On a donné son nom à un faubourg de Paris. Fête, le 3 novembre.

Marcel Ier (Saint), pape pendant vingt mois, se montra rigoureux à l'égard des chrétiens qui étaient *tombés* pendant la persécution. Il subit lui-même les vexations de Maxence, et mourut en 310. Fête, le 16 janvier.

Marcel II, né en 1501, pape en 1555, régna 21 jours.

Marcel (Etienne), prévôt des marchands de Paris, apparaît surtout dans l'histoire après la bataille de Poitiers, 1356. Il fit fortifier la capitale, et, avec Robert Lecoq, essaya, dans les Etats-généraux de 1356 et de 1357, de limiter l'autorité royale. Compromis par l'assassinat des maréchaux de Champagne et de Normandie, n'ayant que la partie la plus turbulente de la population parisienne à opposer au dauphin Charles qui s'appuyait sur les provinces, jalouses de la capitale, il s'aliéna le reste de la bourgeoisie en s'alliant aux *Jacques* (V. ce mot), puis à Charles le Mauvais. Il voulait livrer à ce dernier la porte Saint-Antoine, quand Jean Maillard le tua, 31 juillet 1358. V. Perrens, *Etienne Marcel*.

Marcel (Guillaume), né à Toulouse, 1647-1708, remplit des missions à Constantinople et à Alger. Commissaire de la marine à Arles, il donna divers ouvrages précieux pour la chronologie : *Tablettes chronologiques pour l'histoire de l'Eglise*, 1682; — *pour l'histoire profane*, 1682 ; *Origine et progrès de la monarchie française*, 1683-1686, 4 vol. in-12.

Marcel (Jean-Joseph), orientaliste, petit-neveu du précédent, né à Paris en 1776. Attaché, en 1795, à la publication du *Journal des Ecoles normales*, recueil des leçons des professeurs, il dirigea, en Egypte, l'imprimerie qui suivait l'armée, et, après son retour en France, l'imprimerie impériale jusqu'à la Restauration.

Suppléant au Collége de France pour la langue hébraïque, 1817-1820, il mourut en 1854. — On a de lui : *Vocabulaire français-arabe; Fables de Lokman; Paléographie arabe; Dictionnaire arabe-français des dialectes vulgaires africains*; *Histoire de l'expédition française en Egypte; Hist. de l'Egypte depuis la conquête des Arabes jusqu'à la domination française* (dans l'Univers pittoresque), etc.

Marcellin (Saint-), ch.-l. d'arrond., à 52 kil. S. O. de Grenoble (Isère), près de l'Isère, par 45° 9′ 18″ lat. N. et 2° 59′ 9″ long. E.; 3,307 hab. — Vins estimés, blé, seigle, vers à soie, etc.

Marcellin (Saint), pape, 296-304, périt martyr sous Dioclétien. Fête, le 26 avril.

Marcellin (Ammien), historien. V. Ammien

Marcellin, général romain, ami d'Aétius, s'empara de la Dalmatie et d'une partie de l'Illyrie, sous les derniers empereurs d'Occident, et fut nommé patrice par Majorien. Il fut assassiné par les Romains, en 468, au moment d'une expédition contre les Vandales.

Marcello (Benedetto), poëte et compositeur, né à Venise, 1686-1739, exerça des fonctions politiques importantes, et obtint une grande réputation par ses compositions musicales. On cite surtout les airs des 50 premiers psaumes, regardés comme un chef-d'œuvre de musique sacrée.

Marcellus (M. Claudius), général romain. Consul en 222 avant J. C., il battit à Clastidium l'allié des Boïens, Viridomare, roi des Gésates, auquel il enleva les troisièmes dépouilles opimes. Préteur après Cannes, il arrêta Annibal à Nole. Consul pour la troisième fois, 214, il assiégea Syracuse qui résista, grâce à Archimède, jusqu'en 212. Il vainquit Annibal à Canusium, en 210. Enfin, dans un 5e consulat, il périt dans une embuscade, 208. On l'appelait *l'Epée de Rome*. Plutarque a raconté sa *Vie*.

Marcellus (M. Claudius), consul en 51 avant J. C., proposa de destituer César alors proconsul en Gaule. Il abandonna Pompée après Pharsale, 48. Rappelé de Mitylène où il s'était exilé, il fut assassiné au Pirée pendant son retour, 46. — Cicéron remercia César de la grâce accordée à Marcellus par son discours *Pro Marcello*.

Marcellus (M. Claudius), petit-cousin du précédent, fils d'Octavie, sœur d'Auguste, né 41 avant J. C. Fils adoptif et gendre d'Auguste, il mourut subitement en 23. Sa mémoire est consacrée par les vers 880-886 du VIe livre de l'Enéide.

Marcellus de Side en *Pamphylie*, contemporain d'Adrien et d'Antonin le Pieux, auteur d'un poëme médical en grec. Il en reste deux fragments insérés dans les *Poetæ bucolici et didactici* de A. F. Didot.

Marcellus (Ulpius), jurisconsulte, conseiller d'Antonin le Pieux. Les Pandectes donnent de lui 159 extraits.

Marcellus Empiricus, né à Bordeaux, médecin et maître des offices sous Théodose le Grand, 379-395, est auteur d'une compilation pharmaceutique, *De Medicamentis empiricis*, Bâle, 1536, in-fol.

Marcellus (Marie-Louis-Jean-André-Charles **Demartin du Tyrac**, comte de), diplomate et écrivain, né au château de Marcellus (Lot-et-Garonne), 1795-1861, fut secrétaire d'ambassade à Constantinople, reçut la mission de visiter les échelles du Levant et la Palestine, rapporta de Milo la belle statue de *Vénus victorieuse*, dite *Vénus de Milo*, 1820-21 ; fut premier secrétaire d'ambassade de Chateaubriand, ambassadeur à Londres ; fut chargé de missions en Espagne, 1824; à Lucques, 1826 ; fut un instant sous-secrétaire d'Etat aux affaires étrangères dans le ministère Polignac, et rentra dans la vie privée en 1830. Il s'est dès lors consacré à la littérature. On a de lui : *Souvenirs de l'Orient*, 1839, 2 vol. in-8° ; *Vingt jours en Sicile*, 1841 ; *Episodes littéraires en Orient*, 1851, 2 vol. in-8° ; *Chants du peuple en Grèce*, 1851, 2 vol. in-8°; *les Dionysiaques* de Nonnos, texte grec et traduction française, 6 vol. in-32 ; *Souvenirs diplomatiques; Correspondance intime de M. de Chateaubriand*, 1858, in-8°; *Chateaubriand et son temps*, 1859, in-8° ; *les Grecs anciens et les Grecs modernes*, 1861, in-8°. Il a aussi écrit beaucoup d'articles sur la politique et la littérature dans plusieurs journaux.

Marcenat, ch.-l. de canton de l'arr. et à 30 kil. N. O. de Murat (Cantal); 2,271 hab., dont 622 agglomérés. Eaux minérales.

March, rivière de Moravie. V. Morawa.

Marchais, commune de 650 hab., à 17 kil. E. de Laon. Château de la Renaissance, résidence du prince de Monaco.

Marchand (Louis), né à Lyon, 1669-1732, fut nommé, en 1698, organiste de la chapelle royale de Versailles. Cet artiste, trop vanté de son temps, a laissé : *Pièces de clavecin*, *pièces d'orgue*, 12 *sonates pour flûte*, etc.

Marchand (Prosper), bibliographe, né à Guise, 1675-1756, fut libraire à Paris, 1698, puis à Amsterdam, 1711. Il a édité : *Lettres choisies de Bayle*, 1714; *Dictionnaire historique* de Bayle, 1720; *Œuvres de Brantôme*, 1740 ; *de Villon*, 1742, etc. Il a laissé un *Dictionnaire*, faisant suite à celui de Bayle, publié à La Haye, 1758-59, in-fol. etc.

Marchand (Etienne), navigateur, né en 1755 dans l'île de la Grenade. Chargé par des négociants de Marseille d'acheter des pelleteries au N. O. de l'Amérique, il fit dans le trajet la découverte de plusieurs des îles Marquises, 1790-1792. Il mourut en 1793. Son *Voyage autour du monde* a été publié par Fleurieu, 4 vol. in-4°.

Marchand (Jean-Gabriel, comte), général, né près de Saint-Marcellin, 1765-1851, avocat à Grenoble et ami de Barnave, fut capitaine des volontaires de l'Isère en 1791, fit les campagnes de la République et fut nommé colonel par Bonaparte, en 1797. En 1805, il devint général de division, fit les campagnes d'Iéna, de Friedland, servit en Espagne, en Russie, et se signala dans la retraite de Moscou. En 1814, il défendit avec les volontaires le département de l'Isère contre les Autrichiens ; en 1815, il fit de vains efforts pour arrêter la défection de ses troupes qui se donnèrent à Napoléon. On l'accusa néanmoins en 1816, mais il fut acquitté par le Conseil de guerre Il fut nommé pair de France en 1837.

Marchangy (Louis-Antoine-François **de**), magistrat et littérateur, né à Clamecy en 1782, remplit, à partir de 1810, diverses fonctions du ministère public à Paris. Son zèle royaliste se manifesta dans des réquisitoires souvent pleins de passion, comme dans le procès des quatre sergents de la Rochelle. Il siégea aussi à la Chambre des députés (1823-1826) et mourut en 1826. Ses ouvrages les plus connus sont : la *Gaule poétique*, 1813-1817, 8 vol. in-8°; *Tristan le Voyageur, ou la France au* XIVe *siècle*, 6 vol. in-8°, etc.

Marchaux, ch.-l. de canton de l'arr. et à 17 kil N. E. de Besançon (Doubs); 442 hab.

Marche (en allemand, *mark*, frontière). Ce territoire, pourvu, à cause de sa position, d'une organisation militaire plus forte, avait des comtes spéciaux appelés *margraves* ou *marquis* (voy. ces mots). Telle était la marche d'Espagne créée par Charlemagne

Marche (Olivier de **la**), chroniqueur et poëte, né dans le comté de Bourgogne, 1426-1502, fut élevé auprès du duc de Bourgogne, Philippe le Bon, accompagna son fils Charles contre les Gantois, 1452, joua son rôle, à Lille, dans le fameux banquet, dit du *Vœu du Faisan*, 1454, assista à la bataille de Montlhéry, 1465, remplit plusieurs missions importantes au service de Charles le Téméraire, dont il était capitaine des gardes, et fut pris à la bataille de Nancy, 1477. Il servit Marie de Bourgogne et Maximilien, en qualité de maître d'hôtel. On a de lui : *Mémoires* (de 1435 à 1492), publiés à Lyon, 1562, in-fol., et plusieurs fois réimprimés depuis ; *Etat de la maison de Charles le Téméraire*, à la suite des mémoires; *Traité des duels*, publié en 1586, in-8° ; la *Source d'honneur pour maintenir la corporelle élégance des dames*, 1532, in-8° (en vers); le *Débat de Cuidier et de Fortune* (en vers), 1500, in-4°; le *Mirouer de la mort* (en vers) ; le *Parement des dames*, 1510 ; les *Advineaux amoureux;* le *Chevalier délibéré, ou la vie et la mort de Charles le Téméraire*, 1488. in-4°, etc.

Marche (La), *Marchia Lemovicina*, province de l'ancienne France, située entre le Berry au N., le Poitou à l'O., le Limousin au S., le Bourbonnais et l'Auvergne à l'E. Divisée en *Haute-Marche* (Guéret) à l'E., et *Basse-Marche* (Bellac) à l'O., elle avait, en 1789, 327,140 hectares de superficie et 220,000 hab. — Traversée par la chaîne des *monts de la Marche*, elle est arrosée par le Cher, la Creuse, la Gartempe, etc. On y récolte un peu de froment, de seigle et de sarrazin, etc. Le châtaignier y réussit. On y élève des bœufs, des moutons, des abeilles, etc. — Longtemps considérée comme dépendance du pays des *Lemovices*, la Marche devint au Xe s. un comté érigé en faveur de Boson Ier le Vieux, petit-fils d'un comte de Limoges, Roger Ier. Passé à la famille de Lusignan (XIIe siècle), il vint une première fois à la couronne de France sous Philippe le Bel, 1309

Livré par Charles IV, le Bel à Louis Ier de Bourbon, il ne revint au domaine que sous François Ier, qui le confisqua sur le fameux connétable, 1523. La Marche formait un gouvernement militaire (ch.-l., Guéret), en 1789; elle était divisée entre les généralités de Limoges et de Moulins; elle dépendait de l'évêché de Limoges et du Parlement de Paris. Elle a formé le département de la Creuse et une partie de la Haute-Vienne.

Marche (Jacques **de Bourbon**, comte de **la**), après la campagne de Nicopolis, où il fut pris par les Turcs, 1396, se déclara pour les Bourguignons contre les Armagnacs. Il épousa en secondes noces Jeanne II, reine de Naples, 1415; mais il n'eut pas d'autorité, dut fuir devant le peuple, 1419, et se retira chez les Franciscains de Besançon, où il mourut, 1438

Marche Bernard **d'Armagnac**, comte de **la**), 1400-1462, fils du connétable Bernard, comte d'Armagnac, combattit pour Charles VII contre les Bourguignons, hérita de son beau-père, Jacques de Bourbon, qui lui légua, en 1435, les comtés de Castres et de la Marche. Il fut l'un des principaux lieutenants du roi et fut nommé gouverneur du dauphin Louis, 1437. Il se retira de la cour vers 1444. C'était un seigneur humain, vertueux, lettré, bien différent de ses parents, les Armagnacs.

Marche (La). V. Lamarche.

Marche (La). Deux des trois divisions du Rouergue s'appelaient *Haute-Marche* (Milhau) et *Basse-Marche* (Villefranche).

Marches, *Marca,* dénomination d'une portion des anciens Etats de l'Eglise, située entre l'Apennin à l'O et l'Adriatique à l'E. On l'a appliquée tantôt aux provinces d'Ancône et de Fermo seules; tantôt, comme de 1850 à 1860, au territoire compris entre la Romagne au N. et l'ancien royaume de Naples au S. — Les Marches forment aujourd'hui les provinces d'Ancône, d'Ascoli, de Macerata, de Pesaro et Urbin, dans le royaume d'Italie

Marches d'Espagne. Conquises par Charlemagne sur les Arabes, elles comprenaient la meilleure partie du territoire entre les Pyrénées et l'Ebre, et se divisaient en marche de Jacca ou de Pampelune à l'O., et en marche de Gothie ou de Barcelone à l'E.

Marche-en-Famène, ville du Luxembourg belge, à 75 kil. N. O. d'Arlon. Forges, dentelles; 2.000 hab.

Marchena, *Castra Gemina*, v. d'Espagne à 40 kil S. E. de Séville. Lainages. Antiquités romaines; 12.000 hab.

Marchenoir, ch.-l. de canton de l'arr. et à 28 kil. N. de Blois (Loir-et-Cher); 670 hab. Autrefois place importante, comme l'indiquent les restes de ses fortifications.

Marches (Les), ancien pays de France, compris auj. dans les arr. d'Alençon et d'Argentan (Orne).

Marchesi ou **Marchesini** (Louis), célèbre sopraniste, né à Milan, 1741-1826, acquit fortune et réputation en chantant sur divers théâtres d'Europe, 1774-1790.

Marchesi (Pompée), sculpteur, né à Milan, 1790-1858. Elève de Canova, il a exécuté une *Vénus-Uranie*, des statues colossales de *Saint Ambroise* et de *Charles-Emmanuel III*, une statue de *Gœthe* pour Francfort, etc.

Marchetti (Marco), peintre de l'école bolonaise, né à Faenza, mort en 1588, contemporain de Vasari, qui en a fait un grand éloge. Ses fresques sont remarquables par une touche pleine de hardiesse. Ses meilleurs tableaux sont à Faenza.

Marchetti (Alexandre), poëte et savant, né en Toscane, à Pontormo, 1633-1714, occupa, à partir de 1758, diverses chaires à l'université de Pise. — Ses ouvrages scientifiques ont été dépassés, mais on cite encore de lui une excellente traduction de *Lucrèce* en italien, etc.

Marchfeld. V. Laa.

Marchiennes, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 18 kil. N. E. de Douai (Nord), sur la Scarpe; 3,432 hab. Ville très-laide, elle doit son origine à une abbaye fondée en 643 et supprimée en 1790. — Brasseries, bonneterie, sucre de betterave, arbres fruitiers et lin. L'occupation de Marchiennes par le prince Eugène, en 1712, amena sa défaite de Denain.

Marchiennes-au-Pont, village du Hainaut (Belgique), à 12 kil. S. O. de Namur; 1,200 hab. Houilles. Victoire des Français sur les Autrichiens, en 1794.

Marchin (Comte de). V. Marsin.

Marcia gens, famille de l'anc. Rome, qui prétendait descendre d'Ancus Martius. Coriolan appartenait à cette *gens*, à laquelle se rattachaient les branches de Philippus, Rex, Rutilius.

Marciac, ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil O de Mirande (Gers). Verreries; 1,914 hab.

Marciano, village de l'ancienne préfecture d'Arezzo (Toscane). Défaite des Français en 1554.

Marcianopolis, capitale de la Mésie-Inférieure au ve s. Aujourd'hui *Peréjaslaw*.

Marcien, *Marcianus*, empereur d'Orient, 450-457. Thrace d'origine, il était âgé de 58 ans, et tribun militaire, quand il épousa l'impératrice Pulchérie (V. ce nom). A Attila réclamant le payement d'un tribut, il répondit: « J'ai de l'or pour mes amis et du fer pour mes ennemis. » Il assembla le concile de Chalcédoine contre Eutychès, 451. L'Eglise grecque honore sa mémoire, le 17 février.

Marcien d'*Héraclée* (Pont), géographe grec, vivait au commencement du ive s. après J. C. On n'a qu'une partie de son *Périple*, etc. Il a été publié dans les *Geographi græci minores* de Dodwell, et par Miller, 1839.

Marcigny-les-Nonnains, ch.-l. de canton de l'arr. et à 30 kil. S. O. de Charolles (Saône et-Loire) Anc. prieuré de femmes du xie s.; 2,790 hab.

Marcile (Théodore), *Marsilius* en latin, érudit, né à Arnheim, 1548-1617, professa à Toulouse, à l'université de Paris, et au Collége de France. On a de lui: *Historia Strenarum*, des *Commentaires* sur divers auteurs latins, etc.

Marcillac, ch.-l. de canton de l'arr. et à 22 kil. N. O. de Rodez (Aveyron), sur le Craynaux. Vins, bestiaux; toiles; 2,004 hab.

Marcillat, ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. S. de Montluçon (Allier); 1,960 hab.

Marcilly-le-Hayer, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. S. E. de Nogent-sur-Seine (Aube); 737 hab.

Marcion, hérésiarque, né à Sinope, vint à Rome en 138, et fut chassé deux fois de l'Eglise. Il supposait une opposition irréconciliable entre l'ancienne loi et l'Evangile, et admettait l'existence de deux principes, l'un, auteur du bien, et l'autre du mal. Il proclamait l'éternité de la matière, etc. Marcion étayait ces doctrines sur une révision mutilée du Nouveau Testament.

Marck (Comté de **la**), ancien Etat de l'empire d'Allemagne, dans le cercle de Westphalie. Il était divisé par la Roër. Le pays est fertile; les villes princ. sont: Hamm, Iserlohn et Soest. — Il appartint, au xiie s., aux comtes de *la Marck;* au xive, aux comtes de Clèves; en 1666, à la maison de Brandebourg; en 1807, il fut incorporé au grand-duché de Berg. Depuis 1815, il fait partie de la province prussienne de Westphalie.

Marck (Maison de **la**), famille originaire de la Westphalie, qui acquit successivement les comtés de la Marck, Clèves, Juliers, Berg, la seigneurie de Sedan, celles de Fleuranges et de Jametz, enfin le duché de Bouillon, au xvie s. Le mariage de Charlotte de la Marck avec Henri de la Tour-d'Auvergne, vicomte de Turenne, 1591, fit passer ce duché dans la maison de La Tour. Parmi les membres de cette famille célèbre, les plus connus sont:

Marck (Guillaume de **la**), surnommé le *Sanglier des Ardennes*, 1446-1485, eut une existence turbulente. Chassé par l'évêque de Liége, Louis de Bourbon, qui l'avait élevé, il offrit à Louis XI de faire révolter les Liégeois, parvint à tuer l'évêque dans une embuscade, mais fut, plus tard, battu et pris par Maximilien d'Autriche, qui le fit décapiter, 1485.

Marck (Robert II, comte de **la**), neveu du précédent, duc de Bouillon, prince de Sedan, 1460-1535, soutint la France contre Maximilien d'Autriche; combattit en Italie, sous Charles VIII et Louis XII, et, à la bataille de Novare, 1513, sauva courageusement ses fils, Fleuranges et Jametz, couverts de blessures. Plus tard, à l'instigation de François Ier, il osa défier Charles-Quint, qui le dépouilla de ses Etats, 1521. On les lui rendit au traité de Madrid. On l'avait aussi surnommé le *Sanglier des Ardennes*.

Marck (Evrard de **la**), frère du précédent, cardinal évêque de Liége, 1475-1538, fut élu évêque de Liége en 1506, servit Louis XII dans les guerres d'Italie, et reçut de lui l'évêché de Chartres. Mais il se brouilla avec François Ier, contribua à faire nommer Charles-Quint empereur, reçut l'évêché de Valence, et devint cardinal en 1521. Il se montra l'un des ennemis les plus implacables du luthéranisme, et fut nommé légat *a latere* du Saint-Siége, en 1533.

Marck (Robert III de **la**), *seigneur de Fleuranges*, surnommé l'*Adventureux*, fils de Robert II, né à Sedan, 1491-1537, épousa la nièce de Georges d'Amboise, et se distingua par son courage téméraire dans les guerres d'Italie. A Novare, où son père le sauva, il avait reçu

46 blessures. A Marignan, il fut armé chevalier par François Ier, 1515; il fut chargé par lui d'aller en Allemagne pour disposer les électeurs en sa faveur, mais il échoua. Il fut pris à Pavie, et nommé maréchal de France, 1525. En 1536, il repoussa l'ennemi de Péronne. Ses Mémoires, ou *Histoire des choses mémorables advenues au règne de Louis XII et de François Ier, depuis* 1499 *jusqu'en* 1521, publiés en 1753, se trouvent dans toutes les collections de Mémoires sur l'histoire de France. Ils sont écrits d'un style coloré, avec une naïveté toute chevaleresque.

Marck (Robert IV, comte de **la**), fils du précédent, 1520-1556, devint maréchal en 1547. Il contribua à la prise de Metz, 1552, fut lieutenant général en Normandie, mais fut pris à Hesdin en 1553, et mourut en Flandre. On l'appelle souvent le *maréchal de Bouillon*. — Son fils, *Henri-Robert*, se montra favorable au protestantisme, et ne laissa qu'une fille, qui épousa Henri de la Tour, vicomte de Turenne, 1591.

Marck (Raymond **de la**). V. Aremberg.

Marckolsheim, bourg de l'anc. arr. et à 15 kil. S. E. de Schelestadt (Be-Alsace); 2,500 hab.

Marco (San-), v. de la Calabre Citérieure (Italie), à 32 kil. N. O. de Cosenza. Evêché.

Marco (San-), v. de la Capitanate (Italie), à 20 kil. N. O. de Manfredonia; 9,000 hab.

Marcoing, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 8 kil. S. O. de Cambrai (Nord). Sucre de betteraves; 1,948 hab.

Marcomans, *Marcomanni* (*Markmanner*, hommes des frontières), peuplade germanique du groupe des Hermiones, habitait, à l'origine, le pays compris entre le Rhin, le Mein et le Danube. Vaincue par Drusus, elle s'établit dans le pays des Boïens (Bohême), devint redoutable aux Romains sous Marbod, et longtemps encore après lui. Sous Marc-Aurèle, réunis aux Quades, ils firent une guerre acharnée sur les frontières du Danube.

Marcomir, nom de plusieurs chefs réels ou prétendus des Francs. L'un d'eux serait le père de Pharamond.

Marco-Polo. V. Polo.

Marcouf (Saint-), groupe de trois îles fortifiées en avant de la rade de la Hougue (Manche). Les Anglais les occupèrent de 1795 à 1802.

Marcoussis, commune de l'arrond. et à 34 kil. E. de Rambouillet (Seine-et-Oise), avait un château où Condé fut enfermé en 1650. Il y a là d'importantes carrières de grès à paver.

Marcq-en-Barœul, bourg à 5 kil. N. de Lille (Nord). Brasseries, fabriques de sucre de betterave, d'huile, de vinaigre. Importante maison d'éducation ecclésiastique; 8,411 hab.

Marculfe, moine probablement de Gaule, mort après 660, composa, à la demande de Landry, évêque de Paris, un recueil de *Formules* ou de modèles des actes usités à cette époque. Il a été publié par Bignon, 1613, par Baluze, 1677. V. le *Recueil d'anciennes formules* par M. de Rozières, 1860.

Marcus Græcus, auteur d'un traité intitulé : *Liber ignium ad comburendos hostes*, publié en 1804 par Laporte du Theil, était probablement un Grec du xe s. Il donne la composition du feu grégeois, de la poudre à canon, etc.

Mardaïtes, montagnards du Liban et du Taurus, dans le voisinage de la Cilicie, qui, du viie au xe siècle, luttèrent contre les Arabes.

Mardes, *Mardi*, ancien peuple de la Médie, au S. de la mer Caspienne, à l'O. des Tapyres, dans le Mazendéran actuel.

Mardi (*Martis dies*). Les anciens l'appelaient ainsi parce que la planète Mars présidait à sa 1re heure.

Mardick, *Marcis in littore Saxonico*, commune de 450 hab., à 8 kil. O. de Dunkerque (Nord). Acquise par Louis XIV en 1659, elle fut mise en communication (1714) par un canal avec Dunkerque, dont le port était démoli en vertu du traité d'Utrecht. Le régent fit cesser les travaux en 1717.

Mardin, autrefois *Marde* ou *Miride*, ville de l'Aldjésireh (Turquie d'Asie), à 80 kil. S. E. de Diarbékir; 15,000 hab. Toiles, cotonnades, maroquins, etc.

Mardochée. V. Esther, Aman et Assuérus.

Mardonius, gendre de Darius Ier, combattit les Grecs pendant les guerres médiques. Défait par les Thraces, 496 av. J. C., il fut vaincu et tué par les Grecs à Platée, 479.

Mardore, bourg de l'arr. et à 32 kil. de Villefranche (Rhône). Cotonnades, mousselines; 2,564 hab.

Mareb, cours d'eau d'Abyssinie, naît dans les monts du Dangali, et, se dirigeant de l'E. à l'O., finit dans le pays des Changallas, au milieu des sables.

Maréchal (Georges), né à Calais, 1658-1736, chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité en 1688, et premier chirurgien du roi en 1703, excellait dans l'opération de la taille. Il a été l'un des fondateurs de l'Académie de chirurgie, 1731.

Maréchal (Pierre-Silvain), littérateur, né à Paris, 1750-1803, a cherché la célébrité à tout prix. Après avoir imité Théocrite dans des pastorales signées du *Berger Sylvain*, et nié l'existence de Dieu dans le *Lucrèce français*, il parodia la Bible dans un *Livre échappé au déluge*, 1784. Il fut, plus tard, enfermé à Saint-Lazare pour avoir, dans son *Almanach des honnêtes gens*, substitué aux noms des saints du calendrier, ceux de personnages célèbres, 1788. Sur l'invitation de l'astronome Lalande, il publia, en 1800, un *Dictionnaire des Athées*, etc. Le plus important de ses ouvrages a pour titre : *Voyages de Pythagore*, 1799.

Maréchal (Lord). Les comtes de Keith, en Ecosse, portaient héréditairement ce titre.

Maréchal d'armes. Il tenait un catalogue des armoiries des nobles et en vérifiait l'authenticité. Cette charge avait été instituée par Charles VIII en 1487.

Maréchal de bataille. Ce grade, créé en 1614, supprimé en 1672, paraît avoir conféré les mêmes attributions que celui de *major-général* (V. ce mot).

Maréchal de camp, officier général dont l'origine remonte à François Ier et subordonné aux lieutenants généraux. Ce titre, aboli par la Révolution qui lui substitua celui de général de brigade, a été remis en usage de 1815 à 1848.

Maréchal de France, premier dignitaire de l'armée française depuis la suppression de la charge de connétable en 1626. Sous Philippe Auguste il y eut 1 maréchal, 2 sous saint Louis, et un plus grand nombre depuis François Ier. Louis XIV eut jusqu'à 20 maréchaux en 1703. Cette dignité, supprimée en 1792, rétablie en 1804, comprend aujourd'hui 12 titulaires au maximum. — Les maréchaux de France ont été quelquefois subordonnés à un *maréchal-général*, titre qu'ont porté Lesdiguières, pour lequel il fut créé (1621), Turenne, Villars, Maurice de Saxe, et, en 1847, Soult. L'insigne du maréchalat est un bâton de commandement aux armes de France.

Maréchal de la lice. Il présidait aux joutes et tournois, et donnait le signal du commencement et de la fin du combat.

Maréchal des logis. En 1644, on créa la charge de *maréchal général des logis* (supprimée en 1790), dont le titulaire veillait au campement et au logement des troupes. Les *maréchaux de logis*, sous-officiers de cavalerie, remontent à 1444.

Maréchaussée. Ce mot indiquait: 1° la *connétablie* ou juridiction des maréchaux de France. Les prévôts des maréchaux assistés de 7 officiers du présidial le plus voisin jugeaient, dans les 120 maréchaussées de France, les soldats surpris en maraude, les voleurs de grand chemin, les faux monnayeurs, les vagabonds, etc.

2° Des compagnies de cavaliers chargées spécialement du maintien de la sûreté publique, et placées sous les ordres des prévôts des maréchaux. La maréchaussée a été remplacée, pendant la Révolution, par la gendarmerie actuelle.

3° En style féodal, le droit, pour le seigneur, de faire couper du foin dans les prés du vassal ; — et, pour le vassal, l'obligation de fournir du foin et de l'avoine pour la nourriture des chevaux du seigneur.

Mare-Island, ville de Californie (États-Unis), grand arsenal maritime de la république, dans la baie de Saint-Paul, formée par la baie de San-Francisco.

Maremmes (Les), ou *littoral*, région basse qui longe la mer Tyrrhénienne, en Toscane, de Livourne à la frontière romaine, sur une longueur de 190 kil. et une largeur de 16 à 20 kil. On y trouve de nombreux marécages pestilentiels. Dans l'antiquité elle renfermait *Populonia*, *Cosa*, etc. Les travaux d'assainissement, négligés par les Romains, ont été repris, dans ces derniers temps, avec un certain succès.

Marengo, village du Piémont, à 4 kil. S. E. d'Alexandrie, près du confluent du Tanaro et du Fontanone. Victoire de Bonaparte sur Mélas, 14 juin 1800. — De 1803 à 1814 il donna son nom à un département français borné par ceux de Sésia au N.; du Pô à l'O.; de l'Agogna à l'E.; de Gênes, de Montenotte et de Stura, au S. Chef-lieu, *Alexandrie*.

Marengo, colonie agricole fondée, en 1849, dans la plaine de la Métidja (Algérie), à 86 kil. S. O. d'Alger.

Marennes, ch.-l. d'arrondissement, à 44 kil. S. de La Rochelle (Charente-Inférieure), par 45° 49′ 20″ lat. N., et 3° 26′ 40″ long. O., près de l'embouchure de la Seudre, à 2 kil. de l'Océan. Pop., 4,565 hab. — Marais salants riches, mais insalubres; huîtres vertes renommées, vins, légumes, merrain, etc.

Marennes (Les) ou **Maransin (Le),** ancien petit pays de France, voisin du golfe de Gascogne, compris aujourd'hui dans l'arr. de Dax (Landes).

Maréotis (lac). — V. Mariouth (lac).

Marescalchi (Ferdinand), né à Bologne, 1764-1816, d'une famille illustre, fut remarqué par Bonaparte et fit partie du directoire de la république Cispadane. Il fut ensuite président de la république Cisalpine; il employa toute son influence à faire nommer Bonaparte président de la république italienne.

Marescot (Armand-Samuel, marquis de), général, né à Tours en 1758, servit d'abord, comme capitaine du génie, sous Dumouriez, qu'il ne suivit pas dans sa défection (1792-1793). Après avoir assisté au siége de Toulon où il fut en rapport avec Bonaparte, il revint sur la frontière du Nord, où il mit Maubeuge en état de défense, et reprit les places enlevées par la coalition (Landrecies, Le Quesnoy, Valenciennes, Condé). La chute de Maëstricht lui valut le grade de général de division, 1794. Après avoir servi en Espagne et sur les bords du Rhin, il fut nommé, sous le Consulat, premier inspecteur général du génie (janvier 1800) : il prit part alors au passage du mont Saint-Bernard. Chargé d'inspecter les côtes de France, puis les places d'Espagne occupées par les Français, il se trouva mêlé, par hasard, dans les négociations d'où sortit la capitulation de Baylen, 1808. Destitué de ses emplois, et détenu pendant trois ans à la suite de cet acte, il était exilé à Tours quand l'Empire tomba. Réintégré dans ses dignités par Louis XVIII, il reprit encore du service pendant les Cent-Jours. Mis à la retraite par la seconde Restauration, il entra, en 1819, à la Chambre des Pairs, et mourut en 1832. On a de lui : *Relation des principaux siéges depuis* 1792, 1806, in-4°; *Emploi des bouches à feu pour lancer les grenades ; Mémoire sur la fortification souterraine.*

Maret (Jean Philibert), chirurgien, né à Dijon, 1726-1786, pratiqua pendant 32 ans son art dans sa ville natale. Il propagea, en Bourgogne, la pratique de l'inoculation, et donna une foule de Mémoires sur les maladies épidémiques et d'autres sujets d'intérêt général. Il mourut victime de son dévouement dans une épidémie.

Maret (Hugues-Bernard), duc **de Bassano**, homme d'Etat, fils du précédent, né à Dijon en 1763. Venu à Paris, en 1788, il publia un *Bulletin de l Assemblée constituante*, avant d'exécuter le même travail pour le *Moniteur*, fondé par Panckoucke, 1789. Appelé par Lebrun, ministre des relations extérieures, au poste de chef de division, il fut envoyé, novembre 1792, en Angleterre pour demander la neutralité de cette puissance. On le nomma ensuite ambassadeur à Naples, juillet 1793, mais en traversant un village des Grisons, il fut arrêté par les Autrichiens et enfermé au fort de Saint-Georges de Mantoue, puis à Brünn. Echangé avec d'autres prisonniers contre la fille de Louis XVI, 1795, il fut l'un des commissaires chargés de négocier, à Lille, avec lord Malmesbury, 1797. Toutefois il mena la vie la plus précaire jusqu'au moment où Bonaparte qui, en 1790, avait été son colocataire, revint d'Egypte. Bien accueilli par le général, il prépara avec lui le coup d'Etat du 18 brumaire, et, sous le Consulat, devint secrétaire général du gouvernement consulaire, puis secrétaire d'Etat. Investi de toute la confiance de Napoléon, il ne devait le quitter qu'après son abdication à Fontainebleau : dans l'intervalle il reçut le portefeuille des affaires étrangères, avril 1811, puis reprit son poste de ministre secrétaire d'Etat, novembre 1813. Il fut encore investi, une troisième fois, de ces dernières fonctions, pendant les Cent-Jours. Banni en 1815, il se retira à Grätz, jusqu'au moment où on lui permit de rentrer dans son pays, 1820. Nommé pair de France en 1831, il fut, pendant trois jours, président du Conseil des ministres, 1834. Il mourut en 1839. Il fut de l'Académie française en 1803, et de l'Académie des sciences morales et politiques, après 1830.

Maretimo, *Iliera*, l'une des îles Egades, à 32 kil. O. de la Sicile, sert de prison d'Etat.

Maretz, bourg de l'arrond. et à 24 kil. de Cambrai (Nord). Fabriques de châles, de tissus mérinos; 3,125 h.

Mareuil, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 24 kil S. O. de Nontron (Dordogne); 1,565 hab. — Ch.-l. de canton de l'arrond. et à 22 kil. S. E. de La Roche-sur-Yon (Vendée), sur le Lay; 1,779 hab.

Marey-Monge (Guillaume-Stanislas), général, né à Nuits (Côte-d'Or), 1796-1863, fils du conventionnel Marey, petit-fils de Monge par sa mère, élève de l'Ecole polytechnique, de l'Ecole d'application de Metz, se distingua dans le corps de l'artillerie par de savants mémoires et pendant l'expédition contre Alger, 1830. Il forma les deux premiers escadrons de chasseurs algériens, fut lieutenant-colonel en 1834, organisa les spahis d'Alger, dont il devint colonel en 1837, et gouverna les tribus arabes, avec le titre d'*agha*. Après de brillants services, surtout en Algérie, il fut maréchal de camp en 1843, général de division, 1848. Gouverneur général de l'Algérie par intérim, il reçut plusieurs commandements successifs en France, et fit la guerre de Kabylie en 1857. Il fut nommé membre du Sénat. Il avait pris le titre de comte de Péluse, donné jadis à son aïeul. On a de lui : *Notes sur la Régence d'Alger, Aperçu de son histoire depuis la conquête jusqu'en* 1834; *Mémoire sur les armes blanches*, 1841; *Poésies d'Abd-el-Kader, ses règlements militaires*, 1848.

Marfée (La), bois près de Sedan (Ardennes), où le comte de Soissons battit le maréchal de Châtillon, 1641.

Marforio. On appelait ainsi, à Rome, au XVIIIe s. encore, une statue en marbre, représentant un fleuve, à laquelle on attachait des épigrammes contre le gouvernement et les particuliers. Son nom venait de ce qu'on l'avait trouvée dans le forum de Mars (*Martis foro*).

Margarita. V. Marguerite (Sainte-).

Margaritone, architecte, sculpteur et peintre de l'école florentine, né à Arezzo, vers 1236, mort en 1313. On lui doit plusieurs ouvrages remarquables pour le temps, comme *le Tombeau de Grégoire X*, à Arezzo. Ses peintures sont bien inférieures à celles de Cimabue, dont il fut jaloux. Il peignait sur cuivre et sur bois.

Margate, ville du comté de Kent (Angleterre), dans l'île de Thanet, à 24 kil. N. E. de Canterbury; 12,000 hab. — Grains; bains de mer; un service de bateaux à vapeur unit Margate à Londres.

Margaux, commune de 1,200 hab., à 22 kil. N. O de Bordeaux, sur la Gironde. Vins dits de *Château-Margaux.*

Margeret (Jacques), aventurier, né en Bourgogne vers la fin du XVIe siècle, combattit tour à tour pour Henri IV, le prince de Transylvanie, le roi de Pologne, le tzar Boris Godunow, et le premier faux Démétrius. Revenu en France, il écrivit, sur l'invitation de Henri IV : *Estat de l'empire de Russie*, etc., relation des événements accomplis de 1590 à 1606; on l'a plusieurs fois réimprimée, et récemment, en 1856. On le retrouve encore, en 1609, auprès du second faux Démétrius, puis de Sigismond III, roi de Pologne, à la prise de Moscou, 1611.

Margeride (Monts de la), ramification des Cévennes, qui s'unit aux monts d'Auvergne, en se dirigeant du S. E. au N. O. à travers les départements de la Lozère et du Cantal. Ils séparent les bassins de la Loire et de la Garonne. Hauteur moyenne, 1,000 mètres. Le point culminant entre Mende et Châteauneuf s'élève à 1,600 mètres. Ils sont couverts de pâturages, et sur leurs flancs sont d'épaisses forêts. Les montagnes d'Aubrac s'en détachent vers l'O.

Margiane, *Margiana*, région de l'ancien empire des Perses au N. O. de la Bactriane, et arrosée par le Margus. La capitale était *Marginie* ou *Antioche-sur-Margus.*

Margraff (George), naturaliste et voyageur, né à Liebstædt (Misnie), 1610-1644, accompagna au Brésil le comte Maurice de Nassau, qui lui permit d'explorer le littoral soumis alors à la Hollande, du Rio-Grande au S. de Pernambouc, 1638. Il mourut en Guinée. On a de lui : *Historia rerum naturalium Brasiliæ; Tractatus topographicus Brasiliæ*, 1648, in-fol.

Margraff (André-Sigismond), chimiste, né à Berlin, 1709-1780, fils d'un pharmacien, étudia dans différentes villes, et entra en 1738, à l'Académie de Berlin. Il a introduit dans la science l'emploi du microscope et la voie humide dans l'analyse des matières organiques. Dans un *mémoire* de 1745, il établit qu'un sucre, identique à celui de la canne, peut être extrait de la betterave et d'autres plantes. Il a découvert l'acide phosphorique, distingué la soude de la potasse, etc. Ses travaux sont contenus dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*. On les a recueillis en 2 vol. in-8°, 1762.

Margrave, en allemand *Markgraf* (comte de la

frontière ou *marche*), titre porté, depuis Charlemagne, par les comtes chargés du gouvernement des pays situés sur les frontières. Ils relevaient immédiatement de l'Empereur. En Allemagne, quelques territoires s'appellent encore margraviats Les margraves devinrent souverains, comme les autres officiers impériaux. V. Marquis.

Marguerite (Sainte), *Margarita*, vierge martyrisée à Antioche de Pisidie, en 275. Fête, le 20 juillet.

Marguerite (Sainte), reine d'Ecosse, petite-nièce d'Edouard la Confesseur, née en Hongrie, 1046. Réfugiée en Ecosse après la défaite des Anglo-Saxons à Hastings, elle épousa le roi Malcolm III, 1070. Ce dernier ayant été tué à Alnwich, 1093, elle mourut de douleur. — Canonisée en 1251, elle est honorée le 10 juin.

Marguerite d'Anjou, reine d'Angleterre, née à Pont-à-Mousson, en 1429, était fille du roi René. Elle épousa, en 1445, le jeune Henri VI de Lancastre, sur lequel elle prit un ascendant absolu. En 1447 elle fit arrêter l'oncle du roi, le duc de Glocester qui fut, quelques jours après, trouvé mort dans sa prison; mais elle eut un nouvel adversaire dans le représentant de la *Rose blanche*, Richard d'York, auquel se rallièrent tous les mécontents. Dans la lutte qui s'éleva entre ce dernier et Henri VI, le roi ne résista que grâce à l'énergie de sa femme. Marguerite fut battue à Saint-Albans (1454), puis à Northampton (1459), mais elle vainquit, à Wakefield, Richard d'York qui périt, 1460. Le triomphe de la *Rose rouge*, ou de la maison de Lancastre, ne dura pas : vaincue à Towton (1461) par Edouard IV, fils de Richard, Marguerite se sauva en Ecosse avec Henri VI et son fils, alla en France, où elle obtint de Louis XI un secours insuffisant, et fut encore battue à Exham, 1463. Après avoir échappé à une bande de brigands, elle se retira dans le Barrois, d'où elle partit encore en 1471, sur l'appel du *faiseur de rois*, Warwick, qui venait de rétablir Henri VI. Au moment où elle débarquait, Warwick succombait à Barnet, et bientôt elle-même était vaincue et prise à Tewksbury, 1471; son fils fut mis à mort par ordre d'Edouard IV. Rendue à la liberté après 4 ans de captivité, au traité de Pecquigny, elle dut renoncer à toute prétention sur la couronne d'Angleterre comme sur l'héritage de René d'Anjou. Elle mourut chez un serviteur fidèle, au château de Dampierre (Anjou), en 1482.

Marguerite de Provence, reine de France et femme de saint Louis, née en 1221, était fille aînée de Raymond-Béranger, comte de Provence. Mariée en 1234, elle suivit le roi dans sa première croisade (1248-1254), et. en 1255, l'empêcha d'abdiquer. Après la mort de saint Louis, 1270, elle tenta, à plusieurs reprises, de faire valoir ses droits sur la Provence. Retirée, en 1285, dans le couvent de Sainte-Claire qu'elle avait fondé, elle y mourut en 1295.

Marguerite de Bourgogne, née vers 1290, reine de Navarre par son mariage, 1305, avec Louis, fils de Philippe le Bel, qui fut depuis Louis X, roi de France. Elle était fille de Robert II, duc de Bourgogne. Accusée d'adultère, elle fut enfermée (1314) avec sa belle-sœur Blanche au château des Andelys, puis au Château-Gaillard. Elle fut étouffée ou étranglée, en avril 1315, par ordre de Louis X. Les désordres de Marguerite et de ses belles-sœurs ont donné naissance à la légende de la Tour de Nesle.

Marguerite d'Ecosse, dauphine de France, fille de Jacques Ier, née en 1424, épousa, en 1436, Louis, fils de Charles VII. Dans son enthousiasme pour la poésie elle donna, dit-on, un baiser au vieil Alain Chartier qu'elle rencontra endormi, honorant ainsi la « bouche de laquelle sont sortis tant de bons mots. » Dédaignée par le dauphin Louis et calomniée auprès de lui par un gentilhomme, Jamet du Tillet, elle mourut de douleur, 1445.

Marguerite de Valois ou **d'Angoulême,** reine de Navarre, sœur de François Ier, fille de Charles d'Orléans et de Louise de Savoie, née à Angoulême en 1492. Elle épousa d'abord (1500) Charles III, duc d'Alençon, qui mourut en 1525. Après avoir visité son frère prisonnier à Madrid, elle fut remariée, en 1527, à Henri d'Albret, roi de Navarre. La petite cour de Nérac devint, grâce à elle, un petit foyer littéraire et, en même temps, un asile pour les réformés que François Ier poursuivait déjà. Marguerite mourut en 1549, ne laissant qu'une fille, Jeanne d'Albret, née de son second mariage. — On a publié des poésies d'elle sous ce titre : *Marguerites de la Marguerite*, 1547; ce recueil contient, entre autres pièces, *le Miroir de l'âme pécheresse*, poëme que la Sorbonne condamna comme suspect de luthéranisme. Son plus célèbre écrit est l'*Heptaméron*, imité du *Décameron* de Boccace; on en a donné des éditions nouvelles en 1853 et 1858. M. Génin a publié des *Lettres de Marguerite d'Angoulême*, 1841, in-8°. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées en 1852.

Marguerite de France, duchesse de Berry, fille de François Ier, 1523-1574, épousa Philibert-Emmanuel, duc de Savoie, en 1559. Protectrice des lettres et des arts à la cour de France, elle attira les plus célèbres jurisconsultes à l'Université de Turin, et mérita par ses vertus et par sa piété le nom de *Mère des peuples*.

Marguerite de Valois ou **de France,** reine de Navarre, sœur de Charles IX et de Henri III, fille de Henri II et de Catherine de Médicis, née à Saint-Germain-en-Laye, en 1552. Mariée en 1572 à Henri de Navarre (depuis Henri IV, roi de France), elle le sauva lui et plusieurs de ses gentilshommes, lors du massacre de la Saint-Barthélemy. Elle ne garda pas cependant, au milieu des dissipations de la cour des derniers Valois, une fidélité scrupuleuse à son mari Après avoir habité 4 ans avec Henri de Navarre dans sa cour de Nérac (1578-1582), elle mena une vie d'aventures. Enfermée au château d'Usson (Auvergne), en 1587, elle y devint de prisonnière maîtresse absolue; dans un séjour de 18 ans, elle y écrivit des *Mémoires* qui, malgré une certaine recherche, sont encore agréables à lire. Son mariage avec Henri IV étant cassé, 1599, elle revint, en 1605, à Paris où elle fut bien accueillie. Elle eut alors Maynard pour secrétaire et Vincent de Paul pour aumônier. Elle mourut en 1615. — MM. Guessard, 1842, et Caboche, 1860, ont donné des éditions exactes de ses *Mémoires*. Elle a aussi laissé des *Poésies*.

Marguerite d'Autriche, tante de Charles-Quint et fille de Maximilien Ier et de Marie de Bourgogne, née à Bruxelles en 1480. Bien que fiancée au fils de Louis XI et élevée à la cour de France, elle épousa d'abord l'infant Jean de Castille, qui mourut la même année, 1497, puis, en 1501, le duc de Savoie, Philippe le Beau, qui mourut en 1504. Nommée par son père gouvernante des Pays-Bas, 1507, elle négocia la ligue de Cambrai, 1509, contribua à l'élection de son neveu Charles à l'Empire, 1520, conclut avec Louise de Savoie la *paix des Dames* ou de Cambrai, 1529, et mourut en 1530. — Elle construisit l'église de Brou (Ain). M. Leglay a publié *sa Correspondance*. Elle a laissé un *Discours de sa vie et de ses infortunes*.

Marguerite de Parme, fille naturelle de Charles-Quint et d'une noble flamande, Marguerite van Gheenst, née à Bruxelles en 1522. Mariée d'abord, 1533, à Alexandre de Médicis, duc de Florence, qui fut tué en 1537, puis, en 1538, à Octave Farnèse, depuis duc de Parme, elle devint sous Philippe II, gouvernante des Pays-Bas, 1559. Elle avait obtenu le renvoi de Granvelle, 1564, et essayé de calmer l'irritation du peuple que soulevait l'intolérance de Philippe II, quand arriva le duc d'Albe avec une armée, 1567. Elle se retira alors en Italie où elle mourut en 1586. Elle fut la mère d'Alexandre Farnèse.

Marguerite de Valdemar, dite la *Sémiramis du Nord*, née à Copenhague, en 1353, épousa, en 1363, le roi de Norvége, Haquin VIII. Elle gouverna le Danemark, après la mort de son père, Valdemar III, 1376, et la Norvége, après celle de son mari, 1380, comme régente d'Olaf, son fils, puis d'Eric le Poméranien, son petit-neveu. Appelée par les Suédois, elle battit et prit, à Falköping, Albert de Mecklembourg, 1388. La fédération des trois Etats scandinaves fut consacrée, grâce à elle, par l'union de Calmar, 1397, que, plus tard, devaient briser de malheureuses jalousies nationales. Marguerite mourut en 1412.

Marguerite (Ile), une des Iles-sous-le-Vent (Antilles), à 25 kil. N. du Venezuela, à qui elle appartient, par 11° 3′ 30″ lat. N., et 66° 47′ 3″ long O. — Elle a 60 kil. de long, sur 8 à 32 de large; 20,000 hab. Ch.-l., l'*Assomption*. Elle est fertile et salubre. Chr. Colomb la découvrit en 1498.

Marguerite (Sainte-), l'une des îles Lerins. (V. Lerins).

Marguerittes, ch.-l. de canton de l'arr. et à 8 kil. S. E. de Nîmes (Gard); 1,889 hab.

Marguilliers. Dérivé du latin *matricularius*, ce mot d'abord désignait le garde de la matricule, registre qui contenait les noms des pauvres nourris par une église. Aujourd'hui il s'applique aux laïques administrateurs des revenus de la *fabrique*.

Margus, rivière de l'ancienne Margiane, naissait au

Paropamisus, et se jetait dans l'Oxus. Auj. *Margab*. — Nom latin de la *Morawa* de Serbie

Maria da Gloria. V. Marie II, reine de Portugal.

Maria (Santa-), l'une des Açores, au S. de Saint-Michel, a 5,000 hab., et, pour capitale, *Villa-de-Santa-Maria*.

Maria-de-Betencuria (Santa-), capitale de Fortaventura (Canaries), rappelle Béthencourt, le conquérant des Canaries.

Maria-di-Capua (Santa-), ville de la province de Caserte (Italie), à 7 kil. N. O. du ch.-l.; 8,000 hab. Cour impériale de justice et maison de détention.

Maria-di-Leuca (Santa-), *Leuca*, v. de la Terre d'Otrante (Italie), à 45 kil. S. E. de Gallipoli. Evêché; 4,000 hab.

Mariakirch. Voy. Marie-aux-Mines (Sainte-).

Mariamne, petite-fille du roi juif Aristobule et d'Hyrcan II, épousa Hérode le Grand, 40 avant J. C. Calomniée par la mère et la sœur de ce prince, elle fut mise à mort, en 28. — Voltaire a fait une tragédie de *Mariamne*.

Mariana (Jean de), jésuite, né à Talavera (Espagne), en 1537, fut professeur à Rome et à Paris, puis se retira dans une maison de son ordre à Tolède, 1574. Il y écrivit un traité *De rege et regis institutione*, 1599, in-4°, où il admet la légitimité du régicide: ce livre fut condamné par les jésuites de France, avant même que le Parlement l'eût frappé. Le meilleur ouvrage de Mariana est son *Histoire d'Espagne*, dont les premiers livres parurent en 1592. Il la traduisit lui-même du latin en castillan. Le talent du narrateur y rachète le défaut de critique. Les meilleures éditions sont, pour le texte latin, celle de La Haye, 1733, 2 vol. in-fol., et, pour le texte espagnol, celle de Madrid, 1780, 2 vol. in-fol. Mariana mourut en 1624.

Mariandyniens, peuplade de Bithynie (Asie Mineure), qui habitait près d'Héraclée, sur le Pont-Euxin.

Mariani montes, chaîne de la Bétique (Espagne ancienne), dans la Béturie. Auj. *Sierra-Morena*.

Marianna, ville du Brésil (Minas-Geraës), à 12 kil. E. de Villa-Rica, sur le Rio del Carmen; 10,000 hab., en grande partie mineurs. Evêché.

Mariannes (Iles) ou **iles des Larrons,** archipel de 17 îles de la Micronésie (Océanie), dans le Grand Océan, au N. E. des îles Pelew, entre 13° et 21° lat. N. et entre 142° et 144° long. E. Les principales sont Guam, Zarpana ou Santa-Anna, Tinian, Seypan ou Saint-Joseph, Anatajan, Pagan et Agrigan. On n'y compte que 6,000 hab. — Découvertes, en 1521, par Magellan, elles ont reçu le nom de Mariannes, en l'honneur de la reine Marie-Anne d'Autriche, femme de Philippe IV, qui y envoya des missionnaires, au XVIIe siècle. Couvertes de montagnes nues, et exposées à de terribles ouragans, elles produisent cependant le jaquier, le cocotier, l'oranger, le coton, la canne à sucre. *Agagna*, dans l'île Guam, est la capitale de cet archipel, qui dépend de la colonie espagnole des Philippines.

Marianus *Scotus*, chroniqueur écossais ou irlandais, 1028-1086, vécut en Allemagne, à Cologne, où il se fit bénédictin; à Fulde, où il reçut la prêtrise; à Mayence et à Ratisbonne, où il enseigna. Il a écrit une *Chronique universelle* jusqu'en 1083.

Mariazell ou **Marienzell,** bourg de la Styrie (Empire d'Autriche), sur la Salza, célèbre pèlerinage. Près de là est la grande fonderie impériale d'Eisen-Gusswerk.

Mariboe, ville de Danemark, au centre de l'île Laaland, dont elle est le chef-lieu, près du lac de son nom. Grains; 1,000 hab.

Marica, nymphe du Latium, eut Faunus de Latinus; elle était honorée à Minturnes.

Marie (Sainte), mère de Jésus-Christ, appelée aussi la *Sainte-Vierge* et *Notre-Dame*. Fille d'Anne et de Joachim, elle fut fiancée à saint Joseph qui était, comme elle, de la tribu de Juda. Elle habita avec lui à Nazareth. Un ange lui annonça qu'elle concevrait, par la puissance de Dieu, et sans cesser d'être vierge, un fils qu'elle nommerait Jésus. Ce fils naquit à Bethléem, où Joseph et Marie s'étaient rendus, à l'occasion d'un dénombrement ordonné par Auguste. Après l'avoir présenté au temple de Jérusalem, le jour de la *Purification*, Marie s'enfuit en Egypte avec l'enfant, et ne revint qu'après la mort d'Hérode le Grand (V. ce nom). L'Evangile fait encore mention de la Sainte-Vierge, au temple, quand Jésus, âgé de 12 ans, siége au milieu des docteurs, aux noces de Cana, à Capharnaüm, enfin sur le Calvaire. Recommandée par le Sauveur mourant au disciple bien-aimé, elle vécut dans la maison de saint Jean. Morte à l'âge de 59 ans, selon une tradition, elle fut alors enlevée au ciel. — La vénération des fidèles pour Marie s'accrut, quand l'Eglise, condamnant l'opinion de Nestorius (V. ce nom), l'appela *mère de Dieu*. Au VIe siècle, on établit, en son honneur, les fêtes de la Purification, de l'Annonciation et de la Visitation, et au VIIe, celles de la Nativité et de l'Assomption; au XIe, on lui consacra le samedi. A partir du XIIe siècle, le culte qu'on lui rendit devint plus général encore. En 1855, Pie IX a proclamé le dogme de l'immaculée conception de Marie. Les protestants ne rendent pas à la Vierge de culte particulier.

Marie de Béthanie, sœur de Lazare et de Marthe, reçut souvent J. C. dans leur maison. A sa prière, il ressuscita Lazare. Lorsqu'il soupa chez Simon le Lépreux, six jours avant la Pâques, Marie répandit sur lui une livre de parfum précieux. Elle accompagna le Christ au tombeau. On la fête le 17 décembre.

Marie-Madeleine. V. Madeleine.

Marie-Thérèse d'Autriche, impératrice d'Allemagne, reine de Hongrie et de Bohême, née à Vienne, en 1717, épousa, en 1736, François, duc de Lorraine, et depuis duc de Toscane. En vertu de la Pragmatique-sanction (V. ce mot), elle succéda à son père, Charles VI, en 1740. Attaquée par une ligue redoutable (France, Espagne, Prusse, Bavière, Sardaigne, Saxe, etc.), elle lui résista, grâce à l'enthousiasme des Hongrois, à l'alliance de l'Angleterre, et aussi à la cession de la Silésie à Frédéric II, et d'autres territoires à la Sardaigne. Victorieuse de la France et de la Bavière, elle fit élire son mari empereur, 1745, et, après une dernière lutte contre la France et l'Espagne, signa le traité d'Aix-la-Chapelle, 1748. Elle consacra la paix à développer l'industrie, le commerce et l'instruction publique, à réformer l'armée, et surtout à nouer contre la Prusse une coalition de la France, de la Russie, de la Saxe, etc., qui lui permît de reprendre la Silésie. Malgré les talents de Daun et de Laudon, elle dut laisser encore cette province à la Prusse par le traité d'Hubertsbourg, qui termina la guerre de Sept Ans, 1756-1763. Dans la dernière partie de son règne, elle fit donner la couronne impériale à son fils, Joseph II, 1765, prit une part impolitique au premier partage de la Pologne, 1772, et arrangea, par le traité de Teschen, 1779, les différends sortis de la succession de Bavière. Marie-Thérèse mourut en 1780. Elle eut quatre fils, Joseph II, Léopold, grand-duc de Toscane, puis empereur; Ferdinand, duc de Modène; Maximilien, électeur de Cologne; et six filles, Marie-Antoinette, reine de France; Marie-Caroline, reine de Naples, etc. Elle institua, en 1757, l'*Ordre militaire de Marie-Thérèse*, dont la décoration est une croix d'or, avec un médaillon rouge, entouré du mot *Fortitudini*. Le ruban est blanc et rouge.

Marie Ire Tudor, reine d'Angleterre, fille de Henri VIII et de Catherine d'Aragon, née en 1516, succéda, en 1553, à son frère Edouard VI, après avoir triomphé de Jeane Grey (V. ce nom). Ardente catholique, elle obtint du parlement le rétablissement de l'Église romaine dans son royaume: cette restauration, accomplie aisément, fut cependant suivie d'une persécution de quatre années, 1555-1558, qui valut à la reine, de la part des protestants, le surnom de *la Sanglante*. Philippe, fils de Charles-Quint, que Marie avait épousé en 1554, l'ayant revue en 1557, obtint qu'elle se déclarerait contre la France: il en coûta Calais aux Anglais, 1558. Déjà abattue par la maladie, la reine succomba, dans la même année, à la douleur que lui causa cette perte.

Marie II, reine d'Angleterre, fille de Jacques II et d'Anne Hyde, née à Londres en 1662. Mariée, en 1677, à son cousin, le prince d'Orange, qui régna depuis, en Angleterre, sous le nom de Guillaume III, elle devait montrer plus d'attachement à son mari qu'à son père. Après la révolution de 1688, le Parlement désigna Marie et Guillaume pour souverains, mais en réservant au dernier l'administration. Marie mourut en 1695.

Marie de Lorraine, reine d'Ecosse, fille de Claude, duc de Guise, née en 1515. Veuve à vingt ans, de Louis, duc de Longueville, elle se remaria, en 1538, avec Jacques V, roi d'Ecosse. Après la mort de ce prince, elle exerça d'abord avec le cardinal Beaton, puis seule, la régence au nom de sa fille, Marie Stuart (V. ce nom). Sur le conseil des Guises, elle essaya d'arrêter les progrès de la réforme, 1559. Les rigueurs amenèrent une guerre civile au milieu de laquelle Marie de Lorraine mourut, en 1560.

Marie Stuart, reine d'Ecosse et de France, fille

de Jacques V et de la précédente, naquit à Linlithgow, sept jours avant la mort de son père, 1542. Fiancée à Édouard, fils de Henri VIII, 1543, la jeune reine fut néanmoins envoyée, par sa mère, en France, 1548, où elle épousa le dauphin, depuis François II, 1558 : elle prit alors le titre de reine d'Angleterre, et commença ainsi sa longue rivalité avec Élisabeth. Veuve à 18 ans, 1560, et mal vue de la reine-mère, Catherine de Médicis, elle revint, non sans regret, dans la sauvage Écosse. Bien accueillie à son arrivée à Édimbourg, elle promit à ses sujets, fougueux calvinistes, une tolérance qu'elle n'obtint pas pour elle-même. Dans le but de s'assurer un protecteur, elle épousa son cousin, Darnley, qui était catholique comme elle, 1565; elle refusa pourtant de partager avec lui l'exercice de l'autorité royale. Darnley crut se venger en faisant assassiner, sous les yeux de la reine, son secrétaire, l'italien Rizzio, 1566. Il périt lui-même d'une manière terrible en 1567, après une réconciliation apparente avec sa femme. On ne sait pas, au juste, la part que Marie Stuart eut à la mort de Darnley, mais toute l'Écosse désigna comme auteur du meurtre le comte de Bothwell : non contente de le faire traduire en justice pour la forme, la reine le combla de faveurs, et, après un simulacre d'enlèvement, l'épousa. Trois mois après l'assassinat de Darnley, 1567, Bothwell s'enfuit devant le soulèvement de la nation, et Marie Stuart, enfermée dans le château de Lochleven, fut contrainte d'abdiquer en faveur de son fils, Jacques VI, qui devait régner sous la régence de Murray. La reine s'évada, l'année suivante, mais, battue à Langside, 1568, elle prit la résolution d'aller demander asile à Élisabeth. Celle-ci ne lui accorda pas l'entrevue qu'elle sollicitait, mais la fit comparaître devant une commission chargée d'informer sur le meurtre de Darnley, puis, contre tout droit, la retint dix-neuf ans captive. À la suite de révoltes ou de complots nombreux des catholiques, qui voyaient en Marie Stuart leur souveraine légitime, Élisabeth se décida à frapper la reine d'Écosse : condamnée par une commission, Marie Stuart fut décapitée dans le château de Fotheringay, 18 février 1587. — On a, sur Marie Stuart, des *Histoires* de MM. Dargaud, Mignet, Wiesener, etc. Le prince Labanoff a publié d'elle un *Recueil de lettres*, 1844, 7 vol. in-8. Les vers qu'on lui a attribués sont d'un certain Querlon.

Marie de Brabant, reine de France, née vers 1260, fille de Henri III, duc de Brabant, épousa, en 1275, Philippe III le Hardi. Elle fut accusée par le chambellan La Brosse d'avoir empoisonné Louis, né d'un premier mariage du roi avec Isabelle d'Aragon. Mais son frère, Jean de Brabant, la disculpa en combat singulier. Elle mourut en 1321.

Marie d'Angleterre, reine de France, sœur de Henri VIII Tudor, née en 1497. Mariée le 9 octobre 1514 à Louis XII, âgé de 53 ans, et valétudinaire, elle devint veuve moins de trois mois après. Le 31 mars 1515, elle épousa le duc de Suffolk, ambassadeur d'Angleterre, qu'elle avait distingué autrefois, et mourut en 1534. Elle fut la grand'mère de Jeanne Grey.

Marie de Médicis, reine de France, fille de François Ier, grand-duc de Toscane, née à Florence en 1573. En 1600, elle épousa Henri IV, avec lequel elle vécut en mauvaise intelligence. Investie, après l'assassinat du roi, de la régence, 1610, elle livra l'autorité à son favori, l'italien Concini, et, par le traité de Sainte-Menehould, 1614, accorda tout aux nobles révoltés, même une convocation des États-généraux. Après que Louis XIII eut été déclaré majeur, elle resserra son alliance avec l'Espagne par un double mariage, céda encore aux nobles par le traité de Loudun, 1616, mais perdit tout pouvoir après la chute de Concini (V. ce nom), 1617. Exilée à Blois, elle se sauva, en 1619, à Angoulême, d'où elle fomenta contre son fils une rébellion promptement étouffée au combat du Pont-de-Cé, 1620. Réconciliée pourtant avec Louis XIII, elle s'efforça de remplacer Luynes par Richelieu ; ce dernier n'étant plus assez docile, elle essaya de le renverser, et perdit elle-même tout crédit après la Journée des Dupes, 1630. Reléguée à Compiègne, 1631, elle s'enfuit dans les Pays-Bas, d'où elle se rendit en Hollande, 1638, puis en Angleterre. Son dernier asile fut l'électorat de Cologne, où elle mourut en 1642. — Le goût des arts, héréditaire chez les Médicis, a seul consacré la mémoire de cette princesse : elle protégea Philippe de Champaigne et Rubens. Paris lui doit le Cours-la-Reine, le palais du Luxembourg, qu'elle commença en 1616, l'aqueduc d'Arcueil, etc.

Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France, fille de Philippe IV, roi d'Espagne, née en 1638. Mariée, en 1660, à Louis XIV, elle succomba, en 1683, aux chagrins que lui causèrent les nombreuses infidélités du roi. Bossuet et Fléchier ont fait son oraison funèbre.

Marie Leczinska, reine de France, fille de Stanislas, roi de Pologne, née en 1703. Mariée à Louis XV en 1725, elle fut sacrifiée par lui à des favorites avides et impérieuses; elle perdit sept des dix enfants qu'elle avait eus du roi. Elle mourut en 1768.

Marie-Antoinette d'Autriche, reine de France, fille de l'empereur François Ier et de Marie-Thérèse, née à Vienne en 1755. Elle épousa, en 1770, le dauphin, petit-fils de Louis XV, qui, en 1774, devint roi sous le nom de Louis XVI. Son dédain pour une étiquette puérile et son dégoût pour les mœurs dépravées des courtisans excitèrent contre elle d'implacables ressentiments : on la calomnia dans les libelles et, en particulier, dans l'affaire du collier, 1785 (V. La Motte de Valois, Rohan). On lui reprocha encore son ascendant sur le roi, marqué par l'élévation des ministres Calonne et Loménie de Brienne. Nourrie dans une monarchie absolue, Marie-Antoinette ne se rendit pas compte du mouvement qui se produisit en 1789. Opposée à la réunion des États-généraux, elle fut accusée d'avoir pris les mesures qui provoquèrent la chute de la Bastille, 14 juillet. Déjà haïe de la multitude, elle faillit périr à Versailles dans les journées d'octobre. Retenue, depuis ce temps, à Paris, comme prisonnière, elle tenta vainement de fuir : elle fut arrêtée à Varennes avec le roi et sa famille, juin 1791. En 1792, on la signala comme dirigeant un comité autrichien ou antirévolutionnaire : aussi courut-elle de nouveaux dangers dans la journée du 20 juin. Après l'insurrection du 10 août, où seule elle montra de l'énergie, elle fut enfermée au Temple, 13 août. Séparée du roi, et plus tard, juillet 1793, de son fils, elle fut transférée à la Conciergerie et traduite devant le tribunal révolutionnaire : Hébert n'eut pas honte de répéter contre elle les plus infâmes calomnies. Condamnée à mort, elle périt courageusement sur l'échafaud dressé sur la place de la Révolution, 16 octobre 1793.

Marie-Louise, impératrice des Français, puis duchesse de Parme, fille de François Ier, empereur d'Autriche, née à Vienne en 1791, épousa Napoléon Ier en 1810. Mère d'un fils qui fut nommé *roi de Rome*, 20 mars 1811, elle exerça la régence pendant les campagnes de 1813 et de 1814. Le 29 mars 1814, elle quitta la capitale, sur l'ordre de Cambacérès, et se rendit à Blois. Après avoir rencontré son père à Rambouillet, elle alla en Autriche, puis à Parme, capitale d'un duché qu'elle conserva jusqu'à sa mort, 1815. Dévouée à l'Autriche, elle dut se retirer, en 1831, à Plaisance, en attendant qu'une armée impériale eût dompté la révolte des Parmesans. Son attachement pour le comte de Neipperg lui fit oublier, de bonne heure, Napoléon et même son fils. Elle mourut en 1847.

Marie-Amélie, reine de France, née à Naples, 1782, fille de Ferdinand Ier, roi des Deux-Siciles, épousa Louis-Philippe d'Orléans, en 1809. Duchesse d'Orléans, reine des Français, elle fut le modèle de toutes les vertus : « Je suis toujours en transe pour tout ce que j'aime », écrivait-elle au duc de Nemours, son fils. Elle partagea l'exil du roi, et s'éteignit à Claremont, en 1866.

Marie de Clèves, fille de François, duc de Nevers, devint princesse de Condé, et mourut à 21 ans, en 1574. Elle a inspiré à Mme de La Fayette un roman, *la Princesse de Clèves*.

Marie-Adélaïde de Savoie, mariée au duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, en 1697, était fille de Victor-Amédée II, et naquit à Turin en 1685. Elle charma la vieillesse attristée de Louis XIV. Elle donna naissance, en 1710, à un prince, qui fut Louis XV, et mourut en 1712, d'une épidémie de rougeole pourprée.

Marie d'Orléans (La princesse). V. Orléans.

Marie-Louise, reine d'Espagne, fille de Philippe d'Orléans et d'Henriette d'Angleterre, nièce de Louis XIV, née à Paris en 1662. Mariée à Charles II, roi d'Espagne, 1679, elle mourut en 1689, empoisonnée, dit-on.

Marie-Louise, reine d'Espagne, fille de don Philippe, duc de Parme, née en 1754, épousa, en 1765, le prince des Asturies, qui devint roi sous le nom de Charles IV. Dominant son mari, mais dominée elle-même par Godoy, à qui elle livra le pouvoir, elle suivit le roi, après son abdication, 1808, à Fontainebleau, à Marseille, puis à Rome, où elle mourut, en 1819.

Marie-Louise, reine d'Étrurie, fille de la précédente, née à Madrid en 1782. Mariée à Louis de Bour-

bon, qui devint, en 1801, roi d'Etrurie, et veuve en 1803, elle fut dépouillée, en 1807, de l'Etat qu'elle gouvernait. Après avoir suivi la destinée de son père, 1808-1817, elle reçut le duché de Lucques pour son fils, 1817, et mourut en 1824. — On a des *Mémoires de la reine d'Etrurie*, traduits en français, 1824.

Marie-Caroline, reine de Naples. V. CAROLINE.

Marie de Bourgogne, fille unique de Charles le Téméraire, née à Bruxelles en 1457, succéda à son père à l'âge de vingt ans. Circonvenue par les Flamands, ses sujets, et aussi par Louis XI, qui la dépouilla d'une partie de son héritage, elle épousa, en 1477 (août), Maximilien d'Autriche, fils de l'empereur Frédéric III. Elle mourut, en 1482, d'une chute de cheval, laissant deux enfants, Philippe le Beau et Marguerite d'Autriche.

Marie d'Autriche, reine de Hongrie et gouvernante des Pays-Bas, petite-fille de la précédente et sœur de Charles-Quint, née à Bruxelles en 1501. Mariée, en 1525, à Louis II, roi de Hongrie, qui fut tué à Mohacz, 1526, elle succéda, en 1531, à sa tante Marguerite d'Autriche, dans l'administration des Pays-Bas. Après l'abdication de son frère, elle se retira à Madrid, où elle mourut, en 1558.

Marie Ire, reine de Portugal, fille de Joseph Ier, née à Lisbonne en 1734, épousa, en 1760, son oncle dom Pedro, et succéda à son père en 1777. Après la mort de son mari (V. Pierre III), elle tomba dans une mélancolie qui dégénéra en démence, 1792. Son fils Jean, qui exerçait déjà la régence, l'emmena, avec toute la famille royale, 1807, à Rio-de-Janeiro, où elle mourut, 1816.

Marie II ou **Maria da Gloria,** reine de Portugal, fille de dom Pedro Ier, empereur du Brésil, née à Rio-de-Janeiro en 1819. Investie de la couronne par son père à la mort de Jean VI, 1826, elle fut fiancée à son oncle dom Miguel, qui s'empara du trône pour lui-même. Obligée de revenir au Brésil sans avoir abordé en Portugal, 1830, elle fut rétablie par son père qui, aidé de la France et de l'Angleterre, renversa dom Miguel, 1834. Mariée à Auguste de Leuchtenberg, 1835, puis à Ferdinand de Saxe-Cobourg, 1836, elle mourut, après un règne troublé par de fréquentes insurrections, 1853.

Marie d'Agréda (MARIE **Coronel,** *Marie de Jésus*, connue sous le nom de), religieuse, née à Agréda (Vieille-Castille), 1602-1665, entra de bonne heure au couvent de l'Immaculée-Conception, fondé par sa famille, en devint abbesse, et prétendit avoir reçu, de Dieu et de la Vierge Marie, des communications surnaturelles. Elle entretint une *Correspondance avec le roi Philippe IV*, qui a été publiée par M. Germond de Lavigne, 1855. Elle a écrit, sous le titre de *la Cité mystique de Dieu*, Madrid, 1670, une histoire de la Sainte Vierge, qui a été traduite par le P. Crozet, 1695, 3 vol. in-4°. Cet ouvrage, d'un mysticisme exalté, plusieurs fois censuré par la Sorbonne, par l'inquisition espagnole, par la cour de Rome, a été aussi vanté, approuvé, abrégé. V. D. Guéranger, *Marie d'Agréda et la Cité mystique de Dieu*.

Marie Alacoque. V. ALACOQUE.

Marie de France, femme poëte du XIIIe s., née à Compiègne, vécut en Angleterre. Roquefort a publié, en 1822, les *Poésies* de Marie de France, 2 vol. in-8°. Elles consistent en 15 lais, 103 fables, et une légende, *le Purgatoire de saint Patrick*.

Marie de l'Incarnation (MARIE **Guyard,** dite), née à Tours en 1599, devint veuve à 18 ans. Admise, en 1631, parmi les Ursulines, elle se rendit, en 1639, au Canada, où elle travailla à la conversion des indigènes, et mourut en 1672. — Dom Claude Martin, son fils, a publié d'elle : *Lettres curieuses*, in-4°; *Retraite et Ecole chrétienne*, in-12.

Marie-Madeleine de la Trinité, née à Aix (Provence), en 1616, fonda, en 1637, avec le P. Yvan, capucin, l'ordre de la Miséricorde. Elle mourut en 1678.

Marie (Sainte-) ou **Nossi-Ibrahim,** île de l'Océan Indien, sur la côte E. de Madagascar, dont elle est séparée par un canal large de 8 à 16 kil., par 17° lat. S., et 47° 54′ 30″ long. E. Elle est longue de 60 kil. sur 4 de largeur. Popul., 6,000 hab. — Cette île insalubre dépend de la France, qui l'a rattachée au gouvernement de Mayotte. Le chef-lieu est *Port-Louis*, ville fortifiée et bon port.

Marie (Sainte-), rivière du Canada qui unit le lac Supérieur aux lacs Michigan et Huron, en formant une suite de rapides.

Marie-aux-Mines (Sainte-), en allemand **Markirch** ou **Mariakirch,** ancien ch.-l. de cant., à 35 kil. N. O. de Colmar (Haute-Alsace), sur la Liepvrette. Pop., 12,000 hab. — Anciennes mines d'argent, de plomb, de cuivre, presque toutes abandonnées. Fabriques de toiles peintes; filatures et tissage de coton, kirschwasser, fabriques de produits chimiques, etc. Dans les fermes des environs, il y a beaucoup d'anabaptistes.

Marie-et-Siché (Sainte-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 30 kil. E. d'Ajaccio (Corse); 656 hab.

Marie d'Oloron (Sainte-) ou **Le Grignon,** ch.-l. de canton de l'arr. d'Oloron, dont elle est séparée par le gave d'Aspe (Basses-Pyrénées).

Marie (Sainte-), bourg de l'arr. de La Rochelle (Charente-Inférieure). Eaux-de-vie, sel, grains; 2,518 hab.; dans l'île de Ré.

Marie (Sainte-), port de commerce, à l'embouchure du Guadalète, dans la province de Cadix (Espagne); 18,000 hab.

Marie-de-Bathurst (Sainte-). V. BATHURST.

Marie-Galante, l'une des Petites-Antilles, la plus considérable des dépendances de la Guadeloupe, à 40 kil. S. de la Grande-Terre, par 63° 30′ long. O., et 16° lat. N. Elle a 15,344 hectares de superficie et 14,000 hab. — Christophe Colomb la découvrit, en 1493, et lui donna le nom du vaisseau qu'il montait. La France l'occupa en 1647. Bordée de falaises, sauf au S. O., où règnent des récifs, elle n'a pas de port. Montagneuse, mal arrosée, mais fertile, elle produit du sucre et du coton. Le ch.-l. est le *Grand-Bourg* ou *Marigot*.

Marienbad, petite ville du cercle de Pilsen (Bohême), sur une des sources de la Mies. Eaux minérales.

Marienbourg, en polonais *Malborg*, ville de la province et du royaume de Prusse, dans la régence de Dantzig, à 54 kil. S. E. du ch.-l., sur le Nogat; 6,000 hab. — On y voit encore le superbe château où résidaient les grands-maîtres de l'Ordre Teutonique. Fabriques de draps, brasseries, distilleries, tanneries. Ecole de sourds-muets. — Mur d'enceinte.

Marienbourg, ville de la province de Namur (Belgique), à 12 kil. S. de Philippeville; 600 hab. — Fondée, en 1542, par Marie d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, acquise par Louis XIV en 1659, elle a été enlevée, en 1815, à la France, et démantelée en 1859.

Mariendal ou **Marienthal.** V. MERGENTHEIM.

Marienwerder, en polonais *Kwidzyn*, ville de la province et du royaume de Prusse, sur le Petit-Nogat, à 60 kil. S. E. de Dantzig, à 164 kil. S. O. de Kœnigsberg; 5,600 hab. Ch.-l. d'une régence et d'une cour d'appel. Ecole d'arts et métiers; fabriques de draps et de toiles, brasseries et distilleries. Cathédrale bâtie en 1255, et château des grands-maîtres de l'Ordre Teutonique. De la régence de Marienwerder dépendent Thorn, Culm, etc.

Marienzell (*cellule de Marie*). V. MARIAZELL.

Maries (Saintes-), ch.-l. de cant. de l'arr. et à 40 kil. S. O. d'Arles (Bouches-du-Rhône), dans la Camargue; 951 hab.

Mariestad, ch.-l. du lan de Wester-Gothland (Suède), sur le lac Wener.

Mariette (JEAN), graveur et imprimeur-libraire, né à Paris, 1660-1742, a exécuté 800 pièces, vignettes, frontispices, etc., pour les livres qu'il éditait. — Son fils, PIERRE-JEAN, 1694-1774, se lia avec les amateurs d'Allemagne et d'Italie, et réunit une collection de dessins et de gravures dispersée à sa mort. On a de lui : *Traité des pierres gravées*, 1750, 2 vol. in-fol., etc.

Marignan, *Marignano* ou *Melegnano*, ville de Lombardie, à 15 kil. S. E. de Milan, sur le Lambro; 4,000 hab. — Victoire fameuse de François Ier sur les Suisses, 1515. Combat sanglant entre les Français et les Autrichiens, 8 juin 1859.

Marignane, bourg de l'arr. d'Aix (Bouches-du-Rhône). Vins, huile d'olive; 2,209 hab.

Marigné, bourg de l'arr. du Mans (Sarthe). Céréales, toiles; 2,000 hab.

Marigny, ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. O. de Saint-Lô (Manche); 1,564 hab.

Marigny (ENGUERRAND **de**), ministre de Philippe IV, roi de France, né en Normandie d'une famille appelée Le Portier. Comblé de faveurs par son maître, il devint son coadjuteur au gouvernement du royaume; on lui imputa l'altération des monnaies et la création de nouvelles taxes. A l'avénement de Louis le Hutin, accusé de divers crimes, et, en particulier, de sorcellerie, il fut pendu au gibet de Montfaucon, qu'on prétend, à tort, avoir été élevé par lui (avril 1315). On réhabilita plus tard la mémoire de ce ministre, victime d'une réaction féodale que dirigeait Charles de Valois, frère de Philippe IV.

Marigny (Jacques **Carpentier de**), pamphlétaire, né à Marigny, près de Nevers, mort à Paris, en 1670, de bonne heure pourvu d'un canonicat, voyagea, apprit plusieurs langues, puis s'attacha à Paul de Gondi, au prince de Condé, et fut, pendant la Fronde, l'un des plus ardents adversaires de Mazarin; ses chansons satiriques le firent mettre à la Bastille et lui attirèrent plus d'une aventure fâcheuse. Mais rien n'arrêta sa verve, qui n'épargnait personne. Grand ami de Saint-Amant, dont il partageait les débauches, il a écrit beaucoup de *Mazarinades*, un *Recueil de Lettres en prose et en vers*, 1655, le *Pain Bénit*, 1673, poëme satirique contre les marguilliers de saint Paul, etc.

Marigny (Abel-François **Poisson**, marquis de), frère de Mme de Pompadour, né à Paris, 1725-1781, fut directeur des bâtiments du roi, en 1751, et sut se faire apprécier des artistes par la protection intelligente qu'il leur accorda.

Marigny (Gaspard-Augustin-René **Bernard de**), chef vendéen, né à Luçon, 1754-1794, lieutenant de vaisseau à Rochefort en 1792, suivit à Paris de Lescure, son parent, pour y défendre le roi, revint dans le Poitou, après le 10 août, fut délivré des prisons de Bressuire par La Rochejaquelein, 1er mai 1793, et devint l'un des chefs les plus braves, mais les plus cruels, des Vendéens. Après la déroute de Savenay, il forma dans la Vendée une petite armée, dont la Cerisaye fut le quartier général. Mais Charette, et surtout Stofflet, furent jaloux de lui; on voulut lui enlever son commandement; il résista, et condamné à mort par un conseil de guerre, il fut pris et fusillé à la Grenadière, 10 juillet 1794.

Marilhat (Prosper), peintre de paysage, né à Vertaizon (Puy-de-Dôme), en 1811. Elève de Camille Roqueplan, il suivit à 20 ans un riche Autrichien en Orient, et rapporta de cette excursion des souvenirs qu'il reproduisit dans la *Place Ezbekieh au Caire*, 1834; les *Environs de Beyrouth*, 1841; une *Ville d'Egypte au crépuscule*, 1844, une *Vue de Balbek*, etc. Il a demandé aussi des inspirations à l'Italie et à l'Algérie. Le choix des sujets, une composition harmonieuse et le sentiment de la couleur distinguent cet artiste, mort en 1847.

Marillac (Charles **de**), diplomate, d'une ancienne famille d'Auvergne (les *Marlhac*), né près de Riom, 1501-1560, avocat à Paris, suivit son cousin J. de la Forêt, ambassadeur à Constantinople, le remplaça, à peine âgé de 30 ans, puis montra ses talents diplomatiques en Angleterre, auprès de Charles-Quint, etc. Évêque de Vannes, 1550, archevêque de Vienne, 1557, il vécut dans la société des hommes les plus illustres. Il était du parti des modérés, comme L'Hospital. Il a laissé des *Mémoires* manuscrits.

Marillac (Michel **de**), neveu du précédent, garde des sceaux, né en 1563, à Paris, d'une ancienne famille d'Auvergne. Recommandé à Richelieu par Marie de Médicis, il devint, en 1624, l'un des directeurs des finances, et, en 1626, garde des sceaux. Dans un lit de justice (15 janvier 1629), il présenta un édit de réforme compilé d'après les cahiers des États-généraux et des Assemblées des notables; cette ordonnance ne fut pas enregistrée par le Parlement qui la flétrit du nom de *Code Michau*. Dans son dépit Marillac prit part aux intrigues de la reine-mère contre Richelieu, mais après la *Journée des dupes* (1630), il fut arrêté et transféré de prison en prison jusqu'à sa mort, 1632. — On a de lui une traduction de l'*Imitation de J. C.*, réimprimée en 1854 par les soins de M. de Sacy, etc.

Marillac (Louis **de**), maréchal de France, frère du précédent, né en 1572 ou 1573, en Auvergne, servit sous Henri IV et sous Louis XIII; il se distingua au siege de La Rochelle (1628) où il contribua à l'achèvement de la digue, et devint maréchal de France à celui de Privas, 1629. Associé aux intrigues de Marie de Médicis contre Richelieu, il fut, après la *Journée des dupes*, 1630, arrêté à l'armée d'Italie. Après un procès qui dura deux ans, il fut, pour crime de concussions, condamné à mort, et décapité en place de Grève, 1632.

Marillac (Louise **de**). V. Legras.

Marillier (Clément-Pierre), dessinateur, né à Dijon, 1740-1808, a orné de vignettes un grand nombre de publications. On distingue spécialement les dessins dont il a enrichi les *Œuvres* de Dorat, la *Bible* de Defer, etc.

Marin de Tyr, géographe grec du IIe siècle de l'ère chrétienne, a été l'un des fondateurs de la géographie mathématique dans l'antiquité. Ptolémée a tiré parti des écrits de Marin. Nous ne les avons plus.

Marin (Saint), anachorète dalmate, du quatrième siècle, travailla d'abord, comme ouvrier, à la construction du pont de Rimini. Ayant reçu les ordres de Gaudentius, évêque de Forli, il se retira dans une cellule qu'il bâtit sur le mont Titano, près de Rimini. Les maisons élevées par les visiteurs qu'attiraient les miracles opérés sur le tombeau du pieux ermite, ont été l'origine de la ville de Saint-Marin (V. ce nom). Fête, le 4 septembre.

Marin, mécanicien, né à Lisieux, inventa le fusil à vent. On en fit, en 1602, les premières expériences devant Henri IV.

Marin (Le cavalier). V. Marini.

Marin (Michel-Ange), auteur ascétique, né à Marseille, 1697-1767, fut quatre fois provincial des Minimes. Outre les *Vies des pères des déserts d'Orient*, il a laissé une foule de romans édifiants encore réimprimés: *Adélaïde de Witsburg; La parfaite religieuse; Virginie; Théodule*, etc.

Marin (François-Louis-Claude), littérateur, né à la Ciotat 1721-1809, fut censeur royal, secrétaire général de la librairie, et en 1771, directeur de la *Gazette de France*, etc. Ami de Goezman, il est moins connu aujourd'hui par ses nombreux ouvrages (*l'Homme aimable*, 1751; *Histoire de Saladin*, 1758, 2 vol. in-12; *Bibliothèque du Théâtre-Français depuis son origine*, 1768, 3 vol. in-8°; *Histoire de la ville de la Ciotat*, etc.) que par les épigrammes de Beaumarchais.

Marin (Saint-), *San-Marino*, en italien, république située entre les provinces de Forli et de Pesaro (Italie). Son territoire, qui a 62 kil. carrés de superficie et 8,000 hab., se compose du mont Titano et de quelques collines. Il produit du vin, des céréales, des fruits, de l'huile. Fondée au xe siècle, autour du tombeau de saint Marin (V. ce nom), la petite république a subsisté sous la protection des ducs d'Urbin, puis des papes. A la tête est un conseil de 45 membres élus à vie; 2 capitaines nommés pour 6 mois ont le pouvoir exécutif; un jurisconsulte étranger désigné pour trois ans rend la justice. Le budget est de 40,000 francs. L'Etat dispose de 40 gendarmes, de 1,200 miliciens, et de 4 canons donnés, en 1797, par Bonaparte. Elle renferme Saint-Marin, la capitale, et 7 villages.

Marin (Saint-), capitale de la république de ce nom, sur le mont Titano, protégée par 3 forts; 5,000 hab. — Elle est à 85 kil. N. E. de Florence et 225 kil. N. de Rome.

Marin (Le), port de la Martinique, à 30 kil. S. E. de Fort-de-France, sur la baie de son nom; 2,000 hab.

Marines, ch.-l. de cant. de l'arr. et 15 kil. N. O. de Pontoise (Seine-et-Oise); 1,542 hab.

Maringues, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 20 kil. N. O. de Thiers (Puy-de-Dôme); 4,010 hab. Fabr. de colle forte, de couvertures; cuirs, peaux.

Marini ou **Marino** (Jean-Baptiste), dit le *cavalier Marin*, poëte italien, né à Naples en 1569, eut pour protecteur le cardinal Aldobrandini, qui l'emmena de Rome à Turin. Il y composa contre le poëte Murtola, secrétaire du duc Charles-Emmanuel, la *Murtoléide*, recueil de 81 sonnets. Appelé en France, 1615, il y dédia à Louis XIII son poëme d'*Adonis*, qui mit le comble à sa réputation. Il mourut à Naples en 1625. — On ne lit plus aujourd'hui les ouvrages du cavalier Marin: il y a longtemps qu'on a renoncé à ce style bigarré de jeux de mots, de métaphores extravagantes et de termes pleins d'affectation.

Marini (Gaetan-Louis), antiquaire, né en 1742, à Santo-Archangelo (Etats Romains). Préfet des archives du Saint-Siége depuis 1782, il vint à Paris en 1810 et y mourut en 1815. On a de lui, entre autres ouvrages: *Gli atti e monumenti de' fratelli Arvali*, etc., 2 vol. in-4°, ouvrage regardé comme classique sur les frères Arvales que l'on connaissait peu auparavant.

Marino Faliero. V. Faliero.

Marinus, philosophe néoplatonicien du ve siècle, né à Flavia Neapolis (Palestine). Disciple et successeur de Proclus à l'école d'Athènes, 485, il nous a laissé une vie de son maître sous ce titre: *Proclus ou du bonheur*. Boissonade en a donné une édition qui a été insérée avec la traduction latine dans la *Bibliothèque grecque* de Didot, à la suite du Diogène Laerce.

Marion (Simon), jurisconsulte, né à Nevers, 1540-1605, fut l'un des plus célèbres avocats de Paris, puis conseiller au Parlement, 1596, président de la seconde chambre des enquêtes, enfin avocat général. Mais ses *Plaidoyers*, publiés en 1625, in-8°, ne paraissent pas justifier sa réputation. — Sa fille, *Catherine*, 1573-1641,

femme d'Antoine Arnauld, fit profession à Port-Royal, 1629, entre les mains de sa fille Angélique, qui en était abbesse.

Marion (Elie), prophète des Cévennes, né à Barre (Lozère), en 1678, mort au milieu du XVIIIe siècle, quitta Toulouse, où il étudiait chez un procureur, pour prophétiser et se mettre à la tête d'une troupe de camisards, 1701. Exilé par les soins de Villars, 1704, il se retira à Londres, où il excita des troubles par ses prédications fanatiques. Marion et ses compagnons furent forcés par le gouvernement de se retirer en Allemagne, où on les oublia. On a de lui: *Avertissements prophétiques*, 1707, in-8°; *Cri d'alarme*, 1712; *Plan de la justice de Dieu sur la terre dans ces derniers jours*, 1714, etc.

Marion Delorme ou **De l'Orme.** V. Delorme.

Marion Du Mersan (Théophile). V. Dumersan.

Mariotte (Edme), physicien, né en Bourgogne, prieur de Saint-Martin-sous-Beaune, et membre de l'Académie des sciences, dès 1666, mort en 1684, est l'un des fondateurs de la physique expérimentale. Il a découvert la loi qui porte son nom, laquelle est exprimée ainsi: « Le volume d'une masse donnée d'un gaz quelconque est en raison inverse de la pression qu'elle supporte. » Il s'est encore occupé d'étudier les lois du choc des corps, de la lumière, du mouvement des eaux, etc. Ses *Œuvres* ont été imprimées en 1717 et 1740, 2 vol. in-4°. On y remarque : *Traité de la Percussion*, *De la végétation des plantes*, *De la nature de l'air*, *Discours sur le froid et le chaud*, *Traité du mouvement des eaux*, *Règles pour les jets d'eau*, *Traité du mouvement des Pendules*, etc.

Marioupol, *Cremnæ*, port de la Russie d'Europe, sur la mer d'Azov et la rivière Kalmious, à 280 kil. S. E. d'Ekaterinoslaw, fondé en 1784; 3,500 hab. Exportation de céréales, lin, laines, cuirs. Pêcheries importantes.

Mariouth (Lac), *Mareotis*, situé dans la Basse-Egypte, à l'O. du Delta, et au S. de la Méditerranée, dont il est séparé par une langue de terre, sur laquelle est Alexandrie. Il était desséché quand les Anglais le rendirent aux eaux de la mer et du Nil en 1801. Il a 45 kil. sur 25.

Mariposa, affl. de droite du San-Joaquim (Californie), célèbre par ses riches *placers*.

Mariquita, petite ville de la Nouvelle-Grenade, à 105 kil. N. O. de Bogota, a donné son nom à une province du Cundinamarca, dont le chef-lieu actuel est *Honda*.

Maristes ou *Clercs de Marie*, congrégation fondée par l'abbé Cheminade à Bordeaux, et autorisée en 1825. Elle forme des maîtres pour l'enseignement primaire.

Maritz (Jean), fondeur, né à Berne en 1711, vint en France où il se fit naturaliser. Nommé directeur de la fonderie de Lyon, il y appliqua, vers 1740, une machine qu'il avait inventée pour forer les canons. Plus tard il créa en Espagne les fonderies de Séville et de Barcelone, refusa de se rendre en Russie où Catherine II l'appelait, 1766, et mourut près de Lyon, 1790.

Maritza, ancien *Hèbre*, en turc *Maratch*, fleuve de la Turquie d'Europe, naît dans le Despoto-Dagh, passe à Philippopoli, à Andrinople, à Démotica, et se perd dans le golfe d'Enos. La vallée est très-riche Cours de 400 kil. Son principal affluent est la Tundja.

Marius (Caïus), général romain, né en 157 av. J. C., à Cereatæ près d'Arpinum, d'une famille obscure. Il ne reçut aucune éducation. Après s'être distingué au siége de Numance sous les ordres de Scipion Emilien, 134, il devint tribun du peuple, 119: il donna une leçon aux nobles en portant une loi contre la brigue, et à la multitude en s'opposant aux distributions de blé. Propréteur de l'Espagne Ultérieure, 114, il purgea le pays de brigands; mais ses talents militaires ne furent mis en lumière que dans la guerre contre Jugurtha: il était alors lieutenant de Q. Cæcilius Metellus, son protecteur, 109-108. Elu consul, malgré ce dernier, il le remplaça dans le commandement, 107, et se fit livrer Jugurtha (V. ce nom) par Bocchus, 106. Il était encore en Afrique quand on songea à lui pour repousser l'invasion des Cimbres et des Teutons. Consul pendant quatre ans de suite, il aguerrit d'abord ses troupes en leur imposant de rudes travaux sur les bords du Rhône, 104-103. Enfin les barbares étant rentrés d'Espagne en Gaule, Marius battit à Aix, 102, les Teutons qui se dirigeaient vers les Alpes en longeant la Méditerranée, puis à Verceil, 101, les Cimbres qui avaient pénétré en Italie par les sources de l'Adige. Récompensé par les honneurs du triomphe et par le titre de troisième fondateur de Rome, il voulut se perpétuer dans le pouvoir. Il n'obtint, qu'en s'alliant aux démagogues Saturninus et Glaucia, un sixième consulat, tristement marqué par l'exil de Metellus le Numidique et par les fureurs des auxiliaires de Marius, 100. Afin de rétablir sa popularité compromise, il se fit donner une mission en Orient où il espérait pousser Mithridate, roi de Pont, à faire la guerre, 99. Il ne trouva à combattre que dans la *guerre sociale*, où sa gloire fut éclipsée par les succès de Sylla, son ancien questeur, 90. L'un et l'autre désiraient alors le commandement de l'armée envoyée contre Mithridate. Sylla l'obtint avec le consulat, 88, mais Marius le lui fit ôter à son profit par la multitude du Forum. Sylla, marchant sur Rome avec des soldats dévoués, proscrivit son rival qui essaya de passer par mer en Afrique : abandonné et saisi dans les marais de Minturnes, mais sauvé par la pitié des habitants, il parvint enfin à Carthage, d'où, expulsé par le gouverneur romain, il se rendit dans l'île de Cercine. En ce moment son partisan, Cinna, profitait de l'absence de Sylla pour relever la faction démocratique. Marius se hâta de se rendre en Italie, et, entrant à Rome à la tête d'une troupe d'esclaves, ordonna le massacre de ses ennemis, 87. Il se nomma lui-même consul pour la septième fois, et mourut quelques jours après, 86. — Représentant du parti populaire, il opéra une révolution dans l'organisation de l'armée en introduisant les prolétaires dans les légions, 106. Plutarque a écrit la *Vie* de Marius.

Marius (Caïus), le *Jeune*, neveu et fils adoptif du précédent, né en 109 av. J. C., trouva un asile chez Hiempsal, roi de Numidie, après la proscription de son père qu'il rejoignit dans l'île de Cercine. Consul avec Carbon, 82, il fut battu à Sacriport par Sylla, bloqué dans Préneste, et contraint de se faire tuer par un esclave.

Marius (Marcus Aurelius), un des Trente Tyrans, régna en Gaule, vers 268, et fut assassiné par un soldat. Ancien forgeron, il avait une force musculaire prodigieuse.

Marius, évêque d'Avenches (Helvétie), né à Autun vers 532, est l'auteur d'une *Chronique* qui continue celle de Prosper jusqu'en 581, et a été elle-même poursuivie par un anonyme jusqu'en 623. Duchesne et dom Bouquet l'ont publiée. On attribue au même auteur une *Vie de saint Sigismond, roi de Bourgogne*. Marius mourut en 596.

Marivaux (Pierre **Carlet de Chamblain de**), auteur dramatique et romancier, né à Paris en 1688. Il débuta, dans les lettres, sous les auspices de la Motte et de Fontenelle, par l'*Homère travesti*, 1716, et par *la Mort d'Annibal*, 1720, tragédie dans laquelle le vieux général est épris de la fille de Prusias. Marivaux réussit mieux à la Comédie-Italienne, à laquelle il donna *les Jeux de l'Amour et du Hasard*, 1730, son chef-d'œuvre ; *le Legs*, 1736, *la Surprise de l'Amour*, 1722, *les Fausses Confidences*, 1736, *l'Epreuve*, 1740, etc. Ces pièces, qui sont restées au répertoire, se distinguent par un certain raffinement d'idées et d'expression que l'on a appelé du *marivaudage*. Leur fonds commun est la situation de deux personnes qui s'aiment sans s'en douter ou sans se l'avouer : elles ne diffèrent que par des nuances. Il a encore donné *Marianne*, roman en 12 parties, 1731-1741 ; *le Paysan parvenu*, 1735 ; *le Spectateur français*, 1722 ; *l'Indigent philosophe ; le Cabinet du philosophe*, etc. Tous ces écrits présentent les mêmes analyses de sentiment que les comédies. Admis à l'Académie française en 1743, Marivaux mourut en 1763. On a publié ses *Œuvres complètes*, 12 vol. in-8°, 1781, et 10 vol. in-8°, 1827-30. MM. Garnier ont publié une charmante édition in-8° de ses meilleurs romans.

Marjolin (Jean-Nicolas), chirurgien, né à Scey-sur-Saône, en 1780, fut clerc de notaire et dragon avant d'étudier la médecine. Reçu docteur en 1808, il devint chirurgien en second à l'Hôtel-Dieu, 1818, et professeur de pathologie externe à la Faculté de Paris, 1819. Il mourut en 1850. — On a de lui : *Manuel d'anatomie*, 1810; *Cours de pathologie chirurgicale*, 1837, etc.

Mark (comtes de **La**). V. Marck.

Markland (Jérémie), philologue anglais, né à Childwall (Lancashire), en 1693, fut professeur à l'Université de Cambridge. Il mourut en 1776. Il est connu par de bonnes éditions des *Silves* de Stace, 1728, des *Suppliantes* d'Euripide, 1763, etc. Il a contesté aussi l'authencité de divers ouvrages (*Lettres à Brutus*) de Cicéron.

Marlborough (John Churchill, duc de), général anglais, né en 1650, à Ash (Devonshire), d'une ancienne famille royaliste ruinée par la guerre civile. Attaché à-

bord comme page au duc d'York, 1666, il servit, en 1672, dans les Pays-Bas, sous Turenne qui le distingua. A son retour, il épousa Sarah Jennings, qui prit un ascendant extrême sur Anne, seconde fille du duc d'York, 1678, et devint lui-même le favori du père, quand ce dernier reçut la couronne sous le nom de Jacques II. Après la défaite du duc de Monmouth à laquelle il contribua, ne se sentant pas assez récompensé de ses services, il se tourna vers Guillaume d'Orange, mari de la fille aînée du roi. Abandonnant son maître avec ses principaux officiers, 1688, il obtint pour prix de sa trahison les titres de comte de Marlborough, de lord chambellan, etc. Il passa ensuite sur le continent où il commanda les Anglais à Walcourt, 1689, puis en Irlande, où il prit Cork et Kinsale, 1690. Disgracié tout à coup, 1692, pour de coupables intelligences avec le roi déchu, il ne se releva que lentement dans l'esprit de Guillaume, qui, en 1701, le chargea du commandement des troupes hollandaises et des négociations d'où sortit la grande coalition de La Haye contre Louis XIV. Tout-puissant, après l'avénement d'Anne Stuart, par le crédit de sa femme sur l'esprit de la reine, et par la prépondérance des whigs, ses amis, qui avaient la direction des affaires, il obtint de nouvelles dignités, entre autres le titre de duc, 1702. Dans la guerre de la Succession d'Espagne, il chassa les Français d'Allemagne par la victoire de Blenheim ou Hochstedt, 1704, des Pays-Bas espagnols par celle de Ramillies, 1706, et entama la Flandre française par celles d'Oudenarde, 1708, et de Malplaquet, 1709. Au moment où il refusait la paix à Louis XIV vaincu, 1710, il était lui-même atteint dans sa puissance par la disgrâce de sa femme, qui perdait l'amitié de la reine, et par l'avénement des tories au ministère. Rappelé en 1711, destitué de ses emplois en 1712, il se retira auprès de George de Hanovre, héritier présomptif de la couronne. Rétabli par ce dernier dans ses honneurs, 1714, mais frappé de paralysie en 1716, il mourut, en 1722, laissant une fortune de 75 millions de francs. W. Coxe a publié les *Mémoires* de Marlborough, 3 vol. in-4°, 1818.

Marlborough (Sarah **Jennings,** duchesse de), femme du précédent, née à Sandbridge (Hertford), 1660-1744, fut de bonne heure attachée à la princesse Anne, seconde fille du duc d'York, exerça dès lors sur elle le plus grand ascendant, et, quoiqu'elle ne fût pas d'une beauté régulière, inspira une vive passion au colonel Churchill, qui l'épousa en 1678. Première dame d'honneur de la princesse, lors de son mariage, 1683, elle vécut dans la plus grande intimité avec elle, contribua à la détacher de son père, Jacques II, plus tard, la brouilla avec Guillaume III et la reine Marie, songeant toujours à sa fortune et à celle de son mari. Lorsque son amie fut reine, 1702, elle devint intendante de la maison royale, maîtresse de la garde-robe, etc.; pleine d'avidité, ambitieuse, elle se jeta avec ardeur dans la politique, força la reine à donner le pouvoir aux whigs, qu'elle détestait, et les plus grands commandements, avec de magnifiques récompenses, à Churchill, qui était devenu duc de Marlborough. Cependant, la tyrannie de l'impérieuse duchesse pesait de plus en plus à la reine; une nouvelle favorite, Abigaïl Masham, excitée et dirigée par Harley, le chef de l'opposition, décida la disgrâce de lady Marlborough, avril 1710. Anne ne voulut écouter ni prières, ni larmes, ni menaces. La duchesse conserva l'empire le plus absolu sur son mari, se mêla à de nouvelles intrigues sous George Ier, et fut en guerre constante avec ses enfants et ses petits-enfants. Peu d'années avant sa mort, elle publia des *Mémoires justificatifs*, rédigés par Hooke, d'après les renseignements qu'elle lui avait donnés; ils sont curieux, mais il faut les lire avec défiance.

Marlborough, ville du comté de Wilts (Angleterre), à 45 kil. N. E. de Salisbury, sur le Kennet, dans un pays aride et froid; 4,000 hab. Ce bourg a été érigé en duché en faveur du fameux Churchill. Dans les collines des environs, pâturages qui nourrissent de nombreux moutons.

Marle ou **Male,** ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. N. E. de Laon (Aisne). Comice agricole. Ancien comté possédé par les sires de Coucy et par d'autres maisons féodales; 2,078 hab.

Marlès (Lacroix-), littérateur français, mort en 1850, a beaucoup écrit : *Histoire de la domination des Arabes et des Maures en Espagne*, traduction de J. de Conde, 1825, 3 vol. in-8°; *Histoire de l'Inde ancienne et moderne*, 1828, 6 vol. in-8°; *Paris ancien et moderne*, 3 vol. in-4°; *Merveilles de la nature et de l'art*, 1830, 10 vol. in-12; *Histoire d'Angleterre*, 2 vol. in-12; etc.

Marlhes, bourg de l'arr. de Saint-Étienne (Loire). Houille, grains; 2,059 hab.

Marliani (Barthélemy), antiquaire, né à Milan, mort vers 1560, a laissé, entre autres ouvrages estimés : *Urbis Romæ topographia*, 1534, in-fol.; *Consulum, dictatorum... series una cum ipsorum triumphis*, 1549; *De legionibus Romanorum*, etc.

Marlow (Great-), ville d'Angleterre, sur la Tamise, (Buckingham), à 48 kil. S. de son ch.-l. de comté; 7,000 hab. Soieries, papier, quincailleries.

Marlowe (Christophe), poëte dramatique anglais, né peut-être en 1565, mort dans une lutte, d'un coup de poignard, en 1593. On lui a contesté deux tragédies, le *Grand Tamerlan* et l'*Empire du Vice*. En revanche, on cite son *Faust* et la *Mort d'Édouard II*, qui paraissent avoir inspiré Shakspeare dont il est le précurseur. La meilleure édition de ses *Œuvres* est celle de Londres, 1826, 3 vol. in-8°.

Marly-la-Machine, annexe de la commune de Bougival (Seine-et-Oise); Rennequin-Sualem y construisit, 1676-1683, une machine hydraulique destinée à approvisionner d'eau la ville de Versailles. Cet appareil, abandonné en 1812, a été remplacé par une machine à vapeur.

Marly-le-Roi, ch.-l. de canton de l'arr. et à 10 kil. N. de Versailles (Seine-et-Oise), près de la rive gauche de la Seine. Vignes, fruits, fours à chaux, etc.; 1,250 hab. — Louis XIV y avait fait élever par J. Hard.-Mansard un *ermitage* composé de 12 petits pavillons groupés aux deux côtés d'un pavillon central. Ces bâtiments furent vendus et démolis pendant la Révolution.

Marmande, ch.-l. d'arr., à 58 kil. N. O. d'Agen (Lot-et-Garonne), par 44° 29′ 55″ lat. N., et 2° 10′ 23″ long. O., sur la Garonne, le canal et le chemin de fer du Midi; 8,513 hab. — Port commode et fréquenté. Tabacs, corderie, vins, spiritueux, prunes, grains. On y a trouvé quelques antiquités romaines.

Marmara (mer de), ancienne *Propontide*, en turc, *Mermer-denizi*, portion de la Méditerranée, comprise entre le détroit des Dardanelles et celui de Constantinople, a en longueur 275 kil. et en largeur 85. Sa superficie est de 253 myriam. carrés. — Séparant l'Europe de l'Asie, elle baigne à l'O. Constantinople, Rodosto, Selivri, et, à l'E., Scutari, Ismid, etc.; elle renferme, entre autres îles, celle de *Marmara* ou *Marmora* (ancienne *Proconèse*), riche en marbres, et à laquelle elle doit son nom; les îles des Princes sont au S. E. du Bosphore.

Marmarides, peuple de la *Marmarique*.

Marmarique, *Marmarica*, région maritime de l'Afrique ancienne, sur la Méditerranée, entre l'Égypte à l'E. et la Cyrénaïque à l'O., n'avait pas de villes et était à peu près un désert de sable. Elle était habitée par des nomades, les *Marmarides*, les Adyrmachides, les Ammoniens, etc. — Au ive s., elle forma la Libye Inférieure (ch.-l., *Parætonium*). L'Égypte et Tripoli se la partagent aujourd'hui.

Marmaros (Comitat de), territoire de Hongrie, vers les sources de la Theiss, riche en sources minérales, sel, fer, argent, et cristal de roche, dit *diamant de Hongrie*. Le ch.-l. est *Szigeth*.

Marmol (Louis **Caravajal de**), historien espagnol du xvie s., né à Grenade. Pris par les Maures dans l'expédition de Charles-Quint contre Tunis, il consigna, plus tard, ses souvenirs dans un ouvrage, traduit par Perrot d'Ablancourt sous ce titre : *l'Afrique de Louis de Marmol*, 1667, 3 vol. in-4°. — Marmol a donné encore : *Histoire de la révolte des Maures de Grenade*, 1600, in-fol.

Marmont (Auguste-Frédéric-Louis **Viesse de**), duc de Raguse, maréchal de France, né en 1774 à Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or), était lieutenant d'artillerie au siége de Toulon, 1793, où il connut Bonaparte. Aide de camp de ce dernier, en Italie, il vint apporter au Directoire 22 drapeaux enlevés à l'ennemi dans la campagne de 1796-1797. Il suivit le jeune général dans son expédition d'Égypte, et se signala, en particulier, à la prise de Malte et à celle d'Alexandrie. A son retour en France, il seconda le coup d'État du 18 brumaire, prépara le passage du mont Saint-Bernard, et prit une part décisive à la journée de Marengo, 1800. Il était inspecteur général de l'artillerie quand Napoléon devint empereur, 1804. Après avoir occupé la Styrie dans la campagne de 1805, il passa en Dalmatie, battit 16,000 Russes ou Monténégrins à Castelnuovo, 1806, et resta dans le pays comme administrateur; il y construisit plus de 300 kil. de routes; Napoléon le récompensa en lui donnant le titre de duc de Raguse et une dotation

considérable, 1807. Dans la campagne de 1809, il rejoignit la grande armée avant la bataille de Wagram; après la défaite des Autrichiens, il les poursuivit et les combattit à Znaïm, où l'empereur le créa maréchal de France. Marmont fut envoyé ensuite en Illyrie avec le titre de gouverneur, puis en Espagne, où il succéda à Masséna disgracié, 1811: il ne sut pas empêcher la prise de Ciudad-Rodrigo par Wellington, 1812; il perdit encore la bataille des Arapiles, juillet, où il fut grièvement blessé. En 1813, il commanda, en Allemagne, le sixième corps, puis reçut la mission de défendre la ligne du Rhin, de Manheim à Coblentz. Refoulé par les masses écrasantes de l'ennemi, il prit, en 1814, une part glorieuse aux combats de Brienne, de la Rothière, de Champaubert, de Vaux-Champs, de Soissons, etc. Après la funeste rencontre de Fère-Champenoise, il fut rejeté, avec Mortier, sous les murs de Paris, où, à la tête de 21,000 hommes, les deux maréchaux livrèrent une dernière bataille à l'ennemi, 29 mars. Afin de ne pas exposer aux horreurs d'une prise d'assaut la capitale, que Marie-Louise, les princes et les ministres avaient déjà abandonnée, Marmont conclut une convention qui stipulait le départ des troupes et recommandait Paris à la générosité des alliés. Il rejoignit ensuite Napoléon, qui lui confia la garde de l'importante position d'Essonne, qui couvrait Fontainebleau. Troublé par les événements de Paris, où le Sénat avait proclamé la déchéance de l'empereur, et circonvenu par les agents royalistes, Marmont s'entendit avec Schwartzenberg pour faire passer ses troupes en Normandie, 3 avril 1814. Il s'était rendu à Paris avec les plénipotentiaires chargés de négocier auprès des souverains l'abdication conditionnelle de Napoléon, quand les généraux divisionnaires qui commandaient en son absence exécutèrent la convention arrêtée avec Schwartzenberg, 5 avril. La défection de ce corps d'armée entraînait non-seulement la chute de l'Empire, mais aussi l'affaiblissement de la France en face de la coalition. Comblé de faveurs, mais sans crédit, pendant la première Restauration, Marmont suivit Louis XVIII à Gand, quand Napoléon revint de l'île d'Elbe. Ramené à Paris par le désastre de Waterloo, il devint l'un des quatre majors de la garde royale, pair de France, pacifia Lyon, qu'agitait la réaction royaliste, 1817, et compromit sa fortune dans des spéculations métallurgiques et agricoles. Il était membre libre de l'Académie des sciences depuis 1816. Il commandait à Paris quand le ministère Polignac fit rendre les ordonnances qui modifiaient la Charte, 25 juillet 1830; il tenta vainement d'arrêter la lutte entre le peuple et l'armée en sollicitant le rappel des ordonnances et le renvoi des ministres. Il suivit Charles X, après son abdication, jusqu'en Angleterre, et vécut, depuis ce temps, dans un exil volontaire. Il mourut à Venise en 1852. — On a de lui: *Voyage en Hongrie, en Transylvanie, dans la Russie méridionale*, etc., 4 vol. in-8°, 1837; *Esprit des institutions militaires*, 1845, etc. On a publié, en 1856, les *Mémoires du duc de Raguse de* 1792 *à* 1832, 8 vol. in-8°.

Marmontel (Jean-François), littérateur, né en 1723, à Bort (Corrèze), d'une famille pauvre, vint à Paris en 1746. Il débuta dans les lettres par des tragédies dont l'une, les *Héraclides*, 1752, a obtenu les éloges de La Harpe, par des opéras-comiques médiocres, et par des travaux particuliers pour Mme de Pompadour, Quesnay et l'abbé de Bernis. La réputation lui vint seulement par la publication de ses premiers *Contes moraux*, insérés au *Mercure* en 1756. Devenu l'auteur à la mode, il eut un prix à l'Académie française pour une épître : *les Charmes de l'étude*, 1761. Il songeait même à prendre place dans cette compagnie littéraire, quand il fut enfermé à la Bastille pour une parodie de *Cinna*, dirigée contre le duc d'Aumont, premier gentilhomme de la chambre. Marmontel, qui n'avait point fait cette pièce, refusa d'en nommer l'auteur: il y perdit le privilége du *Mercure*, mais l'Académie française le dédommagea en l'admettant dans son sein, 1763. En 1766, il donna une traduction en prose de *la Pharsale*, et, en 1767, l'ouvrage qui a le plus contribué à sa réputation, *Bélisaire*: censuré par la Sorbonne, condamné par Beaumont, archevêque de Paris, ce livre fut défendu par Voltaire et Turgot, et traduit dans la plupart des langues de l'Europe: Catherine II donna elle-même la version en russe du chapitre XVe, *de la Tolérance*, qui avait provoqué les anathèmes de la Sorbonne. Marmontel y gagna, en outre, le titre d'historiographe de France. Il publia, plus tard, un pendant à *Bélisaire* dans les *Incas*, tableau, déclamatoire parfois, du fanatisme religieux, 1773 : c'est une sorte de poëme en prose. Dans cette période de sa vie, il composa encore des opéras-comiques: *le Huron*, 1768, *Lucile*, *Zémire et Azor*, etc., pour Grétry; *Didon*, *Pénélope*, *le Dormeur éveillé*, pour Piccini; *Démophoon*, pour Cherubini. L'ouvrage qui a le plus consacré la mémoire de Marmontel, est la collection des articles qu'il avait écrits pour l'*Encyclopédie*, publiée en 6 vol. in-8°, 1787, sous ce titre: *Eléments de littérature*. C'est le résumé de trente années d'études. Secrétaire perpétuel de l'Académie française en 1783, il devint électeur de Paris en 1789. Sous la Terreur, il vécut dans la retraite; sous le Directoire, il siégea au conseil des Anciens, mais fut expulsé par le coup d'Etat du 18 fructidor, 1797. Il mourut en 1799. — Les *Œuvres complètes* de Marmontel (7 vol. in-8°, 1819-1820) présentent peu d'écrits vraiment dignes d'intérêt. Outre les ouvrages déjà cités, on ne peut guère mentionner que ses *Mémoires*, précieux pour l'histoire littéraire, et les *Mémoires sur la régence du duc d'Orléans*.

Marmorice, *Physcus*, port d'Anatolie, au S. O., sur la Méditerranée, à 125 kil. S. E. de Ghuzel-Hissar. C'est l'un des meilleurs mouillages du Levant.

Marmousets. Ce nom désignait les figures grotesques sculptées sur les murs et au portail des églises. En 1389, les nobles l'appliquèrent aux ministres sortis de la bourgeoisie, par lesquels Charles VI remplaça ses oncles.

Marmoutier, *Martini* ou *Majus monasterium*, village à 2 kil. de Tours. Ruines d'une abbaye fondée en 371 par saint Martin, et occupée, dans la suite, par les bénédictins. — Anc. ch.-l. de canton, à 6 kil. S. E. de Saverne (Bs-Alsace), doit son nom à une abbaye appelée *Mauri monasterium* en latin, et *Mauermünster* en allemand; 2,450 hab.

Marnay, ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. S. de Gray (Haute-Saône), sur l'Ognon; 1,114 hab.

Marne (Jean-Louis **de Marnette de**), peintre, né à Bruxelles, 1754-1829, fut, à Paris, élève de Gab. Briard, eut le titre de peintre du roi, et composa des ouvrages d'un pinceau délicat et d'un ton fin. Il a travaillé pour la manufacture de Sèvres.

Marne, *Matrona*, rivière de France, naît au pied de la montagne de Langres, passe près de Chaumont, Joinville, Saint-Dizier (Haute-Marne), à Vitry-le-François, à Châlons, Epernay (Marne), à Château-Thierry (Aisne), à la Ferté-sous-Jouarre, Meaux, Lagny (Seine-et-Marne), à Nogent-sur-Marne, et à Charenton-le-Pont (Seine), où elle se réunit à la Seine. Elle reçoit, à droite: l'Ornain et l'Ourcq; à gauche: la Somme-Soude, le Petit-Morin et le Grand-Morin. — Cours de 494 kil., navigable depuis Saint-Dizier, 363 kil.

Marne, département de la région N. E. de la France, formé du Rémois, du Perthois, de la Basse-Brie (Champagne). Il est borné : au N. O. par l'Aisne, au N. E par les Ardennes, à l'E. par la Meuse, au S. E. par la Haute-Marne, au S. par l'Aube et au S. O., par Seine-et-Marne. La superficie est de 818,041 hectares, et la population de 386,157 hab. — Il relève des diocèses de Reims et de Châlons-sur-Marne (V. France : *Divisions ecclésiastiques*), de la 6e région militaire (Châlons-sur-Marne), de la Cour d'appel et de l'Académie universitaire de Paris. Il renferme 5 arrondissements : Châlons-sur-Marne, *chef-lieu*, Epernay, Reims, Sainte-Menehould, Vitry-le-François. Le climat est tempéré, bien que variable. Pays peu élevé, il est arrosé par la Marne, l'Aisne, la Vesle, les deux Morins, l'Aube, l'Ornain, la Somme-Soude, etc. Le sol est peu fertile, mais bien cultivé : on y produit quelquefois jusqu'à 15 millions de bouteilles de vin blanc, spécialement dans les arrondissements de Reims, d'Epernay et le canton des Vertus. L'industrie est très-avancée (tissus de Reims, vanneries, verreries, tonnellerie, bonneterie, distilleries; exploitation des pierres meulières, des tourbières, de la craie, etc.). Il a 32 cantons et 665 communes.

Marne (Haute-), département de la région N. E. de la France, formé du Vallage, du Perthois, du Bassigny (Champagne), et de quelques parcelles de la Bourgogne, de Bar et de la Franche-Comté. Il est borné : au N. O. par la Marne, au N. E. par la Meuse, à l'E. par les Vosges, au S. E. par la Haute-Saône, au S. O par la Côte-d'Or, et à l'O. par l'Aube. La superficie est de 621,967 hectares, et la population de 251,196 hab. — Il relève du diocèse de Langres, de la 7e région militaire (Besançon), de la Cour d'appel et de l'Académie universitaire de Dijon. Il comprend 3 arrondissements: Chaumont, *chef-lieu*, Langres et Vassy. Pays montagneux, il est arrosé par la Marne, l'Aube, la Meuse, qui

naissent près du plateau de Langres. Le climat est froid, mais sec. Le sol est très-fertile, mais mal cultivé; les forêts sont une des richesses agricoles. Elève de bestiaux. Les principales branches de l'industrie sont la coutellerie, la ganterie, et surtout la métallurgie, qui occupe 50,000 ouvriers. Les eaux minérales de Bourbonne sont renommées. Il a 28 cantons et 550 communes.

Marne-au-Rhin (Canal de la). Il commence sur la Marne, près de Vitry-le-François, suit la vallée de l'Ornain en passant à Bar-le-Duc (Meuse), traverse la Meuse sur un pont-canal, Toul (Meurthe-et-Moselle), franchit la Moselle, suit la Meurthe par Nancy, puis la vallée du Sanon, traverse la Sarre, coupe les Vosges par deux souterrains, passe dans la vallée de la Zorn (Alsace), puis à Saverne, et débouche dans l'Ill au-dessous de Strasbourg, où il se rattache au canal de l'Ill au Rhin. Sa longueur est de 315,055 mèt., sans compter 3,250 mèt. qui appartiennent à un embranchement, ouvert dans la vallée de la Marne, entre Mauvages et Hondelaincourt, pour le mettre en rapport avec les forges de la Haute-Marne.

Marnes, commune de 350 hab., près du parc de Saint-Cloud, à 6 kil. N. E. de Versailles, où se trouve le château de Villeneuve-l'Etang. — Dans son dernier exil, le duc d'Angoulême a porté le titre de comte de Marnes.

Marnix (PHILIPPE VAN), seigneur **de Mont-Sainte-Aldegonde**, né à Bruxelles, 1548-1598, joua un grand rôle dans le parti protestant et contribua à la fondation de la république des Provinces-Unies. Il avait étudié à Genève. Il fut l'un des premiers à réclamer contre le gouvernement de Marguerite de Parme et de Granvelle; il fut l'un des signataires du *Compromis de Bréda*. Il s'attacha à Guillaume d'Orange, combattit de la parole, de la plume et de l'épée; fut envoyé, comme négociateur, à Paris, à Londres, à Worms; fit partie de l'ambassade chargée de déférer le protectorat au duc d'Anjou, qui le nomma bourgmestre d'Anvers, 1584. Il fut encore envoyé en France comme ambassadeur des Etats-Généraux, 1590, et servit le stathouder Maurice, comme il avait servi son père. V. Edgard Quinet, *Marnix de Sainte-Aldegonde*.

Maroboduus. V. MARBOD.

Maroc (Empire de), Etat de l'Afrique, au N. O. de ce continent, dans la Barbarie, entre le 28° et le 36° lat. N., et entre le 2° et le 14° de long. O. Il est borné : à l'O. par l'Océan Atlantique, au N. par le détroit de Gibraltar et la Méditerranée, au N. E. par l'Algérie, à l'E. et au S. par le Sahara. Sa superficie est d'environ 672,000 kilomètres carrés, et sa popul. de 8,500,000 habit. — Il est traversé, du S. O. au N. E., par le grand Atlas, dont un sommet, le *Miltsin*, est haut de 3,475 mètres. Au N. O. il est arrosé par le Louccos, le Sebou, le Tensift et la Moulouia, au S. E. par le Zig et le Ouady-Darah. Les saisons se distinguent par la sécheresse et les pluies. Il y a des mines de fer, de cuivre et d'antimoine. Les forêts se composent de chênes, d'acacias, de thuyas, de cèdres, de dattiers, etc. Le sol fournit trois récoltes par an (céréales, lin, chanvre, olivier, tabac, kermès, etc.), bien que l'agriculture y soit arriérée. Les animaux sauvages sont : le lion, l'hyène, l'ours, le chacal, etc. Le Maroc est aussi désolé par les sauterelles. Il possède d'excellentes races de moutons, de mules, de chevaux, de poules, etc. — Divisé en 15 provinces environ, il a pour villes principales : *Maroc*, capitale, Fez, Méquinez, Tafilet, etc., dans l'intérieur; Tétouan, Tanger, Larach, Salé, Rabat, Mogador, etc., sur le littoral.

Dans l'antiquité, le Maroc était compris dans la Mauritanie et la Gétulie. Après avoir subi la domination de Rome, des Vandales et de Constantinople, il fut envahi par les Arabes. Sous Haroun-al-Raschid, les Edrissites se séparèrent du khalifat de Bagdad; après eux vinrent les Fatimites, puis les Zéirites, les Almoravides, les Almohades et les Mérinides (V. ces noms). Les derniers ont été remplacés, en 1550, par un *schérif* ou descendant de Mahomet, dont la postérité règne encore. Soumis à l'influence de l'Angleterre, établie à Gibraltar en 1704, le Maroc, depuis la conquête de l'Algérie, a été plusieurs fois en conflit avec la France, notamment en 1844. Investi d'un pouvoir illimité, le sultan dispose d'une armée régulière de 11,000 hommes, dont 8,000 nègres, et d'un revenu de 2,500,000 piastres. La population professe l'islamisme. Elle se compose de Kabyles ou Berbères, à peu près indépendants, d'Arabes nomades et de Maures. Les Juifs sont fort nombreux. L'Espagne possède 4 ports sur la côte N. (V. Espagne, *Présides*).

Maroc, *Marrakch* ou *Marakoucha*, capitale de l'empire de ce nom, par 31° 37′ 20″ lat. N., et 10° 56′ 24″ long. O., sur un affluent du Tensift. Elle a 12 kil. de circonférence et 30 à 40,000 âmes. Il y a 19 mosquées, des aqueducs en ruines, des magasins de blé, des manufactures de soieries, de papier et de maroquin. Maroc a été bâtie en 1052 par l'Almoravide Abou-al-Fin.

Maroilles ou **Marolles**, commune de 2,000 hab., à 12 kil. O. d'Avesnes (Nord), sur la Petite-Helpe. Fromages estimés.

Marolles (MICHEL **de**), littérateur, abbé de Villeloin, né à Marolles (Touraine), en 1600 (?), obtint, en 1626, l'abbaye de Villeloin, dont les revenus lui permirent de former une collection d'estampes, achetée, en 1667, par Colbert, pour la Bibliothèque du Roi. Il donna, en même temps, une masse de traductions faites à la hâte, plates et inexactes. On ne lit guère aujourd'hui que ses *Mémoires*, 1656, in-fol. (avec une *Suite*, 1657, in-fol.), qui ont du naturel, bien que prolixes. Il est mort en 1681. Il avait écrit le *Livre des peintres et graveurs*, dont M. G. Duplessis a donné une édition en 1855.

Marolles-les-Braults, ch.-l. de canton de l'arr. et à 14 kil. S. O. de Mamers (Sarthe); 2,108 hab.

Maromme, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 7 kil. N. O. de Rouen (Seine-Inférieure), sur le Cailly. — Filat. et tissage de coton, teintureries, blanchissage de toiles; 2,861 hab.

Maron (Saint), anachorète du IVe siècle, vivait près de Tyr. On le fête le 9 février. Selon une tradition, les Maronites seraient ses disciples. — On rapporte aussi la fondation de cette secte chrétienne à **Maron** (JEAN), patriarche syrien de la fin du VIIe siècle.

Maroncelli (PIERRE), patriote italien, né à Forli en 1795, avait étudié la musique au conservatoire de Naples. A la suite d'une détention au château Saint-Ange, 1819, il s'était réfugié en Lombardie. Arrêté pour avoir conçu l'idée d'une fédération italienne indépendante de l'Autriche, 1820, il subit avec Silvio Pellico une captivité fameuse au Spielberg. Mis en liberté en 1830, il se rendit en France, et, en 1833, aux Etats-Unis; il mourut fou à New-York, 1846.

Maronée, *Maronea*, v. de l'anc. Thrace, sur la mer Egée, au N. O. de Samothrace. Elle appartenait d'abord aux Cicones, puis fut colonisée par Chios. Son vin était estimé.

Maroni, riv. de la Guyane, sépare les Guyanes hollandaise et française. Cours de 500 kil.

Maronites (V. MARON), peuplade catholique qui habite les vallées du Liban, dans le pachalik de Tripoli (Syrie). Elle a pour chef religieux un patriarche qui réside dans le monastère de *Canubin*. Elle compte 400,000 individus, a les Druses pour ennemis, et est sous le protectorat de la France. En 1860, les Druses, aidés par les Turcs, ont fait un horrible massacre des Maronites, et il a fallu, pour rétablir l'ordre, l'intervention de l'Europe et une expédition française.

Maros, *Marisus*, rivière de l'empire d'Autriche, naît au mont Ostoros, dans les Karpathes de l'Est (Transylvanie), arrose le pays des Szekler, Maros-Vasarhely (10,000 hab.), Karlsbourg où il devient navigable, Arad, et finit près de Szegedin, dans la Theiss. Cours de 600 kil.

Marosie. V. MAROZIA.

Marot (JEAN), poëte, né à Mathieu, près de Caen, en 1465, s'appelait *Desmarets*. Familier avec les anciens auteurs français, il devint poëte d'Anne de Bretagne. Sur l'ordre de la reine, il accompagna Louis XII à Gênes et à Venise, et donna de ces deux *Voyages* une relation aussi poétique qu'exacte. Après avoir été valet de chambre de François Ier, il mourut à Cahors, en 1523 ou 1527. — Ses *Œuvres* ont été réunies en 1723, et publiées avec celles de son fils.

Marot (CLÉMENT), poëte, fils du précédent, né à Cahors, en 1495. Associé aux enfants de Sans-Souci, il les quitta pour le Châtelet, s'en dégoûta et se fit page du sire de Villeroy. Son génie poétique s'éveillant, il dédia à François Ier le *Temple de Cupido*, et obtint de la sœur du roi, Marguerite de Valois, le titre de son valet de chambre, en attendant qu'il succédât à son père dans le même emploi auprès du prince. Il suivit ce dernier en Italie, et se fit prendre aussi à Pavie (1525); mais s'il revint en France avant François Ier, ce fut pour être arrêté comme suspect d'hérésie. Sauvé par l'évêque de Chartres, qui le fit transférer dans son diocèse, il prépara, pendant sa captivité, une édition nouvelle du *Roman de la Rose*, 1527. Le Châtelet de Paris le reprit cependant un an après pour avoir arraché un homme des mains des archers; il ne fallut pas

moins que l'intervention du roi pour tirer le poëte d'embarras. Marot désormais veilla mieux à sa sûreté ; dénoncé comme luthérien, 1535, il s'enfuit en Béarn auprès de Marguerite, puis à Ferrare, auprès de Renée de France, et, en dernier lieu à Venise. Revenu en France, 1536, il mit en vers les *Psaumes* de David; cette traduction, qui eut du succès, le brouilla encore avec la Sorbonne ; il dut fuir à Genève, 1543, et de là à Turin, qui alors était occupé par les Français. Il y mourut en 1544. — Placé entre Villon et Ronsard, il a atteint la perfection dans l'épître familière, la ballade et surtout l'épigramme. On a appelé *marotique*, une imitation de certaines locutions de Marot. P. Lacroix a publié les *Œuvres* de Marot, 3 vol. in-8°, 1842. M Charles d'Héricault a donné une excellente édition des *Œuvres choisies*, 1 vol. in-8°, chez MM. Garnier.

Marot (Jean), architecte, né à Paris, 1619(?)-1679, a élevé quelques monuments. Il s'est surtout consacré à la théorie de son art. Habile graveur, il a donné : *Le château de Richelieu; — de Madrid; — du Louvre;* l'*Architecture française*, recueil de plans d'édifices de Paris; le *Petit Marot*, recueil de divers morceaux d'architecture, 1764, in-fol. Il fut aidé par son fils, Daniel.

Maroto (Don Rafaël), général espagnol, né à Conca (Murcie), en 1785, commandait, en 1835, le Guipuzcoa. Partisan de don Carlos qu'il servit bien, il encourut néanmoins la disgrâce de ce prétendant. Il conclut alors la convention de Bergara qui termina la guerre civile, 1839. Regardé comme un traître, il alla mourir au Chili en 1847.

Marozia ou **Marosie**, dame romaine, succéda, à Rome, au début du xe siècle, à l'influence qu'exerçait sa mère Théodora. Mariée à Albéric, marquis de Spolète, elle donna la papauté à divers personnages. L'un d'eux Jean X, ayant chassé de Rome, puis fait assassiner Albéric, Marozia s'empara du château Saint-Ange, épousa Guido, marquis de Toscane, et ordonna d'emprisonner, et enfin d'étouffer son ennemi, 928. Elle disposa ensuite de la tiare en faveur de Léon VI, d'Étienne VIII, et d'un de ses fils, Jean XI Veuve une seconde fois, elle avait donné sa main à Hugues de Provence, roi d'Italie, 932 ; ce dernier ne tarda pas à être expulsé de Rome par Albéric, fils aîné de Marozia, lequel mit en prison sa propre mère, dont l'histoire ne fait plus mention.

Marpessus, montagne au S. de Paros (Grèce), fournissait des marbres à l'art du statuaire.

Marpurg (Frédéric-Guillaume), musicographe allemand, né dans le Brandebourg, 1718-1795, a laissé de nombreux ouvrages : *Principes de clavecin*, 1755-56 ; *Manuel de la basse et de la composition; Traité de la fugue et du contre-point*, 1756, etc. Ceux-ci ont été traduits en français.

Marque (Lettres de). V. Lettres.

Marque, peine qui consistait à marquer l'épaule droite du condamné avec un fer brûlant. On mettait d'abord une fleur de lis, puis un V pour les voleurs, GAL pour les galériens, TF pour les condamnés aux travaux forcés, TP pour ceux qui étaient condamnés à perpétuité. La marque, une première fois abolie en 1791, rétablie en 1806, a été supprimée définitivement en 1832.

Marquette, bourg de l'arr. de Lille (Nord), sur la Deule. Sucre de betteraves; impression sur étoffes; 3,069 hab.

Marquette, bourg de l'arr. de Valenciennes (Nord). Distilleries ; 2,257 hab.

Marquion, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 24 kil S. E. d'Arras (Pas-de-Calais); 859 hab.

Marquis, titre dérivé de *Mark* ou *Marche* (frontière), comme celui de margrave (V. ce mot), dont il a le sens. Il a été donné, plus tard, à des seigneurs dont la place fut marquée après les ducs et avant les comtes, sans que l'on s'inquiétât si leurs fiefs étaient à proximité d'une frontière.

Marquise, ch.-l. de cant., à 13 kil. N. de Boulogne (Pas-de-Calais). Fonderie, carrières de marbre; 4,017 hab.

Marquises (Iles) ou îles *Mendana*, ou encore îles *Nouka-hiva*, archipel de la Polynésie (Océanie), dans le Grand Océan, entre 7° 30′ et 10° 26′ lat. S., et entre 141° et 143° long. O., au N. des îles Pomotou. Elles se divisent en deux groupes : 1° au N. O., Nouka-hiva, Houa-Poou, Houa-Houna ; 2° au S. E., Hi aoa, Tahouata, Nateava, Fatou-hiva. Elles sont volcaniques, avec des falaises noires et escarpées; montueuses, elles renferment de profondes vallées, d'une végétation inextricable. Le climat est sain. La flore et la faune de ces îles sont les mêmes qu'à Tahiti; mais le climat y est plus chaud, et les ports y sont moins sûrs. Elles ont 1,300 kil. carrés de superficie, et 20,000 hab. Les indigènes, ou *Kanala*, d'un brun-rouge, sont forts, braves, cruels et perfides; les femmes sont assez jolies. Découvertes en 1594 par Mendana, qui les nomma îles du *marquis de Mendoça* en l'honneur du vice-roi du Pérou, elles ont été occupées en 1842 par la France. Le *fort Collet*, dans l'île Nouka-hiva, est le ch.-l. Ce fut un lieu de déportation de 1851 à 1854.

Marr, pays d'Écosse, situé dans le comté d'Aberdeen, ayant le titre de comté. Il a été porté par différents seigneurs et appartient aujourd'hui à la famille Erskine.

Marracci (Louis), orientaliste italien, né à Lucques, 1612-1700, de la congrégation des Clercs réguliers de la Mère de Dieu, fut versé dans la connaissance des langues grecque, hébraïque, chaldéenne, et enseigna l'arabe à Rome. On a de lui : *Prodromus ad refutationem Alcorani*, 1691, in-8°; *Alcorani textus universus*, 1698, in-fol., qui fut longtemps la meilleure édition du Coran; *Biblia sacra arabica*, 1671, 3 vol. in-fol., etc.

Marrast (Armand), publiciste, né à Saint-Gaudens (Haute-Garonne), en 1801. Régent au collège d'Orthez, en 1822, puis maître d'études dans divers établissements de Paris, il conquit les grades de licencié et de docteur ès lettres, mais, à la suite d'une manifestation aux funérailles de Manuel, fut exclu de l'enseignement public, 1827. Il écrivit alors des articles littéraires pour le journal *la Tribune*, dont il devint un des rédacteurs politiques après la révolution de Juillet. Impliqué dans le procès d'avril, 1834, il s'enfuit en Angleterre, puis revint prendre au *National* la place laissée vacante par la mort d'A. Carrel. Membre du gouvernement provisoire après la chute de Louis-Philippe, 1848, il devint maire de Paris (9 mars) et député à l'Assemblée constituante. Celle-ci le nomma son président à partir du 19 juillet et jusqu'à la fin de la session ; en cette qualité il proclama la Constitution républicaine dont il avait été le rapporteur. Non réélu à l'Assemblée législative, il mourut dans la retraite en 1852.

Marreau. V. Mereau.

Marrubium, capitale des Marses dans l'ancien Samnium, sur la rive E. du lac Fucin. Auj. *San-Benedetto*.

Marrucins, *Marrucini*, peuple de l'ancien Samnium, au S. de l'Aternus, près duquel il avait *Aternum* et *Teate*. Ils furent soumis par les Romains, vers 304 av. J. C.

Marryat (Frédéric), romancier anglais, né à Londres en 1792, entra, en 1806, dans la marine, et parvint au grade de capitaine. Il commença, vers 1827, à composer des romans, peinture fidèle de la classe de gens au milieu de laquelle il a vécu. On cite : *le Pirate*, *le Vaisseau fantôme*, *Pauvre Jacques*, etc. Ces ouvrages ont été traduits par Montémont et par Defauconpret. Il a encore écrit un *Code de Signaux* et le *Journal d'un voyage en Amérique*. Il est mort en 1848.

Mars ou **Mavors**, l'*Arès* des Grecs, le *Mamers* des Sabins, dieu de la guerre, fils de Junon seule, ou de Jupiter et de Junon. Il représentait le courage brutal, surtout dans les tragiques grecs. Meurtrier d'Halirrhothios, fils de Neptune, il fut acquitté par les 12 grands dieux réunis en tribunal sur une colline, voisine d'Athènes: de là, selon une tradition, la création de l'Aréopage (colline de Mars). Le culte de Mars, peu répandu chez les Grecs, était en honneur en Thrace et aussi à Rome ; dans cette dernière ville, Mars était l'un des 12 grands dieux. On le regardait comme le père de Romulus. Numa lui consacra le collége des Saliens. Le Champ de Mars et divers temples lui étaient dédiés. Le premier mois de l'année portait son nom. Comme dieu de la guerre, on l'appelait *Gradivus*. Le loup et le pivert lui étaient consacrés.

Mars, premier mois du calendrier romain, et le troisième du calendrier grégorien. Chez les Romains, Romulus l'avait consacré au dieu Mars. Il a 31 jours.

Mars (Anne-Françoise-Hippolyte **Boutet-Monvel**), comédienne, fille de l'acteur Monvel (V. ce nom) et d'une actrice, nommée Jeanne-Marguerite *Salvetat*, qui se faisait appeler au théâtre madame Mars, née à Paris en 1779. Elle débuta, en 1792, au théâtre Montansier, et fut admise, en 1795, au théâtre Feydeau, grâce à Mlle Contat, dont, avec Mlle Leverd, elle partagea l'héritage au Théâtre-Français, en 1809 ; elle avait joué jusqu'alors les rôles d'*ingénue* ; elle y ajouta, en 1812, ceux de *grande coquette*. Admirable interprète de

Molière et surtout de Marivaux, elle contribua encore aux succès des romantiques, vers la fin de la Restauration. Retirée du théâtre en 1841, Mlle Mars mourut en 1847.

Mars-d'Egrenne (Saint-), bourg de l'arr. de Domfront (Orne); 2,000 hab.

Mars-d'Outillé (Saint-), bourg de l'arr. du Mans (Sarthe); 2,095 hab.

Mars-la-Jaille (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. N. d'Ancenis (Loire-Inférieure); 1,190 hab.

Marsac, bourg de l'arr. d'Ambert (Puy-de-Dôme); 2,911 hab.

Marsaille (La), village de Piémont (Italie), entre Pignerol et Turin. Victoire de Catinat sur Victor-Amédée, 4 oct. 1693.

Marsal, *Marosallum*, *Marosallensis vicus*, place forte, sur la Seille, dans une plaine marécageuse, à 8 kil. S. E. de Château-Salins (Lorraine); 1,200 habit. — Sources salées. Sur les marais est une chaussée romaine en argile cuite, dite *briquetage de Marsal*. Les fortifications, démantelées plusieurs fois, ont été relevées sous Louis-Philippe.

Marsala, ville de Sicile, à 27 kil. S. O. de Trapani, sur la Méditerranée; 25,000 hab. Bâtie par les Sarrasins sur les ruines de Lilybée, elle fabrique des vins secs renommés. Commerce de sel, d'huile et de blé. Garibaldi y opéra son débarquement en Sicile, 10 mai 1860.

Marsalquivir. V. Mers-el-Kébir.

Marsan (Le), ancien petit pays de France, au N. de la Chalosse (Gascogne), compris auj. dans l'arrond. de Mont-de-Marsan (Landes).

Marsand (Antoine), littérateur italien, né à Venise, 1765-1842, entra dans les ordres, prêcha dans plusieurs villes d'Italie, fut professeur d'économie politique à Padoue, puis, après 1814, s'adonna exclusivement aux lettres et à l'étude des beaux-arts. Admirateur de Pétrarque, il réunit toutes les éditions du poëte, tout ce qui pouvait servir à le faire connaître, publia sa *Biblioteca Petrarchesca*, 1826, in-4°, et vendit à Charles X sa riche collection. On lui doit une bonne édition des *Poésies de Pétrarque*, 1820, 2 vol. in-4°, avec un *Mémoire* sur sa vie; *Il Fiore dell' arte dell' intaglio nelle stampe*, 1823, in-4°; *I Manuscritti italiani della regia Biblioteca Parigina descritti ed illustrati*, 1835-38, 2 vol. in-4°, etc.

Marsanne, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. N. E. de Montélimar (Drôme); 1,616 hab.

Marschner (Henri), compositeur dramatique allemand, né à Zittau (Lusace), 1795-1861, fut d'abord élevé à la maîtrise de Bautzen, et montra de bonne heure la plus grande facilité. Il reçut les conseils de Tomascheck et de Weber, mais fut surtout élève de Schicht, à Leipzig. Il écrivit alors beaucoup de motets, de sonates, de symphonies; puis, après plusieurs essais infructueux, composa le petit opéra, *la Montagne de Kiffhausen*, qui réussit, 1816. Il écrivit *Henri IV et d'Aubigné*, en 3 actes, *Saïdar*, qui eut beaucoup de succès, *Lucrèce*, *la Bella Ella*, *Ali-Baba*, le *Voleur de bois*. Il fut chargé de diriger l'opéra de Dresde avec Morlacchi et Weber, 1825. Sa réputation s'agrandit, lorsqu'il donna *le Vampire*, 1828, le *Templier et la Juive*, 1829, la *Fiancée du Fauconnier*, 1832, *Hans Heiling*, 1833, etc. Il a été maître de chapelle du roi de Hanovre. Il appartient à l'école romantique allemande, et a été l'un des successeurs les plus distingués de Weber. Il a laissé un très-grand nombre de morceaux, chansons, romances, trios, quatuors etc.

Marsden (William), orientaliste, né à Dublin, 1754-1836, fut d'abord résident anglais à Sumatra, puis secrétaire de l'amirauté. On cite de lui: *Histoire de Sumatra*, 1782; *Grammaire* et *Dictionnaire* de la langue malaie, une traduction des *Voyages de Marco Polo* avec un commentaire, etc. Il a légué sa belle collection de médailles orientales au British Museum, et sa bibliothèque de livres orientaux au collége du Roi.

Marseillais, bataillon de fédérés du Midi qui se signala, en 1792, par son exaltation révolutionnaire. Appelé à Paris par les Jacobins, il prit part à l'attaque du château des Tuileries, le 10 août 1792.

Marseillaise (La). V. Rouget de l'Isle.

Marseillan, port de l'Hérault, à 26 kil. E. de Béziers. Pêcheries, salines; 3,991 hab.

Marseille, ch.-l. du département des Bouches-du-Rhône, sur la Méditerranée, par 43° 17′ 4″ de latitude N., et 3° 2′ 3″ de long. E., à 794 kil. S. E. de Paris, 863 kil. par le chemin de fer de la Méditerranée. — Pop., 312,864 hab. — Evêché suffragant d'Aix; consistoire réformé et consistoire israélite; église du rite grec orthodoxe. Facultés des sciences, de médec.; écoles des beaux-arts, de langues orientales; bibliothèque de 60,000 volumes et 1,400 manuscrits; observatoire, jardin zoologique, plusieurs musées, etc. Place de guerre, Marseille est aussi le chef-lieu de la 15e région militaire. Par ses établissements maritimes, elle est le premier port de France: outre le Vieux-Port (28 hectares) et celui de la Joliette (20 hectares), et les trois bassins du Lazaret, d'Arenc et Napoléon (64 hectares), présentant un développement total de 9,055 mètres de quais, on projette encore d'exécuter plusieurs bassins et de construire de nouveaux quais que rendent indispensables les besoins croissants du commerce. Le mouvement de la grande navigation, en 1862, était de 7,183 bâtiments, 1,903,294 tonneaux à l'entrée, et de 6,034 bâtiments ou 1,854,717 tonneaux à la sortie. Le nombre des navires immatriculés était, à la même époque, de 855 jaugeant 155,965 tonneaux. Des paquebots-poste desservent régulièrement le Brésil et la Plata, le Levant, l'Algérie, etc.— Il y a 45 savonneries, 28 huileries, des raffineries, des fonderies de fer, de plomb, de cuivre des tanneries, des fabriques de soude, de bougies, de conserves alimentaires, de corail, d'ustensiles de pêche, etc. La construction des navires y décroît. — Marseille s'élève en amphithéâtre: sur la rive E. du port est la vieille cité, sur la rive O. a été établie la ville épiscopale, au moyen âge; elles ont été réunies par la ville neuve, où l'on voit la promenade célèbre de la *Canebière*, et la magnifique avenue du *Cours*. De nos jours on bâtit ce qu'on appelle la ville maritime sur l'emplacement rasé de l'ancien Lazaret et sur des terrains enlevés à la mer, au N. de l'ancienne cité. On a reconstruit la cathédrale et la célèbre chapelle de Notre-Dame-de-la-Garde. On remarque encore l'église Saint-Victor, du XIVe siècle, l'hôtel de ville, le palais de justice et la Bourse, tous deux de date récente, le grand théâtre, édifié en 1784, etc. En général, Marseille a peu de monuments anciens. On y a mené, en 1850, l'eau de la Durance par un canal long de 120 kil. Si cette ville vient après Lyon par la masse de la population, elle le dépasse par le chiffre de son budget qui est de 10 millions de fr. — Fondée et colonisée à deux reprises par les Phocéens, 600 et 535 av. J. C., elle atteignit bientôt un haut degré de prospérité, attestée par l'établissement de nombreux comptoirs, Monaco, Nice, Antibes, Agde, Roses, etc., et accrue encore par la chute de Carthage. Alliée des Romains, elle les appela contre les Ligures, ses voisins, en 150 et en 125, fut prise cependant par César en 49, mais garda son rang commercial pendant toute la durée de l'empire. Au moyen âge, elle eut à souffrir des invasions barbares, mais garda son organisation municipale et quasi républicaine, qui ne fut sérieusement compromise qu'après l'avénement de Charles d'Anjou, comme comte de Provence, 1246. Réunie au domaine royal en 1481, elle résista au connétable de Bourbon en 1524, s'attacha à la Ligue sous Henri III et Henri IV, et fut désolée, en 1720, par une terrible peste au milieu de laquelle brilla le dévouement de l'évêque Belzunce. La Révolution fut une époque d'épreuves pour Marseille, qui fut frappée dans ses habitants coupables de sympathie pour les Girondins, et dans son commerce entravé par les Anglais jusqu'à la chute de l'Empire. Depuis 1815, elle a réparé ses pertes, et sa prospérité, stimulée par l'acquisition de l'Algérie et les modifications apportées au système douanier protecteur, doit encore s'accroître par l'ouverture récente du canal de Suez. — Pythéas, Pétrone, Mascaron, Puget, Dumarsais, Barbaroux, M. Thiers, etc., sont nés à Marseille.

Marseille-le-Petit, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. N. O. de Beauvais (Oise); 782 hab.

Marses, peuple de l'ancien Samnium fixé autour du lac Fucin, qui avait *Marrubium* pour capitale. Il formait une confédération avec les Vestins, les Marrucins et les Péligniens. Célèbres par leur courage, ils donnèrent leur nom à la Guerre Sociale, appelée souvent *Guerre Marsique*.

Marses, peuple de l'anc. Germanie, qui habitait, vers le haut Ems, le pays où s'éleva depuis Munster.

Marsh (James), chimiste anglais, 1789-1846, est surtout connu par l'invention d'un appareil qui porte son nom et sert à révéler la présence des plus minimes parcelles d'arsenic dans un liquide, 1836.

Marshall (Iles). Elles font partie de la Micronésie ou Polynésie du N. O.; l'archipel se compose de deux chaînes d'attolons, formés de corail, les îles Ralick, à l'O., et les îles Radack, à l'E.; 10,000 hab.

Marsham (Sir John), chronologiste anglais, né à Londres, 1602-1685. Ruiné par son dévouement à Charles Ier, il entra au Parlement sous Charles II. Il est surtout connu par son *Chronicus canon Ægyptiacus Hebraïcus, Græcus*, 1672, in-fol. Il a essayé de restreindre l'antiquité des Egyptiens par l'hypothèse du règne simultané de plusieurs dynasties.

Marsico, nom de deux villes de l'ancien royaume de Naples : *Marsico-nuovo*, à 46 kil. N. E. de Policastro (prov. de Salerne), a un évêché et 5,000 hab. — *Marsico-vetere*. à 31 kil. S. O. de Potenza (3,000 hab.), est l'ancien *Abellinum marsicum*.

Marsigli (Louis-Ferdinand, comte de), géographe et naturaliste, né à Bologne en 1658, visita la Turquie en 1679, entra, en 1680, au service de l'empereur Léopold Ier, contre les Turcs, et, à la paix, fut chargé de la délimitation des frontières. Dégradé de ses fonctions de général, 1704, à cause de la trop prompte reddition de Brisach, où il commandait en second, il se consola d'une disgrâce imméritée par la culture des sciences. Il mourut en 1730. — On a de lui : *Lettres touchant quelques branches de corail*; *De generatione fungorum ; Danubius Pannonico-mysicus*, 1726, 7 vol. in-fol. avec pl.; *Etat militaire de l'Empire Ottoman ; Hist. physique de la mer*, 1711, in-fol. trad. par Leclerc, 1725, in-fol., etc.

Marsile. *de Padoue*, ou *Menandrino*, publiciste italien, né à Padoue au XIIIe siècle, mort en 1328, étudia à Orléans et fut recteur de l'Université de Vienne, en 1312. Il soutint l'empereur Louis de Bavière contre les papes et fut excommunié en 1327. Dans ses deux principaux ouvrages, *Defensor Pacis* et *Tractatus de Translatione Imperii*, insérés dans le T. II de la *Monarchia* de Goldast, il a émis des opinions démocratiques d'une hardiesse remarquable.

Marsile Ficin. V. Ficin.

Marsillac (Le prince de). V. La Rochefoucauld VII.

Marsillargues, ville de 3,466 hab., à 28 kil. N. E. de Montpellier (Hérault), sur la Vidourle. Alcool, chapellerie. Eglise calviniste.

Marsin ou **Marchin** Ferdinand, comte de), général français, originaire du pays de Liége, 1656. Engagé à 17 ans au service de France, il fut nommé lieutenant général en 1701 et maréchal en 1703. Associé à Tallard et à l'Electeur de Bavière, il perdit la bataille d'Hochstedt, 1704 ; adjoint à La Feuillade et au duc d'Orléans, il fut tué au siége de Turin, 1706.

Marsollier (Jacques), né à Paris en 1647, fut chanoine régulier de Sainte-Geneviève. Il mourut, en 1724, à Uzès. — On a de lui : *Histoire de l'origine des dîmes ; — de l'Inquisition ; — du cardinal Ximénès*, 2 vol. in-12 ; — *de Henri VII d'Angleterre*, 2 vol. in-12 ; celle-ci est son chef-d'œuvre. Il a encore écrit : *Vie de saint François de Sales ; — de l'abbé de Rancé; — de la mère de Chantal* ; — *Apologie d'Erasme ; — Entretiens sur les devoirs de la vie civile*, etc.

Marsollier des Vivetières (Benoît-Joseph), auteur dramatique, né à Paris en 1750. Ruiné par la Révolution, il refit sa fortune par son travail. Il donna plus de 40 opéras-comiques que mirent en musique Gaveaux, Méhul, Dalayrac. On cite : *Nina, ou la Folle par amour*, 1786 ; les *Deux petits Savoyards*, 1789; *Camille, ou le Souterrain*, 1791 ; *Gulnare*, 1798; *Adolphe et Clara*, 1799, etc. Marsollier mourut en 1817. On a publié ses *Œuvres choisies*, 1825, 3 vol. in-8°.

Marson, ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 kil. E. de Châlons-sur-Marne (Marne); 316 hab.

Marston-Moor, localité du comté d'York (Angleterre), au N. O. d'York. Défaite célèbre du prince Robert, neveu de Charles Ier, par les généraux du Long-Parlement, 1644.

Marsy (Balthasar et Gaspard), sculpteurs, nés à Cambrai, le premier en 1625 et le second en 1628 (?). Elèves de Sarrazin et de Michel Anguier, ils travaillèrent à la décoration du Louvre, des Tuileries et de Versailles. On cite en particulier le groupe de *Latone* et les *Deux Tritons abreuvant les chevaux du Soleil* dans les jardins du dernier de ces palais. De Gaspard seul on signale, entre autres compositions, *Mars portant l'écu de France*, bas-relief de la porte Saint-Martin, à Paris. Balthasar mourut en 1674 et Gaspard en 1681.

Marsy (François-Marie de), littérateur, né à Paris, 1714-1763, appartint quelque temps à la Société de Jésus. En 1755, il fut détenu plusieurs mois à la Bastille pour une *Analyse des œuvres de Bayle*. On a encore de lui deux poëmes latins : *Templum tragediæ* et *Pictura ; — Histoire de Marie Stuart*, 3 vol. in-12, — *des Chinois, des Japonais*, etc., 30 vol. in-12 (les 18 derniers sont d'A. Richer) ; — *Dictionnaire de peinture et d'architecture ;* — le *Rabelais moderne*, c'est-à-dire modifié par la suppression des endroits obscurs et le rajeunissement de l'orthographe, etc.

Marsy (Claude-Sixte Sautreau de), littérateur, né à Paris, 1740-1815, a publié : l'*Almanach des Muses*, 1765-1789, 24 vol. in-16, recueil des pièces fugitives qui avaient paru pendant l'année; *Annales poétiques depuis l'origine de la poésie française* (avec Imbert, 40 vol. in-12 ; *Œuvres choisies de Dorat*, avec notice ; le *Nouveau siècle de Louis XIV* (avec Noël) 4 vol. in-8 ; *Poésies satiriques du* XVIIIe *siècle ; Tablettes d'un curieux*, etc. Il a donné une édition des *Lettres de Mme de Maintenon*, moins mauvaise que celle de La Beaumelle.

Marsyas, né à Célènes (Phrygie), excellait à jouer de la flûte, que, selon quelques-uns, il aurait inventée. Vaincu dans une lutte qu'il engagea contre Apollon, il fut écorché vif. Sa statue, élevée à Rome et dans les colonies, était l'emblème d'une justice rigoureuse.

Marsyas, rivière de Phrygie, se jetait dans le Méandre près de Célènes. — Rivière de Carie, qui se jetait dans le Méandre, près de Tralles.

Marta (Santa-). V. Marthe (Sainte-).

Martaban, province et ville de l'Indo-Chine anglaise, sur le golfe du même nom. La province bornée à l'O. par le golfe, au N. par l'empire Birman, à l'E par celui de Siam, et au S. par la province de Yé, a été conquise par les Anglais, en 1827 et 1852; 100,000 hab. Les villes sont Martaban, Moulmein et Amherst. — *Martaban*, capitale de la province, occupée, en 1852, par les Anglais, sur le Salouen, et à 54 kil. de son embouchure, n'est plus que le faubourg de Moulmeïn ; 2,000 hab.

Martaban (Golfe de), *Sabaricus* ou *Sarabacus s nus*, formé par le golfe de Bengale, sur la côte O. de l'Indo-Chine, entre le cap Négraïs et l'archipel Merghi, reçoit le Salouen et l'Irraouaddy.

Martainville (Alphonse-Louis-Dieudonné), auteur dramatique et publiciste, né, en 1776, à Cadix, de parents français. Acquitté, en 1793, par le tribunal révolutionnaire, il fit partie, après le 9 thermidor, de la *Jeunesse dorée de Fréron*, et publia diverses pièces contre les jacobins vaincus (*Le Concert de la rue Feydeau*, 1795, etc.). Il donna, en 1802, avec Etienne, une *Histoire du Théâtre-Français depuis le commencement de la Révolution*, 4 vol. in-12, et, dans la suite, des comédies, *Pataquès*, 1803, *Le Pied de Mouton*, 1807, *M. Crédule*, 1812, etc. Partisan fougueux de la Restauration, il fonda, en 1818, le *Drapeau blanc*, où il attaqua à la fois la mémoire de Brune, et Decazes, le ministre libéral de Louis XVIII. Il mourut en 1830.

Martel, ch.-l. de canton de l'arr. et à 30 kil. N. E. de Gourdon (Lot). Belle église, très-ancienne ; 2,742 habitants.

Martelli (Pierre-Jacques), poëte italien, né à Bologne, 1665-1727, fut professeur à l'université de sa ville natale. Il a écrit, avec facilité, dans tous les genres, et spécialement des tragédies. Il essaya, mais sans succès, de faire adopter, en Italie, les vers alexandrins qu'on appela depuis *Martelliani*. Ses *Œuvres*, 1723-35, Bologne, forment 7 vol. in-8°.

Martelly (Honoré-François-Richard), acteur et auteur dramatique, né à Aix, 1751-1817, quitta le barreau pour le théâtre. Il jouait dans l'emploi de Molé. On a de lui : *les deux Figures, le Maladroit, l'Intrigant dupé par lui-même*, etc.

Martène (Edmond, dom), bénédictin, né à Saint-Jean-de-Losne en 1654, vécut dans différentes maisons de son ordre. En 1696, il écrivit, à Marmoutier, la *Vie de dom Claude Martin*. Associé à dom Ursin Durand pour exécuter des recherches, il alla jusqu'à Corvey, en Allemagne, 1718. Il mourut en 1739. — Ses compilations, qui dispensent de recourir à des manuscrits rares ou dispersés, sont : *Veterum Scriptorum et Monumentorum.... Collectio nova*, 1700, in-4° ; *amplissima Collectio*, 1724-1733, 9 vol. in-fol. ; *Thesaurus novus anecdotorum*, 1717, 5 vol. in-fol.; *Annales S. Benedicti*, tomus VI ; *De antiquis Ecclesiæ ritibus ; De antiquis monachorum ritibus; Tractatus de antiqua Ecclesiæ disciplina ; Voyage littéraire de deux religieux bénédictins* (Martène et Durand), 1717, in-4°, ou 1724, 2 vol. in-4°, etc.

Martens ou **Mertens** (Thierry), imprimeur, né vers 1450, à Alost, où il fonda le premier établissement typographique des Pays-Bas, 1473, transporta ses presses à Anvers en 1493, et à Louvain en 1501. Sept ans après Alde l'Ancien, il donnait des éditions d'auteurs grecs. Il était aussi philologue distingué. Il mourut en 1534.

Martens (Georges-Frédéric de), publiciste, né à

Hambourg en 1756, a été professeur de jurisprudence à Gœttingue, conseiller d'État du royaume de Westphalie en 1808, et représentant du Hanovre près de la diète germanique. Il mourut en 1821. — Entre autres ouvrages, il a donné en français : *Précis du droit des gens moderne de l'Europe*, 1789, 2 vol. in-12; *Cours diplomatique*, 1801, 3 vol. in-8°; *Recueil de traités.... depuis* 1761; *Nouveau recueil de traités depuis* 1808, en tout 28 vol. in-8°, etc. Ces derniers ouvrages ont été remaniés ou continués par son fils, Charles **de Martens**, qui a lui-même publié : *Manuel* ou *Guide diplomatique; Causes du droit des gens*, etc.

Marthe (Sainte), sœur de Lazare et de Marie de Béthanie, obtint de Jésus la résurrection de son frère. Fête, le 29 juillet.

Marthe (Sœurs de Sainte). V. Augustines.

Marthe (Anne **Biget**, dite sœur), née à Thoraise, près de Besançon, 1748-1824, fut longtemps tourière au couvent de la Visitation de cette ville. Après la suppression de son ordre, en 1790, elle se consacra au soulagement des prisonniers, sans distinction d'opinions comme de nationalités. En 1815, les souverains alliés la comblèrent de décorations et de pensions. Elle mourut pauvre.

Marthe (Sainte-), *Santa-Marta*, port de la Nouvelle-Grenade, sur la mer des Antilles, par 11° 15′ 4″ lat. N., et 76° 34′ 38″ long. O., à 175 kil. N. E. de Carthagène; 6,000 hab. Evêché. Première place de commerce du pays. Bâtie en 1554, brûlée par Drake en 1594, cette ville a encore souffert du tremblement de terre de 1834. — La province dont elle est le chef-lieu est comprise dans le département de *Magdalena* : elle a des mines d'or et d'argent, des salines, des fabriques de coton et de vaisselle de terre.

Martial (Saint), évêque de Limoges, vécut au troisième siècle, selon Grégoire de Tours. Fête, le 30 juin.

Martial (Marcus Valerius *Martialis*), poëte latin, né à Bilbilis (Espagne), en 43, vint en 65 à Rome, où il séjourna 35 ans. Revenu dans sa patrie en 100, il y serait mort vers 104. Protégé, à cause de son talent et aussi de ses flatteries, par Titus et Domitien, il avait une maison à Rome et une autre près de Nomentum. On a de lui un recueil de 1,500 petites pièces appelées *Epigrammata*, et divisées en 14 livres. Un quinzième livre, renfermant 38 épigrammes, porte le titre de *Liber de spectaculis*. Au point de vue littéraire on pourrait, sans regret, retrancher les trois quarts de ces pièces; on n'en saurait dire autant de la connaissance qu'elles nous donnent des mœurs romaines. Martial a une imagination féconde, un esprit vif, un langage élégant et facile. La meilleure traduction est peut-être celle de la réimpression Panckoucke, in-18, précédée des *Mémoires de Martial*, par M. Jules Janin.

Martial d'Auvergne, littérateur français, d'une famille originaire d'Auvergne, né vers 1440, à Paris, où il fut procureur au Parlement et notaire au Châtelet. Il mourut en 1508. On a de lui : *les Vigiles de Charles VII*, narration en vers du règne de ce prince; *les Arrêts d'amour*, sentences rendues en style judiciaire sur des causes galantes et fictives, etc. Ses *Poésies* ont été réunies, 1724, 2 vol. in-8°.

Martiales (Cours). Ancien nom des conseils de guerre.

Martiale (Loi). Elle fut faite par l'Assemblée constituante, le 21 octobre 1789, pour dissiper les rassemblements populaires. On devait tirer le canon, arborer le drapeau rouge à la maison commune; après avoir trois fois sommé le rassemblement de se dissiper, on pouvait employer la force. Bailly et La Fayette appliquèrent la loi martiale, pour réprimer l'émeute républicaine du Champ de Mars, 17 juillet 1791.

Martialis Gargilius, écrivain latin du troisième siècle, qui a écrit l'histoire d'Alexandre Sévère, et dont on a retrouvé les fragments d'un ouvrage sur la chirurgie vétérinaire. Peut-être l'auteur de ce dernier n'est pas le même que l'historien. Maï a découvert trois fragments sur les fruits; ils ont été réunis en un volume, Luneburg, 1832.

Martianay (Dom Jean), bénédictin, né à Saint-Sever-Cap (Landes), 1647-1717, composa divers travaux sur l'Écriture Sainte. On cite : *Défense du texte hébreu et de la chronologie de la Vulgate*, 1689; *Traité de la connaissance et de la vérité de l'Écriture Sainte*, 1694 : ces deux ouvrages ont eu une *suite*, etc. Il a donné aussi une édition des *Œuvres* de saint Jérôme avec une *Vie* de ce saint.

Martianus Capella. V. Capella.

Martignac (Étienne **Algay de**), littérateur, né à Brives, 1620-1698, a donné des *Mémoires* sur Gaston d'Orléans, réimprimés dans la *Collection* de Michaud et Poujoulat. Il a traduit les *Œuvres* d'Horace, de Virgile, d'Ovide, de Perse, de Juvénal, trois comédies de Térence, l'Imitation de Jésus-Christ, etc. Ses versions sont fidèles, mais sans élégance.

Martignac (Jean-Baptiste-Silvère **Gaye**, vicomte de), homme d'État, né en 1776, à Bordeaux. Avocat d'abord dans sa ville natale, puis procureur général à Limoges, il fut élu député de Marmande en 1821. Il suivit, en qualité de commissaire civil, le duc d'Angoulême en Espagne, 1823, et prêta l'appui de sa parole au ministère Villèle, à qui il devait succéder, en 1828. Le cabinet qu'il forma présenta de bonnes lois sur la révision des listes électorales et sur la presse; sur les réclamations des libéraux, il fit rendre des ordonnances qui assujettissaient les écoles des jésuites à l'Université et limitaient le nombre des élèves dans les séminaires. L'échec d'un projet de loi sur l'organisation départementale et municipale amena, tout à coup, la chute de ce ministère modéré, que Charles X n'avait ni aimé, ni soutenu. Remplacé par le prince de Polignac, août 1829, Martignac devait, en 1830, être appelé à le défendre devant la Cour des pairs. Il mourut en 1832. On a de lui : *Essai historique sur la révolution d'Espagne*, 3 vol. in-8°, 1832; *Bordeaux au mois de mars* 1815; *Le Couvent de Sainte-Marie-aux-Bois*, 1831; etc.

Martigné-Briand, bourg de l'arr. et à 30 kil. O. de Saumur (Maine-et-Loire); 2,000 hab. Eaux minérales.

Martigné-Ferchaud, bourg de l'arr. et à 40 kil. S. O. de Vitré (Ille-et-Vilaine). Forges; 3,754 hab.

Martigné, bourg de l'arr. de Mayenne (Mayenne). Eaux minérales; 2,000 hab.

Martigny, *Octodurus*, *Forum Claudii*, *Vicus Veragrorum*, ville du Valais (Suisse), à 28 kil. S. O. de Sion. au confluent du Rhône et de la Dranse valaisanne; 1,100 hab. Autrefois évêché. C'est là que commence la route du Grand-Saint-Bernard.

Martigues (Les), *Maritima Anatiliorum*, ch.-l. de canton, à 40 kil. S. O. d'Aix (Bouches-du-Rhône), entre l'étang de Berre et les canaux qui mènent à Bouc; 8,055 hab. — Fabriques de produits chimiques, ateliers d'alésage; chapellerie, etc. Commerce de poisson salé, d'huile, etc. La ville, jadis plus florissante, fut érigée en principauté par Henri IV, en faveur de la duchesse de Mercœur.

Martin (Saint), évêque de Tours, né à Sabaria (Pannonie), vers 316. Enrôlé dans la milice, il y reçut le baptême à 18 ans; c'est alors qu'il coupa son manteau en deux parts pour en donner une à un mendiant. Renonçant au service, il se fit disciple de saint Hilaire de Poitiers, alla à Milan, où les ariens le maltraitèrent, puis dans l'île Gallinaria, et, en 360, revint près de saint Hilaire. S'établissant au désert de Ligugé, qui devint le plus ancien monastère de la Gaule, il y resta jusqu'en 371, où le peuple de Tours le prit pour son évêque, après l'avoir, par ruse, tiré de la solitude. Dans ces fonctions, saint Martin unit la plus grande simplicité à un rare courage; il demanda énergiquement au tyran Maxime la grâce de l'hérésiarque Priscillien. Non loin de Tours, il fonda le couvent de Marmoutier. Il mourut en 396 ou en 400. On le considère comme l'un des patrons de la Gaule. Sous les Mérovingiens, sa chape ou châsse servit d'étendard. Son tombeau, à Tours, fut couvert d'offrandes précieuses; l'église de Saint-Martin fut un asile inviolable. Fête, le 11 nov.

Martin Ier (Saint), pape en 649, condamna, dans un concile, l'hérésie des Monothélites. Persécuté, dès lors, par Constant II, il fut déporté en Chersonèse, où il mourut, 655. Fête, le 12 novembre.

Martin II, ou **Marin Ier**, pape, 882-884, excommunia Photius.

Martin III, ou **Marin II**, pape, 943-946, réforma la discipline.

Martin IV (Simon **de Brion**) pape, 1281-1285, né en Touraine, fut élu par l'influence de Charles d'Anjou. Il nomma ce dernier sénateur de Rome, et l'aida, mais sans succès, à combattre les Gibelins de Romagne. A son instigation, il excommunia Michel Paléologue, 1281, les habitants de Palerme, après les Vêpres Siciliennes, 1282, enfin Pierre III d'Aragon. En 1283, il donna l'Aragon à Charles de Valois, fils de Philippe le Hardi, qui ne put s'en rendre maître, même avec l'appui d'une croisade prêchée par le pontife.

Martin V (Otto **Colonna**), pape, 1417-1431, né à Rome en 1365, fut élu, au concile de Constance, par

25 cardinaux et 30 prélats, à la place de Grégoire XII, de Jean XXIII et de Benoît XIII (V. ces noms), 1417. Il fulmina une bulle contre les Hussites, mais ne reconnut pas la supériorité des conciles sur les papes. L'assemblée dissoute, 1418, il revint lentement à Rome, où Clément VIII, successeur de Benoît XIII, vint, en 1429, déposer entre ses mains les insignes de la papauté : ainsi finit le schisme d'Occident. Martin V avait convoqué un concile à Bâle pour la réforme de l'Eglise, quand il mourut, 1431.

Martin Ier, *le Jeune*, fils de Martin *le Vieux*, né en 1374, devint roi de Sicile par son mariage avec Marie, fille de Frédéric II ou III, roi de Sicile, héritière de ce royaume, 1391. Il mourut, en 1409, après une victoire gagnée sur les Sardes, révoltés contre son père, Martin, roi d'Aragon.

Martin II, *le Vieux* (roi d'Aragon depuis 1395), père du précédent, lui succéda en Sicile en 1409, et mourut en 1410.

Martin le Polonais (*Martinus Polonus*), dominicain, chapelain de Clément IV, né à Troppau (Silésie), fut nommé archevêque de Gnesne, et mourut en 1278. Il est l'auteur d'une *Chronique des Papes*, qui s'étend jusqu'en 1277, et a été traduite en français en 1504, 1 vol. in-fol.

Martin (Dom Claude), bénédictin, né à Tours, 1619-1696, a publié divers ouvrages, ainsi que la *Vie* de sa mère, Marie de l'Incarnation.

Martin (David), théologien protestant, né à Revel (Haute-Garonne), en 1639, se retira, en 1685, à Utrecht, où il mourut en 1721. On cite de lui : *Histoire du Vieux et du Nouveau Testament*, plus connue sous le nom de *Bible de Mortier*, 1700, 2 vol. in-fol.; *la Bible*, 1702; *Traité de la religion naturelle*, — *de la religion révélée*, etc.

Martin (François) fonda, après 1674, Pondichéry, qu'il gouverna jusqu'à sa mort, vers 1727. En 1693, il avait vigoureusement défendu la colonie contre les Hollandais.

Martin (Jean-Baptiste), dit *Martin des batailles*, peintre, né à Paris, 1659-1735, travailla pour Vauban, comme dessinateur, puis fut élève de Van der Meulen, auquel il succéda comme directeur des Gobelins. Il dut son surnom aux tableaux qu'il fit pour Versailles et pour l'hôtel des Invalides : il y avait représenté les victoires de Louis XIV. — Son fils, *Jean-Baptiste Martin II*, né en 1700, continua plusieurs tableaux de son père.

Martin (Pierre-Denis), peintre, surnommé *le Jeune*, peut-être cousin des précédents, a composé un grand nombre de portraits, que l'on voit au musée de Versailles; il mourut en 1742, âgé de 69 ans. Lui aussi, était élève de Van der Meulen.

Martin (Gabriel), libraire et bibliographe, né à Paris, 1679-1761. Son nom est attaché au système bibliographique qui divise les livres en cinq classes (théologie, jurisprudence, sciences et arts, belles-lettres, histoire).

Martin (Dom Jacques de), bénédictin, né à Fanjaux (Aude), en 1684, et mort en 1751, a laissé : *la Religion des Gaulois*, 2 vol. in-4°, 1727; *Histoire des Gaules*, 2 vol. in-4°, 1752-54; une traduction des *Confessions de saint Augustin*, etc.

Martin (Claude), général anglais, d'origine française, né à Lyon en 1732, était fils d'un tonnelier. Il suivit Lally dans l'Inde, en 1757, mais abandonna son général pendant le siége de Pondichéry, 1760. Bien accueilli par les Anglais, il fut envoyé auprès du roi d'Oude, dont il obtint la confiance. Il acquit, dans cette position, une fortune qui, à sa mort, 1800, s'élevait à près de 12 millions. Il légua 700,000 francs à chacune des villes de Lyon, Calcutta, Chandernagor et Lucknow, pour la fondation d'établissements de bienfaisance qui portent encore le nom de *la Martinière*.

Martin (Jean-Blaise), chanteur et acteur, né à Paris en 1768, petit-fils de Martin (Robert), célèbre vernisseur du roi, 1706-1765, débuta, en 1788, au théâtre de Monsieur, depuis *Théâtre Feydeau*, lequel se réunit ensuite à l'*Opéra-Comique*. Il excellait dans les rôles de valet. Retiré de la scène en 1823, il professa encore au Conservatoire, et mourut en 1837.

Martin (Louis-Aimé), littérateur, né à Lyon en 1781, vint à Paris en 1809. Connu, dès 1810, par des *Lettres à Sophie sur la physique*, il devint, en 1815, secrétaire-rédacteur de la Chambre des députés, puis professeur de littérature et d'histoire à l'Ecole polytechnique, enfin, conservateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève. Admirateur de Bernardin de Saint-Pierre, il épousa sa veuve et adopta sa fille. Il mourut en 1847. — Il a donné des éditions de Bernardin de Saint-Pierre, de Racine, de Molière, de Boileau, de La Fontaine, etc. Son livre *sur l'Éducation des mères de famille*, 1834, fut couronné par l'Institut.

Martin (John), peintre anglais, né à Haydon-Bridge (Northumberland), 1789. Il peignit d'abord des armoiries chez un carrossier, puis le verre et la porcelaine, tout en se livrant à des études sévères sur son art. Signalé par un tableau de *Josué*, 1819, il donna une série de toiles dont les plus populaires ont été le *Festin de Balthazar*, 1821, et la *Chute de Ninive*, 1828. Il interrompit ensuite ses travaux artistiques pendant dix ans, pour consacrer son talent à des projets de toutes sortes. Il y compromit sa réputation de peintre, qu'il s'efforça de recouvrer par d'incessants labeurs poursuivis jusqu'à sa mort, en 1854. — Il procédait, dans ses compositions, par contrastes, au risque d'user le moyen de produire de l'effet. Il a aussi donné des estampes remarquables.

Martin (Saint-), l'une des Petites-Antilles, à 198 kil. N. O. de la Guadeloupe, par 65° 25′ long. O., et 18° 5′ lat. N. — Côtes coupées d'étangs et de marais; intérieur montagneux; sécheresses fréquentes. Café et sucre. — Depuis 1648, cette île est partagée entre les Français, qui ont le N. (capit., *Le Marigot*), et les Hollandais, qui ont le S. (capit., *Philipsbourg*). — La population est de 7,500 hab., dont 4,000 dans la partie française. La population blanche est presque entièrement composée d'Anglais.

Martin (Canal **Saint-**). Long de 4,228 mètres, il traverse une partie de Paris, du bassin de la Villette à la Seine. Dans sa dernière section il est recouvert d'une voûte sur laquelle a été établi le boulevard Richard-Lenoir, long de 1,800 mètres.

Martin-Boulogne (Saint-), bourg de l'arr. de Boulogne (Pas-de-Calais); 2,832 hab.

Martin-d'Auxigny (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. N. de Bourges (Cher); 2,744 hab.

Martin-de-Connée (Saint-), bourg de l'arr. de Mayenne (Mayenne). Forges, fer; 2,022 hab.

Martin-de-Londres (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 28 kil. N. O. de Montpellier (Hérault); 995 hab.

Martin-de-Ré (Saint-), ch.-l. de canton, port de l'île de Ré, à 22 kil. N. O. de la Rochelle (Charente-Inférieure). Place de guerre. Vins, spiritueux, poisson, etc. — Cette ville fortifiée par Vauban, 1681, avait été vainement attaquée par les Anglais en 1627; 2,740 hab.

Martin-de-Seignaux (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 36 kil. S. O. de Dax (Landes); 2,703 hab.

Martin-de-Valamas (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 56 kil. S. O. de Tournon (Ardèche), sur l'Erieux ; 2,187 hab.

Martin-d'Uriage (Saint-), village à 16 kil. S. E. de Grenoble (Isère). Eaux sulfureuses connues depuis les Romains ; 2,253 hab.

Martin-en-Bresse (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. E. de Châlon (Saône-et-Loire); 1,869 hab.

Martin-en-Haut (Saint-), bourg de l'arr. de Lyon (Rhône); 2,676 hab.

Martin-ès-Vignes (Saint-), bourg près de Troyes (Aube). Bonneterie, filature de coton.

Martin-Lantosque (Saint-), bourg de l'arr. de Nice (Alpes-Maritimes) ; 2,002 hab.

Martin-La-Plaine (Saint-), bourg de l'arr. de Saint-Etienne (Loire) ; 2,000 hab.

Martinet, l'un des organisateurs de l'infanterie sous Louis XIV. En 1669, il commença à mettre la baïonnette en usage. Il simplifia les manœuvres. Il inventa aussi des bateaux en cuivre pour le passage des rivières.

Martinez (Sébastien), peintre espagnol, né à Jaën, 1602-1667, succéda à Velasquez comme premier peintre de Philippe IV. Ses tableaux sont d'un relief étonnant. Il a excellé dans l'histoire et le paysage.

Martinez (José), peintre espagnol, né à Saragosse, 1612-1682, élève de Velasquez, peintre de don Juan d'Autriche, eut une grande réputation, mais ne la mérite que pour son coloris.

Martinez (José **Luxan** ou **Luzan**), peintre espagnol, né à Saragosse, 1710-1785, étudia les vieux maîtres et fut bon coloriste. Peintre de Philippe V, il a fondé l'Académie de Saint-Louis, et orné de ses œuvres beaucoup d'églises d'Espagne.

Martinez Pasqualis, chef de la secte des *Martinistes*, illuminés qui avaient emprunté certains rites mystiques à la *Cabale* des Juifs. Né en Portugal, mort en 1779, il introduisit ces rites cabalistiques dans plu-

sieurs loges maçonniques de France, compta parmi ses disciples, à Bordeaux, le jeune Saint-Martin, réussit peu à Paris, et alla mourir à Saint-Domingue.

Martinez de la Rosa (François), poëte et homme d'Etat espagnol, né à Grenade, 1789-1862, d'une famille noble, terminait de brillantes études, au moment de l'insurrection des Espagnols contre les Français. Il fut chargé par la junte de Grenade, puis par les Cortès de Cadix, de plusieurs missions diplomatiques, dont il s'acquitta habilement, tout en écrivant plusieurs poëmes, *Zaragoza*, 1811, *La veuve de Padilla*, 1812, *Ce que peut un emploi*, agréable comédie, etc. Il fit partie des Cortès de 1813. Ferdinand VII, à son retour, le condamna à 10 ans de détention. Libre après la révolution de 1820, il siégea aux Cortès, et se signala par sa modération. Malgré les colères des exaltés, il fut président de l'Assemblée, ministre des affaires étrangères, président du conseil, 1822, mais il donna sa démission après la révolte de la garde royale. Il quitta l'Espagne en 1823, et vint à Paris se consoler dans la culture des lettres. Il publia alors ses œuvres, en 5 vol. in-12 (théâtre, satires, art poétique, etc.). Il écrivit en français *Aben-Humeya*, drame romantique, représenté à la Porte-Saint-Martin, en 1830. Il rentra en Espagne, octobre 1831. La régente Christine le nomma président du conseil et ministre des affaires étrangères, janvier 1834; c'est lui qui publia la constitution, appelée *Statuto real*, avril 1834, et qui signa le traité de la *quadruple alliance*, avec le Portugal, la France et l'Angleterre, contre le parti absolutiste, représenté, en Espagne, par don Carlos, en Portugal, par dom Miguel. Forcé de céder la place au parti exalté, en 1835, il revint aux lettres et publia le roman de *Doña Isabel de Solis*, 1837-1840. Il défendait d'ailleurs, avec la même éloquence et le même courage, la cause libérale contre tous les excès; mais les événements de 1840 le forcèrent encore à s'exiler en France. La chute d'Espartero, 1843, le ramena en Espagne. Il entra dans le cabinet Narvaez, fut ambassadeur à Paris, en 1846, puis à Rome, accompagna Pie IX dans sa retraite de Gaëte, et revint, en 1852, reprendre sa place de président des Cortès. Depuis lors, il a été plusieurs fois ministre, président du conseil d'Etat, et il est mort président des Cortès. Il a été renommé comme orateur et comme écrivain. On lui doit une volumineuse composition, l'*Esprit du Siècle*, 6 vol., 1835-1851, qu'il faut ajouter à ses *Œuvres mêlées*, formant 3 vol. de la *Collection de Baudry*, 1844-45. On signale, parmi ses meilleurs ouvrages : l'*Ode sur la mort de la duchesse de Frias;* une comédie, *la Jeune Fille à la maison et la Mère au bal;* un drame, *la Conjuration de Venise*.

Martin-Garcia, île de l'Amérique du S., dans le Rio de la Plata, au confluent du Parana et de l'Uruguay. La France l'occupa pendant un différend avec Buenos-Ayres, 1838-40.

Martini (Martino), jésuite italien, né à Trente, 1614-1661, supérieur de la mission de Hang-tcheou (Chine). — On a de lui : *De bello tartarico in Sinis*, 1654; *Atlas Sinensis, hoc est descriptio Imperii Sinensis*, 1655; *Sinicæ historiæ decas prima*, 1658, etc. Tous ces ouvrages ont été traduits en français.

Martini (Le P. Jean-Baptiste), cordelier, né à Bologne, 1706-1784, fonda dans sa ville natale une célèbre école de composition musicale. — Outre des messes et des motets, il a laissé : *Histoire de la musique* (inachevée), 3 vol. in-fol. ou in-4°; *Essai du contre-point fugué*, etc.

Martini (Jean-Paul-Egide), compositeur de musique, dont le véritable nom était *Schwartzendorf*, né en Bavière à Freystadt, 1741-1816, vint à Paris en 1767. Il fut surintendant de la musique de Louis XVI et de Louis XVIII. Il a composé des mélodies, des messes, des marches militaires, des opéras : *l'Amoureux de 15 ans*, 1771; *Henri IV ou la Bataille d'Ivry*, 1774; le *Droit du Seigneur*, 1783; *Annette et Lubin*, 1800, etc. On a encore de lui : *Mélopée moderne; Ecole d'orgue*, etc.

Martinien (Martinus Martinianus), maître des offices de Licinius, fut associé par lui à l'empire, puis vaincu et mis à mort avec lui par Constantin, en 323.

Martinière (La). V. La Martinière.

Martino-di-Lota (San-), ch.-l. de cant. de l'arr. et à 6 kil. N. de Bastia (Corse); 890 hab.

Martinique (La), île des Petites-Antilles (Océan Atlantique), entre 14° 28′ et 14° 52′ lat. N., et entre 63° 11′ et 63° 38′ long. O., à 110 kil. S. E. de la Guadeloupe. Longue de 70 kil. sur une largeur de 31 kil., elle a une superficie de 98,782 hectares, dont 42,000 sont cultivés. Sa pop. est de 155,000 hab., dont plus de 100,000 noirs ou mulâtres. Formée de deux massifs montagneux réunis par un isthme, elle renferme 6 anciens volcans, dont l'un, la *Montagne Pelée*, 1,350 mètres), s'est ranimé en 1851. Elle a 75 rivières dont la plus longue a 30 kil. Exposée à des ouragans et à des tremblements de terre, elle a un climat chaud et humide. Les côtes sont d'un accès difficile. Les *Mornes*, collines formées par les laves, sont couvertes de forêts. Les productions consistent en café, coton, cacao, tabac, sucre. L'exportation est d'environ 19 millions, l'importation de 26 millions. — Découverte par Christophe Colomb en 1493, le jour de la Saint-Martin, elle dut à cette circonstance le nom qu'elle porte. Colonisée par le Français Denambuc en 1635, elle a été prise plusieurs fois par les Anglais, notamment en 1794 et 1802. Restituée à la France en 1815, elle forme un gouvernement distinct. On y a créé un évêché en 1850. Les villes principales sont : *Fort-de-France*, ch.-l., Saint-Pierre, etc.

Martinistes. V. Martinez Pasqualis et Saint-Martin.

Martinsberg ou *Szent-Martony* en hongrois, célèbre abbaye de bénédictins, fondée par saint Etienne, à 5 kil. S. E. de Raab (Hongrie); 2,000 hab.

Martinuzzi (Georges), moine, né en Croatie, s'attacha en 1528 à Jean Zapolya, roi de Hongrie. Nommé évêque de Grosswardein en 1540, il gouverna la Transylvanie au nom du fils de ce prince, Jean Sigismond, puis reçut le chapeau de cardinal, grâce à Ferdinand d'Autriche, qui finit par le faire assassiner en 1551.

Martire ou **Martyr** (Pietro). V. Anghiera.

Martires (Rio-de-los), fl. des Etats-Unis, traverse la Californie, et se jette dans le Grand Océan. Cours de 700 kil.

Martory (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. N. E. de Saint-Gaudens (Haute-Garonne), sur la Garonne. Draps communs; 1,050 hab.

Martos, *Tucci*, *Tuccitana*, *Augusta Gemella*, ville d'Espagne (Jaën), à 17 kil. S. O. de son chef-lieu. Colonisée par Auguste, elle a appartenu à l'ordre de Calatrava. — Commerce d'huile, bains d'eaux minérales; 11,000 hab.

Martos (Ivan-Petrovitch), sculpteur russe, né à Itchnia (Petite-Russie), 1755-1835, a été le meilleur sculpteur de la Russie. Il a été professeur et directeur de l'Académie des beaux-arts de Saint-Pétersbourg. Il avait de la hardiesse dans l'expression, de la noblesse et beaucoup d'habileté dans l'arrangement d'un bas-relief.

Martyn (John), botaniste anglais, né à Londres, 1699-1768, fut professeur à Cambridge, eut part à la création du jardin botanique et a publié : *Historia plantarum rariorum*, 1728-1736, in-fol., et *Virgilii Georgica*, 1741.

Martyn (Thomas), botaniste anglais, né à Chelsea, fils du précédent, 1735-1825, professeur à l'université de Cambridge, a laissé le *Conchyliologiste universel*, 2 vol. in-fol.; *Flora rustica*, 4 vol. in-8°, etc.

Martyr (Pietro) ou **Martire.** V. Anghiera.

Martyr (Pierre **Vermigli**, dit *Pierre*), théologien protestant, né à Florence, 1500, abandonna l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Augustin de Fiesole, adopta la réforme en Allemagne, alla enseigner la théologie à Oxford, 1547, mais dut quitter l'Angleterre, à l'avénement de Marie Tudor, 1553. On a de lui : *Locorum communium theologicorum tomi III*, 3 vol. in-fol., ouvrage qui a pour but de réunir les différentes sectes du protestantisme; *Epistolæ*, in-fol.

Martyrs (Ere des), nom donné à la 10ᵉ persécution contre les chrétiens à cause de sa violence. Elle eut lieu sous Dioclétien. On fait dater cette ère du 29 août 284.

Marv ou **Marv-Chah-djihan,** ville du Turkestan (Grande Boukharie), sur la frontière de Perse; 3,000 hab. Jadis *Antiochia Margiana*, fondée par Alexandre le Grand; capitale des sultans Seldjoucides.

Marvejols, *Marologium*, *Maringium*, ch.-l. d'arr. (Lozère), par 44° 33′ 17″ lat. N., et 0° 57′ 5″ long. E., sur la Colange, à 20 kil. N. O. de Mende. Vins, fruits, grains, fourrages. Lainages, serges. — Ville ancienne, elle a souffert pendant les guerres de religion ; 4,734 hab.

Marvell (André), écrivain satirique, né à Kingston-upon-Hull, en 1620, fut adjoint en 1657, à Milton, comme secrétaire latin de Cromwell. Il siégea aussi au Parlement, comme représentant de sa ville natale, depuis 1660, et mourut en 1678. — Il est connu par divers pamphlets dirigés contre les partisans de l'angli-

canisme et de l'absolutisme. Charles II avait essayé vainement de le gagner par des dons à la cause royale. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1776, 3 vol. in-4°.

Marwar. V. Djoudpour.

Maryborough, ch.-l. du comté de la Reine ou *Queen's county* (Leinster), en Irlande, à 80 kil. S. O. de Dublin, sur un affluent du Barrow. Lainages et toiles de lin. Aux environs, forteresse de *Dunamare*, démantelée en 1651; 4,000 hab.

Maryland, un des États-Unis de l'Amérique du N., situé entre 38° et 39° 40′ lat. N., et entre 77° 20′ et 80° 40′ long. O. Borné au N. par la Pennsylvanie, à l'O. par le Potomac, qui le sépare de la Virginie, il est limité à l'E. par la Delaware et l'Océan Atlantique, qui le baigne aussi au S., en formant la baie de Chesapeake: celle-ci et la Susquehannah le partagent en *rives de l'Est* et *rives de l'Ouest*. La population est de 780,894 habit., dont 175,391 hommes de couleur. La superficie est de 28,811 kil. carrés. Marécageux, près de la baie de Chesapeake, le Maryland est sillonné à l'O. par quelques chaînes parallèles des Alleghanys. Il est arrosé par une multitude de cours d'eau, la Susquehannah, le Potomac, etc. Le climat est doux à l'O., mais brûlant et malsain sur la côte. Ses blés et ses tabacs sont renommés. Il y a des mines de fer et de houille. Les villes principales sont : *Annapolis*, capitale, Baltimore, Cumberland, etc. — Concédé, en 1633, par Charles Ier à lord Baltimore, le Maryland fut ainsi nommé en l'honneur de la reine d'Angleterre, Henriette-Marie. Il a donné l'exemple d'acquérir les terres des Indiens par voie d'achat. Le plus grand nombre des habitants professe le catholicisme. L'instruction publique y est très-développée. Le gouvernement appartient à un sénat, à une chambre des représentants, et à un gouverneur élu pour 4 ans.

Maryport, ville du Cumberland (Angleterre), sur la mer d'Irlande, à 44 kil. S. O. de Carlisle; 10,000 hab. Houilles; cotonnades. Fabriques de glaces. Bains de mer fréquentés.

Mas-Cabardès (Le), ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. N de Carcassonne (Aude); 827 hab.

Mas-d'Agenais (Le), ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. N. O. de Marmande (Lot-et-Garonne); 2,056 hab.

Mas-d'Azil (Le), ch.-l. de canton de l'arr. et à 22 kil. S. O. de Pamiers (Ariége), sur l'Arize. Église calviniste; 2,575 hab.

Mas-Saintes-Puelles (Le), bourg à 6 kil. S. de Castelnaudary (Aude); 1,200 hab. Ce lieu, jadis appelé *Recaudum*, fut une ville forte, qui a soutenu plusieurs siéges, 1355, 1586, 1623.

Masaccio. V. Guidi (Tommaso).

Masaniello (Tommaso **Aniello,** par contraction), pêcheur napolitain, né à Amalfi en 1623, dirigea, 7 juillet 1647, l'insurrection du peuple de Naples contre le duc d'Arcos, vice-roi espagnol, qui avait frappé d'un nouvel impôt la vente des fruits. Le duc d'Arcos, enfermé dans le Château Neuf, tenta de faire assassiner Masaniello au milieu de négociations commencées, puis se décida à accorder les concessions qu'on lui demandait, 13 juillet. Saisi, dès le lendemain, d'un accès de démence, dû soit à l'exercice subit du pouvoir absolu, soit à un breuvage donné par les Espagnols, Masaniello perdit tout à coup la faveur de la multitude. Le 16 juillet, des bandits, à la solde du duc d'Arcos, le tuèrent. — Il a fourni le sujet de deux opéras, *Masaniello*, par Carafa, la *Muette de Portici*, par Scribe et Auber.

Mascagni (Donato), peintre de l'école florentine, né à Florence, 1579-1636, fut de l'ordre des Servites, et, quoique prêtre, peignit avec ardeur et talent, sous le nom de *frà Arsenio*. Ses fresques et ses tableaux sont à Volterra, Rome, et surtout Florence.

Mascagni (Paul), anatomiste italien, né à Castelleto, près de Sienne, 1752-1815, étudia à l'Université de cette dernière ville, où il succéda à Tabarrani, son maître, 1774. Il devint, en 1800, professeur à Pise et, en 1801, à Florence. Son meilleur ouvrage est intitulé : *Vasorum lymphaticorum corporis humani historia et iconographia*, 1787; il lui valut une réputation européenne. On a encore de lui : *Anatomia universa*, etc., magnifique ouvrage d'anatomie, in-fol., réimprimé à Milan, depuis 1833.

Mascali, ville de Sicile, sur la côte E., à 30 kil. N. E. de Catane; 15,000 hab. Vins rouges les plus estimés de Sicile.

Mascara, ville forte d'Algérie, ch.-l. d'une subdivision militaire et d'un arrond. du département d'Oran, à 96 kil. S. E. d'Oran, près de la plaine d'Eghris qu'elle domine. Ancienne capitale d'Abd-el-Kader, elle a été prise par les Français en 1835 et en 1841. Fabrique de burnous renommés ; 10,000 hab.

Mascareignes (Îles), archipel de l'Océan Indien, à l'E. de Madagascar, composé des îles Bourbon, Maurice, Rodrigue et Cargados. Il doit son nom au portugais Mascarenhas, qui découvrit Bourbon en 1545.

Mascaret, barre d'eau, haute d'environ 3 mètres, qui, au moment du flux, remonte la Dordogne jusqu'à 32 kil. Sur la Seine, on lui donne aussi le nom de *barre*.

Mascaron (Jules), prédicateur célèbre, né à Marseille, en Provence, 1634, fils d'un avocat. Après avoir prêché dans différentes villes, il prononça, en 1666, l'oraison funèbre d'Anne d'Autriche. Nommé évêque de Tulle, 1671, il composa encore trois oraisons funèbres avant de se rendre dans son évêché : il y prépara, en 1675, l'oraison funèbre de Turenne, son chef-d'œuvre. Promu évêque d'Agen, 1678, il y fonda un séminaire et un hospice, et mourut en 1703. — On a publié ses *Oraisons funèbres*, 1704, in-12.

Mascate, *Moscha portus*, ville du pays d'Oman (Arabie), par 23° 38′ lat. N. et 56° 20′ 36″ long. E., sur une baie du golfe Persique. Pop., 60,000 hab. environ. Cette ville est l'entrepôt commercial des mers voisines, car les objets d'échange fournis par le pays consistent uniquement en dattes, chevaux et esclaves. L'Iman ou souverain est le principal négociant. Le climat est funeste aux Européens. Albuquerque s'empara, en 1508, de Mascate, que les Arabes reprirent en 1648.

Mascate (Imanat de), État qui comprend les deux rives du détroit d'Ormus (côte O. du golfe Persique en Arabie, îles de Kischm et Ormus, Bender-Abassi, Mirab, etc. ; le littoral du Laristan et du Moghistan, en Perse); et une partie de la côte E. d'Afrique, Zanzibar, Mombaça, Mélinde, etc. L'iman, protégé par les Anglais contre les Wahabites, réside à Rostak. Les possessions d'Afrique ont maintenant un souverain séparé.

Mascheroni (Laurent), mathématicien italien, né à Castagneta près de Bergame, en 1750, s'occupa d'abord de littérature. Il n'eut qu'à 27 ans le goût des sciences ; il reçut alors au collége de Bergame la chaire de géométrie. Bien qu'entré dans les ordres, il accueillit volontiers les changements apportés en Italie par la Révolution française. Il siégea au Corps législatif de la république Cisalpine et vint à Paris comme membre italien de la commission du système métrique. Il y mourut en 1800. — On cite surtout de lui sa *Géométrie du compas*, dans laquelle il résout divers problèmes à l'aide du compas seul. Cet ouvrage a été traduit en français, 1798 et 1828.

Masclef (François), hébraïsant, né à Amiens, 1662-1728, entra dans les ordres de bonne heure. Il a donné *Grammatica hebraïca a punctis aliisque inventis massoreticis libera*, 1716, in-12. On combattit son système qu'il appliqua encore dans sa *Grammaire chaldaïque, syriaque et samaritaine*, 1731.

Mascov (Jean-Jacques), publiciste et historien allemand, né à Dantzig, 1689-1761. Ses ouvrages les plus cités sont : *De jure Imperii in magnum ducatum Etruriæ; Histoire de l'Empire germanique*, 1722-30; *Histoire des Germains jusqu'au commencement de la monarchie franque ; Principia juris publici Imperii Romani*, etc.

Masdeu (Jean-François), jésuite espagnol, né à Barcelone, 1740-1817, auteur d'une *Histoire critique d'Espagne*, 20 vol. in-4°, inachevée.

Masenius (Jacob), jésuite, né, en 1606, à Daelhem (Liége), professa la poésie et l'éloquence à Cologne, où il mourut en 1681. — On cite de lui un poëme latin, *Sarcotis*, qu'un littérateur écossais, W. Lauder, prétendit avoir été copié par l'auteur du *Paradis perdu*, 1753. Il a été publié par Barbou, 1771, et traduit par Dinouart, 1757.

Masham (Abigaïl Hill, lady), favorite d'Anne, reine d'Angleterre, née à Londres, était cousine-germaine de la duchesse de Marlborough. Son père, qui était marchand, ayant perdu sa fortune, elle dut à sa parente d'être appelée comme femme de chambre auprès d'Anne, dont elle sut obtenir l'affection. Brouillée avec la duchesse de Marlborough, à cause de son mariage avec un jeune officier, Masham, 1707, elle contribua à la chute des whigs en 1711. Elle mourut en 1734.

Masinissa, roi des Massyliens ou Numides orientaux, né en 238 avant J. C. Il combattit d'abord pour Carthage contre Syphax, roi des Massésyliens, 213, et contre les Romains, 212-206. Irrité du mariage de Sophonisbe (V. ce nom.) avec Syphax, il abandonna le

parti de Carthage à la mort de son père : dépouillé de ses Etats par Syphax, il les recouvra grâce à l'appui des Romains, dont il conserva l'amitié en leur sacrifiant Sophonisbe, 203. Après avoir pris part à la bataille de Zama, 202, il ne cessa de méditer, pendant 50 ans, la ruine des Carthaginois. Il les battit en 150 à Oroscope, et mourut en 149, laissant trois fils légitimes, Micipsa, Manastabal et Gulussa.

Masius *Mons*, chaîne de montagnes de l'Asie ancienne, formait à peu près la limite de l'Arménie et de la Mésopotamie. Elle s'étendait du Tigre à l'Euphrate en se dirigeant de l'E. à l'O., où elle se rattachait aux monts Niphates; aujourd'hui *Karadja-dagh*.

Mask, lac d'Irlande, sur la limite des comtés de Mayo et de Galway, a 10,350 hect. de superf. Il s'écoule dans le lac Corrib.

Maskelyne (Nevil), astronome, né à Londres, 1732-1811, a beaucoup perfectionné les instruments et les méthodes d'observation. Nommé astronome royal en 1765, il ne quitta l'Observatoire de Greenwich que pour aller une fois répéter, en Ecosse, les opérations faites par Bouguer au Pérou sur l'attraction des montagnes. On lui doit : *British Mariner's Guide*, 1763; *The nautical Almanack*, publié de 1765 à 1811; il a édité les *Tables lunaires* de Tobie Mayer, revues par Ch. Mason.

Mason (William), poëte anglais, né dans le Yorkshire, 1725-1797, fut chapelain du roi, chanoine d'York, etc. Il a donné : *Isis*, satire du jacobitisme qui dominait à l'université d'Oxford, 1748; *Elfrida*, tragédie imitée des anciens; des *Odes*; le *Jardin anglais*, poëme en 4 livres, le chef-d'œuvre de l'auteur, etc. Il a aussi édité les *Mémoires de Gray*, avec lequel il s'était lié à l'université de Cambridge. Il excelle dans la poésie descriptive, mais sans s'élever beaucoup. Ses *Œuvres* ont été publiées à Londres, 1811, 4 vol. in-8°.

Mas'oud, fils de Mahmoud le Gaznévide, possédait, avant la mort de son père, le Kharism, le Khorassan, etc. En 1030 il y ajouta Gazna, qu'il enleva à son frère Mohammed, etc. Battu à Zendékan par les Turcs Seldjoucides, 1038, il périt assassiné, 1042.

Mas'oud, nom de deux Sultans seldjoucides d'Iconium. Le 1er, 1117-56, ennemi de Jean Comnène, s'entendit avec Manuel, fils de ce dernier, pour faire échouer la 2e croisade. — Le 2e, 1283-1294, fut vaincu par un émir rebelle, et son empire finit avec lui.

Masoudi (Ali-Aboul-Hassan), écrivain arabe, né à Bagdad à la fin du IXe siècle, passa en voyages la plus grande partie de sa vie. Il visita la Perse, l'Inde, Ceylan, la Transoxiane, l'Arménie, et différentes parties de l'Afrique, de l'Espagne et de l'Empire grec. Il mourut en 956, en Egypte. — Il connaissait aussi bien l'antiquité que l'islamisme. Nous n'avons que l'abrégé de son principal ouvrage, *Mémoires du temps;* il l'a intitulé *les Prairies d'or :* il y donne des renseignements géographiques et les faits les plus importants depuis Mahomet. Cet ouvrage (*Moroudj-al-dzeheb*) a été traduit en anglais par Sprenger, 1842.

Masovie ou **Mazovie**, en latin *Massovia*, l'un des anciens palatinats de la grande Pologne, au confluent de la Vistule et du Bog. Chef-lieu, *Varsovie*. — La waivodie de Masovie, dans le royaume actuel de Pologne, est limitée par la Prusse au N. O., et par les waivodies de Plock au N., de Podlaquie à l'E., de Sandomir, au S., et de Kalicz, à l'O. Elle a 800,000 hab. Au moyen âge, un gentilhomme, Mazos, fonda le duché de Mazovie, vassal de l'Empire jusqu'en 1364, et réuni au royaume de Pologne en 1529.

Masphat (*lieu élevé*), ville de la tribu de Dan (Judée), sur la limite de celle de Benjamin. Résidence de Samuel.

Masque de fer (L'homme au), nom sous lequel on désigne un prisonnier d'Etat qui fut enfermé successivement à Pignerol, aux îles Sainte-Marguerite, 1686, et à la Bastille de Paris, 1698, où il mourut le 19 novembre 1703. Il avait, dit-on, le visage couvert d'un masque de velours noir, fixé par une charnière de fer. On l'enterra, sous le nom de *Marchiali*, dans le cimetière Saint-Paul. Les personnages que l'on a cru deviner, dans ce prisonnier inconnu, sont : le comte de Vermandois, fils de Louis XIV et de Mlle de la Vallière, qui aurait été condamné à la prison perpétuelle pour avoir donné un soufflet au dauphin; le duc de Beaufort, l'ancien *roi des halles;* le duc de Monmouth, fils naturel de Charles II; Matthioli, ancien ministre du duc de Mantoue; un frère jumeau de Louis XIV qu'on aurait condamné à une captivité perpétuelle; un fils adultérin de Buckingham et d'Anne d'Autriche; le surintendant Fouquet, etc. Il est à croire que le merveilleux accumulé à plaisir sur le masque de fer rendra impossible la solution du problème. Toutefois, l'hypothèse qui voit en lui Matthioli (V. ce nom) est celle qui présente le plus de vraisemblance. V. Marius Topin, *l'Homme au masque de fer*.

Masque scénique, invention des Grecs adoptée, plus tard, par les Romains, consistant en un casque de bois dont les acteurs tragiques et comiques se couvraient toute la tête, afin d'être mieux vus par la foule groupée dans les immenses théâtres des anciens. Le masque scénique donnait non-seulement la figure et l'âge du personnage représenté, mais encore les sentiments qui l'animaient. Les Latins l'appelaient *persona*, et les Grecs *προσώπειον*.

Masquelier (Louis-Joseph), graveur français, né à Cysoing, près de Lille, 1741-1811, grava, l'un des premiers, à l'imitation du lavis. Il a surtout réussi dans le paysage. *La Galerie de Florence* a consacré sa réputation. — Son fils, Claude-Louis, né à Paris, 1781-1852, eut le grand prix de gravure en 1804, succéda à son père dans la publication d'estampes, dite *de la Galerie de Florence*, et fut directeur de l'école de peinture d'Abbeville. Il a été l'un des graveurs les plus distingués de son temps.

Massa (Nicolas), né à Venise, où il mourut en 1569, est l'auteur d'un *Anatomiæ liber introductorius*, 1536, in-4°; on lui doit encore *Liber de Morbo Gallico*, souvent imprimé.

Massa-Carrara (Duché de), petit État d'Italie, était situé entre les Etats Sardes à l'O., la Toscane au N. et à l'E., la république de Lucques au S. Il avait 44 kil. de longueur sur 17 de large. Après avoir appartenu aux familles Malaspina et Cibo, il fut réuni, en 1743, au duché de Modène, et, en 1806, à la principauté de Lucques créée, par Napoléon Ier, en faveur d'Elisa Bonaparte. Il revint, en 1814, à l'archiduchesse Marie-Béatrix, dont le fils, duc de Modène, en hérita en 1829. Le grand-juge Régnier reçut le titre de *duc de Massa-Carrara*, en 1809. Aujourd'hui il est compris dans la province de Massa (Italie), laquelle a 1,780 kil. carrés et 162,000 hab.

Massa-di-Carrara, ancienne capitale du duché du même nom, puis d'une province modénaise, aujourd'hui de la province du même nom (Italie). Située à 5 kil. de la mer, et à 96 kil. N. O. de Florence, sur le Frigido, elle a un évêché, une forte enceinte de murailles et 9,000 hab. Commerce de fruits. Aux environs, exploitation de marbre plus variés que ceux de Carrare.

Massa-di-Maremma ou **Massa-Maritima**, ville de l'ancienne Toscane, dans les Maremmes, à 40 kil. S. O. de Sienne; 2,000 hab. Evêché. Anciennes mines d'argent.

Massa-di-Sorrento, v. d'Italie, à 4 kil. S. O. de Sorrente, sur le golfe de Naples. Evêché suffragant de Sorrente. Ruines; 3,000 hab. On la nomme aussi *Massa-Lubrense*.

Massachusetts, un des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, situé entre 41°12′ et 42°52′ lat. N., et entre 72°15′ et 75°50′ long. O. Il est borné : au N. par Vermont et New-Hampshire, à l'O. par New-York, au S. par le Connecticut et Rhode-Island, à l'E. par l'Océan Atlantique, qui forme la baie de Plymouth. Il a 20,202 kil. carrés de superficie, et 1,457,351 hab. — Les côtes sont basses; mais, à l'O., sont plusieurs appendices des montagnes Bleues. Le Connecticut, le Merrimack, etc., l'arrosent. Le sol, médiocrement fertile, est bien cultivé. Le climat est froid, mais sain. Les céréales et les bestiaux sont les principaux produits agricoles. Il y a des gîtes de plomb, du fer, du cuivre, du sulfure d'antimoine, des ocres jaune et rouge, de l'anthracite, etc. L'Etat possède des fabriques de coton, de toile, de laine, de verrerie, de chaussures, de papier, de savon, des fonderies, etc. La pêche et le commerce maritime sont aussi en honneur. — Les villes les plus importantes sont : *Boston*, capitale, Charlestown, Cambridge, Franklin, Lawrence, New-Bedfort, Newburg-Port, Roxburgh, Worcester, Salem, Brighton, Lowell, Springfield, Lynn, etc. — Le Massachusetts a été la première colonie fondée en Amérique par les Anglais; elle est due aux puritains qui s'y établirent en 1620, et se répandirent de là dans les territoires voisins. Boston donna, en 1773, le signal de l'émancipation. Cet Etat est administré par un sénat, une chambre de représentants et un gouverneur élus pour un an. Il tire son nom d'une tribu indienne qui l'occupait autrefois.

Massada, anc. ville de la tribu de Juda (Palestine), entre Jérusalem et la mer Morte. Hérode la fortifia et l'embellit.

Massafra, v. de la Terre d'Otrante (Italie), à 15 kil. N. O. de Tarente; 10,000 hab.

Massaga, v. de l'Inde ancienne, à l'E. du Paropamisus, chez les Assacéniens, et au N. O. de Taxila, prise par Alexandre. Auj. *Akora* ou *Achnagar*.

Massagètes. *Massagetæ*, peuple scythe, qui habitait les environs du lac Oxien, sur l'Iaxarte. Cyrus périt en les combattant. (V. Thomyris.)

Massaoua. V. Massouah.

Massard (Jean), graveur, né à Bellème, 1740-1822, a travaillé à la *Galerie de Florence*, etc. — Son fils, Jean-Baptiste-Raphaël-Urbain, né à Paris, 1775-1849, a exécuté le portrait en pied de *Louis XVIII*, d'après Girodet, et beaucoup de belles gravures, d'après Raphaël, Lesueur, J. Romain, Gérard, etc.

Massari (Lucio), peintre de l'école bolonaise, né à Bologne, 1569-1633, approcha des Carrache et de l'Albane, dont il eut la grâce charmante, et dont il fut l'ami intime. Ses œuvres, qui sont surtout à Bologne, méritent d'être plus connues.

Massat. ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. S. E. de Saint-Girons (Ariége). Mines de fer, chevaux, bestiaux; 4,157 hab.

Massay, bourg de l'arr. de Bourges (Cher); 2,400 hab.

Masse, symbole de puissance consistant en un bâton à tête d'or ou d'argent, porté autrefois par des appariteurs ou huissiers appelés *massiers*, devant le roi, les cours souveraines et les hauts dignitaires de l'Université. Celle-ci a seule gardé cet usage.

Massé (Jean-Baptiste), peintre en émail et graveur, né à Paris, 1687-1767, a gravé le portrait de *Marie de Médicis*, d'après Rubens, et les tableaux de Lebrun dans la *grande galerie de Versailles*. Il fut de l'Académie, en 1717, quoique protestant, avec la permission du Régent. Il peignit la miniature.

Massegros (Le), ch.-l. de canton de l'arr. de Florac (Lozère); 318 hab.

Masselin (Jean), official de Rouen, mort à Rouen en 1500, fut député du clergé de cette ville aux états généraux de 1484. Il en a dressé le *Journal*, inséré, en 1835, dans la *Collection des documents inédits sur l'Histoire de France*, par les soins de M. Bernier.

Masséna (André), maréchal de France, né à Nice en 1758. Après avoir été mousse, il s'enrôla dans le régiment Royal-Italien au service de la France. Il languit 14 ans dans les grades inférieurs, se retira en 1789, puis s'engagea, de nouveau, dans les volontaires du Var en 1792. Nommé général de division en 1795, il justifia ce prompt avancement en faisant gagner à Schérer la victoire de Loano, 1795. Lieutenant principal de Bonaparte dans la mémorable campagne qui se termina à Leoben, 1796-1797, il reçut de lui le surnom d'*enfant chéri de la victoire*. Le Directoire appela ensuite Masséna à commander l'armée de Rome qui ne voulut pas lui obéir, 1798, puis l'armée d'Helvétie, 1799 : Masséna gagna alors sur les Russes cette suite de combats désignés sous le nom de bataille de Zurich qui sauvèrent la France, septembre. Après le 18 brumaire, Bonaparte le mit à la tête de l'armée d'Italie que les Autrichiens enveloppèrent bientôt dans Gênes, 1800 ; quand la place capitula, Bonaparte, grâce à cette diversion, avait pu exécuter le mouvement qui aboutit à Marengo. Malgré la froideur que Masséna montra pour le régime sorti du 18 brumaire, Napoléon le créa maréchal de l'Empire en 1804 et lui confia le commandement des troupes qui arrêtèrent les Autrichiens au Caldiero, 1805, et s'emparèrent du royaume de Naples en 1806. Après avoir dirigé l'aile droite de la grande armée en Pologne, Masséna devint duc de Rivoli, 1807. Son énergie à Ebersdorf, à Essling et à Wagram, 1809, lui valurent encore le titre de prince d'Essling. La dernière campagne de ce grand général fut en Espagne : placé à la tête d'une armée mal disciplinée et mal approvisionnée, 1810, il refoula les troupes anglo-portugaises jusqu'à Torrès-Vedras, opéra une retraite admirable, terminée par la bataille indécise de Fuentes d'Oñoro, 1811. Disgracié injustement, il reçut, en 1815, le commandement de la division de Marseille que Louis XVIII lui laissa. Neutre pendant les Cent-Jours, il eut à se défendre contre des calomnies au début de la seconde Restauration. Il mourut en 1817. Le général Koch a publié des *Mémoires de Masséna*, 1849, 4 vol. in-8°.

Masserah, ville du Soudan (Bournou), à 150 kil. N. de Kouka ; 20,000 hab.

Massésyliens, l'une des deux tribus des Numides, entre l'Ampsagas à l'E. et la Malva à l'O., obéissaient à Syphax.

Masseube, ch.-l. de canton à 20 kil. S. E. de Mirande, sur le Gers (Gers); 1,769 hab. Autrefois *Belsinum*. Commerce de mulets.

Massevaux, en allemand *Masmünster*, anc. ch.-l. de cant. de l'arr. et à 22 kil. N. E. de Béfort (Haute-Alsace), sur la Doller; 3,500 hab. Autrefois riche abbaye d'Augustines. Cotonnades.

Massiac, ch.-l. de canton de l'arr. et à 38 kil. N. de Saint-Flour (Cantal), sur l'Alagnon. Toiles ; 2,000 hab.

Massieu (Guillaume), littérateur, né à Caen, 1665-1722, fit partie de l'Académie des Inscriptions et de l'Académie française, et occupa 12 ans la chaire de langue grecque au Collége de France. Outre des *Mémoires*, il a laissé une *Histoire de la poésie française*, inachevée, etc.

Massilia, ville de la Gaule Narbonnaise. Aujourd'hui *Marseille*.

Massillon (Jean-Baptiste), orateur de la chaire, né à Hyères (Var), en 1663, entra, en 1681, dans la congrégation de l'Oratoire. Après avoir enseigné dans divers colléges, il s'était retiré dans le monastère de Sept-Fonts, ne se croyant nulle aptitude pour parler en public. Distingué par le père de Latour, général de l'Oratoire, ou par le cardinal de Noailles, il fut placé dans le séminaire de Saint-Magloire, à Paris, avec recommandation de le livrer à l'étude de l'art de la parole. Après avoir prêché à Montpellier, 1698, il débuta réellement à Paris, en 1699, dans l'église de l'Oratoire de la rue Saint-Honoré : il y donna le carême. Il prêcha l'Avent qui suivit à Versailles devant Louis XIV. Bossuet le jugea alors ainsi : « Il fut très-écouté ; le roi et la cour en furent très-édifiés; mais cet orateur, bien éloigné du sublime, n'y parviendra jamais. » Massillon se fit encore entendre à Versailles pendant les carêmes de 1701 et de 1704. Il prononça les oraisons funèbres du prince de Conti, 1709, du grand dauphin, 1711, et de Louis XIV, 1715; celle-ci commence par ces mots : « *Dieu seul est grand, mes frères!* » Sous la Régence, Massillon, nommé évêque de Clermont en 1717, prêcha le carême devant Louis XV, âgé de huit ans: en six semaines, il écrivit les dix sermons du *Petit Carême*, expression la plus parfaite, sinon la plus élevée, de son génie oratoire. Membre de l'Académie française en 1719, il fut l'un des prélats consécrateurs de Dubois, 1720, avant de se retirer définitivement dans son diocèse. Renonçant à la chaire, il s'y voua aux soins de l'administration, tâchant de réconcilier les jansénistes et les partisans de la bulle *Unigenitus*. Il demanda aussi, comme le témoigne une lettre de lui, une diminution d'impôts pour l'Auvergne. Il mourut en 1742. Ses *Œuvres*, réunies en 15 vol. in-12, 1745-1748, n'ont pas encore été publiées conformément aux manuscrits. Les *Œuvres* choisies ont été publiées en 2 vol. in-8°, dans les *Chefs-d'œuvre de la littérature française*, collection Garnier.

Massina, pays du Soudan (Afrique), au S. O. de Tem-Bouctou, sur le Niger, appartient aux Foulbé ou Fellatahs. La ville principale est *Djenné*.

Massinger (Philippe), poëte dramatique anglais, né à Salisbury, 1584-1640, étudia à Oxford, et travailla d'abord à Londres, pour les auteurs à la mode ; il fut ainsi l'un des collaborateurs assidus de Fletcher. Ses drames ont été réunis, Londres, 1779, 4 vol. in-8° ; la meilleure édition est celle de Londres, 1805, 4 vol. in-8°. Ils sont curieux, comme peinture des mœurs de l'époque; Shakspeare excepté, il n'a pas de supérieur ; il connaît la nature humaine, son langage est exempt de licence; il est remarquable par le pathétique et l'imagination.

Massique (Mont), aujourd'hui *Massico*, chaîne de collines, située au N. du Vulturne, sur la limite du Latium et de la Campanie (Italie). Ses vignobles étaient célèbres.

Massiva, prince Numide. V. Jugurtha.

Masson (Jean-Papire), historien, né à Saint-Germain-Laval en Forez, 1544-1611, a laissé : *Vita Caroli IX*, 1577 ; *Annalium libri IV quibus res gestæ Francorum explicantur*, in-4° ; *Notitia episcopatuum Galliæ*, 1606 ; *Descriptio fluminum Galliæ; Historia calamitatum Galliæ; Elogia*, etc.

Masson (Antoine), graveur, né à Loury près d'Orléans, 1636-1700, fut d'abord ouvrier armurier. On admire ses gravures des *disciples d'Emmaüs*, d'après Titien, et son portrait du *comte d'Harcourt*, d'après Nicolas Mignard.

Masson (Jean), érudit français, né en 1680, fils d'un ministre protestant, passa en Hollande, puis en Angle-

terre où il mourut vers 1750. — On a de lui : *C. Plinii secundi vita*, etc. Il a collaboré à l'*Histoire de la république des lettres*, 15 vol. in-12, entreprise par *Samuel* Masson, son frère.

Masson de Morvilliers (Nicolas), né à Morvilliers en Lorraine, 1740-1789, a laissé, entre autres ouvrages : *Abrégé de la géographie de la France*, 1774, 2 vol. in-12 ; — *d'Italie; d'Espagne et de Portugal*, 1776, etc. En 1810, on a publié un *Choix* de ses poésies.

Masson (Charles-François-Philibert), littérateur, né à Blamont (Doubs), en 1762, vécut en Suisse, en Allemagne et en Russie, où il devint major en premier dans un régiment de grenadiers, 1794. Expulsé par Paul Ier, 1796, il revint en France, et mourut secrétaire général du département de Rhin-et-Moselle, en 1807. — On a de lui : *Elmine*, conte, 1790 ; *Mémoires secrets sur la Russie*, 1800, 4 vol. in-8° ; *les Helvétiens*, poëme en huit chants, 1800 ; *la Nouvelle Astrée*, roman ; *Statistique du département de Rhin-et-Moselle*, etc Il était de l'Institut de France.

Masson (François), statuaire, né à la Vieille-Lyre (Normandie), 1745-1807, élève de G. Coustou, fut envoyé à Rome par l'évêque de Noyon, puis fut chargé par le maréchal de Broglie de décorer le palais du gouvernement à Metz. Pendant la Révolution, il fit les bustes de beaucoup de personnages célèbres, le groupe allégorique du *Dévouement à la patrie*, il fit les statues de Périclès, de Cicéron, de Caffarelli, de Kléber, de Lannes, et le tombeau de Vauban aux Invalides. Il a montré un talent remarquable par la grâce unie à la vigueur.

Massorètes (de *Massora*, en hébreu, tradition), désignation des savants juifs qui inventèrent les points-voyelles pour fixer le texte sacré.

Massouah ou **Massaoua,** port d'Abyssinie, par 15° 34′ lat. N. et 37° 47′ long. E., dans une petite île de la mer Rouge. Entrepôt principal du commerce de l'Abyssinie avec les pays étrangers Le sultan l'a cédé récemment au vice-roi d'Egypte, qui y tient une garnison.

Massoure (La). V. Mansourah.

Massuet (Pierre), littérateur, né à Mouzon-sur-Meuse en 1698, se fit bénédictin à Metz, et protestant en Hollande. Il pratiqua la médecine dans ce dernier pays et mourut en 1776. — On a de lui : *Histoire des rois de Pologne*, 1733, 3 vol. in-12 ; *Vie du prince Eugène*, 1736 ; *Vie de l'empereur Charles VI*, 1742 ; *Histoire de la dernière guerre*, 1735 ; *Table des matières contenues dans l'histoire et les mémoires de l'Académie des sciences de Paris, de* 1699 *à* 1734, etc.

Massyliens, la plus orientale des deux tribus numides, entre la Zeugitane à l'E. et les Massésyliens à l'O.

Mastre (La). V. Lamastre.

Masuccio Ier, architecte et sculpteur italien, né à Naples, 1230-1305, a donné des preuves de ses talents, et a été le maître de son filleul, Masuccio II.

Masuccio II (Tommaso de' Stefani), neveu du précédent, architecte et sculpteur napolitain, 1291-1388, étudia les monuments antiques de Rome, éleva à Naples plusieurs églises pour le roi Robert, et donna de salutaires exemples. (Eglises : *Sainte-Claire, St-Lorenzo, de la Madelaine, Santa-Maria-delle-Grazie ;* chartreuses de *S.-Martino*, de *S.-Giovanni-a-Carbonara*, etc). Ses sculptures pèchent par l'exécution et par le dessin.

Masuccio, conteur italien, né à Salerne, vers 1420, a laissé une cinquantaine de nouvelles, curieuses pour l'étude des mœurs, d'un style élégant, mais licencieuses. *Le Novellino*, publié à Naples, en 1476, in-fol., a été souvent reproduit.

Masulipatam, v. de la présidence de Madras (Hindoustan), à 335 kil. N. E. de Madras, dans le pays des Circars du Nord, à l'embouchure de la Krishna dans le golfe de Bengale, par 16° 10′ lat. N., et 78° 55′ long. E.; 40,000 hab. — Bon port. Cotonnades renommées autrefois. Tabacs. Enlevée à la France par les Anglais en 1759.

Mata-Florida (Bernardo-Mozo **Rosalès**, marquis de), homme politique espagnol, né à Séville, 1761-1832, avocat, député aux cortès de 1814, se mit à la tête du partie ultra-monarchiste, fut ministre de la justice de 1819 à 1821 ; puis, se déclarant ouvertement contre les libéraux, forma à Urgel une régence royaliste dont il fut le chef, et prit le titre de généralissime de l'*armée de la foi*, 1822. Ferdinand VII l'accueillit froidement, et Mata-Florida dut se retirer en France, où il mourut.

Matamoros, v. du Tamaulipas (Mexique), sur le Rio-Grande-del-Norte, à 60 kil. de l'embouchure de ce cours d'eau. Peaux, laines, etc.—Victoire de l'armée des Etats-Unis sur les Mexicains, 7 mai 1846; 41,000 hab.

Matan, capitale d'un royaume du même nom, vassal des Hollandais, au S. O. de Bornéo, sur la rivière Katappan ; 10,000 hab.

Matanzas, port de Cuba, sur la côte N., à l'embouchure du rio San-Juan, à 96 kil. E. de La Havane, 25,000 hab. — Exportation de sucre et de mélasses. Cette ville, la seconde de Cuba, s'est développée, grâce à d'anciens colons de Saint-Domingue.

Matapan (Cap), à l'extrémité S. de la Morée (Grèce) et de l'Europe, par 36° 22′ 58″ lat. N , et 20° 8′ 53″ long. E. Autrefois *Tænarium promontorium.*

Matarièh, île du lac Menzaleh (Basse-Egypte). — Village de la Basse-Egypte, à 10 kil. N. E. du Kaire, près des ruines d'*Héliopolis*. Victoire de Kléber en 1800.

Mataro, *Fœnicularia*, ville d Espagne, à 28 kil. N. E. de Barcelone, son chef-lieu, sur la Méditerranée; 18,000 hab — Soieries, dentelles, construction de navires vins, etc.

Matébales, peuple de l'Afrique australe, dans le bassin du Zambèze. Ils attaquent souvent les pays soumis aux Makololos. Leur principal village est *Matlokotloko*.

Matelles (Les), ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. N. O. de Montpellier (Hérault); 489 hab.

Matera, *Mateola*, v. de la province de Potenza (Italie), à 68 kil. E. du chef-lieu, sur la Gravina. — Archevêché ; 14,000 hab.

Matha, ch.-l. de canton de l'arr. et à 18 kil. S E. de Saint-Jean-d'Angély (Charente-Inférieure); 2,287 hab.

Matha (Saint-Jean de). V. Jean de Matha.

Mathan, grand-prêtre de Baal et conseiller d'Athalie, mis à mort par l'ordre du pontife Joad ou Joïada (870 av. J. C.).

Mathathias. V. Maccabées.

Mathes (Les), village de 800 hab., à 15 kil. S. O. de Marennes (Charente-Inférieure). Défaite de Louis de la Rochejaquelein, qui y périt, en 1815.

Mathew (Théobald), dit *l'Apôtre de la tempérance*, né en Irlande, à Thomastown (Tipperary), en 1790. Elève du collége catholique de Maynooth, il reçut la prêtrise en 1814. En 1833, il forma une association pour l'extinction de l'ivrognerie, l'un des fléaux de l'Irlande. Le succès l'engagea à passer en Angleterre et en Amérique. Au retour d'une mission aux îles Fidji, il mourut à Queenstown, 1856.

Mathias (Saint), un des disciples de J. C., fut désigné par le sort pour prendre la place d'apôtre vacante par le suicide de Judas Iscariote. Il subit peut-être le martyre en Colchide. Fête, le 24 février.

Mathias, empereur d'Allemagne, 1612-1619, l'un des fils de l'empereur Maximilien II, né en 1557, figura d'abord à la tête des Pays-Bas soulevés contre Philippe II, 1577-1580. Devenu héritier de l'empereur Rodolphe II, son frère, par la mort de son autre frère, Ernest, 1595, il conclut la paix avec la Hongrie révoltée, et avec les Turcs, 1606. Proclamé roi de Hongrie et archiduc d'Autriche, malgré Rodolphe, 1608, il saisit encore la couronne de Bohême en 1611, et celle de l'Empire en 1612. Impuissant à concilier les factions religieuses, il essaya inutilement de dissoudre la ligue catholique et l'union protestante, 1617. En Bohême, la lutte commença par la défénestration de Prague. Au milieu de vaines tentatives d'accommodement, Mathias mourut en 1619, laissant la couronne à son cousin, Ferdinand II de Styrie.

Mathias Corvin, roi de Hongrie, né à Klausembourg, 1443-1490, fils de Jean Hunyade, vit, en 1457, son frère aîné traîtreusement décapité par l'ordre du roi Ladislas, et fut lui-même emprisonné. Après la mort de Ladislas, il fut proclamé roi par les soldats, aux acclamations du peuple, 1458. Aussitôt il organisa l'armée et la conduisit contre l'empereur Frédéric III, que les ennemis des Hunyade avaient proclamé roi de Hongrie; Mathias repoussa les prétentions de ce prince. Il se tourna alors contre les Turcs, 1463 ; il eut des succès en Bosnie ; mais le pape détourna malheureusement ses armes contre le roi de Bohême, Podiebrad, qui soutenait les Hussites ; puis Mathias battit le voïwode de Transylvanie, Etienne. Mais la guerre de Bohême et l'arbitraire de son gouvernement avaient excité contre lui beaucoup de mécontents, et il eut à repousser le prince polonais Casimir, qu'on lui opposait. Mathias Corvin triompha de ses ennemis, ravagea la Silésie, se fit céder, en 1478, la Moravie, la Silésie et la Lusace; recommença la guerre contre Frédéric III, prit Vienne, 1485, et resta maître de presque tous les Etats autrichiens. Grand prince, sévère, mais juste, il fut le protecteur des lettres et des arts; il fonda une académie à Presbourg, réunit dans

son palais de Bude une magnifique bibliothèque de plus de 50.000 manuscrits, appela auprès de lui les hommes les plus habiles et développa l'agriculture. Il avait établi en Hongrie la fameuse garde noire. Son nom est resté populaire dans tout le bassin du Danube. Ses *Lettres* ont été publiées, 1744, 2 vol. in-8°.

Mathieu (Saint) ou **Levi**, *Matthæus*, apôtre et évangéliste, né près de Capharnaüm, était publicain ou receveur des impôts pour les Romains, quand Jésus lui dit : « Suis-moi. » Selon la tradition, il prêcha l'Evangile dans le Pont et en Ethiopie. — Fête, le 21 septembre. — L'*Evangile* de saint Mathieu a pour but de montrer l'accord entre la vie du Christ et les anciennes prophéties. Le texte grec que nous avons remonte à la fin du premier siècle.

Mathieu d'Edesse, chroniqueur arménien, tué à la prise d'Edesse, en 1144, est l'auteur d'une *Histoire d'Arménie*, en partie inédite : elle s'étend de 952 à 1132.

Mathieu Paris, *Parisius* ou *Parisiensis*, chroniqueur latin, né vers 1195, se fit bénédictin au monastère de Saint-Albans (Lincoln), 1217. Chargé d'écrire la *Chronique* de cette maison après Roger de Wendover, 1235, il visita la Norvège, 1248-1250, et se trouva en relations avec les plus hauts personnages de son pays. Il mourut en 1259. — Son principal ouvrage, *Historia major Anglorum*, s'étend de la conquête normande à la mort de l'auteur; mais G Rishanger l'a continué jusqu'à la fin du règne de Henri III, 1272. La période antérieure à 1235 n'est guère qu'une transcription de la *Chronique* de Roger de Wendover. On en a une traduction française par M. Huillard-Bréholles, Paris, 1840-1841, 9 vol. in-8°. Il ne paraît pas que l'on doive attribuer à Mathieu Paris la compilation historique qui est en tête de la *Chronique* de Mathieu de Westminster.

Mathieu de Westminster, chroniqueur latin, contemporain d'Edouard II, roi d'Angleterre, bénédictin, écrivit, sous le titre de *Flores historiarum*, une chronique qui s'arrête à l'an 1307. — Elle a été continuée jusqu'en 1377.

Mathieu de Vendôme, élu abbé de Saint-Denis en 1258, fut régent de France en 1270 et 1285, et principal ministre de Philippe III. Il mourut en 1286. — On l'a confondu souvent avec le poète Mathieu de Vendôme, qui le précède d'un siècle.

Mathieu ou **Matthieu** (Pierre), poète et historien, né à Pesmes (Haute-Saône), en 1563, fut avocat à Lyon, puis historiographe de Henri IV et de Louis XIII. Il mourut en 1621. — Son style est incorrect; certains faits donnent seuls quelque valeur à ses ouvrages d'histoire. On cite de lui : *Les Quatrains de la vanité du monde*, réimprimés, en 1806, sous ce titre : *La Vie et la Mort;* des tragédies: *Esther*, Lyon, 1585; *la Guisiade*, Lyon, 1589; *Vastii, Aman, Clytemnestre; Histoire des troubles de France sous Henri III et Henri IV*, 1594, in-8°; *Histoire de France* (de François Ier à 1621), 1631, 2 vol. in-fol.; *Histoire de Louis XI*, 1610, in fol., — *de saint Louis*, 1618, in-8°; *Ælius Sejanus*, 1618, etc.

Mathieu de Dombasle (Christophe-Joseph-Alexandre), agronome, né à Nancy, en 1777. Chargé, en 1822, de diriger la ferme expérimentale et l'institut agricole de Roville, il en fit une des meilleures écoles pratiques. Il inventa la charrue qui porte son nom, et perfectionna beaucoup d'instruments aratoires. Il s'occupa aussi de la fabrication du sucre indigène. Il mourut à Nancy, 1843. — On cite de lui : *Calendrier du bon cultivateur ou Manuel de l'agriculteur; l'Agriculture pratique et raisonnée; Annales de Roville*, 1824-1837, 9 vol. in-8°; *De l'avenir industriel de la France*, etc. On lui a élevé une statue à Nancy, en 1850.

Mathieu (David-Maurice-Joseph), comte **de la Redorte**, général, né à Saint-Affrique, 1768-1833, d'une ancienne famille protestante, servit, comme cadet, dès 1783, se distingua dans les guerres de la république, et fut nommé général de division en 1799. Il fit les campagnes d'Austerlitz, de Prusse, d'Espagne, et fut nommé pair de France en 1819.

Mathieu de la Drôme (Philippe-Antoine), né, en 1808, à Saint-Christophe, près de Romans, se fit connaître, sous le Gouvernement de Juillet, par la publication d'une *Revue* qui lui valut d'être envoyé à l'Assemblée constituante en 1848, et à l'Assemblée législative en 1849. Exilé après le coup d'Etat du 2 décembre 1851, il ne s'occupa plus que de météorologie, à sa rentrée en France, et acquit ainsi une grande popularité. Il est mort en 1864.

Mathieu (Saint-), île d'Afrique, à 800 kil. S. du cap Palmas, dans l'Atlantique, par 1°25′ lat. N., et 6°10′ long. C. Elle est aujourd'hui inhabitée.

Mathieu (Saint-), île de la mer de Behring, par 61° lat. N., et 165° long. E., possédée par la Russie.

Mathieu (Pointe Saint-), cap situé à l'extrémité O. de la presqu'île de Bretagne et de la France, par 7° 6′ 33″ long. O., et 48° 19′ 49″ lat. N. On l'appelle aussi cap Finistère. Il est escarpé et surmonté d'un phare.

Mathieu (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. S. O. de Rochechouart (Haute-Vienne), sur la Tardoire; 2.346 hab.

Mathilde (Sainte), reine de Germanie, épousa, en 909, Henri l'Oiseleur. Veuve en 936, elle fut un moment dépouillée de son douaire par ses fils, Otton et Henri. Elle mourut dans le monastère de Quedlimbourg, qu'elle avait fondé, 968. Fête, le 14 mars.

Mathilde, femme de Guillaume le Conquérant, duc de Normandie, et, depuis, roi d'Angleterre, était fille de Baudouin V, comte de Flandre. Elle fonda, à Caen, l'Abbaye-aux-Dames, et mourut en 1083. On lui attribue la fameuse tapisserie de Bayeux.

Mathilde (Sainte), reine d'Angleterre, fille de Malcolm III, roi d'Ecosse, et de sainte Marguerite, fut mariée à Henri Ier d'Angleterre, 1100. Elle mourut en 1118. Fête, le 30 avril.

Mathilde, reine d'Angleterre, fille de la précédente, née en 1102. Veuve, en 1125, de Henri V, empereur d'Allemagne, elle fut reconnue héritière de la couronne d'Angleterre, 1126, et remariée à Geoffroi Plantagenet, comte d'Anjou, 1127. Dépossédée de l'héritage paternel par son cousin, Etienne de Boulogne (V. ce nom), en 1135, elle le battit en 1141, mais dut revenir en Normandie, 1148, laissant l'autorité à son fils, Henri II Plantagenet. Elle mourut en 1177.

Mathilde (La grande comtesse), fille de Boniface II, duc de Toscane, née en 1046, régna d'abord sous la tutelle de sa mère, Béatrice de Lorraine. Protégée par Victor II, contre les empereurs d'Allemagne, 1056, elle demeura attachée aux successeurs de ce pontife. Dans la querelle des Investitures, elle reçut Grégoire VII à Canossa, 1077, épousa, 1089, malgré Henri IV, Welf de Bavière, dont elle se sépara en 1095, et soutint la révolte du jeune Conrad, fils de l'Empereur. Confirmée dans ses fiefs par Henri V, 1110, elle mourut toute-puissante en 1115. — Ses domaines comprenaient la Toscane, et, en outre, Plaisance, Parme, Modène, Reggio, Mantoue, Ferrare, une portion de l'Ombrie, le duché de Spolète et une partie du patrimoine de Saint-Pierre. On ne sait quelle a été l'étendue de la donation qu'elle fit au Saint-Siége en 1077 et en 1102. V. Amédée Renée, *la grande Italienne*, 1859.

Mathilde, reine de Danemark. V. Caroline-Mathilde.

Mathon de La Cour (Charles-Joseph), fils d'un mathématicien distingué, *Jacques*, né à Lyon, 1738-1793, s'occupa de littérature à Paris, à Lyon, eut plusieurs prix dans les concours de l'Académie des Inscriptions; fonda plusieurs institutions philanthropiques à Lyon, etc., et fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire de cette ville. Parmi ses nombreux écrits, on remarque : *Lettres sur l'inconstance*, 1763; *Lettres sur les peintures, sculptures et gravures exposées au salon du Louvre*, 3 vol. in-12; *Lettres sur les rosières de Salency*, 1782; *Testament de Fortuné Ricard, maître d'arithmétique*, 1785, in-8°, etc., etc.

Mathos, soldat africain au service de Carthage, fut l'un des chefs dans la guerre des Mercenaires, avec le Campanien Spendius. Ils firent périr Giscon et les députés de Carthage, soulevèrent les Africains et rendirent la guerre *inexpiable*. Mais ils furent battus par Hamilcar Barca; Mathos fut pris, accablé d'outrages et mis à mort, 241 av. J. C.

Mathoura, Mathrah ou **Mottra**, ville forte de la présidence d'Agrah (Hindoustan), à 50 kil. N. O. du chef-lieu, sur la Djemnah; 40,000 hab. — Patrie de Krishna. C'est une des plus anciennes et des plus laides villes de l'Inde.

Mathurin (Saint), prêtre et confesseur, vivait en Gaule au IVe ou au Ve s. Fête, le 9 novembre. — Le chapitre de Paris céda, en 1226, une église dédiée à ce saint, aux Trinitaires, qui en prirent le nom de *Mathurins*. V. *Trinitaires*.

Mathurin (Saint-), bourg de l'arr. et à 22 kil. S. E. d'Angers (Maine-et-Loire), sur la Loire. Mines de fer; grains, fourrages; 2.560 hab.

Mathusalem, patriarche, fils d'Hénoch, père de Lamech et grand-père de Noé, vécut 969 ans, c'est-

à-dire la plus longue vie qui ait été donnée à un homme.

Matifou, cap d'Algérie, à l'extrémité E. de la rade d'Alger, et à 13 kil. E. de cette dernière ville, par 36° 48′ 54″ lat. N., et 0° 53′ 30″ long. E. Charles-Quint y débarqua dans son expédition de 1541 contre Alger.

Matignon (Jacques **de Goyon,** comte de), maréchal de France, né en 1525 à Lonlay (Normandie), d'une ancienne famille bretonne, fit ses premières armes sous Henri II. Lieutenant général en Basse-Normandie, 1559-1580, il ménagea les catholiques et les protestants, prit part aux batailles de Saint-Denis, 1567, de Jarnac et de Moncontour, 1569, et, après la Saint-Barthélemy, apaisa, dans son gouvernement, les calvinistes exaspérés. En 1574, il prit, dans Domfront, Montgomery révolté. Créé maréchal, 1579, il devint lieutenant général en Guienne, 1580 : il y combattit à la fois la Ligue et Henri de Navarre, auquel il se rallia, après l'assassinat de Henri III, 1589. Il mourut à Lesparre en 1597.

Matignon (Charles-Auguste **de Goyon,** comte de **Gacé,** puis de), arrière-petit-fils du précédent, maréchal de France, 1647-1729, prit part à l'expédition de Candie, 1667, se distingua dans les guerres de Louis XIV, fut gouverneur de l'Aunis, 1688, échoua au siége de Londonderry, sous Jacques II ; continua à combattre, comme lieutenant général, et fut nommé maréchal, en 1708, lorsqu'il devait commander une expédition dirigée contre l'Écosse.

Matignon, ch.-l. de canton de l'arr. et à 30 kil. N. O. de Dinan (Côtes-du-Nord); 1,364 hab.

Matines, partie de l'office divin qui se disait autrefois à une heure du matin. De là le nom de *matines françaises* donné à la Saint-Barthélemy, parce que ce massacre commença à l'heure où la cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois sonnait matines.

Matisco, ville de la Lyonnaise Ire (Gaule). Aujourd'hui *Mâcon.*

Matlock, ville du comté de Derby (Angleterre), à 61 kil. N. du chef-lieu, sur le Derwent; 4,500 hab. — Situation pittoresque et eaux minérales célèbres.

Mato-Grosso (grande forêt), province intérieure du Brésil, bornée par celles de Para, au N., et de Goyaz à l'E., par le Pérou et la Bolivie à l'O., et par le Paraguay au S. Longue de 1,700 kil. et large de 1,600, elle est, en partie, déserte ou inconnue. Couverte d'immenses forêts auxquelles elle doit son nom, elle a des mines d'or et d'argent. La pop. est de 60,000 hab. La capitale est *Cuyaba.* — L'ancien chef-lieu, Mato-Grosso, autrefois Villa-Bella, sur le Guaporé, est une jolie ville, dans une position malsaine.

Maton de la Varenne, littérateur, né à Paris, 1760-1813, avocat, se déclara l'adversaire de la Révolution, fut arrêté après le 10 août, conduit à la Force; il échappa, comme par miracle, aux massacres de septembre, et continua de lutter avec les ennemis de la république. Parmi ses œuvres de circonstance, on remarque : *les Crimes de Marat et des autres égorgeurs, ou ma résurrection*, 1795; *Coup d'œil sur la constitution des tribunaux*, 1800; *Histoire particulière des événements qui ont eu lieu en France pendant les mois de juin, juillet, août et septembre* 1792, 1806, ouvrage intéressant, mais partial.

Matour, ch.-l. de canton de l'arr. et à 34 kil. O. de Mâcon (Saône-et-Loire); 2,258 hab.

Matoura, port au S. de Ceylan, ch.-l. d'un district riche en poivre et en pierres précieuses.

Matrah, ville maritime et commerçante de l'Arabie, près et au N. O. de Mascate; 25,000 hab.

Matron de Pitana, poëte grec de la fin du ve s., composa des parodies d'Homère, dont on a quelques fragments recueillis par H. Estienne, 1573, et par Brunck, *Analecta*, t. II.

Matrona, aujourd'hui *Marne*, rivière de la Gaule, arrosait le territoire des Lingons, des Catalauni, des Remi, des Suessions, des Meldi et des Parisii, et se jetait dans la *Sequana* (Seine).

Matronales, *Matronalia*, fête célébrée autrefois, aux calendes de mars (1er mars), par les dames romaines en l'honneur de Mars, de Lucine et des divinités qui président au mariage. Elles-mêmes recevaient des présents de leurs proches. Cette fête rappelait la réconciliation opérée par les Sabines entre leurs pères et leurs maris.

Matschin, ville forte de Bulgarie (Turquie), sur la rive droite du Danube, en face de la place d'Ibraïla. Prise par les Russes en 1809, 1827 et 1854; 4,000 hab.

Matsmaï, capitale de Yeso ou *Matsmaï*, l'une des îles du Japon, sur le détroit de Tsougar ou Sangar, par 41° 30′ lat. N., et 140° long. E.; 20,000 hab. Commerce avec Hakodade et Nippon. (V. Yeso.)

Matsys Quinten. V. Messis.

Mattei (Stanislas), compositeur de musique, né à Bologne, 1750-1825, succéda au P. Martini à la tête de l'école qu'il avait créée. Professeur de contre-point au lycée de musique fondé en 1804, il eut pour élèves Rossini, Donizetti, etc. Le nombre de ses *Œuvres* dépasse 800.

Matteini (Teodoro), peintre de l'école de Florence, né à Pistoja, 1754-1825, élève de Raphaël Mengs, devint un excellent dessinateur et mérita une bonne renommée par ses tableaux. Il mourut directeur de l'Académie de Venise.

Matteis (Paolo de'), peintre et graveur de l'école napolitaine, né à Cilento près Naples, 1662-1728, eut de la réputation en France, mais ne voulut pas y rester, malgré les offres de Louis XIV. Il avait un grand talent de composition, beaucoup d'imagination, un coloris suave, mais travaillait avec trop de facilité.

Matteo de Siena (Matteo di Giovanni, dit), peintre de l'école de Sienne, né dans cette ville, 1420-1495, élève de son père, fut employé par Pie II aux travaux de la cathédrale de Sienne et surtout à son merveilleux pavé. Il y a de ses tableaux à Sienne et à Berlin.

Matteucci (Carlo), savant et homme politique italien, né à Forli, 1811-1868, suivit à Paris les cours de la Sorbonne et du Collége de France, fut professeur de physique à Ravenne, à Pise, et s'occupa surtout d'électro-physiologie. Il obtint, en 1844, la grande médaille de Copley de la Société royale de Londres. Il établit les premières lignes télégraphiques de Toscane, 1846 ; et a publié un *Cours de Physique*, un *Manuel de Télégraphie*, un *Traité des phénomènes électro-physiologiques.* Sénateur de Toscane en 1848, membre de la Consulte en 1859, il s'est montré toujours bon patriote italien L'Institut de France le nomma correspondant en 1857.

Matthæi (Chrétien-Frédéric), philologue, né à Gröst-en-Thuringe, 1744-1811, mourut professeur de littérature classique à Moscou. — Il a donné d'après les manuscrits : *Xiphilini et Basilii magni aliquot orationes*, *Pauli Epistolæ*, *Novum Testamentum græcum*, etc.

Matthæi (Leonardo), dit **Léonard d'Udine**, prédicateur italien, né à Udine, 1400-1470 (?), dominicain, parcourut les principales villes d'Italie en prêchant avec succès, dans le genre de Barletta et de Menot. Ses *Sermons* (*Quadragesimale aureum, Sermones aurei de Sanctis, Sermones floridi de Dominicis et quibusdam festis*), réunis à Nuremberg, 1478, in-fol., ont été longtemps recherchés.

Mattheson (Jean), compositeur et écrivain musical, né à Hambourg, 1681-1764, a laissé une quantité considérable de pièces vocales et instrumentales. Il a écrit aussi beaucoup d'ouvrages, dont le meilleur est le *Maître de chapelle*, 1737.

Matthiæ (Auguste-Henri), philologue, né à Gœttingue, 1769-1835, a été professeur à Weimar, 1798, et, depuis 1801, directeur du gymnase d'Altenbourg. On a de lui : *Grammaire grecque*, traduite en français par Longueville, 3 vol. in-8°; *Euripidis tragediæ*, excellente édition; *Éléments de littérature grecque et romaine*, etc.

Matthias, Matthieu. V. Mathias, Mathieu.

Matthisson (Frédéric), poëte allemand, né près de Magdebourg, 1761-1831, remplit diverses fonctions dans l'enseignement; ses *poésies* respirent une douce mélancolie.

Mattiaci, peuple de l'ancienne Germanie, qui habitait entre la Lahn et le Mein. Ses villes étaient : *Aquæ Mattiacæ* (Wiesbaden) et *Mattium* (Marbourg).

Mattioli ou **Matthiole** (Pierre-André), médecin italien, né à Sienne, en 1500, s'enrichit par l'exercice de son art. Il put alors se livrer à l'étude. Après avoir été médecin de Maximilien II, il se retira à Trente, où il mourut en 1577. Il est connu surtout par son *Commentaire de Dioscoride*, qui fut longtemps regardé comme le meilleur traité de matière médicale. Il le traduisit lui-même de l'italien en latin, 1554. A. du Pinet et J. des Moulins en ont donné des versions françaises.

Mattioli ou **Matthioli** (Erulo-Antonio), né à Bologne, en 1640, ancien secrétaire d'État du duc de Mantoue, avait promis, au nom de son maître, de livrer Casal à la France, 1678, puis trahit la France au profit de l'Autriche. Arrêté par Catinat, dans un piége qu'on lui tendit, il fut transféré à Pignerol, 1679. On l'a regardé, avec grande vraisemblance, comme le personnage désigné sous le nom *Masque de fer.* (V. ce mot.)

Mattioli (Louis), graveur, né à Crevalcuore, 1662-1747, a gravé à l'eau-forte des pièces estimées.

Maturin (Charles-Robert), poëte et romancier anglais, né à Dublin, 1782-1824, fut desservant à la paroisse de St-Patrick de cette ville. Il est connu par une tragédie, *Bertram*, représentée, en 1816, à Londres; par des romans : La *Famille Montorio*, *Melmoth*, *le chef Milésien;* etc.

Maturin, nouvel Etat de la république de Venezuela, dont la capitale, la ville de *Maturin*, a 13,000 habitants.

Maturino de Florence, peintre de l'école florentine, mort à Rome, vers 1528, élève de Raphaël, ami de Caravage, réussit surtout dans la peinture en camaïeux; beaucoup de ses œuvres, aujourd'hui perdues, ont été gravées. Le Louvre possède plusieurs de ses dessins.

Matuta, divinité romaine, identifiée avec Ino ou Leucothoé des Grecs. Elle aurait été la nourrice de Bacchus. Ses fêtes, les *Matralia*, se célébraient le 11 juin.

Maubert de Gouvest (Jean-Henri), littérateur, né à Rouen en 1721. Il fut d'abord capucin, puis ne pouvant être relevé de ses vœux, il erra de 1745 à 1767 (date de sa mort) en Allemagne, en Pologne, en Suisse, en Angleterre, en Hollande, etc. On a de lui : *Testament politique d'Alberoni*, 1752; *Histoire politique du siècle*, 1754; *Testament de Walpole*, etc.

Maubeuge, *Malbodium*, ch.-l. de canton, à 16 kil. N. d'Avesnes (Nord), sur la Sambre; pop., 13,234 hab. Place de guerre. Manufacture d'armes supprimée en 1835. Son industrie consiste en quincaillerie, fonderies, houille, ardoises, marbre, fabrication de sucre, etc. Fondée autour d'une abbaye établie, au VIIe siècle, par sainte Aldegonde, elle fut acquise par la France au traité de Nimègue et fortifiée par Vauban. Assiégée par les Autrichiens en 1793, elle fut délivrée par la victoire de Wattignies.

Maubourguet, ch.-l. de canton de l'arr. et à 28 kil. N. de Tarbes (Hautes-Pyrénées), sur l'Adour; 2,510 hab.

Maubuisson, anc. abbaye de femmes, fondée par la reine Blanche de Castille, qui y mourut en 1252, à 8 kil. N. E. de Pontoise. Elle a été démolie pendant la Révolution.

Mauch-Chunk, v. de Pennsylvanie (Etats-Unis), sur le Lehigh, grand centre d'exploitation de houille; 6,000 hab.

Maucroix (François **de**), littérateur, né à Noyon, 1619-1708, suivit d'abord le barreau. Entré dans l'Eglise en 1647, il devint chanoine de Reims, et accompagna l'archevêque Le Tellier à l'assemblée de 1682. Il fut l'ami de Boileau, de Racine, et surtout de La Fontaine, dont il avait l'insouciance. On a de lui des traductions de Lactance (*De la mort des persécuteurs*), de saint Jean Chrysostome (*Homélies*), de Démosthène (*Philippiques*), d'Horace (*Satires*, *Epîtres*, *Art poétique*), etc. Ses *Poésies* ont été publiées par Walckenaër, à la suite des *Œuvres diverses* de La Fontaine. En 1854, on a donné ses *Lettres*, 2 vol. in-12.

Mauduit (Antoine-François), architecte, 1775-1854, né à Paris, résida longtemps à Saint-Pétersbourg, où il éleva l'église Saint-Isaac. — On a de lui : *Découvertes dans la Troade*, in-4°, etc.

Mauger (Jean), graveur en médailles, né à Dieppe, 1648(?)-1722, fut graveur du roi et fut logé au Louvre. C'était un habile artiste.

Mauges (Les), *Medalgicus pagus*, ancien pays de France, compris auj. dans l'arrond. de Cholet.

Maugrabins ou **Mograbins**, habitants du *Maghreb* (par corruption *Mograb*).

Mauguin (François), avocat et orateur parlementaire, né à Dijon en 1785, commença sa réputation, lors de la réaction royaliste de 1815, en plaidant dans diverses causes politiques. Les conclusions qu'il prit, dans l'affaire de la *Bibliothèque historique*, ont fait depuis jurisprudence. Député du collége électoral de Beaune pendant 21 ans, 1827-1848, il siégea, en juillet 1830, dans la commission municipale de Paris, et fut l'auxiliaire de Lamarque dans sa politique guerroyante. Membre des deux assemblées convoquées successivement après la révolution de Février, il mourut dans la retraite en 1854.

Mauguio (Etang de), lagune de 3,600 hectares, sur la Méditerranée, à 3 kil. S. de Mauguio (Hérault), et 10 kil. E. de Montpellier. — Ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. E. de Montpellier (Hérault); 2,578 hab.

Maui, l'une des îles Sandwich, a une montagne de 5,140 mètres, et 16,000 hab.

Maule, fleuve du Chili, tributaire de l'Océan Pacifique, naît dans les Andes. Cours de 225 kil. Le départ. de *Maule* a pour ch.-l. *Cauquenes*; 206,000 hab.

Mauléon-Licharre, ch.-l. d'arrond., à 61 kil. S. O. de Pau (Basses-Pyrénées), sur le gave de son nom, par 43° 13′ 13″ lat. N., et 3° 13′ 29″ long. O.; 1,743 hab. — Le tribunal civil est à Saint-Palais.

Mauléon-Barousse, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 50 kil. S. E. de Bagnères-de-Bigorre (Hautes-Pyrénées); 750 hab.

Maulévrier, bourg de l'arr. de Cholet (Maine-et-Loire). Ancien comté.

Maultrot (Gabriel-Nicolas), jurisconsulte, né à Paris, 1714-1803, s'occupa surtout du droit canonique. Il défendit la cause du clergé inférieur, et, après 1791, celle des évêques. — On a de lui : *Maximes du droit public français*, 1772; *Dissertation sur le Formulaire*, 1775; *Les prêtres juges dans les conciles avec les évêques*, 1780; etc.

Maumusson (Pertuis ou passe de); il sépare l'île d'Oleron du continent (Charente-Inférieure). Le détroit a 4 kil. de largeur, est peu profond et encombré de sables très-mobiles.

Maunoir (Julien), philologue, né dans le diocèse de Rennes, 1606-1683, de l'ordre des jésuites, professeur à Quimper, continua l'apostolat de Michel Lenobletz, allant prêcher avec succès dans toutes les paroisses où l'on parlait le bas-breton. Il a composé, dans cette langue, un recueil de *Cantiques*, la *Vie de saint Corentin*, *le Sacré Collége de Jésus*, des *Dictionnaires* français-breton et breton-français, etc.

Maupeou (René-Charles **de**), magistrat, né à Paris, 1688-1775, fut, pendant 14 ans, 1743-1757, premier président du parlement de Paris, au moment le plus vif des querelles issues de la bulle *Unigenitus*. Nommé garde des sceaux et vice-chancelier en 1763, il fut, en 1768, chancelier pendant 24 heures, le temps de transmettre sa charge à son fils.

Maupeou (René-Nicolas-Charles-Augustin **de**), chancelier de France, fils du précédent, né en 1714, avait été aussi premier président du parlement de Paris, 1763. Chancelier en 1768, afin de briser l'opposition parlementaire qui tenait depuis 40 ans la royauté en échec, il supprima et remplaça, par des cours nouvelles, le parlement de Paris, puis toutes les juridictions qui résistèrent, 1771. Approuvé par Voltaire, ce coup d'Etat ne parut, à la plupart, qu'un acte brutal de despotisme. Disgracié à l'avénement de Louis XVI, 1774, Maupeou mourut dans ses terres, en 1792. Ses réformes, tombées avec lui, furent reprises par la Révolution. Ses *Mémoires*, encore inédits, sont curieux.

Mauperché (Henri), paysagiste, né à Paris, 1623(?)-1686, a aussi gravé des morceaux encore estimés. Il fut employé, après un séjour en Italie, à la décoration des châteaux royaux, et surtout de celui de Fontainebleau. Il fut professeur à l'Académie de peinture.

Maupertuis (Pierre-Louis **Moreau de**), géomètre, né à Saint-Malo en 1698, abandonna la carrière militaire pour se livrer à son goût pour les sciences. Admis à l'Académie des sciences en 1723, il fut envoyé, avec quelques savants, en Laponie, pour y déterminer la figure de la terre, 1737. Signalé à Frédéric II par le succès de cette excursion, il fut appelé en Prusse, 1740; mais, pris par les Autrichiens à Molwitz, 1741, il ne s'établit définitivement à Berlin qu'en 1744. Il y réorganisa l'Académie, dont il devint le président, 1746. Il ne tarda pas à entrer en lutte avec un de ses collègues, Kœnig, qui attribuait, non sans raison, à Leibniz, le principe de la *minimité* d'action que Maupertuis vantait comme sa propre découverte. Kœnig fut vivement soutenu par Voltaire, qui lança contre le président de l'Académie toute une série de pamphlets, en tête desquels sont *Micromégas* et la *Diatribe du docteur Akakia*. Frédéric II fit brûler par la main du bourreau ce dernier libelle, mais sans arrêter les attaques de Voltaire. Maupertuis mourut à Bâle en 1759. — Ses *Œuvres* ont paru à Lyon, 1768, 4 vol. in-8°.

Maupertuis (Bataille de). Livrée dans une localité à 10 kil. N. de Poitiers, 1356, elle porte aussi le nom de cette dernière ville. Le roi Jean y fut vaincu et pris par le prince de Galles.

Maur (Saint, *Maurus*, disciple de saint Benoît de Nurcia, vint en Gaule, où il fonda des monastères de la règle bénédictine (VIe siècle). Fête, le 15 janvier. — La congrégation de Saint-Maur, réforme de l'ordre de Saint-Benoît, instituée en France au XVIIe siècle, approuvée par Grégoire XV en 1621, a été une pépinière d'é-

rudits. Ses maisons principales étaient celles de Saint-Maur, Saint-Denis, Saint-Germain-des-Prés, Marmoutier, Saint-Benoît-sur-Loire, Saint-Pierre de Corbie, etc. D. Tassin a écrit l'Histoire de la congrégation de St-Maur.

Maur (Raban-). V. RABAN-MAUR

Maur-les-Fossés (Saint-), commune de 7,438 hab., sur la rive droite de la Marne, à 18 kil. N. E. de Sceaux (Seine), et 11 kil. E. de Paris. — Carrières de pierre; betteraves, papeterie, plomberie, etc. Le canal de Saint-Maur, construit de 1809 à 1825, long de 1,115 mètres (dont un tunnel de 600 mètres), abrége de 13 kil. le trajet par la Marne, qui fait un circuit en cet endroit. — Cette localité, au troisième siècle, était un retranchement de Bagaudes : d'où son nom de *Fossés*. En 638, on y fonda une abbaye de bénédictins, qui a subsisté jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Traité de 1465, qui termina la guerre du *Bien public*.

Maure, ch.-l. de canton de l'arr. et à 30 kil. N. de Redon (Ille-et-Vilaine); 5,573 hab., dont 331 agglomérés.

Maure (Sainte-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 30 kil. S. E. de Chinon (Indre-et-Loire). Vieux château; église du XIIe s. Toiles peintes; 2,409 hab.

Maure (Sainte-), autrefois *Leucade*, une des îles Ioniennes (Grèce), au S. du golfe d'Arta, sur la côte O. de l'Albanie, a 468 kil. carrés et 20,000 hab. Elle communique au continent par un banc de sable et des ponts de bois. Elle est montagneuse et exposée aux tremblements de terre. Production abondante de sel. Le rocher de Leucade s'appelle aujourd'hui Ducato. — La capitale est *Amarichi*.

Maurel (ABDIAS), dit **Catinat,** chef camisard, né au Caylar, près de Lodève, mort en 1705. Dragon dans l'armée de Catinat, en Italie, il reçut le nom de son général, à cause de l'admiration qu'il avait pour lui. Il prit part aux troubles des Cévennes, en 1702, fut lieutenant de Cavalier, se signala par sa bravoure et par son fanatisme féroce, ne voulut pas se soumettre à Villars, et passa en Suisse, 1704. Excité par un agent de l'Angleterre, il revint, entra dans un complot pour tuer l'intendant Basville, fut pris à Nîmes et brûlé vif.

Maurepas (JEAN-FRÉDÉRIC **Phelypeaux,** comte DE), né en 1701, était petit-fils du chancelier de Pontchartrain. Nommé secrétaire d'État à la place de son père, démissionnaire malgré lui, 1715, il exerça les fonctions de ministre de la maison du roi en 1718, et de la marine en 1723. Superficiel et incapable d'application, mais doué d'une vive intelligence, il envoya des savants (V. MAUPERTUIS, LA CONDAMINE, etc.) visiter les régions voisines du pôle N. ou de l'Équateur, et songea à réformer le mode de constructions navales. Disgracié en 1749 pour une épigramme contre Mme de Pompadour, il ne revint d'exil qu'en 1774, lorsque Louis XVI réclama ses conseils. Premier ministre sans en avoir le titre, mais toujours frivole, il rétablit la défectueuse organisation des parlements, détruite en 1771 par Maupeou, et eut le bonheur de porter au pouvoir Turgot, puis Necker, qu'il sacrifia quand ils lui firent ombrage. Il mourut en 1781.

Maures. On a désigné successivement par ce nom : 1° les habitants de l'ancienne Mauritanie, avant et après la conquête romaine (*Mauri, Mauritani*); 2° les conquérants musulmans de l'Espagne au moyen âge, sans que l'on distinguât ceux qui étaient d'origine asiatique, de ceux qui venaient de l'ancienne Mauritanie, comme les Almohades; ils ont été persécutés au XVIe s., et chassés d'Espagne en 1609; 3° de nos jours, la partie de la population musulmane qui habite spécialement les villes dans le Maroc, l'Algérie, etc.

Maures (Montagnes des), ramification des Alpes de Provence, parallèle à la côte, entre la Veaune et l'Argens. Elles tirent leurs noms des Maures (Arabes), qui s'y établirent de 889 à 975. Elles renferment, à l'O., les gorges d'Ollioules, que traverse la route de Marseille à Toulon. — La région des *Maures* est formée par le terrain primitif.

Maurevel, célèbre par ses coups de main au temps des guerres de religion, assassin aux gages du duc de Guise, blessa Coligny d'un coup d'arquebuse, à la sortie du Louvre, le 20 août 1572.

Mauriac, ch.-l. d'arrond. à 50 kil. N. O. d'Aurillac (Cantal), au pied d'une colline, près de l'Auze, par 45° 13′ 7″ lat. N., et 0° 0′ 19″ long. O. Pop., 3,187 hab. — Bestiaux, chevaux, mulets, fromages. Église Notre-Dame-des-Miracles qui date du XIIe s. Aux environs, ruines de la chapelle Saint-Maury ou Marius.

Maurice (Saint), chef de la légion thébaine ou thébéenne (levée en Thébaïde), fut massacré avec ses soldats, par ordre de Maximien Hercule, pour avoir refusé de sacrifier aux dieux, 286. Sur le lieu où ils subirent le martyre, Sigismond, roi de Bourgogne, fonda le monastère d'*Agaunum*, appelé depuis Saint-Maurice. Fête, le 22 septembre. — L'ordre militaire de *Saint-Maurice*, créé par Amédée VIII de Savoie, 1434, a été réuni, en 1572, à celui de Saint-Lazare. Il a pour insignes une croix blanche à quatre branches, surmontée d'une couronne, avec une croix verte; le ruban est vert.

Maurice, *Mauricius Tiberius*, empereur d'Orient, 582-602, né en 539 à Arabissus (Cappadoce), gendre et successeur de Tibère II. Il envoya ses généraux, d'abord contre les Perses, auxquels il imposa le jeune Chosroès II, 590, puis contre les Avares, qui massacrèrent 12,000 soldats romains, n'ayant pu en tirer de rançon. L'armée donna alors l'empire à Phocas, qui fit périr Maurice et sa famille. On lui doit 12 livres sur l'*Art militaire*, trad. en latin par Scheffer, Upsal, 1664.

Maurice de Nassau. V. NASSAU.

Maurice, électeur de Saxe, né à Freiberg, 1521-1553, d'abord simple duc de Saxe, luthérien, se brouilla avec son cousin, l'électeur Jean-Frédéric, mais se réconcilia avec lui, grâce à Luther et à Philippe, landgrave de Hesse, dont il avait épousé la fille. Il se distingua dans la guerre contre les Turcs, et se laissa gagner par Charles-Quint, qui lui donna l'avouerie des évêchés de Magdebourg et de Halberstadt. Il se déclara contre la ligue de Smalkalde, s'empara des États de l'électeur, et contribua à la victoire de Mühlberg, 1547. Il fut lui-même nommé électeur. Ses intérêts le firent encore changer de parti; mécontent de voir son beau-père Philippe retenu prisonnier malgré la promesse de l'Empereur, irrité des reproches de trahison qu'on lui adressait de toutes parts, il forma secrètement une nouvelle ligue contre Charles-Quint, s'unit à Henri II, roi de France, par les traités de Friedwald et de Chambord, 1552; profita du siége de Magdebourg pour conserver ses troupes réunies, trompa Charles-Quint jusqu'au dernier moment; puis, levant le masque, marcha sur Augsbourg, le força de fuir d'Inspruck, et lui imposa la paix de Passau, favorable aux protestants et aux princes. Il mourut en combattant Albrecht, margrave de Culmbach, au moment où il allait peut-être travailler de nouveau à la ruine de Charles-Quint.

Maurice (AUGUSTE), dit *le Savant*, landgrave de Hesse-Cassel, 1572-1632, eut des connaissances très-étendues dans les lettres et dans les sciences. Il a composé 16 ouvrages: *Encyclopædia*, in-4°, *Poetice*, *Philosophia practica*, *Lexique français-allemand*, *Thesaurus linguæ latinæ*, etc. Sa *Correspondance avec Henri IV* a été publiée en 1840, in-8°.

Maurice (THOMAS), historien et poëte anglais, né à Hertford, 1754-1824, eut les cures de Woodford et d'Epping, fut aumônier de régiment, puis bibliothécaire adjoint du British Museum. Ses vers ont de la grâce, de la finesse et de l'élégance; mais ses ouvrages d'histoire, fruit de laborieuses recherches, ont plus d'importance. Citons : *Indian Antiquities*, 1791-97, 7 vol. in-8°, recueil de savantes dissertations; *Histoire de l'Hindoustan*, 3 vol. in-4°; *Histoire moderne de l'Hindoustan*, 2 vol. in-4°, avec un *Supplément* jusqu'en 1788, etc., etc.

Maurice (Ile) ou **Ile de France,** l'une des îles Mascareignes, dans l'Océan Indien, à 180 kil. N. E. de la Réunion, par 20° 9′ lat. S. et 55° 12′ long. E. Longue de 44 kil. et large de 32, elle a 180 kil. de circonférence. Le sol s'élève continuellement depuis la côte: au centre est un *piton* haut de 604 mètres. On y cultive le caféier, la canne à sucre, le giroflier, le cotonnier, l'indigotier. Ses sites pittoresques ont été célébrés par Bernardin de Saint-Pierre. — Le chef-lieu est *Port-Nord-Ouest* ou *Port-Louis*. La pop. est de 320,000 hab., dont 60,000 noirs, 32,000 créoles d'origine française, 215,000 engagés, Indiens, Chinois ou noirs, et quelques Anglais. Nommée *Cerno* par les Portugais, qui la découvrirent en 1505, appelée *Maurice* par les Hollandais, qui l'occupèrent de 1598 à 1712, elle devint possession française en 1721. Son importance commença avec La Bourdonnais. L'*Ile de France*, admirablement située sur la route des Indes, fut, grâce à ses corsaires, la terreur des Anglais. Ces derniers s'en emparèrent en 1810, la conservèrent en 1814, et, lui rendant le nom d'*île Maurice*, en firent le ch.-l. d'un gouvernement qui s'étend sur Rodrigues, les Seychelles, Diégo-Garcia, etc.

Maurice (Saint-), *Agaunum*, ville du Valais (Suisse), sur la rive gauche du Rhône; 1,200 hab. — Ancienne abbaye riche en manuscrits; elle remonte au

IIIe siècle. Saint Maurice et la légion thébaine y furent massacrés en 286.

Maurice (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 28 kil. N. E. de Moutiers (Savoie). Bestiaux, fromages; houille aux environs; 2,522 hab.

Maurice (Saint-), bourg près de Charenton (Seine). Hospice d'aliénés, industrie développée; 4,540 hab.

Maurice-de-Lignon (Saint-), bourg de l'arr. d'Yssingeaux (Haute-Loire); 2,000 hab.

Maurice-en-Gourgois (Saint-), bourg de l'arr. de Montbrison (Loire); 2,004 hab.

Mauriceau (François), chirurgien, né à Paris, 1627-1709, a publié sur l'art des accouchements des ouvrages souvent réimprimés. La meilleure édition est celle de 1740.

Maurienne, *Maurianæ comitatus, Garocelia vallis,* ancienne province du S. de la Savoie. Longue de 90 kil. sur 26 de large, elle forme la vallée demi-circulaire de l'Arc, entre les monts de la Vanoise au N., les Alpes Grées au S. E., Cottiennes au S., et les monts de Maurienne au S. O. Elle correspond à l'arrondissement actuel de Saint-Jean-de-Maurienne (Savoie). — Les *Alpes de Maurienne,* contre-fort des Alpes du Dauphiné, s'en détachent à l'aiguille d'Arve, et séparent les vallées de la Romanche et de l'Isère de celle de l'Arc. Elles sont âpres et couvertes de glaciers. Le Goléon de la Grave atteint 3,429 mètres.

Maurienne (Saint-Jean-de-). V. Jean-de-Maurienne (Saint-).

Mauritanie, *Mauritania,* ancien royaume, puis province romaine de l'Afrique, au N. O., dont les limites ont varié. A l'origine, elle comprenait le territoire limité par l'Atlantique à l'O., par la Méditerranée au N., la Malva à l'E. et la Gétulie au S., et correspondait à peu près au *Maroc* actuel. La trahison de Bocchus à l'égard de Jugurtha, 106 avant J. C., y ajouta la portion de la Numidie située entre la Malva et l'Ampsagas, sous le nom de Mauritanie *orientale,* tandis que celui de Mauritanie *occidentale* fut donné à l'ancienne Mauritanie. — Enlevé par César à Juba Ier, 46, restitué par Auguste à Juba avec l'addition d'une partie de la Gétulie, 30, ce royaume fut réduit en province sous Claude Ier, 42 après J. C. Il y eut alors les trois Mauritanies : *Sitifienne,* ch.-l., Sitifis ; *Césarienne,* ch.-l., Césarée ; *Tingitane,* ch.-l., Tingis. Les deux premières, formées de la Mauritanie orientale, firent partie, au IVe s., du diocèse d'Afrique; la troisième, anc. Mauritanie, fut rattachée au diocèse d'Espagne.

Mauro (Frà), religieux camaldule, mort en 1459, avait formé, au couvent de Saint-Michel de Murano, près de Venise, une école de cosmographie. On conserve encore de lui une mappemonde manuscrite exécutée de 1457 à 1459. On en trouve une réduction dans le *Magasin pittoresque,* 1849.

Maurocordato ou **Mavrocordato,** famille fanariote, originaire de Chio, dont voici les principaux membres: Alexandre, 1637-1709, grand-drogman de la Porte, 1673, négociateur de la paix de Carlowitz, 1699; Nicolas, son fils, qui devint hospodar de Moldavie, 1709, puis de Valachie, et mourut en 1730; Constantin, son petit-fils, qui, de 1730 à 1763, fut hospodar, quatre fois en Valachie, et trois fois en Moldavie, et fit passer tous les serfs des seigneurs à l'Etat. — De nos jours cette famille a produit Alexandre Maurocordato, né en 1791, qui, pendant l'insurrection grecque, 1821-1829, représenta le parti politique rival du parti militaire dirigé par Kolocotroni, et a été président du ministère en 1840, 1843 et 1856. Il soutint la cause de l'Angleterre. Il est mort en 1858.

Maurolico (François), géomètre italien, né à Messine, 1494-1575, d'une famille grecque, fut prêtre et enseigna les mathématiques à Messine. On le considérait comme le plus savant géomètre de son temps. On lui doit des traductions, avec commentaires, de Théodose, de Ménélaüs, d'Euclide, d'Apollonius, d'Archimède. Ses ouvrages, *Cosmographia,* 1543; *Problematica mechanica, Opuscula mathematica,* 1575, etc., sont remarquables. Dans le dernier recueil est un important traité des coniques. Il a introduit l'usage des lettres, à la place des nombres, dans les calculs de l'arithmétique, etc.

Mauron, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. N. E. de Ploërmel (Morbihan); 4,130 hab., dont 881 agglomérés.

Maurs, ch.-l. de canton de l'arr. et à 40 kil. S. O. d'Aurillac (Cantal); 3,002 hab.

Maurus (Terentianus), poëte latin, probablement du 2e siècle, a laissé un traité de versification latine, *De Litteris, Syllabis, Pedibus, Metris,* en vers latins de différentes espèces. Il a été souvent imprimé, surtout par Santen et Van Lennep, 1825, et par Lachmann, Berlin, 1836.

Maury (Jean-Siffrein), cardinal, né à Valréas (Vaucluse), en 1746, était fils d'un cordonnier. Il vint à Paris en 1766 et reçut les ordres en 1771. Connu par les *Eloges* qu'il écrivit et par les discours qu'il prononça (on cite son *Panégyrique de saint Vincent de Paul*), il entra à l'Académie française en 1785. Député du clergé pour le bailliage de Péronne aux États-généraux de 1789, il figura au premier rang des défenseurs de l'ancien régime, grâce à une éloquence facile, à une mémoire prodigieuse et à une imperturbable assurance. L'Assemblée constituante dissoute, il rejoignit l'émigration à Coblentz, passa à Rome, où Pie VI le nomma, en 1794, cardinal et évêque de Montefiascone. Il fut, plus tard, ambassadeur du comte de Provence, depuis Louis XVIII, auprès de Pie VII. Se sentant gêné dans cette destinée obscure, il se rapprocha, en 1804, de l'homme qui représentait alors la révolution, et, en 1810, accepta, malgré Pie VII captif, les fonctions d'administrateur du diocèse de Paris. Mal vu des Bourbons, dont il avait abandonné la cause, il dut, en 1814, se rendre à Rome, où il subit une disgrâce éclatante, marquée par une détention de 6 mois au château Saint-Ange. Il mourut dans la solitude en 1817. — Parmi ses *Œuvres,* on cite son *Traité sur l'éloquence de la chaire,* 1777. On a publié ses *Œuvres choisies,* 1827, 5 vol. in-8°.

Mausole, roi de Carie, régna de 377 à 353 av. J. C. Il s'empara de la Lydie, d'une partie de l'Ionie, et fut l'un des instigateurs de *la guerre sociale.* Sa femme, Artémise II, lui fit élever à Halicarnasse, un tombeau regardé par les anciens comme l'une des sept merveilles du monde. Tout tombeau somptueux s'appela dès lors *mausolée.*

Mautern, *Mutinum, Mutara, Mutarum,* village de la Basse-Autriche, à 60 kil. N. O. de Vienne, sur la rive droite du Danube, en face de Stein; 700 hab. Victoire de Mathias Corvin sur les Autrichiens en 1484.

Mauvais (Félix-Victor), astronome, né à Maiche (Doubs), en 1809, fut, en 1836, chargé de travaux météorologiques à l'Observatoire de Paris. Il a découvert 4 comètes télescopiques. Ses travaux sont consignés dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences, dont il faisait partie depuis 1843. Membre de l'Assemblée constituante en 1848. Mauvais est mort en 1854.

Mauvais garçons, nom donné aux pillards qui désolèrent les campagnes du XIVe au XVIe siècle. — A Paris on désignait ainsi les gueux, les mendiants, etc.

Mauvaise (Archipel de la mer). V. Pomotou (Iles).

Mauvezin, ch.-l. de canton de l'arr. et à 34 kil. S. E. de Lectoure (Gers), sur l'Arrais; 2,727 hab. Anc. capit. du Fezenzaguet.

Mauvillon (Eléazar), historien, né à Tarascon, 1712-1779, calviniste, passa en Allemagne, où il donna des leçons et fit des traductions. Il fut secrétaire du roi de Pologne. Parmi ses nombreux ouvrages, citons: *Histoire du prince Eugène de Savoie,* 1740, 5 vol. in-8°; — *de Frédéric-Guillaume Ier, roi de Prusse,* 2 vol. in-12; — *de Pierre Ier, surnommé le Grand,* 3 vol. in-12; — *de la dernière guerre de Bohême,* 3 vol. in-8°; — *de Gustave-Adolphe,* 4 vol. in-12; *Droit public germanique,* 2 vol in-8°, etc., etc.

Mauvillon (Jacob), ingénieur et littérateur allemand, fils du précédent, né à Leipzig, 1743-1794, fut officier, professeur des sciences militaires à Cassel, ingénieur des ponts et chaussées, professeur de tactique à Brunswick. Il fut l'ami de Mirabeau et partisan de la révolution française. Ses nombreux ouvrages se distinguent par l'énergie du style et la sincérité de la pensée. On remarque : *Essai historique sur l'art de la guerre pendant la guerre de Trente Ans,* 1784, in-8°; *Zoologie géographique; Proverbes dramatiques,* 1785; *le Système de la religion chrétienne,* 1787; *l'Homme et la Femme, dans leurs rapports mutuels,* 1790; *Histoire du duc Ferdinand de Brunswick,* 1794; *Correspondance,* surtout avec Mirabeau, etc. Il a traduit en allemand beaucoup d'ouvrages français, Mme de Sévigné, Raynal, *la Monarchie prussienne,* de Mirabeau, etc.

Mauzé, ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. S. O. de Niort, sur le Mignon (Deux-Sèvres); 1,669 hab.

Mavors, l'un des noms de Mars, en latin.

Mavrocordato. V. Maurocordato.

Mavromichalis (Pierre) ou **Petro-Bey,** né vers 1775, mort en 1848, d'une famille puissante dans le Magne

(Morée), songea de bonne heure à reprendre les projets de son aïeul, qui, vers 1770, de concert avec les Russes, avait voulu délivrer la Grèce. Il eut, à Venise, un entretien avec Bonaparte, en 1797, mais fut forcé d'ajourner l'exécution de ses projets. Dénoncé, comme ami de la France, par les Anglais, il dut se cacher. Il succéda à son père, comme chef du Magne, et fut nommé bey par l'amiral Schukur-Pacha, que beaucoup crurent reconnaître comme son frère, jadis enlevé par les Turcs. Affilié à l'hétairie, il prépara les Maïnotes à la lutte, les arma, reçut auprès de lui Kolokotroni, proscrit, et se souleva en 1821. Il chassa les Turcs de la Laconie, prit le titre de *commandant en chef des armées spartiates*, et eut une grande part à la guerre de l'indépendance. Il était l'un des trois chefs du gouvernement provisoire, qui remit le pouvoir à Capo d'Istria, en 1828. Le président voulut réduire à l'obéissance les Maïnotes trop indépendants et pillards; il mit en prison Mavromichalis. La famille résolut de se venger; Constantin, frère du bey, et Georges, son fils, assassinèrent Capo d'Istria à Nauplie, 9 octobre 1831. Pierre fut relâché peu après, et devint général, sénateur; on lui donna le grand domaine de Lykovouno.

Mawarannahar. V. Transoxiane.

Maxence (M. Aurelius Valerius Maxentius), fils de Maximien Hercule, fut proclamé empereur à Rome par les prétoriens, 306. Vainqueur de Sévère, puis de Galerius, grâce aux talents de son père, qu'il s'était donné pour collègue et qu'il déposa ensuite, il triompha encore de l'usurpateur Alexandre en Afrique; mais attaqué par Constantin, son beau-frère, après avoir vu ses soldats plusieurs fois battus en Italie, à Turin, à Vérone, il se noya dans le Tibre à la suite d'une bataille perdue près du pont Milvius, 312. Il s'était déclaré le partisan du paganisme.

Maxima Cæsariensis. V. Césarienne (Grande-).

Maxima Sequanorum. V. Sequanaise (Grande-).

Maxime Pupien (M. Claudius Maximus Pupienus), empereur romain, élu avec Balbin, par le Sénat, après la mort des deux Gordiens. Le féroce Maximin, ayant été tué près d'Aquilée, il fut, après son entrée à Rome, égorgé avec son collègue par les prétoriens révoltés, 238.

Maxime (Magnus Clemens Maximus), usurpateur romain, peut-être espagnol, fut proclamé empereur, 383, en Bretagne, pays qu'il enleva à Gratien ainsi que la Gaule et l'Espagne. Il résida à Trèves. Après s'être efforcé de se concilier les populations chrétiennes, il envahit tout à coup l'Italie; mais défait, près d'Aquilée, par Théodose le Grand, défenseur de Valentinien II, il fut pris et décapité, 388.

Maxime (Petronius Anicius Maximus), empereur romain, d'une ancienne famille, plusieurs fois consul, préfet d'Italie, succéda à Valentinien III qu'il avait assassiné pour venger un outrage fait à sa femme (mars 455). Il épousa ensuite Eudoxie, veuve de ce prince, qui appela Genséric, roi des Vandales. A l'approche des barbares, Maxime, qui avait fui, fut tué par les soldats furieux (juin 455).

Maxime, usurpateur romain, fut proclamé auguste par son ami Gerontius, en Espagne, 408. Il se soumit peu après, fut d'abord épargné, puis mis à mort en 422.

Maxime de Tyr, philosophe grec du IIe siècle après J. C., visita divers pays et, sous le règne de Commode, Rome. On a de lui 41 *Dissertations* sur divers sujets de théologie, de morale et de philosophie. La meilleure édition est celle de Dübner dans la *Bibliothèque grecque* de Didot. Parmi les traductions françaises on cite celle de Combes-Dounous, 1803.

Maxime d'*Ephèse*, philosophe grec, l'un des maîtres de Julien, contribua à lui faire abjurer le christianisme et exerça sur lui la plus grande influence. Après la mort de l'empereur, il fut persécuté et enfin envoyé au supplice sous Valens, en 371. On lui a attribué un poëme astrologique *sur les Auspices*, qui est plutôt l'œuvre du philosophe *Maxime d'Epire*, également maître de Julien. On le trouve dans la *Bibl. grecque* de Rentdorf; Gerhard en a donné une édition à Leipzig, en 1820.

Maxime (Saint), évêque de Turin sous Honorius et Théodose II, était né à Verceil. On a de lui 73 *Homélies*, publiées en 1784 par ordre de Pie VI. Fête, le 25 juin.

Maxime (Saint), dit le *Confesseur*, abbé de Chrysopolis près de Constantinople, combattit les monothélites, et périt en exil sous Constant II, 662. Fête, le 13 août. — Combéfis a publié les *Œuvres* de saint Maxime, 1675.

Maximien (*Maximianus*), poëte latin, peut-être contemporain et ami de Boëce, auteur de 6 élégies vulgairement attribuées à Cornelius Gallus. La meilleure édition est celle de Wernsdorf, dans ses *Poetæ minores*.

Maximien Hercule (M. Aurelius Valerius **Maximianus**), empereur romain, né d'une famille de paysans aux environs de Sirmium. Compagnon d'armes de Dioclétien, qui se l'associa, 286, en l'appelant *Hercule*, et lui confia l'Occident à défendre contre les barbares, il devint, en 292, Auguste, et, à ce titre, maître de l'Italie et de l'Afrique, tandis que son César, Constance Chlore, avait les Gaules. Obligé d'abdiquer, 305, il reprit la pourpre, 306, à la prière de Maxence, son fils, qu'il défendit contre Sévère, puis contre Galerius, 307. Expulsé par Maxence, il se réfugia auprès de Constantin, mari de Fausta, sa fille; il essaya de détrôner, puis d'assassiner son gendre, et fut contraint de s'étrangler, 310.

Maximilien (Saint) subit le martyre à Tébeste (Numidie), en 295. Fête, le 12 mars.

Maximilien Ier, empereur d'Allemagne, 1493-1519, fils de Frédéric III d'Autriche, naquit en 1459. Il épousa, en 1477, Marie de Bourgogne (V. ce nom), et se trouva ainsi engagé dans les affaires des Pays-Bas. Vainqueur des Français à Guinegate, 1479, il dut néanmoins subir le traité d'Arras par lequel sa fille Marguerite d'Autriche (V. ce nom) était fiancée au dauphin, fils de Louis XI, 1482. — Tuteur de son fils, Philippe le Beau, il eut à lutter sans cesse contre l'esprit indocile des Flamands: ceux de Bruges l'emprisonnèrent même, en 1488, et ne le relâchèrent qu'à l'approche d'une armée amenée par l'empereur Frédéric III. Dans les dix années suivantes, Maximilien porta son activité de divers côtés; il reprit l'Autriche à la mort de Mathias Corvin, 1490, se fit restituer par Charles VIII, roi de France, l'Artois et la Franche-Comté, dot de Marguerite d'Autriche, 1493, et par son mariage avec Blanche, fille de Galéas Sforza, sembla tourner ses vues vers l'Italie; il entra, en effet, dans la ligue de Venise contre Charles VIII, 1495, mais se borna à une ridicule apparition devant Livourne, 1496, à la tête de 500 cavaliers. Dans cette période de sa vie, Maximilien recueillit la couronne impériale, 1493, et par l'institution de la Chambre impériale, 1495, commença l'organisation moderne de l'Allemagne. Si l'on excepte une lutte malheureuse contre les Suisses, 1499, l'Italie semble l'avoir attiré, de préférence, dans les vingt dernières années de son règne; en 1509 il prit part à la ligue de Cambrai contre Venise (V. Louis XII); en 1511 il resta fidèle à Louis XII attaqué par la Sainte-Ligue, mais il l'abandonna, en 1512, dans l'espoir de succéder à Jules II sur le trône pontifical. Membre de la ligue de Malines, 1513, il contribua au gain de la bataille de Guinegate remportée par Henri VIII sur les Français. Le traité de Bruxelles, 1516, par lequel il cédait Vérone à Venise, et laissait Milan à François Ier, fut sa dernière intervention dans les affaires italiennes. Maximilien mourut en 1519. — L'Autriche lui doit sa grandeur préparée par les mariages de ce prince avec Marie de Bourgogne, 1477, de Philippe le Beau, son fils, avec Jeanne la Folle, 1496, et de Ferdinand, son petit-fils, avec l'héritière de Hongrie, 1516, et aussi par la réunion du Tyrol. L'Allemagne lui doit la Chambre impériale (à laquelle il opposa, il est vrai, le Conseil aulique), sa division en cercles, et ses milices de lansquenets et de reîtres. Il a été le premier *empereur élu*, c'est-à-dire, non sacré par le pape. Il a laissé beaucoup de manuscrits. On a publié *le Roi sage* et le poëme de *Theuerdank*, qui abondent en détails sur sa vie. Sa *Correspondance* avec sa fille Marguerite a été publiée par Le Glay, 1839, 2 vol. in-8°; d'autres *Lettres*, par Gachard, 1851.

Maximilien II, empereur d'Allemagne, 1564-1576, fils de Ferdinand Ier, né en 1527. Nommé roi de Bohême, 1562, de Hongrie, 1563, il eut l'empire après la mort de son père, 1563. Sauf une lutte de deux ans contre les Turcs, 1566-1567, il régna en paix, s'efforçant de concilier, en Allemagne comme dans ses états héréditaires, les catholiques et les protestants. Nommé roi de Pologne après le duc d'Anjou, il laissa Etienne Bathori, prince de Transylvanie, prendre cette couronne.

Maximilien Ier, *le Grand*, électeur de Bavière, né en 1573, duc de Bavière en 1597, dévoué au catholicisme, poursuivit les protestants dans ses Etats, fut chef de la ligue catholique de Wurtzbourg, aida de toutes ses forces Ferdinand d'Autriche dans la guerre

de Trente Ans, et reçut de lui les domaines du Palatin, qu'il avait dépouillé, et la dignité électorale, 1622. Il continua la lutte contre les Danois, vit ses États ravagés par Gustave-Adolphe, par les Français, et conserva, à la paix de Westphalie, le titre d'électeur et le Haut-Palatinat. Il mourut en 1651.

Maximilien II (Maria-Emmanuel), électeur de Bavière, petit-fils du précédent, né en 1662, se distingua dans les guerres de l'Autriche contre les Turcs, épousa la fille de l'empereur Léopold, et fut gouverneur des Pays-Bas. C'est leur fils, qui, dans les combinaisons relatives à la succession d'Espagne, devait hériter d'une partie des États de son grand-oncle, Charles II. Après la mort de cet enfant, 1699, Maximilien se déclara contre l'Autriche, s'unit à Louis XIV, et, après la défaite d'Hochstædt, 1704, fut mis au ban de l'Empire. Aux traités de Rastadt et de Bade, il fut réintégré dans ses États, 1714. Il mourut en 1726. C'est le père de Charles-Albert, qui fut empereur.

Maximilien-Joseph, électeur, puis roi de Bavière, né en 1756, fils du prince de Deux-Ponts-Birkenfeld, servit d'abord dans l'armée française, devint duc de Deux-Ponts, 1795, électeur de Bavière, 1799, à la mort de son oncle, Charles-Théodore. Allié à Napoléon, il vit ses États envahis par les Autrichiens, en 1805, profita de nos victoires, et après le traité de Presbourg, reçut le titre de roi, 1806. Il fit partie de la Confédération du Rhin et donna l'une de ses filles à Eugène de Beauharnais. En 1813, il entra dans la coalition contre la France. Il protégea les arts et mourut en 1825.

Maximilien (Ferdinand-Charles), empereur du Mexique, 1864-1867, né en 1832, à Schœnbrunn, était le 2e fils de l'archiduc François-Charles, et petit-fils de l'empereur d'Autriche François Ier. Il entra d'abord dans la marine autrichienne, que, dans la suite, il commanda en chef; il fut aussi gouverneur du royaume lombard-vénitien jusqu'en 1859. Marié depuis 1857 à la princesse Charlotte, fille de Léopold Ier, roi des Belges, il habitait Miramar, château bâti pour lui près de Trieste, quand, à la suite de l'expédition des Français au Mexique, des notables mexicains vinrent lui offrir la couronne impériale, octobre 1863. Il accepta, avril 1864, et arriva à Mexico, juin. Pendant un règne de trois ans, il essaya de réformer l'administration et de développer les ressources du pays qu'il connut bien, grâce à de fréquents voyages. Il affranchit du servage la classe des Indiens *peones*, 1865. On lui a reproché pourtant un décret du 3 oct. 1865 qui, dirigé contre le brigandage, frappa aussi de mort des généraux républicains. Contrarié sans cesse dans ses vues par le mauvais état des finances, il devait échouer surtout devant l'attitude hostile des États-Unis, dont les réclamations obtinrent de Napoléon III, et malgré un voyage de l'impératrice Charlotte à Paris, le rappel de l'armée française, 1867. Ne voulant pas « abandonner une cause qu'il avait acceptée avec ses dangers, » il se rendit, après le départ de ses alliés, à Queretaro, pour défendre cette ville contre le général républicain Escobedo, 5 févr. 1867. Livré à ce dernier par le colonel Lopez, 15 mai, il fut jugé et condamné à mort par un conseil de guerre, et, sur l'ordre du président Juarez, fusillé à Queretaro avec les généraux Miramon et Méjia, 19 juin. — Son corps a été depuis rapporté à Vienne. — On a publié de lui en allemand : *Souvenirs de voyages*, etc., qui ont été traduits en français. L'ouvrage le plus intéressant qu'on ait publié sur Maximilien et sur la fin de l'Empire du Mexique est celui de M. Ch. d'Héricault.

Maximin (C. Julius Verus **Maximinus**), empereur romain, 235-238, né en Thrace, était fils d'un Goth. Au dire de Capitolin, sa haute taille et sa force prodigieuse le firent admettre dans les gardes de Septime Sévère. Nommé tribun par Alexandre Sévère, il l'assassina et prit sa place, juillet 235. Son règne est rempli, au dehors, par des expéditions contre les Germains, et, au dedans, par le pillage et le meurtre des citoyens. L'Afrique proclama enfin les deux Gordiens, que le sénat remplaça par Maxime-Pupien et Balbin. Maximin furieux, marcha sur Rome, mais fut tué par ses soldats au siége d'Aquilée, mai 238.

Maximin Daïa ou **Daza**, empereur romain, 305-314, neveu de Galerius, avait été longtemps pâtre en Illyrie. Investi, en 305, du titre de César et du gouvernement de la Syrie et de l'Égypte, il prit le titre d'Auguste en 307, et s'empara de l'Asie Mineure, à la mort de Galérius, 311. Allié de Maxence, il attaqua Licinius, 313; mais, battu à Héraclée, il mourut à Tarse, de désespoir ou de poison, 314.

Maximin (Saint), évêque de Trèves, mort en 350. Fête, le 29 mai. — V. aussi Mesmin (Saint).

Maximin (Saint-), ch.-l. de canton, à 20 kil. N. de Brignolles (Var), près de la source de l'Argens. Admirable église ogivale du XIIIe siècle; 3,337 hab.

Maximum (Loi du), mesure émanée de l'autorité publique, fixant le plus haut prix auquel les denrées peuvent être vendues. En réalité, c'est un attentat à la liberté du commerce. La Convention en donna, en 1793, un dernier exemple en France.

May (Thomas), poëte anglais, né à Mayfield (Sussex), vers 1594. Protégé par Charles Ier, il s'attacha cependant au Long-Parlement, qui le nomma historiographe. Il mourut en 1650. — On a de lui : *Histoire du Long-Parlement*, traduite en français en 1823; *Supplementum Lucani lib. VII*, 1640, in-12, œuvre fort remarquable, cinq pièces de théâtre, et des poëmes sur les règnes de Henri II et d'Édouard III, etc.

Maya, divinité indoue. D'elle et de Brahma naquit la Trimourti ou trinité indoue.

Mayaguez, rivière et ville de Porto-Rico. Celle-ci, à 120 kil. S. O. du ch.-l., a 18,000 hab. Sucre, café, etc.

Mayans y Siscar (Grégoire), philologue espagnol, né à Oliva (Valence), en 1699, mort en 1781, fut, en 1733, bibliothécaire de Philippe V. On cite de lui : *Vie de Cervantes; Origines de la langue espagnole*, ouvrage précieux par les pièces justificatives qu'il contient; *Rhétorique*, livre donnant des extraits curieux d'auteurs espagnols, etc.

Mayen, *Magniacum*, v. de la province du Rhin (Prusse), à 25 kil. O. de Coblentz, sur la Nette; 4,500 hab. Draps; carrières de pierres meulières.

Mayen (Jean). V. Jean Mayen.

Mayence, *Moguntiacum* en latin, et *Mainz* en allemand, ch.-l. de la province du Rhin (Hesse-Darmstadt), par 49° 59′ 44″ lat. N., et 5° 56′ 8″ long. E., sur la rive gauche du Rhin, un peu au-dessous de son confluent avec le Mein, à 30 kil. S. O. de Francfort-sur-le-Mein, et 550 kil. N. E. de Paris. Pop., 54,600 hab. — Ville aux rues étroites et tortueuses, bâtie en grès rouge; elle renferme une vieille et curieuse cathédrale appelée le *Dôme*, l'ancien palais de l'ordre Teutonique, aujourd'hui palais grand-ducal, des galeries de médailles, de tableaux, un musée d'antiquités, une bibliothèque de 100,000 volumes. Un pont de bateaux, long de 550 mètres, unit Mayence au faubourg de Cassel (V. ce nom), qui est sur la rive droite du Rhin : de ce côté elle est défendue par de vieux murs, et, sur le flanc opposé, par des fortifications qui ont plus de 15 kil. de développement. Il y a un évêché. Le commerce de transit y est facilité par le Rhin, le Mein et des chemins de fer. On y expédie des bois, des fers, des huiles, des grains, et surtout des vins du Rhin et des jambons. On y fabrique du tabac, des instruments de musique, de l'ébénisterie, des cuirs vernis, les meilleurs de l'Allemagne, de la chapellerie, des vins mousseux du Rhin, etc. — Fondée (13 avant J. C.) par Drusus, Mayence devint la capitale de la première Germanie. Ruinée par les invasions des barbares, et surtout par Attila, elle ne fut complétement relevée que par Charlemagne : il y bâtit une église métropolitaine. Les archevêques, successeurs de saint Boniface, n'y exercèrent la souveraineté qu'en 1026 et seulement jusqu'en 1255, année où Mayence s'affranchit et entra dans la ligue des villes du Rhin. Alors commença une période de prospérité qui s'arrête en 1462. Les archevêques y rentrèrent alors, la dépouillèrent de ses priviléges, tout en jouissant eux-mêmes dans l'Empire de grandes prérogatives comme électeurs. Dans la suite, Mayence fut prise par les Suédois, 1631-1635, et par les Français, 1644, 1688, et, notamment, en 1792, par Custine. Les Allemands s'en emparèrent, en 1793, après un siége fameux, mais durent, en 1797, la céder à la France : après avoir été chef-lieu du département du Mont-Tonnerre, 1797-1814, elle fut, en 1815, donnée à la Hesse-Darmstadt. Elle a été forteresse fédérale.—Mayence est la patrie de Gutenberg.

Mayence (Électorat de), ancien État ecclésiastique de l'empire d'Allemagne (cercle du Bas-Rhin), supprimé en 1801. Il comprenait, entre autres territoires, ceux de Mayence, Cassel, Aschaffenbourg, Bingen, Fritzlar, Erfurt, l'Eichsfeld, etc.

Mayenne, *Meduana*, rivière de France, naît sur la limite du département de l'Orne, passe à Mayenne, Laval et Château-Gontier (Mayenne), entre dans Maine-et-Loire, où, réunie à la Sarthe à 3 kil. en amont d'Angers, elle forme la *Maine*. Son cours est de 194 kil. Déjà navigable depuis Laval (98 kil.), elle a été cana-

lisée de Laval à Mayenne (35 kil.). Elle reçoit l'Ernée et l'Oudon.

Mayenne, département de la région N. O. de la France, formé d'une partie du Maine et de l'Anjou. Il est borné : à l'O. par Ille-et-Vilaine, au N. par la Manche et l'Orne, à l'E. par la Sarthe, au S. par Maine-et-Loire et la Loire-Inférieure. La superficie est de 517,063 hectares, et la population de 350,637 hab. Il relève du diocèse de Laval, de la Cour d'appel d'Angers, de l'Académie universitaire de Rennes, et de la 4e région militaire (Rennes). Il renferme trois arrondissements : Laval, *chef-lieu*, Mayenne, Château-Gontier. Pays de plaines peu élevées, il est arrosé par la Mayenne et l'Ernée, la Sarthe, la Vilaine, etc. Le climat est sain, mais froid et humide. Le sol est fertile, bien que l'agriculture ne soit pas encore très-avancée. On y élève des chevaux, des bœufs, des abeilles, etc. Il y a beaucoup de gibier. Le tissage du lin, du chanvre et du coton, les papeteries, les tanneries, l'exploitation de la houille et des ardoises, etc., représentent le mouvement industriel.

Mayenne, *Meduanum*, ch.-l. d'arr., à 29 kil. N. de Laval (Mayenne), par 48° 18′ 17″ lat. N., et 2° 57′ 18″ long. O., sur la Mayenne. Pop., 10,127 hab. — Ville vieille et très-laide, composée de ruelles escarpées, dominée par un ancien château, elle est le centre d'une fabrication considérable de toiles, de mouchoirs et de calicots. Commerce de grains et de bestiaux. — Statue du cardinal de Cheverus, qui y est né. — Charles IX l'érigea en duché-pairie, 1573, en faveur de Charles de Lorraine, si fameux sous le nom de duc de Mayenne.

Mayenne (Charles **de Lorraine,** duc de), 2e fils de François de Guise, né en 1554, s'attacha d'abord au duc d'Anjou (depuis Henri III), qu'il suivit en Pologne, mais rompit avec lui, au moment de la naissance de la Ligue, 1576. Lieutenant dévoué de son frère, Henri le Balafré, Mayenne lui succéda comme chef des catholiques. Président du Conseil des Seize, 1589, il fut assiégé dans Paris par Henri III, allié au roi de Navarre, et sauvé par le fanatisme de Jacques Clément (V. ce nom). Il fit alors décerner le titre de roi au cardinal de Bourbon, gardant pour lui-même la lieutenance générale de l'Etat. Battu par Henri IV à Arques, 1589, puis à Ivry, 1590, il débloqua et ravitailla Paris avec le secours d'Alexandre Farnèse. Toutefois, en mettant à mort les plus fougueux des Seize, 1591, et en empêchant les Etats-généraux de 1593 de proclamer une infante espagnole, il prépara les voies à Henri IV, qui abjurait la même année. Après la reddition de Paris, il guerroya encore un an en Bourgogne, son gouvernement, avant de faire la paix avec le roi, 1596. Fidèle sujet de Henri IV, il mourut en 1611. — Son fils, Henri, 1578-1621, s'allia aux nobles contre Marie de Médicis, et à Marie de Médicis contre Luynes. Il fut tué devant Montauban.

Mayer (Simon), dit **Marius,** astronome de l'électeur de Brandebourg, né en Franconie, à Guntzenhausen, 1570-1624, fut élève de Tycho-Brahé. Dans son *Mundus Jovialis*, 1614, il dispute à Galilée la découverte des satellites de Jupiter.

Mayer (Tobie), astronome, né en 1723, à Marbach (Wurtemberg), donna, à 18 ans, une *Méthode pour résoudre tous les problèmes de géométrie*. Appelé, en 1751, à l'université de Gœttingue, il y devint, en 1754, directeur de l'Observatoire. Ses *Tables des mouvements de la lune et du soleil* (Londres, 1770) obtinrent le prix promis par le Parlement anglais, à qui trouverait le moyen de déterminer la longitude en mer. Mayer inventa aussi la méthode de la multiplication des angles, qui permet de les observer avec une grande exactitude. Il mourut en 1762. Ses travaux sont contenus dans ses *Recueils cosmographiques*, dans les *Mémoires de la Société de Gœttingue*, etc. On n'a publié qu'un volume de ses *Œuvres inédites*.

Mayet, ch.-l. de canton de l'arr. et à 30 kil. N. E. de la Flèche (Sarthe); 3,693 hab.

Mayet-de-Montagne (Le), ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. S. de la Palisse (Allier); 1,908 hab.

Mayeul (Saint-). V. Maïeul (Saint-).

Maykong. V. Mé-Kong.

Mayn, nom du Mein en allemand.

Maynard (François), poëte, né à Toulouse, 1582-1646, fut secrétaire de Marguerite, première femme de Henri IV, président du présidial d'Aurillac, et conseiller d'État. Il fut l'un des premiers membres de l'Académie française, mais ne reçut rien de Richelieu. Ses *Œuvres* (1646, in-4°) contiennent des sonnets, des épigrammes, des odes, des chansons, etc.

Maynooth, v. du comté de Kildare (Leinster), en Irlande, à 24 kil. N. O. de Dublin, sur le canal Royal; 2,500 hab. Séminaire catholique de Saint-Patrick, fondé en 1775, érigé en université en 1845 : c'est le seul établissement catholique subventionné par l'Etat. Il reçoit 450 élèves dont 250 boursiers.

Mayo, comté d'Irlande (Connaught), au N. O de l'île, sur l'Atlantique, entre les baies Killery et Killala; au N. du Galloway et à l'O. des comtés de Sligo et de Roscommon. Côtes découpées. Lacs et marais à l'intérieur. Sol peu fertile. — Superficie, 548,000 hect.; pop., 400,000 hab. Les villes sont : *Castlebar*, chef-lieu, Westport, Ballina, Killala, etc. — A 10 kil. S. E. de Castlebar est la petite ville de *Mayo;* 2,500 hab.

Mayo, fleuve du Mexique, long de 400 kil., tributaire du golfe de Californie, naît dans la Sierra Madre.

Mayo, une des îles du Cap-Vert, à l'E. de Santiago, montagneuse, riche en sel, bestiaux et coton; chef-lieu, *Pinosa*.

Mayor (Isla), une des îles formées par le Guadalquivir au-dessous de Séville, longue de 57 kil. sur 44. Bestiaux.

Mayotte, l'une des îles Comores, à l'issue N. du canal de Mozambique, par 12°46′46″ lat. S., et 42°59′30″ long. E., à 300 kil. N. O. de Madagascar. De formation volcanique, elle est sillonnée de montagnes hautes de 600 à 700 mètres et entourée de récifs à travers lesquels sont des passages suffisants pour les plus gros navires. Dans l'intérieur on trouve des bois propres aux constructions maritimes. On y cultive la canne à sucre. La France, qui a acheté cette île, en 1843, a fondé un établissement important dans la presqu'île de *Dzaoudzi*, qui tient à l'îlot de Pamanzi, annexe de Mayotte, et y possède d'excellents mouillages. La superficie de l'île est de 30,000 hect., et la population de 12,000 hab. nègres ou arabes.

Maypo. V. Maipo.

Mayr. V. Mayer.

Mayres, bourg de l'arr. de Largentière (Ardèche). Eaux minérales; étoffes de laine, moulinage de soie; 2,680 hab.

Mazaca. V. Césarée de Cappadoce.

Mazafran, *Savus*, cours d'eau d'Algérie, affl. de la Chiffa.

Mazagan, ville du Maroc, sur l'Atlantique, à 225 kil. N. O. de la capitale de l'empire; 5,000 hab. Fort mouillage. Fondée par les Portugais sous le nom de *Castello-Real*, 1500; prise par les Marocains, 1762.

Mazagran, village d'Algérie (Oran), à 12 kil. E. de Mostaganem; 900 hab. — En 1840, 123 Français, sous les ordres du capitaine Lelièvre, y résistèrent à 12,000 Arabes.

Mazamet, ch.-l. de canton, à 20 kil. E. de Castres (Tarn), près du confluent de l'Arnette et du Tarn. Draps de toutes sortes; couvertures, flanelles, cadis pour la Bretagne, etc.; 13,968 hab.

Mazan, commune de 3,260 hab., à 7 kil. E. de Carpentras (Vaucluse). Vin, garance, fruits, huile, etc.

Mazanderan. V. Mazenderan.

Mazarin (Jules), en italien *Giulio* **Mazarini**, né, en 1602, à Rome ou à Piscina (Abruzzes), d'une famille sicilienne établie à Rome. Brillant élève des jésuites, il fut, en 1624, capitaine des troupes papales en Valteline, puis attaché à diverses nonciatures : il contribua, en 1631, à la paix de Cherasco. Distingué dès lors par Richelieu, il devint nonce du pape en France, 1634-1636, et, à partir de 1639, il ne servit plus que Louis XIII, qui le fit nommer cardinal, 1641, et lui donna le soin de continuer la politique de son grand ministre, 1642. Après la mort du roi, 1643, Mazarin prit l'ascendant le plus complet sur Anne d'Autriche, à laquelle le Parlement avait déféré la régence dans toute sa plénitude. Délivré de la cabale des Importants (V. Beaufort, Chevreuse, etc.), il poursuivit et termina, par la paix de Westphalie, 1648, la guerre de Trente Ans. Mais, à l'intérieur, l'administration fiscale du surintendant Particelli préparait la lutte de la Fronde (V. ce mot). Mazarin opposa d'abord Condé au Parlement, 1648-1649, puis Retz et le Parlement à Condé, devenu le chef des petits-maîtres : l'arrestation de Condé et la répression de ses partisans, 1650, auraient assuré le triomphe du ministre, si sa mauvaise foi à l'égard de Retz n'eût rapproché les deux factions. Obligé de se retirer à Cologne, 1651, Mazarin gouverna du fond de son exil ; revenu avec une

petite armée, 1652, il opposa Turenne à Condé, puis se retira une seconde fois sur la frontière pour ménager la transaction qui devait clore la guerre civile. Tout-puissant à son retour, il poussa vigoureusement la guerre contre l'Espagne, obtint l'alliance de Cromwell, à qui il devait livrer Dunkerque, et couronna ses succès par la paix des Pyrénées, 1659 : il réunissait le Roussillon, l'Artois, etc., à la France, et mariait Louis XIV à l'infante Marie-Thérèse. Il eût voulu donner aussi, dit-on, à son n aitre la couronne impériale d'Allemagne, 1657; il eut au moins l'habileté d'organiser la ligue du Rhin, qui assurait à la France un rôle prépondérant dans l'Empire, 1658. Si l'on excepte son goût pour les lettres et les arts, Mazarin se signala, à l'intérieur, par une avidité qui fait tache à sa mémoire. Il mourut en 1661, après avoir formé Louis XIV au grand art de régner. Sa famille (V. Mancini) hérita de son immense fortune. — On n'a pas encore publié toutes les *Lettres* de Mazarin: M. Chéruel en prépare une édition complète.

Mazarin, nom sous lequel le Rethelois devint un duché-pairie créé à l'occasion du mariage d'Hortense Mancini avec le duc de La Meilleraye.

Mazarin (ARMAND-CHARLES, marquis **de la Porte**, marquis **de la Meilleraye**, puis duc DE), fils du maréchal DE LA MEILLERAYE, 1632-1713, épousa Hortense Mancini, principale légataire de son oncle Mazarin. Il fut duc et pair, gouverneur d'Alsace, etc. D'un caractère bizarre, d'une dévotion qui tourna à la folie, il devint la fable de la cour. Il aimait les procès, en eut jusqu'à 300, et les perdit presque tous. V. MANCINI (Hortense).

Mazarinades. On appela ainsi les pamphlets composés contre le cardinal Mazarin pendant la Fronde. Le plus célèbre, attribué à Scarron, donna son nom à tous les autres. Le nombre en a été si considérable, que la *Bibliographie* seule renferme 3 vol. in-8° (Paris, 1850-1851, par M. Moreau).

Mazarredo y Salazar (JOSEPH-MARIE), amiral espagnol, né à Bilbao, 1744, servit devant Alger, 1775, dans la guerre d'Amérique, 1780-1783, défendit Cadix contre les Anglais, 1797, et mourut ministre de la marine sous Joseph Bonaparte, 1812. Il a écrit : *Rudiments de tactique navale*, et fondé l'Observatoire de San-Fernando, 1799.

Mazas, colonel, né à Marseille, 1765, et tué à Austerlitz, 1805. Un boulevard de Paris et une prison portent son nom.

Mazas (ALEXANDRE), littérateur, né à Castres, 1791-1856, fut officier d'état-major, puis conservateur adjoint à la bibliothèque de l'Arsenal. Il donna sa démission en 1830. Parmi ses ouvrages, on cite : *Vies des grands capitaines français du moyen âge*, livre qui a eu plusieurs éditions, 1845, 5 vol. in-8°; *Cours d'histoire de France jusqu'à la Restauration de* 1814, 4 vol. in-8°; *Les Hommes illustres de l'Orient*, 1847, 2 vol. in-8°; *le Languedoc, la Provence et la Guienne*, 2 vol. in-8°; etc.

Mazatenango, v. du Guatemala (Amérique centrale). Aux environs, cacao renommé; 8,000 hab.

Mazatlan, port du département de Cinaloa (Mexique), à 320 kil. S. du chef-lieu, à l'entrée du golfe de Californie. Mauvais mouillage de mai à novembre, mais bon port le reste de l'année; 16,000 hab. — Bois de teinture, perles fines, métaux précieux, bananes, etc.

Mazdak, mage persan, né à Istakhar vers 470, amena, par des moyens illicites, le roi de Perse, Kobad, à décréter la communauté des femmes et des biens, 500. L'anarchie qui en résulta entraîna la mort du prophète, soit sous Kobad, 530, soit sous son successeur, Chosroès Nouchirvan, 540. Les disciples de Mazdak se confondirent, dans la suite, avec divers sectaires musulmans.

Mazdéisme. V. ORMUZD.

Mazé, bourg de l'arr. de Baugé (Maine-et-Loire); 3,274 hab., dont 641 agglomérés.

Mazel (ABRAHAM), l'un des chefs des camisards, né à Saint-Jean-du-Gard, prophète illuminé, fut l'un des premiers à commencer l'insurrection, en tuant l'abbé du Chayla, au Pont-de-Montvert, 1702. Quoiqu'il eût obtenu l'autorisation de se retirer à Genève, il continua la guerre dans les Cévennes, fut pris, condamné à une prison perpétuelle, se sauva, put se réfugier à Londres. Il revint en 1709 pour soulever le Vivarais, et fut tué près d'Uzès, en 1710.

Mazeline (PIERRE), sculpteur, né à Rouen, 1633-1708, a exécuté beaucoup de morceaux pour Versailles et pour Marly. *Le monument du duc de Créquy soutenu par l'Espérance*, transporté des Capucines de la place Vendôme à Saint-Roch, est de lui.

Mazenderan ou **Mazanderan**, ancienne *Hyrcanie*, province de la Perse, bornée au N. par la mer Caspienne, à l'O. par le Ghilan, au S. par le Tabaristan, et à l'E. par le Khoraçan. La superficie est de 25,000 kil. carrés, et la pop. de 700,000 hab. Forêts considérables. Culture de la canne à sucre. Soie, coton, mines de fer; sol marécageux et climat malsain. Les villes sont : *Balfrouch*, chef-lieu, Sari, Asterabad, Amol, etc.

Mazeppa (IVAN **Stépanovitch**), célèbre hetman des Cosaques, né en 1644, à Mazepintzi (Kiev), fut d'abord page du roi de Pologne, Jean-Casimir. Surpris en intrigue avec la femme d'un gentilhomme, il fut lié sur un cheval sauvage, qui l'emporta chez les Cosaques. Sauvé par eux, il devint leur hetman en 1687. Attaché d'abord aux Russes, il s'allia, en 1708, au roi de Suède, Charles XII, dans l'espoir de rendre sa nation indépendante. Après la déroute de Poltava, il s'enfuit à Bender et s'empoisonna, 1709. Byron et Horace Vernet ont popularisé ce personnage.

Mazères, commune de 3,666 hab., à 17 kil. N. de Pamiers (Ariége), sur le Lhers. Ancienne résidence des comtes de Foix. — Commune de 650 hab., à 7 kil. S. de Langon (Gironde). Château gothique du XIV^e siècle, à Roquetaillade.

Mazières-en-Gâtine, ch.-l. de canton de l'arr. et à 18 kil. S.O. de Parthenay (Deux-Sèvres); 987 habitants.

Mazois (CHARLES-FRANÇOIS), architecte et archéologue, né à Lorient, 1783-1826. Elève de Percier, il fut chargé, par Murat, de restaurer le palais de Portici. Grâce à la reine Caroline Bonaparte, il put, pendant trois ans, 1809-1811, recueillir les matériaux de son plus beau titre de gloire, les *Ruines de Pompéi*; Gau a terminé la publication de cet ouvrage, 1834. Mazois a encore donné : *Le palais de Scaurus* ou *Description d'une maison romaine*, in-4°, 1822. — A Paris, il a dressé le plan du passage Choiseul, etc.; à Reims, il a restauré l'église Saint-Remi et le palais archiépiscopal, 1825.

Mazovie. V. MASOVIE.

Mazure (F.-A.-J.), né à Paris, 1776-1828, a rempli diverses fonctions dans l'enseignement public. On a de lui : *Rudiments des petites écoles*; *Vie de Voltaire*; *Histoire de la révolution de* 1688 *en Angleterre*, 3 vol. in-8°.

Mazzara, anc. *Masaris*, port au S. O. de la Sicile, sur la Méditerranée, à 45 kil. S. de Trapani; 9,000 hab. Vins, huile. Evêché avant 1815, elle était la capitale du *Val di Mazzara*, qui comprenait tout l'O. de l'île, c'est-à-dire les provinces actuelles de Palerme, Trapani et Girgenti.

Mazzocchi (ALEXIS-SYMMAQUE), antiquaire, né à Sainte-Marie-de-Capoue, 1684-1771, fut directeur du grand séminaire de Naples. On a de lui : *De dedicatione sub ascia*, 1739; *In regii Herculanensis Musæi tabulas Heracleenses Commentarii*, 1754-55; *Opuscula oratoria*, etc.

Mazzuchelli (JEAN-MARIE, comte DE), né à Brescia, 1707-1765, commença, en 1753, la publication d'une histoire littéraire d'Italie par des biographies et d'après l'ordre alphabétique. Il n'a donné que les lettres A et B, sous ce titre: *Scrittori d'Italia*, etc., 6 vol. in-fol.

Mazzuoli ou **Mazzola** (FRANÇOIS), dit *le Parmesan*, peintre, né à Parme, 1503, se perfectionna à Mantoue, et à Rome, où il resta jusqu'à la prise de cette ville par Bourbon, 1527. Il mourut victime de sa passion pour l'alchimie, 1540. La grâce est le caractère de ses compositions. Le Louvre a de lui : *l'Enfant Jésus et sainte Marguerite*, etc. Le premier, en Italie, il grava à l'eau-forte.

Mead (RICHARD), médecin anglais, né en 1673, à Stepney, près de Londres, étudia en Hollande et à Padoue. Médecin de George II, 1727, il fit un noble usage de son crédit et de sa fortune. Il mourut en 1754. — On a de lui : *Traité des poisons*, 1702, traduit en latin ; *De la peste*, 1720; *Medicina sacra*, 1749; *Monita et præcepta medica*, 1751, etc. Les *Œuvres complètes* de Mead ont été traduites en français par Coste, 1774, 2 vol. in-8°.

Méadia ou **Méhadia**, bourg de l'Empire d'Autriche, au S. E., dans les anc. Confins militaires, près de la Valachie, et à 25 kil. N. d'Orsova, sur la Bela. Eaux thermales sulfureuses que les Romains appelaient *bains d'Hercule*.

Méako, *Méaco*, *Miaco*, *Miyako*, ou mieux KIOTO, capitale du Japon, située dans l'île Niphon, à 350 kil. S. O. d'Yédo, par 36° 24' lat. N., et 151° 10' long. E. Résidence de l'empereur ou *Mikado*, qui habite le palais appelé *dairi*, elle renferme plus de 130 palais, et, dit-on,

au delà de 600 temples. Le plus célèbre est le Fo-kosi, consacré à Bouddha. C'est le centre des sciences, de la littérature et des beaux-arts. On y imprime la plupart des livres japonais, et, en particulier, l'*Almanach impérial*. — Tissus de soie et belles porcelaines. Il y a plus de 600,000 hab.

Méandre, *Meander*, fleuve d'Asie Mineure, naissait en Phrygie, séparait la Lydie de la Carie, et se jetait dans la mer Egée au N. de Milet. Son cours, très-sinueux, est de 270 kil. Il arrosait Magnésie du Méandre et Milet. — Auj. *Meinder*.

Mearns, comté d'Ecosse. V. KINCARDINESHIRE.

Meath ou **East-Meath,** ou *Meath oriental*, comté du Leinster (Irlande), entre ceux de Louth au N. E., de Cavan au N. O., de West-Meath à l'O., de Kildare au S., de Dublin et la mer d'Irlande à l'E. Il a 250,000 hectares. Sol plat, le plus fertile de l'Irlande. Céréales, bestiaux estimés. Lainages et toiles. Villes : *Trim*, ch.-l., Kells, Navan, etc. Pop., 140,000 hab.

Meath (West-), ou *Meath occidental*, comté du Leinster (Irlande), entre ceux d'East-Meath au N E. et à l'E., du Roi (*King's County*) au S. E. et au S., de Roscommon à l'O., et de Longford au N. O. Il a 157,000 hect. et 108,000 hab. Sol fertile ; bestiaux ; exploitation de vastes tourbières. Villes : *Mullingar*, ch.-l., Athlone, etc.

Meaux, *Jatinum*, *Meldi*, ch.-l. d'arrond. (Seine-et-Marne), sur la Marne et le canal de l'Ourcq, par 48° 57′ 40″ de lat. N., et 0° 31′ 32″ de long. E., à 48 kil. N. de Melun. Pop., 11,202 hab. Evêché. Eglise réformée. — Moulins à farine; vermicellerie; légumes de conserve; filatures de coton; fromages de Brie; laines; moutons, etc. La cathédrale est malheureusement inachevée. — Capitale des *Meldi*, dans l'antiquité, elle a été, au moyen âge, le ch.-l. de la Brie, et a suivi avec elle les destinées de la Champagne. Vainement attaquée par les Jacques, 1359, elle a été prise par les Anglais, 1420, et par Richmond, 1438. Au XVIe siècle, le luthéranisme y eut, dès l'origine, des sectateurs. Au XVIIe, cette ville a été illustrée par l'épiscopat de Bossuet.

Mécène (MÆCENAS C. CILNIUS), conseiller d'Auguste, né, à Arretium, d'une famille qui prétendait descendre des anciens lucumons du pays. Lié de bonne heure avec Octave, il le servit surtout dans les négociations. Il remplit aussi les fonctions de préfet de Rome et de toute l'Italie, pendant les guerres contre Sextus Pompée, 36 avant J. C., et contre Antoine, 31. Bien que chargé, dans ces occasions, de l'exercice du pouvoir suprême, il demeura simple chevalier jusqu'à sa mort, 8 avant J. C. Mécène avait écrit deux tragédies, un *Traité des poissons et des pierres précieuses*, des *Mémoires* sur la vie d'Auguste. Sénèque critique durement son style. La faveur qu'il accorda à Horace, à Virgile et à d'autres poëtes, a fait du nom de Mécène le synonyme de protecteur éclairé des lettres et des arts.

Méchain (PIERRE-FRANÇOIS-ANDRÉ), astronome, né à Laon en 1744, fut, pendant de longues années, astronome hydrographe au dépôt des cartes de la marine. Il découvrit et calcula 11 comètes. Le premier il traita comme planète Uranus dont Herschell avait, en 1781, annoncé l'existence. Il aida Legendre et Cassini à calculer la différence en longitude des observatoires de Paris et de Greenwich. Désigné avec Delambre pour exécuter les opérations géodésiques destinées à être la base du système métrique, il mourut, sa tâche achevée, aux îles Baléares, 1805. — Il a écrit dans la *Connaissance des temps* et dans la *Base du système métrique* publiée par Delambre.

Meched. V. MESCHEHED.

Méchin (ALEXANDRE-EDME, baron), né à Paris, 1762-1849, embrassa les principes de la Révolution, eut des relations intimes avec les Girondins, et, après le 9 thermidor, combattit les excès de la réaction. Il exerça des emplois importants sous le Directoire, fut préfet de 1801 à 1815, fut destitué par la Restauration, et, en 1819, fut nommé député de l'Aisne. Il se distingua dans l'opposition libérale, fut préfet du Nord, après la révolution de Juillet, et rentra dans la vie privée, en 1839. On lui doit une bonne traduction en vers de Juvénal.

Mechitar, Méchitaristes. V. MEKHITAR.

Mechoacan. V. MICHOACAN.

Meckel (JEAN-FRÉDÉRIC), anatomiste, né en 1714, à Wetzlar, fut professeur d'anatomie à Berlin, 1753-1773, puis chirurgien de Frédéric II. Il mourut en 1774. Ses travaux, entre autres *de quinto pare Nervorum cerebri*, sont contenus dans les *Mémoires* de l'Académie de Berlin. — Son fils PHILIPPE-FRÉDÉRIC, 1756-1803, professa, depuis 1779, l'anatomie à Halle, et écrivit *De Labyrinthis Auri contentis*, 1774; *les Nouvelles Archives de médecine pratique*, etc. — Son petit-fils, JEAN-FRÉDÉRIC, né à Halle, 1781-1833, fut, après 1806, professeur de chirurgie, puis d'anatomie dans sa ville natale. Il a été l'un des fondateurs de la tératologie, et de l'anatomie comparée. On cite de lui : *Descriptio monstrorum nonnullorum ; Manuel d'anatomie de l'homme ; Manuel de l'anatomie pathologique ; Système d'anatomie comparée*, etc. Les deux derniers ouvrages ont été traduits en français.

Mecklembourg, *Meckelburgum*, contrée de l'Allemagne du Nord, comprenant les deux grands-duchés de Mecklembourg-Strelitz et de Mecklembourg-Schwerin, et située, entre la Baltique au N., la Poméranie à l'E., le Brandebourg au S., le Hanovre au S. O., le duché de Lauenbourg et Lubeck à l'O. Pays plat, humide et marécageux, il est riche en bois et en pâturages. Elève de bœufs, de moutons et surtout de chevaux. Il est arrosé par l'Elde, le Warnow, et par plus de 60 lacs, parmi lesquels est celui de Muritz, au S. E. Le protestantisme y domine. Les deux grands-duchés de Mecklembourg-Schwerin et de Mecklembourg-Strelitz ont, en commun, une université à Rostock, une cour d'appel à Rostock, et une diète siégeant alternativement à Malchin et à Sternberg, et dans laquelle l'élément aristocratique est prépondérant. Chaque grand-duché a sa dynastie distincte. (V. ci-dessous). C'est l'un des pays les plus arriérés de l'Europe.

Mecklembourg-Schwerin (Grand-duché de), situé dans les limites indiquées ci-dessus, en ajoutant, au S. E., la partie orientale du Mecklembourg-Strelitz (Stargard), et à l'O., la partie occidentale (Ratzebourg). Il a 13,308 kil. carrés de superficie et 558,000 hab. Les villes sont : *Schwerin*, la capitale, Rostock, Wismar, Güstrow, Parchim, etc. (V. ci-dessus.)

Mecklembourg-Strelitz (Grand-duché de), composé de deux parties distinctes, le duché de Strelitz, au S. E. du Mecklembourg-Schwerin, et la principauté de Ratzebourg, à l'O. de ce grand-duché. Il a 2,929 kil. carrés de superficie et 97,000 hab. — Les villes sont : *Neu-Strelitz*, la capitale, Alt-Strelitz, Schœnberg, etc.

Mecklembourg. — *Histoire.* — Habitée primitivement par les Hérules et les Vandales, la contrée, appelée depuis Mecklembourg, fut occupée dans la suite, par diverses tribus slaves, entre autres, par les Obotrites, que Charlemagne combattit. Au XIe siècle, on voit se fonder un royaume de Slavonie, dont la capitale, *Mecklembourg*, devait donner son nom au pays. Au XIIe s., Henri le Lion soumit les Obotrites, puis, 1167, fit alliance avec Pribislaw, dont les quatre arrière-petits-fils fondèrent quatre dynasties qui se partagèrent le territoire, 1226. Elevée par Charles IV à la dignité ducale, 1439, la ligne de Mecklembourg recueillit l'héritage tout entier en 1471, mais pour se diviser elle-même en branches de Schwerin et de Güstrow, qui renouvelèrent le système des partages, 1592. L'introduction de la réforme luthérienne au XVIe siècle amena le duc de Mecklembourg-Schwerin, Adolphe-Frédéric Ier, 1592-1658, et son frère Jean-Albert II, comte de Güstrow, à prendre le parti de Frédéric V, électeur palatin, au début de la guerre de Trente ans. Dépouillés, 1627, par Wallenstein, mais rétablis tous deux par Gustave-Adolphe, 1632, ils cédèrent, moyennant indemnité, Wismar à la Suède, en 1648. — L'extinction des branches de Schwerin, 1692, et de Güstrow, 1695, après avoir suscité de nouveaux débats entre les lignes collatérales, aboutit enfin à la division du territoire entre les deux maisons de Mecklembourg-Schwerin et de Mecklembourg-Strelitz, qui subsistent encore. Les deux pays qui ont pris, en 1815, le titre de grands-duchés, firent partie de la Confédération germanique. Le premier a recouvré Wismar en 1803. — D'après un traité conclu en 1471, le Mecklembourg, en cas d'extinction totale des dynasties régnantes, doit revenir à la maison de Brandebourg. Les deux Mecklembourg font partie, depuis 1871, du nouvel empire d'Allemagne.

Mecklembourg (ALBERT **de**), roi de Suède. V ALBERT.

Mecklembourg (ADOLPHE-FRÉDÉRIC I, duc DE). V MECKLEMBOURG, *Histoire*.

Mecque (La), ancienne *Macoraba*, ville de l'Hedjaz (Arabie), à 96 kil. E. de Djeddah et de la mer Rouge, par 21° 28′ 9″ lat. N., et 37° 54′ 45″ long. E.; 30,000 hab. Patrie de Mahomet, elle est visitée, tous les ans, par 160,000 pèlerins. Le dernier mois de l'année musulmane coïncide avec une foire qui dépasse celles de Leipzig ou de Beaucaire. On y remarque le fameux

temple de la Kaaba. — Foyer de l'islamisme, la Mecque subit diverses dominations jusqu'en 1518 où elle tomba au pouvoir des Turcs ottomans. Occupée par les Wahabites, 1803-1818, puis par Méhémet-Ali, 1818-1841, elle est enfin redevenue le ch.-l. d'un chérifat qui dépend de la Porte, 1841.

Méda (Charles-André), né en 1775, était simple gendarme le 9 thermidor 1794, lorsqu'il blessa, dit-on, d'un coup de pistolet Robespierre à l'Hôtel de Ville. Son avancement date de ce jour. Il était général de brigade quand il fut tué à la bataille de la Moskova, 1812.

Médaille militaire, récompense accordée, en France, aux services rendus dans l'armée. Elle a été établie le 22 janvier 1852.

Médailles. Elles ont servi, dès l'antiquité, à rappeler des événements importants; on en trouve dans les tombeaux gaulois.

Médard (Saint), né en 456, à Salency, près de Noyon, fut élu évêque de Vermand (près de Saint-Quentin) ou peut-être de Saint-Quentin, en 530. Obligé, à cause d'une attaque des barbares, de transférer le siége épiscopal à Noyon, 531, il y joignit le titre d'évêque de Tournay, 532. A sa mort, 545, les restes de ce saint furent transférés près de Soissons, à l'endroit où s'éleva la basilique qui porte son nom. Fête, le 8 juin. — Il établit à Salency le couronnement de la Rosière.

Médard-en-Jalles (Saint-), village à 18 kil. de Bordeaux (Gironde). Poudrerie; 2,615 hab.

Médéah, ch.-l. d'arr. et de subdiv. militaire, à 90 kil. S. O. d'Alger. Avec les annexes, *Damiette, Lodi* et *Mouzaia-les-Mines*, la popul. est de 10,500 hab. Céréales; vin estimé. Route de Blidah à Médéah, faite par les zouaves à travers les gorges de la Chiffa. — Poste militaire romain sous le nom de *Lamida*. Médéah, sous les Turcs, était la capitale du bey de Tittery. Les Français l'ont prise en 1830, et occupée définitivement en 1840.

Médecins du roi. On cite le règne de Charles VII comme l'époque où fut créée la charge de 1er médecin du roi. Il exerçait une sorte de surveillance sur tous les médecins, chirurgiens et apothicaires de France, avait l'intendance du Jardin du roi, des eaux minérales du royaume, etc. Sous Louis XIV, il y eut huit médecins du roi.

Médée, fille d'Æétès, roi de Colchide, aida Jason à enlever la toison d'or, tua son frère Absyrte, qui les poursuivait, et accompagna à Iolcos celui qu'elle aimait. Habile magicienne, elle rajeunit Æson, son beau-père, et punit l'usurpateur Pélias en le faisant mettre en pièces par ses filles, qui espéraient le rajeunir aussi. Réfugiée à Corinthe, elle fut, au bout de dix ans, renvoyée par Jason, qui épousa Créuse ou Glaucé, fille de Créon, roi de cette contrée. Après s'être vengée en envoyant à Créuse une robe empoisonnée, et en égorgeant les fils qu'elle avait eus de Jason, Médée s'enfuit, sur un char traîné par des dragons, à Athènes, auprès d'Egée, dont elle eut un fils appelé *Médos*. Les piéges qu'elle tendit à Thésée l'obligèrent enfin à se réfugier en Colchide. — Nous avons des tragédies sur Médée, d'Euripide, de Sénèque, de Corneille, de Longepierre, de M. Legouvé.

Medellin, *Metellinum*, v. de la prov. de Badajoz (Estrémadure espagnole), à 60 kil. E. du ch.-l., sur le Guadiana; 1 800 hab. — Victoire de Victor sur les Espagnols, en 1809. Patrie de Fernand Cortez.

Medellin, ch.-l. de l'Etat d'Antioquia (Confédération Grenadine), à 25 kil. N. O. de Bogota; 15,000 hab.

Medenblick, port militaire des Pays-Bas (Hollande septentrionale), à l'entrée du Zuiderzée, à 14 kil. N. de Hoorn, et 50 kil. N. E. d'Amsterdam; 3,000 hab. — Bois, fromages.

Méderic (Saint-). V. Merry.

Mediasch ou **Medwisch,** *Colonia Media*, v. forte de Transylvanie (Empire d'Autriche), sur la grande Kukel, à 44 kil. N. E. d'Hermanstadt; 6,000 hab. Bons vins.

Médiatisation, terme de l'ancien droit germanique, indiquant qu'un prince cessait de relever *immédiatement* de l'Empereur. Dépouillé des droits de la souveraineté au profit des Etats dans lesquels ses domaines étaient enclavés, il ne conservait plus que la jouissance de certains priviléges féodaux. Les dernières médiatisations ont eu lieu en 1806 et en 1815.

Médicis (en italien *Medici*), célèbre famille de Florence, qui apparaît dans l'histoire en 1251, contribua à chasser Gautier de Brienne en 1343, mais dont la grandeur politique, étayée sur des richesses dues au commerce, est l'œuvre de Sylvestre, qui, gonfalonnier en 1378, après la révolte des Ciompi, représenta le parti de la bourgeoisie, et fut banni par la faction noble des Albizzi, en 1381; et de son fils, Jean, qui fut gonfalonnier en 1421, et mourut en 1429. Les Médicis portaient dans leurs armoiries six bulles ou globules ou balles (*palle*), dont l'origine et le sens ont donné lieu à beaucoup de commentaires. Les mots *Alle palle* devinrent le cri de ralliement de leurs partisans.

Médicis (Cosme de), dit *l'Ancien*, fils de Jean de Médicis, né en 1389, succéda, en 1429, à son père comme gonfalonnier. Possesseur d'une grande fortune acquise par le commerce, il avait des comptoirs dans toute l'Europe, et surtout dans le Levant. Banni, en 1433, par l'influence des Albizzi, mais rappelé en 1434, il exerça, à Florence, sans porter aucun titre particulier, une véritable dictature. Il s'attacha, par son union avec Milan, à maintenir l'équilibre en Italie, et protégea les artistes, les savants et les littérateurs. Il mourut en 1464, avec le surnom de *Père de la patrie*.

Médicis (Pierre Ier de), fils du précédent, 1414-1469, succéda, en 1464, à Cosme l'ancien. Malgré le mécontentement d'une foule de citoyens à qui il réclama l'argent prêté par son père, il demeura, au milieu des complots, maître de Florence jusqu'à sa mort, 1469.

Médicis (Laurent Ier de), dit *le Magnifique*, fils du précédent, né en 1448, fut proclamé, en 1469, chef de Florence, avec son frère *Julien*, par les partisans de sa famille. — Ils avaient réprimé la révolte de Volterra, 1472, et renouvelé l'alliance de Cosme l'Ancien avec Milan et Venise, 1474, quand éclata la conspiration des Pazzi, qui s'entendaient avec le pape, Sixte IV, et Ferdinand, roi de Naples, 1478. Julien fut assassiné dans la cathédrale, mais Laurent échappa aux meurtriers. Il vengea son frère, puis soutint une guerre de quelques années contre Naples et Rome, alliées des Pazzi. Dès lors, le pouvoir fut confié à un conseil de 70 citoyens, partisans des Médicis, 1480. Telle fut la puissance de ces derniers, qu'en 1490, la république fit banqueroute ellemême pour sauver la fortune privée de Laurent. Ce dernier mourut en 1492, laissant trois fils, Pierre et Julien, ses successeurs, et Jean, pape, depuis, sous le nom de Léon X. Lié avec Pic de la Mirandole et Ange Politien, il accrut la bibliothèque Laurentienne, envoya J. Lascaris recueillir des manuscrits, protégea Michel-Ange, et laissa de gracieuses *Poésies*, publiées en 1554, avec un *Supplément* en 1791. Le grand-duc Léopold II a fait faire une édition de ses *Œuvres*, 1826, 4 vol. in-4°. — V. Sa *Vie*, écrite par Roscoë et traduite par Thurot.

Médicis (Pierre II de), fils aîné du précédent, né en 1471, succéda, en 1492, à son père. Arrogant et incapable, il renonça à l'alliance de Milan pour celle de Naples, et signa, avec Charles VIII, une convention qui livrait au roi de France les places de la république. Chassé par les citoyens indignés, 1494, il tenta, à quatre reprises, de rentrer à Florence, et se noya, en 1503, dans le Garigliano, où il avait suivi la Trémoille.

Médicis (Julien de), frère du précédent, né en 1478, fut chassé avec lui de Florence en 1494. Rétabli par les Espagnols, en 1512, il céda le pouvoir à son neveu, Laurent II, 1513, obtint le titre de duc de Nemours par son mariage avec une tante de François Ier, roi de France, 1515, et mourut en 1516.

Médicis (Laurent II de), neveu du précédent, né en 1492, suivit en exil son père, Pierre II, mais revint à Florence avec son oncle Julien, à qui il succéda en 1513. Investi, par Léon X, du duché d'Urbin, enlevé à François de la Rovère, 1516, il épousa, en 1518, Madeleine de la Tour d'Auvergne, dont il eut une fille qui fut Catherine de Médicis. Il mourut en 1519.

Médicis (Jean de), dit *le Grand Diable*, né en 1498, commanda des bandes d'aventuriers au compte de Léon X, 1521, et de Florence. Il lutta aussi contre les Français à Biagrasso, où les *bandes noires* commirent d'horribles cruautés, 1524, et fut tué près de Mantoue, 1526. Descendant de Laurent, frère puîné de Cosme l'Ancien, il a été la tige des ducs de Florence qui régnèrent depuis 1537.

Médicis (Hippolyte de), cardinal, fils naturel de Julien de Médicis, duc de Nemours, né en 1511, fut l'âme des complots dirigés contre Alexandre de Médicis, premier duc de Florence. Ce dernier le fit empoisonner à Itri, 1535.

Médicis (Alexandre de), premier duc de Florence fils naturel de Laurent II, ou de Jules de Médicis, depuis Clément VII, né en 1510, fut élevé avec son cou-

sin Hippolyte (*V. ci-dessus*), auquel Charles-Quint le préféra comme chef de la république florentine, 1530. Nommé duc de Florence, 1532, il empoisonna le cardinal Hippolyte, 1535, épousa Marguerite, fille naturelle de Charles-Quint, et fut assassiné, en 1537, par Lorenzino de Médicis descendant de Laurent, frère de Cosme l'Ancien.

Médicis (Cosme Ier **de**), 1er grand-duc de Toscane, né en 1519, était fils de Jean de Médicis, dit *le Grand Diable*. Porté au pouvoir par les amis de sa famille, après l'assassinat d'Alexandre, 1537, il frappa l'aristocratie, attaqua, en 1554, Sienne, qu'il se fit céder par Philippe II au prix de l'île d'Elbe et des présides de Toscane, 1557, et obtint du pape Pie V le titre de grand-duc, 1569. Il mourut en 1574. Despote habile, il accorda aux arts et aux lettres une protection éclairée.

Médicis (François-Marie **de**), 2e grand-duc de Toscane, né en 1541, fils du précédent, qui l'associa, dès 1564, à son pouvoir, régna réellement en 1574. Il obtint de Maximilien II la confirmation du titre de grand-duc dans sa famille, 1576, se laissa dominer par la Vénitienne Bianca Capello, qu'il épousa en 1578. Il ruina le commerce par le monopole, mais fonda, en 1580, la galerie de Florence, et montra du goût pour la chimie et la botanique. Il mourut en 1587. Marie de Médicis fut sa fille.

Médicis (Ferdinand Ier **de**), 3e grand-duc de Toscane, frère du précédent, né en 1551, était cardinal à son avénement, 1587. Renonçant à l'état ecclésiastique, pour se marier, il voulut encore renouer l'alliance de la Toscane avec la France, en négociant auprès du saint-siége l'absolution de Henri IV, 1596. Il fonda la prospérité de Livourne, protégea Jean de Bologne et Galilée, et mourut en 1609.

Médicis (Cosme II **de**), 4e grand-duc de Toscane, 1609-1621, fils du précédent, né en 1590, combattit les Barbaresques, secourut Fakhr-Eddin, émir des Druses, contre Amurat IV, l'empereur Ferdinand II contre les Bohémiens, et développa le commerce.

Médicis (Ferdinand II **de**), 5e grand-duc de Toscane, 1621-1670, fils du précédent, né en 1610, régna d'abord sous la tutelle de sa mère et de son aïeule. Son administration, depuis 1628, fut douce et pacifique. Il cultiva les sciences.

Médicis (Cosme III **de**), 6e grand-duc de Toscane, 1670-1723, fils du précédent, né en 1642. Il laissa son État épuisé par son faste, et par les subsides qu'il paya aux diverses parties belligérantes pendant la guerre de la succession d'Espagne. Il avait épousé, en 1661, Marguerite-Louise d'Orléans, fille de Gaston, laquelle le quitta en 1672.

Médicis (Jean-Gaston **de**), 7e grand-duc de Toscane, 1723-1736, fils du précédent, né en 1671, améliora l'administration de la justice et mourut sans postérité. Sa succession fut donnée à François de Lorraine, au détriment d'Anne, princesse Palatine, avec laquelle le nom de Médicis s'éteignit en 1743.

Médicis (Catherine et Marie **de**), reines de France. V. ces noms.

Médicis (Jules et Jean **de**). V. Clément VII et Léon X.

Médicis (don Louis, chevalier de), duc de Sarto, homme d'État napolitain, né en 1760, fut d'abord emprisonné 4 ans, grâce aux calomnies d'Acton, son ennemi, 1794-1798. Nommé vice-président du conseil des finances, 1800, il suivit Ferdinand IV en Sicile, où on lui confia le ministère en 1810. Démissionnaire en 1811, il négocia, en 1815, au congrès de Vienne, le rétablissement des Bourbons à Naples. Nommé, de nouveau, ministre des finances, il montra une assez grande habileté. Après la révolution de 1820, il quitta un instant le pouvoir, qu'il exerça, après l'intervention des Autrichiens, jusqu'à sa mort, survenue en 1830, à Madrid, où il avait accompagné François Ier. Depuis 1824, il était tout à la fois ministre des finances, de la police et des affaires étrangères.

Médie, Média, contrée et royaume de l'ancienne Asie, située entre les monts Zagros et l'Assyrie à l'O., la Perse et la Parétacène au S., le désert de Médie et l'Hyrcanie à l'E., les monts Caspiens et l'Araxe au N. On y rattache quelquefois les Mardes, les Tapyres, etc., ce qui lui donnerait la Caspienne pour limite au N. E. La capitale était *Ecbatane*. Montagneuse et arrosée par l'Amardus au N., la Médie était plate et sablonneuse au S.E.—Descendants, selon la Bible, de Madaï, fils de Japhet, les Mèdes secouèrent le joug des Assyriens avec Arbacès, 759 avant J.-C. Ils ne se constituèrent cependant qu'avec Déjocès, 733. Après lui vinrent Phraorte, conquérant de la Perse et de la haute Asie; Cyaxare Ier, vainqueur de Ninive, 625; Astyage, 595-560; puis Cyaxare II, après lequel Cyrus donna aux Perses une supériorité que Smerdis le Mage (V. ce nom) ne put leur enlever, 522. Réduite dès lors à la condition de province, la Médie tomba, avec l'empire des Perses, au pouvoir d'Alexandre le Grand. Occupée par Pithon, 323, par Antigone, 316, puis par les Séleucides, elle fut conquise par les Parthes, en 160. — Le nord du pays ou Médie Atropatène, entre le lac Arsissa à l'O. et la Caspienne à l'E., était devenu, dès le temps d'Alexandre, un royaume particulier, qui avait *Gazaca* ou *Prasapa* pour capitale. Les Parthes le réduisirent aussi, sous leur roi Mithridate Ier. — De nos jours, on retrouve la Médie Atropatène et la Grande Médie dans les provinces perses d'*Aderbaïdjan* et d'*Irak-Adjémi*.

Médimne, mesure grecque pour les denrées sèches. Elle valait 52 litres 5 centilitres.

Medina (*ville*, en arabe) ou **Manama**, port d'Arabie, sur la côte N. E. de l'île Bahrein (golfe Persique), à 4,000 ou 5,000 hab., suivant les voyageurs. — Commerce considérable. Pêche de perles.

Medina-Celi, *Arbobriga*, *Methymna Celia*, v. de la prov. de Soria (Vieille-Castille), en Espagne, sur une colline, aux sources du Xalon, à 54 kil. S. du ch.-l.; 1,700 hab. — Elle fut érigée en duché, 1491, en faveur de Louis II de La Cerda, dont la postérité s'éteignit en 1711.

Medina-de-las-Torres, *Julia Contributa*, *Methymna Turrium*, v. de la prov. de Badajoz (Estrémadure), en Espagne, à 65 kil. S. E. de son ch.-l. Ruines romaines; 3,600 hab.

Medina-del-Campo, *Methymna campestris*, v. de la prov. de Valladolid (Léon), en Espagne, à 44 kil. S. O. du ch.-l., près du Zapardiel; 6,000 hab.

Medina-del-Rio-Seco, *Methymna sicca*, *Amallobriga*, v. de la prov. de Valladolid (Léon), en Espagne, sur le Sequillo; 5,000 hab. — Papeteries; étoffes de laine. Victoire de Bessières, 14 juillet 1808.

Medina-Sidonia, *Methymna Assidonia* ou *Assindum*, ancienne ville d'Andalousie (Espagne), à 30 kil. S. E. de Cadix, a donné son nom à une branche de la famille de Guzman. Ruines romaines; 11,000 hab.

Medina-Sidonia (Gaspar-Alonzo **Perez de Guzman**, duc de), neveu du ministre Olivarez et beau-frère de Jean de Bragance, voulut, à l'exemple de ce dernier, se rendre indépendant, 1640. Rappelé d'Andalousie à Madrid, il fut gracié à la condition d'adresser un cartel à Jean de Bragance, qui n'en tint compte.

Médine, en arabe *Medinet-al-Nabi* (ville du Prophète), autrefois *Yatreb*, ville de l'Hedjaz (Arabie), à 432 kil. N. O. de La Mecque, par 25° 13′ lat. N., et 37° 45′ long. E.; 16,000 hab. Défendue par une muraille et un fort, elle renferme le tombeau de Mahomet, qui s'y était réfugié après sa fuite de la Mecque, et attire beaucoup de pèlerins musulmans, comme la Mecque, dont elle a toujours suivi les destinées. C'est une ville savante, qui a de nombreuses écoles.

Médine, poste militaire du Sénégal, à 1,200 kil. E. de Saint-Louis (France). Comptoir, mines d'or.

Medineh (Wholed-), v. commerçante du Sennaar (Afrique); 12 à 15,000 hab.

Médinet-Abou, l'un des villages bâtis sur les ruines de l'ancienne Thèbes (Haute-Égypte). Vestiges de l'édifice appelé par les Grecs *Memnonium*, etc.

Medinet-el-Fayoum, ville de la Moyenne-Egypte, sur le canal Joseph, à 84 kil. S. O. du Kaire, est le ch.-l. du Fayoum. Eau de rose; toiles de lin, châles blancs; 12,000 hab. — Autrefois *Crocodilopolis* et *Arsinoé*.

Mediolanum, nom de plusieurs villes d'origine gauloise. Les plus connues sont : Mediolanum, ch.-l. des Insubres (Gaule Cisalpine), auj. *Milan;* — chef-lieu des Santones (Aquitaine IIe), auj. *Saintes;* — chef-lieu des Aulerces Eburovices (Lyonnaise IIIe), auj. *Evreux*, etc.

Mediomatrici, ancien peuple de la Belgique Ire, entre les Trévires au N. et les Leuci au S. Leur territoire correspondait à une partie des départements de la Moselle, de la Meurthe, etc. Chef-lieu, *Divodurum* ou *Mediomatrici* (Metz).

Médiques (Guerres), nom donné à la lutte des Grecs et des Perses, 504-449 av. J. C., sous les rois Darius Ier, Xerxès et Artaxerxès Longue-Main. Si l'occasion en fut fournie par l'intervention des Athéniens en faveur des Ioniens révoltés, la cause véritable est dans le voisinage

des deux peuples qui exposait les Grecs aux convoitises des Perses. — Sous Darius, Mardonius échoue au mont Athos, 496, et Datis et Artapherne sont vaincus par Miltiade à Marathon, 490. Sous Xerxès, l'expédition, conduite par le grand roi en personne, se heurte contre Léonidas aux Thermopyles, et est déjouée par Thémistocle à Salamine, 480. Les débris de l'armée Perse sont anéantis par Aristide et Pausanias à Platées, 479, au moment où est gagnée la bataille navale de Mycale. Pausanias et Cimon poursuivent dès lors le triomphe des Grecs; Cimon impose au roi de Perse le glorieux traité de 449. (V. *tous les noms cités*.) — Les guerres Médiques ont fondé la grandeur athénienne.

Méditerranée (Mer), *Mediterraneum* ou *Internum mare*, mer comprise entre l'Europe au N., l'Asie à l'E., et l'Afrique au S., du 7° long. O. au 34° long. E., et du 31° au 45° lat. N. environ. Longue de 3,500 kil. de l'E. à l'O., elle a une moindre larg. de 140 kil. entre la Tunisie et la Sicile, et une superficie de 19,000 myriam. carrés. — Une chaîne de bas-fonds, le *Skerki*, correspondant au canal de Malte, et dont la profondeur varie de 7 à 91 brasses, la divise en deux bassins.

La *Méditerranée occidentale*, située entre l'Espagne, la France et l'Italie (Europe), la Tunisie, l'Algérie et le Maroc (Afrique), forme les golfes du Lion et de Gênes, le canal des Baléares et la mer Tyrrhénienne; reçoit l'Èbre, le Rhône et le Tibre, et renferme les îles de Sicile, Corse, Sardaigne, Baléares, Elbe, Lipari, etc. Les ports sont Malaga, Carthagène, Barcelone (Espagne); Cette, Marseille Toulon, Nice (France); Gênes, Livourne, Civitâ-Vecchia, Naples, Palerme (Italie); Bone, Alger, Oran (Algérie), et Tunis. Ce bassin a 9,769 myriam. carrés de superficie.

La *Méditerranée orientale*, comprise entre l'Italie, l'empire d'Autriche, la Grèce et la Turquie (Europe), l'Asie Mineure et la Syrie (Asie), l'Egypte, Tripoli et la Tunisie (Afrique), forme les golfes de Gabès et de la Sidre, les mers Ionienne et Adriatique, et l'Archipel. Outre les golfes particuliers et les îles que l'on trouvera indiquées à ces noms, elle renferme les îles de Malte, Candie et Chypre. Elle reçoit le Pô, la Maritza, le Nil, etc. Les ports sont Alexandrie, Smyrne, Salonique, Syra, le Pirée, Corfou et ceux de l'Adriatique. La superficie de ce bassin est de 9,390 myr. carrés. — On y rattache quelquefois la mer de Marmara et la mer Noire.

La Méditerranée communique, avec l'Océan Atlantique, par le détroit de Gibraltar; avec la mer Noire, par les Dardanelles et le canal de Constantinople, et, avec la mer Rouge, par le canal de Suez. Ses eaux sont salées et profondes. La marée s'y fait à peine sentir. Elle reçoit les eaux de l'Océan par un courant fort rapide. Les vents dominants sont ceux du N. O.

Méditerranée, département français formé, de 1807 à 1814, du N. O. de la Toscane; limité: au N. par Lucques, au S. par Piombino, à l'O. par la mer Tyrrhénienne, à l'E. et au S. E. par les départements de l'Arno et de l'Ombrone. Chef-lieu, *Livourne*.

Méditerranée arctique, nom donné quelquefois à la réunion de la mer de Baffin et de la mer d'Hudson; — **colombienne**, nom donné quelquefois au golfe du Mexique et à la mer des Antilles réunis.

Medjana, plaine de la prov. de Constantine (Algérie), occupée par les Français en 1838, entre deux chaînes de l'Atlas. On y trouve *Bordj-Medjana*, *Sidi-Embarek*, *Djimilah*, *Milah*, etc.

Medjerdah, *Bagradas*, fleuve de l'Afrique septent., naît dans l'Atlas, en Algérie (prov. de Constantine), arrose la Tunisie, et se jette dans le golfe de Tunis, à Porto-Farina. — Cours de 400 kil., du S. O. au N. E.

Medjidié, ordre honorifique de Turquie qui peut être conféré aux étrangers. Il a été institué, en 1852, par Abdul-Medjid.

Medjidieh, gros bourg de la Dobroutscha (Bulgarie turque), principale station du chemin de fer, où il y a des foires très-importantes.

Medling ou **Meidling**, v. de la Basse-Autriche, à 15 kil. S. O. de Vienne; 4,000 hab. Bains d'eaux minérales, à l'entrée d'une vallée pittoresque.

Medoaci, tribu de l'ancienne Rhætie.

Medoacus, nom de deux cours d'eau de l'ancienne Vénétie: *Medoacus major*, auj. la *Brenta*; et *Medoacus minor*, auj. le *Bacchiglione*.

Médoc, *Medulicus pagus*, anc. pays de France (Bordelais), compris auj. dans l'arr. de Lesparre, qui en était le ch.-l. (Gironde). Divisé en Haut et Bas-Médoc, il produit des vins rouges estimés. — Le fort Médoc, à 28 kil. N. O. de Bordeaux, est situé sur la rive gauche de la Gironde.

Médon, fils de Codrus, roi d'Athènes, fut le premier archonte à vie, 1045 av. J. C.

Médréac, bourg de l'arr. de Montfort (Ille-et-Vilaine); 2,450 hab.

Meduana, nom anc. de la *Mayenne*.

Meduli, fraction des Bituriges-Vivisci (Aquitaine IIe), dans le territoire appelé depuis Médoc.

Medulli, anciens habitants de la Basse-Maurienne, près de Miolans (*Castrum Medullum*).

Méduse, l'une des trois Gorgones, disputa à Minerve le prix de la beauté. Irritée, la déesse changea les cheveux de Méduse en serpents et donna à ses yeux la propriété de pétrifier quiconque la regarderait. Persée lui coupa la tête à l'aide d'un miroir qui lui permettait de la voir sans la regarder en face; il porta cette tête à Minerve, qui la plaça sur son bouclier. Du sang de Méduse naquit Pégase.

Medviéditza, rivière de Russie, affluent du Don; cours de 480 kil.

Medway, *Vaga*, rivière d'Angleterre, naît dans le comté de Surrey, passe à Maidstone et à Rochester (Kent), et se réunit, par la rive droite, à la Tamise, près de Sheerness. Cours de 90 kil.

Medwisch. V. Médiasch.

Mée (La), *Media*, anc. petit pays de France, compris auj. dans l'arr. de Redon (Ille-et-Vilaine).

Meel (Jean), dit *Miel*, peintre, né près d'Anvers vers 1599, alla en Italie où l'un des premiers il traita certains sujets vulgaires. Employé par Alexandre VII, puis par le duc de Savoie, il mourut à Turin, 1664. — On admire surtout ses tableaux de chevalet; le Louvre a de lui: *le Mendiant*, *le Barbier napolitain*, une *Vendange*, des *Paysans italiens*, une *Halte militaire*, *la Dînée des Voyageurs*. — Des eaux-fortes et des dessins de Meel sont aussi très-estimés.

Méen (Saint-), ch.-l. de canton à 20 kil. N. O. de Montfort (Ille-et-Vilaine); 2,547 hab. Abbaye autrefois célèbre.

Meerane, ville du cercle de Zwickau, dans le royaume de Saxe, au N. de Zwickau; 19,000 habitants.

Meer (Jean **Van der**), peintre hollandais, né à Harlem, 1665-1704, élève de Nic. Berghem, a fait de jolis paysages, qui sont recherchés.

Meerman (Gérard), magistrat hollandais, né à Leyde, 1722-1771, a donné: *Novus thesaurus juris civilis et canonici; Origines typographicæ*, etc.

Meerman (Jean), fils du précédent, né à La Haye, 1753-1815, fut directeur des arts et des sciences sous Louis Bonaparte, et, en 1810, sénateur français. On a de lui: *Grotii Epistolæ ineditæ*, *Histoire de Guillaume de Hollande, roi des Romains*, 5 vol. in-8°, etc.

Meerut ou **Mérout**, station militaire des Anglais dans l'Hindoustan, à 60 kil. N. E. de Delhy, sur le Cally-Neddy, affl. du Gange. Le soulèvement des cipayes, en 1857, y commença.

Mées (Les), ch.-l. de cant. de l'arr. et à 25 kil. S. O. de Digne (Basses-Alpes), près de la Durance. Bon vin; 2,165 hab.

Mégabyze, l'un des sept seigneurs perses qui conspirèrent contre Smerdis le mage, 521 av. J. C., soumit, sous Darius Ier, la Thrace et la Macédoine. Il fut le père de Zopyre. — Son petit-fils fut défait par Cimon sur l'Eurymédon, 466, mais chassa les Athéniens de Memphis, 457.

Mégaclès, Alcméonide, fut exilé d'Athènes avec les siens pour avoir fait massacrer les compagnons de Cylon dans le temple de Minerve, 612 av. J. C. — Mégaclès, son petit-fils, chassa d'Athènes Pisistrate, 559, le rappela en lui donnant sa fille en mariage, 556, puis l'expulsa de nouveau, 552.

Megalarties, fêtes célébrées à Délos en l'honneur de Cérès, qui avait donné le pain aux hommes.

Mégalésiens (Jeux), fêtes instituées à Rome en 206 av. J. C., quand on eut apporté de Pessinonte la statue de Cybèle, surnommée la Grande-Déesse (Μεγάλεια). Les prêtres ou *Galli* et les dames romaines promenaient par la ville la statue de la divinité. Des jeux scéniques commençaient le 4 avril (veille des nones) et duraient sept jours.

Mégalopolis (*la grande ville*), anc. ville d'Arcadie (Péloponnèse), sur l'Hélisson, fondée, en 370 av. J. C., par Epaminondas. Après avoir été soumise à des tyrans, dont le dernier, Lysiade, déposa le pouvoir, 243 av. J. C. elle s'agrégea à la ligue achéenne. Patrie de Philopœmen et de Polybe. — Sur ses ruines est le village de *Sinano*.

Mégare, fille de Créon, roi de Thèbes, et femme

d'Hercule. Ce dernier ayant tué Lycus, qui, pendant sa descente aux enfers, avait voulu contraindre Mégare à l'épouser, fut jeté par Junon dans une sorte de démence. Il tua alors Mégare et ses trois enfants.

Mégare, *Megara*, capitale de la Mégaride (Grèce ancienne), située au N. E. de l'isthme de Corinthe, et non loin du golfe Saronique, sur lequel *Nisée* était son port. Elle avait substitué des magistrats électifs à ses rois, quand les Doriens envahirent l'Attique, 1045. Elle reçut alors des colons de Corinthe dont elle eut à repousser le joug. Au dehors elle fonda Byzance, Chalcédoine, Sélimbrie, Héraclée Pontique, Mégare Hybléenne, etc., et posséda un instant Salamine, que l'Athénien Solon lui enleva. Après s'être distinguée dans les guerres Médiques, elle vit son alliance disputée par Athènes et par Sparte, au début de la guerre du Péloponnèse. Après cette lutte elle jeta encore quelque éclat, grâce aux philosophes Euclide et Stilpon (IIIe siècle av. J. C.), qui fondèrent à Mégare l'école dite *éristique* ou disputeuse. — Il reste à peine quelques vestiges de cette ville

Mégare Hybléenne, anc. v. de Sicile, au N. O. de Syracuse, sur la côte E., fondée par les Mégariens, 735 av. J. C., prise par les Romains en 214. Auj. ruinée.

Mégaride, *Megaris*, contrée de l'ancienne Grèce, sur l'isthme de Corinthe, entre la Corinthie au S. O., l'Attique et la Béotie au N. E. Elle avait 24 kil. sur 9. — *Mégare*, capitale.

Mégasthène, géographe grec, fut envoyé par Séleucus Nicator, dont il était secrétaire, auprès du roi indien Sandracottus. — Il composa, sous le nom d'*Indica*, un recueil de ses observations que Diodore de Sicile paraît avoir copié. Les fragments de Mégasthène qui nous sont parvenus, ont été insérés dans les *Fragmenta historicorum græcorum* de Didot.

Mégère, *ennemie*, nom de l'une des Furies.

Mégève, bourg de l'arr. de Bonneville (Haute-Savoie). Dentelles, pelleteries; 2,000 hab.

Mehadia. V. MEADIA.

Méhaigne, affl. de la Meuse, par la rive gauche, naît près de Namur et finit près d'Huy; 40 kil. de cours.

Mehallet-el-Kébir, v. de la Basse-Egypte, sur un canal dérivé du Nil, à 100 kil. N. du Kaire. Malgré son étendue, elle n'a que 20,000 hab. — Cotonnades, sel ammoniac, etc. Autrefois *Cynopolis* ou *Xoïs*.

Méhée de la Touche (JEAN-CLAUDE-HIPPOLYTE), né à Meaux, 1760-1826, fut de bonne heure aux gages de la police, joua un triste rôle, lors des massacres de septembre 1792, se fit pamphlétaire, réactionnaire, en 1794, rédigea le *Journal des Patriotes*, après le 18 fructidor, le *Journal des hommes libres*, après le 18 brumaire, fut condamné à la déportation, se sauva en Angleterre, et se trouva mêlé aux intrigues des royalistes, qu'il trahit, en se vendant à la police impériale. Il a publié beaucoup d'opuscules sur les événements de l'époque auxquels il se trouva mêlé.

Méhégan (GUILLAUME-ALEXANDRE **de**), littérateur français, 1721-1766, né à la Salle près d'Alais, d'une famille irlandaise, fut professeur de lettres françaises à Copenhague, 1751-1756. Son style est fatigant à force d'éclat. On a de lui: *Zoroastre ou de l'origine des Guèbres*, 1751; *Tableau de l'histoire moderne depuis la chute de l'empire d'Occident jusqu'à la paix de Westphalie*, etc.

Méhémet ou **Mohammed,** khalife ommiade de Cordoue, 852-886, fut battu par Alphonse III le Grand, roi de Léon, tandis que les Beni-Afsoun devenaient indépendants à Saragosse et à Lérida.

Méhémet-al-Nasser, roi almohade de l'Espagne et du Nord de l'Afrique, succéda, en 1199, à son père, Yacoub Almansour. Battu à Tolosa par les rois de Castille, d'Aragon et de Navarre, 1212, il mourut empoisonné, 1213.

Méhémet Ier (ABOU-ABDALLAH), fondateur de la dynastie des Nasérides à Grenade, avait combattu d'abord pour Motawakel, roi d'Andalousie, aux dépens duquel il commença à se créer, 1232, un Etat, seul représentant de l'islamisme en Espagne depuis 1240; il fut battu par les Castillans, Ferdinand III et Alphonse X. Il mourut en 1273. Il a bâti l'Alhambra.

Méhémet II, 2e roi de Grenade, 1273-1302, fils du précédent, s'allia aux Mérinides du Maroc contre les Castillans qu'il battit plusieurs fois.

Méhémet III, 3e roi de Grenade, 1302-1309, fils du précédent, prit Ceuta, 1306, mais perdit Gibraltar, 1309. Déposé et emprisonné par son frère, Naser, 1309, il fut noyé en 1314.

Méhémet IV, 6e roi de Grenade, 1325-1333, fils et successeur d'Ismaël Ier, reprit aux chrétiens Gibraltar, 1332, avec l'aide des Marocains, qui l'assassinèrent.

Méhémet V, 8e roi de Grenade, 1354-1379, fils et successeur d'Youssouf Ier. Renversé par son frère, Ismaël II, 1359, rétabli en 1362, il combattit Henri de Transtamare.

Méhémet VI, 9e roi de Grenade, 1379-1391, fils du précédent, régna paisiblement.

Méhémet VII, *le Gaucher*, 15e roi de Grenade, 1423-1445, fils et successeur de Youssouf III, eut un règne agité. Déposé pour la troisième fois, en 1445, il mourut en prison, 1450.

Méhémet-Baltadji, ancien fendeur de bois, devenu grand-vizir du sultan Achmet III, 1704, imposa à Pierre le Grand le traité du Pruth, 1711. Accusé de trahison par Charles XII de Suède, il mourut en exil à Lemnos, 1713.

Méhémet-Effendi, homme d'Etat ottoman, fut plénipotentiaire au traité de Passarovitz, 1718, puis député à Paris pour négocier une trêve avec l'ordre de Malte, 1720. Il a laissé une curieuse *Relation de ce voyage*, publiée en français à Paris, 1758, in-8°.

Méhémet-Ali, pacha d'Egypte, né à Kavala (Macédoine), en 1769, fut orphelin de bonne heure. Créé officier dans la milice irrégulière, 1787, il se livra cependant au commerce du tabac, et puisa auprès de Lion, négociant de Marseille, une vive sympathie pour la France. Compris dans le contingent turc que Bonaparte battit à Aboukir, 1799, il demeura en Orient où on le nomma général des Albanais. Après le départ des Français, il s'attacha à fomenter la discorde entre les pachas qui régissaient l'Egypte au nom de la Porte, et les Mameluks, anciens maîtres du pays. A force de ruses et de violences, il se fit offrir la dignité de pacha par les Albanais, qu'appuyèrent les cheiks et les ulémas, 1805: le divan de Constantinople n'eut plus qu'à ratifier ce choix. Le pouvoir de Méhémet-Ali s'affermit par l'échec d'une expédition anglaise dirigée contre Alexandrie, 1807, par l'établissement d'un système régulier d'impôts, par la confiscation de la plupart des terres de l'Egypte, par l'extermination des Mameluks, qui furent odieusement massacrés, 1811, enfin par la disparition des Albanais, devenus redoutables par leur esprit d'indiscipline: le pacha les envoya d'abord contre les Wahabites, 1812-1818, dont la défaite le laissa maître de la Mecque, puis contre la Nubie et le Sennaar, qui furent réunis à l'Egypte, 1820. Dans le même temps, il demandait à la France des officiers, des ingénieurs, des savants pour installer une marine, organiser une armée, à l'européenne, ouvrir le canal Mahmoudieh entre le Kaire et Alexandrie, qui devint sa résidence, etc. Il chargeait Clot-Bey de créer une école de médecine, introduisait la culture de l'olivier, du mûrier et surtout du coton, et donnait un vif essor à l'industrie, malgré le monopole qu'il s'était attribué sur le commerce. Poursuivies, en dépit des révoltes intérieures, les réformes de Méhémet-Ali furent éprouvées d'abord dans la guerre de Morée, où il prêta à Mahmoud II l'appui de ses forces: il y perdit sa flotte détruite à Navarin, 1827, et 30,000 soldats, et ne reçut que Candie en compensation. Il chercha un dédommagement plus considérable en Syrie: à la suite d'un différend avec Abdallah, pacha d'Acre, 1831, il envoya son fils, Ibrahim, prendre cette ville, puis Damas, 1832, franchir le Taurus après un nouveau succès à Beylan, et vaincre à Konieh une dernière armée ottomane. Maître de la Syrie et du district d'Adana, en vertu de la convention de Kutaieh, 1833, Méhémet-Ali vit ses conquêtes compromises par une attaque soudaine de Mahmoud II. La victoire d'Ibrahim à Nézib, 1839, fut rendue inutile par l'intervention des puissances européennes qui, la France exceptée, soutinrent la Porte. Méhémet-Ali fut alors reconnu pacha héréditaire d'Egypte, mais il dut renoncer à la Syrie, à la Mecque, à Candie, et promettre d'obéir aux lois générales de l'empire turc, 1841. Tombé, vers la fin de sa vie, dans une sorte de démence, il mourut regardé comme un saint par les vrais musulmans, 1849.

Méhéneddy, fleuve de l'Inde. V. MAHANADDY.

Méhul (ETIENNE-HENRI), compositeur de musique, né à Givet en 1763, vint, en 1778, à Paris, où il reçut les conseils de Gluck. Il débuta à l'Opéra-Comique par la partition d'*Euphrosine et Coradin*, 1790, où l'on remarqua l'énergique duo *de la Jalousie*. Parmi ses autres productions, on cite *Stratonice*, opéra-comique,

1792; *le Chant du départ*, hymne patriotique composé sur des paroles de M.-J. Chénier, 1794; *le Jeune Henri*, opéra-comique dont l'ouverture fut redemandée deux fois par le public; *Adrien*. *Ariodant*. 1799; *l'Irato*, opéra-bouffe, imité de l'italien, 1801; *Uthal*, 1806, sujet ossianique où le chœur du sommeil des bardes frappa vivement le public; *Joseph*. 1807, que l'on peut considérer comme le chef-d'œuvre de l'auteur, etc. Membre de l'Institut en 1796, il fut nommé inspecteur du Conservatoire de musique, 1795, et surintendant de la chapelle du roi en 1815. Il mourut en 1817.

Mehun-sur-Yèvre. ch.-l. de canton de l'arrond. et à 17 kil. N. O. de Bourges (Cher); 6,530 hab. Toiles d'emballage, droguets, porcelaine. Ruines d'un château où Charles VII mourut.

Mehun-sur-Loire. V. Meung.

Meia-Ponte, v. du Brésil (Goyaz), à 115 kil. N. E. de Goyaz; 8,000 hab. Centre du commerce de la province.

Meibom (Henri), dit *l'Ancien*, en latin *Meibomius*, professeur d'histoire et de poésie à Helmstædt, né à Lemgo, 1555-1625, a consacré sa vie à élucider l'histoire de l'Allemagne au moyen âge On a de lui: *Opuscula historica varia ad res germanicas spectantia; Parodiæ Horatianæ et Sylvæ* etc.

Meibom (Jean-Henri), médecin, fils du précédent, né à Helmstædt, 1590-1655. On a de lui : *Mæcenatis vita*; *De cerevisiis, potibusque et ebriaminibus*. etc.

Meibom (Henri), dit *le Jeune*, médecin, fils du précédent, né à Lubeck, 1638-1700. professa, à Helmstædt, la médecine, l'histoire et la poésie. On cite de lui: *Rerum germanicarum scriptores*, 3 vol. in-fol.; *De vasis palpebrarum novis*, première description exacte des follicules des paupières qui depuis ont porté son nom, etc.

Meibom (Marc), érudit, né à Tonningen, 1630-1711, fut pensionnaire de Christine de Suède, bibliothécaire de Frédéric III de Danemark, professeur au gymnase d'Amsterdam. etc. Outre des *Notes* sur Vitruve, une édition de *Diogène Laërce*, et celle de *Musicæ antiquæ auctores septem, gr. et lat.*, etc., on cite de lui: *De proportionibus dialogus; De fabrica triremium*, etc.

Meidling. V. Medling.

Meigret (Louis), grammairien, né à Lyon vers 1510, mort après 1560, vint à Paris vers 1538. Il voulut établir une orthographe, conforme à la prononciation, dans plusieurs ouvrages, notamment dans sa *Grammaire française*. in-4°, 1560.

Meilhan, ch.-l. de canton de l'arr. et à 14 kil. O. de Marmande (Lot-et-Garonne); 2,083 hab.

Meilhan (Senac de). V. Senac.

Meillac. bourg de l'arrond. de Saint-Malo (Ille-et-Vilaine); 2,360 hab.

Meilleraie (La). bourg de l'arrond. de Châteaubriant (Loire-Inférieure). Couvent de trappistes; mines de fer; 1 700 hab.

Meilleraye (Charles **de la Porte de la**). V. Mazarin (duc de).

Meillerie, commune de 700 hab., à 12 kil. E. de Thonon (Haute-Savoie, sur le lac de Genève, au bord duquel sont des rochers rendus célèbres par J.-J. Rousseau.

Mein, en allemand *Mayn*, en latin *Mœnus* ou *Maganus*, rivière d'Allemagne, naît en Bavière, au Fichtelgebirge. par la réunion du Mein Blanc et du Mein Rouge, passe à Bayreuth, Sweinfurth, Wurtzbourg, Aschaffenbourg, Hanau et Francfort, reçoit la Tauber, la Rednitz, la Kintzig et la Nidda Il se jette dans le Rhin en face de Mayence. Cours de 450 kil., dont 300 navigables. Il communique avec le Danube par le canal Louis, qui commence à Bamberg, sur la Rednitz, et finit à Dietfurt, sur l'Altmühl.

Mein (Cercles du). Le Mein donnait son nom : 1° aux cercles du Haut-Mein et du Bas-Mein (Bavière), remplacés, en 1837, par ceux de Haute-Franconie et de Basse-Franconie; — 2° au cercle de Mein-et-Tauber, compris dans le cercle actuel du Bas-Rhin (Bade).

Meinam ou **Me-nam** (la mère des eaux), fleuve de Siam. naît en Chine, traverse le royaume de Siam. du N. au S., arrose Siam et Bangkok, et se jette dans le golfe de Siam. Cours de 800 kil., dont 600 navigables. Il est large et profond, mais son embouchure est obstruée par une barre de bancs de sables. Il déborde régulièrement de septembre à décembre, et fertilise le pays. Son principal affluent est le Mé-ping.

Meinder, ancien *Méandre*. V. ce dernier nom.

Meinder (Koutchouk-). V. Caistrus.

Meiners (Christophe). historien et littérateur allemand, né à Warstade en 1747, fut, depuis 1772, professeur de philosophie à Gœttingue. Il mourut en 1810. Doué d'une érudition prodigieuse, il ne céda jamais à l'esprit de système, mais ne se garda pas d'une certaine précipitation dans ses jugements. Parmi ses nombreux ouvrages, les suivants ont été traduits en français: *Histoire du luxe des Athéniens*, 1781; — *de l'origine, des progrès et de la décadence des sciences en Grèce et à Rome*, 1781; — *de la décadence des mœurs, des sciences et de la langue des Romains dans les premiers siècles de l'ère chrétienne*, 1791; *Lettres sur la Suisse*, 2 vol. in-8°, 1788, etc.

Meiningen, capitale du duché de Saxe-Meiningen, à 80 kil. S. O. de Gotha, sur la Werra; 9,530 hab. Futaine, crêpes, etc. — V. Saxe-Meiningen.

Meiringen, ch.-l. de l'Ober-Hasli, dans l'Oberland bernois (Suisse), vallée habitée par une belle race de montagnards, probablement d'origine ligurienne.

Méis, port d'Anatolie (Turquie d'Asie), sur le golfe de Makri. — Anc. *Telmissus*, que d'autres disent être *Macri*.

Meissen, *Misenia, Misnia*, ville du royaume de Saxe, ancienne capitale de la Misnie, sur l'Elbe, à 23 kil. N. O. de Dresde; 9,500 hab. — Elle est entourée de murs et dominée par un château fort dû à l'empereur Henri Ier, dans lequel a été installée, dès 1710, une célèbre manufacture de porcelaines. Belle cathédrale. Patrie d'Élie Schlegel et de Hahnemann.

Meissner (Auguste-Théophile), romancier allemand né à Budissin (Lusace), en 1753, fut archiviste à Dresde, professeur à Prague, puis directeur des écoles à Fulda, où il mourut en 1807. Parmi ses romans, on cite les suivants, qui ont été traduits en français : *Esquisses, Alcibiade, Contes moraux, Masaniello, Bianca Capello*, etc. Il a beaucoup imité les auteurs français. Ses *Œuvres* forment 36 vol., Vienne, 1813-1814.

Meister (Léonard), littérateur, né à Neftenbach (Zurich), en 1741, fut pasteur et professeur dans le canton de Zurich, et mourut en 1811. Parmi ses nombreuses compilations, on a traduit, de l'allemand en français : *les Hommes célèbres de l'Helvétie*, 3 vol. in-8°.

Meister (Jacques-Henri), cousin du précédent, né à Zurich, 1744-1826, lié avec Diderot, Grimm, d'Holbach, a écrit un grand nombre d'ouvrages de littérature.

Meistersængers (*maîtres chanteurs*), confrérie allemande d'artisans poëtes et musiciens. Protégée par Charles IV au XIVe s., elle eut son meilleur représentant dans Hans Sachs, au XVIe.

Méjan (Étienne, comte), publiciste, né à Montpellier, 1766-1846, rendit compte des séances de l'Assemblée constituante dans *le Bulletin*, qui se fondit bientôt dans *le Moniteur*, auquel Méjan fournit beaucoup d'articles. Après le 9 thermidor, il écrivit dans *l'Historien*, fut secrétaire général de la préfecture de la Seine, après le 18 brumaire puis secrétaire d'Eugène de Beauharnais, conseiller d'État comte. On a de lui : *Collection complète des travaux de Mirabeau à l'Assemblée nationale*, 5 vol. in-8°.

Méjanes (J.-B.-Marie **Piquet**, marquis de), bibliophile, né à Arles, 1729-1786 Sa bibliothèque, composée de 60,000 volumes rares, fut léguée par lui à Aix, dont il avait été consul en 1777.

Mékhitar ou *le Consolateur* (Pierre **Manoug**, dit), fondateur de l'ordre arménien des *Mékhitaristes*, né, en 1676, à Sébaste (Cappadoce), il songea, de bonne heure, à réunir ses compatriotes, les Arméniens, à l'église romaine. Dans ce but, il visita Etchemiadzine, la Syrie. Chypre, Constantinople, fonda un couvent à Modon, en Morée, 1708, d'où chassé par la conquête ottomane, 1717, il s'établit dans l'île de Saint-Lazare, près de Venise. Il y créa un nouveau monastère, avec une imprimerie arménienne, et mourut en 1749. — On a de lui : *Lexicon veteris linguæ Armeniæ*, 2 vol. in-4°; *Dictionnaire arménien; Grammaire arménienne;* une *Bible arménienne*, etc.

Mékhitaristes (Ordre des), établi par Mékhitar (V. ce nom) dans l'île Saint-Lazare, près de Venise, pour la propagation de la foi catholique et des études parmi les Arméniens. Les enfants de cette nation qu'on y présente y sont élevés gratuitement; s'ils refusent d'embrasser la vie religieuse, on les rend à leurs familles. — Les Mékhitaristes ont des succursales dans différentes villes, notamment à Vienne, Constantinople, Paris, etc. Une imprimerie est annexée à leurs couvents de Venise et de Vienne. Le pape Clément XI a approuvé leurs constitutions, sous la règle de Saint-Benoît.

Mekke (La). V. Mecque (La).

Mé-Klong, fl. de l'Indo-Chine, qui arrose la partie

méridionale du royaume de Siam, et se jette à *Mé-Klong*, port du royaume de Siam (10,000 hab.), dans le golfe de Siam.

Mé-Kong (grand fleuve), **May-Kong, Cambodge** ou **Kambodge**, fleuve de l'Indo-Chine, qui paraît se former dans le Thibet par la réunion de plusieurs cours d'eau (Souk-tchou, Nien-tchou, Yar-lung). Il traverse la haute terre du Laos, où des rapides interrompent sa navigation, l'empire d'Annam, et forme, à son embouchure dans le Kambodge et la Cochinchine française, un immense delta. Il est large, profond, soumis à des crues périodiques (août à novembre), et traverse un pays qu'il fertilise. Son principal affluent est le Mé-sap, qui sort du lac Touli-sap et passe à Oudong. Il se jette dans la mer de la Chine, après un cours d'au moins 3,000 kil., navigable pour les gros navires jusqu'à une distance considérable.

Mekran, *Gédrosie*, la plus grande des provinces du Béloutchistan, s'étend le long de la mer d'Omân(500 kil.), entre la Perse à l'O. et le Lous à l'E. Composée de montagnes et de plaines arides, elle est peu productive. Les villes sont : Kedgé, *capitale*, Tiz, Serbar, Pendjgour.

Mela (Pomponius), géographe latin, né en Bétique, écrivait vers l'an 42 après J.C. Son livre, *De Situ orbis*, en 3 livres, est une esquisse excellente des connaissances géographiques de son temps, bien qu'il y ait des lacunes, et trop de goût pour le merveilleux. Il a été traduit par M. Baudet, dans la *Collection Panckoucke*, 1 vol. in-8°, et par M. Huot, dans la *Collection Nisard*.

Mélampe, devin, fils d'un roi de Pylos, introduisit en Grèce le culte de Bacchus. Inventeur des remèdes secrets, il guérit de la folie, avec de l'ellébore, les filles du roi d'Argos, Prœtus, épousa l'aînée, et régna, plus tard, sur Argos. On l'adora comme un dieu après sa mort.

Mélanchthon (Philippe **Schwarzerde**, c'est-à-dire *Noire-terre*, dont le nom, traduit en grec, est), humaniste et réformateur allemand, né, en 1497, à Bretten (Bas-Palatinat). A 14 ans, il eût subi ses examens à l'université de Heidelberg, si les professeurs y eussent consenti. Il termina donc ses études à Tubingue, où il rencontra l'un des restaurateurs de la bonne latinité, Reuchlin, 1512-1518. Sur la recommandation de ce dernier, il fut nommé professeur de grec et d'hébreu à l'université de Wittemberg, 1518. Jusqu'alors Mélanchthon s'était occupé de lettres anciennes, et spécialement de la langue grecque, pour laquelle il avait composé une *Grammaire* et un *Dictionnaire*. A Wittemberg, il connut Luther, dont il devint le collaborateur : en 1519, il assista le réformateur dans sa *disputation* de Leipzig contre le catholique Eck ; en 1521, il publia *Loci communes rerum theologicarum*, premier résumé dogmatique des doctrines nouvelles; en 1522, il commença à travailler à la traduction allemande de la Bible, entreprise par Luther; en 1530, il rédigea la *Confession d'Augsbourg*, qui fut présentée dans la diète à Charles-Quint. Tous ces travaux étaient mêlés de voyages pour l'inspection des églises, et de colloques avec les docteurs catholiques. Mélanchthon, dont le caractère doux et conciliant ne se démentit qu'une fois, lors de la guerre des paysans (V. Munzer), s'efforça en vain de rapprocher les doctrines qui étaient en lutte, même au sein de la réforme : c'est ainsi qu'il assista inutilement à la conférence de Ratisbonne, provoquée par l'empereur, 1541. Devenu suspect, à cause de sa modération, aux luthériens exaltés, et, à la fin, à Luther lui-même, il fut cependant l'un des adversaires de cet *Interim* que Charles-Quint, vainqueur à Muhlberg, prétendait imposer également aux deux religions, 1547. Les discussions théologiques, sans cesse renaissantes parmi les réformés, devaient le troubler jusqu'à sa mort, qui survint en 1560. On l'a surnommé le Fénelon de la Réforme. — Ses *Œuvres* forment 4 vol. in-fol. V. sa *Vie* par Mailhes, en allemand; et *Etudes sur la Renaissance*, par D. Nisard, 1855.

Melane (Golfe), *Melanes sinus*, formé par la mer Egée, au N. O. de la Chersonèse de Thrace. Auj. golfe de *Saros*.

Mélanésie (*Iles noires*), division de l'Océanie, au S. O., entre la Malaisie et la Micronésie au N., la Polynésie à l'E., la mer des Indes à l'O. Elle se divise en 11 parties principales : l'Australie, la Tasmanie, la Nouvelle-Guinée, les îles Arrou, la Nouvelle-Bretagne, la Louisiade, les îles Salomon, Santa-Cruz, les Nouvelles-Hébrides, la Nouvelle-Calédonie, les îles Viti. A l'exception de l'Australie, ce sont de hautes terres, boisées, plus salubres que celles de la Malaisie, et fertiles. Elles sont habitées par des nègres océaniens; de là leur nom.

Mélanie (Sainte). — On distingue : 1° une dame romaine, parente de saint Paulin de Nole, qui, veuve à 23 ans, se retira à Jérusalem, où elle mourut en 410; — 2° sa petite-fille, qui, s'étant rendue à Tagasta, embrassa, avec son mari Pinianus et sa mère Albina, les austérités de la vie chrétienne, et mourut à Jérusalem en 444. Fête, le 31 décembre.

Mélanippide, poëte dithyrambique grec, né dans l'île de Mélos, mort vers la fin du v° siècle av. J. C., à la cour de Perdiccas, roi de Macédoine. Xénophon et Plutarque le mettent au premier rang. Mais il ne reste de lui que quelques vers, recueillis par Bergk, dans ses *Poetæ Lyrici Græci*.

Melano-Gétules (*Gétules noirs*), tribu des Gétules, au S. de la Mauritanie et de la Numidie, auj. dans le *Sedjelmesse*.

Melano-Syriens (*Syriens noirs*), nom donné aux habitants de la Syrie méridionale.

Mélanthe, peintre de Sicyone, condisciple d'Apelles. On mentionne son portrait d'*Aristratus, tyran de Sicyone.*

Mélas (Michel, baron de), général autrichien, né en Moravie, en 1730. Ancien aide de camp de Daun, pendant la guerre de Sept Ans, il servit, contre la République française, sur la Sambre, le Rhin et en Italie. Après avoir secondé Souwarof à Cassano, à la Trébie et à Novi, 1799, il ne sut pas empêcher Bonaparte de franchir les Alpes en 1800 : tourné et battu à Marengo, il se retira, en vertu d'une capitulation, à l'E. du Mincio. Investi du commandement de la Bohême, il y mourut en 1806.

Mélas (*Noir*), rivière de Cappadoce, affluent de l'Euphrate, près de Melitène, auj. *Karasou;* — rivière de l'ancienne Thrace, affluent du golfe Mélane, auj. *Géri;* — rivière de Pamphylie, affluent de la Méditerranée.

Melasso, v. de l'Asie Mineure, à 140 kil. S. E. de Smyrne, bâtie sur les ruines de l'ancienne *Mylasa* (Carie).

Melazzo, port de Sicile, à 35 kil. O. de Messine, sur la mer Tyrrhénienne; 10,000 hab. — Vins, huile, grains. Victoire de Garibaldi en 1860. Autrefois *Myles*.

Melbourne, capitale de la colonie anglaise de Victoria (Australie), dans la baie de Port-Philip, à l'embouchure de la Yarra-Yarra, par 37° 49′ 53″ lat. S., et 142° 38′ 33″ long. E. Laines, cuirs et bestiaux. Fondée en 1837, elle avait 120,000 hab. en 1856; la population dépasse 200,000 hab. Dans une seule année, 1854, les mines d'or des environs attirèrent 54,000 émigrants. — Le bourg de Williamstown lui sert de port.

Melbourne (William **Lamb**, vicomte), homme d'Etat anglais, 1779-1848, membre de la chambre des Communes en 1805, secrétaire d'Etat pour l'Irlande, dans le ministère Canning, entra à la chambre des Lords en 1828; seconda lord Grey, après 1830, pour la réforme parlementaire, fut chef du cabinet whig, de 1834 à 1841, et exerça une grande autorité, surtout par son esprit conciliant.

Melchiade ou **Miltiade** (Saint), pape, 311-314, né en Afrique, condamna les Donatistes, 313. — Fête, le 10 décembre.

Melchisédech, prêtre du Très-Haut, et roi de Salem, bénit Abraham, après sa victoire sur Chodorlahomor, et offrit à Dieu du pain et du vin.

Melchistes ou **Melchites,** *impérialistes*, nom donné à des chrétiens de l'Eglise grecque qui s'attachent spécialement aux canons du concile de Chalcédoine tenu en 451 par l'empereur d'Orient, Marcien. Ils ont un patriarche à Damas, et sont, en Syrie, au nombre de 400,000. Ils sont rentrés dans le sein de l'Eglise catholique au commencement du XVIII° siècle.

Melchthal, vallée de la Suisse, formée par la Melch, affluent de l'Aa, au S. du comté d'Unterwald.

Melchthal (Arnold **de**), l'un des fondateurs de la Suisse moderne, né dans le canton d'Unterwald, s'entendit avec ses amis Furst et Stauffacher, pour secouer le joug de l'Autriche. Le serment du Grütli cimenta leur union, 7 septembre 1307, et préluda à l'insurrection dont Guillaume Tell a été le héros.

Melcombe-regis, ville d'Angleterre (Dorset), à 13 kil. S. O. de Dorchester, sur la rive gauche de la Wey, en face de Weymouth, à laquelle un pont l'unit. Port actif; 5,000 hab.

Melder (Guérard), peintre hollandais, né à Amsterdam, 1695-1740, est surtout célèbre par ses portraits en miniature. Ses paysages sont rares et recherchés.

Meldi, peuple gaulois de la Lyonnaise IV° sur la

basse Marne, entre les Suessiones au N. E., et les Parisii au S. O. — Ch.-l., *Jatinum* (Meaux).

Meldolla (Andrea), peintre et graveur de l'école vénitienne, né à Sebenico (Dalmatie), vers 1520, mort à Venise, en 1582, fut un coloriste habile, mais pauvre et réduit à vivre des travaux que lui donnaient les maîtres maçons. Ses gravures sont remarquables.

Méléagre, fils d'Œnée, roi de Calydon, l'un des Argonautes, tua le sanglier de Calydon, dont la hure lui fut disputée par les deux frères d'Althée, sa mère. Il les tua aussi. Althée jeta alors au feu un tison à la durée duquel était attachée la vie de Méléagre, qui mourut bientôt.

Méléagre, l'un des généraux d'Alexandre, fit proclamer, par les fantassins, Philippe Arrhidée, comme successeur du conquérant avec le fils qui devait naître de Roxane. Lui-même devait être adjoint au régent Perdiccas. Surpris bientôt par ce dernier, il fut mis à mort, 323 av. J. C.

Méléagre, frère de Ptolémée Ceraunus, régna après lui deux ans en Macédoine, 280-278 av. J. C.

Méléagre, poëte grec, né à Gadara (Palestine), vivait au 1er siècle avant. J. C. Il a formé un recueil des *épigrammes* ou petites pièces dues aux poëtes antérieurs, et il lui donna le nom de *Guirlande:* c'est l'*Anthologie* que nous avons aujourd'hui. On y trouve 131 petites poésies appartenant en propre à Méléagre, et publiées à part par Manso, 1789, par Meineke, 1789, et Graefe, 1811.

Mélèce (Saint), dit *le Grand*, né à Mélitène, fut élu évêque de Sébaste en 357, et patriarche d'Antioche en 360, mais il n'occupa guère ce dernier siége, ayant été trois fois exilé, par Constance, 360-361, par Julien, 362-363, par Valens, 364-378. Président du premier concile général de Constantinople, il y fit condamner les erreurs d'Apollinaire de Laodicée, et mourut avant que l'assemblée se fût séparée, 381. On a de lui un *discours* que nous a rapporté saint Épiphane. Saint Jean Chrysostome a fait son panégyrique. Fête, le 12 février.

Mélèce, hérésiarque du IVe s., évêque de Lycopolis (Egypte), faiblit pendant la dernière persécution. Plus tard il s'allia aux Ariens contre saint Athanase et mourut en 326.

Mélèce (Strigus), théologien grec, né en Crète, 1586-1662. Proto-syncelle de l'église de Constantinople, il alla, en Moldavie, examiner la profession de foi due au clergé de Russie et adoptée depuis en Orient, 1642. Son principal ouvrage est une réfutation de la *Confession de foi* publiée par Cyrille Lucar, patriarche de Constantinople : Arnauld en donna un extrait dans la *Perpétuité de la foi.*

Meleda, *Melita*, île de l'archipel illyrien (Dalmatie), dans la mer Adriatique, par 43° 5′ lat. N., et 15° 38′ long. E.; 1.000 habitants pêcheurs.

Mélédin. V. Mélik-el-Kamel.

Melegnano. V. Marignan.

Melendez Valdez (Juan), poëte espagnol, né en 1754, à la Ribera-del-Fresno (Estrémadure), fut professeur à Salamanque, juge à Saragosse, et fiscal à la cour suprême de Madrid. Persécuté par Godoy, il accepta de Joseph Bonaparte la place de ministre de l'instruction publique, mais dut quitter l'Espagne avec lui, 1813. Il mourut à Montpellier, 1817. Imitateur de Thomson et de Pope, il a excellé dans l'élégie, l'ode et l'épître. La meilleure édition de ses *Œuvres* est celle de 1832, Madrid, 4 vol. in-12.

Mélès, ancien cours d'eau de Lydie, naissait au Sipyle, et se jetait dans le golfe de Smyrne. — Homère portait le nom de *Mélésigène*, parce qu'il était né, disait-on, près du Mélès.

Melesse, bourg de l'arrond. de Rennes (Ille-et-Vilaine). Toiles de lin, tanneries; 2,540 hab.

Meletius, théologien grec, né à Janina, 1661-1714, étudia à Venise, devint archevêque de Naupacte et d'Arta, puis archevêque d'Athènes, 1703. Il a laissé*: une Géographie ancienne et moderne*, en grec moderne, 1 vol. in-fol., ou 4 vol. in-8°; une *Histoire ecclésiastique*, en grec ancien, publiée en grec moderne, à Vienne, 3 vol. in-4°.

Melezgerd, *Maurocastrum*, v. d'Arménie, à 140 kil. S. E. d'Erzeroum, sur le Mourad ou Euphrate de l'E.

Melfi, *Aufidus*, v. de la prov. de Potenza (anc. Basilicate), à 40 kil. N. O. du ch.-l. (Italie); 10,000 hab. Evêché. Cathédrale détruite par un tremblement de terre, 1851.

Melgig ou **Melghig,** lac du Sahara algérien (Constantine), au S. E., sur la frontière de la Tunisie; 9,400 kil. carrés.

Melgven, bourg de l'arr. de Quimperlé (Finistère). Commerce de grains, toiles; papeterie; 2,478 hab.

Meli (Jean), poëte sicilien, né à Palerme, 1740-1815, fut médecin, puis professeur de chimie dans son pays. Parmi les modernes, il s'est le plus rapproché de Théocrite. Ses chansons en dialecte sicilien sont devenues populaires. On cite ses *Dialogues de pêcheurs*, sa *Fée galante*, son *Don Quichotte*, etc. Ses œuvres forment 8 vol. in-12.

Meliapour. V. Thomé (San-).

Mélicerte. V. Athamas.

Mélik-el-Afdhal, sultan ayoubite, fils aîné de Saladin, s'était signalé, du vivant de son père, par la victoire de Tibériade, de 1187. Investi de la sultanie de Damas et Jérusalem, 1193, il en fut dépouillé par ses frères, 1196; nommé régent d'Egypte, il fut encore renversé par son oncle, Mélik-el-Adhel, 1200. De ses possessions il ne garda que Samosate, où il mourut en 1225.

Mélik-el-Adhel, appelé aussi *Malek Adel*, et par les croisés *Saphadin*, sultan ayoubite, né en 1139, était frère puîné de Saladin. Du vivant de ce dernier, il battit les chrétiens, et faillit épouser Jeanne, sœur de Richard Cœur-de-Lion. A la mort de Saladin, il n'eut en partage que quelques villes, 1193, mais, en 1196, il prit une partie de la Sultanie de Damas enlevée à Mélik-el-Afdhal (V. ci-dessus), qu'il dépouilla encore de la régence d'Egypte, 1200. Devenu sultan du Kaire, par la déposition de son petit-neveu, El-Mansour, 1201, il lutta plusieurs fois contre les chrétiens, qui, au moment de sa mort, forçaient le port de Damiette, 1218.

Mélik-el-Kamel, appelé *Mélédin* par les croisés, sultan ayoubite, fils aîné du précédent, auquel il succéda en Egypte, 1218. Après avoir fondé Mansourah, il reprit Damiette sur les chrétiens, 1221. Il céda Jérusalem à l'empereur Frédéric II, 1229, en récompense des secours qu'il en avait reçus contre Moadham, ou *Coradin*, son frère. Il se dédommagea en enlevant Damas au fils de ce dernier, 1227, et en dépouillant l'héritier d'Aschraf, un autre de ses frères, 1237. Il mourut en 1238. — Il bâtit au Kaire un collége.

Mélik-el-Moadham (Khair-ed-Din), ou *Coradin*, sultan ayoubite de Damas, 1218-1227. V. ci-dessus.

Mélik-el-Saleh, sultan ayoubite, fils de Mélik-el-Kamel, régna, en Mésopotamie, à la mort de son père, 1238. Il s'empara de Damas en 1239 sur un cousin, et de l'Egypte sur Mélik-el-Adhel, son père, 1240. Vainqueur des Kharismiens, 1244, il mourut de colère après la prise de Damiette par saint Louis, 1249. Il créa le corps de Mameluks.

Mélik-el-Moadham (Touran-Schah), fils du précédent, dernier sultan ayoubite d'Egypte, 1249-1250. Vainqueur de Saint-Louis à Farescour, il irrita par ses cruautés les Mameluks qui l'assassinèrent, mai 1250.

Mélik-Chah I (Djélal-Eddin), sultan seldjoucide de Perse, succéda, en 1072, à son père Alp-Arslan. Après avoir vaincu et tué son oncle Cadherd, il envoya ses lieutenants soumettre l'Asie Mineure, 1075, le nord de la Syrie, la Palestine, tandis que lui-même abattait les petites dynasties locales. Toujours en marche, il pénétra dans la Transoxiane en 1088. Il avait disgracié son vizir, Nizam-el-Mulk, quand il périt lui-même, frappé par un agent de la secte des Assassins, 1092. — Il a fondé beaucoup d'établissements scientifiques, et attaché à son nom une réforme du calendrier persan par la création de l'*ère djélaléenne*, 1074.

Mélik-Chah II, arrière-petit-fils du précédent, succéda à son oncle Masoud, en 1152. Après un règne agité, il périt empoisonné, 1160.

Mélik-Arslan, sultan seldjoucide de Perse, 1160-1175, fils de Togrul II, régna après le précédent.

Melilla, *Russadir colonia*, port fortifié du Maroc, sur la Méditerranée à 50 kil. E. de Ceuta, par 35°18′ 15″ lat. N., et 5° 16′ 25″ long. O.; 2,500 hab. Il appartient aux Espagnols depuis 1496. C'est un de leurs *présides* ou lieux de déportation.

Melinda, auj. *Cochin*, ville de l'Inde ancienne.

Mélinde, v. de la côte de Zanguebar (Afrique), à 100 kil. N. de Mombaza, sur l'océan Indien. Occupée par les Portugais au XVIe siècle, elle fut prise par les Arabes en 1698. Depuis elle est tombée en décadence.

Melinno, femme grecque d'une époque incertaine, à qui l'on attribue une ode célèbre, Εἰς Ῥώμην (*à Rome* ou *à la Force*). On l'a souvent confondue avec Erinne.

Melisey, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 10 kil. N. E.

de Lure (Haute-Saône), sur l'Ognon. Toiles, fromages; 1,980 hab.

Mélissus, philosophe éléatique, né à Samos, commanda, dit-on, la flotte que Périclès battit en 440 av. J. C. Disciple de Parménide d'Elée il modifia les opinions de son maître, tout en les adoptant. Son traité *De Ente et natura*, écrit en prose ionique, ne nous est connu que par des fragments insérés dans les *Fragmenta philosophorum Græcorum* de Didot, 1860, in-8°. — Mélissus n'admet qu'un seul objet de connaissance, l'*Etre*, l'Un absolu qui n'a ni mouvement, ni changement.

Melita, nom ancien de *Malte* et de *Meleda*.

Mélita ou **Mélitène**, v. de la Cappadoce orientale près du confluent de l'Euphrate et du Mélas. Fondée par Trajan, elle fut le ch.-l. de la Mélitène, puis de l'Arménie IIe. Auj. *Malatia*.

Mélitène, partie de la Cappadoce, à l'E. et contiguë à l'Euphrate, qui forma l'Arménie IIe, au IVe siècle ap. J. C. — La légion Mélitène ou Fulminante se rendit célèbre au temps de Marc-Aurèle.

Méliton (Saint), évêque de Sardes, présenta à Marc-Aurèle une *Apologie du christianisme*. De ses nombreux ouvrages on n'a que des fragments, une partie de l'Apologie et un livre intitulé *la Clef*, publiés dans le *Spicilegium Solesmense* par le cardinal Pitra. Fête, le 1er avril.

Mélitopol, v. du gouvernement de Tauride (Russie d'Europe), dans la steppe des Nogaïs, sur la Molótchnouia, au N. de la presqu'île de Crimée. Ch.-l. de colonies allemandes, ayant 6,000 hab.

Melitus, *de Pitthée* (Attique), l'un des accusateurs de Socrate, est représenté comme un mauvais poëte; selon une tradition contestable il aurait été, plus tard, lapidé.

Melius (Spurius), chevalier romain, fut accusé d'aspirer à la royauté, pour avoir dans une famine fait aux plébéiens des distributions de blé. N'ayant pas comparu devant le dictateur Q. Cincinnatus, il fut tué, en plein forum, par le maître de cavalerie, C. Servilius Ahala, 439 av. J. C.

Melk, *Melicium*, *Medelicium*, v. de la Basse-Autriche, sur le Danube, à 23 kil. O. de Saint-Polten. Magnifique abbaye de bénédictins bâtie sur l'emplacement d'une ancienne forteresse romaine; 1,200 hab.

Melkart (*roi fort*), nom de l'Hercule phénicien. Il présidait aux richesses, à l'industrie et à la navigation. Il était aussi l'emblème du soleil. Hiram lui éleva un temple fameux à Tyr. Melkart était honoré encore à Gadès, à Carthage, à Malte, etc., colonies phéniciennes.

Mella, rivière d'Italie, affluent de l'Oglio, arrose le val Trombia et Frescia. Cours de 80 kil. De 1805 à 1814 elle donna son nom à un département du royaume d'Italie, compris entre le haut Adige au N., le Serio à l'O., l'Adige à l'E., le Mincio et le haut Pô au S. Chef-lieu, *Brescia*.

Mellan (Claude), dessinateur et graveur, né à Abbeville, 1598-1688, commença sa réputation à Rome en gravant des portraits. Revenu en France, 1636, il poursuivit ses travaux en ce genre et exécuta quelques planches pour les éditions du Louvre. On cite la *Sainte Face* sur le linge de sainte Véronique qu'il grava d'un seul trait de burin, ce qu'aucun artiste n'a fait après lui.

Melle, *Mella*, *Mellusum*, *Metallum*, ch.-l. d'arrond. à 30 kil. S. E. de Niort (Deux-Sèvres), par 46° 13' 20" lat. N., et 2° 28' 53" long. O., sur une colline près de la Béronne; 2,493 hab. Église réformée. Céréales, bestiaux, mulets estimés. Toiles.

Mellin de Saint-Gelais. V. Saint-Gelais.

Mello (Pereira de). V. Cadaval.

Mello (Manuel de), né à Cordoue, 1611-1665, d'une noble famille portugaise, servit en Espagne, puis combattit pour la maison de Bragance; il fut accusé faussement de meurtre, passa en prison douze années et six ans en exil au Brésil. Il a composé des poésies espagnoles, et une *Hist. de la guerre de Catalogne sous Philippe IV*, ouvrage classique pour le style.

Mello-Freire-dos-Reis (Joseph de), jurisconsulte portugais, 1738-1798, professeur de droit à Coïmbre, membre de la cour souveraine de justice, a rédigé, par l'ordre de la reine Marie, un nouveau *Code de droit pénal*, publié en 1823. On lui doit encore : *Instituti ns du droit public, privé et criminel du Portugal*, *Histoire du droit civil du Portugal*.

Mellobaudes, chef franc du IVe siècle, fut comte des domestiques sous Gratien, pour lequel il battit les Alamans, 378. — On l'identifie quelquefois avec Merobaudes que l'usurpateur Maxime mit à mort en 383.

Mellon (Saint). V. Nicaise (Saint).

Melloni (Macedonio) physicien, né en 1801, à Parme, occupait, en 1831, une chaire de physique à l'université de cette ville. Obligé de s'expatrier, pour cause politique, il habita Genève, puis Paris, jusqu'à ce que, par l'intervention d'Arago, il pût rentrer en Italie. Il est mort à Naples, en 1853. — Lié avec le professeur Nobili, avant 1830, il avait rendu la pile thermo-électrique propre à mesurer les plus légères différences de température. L'appliquant, plus tard, à l'analyse du calorique, il conclut, à l'aide de nombreuses expériences, que la chaleur rayonnante a les mêmes propriétés générales que la lumière; que, comme celle-ci, elle se réfléchit, se réfracte, se polarise, se décompose. Dans cette assimilation les corps *diathermes* répondent aux corps transparents, les corps *athermes* aux corps opaques, etc., bien que les corps transparents ne soient pas nécessairement *diathermes*, et les corps opaques *athermes*. On peut enfin avoir pour la chaleur des lentilles et des prismes, en employant, pour les fabriquer, non le verre, mais le sel gemme. — On a de lui : *Thermochrose*, 1850; *Mémoire sur l'identité des diverses radiations lumineuses, calorifiques et chimiques*, 1842, et d'autres travaux insérés dans les *Annales de physique et de chimie*.

Melmoth (William), né à Londres, 1710-1799, a traduit en anglais les *Lettres* de Pline et de Cicéron, et écrit, sous le nom de *Fitz-Osborne*, des *Lettres sur divers sujets*, qui ont été traduites en français, 1820.

Melo, riche marchand de Bari, chassé de sa patrie par les Grecs, les battit avec l'aide de pèlerins normands, et souleva la Pouille, 1017. Défait à Cannes, 1019, il mourut en Allemagne, où il était allé implorer l'empereur Henri II, 1020.

Melodunum, ville des Senones (Lyonnaise IVe), en Gaule, aujourd'hui *Melun*.

Meloir-des-Ondes (Saint-), bourg de l'arrond. de Saint-Malo (Ille-et-Vilaine); 3,098 hab., dont 450 agglomérés.

Melon (Jean-François), économiste, né à Tulle, fut d'abord avocat à Bordeaux. Secrétaire de l'Académie de cette ville, il fut appelé à Paris par le duc de la Force, qui le fit entrer dans les bureaux des finances. Plus tard, il remplit les fonctions de premier commis du cardinal Dubois et de Law, et de secrétaire de Philippe d'Orléans. Il mourut en 1738. — On cite de lui : *Essai politique sur le commerce*, 1734, qui est une apologie du système mercantile. Dutot y releva des erreurs sur le principe de la valeur de la monnaie.

Meloria (La), *Mœnaria*, île de la mer Tyrrhénienne, au S. O. de Livourne. Défaite des Génois par les Pisans, 1241, et des Pisans par les Génois en 1284.

Melos (île), l'une des Cyclades. V. Milo.

Melozzo da Forli (Francesco), peintre de l'école bolonaise, né à Forli, 1438-1492 (?), fut un artiste remarquable par l'expression de ses têtes, le coloris, la touche pleine de finesse. Il y a plusieurs de ses compositions à Forli et au Vatican.

Melpomène, muse de la tragédie. Le masque tragique, le cothurne, la couronne, le sceptre, le poignard et la massue étaient ses attributs. Son nom vient de μέλπομαι (*je chante*).

Melrand, commune de l'arrond. de Pontivy (Morbihan); 3,032 hab., dont 326 agglomérés.

Melrose, ville du comté de Roxburgh (Ecosse), sur la Tweed, à 18 kil. N. O. de Jedburgh; 4,000 hab. — Ruines d'une célèbre abbaye cistercienne, bâtie par David Ier, et reconstruite aux XIVe et XVe siècles.

Melsungen, ville de la Basse-Hesse (Hesse-Cassel), au royaume de Prusse, sur la Fulda, à 22 kil. S. E. de Cassel. 4,200 hab. École forestière. Ancien château des landgraves. Lainages, cuirs, machines.

Melton-Mowbray, ville du comté de Leicester (Angleterre), à 22 kil. N. E. du ch.-l. sur l'Eye; 4,000 hab. Fromages; bestiaux. Tulle et bonneterie. Belle église gothique.

Melun, *Melodunum*, chef-lieu du département de Seine-et-Marne, sur la Seine, par 48° 32' 32" lat. N., et 0° 19' 10" long. E., à 45 kil. S. E. de Paris. Popul., 11,241 hab. — Bibliothèque de 14,000 vol. Prison centrale. Calicots, toiles peintes, lainages, tanneries; grains, fromages de Brie, etc. On cite les églises *Notre-Dame-en-l'Ile*, *Saint-Aspais*, le clocher isolé de *Saint-Barthélemy*, le château de *Vaux-Praslin*, qu'il ne faut pas confondre avec celui de Vaux-Praslin (*V. Maincy*). Patrie

d'Amyot, à qui une statue a été élevée en 1860. — Poste militaire sous les Gaulois et sous les Romains, Melun fit partie du domaine des premiers Capétiens, dont plusieurs y résidèrent. La ville fut prise par Charles le Mauvais, en 1358, par Henri V d'Angleterre, en 1420, par Henri IV de France, en 1590. Elle avait le titre de vicomté, et a donné son nom à l'ancienne famille de France qui suit.

Melun (Maison de), ancienne famille de France, contemporaine des premiers Capétiens auxquels elle s'allia, et qu'elle servit bien. Elle a formé plusieurs branches Ses membres les plus connus sont les suivants :

Melun (Guillaume **de**), l'un des principaux guerriers de la 1re croisade, surnommé *le Charpentier*, à cause des coups vigoureux de sa hache d'armes, fut ramené au camp devant Antioche par Tancrède. — **Adam de Melun** se distingua à Bouvines, en 1214.

Melun (Charles **de**), baron des Landes et de Normanville, fut grand-maître de France et gouverneur de Paris, 1465. Sa conduite équivoque pendant la guerre du *Bien public* le perdit auprès de Louis XI, qui le chargea cependant de négocier le traité de Conflans, 1465, mais le fit décapiter en 1468. Sous Charles VIII sa mémoire fut réhabilitée.

Melun (Louis **de**), marquis de Maupertuis, né en 1634. Il s'empara, en 1677, de Valenciennes par escalade à la tête de sa seule compagnie de mousquetaires. Devenu lieutenant général, il défendit le Havre contre les Anglais, 1694, et mourut en 1721.

Melusine, fée célèbre au moyen âge, notamment dans le Poitou. Fille du roi d'Albanie, elle épousa Raymondin de Forez, éleva pour lui le château de Lusignan et demeura le génie de sa maison : son apparition sur la grande tour du château annonçait la mort d'un personnage de cette famille. On la représentait souvent moitié femme, moitié serpent. Voir le poëme de *Mélusine*, du xive siècle, publié par M. Michel, en 1854.

Melvil ou **Melville** (Sir James), historien écossais, né à Halhill (Fife), vers 1535. Attaché d'abord au connétable de Montmorency, puis à l'électeur palatin, il fut nommé, à son retour en Écosse, conseiller privé par Marie Stuart, qu'il servit fidèlement. Ayant à redouter le ressentiment de Bothwell après la mort de Darnley, il s'enfuit, mais reprit tout son crédit sous les quatre régents de Jacques VI et sous ce prince lui-même. Il mourut en 1606. — Ses *Mémoires*, découverts en 1660 au château d'Édimbourg, n'ont été publiés exactement qu'en 1827 et 1835, in-4°. Ils ont été traduits en français, 1695 et 1745.

Melville (Henry Dundas, vicomte de), homme d'État anglais, né en 1741, à Édimbourg. Député de son pays à la Chambre des Communes, il soutint le ministère de lord North, 1775, et combattit le bill de l'Inde présenté par Fox, 1783. Auxiliaire dévoué de Pitt, il arriva pour 18 ans aux affaires : trésorier de la marine et président du bureau de l'Inde, 1783, il devint ministre de l'intérieur en 1791, puis de la guerre et des colonies en 1794. Lord du sceau privé de l'Écosse, il eut une grande influence sur ses compatriotes. Démissionnaire avec Pitt, 1801, il rentra au pouvoir avec lui comme premier lord de l'amirauté, 1804 ; accusé de concussion en 1806, il fut acquitté par la Chambre des lords, mais resta déchu de tous ses emplois. Il mourut en 1811.

Melville (Ile); elle est située au N. de l'Australie Les Anglais y avaient créé un établissement en 1824.

Melville (Baie), située sur la côte O. du Groënland, entre 75° et 76° de lat. N., formée par la mer de Baffin. Elle est fréquentée par les baleiniers et souvent bouleversée par les tempêtes.

Melville (Détroit), situé entre les Terres du Prince de Galles et du Prince Albert au S., et les îles Melville et Bathurst au N. (Océan Glacial arctique). Il unit le détroit de Barrow, à l'E., au détroit de Banks, à l'O., et est l'un des quatre canaux qui constituent le passage du N. O. de l'Amérique. On l'appelle aussi *détroit de Mac-Clure*, du nom du navigateur qui le traversa en 1853; mais Parry l'avait reconnu dès 1819. Sa largeur l'a fait aussi appeler *bassin Melville*.

Melville (Ile), dans l'Amérique du Nord (Océan Glacial arctique), entre 74°30′ et 76°30′ lat. N., et entre 108° et 121° long. O., comprise entre la mer Polaire au N., l'île Bathurst à l'E., les détroits de Melville et Banks au S., et l'île de la Princesse Royale à l'O. Parry y séjourna, 1819-1820. On y trouve des bœufs musqués, des lièvres, etc, malgré la rigueur du climat.

Melville (Presqu'île), dans l'Amérique du Nord (Océan Glacial arctique), entre 65°30′ et 69°45′ lat. N., et entre 83°30′ et 90° long. O., comprise entre le canal de Fox à l'E., le détroit de Fury-et-Hecla au N. E., le golfe de Boothia à l'O. Parry la découvrit en 1819.

Melzi d'Eril (François), homme d'État italien, né à Milan, en 1755. D'abord chambellan de Marie-Thérèse, il adopta plus tard les principes de la Révolution française. Après avoir représenté la Cisalpine au congrès de Rastadt, 1798, il devint vice-président de la République italienne 1802-1805 chancelier garde des sceaux du royaume d'Italie, 1805, et duc de Lodi en 1807. Partisan de l'indépendance italienne, mais avec un autre roi qu'Eugène de Beauharnais, il fut dépassé, en 1814, par la réaction populaire qui ramena l'Autriche. Il mourut en 1816.

Mémactéries, fêtes en l'honneur de Jupiter, célébrées, à Athènes, pendant le mois *Mémactérion* (octobre-novembre).

Memel, v. de la Prusse propre (Prusse), à l'embouchure de la Dange, sur le canal qui réunit le Curische-Haff à la Baltique, à 140 kil. N. de Kœnigsberg, par 55° 43′ 43″ lat. N., et 18° 45′ 48″ long. E.; 18,000 hab. — Place forte et ville de commerce, elle a un port sûr et spacieux, mais dont l'entrée est obstruée par les sables. Elle exporte du chanvre et des bois. Fondée en 1252 par les chevaliers Teutoniques.

Memel, nom donné quelquefois au *Niémen*.

Memini, peuplade gauloise de la Narbonaise IIe, dont la capitale était *Forum Neronis* (Forcalquier).

Memling. V. Hemling.

Memmi ou **Martini** (Simon), peintre, né à Sienne, 1284-1344, aida Giotto, son maître, travailla au palais des papes, à Avignon, fit le portrait de Laure, aimée par Pétrarque, peignit une partie des fresques du *Campo Santo* de Pise, et a laissé plusieurs tableaux remarquables par la sagesse de la composition. Paris a de lui un *Couronnement de la Vierge*.

Memmia gens. famille de l'anc. Rome, qui prétendait descendre du troyen *Mnestheus*.

Memmingen, ville de Bavière (Souabe), à 68 kil. S. O. d'Augsbourg, sur un affluent de l'Iller ; 9,000 hab. Conservatoire de musique, etc. Toiles, serge, houblon. Les Français y battirent les Autrichiens, le 10 mai 1800 et le 14 octobre 1805.

Memmius (Caïus), tribun du peuple, dénonça la vénalité des nobles au début de la guerre de Jugurtha, 111 av. J. C. Il périt dans une émeute suscitée par Saturninus et Glaucia, 100.

Memmius Gemellus (Caïus), orateur et poëte, épousa Fausta, fille de Sylla, fut tribun du peuple, préteur, et eut une carrière politique assez équivoque. Accusé de brigue, il s'exila à Mytilène, 54 av. J. C. — Lucrèce lui a dédié son poëme.

Memnon, fils de l'Aurore et de Tithon, roi d'Ethiopie, vint, par ordre de son père, au secours de Priam, son oncle. Il tua, dit-on, Antiloque, fils de Nestor, mais tomba lui-même sous les coups d'Achille. Des cendres de son bûcher sortirent des oiseaux, dits *Memnonides*, qui se battaient entre eux avec fureur. — A Thèbes d'Egypte, une partie de la ville s'appelait *Memnonium*, au dire des Grecs; mais la statue colossale qui rendait des sons harmonieux au lever du soleil, et qu'on y voit encore, ne représente pas Memnon, comme les Grecs le croyaient, mais le roi Aménophis.

Memnon, *de Rhodes*, général grec, combattit d'abord Artaxerxès Ochus avant de passer au service de la Perse. Satrape des côtes O. d'Asie Mineure, il voulait se retirer devant Alexandre, en dévastant le pays, 334 av. J. C. Après la défaite du Granique, il défendit opiniâtrément Halicarnasse, et projeta de porter la guerre en Grèce. Il avait prit Chios et Mytilène, quand il mourut, 333.

Memnon, historien du ier ou du iie siècle de l'ère chrétienne. Né peut-être à Héraclée du Pont, il a écrit l'histoire de cette ville : nous n'en avons que des extraits transmis par Photius, traduits en français par Gédoyn (*Mém. de l'Acad. des inscrip.*, t. XIV), et insérés dans les *Fragmenta historicorum Græcorum* de Didot.

Memphis, ancienne capitale de l'Egypte, dans le nome de son nom (Moyenne-Egypte), sur la rive gauche du Nil, au S. E. des Pyramides. Fondée par Ménès, agrandie et fortifiée, après l'expulsion des Hycsos, par Uchoréus, elle eut jusqu'à 700,000 hab., et 10 kil. de long sur 5 de large. Résidence de plusieurs dynasties indigènes, elle conserva son titre de capitale sous les Perses; mais, plus tard, elle fut éclipsée par Alexandrie, qui devint le séjour des Ptolémées, puis des gouver-

neurs romains. Sa ruine fut achevée sous la domination des Arabes, qui donnèrent *Fostat* pour capitale au pays, et l'exposèrent aux débordements du Nil en n'entretenant plus les canaux. L'emplacement de Memphis, retrouvé, non sans peine, près du village de Myt-Rahineh, lors de l'expédition de Bonaparte, a été depuis soigneusement exploré. En 1850, on y a trouvé le *Serapeum*, temple colossal dédié à Sérapis et réputé le plus ancien de l'Egypte.

Memphis, v. du Tennessee (Etats-Unis), sur le Mississipi. Manufactures de coton; centre commercial; 40,000 hab.

Mena (Jean de), poëte espagnol, né à Cordoue, 1411-1456, fut secrétaire et historiographe de Jean II, roi de Castille. — Dans ses œuvres, il semble s'être proposé d'imiter Dante; ses poëmes principaux, *la Coronacion* et *le Laberinto*, dénotent une versification facile, mais ils ont eu besoin, de bonne heure, d'un commentateur. Ses *Œuvres* ont été publiées à Séville, 1528, in-fol.; à Anvers, 1552; à Salamanque, 1582, in-8°.

Ménades (du grec μαίνας, qui est en fureur), nom poétique des *Bacchantes*.

Menado, ville de l'île Célèbes, au N. E., ch.-l. d'une résidence hollandaise; 4,000 hab. Rade vaste, mais peu sûre. — Dans les environs, volcans, mines d'or, récolte de riz, café, cacao.

Ménage (Gilles), érudit et critique, né à Angers, en 1613, fut d'abord avocat dans sa ville natale, puis à Paris. Il se tourna ensuite vers l'état ecclésiastique, pour avoir un bénéfice, mais sans entrer dans les ordres. Brouillé avec le cardinal de Retz, son protecteur, il put cependant réunir chez lui, tous les mercredis, un grand nombre de gens de lettres: cela lui permit de dresser, pour Mazarin, une liste d'écrivains à pensionner, sur laquelle il figura lui-même pour 2,000 livres. Son pédantisme et son orgueil lui attirèrent souvent de cruelles représailles, notamment de la part de Molière, qui le représenta dans le Vadius des *Femmes savantes*. Il mourut en 1692. — De cet érudit lettré et bel esprit, on cite: *Dictionnaire étymologique de la langue française*, 1650, in-4°; *Miscellanea*, recueil de pièces grecques, latines et françaises; *Diogène Laërce*, édition grecque-latine, avec *Observations; Menagiana, bons mots et remarques critiques, historiques*, etc., recueil publié par les amis de l'auteur, etc. La principale qualité de Ménage a été une prodigieuse mémoire.

Ménageot (François-Guillaume), peintre français, né à Londres, en 1744, fut élève de Boucher et de Vien. Directeur de l'Académie de France à Rome, 1787-1793, il entra à l'Institut en 1809, et mourut en 1816. — On cite de lui: *le Temps arrêté par l'Etude; la Mort de Léonard de Vinci*, etc.

Menai, détroit formé par la mer d'Irlande, entre l'île d'Anglesey et le comté de Carnarvon, au N. O. du pays de Galles. Il est traversé: 1° par un pont suspendu achevé en 1825; 2° par un pont tubulaire de 180 mètres de portée, 10 mètres de largeur et 33 mètres d'élévation au-dessus des plus fortes marées, construit, de 1847 à 1850, pour le passage de la voie ferrée de Chester à Holyhead.

Menale, *Mænalus mons*, montagne d'Arcadie, consacrée au dieu Pan. Auj. *Roino*.

Mé-nam. V. Meinam.

Ménandre, poëte comique, né à Athènes, en 342 av. J. C., était fils de Diopithe qui commanda les forces athéniennes dans l'Hellespont. Elève de Théophraste, ami d'Epicure, il fut encore lié avec Démétrius de Phalère. Il se noya, dit-on, dans le Pirée en 290. — On lui attribue 105 comédies, d'autres disent 108 ou 109, mais 8 seulement furent couronnées. Il nous en reste des fragments assez nombreux, mais, en général, très-courts. Il a été imité bien des fois par les poëtes latins, notamment par Plaute dans la *Cistellaria*, et par Térence dans 4 comédies. Créateur de la comédie nouvelle, Ménandre a donné à ses personnages des passions communes à toute l'espèce humaine. Son style est le modèle du plus pur attique. La meilleure édition des *Fragments* de Ménandre est celle de Dübner dans la collection des Classiques grecs de Didot. Raoul-Rochette en a donné une traduction dans la nouvelle édition du *Théâtre grec* de Brumoy, 1825, t. XVI. — V. les *Etudes* sur Ménandre de M. Bitandy, de M. Benoît, 1854, et de M. G. Guizot, 1855.

Ménandre, roi grec de la Bactriane, vivait probablement au IIe siècle avant J. C. Les anciens ont parlé de ses conquêtes et de son bon gouvernement. Il régnait probablement au sud du Paropamisus, et l'on a retrouvé dans ces contrées beaucoup de ses monnaies, au type grec.

Ménandre, disciple de Simon le Magicien, a été le chef d'une secte de Gnostiques.

Ménandre le *Protector* (garde du corps), chroniqueur grec de Byzance, vivait à la fin du VIe s. Il reste de lui un fragment de son *Histoire*, qui se trouve dans la *Collection byzantine* de Bonn.

Menang-Kabou, capitale d'un Etat du même nom au centre de Sumatra. Travail du fer et de l'acier. Les habitants musulmans ont été soumis par les Hollandais depuis 1819.

Ménapiens, *Menapii*, peuple de la Gaule Belgique (Germanie IIe), au N. des Eburons; auj. Brabant hollandais. Le ch.-l. était *Castellum Menapiorum*, auj. *Kessel*.

Ménard (Léon), archéologue, né à Tarascon, 1706-1767, conseiller au présidial de Nîmes, résida presque toujours à Paris. On lui doit: *Histoire des évêques de Nîmes*, 1737, 2 vol. in-12; *Mœurs et usages des Grecs*, ouvrage d'érudition curieuse, 1743, in-12; *Histoire civile, ecclésiastique et littéraire de Nîmes*, 7 vol. in-4°; on a fait de ce livre trop prolixe un *Abrégé*, 3 vol. in-8°, etc.

Ménars-la-Ville. V. Mer.

Ménars-le-Château, commune de 680 hab. sur la Loire, à 8 kil. N. E. de Blois (Loir-et-Cher). Château construit par Mme de Pompadour. Le prince de Chimay y a installé un hospice, et divers établissements d'instruction.

Ménas, affranchi de Sextus Pompée, appelé *Ménodore* par Appien, conseilla à son maître de se défaire d'Octave et d'Antoine venus sur sa galère pour traiter, 35 ans av. J. C. Après avoir abandonné deux fois, 38 et 36, Sextus pour Octave, il périt au siége de Siscia.

Menat, ch.-l. de canton de l'arr. et à 33 kil. N. O. de Riom (Puy-de-Dôme); 2,115 hab.

Menavia, nom de l'île de *Man* en latin.

Menchikof ou **Menschikoff** (Alexandre-Danilovitch), homme d'Etat russe, né en 1670, près de Moscou. Fils d'un pâtissier, il s'attacha au génevois Lefort, puis à Pierre Ier, dont il devint le favori. Partant des plus bas grades de l'armée, il fut nommé prince après sa victoire de Kalich sur les Suédois, 1706, et feld-maréchal à cause de son rôle décisif à Poltava, 1709. Il était en même temps chargé de l'administration de l'Empire pendant les absences du tzar. Tout-puissant sous Catherine Ire, 1725-1727, qu'il porta au trône, il fut d'abord maître absolu de Pierre II, auquel il fiança sa fille; mais, au bout de quatre mois, on l'exila à Bérézov en Sibérie, où il mourut en 1729.

Mencius (Meng-tseu, plus connu sous le nom latinisé de), philosophe chinois, né à Tséou, fut disciple de Tse-sse, petit-fils de Confucius, et mourut vers 314 av. J. C. — Il est l'auteur d'un traité de morale, qui est le quatrième des quatre livres classiques de la Chine. Il a été traduit en français par Pauthier, 1851, in-12.

Mencke (Otton), érudit allemand, né à Oldenbourg, 1644-1707, professeur de morale à Leipzig, fonda, en 1682, sous le titre de *Acta Eruditorum*, un journal destiné à faire connaître les divers ouvrages publiés en Europe. — Son fils, Jean-Burckhard, 1674-1732, né à Leipzig, où il fut professeur d'histoire, continua les *Acta Eruditorum*, 1707-1732; il donna, en outre, *Dictionnaire biographique des savants* et des *Poésies* en allemand; *De Charlataneria eruditorum*, 1715, satire qui eut du succès, et fut traduite en français, 1721, etc. — Son petit-fils, Frédéric-Otton, 1708-1754, né à Leipzig, où il occupa la chaire paternelle, continua les *Acta Eruditorum*, 1732-1754, et publia, en outre, *Bibliotheca virorum illustrium*, in-8°; *Miscellanea Lipsiensia*, recueil de pièces curieuses, 1742-1754, 10 vol. in-8°, etc.

Mendaña de Neyra (Alvaro), navigateur espagnol, né en 1541. Envoyé en exploration sur l'Océan Pacifique, par son oncle, Garcia de Castro, gouverneur du Pérou, il découvrit les îles Salomon, 1567-1568. — Chargé d'une seconde expédition par le vice-roi, marquis de Mendoza, il reconnut les îles *Marquises*, 1595, et mourut à Nitendi (Vanikoro), laissant le commandement à Quiros.

Mendaña (Archipel). V. Marquises.

Mende, *Mimatum*, ch.-l. du dép. de la Lozère, sur le Lot, par 44° 31′ 4″ lat. N. et 1° 9′ 41″ long. E., à 567 kil. S. de Paris. Pop., 7,300 hab. — Evêché. Fabriques de cadis et de serges: celles-ci sont expédiées en Espagne, en Italie et jusqu'en Allemagne. On remarque sa cathédrale, et, dans les environs, l'ermitage de Saint-Privat taillé dans le roc. — Fondée autour du tombeau de saint Privat, Mende a été la capitale du

Gévaudan. Les protestants la dévastèrent au XVIe siècle.

Mende, v. ancienne dans la presqu'île de Pallène (Macédoine), sur le golfe Thermaïque. Colonie des Érétriens. Ses vins étaient célèbres.

Mendelssohn (Moïse), philosophe et écrivain allemand, fils d'un pauvre instituteur, né à Dessau, en 1729. Devenu commis marchand après de longues années d'indigence, il étudia sans cesse ; il s'adonna, en particulier, à la philosophie, quand il eut connu Lessing. Son premier essai : *Lettres sur les sentiments*, 1764, a été traduit plusieurs fois en français; son dialogue sur l'immortalité de l'âme, *Phédon*, 1767, le mit au premier rang des penseurs. Son livre de *Jérusalem*, 1783, était une tentative hardie pour rapprocher les Israélites, ses coreligionnaires, des chrétiens. Enfin il exposait les principes élémentaires de sa philosophie dans les *Matinées*, ouvrage interrompu par sa mort qui survint en 1786. Ses *Œuvres complètes*, 1843-1845, forment 7 gros volumes.

Mendelssohn-Bartholdy (Félix), compositeur de musique, petit-fils du précédent, né à Berlin en 1809, fut élevé dans le luthéranisme. En 1821, il étonna Gœthe par son talent sur le piano ; en 1824, il donna ses premières compositions, mais son opéra des *Noces de Gamache*, 1827, eut peu de succès. Après s'être perfectionné par des voyages au dehors et par l'étude, il était devenu maître de chapelle du roi de Prusse, 1841, quand une mort prématurée le frappa, 1847. — On cite de lui les ouvertures du *Songe d'une nuit d'été*, de la *Grotte de Fingal*, l'oratorio de *Paulus*, etc. Ses *Lettres inédites* ont été traduites par M. Rolland.

Mendéré-Sou. V. Simois.

Mendès, v. du Delta (Egypte anc.), dans le nome de son nom et à l'E. de la bouche *Mendésienne* du Nil. — C'était aussi le nom d'un dieu-bouc d'Egypte, identifié avec Pan par les Grecs, et représentant le principe de la fécondité.

Mendiants (Ordres), nom donné aux Dominicains, aux Franciscains, aux Carmes et aux Augustins, parce qu'ils font vœu de vivre d'aumônes.

Mendizabal (Don Juan-Alvarez y), homme d'Etat espagnol, né à Cadix en 1790, était fils d'un fripier israélite. Ancien commis de banque, il négocia des emprunts pour les Cortès, 1820-1823, puis passa en Angleterre, où il s'enrichit dans un commerce de détail, 1823-1835. Signalé par le succès d'un emprunt contracté au nom du Portugal, il fut nommé ministre des finances par Toreno, qu'il remplaça comme président du conseil, 1835. Pourvu d'immenses ressources par les Cortès, il n'arrêta ni le déficit financier, ni la guerre civile dans le délai de 6 mois, comme il s'y était engagé. Obligé de donner sa démission, mai 1836, il revint aux affaires avec Calatrava, septembre 1836, puis avec Espartero, 1841, mais sans pouvoir recouvrer son crédit. Il mourut en 1853.

Mendoza (Inigo-Lopez de). V. Santillane (marquis de).

Mendoza (Pierre-Gonzalez de), dit le *grand cardinal d'Espagne*, né en 1428, fut exécuteur testamentaire de Henri IV, roi de Castille, à qui il devait les titres de chancelier et de cardinal, 1473. Nommé archevêque de Séville et de Tolède par Isabelle Ire, il la servit contre les Maures, et mourut en 1495.

Mendoza (Pedro de), grand-échanson de Charles-Quint, fonda Buenos-Ayres en 1535, et mourut en mer en revenant en Europe, 1537.

Mendoza (Diego Hurtado de), homme d'Etat et littérateur, né à Grenade en 1503, fut, sous Charles-Quint, ambassadeur à Venise, 1538, au concile de Trente, 1545, et à Rome, puis gouverneur de Sienne. Disgracié sous Philippe II, et même exilé à la suite d'une querelle, il mourut en 1575. — Protecteur des lettres, et lettré lui-même, il se lia, à Venise, avec les Alde, et acquit une précieuse collection de manuscrits grecs, léguée par lui à l'Escurial. Son ouvrage le plus populaire est *Lazarille de Tormès*, roman où sont peintes les mœurs des basses classes, et devenu le modèle du genre *picaresque;* M. Viardot l'a traduit en 1842. Son chef-d'œuvre est l'*Histoire de la révolte des Maures sous Philippe II*, où l'imitation de Salluste est évidente. Il a aussi donné des poésies dans le genre des satires d'Horace.

Mendoza (Bernardin de), diplomate et écrivain espagnol de la fin du XVIe s., fut ambassadeur de Philippe II auprès de Henri III, puis de la Ligue. On a de lui : *Mémoires sur les événements des Pays-Bas, de* 1567 *à* 1577, etc.

Mendoza, ch.-l. de l'Etat de ce nom (Confédération de La Plata), près d'un lac marécageux, sur le versant oriental des Andes, à 1,250 kil. O. de Buenos-Ayres, par 72° 51′ long. O., et 33° 25′ lat. S. Entrepôt du commerce du Chili avec Buenos-Ayres : vins, grains, fruits, etc. Elle a beaucoup souffert de deux tremblements de terre, en 1861 et 1863. 10,000 hab. — L'Etat de Mendoza a 155,000 kil. carrés et 65,000 hab. Il produit beaucoup de bons vins. C'est le pays le mieux cultivé de la Confédération.

Ménéac, bourg de l'arrond. de Ploërmel (Morbihan); 3,464 hab., dont 358 agglomérés.

Ménécrate, médecin grec, né à Syracuse, vivait à la cour de Philippe, roi de Macédoine, 360-336 av. J. C.. Sa vanité était devenue proverbiale chez les Grecs.

Ménédème, philosophe grec, né à Érétrie, vers 350 av. J. C., fut disciple de l'Académie, puis de l'école de Mégare, et enfin de l'école d'Élis, dont il devint le chef. Considéré par ses concitoyens, il mourut vers 276. On a peu de renseignements sur ses doctrines.

Ménéhould (Sainte-), ch.-l. d'arrond. à 42 kil. N. E. de Châlons (Marne), au confluent de l'Aisne et de l'Aure, au débouché du défilé des Islettes, par 49° 5′ 27″ lat. N., et 2° 33′ 34″ long. E.; 4,286 hab. — Bois, céréales, charcuterie, légumes ; briqueteries, tanneries, etc. — Ancienne capitale de l'Argonne, elle joua un certain rôle militaire, du XIe s. à 1792, à cause de sa proximité de la frontière. Traité de 1614 entre Concini et les nobles révoltés. Un incendie détruisit cette ville presque entièrement en 1719.

Ménélas, fils d'Atrée et frère d'Agamemnon, devint roi de Sparte en épousant la fille de Tyndare, Hélène, dont il eut Hermione. Après l'enlèvement d'Hélène par Pâris, il partit pour la guerre de Troie: il vit fuir devant lui le ravisseur de sa femme, qu'il recouvra après la chute de la ville. Il erra huit ans sur les mers avant de rentrer à Sparte, et, après sa mort, fut mis parmi les demi-dieux.

Ménélaüs, géomètre grec d'Alexandrie, vivait sous le règne de Trajan. Son *Traité de la sphère*, en 3 livres, ne nous est connu que par deux traductions, l'une arabe, l'autre hébraïque, qui ont été elles-mêmes traduites, en latin, Oxford, 1758, in-8°.

Menendez (Francisco-Antonio), peintre espagnol, né à Oviedo, 1682-1745, se perfectionna en Italie, puis fut soldat, vécut à Rome, revint à Madrid en 1717, s'y rendit célèbre par ses miniatures, et, par ses instances, décida Philippe V à fonder l'Académie des Beaux-Arts de Madrid, dont il fut le directeur, 1744. Ses tableaux sont nombreux en Italie. On cite surtout *la Tempête*.

Menenius Agrippa, célèbre Romain, fut consul en 502 av. J. C. Il calma le peuple, retiré sur le mont Sacré, par son fameux apologue des *Membres et de l'Estomac*, 493. On dut l'inhumer aux frais de l'Etat.

Ménès, premier roi d'Egypte, fondateur de Memphis, vivait à une époque incertaine.

Meneses-Osorio (Francisco), peintre espagnol, né à Séville, 1630-1705, élève d'Esteban Murillo, l'imita si bien, que l'on a parfois confondu leurs œuvres. On admire ses tableaux à Séville, et surtout celui de l'autel des Capucins de Cadix, que Murillo avait commencé et qu'il termina.

Ménesthée, roi d'Athènes après Thésée, qu'il détrôna, périt au siége de Troie.

Ménestrels, poëtes-musiciens du moyen âge. Ils chantaient eux-mêmes leurs vers. Plus tard, on sépara les deux rôles, et le musicien, allant seul de château en château, s'appela *ménétrier*.

Ménestrier (Claude-François), savant jésuite, né à Lyon, 1631-1705, fut professeur, puis prédicateur, etc. — Ses ouvrages, écrits d'un style diffus, s'élèvent, dit-on, à plus de 150. On cite : *le Véritable art du blason*, 1673, 2 vol. in-12; *De la Chevalerie ancienne et moderne; Histoire de Louis le Grand par les médailles; Histoire civile ou consulaire de la ville de Lyon*, inachevée, etc.

Menet, bourg de l'arrond. de Mauriac (Cantal), 2,000 hab.

Menetou-Salon, bourg de l'arrond. de Bourges (Cher). Fabr. d'instruments aratoires; 2,577 hab.

Méneval (Claude-François, baron de), né à Paris, 1778-1850, secrétaire particulier de Napoléon Ier. On a de lui : *Napoléon et Marie-Louise*, 3 vol. in-8°, etc.

Menez, groupe de montagnes arrondies, en Bretagne, au commencement des montagnes d'Arrée. Hautes de 300 mètres, elles sont couvertes de mélèzes.

Mengs (Antoine-Raphaël), célèbre peintre, né à Aussig (Bohême), en 1728. Après avoir étudié sous son

père, Ismaël Mengs, peintre du roi de Pologne, il se perfectionna par de fréquents séjours à Rome : en 1754, il y devint directeur de l'école du Vatican. Appelé en Espagne par Charles III, 1761, il y termina ses tableaux de l'*Ascension* et de l'*Assemblée des dieux*, revint encore à Rome en 1769, avant de composer, à Madrid, son plafond du *Triomphe de Trajan* qui est son chef-d'œuvre, 1775. Etabli définitivement à Rome, 1777, il y mourut en 1779. — Ses œuvres dénotent de l'étude, du goût, et du soin dans l'exécution; mais il n'y a ni chaleur, ni vivacité. L'Italie et l'Espagne possèdent ses principales productions. Le Hanovre a de lui une *Sainte Famille*. — Il a laissé aussi des écrits, *Considérations sur la beauté et le goût en peinture*, livre traduit en français par Jansen, 2 vol. in-4°, 1786.

Meng-tse. V. MENCIUS.

Men-hirs, ou *pierres debout*, pierres druidiques, fichées en terre.

Ménigoute, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 25 kil. S. E. de Parthenay (Deux-Sèvres); 1,006 hab.

Ménilmontant, localité à l'E. de Paris (Seine), auquel elle est réunie depuis 1860.

Menin, *Meenen* en flamand, v. forte de la Flandre Occidentale (Belgique), sur la Lys, qui la sépare de la France, à 11 kil. S. O. de Courtray; 10,000 hab. Toiles, dentelles, bière, etc. — Fortifiée par Philippe II, elle fut prise par les Français en 1658, 1667, 1744, 1792 et 1794. La France l'occupa de 1667 à 1706 et de 1794 à 1814.

Menins (*Menino*, petit mignon), nom des jeunes nobles élevés avec les infants d'Espagne. Ce terme, en France, désigna les gentilshommes attachés au dauphin.

Meninski (FRANÇOIS **de Mesgnien**, dit), orientaliste, né en Lorraine, 1625, se rendit avec l'ambassadeur de Pologne, en 1652, à Constantinople où il étudia le turc. Il représenta successivement auprès de la Porte la diète polonaise et l'empereur Léopold Ier. Revenu à Vienne en 1671, il mourut en 1698. — On lui doit : *Thesaurus linguarum orientalium*, 1680, 3 vol. in-fol., réimprimé par ordre de l'impératrice Marie-Thérèse sous ce titre : *Lexicon-Arabico-Persico-Turcicum*, 1780-1802; *Grammatica turcica*, 1680, réimprimée en 1756, etc.

Meninx, *Girba*, île de la Méditerranée, dans le golfe de la Petite-Syrte, au N. de la côte des Lotophages. Auj. *Djerba* ou *Gerba*.

Ménippe, philosophe cynique, du Ier siècle av. J. C., né à Gadara (Syrie). Il s'enrichit par l'usure, et se pendit après avoir été volé. — Célèbre, chez les anciens, par l'âpreté mordante de ses sarcasmes, il a été souvent mis en scène par Lucien. Il avait composé 13 satires en prose mêlée de vers : aucune ne nous est parvenue.

Ménippée (SATIRE), célèbre pamphlet de la fin du XVIe siècle, dirigée contre la Ligue, à laquelle il porta le dernier coup. Il est en prose mêlée de vers, comme les satires du cynique Ménippe (V. ce nom) et de Varron. Les auteurs, appartenant au parti des *politiques*, sont des bourgeois : Pithou, Rapin, Passerat, Gillot, Florent Chrétien, Gilles Durant, etc. On y parodie les Etats-généraux de 1593, on y flétrit les partisans de l'Espagne. Imprimée en 1594, *la Satire Ménippée* a été rééditée par Nodier, 1824, et par Labitte, 1842.

Ménitré (La), bourg de l'arr. d'Angers (Maine-et-Loire); 2,136 hab.

Mennechet (EDOUARD), littérateur, né à Nantes, 1794-1845, petit-neveu de La Pérouse, fut élevé à Anvers; il fut lecteur de Louis XVIII, puis de Charles X, et, après 1830, ne s'occupa que de littérature. Il a composé des Odes, des Contes, des Satires, *l'Héritage*, comédie en 5 actes et en vers, 1825; *Seize ans sous les Bourbons*, 1832-34, 3 vol. in-8°; *le Plutarque français*, 8 vol. in-8°; des opéras comiques, des vaudevilles; les *Matinées littéraires, cours complet de littérature moderne*, 1857, 4 vol. in-18; *Nouveau cours de littérature grecque, — de littérature romaine*, complétés par M. Charpentier, 2 vol. in-18 (Garnier frères); *Histoire de France*, 2 vol. in-18.

Mennetou-sur-Cher, ch.-l. de canton de l'arr. et à 14 kil. S. E. de Romorantin (Loir-et-Cher); 1,066 hab.

Mennevret, bourg de l'arr. de Vervins (Aisne). Tissus de soie et de laine; 2,259 hab.

Mennon dit *Simonis*, c'est-à-dire *fils de Simon*, né à Witmarsum (Frise), en 1505, fut d'abord prêtre catholique. Adoptant, vers 1536, les opinions des anabaptistes alors persécutés, il consacra sa vie à écarter de leurs doctrines tout ce qu'il y avait de bizarre ou de blessant pour les autres communions protestantes. Bien que proscrit par Charles-Quint, 1540, il mourut en 1561. La meilleure édition de ses écrits est celle d'Amsterdam, 1681, petit in-fol.

Mennonites, disciples de Mennon (V. ce nom). Ils rejettent la polygamie et d'autres opinions professées par les premiers anabaptistes, mais gardent leurs doctrines sur le baptême, le serment, l'illégitimité de la guerre, etc. Il y a des Mennonites, en Hollande, en Prusse, en Russie, et aux Etats-Unis.

Menoba, v. de Bastuli (Bétique), à l'E. de Malaca. Auj. *Velez-Malaga* (Espagne).

Menor (Isla), *la plus petite* des deux îles du Guadalquivir, au S. de Séville, au N. E. d'Isla Mayor.

Menot (MICHEL), cordelier et prédicateur, né vers 1440, mort, en 1518, à Paris. Ses Sermons macaroniques, moitié en latin barbare, moitié en français burlesque, lui valurent le surnom de *Langue d'Or*. — On en a deux recueils, 1519, 1530.

Menou (JACQUES-FRANÇOIS, baron DE), né en 1750, à Boussay-de-Loches (Touraine), d'une famille noble, était maréchal de camp en 1789. Député de son ordre aux Etats-généraux, il se rallia l'un des premiers au tiers-état, et s'occupa principalement de questions militaires. Après avoir commandé en second le camp formé sous Paris, en 1792, il se fit battre en Vendée par La Rochejaquelein, 1793. Après le 9 thermidor, il attaqua le faubourg Saint-Antoine lors du soulèvement du 2 prairial 1795, et fut nommé général en chef de l'armée de l'intérieur. Destitué pour son manque d'énergie, au 13 vendémiaire, il dut son salut à Bonaparte, qui, plus tard, l'emmena en Egypte. Il s'y maria avec une indigène et se fit musulman sous le nom d'Abdallah. Appelé à recueillir l'héritage de Kléber (juin 1800), il ne sut pas gagner la confiance de l'armée, fut battu à Canope par Abercromby, mars 1801, et dut capituler dans Alexandrie, août. Après avoir siégé au Tribunat, il devint administrateur du Piémont, puis gouverneur de Venise, où il mourut en 1810.

Menouf, *Momemphis*, ch.-l. d'une province du même nom (Basse-Egypte), à 55 kil. N. O. du Kaire; 5,000 hab.

Menovgat, *Aspendus* (?), v. d'Asie Mineure, à l'embouchure d'un fleuve du même nom (anc. *Eurymédon* ou anc. *Mélas*).

Mens, ch.-l. de canton de l'arr. et à 42 kil. S. de Grenoble (Isère). Consistoire calviniste; 1,967 hab.

Menschikof. V. MENCHIKOF.

Mense ou **Manse**, portion du revenu d'une église ou d'une abbaye assignée à tel ou tel personnage.

Mensonge (Champ du). V. LUGENFELD.

Mentana, bourg à peu de distance de Rome, sur la *voie Nomentienne*, près de Monte-Rotondo, où les troupes garibaldiennes furent repoussées, 1867.

Mentech, ancienne *Myndus*, v. de l'Anatolie, au S. O., dans le sandjak de son nom (*chef-lieu*, Moglah), lequel correspond à la Doride, à la Carie et à la Lycie.

Mentel ou **Mentelin** (JEAN), premier imprimeur de Strasbourg, né à Schelestadt, vers 1419, auquel a été attribuée, à tort, l'invention de l'imprimerie. Anobli par Frédéric III, 1466, il mourut en 1478.

Mentelle (EDME), géographe, né à Paris, 1730-1815, s'occupa de poésie avant de s'adonner à la géographie et à l'histoire, qu'il enseigna jusqu'en 1810, notamment à l'Ecole militaire, 1760-1792. — On cite de lui : *Manuel géographique*, 1761; *Traité de la sphère*, 1778; *Choix de lectures géographiques et historiques*, 6 vol. in-8°; *Géographie universelle* (avec Malte-Brun), 16 vol. in-8°; *Dictionnaire de la Géographie ancienne* (dans l'*Encyclopédie méthodique*), 3 vol. in-8°; *Atlas universel* (avec Chanlaire), etc. Il construisit, pour Louis XVI, une sphère de 3 pieds de diamètre.

Menton, ch.-l. de canton de l'arr. et à 30 kil. N. E. de Nice (Alpes-Maritimes), avec un petit port sur la Méditerranée; 7,819 hab. Citrons, oranges, parfumerie, etc. — La ville a appartenu aux princes de Monaco, de 1346 à 1848, et, à la Sardaigne, de 1848 à 1860. Elle a été vendue à la France avec Roquebrune, en 1861, par le prince de Monaco.

Mentor, ami d'Ulysse, qui lui confia, en partant pour la guerre de Troie, sa maison et son fils. Dans le *Télémaque* de Fénelon, Minerve, sous la figure de Mentor, dirige elle-même l'éducation du jeune prince.

Mentor, célèbre ciseleur grec du IVe siècle av. J. C. Il excella surtout dans la ciselure sur argent.

Mentor, frère de Memnon de Rhodes, général au service de la Perse, contribua à la réduction de l'Egypte

révoltée, 351 av. J. C. Satrape de la côte O. d'Asie Mineure, il fut, avec Bagoas, maître de la Perse sous Artaxerxès Ochus.

Menzer (J. **Fischart**, dit) V. Fischart.

Mentschikoff. V. Menchikof.

Menzaleh, lac de la Basse-Égypte, à l'E. du Nil, s'étend sur une longueur de 72 kil. au S. de la Méditerranée, avec laquelle il communique par trois bouches. Sur ses bords sont les ruines de Péluse et de Tanis, et la ville moderne de *Menzaleh*, qui a 2,000 hab — Le canal de Suez traverse la partie orientale pour aboutir à Port-Saïd.

Menzel (Charles-Adolphe), historien allemand, né à Grunberg, en Silésie, 1784-1855, fut professeur à Breslau. On a de lui : *Histoire des Allemands jusqu'à la réforme*, 8 vol. in-8° ; — *depuis la réforme*, 14 vol. in-8° ; *Histoire de notre temps depuis la mort de Frédéric II*, 2 vol. in-8°; *Histoire politique et religieuse des royaumes d'Israël et de Juda*, 1853.

Menzini (Benedetto), poëte italien, né à Florence, 1646-1704, fut pensionné de Christine de Suède, et créé chanoine par Clément XI. Il s'est exercé dans tous les genres, a excellé dans la poésie légère, le sonnet, et même dans la satire. Son *Art poétique* est un chef-d'œuvre de style. Ses *Œuvres* ont paru à Florence, 1731, et à Nice, 1783.

Méon (Dominique-Martin), conservateur à la Bibliothèque royale de Paris, né à Saint-Nicolas (Meurthe), 1748-1829, s'occupa surtout des vieux poëtes français. Il a édité : *le Roman de la Rose*, 1813; *le Roman du Renard*, 1825 ; *Blasons, poésies des* xv° *et* xvi° *siècles ; Fabliaux et contes du* xii° *au* xv° *siècle*, 1801, avec un *Nouveau recueil*, 1824.

Méonie, nom primitif de la Lydie, lequel continua d'être en usage en poésie. Homère est appelé *le vieillard de Méonie ;* les Muses ont le surnom de *Méonides*.

Méotes, ancien peuple riverain du Palus-Méotide, auquel il donna son nom.

Méotide (Palus-), *Palus Mœotis* (marais Méotide), nom ancien de la mer d'Azov.

Meppel, v. de la Drenthe (Pays-Bas), à 42 kil. S. O. d'Assen ; 5,000 hab. Filatures de lin, brasseries, tisseranderies.

Meppen, *Meppia*, v. de la province d'Osnabrück, dans le Hanovre (Prusse), à 66 kil. N. O. du chef-lieu, au confluent de l'Ems et du Haase; 2,500 hab. Bains sulfureux.

Mequinenza, *Octogesa*, v. forte de la prov. et à 60 kil. S. E. de Huesca (Aragon), en Espagne, au confluent de l'Èbre et de la Sègre, sur un rocher; 1,500 hab.

Méquinez ou **Meknasah**, v. du Maroc, à 60 kil. S. O. de Fez ; 20,000 hab. L'une des résidences de l'empereur, elle a une triple enceinte de murs.

Mer ou **Ménars-la-Ville**, ch.-l. de canton de l'arr. et à 30 kil. N. O. de Blois (Loir-et-Cher), sur la Loire. Pierres de taille, vins, grains. Eglise réformée; 4,058 hab.

Méran, v. du Tyrol (empire d'Autriche), sur l'Adige, à 20 kil. N. O. de Botzen, anc. ch.-l. du duché de Méranie ; 3,000 hab. — On y remarque le château de Tyrol, qui a donné son nom au pays.

Méranie (Duché de), ancien État féodal d'Allemagne, dont les domaines, situés en Tyrol et en Istrie, relevèrent de la Bavière jusqu'en 1180. Il disparut en 1248.

Méranie (Agnès **de**). V. Agnès.

Mérat (François-Victor), médecin et botaniste, né à Paris, 1780-1851, auteur de divers ouvrages : *Flore des environs de Paris; Eléments de botanique ; Dictionnaire de matière médicale*, 6 vol. in-8°, 1829-46.

Mercadier, né en Provence, 1150-1200, chef de routiers provençaux, fut célèbre par son courage et ses brigandages, se mit au service de Richard Cœur de Lion, vengea cruellement sa mort au château de Chalus, fut excommunié par Innocent III, et fut assassiné, à Bordeaux, par un autre chef de routiers.

Mercati (Michel), naturaliste, né, en 1541, à San-Miniato (Toscane), fut intendant du jardin du Vatican et médecin de Clément VIII. Il mourut en 1593.— On a de lui : *Metallotheca*, 1717, in-fol. fig., description du musée fondé au Vatican par ordre de Grégoire XIII et de Sixte V.

Mercator (Gérard), ou **Kaufmann**, géographe, né, en 1512, à Ruppelmonde (Hollande). Après avoir travaillé pour Charles-Quint, il devint cosmographe du duc de Clèves, 1559, et mourut en 1594. Il a attaché son nom au système de projection employé dans les cartes marines, et d'après lequel les parallèles et les méridiens sont représentés par des lignes droites se coupant à angle droit. Son *Atlas*, 1595, in-4°, a été souvent réimprimé. Il est le précurseur de G. de l'Isle et de d'Anville.

Mercator (Nicolas **Kaufmann**, dont le nom traduit en latin est), géomètre, né vers 1620 à Cismar (Holstein), se rendit en Angleterre vers 1660, puis en France, où il dirigea les travaux hydrauliques de Versailles, et mourut en 1687. Son principal ouvrage est : *Logarithmotechnia, seu methodus nova construendi logarithmos*, 1668, in-4°.

Mercator (Isidore), nom supposé du compilateur qui rédigea, vers le milieu du ix° siècle, le recueil de droit canon connu sous le nom de *Collection du Pseudo-Isidore*. Il vivait probablement en France, sous Charles le Chauve; mais toutes les autres conjectures ne reposent sur aucun fondement sérieux. — V. Décrétales.

Mercenaires (Guerre des). Suscitée par les mercenaires à qui Carthage, vaincue dans la 1re guerre Punique, ne payait pas leur solde, elle entraîna la révolte des sujets de la république en Afrique, 240-237 avant J.-C. Giscon, envoyé pour traiter, fut retenu et mis à mort par les rebelles avec 700 prisonniers : de là des cruautés réciproques qui valurent à cette lutte le nom de guerre *inexpiable*. Carthage dut son salut à Amilcar Barca, qui prit et tua, au défilé de la Hache, le Campanien Spendius avec 40,000 hommes. L'Africain Mathos, l'autre chef, fut, à son tour, battu et égorgé.

Mercey (Frédéric Bourgeois **de**), peintre et littérateur, né à Paris, 1808-1863, a été chef de bureau, puis directeur à l'administration des Beaux-Arts. — On a de lui : *Le Tyrol et le nord de l'Italie; Études sur les Beaux-Arts; Histoire de la gravure en médailles en France*, etc.

Merci (*Pères de la*) ou **de la Rédemption**, ordre religieux, dont le nom dérive de *merces* (rançon), parce qu'il était consacré à la rédemption des chrétiens tombés aux mains des infidèles. Il fut créé à Barcelone, en 1218, par S. Pierre Nolasque, gentilhomme du Lauraguais, et approuvé par Grégoire IX en 1230.

Mercie (*mark* ou *merk*, frontière), un des royaumes de l'heptarchie anglo-saxonne. Situé entre la mer du Nord à l'E., Northumberland au N., Est-Anglie, Essex et Wessex au S., il comprenait tout l'intérieur de la Grande-Bretagne jusqu'à la frontière du pays des Cambriens à l'O. : de là son nom. Fondé par Cridda, 584, assujetti à un tribut par Egbert, 827, il fut détruit par Edouard Ier, 918. Sa capitale était *Lincoln*.

Mercier (Barthélemy), bibliographe, abbé de Saint-Léger et bibliothécaire de Sainte-Geneviève, né à Lyon, 1734-1799, a laissé : *Lettres sur la bibliographie de M. Debure*, 1763; *Supplément à l'histoire de l'Imprimerie de P. Marchand*, 1775; *Lettres au baron de Heiss sur les éditions rares du XV° siècle*, etc.

Mercier (Louis-Sébastien), littérateur, né à Paris en 1740, débuta par des *héroïdes*, des romans et des drames qui ne réussirent pas. Ses échecs le conduisirent à publier un *Essai sur l'art dramatique*, où il s'en prenait à Corneille et à Racine. Abordant ensuite la politique, il fit paraître : *L'An 2440*, in-8°, 1770, où il pressentit quelques-unes des réformes réalisées par la Révolution. En 1781, il donna les deux premiers volumes de son *Tableau de Paris* (in-8°), œuvre d'un moraliste plus que d'un historien et d'un architecte, mais qui frappa vivement l'opinion : il composa les 10 derniers volumes en Suisse, où il avait cru devoir se réfugier. Revenu à Paris en 1789, il rédigea avec Carra *les Annales patriotiques*, puis la *Chronique du mois*. Représentant de Seine-et-Oise à la Convention, il se prononça, dans le procès de Louis XVI, pour la détention perpétuelle, se fit incarcérer après l'arrestation des Girondins, et ne siégea qu'après le 9 thermidor. Membre du conseil des Cinq-Cents et de l'Institut, il ne cessa depuis ce temps de débiter des paradoxes : ce qui lui valut le surnom de *Singe de Jean-Jacques*. Parmi les nombreux écrits de ce *premier livrier* de France, comme il s'appelait lui-même, on cite encore : *Le Nouveau Paris* (in-12, 1800), tableau des mœurs de la Révolution ; *Néologie, vocabulaire de mots nouveaux ou à renouveler, etc.*; *Théâtre*, 1778-1784, 4 vol. in-8°, recueil de drames oubliés aujourd'hui. Il mourut en 1814.

Mercier de La Rivière, économiste, né vers 1720, fut, en 1758, intendant de La Martinique. Il mourut à Paris en 1793 ou 1794. Il a écrit, entre autres ouvrages : *Ordre naturel et essentiel des sociétés poli-*

tiques, 1767, où il préconise la monarchie absolue. Il est l'un des principaux disciples de Quesnay.

Mercier, dit *La Vendée*, chef royaliste, né à Château-Gonthier, en 1778, commandait un détachement à 15 ans. Pris en 1794, il s'échappa de Brest avec Georges Cadoudal, qu'il aida à organiser la chouannerie et seconda jusqu'à l'amnistie de 1796. Reprenant les armes, 1799, il s'empara de Saint-Brieuc, 1800, mais périt dans une embuscade près de Loudéac.

Merciers (Roi des), office dont on attribuait l'institution à Charlemagne, et supprimé en 1597. Représenté par des lieutenants en province, il surveillait les poids et mesures, la qualité des marchandises, délivrait les lettres de maîtrise et les brevets d'apprentissage, le tout moyennant finance.

Mercœur, *Mercorium*, ch.-l. de canton, à 44 kil. S. E. de Tulle (Corrèze); 867 hab. Ancienne seigneurie d'Auvergne, qui passa aux maisons de Bourbon, de Lorraine et de Conti, et fut érigée en duché, en faveur de Nicolas de Lorraine, père du personnage suivant, 1569.

Mercœur (Philippe-Emmanuel de Lorraine, duc de), né, en 1558, à Noméni (Lorraine), était cousin des Guise et beau-frère de Henri III. Marié à l'héritière de Penthièvre, Marie de Luxembourg, il songea à faire revivre les droits de sa femme sur la Bretagne, dont il avait été nommé gouverneur en 1582. Après l'assassinat de Henri III, il installa à Nantes, sa capitale, un parlement rival du parlement royaliste de Rennes, mais eut le tort d'introduire les Espagnols dans la province, 1590. Le dernier des chefs ligueurs, il traita avec Henri IV, qui lui accorda les conditions les plus avantageuses, 1598. Sa fille était fiancée cependant à César de Vendôme, fils de Gabrielle d'Estrées. Mercœur combattit ensuite pour Rodolphe II contre les Turcs, 1600-1601, et mourut à Nuremberg, 1602, en revenant en France. V. L. Grégoire, *La Ligue en Bretagne*.

Mercœur (Élisa), née à Nantes, en 1809, montra, de bonne heure, un certain talent poétique. Venue à Paris en 1828, elle mourut, en 1835, d'une maladie de poitrine. — Ses *Œuvres complètes* forment 3 vol. in-8°, 1843. Ses poésies sont empreintes d'une douce mélancolie.

Mercredi, *Mercurii dies*, quatrième jour de la semaine, ainsi nommé parce que la planète Mercure présidait à la première heure.

Mercure, l'*Hermès* des Grecs, fils de Jupiter et de Maïa, né en Arcadie, sur le mont Cyllène, avait une foule d'attributions: il était le dieu de l'éloquence, du commerce et des voleurs, le héraut des dieux et le conducteur des âmes aux enfers. Entre autres aventures, il enleva les bœufs d'Apollon, qu'il emmena à Pylos, et se les fit abandonner en échange de la lyre qu'il avait inventée à l'aide d'une écaille de tortue. On le représente ordinairement avec le pétase ou chapeau de voyage, les ailes aux talons, le caducée, etc. Sa fête était célébrée le 25 mai, surtout par les marchands, qui visitaient, à Rome, la fontaine voisine de la porte Capène. — Des bornes de forme carrée et surmontées d'une tête étaient placées, en Grèce, le long des routes publiques: on leur donnait le nom d'*hermès*.

Mercure de France, journal qui parut en 1605, sous le titre de *Mercure françois*. Jean Richer le dirigea jusqu'en 1635; Renaudot jusqu'en 1644. Il fut publié, en 1672, sous le nom de *Mercure galant*, jusqu'en 1710. Le *Mercure de France* reparut en 1714, jusqu'en 1789. La publication, interrompue de 1789 à 1800, de 1814 à 1819, a été définitivement abandonnée en 1825.

Mercurey, bourg à 14 kil. N. O. de Châlon (Saône-et-Loire). Vins renommés.

Mercuriales. On appelait ainsi, avant 1789, des discours dans lesquels on rappelait, en termes plus ou moins sévères, aux magistrats les devoirs de leur profession. Ils étaient prononcés dans des assemblées tenues tous les mois, puis tous les six mois, enfin une fois par an, mais toujours un *mercredi:* de là leur nom, qui fut aussi donné aux assemblées elles-mêmes.

Mercurialis (Jérôme), médecin, né à Forli en 1530, fut envoyé, par ses concitoyens, à Rome pour y traiter d'affaires, en 1562. Après un séjour de sept ans, il professa à Padoue, 1560-1587, à Bologne, 1589, et à Pise, 1592; guérit Maximilien II, dangereusement malade, 1573, et mourut à Forli en 1606. — On a de lui: *de Arte gymnastica*, 1569; *de Decoratione liber*, 1578; *de Morbis muliebribus*, 1582; *de Morbis puerorum*, 1583; *Hippocratis opera omnia, græce et latine*, 1588, in-fol.; etc.

Mercurials, membres du collége des marchands dans l'ancienne Rome, avaient une sorte de juridiction en matière commerciale.

Mercy (François, baron de), général célèbre, né à Longwy, entra fort jeune au service de Bavière. Placé à la tête d'une armée impériale, il battit et prit, à Duttlingen, le général français Rantzau, 1643. Repoussé à Fribourg, par Condé et Turenne, 1644, il surprit le dernier à Marienthal, 1645, mais fut tué à Nordlingue. On mit sur sa tombe cette épitaphe: *Sta, viator, heroem calcas;* arrête-toi, voyageur, tu foules un héros.

Mercy (Claude-Florimond, comte de), général autrichien, petit-fils du précédent, né en Lorraine, 1666. Volontaire en 1682, il commandait le corps d'armée que le comte du Bourg battit à Rumersheim, 1709. Après s'être distingué à Peterwardein et à Belgrade, 1716-1717, il chassa les Espagnols de Sicile, 1720. Feld-maréchal depuis 1723, il fut tué dans une attaque tentée contre l'armée franco-piémontaise, à Croisetta, près de Parme, 1734.

Mercy-Argenteau (Florimond-Claude, comte de), diplomate autrichien, né à Liége en 1722, petit-fils adoptif du précédent, fut ambassadeur à la cour de France, de 1766 à 1790. On le regardait comme l'âme du prétendu *comité autrichien*, en 1789. Après avoir gouverné les Pays-Bas, il passa en Angleterre, et y mourut en 1794.

Merdrignac, ch.-l. de canton de l'arr. et à 30 kil. E. de Loudéac (Côtes-du-Nord); 3,444 hab., dont 802 agglomérés.

Méré (Georges **Brossin**, chevalier de), moraliste, né vers 1610, d'une ancienne famille de Poitou, servit sous le duc de Beaufort, à Gigeri, en 1664, et mourut en 1685. Il se piquait d'être maître en belles manières: il voulut en remontrer à Pascal, et il se vantait d'avoir donné des leçons à Mme de Maintenon. Outre 2 vol. d'*Œuvres* (*Lettres, Conversations du maréchal de Clérambault*, etc.), publiées en 1692, in-12, il a encore laissé des *Œuvres posthumes*, 1700.

Méré (Poltrot de). V. Poltrot.

Mère-Eglise (Sainte-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 18 kil. S. E. de Valognes (Manche); 1,507 hab.

Mereau ou **Marreau**, médaille de plomb que les protestants français, au XVIIe et au XVIIIe s., recevaient de leur pasteur pour être admis à la cène. On y voyait, d'un côté, la Bible ouverte, éclairée par le soleil, et, de l'autre, une plaine déserte, par allusion aux *églises du désert*, avec un berger tenant une croix et une houlette. Chaque mereau portait encore la lettre initiale du nom de l'église où il était donné. On en a fait en carton, en cuir, en cire, en verre, etc.

Méréville, ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. S. d'Etampes (Seine-et-Oise), sur la Juigne. Pierres de taille. Moulins à farine. Beau château de *Folie-Méréville;* 1,595 hab.

Mergentheim ou **Marienthal** (vallée de Marie), v. de Wurtemberg (Jaxt), sur la Tauber, à 65 kil. N. O. d'Elwangen; 2,000 hab. — Ancien château qui a été, depuis 1527, la résidence des grands-maîtres de l'ordre Teutonique. Défaite de Turenne en 1645.

Mergey (Jean de), gentilhomme protestant, né en 1536, à Harans-Mesnil (Champagne), s'attacha au comte de La Rochefoucauld, puis à son fils. Pris à Saint-Quentin, 1557, il assista à divers combats pendant les guerres de religion, puis se retira dans l'Angoumois, où il écrivit, en 1613, des *Mémoires* insérés dans les diverses *Collections des Mémoires relatifs à l'histoire de France*. Il mourut vers 1615.

Merghem. V. Merville.

Mergui, v. du Tenasserim (Indo-Chine anglaise), sur le golfe du Bengale, par 12° 12' lat. N., et 96° 2' long. E.; 8,000 hab. Port sûr et commode, à l'embouchure du Tenasserim. Ivoire, riz, étain.

Mergui, archipel situé dans le golfe du Bengale (Indo-Chine), entre 7° et 14° lat. N., 94° et 96° long. E., sur une longueur de 640 kil. du N. au S. Les îles principales sont: Muscos, Tavay, Tenasserim, King's, Domel, Saint-Mathieu, Djonkseylon, etc. Les habitants sont appelés *Chalomés*. Perles, ambre gris, écaille de tortue, etc. Acquis par les Anglais en 1824, cet archipel dépend des provinces de Tavay et de Tenasserim.

Mériadec (Saint), descendant des anciens rois de l'Armorique, 605-666, évêque de Vannes. Fête, le 7 juin.

Merian (Mathieu), graveur suisse, né à Bâle, 1593-1650, fut ami de J. Callot, à Paris. Son œuvre est considérable; on cite: *La Danse des Morts, telle qu'on l'a dépeinte à Bâle; Icones Biblicæ*, etc.

Merian (Marie-Sibylle), femme peintre et naturaliste, petite-fille du précédent, née à Francfort, 1647-1717, vécut en Hollande. Elle s'adonna à la peinture des fleurs, des fruits et des insectes. On cite d'elle : *Erucarum Ortus*, 1685-1717, in-4°; *Metamorphosis insectorum Surinamensium*, 1705, in-fol., etc. Ces deux ouvrages ont été traduits en français.

Merian (Jean-Bernard), littérateur et philosophe, né en 1723, à Liechstall, près de Bâle, fut d'abord prédicateur protestant et précepteur. Appelé par Maupertuis à l'Académie de Berlin, 1748, il devint bibliothécaire, et, en 1797, secrétaire perpétuel de cette compagnie. Il mourut en 1807. Disséminés dans les *Mémoires* de l'Académie de Berlin, ses travaux sont remarquables par la méthode. On cite ses dissertations: *Sur l'Aperception*, 1749; *Sur l'action, la puissance et la liberté*, 1750; *Sur le problème de Molineux*, 1770-1779; *Parallèle historique de nos philosophies nationales*, 1797, etc. On a encore, entre autres mémoires : *De subsidiis quæ requiruntur ad intelligendum Homerum*, 1744, où il soutient qu'Homère n'avait pas écrit ses poëmes, etc.

Mérida, anc. *Emerita Augusta*, v. d'Estrémadure (Espagne), dans la province de Badajoz, à 44 kil. E. du ch.-l., sur la Guadiana; 5,000 hab. Evêché. — Fondée par Auguste, qui y installa des vétérans, elle devint la capitale de la Lusitanie. Les Arabes la possédèrent de 715 à 1228. Nombreux vestiges de la domination romaine.

Mérida, ch.-l. de l'Yucatan (Mexique), à 960 kil. S. E. de Mexico, et à 32 kil. S. du golfe du Mexique; 24,000 hab. — Tabac, bois de teinture, etc. Evêché. Aux environs, antiquités mexicaines.

Mérida, ch.-l. de la province de son nom (Venezuela), à 530 kil. S. O. de Caracas, sur la Chauca; 6,000 hab. — Evêché. Université. Ruinée par un tremblement de terre en 1812.

Méridiens, grands cercles de la sphère qui passent par les pôles de la terre et par un lieu donné. On les compte à partir de l'un d'entre eux, que l'on choisit comme *premier méridien*. Autrefois on s'accordait à prendre pour premier méridien celui qui passe par l'île de Fer : chaque peuple adopte, aujourd'hui, celui qui passe par son observatoire national, Paris, Greenwich, etc.

Mérignac, commune de 4,967 hab., à 6 kil. O. de Bordeaux (Gironde). Vins renommés.

Mérilhou (Joseph), né à Montignac (Dordogne), en 1788, entra, en 1812, dans la magistrature, d'où il fut exclu après les Cent-Jours. Défenseur de nombreux accusés politiques pendant la Restauration, il devint, en juillet 1830, secrétaire de la commission municipale. Après avoir fait partie du ministère Laffitte, nov. 1830, mars 1831, il siégea à la Cour de Cassation, 1832, en même temps qu'à la Chambre des députés, 1831-1837, puis à celle des pairs, 1837-1848. Il mourut en 1856. On lui doit un *Essai historique sur la vie et les ouvrages de Mirabeau*, 1827; ses principaux plaidoyers forment un volume du *Barreau français*.

Mérinaghen, poste militaire français du Sénégal, à 120 kil. de Saint-Louis. Gomme, poudre d'or.

Mérindol, commune de 860 hab., à 33 kil. S. O. d'Apt (Vaucluse), près de la Durance. Massacre des Vaudois en 1545.

Mérinides, dynastie du Maroc, qui succéda, 1269, aux Almohades, et fut supplantée elle-même, 1550, par les Chérifs.

Merino (Don Geronimo), curé d'un village de la Vieille-Castille (Espagne), fut chef de guérillas dans la guerre contre les Français, et montra plus de cruauté que de courage. Il reprit les armes en 1821, puis après l'avénement de la reine Isabelle; complétement battu en 1838, il se réfugia en France avec don Carlos.

Mérion, compagnon d'Idoménée au siége de Troie.

Merioneth, *Mervinia*, comté d'Angleterre (pays de Galles), borné par ceux de Carnarvon et de Denbigh au N., de Montgomery à l'E. et au S. E., et par le canal de Saint-Georges à l'O. Superficie : 172,728 hect. Montagnes. Bœufs, chèvres, moutons, petits chevaux appelés *welshponeys*. Tissus de laine. Villes : *Dolgelly*, chef-lieu; Bala, etc. Pop., 39,000 hab.

Mérite (Ordres du). On distingue : 1° l'ordre du *Mérite militaire*, institué par Louis XV en faveur des officiers étrangers attachés à l'armée française et exclus des autres ordres par leur qualité de protestants. Créé en 1759, aboli par la Révolution, rétabli par Louis XVIII en 1824, il n'a pas été décerné depuis 1830; 2° les ordres du *Mérite militaire* de Prusse, 1744, de Bavière, 1797, de Wurtemberg, 1799; 3° les ordres du *Mérite civil* de Bavière, 1808, de Wurtemberg, 1815, de Prusse, 1842, et de Rome, 1847.

Merle (Jean-Toussaint), publiciste et auteur dramatique, né à Montpellier en 1785, fut commis au ministère de l'intérieur, et vélite dans la garde impériale avant de se livrer uniquement à la littérature. Attaché, dès 1808, au *Mercure de France*, il écrivit dans plusieurs journaux. Après avoir dirigé le théâtre de la Porte-Saint-Martin, 1822-1826, il suivit l'expédition d'Alger comme historiographe, 1830. Il est mort en 1852. — On a de lui : *Mémoires de Bachaumont*, 3 vol. in-8°; *Anecdotes pour servir à l'histoire de la conquête d'Alger*, in-8°, etc. Il a donné 120 pièces de théâtre : *Le ci-devant jeune homme*, *Préville et Taconnet*, etc.

Merlerault (Le), ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. E. d'Argentan (Orne); 1,328 hab. Commerce de chevaux et de toiles.

Merlin, dit *Ambroise l'Enchanteur*, personnage légendaire, célèbre dans les romans du moyen âge. Ami du roi Arthur ou Artus, il lui conseilla de fonder l'ordre de la Table Ronde. Né à Carmarthen (v° siècle), il mourut dans l'île de Bardsey. — On a, sous le nom de Merlin, des *Prophéties* traduites en latin, et du latin en français, en 1498. M. de la Villemarqué a publié, en 1861, *Myrhdinn ou l'Enchanteur Merlin, son histoire, ses œuvres, son influence*.

Merlin *de Thionville* (Antoine-Christophe), conventionnel, né à Thionville en 1762, était, en 1789, avocat au parlement de Metz. Député de la Moselle à l'Assemblée législative, il se signala par la violence de ses actes contre le clergé, la noblesse et la cour. Membre de la Convention, il fut envoyé en mission, 1792-1793, à Mayence, qu'il défendit bien, puis en Vendée. Reprenant son siége, novembre 1793, il décida contre Robespierre le succès de la journée du 9 thermidor, et se mit à la tête de la réaction. Bien qu'il eût été élu député par plus de 30 départements au conseil des Cinq-Cents, 1795, il ne joua plus de rôle depuis 1798. Il mourut en 1833. Sa *Correspondance* a été publiée (avec sa *Vie*) par J. Reynaud, 1860, in-8°. — Il eut plusieurs frères, *Antoine-François*, 1765-1842, *Jean-Baptiste-Gabriel*, 1768-1842, *Christophe-Antoine*, 1771-1839, qui se distinguèrent par leur courage et devinrent généraux. La femme de ce dernier, *Mercédès* Jaruco, comtesse Merlin, née à la Havane, 1788-1852, eut un salon célèbre à Paris, et a publié plusieurs ouvrages intéressants : *Mes douze premières années*, 1831; *Mémoires et souvenirs de la comtesse Merlin*, 1836, 4 vol. in-8°; *Les Loisirs d'une femme du monde*, 1838, 2 vol. in-8°; *La Havane*, lettres et voyages, 1844, 3 vol. in-8°, etc.

Merlin *de Douai* (Philippe-Antoine), jurisconsulte, né à Arleux, près de Cambrai, en 1754, était avocat, 1775, au parlement de Douai, quand il travailla au *Répertoire universel de Jurisprudence*, qui fonda sa réputation. Député du bailliage de Douai aux États-généraux, il suppléa au talent de la parole, qui lui manquait, par de profonds et lumineux rapports demeurés des modèles. Président du tribunal criminel de Douai pendant la session de l'Assemblée législative, il revint siéger à la Convention. Il vota la mort de Louis XVI, et, après une mission en Vendée, rédigea, dit-on, contre sa propre opinion, cette odieuse loi des suspects, à laquelle son nom fut attaché. Après le 9 thermidor, il proposa la suppression de la Commune de Paris et du club des Jacobins; et, comme membre du Comité de Salut public, entama des négociations avec la Prusse, l'Espagne et la Hollande. Il rédigea encore le *Code des délits et des peines*. Sous le Directoire, il fut ministre de la justice, 1795-1797, jusqu'au moment où on le nomma à la place de Barthélemy, évincé par le coup d'Etat du 18 fructidor. Démissionnaire en 1799, il devint, en 1801, procureur général au tribunal de Cassation : pendant 13 ans il fut le régulateur de la Cour suprême, grâce à sa connaissance parfaite du droit ancien et nouveau. Destitué en 1814, rétabli pendant les Cent Jours, il fut exilé en 1815. Il allait être expulsé du continent européen quand une tempête le rejeta sur la côte de Hollande, dont le roi lui accorda la permission de résider à Harlem, puis à Amsterdam. La révolution de 1830 rouvrit enfin à Merlin la France, où il mourut en 1838. On a encore de lui : *Recueil de questions de droit*, etc.

Merlin (Antoine-François-Eugène), fils du précédent, né à Douai, 1778. Volontaire à 15 ans, il devint aide de camp de Bonaparte en Egypte, colonel de hussards en 1810, général de brigade en 1813. Sans emplois sous la première Restauration, il alla prendre possession de Vincennes avec son aide de camp et deux gendarmes,

avant que Napoléon fût arrivé à Paris, au 20 mars 1815. Nommé lieutenant général en 1832, il fut député du Nord (1834-37), pair de France en 1839, et mourut en 1854.

Merlin Coccaïe. V. Folengo.

Mer Mauvaise (Archipel de la). V Pomotou.

Mermnades, dynastie qui a régné dans l'ancienne Lydie, depuis Gygès, fils de *Mermnas*, jusqu'à Crésus.

Merodach-Baladan, roi de Babylone, envoya des présents à Ezéchias, roi de Juda, vers 720 av. J. C.

Mérode (Comtes de), célèbre famille de Belgique, qui remonte à Raymond Bérenger, comte de Barcelone au XIIe siècle L'un de ses membres, Philippe-Félix **Ghislain**, né à Maëstricht en 1791, a fait partie du gouvernement provisoire belge en 1830. Partisan du régime constitutionnel, il concourut à l'élection de Léopold Ier, dont il a été plusieurs fois ministre. Il était l'un des chefs du parti catholique Il est mort en 1857 — L'un de ses fils, Frédéric-Xavier, né en 1820, a été officier belge, puis ministre des armes à Rome.

Méroé, partie de l'ancienne Éthiopie, s'étendant au-dessous de 16e lat N., comprise entre le Nil à l'O. et son affluent, l'Astaboras, à l'E., et appelée improprement *île* par les anciens. Organisée en monarchie théocratique, elle transmit à l'Égypte, par de nombreuses émigrations, sa civilisation, comme l'atteste le culte d'Ammon, qui fut longtemps commun aux deux contrées. Au VIIIe siècle av. J. C., Sabacon, Sua, et Tharaca rois de Méroé, s'emparèrent de la Haute-Égypte et y régnèrent. Méroé avait une capitale de même nom, dont Caillaud, 1817-1822, a retrouvé les ruines à Assour, à 40 kil. S. de Chendy. V. Caillaud. *Voyage à Méroé*, Paris, 1824.

Mérope, fille de Cypsélus, roi d'Arcadie, et femme de Cresphonte, roi de Messénie. Ce dernier fut tué avec deux de ses fils par Polyphonte qui voulut contraindre Mérope à l'épouser. Au moment où le mariage allait s'accomplir, Polyphonte fut frappé par Epytus, fils de Cresphonte, que Cypsélus avait élevé secrètement. Ce sujet a inspiré Maffei et Voltaire.

Mérout. V. Meerut.

Mérovée ou **Merowig** (*éminent guerrier*), roi d'une partie des Francs Saliens (448-457), était, dit-on, fils ou neveu de Clodion. Il commanda probablement les Francs à la bataille des Champs Catalauniques gagnée sur Attila par Aétius, 451. Fréret croit que le nom de la dynastie des Mérovingiens dérive de celui de ce chef.

Mérovée, fils de Chilpéric Ier et d'Audovère, épousa Brunehaut, sa tante, malgré son père et les lois de l'Église, 576. Pris à Rouen et ordonné prêtre, par ordre de Chilpéric, il se réfugia dans la basilique de Saint-Martin de Tours, puis à Metz. Banni de l'Austrasie, il se trouva entouré d'agents de Frédégonde à laquelle il n'échappa qu'en se faisant tuer, 577, par un compagnon.

Mérovingiens, nom de la première dynastie franque, dérivé peut-être du chef appelé Mérovée. Elle régna de 428 à 752. V. France.

Merrimack, fleuve des États-Unis (New-Hampshire et Massachusetts), tributaire de l'Atlantique Il passe à Concord. Cours de 260 kil.

Merritch, v. forte de l'Hindoustan, près de la Krischna, à 375 kil. S. E. de Bombay; 10,000 hab.

Merry ou **Médéric** (Saint), *Medericus*, moine bénédictin du VIIe siècle, né près d'Autun. Sur son tombeau on éleva, à Paris, une église qui porte son nom. Fête, le 29 août.

Mersch (Jean-André **Van der**), général belge, né à Menin, 1734-1792, se distingua, pendant la guerre de Sept Ans, au service de la France, puis devint colonel dans les armées de l'Empire. Lorsque les Belges se soulevèrent contre Joseph II, 1789, il se mit à la tête des insurgés et remporta plusieurs avantages sur les Autrichiens. Mais le congrès lui enleva le pouvoir et la liberté, parce qu'il voulut s'opposer aux excès de la faction populaire.

Mersebourg, v. de la province de Saxe (Prusse), à 90 kil. S. E. de Magdebourg, sur la Saale; 10,000 hab. Ch.-l. de la régence de son nom. Hôtel de ville, ancienne cathédrale gothique dans laquelle est le tombeau en bronze de Rodolphe de Souabe. Brasseries renommées. Il s'y tient 4 foires par an. Défaite des Hongrois par Henri l'Oiseleur, 933.

Mers-el-Kébir ou **Marsalquivir** (*le grand port*), *Portus magnus*, port fortifié, militaire et commercial, d'Algérie (Oran); 4,000 hab. Occupé par l'Espagne (1505-1792), il fut pris par la France, 1830.

Mersen, localité de l'ancienne Austrasie, à 26 kil. N. O. d'Aix-la-Chapelle En 847, on y fit un capitulaire qui invitait les hommes libres à se choisir des protecteurs dans l'aristocratie. En 870, Charles le Chauve et Louis le Germanique s'y partagèrent la Lotharingie

Mersenne (Marin), théologien, mathématicien et philosophe, né près d'Oizé (Maine) en 1588, se lia au collége de La Flèche avec Descartes, dont il resta l'ami. Entré, en 1611, dans l'ordre des Minimes, il se fit connaître par une vive déclaration de guerre aux sceptiques contemporains, publiée sous ce titre : *Quæstiones celeberrimæ in Genesim*, 1623, in-fol. S'occupant ensuite de mathématiques, il travailla, en 1638, à réconcilier Descartes et Fermat, et prit part au débat survenu entre le premier et Roberval sur la roulette ou cycloïde. Il mourut en 1647. En somme, quel que soit le mérite de ses écrits, son meilleur titre de célébrité est d'avoir été l'ami et l'assidu correspondant de Descartes.

Mersey, fleuve d'Angleterre, naît au High Peak, dans le comté de Chester, qu'il sépare du Lancashire, passe à Stockport et à Warrington, et se rend dans la mer d'Irlande par un long estuaire à l'extrémité duquel est Liverpool. Il reçoit l'Irwell et le Wewer. Cours de 96 kil. de l'E. à l'O.

Mertens. V. Martens

Merthyr-Tydvil, v. d'Angleterre, dans le pays de Galles (Glamorgan), sur la Taff, à 35 kil. N O. de Cardiff. Pop., 97,000 hab. — Village en 1750, elle est devenue, grâce à ses mines de fer et de houille, le point le plus important de la Grande-Bretagne pour la production et l'affinage du fer.

Meru, ch.-l. de canton de l'arr et à 26 kil. S. de Beauvais (Oise). Tabletterie, boutons, bois d'éventails; 3,685 hab.

Merula, c'est-à-dire *Merle*, surnom d'une branche de la *gens* Cornelia à Rome. L'un de ses membres, L. Cornelius, flamine de Jupiter, fut substitué consul, 87 av. J. C., après la fuite de Cinna. Traduit en justice par Cinna et Marius vainqueurs, il prévint sa condamnation en s'ouvrant les veines.

Merula (Georges **Merlani**, dit), philologue italien, 1424-1494, né à Alexandrie de Piémont, professa à Venise, 1464-1482, puis à Milan. L'un des restaurateurs des bonnes études, il soutint de vives polémiques contre ses contemporains, Philelphe, Politien, etc. Outre de nombreux commentaires, on lui doit l'édition *princeps* de Martial, des *Scriptores rei rusticæ*, de Plaute; et une *Histoire des Visconti*, en 10 livres, écrite dans un latin assez élégant, mais sans critique, etc.

Merula (Paul **Van Merule**, en latin), érudit hollandais, 1558-1607, fut professeur d'histoire à Leyde, 1593, bibliothécaire, 1697, et historiographe des Pays-Bas. Il a donné: *Vita Erasmi*, 1607, in-4°; *Cosmographia generalis ; Diatriba de statu reip. Bataviæ*, 1618 ; *De Maribus*, etc.

Merveilles du monde (Les sept). Les anciens appelaient ainsi : les Pyramides d'Egypte, les Jardins suspendus de Babylone, le Jupiter Olympien de Phidias, le Mausolée, le Phare d'Alexandrie, le Colosse de Rhodes et le temple de Diane à Ephèse Il y a aussi les sept merveilles du Dauphiné qui ne sont pas œuvre d'homme, mais des curiosités naturelles.

Merville (Guyot **de**). V. Guyot de Merville.

Merville (Pierre-François **Camus**, dit), poëte dramatique, né à Pontoise, en 1783, abandonna la carrière médicale pour le théâtre, puis de comédien devint uniquement auteur. Il mourut en 1853. — Ses pièces, trop facilement écrites, dénotent l'observation. On cite surtout : *La famille Glinet ou les premiers temps de la Ligue*, comédie en vers dans laquelle il eut, dit-on, Louis XVIII pour collaborateur; c'était un appel à la conciliation des partis, 1818.

Merville ou **Merghem**, ch.-l. de canton de l'arr. et à 14 kil. S. E. d'Hazebrouck (Nord), sur la Lys et la Clarence ; 6,912 hab — Lin, tabac, betteraves, toiles, brasseries, linge de table, velours de coton, etc.

Merwan Ier, 4e khalife ommiade, 684-685, fut proclamé après Moaviah II. Vainqueur d'un compétiteur, Abdallah ben Zobéir, il avait désigné pour son successeur, Abd-el-Melek, son fils, quand il fut étouffé par sa femme, veuve d'Yézid Ier, qui réclamait le khalifat pour Khaled, né de son premier mariage.

Merwan II, 14e et dernier khalife ommiade en Orient, petit-fils du précédent, déposa et remplaça Ibrahim en 744. Surnommé, à cause de sa valeur, l'*âne*

de la Mésopotamie, il battit plusieurs compétiteurs : vaincu près d'Arbelle, 749, par les Abbassides, il continua sa défense en Égypte, où il fut tué par les chrétiens qu'il avait persécutés, 750.

Méry-sur-Seine, ch.-l. de canton, à 20 kil. S. O. d'Arcis-sur-Aube (Aube), sur la Seine, qui y devient navigable; 1,450 hab. Bonneterie; grains. Combat contre les Prussiens dans la campagne de 1814, 22 février.

Méry (Jean), anatomiste, né à Vatan, 1645-1722, fut célèbre par ses études chirurgicales, sa passion pour les dissections, ses travaux et la rudesse de ses manières. Chirurgien de la reine, des Invalides, du duc de Bourgogne, de l'Hôtel-Dieu, il fut de l'Académie des sciences. On lui doit une *Description de l'oreille*, 1681; *Observation sur la manière de tailler pour l'extinction de la pierre*, 1700; *Nouveau système de la circulation du sang*, 1700; six *Problèmes de physique sur la génération du fœtus*, 1711.

Méry (Joseph), poëte et romancier, né aux Aygalades, près Marseille, 1798-1866, fonda, dans cette ville, *le Phocéen*, 1820, puis *la Méditerranée*, journaux réunis depuis, sous le nom de *Sémaphore*. Après un voyage à Constantinople, il se livra avec ardeur à la poésie latine, puis vint à Paris, où, de concert avec son ami Barthélemy, il composa un grand nombre de satires et de poëmes politiques (*Épître à M. de Villèle, la Villéliade, Napoléon en Egypte, la Némésis*, etc.). Après 1830, il écrivit des nouvelles, des romans, des pièces de théâtre, un grand nombre d'articles de journaux, de cantates, etc. Citons: *la Floride, la Guerre du Nizam, un Mariage de Paris*.

Merzig, ville de la province Rhénane (Prusse), à 15 kil. N. O. de Sarrelouis, sur la Sarre; 3,000 habit. Construction de bateaux.

Mesa ou **Mœsa** (Julia), sœur de la syrienne Julia Domna qui épousa Septime Sévère, et aïeule, par sa fille Sœmis, d'Héliogabale, et par sa fille Mammée, d'Alexandre Sévère. Elle fit proclamer Héliogabale 218, qui, par ses conseils, adopta plus tard Alexandre Sévère. Elle fut massacrée par les soldats avec Héliogabale, 222.

Mésagne, anc. *Messapia*, v. de la prov. d'Otrante (Italie), à 15 kil. S. O. de Brindisi; 5,000 hab.

Mesalemieh, v. commerçante du Sennaar (Afrique), sur le Nil Bleu; 20,000 hab. (?).

Mésanger, bourg de l'arr. d'Ancenis (Loire-Inférieure). Houille, fer, grains, vins; 3,000 hab., dont 328 agglomérés.

Meschacébé. V. Mississipi.

Meschehed, **Meschhed** ou **Meched**, ch.-l. du Khoraçan (Perse), par 37° 35' lat. N., et 55° 40' long. E., à 260 kil. N. O. de Hérat; 20,000 hab. — Mosquées et tombeaux qui attirent beaucoup de pèlerins. Velours et pelisses de fourrures. Patrie de Ferdoucy. Aux environs ruines de *Thous*.

Meschehed-Ali ou **Imam-Ali**, *Alexandria* ou *Hira*, v. d'Irak-Arabi (Turquie d'Asie), à 140 kil. S. de Bagdad; 7,000 hab. — Mosquée qui attire beaucoup de pèlerins chyites, parce que Ali y fut, dit-on, enterré. La fondation de cette ville remonte à Alexandre le Grand.

Meschehed-Hussein, **Imam-Hussein** ou **Kerbela**, anc. *Vologesia* ou *Bogalusus*, v. d'Irak-Arabi (Turquie d'Asie), à 90 kil. S. O. de Bagdad; 8,000 hab. — Pèlerinage des Chyites, au tombeau de Hussein, fils d'Ali, qui y fut tué.

Meschinot (Jean), poëte, né à Nantes, vers 1415 ou 1420, mort en 1491, d'une famille noble attachée à la cour de Bretagne, fut célèbre de son temps par ses ballades. *Les Lunettes des princes*, recueil formé vers 1472, eurent jusqu'à 22 éditions en moins d'un demi-siècle, depuis la première, publiée à Nantes en 1493, jusqu'à celle de 1539, in-16.

Mesembria, nom de deux villes de Thrace, l'une sur le Pont-Euxin, au N. d'Apollonie; l'autre sur la mer Egée, au S. E. de Maronée. Auj. *Missivri*.

Mésène, pays de l'anc. Asie, entre l'Euphrate et le Tigre; c'est aujourd'hui l'Irak Arabi. Il y eut un royaume de Mésène et Kharacène, fondé par l'Arabe Spasinès, vers 129 av. J. C. Il fut renversé par le premier des Sassanides, en 225 ap. J. C. Il n'est connu que par les médailles de ses rois. V. Saint Martin et Reinaud, *Mémoires sur la Mésène et la Kharacène*.

Mesenguí (François-Philippe), auteur ecclésiastique, 1677-1763, né à Beauvais, reçut les ordres mineurs, fut attaché au collége dit de Beauvais à Paris, puis à la paroisse de Saint-Étienne-du-Mont : mais dut renoncer à tous ces emplois, comme suspect de jansénisme. On cite de lui : *Abrégé de l'histoire et de la morale de l'Ancien Testament*, 1728; *Vies des saints*, 1730, ouvrage continué par Goujet; *Exposition de la doctrine chrétienne*, 1744, condamnée par un bref de Clément XIII, en 1761, etc.

Mésie, *Mœsia* (*pays des marais*), région de l'Europe ancienne, au S. E., entre le Danube et la Save au N., le Pont-Euxin à l'E., les monts Hémus, Orbelus et Scardus au S., et le Drinus à l'O. Habitée par les Triballes, les Mèdes, les Dardaniens et les Scordisques, etc., elle fut attaquée par les Romains après la conquête de la Macédoine, et réduite en province par Auguste. On distingua alors la *Mésie supérieure*, à l'O. du Ciabros (Zebritz), et la *Mésie inférieure* à l'E. — Au IVe s., la Mésie supérieure fut subdivisée en Mésie 1re, ch.-l. *Viminacium*, Dardanie, Dacie riveraine, Dacie intérieure, et rattachée au diocèse de Dacie. La Mésie inférieure comprit la Mésie 2e, ch.-l. *Marcianopolis*, et la Petite-Scythie, et fit partie du diocèse de Thrace. — La Serbie et la Bulgarie correspondent aujourd'hui à la Mésie.

Meslay, ch.-l. de canton de l'arr. et à 22 kil. S. E. de Laval (Mayenne); 1,883 hab. Fabr. d'étamines.

Mesle (Le) ou **Mêle**, ch.-l. de canton de l'arr. et à 28 kil. N. E. d'Alençon (Orne), sur la Sarthe; 786 hab.

Meslier (Jean), curé d'Étrépigny (Champagne), né à Mazerny (Ardennes), en 1678, laissa en mourant, 1733, un manuscrit intitulé : *Mon testament*, dans lequel il attaquait les dogmes du christianisme. Voltaire en publia un extrait ou plutôt une édition remaniée entièrement, 1762. D'Holbach a composé un écrit qui a pour titre : *le Bon sens du curé Meslier*.

Mesmer (Antoine), auteur de la doctrine du magnétisme animal, né, en 1733, à Mersbourg (Souabe), se fit recevoir médecin à Vienne. Dans une dissertation : *de Planetarum influxu*, 1766, il soutint que les astres exercent sur les corps animés une action directe, à l'aide d'un fluide qui pénètre tout. L'aimant pouvait, selon lui, produire artificiellement le même effet, puis il finit par le remplacer par l'application des mains sur le corps; cette force, dont les êtres animés étaient doués, fut le magnétisme animal. Combattu à Vienne, il vint exposer son système à Paris, 1778, le présentant comme un moyen de guérison immédiate pour les maladies nerveuses. Trouvant de chaleureux adeptes, parmi lesquels Deslon, régent de la Faculté, il refusa une pension de 20,000 livres que lui offrait Louis XVI en échange de son secret, mais accepta 340,000 livres, produit d'une souscription organisée par Bergasse. Les effets merveilleux, ou réputés tels, dus au *baquet* de Mesmer, décidèrent le gouvernement à faire procéder à l'examen des doctrines nouvelles. Une commission, dont Bailly fut le rapporteur, après avoir constaté les faits, en attribua l'origine à l'imagination ou à l'imitation. Décrédité, dès lors, Mesmer se retira en Angleterre, puis dans sa ville natale, où il mourut oublié, en 1815. — On a de lui : *Mémoire sur la découverte du magnétisme animal*, 1779; *Précis historique des faits relatifs au magnétisme*, 1781; *Mémoire de Mesmer sur ses découvertes*, 1783 etc. V. Bersot, *Mesmer et le magnétisme animal*, 1853.

Mesmes (Jean-Jacques de), né d'une ancienne famille de Béarn en 1490, était, en 1510, professeur de droit à Toulouse. Envoyé, par Catherine de Foix, aux conférences de Noyon 1516, il obtint que la Navarre espagnole lui serait restituée. Attaché, plus tard, à la France, il mourut en 1569.

Mesmes (Henri de), fils du précédent, né en 1531, fut professeur de droit à Toulouse, 1547, podestat de Sienne, 1556, puis conseiller d'État sous Charles IX. En 1570, il négocia, avec Biron, la paix de Saint-Germain, dite *boiteuse et malassise*, parce que Biron était boiteux, et Mesmes, seigneur de Malassise. Il mourut en 1596. Lié avec Pibrac, Turnèbe et Lambin, il a écrit des *Mémoires*, imprimés en 1760.

Mesmes (Claude de). V. Avaux.

Mesmes (Jean-Antoine de), comte **d'Avaux**, 1661-1723, était premier président du parlement de Paris à la mort de Louis XIV. On le croyait dévoué aux intérêts du duc du Maine. Cependant, dans la fameuse séance où le testament du roi fut lu, Mesmes gagné ou intimidé par le duc d'Orléans, lui laissa déférer la régence absolue. Plus tard, il lui adressa de sages remontrances au nom du Parlement, et fut exilé. Il était de l'Académie française.

Mesmin (Saint), *Maximinus*, abbé de Mici, près d'Orléans. Fête, le 15 décembre.

Mesnager (Nicolas **Le Baillif**, comte **de Saint-Jean**, dit **Le**), diplomate, né à Rouen, 1658-1714, négocia la paix sans succès avec la Hollande, 1709, et, plus heureusement, à Londres, avec la reine Anne, 1711. Représentant de la France aux conférences d'Utrecht, 1712, il fut l'un des signataires du traité conclu en 1713.

Mesnard (Louis-Charles-Bonaventure-Pierre, comte **de**), homme politique, né à Luçon, 1769-1842, élève de l'école de Brienne, capitaine en 1789, émigra, devint aide de camp du duc de Berry, fut, plus tard, premier écuyer de la duchesse, pair de France (1823), etc. Dévoué à la duchesse de Berry, il l'aida de ses conseils, la suivit en Vendée, fut pris avec elle à Nantes et ne rentra en France qu'en 1840. Il a laissé d'intéressants *Souvenirs*, 1844.

Mesnard (Jacques-André), magistrat, né à Rochefort, 1792-1858, eut de la réputation, comme avocat, au barreau de Rochefort, fut avocat général près la cour de Poitiers, en 1830, procureur général à Grenoble, 1832, à Rouen, 1836, conseiller à la Cour de Cassation, 1841, pair de France, 1845. Président de chambre en 1850, il s'associa à la politique napoléonienne; devint sénateur et premier vice-président du Sénat. Il faisait partie de l'Académie des sciences morales et politiques (1855). Il a écrit : *De l'Administration de la justice criminelle en France*, 1831; une traduction de la *Divine Comédie*, 1856-1858, 3 vol. in-8°.

Mésopotamie, *Mésopotamia* (*entre les fleuves*), région de l'Asie ancienne, comprise entre le Tigre à l'E., et l'Euphrate à l'O., était séparée de l'Arménie par le mont Masius au N., et de la Babylonie par le mur de Sémiramis au S. Dans le Nord on y distinguait la Syrie des rivières à l'O. du Chaboras, et la Mygdonie à l'E. de ce cours d'eau. Le Sud renfermait une partie de la Sitacène, et, près de l'Euphrate, un désert parcouru par les Arabes. L'immense plaine de la Mésopotamie a été un champ de bataille entre les Romains et les Parthes, et plus tard, entre les Turcs et les Persans. Les Romains ne conservèrent guère, après Trajan, que l'Osrhoène (ch.-l. Edesse) et le territoire d'Amida, tout à fait au N., qu'ils appelaient Mésopotamie.—Aujourd'hui elle forme, dans la Turquie d'Asie, l'*Al-Djezireh*.

Mesquer, port de l'arrond. de St-Nazaire (Loire-Inf.). Commerce de sel; 1,900 hab.

Mesraïm ou **Misraïm**, nom de l'Egypte dans la Bible.

Mesrata ou **Mesurata**, ville de la régence de Tripoli, près de la Méditerranée, à 17 kil. E. de Tripoli. Tapis, colliers en verroterie, tissus légers. Elle fait un commerce considérable avec l'Egypte et le Soudan.

Messac, bourg de l'arrond. de Redon (Ille-et-Vilaine). Commerce de vins, sel, poissons; 2,508 hab.

Messala, nom d'une branche de la *gens Valeria* à Rome, du surnom de Valerius *Messala* qui prit *Messane*, en 262 av. J. C.

Messala (M. Valerius-Corvinus), né en 58 av. J. C., ou vers 70, selon Scaliger, s'attacha aux meurtriers de César avec lesquels il combattit à Philippes, 42; puis à Antoine, et enfin à Auguste, qu'il seconda à Actium, 30. Créé consul en 31, et préfet de Rome en 27, il mourut au commencement de l'ère chrétienne. Lettré lui-même, il dut surtout sa gloire à l'amitié d'Horace et de Tibulle. On lui a attribué, à tort, le traité *De Progenie Augusti*.

Messaline (Valérie), troisième femme de Claude Ier, s'associa, après l'avénement de son mari, aux affranchis Polybe et Narcisse, pour commettre toutes sortes de crimes; elle frappa jusqu'à des membres de la famille impériale. Après des débauches dont Juvénal a tracé une peinture, peut-être exagérée, elle épousa publiquement, en l'absence de Claude, Silius, consul désigné. Narcisse, déjà averti par le meurtre de Polybe, supposa alors un ordre de l'empereur et la fit tuer, 48 ap. J. C. Elle était mère de Britannicus et d'Octavie.

Messaline (Statilie), troisième femme de Néron, après la mort duquel elle voulut vainement épouser Othon.

Messane, Messana ou **Messene**, v. de la Sicile ancienne, à la pointe N. E. de l'île, sur le détroit de Sicile et près du cap Pélore. Fondée par les Ioniens de Cumes, sous le nom de *Zancle*, elle devint dorienne quand elle eut été occupée par les Messéniens, 668 av. J. C. — Auj. Messine. V. ce nom.

Messapie, *Messapia*, région de la Grande-Grèce (Italie ancienne), bornée au S. E. par l'Iapygie, avec laquelle on la confondait souvent; au N. E., par l'Adriatique; au N. et au N. O., par l'Apulie; à l'O. et au S. O., par la Lucanie et le golfe de Tarente. V. princip. : Tarente, Brindes, etc. C'est auj. la *Terre d'Otrante*.

Messeix, bourg de l'arrond. de Clermont (Puy-de-Dôme). Fer, vins, grains; 2,000 hab.

Messène, aujourd'hui *Mavromati* capitale de la Messénie (ancienne Grèce), détruite par les Spartiates, puis rebâtie par Epaminondas au pied du mont Ithôme et près de la rive droite du Pamisus, 369 av. J. C.— On voit encore les ruines de son enceinte fortifiée qui avait 16 kil.

Messénie, *Messenia*, ancienne contrée du Péloponnèse, au S. O., entre l'Elide et l'Arcadie au N., la Laconie à l'E., la mer Ionienne à l'O., et la Méditerranée au S. Elle était traversée par la chaîne de l'Ithôme et arrosée par le Pamisus, tributaire du golfe de Messénie. Messène, Andania, Sténycláros, Ira et Ithôme, dans l'intérieur; Pylos, Méthone, etc., sur les côtes, étaient les principales villes. — Habitée par les Pélasges, puis par les Éoliens, elle fut, à l'époque de l'invasion dorienne dans le Péloponnèse, attribuée à Cresphonte. Les Spartiates, qui la convoitaient, rendirent les habitants tributaires après une première lutte, 744-724, marquée par le dévouement d'Aristodème. Excités par un nouveau chef, Aristomène, les Messéniens reprirent les armes en 684 : combattus par le poëte Tyrtée, trahis par Aristocrate, roi d'Arcadie, ils furent, après une résistance de 11 ans sur le mont Ira, réduits en esclavage, 668. Ils tentèrent inutilement de recouvrer leur indépendance en 465, après un tremblement de terre qui ruina Sparte : cette troisième guerre de Messénie dura 10 ans. Ils ne durent leur affranchissement qu'à Épaminondas, qui brisa la puissance de Sparte et bâtit Messène, 369. La Messénie fit partie plus tard de la ligue achéenne, puis tomba, avec le reste de la Grèce, sous la domination de Rome, 146.

Messénie (Golfe de), *Messeniacus sinus*, formé, au S. du Péloponnèse, par la Méditerranée, entre la Messénie à l'O. et au N. et la Laconie à l'E. — Aujourd'hui golfe de *Calamata*.

Messénie (Nomarchie de), division administrative de la Grèce moderne, correspondant à la Messénie des anciens. Ch.-l., *Calamata*; 130.000 hab.

Messenius (Jean), historien et jurisconsulte suédois, 1584-1637, né à Vadstena, fut professeur de droit et de politique à Upsal. Accusé de correspondre avec la cour de Pologne et les jésuites, 1616, il fut retenu dans une captivité qui ne cessa que deux ans avant sa mort. On cite de lui : *Scondia illustrata*, 10 vol. in-fol., plus 2 vol. supplémentaires; *Chronicon episcoporum per Sueciam*, etc.

Messey ou **Messei**, ch.-l. de canton de l'arr. et à 18 kil. N. de Domfront (Orne); 1,725 hab.

Messidor, 10e mois du calendrier républicain français, ainsi nommé de l'époque à laquelle la moisson (*messis*) commence sous le climat de Paris, s'étendait du 19 juin au 18 juillet.

Messie, mot dérivé de l'hébreu *Meschiah*, a le même sens que le grec *Christ* (oint). Les Juifs désignaient sous ce nom le roi, prédit par les Prophètes, qui devait leur donner l'empire sur le monde. Les chrétiens ont reconnu le Messie dans Jésus; les Juifs attendent encore leur libérateur.

Messier (Charles), astronome, né en 1730 à Badonviller (Lorraine), fut d'abord copiste chez le géographe De Lisle où il s'initia aux observations astronomiques. Surnommé le *furet des comètes*, il en observa 46 dont 21 découvertes par lui. Membre de l'Académie des sciences, 1770, il mourut en 1817. — Ses observations sont dans les *Mémoires* de l'Académie ou dans la *Connaissance des temps*.

Messier, *Messarius*, était préposé, avant 1789, dans chaque commune, à la garde des fruits lors de la récolte. Il était responsable des délits.

Messin (pays), *Metensis pagus*, nom du territoire de Metz. — Réuni au Verdunais, il formait, en 1789, l'un des 8 petits gouvernements, celui de Metz-et-Verdun.

Messine, *Zancle*, puis *Messana*, ch.-l. de la province de son nom (Sicile), à 210 kil. E. de Palerme, sur le Phare ou détroit de Messine, par 38°11'1" lat. N. et 13°14'30" long. E. La popul. est de 112,000 hab. Place militaire de premier ordre, elle a un des meilleurs ports de la Méditerranée, et une rade qui a 7 kil. de circonférence. Siége d'un archevêché et d'une université. Elle a beaucoup souffert du tremblement de terre de 1783. Cotonnades, tanneries, etc. — Messine exporte

des huiles, des soies, du soufre, etc. — Fondée, dit-on, sous le nom de *Zancle*, au xe siècle av. J. C., cette ville reçut deux colonies messéniennes, 668, 495 av. J. C., à la suite desquelles elle s'appela *Messana* ou Messane. Son occupation par les Mamertins fut l'occasion de la première guerre Punique, 264. Dans les temps modernes, Charles d'Anjou l'assiégea inutilement, 1283, et Duquesne soutint sa révolte contre les Espagnols, 1675. Elle a été l'une des dernières villes qui se soient rendues aux Piémontais en 1860. — La province de Messine, située à la pointe N. E. de la Sicile, a 4,579 kil. carrés (y compris les îles Lipari qui en dépendent), et 420,000 hab. Elle renferme les villes de *Melazzo*, *Taormina*, *Mistretta*, etc.

Messine (Phare ou détroit de), *Siculum fretum*, sépare la Sicile de l'Italie, et unit la mer Ionienne à la mer Tyrrhénienne. Il est large de 6 kil. Les anciens y redoutaient le gouffre de Charybde et le rocher de Scylla.

Messines, v. de la Flandre occidentale (Belgique), à 10 kil. S. d'Ypres. Maison royale d'éducation pour les filles des militaires belges.

Messire, c.-à-d. *monseigneur*, titre réservé d'abord aux chevaliers. Il passa, plus tard, aux nobles et aux gens d'église et de robe.

Messis (*Quentin*), dit aussi Matsys ou Metsys, souvent appelé le *maréchal d'Anvers*, peintre flamand, né à Anvers vers 1450. Fils d'un forgeron, il exerça le métier de son père jusqu'à l'âge de 20 ans, et apprit la peinture, dit-on, pour obtenir la main de la fille d'un bourgeois. La plus célèbre de ses œuvres est un triptyque qui lui fut commandé par la corporation des menuisiers d'Anvers : il représente la *Descente de croix*, *Hérodiade dansant devant Hérode*, et le *Martyr de saint Jean l'Évangéliste*. On cite encore de Messis les *Usuriers*, à Windsor; un *Joaillier pesant des pièces d'or*, au Louvre, etc. Il mourut en 1529.

Mesta (La), société de grands propriétaires espagnols, qui possèdent de nombreux troupeaux de mérinos surtout. Elle a ses priviléges et ses règlements qui forment un code pastoral ; elle est très-ancienne et son centre est dans le Léon et la Vieille-Castille. Les troupeaux, par 10,000 têtes, changent de pâturages suivant les saisons et peuvent s'arrêter, moyennant le payement d'une rente peu considérable, dans toutes les terres non closes. Partout où la Mesta a exercé ses priviléges, les troupeaux ont déboisé le sol et ruiné le pays.

Mesta, fl. de Turquie. V. Karasou.

Mestre, v. de Vénétie (Italie), à 10 kil. N. O. de Venise, à la jonction de plusieurs canaux qui communiquent avec cette dernière ville. Station de chemin de fer qui traverse les lagunes; 6,000 habitants, la plupart pêcheurs.

Mestre-de-camp, grade correspondant à celui de colonel, créé par François Ier, 1544, supprimé par Louis XV, 1730, et rétabli de 1780 à 1788. Il dura tant que subsista la charge de colonel-général auquel tous les mestres-de-camp, colonels de nos jours, étaient subordonnés. Il y eut aussi des *mestres-de-camp-généraux* chargés de suppléer les colonels-généraux.

Mesué (Yahiah-ben-Masouiah ou Jean), médecin arabe, né vers 776, à Khouz près de Ninive, était chrétien nestorien. Il fut médecin de six khalifes depuis Haroun. Sous Al Mamoun, il surveilla et dirigea les traductions d'ouvrages grecs, syriaques et persans en arabe. Il mourut en 855 ou 857. Parmi les traductions latines de ses œuvres, on cite celle de Lyon, 1478, in-fol.

Mesurado, cap de la côte des Graines (Guinée septentrionale), par 6° 20′ lat. N., et 13° long. O. — Fleuve de la même région, tributaire de l'océan Atlantique, appelé aussi *Montserado*.

Mesurata. V. Mesrata.

Mesuril, petite ville en face de Mozambique, où les habitants vont résider pendant la saison des fièvres.

Mesvres, ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 kil. S. d'Autun (Saône-et-Loire); 1,195 hab.

Meta, riv. de Colombie (Amérique du sud), naît dans les Andes et se jette dans l'Orénoque après avoir longé la frontière du Venezuela.

Metagitnion, 2e mois de l'année athénienne, répondant à peu près au mois d'août.

Metagonium, cap de Mauritanie. Auj. *Capo de tres Forcas* (Cap des trois Pointes), au N. de Melilla.

Métaphraste (Siméon le), hagiographe byzantin du xe siècle après J. C., fut protosecrétaire, logothète, *magister*, c'est-à-dire, président du conseil privé. On a de lui des *Vies des saints*, rédigées, mais avec des changements plus ou moins graves, d'après les archives des églises et des monastères. Les principales ont été publiées par les Bollandistes, et le moine Agapius en a donné un extrait sous ce titre : *Liber dictus Paraclitus*, 1541, in-4°. On lui attribue aussi des *Annales*, de 813 à 863, dont la fin, au moins, est due à un autre écrivain. Ses *Œuvres* ont été publiées en latin, Venise, 1562 et 1592, in-fol.

Métaponte, *Metapus*, *Metapontum*, ville de l'anc. Lucanie (Italie méridionale), non loin de l'embouchure du Bradanus, sur le golfe de Tarente. Fondée, dit-on, par Nestor ou par Épeus, colonisée de nouveau par Sybaris au vie s. av. J. C., elle fut prise par les Romains en 270. *Torre di Mare* ou *Torre-a-Mare* est sur son emplacement.

Métastase (Pierre-Bonaventure **Trapassi**, dit), poète italien, né à Rome de parents pauvres, 1698. Signalé au jurisconsulte Gravina par son talent d'improvisateur, il fut instruit par ses soins. Protégé par la cantatrice Bulgarini, il donna une tragédie lyrique, la *Didone abbandonata*, 1724, et d'autres pièces qui lui firent offrir par l'empereur Charles VI le titre de *poeta Cesareo* et un traitement de 3,000 florins. Il composa alors la plupart de ses 63 tragédies ou opéras, parmi lesquels est *Olympiade*. Sa faveur continua sous Marie-Thérèse. Il mourut en 1782. — Il a donné plus de variété au dialogue et raccourci le récitatif, mais il n'a pas su éviter la fadeur et la monotonie : aussi sa réputation a-t-elle diminué. La plus belle édition de ses *Œuvres* est celle de Paris, 1780-1782, 12 vol. in-8°, à laquelle il faut ajouter sa *Correspondance*, 1798. Richelet a traduit 34 pièces en français, 1751-1764, 12 vol. in-12.

Métaure, *Metaurus*, auj. *Metauro* ou *Marro*, petit fleuve d'Italie, naît sur le versant E. de l'Apennin central, arrose Fossombrone, et se jette dans l'Adriatique, à 2 kil. S. O. de Fano. Cours de 70 kil. de l'O. à l'E. — Fameuse victoire des consuls romains Claudius Néron et Livius Salinator, sur Asdrubal, frère d'Annibal, 207 av. J. C. — De 1808 à 1814, il donna son nom à un département du royaume d'Italie, ch.-l. Ancône.

Metaxa (André, comte), d'une famille grecque ancienne et illustre, qui se réfugia dans l'île de Céphalonie, né en 1790, mort en 1860, se distingua dès 1821, dans la guerre de l'Indépendance; fut envoyé au congrès de Vérone par le congrès d'Épidaure, fut plusieurs fois ministre, fit partie du gouvernement provisoire avec Colettis et Mavrocordato. Il s'appuyait sur la Russie. Pendant le règne d'Othon, il fut éloigné, comme ministre plénipotentiaire en Espagne et en Portugal, revint en 1859, joua un rôle considérable, fut deux fois ministre en 1843 et en 1845, puis fut ambassadeur à Constantinople de 1850 à 1854.

Metelin, île de l'Archipel, sur la côte O. d'Anatolie (Turquie d'Asie); ancienne *Lesbos* (V. ce dernier nom); 50,000 hab., dont 20,000 Turcs. — Capitale de l'île, *Metelin*, sur la côte E.; 8,000 hab.; autrefois *Mitylène*.

Métellus, branche de la maison plébéienne des Cæcilius à Rome. Elle a donné les personnages suivants :

Métellus (L. Cæcilius), consul pendant la première guerre punique, battit les Carthaginois à Panorme (251 av. J. C.). Il perdit la vue en sauvant le Palladium dans l'incendie du temple de Vesta.

Métellus (Q. Cæcilius), dit le *Macédonique*, petit-fils du précédent. Préteur de Macédoine, il battit Andriscus en 147, puis les Achéens à Scarphée, en 146 av. J. C. Il fut, plus tard, proconsul de l'Espagne Citérieure, 142-141, et censeur, 131.

Métellus (Q. Cæcilius), dit le *Numidique*, neveu du précédent. Consul en 109 av. J. C., il battit Jugurtha, roi de Numidie, sur les bords du Muthul; il l'avait réduit à se réfugier près de Bocchus, roi de Mauritanie, quand il fut lui-même supplanté par Marius, 108. Censeur en 102, il suscita des haines qui ne furent pas étrangères à son court exil sous le sixième consulat de Marius, 100. Son retour fut un véritable triomphe; il mourut en 91.

Métellus Pius (Q. Cæcilius), fils du précédent, dut son surnom (*pieux*) à ses efforts pour faire rappeler son père d'exil. Préteur en 89 av. J. C., il battit Q. Pompédius, chef des Marses. Défait par les partisans de Marius, il fut, à partir de 82, l'un des principaux lieutenants de Sylla, qui le chargea de combattre Sertorius : ce dernier lui résista 6 ans, 78-72. Il était grand-pontife, à sa mort, vers 63.

Métellus Népos (Q. Cæcilius), tribun en 62 av. J.C., fut l'ennemi de Cicéron, alors sorti du consulat; mais il se réconcilia avec lui, quand il fut lui-même consul, 57.

Métellus Scipion (Q. Cæcilius), petit-fils de Scipion Nasica, adopté par Metellus Pius. Consul en 52, il maria sa fille Cornélie à Pompée, dont il soutint la cause contre César. Battu à Thapsus, il se tua, 46 av. J. C.

Météores (Les) ou *les hauts lieux*, groupe de 10 couvents de Thessalie (Turquie), situés sur des rochers à pic de 100 mètres; on ne peut y parvenir que dans des paniers suspendus à des cordes.

Méteren, bourg de l'arr. d'Hazebrouck (Nord). Sucre; tanneries, briques; 2,702 hab.

Métézau ou **Métézeau**, famille d'architectes français du XVIe et du XVIIe siècle, originaires de Dreux. Un de ses membres, *Thibault*, mort vers 1599, donna le dessin de la grande galerie du Louvre, achevée en 1596, par un de ses fils, *Louis*, mort en 1615. — Le plus connu, *Clément*, 1581-1653, aussi fils de Thibault, construisit la digue de La Rochelle, 1627-1628.

Méthodistes. V. Wesley.

Méthodius (Saint), dit *Eubulius*, évêque d'Olympe et de Patara, puis de Tyr, périt, selon Suidas, sous Dèce, mais plus probablement pendant la persécution de Dioclétien. On a de lui un traité grec, publié en 1656, sous ce titre : *Convivium decem Virginum*, 2 homélies, et quelques fragments. On lui a attribué un livre de *Prophéties*, dû plutôt à un patriarche de Constantinople du même nom, vers 1240. Fête, le 18 septembre.

Méthodius (Saint), apôtre des Slaves, mort vers 882, était frère de saint Cyrille (V. ce nom). Fête, le 9 mars.

Méthodius, *le Confesseur*, patriarche de Constantinople, mort en 846, était né à Syracuse. Il fut persécuté par les empereurs iconoclastes, Léon l'Arménien, Michel, Théophile. Mais la veuve de ce dernier nomma Méthodius patriarche en 842. Plusieurs de ses nombreux ouvrages sont imprimés.

Méthone, anc. v. de Macédoine (Piérie), au N. O. du golfe Thermaïque; Philippe, roi de Macédoine, perdit un œil en l'assiégeant. — Ville de l'ancienne Messénie au S. O., avec un excellent port. Auj. *Modon*.

Methuen (John), ambassadeur anglais en Portugal, a donné son nom au traité par lequel les Portugais se sont engagés, en échange de leurs vins, à recevoir les produits manufacturés des Anglais, 1703.

Methymna, nom latin de plusieurs villes d'Espagne, *Methymna Sidonia*; — *Campestris*; — *Celia*; — *Sicca*; — *Turrium*. V. Medina — Sidonia; — del-Campo, — del-Rio-Seco; — de-las-Torres.

Methymne, *Methymna*, ville de l'île Lesbos, sur la côte N.; auj. *Mollevah* ou *Molivo*. Patrie d'Arion et d'Hellanicus. On récoltait du vin excellent aux environs. Restée fidèle à Athènes pendant la guerre du Péloponnèse, elle fut saccagée par les Lacédémoniens, 406 av. J. C.

Métidjah ou **Mitidjah**, plaine de l'Algérie, fertile, mais marécageuse, au S. d'Alger, se déroulant de l'E. à l'O. sur une longueur de 96 kil. et une largeur de 32, entre le Sahel et le petit Atlas. Céréales et fourrages. On y trouve Boufarik, Blidah, etc.

Metius Fuffetius, dictateur d'Albe, dut se soumettre à Rome après le combat des Horaces et des Curiaces. Sa conduite équivoque pendant la lutte de Tullus Hostilius contre les Fidénates le fit écarteler, 665 av. J. C.

Metius (Adrien), géomètre hollandais, 1571-1635, né à Alkmaër, fut professeur et auteur d'ouvrages de mathématiques. Son frère Jacques aurait inventé, dit-on, en 1609, à Middelbourg, le télescope par réfraction.

Méton, célèbre astronome athénien, feignit la démence pour éviter de faire partie de l'expédition de Sicile (415 av. J. C.). Son nom est attaché à une réforme du calendrier par laquelle on arrivait, au bout de 19 ans, à concilier à peu près les mouvements du soleil et de la lune. Dans cette *ennéadécatéride*, Euctemon fut son collaborateur. Ce cycle, inscrit en lettres d'or dans les calendriers grecs, fut appelé *nombre d'or*. Le commencement du cycle avait été fixé à l'année 432.

Metoualis. V. Metualis.

Métragyrtes, prêtres mendiants de Cybèle, mère des Dieux (de μήτηρ, mère, et ἀγύρτης, mendiant).

Métrodore, philosophe grec, né à Athènes ou à Lampsaque, le plus célèbre des disciples d'Épicure, mourut en 277 av. J. C.

Métropole. Ce nom a désigné : 1° la ville qui fondait une colonie; 2° au IVe siècle de l'ère chrétienne, la capitale d'une province de l'empire romain; 3° le siége épiscopal placé dans la capitale d'une province, lequel depuis a été appelé aussi archevêché.

Metternich (Clément-Wenceslas-Népomucène-Lothaire, comte, puis prince de), homme d'État autrichien, né à Coblentz, en 1773. Fils d'un diplomate distingué, il fut lui-même ministre d'Autriche à Dresde, 1801, puis à Berlin, 1803, enfin ambassadeur à Paris, 1806-1809. Appelé par François Ier aux fonctions de chancelier d'État et de ministre des affaires étrangères, qu'il devait remplir pendant trente-neuf ans, 1809, il négocia d'abord le mariage de Marie-Louise avec Napoléon Ier. Après avoir fourni à la France 30,000 auxiliaires contre les Russes, 1812, il se prépara à offrir et, au besoin, à imposer sa médiation en 1813 : Napoléon ayant rejeté les conditions avantageuses que le ministre autrichien lui proposa à Dresde (28 juin 1813), l'Autriche se rangea du côté des alliés. Le prince de Metternich, alors l'arbitre de l'Europe, insista pour que Napoléon acceptât les conditions encore satisfaisantes de Francfort, puis celles de Châtillon, et après sa chûte, réclama pour l'Autriche l'honneur de tenir à Vienne le congrès qui pacifierait l'Europe. Il y assura à son maître la domination de l'Italie, tout en s'opposant aux vues de la Russie et de la Prusse sur la Pologne et la Saxe, 1815. Occupé dès lors à combattre l'esprit de révolution, il dirigea contre l'agitation de l'Allemagne le congrès de Carlsbad, 1819, et contre les insurrections d'Italie et d'Espagne, ceux de Troppau, 1820, de Laybach, 1821, et de Vérone, 1822. Il venait de prévenir le danger que l'ambition de Nicolas Ier faisait courir à la Turquie, 1829, quand la révolution de 1830 l'amena à intervenir dans les États Romains, au risque d'y attirer les Français, comme il arriva à Ancône, 1832. Conseiller du nouvel empereur, Ferdinand Ier, 1835, il s'attacha, en 1841, dans l'intérêt de la paix, à faire rentrer la France dans le concert européen. Enfin le mouvement des idées libérales en Italie et même en Autriche inquiétait le vieux ministre, quand survint la révolution viennoise du 13 mars 1848. Obligé de fuir à Dresde, et de là en Angleterre, il revint à Bruxelles en 1849, et, en 1851, à Vienne, mais non plus pour gouverner. Il mourut en 1859.

Mettray, colonie agricole de 700 jeunes détenus, à 8 kil. N. de Tours (Indre-et-Loire), fondée en 1839; 2,344 hab.

Metualis ou **Metoualis**, population de musulmans, adorateurs d'Ali, à l'E. des Maronites, dans la vallée de Beka, où l'on trouve Balbek (Syrie turque).

Metulum, auj. *Modling*, ville de l'Illyrie (dans le pays des Japodes), sur le Savus.

Metz, *Divodurum*, *Divodurum Mediomatrices*, ch.-l. de la Lorraine allemande, au confluent de la Moselle et de la Seille, par 49° 7′ 14″ de lat. N., et 3°50′23″ de long. E.; à 316 kil. N. E. de Paris (393 kil. par chemin de fer). Pop. 51,000 hab. Évêché, synagogue, église réformée. Cour impériale. Bibliothèque (30,000 vol., 1,157 manuscrits). Jadis École d'application du génie et de l'artillerie. Arsenal. Musées et sociétés savantes, etc. Garnison très-considérable. Metz est entourée d'une remarquable enceinte fortifiée. On cite la cathédrale terminée en 1546, les églises Saint-Maximin, Saint-Vincent, etc., l'hôtel de ville, les divers arsenaux, les casernes, l'hôpital militaire qui peut recevoir 1,200 malades, etc. — Fabriques de brosses, passementerie, pelleteries, gants, couvertures; tanneries; broderies fines; papiers peints; objets en fonte et en fer; amidonnerie, imagerie, etc. Metz est le grand marché des populations rurales du voisinage. — Ancien chef-lieu des Médiomatrices, Metz fut, sous les Mérovingiens, la capitale de l'Austrasie. Constituée au Xe siècle en ville libre, elle fut acquise à la France par Henri II, 1552, et cédée définitivement par le traité de Westphalie, 1648. François de Guise la défendit contre Charles-Quint, 1552. Patrie de Fabert, Custine, Kellermann, Lasalle, Paixhans, Lacretelle, etc. Capitulation de Bazaine, 27 oct. 1870.

Metz (gouvernement de). V. Messin (pays). — (Roy. de). V. Austrasie.

Metzerwisse, anc. ch.-l. de cant. de l'arr. et à 12 kil. S. E. de Thionville (Lorraine); 727 hab.

Metzu (Gabriel), peintre hollandais, né à Leyde, 1615-1658. On ne sait à peu près rien sur lui, malgré l'estime que l'on fait de ses ouvrages. Il a imité Terburg et Dow. La gravure et la lithographie ont reproduit presque tous ses tableaux. On cite : *Portrait de l'amiral Tromp*; *le Marché aux herbes d'Amsterdam*; *la jeune Fille au papillon*; *la Femme au chaudron*, etc.

Meudon, *Metiosedum*, bourg de 12,037 hab., sur un coteau qui domine la rive gauche de la Seine, à 11 kil. N. E. de Versailles (Seine-et-Oise). Pierres de taille; fours à plâtre, blanc de Meudon, verrerie, etc. — Rabelais y

fut curé. Un premier château élevé, sous Henri II, pour le cardinal de Lorraine, a été démoli en 1803. Un second château construit, vers 1695, par le dauphin, fils de Louis XIV, se dresse au milieu du bois de Meudon, qui a 1085 hectares de superficie.

Meulan, ch.-l. de canton, à 32 kil. N. E. de Versailles (Seine-et-Oise), en partie dans une île de la Seine; 2,574 hab. — Grains, vins, bois, plâtre, etc. — Acquise par Philippe Auguste, 1204, cette ville a été prise par Du Guesclin, 1363, et occupée par Henri IV, 1590.

Meulan (Pauline **de**). V. Guizot (Mme).

Meulen (Antoine-François **Van der**), peintre flamand, né à Bruxelles, 1634-1690, élève de Pierre Snayers, fut appelé à Paris, par Colbert, en 1666. Il fut dès lors comme le peintre historiographe de Louis XIV, le suivant dans ses campagnes, dessinant sur le terrain, peignant, avec fidélité et d'une manière brillante, les siéges, les combats, les haltes, etc.; son coloris est remarquable. Il fut membre de l'Académie de peinture en 1673. Le Louvre a de lui vingt-trois tableaux ; on a exécuté d'après lui de belles tapisseries aux Gobelins et des gravures qui ont popularisé ses œuvres.

Meung ou **Mehun-sur-Loire,** ch.-l. de canton, à 18 kil. S. O. d'Orléans (Loiret), non loin de la rive droite de la Loire; 3,624 hab. Patrie de Jean de Meung. Église de Saint-Liphard; vieux château. Draps, tanneries, pierres de taille, carrières à plâtre, etc.

Meung ou **Mehun** (Jean **de**), dit *Clopinel*, ou le boiteux, né à Meung (Loiret), en 1279 ou 1280, de parents riches et considérés. Il a ajouté 18,000 vers au *Roman de la Rose* commencé par Guillaume de Lorris (V. ce nom). Ce ne fut plus seulement un roman d'amour, mais une espèce d'encyclopédie, souvent satirique. Il a conservé la forme allégorique. Le *Roman de la Rose* excita une sorte d'enthousiasme jusqu'au XVIe siècle; Cl. Marot le revit et le corrigea, en le gâtant, 1527. Méon a donné une bonne édition de ce poëme en 1814, 4 vol. in-8°. — Jean de Meung, mort vers 1318, a encore laissé un *Testament*, et des traductions de *Boëce*, des *Lettres* d'Héloïse et Abailard, etc.

Meurs, v. de la Prusse Rhénane, à 4 kil. S. du Rhin, et 30 kil. S. E. de Düsseldorf; 2,500 hab. Autrefois ch.-l d'une principauté. Aux environs était *Asciburgium*.

Meursault, commune de 2,700 hab., à 8 kil. S. O. de Beaune (Côte-d'Or). Vins mousseux.

Meursbourg, v. du cercle du Lac (Bade), à 12 kil. N. E. de Constance ; 1,500 hab. Patrie de Mesmer. Autrefois résidence de l'évêque de Constance.

Meursius (Jean **de Meurs,** dont le nom latinisé est), philologue, né à Losdun, près de La Haye, en 1579, écrivit à 16 ans un commentaire sur Lycophron. Précepteur des enfants de Barneveldt, puis professeur d'histoire et de grec à Leyde, 1610, il devint encore historiographe de Hollande, 1611. Après le supplice de Barneveldt, des tracasseries lui firent accepter, 1625, sur l'offre de Christian IV, roi de Danemark, une chaire à l'Université de Sora, où il mourut en 1639. Ses 67 ouvrages ne sont que des compilations, mais elles ont été fort utiles : on cite surtout son *Eleusinia*, qui a été longtemps la principale source d'informations sur les mystères d'Eleusis. Ses discussions archéologiques sont dans les recueils de Gronovius et de Grævius, et dans l'édition de ses *Œuvres* donnée par Lami, 12 vol. in-fol., 1741-1763. Celle-ci contient encore : *Glossarium græco-barbarum*, dictionnaire de la basse-grécité ; *Rerum Belgicarum liber ; Ferdinandus, sive de rebus per sexennium sub Ferdinando, duce Albano, in Belgio gestis; Guillelmus Auriacus; Historia Danica usque ad annum* 1523, etc.

Meursius (Jean), érudit, fils du précédent, né à Leyde en 1613, mort vers 1654, à Sora. Il a laissé : *De tibiis veterum* 1641 ; *Arboretum sacrum*, etc.

Meurthe, rivière de France, naît à 8 kil. de Saint-Dié (Vosges), arrose Saint-Dié (Vosges), Baccarat, Lunéville, Nancy (Meurthe), et se jette dans la Moselle près de Frouard. Cours de 161 kil.; elle est navigable, depuis Nancy, sur 14 kil.

Meurthe-et-Moselle, département du N. E. de la France, formé d'une partie de la Lorraine et des Trois-Évêchés, entre les Vosges à l'E., l'Argonne et les Ardennes orientales à l'O.; entre la Lorraine allemande au N. et le départ. des Vosges au S. Il comprend ce qui est resté à la France, en 1871, des anc. départements de la Meurthe et de la Moselle. La superficie est de 524,654 hect.; la populat. de 404,609 hab. Il est arrosé par la Moselle, la Meurthe, le Madon, l'Orne, le Chiers. Il y a beaucoup de prairies artificielles, des vignes, et surtout de forêts. Il renferme des mines de fer, des pierres de taille, du marbre, du sel gemme. On y récolte des céréales, du lin, du chanvre, du houblon, du colza, du tabac. On élève de petits chevaux, des moutons, des porcs. L'industrie est active : broderies de Nancy, gants de Nancy et de Lunéville, glaces, cristalleries, hauts fourneaux. — Il est divisé en 4 arrond. : *Nancy*, Lunéville, Toul, Briey; il comprend 27 cant. et 596 communes. Il forme le diocèse de Nancy, est du ressort de la Cour d'appel et de l'Acad. de Nancy; il fait partie de la 6e région militaire (Châlons-sur-Marne).

Meuse, *Mosa* en latin, *Maas* en hollandais, *Maes* en flamand, fleuve d'Europe, naît au village de *Meuse*, à 17 kil. de Langres (Haute-Marne), arrose Neufchâteau, Domremy (Vosges), Commercy, Saint-Mihiel, Verdun, Stenay (Meuse), Sedan Mézières, Charleville, Fumay, Givet (Ardennes), Namur, Liége (Belgique), Maëstricht, Venloo, Grave, Gorkum, Rotterdam, etc. (Hollande). Elle reçoit: à droite, le Chiers, la Semoy (France), l'Ourthe, la Roër, le Wahal, le Leck, etc.; et, à gauche, la Bar, la Sambre, la Mehaigne, la Dommel. Longue de 900 kil., la Meuse est navigable, de Verdun à la mer, sur 700 kil., dont 262 en France. Elle se perd dans la mer par six embouchures qui se confondent avec les embouchures de l'Escaut et du Rhin, pour former les îles de la Zélande.

Meuse (La), département du N. E. de la France, formé du Verdunois et du duché de Bar, est borné par la Belgique au N., et par le département de Meurthe-et-Moselle à l'E.; par ceux des Vosges et de la Haute-Marne au S., par celui des Ardennes à l'O. Il dépend de la 6e région militaire (Châlons-sur-Marne), du diocèse de Verdun, de la Cour d'appel et de l'Académie universitaire de Nancy. Il comprend 4 arrondissements : *Bar-le-Duc*, ch.-l., Commercy, Montmédy, Verdun. La superficie est de 622,787 hectares, et la pop. de 294,054 hab. — Traversé par deux chaînes de montagnes (Argonne et Ardenne orientale, Argonne et Ardenne occidentale), il est arrosé par la Meuse, l'Ornain, le Chiers, l'Aisne. Sol inégalement fertile : céréales, vins, houblon, forêts. L'industrie consiste en draperies, toiles de lin et de chanvre, fers, fontes, faïences, cristaux, papiers peints, etc.

Meuse (Département des **Bouches-de-la-**). V. Bouches-de-la-Meuse.

Meuse-Inférieure, département français, de 1795 à 1814, formé de l'ancien duché de Limbourg et d'une partie du pays de Liége. Il correspondait à peu près au Limbourg belge et à la partie S. du Limbourg hollandais actuel. Ch.-l., *Maëstricht*.

Meusel (Jean-Georges), historien et bibliographe allemand, né à Eyrichshof, près de Bamberg, 1743-1820, fut professeur d'histoire à Erfurt, 1769, et à Erlangen, 1779. On cite de lui : *Histoire de France*, 1771-1776; *Dictionnaire des artistes allemands; Mélanges artistiques*, 1787-1792; *Bibliotheca historica*, 22 vol. in-8°; *l'Allemagne savante*, 1796-1812; *Dictionnaire des auteurs allemands morts de* 1750 *à* 1800, etc.

Meusnier (Jean-Baptiste-Marie), général et physicien, né à Paris, 1754-1793, entra dans le corps du génie, et fut de l'Académie des sciences en 1784. Il imagina un appareil pour distiller l'eau de mer, proposa une nouvelle construction de lampes à cheminée, qu'Argant exécuta, et que Quinquet s'appropria; s'occupa du perfectionnement des aérostats, etc. Partisan de la révolution, il devint général de division, et aida le ministre Servan dans l'organisation des armées. Il mourut, pendant le siége de Mayence, des suites d'une blessure

Mevania, v. de l'ancienne Ombrie, sur un affluent du Tibre, dans un pays célèbre par la beauté de ses bœufs. Patrie de Properce. Aujourd'hui *Bevagna*.

Mewar. V. Odeypour.

Mexico, capitale du Mexique et chef-lieu du district fédéral, située par 19° 25′ 45″ lat. N., et 101° 25′ 30″ long. O., à 220 kil. du golfe du Mexique et à 264 du Grand Océan. Population, 230,000 hab. — Bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Tenochtitlan, près de la rive O. du lac de Tezcuco, Mexico est la plus belle ville que les Espagnols aient construite en Amérique. On remarque sa cathédrale, la *plaza Mayor*, et la promenade appelée *Alaméda*, etc. Siége d'un archevêché, elle possède encore une université, une école de médecine, des colléges et de nombreux établissements scientifiques et littéraires. Entrepôt du commerce entre les deux Océans, Mexico est aussi un centre commercial considérable (fabriques de cotonnades, bijouterie, orfévrerie; passementerie, sellerie, etc.). — Fondée en 1325, sous le nom de Tenochtitlan, par les

Aztèques, Mexico tomba, en 1521, au pouvoir de Fernand Cortez. Résidence des vice-rois espagnols jusqu'en 1822, elle a depuis été le théâtre d'une foule de révolutions. Les Américains du Nord y pénétrèrent en 1847, et les Français en 1863.

Mexico (Etat de), dans la république fédérative du Mexique, sur le plateau d'Anahuac, surmonté de hautes montagnes, riches en mines d'argent, avec de magnifiques vallées et des lacs nombreux (Tezcuco, Chalco, San-Cristoval). La pop. est d'environ 636,000 habit.; la capitale est *Toluca*. Le district fédéral de Mexico est enclavé dans cet Etat.

Meximieux, ch.-l. de canton de l'arr. et à 45 kil. E. de Trévoux (Ain); 2,363 hab.

Mexique (République du), Etat de l'Amérique du Nord, borné au N. par les Etats-Unis, à l'O. et au S. O. par l'Océan Pacifique, à l'E. par le Rio del Norte et le golfe du Mexique, au S. E. par les Etats de l'Amérique centrale. Compris entre 15° et 32° 40′ lat. N. et entre 88° 55′ et 119° 30′ long. O., il a une superficie de 1,921,000 kil. carrés. Sa forme est assez irrégulière. La côte E. est marécageuse : elle présente le cap Catoche, à l'extrémité de la presqu'île d'Yucatan. La côte O., plus élevée que la précédente, a le cap Corrientès et le cap San-Lucas qui termine la presqu'île de Californie. Les monts Rocheux s'y prolongent sous les noms de *Sierra-Verde*, *Sierra de los Mimbres*, *Sierra-Madre*, *Cordillère de Mexico;* dans cette dernière partie est le plateau d'Anahuac, haut de 2,000 à 2,500 mètres : on y trouve le Popocatepetl, l'Istaccihualt, l'Orizaba, le Nevado de Toluca et le Coffre de Perote. Le Popocatepetl, l'Orizaba, le Colima, le Jorullo, le Tustla sont des volcans en activité. Le Mexique est arrosé, à l'E., par le Rio Grande del Norte, le Panuco, le Guazacualco, le Tabasco, etc.; à l'O., par le Colorado, le Tololotlan, le Zacatula, etc. Les principaux lacs sont ceux de Chapala, de Pazcuaso, etc. On distingue trois zones ou climats: la côte E., basse et bordée de lagunes, est fertile, mais désolée par la fièvre jaune : c'est la région chaude (*Tierras calientes*). Au-dessus, à une hauteur de 1,200 à 1,500 mètres, sur le flanc de la Cordillère, est la région tempérée (*Tierras templadas*). La région froide (*Tierras frias*) couronne le plateau. Le Mexique possède de célèbres mines d'or et d'argent, et, en outre, du fer, du cuivre, du mercure, etc. Il produit le palmier, la canne à sucre, le cotonnier, l'indigotier, le cacaotier, le bananier, le manioc, les céréales d'Europe, les plantes médicinales, des bois de teinture et d'ébénisterie, etc. On y a multiplié les animaux domestiques européens; les espèces sauvages sont le jaguar, le chien muet, l'apoxa, etc. L'agriculture et l'industrie sont peu prospères, malgré la fertilité du pays: les guerres civiles ont longtemps arrêté tout essor du commerce. La population s'élève à plus de 9 millions d'hab. Sur ce nombre, on compte 5,000,000 d'indiens. Le reste est de race espagnole ou mixte. Le catholicisme y domine : il y a un archevêché et 10 évêchés.

Divisé en 20 Etats, 1 district fédéral et 1 territoire (Californie), avant 1864, le Mexique a été réparti en 50 départements par l'empereur Maximilien; mais l'ancienne division a été rétablie.

Voici le tableau des provinces du Mexique avec leurs chefs-lieux :

Chiapas	San-Christobal.
Chihuahua.	Chihuahua.
Cohahuila	Saltillo.
Durango.	Durango.
Guanaxuato	Guanaxuato.
Mexico	Toluca.
Michoacan	Morelia ou Valladolid.
Nuevo-Leon	Monterey.
Oaxaca	Oaxaca.
Puebla	Puebla.
Queretaro	Queretaro.
San-Luis-de-Potosi	San-Luis-de-Potosi.
Sonora-et-Sinaloa.	Urès et Culiacan.
Tabasco	San-Juan-Baptista.
Tamaulipas.	Victoria.
Vera-Cruz	Vera-Cruz.
Xalisco	Guadalaxara.
Yucatan	Merida.
Zacatecas	Zacatecas.
Ville de Mexico.	V. Supplément.

Histoire. — Habité primitivement par les Toltèques, puis par les Acolhuas, enfin par les Aztèques qui bâtirent Mexico en 1325, et assujétirent les autres peuplades, le Mexique avait atteint, avant l'arrivée des Européens, certain degré de civilisation, comme l'attestent ses anciens monuments, qui rappellent souvent ceux de l'antique Egypte. Le roi était Montézuma, quand Fernand Cortez (V. *ce nom*) s'empara du pays, 1519-1521. Converti, sous le nom de Nouvelle-Espagne, en vice-royauté espagnole, le Mexique fut soumis au régime de l'inquisition, et exploité uniquement au profit de la métropole, qui ne s'attacha qu'à l'extraction des métaux précieux, et livra le pouvoir aux Espagnols d'Europe seuls. Les créoles et encore plus les indigènes furent écartés de l'administration. L'affranchissement des Etats-Unis éveilla, dans ces deux dernières classes, des idées d'indépendance que l'avénement de Joseph Bonaparte, au trône d'Espagne, 1808, leur offrit une occasion d'appliquer. Si les soulèvements du curé Hidalgo, de Morelos, de Mina le Jeune (V. *ces noms*) et d'autres encore échouèrent, le général espagnol Iturbide fut plus heureux : il se fit même proclamer empereur sous le nom d'Augustin I^{er}, 1822. Cet essai de monarchie ne dura pas, et, en 1823, succéda une république qui fut tantôt fédérative, tantôt unitaire, selon les divers partis qui se disputaient le gouvernement. Pendant quarante ans le Mexique a été en proie à une affreuse anarchie marquée, au dedans, par des révolutions ou des coups d'Etat sans nombre, et au dehors par l'intervention presque toujours justifiée des étrangers. En 1838, les Français bombardèrent Saint-Jean-d'Ulloa. En 1846-1847, les Américains des Etats-Unis occupèrent plusieurs provinces et jusqu'à Mexico. Ils ne se retirèrent qu'après avoir obtenu, par le traité de Guadalupe, 1848, la cession de la Nouvelle-Californie, du Nouveau-Mexique, et du Texas, qui s'était affranchi de lui-même dès 1836. En dernier lieu, les violences du président Juarez, 1861, à l'égard des Européens, amenèrent une intervention armée de l'Espagne, de l'Angleterre et de la France. Celle-ci, persistant dans l'entreprise après la retraite de ses alliées, 1862, a pénétré à Mexico, renversé Juarez et déterminé un retour à la forme monarchique, 1863. Une assemblée de notables a offert la couronne impériale à l'archiduc Maximilien d'Autriche, qui a pris possession du pouvoir en 1864. Mais il a succombé dans la lutte contre les républicains, et, après le départ des Français, il a été pris à Queretaro, condamné à mort et fusillé le 19 juin 1867 : le gouvernement républicain a été rétabli avec Juarez.

Mexique (golfe du), formé par l'Atlantique au S. E. de l'Amérique du Nord, et compris entre 83° 30′ et 100° 40′ long. O., et entre 18° 30′ et 30° 40′ lat. N. Limité par les Etats-Unis au N. E. et au N.; par le Mexique à l'O. et au S., il présente au S. E., entre les presqu'îles de Floride et d'Yucatan, une large ouverture que l'île de Cuba divise en canal de Floride d'un côté, et détroit d'Yucatan de l'autre. Il est traversé par le *Gulf-Stream* (courant du golfe) qui en tire son nom. — Les côtes sont, en général, basses et marécageuses.

Mexique (Nouveau-), nouvel Etat des Etat-Unis, compris entre Utah et le Kansas au N., le Texas à l'E., le Mexique au S. et la Californie à l'O. Sauf la vallée du Rio del Norte, il est à peu près inhabitable et inhabité. Les ramifications de la Sierra Verde le couvrent en partie. Mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, de houille, encore inexploitées. La capitale est *Santa-Fé*. La superf. est de 313,898 kil. carrés, et la popul. de 92,000 hab., dont quelques Indiens. — Il a été acquis sur le Mexique en 1848, et admis dans l'Union, en 1850. Etat en 1875.

Meyer (Jacques **de**), appelé aussi *Meyerus*, né à Vleteren, près de Bailleul, en 1491, entra dans les ordres et tint longtemps une école à Bruges où il mourut en 1552. On a de lui : *Commentarii seu Annales rerum Flandricarum*, chronique estimée, bien que partiale : elle s'étend de 445 à 1477, etc.

Meyer (Conrad), peintre-graveur (1618-1689), né à Zurich, a beaucoup produit. Il a réussi dans le paysage et le portrait. Il a substitué, dans la gravure à l'eau-forte, le vernis mou au vernis dur.

Meyerbeer (Jacques ou Giacomo **Beer,** dit), célèbre compositeur de musique, né à Berlin en 1794. Pianiste distingué à neuf ans, il s'exerça à la fugue et au contrepoint sous l'abbé Vogler à Darmstadt. Après l'échec de ses deux premières compositions dramatiques, *la Fille de Jephté*, Munich, 1812, et *Abimelek*, Vienne, 1813, il se rendit en Italie, où son talent devait se transformer. *Romilda e Costanza*, Padoue, 1818, opéra semi-seria, fut suivi d'un certain nombre de pièces que les Italiens applaudirent comme des productions de leur école, tandis

que les Allemands y voyaient un abandon des traditions nationales. Le génie de Meyerbeer se révéla enfin dans le *Crociato*, Venise, 1824 : c'était le premier essai pour allier et fondre la science allemande et la grâce italienne. Le succès a été complet dans les opéras suivants qui sont désormais des chefs-d'œuvre de l'art musical : *Robert le Diable*, 1831 ; *les Huguenots*, 1836 ; *le Prophète*, 1849 ; ainsi que dans les deux opéras-comiques intitulés : *L'Etoile du Nord*, 1854, et le *Pardon de Ploërmel*, 1859. Ces dernières œuvres ont été représentées d'abord à Paris. Il faut y ajouter un opéra, *l'Africaine*, qui ne parut qu'en 1865. Meyerbeer est mort en 1864, laissant, outre les ouvrages cités, un grand nombre de cantates, d'intermèdes, de mélodies, dont plusieurs encore inédites.

Meymac, ch.-l. de canton de l'arr. et à 10 kil. O. d'Ussel (Corrèze). Mines de houille ; 3,285 hab.

Meynier (Claude), peintre, né à Paris, 1759-1832, élève de Vincent, membre de l'Académie des Beaux-Arts, en 1816, a été un artiste distingué. Il a décoré plusieurs plafonds du Louvre, etc.

Meyringen, v. de Suisse (Berne), à 60 kil. S. E. de Berne ; 4.000 hab. Aux environs chute de l'Aar.

Meyrueis, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 30 kil. S. O. de Florac (Lozère). Fromages, scieries hydrauliques, mulets, etc. Grottes aux environs ; 1,874 hab.

Meyssac, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 16 kil. S. E. de Brive (Corrèze) ; 2,033 hab.

Meyzieux, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 30 kil. N. E. de Vienne (Isère) ; 1,580 hab.

Mèze, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 33 kil. S. O. de Montpellier (Hérault), sur l'étang de Thau ; 6.825 hab. Extraction de sel ; distilleries. Vestiges de l'abbaye de Vallemagne.

Mézel, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 16 kil. S. O. de Digne (Basses-Alpes) ; 772 hab.

Mezen, fleuve de Russie (Arkhangel), coule au N. O. et se jette dans le golfe de son nom (mer Blanche), après un cours de 700 kil. — A 26 kil. de son embouchure, et à 380 kil. N.E. d'Arkhangel, est la ville de *Mezen*, petit port qui fait quelque commerce.

Mezenc, sommet volcanique de 1,766 mètres, dans la chaîne du Vivarais, entre la Haute-Loire et l'Ardèche.

Mézence, roi d'Etrurie. Chassé, il s'allia à Turnus contre les Troyens et fut tué par Enée, avec son fils, Lausus.

Mézeray (François Eudes de), historien, né au Ri près d'Argentan, en 1610. Après avoir été commissaire des guerres en Flandre, 1635-1636, il vint à Paris, où il fut protégé par Richelieu. Il travailla alors à son *Histoire de France*, 3 vol. in-fol., 1643-1646-1651, qui obtint beaucoup de succès dès le début et qui mérite sa réputation par sa véracité, son exactitude, son animation patriotique et son style pittoresque, énergique. Nommé historiographe du roi, il en donna lui-même un *Abrégé chronologique*, 3 vol. in-4°, 1668, où il parla avec tant d'âpreté de l'origine des impôts que Colbert finit par rayer l'historien de la liste des pensions. Il a aussi écrit un *Traité de l'origine des Français*, 1688, in-12 ; une *Histoire des Turcs de* 1612 *à* 1649, in-fol., peu estimée, etc. Membre de l'Académie française dès 1649, Mézeray succéda à Conrart comme secrétaire-perpétuel en 1675. Il mourut en 1683. — On lui a attribué encore l'*Histoire de la mère et du fils*, et, dans la série des Mazarinades, les pamphlets sous le pseudonyme de Saudricourt, etc. — Son frère aîné, *Eudes* (Jean), a fondé l'ordre des Eudistes ; son autre frère était *Charles* Eudes d'Houay. On a élevé aux trois frères un monument sur la place publique d'Argentan, 1854.

Mézidon, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 22 kil. S. O. de Lisieux (Calvados), sur la Dives. Embranchement du chemin de fer de Caen à Tours ; 1,133 hab.

Mézières, ch.-l. du département des Ardennes, sur la Meuse, qui le sépare de Charleville, par 49° 45′ 43″ lat. N., et 2° 22′ 46″ long. E., à 235 kil. N. E. de Paris. Popul., 5,319 hab. — Le tribunal de 1re instance est à Charleville. Ferronnerie, taillanderie, tannerie, brasseries. Place de guerre de 1re classe, Mézières a une citadelle, œuvre de Vauban. Bâtie dans une presqu'île de la Meuse, au IXe siècle, Mézières fut vaillamment défendue par Bayard contre Charles-Quint, 1521. Elle a eu une école de génie de 1750 jusqu'à la Révolution. Les alliés l'assiégèrent en 1815.

Mézières, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 12 kil. O. de Bellac (Haute-Vienne) ; 1,448 hab.

Mézières-en-Brenne, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 24 kil. N. de Le Blanc (Indre) ; 1,856 hab. Forges.

Mézin, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 13 kil. S. O. de Nérac (Lot-et-Garonne). Chênes-lièges, fabr. de bouchons, tanneries, produits agricoles ; 2,940 hab.

Méziriac (Charles-Gaspard **Bachet de**). V. Bachet.

Mezo, nom de plusieurs localités de Hongrie, dont la plus importante est *Mezo-Tur*, sur le Berrettyo, à 90 kil. S. E. d'Erlau ; 20,000 hab. Poteries. Foires.

Mezzofanti (Joseph), polyglotte italien, 1774-1849, né à Bologne. Ordonné prêtre en 1797, il fut d'abord professeur de grec et de langues orientales dans sa ville natale. Appelé à Rome par Grégoire XVI, 1831, il fut nommé cardinal en 1838. — Il possédait 50 idiomes, et, en outre, beaucoup de dialectes avec leur prononciation. Lord Byron, le tzar Nicolas Ier, etc., admirèrent sa prodigieuse facilité pour l'étude des langues.

Mezzovo, ville de l'Albanie méridionale (Turquie d'Europe), au N. E. de Janina, près du défilé de son nom, qui fait communiquer l'Epire et la Thessalie et près du mont *Mezzovo* ; c'est l'une des principales villes de la Grande-Valaquie, partie de l'Albanie, habitée par des Valaques ; 7,000 hab.

Miako. V. Méako.

Miami, affl. de droite de l'Ohio (Etats-Unis), arrose l'Etat d'Ohio et finit au-dessous de Cincinnati. Cours de 200 kil.

Miaoulis (André), marin grec, né à Négrepont, en 1772, s'enrichit dans le commerce des grains. Commandant en chef de la flotte, il vainquit les Turcs à Patras et dans le canal de Spezzia, 1822, et incendia la flotte d'Ibrahim à Modon, 1825. Se tenant à l'écart après l'arrivée de lord Cochrane, il fut le chef des Hydriotes révoltés en 1831. Rallié à Othon Ier, il fut nommé vice-amiral, et mourut en 1835.

Micali (Joseph), historien italien, né à Livourne vers 1780, consacra sa vie à un seul ouvrage : *l'Italie avant la domination des Romains*, 1810, 4 vol. in-8°, avec atlas. Il raconte l'histoire des divers peuples italiens avant la fondation de Rome, puis leurs luttes contre les Romains jusqu'à Auguste. L'atlas donne beaucoup de monuments antérieurs à la conquête romaine. Après avoir publié une seconde édition corrigée de son livre, Micali le refondit sous ce titre : *Histoire des anciens peuples italiens*, 3 vol. in-8°, 1832 ; 4 vol., 1843, avec atlas de 180 planches. On en a une traduction française, 1824, par Raoul-Rochette, 4 vol. in-8. — Micali est mort en 1844.

Michaëlis (Jean-Henri), orientaliste, né à Klettenberg (Saxe), en 1668, se livra, à Halle, à l'enseignement de plusieurs langues, mais surtout de l'hébreu. Il mourut en 1738. Parmi ses nombreux ouvrages on cite : *De accentibus Hebræorum prosaïcis ; — metricis*, etc., et surtout une excellente édition de la *Bible hébraïque*, 1720, 2 vol. in-4° et in-fol.

Michaëlis (Jean-David), orientaliste et théologien, neveu du précédent, né en 1717 à Halle, puisa dans sa ville natale le goût des études de linguistique. Nommé, en 1746, professeur de philosophie à Gœttingue, il mourut en 1791. Il excella dans la philologie, l'archéologie et l'histoire. — On cite de lui : *Des moyens employés pour l'intelligence de la langue morte des Hébreux*, 1756 ; *Supplementa ad lexica hebraïca*, 1785-86 ; *Grammaire arabe*, 1771 ; *Introduction aux écrits sacrés de la nouvelle alliance*, traduction en français par Chenevière, 1822 ; une traduction de la *Bible* en allemand ; *Spicilegium geographicæ Hebræorum exteræ ; Nouvelle bibliothèque orientale*, 8 vol. in-8° ; *Droit mosaïque*, le plus célèbre des ouvrages de Michaëlis, malgré des reproches fondés ; *Compendium theologiæ dogmaticæ ; De l'influence réciproque des langues sur les opinions des hommes*, traduit en français par Mérian et Prémontval, etc.

Michallon (Claude), sculpteur, né à Lyon vers 1751. Elève de Bridan et Coustou, il obtint le prix de Rome. Après avoir exécuté, dans cette dernière ville, le tombeau de Drouais, 1788, il revint à Paris, 1793, et mourut en 1799. — On lui doit des modèles de pendule, entre autres, l'*Amour et Psyché*, un buste de *Jean Goujon*, etc.

Michallon (Achille-Etna), peintre de paysage, fils du précédent, né à Paris, 1796-1822, obtint, en 1817, le prix de Rome. On lui doit : *la Mort de Roland*, et *le Combat des Lapithes* qu'il envoya de Rome, une *Vue de Frascati*, maintenant au musée du Louvre, etc. On a publié aussi de lui des *Vues d'Italie et de Sicile*, in-fol., 1829.

Michau (Code). V. Marillac.

Michaud (Joseph), littérateur, né à Albens (Savoie),

en 1767, vint en 1790 à Paris, où il écrivit dans les journaux royalistes. Après le 9 thermidor il fonda la *Quotidienne*; 1794, son zèle pour les Bourbons lui attira, au 13 vendémiaire, une condamnation à mort par contumace, et, au 18 fructidor, une sentence de déportation à laquelle la fuite le déroba encore. Renonçant à la politique sous le règne de Napoléon, il publia une *Histoire de l'empire de Mysore*, 1801; un poëme, le *Printemps d'un Proscrit*, 1803; la *Biographie moderne*, 1806, et le premier volume d'une *Histoire des Croisades*, qui a été son œuvre capitale, 1808. Il fonda encore avec son frère la *Biographie universelle*, 1812. Tous ces écrits le firent entrer à l'Académie française en 1814. La Restauration réveilla chez Michaud ses instincts de journaliste : mais s'il ressuscita la *Quotidienne*, 1814, il n'abandonna pas son ouvrage sur les croisades. Il lui donna d'abord comme complément sa *Bibliothèque des Croisades*, 4 vol. in-8°, où il analysait les chroniques d'Orient et d'Occident qui s'y rapportent. Il visita ensuite, 1830-1831, les contrées parcourues par les Croisés, et consigna ses observations dans sa *Correspondance d'Orient*, où il eut pour collaborateur Poujoulat. Ce dernier fut aussi son associé dans l'arrangement de sa *Collection de Mémoires pour servir à l'histoire de France*, 32 vol. gr. in-8°. Michaud mourut en 1839, laissant à Poujoulat la tâche de donner une édition définitive de son *Histoire des Croisades*, 6 vol. in-8°, 1840-41. On doit encore à Michaud une édition de l'*Abrégé chronologique* du président Hénault, continuée jusqu'en 1830.

Michaud jeune (Louis-Gabriel), frère du précédent, littérateur, né à Bourg (Ain), en 1772. Après avoir fait les premières campagnes de la Révolution, il servit comme imprimeur, 1797-1817, la cause royaliste. Se bornant ensuite à la librairie, il poursuivit la publication de la *Biographie universelle*, 52 vol. in-8°, qu'il avait commencée avec son frère, en 1811. Il y ajouta, plus tard, 3 vol. de mythologie, et un supplément, 29 vol. Michaud le jeune mourut en 1858. Il fut aussi l'éditeur de la *Biographie des Hommes vivants*.

Michaux (André), botaniste, né à Satory, près de Versailles, en 1746. Il visita l'Angleterre, l'Auvergne et l'Espagne, avant de s'embarquer pour la Perse, d'où il rapporta, 1785, une riche collection de plantes. Chargé d'une mission aux Etats-Unis, il les explora pendant douze ans, 1785-1797. Il faisait partie de l'expédition de Baudin en Australie, quand une fièvre l'emporta à Madagascar, 1802. Sa *Flora Boreali-Americana*, 2 vol. in-8° et in-4°, a été publiée par son fils, François-André, 1770-1855, qui a donné lui-même : *Arbres forestiers de l'Amérique septentrionale*, 4 vol. gr. in-8° ou in-4°.

Michée l'*Ancien*, prophète juif, annonça à Josaphat, roi de Juda, que son allié, Achab, périrait devant Ramoth de Galaad en combattant le roi de Syrie, 896 av. J.-C.

Michée le *Jeune*, l'un des douze petits prophètes, né à Morasthi (Juda), florissait de 740 à 690 av. J. C. Dans sa prophétie en 7 chapitres, il annonce la captivité des dix tribus et la venue du Messie.

Michel (Saint), archange, chef de la milice céleste. Fête, le 29 septembre. — Louis XI, en 1469, institua l'*Ordre de Saint-Michel* qui ne devait comprendre que trente-six chevaliers, mais qui ne tarda pas à être un *collier à toutes bêtes*. Henri III et Louis XIV tentèrent de le relever, le premier en le rattachant à l'Ordre du Saint-Esprit, le second, en fixant à 100 le nombre des chevaliers. Aboli en 1791, rétabli en 1816, l'ordre de Saint-Michel n'a pas été décerné depuis 1830. L'insigne consistait en un collier de coquilles d'or entrelacées auquel était suspendue une image de saint Michel terrassant le dragon.

Michel Ier *Rhangabé*, empereur de Constantinople, 811-813. Gendre de Nicéphore Ier, il déposa Stauracius, son beau-frère, mais se fit battre à Andrinople par les Bulgares. Renversé par Léon V l'Arménien, il vécut encore trente-trois ans dans un couvent.

Michel II, *le Bègue*, empereur de Constantinople, 820-829, né à Amorium (Phrygie), fut proclamé après l'assassinat de Léon V. Vainqueur de l'usurpateur Thomas, 824, il perdit cependant la Crète, enlevée par les Arabes, 824, la Dalmatie, prise par les Serviens, 825, et la Sicile, par les Aglabites d'Afrique, 827.

Michel III, *l'Ivrogne*, empereur de Constantinople, 842-867, petit-fils du précédent, régna d'abord sous la tutelle de sa mère, Théodora. Livré aux vices les plus dégradants, il donna, 854, le pouvoir à son oncle Bardas, qui remplaça le patriarche Ignace par Photius, 857, et périt par les intrigues de Basile le Macédonien, 868. Ce dernier assassina ensuite Michel III.

Michel IV, le *Paphlagonien*, empereur de Constantinople, 1034-1040, régna en assassinant Romain III, dont il épousa la veuve, Zoé. Laissant le pouvoir à l'eunuque Jean, son frère, il ne prit les armes qu'une fois, pour vaincre les Bulgares révoltés.

Michel V, le *Calaphate*, empereur de Constantinople, 1041, neveu du précédent, fut renversé, au bout de cinq mois, par le peuple irrité de l'exil de l'impératrice Zoé, 1042.

Michel VI, *Stratioticos* (guerrier), empereur de Constantinople, 1056-1057. Successeur de Théodora, il mécontenta les généraux, ses anciens collègues, qui le remplacèrent par Isaac Comnène.

Michel VII, *Parapinace*, empereur de Constantinople, était fils de Constantin XI Ducas. Supplanté par Romain Diogène, second mari d'Eudoxie sa mère, il recouvra le trône pendant la captivité de ce dernier. Après un règne agité, 1071-1078, il fut déposé par Nicéphore Botoniate et mourut évêque d'Ephèse.

Michel VIII *Paléologue*, empereur de Nicée, puis de Constantinople. Tuteur, 1259, et collègue, 1260, du jeune Jean Lascaris, qui régnait à Nicée, il enleva par surprise Constantinople à Baudouin II, 1261, et fit crever les yeux à son pupille. Menacé par Charles d'Anjou, il conjura le péril en réunissant au concile de Lyon l'Eglise grecque à l'Eglise latine, 1274, et, plus tard, en prenant part au complot des Vêpres siciliennes. Il mourut en 1282.

Michel IX *Paléologue*, empereur de Constantinople, fils d'Andronic II, fut associé par lui à l'Empire, 1295, et mourut avant lui, en 1320.

Michel Féodorovitch, premier tzar de la dynastie des Romanof, né en 1596, était fils de Féodor Romanof, qui, forcé par Godounof de se faire religieux, devint plus tard patriarche de Moscou. Il fut proclamé tzar de toutes les Russies, le 21 février 1613, lorsque l'anarchie à l'intérieur, les Suédois, les Polonais, les Tatars, les Cosaques, au dehors, désolaient le pays. Quoiqu'il eût été forcé de signer avec les premiers les traités peu avantageux de Stolbova, 1616, et de Viazma, 1634, Michel a rendu de grands services à la Russie, en y rétablissant l'ordre, et en cherchant à y introduire la civilisation européenne. Il mourut en 1645.

Michel Koributh. V. Koributh.

Michel Obrenovitch. V. Obrenovitch.

Michel Cerularius. V. Cerularius.

Michel-Ange Buonarrotti, sculpteur, peintre, architecte, ingénieur et littérateur italien, né au château de Caprese, près d'Arezzo, en 1475. Après avoir étudié la peinture sous les frères Ghirlandajo, qu'il surpassa bientôt, il se perfectionna dans la sculpture par la contemplation des modèles antiques rassemblés dans les jardins de Laurent le Magnifique. Il se fortifiait en même temps dans le dessin par des dissections anatomiques à l'hôpital du Saint-Esprit. Troublé un instant par la fuite des Médicis, 1494, il exécuta ensuite un *Cupidon endormi* qui fut pris pour une statue antique, un *Bacchus*, une *Notre-Dame de Pitié* et une statue colossale de *David*. Attiré à Rome par Jules II, qui le chargea d'élever son tombeau, 1504, il commença à travailler à ce monument qu'il ne devait pas exécuter en entier. Il fut d'abord distrait par la peinture des fresques du Vatican, 1509-1512, puis par des travaux que Léon X, Clément VII, lui commandèrent, soit à Rome, où il sculpta son *Christ debout tenant sa croix*, soit à Florence, où il exécuta sa célèbre statue de la *Nuit* pour le tombeau de Julien de Médicis, duc de Nemours. Dans la dernière ville, il avait encore déployé tout le talent d'un ingénieur, 1529-1530, en la défendant contre Charles-Quint et Clément VII réunis; circonstance qui n'empêcha pas le pontife de confier à Michel-Ange la composition pour la chapelle Sixtine de l'étonnante fresque du *Jugement dernier*, 1534-1541. Il avait soixante-douze ans quand Paul III le chargea d'achever la basilique de Saint-Pierre, œuvre de Bramante et de San-Gallo : modifiant le plan de ces derniers, Michel-Ange lui donna définitivement la forme d'une croix grecque et arrêta le plan de la coupole. Adonné presque exclusivement à l'architecture sur la fin de sa vie, il mourut en 1564. — Outre les travaux mentionnés, Michel-Ange a produit beaucoup d'autres œuvres de premier ordre, sans compter quantité de dessins. Il est aussi au nombre des littérateurs italiens, soit par ses poésies (sonnets, stances, madrigaux, etc.), traduites par Lannau-Rolland, 1859, soit par quelques dissertations sur l'art et par sa

Correspondance, publiée à Florence, 1862. L'originalité et la force constituent, avant tout, son talent.

Michel-Ange des Batailles ou **des Bamboches**. V. CERQUOZZI.

Michel Scot, philosophe écossais, né à Balwearie (Fife), vers 1190, mort vers 1291, élève d'Oxford, de Paris, de Tolède, bien accueilli par Frédéric II en Allemagne, en crédit à la cour d'Edouard Ier. Sa renommée fut grande; Dante, Boccace, Folengo en parlent comme d'un insigne magicien. Il a traduit de l'arabe en latin plusieurs ouvrages d'Aristote, d'Averrhoès, et laissé plusieurs écrits: *De Sole et Luna*, *de Physiognomia et de hominis procreatione* ou *de Secretis naturæ*, livre souvent imprimé, *de Præsagiis stellarum et elementaribus*, etc.

Michel (JEAN), médecin et poëte du xve siècle, vivait à Angers. Il est l'auteur d'un mystère de la *Résurrection*, en 3 journées, de 20,000 vers environ, qui eut un succès éclatant; et l'on est fondé à croire qu'il a remanié le *Mystère de la Passion*, d'Arnoul Gresban, en 1486. Ce drame de 50,000 vers a été souvent représenté et imprimé au xve et au xvie siècle.

Michel (CLAUDE-ETIENNE, comte), général, né à Pointre (Jura), 1772-1815, s'engagea en 1791, conquit tous ses grades sur les champs de bataille de la République et de l'Empire, fut général de brigade en 1811, général de division en 1813, se distingua à Montmirail, sous les murs de Paris, et fut tué glorieusement à Waterloo. On lui prête les belles paroles, généralement attribuées à Cambronne: *La garde meurt, et ne se rend pas*.

Michel *de Bourges*, homme politique, né à Aix, 1798-1853, fils d'un républicain assassiné par les royalistes en 1799, se battit contre les Verdets en 1815, vint à Paris en 1820, prononça l'oraison funèbre du jeune étudiant Lallemand et fut poursuivi par la police. Il fonda à Bourges la *Revue du Cher*, 1826, qui fit au gouvernement une vive opposition. Il prit part à l'élan de juillet 1830, refusa la charge de procureur général à Bourges, et acquit de la célébrité dans des procès politiques, au barreau de Paris. Lors du procès des accusés d'avril, 1834, il fut condamné à la prison. Il fut député de 1837 à 1839, puis fit partie de l'Assemblée législative; il se plaça à la tête de l'opposition démocratique et se fit remarquer par son éloquence. On a de lui: *Observations sur le Code pénal militaire du* 12 *mai* 1793; *Discours politiques*.

Michel (Saint-), l'un des 8 gouvernements de la Finlande, au centre, limité par ceux de Wasa au N. O., de Kuopio au N. E., de Viborg au S. E., de Nyland au S. et de Tawastehus à l'O. — Ch.-l., Saint-Michel. — Il est arrosé par la Kymmène, d'où son ancien nom de Kymmenegaard. — Sol sablonneux et coupé de lacs; 162,000 habit.

Michel-de-Maurienne (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et au S.-E de Saint-Jean-de-Maurienne (Savoie), sur l'Arc; 2,061 hab.

Michel-en-l'Herm (Saint-), commune de 2,994 hab., à 43 kil. S. O. de Fontenay-le-Comte (Vendée). Marais salants. Commerce de grains et fèves.

Michel-Rochefort (Saint-), commune de 3,965 hab., à 25 kil. N. E. de Vervins (Aisne), sur l'Oise. Brasseries, briques; forge et fonderie, etc.

Michel (Mont-Saint-). V. MONT-SAINT-MICHEL.

Michel (Saint-). V. MIGUEL (SAN-).

Micheli, ancienne famille de Venise à qui elle donna trois doges: VITALE Ier, 1096-1102; DOMINIQUE, 1117-1130, qui s'allia à Baudouin II, roi de Jérusalem, et acquit le tiers de Tyr; VITALE III, 1156-1173, qui enleva Zara aux Hongrois, 1171, combattit Manuel Ier Comnène et périt dans une sédition.

Micheli ou **Michieli** (PIERRE-ANTOINE), botaniste italien, né et mort à Florence, 1679-1734, s'appliqua surtout à la recherche des plantes sauvages. Il en a décrit 1900 tout à fait nouvelles dans ses *Nova plantarum genera*, 1729, in-fol. avec 108 planches.

Michelozzi (MICHELOZZO), architecte et sculpteur du xve siècle, né à Florence, et mort à 68 ans. Elève de Donatello, il sculpta une statue de la *Foi* dans le baptistère de Florence. Elève de Brunelleschi, il fut préféré à son maître pour l'édification du palais appelé aujourd'hui Ricardi. Cosme de Médicis, qu'il suivit à Venise, 1433, lui fit, à son retour, réparer le *Palais-Vieux*, élever le couvent de Saint-Marc, la chapelle Médicis de Santa-Croce, etc. On doit encore à Michelozzi le palais Mozzi de Fiesole, le palais Corsi de Florence, etc.

Michigan, lac des Etats-Unis, au N., entre 41° 8' et 46° lat. N., et entre 87° 30' et 90° 30' long. O. Long de 580 kil., large de 240 kil., profond de 260 mètres, il communique avec le lac Huron par le Michillimackinac. Il baigne les villes de Milwaukee et de Chicago.

Michigan, un des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, compris entre 41° 30' et 47° 20' lat. N., et entre 84° 45' et 92° 52' long. O. Il forme une presqu'île comprise entre le lac Michigan à l'O., le lac Huron au N. et au N. E., les lacs Saint-Clair et Erié à l'E., et les Etats d'Ohio et d'Indiana au Sud. Sa superficie est de 146,202 kil. carrés, et sa popul. de 1,184,059 hab., dont 5,000 Indiens. Au N. on trouve des forêts de pins, et de riches mines de fer, de cuivre et d'argent. Au S. sont des plaines fertiles, arrosées par le Saint-Joseph, le Maskégon et le Saginaw. Climat tempéré, sauf dans le Nord qui est assez froid. Les villes sont *Lansing*, chef-lieu, Détroit, Mackinaw, etc. — Habité par les Hurons, puis par les Iroquois, le Michigan fut colonisé par les Français en 1647. Cédé, en 1763, aux Anglais, il fut abandonné par eux à l'Union américaine en 1783. Territoire en 1805, et Etat en 1836, il a une constitution modelée sur la Constitution fédérale.

Michillimackinac, *grande tortue*, nom du détroit qui unit les lacs Huron et Michigan, et d'une île située dans le détroit, qui a la forme d'une tortue.

Michoacan ou **Mechoacan**, prov. du Mexique, située au N. O. de celle de Mexico, a pour ch.-l. *Morelia* (Valladolid). Il y avait jadis un royaume indien de Mechoacan, très-puissant, peuplé par les Tarascas, et dont la capitale était *Tzin-Tzon-Tzan*. La popul. est d'environ 618,000 hab.

Michol, fille de Saül, femme de David, favorisa la fuite de son mari menacé par le roi.

Micipsa, l'un des 3 fils de Masinissa, roi des Numides, partagea, 149 av. J. C., l'héritage paternel avec ses deux frères, auxquels il succéda deux ans après. A sa mort, 118, il associa à ses deux fils, Adherbal et Hiempsal, son neveu, Jugurtha.

Mickiewicz (ADAM), poëte polonais, né en 1798, à Nowogrodek (Lithuanie), fut d'abord professeur au collége de Kowno, où il publia un recueil de *Romances et ballades*: on y remarque *Grajina*, son chef-d'œuvre, et les deux premières parties des *Dziady* ou *Aïeux*, 1822. Suspect de relations avec les sociétés secrètes, il fut interné à Saint-Pétersbourg, puis à Odessa, où il composa sur la Crimée les premiers *Sonnets* écrits en polonais. Rappelé à Saint-Pétersbourg, il y donna, 1828, son *Konrad de Wallenrod*, qui lui fit obtenir l'autorisation de voyager à l'étranger, 1829. Après avoir écrit encore une suite des *Dziady*, *les Pèlerins polonais*, et *M. Thadeus*, qui parurent à Paris, 1832, il occupa au Collége de France une chaire des littératures slaves, 1840-1844; mais son cours fut suspendu par le gouvernement. Il devint, en 1851, sous-bibliothécaire à l'Arsenal, et mourut en mission à Constantinople, 1855. — Ses *Poésies* ont été traduites en français par Chr. Ostrowski, 1859, 2 vol. in-12, et les *Pèlerins polonais*, par M. de Montalembert, 1833, in-18. Son cours au Collége de France a paru sous ce titre: *les Slaves*, 5 vol. in-8°.

Micon, peintre athénien, du ve s. av. J. C. Avec Polygnote, il décora le Pécile, le temple de Thésée, celui des Dioscures, etc. Il excellait à représenter les chevaux.

Micronésie (*petites îles*), l'une des 4 divisions de l'Océanie, au N. O., bornée par la Polynésie à l'E., par la Mélanésie au S., par la Malaisie à l'O., et l'Asie au N. O. — Elle renferme les îles Mariannes, Carolines, Marshall, etc. On la réunit ordinairement à la Polynésie, pour ne former qu'une division de l'Océanie.

Midas, fils de Gordius, roi de Pessinunte, en Phrygie, reçut de Bacchus la faculté de convertir en or tout ce qu'il toucherait: ses aliments eux-mêmes se changeant en or, il fut heureux de perdre ce pouvoir en se baignant dans le Pactole, qui, dès lors, roula des paillettes d'or. Gratifié, par Apollon, d'oreilles d'âne, parce qu'il avait décidé contre lui dans son débat musical avec Pan, Midas ne put dérober cette difformité à son barbier. Ce dernier confia le secret à la Terre dans un fossé qu'il combla aussitôt. Des roseaux, qui crûrent à cette place, révélèrent le secret, en répétant, quand le vent soufflait, les paroles du barbier: « Le roi Midas a des oreilles d'ânes. »

Middelbourg, *Medioburgum*, ch.-l. de la Zélande (Pays-Bas), au milieu de l'île de Walcheren, à 136 kil. S. O. d'Amsterdam, est unie à l'Escaut par un canal qui finit à Weere; 16,000 hab. Hôtel de ville et église gothique. De 1811 à 1814, elle a été le ch.-l. du départ. français des *Bouches-de-l'Escaut*. Les Anglais la prirent en 1809.

Middlebury, v. du Vermont (Etats-Unis), sur l'Olter-River, à 50 kil. S. O. de Montpellier. Marbres; 4,000 h.

Middlesborough, v. du comté d'York (North-Riding), à l'embouchure de la Tees, sert de port à Stockton. Houille; 40,000 hab.

Middlesex (Saxe du milieu), comté d'Angleterre, entre ceux de Hertford au N., d'Essex à l'E., de Kent au S. E., de Surrey au S., et de Buckingham à l'O.; 75,175 hect. de superf., et 2,205,000 hab. Sol peu fertile. Jardins maraîchers, usines, parcs. Outre *Londres*, son ch.-l., il renferme : Brentford, Hamptoncourt, Hampstead, Slington, Harrow, Enfield, etc.

Middleton (Conyers), théologien et littérateur anglais, né à Richmond (York), en 1683. Reçu docteur en théologie à Cambridge, 1717, il se fit connaître par une vive polémique contre Bentley. Il porta la même ardeur dans les discussions religieuses (*Lettre sur Rome*, 1729; *Recherches sur les miracles*, 1747, etc). Son unique titre à la renommée est aujourd'hui une *Vie de Cicéron*, 1741, 2 vol. in-4°, composition élégante et habilement ordonnée, que l'abbé Prévost a traduite en français. Middleton mourut en 1750.

Middleton, v. d'Angleterre, à 7 kil. N. de Manchester (Lancastre); 16,000 hab. — Houille, cotonnades.

Middletown, v. du Connecticut (Etats-Unis), à 24 kil. S. de Hartford, sur le Connecticut; 7,000 hab. Gîte de houille. Cotonnades, lainages, plomb, etc.

Midée, v. de l'ancienne Argolide (Grèce). Les Spartiates y gagnèrent, sur les Arcadiens et les Argiens, la victoire *Sans larmes*, qui ne coûta aucun homme aux vainqueurs, 367 av. J. C.

Midi. V. Sud.

Midi (Canal du). V. Languedoc.

Midi (Pic du), nom de deux montagnes des Pyrénées françaises. Le Pic du Midi de *Bigorre* (Hautes-Pyrénées), à 13 kil. S. de Bagnères, a 2,877 mèt. de hauteur. — Le Pic du Midi *d'Ossau* (Basses-Pyrénées), près du col de Canfranc, a 2,847 mèt.

Midiah, *Salmydessus*, v. de la Roumélie (Turquie d'Europe), à 105 kil. N. de Constantinople; 6,000 hab. Mauvais port sur la mer Noire. Ruines.

Mid-Lothian, comté d'Ecosse. V. Edimbourg ou Lothian.

Midouze, rivière de France (Landes), formée à Mont-de-Marsan par la réunion du Midou et de la Douze, passe à Tartas et se jette dans l'Adour après un cours navigable de 43 kil., du N. E. au S. O.

Miécislas Ier, duc de Pologne, 962-992, introduisit le christianisme dans son pays, 965. Il soumit les Slaves, entre l'Oder et l'Elbe, en s'alliant à Otton Ier et à Otton III.

Miécislas II, roi de Pologne, 1025-1034, fils de Boleslas Ier, perdit Kiev, la Moravie et les pays à l'O. de l'Oder. Il vainquit cependant les Poméraniens révoltés.

Miécislas III, roi de Pologne en 1173, fut chassé en 1177, puis rétabli, 1190-1201. Il était frère de Boleslas IV.

Miel (Jean), peintre. V. Meel.

Miélan, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 14 kil. S. O. de Mirande (Gers). Vins, moutons; 1,992 hab.

Miereveld ou **Mirvelt** (Michel **Janson**), peintre hollandais, né à Delft, 1568-1641, s'adonna au genre du portrait, dans lequel il excella. Le Louvre possède trois de ses portraits. Il a peint aussi des bambochades, des intérieurs, des cuisines. Ses tableaux sont recherchés.

Mieris (François **van**), dit *le Vieux*, peintre hollandais, né et mort à Leyde, 1635-1681, fut élève de Gérard Dow, qu'il surpassa par le dessin et la fraîcheur de la couleur. Il se distingue par un fini plein de grâce et d'esprit. Il y a 156 morceaux connus de ce peintre, lesquels sont dispersés dans les principales galeries de l'Europe. Il excellait à reproduire les scènes de la vie privée; il rend admirablement les étoffes. On cite : *la Marchande de soieries*, l'*Evanouissement d'une jeune fille*, une *Assemblée de dames*, une *Jeune fille prenant une leçon de clavecin;* à Paris, une *Femme à sa toilette*, deux *Femmes vêtues de satin prenant le thé*, etc.; à Vienne, le *Magasin de soieries;* à Munich, la *Femme malade;* à Dresde, la *Diseuse de bonne aventure*, le *Drouineur ambulant*, etc.

Mieris (Jean **van**), né à Leyde en 1660, était le fils aîné du précédent, dont il n'imita pas le genre; il peignit l'histoire et le portrait. Il a peu produit. Il mourut à Rome, 1690.

Mieris (Guillaume **van**), peintre, frère du précédent, né et mort à Leyde, 1662-1747, fut élève de son père, auquel il emprunta le soin extrême des détails, mais sans l'égaler pour le dessin, la finesse de la touche et le piquant de la composition. Ses tableaux, dont les sujets sont empruntés à la vie familière, ont été popularisés par la gravure.

Mieris (François **van**), dit *le Jeune*, peintre, historien et antiquaire hollandais, né et mort à Leyde, 1689-1763, était fils et élève du précédent. Ses tableaux sont rares. Comme érudit il a laissé : *Sceaux et monnaies des évêques d'Utrecht; Histoire des Provinces-Unies*, 6 vol. in-fol.; *Histoire des princes des Pays-Bas*, 3 vol. in-fol., où il a reproduit plus de 1000 médailles; *Livre des chartes des comtes de Hollande*, etc.

Miers, village de l'arrond. et à 36 kil. N E. de Gourdon (Lot). Eaux minérales.

Mies ou **Silberstadt,** v. de Bohême (Empire d'Autriche), sur la Mies, à 25 kil. O. de Pilsen. Plomb argentifère; 3,000 hab.

Mieussy, bourg de l'arrond. de Bonneville (Haute-Savoie); 2,206 hab.

Mignard (Nicolas), peintre, né à Troyes en 1605 ou 1608, surnommé *Mignard d'Avignon*, étudia son art d'après les maîtres italiens qui avaient décoré Fontainebleau. Il s'était fixé à Avignon, quand Louis XIV l'appela, 1660, à Paris, où il mourut en 1668. Le Louvre n'a rien de cet artiste dont la réputation a été éclipsée par celle de son frère. — Son fils, Pierre, 1640-1725, s'occupa d'architecture.

Mignard (Pierre), célèbre peintre, frère de Nicolas, né, en 1610, à Troyes, fut élève de Vouet. En 1635, il se rendit en Italie, où il résida 22 ans. Rappelé de Rome par de Lionne, il fonda sa réputation et son crédit par un portrait de Louis XIV, qui le chargea de décorer la coupole du Val-de-Grâce, 1658-1664. Rival de Le Brun, il entra, après la mort de ce dernier, 1690, à l'Académie de peinture, dont il devint directeur. Il mourut en 1695. — Mignard a surtout exécuté des portraits, qui se distinguent par une absence de force et une affectation qu'on a appelées *mignardise :* on en compte plus de 130. Le Louvre a 8 tableaux de cet artiste, qui est représenté dans la plupart des collections de l'Europe.

Migné, bourg de l'arrond. de Poitiers (Vienne). Colonie agricole; couvent de Salvert; 2,779 hab.

Mignon (Abraham), peintre, né à Francfort-sur-le-Mein, 1639-1679, était fils d'un réfugié français. Elève de Jean-David de Heem, il excella dans la peinture des fleurs, des fruits, des insectes, du gibier, etc. Le Louvre a 5 tableaux de lui.

Mignot (Jean), architecte français, du XIVe siècle, travailla à la construction du *Dôme* de Milan, 1399-1402.

Mignot (Jacques), 1641-1731, pâtissier-traiteur de Paris, cité dans la 3e satire de Boileau, 1665. Il se vengea en faisant imprimer une satire de Cotin contre Boileau; il en enveloppait les biscuits qu'on lui achetait.

Mignot (Etienne), théologien français, né à Paris, 1698-1771, entra, en 1761, à l'Académie des Inscriptions. On a de lui : *Traité des droits de l'Etat sur les biens du clergé*, 1755; *Histoire de la réception du Concile de Trente dans les Etats catholiques*, 1756; *Traité des prêts du commerce*, 1759, etc.

Mignot (Vincent), littérateur, né à Paris, vers 1725, mort en 1791, était neveu de Voltaire, et frère de Mme Denis. Entré dans les ordres, mais sans recevoir la prêtrise, il obtint l'abbaye de Scellières, dans laquelle il fit transporter les restes de son oncle, 1778 On cite de lui : *Histoire de l'Empire Ottoman jusqu'à la paix de Belgrade*, 1740.

Miguel (San-), île de l'Atlantique, la plus grande des Açores, par 37° 43′ 58″ lat. N., et 28° 1′ 24″ long. O Elle a 75 kil. sur 25. Très-volcanique, elle est fertile, bien que mal cultivée. Pêche de sardines. Vin, oranges, miel; 80,000 hab. La capit. est *Ponta-Delgada.*

Miguel (San-), v. de l'Etat de San-Salvador (Amérique centrale), à 144 kil. E. de San-Salvador; 6,000 hab. Climat insalubre. — Foire d'indigo.

Mihiel (Saint-), *Fanum Sancti Michaelis*, ch.-l. de cant., sur la Meuse, à 18 kil. N. O. de Commercy (Meuse); 5,178 hab. — Tribunal de 1re instance pour l'arr. de Commercy, et cour d'assises du départ. Forges, filature de coton, dentelles, papeterie, vins. Dans l'église Saint-Etienne, groupe du *Christ au tombeau* dû au sculpteur Ligier Richier. Saint-Mihiel doit son origine à une abbaye supprimée en 1790.

Mijares, *Uduba*, petit fleuve d'Espagne, naît dans l'Aragon (Teruel), coule au S. E. et se jette dans la Méditerranée, après un cours de 110 kil.

Mijas, v. de la prov. de Malaga (Espagne), à 25 kil. S. O. du ch.-l.; 6,500 hab. Papeteries.

Milah, *Milea Colonia*, *Mileum*, *Mileritanum*, v. de la prov. de Constantine (Algérie), à 35 kil. N. O. du ch.-l., près du Rummel. Jadis siége d'un évêché; 3,000 hab. — Ruines romaines. Les Français s'en emparèrent en 1838.

Milan, en latin *Mediolanum*, en italien *Milano*, v. d'Italie, par 45° 28′ 1″ lat. N. et 6° 50′ 56″ long. E., sur l'Olona, que des canaux unissent à l'Adda et au Tessin, au N. de Florence, et à 835 kil. S. E. de Paris. Ch.-l. de la prov. de son nom et siége d'un archevêché, elle a 190,000 hab., et avec *Corpi Santi*, son faubourg, près de 210,000. On y remarque la place d'armes (anc. *foro Buonaparte*), la place des Marchands, la cathédrale ou *Dôme*, édifice gothique commencé en 1386 et inachevé pourtant, la basilique Saint-Ambroise, etc. et l'ancien couvent *Sainte-Marie-des-Grâces*, qui possède la Cène de Léonard de Vinci. Après les palais on mentionne encore le vaste théâtre de la *Scala* et l'amphithéâtre construit par Napoléon Ier. Milan a 12 kil. de tour; les fortifications ont été démolies en 1801. Parmi ses nombreux établissements littéraires et scientifiques on cite surtout la bibliothèque de *Brera* (200,000 vol.) et la bibliothèque *Ambroisienne* (100,000 vol. et 10,000 manuscrits), fondée par le cardinal Fréd. Borromée. L'industrie consiste en carrosserie, velours, soies, tapis, bronzes dorés, cristaux, glaces, instruments de mathématiques et de physique, impressions typographiques et faïence imitant la porcelaine anglaise. Grâce à sa position centrale, Milan est l'entrepôt du commerce de l'Italie du nord. Valère-Maxime, Ferrari, A. Alciat, J.-P. Alciati, B. Cavalieri, M.-G. Agnesi, Pie IV, Urbain III et Beccaria y sont nés. — Fondée vers 587 av. J. C. par les Insubres, Milan fut conquise par les Romains en 195, mais ne joua de rôle qu'à partir de l'établissement de la tétrarchie: Maximien Hercule alors y résida. Après avoir subi les dominations des Ostrogoths, des Lombards et des Francs Austrasiens, la ville se constitua en république municipale, et lutta héroïquement contre Frédéric Ier Barberousse. Devenue la capitale du Milanais, elle en partagea les destinées jusqu'à nos jours. — La province actuelle de Milan (Italie) a 2,993 kil. carrés et 1,010,000 hab.

Milan (Gouvernement de), l'une des deux divisions du royaume Lombard-Vénitien de 1815 à 1859, borné par le Pô au S., le Tessin à l'O., la Suisse et le Tyrol au N., le lac de Garde et une ligne conventionnelle entre le Mincio et l'Adige à l'E. — Il renfermait 9 provinces. La paix de Zurich, 1859, l'a cédé au Piémont, en exceptant la partie de la province de Mantoue située, à l'E. du Mincio, qui demeura à l'Autriche jusqu'en 1866.

Milanais (Le), ancien Etat de l'Italie du Nord, dont les limites ont varié, mais compris, en général, entre la Suisse au N., le Piémont à l'O., le Pô au S., Mantoue et le territoire vénitien à l'E. *Capit.*, Milan. Seigneurie sous les Torriani, 1247-1276, il fut érigé en duché, 1395, au profit des Visconti, 1276-1447. Il fut ensuite occupé par les Sforza, 1447-1535, qui en furent dépouillés d'abord par Louis XII, 1499-1512, puis par François Ier, 1515-1521. Acquis par Charles-Quint, 1535, il fut enlevé à l'Espagne, 1706, par l'Autriche qui le garda jusqu'en 1796. Compris dans la république Cisalpine, 1797-1805, puis dans le royaume d'Italie, 1805-1814, il a constitué, en 1815, la plus grande partie du gouvernement de Milan (V. ci-dessus).

Milanèse (Le). V. Ferrari.

Milani (Aurelio ou Aureliano), peintre italien, né à Bologne, 1675-1749, fut l'un des plus habiles imitateurs des Carrache. Ses principales compositions sont à Bologne et à Rome. Son coloris est défectueux.

Milbert (Jacques-Gérard), peintre et naturaliste, né à Paris, 1766-1840, fut professeur de dessin à l'Ecole des Mines, fit partie de l'expédition de Baudin aux terres australes, 1800, séjourna à l'Ile de France, puis fut chargé en 1815 d'explorer l'Amérique du Nord et consacra sept années à des recherches persévérantes et fructueuses. On a de lui: *Voyage pittoresque à l'Ile de France, au Cap et à l'île de Ténériffe*, 1812, 2 vol. in-8°; *Itinéraire pittoresque du fleuve Hudson*, etc., 1828-29, 2 vol. in-4° et atlas.

Milé (Francisque), peintre, né à Anvers en 1644, était fils d'un tourneur en ivoire de Dijon établi dans les Pays-Bas. Elève des Franck, il se fixa à Paris où il mourut en 1680. — Le Louvre a 11 tableaux de lui. Il excellait dans le paysage.

Milet, *Miletus*, anc. v. des Ioniens, sur la côte O. de Carie (Asie Mineure), à 15 kil. S. de l'embouchure du Méandre. Fondée par les Cariens, avant la guerre de Troie, elle dut sa prospérité à l'émigration des Ioniens, 1044 av. J. C. Prise par les Perses, elle se souleva avec Aristagoras, son gouverneur, 501, et fut ruinée en 494. Depuis elle se releva à peine, mais au temps de sa grandeur (viiie-vie siècle), elle avait eu, dit-on, jusqu'à 300 colonies dans le Pont-Euxin ou la Propontide: Lampsaque, Cyzique, Sinope, Odessus, Olbia, Theodosia, Panticapée, Phanagorie, Tomi, etc. Alors elle faisait tout le commerce du Nord en blé, poissons secs, esclaves et pelleteries. De ses quatre ports sortaient jusqu'à 100 vaisseaux de guerre. Patrie de Thalès, d'Anaximandre, d'Anaximène, d'Hécatée, d'Aspasie, d'Eschine, etc. Il en reste à peine quelques vestiges. Elle fut le siége de l'école philosophique d'Ionie. Un de ses habitants, Aristide, y composa les *Contes Milésiaques*, qui eurent beaucoup de vogue chez les anciens, et dont la licence était proverbiale.

Milet, *Miletos*, fils d'Apollon, né en Crète, chassé par Minos. On lui attribua la fondation de Milet en Carie.

Milet ou **Millet** (Jacques), poëte, né vers 1425, mort en 1466, a composé vers 1452 *La Destruction de Troye la grant*, ouvrage célèbre au xve siècle, et qui fut imprimé dès 1484, in-fol. gothique, avec gravures sur bois.

Milford-haven, port d'Angleterre (Galles), dans le comté de Pembroke, à 10 kil. N. O. du ch.-l.; 6,000 hab. La ville a été fondée, 1790, sur une baie qui s'enfonce à plus de 25 kil. dans les terres. Chantiers de construction; houille.

Milhau ou **Millau,** *Æmilianum castrum*, ch.-l. d'arr. à 71 kil. S. E. de Rodez (Aveyron), sur le Tarn, par 44° 5′ 54″ lat. N., et 0° 44′ 30″ long. E.; 15,695 hab. — Eaux minérales; houille. Gants de peau, draps, tanneries, chamoiseries. Bois, cuirs, laines, crin, fromage de Roquefort. Cette ville a joué, aux xvie et xviie siècles, un rôle dans l'histoire des protestants, qui y ont encore un temple. Elle fut démantelée en 1629. Patrie de Bonald.

Milianah, jadis *Maliana* ou *Manliana*, ch.-l. d'arr. et de subdivision militaire, à 118 kil. S. O. d'Alger (départ. d'Alger), sur les hauteurs de l'Atlas et près du Chélif; 8,000 hab. Vins, fruits, céréales. Fer et cuivre. — Les Français l'ont occupée en 1840.

Milice, portion des troupes françaises qui, avant 1789, se recrutait dans les campagnes par voie de tirage au sort, tandis que l'armée de ligne se composait par des enrôlements volontaires. Equipée par les paroisses, la milice ne servait qu'en temps de guerre. On l'employa surtout dans les dernières années du règne de Louis XIV et au xviiie siècle. Elle avait pour origine les anciennes milices communales qui avaient combattu à Bouvines. En 1741, le nombre des *miliciens* fut porté à 79,072 hommes, divisés en 112 bataillons; en 1762, il y eut 91,142 miliciens, parmi lesquels 11,872 grenadiers, formant 11 régiments de grenadiers royaux.

Militaires (Confins). V. Confins militaires.

Milizia (François), architecte italien, né en 1725, à Oria (Terre d'Otrante), a beaucoup écrit sur son art. Il mourut en 1798. On cite de lui: *Principes d'architecture civile*, 3 vol. in-8°, le meilleur ouvrage qu'il ait composé; *Vies des plus célèbres Architectes; l'Art de voir dans les Beaux-Arts*, etc. Ces traités ont été traduits en français par Pommereul. Ses *Œuvres* ont été réunies à Bologne, 1826-27, 9 vol. in-8°.

Mill (James), historien et économiste anglais, né à Montrose, 1773-1836, est surtout connu par son *Histoire de l'Inde*, 1806-1818, 5 vol. in-8°. On a réuni en un volume les articles remarquables qu'il avait donnés au supplément de l'Encyclopédie Britannique. On lui doit encore *Eléments d'économie politique*, 1822; *Analyse des phénomènes de l'Esprit humain*, 1829, etc.

Millas, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. O. de Perpignan (Pyrénées-Orientales), sur le Tet; 2,260 hab.

Millau. V. Milhau.

Mille, mesure itinéraire. Chez les Romains, il valait environ 1,481 mètres. — Chez les modernes, le mille marin ou géographique, qui est d'un usage général dans la navigation, 1,852 mèt. — On cite encore les milles d'Angleterre (1,609 mèt.), d'Allemagne (mille ordin., = 7,408 mèt.; grand mille = 9,270 mèt.), etc.

Mille d'or, colonne milliaire élevée, à Rome, sur le Forum, par Auguste: de là on comptait les distances sur les routes qui partaient de la capitale.

Milledgeville, capit. de la Géorgie (Etats-Unis), sur l'Oconee, à 1,027 kil. S. E. de Washington; fondée en 1806; 5,000 hab.

Millénaires, sectaires qui, au iie et au iiie siècle,

promettaient aux élus mille ans de félicité sur la terre avant le Jugement dernier ; Jésus-Christ, revenant dans le monde, préparerait par ce *millenium* au bonheur plus parfait du ciel.

Miller (PHILIPPE), botaniste écossais (1691-1771), mort à Chelsea, a donné : *Dictionnaire des Jardiniers*, 8 vol. in-8°, etc.

Miller (JEAN-MARTIN), poëte et romancier allemand, né à Ulm, 1750-1814, a composé des élégies et des chants (*lieder*), qui sont restés populaires. Ses romans, surtout *Siegwart*, 1776, ont eu beaucoup de succès.

Millesimo, village du Piémont (Italie), sur la Bormida, à 22 kil. N. O. de Savone. Victoire de Bonaparte sur les Autrichiens, 14 avril 1796.

Millevoye (CHARLES-HUBERT), poëte, né à Abbeville, 1782, fut clerc de procureur, puis commis libraire, avant de se livrer exclusivement aux lettres. Couronné par l'Académie de Lyon, 1804, et, à plusieurs reprises, par l'Académie française, il excella dans la poésie élégiaque : on cite de lui : le *Poëte mourant*, la *Chute des feuilles*, etc. S'il ne fut pas heureux dans ses essais dramatiques, et dans ses épopées de *Charlemagne à Pavie* et d'*Alfred*, il eut plus de succès en traduisant en vers l'*Iliade*, plusieurs *Dialogues* de Lucien et les *Bucoliques*. Il mourut en 1816. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1822 et en 1833, 4 vol. in-8°.

Milliaires, colonnes tronquées, placées sur les voies romaines, de mille pas en mille pas, et servant à indiquer la distance de Rome ou d'une ville importante.

Millin (AUBIN-LOUIS), antiquaire, né à Paris en 1759, entra fort jeune à la Bibliothèque du roi et fut l'un des fondateurs de la Société Linnéenne. Arrêté pendant la Terreur, mais sauvé par le 9 thermidor, il devint, en 1795, conservateur du cabinet des antiques et médailles à la Bibliothèque nationale. Après avoir consacré plusieurs années à des voyages archéologiques (1805-1812), il mourut épuisé de travail, 1818. Parmi ses nombreux écrits on cite : *Minéralogie homérique ; Antiquités nationales*, 5 vol. in-4°; *Monuments antiques inédits*, 2 vol. in-4°; *Nouveau Dictionnaire des Beaux-Arts*, 1806, 3 vol. in-8° ; *Histoire métallique de la Révolution française*, 1806 ; *Histoire de Napoléon*, publiée par Millingen, 1819 ; *Voyage dans le Midi de la France*, 5 vol. in-8°; *Voyage en Savoie, en Piémont*, etc., 2 vol. in-8°; *Voyage dans le Milanais*, 2 vol in-8°; *Peintures des vases antiques appelés étrusques*, 2 vol. in-fol.; *Galerie mythologique;* etc. Il a encore édité le *Magasin* et les *Annales encyclopédiques :* celles-ci donnent la liste complète de ses *Œuvres* (t. VI, 1818).

Millingen (JACQUES), antiquaire anglais, né à Londres, 1774-1845, passa la plus grande partie de sa vie en France ou en Italie. Ses ouvrages sont fort estimés. On cite : *Peintures de vases grecs; Anciennes monnaies de la Grèce ; Numismatique de l'ancienne Italie*, etc.

Millot (CLAUDE-FRANÇOIS-XAVIER), historien, né à Ornans (Doubs), 1726, dut quitter, en 1757, l'ordre des Jésuites, pour avoir composé un éloge de Montesquieu. Après s'être essayé à la prédication, il enseigna l'histoire au collége des nobles, fondé par le marquis de Felino, à Parme; de retour en France, il entra à l'Académie française, 1777, et mourut précepteur du duc d'Enghien, 1785. — On a beaucoup vanté ses ouvrages d'histoire, écrits d'un style simple et clair, mais secs et froids. On cite : *Eléments de l'histoire de France ; Eléments de l'histoire d'Angleterre; — de l'histoire générale*, qui ont été continués par divers auteurs et traduits en plusieurs langues étrangères ; *Histoire des Troubadours*, d'après les matériaux de Sainte-Palaye ; *Abrégé de l'histoire ancienne; Abrégé de l'histoire romaine; Abrégé de l'histoire de France; Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV et de Louis XV*, 6 vol. in-12, 1777, d'après les pièces recueillies par le duc de Noailles, etc. Ses *Œuvres complètes* forment 15 vol. in-8°, 1800, ou 12 vol. in-8°, 1819

Mills (CHARLES), historien anglais, né près de Greenwich, 1788-1825, a laissé : *Histoire du Mahométisme; Histoire des Croisades ; Histoire de la Chevalerie ; Voyages de Théodore Ducas en Europe lors de la Renaissance*. Les deux premiers ouvrages ont été traduits en français.

Milly, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 24 kil. E. d'Étampes (Seine-et-Oise). Château gothique; 2,306 hab.

Milo, anc. *Melos*, île de l'Archipel (Cyclades), par 36° 40′27″ lat. N., et 22° 3′ 1″ long. E.; elle a 24 kil. sur 16. Terrain spongieux et caverneux; sources minérales et chaudes ; soufre. Il y a encore un volcan en activité. Exploitation de pierre meulière, gypse, pierre ponce, pyrites, etc.; 8,000 hab. Sur la côte E. est le ch.-l. *Milo*, qui a 5,000 hab. et fournit d'excellents pilotes. Colonisée par les Phéniciens, puis par les Doriens, Melos fut saccagée par les Athéniens, 417 av. J. C. On y a trouvé les vestiges de murs cyclopéens, d'un amphithéâtre, etc., et la célèbre statue, dite *Vénus de Milo*, qui est au Louvre.

Milosch Obrenovitch. V. OBRENOVITCH.

Milon, de *Crotone*, athlète fameux, fut six fois vainqueur aux Jeux Olympiques et aux Jeux Pythiques. Il commanda l'armée Crotoniate qui battit les Sybarites au Crathis, 511 av. J. C. Devenu vieux, il voulut achever de séparer en deux un chêne entr'ouvert : le bois s'étant refermé sur ses mains, il fut, dans cette position, dévoré par les loups.

Milon (T. ANNIUS PAPIANUS), de Lanuvium, avait épousé Fausta, fille de Sylla. Tribun du peuple en 57 av. J. C., il contribua au rappel de Cicéron. Adversaire de Clodius qu'il combattait à main armée, il le tua en 52, dans une rencontre fortuite. Traduit en jugement, mais mal défendu par Cicéron que Pompée avait intimidé, il s'exila à Marseille. Exclu de l'amnistie accordée par César, 49, il revint en Italie, rassembla quelques bandits dans la Grande-Grèce et fut tué devant Compsa, 48.

Miloradovitsch (MICHEL, comte), général russe, né à Saint-Pétersbourg, en 1770, commanda, en Italie, l'avant-garde de Souwarof, et, en Suisse, son arrière-garde qu'il sauva, 1799. Il combattit encore, à Austerlitz, en 1805, en Valachie, 1808, et dans la dernière lutte de la Russie contre Napoléon Ier, 1812-1814. Il pressa vivement les Français pendant la retraite de 1812, notamment à Wiazma et à Krasnoé. Nommé gouverneur de Saint-Pétersbourg, 1819, il fut tué d'un coup de pistolet, au début de l'insurrection qui inaugura le règne de Nicolas Ier, 1825.

Miltiade, fils de Cimon, d'une famille originaire d'Egine, général athénien, fut d'abord gouverneur d'une colonie dans la Chersonèse de Thrace, vers 512 av. J. C. Emmené par Darius Ier dans son expédition contre les Scythes, il proposa, le roi n'étant pas revenu sur le Danube au jour fixé, de rompre le pont jeté sur le fleuve. Il conquit, dans la suite, Lemnos et Imbros et rentra à Athènes. Créé l'un des 10 généraux annuels, il décida du gain de la bataille de Marathon, 490 av. J. C. Après avoir obtenu qu'on équipât un armement extraordinaire, il alla échouer devant Paros, et se fit condamner à 50 talents de dommages-intérêts envers Athènes. Il mourut d'une blessure reçue au siége de Paros, vers 489. Il eut pour fils Cimon. Cornelius Nepos a écrit sa *Vie*.

Miltiade (Saint), pape. V. MELCHIADE.

Milton (JEAN), poëte anglais, né à Londres en 1608, était fils d'un notaire. Après avoir été sept ans à l'université de Cambridge, 1625-1632, il s'adonna à l'étude des langues, composa de petits poëmes en latin et en anglais (*l'Allegro, le Penseroso, le Comus*), et voyagea en France et en Italie : à Naples il se lia avec Manso, l'ami du Tasse. Revenu dans sa patrie, 1639, il mêla les travaux du lettré aux polémiques de l'homme de parti, défendant la liberté religieuse dans ses pamphlets : *De l'Episcopat*, *Défense de l'Église presbytérienne*, etc., attaquant la censure dans son *Discours sur la liberté de la presse*, 1644. Après avoir tenu une école pour vivre, il devint secrétaire latin du conseil d'État, puis de Cromwell, dont l'attention avait été attirée sur Milton par une vive polémique engagée entre ce dernier et Saumaise à la suite du meurtre de Charles Ier, 1649-1651 : ces écrits avaient pour titres : *De la Responsabilité des Rois*, 1649; *l'Iconoclaste*, 1651 ; *Défense de la nation anglaise*, 1651-1652. Résignant ses fonctions après la mort du protecteur, il combattit violemment, mais sans succès, la restauration des Stuarts. Aveugle depuis 1652, marié, pour la troisième fois, à une femme plus pauvre que lui, il trouva du moins une aide dans la piété de deux de ses filles. Il écrivit alors le poëme en 12 chants qui a consacré son nom, le *Paradis perdu*. Composé en vers blancs, cet ouvrage présente les disparates les plus étranges pour la langue comme pour le fonds, à côté des beautés les plus originales. Après avoir donné encore d'autres écrits, tels que le *Paradis retrouvé*, en 4 chants, Milton mourut en 1674. — Longtemps dédaigné en Angleterre, où Addison eut à en proclamer le mérite, le *Paradis perdu* fut signalé au continent par Voltaire. On cite les traductions françaises de Dupré de Saint-Maur, L. Racine, Delille, Chateaubriand, Pongerville, etc. On doit encore à Milton un *Abrégé de l'Histoire d'Angleterre* (jusqu'au XIe siècle), un *Dictionnaire latin*, la tragédie de *Samson*, un traité de logique, etc. Les meilleures éditions de ses *Œuvres* sont celles de Todd, Londres,

1801, 6 vol. in-8°, et de Fletcher, 1840. V. VILLEMAIN, *Notice sur Milton*.

Milvius (Pont), auj. *Molle*, pont sur le Tibre, à 2 kil. N. O. de Rome. Constantin y battit Maxence, qui s'y noya, 312.

Milwaukie, v. du Wisconsin (États-Unis), à 75 kil. E. de Madison, sur la rive O. du lac Michigan, à l'embouchure de la *Milwaukie*. Pop., 100,000 hab. Port sûr et profond. Exportation active, surtout en céréales. Évêché catholique ; université.

Milyade, *Milyas*, ancien canton de l'Asie Mineure, entre la Pamphylie et la Lycie au S. et la Phrygie au N., et dont la ville était *Cibyra*.

Mimallones, *Mimallonides*, nom des Bacchantes en Macédoine.

Mimânsâ, nom de la philosophie idéaliste des Hindous ; elle renferme deux systèmes, le *pourva* et le *vedanta*.

Mimas, géant terrassé par la foudre de Jupiter sous l'île Prochyta (auj. île *Procida*).

Mime, *mimus*, sorte de farce ou de drame chez les anciens Romains.— Nom des acteurs qui les jouaient.

Mimeure (JACQUES-LOUIS **Valon**, marquis DE), né à Dijon, 1659-1719, fut menin du dauphin, fils de Louis XIV, et lieutenant-général. Admis à l'Académie française, 1707, pour une *Ode à Vénus*, imitée d'Horace, il est encore mentionné dans la *Correspondance* de Voltaire.

Mimizan, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 74 kil. N. O. de Mont-de-Marsan (Landes) ; 1,208 hab. Autrefois port important de commerce, il a été comblé par les sables.

Mimnerme, poëte grec, né à Colophon ou à Smyrne, 630 av. J. C. Il fit de l'élégie la poésie de l'amour et de la mélancolie, comme dans les trois livres qu'il adressa à une joueuse de flûte du nom de Nanno. Les *fragments* de Mimnerme ont été insérés dans les diverses collections des petits poëtes grecs.

Mina (FRANCISCO **Espoz y**), chef de guerillas espagnol, né, en 1784, en Navarre, a été le plus populaire des partisans qui luttèrent contre Napoléon I^{er}, 1808-1813. Adversaire du pouvoir absolu, il essaya, dès 1814, de soulever Pampelune contre Ferdinand VII, et dut se réfugier en France. En 1820, il rentra en Espagne, détruisit l'*armée de la Foi*, mais ne put tenir devant le maréchal Moncey, 1823. Il se retira en Angleterre, fit une nouvelle apparition en 1830, et revint enfin en Navarre combattre Zumala-Carreguy, 1834. Il mourut en 1835. — Son neveu, XAVIER, né en 1789, avait été, dans un combat, pris par les Français et gardé par eux jusqu'en 1814. Après la restauration du despotisme en Espagne, il passa au Mexique, soulevé contre Ferdinand VII. Défait et pris, il fut fusillé à Mexico, 1817.

Minage, droit prélevé autrefois par les seigneurs sur la mine de blé pour le mesurage.

Minard (ANTOINE), né dans le Bourbonnais, président à mortier au parlement de Paris depuis 1544. Chargé de présider la *Chambre ardente* instituée contre les réformés, il siégeait, dans le procès d'Anne du Bourg, bien qu'il eût été récusé par l'accusé, 1559. Le 12 décembre au soir, en sortant du palais, il fut tué d'un coup d'arquebuse que l'on crut tiré par un Ecossais, Robert Stuart. — L'ordonnance appelée la *minarde* fut alors rendue pour que les audiences de l'après-midi, depuis la Saint-Martin jusqu'à Pâques, finissent à 4 heures.

Minas-Geraës, province du Brésil, entre celles de Bahia et de Pernambouc au N., de Goyaz à l'O., de Saint-Paul et de Rio-de-Janeiro au S., d'Espirito-Santo à l'E. Superf., 575,000 kil. carrés ; pop., 2,039,000 habit. Traversée par la Sierra d'Espinhaço, elle est arrosée par le San-Francisco, le Parana, le Rio-Doce et le Rio-Grande. Forêts et pâturages ; vignes, sucre, café, coton, céréales. Diamants dans le *District Diamantin*. Mines d'or, de cuivre, de platine, de mercure, etc., et surtout de fer. Les villes sont : *Ouro-Preto*, capit., Marianna, Villa do Principe, Diamantina, São-João del Rey, etc.

Minas (Minoïdis), ou **Minoïde Minas**, érudit, né en Macédoine, vers 1790, mort à Paris en 1860, d'abord professeur à Paros, vint à Paris vers 1821, publia plusieurs écrits sur la langue grecque et acquit un nom surtout par ses découvertes de manuscrits, *Fables de Babrius*, *Discussions philosophiques* d'Origène (?) ou *Philosophoumena*, etc. On lui doit: *Traité de l'accentuation et de la quantité syllabique* (dans la langue grecque), 1824 ; *Calliope ou traité sur la prononciation*, 1825 ; *Théorie de la grammaire et de la langue grecque*, 1827, *Canaris*, chant pindarique, 1830.

Mincio, *Mincius*, rivière de l'Italie du Nord, vient du Tonal, sous le nom de *Sarca*, se jette dans le lac de Garde, en sort à Peschiera, passe à Goïto et Mantoue, et se jette dans le Pô. Cours de 66 kil. Ses bords ont été le théâtre de nombreux combats dans toutes les guerres d'Italie, car ils forment la limite occidentale du fameux quadrilatère. — Sous Napoléon I^{er}, il donna son nom à un départ. italien : ch.-l., *Mantoue*.

Mind (GODEFROI), né à Berne, 1768-1814, fils d'un pauvre menuisier, s'est rendu célèbre comme peintre de chats. Plusieurs de ses groupes ont été lithographiés.

Mindanao ou **Magindanao**, la seconde des îles Philippines (Malaisie) en grandeur, et la plus méridionale, entre 5° et 10° lat. N., et entre 117° et 122° long. E.; 65,000 kil. carrés. Il y a, dans la partie espagnole, 44,000 hab. Elle renferme beaucoup de golfes et de presqu'îles. Riz, patates, sagou, cannelle. Mines d'or, talc, pierres meulières. Le Nord, soumis aux Espagnols, a les villes de *Zamboanga*, ch.-l., Missamis, etc. Le Sud, qui est indépendant sous des sultans indigènes, a pour capitale Selangan.

Minden, *Minda*, v. de Westphalie (Prusse), au confluent du Weser et du Bastau, à 90 kil. N. E. de Munster. Ch.-l. de régence, Minden est une place forte qui domine tout le bassin du Weser ; 11,000 hab. Raffineries de sucre ; bougie, savon, tabac, étoffes ; aux environs, houillères, eaux salées et défilé appelé *Porta-Westphalica*. — Minden a été, au moyen âge, le siége d'un évêché souverain qui remontait à Charlemagne. Sécularisé, en 1648, au profit de la maison de Brandebourg, il n'en a été distrait que de 1807 à 1814, où il fit partie du royaume de Westphalie. En 1759, Contades y fut battu par Ferdinand de Brunswick.

Mindoro, l'une des îles Philippines (Malaisie), au S. de Luçon. Elle a 200 kil. de longueur. Ch.-l., *Calapan* ; 30,000 hab. — On appelle *mer de Mindoro*, la mer entre Bornéo, les îles Soulou et les Philippines.

Mine, poids et monnaie de l'anc. Athènes. Le poids pesait 100 drachmes, et valait 435 grammes. — La monnaie valait 100 drachmes, c'est-à-dire 86 fr. 94 c.

Mine-de-cuivre (Rivière de la). V. COPPER-MINE-RIVER.

Minéïdes, filles du thébain Minée, changées en chauves-souris par Bacchus, dont elles niaient la divinité.

Minerval, honoraire payé, chez les Romains, aux maîtres par les écoliers, aux Quinquatries ou fêtes de Minerve, le XIV^e jour des calendes d'avril, ou 19 mars.

Minerve, en grec *Athênê* et *Pallas*, était, dans l'antiquité, la déesse de la sagesse, des arts et de la guerre. Elle représentait le courage éclairé par la prudence, tandis que Mars personnifiait le courage bouillant et brutal. Elle s'élança tout armée du cerveau de Jupiter, auquel Vulcain fendit le crâne d'un coup de hache. Lors de la fondation d'Athènes, elle obtint de lui donner son nom en créant l'olivier, symbole de paix et de richesse, de préférence à Neptune qui avait produit le cheval, symbole de guerre. Ses attributs étaient la chouette, l'olivier, le casque, l'égide, le bouclier orné de la tête de Méduse, etc. — A Athènes, on célébrait en son honneur les Panathénées. V. ce mot.

Minerve, commune de 350 hab., à 16 kil. S. de Saint-Pons (Hérault). Simon de Montfort y brûla 400 hérétiques.

Mineurs (Frères). V. FRANCISCAINS.

Mingrélie, ancien *Colchide*, province russe de la Transcaucasie (Asie), bornée par la Géorgie au N., l'Iméréthie à l'E., la Gourie au S., et la mer Noire à l'O., 90,000 hab. — Ch.-l., *Redout-Kaleh*. Soie, toiles, fourrures, miel. Châtaigniers et figuiers. Le prince, appelé *Dadian*, (maître de la mer), est, depuis 1803, vassal de la Russie ; il réside à Sugdidi. La Mingrélie relève du gouvernement de Koutaïs.

Minho, *Minius*, fleuve d'Espagne et de Portugal, tirant son nom du *minium* (vermillon), qu'on trouve sur ses bords, naît dans la Sierra de Mondonedo, arrose Lugo, Orense (Galice), et, formant la limite des deux Etats, sépare Tuy (Espagne) de Valenza (Portugal). Il se jette dans l'Atlantique, après un cours de 240 kil. du N. E. au S. O. Son principal affluent est le Sil.

Minho (province du), située au N. du Portugal, entre l'océan Atlantique à l'O., le Douro au S., la province de Tras-os-Montes à l'E. et le Minho au N. — Superficie, 7,500 kil. carrés ; pop., 967,000 hab. Elle comprend 3 districts : Vianna, Braga, Porto.

Miniac-Morvan, bourg de l'arrond. de Saint-Malo (Ille-et-Vilaine). Grains, fourrages, cidre, bestiaux; 3,226 hab., dont 360 agglomérés.

Miniato (San-), v. de la prov. de Florence (Italie), à 30 kil. S. O. du ch.-l.; 2,500 hab. Evêché. Patrie des familles Bonaparte et Borromée.

Minieh, v. de la Moyenne-Egypte, à 210 kil. S. O. du Kaire, sur la rive gauche du Nil. — Fabriques de toiles de coton, et de *bardaques*, vases de terre servant à rafraîchir l'eau.

Minimes, religieux de l'ordre de Saint-François, institués en 1435 par saint François de Paule. Approuvés par les papes, Sixte IV, Alexandre VI, Jules II, ils s'établirent en France, sous Louis XI, où on les appela les *bons hommes*. Au XVIIIe siècle, ils avaient 160 maisons en France.

Ministères, grandes administrations centrales préposées à la direction des divers services publics. Jusqu'au XVIe s., il y eut des personnages investis d'une autorité générale sur le royaume, mais ils ne ressemblaient pas aux ministres *secrétaires d'Etat* de nos jours. Ceux-ci ont pour origine les *clercs du secret*, ou secrétaires du conseil du roi, établis par saint Louis. Au XVIe siècle, Henri II fixa leur nombre à 4, et partagea entre eux l'administration du royaume, d'après une division purement géographique. Au XVIIe siècle, sous Louis XIV, il y eut une séparation d'attributions marquée; on trouve le chancelier de France (justice), le contrôleur-général des finances, et les quatre secrétaires d'Etat de la guerre, de la marine, des affaires étrangères, et de la maison du roi. Ces derniers remplissaient toujours, d'après la même division géographique, les fonctions du ministre de l'intérieur. Cet emploi important ne fut créé qu'en 1791 par l'Assemblée constituante. Depuis cette époque, le nombre et les attributions des ministères ont varié, mais il n'y a plus eu de confusion entre les divers départements ministériels.

Ministres d'Etat. Avant 1789 et sous le premier Empire et la Restauration, ils assistaient au conseil des ministres, mais n'avaient pas de département ministériel. — Le ministère d'Etat, créé en 1852, était chargé des rapports du gouvernement avec les grands corps de l'Etat.

Minius, non ancien du fleuve MINHO.

Minnesingers, *chantres d'amour*, poëtes allemands du XIIIe siècle, analogues aux troubadours de France. Une collection de leurs chants a été publiée à Leipzig, par Von der Hagen, 1838-56, 5 vol. in-4°.

Minnesota, un des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, borné par la Nouvelle-Bretagne et le lac Supérieur au N., par le Wisconsin à l'E., l'Iowa, au S., et le Nébraska à l'O., a 216,356 kil. carrés, et 600,000 hab. dans l'année 1875. Arrosé par le Mississipi, le Missouri, le *Minnesota* ou *Saint-Pierre*, et par de nombreux lacs, il est riche en bois et en prairies. Ch.-l., *Saint-Paul*. Ancien district des Mandanes, il a été érigé en territoire en 1849, et en Etat en 1858.

Mino da Fiesole, sculpteur florentin, né à Fiesole, vers 1430, mort en 1486, a composé de beaux ouvrages: à Fiesole, le magnifique retable de la chapelle de Léonardo Salutati dans la cathédrale; à Saint-Pierre de Rome, le tombeau de Paul II; à Florence, des tabernacles, des bustes, des mausolées, surtout celui du *comte Hugues de Magdebourg*. Ce fut l'un des plus grands artistes de son temps.

Minoa, nom de plusieurs villes anciennes situées en Crète (côte N.; côte N. E.), en Laconie (côte E.), dans l'île d'Amorgos, etc.

Minoa (Héraclée). V. HÉRACLÉE.

Minoïde Minas ou **Mynas.** V. MINAS.

Minorites. V. FRANCISCAINS.

Minorque ou **Menorca,** en espagnol, *Balearis minor*, île de la Méditerranée, la seconde des Baléares, entre 39°47′ et 40°41′ lat. N. et entre 1°21′ et 2°8′ long. E. Superficie, 1,540 kil. carrés. Pop., 42,500 hab. Vins, oranges et câpres. Le ch.-l. est *Port-Mahon*. — Prise par les Anglais en 1708, reprise par les Français, que conduisait le duc de Richelieu, en 1756, rendue aux Anglais par la paix de Paris, 1763, elle leur a été enlevée par le duc de Crillon, en 1782. Les Anglais l'ont encore occupée de 1798 à 1802.

Minos, fils de Jupiter et d'Europe, vint d'Asie Mineure 1,300 av. J. C., s'établir en Crète avec les Dactyles Idéens. Il y donna des lois, et réprima la piraterie dans la mer Egée. Epoux de Pasiphaé, il en eut un fils, Androgée, qui fut tué par les Athéniens; il exigea d'eux un tribut annuel de sept jeunes filles et de sept jeunes gens qui devaient être dévorés par le Minotaure dans le labyrinthe, œuvre de Dédale. Après sa mort, il fut juge aux enfers avec Eaque et Rhadamante. On distingue souvent plusieurs Minos, que les anciens ont confondus.

Minot, ancienne mesure de capacité en France; le minot de grains égalait 3 boisseaux (39 litres métriq.); celui de sel, 4 boisseaux (51 litres), etc.

Minotaure, monstre, moitié homme, moitié taureau, né de Pasiphaé. Il fut tué par Thésée.

Minsk, v. de la Russie, sur un affluent de la Bérésina, par 53° 54′ 9″ lat. N. et 25° 13′ 48″ long. E., à 910 kil. S. O, de Saint-Pétersbourg; 36,000 hab. Ch.-lieu du gouvernement de son nom, elle est aussi le siége d'un archevêché grec et d'un évêché catholique. — Le gouvernement de Minsk, borné par ceux de Grodno et de Vilna à l'O., de Vitebsk au N., de Mohilev et de Tchernigov à l'E., de Kiev et de Volhinie au S., est formé de l'ancienne Lithuanie. Il a 91,357 kil. c. et 1,182,000 hab. Sol plat, noyé par les affreux marais de Pinsk, traversé par le Pripet et la Bérésina, affluents du Dniéper. Seigle, orge, avoine, lin et chanvre. Miel et cire. Beaucoup de bois. Industrie peu avancée.

Minto (GILBERT **Elliot,** comte DE), homme politique anglais, né à Londres, 1751-1814, membre des Communes, 1774, ambassadeur à Copenhague, 1788, fut vice-roi de la Corse, 1794-1797, ambassadeur à Vienne, 1799, gouverneur général du Bengale, 1807-1812. — Son fils, Gilbert ELLIOT MURRAY KYNYNMOND, comte DE), né à Lyon, 1782-1859, fut l'un des plus ardents ennemis de Napoléon Ier, resta attaché au parti whig, fit partie du ministère, 1835, 1846, et est surtout connu par la mission spéciale qu'on lui donna en 1847, pour encourager les tentatives libérales, en Suisse, en Italie, et pour y contrecarrer la politique française.

Minturnes, *Minturnæ*, ville des Aurunces (Latium), près de l'embouchure du Liris, dans les marais duquel se cacha Marius proscrit. Elle reçut une colonie romaine en 296 av. J. C. — Auj. *Trajetta*.

Minucius Félix, apologiste chrétien du IIIe siècle, peut-être né en Afrique, était avocat à Rome. Il est l'auteur d'un dialogue intitulé *Octavius*, dans lequel un chrétien de ce nom repousse les attaques du païen Cecilius Natalis, son ami. Cet ouvrage d'un style très-pur a été regardé, jusqu'en 1560, comme le huitième livre du traité d'Arnobe, *Adversus Gentes*. La dernière traduction française est de Péricaud, 1823, in-8°.

Minucius Rufus (M.), consul romain, en 221 av. J. C., réduisit l'Istrie. Maître de la cavalerie sous Fabius Cunctator, il obtint de commander la moitié de l'armée, et, sans l'arrivée du dictateur, eût été défait par Annibal, 217. Il fut tué à la bataille de Cannes, 216.

Minyens, nom des habitants d'Iolcos (Thessalie) et d'Orchomène (Béotie). Aux premiers il vint d'un de leurs rois, Minyas, fils de Chrysès; aux seconds d'une colonie amenée par ce prince et par son fils Orchomène.

Minzocchi (FRANCESCO), peintre de l'école bolonaise, né à Forli, 1500-1574, imita Le Genga et Pordenone. Il eut un style correct, gracieux, animé.— Son fils, *Pietro-Paolo*, qui vivait vers 1580, fut également un peintre distingué; il a eu de l'abondance, du naturel, mais beaucoup trop de fécondité.

Miœsen, lac de Norvége (Aggerhuus), a 120 kil. de long sur 20 de large, et s'écoule dans le Vermenelf. Il est l'une des voies commerciales entre Christiania et Drontheim.

Miollis (SEXTIUS-ALEXANDRE-FRANÇOIS), général, né à Aix, en 1759. Engagé en 1772, il devint général de brigade, en 1794. Sa défense du faubourg de Saint-Georges, près de Mantoue, lui valut le commandement de cette dernière place, 1797 : il y éleva un obélisque à Virgile. Revenu en Italie, 1805, il restaura le cirque de Vérone, et fut gouverneur de Rome de 1807 à 1814. C'est lui qui fut chargé d'exécuter les ordres rigoureux de Napoléon à l'égard de Pie VII, en 1809. Il mourut dans la retraite, 1828.

Mionnet (THÉODORE-EDME), numismate, né à Paris, 1770-1842. Avocat, soldat, puis attaché aux bureaux de l'instruction publique, il fut enfin admis au Cabinet des médailles, dont il devint conservateur adjoint. On lui doit : *Description des médailles antiques*, 8 vol. avec un *Supplément*, 6 vol.; *De la rareté et du prix des médailles romaines*, 2 vol.; *Poids des médailles grecques du Cabinet de France*, etc.

Mios, bourg de l'arrond. de Bordeaux (Gironde). Vins, grains, fer; 2,589 hab., dont 1 000 agglomérés.

Miot (ANDRÉ-FRANÇOIS), comte **de Mélito,** homme

d'Etat et érudit, né à Versailles, en 1762. Attaché à l'administration militaire, et, depuis 1793, au ministère des affaires étrangères dont il fut un instant titulaire (1794-1795), il remplit encore des missions en Toscane, à Rome, en Corse, à Turin et en Hollande, 1795-1789. Il fut ensuite tribun, conseiller d'Etat et administrateur de la Corse, jusqu'au moment où Joseph Bonaparte l'emmena à Naples, 1806, et en Espagne, 1808. Mis à l'écart par la Restauration, 1814, il composa, dans la retraite, des traductions d'*Hérodote*, 1822, et de *Diodore de Sicile*, 1855-1858, qui le firent entrer à l'Institut, 1855. Il mourut en 1841. — On a publié, en 1858, ses *Mémoires*, curieux et intéressants, 3 vol. in-8°.

Miquelets, corps de partisans espagnols qui combattirent dans les Pyrénées contre Schomberg, 1675; on les appelait ainsi d'un de leurs chefs, Miquelot de Prats. La France eut des troupes analogues sous Louis XIV, au XVIIe s., et, en 1808, sous Napoléon Ier, qui organisa, en troupes de miquelets, les guides des montagnes.

Miquelon (Grande et Petite), îles françaises de l'Amérique du Nord, à 30 kil. S. de Terre-Neuve. Elles font partie du groupe Saint-Pierre-et-Miquelon. La Grande Miquelon est très-boisée; il y a un bourg du même nom. Dans la Petite Miquelon on élève des bestiaux. Leur superficie totale est de 210 kil. carrés; population, 2,310 hab.

Mirabaud (Jean-Baptiste **de**), littérateur, né à Paris, 1675-1760, fut militaire, oratorien, puis secrétaire de la duchesse d'Orléans, qui le chargea de l'éducation de deux de ses filles. Sa traduction de la *Jérusalem délivrée*, 1724, lui ouvrit l'Académie française, 1726; il en fut le secrétaire perpétuel. Il a donné encore une traduction du *Roland furieux*, 1741. — On lui a attribué le *Système de la nature*, code d'athéisme qui est du baron d'Holbach.

Mirabeau (Victor **Riquetti**, marquis de), économiste, né en 1715, à Pertuis (Provence), d'une famille originaire de Florence, servit en Allemagne (1734-1742), avant de se consacrer à propager les doctrines de Quesnay, dans une foule de livres obscurs et bizarres de style. Visant à la philanthropie, il plaida cependant 15 ans contre sa femme, et obtint contre les siens 54 lettres de cachet. Il mourut en 1789. — On cite de lui: *l'Ami des hommes ou traité de la population*, 1756, 3 vol. in-4°; *Théorie de l'impôt; Philosophie rurale, Les Economiques. Instruction populaire*, etc.

Mirabeau (Honoré-Gabriel **Riquetti**, comte de), orateur, fils du précédent, né au Bignon près de Nemours, 1749. Elevé durement par son père, il fut incorporé par lui dans le régiment de Berri-Cavalerie, 1767: enfermé, à la suite d'une intrigue, dans le fort de l'île de Ré, il y écrivit l'*Essai sur le despotisme*. Il partit ensuite avec le régiment Royal-Comtois pour la Corse, où ses chefs obtinrent pour lui le brevet de capitaine de dragons. Marié en 1772, et retiré dans le château de Mirabeau, il s'y endetta, se fit interdire, et, par l'ordre de son père, fut enfermé de nouveau au château d'If, d'où on le transporta au fort de Joux, près de Pontarlier. Il s'échappa, enlevant Mme de Monnier, femme d'un ancien président de la cour des comptes de Dôle. Il se réfugia avec elle en Suisse et en Hollande. Découvert et arrêté, il subit, au donjon de Vincennes, une captivité de 42 mois, 1777-1780, entretenant avec Mme de Monnier une correspondance, publiée plus tard sous ce titre: *Lettres originales de Mirabeau*, 4 vol. in-8°, 1792. Il y écrivit aussi divers ouvrages, parmi lesquels est un *Essai sur les lettres de cachet*. Mis en liberté, il plaida à Pontarlier pour faire révoquer un arrêt capital porté contre lui, et, à Aix, contre une demande de séparation présentée par sa femme: celle-ci, défendue par Portalis, obtint gain de cause, 1783. Il voyagea ensuite en Angleterre, où il publia ses *Considérations sur l'ordre de Cincinnatus*, 1784, et en Allemagne, où il rassembla les matériaux de son livre intitulé: *la Monarchie prussienne*, 1788. Répudié par la noblesse de Provence, lors des élections aux Etats-généraux de 1789, il se fit élire député du tiers-état à Aix. Dès l'origine, il publia le *Courrier de Provence*, résumé des débats de l'Assemblée, 1789-1791, et prit son rang dans la fameuse séance du 23 juin, où il adressa à M. de Brézé l'apostrophe qui se termine, selon le *Moniteur*, par ces mots: « Nous ne quitterons nos places que par la puissance des baïonnettes. » Le 26 septembre, il prononça son fameux *Discours contre la banqueroute*, où il fit voter la contribution du quart du revenu, proposée par Necker. Eloquent organe de la Révolution, mais en même temps homme d'Etat, il défendit la prérogative royale dans la question du *veto*, et dans celle du droit de guerre et de paix: il l'emporta, non sans peine, sur ce dernier point. Son influence, décisive désormais sur l'Assemblée, apparut encore dans la discussion de la loi sur l'émigration, qu'il fit rejeter, 28 fév. 1791. Depuis le mois de mai 1790, il était devenu le conseiller secret, mais indépendant, de Louis XVI, qu'il servait à sa manière et selon ses vues propres, bien qu'il en reçût 6,000 livres par mois. Il mourut épuisé par tous les genres d'excès, le 2 avril 1791. — On a édité ses *Œuvres*, 1825-1827, 9 vol. in-8°, mais l'édition est incomplète. — V. *Mémoires de Mirabeau*, par Lucas de Montigny, son fils adoptif; *Correspondance de Mirabeau et de La Marck*, 1851.

Mirabeau (André-Boniface-Louis **Riquetti**, vicomte de), frère puîné de l'orateur, né en 1754, au Bignon, près de Nemours, se distingua dans la guerre d'Amérique, et représenta la noblesse du Limousin aux Etats-généraux de 1789. Champion déclaré de l'aristocratie, il émigra, leva, au delà du Rhin, une *légion*, dite de *Mirabeau*, et mourut en 1792. On l'avait surnommé *Mirabeau-Tonneau* à cause de son obésité et de son goût pour le vin.

Mirabella, v. de la prov. d'Avellino (Italie), à 14 kil. S. O. d'Ariano, près du lac *Moffete* ou *Amsanctus*; 5,500 hab.

Mirabello, village à 3 kil. N. de Pavie (Italie), où se livra la bataille dite *de Pavie*, en 1525.

Miradoux, ch.-l. de canton de l'arr. et à 14 kil N. E. de Lectoure (Gers); 1,434 hab.

Mirambeau, ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 kil. S. O. de Jonzac (Charente-Inférieure). Mulets; 2,277 hab.

Miramion (Marie **Bonneau**, Mme **de**), née, en 1629, à Paris, était veuve, en 1645, d'un conseiller au Parlement. Consacrant sa vie à Dieu et au soulagement des pauvres et des malades, elle établit les maisons du Refuge et de Sainte-Pélagie pour les femmes ou filles repentantes, et contribua à la fondation du séminaire des Missions étrangères. En 1661, elle créa, sous le nom de *Sainte famille*, une communauté de 12 filles chargées de tenir les écoles des campagnes et de soigner les malades, devint supérieure des *Dames Miramionnes*, après les avoir réunies aux filles de Sainte-Geneviève, et mourut en 1696. La maison des *Miramionnes*, sur le quai de la Tournelle, fut fermée en 1790.

Miramolin ou **Emir-al-Moumenin**. V. Emir.

Miranda (Don Juan **Garcia de**), peintre espagnol, né à Madrid, 1677-1749, égala son maître *Juan Delgado*, et devint peintre de Philippe V. Né sans main droite, il peignait de la gauche avec la plus grande finesse. Ses tableaux sont estimés, surtout *la Conception*. Il forma de nombreux élèves; son fils *Juan*, mort à 21 ans, son frère *Nicolas*, bon paysagiste, 1678-1738; son neveu *Pedro Rodriguez*, 1696-1766, peintre distingué d'histoire, de portraits, de bambochades, etc.

Miranda (François), général, né à Caracas, en 1750, dut fuir en Europe pour avoir médité un soulèvement contre l'Espagne. Après avoir été l'un des lieutenants de Dumouriez, dont il causa la défaite à Neerwinde, il fut arrêté deux fois en 1793, et condamné deux fois à la déportation sous le Directoire. Réfugié en Angleterre, 1797, puis aux États-Unis, 1806, il revint dans sa patrie, et réussit d'abord à chasser les Espagnols de Caracas, obligé de céder, il conclut avec Monte-Verde, 1812, une capitulation au mépris de laquelle il fut transféré à Cadix. Il mourut en 1816.

Miranda-de-Corvo, v. de la prov. de Beira (Portugal), à 20 kil. S. E. de Coïmbre; 4,000 hab.

Miranda-de-Duero, *Cambœtum Lubicanorum*, v. forte de Tras-os-Montes (Portugal), sur le Duero, à 55 kil. S. E. de Bragance. Ancien évêché; 1,500 hab.

Miranda-de-Ebro, *Deobriga*, v. de la prov. de Burgos (Espagne), à 80 kil. N. E. du ch.-l., sur l'Ebre. Vins; 2,500 hab.

Mirande, ch.-l. d'arrond. à 21 kil. S. O. d'Auch (Gers), sur la Baïse par 43°30'58" lat. N., et 1°56'5" long. O.; 5,812 hab. — Pâtisserie; tanneries; fabriques de mesures en bois. Bâtie en 1289, cette ville a été la capitale du comté d'Astarac.

Mirandole (La), v. de la prov. de Modène (Italie), à 28 kil. N. E. du ch.-l., sur la Burana; 8,000 hab. — Évêché. En 1511, le pape Jules II la prit en personne. Toiles, soieries. Patrie de Pic de La Mirandole. Ancienne capitale du duché de La Mirandole, réuni à celui de Modène, en 1711.

Mirbel (Charles-François **Brisseau de**), botaniste, né à Paris en 1776, prit du goût pour les sciences natu-

relles en suivant à Tarbes le cours de Ramond, 1796-1797. Attaché au Muséum d'histoire naturelle, 1798, il devint intendant des jardins de la Malmaison, 1803, et, après un court séjour en Hollande, professeur à la Faculté des sciences et membre de l'Institut, 1808. Se vouant à l'étude constamment, si l'on excepte trois années qu'il passa dans l'administration comme secrétaire général de Decazes, 1817-1820, il fut nommé professeur de culture au Jardin des Plantes, 1828. C'est de ce moment que ses recherches organographiques prirent plus de finesse et de précision : il introduisit alors la méthode d'observation par le microscope dans l'anatomie végétale. Il mourut en 1855. — On cite de lui : *Anatomie et physiologie végétales*, 2 vol. in-8°; *Histoire naturelle des végétaux*, avec Lamarck, 15 vol.; *Théorie de l'organisation végétale; Eléments de botanique et de physiologie végétales*, 2 vol. in-8° et 1 vol. de planches, et, en outre, de nombreux *Mémoires*, etc.

Mirbel (Lizinska-Aimée-Zoé **Rue,** Mme **de**), portraitiste, 1796-1849, née à Cherbourg, élève d'Augustin, fut protégée par Louis XVIII, et devint, en 1824, la seconde femme du précédent. Ses portraits en miniature se distinguent par la finesse et la correction du dessin, ainsi que par la fraîcheur et l'harmonie du coloris.

Mirebalais, ancien pays du Poitou compris aujourd'hui dans les arrond. de Poitiers et de Loudun (Vienne).

Mirebeau, *Mirabellum*, ch.-l. de cant. à 28 kil. N. O. de Poitiers (Vienne); 2,710 hab.— Céréales, mulets, ânes. — Autrefois capitale du Mirebalais. Arthur de Bretagne y fut pris par Jean sans Terre, 1202.

Mirebeau-sur-Bèze, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil. N. E. de Dijon (Côte-d'Or). Serges, poteries; 1,224 hab.

Mirecourt, *Mercurii curtis*, ch.-l. d'arrond., à 30 kil. N. O. d'Epinal (Vosges); par 48°18′7″ lat. N., et 3°47′55″ long. E.; 5,266 hab.— Dentelles, broderies, instruments de musique. Vins, eaux-de-vie, moutons. Elle fut jadis fortifiée.

Mirepoix, *Mirapicium*, ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. N. E. de Pamiers (Ariége), sur le Grand-Lhers, 4,057 hab — Céréales, bois, draps, lainages. Patrie du maréchal Clausel. Son évêché, créé en 1318, a été supprimé en 1801. La maison de Levis l'a possédé de 1209 à 1789. L'ancien pays de Mirepoix (*Mirapensis pagus*) est réparti auj. dans les arrond. de Pamiers (Ariége) et de Limoux (Aude).

Mirepoix (Gui **de Levis,** seigneur de), *maréchal de la Foi* dans la guerre des Albigeois, 1209, obtint, avant sa mort, 1230, la terre de Mirepoix qu'il transmit à ses descendants. — L'un d'eux, Charles-Pierre-Gaston, 1699-1758, fut créé duc et maréchal de France par Louis XV, en récompense de ses services diplomatiques et militaires. V. Levis.

Mires, nom des médecins au moyen âge.

Miribel, bourg de l'arrond. de Trévoux (Ain). Grains, vins, bétail; 3,480 hab.

Miribel-les-Echelles, bourg de l'arrond. de Grenoble (Isère); 2,167 hab.

Mirkhond (Mohamed), historien persan, 1433-1498, né près de Nichapour. Retiré dans un monastère de Hérat, il écrivit sous ce titre, *Rouzat al Safa* (*Jardin de la Pureté*), un livre qui est la source principale, et parfois unique, pour l'histoire de la Perse dans l'antiquité et au moyen âge. Continué par Khondemyr, fils de l'auteur, et, de l'an 1500 à 1856, par Ali-Kouli-Khan, cet ouvrage a été publié en persan à Téhéran, 1852-56, en 10 vol. in-8°. Des traductions partielles en ont été faites en latin, en allemand, en anglais et en français : celles-ci sont dues à Silvestre de Sacy, Defrémery, Am. Jaubert, A. Jourdain, Langlès, etc.

Mir-Mahmoud ou **Mahmoud-Chah,** roi de Perse, 1716-1725, fils d'un roi afghan de Kandahar, s'empara de la Perse, à force de crimes et de victoires. Il perdit la raison et les Afghans le remplacèrent par son cousin, Aschraff, qui le fit mettre à mort.

Miromesnil (Armand-Thomas **Hue de**), né dans l'Orléanais, 1723, était président du parlement de Rouen, quand Maupeou l'exila dans ses terres, 1771. Lié avec Maurepas, il devint garde des sceaux en 1774, contribua au rappel des parlements et au renvoi de Turgot, puis de Necker, et rédigea, en 1780, la déclaration qui abolit la question préparatoire. Renvoyé en 1787, il mourut dans sa terre de Miromesnil (Normandie), en 1796.

Miron, famille originaire de Tortose (Catalogne), a donné des médecins aux rois de France, et des magistrats à la ville de Paris. Deux d'entre eux, Gabriel, professeur à Montpellier, mort en 1490, et son frère, François, furent médecins de Charles VIII. — *Gabriel*, fils du dernier, médecin de Louis XII, d'Anne de Bretagne et de Claude de France, a écrit : *De regimine infantium*, 1544. — *Marc*, fils du précédent, médecin de François II, de Henri II et de Charles IX, est l'auteur d'une *Relation* de la mort du duc de Guise.—Il mourut probablement vers 1592.

Miron (François), prévôt des marchands à Paris, 1604-1606, était fils du précédent. Il éleva la façade de l'Hôtel de Ville, la machine de la Samaritaine, attenant au Pont-Neuf, etc. Il mourut en 1609. — Son frère, Robert, aussi prévôt des marchands, fut président et orateur du Tiers aux Etats-généraux de 1614. Mort en 1641.

Mirvelt, peintre. V. Miereveldt.

Mirzapour, v. de la prov. de Bénarès (Hindoustan), à 60 kil. S. O. du ch.-l., sur le Gange. Poteries. Vaste entrepôt de commerce; 80,000 hab.

Mischna (La), recueil des lois écrites et des traditions rabbiniques des Juifs. Il paraît avoir été écrit au IIe siècle ap. J. C., à Tibériade. C'est la première partie du Talmud.

Misène (Cap), *Misenus* ou *Misenum*, sur la côte S O. d'Italie, en face de Procida, entre Cumes et Pouzzoles, à 15 kil. S. O. de Naples. Là était le port de Misène, station de la flotte romaine sous Auguste.

Miséricorde (Filles de Notre-Dame de la), ordre institué à Aix par Madeleine Martin, dite de *la Trinité*, 1633 Il suivait la règle de Saint-Augustin.

Misithée, précepteur et beau-père de Gordien III, dont il devint préfet du prétoire, mourut en 243. Il gouverna avec sagesse et fut peut-être empoisonné par Philippe l'Arabe.

Misitra. V. Mistra.

Miskolcz, grand bourg de la Hongrie, sur la Szvina. Marché de céréales; 30,000 hab.

Misnie, ancien margraviat ou *marche* de l'empire d'Allemagne, créé en 980 sur l'Elbe moyen. Elle tirait son nom de la ville de *Meissen*, qui en fut la première capitale. Transférée à la maison de Wettin, 1090, elle devint le berceau de l'électorat, 1423, puis du royaume de Saxe actuel.— Jusqu'en 1835, un cercle de ce dernier Etat a porté le nom de *Misnie;* ch.-lieu, *Dresde.*

Misraïm. V. Mesraïm.

Misserghin, village à 16 kil. O. d'Oran (Algérie). Orphelinat, établissement du *Bon-Pasteur*, pour les filles repenties.

Missi dominici, *envoyés du maître*, sorte d'inspecteurs généraux qui, sous Charlemagne et ses premiers successeurs, parcouraient l'empire pour surveiller l'administration des comtes. Deux *missi*, un laïque et un clerc, visitaient quatre fois par an une circonscription appelée *missaticum*. Sous Charlemagne il y avait dix *missatica.*

Missiessy (Edouard-Thomas **Burgues,** comte de), marin français, né à Quiès (Provence), en 1754, était lieutenant de vaisseau en 1789. Contre-amiral dès 1793, il dirigea, en 1805-1806, l'escadre qui opéra dans les Antilles, mais en revenant en Europe, avant d'avoir été rallié par Villeneuve, il s'attira une disgrâce. On le nomma cependant vice-amiral, et commandant de l'escadre de l'Escaut réunie à Anvers, 1809. Il fut encore préfet maritime de Toulon sous la Restauration et mourut en 1832.

Missillac, bourg de l'arr. de Saint-Nazaire (Loire-Inférieure); 3,616 hab., dont 326 agglomérés.

Missinnipi. V. Churchill.

Missions, nom sous lequel on désigne les établissements religieux fondés par les missionnaires catholiques dans le Levant, dans l'Inde, en Chine et dans le Nouveau-Monde. Dans cette dernière région, on signale surtout les Réductions du Paraguay. V. Paraguay. — *La Congrégation des missions étrangères* fut fondée, sur la proposition du P. de Rhodes, jésuite, par Alexandre VII. Un séminaire fut établi rue du Bac, à Paris, pour préparer des missionnaires, en 1663; et depuis deux siècles, la Congrégation n'a pas cessé de travailler à la propagation de la foi.

Mississipi, appelé par les Natchez *Meschacebé*, le grand fleuve, sort du lac Itasca (Minnesota), coule d'abord à l'E, puis au S. O., avant de prendre une direction générale du N. au S. — Laissant à l'O. les Etats de Minnesota, Iowa, Missouri, Arkansas et Louisiane, et à l'E. ceux de Wisconsin, Illinois, Kentucky, Tennessee et Mississipi, il arrose Saint-Paul, Saint-Louis, Cairo, Mem-

phis, Wicksburg, Natchez, Bâton-Rouge et la Nouvelle-Orléans. Il s'écoule dans le golfe du Mexique par une embouchure principale et permanente, et par des canaux ou *bayous* qui changent souvent de direction. Il a 2,500 mètres de largeur à son confluent avec le Missouri, mais son courant est souvent obstrué par les terres et les arbres qu'il entraîne avec lui. Son cours est de 4,000 kil. Il reçoit, à gauche, la Sainte-Croix, le Wisconsin, l'Illinois et l'Ohio; et à droite, le Saint-Pierre, l'Iowa, le Missouri, l'Arkansas et la Rivière-Rouge. Découvert, dès 1541, par l'espagnol Ferdinand de Soto, le Mississipi n'a été parcouru en entier que par le français La Salle, 1682.

Mississipi, un des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, borné au N. par Tennessee, à l'O. par Arkansas et Louisiane, à l'E. par Alabama, et au S. par le golfe du Mexique, entre 30° et 35° lat. N., et entre 90° et 95° long. O. Superficie de 122,129 kil. carrés, et population de 828,640 hab., dont 441,347 noirs. Sol fortement ondulé, stérile sur la côte maritime, fertile dans les vallées qui aboutissent au Mississipi. Le coton est à peu près l'unique culture. Les villes principales sont: *Jackson*, capit., Natchez, Wicksburg. — Colonisé par les Français en 1716, comme partie de la Louisiane, il passa, en 1817, du rang de territoire à celui d'Etat. Sa constitution, modifiée en 1832, se rapproche de celle de l'Union.

Missolonghi, ch.-l. de la nomarchie d'Acarnanie-et-Etolie (Grèce), sur la mer Ionienne, au N. O. d'Athènes; 5,500 hab. Siéges de 1822 et de 1826 soutenus contre les Turcs qui s'en emparèrent au second, après l'héroïque résistance de ses défenseurs.

Misson (François-Maximilien), conseiller au parlement de Paris, s'expatria lors de la révocation de l'édit de Nantes. Il mourut à Londres en 1723. — Protestant, il attaqua l'Eglise dans son *Nouveau voyage d'Italie*, 1691. Il a écrit le *Théâtre sacré des Cévennes*, 1707.

Missouri, rivière des Etats-Unis, descend des monts Rocheux par de nombreuses sources, Jefferson, Madison, Gallatin, et coule d'abord du S. au N., et de l'O. à l'E. Arrivé au fort Mandan, il change brusquement de direction, et, pendant 25 kil. de cataractes, s'abaisse de 100 à 120 mètres. Coulant tantôt au S., tantôt au S. E., dans le pays désert des Mauvaises-Terres, il sépare ensuite les Etats de Minnesota et d'Iowa du territoire de Nébraska, traverse l'Etat de Missouri en arrosant Jefferson et se jette dans le Mississipi après un cours de 3,700 kil., dont 1,800 sont navigables. Large de 300 à 1,800 mètres, il est souvent embarrassé par des sables. Il reçoit, à droite, le Tchansansau, et, à gauche, la Yellow-Stone, le Petit-Missouri, la rivière des Terres-Blanches, la Rapide, la Platte et le Kansas.

Missouri, un des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, borné au N. par Iowa, à l'E. par Illinois, Kentucky et Tennessee, au S. par Arkansas, et à l'O. par Kansas, entre 36° et 40° 30′ lat. N., et entre 91° 10′ et 96° 50′ long. O. La superficie est de 170,000 kil. carrés, et la population de 1,721,295 hab., dont 118,074 noirs. Plat, sauf au S. E., il est riche en blé, maïs, tabac, bétail, chevaux et porcs. Mines de fer, de plomb, de cuivre, de houille; sources salées. Il est arrosé par le Missouri et le Mississipi. Compris d'abord dans la Louisiane jusqu'en 1804, il fut érigé en territoire d'abord, puis en Etat, 1821. Sa constitution est modelée sur celle de l'Union. Les villes principales sont: *Jefferson*, capit.; Saint-Louis, Franklin, etc.

Mistra ou **Misitra,** capit. de la Laconie (Morée), à 8 kil. de l'ancien Eurotas (Vasilipotamo), au pied du mont Taygète et à une heure de l'antique Sparte; 6,000 hab. — Elle a été détruite pendant la guerre de l'indépendance.

Mistral, vent d'automne et d'hiver qui souffle du N. O sur les côtes de Provence.

Mitau. V. Mittau.

Mitchell (Sir Thomas-Livingstone), voyageur écossais, né à Craigend (Stirling), en 1792, servit dans la guerre d'Espagne, 1808-1814, et dressa alors une série de cartes topographiques de la Péninsule. Envoyé comme ingénieur en Australie, 1827, il entreprit des voyages d'exploration dans lesquels il reconnut plusieurs cours d'eau et l'*Australia Felix*. Après avoir tenté, sans succès, de se rendre de Sidney au golfe de Carpentarie, 1845-1846, par une voie directe, il revint en Europe. Il mourut en 1855. On a des *Relations* de ses voyages.

Mitelli (Agostino), peintre et graveur distingué de l'école de Bologne, né près de Bologne, 1609-1660, fut surtout habile dans l'art de la décoration et comme peintre d'architecture. Avec son ami, Aug. Mich. Colonna, il fit des œuvres remarquables à Bologne, à Parme, à Forli, à Florence, à Gênes, à Rome, en Espagne, à la cour de Philippe IV.

Mitford (William), historien anglais, né à Londres, 1744-1827, eut une jeunesse maladive, consacra ses loisirs à l'étude du grec, et, dans ses conversations avec Gibbon, résolut d'écrire l'histoire de la Grèce. Il fut membre des Communes, de 1785 à 1818. Son *Histoire de la Grèce* ne parut qu'à de longs intervalles, de 1784 à 1818, en 5 vol. in-8°; elle va jusqu'à la mort d'Alexandre; l'édition définitive, 1829, a 8 vol. in-8°. C'est un livre consciencieux, intéressant, mais qui a été dépassé. On doit encore à Mitford un traité *Sur les anciennes religions de la Grèce et de Rome*.

Mitford (Mary-Russell), née à Alresford (Hampshire), 1789-1855, est considérée comme le peintre le plus vrai de la vie rurale en Angleterre. Elle commença par écrire et publier beaucoup de vers, qui eurent peu de succès. En 1812, *Watlington Hill* réussit; elle se produisit heureusement au théâtre (*Julian*, 1823, *Foscari*, 1826, *Rienzi*, 1828, etc). Mais *Notre Village* (*Our Village, Sketches of rural character and scenary*) donna à l'auteur la plus grande réputation, 1824-1832, 5 vol. Elle la soutint dans *Belfort Regis*, dans *Stories of American life, by American writers*, 3 vol., etc.

Mithras, dieu des anciens Perses, qui, sous les empereurs, fut aussi adoré à Rome et jusqu'en Gaule. Il représentait le soleil et le feu. Inférieur à Ormuzd, il était, comme lui, l'ennemi d'Ahriman et des mauvais génies. Dans ses fêtes, appelées *Mithriaques*, on immolait des victimes humaines. Un mois de l'année lui était consacré. On représentait Mithras sous la figure d'un jeune homme avec un bonnet phrygien, une tunique verte, un manteau flottant sur l'épaule gauche, et armé d'un glaive qu'il plonge dans le cou d'un taureau.

Mithridate Ier, roi ou plutôt satrape du Pont, et petit-fils d'Artabaze, l'un des 7 Perses qui tuèrent Smerdis le Mage, accompagna le jeune Cyrus dans son expédition contre Artaxerxès Mnémon. Il mourut avant 363 avant J. C.

Mithridate II, dit *Clistès* (fondateur), petit-fils du précédent, et fils d'Ariobarzane II, auquel il succéda en 337 avant J. C., se soumit à Alexandre le Grand. Menacé par Antigone, vers 318, il se constitua un royaume en Paphlagonie, mais fut assassiné par son rival, 302.

Mithridate III, roi du Pont, 302-266, fils du précédent, s'agrandit en Cappadoce et en Paphlagonie.

Mithridate IV, roi du Pont, petit-fils du précédent, et fils d'Ariobarzane III, régna encore enfant vers 250 av. J. C. Il battit les Galates, puis son beau-frère Séleucus Callinicus, mais échoua devant Sinope, 220. Il maria sa fille Laodice à Antiochus III, 222, et mourut vers 190. Dans ce long règne, on a distingué quelquefois deux Mithridate, l'un beau-frère de Séleucus, et l'autre beau-père d'Antiochus III.

Mithridate V, *Evergète*, roi du Pont, petit-fils du précédent et fils de Pharnace Ier, régna vers 156. Allié des Romains contre Aristonic, il en reçut la Grande-Phrygie. Il fut assassiné vers 123 ou 120.

Mithridate VI, *Eupator* et *Dionysius*, surnommé le *Grand* par les modernes, roi du Pont, 120 ou 123-63 av. J. C., fils et successeur du précédent. Obligé de prévenir les embûches de ses tuteurs, il habitua son corps à tout supporter, jusqu'au poison. Il apprit aussi 25 langues parlées par les peuples sur lesquels il devait régner. Roi à 13 ans, il se signala presque aussitôt par le meurtre de sa mère et de son frère. — Privé de la Phrygie par les Romains, il se prépara à lutter contre eux en réunissant à son patrimoine (Pont, partie de la Cappadoce et de la Paphlagonie) la Colchide, le Caucase, et le littoral N. du Pont-Euxin jusqu'au Tyras. Il eût voulu encore s'emparer de la Cappadoce : il fit assassiner Ariarathe VI, puis les fils de ce prince, Ariarathe VII et Ariarathe VIII, mais sans pouvoir empêcher les Romains d'y établir Ariobarzane, 93. La mort de Nicomède II, roi de Bithynie, amena enfin des hostilités entre Mithridate et Rome, 90. Le roi de Pont envahit la Cappadoce et la Bithynie, et pénétra dans la province d'Asie où, sur son ordre, 80,000 Romains furent, le même jour, mis à mort, 88. Il envoya ensuite ses armées en Grèce; mais là ses succès s'arrêtèrent: Sylla prit Athènes, 86, et gagna les deux victoires de Chéronée et d'Orchomène, tandis que Fimbria, envoyé par le parti de Marius, assiégeait Mithridate dans Pitane. La paix de Dardanum arracha au roi de Pont la Cappadoce et la Bithynie, 84. Il n'avait pas encore réparé ses pertes, quand Muréna

l'attaqua, 82. Averti de ce que valait un traité avec Rome, il consacra les années suivantes à recruter son armée chez les barbares du Caucase et à la discipliner à la romaine. Il s'entendit aussi avec Sertorius, maître de l'Espagne. Se jetant brusquement sur la Bithynie après la mort de Nicomède III, il enferma Cotta dans Chalcédoine et assiégea Cyzique, 74. Battu deux fois par Lucullus en Bithynie, 73, défait complétement près de Cabyra, dans le Pont, 72, il demanda un asile à son gendre, le roi d'Arménie, Tigrane (V. ce nom). Relevé un instant par l'irruption de Lucullus en Arménie, 69-67, Mithridate eut à lutter contre un nouvel adversaire, Pompée, qui le réduisit à se réfugier dans les gorges du Caucase. Arrivé dans le Bosphore Cimmérien, le roi de Pont, après avoir mis en fuite Macharès, son fils rebelle, songea à marcher sur l'Italie par la vallée du Danube en entraînant à sa suite les tribus barbares qu'il rencontrerait. Arrêté dans ce dessein par la révolte de Pharnace, son fils favori, il tenta vainement de s'empoisonner, et se fit tuer par un esclave gaulois, 63.

Mithridate; plusieurs Arsacides, rois des Parthes, ont porté ce nom : Mithridate Ier ou Arsace VI, 174-138 av. J. C. — Mithridate II ou Arsace IX, 126-86 av. J. C. — Mithridate III ou Arsace XIII, assassin de son père Phraate III, 61, fut déposé, n'eut que le commandement de la Médie; puis se révolta, et fut mis à mort par son frère, Orodes, 53 av. J. C.

Mithridate, *de Pergame*, fils naturel de Mithridate le Grand, s'attacha à César, qu'il secourut dans la guerre d'Alexandrie, 47 av. J. C. Récompensé par les titres de tétrarque de Galatie et de roi du Bosphore Cimmérien, il périt en voulant prendre possession de ce dernier Etat, vers 45.

Mithridate, roi du Bosphore, en 41 ap. J. C., était arrière-petit-fils de Mithridate le Grand. Remplacé par son frère Cotys, il tenta vainement de résister aux Romains, qu'il avait mécontentés.

Mithridatium, anc. v. de Galatie (Asie Mineure), dans le territoire des Trocmes, sur la frontière du Pont. Auj. *Hussein-Abad*.

Mitidjah. V. Métidjah.

Mitscherlich (Christophe-Guillaume), philologue allemand né à Weissensee (Thuringe), 1760-1854, fut professeur de philosophie, puis d'éloquence à Gœttingue. On lui doit : *Epistola critica in Apollodorum*, 1782; *Lectiones in Catullum et Propertium; Homeri Hymnus in Cererem; Scriptores erotici græci; Horatii Odæ et Epodæ*, excellente édition.

Mitscherlich (Eilard), chimiste, né près de Jever (Oldenbourg), 1794-1863, fut élève de Schlosser, étudia à Paris, puis à Gœttingue, s'occupa surtout de sciences naturelles. Protégé par Berzélius, auprès duquel il travailla deux ans à Stockholm, il devint professeur de chimie à l'université de Berlin et membre de l'Académie des sciences. Ses travaux sur l'isomorphisme et le dimorphisme, ses expériences, ses appareils ingénieux l'ont rendu célèbre. Il a publié beaucoup de mémoires, un bon *Traité de Chimie*, qui a eu plusieurs éditions, et, en 1852, fut nommé membre associé de l'Institut de France.

Mittarelli (Jean-Benoît), savant camaldule, né à Venise, 1707-1777, occupa les principales dignités de son ordre, dont il fut général en 1765. — On lui doit : *Annales Camaldulenses*, dans lesquelles il a imité Mabillon, 9 vol. in-fol.; *Ad Scriptores rerum Italicarum Muratorii accessiones*, etc.

Mittau ou **Mitau**, ch.-l. de la Courlande (Russie), sur l'Aa, par 56°39′ 4″ lat. N., et 21°23′ 13″ long. E., à 607 kil. S. O. de Saint-Pétersbourg; 14,000 hab.— Observatoire. Résidence des anciens ducs de Courlande, Mittau avait un château que Louis XVIII habita de 1798 à 1807.

Mittweida, v. du royaume de Saxe, à 60 kil. S. E. de Leipzig, sur la Zschopau; 7,000 hab. — Cotonnades.

Mitylène ou **Mytilène**, ancienne capitale de l'île de Lesbos, sur la côte E. Tributaire d'Athènes, 470 av. J. C., elle se souleva, et fut prise en 428. Pittacus, Alcée et Sapho y sont nés. Auj. *Mételin*.

Miyako. V. Méako.

Mnémosyne, *Mémoire*, mère des Muses, était fille du Ciel et de la Terre, et fut aimée de Jupiter.

Mnésiclès, architecte des Propylées d'Athènes, 437-433, était contemporain de Périclès.

Mnévis, bœuf adoré à Héliopolis, dans l'ancienne Egypte. Comme Apis, il représentait le Soleil.

Moab, *Moabites, Moabitæ*, ancien peuple au S. E. de la Palestine, descendait de *Moab*, fils de Loth. Il habitait un territoire compris entre la mer Morte à l'O., le torrent d'Arnon au N. et les Madianites au S. Sa capitale était *Rabbath-Moab*. — Il domina Israël sous son roi Eglon, devint tributaire de David, et fut enfin assujetti par Nabuchodonosor II.

Moallakâts. On nommait ainsi sept poëmes arabes, dont les auteurs avaient vécu avant Mahomet, et qui étaient suspendus aux murs de la Kaaba, à cause de leur perfection. Caussin de Perceval les a publiés et traduits.

Moawiah Ier, fondateur de la dynastie des Ommiades, né en 610 à La Mecque, était fils d'Abou-Sophian, et arrière-petit-fils d'Ommiah, cousin germain de l'aïeul de Mahomet. Nommé gouverneur de Syrie, 641, il prit l'île de Rhodes et détruisit le fameux colosse, 651. Refusant de reconnaître Ali comme successeur d'Othman, 655, il se fit proclamer lui-même khalife en Syrie, et après l'assassinat de son rival, 661, obligea Hassan, son fils, à abdiquer. Portant les armes de l'Indus à l'Atlantique, il fit assiéger, mais en vain, Constantinople pendant sept ans, 672-678. Le khalifat qu'il installa à Damas, fut transmis par lui à son fils, Yezid, 680.

Moawiah II, troisième khalife Ommiade, petit-fils du précédent, succéda à Yezid Ier, et abdiqua quatre ans après, 680; il mourut vers 686.

Mobile, fleuve des Etats-Unis, formé par l'Alabama et le Tombecbee. Il s'écoule dans une baie de son nom, au N. du golfe du Mexique. Cours de 90 kil.

Mobile, port de l'Alabama (Etats-Unis), sur la baie de son nom, à 280 kil. E. de la Nouvelle-Orléans. Pop., 32,000 hab. Exportation de cotons, cuirs et bois de construction. Mobile est souvent ravagée par la fièvre jaune. Elle a été fondée par les Français en 1700.

Mocenigo, famille illustre de Venise, qui a donné 7 doges à la république : Thomas, 1414-1423, enleva le Frioul au patriarche d'Aquilée; Pierre, 1474-1476, acquit l'île de Chypre, 1475; Jean, son frère, 1478-1485, céda aux Turcs Négrepont, Lemnos, l'Albanie, etc., 1479; mais s'empara de la Polésine de Rovigo, sur le duc de Ferrare; Louis, 1570-1577, perdit l'île de Chypre, 1571. Les derniers ont été : Louis, 1700-1709; Sébastien, son frère, 1722-1732; Alvisio, 1763-1778.

Mocenigo (André), diplomate et sénateur vénitien du xvie s., a écrit : *Belli Cameracensis adversus Venetos historia*, 1525, in-8°.

Mocha (La). V. Conception (La).

Mocquard (Jean-François-Constant), né à Bordeaux, 1791, débuta dans la diplomatie, 1812, avant de suivre la carrière du barreau, dont une maladie du larynx l'éloigna en 1825. Après avoir été sous-préfet à Bagnères-de-Bigorre, 1830-1840, il renoua d'anciennes relations avec le prince Louis-Napoléon. Devenu secrétaire et chef du cabinet du président de la république, 1848, il conserva ces fonctions sous Napoléon III. Il est mort en 1864. Il a donné des romans, des drames (*la Tireuse de cartes*), etc.

Modaïn (El-), village de l'Irak-Araby (Turquie d'Asie), bâti sur les ruines de Ctésiphon et de Séleucie, sur la rive gauche de l'Euphrate, à 40 kil. S. E. de Bagdad.

Modane, ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. S. E de Saint-Jean-de-Maurienne (Savoie), sur l'Arc; 2,444 hab. Là commence le grand tunnel du chemin de fer qui traverse les Alpes pour finir à Bardonèche, dans la vallée de la Doria.

Modène, *Mutina*, ch.-l. de la province de son nom (Italie), et ancienne capitale du duché de Modène, à 101 kil. N. O. de Florence, près du Panaro et de la Secchia, par 44°38′ 50″ lat. N., et 8° 35′ 18″ long. E. Pop., 55,000 hab. L'ancien palais ducal renferme une galerie de tableaux, 3,000 manuscrits et 90,000 vol. Archevêché; sa cathédrale, du xie s., est remarquable par sa tour élevée. Soieries, toiles, cuirs, draps, instruments d'optique. Université. Patrie de Sigonius, Muratori, Fallope, Tassoni et Vignole. — D'origine étrusque, Modène fut ensuite possédée par les Boïens, que, 194 av. J. C., défit Tib. Sempronius Gracchus. Antoine y assiégea, 43, Decimus Brutus, qu'Octave et les consuls Hirtius et Pansa délivrèrent. Subissant dès lors les destinées de l'Italie, elle ne redevint indépendante qu'au xie s. En 1288, elle se plaça sous la protection des seigneurs d'Este, et, en 1453, fut érigée en duché (V. ci-dessous). Réunie à la Cisalpine, 1797, puis au royaume d'Italie, elle fut le ch.-l. du départ. du Panaro. Rendue à ses ducs, 1814, elle se souleva en 1831, 1848 et 1859, et s'annexa au Piémont, 1860. — Aujourd'hui, elle est

le ch.-l. de la province de Modène, qui a 2,502 kil. carrés et 275,000 hab.

Modène (duché de), ancien Etat de l'Italie du Nord, au S. du royaume Lombard-Vénitien, à l'E. du duché de Parme, à l'O. de la Romagne et au N. de la Toscane et du golfe de Gênes. Sup., 6 030 kil. carrés. Popul., 600,000 hab. Il comprenait 7 provinces. Capit., Modène. — Ce territoire, érigé en duché, 1453, par Frédéric III, empereur, constitua, à partir de 1597, le domaine principal de la maison d'Este. Enlevé par Bonaparte à Hercule III, 1796, il fut rendu, 1814, à François IV François V, 1846-1859, l'abandonna, 1859, et les habitants votèrent leur réunion au Piémont, 1860. Il forme aujourd'hui les 3 provinces de Modène, Reggio et Massa.

Moder, affluent du Rhin, naît près de Lemberg (Lorraine), passe à Haguenau et à Bischwiller (Basse-Alsace), reçoit la Zorn et se jette dans le Rhin. Cours de 72 kil.

Modestinus (Herennius), jurisconsulte romain, du IIIe siècle, élève d'Ulpien, conseiller d'Alexandre Sévère et de Maximin Ier, a été le dernier représentant du droit. Le Digeste donne 345 extraits de ses ouvrages.

Modestus, écrivain latin du IIIe s., a composé un *Libellus de vocabulis rei militaris*, traité adressé à l'empereur Tacite, plusieurs fois imprimé, surtout dans les *Scriptores de Re Militari*.

Modica, *Motyca*, v. de Sicile, à 52 kil. S. O. de Syracuse, sur le Scicli; 33,000 hab. Elève du plus beau bétail de l'île.

Modin, anc. v. de Judée, sur une montagne de ce nom, patrie des Maccabées.

Modius, mesure de capacité, à Rome, pour les matières sèches, valait 8 litres 67 centilitres.

Modlin, v. du gouvernement de Plock (Russie), à 65 kil. S. E. du ch.-l. Ville forte bâtie en 1807, elle couvre les abords de Varsovie et le confluent du Bug et de la Narew.

Modon, *Méthone*, v. de la Messénie (Morée), sur la Méditerranée, à 30 kil. S. O. de Calamata et à 8 kil. S. de Navarin. Elle fut souvent prise par les Vénitiens, les Génois, les Turcs; 1,000 hab.

Modum, village de Norvége (Aggerhuus), sur le Drammen, et à 20 kil. de la v. de Drammen. Cobalt.

Moelan, bourg de l'arr. de Quimperlé (Finistère). Pensionnat des frères de Lamennais. Grains, fourrages; 4,965 hab., dont 297 agglomérés.

Mœllendorf (Richard-Joachim-Henri, comte de), feld-maréchal-général prussien, né dans la marche de Prignitz en 1725, se distingua dans les diverses guerres de Frédéric II. Nommé gouverneur de Berlin, 1783, général d'infanterie, 1787, il fut créé feld-maréchal en 1793. Bien qu'opposé à la guerre contre la France, il commanda l'armée prussienne en 1794, et repoussa Hoche à Kaiserslautern. Il fut l'un des négociateurs de la paix de Bâle. Blessé à Auerstaedt et pris à Erfurt, 1806, il fut traité honorablement par Napoléon. Il mourut à Havelberg, 1816.

Moeller. V. Mollerus.

Mœen, *Amæna*, île du Danemark, dans la Baltique, au S. E. de Seeland, dont elle dépend; 13,000 hab. Céréales. — Ch.-l., *Stege*.

Mœnch (*Le Moine*), sommet des Alpes bernoises (Valais), haut de 4,114 mèt.

Moerbeke, v. de la Flandre orientale (Belgique), à 20 kil. N. E. de Gand; 5,000 hab.

Mœris (Touthmosis, dit), selon Champollion Figeac, roi d'Egypte, qui aurait régné de 1736 à 1723, av. J. C. Parmi les nombreux monuments de son règne, on cite surtout le lac qui porte son nom (auj. lac *Fayoum*), dans le nome de Crocodilopolis, au S. O. de Memphis et à l'O. du Nil, dont il servait à régulariser les inondations.

Mœsa. V. Mésa.

Mœser (Justus), homme d'Etat et écrivain allemand, né à Osnabrück, 1720-1794, fut avocat, administrateur de sa ville natale, 1761-1781, etc. Il a laissé quelques écrits rédigés dans un style concis et énergique : *Histoire d'Osnabrück; Idées patriotiques; Mélanges*, etc. Ses *Œuvres complètes* forment 10 vol. in-8°, 1842-1843.

Mœskirch, village à 40 kil. N. de Constance (Bade). Défaite des Autrichiens par Moreau, 1800.

Moezz-Eddaula (Ahmed), l'un des fils de Bouïah, qui fonda, en Perse, la dynastie des Bouïdes. Appelé à Bagdad, 946, il prit pour lui la dignité d'*Emir-al-Omra*, qui devint héréditaire dans sa famille, et remplaça le khalife Mostakfi par Mothi. Il mourut en 967.

Moezz-Ledin-Allah, premier khalife d'Egypte (953-975), résida d'abord à Mahadia (Tunisie), avant de s'établir au Kaire, 973. Cette ville avait été fondée, 969, par son général Djadhar, qui, dans la même année, avait enlevé l'Egypte aux Abbassides.

Moffat, dans le comté de Dumfries (Ecosse). Eaux minérales célèbres.

Mogador ou **Soueirah,** port du Maroc, sur l'Atlantique, par 31° 30′ 30″ lat. N., et 12° 4′ 24″ long. O., à 178 kil. O. de Maroc; 27,000 hab — Place forte, fondée en 1760 par Sidi-Mohammed, elle a été bombardée en 1844 par les Français. Elle est le principal entrepôt de commerce de l'empire marocain; les Anglais y importent beaucoup de marchandises.

Moghistan (*pays des dattes*), *Carmania deserta*, portion maritime du Kerman (Perse); région malsaine, soumise à l'iman de Mascate. Ch.-l., *Minab*.

Moglah, *Alinda*, ville de l'Anatolie au S. O. (Aïdin), à 95 kil. S. E. de Ghuzel-Hissar; 15,000 hab.

Mogols. V. Mongols.

Mograbins. V. Maugrabins.

Moguer, anc. *Lontici*, port de la province d'Huelva (Espagne), à 16 kil. E. du ch.-l., sur le Tinto; 6,000 hab.

Moguntiacum, auj. *Mayence*, ville des Caracates (anc. Gaule), et ch.-l. de la Germanie première.

Mohacz, ville de la Hongrie méridionale, sur la rive droite du Danube, à 97 kil. O. de Szegedin; 10,000 hab. Défaite célèbre des Hongrois par Soliman II, 1526. Victoire de Charles de Lorraine sur les Turcs, 1687.

Mohammed, forme arabe du nom de *Mahomet*. V. aussi Méhémet.

Mohammed-al-Mahdi, khalife abbasside, 775-785, fils et successeur d'Almansor, envoya son fils Haroun-al-Raschid, imposer un tribut à Constantinople, 781. Il étala tout le faste oriental dans un pèlerinage à La Mecque.

Mohammed-al-Mahdi (Aboul-Kassem), douzième et dernier iman de la famille d'Ali, né en 870, vécut dans une caverne pour échapper à l'abbasside Motamed, qui, selon une tradition, le fit cependant périr.

Mohammed-al-Gaury, souverain musulman de l'Inde, 1171-1206, et sultan de Perse, de la dynastie persane des Ghourides. Associé à Gaïath-Eddin, son frère, 1171, il régna d'abord sur Ghazna, mit fin à l'Empire des Ghaznévides, par la prise de Lahore, 1186, et s'avança jusqu'à Bénarès, 1193 : de ce moment date la disparition du sanscrit comme langue vulgaire. En 1203, il usurpa la Perse sur ses neveux, et fut assassiné en 1206.

Mohammed (Aboul-Modhaffer), empereur mongol de l'Hindoustan, 1719-1748, fut battu à Panipat par Nadir-Chah, 1739. Vainqueur des Afghans, il mourut en 1747.

Mohammed-Hassan-Khan, fondateur de la dynastie actuelle des Kadjars en Perse, fut d'abord gouverneur d'Asterabad, 1737. Se déclarant indépendant à la mort de Nadir-Chah, 1748, il s'empara du Ghilan et du Mazenderan, mais fut pris et décapité par son compétiteur Kérim-Khan, 1758.

Mohammed-Aga, fils du précédent, fut d'abord, 1758-1779, captif de Kérim-Khan, à la mort duquel il reprit les provinces possédées par son père. Il y ajouta le reste de la Perse, 1793, puis la Géorgie, le Chirvan et le Daghestan, 1795. Il attaquait la Russie quand il fut assassiné, 1797.

Mohammed-Chah, roi de Perse, 1834-1848, petit-fils et successeur de Feth-Ali-Chah, assiégea, à l'instigation de la Russie, Hérat, 1837-1838, que les Anglais sauvèrent en attaquant les ports de la Perse.

Moham'rah, v. du Khouzistan (Perse), sur le Chot-el-Arab. Elle a pris beaucoup d'importance commerciale depuis quelques années.

Mohawk, rivière des Etats-Unis (New-York), longée par le canal de l'O., du lac Ontario à l'Hudson, dans lequel elle se jette. Cours de 400 kil. Sur ses bords est une ancienne tribu du même nom.

Mohedano (Raphaël et Pierre-Rodriguez), religieux de la Merci à Grenade, ont laissé une *Histoire littéraire d'Espagne*, 1766-1791, 10 vol. in-4°. Ils n'en étaient encore qu'à Lucain; ils s'arrêtèrent, effrayés des proportions que prenait leur ouvrage.

Mohicans, anc. tribu de l'Amérique du Nord, qui habitait les bords du Connecticut.

Mohilev, ch.-l. du gouvernement de ce nom (Russie), sur le Dniéper, par 28° long. E., et 53° 58′ 49″ lat. N., à 800 kil. S. de Saint-Pétersbourg; 39,000 hab. — Archevêchés grec et catholique métropolitains. Com-

erce avec la mer Noire. Victoire de Davout en 1812.

Le gouvernement de Mohilev, entre ceux de Vitebsk au N., de Smolensk à l'E., de Minsk à l'O. et de Tchernigov au S., a 4,894,000 hect. et 745,000 hab. Arrosé par le Dniéper, généralement marécageux, il est riche en bois et en pâturages. Les villes sont: Mohilev, Orcha, Dubrowna, Mstislawl, etc.

Mohilev, v. de Russie (Podolie), sur le Dniester, à 132 kil. S. E. de Kaminiec. Evêché arménien; 9,000 hab

Mohilla ou **Mouhilly,** l'une des îles Comores.

Mohrungen, v. de la province et du royaume de Prusse, à 110 kil. S. O. de Kœnigsberg; 2,500 hab. Défaite des Russes, par les Français, en 1807.

Moine (Antonin), sculpteur, né à Saint-Etienne, 1797-1849, fut élève de Girodet et de Gros, puis abandonna la peinture pour la sculpture. On cite de lui: le *Lutin; Sully* (au Luxembourg); *Naïades et Tritons* (place de la Concorde), etc. Il a aussi exposé des portraits au pastel.

Moines. Ce mot, qui signifie *solitaires* (du grec *μόνος, seul*), a fini par désigner tous les membres des communautés religieuses. Instituée en Orient, où elle fut surtout contemplative, la vie monastique prit, en Occident, un caractère plus pratique: les premiers établissements furent ceux de Marmoutier, 375, et de Lerins, 391, en Gaule. Au VIe siècle, saint Benoît de Nurcia rédigea la règle qui porte son nom: les Bénédictins se livraient à l'étude et au travail des mains. Au XIIIe siècle, on créa les ordres mendiants (V. Dominicains, Franciscains, Carmes, Augustins), qui devaient ne rien posséder, et s'adonner à la prédication. Après la naissance de la réforme apparurent de nouveaux ordres (V. Jésuites, Oratoire, Congrégation de Saint-Maur, etc.), voués spécialement à l'enseignement, à la prédication ou à l'étude. Supprimées dans beaucoup de pays à la suite de la révolution française, les congrégations religieuses se sont cependant reconstituées depuis sur quelques points. M. de Montalembert a écrit l'histoire des *Moines d'Occident.* V. Ascètes, Cénobites, Anachorètes.

Moingt, *Mediolanum Segusianorum*, *Mediodunum*, commune de 940 hab., à 2 kil. S. E. de Montbrison (Loire). Eaux minérales. Restes d'un édifice, appelé palais des Sarrasins, qui est peut-être d'origine romaine.

Moiræ, *Μοῖραι.* V. Parques.

Moirans, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. N. O. de Saint-Claude (Jura). Bois, fromages; 1,238 hab

Moirans, bourg de l'arr. de Saint-Marcellin (Isère). Forges, filatures de soie, chanvre, toiles; 2,903 hab.

Moisdon, ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. S. de Châteaubriant (Loire-Inférieure); 2,605 hab., dont 401 agglomérés. Forges, ardoises; bestiaux.

Moïse, en hébreu *Mosché* (*tiré de l'eau*), législateur des Hébreux, né en Egypte, vers 1705 av. J. C. Fils du lévite Amram et de Jochabed, il fut exposé au bord du Nil, parce que le Pharaon avait ordonné de faire périr les enfants mâles des Israélites. Découvert et adopté par Termutis, fille du roi, il fut instruit dans toutes les sciences des Egyptiens. A l'âge de quarante ans, il tua un Egyptien qui battait un Hébreu, et s'enfuit dans le pays de Madian dont le chef, Jéthro, 1665, lui donna en mariage sa fille, Séphora. Il y gardait, depuis quarante ans, les troupeaux de son beau-père, quand une voix, sortant d'un buisson ardent, sur le mont Horeb, lui ordonna d'aller délivrer les Hébreux opprimés. Secondé par Aaron, son frère, il obtint de Pharaon que les Hébreux sortiraient d'Egypte, mais ce ne fut qu'après avoir frappé le pays de *dix plaies* (eau du Nil changée en sang; grenouilles; moucherons; insectes; peste sur les bestiaux; tumeurs et ulcères; grêle; sauterelles; ténèbres; mort de tous les premiers-nés). Quittant alors la terre de Gessen, les Israélites franchirent miraculeusement la mer Rouge dans laquelle fut englouti Pharaon, qui les poursuivait avec son armée, 1625. Dans le désert de Sin, ils commencèrent à recueillir la manne; à Raphidim, ils battirent les Amalécites, grâce à Moïse qui tenait les bras élevés au ciel. Au mont Sinaï, où le peuple fit un séjour d'un an, Moïse lui transmit, au nom de Dieu, le *Décalogue* inscrit sur deux tables de pierre. Après avoir châtié les adorateurs du veau d'or, et construit le Tabernacle, le chef des Israélites les conduisit vers la Terre Promise, non sans avoir à lutter contre des murmures, et même contre une tentative de révolte, comme il arriva après le retour des espions envoyés en Palestine. Errant, en punition de leur faute, pendant trente-huit ans, dans le désert, les Hébreux se soulevèrent encore avec Coré, Dathan et Abiron. Enfin, dans la quarantième année qui suivit la sortie d'Egypte, Moïse arriva au bord du Jourdain, après des rencontres sanglantes avec les Amorrhéens, Og, roi de Basan, et Barac, chef des Madianites. Exclu lui-même de la Terre Promise, pour avoir hésité, lorsque Dieu lui ordonna de faire jaillir l'eau du rocher d'Horeb, en le frappant de sa baguette, il désigna Josué pour son successeur, et mourut sur le mont Nébo, à l'âge de 120 ans, 1585. — La législation mosaïque est contenue dans le *Pentateuque* ou les *Cinq Livres:* Genèse, Exode, Lévitique, Nombre, Deutéronome (V. ces noms). Elle formule nettement la doctrine de l'unité de Dieu dont les prêtres sont les ministres. Jéhovah, roi unique et maître unique de son peuple, frappe des plus terribles châtiments le crime de l'idolâtrie.

Moïse de Koren, évêque et historien arménien, né au bourg de Koren, 370-489, étudia en Grèce, et fut évêque de Pakrévant. Outre des traductions d'auteurs grecs, il a écrit une *Géographie,* une *Rhétorique,* et surtout une *Histoire d'Arménie* qui s'arrête à l'an 441 de J. C. Ce dernier ouvrage a été traduit en latin, et en français, par Le Vaillant de Florival, 1841.

Moissac, *Mussiacum*, ch.-l. d'arrondissement de Tarn-et-Garonne, sur le Tarn et le canal latéral à la Garonne, à 28 kil. N. O. de Montauban, par 44° 6′ 22″ lat. N., et 1° 15′ 11″ long. O. Minoteries renommées, huiles, vins, laines; 9,137 hab. Cette ville a été bâtie autour d'une abbaye fondée au VIIe siècle par saint Amand et dont il reste de nombreux vestiges.

Moita, ch.-l. de canton de l'arr. et à 28 kil. E. de Corte (Corse); 908 hab.

Moitte (Jean-Guillaume), sculpteur, né à Paris, 1747-1810, était fils d'un graveur distingué. Elève de Pigalle et de J.-B. Lemoyne, il obtint le prix de Rome en 1768. Il a exécuté des modèles pour Auguste, orfèvre de la cour, des statues de *Cassini,* de *Bonaparte,* etc.; la *Patrie couronnant les vertus civiques et guerrières,* au fronton du Panthéon; *La Loi,* avec les figures de *Moïse, d'Isis, de Numa* et *de Manco-Capac,* au Louvre, etc. On lui a attribué, à tort, le mausolée élevé à Desaix dans l'hospice du mont Saint-Bernard, et dont Boizot est l'auteur.

Moivre (Abraham), mathématicien, né en 1667 à Vitry (Champagne), d'une famille protestante. Il passa en Angleterre, 1688, où il se lia avec Newton, et mourut en 1754. On cite de lui divers travaux sur le calcul des probabilités, et surtout *Miscellanea analytica de seriebus et quadraturis,* 1730, in-4°.

Mojaïsk, v. du gouvernement et à 100 kil. S. O. de Moscou (Russie), sur un affluent de la Moskowa; 4,000 hab. Presque entièrement détruite en 1812, elle a encore sa vieille citadelle.

Moka, *Mocha,* port d'Yémen (Arabie), par 13° 20′ lat. N., et 41° long. E., à 280 kil. S. O. de Sana, sur la mer Rouge; 2,500 hab. Ruinée par le voisinage d'Aden, cette ville, jadis florissante, a restreint ses exportations de café, cire, gomme, ivoire, cuirs, myrrhe, etc.

Mokcha, rivière de Russie, affluent de l'Oka, qui arrose les gouvernements de Penza et de Tambov. Cours de 500 kil.

Moke (Henri-Guillaume), historien belge, né au Havre, 1803-1862, fut professeur de rhétorique à l'Athénée royal de Gand, 1835, puis professeur d'histoire à l'Université. On lui doit: *les Gueux de mer ou la Belgique sous le duc d'Albe,* 1827, 2 vol. in-12; *les Gueux des bois ou les patriotes belges en* 1566, 1828, 2 vol. in-8°; *Histoire des Francs* (le commencement seul a paru); *Hist. de la Belgique,* 1839-40, 2 vol. in-8°; *Mœurs, usages, fêtes et solennités des Belges,* 1846, 2 vol. in-8°; *Hist. de la littérature française,* 1849, 4 vol. in-18; *Précis de l'histoire moderne,* 1853, 4 vol. in-12; *la Belgique ancienne,* 1855, in-8°.

Moktader-Billah, khalife de Bagdad, 908-932, s'abandonna aux plaisirs, au moment où l'Afrique septentrionale, la Syrie, Mossoul et le nord de la Perse étaient perdus pour les Abbassides. Déposé en 929, puis rétabli, il fut tué en 932 par l'eunuque Mounès, auquel il devait le trône.

Moktadi-Biamrillah, khalife de Bagdad, 1074-1094, petit-fils et successeur de Kayem, subit l'ascendant du seldjoucide Mélek-Shah, dont il épousa la fille.

Moktafi-Billah, khalife de Bagdad, 902-908, fils et successeur de Motadhed, reprit la Syrie et l'Egypte, 905, et vainquit deux fois les Karmathes, 904-907.

Mola, *Turris Juliana,* port d'Italie (ancien royaume de Naples), à 22 kil. S. O. de Bari, sur l'Adriatique; 9,000 hab. Port médiocre. Exportation d'huile et de coton.

Mola-di-Gaeta, *Formies*, petit port de l'ancien royaume de Naples (Italie), sur le golfe de Gaëte et à 10 kil. N. de cette dernière ville; 1,800 hab.

Mola (Pierre-François), peintre de l'école bolonaise, né près de Côme, 1612-1668, élève de l'Albane, eut, à Rome, de nombreux travaux, que lui confièrent Innocent X, Alexandre VII, Christine de Suède. On vante son dessin, son coloris, la hardiesse de ses compositions; il excella surtout dans le paysage. Ses principaux tableaux sont à Rome, à Florence, à Paris, etc. Il a gravé à l'eau-forte des planches estimées.

Molans (Philibert **de**), né à Molans (Franche-Comté), a fondé l'ordre de Saint-Georges, en 1390, composé de nobles Bourguignons, et qui a duré jusqu'à la Révolution.

Molanus (Jean **Van der Meulen**, dit), théologien, né à Lille, 1533, mourut directeur du séminaire de Louvain, 1585. Versé dans l'antiquité ecclésiastique, il a laissé : *De picturis et imaginibus sacris; Militia sacra ducum Brabantiæ; De piis testamentis; Annales urbis Lovaniensis*, 1572, in-4°, etc.

Molanus (Gérard-Walter **Van der Meulen**, dit), théologien luthérien, né à Hameln, 1633-1722, s'occupa, avec Bossuet, de la réunion des églises chrétiennes. Ses écrits, à ce sujet, sont insérés dans les œuvres de Bossuet.

Molay (Jacques **de**), dernier grand-maître des Templiers, né en Bourgogne, vers 1244. Entré dans l'ordre en 1265, il en devint le chef vers 1298, et reprit, avec l'aide des Mongols, Jérusalem aux Mameluks, 1299. Chassé de la Terre-Sainte, il se retira à Chypre. Sur l'appel du pape Clément V, que dominait Philippe IV le Bel, ennemi des Templiers, il se rendit en France, 1306. Arrêté, 13 octobre 1307, avec beaucoup de chevaliers, traduit devant l'inquisiteur de France, puis devant une commission papale, 1309-1310, il ne cessa de protester de l'orthodoxie de son ordre, que le concile de Vienne abolit cependant, 1312. Le 18 mars 1314, on l'amena devant une commission qui le condamna à une détention perpétuelle. Jacques de Molay et Guy d'Auvergne, commandeur de Normandie, ayant protesté contre de prétendus aveux qu'on leur attribuait, furent, sur l'ordre de Philippe le Bel, brûlés sur un bûcher dressé sur l'emplacement du terre-plein actuel du Pont-Neuf, à Paris. La tradition prétend qu'il ajourna devant le tribunal de Dieu le pape dans 40 jours, le roi avant un an.

Molbech (Christian), savant danois, né à Soroe, 1783-1857, fut professeur d'histoire littéraire à l'Université de Copenhague, 1829, et membre de l'Académie des sciences de cette ville. Il a beaucoup travaillé au *Dictionnaire danois*, publié par cette Académie, et écrit un grand nombre d'ouvrages sur la langue danoise; *Dictionnaires*, *Glossaires*, etc ; il a édité beaucoup d'ouvrages anciens. Parmi ses livres historiques, on cite : *Histoire de la guerre des Ditmarses en* 1500; *Récits et tableaux de l'histoire danoise*, 2 vol. in-8°; *le Duché de Sleswig dans ses rapports historiques avec le Danemark et le Holstein*, etc. Parmi ses œuvres littéraires : *Leçons sur la poésie danoise*, 2 vol.; *Documents relatifs à l'histoire de la langue et de la littérature danoise*, etc.; *Voyage de jeunesse dans ma patrie*, 2 vol.; *Lettres écrites de Suède*, 3 vol.; *Voyages*, 3 vol.

Mold, ch.-l. du comté de Flint (Pays de Galles), en Angleterre, sur l'Allen, à 303 kil. N. O. de Londres; 10.000 hab. Houille et plomb.

Moldau, rivière de Bohême, naît au Bœhmer-Wald, coule d'abord au S. E., puis au N., en arrosant Budweiss et Prague, et se jette dans l'Elbe à Melnik. Son cours est de 420 kil. Elle reçoit la Beraun et la Wottava, à gauche; la Luschnitz et la Zasawa, à droite.

Moldava, rivière qui arrose la Bukowine (Empire d'Autriche) et la Moldavie, et se réunit au Sereth après 150 kil. de cours. Elle donne son nom à la Moldavie.

Moldavie, en turc, *Bogdan*, et, au moyen âge, *Mogdanie*, l'une des deux *Principautés-Unies* du Danube ou de la *Roumanie*, bornée au N. par la Bukowine et par la Russie; à l'E. par la Russie et la mer Noire; au S. par la Bulgarie et la Valachie; à l'O. par la Transylvanie; entre 45° 24′ et 48° 50′ lat. N., et entre 22° 40′ et 26° long. E. La superficie est de 47.800 kil. carrés, et la pop. de 1,800,000 hab. — Plat, sauf dans le voisinage des Karpathes, le sol est arrosé par le Sereth, le Pruth, la Moldava, etc. Climat rigoureux en hiver, et très-chaud en été. Les forêts couvrent le cinquième du territoire; 29,000 hect. de vignobles. Céréales; élève du bétail, de chevaux recherchés, d'abeilles. Salines d'Okna; eaux minérales. L'industrie est inférieure à l'agriculture qui, elle-même, est peu avancée. Les villes sont : *Jassy*, capit. Galatz, Okna, etc. — Comprise dans la Dacie des anciens, et conquise par Trajan, elle reçut des colons romains qui se mêlèrent aux indigènes, et gardèrent leur nationalité à travers les invasions des Goths, des Huns, des Avares, des Cumans et des Mongols. Constituée en Etat indépendant sous Bogdan Ier, vers 1352, elle repoussa vigoureusement les attaques des Turcs, surtout sous Etienne VI, le plus illustre de ses princes, 1458-1504. Soliman le Grand la réduisit enfin à la condition de vassale et de tributaire, 1538. Au XVIIIe s. elle eut pour *hospodars* des Grecs du Fanar, instruments dociles de la Porte. Elle perdit la Bukowine en 1774; au XIXe s., la Bessarabie, 1812, et les bouches du Danube, 1829. Ces dernières lui ont été restituées par le traité de Paris, 1856, qui a substitué le protectorat collectif des grandes puissances européennes à celui de la Russie, et favorisé la réunion de la Moldalvie à la Valachie: de là est sorti l'Etat nouveau de Roumanie ou des Principautés-Unies.

Molde, port de Norvége à 80 kil. S. O. de Drontheim ; 7,000 hab. Poisson, bois et goudron.

Molé (Edouard), né à Paris, vers 1540, d'une famille originaire de Troyes, était conseiller au Parlement en 1589. Nommé procureur-général par les Ligueurs, il resta fidèle, malgré les Seize, à la royauté, et, en 1593, fit rendre l'arrêt qui excluait du trône tout étranger. Récompensé par une charge de président à mortier, 1602, il mourut en 1614.

Molé (Mathieu), fils du précédent, né en 1584, fut conseiller au parlement de Paris, 1606, procureur-général, 1614, et premier président, 1641. Aussi attentif à maintenir les droits du Parlement que ceux de la royauté, il alla réclamer, à travers les barricades, Broussel et Blancmesnil, arrêtés par ordre d'Anne d'Autriche, 1648, et suspendit par la paix de Rueil, 1649, la lutte de la Fronde. Lorsque celle-ci se renouvela, il contint plusieurs fois par sa fermeté la populace excitée contre lui par les nobles. Nommé garde des sceaux, 1651, il se démit des fonctions de premier président, 1653, et mourut en 1656. On a de lui des *Mémoires*, 4 vol. in-8°, publiés, en 1855, par Champollion-Figeac, pour la Société de l'*Histoire de France*.

Molé (Louis-Mathieu, comte), de la famille des précédents, né à Paris en 1781, était fils d'un président à mortier qui fut décapité en 1794. Lié avec les principaux écrivains du temps, il fut signalé à Napoléon Ier par ses *Essais de morale et de politique*, in-8°, 1805. Auditeur, puis maître des requêtes au Conseil d'Etat, 1806, préfet de la Côte-d'Or, 1807, conseiller d'Etat et directeur général des ponts et chaussées, 1810, il devint grand-juge, 1813, et membre du conseil de régence, 1814. Appelé par la 2e Restauration à la Chambre des Pairs, 1815, Molé fut ministre de la marine, 1817-1818, puis se trouva engagé dans l'opposition qui combattit les ministères Villèle et Polignac. Ministre des affaires étrangères après la révolution de 1830, 11 août-2 novembre, il posa le principe de non-intervention. Président de deux ministères successifs, septembre 1836; 15 avril 1837-31 mars 1839, il perdit le pouvoir à la suite d'une *coalition* des divers partis de la Chambre élective. L'Académie Française le consola de cette chute, en lui ouvrant ses portes, 1840. Nommé par le département de la Gironde aux deux assemblées qui siégèrent pendant la seconde république, il y fut l'un des chefs du parti monarchique. Il mourut dans la retraite, 1855. — On a de lui un *Eloge de Mathieu Molé*, quelques *Mémoires* et des *Discours*.

Molé (François-René), acteur, né à Paris en 1734, débuta, dès 1754, à la Comédie Française, mais ne fut reçu qu'en 1761. Il excella dans la comédie, mais échoua dans la tragédie. Il ne fut pas incarcéré pendant la Terreur. Admis à l'Institut, 1795, il mourut en 1802. On a ses *Mémoires*, publiés par Etienne, 1825.

Molesme, bourg de 900 hab., à 24 kil. N. O. de Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or). — Autrefois abbaye bénédictine fondée par saint Robert en 1175.

Molesworth (William), homme d'Etat anglais, né à Camberwell (Surrey), 1810-1855, entra à la Chambre des communes en 1832, et devint l'un des chefs des *radicaux philosophes*, qu'il soutint dans la *London Review* et la *Westminster Review*. Il fut l'un des partisans du libre échange, s'occupa surtout des colonies, et fit partie des ministères Aberdeen, 1852, et Palmerston, 1855. Il a publié une magnifique édition des *Œuvres de Hobbes*, 16 vol., 1842-1845.

Molfetta, *Melfitum*, v. de la prov. de Bari (Italie), à 26 kil. N. O. du ch.-l., sur l'Adriatique ; 25,000 hab. Évêché ; titre d'un ancien duché. Salpêtre ; toiles ; chantiers de construction.

Molière (Jean-Baptiste **Poquelin,** dit), poëte comique français, né à Paris, le 15 janvier 1622, dans la rue Saint-Honoré, au coin de la rue des Vieilles-Etuves. Son père, valet de chambre tapissier du roi, lui obtint, en 1637, la survivance de sa charge. Le jeune Poquelin suivit les cours du collége de Clermont, avant d'étudier la philosophie sous la direction de Gassendi. Reçu avocat, 1645, il fit partie d'une troupe de comédiens amateurs qui bientôt se constitua régulièrement : il prit alors le nom de Molière. Obligé de quitter Paris pour vivre, il passa 12 ans, 1646-1658, à parcourir les villes de province, surtout celles du Midi, alimentant le répertoire de la troupe dont il était le chef par des farces, telles que *le Médecin volant* et *la Jalousie du Barbouillé* que l'on a conservées. Il donna aussi à Lyon, *l'Etourdi*, 1653, et à Béziers, *le Dépit amoureux*, 1656, comédies en 5 actes et en vers. Revenu à Paris, il joua, devant le roi, *Nicomède* de Corneille, et obtint de s'installer au théâtre du Petit-Bourbon, 1658, qu'il échangea, en 1661, contre la salle que Richelieu avait édifiée au Palais-Royal pour la représentation de *Mirame*. Dans l'intervalle il mit sur la scène *les Précieuses ridicules*, comédie en prose, où la farce n'est plus rappelée que par le cadre restreint de l'intrigue : dès lors Molière abandonna les imbroglios des pièces espagnoles et italiennes pour se borner « à étudier le monde », 1659. Il suivit cette voie nouvelle dans *Sganarelle*, 1660 ; *Don Garcie de Navarre*, comédie héroïque en 5 actes, 1661 ; *l'Ecole des Maris*, imitée des *Adelphes* de Térence, 1661 ; *les Fâcheux*, comédie-ballet, jouée pour la 1re fois, comme la précédente, chez Fouquet, au château de Vaux, 1661. Marié, en 1662, à Armande-Grésinde Béjart, il obtint un éclatant succès dans *l'Ecole des Femmes*, comédie qui souleva pourtant de vives récriminations. Il y répondit dans *la Critique de l'Ecole des Femmes*, spirituelle et mordante apologie, et dans *l'Impromptu de Versailles*, où les personnalités abondent, 1663. Après avoir joué *le Mariage forcé*, 1664, et *la Princesse d'Elide*, comédie-ballet, il écrivit *Don Juan ou le Festin de Pierre*, sur un sujet emprunté à l'Espagne, et alors fort à la mode : cette pièce en 5 actes et en prose, conçue d'après les principes mêmes du drame moderne, avait une originalité qui n'a été bien saisie que de nos jours, 1665. Soutenu par Louis XIV, qui l'attacha alors à sa personne avec une pension de 7,000 livres, Molière donna *l'Amour médecin*, comédie-ballet en 3 actes, qui fut comme sa déclaration de guerre à la Faculté, 1665 ; *le Misanthrope*, la plus correcte de ses pièces et le chef-d'œuvre de la scène comique, 1666 ; *le Médecin malgré lui*, modèle de la farce élevée jusqu'à la comédie ; *Mélicerte* et *la Pastorale comique*, qu'il composa l'une et l'autre pour les fêtes de Saint-Germain ; enfin *le Sicilien ou l'Amour peintre*, 1667. Dans cette dernière année, il fit encore représenter *l'Imposteur ou Tartufe*, comédie en 5 actes, dont il avait donné, dès 1664, les trois premiers actes sous le nom de *l'Hypocrite* : interdite par le premier président de Lamoignon, en l'absence du roi qui était alors en Flandre, la représentation du *Tartufe* ne fut autorisée qu'en 1669. Dans l'intervalle il composa : *Amphytrion*, 3 actes en vers, *l'Avare*, 5 actes en prose, comédies dans lesquelles il s'inspira de Plaute, et que sépare, dans l'ordre de leur apparition, *Georges Dandin*, en 3 actes. — Les dernières pièces de Molière, *M. de Pourceaugnac*, 1670 ; *les Amants magnifiques*, 5 actes, 1670 ; *le Bourgeois gentilhomme*, comédie-ballet, 1670 ; *Psyché*, tragédie-ballet, en collaboration avec Corneille, Quinault et Lully, et *la Comtesse d'Escarbagnas*, 1671, furent écrites pour l'amusement de la cour : c'était l'hommage du grand poëte comique au roi qui le protégeait et pensionnait sa troupe. *Les Fourberies de Scapin*, 1671 ; *les Femmes savantes*, comédie, en 5 actes et en vers, 1672, et *le Malade imaginaire*, 1673, ne parurent cependant que sur la scène du Palais-Royal, bien que le dernier ouvrage eût été composé pour Louis XIV. A la 4e représentation du *Malade imaginaire* Molière, qui jouait le principal rôle, fut saisi d'une convulsion en prononçant le mot *juro*. Transporté bientôt après en son domicile, il mourut à 10 heures du soir, 17 fév. 1673, épuisé de travaux et de soucis domestiques. Son corps fut porté au cimetière Saint-Joseph, accompagné de deux prêtres.— Molière a laissé 30 ouvrages, composés en 15 ans (1658-1673), au milieu d'occupations de tout genre. Il est, au jugement de tous les critiques, le plus grand des poëtes comiques. A des personnages de convention, il a substitué des caractères puisés dans la nature et qui sont devenus des types. Il a parcouru le domaine entier de la comédie en s'élevant sans cesse : il suffit de comparer *le Médecin volant* ou *Sganarelle* à ses chefs-d'œuvre, *le Misanthrope, Tartufe, les Femmes savantes*, etc. Les *Œuvres de Molière* ont été publiées en 1682, par Vinot et La Grange et bien souvent réimprimées. Les éditions de Bret, d'Auger, d'Aimé-Martin ont eu du succès en leur temps. Celle de L. Moland, 7 vol. in-8°, est devenu l'édition modèle des œuvres du grand poëte comique. V. Taschereau : *Vie et ouvrages de Molière;* Sainte-Beuve : *Molière* dans les *Portraits littéraires*, etc. — On a élevé à Molière, en 1844, un monument à Paris, rue Richelieu. M. Despois publie une gr. édit. du poëte.

Molières (Joseph **Privat de**), savant oratorien, né à Tarascon, 1677-1742, fut professeur de philosophie au Collége de France, 1723, et associé à l'Académie des Sciences, 1729. Il défendit le système des tourbillons de Descartes. On a de lui : *Leçons de mathématiques*, — de *physique*, etc., et des *Mémoires* dans le recueil de l'Académie.

Molières, ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. N. de Montauban (Tarn-et-Garonne) ; 2,336 habit., dont 936 agglomérés.

Molin (Jacques, dit **Du Moulin**), médecin, né à Marvége, près de Mende, en 1666, fut attaché au service de Louis XIV, puis de Louis XV, qu'il guérit à Metz en 1744. Sa méthode était toute préventive. Il passe pour être le docteur Sangrado du *Gil Blas* de Lesage. Il mourut en 1755.

Molina (Louis), jésuite espagnol, né à Cuença, 1535-1601, enseigna, pendant 20 ans, la théologie à l'université d'Evora (Portugal). Travaillant à un commentaire sur la *Somme* de saint Thomas, il fut amené à écrire un traité *De liberi arbitrii cum gratiæ donis concordia*, in-4°, 1588. Il dit que la grâce est efficace ou inefficace, selon que la volonté de l'homme y coopère ou y résiste. Attaqué par les dominicains espagnols, par les calvinistes et par les jansénistes, le *Molinisme* fut déféré, dès 1597, au pape Clément VIII. Après 200 conférences de la congrégation *de Auxiliis*, qui ne décidèrent rien, Paul V défendit, mais inutilement, de rien publier sur cette matière obscure, 1607.

Molina-de-Aragon, v. de la prov. de Guadalajara (Espagne), à 100 kil. N. E. de son ch.-l., sur le Gallo ; 5,000 hab. Elle est entourée de hautes murailles. Au xive s., elle fut cédée par la Castille à l'Aragon.

Molina (Sierra de), chaîne de montagnes d'Espagne, vers le Tage supérieur, entre la Sierra d'Albaracin au S., et la Sierra de Siguenza au N. O.

Molinet (Jean), poëte et chroniqueur français, né dans le Boulonnais au xve siècle, mourut en 1507, chanoine de la collégiale de Valenciennes, historiographe de la maison de Bourgogne et bibliothécaire de Marguerite d'Autriche. Sa réputation comme poëte ne s'explique guère aujourd'hui. Sa *Chronique*, qui s'étend de 1474 à 1504, a été publiée par Buchon, 5 vol. in-8°, 1828.

Molinier (Guillaume), troubadour de Toulouse, au xive siècle, a composé une poétique, sous le titre de *Leys d'amour*, dont l'Académie des Jeux Floraux a donné une édition, avec traduction, 1842-44.

Molinistes, partisans de Molina (V. ce nom).

Molinos (Michel), théologien mystique, né près de Saragosse en 1627, s'établit à Rome en 1662. Il y publia, 1675, la *Guide spirituelle*, où il posa en principe que la perfection chrétienne consiste dans la *quiétude*, c'est-à-dire dans le repos de l'âme s'abandonnant à l'amour de Dieu sans égard aux choses temporelles. Arrêté, 1685, à cause des conséquences qui résultaient de sa doctrine, Molinos dut abjurer ses erreurs, 1687. Condamné à une détention perpétuelle, il mourut en 1696.

Molise ou **Sannio,** province de l'ancien royaume de Naples, aujourd'hui province de Campo-Basso (V. ce nom). Elle tirait son nom d'un village (anc. *Melæ*), situé à 15 kil. N. O. de Campo-Basso.

Moliterno, v. de la Basilicate (Italie), à 45 kil. S. de Potenza ; 5,000 hab.

Molitor (Gabriel-Jean-Joseph, comte), maréchal de France, né en 1770 à Hayange (Moselle). Capitaine de volontaires, 1791, il servit à l'armée du Nord, 1792, puis à celles de la Moselle et du Rhin, 1793-1797. Général de brigade sous Masséna, il résista, à Glaris, à trois corps austro-russes, 1799, puis passa, en 1800, sous les ordres

de Moreau, qui l'envoya dans le Tyrol, 1800-1802. Promu général de division, 1802, il commanda, dans la campagne de 1805, l'avant-garde de l'armée d'Italie. Il fut ensuite gouverneur-général de la Dalmatie, où il battit les Russes unis aux Montenegrins, 1806, puis de la Poméranie, d'où il expulsa les Suédois, 1807-1808. Après s'être distingué dans la campagne de Wagram, 1809, il devint commandant en chef des villes hanséatiques, 1810, et gouverneur-général de Hollande, 1811-1813. En 1814, il servit dans le corps de Macdonald; et, pendant les Cent-Jours, fut chargé de défendre l'Alsace. Exilé en 1815, mais rappelé en 1818, il soumit, dans l'expédition d'Espagne, les provinces du littoral de la Méditerranée, 1823; Louis XVIII le créa alors maréchal de France. Gouverneur des Invalides en 1847, puis grand-chancelier de la Légion d'honneur, 1848, il mourut en 1849.

Molivo ou **Mollevah**, v. de l'île de Mételin, sur la côte N. Autrefois *Méthymne*.

Moll, v. de la prov. d'Anvers (Belgique). Fabr. de draps; 5,000 hab.

Mollah (*seigneur*), titre donné chez les Musulmans aux jurisconsultes et aux savants. Il est porté par les empereurs de Maroc. V. MULEY.

Mollerus (JEAN **Mœller**, dit), bibliographe et biographe danois, 1661-1725, né à Flensbourg (Slesvig), fut professeur, puis recteur au collége de sa ville natale. On a de lui : *Cimbriæ litteratæ prodromus; Cimbria litterata*, 3 vol. in-fol., recueil biographique excellent, etc.

Mollet (CLAUDE), jardinier de Henri IV et de Louis XIII, mort vers 1615, traça les parterres des Tuileries, de Fontainebleau, de Saint-Germain, etc., et perfectionna la taille architecturale des arbres. On a de lui : *Théâtre du Jardinage*, 1652, in-4°.

Mollevah. V. MOLIVO.

Mollevaut (CHARLES-LOUIS), traducteur et poëte français, né à Nancy, 1776, fut professeur au lycée de sa ville natale. Il fut correspondant de l'Académie des Inscriptions en 1816, et mourut en 1844. Outre des poésies originales (Elégies, Fables, Chants sacrés, le poëme des Fleurs, en 4 chants, etc.), on cite de lui des traductions, en prose ou en vers, de Salluste, Tibulle, Catulle, Properce, Anacréon, de l'*Enéide* et des *Géorgiques*, de la vie d'*Agricola*, etc.

Mollien (NICOLAS-FRANÇOIS), homme d'Etat, né à Rouen, 1758, était, avant la Révolution, chargé de la surveillance de la Ferme générale. Arrêté pendant la Terreur, 1794, il devint, après le 18 brumaire, directeur de la caisse d'amortissement, et, en 1804, conseiller d'Etat. Il succéda ensuite, comme ministre du Trésor, à Barbé-Marbois, dont il eut à réparer les fautes, 1806-1814. Il créa alors la caisse de service et réforma la comptabilité par l'introduction de système d'écritures en parties doubles. Après avoir repris ses fonctions pendant les Cent-Jours, il fut nommé pair de France, en 1819, et vécut dans la retraite jusqu'à sa mort, 1850. Il a écrit les *Mémoires d'un ministre du trésor public*, 1845, 4 vol. in-8°.

Molliens-Vidame, ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. O. d'Amiens (Somme); 754 hab.

Moloch, c'est-à-dire *roi*, l'un des dieux des Phéniciens et des Carthaginois. On lui sacrifiait des enfants. C'est probablement le même que Baal.

Molosses, peuple de l'Epire, à l'E. des Chaones et des Thesprotes, qui le séparaient de la mer Ionienne. Dodone, Photica, Tecmon, Chalcis, Ambracie et Passaro étaient ses principales villes. Il était d'origine pélasgique, mais, après la guerre de Troie, Pyrrhus, fils d'Achille, ou Molossus, fils de Pyrrhus, lui amena une colonie d'Eoliens. Sous les descendants de ces princes, les Molosses, aidés de l'alliance Macédonienne, s'emparèrent du reste de l'Epire, et, sous Pyrrhus II, 295-272 av. J. C., firent même des conquêtes au dehors. Le pays nourrissait des chiens renommés, appelés *Molosses*.

Molsheim, anc. ch.-l. de cant. de l'arr. et à 20 kil. S. O. de Strasbourg (Bᵉ-Alsace), sur le Brusche; 3,560 hab. Vins recherchés. Armes blanches et grosse quincaillerie, tanneries.

Moluques (en arabe, *îles royales*), archipel de la Malaisie (Océanie), entre 3° lat. N. et 5° 30' lat. S., et entre 124° et 127° long E., au S. des îles Philippines, à l'O. de la Papouasie, à l'E. de Célèbes, et au N. de l'Australie; 11,000 kil. carrés; 550,000 hab.—Ce groupe d'îles, encore bouleversé par des tremblements de terre, présente de nombreux volcans. On y cultive surtout le girofiier et le muscadier : de là leur nom d'*îles aux épices*. On les partage en trois résidences hollandaises : 1° Amboine et Ceram; 2° Banda; 3° Moluques proprement dites (Ternate, Gilolo, Tidor, Batchian, Matchian, Bourou). Le gouverneur général réside à Amboine. — Découvertes par les Portugais, 1511, les Moluques leur furent enlevées par les Hollandais qui les occupent encore. — On appelle *mer des Moluques* la mer entre Célèbes, Gilolo, la Nouvelle-Guinée, les îles Arrou et Timor.

Molwitz, village de Silésie (Prusse), à 38 kil. S. E. de Breslau. Victoire de Frédéric II sur les Autrichiens, 1741.

Molyneux (WILLIAM), physicien anglais, né à Dublin, 1656-1698, fut ingénieur et surintendant des bâtiments, 1684, et député au parlement d'Irlande depuis 1692. On cite de lui : *Traité de Dioptrique*, 1692, où est donné le théorème de Halley pour trouver le foyer des verres d'optique, etc. Il avait demandé à Locke si un aveugle, à qui la vue serait rendue, reconnaîtrait la forme des corps : c'est ce qu'on appelle le *problème de Molyneux*.

Molza (FRANÇOIS-MARIE), poëte italien, né à Modène, 1489-1544, a laissé des vers latins et des poésies dans le genre du Berni.— Sa petite-fille, TARQUINIA (1542-1617), a été louée par le Tasse. Les poésies de l'un et de l'autre forment 3 vol. in-8°, 1747, Bergame.

Mombaza, île et ville d'Afrique, sur la côte de Zanguebar, dans la mer des Indes, par 4° 4' lat. S., et 37° 25' 12" long. E. L'île a 25 kil. de tour, et a été occupée par les Portugais, 1529, par les Arabes, 1720, et par les Anglais, 1824-26. Elle appartenait à l'iman de Mascate Le port est très-beau, mais il n'y a plus que 3,000 habitants, Souahilis, Arabes et Indiens. En face est *Rabaye M'Pia*, où il y a une mission protestante.

Momigny (JÉRÔME-JOSEPH **de**), compositeur français, né à Philippeville, 1766-1838, fut protégé par Lacépède, et a composé des quatuors, des sonates, des cantates, etc. On lui doit : *Cours complet d'harmonie et de composition*, 1806, 3 vol. in-8°; *Encyclopédie méthodique, Musique*, 2 vol. in-4°; *Cours général de musique, de piano, d'harmonie et de composition, depuis A jusqu'à Z*, etc.

Momonie ou **Munster**, division de l'Irlande. V. MUNSTER.

Momoro (ANTOINE-FRANÇOIS), né à Besançon, 1756-1794, d'origine espagnole, fut imprimeur à Paris, devint l'un des membres les plus exaltés des Jacobins, puis des Cordeliers, prit une part active au 10 août 1792, et fut de la commission administrative de Paris. Apôtre chaleureux du culte de la Raison, il força sa femme de représenter la déesse, et se signala parmi les plus fougueux Hébertistes. Il périt sur l'échafaud, 24 mars.

Mompox, v. de l'Etat de Boyaca (Confédération Grenadine), à 200 kil. S. E. de Carthagène, sur la Magdalena; 10,000 hab. Entrepôt du commerce du pays et siége d'un évêché.

Momus, fils du Sommeil et de la Nuit, Dieu des bons mots et de la plaisanterie chez les anciens. On le représente avec un masque et une marotte à la main.

Mona, nom latin d'ANGLESEY.

Monabia, nom latin de l'île de MAN.

Monachium, nom latin de MUNICH.

Monaco, *Portus* ou *Arx Herculis Monœci*, capitale de la principauté de son nom, sur la Méditerranée, à 14 kil. N. E. de Nice. Depuis la cession de Menton et de Roquebrune à la France, 1861, la principauté est réduite à la ville de Monaco et à sa banlieue. La population totale est de 3,100 habitants. Citrons, oranges, etc. Patrie de Bosio et de Langlé. — Monaco est, depuis 1860, enclavé dans le département français des Alpes-Maritimes.

Possédée d'abord par la famille génoise des Grimaldi, la principauté de Monaco passa par mariage dans celle de Matignon (1731), qui hérita aussi du nom. Elle a été depuis 1641, sous le protectorat de la France, auquel les traités de 1815, en rétablissant les princes de Monaco, substituèrent celui de la Sardaigne. Les villes de Menton et de Roquebrune, révoltées en 1848, se sont réunies d'abord au Piémont, et en 1861 à la France qui a payé au prince de Monaco une indemnité de 4 millions.

Monagas (DON JACINTO), l'un des libérateurs de la Colombie, né à Venezuela, 1785-1819, seconda Miranda, Bolivar, se distingua par son courage, à la tête des guerilleros à cheval, et contribua à la défaite des Espagnols. Il fut tué à la bataille de Boyaca. La famille des Monagas est restée puissante dans le Venezuela.

Monaghan, comté d'Irlande (Ulster), entre ceux de Tyrone au N., de Fermanagh à l'O., de Cavan au S. O., d'Armagh au N. E., et de Louth au S. E. Superf., 130,000 hectares; pop. 200,000 hab. Entrecoupé de marais et de lacs, il est très-humide. Tourbe, toiles.

Monaghan, ch.-l. du comté de ce nom (Irlande), près du Blackwater, à 135 kil. N. O. de Dublin; 4,200 hab. Marchés.

Monaldeschi (Jean **de**), gentilhomme d'Orvieto, devint grand-écuyer de Christine de Suède. Favori de la reine, il la suivit après son abdication, et fut assassiné par ses ordres à Fontainebleau, 1657, soit qu'il l'eût trompée, soit qu'il l'eût diffamée dans un libelle.

Monastier (Le), ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. S. E. du Puy (Haute-Loire). Grains, fromages; 3,756 hab.

Monastir ou **Bitolia,** *Octolophum*, ville de Macédoine (Turquie d'Europe), dans le gouvern. de Roumélie, située dans une riche plaine, à 180 kil. S. O. de Salonique; 15,000 hab.

Monastir, v. de la Tunisie, sur le golfe d'Hammamet, à 20 kil S. E. de Souza, près du cap Monastir (*Dionysii Promontorium*); 20,000 hab. Lainages, fabriques de burnous.

Monboddo (James **Burnett,** lord), philosophe écossais, né à *Monboddo* (Kincardine), 1714-1799, avocat, puis juge à Edimbourg, s'est principalement occupé de la philosophie grecque. Dans ses ouvrages, *Origine et progrès du langage*, 6 vol. in-8°, *Métaphysique des anciens*, 6 vol. in-4°, il y a beaucoup de paradoxes.

Moncade (Hugues **de**), capitaine espagnol, né vers 1466, d'une famille originaire de Béarn, servit sous César Borgia et Gonzalve de Cordoue. Nommé par Charles-Quint vice-roi de Sicile, 1522, il fut pris, sur les côtes de Gênes, par André Doria, 1524. Mis en liberté, 1526, il força François Sforza de capituler dans Milan. Après être intervenu entre les Colonna et le pape Clément VII, il se laissa bloquer dans Naples par Doria, et périt, dans un combat naval à l'entrée du port, 1528.

Moncade (François **de**), comte d'Ossone, de la famille du précédent, né à Valence, 1586-1635, fut général des Espagnols dans les Pays-Bas, 1635, et combattit heureusement les Hollandais. On lui doit : *Hist. de l'Expédition des Catalans et des Aragonais contre les Turcs et les Grecs*.

Moncalieri, v. d'Italie, à 9 kil. S. de Turin, sur le Pô. Château royal; 9,300 hab.

Moncayo (Sierra de), *Caunus*, portion de la chaîne Ibérique, entre les provinces de Soria et de Saragosse, haute de 3,000 mètres.

Moncey (Bon-Adrien **Jeannot de**), duc de Conegliano, maréchal de France, né à Besançon en 1754, était fils d'un avocat au parlement de sa ville natale. Engagé à 15 ans malgré sa famille, qui le racheta deux fois, il dirigea, en 1792, le bataillon des chasseurs Cantabres, à l'armée des Pyrénées-Occidentales. Promu, en 1794, général de brigade, puis de division, il commanda bientôt en chef l'armée des Pyrénées-Occidentales. Il envahit la Navarre, et, en 1795, les provinces basques : il signa à Saint-Sébastien une trêve qui fut convertie en paix à Bâle, 1795. En 1800, il amena au Premier Consul, avant Marengo, 20,000 hommes de l'armée du Rhin, par le Saint-Gothard. Créé inspecteur général de la gendarmerie, 1801, maréchal de France, 1804, duc de Conegliano, 1808, il prit part au siége de Saragosse en 1809. En 1814, il fut nommé commandant en second de la garde nationale parisienne et combattit un des derniers dans la plaine de Clichy. Maintenu dans ses emplois par la 1^{re} Restauration, il se tint à l'écart pendant les Cent-Jours, bien que Napoléon l'eût appelé à la Chambre des pairs. En août 1815, il refusa de présider le conseil de guerre chargé de juger le maréchal Ney, et fut emprisonné pendant 3 mois au fort de Ham. Rétabli dans ses emplois en 1816, il commanda, en 1823, le corps qui opéra contre Mina, en Catalogne. En 1834, il devint gouverneur de l'hôtel des Invalides, où il mourut en 1842.

Monchique (Sierra de), chaîne de montagnes du Portugal qui commence au cap Saint-Vincent, entre Algarves et Alemtejo. Elle tire son nom de *Monchique*, v. à 24 kil. N. de Lagos; 3,000 hab. Eaux chaudes; oranges renommées.

Monclar, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. S. E. de Montauban (Tarn-et-Garonne); 2,026 habit., dont 615 agglomérés.

Monclar, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. N. O. de Villeneuve-d'Agen (Lot-et-Garonne); 1,772 hab.

Monclar (Jean-Pierre-François **de Ripert,** marquis de), magistrat, né à Apt, 1711-1773, succéda à son père, 1732, comme procureur général du parlement d'Aix. Il se déclara énergiquement en faveur des protestants, et sa réputation était si grande qu'il fut choisi comme arbitre par les partis qui divisaient Genève. Il est surtout célèbre par la part qu'il prit au fameux procès des Jésuites; son exposé des doctrines de la société est un chef-d'œuvre de méthode et de clarté. Il écrivit de savants mémoires sur les finances et refusa la place de contrôleur-général. Ses *Œuvres complètes* forment 8 vol. in-8°.

Monclova. V. Montelovez.

Monçon, Monzon ou **Mouçon,** v. de la prov. de Huesca (Aragon), sur la Cinca, à 56 kil. S. E. du ch.-l. ; 3,500 hab. Traité de 1626 au sujet de la Valteline, entre la France et l'Espagne.

Moncontour, ch.-l. de canton de l'arr. et à 18 kil. S. O. de Loudun (Vienne), sur la Dive ; 754 hab. — Défaite de Coligny par le duc d'Anjou, depuis Henri III, et Tavannes, 1569.

Moncontour, ch.-l. de canton de l'arr. et à 32 kil. S. E. de Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord), dans l'anc. duché de Penthièvre. Toiles, beurre; 1,328 hab.

Moncoutant, ch.-l. de canton de l'arr. et à 28 kil. N. O. de Parthenay (Deux-Sèvres). Etoffes de laine et de lin ; 2,566 hab.

Moncrabeau, bourg de l'arr. de Nérac (Lot-et-Garonne). Vins, eaux-de-vie ; 2,662 hab., dont 657 agglomérés.

Moncrif (François-Augustin **Paradis de**), littérateur, né et mort à Paris, 1687-1770, fut secrétaire du comte d'Argenson et du comte-abbé de Clermont, censeur royal, 1733, et lecteur de la reine Marie Leczinska. Habile courtisan, il entra même à l'Académie française, 1733, après avoir écrit une *Histoire des Chats*, 1727, qui lui attira bien des épigrammes. On cite encore de lui : *Essais sur la nécessité et les moyens de plaire*, 1738, théorie d'un art qu'il pratiqua toute sa vie, et surtout des poésies légères et des chansons qui ne sont pas sans valeur. Ses *Œuvres* ont été plusieurs fois publiées, 1751, 3 vol, in-16; 1768, 4 vol. in-12; 1801, 2 vol. in-18.

Monda, v. de la prov. et à 36 kil. O. de Malaga (Espagne). Antiquités romaines. Eaux-de-vie, vins, raisins secs; 6,000 hab.

Mondego, *Munda*, fleuve du Portugal, naît dans la Serra de Estrella, coule au N., puis au S. O., passe à Coïmbre, et finit à Figueira (Beira). Cours de 150 kil.

Mondino, *Mundinus*, anatomiste italien, né vers 1260, mort à Bologne en 1326, disséqua, le premier des modernes, des cadavres humains. — Il a écrit un *Traité d'anatomie* qui a été souvent réimprimé.

Mondoñedo, *Mindonia*, v. de la prov. de Lugo (Galice) en Espagne, à 48 kil. N. E. du ch.-l. ; 8,000 hab. Evêché. Toiles et cuirs.

Mondonville (Jean-Joseph **Cassanea de**), né à Narbonne, 1715-1773, fut surintendant de la chapelle de Versailles. Ses compositions musicales sont faibles; cependant ses oratorios, ses sonates, ses concertos, ses opéras (*Le Carnaval du Parnasse*, *Tithon et l'Aurore*, *Daphnis et Alcimadure*) eurent une certaine vogue.

Mondor, célèbre empirique et opérateur du XVII^e siècle; il était peut-être italien, s'établit à Paris vers 1618 et fut l'associé de Tabarin. Sur la place Dauphine, il avait son théâtre, et les bouffonneries de sa troupe l'aidaient à vendre ses drogues. Le plus souvent, Mondor et Tabarin jouaient leurs rôles de maître et de valet dans des parades dialoguées.

Mondoubleau, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 27 kil. N. O. de Vendôme (Loir-et-Cher); 1,560 hab. Elève de chevaux percherons; cotonnades. Ruines d'un château-fort du X^e siècle.

Mondovi, v. forte de la prov. et à 26 kil. E. de Coni (Italie), à 87 kil. S. E. de Turin, sur une colline, près de l'Elero; 22,000 hab. Evêché, citadelle. Soies, lainages, tanneries, forges. Victoire de Bonaparte sur les Piémontais, en 1796.

Mondragon, bourg de l'arr. d'Orange (Vaucluse). Grains, huile d'olive, soie: 2,643 h. On écrit *Montdragon*.

Mondragon, v. du Guipuzcoa (Espagne), à 20 kil. S. O. de Plasencia; 2,500 hab. Usines d'acier. Fabrique d'armes.

Monein, *Monesi*, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 20 kil. N. d'Oloron (Basses-Pyrénées). Bons vins; mines de fer, cuivre, plomb; 4,494 hab.

Monemvasie. V. Napoli-de-Malvasia.

Monestier-de-Clermont, ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. S. de Grenoble (Isère); 770 hab.

Monestiès, ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. N. O. d'Albi (Tarn); 1,568 hab.

Monêtier (Le), ch.-l. de canton de l'arr. et à 14 kil. N. O. de Briançon (Hautes-Alpes); 2,381 hab. Eaux thermales fréquentées. Cuivre; anthracite.

Monétaires, officiers qui, sous les deux premières dynasties franques, avaient l'inspection de la monnaie.

Monfia, île de la côte de Quiloa (Zanguebar), en Afrique, au S. de Zanzibar, dans la mer des Indes. Elle n'est peuplée aujourd'hui que de bœufs sauvages.

Monflanquin, ch.-l. de canton de l'arr. et à 18 kil. N. de Villeneuve (Lot-et-Garonne), près de la Lède; 3,299 hab.

Monforte-de-Lemos, v. de la prov. de Lugo (Espagne), à 57 kil. S. E. de Lugo; 6,000 hab. Marbres blancs.

Mongault (Nicolas-Hubert **de**), traducteur français, né à Paris, 1674-1746, se fit oratorien à 16 ans. Chargé de l'éducation du duc de Chartres, fils du duc d'Orléans, 1710, il entra à l'Académie française, 1718, et à l'Académie des Inscriptions. On estime ses traductions d'*Hérodien*, 1700, et des *Lettres de Cicéron à Atticus*, 1714. Celle-ci a été revue par J.-V. Le Clerc dans son édition de Cicéron.

Monge (Gaspard), géomètre français, né à Beaune (Côte-d'Or), en 1746, était fils d'un marchand ambulant. Après avoir commencé ses études dans sa ville natale, il dut à un heureux hasard d'entrer à l'école du génie de Mézières. Il y devint successivement répétiteur, puis professeur de mathématiques, 1768, et suppléant dans la chaire de physique, 1772. Créateur de la géométrie descriptive, il possédait dès lors les méthodes qu'il ne lui fut permis de publier qu'en 1794. Ses travaux scientifiques lui ouvrirent cependant l'Académie des sciences dès 1780. Sous la Révolution, il adopta les idées nouvelles, mais n'occupa guère d'autre fonction que celle de ministre de la marine (août 1792 - avril 1793). Il servit mieux la France en se plaçant à la tête des savants qui s'occupèrent de tirer du sol les instruments nécessaires à la défense du territoire: en 1794, il composa son *Art de fabriquer les canons*, et, avec Bertholet et Vandermonde, son *Avis aux ouvriers en fer sur la fabrication de l'acier*. Il enseigna la géométrie descriptive à l'Ecole normale. Il eut aussi part à la fondation de l'Ecole polytechnique, où il introduisit l'enseignement de la géométrie descriptive. Après avoir rempli deux missions en Italie (1797), il fit partie de l'expédition d'Egypte, présida l'Institut créé par le général en chef, et donna la première explication du phénomène du mirage. Revenu en France avec Bonaparte, il reprit ses travaux scientifiques. Comblé de fortune par le Premier Consul qui, devenu Empereur, le nomma comte de Péluse, Monge fut durement éprouvé par la seconde Restauration: banni de l'Institut et de l'Ecole polytechnique, il mourut brisé de douleur, 1818. Outre les ouvrages cités et des *Mémoires* insérés dans divers recueils, on a de lui: *Traité de statique; Géométrie descriptive; Application de l'analyse à la géométrie*, etc. V. Arago, *Eloge de Monge*.

Mongez (Antoine), archéologue, né à Lyon en 1747, entra fort jeune chez les Génovéfains, qu'il abandonna à la Révolution. Admis à l'Académie des Inscriptions, 1785, il travailla dès lors au *Dictionnaire d'antiquités* de l'*Encyclopédie méthodique*, et à l'explication des tableaux de la *Galerie de Florence*, 1787-1821, 4 vol. in-fol. Il continua aussi l'*Iconographie romaine* de Visconti et rédigea 48 *Mémoires* pour l'Académie. Nommé administrateur des monnaies, 1804, il fut destitué par Villèle, 1827, et mourut en 1835. — Sa femme, *Marie-Joséphine-Angélique* Level, née à Conflans-l'Archevêque, 1775-1855, élève de Regnault et de David, tient un rang élevé parmi les femmes qui se sont livrées à la peinture.

Monghir, v. du Bahar (Hindoustan), à 130 kil. E. de Patna, et à 380 kil. N. O. de Calcutta, sur le Gange. Collége musulman célèbre. Armes et coutellerie; les Anglais l'appellent le *Birmingham de l'Inde;* 40,000 hab.

Mongolie, l'une des contrées comprises dans l'Empire Chinois, entre 35° et 53° lat. N., et entre 85° et 122° long. E., au S. de la Sibérie, à l'O. de la Mandchourie, à l'E. de la petite Boukharie, de la Dzoungarie, au N. du Thibet et de la Chine propre. Le désert de *Cobi* ou *Chamo* la divise en deux parties: au N., le pays des Khalkhas; au S., le pays des Mongols proprement dits. Le climat s'adoucit à mesure que l'on avance vers le midi. Elle comprend, en partie, le plateau central d'Asie, dont la hauteur varie de 500 à 1,600 mètres. Le pays des Khalkhas renferme les villes d'*Ourga* ou *Kouren* et celle de *Mai-ma-tchin*. La Mongolie propre et le pays de Khoukhou-Noor sont habités par des tribus nomades (Souniout, Tchakhar, Ortous, etc.). Les princes mongols payent un tribut annuel à l'empereur de la Chine. Ils ont adopté le bouddhisme. La population s'élève peut-être à 3 millions d'individus, répartis sur un espace long de 2,800 kil. sur 1,200 kil. de large, et adonnés à la vie pastorale.

Mongols (Empire des). On a entendu sous ce nom: 1° l'empire fondé par Gengis-khan, 1206-1227, et possédé après lui par Octaï, 1229; Gaïouk, 1242; Mangou, 1250, et divisé entre Kublaï et Houlagou, 1259; 2° l'empire créé par Tamerlan (1370-1405); 3° l'empire des grands Mogols, fondé par un descendant de Tamerlan, Babour (1505-1530), lequel régnait sur Delhi, Caboul et Kandahar. Il fut agrandi par Akbar, 1556-1605, et Aureng-Zeb (1658-1707). Le dernier souverain sérieux a été Mohammed-Shah (1717-1747). V. *les noms des princes cités*.

Monime, femme de Mithridate le Grand, née à Stratonicée (Carie). Ayant reçu du roi l'ordre de se tuer pour qu'elle ne tombât pas entre les mains des soldats de Lucullus, elle essaya en vain de s'étrangler avec son diadème; un esclave lui donna la mort, 72 av. J. C.

Monino (Joseph). V. Florida-Blanca.

Monique (Sainte), mère de saint Augustin, née en 332, amena d'abord au christianisme son mari, Patrice, citoyen de Tagaste (Numidie), qui était païen. Veuve, elle demanda à Dieu la conversion de l'aîné de ses trois enfants, Augustin, qui, à d'autres égarements, joignait les erreurs du manichéisme. Elle le suivit à Milan, où, grâce à saint Ambroise, il reçut le baptême, 387. Elle mourut à Ostie, où elle devait s'embarquer pour l'Afrique. Fête, le 4 mai.

Monistrol-sur-Loire, *Monasteriolum*, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 20 kil. N. d'Yssingeaux (Haute-Loire). Ancien château des évêques du Puy. Dentelles, quincaillerie; 4,722 hab.

Moniteur, journal officiel de la France, fondé par le libraire Panckoucke, après le 6 octobre 1789, lorsque l'Assemblée constituante fut transférée à Paris. Il parut le 24 novembre. En 1796, on ajouta à la collection une introduction depuis l'ouverture des Etats-Généraux. Depuis le 1er janvier 1811, il a porté le titre de *Moniteur universel*. Son privilége a cessé en 1869.

Monk (George), général anglais, né, en 1608, à Potheridge (Devonshire). Entré, en 1625, dans la marine royale, et en 1629, au service de la Hollande, il revint à celui de Charles Ier en 1639. Pris par Fairfax, 1644, il se décida, après 2 ans de captivité, à obéir au Long-Parlement qui l'envoya en Irlande. Cromwell, dont il devint un des lieutenants, le chargea, après la journée de Dunbar, d'achever la réduction de l'Ecosse, et, en 1653, de combattre sur mer les Hollandais. Replacé à la tête de l'Ecosse insurgée, 1654, Monk s'y trouvait, après l'abdication de Richard Cromwell, maître de la situation des trois royaumes. Prenant le parti du Long-Parlement que Lambert avait dissous de nouveau, et que Fleetwood avait rétabli, 1659, il s'avança sur Londres, où il détermina l'Assemblée à se dissoudre elle-même, 1660. Négociant avec Charles II que rappelaient les deux Chambres, il fut, après la restauration, créé duc d'Albemarle, comblé de dignités et de pensions. Il servit encore dans la guerre de Hollande, 1665, et mourut en 1670. V. *Monk*, par M. Guizot.

Monmerqué (Louis-Jean-Nicolas), littérateur, né à Paris, 1780-1860, fut conseiller à la Cour d'appel de la même ville, de 1811 à 1852. — Il a édité, avec Petitot: *Collection de Mémoires relatifs à l'histoire de France* (de l'avénement de Henri IV à la paix de Paris, 1763), 130 vol. in-8°; *Lettres de Mme de Sévigné; Mémoires de M. de Coulanges; Historiettes de Tallemant des Réaux; Théâtre français du moyen âge; Mémoires de Coligny-Saligny, — de Villette*, etc. Il a écrit beaucoup d'articles dans la *Biographie universelle* de Michaud.

Monmouth, comté d'Angleterre (pays de Galles), limité par ceux de Glamorgan et de Brecknock à l'O., de Hereford au N., de Glocester à l'E., et par le canal de Bristol au S. Sup., 132,000 hect.; pop., 174,000 hab. — Mines de fer, étain, houille et kaolin. Flanelles. Aride et montagneux à l'O., il est plus fertile à l'E. Il est arrosé par l'Usk, la Wye, affluents de la Severn. Les villes sont: *Monmouth*, ch.-l., Abergavenny, Caerleon, Newport, etc.

Monmouth, ch.-l. du comté de ce nom, sur la Wye, à 200 kil. N. O. de Londres; 6,000 hab. Patrie du roi Henri V, dit de Monmouth, et de l'historien Geoffroy. Préparation du tan.

Monmouth ou **Freehold,** ville du New-Jersey

(États-Unis), à 40 kil. N. de Trenton. Victoire de Washington en 1778; 6,000 hab.

Monmouth (JACQUES, duc DE), fils naturel de Charles II Stuart, né à Rotterdam, en 1649, fut élevé en France par la reine-mère, Henriette-Marie. Comblé de faveurs par son père, après la Restauration, il commanda, 1673, les auxiliaires anglais au service de Louis XIV, et défit, 1678, les Ecossais révoltés au pont de Bothwell; mais fut exilé en Hollande, 1683, pour avoir pris part aux complots dirigés contre le duc d'York. Ce dernier étant devenu roi, sous le nom de Jacques II, Monmouth s'entendit avec le duc d'Argyle qui devait soulever l'Ecosse. Il débarqua à Lyme-Regis (Dorset); battu à Sedgemoor (Sommerset), il fut pris et, malgré ses supplications, décapité à Londres, 1685.

Monnaies (Cour des). Elle connaissait, avant la Révolution, de tous les procès relatifs aux monnaies, et surveillait l'exécution des ordonnances relatives à la matière. Séparée de la Cour des Comptes, en 1357, elle jugea en dernier ressort, en 1552. Sa juridiction embrassait la France entière. Il y eut cependant une cour des monnaies à Lyon, de 1704 à 1771. En 1789, on transporta ses attributions judiciaires aux tribunaux ordinaires. La surveillance de la fabrication appartient à une commission des monnaies.

Monnaies (Hôtels des). Au XVIIIe siècle il y avait en France, 30 hôtels des monnaies aux marques distinctes suivantes : Aix, Æ; Amiens, X; Angers, F; Bayonne, L; Besançon, CC; Bordeaux, K; Bourges, Y; Caen, C; Dijon, P; Grenoble, Z; La Rochelle, H; Lille, W; Limoges, J; Lyon, D; Metz, AA; Montpellier, N; Nantes, T; Orléans, R; Paris, A; Pau, une vache; Perpignan, Q; Poitiers, G; Reims, S; Rennes, 9; Riom, O; Rouen, B; Strasbourg, BB; Toulouse, M; Tours, E; Troyes, V. — V. FRANCE, *Finances*, pour les hôtels des monnaies actuels.

Monneron, nom de banquiers français qui obtinrent, en 1791, le droit de frapper une monnaie de cuivre appelée *monneron;* elle était composée de pièces de deux sous et de cinq sous.

Monnet (JEAN), né à Condrieux, vers 1710, fut directeur de divers théâtres, notamment de l'Opéra-Comique de Paris (1743, 1755-1757). Il mourut en 1785. On a de lui : *Anthologie française ou chansons choisies, depuis le* XIIIe *s.*, 3 vol. in-8°, 1765.

Monnier (MARIE-THÉRÈSE DE **Ruffey**, comtesse DE), connue sous le nom Sophie, née en 1754, d'une grande beauté, mariée à un vieillard, président à la Chambre des Comptes à Dôle, aima Mirabeau, alors au fort de Joux, s'enfuit avec lui en Hollande, fut arrêtée, renfermée dans un couvent à Gien, et se donna la mort en 1789, à la suite d'un nouvel amour.

Monnoye (La). V. LA MONNOYE.

Monnoyer (JEAN-BAPTISTE), né à Lille, 1634, eut une grande réputation de son temps, comme peintre de fleurs et de fruits. Il décora Versailles et Trianon, et mourut à Londres, 1699. Le Louvre a de lui 11 tableaux.

Monœci portus. V. MONACO.

Monomotapa, région de l'Afrique australe, dans le bassin moyen du Zambèze, riche en riz, maïs, fruits, bestiaux, or et fer. — Ce nom désigna un empire qui se divisa, en 1759, en plusieurs Etats cafres (Bororos, Cazembes, Movizas, Maravis, Mougas, Meropouas, etc.).

Monongahéla, rivière des Etats-Unis, se réunit à l'Alleghany pour former l'Ohio, à Pittsburg. Cours de 300 kil. — Elle naît dans les monts Alleghanys.

Monophysites, partisans d'Eutychès, qui ne reconnaissaient qu'*une nature* en J. C.

Monopoli, v. de la province et à 44 kil. S. E. de Bari (Italie), sur l'Adriatique. Evêché. Commerce actif de vins et d'huiles. Toiles et cotonnades; 15,000 hab.

Monothélites, hérétiques qui n'admettaient en J. C. qu'une seule volonté. Théodore évêque de Pharan, enseigna cette erreur, vers 620; elle fut propagée par Sergius, patriarche de Constantinople, auteur de l'*Ecthèse*, que publia l'empereur Héraclius, en faveur de l'hérésie. Elle fut condamnée surtout par le concile œcuménique de Constantinople, en 680.

Monovar, v. d'Espagne (Valence), à 31 kil. N. O. d'Alicante; 9,000 hab. — Vins et sel; source salée aux environs.

Monpazier, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 40 kil. S. E. de Bergerac (Dordogne); 1,076 hab. Enceinte fortifiée, qui date de Jean de Grailly, captal de Buch.

Monpont, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 24 kil. S. O. de Ribérac (Dordogne); 2,242 hab. Forges, faïence, plâtre, bois.

Monpou (HIPPOLYTE), compositeur de musique, né à Paris, 1804, fut d'abord organiste à Tours et dans plusieurs églises de Paris. Renonçant à la musique religieuse après 1830, il débuta par des romances (l'*Andalouse*, *Gastibelza*, etc.), avant d'aborder l'opéra-comique. L'air : *Adieu, mon beau navire*, dans la pièce des *Deux Reines*, lui donna tout à coup la popularité, 1835. Il travaillait à la partition de la *Reine Jeanne*, quand il mourut, 1841. On lui doit : *le Luthier de Vienne*, *Piquillo*, *le Planteur*, *la Chaste Suzanne*, etc.

Monreale ou **Morreale**, v. de Sicile, à 4 kil. S. O. de Palerme, sur le mont Caputo; 13,000 hab. Monastère bénédictin, dont l'abbé a le titre d'archevêque. Belle cathédrale, qui date de 1174; on y garde les entrailles du roi saint Louis.

Monro (ALEXANDRE), anatomiste anglais, né à Londres, 1697. Nommé démonstrateur d'anatomie à Edimbourg, 1719, il mourut en 1767. On a de lui : *Ostéologie; Essai sur l'anatomie comparée de l'Inoculation*, etc. Ces ouvrages ont été traduits en français.

Monroë (JAMES), président des Etats-Unis, né en Virginie, 1759, se distingua d'abord dans la guerre de l'Indépendance. Après avoir siégé au Sénat de Washington, 1790-94, il fut ministre de l'Union à Paris, 1794, gouverneur de Virginie, 1799, puis négociateur du traité qui amena l'acquisition de la Louisiane, 1803. Sous la présidence de Madison, il fut secrétaire d'Etat, et, pendant la lutte contre les Anglais, ministre de la guerre. Appelé à lui succéder, 1817, il acquit la Floride, 1819. Réélu en 1821, il posa en principe, dans un message célèbre, que les puissances de l'Europe n'avaient pas le droit d'étendre leur système d'intervention en Amérique, 1823 : c'est ce qu'on appela depuis la *doctrine de Monroë*. Il mourut en 1831. — Plusieurs villes d'Amérique portent son nom.

Monrose (CLAUDE-LOUIS-SÉRAPHIN **Barizain**, dit), comédien, né à Besançon, en 1783, débuta à Paris, au théâtre des Jeunes-Artistes, 1799, et, après 12 ans de séjour en province, 1803-15, au Théâtre-Français, où il fut reçu sociétaire en 1817. Il excella dans l'emploi des valets par sa finesse, sa verve et sa gaieté. Il est mort en 1843.

Monrovia, capit. de la république nègre de Libéria (Afrique), à l'embouchure du Saint-Paul, par 6° 16′ lat. N., et 12° 44′ long. O.; 8,000 hab. Cabotage. Fondée en 1821, elle a été ainsi nommée du président Monroë.

Mons, en flamand *Bergen*. *Castri locus*, *Montes Hannoniæ*, ch.-l. du Hainaut (Belgique), sur la Trouille, à 52 kil. S. O. de Bruxelles, s'élève sur le penchant d'une colline; 24,000 hab. — Eglises de Sainte-Elisabeth et de Sainte-Vaudru. Bestiaux, chevaux, pierres à meule; houille provenant du bassin appelé *Borinage*, au milieu duquel cette ville est située. Au XIVe s. et au XVe, on vantait ses draps et son orfévrerie. — Fondée sur l'emplacement d'un campement de César, Mons fut, dès 804, le ch.-l. du comté de Hainaut. La ville a été prise par les Français en 1691 et 1746. Sous la domination française, elle fut le ch.-l. du département de Jemmapes. Les fortifications relevées en 1818 en ont fait la clef de la Belgique du côté de la France.

Mons-en-Puelle ou **Pevèle**, bourg de 2,090 hab., à 20 kil. S. de Lille. Victoire de Philippe le Bel sur les Flamands en 1304.

Monségur, *Mons securus*, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. N. E. de la Réole (Gironde); 1,679 hab.

Monseigneur, titre qui apparaît dès le XIVe siècle, mais qui ne devint fréquent qu'à partir du XVIIe. Des princes il passa aux ducs, aux ministres, aux évêques, et, en général, à tous les seigneurs. Depuis Louis XIV, pris absolument et sans addition, il désigna le dauphin.

Monselice, v. de la Vénétie (Italie), à 24 kil. S. O. de Padoue, sur un canal de son nom, jadis citadelle importante; 8,000 hab.

Montserado. V. MESURADO.

Monsiau (NICOLAS-ANDRÉ), peintre, né à Paris, 1754-1837, agrégé à l'Académie de peinture en 1787, a composé beaucoup de tableaux d'histoire, qui offrent de la chaleur et du mouvement.

Monsieur. Pris absolument et sans addition, ce titre s'appliqua, depuis Louis XIII, à l'aîné des frères du roi de France.

Monsieur (Canal de). V. RHÔNE-AU-RHIN (Canal du).

Monsignori (FRANCESCO), peintre de l'école de Mantoue, né à Vérone, 1455-1519, élève de Mantegna, a laissé des fresques, des tableaux estimés, les portraits de la famille de Gonzague, et excellait surtout à peindre

les animaux. — Son frère, *Girolamo*, 1458-1518, dominicain, fut aussi un peintre de talent; il avait fait une excellente copie de la *Cène* de Léonard de Vinci.

Monsigny (Pierre-Alexandre **de**), compositeur lyrique, né à Fauquembergues, près de Saint-Omer, en 1729, était employé dans la comptabilité du clergé quand il donna les *Aveux indiscrets*, opéra-comique, 1759. Le succès de deux autres partitions, le *Maître en droit* et *le Cadi dupé*, 1760, lui valut la collaboration de Sedaine, qui écrivit pour lui: *On ne s'avise jamais de tout*, 1761; *le Roi et le Fermier*, 1762; *Rose et Colas*, 1763; le *Déserteur*, 1768, *Félix ou l'Enfant de la forêt*, 1777, etc., opéras-comiques, et *Aline, reine de Golconde*, 1766, opéra. Maître d'hôtel du duc d'Orléans depuis 1768, Monsigny fut ruiné par la Révolution. Il entra à l'Institut en 1813, et mourut en 1817.

Monsols, ch.-l. de canton de l'arr. et à 30 kil. N. O. de Villefranche (Rhône); 1,428 hab.

Monstrelet (Enguerrand **de**), chroniqueur français, né dans le comté de Boulogne vers 1390. Il fut attaché à Jean de Luxembourg, comte de Saint-Paul, et mourut prévôt de Cambrai, 1453. Sa *Chronique* en 2 livres s'étend de 1400 à l'an 1444; la seule bonne édition est celle de la Société de l'Histoire de France, 7 vol. in-8°, 1857. —Un 3e livre, dû à Mathieu de Coucy ou d'Escouchy, la continue jusqu'en 1467.

Montabert (**Paillot de**), peintre, né à Troyes, 1771-1849, émigra aux Etats-Unis; puis, après avoir étudié en Italie, rentra en France sous le Consulat. Plusieurs de ses tableaux furent remarqués. Mais il est surtout connu par son *Traité complet de la Peinture*, 1828-1829, 9 vol. in-8° et 1 vol. de figures.

Montacir-Billah, khalife de Bagdad, 861-862, fut proclamé après l'assassinat de Motawakel, son père, par la milice turque. Il mourut de remords ou fut tué.

Montagna (Bartolommeo), peintre de l'école vénitienne, né à Vicence, vivait encore en 1507. Elève de Mantegna, il a mérité les éloges des connaisseurs. On trouve beaucoup de ses œuvres à Venise et à Vicence.

Montagnac, ch.-l. de canton de l'arr. et à 28 kil. N. E. de Béziers (Hérault), sur l'Hérault; 4,051 hab. — Vins, eaux-de-vie, grains et farines, etc.

Montagnana, v. de la Vénétie (Italie), à 35 kil. S. O. de Padoue; 8,000 hab. Chanvre.

Montagne (La), **les Montagnards**, noms donnés aux membres de la Convention qui occupaient les bancs les plus élevés de la salle des séances. Ils professaient les opinions les plus violentes. Après avoir combattu et vaincu les Girondins, 31 mai 1793, ils dominèrent leurs collègues de la *Plaine* jusqu'au 9 thermidor 1794. — La seconde république eut aussi ses Montagnards, 1848-1851.

Montagne (La), petit pays de Bourgogne compris auj. dans l'arr. de Châtillon-sur-Seine.

Montagne (Vieille). V. Moresnet.

Montagne d'argent (La), lieu de déportation de l'arrond. de Cayenne (Guyane française).

Montagny, bourg de l'arrond. de Roanne (Loire). Etoffes de soie, de coton; 2,141 hab.

Montagrier, ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 kil. E. de Ribérac (Dordogne); 795 hab.

Montague (Edouard **de**), marin anglais, né en 1625, combattit d'abord Charles Ier dans les troupes du Long-Parlement. Entré dans la marine, 1656, il contribua à la prise de Dunkerque, 1658. Placé par Richard Cromwell à la tête d'une flotte, il força les Suédois de lever le siége de Copenhague, puis se retira du service jusqu'à la restauration de Charles II, qu'il ramena en 1660. Il fut alors créé comte de Sandwich et vice-amiral. Après avoir battu les Hollandais sur mer, 3 juin 1665, il alla en ambassade à Madrid, 1666-1668. Il périt dans le combat de Solebay engagé contre Ruyter, 1672.

Montague (Lady Marie **Wortley-**), fille du duc de Kingston, née en 1690, épousa, en 1712, Edouard Wortley-Montague, qui fut nommé ambassadeur à Constantinople en 1716. Elle suivit son mari dans ce voyage, et en rapporta, 1718, l'inoculation. Après avoir tenu à Twickenham, près de Londres, une sorte de cour littéraire, 1719-1739, elle se retira en Italie dont le climat lui était plus favorable. Sur les instances de sa fille, elle revint en Angleterre, mais pour y mourir, 1762. Ses *Lettres* sur la Turquie assurent aujourd'hui sa réputation. La meilleure édition a été donnée par son arrière-petit-fils, 1836-1837, 3 vol. in-8°.

Montague (Édouard **Wortley-**), fils de la précédente, né à Londres, 1713, mourut à Padoue, après une existence aventureuse et même peu honorable, 1776. — On lui attribue: *Réflexions sur les progrès et la chute des républiques anciennes*, 1759; *Voyage du Caire au mont Sinaï*.

Montague (Elisabeth), née à York en 1720, épousa, en 1742, Edouard Montague, qui lui laissa son immense fortune, 1775. Elle réunit autour d'elle les gens de lettres et mourut en 1800. On a d'elle: *Des Dialogues des morts*, et un *Essai sur le génie et les écrits de Shakspeare*, ouvrage entrepris pour venger le poëte anglais des sarcasmes de Voltaire.

Montague (Charles, comte d'**Halifax**). V. Halifax.

Montaigne (Michel **Eyquem de**), moraliste français, né en 1533, au château de Montaigne (Périgord). Dès l'âge de 6 ans, il sut le latin, parce qu'on ne lui parla d'abord que dans cette langue. A 13 ans, il terminait ses études au collége de Guyenne à Bordeaux. En 1555, il succéda à son père à la cour des aides de Périgueux, laquelle fut transférée, 1557, à Bordeaux. Dans cette dernière ville, il se lia avec La Boétie (V. *ce nom*). Il donna sa démission en 1570, et fut nommé chevalier de Saint-Michel, 1571, et gentilhomme de la chambre du roi, 1576. En 1580, il publia la première édition de ses *Essais*, en deux livres, et fit un voyage en Allemagne, en Suisse et en Italie. Il était à Rome, quand il fut élu maire de Bordeaux, pour deux ans, 1581. Réélu en 1583, il eut à déployer beaucoup d'énergie pendant une absence de Matignon, gouverneur de Guyenne, 1585. Il donnait à Paris la 5e édition de ses *Essais*, accrue d'un 3e livre et de 600 additions aux deux premiers, quand survint la journée des Barricades. Il fut mis à la Bastille pour un jour, 10 juillet 1588. Revenu dans son pays, il se lia intimement avec Charron (V. *ce nom*), soutint la cause de Henri IV, et mourut en 1592. — Les *Essais*, composés par l'auteur sans dessein, sans plan, ne sont qu'un simple manuel de morale, qu'un recueil d'observations et de pensées. Montaigne a puisé dans son propre fonds, mais aussi dans les auteurs anciens, surtout dans Plutarque et Sénèque, qu'il lisait sans cesse. En revanche, il s'est tout approprié, grâce à un style naïf, vif, original, pittoresque, qui n'est qu'à lui. « Le sujet, dit M. Villemain, nous a souvent échappé, mais nous retrouvons toujours l'auteur, et c'est lui que nous aimons. » L'édition qui fait autorité pour les *Essais* est celle de 1595, Paris, in-fol., donnée, avec des additions considérables, par Mlle de Gournay (V. *ce nom*). En 1774, on a publié: *Journal du voyage de Michel de Montaigne en Italie, en* 1780-1781, in-4°, et *Lettres inédites de Montaigne*, par M. Feuillet de Conches, 1863, 1 vol. in-8°; l'une des bonnes éditions est celle de J. V. Le Clerc, avec une étude de Prévost-Paradol, 4 vol. in-8°, Garnier frères. V. Villemain, *Eloge de Montaigne*, 1812.

Montaigu, ch.-l. de canton de l'arr. et à 34 kil. N. E. de La Roche-sur-Yon (Vendée). Ce bourg a joué un rôle assez important dans les guerres des Vendéens; patrie de Lareveillère-Lepeaux; 1,700 hab.

Montaigu (Pierre **Guérin de**), grand-maître des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, 1208-1230, né vers 1168 à Montaigu, près de Riom (Auvergne), se distingua à la prise de Damiette, 1219.

Montaigu (Jean **de**), surintendant des finances sous Charles VI, se rangea du côté de Louis d'Orléans, frère du roi. Poursuivi, après l'assassinat de son protecteur, par la haine de Jean sans Peur, il fut jugé par une commission et décapité aux halles de Paris, 1409. Il avait bâti le château et le prieuré de Marcoussis (Seine-et-Oise). Sa mémoire fut réhabilitée trois ans plus tard.

Montaigut (Gilles **Aycelin de**), archevêque de Narbonne, 1290, puis de Rouen, 1311, se prononça, sous Philippe le Bel, contre Boniface VIII et les Templiers. Il mourut en 1318. Par testament, il avait fondé le collége de Montaigut sur l'emplacement occupé aujourd'hui par la bibliothèque de Sainte-Geneviève.

Montaigut, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. N. de Moissac (Tarn-et-Garonne); 3,220 hab., dont 684 agglomérés.

Montaigut en Combrailles, ch.-l. de canton de l'arr. et à 50 kil. N. O. de Riom (Puy-de-Dôme); 1,749 hab.

Montal (Charles **de Montsaulnin**, comte de), général, né à Dunkerque, 1616-1696, fut l'un des meilleurs capitaines du règne de Louis XIV. Lieutenant-général en 1673, il ne fut pas maréchal, malgré son mérite reconnu de tout le monde.

Montalcino, v. de la prov. et à 35 kil. S. E. de Sienne (Italie). Evêché, château fort; 6,500 hab.

Montalembert (André de), sire d'Essé. V. Essé.

Montalembert (Marc-René, marquis de), ingénieur, né à Angoulême en 1714, servit, à partir de 1732, dans les guerres de Louis XV. Entré à l'Académie des sciences, 1747, il se livra à l'étude des fortifications, construisit en Angoumois et en Périgord des forges pour fournir à la marine des canons et des projectiles, et expérimenta son système dans les défenses de l'île d'Aix, 1779. Il n'émigra que peu de temps pendant la Révolution, et mourut en 1800. — On a de lui: la *Fortification perpendiculaire*, 1776-1786, 11 vol. in-8°; *Correspondance pendant la guerre de* 1757-1760, 3 vol. in-8°, etc.

Montalembert (Marc-René-Anne-Marie, comte de), neveu du précédent, né à Paris, 1777-1831, servit dans l'armée anglaise de 1799 à 1814, et sous la Restauration fut pair de France et agent diplomatique. Il est le père de *Charles* de Montalembert, né en 1810, membre de l'Académie française, etc. V. supplément.

Montalivet (Jean-Pierre **Bachasson,** comte de), homme d'Etat, né en 1766, près de Sarreguemines, à Neukirch. Conseiller au parlement de Grenoble en 1785, il perdit sa charge en 1790, et s'enrôla sous la Terreur. Maire de Valence en l'an III, préfet de la Manche, 1801, puis de Seine-et-Oise, 1804, il devint conseiller d'Etat et directeur des ponts-et-chaussées, 1806, enfin ministre de l'intérieur de 1809 à 1814. Son administration fut signalée par l'exécution de nombreux travaux publics. Attaché à l'Empire, il ne sortit de la retraite qu'en 1819 pour entrer à la Chambre des pairs, et mourut en 1823. Son fils, *Camille* de Montalivet, né en 1801, a été ministre et intendant de la liste civile sous le gouvernement de Juillet.

Montalto, *Mons altus*, v. de la prov. et à 20 kil. N. E. d'Ascoli (Italie). Evêché. Patrie de Sixte-Quint; 2,000 hab.

Montalvan, v. de la prov. et à 50 kil. N. de Téruel, en Aragon (Espagne). Houille et marbre; 4,000 hab.

Montalvan (Jean **Perez de**), littérateur espagnol, né à Madrid, 1602-1638, ami et collaborateur de Lope de Vega, fut notaire apostolique de l'Inquisition. Il a écrit un grand nombre de comédies, qui eurent beaucoup de succès; plusieurs ont de l'intérêt: *los Amantes de Ternel, la Doncella de labor, No hay vida como la honra, la Toquera Vizcaina*, etc.; mais la diction est souvent triviale et boursouflée. On lui doit des Nouvelles, comme *Sucessos y Prodigios de amor*, le *Para todos*, recueil d'exemples moraux, de vers, etc. Ses *Œuvres dramatiques* forment 2 vol. in-4°, 1633, ou 1652.

Montan, hérésiarque du IIe s. de l'ère chrétienne, né à Ardaban (Mysie), se convertit au christianisme, puis se donna comme le *Paraclet*, et séduisit beaucoup de gens par la sévérité de sa doctrine. Il condamnait les secondes noces, refusait le pardon aux pécheurs endurcis, établissait trois carêmes rigoureux et de nouveaux jeûnes. Condamné par les évêques, le Montanisme se répandit néanmoins en Phrygie, à Constantinople et jusqu'en Afrique. Montan mourut vers 212. On cite parmi ses disciples, les *Montanistes*, deux femmes, Priscille et Maximille, et un instant même Tertullien.

Montana, territoire des Etats-Unis, borné au N. par le territoire de la baie d'Hudson; à l'E. par le Dacotah; au S. par l'Idaho; à l'O. par le territoire de Washington. Pays montueux, surtout à l'ouest, arrosé par le Missouri, le Yellowstone, salubre et fertile, couvert de pâturages, propre à l'élève de bestiaux. Le ch.-lieu est *Virginia-City*. Sup. 372,567 kil. carr.; pop. 20,600 hab.

Montana (La), de *Monte*, forêt, région peu connue à l'E. des Andes, qui dépend du Pérou, et est composée de grandes plaines, boisées, marécageuses, malsaines, arrosées par l'Ucayalé et d'autres affluents de l'Amazone. C'est un territoire fertile, qui n'est habité que par des Indiens sauvages.

Montanelli (Joseph), né en Toscane, 1813-1862, fils d'un organiste, étudia à Pise et fut avocat à Florence. Il devint professeur de droit commercial à Pise, 1840, fonda la société secrète des *Frères italiens*, 1844, se distingua dans la guerre de l'Indépendance, à la tête des étudiants toscans, fut laissé pour mort sur le champ de bataille de Curtatone, fut pris par les Autrichiens, et peu après rendu à la liberté, 1848. Chargé par le grand-duc Léopold de former un ministère libéral, il fut, après la fuite du prince, l'un des triumvirs, en 1849, puis dut se retirer en France. En 1859, il alla rejoindre Garibaldi pour combattre les Autrichiens. Il a fait partie du parlement italien. On lui doit des poésies, une *Introduction philosophique à l'étude du droit commercial*, 1840, des *Mémoires*, 2 vol., 1852-1853, une traduction italienne de la *Médée* de M. Legouvé et la tragédie de *Camma*.

Montaner, ch.-l. de canton de l'arr. et à 36 kil. N. E. de Pau (Basses-Pyrénées); 825 hab.

Montano (Jean-Baptiste), médecin italien, né à Vérone, 1488-1551, devint professeur à Padoue en 1539. — On a tiré de ses ouvrages: *Medicina universa*, Francfort, 1587, 2 vol. in-fol.

Montansier (Marguerite **Brunet,** dite Mlle), directrice de théâtre, née à Bayonne en 1730. Après un séjour de quelques années dans les colonies, elle dirigea des théâtres dans plusieurs villes, et, en dernier lieu, à Paris, où elle loua la salle Beaujolais (Palais-Royal), en 1789, et ouvrit le théâtre National (place Louvois), en 1793. Arrêtée pendant la Terreur, elle fut dépouillée de cette dernière salle, dans laquelle l'Opéra fut installé. Elle mourut en 1820.

Montanus. V. Montan et Arias Montanus.

Montargis, *Mons Argisius*, ch.-l. d'arr. (Loiret), sur le Loing et le canal de Briare, par 47° 59′ 59″ lat. N., et 0° 23′ 27″ long. E., à 69 kil. E. d'Orléans; 9,175 hab. — Céréales, vins, foins; forêt de 30 kil. de tour et de 8,196 hect. de superficie. Serge, bonneterie, coutellerie, brasserie, tannerie, mégisseries, papeteries. Patrie de Mme Guyon, de Girodet et de Manuel le conventionnel. — Les Anglais assiégèrent Montargis en 1427, prirent la ville en 1431, et la perdirent en 1438. C'était la capitale du Gatinais.

Montastruc, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 20 kil. N. E. de Toulouse (Haute-Garonne); 1,107 hab.

Montataire, bourg de 5,105 hab., sur le Thérain, à 14 kil. N. O. de Senlis (Oise). — Usines métallurgiques, scieries hydrauliques de bois de placage, papiers, boutons.

Montauban, *Mons Albanus*, ch.-l. du dép. de Tarn-et-Garonne, entre le Tarn et le Tescou, par 44° 1′ 6″ lat. N., et 0° 59′ 6″ long. O., à 641 kil. S. de Paris; 26,952 hab. — Evêché, suffragant de Toulouse. Consistoire et faculté de théologie réformés. Pont de pierre sur le Tarn, construit de 1303 à 1311; cathédrale achevée en 1739, etc. Il y a deux faubourgs. Toiles en soie pour tamis, minoteries, chaudronnerie, plumes à écrire et pour literie, amidon, huiles, etc. — Fondée en 1144, cette ville fut, au XVIe siècle, une place forte du protestantisme; en 1621, elle résista à Louis XIII, elle fut démantelée par Richelieu, en 1629. Patrie de Lefranc de Pompignan et d'Ingres.

Montauban, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 12 kil. N. O. de Montfort (Ille-et-Vilaine); 3,035 hab., dont 808 agglomérés.

Montauban, fameux capitaine des flibustiers, dans la dernière moitié du XVIIe siècle. Il fut la terreur des Espagnols en Afrique et en Amérique, de 1680 à 1700. On a publié une partie de ses Mémoires, probablement peu authentiques, sous le titre de *Relation du voyage du sieur de Montauban en Guinée en* 1695.

Montaud, bourg dépendant de Saint-Etienne (Loire), sur le Furens, à 2 kil. N. de Saint-Etienne. Forges, houille.

Montausier (Charles **de Sainte-Maure,** duc de), né, en 1610, d'une ancienne famille de Touraine, se distingua au siége de Brisach, 1638. Pris à Dutlingen, 1643, il devint lieutenant-général, 1644, et abjura le calvinisme pour épouser Julie d'Angennes (V. ci-dessous). Pendant la Fronde, il maintint la Saintonge, son gouvernement, dans l'obéissance. Appelé au commandement de la Normandie, 1663, créé duc et pair, 1664, il fut enfin nommé gouverneur du Dauphin, 1668. Il eut l'idée des belles éditions d'auteurs classiques, *ad usum Delphini*, mais montra peut-être trop de rigueur dans l'exercice de ses fonctions. Il vécut pendant 11 ans encore à la cour, 1679-1690. — On l'a regardé comme l'original du *Misanthrope* de Molière. Fléchier prononça son *Oraison funèbre*, 1690.

Montausier (Julie-Lucine d'**Angennes de Rambouillet,** duchesse de), femme du précédent, et fille du marquis de Rambouillet et de Catherine de Vivonne, née en 1607. Douée de beauté et d'esprit, elle avait encore les dons du cœur. Montausier qui vint, en 1631, à l'hôtel de Rambouillet, ne l'épousa qu'en 1645, ayant le mérite de 14 ans de constance. Choisie pour gouvernante du dauphin, 1661, elle devint dame d'honneur de la reine en 1664, se retira de la cour en 1669 et mourut en 1671. — En 1638, Montausier avait associé les

familiers de l'hôtel de Rambouillet pour lui offrir ce qu'on appela la *Guirlande de Julie*. Chaque feuille de ce cahier contenait une fleur peinte par Robert et accompagnée d'un madrigal, copié par le calligraphe Jarry, 1641. Ce manuscrit a appartenu au duc de La Vallière et au duc d'Uzès; une copie en a été imprimée par Didot, en 1784.

Montazet (Antoine **Malvin de**), né dans l'Agénois, 1712-1788, fut évêque d'Autun, puis archevêque de Lyon. Il était favorable aux Jansénistes, et fit rédiger par le P. Valla de l'Oratoire la *Philosophie* et la *Théologie*, dite de Lyon, qui eurent du succès. Il fut de l'Académie française, en 1757.

Montbard, ch.-l. de canton de l'arr. et à 18 kil. N. de Semur (Côte-d'Or), sur la Brenne et le canal de Bourgogne; 2,655 hab. — Chanvre. Draps, droguets, tanneries. Ancien château des ducs de Bourgogne acquis et démoli, en partie, par Buffon, en 1742. Patrie de Daubenton et de Buffon. Aux environs bergerie célèbre.

Montbarrey (Alexandre-Marie-Léonor **de Saint-Mauris**, prince de), né à Besançon, 1732, fut ministre de la guerre sous Louis XVI, 1777-1780. Emigré en 1791, il mourut à Constance, 1796. — On a de lui des *Mémoires*, 1827, 3 vol. in-8°.

Montbarrey, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. S. E. de Dôle (Jura); 461 hab.

Montbars, dit l'*Exterminateur*, chef de flibustiers, né, vers 1645, en Languedoc, d'une famille noble. Animé de haine contre les Espagnols à cause de leurs cruautés dans le nouveau monde, il s'embarqua, 1665, pour aller les combattre. Se plaçant à la tête des boucaniers, il devint la terreur des Antilles. On ne sait quelle fut sa fin.

Montbazens, ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. N. E. de Villefranche (Aveyron); 1,604 hab.

Montbazon, ch.-l. de canton de l'arr. et à 14 kil. S. de Tours (Indre-et-Loire), sur l'Indre; 1,179 hab. — Vins et bois. Possédé par la famille de Rohan, Montbazon fut érigé en duché-pairie en 1588.

Montbazon (Marie **de Rohan-**). Voy. Chevreuse (duchesse de).

Montbel (Guillaume-Isidore **Baron**, comte de), né à Toulouse, 1787-1861, remplaça M. de Villèle, comme maire de Toulouse, fut député en 1827, et se distingua par son zèle monarchique. Il fut, dans le cabinet de M. de Polignac, ministre de l'instruction publique, puis de l'intérieur, enfin ministre des finances. Il signa les ordonnances de Juillet et se montra opposé à toute transaction. Il s'était retiré en Autriche, lorsqu'il fut condamné à la mort civile et à la prison perpétuelle. Il rentra en France après l'amnistie. On a de lui quelques écrits: *Le duc de Reichstadt*, 1832; *Dernière époque de l'histoire de Charles X*, 1836; *le comte de Marnes ou le duc d'Angoulême*, 1844.

Montbéliard, en allemand *Mümpelgard*, chef-lieu d'arrondissement (Doubs), sur le canal du Rhône au Rhin, à 80 kilomètres N. E. de Besançon, par 47° 30′ 36″ lat. N., et 4° 27′ 56″ long. E.; 8,958 hab. Consistoire de la confession d'Augsbourg. Cotonnades, horlogerie, bois, fromage. Patrie des deux Cuvier. — Cette ville a été la capitale d'un comté qui fut possédé par les maisons d'Alsace, 996, de Bourgogne et de Montfaucon (XIIIe siècle) et de Wurtemberg, 1397. Erigé en principauté, 1654, il fut occupé par la France de 1676 à 1697, et définitivement en 1792. Le traité de Lunéville nous l'a assuré, 1801. On y a élevé une statue à Georges Cuvier.

Montbéliard (Léopold-Eberhard, prince de), né en 1670, servit d'abord l'Autriche en Hongrie. Investi de la principauté de son nom, 1699, il fit légitimer par le Régent de France ses 13 enfants naturels, 1717. Sa succession fut cependant dévolue au duc de Wurtemberg, 1723, par décision du Conseil aulique.

Montbenoit, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. N. E. de Pontarlier, sur le Doubs; 238 hab. Ruines d'une abbaye fondée en 1100.

Montbert, bourg de l'arr. de Nantes (Loire-Inférieure). Fer; grains et vins; 2,607 hab., dont 326 agglomérés.

Montbozon, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. S. E. de Vesoul (Haute-Saône), sur l'Ognon; 795 hab.

Montbrehain, bourg de l'arr. de Saint-Quentin (Aisne). Jaconas; houblon, bestiaux; 2,022 hab.

Montbrison, *Mons Brisonis*, ch.-l. d'arr. (Loire), sur le Vizezy, à 35 kil. N. O. de Saint-Etienne, au pied d'une butte volcanique, par 45° 36′ 22″ lat. N., et 1° 45′ 45″ long. E.; 6,365 hab. — Eaux minérales. Eglise Notre-Dame où se trouve la salle de *la Diana*, qui servait aux réunions du chapitre. — Fondée au moyen âge, cette ville a été, après 1441, la capitale du Forez, et, de 1795 à 1856, le ch.-l. du département de la Loire. Réunie à la couronne sous François Ier, elle fut pillée en 1562 par le baron des Adrets. Patrie de la famille des Urfé.

Montbron, ch.-l. de canton de l'arr. et à 28 kil. E. d'Angoulême (Charente), sur la Tardouère; 3,264 hab.

Montbrun (Charles **du Puy**), chef protestant, né près de Gap, vers 1530. Converti par Théodore de Bèze à la réforme, il tint tête au parlement de Grenoble dès 1560, et fut, en 1562, lieutenant du baron des Adrets. Il combattit à Jarnac et à Moncontour, et reprit les armes après la Saint-Barthélemy. En 1574, il pilla les bagages de Henri III devant Livron. Assailli par des forces supérieures, il fut pris, et décapité à Grenoble, 1575. On l'appelait *le Brave*. Sa mémoire fut réhabilitée en 1576.

Montcalm de Saint-Véran (Louis-Joseph, marquis de), né, en 1712, au château de Candiac, près de Nîmes, fut, en 1756, nommé maréchal de camp et envoyé au Canada. Il prit les forts Oswégo et Saint-Georges, 1756-57, battit Abercromby devant le fort Carillon, 1758, et livra à Wolf la bataille de Québec, dans laquelle il fut blessé mortellement, 1759.

Montceau-les-Mines, chef-lieu de cant., arr. de Châlon (Saône-et-Loire). Houillères, fer; grains, vins; 11,011 hab., dont 4,375 agglomérés.

Mont-Cenis, ch.-l. de canton de l'arr. et à 27 kil. S. E. d'Autun (Saône-et-Loire); 1921 hab. — Mines de fer; houille; fabr. de cristaux. Près de là, forges du Creuzot.

Montchanin-les-Mines, bourg de l'arr. de Châlon (Saône-et-Loire). Houille, fer; vins; 4,611 hab.

Montchrestien (Antoine **de**), écrivain, né à Falaise vers 1570, mort en 1621. D'un caractère turbulent, célèbre par ses duels et par ses aventures, il prit part à la guerre des protestants, en 1621, et fut tué près de Domfront. Il a composé des tragédies qui ne sont pas dépourvues de mérite, et un *Traicté de l'Œconomie politique*, 1615, in-4°.

Montcuq, ch.-l. de canton de l'arr. et à 28 kil. N. O. de Cahors (Lot), près de la Braguelonne; 2,196 h.

Mont-Dauphin, ville de 660 hab., sur un rocher au pied duquel coulent le Guil et la Durance, à 20 kil. N. E. d'Embrun (Hautes-Alpes). Fortifications dues à Vauban et à Catinat. Eaux thermales.

Mont-de-Marsan, ch.-l. du département des Landes, au confluent du Midou et de la Douze, à 690 kil. S.O. de Paris, par 43° 53′ 38″ lat. N., et 2° 50′ 18″ long. O. — Source ferrugineuse. Résines. Vins et eau-de-vie, porcs, graines oléagineuses; 9,310 hab. — Fondée, dit-on, par Charlemagne, cette ville a été la capitale du Marsan. Henri IV la réunit au domaine, 1589. Patrie de la famille de Mesme.

Mont-de-piété, établissement où l'on prête sur gages. Le premier fut créé à Pérouse, 1477, sur une hauteur: de là le nom donné aux institutions de ce genre, établies dans beaucoup d'Etats de l'Europe. Louis XIII et ses successeurs les multiplièrent en France. Le mont-de-piété de Paris fut créé en 1777.

Montdidier, *Mons Desiderii*, ch.-l. d'arr. à 36 kil S. E. d'Amiens (Somme), sur le penchant d'une colline baignée par le Don, par 49° 39′ lat. N., et 0° 13′ 50″ long. E. Grains, légumes, bestiaux. Pâtés renommés. Bonneterie, calicot. Patrie de Parmentier; 4,362 hab.

Mont-Dor, groupe de montagnes situées à 5 kil. N. de Lyon, près de la Saône, contre-fort des monts du Lyonnais. On y élève de nombreux troupeaux de chèvres, dont le lait fait des fromages renommés. Il y a beaucoup de vignes.

Mont-Dore, village de l'arr. d'Issoire (Puy-de-Dôme), célèbre par ses eaux minérales.

Monte (Piero **dal**), canoniste célèbre, né à Venise au XVe s., mort en 1457, maître ès arts de l'Université de Paris, docteur en droit à Padoue, fut chargé de plusieurs missions diplomatiques par les papes, qui le nommèrent évêque de Brescia, légat en France, gouverneur de Pérouse. On a de lui: *Repertorium juris utriusque*, 3 vol. in-fol.; *Monarchia* (sur les droits du pouvoir pontifical dans les conciles généraux), 1496, in-4°, etc.

Monte-Alegro, v. de la prov. de Para (Brésil), sur la rive gauche de l'Amazone; centre d'une grande fabrication de calebasses peintes.

Montebello, village du Piémont, à 40 kil. N. E.

d'Alexandrie, fameux par deux victoires des Français sur les Autrichiens, en 1800 et en 1859. La première valut à Lannes le titre de duc de *Montebello;* la seconde fut gagnée par le général Forey.

Montebello (**Lannes**, duc de). V. Lannes.

Montébourg, ch.-l. de canton de l'arr. et à 8 kil. S. de Valognes (Manche). Moutons; dentelles; 2,234 hab.

Monte-Catini, village au N. E. de Lucques (Italie), dans la vallée de la Nievole, important par ses eaux minérales.

Monte-Cervoli, bourg de Toscane, à 15 kil. S. de Volterra. Des volcans gazeux (*lagoni*) y fournissent beaucoup d'acide borique. Eaux thermales.

Montech, *Montegium*, ch.-l. de canton de l'arr. et à 13 kil. S. E. de Castel-Sarrazin (Tarn-et-Garonne); 2,753 hab.

Montechiaro, v. de la prov. de Brescia (Italie), à 20 kil. S. E. de son ch.-l., sur la Chiese; 7,000 hab. Filatures de soie. Défaite des Autrichiens par les Français, en 1796.

Montecorvino, v. de la Principauté Citérieure (Italie), à 18 kil. E. de Salerne. Evêché. Eaux sulfureuses; 5 000 hab.

Monte-Cristo, *Oglasa*, île de la Méditerranée, au S. de l'île d'Elbe, a 10 kil. carrés; elle est stérile et inhabitée. On y voit les ruines d'une abbaye et d'un fort.

Montecuccoli (Sébastien **de**), gentilhomme, né à Ferrare, s'attacha à Charles-Quint, puis à Catherine de Médicis, et, enfin, comme échanson, au dauphin, fils de François Ier. Le jeune prince ayant succombé à une pleurésie pour avoir bu de l'eau fraîche alors qu'il venait de jouer à la paume, on accusa Montecuccoli d'empoisonnement. L'échanson fut mis à la torture, et, sur de prétendus aveux que la douleur lui arracha, écartelé, 1536.

Montecuculli ou plutôt **Montecuccoli** (Raymond, comte de), général autrichien, né à Modène, 1608, se forma pendant les deux dernières périodes de la guerre de Trente Ans: pris par Banner en 1639, il resta deux ans captif à Stettin. Après avoir secouru les Polonais, 1657, et les Danois, 1658, contre les Suédois, il établit en Transylvanie le prince Kémény, 1661, malgré les Turcs, qu'il vainquit en 1664, à la célèbre bataille de Saint-Gothard. Dans la guerre de Hollande, il eut à lutter contre Turenne: malgré ce grand général, il passa le Mein, puis le Rhin, et s'empara de Bonn, 1673. Ecarté du commandement en 1674, il fit, en 1675, cette admirable campagne où la mort de Turenne lui valut le succès d'Altenheim. Forcé, par Condé, d'évacuer l'Alsace, qu'il avait envahie, Montecuculli se retira l'année suivante. Créé prince de l'Empire, 1679, et duc de Melfi par le roi d'Espagne, il mourut, par suite d'un accident, à Ling, 1681. Ses *Mémoires sur la guerre* (*Commentarii bellici*), Vienne, 1718, in-fol., ont été traduits par J. Adam et commentés par Turpin de Crissé, 3 vol. in-4°, 1769.

Monte-Falcone, v. de la Principauté Ultérieure (Italie), à 22 kil. S. E. de Bénévent; 5,000 hab.

Montefeltro, ancienne famille italienne, originaire de la marche d'Ancône, et tige de la 1re dynastie des ducs d'Urbin. Parmi ses membres: Guido, fougueux gibelin, releva la fortune de Pise, 1290, s'empara d'Urbin, 1293, et mourut moine, 1298; — Frédéric, prince belliqueux et éclairé, 1444-1482, obtint de Sixte IV le titre de duc d'Urbin, 1474; — Guido Ubaldo (1482-1508), fils du précédent, fut dépouillé par César Borgia, 1502. Rétabli en 1503, il légua ses Etats à son neveu, François-Marie de la Rovère, qui fonda la 2e dynastie des ducs d'Urbin.

Monte-Fiascone, *Mons Faliscorum*, v. du royaume d'Italie, à 22 kil. N. O. de Viterbe; 5,5000 hab. Evêché; cathédrale, avec un beau dôme. Vin muscat estimé. Elle fut presque détruite par un tremblement de terre, en 1783.

Montefrio, v. de la prov. et à 30 kil. de Grenade (Espagne), près du Xénil, prise par Gonzalve de Cordoue, en 1486; 7,000 hab.

Monte-Hermoso, v. de la prov. de Badajoz (Espagne), à 22 kil. S. O. de Plasencia. Mine d'or; 4,000 hab.

Monteil (Amans-Alexis), historien, né à Rodez en 1769, puisa, dans l'étude de la jurisprudence, le goût des recherches historiques. Après avoir donné une *Description de l'Aveyron*, 5 vol., 1801, il devint professeur d'histoire à l'école centrale de Rodez, puis aux écoles militaires de Fontainebleau, Saint-Cyr et Saint-Germain. Il commença, en 1827, une *Histoire des Français des divers états*, 1848, 5 vol. in-8° (xive-xviiie s.), 1827-1844, 10 vol. in-8°, et 4e édition, 1853, 5 vol. in-12, qui a obtenu le prix Gobert. Il y a fait la monographie de chaque profession, siècle par siècle, sans chercher à la rattacher à un ensemble. C'est un ouvrage de grande érudition, mais qui laisse beaucoup à désirer pour la forme et l'arrangement. On a encore de lui: *Traité des matériaux manuscrits*, 1836, et *Poétique de l'Histoire*. Monteil est mort en 1850, dans une extrême pauvreté.

Monteil (Adhémar **de**). V. Adhémar.

Monteleone, v. de la province de Catanzaro (Italie), à 47 kil. S. O. du ch.-l., sur le golfe de Santa-Eufemia; 10,000 hab. Huile et vins. Autrefois *Vibo-Valentia* ou *Hipponium*.

Montelimar, *Acunium*, *Acusio*, et au moyen âge *Montilium Adhemari*, ch.-l. d'arr., à 44 kil. S. O. de Valence (Drôme), au confluent du Roubion et du Jabron, par 44° 33′ 32″ lat. N., et 2° 24′ 51″ long. E.; 11,946 hab. — Nougats renommés, vins, truffes, soies grèges, chamoiseries, tanneries, meules de moulins. A l'hôtel de ville est gravée, sur marbre, une charte en date de 1198. Montélimar eut à souffrir des guerres de religion.

Montelovez ou **Monclova**, ville du Cohahuila (Mexique), près de la source du Sabinas: 5,000 hab.

Montemayor ou **Montemor**, v. du Beira (Portugal), sur le Mondégo, à 22 kil. S. O. de Coïmbre. Elle est encore fortifiée; 3,000 hab.

Montemayor (George **de**), poëte et romancier espagnol, né à Montemayor, près de Coïmbre (Portugal), vers 1520. Soldat, puis attaché à la chapelle de Philippe II, alors infant, il suivit ce prince en Italie et en Flandre. Il mourut vers 1561. On a de lui: *Cancionero*, recueil de poésies, 1554; et *Diana enamorata*, 1542, in-4°, pastorale en 7 livres de prose mêlée de vers. Ce dernier ouvrage, qui a été continué par plusieurs auteurs, a été traduit en plusieurs langues, notamment en français. Il eut beaucoup de succès.

Montemolin (don Carlos, comte de), fils du prétendant don Carlos, 1818-1861, suivit en France son père, qui abdiqua en sa faveur, 1845. Après quelques vaines tentatives, il fut pris en 1860, renonça à ses prétentions, se rétracta et alla mourir à Trieste.

Montembœuf, ch.-l. de canton de l'arr. et à 30 kil. S. O. de Confolens (Charente); 1,306 hab.

Montémont (Albert **de**), littérateur, né à Remiremont (Vosges), 1788-1862, fut professeur au collége de Remiremont, puis eut un emploi au ministère des finances et s'adonna entièrement à la littérature. On lui doit: *Voyages aux Alpes et en Italie*, 1821, 2 vol. in-18, 1827, 3 vol. in-18, en prose et en vers; *Lettres sur l'astronomie en vers et en prose*, 1823, 4 vol. in-18; *Voyage dans les cinq parties du monde*, 1827, 6 vol. in-18; *Bibliothèque universelle des Voyages*, 46 vol. in-8°; *Grammaire générale*, 1845, 2 vol. in-8°; *Voyages nouveaux par terre et par mer de* 1837 *à* 1847, 5 vol. in-8°, etc. Il a traduit les *Œuvres de Walter Scott*, *de Cooper*, de *Marryat*, etc.

Montemor. V. Montemayor.

Montemurlo, village à 20 kil. N. E. de Florence (Italie). Défaite de Ph. Strozzi en 1538.

Montenay, bourg de l'arrond. et à 22 kil. O. de Mayenne (Mayenne); 2,001 hab.

Montendre, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. S. de Jonzac (Charente-Inférieure). Grains, volailles; 1,303 hab.

Montenegro, nom italien de la *Czerna-Gora*, ou *Tcherna-Gora* (Montagne-Noire), en turc *Kara-Dagh*, pays montagneux, entre la Bosnie au N., l'Albanie à l'E. et au S., et la Dalmatie à l'O.: celle-ci le sépare de l'Adriatique. Amas confus de petits plateaux et de vallées, il a 98 kil. du S. au N., et 47 kil. de l'E. à l'O. Riche seulement en bois et en pâturages, il exporte des bestiaux, peu de vin, et point de blé; aussi les Monténégrins, pour la plupart bergers et pauvres, souvent pressés par la famine, sont forcés d'aller piller le territoire turc. Il a 120,000 hab., de race slave, et de religion grecque. Il se divise en 4 *nahias* ou districts, et 7 *bordias* ou montagnes adjacentes. Il est administré par un chef appelé *vladika*, dont le pouvoir est tempéré par un sénat de 16 membres. Le revenu est de 80.000 fr. La population, qui est toute militaire, fournit 20,000 hommes armés. Le chef-lieu est *Cettigne*. — Ancienne dépendance de la Serbie, le Montenegro ne fut réduit à payer tribut aux Turcs qu'en 1623. Soulevé au xviiie siècle, il trouva, grâce à la conformité de croyances, un protecteur dans la Rus-

sie. Jusqu'en 1851, le pouvoir était remis à l'évêque de Cettigne. Alors Daniel Pétrovitch renonça à l'autorité spirituelle, et obtint de la Russie la reconnaissance de son titre de prince. En 1862, le Montenegro a été forcé de reconnaître la suzeraineté de la Turquie, mais il est toujours disposé à recommencer ses soulèvements.

Montenotte, village d'Italie, à 14 kil. N. de Savone, sur l'Erro. Première victoire de Bonaparte sur les Autrichiens, 1796. Sous le 1er Empire français, il donnait son nom à un départ. maritime, situé entre ceux de Gênes à l'E. et des Alpes maritimes à l'O. Ch.-l., *Savone*.

Montenotte, colonie agricole d'Algérie (commune de Tenez et au S. O.), fondée en 1848; 500 hab.

Monte-Peloso, v. de la Basilicate (Italie), à 37 kil. N. E. de Potenza. Evêché ; 4,000 hab.

Montepulciano, v. de la prov. de Sienne (Italie), à 44 kil. S. E. du ch.-l. ; 3,000 hab. Evêché. Patrie d'Ange Politien et du cardinal Bellarmin. Vins estimés. Près de là est le lac de *Montepulciano*, qui a 8 kil. de tour et se déverse dans l'Arno.

Montereau-Faut-Yonne, *Condate Senonum, Monasteriolum*, ch.-l. de canton, à 24 kil. E. de Fontainebleau (Seine-et-Marne), au confluent de la Seine et de l'Yonne, 7,041 hab. Papeterie fine et commune, porcelaines, briqueteries; fours à chaux; ciment. Grains, vins, bois. — Jean sans Peur fut assassiné dans une entrevue avec le dauphin (Charles VII sur le pont de Montereau, 1419. Victoire de Napoléon, 18 février 1814.

Montereau (Pierre **de**). V. Pierre.

Monterey, v. du Mexique, par 102°12′ long. O., et 26° lat. N., sur un affluent du rio San-Juan, ch.-l. du Nouveau-Léon. Mines très-riches. Evêché; cour de justice ; 13,500 hab.

Monterey, v. de Californie (Etats-Unis), par 36°36′ lat. N., et 124°21′ long O., sur la baie de son nom ; 4,000 hab.

Monte-Rotondo, *Eretum*, v. à 16 kil. N. E. de Rome, dans le royaume d'Italie ; 1,000 hab.

Montesa, v. d'Espagne, à 40 kil. de Valence. Notre-Dame-de-Montesa a été le ch.-l. d'un ordre militaire de son nom, créé par Jayme II, après la destruction des Templiers, 1316. Il relevait de Calatrava ; Philippe II réunit la grande maîtrise à la couronne, en 1587. Le costume des chevaliers était blanc avec une croix noire.

Monte-San-Angelo, v. de la Capitanate (Italie), sur le mont Gargano, à 12 kil. N. de Manfredonia. Château fort; sanctuaire célèbre de Saint-Michel; 9,000 hab.

Monte-San-Juliano, anc. *Eryx*, v. de la prov. et à 10 kil N. E. de Trapani (Sicile); 10,000 hab.

Monte-Santo. V. Athos (Mont).

Montespan (Françoise-Athenaïs) **de Rochechouart, de Mortemart**, marquise de), née en 1641 au château de Tonnay-Charente, fille du duc de Mortemart, devint, en 1663, la femme du marquis de Montespan et dame du palais de la reine. En 1668, elle supplanta, par son esprit et sa beauté, la duchesse de la Vallière auprès de Louis XIV; maîtresse absolue pendant 10 ans, elle fut, à la fin, combattue sourdement par Mme de Maintenon, qui l'emporta à la mort de la reine. Disgraciée, Mme de Montespan n'abandonna la cour qu'en 1691. Cherchant des distractions dans des voyages incessants et dans les pratiques de la dévotion, et ne pouvant se réconcilier avec son mari, sinon avec son fils, le duc d'Antin, elle mourut en 1707. Pleine d'esprit malicieux, altière et ambitieuse, elle se fit beaucoup d'ennemis, mais protégea les lettres et les arts. — Elle eut du roi 8 enfants, dont 4, le duc du Maine, le comte de Toulouse, et Mlles de Nantes et de Blois jouèrent un rôle.

Montespan, commune de 960 hab., à 11 kil. E. de Saint-Gaudens (Haute-Garonne), sur la Garonne.—Marquisat en 1612

Montesquieu (Charles **de Secondat**, baron **de la Brède** et de), publiciste français, né en 1689 au château de la Brède, près de Bordeaux, d'une famille de magistrats. Conseiller, 1714, puis président à mortier au parlement de Guienne, 1716, il se démit de ses fonctions, en 1723, pour se consacrer à l'étude. Il avait débuté dans les lettres par divers opuscules, et surtout par l'éclatant succès des *Lettres persanes*, 1721 : cet ouvrage, « le plus profond des livres frivoles », a dit M. Villemain, le désignait à l'Académie française qui le reçut en 1728. Après avoir voyagé en Autriche, en Italie, en Suisse, en Hollande, et en Angleterre, où il demeura deux ans auprès de lord Chesterfield, Montesquieu se confina dans une studieuse retraite, au château de la Brède. En 1734, il publia le plus populaire de ses ouvrages : *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains;* et, en 1748, son chef-d'œuvre, l'*Esprit des lois*, 2 v. in-4°, qui, en 18 mois, eut jusqu'à 22 éditions et fut traduit dans presque toutes les langues. Dans l'*Esprit des lois*, l'auteur passait en revue les diverses formes de gouvernement ; il donnait, en particulier, une neuve et profonde analyse de la monarchie constitutionnelle d'Angleterre. Les vues qu'il exprime à ce sujet font l'intérêt durable de ce livre, en dépit de quelques théories hasardées et de l'absence apparente de plan. Montesquieu publia encore une *Défense de l'Esprit des lois*, modèle de polémique et de bon goût ; le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate*, 1748, *Lysimaque*, 1751, le *Temple de Gnide*, un *Essai sur le Goût*, des *Lettres*, etc. Il mourut en 1755. Les meilleures éditions de ses *Œuvres complètes* sont celles de Lefèvre, 6 vol. in-8°, 1816, et de Lequien, 8 vol., 1819.— V. Villemain, *Eloge de Montesquieu*.

Montesquieu-Volvestre, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 36 kil. S. de Muret (Haute-Garonne), sur l'Arize. Vins rouges estimés; 3,880 hab.

Montesquiou, ancienne baronnie de l'Armagnac, auj. ch.-l. de canton, à 12 kil. N. O. de Mirande (Gers) ; 1,625 hab.

Montesquiou (baron **de**), capitaine des gardes du duc d'Anjou (depuis Henri III), tua d'un coup de pistolet Louis Ier, prince de Condé, blessé et pris à la bataille de Jarnac, 1569.

Montesquiou (Pierre **de**), comte d'Artagnan, né en 1645, entra dans les mousquetaires, 1666, et se signala dans les guerres de Louis XIV. A Malplaquet, il mérita le bâton de maréchal de France, 1709, et mourut en 1725.

Montesquiou-Fezenzac (Anne-Pierre, marquis de), général, né à Paris, en 1739. Député de la noblesse aux Etats-généraux, il montra des connaissances solides en finances. En 1792, il commandait l'armée du Midi, avec laquelle il conquit la Savoie (septembre), mais il dut presque aussitôt se retirer en Suisse pour échapper à un décret d'accusation. Rappelé en 1795, il mourut en 1798.— On a de lui divers écrits sur les finances, des vers, des comédies d'amateur, des *Mémoires*. Il était de l'Académie française depuis 1784.

Montesquiou-Fezenzac (François-Xavier, abbé de), né en 1757, au château de Marsan, près d'Auch, se distingua par sa modération aux Etats-généraux de 1789, où il était député du clergé de Paris. Réfugié en Angleterre, 1792, il revint après le 9 thermidor, et fut dès lors l'un des agents de Louis XVIII. En 1814, il siégea dans le gouvernement provisoire, devint ministre de l'intérieur, et fut l'un des rédacteurs de la Charte. Créé pair de France, 1815, duc en 1821, il mourut en 1832. Il fut de l'Académie française, sans avoir jamais rien écrit.

Montesson (Charlotte-Jeanne **Béraud de la Haye de Riou**, marquise de), née en 1737, à Paris, d'une famille noble de Bretagne. Veuve en 1769, elle s'unit, par un mariage secret, au duc d'Orléans, petit-fils du Régent, 1773. N'ayant pas obtenu du roi de prendre le titre de princesse, elle montra une grande réserve et un tact singulier dans une position aussi indécise Pendant plusieurs hivers elle donna des représentations théâtrales où l'on jouait des pièces écrites par elle-même. Elle y avait un rôle. Veuve de nouveau, en 1785, arrêtée pendant la Terreur, elle fut très-considérée par Napoléon Ier, et mourut en 1806. On a d'elle des *Mélanges* et quatorze *Comédies*, imprimées sous le titre d'*Œuvres anonymes*, 1782, 8 vol. in-8°.

Montet-aux-Moines (Le), ch.-l. de canton de l'arr. et à 30 kil. S. O. de Moulins (Allier); 720 hab. Houille.

Monteux, bourg de l'arr. et à 6 kil. S. O. de Carpentras (Vaucluse). Garance; 4,376 hab., dont 2,199 agglomérés.

Monteverde (Claude), compositeur de musique, né à Crémone, vers 1565, fut attaché au duc de Mantoue, et, après 1612, maître de chapelle de Saint-Marc, à Venise. Il mourut en 1649. En transformant la tonalité de l'église, il a créé la musique moderne. Dans l'opéra, il a inventé le duo scénique, des rhythmes nouveaux, et modifié le récitatif.

Monteverde (Juan-Domingo), général espagnol, né en 1772, fut envoyé contre les insurgés du Venezuela. Il battit Miranda, mais se montra déloyal et cruel, 1812. Vaincu par Bolivar, il revint en Europe et mourut en 1823.

Monteverde, v. de la Principauté Ultérieure (Italie), à 12 kil. O. de Melfi, sur l'Ofanto. Évêché; 2,200 hab.

Montevideo. autrefois *San-Felipe*, capit. de l'Uruguay (Amérique du Sud), par 34° 54′ 8″ lat. S., et 58° 53′ 25″ long. O., à l'embouchure de la Plata et sur la rive gauche de ce fleuve. Port commode, bien qu'exposé aux vents d'O. Climat rigoureux en hiver, étouffant en été. Exportation de bétail, viande sèche, cuir, suif, crins, laine, mules, chevaux, bois, cuivre, marbre, soude, etc. Assiégée par Oribe de Buenos-Ayres pendant dix ans, elle fut délivrée par les Brésiliens en 1851. —105,000 hab., en partie Basques français ou espagnols, par suite de l'adjonction des bourgades du Cordon et de la Aguada.

Montézuma ou **Moctheuzoma,** roi du Mexique, 1502-1520, mécontenta par son avidité et sa cruauté les peuples vaincus qui s'unirent à Cortez dans sa marche sur Mexico. Gardé comme otage par les Espagnols, il devint, entre leurs mains, un instrument de domination. Blessé dans une insurrection par les Mexicains, à qui il voulait, sur l'ordre de Cortez, faire déposer les armes, il se laissa mourir de faim. L'aîné de ses fils reçut le titre de *comte de Montézuma;* son dernier descendant est mort à la Nouvelle-Orléans, en 1836.

Montfaucon, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. O. de Cholet (Maine-et-Loire); 670 hab. — Traité entre les Vendéens et le Premier Consul, 1800.

Montfaucon, ch.-l. de canton de l'arr. et à 35 kil. S. E. de Montmédy (Meuse), près de la forêt de l'Argonne; 960 hab. Victoire du roi Eudes sur les Normands, 888.

Montfaucon, ch.-l. de canton de l'arr. et à 19 kil. N. E. d'Yssingeaux (Haute-Loire). Rubans; 1, 028 hab.

Montfaucon, hauteur de Paris, au N. O., entre la Villette et les Buttes-Chaumont, où étaient, avant même Enguerrand de Marigny, qui y fut pendu, les fourches patibulaires de la prévôté de Paris. On détruisit ce gibet en 1760. De 1790 à 1841, on y établit un dépôt d'immondices.

Montfaucon (Bernard **de**), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né en 1655, au château de Soulage (diocèse de Narbonne). Après avoir servi sous Turenne, 1673, il entra dans le monastère de la Daurade, à Toulouse, 1675. Appelé à Paris, 1687, il devint garde du cabinet des médailles de Saint-Germain-des Prés, 1694, et publia une édition des *Œuvres* de saint Athanase, 1698. Il visita ensuite diverses bibliothèques d'Italie, 1698, passa deux ans à Rome, et revint à Paris, où il consacra quarante années encore à de savants travaux. Il mourut en 1741. — Il a donné, entre autres ouvrages : *Diarium italicum*, journal de son voyage en Italie; *Collectio Patrum et Scriptorum græcorum* avec traduction latine; *Palæographia græca*, 1708, in-folio, traité qui a eu, en son genre, la même importance que la *Diplomatique* de Mabillon; une traduction de la *Vie contemplative* de Philon; une édition des *Hexaples* d'Origène et des *Œuvres* de saint Jean Chrysostome, etc. On cite encore deux ouvrages qui ont contribué aux progrès de l'archéologie : *L'Antiquité expliquée*, 10 vol. in-fol., 1719, avec *Supplément*, 5 vol. 1724; et les *Monuments de la Monarchie française*, 1729-1733, 5 vol. in-fol. Enfin tous les érudits ont sa *Bibliotheca bibliothecarum manuscriptorum nova*, 1739, 2 vol. in-folio. Il était membre de l'Académie des Inscriptions depuis 1719.

Montferrand (Auguste **Ricarol,** dit **de**), architecte, né à Chaillot, 1786-1858, élève de Percier et Fontaine, devint architecte de l'empereur de Russie, fut professeur à l'Académie de Saint-Pétersbourg, et a élevé dans cette ville plusieurs monuments, palais, églises, etc.

Montferrat, ancien marquisat, puis duché de l'Italie, entre le Piémont au N. et à l'O., la république de Gênes au S. et le Milanais à l'E. Il tirait son nom d'une ville située sur le Pô et détruite au XIe siècle. Les marquis résidèrent depuis à Chivas, à Moncalvo et enfin à *Casal*. Possédé par la dynastie d'Aleran, 967-1305, et par celle de Paléologue, 1305-1533, le Montferrat passa ensuite à la maison de Gonzague, pour laquelle il fut érigé en duché, 1573, et enfin à la maison de Savoie, en 1703.

Montferrat (marquis de). — De la dynastie d'Aleran, que Otton Ier créa marquis en 967, on cite les personnages suivants : Guillaume III, *le Vieux*, 1140-1188, fut l'allié de Frédéric Ier Barberousse, contre la Ligue Lombarde. — Conrad, marquis de Tyr (V. *Conrad*). — Boniface, frère du précédent, auquel il succéda en 1192, fut élu chef de la quatrième croisade, 1202, devint roi de Thessalonique, après la prise de Constantinople, 1204, et périt dans une lutte contre les Bulgares. — Guillaume VI, fils et successeur du précédent, mourut en allant rétablir sur le trône de Thessalonique son jeune frère Démétrius, renversé par Théodore Lascaris, 1225. — Guillaume VII, *le Grand*, petit-fils du précédent, 1253-1292, fut l'allié, 1265, puis l'ennemi de Charles d'Anjou, 1274. Combattu par les Milanais et par le duc de Savoie, il mourut prisonnier des habitants d'Alexandrie, qui l'avaient enfermé dans une cage de fer. — Jean Ier, 1292-1305, fils du précédent, laissa son héritage à sa sœur Yolande, femme d'Andronic Paléologue.

Dans la dynastie des Paléologues on remarque : Théodore Ier, neveu du précédent, qui régna de 1305 à 1338; — Jean II, 1338-1372, qui combattit plusieurs fois les Visconti; — Théodore, 1381-1418, qui aida Gênes à chasser les Français, 1409, et devint, en 1414, vicaire impérial pour toute la Haute-Italie; — Jean-Georges, 1530-1533, qui laissa sa succession à la maison de Gonzague, héritière des droits de Marguerite, fille de Guillaume VII (V. *Gonzague*).

Montferrier (Alexandre-André-Victor **Sarrazin de**), mathématicien, né à Paris, 1792-1863, publia les *Annales du magnétisme animal* depuis 1814, fonda la Société de magnétisme, et écrivit dans plusieurs journaux. On a de lui, outre plusieurs ouvrages sur le magnétisme animal : *Dictionnaire des Sciences mathématiques pures et appliquées*, 3 vol. in-4°; *Théorie des facultés algorithmiques*, in-4°; *Cours élémentaire de mathématiques pures*, 2 vol. in-8°; *Dictionnaire universel et raisonné de marine; Encyclopédie mathématique*, 1856 et années suivantes.

Montfleury (Zacharie **Jacob,** dit), comédien, né en Anjou, 1610 ou 1611-1667, jouait, dans la troupe de l'hôtel de Bourgogne, la tragédie et la comédie. On a de lui : *La Mort d'Asdrubal*, tragédie. — Son fils, Antoine Jacob, né en 1640, a écrit 16 comédies, dont une seule, *La Femme juge et partie*, 1669, réduite en 3 actes par O. Leroy, 1821, est restée au répertoire. Il était entré dans la finance quand il mourut, 1685. Son Théâtre a été publié en 4 vol. in-12, 1775. Il a de la gaieté, mais il est souvent grossier et trivial.

Montfort-en-Chalosse, ch.-l. de canton de l'arr. et à 18 kil. E. de Dax (Landes); 1,670 hab.

Montfort-l'Amaury, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 19 kil. N. O. de Rambouillet (Seine-et-Oise), sur un coteau; 1,516 hab. — Ruines du château de Simon de Montfort. Le comté de Montfort fut réuni au domaine royal en 1532.

Montfort-le-Rotrou, ch.-l. de canton, à 20 kil. E du Mans (Sarthe), près de l'Huisne; 910 hab. Chandelles, toiles. Château de la famille de Nicolaï.

Montfort-sur-Meu ou **Montfort-la-Cane,** ch.-l. d'arr., à 23 kil. O. de Rennes (Ille-et-Vilaine), par 48° 8′ 25″ lat. N., et 4° 17′ 38″ long. O.; 2,343 hab. — Toiles, bestiaux, cuirs, céréales. Ruines de thermes romains et d'anciennes fortifications. Abbaye d'Augustins occupée aujourd'hui par les Ursulines.

Montfort-sur-Risle, ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 kil. S. E. de Pont-Audemer (Eure); 546 hab.

Montfort (Simon, comte de), né vers 1150, d'une famille noble qui possédait Montfort-l'Amaury, beau-frère du connétable Mathieu de Montmorency, fut aussi célèbre par son ambition, son courage, ses vertus militaires, que par sa piété inexorable. Engagé dans la 4e croisade, 1202, il l'abandonna à Zara, sur l'ordre d'Innocent III, pour aller guerroyer 5 ans en Palestine. En 1208, il prit part à la croisade contre les Albigeois, et en devint le chef après la chute de Béziers et de Carcassone, 1209. Vainqueur à Castelnaudary, 1212, et à Muret, 1213, il fut enfin investi du comté de Toulouse, 1215. Cette dernière ville s'étant soulevée en faveur de son maître légitime, Raymond VII, Simon périt en l'assiégeant, 1218. On l'appela *le Machabée de son siècle*.

Montfort (Amaury, comte de), fils aîné du précédent, né en 1192, leva, après la mort de son père, le siége de Toulouse. Ne pouvant vaincre Raymond VII, malgré l'aide du fils de Philippe Auguste, Louis, 1219, il céda ses droits à ce prince, 1224. Il mourut en Italie, à Otrante, au retour d'une expédition en Terre-Sainte, 1241. Il avait été nommé connétable de France, en 1231.

Montfort (Simon **de**), *comte de Leicester*, 3e frère du précédent, né vers 1206. Mécontent de Blanche de Castille, il passa en Angleterre, où il reçut le titre de comte de Leicester, héritage de sa grand'mère, Amicie, épousa

Eléonore, sœur de Henri III, 1238, et devint sénéchal de Gascogne. Chef des barons révoltés, 1258, il imposa au roi les *Statuts d'Oxford*, et les soutint par les armes à Lewes, où Henri III fut fait prisonnier, 1264; alors il appela au Parlement les représentants des comtés et des bourgs. Il avait irrité une partie des barons, quand il fut battu et tué à Evesham, 1265, par Edouard, fils de Henri III.

Montfort (ANTOINE **de**), peintre d'histoire hollandais, 1532-1583, né à Moriamès, près de Dordrecht, fut élève de Franc-Flore. Ses compositions sont rares.

Montfort (ALEXANDRE), compositeur de musique, 1803-1856, élève de Berton, a donné à l'Opéra le ballet de *la Chatte métamorphosée en femme;* à l'Opéra-Comique, *Polichinelle, la Sainte-Cécile, Deucalion et Pyrrha*, etc.

Montfort (JEAN **de**), duc de Bretagne. V. JEAN IV.

Montfort (BERTRADE **de**). V. BERTRADE.

Montfort (LOUIS-MARIE **Guignion de**), missionnaire jésuite, né à Montfort en Bretagne, 1673-1716, fonda à La Rochelle les *Missionnaires du Saint-Esprit* et les *Sœurs hospitalières de la Sagesse*. Son nom est encore révéré dans l'ouest de la France.

Montgaillard (BERNARD **de Percin de**), dit le *Petit-Feuillant*, né près de Toulouse en 1563, vint à Paris, 1584, où il fut l'un des plus fougueux orateurs de la Ligue. Compromis dans un complot dirigé contre Henri IV, il se rendit à Rome, puis dans les Pays-Bas, où l'archiduc Albert récompensa son éloquence par le don de deux abbayes. Il mourut en 1628. On a de lui une *Lettre* violente à Henri III, l'*Oraison funèbre de l'archiduc Albert*, etc.

Montgaillard (GUILLAUME-HONORÉ **Roques**, dit abbé DE), historien, né près de Toulouse en 1772, entra au séminaire de Bordeaux, mais ne prit aucun des ordres. Emigré en 1792, il rentra en 1799. Enrichi en Allemagne, où il remplit divers emplois, 1805-1814, il publia, en 1820, *Revue chronologique de l'Histoire de France*, de 1787 à 1818. Cet ouvrage a été la base d'une *Histoire de France depuis le règne de Louis XVI*, en 9 vol., et due à JEAN-GABRIEL-MAURICE, l'un des frères de l'abbé. Il mourut en 1825.

Montgaillard (JEAN-GABRIEL-MAURICE **Roques**, connu sous le nom DE), né à Toulouse, 1761-1841, fit comme sous-lieutenant la fin de la guerre d'Amérique; puis, dès le commencement de la Révolution, se fit espion politique, au service de Louis XVI, du gouvernement conventionnel, de Louis XVIII, du Consulat, de l'Empire. Il reçut alors une forte pension. Il fut un des premiers à aller au-devant de Louis XVIII, qu'il avait plusieurs fois trahi; il fut bien traité par ce prince, qui eut souvent recours à lui. Il a écrit de nombreux ouvrages de circonstance, commandés par Napoléon (*Mémoires secrets de Montgaillard pendant les années de son émigration, Fondation de la quatrième dynastie, du Rétablissement du royaume d'Italie, Seconde guerre de Pologne*), ou par Louis XVIII (*De la Restauration de la monarchie des Bourbons*), etc. On lui doit encore des *Mémoires politiques*, 3 vol. in-8° (par ordre de Napoléon), des *Mémoires sur les affaires intérieures et extérieures de la France*, 2 vol. in-8°, remis à Louis XVIII. Il a eu la plus grande part à l'*Histoire de France*, publiée par son frère, et y a ajouté 2 vol., en 1829. Ce volumineux libelle eut un succès de parti parmi les royalistes.

Montgeron (LOUIS-BASILE **Carré de**), né à Paris, 1686, devint conseiller au Parlement, 1711. Après une visite au cimetière Saint-Médard, 1731, il se montra tout d'un coup partisan fanatique des convulsionnaires, et écrivit sur eux : *la Vérité des miracles opérés par l'intercession du diacre Pâris*, 1737-1748, 3 vol. Ce livre le fit enfermer à la Bastille, puis exiler à Valence, où il mourut, 1754.

Montgeron, commune de l'arr. et à 16 kil. N. de Corbeil (Seine-et-Oise). Château, église gothique; 1,200 hab.

Montgiscard, ch.-l. de canton de l'arr. et à 14 kil. N. O. de Villefranche (Haute-Garonne), près du canal du Midi; 1,048 hab.

Montglat (FRANÇOIS DE PAULE **de Clermont**, marquis DE), né à Turin vers 1610, fut maître de la garde-robe à la cour de France depuis 1643, maréchal de camp, et mourut en 1675. On a de lui des *Mémoires* sur les événements politiques et militaires, de 1635 à 1660.

Montgolfier (JOSEPH-MICHEL et JACQUES-ETIENNE), inventeurs des aérostats, nés à Vidalon-lès-Annonay (Ardèche), le premier en 1740 et le deuxième en 1745. Fils d'un fabricant de papier, ils perfectionnèrent d'abord le genre d'industrie dans lequel ils succédèrent à leur père. Ils eurent ensuite l'idée d'élever à une grande hauteur un ballon en le remplissant d'un gaz plus léger que l'air atmosphérique, et ils pensèrent avoir obtenu ce gaz par la combustion d'un mélange de paille hachée avec de la laine cardée. Ils ne se trompaient que sur ce dernier point : l'ascension des *montgolfières* était due uniquement à la raréfaction de l'air échauffé, dans les expériences qu'ils tentèrent à Annonay et à Paris, 1783, et à Lyon, 1784. Etienne mourut en 1799. — Joseph inventa encore le bélier hydraulique, 1792, fut administrateur du Conservatoire des arts et métiers, entra à l'Institut en 1807, et mourut en 1810. Ses écrits se rapportent aux découvertes qu'il a faites. On a élevé aux deux frères un monument à Annonay.

Montgomery, comté d'Angleterre (pays de Galles), entre ceux de Denbigh au N., de Shrop à l'E., de Merioneth au N. O., de Cardigan au S. O., et de Radnor au S. E. — Sup., 207,000 hect.; pop., 67,000 hab. — Montagneux, mais fertile, il produit une race de moutons dont la laine est très-estimée. Plomb, cuivre, ardoises, bois de construction. Les villes sont *Montgomery*, ch.-l., Welch-Pool, Newtown, etc. Son territoire formait l'ancienne principauté galloise de Powis.

Montgomery, ch.-l. du comté de ce nom, sur la Severn, à 235 kil. N. O. de Londres; 1,200 hab.

Montgomery, ch.-l. de l'Etat d'Alabama (Etats-Unis), sur le fleuve Alabama; 36,000 hab.

Montgomery, château du Calvados, à 42 kil. O. de Lisieux (commune de Sainte-Foy), d'où sortit une ancienne famille d'Angleterre, célèbre depuis la bataille d'Hastings, 1066, et qui, dans la suite, passa en Ecosse. A celle-ci se rattacherait, par son père Jacques de Lorges, le personnage suivant :

Montgomery (GABRIEL **de Lorges**, comte DE), capitaine de la garde écossaise de Henri II, tua le roi par accident, dans un tournois, 1559. Revenu d'Angleterre, où il s'était réfugié, il se signala, dans les guerres de religion, à la tête des protestants : il défendit Rouen contre François de Guise, 1562; reprit le Béarn pour Jeanne d'Albret, 1569; essaya de secourir La Rochelle, 1573, et débarqua en Basse-Normandie, 1574. Pris dans Domfront, par le maréchal de Matignon, il fut, au mépris de la capitulation, amené à Paris, et décapité par arrêt du Parlement, à l'instigation de Catherine de Médicis, 1574.

Montgomery (RICHARD), général américain, né en Irlande, 1737, s'établit dans la colonie de New-York, après la guerre de Sept Ans, et fut chargé, au début de l'insurrection des colonies anglaises d'Amérique, d'attaquer le Canada. Il prit Montréal, mais fut tué devant Québec, 1775.

Montgomery (JACQUES), poëte anglais, né à Irvine (Ayr) en 1771, fut, de 1792 à 1825, rédacteur d'un journal politique à Sheffield, où il mourut en 1854. Ses poésies plaisent par leur morale et un style plein d'harmonie. On cite : Le *Voyageur en Suisse; le Monde avant le déluge;* le *Groënland*, etc. Ses *Œuvres* forment 4 vol., 1841.

Montgon (CHARLES-ALEXANDRE, abbé DE), né à Versailles, 1690, s'attacha à Philippe V, roi d'Espagne. Ce dernier l'envoya en Portugal, puis en France, afin qu'il le fît proclamer roi, dans le cas où Louis XV mourrait sans enfant. Découvert par Fleury, Montgon fut exilé à Douai, et mourut en 1770. Il a publié des *Mémoires* sur ses négociations en Espagne et en Portugal de 1726 à 1731, 9 vol. in-12, 1756.

Montguyon, ch.-l. de canton de l'arr. et à 35 kil. S. E. de Jonzac (Charente-Inférieure); 1,540 hab.

Monthermé, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. N. de Mézières (Ardennes), sur la Meuse; 3,030 hab. Fabrique de glaces, verrerie; carrières d'ardoises.

Monthois, ch.-l. de canton de l'arr. et à 17 kil. S. de Vouziers (Ardennes); 607 habitants.

Montholon (FRANÇOIS **de**), né à Autun, 1490-1543, plaida contre Louise de Savoie et en faveur du connétable de Bourbon, 1522. Il fut garde des sceaux en 1542. — Son fils, FRANÇOIS, eut aussi les sceaux en 1588 et mourut en 1590; son petit-fils, JACQUES, mort en 1622, plaida pour les jésuites contre l'Université, 1611.

Montholon (CHARLES-TRISTAN **de**), général, né à Paris en 1782, servit dans la marine en 1792 et, depuis 1798, dans l'armée et aussi dans la diplomatie. Promu général de brigade en 1814, il devint, pendant les Cent-Jours, aide de camp de Napoléon Ier, qu'il accompagna

à Sainte-Hélène, et il resta auprès de lui jusqu'en 1821. A son retour en Europe, il publia avec Gourgaud : *Mémoires pour servir à l'histoire de France sous Napoléon, écrits à Sainte-Hélène, sous sa dictée*, 1823, 8 vol. in-8°. En 1840, il suivit le prince Louis Napoléon dans sa tentative de Boulogne, et fut, comme lui, détenu à Ham. Il mourut en 1853. — On a de lui : *Récits de la captivité de Napoléon à Sainte-Hélène*, 2 vol. 1847.

Monthou-sur-Cher, commune du cant. de Montrichard, arr. de Blois (Loir-et-Cher).

Monthureux-sur-Saône, ch.-l. de canton de l'arr. et à 40 kil. S. O. de Mirecourt (Vosges); 1,534 h.

Monthyon. V. Montyon.

Monti (Antoine-Félix, marquis de), général, né à Bologne, 1681-1738, s'attacha au duc de Vendôme et devint colonel au service de la France. Il fut employé par Alberoni, banni de France, 1719, rappelé par Fleury, et, envoyé à Varsovie, contribua à faire donner la couronne à Stanislas Leczinski, 1733. Il le suivit à Dantzig, favorisa sa fuite, fut prisonnier des Russes, et devint lieutenant général en 1736.

Monti (Vincent), poëte italien, né en 1754, à Alfonsine, près de Ferrare, fut d'abord secrétaire du prince Braschi, neveu de Pie VI. Il écrivit alors des tragédies, *Caius Gracchus*, *Aristodème* et *Manfred*, dans le genre d'Alfieri, et *la Basvigliana*, imitation dantesque, inspirée par l'assassinat de Basville, agent français à Rome, 1793. En 1797, il se rendit à Milan, où il devint secrétaire du Directoire de la république Cisalpine, et en 1806, historiographe du royaume d'Italie. Il y donna la *Mascherioniana*, qui est le pendant du poëme sur Basville, 1801, le *Barde de la Forêt-Noire*, panégyrique de Napoléon Ier, 1806, et une traduction élégante de l'*Iliade*, 1810. Littérateur, et nullement homme politique, il chanta, après les événements de 1814, François Ier d'Autriche (*Le Retour de l'Astrée*): aussi la valeur de ses œuvres est dans la forme plus que dans le fond, qui atteste, avant tout, la versatilité du poëte. Il mourut en 1828.—Ses *Œuvres* forment 6 vol. in-8°, 1839. Ses tragédies ont été traduites par M. Duplessis, 1854.

Montiel, village d'Espagne (Ciudad-Réal), sur le versant N. de la Sierra-Morena. Défaite de Pierre le Cruel par Du Guesclin, 1368.

Montiérender ou **Montier-en-Der**, ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 kil. O. de Vassy (Haute-Marne). Ancienne abbaye de bénédictins (*monasterium Dervense*); haras; 1,443 hab.

Montiers-sur-Saulx, ch.-l. de canton de l'arr. et à 35 kil. S. E. de Bar-le-Duc (Meuse); 1,345 hab.

Montignac-le-Comte, ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. N. de Sarlat (Dordogne), sur la Vézère; 3,773 hab. Ruines d'un château fort. Pierres; tanneries. Patrie de Joubert le moraliste.

Montigny-le-Roi, ch.-l. de canton de l'arr. et à 28 kil. N. E. de Langres (Haute-Marne); 1,160 hab.

Montigny-lès-Metz, bourg voisin de Metz (Lorraine). Fabriques de sucre, de papiers peints, de pipes; 2,600 hab.

Montigny-sur-Aube, ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. N. E. de Châtillon (Côte-d'Or); 780 hab.

Montijo, v. de la prov. et à 25 kil. E. de Badajoz (Estrémadure espagnole). Titre d'un comté. Lainages; 6,000 hab.

Montilla, *Montulia*, *Munda* (?), v. de la prov. de Cordoue (Espagne), à 40 kil. S. E. du ch.-l., près du Cabro; 13,000 hab. Toiles, cuirs. Patrie de Gonzalve de Cordoue.

Montivilliers, ch.-l. de canton de l'arr. et à 10 kil. N. E. du Havre (Seine-Inférieure), sur la Lézarde; 4,265 hab. Ruines de l'abbaye de Saint-Philibert, détruite pendant la Révolution.

Montjean, bourg de l'arr. de Cholet (Maine-et-Loire). On y exploite de la houille et l'on y fait de la chaux pour l'agriculture; 3,345 hab.

Montjoie (Christophe-Félix-Louis **Ventre de la Touloubre**), littérateur, né à Aix, en 1746, fonda avec Royou, en 1790, un journal royaliste, l'*Ami du Roi*. Lors du procès de Louis XVI, il publia, pour sa défense, un *Avis à la Convention*, 1792. Caché sous la Terreur, puis après le coup d'Etat du 18 fructidor, il fut, sous l'Empire, professeur de l'Université. Il mourut en 1816, conservateur de la bibliothèque Mazarine. On cite de lui : *Histoire de la conjuration de Robespierre; — de la conjuration de Philippe-Égalité; — de Marie-Antoinette*, etc. Les deux derniers ouvrages sont très-inexacts.

Montjoie, v. de la prov. du Rhin (Prusse), sur la Roër, à 26 kil. S. E. d'Aix-la-Chapelle; 3,000 hab. Draps renommés.

Montjoie. Au moyen âge, ce mot a indiqué : 1° le roi d'armes de France ; 2° le cri de guerre des Français ; 3° des amas de pierre entassés dans certains lieux par des pèlerins pour marquer la route. On dérivait ce mot de *Mons Jovis* (mont de Jupiter), ou de *mons gaudii* (mont de Joie).

Montjouy ou **Monjuich**, montagne, à 3 kil. S. de Barcelone (Espagne), dominée par un fort.

Montlhéry, *Mons Letherici*, v. de 2,065 hab., à 18 kil. N. O. de Corbeil (Seine-et-Oise). — Ruines d'un ancien château, rasé en partie par Louis VI le Gros, qui eut fort à lutter contre le seigneur de ce lieu. Bataille entre Louis XI et Charles le Téméraire, lors de la Ligue du Bien public, 1465.

Montlieu, ch.-l. de canton de l'arr. et à 32 kil. S. E. de Jonzac (Charente-Inférieure); 1,085 hab.

Montlosier (François-Dominique **de Reynaud**, comte de), publiciste, né à Clermont-Ferrand, en 1755. Après avoir représenté la noblesse de Riom aux États-généraux, il émigra, 1791, en Allemagne, puis en Angleterre, où il rédigea le *Courrier de Londres*. Revenu sous le Consulat, il fut attaché au ministère des affaires étrangères, et, à l'avénement de l'Empire, chargé de rédiger un mémoire sur la vieille monarchie. Montlosier présenta un volumineux ouvrage dont l'impression ne fut pas autorisée; il devait le publier en 1814, sous ce titre : *la Monarchie française*, 3 vol., puis 4 vol. in-8°; c'était un plaidoyer en faveur des libertés féodales. Mécontent de la politique suivie par la Restauration, il donna, en 1826, un célèbre *Mémoire à consulter*, dirigé contre les jésuites, qu'il dénonça dans d'autres écrits (*Pétition à la Chambre des Pairs*, *Lettre d'accusation contre les jésuites*) aux tribunaux et à la Chambre des pairs. Appelé lui-même à siéger dans cette dernière assemblée, 1832, il mourut en 1838.

Mont-Louis, bourg de 2,181 hab., à 12 kil. E. de Tours (Indre-et-Loire), sur la Loire. Vins blancs. Traité entre Louis le Jeune et Henri II Plantagenet, 1174.

Mont-Louis, ch.-l. de canton de l'arr. et à 35 kil. S. O. de Prades (Pyrénées-Orientales), sur un rocher escarpé, près du Têt; 389 hab. — Construit en 1681, pour défendre le col de la Perche, Mont-Louis s'appela *Mont-Libre* pendant la Révolution. Tombeau du général Dagobert. Capitale de la Cerdagne française.

Montluc (Blaise de), général français, né, en 1501, à Sainte-Gemme, près de Condom, se forma sous François Ier, dans les guerres d'Italie; à Cérisolles, il décida du gain de la bataille, 1544. Sous Henri II, il défendit vaillamment Sienne, et devint colonel-général de l'infanterie française, après d'Andelot, 1555. Sous Charles IX, il commanda en Guienne, où ses cruautés contre les protestants l'ont fait comparer, par Brantôme, au baron des Adrets, chef huguenot. Défiguré par une blessure au siége de Rabasteins (Béarn), en 1570, il assista encore au siége de La Rochelle, 1573, et fut alors nommé maréchal de France. Il mourut en 1577. Dans ses dernières années, il rédigea, en 7 livres, ses *Mémoires*, que Henri IV appelait le *bréviaire* du soldat. Publiés en 1592, in-fol., ils sont dans toutes les collections de Mémoires sur l'*Histoire de France*.

Montluc (Jean de), frère du précédent, prélat et diplomate, né vers 1508, fut dominicain et évêque de Valence en 1553, et l'un des promoteurs du colloque de Poissy. Habile négociateur, il remplit jusqu'à 16 ambassades. Tolérant, accusé de pencher vers la réforme, censuré par Pie IV, il fit plus tard une apologie de la Saint-Barthélemi. En 1573, il fit élire le duc d'Anjou, Henri, roi de Pologne. Il mourut en 1579. — On a de lui : *Sermons; Election du roi Henri III* (en Pologne), etc.

Montluc (Jean de), seigneur de Balagny, fils naturel du précédent, né vers 1545, légitimé en 1567, contribua à l'élection de Henri III au trône de Pologne, s'attacha au duc d'Alençon, qui le fit gouverneur de Cambrai, 1581, puis à la Ligue, 1589, enfin, à Henri IV, 1594, qui le nomma maréchal. Investi de la souveraineté de Cambrai, il en fut dépouillé par les Espagnols, 1595, et mourut en 1603.

Montluçon, ch.-l. d'arrond., à 90 kil. S. O. de Moulins (Allier), sur le Cher, par 46°20′27″ lat. N., et 0°16′1″ long. E. 25,416 hab. Usines à fer, glaces, verreries. Ancien château des ducs de Bourbon.

Montluel, ch.-l. de canton de l'arr. et à 32 kil. S. E. de Trévoux (Ain), sur la Seraine. Autrefois capitale du Val-Bonne (Bresse). Lainages, grains, chanvre. Vignobles, 2,830 hab.

Montmarault, ch.-l. de canton de l'arr. et à 52 kil. E. de Montluçon (Allier); 1,8?1 hab.

Montmartin-sur-Mer, ch.-l. de canton de l'arr. et à 10 kil. S. O. de Coutances (Manche); 1,066 hab.

Montmartre, ancienne ville, située au nord de Paris, auquel elle a été réunie en 1860 (18e arrond.). Élevée sur une colline de 130 mètres de haut, elle tirait son nom soit du martyr de saint Denis et de ses compagnons (*Mons martyrum*), soit d'un d'un ancien temple de Mars (*Mons Martis*). Louis VII y fonda une abbaye de bénédictines, que la Révolution supprima. Carrières à plâtre. — Combat du 29 mars 1814, entre les Parisiens et les alliés.

Montmaur (Pierre **de**), célèbre parasite et bel esprit, né dans le Limousin ou dans le Quercy vers 1564, fut jésuite, puis (1623) professeur de grec au Collège de France. Admis à la table de grands personnages, il était l'objet de plaisanteries qu'il rendait avec usure. V. *Histoire de Montmaur*, par Sallengre, 2 vol., 1715. Il mourut en 1648.

Montmédy, ch.-l. d'arrond., à 86 kil. N. E. de Bar-le-Duc (Meuse), sur le Chiers, par 49° 31′ 6″ lat. N., et 5° 1′ 32″ long. E.; 2,650 hab. Place de guerre. Grains et vins. Cette ville, qui a fait partie du duché de Luxembourg, fut réunie à la France par la paix des Pyrénées, 1659.

Montmélian, *mons Emelianus*, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. S. E. de Chambéry (Savoie), sur l'Isère; 1,287 hab. Bons vins blancs. — Ancienne forteresse prise par les Français en 1600, en 1691 et en 1792.

Montmeyran, bourg de l'arr. de Valence (Drôme). Soie, vins; 2,145 hab.

Montmirail, *Mons mirabilis*, ch.-l. de canton de l'arr. et à 50 kil. S. O. d'Epernay (Marne), sur le Petit-Morin. Eaux minérales. Meules à moulin. Château de la Rochefoucauld. Victoire de Napoléon, le 11 févr. 1814. Patrie du cardinal de Retz; 2,351 hab.

Montmirail, ch.-l. de canton de l'arr. et à 50 kil. S. E. de Mamers (Sarthe), près de la Cane. Traité entre Louis le Jeune et Henri II Plantagenet, 1169; 778 hab.

Montmirey-le-Château, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. N. de Dôle (Jura); 425 hab.

Montmoreau, ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. S. E. de Barbezieux (Charente); 790 hab.

Montmorency, ch.-l. de canton de l'arr. et à 21 kil. S. E. de Pontoise (Seine-et-Oise), sur une colline, près de la forêt de son nom; 4,088 hab.—Forêt de 2,000 hectares, à l'entrée de laquelle est l'*Ermitage*, qu'habita J.-J. Rousseau. La ville s'éleva autour d'un château fort fondé par Bouchard II le Barbu, vers 997. Première baronnie de France, elle fut érigée en duché-pairie, 1551. La vallée est renommée pour ses fruits, surtout pour ses cerises.

Montmorency (Barons et ducs de), ancienne et illustre famille de France, dont le premier auteur connu est un *Bouchard Ier, sire de Montmorency*, grand feudataire du duché de France, en 950. Depuis 1060, cette maison a eu 6 connétables, 12 maréchaux de France, 4 amiraux, plusieurs cardinaux, des grands officiers de la couronne et des chevaliers de tous les ordres chrétiens. Sous Mathieu II, mort en 1230, elle se divisa en deux branches, dont l'une, la *branche cadette*, celle de Montmorency-Laval, s'est perpétuée, par de nombreux rameaux, jusqu'à nos jours. La *branche aînée*, ou des barons de Montmorency, se partagea, en 1447, après la mort de Jean II, en 3 branches : 1° celle de *Nivelle*, fixée dans les Pays-Bas, et éteinte avec le comte de Hornes et le baron de Montigny, décapités en 1568 et 1570; 2° celle de *Fosseux*, établie aussi dans les Pays-Bas, et dont un rameau, celui de Bouteville, a eu pour représentant le maréchal de Luxembourg; 3° celle des *ducs de Montmorency*, qui commence avec Guillaume, troisième fils de Jean II, et s'éteint en 1632. En vertu d'un pacte de famille conclu en 1820, 3 branches seulement, celles de Montmorency, de Montmorency-Luxembourg et de Montmorency-Luxembourg-Beaumont, ont été reconnues comme appartenant à cette famille. Désormeaux a écrit l'*Histoire de la maison de Montmorency*, 1764. A la branche aînée appartiennent la plupart des personnages suivants :

Montmorency (Mathieu Ier **de**), épousa d'abord Aline, fille naturelle de Henri Ier, roi d'Angleterre, puis Adélaïde de Savoie, veuve de Louis VI. Il fut connétable sous Louis VII, aida le régent Suger, pendant la croisade du roi, et mourut en 1160.

Montmorency (Mathieu II **de**), dit le *grand connétable*, 7e descendant de Bouchard Ier, s'empara de Château-Gaillard en 1203, contribua à la victoire de Bouvines, 1214, et prit deux fois les armes contre les Albigeois, 1215, 1226. Créé connétable en 1218, il soutint vigoureusement Blanche de Castille, régente de France, et mourut en 1230.

Montmorency (Anne, 1er duc de), petit-fils de Jean II, à la mort duquel la branche aînée de Montmorency se divisa en 3 branches. Né à Chantilly, en 1492, il fut élevé avec le jeune comte d'Angoulême, qui régna sous le nom de François Ier. Il servit d'abord dans les guerres d'Italie; pris à Pavie, il fut l'un des négociateurs du traité de Madrid, 1526. Devenu le ministre principal de François Ier, il repoussa Charles-Quint de la Provence par une dévastation systématique du pays, 1536, et rapprocha les deux rivaux dans les conférences d'Aigues-Mortes, 1538 : il reçut alors l'épée de connétable. La fausse politique qu'il fit suivre à son maître lui attira bientôt une disgrâce de 6 années, 1541-1547. Tout-puissant sous Henri II, il punit cruellement une révolte de Bordeaux, 1548, obtint que sa baronnie fût érigée en duché-pairie, 1551, perdit la bataille de Saint-Quentin, où il fut pris, 1557, et, par jalousie contre les Guises, négocia le traité de Cateau-Cambrésis, 1559. Sous François II, il n'eut aucun crédit; mais, à l'avénement de Charles IX, il se rapprocha de Catherine de Médicis, puis, par opposition aux plans de l'Hôpital, forma, avec François de Guise et le maréchal de Saint-André, le *triumvirat* catholique qui prit la direction des affaires, 1561. Dans la première guerre de religion, il engagea maladroitement la bataille de Dreux, et tomba aux mains des protestants, 1562. Dans la seconde, il livra à ces derniers la bataille de Saint-Denis, dans laquelle il fut blessé mortellement, 1567. — Il construisit le château d'Ecouen, 1541-1547.

Montmorency (François, duc de), fils aîné du précédent (1530-1579), fut créé gouverneur de Paris, 1556, et maréchal de France, 1559. Mis à la Bastille, 1574, pour ses relations avec le duc d'Alençon, il fut relâché en 1575.

Montmorency (Henri Ier, comte de **Damville**, puis duc de), frère du précédent, né en 1534, reçut, en 1563, le gouvernement du Languedoc, où il fut maître absolu jusqu'à sa mort (1614). Il fut maréchal en 1566. Chef des *Politiques* sous Henri III, il s'entendit avec les protestants, et fut créé connétable par Henri IV, 1595.

Montmorency (Henri II, duc de), maréchal de France, fils du précédent, né à Chantilly en 1595, succéda à son père dans le gouvernement du Languedoc. Nommé amiral en 1612, il vendit cette charge à Richelieu en 1628. Il servit Louis XIII contre les protestants, notamment en 1625, où il battit Soubise dans un combat naval. Après avoir lutté deux ans contre Rohan dans les Cévennes, il gagna sur les Piémontais la victoire de Veillane, 1630. Créé maréchal de France, mais non connétable, comme il le désirait, il seconda la révolte de Gaston, frère du roi. Vaincu et pris à Castelnaudary, 1632, il fut jugé et décapité à Toulouse. Sa veuve, Marie-Felice des Ursins, lui éleva le tombeau qui est dans la chapelle du lycée de Moulins. En lui finit la branche directe de sa maison. Les biens passèrent en grande partie à son beau-frère, le prince de Condé.

Montmorency (Mathieu-Jean-Félicité **de Montmorency-Laval**, vicomte, puis duc de), né à Paris en 1766, servit dans la guerre d'Amérique. Membre des États-généraux, 1789, il proposa, dans la nuit du 4 août, l'abolition des droits féodaux. Il émigra en 1792. Revenu en 1795, il n'eut de rôle politique qu'après 1814. Créé pair de France, 1815, il se repentit de l'attitude qu'il avait eue en 1789, devint ministre des affaires étrangères en 1821, et fit décider, au congrès de Vérone, l'intervention française en Espagne, 1822. Il fut admis à l'Académie française en 1825, et mourut en 1826.

Montmorency. V. Bouteville, Luxembourg, Laval.

Montmorency, petit affluent du Saint-Laurent, par la rive gauche, se jette un peu au-dessous de Québec, après avoir formé une belle cascade de 75 mètres, le *sault de Montmorency*.

Montmorillon, ch.-l. d'arrond. à 50 kil. S. E. de Poitiers (Vienne), sur la Gartempe, par 46° 25′ 23″ lat. N., et 1° 28′ 24″ long. O. — Mine de fer. Bestiaux. Macarons renommés, noir animal. Edifice curieux du XIIe s., dit *Chapelle octogone*; 5,010 hab.

Montmorin-Saint-Hérem (Armand-Marc, comte de), né vers 1745 d'une ancienne famille d'Auvergne, remplaça Vergennes au ministère des affaires étrangères, 1787. Renvoyé, comme partisan de Necker, 11 juillet 1789, il reprit presque aussitôt ses fonctions, et les

garda jusqu'à la fin de 1791. Dénoncé comme faisant partie du prétendu *Comité autrichien*, il fut arrêté après le 10 août 1792, et massacré à l'Abbaye, 2 septembre.

Montmort, ch.-l. de canton de l'arr. et à 18 kil. S. O. d'Epernay (Marne); 770 hab.

Montmort (Pierre **Rémond de**), mathématicien, né et mort à Paris, 1678-1719, membre de l'Académie des sciences et de la Société royale de Londres, s'occupa surtout du calcul des probabilités. On a de lui : *Essai d'analyse sur les jeux de hasard*, 1708; *Traité des suites infinies*, etc.

Montoir, commune de l'arrond. de Saint-Nazaire (Loire-Inférieure). Aux environs, marais considérables d'où l'on extrait beaucoup de tourbe; 4,859 hab. dont 534 agglomérés.

Montoire-sur-Loir, ch.-l. de canton de l'arr. et à 18 kil. S. O. de Vendôme (Loir-et-Cher). Autrefois capitale du Bas-Vendômois, elle est dominée par un vieux donjon. Toiles, cotonnades; 3,167 hab., dont 2,501 agglomérés.

Montolieu (Jeanne-Isabelle-Pauline **de Bottens,** baronne de), née à Lausanne, 1751-1832, a composé plusieurs romans, et en a traduit ou imité un très-grand nombre de l'allemand ou de l'anglais. On cite d'elle : *Caroline de Lichtfield*, 1786, le premier et le meilleur de ses romans, le *Robinson Suisse*, continuation de l'ouvrage de Wyss, etc. La collection complète de ses *Œuvres* dépasse 100 vol. in-12.

Montolieu, *Mons Oliveti, Castrum Malasti*, commune de 1,800 hab., à 18 kil. N. O. de Carcassonne (Aude). Maroquins. Draperies renommées au moyen âge.

Montoro, *Eporæ*, v. de la prov. et à 40 kil. N. E. de Cordoue (Espagne), sur le Guadalquivir. Huile excellente; 13,000 hab.

Montpellier, *Mons Pessulanus, Mons Puellarum*, ch.-l. du département de l'Hérault, sur une colline près du Lez, par 43° 36′ 44″ lat. N., et 1° 32′ 34″ long. E., à 753 kil. S. E. de Paris. Pop., 55,258 hab. — Evêché, suffragant d'Avignon. Eglise consistoriale réformée. Cour d'appel. Académie universitaire, et facultés de médecine (bibliothèq. de 30,000 volumes et 600 manuscrits), des sciences et des lettres. Bibliothèque publique de 30,000 volumes et 10,000 estampes. Plusieurs musées. Jardin des plantes. Sociétés et établissements scientifiques. Place de guerre, Montpellier est le chef-lieu de la 16e région militaire. Située sur une colline, à 8 kil. de la Méditerranée, cette ville a, entre autres monuments, la cathédrale Saint-Pierre, la promenade et l'arc de triomphe du Peyrou, le musée Fabre (tableaux, sculptures), un aqueduc de 3,904 mètres, etc. — On y fabrique des bougies stéariques, des instruments de pesage, des produits chimiques, du vert-de-gris, des lainages, des cotonnades. Vins, eaux-de-vie, grains, bestiaux, sel, huile. — Fondée au xe siècle, elle était le chef-lieu d'une seigneurie qui passa à l'Aragon en 1204, et fut acquise par Philippe de Valois en 1349. En 1289, on y établit une école de médecine célèbre; en 1538, on y transporta l'évêché de Maguelonne. En 1622, Louis XIII s'en empara et y signa un *Edit* favorable aux Calvinistes. Patrie de saint Roch, Barthez, La Peyronie, Roucher, Séb. Bourdon, Cambacérès, Cambon, Vien, Daru, etc.

Montpellier, capit. de l'Etat de Vermont (Etats-Unis), à 840 kil. N. E. de Washington, sur l'Onion; 4,000 hab.

Montpensier, commune de 550 hab., à 25 kil. N. E. de Riom (Puy-de-Dôme). Richelieu fit démolir, 1634, le château où mourut Louis VIII en 1226. La seigneurie de Montpensier fut possédée par les maisons de Beaujeu et de Dreux, avant de passer, xve siècle, à la maison de Bourbon, dont plusieurs membres en ont porté le titre. Elle fut érigée en duché-pairie en 1539.

Montpensier (Catherine-Marie **de Lorraine,** duchesse de), née en 1552, et mariée en 1570, à Louis II de Montpensier, était sœur de Henri de Guise, le *Balafré*, dont elle vengea, dit-on, la mort, en provoquant l'assassinat de Henri III, 1589. Réconciliée avec Henri IV, elle mourut en 1596. Sa fille épousa Gaston, frère de Louis XIII.

Montpensier (Anne-Marie-Louise **d'Orléans,** duchesse de), dite *Mademoiselle* ou la *Grande Mademoiselle*, fille de Gaston d'Orléans et nièce de Louis XIII, née en 1627. N'ayant pu épouser ni Philippe IV d'Espagne, ni l'empereur Ferdinand III, elle se jeta dans la Fronde. En 1652, elle sauva, en faisant tirer le canon de la Bastille, Condé, vaincu au faubourg Saint-Antoine, et compromit ainsi son mariage avec Louis XIV. Revenue à la cour, 1657, elle faillit épouser, 1670, Lauzun, qui, l'année d'après, fut mis en prison pour 10 ans. Elle obtint sa liberté en cédant au duc du Maine, Dombes, Eu et Aumale. Le mariage de Lauzun avec Mademoiselle, qui ne fut pas célébré publiquement, fut suivi d'une prompte séparation. Elle mourut en 1693, laissant des *Mémoires*, dont la meilleure édition est celle de M. Chéruel, 1856-59, 4 vol. in-12.

Montpensier (Antoine-Philippe, duc de), frère du roi Louis-Philippe Ier, né en 1775, se distingua à Valmy et à Jemmapes. Arrêté à l'armée d'Italie, 1793, il subit à Marseille une captivité de 43 mois. Mis en liberté en 1796, il rejoignit son frère en Amérique, et revint, en 1800, en Angleterre, où il mourut à Twickenham, en 1807. On a de lui des *Mémoires*, Paris, 1824.

Montpezat, ch.-l. de canton de l'arr. et à 34 kil. N. O. de Largentière (Ardèche). Bestiaux, grains, châtaignes. Bonneterie; 2,549 hab.

Montpezat, ch.-l. de canton de l'arr. et à 32 kil. N. E. de Montauban (Tarn-et-Garonne). Toiles communes; 2,587 hab.

Montpont, ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 kil. S. de Louhans (Saône-et-Loire); 2,731 hab., dont 211 agglomérés.

Montréal (*Hochelaga* des Indiens), v. du Bas-Canada, par 45° 31′ lat. N., et 75° 55′ 15″ long. O., dans une île, au confluent du Saint-Laurent et de l'Ottawa. Pop., 120,000 hab. Bien bâtie, Montréal possède une vaste cathédrale gothique, un collége français, une université anglaise, etc. Evêché catholique. Elle est l'entrepôt du commerce entre les Etats-Unis, le Haut-Canada et Québec. Industrie active. Fourrures. On y a jeté un pont tubulaire, dit *Victoria*, sur le Saint-Laurent, pour le service du chemin de fer. — Cette ville a été fondée en 1640, sous le nom de *Ville-Marie*, et appartint d'abord aux Sulpiciens. Elle a été le siége du gouvernement de 1843 à 1849.

Montréal, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. O. de Carcassonne (Aude). Céréales, vins, draps. Cette place a été assiégée plusieurs fois jusqu'au xviie s.; 2,792 hab., dont 1,925 agglomérés.

Montréal, ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 kil. O. de Condom (Gers); 2,553 hab.

Montréal, ville de Sicile. V. Monreale.

Montréal d'Albarno ou **Fra Moriale,** condottiere provençal, né à Narbonne, se distingua à Naples au service de Louis le Grand, roi de Hongrie. Obligé de capituler dans Aversa par Malatesta, seigneur de Rimini, il se vengea en organisant des bandes d'aventuriers qui désolèrent les terres de Rimini, 1353, et mirent à rançon Sienne, Florence et Pise. Ses soldats combattaient contre Milan, quand il se rendit à Rome. Rienzi le fit alors arrêter et mettre à mort, 1354.

Montredon, ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. N. E. de Castres (Tarn). Bestiaux, bonneterie; 4,719 hab., dont 794 agglomérés.

Montrejeau, ch.-l. de canton de l'arr. et à 14 kil. O. de Saint-Gaudens (Haute-Garonne), au confluent de la Garonne et de la Neste. — Vins, bougies, minoterie, scierie de bois et marbre, bas, tricots de laine, etc. Beau pont en marbre sur la Garonne; 3,736 hab.

Montrelais, bourg de l'arrond. et à 16 kil. N. E. d'Ancenis (Loire-Inférieure). Exploitation de houille; 2,000 hab.

Montrésor, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. E. de Loches (Indre-et-Loire). Draperie; 697 hab.

Montrésor (Claude **de Bourdeille,** comte de), né vers 1608, succéda à Puylaurens dans la faveur de Gaston d'Orléans. Mêlé au complot du comte de Soissons, puis à celui de Cinq-Mars contre Richelieu, il dut fuir en Angleterre, 1642. A son retour, il s'attira encore une captivité de quatorze mois à la Bastille, 1644, et fut l'un des chefs de la Fronde. Réconcilié l'un des premiers avec la cour, il mourut en 1663. — On a de lui des *Mémoires* écrits de bonne foi.

Montret, ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. N. O. de Louhans (Saône-et-Loire); 966 hab.

Montreuil (Eudes **de**). V. Eudes.

Montreuil (Mathieu **de**), poëte français, né à Paris, 1611, mourut secrétaire de Daniel de Cosnac, archevêque d'Aix, 1691. Il est cité dans la satire VII de Boileau.

Montreuil-Bellay, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. S. de Saumur (Maine-et-Loire), sur le Thouet; 1,889 hab.

Montreuil-sous-Bois, commune de 13,607 hab., à 17 kil. N. E. de Sceaux (Seine), et 8 kil. E. de Paris. Pêches renommées, d'où le nom de *Montreuil-les-Pêches* qu'on lui donne souvent.

Montreuil-sur-Mer, *Bragum monasterium*, ch.-l. d'arrond., à 80 kil. N. O. d'Arras (Pas-de-Calais), près de la Canche, par 50° 27′ 54″ lat. N., et 0° 34′ 24″ long. O.; 3,475 hab. Pâtés de bécasses renommés. Place de guerre, au moyen âge, elle fut la capitale d'un comté Prise en 1537 par les Impériaux. Patrie de Lambin.

Montrevault, ch.-l. de canton de l'arrond. de Cholet (Maine-et-Loire). Bestiaux; 844 hab.

Montrevel maréchal de). V. Baume-Montrevel (De la).

Montrevel, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 18 kil. N. O. de Bourg (Ain), sur la Reyssouse; 1,515 hab.

Montrichard, ch.-l. de canton de l'arr. et à 32 kil. S. O. de Blois (Loir-et-Cher), sur le Cher. Vins et bois; 3,020 hab.

Montrose, port d'Ecosse (Angus), à 58 kil. S. O. d'Aberdeen, à l'embouchure de l'Esk dans la mer du Nord; 18,000 hab. Tanneries, savonneries, chantiers de construction. Grand commerce de toiles et de blé.

Montrose (Jacques-Graham, comte de), né en 1612, à Edimbourg, s'attacha aux *Covenantaires*, puis à Charles Ier, pour lequel il remporta une série de victoires en Ecosse, 1644-1645. Abandonné par les montagnards, et surpris par Lesley, il dut passer en France, 1646. Il alla combattre en Allemagne, se distingua dans la guerre de Trente Ans, et fut nommé maréchal de l'Empire. Sur l'ordre du prétendant Charles II, il débarqua aux Orcades, 1650. Battu dès la première rencontre en Ecosse, et livré par un traître, il fut, sans jugement, pendu et écartelé à Edimbourg, mai 1650.

Montrouge (le Grand), commune de 6,571 hab., à 6 kil. N. de Sceaux (Seine). Carrières de pierres, pépinières, distilleries. — Fort, à 1500 mètres de Paris. Les jésuites y ont eu un noviciat célèbre pendant la Restauration. Etablissement religieux de Saint-Joseph.

Montrouge (le Petit), localité qui dépendait de la commune précédente, avant d'être annexée à Paris, en 1860, 14e arrond.

Monts-sur-Guesnes, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 16 kil. S. E. de Loudun (Vienne). Toiles, chaux; 867 hab.

Mont Sacré, *sacer mons*, colline à 5 kil. N. O. de Rome, où les plébéiens se retirèrent en 493 et en 449 av. J. C.

Mont-Saint-Jean. V. Waterloo.

Mont-Saint-Michel, commune de 1,100 hab., sur un rocher isolé, de 9,000 m. de circonférence, haut de 125 m., au fond de la baie de Cancale, à 5 kil. de la côte, à 10 kil. N. de Pontorson, et à 16 kil. S. O. d'Avranches (Manche). Transformé en île à la marée haute, ce village doit son origine à une célèbre abbaye bénédictine qui le domine; celle-ci a été convertie en prison centrale à la Révolution, et rendue au culte en 1864. En 1425, une armée anglaise essaya vainement de prendre ce roc, défendu par 119 gentilshommes. Louis XI y institua l'ordre de Saint-Michel. — La baie du *Mont-Saint-Michel*, qui renferme également le rocher de Tombelaine, se termine à l'O. par le Groin de Cancale. Jadis il y avait là une forêt qui s'étendait, dit-on, jusqu'aux îles Chaussey. La baie est maintenant couverte de bancs d'huîtres renommées.

Mont-Saint-Vincent, ch.-l. de canton de l'arr. et à 36 kil. S. O. de Châlon-sur-Saône (Saône-et-Loire); 670 h.

Montsalvy, ch.-l. de canton de l'arr. et à 34 kil. S. d'Aurillac (Cantal). Toiles; 1,022 hab.

Montsauche, ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. N. de Château-Chinon (Nièvre); 1,614 hab. Près de là est le *lac des Settons*, formé en 1855-58, réservoir de 22 millions de mètres cubes d'eau, pour grossir l'Yonne et la Cure.

Mont-Saulnier (Charles de). V. Montal (Comte de).

Montserado. V. Mesurado.

Montserrat, l'une des Petites-Antilles, à 42 kil. S. d'Antigua, par 16° 47′ 35″ lat. N., et 64° 52′ 4″ long. O. Elle a 13 kil. sur 10; 8,000 hab. — Ch.-l., *Plymouth*. Coton, tabac, sucre. Chantiers de construction. — Découverte par Chr. Colomb, 1493, et occupée par les Anglais, 1632.

Montserrat, *Mons Edulius* ou *Serratus*, montagne d'Espagne, à 30 kil. S. de Manresa (Espagne), haute de 1,236 mèt., et couronnée de sommets coniques séparés; d'où son nom (*Serra*, scie). A mi-côte, ruines d'un monastère bénédictin, où les Espagnols firent une résistance opiniâtre aux Français jusqu'à la victoire de ceux-ci, le 24 juillet 1811.

Montsoreau, commune de 920 hab., à 12 kil. S. de Saumur (Maine-et-Loire), sur la Loire. Château féodal du XVe siècle.

Montsurs, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. N. E. de Laval (Mayenne). Grains, bestiaux, toiles; 1,791 hab.

Mont-Terrible, Mont-Tonnerre. V. Terrible, Tonnerre.

Montucla (Jean-Etienne), mathématicien, né à Lyon en 1725, eut, de bonne heure, pour les sciences, un goût qu'il développa à Paris dans la société de d'Alembert. Secrétaire de l'intendant de Grenoble, 1761, puis du chevalier Turgot à Cayenne, 1764, il devint, à son retour, commis des bâtiments et censeur. Ruiné par la Révolution, il mourut en 1799. Il était membre de l'Institut. On cite de lui: *Histoire des recherches sur la quadrature du cercle*, 1754; une édition refondue des *Récréations mathématiques d'Ozanam*, 1778, et surtout *Histoire des mathématiques*, 1758, 2 vol. in-4°; Lalande a donné une suite de cet ouvrage, 1799-1802, qui est inférieure à l'œuvre de Montucla.

Montvicq, bourg de l'arr. de Montluçon (Allier). Bois, houille, grains; 6,242 hab., dont 1,821 agglomérés.

Montyon ou **Monthyon** (Antoine-Jean-Baptiste-Robert **Auget,** baron de), né à Paris en 1733, remplit d'abord diverses fonctions dans la magistrature. Après avoir été intendant d'Auvergne, 1767, de Provence et de La Rochelle, il devint conseiller d'Etat, 1775, émigra lors de la Révolution, et rentra en France en 1815. Il mourut en 1820. — Dès 1780, il avait fondé des prix de vertu et autres que devaient décerner des corps savants. Il les rétablit à son retour, et, par son testament, en assura la perpétuité. Il fit aussi des legs aux hospices et aux pauvres de Paris. On a de lui: *Eloge de l'Hôpital; Recherches sur la population de la France*, 1777; *Influence de la découverte de l'Amérique*, discours couronné par l'Académie française; *Influence des impôts sur la moralité, l'industrie et l'activité des peuples*, 1808; *Particularités et observations sur les contrôleurs-généraux des finances depuis* 1660, etc.

Monvel (Jacques-Marie **Boutet,** dit), acteur et auteur dramatique, né à Lunéville en 1745. Il débuta, en 1770, à la Comédie-Française, où il devint pour Molé lui-même un rival redoutable. Forcé de quitter la France en 1781, il passa à Stockholm et fut cinq ans lecteur du roi. A son retour en France, il adopta avec ardeur les principes de la Révolution. Il prit sa retraite en 1806 et mourut en 1812. Professeur au Conservatoire de musique et de déclamation, il y forma sa fille, Mlle Mars. Il a écrit 26 pièces de théâtre, aujourd'hui oubliées, etc. Il fut membre de la 4e classe de l'Institut.

Monville, bourg de l'arr. et à 16 kil. N. de Rouen (Seine-Inférieure). Filatures et tissus de coton, fabriques de mousseline; 2,417 hab.

Monza, *Mogontia*, v. de la prov. de Milan (Italie), sur le Lambro, à 17 kil. N. E. du ch.-l.; 17,000 hab. — Dans sa cathédrale on garde la couronne de fer des rois lombards. Soieries, draps, cuirs, chapeaux, et surtout cotonnades.

Monzon. V. Monçon.

Mook, Mooker ou **Mookerheide,** village des Pays-Bas, à 65 kil. N. de Ruremonde (Limbourg). Défaite de Louis et Henri de Nassau par les Espagnols en 1574; les deux frères furent tués.

Moor (Antonis **Van**), en espagnol *Antonio* Moro, peintre hollandais, né à Utrecht en 1512, s'attacha à Charles-Quint, puis à Philippe II. Il fut aussi protégé par le duc d'Albe, et mourut en 1568. On cite surtout de lui des portraits. Le Louvre en possède trois. Ses portraits sont admirables, son dessin est pur, son coloris remarquable.

Moor (Karel **de**), peintre, né à Leyde, 1656-1738, élève de Gérard Dow et du vieux Mieris, a exécuté beaucoup de portraits et aussi des tableaux de genre et d'histoire; on cite *Brutus condamnant à mort ses deux fils*, une *Assemblée des notables de la Haye, en* 1719, *Un Pêcheur et sa Femme, Armide et Renaud endormi;* au Louvre, *des Joueurs d'échecs*, etc. Sa couleur est brillante, son dessin pur, son exécution finie. Ses portraits sont justement admirés.

Moore (John), médecin et littérateur anglais, né à Stirling en 1729, fut quelque temps chirurgien militaire. Après avoir voyagé sur le continent avec un fils de la duchesse d'Argyle, 1773-1778, il revint à Londres, se livra aux lettres et mourut en 1802. On a traduit de lui en français: *Lettres d'un voyageur anglais, sur la France, la Suisse et l'Allemagne*, 4 vol. in-8°; *Zeluco, Edouard*, romans; *Vues des causes et des progrès de la Révolution française*, 1795, 2 vol. in-8°, etc.

Moore (Sir John), général anglais, fils du précédent, né à Glasgow en 1761, servit en Corse, à Sainte-Lucie, en Irlande, en Egypte, etc. En 1808, il fut envoyé en Suède. puis en Espagne, où il devait combattre Napoléon. Surpris par les forces françaises, il se retira sur la Corogne, et livra une bataille dans laquelle il fut tué, 1809, en luttant courageusement contre Soult.

Moore (Thomas), poëte anglais, né à Dublin, 1779, se lia dans sa jeunesse avec le patriote R. Emmet. En 1801, il vint à Londres avec une traduction d'*Anacréon*, et, en 1802, donna ses premiers essais sous le titre d'*Œuvres poétiques de feu Thomas Little*. Pourvu d'une place de greffier aux îles Bermudes, 1803, il en profita pour voyager dans l'Amérique du Nord, puis retourna en Angleterre. En 1807, il commença à publier les *Mélodies irlandaises*, recueil de compositions adaptées à des airs nationaux : c'est son plus beau titre de gloire. En 1817, il fit paraître *Lalla-Rookh*, poëme oriental, et en 1823, les *Amours des Anges*. Après ces œuvres, et d'autres écrits en vers, comme l'*Epicurien*, roman, il se livra à des travaux historiques : les *Mémoires du capitaine Rock*, 1824, la *Vie de Sheridan*, 1825, la *Vie de Byron*, 1830, la *Vie de lord Edouard Fitz-Gerald*, 1831, et l'*Histoire d'Irlande*, 1835, ne sont point, surtout les trois derniers ouvrages, sans quelque valeur. La *Vie de Byron* était destinée à tenir lieu des *Mémoires* du grand poëte, brûlés par Moore à la sollicitation de la famille de son ami. Il mourut lui-même en 1852. — Ses *Œuvres*, 10 vol. in-8°, 1840-42, ont été, en général, traduites en français. On a aussi de lui des *Mémoires* publiés par lord John Russell.

Moorland (Monts), collines d'Angleterre, dans le comté d'York, peu élevées, couvertes de bruyères, ayant de beaux pâturages et beaucoup de gibier.

Moorslède, v. de la Flandre occidentale (Belgique), à 14 kil. N. E. d'Ypres; 6,500 hab. Toiles dites de Courtrai.

Moose, fleuve de la Nouvelle-Bretagne, sort du lac Supérieur et se jette dans la mer d'Hudson. Cours de 450 kil.

Mooui ou **Mowi**, île du Grand Océan (Polynésie), la seconde en grandeur de l'archipel Sandwich (2,000 hect.); 17,000 hab. — Montagnes escarpées. Le ch.-l. est *Raheina*.

Moouna-Kaa (4,154 mètr.), et **Moouna-Roa** (3,843 mètr.), volcans de Hawaï (îles Sandwich).

Mopsucrène (*fontaine de Mopsus*), anc. v. de Cilicie, près de Tarse. Constance y mourut en 361.

Mopsueste, anc. v. de Cilicie, sur le Pyramus, au N. E. de Tarse, devait son nom à un *autel* de Mopsus. Théodore de Mopsueste y naquit. Auj. *Messis*.

Mopsus, nom de deux devins grecs, l'un compagnon des Argonautes, l'autre contemporain de la guerre de Troie. Ce dernier, fils d'Apollon et de Manto, l'emporta sur Calchas dans son art; déifié en Cilicie, il y eut un oracle à Malle.

Moquega, v. du Pérou, à 150 kil. S. d'Aréquipa, (6,000 hab.), donne son nom à un département (60,000 habitants).

Moquin-Tandon (Horace-Bénédict-Alfred), médecin et botaniste, né à Montpellier, 1804-1863, fut professeur de botanique à la Faculté de Toulouse, professeur d'histoire naturelle médicale à la Faculté de médecine de Paris, 1853, membre de l'Académie des sciences, 1854. Outre plusieurs *Mémoires* remarquables on lui doit : *Histoire naturelle des mollusques terrestres et fluviatiles de la France*, 1855, 2 vol. in-8°. Il a publié de jolies pièces de vers en dialecte languedocien, et surtout *Carya Magalonensis* (le Noyer de Maguelonne), qu'il donna comme l'œuvre d'un ancien poëte et qui trompa les plus érudits. Citons encore une *Flore de la Corse*, la *Monographie de la famille des hirudinées*, les *Eléments de tératologie végétale; Eléments de Zoologie; Eléments de botanique médicale*, etc.

Mora, v. de la prov. et à 32 kil. S. E. de Téruel (Espagne). Lainages; 5,000 habitants.

Mora, v. de la prov. et à 30 kil. S. E. de Tolède (Espagne); 5,000 hab.

Mora, ville du lan de Falun (Suède), sur le lac Silian, où Gustave Wasa souleva les paysans de la Dalécarlie contre les Danois, en 1521.

Morabin (Jacques), érudit, né à la Flèche, 1687-1762, fut secrétaire du lieutenant de police de Paris. On a de lui : *Histoire de Cicéron*, 2 vol. in-4°; *Nomenclator Ciceronianus*, *Histoire de l'exil de Cicéron*, quelques traductions, etc.

Moradabad, capit. du Rohilkund (Hindoustan), à 170 kil. E. de Delhy. Grand commerce.

Moraes (François de), romancier, né à Bragance, fut secrétaire de l'ambassade portugaise à Paris sous François Ier. Il fut assassiné à Evora, 1572. On le regarde comme l'auteur du *Palmerin*, roman célèbre.

Moralès (Louis de), dit le *divin*, peintre espagnol, né à Badajoz, 1509-1586, décora un grand nombre d'églises ou de couvents. Appelé par Philippe II pour travailler à l'Escurial, il le choqua par son faste, fut disgracié et tomba dans une misère extrême. Il excellait dans l'expression des passions. Son chef-d'œuvre est la *Voie des douleurs*.

Moralès (Ambroise de), historien espagnol, né à Cordoue, 1513-1591, entra dans les ordres et fut professeur à Alcala. Il a continué la *Chronique* d'Ocampo jusqu'en 1070, 3 vol. in-fol., et écrit, en outre : *Antiquités des villes d'Espagne*, etc. Ses *Œuvres* forment 9 vol. in-4°, 1791-93.

Moralités, pièces allégoriques de la fin du moyen âge, où l'on développait une pensée morale.

Morand (Sauveur-François), chirurgien, né à Paris, 1697-1773, fut attaché à l'hôtel des Invalides et à l'hôpital de la Charité. On a de lui : *Traité de la taille au haut appareil; Opuscules de chirurgie; Recueil d'expériences et d'observations sur la pierre*, 2 vol. in-12, etc.

Morand (Pierre de), auteur dramatique, 1701-1757, né à Arles, vint à Paris en 1731. On a de lui trois tragédies et quelques comédies, dont l'une des meilleures est l'*Esprit de divorce*, 1738. Ses *Œuvres* forment 3 vol. in-12, 1751.

Morand (Jean-Antoine), architecte, né à Briançon, en 1727, fut élève de Servandoni et de Soufflot. Lyon lui doit une salle de spectacle, les édifices du quai Saint-Clair et le pont solide et élégant, dit pont Morand. Il défendit aussi cette ville contre la Convention, 1793, et périt sur l'échafaud en 1794.

Morand (Charles-Antoine-Louis-Alexis, comte), général, né à Pontarlier, en 1771. Capitaine de volontaires en 1792, il fut créé général de division à Austerlitz. Il servit dans les guerres de Prusse, 1806-1807, d'Autriche, 1809, de Russie et d'Allemagne, 1812-1813, puis à Waterloo, 1815. Relevé de la retraite et nommé pair de France après 1830, il mourut en 1835. On a de lui : *De l'Armée selon la Charte*, 1829.

Morande (Charles **Thévenot** ou **Théveneau de**), pamphlétaire, né à Arnay-le-Duc, 1748-1803, eut une jeunesse orageuse, à Dijon, à Paris, fut enfermé au For-l'Evêque, puis passa en Angleterre, où il vécut en écrivant des libelles, comme le *Philosophe cynique*, *Mélanges confus sur des matières fort claires*, et surtout le *Gazetier cuirassé ou Anecdotes scandaleuses de la cour de France*. Il rançonnait, en menaçant d'attaquer : Voltaire publia l'une de ses lettres, avec commentaires injurieux; le comte de Lauraguais le roua de coups de canne et se fit donner une quittance en règle. Il écrivit contre Mme du Barry les *Mémoires secrets d'une femme publique*, demandant 500 louis comptant et 4,000 livres de pension pour ne pas publier ce pamphlet. Louis XV envoya vainement pour l'enlever une brigade d'agents de police; Morande ameuta contre eux la populace de Londres. Par l'entremise de Beaumarchais, on obtint la suppression de l'ouvrage, moyennant 20,000 livres et 4,000 livres de rente, 1774. Morande dès lors vécut bien à Londres et rédigea le *Courrier de l'Europe*. Il revint en France à la Révolution, publia l'*Argus patriotique*, pour défendre la monarchie, fut emprisonné après le 10 août, échappa aux massacres de septembre, fut juge de paix à Arnay-le-Duc, et mourut en laissant une bonne réputation.

Morandini (Francesco), dit *le Poppi*, peintre de l'école florentine, né à Poppi, 1544-1584, fut l'un des bons élèves de Vasari, et a composé, avec trop de facilité, un grand nombre d'ouvrages, que l'on trouve surtout à Florence.

Morannes, bourg de l'arrond. et à 36 kil. N. O. de Baugé (Maine-et-Loire). Fer, grains, vins, bestiaux; 2,355 hab.

Moras, bourg de l'arrond. et à 56 kil. N. de Valence (Drôme). Fabr. de toiles, chaux, tuiles; 3,735 hab.

Morat (Lac de). Commun aux cantons de Vaud et de Fribourg (Suisse), il est formé par la Broye, et s'écoule au N. O. dans le lac de Neuchâtel. Il a 8 kil. sur 3.

Morat, v. du canton de Fribourg (Suisse), sur le lac de son nom, à 15 kil. N. de Fribourg; 2,000 hab. — Défaite de Charles le Téméraire par les Suisses, 1476, qui y élevèrent avec les os des Bourguignons une pyramide, détruite par les Français en 1798.

Morata (Olympia-Fulvia), savante italienne, née à Ferrare, en 1526, fut instruite dans les lettres anciennes par son père, professeur distingué. Convertie à la réforme par Renée de France, et mariée à un Allemand, elle alla mourir à Heidelberg, 1555. Ses *Œuvres*, 1558, in-8°, contiennent des discours, des lettres, des poésies en grec et en latin; etc.

Moratalla, v. de la prov. et à 70 kil. N. O. de Murcie (Espagne). Elle est fortifiée ; 8,500 hab.

Moratcha, fleuve, tributaire de l'Adriatique, vient du mont Dormitor, traverse le Montenegro, se jette dans le lac de Scutari, et en sort sous le nom de Bojana.

Moratin (Nicolas-Fernandez de), poëte, né à Madrid, 1737-1780, essaya de réformer le théâtre espagnol d'après les modèles français. On cite de lui : *Diane*, poëme sur la chasse, 1765, et un *Chant épique* sur la destruction des vaisseaux de Cortez, 1765.

Moratin (Léandre-Fernandez), poëte comique, fils du précédent, né à Madrid en 1760, reprit l'œuvre de réforme commencée par son père. Après un séjour à Paris, 1787, il donna le *Vieillard et la jeune Fille* et le *Café*. Après un voyage en divers pays étrangers, 1792-1796, il fit représenter l'*Imposteur*, 1803, la *Jeune Hypocrite*, 1804, et le *Duo des jeunes Filles*, 1806. Il traduisit enfin en espagnol deux pièces de Molière : l'*Ecole des maris*, 1812, et *le Médecin malgré lui*, 1814. Attaché à Joseph Bonaparte, il craignit pour sa vie après la restauration de Ferdinand VII, et vint mourir à Paris en 1828. On a encore de lui des *Poésies* et un livre sur les origines du théâtre espagnol. Les comédies ont été traduites en français par Hollander, 1855. Ses *Œuvres*, dans l'édition donnée par l'Académie espagnole, 1830-1831, forment 6 vol.

Morava, *Margus*, rivière de Serbie, naît au mont Tchardagh, coule du S. au N., reçoit un affluent appelé Morava de l'O., et se jette, par deux bras, dans le Danube, à l'E. de Semendria. Cours de 300 kil.

Moraves (Frères), **Frères de Bohême** ou **Frères de l'Unité,** secte religieuse, formée en 1457, d'anciens Hussites, qui prit son nom actuel, quand quelques-uns de ses membres se furent transportés à Fulnek (Moravie), sous Maximilien II. Son principal établissement est aujourd'hui celui de Herrnhut (Lusace), d'où leur nom de *Herrnhutters*, fondé, en 1722, par le comte de Zinzendorf. Elle est représentée aussi en Russie, en Angleterre, en Hollande et aux Etats-Unis. Les Frères Moraves ont adopté, en partie, la confession d'Augsbourg. Réunis en communauté, ils se distinguent par leur amour de la paix.

Moravie, en allemand *Mähren*, province de l'empire d'Autriche, bornée au N. par les Silésies autrichienne et prussienne, à l'E. par la Hongrie, au S. par la Basse-Autriche, à l'O. par la Bohême. — Sup., 22,230 kil. carrés; pop., 2,017,060 hab., dont 530,000 Allemands (les autres sont Slaves). Très-accidentée à cause du voisinage des Sudètes et des monts de Moravie, elle est arrosée par la March ou Morawa. Le climat est plus doux que la latitude ne le comporte. Céréales, houblon, lin, chanvre. Vins médiocres. Bestiaux, chevaux, abeilles, poissons, etc. Fer, houille, plomb. Industrie avancée : draps, toiles, cotonnades, brasseries. Les villes sont : *Brünn*, capit., Olmütz, Kremsier, Hradisch, Iglau, Znaïm, etc. — Habitée par les Quades, dans l'antiquité, par les Rugiens, par les Hérules, et par les Lombards, aux v° et vi° siècles de l'ère chrétienne, cette contrée fut enfin occupée par des Slaves qui, de la rivière Morawa, prirent le nom de Moraves. Convertis par saint Cyrille, ils formèrent un vaste royaume (Moravie, Bohême, Pannonie, etc.), que détruisirent les Allemands unis aux Hongrois, 908. La Moravie ne tarda pas à devenir une annexe de la Bohême, dont elle a toujours suivi les destinées.

Moravie (Monts de), chaîne de hauteurs, longue de 240 kil., qui unit, en se dirigeant du S. O. au N. E., les monts de Bohême aux Sudètes.

Morawa ou **March,** *Marchus*, *Margus* et *Marus*, rivière de l'empire d'Autriche (Moravie), naît au Schneeberg, coule au S. par Olmütz, Hradisch et Gœding, où elle est navigable, et se jette dans le Danube à Theben. Cours de 280 kil. — Elle reçoit la Thaya.

Moray. V. Elgin.

Morazan. V. Murazan.

Morbecque, bourg de l'arrond. et à 4 kil. S. O. de Hazebrouck (Nord). Huile, brasseries; fabr. de draps; 3,768 hab.

Morbihan, en breton *petite mer*, golfe de France, formé par le golfe de Gascogne sur la côte S. du département de ce nom. Il a 18 kil. sur 8. Il baigne Vannes, Locmariaker, Auray, et renferme un très-grand nombre d'îles. Il est fermé au S. par la presqu'île de Rhuys et s'ouvre sur la baie de Quiberon par une entrée étroite. Richelieu avait fondé, en 1626, une *Compagnie du Morbihan*, pour faire le commerce et fonder des colonies en Amérique. On lui avait cédé le *pays du Morbihan*. L'opposition du parlement de Rennes fit tomber l'entreprise.

Morbihan, départ. du N. O. de la France, entre Finistère à l'O., Côtes-du-Nord, au N., Ille-et-Vilaine et Loire-Inférieure à l'E., et le golfe de Gascogne au S. Sup., 679,781 hect.; pop., 506,573 hab. — Compris dans le diocèse de Vannes, et dans la 11^{me} région militaire (Nantes), il ressortit à la Cour d'appel et à l'Académie universitaire de Rennes. Il fait partie du 5^{me} arrond. maritime (Lorient). Il a 4 arrondissements, *Vannes*, ch.-l. Pontivy, Lorient, Ploërmel. Très accidenté, il présente, sur les côtes, la presqu'île de Quiberon, le golfe du Morbihan, les îles Groix, Belle-Isle, etc. Il est arrosé par la Vilaine, l'Auray, le Blavet et son affluent, le Scorf. Pays agricole, il produit au delà de sa consommation, céréales, chanvre, cidre, etc. Chevaux, bœufs, moutons, porcs, abeilles. Peu d'industrie.

Morcelli (Etienne-Antoine), archéologue italien, né à Chiari en 1737. Elève des Jésuites, il entra dans leur ordre en 1771, devint bibliothécaire du cardinal Albani en 1775, et prévôt de la collégiale de sa ville natale en 1791. Il mourut en 1821. On a de lui: *De stylo inscriptionum latinarum*, 1780, in-4°, ouvrage classique sur la matière; *Kalendarium Ecclesiæ Constantinopolitanæ*, 1782, 2 vol. in-4°; *Africa christiana*, 1816-1817, 3 vol. in-4°, etc. Ses œuvres archéologiques, *Opera epigraphica*, forment 5 vol. in-4°; le *Lexicon Morcellianum*, 3 vol. in-4°.

Mordaunt (Charles). V. Peterborough.

Mordelles, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. S. O. de Rennes (Ille-et-Vilaine), sur le Meu; 2,485 hab.

Morduans, peuplade finnoise qui habite quelques gouvernements de la Russie sur le moyen et bas Volga (Nijni-Novgorod, Kazan, Simbirsk, Orenbourg, etc.).

More (Thomas). V. Morus.

Moreau (Jean-Baptiste), compositeur lyrique, né à Angers, 1656-1733, fut chargé par Racine de la musique des chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*.

Moreau (Jacob-Nicolas), publiciste, né à Saint-Florentin, 1717-1804. Conseiller au parlement d'Aix, il renonça à la magistrature pour se livrer aux lettres. Ses ouvrages sont écrits en faveur du pouvoir absolu. Chargé de plusieurs missions importantes par Louis XV et Louis XVI, il fut historiographe de France. On cite: l'*Observateur hollandais*, 1755-1759, sorte de journal politique dirigé contre l'Angleterre; *Mémoire pour servir à l'histoire des Cacouacs*, 1757, diatribe contre les philosophes, réimprimée en 1828; *Mémoires pour servir à l'histoire de notre temps*, 1758-1762; *Principes de morale, de politique et de droit public* ou *Discours sur l'Histoire de France*, 21 vol. in-8°, etc.; *Exposition et défense de la Constitution de la monarchie française*, 1789, 2 vol. in-8°.

Moreau de la Rochette (François-Thomas), agronome, né en 1720 à Rigny-le-Ferron (Aube), était, en 1751, directeur des fermes et bâtiments royaux à Melun. Acquéreur de la terre inculte de La Rochette, il en fit une sorte d'école pratique pour les environs. Il mourut en 1791.

Moreau (Jean-Michel), dit le *Jeune*, graveur, né à Paris, 1741-1814, fut élève de Le Lorrain et Le Bas. Dessinateur des Menus-Plaisirs, 1770, puis du cabinet du roi, membre de l'Académie en 1788, il fut ruiné par la Révolution, qui lui enleva ces fonctions. Ses estampes ornent les belles éditions d'auteurs français données de son temps. Son œuvre comprend environ 2,400 pièces.

Moreau (Jean-Victor), général français, né à Morlaix en 1763, fils d'un avocat, était destiné par sa famille au barreau. Prévôt de l'Ecole de droit de Rennes, 1787, il joua un rôle considérable dans les troubles de cette ville, 1787-1789. Elu chef d'un bataillon de volontaires bretons, en 1791, il fit partie de l'armée du Nord, dans laquelle il s'éleva au grade de général de division, 1794, et succéda à Pichegru, 1795. Opposé par Carnot à l'archiduc Charles, 1796, il descendit, avec l'armée de Rhin-et-Moselle, la vallée du Danube, tandis que Jourdan remontait celle du Mein. La défaite de son collègue à Wurtzbourg le força d'exécuter une retraite demeurée célèbre. Arrêté par les préliminaires de Léoben, 1797, disgracié après la découverte de la trahison de Pichegru, Moreau fut envoyé en Italie en 1798. Lieutenant, puis successeur de l'inhabile Schérer, il fut battu à Cassano, 1799, et ne

put que recueillir les débris de l'armée de Macdonald. Remplacé par Joubert, il reprit le commandement après la journée de Novi. A son retour en France, il concourut au coup d'Etat du 18 brumaire, en gardant les directeurs au Luxembourg. Bonaparte lui confia alors les armées du Rhin et d'Helvétie avec lesquelles il refoula Kray sur l'Inn, et battit l'archiduc Jean à Hohenlinden, 1800. Circonvenu par sa belle-mère, par sa femme, et par tous les ennemis du Premier Consul, Moreau se trouva compromis dans le complot de Georges Cadoudal, 1804. Condamné à une détention de deux ans qui fut commuée en exil, il vécut 8 ans près de Trenton (New-Jersey). Toujours irrité contre Napoléon, il revint en Europe, 1813, et vit Bernadotte, qui l'envoya au camp des alliés. Le jour de la bataille de Dresde, 27 août, il fut atteint d'un boulet au moment où il s'entretenait avec le tzar Alexandre I^{er}. Il mourut le 2 septembre 1813.

Moreau de la Sarthe (Jacques-Louis), médecin, né en 1771, à Montfort, près du Mans, fut bibliothécaire de l'Ecole de médecine de Paris en 1808. Il mourut en 1826. On a de lui: *Traité de la vaccine*, *Histoire naturelle de la femme*, une édition de la *Physiognomie* de Lavater, etc.

Moreau (Hégésippe), poëte, né à Paris en 1810. Orphelin de bonne heure, il fut élevé dans un séminaire près de Fontainebleau. Tour à tour compositeur d'imprimerie et maître d'étude à Paris, il mourut à l'hôpital de la Charité en 1838. On a publié ses poésies sous ce titre: *Myosotis*, 1 vol. in-18.

Moreau de Saint-Méry (Médéric-Louis-Elie), administrateur français, né à Port-Royal (Martinique), en 1750. Conseiller supérieur à Saint-Domingue en 1780, il commença à recueillir *les Lois et constitutions* des Antilles françaises: cet ouvrage, 6 vol. in-4°, fut achevé à Paris, où, en 1789, Moreau de Saint-Méry fut élu président des électeurs, avant de siéger à la Constituante comme député de La Martinique. Réfugié aux Etats-Unis, 1792, il revint en 1799, fut chargé de préparer le Code pénal maritime, et, en 1802, nommé administrateur de Parme. Disgracié en 1806, il reçut en 1812 une médiocre pension, et mourut en 1819. — On a encore de lui: *Description de Saint-Domingue; Abrégé des sciences et des arts*, ouvrage devenu classique aux Etats-Unis, etc.

Moreaux (Jean-René), général, né à Rocroi, 1758-1795, prit part à la guerre d'Amérique, y fut blessé, et était entrepreneur de bâtiments, lorsqu'à la Révolution il marcha à la tête d'un bataillon de volontaires ardennais au secours de Thionville. En quelques mois, il devint général de brigade, 1793, puis général de division, après avoir battu les Prussiens de Brunswick. Il refusa le commandement de l'armée de la Moselle, pour servir sous Hoche, son ami. Il contribua à la reprise des lignes de Wissembourg et s'empara de Kaiserslautern. En 1794, il battit les Autrichiens et prit Trèves; à la tête de l'armée de la Moselle, il poursuivit l'ennemi jusqu'à Coblentz, et assiégea Mayence. Il allait prendre la forte place de Luxembourg, lorsqu'il fut emporté par une maladie subite.

Morée, ancien *Péloponnèse* (du slave *more*, pays maritime, ou de *murus*, mûrier, pays des mûriers), petite presqu'île de l'Europe, au S. de la péninsule turco-hellénique, à laquelle elle tient par l'isthme de Corinthe, entre le golfe de Lépante au N., la mer Ionienne à l'O., l'Archipel à l'E., et la Méditerranée au S. Très-découpée sur les côtes, elle a 216 myriam. carrés. — La Morée, qui prit, au XII^e siècle, son nom actuel, fut enlevée à des princes grecs et aux Vénitiens par Mahomet II, 1465-1479. Reprise par Venise, 1687-1715, elle retomba, 1718, au pouvoir des Turcs, qui en firent le pachalik de Tripolitza. Après la guerre de l'Indépendance, 1821-28, elle appartint au royaume de Grèce (V. ce mot pour *la géographie*). — Après l'expédition de Morée, conduite par le général Maison, 1828, le gouvernement français a fait publier par les savants attachés à l'expédition militaire la description du pays, sous le titre d'*Expédition scientifique de Morée*, 1832.

Morée (Château de), construit par Bajazet II, 1482, sur la côte N. de la Morée, et à l'entrée du golfe de Lépante, à 10 kil. N. E. de Patras. Pris par les Français en 1828.

Morée, ch.-l. de canton de l'arr. et à 22 kil. N. E. de Vendôme (Loir-et-Cher); 1,542 hab.

Morel (Eustache). V. Deschamps.

Morel (Guillaume), né à Teilleul, près de Mortain, 1505, et mort en 1564, succéda à Turnèbe comme imprimeur du roi, 1555. — Outre ses éditions d'auteurs anciens, il a donné: *Thesaurus vocum latinarum*, 1558; des commentaires sur le traité *de Finibus* de Cicéron, 1549; etc.

Morel, famille originaire de Champagne, qui exerça la charge d'imprimeur du roi de 1571 à 1646. Frédéric *l'Ancien* (1523-1583) succéda, en 1571, à son beau-père Vascosan. — Frédéric *le Jeune* (1558-1630), fils du précédent, fut lié avec Amyot, dont il annota *le Plutarque*. — Claude (1574-1626), frère du précédent, Charles (1602-1627) et Gilles, fils de Claude, sont les derniers membres de cette famille aussi illustre par ses travaux sur les anciens que par les belles éditions qu'elle a données.

Morel de Chefdeville (Etienne), auteur dramatique, né à Paris, 1747-1814, attaché au comte d'Artois, puis au comte de Provence, administrateur des loteries, directeur de l'Opéra, en 1802, a composé, d'un style négligé, plusieurs opéras pour Grétry, Philidor, Dalayrac, etc.

Morel de Vindé (Charles-Gilbert), agronome et littérateur, né et mort à Paris, 1759-1842, fut magistrat jusqu'en 1791, et depuis ce temps se voua à l'agriculture, même quand Louis XVIII l'eut appelé à la Chambre des pairs, 1815. Il fut admis en 1824 à l'Académie des sciences. On a de lui: *Morale de l'Enfance*, collection de 512 quatrains que M. J.-V. Le Clerc a traduits en vers latins; *Essai sur les constructions rurales économiques*, 1824, in-fol., etc.

Morell (André), numismate, né à Berne en 1646, vint à Paris en 1680. Après une captivité injuste de 3 ans à la Bastille, unique récompense des soins qu'il donna au cabinet des médailles, il se rendit à Arnstadt où il mourut conservateur des médailles du comte de Schwarzbourg, 1703. — On a de lui: *Specimen rei nummariæ antiquæ; Thesaurus Morellianus* (*familiarum Romanarum numismata*, 1734, 2 vol. in-fol.; et *XII priorum imperatorum Romanorum numismata*, 1752, 3 vol. in-fol.).

Morell (Thomas), philologue anglais, né à Eton, 1703-1784, connu par un *Thesaurus græcæ poeseos*, 1762.

Morella, *Bisgarri*, v. forte de la prov. de Castellon-de-la-Plaña (Espagne), à 60 kil. N. du ch.-l.; 6,000 hab. Aqueduc. Défendue par Cabrera, qui en prit le titre de *comte de Morella*, 1838, elle fut emportée par Espartero, 1840.

Morella, ch.-l. du Michoacan. V. Valladolid.

Morellet (L'abbé André), littérateur, né à Lyon en 1727, étudia cinq ans à la Sorbonne, où Turgot fut son condisciple. Familier des cercles philosophiques et des diners de M^{me} Geoffrin, il défendit les *philosophes* contre Palissot, 1760, traduisit le traité de Beccaria *sur les délits et les peines*, 1776, et propagea les idées de Turgot sur la liberté du commerce. Admis à l'Académie Française, 1785, il sauva, pendant la Terreur, les archives de cette compagnie dans laquelle il rentra en 1803. Il mourut en 1819. Il a fait lui-même un choix de ses nombreux écrits dans ses *Mélanges de Littérature et de Philosophie*, 1818, 4 vol. in-8°. Il faut y joindre ses *Mémoires* publiés par J.-V. Leclerc, 1823, 2 vol. in-8°.

Morelli (Jacques), savant dominicain et bibliographe, né à Venise, 1745, devint conservateur de la bibliothèque de Saint-Marc, 1778. Il lui légua, à sa mort (1819), 20,000 opuscules rares. — Outre de précieux catalogues de bibliothèques publiques et particulières, on lui doit la découverte de *fragments* de Dion Cassius, etc. Ses *Œuvres* ont été publiées à Venise, 1820, 3 vol in-8°.

Morelly, écrivain politique du XVIII^e siècle, né à Vitry-le-François, où il fut, dit-on, précepteur, écrivit divers ouvrages socialistes et même communistes: *Le Prince*, 1751; *Naufrage des îles flottantes ou la Basiliade*, poëme en prose, 1753; *Code de la nature*, 1755, attribué, à tort, à Diderot.

Morelos (Dom José-Maria), curé d'Acapulco, né en 1780, dans la province de Valladolid (Mexique), fut l'un des chefs de l'insurrection mexicaine contre les Espagnols (1810-1815), avec et après Hidalgo. Pris en 1815, il fut fusillé à Mexico.

Morena (Sierra-), *chaîne noire*, nom général de la ligne de hauteurs qui sépare les bassins du Guadiana et du Guadalquivir. Il désigne, toutefois, plus spécialement la partie orientale (200 kil.), depuis la Sierra d'Alcaraz jusqu'à la Sierra Constantina, qui se continue, à son tour, au S. O., par les Sierras Llerena et de

Aroche. On y trouve le défilé de Despeña-Perros. — Les anciens l'appelaient *Marianus mons.*

Moréri (Louis), érudit, né à Bargemont (Var), en 1643, reçut les ordres à Lyon, et devint, en 1673, aumônier de l'évêque d'Apt, Gaillard de Longjumeau, qu'il suivit à Paris, 1675. Il mourut en 1680. Il a donné, en 1674 : *le Grand dictionnaire historique*, in-fol. Cet ouvrage, pour lequel Bayle fit, comme supplément, son *Dictionnaire critique*, a été bien des fois remanié : la meilleure édition est la 20e et dernière, 1759, 10 vol. in-fol.; elle réunit les trois volumes de supplément de l'abbé Goujet.

Mores. V. Maures.

Moresnet, village de la prov. de Liége (Belgique), à 18 kil. N. E. du ch.-l.; 500 hab. — Extraction du minerai de zinc, dit de la *Vieille-Montagne*. Houilles, etc.

Morestel, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. N. E. de La Tour-du-Pin (Isère); 1,296 hab.

Moret, *Moretum*, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 11 kil. S. E. de Fontainebleau (Seine-et-Marne), sur le Loing; 1,853 hab. — Bois, pavés, vins, céréales, batellerie; moulin à tan. Autrefois siége d'un comté qui fut acheté par Henri IV, et donné par lui à Jacqueline de Bueil.

Moret (Antoine **de Bourbon,** comte de), fils légitimé de Henri IV et de Jacqueline de Bueil, né en 1607. Attaché à Gaston d'Orléans, il commanda une aile à la bataille de Castelnaudary, et y fut tué, 1632. On a prétendu aussi qu'il était mort ermite en Anjou, 1691.

Moreto (Augustin), poëte dramatique espagnol, né vers 1600, se retira dans un séminaire de Tolède, 1657, et mourut en 1669. — On n'a pas recueilli toutes les productions de cet écrivain, que l'on regarde comme le créateur de la comédie espagnole. Il se distingue par la régularité et le naturel de ses compositions. Il a imité, presque toujours en les surpassant, Lope de Vega, Calderon, etc. Son chef-d'œuvre est : *el Desden con el Desden* (le Dédain avec le Dédain). Scarron, Molière, etc., l'ont plus d'une fois imité. Ses *Œuvres* ont été publiées à Madrid, 1654-1676-1681, et 1703, 3 vol. in-4°.

Moreuil, ch.-l. de canton de l'arr. et à 18 kil. N. O. de Montdidier (Somme). Bonneterie, quincaillerie; 3,115 hab.

Morez, ch.-l. de canton de l'arr. et à 28 kil. N. E. de Saint-Claude (Jura), sur la Bienne, près de la frontière suisse. Fabriques de tourne-broches, de verres de lunettes, d'horloges, de clouterie; scieries, etc.; fromages de Gruyère; 5,419 hab.

Morfil ou *Ile de l'Eléphant*. V. ce nom.

Morfontaine. V. Mortefontaine.

Morg-ab ou **Morghab,** *Margus*, rivière d'Asie, naît dans l'Hindoukouch, coule à l'O. (Hérat), puis au N. O. (Turkestan), et se perd dans les sables. Cours de 800 kil.

Morgagni (Jean-Baptiste), anatomiste italien, né en 1682, à Forli, devint, en 1715, professeur d'anatomie à Padoue, où il mourut en 1771. — On a de lui : *Adversaria Anatomica*, recueil d'observations anatomiques; *De Sedibus et causis morborum per anatomen indagatis*, 1762, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage, qui a créé l'anatomie pathologique, a été traduit en français par Désormeaux et Destouet, 10 vol. in-8°, 1820-1824.

Morgan (Henri-John), chef de flibustiers anglais, né dans le pays de Galles vers 1637, était fils d'un fermier. Maître d'un petit bâtiment, il ne tarda pas à devenir le lieutenant d'un vieux corsaire, Manswelt ou Mansfield, à qui il succéda. Associant les flibustiers, il s'empara de la ville forte de Porto-Bello, 1668, de Maracaïbo, que protégeait une escadre, 1669, puis de Panama, 1671. Enrichi par ses prises, il se retira à la Jamaïque, et mourut en 1690.

Morgan (Miss **Sidney Owenson,** lady), écrivain anglais, née à Dublin en 1783, a donné beaucoup de romans où elle a surtout mis l'Irlande en scène. Mariée au médecin Morgan, 1811, elle visita avec lui la France, 1816, et l'Italie, 1821, et publia sur ces pays de vives esquisses. Elle mourut en 1859. Citons : *la Jeune fille d'Irlande*, 1806; *Patriotic Sketches; O'Donnel, the O'Briens, the O'Flahertys; the Woman and her Master*, 1840, etc. On lui doit encore deux ouvrages sur la France et l'Italie.

Morgane (La fée), personnage du Cycle épique breton, était sœur d'Arthur et élève de Merlin.

Morgantium, *Morgantina, Morgentia, Murgentia*, ancienne v. de Sicile de la côte E., sur le Symæthus, à 7 kil. S. de Catane, fondée par les Morgètes et ruinée au IIe s. av. J. C.

Morgarten, défilé de la vallée d'Egeri, dans le canton de Zug (Suisse), fameux par les victoires des Suisses sur Léopold d'Autriche, 1315, et des Français sur les Suisses, 1798, et sur les Russes, 1799.

Morgengab, *présent du matin*, don que, chez les Germains, le mari faisait à sa femme le lendemain des noces. Il consistait, de la part des rois, en domaines, villes, etc.

Morges, v. de Suisse (Vaud), sur le lac Léman, à 10 kil. S. O. de Lausanne; 3,300 hab. Port très-actif. Ecole d'artillerie et château servant d'arsenal.

Morgètes, peuplade pélasgique qui habitait l'extrémité S. O. du Bruttium. Chassée par les Œnotriens, elle passa en Sicile avec les Sicules et y fonda Morgantium.

Morghab. V. Morg-ab.

Morghen (Raphaël), graveur italien d'origine allemande, né, en 1758, à Portici, près de Naples. Elève et gendre de Volpato, il fut appelé, par le grand duc Ferdinand III, à Florence, où il ouvrit une école de gravure, et donna ses meilleurs ouvrages. Son œuvre se compose de 254 pièces. La gravure de la *Transfiguration* lui coûta 16 ans de travail; la *Cène*, d'après Léonard de Vinci, est son chef-d'œuvre. Il mourut en 1833.

Morhof (Daniel-George), érudit et bibliographe allemand, né à Wismar en 1639, fut professeur d'éloquence et de poésie, 1665, et, en outre, d'histoire, 1673, à Kiel, où il obtint aussi la place de bibliothécaire de l'université, 1680. Il mourut en 1691. — On a de lui : *De Patavinitate Liviana; Exposé de la langue et de la poésie allemande*, 1682; *Polyhistor, sive de notitia auctorum et rerum Commentarii*, le plus important de ses ouvrages, 1688-92, 3 parties in-4°, ou 1732, 2 vol. in-8°. etc.

Moriale (Frà), V. Montréal.

Morice de Beaubois (Dom Pierre-Hyacinthe), érudit, né à Quimperlé, 1693-1750, de l'ordre des Bénédictins de Saint-Maur, travailla, à Paris, à la généalogie de la maison de Rohan, 1731, et publia sur ce sujet un ouvrage inédit en 2 vol. in-fol. Il fut chargé par les Etats de Bretagne d'écrire l'histoire de cette province, travail qui fut complété par dom Taillandier. Il a laissé : *Mémoires pour servir de preuves à l'Histoire ecclésiastique de Bretagne* (de dom Lobineau), 1742-46, 3 vol. in-fol.; *Histoire ecclésiastique et civile de Bretagne*, 1750-56, 2 vol. in-fol. Il y a une édition de ces deux ouvrages, Guingamp, 1836, 20 vol. in-8°.

Morier (James), romancier anglais, 1780-1849, servit dans la diplomatie à Constantinople, en Perse, a raconté ses voyages, qui ont été traduits par Eyriès, et a composé des romans estimés, traduits par Defauconpret, Phil. Chasles, etc.

Morigia (Jacques-Antoine **de**), né à Milan en 1497, s'adonna aux plaisirs du monde. Touché de la grâce en 1522, il fonda la congrégation des Barnabites, dont il fut le premier prévôt, 1536, et mourut en 1546.

Morigia (Jacques-Antoine **de**), né à Milan en 1632, se fit barnabite à 17 ans et acquit beaucoup de réputation comme prédicateur. Chargé d'élever le fils aîné de Cosme III de Médicis, il devint archevêque de Florence, 1683, et cardinal, 1695. Il mourut en 1708. On a de lui des *Oraisons funèbres* et des *Lettres pastorales*.

Morillo (Pablo ou Paul), général espagnol, né en 1777 à Fuentes de Malsa (Toro), fut d'abord pâtre, marin, et, après 1808, chef de guérillas. Envoyé contre les insurgés de la Nouvelle-Grenade, 1815, il assiégea et prit Carthagène, mais se rendit odieux par les cruautés qu'il commit à Santa-Fé-de-Bogota, 1816. Après avoir tenu tête à Bolivar, il fut vaincu enfin à Boyaca, 1819. Rappelé en Europe, il soutint Ferdinand VII, puis les Cortès, 1820-1823. Exilé, 1824, il mourut à Rochefort, 1838. Il a écrit des *Mémoires sur ses campagnes en Amérique*, trad. en français par M. de Blosseville, 1826.

Morimond, ancienne abbaye, l'une des 4 *premières filles* de Cîteaux, fondée en 1115, à 37 kil. N. E. de Langres (Haute-Marne). Elle est aujourd'hui ruinée. Les ordres religieux et militaires d'Espagne et de Portugal en relevaient.

Morin (Jean-Baptiste), astrologue et mathématicien, né à Villefranche (Beaujolais) en 1583, s'adonna à la médecine, puis à l'astrologie judiciaire. Nommé professeur de mathématiques au Collége de France, 1630, il fut chargé par Mazarin de tirer l'horoscope de Louis XIV. Il combattit vivement les doctrines de Copernic, de Galilée et de Gassendi. Il s'attira encore une querelle, bien que cette fois la raison fût de son côté, en publiant sa *Longitudinum scientia*, 1634-39, in-4°. Il mourut en 1656. Son plus célèbre ouvrage, *Astrologia gallica*, ne fut

publié qu'en 1661, aux frais de L.-Marie de Gonzague, reine de Pologne

Morin (Jean), théologien, né à Blois en 1591, de parents protestants. Converti, il entra à l'Oratoire, 1618, suivit la reine Henriette en Angleterre, 1625, et y resta peu de temps. Il mourut en 1659. Versé dans les langues orientales, il a donné : *Exercitationes ecclesiasticæ et biblicæ*, 2 vol. in-fol., 1686; *Opuscula Hebræo-samaritica*, etc. On cite encore: *Commentarius historicus de disciplina in administratione sacramenti pœnitentiæ*, 1651; *Commentarius de sacris Ecclesiæ ordinationibus*, etc.

Morin (Le Grand-), riv. de France, naît près de Sézanne, passe à Coulommiers et se jette dans la Marne, à 6 kil. S. O. de Meaux. Cours de 100 kil., dont 14 navigables.

Morin (Le Petit-), riv. de France, naît près de Fère-Champenoise (Marne), passe à Montmirail, et se jette dans la Marne, près de la Ferté-sous-Jouarre. Cours de 65 kil.

Morins, *Morini* (*hommes de la mer*), peuplade de la Belgique IIe (Gaule), entre les Nerviens au N. E., les Atrebates au S. E., les Ambiani au S., et le détroit des Gaules à l'O. et au N. O. Ils opposèrent à César 25,000 soldats. Parmi leurs villes on a cité, dans la suite : *Itius Portus*, *Taruenna*, *Gessoriacum*, etc. Leur territoire correspond à la moitié ouest du Pas-de-Calais. — Le nom de *Morinie* désigne encore souvent ce pays.

Morion, casque sans cimier et sans visière dont se servaient les fantassins.

Morison (Robert), botaniste, né à Aberdeen en 1620. Attaché à la cause de Charles Ier, il dut bientôt se réfugier en France, où Gaston d'Orléans lui confia la direction de son jardin de Blois en 1650. Charles II rétabli, 1660, le nomma son médecin et inspecteur de ses jardins. Chargé d'un cours de botanique à Oxford, 1669, Morison mourut en 1683. — On a de lui : *Hortus regius Blesensis*, 1669; *Plantarum umbelliferarum distributio nova*, 1672; *Plantarum historia universalis*, ouvrage achevé par Dodart en 1699.

Morisques, nom donné aux Maures d'Espagne, qui préférèrent le baptême à l'exil.

Morlaas, ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. N. E. de Pau (Basses-Pyrénées). Les vicomtes de Béarn y résidèrent jusqu'au XIIIe siècle; Gaston IV y fonda les premières courses de chevaux en France; 1,607 hab.

Morlacchi (François), compositeur de musique, né à Pérouse, 1784, fut élève de Zingarelli et du P. Mattei. Appelé à Dresde, comme maître de chapelle du roi, et directeur du théâtre italien, 1810, il y mourut en 1841. Il a laissé 25 opéras, divers morceaux de musique d'église ou de chambre, et quelques pièces instrumentales.

Morlaix, *Julia*, puis *Saliocan*, ch.-l. d'arr. à 115 kil. N. de Quimper (Finistère), au confluent du Jarlot et du Keffleut, par 48° 34′ 38″ lat. N., et 6° 10′ 16″ long. O.; 15,183 hab. — Place de guerre et port de commerce, à 10 kil. de la mer. On y arme pour la pêche de la morue. École d'hydrographie et manufacture de tabacs. Toiles, huiles, chandelles. Produits agricoles, plomb et litharge. A l'entrée de la rade est le *château du Taureau*, sur un rocher isolé au milieu de la mer. Viaduc du chemin de fer. Morlaix souffrit des luttes contre les Anglais et des guerres de religion. Patrie du général Moreau.

Morlaques, tribu de la Dalmatie qui habite les bords de la Kerka et de la Cettina dans l'intérieur du pays. Ils parlent un dialecte slavon mêlé de mots valaques. Ils sont tous soldats et payent un tribut fixe; ils sont tous catholiques, mais vivent dans une indépendance presque sauvage. V. princ., Zeng et Carlopago.

Morlot (François-Nicolas-Madeleine), cardinal, né à Langres, 1795-1862, était vicaire général à Dijon, en 1830. Nommé évêque d'Orléans, en 1839, archevêque de Tours en 1842, il présida les conciles provinciaux de Rennes, 1849, de Tours, 1852. Cardinal en 1853, il succéda à monseigneur Sibour comme archevêque de Paris, malgré sa vive résistance, 1857. Grand aumônier de l'Empereur, membre du conseil privé, il est mort en décembre 1862.

Morman. V. Morvan.

Mormant, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. N. E. de Melun (Seine-et-Marne). Draps, toiles. Combat du 17 février 1814 contre les Autrichiens; 1,580 hab.

Mormoiron, ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. E. de Carpentras (Vaucluse); 2,110 hab. Plâtre, sulfate de fer; huile d'olive.

Mormons, ou *saints du dernier jour*, sectateurs d'une religion nouvelle inventée, vers 1830, et annoncée aux États-Unis par Joseph Smith, du Vermont, d'après les données que lui fournit un roman biblique inédit, dû à un nommé Spaulding. Chassé de l'Ohio, puis du Missouri, le prophète s'établit à Nauvoo, dans l'Illinois, 1840, mais il ne tarda pas à être massacré, 1844. Ses disciples se réfugièrent à l'O. des monts Rocheux, dans le territoire d'Utah, 1846, et bâtirent, sur les bords du Lac Salé, la *Nouvelle-Jérusalem*. Sous la conduite de Brigham Young, ancien charpentier, ils ont constitué un État véritable. Ils sont aujourd'hui au nombre de 60 000. Le livre de *Mormon*, qui est la base de leurs doctrines, admet, comme principe fondamental, l'existence d'un Christ américain, d'une révélation spéciale à l'Amérique. La polygamie est aussi tolérée; il y règne comme une sorte de communisme.

Mornant, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. S. O. de Lyon (Rhône); 2,358 hab. Fabr. de chapeaux.

Mornas, bourg de 1,660 hab. à 12 kil. N. O. d'Orange (Vaucluse), près du Rhône. Filatures de soie. — Ruines d'un château fameux par les cruautés du baron des Adrets.

Mornay (Philippe de), seigneur *Duplessis-Marly*, dit **Duplessis-Mornay,** né en 1549, à Buhy (Vexin français), d'une famille noble, fut élevé par sa mère dans les principes de la réforme. Après avoir voyagé en Italie et en Allemagne, 1567-72, il présenta à Coligny un mémoire où il l'engageait à envahir les Pays-Bas. Sauvé du massacre de la Saint-Barthélemy, 1572, il s'enfuit en Angleterre. En 1576, il s'attacha à Henri de Navarre, qu'il servit comme soldat, administrateur et diplomate. En 1589, il réconcilia son maître avec Henri III, et reçut le gouvernement de Saumur; en 1590, il combattit à Ivry. Vrai « pape des huguenots, » il publia, après la promulgation de l'édit de Nantes, un traité de l'*Institution de l'Eucharistie*, 1598, qui lui attira la défaveur de Henri IV. Après la mort de ce prince, il s'efforça de contenir les protestants dans l'obéissance : il n'y réussit pas; en 1620, il perdit le gouvernement de Saumur, et mourut en 1623. — On a encore de lui : *Traité de l'Église; De la vérité de la religion chrétienne; Du droit prétendu de la maison de Guise*; *Le Mystère d'iniquité* ou *Histoire de la papauté*, 1607; *Mémoires, correspondance*, etc. Ses *Mémoires* ont été publiés par Auguis, 1822-25, 12 vol. in-8°.

Morne, montagne peu élevée dans les colonies françaises.

Morne (Le Gros), bourg de la Martinique; 5,000 h.

Morne-à-l'Eau, bourg de la Guadeloupe, à 10 kil. N. E. de la Pointe-à-Pitre; 4,000 hab.

Morny (Charles-Auguste-Louis-Joseph, comte de), homme politique, né à Paris en 1811, fut élevé par la comtesse de Flahaut, servit, comme officier, en Algérie, 1831-1838, puis fonda une fabrique de sucre indigène, près de Clermont-Ferrand. Élu deux fois député par cette dernière ville, 1842, 1846, il fut exclu de la vie politique par la révolution de février; il y rentra, mai 1849, comme représentant du Puy-de-Dôme à l'Assemblée législative. Ministre de l'intérieur (2 décembre 1851), il prit une part considérable au coup d'État conçu par le président de la république, mais donna sa démission lors du décret relatif aux biens de la famille d'Orléans (janvier 1852). Porté au Corps législatif par les électeurs de Clermont-Ferrand, 1852, il devint président de cette assemblée en novembre 1854, et mourut revêtu de ces fonctions (mars 1865).

Moro (Christophe), doge de Venise de 1462 à 1471, fit la guerre à Mahomet II, en Morée, mais ne répondit pas à l'appel généreux de Pie II, qui l'engageait à prendre part à la croisade d'Ancône. Les Vénitiens perdirent alors Négrepont.

Moro, peintre. V. Moor (Van).

Morogues (Sébastien-François **Bigot,** vicomte de), marin, né à Brest, 1705-1781, d'une famille d'origine anglaise établie en France dès le XIIe s., fut l'un de nos meilleurs officiers au XVIIIe s., et devint lieutenant général des armées navales en 1771. Il avait fondé, en 1752, à Brest, une *Académie de marine*. On lui doit plusieurs bons ouvrages, des *Mémoires* scientifiques, et surtout *Tactique navale ou traité des évolutions et des signaux*, 1763, in-4°.

Morogues (Pierre-Marie Sébastien **Bigot,** baron de), agronome, petit-fils du précédent, né à Orléans, 1776-1840, fut élève de l'École des mines, 1794, et, propriétaire, par son mariage, du domaine de la Source, en Sologne; il consacra sa vie à l'économie rurale et à l'amélioration des classes pauvres. Il fut correspondant de

l'Institut et pair de France, en 1855. Parmi ses ouvrages, on cite: *Essai sur la constitution minéralogique et géologique des environs d'Orléans*, 1810; *Mémoire sur les chutes des pierres tombées*, 1812; *Essai sur les moyens d'améliorer l'agriculture en France*, 1822, 2 vol. in-8°; *la Noblesse constitutionnelle*, 1825, in-8°; *Politique religieuse et philosophique*, 1827, 4 vol. in-8°; *de la Misère des ouvriers*, 1832, in-8°; *Recherches des causes de la richesse et de la misère des peuples civilisés*, 1834, in-4°; *du Paupérisme*, 1834, in-8°; *la Politique basée sur la morale*, 1834, etc.

Moron, v. de la prov. et à 60 kil. S. E. de Séville (Espagne); 10,000 hab.

Morone (Jérôme), diplomate milanais, né vers 1450. Serviteur habile de Louis le More, il fut, avec le titre de vice-chancelier, le véritable maître de Milan sous les fils de ce prince, Maximilien, 1512-1515, et François-Marie, 1521. Après avoir combattu les Français, il ourdit une ligue contre Charles-Quint, dont il voulut détacher Pescaire, 1525. Arrêté par ce dernier, mais délivré par le connétable de Bourbon, dont il devint le conseiller, il mourut en 1529.

Morone (Jean), cardinal, fils du précédent, né à Milan, 1509-1580, fut évêque de Modène, de Novare et d'autres villes et nonce en Allemagne, 1536-1542 et 1544. Créé cardinal, 1542, il présida la dernière session du concile de Trente, 1563. On a de lui des *Lettres* diplomatiques, etc.

Morosaglia, ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. N. E. de Corte (Corse). Patrie de Paoli; 939 hab.

Morosini, famille ancienne et illustre de Venise, qui donna 4 doges à la république: Dominique, 1148-1156, connu par la prise de Tyr (1122), et surnommé la *terreur des Grecs*; — Marin, 1249-1252; — Michel, 1382; — François, 1688-1694. Ce dernier, né en 1618, se signala par l'héroïque défense de Candie contre les Turcs, 1666-1669; accusé alors de lâcheté, mais honorablement acquitté, il s'empara, 1684-1688, d'Athènes et de presque toute la Morée. Proclamé doge, 1688, il échoua devant Négrepont, 1689, et mourut au milieu de la lutte contre les Turcs, à Napoli de Romanie, 1694.

Morosini (André), historiographe de Venise, né en 1558, et mort en 1618, a donné un ouvrage estimé: *Histoire de Venise* (de 1521 à 1615), 1623, in-fol.

Morpeth, v. d'Angleterre (Northumberland), sur le Wensbeck, à 24 kil. N. O. de Newcastle; 5,000 hab.

Morphée, dieu des songes, était fils du Sommeil et de la Nuit. Son nom vient d'un mot grec, qui signifie *forme, apparence*. On lui donnait pour attributs le pavot et des ailes de papillon.

Morreale. V. Monreale.

Morren (Charles-François-Antoine), naturaliste belge, né à Gand, 1807-1858, fut professeur de botanique à l'université de Liége. Il a publié un grand nombre de notices et d'observations sur la botanique, la zoologie, la paléontologie; il a rédigé avec talent beaucoup de recueils périodiques d'agriculture et d'horticulture.

Morris (Gouverneur), homme d'État américain, né en 1752, à Morrisania, près de New-York, siégea dans plusieurs assemblées, notamment dans la convention qui rédigea la constitution des États-Unis, 1787. Arrivé en France pour y régler une question financière, 1789, il fut appelé à représenter son pays pendant la Terreur, 1793-1794. A son retour en Amérique, il siégea au Sénat, 1799-1803, puis rentra dans la vie privée. Il mourut en 1816. On a publié et traduit en français un extrait de sa correspondance sous ce titre: *Mémorial de G. Morris*, 2 vol. in-8°, 1842.

Morris (Robert), financier américain, né en Angleterre, 1734-1806, était banquier à Philadelphie, lorsqu'il fut nommé au congrès, 1775. Il s'occupa surtout de marine et de finances, seconda de tous ses efforts intelligents Washington, fut surintendant des finances en 1781, et contribua beaucoup au triomphe de la cause de l'indépendance. Membre de la convention de 1786, il travailla à l'organisation du gouvernement fédéral, et refusa la place de ministre des finances. Longtemps riche et libéral, il fit des spéculations malheureuses et mourut en prison pour dettes.

Morrison (Robert), orientaliste et missionnaire presbytérien, né, en 1782, à Morpeth (Northumberland), mourut interprète de la Compagnie des Indes à Canton, 1834. — Outre une traduction estimée de la *Bible* et du *Nouveau Testament*, 3 vol. en 5 tomes gr. in-4°, en chinois, on a de lui une *Grammaire chinoise*, un *Dictionnaire chinois*, etc.

Mortagne, *Moritania*, ch.-l. d'arr., à 45 kil. E. d'Alençon (Orne), près de l'Huisne, par 48° 31′ 20″ lat. N., et 1° 47′ 27″ long. O.; 4,682 hab. Toiles. Chevaux percherons, bestiaux, chanvres, cotonnades. Ancienne capitale du Perche.

Mortagne-sur-Gironde, petit port de cabotage dans l'arrond. et à 32 kil. S. E. de Saintes (Charente-Inférieure); 1,600 hab.

Mortagne-sur-Sèvre, ch.-l. de canton de l'arr. et à 55 kil. N. E. de la Roche-sur-Yon (Vendée), sur la Sèvre-Nantaise; 2,080 hab. — Eaux minérales; minoterie; toiles, etc. — Défaite des Vendéens en 1793.

Mortaillables, serfs soumis à la taille jusqu'après leur mort, en ce sens qu'à défaut d'enfants légitimes, ils avaient le seigneur pour unique héritier.

Mortain, *Moritolium*, ch.-l. d'arr., à 56 kil. S. O. de Saint-Lô (Manche), par 48° 38′ 50″ lat. N., et 3° 16′ 35″ long. O.; 2,337 hab. Toiles, dentelles, papeteries. Cidre, bestiaux, céréales. Église curieuse bâtie en 1082. Autrefois ch.-l. d'un comté.

Mortara, v. de la prov. de Pavie (Italie), à 24 kil. S. E. du ch.-l.; 5,500 hab. Toiles et riz. Elle était le ch.-l. de la Lomelline. Les Piémontais y furent défaits par les Autrichiens, le 21 mars 1849.

Morte (Mer) ou *lac Asphaltite* ou *Bahr-el-Loud* (mer de Loth) des Arabes, lac situé au S. E. de la Palestine (Turquie d'Asie), entre deux chaînes de collines. Il a 100 kil. de long., 25 de largeur et 14 myriamètres carrés de superficie. Ses eaux sont salées et peu profondes; il n'y a point de poisson. Il a remplacé l'ancienne vallée de Siddim où s'élevaient Sodome, Gomorrhe, Adama, Séboïm et Ségor. Il reçoit le Jourdain au N., et le torrent de Cédron à l'O. Il est situé à 390 mèt. au-dessous du niveau de la Méditerranée. V. de Saulcy, *Voyage autour de la mer morte*, 1858.

Morteau, ch.-l. de canton de l'arr. et à 28 kil. N. E. de Pontarlier (Doubs). École d'horlogerie, fonderie de cuivre; 1,826 hab.

Mortefontaine ou **Morfontaine**, commune de 300 hab., à 10 kil. S. de Senlis (Oise). Château du XVIIIe siècle et parc qui ont appartenu à Joseph Bonaparte et au dernier des Condés.

Mortemart, branche de l'ancienne famille de Rochechouart; elle fut élevée aux honneurs de la duché-pairie, 1650, en la personne de *Gabriel* de Rochechouart, 1600-1675, qui eut pour fils le duc de Vivonne, et pour filles Mmes de Montespan et de Thianges et l'abbesse de Fontevrault.

Mortemer, commune de 200 hab. sur l'Eaulne, à 10 kil. E. de Neufchâtel (Seine-Inférieure). Victoire de Guillaume le Bâtard, duc de Normandie, sur le capétien Henri Ier, 1054.

Morte-paies, vétérans qui gardaient une place peu importante. Louis XIV les supprima en 1661.

Mortier (Édouard-Adolphe-Casimir-Joseph), duc de Trévise, né au Cateau-Cambrésis, en 1768, fut élu capitaine de volontaires en 1791. Il se distingua dans les armées du Nord et de Sambre-et-Meuse, 1792-1797, et fut promu général de brigade, puis de division en 1799. Après avoir servi en Suisse sous Masséna, 1799, il fut chargé d'occuper le Hanovre, 1803. Maréchal d'empire, 1804, il commanda le corps d'armée qui arrêta Kutusof à Léoben, 1805, et envahit la Hesse-Cassel, 1806, Hambourg et la Poméranie Suédoise. En 1807, il dirigea la gauche de l'armée à Friedland, reçut le gouvernement de la Silésie, et devint duc de Trévise. Envoyé en Espagne il concourut au siége de Saragosse, et gagna les victoires d'Ocaña, 1809, et de Gébora, 1811. Après avoir fait les campagnes de Russie, 1812, et d'Allemagne, 1813, à la tête de la jeune garde, il livra les derniers combats sous les murs de Paris en 1814, de concert avec Marmont (V. ce nom). Rallié à la Restauration, il fut nommé pair de France et gouverneur de Lille par Louis XVIII. En 1815 il servit encore Napoléon, et, après sa chute, refusa de juger le maréchal Ney. Rappelé à la chambre des pairs, 1819, d'où on l'avait exclu en 1815, il devint, sous Louis-Philippe, ambassadeur en Russie, 1830-31, et ministre de la guerre, 1834-35. Il fut tué par la machine infernale de Fieschi, 28 juillet 1835.

Mortier, bonnet garni de fourrures, porté d'abord par les rois, et, plus tard, par le chancelier et par les présidents des parlements.

Mortimer (Roger, comte de), baron anglais, né en 1287, s'unit aux ennemis de Spencer, favori d'Édouard II, 1320. Mis trois fois à la Tour, il s'évada en 1323, se réfugia en France, et se lia étroitement avec la reine Isabelle, qui avait aussi émigré. En 1326, ils débarquèrent

tous deux en Angleterre, et déposèrent, 1327, Edouard II, qui ne tarda pas à être assassiné. Mortimer tout-puissant fit décapiter le comte de Kent, et empoisonner le comte de Lancastre, oncle du jeune Edouard III; mais ce dernier surprit à son tour le favori de sa mère, qui, par arrêt du Parlement, fut pendu, près de Smithfield, 1330.

Mortimer (Roger, duc de), mort en 1399, était par sa mère, Philippine de Clarence, petit-fils de Lionel, 2e fils d'Edouard III. Ses droits passèrent à sa sœur, Anne, dont le mari, Richard, duc d'York, exécuté comme conspirateur, en 1415, fut le père de Richard, qui disputa le trône à Henri VI de Lancastre; de là la lutte d'York contre Lancastre ou guerre des Deux-Roses.

Mortimer (Thomas), littérateur anglais, né à Londres, 1730-1809, a donné : le *Plutarque anglais*, 1762, 12 vol. in-8°, traduit en français; *Dictionnaire du Commerce*, 2 vol. in-fol.; *Eléments du Commerce*, etc.

Mortimer (La Croix de) ou **Mortimer's Cross,** lieu d'Angleterre (Hereford) où Edouard IV d'York battit le comte de Pembroke, général de Henri VI de Lancastre, 1461.

Morton (John), homme d'Etat anglais, né en 1410, à Bare (Dorset), dut sa fortune à son talent de légiste. Conseiller privé sous Henri VI, diplomate sous Edouard IV, il dut, sous Richard III, fuir en Flandre, 1483. Il décida la chute de ce dernier en réunissant les partisans d'York et de Lancastre, par le mariage d'Elisabeth, fille d'Edouard IV, avec Henri de Richemond. Sous le règne de ce dernier, il devint archevêque de Canterbury, grand-chancelier et cardinal. Il mourut en 1500.

Morton (Jacques **Douglas,** comte de), homme d'Etat écossais, né à Dalkeith, près d'Edimbourg, 1530. Chef de la congrégation protestante sous la régente, Marie de Lorraine, il fut, plus tard, complice de Darnley dans l'assassinat de Rizzio, et l'un des ennemis de Bothwell. Après avoir déposé contre Marie Stuart devant les commissaires d'Elisabeth, il succéda au comte de Mar comme régent d'Ecosse, 1572. Instrument de la politique anglaise, il commit des exactions qui soulevèrent les nobles. Accusé auprès de Jacques VI, il fut condamné à mort et exécuté en 1581.

Morton (Richard), médecin anglais, 1635-1698, né dans le comté de Suffolk, fut le rival de Sydenham. Il se servit l'un des premiers du quinquina. — On a de lui. *Phthisiologia; Pyretologia: de Febribus inflammatoriis.* Ses *Œuvres* ont été publiées à Genève, 1727, in-4°.

Morton (Samuel-George), naturaliste américain, né et mort à Philadelphie, 1799-1851, étudia la médecine dans son pays et à Edimbourg. Nommé professeur d'anatomie, 1839, il se livra spécialement à l'ethnologie. On cite de lui : *Crania americana*, 1839; — *ægyptiaca*, 1844; *Observations sur l'Ethnographie et l'Archéologie des Aborigènes d'Amérique*, 1846, etc.

Mortrée, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. S. E. d'Argentan (Orne); 1,293 hab.

Morus (Thomas) ou **More,** homme d'Etat et écrivain anglais, né à Londres, 1480, fut d'abord avocat. Il se fit connaître par son érudition et ses poésies latines; Erasme fut de bonne heure son ami. Député au Parlement, 1503, il s'éleva contre les exactions de Henri VII et dut fuir en France. Sous Henri VIII, il devint maître des requêtes, conseiller privé, trésorier de la couronne, et après la disgrâce de Wolsey, 1529, grand-chancelier. Dans le poste de chef de la justice, il n'appliqua aux hérétiques que la peine de la prison, et refusa de se prononcer sur le divorce de Henri VIII. Rentré de lui-même dans la vie privée, 1532, il se retira à Chelsea et ne voulut pas reconnaître la suprématie spirituelle du roi; il fut condamné à la prison perpétuelle, 1534. Henri VIII, irrité de cette héroïque résistance, le fit enfin décapiter pour crime prétendu de haute trahison, 1535. — Les écrits de Morus sont en anglais (1557, 1 vol. in-fol.), ou en latin (1563, 1 vol. in-fol.). Parmi les derniers on cite : *Utopia, sive de optimo reipublicæ statu*, in-4°, 1518, en 2 livres. Critique de la société anglaise contemporaine, et en même temps esquisse d'un monde imaginaire modelé sur la république de Platon, cet ouvrage a été traduit en français par Frouvenel, in-8°, 1842.

Morvan, *Morvennensis pagus*, petit pays de l'Autunois et du Nivernais (ch.-l., *Château-Chinon*), dont le nom est resté à une chaîne de hauteurs qui unit la Côte-d'Or aux collines du Nivernais — Les monts du Morvan, du mont Moresol aux sources de l'Aron, sur une longueur de 100 kil., sont formés de granit et de porphyre, sont boisés et couverts de pâturages, et ont de 500 à 600 mèt. de hauteur.

Morvan ou **Morman,** roi des Bretons Armoricains, lutta courageusement contre Louis le Débonnaire et fut tué en 818. Ermoldus Nigellus a célébré sa résistance.

Morven, mont du Caithness (Ecosse), célèbre dans les poésies d'Ossian.

Morville (Charles-Jean-Baptiste **Fleuriau,** comte de), né à Paris, 1686, fut d'abord magistrat (1706-1717). Nommé ambassadeur en Hollande, il y signa le traité de la Quadruple-Alliance, 1718, et siégea au congrès de Cambrai, 1720. Il fut nommé ministre de la marine, 1722, puis des affaires étrangères, 1723-1727. Il mourut en 1732. Il fut de l'Académie Française en 1725.

Morvilliers (Jean de), né à Blois, 1506-1577, devint évêque d'Orléans (1552) et siégea au concile de Trente, 1562. Il remplaça L'Hôpital comme garde des sceaux, 1568-70.

Mosa, nom ancien de la *Meuse.*

Moschiques (monts), *Moschici montes*, chaîne de hauteurs qui se détachait du Caucase, vers les Portes Caspiennes, courait au S. O., séparant le Phase du Cyrus, et s'arrêtait au plateau d'Arménie vers les sources de l'Araxe et de l'Euphrate. Elle tirait son nom de la peuplade des Mosques ou Moschi. — Aujourd'hui monts *Lich* et *Persathi.*

Moschopulus (Manuel), nom de deux grammairiens byzantins, oncle et neveu, nés, le premier, en Crète, au xive siècle, et le second à Constantinople, d'où il se serait enfui en Italie en 1453. — On a d'eux : *Scolies* sur *l'Iliade*, sur *les Travaux et les Jours* d'Hésiode et sur Euripide; *Grammaire grecque; Recueil de mots attiques;* traités *sur la construction des mots, sur les accents, sur l'enseignement de la grammaire, sur les carrés magiques :* ce dernier a été traduit en latin par le mathématicien Lahire, 1691. On cite encore : *Nouvel abrégé de grammaire*, publié par Titze, 1822. On ne sait quelle est la part de chacun des Moschopulus dans la composition de ces ouvrages.

Moschus, poëte bucolique grec de Syracuse, disciple, et ami de Bion, dont il pleura la mort, vivait vers 280 av. J. C. — Ses poésies ont été publiées, soit réunies à celles de Théocrite et de Bion, soit séparément. On en a des traductions en français de Longepierre (vers) et de Gail (prose).

Moschus (Jean), dit *Eucratès*, moine grec de Judée, mort vers 620, composa une histoire des anachorètes de son temps. Ce livre, intitulé *Leimon* ou *la Prairie*, a été traduit en français par Arnauld d'Andilly.

Moscou, en russe *Moskva*, en latin moderne *Mosqua*, ancienne capitale de la Russie et ch.-l. du gouvernement de son nom, sur la Moskova, par 55°45'19" lat. N., et 35° 14' 4" long. E., à 776 kil. S. E. de Saint-Pétersbourg, qui lui est uni par un chemin de fer tracé en ligne directe. Pop., 600,000 hab. Siége d'un métropolitain et d'une section du saint-synode et du sénat, cette ville est aussi la résidence des familles les plus anciennes et les plus riches de la noblesse. Il y a une université créée en 1775, et de nombreux établissements scientifiques et littéraires. On la divise en 4 parties : le Kremlin, la Ville-Chinoise, la Ville-Blanche, la Ville-de-Terre, sans compter les faubourgs. Dans le *Kremlin* ou citadelle, on trouve le vieux palais des tzars et d'autres édifices, l'arsenal bâti par Pierre le Grand, trois basiliques, etc. La Ville-Chinoise, où séjournaient autrefois les caravanes venues de la Chine, est le centre du commerce. La Ville-Blanche, qui environne les deux quartiers précédents, est entourée elle-même par la Ville-de-Terre. Les flèches, les dômes, et les coupoles du Kremlin, de nombreux couvents et de 300 églises donnent à Moscou un aspect tout oriental. Cette ville est le centre principal du commerce et de l'industrie russe : tissus de coton, draps, étoffes brochées d'or et d'argent, papier, porcelaine, poterie, produits chimiques, teinture et blanchissage des tissus, eau-de-vie, cuivre ouvré, cuirs, chandelles, bière, hydromel. — Fondée en 1147 par Youri Dolgorouki, Moscou ne prospéra qu'en 1280 : Daniel, fils d'Alexandre Newski, l'embellit alors et y résida. Le métropolitain de Vladimir s'y établit aussi, 1326. Désolée par la guerre et par des épidémies, elle fut dévastée encore par des incendies, même après Ivan III, sous lequel Moscou acquit son importance actuelle; les Polonais la prirent en 1611. La paix y fut signée, en 1686, entre la Russie et la Pologne; Sobieski y fit de grandes concessions aux Russes. En 1703, Moscou céda à Saint-Pétersbourg le titre de capitale, mais resta le cœur de

la nationalité russe. L'incendie, allumé, en 1812, par Rostopchin, pendant l'occupation française, lui causa une perte de 4 milliards. Aujourd'hui la brique et la pierre ont remplacé le bois dans la construction de la ville nouvelle.

Moscou (Gouvernement de), situé au centre de la Russie, entre ceux de Vladimir au N. E., de Tver au N. O., de Smolensk à l'O., de Toula et de Kalouga au S., et de Riazan à l'E. Sup., 33,302 kil. carrés; pop., 1,772,000 hab. Sol peu fertile, arrosé par l'Oka et la Moskova. Bois; chevaux; industrie avancée. Villes : *Moscou*. ch.-l., Mojaisk, etc.

Moscovie. V. Russie.

Moseley (Benjamin), médecin anglais, né dans le comté d'Essex, fut chirurgien à la Jamaïque pendant la guerre d'Amérique. Revenu en Europe, il fut attaché à l'hôpital militaire de Chelsea, et mourut en 1819.— On a de lui : *De la dyssenterie dans les Indes occidentales*, 1783; *Des propriétés et des effets du café; Traité sur les maladies des Tropiques*, etc. Il a écrit contre l'inoculation.

Moselle. *Mosella*, rivière de France et d'Allemagne, naît près du col de Bussang (Vosges), passe à Remiremont et à Epinal (Vosges), à Toul, à Frouard et à Pont-à-Mousson (Meur.-Mos.), à Metz, à Thionville et à Sierck (Lorraine), puis à Trèves (Prusse), et se jette dans le Rhin à Coblentz. Cours de 520 kil., dont 265 en France. Navigable de Frouard au Rhin (356 kil., dont 116 en France), elle reçoit, à droite, la Meurthe, la Seille et la Sarre, et, à gauche, le Madon, l'Ornes, la Sure, etc. Ses débordements sont fréquents; ses eaux, chantées par Ausone, sont limpides et bonnes pour la teinture. Les vins de ses coteaux sont renommés.

Moselle. anc. dép. du N. E. de la France, formé du pays Messin et d'une partie de l'anc. Lorraine, entre les dép. du Haut-Rhin à l'E., de la Meurthe au S., de la Meuse à l'O., et la Belgique, le grand-duché de Luxembourg, la Prusse Rhénane et la Bavière Rhénane au N. Sup., 536,889 hect.; pop. 452,157 hab. — Il était dans le diocèse de Metz et 5e division militaire (Metz); dépendait de la Cour d'appel de Metz et de l'Académie universitaire de Nancy. Il comprenait 4 arrondis. : *Metz*, ch.-l., Thionville, Briey, Sarreguemines. Pays de plateaux peu élevés se rattachant aux Vosges ou aux Ardennes. il était arrosé par la Moselle, la Sarre, la Seille, les deux Nied, etc., Blé, orge, avoine, plantes oléagineuses, tabac, houblon. Nombreux pâturages. Chênes, hêtres, pins, arbres fruitiers, vignes. Porcs, abeilles, etc. Fabriques de soie et peluche ; faïences, cristaux, verreries, teintureries, papier, etc.; mines de houille, fer, cuivre, plomb, argent, sel gemme. V. Supplément.

Moser (Jean-Jacques), publiciste allemand, né à Stuttgart en 1701, fut professeur de droit à Tubingue et à Francfort-sur-l'Oder, et, en dernier lieu, avocat consultant des Etats de Wurtemberg, 1751. Détenu illégalement dans une forteresse, 1759-1764, il rentra depuis dans la vie privée, et mourut en 1785.— Parmi ses 400 livres ou opuscules on cite : *Principes de la constitution de l'Allemagne; Ancien droit public de l'Allemagne*, 26 vol. in-4°; *Archives politiques de l'Allemagne*, 13 parties in-4°; *Nouveau droit public de l'Allemagne*, avec des *suppléments*, 23 vol. in-4° ; *Histoire de la noblesse immédiate ; Essai sur le nouveau droit des gens*, 10 vol. in-8°, etc.

Moser (Frédéric-Charles **de**), publiciste, fils du précédent, né, en 1723, à Stuttgart, fut conseiller aulique à Vienne, puis administrateur de Hesse-Darmstadt. 1770-1780. Il mourut en 1798. On a de lui : *Amusements diplomatiques et historiques*, 7 vol. in-8°; *Le Prince et le Ministre*, traduit en français; *Archives patriotiques*, 14 vol. in-8°; des *Recueils de recès*

Mosha. V. Mouscha.

Mosheim (Jean-Laurent **de**), théologien protestant, né à Lubeck en 1694, professa à Helmstædt, 1725-1747, puis à Gœttingue. où il fut en même temps chancelier de l'université, et mourut en 1755. Réformateur de l'histoire ecclésiastique, il a aussi renouvelé, par son exemple, l'art de la prédication en Allemagne. Son ouvrage capital, *Institutiones historiæ ecclesiasticæ*, 1737, 2 vol. in-8°, a été traduit en français par Eidous et dans d'autres langues. On cite encore ses *Sermons*, 6 vol. in-8° ; *Institutiones historiæ ecclesiæ majores*, ouvrage inachevé ; *Essai d'une histoire impartiale des hérétiques*, etc.

Mosken, l'une des îles Loffoden, au S. O. (Norvége), près de celle de Værœ, dont elle est séparée par le gouffre de Malstroem

Moskova ou **Moskva,** rivière de Russie, naît dans une ramification du Valdaï (Smolensk), coule à l'E., puis au S. E., arrose le gouvernement et la ville de Moscou, et se jette dans l'Oka à Kolomna, après un cours de 425 kil., dont 160 navigables. Elle reçoit la Kolocza, près de laquelle Napoléon gagna, le 7 septembre 1812, la victoire dite de *Borodino* ou de la *Moskova*. Ney fut créé alors *prince de la Moskova*.

Mosquitos. peuple de l'Amérique centrale, à l'E. de l'État de Honduras, placé, depuis 1656, sous la protection des Anglais. Son territoire borde la mer des Antilles sur 200 kil. de longueur. Il donne son nom à une baie voisine, vaste et profonde. Le territoire des Mosquitos a été annexé aux républiques de Nicaragua et de Honduras en 1856, et définitivement cédé par l'Angleterre, en 1860. — Le royaume (?) des Mosquitos se compose de terres basses et insalubres sur la mer des Antilles, et d'une région boisée, plus saine, dans l'intérieur. Les habitants ou Zambos, mélange d'Indiens Mosquitos, de nègres et de boucaniers anglais, sont abrutis par l'ivrognerie, décimés par les maladies; quand ils auront disparu, le Nicaragua occupera le pays au sud du Rio Herbas; le Honduras, le pays situé au nord. Il y a une bourgade, *Blewfield*, à l'embouchure du Siquia.

Moss, port sur le golfe de Christiania (Norvége), à 66 kil. S. de Christiania ; 3,500 hab. Fer fondu, canons.

Mossaïlamah. sectaire arabe, né à Honaïfah (Yémâmah), vers 600, embrassa l'islamisme, puis se posa en rival de Mahomet. Secondé par sa femme, il souleva une partie des tribus arabes, mais fut vaincu et tué par Khaled, près de Médine, en 632. Ses sectateurs se soutinrent encore pendant 30 ans.

Mossoul, *Mausilium*, *Ninus nova*, v. de Turquie d'Asie (Al-Djézirèh), sur la rive droite du Tigre, à 420 kil. S. E. de Diarbékir; 45,000 hab. environ. Graines de sésame et coton. Fabriques de maroquin. Les manufactures de cotonnades ou *mousselines* ont à peu près disparu. Sur l'autre rive du Tigre est le hameau de *Nounia*, bâti sur l'emplacement de l'ancienne Ninive.

Mossynes. V. Mosynèques.

Mostacfy-Billah, khalife de Bagdad, 944-946, fils de Moktafy Ier, succéda à son cousin Mottaky déposé. Fatigué de la tyrannie de l'émir-al-omrah Zaïrak, il en fut délivré par le bouïde Ahmed, 945. Mais ce dernier, au bout de 16 mois, fit crever les yeux à Mostacfy, qui périt en prison, 949.

Mostadher-Billah, khalife de Bagdad, 1094-1118, fils et successeur de Moktady. Tenu en tutelle par Barkiarok et ses successeurs, il s'adonna à la poésie.

Mostady-Biamr-Allah, khalife de Bagdad, 1170-1180, fils et successeur de Mostanjed. La ruine des Fatimites par Saladin replaça l'Egypte sous son autorité spirituelle, 1171.

Mostaert (Jan), peintre hollandais, né à Harlem, 1499-1555, fut protégé par Marguerite d'Autriche, tante de Charles-Quint, qui le nomma son premier peintre. Ses tableaux, dont beaucoup ont péri dans un incendie à Harlem, sont bien compris et pleins d'animation.— Ses fils jumeaux, *François* et *Gilles*, nés à Hulst, en 1525, morts, le premier en 1556, le second en 1601, étaient d'une ressemblance extrême ; ils étudièrent ensemble à Anvers et se distinguèrent, François dans le paysage, Gilles dans l'histoire et la peinture de genre. On cite de Gilles plusieurs beaux tableaux à Middelbourg.

Mostaganem, *Cartenna*, ch.-l. de subdivision militaire et d'arrond. de la prov. d'Oran (Algérie), à 76 kil. N. E. d'Oran et à 1 kil. S. de la mer, par 35° 55′ 57″ lat. N., et 2° 14′ 46″ long. O.; 10,000 hab. Céréales, vins, soies, cotons, garance, lin, maïs, figues sèches, etc. Entrepôt de la région orientale de la province, cette ville a été occupée par les Français en 1833.

Mostaïn-Billah, khalife de Bagdad, 862-866, succéda à son cousin Monthaser. Vainqueur de l'alide Yahiah, mais vaincu par l'alide Hassan, il fut déposé par les Turcs.

Mostanjed-Billah, khalife de Bagdad, 1159-1170, fils et successeur de Moktafy II, pardonna à son frère Aboul-Aly révolté, et périt étouffé dans un bain brûlant.

Mostanser-Billah, khalife fatimite d'Egypte, 1036-1094, soumit la Syrie, l'Yémen, et régna, grâce au turc Bessassiry, un an sur Bagdad, comme khalife, 1057.

Mostanser-Billah, khalife de Bagdad, 1226-1242, fils et successeur de Dhaher, fonda le collége de son nom, et repoussa les Mongols en 1240.

Mostanser-Billah, 1er khalife abbasside d'Egypte, frère du précédent. Echappé aux Mongols, maîtres de Bagdad. 1258, il fut reconnu khalife, en Egypte, par le mameluk Bibars Ier. Il périt en voulant enlever Bagdad aux Mongols, 1260.

Mostanser-Billah, roi de Tunis, 1249-1276, contre lequel saint Louis dirigea sa seconde croisade, 1270.

Mostar (vieux pont), v. de Bosnie (Turquie d'Europe), à 80 kil. S. O. de Bosna-Seraï, sur la Narenta; 12 000 hab. — Ch.-l. de l'Herzégovine, elle a une citadelle et une fabrique d'armes.

Mostarched-Billah, khalife de Bagdad, 1118-1135, fils et successeur de Mostadher, essaya deux fois de secouer le joug des Seldjoucides. Il fut assassiné.

Mostassem-Billah, dernier khalife de Bagdad, 1242-1258. Trahi par le vizir Mouwaï-ed-Din, de la secte des chyites, qui appela le Mongol Houlagou, il dut capituler dans Bagdad, 1258. Il périt, cousu dans un sac, et foulé aux pieds des chevaux.

Mosynèques. Mosynes ou **Mossynes,** tribu barbare du Pont-Euxin, aux environs de Cérasonte (Asie Mineure), entre les Tibaréniens et les Chalybes. Ils demeuraient dans des tours en bois, se peignaient le corps de différentes couleurs. Les Dix-mille eurent à les combattre.

Motadhed-Billah, khalife de Bagdad, 892-902, neveu et successeur de Motamed, vainquit les Soffarides et vit les premiers ravages des Karmathes.

Motadi-Billah, khalife de Bagdad, 869-870, fils de Wathek, périt dans une révolte de la milice turque.

Motala. v. de Suède (Œster-Gothland), située à l'endroit où la Motala sort du lac Wetter, et sur le canal de Gothie. Construction de bateaux à vapeur et de machines, coutellerie.

Motala, cours d'eau de Suède, traverse le lac Wetter, en forme plusieurs autres, et se jette, à Norrkæping, dans le Braviken.

Motamed-Billah, khalife d'Egypte, 870-890, cousin et successeur de Motadi, contint les Soffarides de Perse et les Toulonnides d'Egypte, grâce à son frère, le vaillant Mowaffek, qui fut le vrai souverain.

Motassem-Billah, khalife de Bagdad, 833-842, frère et successeur d'Almamon, mit à mort l'hérésiarque Babek, 837, et ruina Amorium, patrie de l'empereur grec Théophile, pour venger le sac de Zapetra, sa ville natale. Il fonda, 835, Sermenraï, qui devint le séjour de la milice turque créée par lui, et si fatale à ses successeurs.

Motawakkel-Billah, khalife de Bagdad, 847-861, frère et successeur de Wathek, persécuta les Alides, les juifs et les chrétiens. Il fut assassiné par son fils Montacir.

Motawakkel, dernier khalife abbasside d'Egypte, 1512-1516. Vaincu, avec les mameluks, par Sélim Ier, il lui céda ses droits religieux, et mourut en 1538.

Motazalites Kadaris, ou secte musulmane qui ne croit pas à la prédestination.

Motaz-Billah, khalife de Bagdad, 866-869, cousin et successeur de Mostaïn, fut déposé et mis à mort par la milice turque qu'il voulait contenir.

Mothe-Achard (La). V. La Mothe-Achard.

Mothe-le-Vayer (La). V. La Mothe-le-Vayer.

Motiers ou **Motiers-Travers,** village de Suisse (Neuchâtel), sur la Reuss, à 22 kil. S. O. de Neuchâtel; 400 hab. Vieux château qui sert de prison. — A Motiers, J.-J. Rousseau écrivit ses *Lettres de la montagne*.

Motin (Pierre), poëte, disciple et ami de Régnier, né à Bourges, mort vers 1615, et dont Boileau s'est moqué.

Motril, *Firmum Julium*, v. de la prov. de Grenade (Espagne), à 60 kil. S. E. du ch.-l., sur la Méditerranée, à l'embouchure du Guadalfeo; 14,000 hab. — Culture du coton et de la canne à sucre; rhum estimé. Mines de plomb et salines.

Mottaki-Billah, khalife de Bagdad, 940-944, frère et successeur de Radi; il fut le jouet des émirs-al-omrah. L'un d'eux, le turc Touzoun, priva de la vue (944) Mottaki, qui vécut 21 ans après sa déposition.

Motte (La). V. La Motte.

Motteville (Françoise **Bertaut,** dame **de**), née en 1621, était nièce de Bertaut, évêque et poëte. Mariée, 1639, à Langlois de Motteville, président de la Cour des Comptes de Normandie, et devenue veuve en 1641, elle fut appelée auprès d'Anne d'Autriche en 1643, et, avec le simple titre de femme de chambre, demeura à la cour jusqu'à la mort de la reine, 1666. Elle vécut depuis dans une demi-retraite et mourut en 1689. — Elle a écrit : *Mémoires pour servir à l'histoire d'Anne d'Autriche depuis* 1615 *jusqu'en* 1666, 1723, 5 vol. in-12. On y trouve l'amour sincère de la vérité avec beaucoup de sympathie pour la reine; nulle prétention littéraire, bien qu'on y rencontre des détails et des portraits délicatement tracés. On les a souvent réimprimés. M. Riaux en a donné une bonne édition, 4 vol. in-18, 1855.

Motoura. V. Mathoura.

Motu proprio. nom donné, depuis Innocent VIII, à toute constitution émanée de l'*initiative propre* du pape.

Motya, anc. v. de Sicile, au S. du mont Eryx, dans une île près de la côte O. Fondée par les Phéniciens, elle appartint depuis aux Carthaginois.

Motyca, nom ancien de Modica.

Mouchamps, bourg de l'arr. de la Roche-sur-Yon (Vendée); 2,850 hab.

Moucheron (Frédéric), peintre hollandais, né à Embden, 1633-1686, a été un des meilleurs élèves de J. Asselyn. Après avoir visité la France, il se fixa à Amsterdam, et composa nombre de paysages dont Adrien van den Velde faisait les figures. — Isaac. son fils, né et mort à Amsterdam, 1670-1744, a excellé aussi dans le paysage. Il avait été, en 1694, se perfectionner à Rome. Les meilleures toiles de ces deux artistes sont en Hollande.

Mouchy (Antoine **de**), en latin *Demochares*, théologien, né à Ressons-sur-Matz (Picardie), en 1494, fut docteur en Sorbonne et inquisiteur de la foi en France. Il alla au concile de Trente, 1562, et mourut en 1574. Ancien juge d'Anne du Bourg, il exigea des clients de l'Université une profession de foi catholique, 1562, et visita les colléges de Paris pour s'assurer de l'orthodoxie des élèves et des maîtres, 1567.

Mouchy (Louis-Philippe), sculpteur, né à Paris, 1734-1801, élève de Pigalle, dont il épousa la nièce, a laissé des ouvrages (bustes et statues), qui sont estimés.

Mouchy (Philippe **de Noailles,** duc de), maréchal de France, né en 1715, débuta dans l'armée sous son père, Adrien-Maurice de Noailles, et servit dans les guerres de la succession d'Autriche et de Sept Ans. Créé maréchal de France, 1775, il gouverna 10 ans la Guyenne, et, en 1792, montra son dévouement à Louis XVI. Arrêté en 1794, il périt sur l'échafaud avec sa femme, Anne-Claude d'Arpajon.

Mouçon. V. Monçon.

Moudania, *Apamea?* v. de la Turquie d'Asie (Khoudavandgiar), sur la Propontide, à 31 kil. N. O. de Brousse, dont elle est le port, sur le golfe de *Moudania;* 20,000 hab. — Salpêtre, vin, fruits.

Moudon, *Minidunum*, v. de Suisse (Vaud), à 26 kil. N. E. de Lausanne, sur la Broye; 2,500 hab. Autrefois capit. de la baronnie de Vaud, elle a encore plusieurs châteaux.

Mouffle d'Angerville, littérateur français, mort vers 1794, avocat sous Louis XVI, a publié : *Vie privée de Louis XV*, 1781, 4 vol. in-12; *Journal historique de la Révolution opérée par le chancelier Maupeou*, 1774-1776, 7 vol. in-12; *Mémoires pour servir à l'histoire;* etc

Mouga (La), cours d'eau qui arrose le Lampourdan, dans la province de Gerone (Espagne). Elle passe à Ampurias et à Saint-Laurent, où s'est livrée la bataille de la Mouga, gagnée par les Français sur les Espagnols, novembre 1794.

Mouhilly ou **Mohilla,** l'une des îles Comores.

Mouhy (Charles **de Fieux,** chevalier de), romancier, né à Metz, 1701-1784, fut pendant quelque temps l'un des correspondants de Voltaire. Il a écrit beaucoup de romans, tous oubliés, sauf un : *la Mouche*, 1736. Il a aussi donné : *Tablettes dramatiques*, histoire du Théâtre-Français, très-inexacte, 1780, 3 vol. in-8°.

Moukden ou **Ching-Yang,** v. de la Mandchourie (Empire chinois) ch.-l. du Ching-King, par 41° 50′ lat. N. et 121° 18′ long. E. Avant de conquérir la Chine, les souverains mandchous y ont résidé ; 170,000 hab. (?)

Moule (Le). v. de la Grande-Terre (Guadeloupe), à 32 kilom. N. E. de la Pointe-à-Pitre. Cannes à sucre ; 8,000 hab.

Moulin (Du). V. Dumoulin.

Moulines (Guillaume **de**), littérateur français, né et mort à Berlin, 1728-1802, fut pasteur réformé. On estime ses traductions d'*Ammien Marcellin* et de l'*Histoire Auguste*.

Moulinet (Claude **du**), abbé des Thuileries, érudit, né à Séez, 1661-1728, s'occupa de critique sacrée et surtout de l'histoire de France. Il recueillit beaucoup de matériaux dans les archives des provinces de l'Ouest.

On a de lui : *Dissertations sur la mouvance de Bretagne*, 1711, *Remarques touchant l'origine de la maison de France*, 1720, 1725; *Description du Mont-Saint-Michel*, 1727, etc.

Moulins (Jean-François-Auguste), général, né à Caen, en 1752, fut d'abord ingénieur des ponts et chaussées. Volontaire en 1791, il se distingua dans la Vendée, et devint général de division. Après avoir exercé divers commandements, il fut porté au Directoire le 20 juin 1799. Renversé par le coup d'État du 18 brumaire (novembre), il mourut en 1810.

Moulins, *Molinæ*, ch.-l. du département de l'Allier, par 46° 33′ 59″ lat. N., et 0° 59′ 46″ long. E., sur l'Allier, à 290 kil. S. E. de Paris. Pop., 21.774 hab. Evêché, bibliothèque de 20,000 vol. Vins et céréales; corderie, tanneries, sulfate de baryte, coutellerie, charcuterie. Les monuments sont la cathédrale, de 1468, la chapelle de la Visitation (aujourd'hui du Lycée), renfermant le tombeau du duc Henri II de Montmorency, la tour dite *Mal-coiffée*, reste du château des ducs de Bourbon, le pont sur l'Allier, édifié de 1750 à 1763, etc. — La ville s'est élevée autour du château des sires de Bourbon, et a été leur capitale avant d'être celle du gouvernement du Bourbonnais. Dans une assemblée tenue en 1566, l'Hôpital y fit rendre une célèbre ordonnance qui réformait la justice et l'administration. Patrie des maréchaux de Berwick et de Villars.

Moulins-Engilbert, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. S. O. de Château-Chinon (Nièvre). Forêts, commerce de bois; vignes, fer, marbre d'un bleu-noir; draperies, serges, toiles, bestiaux; 3.108 hab. On y remarque les ruines du château des sires d'Engilbert. Aux environs, sur une colline du Morvan, lac *Lieulmer*.

Moulins-la-Marche, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. N. de Mortagne (Orne); 1,123 hab.

Moulins-Lille, réunie à Lille (Nord) en 1860; 7,000 hab. — Huile; sucre.

Moulmeïn, ville de l'Indo-Chine anglaise (Tenasserim), sur le Salouen, près de Martaban; 20,000 hab. Port important, malgré un climat insalubre; exportation de riz et de bois de construction.

Moulouia, **Malouia**, **Malva** ou **Mulucha**, fleuve du Maroc, naît dans l'Atlas, coule au N. et se jette dans la Méditerranée près des îles Zaffarines. Cours de 450 kil.

Moultan, *Urbs Mallorum*, capitale de la prov. de son nom (Hindoustan), par 30° 35′ lat. N., et 69° long. E., sur le Tchenab, à 300 kil. S.O. de Lahore; 80,000 hab. Soieries lamées d'or renommées, indiennes, tapis. C'est le grand marché du Pendjâb et de la vallée de l'Indus. — Capitale des *Malli* au temps d'Alexandre le Grand, elle a été prise par Tamerlan, 1398, par les Sykes, 1818, et par les Anglais, 1849. — La province de *Moultan*, au S. du Pendjâb et au N. du Sindh, est riche en coton, opium, chevaux et chameaux.

Mounier (Jean-Joseph), homme politique, né à Grenoble en 1758, fut avocat, 1770, puis juge royal dans son pays, 1783. Après avoir siégé comme secrétaire des États de Dauphiné aux assemblées de Vizille et de Romans, 1788, il fut élu député aux États-généraux, 1789. Il y proposa le fameux serment qui fut prêté dans la salle du *Jeu de paume*, mais ne réussit pas à faire adopter une constitution modelée sur celle de l'Angleterre. Le lendemain des journées d'octobre, 1789, il donna sa démission, se retira en Suisse, 1790, et, plus tard, dans le duché de Saxe-Weimar, 1795. Rappelé après le 18 brumaire, il devint préfet d'Ille-et-Vilaine, 1802, conseiller d'État, 1804, et mourut en 1805. On cite de lui : *Recherches sur les causes qui ont empêché les Français de devenir libres*, 1792; *de l'Influence attribuée aux philosophes, aux francs-maçons*, etc., *sur la révolution*, 1801, etc. — Claude-Edouard-Philippe, son fils, né en 1784, remplit, entre autres fonctions, celle d'intendant des bâtiments (1813-1830), siégea dans la commission qui liquida les créances des étrangers, 1817-1818, et, à partir de 1819, dans la Chambre des pairs; il mourut en 1843.

Mounin-Sima ou **Bonin**, archipel de la Micronésie. V. Magellan (Archipel).

Mount-Vernon, bourg des États-Unis, à 8 kil. d'Alexandrie (Virginie), sur le Potomac, où mourut Washington.

Mourad. V. Amurat.

Mourad-bey, chef des Mameloucks, né vers 1750, fut amené esclave de Circassie. Il devint bey dès 1767. Associé à l'un de ses collègues, Ibrahim, il dominait l'Egypte, rançonnant indigènes, Juifs, étrangers, quand Bonaparte débarqua en Egypte. Vaincu à Chébreiss, puis aux Pyramides, il fut poursuivi dans la Haute-Egypte par Desaix, qui le battit encore à Sédiman, 1798. Par haine contre les Turcs, il s'entendit avec Kléber, qui lui donna la Haute-Egypte en fief, 1800, et prévint Menou du plan de campagne des Anglo-Turcs. Il mourut de la peste en 1801.

Mouradgea d'Ohsson (Ignace), diplomate, fils d'un Arménien, né à Constantinople en 1740, fut interprète, puis ministre de Suède auprès de la Porte. Il mourut en 1807. — On lui doit un *Tableau de l'empire ottoman*, publié à Paris, 3 vol. in-fol., 1787-90; et *Tableau historique de l'Orient*, 1804, 2 vol. in-8°.

Mouravief (Michel-Nikititsch), littérateur russe, né à Smolensk, 1757-1807, fut officier, puis précepteur d'Alexandre Ier, sous le règne duquel il devint sénateur. On cite de lui : *Géographie de la Russie*.

Mourched-Abad, v. de l'Hindoustan, à 180 kil. N. de Calcutta, dans le Bengale, dont elle a été la capitale, 1704-1771, et résidence du dernier Nabab, pensionné par les Anglais, sur le Gange, par 24° 10′ lat. N., et 105° 39′ long. E. — Châles, étoffes de soie. Commerce considérable; 150,000 hab.

Mouret (Jean-Joseph), compositeur lyrique, 1682-1738, vint à Paris en 1707, et composa, pour la duchesse du Maine, la musique des fêtes de Sceaux. Ses mélodies, vives et naturelles, ont contribué aux succès de Panard et de Favart à la Comédie italienne.

Mourgues (Michel), savant jésuite, né vers 1642, à Saint-Flour, en Auvergne, professa la rhétorique et les mathématiques au collége de Toulouse, et mourut en 1713. On cite de lui : *Traité de la poésie française* (1754, avec additions du P. Brumoy), etc.

Mouria, petite île sur la côte S. de l'Arabie, occupée, en 1857, par les Anglais, qui y exploitent des bancs de guano.

Mouriès, bourg de l'arr. d'Arles (Bouches-du-Rhône). Huile d'olive, fruits, vins; 2,060 hab.

Mourmelon, comm. du cant. de Suippes, près Châlons (Marne), où l'on a établi un grand camp de manœuvres, avec une école de tir, etc. Des fermes ont été créées par le gouvernement pour améliorer le sol de cette partie de la Champagne pouilleuse.

Mourom, v. du gouvernement de Vladimir (Russie), à 120 kil. S. E. du ch.-l., sur l'Oka; 6,000 hab. Cuirs, toiles, savonneries; fer aux environs. Ancienne résidence de rois des Morduans.

Mourzouk, capitale du Fezzan (Afrique), par 25° 55′ lat. N., et 11° 49′ long. E., à 800 kil. S. de Tripoli, dont le bey y entretient garnison; 10,000 hab. Rendez-vous des caravanes de l'Egypte, de Tripoli et du Sahara.

Mousa. V. Musa.

Mouscha ou **Mosha**, île du golfe d'Aden, sur la côte orientale d'Afrique, à 40 kil. S. E. de Tadjoura, achetée par les Anglais au sultan de Tadjoura en 1858. Position commerciale qui peut devenir importante.

Mouscron, v. de Belgique (Flandre occidentale), à 10 kil. S. de Courtrai, près de la frontière française sur le chemin de fer de Lille à Gand; 7,200 hab. — Laine et coton.

Mouskes (Philippe), historien belge, né à Gand, vers 1215, mort en 1283, évêque de Tournai, a écrit une *Chronique* de plus de 31,000 vers, en langue romane, sur l'histoire de France et de Belgique, depuis la guerre de Troie jusqu'en 1242. Le baron de Reiffenberg l'a publiée en 1836-38, 2 vol. in-4°.

Mousquet, Mousquetaires. Le mousquet, introduit en France au XVIe siècle, fut en usage jusqu'à la fin du XVIIe siècle : on enflammait l'amorce à l'aide d'une mèche, et, plus tard, d'un disque d'acier qui faisait jaillir des étincelles d'une pierre à feu. — Dans la maison militaire du roi il y avait deux compagnies d'élite armées de mousquets : les *mousquetaires gris* créés en 1622 et les *mousquetaires noirs*, en 1661. Ces noms venaient de la couleur des chevaux.

Moussons, vents périodiques de la mer des Indes. D'avril à août ils soufflent du S. O. au N. E., et d'octobre à février du N. E. au S. O.

Moustagh. V. Mustagh.

Moustier (Eléonore-François-Elie, comte, puis marquis de), général et diplomate, né à Paris, 1751-1817, servit dans les ambassades, à Lisbonne, à Naples, à Trèves, à Londres, aux États-Unis, à Berlin, enfin à Constantinople. Il rendit de grands services au comte de Provence et aux princes pendant l'émigration. Il fut nommé maréchal de camp, en 1814, et lieutenant général, en 1816. — Son fils *Clément-Edouard*, 1779-1830, fut mêlé, bien jeune encore, aux intrigues et aux

complots des royalistes. Il entra dans la diplomatie, en 1800, remplit des missions importantes sous l'Empire et la Restauration, et fut ambassadeur en Suisse et en Espagne.

Moustiers ou **Moutier,** mot dérivé du latin *monasterium*, employé pour monastère au moyen âge.

Moustiers-Sainte-Marie, ch.-l. de canton de l'arr. et à 44 kil. S. de Digne (Basses-Alpes). Papeteries, faïence; 1,193 hab.

Moute, Moutage, droit perçu par le seigneur d'un moulin banal.

Mouthe, ch.-l. de canton de l'arr. et à 38 kil. S. O. de Pontarlier (Doubs); 1,002 hab.

Mouthoumet, ch.-l. de canton de l'arr. et à 50 kil. S. E. de Carcassonne (Aude); 360 hab.

Moutiers-en-Tarentaise, *Darantasia*, *Centronum civitas*, ch.-l. d'arr., à 77 kil. S. E. de Chambéry (Savoie), sur l'Isère, par 45° 29′ 3″ lat. N., et 4° 11′ 34″ long. E. Evêché. Ecole de minéralogie. Salines; riches mines de plomb argentifère. Patrie d'Innocent V; 2,000 hab.

Moutiers-les-Mauxfaits (Les), ch.-l. de canton de l'arr. et à 28 kil. E. des Sables d'Olonne (Vendée), 901 h.

Mouton (Georges), comte de **Lobau,** maréchal de France, né à Phalsbourg, 1770-1838, s'enrôla comme volontaire en 1792, combattit dans les armées du Nord et d'Italie, et devint chef d'une demi-brigade, en 1800. Il prit une part brillante à la défense de Gênes sous Masséna, fut général de brigade et aide de camp de l'Empereur, en 1805. Apprécié par Napoléon, malgré sa brusque franchise, il gagna le titre de général de division, après les campagnes d'Iéna et de Friedland, 1807. Il servit avec éclat en Espagne, 1808, mais il se distingua surtout dans la campagne de 1809 et y mérita le titre de comte de Lobau. Il accompagna Napoléon en Russie, puis en Saxe, et fut retenu prisonnier de guerre, après la bataille de Leipzig. Au retour de l'île d'Elbe, l'Empereur le nomma pair et lui confia le 5e corps de l'armée du Nord. Il combattit courageusement à Waterloo, fut pris, et ne put rentrer en France qu'en 1818. Il fut mis en non-activité. Député de la Meurthe en 1828, il vota avec l'opposition, fit partie de la commission municipale de Paris en juillet 1830, devint commandant général de la garde nationale de Paris, après la démission de La Fayette, dissipa plusieurs émeutes en se servant de pompes à incendie, et fut nommé maréchal, le 30 juillet 1831. Il devint pair de France en 1833. Phalsbourg lui a érigé une statue en bronze.

Mouton-Duvernet (Régis-Barthélemy), général, né au Puy-en-Velay, 1769, se signala dans les guerres de l'Empire, surtout en Espagne. Nommé par Louis XVIII commandant de Valence, il se rallia, l'un des premiers, à Napoléon revenant de l'île d'Elbe et siégea dans la Chambre des représentants, 1815. Nommé gouverneur de Lyon, 2 juillet, il fut bientôt proscrit. En 1816, il se constitua volontairement prisonnier, fut condamné à mort et fusillé à Lyon, juillet.

Mouton-Blanc, dynastie turcomane établie en Perse par Ussum-Hassan, 1468. Elle fut remplacée par les Sophis en 1499, après avoir fourni 8 princes.

Mouton-Noir, dynastie turcomane qui précéda, en Perse, celle du Mouton-Blanc. Etablie d'abord en Arménie, elle conquit la Perse, 1407, et lui donna deux maîtres, 1407-1468.

Moutonnet-Clairfons (Julien-Jacques), né au Mans, 1740-1813, vint à Paris à 18 ans. Il a donné des traductions d'*Anacréon*, *Sapho*, *Bion et Moschus*, 1773, de Musée (*Héro et Léandre*, 1774), de l'*Enfer* du Dante, etc.

Moutra ou **Muttrah,** v. de la province d'Agrah (Hindoustan), sur la Djemnah; 50,000 hab.

Mouveaux, bourg de l'arr. de Lille (Nord). Sucreries, brasseries; 3,369 hab.

Mouy, ch.-l de canton de l'arr. et à 10 kil. S. O. de Clermont (Oise), sur le Thérain. Etoffes de coton; 3,252 hab.

Mouzaïa, sommet du petit Atlas (Algérie), au N. O. de Médéah, haut de 1560 mèt. Mines de fer et de cuivre. Source de la Chiffa, et col fameux par les combats de 1839-1840. — Nom de deux bourgs d'Algérie, l'un, *Mouzaïa-les-Mines*, dans l'arr. de Médéah (Alger); mines de cuivre et de fer, fours à chaux; oliviers, chênes-liéges; l'autre, *Mouzaïa-Ville*, dans l'arr. de Blidah; plâtre, céréales, fruits.

Mouzangaye, port commerçant de Madagascar, au N. O. — Capit. des Sakalaves; 6,000 hab.

Mouzon, *Mozomagum*, ch.-l. de canton, à 17 kil. S. E. de Sedan (Ardennes). — Laines, draps, forges, tanneries. Ancienne abbaye. Elle fut démantelée par Louis XIV, en 1673, après avoir soutenu plusieurs siéges, au XVIe et au XVIIe siècle; 1,985 hab.

Mouzon, affl. de droite de la Meuse, passe à Neufchâteau.

Mowi. V. Moodi.

Moxos, peuplade de la Bolivie, dans les Andes et sur le Mamoré.

Moy, ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. S. E. de Saint-Quentin (Aisne); 1,220 hab.

Moya (Pierre **de**), peintre espagnol, né et mort à Grenade, 1610-1666, étudia sous Juan de Castillo et eut alors Murillo pour condisciple. S'étant engagé, il fut envoyé dans les Pays-Bas, où la vue des œuvres de Van Dyck le détermina à se rendre à Londres auprès de ce maître, 1641. A son retour il étonna Murillo lui-même par son faire. Il est, avant tout, un coloriste.

Moyabamba, v. du Pérou, sur le Mayo, affluent du Guallaga, entrepôt du commerce de tout le pays entre Lima et Quito, centre de la fabrication de chapeaux de paille, dits de Panama; 13,000 hab.

Moyen âge, période de l'histoire universelle s'étendant de la mort de Théodose le Grand, 395 (fin des temps anciens et commencement de l'invasion des barbares), à la prise de Constantinople, 1453 (commencement des temps modernes). Quelques historiens font commencer le moyen âge à la conversion de Constantin, 312, ou à la chute de l'empire d'Occident, 476. D'autres le font finir à la découverte du Nouveau-Monde, par Christophe Colomb, en 1492.

Moyenmoutier, bourg de l'arr. de Saint-Dié (Vosges). Toiles, bois; 3,339 hab.

Moyenneville, ch.-l. de canton de l'arr. et à 8 kil. O. d'Abbeville (Somme); 993 hab.

Moyenvic, commune de 980 hab., à 8 kil. S. E. de Château-Salins (Lorraine). Salines.

Moyeuvre-la-Grande, village non loin de Thionville (Lorraine), dans un pays riche en minerai de fer, où l'on fabrique de la tôle, du fer-blanc, des projectiles de guerre, des essieux pour l'artillerie.

Moyreau (Jean), graveur, né à Orléans, 1690-1763, réussit dans son art et fut de l'Académie royale en 1738. Il a gravé d'après Rembrandt, Rubens, Breughel, Wouvermans, etc.

Mozambique (Capitainerie générale de), établissement portugais sur la côte E. d'Afrique, entre 10° et 26° lat. S., et entre 26° et 38° 40′ long. E., sur une longueur de 1,800 kil., du cap Delgado à la baie Lorenzo-Marquez. Sol fertile. Pop., 300,000 hab. Les indigènes sont insoumis en dehors des villes du littoral : *Mozambique*, ch.-l., Querimbé, Quilimané, Sena, Sofala, Teté, Inhambane, Lorenzo-Marquez. — C'est un pays de terrasses et sain à l'intérieur, mais le littoral est bas, marécageux, très-chaud et insalubre. Les princ. cours d'eau sont : le Nouschoumbené, le Sofala, le Zambèze, la rivière de Quilimané, le Louwouma. Les indigènes cultivent le sorgho, le millet, le riz, les fèves, le coton, le tabac, le café; au sud, ce sont des tribus cafres; au nord, des nègres; les plus remarquables sont les Mokouas. La capitainerie se divise en 5 parties : Sofala, Sena, Teté, Quilimané, Mozambique.

Mozambique, ch.-l. de la colonie portugaise de son nom (Afrique), par 15° 1′ lat. S. et 38° 20′ long. E., sur un îlot voisin de la côte. Port sûr, mais d'un accès difficile, il exporte ivoire, or, gomme, peaux de tigre, écailles, drogues, etc. Evêché; 8,000 hab. — Cette ville, fondée en 1506, décroît à cause de son insalubrité, qui lui fait préférer le port voisin de Mossoril ou Mesuril, en face de Mozambique.

Mozambique (Canal de), formé par l'Océan Indien entre Madagascar à l'E. et l'Afrique à l'O.; large de 900 kil.

Mozarabes, nom des chrétiens d'Espagne soumis aux musulmans : il signifiait *Arabes mélangés* ou *adoptifs*. On appela *rit mozarabe* ou *mozarabique* la liturgie composée aux VIe et VIIe siècles, par saint Léandre et saint Isidore; il fut plus tard remplacé par le rit romain. Le missel et le bréviaire mozarabes ont été imprimés à Séville, 1500 et 1502.

Mozart (Jean-Chrysostome-Wolfgang-Amédée), compositeur de musique, né à Salzbourg, en 1756, possédait, dès l'âge de six ans, un merveilleux talent d'exécution sur le clavecin. En 1762, il fut présenté à l'impératrice Marie-Thérèse; son père le conduisit ensuite en Allemagne, en France, en Angleterre, en Hollande, en Suisse, 1763-1766, puis, de nouveau à Vienne, où le jeune Mo-

zart composa pour Joseph II ; *La Finta Simplice*, opéra bouffe, 1767, enfin à Rome, où il reproduisit de mémoire, après deux auditions, le célèbre *Miserere* d'Allegri, 1769. A Milan, où ils vinrent plusieurs fois, Mozart donna trois opéras : *Mitridate*, 1770, *Ascanio in Alba*, 1771, et *Lucio Silla*, 1773. Après le succès de *La finta Giardiniera*, 1775, opéra bouffe représenté à Munich, il passa trois années à Salzbourg, s'essayant dans tous les genres. Mal accueilli à Paris, 1778, et réduit à accepter une place d'organiste à Salzbourg, il révéla tout son génie dans *Idoménée*, opéra représenté à Munich en 1781, et destiné à marquer une ère nouvelle dans l'histoire de la musique. Il se fixa enfin à Vienne, et composa dès lors toute une suite de chefs-d'œuvre : l'*Enlèvement du Sérail*, 1782 ; les *Noces de Figaro*, 1786 ; *Don Juan*, 1787 ; *Cosi fan tutte*, 1790 ; la *Flûte enchantée*, 1791 ; la *Clémence de Titus*, 1791. Exécutant incomparable et musicien dramatique sans rival, Mozart a été un génie créateur dans tous les genres de compositions. Son dernier œuvre a été un *Requiem*, qui lui fut commandé par un personnage inconnu, et qui fut chanté d'abord à ses propres obsèques. Il mourut en **1791**, n'ayant pas atteint sa trente-sixième année.

Mozdok, v. de Russie (Stavropol), sur le Terek, à 230 kil. S. E. du ch.-l.; 4,500 hab. — Elève de vers à soie. Climat malsain.

Mozin (Charles-Louis), peintre, né à Paris, 1806-1862, a surtout composé des marines et des paysages. Le musée de Versailles a plusieurs de ses tableaux.

Mquinwari. V. Kazbek.

Msilah, petite ville arabe dans la Hodna, province de Constantine (Algérie). On y fabrique des articles de sellerie renommés, des burnous, etc.

Msta, riv. de Russie, arrose les gouvernements de Tver et de Novogorod et se jette dans le lac Ilmen. Cours de 500 kil.

Mstislavl, v. du gouvernement de Mohilev (Russie), sur un affluent de la Soja, à 140 kil. N. E. du ch.-l.; 5,000 hab. — Fondée en 1180. Chanvre et blé.

Mtzensk, v. du gouvernement d'Orel (Russie), à 52 kil. N. E. du ch.-l.; 10,000 hab. Blé et chanvre.

Mucianus (Licinius Crassus Dives), grand pontife et jurisconsulte romain, fils de Mucius Scævola, fut adopté par Licinius Crassus. Consul en 131 av. J. C., il alla combattre Aristonic de Pergame, fut battu au siége de Leucé, fut pris et se fit tuer par un des Thraces qui le gardaient, 130.

Mucidan. V. Mussidan.

Mucien (Mucianus Licinius), consul en 52, 70 et 75 ap. J. C. Disgracié par Claude, il commandait en Syrie à la mort de Néron, 68. Ayant engagé Vespasien à revendiquer l'empire, il marcha sur l'Italie, battit les Daces en passant et entra à Rome, où il exerça la souveraineté jusqu'à l'arrivée du prince.

Mucius, famille plébéienne de Rome connue par son surnom de *Scævola*. V. Scævola.

Mudge (Thomas), mécanicien anglais, 1715-1794, né à Exeter, se distingua dans l'horlogerie. Il s'appliqua, en particulier, à améliorer les montres marines, et écrivit à ce sujet : *Réflexions sur les moyens de perfectionner les montres*, 1765 ; en 1773, le Parlement lui vota une récompense de 2,500 livres. Mudge a aussi inventé pour les montres ordinaires un échappement qui porte son nom.

Muffling (Frédéric-Ferdinand-Charles, baron de), général prussien et écrivain, né à Halle, 1775-1851, fut gouverneur de Paris en 1815, chef d'état-major de l'armée prussienne, 1820, président du conseil d'Etat, 1841. Il a laissé de nombreux ouvrages militaires : *Opérations de l'armée prusso-saxonne en* 1806, *la Campagne des Prussiens et des Russes en* 1813, *Documents pour servir à l'histoire des guerres de* 1813 *et* 1814, *Histoire de la campagne de* 1815, *la Stratégie de Napoléon en* 1813, *Mémoires de ma vie*, etc.

Mufti ou **Mophti**, chef spirituel de l'islamisme ou *Cheik-ul-Islam*, nommé à Constantinople, au gré du sultan, qui prend son avis dans les cas graves. Ses décisions ou *fetvas* sur les matières religieuses sont ponctuellement suivies.

Mugron, ch.-l. de canton de l'arr. et à 18 kil. O. de Saint-Sever (Landes), sur l'Adour. Vins et eaux-de-vie ; 2,148 hab.

Muhl, affl. du Danube, arrose l'Autriche au-dessus de l'Enns et donne son nom à l'un des quatre cercles de la province. Cours de 60 kil.

Muhlberg, v. de la Saxe prussienne, sur l'Elbe, à 85 kil. E. de Magdebourg ; 3,000 hab. Victoire de Charles-Quint sur les luthériens, 1547.

Muhldorf, v. de Bavière, sur l'Inn, à 75 kil. N. E. de Munich (Haute-Bavière) ; 1,700 hab. Houblon ; brasseries. L'empereur Louis V de Bavière y battit Frédéric le Beau, duc d'Autriche, 1322.

Muhlenbach, v. de Transylvanie, à 20 kil. S. de Karlsbourg ; 5,000 hab. Draps et bières.

Muhlenbruch (Chrétien-Frédéric), jurisconsulte allemand, né à Rostock, 1785-1843, enseigna le droit dans plusieurs villes, en dernier lieu à Gœttingue, fut nommé conseiller d'Etat, et a écrit des ouvrages remarquables par leur science et leur clarté. On cite : *De Origine et vi Stipulationum, de Veterum Romanorum gentibus et Familiis, la Doctrine de la cession des obligations, Doctrina Pandectarum*, 3 vol. in-8°, *Manuel des Institutes du droit romain*, etc.

Mühlhausen, v. de la régence d'Erfurt (Saxe prussienne), à 50 kil. N. O. d'Erfurt, sur l'Unstrutt ; 15,600 hab. Réunie à la Prusse, en 1802, cette ancienne ville impériale a gardé ses hautes murailles. Elle fut, en 1524-25, le quartier général de l'insurrection des paysans anabaptistes, sous Thomas Münzer. Laines filées et teintes.

Mühlhausen, nom de *Mulhouse* en allemand.

Mühlheim, nom de deux villes de la Prusse Rhénane : l'une, dans la régence de Düsseldorf, sur la Ruhr, à 25 kil. N. E. de son ch.-l., a 15,000 hab.; quincaillerie, tissus, cuirs, etc. ; — l'autre, dans la régence de Cologne, sur le Rhin, à 6 kil. N. E. de son ch.-l.; 6,000 hab. Ancienne capitale des *Ubii*, elle s'est développée, au xvi^e siècle, par l'émigration des protestants de Cologne. Construction de bateaux.

Muhr ou **Mur**, rivière de l'empire d'Autriche, naît au mont Elend, coule à l'E., puis au S. E., par Léoben, Bruck, Gratz, et se réunit à la Drave. Cours de 500 kil.

Muid, *Modius*, ancienne mesure de capacité de France, qui variait suivant les lieux les matières, etc.

Muiden, port et v. forte des Pays-Bas (Hollande septentrionale) sur le Zuiderzée, à l'embouchure du Vecht, à 16 kil. O. d'Amsterdam ; 1,000 hab. — On y a construit d'énormes portes à flot, pour retenir les eaux de la mer ou inonder le pays.

Mula, v. de la prov. de Murcie (Espagne), à 31 kil. O. du ch.-l.; 7,500 hab. — Poterie.

Mulda, riv. d'Allemagne, naît dans les monts Métalliques, coule au N. par Zwickau, reçoit le Freidberger, et se jette dans l'Elbe près de Dessau. Cours de 260 kil.

Muley-Hassan, roi de Tunis, 1533, fut détrôné par Barberousse, amiral de Soliman II, et rétabli par Charles-Quint, 1535, dont il se reconnut tributaire.

Muley-Mohammed, sultan de Maroc, de la dynastie des Chérifs, 1574. Détrôné par son oncle Muley-Moluk, il obtint le secours de Sébastien, roi de Portugal, qui débarqua à Tanger, et livra bataille à Alcaçar-Quivir, 1578. Muley-Mohammed se noya après la défaite de Sébastien, tandis que Muley-Moluk mourut de fatigue.

Muley-Moluk ou **Abd-el-Melek.** V. Muley-Mohammed.

Muley-Ismaël, empereur du Maroc, 1672-1727, de la même dynastie, se fit céder Tanger par les Anglais, 1684, enleva Larache aux Espagnols, 1689, et bloqua Ceuta 26 ans, 1694-1720. Il envoya aussi une ambassade à Louis XIV, 1689.

Mulgrave (Constantin-John **Phipps**, comte de), marin anglais, né en 1744, fut envoyé, 1773, pour découvrir un passage au N. de l'Amérique. Arrêté par les glaces, il ne dépassa pas le 80° latitude N. On a traduit en français le *Journal de son voyage*, 1774, in-4°. Il mourut en 1794.

Mulgraves (Les), archipel de la Micronésie (Océanie), au S. E. des Mariannes. Il comprend les groupes des *Mulgraves* proprement dites, des îles *Marshall*, de *Gilbert*, etc.

Mulhouse, en allemand *Mühlhausen*, ville, à 41 kil. S. de Colmar (Haute-Alsace), sur l'Ill et le canal du Rhône au Rhin, par 47° 5′ 25″ lat. N., et 5° 55′ 50″ long. E. Populat., 58,000 habit. Ecole professionnelle. Fabriques de cotonnades, d'étoffes imprimées de coton, de laine, papiers peints, draps et produits chimiques, amidonneries, fonderies de fer et de cuivre, ateliers de construction, etc., occupant 17,000 ouvriers. On y a bâti des *cités ouvrières* sur un système nouveau. — Erigée en ville libre en 1273, Mulhouse s'allia aux Suisses au xv^e siècle, et ne se réunit à la France qu'en 1798. En 1857, elle remplaça Altkirch comme chef-lieu d'arrondissement. Victoire de Turenne sur les Impériaux, en 1674.

Mull, l'une des îles Hébrides (Argyle), au N. O. de l'Ecosse, dominée par le *Ben-More*, 950 mètres. Sol d'origine volcanique, marécageux, dépourvu de bois, peu propre à la culture. Bestiaux; 10.000 hab.

Müller (André), orientaliste, né en 1630, à Greiffenhagen (Poméranie), travailla, à Londres, à la *Bible polyglotte* de Walton, devint, en 1667, prévôt de l'église de Berlin, et mourut en 1694. — Ses travaux sur la langue chinoise ont contribué à en répandre l'étude.

Müller (Louis-Chrétien), ingénieur prussien, 1744-1804, né dans la marche de Priegnitz, fut professeur à l'Académie des ingénieurs de Postdam. — Il a donné en français et en allemand: *Tableau des guerres de Frédéric II*, 1785.

Müller (Jean-Gothard **de**), graveur allemand, né près de Stuttgart, 1747-1830, étudia à Paris sous Wille. En 1776, il fonda à Stuttgart une école qu'il dirigea jusqu'à sa mort. — Son fils, Chrétien-Frédéric, 1783-1816, devint professeur à l'Académie de gravure de Dresde, 1814. On cite de lui: la *Madone* de Dresde, un portrait du *roi Jérôme*, etc.

Müller (Adam), écrivain allemand, né à Berlin, 1779, 1829, fut ami de Gentz, se convertit au catholicisme, 1805, fit, à Dresde, des leçons sur la littérature allemande et les sciences politiques, prit part aux guerres de 1809 à 1815, en servant l'Autriche, etc. On lui doit: *Eléments de la science politique; de la Nécessité d'une base théologique de la science politique et de l'économie politique*, 1819.

Müller (Gérard-Frédéric), historiographe de Russie, né à Hervorden (Westphalie), en 1705, s'établit en Russie en 1725, et mourut en 1785. Il accompagna Gmelin et Delisle de La Croyère dans leur exploration de la Sibérie, 1733-1743. Il a donné: *Recueil pour l'histoire de Russie; Histoire des voyages et découvertes des Russes; De Scriptis tonguticis in Siberia repertis*, etc.

Müller (Jean-Sébastien), peintre et graveur allemand, né à Nuremberg, 1720-1780, eut de la réputation à Londres pour ses gravures et pour ses tableaux, qu'il fit passer souvent comme exécutés par les grands maîtres, Murillo surtout.

Müller (Othon-Frédéric), naturaliste, né à Copenhague, 1730. Précepteur, puis conseiller de chancellerie et archiviste des finances de Norvége, il finit par se consacrer uniquement à des recherches sur les plantes et les animaux inférieurs. Le premier il les distribua en genres et en espèces. Il mourut en 1784 — On cite: *Vermium terrestrium et fluviatilium historia*, 2 vol. in-4°; *Zoologia danica*, 2 vol. in-8°; *Entomostraca*, in-4°; *Animalcula infusoria fluviatilia et marina*, etc.

Müller (Jean **de**), historien suisse, né à Schaffhouse en 1752, fut d'abord professeur de langue grecque au collége de sa ville natale, 1772, puis précepteur à Genève, 1774. Le succès du premier volume de son *Histoire des Suisses*, 1780, lui donna tout à coup de la réputation. Après avoir occupé une chaire de statistique à Cassel, 1781-83, il devint conseiller aulique à Mayence en 1786, et à Vienne en 1791. Mécontent du service de l'Autriche, il passa à Berlin où il fut nommé historiographe, 1804. Napoléon Ier le pourvut enfin, 1807, d'un service important dans le royaume de Westphalie. Müller mourut en 1809. — Ses *Œuvres complètes* forment 27 vol. in-8°. Son chef-d'œuvre est l'*Histoire des Suisses*, en allemand: elle s'arrête à la fin du xve siècle; elle a été traduite par Labaume en français, 12 vol. in-8°. On a encore de lui: *Lettres d'un jeune savant à son ami* (Victor de Bonstetten), 1802; *Histoire universelle*, œuvre posthume, etc. Ces ouvrages ont été aussi traduits en français.

Müller (Charles-Ottfried), archéologue et philologue, né en 1797 à Brieg (Silésie prussienne). Elève de Bœckh, il débuta par une thèse intitulée: *Ægineticorum liber*, 1817. Nommé professeur au *Magdalenum* de Breslau, 1817, puis à l'université de Gœttingue, 1819, il devait, par ses ouvrages comme par son enseignement, renouveler l'étude de l'antiquité. En 1839, il se rendit en Grèce. Atteint de la fièvre dans ce voyage d'exploration, il mourut à Castri (Livadie), 1840. — On a de lui: *Orchomène et les Minyens*, 1820; les *Doriens*, 1824, livre où il développe, non sans quelque exagération, cette idée qu'un peuple subit toujours l'influence de ses origines; *Prolégomènes sur un système de mythologie*, 1825; *De l'histoire primitive des Macédoniens*, 1825; les *Etrusques*, 1828; *Manuel d'archéologie*, 1830, traduit en français en 1841; *Histoire de la littérature grecque*, 1841, ouvrage malheureusement inachevé, etc.

Müller (Jean), physiologiste allemand, né à Coblentz, 1801, étudia la médecine et les sciences qui s'y rattachent, à Bonn et à Berlin. Il y fut, à son tour, professeur d'anatomie, à Bonn, 1826, et à Berlin, 1832. Il mourut en 1858. Parmi ses ouvrages, on cite: *Hallucinations de la vue; Physiologie comparée du sens de la vue*; et surtout *Manuel de physiologie*, 2 vol. in-8°, traduit en français par M. Jourdan.

Mullingar, ch.-l. du West-Meath (Leinster), en Irlande, sur la Brosna et le canal Royal, à 110 kil. N. O. de Dublin; 4,600 hab. — Bestiaux

Mullner (Adolphe), littérateur, 1774-1829, né à Langendorf (Saxe prussienne), était neveu de Burger. Avocat à Weissenfels, il se livra surtout à la composition de pièces de théâtre et à la critique littéraire.

Mulready (William), peintre anglais, né à Ennis, en Irlande, 1786-1863, imita surtout les maîtres de l'école hollandaise, et reproduisit la nature avec un talent remarquable.

Mulucha. V. Malva, Moulaia.

Mummius (Lucius), dit l'*Achaïque*, général romain, fut préteur en Espagne, 154 av. J. C. Consul, il battit Diæus, chef des Achéens, à Leucopétra, 146, pilla et ruina Corinthe, et vendit les chefs-d'œuvre de l'art grec au roi de Pergame. Il annonça aux entrepreneurs du transport qu'ils auraient, en cas de perte, à les remplacer: ce trait d'ignorance le rendit célèbre.

Mummolus (Ennius), patrice de Bourgogne, battit les Lombards, près d'Embrun, en 572, et Didier, comte de Toulouse, en 576. Allié aux nobles d'Austrasie, il soutint l'usurpateur Gondovald, 584. Assiégé dans Comminges, il périt, 585.

Munatius Plancus. V. Plancus.

Munch (Ernest-Hermann-Joseph **de**), historien suisse, né à Rheinfelden, 1798-1841, professeur et bibliothécaire, a écrit: *Expéditions des chrétiens d'Europe contre les Osmanlis*, 1822-26, 5 vol.; *Histoire des Cortès espagnoles*, 1824-1827, 2 vol.; *Histoire de la maison de Nassau-Orange*, 1831-33, 3 vol; *Histoire générale des temps modernes*, 1833-35, 6 vol., etc., etc.

Muncer. V. Munzer.

Munch (Pierre-André), philologue et historien norvégien, né à Christiania, 1810-1863, professeur d'histoire à l'université de cette ville, a publié: une édition de *l'Edda; Mythologie du Nord; Grammaire de l'ancien norvégien; — du langage des Runes; — de la langue des Goths; Histoire des peuples du Nord*, 4 vol. in-8°, etc.

Münchhausen (Gerlach-Adolphe, baron de), homme d'Etat allemand, 1688-1770, né dans le Hanovre, contribua à la fondation et à la prospérité de l'université de Gœttingue.

Münchengrætz, v. de Bohême, à 12 kil. N. d'Iung-Bunzlau; 3,000 hab. — Entrevue du tzar Nicolas Ier avec les souverains de Prusse et d'Autriche, 1833.

Munda, auj. *Ciudad-Rondad*, anc. v. des Bastuli (Bétique), en Espagne, à l'O. de Malaca. Victoire de César sur Cneus et Sextus Pompée, 45 av. J. C.

Munda, nom latin du Mondego.

Munden, v. de Prusse (Hanovre), au confluent de la Werra et de la Fulda, à 26 kil. S. O. de Gœttingue; 6,000 hab. — Brasseries, tanneries; draps, savon, faïence, vinaigre. Toiles.

Mundt (Théodore), littérateur allemand, né à Potsdam, 1808-1861, professeur de littérature et d'histoire à Breslau, bibliothécaire de l'université de Berlin, a publié des romans médiocres: *Caractères et situations, Nouvelles, Esquisses, Etudes littéraires*, 1837, 2 vol.; *Histoire de la littérature contemporaine*, 1842; *Traité d'esthétique*, 1845; *Histoire générale de la littérature*, 1846, 3 vol.; *la Mythologie des anciens peuples; Dramaturgie; Histoire des classes de la société allemande*, etc. Il fut l'un des chefs de l'école littéraire, dite *de la Jeune Allemagne*.

Mungo (Saint), ou *Kentigern*, évêque de Glasgow au vie siècle, fonda le couvent de Saint-Asaph et l'école d'Oxford.

Mungo-Park. V. Park.

Munich, en allemand, *München*, en latin *Monacum* et *Monachium*, capitale de la Bavière, sur l'Isar, par 48° 8′ 20″ lat. N., et 9° 14′ 18″ long. E., à 287 kil. S. E. de Francfort-sur-le-Mein, et 862 kil. E. de Paris. Pop., 198,000 hab. Munich a une enceinte murée, 6 faubourgs et 4 rues principales qui la divisent en 4 quartiers. On y trouve quelques édifices du moyen âge et des monuments modernes. Le palais royal, très-vaste, est riche en objets d'art. La cathédrale renferme le tombeau de l'empereur Louis de Bavière, et l'église Saint-Michel celui d'Eugène de Beauharnais. On y remarque encore

la statue colossale de la *Bavière*, la *Pinacothèque* (galerie de 1,600 tableaux), la *Glyptothèque* (musée des antiques), la bibliothèque con enant 400,000 vol., 16,000 manuscrits et 20,000 incunables, etc. Siége d'un archevêché, de la cour suprême de justice, Munich est aussi le ch.-l. du cercle de Haute-Bavière. Parmi ses corps savants on cite l'Académie des sciences, l'Université transférée de Landshut en 1826, et divers instituts. Le commerce de Munich est peu important, bien qu'il y ait des brasseries considérables, des tanneries, des fabriques d'instruments d'optique, de quincaillerie, de bijouterie, de tapisseries de haute lice. — Fondée en 962 sur une ferme de moines (*Mönche*), d'où elle tira son nom, cette ville n'a pris d'importance qu'assez tard. Le roi Louis Ier, 1825-1848, l'a surtout embellie.

Münich ou **Münnich** (Burchard-Christophe, comte de), général russe, d'origine allemande, né près d'Oldenbourg, 1683, entra au service de France, 1699, de Hesse, 1701, de Pologne, 1716, et enfin de Russie, 1721. Chargé de l'achèvement du canal de Ladoga, 1725-1732, il devint tout-puissant sous Anne Iwanowna. Il prit Dantzig sur Stanislas Leczinski, 1734, et dirigea contre les Turcs, 1735-1739, plusieurs campagnes marquées par une invasion en Crimée, par l'occupation d'Oczakow et de Choczim. Sous Iwan VI, il fit envoyer en Sibérie, 1740, le régent Biren, qu'il alla remplacer lui-même en exil, quand l'avénement d'Elisabeth eut amené la proscription des étrangers. Rappelé, au bout de 20 ans, par Pierre III, 1762, il essaya vainement de prévenir la chute de ce prince, et devint, dans la suite, l'un des conseillers de Catherine II. Il mourut en 1767.

Municipes, *Municipia*, villes qui, sous la domination romaine, jouissaient des priviléges attachés au droit de cité par les Romains. Elles gardaient, le plus souvent, leur constitution propre; mais leurs habitants avaient tous les droits des citoyens romains, sauf, en général, celui de suffrage. Assez rares sous la république, les municipes devinrent très-nombreux sous les empereurs.

Munk (Salomon), orientaliste allemand, né à Glogau, 1802-1867, fut à Paris élève de Sacy et de Chézy. Il fut conservateur des manuscrits orientaux à la Bibliothèque impériale et membre de l'Académie des Inscriptions en 1860. On lui doit beaucoup de savantes notices sur la littérature hébraïque : *Palestine*, dans la collection de l'*Univers pittoresque ; la Philosophie chez les Juifs*, 1848 ; *Mélanges de philosophie juive et arabe*, 1857-59 ; etc.

Munkacz, v. de Hongrie, sur la Latoreza, affluent de la haute Theiss; 5,000 hab. Vastes salpêtrières ; fabrique de bas. Son château-fort est devenu prison d'Etat; il fut défendu avec héroïsme par la femme de Tékély, 1687.

Münnich. V. Munich.

Muñoz (Sébastien), peintre espagnol, né en 1654, à Naval-Carnero, près de Ségovie, se distingua surtout dans la fresque et le décor. Elève de Claude Coello, il perdit à étudier à Rome sous Carlo Maratto. On lui doit le portrait de la reine d'Espagne, *Louise d'Orléans*. Son chef-d'œuvre est *le Martyre de saint Sébastien*. Chargé de restaurer la voûte de Notre-Dame d'Atocha, il tomba de l'échafaudage et se tua. 1690.

Muñoz (Evariste), peintre espagnol, né à Valence, 1671-1737, a eu de la réputation pour ses tableaux d'histoire, que l'on trouve à Murcie, à Carthagène, et surtout dans les églises de Valence.

Münster, nom de plusieurs localités d'Allemagne, bâties près d'une abbaye (*monasterium*).

Münster, anc. ch.-l. de cant. de l'arr. et à 20 kil. S. O. de Colmar (Hte Alsace) sur la Fecht; 4,700 hab. Son origine est due à une abbaye de Saint-Grégoire, fondée en 660. — Cotonnades; grande usine pour le blanchiment et l'impression du coton.

Münster ou **Momonie,** l'une des quatre grandes divisions de l'Irlande, au S. O., entre le Connaught au N., le Leinster au N. E., et l'Océan Atlantique au S. E., au S. et à l'O. Il y a six comtés : Clare, Kerry, Cork et Waterford sur les côtes. Limerick et Tipperary à l'intérieur. Pop., 1,393,000 hab.; Sup., 24,554 kil. carr.

Münster, capit. de la prov. de Westphalie, et ch.-l. de la régence de son nom (Prusse), sur l'Aa et un canal qui l'unit à l'Ems, par 51° 58′ 10″ lat. N., et 5° 17′ 51″ long. E., à 470 kil. S. O. de Berlin. Evêché. Cour d'appel. Son université, supprimée en 1819, a été remplacée par une académie, 1825. Bibliothèque de 35,000 vol. Cathédrale gothique. Eglise Saint-Lambert qui rappelle le supplice de Jean de Leyde. Fabriques de grosses toiles. Pop., 36,000 hab., dont 3,900 militaires. Fondée au temps de Charlemagne, cette ville a été le siége d'un évêché souverain (V. *ci-dessous*), dont elle a suivi les destinées. Occupée par les anabaptistes (V. *Jean de Leyde*), 1535, elle reçut les plénipotentiaires catholiques du congrès de Westphalie, 1648.

Münster (Evêché de), ancien Etat de l'empire d'Allemagne, au N. O., limitrophe de la Hollande, et comprenant à peu près tout le bassin de l'Ems. Il remontait à Charlemagne. Il avait, avant 1789, l'un des premiers rangs dans le cercle de Westphalie. Sécularisé en 1803, il fut partagé entre la Prusse, Oldenbourg et d'autres principautés, passa à la France en 1810, pour être définitivement adjugé, en 1815, à la Prusse, au Hanovre et à Oldenbourg.

Münster (Sébastien), hébraïsant et mathématicien, né à Ingelheim, 1489, fut cordelier, puis luthérien. Professeur d'hébreu à Bâle, il mourut en 1552. On cite de lui : *Biblia hebraïca cum latina translatione*, 1534 ; *Grammatica hebræa*, 1552; — *chaldaica*, 1527 ; *Dictionarium trilingue* (hébreu, latin et grec), 1530 ; *Organum uranicum*, 1536, avec cartes, et traduit en français, 1555, etc.

Munsterberg, v. de Silésie (Prusse), sur l'Ohlau, à 64 kil. S. O. de Breslau ; 3,800 hab. Source sulfureuse et bains. Tabac et toiles.

Munsthal, village de l'arrond. de Sarreguemines (Lorraine), où est établi la grande cristallerie de Saint-Louis.

Muntaner (Ramon), contemporain de Pierre II d'Aragon et de Charles d'Anjou, auteur de la *Chronique catalane*, traduite et insérée dans la *Collection* de Buchon.

Munter (Balthasar), prédicateur danois, 1735-1793, connu par des *Sermons*, des *Cantiques spirituels*, et surtout par une *Histoire de la conversion du comte de Struensée*, 1772 ; il avait accompagné ce dernier jusqu'à l'échafaud.

Munter (Frédéric), fils du précédent, né à Gotha, 1761-1830, fut professeur de théologie à Copenhague, 1790, et évêque de Seeland, 1808. Il découvrit, à Rome, les *Statuts des Templiers* et les publia à Berlin, 1794. Il a écrit : *Histoire de la réforme danoise; Introduction du christianisme dans le Danemark et la Norvége; La Religion des Carthaginois; Symboles et œuvres d'art des anciens chrétiens*, etc.

Munychie, l'un des trois ports de l'ancienne Athènes, entre ceux du Pirée et de Phalère, sur le golfe Saronique, auj. port *Stratiotiki*.

Munzer, Muntzer ou **Muncer** (Thomas), fondateur des anabaptistes, né, vers 1495, à Stolberg (Harz), était, en 1520, prédicateur à Zwickau. Dépassant bientôt Luther, il demanda une réforme radicale de l'Eglise et de l'Etat : il supprimait toute autorité civile et politique, et condamnait le baptême des enfants. Bien accueilli par les habitants de Mühlausen (Thuringe), il fit un appel aux paysans, et marcha sur Frankenhausen, mais il fut battu par les princes, pris et décapité, 1525

Muonio, rivière de la Scandinavie, qu'elle sépare de la Russie avant de se jeter dans la Tornéa.

Mur. V. Muhr.

Mûr, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. O. de Loudéac (Côtes-du-Nord). Ardoises; 2,508 hab., dont 756 agglomérés.

Mur-de-Barrez, ch.-l. de canton de l'arr. et à 60 kil. N. O. d'Espalion (Aveyron) ; 1,659 hab.

Murano, v. de Vénétie (Italie), dans un îlot de son nom, à 2 kil. N. de Venise ; 4,000 hab. — Eglise Saint-Donat de style gréco-arabe. Fabriques de perles fausses, dites *de Venise*. Les anciennes manufactures de glaces y sont bien déchues.

Murano (Andrea da), peintre de l'école vénitienne, né à Murano, vivait au commencement du xve siècle. Il dessinait correctement les visages ; il y a deux de ses tableaux à Venise.

Murat, ch.-l. d'arr. à 50 kil. N. E. d'Aurillac (Cantal), par 45° 6′ 44″ lat. N., et 0° 31′ 54″ long. E., sur le versant et à la base d'une montagne basaltique; 3,053 hab. Etoffes et dentelles communes. Bestiaux, fromages, mules.

Murat, ch.-l. de canton de l'arr. et à 80 kil. E. de Castres (Tarn). Bestiaux et fromages ; 2,770 hab., dont 2,072 agglomérés.

Murat (Henriette-Julie **de Castelnau,** comtesse de), née en 1670, à Brest, épousa, 1686, le comte de Murat, quitta la cour de Versailles pour un exil à Loches, à la demande de Mme de Maintenon, et mourut quelque temps après son rappel, 1716. On a d'elle : *Mé-*

moires, 1697; *Nouveaux contes de fées; Voyage de campagne; Lutins du château de Kernosy*, etc.

Murat (Joachim), roi de Naples sous le nom de *Joachim Napoléon*, né, en 1771, à La Bastide-Fortunière (Lot), était fils d'un aubergiste qui le destinait à l'état ecclésiastique. Il s'enrôla lui-même dans un régiment de chasseurs à cheval et, à cause de son exaltation révolutionnaire, fut, après le 9 thermidor, destitué du grade de colonel qu'il avait conquis à l'armée des Pyrénées occidentales. Réintégré en 1795, il devint aide-de-camp de Bonaparte, qu'il suivit en Italie et en Egypte: à Aboukir, il fut promu général de division, 1799. A son retour en France, il dispersa, au 18 brumaire, le Conseil des Cinq-Cents et épousa Caroline Bonaparte, 1800. Dans la campagne de Marengo il dirigea l'avant-garde. Créé gouverneur de Paris, 1804, il devint encore maréchal d'Empire, prince, grand-amiral, 1805, et, après la campagne d'Austerlitz, grand-duc de Clèves et Berg, 1806. Il commanda encore la cavalerie à Iéna, à Eylau et à Friedland, 1806-1807. Placé à la tête de l'armée qui envahit l'Espagne, il assista à la révolution qui substitua aux Bourbons Joseph Bonaparte, 1808. Appelé par Napoléon à succéder à son frère comme roi de Naples, il eut aussitôt des velléités d'indépendance singulières chez un homme qui ne régnait que par l'appui des Français. Il dirigea encore cependant la cavalerie dans la campagne de Russie, 1812. Chargé du commandement en chef après le départ de Napoléon à Smorgoni, il le résigna brusquement, 18 janvier 1813, pour se rendre à Naples, puis reparut à la bataille de Dresde aux côtés de l'Empereur. Revenu en Italie après la défaite de Leipzig, il signa (janvier 1814) un traité d'alliance avec l'Angleterre et l'Autriche, et obligea ainsi Eugène de Beauharnais à se tenir sur la défensive. Menacé par les Bourbons de France après la chute de Napoléon, il commença les hostilités en Italie, quand l'Empereur fut revenu de l'île d'Elbe, et subit une défaite complète à Tolentino (2 mai 1815). Chassé de son royaume par les Autrichiens, il se réfugia dans le midi de la France, et, après la bataille de Waterloo, en Corse. Circonvenu par des agents des Bourbons de Naples, il crut à une restauration impossible; il débarqua au Pizzo (Calabre), fut pris, condamné à mort par une commission militaire et fusillé (13 octobre 1815).

Murato, ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. S. O. de Bastia (Corse); 1,086 hab.

Muratori (Louis-Antoine), historien et compilateur italien, né à Vignola, près de Modène, en 1672, prit l'habit ecclésiastique en 1688, et fut nommé, en 1695, conservateur de la bibliothèque ambroisienne à Milan; il en tira des *Anecdota latina*, 1697, et des *Anecdota græca*, 1709. Rappelé à Modène comme archiviste et bibliothécaire, 1700, il publia les ouvrages suivants: *Rerum Italicarum scriptores ab anno* 500 *ad annum* 1500, 27 vol. in-fol.; *Antiquitates Italicæ medii ævi*, 6 vol. in-fol.; *Novus thesaurus veterum inscriptionum*, 6 vol. in-fol.; *Annales d'Italie du commencement de l'ère vulgaire à l'an* 1500, 12 vol. in-4°, etc. Il mourut en 1750.

Murau, v. de Styrie (empire d'Autriche), sur la Muhr, à 30 kil. O. de Judenbourg; 1,000 hab. Forges considérables et tréfileries.

Murazan ou **Morazan** (Juan), président de la république de Guatémala, né à San-Salvador, 1796-1852, fut l'un des principaux chefs du parti libéral contre les Espagnols, combattit dans le congrès et par les armes les *centralistes*, fut président du Guatémala de 1831 à 1839, mais suscita l'opposition du clergé, des riches propriétaires, et, vaincu par Carrera, parvint à fuir au Chili. C'était un homme honnête, et le plus capable de donner la tranquillité à l'Amérique centrale.

Murcie, *Arcilasis*, *Vergilia*, *Murcia*, capitale de la province et autrefois du royaume de son nom (Espagne), sur la Segura, à 334 kil. S. E. de Madrid. Pop., 90,000 hab. Evêché et belle cathédrale. Soie et culture importante du mûrier; sparterie, soude, céruse, poudre à canon. Cette ville a été la capitale d'un Etat maure fondé en 1056, et détruit par Alphonse X, roi de Castille, en 1265. On en a formé les provinces actuelles d'Albacète et de *Murcie*: celle-ci a 11,597 kil. carrés et 440,000 hab.— Le royaume de Murcie est divisé en deux parties géographiques: la haute terre (Albacète), couverte de steppes; et, sur le littoral (Murcie), la riche plaine de la Segura, ou *huerta* de Murcie.

Mure (La), ch.-l. de cant. de l'arr. et à 38 kil. S. de Grenoble (Isère); 3,560 hab. — Toile d'emballage; clouterie; marbrerie. Bestiaux.

Mure (La), ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. N. O. de Villefranche (Rhône), sur l'Azergue; 1,086 hab.

Murena (de *murena*, lamproie), branche de la famille romaine des Licinius, originaire de Lanuvium. On cite parmi ses membres: *Lucius Licinius*, lieutenant de Sylla à Chéronée, 86 av. J. C. Resté en Asie, après la paix de Dardanum, il attaqua Mithridate, qui le battit, en attendant que Sylla ordonnât de cesser la guerre, 81. — Son fils, *Lucius Licinius*, lieutenant de Lucullus contre Mithridate, fut élu consul, 63, et accusé de brigue; Cicéron le sauva par un discours que nous avons encore; il mourut vers 60.

Murena (Charles), architecte italien, 1713-1764, fut élève de Vanvitelli. Il acheva le lazaret d'Ancône et éleva plusieurs églises à Pérouse, à Rome, etc.

Muret, *Murellum*, ch.-l. d'arr. (Haute-Garonne), au confluent de la Louge et de la Garonne, par 43° 27′ 41″ lat. N., et 1° 0′ 41″ long. O., à 20 kil. S. O. de Toulouse. Pop., 3,956 hab. Farines, eau-de-vie, cuirs. Victoire de Simon de Montfort sur les Albigeois. Patrie de Dalayrac.

Muret (Marc-Antoine), en latin *Muretus*, humaniste, né à Muret, près de Limoges, en 1526, était professeur à 18 ans. Il mena une vie errante à Bordeaux, à Paris, à Toulouse, à Venise, etc., jusqu'au moment où le cardinal Hippolyte d'Este l'appela à Rome, 1560. Il y professa la philosophie et le droit, entra dans les ordres, 1576, et mourut en 1585.— On a de lui: *Variæ lectiones*, recueil de commentaires sur les anciens; des *Discours* et des *Lettres* en bon latin; *Juvenilia*, collection de divers poëmes, etc. Ses *Œuvres* forment 4 vol. in-8°, Leyde, 1789, ou 3 vol. in-8°, Leipzig, 1834-41.

Murfreesborough, ville du Tennessee (Etats-Unis), à 50 kil. S. E. de Nashville; 3,500 hab. Anc. capitale de l'Etat.

Murg, affluent du Rhin (Bade), naît dans la Forêt-Noire et arrose Rastadt. Cours de 60 kil.

Murgentia. V. Morgantium.

Murger (Henri), romancier, né et mort à Paris, 1822-1861, fut d'abord attaché au comte de Tolstoy, secrétaire de l'ambassade de Russie, puis collabora à divers journaux. Outre des romans, la *Vie de Bohême*, le *Pays latin*, les *Buveurs d'eau*, etc., il a donné des poésies et quelques comédies, le *Bonhomme Jadis*, etc.

Murgis, v. maritime des Bastuli (Bétique). Auj. *Almeria*.

Muri, bourg du canton d'Argovie (Suisse), à 32 kil. S. E. d'Aarau. Célèbre abbaye des Bénédictins, supprimée en 1841.

Murillo (Bartolomé-Esteban), peintre espagnol, né en 1618, à Séville, eut pour maître Juan del Castillo, son oncle. Initié par Moya, son ami, à la manière de Van Dyck, il se rendit à Madrid, où, grâce à Velasquez, son compatriote, toutes les collections publiques et privées lui furent accessibles, 1643-1646. Revenu à Séville, Murillo reproduisit d'abord les maîtres qu'il avait étudiés pendant trois ans. Son talent ne tarda pas cependant à se dégager de l'influence de ses modèles, et à prendre une véritable originalité vers 1650. Travaillant jour et nuit, il produisit beaucoup. Citons: *Saint François en extase*, *Sainte Claire mourante*, *Saint Jacques avec les pauvres*, *l'Extatique à la cuisine*, *Scène de Brigands*, *la Fuite en Egypte*, *Saint Léandre*, *Saint Isidore*, *Saint Antoine de Padoue*, *Sainte Elisabeth de Hongrie distribuant des dons aux pauvres*, *l'Enfant prodigue*, *une Sainte Famille*, *un Ecce homo*, etc. Ses chefs-d'œuvre sont surtout à Séville. Le Louvre possède la *Conception*, le *Jeune Mendiant*, *la Vierge au chapelet*, *le Christ à la colonne*, *Jésus sur la montagne des Oliviers*, *un Saint en extase*, etc. Murillo peignait à Cadix les *Fiançailles de sainte Catherine*, quand l'échafaudage sur lequel il était monté s'écroula. Il mourut de cette chute, 1682.

Muris (Jean de), ou **de Meurs,** docteur de Sorbonne et chanoine de Paris, probablement originaire de Normandie, vivait au XIVe siècle. Il a été l'un des plus savants écrivains de son temps sur la musique; le plus considérable de ses ouvrages est le *Speculum Musicæ*, encore manuscrit, dont l'abbé Gerbert a publié un abrégé.

Muritz (Lac), au S. E. du Mecklembourg-Schwerin; il a 28 kil. de long sur 13 de large.

Murner (Thomas), écrivain allemand, né à Strasbourg, 1475-1536 (?), franciscain, eut une vie très-agitée, parcourut l'Allemagne, l'Italie, prêchant, faisant des vers, et surtout écrivant des satires contre les mœurs de son temps et plus tard contre les luthériens, qu'il poursuivit de ses sarcasmes. Ses pamphlets, très-nombreux, sont curieux pour quiconque veut connaître les

mœurs, les idées, les hommes et la langue de ce temps.

Muro. *Numistro*, v. de la prov. de Potenza (Italie), à 35 k. S. O. de Melfi; 7,000 hab. — Charles de Duras y fit étouffer Jeanne Ire de Naples, 1382.

Muro, ch.-l. de canton de l'arr. de Calvi (Corse); 1,072 hab.

Murphy (Arthur), littérateur, né à Clooniquin (Roscommon), en Irlande, en 1727, fut journaliste, acteur, avocat, auteur dramatique, etc. Il mourut en 1805. Il a donné des pièces de théâtre, une *Vie de Garrick*, etc.

Murphy (James-Cavannah), antiquaire anglais, né en Irlande, voyagea en Portugal, 1788-1790, et en Espagne, 1802-1809. Il mourut en 1816. On cite de lui: *Voyage en Portugal*, traduit en français, 1797; *Histoire des Maures d'Espagne; Antiquités arabes d'Espagne*, etc.

Murr (Christophe-Théophile), érudit, né et mort à Nuremberg, 1733-1811. où il fut directeur des douanes. On a de lui: *Bibliothèque de peinture, de sculpture, de gravure*, 2 vol. in-8°; *Monuments et antiquités d'Herculanum*, 7 vol. in-fol.; *Histoire diplomatique du chevalier Behaim*, traduite en français, etc., etc.

Murray (Jacques **Stuart**, comte de), fils naturel de Jacques V, roi d'Écosse et frère de Marie Stuart, né en 1533. Principal conseiller et lieutenant de la reine, sa sœur, en 1561, il lui rendit des services que récompensa le titre de comte de Murray. Forcé de s'exiler après le mariage de Marie avec Darnley, il fut rappelé après la captivité de la reine à Lochleven, et nommé régent, 1567. Il battit ensuite Marie Stuart à Langside, déposa contre elle devant les commissaires d'Élisabeth, et périt victime d'une vengeance privée, 1570.

Murray (Lindley), grammairien anglais, né en 1745, en Pennsylvanie, s'établit, 1784, en Angleterre, où il mourut en 1826. On cite de lui: *Grammaire anglaise*, 1795, avec des *Exercices* et une *Clef; The english spelling-book*.

Murray (John), professeur de chimie à Edimbourg, mort en 1820, est l'auteur de plusieurs ouvrages qui ont été longtemps classiques: *Éléments de chimie*, etc.

Murray (Comté de). V. Elgin.

Murray, fleuve de l'Australie, naît dans les montagnes Bleues, reçoit le Morumbidgee et le Darling, et finit en face de l'île des Kangourous.

Murray (Golfe de), formé par la mer du Nord, au N. E. de l'Écosse, reçoit la Ness, par laquelle il communique avec le lac Ness et le canal Calédonien.

Mursa major, auj. *Eszek*, v. de la Pannonie inférieure, sur la Drave. Constance y battit Magnence, 351. — Mursa *minor*, auj. *Darda*, était plus au N.

Murviedro, *Muri veteres*, v. de la prov. de Valence (Espagne), à 26 kil. N. E. du ch.-l., sur le Palencia, et près des ruines de Sagonte; 5,500 hab. — Ruines romaines. Sept châteaux forts. Elle a été prise par les Français en 1810. — Son port est le Grao de Murviedro.

Murviel, ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. N. O. de Béziers (Hérault). Eau-de-vie; 1,980 hab.

Musa (Antonius), médecin de l'empereur Auguste, fut d'abord affranchi. On a de lui quelques fragments recueillis par Flor. Caldani; Bassano, 1800, in-8°.

Musa-ben-Nasser ou **Mousa**, général du khalife Walid Ier, soumit d'abord l'Afrique septentrionale, 703-709, puis envoya en Espagne Tarik, son lieutenant. Jaloux des succès de ce dernier, il passa dans la Péninsule, et s'avança même au delà des Pyrénées. Rappelé, à cause de ses débats avec Tarik, par le khalife Abd-el-Melek, il fut condamné à une forte amende par Soliman, successeur de ce dernier, et mourut de douleur après le supplice de son propre fils, Abdel-Aziz, 718.

Musa, fils de Bajazet Ier, reçut de Tamerlan l'Asie Mineure. Dépouillé par Soliman Ier, son frère, 1404, il lui succéda en 1410. Il assiégeait Constantinople, quand, abandonné par ses soldats, il fut pris et tué par Mahomet Ier, un autre de ses frères, 1413.

Musæus (Jean-Charles-Auguste), littérateur allemand, né à Iéna, 1735-1787, a fait la critique des travers de son temps dans divers ouvrages: *le Grandisson allemand; Voyages physiognomoniques; Contes populaires de l'Allemagne; les Apparitions de la Mort, dans le genre de Holbein*, etc.

Musagète (*qui conduit les Muses*), surnom d'Apollon et d'Hercule.

Musard (Napoléon), musicien, né en 1789, a composé beaucoup de quadrilles, et dirigé, comme chef d'orchestre, les bals de l'Opéra, le *Concert Musard*, etc. Il mourut, en 1859, maire d'Auteuil.

Muscadins, dénomination donnée, sous la première république française, à une catégorie de jeunes-gens qui affectaient de se distinguer des sans-culottes par le costume et le langage. En 1794, les muscadins dispersèrent, à coups de cannes, le club des Jacobins.

Musée, poëte grec, Thrace d'origine, du XIIIe ou du XIVe s. av. J. C. Les anciens lui attribuaient un certain nombre de poésies dont nous n'avons que quelques fragments. — On l'a confondu aussi avec un grammairien du même nom, qui vivait après l'ère chrétienne, et auteur d'un poëme de *Héro et Léandre*, inséré dans la *Bibliothèque grecque* de Didot, et traduit plusieurs fois en français.

Musée, *Musæum*, édifice construit à Alexandrie (Égypte) par Ptolémée Ier Soter, pour servir de demeure aux savants. Il fut brûlé sous Aurélien.

Muséum d'histoire naturelle, nom donné depuis 1793 au *Jardin des Plantes* de Paris. Cet établissement célèbre a été fondé en 1635 par Guy de la Brosse, médecin de Louis XIII, aux frais du roi, et fut d'abord nommé *Jardin royal des herbes médicinales*. On y créa des cours de botanique, d'histoire naturelle, de chimie et d'astronomie. Dirigé par Tournefort, Vaillant, Laurent de Jussieu, il dut surtout ses agrandissements à Du Fay, à Buffon, à Bernardin de Saint-Pierre. Dans le jardin sont les parterres réservés pour les écoles de médecine, de botanique, d'agriculture, etc., des arbustes, des plantes de toutes sortes; puis la ménagerie, qui renferme des animaux vivants de toute espèce; des orangeries, des serres, etc. A côté sont les édifices qui comprennent les différentes galeries de l'histoire naturelle. Des cours publics, sur les différentes branches de cette science, sont ouverts au Muséum.

Muses, déesses des arts de l'esprit, chez les anciens, étaient filles de Jupiter et de Mnémosyne. Elles étaient au nombre de neuf: Clio, Euterpe, Thalie, Melpomène, Terpsichore, Erato, Polymnie, Uranie, Calliope (V. *ces noms*). De la Thrace, leur culte se répandit en Grèce et en Italie. L'assemblée des Muses était présidée par Apollon, dieu de la poésie. Leur culte paraît être venu de Thrace; elles habitaient de préférence le Parnasse, le Pinde, l'Hélicon, où étaient les fontaines sacrées d'Aganippe et d'Hippocrène. On leur offrait des libations d'eau, de miel et de lait.

Musgrave (William), médecin et antiquaire, né à Carlton (Somerset), 1657-1721. On a de lui: *Geta britannicus*, 1715; *Belgium britannicum*, 1719, etc., et divers traités, *de Arthritide*, etc.

Musgrave (Samuel), médecin et philologue, petit-fils du précédent, né vers 1730, mort à Exeter en 1782. — Il a donné: *Exercitationes in Euripidem; Apologia pro medicina empirica; Mythologie des Grecs; Chronologie des Olympiades*. Il a travaillé aussi à l'édition d'Euripide d'Oxford, 1778, 4 vol. in-4°.

Musone, petit fleuve d'Italie, naît dans l'Apennin, et se jette dans l'Adriatique près de Lorette. Cours de 55 kil. Il donna, sous Napoléon Ier, son nom à un département du royaume d'Italie. Ch.-l., *Macerata*.

Musonius Rufus (Caius), philosophe stoïcien, né, dans le 1er siècle de J. C., à Volsinii (Étrurie). Exilé par Néron, dans l'île de Gyaros, comme complice de Pison, rappelé par Vitellius, il fut excepté par Vespasien de la mesure qui bannit de Rome tous les philosophes. On a de lui quelques fragments, en grec, publiés par Wyttenbach, dans sa *Philomathia*.

Mussato (Albertino), historien et poëte, né à Padoue en 1261, fut envoyé par ses concitoyens auprès de Henri VII en 1311, et mourut exilé en 1330. Il a écrit en latin: *Historia Augusta de rebus gestis Henrici VII; Historia de gestis Italicorum post Henricum VII;* et deux tragédies: *Achilleis* et *Eccerinus*.

Musschenbroek (Pierre **van**), physicien, né à Leyde, 1692-1761, fut professeur de philosophie à Duisbourg, à Utrecht, et dans sa ville natale. Il a pris part à l'expérience de la bouteille de Leyde, fait des recherches sur l'électricité, la capillarité, la cohésion des corps, etc., et décrit le premier pyromètre connu. On cite de lui: *Introductio ad philosophiam naturalem*, 1762, ouvrage traduit en français; *Physicæ experimentalis et geometricæ dissertationes*, 1729, etc.

Musselburgh, ville du comté et à 8 kil. E. d'Edimbourg (Écosse), près de l'embouchure de l'Esk; 9,000 habit.

Musset (Victor-Donatien **de**), connu sous le nom de *Musset-Pathay*, littérateur, né en 1768, dans le Vendômois, servit dans le génie jusqu'en 1795, puis fut employé au ministère de la guerre et de l'intérieur. Il mourut en 1832. — On cite de lui: *Vie de Henri IV*,

d'après des lettres inédites; *Notice sur le cardinal de Retz; Histoire de la vie et des ouvrages de J.-J. Rousseau*, 2 vol. in-8°, 1821, d'après des documents nouveaux : c'est le meilleur de ses ouvrages.

Musset (Louis-Charles-Alfred **de**), poëte, né à Paris en 1810, était le second fils de Musset-Pathay. Après de brillantes études au collége Henri IV, il se lia avec les romantiques et commença à versifier dès 18 ans. Nourri de Regnier, de Shakspeare et de Byron, surtout du dernier, il donna, avant l'âge de 20 ans, *Contes d'Espagne et d'Italie* (*Don Paez, Portia, Mardoche, Chansons, Ballades*, etc.): ce recueil de poésies présentait le mélange le plus singulier de passion et de moquerie, d'élégance naturelle et de trivialité recherchée. La verve, qui y débordait, ne pouvait cependant faire oublier le dédain du poëte pour les choses les plus saintes, la vieillesse, l'âme, la divinité. La révolution de 1830, en dispersant les romantiques, livra Alfred de Musset à des inspirations plus personnelles: aussi eut-il plus d'originalité dans un second recueil publié en 1832, *le Spectacle dans un fauteuil* (*la Coupe et les Lèvres ; A quoi rêvent les jeunes filles ; Namouna*), et dans le poëme de *Rolla*, 1833. A la suite d'un voyage en Italie, qui fait époque dans sa vie, 1833-1834, son génie s'éleva à des hauteurs qu'il n'avait pas encore atteintes, comme l'attestent ses quatre grandes méditations intitulées les *Nuits*, 1835-1837, et sa *Lettre à Lamartine*, 1836. Laissant les vers pour la prose, il débuta par un roman : *la Confession d'un enfant du siècle*, 1836, 2 vol. in-8°. Il avait déjà écrit des dialogues qui rappellent certaines comédies de Shakspeare : *André del Sarto, Lorenzaccio, les Caprices de Marianne, On ne badine pas avec l'amour, le Chandelier, Il ne faut jurer de rien, un Caprice*, etc. Après 1837, il composa des nouvelles : *Emmeline, les deux Maîtresses, Frédéric et Bernerette, le fils du Titien, Margot, Croisilles*, 1837-1839. Les dernières œuvres de Musset, sans être inférieures aux précédentes, annonçaient cependant une certaine fatigue ; aussi son talent ne se révéla plus que par accès passagers, comme dans ses contes de *Simone*, de *Silvia*, et sa satire de la *Paresse*. — Appelé à l'Académie Française en 1852, il mourut en 1857. — Depuis 1833, la plupart de ses œuvres parurent dans la *Revue des Deux Mondes*. On a publié plusieurs éditions complètes des *Œuvres* d'Alfred de Musset; citons l'édition en 9 vol. in-18, et l'édition grand in-8° (Garnier frères).

Mussidan ou **Mucidan**, *Mucedonum*, ch.-l. de canton de l'arr. et à 27 kil. S. de Ribérac (Dordogne), sur l'Isle; 2,062 hab. Dolmen.—Il fut pris lors des guerres de religion, 1568 et 1569.

Mussy-sur-Seine, ch.-l. de canton de l'arr. et à 22 kil. S. E. de Bar-sur-Seine (Aube); 1,717 hab.

Mustagh ou **Moustagh**, prolongement occidental des monts Celestes (Thian-chan), en Asie, entre le Turkestan oriental et le Petit-Thibet. Il a 1,200 kil.

Mustapha Ier, sultan ottoman, succéda en 1607 à son frère Achmet Ier, fut déposé en 1618, puis substitué encore à son neveu Othman II, 1622. Sa nullité ayant été constatée, il fut remplacé par Amurat IV, 1623, et étranglé, 1639.

Mustapha II, sultan ottoman, fils de Mahomet IV, succéda, en 1695, à son oncle Achmet II. Vainqueur d'abord des Vénitiens, à Chio, 1695, et des Impériaux à Temeswar, 1696, il fut ensuite battu par Pierre le Grand à Azov, par les Impériaux à Zenta, et par les Vénitiens à Mételin. Dépouillé de son prestige par le traité de Carlowitz, 1699, il dut abdiquer en 1703, et mourut 4 mois après.

Mustapha III, sultan ottoman, fils d'Achmet III, succéda, en 1757, à son cousin Othman III. En 1768, il déclara la guerre à Catherine II pour soutenir les confédérés de Bar. Il attira ainsi les Russes sur le Danube, 1769, tandis que leur flotte brûlait les navires ottomans à Tchesmé, 1770. L'Egypte était alors à peu près indépendante sous Ali-Bey. Mustapha III se relevait cependant, quand il mourut, 1774.

Mustapha IV, sultan ottoman, fils d'Abdul-Hamid, succéda, en 1807, à son cousin Selim III, dont il détruisit les réformes. Après avoir recommencé la guerre contre la Russie, il fut remplacé par Mahmoud II, 1808, et étranglé 4 mois après.

Mustapha, fils aîné du sultan Soliman II et d'une esclave, fut calomnié par la sultane Roxelane, qui voulait assurer l'empire à l'un de ses fils. Accusé d'intelligences avec les Perses, il fut étranglé par l'ordre de son père, 1553. Sa fin tragique a inspiré successivement Belin, Chamfort et Maisonneuve.

Mustapha, bourg de l'arrond. d'Alger. Casernes; champ de manœuvre; bains de mer, forges, tabac, etc., 4,000 hab.

Mustoxidis (André), littérateur grec, né à Corfou, 1787-1860, docteur de l'université de Pavie, historiographe du gouvernement des îles Ioniennes, fut forcé de revenir en Italie, où il s'occupa de traductions et de recherches historiques. Capo d'Istria le fit nommer directeur de l'instruction publique en Grèce. A la mort de son protecteur, il se retira en Italie. On lui doit: l'Ἑλληνομνήμων, recueil de dissertations sur le moyen âge de la Grèce; *Histoire des îles Ioniennes*. Il a découvert et publié un discours d'Isocrate et des *Fragments inédits des auteurs grecs*. Il a été collaborateur actif de la *Pandore*. Il était membre correspondant de l'Institut de France.

Musulani, tribu de l'Afrique, au S. de la Numidie Massésylienne ou occidentale.

Musulmans (*résignés à la volonté de Dieu*), nom des sectateurs de l'islamisme.

Musurus (Marc), savant grec, né à Retimo (Candie), vers 1470, vint jeune en Italie, où il apprit à fond la langue latine. Nommé professeur de grec à Padoue, 1503, il travailla aussi aux éditions grecques données à Venise par Alde Manuce : *Aristophane, Platon, Hésychius, Athénée*, etc. Appelé à Rome par Léon X, il mourut en 1517. — On a de lui quelques *Epigrammes*.

Muthul, rivière de Numidie, près de la Zeugitane (Afrique ancienne); Métellus y battit Jugurtha.

Mutien (Le), peintre. V. Muziano.

Mutina, nom ancien de Modène.

Mutis (Joseph-Célestin), botaniste, né à Cadix en 1732, suivit en Amérique le gouverneur de la Nouvelle-Grenade, 1760. Il s'appliqua dès lors à l'étude de la flore des Andes, et reconnut, en 1772, l'existence du quinquina. Il fonda encore l'observatoire de Santa-Fé-de-Bogota, et mourut en 1808.

Muttersholtz, bourg de l'arrond. de Schlestadt (Be-Alsace) ; 2,000 hab.

Mutualis. V. Métualis.

Mutzig, commune de 3,660 hab., sur la Brusche, à 24 kil. S. O. de Strasbourg (Be Alsace). Jadis, manufact. impériale d'armes à feu, installée dans l'ancien château des évêques de Strasbourg. Vins.

Muy (Le), commune de 1,589 hab., près de l'Argens, à 14 kil. S. E. de Draguignan (Var). — Melons. Tour romaine (*Turris de medio*), dans laquelle s'enfermèrent sept gentilhommes dans le but de faire périr Charles-Quint lors de son invasion en Provence, 1536.

Muy (Louis-Nicolas-Victor, **de Félix**, comte de), né à Marseille, d'une famille originaire du Piémont, 1711-1775, fils du sous-gouverneur du dauphin, père de Louis XVI, menin de ce prince en 1744, se distingua dans les guerres du règne de Louis XV par sa bravoure et fut honnête homme. Lieutenant général en 1748, il refusa le ministère de la guerre en 1771. Mais il accepta ce poste de Louis XVI, qui le nomma maréchal en 1775.

Muyart de Vouglans (Pierre-François), criminaliste, né à Moirans, près de Saint-Claude (Franche-Comté), en 1723, fut avocat, puis conseiller au parlement de Paris. Il mourut en 1791. On cite de lui: *Les lois criminelles de la France*, 1780, in-fol.

Muziano ou **Le Mutien** (Girolamo), peintre, né à Acquafredda (Brescian), en 1528, a enrichi de ses tableaux les palais et les églises de Rome. Le Louvre a de lui : la *Résurrection de Lazare* et l'*Incrédulité de saint Thomas*. Il mourut en 1590. Il a fondé à Rome l'académie de Saint-Luc.

Muzillac, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil. S. E. de Vannes (Morbihan); 2,426 hab.

Muzo, village de la Nouvelle-Grenade, à 98 kil. N. O de Bogota, dans la vallée de Tunca. Exploitation d'émeraudes, dites du Pérou.

Mycale (cap), auj. *Samsoun*, situé sur la côte O. d'Asie Mineure, en face de Samos. On y avait bâti le temple de Neptune, où se tenait le Panionium, c'est-à-dire l'assemblée des députés de l'Ionie asiatique. Léotychide et Xanthippe détruisirent la flotte des Perses à la hauteur du cap Mycale, 479 av. J. C.

Mycènes, *Mycenæ*, anc. v. d'Argolide, d'origine pélasgique, à 8 kil. N. d'Argos. Fondée, dit-on, par Persée ou par Acrisius, ou par Mycène, fille d'Inachus, elle fut possédée par les descendants de Danaüs, puis par les Pélopides. Capitale d'un Etat distinct, elle jeta de l'éclat sous les règnes d'Atrée et d'Agamemnon, mais déchut après l'invasion des Doriens dans le Péloponnèse.

Argos, sa rivale, la détruisit en 468 av. J. C. — Sur les ruines de Mycènes s'élève auj. le village de *Karvathi*. Murs cyclopéens, porte surmontée de deux lionnes, trésor d'Atrée ou tombeau d'Agamemnon.

Mycérinus, roi d'Egypte, fils de Chéops ou de Chemmis, éleva la 3e des grandes pyramides.

Mycone, *Myconos*, auj. *Mycono*, l'une des îles Cyclades (Grèce), entre Ténos au N. O., Rhénée et Délos à l'O., et Naxos au S., a un ch.-l. du même nom, et 50 kil. de tour. — Pop., 6,000 hab.

Mydorge (Claude), géomètre, né à Paris. 1585-1647, fut conseiller au Châtelet, puis trésorier de la généralité d'Amiens. Lié avec Descartes, il fit tailler des verres qui servirent au philosophe dans ses études sur la lumière, et, en 1638, il le réconcilia avec Fermat. On a de lui : *Prodromi catoptricorum*, etc.

Mygdonie, prov de l'anc. Macédoine, entre la Péonie au N., la Chalcidique au S., l'Axius, qui la séparait de l'Emathie à l'O., et le Strymon à l'E. Elle renfermait plusieurs cantons (*Mygdonie* propre, Amphaxitide, Anthémonte, etc.). Villes: Therma ou Thessalonique, Apollonie, Anthémonte.

Mygdonie, prov. de l'anc. Mésopotamie, sur le Mygdonius, affluent du Chaboras. Nisibis était la ville principale. Alexandre le Grand y avait établi des Mygdoniens de Macédoine: de là le nom du pays.

Mygdonie, très-petit canton maritime de la Bithynie, à l'O., entre la Propontide au N., le lac Ascanius à l'E., la chaîne de l'Olympe au S., et le Rhyndacus à l'O.

Mylasa ou **Mylassa**, anc. v. de la Carie, dans l'intérieur, à 16 kil. de Physcos, son port. On y adorait surtout Jupiter. Auj. *Melasso*.

Myles, *Mylæ*, anc. ville de Sicile, au N. E., colonie de Zancle, 659 av. J. C. Auj. *Melazzo*. — Victoires de Duilius sur les Carthaginois, 260, et d'Agrippa sur Sextus Pompée, 36 av. J. C.

Mylitta, nom de la Vénus assyrienne.

Mylius (Jean-Christophe), bibliographe allemand, né à Buttstædt (Weimar), en 1710, mourut bibliothécaire et professeur de l'université à Iéna, en 1757. On cite de lui : *Bibliotheca anonymorum et pseudonymorum*, 1740, 2 part. in-8°.

Mynas. V. Minas.

Myntos, colonie dorienne de Carie, sur le golfe Jasique, dans la péninsule d'Halicarnasse, et au N. O. de cette dernière ville. Auj. *Mentech*.

Myonte, *Myus*, la plus petite des 12 villes de l'ancienne Ionie (Asie Mineure), à l'embouchure du Méandre et au N. E de Milet.

Myos Hormos, c'est-à-dire *port des Coquillages* ou *port de la Souris*, v. de la Haute-Egypte, sur le golfe Arabique, fondée par Ptolémée Philadelphe. Unie à Coptos sur le Nil, par une route, elle était l'entrepôt commercial avec l'Arabie et l'Inde. Auj. en ruines, près de Cosséir.

Myra, v. de l'anc. Lycie, sur la côte. Auj. en ruines.

Myrdites, peuplade catholique de l'Albanie (Turquie d'Europe), qui habite les montagnes situées entre le Drin et le Scombi. Villes : *Croia, Oros;* environ 250,000 hab.

Myrine, anc. v. d'Eolide (Asie Mineure); — anc. ville de Lemnos, auj. *Lemno* ou *Stalimène*.

Myrmidons, peuple de la Phthiotide (Thessalie), venu d'Egine sous la conduite de Pélée; Achille régnait sur eux. — Egine ayant été dépeuplée par la peste, Eaque avait obtenu de Jupiter que les fourmis (μύρμηκες) fussent changées en hommes : de là le nom des Myrmidons.

Myron, sculpteur grec du ve s. av. J. C., né à Eleuthères (Béotie), était plus jeune que Phidias. Il excellait à reproduire les animaux; son chef-d'œuvre était une *Génisse*. On cite encore de lui un *Discobole*, souvent copié dans l'antiquité.

Myron (Constantin), chroniqueur moldave, grand logothète sous Constantin Ier Cantimir, 1684-1695, a laissé deux ouvrages importants sur l'histoire de son pays : *Recherches sur les établissements des Romains en Dacie*, et *Histoire de la Moldavie* de 1591 à la fin du xviie siècle. Son fils, *Nicolas*, comme lui logothète, a comblé l'intervalle, en y ajoutant la *Chronique d'Ourck*. Histoire de Moldavie, de 273 à 1591. Ces trois livres, publiés en 1729, ont été traduits en grec moderne; il y a une traduction française inédite à la Bibliothèque nationale de Paris.

Myronide, général athénien, repoussa les Corinthiens près de Mégare, 457 av. J. C., et, par la victoire d'Œnophyta, prit la Béotie et la Phocide, 456. Après avoir exigé des otages des Locriens Opuntiens, il entra en Thessalie, mais il échoua devant Pharsale.

Myrrha, fille de Cyniras, roi de Cypre, eut, selon la Fable, une passion criminelle pour son père. Ce dernier, dans son indignation, voulut la tuer. Elle s'enfuit dans les déserts d'Arabie, devint mère d'Adonis et fut changée en l'arbre qui porte la myrrhe.

Myrtile, fils de Mercure, conduisait le char d'Œnomaüs. Il trahit son maître dans sa lutte contre Pélops, qui épousa Hippodamie (V. ce nom). Pélops se dégagea des promesses qu'il avait faites à Myrtile, en le jetant à la mer.

Myrtos, petite île au S. O. du cap Capharée (Eubée), donnait son nom à la mer voisine.

Mysie, *Mysia*, anc. contrée de l'Asie Mineure, au N. O., entre la Propontide au N., l'Hellespont et la mer Egée à l'O., le Caïcus au S., le Rhyndacus à l'E. Arrosée par le Rhyndacus, le Granique, le Scamandre, le Simoïs et par le Mysius, affluent du Caïcus, elle renfermait les monts Ida, Temnus et Olympe, et, à l'O., le cap Sigée. Les îles Lesbos, Ténédos et Hécatonèse en dépendaient. — On distinguait : 1° la *Petite-Mysie*, riveraine de la Propontide et de l'Hellespont, au N. (Cyzique, Lampsaque, Abydos, etc.); 2° la *Grande-Mysie* au S. (Dardanos, Sigée, Antandros, Adramytte, Troie, Pergame, etc.). La Troade, l'Eolide, etc., faisaient partie de la Grande-Mysie. — La Mysie ne joua de rôle important qu'à la guerre de Troie. Conquise par les Lydiens, puis par les Perses et par Alexandre le Grand, elle fit partie du royaume de Pergame, et passa avec lui aux Romains, 129 av. J. C. — Au ive s., elle formait la province de l'Hellespont.

Myson, contemporain de Solon, vivait à Khen, près du mont Œta. Dans son *Protagoras*, Platon le substitue à Périandre dans la liste des 7 sages de la Grèce.

Mysore. V. Maïssour.

Mystères. Dans l'antiquité, cérémonies secrètes dans le culte de certaines divinités (Isis, Mithras, Cérès, Cybèle, Bacchus, etc.). Les initiés seuls y étaient admis. — Au moyen âge, pièces jouées par les Confrères de la Passion, et dont les sujets étaient empruntés à l'Ancien ou au Nouveau Testament et aux vies des saints.

Mytens (Arnolt), peintre belge, né à Bruxelles, 1541-1602, étudia en Italie, et y vécut une partie de sa vie, surtout à Naples, et y a laissé des œuvres remarquables, surtout une *Assomption* et *Notre-Dame de bon secours*.

Mytens (Daniel), peintre hollandais, né à La Haye, 1636-1688, très-riche, doué de grands talents, mais menant une vie dissipée, a laissé quelques belles œuvres d'un coloris agréable.

Mytho, ch.-l. d'un département de la Cochinchine française; ville forte sur un bras du Mé-kong, dans une belle position commerciale.

Mytilène. V. Mitylène.

N

Naab ou **Nab**, riv. de Bavière, prend sa source au Fichtel-Gebirge, sur les confins des cercles de la Haute-Franconie et du Haut-Palatinat. Après un cours de 180 kil., elle se jette dans le Danube, par la rive gauche, au-dessous de Ratisbonne. Ses affluents sont la Vils, la Pfreint et la Schwerzach.

Naaman, général syrien, commandant des armées de Ben-Hadad II, entre 897 et 885 av. J. C., fut guéri de la lèpre, en se baignant dans le Jourdain, sur l'ordre du prophète Elisée.

Naarden ou **Nieuw-Naarden**, v. fortifiée de la Hollande septentrionale (Pays-Bas), sur le Zuiderzée, à 20 kil. S. E. d'Amsterdam, près de l'emplacement de l'anc. *Naarden*, submergée au xiie siècle. Fondée en 1358, par Guillaume V, prise par les Espagnols, 1572, par les Français, 1672, elle soutint, défendue par ces derniers, 1813-1814, un siége de 5 mois contre les alliés; 2,500 h.

Naas, bourg du comté de Kildare (Irlande), sur la Liffey, à 30 kil. S. O. de Dublin. Ancienne résidence des rois de Leinster; 5,000 hab.

Nabab, gouverneur d'une province, ou commandant d'une armée, dans l'Inde. Vulgairement on y appelle ainsi tout possesseur d'une immense fortune.

Nabadj, poëte indien, vivait à la fin du règne d'Akhbar, 1555-1605. Il est auteur du *Bhaktamala,* où il raconte les vies et les miracles des principaux ascètes de l'Inde.

Nabal, v. de la régence et à 65 kil. S. de Tunis, près de la baie de Hammamet, et des ruines de l'anc. *Neapolis.*

Nabarzane, général de Darius III Codoman, s'unit à Bessus pour l'assassiner, et, retiré dans l'Hyrcanie, fit sa paix avec Alexandre le Grand.

Nabathéens, ancien peuple de l'Arabie Pétrée, entre la mer Rouge et l'Euphrate, que les Hébreux croyaient descendu d'un fils d'Ismaël, nommé *Nabath* ou *Nabaïoth.* Jonathas Macchabée essaya inutilement de les soumettre. Ils prirent ensuite le nom de *Saracènes* (Sarrasins).

Nabis, tyran de Sparte, 205-192 av. J. C., fameux par ses cruautés, avait inventé, disent les historiens, un automate revêtu d'habits de femme, qui étouffait ses victimes. Elevé par la faction populaire, il opprima le parti aristocratique, s'empara d'Argos et y partagea les terres; il fut maître de la Messénie, eut une flotte nombreuse, et posséda même des villes en Crète; il soutint Philippe de Macédoine, fut vaincu par les Romains, 194, par la ligue Achéenne, 193, et assassiné par les Etoliens, ses alliés.

Nabokodrossor ou **Nabuchodonosor II,** roi de Babylonie, fils de Nabopolassar, auquel il succéda en 605, mort en 562 av. J. C., célèbre par ses conquêtes, assiégea deux fois Jérusalem, 597, 586, et emmena les habitants en captivité à Babylone. Il prit aussi la puissante ville de Tyr, après une résistance de 13 années, 573. On lui attribue les jardins suspendus, si fameux dans l'antiquité. Mais l'orgueil qu'il ressentit de ses succès dégénéra en folie furieuse, et il ne recouvra sa raison que peu de temps avant sa mort. Il eut pour successeur son fils Evilmérodac.

Nabonassar, roi de Babylone, vers le milieu du VIIIe s. avant J. C. Son règne est marqué par l'ère chronologique qui porte son nom. Le commencement de cette ère a été fixé au 26 février 747 av. J. C.

Nabopolassar, roi de Babylonie, mort en 605 av. J. C. D'abord simple satrape du roi d'Assyrie, Sarak, il s'allia aux Scythes, qu'il était chargé de combattre, 625; puis au roi des Mèdes, Cyaxare, contre son propre souverain, et s'empara de Ninive, après un siége de plus de deux ans. Il fonda le deuxième empire de Babylone, et eut pour successeur son fils, *Nabokodrossor,* auquel il avait confié, dans ses derniers jours, la conquête de la Syrie, sur le roi d'Egypte, Néchao.

Naboth, juif de Jezraël, avait refusé de vendre au roi Achab la vigne qu'il possédait. Condamné sur une fausse accusation, il fut lapidé, 899 av. J. C. Le prophète Elie prédit à Achab que les chiens se désaltéreraient de son sang, là où ils avaient léché celui de Naboth; et la prédiction se réalisa. La vigne de Naboth est devenue proverbiale.

Nubuchodonosor Ier ou **Saosducheus,** roi de Ninive, 667-647 av. J. C., vainquit et tua de sa main, à Ragau, Phraorte, roi des Mèdes, et envoya Holopherne contre la Phénicie et la Syrie. Ce général fut tué par Judith, au siége de Béthulie.

Nabuchodonosor II, *le Grand,* roi de Babylonie. V. NABOKODROSSOR.

Nachimow (PAUL-STEPHANOVITSCH), amiral russe, né dans le gouvernement de Smolensk, 1803-1855, élève de l'école navale de Saint-Pétersbourg, assista à la bataille de Navarin, 1827, et gagna le grade de contre-amiral en 1845. Vice-amiral en 1852, il commandait la flotte russe de la mer Noire, qui détruisit la flottille turque à Sinope, 30 novembre 1853. Il fut félicité par le tzar Nicolas. Il fut forcé par le prince Mentschikof de couler ses vaisseaux à l'entrée du port de Sébastopol, déploya beaucoup de courage pendant le siége, et fut frappé d'une balle, le 10 juillet 1855.

Nachman (MOISE **Ben-**), célèbre rabbin espagnol, né à Girone, 1194, mort à Jérusalem vers la fin du XIIIe siècle, discuta, à la demande de Jacques d'Aragon, avec les dominicains Paul Christiani et Raimond Martin, sur la question de la venue du Messie. Il a laissé plusieurs ouvrages.

Nacogdoches, v. des Etats-Unis (Texas), sur la Nana, à 380 kil. N. O. de Austin. D'abord au Mexique, sous le nom d'*Assinage,* elle fut le théâtre fréquent des premiers essais d'indépendance des Texiens, 1812-19-26.

Nadab, roi d'Israël, 943-941 av. J. C., fils de Jéroboam, se souilla de crimes et de débauches, et fut tué par un de ses généraux, Baasa.

Nadal (AUGUSTIN), littérateur français, né à Poitiers, 1664-1740, est connu par quelques tragédies fort médiocres. Il accompagna le duc d'Aumont, son protecteur, au congrès d'Utrecht, et reçut, en récompense de ses services, l'abbaye de Doudeauville. Il essaya malheureusement de critiquer le théâtre et la poésie de Voltaire. — Ses *Œuvres mêlées* ont été publiées à Paris, 1738, 3 vol. in-12.

Nadasi (JEAN), historien hongrois, né à Tyrnau, 1614-1679, entra dans l'ordre des jésuites, fut directeur spirituel du collége de Vienne, et confesseur de l'impératrice Eléonore. Parmi ses nombreux ouvrages historiques, on remarque: *Reges Hungariæ, a sancto Stephano usque ad Ferdinandum tertium,* Presbourg, 1637, in-fol.

Nadasti (THOMAS, comte DE), général hongrois, de la première moitié du XVIe siècle, essaya vainement d'arrêter Soliman, devant Bude, que la lâcheté de ses habitants livra au conquérant envahisseur, 1529. Il forma le duc d'Albe au métier des armes.

Nadasti (FRANÇOIS, comte DE), homme d'Etat hongrois, arrière-petit-fils du précédent. Il conspira contre l'empereur Léopold Ier, qui lui avait refusé la charge de palatin, et opprimait sa patrie. Arrêté, et accusé d'attentat contre la vie de l'empereur, il fut exécuté, le 30 avril 1671. — On a de lui une *Histoire des souverains de Hongrie,* très-remarquable, *Mausoleum regni Hungariæ,* Nuremberg, 1664 in-fol., et *Cynosura Juristarum,* 1668, recueil des lois de Hongrie.

Nadaud (JOSEPH), savant ecclésiastique, né à Limoges, 1712-1775, se consacra à l'histoire du Limousin, sa province. Il ne publia presque rien: ses manuscrits sont la propriété du grand séminaire de Limoges. Il a beaucoup travaillé au *Dictionnaire des Gaules et de la France,* par d'Expilly, et à la *Bibliothèque historique* du P. Lelong.

Naddia, en anglais *Nuddea,* ch.-l. de district de la présidence de Calcutta (Hindoustan), dans l'anc. Bengale. Célèbre collége hindou.

Nâdir-Chah (THAMASP KOULI-KHAN), roi de Perse, né à Dérikasse, près de Mechd, dans le Khoraçan, 1688-1747. D'abord conducteur de chameaux, puis brigand, il s'empara du Khoraçan, et entra au service de Thamasp II, successeur de Hussein, 1726. Il prit le nom de Thamasp Kouli-Khan (ou khan esclave de Thamasp), avec le commandement de toutes les forces royales, et chassa les Afghans, usurpateurs d'une partie de la Perse, par de nombreuses victoires. Ispahan ouvrit ses portes, et il y fit couronner son maître roi de la Perse entière. Mais Thamasp II ayant traité, en son absence, avec les Turcs, qui l'avaient battu, près de Hamadan, il le fit déposer, 1732. Plaçant alors sur le trône un enfant au berceau, Abbas III, et rompant le traité, il reprit les conquêtes des Turcs, 1736, et garda toute la Géorgie, le Chirvan et l'Arménie. A son retour, Abbas étant mort, il se fit élire, par ruse et par violence, roi de Perse. Il acheva ensuite l'expulsion des Afghans, prit Kandahar, 1738, et pénétra dans l'Hindoustan, où ils s'étaient réfugiés. Après la soumission d'une partie de l'empire du grand Mogol, et le pillage de Delhi, il revint avec d'immenses richesses, 1740. Dès lors, son administration, qui avait été jusque-là modérée, devint despotique et capricieuse. Il rêva la monarchie universelle, et s'efforça d'imposer à ses sujets une nouvelle religion. Ses excès révoltèrent ses officiers eux-mêmes, qui l'assassinèrent, au moment où il partait pour soumettre les Kourdes soulevés, 1747.

Nadjah, fondateur de la dynastie des *Nadjahides,* dans l'Yémen, 995-1060. Il renversa l'usurpateur Kaïs, qui avait fait enfermer, pour régner, le dernier prince de la maison des Zaïadides, Ibrahim.

Naecke (GUSTAVE-HENRI), peintre allemand, né à Frauenstein, 1785-1835, étudia à Dresde, séjourna à Rome, et fut professeur de peinture à l'Académie de Dresde. Ses tableaux se distinguent par l'art de la composition et la beauté du coloris.

Næfels, bourg du canton et à 10 kil. N. de Glaris (Suisse), sur la Linth. Victoire des Suisses sur les Autrichiens, 1388. Jusqu'en 1836, lieu d'assemblée des catholiques du canton; 2,000 hab.

Nænia, chansons funèbres, dans lesquelles les pleureuses à gage célébraient, à Rome, les mérites du défunt.

Nævius (CNEIUS), célèbre poëte latin, né en Campanie, 272-202 av. J. C., fut le dernier représentant de la

poésie nationale de Rome. C'était, dit-on, un soldat de la première guerre punique. Il avait écrit un poëme en vers saturniens sur cette guerre. Il composa aussi des tragédies et des comédies; et, suivant dans ces dernières les traditions d'Aristophane, il s'attira, par des personnalités audacieuses, la colère et la vengeance de la puissante famille des Metellus. Exilé à Utique, il y mourut. — Quelques fragments de sa *Guerre punique* ont été publiés par Spangenberg, Leipzig, 1825, in-8°, et tous les fragments qu'on possède de lui par Klusmann, Iéna, 1843, in-8°.

Nagara-Bouroun, cap de la Turquie d'Asie, dans le gouvern. des Iles, à l'endroit le plus resserré des *Dardanelles*, au N. E. des ruines d'Abydos. Des batteries y défendent le passage.

Nagasaki. V. Nangasaki.

Nagorkote. V. Kangrah.

Nagpour (Royaume de), ancien Etat mahratte de l'Hindoustan central, situé dans les provinces de Bérar et de Gandouana. Il a 550 kil. de long sur 400 kil. de large ; c'est un pays montagneux et boisé. Fondé au milieu du XVIII° siècle, il a été attaqué par les Anglais, en 1803, 1817, et définitivement annexé à la présidence du Bengale, en 1853. Il est peuplé de 3,000,000 d'Hindous très-ignorants.

Nagpour, l'anc. capitale, ch.-l. de la prov. de Gandouana, à 500 kil. N. E. d'Haïderabad, sur la Nag, fondée vers 1740, est une ville grande, mais laide, au milieu d'une plaine fertile ; 115,000 hab.

Nagy, mot hongrois, qui signifie *grand*. Il entre dans la composition d'un grand nombre de noms de lieux. *Nag -Banya*. V. Banya ; etc.

Naharro (Bartolome **de Torrès-**), poëte dramatique espagnol du XVI° siècle. Né à Torrès, sur les frontières du Portugal, il fut fait prisonnier par les pirates algériens, et, après son rachat, vint en Italie, où il passa le reste de sa vie. Ses *Œuvres*, publiées sous le titre de *Propaladia* (ou *Premiers Fruits* de son génie), 1517, contiennent des satires, des épîtres, des ballades, et surtout plusieurs comédies et drames, très-remarquables pour l'époque. On peut le regarder comme un des créateurs du théâtre espagnol.

Naharvales, peuplade germanique, placée, du temps de Tacite, entre la Wartha et la Vistule, au N. E. de la Germanie.

Nahe (La), riv. d'Allemagne, prend sa source dans la principauté de Birkenfeld (province Rhénane), et, après un cours de 120 kil. (40 navigables), se jette dans le Rhin, près de Bingen (Hesse-Nassau).

Nahl (famille des), sculpteurs allemands. On a de Nahl (*Jean-Samuel*), né à Anspach, 1664-1728, le piédestal orné de bas-reliefs de la statue du roi Frédéric-Guillaume I^er^, à Berlin. — Son fils, *Jean-Auguste*, né à Berlin, 1710-1781, professeur à Cassel, a laissé un modèle en plâtre de la statue du landgrave Frédéric II, et un monument funéraire remarquable, placé dans l'église de Hindelbank (Suisse). — Son petit-fils, *Samuel*, né à Berne, 1748-1813, exécuta la statue monumentale de Frédéric II, d'après le modèle composé par son père. — Il y a encore un Nahl (*Jean-Auguste*), 1752-1825, frère du précédent, peintre distingué, dont Gœthe fait mention dans son *Winckelmann*.

Nahr-el-Arden, nom arabe du *Jourdain*.

Nahr-el-Kébir, anc. *Eleutheros*, riv. de la Turquie d'Asie, gouv. de Tripoli, prend sa source dans le Liban et se jette dans la Méditerranée, après un cours de 140 kil.

Nahr-el-Kelb, anc. *Lycus*, riv. de la Turquie d'Asie (Acre), se jette dans la Méditerranée, à 14 kil. N. E. de Baïrout.

Nahum (consolateur), le septième des douze petits prophètes Juifs, vivait au VIII° siècle av. J. C., et prédit la ruine de Ninive par Cyaxare et Nabopolassar. Il y a trois chapitres d'un style brillant et vigoureux.

Naïades, nymphes présidant aux rivières et aux sources. On les représente appuyées sur une urne et couronnées de roseaux.

Naigeon (Jacques-André), philosophe français, né en 1738, à Paris ou à Dijon, mort à Paris, en 1810. Ami de d'Holbach et de Diderot, et disciple de ce dernier jusqu'à l'imitation, il professa l'athéisme le plus absolu et le plus opiniâtre. Ses nombreux ouvrages ne sont que des attaques dirigées, sous une même inspiration, en faveur de cette opinion. On a de lui : *le Militaire philosophe* (Londres et Amsterdam), in-12, 1768, dont le dernier chapitre est attribué au baron d'Holbach, avec lequel il fut souvent en collaboration; *Théologie portative*, in-12, 1768 (Londres et Amsterdam) ; *Dictionnaire des philosophes anciens et modernes*, 3 vol. in-4°, Paris, 1791-1794, dans l'Encyclopédie; *Mémoires sur Diderot*, etc. Il a fait en outre plusieurs traductions : *De la Tolérance dans la religion*, du socinien Cicellius, *Manuel d'Epictète*, pour la *Collection des moralistes*, publiée par Didot, 1792, etc. Il a achevé la traduction de *Lucrèce*, par Lagrange. Il a édité plusieurs auteurs : *Œuvres de Diderot*, Paris, 1798 ; *Œuvres de Montaigne*, Paris, 1802. Il fut membre de l'Institut, section de morale.

Naigeon (Jean), peintre français, parent du précédent, né à Beaune, 1757-1832, fut élève de David, et exposa, en 1791, des tableaux qui furent remarqués. Il fit partie de la commission chargée par la Convention, en 1793, d'inventorier les objets d'art et de science renfermés dans les monuments publics. Il sauva par son dévouement l'église de Saint-Denis et une partie de ses richesses, ainsi que de nombreux ouvrages des maîtres. Il fut nommé, en 1812, conservateur du musée du Luxembourg.

Naillac (Philibert **de**), 33° grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, 1340-1421, d'une ancienne famille du Berry, devint grand-maître en 1396, combattit à Nicopolis, contre Bajazet, 1396, et continua de lutter glorieusement contre les Turcs sur les côtes de l'Archipel. Il assista au concile de Pise, tenu pour mettre un terme au schisme occasionné par la double élection de Benoît XIII et de Grégoire XII. Il figura aussi au concile de Constance, 1414, et joua un rôle, en France, dans les guerres des Armagnacs et des Bourguignons.

Nailloux, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 12 kil. S. O. de Villefranche (Haute-Garonne) ; 1,414 hab.

Naïm, v. de la tribu d'Issachar, dans la Galilée (Palestine), près du mont Thabor et du torrent de Cison. Jésus y ressuscita le fils d'une veuve.

Nain, établissement des frères Moraves, sur la côte E. du Labrador.

Nairn, v. d'Ecosse, ch.-l. du comté de ce nom, à 180 kil. N. O d'Edimbourg, sur la *Nairn* et le golfe de Murray ; 3,000 hab. Pêche du hareng. Non loin est le château de Cawdor, dont Macbeth était thane. — Le comté de *Nairn*, dans les Lowlands, est borné au N. par la mer du Nord, à l'E. et au S. par le comté d'Elgin ; à l'O. par celui de Murray. Il a 25 kil. sur 23 de large, et 11,000 habitants.

Naïssus, auj. *Nissa*, en Bulgarie, v. de la Mésie supérieure, célèbre par une victoire de l'empereur Claude II sur les Goths, 269. Patrie de Constantin.

Naix, village de l'arrond. et à 24 kil. S. E. de Bar-le-Duc (Meuse), sur l'Ornain. Forges, hauts fourneaux. Jadis importante, sous le nom de *Nasium;* l'une des cités des *Leuci*, encore considérable sous les rois d'Austrasie ; ruines nombreuses.

Najac, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. S. O. de Villefranche (Aveyron), sur l'Aveyron. Serges, toiles rousses, grises et d'emballage ; commerce de jambons renommés, châtaignes, prunes; 2,455 hab., dont 1,460 agglomérés.

Najera, v. de la province et à 50 kil. S. O. de Logroño, dans la Vieille-Castille (Espagne), sur la Najerilla, affluent de l'Ebre. On y voit, dans l'église de Sainte-Marie, les tombeaux de plusieurs rois et princes de Navarre, qui en firent, aux X° et XI° siècles, leur résidence. Près de là, en 1367, Du Guesclin fut vaincu et pris, dans la bataille, dite aussi de Navarette, que lui livrèrent le Prince Noir et Pierre le Cruel. Cuirs, toiles, commerce de vin; 4,000 hab.

Nakcheb. V. Karchi.

Nakchivan, anc. *Naxuana*, v. de l'Arménie russe, à 150 kil. S. E. d'Erivan. Elle fut très-florissante autrefois, notamment sous Abbas I^er^. Archevêché catholique ; école arménienne, 5,000 hab.

Nakhitchevan, v. de la Russie d'Europe, dans le gouvernement d'Iékatérinoslav, sur la rive droite du Don, à 10 kil. N. E. de Rostow; 15,000 hab. Fondée en 1789 par une colonie d'Arméniens. Patriarche arménien ; école et imprimeries arméniennes. Commerce actif, soieries, cotonnades, maroquins.

Nakwaska (Anne), célèbre romancière polonaise, 1779-1851. Plusieurs de ses romans ont été traduits en français : *Malvine*, 1816, trad. à Paris, 1821 ; *la Jeunesse de Kopernik*, etc.

Naldini (Battista), peintre de l'école florentine, né à Florence, en 1537, mort après 1590, élève du Pontormo, pour le dessin, et d'Angiolo Bronzino, pour la peinture. Il fut employé par Vasari aux travaux du Palais-Vieux. Ses ouvrages tant à l'huile qu'à fresque se font justement remarquer par l'exactitude du dessin et

l'art de la composition. Ses œuvres sont surtout à Rome et à Florence. Il a eu de nombreux élèves.

Nalian (Jacques), patriarche arménien de Constantinople, 1695-1764, remarquable par ses vertus et sa science. On a de lui : *Kandsaran* ou *le Trésor*, Constantinople, 1758, 1 vol. in-4°, etc.

Namaquas, peuple de la Hottentotie (Afrique australe). Ils habitent les deux rives du fleuve Orange. Ce sont des noirs petits, qui semblent être les débris d'une race supérieure et dégénérée. Ils sont divisés en tribus nomades, qui élèvent des bœufs et des moutons. Il y a parmi eux beaucoup de missions anglaises.

Namnètes, peuple de la Gaule celtique, vers l'embouchure de la Loire. Ils avaient pour capitale *Condivicnum, civitas Namnetum* (auj. *Nantes*), et furent compris dans la Lyonnaise troisième. Auj. département de Loire-Inférieure.

Namur, *Namen* en flamand; en latin, *Namurcum*; v. forte de Belgique, ch.-l. de la province de son nom, au confluent de la Meuse et de la Sambre, à 58 kil. S. E. de Bruxelles, par 50° 28′ 30″ lat. N., et 2° 30′ 52″ long. E.; 26,000 hab. Evêché. Collége de jésuites, de Notre-Dame de la Paix; athénée, bibliothèque, théâtre. Pénitencier central de femmes. Les monuments remarquables sont : la cathédrale, où se trouve le tombeau de don Juan d'Autriche; l'église de Saint-Loup, ornée de beaux ouvrages de marbre. Coutellerie importante; exploitation de houilles, marbres renommés; fabr. d'armes, coutellerie fine; tanneries, forges, fonderies, etc. — Namur fut prise, 1692, par Louis XIV, et, en 1695, enlevée à la France par Guillaume d'Orange; elle fut reprise par les Français, en 1746, en 1792 et en 1794. Elle devint alors et resta, jusqu'en 1814, le chef-lieu du départem. de Sambre-et-Meuse.

Namur (Comté de), une des 17 provinces de l'anc. cercle de Bourgogne, circonscrit par l'évêché de Liége, le duché de Brabant et le Hainaut. V. princip., Namur, Charleroi, Charlemont, Givet, Bouvines. Le comté fut réuni par Philippe le Bon, duc de Bourgogne, à ses autres provinces, en 1421.

Namur (province de), province administrative de la Belgique, bornée au N. par la province de Brabant; au N. E., par celle de Liége; au S. E., par celle du Luxembourg; au S., par la France; à l'O., par la province du Hainaut. Elle a 3,660 kil. carrés, et 314,000 hab. Ch.-l., *Namur;* v. princip., Dinant, Philippeville, Floreffe, Florenne, Ligny. Elle est sillonnée de collines boisées, et traversée par la Meuse et la Sambre. Sol fertile; élève de bétail. Exploitations métallurgiques.

Nanas, v. de Hongrie, dans le pays des Haydouks, à 45 kil. N. O. de Debreczin; 7,000 hab.

Nançay, village de l'arr. et à 36 kil. N. O. de Bourges (Cher). Anc. seigneurie, qui devint, 1371, propriété de la famille de La Châtre, et fut érigée en comté, 1609. Château curieux.

Nancy, *Nanceium*, ch.-l. de la Meurthe-et-Moselle, belle ville sur la rive gauche de la rivière de ce nom et le canal de la Marne au Rhin; à 353 kilom. E. de Paris, par 48° 41′ 31″ lat. N., et 3° 51′ long. E.; 66,303 hab. Evêché suffragant de Besançon; Cour d'appel; Académie universitaire; Facultés des lettres et des sciences; école secondaire de médecine et de pharmacie; école forestière. Société des sciences, lettres et arts (académie Stanislas). Bibliothèque, musée; jardin des plantes. Dans la 6me région militaire. On y remarque la cathédrale; les places Sainte-Epore, des Dames, de Grève; la place de la Carrière, bordée de maisons sur un plan uniforme, et où s'élèvent l'hôtel de la Préfecture, la Bourse et le Palais de Justice; la place Stanislas, ornée de l'hôtel de ville, de l'évêché et du théâtre, avec la statue du roi Stanislas; la porte Saint-Jean, etc. — Broderies renommées; fabriques d'instruments aratoires, de physique et de mathématiques; filatures de laine et de coton; ganterie, bonneterie, etc. Commerce de grains, vins, cuirs, laines. Patrie du P. Maimbourg, de Bassompierre, de Callot, de Palissot, de Hoffmann, le journaliste, de Mme de Graffigny, du duc de Choiseul, des généraux Drouot, Grandjean, Hugo, de Mathieu de Dombasle, de Bellangé, d'Isabey, etc. — Fondée au XIIe siècle, Nancy devint bientôt capitale de la Lorraine. Prise par Charles le Téméraire, en 1475, elle fut perdue, en 1476, pour ce prince, qui vint périr sous ses murs, l'année suivante. Elle fut prise par Louis XIII, en 1633, et par Louis XIV, en 1660. C'est au roi Stanislas, beau-père de Louis XV, que Nancy doit ses principaux embellissements. Statues de Drouot, de Mathieu de Dombasle.

Nandode, v. de la présidence de Bombay, dans l'Hindoustan anglais, au N. E. de Surate, ch.-l. du Kandeisch, sur la rive gauche de la Nerbuddah.

Nanek (Nirankar), fondateur de la secte religieuse des Sikhs, né à Talwandy, village du Lahore, 1469-1539. D'abord berger, il entra dans les emplois publics; puis abandonna bientôt le soin des choses de ce monde, et, après de nombreux pèlerinages à tous les lieux consacrés, il rédigea l'*Adi-Granth*, l'évangile de sa religion. C'est le monothéisme musulman, mêlé à des idées panthéistes ou idéalistes du bouddhisme. Ses successeurs ont tous été appelés *Gourous*, et ont habité la ville sainte d'Amretsyr.

Nangasaki ou **Nagasaki,** v. du Japon, sur la côte de l'île de Kiou-Siou, bon port, par 32° 45′ 50″ lat. N., et 127° 51′5″ long. E.; 80,000 hab. Elle fut longtemps la seule ville du Japon ouverte aux étrangers; les Chinois étaient confinés dans le S. O. de la ville; les Hollandais, étroitement surveillés, dans l'île de Decima. Depuis 1854, elle est ouverte aux Européens, qui y échangent les tissus, les métaux, etc., contre des porcelaines, des soieries, du riz, etc. — Cette ville se divise en quartiers différents, habités par différents peuples : ville chinoise, ville japonaise, ville européenne et ville hollandaise. La factorerie russe est à *Inassa,* village situé sur la baie, en face de Nagasaki.

Nangis, *Nangiacum*, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 30 kil. O. de Provins (Seine-et-Marne). Marchés importants, bestiaux, volailles, fromages de Brie. Fabr. de chandelles et de chapeaux. Eglise gothique, anc. château. Victoire remportée par Kellermann et Gérard sur les Russes, 17 février 1814; 2,578 hab.

Nangis (Guillaume **de**). V. Guillaume.

Nan-Hioung, v. de Chine, dans la province de Kouang-Toung, au N. E. de Canton, ch.-l. de département. Commerce considérable.

Nani (J.-B.-Félix-Gaspard), homme d'Etat et historien italien, né à Venise, 1616-1678, remplit les plus hautes charges de la république de Venise, fut ambassadeur auprès de l'Empereur et du roi de France, 1660, puis historiographe et archiviste de la république. Son principal ouvrage : *Istoria della republica Veneta*, Venise, 1662-1679, 2 vol. in-4°, a été traduit en français, Paris, 1679, et Amsterdam, 1702. Il va de 1613 à 1671.

Nani (Tommaso), jurisconsulte italien, né à Morbegno (Valteline), 1757-1813, professa le droit à Pavie, fit partie des conseils de la république cisalpine, de la consulte de Lyon, et fut nommé conseiller d'Etat par le vice-roi d'Italie. On a de lui : *Principii di Giurisprudenza criminale*, Milan, 1812, dont le premier volume seul a paru.

Nanini (Giovanni-Maria), savant compositeur italien, né à Vallerano, 1540-1607, étudia à l'école de Goudimel, fut maître de chapelle à Rome, et dirigea une école de composition. On le place après *Palestrina*, qui fut son condisciple.

Nan-King (capitale du Sud) ou **Kiang-Ning,** capitale de la province de Kiang-Sou (Chine), à 900 kil. S. E. de Pékin, sur le Yang-tse-Kiang, à 270 kil. de son embouchure; par 32° 4′ 40″ lat. N., et 116° 27′ long. E.; 1,000,000 d'hab. Cité déchue depuis la translation des 6 grands tribunaux à Pékin, en 1363, et surtout depuis l'invasion des Mandchoux, en 1645; mais encore importante par son commerce et remarquable comme centre intellectuel. Ecole de médecine. On y publie des livres en grand nombre, dont les éditions sont très-estimées. On y fabrique des soieries, des satins unis et à fleurs, des broderies, du nankin, des ouvrages en laque, du papier de coton, des bronzes, de l'encre de Chine. C'est à Nankin que s'élevait la fameuse tour, dite de porcelaine, haute de 65 mètres. — Cette ville a été bombardée en 1842, par les Anglais; et ils y ont signé le traité de commerce qui leur ouvrit ces contrées. Elle a été en partie détruite par les rebelles Taëpings, qui en avaient fait leur capitale de 1853 à 1864. Elle a été reprise par les impériaux.

Nannoni (Angelo), l'un des plus célèbres chirurgiens de l'Italie, né à Jussa, près de Florence, 1715-1790, fut professeur et chirurgien en chef de l'hôpital de Sainte-Marie-Neuve de Florence. Son ouvrage le plus remarquable est : *della Simplicita del medicare*, Florence, 1761-1767, 3 vol. in-8°. — Son fils, *Laurent*, né à Florence, 1749-1812, fut aussi un bon chirurgien et a formé de nombreux élèves. On cite de lui : *Traité sur l'hydrocèle*, 1779, in-12; *Trattato di chirurgia teorico-prattica*, 1785, 6 vol. in-8°; *Trattato d'anatomia e fisiologia*, 1788, 3 vol. in-4°, etc.

Nansen (Hans), homme politique danois, né à Flens-

bourg, 1598-1667, d'abord commerçant et directeur de la compagnie d'Islande. fut bourgmestre de Copenhague, pendant le siége de 1659, qu'elle eut à soutenir contre Charles-Gustave, et aida Frédéric III dans le coup d'Etat de 1661, qui rendit en Danemark la couronne héréditaire de droit et presque absolue. On a de lui : *Compendium cosmographicum*, description de l'univers, 1635, in-8°.

Nansouty (ETIENNE-ANTOINE-MARIE **Champion**, comte DE), général français, né à Bordeaux, 1768-1815, élève de l'école de Brienne, sous-lieutenant en 1783, était lieutenant-colonel en 1792. Il servit à l'armée du Rhin, sous les ordres de Moreau, sous le général Leclerc, en Portugal, 1801. Général de division en 1803, il fit la campagne du Hanovre. Ce fut lui qui décida la victoire d'Austerlitz, à la tête de douze régiments de grosse cavalerie. Il joua aussi un rôle très-brillant à Eylau, à Friedland, Wagram, fit la campagne de 1812, sous les ordres de Murat, et combattit avec la plus grande intrépidité à Dresde, à Leipzig, comme à Montmirail et à Craonne. Après la déchéance de Napoléon, il se rallia aux Bourbons, et mourut commissaire du gouvernement en Bourgogne, et capitaine-lieutenant de la première compagnie des mousquetaires.

Nant, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 30 kil. S. E. de Milhau (Aveyron); 2,986 hab.

Nan-Tchang, capitale de la prov. de Kiang-Si (Chine), ville commerçante à la jonction des routes de Canton à Nan-king, à Pé-king et à Ou-tchang. Centre du commerce des porcelaines du Kian-si; 300,000 hab. (?).

Nanterre, *Nemetodurum*, *Nannetodurum*, bourg de l'arrond. et à 16 kil. S. O. de Saint-Denis (Seine), à 12 kil. O. de Paris (Seine), près du mont Valérien. Le bourg fut brûlé par les Anglais, en 1346. Patrie de sainte Geneviève et d'Henriot, le révolutionnaire exalté. Gâteaux renommés. Tous les ans, le lundi de la Pentecôte, on couronne la rosière de Nanterre; 3,944 hab.

Nantes, *Condivicnum* et *Namnetes*, ch.-l. du dép. de la Loire-Inférieure, sur la Loire, au confluent de la Sèvre-Nantaise et de l'Erdre, et à 60 kil. de la mer; à 391 kil. S. O. de Paris, par 47°13'8" lat. N., et 3°53'18" long. O.; 122,247 hab. Evêché et siége du 11me corps d'armée; sous-arrondissement maritime (Lorient). Ecole d'hydrographie; écoles secondaires de médecine, des lettres et des sciences. Bibliothèque considérable; musées importants d'histoire naturelle et surtout de peinture. La ville est grande, bien percée, et a de beaux quartiers : les îles Gloriette et Feydeau, le quartier Graslin, le port de la Fosse, traversé par le chemin de fer de Nantes à Saint-Nazaire. On remarque : la cathédrale de Saint-Pierre, où s'élève le magnifique mausolée de François II, sculpté par Michel Colomb; la tour qui reste de l'ancien château du Bouffay, la préfecture, la Bourse, le passage Pommeraye, le théâtre, les cours Saint-Pierre, Saint-André et Cambronne (avec la statue du général), le quai de la Fosse. Le port de Nantes est en relations avec l'Angleterre, l'Espagne, le Portugal, la Réunion, Maurice et l'Inde. Il arme pour la pêche de la Morue à Terre-Neuve et au cap Breton, et pour celle de la baleine, dans les mers septentrionales. Son mouvement annuel est environ (entrée et sortie) de 8,000 bâtiments. Il est assez vaste pour contenir 200 navires; mais la faible marée et les sables de la Loire ne permettent point d'y remonter de trop fortes cargaisons. Ses importations sont : le sucre, le café, le cacao, le riz, le poivre, le plomb, la houille, etc.; ses exportations sont : les grains, farines, articles d'industrie française, viandes salées, vin, sucre raffiné. — Nantes est renommée pour ses industries de tissus de coton, d'instruments d'optique, de mathématiques et de marine, pour ses engrais, ses conserves alimentaires, ses raffineries de sucre, la construction des navires. — Capitale des *Namnètes*, déjà importante au temps de la conquête de César, Nantes fut plusieurs fois pillée par les Normands, 843, 853, 871. Elle fut vainement assiégée par Jean sans Terre, 1213, par les Anglais, 1343. Les ducs de Bretagne habitèrent souvent son château. Anne de Bretagne y épousa Louis XII, 1499. Henri IV y signa l'édit de Nantes, 1598, qui accordait aux protestants la liberté de conscience, réglait l'exercice de leur culte, les admettait aux emplois publics, leur donnait des chambres mi-partie (tribunaux mixtes) dans les parlements, des places de sûreté, La Rochelle, Montauban, Cognac, etc. Il fut révoqué par Louis XIV, le 17 octobre 1685. Chalais, sous Louis XIII, Fouquet, sous Louis XIV, furent arrêtés à Nantes. La ville, florissante au XVIIIe siècle, par sa marine, son commerce avec Saint-Domingue et la traite des noirs, souffrit beaucoup pendant la Révolution, surtout à l'époque des noyades de Carrier. Elle repoussa la grande armée des Vendéens, commandée par Cathelineau, qui y fut blessé mortellement, 1793. La duchesse de Berry y fut arrêtée en 1832.

Nantes à Brest (Canal de). Il lie Nantes à Brest, par un parcours d'environ 360 kil., à travers les départements d'Ille-et-Vilaine, du Morbihan et du Finistère, où il finit à Châteaulin, sur l'Aulne, dans la rade de Brest. Il a été construit de 1806 à 1823. Il fait communiquer les ports de Brest, Nantes, Lorient, Saint-Malo.

Nanteuil (ROBERT), peintre et graveur, né à Reims, vers 1623, mort en 1678, a laissé un grand nombre de portraits gravés, qui le placent au premier rang. On remarque ceux de Pomponne de Bellièvre, d'Anne d'Autriche, de Le Tellier, etc..... Louis XIV le fit graveur et dessinateur de son cabinet, 1658.

Nanteuil (GAUGIRAN **de**), auteur dramatique, né à Toulouse, 1778-1830, se lia avec Etienne et fut souvent son collaborateur. Il a composé des vaudevilles, des comédies, des opéras-comiques.

Nanteuil-le-Haudouin, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. S. E. de Senlis (Oise), sur la Nonette. Grains et farines; 1,558 hab.

Nantiat, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 16 kil. S. E. de Bellac (Haute-Vienne); 1,422 habit., dont 300 agglomérés.

Nantigny (CHASOT **de**), généalogiste, né à Saulx-le-Duc (Bourgogne), 1692-1755, a laissé plusieurs ouvrages d'érudition sérieuse : *Généalogies historiques*, 1736-38, 4 vol. in-4°; *Tablettes chronologiques*, 1749-1757, 8 vol. in-24, etc.

Nantilde ou **Nantichilde**, reine des Francs, née vers 610, morte en 642, était femme de Dagobert, et gouverna, avec le maire du palais Ega, pour son fils Clovis II.

Nantua, *Nantuacum*, ch.-l. d'arrond. de l'Ain, à 50 kil. E. de Bourg, par 46° 9' 7" lat. N., et 3° 16' 22" long. E., dans une gorge du Jura, et sur le bord du lac de son nom. Filatures de tissus; papeteries; commerce de bois et de fromages; fabrication de peignes. Elle fut fondée autour d'un monastère de Bénédictins, 671; Charles-le-Chauve y fut enterré; 3,405 hab.

Nantuates, peuple de la Gaule, au S. du lac Léman, et au N. E. des Véragres, sur le territoire du Chablais et du canton du Valais (Suisse). V. pr., *Tarnaïa*, auj. Saint-Maurice. Il fut compris dans la prov. des Alpes Pennines et Grées.

Nantucket, v. de l'Etat de Massachusetts (Etats-Unis), dans une île du même nom, à 200 kil. S. E. de Boston. Port de pêche important; 9,000 hab.

Nantwich, v. du comté de Chester (Angleterre), sur la Wever. Salines; fromages; fabriques de souliers; 6,000 hab.

Napata, anc. ville d'Ethiopie, sur le Nil, était la capitale de la reine Candace. Prise et rasée par Pétronius, 22 av. J. C., elle fut rebâtie, dit-on, par Candace, un peu plus au S., près de l'île de Mokrat.

Napées, nymphes des bois et des vallées.

Napier (JOHN) ou **Neper**, baron de *Merchiston*, mathématicien écossais, inventeur des logarithmes, né à Merchiston, près d'Edimbourg, 1550-1617, s'adonna d'abord et principalement à la théologie, et prit une part ardente aux luttes du puritanisme et de la royauté. Il donna une *Interprétation de l'Apocalypse*, par la méthode mathématique, 1593, in-4°; elle fut traduite en français, dès 1602, par G. Thomson, La Rochelle. — Le premier ouvrage qui révéla sa découverte des logarithmes parut en 1614, sous ce titre : *Mirifici Logarithmorum Canonis descriptio*, Edimbourg, in-4°; son fils, Robert, continua la publication de son importante théorie : *Opera posthuma*, 1619.

Napier (Sir CHARLES-JAMES), général anglais, né en Irlande, 1782-1853, se signala comme volontaire, en 1809, dans la guerre d'Espagne, et, après une croisière, 1813, sur les côtes des Etats-Unis, dans le gouvernement de Céphalonie (îles Ioniennes). En 1841, il fut nommé au commandement de l'armée du Bengale ; ses plans hardis et la fermeté la plus courageuse lui assurèrent rapidement la victoire sur les Ameers du Scinde, et la possession de leur territoire. Revenu en Angleterre, 1847, il repartit pour les Indes, 1849, sur les instances du duc de Wellington, pour rétablir la prospérité de la conquête, un moment troublée. Mais il ne put y rester et donna sa démission, mécontent du nouvel ordre de choses, et de la rivalité de gouvernement qu'il y avait rencontrée, 1850.

Napier (Sir William-Francis-Patrick), général et historien anglais, frère du précédent, né à Castletown (Irlande), 1785, mort en 1860, fit avec distinction les campagnes d'Espagne, jusqu'en 1814. Nommé colonel en 1830, il fut major-général en 1841, et gouverneur de l'île de Guernesey, 1842. — Son principal ouvrage : *Histoire de la guerre de la Péninsule*, depuis 1807 jusqu'en 1814, fut publié de 1828 à 1840. Cet ouvrage remarquable, où sont réunis à un degré supérieur le jugement, la science et le style, a été traduit sous la direction du général Dumas, Paris, 1828-1840, 10 vol. in-8°. On lui doit encore : *Administration du Scinde; Campagne dans les collines de Cutchee;* la *Vie et les opinions de sir Charles Napier*, son frère.

Napier (Sir Charles), vice-amiral anglais, cousin du précédent, né à Stirling (Ecosse), 1786-1860, après un long apprentissage dans l'Atlantique et la Méditerranée, aux Antilles, et dans l'Amérique du nord, fut envoyé en mission sur les côtes du Portugal, 1829, pour soutenir le prétendant *dom Pedro*, et sa fille, *dona Maria*, contre l'usurpateur dom Miguel. Une victoire brillante, à la hauteur du cap Saint-Vincent, 3 juillet 1833, le rendit maître de la capitale; il fut nommé vicomte et vice-amiral de Portugal. En Syrie, 1840, il bombarda Sidon, s'empara de Beyrouth et contribua à la prise de Saint-Jean-d'Acre; il commanda l'escadre devant Alexandrie, et força Méhémet-Ali à signer la paix; il fut nommé commandeur de l'ordre du Bain. Il entra au Parlement, se rangea parmi les whigs, attaqua très-vivement dans les journaux l'administration maritime, et se loua avec une emphase malheureuse. Il eut le commandement de la flotte anglo-française, dans la Baltique, 1854, lors de la guerre contre la Russie. Il avait été nommé vice-amiral en 1853. Malgré ses promesses exagérées, il fit peu de chose et contribua seulement à la prise de Bomarsund. On a de lui quelques ouvrages politiques : *Guerre de Syrie*, 1842, 2 vol.; *Ma propre vie*, 1856, etc.

Napier (Macvey), littérateur anglais, né à Kirkintillock, comté de Stirling (Ecosse), 1776-1847, fut bibliothécaire de la compagnie des écrivains du sceau, et professeur à l'université d'Edimbourg. Il collabora à l'*Encyclopædia britannica* avec le plus grand succès, et dirigea l'*Edinburgh Review*, après la retraite de Jeffrey.

Napione de Cocconato (Jean-Francesco **Galeani**, comte), littérateur italien, né à Turin, 1748-1830, occupa de nombreux emplois du gouvernement, fut administrateur de plusieurs provinces et conseiller d'Etat, attaché aux archives, 1796. Il se retira pendant la période de la domination française, et ne reparut dans les fonctions publiques qu'en 1814, avec le titre de surintendant des archives royales. Ses ouvrages nombreux sont surtout des critiques littéraires ou historiques: *Essai sur la patrie de Colomb ; Monuments de l'architecture antique*, 3 vol. in-4°, 1820; *Considérations sur l'art historique*, etc. Ses *Œuvres* forment 16 vol. in-8°, Florence, 1820.

Naples, *Parthenope*, *Neapolis*, ancienne capitale du royaume des Deux-Siciles, dans l'Italie méridionale, auj. capitale de la province de Naples. Située au fond du golfe de son nom, entre le Vésuve à l'E., et le Pausilippe à l'O., à 205 kil. S. de Rome, par 40° 51′ 47″ lat. N, et 11° 55′ 12″ long. E.; 450,000 hab. Archevêché, cour suprême, cour d'appel, juridictions civile et criminelle. Université, qui date de 1224; faculté de médecine et de chirurgie. Institut des beaux-arts, société royale des sciences, d'archéologie; etc.; collége de musique. Bibliothèques Borbonica (200,000 v. et 3,000 manuscrits), Brancacciana, du couvent Saint-Philippe, de l'Université, etc... Célèbre musée Bourbon, renfermant 5 collections : antiquités égyptiennes et étrusques; bronzes; médailles et curiosités du moyen âge; manuscrits; statues et inscriptions; on y voit l'Hercule et le taureau de Farnèse. Archives très-considérables. Jardin botanique. Maison de travail pour les pauvres, dite *Reclusorio*. Banque Saint-Charles. — Le port est petit, mais la rade est vaste et sûre. La ville est défendue par les forts Saint-Elme et de l'Œuf, et par le château Neuf. La ville, bâtie en amphithéâtre, a 16 kil. de tour; elle renferme quelques beaux quartiers: la grande et belle rue de Tolède, le quai de la Chiaja, planté d'orangers et de citronniers; mais ses rues sont en général étroites et montueuses. On y remarque : le palais royal, qui est d'une très-grande étendue, le palais Capo-di-Monte, du prince de Salerne; le théâtre Saint-Charles; la cathédrale, dédiée à saint Janvier, les églises de Sainte-Claire, de Saint-Dominique, de Saint-Paul-Majeur, de Sainte-Marie des Carmes, etc.; les couvents de la Trinité, de Saint-Dominique, de Mont-Olivet, etc.; des palais particuliers, ceux d'Orsini, de Colonna, Doria, etc., la promenade Chiaja. Vastes catacombes au N. de la ville; et, de ce même côté, fort Saint-Elme, qui la domine de tous côtés. — Fabriques de tissus d'or et d'argent, soieries, bas de soie, velours, draps, tissus de coton, cordes d'instruments, passementeries, faïence, bougies, bijouterie de corail, carrosserie, essences, savon, macarons, etc. Commerce considérable. — Les environs sont charmants et renferment des curiosités remarquables: la Solfatare, la grotte du Chien, les bains de Néron, les bains de Lucullus, Herculanum, Pompéi. — Naples a une origine très-reculée. D'abord colonie de Cumes, sous le nom de *Parthénope*, elle s'agrandit bientôt et prit le nom de *Palepolis* (vieille ville), par l'arrivée de nouveaux colons, qui fondèrent *Neapolis* (la ville neuve); elle remplaça Capoue, comme capitale de la Campanie. En 536, elle fut enlevée aux Goths par Bélisaire, et reprise par Totila en 541. Devenue république indépendante, du IXe au XIIe siècle, elle fut conquise, en 1139, par Roger II, le fondateur du royaume des Deux-Siciles. Elle fut la capitale du royaume de Naples. Louis Ier d'Anjou s'en empara, en 1383, et René d'Anjou, en 1438. Deux fois, dans le XVe s., les Français en furent maîtres, sous Charles VIII, 1495, et sous Louis XII, 1500. Restée à Ferdinand d'Aragon, elle se déclara en république, après l'insurrection de Mazaniello, 1647. Les Français y entrèrent en 1799, puis en 1806. En 1820-1821, elle se mit en révolution pour secouer le joug de l'Autriche. Depuis lors, elle a été très-souvent agitée par les troubles qui ont amené en définitive la chute de la maison des Bourbons de Naples François II fut forcé de l'abandonner devant Garibaldi, qui y entra le 7 septembre 1860. — Naples est la patrie de Stace, Velleius Paterculus, Sannazar, Marin, Bernin, Salvator Rosa, Filangieri, Vico, Pergolèse, Gravina, etc.

Naples (Province de), l'une des provinces ou intendances du royaume d'Italie, entre la Méditerranée à l'O., la Principauté Citérieure au S., la Terre de Labour à l'E. et au N. Elle a 1,065 kil. carrés, et 908,000 hab. Le ch.-l. est *Naples;* les villes principales sont: Castellamare, Pouzzoles, Casoria, etc.

Naples (Golfe de), *Crater sinus*, formé par la mer Tyrrhénienne, entre les caps Misène et della Campanella. Il a 30 kil. de longueur sur 22 de profondeur. Au N. est la presqu'île de Baïes, avec les îles d'Ischia et de Procida; au S. E., l'île de Capri.

Naples (Royaume de). V. Deux-Siciles (Royaume des).

Naplouse, anc. *Sichem* ou *Mabartha*, puis *Neapolis*, v. de la Syrie (Turquie d'Asie), sur le flanc du mont Garizim, à 60 kil. N. de Jérusalem. Grottes sépulcrales de Joseph et de Josué; puits de Jacob, près duquel Jésus conversa avec la Samaritaine. Elle fut la capitale des Samaritains. Tissus de coton et savons; commerce actif avec Damas et les ports de la Méditerranée; 7,000 hab.

Napo (Rio-), affluent de gauche de l'Amazone, vient des Andes, arrose la Nouvelle-Grenade, et a 1,100 kil. de cours.

Napoléon (Saint), d'Alexandrie, martyr sous Dioclétien (?). Fête, le 15 août.

Napoléon (Famille de). Pour plus de simplicité et de clarté, comme nous l'avons dit, au mot Bonaparte, nous avons ici groupé autour du chef de la dynastie les membres célèbres de cette famille.

Napoléon Ier (Bonaparte), second fils de Charles-Marie Bonaparte et de Marie Lætitia Ramolino, né à Ajaccio (Corse), le 15 août 1769, mort à Sainte-Hélène le 5 mai 1821. Sa famille était d'origine italienne : elle procédait, selon toute apparence, de l'antique maison des Cadolinges, d'origine longobarde, dont deux descendants, vers la fin du XIIe s., fondèrent, l'un, la famille des Bonaparte de Trévise, l'autre celle des Bonaparte de Florence. Ces derniers, qui s'établirent aussi à San-Miniato, se fixèrent à Sarzane; et ce fut cette branche qui, en 1490, se transporta en Corse dans la personne de François Bonaparte, chef des Bonaparte d'Ajaccio. — Les Cadolinges furent mêlés aux luttes de l'Empire et de l'Eglise; et, après avoir longtemps combattu pour l'Empire et les priviléges, vaincus et dépouillés, se rallièrent à la cause de la liberté et du vœu national. De cette conversion il tirèrent le surnom de *Bonaparte* (*Bona pars*), qui devint le nom définitif des nombreuses maisons dont ils furent la souche. La Corse venait d'être cédée aux Français par Gênes, et conquise sur Paoli, lorsque Napoléon naquit. Son enfance fit

pressentir ce qu'il devait être; emporté et volontaire sous la discipline à la fois tendre et sévère de sa mère, il révéla ses instincts guerriers et dominateurs dans les luttes des enfants d'Ajaccio contre les enfants du faubourg (borghigiani). Nommé, en 1779, élève de l'École de Brienne, grâce à M. de Marbœuf, gouverneur de la Corse, il fut laissé quelque temps au collége d'Autun avec deux de ses frères (janvier 1779). Entré à l'École en avril 1779, et couronné, en 1783, pour le premier prix de mathématiques, l'inspecteur général, de Kéralio, le remarqua et le désigna pour l'École militaire de Paris. Le 1er septembre 1784, il fut admis dans la compagnie des cadets gentilshommes, et obtint, à sa sortie (septembre 1785), le grade de lieutenant en second dans la compagnie des bombardiers du régiment de La Fère, alors en garnison à Valence. Son séjour dans cette ville fut employé à de fortes études, où la politique, la philosophie et la littérature tinrent leur place à côté d'une profonde application à la science militaire. Une douce intimité le lia à Mlle du Colombier, à la famille de laquelle il avait été recommandé. Il suivit, à cette époque (août 1786), son régiment, envoyé pour réprimer une révolte à Lyon, et prit plusieurs congés pour aller en Corse revoir sa famille, dont il était devenu le véritable chef depuis la mort de son père (février 1785). Il s'y prononçait pour les intérêts de la révolution; et ce fut pendant un de ces séjours qu'il adressa au club d'Ajaccio un manifeste véhément où il dénonçait Buttafuoco, député de la noblesse, comme traître à son pays (juin 1789). En octobre 1791, la mort de son grand-oncle, l'archidiacre Lucien, soutien de la famille, le rappela dans son pays; il venait d'être nommé, 1er avril 1791, lieutenant en premier au régiment de Grenoble. Profitant de l'organisation des *volontaires nationaux*, qui se faisait au milieu des luttes intestines des partis, et assuré de la faction révolutionnaire, il se fit nommer commandant en chef du second bataillon, et n'hésita pas, pour réussir, à faire enlever un des commissaires du Directoire de Corse, logé, par esprit d'égalité, chez ses adversaires, les partisans de Paoli. Ce fut alors qu'une accusation, portée contre lui, d'avoir ordonné à son bataillon de faire feu sur les habitants de la ville, dans une rixe récente, l'obligea à venir à Paris se justifier lui-même (mai 1792). Il put ainsi assister aux journées du 20 juin, du 10 août, et aux déplorables massacres de septembre. De retour à Ajaccio, avec sa sœur Elisa, retirée de Saint-Cyr, qui venait d'être fermé, il fit partie de l'expédition dirigée par le contre-amiral Truguet (janvier 1793) contre l'île de Sardaigne; la place de la Madeleine, sur laquelle furent dirigés les efforts, ne put être prise, malgré la bonne direction de l'artillerie, et la flotte se retira avec précipitation. Paoli, qui désespérait depuis longtemps du triomphe de sa cause, venait de faire appel à la protection des Anglais, et provoqua sourdement la guerre civile. Ce fut en vain que Bonaparte, aidé de sa famille et de quelques partisans fidèles de la France, essaya de lui tenir tête. Abandonnant son patrimoine ravagé et sa maison incendiée, il quitta sa patrie et vint s'établir à Nice, puis près de Toulon, enfin à Marseille (juin 1793), avec sa mère et ses frères et sœurs.

Il se rendit de là à Nice, où se trouvait le 4e régiment d'artillerie, dans lequel il venait d'être nommé capitaine en premier (8 mars 1793), et reçut dans cette ville les ordres de la Convention, qui l'appelaient à faire partie d'une colonne chargée, sous le commandement du général Carteaux, de soumettre les confédérés du Midi. Il apporta, dans cette mission, le concours le plus efficace; et à Beaucaire, recourant aux armes de la raison même, il imagina un dialogue (*le Souper de Beaucaire*), où il démontrait l'impuissance et la folie d'une telle révolte (juillet 1793). Bonaparte allait révéler son génie militaire. La ville et les forts de Toulon venaient d'être livrés aux Anglais par trahison; nommé chef de bataillon et commandant provisoire de l'artillerie du siége, il est entravé, au début, par l'incapacité des généraux Carteaux et Doppet. Mais Dugommier leur succède, et Bonaparte fait accepter, dans un conseil de guerre (25 novembre 1793), un plan simple et hardi, qu'il substitue à celui du Comité. Le 18 décembre, le fort de l'Éguillette, le point décisif de la défense, est enlevé d'assaut; et, deux jours après, les républicains sont maîtres de Toulon. A la suite de ce succès, il fut nommé général de brigade provisoire par les représentants, et ce grade fut confirmé, le 6 février 1794. Il reçut alors le commandement de l'artillerie de l'armée d'Italie, avec mission d'inspecter et d'armer les côtes de la Provence et des îles d'Hyères. Mandé, à cette occasion, à la barre de la Convention, pour avoir relevé les enceintes du fort Saint-Nicolas, à Marseille (15 mars 1794), les instances des représentants empêchèrent sa comparution, et il put rejoindre l'armée, à laquelle il était appelé.

Après avoir reconnu les positions de l'ennemi, il présenta et fit approuver aux représentants, Ricord et Robespierre jeune, un plan consistant à tourner la forte position de Saorgio, qui tenait depuis si longtemps notre armée en échec, et à s'établir sur les hauteurs des Alpes, en appuyant notre droite sur Gênes. L'armée s'empara bientôt d'Oneilles, des vallées de la Nervia, de la Roya, du Taggio, du Tanaro, et occupa les crêtes des Alpes, du col de Tende au Saint-Bernard (2 avril, 12 mai 1794). Pendant ce temps, la révolution du 9 thermidor s'était faite; les relations de Bonaparte avec Robespierre jeune le firent suspendre de ses fonctions (6 août 1794) et mettre au secret au fort d'Antibes. Mais les réclamations de Dumerbion et de Salicetti, le demandant pour diriger l'armée des Alpes, amenèrent, après peu de jours, son élargissement (20 août). Retournant alors au quartier général de l'armée d'Italie, il fit exécuter ses plans de campagne avec un plein succès. Les positions de Saint-Jacques et de Montenotte furent emportées, et les Autrichiens mis en retraite (septembre 1794). Il sembla tout à coup que sa carrière allait être arrêtée; mais c'était pour s'élever plus haut. En arrivant à Marseille, il apprit qu'il venait d'être réformé. Aubry, successeur de Carnot à la direction de la guerre, le trouvait trop jeune « pour commander l'artillerie d'une armée. » On lui offrit le commandement d'une brigade d'infanterie dans l'armée de l'Ouest, qu'il refusa, et il fut attaché, en considération de ses connaissances spéciales, au bureau topographique, direction des cartes et plans. C'est de là qu'il adressa aux généraux de nos armées des plans qui, à demi-compris, nous valurent cependant des succès, et dont il devait plus tard poursuivre lui-même la complète réalisation. Mais l'emploi était obscur et sans avenir; dans la fatigue de son isolement et les désirs de son ambition, il demanda au comité *de salut public* de l'envoyer en mission en Turquie. Le comité refusa, sur la représentation de Jean Debry, qu'il ne fallait pas éloigner un officier aussi distingué. Survint l'insurrection du 13 vendémiaire (5 octobre 1795). Barras, chargé de défendre la Convention, songea à Bonaparte et mit son nom en avant. Le jeune général se rendit bientôt maître du mouvement, et mitrailla les rebelles à Saint-Roch, dans la rue Saint-Honoré. Il en fut récompensé par le grade de général de division et le commandement de l'armée de l'intérieur, et, dès lors, fut appelé à la direction des affaires du gouvernement. Son mariage avec Joséphine Tascher de la Pagerie, veuve du général de Beauharnais (mars 1796), ajouta à l'éclat de sa nouvelle position de nombreuses relations avec les principaux chefs des partis.

Bonaparte avait été nommé général en chef de l'armée d'Italie, peu de jours avant son mariage, 2 mars 1796. Il alla en prendre le commandement à Nice, 27 mars 1796, et la trouva inférieure en nombre à l'ennemi, manquant de tout, dans la position la plus défavorable et dans un pays qui lui était hostile. Mais le nouveau général sut bientôt en faire une armée confiante et invincible, et avec elle accomplir les campagnes les plus prodigieuses. En quinze jours, du 11 au 25 avril 1796, les Alpes sont tournées; combat de Voltri, le 11 ; batailles de Montenotte et Millesimo, 12 et 13; prise du château de Cossaria, 14 ; bataille de Dégo, 15 ; combat de Vico, 19, et bataille de Mondovi, 22; les Piémontais, séparés des Autrichiens, battus coup sur coup, signent l'armistice de Cherasco, laissant entre les mains de l'armée française Coni, Ceva et Tortone, 28 avril 1796. Bonaparte se tourne alors du côté des Autrichiens, qui tenaient la Lombardie. L'armée française traverse le Pô, en vue de Beaulieu, par une tentative hardie, en faisant une pointe sur Valenza, tandis que le passage s'effectue par Plaisance, 7 mai ; l'autrichien Beaulieu, retiré derrière l'Adda, est battu à Lodi, 10 mai 1796 ; et ce dernier succès achève la conquête de la Lombardie. Les Autrichiens sont chassés dans le Tyrol. — Bonaparte propose alors au Directoire une campagne sur le Danube, et sa jonction avec l'armée du Rhin, plan qu'avait déjà conçu Carnot, mais qui ne fut pas accueilli. La gloire du jeune conquérant faisait déjà naître certaines préoccupations. — Pendant cette première campagne, les ducs de Parme et de Modène avaient fait leur soumission et signé des armistices, 9 mai 1796 ; Bonaparte employait des moyens conciliants de pacification, respec-

tant les propriétés, les mœurs, les instincts nationaux, levant des contributions régulières; mais il réprimait les trahisons, et la révolte de Gênes fut sévèrement châtiée, 14 juin 1796. Le grand-duc de Toscane, effrayé, se retira de la coalition et demanda la paix, 5 juin; et la cour de Rome, menacée dans Bologne et Ferrare, se décida, elle aussi, à conclure l'armistice de Foligno, 24 juin 1796.

Les débris de l'armée de Beaulieu, réorganisés par Mélas, et formant un corps de plus de 70,000 hommes, fondent bientôt des hauteurs du Tyrol, sur notre armée, forte de 40,000 hommes, campée dans la vallée de l'Adige. Wurmser les commande. Bonaparte, après avoir divisé les Autrichiens par une fausse retraite, les bat successivement (*campagne des Cinq Jours*), et les écrase enfin à Castiglione, 5 août 1796. Mais Wurmser, qui a réparé ses pertes dans le Tyrol, apparaît de nouveau dans la vallée de la Brenta. Bonaparte lui coupe toute communication avec le Tyrol, où il bat un de ses lieutenants, et se précipitant à sa poursuite, le défait complétement à Bassano, 8 septembre 1796; le général autrichien se jette dans Mantoue, bloquée par Serrurier, 13 septembre 1796, et y est bientôt assiégé avec la plus grande vigueur. — Les pertes du vaincu étaient énormes, et le succès complet. Bonaparte se disposait à l'utiliser et à reconstituer l'Italie sous l'influence des idées françaises, lorsque l'Autriche inépuisable jeta dans le Frioul et le Tyrol deux nouvelles armées, sous le commandement du général Alvinzi. — Cette nouvelle campagne commence sous les plus fâcheux auspices. L'armée française refoulée, et repoussée à Caldiero, ne retrouve la victoire qu'à la sanglante bataille du pont d'Arcole, 15, 16, 17 novembre 1796, où son général se jette au milieu des balles ennemies. Bonaparte profite de la division des Autrichiens, est vainqueur d'Alvinzi sur le plateau de Rivoli, 14 janvier 1797, surprend Provera qui marche au secours de Mantoue, et force enfin ce dernier boulevard de la domination autrichienne à la capitulation, 2 février 1797. Il marche alors sur Rome, qui avait rompu l'armistice de Foligno, et lui impose la paix de Tolentino, 19 février 1797. Avignon et le Comtat-Venaissin sont abandonnés à la France; des réparations sont accordées pour le meurtre de notre envoyé Basseville, etc. Cependant l'Autriche ne désespère point encore. L'archiduc Charles, avec une armée inférieure à la nôtre, s'avance contre Bonaparte, pour tenter une dernière fois la fortune. Mais celui-ci passe la Piave, le bat au Tagliamento, et précipite ses succès. Le 1er avril 1797, l'archiduc est défait à Newmark, et le 7, l'armée française est à Léoben, à deux marches de Vienne. Des préliminaires de paix y sont signés, 18 avril. — Bonaparte en profite pour châtier l'oligarchie de Venise, qui vient de massacrer des Français à Vérone; elle est convertie en république, et son *livre d'or* brûlé. En même temps, il fonde une République Cisalpine, 9 juillet 1797, à laquelle il réunit les Valtelins, 22 octobre.

Cependant les menées toujours renaissantes, et l'influence de plus en plus grande du parti royaliste, venaient de provoquer à Paris le coup d'État du 18 fructidor (4 septembre 1797). Bonaparte y avait lui-même poussé le gouvernement, et avait envoyé son lieutenant Augereau porter des adresses de l'armée, et des recommandations aux directeurs. L'Autriche essaya vainement de profiter de cet événement pour élever ses prétentions, au moment de conclure la paix. Elle se fit à Campo-Formio, 17 octobre 1797. Venise fut entièrement sacrifiée, et en partie attribuée à l'Autriche, qui cédait de son côté la Lombardie. — A son retour à Paris, 5 décembre 1797, Bonaparte fut accueilli avec le plus grand enthousiasme. L'Institut lui offrit une place dans la section de mécanique, et le Directoire reçut de ses mains, en grande pompe, au palais du Luxembourg, le traité, qu'il venait de signer. Mais sa popularité et sa domination grandissante firent bientôt désirer son éloignement. La paix n'était qu'apparente, et la guerre à l'état latent. Le Directoire venait de suspendre les négociations de Lille; l'Angleterre agitait contre nous tous les cabinets. On résolut de l'attaquer dans ses possessions de l'Inde. Une expédition pour l'Egypte fut préparée en grand secret; et le 19 mai 1798, Bonaparte quittait Toulon sur une flotte que devaient rallier des convois, disposés à Gênes, Ajaccio et Civita-Vecchia, entouré de généraux de son choix, de savants et d'artistes, et à la tête de 10,000 marins et 36,000 soldats. Malte est enlevée en passant, et une forte garnison y est laissée sous le général Vaubois. L'armée débarquée prend Alexandrie 2 juillet et marche sur le Kaire; les Mamelouks sont battus à Rahmânyeh et à Chébreiss; le 23 juillet, ils sont anéantis à la célèbre bataille des Pyramides; le 24, les Français font leur entrée dans la *ville sainte*. Mais, tandis que Bonaparte rejette Ibrahim-Bey dans la Syrie, notre flotte est détruite à Aboukir, 1-2 août 1798. Le vainqueur ne songe alors qu'à pacifier et à organiser le pays vaincu; il en prend les mœurs et les idées; il y introduit le droit européen; il fonde enfin l'Institut d'Egypte, août 1798, qui doit en révéler l'histoire et les richesses scientifiques. Ses efforts rencontrent d'invincibles résistances; le 22 octobre 1798, une grande révolte est étouffée, au Kaire, dans le sang. Mais une nouvelle coalition s'est formée entre la Turquie et la Russie, déjà unies contre nous, et l'Angleterre, 2 janvier 1799. Bonaparte veut la prévenir; il s'avance en Syrie, prend Gaza et Jaffa, et met le siége devant Saint-Jean-d'Acre, 14 mars. Malheureusement, la place, défendue par le français Philippeaux et l'anglais Smith, déjoue tous nos efforts; et après les succès éclatants, mais inutiles, de Nazareth et du Mont-Thabor, notre armée reprend la route du Kaire, 21 mai. Bonaparte arrive assez à temps pour rejeter dans la mer à Aboukir, 25 juillet, l'armée turque, qui débarquait, soutenue par la flotte anglaise. L'expédition était finie et avortée. Des journaux, qui lui apportent des nouvelles sur la triste situation de la France, le déterminent à quitter l'Egypte sur deux bâtiments, presque en vue de la flotte ennemie, après avoir laissé à Kléber le soin de la conquête, 22 août.

Le 16 octobre 1799, Bonaparte était à Paris, acclamé depuis son débarquement par la joie populaire, et il trouvait la France malheureuse et battue à l'extérieur, au dedans épuisée par tous les maux. Les avances des partisans de la révolution eux-mêmes, et l'appui de la minorité du Directoire et du conseil des Anciens, le poussèrent à tenter un changement de gouvernement. Par le coup d'État du 18 brumaire (9 novembre), le Directoire fut remplacé par un gouvernement provisoire de trois consuls, Sieyès, Roger-Ducos et Bonaparte. La force et la surprise y jouèrent leur rôle; Gohier et Moulins, deux directeurs, furent enfermés au Luxembourg; le conseil des Cinq-cents chassé à Saint-Cloud par une colonne de grenadiers, commandée par Murat. Bonaparte s'appliqua aussitôt à établir le nouveau pouvoir sur des bases solides, et à organiser la France. Il fallait pacifier les partis, mettre l'ordre à la place de l'anarchie et de l'incertitude, qui régnaient partout, dans les finances, dans l'administration, et autant dans l'ordre moral que dans la sphère sociale et matérielle. Bonaparte comprit tous ces besoins, et son génie se trouva capable de les satisfaire. La constitution de l'an VIII, préparée par Sieyès, après avoir été modifiée par Bonaparte dans un sens plus pratique, fut proposée à l'acceptation du peuple français, le 14 décembre 1799, et acceptée à une majorité de plus de 3 millions de votants. Bonaparte était Premier Consul pour dix ans, avec Cambacérès et Lebrun, pour collègues; le Premier Consul avait seul des pouvoirs très-étendus. Les réformes les plus grandes furent bientôt accomplies: une puissante administration départementale, créée sous l'action immédiate du pouvoir, avec les préfets, les sous-préfets et les maires, à côté desquels fonctionnèrent des assemblées électives, destinées à les conseiller; une magistrature hiérarchique, dont l'indépendance fut garantie par l'inamovibilité; enfin, pour l'ordre financier et économique, l'institution des receveurs généraux, la Cour des comptes et la Banque, qui devait diriger et régulariser les mouvements des valeurs. En même temps, Hédouville et Brune commencent, et l'abbé Bernier continue la pacification de la Vendée. L'ordre se rétablissait ainsi à l'intérieur; restait à le réaliser aussi au dehors, en conjurant les dangers, qui nous environnaient et, en imposant la paix par des victoires. Mélas était sur le Var et bloquait Gênes; l'Angleterre était partout menaçante sur les mers. Bonaparte, après avoir obtenu la neutralité de la Prusse et de la Russie, et confié à Moreau l'armée d'Allemagne, résolut de reprendre et d'achever l'accomplissement de son plan de 1796, et de porter un coup décisif à ses ennemis. Tandis que Mélas, qui croit connaître d'avance le programme de notre armée, nous attend au pied du mont Cenis, il tourne les Alpes par le Grand-Saint-Bernard, 13-16 mai 1800; Bard, Ivrée, Novare, Milan, ouvrent leurs portes; l'avant-garde autrichienne est battue par Lannes, à Montebello, et, le 14 juin 1800, au point même que Bonaparte avait marqué sur ses cartes au cabinet des Tuileries, entre Marengo et San Juliano, à l'E. d'Alexandrie, l'armée de Mélas est com-

plétement défaite après une bataille acharnée, et longtemps indécise, dans laquelle l'intervention du général Desaix nous donne la victoire. Ce jeune et brillant officier expire au moment de son triomphe. La victoire de Hohenlinden, remportée par Moreau, le 3 décembre 1800, couronne nos succès et fait remplacer l'armistice d'Alexandrie par la paix de Lunéville, 9 février 1801. A cette époque, le territoire de la France comprend déjà 103 départements. Les clauses du traité de Campo-Formio sont reproduites et consacrées; la République cisalpine reconnue. Bonaparte doit la réorganiser plus tard, 26 janvier 1802, dans la Consulte de Lyon, où elle se transformera en république italienne, sous sa présidence. Cependant l'Angleterre est toujours armée contre nous. Son or suscite autour de la personne du Premier Consul complot sur complot (Aréna, octobre 1800, et Machine infernale, 24 décembre 1800); elle essaye une tentative contre notre flottille de Boulogne, 1801, et achève la ruine de notre expédition d'Egypte, mal dirigée depuis la mort de Kléber. Les négociations, d'abord favorables, puis abandonnées sous l'influence de Pitt, sont enfin reprises, sous Addington, et la paix d'Amiens, 4 germinal an X (25 mars 1802), qui donnait Ceylan à l'Angleterre, et l'Egypte à la Turquie, nous permet d'envoyer à Saint-Domingue une armée de 40,000 hommes, sous les ordres du général Leclerc, pour tenter de reconquérir cette île sur les noirs, commandés par Toussaint-Louverture. Mais la résistance de Christophe et de Dessalines, puis la fièvre jaune, doivent faire échouer l'expédition, qui a alarmé les intérêts de l'Angleterre.

La paix d'Amiens marque l'époque la plus glorieuse de la carrière de Bonaparte, et l'ère de ses établissements intérieurs les plus importants. Par le Concordat conclu le 15 juillet 1801 (26 messidor an IX), il établit l'alliance de l'ordre nouveau et des anciennes traditions, en même temps qu'il répond aux besoins généraux des populations. Mais son œuvre eut à subir la plus grande opposition de la part des hommes de la Révolution et des préventions du XVIIIe siècle, qui y avaient vu leur triomphe; le Corps législatif, le Sénat et le Tribunat, manifestèrent sans déguisement leur opinion contraire; le Concordat, n'en fut pas moins adopté, et publié avec de nouveaux articles organiques, le 8 avril 1802 (18 germinal an X). Le 19 mai 1802, Bonaparte créa l'ordre militaire et civil de la Légion d'honneur, qui devait constituer une nouvelle noblesse, dont les titres seraient la vertu patriotique. Enfin, l'élaboration de notre loi civile, entreprise dès 1800, se continuait par le concours des jurisconsultes les plus éminents (Tronchet, Bigot-Préameneu, Portalis, Merlin de Douai et Malleville). Bonaparte présidait les réunions du Conseil d'Etat, et dirigeait les discussions avec la raison la plus haute et des intuitions étonnantes. Mais la promulgation, retardée par les oppositions du Tribunat, ne put s'en faire que le 20 mars 1804. Une nouvelle constitution, celle de l'an X (4 août 1802), vint enfin constater la puissance de Bonaparte et la reconnaissance de la France pour ses services, en lui conférant le Consulat à vie et le droit de se choisir un successeur; le Tribunat, qui n'avait cessé de se signaler par son opposition, était, en même temps, amoindri. Cependant la paix d'Amiens vient d'être rompue par l'Angleterre, notre constante et irréconciliable ennemie. La manière dont nous en avions profité pour l'agrandissement de notre puissance et de notre territoire (acquisition du Piémont et de l'île d'Elbe, direction des républiques italienne et ligurienne, reconstitution du corps germanique, dans l'affaire des sécularisations), mais surtout la prompte et menaçante organisation de nos colonies et de notre marine, par l'acquisition faite à l'Espagne de la Louisiane, et les soins donnés à nos possessions des Petites-Antilles, effrayent l'Angleterre et réveillent de nouvelles hostilités. Cette guerre, qui va durer douze ans, et qui sera la lutte gigantesque du nouvel empire français et de l'Europe coalisée pour le maintien des anciennes traditions, commence par de sauvages agressions : l'Angleterre surprend des navires français et bloque entièrement nos côtes; elle fait plus, elle profite des dissensions intérieures de nos partis et fomente la conspiration de Cadoudal (février 1804). Bonaparte y répond par l'exécution du duc d'Enghien dans les fossés de Vincennes, et par les préparatifs formidables d'une descente sur le sol anglais. D'Anvers à Bayonne, une armée de 160,000 hommes et une flotte de 2,365 bâtiments sont rassemblées, et n'attendent que le signal du départ. Au moment où la guerre va s'engager irrévocablement, 3,572,329 suffrages donnent à Bonaparte la consécration définitive de son pouvoir, en le nommant Empereur héréditaire des Français, sous le nom de Napoléon Ier (27 mars — 18 mai 1804). En même temps, il s'entoure de l'appareil de la monarchie; il crée autour de lui une aristocratie de cour, en harmonie avec la puissance de son empire; ce sont des princes impériaux Joseph et Louis; 6 grands dignitaires inamovibles; 20 grands officiers; 14 maréchaux en activité. De brillantes cérémonies accompagnent la création de ce nouvel ordre de choses. L'empereur fait des distributions solennelles de croix d'honneur, d'abord sous le dôme des Invalides (4 juillet 1804), puis au camp de Boulogne (16 août); en novembre, il distribue les aigles, au champ de Mars; le pape vient de Rome pour célébrer la cérémonie du sacre à Notre-Dame (2 décembre 1804).

L'Angleterre préparait sourdement son attaque, et réunissait la troisième coalition, où elle faisait entrer la Suède par le traité du 3 décembre 1804, l'Autriche (9 août 1805) et la Russie (8 août), avec lesquelles elle s'engageait pour des subsides; et le 8 septembre, la guerre débutait par l'invasion des Autrichiens en Bavière. Napoléon venait de faire de nouveaux remaniements de territoires : la République Cisalpine était devenue le royaume d'Italie, et il avait pris à Milan la couronne de fer (26 mai); il avait créé pour sa sœur Elisa Bacciochi les principautés de Lucques et de Piombino (juillet 1805); augmenté le territoire français de la Ligurie (8 juin), et imposé, d'un autre côté, à la Hollande un pensionnaire de sa façon. L'impuissance malheureuse de notre amiral Villeneuve devant le blocus habile de la flotte anglaise fit changer subitement le projet si bien préparé par l'organisation du camp de Boulogne. Napoléon, par une tactique imprévue, transporte sur le Rhin, au-devant des Impériaux, qui viennent de passer l'Inn, l'armée qu'il y avait réunie. L'ennemi battu à Donawerth, Wertingen, Guntzbourg, Elchingen, nous abandonne le cours du Danube, et, bientôt enveloppé dans un cercle de fer par une puissante évolution opérée autour de Stuttgart, où Ney tient le centre, il est contraint à la capitulation d'Ulm (20 octobre 1805), qui nous donne 30,000 prisonniers. Mais, le 21 octobre, arrive, par compensation, le complet désastre de notre marine à Trafalgar, qui assure définitivement à l'Angleterre l'empire des mers. Napoléon n'en continue pas moins sa marche triomphale sur le continent. Vienne prise (15 novembre), et Masséna, victorieux sur l'Adige, réuni à la grande armée, dans Klagenfurt, il pousse devant lui, en Moravie, l'empereur d'Allemagne, que vient de rejoindre le tzar Alexandre Ier; et, le 2 décembre 1805, il les atteint à Austerlitz, où, par des manœuvres de génie, admirablement exécutées par Soult et l'héroïque Rapp, il déplace leurs armées des positions qu'elles occupaient et les défait complétement. Ce grand succès amène le traité de Presbourg (26 décembre 1805). Venise et Trieste nous sont données; les nouveaux royaumes de Wurtemberg et de Bavière, ainsi que le grand-duché de Berg, que Napoléon attribue à son beau-frère Murat, sont créés pour nous servir d'alliés. Le royaume des Deux-Siciles est en même temps enlevé à Ferdinand IV, qu'un ordre du jour à l'armée déclare tout à coup déchu, et que Joseph remplace (27 décembre 1805). La Hollande, dont Napoléon a besoin pour le blocus continental, qu'il prépare déjà contre l'Angleterre, est transformée en royaume, sous son frère Louis. La Confédération du Rhin, à laquelle quatorze princes accèdent, se forme sous notre protectorat.—Ces mesures menaçantes, et l'or des Anglais, déterminèrent la quatrième coalition; ce fut la Prusse qui prit les armes, soutenue sur ses derrières par la Russie. Nos armées entrèrent en Allemagne (novembre 1806) et furent victorieuses à Iéna et à Auerstædt; Napoléon data de Berlin (21 novembre) le décret du blocus continental; et les batailles sanglantes d'Eylau et de Friedland amenèrent enfin la paix de Tilsitt, signée par Alexandre, 1807. La monarchie prussienne y fut désorganisée; d'une portion, comprenant le Hanovre et quelques autres provinces, on forma le royaume de Westphalie, qu'eut Jérôme Bonaparte; il y eut un royaume de Saxe, et son roi reçut le grand-duché de Varsovie, fait de la Prusse polonaise. Des clauses particulières autorisaient le tzar à conquérir la Finlande. En revanche, la Russie adhérait au blocus, qui, accepté en même temps par l'Espagne, la Hollande, la Prusse et le Danemark, devait être complété par le décret de Milan (17 décembre 1807). L'occupation de la Toscane (1806), et la conquête du Portugal par Junot (novembre 1807), précipitent la réalisation du plan de réaction contre les Iles Britanniques. Napoléon, non content de la soumission du cabinet de Madrid, saisit l'occasion offerte par

les événements de Portugal, et les dissensions des Bourbons régnants. Murat entre à Madrid, en janvier 1808 ; et Charles IV et son fils Ferdinand accourent à Bayonne, où ils abdiquent aux pieds de Napoléon, qui après les avoir exilés tous les deux (juin 1808), donne à Joseph le trône d'Espagne. Mais l'Espagne et le Portugal rejettent à la fois la domination française ; et, aidé des armées et des subsides de l'Angleterre, le sentiment national suscite une résistance désespérée qui dévore nos armées et ne peut être domptée, de la capitulation de Baylen (juillet 1808) à la défaite de Vittoria (juin 1813) — D'ailleurs Napoléon est toujours occupé par de nouvelles coalitions qui s'efforcent sans relâche de décourager la fortune de ses drapeaux ; la cinquième commence en 1809. Victorieux à Abensberg, à Eckmühl, à Ratisbonne, il prend Vienne, après l'avoir bombardée, et, après la sanglante bataille d'Essling, triomphe définitivement à Wagram. Il signe l'armistice de Znaym, puis la paix de Vienne, prend à l'Autriche les provinces Illyriennes (Styrie, Carinthie, Carniole, Frioul, Dalmatie, Cattaro). Cependant l'annexion des provinces d'Ancône, d'Urbin et de Camerino au royaume d'Italie, par un décret daté de Schœnbrun, avait soulevé le pape ; et une bulle d'excommunication avait été lancée contre l'usurpateur (juin 1809). Napoléon, irrité, fait enlever Pie VII, qui arrive captif à Savone (juillet-août 1809). Les ménagements gardés, à la paix de Vienne (octobre 1809), envers la maison de Habsbourg, cachaient le projet d'un événement important. L'impératrice Joséphine avait été forcée au divorce (décembre 1809) ; la préoccupation d'un héritier agitait son époux et la famille impériale ; après quelques hésitations entre la Saxe, la Russie et l'Autriche, Napoléon demande à cette dernière l'archiduchesse Marie-Louise, et le nouveau mariage est célébré avec la plus grande pompe à Paris, le 2 avril 1810. Un fils naît de cette union, 20 mars 1811 : il reçoit le nom de *Roi de Rome*. — Quelque temps après, Napoléon, malgré l'immense lassitude de ses peuples et les souffrances profondes du commerce et de l'industrie, entreprend une nouvelle et terrible guerre contre la Russie, qui s'est dégagée de son alliance. Sans s'être assuré de l'appui de la Turquie et de la Suède, il part de Paris le 9 mai 1812, à la tête d'une belle armée de 450,000 hommes ; après avoir traversé le Niémen, et pris Vilna, où la Pologne le conjure de ne pas aller plus loin, il poursuit un ennemi insaisissable (combats de Witepsk, de Smolensk), et l'atteint à Borodino, où se livre une sanglante et indécise bataille (7 septembre). Notre armée entre à Moscou ; mais c'est pour la voir dévorée par l'incendie, qu'allument les Russes, en se retirant. Un mois se passe (18 septembre — 19 octobre) en incertitudes ; enfin la retraite est décidée, et commence, harcelée par un ennemi qui s'augmente sans cesse, et multiplie ses attaques ; nos soldats, qui échappent à ses coups, périssent dans les neiges, et l'effroyable désastre de la Bérézina semble engloutir les derniers survivants. Napoléon apprend, au milieu de cette infortune, que le général Malet a failli s'emparer du gouvernement, et que nos armées d'Espagne sont battues ; il abandonne aussitôt au commandement de Murat les débris qui survivent à la retraite et arrive presque seul à Paris, le 18 décembre 1812, porteur de la triste nouvelle de sa défaite. A peine de retour, il crée une nouvelle armée, improvise les ressources nécessaires, et se porte sur le Rhin, contre la coalition grossie de la Prusse, qui a fait défection, des peuples allemands qui se soulèvent, et du roi de Suède qui s'est vendu. La grande victoire de Lutzen, 2 mai 1813, celles de Bautzen et de Würschen, notre marche irrésistible, qui nous porte en un mois de la Saale à l'Oder, amènent la convention de Plesswitz (5 juin 1813). Mais le Congrès de Prague (10 juillet), proposé par l'Autriche, comme un prétexte qui lui permît de se joindre à la coalition, et aux autres puissances d'augmenter leurs forces respectives, ne sert qu'à doubler le chiffre des armées qui sont en présence. Napoléon est vainqueur à Dresde (27-28 août) ; mais ses généraux se font successivement battre ; Oudinot à Gross-Beeren, Vandamme à Kulm, Ney à Dennewitz. A Leipsig, nous luttons malheureusement contre les nations réunies (18-19 oct.) ; et les prises de l'ennemi (20,000 hommes sur l'Elster), les défections de nos alliés (Saxons et Wurtembergeois), nous obligent à une retraite qui se change presque en déroute (cependant, victoire de Hanau, 30 octobre).

De retour à Paris, Napoléon organise à la hâte une armée à opposer à l'invasion coalisée, et des ressources financières, pour faire face aux besoins de la guerre nouvelle ; il rencontre dans ces dispositions l'opposition malencontreuse du Corps législatif ; et, à la nouvelle du passage du Rhin par les alliés, il abandonne la capitale, le 25 janvier 1814, et commence une des campagnes où son génie fut le plus étonnant. Les victoires de Saint-Dizier (27 janvier), de Brienne (29 janvier) et de la Rothière (1er février) font ouvrir à Châtillon-sur-Seine un congrès, bientôt abandonné par de vaines lenteurs. De nouvelles victoires à Champaubert, Montmirail, Château-Thierry, accablent l'armée prussienne et la séparent de la grande armée de Bohême. Mais un dernier et héroïque projet, consistant à couper la communication avec la frontière et à les écraser sous Paris, échoue par la reddition inexplicable de cette place et la défection de ses propres officiers (31 mars). Napoléon abdique à Fontainebleau, le 14 avril. Pendant que les souverains alliés suppriment, par le traité du 23 avril 1814, les agrandissements de la France, il va prendre, après un voyage périlleux dans les départements du Midi, la souveraineté de l'île d'Elbe, qui lui a été attribuée. Mais son séjour, bien que marqué par des améliorations importantes pour le petit État, n'y devait pas être de longue durée ; le 1er mars 1815, il reparait en France, à la tête de la petite troupe qui l'avait accompagné dans son exil.

Après une marche triomphale, un instant arrêtée à Grenoble, Napoléon arrive à Paris (20 mars 1815), que Louis XVIII lui abandonne pour se réfugier à Gand. Il essaye de satisfaire les exigences de l'opinion par l'*acte additionnel* (20 avril). Mais la coalition s'est déjà reformée, malgré des avances de négociations ; et Murat vient d'engager imprudemment la lutte avec l'Autriche. Napoléon se porte sur les frontières au-devant des ennemis, qui ne sont pas moins de 943,000 hommes ; il veut séparer Wellington de Blücher, et bat ce dernier à Ligny, malgré la défection de Bourmont (16 juin), pendant que Ney repousse le premier aux Quatre-Bras. Mais le 18, la bataille engagée à Waterloo, après avoir été gagnée jusqu'au soir, se tourne en défaite et en destruction pour l'armée française, par l'arrivée imprévue des Prussiens. Au lieu d'organiser la résistance à la tête de ses débris, Napoléon revient à Paris, et là, retiré à l'Elysée-Bourbon, abdique en faveur de son fils. Il part bientôt pour Rochefort, où deux bâtiments doivent le transporter en Amérique ; puis il se décide à se confier à la générosité du gouvernement anglais, et, après lui avoir adressé une noble lettre, se rend sur *le Bellérophon* ; mais sa confiance est méconnue, et il est transporté, sur *le Northumberland*, à l'île de Sainte-Hélène, en qualité de prisonnier de la Coalition. — C'est là, qu'entouré de quelques amis et serviteurs fidèles, les généraux Bertrand, Montholon, Gourgaud, le comte de Las-Cases, O'Meara, après avoir subi les amertumes cruelles d'une humiliante et étroite captivité (Hudson Lowe), et souffert d'une longue et incessante maladie aiguë, il mourut le 5 mai 1821, à l'âge de 51 ans. — Ses restes ont été ramenés en France par le prince de Joinville, 1840, et placés dans un magnifique tombeau aux Invalides. Il avait dicté, dans sa captivité, des fragments de ses mémoires, et surtout ses principales campagnes, à ses compagnons d'exil. Ces ouvrages ont été publiés par Montholon, Paris, 1823-25, 6 vol. in-8° ; par Gourgaud, 1823, 2 vol. in-8° ; par Bertrand, 1847, 2 vol. in-8° ; et par Marchand, 1836, 1 vol. in-8°. Sa *Correspondance inédite, officielle et confidentielle*, est publiée par les soins de Napoléon III. Le *Mémorial de Sainte-Hélène*, par Las-Cases, qu'il faut lire avec précaution, a contribué à populariser la mémoire de Napoléon. — Voir la liste bibliographique des ouvrages nombreux sur l'histoire de Napoléon, à la suite de la longue et intéressante biographie faite par M. Rapetti, dans la *Biographie générale* de M. Didot.

Marie-Lætitia [Bonaparte (née Ramolino)], mère de Napoléon Ier, née à Ajaccio le 28 août 1750, morte à Rome, 1836, épousa Charles Bonaparte, à l'âge de 16 ans. Mère de 13 enfants, dont 8 survécurent seuls, elle accompagna héroïquement son mari dans la guerre soutenue par Paoli contre la Corse. Sa fidélité au parti français l'obligea à s'expatrier en 1793, après avoir vu ses propriétés dévastées, et à se réfugier à Marseille, où elle vécut dans l'indigence jusqu'à la nomination de son fils au commandement de l'armée d'Italie. Son existence à Paris, pendant tout le temps de l'Empire, y fut digne, bienfaisante, à l'abri des critiques. En 1814, elle se retira à Rome, où elle finit ses jours dans la religion et des exercices de charité.

Napoléon II (Joseph-François-Charles), fils de Napoléon Ier et de Marie-Louise d'Autriche, né à Paris le 20 mars 1811, mort à Schœnbrunn, près de Vienne, le 22 juillet 1832, reçut, à sa naissance, le titre de *roi de*

Rome, et, en mai 1814, après l'abdication de Fontainebleau, fut conduit, avec sa mère, au château de Schœnbrunn. Napoléon Ier, au retour de l'île d'Elbe, réclama vainement sa femme et son fils. Vainement, après la seconde abdication, en 1815, quelques membres de la chambre des Cent-Jours essayèrent de faire reconnaître les droits du jeune prince. Son aïeul, l'empereur François II, lui accorda le titre de *duc de Reichstadt*, et le rang de prince autrichien, 1818, à la place des titres héréditaires que lui avait enlevés le congrès de Vienne. Il mourut d'une phthisie, donnant les plus grandes espérances, et déjà lieutenant-colonel d'un régiment d'infanterie hongroise.

Joseph (Bonaparte), frère aîné de Napoléon Ier, roi de Naples, puis roi d'Espagne, né à Corte (Corse), le 7 janvier 1768, mort à Florence le 28 juillet 1844, suivit d'abord la fortune de son frère, et fut chef de bataillon au siége de Toulon. Retiré ensuite à Marseille, il épousa la fille d'un riche négociant, Mlle Julie Clary, 1794. Nommé, en mai 1797, ambassadeur à Rome, il y maintint une situation difficile, et quitta son poste après une insurrection révolutionnaire faite jusque dans son hôtel, sous les couleurs françaises. Il aida à préparer le 18 brumaire, négocia l'entente de la France et des Etats-Unis, la paix de Lunéville (9 février 1801), le Concordat, la paix d'Amiens (25 mars 1802). Il était à la tête du gouvernement, pendant l'absence de Napoléon, lorsqu'il fut appelé par lui (janvier 1806) à faire la conquête du royaume de Naples, et à en prendre la souveraineté. Il montra, dans cette administration, la plus grande douceur, et essaya, par des réformes favorables, de relever l'état épuisé et malheureux du pays, malgré les révoltes fomentées par les Bourbons déchus et malgré les ordres absolus de son frère. Appelé, en 1808, par Napoléon, au trône d'Espagne, il s'efforça vainement d'y établir une royauté sérieuse ; l'insurrection nationale, l'appui de l'étranger, mais surtout la division des généraux, abandonnés à eux-mêmes par l'empereur, qu'occupait la guerre européenne, rendirent impuissants les succès mêmes. Inauguré par la capitulation de Baylen (juillet), son règne nominal finit par la défaite de Vittoria (juin 1813). De retour à Paris, il reçut le commandement de la capitale pendant la campagne de 1814, et autorisa la capitulation, qui la termina. Retiré, après l'abdication, au château de Prangins, près du lac de Genève, il reparut aux Cent-Jours ; plus tard il habita, pendant quelque temps, sous le nom de *comte de Survilliers*, l'Amérique du Nord, et, après un séjour en Angleterre (1832-1837), pendant lequel il protesta, par une lettre remarquable, contre le maintien de la loi d'exil contre les Bonaparte, revit une seconde fois l'Amérique, et mourut à Florence. — Il ne laissait que deux filles : *Zénaïde-Charlotte-Julie*, 1801-1854, qui épousa son cousin Charles Bonaparte, prince de Canino; et *Charlotte*, 1802-1839, mariée à son cousin Napoléon-Louis, fils du roi Louis. A. Du Casse a publié : *Mémoires et correspondance politique et militaire du roi Joseph*, 1854, 10 vol. in-8°.

Lucien (Bonaparte), prince de Canino, frère puîné de Napoléon Ier, né à Ajaccio, le 21 mars 1775, mort à Rome, le 29 juin 1840, se signala d'abord, dans les dissensions intestines de la Corse, par son enthousiasme pour les idées nouvelles, et vint, à la tête d'une députation de ses concitoyens, solliciter à Marseille les secours de la République contre Paoli et les Anglais (juin 1793). Employé dans l'administration militaire, il en fut tiré par le crédit de son frère, devint commissaire aux armées, puis membre du conseil des Cinq-Cents, 1798. Il s'y distingua bientôt, fit partie de l'opposition constitutionnelle, coopéra au 30 prairial, et joua le principal rôle au coup d'Etat de brumaire. Ministre de l'intérieur, décembre 1799, il fut éloigné pour diverses accusations d'indépendance et de complot, et envoyé en ambassade en Espagne; il y signa, avec le Portugal, le traité de Badajoz, 1801. Disgracié à cause de son mariage avec Marie-Alexandrine de Bleschamp, veuve de M. Jouberthon, il s'établit à Rome, puis à Canino, près de Viterbe, que le pape érigea en principauté. Il aida son frère de son influence libérale pendant les Cent-Jours, et, en juin 1815, fut chargé de porter au Corps législatif et au Sénat le message de l'Empereur; il opina alors pour des mesures énergiques. Retenu prisonnier à Turin, et relâché sur la demande du pape, il se retira dans sa villa de Russinella, et mourut à Viterbe. Homme d'action politique et orateur, il cultiva les lettres, aima les arts et protégea les artistes. On a de lui : *Charlemagne ou l'Eglise sauvée*, poëme épique, Paris, 2 vol. in-8°; *Ode contre les détracteurs d'Homère*, *la Cyrnéide ou la Corse sauvée*, en 12 chants, etc., et des *Mémoires*, dont le premier volume a seul paru, Paris, 1836, in-8°. — De son premier mariage avec Mlle Boyer, morte en 1800, il eut deux filles : *Charlotte*, 1796-1841, mariée au prince Gabrielli, et *Christine-Egypta*, 1798-1847, mariée au comte suédois Arved Posse, puis à lord Dudley-Coults. De son second mariage, il eut : *Charles-Lucien-Jules-Laurent* (V. ci-après); *Lætitia*, mariée à Thomas Wyse, dont elle a eu deux filles, *Marie*, née en 1833, qui a épousé M. de Solms, puis M. Rattazzi, et une autre fille mariée au général hongrois Turr; *Paul*, 1808-1826; *Jeanne ; Louis-Lucien, Pierre-Napoléon, Antoine; Marie*, épouse du comte romain Vicenzo Valentini; *Constance*.

Charles-Lucien-Jules-Laurent (Bonaparte), prince de Canino, fils aîné du précédent, né le 24 mai 1803 et mort le 29 juillet 1857, à Paris, épousa sa cousine Zénaïde, fille du roi Joseph, juin 1822, se rendit à Philadelphie, auprès de ce dernier, et s'adonna à l'étude des sciences naturelles. En 1828, il vint en Italie se fixer à Canino, auprès de son père, imprima une grande impulsion aux travaux scientifiques de la Péninsule, et, en 1847, après s'être déclaré, au congrès de Venise, pour les idées libérales, se mêla à la politique. Membre de la junte suprême, après la retraite du pape, député de Viterbe, 1849, à l'Assemblée nationale, puis élu vice-président, il protesta contre l'expédition française, et, à son entrée à Rome, abandonnant l'Italie, se retira en Angleterre. Il revint, l'année suivante, à Paris, et reprit ses travaux scientifiques. — On a de lui : *Ornithology of the Birds of the United-States*, Philadelphie, 1825-1828-1833, 3 vol. in-fol.; complément des travaux de Wilson; *Iconografia della fauna italica*, Rome, 1832-1841, 3 vol. in-fol., son plus remarquable ouvrage, etc. — Il a laissé 4 fils et 8 filles : *Joseph-Lucien-Charles-Napoléon*, prince de Canino, membre de la famille civile de l'empereur Napoléon III, comme son frère, *Napoléon-Grégoire-Jacques-Philippe*, qui a rang, sous le nom de Napoléon-Charles-Bonaparte; *Lucien-Louis-Joseph-Napoléon*, camérier secret de Pie IX, etc.

Louis (Bonaparte), roi de Hollande, troisième frère de Napoléon Ier, né à Ajaccio, le 4 septembre 1778, mort à Livourne, le 25 juillet 1846. Attaché à son frère comme sous-lieutenant, il fit, sous lui, les deux campagnes d'Italie, et l'accompagna en Egypte, d'où il revint, chargé de demander des secours au Directoire, 1799. Il fut marié, malgré lui, à Hortense de Beauharnais, 4 janvier 1802, et élevé, à l'avénement de l'Empire, aux plus hautes dignités (prince, connétable, gouverneur général des départements au delà des Alpes, etc.); il avait remplacé Murat dans le commandement de Paris, lorsqu'un traité, imposé par Napoléon aux Etats-Généraux de Hollande, lui assigna ce royaume, 24 mai 1806. Son application à respecter les libertés constitutionnelles, et les exigences continuelles de la politique impériale (blocus continental), lui firent une fausse situation; le commandement de son armée, donné à Bernadotte, son séjour à Paris, 1809-1810, où il subit une prison humiliante, et donna un assentiment forcé aux réformes despotiques de son frère, enfin, à son retour dans ses Etats, une rixe entre des bourgeois hollandais et la suite de l'ambassadeur de France, qui amena de la part de Napoléon une recrudescence d'irritation et soumit Louis aux caprices des généraux français, le décidèrent à abdiquer, après avoir fait un vain appel au patriotisme de ses ministres et de ses généraux pour une résistance désespérée, 1er juillet 1810. A partir de cette époque, il mena une vie errante, cherchant le repos sans le trouver; il fit une dernière demande, en 1813 (1er janvier), auprès de Napoléon, pour remonter sur le trône, où il se croyait appelé par ses sujets; il protesta (18 juin) contre le traité de Fontainebleau, fut séparé de la reine Hortense par le tribunal de la Seine (7 mars 1815), qui lui accorda la possession de son fils aîné, ne parut point aux Cent-Jours, et se retira à Florence, sous la protection du grand-duc de Toscane. Ses dernières années furent troublées par la mort de son fils aîné (mars 1831) et par les tentatives du second, à Strasbourg (1836) et à Boulogne (1840); il comptait le revoir, après son évasion de Ham, et l'attendait à Livourne, lorsque la nouvelle que la diplomatie anglaise s'opposait au départ du prince le foudroya d'une attaque d'apoplexie. — Le roi Louis cultiva les lettres. On a de lui : *Marie ou les Peines de l'Amour*, 1808, 3 vol. in-12; *Essai sur la versification*, Rome, 1825-26, 2 vol. in-8°; *Documents et reflexions sur le gouvernement de Hollande*, Paris, 1820, 3 vol. in-8°, etc. — Il a eu 3 fils : *Na-*

poléon-Charles, Napoléon-Louis, Charles-Louis-Napoléon, empereur sous le nom de Napoléon III.

Napoléon-Charles (Bonaparte), fils du précédent, né à Paris, le 10 octobre 1802, mort à La Haye, du croup, le 5 mai 1807.

Napoléon-Louis (Bonaparte), second frère du précédent, né à Paris, le 11 octobre 1804, mort à Forli, 17 mars 1831, reconnu un moment roi par les Hollandais, après l'abdication de son père, vécut jusqu'en 1815, avec sa mère, au château de Saint-Cloud. Lorsque le tribunal de la Seine l'eut accordé à son père, en prononçant la séparation de corps, il le suivit d'abord à Rome, puis à Florence, où il épousa sa cousine Charlotte, fille du roi Joseph, 1827. Ses sentiments libéraux le firent solliciter par des partisans français, après la révolution de 1830 ; et lorsque la mort de Pie VIII eut provoqué le soulèvement de l'indépendance italienne, il se mit à la tête du mouvement avec son frère Charles-Louis. Ils s'étaient portés à Forli, au-devant de l'invasion autrichienne, lorsque la rougeole l'enleva.

Jérôme (Bonaparte), roi de Westphalie, le plus jeune des frères de *Napoléon Ier*, né le 15 nov. 1784, à Ajaccio, mort à Villegenis, commune de Massy (Seine-et-Oise), 24 juin 1860. Elevé au collége de Juilly, et d'abord simple soldat dans la garde consulaire, il entra dans la marine militaire, où il fit la campagne de Saint-Domingue, et fut chargé, avec le commandement de *l'Epervier*, de visiter les Petites-Antilles. Rappelé en France, 1803, il aborda aux Etats-Unis, et s'éprit de la fille d'un riche négociant de Baltimore, mademoiselle Elisa Paterson, qu'il épousa sans le consentement de sa famille, et bien que mineur, 24 décembre 1803 ; sa famille ne voulut pas reconnaître ce mariage, et un décret du 21 mars le déclara nul. A son retour, il fut chargé de réclamer au dey d'Alger des prisonniers français, et s'acquitta heureusement de sa mission, août 1805. Une expédition aux Antilles, ruinée par une tempête, et au retour de laquelle il enleva un convoi anglais avec des forces inférieures, août 1806, fut son dernier acte maritime ; nommé contre-amiral, il passa dans l'armée de terre, avec le grade de général de brigade. Présent à la bataille d'Iéna, il fut chargé de la conquête de la Silésie ; ce qui lui valut, au traité de Tilsitt, 7 juillet 1807, le royaume de Westphalie, créé en partie de cette province et des concessions prussiennes. Marié, le 22 août 1807, à la princesse Catherine de Wurtemberg, il s'appliqua à organiser dans ses Etats un gouvernement constitutionnel et libéral. Fidèle aux intérêts de l'Empereur, il commandait, en 1812, l'aile droite de la grande armée; bien que méconnu dans cette campagne, il résista aux offres de la coalition. Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, mars 1815, il accourut à Paris, et prit une glorieuse part à la campagne de Belgique. Dès lors, prisonnier quelque temps dans le Wurtemberg, atteint dans sa fortune privée, il perdit à Lausanne sa femme Catherine, 18 novembre 1835, fut autorisé, en 1847, à habiter Paris, et, replacé dans le cadre d'activité comme officier général, fut nommé gouverneur des Invalides, décembre 1848, et maréchal de France, janvier 1850. Un instant président du Sénat, janvier-décembre 1852, il mourut d'une inflammation pulmonaire, le 24 juin 1860.—Il a eu de son mariage avec la princesse de Wurtemberg : *Jérôme-Napoléon-Charles*, prince de Montfort, 1814-1847, *Joseph-Charles-Paul*, auj. le prince Napoléon, et la princesse *Mathilde*.

Elisa (Marie-Anne-Elisa Bonaparte, madame Bacciochi, princesse), sœur aînée de *Napoléon Ier*, princesse de Lucques et Piombino, grande-duchesse de Toscane, née à Ajaccio, le 3 janvier 1777, morte au château de Santo-Andrea, près de Trieste, 7 août 1820, fut mariée à Marseille, le 5 mai 1797, à Félix Bacciochi, capitaine d'infanterie; reçut le gouvernement des principautés de Lucques et Piombino, 1805, et celui des départements de la Toscane, 1809; montra dans son administration, quoique absolue, beaucoup d'intelligence et le goût des réformes utiles. Après 1814, elle habita Bologne, Trieste, puis l'Autriche, et mourut près de Trieste, d'une fièvre nerveuse.

Pauline (Marie-Pauline Bonaparte), princesse Borghèse, duchesse de Guastalla, seconde sœur de *Napoléon Ier*, née à Ajaccio le 20 octobre 1780, morte à Florence, le 9 juin 1825; épousa, en 1797, le général Leclerc, qu'elle accompagna, avec un rare courage, dans l'expédition de Saint-Domingue, où il succomba, 2 novembre 1802. Mariée en secondes noces, 28 août 1803, au prince Camille Borghèse, et bientôt séparée, elle résida alternativement en France et en Italie, accourut auprès de son frère à l'île d'Elbe, 1814, et pleine de dévouement pour lui, mourut d'une maladie de langueur, après avoir vainement sollicité de le rejoindre à Sainte-Hélène.

Caroline (Marie-Annonciade-Caroline Bonaparte), troisième sœur de *Napoléon Ier*, née à Ajaccio, le 25 mars 1782, morte à Florence le 18 mai 1839, mariée, le 20 janvier 1800, au général Murat, et successivement grande-duchesse de Berg et Clèves, et reine de Naples, montra une noblesse et une résolution pareilles dans les grandeurs et dans le malheur; après la défaite et la fuite de son époux, en 1815, elle stipula avec le commodore anglais la conservation des propriétés de ses anciens sujets; mais trahie, prisonnière à Trieste, elle vint à Naples, après la mort du roi Murat, octobre 1815. Rentrée en France, en 1838, elle obtint une pension viagère de 100,000 francs, et mourut à Florence d'un cancer à l'estomac.

Napoléon-Vendée, qui a repris son ancien nom de La Roche-sur-Yon, ch.-l. du départ. de la Vendée, à 413 kilom. S. O. de Paris. Haras, maison d'aliénés. Foires où l'on vend 2 ou 3,000 excellents chiens de chasse, qui ont été dressés dans la Vendée. — Anciennement, simple village et château sous le nom de *la Roche-sur-Yon*, elle entra au xve siècle dans la branche cadette de la maison des Bourbons. Napoléon l'embellit et lui donna son nom, 1804; de 1814 à 1848, elle le quitta, pour s'appeler *Bourbon-Vendée*. Statues de Napoléon Ier et du général Travot; 9,755 hab.

Napoléon (Fort-), ch.-l. de cercle, dans la prov. d'Alger, construit en 1857, à 25 kil. de Tiziouzou, pour assurer la soumission de la Kabylie. Auj. *Fort-National*.

Napoléonville, auj. *Pontivy*, ch.-l. d'arrond. du Morbihan, à 50 kil. N. O. de Vannes, par 48° 4′ 5″ lat. N., et 5° 18′ 15″ long. O., sur le Blavet et le canal qui va à Lorient. Toiles, cuirs; grains, bestiaux, chevaux, beurre, etc. Vieux château des ducs de Rohan. Belles casernes ; 8,252 hab. — Jadis capitale du duché de Rohan, sous le nom de Pontivy, elle fut agrandie par Napoléon Ier, qui lui donna son nom. Statue du général de Lourmel, qui y est né.

Napoli-de-Romanie ou **Nauplie,** port de la Morée (Grèce), dans la nomarchie d'Argolide-et-Corinthie, à 40 kil. S. de Corinthe, au fond du golfe de Nauplie, sur une langue de terre ; 15,000 habit. Archevêché grec; place forte. Blé, huile, soie, vin, coton, laine, miel, tabac, etc. — Cette ville servait autrefois de port à Argos ; fut prise par les Turcs en 1715, et assiégée, en 1825, par Ibrahim-Pacha. Capitale du royaume de Grèce jusqu'en 1834.

Napoli-di-Malvasia, Nauplie ou **Monembasie,** v. de la Morée (Grèce), dans l'île de Minoa, sur la côte orientale de la Laconie, à 50 kil. S. E. de Mistra ; 7,000 hab. Elle est réunie au continent par un pont de 12 arches. Evêché grec. On y récoltait autrefois des vins excellents ; ceux qui portent ce nom viennent de Santorin. Aux environs, ruines d'*Epidaurus-Limera*.

Napoule (La), *Athenopolis*, petit golfe de la Méditerranée, sur la côte du départ. du Var, à 50 kil. E. de Draguignan. Il a 8 kil. de large. Cannes est sur ses bords.

Napper-Tandy (James), chef des Irlandais-unis, né près de Dublin, 1747-1803. Forcé de s'expatrier pour des publications indépendantes, il essaya vainement, en 1798, avec des secours du Directoire, de délivrer son pays. Livré par la ville de Hambourg, où il s'était réfugié, et condamné à mort par la cour du Banc du Roi, il échappa à la peine, et sortit enfin de prison, par l'intervention du gouvernement français. Il mourut un an après son arrivée en France, à Bordeaux.

Nar, auj. *Nera*, affluent du Tibre, passait à Narnia (Ombrie).

Narbo-Martius. V. Narbonne.

Narbonaise, *Narbonensis*, partie de la Gaule conquise, avant César, par les Romains, qui s'appelait, avant l'an 27 av. J. C., *Gallia Braccata*. Elle avait pour limites : au N. le Tarn, les Cévennes, le Rhône; à l'E. une ligne de Genève au Var ; au S. la Méditerranée et les Pyrénées. On y remarquait : Narbonne, Toulouse, Carcassonne, Béziers, Nîmes, Marseille, Arles, Aix, Orange, Valence, Vienne. En 314, la *Viennoise* en fut formée, de la partie à l'E. du Rhône; et, plus tard, elle fut divisée en *Narbonaise première* et *Narbonaise seconde*.

Narbonaise Ire, division de la précédente, à l'O. du Rhône, bornée par l'Aquitaine Ire au N., la Novempopulanie à l'O., la Viennoise à l'E., au S. la Méditer-

ranée et les Pyrénées. Elle était habitée par les Atacins, les Tectosages, les Sardons, les Tolosates, les Arécomices; avait *Narbonne* pour métropole; et pour villes principales : Toulouse, Béziers, Nîmes, Lodève, Uzès.

Narbonaise II^e, seconde division de l'ancienne Narbonaise, entre la Viennoise, les Alpes-Maritimes et la Méditerranée; peuplée par les Sallyes, les Albièces, etc...; ayant pour villes importantes : *Aix*, métropole, Apt, Fréjus, Gap, Sisteron, Antibes.

Narbonne, autrefois *Narbo*, *Narbo-Martius*, *Julia Paterna*, *Colonia Decumanorum*, ch.-l. d'arr. du départ. de l'Aude, à 60 kil. E. de Carcassonne, par 43° 11′ 8″ lat. N., et 0° 40′ long. E., sur le canal de la Robine. Anc. archevêché, réuni à celui de Toulouse; cathédrale de Saint-Just. Miel renommé; blé, vin, eaux-de-vie, riz, soude, sel marin, vert-de-gris, huiles, graines de luzerne, etc. Colonie romaine, fondée en l'an 118 av. J. C., par Martius, elle fut, sous les empereurs, capitale de la Narbonaise; patrie de Varron. Prise par les Wisigoths, en 462, par les Arabes au VIII^e s., par Pepin le Bref, en 759, elle eut des vicomtes, relevant du comté de Toulouse, pendant le moyen âge; passa, en 1424, dans la maison de Foix, et fut réunie, peu de temps après, à la couronne, 1507. Pop., 19 968 hab. — Le canal de *Narbonne* ou de *la Robine* va du canal du Midi au port de la Nouvelle; il a 37 kil. et 12 écluses; il a été commencé en 1810.

Narbonne-Lara (Le comte Louis **de**), homme politique et général français, né à Colorno (Parme), 1755-1814. Elevé à la cour de Versailles, et colonel, à 25 ans, du régiment d'Angoumois, il étudia l'art militaire et la diplomatie, et accueillit les idées nouvelles. Il se distingua par sa fermeté dans le commandement des gardes nationales du Doubs, accompagna, en 1790, les tantes du roi à Rome, et, appelé, en décembre 1791, au ministère de la guerre, s'y distingua par la plus grande activité. Disgracié le 10 mars 1792, il assista au 10 août, fut décrété d'accusation, passa en Angleterre, puis en Suisse et en Allemagne. Rentré en France, en 1800, et réintégré, 1809, dans son titre de général, il fut successivement gouverneur de Raab, puis de Trieste, ministre plénipotentiaire à la cour de Bavière, et attaché, comme aide de camp, à la personne de Napoléon, à la suite duquel il fit la campagne de Russie. Ambassadeur à Vienne, mars 1813, il y montra une grande sagacité diplomatique; et après avoir assisté au congrès de Prague, fut envoyé à Torgau, où il mourut. V. Villemain, *Souvenirs contemporains*.

Narcisse, fils du fleuve Céphise et de la nymphe Liriope, dédaignant l'amour de la nymphe Echo, devint épris de sa propre image, et se laissa mourir auprès de la fontaine dans laquelle il la contemplait. Il fut changé en la fleur qui porte son nom.

Narcisse, affranchi de Claude, se servit de son empire sur ce prince pour faire périr les personnages les plus riches et les plus importants de l'Etat. Il prévint la cruauté de Messaline, en ordonnant lui-même sa mort, mais ne put échapper à la vengeance d'Agrippine, qui, après s'être débarrassée de Claude, le fit mettre à mort, à l'avénement de Néron, 54. Il avait amassé une fortune immense

Nardi (Jacques), homme d'Etat et historien, né à Florence, 1476-1555, se distingua à la tête du parti républicain soulevé à la suite de l'occupation de Rome par les bandes du connétable de Bourbon. On a de lui divers ouvrages, composés à Venise : *une Histoire de Florence*, de 1494 à 1531, assez partiale; *une traduction de Tite Live*, Venise, 1540, in-fol., etc.

Nardini (Famiano), archéologue italien, du XVI^e s., né à Capri, mort en 1661. On a de lui une étude importante sur la Rome ancienne, *Roma antica*, Rome, 1666, 1 vol. in-4°. La 4^e édition, augmentée par Nibby, 1818, 4 vol. in-8°, est surtout estimée.

Nardo, autrefois *Neritum*, v. de la Terre d'Otrante (Italie), à 24 kil. S. de Lecce; 6,000 hab. Evêché. Fabriques de coton.

Nareda, divinité de la religion de *Brahma*, passe pour être l'inventeur de la lyre.

Nareg (Grégoire), écrivain ascétique arménien, né en 951, mort à Nareg, 1003, a laissé des ouvrages de *Théologie mystique*, Constantinople, 1774, in-12.

Narejny (Basile-Trofimovitch), littérateur russe, 1780-1825, a obtenu une grande réputation parmi ses compatriotes, par des romans de mœurs et quelques tragédies : *Aristion, ou l'Education refaite*, Saint-Pétersbourg, 1822, 2 vol. in-12; *le Boursier*, Moscou, 1824, 4 vol in-12; *les Deux Ivans*, Moscou, 1825, 3 vol. in-12; le *Gil Blas russe*, œuvre posthume; et *le faux Dimitri*, tragédie en prose, etc.

Narenta, autrefois *Narona*, *Naro*, fleuve de Turquie, naît en Bosnie, près de Mostar, arrose l'Herzégovine, au milieu de marais pestilentiels, et, après un cours de 260 kil., se jette dans l'Adriatique, en Dalmatie.

Nares (James), compositeur anglais, né à Stanwell (Middlesex), 1715-1783, fut organiste et compositeur du roi, et laissa plusieurs œuvres de musique religieuse.

Narew, riv. de la Russie d'Europe, prend sa source dans le gouvernement de Grodno, baigne Ostrolenka et Pultusk, et se jette dans le Boug, par la rive droite. La vallée est très-marécageuse. La Narew reçoit de nombreux affluents, qui lui amènent les eaux des lacs du plateau de la Baltique. Victoire des Français sur les Russes, 18 février 1807. Cours de 520 kil.

Narichkin, famille noble de Russie, à laquelle appartenait la mère de Pierre le Grand. *Ivan-Kirilovitch*, frère de cette princesse, fut victime de la fureur des Strélitz, en 1682; — *Léon-Kirilovitch*, son frère, 1668-1705, échappa à leur colère et fut l'un des quatre conseillers chargés de diriger l'Etat pendant le premier voyage de son neveu, Pierre; — *Alexandre-Leovitch*, fils du précédent, 1694-1742, eut la confiance de Pierre, fut envoyé par lui en Espagne vers Albéroni, 1719; fut exilé par Mentchikof, 1727; mais comblé d'honneurs par Anne et par Elisabeth.

Nariño (Don Antonio), dictateur de la Colombie, né à Santa-Fé-de-Bogota, 1769-1822. Après plusieurs conspirations contre les Espagnols, et des voyages, il fut secrétaire du congrès réuni à Bogota, 1810, et président de celui de Venezuela, 1812. Il fut élu au pouvoir suprême par le peuple et une partie de l'armée; mais, après avoir lutté contre les forces de l'Espagne, il tomba au pouvoir de ses ennemis et vint mourir incarcéré à Cadix.

Narni, *Narnia*, v. de l'Italie, à 52 kil. S. O. de Spolète, sur la Nera, fut fondée l'an 301 av. J. C.; patrie de l'empereur Nerva. Evêché; 4,000 hab.

Naro, v. de Sicile, sur la Naro, à 20 kil. E. de Girgenti; 10,000 hab. Soufre. Antiquités.

Narraingunge, v. de l'Hindoustan anglais, dans le Bengale, à 14 kil. S. E. de Dakka, sur le Lokia; 18,000 hab. Grains, sel, tabac, indigo; mousselines.

Narsès, roi de Perse, mort en 303, succéda à son frère Varanne III, en 294, s'empara de la Mésopotamie et de l'Arménie. Mais les Romains, appelés par Tiridate, le battirent, et il dut renoncer à ses conquêtes et à ses prétentions.

Narsès, général byzantin, né vers 472, mort en 568. D'origine étrangère et d'une famille obscure, eunuque, il sut s'élever des emplois domestiques à la confiance de l'empereur Justinien et à la dignité de grand chambellan. Il fut envoyé pour surveiller Bélisaire en Italie; et, rappelé bientôt, après la plus violente dissension, il le remplaça, 552, dans la conquête de l'Italie sur les Goths. Totila fut vaincu à Lentagio (juillet 552), puis Teias, son frère, au pied du Vésuve (mars 553); Narsès, après avoir repoussé une invasion d'Alémans et de Francs, fut chargé d'administrer l'Italie, comme exarque. A la mort de Justinien, 565, il fut accusé auprès de Justin II, et disgracié outrageusement par l'impératrice Sophie. Il allait néanmoins combattre l'invasion des Lombards, qu'on prétendait appelés par lui, lorsqu'il mourut à Rome.

Naruscewicz (Stanislas-Adam), poëte et historien polonais, né en Lithuanie, 1733-1796, de l'ordre des jésuites, professeur d'éloquence à Vilna, fut protégé par les princes *Czartoryski*, et nommé par le roi Stanislas-Auguste aux évêchés de Smolensk et de Luck. — On a de lui : *Poésies diverses*, Leipzig, 1835, 3 vol.; *Histoire de Pologne*, jusqu'en 1386, 7 vol. in-8°, Varsovie, 1780-1786, 1803-1804; une traduction de Tacite, etc.

Narva, v. et port du gouvernement de Saint-Pétersbourg (Russie d'Europe), à 140 kil. S. O. de Saint-Pétersbourg, sur la *Narva*, à 12 kil. de son embouchure dans le golfe de Finlande; 5,000 hab. Victoire de Charles XII sur Pierre le Grand en 1700, brûlée en 1773. — La *Narva* vient du lac Peipous et a 100 kil. de cours.

Narvaez (Panfilo **de**), guerrier espagnol, né à Valladolid, 1470-1528, passa fort jeune dans les possessions des Espagnols aux Antilles, servit sous Vélasquez, gouverneur de Cuba, et essaya de déposséder pour lui Fernand Cortez du Mexique; mais il fut battu et pris à Zampoalla (mai 1520). Il tenta ensuite de fonder un établissement dans la Floride; mais trompé par les Indiens, il succomba à leurs attaques, près du cap des

Palmes, et sa flottille fut engloutie dans une violente tempête.

Narvaez (Don Manuel-Ramon-Maria), duc de Valence, général et homme d'État espagnol, né le 5 août 1800, à Loya (Andalousie), mort en avril 1868, servit d'abord comme cadet dans les gardes wallones (plus tard 2e régiment de la reine), et, officier lors de la révolution de 1820, se montra défenseur du régime constitutionnel. Brigadier en 1836, la défaite du partisan Gomez (nov.) le mit en évidence, et le fit élire par Séville député aux cortès (1837). Il pacifia la Manche, dévastée par les carlistes (mai-juillet 1838), et le ministère d'Ofalia l'appela au commandement d'un corps de réserve; mais le régent Espartero en empêcha la formation, et, après le *pronunciamento* de Séville (novembre 1838), soulevé à cette occasion, obligea Narvaez à fuir en France une accusation. Dans l'exil, Narvaez prépara, avec la reine Christine, le renversement d'Espartero; et, débarqué en juin 1843, au milieu d'un soulèvement général, entra à Madrid par une marche hardie (8 août). Il prit, en mai 1844, la direction des affaires avec le ministère de la guerre, et suivit une politique de modération et de résistance, qui, malgré quelques réformes administratives, l'obligea à se retirer définitivement en avril 1846. Un instant ambassadeur à Paris, il reprit, en octobre 1847, la présidence du conseil et sut maintenir l'ordre en Espagne, au milieu du trouble général. Il se retira en janvier 1851 devant l'opposition de la reine même. Les agitations révolutionnaires ne lui permirent aucun rôle, jusqu'après la réaction contre-révolutionnaire provoquée par les événements de juillet 1854. A dater de cette époque, le parti de l'ordre reprenant le dessus, Narvaez put former, en 1856, un ministère conservateur. Il s'efforça pendant toute son administration de fortifier le pouvoir royal et d'étouffer les tendances libérales.

Naryx ou **Narycie**, v. de l'ancienne Grèce (Locride). Patrie d'Ajax, fils d'Oïlée.

Nasafi (Al), théologien et poëte arabe, né en 1069, mort à Samarkande en 1143, de la secte Hanéfite, et d'une grande fécondité. On a de lui : *El Mandhouma*, poëme en vers sur des questions de droit; un *Traité sur les dogmes de la religion musulmane*, etc.

Nasamons, *Nasamones*, peuple nomade de la Libye, errant sur la côte d'Afrique, entre Carthage et Cyrène, se nourrissait de sauterelles, pratiquait la polygamie, et servait d'intermédiaire au commerce de Carthage avec l'Égypte.

Nasbinals, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 28 kil. N. O. de Marvejols (Lozère); 1,214 hab., dont 1,082 agglomérés.

Nascimento (Francisco-Manuel **do**), poëte portugais, né à Lisbonne, 1734-1819, ecclésiastique, fut dénoncé à l'Inquisition, comme professant des opinions hétérodoxes, et parvint à fuir. Il se réfugia en France, 1778, et y vécut dans l'obscurité. Il fut protégé par Azevedo, qui devint son ami, et fut autorisé à rentrer dans son pays, en 1802; mais toujours pauvre, il continua de vivre à Paris. Il a publié des œuvres remarquables sous le nom de *Filinto Elysio*; admirateur des vieux écrivains de son pays, il a imité leur style et leur langue; il a été apprécié par ses compatriotes. Ses *Odes*, ses traductions en vers de *La Fontaine* et des *Martyrs* de Chateaubriand, sont surtout célèbres. Ses *Œuvres* ont eu plusieurs éditions, 1797-1801, 8 vol. in-12; 1817-1819, 11 vol. in-8°, etc.

Naseby, village du comté et à 18 kil. N. O. de Northampton (Angleterre). Victoire de Cromwell et Fairfax sur Charles Ier, 14 juin 1645.

Naselli (Francesco), peintre de l'école de Ferrare, mort vers 1630, élève de Fil. Mazzuoli, reproduisit la tradition des grands maîtres bolonais. On a de lui : une *Madone, sainte Françoise Romaine*; une figure nue de *David*, etc.

Naser (Aboul-Haçan), roi de la Perse et de la Transoxiane, troisième prince de la dynastie des Samanides, 906-943, succéda à son père Ahmed, assassiné en 914, vainquit ses oncles Ishak et Mansour, qui prétendaient à la couronne, repoussa les Turcs, étendit sa domination sur les bords de la mer Caspienne, et fixa sa résidence à Hérat, où il finit ses jours dans la piété.

Nash (Thomas), littérateur anglais, né dans le Suffolk, 1564-1601, connu par ses satires et ses pamphlets, ainsi que par des œuvres de théâtre parmi lesquelles : *Didon*, tragédie; *Volonté dernière* et *Testament de l'été*, etc.

Nashua, autrefois *Dunstable*, ville de l'État de New-Hampshire (États-Unis), au confluent du Merrimac et de la *Nashua*; 7,000 hab. Fabr. importantes de coton; fers ouvrés.

Nashville, capitale de l'État de Tennessee (États-Unis), à 1,150 kil. O. de Washington, sur le Cumberland. Évêché catholique; bibliothèque, université, musée. Maison pénitentiaire. Commerce très-actif; lainages, cotonnades; 26,000 hab.

Nasini (Giuseppe-Niccolo), peintre italien, né près de Sienne, 1654 ou 1657-1736, a laissé un grand nombre d'œuvres remarquables, à l'huile et à fresque, entre autres : la *Descente du Saint-Esprit*, à Santo-Spirito de Sienne; le *Saint aux pieds de la Vierge*, dans la chapelle de Saint-Antoine, à Rome, son chef-d'œuvre.

Nasmith (Alexander), peintre anglais, né à Edimbourg, 1758-1840, fut, à Londres, élève de Allan Ramsay, alla à Rome, et acquit une réputation méritée dans sa ville natale. Ses tableaux d'histoire et ses portraits ont une touche simple et harmonieuse. La plupart de ses enfants ont cultivé la peinture des paysages; l'aîné, *Patrick*, 1786-1831, a même reçu, d'admirateurs exagérés, le surnom d'*Hobbema anglais*.

Nasrallah (Bahadour-Hazret), émir de Bokhara, 1796-1860, introduisit dans son royaume la monarchie européenne, par l'extermination des spahis et l'abolition du vizirat, et rétablit l'empire de Bokhara et Samarkande dans ses anciennes limites.

Nassau (Duché de), ancien État de la Confédération germanique, réuni à la Prusse depuis 1866. Il était enveloppé, au N. et à l'O., par la Prusse Rhénane; au S., par le territoire de la ville de Francfort et la Hesse-Darmstadt; à l'E., par la Hesse-Darmstadt, la Prusse Rhénane, la Hesse-Hombourg, la Hesse-Électorale et le territoire de la ville de Francfort. Superficie, 460,000 hect. Le pays, arrosé par la Lahn et la Weil, l'Ems, l'Aar, ses affluents, présentant au N. la chaîne du Westerwald, et au S. celle du Taunus, renferme des gisements de fer, plomb, cuivre, argent; est couvert de belles forêts, et produit des céréales, du lin, du chanvre, du houblon, du tabac, de la vigne. La pop. était de 500,000 hab.; la capitale était *Wiesbaden*. — La maison de Nassau remonte à Otton de Laurenbourg, frère de Conrad Ier, roi de Germanie, de 911 à 919. Elle s'est divisée en un grand nombre de branches; les Nassau-Usingen eurent le titre de princes en 1688, de ducs en 1806. Le duché est auj. dans la prov. de Hesse-Nassau.

Nassau-Orange (Maison de). Elle remonte au comte Otton de Nassau, 1255. Guillaume Ier hérita, en 1544, de la principauté d'Orange. Ses successeurs portèrent, jusqu'au roi d'Angleterre, Guillaume III, le titre de princes d'Orange. Du frère de Guillaume Ier, Jean de Dillenburg, descendent les *Nassau-Dietz*, qui, au XVIIIe s., reprirent le titre de princes d'Orange. C'est la maison qui règne encore aujourd'hui dans les Pays-Bas.

Nassau, v. de l'anc. duché de Nassau (Prusse), sur la Lahn, à 35 kil. N. E. de Wiesbaden. Ruines du vieux château des Nassau.

Nassau, nom de deux îles de la Malaisie, au S. O. de Sumatra; celle du N. s'appelle plus spécialement Poggy; celle du S., Nassau.

Nassau, v. de l'île de Banda (Moluques). Muscadiers; 6,000 hab.

Nassau, ch.-l. de l'île de la Nouvelle-Providence, capitale des îles Lucayes, résidence du gouverneur, port fortifié; 10,000 hab.

Nassau (Engelbert, comte de), de la branche des Nassau-Dillenbourg, mort en 1504, se distingua au service de Charles le Téméraire; prisonnier à la bataille de Nancy, il se battit, pour Marie de Bourgogne, à Guinegate, 1479, et signa pour Maximilien, en 1493, le traité de Senlis.

Nassau (Guillaume Ier de), dit le *Taciturne*, né à Dillenbourg en 1533, mort en 1584, devint prince d'Orange à la mort de son cousin, René de Nassau, combattit les Français à la tête de l'armée de Flandre (1554), se montra mécontent de la domination espagnole, et, se réunissant à la ligue des seigneurs flamands contre l'administration de Marguerite de Parme, leur inspira le compromis de Bréda (1566). Réfugié en Allemagne, à l'arrivée du duc d'Albe, et condamné à mort par contumace, il fit quelques tentatives contre le Brabant, embrassa le protestantisme, et se mit à la tête de la révolte de Hollande (les Gueux), en 1572. La prise de Middelbourg et ses succès lui valurent le titre de comte de Hollande et de Zélande (1574), et, bientôt après, celui de gouverneur général du Brabant. Mais il ne put empêcher Alexandre Farnèse de ramener les provinces belges sous le joug des Espagnols. Grâce à sa persévérance, il parvint à fonder la république des Provinces-Unies par

l'*Union* d'Utrecht, 1579, et en fut le chef, comme stathouder. Sa tête fut mise à prix par Philippe, et il fut assassiné, à Delft, par Balthazar Gérard. Il avait épousé la fille de Coligny, veuve de Téligny.

Nassau (Maurice **de**), célèbre général et stathouder de Hollande, 2e fils du précédent, né en 1567 à Dillenbourg, mort en 1625, fut nommé, à vingt ans, gouverneur de la république qu'avait fondée son père, sur la proposition du grand pensionnaire Barneveldt. Mettant aussitôt une exacte descipline dans les troupes, il profita de l'absence du duc de Parme pour surprendre Breda (1590), s'empara de Zutphen, Deventer, Hulst, Nimègue et Groningue, en 1592, consacra sa réputation par la défense d'Ostende, et battit l'archiduc Charles devant Nieuport (1600). Une trêve de douze ans fut signée avec l'Espagne, 1609. Mais Maurice ne put pardonner à la sagesse de Barneveldt de l'avoir emporté en cette occasion; il espérait d'ailleurs un pouvoir absolu; pour y parvenir, il se montra cruel, souleva les passions religieuses, s'unit aux Gomaristes contre les Arminiens, frappa impitoyablement les chefs de l'opposition, et fit monter sur l'échafaud son vieux protecteur, l'illustre Barneveldt, 1619. A la reprise des hostilités, 1621, les succès de Spinola hâtèrent sa mort à La Haye.

Nassau (Frédéric-Henri **de**), prince d'Orange, frère du précédent, né à Delft, en 1584, mort en 1647, lui succéda dans la dignité de stathouder, 1625, prit Bois-le-Duc, en 1629, tenta vainement d'enlever Dunkerque, 1631, mais s'empara de Skenk, 1635, de Bréda, 1637, de Gennep et Sas-de-Gand, 1640, de Hulst, 1645; développa la marine et les colonies de la république aux Indes, et prépara la reconnaissance de l'indépendance des Provinces-Unies par l'Espagne, en 1648.

Nassau (Guillaume II **de**), prince d'Orange, né en 1626, mort en 1650, succéda à son père, Frédéric-Henri, en 1647; sous son administration, le traité de Munster reconnut l'indépendance des Provinces-Unies. Il eut un instant un pouvoir dictatorial, mais fut bientôt forcé d'y renoncer; eut l'idée de s'unir à la France pour le partage des Pays-Bas espagnols, et mourut en 1650. De son mariage avec une fille de Charles Ier d'Angleterre naquit Guillaume III.

Nassau-Siegen (Jean-Maurice, prince de), né à Dillenbourg, 1604-1679, nommé capitaine-général de la compagnie des Indes hollandaises, en 1636, ruina les établissements des Portugais sur la côte d'Afrique, et tint leur flotte en échec; de retour dans les Pays-Bas, il fut nommé gouverneur de Clèves, et feld-maréchal de l'armée des Etats; mais, en 1674, lorsque le stathouder Guillaume III l'eut remplacé dans ce commandement, il se retira dans son gouvernement et y mourut. Il a laissé 2 vol. in-fol. représentant les animaux remarquables de l'Amérique du Sud.

Nassau-Siegen (Charles-Henri-Nicolas-Othon, prince de), né à Nassau, 1745-1809, recourut au parlement de Paris pour faire reconnaître sa légitimité, 1756, mais resta dépouillé de ses biens. Il entra dans l'armée française, fut capitaine de dragons et accompagna Bougainville dans son voyage, 1766-1769; puis, cherchant les aventures, il servit l'Espagne contre l'Angleterre, 1779, passa de là en Russie, où, à la tête d'une escadre, il détruisit dans la mer Noire la marine turque, 1788; mais, ayant été employé contre la Suède, après quelque succès, il fut battu dans le golfe de Viborg par Gustave III, 1790, et quitta le service. Il ne fit plus que voyager.

Nasser-Ledin-Allah, 34e calife abbasside, mort en 1225, essaya d'abattre la puissance des Seldjoucides, reconnut la domination de Saladin sur l'Egypte et la Syrie; il allait être dépouillé de ses Etats par Mohammed, lorsqu'il provoqua dans le royaume de ce prince une invasion de Gengis-Khan.

Nasser-Mohammed (Melik al), 9e sultan mameluk de l'Egypte et de la Syrie, de la dynastie des Baharides, né au Kaire, 1283-1341. Après avoir réprimé à l'intérieur plusieurs révoltes et repoussé à l'extérieur ses ennemis, il étendit son empire jusqu'à Malatiah et Anah, et montra dans son gouvernement l'amour des sages réformes et le goût des beaux-arts.

Nassir-ed-Din, astronome persan, né à Thous (Khoraçan), 1201-1274, favori de Houlagou, construisit pour ce prince des machines hydrauliques, perfectionna plusieurs instruments astronomiques, et a laissé des ouvrages de philosophie, d'économie politique, etc.

Natal ou **Cidade-dos-Reys,** v. du Brésil, ch.-l. de la province de Rio-Grande, port à l'embouchure du Rio-Grande, à 2,600 kil. N. E. de Rio-de-Janeiro. Commerce très-actif; 11,000 hab.

Natal (Terre de), située dans l'Afrique orientale, est baignée par la mer des Indes, renferme la Cafrerie maritime entre la Hottentotie et la baie de Lagoa. Vasco de Gama lui donna ce nom, parce qu'il découvrit la baie, le jour de Noël, 1497.

Natal (Colonie de). Elle est située, en Afrique, entre 27° 1/2 et 32° lat. S., et est arrosée par de nombreuses rivières, comme le Tugela. La côte est basse et chaude, rafraîchie par les vents alisés et propre aux cultures tropicales. Vient ensuite, en allant vers l'O., une terrasse de forêts et de pâturages, où on élève beaucoup de moutons et de bœufs; la terrasse supérieure, haute de 8 à 900 mèt., est d'un climat tempéré, et propre à la culture des plantes d'Europe. En arrière se dresse la chaîne du Drakenberg, qui a des sommets de 2,000 à 2,700 mètres. On cultive la canne à sucre. Il y a des mines de fer et de houille. — Des Boers hollandais s'emparèrent de Natal sur les Cafres, vers 1837; les Anglais les ont repoussés dans l'intérieur, ont annexé le pays à la colonie du Cap, et en ont formé une colonie séparée depuis 1856. Il y a plus de 194,000 habitants, la plupart Cafres. Les villes principales sont : *Maritzburg* ou *Piétermaritzburg*, la capitale; Durban, ville maritime sur la baie de Port-Natal, qui fait un commerce de plus en plus considérable.

Natal, établissement anglais au S. O. de l'île de Sumatra.

Natale (Jérôme), jésuite espagnol, né à Majorque, 1507-1580, ami intime d'Ignace de Loyola, et élu, 1544, vicaire général de l'ordre, défendit énergiquement, à la diète d'Augsbourg, 1566, les droits du Saint-Siége. Il a laissé un ouvrage très-recherché, à cause de ses gravures, sur l'interprétation des Evangiles; 1594, in-folio.

Natalis (Michel), graveur belge, né à Liége, 1609-1670, alla travailler à Paris, puis à Rome; exécuta dans cette ville une partie des planches de la *Galerie Giustiniani*, puis, à Paris, à Liége, à Anvers, un grand nombre de gravures estimées.

Natchez, v. de l'Etat de Mississipi (Etats-Unis), à 200 kil. N. O. de la Nouvelle-Orléans, sur le Mississipi; 10,000 hab. Entrepôt de commerce; grand marché de coton. Evêché catholique; académie, bibliothèque. Cette ville fut fondée, vers 1716, par la tribu des Natchez, et terminée par les Français en 1730. Chateaubriand a écrit un poëme en prose sur cette peuplade qui, par un heureux privilége, alliait la candeur sauvage à des mœurs civilisées.

Nathan, prophète juif, reprocha au roi David le meurtre d'Urie.

Nations (Collége des **Quatre-**). Il fut fondé en 1661, par testament du cardinal Mazarin, pour recevoir gratuitement 60 enfants de gentilshommes pauvres et de bourgeois de l'Etat de *Pignerol*, de l'*Alsace*, et des provinces nouvellement conquises d'*Artois* et de *Roussillon*. Ouvert en 1688, la Révolution le trouva existant encore. Depuis 1806, il est devenu le palais de l'Institut.

Nativité de Jésus-Christ, fête célébrée par l'Eglise le jour de la naissance de J.-C., 25 déc.

Nativité de la sainte Vierge, fête célébrée par l'Eglise en l'honneur de la naissance de la sainte Vierge, le 8 septembre. Elle paraît avoir été établie par le pape Sergius Ier.

Nativité de saint Jean-Baptiste. Cette fête, célébrée le 24 juin, est l'occasion, dans de nombreuses localités, de réjouissances publiques.

Natoire (Charles-Joseph), peintre et graveur français, 1700-1777, né à Nîmes, élève de Lemoine, remporta le premier prix de peinture en 1721, séjourna à Rome; et, de retour à Paris, acquit de la réputation en décorant les appartements. Il fut membre de l'Académie de peinture, 1734, puis directeur de l'Académie de France à Rome, 1751; il a laissé, dans la manière de Boucher, des décorations au château de Versailles, et dans la chapelle des Enfants-Trouvés.

Natron (Vallée de), *Nitriotes nomos;* elle s'étend dans la Basse-Egypte, du N. O. au S. E. (110 kil.); renferme 6 lacs, d'où l'on extrait du natron (carbonate de soude).

Natter (Johann-Lorenz), graveur allemand, né à Biberach, 1705-1763, se perfectionna en Italie, résida à La Haye, exécuta ses plus beaux ouvrages à Londres, et mourut à Saint-Pétersbourg. On a de lui : *Traité de la méthode antique de graver en pierres fines comparée avec la méthode moderne*, 1754, in-fol. Sa précieuse collection a été acquise par le gouvernement russe.

Nattier (Jean-Marc), peintre français, né à Paris,

1685-1766, couronné à quinze ans pour le prix de dessin, par l'Académie; il s'adonna surtout au portrait, et peignit les personnages les plus célèbres de son temps : le *maréchal de Saxe*, *Marie-Thérèse*, *Marie Leczinska*, etc. Il était membre de l'Académie depuis 1718, et professeur depuis 1746.

Naubert (Christine-Bénédicte-Eugénie), romancière allemande, née à Leipzig, 1757-1819, a laissé de nombreux ouvrages ; des romans historiques, qui en font le Walter Scott allemand : *Walther de Montbarry*, Leipzig, 1786 ; *Thécla, comtesse de Thurn*, 1788, etc.; des contes populaires, qui la placent à côté de Musæus; et enfin des ballades, chansons, etc.

Naucelle. ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. S. O. de Rodez (Aveyron) ; 1,272 hab.

Nauclerus (Jean), chroniqueur allemand, né en Souabe, est mort vers 1510. Il entra dans les ordres, eut une chaire de droit canon à Tubingue, et devint recteur et chancelier de l'Université. On lui doit une *Chronique du monde*, depuis la création jusqu'en 1500, plusieurs fois publiée, depuis l'édition de Tubingue, 1501, in-folio.

Naucratès. V. Nausicratès

Naucratis, v. et port de commerce de l'ancienne Egypte, sur la branche Canopique du Nil. Les Grecs y eurent un comptoir, sous Psamménite, Amasis et leurs successeurs.

Naucydès, statuaire grec, né à Argos, vivant dans le milieu du v° siècle av. J. C , frère et précepteur du second Polyclète, auteur d'une statue d'*Hébé*, placée dans le Heræum, près de Mycènes.

Naudé (Gabriel), célèbre bibliographe français, né à Paris, 1600-1653, fit d'abord des études de médecine, qu'il termina à Padoue, en 1626; eut de bonne heure une vive passion pour les livres, fut nommé bibliothécaire du cardinal Bagni, à Rome, et médecin honoraire de Louis XIII, 1633; devint ensuite bibliothécaire du cardinal Barberini, fut protégé par Richelieu, pour lequel il écrivit un mémoire sur l'auteur probable de *l'Imitation*, et reçut enfin de Mazarin la mission de fonder à Paris une bibliothèque publique, 1642. Les troubles de la Fronde, qui firent vendre ses précieuses recherches, l'engagèrent à aller auprès de la reine Christine, en Suède; il revenait, à l'appel de Mazarin, pour reprendre son œuvre, lorsqu'il mourut à Abbeville. Parmi ses nombreux ouvrages, les plus remarquables sont : le *Marfore* ou *Discours contre les libelles*, 1620, in-8° ; *Instruction à la France sur la vérité de l'histoire des frères de la Rose-Croix*, 1623, in-8° ; *Advis pour dresser une bibliothèque*, Paris, 1627, in-8°; *Addition à l'histoire de Louis XI*, Paris, 1630; *Bibliographia politica*, 1633 ; *Considérations politiques sur les coups d'Etat*, Rome, 1639, in-4°; *Mascurat*, défense du cardinal Mazarin, 1650, etc., etc.

Naudé (Philippe), mathématicien et théologien français, né à Metz, 1654-1729, expulsé par la révocation de l'édit de Nantes, se retira en Prusse, où il devint professeur à l'Académie des sciences, 1704. On a de lui des traités scientifiques et des ouvrages de polémique religieuse, où il se montre du dogmatisme le plus rigoureux.

Naudet (Jean-Baptiste-Julien-Marcel), acteur, né à Champlitte (Franche-Comté), 1743-1830, quitta l'armée pour le théâtre, et se distingua au Théâtre-Français, 1784, surtout dans l'emploi *des rois* et des *pères nobles*. Il fut forcé de se réfugier en Suisse, 1793, rentra en France après le 9 thermidor, et se retira de la scène en 1806. — C'est le père de M. *Joseph* Naudet, aimable érudit, historien estimable.

Naudet (Aimé), né à Saint-Denis-du-Port (Seine-et-Marne), 1785-1847, maréchal de camp, a publié *La Fontaine chez madame de la Sablière*, comédie en vers, *Epître à Molière*, et *Fables*.

Nauen, v. du Brandebourg (Etats prussiens), à 40 kil. N. O. de Berlin ; 4,000 hab.

Nauheim, bourg de la Hesse-Nassau (Prusse), sur la Wetter, au pied du Johannisberg, à 34 kil. N. O. de Hanau. Sources et bains d'eaux salées. Salines abondantes. Les Anglo-Hanovriens y furent battus par les Français, en 1762; 1,500 hab.

Nauloque, *Naulochus*, v. et port de la Sicile ancienne, près du cap Pélore. Victoire navale d'Agrippa sur Sextus Pompée, 36 av. J. C.

Nault (Jean-Paul-Bernard), jurisconsulte et littérateur, né à Dijon, 1781-1856, d'abord avocat distingué au barreau de Paris, puis avocat général à Dijon, 1812, remplaça M. de Vaudeuvre, 1822, à la tête du parquet de Paris, et, à la révolution de 1830, se retira dans sa ville natale. On a de lui divers plaidoyers, et mémoires littéraires.

Naumachie. On appelait ainsi des combats qui se livraient à Rome, dans de vastes bassins creusés à cet effet, entre des vaisseaux, quelquefois de véritables flottes, montées par des criminels ou des prisonniers. Cette sorte de spectacle remontait à César. On faisait aussi combattre les Naumachiaires contre des bêtes féroces dressées pour ces combats.

Naumachius, poëte gnomique grec, qui vivait peut-être après Jésus-Christ. Stobée nous a conservé trois fragments d'un poëme sur les devoirs de la femme, qui se trouvent dans l'édition de Stobée, donnée par Gaisford.

Naumann (Jean-Gottlieb), compositeur, né à Blasewitz, près Dresde (Saxe), 1741-1801, étudia la musique italienne, et travailla pour les théâtres de Venise et de Naples. Le roi de Suède, Gustave III, fit lui-même les paroles de son opéra le plus célèbre, *Gustave Wasa*. Il a laissé des œuvres religieuses, parmi lesquelles on remarque : la *Passion*, le *Giuseppe riconosciuto*, le *Pater noster* de Klopstock. Parmi ses opéras on cite : *Achille in Sciro*, *Alessandro nelle Indie*, *la Clemenza di Tito*, *Solimano*, *Amphion*, *Cora*, etc.

Naumann (Jean-Frédéric), naturaliste allemand, né à Liebigk, en Saxe, 1780-1857, tenait de son père le goût des sciences naturelles et particulièrement de l'ornithologie ; il a recueilli ses travaux dans un grand ouvrage, continué par son fils : *Histoire naturelle des oiseaux de l'Allemagne*, Leipzig, 1822-1844.

Naumbourg, v. de la Saxe (Etats prussiens), ch.-l. de cercle dans la régence et à 30 kil. S. O. de Mersebourg, sur la Saale ; 16,000 hab. Cour d'appel ; gymnase. Cathédrale remarquable. Commerce de laines ; fabriques de toiles et de bonneterie. Dans les environs sont les villages de Rosbach, Auerstædt, Kœsen, célèbres par les batailles de 1757, 1806 et 1813.

Naundorff (Charles-Guillaume), se disant *Charles-Louis*, duc de Normandie, fils de Louis XVI, né à Versailles, selon lui, en 1785, mort en 1845, était, à ce qu'il paraît, originaire de Berlin, colportait des horloges en bois, puis s'établit, comme horloger, à Spandau. Après plusieurs aventures peu honorables, il se retira à Crossen et se donna pour le fils de Louis XVI, vers 1828. Il se réfugia à Dresde, puis en Suisse, arriva à Paris en 1833 Patronné par une ancienne femme de chambre du dauphin, il eut une petite cour de quelques royalistes, monta une maison et créa un journal, qui disparut bientôt. Il manqua d'être assassiné par un inconnu, en 1834. Il assigna en 1836 la famille royale pour se voir confirmé dans sa possession d'état ; on saisit ses papiers, on l'arrêta et on l'expulsa. Il se retira à Delft, où il mourut.

Naupacte, *Naupactus*, auj. *Lépante*, v. des Locriens Ozoles (Grèce ancienne), à l'entrée du golfe de Corinthe, et près du cap Antirrhion; port renommé. Elle fut prise par les Athéniens, sur les Locriens Ozoles, 456 av. J. C., retomba au pouvoir de ces derniers, après la bataille d'Ægos-Potamos, puis appartint aux Achéens, à Philippe de Macédoine, 341 av. J. C., et passa enfin aux Romains en 191.

Nauplie. V. Napoli.

Nauplius, roi de l'Eubée, l'un des Argonautes, voulut venger son fils Palamède, mort devant Troie, en attirant, par des embûches, la flotte grecque sur les récifs de son île; mais Ulysse ayant échappé, il se jeta de désespoir à la mer.

Nausea (Frédéric), célèbre théologien allemand, né vers 1480, près de Wurtzbourg, mort en 1650, enseigna la théologie à Mayence, obtint la faveur de Ferdinand, roi des Romains, fut évêque de Vienne, en 1541, et ambassadeur au concile de Trente, où il mourut. On a de lui des *Sermons*, des *Homélies*, des ouvrages de controverse. Ses *Œuvres* forment 1 vol. in-fol., Cologne, 1616.

Nautodiques, juges qui prononçaient, à Athènes, sur les affaires de commerce maritime.

Nausicaa, fille d'Alcinoüs, roi des Phéaciens, qui, suivant l'*Odyssée*, accueillit Ulysse, après son naufrage.

Nausicratès ou **Naucratès,** poëte grec, de la comédie moyenne, vivait dans le ivᵉ siècle av. J. C. Ses fragments ont été recueillis par Meineke et par Bothe.

Nauvoo, v. de l'Etat d'Illinois (Etats-Unis), sur le Mississipi, près de l'Iowa. Elle fut fondée, en 1840, par les Mormons, qui en furent expulsés en 1846. Elle fut

ensuite occupée par les *Icariens* de Cabet, qui échouèrent. Elle est maintenant en décadence.

Navagero (André), en latin *Naugerius*, humaniste célèbre, né à Venise, 1483-1529, bibliothécaire de Saint-Marc, et plus tard, ambassadeur de la république auprès de Charles-Quint et de François Ier, était d'un goût sévère, et brûlait, dit-on, tous les ans un exemplaire de Martial, en l'honneur de Catulle, son modèle. Il a laissé des *Epigrammes* et des *Eglogues*, ainsi que des *Leçons* sur Ovide et les *Oraisons* de Cicéron. Ses *Œuvres* ont été publiées à Venise, 1530, in-fol., à Padoue, 1718, in-4°, à Venise, 1754, in-12.

Navailles (Philippe **de Montault de Bénac,** duc de), maréchal de France, 1619-1684, d'une ancienne famille du Bigorre, abjura la religion réformée pour entrer comme page au service du cardinal de Richelieu. Colonel, en 1641, d'un régiment de son nom, il s'attacha à Mazarin, lui fut fidèle pendant la Fronde, et, envoyé en Italie avec le titre d'ambassadeur, 1658, succéda au commandement du duc de Modène; un instant disgracié, il fut chargé, en 1669, par Louis XIV, de secourir le ravitaillement de Candie, assiégée par les Turcs, mais abandonna l'entreprise, et fut exilé. Rappelé, il servit en Franche-Comté, mérita, à la bataille de Senef, le bâton de maréchal (1674), qu'il reçut l'année suivante, fut nommé gouverneur du duc de Chartres, et mourut en 1684. On a de lui des *Mémoires*, de 1638 à 1683. Paris, 1701, in-12.

Navailles (Suzanne **de Baudéau de Neuillant,** duchesse de), femme du précédent, morte en 1700, fille d'honneur d'Anne d'Autriche, obtint la confiance de Mazarin, et lui servit d'intermédiaire auprès de cette princesse. Nommée dame d'honneur de Marie-Thérèse, en 1660, elle fut disgraciée pour son opposition aux galanteries de Louis XIV, qui, plus tard, reconnut ses torts.

Navan, v. d'Irlande, dans le comté de Meath (Leinster), à 44 kil. N. O. de Dublin, au confluent de la Boyne et du Blackwater; 5,500 hab. Agriculture avancée.

Navarette (Domingo-Fernandez), missionnaire espagnol, né à Peñafiel, 1610-1689, entra chez les dominicains, et, envoyé au Mexique, de là aux îles Philippines, fut préfet apostolique en Chine, au moment de la grande querelle des dominicains et des jésuites, fut emprisonné à Canton, s'échappa, et vint se plaindre à Rome de la tolérance extrême des jésuites, 1673; on lui donna raison; mais tous les missionnaires furent chassés de la Chine. Il fut nommé, en 1678, archevêque de Saint-Domingue. Il a publié à Madrid, 1676, in-fol., un *Traité historique, politique, moral et religieux de la monarchie de la Chine*, il paraît que l'Inquisition supprima les deux derniers volumes.

Navarette (Don Martin-Fernandez **de**), historien, géographe célèbre, né à Abalos, province de Rioja (Espagne), 1765-1844, entra dans la marine royale, fit une expédition en Amérique, 1782, assista au siége infructueux de Gibraltar, fut attaché à la cour avec le titre de capitaine de frégate, 1789, et y devint rapporteur du conseil de l'amirauté. Retiré à Séville, puis à Cadix, pendant l'occupation française, il rentra à Madrid au retour de Ferdinand VII (1814); il fut directeur du dépôt hydrographique de Madrid et membre du conseil de l'amirauté; il employa la fin de sa vie à composer les grands ouvrages dont il avait déjà recueilli les matériaux. Il fut associé étranger de l'Institut de France. On a de lui: une *Vie*, très-remarquable, *de Cervantes*, 1835; *Collection des voyages et découvertes que firent par mer les Espagnols vers la fin du* XVe *siècle*, 1825, 1829, 1837, 5 vol. petit in-4°; le premier volume a été traduit en français, Paris, 1828, 3 vol. in-8°; *Dissertation historique sur la part prise par les Espagnols aux croisades du* XIe *siècle au* XVe, 1816, in-4°; *Dissertation sur l'histoire de la science nautique*, 1846, petit in-4°, etc.

Navarette, bourg de la province de Burgos (Espagne), non loin de Logroño; célèbre par la victoire remportée sur Henri de Transtamare et Du Guesclin, qui y fut fait prisonnier, par Pierre le Cruel et le prince Noir, en 1367; 3,000 hab.

Navarin, *Neo-Castron* en grec moderne, port de la Messénie (Grèce), à 130 kil. S. O. de Tripolitza. Le port, l'un des plus sûrs du royaume, fait un assez grand commerce. La ville est fortifiée; elle a été longtemps occupée par les Vénitiens, qui l'ont abandonnée aux Turcs en 1715. Les Grecs y luttèrent vaillamment contre Ibrahim-Pacha, en 1825. La flotte turco-égyptienne y fut détruite, le 20 octobre 1827, par les flottes combinées de France, d'Angleterre et de Russie; 3,000 hab.—Au N. O., le *Vieux Navarin* ou *Zouchio* est sur l'emplacement de *Pylos*.

Navarre, province d'Espagne, correspondant à l'ancienne province de Navarre, bornée au N. par les Pyrénées, qui la séparent de la France; à l'E., par l'Aragon; au S., par l'Aragon et la prov. de Burgos; à l'O., par la province basque d'Alava. Elle a 10,478 kil. carrés et 518,000 hab. Elle est divisée, par une ligne allant d'Estella à Sanguessa, en deux parties, l'une au N., couverte de montagnes boisées, de chênes magnifiques ou de pâturages; l'autre au S., très-fertile, mais mal cultivée, produisant du blé, du maïs, des vins communs, beaucoup de réglisse; on y élève des mulets, des chevaux, des vaches laitières. On y trouve du fer, du cuivre, du sel, du marbre, du jaspe, des ardoises. Elle est arrosée par l'Ebre et ses affluents. Les Pyrénées et les monts Cantabres, avec leurs ramifications, couvrent une partie de la Navarre. La plupart des Navarrais sont d'origine basque. Le ch.-l. est *Pampelune;* les villes princ. sont: Elizondo, Estella, Roncal, Roncevaux, Tudela, etc.

Navarre (du basque Navarros, *habitants des pays plats*), ancien royaume d'Espagne, formé sur les deux versants des Pyrénées, dans le pays des Basques ou Vascons. Charlemagne, à la suite de ses guerres contre les Arabes, avait soumis une partie du pays jusqu'à l'Ebre; il forma la *Marche de Navarre* ou de Gascogne, dont les habitants ne furent jamais très-obéissants. Le comte de Navarre, Aznar, se rendit indépendant, 831; Garcias Ximenès, son neveu, prit le titre de roi, 857. Ses successeurs s'agrandirent en luttant péniblement contre les Arabes. Sanche III le Grand partagea ses Etats entre ses trois fils, qui furent rois de Navarre, d'Aragon et de Castille. Tandis que ces deux derniers royaumes s'étendaient vers le sud, aux dépens des musulmans, la Navarre resta stationnaire, fut affaiblie par les guerres civiles des Beaumont et des Gramont, et, dès le XIIIe s., eut des souverains d'origine étrangère: Thibaut de Champagne, en 1234; le roi de France, Philippe le Bel, par son mariage avec Jeanne de Navarre, 1285, et ses trois fils; Jeanne, duchesse d'Evreux, fille de Louis X le Hutin, 1328; plus tard, les maisons d'Aragon, de Foix, d'Albret. En 1512, Ferdinand le Catholique enleva la Haute-Navarre à Jean d'Albret, qui conserva, avec son titre de roi, la Basse-Navarre, au N. des Pyrénées. Celle-ci passa, par le mariage de sa petite-fille, Jeanne de Navarre, avec Antoine de Bourbon, dans la maison française de Bourbon. Henri IV réunit la Navarre et ses autres possessions à la couronne de France, en 1607. Les Bourbons ont, depuis lors, ajouté à leur titre celui de rois de Navarre.

Rois de Navarre.

Garcias Ximénès	857
Fortunio ou Fortun	880
Sanche Ier	905
Garcias II	926
Sanche II	970
Garcias III	994
Sanche III, *le Grand*	1001
Garcias IV	1035
Sanche IV	1054

Rois de Navarre et d'Aragon.

Sanche V Ramirez	1076
Pierre Ier	1094
Alphonse Ier, *le Batailleur*	1104

Rois de Navarre.

Garcias V Ramirez	1134
Sanche VI	1150
Sanche VII	1194
Thibaut Ier de Champagne	1234
Thibaut II	1253
Henri Ier	1270
Jeanne Ire	1274

Rois de France et de Navarre.

Philippe IV avec Jeanne Ire	1285
Louis X	1314
Philippe V	1316
Charles IV (Ier en Navarre)	1322

Rois de Navarre.

Jeanne II et Philippe d'Evreux	1328
Charles II, *le Mauvais*	1349

Charles III, *le Noble* 1387
Blanche et Jean d'Aragon. . . . 1425
Jean. 1441
Eléonore, comtesse de Foix. . . 1479
Fr. Phœbus de Foix. 1479
Catherine de Foix. 1483
avec Jean d'Albret. 1494
Henri II. 1516
Jeanne III d'Albret avec Antoine de Bourbon 1555
Henri III (depuis Henri IV de France). 1572

Navarre (Basse-), ou **Navarre française,** pays de l'ancienne France, adossé aux Pyrénées, ayant au N. le Béarn, à l'E. la Soule, à l'O. le Labourd ; ch.-l., *Saint-Jean-Pied-de-Port*. C'est la partie du royaume de Navarre qui resta à Jean d'Albret et à sa femme Catherine, lorsque Ferdinand le Catholique s'empara du reste de leurs Etats, en 1512. On y remarquait le duché de Gramont et la principauté de Bidache. Elle se divisait en cinq pays: *Nixe* ou *Mixe*, ch.-l. Saint-Palais ; *Cize*, ch.-l. Saint-Jean-Pied-de Port; *Baigorry ; Arberoue*, ch.-l. Isturitz; *Ostabarez*.

Navarre-et-Béarn, gouvernement de l'ancienne France, comprenant le Béarn et la Navarre française. La capitale était Pau ; c'est auj. le départ. des Basses-Pyrénées.

Navarre (Montagnes de **Basse-**). Elles se détachent des Pyrénées occidentales au mont Harquinza, à 12 kil. E. du col de Bélate, séparent la France de l'Espagne, se bifurquent à la source de la Bidassoa, une branche va au N. O., entre la Nivelle et la Nive ; l'autre à l'O., entre la Nivelle et la Bidassoa.

Navarre (Collége de) : il fut fondé, en 1304, par Jeanne de Navarre, à Paris, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève ; on lui réunit le collége de Tournay ; puis, en 1638, celui de Boncourt. Il eut longtemps une grande réputation dans l'ancienne Université. La Convention établit, en 1794, dans ses bâtiments, l'Ecole centrale, qui devint, l'année suivante, l'Ecole polytechnique.

Navarre (Pierre), célèbre capitaine espagnol, né dans la Biscaye, mort en 1528, employa le premier, avec succès, la mine pour assiéger les places fortes. Après avoir servi Gonzalve de Cordoue et le cardinal Ximénès, dans son expédition d'Afrique, il fut employé par les Français, qui l'avaient fait prisonnier à Ravenne, 1512 ; Ferdinand n'avait pas voulu payer sa rançon. Il se distingua à Marignan, 1515, à la Bicoque, 1522, fut pris par les Impériaux ; rendu à la liberté en 1526, mais repris à Aversa, en 1528, il fut, dit-on, étranglé par l'ordre de Charles-Quint, au château de l'Œuf, à Naples.

Navarre (Le docteur), fameux théologien espagnol, 1493-1586, professa avec éclat le droit à Salamanque et surtout à Coïmbre, et finit ses jours à la cour de Rome, dans l'intimité du pape Grégoire XIII, consulté par les principaux personnages de l'Europe, et dans une grande réputation de science et de charité.

Navarreux ou **Navarreins,** *Beneharnum*, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. S. d'Orthez (Basses-Pyrénées), sur le gave d'Oloron. Petite place de guerre ; commerce de chevaux de selle ; 1,548 hab.

Navarrete (Jean Fernandez), dit *le Muet*, peintre espagnol, né à Logroño, 1526-1579, perdit la parole à l'âge de trois ans, travailla, en Italie, sous le Titien, et fut employé par Philippe II aux décorations de l'Escurial, ce qui lui valut le titre de peintre officiel, 1568. Il avait de la grâce et de l'énergie ; ses tableaux sont nombreux, surtout à Madrid.

Navas-de-Tolosa (Las), *les plaines de Tolosa*, bourg de la province de Jaën (Espagne), à 48 kil. N. de cette ville. Célèbre par la victoire remportée sur les Almohades par les rois d'Aragon, de Castille et de Navarre, en 1212.

Navier (Claude-Louis-Marie-Henri), ingénieur français, né à Dijon, 1785-1836, fils d'un député à l'Assemblée législative, *Claude-Bernard* Navier, élevé par son oncle, le célèbre ingénieur Gauthey, entra à l'Ecole polytechnique, 1802, sortit dans les Ponts-et-Chaussées, 1804 ; dirigea la construction des ponts de Choisy, Asnières, etc., sur la Seine ; fut envoyé en Angleterre, pour y étudier la construction et la législation des chemins de fer, et rédigea un savant *Mémoire sur les ponts suspendus ;* il jeta sur la Seine, en face des Invalides, un pont suspendu d'une seule arche, mais vit échouer son entreprise dans les fouilles et les remblais, par suite d'une inondation des égouts de la ville. Il mourut, professeur à l'Ecole polytechnique, depuis 1831, et membre de l'Académie des sciences, depuis 1824. On a de lui divers *Mémoires* et le *Résumé de ses leçons à l'Ecole des ponts et chaussées*, Paris, 1826, 1833, 1838.

Navigateurs (Archipel des). V. Hamoa (Iles).

Naviglio Grande (Le), canal de la Lombardie (Italie), long de 50 kil., allant de Tornavento, sur le Tessin, à Milan, en passant par Buffalora.

Naville (François-Marc-Louis), éducateur suisse, né à Genève, 1784-1846, après avoir exercé avec la plus grande charité le ministère de pasteur à Chancy, se retira en 1819, à Vernier, près de Genève, et y mit en pratique son système d'éducation, qui avait surtout pour but le perfectionnement moral. Il s'occupa en même temps de philosophie et correspondit avec le P. Girard, Maine de Biran, l'abbé Lambruschini. Outre des mémoires sur *l'éducation publique*, il a laissé, pour principal ouvrage, un traité, remarquable par l'élévation des sentiments, sur la *Charité légale*, Paris, 1836, 2 vol. in-8°.

Naxos, auj. *Naxia*, île de l'Archipel, la plus grande des Cyclades, par 23° 10′ long. E., et 37° lat. N., s'étendant en forme circulaire, entre Paros et Amorgos. Elle offre, quoique bordée de côtes d'un accès difficile, un intérieur riant et fertile, où abondent l'oranger, le figuier, le grenadier, le gibier, le poisson ; on y remarque le mont Corono au N., et le mont Zia au centre. Son marbre blanc, l'égal de celui de Paros, lui avait valu une grande renommée dans l'antiquité ; elle était appelée l'île de Bacchus (Dionysias), pour l'excellence de son vin. — Habitée d'abord par les Pélasges, puis par les Cariens, elle devint, au XIe siècle av. J. C., une colonie Ionienne, et au VIe siècle, possédait, grâce à ses ports, une marine puissante et riche. Pisistrate la conquit ; pendant les dissensions d'Athènes, elle fut vainement attaquée par Datis et Artapherne, qui ne purent que la saccager, 504. Elle combattit à Salamine et à Platée, et entra dans la ligue maritime créée par Athènes ; mais son indépendance la fit traiter en sujette et partager entre les colons de cette république. Successivement aux Spartiates, et aux Rhodiens, auxquels Antoine la donna, elle fit partie de l'empire grec, jusqu'à la prise de Constantinople par les croisés. Occupée alors par le vénitien Marco Sanudo, elle demeura dans la maison de ce prince, comme capitale du duché de l'Archipel, jusqu'en 1566. Elle se donna, en 1566, à Sélim II ; se souleva pour la guerre de l'Indépendance, et, à la paix, entra dans le royaume de Grèce. Elle appartient au nome des Cyclades, et, avec Paro, Antiparo, Strongilo, Raklia, Schinusa, Kéros, etc., forme une éparchie ; sa capitale est *Axia* ou *Naxia*, métropole grecque et archevêché catholique. Elle fait un commerce de vins, figues, coton, lin, huile, fromages, moutons, bœufs.

Naxos, v. de l'anc. Sicile, fut fondée, en 736 av. J. C., par les Chalcidiens d'Eubée, sur la côte N. E. de l'île. Elle colonisa à son tour Léontini, Catane, Zancle ; un instant conquise par Hiéronyme, tyran de Géla, elle redevint libre, s'allia avec les Athéniens contre Syracuse, et fut détruite par Denis l'Ancien, en 403.

Nay, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 17 kil. S. E. de Pau (Basses-Pyrénées), sur le Gave de Pau. Centre d'une importante fabrication de draps, cadis, droguets, bérets, bonnets, etc. Pèlerinage célèbre de Bétharram. Aux environs, ruines du château de Coarrage ou Coarraze, où fut élevé Henri IV. Patrie de Jacques Abbadie ; 3,127 hab.

Nazaire (Saint-), chef-lieu d'arrondissement et à 64 kilom. O. de Nantes (Loire-Inférieure), à l'embouchure de la Loire (rive droite). Port de relâche. On y a creusé le plus vaste bassin à flot de France, de 200,000 mètres carrés, profond de 7 m. 50, ouvert en 1857. Cette ville s'est considérablement agrandie depuis quelques années ; c'est le point de départ des bateaux transatlantiques, qui vont aux Antilles et au Mexique ; 17,066 hab.

Nazaire (Saint-) ou **Senary-Beauport,** bourg de l'arr. et à 12 kil. O. de Toulon (Var), port sur la Méditerranée, défendu par quelques batteries. Cabotage assez actif ; 2,756 hab.

Nazaire (Saint), martyr du premier siècle de l'Eglise, mis à mort à Milan, fils d'un officier romain, adopta la foi de sa mère, sainte Perpétue. Il est resté célèbre en Bretagne, où il ne paraît pas être allé cependant. On le fête le 28 juillet.

Nazaire, rhéteur gaulois du IVe siècle, est l'auteur

d'un *Panégyrique de Constantin*, dans la *Collection des Panégyriques anciens*.

Nazaréens. On appela ainsi, soit les premiers chrétiens, à cause de la naissance de Jésus à Nazareth ; soit des Juifs de l'ancienne loi, Samson, Samuel, Jean-Baptiste; et au IIe siècle, des sectaires, qui voulaient observer à la fois la loi de Moïse et celle du Christ.

Nazareth, *Nasserah*, v. de Syrie (Turquie d'Asie), dans la province de Galilée de l'ancienne Palestine, et dans la tribu de Zabulon, à 90 kil. N. de Jérusalem ; 2,500 hab. Séjour de la Sainte Famille jusqu'au baptême de l'enfant Jésus. Couvent de Franciscains, église de l'Annonciation, à l'endroit, dit-on, où l'ange Gabriel apparut à la Sainte Vierge. Près de cette ville, combat de cavalerie, livré victorieusement par Junot et Murat, à la tête de 500 hommes contre 6,000 Turcs et Arabes, en 1799.

Nazareth, v. de la Flandre orientale (Belgique), à 12 kil. S. O. de Gand; 6,000 hab.

Nazareth, v. de l'Etat de Pennsylvanie (Etats-Unis), à 15 kil. N. O. de Bethléem. Etablissement de l'association des frères Moraves.

Nazianze, ancienne ville de la Cappadoce (Asie Mineure). Patrie de saint Grégoire de Nazianze. Evêché du IVe au XIIe siècle.

Neagh (Lough-), le plus grand lac d'Irlande, baigne les comtés d'Antrim, d'Armagh, de Tyrone, de Londonderry. Il a 52 kil. sur 16. Il reçoit le Ballinderry, le Blackwater, le Bann, et communique, par cette rivière et un canal, à la mer d'Irlande.

Neal (DANIEL), historien anglais, né à Londres, 1678-1743, a écrit une *Histoire des Puritains*, 1732-1738, 4 vol. in-8°, très-estimée, quoique partiale pour une religion dont il était ministre ; *History of New-England*, 1720, in-8°, etc.

Néalcès, peintre grec du milieu du IIIe s. av. J. C., le plus célèbre de son temps. Ne pouvant réussir à imiter l'écume à la bouche du cheval, qu'il peignait, il jeta sur le tableau son éponge, qui produisit ce que son art n'avait pu faire.

Neander (JEAN-AUGUSTE-GUILLAUME), théologien allemand, né à Gœttingue, 1789-1850, de parents juifs, se fit luthérien, professa, en 1811, la théologie à Heidelberg, et s'établit en 1812 à Berlin, où il enseigna jusqu'à sa mort sur toutes les branches de cette science. Ses principaux ouvrages sont : l'*Empereur Julien et son temps*, 1812, in-8° ; *saint Bernard et son temps*, 1814, traduit en français ; *Développement génétique des principaux systèmes gnostiques*, 1818, in-8° ; *saint Chrysostome et l'Eglise*, 2 vol. in-8° ; *Antignostique*, 1825 ; *Choses mémorables de l'histoire du christianisme*, 3 vol. in-8° ; *Histoire générale de la Religion et de l'Eglise chrétiennes*, Hambourg, 1825-1845, 5 vol. in-8°, où il étudie le christianisme principalement sous le point de vue moral ; *Histoire de la propagation et de la direction de l'Eglise par les apôtres*, Hambourg, 1832-1833 ; *Histoire de Jésus dans sa connexion historique; Leçons de théologie*, 1857, 2 vol. in-8° ; *Dogmatique chrétienne*, 1857, in-8°, etc., etc.

Néanthès, de Cyzique, historien grec, de la fin du second siècle avant J. C., disciple du milésien Philiscus, a laissé plusieurs histoires, parmi lesquelles celle d'*Attale*, dont il fut le précepteur. Les fragments de ses ouvrages ont été recueillis par C. Müller.

Neapolis, *ville neuve*, nom ancien de *Naples*, — de *Sichem* ou *Naplouse*, — de *Kénéh*.

Nearchi, peuple de la Gaule, habitant la Crau et le pays entre la branche occidentale du Rhône et Marseille.

Néarque, célèbre navigateur grec, lieutenant et ami d'Alexandre, vivant dans la seconde moitié du IVe s. avant J. C., était originaire de Crète, et établi à Amphipolis. Il fut élevé avec Alexandre, accompagna ce prince contre les Perses, fut gouverneur de Lycie, et suivit enfin le roi de Macédoine dans l'expédition de l'Inde. Ce fut là, qu'après avoir descendu, avec l'armée et Alexandre, l'Hydaspe et l'Indus, jusqu'au delta du fleuve, il entreprit seul avec la flotte la grande exploration des côtes de la mer Erythrée. Pendant cette navigation qui dura 145 jours, il reconnut le pays des Arabites (Syndhy), celui des Orites (Béloutchistan), celui des Gédrosites (peuple ichthyophage, occupant le Bélouchistan occidental et le S. E. de la Perse), et enfin la Caramanie (Perse). Il rencontra Alexandre et son armée à l'embouchure du fleuve Aramis (Ibrahim) ; mais n'en continua pas moins son voyage, qu'il acheva dans le fleuve Pasitigris. Depuis il vécut dans l'intimité du roi de Macédoine, qui lui donna sa fille, et le destinait au commandement de sa flotte pour la conquête de l'Arabie, lorsqu'il mourut. Dans le partage de l'héritage du conquérant, Néarque eut la satrapie de Lydie et de Pamphylie, et s'attacha à la fortune d'Antigone. Néarque avait laissé un récit de son voyage (*périple*), qui servit de base à une partie des *Indica* d'Arrien. Les critiques modernes, Vincent, d'Anville, Gosselin et Ritter, l'ont établi sans contestation. Le *Périple de Néarque* a été inséré dans les *Geographi minores* de Hudson, 1698, in-8°, tome 1er; dans *Alexandri Historiarum Scriptores* de Geier, 1844 ; il a été traduit par Billecoq.

Neath, *Nidum*, v. du comté de Glamorgan (Galles), en Angleterre, à 8 kil. N. E. de Swansea, à 45 kil. N. E. de Cardiff, port sur la *Neath;* 5,500 hab. Ruines de château et abbaye du XIIe siècle. Houille, fer, étain ; produits chimiques. Bateaux à vapeur pour Bristol.

Neaufles-Saint-Martin, commune de l'arrond. et à 25 kil. N. E. des Andelys (Eure). Hospice, ruines pittoresques d'un ancien château, souvent pris et repris au XIe siècle et au XIIe ; 1,100 hab.

Nebbia (CESARE), dit *Cesare d'Orvieto*, peintre de l'école romaine, né à Orvieto, 1536-1614, fut employé par Sixte V à la décoration de Sainte-Marie-Majeure, du Quirinal, du Vatican, de Saint Jean-de-Latran. Ses tableaux à Rome sont remarquables par le coloris.

Nebenius (CHARLES-FRÉDÉRIC), économiste allemand, né à Rhodt, près Landau, 1784-1857, coopéra très-activement à l'adjonction de Bade au Zollverein, fut ministre du grand-duc, 1838-1839, et présida le conseil d'Etat de 1845 à 1848. Il a laissé des ouvrages, qui lui assurent un rang distingué comme économiste et financier : *Considérations sur la situation économique de la Grande-Bretagne*, 1818 ; *l'Association douanière allemande, son système et son avenir*, Carlsruhe, 1835; *le Crédit public*, 1820-1829, le 1er vol. in-8°, a seul paru, etc.

Nebo, auj. *Attare*, montagne de la Palestine, dans la chaîne des monts Abarim, à l'E. du Jourdain, dans le pays des Moabites, sur laquelle mourut Moïse, en vue de la Terre Promise.

Nebo ou **Nabo,** dieu assyrien, à tête de chien.

Nebouzan. On appelait ainsi, dans l'anc. France, une portion du gouvernement de Guyenne et Gascogne, dont Saint-Gaudens était le chef-lieu. Il fait partie de la Haute-Garonne et des Hautes-Pyrénées.

Nebraska, riv. de l'Amérique du Nord, affluent de droite du Missouri, prend sa source dans les montagnes Rocheuses. — Le territoire de *Nebraska* (Etats-Unis), dans le Far-West, est situé entre le Dacotah au N., et le Kansas au S. Arrosé par la Nebraska, il est couvert de forêts et de prairies. La capitale est *Omaha-City*. Peuplé de 30,000 hab., en 1860, territoire en 1854, il est devenu Etat, en 1867. Sup., 196,819 kil. carr.; pop., 123,000 h.

Nébrodes (Monts), dans l'anc. Sicile, à l'O. des monts Héréens.

Nécessité (La), *Necessitas*, Ἀνάγκη, déesse du paganisme; selon quelques poëtes, fille de la Fortune, elle avait son culte célébré à Corinthe.

Néchao Ier ou **Nécos,** roi d'Egypte, vivait à la fin du VIIIe siècle avant J. C. Il fut tué par Sabacon, roi d'Ethiopie.

Néchao II ou **Nécos,** roi d'Egypte, fils de Psammétique, régna de 617 à 600 av. J. C., entreprit un canal pour conduire les eaux du Nil à la mer Rouge, envoya des navigateurs Phéniciens à la reconnaissance des côtes d'Afrique, prit Karkhémis aux Babyloniens, après avoir vaincu sur sa route Josias, roi de Juda, mais fut battu à son tour par Nabuchodonosor II.

Neckar ou **Necker,** *Nicer*, affluent de droite du Rhin, prend sa source dans la Forêt Noire, près de Villingen, coule au N. dans une étroite vallée du Würtemberg, y arrose Rottweil, Rottenburg, Tübingen, Kannstadt, Heilbronn; entre dans le grand-duché de Bade, en tournant vers l'O., passe à Wimpfen, Eberbach, Ladenbourg, Heidelberg, et finit à Manheim. Son cours est d'environ 400 kil.; il est navigable depuis Heilbronn, et par le canal Willelm, depuis Kannstadt. Ses affluents sont, à droite : la Fils, le Kocher, le Jaxt, qui viennent du Rauhe Alp ; à gauche : l'Enz, l'Ensenz, qui viennent de la Forêt-Noire.

Neckar, l'un des quatre cercles du royaume de Würtemberg, borné par celui de la Forêt-Noire au S. ; le grand-duché de Bade au N. et à l'O.; les cercles du Danube et de l'Iaxt, à l'E., ch.-l., *Stuttgart*.

Necker ou **Neker** (JOBST DE), graveur allemand de la première moitié du XVIe siècle, travaillait à Augsbourg et gravait sur bois. Il a laissé un grand nombre d'œuvres et surtout plusieurs éditions curieuses de la *Danse des morts* d'Holbein. — On connaît encore *David* DE NECKER,

que plusieurs regardent comme son fils, et *Hercule* DE NECKER, peut-être fils de ce dernier, qui tous deux furent des graveurs d'Augsbourg, au XVIe siècle.

Necker (NOEL-JOSEPH), botaniste allemand, né en Flandre, 1729-1793, docteur de l'université de Douai, s'est occupé avec passion d'histoire naturelle et surtout des mousses. On lui doit : *Deliciæ Gallo-Belgicæ sylvestres*, 1768, 2 vol. in-12 ; *Physiologia muscorum*, 1774, in-8°, ouvrage traduit en français; *Elementa botanica*, 1790, 3 vol. in-8°, etc.

Necker (JACQUES), homme d'Etat français, né à Genève, 1732-1804, descendant d'une famille d'origine anglaise, convertie au protestantisme, qui s'établit à Genève pour échapper à la persécution, vint fort jeune à Paris, où il fut employé chez un banquier genevois, Vernet. Il fonda, 1762, avec MM. Thelusson, une maison de banque, qui devint bientôt la première de la capitale ; essaya, sous l'inspiration de Choiseul, de relever la Compagnie des Indes, mais ne put l'empêcher de tomber, et entra en discussion à ce sujet avec les économistes, représentés par Morellet. Marié, en 1764, avec Mlle Curchod, retiré en 1772 des affaires, il aspira au gouvernement de l'Etat. Son *Eloge de Colbert* fut couronné par l'Académie française, en 1773. Un peu par dépit, il critiqua l'administration de Turgot (*Traité sur la législation et le commerce des grains*), et devint, à sa retraite, 1776, d'abord directeur, puis contrôleur général du Trésor, 1777. Son ministère eut dès le début les résultats les plus brillants ; il se servit de son crédit pour faire face, par d'énormes emprunts, au déficit et à la guerre avec l'Angleterre, en 1778. Mais il n'osa toucher aux abus des classes privilégiées et de la cour ; sollicita cependant la création d'assemblées provinciales, et vit abolir la mainmorte dans les domaines royaux, 1779. Pour soutenir son système, il essaya d'exposer les ressources de la France dans un *Compte rendu*, publié en 1781, où il n'hésitait pas à faire appel, pour de nombreuses réformes, à l'opinion publique; le soulèvement contre cette révélation fut tel autour de lui, qu'il dut se retirer, 1781. Dans son séjour à Saint-Ouen, il publia un compte rendu plus complet de son administration, sous le titre d'*Administration des finances*, 1784; l'insuccès de Calonne et de Brienne le fit rappeler en 1788 ; et, grâce à son génie financier et à son crédit, il put un instant relever le Trésor de ses déficits. On convoqua les notables, nov. 1788, pour décréter la représentation du tiers, dont il proposa de lui-même au roi le doublement. Mais on n'avait rien prévu, rien préparé pour la direction de l'Assemblée, et Necker fut au-dessous de sa tâche et de sa réputation. Ses efforts, après la réunion des Etats, juin 1789, pour leur délibération en commun ne furent pas accueillis, et il fut éloigné de la cour, juillet 1789. Rappelé de Bâle, sous la pression du vœu populaire, après le 14 juillet, il essaya vainement de lutter contre l'entraînement de l'Assemblée et des clubs, et se retira à Coppet, en Suisse, en septembre 1790. Il eut pour fille Mme de Staël. Ses principaux ouvrages sont : *De l'administration des finances de la France*, Paris, 1784, 3 vol. in-8°; *de l'Importance des idées religieuses*, 1788, in-4°, où l'on rencontre de belles pages et des sentiments élevés; *du Pouvoir exécutif dans les grands Etats*, 1792, critique judicieuse de la constitution de 1791; *Dernières vues de politique et de finances offertes à la nation française*, 1802. Ses *Œuvres* ont été publiées à Paris, 1821, 15 vol. in-8°.

Necker (SUZANNE **Curchod**, dame), femme du précédent, née dans le pays de Vaud, 1739-1794, célèbre par son amabilité, son intelligence et ses vertus. Son salon fut un lieu de réunion pour les esprits les plus distingués. Elle fonda, en 1778, l'hospice qui porte son nom. Elle a laissé des *Réflexions sur le divorce*, Lausanne, 1794; et divers opuscules, réunis en *Mélanges*, 1798, 3 vol. in-8°, et *Nouveaux mélanges*, 1802, 2 vol. in-8°.

Necker de Saussure (ALBERTINE-ADRIENNE), fille du naturaliste Bénédict de Saussure, née à Genève, 1766-1841, femme de Jacques Necker, cousin du ministre, a traduit le *Cours de littérature dramatique* de A.-W. Schlegel, 3 vol. in-8°. Son livre de l'*Education progressive*, 1828-1832, 2 vol. in-8°, a remporté le prix Montyon.

Nécos. V. NÉCHAO.

Nécrologe ou obituaire, registre tenu dans les églises ou les monastères, où l'on inscrivait les noms des bienfaiteurs de ces établissements, la mort des seigneurs, abbés, etc.

Nécromancie, art qui consiste à évoquer l'ombre des morts, pour connaître l'avenir.

Nécropoles (villes des morts), vastes tombeaux que l'on creusait dans l'ancienne Egypte pour ensevelir les rois. Ils contenaient de longues galeries, aboutissant à l'endroit où était enseveli le défunt, et portaient sur les parois des murs des hiéroglyphes, racontant sa vie. On en rencontre surtout dans les montagnes de la Thébaïde, moins dans la Moyenne et Basse-Egypte. L'Arabie Pétrée, la Cyrénaïque et l'ancienne Etrurie en renferment quelques-uns. Ils étaient quelquefois consacrés à la sépulture de simples particuliers.

Nectaire, patriarche de Jérusalem, né à Candie vers 1605, moine au mont Athos, devint évêque du mont Sinaï, en 1660, puis patriarche de Jérusalem. Il répara l'église de la Résurrection, et fonda, pour les pèlerins, un hospice à Rama. Il abdiqua en 1672, et mourut en 1674. Il a écrit : *Confutatio imperii papæ in Ecclesiam*, 1682, in-8°, etc.

Nectaire (Saint-), appelé aussi *La Ferté-Senneterre*, bourg de l'arrond. et à 28 kil. N. O. d'Issoire (Puy-de-Dôme). Sites remarquables; monuments druidiques; église romane. Etablissements d'eaux minérales thermales et incrustantes. Fromages. Belle cascade de Saillans; 1,500 hab.

Nectanabis Ier, roi d'Egypte, de 374 à 364 av. J. C., successeur de Néphérites, battit les Perses, commandés par Pharnabaze et Iphicrate, 373, et fut remplacé par Tachos.

Nectanabis II, roi d'Egypte, régna de 361 à 350 av. J. C., usurpa le trône sur son oncle Tachos, et triompha de ses compétiteurs, grâce au secours d'Agésilas, roi de Sparte; il essaya, mais vainement, de détacher la Phénicie de la Perse. Vaincu par Ochus, roi de Perse, il s'enfuit en Ethiopie ou fut pris par ses ennemis. C'est le dernier prince indigène de l'Égypte.

Nectar, boisson que les poëtes de l'antiquité donnent aux dieux, elle produisait l'immortalité.

Nectarius, patriarche de Constantinople de 381 à 397, succéda à saint Grégoire de Nazianze. Il était de Tarse et sénateur, mais n'avait pas encore reçu le baptême, lorsqu'il fut choisi par l'empereur Théodose, sur la présentation de Diodore, évêque de Tarse. Il présida le concile où l'on donna à l'évêque de Constantinople le titre officiel de chef de l'Eglise d'Orient, 381. Il fut forcé de prendre part aux persécutions contre les ariens.

Néda, riv. de l'anc. Grèce (Péloponnèse), prenait sa source au mont Lycée (Arcadie), et séparait les Messéniens des Eléens.

Nedenæs, amt ou bailliage du diocèse de Christiansand (Norvége); v. principales: *Arendal*, ch.-l., et Osteriisor.

Neder-Landen. V. HOLLANDE.

Nedjed ou **Nadjd** (haute terre), région intérieure de l'Arabie, haute terre montueuse et généralement fertile, qui se partage en un grand nombre de pays : le *Djebel-Shammar*, au N., peuplé de 300,000 hab., capitale Haïl (20,000 hab.); le *Kasem*, plus au S., avec les villes d'Oneizah et de Bereydah; le *Djebel-Toweik* ou *El-Arid*, vaste pays habité par les farouches Wahabites, qui ont étendu leur domination sur toute l'Arabie centrale; leur capitale est Riad (30,000 hab.). — Le Nedjed, visité dans ces dernières années par Palgrave, est entouré de tous côtés d'une ceinture de déserts; ce qui avait fait donner au centre de la presqu'île le nom d'*Arabie déserte*.

Nedroma, jad. *Calama*, petite ville de la prov. d'Oran (Algérie), à 54 kil. N. E. de Tlemcen. Belles ruines. Fabriques de haïks et de poterie; 2,500 indigènes.

Née (FRANÇOIS-DENIS), graveur français, né à Paris, 1732-1818, élève de Philippe le Bas, restaura complétement les cuivres du *Recueil des peintures antiques*, de Mariette et Caylus. Il a gravé les planches de beaucoup de grands ouvrages, et beaucoup de gravures estimées.

Needham (MARCHAMONT), publiciste anglais, né à Burford (Oxford), 1620-1678, fonda, en 1643, un journal satirique, le *Mercurius Britannicus*, qu'il mit successivement au service de la cause populaire et de la cause royale; forcé, par les événements, de se cacher, il fut emprisonné à Newgate, et ne dut la vie qu'à la protection de deux personnages influents, Lenthal et Bradshaw. Il se mit au service de la république, et avait fondé une nouvelle feuille satirique, le *Mercurius politicus*, lorsque l'avénement de Charles II, en 1660, vint le condamner au silence et à la retraite ; il ne s'occupa plus, dès lors, que d'étude et de médecine. — Il a laissé, outre des brochures politiques, plusieurs ouvrages : *Discours sur la supériorité d'un état libre sur le gouvernement monarchique*, Londres, 1650, etc.

Needham (John **Tuberville**), naturaliste anglais, né à Londres, 1713-1781, fut élevé au collége anglais de Douai, devint prêtre catholique et professa la philosophie à Lisbonne (1744); mais, ne pouvant supporter le climat, il revint bientôt à Londres, y publia ses premières découvertes microscopiques; fut de la Société royale en 1747, visita, de 1751 à 1767, la France, l'Italie, l'Allemagne, et s'arrêta à Paris, où il fut admis, comme correspondant, à l'Académie des sciences. En 1769, il fut appelé, à Bruxelles, pour organiser l'Académie impériale fondée par Marie-Thérèse. Ses théories sur la végétation et la génération des êtres, quoique raillées par Voltaire, méritèrent d'être appréciées par Buffon et Spallanzani. On cite, parmi ses ouvrages: *Découvertes faites avec le microscope*, 1747, in-12; *Recherches physiques et métaphysiques sur la nature et la religion*, 1769, etc.

Neefs (Pieter), dit le *Vieux*, peintre belge, né à Anvers, 1570-1651, élève de Hendrick Stenwyck, obtint une grande réputation comme peintre d'intérieurs d'église. Le Louvre a plusieurs de ses toiles.

Néel (Louis-Balthasar), littérateur, né à Rouen, 1695-1754, est connu surtout par un badinage: *Voyage de Paris à Saint-Cloud par mer, et retour de Saint-Cloud à Paris par terre*, 1748, in-12. On lui doit, outre plusieurs poëmes, l'*Histoire du comte de Saxe*, 1752, 3 vol. in-12; l'*Histoire de Louis, duc d'Orléans*, 1753, in-12.

Neer (Arnold **Van der**), peintre hollandais, né à Amsterdam, 1619-1683, fut l'un des bons paysagistes de son temps. Il a surtout reproduit les environs d'Amsterdam et d'Utrecht, avec des effets remarquables de clair de lune.

Neer (Eglon-Hendrick **Van der**), peintre hollandais, né à Amsterdam, 1643-1703, élève de son père et du peintre Jacques Van Loo, après avoir essayé la peinture historique, se mit au paysage et aux tableaux de genre, pour pouvoir suffire aux exigences d'une nombreuse famille, et y acquit, par la perfection des détails et le fini de la composition, une grande supériorité. Ses tableaux se trouvent dans toutes les grandes galeries de l'Europe, ont été rendus populaires par la gravure et se vendent cher.

Neerlande ou **Neder-Landen** (pays bas), nom donné, en 1815, au royaume des Pays-Bas, et qui, depuis 1830, ne désigne plus que le royaume de Hollande. V. Pays-Bas.

Neerwinden ou **Nerwinde,** village de la province de Liége (Belgique), à 36 kil. N. O. de Liége, et 24 kil. S. E. de Louvain. Victoires du maréchal de Luxembourg sur Guillaume III, le 29 juillet 1693, et du duc de Saxe-Cobourg sur Dumouriez, le 18 mars 1793.

Nees von Esenbeck (Chrétien-Godefroy), naturaliste allemand, né dans l'Odenwald, 1776-1858, professa la botanique successivement à Erlangen, 1818, à Bonn, 1819, et à Breslau, 1831. Les agitations politiques de 1848, auxquelles il se mêla, lui firent enlever sa chaire. Il a traité la philosophie de la botanique, et cette science lui doit, en grande partie, sa direction méthodique.

Néfaste. Les Romains donnaient ce nom à certains jours où le travail était défendu et où la justice n'était pas rendue; plusieurs étaient affectés à des jeux publics, mais ils présageaient pour la plupart des événements funestes.

Neff (Félix), pasteur français, né près de Genève, 1798-1829. Entré dans l'artillerie, il se mit à lire la Bible et à faire des prédications religieuses; il s'unit, en 1818, aux protestants de la nouvelle Eglise (mômiers), et, après avoir quelque temps parcouru les campagnes, qu'il animait de ses commentaires bibliques, fut nommé, 1822, pasteur à Mens (Isère), puis, 1823, à Guillestre (Hautes-Alpes), où il sut faire beaucoup de bien, en répandant l'instruction et en introduisant les plus grandes réformes dans l'agriculture. Son exemple inspira, en France, l'institution des pasteurs ambulants.

Nefta, *Negeta*, v. de la Tunisie, sur le chott El-Kebir et dans une des plus belles oasis du Sahara; rendez-vous de caravanes et grand marché.

Negapatam, v. de l'Hindoustan anglais, dans la présidence de Madras, à 100 kil. S. de Pondichéry, sur le golfe du Bengale, à l'embouchure d'un bras du Cavéry. D'abord aux Portugais, puis à la Hollande, en 1660, elle est passée sous la domination anglaise, depuis 1781.

Negombo, v. de l'île de Ceylan, à 32 kil. N. de Colombo, sur le golfe de Manaar. Commerce assez grand.

Negrais, cap de l'empire Birman, par 16° 2′ lat. N., et 91° 52′ 45″ long. E. Près de là est l'île *Negrais*, avec un bon port.

Negrelli-Moldelbe (Alois **de**), ingénieur autrichien, 1799-1858, fut employé par le canton de Saint-Gall, par le canton de Zurich, et enfin par le gouvernement fédéral suisse, pour la direction des eaux et des routes, et le tracé du réseau des chemins de fer suisses. Il entreprit, en 1840, la construction du premier chemin de fer autrichien, de Vienne à Olmütz, et ensuite de tout le réseau; fut envoyé, en 1848, par le gouvernement, pour réparer en Italie les désastres de la guerre; et, nommé, en 1855, conseiller de cour, et inspecteur général des chemins de fer, puis coopéra au projet du canal de Suez, comme membre de la commission internationale nommée à cet effet.

Negrepelisse, ch.-l. de canton de l'arr. et à 18 kil. N. E. de Montauban (Tarn-et-Garonne), sur l'Aveyron. Toiles, futaines; farines, grains, chanvre et vins. Ancien château. Eglise calviniste. Louis XIII la prit en 1622, et fit massacrer les habitants; 2,898 hab.

Négrepont ou **Egribos, Eubée,** île de l'Archipel, au N. E. de la Grèce propre ou Hellade, dont elle est séparée par le canal de Négrepont (anc. Euripe). Elle est traversée par une chaîne de montagnes, où on voit le mont Delphi (1,745 mètres). Vins, huiles, fruits, coton, marbres, etc. — Prise par les Vénitiens, en 1210, par les Turcs, en 1470, elle a été enlevée à ces derniers par les Grecs, en 1821. — Sa capitale est *Négrepont* (anc. Chalcis), sur la côte O., à 58 kil. N. d'Athènes; 6,000 hab. Evêché. Un pont, jeté sur le canal, la fait communiquer avec le continent. Elle est fortifiée, et est le chef-lieu de la nomarchie de Négrepont ou d'Eubée, du royaume de Grèce, dont la population est de 83,000 hab. V. Eubée.

Négrepont (Canal de). V. Euripe.

Négrier (François-Marie-Casimir), général français, né en Portugal, de parents français, 1788-1848. Engagé comme volontaire dans l'infanterie, il fut décoré à Friedland, fit les guerres d'Espagne, la campagne de 1814, fut dangereusement blessé à Waterloo; continuant de servir sous la Restauration, il était colonel après les journées de Juillet, et, en 1836, passait en Algérie avec le titre de maréchal de camp; il y appliqua à Constantine le système du général Vallée, devint lieutenant-général en 1841, fut rappelé en 1842, commanda à Rennes, à Lille, fut envoyé, comme député, par le département du Nord, à l'Assemblée constituante, 1848, et périt frappé d'une balle, sur la place de la Bastille, en marchant à la tête d'une colonne, contre les insurgés, pendant les journées de juin.

Negro, cap de l'Afrique, au S. du Congo, par 16° lat. S.

Negro (Rio-), ou **Parana,** ou **Rio-Guainia,** rivière de l'Amérique méridionale, prend sa source dans la Nouvelle-Grenade, la traverse ainsi que le Venezuela, et, après un cours de 1,800 kil., se jette dans l'Amazone (Brésil), par la rive gauche. Les affluents sont: le Rio-Branco, le Jaguapuri; le Cassiquaire le fait communiquer avec l'Orénoque. Son nom lui vient de la couleur de ses eaux. Il arrose au Brésil San-Thomar, Moura, Barra de Rio-Negro ou Manoas. — Il existe aussi dans l'Amérique méridionale deux rivières de ce nom: l'une sépare la Patagonie et la république de la Plata, et se jette dans l'Océan Atlantique; — l'autre traverse la république de l'Uruguay du N. E. au S. O., et afflue dans l'Uruguay.

Negroni. V. Neroni.

Negros ou **Bouglas,** une des îles Philippines, au S. de Luçon, et à l'O. de Cébu. Elle a 210 kil. sur 48. Le sol est fertile; les Espagnols occupent plusieurs points des côtes. Le ch.-l. est *Ilog*.

Negus, nom du roi d'Abyssinie.

Neharda, auj. *Hardit*, anc. v. de Mésopotamie, située à l'embouchure de l'Euphrate. Ecole célèbre des Juifs.

Néhavend, v. du royaume de Perse, à 140 kil. S. E. de Kermanchah. Les Arabes y battirent les Perses, en 638.

Néhémie, Juif de la tribu de Juda ou de celle de Lévi, obtint du roi de Perse Artaxerxès Longue-Main, dont il était l'échanson, le gouvernement de la Judée, rebâtit les murs de Jérusalem, peupla la ville et y fit des réformes. Il mourut l'an 432 av. J. C.; le récit de son gouvernement forme, dans la Bible hébraïque, le 2e livre d'Esdras.

Neipperg (Adam-Albert, comte de), de la famille des Neipperg de Souabe, comtes de l'Empire, 1774-1829, général autrichien, combattit contre la France dans la campagne de Belgique, 1794, y fut blessé et fait prisonnier; assista à la bataille de Marengo; fut ambassadeur en Suède, 1810, à Naples, 1813, où il travailla pour la coalition; rencontra l'impératrice Marie-Louise à Aix-les-Bains, plaida ses intérêts au congrès de Vienne, et devint, à Parme, 1816, grand maître de sa maison et bientôt son époux.

Neisse, v. de Silésie (Prusse), sur la Neisse, à 54 kil. S. O. d'Oppeln; 17,000 hab. — Evêché; asile de vieux prêtres; gymnase. Manufacture royale d'armes; draps, toiles, fils. Forteresse très-importante, bâtie par Frédéric II, qui s'était emparé de la ville, après un siége mémorable, en 1741; elle fut prise par les Autrichiens, en 1758, et en 1807, par Jérôme Bonaparte.

Neisse *de Lusace,* riv. d'Allemagne, qui prend sa source en Bohême, à Neudorf, baigne Zittau (Saxe), Gœrlitz, Muskau (Silésie), et se jette dans l'Oder, à Schiedlo, en Brandebourg. Cours de 250 kil.

Neisse *de Silésie,* riv. d'Allemagne, sort de la Silésie, arrose Glatz, Neisse, et se jette dans l'Oder, près de Schurgast. Cours de 190 kil. C'est une importante ligne stratégique.

Neith, déesse égyptienne, mère ou femme de Phta, souvent prise pour Bouto ou Isis, était regardée comme l'esprit animant l'univers. Son culte était à Saïs; elle avait pour emblème la brebis.

Neitra ou **Neutra,** *Nyitra,* v. de Hongrie (Etats autrichiens), sur la *Neitra,* affluent de gauche du Waag, à 130 kil. N. O. de Bude; 6,000 hab. — Evêché; lycée, collége de Piaristes. — Elle a été le chef-lieu du comitat de ce nom, dans le cercle de Presbourg. Il est divisé en Haut et Bas-Neitra, produit des grains, des vins estimés; élève des moutons. Le ch.-l. du Haut-Neitra est *Tyrnau,* celui du Bas-Neitra est *Neitra.* Il est arrosé par le Waag, la Neitra, la March.

Neiva, riv. du gouvernement de Perm (Russie d'Asie), prend sa source aux monts Ourals, et se jette dans la Toura, après un cours de 450 kil.; elle reçoit le Bij et l'Irbit.

Nejin ou **Niéjin,** jolie ville de la Russie d'Europe, dans le gouvernement de Tchernigov, à 75 kil. S. E. de cette ville, sur l'Oster. Lycée; commerce de fourrures, cuirs, toiles, tabac, avec la Turquie. Fabriques de soieries, liqueurs renommées; 20,000 hab.

Nekrassowziens, sectaires religieux russes, établis sur le Danube, à Tultscha, et dans les îles du fleuve, depuis leur expulsion de la Russie, sous Alexandre Ier.

Nélée, fils de Neptune et de Tyro, un des Argonautes, régna à Pylos, en Triphylie, et succomba sous les coups d'Hercule, à Corinthe, ainsi que onze de ses fils; Nestor seul fut épargné.

Nélée, fils de Codrus, disputa le trône à son frère aîné Médon, qui devint le premier archonte, conduisit en Asie Mineure une colonie d'Ioniens, et paraît avoir fondé Clazomènes, Colophon, Lébédos, Ephèse et Milet.

Nélée, philosophe grec, né à Scepsis, vivait vers 300 ans av. J. C.; disciple d'Aristote et de Théophraste, il hérita des manuscrits de ces deux philosophes et les vendit à Ptolémée II, pour la bibliothèque d'Alexandrie; mais Nélée garda les manuscrits originaux.

Nélis (Corneille-François **de**), prélat et érudit belge, né à Malines, 1736-1798, principal du collége de Malines, chanoine, vicaire général de Tournay, évêque d'Anvers, 1784, s'éleva contre les réformes de Joseph II, mais fut forcé de fuir devant l'invasion française. On lui doit: *Eloge funèbre de l'empereur François Ier;* — *de Marie-Thérèse; Belgicarum rerum Prodromus,* ouvrage estimé, 1795; *l'Aveugle de la Montagne,* 2 vol. in-18; *Mémoire sur l'ancien Brabant,* etc., dans le recueil de l'Académie de Bruxelles, etc.

Nellore, v. de la présidence de Madras (Hindoustan anglais), dans l'anc. Karnatic, à 145 kil. N. O. de Madras, près de la côte de Coromandel et près du Pennaar. Commerce de sel.

Nelson (Horatio, vicomte), célèbre amiral anglais, né à Burnham-Thorpe (Norfolk), 1758-1805, fils d'Edmond Nelson, recteur de village, et de la petite-fille d'une sœur de Robert Walpole, entra à 12 ans dans la marine, sous la direction de son oncle, le capitaine Suckling, fit bientôt partie d'une expédition aux Antilles, et visita, en déployant le plus grand courage, les glaces du pôle Nord, 1772. Envoyé aux Indes orientales, où il acquit le grade de *midshipman;* plus tard, aux Indes occidentales, il vit sa santé débile ruinée par le climat, et quitta la Jamaïque, 1780, sa dernière mission, pour venir prendre le commandement de l'*Albemarle,* avec lequel il croisa dans la Baltique. La paix de 1783 lui permit de venir en France y étudier les mœurs et la langue. En mars 1784, la frégate le *Boréas* lui fut donnée, avec la destination des *Iles sous le vent;* Nelson voulut y faire exécuter contre les Américains les prohibitions de l'acte de navigation, et, malgré l'opposition du gouverneur et des planteurs, saisit quatre navires de cette nation. Après avoir épousé, en 1787, mistress Nisbett, il revint en Angleterre; en 1793, il quitta la vie privée, qu'il avait un instant menée, pour prendre le commandement de l'*Agamemnon,* envoyé dans la Méditerranée; il y fit à Naples la connaissance de lady Hamilton, qui devait jouer un grand rôle dans sa vie, fut envoyé au secours de Paoli, perdit un œil au siége de Calvi, 1794, contribua glorieusement à la victoire du 14 mars 1795, et, monté sur le *Captain,* se couvrit de gloire à celle du cap Saint-Vincent, 1797. Il fut nommé contre-amiral. Il montrait dès lors une tactique audacieuse et une opiniâtre énergie à s'en servir, qui devaient en faire le héros le plus national de son pays. Son audace échoua cependant devant Ténériffe, où il eut le bras droit emporté. Monté sur le *Vanguard,* il alla rejoindre lord Saint-Vincent dans la Méditerranée, 1797, et fut chargé de surveiller les mouvements de la flotte française, qui préparait à Toulon l'expédition d'Egypte. Une tempête qui dispersa les vaisseaux anglais favorisa le départ des Français; mais Nelson, après les avoir vainement cherchés sur les côtes de Syrie, surprit la flotte à Aboukir, la cerna et la détruisit, 1er août 1798. A Naples, où il secourut, à l'instigation de lady Hamilton, les princes régnants chassés par l'invasion française, en les transportant à Palerme, il ternit sa gloire en violant la capitulation, signée entre le cardinal Ruffo et les républicains italiens, et fit juger par les commissions militaires les principaux de ces derniers, 1799; le vieil amiral Caracioli fut pendu sur son propre vaisseau, sous les yeux de lady Hamilton, qui, à son retour en Angleterre, prit la place de la propre femme de Nelson. A Copenhague, 1801, où il commandait sous sir Hyde Parker, son audace imposa au Danemark un traité par lequel cet Etat renonçait à la coalition. Il essaya, la même année, mais vainement, de détruire la flottille que Napoléon avait armée à Boulogne. En 1803, établi devant Toulon, pour surveiller les Français, il laissa échapper l'amiral Villeneuve, mais dénonça à sa patrie le projet français. Villeneuve, rappelé des Antilles, après avoir hésité sans but sur les côtes du Finistère, se fit bloquer à Cadix, 1805. Nelson, qui se reposait dans son séjour de Merton, fut envoyé contre la flotte française, et le 21 octobre, la bataille s'engagea à la hauteur du cap *Trafalgar.* Elle fut complétement gagnée par Nelson, après une longue et désastreuse lutte, où la marine française fut en partie anéantie. Mais Nelson, monté sur la *Victory,* en se jetant au milieu de l'action, avait été frappé mortellement. — Les *Lettres et les dépêches de Nelson* ont été publiées à Londres, en 1844, 7 vol. On lui a élevé des statues à Londres et dans d'autres villes.

Nelson, riv. de la Nouvelle-Bretagne (Amérique du Nord). Elle est formée par la *Saskatchawan,* qui vient des montagnes Rocheuses, et par la *rivière Rouge,* dont les sources sont voisines de celles du Mississipi. Elles forment le lac Winnipeg. Le Nelson en sort, et après avoir arrosé la Nouvelle-Galles, se jette dans la mer d'Hudson, près du fort York. Son cours est de 2,250 kil. env.

Nelson, port de la Nouvelle-Zélande, sur la côte septentrionale de l'île du Sud, au fond de la baie Blind; 6,000 hab.

Nemausus, v. de la Gaule, ch.-l. des Volces Arécomices (Narbonaise première); fondée par les Phéniciens, colonie marseillaise; auj. *Nîmes.*

Némée, *Nemea,* v. du Péloponnèse dans l'ancienne Grèce (Argolide), entre Cléones et Phlionte. Célèbre par le lion tué par Hercule, et par les *jeux néméens;* Jupiter y avait un temple, dont on voit encore les débris.

Néméens (Jeux), institués soit par les Sept chefs, en mémoire de la mort d'Archémore, fils du roi de Némée; soit par Hercule, après sa victoire sur le lion qui dévastait le pays; ils furent destinés, dans la suite, à rappeler les noms des guerriers morts pour la patrie. On les célébrait tous les trois ans.

Némésien (Marcus Aurelius Olympius Nemesianus), poëte latin, né à Carthage, au IIIe siècle, vécut à la cour de Carus et remporta la victoire de poésie sur le jeune Numérien. Il a composé des poëmes sur la pêche, la chasse, la navigation, *Halieutica, Cynegetica, Nau-*

tica. Il reste 325 vers du second poëme. On les trouve dans les *Poetæ latini minores* de Wernsdorf, tome Ier, dans la collection de Lemaire, etc.; ils ont été traduits par Cabaret-Dupaty, dans la *Bibliothèque* de Panckoucke.

Némésis, déesse de la Vengeance, fille de Jupiter et de la Nécessité, ou de l'Océan et de la Nuit. Elle avait à Rhamnus, en Attique, une statue, taillée par Phidias, dans le marbre, apporté par les Perses, pour glorifier la victoire qu'ils espéraient remporter sur les Athéniens, en 490.

Némésius, philosophe et théologien grec, vécut vers la fin du IVe siècle, et fut évêque d'Emèse, en Syrie. Il est l'auteur d'un *Traité sur la nature de l'homme*, où il paraît avoir soupçonné la circulation du sang et les fonctions de la bile. Ce traité a été inséré dans plusieurs collections des Pères de l'Eglise. La meilleure édition est celle de Matthæi, 1802, in-8°; il a été traduit en français par Thibault, 1844, in-8°.

Nemètes, peuple de la Gaule (Germanie 1re), entre le Rhin et les Vosges. V. princ., *Nemetes*, aujourd'hui Spire.

Nemetum ou **Nemosus,** v. de l'Aquitaine 1re, dans la Gaule, chez les Arvernes, non loin de Gergovie; auj. *Clermont-Ferrand*.

Nemi, lac des Etats de l'Eglise, à 26 kil. S. E. de Rome. Il occupe le fond d'un cratère, à 340 mètres au-dessus du niveau de la mer et a 5 kil. de tour. Ruines d'un temple assez célèbre dans l'antiquité.

Nemours, *Nemosium*, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 17 kil. S. de Fontainebleau (Seine-et-Marne), sur la rivière et le canal du Loing. La ville est jolie et bien bâtie, dans une vallée bien arrosée, et entourée de collines et de rochers. Ancien château. Commerce de grains; fabrique de chapeaux, tanneries. — Elle tire probablement son nom de la forêt voisine (*Nemus*), et date du XIIe siècle. — Henri III conclut à Nemours, le 7 juillet 1785, un traité avec les Ligueurs. Il révoquait les édits de tolérance, prononçait l'expulsion des calvinistes et se soumettait à toutes les exigences des Ligueurs. — Erigée en duché-pairie, en 1404, par Charles VI, elle appartint à la maison d'Armagnac de 1461 à 1503; fut donnée en 1507, par Louis XII, à Gaston de Foix; puis elle entra dans la maison de Savoie, de 1515 à 1666. En 1689, Louis XIV la donna à son frère, Philippe d'Orléans, dont la famille l'a conservée jusqu'à la Révolution. Le 2e fils du roi Louis-Philippe est duc de Nemours. Popul., 4,010 hab.

Nemours (JACQUES **d'Armagnac,** duc DE), né vers 1437, mort en 1477, petit-fils du connétable Bernard d'Armagnac, fut d'abord en grande faveur auprès de Louis XI, dont son père avait été gouverneur; le roi lui donna le duché-pairie de Nemours, en 1462. Puis il le chargea de réduire le Roussillon; mais Nemours entra dans la ligue du *bien public*, en 1465; après deux accords successifs, le dernier à Saint-Flour, 1470, il n'en continua pas moins ses intrigues, fut assiégé, dans son château de Carlat, par le sire de Beaujeu, fait prisonnier, enfermé à la Bastille dans une cage de fer, et décapité, malgré ses prières et son repentir. Aucun contemporain ne dit que ses jeunes enfants auraient été placés, par l'ordre du roi, sous l'échafaud, pour être arrosés du sang de leur père.

Nemours (LOUIS **d'Armagnac,** duc DE), 3e fils du précédent, 1473-1503, ne sortit de la Bastille qu'à la mort de Louis XI, 1483, réclama vainement les biens de son père aux Etats de Tours, 1484, mais fut réintégré dans ses domaines et honneurs par Charles VIII. Il suivit le roi dans son expédition de Naples; fut nommé par Louis XII vice-roi de Naples, ne sut pas tenir tête à Gonzalve de Cordoue, et fut tué à la bataille de Cérignoles, perdue par son imprudence. Avec lui finit la maison d'Armagnac.

Nemours (GASTON de **Foix,** duc DE). V. FOIX.

Nemours (JACQUES de **Savoie,** duc DE), capitaine français, 1531-1585, petit-fils de Philippe, duc de Savoie, fils de Philippe de Savoie, à qui François 1er donna, en 1528, le duché de Nemours, fit ses premières armes au siége de Lens, 1552, combattit dans Metz, à Renty, se distingua dans les guerres de Piémont, 1555, et dans les guerres de religion, où il se montra zélé contre les protestants; ramena Charles IX à Paris, lors de la tentative faite pour l'enlever par le parti réformé, 1567; combattit, en 1567, à la bataille de Saint-Denis, et mourut de la goutte à Annecy. Il était également célèbre pour sa valeur et son esprit, et réalisait le parfait chevalier.

Nemours (CHARLES-EMMANUEL de **Savoie,** duc DE), fils du précédent, 1567-1595, appelé *prince de Genevois*, s'attacha aux Ligueurs, assista à la bataille d'Ivry, et défendit Paris au nom du duc de Mayenne, son frère, 1590. Il se retira à Lyon, et espéra se faire dans le Midi une principauté indépendante. Mais Mayenne le fit enfermer à Pierre-Encise, 1593. Nemours s'en échappa, et mourut au moment où il voulait reprendre ses projets ambitieux, avec l'aide des Espagnols.

Nemours (HENRI de **Savoie,** duc DE), frère du précédent, connu sous le nom de *marquis de Saint-Sorlin*, 1572-1632, profita des troubles de la Ligue pour s'emparer du marquisat de Saluces, et tint, pour la maison de Lorraine, le Dauphiné et Lyon, 1591; se réconcilia avec Henri IV en 1596, par le traité de Folembray. Il assista au siége d'Amiens, 1596, se retira dans son château d'Annecy, 1600, se brouilla avec la maison de Savoie, et épousa, à Paris, en 1618, Anne de Lorraine, fille unique du duc d'Aumale. Il fit représenter à la cour un grand nombre de ballets de son invention.

Nemours (CHARLES-AMÉDÉE de **Savoie,** duc DE), fils du précédent, 1624-1652, se laissa entraîner dans les troubles de la Fronde par la duchesse de Châtillon, et suivit l'armée des princes; il fut tué en duel par son beau-frère, le duc de Beaufort, qu'il avait provoqué.

Nemours (HENRI II de **Savoie,** dernier duc DE), frère du précédent, 1625-1659, d'abord archevêque de Reims, 1651, rentra dans le monde à la mort de ses frères, et épousa Marie d'Orléans, fille du duc de Longueville, 1657. — Cette princesse, née en 1625, lui survécut longtemps, fut reconnue, en 1694, souveraine des Etats de Neuchâtel, et mourut, en 1707, laissant de remarquables et intéressants *Mémoires*, sur la période de la Fronde; publiés en 1709, ils ont été souvent réimprimés à la suite des *Mémoires du cardinal de Retz*, 1718, 1738 et 1751. Elle avait été mêlée aux agitations de la Fronde, et avait un instant suivi la fameuse duchesse de Longueville, sa belle-mère.

Nemours, jadis **Djemmaa-Ghazaouah** (assemblée de pirates), port de l'Algérie, dans la province et à 160 kil. O. d'Oran; chef-lieu de cercle militaire. Commerce actif, surtout en céréales et en laine. A 6 kil. est le marabout de Sidi-Brahim, tristement célèbre par un massacre de soldats français, le 21 septembre 1845; 1,500 hab.

Nemrod, fils de Chus, petit-fils de Cham, regardé comme le fondateur de Babylone, vécut vers 2250 av. J. C. Il est ordinairement représenté chassant les bêtes féroces.

Nen, petite rivière d'Angleterre, qui arrose Northampton et Peterborough, et qui se jette dans le Wash.

Nenagh, paroisse du comté de Tipperary (Irlande), à 40 kil. N. E. de Limerick. Commerce de grains; belle église catholique; 9,000 hab.

Nennius, ancien chroniqueur anglais, probablement du IXe siècle, était breton et non saxon d'origine. Il écrivit une *Histoire des Bretons* (*Historia Britonum* ou *Elogium Britanniæ*), d'après les vieilles chroniques. On a élevé bien des doutes sur l'époque et même sur l'existence de ce Nennius, sur son ouvrage et sur sa valeur. On peut seulement affirmer qu'il est fort peu important au point de vue historique; mais les fictions qu'il renferme sur la colonisation de la Bretagne, sur Arthur et Merlin, ont un intérêt littéraire. Il est possible, comme le pense M. Wright, que le livre ait été compilé sur le continent, en Armorique. L'*Historia Britonum* a été publiée par Gale, t. Ier des historiens anglais, par W. Gunn, avec traduction, 1819, in-8°, et surtout par M. Stevenson.

Neny (PATRICE-FRANÇOIS, comte DE), homme d'Etat belge, né à Bruxelles, 1716-1784, chef et président du conseil privé, 1757, sous Marie-Thérèse, a laissé des *Mémoires historiques et politiques sur les Pays-Bas autrichiens*, 1786, 2 vol. in-12, qui font encore autorité.

Néo-Césarée, *Neocæsarea*, auj. *Niksar*, anc. ville du Pont (Asie Mineure), sur l'Iris, métropole du Pont Polémoniaque, au IVe siècle. Patrie de saint Grégoire le Thaumaturge.

Néocores (νεώς, κορεῖν), prêtres, préposés, dans l'anc. Grèce, à l'entretien des temples.

Néoénies, fêtes de Bacchus.

Neograd, comitat de la Hongrie, dans le cercle de Presbourg. Le chef-lieu est *Balassa-Gyarmath*. Pâturages et montagnes; grains, vins, chanvre, tabac. Il tire son nom du bourg de *Neograd*, où sont les ruines d'un vieux château.

Néols (Saint-), v. du comté de Huntingdon (Angleterre), sur l'Ouse, à 16 kil. de Huntingdon; 3,000 hab. Eglise du XVI^e siècle.

Néoménies, fêtes célébrées aux nouvelles lunes, en Egypte, en Grèce, et à Rome, où on les appela *Calendes*.

Néophyte, historien grec de la fin du XII^e siècle, était moine dans l'île de Chypre, au moment de la 3^e croisade. Il a écrit un opuscule intéressant sur la conquête de l'île par Richard Cœur de lion; Cotelier l'a publié dans le t. II des *Ecclesiæ græcæ monumenta*.

Néophytes (nouvellement nés). On appelait ainsi, aux premiers temps de l'Eglise, les païens nouvellement convertis.

Néoplatonisme, philosophie de l'école d'Alexandrie, qui mêlait à la doctrine de Platon le mysticisme oriental; elle eut pour principaux représentants: Philon, Plotin, Porphyre, Jamblique et Proclus.

Néoptolème, fils d'Achille. V. Pyrrhus.

Néoptolème I^{er}, roi d'Epire, gouverna avec son frère Arrymbas, et, mourut vers 360 av. J. C., laissant deux enfants : Alexandre I^{er} et Olympias, mère d'Alexandre de Macédoine.

Néoptolème II, roi d'Epire, petit-fils du précédent, mort en 295 av. J. C., usurpa le trône, en l'absence de Pyrrhus, 302, et, à son retour, fut mis à mort, pour avoir voulu empoisonner ce prince.

Népaul, Népal ou **Neypal,** Etat indépendant de l'Hindoustan, entre les possessions anglaises à l'O. et au S., le Thibet au N., et le royaume de Sikkim, qui le sépare à l'E. du Boutan. C'est un pays montueux, dans l'Himalâya, presque stérile, à l'exception de quelques belles vallées, arrosé par deux affluents du Gange, le Gandak et le Kosi. Il produit cependant des céréales, des ananas, des oranges, du coton, etc. Il est gouverné par des radjahs soumis à la tribu des Gorkhas, aujourd'hui maîtres du Népaul. L'influence anglaise est représentée par un résident à *Katmandou*, la capitale du pays. Gorkha, à l'O., est la capitale des Gorkhas qui dominent. La population, mélange d'Hindous et de Mongols, suit la religion de Bouddha; 2,500,000 hab.

Neper. V. Napier.

Nepete ou **Nepetum,** auj. *Nepi*, v. de l'anc. Etrurie, colonie romaine, située entre Véies et Falèries; prise par Narsès sur les Ostrogoths, sous Justinien I^{er}.

Nephtali, une des 12 tribus des Hébreux, s'appelait ainsi du nom du 6^e fils de Jacob, né de Bala; elle avait pour limites: à l'O., l'Anti-Liban; au S. E., le lac de Génézareth; à l'E., le Jourdain. Les villes principales étaient: Hébron, Capharnaüm, Asor, Japhia, etc. Elle fit partie de la Galilée.

Nephtys ou **Nephté,** déesse égyptienne, symbole du mal, sœur et femme de Typhon.

Nepi (*Nepete*), v. de l'anc. délégat. de Viterbe (Prov. de Rome), à 26 kil. S. E. de Viterbe; 2,500 hab. Evêché de Viterbe et Sutri.

Népomucène (Saint Jean), patron de la Bohême, né vers 1330, mort à Prague en 1383, était aumônier de l'impératrice Jeanne, femme de Wenceslas. Ce prince, ne pouvant obtenir de lui qu'il lui révélât la confession de sa femme, le fit, dit-on, noyer dans la Moldau. Il a été canonisé en 1721, et est devenu le patron de la Bohême. Fête, le 16 mai. Plusieurs historiens allemands ont contesté l'authenticité de ces faits.

Nepos (Cornelius), historien romain, vivait dans le I^{er} s. av. J. C. Ausone, Aulu-Gelle, Pline le jeune, citent de lui de nombreux ouvrages (*Chronica*, *Exemplorum libri*, *Vie de Cicéron*, *Lettres à Cicéron*, *de Historicis*, *des Poésies*, etc.), dont il ne nous est rien parvenu. On lui attribue les *Vies des généraux illustres* (19 Grecs et un Perse), livre imprimé pour la première fois sous le nom d'Æmilius Probus, en 1471, soit que cet ouvrage soit entièrement de lui, comme l'a surtout soutenu Denys Lambin, soit qu'Æmil. Probus y ait résumé un ouvrage plus étendu composé par Cornelius Nepos, ce qui paraît assez vraisemblable. Les éditions de ce petit livre, devenu classique, sont très-nombreuses; la meilleure traduction est celle de M. A. Pommier, réimp. Panckouke; in-18.

Nepos (Julius), avant-dernier empereur d'Occident, était neveu de Marcellinus, qui s'était rendu indépendant en Illyrie; il épousa la nièce de Léon, empereur d'Orient, fut appelé par lui à l'empire d'Occident, régna de 474 à 475, détrôna l'usurpateur Glycerius, céda aux Wisigoths l'Auvergne, mais fut renversé par le patrice Oreste, et assassiné, probablement, à l'instigation de Glycérius, devenu évêque de Salone, en 480.

Nepotien (Flavius-Popilius), empereur d'Occident, régna en 350; il était neveu de Constantin, profita des troubles soulevés par le meurtre de Constant pour s'emparer de l'empire, et, après 28 jours de règne, fut vaincu et tué par Marcellinus, général de Magnence.

Neptunales, fête des mariniers, à Rome, célébrée le X des calendes d'Auguste (23 juillet).

Neptune, *Neptunus*, *Poseidôn*, fils de Saturne et de Rhéa, frère de Jupiter, de Junon, de Pluton, était l'époux d'Amphitrite, aida Jupiter à détrôner Saturne, et eut l'empire de la mer. Il s'unit à Apollon contre la puissance de Jupiter, fut vaincu et dépouillé pendant un an des attributs de la divinité; il aida Laomédon à élever les murs de Troie; concourut avec Minerve pour donner un nom à Athènes; mais l'olivier de la déesse l'emporta sur le cheval, qu'il avait produit. Il portait un trident; et était traîné par des chevaux marins sur un char en forme de conque.

Nepveu (Pierre), architecte français de Blois, vivait au XVI^e s. Il a travaillé aux châteaux d'Amboise et de Blois, et construit Chambord, sous François I^{er}.

Nera, autrefois *Nar*, riv. de l'Italie, passe à Terni et à Narni, reçoit le Velino et le Corno, puis se jette dans le Tibre par la rive gauche. Belle cascade de Marmora. Cours de 106 kil.

Nérac, ch.-l. d'arrond. du Lot-et-Garonne, sur la Baïse, à 30 kil. S. O. d'Agen, par 44° 8′ 12″ lat. N., et 2° 0′ 1″ long. O. Eglise calviniste. Château des rois de Navarre, statue de Henri IV; jolie église moderne, fontaine Saint-Jean, promenade de la Garenne. Minoteries, amidonneries, commerce de vins, eaux-de-vie, chanvre, lin, liége; pâtés en terrines renommés. — Nombreuses ruines romaines. Autrefois résidence habituelle des sires d'Albret et des rois de Navarre, illustrée par Marguerite, sœur de François I^{er}; Catherine de Médicis y conclut, en 1579, avec Henri IV, un traité en faveur des protestants. Elle eut ses fortifications rasées sous Louis XIII, en 1652; 7,919 hab.

Nerbuddah ou **Reva,** fleuve de l'Hindoustan, vient des montagnes qui séparent le Gandouana du Nagpoor, arrose le Gandouana, le Kandeisch, le Malwa, le Goudjerate, et se jette dans le golfe de Cambaye, après un cours de 1,200 kil., au-dessous de Barotche. Ses affluents sont la Taouah, la Bam, le Kounde, etc. C'est un fleuve sacré, large et rapide, coulant dans un lit encaissé et obstrué de rochers.

Nérée, *Nereus*, fils de l'Océan et de Téthys, dieu marin, père des *Néréides*.

Néréides, filles de Nérée et de Doris, présidaient aux mers intérieures, au nombre de 50; elles secouraient les matelots dans les tempêtes, et étaient adorées dans les ports de mer.

Neresheim, petite ville de 1,000 hab., du cercle du Jaxt (Würtemberg), où Moreau battit les Autrichiens, le 11 août 1796.

Nérets (*noirs*). On appelait ainsi, au moyen âge, les pièces de monnaie de billon.

Néri (Saint Philippe de), fondateur de la congrégation de l'Oratoire, né à Florence en 1515, mort en 1595, s'établit, en 1533, à Rome, où, abandonnant bientôt les études de théologie et de droit canonique, il se livra à la charité et fonda la confrérie de la Trinité en 1548, destinée à recueillir les pèlerins étrangers; il reçut les ordres en 1551, et se joignit à d'autres ecclésiastiques, sous le nom d'Oratoriens, pour instruire les petits enfants. On a de lui des *Lettres*, Padoue, 1751.

Neriglissor, roi de Babylonie, régna de 560 à 556 av. J. C.; il fut vaincu et tué dans une bataille contre Cyrus.

Néris, *Aquæ Neri*, bourg de l'arrond. et à 8 kil. S. E. de Montluçon (Allier). Ses eaux thermales, connues des Romains, qui ont laissé des ruines dans cet endroit, ont une grande réputation depuis 1821. Houille aux environs; 2,080 hab.

Nerli (Philippe), historien italien, né à Florence, 1485-1556, resta toujours attaché aux Médicis. Il a laissé des Mémoires intéressants (*Commentarj de' fatti civili occorsi nella città di Firenze dal* 1215 *fino al* 1537), qui n'ont été publiés qu'en 1728, Florence, in-fol.

Néron (Caïus Claudius), général romain, pendant la seconde guerre punique, laissa échapper Asdrubal, en Espagne (215 av. J. C.), du défilé des Pierres-Noires, où il était enfermé; mais défit, en 212, de concert avec Livius Salinator, Annibal près de Grumentum, remporta sur Asdrubal la bataille du Métaure, 207, et fit jeter dans les retranchements d'Annibal la tête d'Asdrubal, mort dans l'action. Il fut, plus tard, censeur.

Néron (Tibérius Claudius), père de Tibère, fut ques-

teur sous César, 47 av. J. C., servit la cause de Brutus et de Cassius, et céda à Octave sa femme, Livie, alors enceinte de Drusus, que ce prince adopta, avec son frère Tibère.

Néron (Lucius Domitius, devenu, par adoption, Claudius Cæsar Drusus Germanicus), empereur romain, né à Antium, 37 ap. J. C., mort en 68, était fils de Cneius Domitius Ahenobarbus ; il fut adopté par Claude, après le mariage de ce prince avec sa mère Agrippine, et épousa sa fille Octavie. Les intrigues d'Agrippine et l'appui des prétoriens lui donnèrent le trône, 54. Les conseils de Burrhus et de Sénèque, les premiers actes de Néron, à son avénement, parurent annoncer un règne heureux; et, malgré le meurtre de Britannicus, fils de Claude, le gouvernement fut relativement sage et modéré. Mais Néron s'entoura bientôt de courtisans débauchés et d'histrions; Octavie fut répudiée pour Actée ; et, à l'instigation de Poppée, qui la remplaça, Agrippine fut assassinée par l'affranchi Anicet. Burrhus périt aussi, puis Octavie, 62, par le ministère du même Anicet. Des débauches insensées s'étalèrent à Rome; et Néron poussa la folie jusqu'à admirer et à entretenir, dit-on, l'incendie qui dévorait la presque totalité de cette capitale. De ses débris, il se fit construire un superbe palais; et les chrétiens, qui commençaient à s'élever dans l'empire, furent accusés du crime, et persécutés pour la première fois (64-68 ap. J. C.). Un complot se forma cependant contre Néron; mais il fut révélé ; Pison et les conjurés Pétrone, Thraséas, Corbulon, Sénèque, Lucain, furent mis à mort. Les cruautés et les folies de Néron redoublèrent; Poppée expira, victime de sa brutalité. Néron parcourut alors la Grèce et l'Italie, allant de ville en ville, pour faire applaudir ses talents d'histrion, 66; il rapporta de ce voyage 1,800 couronnes, et déclara la Grèce libre pour la récompenser. Enfin on se révolta; Vindex souleva la Gaule, et Galba l'Espagne; les prétoriens proclamèrent Galba, et Néron, fuyant de Rome, se fit égorger par son secrétaire Epaphrodite. — Pendant ce règne, Corbulon avait repoussé les agressions des Parthes, et Suétonius Paulinus avait exploré la Grande-Bretagne, et étouffé la révolte de Boadicée, en 61.

Néronde, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 32 kil. S. E. de Roanne (Loire), dans un site très-agréable. Commerce d'excellents fruits. Chaux, tanneries. Il y a des murs; 1,515 hab.

Nérondes, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 42 kil. N. E. de Saint-Amand-Montrond (Cher); 2,718 hab.

Néroni ou **Négroni** (Bartolommeo), dit *le Riccio*, peintre et architecte de l'école de Sienne, né dans cette ville, élève et gendre du Sodoma, a beaucoup travaillé à Sienne et dans les environs, a laissé de belles fresques, et a construit le *palais Pannilini*, à Sienne, etc.

Néroniens (Jeux). Ils furent fondés, à Rome, par Néron, l'an 61 de J. C., en l'honneur de la poésie et de l'éloquence ; ils revenaient tous les cinq ans.

Nersès. Il y eut de ce nom plusieurs patriarches d'Arménie. — *Nersès Ier*, dit *le Grand*, 6e patriarche, né vers 310, mort en 374, petit-neveu de saint Grégoire l'Illuminateur, fut chargé par le roi Arsace de missions auprès de Sapor II, roi de Perse, et de Constance II, empereur de Constantinople ; il fit reconnaître, par l'empereur Valens, Para, fils d'Arsace, prisonnier des Persans, et mourut empoisonné à Constantinople, pour n'avoir point voulu embrasser l'arianisme. — *Nersès III*, dit *le Fondateur*, 33e patriarche, mort en 661, institua de nombreux établissements religieux, entre autres le fameux monastère d'Edchmiadzin, près de Vagharchabad.

Nersès IV, dit *Glaïetzi* (le gracieux), 69e patriarche d'Arménie et poëte, né en 1098, mort en 1173, fut chargé, en 1142, de négocier avec Jean Comnène la réunion des églises grecque et arménienne ; élu, en 1166, d'une voix unanime, au siége patriarcal, la mort l'empêcha de terminer cette grande entreprise. Il a mérité d'être appelé l'Homère arménien, et a laissé des *Hymnes* et des *Cantiques*, un *poëme* sur la fin du monde, une *Histoire* abrégée du Nouveau et de l'Ancien Testament, etc. Ses *Œuvres* complètes ont été publiées et traduites en latin, à Venise, par l'abbé Cappelletti, 1833, 2 vol. in-8°.

Nersès *Lampronetsi*, archevêque de Tarse, et l'un des Pères de l'Église d'Arménie, 1143-1198, fut appelé par son oncle Nersès Glaietzi à l'archevêché de Tarse, et prononça , à l'ouverture du concile, tenu dans cette ville par le pape, en 1178, un discours, chef-d'œuvre d'éloquence, qui nous est parvenu ; Venise, 1812. On lui doit la *Vie de Nersès Glaïetzi* et plusieurs ouvrages de piété.

Nertschinsk, v. de la Transbaïkalie (Sibérie), dans la Daourie russe, sur la Schilka, non loin des frontières de la Chine. Commerce de pelleteries. Le territoire est riche en mines de plomb argentifère, découvertes en 1691, et auxquelles travaillent les condamnés à mort dont la peine a été commuée. Traité de 1589 entre la Russie et la Chine; 3,500 hab.

Néruses, *Nerusi*, peuple de la Gaule, qui habitait dans les Alpes-Maritimes. Sa capitale était *Vincia* (Vence).

Nerva (Marcus Cocceius) , empereur romain, né peut-être à Narnia (Ombrie), 22-98 , descendait d'une famille consulaire, d'illustration récente. Homme modéré, bon jurisconsulte, poëte agréable, il fut consul en 71 et en 90. Il fut acclamé empereur par le peuple , après la mort de Domitien, 96 ; montra sur le trône la plus grande douceur, faisant cesser, dès son avénement, les proscriptions du règne précédent, et ne poursuivant ni les meurtriers de Domitien, ni les instruments de ses cruautés; il releva la dignité du sénat, et secourut par des distributions de terres la misère du peuple; il adopta enfin , pour soutenir la faiblesse de son âge avancé, Marcus Ulpius Trajan, avec qui il partagea le pouvoir et auquel il le laissa.

Nerviens, *Nervii*, peuple belge de la Gaule, limité, au temps de César, par les Atuatiques et les Trévires au N., à l'O. par les Atrébates et les Ménapiens, au S. par les Véromanduens. Ils occupaient le territoire que comprend aujourd'hui une partie du département du Nord, de la Flandre, du Hainaut et du Brabant (Belgique). Redoutant la civilisation, étrangers aux habitudes du bien-être , ils repoussaient de leur pays, marécageux, d'un accès difficile, les marchands grecs ou gaulois. Redoutables ennemis des Romains par leur courage et leurs habitudes grossières, ils furent vaincus par César, dans une grande bataille près de la Sambre, en 57 av. J. C.; après avoir surpris, en 54, et assiégé dans son camp Q. Cicéron, lieutenant de César, ils furent successivement vaincus par César et par Labiénus, se soumirent enfin et reçurent les priviléges de *peuple libre*. Plus tard ils firent partie de la Belgique 2e, et constituèrent la *Civitas Cameracensium* (cité de Cambrai). Leurs villes principales étaient : *Bagacum* (Bavay), *Cameracum* (Cambrai), *Turnacum* (Tournay).

Nerwinde. V. Neerwinden.

Nesactum, v. de l'anc. Italie, dans l'Istrie, sur l'Arsia ; les Romains s'en emparèrent en 221 av. J. C.

Nesle. ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. S. de Péronne (Somme). Moutarde renommée, savonneries. Elle fut le premier marquisat de France (érigé en 1545) ; elle fut prise et saccagée par Charles le Téméraire, en 1472 ; 2,237 hab.

Nesle (Tour de), située sur la rive gauche de la Seine, et sur l'emplacement occupé auj. par l'Institut; elle formait, dès le règne de Philippe Auguste, avec une autre tour sur la rive opposée, une des défenses de Paris. Elle était ronde, élevée, tenant à une deuxième tour plus petite et à une des portes de la ville, et dura jusqu'en 1663, époque de la fondation du collége Mazarin.

Nesle, nom d'une branche de l'illustre maison de Clermont; elle a fourni plusieurs personnages célèbres : *Simon* de Nesle, mort en 1288, fut chargé de missions importantes par saint Louis, fut l'un des régents de France, en 1270, et joua encore un rôle important sous Philippe III. — *Raoul* de Nesle, fils du précédent, prit part à la croisade de 1270, devint connétable en 1285 ; combattit les Aragonais en Catalogne et dans le Languedoc, 1285-1287 ; puis les Anglais en Aquitaine, 1293-1297. Vainqueur des Flamands près de Comines, en 1297, il fut tué à la bataille de Courtrai, en 1302.

Nesle. V. Mailly.

Nesmond (Henri de), prélat, né à Bordeaux, 1645-1727, d'une famille d'origine irlandaise, fut bon prédicateur et devint évêque de Montauban, en 1687, archevêque d'Albi, 1703, de Toulouse, 1719. Louis XIV aimait beaucoup à l'entendre. Il remplaça Fléchier à l'Académie française, en 1710. De mœurs exemplaires, d'une vertu aimable, il parvint à convertir beaucoup de protestants ; il faisait des vers agréables. On a un recueil de ses *Discours*, *Sermons*, etc., 1734, in-12.

Nesr ou **Nesroch,** dieu assyrien, qui a pour symbole le vautour.

Ness, terminaison géographique, dans la langue anglaise, procède du danois *næs*, cap, promontoire.

Ness, lac dans le comté d'Inverness (Écosse), est uni

au golfe de Murray par le canal Calédonien, et la *Ness*. Il a 32 kil. sur 3.

Nesselrode (Charles-Robert, comte de), diplomate russe, né à Lisbonne, 1780-1862, d'une famille noble d'origine westphalienne qui s'était fixée en Livonie, était fils d'un ministre plénipotentiaire de Russie à Lisbonne. Aide de camp de Paul Ier à son avénement, il suivit la carrière diplomatique et s'y distingua bientôt; Alexandre le nomma conseiller d'ambassade à Paris, puis l'attacha à la chancellerie diplomatique de campagne. Il eut la plus grande part aux négociations depuis 1812, signa l'alliance avec l'Angleterre, entraîna, au congrès de Prague, l'Autriche dans la coalition, signa le traité de Chaumont et contribua à décider Alexandre en faveur des Bourbons. Il défendit les intérêts de son maître au congrès de Vienne. En 1816, il eut la direction des affaires étrangères, et, malgré son collègue Capo-d'Istria, se rapprocha de la politique de Metternich; il accompagna le tzar à Troppau, à Laybach, à Vérone, et devint alors le seul chef de la chancellerie russe. Il conserva son crédit sous l'empereur Nicolas; c'est lui qui a dirigé avec habileté la politique russe pendant tout le règne, en se conformant d'ailleurs à la volonté ambitieuse de son maître (incorporation de la Pologne; intervention dans les affaires de la Perse, de de la Turquie; traités d'Andrinople, 1829, d'Unkiar-Skélessi, 1833, du 15 juillet 1840; intervention en Hongrie, 1848; convention de Balta-Liman, 1849, etc.). Il usa de toute son influence pour amener le congrès de la paix de Paris, 1856. Alors, sur sa demande, il fut remplacé au ministère des affaires étrangères par le prince Alexandre Gortchakow, en conservant le titre honorifique de chancelier de l'Empire. Il est mort en 1862.

Nessir-Khan, souverain du Béloutchistan, mort en 1195, détrôna et mit à mort son frère Hadji-Mohammed, à l'instigation du conquérant Nadir-Chah, qui reconnut son gouvernement; se déclara indépendant, à la mort de ce prince, et obtint de son successeur, Achmed-Chah-Abdally, un traité favorable, 1747. Il favorisa le commerce et établit un ordre prospère dans ses États.

Nesson (Pierre **de**), poëte français du commencement du XVe siècle, fut attaché à Jean Ier, duc de Bourbon, fut plus d'une fois compromis dans les luttes des Armagnacs et des Bourguignons, et servit la duchesse de Bourbon, lorsque le duc eut été fait prisonnier à Azincourt. Ses poëmes: *le Lay de guerre*, *Paraphrases de Job*, *l'Hommage à Notre-Dame*, sont manuscrits. On a imprimé plusieurs de ses œuvres, à Bréhant-Loudéac, 1484-1485, in-4°, à Genève, 1497, etc.

Nessus, centaure, s'éprit de Déjanire, femme d'Hercule, et fut tué par ce héros, pour avoir voulu l'enlever, d'une flèche trempée dans le sang de l'hydre de Lerne; il transmit, en mourant, sa tunique à Déjanire, qui, sur ses conseils, en fit revêtir Hercule. Hercule périt, consumé par le poison dévorant qu'elle contenait.

Neste ou **Nestes (La)**, affluent de gauche de la Garonne, vient des Hautes-Pyrénées, reçoit la Neste-d'Aure et la Neste-de-Louron, et arrose le *Val de Neste*, ancien pays du Bigorre, où est *La Barthe de Neste*. Elle se jette dans la Garonne, près de Saint-Bertrand, après un cours de 70 kil.

Nestier, anc. ch.-l. de cant. de l'arrond. et à 34 kil. E. de Bagnères-de-Bigorre (Hautes-Pyrénées); 579 hab.

Nestor, le seul des douze fils de Nélée et de Chloris, épargné par la colère d'Hercule, fut roi de Pylos; il combattit les Centaures, aux noces de Pirithoüs, chassa le sanglier de Calydon, fut un des Argonautes et assista au siége de Troie, où il se fit remarquer par la prudence de ses conseils, et donna le premier l'exemple du départ. Après avoir perdu son fils Antiloque, il revint en Messénie et y mourut.

Nestor, moine à Kiev, et le premier historien russe, 1056-1114 ou 1116, écrivit une *Chronique* en langue vulgaire, qui donne des notions précieuses sur les peuples slaves, sur la formation de l'empire russe et qui va du IXe au XIe siècle. Une première édition critique en a été donnée à Gœttingue, par Schlœzer, 1802-1805, 4 vol. in-8°; elle a été traduite par M. Louis Paris, 1834, 2 vol. in-8°.

Nestorius, patriarche de Constantinople, hérésiarque, né à Germanicie (Syrie), mort en 439, d'abord moine et prédicateur éloquent, fut appelé, par Théodose le jeune, sur le siége de Constantinople, en 428, obtint de rigoureux édits contre les ariens, mais se déclara bientôt pour Anastase, prêtre qui était son ami, et qui prêchait la séparation de la nature humaine et de la nature divine en Jésus-Christ. Il trouva de nombreux adversaires, surtout Cyrille d'Alexandrie et le pape Célestin. Condamné et déposé au concile d'Éphèse, 431, il se retira dans un monastère, d'où il continua la propagation de son hérésie, puis fut relégué à Pétra, en Arabie, et enfin dans les déserts de la Libye, où il mourut. Il a laissé quelques homélies, et peut-être l'évangile apocryphe, dit *de l'Enfance*. Ses partisans ont été appelés *Nestoriens*, et son hérésie *Nestorianisme*. Leur patriarche est à Mossoul depuis le XVIe s.

Nestus, riv. ancienne qui séparait la Thrace de la Macédoine, et se jetait dans la mer Egée. Auj. le *Nesto* ou *Karasou*.

Nèthe, riv. de la Belgique, formée de la *Petite-Nèthe*, qui prend sa source dans le Brabant septentrional, passe à Hérenthals, et dont le cours est de 50 kil.; et de la *Grande-Nèthe*, qui sort du Limbourg et a un cours de 70 kil.; ces deux rivières se rejoignent près de Lierre, et, après un cours de 15 kil. navigable, se jettent dans le Rupel, à Rumpst. En 1801, le gouvernement français forma un département des *Deux-Nèthes*, avec une partie du Brabant. Anvers et Malines, ch.-l. *Anvers*.

Néthou, le pic le plus élevé des Pyrénées centrales; 3,370 mètres.

Netscher (Gaspar), peintre de l'école hollandaise, né à Heidelberg, 1639-1684, fut élevé à Arnheim, par un médecin, Tullekens, qui avait recueilli sa famille, fuyant les persécutions religieuses; il suivit les leçons du peintre Kostes, et se fixa à La Haye en 1661. Il est surtout connu pour ses portraits, et peignait avec un grand fini; son coloris est chaud et plein d'harmonie; ses draperies sont jetées avec ampleur. Il a reproduit, avec un talent remarquable, les animaux, les fleurs, les fruits, les tissus. Son chef-d'œuvre est la *Mort de Cléopâtre*, autrefois dans la galerie du comte de Vence. Ses œuvres sont surtout à La Haye, Rotterdam, Düsseldorf, Vienne, Dresde, Paris, etc. La plupart ont été reproduites par la gravure.

Netscher (Théodore), peintre français, fils du précédent, né à Bordeaux, 1667-1732, fut le meilleur élève de son père, revint en France à 18 ans, y gagna réputation et fortune, et retourna en Hollande au commencement du XVIIIe s. Il fut accueilli à Londres avec une sorte d'enthousiasme et vécut en Angleterre de 1715 à 1722. On retrouve partout des portraits signés de lui; il a fait souvent de belles copies d'après Van Dyck. — Son frère, *Constantin*, né à La Haye, 1670-1722, fut aussi un bon peintre de portraits.

Nettuno, bourg et petit port du royaume d'Italie, à 50 kil. S. E. de Rome. C'est l'ancien port d'*Antium*. On y trouve des ruines, et l'on voit, sous les eaux de la mer, les débris d'un temple de Neptune; 2,000 hab.

Netze, affl. de droite de la Wartha, qui arrose une vallée très marécageuse, dans la Prusse.

Neubourg, v. du cercle de Souabe-et-Neubourg (Bavière), à 47 kil. N. E. d'Augsbourg, sur le Danube; 10,000 hab. Résidence royale; anc. résidence des ducs de Neubourg. Cour d'appel. Gymnase. Près de cette ville se trouve le monument élevé à La Tour d'Auvergne, à Oberhausen. Tilly s'en empara en 1623, les Impériaux la prirent en 1744.

Neubourg, anc. principauté de l'Empire d'Allemagne, entre la Bavière à l'E., le Palatinat à l'O. et au N., la Souabe au S. Elle entra, en 1503, dans la maison des Palatins, et prit le nom de Nouveau Palatinat; elle passa successivement à la ligne de Palatinat-Neubourg en 1569; à celle de Palatinat-Sulzbach en 1742; en 1799 à celle de Palatinat-Deux-Ponts, et revint ainsi à la Bavière, dont elle forme aujourd'hui, avec la Souabe, un cercle administratif.

Neubourg (Le), ch.-l. de canton de l'arrond et à 25 kil. S. O. de Louviers (Eure). Commerce de grains, laines, bestiaux; fabriques de tissus molletonés. Patrie de Dupont de l'Eure; 2,443 hab.

Neuchâtel ou **Neufchâtel** (Lac de), ou lac d'**Yverdon**, en Suisse, baigne les cantons de Neuchâtel et de Vaud, à l'O.; celui de Fribourg, à l'E.; celui de Berne, au N. E. Il est formé par l'Orbe, reçoit la Reuse, la Seyon, la Mantua, la Broye. L'Orbe en sort sous le nom de Thièle ou Zihl. Il a 40 kil. du N. au S. et 16 kil. dans sa plus grande largeur. Il est élevé de 436 m. et profond de 180. Ses bords sont riants; il est rarement glacé et très-poissonneux. Sur ses bords sont Granson, Neuchâtel, Estavayer, Yverdon.

Neuchâtel (Canton de), l'un des cantons de la Confédération Helvétique, borné au N. E. par celui de Berne; au S. E. par le lac de Bienne, la Thièle et le

lac de Neuchâtel, qui le séparent des cantons de Berne, Fribourg et Vaud; au S. O. par le canton de Vaud; au N. O. par la France. Il a 808 kil. carrés, et 97,000 hab., dont 84,000 protestants et 11,000 catholiques. Il appartient en grande partie au bassin du Rhin; le Doubs traverse le N. O. Il est sillonné par les ramifications du Jura; le sol est médiocrement fertile; il fournit des vins estimés; on y prépare des fromages, dits de Gruyère. L'industrie y est développée, l'horlogerie surtout, les dentelles, et la fabrication de l'absinthe dans le val Travers. On y parle généralement le français. La constitution est républicaine et démocratique. Le ch.-l. est *Neuchâtel;* les villes principales sont : Le Locle, La Chaux-de-Fonds, Motiers-Travers.— Le comté de Neuchâtel dépendait, dès le XIIe s., du royaume de Bourgogne ou d'Arles, qui fut réuni à l'empire d'Allemagne. Il échut, par les femmes, à la maison d'Orléans-Longueville, en 1503, et le comté de Vallengin y fut annexé. A l'extinction de cette famille, 1707, Frédéric Ier, roi de Prusse, à qui la maison d'Orange avait cédé ses droits, se mit en possession de la principauté, que lui confirma le traité d'Utrecht, 1713. En 1807, Napoléon Ier la donna au maréchal Berthier. En 1814, Neuchâtel retourna à la Prusse, tout en faisant partie des cantons suisses. Cette double position amena de nombreux conflits. En 1848, Neuchâtel se souleva contre le roi de Prusse, et proclama la république; en 1856, une tentative infructueuse du parti royaliste fut sur le point de troubler l'Europe. Le roi de Prusse renonça enfin a ses droits, grâce à la médiation du gouvernement français.

Neuchâtel, en allem. *Neuenburg*, en latin *Neocomum, Novicastrum, Noviburgum*, ch.-l. du canton de ce nom, à l'embouchure du Seyon dans le lac de Neuchâtel, par 46° 59′ 33″ lat. N., et 4° 35′ 32″ long. E., à 40 kil. O. de Berne. Château, collégiale avec les tombeaux des comtes, hospices (hôpital Pourtalès); belle bibliothèque, musée de peinture, — d'histoire naturelle, — ethnographique. Chapeaux de paille, horlogerie, papier, distilleries, etc. Patrie de Vattel, de Bréguet, d'Agassiz, etc. Fondée en 1034 par l'empereur Conrad II, près d'une ancienne abbaye, elle a souffert souvent des inondations du Seyon; 13,500 hab.

Neudorf, *Iglo* en hongrois, v. du comitat de Zips (Hongrie), à 180 kil. N. E. de Bude. Mines, fer, cuivre, marbre. Eaux minérales; 6,000 hab.

Neufchâteau, ch.-l. d'arrond. des Vosges, à 70 kil. N. O. d'Epinal, près du confluent de la Mouzon et de la Meuse, par 48° 21′ 18″ lat. N., et 3° 21′ 44″ long. E. Commerce de fils de fer, toiles, draps, quincaillerie, clous, etc. Château. Ancienne seigneurie possédée par les ducs de Lorraine depuis le XIIe s.; on l'appela, sous la république, Mouzon-Meuse. Patrie de François de Neufchâteau; 3,776 hab.

Neufchâteau, v. du Luxembourg belge, à 40 kil. N. O. d'Arlon. Bestiaux, grains; étoffes de laine, tanneries. Ardoises, scieries de bois. Elle existait dès le VIIIe s; ses fortifications furent rasées par les Français en 1555; 2,000 hab.

Neufchâtel, *Auxenna, Novum Castrum*, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 40 kil. S. E. de Laon (Aisne), au confluent de l'Aisne et de la Retourne. Commerce de grains. Jadis place forte ; 806 hab.

Neufchâtel-en-Bray, jadis *Driencourt*, ch.-l. d'arrond. de la Seine-Inférieure, à 44 kil. N. E. de Rouen, près de la Béthune, par 49° 43′ 57″ lat. N., et 0° 53′ 41″ long. O. Fabriques d'étoffes de laine, tanneries, verreries. Fromages renommés. Henri Ier, roi d'Angleterre et duc de Normandie, y fit bâtir un château au commencement du XIIe s. Il joua un rôle assez important jusqu'à la fin du XVIe; les fortifications furent alors rasées. C'était la capitale du pays de Bray; 3,641 hab.

Neufchâtel (Lac de). V. Neuchatel.

Neufforge (Jean-François de), architecte français, né à Comblain, près de Liége, 1714-1791, d'une vieille famille brabançonne, vint à Paris en 1738, se consacra surtout à la partie théorique de son art, et composa un grand ouvrage, *Recueil élémentaire d'architecture*, 1756-1776, 8 vol. in-fol.

Neuf-Fossé (Canal de). Il relie Saint-Omer à Aire; exécuté sur les plans de Vauban, il va de la Lys à l'Aa, sur une longueur de 20 kil.

Neuhaus, v. de Bohême (Emp. d'Autriche), à 40 kil. S. E. de Tabor. Eglise remarquable. Fabriques de draps; 8,000 hab.

Neuhausel, v. du comitat de Neitra (Hongrie), sur la Neitra. Prise par les Turcs, en 1663, par les Impériaux, en 1685, et démantelée en 1724. Fabriques de draps; 7,000 hab.

Neuhof (Théodore-Etienne, baron de), aventurier, né à Metz, vers 1690, mort à Londres, 1756, était d'origine allemande (Westphalie); il servit avec audace et habileté les menées du baron de Goertz, ministre de Charles XII, pour le rétablissement des Stuarts sur le trône d'Angleterre; fut protégé par Albéroni, et sut enfin se faire accepter comme roi aux Corses, luttant contre la tyrannie génoise, 1736; il prit le nom de Théodore Ier. Mais, malgré les secours de la régence de Tunis, il ne put ni conquérir, ni maintenir par les armes sa royauté. Il alla vainement demander les secours des Hollandais, fit deux tentatives inutiles pour reprendre sa couronne; courut l'Europe, harcelé par ses créanciers, et mourut à Londres dans la misère, après avoir été sept ans prisonnier pour dettes.

Neuillé-Pont-Pierre, ch.-l. de canton de l'arr. et à 27 kil. N. E. de Tours (Indre-et-Loire). Toiles; 1,419 hab.

Neuilly, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 10 kil. S. O. de Saint-Denis (Seine), et à 2 kil. O. des murs de Paris, sur la Seine (rive droite) et près du bois de Boulogne. Longchamps, Bagatelle, Madrid, Saint-James, Vieux-Villiers, les Thernes et Sablonville sont renfermés dans la circonscription. Beau pont, ouvrage de Péronnet. Château du XVIIIe siècle, qui fut la résidence du roi Louis-Philippe, incendié par la populace en 1848; le parc a été morcelé et vendu en 1853.— Faïences; produits chimiques; tissus, imprimerie sur étoffes, distilleries, raffineries. Louis-Philippe prit le titre de comte de Neuilly après 1848; 16,277 hab.

Neuilly-en-Thelle, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 26 kil. O. de Senlis (Oise). Briques et chaux. Manufacture de soie teinte et écrue. Mérinos; 1,812 hab.

Neuilly-le-Réal, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 17 kil. S. E. de Moulins (Allier); 1,752 hab.

Neuilly-l'Evêque ou **Neuilly-lez-Langres,** ch.-l. de canton de l'arrond. et à 18 kil. N. E. de Langres (Haute-Marne); 1,190 hab.

Neuilly-Saint-Front, ch.-l. de canton de l'arr. et à 18 kil. N.O. de Château-Thierry (Aisne). Bas, chaussons, gilets de laine tricotés. Restes d'un anc. château fort; combat du 13 mars 1814; 1,667 hab.

Neukomm (Sigismond), compositeur allemand, né à Salzbourg, 1778-1858, élève de Michel Haydn, puis à Vienne de Joseph Haydn, alla d'abord en Russie, où il reçut les fonctions de directeur musical du théâtre impérial. En 180), il vint à Paris et s'attacha au prince de Talleyrand, qu'il ne quitta plus que pour des voyages. Il l'accompagna au congrès de Vienne, et plus tard dans son ambassade d'Angleterre. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages (plus de 2,000), d'un style clair et facile, tant dans le genre religieux (oratorios, messes, cantates, hymnes, etc.) que dans la musique de concert et d'orchestre.

Neumann (Gaspard), orientaliste allemand, né à Breslau, 1648-1715, fut chapelain du duc de Gotha, qu'il accompagna dans ses nombreux voyages, et professa, depuis 1697, la théologie dans sa ville natale. On a de lui : *Genesis linguæ sanctæ Veteris Testamenti*, Nuremberg, 1696, in-4°, ouvrage où il recherche librement les origines de la langue hébraïque; *Exodus linguæ sanctæ Veteris Testamenti*, 1647, in-4°; des ouvrages sur les hiéroglyphes; des sermons, des cantiques; un *Formulaire* ou *Essence de toutes les prières*, qui eut 22 éditions en Allemagne, et fut traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, etc.

Neumarkt, bourg de la Styrie (Emp. d'Autriche), près duquel, dans les gorges entre Neumarkt et Friesach, Bonaparte battit l'archiduc Charles, le 1er avril 1797.

Neumarkt, v. de Silésie (Prusse), à 30 kil. O. de Breslau; 4,000 hab. Tribunaux. Arsenal. Papier, fabr. de tabac. Victoire des Prussiens sur les Autrichiens, en 1757.

Neumunster, v. du Holstein (Prusse), à 45 kil. N. E. de Glükstadt; 4,000 hab. Maison de détention. Commerce de céréales; fabriques de lainages et de boutons métalliques.

Neung-sur-Beuvron, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 21 kil. N. de Romorantin (Loir-et-Cher); 1,188 hab.

Neures, peuple Sarmate, sur le territoire occupé par la Lithuanie polonaise. Une croyance légendaire leur donnait la puissance de se métamorphoser en loups.

Neurode, v. de Silésie (Prusse), à 65 kil. S. O. de

Breslau, sur la Walditz. Draps, toiles; filature de laine mécanique; tabacs; 5,000 hab.

Neusatz, v. de Silésie (Prusse), sur l'Oder, à 70 kil. N. E. de Liegnitz; 4,000 hab. Etablissement industriel des *frères Moraves*. Construction de bateaux.

Neusatz, *Uj-Videk*, v. de la voivodie de Serbie (Emp. d'Autriche), sur le Danube, en face de Peterwardein, à 70 kil. S. E. de Zombor. Anc. capitale de la voïvodie serbe. Evêché grec orthodoxe; gymnase catholique et grec. Entrepôt du commerce de la Turquie avec l'Europe. Vins, cire, laine, bois; 20,000 hab.

Neuse, riv. de la Caroline du N. (Etats-Unis), se jette dans le Pamlico-Sound, après un cours de 450 kil., en partie navigable.

Neusiedel, en hongrois *Ferto*, lac de Hongrie, circonscrit par les comitats d'Œdenburg à l'O. et de Wieselburg à l'E. (cercle au delà du Danube). Il a 30 kil. sur 7 à 12. Eaux poissonneuses et jaunâtres.

Neusohl, en hongrois *Besztercze-Banya*, v. du comitat de Sohl (Hongrie), au confluent du Gran et de la Bistritz. Belle ville; évêché catholique, cathédrale, gymnases. Industrie métallurgique, fonderie de cloches, armes blanches, clous; draps, cuirs, papier. Les environs très-pittoresques renferment des mines importantes; la grande manufacture d'armes de Kralowa est dans le voisinage; 12,000 hab.

Neuss, Nuys ou **Nuits,** *Novesium*, v. de la régence et à 6 kil. S. O. de Düsseldorf (Prusse Rhénane), au confluent de l'Erft et de la Kruse, sur le canal de l'Erft. C'est une belle ville fortifiée, jadis évêché. Eglise de Saint-Quirin. Maison d'aliénés. Grains, pierres, bois; draps, huiles; teintureries. Elle fut vainement assiégée, 1474-1475, par Charles le Téméraire; elle a été prise par les Français, en 1642 et 1694. Victoire des Français sur les Russes en 1813; 10,000 hab.

Neustadt, v. de Saxe (Etats prussiens), tient à Magdebourg, dont elle est considérée comme un faubourg.

Neustadt, v. de Prusse, dans la régence de Dantzig; à 44 kil. N. O. de cette ville, sur la Biald; fondée en 1643.

Neustadt, v. de Silésie (Prusse), dans la régence et à 60 kil. S.O. d'Oppeln, sur la Braune. Tribunaux, douane. Dentelles, toiles, lainages; vins de Hongrie; marché aux grains; 7,000 hab.

Neustadt, v. du Holstein (Prusse), à 30 kil. N. E. de Lubeck, sur le golfe de ce nom. Port; chantiers de construction; exportation de céréales; 3,000 hab.

Neustadt, v. du duché de Saxe-Weimar, à 40 kil. S. E. de Weimar, sur l'Orla; 6,000 hab. Draps, lin, papier.

Neustadt (Wienerisch-), v. de la Basse-Autriche (Emp. d'Autriche), à 45 kil. S. de Vienne, sur un canal qui l'unit à cette ville et au confluent du Klein-Fischa et du Kerbach. Académie militaire, logée dans l'ancien palais impérial, qui date de 1186. Ecole de cadets; abbaye de bénédictins et belle bibliothèque. Soieries, velours, fers, vins de Hongrie; 13,000 hab. Près de cette ville, dans le Steinfeld, se trouvent de grandes poudreries.

Neustadt-an-Der-Haardt, v. du royaume de Bavière, dans le Palatinat, à 24 kil. N. O. de Spire, sur la Rehbach, au pied de la montagne du Haardt. Draps, produits chimiques; papier, poudre, huile. Commerce de vins et de bois. Forges; 6,000 hab.

Neustadt-Eberswalde, v. du Brandebourg (Etats Prussiens), à 54 kil. N. E. de Berlin, sur la Schwarza et le canal Finow. Académie et école forestières. Coutellerie, faïence, lainages, papier. Source minérale alcaline. A 7 kil., abbaye de Chorin, où sont les tombeaux de plusieurs margraves de Brandebourg, 7,000 hab.

Neustædl, v. de la Carniole (Autriche), sur la Gurk, à 54 kil. S. E. de Laybach, dans le cercle de *Neustædl*. Près de là sont les sources thermales de Tœplitz; 2,000 hab.

Neustædl-an-Der-Waag, *Vag-Ujhely* en hongrois, v. du comitat et à 50 kil. N. O. de Neitra (Hongrie). Sel, vins; draps communs, bougies; grains, cire, peaux; 5,500 hab.

Neustrie, *Neustria*, probablement de *Ne Oster Reich*, royaume de l'Ouest, par opposition à l'Austrasie, l'un des grands royaumes francs dont les limites ont souvent varié. C'est surtout après la mort de Clotaire I^er^, 561, que l'on désigne ainsi le royaume, possédé par Chilpéric, et qui avait pour bornes: au S. la Loire, à l'E. Reims et la forêt des Ardennes; au N. la Meuse; à l'O. la Bretagne. Les luttes de l'Austrasie et de la Neustrie remplissent la plus grande partie de l'époque mérovingienne. Un instant la Neustrie parut l'emporter avec Clotaire II, vainqueur de Brunehaut, 613, et avec Dagobert. C'était là que s'étaient établis les Francs Saliens et que la population gallo-romaine était encore puissante. Mais depuis la bataille de Testry, 687, la supériorité passa à l'Austrasie. Sous les Carlovingiens, la Neustrie fut délaissée. Plus tard, la portion, comprise entre la Meuse, l'Escaut et la Seine, forma le pays de *France*, et, au X^e^ siècle, ce qu'on appelait encore la Neustrie fut cédé au pirate Rollon, et devint la Normandie.

Neutra. V. Neitra.

Neuve-Eglise, Nieuwkerke, village de la Flandre occidentale (Belgique), à 12 kil. S. d'Ypres, sur la Douve. Teinturerie, blanchisseries, toiles; 5,000 hab.

Neuvic, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 21 kil. S. d'Ussel (Corrèze); 3,199 hab.

Neuvic, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 24 kil. S. E. de Ribérac (Dordogne), sur l'Isle; 2,178 hab., dont 421 agglomérés.

Neuville (Charles Frey **de**), orateur religieux français, né en 1693 dans le diocèse de Coutances, mort en 1774, entra chez les jésuites, et professa dans l'ordre pendant dix-huit ans. Il fit ses débuts, comme prédicateur, en 1736, et obtint un très-grand succès; à l'expulsion de son ordre, il lui fut permis de rester en France et d'y mourir, à Saint-Germain-en-Laye. Ses principaux ouvrages sont: l'*Oraison funèbre du cardinal de Fleury*, 1743; et celle du *maréchal de Belle-Isle*, 1761; ses *Sermons* ont été publiés à Paris, 1777, 8 vol. in-12.

Neuville, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 14 kil. N. O. de Poitiers (Vienne). Enceinte druidique aux environs. Huiles, grains, vins; 3,456 hab.

Neuville-aux-Bois, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 24 kil. N. E. d'Orléans (Loiret). Bestiaux, mérinos, chanvre; 2,711 hab.

Neuville-sur-Saône, jadis *Vimy*, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 14 kil. N. de Lyon (Rhône). Beau pont suspendu. Eau minérale ferrugineuse. Velours, étoffes de soie. Près de là se livra la grande bataille où Septime Sévère vainquit Albinus, 197. Jadis capitale du Franc-Lyonnais, elle fut érigée en marquisat, 1655; 2,956 hab.

Neuvy-le-Roi, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 29 kil. N. O. de Tours (Indre-et-Loire). Vins blancs estimés; 1,565 hab..

Neuvy-Saint-Sépulchre, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 15 kil. O. de La Châtre (Indre), sur la Bouzanne; 2,376 hab.

Neuwied, v. de la Province Rhénane (Prusse), dans la régence et à 24 kil. N. O. de Coblentz, au confluent de la Vied et du Rhin. Institut des *frères Moraves*. Cotonnades, siamoises, papiers peints, horlogerie. Château et musée d'antiquités et d'histoire naturelle. Elle était autrefois capitale d'une petite principauté, fut médiatisée en 1806, et passa au duché de Nassau, puis à la Prusse. Victoires des Français sur les Autrichiens, sept. 1796 et avril 1797; 6,500 hab.

Néva, fleuve de la Russie d'Europe, sort du lac Ladoga, à Schlüsselburg, baigne Saint-Pétersbourg, et, après un cours de 70 kil. navigable, se jette dans le golfe de Finlande. Glaces de novembre en mars. Elle est sujette à de grandes inondations.

Nevada (Sierra-) (*chaîne neigeuse*), chaîne de montagnes du midi de l'Espagne, a une longueur de 150 kil. depuis Alhama jusqu'à Baza. Son point culminant, le *Cerro de Mulhacen*, a 3,454 m. d'élévation, et domine toute la Péninsule

Nevada (Sierra-), chaîne de montagnes de l'Amérique septentrionale, vers l'ouest. Elle se rattache au système général des Montagnes Rocheuses, et laisse entre elle et le Grand Océan un espace de 200 kil. formant une haute terrasse, arrosée par le Sacramento et le San-Joaquin. Elle est célèbre par ses richesses minérales. Sa hauteur moyenne est de 2,100 à 2,400 mètres; elle a pour sommets principaux le mont Shasta (4,400 mètres), et un groupe de hautes montagnes, entre 36° et 38° lat. N. Elle s'abaisse à l'E. par une série de gradins, où l'on trouve les territoires d'Utah et de Nevada.

Nevada-de-Toluco (Sierra-), chaîne de montagnes du Mexique (Mexico), sur un plateau très-élevé. Le point culminant, le *Frayle*, a 4,750 mètres.

Nevada, Etat des Etats-Unis, entre la Californie, à l'ouest, dont il est séparé par la Sierra Nevada et l'Utah, à l'est. C'est un pays montagneux, sur un plateau élevé de 1,500 à 1,600 mètres, sablonneux, aride et désert, couvert de lacs dans sa partie occidentale, riche en or, argent, soufre, alun. Il est arrosé par le Humboldt. Il a 290,501 kilomètres carrés de super-

ficie et 42.500 habitants, en 1870. La capitale est *Carson-City;* les villes principales sont Virginia-City, 20,000 hab., Washoe-City, Silver-City, etc.

Nevel, v. du gouvernement de Vitebsk (Russie), sur le lac de ce nom; 5,000 hab.

Nevele, v. de la Flandre occidentale (Belgique), à 15 kil. O. de Gand; 4,000 hab.

Nevers, *Noviodunum* ou *Nevirnum, Ambivaretum*, ch.-l. du département de la Nièvre, sur la rive droite de la Loire, au confluent de la Nièvre, à 234 kil. S. E. de Paris, par 46° 59′ 15″ lat. N., et 0° 49′ 14″ long. E.; 22.276 hab. Evêché, musée, bibliothèque, société d'agriculture. Porcelaine, faïence renommée, verre à vitres, grosses draperies, eau-de-vie, câbles, cordes à violon; fonderie de canons. Belle cathédrale, parc, ancien château des ducs, du xvᵉ siècle. — Nevers avait un évêché sous Clovis, dès 506; au xᵉ siècle, elle devint le siége d'un comté, érigé, sous François Iᵉʳ, en duché-pairie, 1539. Elle était la capitale du Nivernais. — Aux environs de Nevers, on trouve les grandes usines de Fourchambault, la Chaussade, Imphy; les forges et fonderies de Bizy, Cigogne, la Fermeté, la Pique, etc.

Nevers (Comtes de). Il y eut des comtes de Nevers, depuis qu'un seigneur du Poitou, Landri, reçut ce pays comme dot d'une petite-fille d'Adalbert, roi d'Italie, en 992. Le comté, avec ceux d'Auxerre et de Tonnerre, passa, par mariage, dans la maison de Courtenay, en 1184, puis dans celles de Flandre, de Bourgogne, de Clèves et de Gonzague.

Nevers (François Iᵉʳ de *Clèves*, duc de), né en 1516, mort en 1562, obtint en 1539 l'érection du comté de Nevers en duché. Il se distingua par son courage dans toutes les guerres de François Iᵉʳ et de Henri II; il fut l'un de ceux qui découvrirent la conjuration d'Amboise.

Nevers (Louis de **Gonzague,** duc de), capitaine français, 1539-1595, 3ᵉ fils de Frédéric II, duc de Mantoue, fut amené fort jeune à la cour de Henri II, par son père; il se distingua à la bataille de Saint-Quentin, et y fut fait prisonnier, 1557; prit le titre de duc de Nevers, après son mariage avec Henriette de Clèves, sœur des derniers ducs de ce nom; fut gouverneur du Piémont de 1567 à 1574, montra un grand zèle contre les Huguenots, et conseilla la Saint-Barthélemy. Sous Henri III, après avoir été un des chefs de la Ligue, il se mit au service du roi, obtint le gouvernement de Picardie, 1587, essaya, après le meurtre des Guises à Blois, de réconcilier les deux partis; n'hésita pas à aider Henri IV à monter sur le trône, le sauva au combat d'Aumale, 1592, alla demander à Clément VIII de reconnaître le nouveau roi, eut un instant la charge d'intendant des finances, et mourut, après avoir tenu en échec les Espagnols, en Picardie et en Champagne, d'une dyssenterie, provoquée par les fatigues de la campagne. Sa veuve lui fit élever un magnifique mausolée dans la cathédrale de Nevers. On a de lui des *Mémoires*, Paris, 1665, 2 vol. in-fol., recueil de pièces fort intéressantes. — Il laissa un fils, *Charles de Gonzague*, qui devint duc de Mantoue en 1627, et succéda au duché de Nevers, après la mort de sa mère, *Henriette de Clèves*, 1601. — Cette princesse est restée célèbre par sa liaison avec le gentilhomme piémontais Coconas, décapité en 1574, pour sa tentative d'enlever de la cour le duc d'Alençon et le roi de Navarre.

Nevers (Philippe-Julien **Mancini-Mazarin,** duc de), né à Rome en 1639, mort en 1707, second fils de Geronima Mancini, sœur du cardinal, fit une immense fortune, grâce à l'influence de son oncle, et devint duc de Nevers et de Donzi, gouverneur de La Rochelle, du Brouage, de l'Aunis, puis du Nivernais, etc. Il se signala à la cour de Louis XIV par son esprit et ses sonnets; les principaux furent faits à l'occasion de l'abbé de Rancé et pour Pradon, contre Racine. Il a laissé plusieurs écrits, en prose et en vers.

Neveu (Matthys), peintre hollandais, né à Leyde, 1647-1721, d'une famille française de réfugiés protestants, fut l'un des meilleurs élèves de Gérard Dow, qu'il imita avec talent. Ses tableaux, qui représentent des assemblées, des concerts, des joueurs, etc., sont bien peints, et d'une bonne couleur.

Néviansk (Nijni-), v. de la province de Perm (Russie), à 54 kil. N. O. d'Irbit; 13,000 hab.

Néviansk (Verkhné-), v. de la prov. de Perm (Russie), à 16 kil. de la précédente; 4,000 hab. Forges considérables.

Nevill's Cross, près de Durham (Angleterre), où les Ecossais furent battus par lord Percy, 1346; David Bruce y fut fait prisonnier avec beaucoup de nobles.

Nevis, île des Petites Antilles, du groupe des *Iles sous le Vent*, au S. E., et séparée par un détroit de 4 kil. de l'île de Saint-Christophe; 118 kil. carrés de superficie et 11,000 hab. — Ch.-l., *Charlestown*. Sol fertile en sucre, café, tabac, coton. Elle fut découverte par Christophe Colomb; appartient aux Anglais depuis 1628, mais a été possédée par la France de 1706 à 1713, et de 1782 à 1783. — Elle a la forme d'une montagne circulaire, d'une hauteur de 855 mètres.

Newark, v. du comté et à 25 kil. N. E. de Nottingham (Angleterre), sur le Newark, l'un des bras de la Trent, et sur le chemin de fer du Nord. Ruines d'un château, élevé par le roi Etienne et détruit par l'armée Parlementaire; église Sainte-Marie. Fonderies, manuf. de draps et de toiles grossières. Grand marché de produits agricoles; exportation de blé, etc. — Le roi Jean y mourut, en 1216; 11,000 hab.

Newark, v. de l'Etat de New-Jersey (Etats-Unis), ch.-l. du comté d'Essex, sur le Passaïc, à 14 kil. O. de New-York et 4 kil. de la baie de Newark. — Ecole de nègres. Fonderies, carrosseries, selleries, tanneries, chapelleries; draps, cuirs, essieux, bonneterie; construction de machines. Commerce de cabotage très-actif; 105,000 hab.

Newark, v. de l'Etat d'Ohio (Etats-Unis), à 54 kil. N. E. de Columbus, sur le Licking. Manufactures; aux environs, riches houillères; 5,000 hab.

Newbern, v. et port de l'Etat de la Caroline du Nord (Etats-Unis), ch.-l. du comté de Craven, au confl. de la Trent et de la Neuse; au S. E. de Raleigh. Académie, bibliothèque. Commerce considérable d'exportation (grains, bois de charpente, goudron, etc.); 5,000 hab.

Newburg, v. et port du comté de Fife (Ecosse), à 14 kil. S. E. de Perth, sur la Tay. Filatures de lin; toiles, charbons, grains. — Ruines d'un monastère, fondé en 1178, par les abbés de Lindores; 3,000 hab.

Newburg, v. de l'Etat de New-York (Etats-Unis), à 90 kil. N. de New-York, sur l'Hudson. Manuf. de coton et de laine, fonderies, forges; commerce de grains; 12,000 hab.

Newbury, v. du comté de Berks (Angleterre), à 24 kil. S. O. de Reading, sur le Kennet. Eglise remarquable. Manufactures de rubans. Batailles entre l'armée de Charles Iᵉʳ et celle du Parlement, 1643 et 1644; 6,500 hab.

Newbury-Port, v. et port de l'Etat de Massachusetts (Etats-Unis), à 44 kil. N. E. de Boston, sur le Merrimac. Tissus de fil et coton, cuirs, cordages. Armement pour la pêche de la morue; 14,000 hab.

Newcastle-under-Lyme, v. du comté et à 22 kil. N. O. de Stafford (Angleterre), sur la Lyme, bras de la Trent. Houillères, fonderies, fabr. de poteries de grès, chapeaux. Ruines du château de *Castle*, construit en 1180, par le comte de Chester. Duché de la famille Pelham-Clinton; 10,000 hab.

Newcastle-upon-Tyne, *Pons Ælii* ou *Olii*, ch.-l. du comté de Northumberland (Angleterre), sur la Tyne, à 15 kil. de son embouchure, à 450 kil. N. O. de Londres. Bon port fortifié, et marine marchande classée la 3ᵉ de l'Angleterre. Sociétés littéraires et scientifiques; gymnase, qui date de 1525; bibliothèque. La ville est divisée en deux quartiers. Dans le Newcastle proprement dit, on remarque: les églises Saint-Nicolas, Sainte-Anne, de Tous-les-Saints; l'hôtel de ville, la Bourse; l'école du Royal-Jubilé, le quai, et un pont de 9 arches. Grand commerce de houille et de fer; exportation de plomb, beurre, saumon, etc., contre les produits du Midi: vins, fruits, lin, etc., 129,000 hab. Elle a été bâtie à l'extrémité orientale du mur d'Adrien; elle fut souvent prise et reprise par les Anglais et les Ecossais. Charles Iᵉʳ y fut retenu prisonnier en 1646.

Newcastle (William **Cavendish,** duc de), général anglais, 1592-1676, neveu du premier comte de Devonshire, se fit distinguer par son élégance et sa politesse à la cour de Jacques Iᵉʳ, fut nommé gouverneur du prince de Galles, fils de Charles Iᵉʳ, montra le plus grand dévouement à la cause de ce dernier, pour lequel il leva des troupes de sa propre fortune; joua un rôle important dans la guerre civile, mais dut s'exiler en 1644. Après la restauration de 1660, il fut créé grand-juge des comtés au nord de la Trent, puis duc de Newcastle, 1664. Il a laissé une *Méthode nouvelle de dresser les chevaux*, Anvers, 1658, in-fol., avec 42 planches; *Nouvelle Méthode*, Londres, 1667, in-fol., traduite en français, et longtemps regardée comme un traité classique en hippiatrique, 5 comédies, des poésies, etc

Newcastle (Marguerite **Lucas**, duchesse de), deuxième femme du précédent, née à Saint-John, près de Colchester, vers 1624, morte en 1673, attachée comme lui à la fortune des Stuarts, et fille d'honneur de la reine Henriette, épousa le duc de Newcastle à Paris, et supporta avec lui les rigueurs de l'exil. Elle a laissé de nombreux ouvrages de littérature et de philosophie, que l'on recherche comme des curiosités bibliographiques, mais qui ont peu de valeur.

Newcastle (Thomas **Pelham Holles**, duc de), homme politique anglais, 1695-1768, fils aîné de sir Thomas Pelham, recueillit la plus grande partie de l'immense fortune de son oncle maternel, duc de Newcastle, fut nommé marquis, puis duc de Newcastle, 1715, épousa la fille de Godolphin, petite-fille de Marlborough, et reçut de nombreuses charges de cour. Entraîné par l'ambition politique et surtout par une vanité excessive, quoique sans talents, il usa de sa fortune et de son influence dans le parti whig pour devenir secrétaire d'Etat, avec son frère Pelham, 1724. Il resta au pouvoir, sous George II; jaloux de Walpole, il lui suscita beaucoup d'embarras, demeura, après lui, dans le cabinet, s'imposa au roi, qui ne l'aimait pas, et se fit nommer premier lord de la trésorerie, après la mort de son frère Henri, 1754. Il dirigea fort mal les affaires, au début de la guerre de Sept Ans, sacrifia l'amiral Byng à la colère publique, mais fut forcé de laisser Pitt entrer dans le ministère et diriger la guerre. Il se retira devant l'influence de lord Bute, en 1762, rentra aux affaires, 1765-1766, et mourut, sans enfants, en laissant son titre principal à la postérité féminine de son frère Pelham.

Newcomen (Thomas), serrurier ou quincailler anglais, né à Darmouth (Devonshire), vivait vers la fin du XVIIe siècle et est mort dans la première moitié du XVIIIe. Il est célèbre par l'invention qu'on lui attribue, du refroidissement produit par l'injection d'eau froide sous le piston d'une machine à vapeur. Sa machine, connue sous le nom de *machine atmosphérique*, parce que le piston, élevé par la vapeur, s'abaissait sous la pression de l'atmosphère, est la première qui ait rendu de véritables services à l'industrie. Il paraît que Newcomen avait eu connaissance des travaux de Denis Papin. Il prépara la découverte de Watt, 1769, qui, tout en utilisant le même principe, en changea totalement l'application.

Newera-Ellia, v. au S. de Candy (Ceylan), à une hauteur de 1,920 m. Elle est très-salubre, et les Anglais de l'Inde y viennent pour rétablir leur santé.

New-Hampshire. V. Hampshire.

Newhaven, une des deux capitales de l'Etat de Connecticut (Etats-Unis), à 95 kil. N. E. de New-York, sur le détroit de Long-Island, à l'embouchure du Quinnipiack. Port important. Université; bibliothèque, musée. Fonderies de cuivre, fusils, horloges, articles en caoutchouc, chaussures, papier. Marbreries aux environs. — Prise par les Anglais en 1779; 51,000 hab.

Newhaven, port du comté de Sussex (Angleterre), à l'embouchure de l'Ouse dans la Manche, à 8 kil. S. de Lewes. Bains de mer, cabotage actif; paquebots pour Dieppe; 1,200 hab.

New-Jersey, l'un des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, sur la côte orientale, a pour limites : à l'O., la Pennsylvanie, dont il est séparé par la Delaware; au N. E., l'Etat de New-York; à l'E. et au S., l'Atlantique. Il a 21,547 kil. carrés et 906,096 hab. Montueux et froid vers le nord, fertile, bien cultivé, il possède des mines nombreuses. Il est arrosé par la Delaware et l'Hudson. Le commerce et l'industrie sont développés. Le ch.-l. est *Trenton;* les villes princ. sont Newark et Paterson. — Les Hollandais et les Suédois y fondèrent des établissements au commencement du XVIIe siècle; les Anglais s'en emparèrent en 1664. En 1787, le New-Jersey entra dans l'Union américaine.

New-London, v. et port du Connecticut (Etats-Unis), sur le Thames, près de l'Océan. Bon port, défendu par deux forts; pêche de la morue et du maquereau; on y arme pour la pêche de la baleine; machines à vapeur; 12,000 hab.

Newmarket, v. du comté de Suffolk et Cambridge (Angleterre), à 18 kil. N. E. de Cambridge, à 100 kil. N. E. de Londres; 4,000 hab. Courses célèbres de chevaux, 7 fois par an.

New-Paltz, v. de l'Etat de New-York (Etats-Unis), à 24 kil. de Kingston; 6,000 hab.

Newport, v. du comté de Southampton, à 18 kil. S. O. de Portsmouth (Angleterre), dans l'île de Wight, sur la Medina. Tombeau d'Elisabeth, fille de Charles Ier, dans l'église qui est fort ancienne. Théâtre, bibliothèque, palais de justice. Prison modèle à Parkhurst. Cour du gouverneur de l'île. — Un traité y fut signé entre Charles Ier et les membres du Long-Parlement; 7,000 hab.

Newport, v. et port du comté de Monmouth (Angleterre), à 40 kil. S. O. de la ville de ce nom, sur l'Usk, à 6 kil. de son embouchure dans la Severn. Houillères et forges. Quais et docks récents. Anc. château. Commerce des mines de fer, de plomb, de houille et d'étain du voisinage; 25,000 hab. Près de là, sur la Severn, sont les grandes usines de Blayne, pour le matériel des chemins de fer.

Newport, une des capitales du Rhode-Island (Etats-Unis), dans l'île de ce nom (côte S.), à 90 kil. N. E. de Boston, 35 kil. S. E. de Providence, à l'entrée de la baie de Narragansett. Port excellent, l'une des principales stations de la marine militaire, défendu par deux forts. Commerce très-étendu; fabrique de machines à vapeur; armements pour la pêche de la morue, de la baleine, des phoques au détroit de Magellan. Bains de mer fréquentés; 10,000 hab.

Newport, v. du Kentucky (Etats-Unis), sur l'Ohio, en face de Cincinnati. Arsenal de l'Union.

Newport-Pagnell, bourg du comté de Buckingham (Angleterre), à 20 kil. N. E. de cette ville, sur l'Ouse. Papeteries, dentelles; 4,000 hab.

Newport (George), naturaliste anglais, né en 1803, mort en 1854, d'abord ouvrier à Canterbury, s'éleva par ses talents naturels et sa patience aux études les plus importantes de l'histoire naturelle. On a de lui des *Mémoires sur le système nerveux du Sphinx Ligustri*, — et sur l'*Athalia centifolia*, ainsi que divers articles de revue sur l'organisation et la vie des insectes.

New-Ross, v. du comté de Wexford, dans le Leinster (Irlande), sur le Barrow. Elle exporte des laines et des produits agricoles; 9,000 hab.

Newry, v. du comté de Down (Irlande), à 38 kil. S. O. de Downpatrick, et à 30 kil. S. E. d'Armagh, sur la Newry. Belle cathédrale. Lin, coton, chanvre, grains, beurre. Le port est l'un des plus importants de l'Irlande; le commerce est actif; 25,000 hab.

Newstead, hameau du comté et à 12 kil. N. O. de Nottingham (Angleterre), près de la forêt de Sherwood. Ancienne abbaye appartenant, depuis Henri VII, aux ancêtres de lord Byron, qui y résida.

Newton (Isaac), grand mathématicien, physicien et astronome, né à Woolsthorpe (Lincoln), le 25 décembre 1642, l'année de la mort de Galilée, mort en 1727, était fils d'un fermier. Son père, mort peu de temps après son mariage, et sa mère remariée, il fut envoyé, à 12 ans, à Grantham, pour y suivre les cours de l'école publique, en pension chez l'apothicaire Clark Il s'y distingua, dès lors, par son amour pour l'observation et les inventions mécaniques. Sa mère essaya vainement, ensuite, de l'employer à l'administration de la ferme de Woolsthorpe; il vint, en 1661, au collège de la Trinité, à Cambridge, pour y poursuivre sa vocation Il rencontra là le professeur Barrow, et se forma dans l'étude de Sanderson et de Kepler. Dans un séjour que l'invasion de la peste à Cambridge l'obligea de faire à Woolsthorpe, on place l'observation hypothétique que lui suggéra la chute d'une pomme, et qui aurait été pour lui le pressentiment des lois de la gravitation. A son retour, il prit ses grades universitaires et succéda au vieux Barrow dans les fonctions de professeur, 1669, qu'il n'abandonna qu'en 1695. La Société royale de Londres l'admit dans son sein, en 1672, bien qu'il n'eût encore d'autre titre à la réputation que le télescope qui porte son nom. Il préparait, dans le silence et la solitude, ses grandes découvertes. Elles se révélèrent enfin; les calculs de Picard sur le méridien terrestre confirmant ses expériences et ses inductions, il reprit son principe de l'attraction, le vérifia à l'aide de cette lumière nouvelle, le généralisa dans cette formule célèbre : *La force d'attraction d'un corps est égale à la masse divisée par le carré de la distance;* et alors se déroula devant lui l'ordre des grands phénomènes de l'univers, jusqu'alors inexpliqués, les marées, la précession des équinoxes, etc.; il ouvrit enfin aux savants futurs l'explication des troubles planétaires, que l'imperfection de l'analyse infinitésimale ne lui permettait pas encore d'atteindre. *Les Principes mathématiques de la philosophie naturelle* parurent à Londres en 1687, in-4°. Newton, qui avait été chargé par l'Université de plaider la cause de ses priviléges devant la cour du roi Jacques II, entra au Parlement en 1689 pour y représenter Cambridge; mais il ne joua aucun rôle politique. Ce fut à cette époque

que sa santé s'altéra profondément, au point de faire craindre par ses amis une aliénation mentale, et qu'il s'arrêta dans la voie des découvertes, pour ne plus s'occuper désormais qu'à publier et à compléter les travaux qu'il avait depuis longtemps préparés. La protection de lord Halifax lui valut, en 1699, la place lucrative de directeur de la Monnaie; il avait été déjà appelé, quelques années auparavant, à y surveiller, comme contrôleur, une refonte générale. Elu une seconde fois, en 1701, par Cambridge, au Parlement, il devint, en 1703, président de la Société royale, et fut réélu dans cette fonction jusqu'à sa mort; enfin la reine Anne lui donna le titre de baronnet, 1705. — Son *Traité d'optique* parut en 1704: c'est le second titre du génie de Newton à l'admiration de l'humanité. Partant de l'inégale réfrangibilité des rayons solaires, il les décompose, explique la coloration des plaques épaisses, traite de la diffraction, et émet l'hypothèse d'un éther universel contenant et propageant la lumière. — Il publia, à la fin de cette édition de l'optique, plusieurs dissertations: *Enumeratio linearum tertii ordinis, de Quadratura Curvarum*, et son *de Analysi per æquationes numero terminorum infinitas*, où il développe sa méthode des fluxions. En 1707 parut l'*Arithmétique universelle*, publiée, à l'insu de l'auteur, par Wilson; et, en 1711, le *Methodus differentialis*, qui contient la formule d'interpolation qui porte son nom. — Ces étonnantes découvertes, et peut-être aussi sa réserve à les produire, comme aussi sa confiance en son propre génie, lui valurent de nombreuses attaques de ses contemporains. Le plus acharné de ces critiques fut son collègue Hooke, secrétaire de la *Société royale*, qui lui disputa jusqu'à la propriété de sa théorie de la gravitation. Le calcul différentiel fut aussi l'occasion d'une célèbre contestation avec l'illustre Leibniz. Elle ne fut pas à l'avantage de Newton, dont les procédés, au moins, furent peu loyaux. Newton abandonna quelquefois ses grands travaux scientifiques pour nous laisser des preuves de la variété de son génie. On a de lui un *système chronologique*, publié après sa mort, 1728; et des *Observations sur les prophéties, sur Daniel et l'Apocalypse*. — Une édition complète de ses *Œuvres* a été donnée à Londres par Horsley, 1779-85, 5 vol. in-4°. On lui a élevé un monument à Westminster. Son éloge a été écrit par Fontenelle. — Arago, Biot, Brewster, ont donné de nombreux détails sur Newton et ses travaux.

Newton (Thomas), érudit anglais, né à Lichfield, 1704-1782, docteur en théologie, prêcha à Londres, publia une édition du *Paradis perdu*, avec une vie de Milton, 1749, 2 vol. in-4°, qui eut beaucoup de succès; devint chapelain du roi, 1756, évêque de Bristol, 1761, doyen de Saint-Paul, 1768. On lui doit surtout: *Dissertations on the prophecies*, 1754-58, 3 vol. in-8°. Ses *Œuvres* forment 3 vol. in-4°, Londres, 1782, ou 6 vol. in-8°, 1687.

Newton, nom d'un grand nombre de localités en Angleterre et aux Etats-Unis. Citons: Newton, dans le comté de Chester; 7,000 hab. — Dans le comté de Lancastre, sur le canal de Leeds; 6,000 hab. — Newton-Stewart, dans le comté de Wigton (Ecosse), sur la Cree; 2,500 hab. — Newton-upon-Ayr, dans le comté d'Ayr (Ecosse). Cordes, clous, serrurie; mousselines; 4,500 hab., etc.

Newtown, bourg du comté de Montgomery (Angleterre), à 12 kil. S. O. de cette ville, sur la Severn; 6,000 hab. Lainage, flanelle, poterie.

Newtown-Ards, bourg du comté de Down (Irlande), à 30 kil. N. de Downpatrick, sur le lac de Strangford. Toiles, mousselines; 8,000 hab.

Newtown-Limavady, bourg du comté et à 24 kil. N. E. de Londonderry, sur la Roë. Toiles; 3,000 hab.

New-York, un des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, a pour bornes: au N., le lac Ontario et le Saint-Laurent, qui le séparent du Canada; à l'E., les Etats de Vermont, Massachusetts, Connecticut; au S., l'Océan; au S. O., le New-Jersey et la Pennsylvanie. Il est arrosé par l'Hudson et son affluent la Mohawk, le Saint-Laurent, la Susquehannah, la Delaware, et par de nombreux lacs dont les principaux sont les lacs Erié, Ontario, Oneida, Seneca, au N. O., Champlain et George, au N. E. Le sol est accidenté, surtout au S. E., où sont les monts Castkill. Il est fertile et produit céréales, maïs, tabac, houblon, canne à sucre, etc.; il y a de grandes forêts, et des mines de fer, plomb, etc. Le climat est généralement sain, mais variable. L'Etat a une superficie de 121,725 kil. carrés, et la population atteint 4,374,703 hab. C'est le plus considérable de l'Union. Il est à la fois agricole, manufacturier et commerçant. Le ch.-l. est *Albany;* les villes principales sont: New-York, Auburn, Buffalo, Lockport, Oswego, Plattsburg, Rochester, Sacket's-Harbour, Saratoga, Shenectady, Syracuse, Troy, Utica, Waterfliet, West-Point. — L'Anglais Henri Hudson explora ce pays, en 1609; les Hollandais y bâtirent, en 1614, le fort Orange, aujourd'hui Albany, et New-Amsterdam, auj. New-York. Les Anglais s'en emparèrent en 1664. La colonie de New-York, qui tirait son nom de Jacques, duc d'York, à qui elle avait été concédée, prit une part très-active à la guerre de l'Indépendance, et adopta la constitution des Etats-Unis en 1788. La constitution actuelle date de 1846.

New-York, *la cité impériale*, comme l'appellent les Yankees, la plus importante de l'Union, est située dans l'Etat de New-York, à l'extrémité méridionale de l'île de Manhattan, qui est formée par l'Hudson, à l'O.; par la rivière de Harlem, l'un de ses bras, au N. E.; par un bras de mer, appelé l'East-river, au S. E.; par la baie de New-York, au S. Elle est à 350 kil. N. E. de Washington, et à 210 kil. S. d'Albany, par 40° 42′ 43″ lat. N., et 76° 20′ 12″ long. O. Divisée en 22 quartiers, dont les rues sont généralement droites et souvent bordées de peupliers, elle est défendue par neuf forts. Elle est entourée de quatre grands centres de population ou faubourgs: *Brooklyn*, à l'O. de Long-Island (596,000 hab.), *Williamsburg*, *Hoboken*, et *City-Jersey*, qui est de l'autre côté de l'Hudson et dépend du New-Jersey. C'est à l'E. de Brooklyn, dans la baie de *Vallabout*, que sont les chantiers de construction, l'arsenal, l'hôpital de la marine, etc. — New-York a des évêchés, catholique et anglican, de nombreuses églises pour tous les cultes; des écoles, parmi lesquelles on remarque le *Columbia College*, fondé en 1754, et l'*Université* qui date de 1831; des écoles de médecine, de théologie; des musées, des sociétés littéraires et scientifiques. Parmi ses monuments, on cite: la Bourse, la Douane, en marbre blanc, le bel aqueduc de *Croton*, l'hôtel de ville, etc. Son port, entre l'île Staten et Long-Island, est très-bon, accessible aux plus grands bâtiments; c'est le plus grand centre commercial de l'Amérique; on y compte par an 3,000 entrées et sorties de navires. Les importations consistent surtout en tissus de laine et de coton (Angleterre), en tissus de soie (France), en sucre brut (Antilles espagnoles), en fers et quincaillerie (Angleterre), en peaux, ganteries, fruits, vins, thé, porcelaine, cristaux, etc. Les exportations consistent en: coton, métaux précieux, blé, seigle et maïs en grains ou en farines, tabac, bétail et viandes salées, peaux, cuirs, fourrures, pelleteries, bois de construction, huile de pétrole, graisses, suifs, glace, etc. New-York est en relations régulières avec Liverpool, Londres, Southampton, Glasgow, le Havre, Rotterdam, Anvers, Hambourg, la Nouvelle-Orléans, la Havane et les ports du golfe du Mexique, San-Francisco, Sidney, Melbourne. Elle communique avec le Canada et l'intérieur des Etats-Unis par le canal Champlain, le canal Erié et les chemins de fer. C'est le principal port d'arrivée des émigrants européens. L'industrie y est très-active; ses chantiers de construction sont renommés. La population, sans compter celle de Brooklyn, est de plus de 1,028,000 habitants, dont 250,000 Irlandais; c'est la ville la moins américaine de l'Union, à cause des 4 ou 500,000 étrangers, qui sont à New-York et dans ses annexes; à cause aussi de ses immenses relations avec le monde entier. — La ville fut fondée par les Hollandais, vers 1621, sous le nom de Nouvelle-Amsterdam, reçut son nom nouveau de Jacques, duc d'York, et a grandi surtout au XIX^e s.; sa population n'était que de 33,000 hab. en 1790, et de 60,000 hab. en 1800.

Nexon, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. N. de Saint-Yrieix (Haute-Vienne); 2,576 hab., dont 755 agglomérés.

Nexum. On appelait ainsi, à Rome, l'esclavage temporaire, dans lequel tombait le débiteur insolvable, qui s'y était engagé, en cas de non payement, envers son créancier, et devant des témoins. Les abus vexatoires, qu'engendra cette législation, soulevèrent deux fois les plébéiens, et le nexum fut enfin aboli, 287 av. J. C. (an de Rome, 466), après leur retraite sur le Janicule.

Ney (Michel), duc d'Elchingen, prince de la Moskowa, maréchal de France, né à Sarrelouis, 1769-1815, était fils d'un tonnelier, et, après une éducation incomplète, fut d'abord placé comme clerc chez un notaire. Mais bientôt après, 1788, il s'engagea dans le *Colonel-général hussards*. Lieutenant en 1792, il fit à l'armée du Nord les campagnes de 1792 et 1793; puis, passant à l'armée de Sambre-et-Meuse, comme capitaine, il se distingua suc-

cessivement sous Kléber, Jourdan et Hoche. Nommé général de brigade après ses exploits à Forzheim, 1796, la capitulation de Manheim, à la reprise des hostilités, qu'avait interrompues le traité de Campo-Formio, lui valut le grade de général de division, 1799. Il seconda valeureusement Masséna, à l'armée de l'Helvétie; et bientôt appelé au commandement de l'armée du Rhin, 1799, il sut par son activité incessante harceler l'ennemi et empêcher la jonction du prince Charles et de Souwarow. Sous Moreau, il assista à la bataille de Hohenlinden. Après la paix de Lunéville, 1801, il fut envoyé en Suisse promettre à Berne la protection française. Nommé maréchal, à l'avénement de l'Empire, 1804, il prit, dans la campagne de 1805, le commandement du 6ᵉ corps d'armée, enleva Ulm, après avoir délogé l'ennemi des positions d'Elchingen, et reçut le titre de duc d'Elchingen. Sa bravoure et son habileté dans le reste de la campagne, puis à Iéna, Eylau, Friedland, en 1806 et 1807, lui valurent le surnom de *Brave des braves*. En Espagne, où il fut envoyé, en 1808, il ne sut pas, malgré ses premiers succès, soutenir une guerre si nouvelle pour lui, fit l'expédition de Portugal, où il ne put s'entendre avec Masséna, et fut rappelé pour commander le 3ᵉ corps de la grande armée, dans l'expédition de Russie. Sa bravoure incomparable à la bataille de la Moskowa, son énergie surhumaine pendant la retraite mirent le comble à sa réputation. Il avait été fait prince de la Moskowa. Il se distingua encore à Lutzen et à Bautzen, perdit la bataille de Dennewitz, et combattit héroïquement, en simple soldat, pendant toute la campagne de France. Après la première abdication, il se rallia à Louis XVIII, reçut le commandement de la 6ᵉ division militaire, et fut chargé d'arrêter à Besançon l'empereur débarqué de l'île d'Elbe. Il n'hésita pas à se donner à son ancien maître, combattit à Waterloo, dont on a voulu, à tort, lui faire porter l'insuccès. Les Bourbons rentrés, il essaya d'échapper aux ressentiments royalistes, qui, malgré les conditions formelles de la capitulation de Paris, poursuivaient les partisans de l'Empire. Surpris à Aurillac, où il s'était réfugié, après avoir tenté de franchir la frontière, il fut enfermé à l'Abbaye, déclina la compétence du conseil de guerre formé pour le juger, et fut condamné à mort par la Chambre des Pairs, malgré la défense, étouffée, il est vrai, de Berryer père et de Dupin, assistés de Berryer fils. Il fut fusillé, le 7 décembre 1815, près de l'Observatoire, au lieu où s'élève aujourd'hui sa statue, décrétée par le gouvernement provisoire, en 1848. — Il a laissé des *Mémoires*, publiés par sa famille, en 1833, 2 vol. in-8°.

Ney (Joseph-Napoléon), prince de la Moskowa, fils aîné du précédent, né à Paris, 1803-1857, épousa la fille de M. Laffitte, en 1828. Capitaine de hussards en 1831, pair de France, il prit part à l'expédition de Constantine, 1837, fut nommé chef d'escadrons en 1835, et lieutenant-colonel en 1844. Il mena une grande existence aristocratique, prit part à l'agitation réformiste des banquets, en 1848; soutint de tous ses efforts les intérêts du prince Louis-Napoléon, fut député à l'Assemblée législative, 1849, fit partie de la commission consultative, 1851, prit place au Sénat, 1852, fut nommé général de brigade, 1853, et mis en disponibilité. Il a contribué à remettre en honneur l'ancienne musique classique, a été l'un des fondateurs du *Jockey-Club*, et a laissé : *Des chevaux de cavalerie et de la régénération de nos races chevalines*, 1835; *les haras et des remontes de guerre*, 1841; *Ascension au Vignemale*, 1842; *des régences en France*, 1842, *Souvenirs d'une campagne d'Afrique*, 1845, etc.

Ney (Michel-Louis-Félix), duc d'Elchingen, frère du précédent, né à Paris, 1804-1854, fut au service de la Suède, de 1824 à 1830; fut alors nommé capitaine dans l'armée française, se distingua en Belgique, en Afrique, était colonel de dragons en 1844, et fut député du Pas-de-Calais, en 1846. Général de brigade, en 1851, il mourut du choléra à Gallipoli, au début de la guerre d'Orient. Il a publié, en 1840, des documents curieux sur les opérations de la campagne de Waterloo et sur la conduite de son père.

Ney (Eugène, comte), troisième fils du maréchal, né à Paris, 1812-1845, a servi la France, comme diplomate, en Grèce, à Turin, au Brésil. On a de lui : *Abrégé historique des ordres militaires et civils de la Monarchie de Savoie*, 1843, in-8°, et des articles dans la *Revue des Deux-Mondes*.

Neypal. V. Népaul.

Nézahualcoyotl, roi aztèque d'Acolhuacan (Mexique), né en 1403, mort en 1470, fut le législateur de son peuple, protégea les sciences et les arts, et laissa lui-même des poésies remarquables.

Nézib, *Nisibis*, v. de l'Al-Djézirèh (Turquie d'Asie), au N. O. de Mossoul.

Nézib, plaine de Syrie, entre Alep et Marasch, près de l'Euphrate. Victoire d'Ibrahim sur les troupes du sultan Mahmoud II, le 24 juin 1839.

N'gami (les eaux), lac de l'Afrique australe, au N. du désert de Kalahari, par 20° et demi de lat. S. Il a environ 45 kil de large et 150 de circonférence. Il est à 1,154 m. au-dessus du niveau de la mer et occupe le fond d'un grand bassin arrosé par le *Tiogé* et par la *Zouga*. Il est peu profond, bordé de roseaux et poissonneux ; pendant l'inondation de mars à juin, les eaux s'élèvent et sont douces. La végétation est belle aux environs ; les fourrés de ses bords renferment beaucoup de bêtes sauvages, hippopotames, éléphants, rhinocéros, buffles; ses eaux nourrissent des crocodiles et des loutres. Les tribus sauvages qui l'environnent sont de race betjouana, dans la vallée de la Zouga, de race nègre, dans celle du Tiogé. Il a été découvert, en 1849, par Livingstone.

Ngan-Hoeï, province intérieure de la Chine, traversée par la chaîne du Pe-ling, arrosée par le Yang-tse-kiang, le Hoang-Ho, le Hoai-ho. Le climat est tempéré; le sol fertile produit grains, légumes, fruits, tabac, thé, mûriers. On y élève des bestiaux. La superficie est de 139,000 kil. carrés; la population est d'env. 60,000,000. La capitale est *Ngan-king;* la ville princ., Hoeï-tcheou.

Ngan-king, capitale de la province de Ngan-Hoeï, à 200 kil. S. O. de Nan-king, sur la rive gauche du Yang-tse-kiang. Grand commerce.

Nguyen-anh, empereur de Cochinchine, 1756-1820, fit alliance avec Louis XVI, 1787, pour renverser l'usurpation des Tay-Son, fut aidé par des officiers français, et, une fois sur le trône, introduisit la civilisation européenne dans ses Etats.

Niagara, riv. de l'Amérique septentrionale, unit les lacs Ontario et Erié, et sépare les Etats-Unis du Canada. Au milieu de son cours se trouvent les fameuses cataractes de ce nom ; les eaux, alors divisées par l'île des Chèvres, se précipitent en deux chutes d'une hauteur d'environ 50 m.; celle qui regarde les Etats-Unis, ayant 200 m. de développement; celle du côté du Canada, 600. Le Niagara a 60 kil. de cours ; un pont suspendu, plein de hardiesse, le traverse près de la chute.

Niall ou **Neill**, monarque suprême de l'Irlande, vers 380 av. J. C., se distingua par ses invasions terribles dans la Grande-Bretagne, et dans l'Armorique ; et est regardé comme la tige des deux dynasties des O'Neill et des O'Donnell qui donnèrent des rois à l'Irlande jusqu'à l'invasion anglaise.

Nias (Poulo-), île de la Malaisie (Océanie), à l'O. de Sumatra, dont la sépare un détroit de 48 kil. de largeur. Elle a 110 kil. sur 44; la côte est bonne, le sol fertile ; il y a 200 000 hab., gouvernés par des radjahs. On cultive le riz et le sagou.

Nibby (Antonio), antiquaire italien, né à Rome, 1792-1839, employé à la bibliothèque du Vatican, secrétaire du comte de Saint-Leu (Louis Bonaparte), 1814, fut professeur d'archéologie au Grand-Collége de Rome et à l'Ecole de France. Parmi ses ouvrages estimés, on remarque : *La Grecia di Pausania; Sul foro Romano, la via Sacra*, etc.; — *Un viaggio antiquario ne' contorni di Roma*, 1819, 2 vol.; *Viaggio antiquario alla villa d'Orazio, à Subiaco*, etc.; *Elementi di archeologia*, 1828; *Album di Roma*, etc.

Nicaise (Saint), martyr, fut l'un des compagnons de saint Denis, prêcha l'Evangile chez les Veliocasses (Vexin), et fut mis à mort, avec Quirin et Scubicule, en 275 ou 286. Leurs corps furent ensevelis à l'endroit où est maintenant Gasny-sur-Epte Rouen le considère comme son premier évêque, quoiqu'il n'ait été que prêtre et qu'il ne paraisse pas avoir prêché à Rouen. Une tradition dit cependant qu'il y fut martyrisé avec saint Mellon. Fête, le 14 décembre,

Nicaise (Saint), évêque de Reims et martyr, en 407, d'origine gauloise, fut immolé par les Vandales, avec sa sœur Eutropie, au seuil de l'église des Saints-Apôtres, sur les débris de laquelle s'élève aujourd'hui la cathédrale. Fête, le 14 décembre.

Nicander (Charles-Auguste), poëte suédois, né à Strengnas, 1799-1839, fils d'un recteur de collége, s'éleva difficilement et à force de privation, ne sut point tirer parti de son talent et mourut dans la plus grande gêne. On a de lui : *la Mort du Tasse*, poëme, 1826; *le Glaive runique*, tragédie, Stockholm, 1821 ; *Runov* (Runes) ;

Konung Enzio (le roi Enzio), Stralsund, 1829; *Chants d'amour du Sud*, 2 vol. in-8°, etc. Ses *Poésies complètes* ont été publiées en 4 vol. in-8°.

Nicandre, poëte et médecin grec, vivant dans le second siècle av. J. C., a laissé comme poëte et grammairien de nombreux ouvrages, dont les titres seuls nous sont parvenus. Il reste de lui deux poëmes; l'un, en 958 vers, qui traite des blessures causées par les animaux venimeux; l'autre, en 650 vers, qui traite des poisons (*Theriaca* et *Alexipharmaca*). Publiés pour la première fois, à Venise, 1499, ils sont renfermés dans la *Bibliothèque grecque* de F. Didot, 1846.

Nicandro (Santo-), v. de la Capitanate (Italie), à 40 kil. N. de Foggia; 7,000 hab.

Nicanor, général syrien, qui commanda les armées d'Antiochus Epiphane, combattit Judas Maccabée, fut battu dans deux rencontres, et mourut à la dernière, 161 av. J. C. Sa tête et sa main furent rapportées en trophées à Jérusalem.

Nicanor, grammairien grec, vivait au IIe siècle, sous Adrien; il était d'Alexandrie ou d'Hiérapolis. Il s'occupa surtout de ponctuation, et l'on a conservé un assez grand nombre de ses fragments. V. Friedlænder, *Nicanor*, Kœnigsberg, 1850, in-8°.

Nicaragua, v. de l'Etat de ce nom (Amérique centrale), à 192 kil. S. E. de Léon, sur le lac de Nicaragua; 14,000 hab. Evêché catholique. Raisins.

Nicaragua (Saint-Jean-de-), port de l'Etat de Nicaragua, à l'embouchure du San-Juan dans la mer des Antilles.

Nicaragua (Lac de), dans le Nicaragua, communique au Grand Océan, par une route de terre qui aboutit à Saint-Jean-del-Sur, et à la mer des Antilles par le San-Juan. Il a 175 kil. sur 75, à 40 m. au-dessus de la mer, et renferme un grand nombre de petites iles.

Nicaragua (Etat de), république de l'Amérique centrale, comprise entre le Grand Océan au S. O. et la mer des Antilles à l'E., et bornée au N. par le Honduras, la république de San-Salvador à l'O., et celle de Costa-Rica au Sud. La superficie est de 150,655 kil. carrés. La popul. de 250,000 hab. Ch.-l. : *Managua*; villes princip. : Granada Léon, Masaya, Nicaragua, Saint-Jean-de-Nicaragua, Saint-Jean-del-Sur. Climat très-chaud et humide; terrain montagneux et volcanique; coton, gomme; fruits, cacao, indigo. Il fit partie de la Confédération de Guatémala, de 1824 à 1839. Le siége du gouvernement est maintenant à Managua.

Nicaria, *Icaria*, île de l'Archipel, dans la nomarchie des Cyclades (Grèce); elle a 40 kil. sur 11. Elle est montueuse et produit du vin, de l'huile et du coton; 1,500 habitants.

Nicastro, *Neocastrum*, v. de la Calabre Ultérieure IIe (Italie), à 24 kil. N. O. de Catanzaro. Evêché. Eaux thermales; huiles. Château. — Le tremblement de terre de 1638 la renversa en partie; 10,000 hab.

Niccoli (Niccolo de'), humaniste italien, né à Florence, 1363-1437, abandonna le commerce pour étudier sous Chrysoloras et Marsigli surtout. Il se forma luimême une précieuse bibliothèque, puis fut chargé par Cosme de Médicis de recueillir partout des manuscrits. Sa maison devint le rendez-vous des savants et des artistes de Florence. Il fut l'un des principaux restaurateurs de la critique, appliquée à la correction des textes. Il n'a laissé qu'un petit *Traité sur l'orthographe latine* et quelques lettres en italien.

Niccolo d'Arezzo, sculpteur et architecte italien, né à Arezzo, vers 1350, mort en 1417, s'établit à Florence, puis retourna dans sa patrie en 1383, et y exécuta la façade de la confrérie de la Miséricorde. A Florence, il fit un *Evangéliste assis*, son meilleur ouvrage pour la cathédrale. Il travailla aussi à Rome, à Milan, à Bologne. C'était un artiste distingué.

Nice, en italien *Nizza*, anc. *Nicæa*, ch.-l. du départ. des Alpes-Maritimes, par 43°41'58" lat. N., et 4°56'32" long. E., à 880 kil. S. E. de Paris; port fortifié sur la Méditerranée, à l'embouchure du Paillon, au pied des Alpes, dans une belle situation et jouissant d'un climat renommé. Evêché, suffragant de Gênes. Ecole d'hydrographie. Fabrique de tabac. Nice fait le commerce de soieries, parfumeries, huiles, fruits confits, fleurs. Pêche d'anchois et de thons. Les étrangers y viennent s'établir en grand nombre pendant l'hiver; 52,377 hab.— Colonie des Marseillais, appelée *Niké*, en souvenir d'une victoire qu'ils avaient remportée sur les Liguriens, elle fut un arsenal maritime des Romains. Capitale d'un comté au moyen âge, elle dépendit de la maison de Savoie depuis 1388. Prise par les Français en 1792, elle fut le ch.-l. du dép. des Alpes-Maritimes jusqu'en 1814. Elle a été de nouveau cédée à la France en 1860. Une trêve y fut signée, 1538, entre François Ier et Charles-Quint; elle fut bombardée par les Turcs en 1543; prise par Catinat en 1691, par Berwick en 1706. Patrie de C. Vanloo et de Masséna. — La province de Nice, partie de l'intendance de ce nom, a été cédée à la France, en 1860; tandis que les provinces d'Oneille et de San-Remo ont formé la prov. italienne de Port-Maurice.

Nicée, auj. *Isnik*, v. de l'anc. Bithynie (Asie Mineure), sur le lac Ascanius, au S. de Nicomédie, fut le siége de deux conciles œcuméniques : l'un, en 325, qui condamna l'hérésie arienne et dressa le *Symbole de Nicée*; l'autre, en 787, qui s'éleva contre les Iconoclastes, et établit, en l'expliquant, le culte des images. Nicée, après avoir été au pouvoir des Seldjoucides, qui en firent la capitale de la sultanie d'Iconium, 1076, fut prise par les Croisés, en 1097, devint, en 1206, la capitale de l'empire de Nicée, et resta sous le gouvernement des descendants de Théodore Lascaris, jusqu'en 1333, où elle fut conquise par les Ottomans.

Nicée (de Νίκη, victoire), v. de l'Inde ancienne, fondée non loin de Bucéphalie, sur l'Hydaspe, par Alexandre le Grand, en mémoire de son triomphe sur Porus.

Nicéphore (*qui porte la victoire*), surnom donné à Jupiter. On le représente portant sur la main une statue de la Victoire.

Nicéphore (Saint), martyr syrien, né et mort à Antioche, en 260. On l'honore le 9 février.

Nicéphore (Saint), patriarche de Constantinople, né dans cette ville, 758-828, occupa d'abord des emplois considérables, déploya un grand zèle pour la répression des iconoclastes au deuxième concile de Nicée; fut élevé, en 806, au patriarcat; mais ayant essayé de s'opposer aux rigueurs religieuses de Léon l'Arménien, il fut exilé, 815, dans une île de la Propontide, où il mourut. On a de lui : une *Histoire abrégée de Constantinople*, qui va de 602 à 770, publiée par D. Pétau, 1616, puis en 1648, 1729 et trad. en français, 1618, in-8°; *Chronologia compendiaria seu tripartita*, plusieurs fois publiée, surtout par Dindorf, Bonn, 1829; etc.

Nicéphore Ier, empereur d'Orient de 802 à 811, né à Séleucie de Pisidie, s'éleva par ses intrigues à l'importante place de *logothète* ou trésorier, renversa Irène avec l'aide des eunuques; réprima cruellement la révolte de Bardane, qui aspirait au trône; traita avec Charlemagne, pour régler les limites des deux empires, 803; mais fut battu par Haroun-al-Raschid, auquel il avait essayé de faire rendre les tributs accordés par Irène, et lui paya chaque année 30,000 pièces d'or. Il périt dans une rencontre contre Crum, roi des Bulgares, qu'il voulait soumettre.

Nicéphore II *Phocas*, empereur de Constantinople, de 963 à 969, né en 912, fils du célèbre Bardas Phocas, conquit sous Romain la Crète et ravagea la Syrie. Il s'empara de l'empire, à la mort de ce prince, en épousant sa veuve, Théophano. Il étendit les frontières jusqu'à l'Euphrate, mais périt victime d'une conspiration dirigée par Zimiscès et Théophano.

Nicéphore III *Botoniate*, empereur de Constantinople, de 1078 à 1081, commandait les milices d'Asie, lorsque la révolte de Bryenne contre Michel VII lui offrit l'occasion de monter sur le trône; il gouverna sans dignité, abdiqua entre les mains d'Alexandre Comnène, et fut enfermé dans un monastère.

Nicéphore *Blemmydas*, écrivain ecclésiastique grec, du XIIIe siècle, abbé du mont Athos, se distingua par ses vertus et refusa le patriarcat de Constantinople. Il a laissé plusieurs ouvrages en faveur de l'Eglise latine : *De la Procession du Saint-Esprit*, etc.; et en outre une *Géographie synoptique*.

Nicéphore Calliste, historien ecclésiastique, mort vers 1350, a laissé une *Histoire ecclésiastique* en 23 livres, dont les 18 livres qui restent vont jusqu'à la mort de Phocas, en 610; il a mérité, par l'habileté de sa narration, quoiqu'il ne soit qu'un compilateur, le titre de *Thucydide de l'Eglise*; son livre a été traduit en latin par J. Lange, Bâle, 1553. Fronton du Duc a donné une bonne édition du texte grec, avec traduction latine, 1630, 2 vol. in-fol. On lui doit encore : *Catalogue des empereurs de Constantinople*, en vers, et *Catalogue des patriarches de Constantinople*.

Nicephorium, v. de l'anc. Mésopotamie, au confl. de l'Euphrate et du Belès actuel (anc. *Billica*), fondée par Alexandre le Grand; auj. *Racca*.

Niceron (Jean-Pierre), compilateur français, né à

Paris, 1685-1738, appartenait à la congrégation des barnabites, professa dans plusieurs colléges et prêcha avec succès. Il a laissé des *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la république des lettres*, 1727-1740, vaste réservoir de documents, sans méthode, mais plein de renseignements. Il y a 43 vol. in-12; les 4 derniers ont été publiés par Oudin, Michault et Goujet. On lui doit encore : *le grand Fébrifuge* ou *Traité de l'eau commune; les Voyages de Jean Ovington à Surate*, etc., 1725, 2 vol. in-12; des traductions de l'anglais, etc.

Nicet ou **Nicetius** (Saint), archevêque de Trèves, mort en 566, ne craignit point de censurer les rois francs, Théodoric ou Thierri Ier, Théodebert et Clotaire Ier, et adressa même, vers 563, des remontrances à l'empereur Justinien. Il y a quelques-uns de ses opuscules dans le t. III du *Spicilegium* d'Achery.

Nicétas (Saint), placé par les Grecs parmi *les grands martyrs*, naquit sur les bords du Danube, et fut mis à mort par les ordres du roi goth Athanaric, vers 372. On l'honorait surtout à Mopsueste, en Cilicie. Fête, le 15 septembre.

Nicétas (Saint), né à Remesiane, en Mésie, vers 341, devint évêque de sa ville natale, située entre Sardique et Naïsse, fut ami de saint Paulin de Nole, et fit de nombreuses missions dans la Dacie, au nord du Danube. Fête, le 22 juin.

Nicétas Eugenianus, romancier grec, vivait probablement à la fin du XIIe siècle. On lui doit un roman en vers, les *Amours de Drusilla et de Chariclès*, publié par Boissonade, avec trad. latine, 1819, 2 vol. in-12, et dans la *Bibliothèque grecque* de A.-F. Didot.

Nicétas Acominat ou *Choniates*, né à Chonès (Colosses), en Phrygie, historien byzantin, mort vers 1216, était sénateur, lors de la prise de Constantinople, en 1204. Il a laissé une longue *Histoire*, en 21 livres, qui va de Jean Comnène à l'empire latin, 1206. Elle a été publiée, avec trad. latine, par Wolf, Bâle, 1557, in-fol.; dans la collection du Louvre, 1647, dans celle de Venise, 1729, enfin dans celle de Bonn, 1835. Le président Cousin en a donné une trad. française.

Nicétéries, fête du paganisme, en mémoire de la victoire de Minerve sur Neptune, pour donner un nom à Athènes.

Nichols (John), imprimeur et écrivain anglais, né à Islington, près de Londres, 1745-1824, associé, puis successeur d'un imprimeur érudit, W. Bowyer, devint maître de la corporation des libraires, a édité un grand nombre d'ouvrages importants, et a lui-même écrit : *Origines de l'imprimerie*, 1774, 1776 et 1781; *Histoire de l'abbaye du Bec, près de Rouen*, 1779; *Notice de divers prieurés étrangers*, 1779, 2 vol. in-8°; *Bibliotheca topographica britannica*, 1780-1790, 4 vol. in-4°; *Anecdotes biographiques de Guillaume Hogarth*, 3 vol. in-4°; *Histoire et antiquités de Hinkley; — de Lambeth; — de Canonbury; — du comté de Leicester*, etc.

Nicholson (William), chimiste anglais, né à Londres, 1753-1815, voyagea pour la compagnie des Indes, essaya du commerce, puis ouvrit à Londres une école célèbre; mais les frais de ses expériences le mirent dans l'indigence. Il a découvert l'aréomètre de son nom. Ses principaux ouvrages sont : *Introduction à la philosophie naturelle et expérimentale*, 2 vol. in-8°, Londres, 1782; *Journal de philosophie naturelle, chimie et arts*, 1797-1800, 5 vol. in-4°, etc.; *Encyclopédie britannique*, 6 vol. in-8°, etc.

Nicholson (William). V. **Nicolson.**

Nicholson (Port-), possession anglaise de la Nouvelle-Zélande.

Nicias, célèbre peintre athénien, vécut vers la fin du IVe siècle av. J. C.; il paraît avoir inventé un encaustique, pour colorer les statues. Son chef-d'œuvre était une *Evocation des morts;* on cite encore de lui une *Andromède*, un *Alexandre*, un *Hyacinthe*, etc.

Nicias, général athénien, mort en 413 av. J. C., appartenait au parti aristocratique, et fut élu aux fonctions de l'Etat par le peuple, à cause de ses vertus publiques; il négocia avec Sparte la paix de 421, dite de Nicias; fit partie de l'expédition de Sicile, décidée malgré lui, sous l'influence d'Alcibiade, et perdit l'occasion d'emporter Syracuse; fut obligé de lever le siége, fait prisonnier dans la retraite, avec Démosthène, et condamné à mort par un décret du peuple de Syracuse. Plutarque a écrit sa *Vie*.

Nicobar (îles), archipel d'Asie, entre la presqu'île de Sumatra, et l'extrémité S. des îles Andaman, dans le golfe de Bengale; par 6°40′—9°15′ lat. N., et 92°30′—94° long. E. Sambelong ou Grande-Nicobar, Kar-Nicobar, Camorta (avec le beau port de Moncovry), etc., sont les principales. Le pays, couvert de montagnes et de forêts, sous un climat malsain, est peuplé d'animaux féroces. Elles sont habitées par quelques milliers de sauvages de couleur bronze foncé. On y fait un commerce de bois, noix de cocos, écailles de tortue, ambre, porcs, volailles, échangés pour des draps, du fer, du tabac. — Ancienne possession du Danemark, elles appartiennent à l'Angleterre, depuis 1848. Mais l'insalubrité du climat a chassé les Anglais.

Nicoclès, roi de Salamine dans l'île de Cypre, régna dans le commencement du IVe siècle av. J. C., après son père Evagoras Ier, assassiné. Isocrate a fait son éloge, dans le *Panégyrique d'Evagoras*.

Nicoclès, roi de Paphos (Cypre), dans la seconde moitié du IVe siècle av. J. C., fut assassiné par des émissaires de Ptolémée Ier, qui le soupçonnait de relations avec Antigone, 310 av. J. C.

Nicocréon, roi de Salamine (Cypre), dans la seconde moitié du IVe s. av. J. C., se soumit à Alexandre, aida plus tard Ptolémée d'Egypte, et reçut de lui le gouvernement de toute l'île de Cypre. C'est lui qui fit périr le philosophe Anaxarque.

Nicodème, juif Pharisien, embrassa la doctrine du Christ, et aida Joseph d'Arimathie à l'ensevelir. On a, sous son nom, un Evangile apocryphe où se trouve le récit de la descente de Jésus aux enfers. On l'honore le 3 août.

Nicodème (Adam-Burchard **Selly,** en religion), moine russe, né à la fin du XVIIe s., Danois de naissance et luthérien, vint en Russie en 1722, y enseigna le latin, fut secrétaire de Lestocq, embrassa la religion grecque et fit des travaux estimables sur l'histoire de la Russie : *Schediasma litterarium de scriptoribus qui historiam politico-ecclesiasticam Rossiæ scriptis illustrarunt*, 1736; *Miroir des souvenirs russes depuis Rurik jusqu'à Elisabeth*, généalogie en vers latins; *de Rossorum Hierarchia*, 5 vol. Il a aussi laissé de nombreux manuscrits. Il mourut en 1746.

Nicolaï, ancienne famille française, originaire de Saint-Andéol (Vivarais), qui a donné des personnages distingués, surtout dans la magistrature. — *Jean II* fut chancelier du royaume de Naples, sous Charles VIII, et premier président de la Chambre des Comptes de Paris, en 1506. Plusieurs de ses descendants, *Aimar*, *Antoine Ier*, *Jean III*, *Antoine II*, *Nicolas*, lui succédèrent comme par droit de naissance, au XVIe et au XVIIe s.; *Jean-Aimar Ier*, premier président de 1686 à 1757, fut le tuteur de Voltaire, etc.; *Aimar-Charles-Marie* de Nicolaï, né en 1747, premier président en 1768, membre de l'Académie française en 1789, fut exécuté en 1794, avec son fils aîné; *Antoine-Chrétien*, comte de Nicolaï, 1712-1777, chevalier de Saint-Jean-de-Jérusalem, se distingua dans les guerres du règne de Louis XV, devint lieutenant général en 1748, et fut maréchal en 1775. — La famille Nicolaï a conservé son importance au XIXe s.

Nicolaï (Ernest-Antoine), médecin allemand, né à Sondershausen, 1722-1802, fut professeur à Halle, à Iéna, et a mérité réputation et honneurs par ses ouvrages nombreux et savants: *Sur les effets de l'imagination sur le corps humain; Du rire; De la beauté du corps humain*, etc., etc.

Nicolaï (Cristophe-Frédéric), littérateur allemand, né à Berlin, 1733-1811, fils d'un libraire, entreprit, avec Lessing et Mendelssohn, une guerre contre le pédantisme et les préjugés régnants. Il fonda, en 1765, la *Bibliothèque universelle allemande*, qui prépara une rénovation. Parmi ses nombreux ouvrages, plusieurs ont eu un grand retentissement : *Description de Berlin et de Potsdam*, 1786, 3 vol. in-8°; *la Vie et les idées de Sebaldus Nothanker, maître d'école*, Berlin, 1773-1776, 3 vol. in-8°; *Essai sur les accusations portées contre les Templiers*, 1782, 2 vol. in-8°; *Relation d'un voyage en Allemagne et en Suisse*, Berlin, 1783-1796, 12 vol. in-8°; *Anecdotes sur Frédéric II*, 6 parties in-8°; *Histoire d'un gros homme*, 2 vol. in-8°; *Vie et opinions de Sempronius Gundibert, philosophe allemand*, 1798; *Sur l'usage des cheveux postiches dans les temps anciens et modernes*, etc., etc.

Nicolaïev, v. du gouvernement et à 60 kil. N. O. de Kherson (Russie d'Europe), au confluent du Boug et de l'Ingoul, à 45 kil. de la mer Noire. Port important; palais de l'amirauté, arsenaux, vastes casernes; églises grecques et catholique, synagogue, temple luthérien; observatoire, trois bibliothèques publiques. Cette ville, fondée par Catherine II, en 1789, fut choisie, à cause de sa position élevée, pour être le port de construction

et d'entretien de la flotte de la mer Noire; elle prit, sous Nicolas Ier, une grande importance, et devint, à l'époque de la guerre de Crimée, la résidence de l'amiral de la mer Noire. Le traité de Paris (1856) lui a enlevé son importance militaire; 68,000 hab.

Nicolaïev, v. de la province du Littoral (Asie russe), fondée récemment à l'embouchure de l'Amour.

Nicolaïstadt (jadis *Wasa*), v. du gouvernement de Wasa, dans la Finlande (Russie d'Europe), à 360 kil. N. O. d'Helsingfors, sur le golfe de Bothnie. Commerce d'huile de poisson, bois, tanneries. — Fondée, en 1606, par Charles IX, roi de Suède, elle fut incendiée en 1852 Le tzar Nicolas l'a rebâtie et lui a donné son nom; 3,000 hab.

Nicolaïtes, hérétiques des temps primitifs du christianisme, n'observant pas les lois sur le mariage et la tempérance; il se fondirent dans la secte gnostique.

Nicolao (San-), ch.-l. de canton de l'arrond, et à 35 kil. S. de Bastia (Corse). Vins, châtaignes; 569 hab.

Nicolao (Santo-), île de l'archipel du Cap-Vert, au N. O. de San-Yago. Elle a 44 kil. sur 16. Il y a des vallées fertiles à l'intérieur. Le ch.-l. est *Santo-Nicolao;* 6,000 hab.

Nicolas (Saint), évêque de Myre, en Lycie, mort vers 312 (d'autres disent qu'il assista au concile de Nicée, en 325), est le patron des jeunes garçons et de la Russie. On le fête le 6 décembre. — Il y a d'autres saints de ce nom; *saint Nicolas*, évêque de Pinara, en Lycie, au VIe s.; — *saint Nicolas Studite*, mort en 868, archimandrite du couvent du Stude à Constantinople; — *saint Nicolas de Tolentino*, ermite dans cette ville, où il mourut, de 1306 à 1310.

Nicolas Ier (Saint), pape, de 858 à 867, né à Rome, excommunia Photius, et ne reconnut pas son élévation au patriarcat de Constantinople; montra la plus grande fermeté à l'égard de Lothaire II, roi de Lorraine, et ne voulut pas sanctionner son divorce avec Teutberge; cassa les décisions d'Hincmar, archevêque de Reims; et convertit les Bulgares. On a de lui des *Lettres*, publiées à Rome, 1542, in-fol.; une *Correspondance*, avec le roi des Bulgares, Bogoris, 1578, in-fol., etc. Fête, le 13 novembre.

Nicolas II (Gérard de **Bourgogne**), 159e pape, successeur d'Etienne IX, né en Savoie, était évêque de Florence, lorsque le cardinal Hildebrand le proposa comme successeur de Benoît X, imposé à Rome par le comte de Tusculum, Grégoire, 1058. Il régla par un concile de Rome la marche à suivre pour l'élection des papes; et, pour obtenir la protection des Normands, leur céda Capoue, la Pouille et la Calabre, à la charge d'une redevance annuelle, qui a été dans la suite l'origine des prétentions papales sur le royaume de Naples. Il mourut en 1061.

Nicolas III (Jean-Gaetan **Orsini**), 194e pape, né à Rome, successeur de Jean XXI, en 1277, mort en 1280, obtint de Rodolphe de Habsbourg la cession de Bologne, Imola, Faenza, Forli, Ravenne, Rimini et Urbin, 1278; et, plein de ressentiment contre Charles d'Anjou, qui avait refusé sa nièce pour un des neveux de Nicolas, il s'allia avec Pierre d'Aragon, et prépara ainsi les Vêpres siciliennes.

Nicolas IV (Jérome **d'Ascoli**), 197e pape, évêque de Palestrine, successeur d'Honorius IV, 1288, mort en 1292, protégea l'ordre des Frères Mineurs, dont il faisait partie, favorisa les Gibelins, et essaya vainement de ranimer l'esprit des croisades auprès de Philippe le Bel et d'Edouard Ier.

Nicolas V (Thomas de **Sarzane**), pape, successeur d'Eugène IV, en 1447, mort en 1455, né à Pise d'une famille peu fortunée, fut secrétaire du cardinal Albergati, qu'il accompagna dans ses voyages, fut évêque de Bologne et cardinal. Il termina le schisme de l'Eglise en 1449, par la démission de Félix IV, soutint de ses subsides et de ses vœux Scanderbeg contre les Turcs, et protégea magnifiquement les arts et les lettres. Il réunit beaucoup de manuscrits, fonda la bibliothèque du Vatican, éleva de nombreux monuments à Rome, Spolète, Orviéto, et fit traduire beaucoup d'ouvrages anciens. Il avait réprimé la conjuration d'Etienne Porcaro, en 1452.

Nicolas V (Pierre de **Corbière**), antipape, de l'ordre des franciscains, fut opposé par l'empereur Louis de Bavière à Jean XXII, qui le prit, 1328, et l'enferma dans une prison, où il mourut en 1330.

Nicolas de Cusa. V. Cusa.

Nicolas (Henri), hérésiarque hollandais, de Leyde, vers la fin du XVe siècle, voulut fonder une nouvelle religion, la *Maison d'amour*, et exposa ses principes dans quelques écrits. La secte des *Nicolaïtes* resta peu nombreuse.

Nicolas ou **Niels**, roi de Danemark, de 1104 à 1134, succéda à son frère Erik, consentit au meurtre de son neveu Canut, assassiné par son fils Magnus, et périt, assassiné par les membres de la *Gilde*, après avoir été battu par Erik, frère de Canut, que le vœu de la nation lui opposait.

Nicolas de *Damas*, ou **Damascène**, historien grec, né à Damas, en 64 av. J. C., fut secrétaire du roi de Judée, Hérode, et plaida sa cause auprès d'Auguste, par lequel il paraît avoir été favorisé. Il a laissé des *Histoires*, en 144 livres; une *Vie d'Auguste;* une *Histoire de sa vie;* divers *Recueils*, et peut-être des *Œuvres poétiques* et *comiques*. — Des fragments de ses œuvres connues ont été réunis; Genève, 1593; Paris, 1654, et surtout dans la *Bibliothèque grecque* de A.-F. Didot; M. Alfred Didot les a traduits, 1850, in-8°.

Nicolas (Augustin), littérateur, né à Besançon, 1622-1695, fut clerc de notaire, soldat, secrétaire du cardinal Trivulce, contribua à faire rendre à la liberté le duc de Lorraine, Charles, qui le nomma son résident à Madrid; fut maître des requêtes au parlement de Dijon, se soumit à Louis XIV, dès 1668, et devint conseiller d'Etat. Il a cultivé les lettres et beaucoup écrit; on peut citer: *Historia dell' ultima rivoluzione del regno di Napoli*, 1660; *Parthenope furens*, poëme en 5 livres sur l'insurrection de Naples; *Discours et relation véritable sur le succès des armes de la France dans le comté de Bourgogne en* 1668; *Dissertation morale et juridique sur la torture*, 1681, in-8°; des Elégies, des Odes, des Rondeaux, etc.

Nicolas Ier, *Paulovitch*, empereur de Russie, né au château de Gatchin, près de Saint-Pétersbourg, 1796-1855, fils de l'empereur Paul Ier et de la princesse Marie de Wurtemberg, fut élevé par sa mère, servit comme officier dans l'armée russe, sous le règne de son frère aîné, Alexandre, l'accompagna à Paris, lors de l'invasion de 1815, et épousa, en 1817, la princesse Louise-Charlotte de Prusse. Après la mort d'Alexandre, en 1825, le grand-duc Nicolas ne voulut pas reconnaître, pendant quinze jours, la renonciation formelle au trône de son frère aîné Constantin; et, après avoir signé enfin le manifeste de son avénement, il eut à réprimer par la force armée une terrible révolte, soutenue par plusieurs régiments. Autant son courage avait été ferme dans cette répression, autant il se montra indulgent dans la graduation des peines infligées aux condamnés. La question de l'indépendance des Grecs éveillait l'attention de toute l'Europe; Nicolas s'engagea, dès le début, avec le cabinet anglais, à rester dans les bornes d'une juste protection. Une question de limites fit naître la guerre avec la Perse, en 1826, et le traité de Tourkmantchaï, obtenu par une suite de succès, donna à la Russie Erivan et Nakhitchévan; en même temps, le traité d'Akermann établissait de meilleurs rapports avec la Porte. Mais l'insurrection grecque continuait; Nicolas s'associa, par le traité de Londres, 1827, à la France et à l'Angleterre; le refus d'Ibrahim, de renvoyer sa flotte des côtes de la Morée, amena le désastre de Navarin. Nicolas, poussé par les événements et le désir secret d'essayer son armée, déclara la guerre à la Turquie, en 1828; les Russes se portèrent sur les bouches du Danube, et, après un siége très-difficile, s'emparèrent de Varna; en 1829, les Balkans furent traversés, Andrinople prise, et la paix d'Andrinople donna à la Russie le littoral oriental de la mer Noire, et stipula la liberté, pour les vaisseaux européens, du passage des Dardanelles. Le tzar allait peut-être s'unir étroitement à la France, lorsque la révolution de 1830 renversa Charles X; elle ne fut point accueillie favorablement par l'empereur; la révolte des Polonais, à la même époque, aboutit à la répression la plus violente et à un régime de terreur, 1831. — En 1833, Nicolas se tourna du côté de Constantinople, menacée par la puissance grandissante de Méhémet-Ali, et signa avec le divan le traité d'Unkiar-Skélessi, qui lui donnait, en retour d'une protection suzeraine, l'empire du Bosphore pour son commerce. La guerre recommença entre le sultan et le pacha; les grandes puissances de l'Europe intervinrent encore pour sauver l'empire ottoman; mais Nicolas profita des circonstances contre la France, pour faire signer à l'Angleterre, à l'Autriche et à la Prusse le protocole de Londres, 15 juillet 1840, qui réglait la question d'Egypte et de Syrie, sans l'intervention de la France. La paix générale fut sur le point d'être troublée; mais, après l'humiliation du pacha d'Egypte, la

Convention des Détroits, du 13 juillet 1841, termina pour le moment la question d'Orient. Nicolas était forcé de différer ses projets sur l'empire Ottoman, mais il ne les abandonnait pas ; et il fit un voyage à Londres en 1844, surtout pour séparer l'Angleterre de la France et la rattacher à sa politique. — Cependant à l'intérieur, Nicolas, quoique faisant régner un régime d'arbitraire absolu, s'occupait d'organiser l'ordre dans l'administration, la justice, la police; l'invasion du choléra, en 1830, avait exercé sa charité et redoublé sa popularité. Il favorisa le commerce, l'industrie, l'instruction publique, la littérature nationale ; mais il était ennemi des innovations, et, pour empêcher l'influence des idées du dehors, aurait volontiers séparé complètement les Russes de l'Europe. — Lors de la révolution de 1848, il parut en dehors des atteintes de ce mouvement social, prêta son secours à l'Autriche pour réprimer la Hongrie, et reconnut l'empereur Napoléon III à son avénement. L'empire Ottoman, en proie au désordre administratif et aux révoltes intérieures, semblait se décomposer ; Nicolas envoya à Constantinople le prince Mentchikoff, pour réclamer le protectorat de toutes les populations qui professent la religion grecque; le Divan s'y refusa, soutenu par la France et l'Angleterre, 1853. La guerre s'ensuivit, après quelques tentatives de conciliation, venues trop tard à Paris et à Londres; l'escadre turque fut d'abord surprise et détruite à Sinope. Mais les revers se suivirent bientôt ; à Silistrie, la résistance opiniâtre des Turcs; en Crimée, lorsque les Français et les Anglais, vainqueurs à l'Alma, vinrent assiéger Sébastopol, à Inkermann; et dans la Baltique, à Bomarsund. La santé de l'empereur Nicolas, déjà altérée par les inquiétudes de son imprudente entreprise, reçut le dernier coup à ces nouvelles. Il mourut le 17 janvier 1855, d'une affection au poumon négligée, laissant 7 enfants, dont 4 princes; Alexandre, depuis Alexandre II, Constantin, Nicolas et Michel.

Nicolas (Saint-), ville de la Flandre orientale (Belgique), à 30 kil. N. E. de Gand, à 14 kil. N. E. de Termonde. Coton, laine, toiles; tissus de soie, rubans, dentelles; savon, tabac, raffineries de sel. Marchés de grains; 24,000 hab.

Nicolas-d'Aliermont (Saint-), commune de l'arrond. et à 15 kil. de Dieppe (Seine-Inférieure). Mouvements de pendules, pièces d'horlogerie de précision ; 2 169 hab.

Nicolas-de-la-Grave (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 11 kil. N. O. de Castel-Sarrazin (Tarn-et-Garonne). Melons; 2 840 hab.

Nicolas-de-Redon (Saint-), ch. l. de canton de l'arrond. et à 40 kil. N. O. de Saint-Nazaire (Loire-Inférieure), sur la Vilaine, 1,985 hab.

Nicolas-du-Pelem (Saint-), ou **Bothoa**. ch.-l. de canton de l'arrond. et à 40 kil. S. de Guingamp (Côtes-du-Nord) ; 2.747 hab.

Nicolas-du-Port (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 12 kil. S. E. de Nancy (Meurthe), sur la Meurthe. Eglise du XVe siècle. Toiles, calicots, ouates, bonneteries; cotons et laines, teintureries, tanneries; fours à plâtre ; 3.895 hab.

Nicolay (Louis-Henri), poëte allemand, né à Strasbourg, 1737-1820, fut un agréable écrivain, surtout dans ses *Contes romanesques*, ses *Epîtres poétiques*, ses *Fables*, ses *Contes*. Il vécut à Saint-Pétersbourg, où il fut chargé de l'éducation du grand-duc Paul; il fut directeur de l'Académie des sciences.

Nicolay (Nicolas **de**), voyageur français, né à la Grave-d'Oysans (Dauphiné), 1517-1583, parcourut l'Europe pendant seize ans, fut valet de chambre et géographe ordinaire de Henri II, et fit partie de l'ambassade envoyée, en 1551, à Constantinople. On a de lui : les *Navigations et pérégrinations orientales*, Lyon, 1568, in-fol.; la *Navigation du roi d'Ecosse, Jacques V, autour de son royaume*, 1583, in-4°, etc.; *Discours de la guerre faite par le roy Henry II, l'an 1549, pour le recouvrement de Boulogne*, 1550.

Nicole (Pierre), écrivain religieux, controversiste et moraliste français, né à Chartres, 1625-1695, né d'une famille honorable et savante, entra à Port-Royal, où était sa tante, la célèbre mère Marie des Anges, après avoir fait sa théologie au collége d'Harcourt ; il y enseigna les belles-lettres et concourut à la composition des ouvrages classiques de cette célèbre compagnie. Il corrigea et inspira les *Provinciales* (il les a traduites en latin élégant, avec des notes et des commentaires fort vifs, sous le pseudonyme de Wendrockius), et s'attacha à Arnauld, dont il partagea les vicissitudes, l'aidant dans ses controverses, mais tempérant toutefois les doctrines jansénistes par sa douceur et sa conciliation. Fatigué de l'exil, il obtint de l'archevêque de Harlay, au moment où Arnauld fuyait en Hollande, de revenir à Paris, en 1683; et, sous l'influence de Bossuet, y écrivit sur la terrible question de la grâce et contre le quiétisme, ce qui lui valut de nombreuses attaques, surtout de ses anciens amis. Ses principaux ouvrages sont : *la Perpétuité de la foi de l'Eglise catholique touchant l'Eucharistie*, 1664, in-12, dont la lecture paraît avoir contribué à la conversion de Turenne; le livre, qui eut beaucoup de succès, fut augmenté, et parut en 1669. 3 vol. in-4°; quoiqu'il soit signé d'Arnauld, Nicole en est presque le seul auteur; *les Imaginaires et les Visionnaires*, Liége, 1667, 2 vol. in-12, pour prouver la puérilité des accusations contre le jansénisme; *les prétendus Réformés convaincus de schisme*, 1684; *Essais de morale* et *Instructions théologiques*, 1671 et années suivantes, 25 vol. in-12, son ouvrage capital, que les plus grands écrivains du siècle louaient comme un modèle de pensée et de forme. Controversiste infatigable, dialecticien sévère, il a écrit avec méthode et correction, il a contribué à donner de la solidité à la prose française. Niceron a donné la liste de ses nombreux ouvrages, T. 29.

Nicolet (Jean-Baptiste), directeur de théâtre, né à Paris, 1710-1796, dirigea avec le plus grand succès des théâtres forains, et mérita l'adage : « C'est de plus en plus fort, comme chez Nicolet. » Il éleva, en 1764, le théâtre de la Gaîté.

Nicolle (Charles-Dominique), né à Pissy-Poville (Seine-Inférieure), 1758-1835, était professeur et préfet à Sainte-Barbe, en 1789. Précepteur du fils de Choiseul-Gouffier, il l'accompagna à Constantinople et à Saint-Pétersbourg ; fonda dans cette ville un pensionnat qui eut du succès ; fut à Odessa visiteur des églises catholiques de la Russie méridionale et y dirigea le lycée Richelieu. De retour en France, il fut l'un des aumôniers ordinaires de Louis XVIII, membre du conseil de l'instruction publique, 1820, recteur de l'Académie de Paris, 1821. et coopéra, avec son frère, à la restauration de l'ancienne maison de Sainte-Barbe, qui est devenue le collége Rollin. A la suite d'une scène tumultueuse, qu'il avait maladroitement provoquée, l'Ecole de médecine fut licenciée, et d'illustres professeurs furent exclus, 1822. La place de recteur fut supprimée en 1824; l'abbé Nicolle fut chanoine honoraire de Paris et vicaire général du diocèse, 1827. Il a publié : *Plan d'éducation ou projet d'un collége nouveau*, 1833, in-8°. — Son frère, *Gabriel-Henri*, né à Fresquienne (Seine-Inférieure), 1767-1829, journaliste pendant la révolution, défendit avec talent les idées monarchiques, fut incarcéré en 1793, proscrit au 13 vendémiaire et au 18 fructidor, fut libraire-éditeur et donna une nombreuse collection de livres classiques, connus sous le nom d'éditions stéréotypes. En 1821, secondé par son frère, il releva l'ancienne institution de Sainte-Barbe.

Nicolo (Nicolas **Isouard**, dit), compositeur dramatique français, né à Malte, 1775-1818, abandonna le commerce, malgré sa famille, débuta à Florence, 1794, fut appelé à Malte, sous la protection de M. de Rohan, comme maître de chapelle, vint enfin, en 1799, à Paris, où l'amitié de Kreutzer et l'absence de Boïeldieu lui permirent de composer avec succès jusqu'à sa mort pour le grand Opéra et l'Opéra-Comique. *Joconde* et *Jeannot et Colin*, 1814, sont regardés comme ses meilleures productions. Citons, parmi ses œuvres, outre des messes, des psaumes, des cantates, *le Tonnelier*, 1799, *le petit Page*, 1800, *Flaminius à Corinthe*, 1801, *le Baiser et la Quittance*, en 3 actes, 1802, *les Confidences*, en 2 actes, 1803, *l'Intrigue aux fenêtres*, 1805, *les Rendez-vous bourgeois*, 1807, *Cendrillon*, en 3 actes, 1810, *le Billet de loterie*, 1811, etc., etc., *Aladin*, ou *la Lampe merveilleuse*, grand opéra en 5 actes, qui fut terminé par Benincori, en 1822.

Nicolo (San-), capitale de l'île de Tine, autrefois *Tenos*; 4,000 hab. Evêque catholique.

Nicolson ou **Nicholson** (William), prélat anglais, né à Orton, près de Carlisle, 1655-1727, étudia les langues du Nord à Leipzig, visita la France, et devint évêque de Carlisle, en 1702. Grand aumônier de George Ier, 1715, il fut évêque de Derry, 1718, et archevêque de Cashel, 1727. On lui doit surtout : *English — ; Scotish —; Erisch historical library*, recueils souvent réimprimés, qui abondent en détails précieux sur les antiquités des trois royaumes.

Nicomaque, poëte tragique grec, né à Alexandrie

en Troade, vivait dans le v^e siècle av. J. C. Il l'emporta sur Euripide et Théognis pour la composition d'un Œdipe; il avait écrit 10 tragédies et 2 comédies.

Nicomaque *le Gérasénien*, mathématicien grec, du Ier siècle ap. J. C., a laissé : *une Introduction à l'étude de l'arithmétique*, Paris, 1538, in-4°; *Manuel d'harmonie*, Leyde, 1616, in-4°; ses autres ouvrages sont perdus

Nicomaque, peintre grec, né à Thèbes, fils et disciple d'Aristodème, de la seconde moitié du IVe siècle av. J. C., cité par Pline, Cicéron, Plutarque, Vitruve; ses principaux ouvrages étaient : *l'Enlèvement de Proserpine*, *une Victoire sur un quadrige*, au Capitole, les *Tyndarides*, peut-être son chef-d'œuvre.

Nicomède Ier, roi de Bithynie, régnait de 278 à 250 environ av. J. C.; il fit massacrer, à l'exception d'un seul, tous ses frères; appela les Gaulois contre Antiochus, roi de Syrie, qui le menaçait, et fonda, en 264, Nicomédie, qui devint la capitale de son royaume.

Nicomède II, *Epiphane*, roi de Bithynie, fils de Prusias II, né vers 176 av. J. C., mort en 91, détrôna et tua son père, qui, se défiant de son ambition et de son crédit, avait essayé de le faire assassiner à Rome, 149. Il se montra plein de prudence et de réserve à l'égard des Romains, mais finit par s'unir à Mithridate, et essaya d'ajouter, par son mariage avec Laodice, veuve d'Ariarathe VI, la Cappadoce à ses États.

Nicomède III, *Philopator*, fils du précédent, mort en 74 av. J. C., dut son trône aux Romains, qui intimidèrent les prétentions de son frère Socrate, soutenu par Mithridate; il légua, en mourant, son royaume à ses alliés. Il avait accueilli avec faveur le jeune César.

Nicomédie, v. de la Bithynie (Asie Mineure), au fond du golfe Astacène, à l'E. de la Propontide. Elle fut la capitale de la province de Bithynie. Patrie d'Arrien; Annibal y mourut. Dioclétien y séjourna et elle fut alors comme la capitale de l'Orient. Auj. *Ismid*.

Nicopoli ou **Nikopoli**, *Nigeblon*, anc. *Nicopolis*, v. forte de la Bulgarie (Turquie d'Europe), à 160 kil. S. E. de Widdin, sur le Danube. Archevêché grec et évêché catholique. Commerce actif par le fleuve. — Cette ville, fondée par Trajan, après sa victoire sur les Daces, est célèbre par deux victoires, la première, remportée par le sultan Bajazet sur Sigismond, roi de Hongrie, en 1393, et la seconde par le même sur les barons français, commandés par Jean sans Peur, et sur les Hongrois, en 1396; 12,000 hab.

Nicopolis ou **Juliopolis**, anc. v. de la Basse-Egypte, sur la Méditerranée, à l'E. d'Alexandrie, fondée par Auguste, en souvenir de la victoire d'Actium; c'est auj. *Kasseira*.

Nicopolis, v. de l'anc. Palestine. Vespasien la construisit sur l'emplacement d'Emmaüs, brûlée par Quintilius Varus.

Nicopolis, anc. v. d'Epire (Grèce), sur le golfe d'Ambracie, dans la Molosside; fondée par Auguste, en face du promontoire d'Actium. C'est auj. *Prevesa*.

Nicosie ou **Leucosie**, anc. *Tremitus*, capitale de l'île de Chypre, place forte; à 15 kil. de la côte septentrionale. Archevêché grec; belle cathédrale de Sainte-Sophie, auj. transformée en mosquée; dans l'église de Saint-Dominique, tombeaux des Lusignans. Tapis, maroquins, toiles imprimées, soieries, gazes pour robes et moustiquaires, dentelles de soie, bourses à tabac. Elle fut emportée, en 1571, par Sélim II, et aujourd'hui appartient aux Turcs; 20,000 hab.

Nicosie, anc. *Herbita*, v. de Sicile, à 60 kil. N. O. de Catane. Évêché. Commerce de grains, vins, huiles, bestiaux; près de là, mine de mercure, sel gemme, pétrole, bitume, soufre; 14,000 hab.

Nicot (Jean), sieur de **Villemain**, diplomate et érudit français, né à Nîmes, 1530-1600. Il eut la confiance de Henri II et fut envoyé par François II en ambassade auprès de Sébastien de Portugal, 1560. Il est célèbre pour avoir introduit en France la plante de tabac, qui s'appela de son nom *Nicotiane*. Il a publié une bonne édition du livre d'Aimoin, *Historiæ Francorum*, 1566, in-8°; et écrit le *Trésor de la langue françoise*, 1606, in-fol.

Nicotera, v. de la Calabre ultérieure IIe (Italie), non loin du golfe de Gioja, à 18 kil. S. O. de Monteleone. Évêché. Elle a souffert beaucoup du tremblement de terre de 1783; 6,000 hab.

Nictheroy (en guarani *eau cachée*), autrefois *Praya-Grande*, capit. de la province de Rio-de-Janeiro (Brésil), sur la côte orientale de la baie, en face de Rio-de-Janeiro.

Nidda (La), affl. de droite du Mein, descend du Vogels-Gebirge, passe à *Nidda*, près de Bergen, et reçoit la Wetter.

Nider, **Nieder** ou **Nyder** (Jean), dominicain, fameux théologien allemand, du XVe siècle, fut député par son ordre au concile de Bâle, 1431, et se montra des plus ardents dans la conversion cruelle des Hussites. Il a laissé : *Præceptorium divinæ legis*, Cologne, 1472, in-fol., peut-être le plus ancien livre, avec date, qui ait des signatures; un *Alphabet du divin Amour*; Alost, 1487, in-8°, Paris, 1516, faussement attribuée à Gerson; *Manuale Confessorum*, Paris, 1475, in-fol.; *Formicarium, seu Dialogus ad vitam christianam exemplo conditionum formicæ incitativus*, Strasbourg, 1517, in-4°, etc.

Nidhard. V. Nitard.

Nidwald, républ. du canton d'Unterwald (Suisse), au N.; ch.-l. *Stanz*. Le gouvernement est démocratique.

Niebelungen (Les), poëme allemand du moyen âge, dont le sujet est la lutte de la famille des Niebelungen, contre Etzel ou Attila. Il paraît avoir été écrit vers le XIIIe siècle et on lui donne pour coordonnateur un certain Henri d'Otterdingen. Il a été souvent publié, surtout en Allemagne; il a été traduit en français par M. Moreau de la Meltière, 1839, 2 vol. in-8°, et par M. de Laveleye, 1860.

Niebla, v. d'Andalousie (Espagne), dans la prov. d'Huelva et à 57 kil. de Séville; 7,000 hab. Ruines de palais mauresques. — Capitale d'un état mauresque de ce nom, elle fut conquise, en 1257, par Alphonse le Sage.

Niebuhr (Carstens), célèbre voyageur allemand, né à Ludwigswörth (Hanovre), 1733-1815, reçut du gouvernement danois, en 1758, l'offre de faire partie d'une expédition scientifique pour l'Arabie; visita, de 1761 à 1767, l'Égypte, l'Arabie Heureuse, perdant tous ses compagnons en route, arriva presque seul à Bombay, revint par la Perse, la Syrie, Damas, Constantinople. Il a laissé : la *Description de l'Arabie*, Copenhague, 1772, in-4°; *Voyage en Arabie et dans les pays voisins*, 1774-1778, 2 vol. in-4°; un volume supplémentaire a paru à Hambourg, en 1837.

Niebuhr (Barthold-Georges), historien allemand, fils du précédent, né à Copenhague, 1776-1831, vint perfectionner sa science des langues et de l'histoire à l'université de Kiel, en 1794, où il se lia avec Jacobi, Schlosser, les Stolberg, Cramer; fut nommé secrétaire de la bibliothèque de Copenhague, en 1797, visita l'Écosse et étudia à Edimbourg, entra en 1800 dans le conseil du commerce et de la Banque, et fut appelé, en 1806, au moment de l'invasion française, par son ami Stein, ministre des finances, à la direction de la banque de Berlin. Forcé de fuir devant les Français, il fut chargé d'une mission diplomatique en Hollande, en 1808; et, abandonnant bientôt les fonctions publiques, il fut nommé historiographe du roi de Prusse; il fit alors un cours célèbre à Berlin sur l'histoire romaine, de 1810 à 1813. Il prit une part ardente au soulèvement national contre Napoléon, après les désastres de Russie; partit, en 1816, pour l'ambassade de Rome, et découvrit, sur son chemin, à Vérone, les *Institutes* de Gaïus; sa mission terminée, 1822, il revint à Berlin, refusa un ministère, et se retira à Bonn, pour y finir son grand ouvrage de l'histoire romaine; il y fit un cours sur l'histoire romaine, y fonda un recueil périodique, le *Rheinisches Museum*, 1827, et entreprit une nouvelle édition de la collection byzantine. Une ébauche en avait paru, en 1811; le premier volume fut publié en 1827, le second, en 1830, le troisième, après la mort de l'auteur. La sagacité de la critique, qui va jusqu'à une résurrection du passé, a fait à Niebuhr une place à part et supérieure parmi les gloires historiques. L'authenticité des premiers siècles de l'histoire romaine avait été déjà souvent attaquée par les érudits, Cluvier, Perizonius, Lévesque de Pouilly, Beaufort; mais ils avaient surtout détruit. Niebuhr a cherché à reconstruire; il a voulu retrouver, à force de critique, d'érudition, de divination historique, la vérité depuis si longtemps obscurcie; il s'est égaré plus d'une fois; mais n'oublions pas qu'il n'a pu terminer son œuvre, et qu'elle s'arrête après la deuxième guerre punique. Niebuhr restera l'un des grands historiens du XIXe siècle. Son *Histoire* a été traduite en français par de Golbéry, 7 vol. in-8°. On lui doit encore : *Histoire romaine*, première ébauche de son grand ouvrage, 1811, 2 vol. in-8°; *Frontonis Reliquiæ*, 1816; *Flavii Merobaudis Carmina*, 1823; *Sur les comices par Centuries*; *Leçons sur l'histoire romaine et l'histoire grecque*; *Mélanges d'histoire et de philologie*, 2 vol. in-8°; *Histoires héroïques de la Grèce*, 1842, etc., etc.

Nied (La), affluent de gauche de la Sarre, formé par la réunion de la Nied-Française, qui vient du départ. de Meurthe-Moselle et de la Nied-Allemande, qui vient de la Lorraine. Cours de 64 kil.

Nieder. V. Nider.

Niederbronn, anc. ch.-l. de cant. de l'arr. et à 35 k. S. O. de Wissembourg (B.-Alsace). Forges; eaux minérales ferrugineuses, bel établissement de bains; papeteries, ateliers de construction; 3,391 hab.

Niedermeyer (Louis), compositeur de musique, né à Nyon (Suisse), 1802-1861, fut élève, à Vienne, de Moschelès et de Forster; à Rome, de Fioravanti; à Naples, de Zingarelli. Il y composa un premier opéra, à 18 ans. Il vint à Paris, et fit recevoir, au Théâtre-Italien, un opéra en deux actes, *Casa nel bosco*, 1828, qui, malgré l'appréciation de bons juges, comme Rossini, eut peu de succès. Après un séjour de 18 mois à Bruxelles, il revint à Paris, et fit représenter à l'Opéra : *Stradella*, d'abord en 5 actes, puis en 3, 1837 ; *Marie Stuart*, 1844; *Robert Bruce*, 1846; et *la Fronde*, 1853. Il fonda, en 1853, une école de musique religieuse, et publia, avec M. d'Ortigue, un *Traité d'accompagnement du plain-chant*, 1855. Il créa et dirigea, de 1856 à 1858, le journal *la Maîtrise*. Malgré le mérite réel de ses compositions dramatiques, il a été surtout populaire par ses mélodies remarquables : *le Lac*, *l'Isolement*, *le Soir*, etc., sur des poésies de Lamartine; *la Ronde du Sabbat*, *Oceano Nox*, *la Mer*, paroles de V. Hugo, etc., etc. On lui doit encore des messes, des morceaux pour le piano.

Niederviller, village de l'arrond. de Sarrebourg (Lorraine), où l'on fabrique de la faïence fine.

Niéjin. V. Nijin.

Niel, comm. rurale de la prov. d'Anvers (Belgique), à 15 kil. d'Anvers. Commerce de lin; 3,500 hab.

Nielly (Joseph-Marie, baron de), amiral français, né à Brest, 1751-1833, entra fort jeune dans la marine royale, décida de la terrible bataille, livrée par Villaret-Joyeuse à l'amiral Howe, le 1er juin 1794 (13 prairial an II), fut brutalement mis à la retraite sous l'Empire, 1804, reprit du service sous la Restauration et fut nommé vice-amiral et baron.

Niels. V. Nicolas.

Niem (Thierry), historien allemand, né à Niem, près de Paderbonn, mort vers 1417, fut chanoine à Lucques, et protonotaire apostolique. En 1394, il fut évêque de Verdun, en 1396, évêque de Cambrai; il fut un membre très-actif du concile de Constance. On a de lui : *De Schismate*, en 4 livres, 1510 et 1566, in-fol.; *Historia Johannis XXIII pontificis*, 1628, in-4°; *Vitæ pontificum romanorum, a Nicolao IV usque ad Urbanum V*, etc.

Niemcewicz (Julien-Ursin), homme d'État et littérateur polonais, né à Skoki (Lithuanie), 1757-1841, se distingua par ses efforts pour défendre la nationalité de son pays, et fut maintenu, malgré cela, au sénat et dans les postes élevés par Paul Ier et Alexandre. Il a laissé des œuvres nombreuses, parmi lesquelles les *Chants historiques de la vieille Pologne*, 1816, trad. par Forster, 1833; les *Lettres Lithuaniennes*, etc. Une édition de ses *Œuvres* a été donnée à Leipzig, 1840, 12 vol.

Niémen ou **Mémel**, fleuve de la Russie d'Europe, prend sa source dans le gouvernement de Minsk, arrose le territoire de Vilna, puis en Pologne, Grodno et Kowno, entre dans la province de Prusse, y passe à Tilsitt, et après un cours de 800 kil., de l'E. à l'O., se jette dans le Kurische-Haff. Il est célèbre par l'entrevue de Napoléon et de l'empereur Alexandre, près de Tilsitt, en 1807, et par le passage de la grande armée, pénétrant en Russie, en 1812. Il reçoit la Wilia. Il est large, profond et navigable depuis Grodno. Il sert au commerce de la Lithuanie et de la Volhynie.

Nienburg, v. du Hanovre (Prusse), à 46 k. N. O. de Hanovre, sur le Weser, ch.-l. du comté de Hoya; 4,500 h.

Niepce (Joseph-Nicéphore), chimiste, inventeur de la photographie, né à Châlon-sur-Saône, 1765-1833, se fit soldat en 1792, servit, comme lieutenant, en Sardaigne et en Italie, 1793-95, fut administrateur du district de Nice jusqu'en 1801; puis, de retour en France, s'occupa de mécanique et de chimie avec son frère ; et, dès 1813, eut la première idée des recherches et des travaux qui le conduisirent lentement à sa belle découverte. En 1827, il adressa à la Société royale de Londres un mémoire et des épreuves sur papier d'images fixées sur étain poli. Il entra en relations avec Daguerre, et s'associa avec lui, par un traité passé le 14 décembre 1829, pour l'exploitation de sa découverte. Il mourut pauvre et ignoré cependant. Daguerre a simplifié et vulgarisé ce que Niepce avait inventé. Niepce de Saint-Victor, neveu de Niepce, a encore plus contribué à perfectionner la photographie.

Nieremberg (Jean-Eusèbe de), savant jésuite espagnol, né à Madrid, 1595-1658, a laissé de nombreux ouvrages sur la religion, sur son ordre, et une *Histoire naturelle des pays étrangers*, Anvers, 1635, in-fol., où l'on remarque d'intéressantes observations.

Nieuhoff (Jean), voyageur allemand, né en Westphalie, en 1630, perdu sur l'île de Madagascar, en 1672, fut chargé par la compagnie hollandaise des Indes orientales de nouer des relations commerciales avec la Chine, mais ne put réussir, par l'influence des jésuites; il a laissé une *Relation de cette ambassade*, trad. en français, Leyde, 1666, in-fol.; ainsi que le récit de plusieurs autres voyages.

Nieul, ch.-l. de canton de l'arr. et à 14 kil. N. O. de Limoges (Haute-Vienne); 772 hab.

Nieul, petit port de l'arr. et à 5 kil. de La Rochelle (Charente-Infér.). Salines et marais salants ; 1,600 hab.

Nieupoort (Guillaume-Henri), historien hollandais, né vers 1670, mort vers 1730, fut professeur à Utrecht. On lui doit : *Rituum qui olim apud Romanos obtinuerunt succincta explicatio*, 1712, abrégé des antiquités romaines qui eut beaucoup de succès, et a été traduit par Desfontaines (*Explication des cérémonies et coutumes des Romains*, 1741, 1750, etc.); *Historia reipublicæ et imperii Romanorum*, 1723, 2 vol. in-8°, avec une dissertation sur les anciens peuples de l'Italie et sur l'établissement des Romains.

Nieuport (François-Ferdinand-Florent-Antoine, de **Prudhomme d'Hailly**, vicomte de), mathématicien belge, né à Paris, 1746-1827, après avoir servi dans le génie, devint directeur de l'Académie de Bruxelles, fondée par Marie-Thérèse, et mourut chambellan du roi Guillaume Ier. Il a laissé, dans divers mémoires des académies de Bruxelles et de Paris, des travaux de géométrie, qui lui assignent un rang parmi les savants les plus distingués de l'époque.

Nieuport. *Nieuwpoort*, v. de la Flandre occidentale (Belgique), à 16 kil. S. O. d'Ostende, et à 10 kil. N. O de Furnes, à l'embouchure de l'Yser. — Port de pêche. Voiles, dentelles. Victoire de Maurice de Nassau sur l'archiduc Albert, en 1600. Les Français se sont emparés de cette ville en 1745, 1792, et 1794 ; 4,000 hab.

Nieuw-Diep, port de la Hollande septent. (Pays-Bas), à l'extrémité du canal du Nord, sur le Mars-Diep.

Nieuweld, chaîne de montagnes de l'Afrique australe, sur les limites de la colonie du Cap et de la Hottentotie.

Nieuwentyt (Bernard), mathématicien hollandais, né en 1654, mort en 1718, fut bourgmestre de Purmerende, où il résidait; soutint les doctrines de Descartes et combattit sans grand honneur le calcul différentiel, défendu par Leibniz, Bernouilli et Hermann ; il a laissé en outre un ouvrage d'astronomie philosophique : *Usage de la contemplation de l'univers*, Paris, 1725, Amsterdam, 1760.

Nieuwerkerken, comm. rur. de la Flandre orient. (Belg.), à 16 kil de Termonde. Indust. linière; 2,500 h.

Nieuwkerk ou **Nykerk,** v. de la province de Gueldre (Pays-Bas), à 10 kil N. E. d'Amersfoort, à 40 kil. N. O. d'Arnheim. Port réuni au Zuyderzée par un beau canal. Tabac ; 6,000 hab.

Nieuwland (Pierre), poëte et mathématicien hollandais, né près d'Amsterdam, 1764-1794, fils d'un charpentier, et doué d'une précocité étonnante, acquit rapidement une grande supériorité dans les lettres et les sciences, et mourut à Leyde, professeur de physique, d'astronomie et de mathématiques. Il a laissé des *Poésies hollandaises*, Amsterdam, 1788; *Dissertations sur la détermination des longitudes*, etc., et un grand nombre de mémoires dans le recueil de la société de La Haye.

Nièvre, rivière de France, affluent de droite de la Loire, à Nevers, après 44 kil. de cours. Elle passe à Guérigny, et ses rives sont couvertes d'usines.

Nièvre (La), département du centre de la France, situé entre les départements du Loiret et de l'Yonne, au N.; de la Côte-d'Or, à l'E.; de Saône-et-Loire, au S. E.; de l'Allier, au S.; du Cher, à l'O. Sa superficie est de 681,656 hectares; sa population de 339,917 habit., soit 48 habitants par kil. carré. Il est montueux, traversé par les collines du Morvan, arrosé au N. par l'Yonne, au S. par la Loire, la Nièvre et l'Allier; on y trouve les canaux du Nivernais, du Centre, et le canal latéral à la Loire. Le sol est pauvre, excepté sur les bords des rivières; on y compte 321,000 hectares de terres de labour, 212,000 de bois, 91,000 de pâturages,

Il produit du vin, du chanvre, élève des chevaux estimés et des abeilles. L'abondance du bois, de la houille et du minerai de fer a permis à l'industrie métallurgique d'y prendre de grands développements. Coutellerie, quincaillerie, verreries, poterie, faïence de Nevers. Sources minérales de Pougues et de Saint-Honoré. Le ch.-l. est *Nevers;* il renferme 4 arrondissements : Nevers, Château-Chinon, Clamecy, Cosne. Il a été formé du Nivernais et de la plus grande partie du Morvan, où se conservent les vieilles traditions celtiques. Il forme le diocèse de Nevers, dépend de la Cour d'appel de Bourges, de l'Acad. de Dijon et de la 8ᵉ région milit.

Niewkerque. V. Neuve-Eglise.

Nifo (Augustin), en latin *Niphus*, philosophe italien, né vers 1473, à Iopoli, dans la Calabre, fut professeur de philosophie à Naples. Il soutint d'abord les doctrines panthéistes d'Averroès, et écrivit ensuite contre la philosophie de Pomponace; il fut en faveur auprès de Léon X, et mourut à Salerne, où il professait. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages: *De Intellectu et de Dæmoniis*, Venise, 1503-1527, in-fol.; *De Immortalitate animæ, adversus Pomponatium*, 1518, 1524, in-fol., etc.

Nifon. V. Niphon.

Niger (Le), nom donné par les Européens à un grand fleuve d'Afrique, que les indigènes appellent *le Fleuve, Eghirroï*, chez les Touaregs, *Djoli-ba*, chez les Mandingues, *Mayo-Balleo*, chez les Foulbé, *Saï*, chez les Sonrhaï, *Kouarra*, chez les Kombori. Il prend sa source dans les montagnes de Kong, sur les limites de la Sénégambie et du Soudan, coule du S. O. au N. E. jusqu'à Tem-Bouctou, en passant à Ségo et à Djenné, et en traversant le lac Dibbie ou Debo; puis, coule du N. O. au S. E., traverse le Soudan occidental, franchit les défilés des montagnes de Kong, et, revenant vers le S. O., arrose une partie de la Guinée. Il se divise en plusieurs bras et forme un vaste delta, encore mal connu, avant de se jeter dans le golfe de Guinée. Sa vallée est généralement plate, inondée pendant les pluies et les crues, très-fertile; son lit est encombré d'îles. On lui donne plus de 3,500 kil. de cours. Ses principaux affluents sont : à droite, l'Ulaba ; à gauche, le Sokoto et le Binoué ou Tchadda. Longtemps ce fleuve a été complétement inconnu, ou l'on n'avait que de vagues notions sur son existence et sur son cours. Les voyages de Mungo-Park, de Clapperton, de Caillé, des frères Lander, mais surtout celui de Barth, nous l'ont presque complétement révélé. Dans ces derniers temps, les voyageurs, surtout les Anglais, ont essayé de reconnaître les bras qui parcourent le vaste delta du fleuve, pour faire pénétrer le commerce et la civilisation dans l'Afrique intérieure, par le Niger et par son affluent, le Binoué.

Niger (C. Pescennius), empereur romain, mort en 194, commandait avec distinction les armées de Syrie, lorsque, après l'assassinat de Pertinax, les vœux du peuple romain l'appelèrent à l'empire ; mais son rival, Septime-Sévère, après avoir défait et tué un de ses lieutenants, Emilien, à Cyzique, le battit à son tour près de Nicée et sur le golfe d'Issus, et le fit mettre à mort, avec toute sa famille.

Nigidius Figulus (Publius), illustre savant romain, ami de Cicéron, qui nous l'a fait connaître, le soutint dans les charges de son consulat, prit parti pour Pompée et fut exilé par son vainqueur; les citations de ses nombreux ouvrages, qui ne nous sont pas parvenus, le font connaître comme astrologue et physicien.

Nigritie, ou pays des Noirs. On comprend souvent sous ce nom général et vague toute la partie de l'Afrique, entre le Sahara au N., l'Afrique australe au S., le bassin du Nil à l'E., et l'océan Atlantique à l'O. *La Nigritie occidentale* correspond alors à la Sénégambie; *la Nigritie maritime*, à la Guinée; *la Nigritie méridionale*, au Congo; *la Nigritie* proprement dite, au *Soudan* ou *Takrour*. V. ces mots.

Nika, nom d'une terrible sédition qui éclata à Constantinople, en 532, et qui mit en danger le trône de Justinien Iᵉʳ. Elle prit naissance dans les rivalités des *Bleus* et des *Verts*, factions du cirque. Les combattants criaient *Nika* (sois vainqueur). La fermeté de l'impératrice et les talents militaires de Bélisaire sauvèrent Justinien ; mais 30,000 personnes périrent.

Niklasberg ou **Nicklasbourg,** bourg de la Bohême, à 18 kil. N. d'Eger, où l'empereur Ferdinand signa, en 1622, avec Bethlem Gabor, un traité, par lequel ce dernier abandonnait ses prétentions sur la Hongrie.

Nikolaïev. V. Nicolaiev.

Nikolsburg, v. de la Moravie autrichienne, à 40 kil. S. de Brünn ; 10,000 hab. Gymnase, synagogue, musée. Château de Dietrichstein, où est un tonneau contenant 112,000 litres. Armistice du 26 juillet 1866, après Sadowa, entre la Prusse et l'Autriche.

Nikon, patriarche russe, né en 1605, mort en 1681, essaya de rendre l'Eglise russe à sa pureté primitive, mais étant entré en lutte avec l'autorité temporelle, ou s'étant converti au catholicisme, il fut dépouillé de sa dignité par un concile, rassemblé d'après l'ordre d'Alexis, en 1664-1667, et mourut en exil. — On lui a attribué, sans preuve suffisante, une *Chronique*, qui va jusqu'en 1630, et qui a été publiée par l'Académie de Saint-Pétersbourg, en 8 vol., 1767-1792.

Nikopoli. V. Nicopoli.

Niksar, v. à 90 kil. N. de Sivas (Turquie d'Asie). Evêché grec. Jadis *Néo-Césarée*.

Nil (Saint), écrivain religieux du vᵉ s de l'ère chrétienne, abandonna la dignité *d'éparque* pour se retirer dans un monastère du mont Sinaï; il vécut jusque vers 450. Il a laissé des *Œuvres mêlées*, Rome, 1673, in-fol., parmi lesquelles, des *Conseils spirituels* et un *Manuel d'Epictète*, arrangé à l'usage des chrétiens, sont les plus importantes. Une édition de ses *Œuvres complètes* a été publiée par Migne, Paris, 1860, gr. in-8°.

Nil, *Nilus*, grand fleuve de l'Afrique du N. E., est célèbre depuis la plus haute antiquité; pendant de longs siècles on a cherché vainement à reconnaître d'où il venait ; c'est de nos jours seulement qu'on a découvert une partie des contrées qui forment le bassin supérieur du Nil. Ces contrées sont placées entre le 5ᵉ degré de lat. S. et le 5ᵉ degré de lat. N.; il est probable que plusieurs cours d'eau encore inconnus se réunissent pour former le véritable Nil; les Anglais Speke et Baker ont exploré la région des lacs Nyanza ou Victoria et Luta-Nzigé ou M'woutan (Albert-Nyanza) ; c'est de là que sort le Nil. L'une des branches, le *Somerset-river*, vient du grand lac Nyanza; c'est un magnifique cours d'eau de 800 m. de largeur, formant des chutes, des rapides, des cataractes; on lui donne encore le nom de *Kari*. Il se dirige, au N. O., vers le Luta-Nzigé, puis arrose les immenses prairies du Madi, où il reçoit, à droite, l'Asua, qui vient du lac Baringo. Le Nil traverse le pays des Bari ou Barry, et forme une longue suite de rapides jusqu'à Gondokoro, station de commerce, mission autrichienne, auj. abandonnée. Il passe par le pays des Dinka, où la vallée est plate et marécageuse ; le pays des Nouer, où il forme le lac marécageux Noo ou Birket-el-Gazall (lac des gazelles), du nom d'un grand cours d'eau qui vient du sud-ouest à travers des marais pestilentiels et des jungles remplies de bêtes sauvages. Le Nil coule alors de l'O. à l'E., reçoit à gauche le Bahr-el-Arab et le Keilak, à droite le Sôbat, dont le confluent marque la limite de la domination égyptienne, puis il prend le nom arabe de *Bahr-el-Abiad* (fleuve blanc), se dirige vers le nord, sépare le Sennaar, à droite, du pays des Schillouks, à gauche; reçoit à droite, à Khartoum, le *Nil bleu* ou *Bahr-el-Azrek*, grossi du Dender et du Rahad, puis l'Atbarah ou Tacazzé, qui forme, avec lui, la presqu'île de Méroë. Le Nil coule alors dans une vallée très-étroite et entre des rives élevées qui l'encaissent complétement; son lit est souvent obstrué par des rochers, qui forment des rapides ou petites cataractes; les pays, voisins de ces rives, sont des déserts (Bajouda, Korosko, désert de Libye, etc.) ; le Nil passe à Dongolah, Derr, etc. A l'île de Philæ, près d'Assouan, il entre en Egypte; sa vallée, longue de 700 kil., large de 12 à 15 kil. au S., de 30 à 32 kil. dans la moyenne Egypte, est encaissée entre deux chaînes de collines rocheuses, la chaîne Arabique, à l'E., la chaîne Libyque, à l'O.; après avoir franchi les dernières cataractes de Syène ou Assouan, le Nil arrose Edfou, Esneh, Louqsor, Karnak et Gournah (ruines de Thèbes), Khena, Denderah, Girgeh, Siout, Manfalout, Minieh, Benisoueyf. Au-dessous du Kaire, il se partage en deux branches, celle de Damiette, à l'E., et celle de Rosette, à l'O., entre lesquelles est compris le Delta, qui est arrosé par un grand nombre de canaux. Les anciens comptaient sept bouches du Nil, qui étaient, de l'E. à l'O. : la branche Pélusiaque ou Bubastique; elle se perd dans le lac Menzaleh, près de Tineh ; la branche Tanitique ou Saïtique, qui se jette dans le lac Menzaleh; la branche Mendésienne, auj. canal d'Achmoun; la branche Bucolique ou Phatmétique, auj. branche de Damiette; la branche Sebennytique, la branche Bolbitine et la branche Canopique, auj. branche de Rosette.

La fertilité de l'Egypte est due à l'inondation périodique du Nil; grossi par les pluies qui tombent dans son bassin supérieur, le fleuve commence à croître en

Egypte vers la fin de juin et s'élève jusqu'à la fin de septembre; il reste alors stationnaire pendant quelques jours; puis l'eau baisse et se retire en octobre et novembre. Au moment de la haute crue, on ouvre les digues et l'eau peut se répandre dans toute la vallée au moyen d'innombrables canaux et rigoles. Le pays ressemble alors à une mer intérieure dont les eaux sont d'un rouge de sang, et que dominent seulement les villages, le sommet des digues, la cime des arbres. Après l'inondation, on laboure, on ensemence, le sol se couvre de verdure et de récoltes, grâce au gras limon que charrie le fleuve. Après la moisson, la vallée est partout brûlée, aride et sablonneuse jusqu'à la nouvelle crue. Sans le fleuve, l'Egypte serait un désert. Pour faciliter l'irrigation, il y a, dans la Moyenne-Egypte, un grand canal parallèle au fleuve, appelé Bahr-Yousef (rivière de Joseph), joint au Nil par de nombreuses dérivations du fleuve et qui distribue l'eau dans cette partie de la vallée. Citons encore le *Birket-el-Keroun* (ancien lac Mœris), lac assez étendu, dans le Fayoum, qui reçoit le trop-plein du Nil. Méhémet-Ali a fait construire, à la pointe d'amont du Delta, le *grand barrage*, pour assurer et régler les inondations du fleuve. — Les peuples de l'Egypte, depuis la plus haute antiquité, ont considéré le Nil comme un fleuve sacré et béni; les anciens Egyptiens lui avaient élevé un temple à Nilopolis, où se dressait en marbre noir la statue gigantesque du dieu, couronné de lauriers et d'épis; on lui immolait des taureaux noirs; et, de nos jours encore, on célèbre par des fêtes l'époque où l'inondation atteint le niveau convenable pour que la terre soit partout fertilisée.

Nilgherris, Neilgherries (Monts), ou *Montagnes bleues*, chaîne de montagnes du midi de l'Hindoustan, comprise entre les Ghattes occidentales et les Ghattes orientales, dans l'ancien Karnatic; 80 kil. de longueur; le point culminant, le *Mouchourti-Bet*, a 2,682 mètres d'élévation. On y trouve de l'or et du fer. Elles sont célèbres par l'extrême salubrité de leur climat.

Nimègue, *Nimwegen*, *Nymegen*, v. de la Gueldre (Pays-Bas), à 64 kil. S. E. d'Amsterdam, sur le Wahal; 23,000 hab. Place forte. Ch.-l. d'arrondissement; tribunaux; cathédrale et hôtel de ville remarquables. — Tanneries, colle forte, bière blanche renommée, raffineries de sel, commerce de céréales et de laine. C'est la *Numaga*, *Noviomagus* des Romains; elle conserve les ruines d'un palais que Charlemagne y fit élever. Ravagée par les Normands au IXe s., elle fut ville impériale, fit partie de la Hanse teutonique, et entra dans l'union des Provinces-Unies, en 1579. La France y a signé trois traités successifs avec la Hollande, l'Espagne et l'Allemagne, août, septembre 1678, et février 1679, qui nous donnèrent la Franche-Comté et les places du Nord et de la Meuse, en échange de Maëstricht, Fribourg et l'occupation de la Lorraine.

Nîmes, anc. *Nemausus*, ch.-l. du département du Gard, à 715 kil S. E. de Paris, par 43° 50′ 36″ lat. N., et 2° 0′ 46″ long. E. Evêché; Cour d'appel; église consistoriale calviniste, musée, sociétés savantes. Monuments nombreux : cathédrale gothique, avec les tombeaux de Fléchier et de Bernis, palais de justice, théâtre, hôpital, etc., mais surtout antiquités romaines : *Arènes*, magnifique amphithéâtre de 133 m. sur 101, avec deux rangs d'arcades superposées et pouvant contenir 25,000 spectateurs; la *Maison carrée*, ancien temple, chef-d'œuvre d'architecture, où l'on a placé le musée; la *tour Magne*, reste de l'enceinte fortifiée; les débris d'un temple de Diane, etc., etc. Nîmes est l'entrepôt des soies du Midi; châles, foulards, gants, bonnets, lacets, galons; eau-de-vie et vins du Languedoc; épicerie, rouennerie, draperie, bougies, etc... — Colonie marseillaise, capitale des Volces Arécomiques, Nîmes fut florissante sous la domination romaine, appartint aux Wisigoths de 465 à 507 environ, et passa aux Francs. Elle fut prise par les Arabes, que Charles Martel chassa en 737. Elle fut gouvernée par des vicomtes, fit partie du comté de Toulouse, et, comme dépendance du comté de Maguelone, appartint aux rois d'Aragon, qui la rendirent à la France par le traité de Corbeil, 1259. Les Anglais s'en emparèrent et la ravagèrent dans le XVe s.; au XVIe, elle se convertit au calvinisme, et subit de cruelles persécutions sous Louis XIII et Louis XIV; elle devint, dès lors, le théâtre des plus violentes dissensions religieuses, et la religion réformée s'y enracina par la réaction et les persécutions. Au XVIIIe s., l'antagonisme reparut; en 1793 et 1815, il devint une arme terrible pour les passions politiques. — Patrie de l'empereur Antonin, de Nicot, Rabaut-Saint-Etienne, Court de Gébelin, Guizot, etc. La population est de 62,394 hab.

Ning-po, v. de la province de Tché-Kiang (Chine), sur le Tahea ou Yung-Kiang, près de la mer Orientale. Commerce considérable en soieries, broderies sur satin, objets en jade, peaux, nattes, meubles, etc. Etablissement des Lazaristes. Evêché catholique. — Ning-po fait partie des 5 ports, que le traité de Nankin de 1842 ouvrit au commerce anglais. Elle a été saccagée par les insurgés en 1861, et reprise par les Chinois, avec l'aide des Européens, en 1862; 300,000 hab.

Ninians (Saint-), paroisse du comté et à 4 kil. S. de Stirling (Ecosse). La paroisse, peuplée de 10,000 hab., comprend Bannockburn, où les Anglais furent vaincus par les Ecossais, en 1314.

Ninive, *Ninus*, capitale des empires de Ninive et d'Assyrie, au N. O. de Babylone, sur le Tigre, fut fondée par Assur et portée par Ninus à un haut degré de splendeur; son enceinte de 89 kil. et ses constructions sont restées célèbres ainsi que la corruption et les richesses de ses habitants. Prise, en 759 av. J. C., par Arbacès et Bélésis, elle fut détruite, en 625, par Cyaxare Ier et Nabopolassar. Des fouilles à Nemrod, à Mossoul, à Khorsabad, par MM. Layard, Botta et Rawlinson, ont découvert ces ruines, il y a une vingtaine d'années.

Ninive (Empire de). V. Assyrie.

Niño de Guavara (Don Juan), peintre espagnol, né à Madrid, 1632-1698, fut surtout élève d'Al. Cano. Il est resté, par la fraîcheur et la grâce de ses compositions, un des meilleurs représentants de l'école hispano-flamande; ses principales œuvres sont la *Foi*, la *Charité*, et surtout *saint Michel*, à Madrid. On a de lui, à Paris, la *Guerre faisant place à la Paix et à l'Etude*.

Niño (Andrès), navigateur espagnol, du XVe siècle, entreprit d'arriver aux îles Moluques par la mer du Nord, mais, n'ayant pu, revint sur ses pas, 1522, explora le golfe Saint-Vincent, le lac de Nicaragua, et toute la côte jusqu'à Chorotega.

Ninon de Lenclos. V. Lenclos.

Ninove, v. de la Flandre orientale (Belgique), à 34 kil. E. d'Oudenarde, sur la Dendre; 5,000 habitants. — Fils et toiles; teintureries, raffineries. Patrie de Despautère.

Ninus, fils de Bélus et fondateur de l'empire assyrien, vers 2,000 av. J.-C., soumit la Babylonie, rendit l'Arménie tributaire, et étendit sa domination asiatique jusqu'à la Bactriane. Ce fut grâce à Sémiramis, qu'il épousa peu de temps après, qu'il s'empara de l'importante place de Bactres. Il périt, assassiné par l'ordre de sa femme. — Son fils, Ninus II ou Ninyas, fit périr, disent les traditions, sa mère Sémiramis, pour venger le meurtre de son père. Avec lui commencent les rois fainéants d'Assyrie.

Nio, l'une des Cyclades, dans la nomarchie de ce nom (Grèce), a 17 kil. sur 8, avec un chef-lieu du même nom. On a dit qu'Homère y mourut; 5,000 hab. C'est l'anc. *Ios*.

Niobé, fille de Tantale, et femme d'Amphion, roi de Thèbes, célèbre par sa fécondité, vit ses enfants périr sous les flèches d'Apollon et de Latone, qu'elle avait insultée par la comparaison de sa stérilité, et fut changée en un rocher, d'où coula une source abondante, symbole de ses larmes. — Le musée de Florence renferme un célèbre groupe de Niobé, dû sans doute à Praxitèle, et découvert en 1583.

Niord, dieu, qui, dans la mythologie scandinave, commande aux éléments, et qu'invoquaient le chasseur et le marin. Il était le père de Freyr et de Freya.

Niort, *Niortum*, ch.-l. du département des Deux-Sèvres, à 411 kil. S. O. de Paris, près de la Sèvre-Niortaise, par 46° 19′ 23″ lat. N., et 2° 48′ 12″ long. O.; 21,344 hab. Eglise calviniste; musée, société d'agriculture. Elle est située sur le penchant de deux collines; on y remarque l'église romane de Saint-André, l'église Notre-Dame, l'hôtel de ville, du XVe siècle, le théâtre, le château bâti par Henri II d'Angleterre, le palais d'Eléonore d'Aquitaine, la fontaine de Vivier. — Fabriques de souliers, brosses; ganterie; filatures de coton; colza, bois, laines, cuirs, etc.; angélique confite. Patrie de madame de Maintenon, de Beausobre, Fontanes. — Cette ville fut définitivement conquise sur les Anglais, vers 1372. Les calvinistes y soutinrent un long siége en 1569.

Niphates (Monts), auj. *Nimrod*, chaîne de l'anc. Arménie; le Tigre y prend naissance.

Niphon ou **Nifon**, la plus grande île de l'archipel Japonais, entre Yéso au N., Kiou-siou et Sikokf au S.,

la mer du Japon à l'O., le Grand Océan à l'E.; le détroit de Corée la sépare de la presqu'île de Corée. Elle a 1,300 kil. de longueur sur 400 dans sa plus grande largeur. Elle est d'origine volcanique; on y remarque le Fousi-yama et l'Asama-yama. C'est la partie la plus importante de l'empire (V. JAPON). Les villes principales sont: *Myako* ou Kioto, la capitale, Yédo, Yokohama, Kanagava, Oasaka avec son port Hiogo, Simoda, etc.

Niphus. V. NIFO.

Nirée, roi de Naxos, fils de Charopus, célèbre par sa beauté parmi les Grecs. Il périt au siége de Troie.

Nisæa ou **Parthaunisa,** auj. *Nisa*, v. de la Parthie; sépultures des rois du pays.

Nisch ou **Nissa,** anc. *Naïssus*, v. de la Bulgarie (Turquie d'Europe), à 134 kil. N. O. de Sophia, sur la Nissava, est maintenant la capitale de la prov. de *Nisch*, qui comprend les livas de *Nisch*, Lescovatz, Sophia, Kostendil, Samakovo. Place forte et évêché. Sources thermales; 5.000 hab.

Nischapour, ch.-l. du Khoraçan (Perse), à 75 kil. S. O. de Meschéd; 8,000 hab. Après avoir été détruite par Alexandre le Grand, et reconstruite par Sapor Ier, elle fut capitale de la Perse durant la dynastie des Seldjoucides, et dévastée au XIIe s. par l'invasion Tartare. On trouve de belles turquoises aux environs.

Nisibis ou **Antiochia Mygdoniæ,** auj. *Nézib*, v. de l'anc. Mésopotamie; florissante sous la domination romaine, elle protégeait l'empire contre les Perses. Jovien la leur abandonna. Elle était située sur le Mygdonius (auj. Sindjar). Patrie de saint Jacques.

Nisida. *Nesis*, île de la Méditerranée, en face la côte de Pouzzoles.

Nisus, roi de Mégare, trahi par sa fille Scylla, qui livra Mégare au roi Minos, qui l'assiégeait, fut changé par les dieux en épervier.

Nisus, personnage de l'Enéide; l'épisode de Nisus et Euryale est au IXe livre.

Nitard, Nithard ou **Nidhard** (JEAN-EVERARD), né au château de Falkenstein (Autriche), 1607-1681, jésuite, enseigna à Grætz, fut confesseur de l'archiduchesse Marianne, qui épousa Philippe IV, roi d'Espagne; devint inquisiteur général et gouverna mal pendant la minorité de Charles II, jusqu'à ce que don Juan le forçât de s'exiler, 1669. Nommé ambassadeur d'Espagne à Rome, il devint cardinal, 1672. Il fut au moins désintéressé.

Nithard, historien français, mort vers 853, petit-fils de Charlemagne, par sa mère Berthe, fils d'Angilbert, fut comte des côtes maritimes, servit Charles le Chauve, et mourut en combattant les Normands; peut-être fut-il abbé de Prum ou de Saint-Riquier. Il a laissé une *Histoire des divisions des fils de Louis le Débonnaire*, recueillie dans la collection de dom Bouquet, t. VII.

Nitiobriges, anc. peuple de la Gaule, dans l'Aquitaine deuxième, qui avait pour ville principale, *Aginnum*, auj. Agen.

Nitocris, reine de Babylone vers la fin du VIIe s. avant J. C., femme de Nabuchodonosor II, à laquelle on attribue la plupart des embellissements de cette grande cité.

Nitria, marais de la Basse-Egypte, d'où l'on extrait du nitre en grande quantité. Il donnait son nom au *Nitriotes nomos*, auj. *Vallée de Natron*.

Nitsch (PAUL-FRÉDÉRIC-ACHATE), archéologue allemand, né à Glaucha, 1754-1794, pasteur protestant, a laissé un grand nombre d'ouvrages estimés sur l'antiquité: *Introduction à la connaissance des auteurs classiques*, 2 vol. in-8°; *Histoire des Romains*, 2 vol. in-8°; *Description de l'état domestique, religieux, moral, politique des Grecs*, 2 vol. in-8°; — *des Romains*, 2 vol. in-8°; *Nouveau dictionnaire de Mythologie*, 2 vol. in-8°, etc.

Nive, rivière du département des Basses-Pyrénées (France), vient du mont Orcullo, en Espagne, arrose Saint-Jean-Pied-de-Port, et se jette dans l'Adour, à Bayonne, dont elle forme le port. Cours de 80 kil.

Niveleurs, sectaires politiques anglais; ils prétendaient à une égalité absolue, forme, suivant eux, de la société chrétienne; Cromwell les réprima par des supplices et les dispersa. 1648.

Nivelle ou **Nivonne,** riv. de France, qui sort de l'Espagne, pour se jeter dans le golfe de Gascogne, à Saint-Jean-de-Luz. Cours de 40 kil.

Nivelle (JEAN de **Montmorency,** sire DE), fils aîné de Jean de Montmorency, 1422-1477, prit parti pour le comte de Charolais contre le roi de France, que servait son père, par ressentiment du second mariage que ce dernier avait contracté; et a mérité par là de donner lieu au proverbe. Son père l'avait traité de *chien*, et il s'était enfui à la cour de Bourgogne. Il fut la tige de la branche de Montmorency-Nivelle, éteinte en 1570.

Nivelle ou **Nivelles,** v. du Brabant (Belgique), à 30 kil. S. de Bruxelles, sur la Thinne. Eglise de Sainte-Gertrude, où l'on voit un homme en fer, appelé Jean de Nivelle, qui sonne les heures avec un marteau sur l'horloge. Serges, dentelles, chapeaux; 8,000 hab. — La ville s'est formée autour d'un monastère de bénédictins, fondé en 645 par sainte Gertrude, fille de Pepin de Landen. Elle eut des barons, relevant des ducs de Bourgogne, et passa dans la maison de Montmorency, en 1422. Marceau y battit les Autrichiens, 2 juillet 1794.

Nivernais, prov. de l'anc. France centrale, bornée au N. par l'Orléanais et l'Auxerrois, à l'E. par la Bourgogne, au S. par le Bourbonnais, à l'O. par le Berry; capit. *Nevers*. Traversée par la chaîne du Morvan, arrosée par la Loire, l'Allier, la Nièvre, l'Yonne, elle tire son mouvement commercial et ses richesses des nombreuses forêts qui la couvrent, et de ses mines de fer. C'est aujourd'hui le département de la Nièvre. — Le Nivernais renfermait: *les Vaux de Nevers* (Nevers et La Charité); *les Amognes* (Cicogne); *le Morvan* (Château-Chinon); *le Bazois* (Decize); le *Dionziois* (Donzy et Cosne); la *Vallée d'Yonne* (Clamecy, Vézelay). C'était le pays des Ambarres ou Vadicasses, qui, sous les Romains, furent compris dans la Lyonnaise première. Il appartint aux Bourguignons, puis aux Francs. — A partir du IXe siècle, le Nivernais a ses comtes particuliers; il passe au XIIe siècle dans les maisons de Bourbon et de Bourgogne; après avoir été aux comtes de Flandre, il revient à cette dernière maison, par le mariage de Marguerite et de Philippe le Hardi, en 1384; en 1538, il est érigé en duché-pairie en faveur de François de Clèves, et finit dans la famille des Mancini, qui en sont dépossédés en 1789.

Nivernais (Canal du). Ce canal, qui réunit la Loire et l'Yonne, part de Decize, rive droite de la Loire, et, après un développement de 174 kil., finit à Auxerre, ou plutôt à La Chaise, sur l'Yonne. Il a 117 écluses; le tirant d'eau est de 1 mètre 50. Il a été exécuté de 1784 à 1842.

Nivernais (LOUIS-JULES-BARBON **Mancini-Mazarini,** duc DE), ministre français, né à Paris, 1716-1798, était petit-fils de P. J. Mancini, duc de Nevers. Après avoir servi quelque temps dans l'armée, il fut ambassadeur à Rome et en Prusse, et négocia la paix de 1763. Il se distingua de bonne heure dans les lettres et remplaça Massillon à l'Académie française, 1743; il fut aussi de l'Académie des Inscriptions. Il se prononça contre le *parlement Maupeou*, et accepta enfin le poste de ministre d'État, sous l'administration de Brienne et sous celle de Necker. Il fut toute sa vie le modèle du *gentilhomme accompli*. Il supporta avec courage les rigueurs de la Révolution, pendant laquelle il fut emprisonné, 1793; il présida l'assemblée électorale de la Seine, en 1795. On a de lui des *Fables*, diverses traductions et des mélanges. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1796, 8 vol. in-8°, et ses *Œuvres posthumes*, en 1807, 2 vol. in-8°.

Nivers (GUILLAUME-GABRIEL), poëte et musicien, né près de Melun en 1617, mort après 1701, fut organiste de Saint-Sulpice, à l'âge de 23 ans, puis de la chapelle du roi, 1667, maître de musique de la reine et organiste de la maison de Saint-Cyr, 1686. C'est lui qui tenait le clavecin aux représentations d'*Esther* et d'*Athalie*. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages estimés: *la Gamme du Si*, 1646; *Méthode pour apprendre le plain-chant de l'Eglise*, 1667; *Dissertation sur le chant grégorien*, 1683; *Graduale romanum*, 1658; *Chants et motets à l'usage de la maison de Saint-Cyr*, 1692; trois *Livres d'orgue*, etc.

Nivillers, ch.-l. de canton de l'arr. et à 8 kil. N. E. de Beauvais (Oise); 193 hab.

Nivonne. V. NIVELLE.

Nivôse (mois de la neige), mois du calendrier de la République française, commençant, suivant les années, le 21 ou le 22 décembre; c'était le 4e mois.

Nixdorf ou **Gross-Nikolsdorf,** grand village de la Bohême (Etats autrichiens), à 35 kil. N. E. de Leimeritz. Fabriques d'ouvrages en fer et acier, instruments de chirurgie, bimbeloterie; 5,000 hab.

Niza (MARCOS **de**), missionnaire italien, né à Nice, de l'ordre des Franciscains, fut envoyé dans la Nouvelle-Espagne; en 1539, il découvrit la vallée du Sonora et y guida la première expédition espagnole, commandée

par F. Vasquez de Coronado. La relation de ses voyages est dans les recueils de Ramusio, t. III, et d'Hackluyt, t. III.

Nizam (Royaume du) ou **du Dekkan,** État de l'Hindoustan, dont le souverain est tributaire des Anglais depuis 1800. C'est un grand territoire de 247,000 kil. carrés, peuplé de 10 à 11,000,000 d'habitants, occupant, au centre du plateau du Dekkan, les anciennes provinces d'Haïderabad, Bider, Bérar, et une partie de celle d'Aurengabad; entre les trois présidences anglaises de Calcutta, de Madras et de Bombay. Il est arrosé par le Tapty, le Godavéry, etc. Les villes principales sont: *Haïderabad*, la capitale, Aurengabad, Daoulelabad, Golconde, Ellora, etc. Les Anglais ont à Secounderabad, près d'Haïderabad, d'importants cantonnements militaires. — La principauté fut fondée dans la première moitié du XVIIIe siècle, par le vice-roi du Dekkan, appelé l'*Ordonnateur* ou *Nizam*. Un de ses successeurs, Nizam-Ali, avec l'aide de quelques Français, soutint une lutte de 20 ans contre Haïder-Ali, les Mahrattes, puis les Anglais. Le prince et beaucoup de ses sujets sont musulmans.

Nizam-el-Molouk (Tchyn-Quélitch-Khan), né à Delhi, 1648-1748, jouit d'une grande influence à la cour du Grand-Mogol, sous Aureng-Zeb et ses successeurs, reçut le gouvernement du Dekkan, avec le titre de *Nizam-el-Molouk*, ordonnateur du royaume, 1717, soumit les Mahrattes, fut en lutte avec son souverain, Mohammed-Chah, et paraît avoir appelé le conquérant Nadir-Chah, pour profiter des désordres de l'Hindoustan, 1738.

Nizâmi, poëte persan, que plusieurs préfèrent à Firdouci, né à Ghendjé, province d'Arran, 1100-1180, vécut à la cour des princes Seldjoucides ou dans sa patrie. Il a laissé un *Divan*, recueil de poésies lyriques, en 20,000 vers, pas encore imprimé; cinq poëmes remarquables, réunis sous le titre arabe de *Khamseh* (Le Cinq); le *Makhsen* (*Magasin des secrets*), poëme didactique, dont le texte persan a été publié par Bland, à Londres, 1844; le *Khosrou* et *Khirin*, poëme sur les amours de Khosrou le Grand avec la chrétienne Irène, que Hammer a traduit librement en allemand, 1812, 2 vol. in-12; *Leila et Medjnoun*, que l'on a comparé au *Roland Furieux*, et qui a été traduit en anglais par S. Atkinson, 1836, in-8°; *Heft-Peigher*, qui rappelle le *Décaméron* de Boccace, enfin l'*Iskender-Nameh* ou histoire fabuleuse d'Alexandre, d'après le Pseudo-Callisthène; le texte persan de la première partie (Khired-Nameh) a été publié à Calcutta, 1812, in-4°; la deuxième partie (Ikbal-Nameh) a été publiée par Sprenger, Calcutta, 1852.

Nizza, nom italien de Nice.

Nizzoli (Mario), philologue et philosophe italien, né à Brescello, 1498-1566, contribua à la renaissance des lettres; il est connu par ses *Observations sur Cicéron*, 1535, in-fol., et par une attaque contre la *Scolastique*: *Des vrais principes et de la vraie manière de philosopher*, 1553, in-4°; ouvrage réimprimé à Francfort par Leibniz, en 1670, in-4°.

Noah, V. Noé.

Noaillan, commune de l'arrond. et à 14 kil. N. O. de Bazas (Gironde); 2,056 hab.

Noailles, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 15 kil. S. E. de Beauvais (Oise), sur le Sillet. Passementeries, tuileries. Comm. de bestiaux, chevaux, chanvre; 1,572 hab.

Noailles, commune de l'arrond. et à 10 kil. S. de Brives (Corrèze). Château. Elle fut érigée en duché-pairie, 1663; 700 hab.

Noailles, nom d'une illustre maison originaire du Limousin, qui dès le XIe siècle possédait la terre de Noailles, près de Brives.

Noailles (Antoine **de**), amiral et diplomate français, 1504-1562, accompagna le vicomte de Turenne, chargé d'épouser, au nom de François Ier, la sœur de Charles-Quint, 1530; se distingua dans les guerres d'Italie, fut nommé amiral des mers de Guienne, combattit à Cérisoles, devint amiral de France, en 1547; et, après avoir été quelque temps ambassadeur en Angleterre, négocia entre l'Empereur et la France la trêve de Vaucelles, 1556.

Noailles (François **de**), frère du précédent, diplomate français, 1519-1585, était évêque de Dax, et fut appelé par Henri II à remplacer son frère à Londres, 1556, puis envoyé à Venise, et enfin à Constantinople, 1572, où sa grande influence le fit choisir comme médiateur entre Sélim II et les Vénitiens. Ses *Négociations* ont été imprimées avec celles de son frère, 1763, 5 vol. in-12.

Noailles (Anne, comte, puis duc de), fut gouverneur du Roussillon et premier capitaine des gardes du corps, 1648. Son comté d'Ayen fut érigé en duché-pairie, 1663. Il mourut en 1678.

Noailles (Anne-Jules, duc de), maréchal de France, né à Paris, 1650-1708, après avoir servi avec distinction, comme aide de camp de Louis XIV, dans la campagne de 1675, reçut le gouvernement du Languedoc, et se vit contraint d'exécuter les ordres cruels de Louvois contre les protestants. Lieutenant général dès 1682, il obtint, en 1693, le bâton de maréchal pour sa conduite sur les frontières d'Espagne, fut vainqueur sur le Ter et prit une partie de la Catalogne, 1694, mais fut obligé, par le mauvais état de l'armée, de demander son rappel et de remettre le commandement au duc de Vendôme, 1695. Saint-Simon le représente comme un courtisan achevé.

Noailles (Adrien-Maurice, duc de), maréchal de France, fils du précédent, né à Paris, 1678-1766, d'abord comte d'Ayen, fit ses premières armes, sous les ordres de son père, sur les frontières d'Espagne, et épousa, en 1698, Françoise d'Aubigné, nièce de madame de Maintenon, qui le protégea et pour qui il eut toujours une grande affection. Il servit à l'armée d'Espagne depuis 1705, fut lieutenant général en 1706, et eut le commandement de l'armée, dite du Roussillon. Il se signala par une discipline habile, des manœuvres hardies et l'expulsion des Anglais, qui avaient tenté d'enlever Agde et Cette, 1710. Chargé de défendre Philippe V, il s'empara de Girone, contribua à la victoire de Villa-Viciosa, 1710, qui lui valut la grandesse d'Espagne, et négocia la paix. Disgracié sur la fin du règne, il rentra dans les fonctions publiques comme membre du conseil de régence, dirigea celui des finances, dans lesquelles il opéra plusieurs réformes, et essaya d'arrêter l'entraînement général que produisait le système de Law. Sous le ministère de Fleury, il reparut à la tête des armées, succéda à Berwick dans le commandement de celle d'Allemagne, fut nommé maréchal, 1734, bloqua ensuite, sous les ordres du roi de Sardaigne, les Impériaux dans Mantoue, 1735, et négocia la paix. Envoyé à l'armée d'Allemagne, 1743, il ne sut pas vaincre à Dettingen; mais il donna de bons conseils à Louis XV, dirigea, en grande partie, les affaires étrangères, déploya beaucoup d'activité dans les campagnes de 1744, 1745, et, après quelques manœuvres malheureuses, abandonna la guerre, fut chargé d'une ambassade extraordinaire en Espagne, 1746, et devint ministre d'État jusqu'à sa mort. Il continua de rédiger des plans de campagne, et provoqua l'expédition de Minorque en 1756. Il a été l'un des hommes les plus distingués de son temps par l'intelligence et par son ardeur prodigieuse pour le travail. — L'abbé Millot, en 1777, a tiré de ses nombreux mémoires 6 vol. in-12.

Noailles (Louis-Antoine **de**), cardinal français, archevêque de Paris, oncle du précédent, né près d'Aurillac, 1651-1729, fut évêque de Cahors, 1679, de Châlons-sur-Marne, 1680, puis, en 1695, fut appelé, par Louis XIV, à remplacer l'archevêque de Paris, de Harlay. Dès lors, il fut en lutte continuelle avec les jésuites, qu'il ne voulait pas seconder dans leur guerre contre les jansénistes. Quoique nommé cardinal en 1700, et soutenu par l'influence de sa famille, il eut beaucoup à souffrir. On le força de décréter la suppression de Port-Royal, 1709. Il ne voulut pas accepter la bulle *Unigenitus*, 1713, et fut disgracié par Louis XIV, qu'il ne put assister à ses derniers moments. A la mort du roi, il fut mis à la tête du conseil de conscience; mais les jésuites continuèrent leurs manœuvres; il interdit ceux de son diocèse, et en appela à un concile. La paix ne fut définitivement rétablie qu'en 1728, lorsqu'il accepta purement et simplement la bulle. Il avait refusé, en 1720, de se prêter à l'ordination de Dubois. Ses charités étaient immenses; il rebâtit l'archevêché et embellit Notre-Dame.

Noailles (Louis, duc de), maréchal de France, fils d'Adrien-Maurice, d'abord duc d'Ayen, 1713-1793, servit, depuis 1729, dans toutes les guerres de Louis XV, devint lieutenant général en 1748, et, après la mort de son père, duc de Noailles et gouverneur du Roussillon, 1766. Il reçut le bâton de maréchal en 1775. Il jouit de la faveur de Louis XV, qui lui confia plusieurs missions intimes; il laissa la réputation d'un homme d'un esprit vif et mordant.

Noailles (Jean-Paul-François, duc de), fils du précédent, né à Paris, 1739-1824, fut gouverneur de Saint-Germain-en-Laye, 1755, servit dans les armées

jusqu'en 1762, se livra à l'étude des sciences et fut admis à l'Académie des sciences en 1777. Il fut l'un des seigneurs les plus spirituels de la cour, et fut nommé lieutenant général en 1784. Après avoir défendu Louis XVI jusqu'au 10 août, il se réfugia en Suisse, et vécut paisiblement à Rolle (Vaud). Il fut membre de la chambre des Pairs en 1814. On lui doit la bonne carte d'Allemagne, connue sous le nom de *Chauchard*. De son premier mariage avec la fille de d'Aguesseau, il eut cinq filles, dont la seconde épousa La Fayette.

Noailles (Emmanuel-Marie-Louis, marquis de), frère du précédent, né à Paris, 1743-1822, se distingua comme diplomate en Allemagne, en Hollande, à Londres, en Autriche, jusqu'en 1792. Il fut emprisonné pendant la Terreur, et sauvé par le 9 thermidor. Il s'occupa dès lors d'embellir le château de Maintenon, qui appartient encore à son petit-fils, le duc de Noailles.

Noailles (Louis-Marie, vicomte de), homme politique et général français, né à Paris, 1756-1804, 2e fils du maréchal de Mouchy, cousin des précédents, combattit pour l'indépendance américaine, sous La Fayette et Washington. Député de la noblesse aux Etats-généraux de 1789, il proposa, dans la nuit du 4 août, l'abolition des priviléges nobiliaires, des droits féodaux, essaya de faire adopter de nombreuses réformes pour la réorganisation de l'armée, dénonça les intrigues de Bouillé, accusa la diplomatie du ministre de Montmorin, protégea le retour de la famille royale fuyant à Varennes. En 1792, attaché à l'armée du Nord, comme mestre de camp, il tenta de se maintenir dans les retranchements du camp de Valenciennes, et fut battu à Gliswel par le duc de Saxe-Teschen (mai 1792). Fuyant le spectacle de sa patrie livrée à l'anarchie, il s'exila en Angleterre et aux Etats-Unis; rentré plus tard au service de la France comme général de brigade, il se distingua à Saint-Domingue, 1803, se retira vers la Havane, enleva à l'abordage une corvette anglaise, mais fut blessé mortellement, 1804.

Noailles (Louis-Joseph-Alexis, comte de), fils du précédent, homme politique, né à Paris, 1783-1835, fit partie de l'opposition royaliste sous l'Empire, fut incarcéré. et délivré par le crédit de son frère, parcourut l'Europe au service des ennemis de Napoléon; fut chargé par Louis XVIII, à Hartwel, d'une mission en Russie, en 1812; assista, dans les rangs de la coalition, à la campagne de 1813 et à celle de 1814, figura au congrès de Vienne, et, à la rentrée des Bourbons, fut élu à la chambre des députés. Ministre d'Etat et membre du conseil privé, il soutint la cause royaliste, sauf dans de rares circonstances.

Noanagor, v. du Guikowar (Hindoustan), à 120 kil. N. O. de Djounagor, dans l'anc. Goudjérate, sur la Nagni. Toiles.

Nobates, anc. peuple de l'Ethiopie (Afrique), répandu autrefois dans la Nubie inférieure et dans l'Egypte.

Nobili (Le P. Roberto **de**) ou **de Nobilibus,** missionnaire toscan, né à Monte-Pulciano, 1577-1656, fut envoyé par l'ordre des jésuites dans les Indes, et, ayant observé l'influence des brahmanes, n'hésita pas à prendre leur costume et à adopter leurs mœurs et leurs usages; il convertit ainsi un grand nombre d'indigènes; accusé d'idolâtrie par plusieurs de ses collègues, il fut autorisé par Grégoire XV à continuer cet habile apostolat. Il a écrit plusieurs ouvrages de religion dans les diverses langues indiennes qu'il connaissait si bien.

Noble (Constantin), navigateur hollandais du XVIIe s., fut attaché à la compagnie des Indes orientales, comme amiral, essaya d'ouvrir aux vaisseaux hollandais les ports de la Chine, 1662-1669, mais ne put réussir malgré deux expéditions successives; il a laissé le récit de son *Expédition*, suivi de la *Description de l'empire Chinois*, Amsterdam, 1670, 2 vol. in-fol.

Noble, anc. monnaie d'or, qui eut cours en Angleterre et en France au XVe s., et, plus tard, dans ce dernier pays, pendant le règne des premiers Valois, sous le nom de *Noble Henri*.

Nocé, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. S. E. de Mortagne (Orne); 1,520 hab.

Nocera, *Nuceria Camellaria*, v. à 32 kil. E. de Pérouse (Italie). Evêché. Bains d'eaux minérales froides. Sources thermales; 2,500 hab.

Nocera-de'-Pagani, *Nuceria Alfaterna*, v. de la Principauté Citérieure (Italie), à 14 kilomètres N. O. de Salerne, sur le Sarno. Evêché. Colonie militaire sous les Romains. Teïas, roi des Goths, y fut vaincu et tué par Narsès, en 554. L'empereur Frédéric II y établit 10,000 Sarrasins, qu'il avait tirés de Sicile, pour lutter plus facilement contre les papes; de là le surnom de la ville; 7,500 hab.

Nocret (Jean), peintre et graveur, né à Nancy, 1612-1672, fut élève de J. Leclerc, travailla, sous la direction de Poussin, à Rome, eut de la réputation, en France, comme peintre de portraits, et fut nommé peintre du roi en 1649. Il fut chargé de décorer les palais de Saint-Cloud et des Tuileries, fut de l'Académie en 1663, professeur, 1664, recteur, 1667. On voit de lui, à Versailles, *la Famille de Louis XIV*.

Nod (Terre de), contrée où Caïn, après avoir tué son frère, se retira; on la place dans l'Hyrcanie.

Nodier (Charles), littérateur français, né à Besançon, 1783-1844. Fils d'un avocat distingué, qui devint président du tribunal criminel, il fut mêlé, dans sa jeunesse, aux mouvements révolutionnaires les plus avancés, et, après avoir été un instant sous-bibliothécaire à Besançon, vint à Paris, où il se fit connaître par des travaux divers, romans, articles de journaux, faisant même de l'opposition (*la Napoléone*), ce qui lui valut d'être surveillé par la police, et l'obligea à fuir à Besançon. En 1811, il alla à Laybach diriger le *Télégraphe illyrien*. A la Restauration, il écrivit dans les *Débats* et *la Quotidienne*, fit valoir ses titres à la faveur du nouveau gouvernement, et fut nommé bibliothécaire à l'Arsenal, 1823. Ce fut là qu'il composa ses jolis contes, qui se recommandent surtout par une merveilleuse grâce de style, et qu'il protégea par une bienveillance encourageante le *Romantisme* naissant. Il était entré à l'Académie française en 1832. — Ses travaux philologiques, trop superficiels, et d'un tour paradoxal, renferment des aperçus ingénieux; on remarque: *Dictionnaire raisonné des onomatopées*, Paris, 1808; *Bibliothèque sacrée grecque-latine*, 1826. — Ses principaux romans sont: *le Peintre de Salzbourg*, 1803; *Hella*, 1806; *Jean Sbogar*, 1818; *Thérèse Aubert*, 1819; *Adèle*, 1820; — ses contes: *Smarra, Trilby, Histoire du roi de Bohême, la Fée aux miettes*, etc. — Il a laissé aussi des *Souvenirs sur la Révolution et l'Empire*, 1831; des *Souvenirs de jeunesse*, 1832; — des études historiques: le *Banquet des Girondins*, 1833, où l'histoire est entièrement pliée aux fantaisies de son imagination; *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, gr. in-fol., etc. Ses *Œuvres* ont été en partie réunies, 1832-34, 12 vol. in-12.

Noé ou **Noah,** fils de Lamech, patriarche de l'Ecriture, fut le seul sauvé, avec sa famille, du déluge universel, et destiné par Dieu à repeupler la terre. Renfermé dans une arche immense, il s'arrêta, au moment où les eaux commencèrent à s'écouler, sur le mont Ararat, en Arménie. Il planta le premier la vigne: mais le jus du raisin enivra le patriarche, et son fils Cham voulut l'exposer dans sa nudité à la risée de ses frères. Ces derniers, plus respectueux, le couvrirent d'un manteau. Noé maudit la descendance de Cham; chassée par celle de Sem, qui peupla l'Asie, et par celle de Japhet, qui s'établit en Europe, elle fut forcée de se réfugier en Afrique, où, selon les Livres saints, elle forma la race nègre.

Noé (Marc-Antoine **de**), prélat français, 1724-1802. Evêque de Lescar, 1763, et député aux États-généraux de 1789, il protesta contre la réunion des trois ordres, fut remplacé par un évêque constitutionnel, et se retira en Espagne, puis en Angleterre. De retour en France, son esprit conciliateur le fit nommer évêque de Troyes, 1802, et porter pour le cardinalat. — Ses *Œuvres*, discours, etc., ont été réunies, Paris, 1818, in-8°.

Noël (François), jésuite belge, né dans le Hainaut, 1651-1729, envoyé par son ordre en Chine, a laissé un ouvrage, rempli d'observations curieuses: *Observations mathématiques et physiques sur l'Inde et la Chine*, de 1684 à 1708, Prague, 1710, in-4°; *Sinensis imperii classici sex*, traduction latine très-diffuse des livres que tous les lettrés chinois doivent savoir par cœur; Pluquet en a donné une version française, 7 vol. in-18; *Philosophia sinica*, 1711, in-4°; *Opuscula poetica*, 1717, in-8; *Theologiæ P. Francisci Suarez Summa*, 1732, in-fol., etc.

Noël (Nicolas), médecin français, né à Reims, 1746-1832, fut chirurgien de l'armée de Washington, pendant la guerre de l'indépendance américaine; fut employé, à son retour en France, par le gouvernement révolutionnaire, dans les guerres sur les frontières du Nord, et mourut chirurgien en chef de l'hôpital de Reims, sa patrie. Il a laissé: *Traité de l'inoculation*, 1789, etc.

Noël (François-Joseph-Michel), littérateur français, né à Saint-Germain-en-Laye, 1755-1841, fils d'un marchand fripier, fut élevé par faveur au collége Louis-le-Grand, où il fut le condisciple de Robespierre. Il y professa, et s'occupa de littérature (*Eloge de Gresset; — de Louis XII; — de Vauban*, etc.). Il défendit la révolution dans *la Chronique*, fut premier commis au département des relations extérieures, 1792, et fut chargé de diverses missions diplomatiques, grâce à ses liaisons avec les principaux chefs du mouvement, à La Haye, puis à Venise; commissaire général à Lyon, sous le Consulat, puis préfet du Haut-Rhin, il entra, en 1808, dans l'Université, comme inspecteur général. Il a laissé diverses compilations, inégalement estimées, dont quelques-unes sont restées d'un usage classique; ses principaux ouvrages sont: *le Nouveau siècle de Louis XIV*, 1793, 4 vol. in-8°, recueil de chansons, d'épigrammes, de vers satiriques; *Ephémérides politiques, littéraires, religieuses*, Paris, 1796-1797, 4 vol. in-8°; *Dictionnaire de la Fable*, 1801; *Conciones poeticæ*, 1805; *Leçons françaises de littérature*, 1804, 2 vol. in-8°; *Leçons latines anciennes*, 1808; — *latines modernes*, 1818; — *anglaises; — italiennes; — grecques; — allemandes; Dictionnaire latin-français*, 1807; — *français-latin*, 1808; *Gradus ad Parnassum*, 1810; *Nouvelle grammaire française*, 1823, etc., etc.

Noël de la Morinière (Simon-Barthélemi-Joseph), naturaliste et voyageur français, né à Dieppe, 1765-1822, a laissé plusieurs ouvrages très instructifs, qui forment comme la théorie de la pêche, entre autres: *Histoire générale des pêches anciennes et modernes*, Paris, 1815, dont le premier volume seul a paru.

Noël des Vergers (Joseph-Marin-Adolphe), né à Paris, 1805-1867, membre de la société asiatique, secrétaire général de la Société de géographie, fut de l'Académie des Inscriptions. Savant distingué, il étudia surtout l'épigraphie, sous Borghesi, et les langues orientales. Il a dirigé la publication du *Corpus generale Inscriptionum Latinarum*, de *la Nouvelle Revue encyclopédique*, de l'*Athenæum français*. Il a traduit la *Vie de Mahomet*, par Aboulféda, l'*Histoire de l'Afrique et de la Sicile*, par Ebn-Kaldoun; on lui doit *l'Arabie* (Univers pittoresque), les biographies des principaux empereurs romains, un travail sur l'Etrurie et ses monuments, etc., etc.

Noël, fête en l'honneur de la Nativité de N. S. J. C., célébrée le 25 décembre; on fait remonter son institution au pape Télesphore. Elle est une occasion de réjouissances dans certaines contrées de la France.

Noëmi. V. Ruth.

Noët, hérésiarque du IIIe siècle, né à Smyrne ou à Ephèse, enseignait qu'il n'y avait qu'un seul Dieu en une seule personne, et prétendait être Moïse; son hérésie fut condamnée au concile d'Alexandrie, en 261.

Nogaïs, peuples d'origine tatare, répandus en Russie, au N. du Caucase, sur les rives du Kouban, en Crimée, surtout dans les gouvernements d'Iekatérinoslav et de Tauride. Quelques-uns sont disséminés sur les bords du Volga. Ils ont conservé le type et les habitudes de leurs ancêtres; la plupart errent dans les steppes, élevant des chevaux, petits, vifs et robustes, des moutons, des chèvres, etc. Ils sont au nombre d'environ 400,000, et musulmans. Ils descendent des Tatars ou Mongols, envoyés par Batou-Khan, vers 1277, sous les ordres de *Nogaï*, petit-fils de Gengiskhan, pour soumettre les rivages septentrionaux de la mer Noire. Nogaï se déclara indépendant, après avoir fondé un Etat qui s'étendit jusqu'au Danube. Les Nogaïs dépendent de la Russie, surtout depuis 1783. Beaucoup de Nogaïs de Crimée et de la province du Caucase ont émigré, de 1856 à 1860, dans la Turquie où la plupart sont morts du typhus. On en trouve un certain nombre dans la Dobroutscha.

Nogaret (Guillaume **de**), chancelier de Philippe le Bel, né à Saint-Félix de Caraman, 1260-1313, petit-fils d'un hérétique albigeois, qui fut brûlé, se distingua d'abord dans la science du droit, fut anobli par le roi en 1300, et entra dans sa confiance. Chargé d'humilier et de soumettre Boniface VIII, il le surprit, de concert avec Sciarra Colonna, ennemi personnel du pape, à Agnani, sept. 1303, se contenta d'arrêter la brutalité de son compagnon, qui, après avoir souffleté le Saint-Père, était sur le point de le mettre à mort, et le retint prisonnier, trois jours durant, jusqu'à sa délivrance par la population révoltée. Richement récompensé par Philippe le Bel, il fut absous par Clément V, successeur de Boniface, et devint, en 1309, chancelier. Il exécuta avec le plus grand dévouement toutes les mesures ordonnées par le roi de France: expulsion des Juifs, altération des monnaies, condamnation des Templiers.

Nogaret. V. Epernon (duc d').

Nogaret (François-Félix), littérateur français, né à Versailles, 1740-1831, écrivain fécond, que l'Empire, dans la personne de Fouché, réduisit à la misère, en le privant de sa place d'inspecteur dramatique. Parmi ses nombreuses productions, on cite: l'*Aristénète français*, Paris, 1780, lettres traduites ou imitées de l'auteur grec.

Nogaret (Jacques **Ramel de**), né à Carcassonne, 1760-1819, avocat en 1789, fut élu aux États-généraux, travailla beaucoup dans le comité des finances, fit partie de la Convention, vota la mort du roi, s'occupa de toutes les questions financières, fut membre du comité de Salut public, entra au conseil des Cinq-Cents, et, ministre des finances en 1796, eut de graves difficultés à surmonter, au milieu des désordres de l'époque. Il fut préfet du Calvados pendant les Cent-Jours, et forcé de s'exiler à Bruxelles, 1816. On a de lui: *Des Finances de la république française*, 1801; *Du change, du cours des effets publics et de l'intérêt de l'argent*, 1807, etc.

Nogaro, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 43 kil. S. O. de Condom (Gers), sur la Midou. Jolie petite ville, fondée au XIe siècle, capitale du Bas-Armagnac. Commerce de vins, grains, bestiaux; 2,388 hab.

Nogent-le-Bernard, commune de l'arr. et à 18 kil. S. E. de Mamers (Sarthe). Toiles; 2,000 hab.

Nogent-le-Roi, *Novigentum Regium*, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 17 kil. S. E. de Dreux (Eure-et-Loir), sur l'Eure. Grains et farines. Patrie du jurisconsulte Loyseau; 1,456 hab.

Nogent-le-Roi, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. S. E. de Chaumont (Haute-Marne). Centre de la fabrication de la coutellerie dite de Langres, répandue dans plus de cent villages; 3,771 hab.

Nogent-le-Rotrou, ch.-l. d'arr. du département d'Eure-et-Loir, sur l'Huisne, à 60 kil. S. O. de Chartres, par 48° 19′ 29″ lat. N., et 1° 31′ 27″ long. O. Commerce de bestiaux, fourrages, toiles; écrevisses renommées. Tanneries; serges, étamines. — Ce fut la résidence de Sully, qui habita un château dont on voit encore les ruines, et dont le tombeau est renfermé dans la chapelle de l'hôpital, qu'il avait fondée. — Patrie de Remi Belleau; 7,056 hab.

Nogent-sur-Marne, bourg du dép. de la Seine, dans l'arrond. et à 21 kil. S. E. de Sceaux, à 11 kil. E. de Paris; sur la lisière du bois de Vincennes. Produits chimiques. Il y avait là un château royal sous les Mérovingiens; 6,264 hab.

Nogent-sur-Seine, ch.-l. d'arrond. du départ. de l'Aube, à 60 kil. N. O. de Troyes, par 48° 29′ 35″ lat. N., et 1° 9′ 44″ long. E. Jolie ville sur la Seine, entourée de charmantes promenades. Bonneterie, corderies. Commerce de graines, de farines, de charbon de bois, d'ardoises, etc. — En 1814, elle fut héroïquement défendue pendant trois jours contre les alliés. Près de là, emplacement du *Paraclet*; 3,474 hab.

Noguera Pallareza, riv. d'Espagne, affluent de la Sègre; cours de 170 kil.

Noguera Ribagorzana, riv. d'Espagne, affl. de la Sègre; cours de 130 kil.

Nointel (Charles-François **Olivier**, marquis **de**), né près de Chartres, mort en 1685, conseiller au parlement de Paris, conseiller d'Etat, fut chargé par Louis XIV d'obtenir de la Porte des améliorations dans le traitement de notre commerce, le libre passage de la mer Rouge, et la garde des saints lieux rendus aux latins, il fit respecter l'honneur de notre pavillon, et, après diverses négociations, réussit à emporter le premier point de sa mission (1670-1673). Ses voyages en Grèce et dans les îles de l'Archipel, où il recueillit un grand nombre de curiosités antiques, le rendirent célèbre et le firent ensuite rappeler et disgracier; car Louis XIV ne voulait pas payer ses dettes, 1678.

Noire (Mer), en russe *Tcherno more*, anc. *Pont-Euxin*, mer intérieure qui communique à la Méditerranée par le détroit du Bosphore, la mer de Marmara et le détroit des Dardanelles, et par celui d'Iénikalé à la mer d'Azof. Elle baigne, au N. et à l'E., la Russie; à l'O., la Turquie; au S. l'Asie; elle a 1,080 kil. de l'O. à l'E., sur 620 du N. au S. Ses eaux, qu'enferment des côtes peu élevées et régulières, sont peu salées, claires et profondes, sans marées; les tempêtes y sont violentes; souvent d'épais brouillards la couvrent. Un courant très-fort pousse les eaux vers la mer de Marmara. Elle ne renferme que de petites îles (des Serpents,

Tendra). Elle a pour principaux affluents: du côté de l'Europe, le Danube, le Dniester, le Boug, le Dniéper, le Don, le Kouban; du côté de l'Asie, l'Ieschyl, le Kizil, la Sakharia. Les ports remarquables y sont: Akerman, Odessa, Nicolaïev, Kherson, Sébastopol, Anapa, Soudjouk-Kaleh, Soukhoum-Kaleh, Anaklia, Redout-Kaleh, Poti, Trébizonde, Sinope, Varna, etc.. Le traité de Paris, de 1856, l'a déclarée neutralisée.

Noire (Forêt). V. Forêt Noire.

Noire (La Montagne), partie des Cévennes méridionales, qui doit son nom à son sol noirâtre et à ses flancs couverts de bois. Elle va de l'E. à l'O., entre les sources du Jean et du Sor (affluent de l'Agout), sur une longueur de 40 kil. Elle est granitique, couverte de pâturages, et s'élève à pic au-dessus de la plaine du Languedoc. On y voit le pic Saint-Pons (1256 m.) et le pic Nore (1207 m.). Elle se prolonge jusqu'au col de Naurouze.

Noirétable, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 45 kil. N. O. de Montbrison (Loire); 2,044 hab., dont 691 agglomérés.

Noirmont (Le), chaînon du Jura, qui commence à la Dent de Vaulion (1,486 m.), en Suisse, et se joint au Jura central, à la Dôle.

Noirmoutier, *Her* ou *Herio*, *Nigrum monasterium*, île française de l'Océan Atlantique, sur les côtes du département de la Vendée, dont elle forme un canton. Elle est à l'O. de la baie de Bourgneuf, et séparée du continent par le goulet de Fromantine, au S., qui n'a qu'un kil. de largeur. A marée basse, on se rend dans l'île par le *Goa* ou gué, qui s'étend à l'O. de Beauvoir, en traversant une grève sablonneuse de 5 kil. d'étendue. Noirmoutier a 18 kil. de longueur sur 5 de largeur. Ses côtes sont escarpées et rocheuses au N. et au N. O.; partout ailleurs elles sont basses, bordées de sables mouvants; la longue presqu'île de Barbastre, qui forme le sud de l'île, couverte de pâturages, est protégée par des digues en pierre. Les digues ont 18 kil. de développement et sont souvent renversées par la mer. Au centre, il y a 200 hectares de marais salants. Exportation considérable de sel et de grains; pêcheries, soude de varech. — L'île tire son nom d'un monastère de Saint-Philibert, qui fut brûlé par les Normands au IXe s.; elle appartint longtemps à la famille des la Trémoille, et fut réunie à la couronne en 1720. Les Hollandais l'enlevèrent en 1674. Charette s'en empara le 5 mars 1793; elle fut prise et reprise jusqu'à ce que les Vendéens en furent expulsés, le 2 janvier 1794. D'Elbée, fait prisonnier, y fut jugé et fusillé.

Noirmoutier, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 66 kil. N. O des Sables-d'Olonne (Vendée), sur la côte N. E de l'île, place de guerre de 4e classe, port assez fréquenté, avec une bonne rade, celle de *la Chaise*, qui reçoit de gros navires. Ancien château avec 4 tourelles; 6,547 hab.

Noisette (Louis-Claude), agronome, né à Châtillon, près Paris, 1772-1849, fils du jardinier de Brunoy, jardinier du Val-de-Grâce, 1795-98, travailla ensuite pour son compte dans des terrains du faubourg Saint-Jacques, fonda, en 1806, un établissement d'horticulture, puis à Fontenay-aux-Roses une pépinière d'arbres fruitiers qui fut transférée à Montrouge en 1836. On a de lui: *le Jardin fruitier*, 1813-1821, in-4°; *Manuel complet du jardinier*, 1825-27, 4 vol. in-8°; *Manuel du jardinier des primeurs*, 1832, in-18; *l'Agriculteur praticien*, 1839-47, 8 vol. in-8°, etc., etc.

Noja, v. de la Terre de Bari (Italie), à 16 kil. S. E. de la ville de ce nom; 5,000 hab.

Nola, v. de la Terre de Labour (Italie), à 34 kil. S. E. de Capoue, près du Vésuve, à 24 kil. N. E. de Naples. Évêché et hôpital militaire. Musée d'antiques; 9,000 hab. Ville ancienne de Campanie.— Victoire de Marcellus sur Annibal, 314 av. J. C. Auguste y mourut, 14 ap. J. C. Saint Paulin, évêque, y inventa les cloches, au ve s.

Nola (Giovanni **Marliano**, dit Giovanni **da**), sculpteur et architecte italien, né à Nola, mourut octogénaire dans le XVIe siècle. Il travailla à Rome et surtout à Naples; on cite de lui les tombeaux des trois frères San-Severino, le mausolée de Pierre de Tolède, le tombeau d'Antonia Gandino, etc.

Nolasque (Saint Pierre), religieux français, né près de Saint-Papoul, 1189-1256, suivit Simon de Montfort à la croisade des Albigeois, fut le fondateur de l'ordre de la Merci, destiné à délivrer les chrétiens, captifs des Musulmans. Ce fut à Barcelone, à la cour du roi d'Aragon, Jacques Ier, son élève, qu'il fut institué par l'évêque Bérenger, premier général de l'ordre, en 1225.

Nolay, v. de l'arrond. et à 20 kil. S. O. de Beaune (Côte-d'Or). Vins, laines, grains, marbres. Patrie de Carnot; 2,551 hab.

Noli, *Naula*, v. et port de la prov. de Gênes (Italie), à 14 kil. S. O. de Savone, et à 48 kil. S. O. de Gênes. Évêché. Elle fut une petite république presque indépendante, sous le patronage de Gênes, du XIIe siècle jusqu'en 1805; 5,000 hab.

Noli (Antonio **da**), navigateur génois, 1419-1466, partage, avec le célèbre vénitien Cada Mosto, la gloire d'avoir découvert, sous la protection de l'infant dom Henrique de Viseu, l'archipel du Cap-Vert et celui des Bissagos, et exploré la côte africaine depuis le cap Vert jusqu'au Rio-Grande, 1455.

Nolin (Jean-Baptiste), graveur, né à Paris, 1657-1725, élève de Poilly, a laissé des œuvres nombreuses, et, dans sa boutique de la rue Saint-Jacques, grava beaucoup de cartes géographiques, dont plusieurs sont encore recherchées. — Son fils, *Jean-Baptiste*, 1686-1762, a continué le même commerce et a publié des atlas.

Nollekens (Joseph), sculpteur anglais, né à Londres, 1737-1803, fils d'un peintre flamand, établi en Angleterre, commença à se faire connaître à Rome, surtout en restaurant les statues antiques et les objets d'art. Il eut à Londres une vogue excessive, et s'enrichit en composant un grand nombre de bustes et de tombeaux. On cite encore de lui: *Cupidon et Psyché* et la *Vénus de Rockingham*.

Nollet (Dominique), peintre belge, né à Bruges, 1640-1736, lutta souvent avec Van der Meulen, comme peintre des batailles. Ses tableaux ont beaucoup de vérité; son dessin est correct et spirituel. Quoiqu'il ait vécu longtemps à Paris, la plupart de ses œuvres sont en Allemagne et en Belgique.

Nollet (Jean-Antoine), physicien français, né à Pimpré, village du diocèse de Noyon, 1700-1770, entra dans l'état ecclésiastique, mais abandonna bientôt la théologie pour se livrer, avec Dufay, à des expériences de physique. Il porta principalement ses observations sur les phénomènes électriques, et donna à la science, sinon de grandes découvertes, du moins beaucoup de méthode dans la recherche et de clarté dans l'exposition. Membre de la Société royale de Londres, dès 1734, et de l'Académie des sciences de Paris, depuis 1739, il fit des cours publics dans diverses villes de province et à l'étranger, et mourut professeur au collége de Navarre, et maître des Enfants de France. Ses principaux ouvrages sont: *Leçons de physique expérimentale*, 6 vol. in-12, Paris, 1743; *Essai sur l'électricité des corps*, 1747; *Lettres sur l'électricité*, 1753; *l'Art des expériences*, Paris, 1770, 3 vol. in-12; des *Mémoires* dans le recueil de l'Académie des sciences.

Nolli (Giambattista), architecte italien du XVIIIe s., né à Côme, a élevé l'église Sainte-Dorothée de Rome, et est l'auteur d'un grand *Plan de Rome*, 16 feuilles in-fol., 1748, précieux par l'exactitude des indications historiques.

Nombre-de-Dios, v. de la prov. et à 60 kil. S. E. de Durango (Mexique). Mines de cuivre argentifère; 7,000 hab.

Nombre d'or, période de 19 ans, trouvée, dit-on, par Méton l'Athénien, au bout de laquelle les nouvelles lunes reviennent au même jour du mois. On avait gravé le calcul de ce cycle en lettres d'or, d'où son nom. Il commence toutes les fois que la nouvelle lune commence le 1er janvier.

Nombres (Livre des), 4e livre du Pentateuque, ainsi nommé à cause de son début où est le dénombrement du peuple et des lévites.

Nomenclateur, C'était, à Rome, l'esclave chargé d'annoncer au maître les noms des clients, qui arrivaient, le matin, pour le visiter, ou aux candidats les noms des citoyens dont ils sollicitaient les suffrages.

Noménoé, ou plutôt **Nominoé**, roi de Bretagne, né vers la fin du VIIIe siècle, mort en 851, fut élevé par Louis le Débonnaire à la charge de gouverneur de la Bretagne, montra, pendant la vie de ce prince, la plus grande habileté à lui rester fidèle et à maintenir l'ordre et l'intégrité du pays; profita de la guerre civile, qui éclata entre ses successeurs, pour se rendre indépendant; vainquit Charles le Chauve, surtout près de Ballon, et traita avec lui. Il chargea alors l'abbé de Redon, Conwoion, d'aller demander au pape Léon IV l'autorisation de porter un cercle d'or, puis il se fit sacrer roi des Bretons. Il fit déposer quatre évêques de race franque, coupables de simonie, les remplaça par quatre évêques

bretons, érigea Dol en archevêché et fit deux nouveaux diocèses de Tréguier et de Saint-Brieuc. Après l'expulsion d'Actard, évêque de Nantes, il fut menacé par le concile de Tours. Ce fut le commencement d'une querelle qui dura plusieurs siècles. Nominoé ajouta à ses conquêtes l'Anjou, 849, Rennes, Nantes, puis il ravagea le Maine, s'avança jusqu'à Vendôme, et mourut comme frappé par la vengeance céleste. Erispoé lui succéda.

Nomentum, auj. *Mentana*, v. de la Sabine (Italie ancienne), sur l'Allia, à 16 kil. N. E. de Rome. Victoire de Servilius Priscus sur les Véiens et les Fidénates, 335 av. J. C. — La *voie Nomentane* conduisait de Rome à Nomentum, par la *Porte Nomentane*

Noméuy, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 28 kil. N. de Nancy (Meurthe-et-Moselle); 1,251 hab.

Nomes. On appelait ainsi, dans l'ancienne Egypte, les divisions administratives du pays; les gouverneurs prenaient le nom de *nomarques*. Il y en avait 17 dans la Thébaïde, 7 dans l'Heptanomide, et enfin dans le Delta 16. A ces nombres, il faut encore ajouter, pour l'Arabie Egyptienne, 5 autres nomes, 6 à l'E. du Delta jusqu'à Rhinocolure et les 7 nomes de la partie occidentale jusqu'à Parétonium. On voit persister ces divisions jusqu'au IVe siècle de notre ère.

Nominaux. V. Réalistes.

Nomophylaces, magistrats d'Athènes, conservateurs des annales, et chargés de l'application des lois.

Non. V. Noun.

Nonacris, v. de l'anc. Arcadie, patrie d'Évandre et d'Atalante, située au pied du mont Cyllène.

Nonancourt, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 35 kil. S. d'Evreux (Eure), sur l'Avre. Tanneries, filatures de coton; grains, tuiles, briques; 1,817 hab.

Nonce, du latin *nuntius*, envoyé. C'est l'ambassadeur du pape auprès d'un gouvernement étranger. Dans les diètes de l'anc. monarchie polonaise, les députés s'appelaient ainsi. — V. Légats du pape.

Nones, division des jours du mois, dans le calendrier romain, précédant de 9 jours les *ides ;* elles arrivaient le 5 ou le 7 de chaque mois.

Nonius Marcellus, grammairien latin, vivait dans le IVe ou le Ve siècle après J. C.; il a laissé un grand ouvrage, en 18 chapitres ou traités, sur *les propriétés du Discours et les règles de la langue latine ;* la première édition datée est de 1471 ; les éditions modernes sont celles de 1825, Leipzig, et 1842, Bâle.

Nonnos, poëte grec, né à Panopolis (Egypte), florissait, soit vers la fin du IVe siècle, soit au commencement du Ve. Il est auteur de deux grands ouvrages : les *Dionysiaques*, poëme en 48 chants, qui raconte l'histoire de Bacchus, et dans lequel il a déployé une grande érudition mythologique, de l'imagination, de l'élégance et de l'harmonie dans le style ; et *la Paraphrase de l'évangile selon saint Jean*. Les éditions modernes sont celles de Leipzig, 1819-1821, 2 vol. in-8°, et de la bibliothèque grecque de la *collection Didot*, 1856. Les *Dionysiaques* ont été publiées et traduites par M. de Marcellus, 6 vol. in-32. Il a également traduit la *Paraphrase de l'évangile selon saint Jean*, 1861.

Nonnotte (Claude-François), littérateur français, né à Besançon, 1711-1793, entra dans l'ordre des jésuites et s'attira la célébrité du ridicule en entreprenant la critique de l'*Essai sur l'esprit et les mœurs des nations* de Voltaire, qui pendant vingt ans l'accabla de ses sarcasmes. On a de lui : *Erreurs de Voltaire*, 1762, 2 vol. in-12 ; *Dictionnaire philosophique de la religion*, 1772, 4 vol. in-12 ; les *Philosophes des trois premiers siècles de l'Eglise*, 1789, in-12, etc. Ses *OEuvres* ont été réunies, Besançon, 1819, 8 vol. in-8° ou in-12.

Nonnotte (Donat), peintre, frère du précédent, né à Besançon, 1708-1785 (?), élève de Lemoine, l'aida à Saint-Sulpice et à Versailles ; puis peignit des portraits d'un beau coloris, fut de l'Académie en 1741, et alla s'établir à Lyon, où il fonda une école gratuite de dessin.

Nontron, ch.-l. d'arrond. du département de la Dordogne, à 40 kil. N. de Périgueux, près du Bandiat, par 45°31'45" lat. N., et 1°40'19" long. O. Coutellerie ; forges, tanneries. Mines de fer et plomb. Commerce de bestiaux ; 3,292 hab.

Nonza, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 15 kil. N. O. de Bastia (Corse). Site très-pittoresque ; ruines de la forteresse ; 473 hab.

Noodt (Gérard), jurisconsulte hollandais, né à Nimègue, 1647-1725, était professeur à l'université de Leyde, et a laissé : *Des droits de la puissance souveraine*, et *Discours sur la liberté de conscience*, Amsterdam, 1707 et 1714. Ses *OEuvres complètes* ont été publiées à Leyde, 1724 et 1735, 2 vol. in-fol., à Naples, 1786, 4 vol. in-4°.

Nooms (Remi), peintre et graveur hollandais, né à Amsterdam, 1612-1672, d'abord pauvre mousse, apprit seul, pour ainsi dire, à dessiner et à peindre ; il devint un peintre habile de marines, fut très-apprécié à Berlin ; et, de retour à Amsterdam, grava à l'eau-forte avec le plus grand succès. Ses estampes sont très-recherchées.

Noot (Henri-Charles-Nicolas **Van der**), homme politique belge, né à Bruxelles, 1735-1827, avocat, fomenta l'insurrection des patriotes contre le gouvernement autrichien, visita les cours étrangères pour en obtenir l'appui, et, avec l'aide de l'avocat Vonck et du colonel Van der Mersch, organisa le mouvement. Après deux mois de lutte, il entrait à Bruxelles en janvier 1790. Son incapacité, son ardeur à combattre Vonck et Van der Mersch, donnèrent bientôt la victoire aux troupes autrichiennes, lorsqu'elles revinrent contre Bruxelles. Après avoir erré en Hollande et en France, Van der Noot rentra, en 1797, dans son pays, où il mourut obscurément.

Nora, v. de l'ancienne Cappadoce, fortifiée et située au pied du Taurus. Eumène s'y défendit contre Antigone, 320 av. J. C. — Il y avait aussi en Phrygie, dans la Lycaonie, une ville de ce nom.

Noraghes ou **Nuraghes,** monuments anciens, tours élevées de 15 à 16 mètres de hauteur, ou enceintes de pierres dressées autour d'un large fossé, que l'on rencontre en Sardaigne, et que l'on croit provenir d'une colonie pélasgique, bien antérieure au siége de Troie.

Norba, auj. *Norma*, anc. ville du Latium (Italie), chez les Volsques. Les Romains y établirent, 262 av. J. C., une colonie. Il y a encore des restes de murs cyclopéens.

Norbanus (Caïus), l'un des chefs du parti démocratique, tribun du peuple en 96 av. J. C., fit condamner Servilius Cæpion à l'exil ; préteur en Sicile, il repoussa les Samnites de Rhegium, 88. Il se déclara pour Marius contre Sylla, fut consul en 83, et battu au pied du mont Tifata, sur le Vulturne. Il rejoignit Carbon dans la Gaule Cisalpine ; mais tous deux furent vaincus par Métellus Pius ; Norbanus s'enfuit à Rhodes, et se tua pour ne pas être livré à Sylla, en 81.

Norbert (Saint), archevêque de Magdebourg, né à Santen, 1080-1134, d'une famille considérable du pays de Clèves, mena d'abord une vie dissolue, puis se convertit, fut ordonné prêtre et parcourut la France, le Hainaut, le Brabant, en faisant des prédications aussi fanatiques que sa vie précédente avait été peu religieuse. Il se retira enfin près de Laon, dans la forêt de Voas, où, appelant autour de lui quelques fidèles gagnés par son exemple, il fonda l'ordre de Prémontré, qui fut bientôt célèbre dans toute l'Europe. En 1126, il était en mission à Spire, lorsqu'il fut nommé, malgré lui, archevêque de Magdebourg. On le fête le 6 juin.

Norbert (Pierre **Parisot,** dit le Père), capucin français, né en 1697, à Bar-le-Duc, mort en 1769, suivit, à Rome, le provincial de son ordre, et, parvenu à s'avancer dans la confiance des cardinaux, obtint d'être envoyé aux missions étrangères de Pondichéry. Là, ses démêlés avec l'ordre tout-puissant des jésuites, et, à son retour, la publication d'une satire virulente contre eux (*Mémoires historiques sur les missions des Indes*) le rendirent célèbre. Il abandonna son ordre. Après avoir erré à l'étranger, en Hollande et en Angleterre, puis en Portugal, où Pombal lui fit un favorable accueil, il vint mourir à Commercy. Ses *OEuvres* forment 6 vol. in-4°.

Norcia, *Nursia*, v. de la prov. et à 31 kil. N. E. de Spolète (Italie). Evêché, lainages et draps ; commerce de vin et d'huile. Patrie de Sertorius et de saint Benoît ; 4,000 hab.

Nord, l'un des 4 points cardinaux, vers le pôle boréal. On l'appelle aussi *Septentrion*.

Nord (Mer du) ou **d'Allemagne,** autrefois *Océan Germanique*, mer européenne, formée par l'Océan Atlantique, s'étendant entre la Norvége et le Danemark à l'E. ; l'Angleterre à l'O. ; et au S. E., la France, la Belgique, la Hollande et l'Allemagne. Elle s'étend, au N., jusqu'au parallèle des caps Duncansby et Lindesness. Elle forme les golfes de Murray et d'Edimbourg (Ecosse) ; du Wash, de la Tamise (Angleterre) ; du Zuiderzée (Hollande) ; de Dollart (Allemagne). Le Skager-Rack, le Cattégat et le Sund la joignent à la Baltique, et le Pas-de-Calais à la Manche. Cette mer est peu profonde, remplie de bancs de sable, souvent très-houleuse près des côtes ; moins

froide que la Baltique, elle charrie cependant d'énormes glaçons. Les principaux ports y sont: Londres, Yarmouth, Hull, Sunderland, Newcastle, Leith, Dundee, Aberdeen, Inverness, etc. (Grande-Bretagne); Dunkerque, Ostende, Anvers, Rotterdam, Amsterdam, Brême, Hambourg (continent); et ceux de Suède et de Norvége, Gœtheborg et Christiania. L'Elbe, le Weser, l'Ems, le Rhin, la Meuse, l'Escaut, du côté du continent; le Tay, le Forth, la Tweed, la Tyne, l'Humber, l'Ouse, la Tamise, du côté de la Grande-Bretagne, s'y jettent.

Nord (Cap), cap au N. de l'île de Mageroë, sur les côtes de Norvége, par 71° 10' lat. N., et 23°40' long. E.; il marque la limite la plus septentrionale du continent européen. — On trouve d'autres caps Nord: à l'extrémité de la Nouvelle-Zélande; au N. E. de la Nouvelle-Géorgie; au N. O. de l'île du Prince-Edouard, dans le golfe Saint-Laurent.

Nord (Canal du), détroit qui sépare l'Irlande (côte N. E.) et l'Ecosse (côte S. O.), au N. de la mer d'Irlande.

Nord (Département du), département de la France septentrionale, que limitent: au N., la mer du Nord; au N. E., la Belgique; à l'O., le département du Pas-de-Calais; au S., ceux de l'Aisne et de la Somme. Superficie, 568,087 hect.; population, 1,447,764 hab. Ses cours d'eau sont: l'Escaut et ses affluents (Scarpe, Lys, Haisne, Sensée, Deule), la Sambre, l'Aa, la Colme, l'Yser. C'est un pays plat; l'ouest (Flandre flamande) a un sol marécageux, humide, insalubre; c'est un ancien marais, donné à la culture par d'immenses travaux de desséchement appelés *watteringues;* c'est là que l'on trouve de plantureux pâturages. La Flandre française est la région la plus fertile et la mieux cultivée de France; le Cambrésis et le Hainaut, à l'E., sont plus accidentés, plus boisés (forêt de Mormal, de 9,000 hectares). Sillonné par de nombreux canaux et de grandes lignes de chemins de fer, avec un sol riche en céréales, betteraves, houblon, lin, colza, légumes, tabac, en gisements de houille et de fer, en carrières de pierres et de marbre, ce département est le plus riche de France. L'industrie et le commerce y ont le développement le plus étendu. Fabrication de toiles, baptistes, linge, cotonnades, tulles, dentelles, fils de coton, de lin et de laine, faïence, porcelaine, sucre, huiles, savons; eaux minérales à Saint-Amand. Le ch.-l. est *Lille;* il y a 7 arrondissements: Lille, Avesnes, Cambrai, Douai, Dunkerque, Hazebrouck et Valenciennes. Il a été formé de la Flandre française, d'une partie de la Flandre flamande, du Hainaut français et du Cambrésis. Il appartient à la 1re région militaire, a un archevêché à Cambrai, une Cour d'appel et une Académie universitaire à Douai.

Nordalbingiens, tribus saxonnes qui peuplaient, au moyen âge, les rives de l'Elbe, vers son embouchure.

Nordberg (Georges-André), historien suédois, né à Stockholm, 1677-1744, aumônier de Charles XII, qu'il suivit à la guerre; il fut fait prisonnier à Poltava, et fut, plus tard, chargé, dans plusieurs diètes, en 1719, 1728, 1731, de la direction des affaires ecclésiastiques. Il a laissé une *Histoire de Charles XII*, La Haye, 1740, 2 vol. in-fol., trad. en français, 4 vol. in-4°, où il releva plusieurs erreurs de celle de Voltaire, ce qui lui valut de ce dernier de mordantes épigrammes.

Norden (Frédéric-Louis), voyageur danois, né à Glückstadt, 1708-1742. Capitaine de la marine royale, il visita la Hollande et la France méridionale, où il observait les progrès de la marine, il parcourut l'Egypte et remonta le Nil jusqu'à Déir (Nubie), et mourut en France, après avoir fait la guerre contre l'Espagne, en 1740, au service de l'Angleterre. — Il a laissé un récit de son exploration égyptienne, où il fait connaître, par la méthode de réduction des mesures, les principaux monuments du pays; *Voyage d'Egypte et de Nubie,* Copenhague, 1752-1755, 2 vol. in-fol., avec 159 planches, traduit et corrigé à Paris par Langlès, 1795-1798, 3 vol. in-4°.

Norden, v. du Hanovre (Prusse), à 16 kil. N. O. d'Aurich; un canal la fait communiquer à la mer du Nord. Chantiers; toiles, bières, tabac, chicorée; 6,000 hab.

Nordenfields, division géographique de la Norvége, s'étendant entre le Nordland au N., le Sœndenfields au S. et à l'E.; la mer du Nord et l'Océan la limitent à l'O. Elle est subdivisée en 5 bailliages: Nordre-Trondhiem, Sœndre-Trondhiem, Romsdal, Nordre-Bergenhuus et Sœndre-Bergenhuus. Chaîne des Langfield au S. E. Contrée peu fertile; exploitation de cuivre et de fer; pommes de terre, houblon, chanvre. Pêches abondantes.

Norderney, île de la mer du Nord, près de Norden, sur la côte de Hanovre (Prusse). Etablissement de bains de mer très-renommé.

Nordgau ou *pays du Nord.* On appelait ainsi le pays allemand que comprend auj. le N. de la Bavière; quelquefois aussi la Basse-Alsace.

Nordhausen, v. de la Saxe prussienne, à 60 kil. N. d'Erfurt, sur la Zorge. Fortifications datant du moyen âge. Grains, distilleries; tabac, huile, bière; quincaillerie, produits chimiques. Gymnase, Ecole polytechnique. — Cette ville était libre et impériale au moyen âge; 20,000 hab.

Nordheim, v. du Hanovre (Prusse), à 20 kil. N. E. de Gœttingue. Fortifications; entrepôt de fers; tabac, toiles; brasseries. Bains sulfureux; 15,000 hab.

Nordland ou **Norrlandens** (pays du Nord), l'un des 5 grands diocèses de la Norvége, comprend les deux bailliages ou *amt* de Finmarken et de Nordlanden.

Nordland ou **Norrlanden,** bailliage de Norvége avec les îles Loffoden. Il a 57,744 kil. carrés de superficie et 78,000 hab. C'est un pays froid, peu fertile, mais où la pêche est active. Le ch.-l. est *Bodœ.*

Nordland ou **Norrland** (pays du Nord), grande division de la Suède, limitée par le golfe de Bothnie et la Russie à l'E., entre la Norvége au N. et à l'E., et la Suède propre au S. Le pays est glacé et stérile. Les préfectures ou læn sont: *Norr-Botten,* ch.-l. Pitéa; *Wester-Botten,* ch.-l. Uméa; *Wester-Norrland,* ch.-l. Hernœsand; *Jemtland,* ch.-l. Œstersund.

Nordland ou **Norrland (Wester-).** V. Hernœsand.

Nordlingen, v. du cercle de Souabe-et-Neubourg (Bavière), à 60 kil. N. O. d'Augsbourg, sur l'Eger. Fabriques de tapis; 8,000 hab. Anciennes fortifications; église de la Madeleine. — Défaite de Bernard de Saxe-Weimar et des Suédois, en 1634, par les Impériaux; victoire célèbre de Condé et Turenne sur Mercy, 3 août 1645.

Nord-Ouest (provinces du), *North-Western* ou *Upper provinces,* l'une des grandes parties de la présidence de Bengale (Hindoustan anglais). Elles se composent des provinces de Bénarès, Allahabad, Agrah, Delhi, du Rohilcund, du Kumaon, d'une partie du Gherwal et du district de Simlah. Elle ont 210,825 kil. carr. de superficie, et une population de 30,781,000 d'hab.

Nord-Ouest (Passage du). On a donné ce nom au passage, longtemps cherché, au N. de l'Amérique septentrionale, pour aller de l'Océan Atlantique dans le Grand Océan. Depuis le xvie siècle jusqu'au xixe, depuis le temps d'Hudson, de Davis, de Frobisher, jusqu'à ceux de Parry, de Franklin et de tant d'autres marins illustres, les efforts ont été inutiles. Il a été enfin trouvé, en 1853, par le capitaine Mac-Clure; mais les glaces, qui embarrassent toujours les détroits, le rendent complétement inutile.

Nord-Ouest. On a donné ce nom au territoire des Etats-Unis, qui est devenu l'Etat de Wisconsin.

Nordre-Bergenhuus. V. Bergen.

Nordstrand, île de la mer du Nord, sur la côte du Slesvig. Les digues furent rompues en 1634, et 6,000 personnes périrent. Elève de bétail. Ch.-l. *Odenbul;* 3,000 hab.

Noreia, auj. *Neumark,* en Styrie, capit. des Taurisques ou Noriques (Noricum); défaite de Carbon par les Cimbres, 110 av. J. C.

Norfolk (Ducs de). V. Howard.

Norfolk, comté de l'Angleterre, baigné par la mer du Nord à l'E., et par le Wash au N., entre les comtés de Suffolk et Cambridge au S. et celui de Lincoln, à l'O. Il a 520,000 hectares de superficie, et 435,000 hab. Belle exploitation agricole, élève de bétail. Le ch.-l. est *Norwich;* les villes princ. sont: King's-Lynn, Brandon, Yarmouth. Il est arrosé par l'Ouse, la Nene, l'Yare, la Bure.

Norfolk, v. de la Virginie orientale (Etats-Unis), à 130 kil. S. E. de Richmond, sur l'Elisabeth. Port militaire et commerçant; arsenal, chantiers; près de là, bel hôpital maritime; 15,000 hab.

Norfolk, île de l'Australie anglaise, dans l'Océan Pacifique, entre la Nouvelle-Calédonie et la Nouvelle-Zélande; par 165°50' long. E. et 29° lat. S. Cette île, découverte par Cook en 1774, visitée par La Pérouse en 1788, sert de lieu de déportation au gouvernement anglais.

Norfolk (New-), contrée de l'Amérique jadis russe,

au N. du Nouveau-Cornouailles, sur le Grand Océan. Commerce de fourrures. Elle comprend les îles de l'Amirauté et l'archipel du Roi George.

Norfolk (New-), v. de la Tasmanie, sur le Derwent.

Norique (Le), *Noricum*, province de l'Empire romain, séparée au N. de la Germanie par le Danube, comprise entre la Pannonie, à l'E., qui avait pour limites le mont Cetius (Wiener-Wald) et le Marius (Muhr), la Vindélicie et la Rhétie à l'O., l'Italie au S., derrière les Alpes Carniques, la Save et le mont Ocra (Birnbaumer-Wald). Ce pays montagneux renfermait, dans sa partie méridionale, des mines de fer, d'argent et d'or, dont Polybe et Strabon font mention, et que les Romains exploitèrent. Il était arrosé par les affluents du Danube : l'Œnus, le Marius, le Jovavus (Salzach), l'Ysès (Yps), l'Arlape (Erlaph), l'Anisus (Ens). Il correspond aujourd'hui à l'archiduché d'Autriche, au pays de Salzbourg, à la Bavière méridionale, à la Styrie, à la Carinthie, et à une portion de la Carniole et du Tyrol. — L'histoire de ses habitants, que l'on fait dériver d'une origine celtique, est fort obscure jusqu'à la conquête romaine, faite l'an 13 av. J. C par Drusus et Tibère. Il devint alors province impériale, eut un procurateur, fut couvert de colonies, qu'attirait l'exploitation des richesses métalliques, fut défendu par une légion. Des flottilles furent établies en station sur le Danube ; une manufacture d'armes, fondée à Lauriacum (Lorch). Sous Constantin et ses successeurs, le Norique se partagea en *Noricum Ripense* (Norique riverain) au N., et *Noricum Mediterraneum* (Norique intérieur) au S., la première division renfermant le pays plat des rives du Danube, la seconde le pays des montagnes.

Noriques (Alpes). V. Alpes.

Noris (Henri), théologien et archéologue italien, né à Vérone, 1631-1704, issu d'une famille anglaise, établie à Vérone, vint étudier chez les jésuites de Rimini, et entra dans l'ordre de Saint-Augustin. Professeur à Pesaro, à Pérouse, à Padoue, à Pise, et nommé cardinal par Innocent XII, en 1695, il fut violemment attaqué par les jésuites, qui l'accusèrent de jansénisme. Il a laissé : *Historia pelagiana*, Padoue, 1673, in-fol.; *Cenotaphia Pisana Caii et Lucii Cæsarum dissertationibus illustrata*, Venise, 1681, in-fol.; dissertations archéologiques, etc. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Vérone, 1729-1741, 5 vol. in-fol.

Norma. V. Norba.

Normanby (Constantin-Henri **Phipps,** marquis de), homme d'État anglais, fils de lord Mulgrave, ami et collègue de Pitt, 1797-1863, entra à la Chambre des Communes, en 1819, se montra libéral et réclama l'émancipation des catholiques. Il donna sa démission, voyagea en Italie, et y écrivit trois romans de mœurs anglaises, *Mathilde*, *Oui et Non*, *le Contraste*. Il rentra à la Chambre des Communes, et remplaça son père à la Chambre des Lords, en 1831. Il fut gouverneur de la Jamaïque, 1833, garde du sceau privé, 1834, lord lieutenant d'Irlande, 1835. Créé marquis par la reine Victoria, 1838, secrétaire d'État aux affaires étrangères, 1839, puis à l'intérieur, il fut ambassadeur à Paris, de 1846 à 1852, puis en Toscane, 1854, où il se montra le défenseur du pouvoir temporel du pape. Il publia en 1856, sous le titre de *Une année de révolution*, 2 vol. in-8°, un récit curieux des événements de l'histoire de France, en 1848.

Normandes (Iles). Les Anglais possèdent sur les côtes de France un archipel de quelques îles, débris de l'ancien duché de Normandie ; les principales sont : *Aurigny* ou *Alderney*, ch.-l. Sainte-Anne, *Guernesey*, ch.-l. Saint-Pierre, et *Jersey*, ch.-l. Saint-Hélier. Les Anglais ont fait d'immenses travaux pour rendre ces îles inattaquables. Alderney est le centre de leur puissance militaire, d'où ils dominent Cherbourg et le littoral de la Manche. Il y a un port de refuge à Alderney, un autre à Sainte-Catherine, sur la côte E. de Jersey; 90,000 h.

Normandie, *Neustria*, *Normannia*, province de l'ancienne France, avait pour limites : au N., la Bresle, qui la séparait de la Picardie ; au N. E. et à l'E., l'Epte, l'Eure et l'Avre, qui la séparaient de l'Ile-de-France ; au S., la Sarthe et le Couesnon, qui la séparaient du Perche, du Maine et de la Bretagne, à l'O., la Manche. Sa plus grande longueur de l'O. à l'E. était de 220 kil., sa largeur de 100 à 150 kil. Pays généralement plat ou faiblement accidenté, traversé au N. par les collines du pays de Caux ; au S., par plusieurs ramifications de la chaîne entre Seine et Loire, comme les collines du Lieuvin et du Cotentin ; arrosé par la Sélune, la Sée, la Douve, la Vire, la Seulle, l'Orne, la Dives, la Touques, la Seine et ses affluents, Eure, Rille, Epte, Andelle, par la Béthune et par la Bresle. Les côtes sont sablonneuses dans l'Avranchin (grèves du Mont-Saint-Michel) ; elles se relèvent, droites et dangereuses, dans le Cotentin, aux pointes de la Hogue et de Barfleur, d'un accès difficile à l'O. et au S. de la baie du Calvados ; puis, après l'embouchure de la Seine, les hautes falaises commencent, de la pointe de la Hève jusque vers l'embouchure de la Somme. C'est un pays riche, abondant en belles prairies, qui nourrissent de fortes races de chevaux et de bestiaux, habité par des populations vigoureuses et intelligentes ; partout les vallées sont couvertes de vergers et de pommiers (V. les noms des départements de la Normandie, pour plus de détails). A l'époque gauloise, le pays renfermait les Unelli, les Abrincatui, les Bajocasses, les Viducasses, les Lexovii, les Saii, les Aulerci Eburovices, les Veliocasses, les Caleti, qui furent compris dans la Lyonnaise deuxième, au temps de l'empire romain. Des *lètes*, ou troupes mercenaires, furent alors établis, Suèves dans le Bessin et le Cotentin, Dalmates dans l'Avranchin, Saxons dans le Bessin et le pays d'Auge. Après avoir fait partie de la confédération armoricaine, le pays tomba au pouvoir de Clovis et forma une portion considérable de la Neustrie.

L'ancienne division en *pagi* ou *pays* s'est conservée depuis les temps les plus anciens : 1° dans la Haute-Normandie, au N. : le pays de Caux (Dieppe), le pays de Bray (Gournay), le Roumois (Rouen), le Vexin normand (Gisors), la campagne de Neubourg (Evreux), la campagne de Saint-André (Verneuil), le Lieuvin (Lisieux), le pays d'Ouche (Saint-Evroult), le pays d'Auge (Pont-l'Évêque), le Hiesmois (Hiesmes) ; 2° dans la Basse-Normandie, à l'O. de l'Orne : la campagne de Caen, le Bessin (Bayeux), le Bocage (Vire), la campagne d'Alençon, le pays d'Houlme (Argentan), l'Avranchin (Avranches), le Cotentin (Coutances), la Manche, entre Séez et Alençon, le Perche, qui fut plus tard détaché de la Normandie et réuni au gouvernement du Maine. — La Normandie était partagée, au XIVe siècle, en 7 bailliages : Rouen, Caudebec, Gisors, Evreux, Caen, Coutances et Alençon ; au XVIIe siècle, en trois généralités, Rouen, Caen et Alençon. Elle avait un parlement à Rouen ; un archevêché à Rouen, et six évêchés, à Lisieux, Avranches, Coutances, Séez, Bayeux, Evreux. Il y avait au XVIIIe s., le gouvernement de Normandie et le petit gouvernement du Havre. En 1791, elle forma 5 départements : Seine-Inférieure, Eure, Calvados, Orne, Manche.

Sous les Mérovingiens, la Normandie vit s'élever des monastères célèbres, Saint-Wandrille, Jumiéges, Fécamp, Saint-Michel. Après Charlemagne, elle fut ravagée par les Scandinaves ou Northmans, et leur chef Rollon reçut, en 912, au traité de Saint-Clair-sur-Epte, l'investiture du duché de Normandie, où il s'était établi avec ses compagnons. Les chevaliers normands, conservant le caractère aventureux et belliqueux de leurs ancêtres, allèrent conquérir l'Italie méridionale, sous les fils de Tancrède de Hauteville, sous Robert Guiscard et Roger ; le duc Guillaume s'empara de l'Angleterre, en 1066, puis du Maine. Ses successeurs restèrent princes français et combattirent les rois de France, surtout au temps des Plantagenets, Henri II, Richard et Jean sans Terre. Philippe Auguste enleva à ce prince la Normandie, à l'exception de Jersey, Guernesey et Aurigny, qui restèrent à l'Angleterre. — La Normandie conserva ses libertés ; elle eut sa *Coutume*, son grand tribunal, l'*Echiquier* de Rouen, au XIVe siècle sa *Charte aux Normands*, et ses *Etats*, qui durèrent jusqu'à Louis XIV, 1654. Les Anglais la ravagèrent en 1346 et s'en emparèrent de 1417 à 1450 ; la victoire de Formigny délivra le pays de leur domination. Les Normands, qui déjà, dès le XIVe siècle, avaient fondé des comptoirs sur la côte occidentale d'Afrique, puis occupé les Canaries avec Jean de Béthencourt, se livrèrent surtout au commerce et à la navigation, pendant le XVIe et le XVIIe s. ; c'est l'époque d'Ango, de Jacques Cartier, de la colonisation du Canada, de la Guadeloupe, etc. La Normandie, plusieurs fois éprouvée dans nos troubles civils, sous Louis XI, par la révolte des *Nu-pieds*, en 1639, pendant la Fronde, mais surtout pendant la Révolution, à l'époque de l'insurrection girondine, est restée l'une des provinces les plus prospères et les plus importantes de la France. Elle a produit un grand nombre d'hommes illustres en tous genres. Quatre princes du sang ont porté le titre de ducs de Normandie : Jean, fils de Philippe VI de Valois, 1332 ; Charles, fils de Jean, qui fut roi sous le nom de Charles V, 1355 ; Charles de France,

frère de Louis XI, 1464; Louis-Charles, fils de Louis XVI, qui fut Louis XVII.

Ducs de Normandie.

Rollon	912-927
Guillaume, *Longue épée*	927-943
Richard, *sans Peur*	943-996
Richard II, *le Bon*	996-1026
Richard III	1026-1028
Robert, *le Magnifique* ou *le Diable*	1028-1035
Guillaume, *le Conquérant*	1035-1087
Robert, *Courte-heuse*	1087-1106
Henri Ier	1106-1135
Mathilde	1135-1150
Henri II, *Plantagenet*	1150-1189
Richard, Cœur de lion	1189-1199
Jean sans Terre	1199-1204

Normands ou **Northmans** (Hommes du Nord), pirates du moyen âge, qui, sortis du Danemark et de la Scandinavie, tantôt explorèrent les régions les plus septentrionales du globe (ils s'établissent aux îles Féroë, en 861, en Islande, en 870, dans l'empire de Russie, vers 862; on les voit jusqu'au Groënland, en 982), tantôt envahirent les îles Britanniques et la France, aux IXe et Xe siècles. — Ils apparaissent en Écosse et y fondent un royaume, qui dure jusqu'en 1196, occupent les Shetland, les Orcades, les Hébrides; attaquent l'Angleterre, sous les successeurs d'Egbert, en sont chassés pendant le règne d'Alfred le Grand, et reviennent, à sa mort, imposer au pays une dynastie danoise. Appelés par Tostig, ils reparaissent une dernière fois et sont battus par Harold, 1066. — En France, leurs excursions commencent à la fin du règne de Charlemagne. Leurs attaques portent sur trois points principaux; ils partent de trois fleuves, à l'embouchure desquels ils se sont établis, et auxquels ils reviennent, après avoir ravagé le pays environnant. Ce sont d'abord: 1° *les Normands de la Meuse et de l'Escaut*, qui, maîtres des îles de Bétau et de Walcheren, se répandent jusqu'au Rhin et saccagent Aix-la-Chapelle; font partie de l'expédition dirigée contre Paris par les Normands de la Seine, en 885, et sont vaincus définitivement à Louvain, en 891, par Arnoul, roi de Germanie. — 2° *Les Normands de la Seine* pillent Rouen en 841, s'avancent plusieurs fois jusqu'auprès de Paris, rançonnant et pillant sur leur passage; l'assiégent en 885-886, sous Charles le Gros. Un de leurs chefs, Rollon, obtient de Charles le Simple, au traité de Saint-Clair-sur-Epte, une partie de la Neustrie, où ils se fixent et s'établissent, en 912. — 3° *Les Normands de la Loire* suivent dans leurs ravages les deux rives de ce fleuve, désolent la Bretagne, l'Anjou, le Maine, le Poitou, apparaissent en Auvergne. Un de leurs chefs, Hastings, se fait chrétien en 879, et reçoit de Charles le Simple le comté de Chartres. V. Depping, *Histoire des expéditions maritimes des Normands*, 2 vol. in-8°.

Nornes, déesses, qui, dans la mythologie scandinave, président à la vie et à la mort. Elles sont trois, comme les Parques anciennes: *Ourda* (le passé), *Verandi* (le présent), *Skould* (l'avenir).

Noroy-le-Bourg ou **l'Archevêque**, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 14 kil. E. de Vesoul (Haute-Saône). Toiles. Sources abondantes; restes de vieilles fortifications; 1 078 hab.

Norrent-Fontes, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil. N. O. de Béthune (Pas-de-Calais). Briques et chaux; 1,416 hab.

Norris (John), philosophe et théologien anglais, né dans le Wiltshire, 1657-1711. Il était pasteur à Newton-Saint-Lô, se montra disciple de Platon, et vécut dans l'intimité de Henri More, célèbre platonicien de l'époque, et de lady Masham et mistriss Astell, deux femmes mystiques et enthousiastes, à la dernière desquelles il a écrit des lettres mystiques, publiées sous le titre de: *Letters concerning the love of God*, 1695. On a encore de lui: *l'Accord de la raison et de la foi pour démontrer les mystères du christianisme*, 1697; *Essai sur la théorie de l'idéal* (exposé de la doctrine de Malebranche), 1701-1704, 2 vol. in-8°, etc.

Norristown, v. de la Pennsylvanie (États-Unis), à 30 kil. N. O. de Philadelphie, sur le Schuykill. Beau palais de justice. Commerce actif; étoffes de coton; 4,000 hab.

Norrkœping, v. et port de Suède, dans le lan de *Linkoping*, à 150 kil. S. O. de Stockholm, sur la Motala. Forges, construction de machines; draps, filatures, tabac, papier, couleurs. Chantiers. Eaux minérales; 22,000 hab.

Norrland. V. Nordland.

Nort, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 35 kil. S. de Châteaubriant (Loire-Inférieure), sur l'Erdre et le canal de Nantes à Brest. Houille; commerce de bois, charbon, fer. Un bataillon de Nantais y arrêta l'armée vendéenne pendant 10 heures, le 27 juin 1793, et fit échouer l'attaque de Nantes; 5,386 hab., dont 1,998 agglomérés.

Norte (Rio-Grande-del-) ou **Rio-Bravo**, fleuve de l'Amérique du Nord, qui sort de la Sierra Verde (Colorado, Nouveau-Mexique), coule vers le S. E., passe près de Santa-Fé, sépare le Mexique des États-Unis, et se jette dans le golfe du Mexique, au-dessous de Matamoras. Cours embarrassé d'écueils, de 2,500 kil. Il reçoit le Rio-Puercos, à gauche, et le Conchos, à droite.

North (Francis), baron **de Guildford**, magistrat anglais, 1637-1685, fils et petit-fils d'hommes estimés, fut un jurisconsulte distingué, mais s'éleva surtout par une adulation honteuse. Protégé par le duc d'York, il devint *solicitor general*, 1671, *attorney general*, 1673, président de la cour des plaids communs, 1674, entra au conseil privé, 1679, et fut chancelier en 1682, avec le titre de *baron de Guildford;* mais il n'eut aucun crédit dans le conseil. Macaulay l'a sévèrement jugé. Il a laissé quelques opuscules.

North (Frédéric), **de Guildford**, homme d'État anglais, 1732-1792. Il voyagea en Allemagne, en Italie, en France, entra au Parlement et montra beaucoup de capacité pour les affaires. Il fut nommé fort jeune, en 1767, chancelier de l'Échiquier, et n'hésita point à accepter de George III, en 1770, lors de la retraite précipitée de lord Grafton, le poste de premier lord de la trésorerie. Il défendit, contre Burke et Fox, la justice et l'opportunité de la guerre américaine; quoique soutenu par l'amitié du roi, il succomba, en 1782, après la défaite de lord Cornwallis, mais pour rentrer bientôt au pouvoir avec Fox, qui avait été pendant si longtemps son adversaire le plus acharné, 1783. Après le fameux bill de ce dernier sur les affaires de l'Inde, ils furent invités par le roi à donner leur démission, et cédèrent la place à Pitt, 18 déc. 1783. Homme d'État médiocre, mais homme d'esprit et bon financier, lord North mit à défendre une politique fausse beaucoup de ressources et d'habileté.

Northallerton, v. du comté et à 50 kil. N. O. d'York (Angleterre), sur la Wiske. Tanneries, toiles. Défaite des Écossais (bataille de *l'Étendard*), en 1138; 6,000 hab.

Northam, v. maritime d'Angleterre, sur la Manche, dans le comté de Hants, près de Southampton.

Northampton, *Camulodunum*, ch.-l. du comté de ce nom (Angleterre), sur la Nen, à 104 kil. N. O. de Londres. Églises remarquables du Saint-Sépulcre, de Saint-Gilles, de Saint-Pierre; ruines d'un château du XIe siècle — Chaussures, fils, dentelles, soieries; foire aux chevaux. Défaite de Henri VI, en 1460, par Warwick, qui le fit prisonnier. Patrie de Fletcher. Elle a été le siége de plusieurs parlements; 27,000 hab.

Northampton (Comté de), comté central de l'Angleterre, entre ceux de Rutland et de Leicester, au N.; de Warwick et d'Oxford à l'O.; de Buckingham, de Bedford, de Huntingdon et de Cambridge à l'E. Il a 260,000 hectares de superficie et 228,000 hab. Son sol, arrosé par la Nen, le Welland, l'Ouse, est très-fertile; il offre de nombreux pâturages, où l'on élève des chevaux estimés; il renferme beaucoup de maisons de campagne et de parcs. Le ch.-l. est *Northampton;* les villes principales sont: Wellingborough, Brackley, Daventry, Higham-Ferrers, Peterborough; Fotheringay, Naseby, Weedon-Beck sont dans le comté.

Northampton, v. du Massachusetts (États-Unis), sur le Connecticut, à 18 kil. N. de Springfield et 150 kil. O. de Boston. Beaux sites; magnaneries; 6,000 hab.

Northcote (James), peintre et littérateur anglais, né à Plymouth, 1746-1831, fils d'un horloger, d'abord horloger lui-même, étudia la peinture sous Joshua Reynolds, puis en Italie s'attacha aux grands maîtres, Titien, Corrége et Raphaël. A Londres, il commença sa réputation par le *Naufrage du vaisseau* le Centaure, 1784, composa de nombreux tableaux d'histoire, beaucoup de portraits, travaillant avec persévérance, mais sans invention et sans poésie. Il a écrit des articles de critique, des études, des vers, et surtout: *Mémoires de sir Joshua Reynolds*, 1813, in-4°; *Cent Fables*, 1828, et *la Vie du Titien*, 1830.

Northmans. V. Normands.

North-River. V. Hudson.

Northumberland, comté septentrional de l'Angleterre, baigné à l'E. par la mer du Nord, limité par les comtés écossais de Roxburgh et de Berwick au N.; à l'O., par celui de Cumberland; au S., par celui de Durham. Superficie, 482,000 hectares; population, 343,000 hab. Il est surtout couvert de pâturages et on y élève beaucoup de bestiaux; les monts Cheviots couvrent une partie de l'Ouest; il est arrosé par la Tyne. Exploitation considérable de houille; mines de fer, de plomb, etc.; verreries. Le ch.-l. est *Newcastle;* les villes principales sont: Tynemouth, Hexham, Morpeth, North-Shields, Berwick. C'est l'ancien pays des *Brigantes.*

Northumberland (Ducs de). V. Dudley (John) et Percy (Henri).

Northumberland (Iles de), archipel de la côte N. E. de l'Australie.

Northumberland (Détroit de); il sépare l'île Saint-Jean du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Ecosse, dans l'Amérique anglaise.

Northumbrie, royaume de l'heptarchie anglo-saxonne, fondé, au N. de l'Humber, par Idda et ses 12 fils, chefs des Angles, de 547 à 560; il fut d'abord divisé en deux territoires: la *Bernicie*, capit. Edimbourg, et le *Déira*, capit. York. Il fut réuni, en 827, par Egbert le Grand à la monarchie saxonne. Mais les Pictes et les Scots s'emparèrent bientôt du pays situé au N. de la Tyne. Il comprenait les pays occupés par les comtés écossais d'Edimbourg, d'Haddington, de Berwick, de Peebles, de Selkirk, de Roxburgh, et les comtés anglais de Nottingham, d'York, de Durham, de Northumberland et de Lancastre.

Nortia, divinité étrusque de l'ancienne Italie, qui avait un temple célèbre à Vulsinies; on y enfonçait un clou chaque année. C'était le *Destin* ou la *Fortune.*

Norvége (Royaume de), en norvégien, *Norge*, en suédois, *Norrige*, en allemand, *Norwegen*, l'un des trois Etats scandinaves, jadis uni au Danemark, maintenant à la Suède, occupe l'O. de la péninsule Scandinave, entre 57°45′ et 71°12′ lat. N., et entre 2° et 29° long. E. La superficie est de 316,694 kil. carrés; la population, de 1,763,000 hab., soit 5 hab. par kil. carré. — Le littoral commence au Swinesund, sur le Skager-Rack, où l'on trouve le golfe de Christiania et le cap Lindesness; la côte de l'Océan Atlantique, du S. O. au N. E., est découpée par un grand nombre de *fiords* ou golfes étroits, pénétrant très-avant dans les terres et bordés de hautes falaises que couronnent des forêts de pins et de sapins; l'on trouve une multitude d'îles, de rochers, d'îlots qui forment les archipels de Bergen, de Drontheim, de Lofoden, célèbres par leurs courants et leurs pêcheries. Au nord de la Laponie, sur l'Océan Glacial, est l'île Mageroee, terminée par le cap Nord, falaise de 400 mètres. Le Finmark norvégien s'étend jusqu'au golfe Varanger, et est séparé de la Russie par le cours de la Tana. On a remarqué que la côte, depuis le cap Lindesness jusqu'au Varanger-fiord, s'élève peu à peu, par une action continue, quoique peu sensible. La péninsule Scandinave est traversée par la chaîne des Dofrines, qui couvre surtout la Norvége sur une longueur de 1,800 kil.; elle porte différents noms: monts de Laponie, monts Kiœlen, sur les limites de la Suède et de la Norvége; Dovrefield, en Norvége; sur la côte de ce pays, à l'O., on trouve le Langfield, le Sognefield et le Hardangerfield. Les points culminants sont: dans les monts Kiœlen, le Sulitelma (1,883 mèt.); dans le Dovrefield, le Sneehæltan (2,306 mèt.); dans le Hardangerfield, le Skaagestœltind (2,485 mèt.). Toutes ces montagnes sont escarpées, sauvages, couvertes de bois, de lacs, de marais, avec de belles chutes d'eau. Le versant norvégien est abrupt; ses plateaux arrivent jusqu'à la côte, dont les falaises ont souvent plus de 650 mètres. Aussi, il y a peu de rivières en Norvége, et surtout de rivières navigables; l'Océan Glacial reçoit la Tana et l'Alten; il n'y a que des torrents qui se jettent dans l'océan Atlantique; dans le Skager-Rack coulent le Torrisdals, le Laaven, le Drammen et le Glommen, la seule grande rivière de la Norvége. Mais il y a beaucoup de lacs; le plus considérable est le lac Miœsen, formé par le Glommen. — La Norvége, haute terre montagneuse, presque déserte à l'intérieur, est surtout habitée et cultivée sur les rives des fiords; la population est disséminée dans des *gaard* ou fermes. Le climat est froid, mais tempéré par le voisinage de la mer et par l'influence du grand courant d'eau chaude, qui baigne toute la côte norvégienne; en hiver, la neige couvre la terre de novembre à avril, et il gèle quelquefois à 35° et plus; l'été ne dure que quatre mois, de juin à septembre, mais il est chaud et les jours sont très-longs; le climat des fiords est beaucoup plus humide, la mer y gèle rarement. — On trouve en Norvége des mines de fer (Christiania, Drontheim), de cuivre (Rœraas, Kaafiord), de cobalt (Modum), d'argent (Kongsberg), d'alun, de soufre, de nickel, de chrome, etc.; le sel manque. Le sol ne produit que de l'orge, du seigle et du foin; mais la pêche procure de grandes ressources; la pomme de terre pousse jusqu'au delà du 69°. Les forêts sont immenses (sapins magnifiques, pins silvestres, dont l'écorce sert parfois à faire du pain, bouleaux blancs, aulnes, trembles, chênes, etc.); le bouleau croît jusqu'au cap Nord, mais ce n'est plus qu'un buisson; le pin atteint le 70°. Les races d'animaux domestiques sont petites; on compte 900,000 bêtes à cornes, en Norvége; on les élève sur les *sæter* ou pâturages alpestres; les chevaux sont petits, mais excellents; il y a environ 1,300,000 moutons, à laine grossière. — Les Norvégiens (Norske) appartiennent au rameau scandinave de la famille germanique; ils forment une belle population, blonde, grande, forte, brave et laborieuse. La langue norvégienne est presque semblable au danois. On trouve dans ce pays environ 20,000 Bohémiens ou Gipsies.

La Norvége est divisée en trois régions, le Nordlandens, le Nordenfields, le Sœndenfields, qui comprennent 5 diocèses ou *stifts* et 17 bailliages ou *amts.*

1° Norlandens (pays du Nord).

DIOCÈSES.	BAILLIAGES.
Nordland.	Finmarken.
	Nordlanden.

2° Nordenfields (pays au nord des montagnes).

Trondhiem.	Nordre-Trondhiem.
	Sœndre-Trondhiem.
	Romsdal.
Bergen.	Nordre-Bergenhuus.
	Sœndre-Bergenhuus.

3° Sœndenfields (pays au sud des montagnes).

Aggerhuus.	Hedemarken.
	Aggerhuus.
	Smaalehuen.
	Christianse.
	Buskerud.
	Jarlsberg et Laurvig.
	Bratsberg.
	Nedenaes.
Christiansand.	Lister et Mandal.
	Stavanger.

La population des campagnes est d'environ 1,415,000 habitants, celle des villes de 286,000 habitants. La capitale est *Christiania;* les villes principales sont: Bergen, Drontheim ou Trondhiem, Stavanger, Drammen, Christiansand, Frederikshald, etc. La Norvége, quoique gouvernée par le roi de Suède, a une administration entièrement séparée; elle a un vice-roi, qui ne peut être que le prince royal ou son fils aîné, ou bien un lieutenant général du royaume. En l'absence du roi, le gouvernement est dirigé par un conseil. Le pouvoir législatif appartient à une diète (*storthing*), divisée en deux chambres: la chambre des hommes de loi (*lagthing*) et la chambre des propriétaires (*odelsthing*), élues pour trois ans par le suffrage presque universel et à deux degrés. La durée légale du storthing n'est que de trois mois. Une proposition, adoptée par trois storthings ordinaires consécutifs, devient loi, même sans la sanction royale. L'administration, l'armée, la marine, les finances sont également séparées de celles de la Suède. L'armée norvégienne est forte de 18,000 hommes de troupes de ligne; la *landwæru* défend le pays; de plus, une garde nationale dans les grandes villes; aucun corps norvégien ne peut résider en Suède, aucun corps suédois en Norvége, pendant la paix. Il en est de même de la marine qui compte 27 vapeurs, armés de 151 canons; 2 navires à voiles, et 92 canonnières ou yoles; la consc. maritime est d'environ 14,500 hommes. Le revenu public est de 30 à 35 millions de francs; la dette s'élève à 40 millions. L'instruction primaire est très-répandue en Norvége; on compte plus de 3,660 écoles primaires fixes, et il y a 2,757 districts, où des instituteurs ambulants visitent les fermes, près de 200,000

enfants profitent de l'instruction primaire dans les campagnes. Il y a de plus 16 lycées ou colléges et 39 écoles primaires supérieures. L'université de Christiania date de 1811 et est déjà célèbre. La marine marchande compte environ 7,500 navires, avec 35,000 hommes d'équipage; on fait de grandes exportations en morue, harengs, saumons, homards, bois, fer, cuivre, peaux de bœufs, de rennes, d'élans, etc. Les principaux ports sont : Drontheim, Bergen, Christiansand, Drammen, Christiania, etc. — La religion est le luthéranisme; il y a 5 évêchés : Christiania, Bergen, Christiansand, Drontheim et Tromsœ, subdivisés en *Provstier*, *Præstegjœlde* et paroisses. — Monnaies : le riksdaler *species* vaut 5 fr. 67 c.; il se divise en 5 orts ou marks de 24 skillings, valant 1 fr. 13 c.

Histoire. — D'abord divisée en plusieurs petits États, que gouvernaient des chefs appelés *iarls*, la Norvége (*Nérigon* des anciens) ne fut connue longtemps que par ses pirates, qui ravageaient souvent les îles Britanniques et les côtes de France. Au IXe siècle, elle forma un royaume, où le christianisme pénétra sous Olaüs Ier et Olaüs II, et qui étendit sa domination sur les Færœr, les Shetland, les Orcades, les Hébrides, l'Islande et même le Groënland. Il fut réuni à ceux de Suède et de Danemark, par l'union de Calmar, en 1397. Après la rupture de l'Union, 1450, la Norvége suivit les destinées du Danemark jusqu'en 1814. Le traité de Kiel, 4 nov. 1814, l'a donnée à la Suède. Le luthéranisme s'introduisit en Norvége de 1526 à 1537.

Rois de Norvége.

Famille d'Yngling.

Harald Ier, Haœr Fœger. . v.	900	abd.	931	m.	934
Eric Blodœxe	931	—	936	—	934
Haquin Ier.	936	—	963	—	
Harald II	963	—	978	—	
Haquin II	978	—	995	—	
Olaf ou Olaüs Ier	995	—	1000	—	
Suénon, *roi de Danemark*. .	1000	—	1014	—	
Olaüs II	1014	dép.	1028	m.	1035
Suénon II.	1030	—	1035	—	
Magnus Ier	1035	—	1047	—	
Harald III.	1047	—	1066	—	
Magnus II.	1066	—	1069	—	
Olaus III	1069	—	1093	—	
Magnus III	1093	—	1103	—	
Olaüs IV	1103	—	1116	—	
Eysten ou Œystein Ier. . . .	1103	—	1122	—	
Sigurd Ier, 1103, seul.. . .	1122	—	1130	—	
Magnus IV.	1130	—	1135	m.	1139
Harald IV.	1135	—	1136	—	
Inge Ier. ⎫	1136	—	1135	—	
Sigurd II ⎬ période d'anarchie. .	1136	—	1161	—	
Eysten II ⎪	1142	—	1157	—	
Magnus V ⎭	1142	—			
Haquin III.	1161	—	1162	—	
Sigurd III.	1162	—	1163	—	
Magnus VI.	1163	—	1185	—	
Sverrer.	1185	—	1202	—	
Haquin IV.	1202	—	1204	—	
Guttorm.	1204	—	1205	—	
Inge II	1205	—	1217	—	
Haquin V..	1217	—	1263	—	
Magnus VII.	1263	—	1280	—	
Eric II.	1280	—	1299	—	
Haquin VI.	1299	—	1319	—	

Famille des Folkungs.

Magnus VIII.	1319	abd.	1350	m.	1374
Haquin VII.	1350	—	1380	—	
Olaüs V.	1380	—	1387	—	

Princes de diverses familles.

Marguerite de Waldemar. .	1388	—	1412	—
Eric III de Poméranie. . .	1389	—	1442	—
Christophe de Bavière. . .	1442	—	1448	—
Charles Ier Kanutsœn. . . .	1440	—	1450	—

La Norvége eut alors les mêmes souverains que le Danemark jusqu'en 1814, et depuis les mêmes rois que la Suède. La chronologie des rois de Norvége renferme d'assez grandes obscurités et est encore mal établie.

Norvins (Jacques **Marquet**, baron de **Montbreton de**), historien français, né à Paris, 1769-1854. Conseiller au Châtelet, il donna sa démission lors du procès de Favras, émigra, rentra en France avant les journées de fructidor, et, arrêté comme émigré, obtint la liberté au 18 brumaire; il voua dès lors une profonde admiration à Napoléon. Attaché à la préfecture de la Seine, compagnon du général Leclerc à Saint-Domingue; puis au service du roi de Westphalie, auprès duquel il fut conseiller d'État, secrétaire au ministère de la guerre, chambellan; il fut, en 1810, directeur de la police des États romains. Un instant exilé par la Restauration, il défendit par ses écrits le régime impérial. En 1830, il reçut la préfecture de la Dordogne, celle de la Loire, en 1831. — Il a attaché son nom à la *Biographie nouvelle des contemporains*, avec Arnault, Jay et Jouy. — Ses principaux ouvrages sont : *l'Immortalité de l'âme*, poëme, 1822; *Portefeuille de* 1813, 2 vol. in-8°, 1825; *Extraits des mémoires relatifs à l'histoire de France, de* 1757 *à la Révolution*, 2 vol. in-8°; *Histoire de Napoléon*, Paris, 1827, 4 vol. in-8°; *Histoire de la campagne de* 1813, 1830, 2 vol. in-8°; *Essai sur la révolution française*, 1832, 2 vol. in-8°; *Histoire de France*, suite à l'*Histoire* d'Anquetil, 1833, etc. Il a travaillé au *Dictionnaire de la conversation*, etc.

Norwich, ch.-l. du comté de Norfolk (Angleterre), à 175 kil. N. E. de Londres, sur l'Yare, à 24 kil. de la mer du Nord. Evêché, musée, contenant la plus grande partie de la collection de Linné, école classique, qui date de 1318, bibliothèque. Belle cathédrale, de l'époque normande, palais épiscopal du XIVe siècle. Lainages, tissus, châles, étoffes pour ameublement, filatures de soie, fonderies, tabac, huile, etc. Des ouvriers flamands s'y établirent dès le XIIe siècle. Grand marché de grains; 80,000 hab. — Elle a été construite sur l'emplacement de *Venta Icenorum*, a été la capitale de l'Est-Anglie, et jadis touchait à la mer.

Norwich, v. du Connecticut (États-Unis), à 60 kil. S. E. d'Hartford, sur la Thames. Étoffes de coton et de laines, papier, poterie; 12,000 hab.

Nose (Cap), ou *Ras-el-Enf*, sur les côtes de la haute Egypte, dans la mer Rouge; par 23°56′ lat. N., et 33°27′ long. E.

Nossi-bé ou *Hellville*, île de la côte N. O. de Madagascar; par 13°23′ lat. S., et 46° long. E. Elle a 52 kil. de tour. Elle est d'origine volcanique, montueuse, boisée; elle offre un vaste et sûr abri pour les vaisseaux; elle est très-fertile; produit la canne à sucre, l'indigo, le café, le riz, le manioc. Les Français la possèdent depuis 1841. Elle est habitée par 15,000 Sakalaves et par quelques Français. Le ch.-lieu est *Hellville*, village de la côte S., où il y a une mission catholique.

Nossi-Ibrahim. V. Marie (Sainte-).

Nossis, poëtesse grecque, de Locres, vivait vers 310 av. J. C. Elle est l'auteur de 12 épigrammes, d'un talent délicat, publiées dans l'*Anthologie grecque*, de Jacobs, t. Ier.

Nostradamus (Michel **de Notre-Dame**, dit), né à Saint-Remi (Provence), 1503-1566, célèbre astrologue français, d'une famille juive, se fit d'abord connaître comme médecin et s'acquit une grande réputation dans les épidémies qui désolaient le Midi, notamment dans les pestes d'Aix et de Lyon. Il publia, en 1555, ses prophéties, dans lesquelles il est difficile de reconnaître autre chose qu'un esprit habile, qui connut le faible de l'époque et sut l'exploiter. Son recueil eut une vogue immense; il fut bientôt attiré à la cour par Catherine de Médicis, pour y tirer l'horoscope de ses jeunes fils; il publia alors une nouvelle édition augmentée de ses prophéties. Comblé de présents par la reine, il fut nommé plus tard par Charles IX son médecin ordinaire : dans le voyage que ce prince fit en Provence, Nostradamus mourut à Salon, près d'Aix. — Les meilleures éditions de ses *Centuries*, ou prophéties, sont celles de Leyde, 1650; d'Amsterdam, 1667. — Un de ses fils, *Nostredame* (César *de*), poëte et historien, né à Salon, 1555-1629, gentilhomme ordinaire sous Louis XIII, a laissé *Histoire et Chroniques de Provence*, 1614, in-fol., ouvrage diversement jugé, etc., etc.

Nota (baron Alberto), poëte dramatique italien, né à Turin, 1775-1847, occupa divers emplois dans la magistrature, puis dans l'administration. Il peut être regardé comme l'un des restaurateurs de l'art dramatique en Italie; marchant sur les traces de Goldoni, il a abandonné le genre espagnol, pour ramener les traditions de la comédie italienne du XVIIe siècle. On distingue parmi ses nombreux ouvrages : *la Foire*, *le Premier pas dans le mal*, *la Paix domestique*, *l'Amour timide*. Ses *Œuvres* ont eu de nombreuses éditions et ont été traduites dans la plupart des langues de l'Europe.

Notables. On appelait ainsi, dans l'ancienne France, des membres du clergé, de la noblesse et de la bour-

geoisie, que les rois réunissaient en assemblée pour les consulter sur des sujets importants. Charles V réunit pour la première fois les *Notables*, en 1369, espérant ainsi remplacer les Etats-généraux. Les principales assemblées de notables sont celles de 1470, sous Louis XI; de 1526, à Cognac, sous François Ier ; de 1596, à Rouen, sous Henri IV; de 1626, à Paris, sous Louis XIII; de 1787 et 1788, sous Louis XVI.

Notaires, *Notarii.* On appelait d'abord ainsi, sous les Mérovingiens, des greffiers, des secrétaires, des écrivains *en notes*. Sous saint Louis, il y eut 60 notaires, officiers publics, attachés au Châtelet, et chargés de recevoir les actes des particuliers. Il y eut aussi, depuis Philippe III, des *notaires royaux*, qui devaient tenir un registre des pièces qu'ils expédiaient et en envoyer un double à la chancellerie. Ils reçurent des priviléges et formèrent une corporation. Henri IV supprima tous les offices de notaires et tabellions, 1597, pour les réorganiser dans tout le royaume, sous le nom de *notaires garde-notes et garde-scel*. La loi du 16 mars 1802 a établi le notariat comme il existe encore ; les notaires, dont le nombre est fixé par le gouvernement, reçoivent les actes et contrats, auxquels les particuliers veulent donner de l'authenticité; ils en conservent le dépôt et en délivrent des expéditions. Il y a trois classes de notaires: leurs charges sont vénales, mais ils sont nommés à vie par le souverain sur la présentation de celui qui a cédé ou vendu son office. Des chambres de notaires maintiennent la discipline. — *Les notaires des seigneurs* ne pouvaient recevoir les contrats que dans leur juridiction et pour des personnes qui y avaient leur domicile. Les évêques avaient aussi des *notaires apostoliques*, qui passaient tous les actes concernant les bénéfices; Charles VIII les supprima en 1490. Henri II créa 4 notaires apostoliques pour toute la France; Louis XIV en établit dans tous les diocèses.

Notaras (Chrysanthe), patriarche de Jérusalem, né en Morée, mort en 1752, est connu par sa vertu et sa science. Il fut archevêque de Césarée et patriarche de Jérusalem. Il fit relever le Saint-Sépulcre, 1719. On a de lui : *Sur les rites et les dogmes de l'Eglise orientale*, 1715; *Introduction à la géographie et à la sphère*, en grec moderne, Paris, 1716, in-fol.

Notasie, nom que l'on a souvent donné à la partie de l'Océanie, située au S. E. de l'Asie, du mot latin *Notus*, signifiant vent du midi. C'est la Malaisie.

Notes tironiennes. V. Tiron.

Notker, savant moine allemand, surnommé Labeo (*le Lippu*), mort en 1022, moine et professeur au monastère de Saint-Gall, essaya de populariser dans la langue allemande les chefs-d'œuvre de l'antiquité. On a de lui, dans cet idiome, la traduction ou l'explication de *la Consolation* de Boëce, des *Catégories* et de l'*Herméneutique* d'Aristote, etc.

Noto (Val di), l'une des trois anciennes divisions de la Sicile, embrassant le territoire qui forme aujourd'hui les provinces de Catane, de Syracuse, de Caltanisetta et de Girgenti. Ch.-l., *Catane*.

Noto-Nuovo, *Neetum*, v. de la prov. et à 26 kil. S. O. de Syracuse (Sicile), à l'embouchure du *Noto* (Asinarus). Blés, vins, huile. Riche collection d'anciennes médailles; 12,000 hab. Elle a remplacé le *Noto-Vecchio*, détruit par un tremblement de terre, en 1695.

Notre-Dame de Paris. église métropolitaine de Paris, située à l'extrémité E. de l'île de la Cité. Elle fut fondée au commencement du IVe siècle, et au XIIe, réédifiée par Maurice de Sully, 62e évêque de Paris ; sa construction, reprise au XIIIe. fut agrandie et reçut sa forme définitive ; le portail du côté du S., celui du N., les tours datent de cette époque. Négligée pendant longtemps, profanée et mutilée pendant la Révolution, elle a été rendue, depuis 1845, par MM. Lassus et Viollet-le-Duc, à sa splendeur primitive.

Notre-Dame de la Délivrande. V. Délivrande.

Notre-Dame de Liesse. V. Liesse.

Notre-Dame des Ermites. V. Einsiedeln.

Notre-Dame des Vertus. V. Aubervilliers.

Notre-Dame du Calvaire (Filles de). V. Calvaire.

Notre-Dame du Mont-Carmel. V. Carmel.

Notre-Dame du Mont-Oliveto (Ordre de). Cet ordre religieux fut fondé, en 1319, par Bernard Tolomei, sur le mont Oliveto, près d'Arezzo, sous la règle de saint Benoît. Les *Olivétains* ont été approuvés par Jean XXII. Il y a des religieuses de cet ordre depuis 1515. Leur vêtement est blanc.

Nottingham, ch.-l. du comté de ce nom (Angleterre), à 200 kil. N. O. de Londres, sur la Leen, à son confluent avec le Trent, et sur le canal Great-Trunck. Grande fabrication de tulles et de dentelles (imitation de malines et de valenciennes), datant de 1809 ; fabriques de bas, bonneterie, filatures; fonderies, verreries, poterie commune ; brasseries, commerce de fromages. Château du duc de Newcastle. Ruines de fortifications, élevées sous Guillaume le Conquérant, et rasées par Charles II ; 87,000 hab.

Nottingham (Comté de), comté central d'Angleterre, limité, au N., par celui d'York ; à l'O , par celui de Derby; à l'E. et au S., par ceux de Lincoln et de Leicester. Il a 294,000 hab. Climat sec; culture variée; on y trouve des restes nombreux de l'ancienne forêt royale de Sherwood. Le Trent le traverse du S. O. au N. E. Le ch.-l. est *Nottingham:* les villes princ. sont, Newark et Mansfield.

Notus, vent du sud chez les anciens. Les Romains l'appelaient aussi *Auster*

Nou ou **Noo,** lac marécageux que traverse le Nil, vers 9° $\frac{1}{2}$ lat. N., et où vient se jeter le Bahr-el-Gazal (la riv. des Gazelles), qui coule du S. O. au N. E., à travers des marais pestilentiels. Là est le pays des *Nouer*.

Nouaille (La). V. Lanouaille.

Nouée (La), bourg de l'arr. et à 16 kil. N. O. de Ploërmel (Morbihan). Forges, hauts fourneaux; 3,215 hab., dont 251 agglomérés

Nougarède de Fayet (André-Jean-Simon, baron), magistrat, né à Montpellier, 1765-1845, conseiller à la Cour des aides de Montpellier avant la révolution, servit alors dans l'arme du génie, rentra dans la magistrature sous le Consulat, et fut député au Corps législatif en 1804. Conseiller de l'Université en 1808, président de chambre à la Cour impériale de Paris, 1810, maître des requêtes, 1815, il rentra dans la vie privée en 1815. Il a laissé plusieurs ouvrages de droit : *Hist. de la puissance paternelle; Hist. des lois sur le mariage et sur le divorce*, 1803, 3 vol. in-8°; *Jurisprudence du mariage*, 1817; puis, *Hist. de la révolution qui renversa la république romaine*, 1820, 2 vol. in-8°; *Hist. du siècle d'Auguste*, 1840, in-8°.

Nougarède de Fayet (Auguste), fils du précédent, né à Paris, 1811-1853, député au corps législatif en 1852, a écrit de nombreux ouvrages sur divers sujets : *du Duel*, 1838; *de l'Electricité*, 1839; *Essai sur la Constitution romaine*, 1842; *de la Conquête et de Clovis*, 1843; *Recherches historiques sur le procès et la condamnation du duc d'Enghien*, 1844, 2 vol. in-8°; *Lettres sur l'Angleterre et la France*, 3 vol. in-8°, etc., etc.

Noukahiva, la principale des îles Marquises, dans la Polynésie. V. Marquises.

Nouméa ou **Port-de-France,** ch.-l. de la Nouvelle-Calédonie, peuplée de 2,000 Calédoniens catholiques et cultivateurs.

Noun ou **Non** (Cap); il est situé en Afrique, à l'extrémité O. de l'Atlas, dans le Maroc, par 28° 59′ lat. N., et 13° 35′ long. O.

Nour ed Din Mahmoud (Mélik el Adel), le *Noradin* des croisés, sultan de Syrie et d'Egypte, né à Damas, 1116-1174, s'établit à Alep, à la mort de son père, Omad ed Din Zenghi, et s'appliqua à détruire la puissance des chrétiens, en prenant Edesse, ce qui détermina la croisade prêchée par saint Bernard, et en battant, à Fontaine-Murée, près d'Apamée, Raymond, prince d'Antioche, qui mourut dans le combat, juin 1149. Après avoir consolidé sa puissance en Syrie par la prise de Damas, 1156, il songea à s'emparer de l'Egypte. Il fut arrêté par un tremblement de terre qui renversa beaucoup de villes, puis par les chrétiens du royaume de Jérusalem. Vaincu à Génésareth par Baudouin III, il se releva bientôt, attaqua le sultan d'Iconium, et envahit le territoire d'Antioche; puis, profitant des dissensions du khalifat d'Egypte, il lança, à deux reprises, son lieutenant Chyrkouk, à la tête d'une armée considérable, contre le vizir Chaver, soutenu par les chrétiens. Ceux-ci furent vaincus près du Kaire, 1169. A la mort de Chyrkouk, qu'il avait préposé au gouvernement de sa conquête, il le remplaça par Saladin, son neveu; mais ce nouveau vizir, lui devenant bientôt suspect par ses relations avec les chrétiens, il se mettait en marche pour le châtier, lorsqu'il mourut, à Damas, d'une esquinancie. Nour ed Din, frugal, simple, austère, a été admiré, même par les chrétiens; religieux observateur du Koran, il fut libéral, brave et redouté; il encouragea les sciences et les lettres.

Nourrit (Louis), chanteur français, né à Montpellier,

1780-1851, d'abord enfant de chœur, fut recommandé à Chaptal, et, par les soins de Méhul, entra au Conservatoire, où il fut l'un des meilleurs élèves de Garat. Il débuta avec succès à l'Opéra, 1805, et se distingua par la fraîcheur de sa voix et la pureté de sa méthode, jusqu'à sa retraite, en 1826.

Nourrit (Adolphe), célèbre chanteur français, né à Montpellier, 1802-1839, fils du précédent, fut d'abord destiné au commerce par ses parents, mais échappa bientôt au comptoir par des études solitaires, sous la direction du ténor Garcia, et débuta à l'Opéra en 1821. Excellent tragédien, chanteur sympathique et habile il resta, de 1826 à 1837, premier ténor à l'Opéra, créant les rôles de tous les chefs-d'œuvre qui se succédaient alors: *la Muette de Portici, le Comte Ory, Guillaume Tell, Robert le Diable, la Juive, les Huguenots*, etc. L'entrée de Duprez dans le personnel, comme ténor adjoint, lui fit abandonner Paris et l'Opéra, avril 1837; il parcourut dès lors l'Europe, et, ayant éprouvé, à *Marseille*, dans une représentation de la *Juive*, une paralysie de la voix, il se défia de son talent, et fut pris d'une sombre mélancolie que rien ne put dissiper. Il parcourut l'Italie; mais, à Naples, il se précipita du haut d'une fenêtre, après avoir vu la censure refuser la représentation, sur le théâtre de San-Carlo, d'un opéra de *Polyeucte*, dont il avait fait le libretto et Donizetti la musique.

Nourry (Nicolas **le**). V. le Nourry.

Noutka (Baie de), baie de la côte N. O. de l'île Quadra-et-Vancouver, dans le Grand Océan (Amérique du Nord). Commerce de peaux. — Découverte par Cook en 1778; comptoir anglais depuis 1786.

Nouvelle (La), bourg de l'arrond. et à 26 kil. S. de Narbonne (Aude), sur le grau de l'étang de Bages, près du canal de Narbonne. Construction de navires. Commerce assez actif; 1,600 hab.

Nouvelle-Orléans (La). V. Orléans (La Nouvelle-).

Nouvelle-Zélande. V. Zélande (Nouvelle-)

Nouvion-en-Ponthieu (Le), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 15 kil. N. d'Abbeville (Somme); 841 hab.

Nouvion-en-Porcien (Le), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 12 kilom. N. E. de Rethel (Ardennes); 1,097 hab. On écrit aussi *Novion-Porcien*.

Nouvion-en-Thiérache (Le), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 30 kil. N. O. de Vervins (Aisne). Tissus de laine, mousselines, Fromages dits de *Marolles*; 3,172 hab. — Fabrication d'objets en bois et de jouets dans la forêt de Nouvion.

Nouzon, bourg de l'arrond. et à 8 kilom. N. de Mézières (Ardennes), et à 7 kil. de Charleville. Pont suspendu sur la Mouze. Forges et hauts fourneaux; 3,164 hab.

Novalis (Frédéric **de Hardenberg**, dit), poëte et philosophe allemand, né Widerstædt (comté de Mansfeld), 1772-1801, de l'école des Schlegel, ami de Fichte et de Schelling, a laissé des œuvres (poésies, romans, etc.), empreintes d'une sorte de naturalisme chrétien, remarquables par leur lyrisme; les principales sont: *la Chrétienté ou l'Europe;* les *Chants spirituels;* les *Hymnes à la nuit; Henri d'Ofterdingen; les Disciples de Saïs, Fragments*. etc... Elle ont été publiées par Tieck et F. Schlegel, 1802, 2 vol. in-8°. C'est le poëte des rêveurs et des âmes tendres.

Novare, *Novaria*, v. forte et ch.-l. de la province de ce nom, dans le roy. d'Italie, à 80 kil. N. E. de Turin, entre la Mora et l'Agogna. Evêché, collége de jésuites, bibliothèque, école de droit, cathédrale, statue de Charles-Emmanuel III. Fabriques de soieries et de toiles; 22,000 hab — Défaite de la Trémoille, en 1513, par les Suisses, et du roi de Sardaigne, Charles-Albert, par les Autrichiens, le 23 mars 1849. — Elle fut le ch.-l. du département de l'*Agogna*, sous le premier empire français. — La province de *Novare*, du royaume d'Italie, a 6,543 kil. carrés de superficie et 625,000 hab. Les villes principales sont: *Novare*, Arona, Biella, Domo d'Ossola, Romagnano, Trino, Verceil. — Novare, avec son territoire, fut cédée au roi de Sardaigne par les Autrichiens, au traité de Vienne, 1736.

Novat, hérésiarque, diacre de l'Eglise de Carthage, au IIIe s. Cité par Cyprien, évêque de Carthage, pour rendre compte de ses concussions sur les revenus des pauvres, il s'enfuit, fut excommunié, et, de concert avec Novatien, renouvela l'hérésie de Montanus.

Novatien, antipape du IIIe s., ne voulut pas reconnaître l'élection de Corneille, 251, et se fit élire à son tour; mais, déposé par le concile de Carthage, il se jeta, avec Novat, dans le schisme des Montanistes, qui excluaient pour toujours de la communion chrétienne certains pécheurs (coupables d'adultère, de fornication, etc...). On suppose qu'il mourut en Afrique. Ses *Œuvres* ont été publiées par Jackson, Londres, 1728, in-8°.

Novelda, v. de la prov. et à 24 kil. O. d'Alicante (Espagne), près du Tinalapo. Eaux-de-vie; nougats renommés; 8,000 hab.

Novellara, v. d'Italie, à 40 kil. N. O. de Modène. Cuirs et soie; 5,000 hab. — Principauté annexée au duché de Modène, en 1737.

Novelles, *Novellæ*, appelées aussi *Authentiques*, constitutions, au nombre de 168, publiées par Justinien pour suppléer aux lacunes du Code et du Digeste, et abroger certaines de leurs dispositions. Elles furent réunies en corps de droit, en 565.

Novelli (Pietro), dit *le Morrealese*, architecte et peintre de l'école napolitaine, né à Morreale, 1608-1647, est le plus grand peintre qu'ait produit la Sicile, et dans une courte vie, terminée à Palerme, par une blessure reçue dans des troubles civils, a laissé, soit à Palerme, soit à Catane, de nombreux ouvrages, parmi lesquels on remarque: *Saint Philippe d'Argiro exorcisant un possédé; Tobie délivré par l'Ange*, etc. On admire chez ce grand artiste la correction du dessin, la facilité du pinceau, la beauté des couleurs, la science de la perspective et de l'anatomie, etc.

Novelli (Antonio), sculpteur italien, né à Castel-Franco (Toscane), 1600-1662, fut élève de Gh. Silvani et d'Ag. Bugiardini. On lui doit des statues, souvent colossales (un *Vent déchirant une voile*, deux *Mois*, *la Loi*, *Atlas portant le ciel sur ses épaules*, etc.). Artiste presque universel, il faisait des modèles de cire pour les œuvres d'orfévrerie, des faïences, des gardes d'épée, des télescopes; il fut bon musicien et poëte spirituel.

Novelli (Pietro-Antonio), peintre et poëte italien, né à Venise, 1729-1804, a laissé un grand nombre d'œuvres dans les églises de la Vénétie et des États-Romains.— Son fils, *Francesco*, né en 1764, fut un bon graveur.

Novembre, 9e mois de l'année romaine, consacré à Diane, est le 11e mois de notre année.

Novempopulanie, prov. de la Gaule, au S. O., ainsi appelée parce qu'elle renfermait 9 peuples principaux: *Tarbelli, Boii, Vasates, Ausci, Elusates, Osquidates, Bigerrones, Convenæ, Consorrani*. On l'appelait aussi Aquitaine IIIe. C'est le pays qui plus tard est devenu la Gascogne.

Noverre (Jean-Georges), chorégraphe français, né à Saint-Germain-en-Laye, 1727-1810, dirigea la danse à l'Académie de musique, de 1770 à 1780, et obtint de la célébrité, en continuant les réformes introduites par Mlle Sallé, et en ramenant la danse à l'imitation vraie de la nature. On a de lui plusieurs ballets: *Médée et Jason*, 1775; les *Caprices de Galathée*, 1776, etc.; ainsi que des *Lettres sur la danse et les ballets*, où il avait exposé ses idées sur son art, 1760.

Noves, bourg de l'arrond. et à 24 kil. N. E. d'Arles (Bouches-du-Rhône). Murailles et tours. Filatures de soie. Patrie de Laure, immortalisée par Pétrarque (?); 2,200 hab.

Noves (Laure **de**). V. Laure.

Novi, v. forte de la province et à 22 kil. S. E. d'Alexandrie (Italie). Soieries, indiennes. Les Français y furent battus par les Austro-Russes, le 15 août 1799 et Joubert y fut tué; 11,000 hab.

Novi (Paul **de**) était un riche teinturier de Gênes. En 1507, les Génois se soulevèrent contre le protectorat de la France; et le peuple, abandonné à lui-même, nomma huit tribuns et pour doge Paul de Novi, intelligent, intègre et brave. Louis XII attaqua bientôt Gênes; Paul de Novi fut chassé du poste de la Lanterne, voulut fuir, fut jeté en Corse par la tempête et livré à Louis XII, qui le fit décapiter à Gênes.

Novi-Bazar, en turc *Yéni-Bazar*, v. de la Bosnie (Turquie d'Europe), à 210 kil. N. O. de Bosna-Seraï, sur la Rachka, dans la Rascie. Place forte et évêché catholique. Eaux thermales; 20,000 hab

Novikof (Nicolas-Ivanovitch), littérateur russe, né près de Moscou, 1744-1818, servit dans les gardes à Saint-Pétersbourg, puis créa un journal satirique et une *Biographie littéraire russe*. Établi à Moscou, en 1769, il y publia *Ancienne Bibliothèque russe*, recueil de documents historiques en 19 volumes in-8°; il dirigea la *Gazette de Moscou*, fonda des revues, ouvrit le premier cabinet de lecture, se fit libraire, imprimeur; et, par

son activité, se rendit suspect à Catherine II, qui le retint quatre ans prisonnier, 1792-1796.

Noviodunum, v. de la Lyonnaise Ire (Gaule); auj. *Nevers*. — V. de la Belgique IIe; auj. *Soissons*. — V. de la Grande-Séquanaise; auj. *Nyon*.

Noviomagus, v. de la Belgique IIe; auj. *Noyon*. — V. de la Germanie IIe; auj. *Nimègue*. — V. de la Germanie Ire; auj. *Spire*. — V. de la Lyonnaise IIe; auj. *Lisieux*. — Auj. *Nyons* (Drôme).

Novion-Porcien, ch.-l. de canton de l'arrond. et au N. E. de Rethel (Ardennes); 1,097 hab.

Novius, poëte comique latin, vivant au commencement du Ier siècle av. J. C., contemporain du dictateur Sylla, jouit d'une grande réputation par ses *Atellanes*, souvent citées. Ses *Fragments* ont été recueillis par Bothe : *Poetæ scenici latinorum*, t. II.

Novogorod-la-Grande, en russe *Veliki-Novgorod*, v. de la Russie d'Europe, à 190 kil. S. E. de Saint-Pétersbourg, sur la Wolkhov. Ch.-l. du gouvernement de son nom. Archevêché, cour civile et d'appel; école de cadets et entrepôt militaire. Belle cathédrale, sur le modèle de Sainte-Sophie de Constantinople, du même nom; palais du gouverneur, autrefois résidence des tzars. — Novogorod, fondée au Ve siècle, au milieu des Slaves barbares, capitale de Rurik au IXe siècle, devint une grande république, puissante et riche au moyen âge, entrepôt important de la ligue Hanséatique du XIIIe au XVe siècle, soumise aux Russes, 1577-1578, maltraitée par les rudes vainqueurs, elle a décliné rapidement sous l'influence rivale de Saint-Pétersbourg. 18,000 hab. — Son gouvernement, compris entre ceux d'Olonetz au N., de Saint-Pétersbourg, à l'O., de Vologda, d'Iaroslaf, de Tver et de Pskov, à l'E. et au S., s'étend sur une superf. de 122,337 kil. carrés, et a une popul. de 1,011,000 hab. Le sol est peu fertile. Il y a de grandes forêts et des lacs nombreux (Ilmen, Bielozero, etc.).

Novogorod-la-Petite, *Nijni-Novgorod*, v. de la Russie d'Europe, à 440 kil. N. E. de Moscou, à 1,200 kil. S. E. de Saint-Pétersbourg, au confluent du Volga et de l'Oka. Ch.-l. du gouvernement de son nom; évêché, cour civile et d'appel, ch.-l. d'éparchie grecque. Deux cathédrales, nombreuses églises, palais. Corderies, cuirs, maroquins, paletots imperméables, toile à voiles. Grand entrepôt de commerce; foire célèbre, en juillet et août, de *Makariew*, sur la rive gauche de l'Oka. Plus de 300,000 marchands s'y réunissent de l'Europe et de l'Asie; il s'y vend beaucoup de duvet de cachemire pour châles, des thés de qualité supérieure, des fourrures, du riz, des fruits, des soieries, des pianos, de la bonneterie, etc. Cette ville, qui fut la résidence des ducs de Souzdal avant Moscou, fut brûlée par les Tatars en 1317 et 1378, et dut être un instant la capitale de l'empire, dans les projets de Pierre le Grand; 40,000 hab. — Son gouvernement, entre ceux de Kostroma au N.; de Viatka, de Kasan, de Simbirsk à l'E.; de Tambov et Wladimir à l'O.; et de Penza au S., s'étend sur une superficie de 51,272 kil. carrés, et a une population de 1,272,000 hab. Son sol, plat et fertile, arrosé par le Volga, l'Oka, et le Soura, produit des grains, du lin, du chanvre.

Novogorod-Severskoï, v. de la Russie d'Europe, à 140 kil. N. E. de Tchernigov, sur la Desna; chef-lieu d'une principauté dépendante de Kiev, de 1044 à 1543, elle a été réunie à la Russie par le traité de Déoulma, en 1618. Commerce de chanvre, blés, chaux; 10,000 hab.

Novogrodek, v. du gouvernement et à 160 kil. S. E. de Grodno (Russie), sur un affluent du Niémen. Anc. palatinat de Lithuanie; 5,500 hab.

Nowaïri (Chéhab-ed-Dyn-Ahmed), historien arabe, né à Taber (Haute-Egypte), 1280-1332, est l'auteur d'une sorte d'encyclopédie, contenant la somme des connaissances à son époque, et intitulée : *Nihayat al arab fi fonoun Ala Dab*. On n'en a jusqu'ici imprimé que des extraits : Leyde, 1750; Gotha, 1775; etc. Caussin de Perceval a traduit en français la partie relative à la Sicile, sous ce titre : *Histoire de Sicile sous le gouvernement des Arabes*.

Noyal-Pontivy, comm. du cant. de l'arr. et à 8 kil. E. de Pontivy, dans le Morbihan; 3,288 hab., dont 668 agglomérés.

Noyal-sur Vilaine, bourg de l'arrond. et à 12 kil. E. de Rennes (Ille-et-Vilaine). Toiles; 2,506 hab., dont 209 agglomérés.

Noyant, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 18 kilom. S. E. de Baugé (Maine-et-Loire); 1,508 hab.

Noyer (Prosper), né à Bruxelles, 1806-1846, diplomate et homme de lettres, a écrit : *Jacqueline de Bavière*, drame en 5 actes, 1835; *Siméon ou les Zingaris*, drame en 5 actes, 1836; *l'Homme aux favoris et la jeune Bruxelloise*, roman, 2 vol., 1850.

Noyers, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. S. de Tonnerre (Yonne), sur le Serein. Serges, toiles, chandelles; commerce de grains, vins, laines. Jadis fortifiée, elle avait une abbaye de bénédictins; 1,493 hab.

Noyers, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 12 kil. O. de Sisteron (Basses-Alpes); 937 hab.

Noyon, *Noviomagus* ou *Noviodunum*, ch.-l. de cant. de l'arrond. et à 24 kil. N. E. de Compiègne (Oise), sur la Vorse, près de l'Oise. Autrefois évêché et comté-pairie. Cathédrale remarquable du XIIe siècle. Bonneterie, toiles et cuirs; commerce de grains. — Hugues Capet y fut élu roi, en 987. Patrie de Calvin et du sculpteur Sarazin. — Traité signé entre François Ier et Charles d'Autriche, le 13 août 1516; 6,262 hab.

Nozay, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 28 kil. S. O. de Châteaubriant (Loire-Inférieure). Grains, bestiaux, laines, lin. Près de là est la ferme-modèle de Grand-Jouan; 3,791 hab.

Nozeroy, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 30 kil. S. E. de Poligny (Jura), sur une colline près de l'Ain. Tanneries, fabriques de souliers. Belle église gothique. Ruines du château des seigneurs de Châlon. Louis XIV la confisqua sur Guillaume III; 823 hab.

Nubie et **Soudan égyptien.** Ces pays, conquis par les Egyptiens de 1820 à 1822, sont bornés : au N., par l'Egypte; à l'E., par la mer Rouge; au S. E., par l'Abyssinie; au S., par les pays des Gallas et des Schillouks; au S. O. par le Darfour; à l'O. par le Sahara. Ils ont 1,400 kil. du N. au S. et 800 kil. de l'E. à l'O. La population est évaluée à 2 ou 3 millions d'hab. C'est une grande terrasse de 450 à 500 m. de hauteur, qui domine le Sahara et l'Egypte. Le Nil blanc traverse le Sennaar et la Nubie du S. au N. et reçoit à droite le Nil bleu et l'Atbarah. La vallée du Nil, au-dessous de Khartoum, est très-encaissée; le fleuve ne peut pas déborder et fertiliser le sol; son cours est obstrué par des rochers qui forment des rapides. Le climat de la Nubie est chaud et sec; le Soudan est dans la zone des pluies, qui engendrent une végétation luxuriante, mais aussi des fièvres pernicieuses. On cultive le dourah, le maïs, le sésame, le coton, le tabac; on y trouve le bananier, le figuier, le dattier, le tamarinier, le séné, la gomme arabique. Le bétail est nombreux; mais les forêts sont peuplées d'animaux féroces, lions, panthères, hyènes, chacals, éléphants, etc., et les rivières sont remplies de crocodiles et d'hippopotames. Les populations de race éthiopienne, du rameau brun rouge, sont les Barabras ou Kenous, les Bicharis, les tribus de la Bahiouda, les Kababich; les peuplades de race éthiopienne, du rameau noir, sont celles du Takalé et du Kordofan; les peuplades de race arabe sont les Baggara; les Foungi sont un mélange d'Ethiopiens et d'Arabes. Presque tous sont musulmans. Dans le Soudan égyptien, on trouve : le Kordofan, le Takalé, le Dar Nouba, le Sennaar, le Fazoql, le Dar Bertat, le Dar Halfay, imparfaitement soumis aux Egyptiens, à l'exception du Sennaar. Les villes principales sont : El-Obeid, Tassin, Sennaar, Mesalamieh, Wholed-Medineh, Famaka, Khartoum, etc. — Dans la Nubie, on trouve : le Dar Chendy, v. pr., Chendy; le Dar Damer ou Dar Djal, v. pr., Damer; le Dar Berber, occupé par les farouches Bicharis; le Dar Chaykyé, v. pr., Korty; le Dar Dongolah, v. pr., Marakah et Dongolah; le Dar Sokkot, capit., Amarah; dans la Basse-Nubie, Derr, Ebsamboul et Ibrim. Il y a encore le pays des Barabras, Nouba et Kenous; la province turque de Souakim, qui n'appartient que nominalement aux Turcs, sur les bords de la mer Rouge; et dans les oasis entre cette mer et le Nil, le Beled-el-Taka, capit., Kassala, le Bedja, le Kerosko. La Bahiouda est à l'O. du Nil. — La Nubie correspond à l'ancienne *Æthiopia supra Ægyptum* et au pays de Méroé. Le nom vient de l'ancienne tribu des *Nobates*.

Nuble, prov. du Chili, dont le ch.-l. est *Chillan*.

Nuceria Alfaterna, v. de la Campanie ancienne, auj. *Nocera de' Pagani*. — **Nuceria Camellaria,** v. de l'anc. Ombrie; auj. *Nocera*. — **Nuceria Apulorum,** la même que *Luceria*.

Nuck (Antoine), anatomiste allemand, 1669-1742, médecin à la Haye et professeur à Leyde, traita le premier les pertes d'humeur aqueuse dans les maladies de l'œil. Ses ouvrages ont été publiés à Lyon, 1722, sauf le *De vasis aquosis oculi*, Leyde, 1685.

Nugent (Thomas), littérateur anglais, mort en 1772, connu par ses traductions et son *Nouveau Dictionnaire portatif des langues française et anglaise*, Londres, 1774, qui a eu de nombreuses éditions. On lui doit encore un

ouvrage estimé, *History of Vandalia*, 1776, 3 vol. in-4°, etc.

Nuit (La), *Nox*, divinité du paganisme, fille du Ciel et de la Terre, mère des Furies, de l'Ether et du Jour; selon d'autres, elle était fille du Chaos et sœur d'Érèbus.

Nuits. V. Nuyts. — V. Neuss.

Numa Pompilius, second roi de Rome, de 714 à 671 av. J. C., d'origine sabine, né à Cures et gendre de Tatius, régna après Romulus, dans une heureuse paix, et, sous l'inspiration de la nymphe Egérie, établit la législation religieuse des Romains, réforma le calendrier, fonda le culte du dieu Terme, et organisa la propriété. Les livres sacrés, attribués à Numa, furent, dit-on, découverts 500 ans après sa mort (181 av. J. C.), par Terentius; le sénat aurait fait brûler les livres grecs sur la philosophie, mais aurait gardé avec soin ceux qui traitaient du droit pontifical. Plutarque a écrit sa *Vie*.

Numance, *Numantia*, v. d'Hispanie, chez les Arévaques, dans la Tarraconaise, près des sources du Durius, est restée célèbre dans l'histoire par la résistance des Celtibériens, soulevés contre Rome. Après avoir été inutilement assiégée par Pompeius Nepos et Mancinus, qui se laissa surprendre par les Numantins, elle fut emportée, après un long siége et une cruelle famine, par Scipion Emilien, en 133 av. J. C. Tous les habitants avaient succombé et la ville fut rasée.

Numénius, philosophe grec, né à Apamée, en Syrie, au IIe s. ap. J. C., est un prédécesseur de Philon et de Plotin, par sa tentative de réconcilier les écoles de Platon et de Pythagore avec les religions orientales. — Il a laissé deux ouvrages dont on a des fragments : l'*Apostasie des académiques à l'égard de Platon* et *le Souverain bien*.

Numérien (M. Aurelius), empereur romain, mort en 284, 2e fils de l'empereur Carus, l'accompagnait dans une expédition contre les Parthes, lorsque Carus mourut subitement. Numérien, reconnu empereur, ainsi que son frère, Carin, périt dans sa litière, assassiné probablement par le préfet du prétoire, Aper, son beau-père, en ramenant son armée vers le Bosphore. On a vanté son éloquence et ses poésies.

Numicius ou **Numicus,** cours d'eau du Latium (Italie ancienne), qui se jette dans la mer Tyrrhénienne, près d'Ardée. Enée fut tué sur ses bords. Auj. *Rio di Pratica*.

Numidie, pays de l'Afrique septentrionale, qui, au temps de sa plus grande puissance, sous Massinissa, s'étendait, entre la Mauritanie à l'O., et le territoire de Carthage ou Afrique proprement dite, à l'E.; depuis la Malva jusqu'à la Tusca. Elle répondait alors à notre Algérie. Elle était habitée par les Numides (les nomades), peuple nomade de race libyenne, qui, d'abord indépendant, essaya de s'opposer aux établissements de Carthage, et fournissait à cette cité, et, plus tard à Rome, des cavaliers renommés. On le retrouve encore aujourd'hui, distinct des autres Arabes, dans les Kabyles et les Berbères. Elle se divisait en Numidie orientale, pays des Massyliens (de la Tusca au cap Triton), et en Numidie occidentale ou pays des Massésyliens (du cap Triton à la Malva). Les rois numides entrèrent dans l'alliance romaine vers la 2e guerre punique. Massinissa, roi de la Numidie orientale ou *Métagonitide*, dépouillé par Syphax, rentra en possession de ses Etats, grâce aux secours des Romains, après la bataille de Zama, 202; étendit son pouvoir sur toute la Numidie, et s'agrandit du côté de l'Atlas. A la mort de Micipsa, son fils, en 119, Jugurtha, neveu de ce prince, fit assassiner et dépouiller ses frères adoptifs, Hiempsal et Adherbal, et réunit une seconde fois la Numidie sous un même pouvoir. Mais il fut vaincu par les Romains, et livré par Bocchus, roi de Mauritanie, 106 av. J. C. Bocchus obtint la Numidie occidentale; le reste fut réuni à la province romaine de l'Afrique, ou donné à deux descendants de Massinissa. Enfin, en 46, après la défaite de Juba, à Thapsus, la Numidie entière devint province romaine. Un instant, la Mauritanie et la Numidie occidentale formèrent un royaume pour Juba II, gendre d'Antoine, mais elles retournèrent à l'empire en 42 ap. J. C. La Numidie fit, plus tard, partie de l'empire d'Occident; ce fut une province du diocèse d'Afrique, de la préfecture d'Italie. Les principales villes étaient : *Cirta* ou Constantine, capitale, Milevis, Hippo-Regius, Tagaste, Tebeste, Lambœsa, etc. Sa fertilité la fit regarder comme le grenier de Rome. Conquise par les Vandales, 430, reconquise sur eux par Bélisaire, 533, elle fut soumise à la domination arabe au VIIe s.

Numitor, roi d'Albe la Longue, fils de Procas et descendant d'Enée, fut chassé du trône par son frère Amulius, et y remonta par le secours de ses petits-fils, Romulus et Remus.

Nummus signifiait, chez les anciens Romains et chez les auteurs latins, le *denier d'argent*, ou, plus généralement, la monnaie.

Nundines, *Nundinæ*, jours de marché à Rome, revenaient tous les 9 jours.

Nuñes (Pedro), célèbre mathématicien portugais, né à Alcaçar de Sal, 1492-1577, donna des leçons à dom Sébastien, traita, le premier, de la loxodromie, et perfectionna l'observation astronomique. On a de lui : *de l'Art de la navigation*, 1546, in-fol.; *de Crepusculis*, 1542, in-4°; *Tratado da sphera*, etc.

Nuñes-Alvares-Péreira, grand homme de guerre du Portugal, au XVe s., fit triompher par ses exploits le parti du régent, qui devint Jean Ier; nommé connétable du royaume, entouré d'honneurs et de l'auréole de toutes les vertus chevaleresques, il mourut dans un couvent.

Nuñes de Villa-Vicencio (Don), peintre espagnol, né à Séville, 1635-1700, ami et élève de Murillo, fonda, avec lui, l'Académie de Séville. Il fut bon portraitiste, et imitateur heureux de la manière de son maître.

Nuñez, nom de plusieurs bons peintres espagnols :

Nuñez (Jean), né près de Séville, vers 1534, l'un des rénovateurs de l'art en Espagne. Son chef-d'œuvre est *la Vierge tenant le Christ mort dans ses bras*, à Séville.

Nuñez (Pedro), né à Madrid, 1601-1654, travailla pour Philippe IV.

Nuñez de Sepulveda (Don Matteo), né à Cadix, 1611-1660, s'occupa surtout de l'ornementation des vaisseaux espagnols.

Nuñez (Alvarez), navigateur espagnol, mort en 1564 découvrit et parcourut la Floride (avec Panfilo de Narvaez), 1528, et fut nommé par Charles-Quint adelantado du Rio de la Plata.

Nunziante (Vito, marquis), 1775-1836, servit dans l'armée de 1794 à 1798, puis, rassemblant un millier d'hommes, dont il se nomma colonel, il se mit à la disposition du cardinal Ruffo. Il combattit dès lors les Français, surtout à Capoue, à Sienne, à Reggio. En 1815, commandant supérieur des Calabres, il fut chargé de présider à l'exécution de Murat. Nommé marquis, lieutenant général, gouverneur de Salerne, il devint inspecteur général de l'armée, vice-roi de Sicile en 1830, et reçut, en 1831, le commandement de toutes les troupes du royaume.

Nuoro, v. de l'île de Sardaigne, à 120 kil. N. de Cagliari. Evêché; 5,000 hab.

Nuovo-monte, montagne au N. O. de Pouzzoles (Italie), s'éleva, en deux jours, sur l'emplacement du lac Lucrien, lors du tremblement de terre de 1538. Elle a 200 m. de hauteur.

Nu-pieds (Insurrection des), insurrection provoquée en Normandie, sous Louis XIII, en 1639, par l'exagération des impôts. Le colonel Gassion la réprima, et le parlement de Rouen, qui l'avait soutenue par son attitude, fut dissous et exilé.

Nuraghes. V. Noraghes.

Nuremberg, en allemand, *Nürnberg*, *Norica* des latins, v. de Bavière, dans le cercle de la Franconie-Moyenne, à 160 kil. N. O. de Munich, sur la Pegnitz et le canal Louis, qui réunit le Mein au Danube; par 49° 27′ 50″ lat. N., et 8° 44′ 27″ long. E.; 83,000 hab. Avec sa vieille muraille, flanquée de 74 tours, avec ses rues étroites et tortueuses, ses maisons du moyen âge, Nuremberg a l'apparence d'une cité des anciens temps. Tribunaux, gymnase, écoles, sociétés scientifiques, d'agriculture et d'industrie. Musée germanique qui date de 1852, bibliothèques. Célèbre confection de jouets d'enfants, fabriques d'instruments de musique et d'arithmétique; quincaillerie, faïence, produits chimiques. — Marché et place Saint-Laurent, place Dürer; statues de Mélanchthon et d'Alb. Dürer, chapelle Saint-Maurice, églises gothiques de Saint-Laurent et de Saint-Sébald. — Nuremberg fut souvent, au moyen âge, la résidence des empereurs. C'était une ville impériale du cercle de Franconie; la paix de Presbourg, 1806, l'a donnée à la Bavière. Charles IV y signa la bulle d'or, en 1356. La ville resta longtemps, surtout pendant le XIVe s. et le XVe, un centre de commerce et d'instruction par ses écoles, ses peintres et ses poëtes. Premières cartes à jouer, fabriquées en 1380; première papeterie de l'Allemagne, fondée en 1390; invention des montres (œufs de Nuremberg), par Pierre Hèle, en 1500, de la gravure sur bois. — Traité signé entre les luthériens et les catholiques, en 1532; Augereau y battit les Autrichiens en 1800.

Patrie de Hans Sachs, de Martin Behaim, d'Albert Dürer.

Nursia, auj. *Norcia*, v. de la Sabine (Italie ancienne), au pied des Apennins, près des sources du Nar. V. Norcia.

Nuvolone (Pamphile), peintre d'histoire, né à Crémone, mort en 1651, fonda à Milan une bonne école de peinture. Son chef-d'œuvre est *la Vierge et l'Enfant Jésus qui écrasent la tête du serpent.*

Nuys. V. Neuss.

Nuyts ou **Nuits,** ch.-l. de canton de l'arrond. et à 15 kil. N. E. de Beaune (Côte-d'Or), sur l'Armançon. Fabrique de vins mousseux; les meilleurs vignobles de la Côte-d'Or se trouvent dans les environs (Nuyts, Saint-Georges, Richebourg, la Tache, Romanée, Clos Vougeot, etc.). Ville ancienne, commune en 1212, elle souffrit beaucoup des guerres du XVI^e s.; 3,672 hab.

Nuyts (Terre de), partie de la côte S. de l'Australie, en face des îles de la Recherche, découverte en 1627, par un navigateur hollandais, Pierre de Nuyts.

Nyanza. Ce mot, dans les dialectes africains, signifie *étendue d'eau, lac* ou rivière. Plusieurs lacs d'Afrique sont souvent désignés par cette appellation générale. Parmi les plus célèbres, citons le lac *Nyanza Victoria* et le *Nyanza-Albert* ou *Luta-Nzigé.* Le premier, reconnu par Speke et Grant, 1857-1863, est à 1,085 m. au-dessus de la mer ; sa forme est celle d'un grand triangle dont le sommet est au S., et dont chaque côté a environ 350 kil. Il touche à l'Equateur vers le nord. Il reçoit plusieurs cours d'eau : le Kitangoulé, à l'O.; le Mouingira, au S.; le pays environnant est fertile et assez bien cultivé; il est habité par des nègres formant les classes inférieures, et par les Vouahoumas ou Wahoumas, noirs d'origine éthiopienne. Tous sont des sauvages féroces et peu intelligents. Le commerce, consistant surtout en esclaves, est exploité par des marchands arabes du Zanzibar. — Le Somerset-river ou Kari, large de 800 m., en sort au N. par le canal Napoléon, coule vers le N. O., et se jette, après plusieurs cataractes, dans le lac Luta-Nzigé. — *Le Nyanza-Albert* ou *Luta-Nzigé* ou *M'woutan*, au N. O. et à 150 kil. du précédent, reconnu surtout par Baker, 1864, au N. de l'Equateur, se dirige du S. O. au N. E. Il est large d'environ 100 kil., et est bordé, à l'O., par une chaîne de montagnes de 2,500 m. Le Nil sort de ce lac, un peu au nord du 2^e degré de lat. N.

Nyassi. V. Maravi.

Nyborg, v. et port du Danemark, sur le Grand-Belt, dans l'île de Fionie, à 30 kil. S. E. d'Odensée; 4,000 hab. Victoire des Danois sur les Suédois, en 1659. Nyborg a donné le jour à Christian II. Citadelle; grains, eaux-de-vie.

Nyctélies, fêtes en l'honneur de Bacchus, dans l'ancienne Grèce.

Nyder. V. Nider.

Nyerup (Erasme), érudit danois, né à Œrstedt (Fionie), 1759-1829, fut professeur et bibliothécaire à l'université de Copenhague. Il a laissé, parmi ses nombreux ouvrages: *Nouveau recueil de mémoires sur l'histoire du Danemark*, 4 vol. in-4°; *Recueil des portraits des Danois qui ont bien mérité de leur patrie*, 3 vol. in-4°; *Documents relatifs à l'histoire de la poésie danoise*, 4 vol. in-4°; le *Dictionnaire général des écrivains du Danemark*, Copenhague, 1819, continué de nos jours par Erslev; *Description historique et statistique du Danemark*, 4 vol. in-8°; *Choix de chants danois du moyen âge*, 5 vol. in-4°, etc.

Nyir-Egybaza, v. du comitat de Szabolcz, en Hongrie, à 10 kil. N. O. de Nagy-Kallö. Soude et salpêtre; bains; 15,000 hab.

Nykerk. V. Niewkerk.

Nykœping, ch.-l. du lan de Nykœping (Suède), à 60 kil. N. O. de Stockholm, sur l'Isefjord, baie de la mer Baltique. Fabrique de machines; exportation et commerce de fer, cuivre, planches tirées des nombreuses forêts disséminées dans le län; cobalt, céréales, etc.; 3,000 hab. — Le gouvernement ou lan de *Nykœping* ou *Sœdermanland*, dans la Suède proprement dite, est un pays plat, dont les côtes sont très-découpées, qui est bordé au N. par les lacs Hielmar et Mœlarn. Il a 6,741 kil. carrés et 139,000 hab.

Nyland (Gouvernement de), dans la Finlande (Russie d'Europe), baigné au S. par le golfe de Finlande, compris entre les gouvernements de Saint-Michel et Tawastehus au N., d'Abo-Biœrneborg et de Viborg à l'O. Le ch.-l. est *Helsingfors*. Belles forêts; lacs.

Nymphæum. Il y avait, dans l'antiquité, plusieurs promontoires de ce nom : sur la mer Ionienne, en Epire; — sur la mer Adriatique, en Illyrie.

Nymphæum, v. de la Chersonèse Taurique, sur le Bosphore Cimmérien.

Nymphenburg, château royal à l'O. de Munich (Bavière), avec des jardins renommés. Manufacture royale de porcelaine. Traité d'alliance conclu contre l'Autriche, en 1741, par la France, l'Espagne, la Bavière, la Prusse, la Saxe et la Sardaigne.

Nymphes, *Nymphæ*, déesses qui, dans le paganisme, présidaient aux eaux surtout, puis aux bois, aux prairies, etc. Elles étaient connues sous le nom de Néréides, Océanides, Naïades, Oréades, Dryades, Napées.

Nymphidus Sabinus, usurpateur romain, essaya de se faire proclamer empereur à la mort de Néron, et fut tué par les prétoriens, 68 ap. J. C.

Nyon, *Noviodunum*, v. du canton de Vaud (Suisse), à 30 kil. S. O. de Lausanne, sur le lac de Genève; 2,500 hab. Château ; antiquités romaines.

Nyons, *Noviomagus*, *Neomagus*, ch.-l. d'arrond. du département de la Drôme, à 90 kil. S. E. de Valence, par 44° 21′ 40″ lat. N., et 2° 48′19″ long. E., sur l'Aigues. Vers à soie, filatures, lainages, savon, huiles, poterie, cuirs; près de là, ruine de pont romain; 3,623 hab.

Nysa, v. de la Grèce ancienne, sur le sommet du Parnasse. Elle était consacrée à Bacchus. — On trouvait des villes du même nom, et consacrées aussi à Bacchus: près du Méandre, en Lydie; — dans l'Inde, au confluent de l'Indus et du Cophène, etc.

Nysse, anc. v. de la Cappadoce (Asie Mineure), près de l'Halys. C'est auj. *Nous*. Saint Grégoire (de Nysse) en fut évêque.

Nystadt, v. et port de la Finlande, dans la Russie d'Europe, sur le golfe de Bothnie, à 60 kil. N. O. d'Abo; 2,000 hab. Traité conclu, en 1721, entre la Russie et la Suède, qui cédait la Livonie, l'Esthonie, l'Ingrie et la Carélie à Pierre le Grand. Bombardée en 1855 par les Anglais.

Nysten (Pierre-Humbert), médecin belge, né à Liége, 1771-1818, docteur à Paris en 1802, alla observer en Espagne la fièvre jaune, puis, dans le midi de la France, les causes d'une épidémie qui frappait les vers à soie. Il fit des cours de matière médicale depuis 1808. On a de lui : *Nouvelles expériences galvaniques*, 1805, in-8°; *Recherches sur les maladies des vers à soie*, 1808, in-8°; *Dictionnaire de médecine, chirurgie, chimie*, etc., dont la 11^e édition a été revue par Littré et Robin, 1858, gr. in-8° ; *Recherches de physiologie et de chimie pathologique*, 1811, in-8°; *Manuel médical*, 1814, in-8°.

O

O, c'est-à-dire *fils*, se trouve devant beaucoup de noms irlandais, *O'Connell*, *O'Donnell*, etc.

O (François, marquis d'), seigneur de **Fresnes** et de **Maillebois,** né à Paris vers 1535, d'abord capitaine, puis surintendant des finances, 1578, fut, dans la suite, gouverneur de Paris, poste qu'il garda sous Henri III et Henri IV. Homme violent et cupide, financier prodigue des deniers publics, il porta de 20 millions à 32 millions le revenu public. Ses mesures d'exaction le firent haïr de ses contemporains. Il poussa Henri IV à l'abjuration. Il mourut en 1594.

Oahou. V. Ouahou.

Oajaca. V. Oaxaka.

Oakham, ch.-l. du comté de Rutland (Angleterre); 3,000 hab.

Oannès, dieu hybride, mi-homme, mi-poisson. Les Chaldéens le croyaient sorti de la mer Erythrée pour instruire les premiers hommes.

Oasis. île de verdure et de végétation, lieu de sources et de rafraîchissements dans les vastes déserts, océans de sable, de l'Afrique et de l'Asie. En Egypte, trois Oasis sont citées : *El-Ouah-el-Kebir*, ou la *Grande Oasis*, ou *Oasis de Thèbes*, à sept journées O. de Thèbes; 4,000 Arabes environ y sont établis. Lieu fertile; antiquités remarquables; 150 kil. de longueur. Le ch.-l. est El-Khargéh; 2° *El-Ouah-el-Bahryéh* ou la *Petite Oasis*, au nord de la précédente; 45 kil. de longueur; popul., 2,000 Arabes pillards; antiquités; 3° Le *Dakhel* ou *Oasis Intérieure*, à l'ouest de la Grande-Oasis, sur les confins de l'Egypte, dans l'anc. désert de Barca, où s'élevait jadis le temple fameux de Jupiter Ammon; on y remarque *Syouah* ou *Oasis d'Ammon*.

Oatès (TITUS), anglais, né vers 1619; d'abord ministre anglican, chapelain d'un vaisseau de guerre, puis, forcé de fuir comme coupable de faux témoignage, il se fit catholique, jésuite, fut chassé des colléges de Valladolid et de Saint-Omer, et, de retour en Angleterre, 1678, imagina, avec le docteur Tonge, certaine fable monstrueuse où il supposait que les papistes, jésuites en tête, avaient résolu la perte de Charles II et la conversion violente de l'Angleterre à la religion catholique romaine. Malgré l'absurdité de ce complot papiste, on y crut. « La nation entière, dit Macaulay, devint furibonde de haine et de crainte. » De là, des emprisonnements, des confiscations de biens; de là, des exécutions, entre autres celle de mylord Stafford. Oatès fut pensionné! Mais, sous Jacques II, arrêté pour dettes et faux témoignages, il fut condamné à la prison perpétuelle, au pilori et au fouet. Il survécut à cet horrible supplice; et, à la révolution de 1688, Guillaume d'Orange l'élargit et lui rendit sa pension. Oatès mourut en 1705, considéré par quelques-uns comme un martyr de la communion protestante.

Oaxaca ou **Oajaca,** Etat du Mexique, borné par les Etats de Puébla, de Vera-Cruz, de Guatémala, et par le Grand Océan, a 86,950 kil. carrés, et compte 662,000 hab. Pays montueux, salubre, fertile. On y remarque la belle vallée d'où F. Cortez prit le titre de marquis *Del Valle*, et où l'on élève la plus belle cochenille de l'Amérique, sur les *Guaxes*, arbres d'où vint le nom de la contrée. Mines et carrières.

Oaxaca ou **Guajaca** ou **Oajaca,** belle ville du Mexique, capit. de l'État d'*Oaxaca*, sur le Rio-Verde, à 350 kil. S. E. de Mexico; 25,000 hab. Evêché, belle cathédrale, palais épiscopal. Aqueducs.

Oaxès, cours d'eau, au N. de la Crète, sur lequel était la ville d'*Oaxus*.

Ob. V. OBI.

Obdorsk, v. du gouvern. de Tobolsk (Sibérie), au N., sur l'Obi, dans le pays appelé *Obdorie*, qui est presque toujours gelé. C'est la ville la plus septent. de la Sibérie.

Obédience. vieux mot, synonyme d'obéissance, encore en usage dans l'Eglise; il s'emploie rarement seul. On dit *pays d'obédience* pour pays où le pape nomme aux bénéfices vacants; *lettre d'obédience*, autorisation d'un supérieur à un religieux, soit pour voyager, soit pour enseigner ou prêcher.

Obeid-Allah-al-Mahdy, chef musulman d'Afrique, se proclama *Emir-al-moumenim*, en 908. En 909, il s'annonça comme le *Mahadi*, messie prédit par le Koran; et, se prétendant issu de Fatime, il fonda la dynastie des Fatimites, sur la ruine des Aglabites et des Edrissites. Il avait élevé *Al-Mahdyeh*, la ville du Messie, qui fut la capitale de son califat.

O'Beirne (THOMAS-LEWIS), évêque anglais d'Irlande, né dans le comté de Longford (Irlande), 1748-1823. Chapelain de la flotte sous l'amiral Howe (1775), il composa plusieurs brochures éloquentes pour justifier la conduite incriminée de son protecteur. Il a laissé des sermons et quelques autres ouvrages, tels que *The Crucifixion, a poem; The generous impostor*, comédie imitée du *Dissipateur*, de Destouches, etc.

Obelerio, 9e doge de Venise. Vaincu en 831, il fut décapité à Vigiglia. Le plus bel acte de sa vie fut d'avoir délivré Venise des *Galbaio*, despotes cruels. Les auteurs français l'appellent *Willère* et *Willerin*.

Obélisques (du grec ὀβελός, broche), monuments le plus ordinairement monolithes, de forme quadrangulaire, sortes d'aiguilles de pierre d'une hauteur de 20 à 40 mètres; hiéroglyphes sur les quatre côtés. Les obélisques étaient, en général, d'un granit rose, tiré de carrières voisines de Syène, dans la haute Egypte. — L'obélisque de la place de la Concorde, à Paris, mesure 24 mètres. Ce monolithe gigantesque, amené d'Egypte, 1833-1836, porte le nom d'*Obélisque de Louqsor*. A Rome, grâce aux Augustes, les obélisques furent nombreux; on en compte aujourd'hui 13. Les Egyptiens intercalaient d'ordinaire ces monuments entre les longues rangées des Sphinx, en avant des grands temples.

Oberbetschdorf, village de l'arr. de Wissembourg (B.-Alsace), important par sa fabric. de poterie de grès.

Oberhausen, village de Bavière, à l'O. de Neubourg, où l'on éleva, en 1800, un monument à la Tour d'Auvergne. V. NEUBOURG.

Oberhæuser, opticien, né à Anspach (Bavière) en 1798, vint à Paris en 1815, où il perfectionna le microscope. Jusqu'en 1856, époque de sa retraite, il fabriqua un nombre prodigieux de microscopes remarquables par leur simplicité mécanique, leur bon marché et la pureté de leurs effets d'optique.

Oberkampf (GUILLAUME-PHILIPPE), célèbre manufacturier, naturalisé Français, naquit à Weissenbach (Bavière) en 1738. Initié, par son père, à de grands projets de perfectionnement pour les toiles peintes, dites *indiennes*, Guillaume vint à Paris, à 19 ans, et, sans autre richesse que 600 fr., parvint à fonder, dans la vallée de *Jouy* (près Versailles), un des premiers et des plus beaux établissements de toiles peintes qu'ait eus la France. Il y occupa beaucoup d'ouvriers. Sous Louis XVI, il reçut des lettres de noblesse; sous Napoléon Ier, la croix de la Légion d'honneur et une place au Sénat, que, par modestie, il refusa. Non content d'avoir doté la France d'une industrie nouvelle, il éleva, à Essonne, une vaste manufacture où l'on filait et tissait le coton. Cet ingénieux et intrépide industriel mourut de douleur en 1815. L'invasion avait détruit ses ateliers, et ses ouvriers étaient sans pain.

Oberland (c'est-à-dire *hautes terres*), nom assez répandu en Suisse et en Allemagne. On appelle surtout *Oberland* les hautes vallées au sud du canton de Berne. Il y eut, en 1798, dans la république Helvétique, un canton d'*Oberland*, ch.-l. Thun.

Oberlin (JÉRÉMIE-JACQUES), infatigable érudit, archéologue, philologue, né à Strasbourg en 1735, occupa plusieurs chaires à la fois. Son activité était telle que, malgré ces postes nombreux, il donnait des leçons particulières, faisait des thèses savantes, de bonnes éditions, entre autres, celles d'*Horace*, d'*Ovide* et de *Tacite;* des compilations instructives (*Glossarium germanicum medii ævi*, de Scherz; *Magasin encyclopédique*, de Millin, etc.), enfin des *Manuels*, adoptés dans diverses écoles d'Allemagne. Arrêté comme suspect en 1793, puis interné à Metz, Oberlin revint à Strasbourg après le 9 thermidor. Il mourut, au milieu de ses travaux, d'une attaque d'apoplexie, en 1806. — Son frère, *Jean Frédéric*, né à Strasbourg, 1740-1826, fut un philanthrope sincère, un cœur évangélique. Pasteur protestant, il alla porter la civilisation, la culture, les lumières, au *Ban-de-la-Roche*, canton abrupt, pauvre, à demi-sauvage, perdu dans les Vosges. Il a laissé en manuscrit : des *Sermons*, une réfutation du *De Senectute* de Cicéron, etc.

Obernai, anc. ch.-l. de cant. de l'arr. et à 25 kil. N. de Schlestadt (Bas-Alsace). Bel hôtel de ville; industrie très-active; 5,185 hab.

Obéron, chez les anciens Scandinaves, roi des Génies de l'air. Shakspeare et Wieland ont célébré ce Génie du Nord.

Oberstein, village de la princip. de Birkenfeld appartenant au duc d'Oldenbourg, au confluent de la Nahe et de l'Idar. On y exploite des agates, des jaspes, des cornalines, des onyx, etc., dont on fait des camées, des vases, des coupes.

Oberwald. V. OBWALD.

Obi (l') ou **Ob,** un des 3 grands fleuves de la Sibérie, est formé par deux rivières qui descendent de l'Altaï. Il passe à Barnaoul, Kolyvan, Beresov. Il reçoit, à droite : le Tom et le Choulym, à gauche, l'Irtych, son principal affluent. Il se jette dans le golfe de l'OBI, long de 700 kil. sur 110 de largeur, formé par la mer Glaciale. L'Obi a 3,800 kil. de cours; il est parcouru par des bateaux à vapeur.

Obidos, v. de l'Estrémadure (Portugal), près de l'Océan. Ruines d'un bel aqueduc; 4,500 hab.

Oblats, Oblates (d'*Oblatus, offert*), terme religieux désignant ceux ou celles qui faisaient offrande de leurs biens à la communauté. Etaient aussi oblats l'enfant consacré à Dieu, et le militaire infirme nourri par une abbaye. Depuis 1671, la création des Invalides a fait disparaître les oblats militaires, plus généralement appelés *frères lais* ou *laïques*. — Il y a plusieurs congrégations

d'*Oblats;* ceux de *Saint-Ambroise*, prêtres séculiers établis à Milan par saint Charles Borromée, 1578; — les *Oblats de Marie immaculée*, établis à Aix par l'abbé de Mazenod, en 1815, approuvés par les papes, et voués aux missions et à la direction des séminaires.

Obligado (Punta **d'**), lieu près du confluent du Parana et de l'Uruguay, où la flotte anglo-française battit les troupes de Rosas, le 20 novembre 1845.

Oboiane, v. du gouvern. de Koursk (Russie). Commerce assez actif; 5,000 hab.

Obok, village maritime du pays des Adels ou Danakils (Afrique orientale), à l'entrée du détroit de Bab-el-Mandeb. Port étendu et bien abrité, occupé par la France, en 1862, pour y établir un lieu de relâche utile aux paquebots des Messageries nationales.

Obole, menue monnaie d'argent de l'ancienne Athènes. Valeur : 15 centimes.

Obolenski (Prince Ivan), descendant de Rurik, gouverna les Russes sous la régence d'Hélène, veuve de Basile IV. Il mourut de faim, en 1538, dans un cachot où le prince Chouiski l'avait fait enfermer. C'est le plus célèbre des ancêtres des princes Obolenski.

Obotrites (La tribu des), sur le *Haut-Oder*, était de race slave et de la branche des Vénèdes. Rereg, auj. Mecklembourg, fut leur capitale, lorsqu'ils s'avancèrent de l'Oder vers l'Elbe.

Obra, affl. de gauche de la Wartha, arrose la prov. prussienne de Posen ; 250 kil. de cours.

Obrecht (la famille des), de Strasbourg, a fourni trois hommes célèbres : — *Georges*, 1547-1612, bon jurisconsulte, a laissé un recueil : *Disputationes de variis civilis juris materiis*, où se trouve une étude très-remarquable sur la *Possession*; — *Ulric*, petit-fils du précédent, philologue et savant jurisconsulte, né à Strasbourg, 1646-1701, voyagea à Vienne, à Venise, succéda au célèbre publiciste Bæcler, son beau-père, dans la chaire d'éloquence et d'histoire, se convertit au catholicisme, devint préteur royal de Strasbourg, et, en 1698, fut envoyé par Louis XIV à Francfort-sur-le-Mein pour régler la succession échue à Madame. Parmi ses ouvrages, dissertations de droit et d'histoire pour la plupart, on cite : *Alsaticarum rerum prodromus*, et des éditions de *Quintilien*, de l'*Histoire Auguste*, ainsi que des poëmes de *Dictys* et de *Dares ;* — Son frère, *Elie*, né à Strasbourg, 1654, mort à Stockholm, 1698, enseigna l'histoire et l'éloquence à l'université d'Upsal. La plupart de ses écrits roulent sur Rome et la justice : *Pax Augustana ; de Supplicatione romana; Patronus et cliens romanus; de Justitia Fabricii*, etc.

Obregon (Bernardin), né à Las Huelgas, près de Burgos, 1540, fonda, en 1567, l'ordre des *Frères infirmiers Minimes*. Il mourut en 1599.

Obrénovitch (Milosch), 1780-1860, de gardeur de porcs, devint *knièse* ou prince de Serbie quelques années après la révolte de son pays contre les Turcs. Nature audacieuse, rusée, opiniâtre, il vint à bout de battre les Turcs à Colesch, à Lioubitch, à Pajaveratz, et de poursuivre la *guerre sainte* qu'il avait proclamée en 1815. En 1817, il fut nommé kniése suprême; en 1829, par le traité d'Andrinople, les puissances lui reconnurent ce titre, ainsi que l'autonomie et la liberté de la Serbie, sous la suzeraineté de la Sublime-Porte. Durant son règne, Obrénovitch organisa l'administration, édicta des lois, mais commit nombre d'actes arbitraires. Une conspiration se forma, 1835 ; il la déjoua heureusement en donnant une constitution libérale à ses sujets ; mais, en 1839, il fut forcé d'abdiquer, en faveur de *Milan* Obrénovitch, son fils aîné, qui mourut peu après. *Michel* Obrénovitch, son 2ᵉ fils, eut alors le pouvoir. Mais les intrigues de son vieux père, qui, de sa retraite en Valachie, songeait à soulever tous les chrétiens de l'empire Ottoman, amenèrent la chute de Michel, qui fut remplacé, en 1842, par Alexandre Karageorgevitch. A la fin de 1858, celui-ci fut déposé par la Skuptchina, qui rappela au pouvoir Milosch, en déclarant la dignité de prince héréditaire dans sa famille. Il se préparait à soutenir les Monténégrins et à recommencer la guerre contre les Turcs, lorsqu'il mourut.

Obrénovitch (Michel), fils cadet du précédent, né en 1823, succéda à son frère Milan, en 1839, sous la direction d'une régence composée des chefs de l'ancienne opposition; mais il fut dominé par sa mère, la princesse Lioubitza, et excita des mécontentements, dont la Turquie essaya de profiter. Abandonné par son armée, il dut se retirer en Allemagne, 1842, et fut remplacé par Alexandre Karageorgevitch. Il consacra ses années d'exil à de nombreux voyages en Europe, et plus tard, à la mort de son père, Milosch, il fut appelé à le remplacer, comme prince ou kniése de Serbie, 1860. Il a été assassiné en 1868, et la famille des Karageorgevitch n'a pas paru étrangère à ce crime, qui a été cruellement puni. Il a écrit : *Milosch Obrenovitch* ou *Coup d'œil sur l'histoire de la Serbie de* 1813 *à* 1839, in-8°, 1850, Paris.

O'Brien, nom d'une famille d'Irlande, dont l'ancêtre, *Brien*, fut l'un des membres les plus remarquables. Ce prince, né en 926, repoussa les Danois et régna 56 ans sur le sud de l'Irlande. Citons parmi ses successeurs : *Mortogh O'Brien*, contemporain de Henri Iᵉʳ d'Angleterre, qui soumit la presque totalité de l'île, et *Donogh O'Brien*, qui, en 1543, fut détrôné par Henri VIII. Vers cette époque, la famille des O'Brien se bifurqua : l'une des deux branches s'éteignit au XVIIIᵉ siècle, après avoir donné à la France un maréchal, *O'Brien, vicomte de Clara* et *comte de Thomond;* l'autre branche existe encore. Les Mac-Mahon descendent de cette famille.

Obsequens (Julius), auteur d'un livre sur les *Prodiges* (*De Prodigiis*), écrit dans un latin clair et simple, vu l'époque où l'on suppose que vécut l'auteur (IVᵉ s. ap. J. C.). Il n'en reste qu'un fragment, composé de passages souvent empruntés à Tite Live. Il a été traduit en français par M. Verger, dans la *Bibliothèque Panckoucke*.

Observance (Religieux de l'), ainsi nommés parce qu'ils se piquaient d'être rigides observateurs de la règle monastique qu'ils avaient adoptée. Quatre ordres eurent dans leur sein des religieux de l'Observance, à savoir, les *Franciscains*, les *Dominicains*, et les *Ordres de Cîteaux* et de la *Merci*.

Observatoire de Paris (L'), lourd, nu et froid édifice à deux étages, élevé à l'extrémité de l'avenue de l'Observatoire (entre les rues Saint-Jacques et d'Enfer), par l'architecte Claude Perrault, en 1672. Ce monument a la forme d'un rectangle. Deux tours octogones saillissent des deux angles placés au midi. Sur l'une d'elles, un grand dôme rotatif, en cuivre, de 13 m. de diamètre, sert aux observations astronomiques. Hormis ce dôme, tout l'édifice est en pierre. La ligne de la façade du Sud se confond avec la latitude de Paris ; la ligne méridienne passe par le milieu du bâtiment ; pour toiture, une terrasse à 27 m. au-dessus du sol. En 1854, deux ailes basses, accessoires, ont été ajoutées à l'édifice. Tel qu'il est, l'Observatoire de Paris passe pour l'un des premiers du monde, surtout à cause de ses instruments. Son télégraphe électrique le met en communication avec les principaux observatoires de l'Europe.

Obwald ou **Oberwald,** l'une des deux républiques du canton d'Unterwald (Suisse). Il est au Sud ; le ch.-l. est *Sarnen*. Le gouvernement est une démocratie pure.

Oca (Sierra d'), dans la province de Burgos (Espagne), forme la partie septentrionale des monts Ibériens et se rattache par le N. aux monts Cantabres. C'est l'*Idubeda mons* des anciens.

Ocampo (Florian **de**), lourd compilateur, né à Zamora (Espagne), au commencement du XVIᵉ siècle, mort en 1555, fut historiographe de Charles-Quint. Il suffit de dire qu'il fait remonter ses *Cronicas de España* (chroniques d'Espagne), 1544 et 1578, in-fol., au temps de Tubal, petit-fils de Noé, pour donner une idée de son jugement. Il était arrivé à la 2ᵉ guerre punique, lorsque la mort le surprit. *Ambrosio de Morales* est son continuateur.

Ocaña, *Olcania*, v. d'Espagne, dans la prov. et à 50 kil. N. E. de Tolède, compte environ 6,000 hab. Tanneries, savon, lainages. Victoire des Français, le 19 nov. 1809. Palais des ducs de Frias.

Occam ou **Ockam** (Guillaume **d'**), né au village d'Occam (Surrey), 1280-1347, de l'ordre des Cordeliers, disciple de Duns Scott, fut théologien, moraliste et scolastique distingué. Comme théologien, il résista au pape, soutint Philippe le Bel contre Boniface VIII, et Louis de Bavière contre Jean XXII ; comme scolastique, il raviva, à Paris, la querelle du Nominalisme et acquit une telle réputation, en combattant les Réalistes, qu'on le surnomma le *docteur invincible ;* comme moraliste, il soutint que le mal et le bien dépendent de la volonté arbitraire de Dieu. Toute sa logique vigoureuse est dans son *Expositio aurea et admodum utilis super totam artem veterem ;* sa *Summa Logices ad Adamum* fut souvent réimprimée. On lui doit encore : *Super quatuor libros sententiarum; Quodlibeta; Super potestatem summi pontificis*. Ces ouvrages ont été publiés, 1487-1496, Paris et Lyon.

Occasion (L'), divinité païenne, représentée sous

la forme d'une femme sans vêtements, chauve à l'arrière de la tête, un pied en l'air, l'autre sur une roue.

Occhiali (Kilig-Ali, dit), naquit en Calabre, vers le commencement du XVIe siècle. Pris jeune et élevé par les Turcs, dont il accepta la religion, il se distingua sur mer, sous Dragut, puis à la bataille de Lépante, 1571. Sélim II le nomma capitan-pacha. Il prit aux Espagnols le fort de *la Goulette* (à Tunis), orna Constantinople d'une mosquée, la dota d'un collége, et mourut, en 1577, comblé de gloire.

Occident ou *Couchant*, l'un des 4 points cardinaux. V. Ouest

Occident (Empire d'), de 395 à 476, un des deux empires formés par le démembrement du vaste empire romain après Théodose. A dater d'Honorius, le premier empereur d'Occident, il y eut deux préfectures, celle des Gaules et celle d'Italie. La préfecture des Gaules comprit 3 diocèses : Bretagne, Gaules et Hispanie; la préfecture de l'Italie en compta 3, puis 4, savoir : l'Italie propre, Rome, l'Afrique et l'Illyrie. Les 7 diocèses étaient subdivisés en 57 provinces. Le dernier empereur d'Occident fut Romulus-Augustule, qui abdiqua, contraint par Odoacre, roi des Hérules. — Il y eut un second empire d'Occident avec Charlemagne, de 800 à 924; il fut restauré, en 962, en faveur d'Otton Ier, roi d'Allemagne.

Les empereurs d'Occident sont :

Honorius	395-424
Valentinien III	424-455
Pétrone Maxime	455
Avitus	455-457
Majorien	457-461
Sévère	461-467
Anthémius	467-472
Olybrius	472-473
Glycérius	473-474
Julius Nepos	474-475
Romulus-Augustule	475-476

Occident (Eglise d'), ou Eglise latine, ainsi appelée par opposition à l'Eglise d'Orient ou Eglise grecque.

Occident (Grand schisme d'). V. Schisme.

Occitanie, nom poétique du Languedoc (pays où l'on parlait la langue d'*oc*), quelquefois usité au moyen âge.

Occo (la famille des) a donné 3 médecins, hommes de savoir : 1° *Adolphe I*, né à Osterhausen, 1447, raviva les études latines en Allemagne; 2° *Adolphe II*, fils adoptif du précédent, né à Brixen, 1494-1572, communiqua libéralement à plusieurs savants les précieux manuscrits laissés par *Adolphe I*; 3° *Adolphe III*, né à Augsbourg, 1524-1606, fut à la fois médecin et numismate. Il a laissé de nombreux ouvrages, entre autres : *Pharmacopœa Augustana; Inscriptiones veteres in Hispania repertæ; Imperatorum Romanorum numismata a Pompejo Magno ad Heraclium; Observationes medicæ*, etc.

Océan, chez les Païens, dieu de la Mer, ou plutôt la mer personnifiée. Océan avait pour épouse Téthys, était père des Fleuves et des Fontaines, ainsi que de 3,000 déesses, appelées *Océanides*.

Océan, nom donné par les modernes à l'ensemble des mers qui couvrent les trois quarts du globe. L'Océan se divise en cinq grandes mers ou bassins principaux, savoir : les deux mers Polaires, l'une, *l'Océan Glacial boréal*, sur les côtes de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique au Nord ; l'autre, *l'Océan Glacial austral*, adjacente au Grand-Océan et à l'Atlantique, et ne baignant aucune des grandes parties du monde; 3° *l'Océan Atlantique*, compris entre l'Amérique (Ouest), l'Europe et l'Afrique (Est), et allant dans sa longueur d'un cercle polaire à l'autre, en formant un grand nombre de mers (V. Atlantique); 4° La *mer des Indes*, ou *Océan Indien*, qui s'étend entre l'Asie (Nord), l'Afrique (Ouest), et l'Océanie (Est); 5° enfin le Grand Océan, ou *Océan Pacifique*, ou *mer du Sud*, compris entre les côtes occidentales de l'Amérique et les côtes orientales de l'Asie et de l'Océanie. Il est borné, au N. et au S., par les deux mers Polaires; il forme en Asie les mers de *Behring, d'Okhotsk*, du *Japon*, de *la Chine*, et la mer *Jaune*; en Amérique, une seule mer, la mer *Vermeille* ou golfe de *Californie*. Dans les îles de l'Océanie, il prend divers noms, tels que ceux de *mer des Moluques*, de *Célèbes*, de *Java*, etc. En longueur, il mesure environ 9,500 kil., en largeur, 6,600 kil. ; superficie : 171,800,000 kil. carr.

Océanides. V. Océan.

Océanie, 5e partie du monde, formée d'îles nombreuses répandues dans la partie occidentale du Grand Océan, îles découvertes peu à peu par une suite de navigateurs, à commencer par les Portugais, 1511, et Magellan, 1521, jusqu'à Cook, 1768-1778, époque où l'on commença à reconnaître l'Océanie comme partie du monde distincte. On en évalue la population à plus de 30,000,000 d'habitants de race malaise ou nègre, la plupart peu civilisés, excepté à Tonga, Sandwich, etc. Religion dominante, l'islamisme. — On divise généralement l'Océanie en trois grandes parties, qui sont : 1° La Malaisie, partagée en quatre groupes principaux: les îles de *la Sonde* (Sumatra, Java, Sumbava-Timor, Bornéo), les *Célèbes*, les *Moluques* ou îles aux Epices (Gilolo, Ceram, Amboine), et les *Philippines* (Luçon, etc.); 2° la Mélanésie, qui comprend l'*Australie* ou *Nouvelle-Hollande*, la *Nouvelle-Irlande*, la *Nouvelle-Bretagne*, la *Nouvelle-Calédonie*, la Terre de *Van-Diémen*, les archipels de la *Louisiane*, de la *Pérouse*, etc ; 3° la Polynésie, dont on a parfois détaché la Micronésie au N. O., comprenant 18 archipels, 9 au nord de l'Equateur, et 9 au sud. Les 9 au nord sont: les archipels de *Magellan*, des *Mariannes*, d'*Anson*, des *Carolines*, les îles *Marschall*, *Mulgraves*, *Gilbert*, *Sandwich* et *Pelew*. Les 9 au sud sont : la *Nouvelle-Zélande*, l'archipel *Pomotou* et les îles *Nouka-Hiva* (les Marquises), *Taïti*, *Gambier*, *Hamoa*, *Wallis*, *Mangia*, *Tonga*. — Nombreux détroits (de Malacca, de la Sonde, de Torrès, de Cook, etc); groupes de volcans en Malaisie; volcans isolés dans les îles Sandwich, Taïti, etc.; un seul fleuve important, le *Murray*, en Australie ; quelques lacs, le Torrens, l'Eyre, etc.; quelques chaînes de montagnes à Java, Sumatra et en Australie (les montagnes Bleues); climat chaud, humide ; sol fertile ; riche végétation ; mer abondante en poissons, mollusques, zoophytes ; bancs de coraux autour des îles. Colonies nombreuses d'Européens, Hollandais, Anglais, Français, Espagnols.

Ocellodurum, v. de la Tarraconaise, chez les Vaccéens (Espagne). Auj. *Zamora*.

Ocellum ou **Ocelum**, v. de la Gaule Transpadane, limite de l'Italie au temps de César ; ch.-l. des *Garoceli*, dans la vallée de Maurienne.

Ocellum Durii, auj. *Fermoselle*, v. de la Tarraconaise (Espagne), chez les Vettons.

Ocellus Lucanus, ou de **Lucanie**, philosophe grec, d'une ancienne famille de Troie, fut de l'école de Pythagore. C'est tout ce que l'on sait de lui. Longtemps on pensa qu'il avait vécu au Ve siècle av. J. C., mais aujourd'hui les philologues allemands fixent son existence au Ier siècle av. J. C. Des divers écrits dont il fut auteur, il ne reste que le petit traité Περὶ τοῦ Παντός, c'est-à-dire de *l'Univers*, ouvrage qui a eu plusieurs éditions. Il est divisé en 4 livres : le 1er traite de l'ensemble des choses; le 2e, de la Composition de l'univers; le 3e, de l'Origine de l'homme ; le 4e, de l'Union des sexes. Ocellus croit à l'éternité de la matière, à l'éternité de l'espèce humaine, et veut que les unions se fassent en vue de la reproduction des êtres, et non pas du plaisir. La meilleure édition de l'ouvrage est celle de M. Mullach, dans ses *Fragmenta philosophorum græcorum*. Paris, 1860.

Ochino (Bernardin), né à Sienne, 1487-1564, fameux prédicateur, l'un des premiers et des plus célèbres protestants italiens, fut d'abord franciscain, puis capucin ; il embrassa le calvinisme à Genève, mena une vie errante et mourut de la peste en Moravie. Il a laissé des *Dialogues* et des *Sermons*, en italien, qui n'ont pas été complétement réunis.

Ochosias, roi d'Israël, en 888 av. J. C., ne régna que deux ans. Etant tombé d'une fenêtre, il mourut sans laisser d'enfants, 886. Il était fils d'Achab ; Joram, son frère, lui succéda.

Ochosias, appelé aussi *Joachaz*, *Ozias* et *Azarias*, roi de Juda, en 885 av. J. C., était le dernier fils de Joram et d'Athalie. Allié au roi d'Israël, Joram, il fit la guerre au roi de Syrie, Hazaël, et fut tué après le combat de Mageddo, par ordre de Jéhu, 884.

Ochrida ou **Okhrida**, anc. *Lychnidus*, v. d'Albanie (Turquie), près du lac du même nom ; 2,500 hab. Archevêché grec ; château fort. Capitale du royaume des Bulgares au moyen âge.

Ochs (Pierre), homme d'Etat suisse, né à Bâle, en 1749, fut chancelier et grand tribun de Bâle, où il mourut en 1808. Démocrate, ami du Directoire français, il poussa à la paix de Bâle, 1795, et, d'entente avec Brune et le colonel Laharpe, fit éclater la révolution helvétique, 1798. Nommé au directoire suisse, puis obligé de se démettre de ses fonctions, il servit les des-

seins du Premier Consul Bonaparte, prit part à la *Consulta* helvétique de Paris, 1802, et à la constitution nouvelle de son pays. On a de lui une *Histoire de la ville et du territoire de Bâle*, 6 vol. in-8°, Bâle, 1785-1822; une tragédie, *l'Inca d'Otahis*; une comédie, *l'Homme à l'heure*; un opéra, *Prométhée*.

Ochsfeld ou **Ochsenfeld,** vaste plaine entre Thann et Cernay (Hte-Alsace); lieu jadis inculte, propice aux batailles. Là, les Impériaux, sous le duc de Lorraine, furent vaincus par les Suédois, en 1634. On croit que cette plaine est le fameux *Lügenfeld* (champ du Mensonge), célèbre dans l'histoire de Louis le Débonnaire.

Ochus. V. Artaxerxès III.

Ochus, nom ancien du Tedjend, qui, venant du Paropamisus, touchait à la Bactriane et arrosait l'Arie, la Parthie, l'Hyrcanie. Cette rivière se jetait alors peut-être dans la mer Caspienne.

Ockam. V. Occam.

Ocker, riv. d'Allemagne, qui vient du Harz et se jette dans l'*Aller*, par la rive gauche, arrose en partie le duché de Brunswick, et passe à Wolfenbuttel. Sous le premier Empire, il y eut un département de l'Ocker, dans le royaume de Westphalie, ch.-l. Brunswick. Sur le cours de l'Ocker, il existe un village du même nom.

Ocklasir, v. de l'Inde anglaise, à 10 kil. S. O. de Barouteh, dans la présidence de Bombay; 9,000 hab.

Ockley (Simon), orientaliste anglais, né à Exeter, 1678-1720, est l'auteur d'une bonne *Histoire des Sarrasins*, traduite en français par Jault, 1748, 2 vol. in-12.

O'Connell (Daniel, comte), général irlandais, né dans le comté de Kerry, en 1742, mort à Madon (Loir-et-Cher), en 1833, se distingua dans la guerre de Sept Ans, au service de la France, émigra sous la République et, au retour des Bourbons, fut nommé maréchal de camp.

O'Connell (Daniel), patriote irlandais et homme d'Etat, surnommé le *Grand agitateur*, naquit à Carhen (comté de Kerry), en 1775, et mourut à Gênes en 1847. Descendant d'une ancienne famille, dévouée à l'Irlande et au catholicisme, O'Connell, après avoir étudié à Saint-Omer, puis à Douai, pour être prêtre, dut regagner en 1793, l'Irlande, où il choisit la carrière du barreau, qui lui donna bientôt richesse et célébrité. Affilié aux sociétés émancipatrices du pays, il se fit le champion de la cause nationale. En 1815, il tua en duel d'Esterre, alderman de Dublin; en 1823, avec l'aide de Sheil, il fonda la fameuse *Association* qui comprenait tous les amis de la liberté de conscience; en 1828, grâce à l'association, élu membre de la Chambre des communes, par le comté de Clare, il refusa de prêter le serment du *Test*, ce qui amena le bill d'émancipation catholique, avril 1829. En 1830, il siégea à la Chambre où son influence fut immense; de 1832 à 1841, il y représenta la ville de Dublin, dont il fut lord-maire, le 1er novembre 1841. O'Connell s'efforça dès lors d'obtenir le *rappel*, c'est-à-dire le rétablissement pour son pays d'un parlement distinct. En 1842-1843, des meetings composés de foules immenses furent sous le charme de la parole puissante du *grand agitateur*, surnommé bientôt le *libérateur* de l'Irlande, pour avoir obtenu l'abolition de la dîme, de la taxe des fabriques d'Eglise et d'autres lois vexatoires pour les Irlandais. En 1844, il fut arrêté et condamné, comme séditieux, à un an de prison; en 1846, il adhéra au ministère whig, ce qui désunit son parti et le discrédita. Alors le vieil athlète aigri, lassé, malade, partit pour l'Italie, où il mourut. On a pu dire de lui qu'il fut avocat des plus experts, orateur bruyant, meneur infatigable, capable de vociférer dans les tavernes, de s'élever à la plus noble éloquence dans les assemblées, de soulever et de maîtriser les passions populaires dans les immenses *meetings*, prudent jusqu'à la ruse, audacieux jusqu'à la violence, parlant, écrivant, intriguant, et par l'insurrection constitutionnelle voulant assurer l'indépendance de son pays. Le P. Ventura, à Rome, John Miley, à Dublin, le P. Lacordaire, à Paris, ont prononcé son oraison funèbre. O'Connell a laissé des *Mémoires sur l'Irlande*.

O'Connor (Dynastie des), rois irlandais du Connaught. O'Connor le Grand (*Turlogh*) s'efforça au XIIe s. d'établir son autorité sur l'île entière, mais il trouva un redoutable adversaire dans Mortogh O'Brien. Le roi d'Angleterre, Henri II, plus redoutable encore, détrôna, en 1171, Roderic O'Connor.

O'Connor (Arthur), né près de Cork (Irlande), en 1767, descendait des anciens rois du pays. Quoique protestant, il ne cessa de plaider la cause des catholiques irlandais devant la Chambre des communes. Il fut plusieurs fois poursuivi, arrêté, condamné et détenu enfin pendant plusieurs années au fort *George*, en Ecosse. Pour arrêter l'effusion du sang irlandais, il signa son bannissement perpétuel, vint en France, y fut nommé général de division, 1804, et mourut à Bignon (Loiret), en 1852. Il avait épousé la fille unique de Condorcet, *Elisa*.

O'Connor (Feargus), né dans le comté de Cork, 1796-1855, avocat, membre du Parlement, fut l'un des chefs populaires des *Chartistes*. Souvent condamné, il fut mis en 1855 dans une maison de fous.

Ocriculum, v. ancienne de l'Ombrie, sur le Tibre, près du confluent de ce fleuve et du Nar. Auj. *Otricoli*.

Octaï-Khan ou **Oktaï,** roi des Mogols, 3e fils de *Gengis-Khan*, dont il fut le successeur, 1227-1241, poussa ses conquêtes en Arménie, en Russie, en Pologne, en Hongrie. Ce fut l'apogée des envahissements de ce peuple farouche.

Octave. V. Auguste.

Octavia (*gens*), maison patricienne de l'ancienne Rome. Les *Rufus* et les *Balbus* en furent les deux branches principales. — Il y eut une autre *gens Octavia*, plébéienne, originaire de Vélitres, alliée à la famille *Julia*; *Octave* était de cette maison.

Octavie, née vers 70 av. J. C., sœur d'*Auguste*, épouse de Claudius Marcellus, dont elle eut un fils chanté par Virgile (*Enéide*, liv. VI), se maria en secondes noces, 40 av. J. C., à Antoine, qui la délaissa pour Cléopâtre. Sa beauté, ses vertus, son attachement à un époux aussi indigne que Marc-Antoine, la firent admirer de tout l'Empire. L'affliction de la perte de Marcellus, son fils, enlevé à la fleur de l'âge, abrégea ses jours, 11 av. J. C.

Octavie, sœur de Britannicus, fille de Claude et de Messaline, fut mariée à Néron, qui la répudia, l'exila dans l'île de Pandataria, et enfin la contraignit de s'ouvrir les veines à 20 ans, pour complaire à Poppée, qu'il épousa, 62 ap. J. C.

Octavien, *Octavius*, *Octavianus*, nom qu'Octave se donna quand il fut adopté par J. César.

Octavien, antipape, fut soutenu par l'empereur Frédéric 1er contre Alexandre III. Il mourut à Lucques en 1164.

Octeville, ch.-l. de canton de l'arr. et à 2 kil. S. O. de Cherbourg (Manche); 2,268 hab.

Octobre, 8e mois de l'année chez les Romains, le 10e du calendrier grégorien. — Les journées des 5 et 6 octobre 1789 sont célèbres dans l'histoire. Le peuple affamé se porta sur Versailles, envahit le château et ramena le roi et la cour à Paris.

Octodurum ou **Octodurus,** anc. v. des Alpes Grées (Gaule), capit. des *Veragri*; auj. *Martigny*.

Octogesa, v. des Ilergètes, dans la Tarraconaise (Hispanie); auj. *Mequinenza*.

Octonville (Raoul d'), meurtrier de Louis, duc d'Orléans, fut grassement récompensé de son assassinat par Jean sans Peur, qui, outre des dons en écus d'or, se l'attacha comme écuyer et conseiller. Il mourut après 1412.

Odalisques (en turc *femmes de chambre*), esclaves chargées du soin de l'intérieur des Harems.

Odell (Thomas), auteur dramatique anglais, éleva dans *Goodman's Fields* un théâtre, 1729, qui eut beaucoup de succès; le fameux acteur *Garrick* y fit ses débuts. Deux des pièces d'Odell méritent d'être signalées : *Chimera* et *Prodigal*.

Odenath (Septimius), chef arabe de Palmyre, époux de Zénobie, fut l'un des plus grands capitaines de son temps. Il sauva les provinces asiatiques de l'empire romain, en battant Sapor, roi de Perse, et en ruinant le parti de *Quietus* et des chefs qui avaient pris la pourpre après Macrien. Pour tant d'exploits et de mémorables services, il reçut la pourpre et le titre d'Auguste de l'empereur Gallien, qui le reconnut pour son collègue, 263. Il se préparait à marcher contre les Goths, après avoir pris *Ctésiphon* et fait mourir Baliste, qui s'était révolté, quand il fut assassiné dans un festin, avec Hérode, son fils, à Héraclée, ville du Pont, 267. Les origines de ce valeureux guerrier sont peu connues; on croit que dans sa jeunesse il était *cheik* d'une tribu sarrasine de l'Euphrate. On soupçonne Zénobie d'avoir été complice de son assassinat.

Odensée, l'une des plus anc. villes de Danemark, tirant son nom d'Odin, occupe le centre de l'île de Fionie, dont elle est la capitale, sur l'Aue. Evêché. Bière, gants, draps, savon. Diète en 1528 pour la réformation de l'Eglise danoise; 14,000 hab.

Odenwald, chaîne de collines, en Allemagne, entre le Neckar et le Mein, dans la Hesse-Darmstadt.

Odéon (de ᾠδή, chant), monument d'Athènes, où se faisaient les concours de musique et de poésie. Périclès construisit un second édifice de ce nom, où l'on donnait des représentations dramatiques. Hérode Atticus en bâtit un troisième qui subsiste encore. — Paris possède un Odéon; c'est le second de nos théâtres classiques. Il fut bâti en 1782 sur les plans de de Wailly et Peyre. Ce monument est vaste et bas; une galerie règne sur les côtés; sur la façade sont des colonnes.

Oder (Viadrus), fl. d'Allemagne, vient des Geisenker-Gebirge, sur les frontières de Moravie, arrose la Silésie autrichienne, la Silésie prussienne, le Brandebourg et la Poméranie, en coulant du S. E. au N. O.; est navigable à Ratibor; passe à Kosel, Oppeln, Brieg, Breslau, Glogau (Silésie); Crossen, Francfort, Cüstrin Brandebourg; Stettin (Poméranie). Il forme la haff ou lagune de Stettin, et se jette dans la mer Baltique par trois embouchures, que séparent les îles de Wollin et d'Usedom; on les nomme *Dievenow*, *Swine* et *Peene;* le port de Swinemünde est dans l'île d Usedom. L'Oder a pour affluents, à gauche, l'Oppa, la Neisse de Silésie, la Weistritz, la Katzbach, le Bober, la Neisse de Lusace, l'Ucker; à droite, l'Olsa et la Wartha. Il a 950 kil. de cours, et forme une grande ligne commerciale et une ligne militaire importante avec ses places fortes.

Oderic de Pordenone, franciscain et voyageur italien, né à Cividale (Frioul), 1286-1331, a laissé une relation de ses voyages, précieuse à consulter pour la géographie de l'Asie au XIVe s. On la trouve dans le recueil de Ramnusio, t. II.

Oderigi da Gubbio, célèbre peintre miniaturiste de l'école bolonaise, né à Gubbio, près Pérouse, mort vers 1299. Dante l'a immortalisé en 3 vers fort élogieux. Il fut l'ami de Giotto.

Oderzo (*Opitergium*), v. de Vénétie (Italie), jadis sur l'Adriatique, aujourd'hui dans les terres, à 26 kil. N. E. de Trévise; 5,500 hab.

Odescalchi (Famille des), originaire de Côme. D'elle sont sortis plusieurs hommes distingués dans les lettres et dans l'Église, entre autres *Pierre-Georges*, mort en 1620, évêque d'Alexandrie, en laissant des ouvrages de piété et une vie de Sixte V; — *Marc-Antoine*, qui convertit sa maison en hôpital et consacra sa vie au soulagement des malheureux, 1670; — et surtout le pape *Innocent XI*, frère du précédent, dont le nom était *Benoît Odescalchi*, 1671-1689. V. Innocent XI.

Odessa, v. de Russie, sur la mer Noire, dans le gouvernement et à 180 kil. O. de Kherson, par 46°28'35" lat. N., et 28°23'30" long. E. La ville est bien bâtie, bien percée et fort industrieuse. Jusqu'en 1792, ce fut un chétif village du nom d'*Hadji-bey* (autrefois *Istrianorum portus*); en 1794, Catherine II la transforma et la décora de beaux monuments, cathédrale, théâtre, bourse, lazaret, etc.; dès 1802, déclarée port franc, son commerce devint prodigieux, sous la direction du duc de Richelieu, 1803-1815, du général Langeron, 1815-1823, du prince Woronzow. Les Russes l'ont fortifiée; c'est leur plus grand port (il est double) sur la côte nord de la mer Noire. Chantiers de construction, grand commerce de grains, de laines, cuirs, chanvre, goudron, suifs, soieries, savons, etc. Le port a été bombardé en 1854 par l'escadre franco-anglaise. On y a fondé une université en 1862; 120,000 hab. — Non loin d'Odessa, sur le Borysthène, se trouve la petite ville d'*Odessus*, qu'il ne faut pas confondre avec l'ancien *Odessus*, auj. *Varna* (?), sur le Pont-Euxin, dans la Mésie Inférieure.

Odet, riv. de France (Finistère), navigable à Quimper, descend des montagnes Noires, passe à Quimper, et se jette dans l'anse de Benaudet, après un parcours de 60 kil.

Odette (*de Champdivers*), dite la *petite Reine*, fut placée par les soins de Jean sans Peur près du roi Charles VI, afin de faire prédominer l'idée bourguignonne dans le cerveau de ce prince imbécile. Elle était d'une famille noble de Bourgogne, qui possédait des terres près de Dôle. C'est par erreur qu'on l'a crue fille de maquignon.

Odevaere (Joseph-Denis), peintre belge, né à Bruges, 1778-1830, élève de David, à Paris, eut le grand prix de l'Institut en 1804, et fut peintre du roi Guillaume Ier. On cite parmi ses tableaux : *Mort de Phocion*, *Couronnement de Guillaume Ier*, les *Défenseurs de Missolonghi*, *Galathée*, *Victoire navale de Canaris*, les *Athéniens s'embarquant pour Salamine*, etc., etc.

Odeypour, v. de l'Hindoustan, sous la dépendance médiate des Anglais, est située dans le sud de l'ancien Adjémir. Elle est la capitale de la principauté d'Odeypour, dite aussi Mewar, qui compte 300,000 hab. et qui a un souverain appelé *Rana*. Pays fertile, peu cultivé.

Odier (Antoine), pair de France, neveu de *Louis Odier*, médecin suisse renommé, naquit à Genève en 1766 et mourut à Paris en 1853. L'un des premiers après Oberkampf, Odier fonda une des plus considérables fabriques de toiles peintes, à Wasserling (Haut-Rhin). Sa petite-fille, *Claire-Louise* Odier, épousa en 1851 le général Eugène Cavaignac.

Odile (Sainte), patronne d'Alsace, fut abbesse d'Hohenbourg, et mourut en 690; elle est honorée le 13 décembre.

Odilon de Mercœur (Saint), né en Auvergne, 962-1049, 5e abbé de Cluny, dirigea pendant 50 ans cette abbaye avec beaucoup de sagesse et s'attira, de son vivant, l'estime et la vénération des rois Hugues Capet, Robert, Henri le Saint, empereur d'Allemagne, etc. C'est lui qui institua la fête de la *Commémoration des Morts*. Il a laissé quelques ouvrages, entre autres une *Vie de sainte Adélaïde*, 16 sermons, quelques lettres, et quelques petits poëmes médiocres. Fête, le 2 janvier.

Odin, Woden ou **Wuodan,** surnommé *All-fadher* (le *Père de Tout*), ou le *dépopulateur*, le *père du carnage*, était le premier et le plus grand des dieux scandinaves, le père de la race des Ases, à la fois créateur et guerrier. Du haut de son palais dans les nues (le *Walhalla*), il animait les soldats au carnage et recevait dans ses demeures les ombres des braves tués en combattant. Toutes les perfections étaient en lui, science, bonté, toute-puissance; de lui dépendaient le souffle poétique et le souffle guerrier, l'esprit prophétique et les honneurs. Les légendes nous le montrent venant sur terre se mêler à une foule d'actions guerrières ou amoureuses; quelques-unes héroïques, comme celle où on le fait mourir volontairement sur un bûcher pour le salut des siens. Il eut plusieurs enfants de sa fille, *Freya*, dont il fit sa femme; entre autres *Thor* et *Balder*. On le représente monté sur son grand destrier à 8 pattes, *Sleipair*, la lance à la main, un corbeau sur chaque épaule. — Selon les légendes scandinaves, Odin aurait été un prince des Ases, habitant les bords du Pont-Euxin, au temps de Mithridate. Il aurait traversé la Germanie en conquérant, fondé dans l'île de Fionie la ville d'*Odensée*, puis soumis le Danemark et la Suède. Il aurait été le législateur religieux et politique des Scandinaves, et plus tard adoré comme le premier des dieux.

Odiot, orfévre français, né à Paris en 1763, mort en 1850, obtint constamment la médaille d'or pendant 25 ans et, par ses beaux travaux en orfévrerie, conquit une réputation européenne. Il fit don au Musée du Luxembourg de 30 pièces en bronze, ses plus beaux modèles, d'un vase d'argent artistement travaillé et d'un tableau d'Horace Vernet représentant la *Barrière de Clichy, le 30 mars 1814*.

Odoacre, roi d'Italie, de 476 à 493. On dit qu'Odoacre était fils d'un certain Edecon, secrétaire d'Attila, commandant d'une tribu de Scyrres, garde du roi des Huns, et que, après la défaite et la mort de son père, 463, il aurait erré quelque temps en Norique, puis gagné l'Italie, où il se serait fait admettre dans l'armée de l'empire d'Occident, composée presque en totalité de Barbares. Alors Odoacre, à la tête des Hérules, mécontents du patrice Oreste, contraignit le nouvel empereur, Romulus Augustule, à abdiquer en présence du Sénat, qui reconnut pour roi le nouveau chef barbare et mit ainsi fin à l'empire romain d'Occident. Sous le règne d'Odoacre, l'Italie, fort calme au dedans, redoutée au dehors, vit ses terres sillonnées pour le tiers aux Hérules, mieux cultivées; l'administration fut réorganisée, les lois furent respectées, des réformes accomplies. En somme, ce premier roi des Barbares en Italie se montra chef sage, énergique et juste. Mais il était arien et se brouilla avec l'empereur d'Orient, Zénon, qui envoya contre lui Théodoric et ses Ostrogoths. Défait sur les bords de l'Isonzo, 490, à Vérone, près de l'Adda, Odoacre se défendit dans Ravenne jusqu'en 493, capitula et fut massacré dans un festin.

Odon (Saint), 2e abbé de Cluny, l'un des plus illustres religieux du Xe siècle, né dans le Maine ou à Tours, fut vers la fin de sa vie chanoine de Tours, où il mourut, en 943. Voué par son père à saint Martin, Odon offre le cas d'un *Oblat* (V. ce mot). Il a écrit quelques vies de saints, entre autres celle de *Saint Grégoire de Tours*, des

antiennes sur saint Martin, des sermons, et un ouvrage considérable intitulé : *Collationes* (*Conférences*). On l'honore le 18 novembre.

Odon (Saint), archevêque de Canterbury, naquit dans la province des Est-Angles, vers 875, et mourut en 961. Chapelain du roi Athelstan, il fut si doux et si pieux, que de son vivant on l'appelait *Odon le Bon.* On a de lui des *Constitutions synodales* et on lui attribue la rédaction de lois sages et utiles sous le roi Edouard, successeur d'Edwy. Fête, le 4 juillet.

Odon de Conteville, fils d'Herluin, comte de Conteville et de la belle *Arlette* et par conséquent frère utérin de Guillaume le Conquérant, 1032-1097, fut évêque de Bayeux à 17 ans, 1049. Lors de l'expédition de Guillaume en Angleterre, 1066, il se jeta avec ardeur dans cette entreprise, équipa 100 navires, leva des guerriers et à leur tête combattit à Hastings. Nommé gouverneur du royaume en l'absence de son frère, il agit en tyran, poussa aux spoliations, obtint dans le partage de l'Angleterre le comté de Kent, avec 153 fiefs, et voulant devenir pape, pilla, rançonna le pays, afin d'acheter des suffrages. Las de tant de violences, Guillaume l'emprisonna à Rouen. A la mort du conquérant, Odon, mis en liberté, intrigua contre Guillaume le Roux, qui confisqua tous ses biens d'Angleterre. Alors Odon se croisa et mourut, chemin faisant, à Palerme.

Odon de Deuil, né à Deuil, près de Montmorency, accompagna Louis VII à la 2e croisade, en qualité de chapelain et écrivit sur ce sujet un livre intitulé : *De Ludovici VII, Francorum regis, profectione in Orientem*, trad. dans la *Collection de Mémoires* publiée par M. Guizot. Après Suger, Odon fut abbé de Saint-Denis. Il mourut en 1162.

O'Donnell (Joseph-Henri), général espagnol, né en 1769 en Andalousie, fut soldat à 15 ans. Il servit contre la France, battit près d'*Abisbal*, en 1810, le général Schwartz, devint successivement maréchal de camp, comte d'Abisbal, capitaine général de l'Andalousie et gouverneur de Cadix. En 1820, il déjoua la conspiration militaire de l'île de Léon, puis se prononça pour le mouvement insurrectionnel dont Riégo avait donné le signal. Mais par ses changements d'opinion, il se rendit suspect, fut contraint de donner sa démission et de se réfugier en France, où il mourut, à Montpellier, en 1834.

Odry (Charles-Jacques), acteur français du Théâtre des Variétés, né en 1781, à Versailles, se distingua dans *Quinze ans d'Absence*, 1811, *le Valet ventriloque* et *les Saltimbanques*, où il créa le rôle fameux de *Bilboquet.* Il prit sa retraite en 1839 et mourut à Courbevoie en 1853. On a de lui *les Gendarmes*, poëme en 2 chants, 1820.

Odryses (*La tribu des*) occupait jadis le centre de la Thrace, d'où cette expression des poëtes : *Odrysia tellus*, pour désigner la Thrace tout entière. On cite parmi leurs rois: Térès, Sitalcès, Seutès, alliés d'Athènes au ve s., Kersobleptès, qui fut vaincu par Philippe de Macédoine, etc. Ils furent incorporés à l'empire romain par Claude.

Œaso, cap en Hispanie, auj. cap *Machicaco*, près de Fontarabie.

Œbalie, d'*Œbalus*, ancien roi de la Laconie, nom qu'on donna primitivement à cette contrée du Péloponnèse. — Canton de Messapie, sur le territoire de Tarente.

Œchalie, nom de ville assez répandu dans l'anc. Grèce. On cite 3 *Œchalie* : l'une en Thessalie, l'autre en Messénie, la troisième dans l'île d'Eubée, et les auteurs placent dans toutes trois l'enlèvement d'*Iole*, fille d'Euryte, par Hercule, qui prit et saccagea la ville.

Œcolampade (Jean), fameux réformateur allemand, considéré comme le Mélanchthon de la Suisse, et dont le vrai nom est *Jean* Hausschein (lumière de la maison), naquit à Weinsberg (Souabe), en 1482. De religieux de Sainte-Brigitte, il devint zwinglien, quitta l'Allemagne, où il était persécuté, et alla se fixer à Bâle, d'où sa famille était originaire. Le sénat de la ville le nomma professeur de théologie et prédicateur extraordinaire. Ayant attiré aux principes nouveaux la majorité des habitants, Œcolampade fit prononcer par le conseil de la ville l'abrogation de la messe, 1525, et, trois ans après, il vit la réforme répandue dans tout le canton. Il publia, sur la *Cène* et l'*Eucharistie*, un ouvrage très-hardi, très-éloquent, intitulé : *De genuina verborum Domini:* Hoc est corpus meum, *juxta vetustissimos auctores, expositione liber.* Il mourut à Bâle en 1531, laissant inachevés des *Commentaires* sur la Bible. Ses autres travaux sont des réponses aux luthériens sur l'Eucharistie (celle contre Mélanchthon : *Dialogus quid de Eucharistia*, etc., Bâle, 1530, a été plusieurs fois réimprimée), et un *Catéchisme,* le premier en usage parmi les réformés allemands.

Œconomos. V. Oiconomos.

Œcuméniques ou **Généraux** (Conciles). V. Conciles.

Œdenburg, en hongrois *Soprony*, anc. *Sopronium*, v. libre du royaume de Hongrie, sur l'Ikva, à 230 kil. N. O. d'Ofen (Bude). Cette ville est le chef-lieu du comitat d'Œdenburg, qui compte 220,000 hab. de race allemande et croate, et est situé entre l'archiduché d'Autriche au N. O.; les comitats de Raab et de Wieselburg à l'E.; d'Eisenburg au S. — La ville a de grandes foires pour les bestiaux, et fait commerce de grains, fruits, miel, draps, coutellerie, etc. Aux environs, houillères de *Breunberg ;* 17,000 hab.

Œder (Georges-Chrétien), célèbre naturaliste et économiste allemand, né à Anspach, 1728-1791, était fils de *Georges-Louis*, recteur du gymnase d'Anspach et exégète distingué. Ses principaux ouvrages sont *: Index plantarum in Linnæi systemate; Flora Danica*, 3 vol. in-fol., magnifique ouvrage, continué par Otho Fr. Müller, Wahl et Hornemann; *Elementa botanica*, etc., et des *Mémoires* d'économie politique.

Œdipe, fils de Laïus et de Jocaste, souverains de Thèbes en Béotie, vécut au xve s. avant J. C. Donné, par son père, à un berger, pour être mis à mort, afin d'éviter le malheur dont l'Oracle le menaçait, Œdipe fut secrètement délivré par un autre berger du nom de Phorbas, qui le détacha de l'arbre où il était pendu par les pieds, et le porta au roi de Corinthe, Polybe. La reine, sans enfant, l'adopta; mais, lorsqu'il fut devenu grand, Œdipe, ayant connu le secret de sa naissance, se mit en quête de son père dans la Phocide, par ordre de l'oracle. En chemin, il rencontra ce père qu'il cherchait, et le tua sans le connaître. Ayant poursuivi sa route, il délivra son pays d'un sphinx qui le désolait, épousa Jocaste sans savoir qu'elle était sa mère, et devint roi de Thèbes. De son mariage incestueux naquirent Etéocle et Polynice, Antigone et Ismène. Une peste qui éclata dans la Béotie, et une réponse inattendue de l'oracle, firent découvrir à Œdipe ses fatales méprises. Alors il se creva les yeux, et vécut caché dans son palais. Ses fils l'en chassèrent, et il erra, exilé, n'ayant d'autre appui que sa fille Antigone. Il mourut à *Colone*, bourg de l'Attique. La vie tragique d'Œdipe a servi de sujet à beaucoup de pièces; on cite surtout les tragédies de Sophocle et de Voltaire.

Œdman (Samuel), savant suédois, professeur de théologie, né en 1750 à Wieslanda, mort à Upsal en 1829. Ses principaux écrits sont: les *Sermons de Jean Jérusalem, ou Recueil de sujets concernant l'histoire naturelle pour éclaircir la sainte Bible*, 4 vol.; une *Histoire de la religion et de l'Eglise chrétiennes, avec des observations*, et des *Essais* sur le Nouveau Testament et l'Apocalypse de saint Jean.

Œfele (André-Félix **d'**), né à Munich, 1706-1780, fut bibliothécaire de la cour et membre de l'Académie de Munich ; il a écrit sous le pseudonyme de *Felix Evelius.* On a de lui : *Rerum Boïcarum scriptores nusquam antehac editi*, 2 vol. in-fol., Augsbourg, 1763 ; *de Minerva syntagma mythologico-historicum ;* et, en manuscrit, *Apparatus Bavariæ doctæ.*

Œfele (François-Ignace), cousin du précédent, peintre, l'un des meilleurs artistes de l'Allemagne au xviiie s., naquit à Posen en 1721. Il fut élève de Götz et d'Albrecht. On cite son *Assomption de la Vierge*, et une *Flagellation du Christ*. Il fit beaucoup de portraits. Œfele mourut en 1797.

Œhlenschlæger (Adam-Gottlob), le plus grand et le plus fécond des poëtes danois, né au château de Frédériksberg, près de Copenhague, en 1779. En 1789, à 10 ans, il composait des drames qu'il jouait avec sa sœur et un de ses camarades. En 1799, à 20 ans, il débutait comme acteur dans le rôle de Hamlet; mais, n'ayant obtenu qu'un médiocre succès, et étant devenu amoureux de la fille du conseiller Heger, qu'il épousa plus tard, il se mit à composer des pièces élégiaques où il exprimait vivement sa passion, ce qui le ramena à la littérature. Vers ce temps, il connut un vieux savant, d'Arndt, qui l'initia à l'étude des antiquités scandinaves; Œhlenschlæger lut avec ardeur les vieilles traditions nationales, qui devinrent le fond de son inspiration. De 1803 à 1805, il publia deux recueils de poésie qui furent remarqués ; en 1806, pensionné du prince royal, il visita l'Allemagne, la France, et composa les drames de *Palna-*

leke, d'*Axel et Walborg*, et de *Hakon Iarl*, qui eurent un immense succès en Danemark. En 1808, il acheva son drame du *Corrége*, et, étant revenu à Copenhague en 1809, il fut nommé professeur d'esthétique à l'Université. A partir de cette époque, sa vie s'écoula calme et heureuse. Sa mort, arrivée en 1850, fut un deuil public en Danemark. Outre des élégies et des drames, Œhlenschlæger a composé des comédies, des opéras, des romans, des poëmes. Parmi ses comédies on cite : *l'Amiral Tordenskiold*, *l'Autel de Freya*, *l'Enfant du berger;* parmi ses poëmes : *la Mort de Balder*, *les Dieux du Nord*, *Aladin*. Ses tragédies ont été réunies en 10 vol., Copenhague, 1848. Il a publié ses *Mémoires*, Leipzig, 4 vol., et traduit la plupart de ses œuvres en allemand, Breslau, 1850, 18 vol. in-16.

OEiras, petite ville de l'Estrémadure (Portugal), sur le Tage, à 18 kil. O. de Lisbonne. Eaux thermales; 3,500 hab.

Œil-de-Bœuf, nom d'une salle du palais de Versailles, aux xviie et xviiie s., qui précédait la chambre à coucher du roi, et qu'éclairait seulement une fenêtre en *œil-de-bœuf*. Elle servait de salon d'attente aux courtisans.

Œland (c'est-à-dire *Terre du foin*), île de Suède, dans la mer Baltique, séparée de la côte par le détroit de Calmar; chef-lieu, *Borgholm*. Elle a 120 kil. sur 12, et 30,000 hab. Riche végétation ; bestiaux, forêts; schiste, grès. Elle fait partie du lan de Calmar.

Œls, v. de Prusse, en Silésie, à 24 kil. N. E. de Breslau, sur l'*Œls*, affl. de l'Oder, ch.-l. d'une petite principauté, qui compte 90,000 hab. Gymnase, bibliothèque, etc.; 6,000 hab.

Œlschlæger. V. Olearius.

Œlsner (Charles-Ernest), diplomate et historien, né en Silésie, 1764-1828, fut chargé d'affaires de Francfort, puis des villes hanséatiques à Paris. *Son Mémoire sur la religion de Mahomet* a été couronné par l'Institut, 1810.

Œnée, roi de Calydon, époux d'Althée, puis de Péribée, de Méléagre, de Déjanire et de Tydée, père de Diomède.

Œniades, auj. *Trigardo*, dans l'anc. Acarnanie (Grèce), à l'embouchure de l'Achéloüs, fut prise par les Athéniens dans la guerre du Péloponnèse, puis par Philippe III, qui la fortifia.

Œnomaüs, roi de Pise. V. Hippodamie.

Œnomaüs, philosophe cynique grec, né à Gadara, vécut au iie s. avant J. C. De tous les ouvrages qu'il avait écrits, il ne nous reste plus qu'un fragment assez considérable de son livre : *les Oracles ou les prestiges dévoilés*. Ce fragment se trouve dans Eusèbe, *Præparatio evangelica*.

Œnone, nymphe du mont Ida, fut aimée d'Apollon, qui lui accorda le don de prédire l'avenir, puis de Pâris, fils de Priam.

Œnopides, astronome et mathématicien grec, né à Chios, vécut dans le ve siècle av. J. C. En philosophie, on pense qu'il fut de l'école pythagoricienne, et quant à ses principales découvertes, *l'Obliquité de l'écliptique*, le *Mouvement propre du soleil*, on croit qu'elles lui vinrent de l'Egypte, qu'il visita.

Œnotrus, chef arcadien qui, vers le commencement du xviie siècle av. J. C., vint s'établir dans la partie méridionale de l'Italie, appelée en son honneur *Œnotrie*, et plus tard *Grande-Grèce*.

Œnus, nom ancien de l'Inn.

Œnuses, 5 îles de la mer Egée, à l'E. de Chios, auj. *Spermadori*. — 3 îles du golfe de Messénie, auj. *Cabrera* et *Sapienza*.

Œrebro, ch.-l. du lan de ce nom (Suède), sur le lac Hielmar, à 60 kil. O. de Stockholm. Grand commerce de fer. Château royal, lazaret. La diète de 1540 y proclama l'hérédité au trône de la famille de Gustave Wasa ; 8,500 hab. — Le lan d'*Œrebro*, formé de l'ancienne province de *Nerike* et d'une partie du Westmanland, a 9,072 kil. carrés de superficie, et 175,000 hab.

Œrsted (Jean-Chrétien), célèbre physicien danois, écrivain vulgarisateur, né à Rudkjœbing (île de Langeland), en 1777, mort en 1851. En 1794, il étudiait à Copenhague ; en 1800, il était adjoint de la faculté de médecine ; en 1801, il obtint une bourse spéciale, qui lui permit de voyager, pendant 5 ans, en vue de son instruction ; en 1806, il fut nommé professeur extraordinaire de physique à l'université de Copenhague ; en 1810, il enseigna les sciences naturelles à l'école militaire ; en 1822, il fit encore un voyage à travers l'Europe ; en 1824, il fonda la société danoise, protectrice des sciences naturelles, en 1828, il devint conseiller d'Etat; en 1829, il dirigeait l'école polytechnique de Copenhague, nouvellement fondée; en 1842, il fut membre associé de l'Académie des sciences de Paris. Sa grande découverte, 1820, fut celle de l'électro-magnétisme, qui est devenue une science féconde en applications étonnantes, découverte qu'Œrsted ne dut guère qu'au hasard et qu'il tenta d'expliquer par une théorie reconnue sinon fausse, au moins insuffisante aujourd'hui. Œrsted a composé un grand nombre de *Mémoires* sur la chimie et la physique; mais son écrit fondamental est *Experimenta circum effectum conflictus electrici in acum magneticum*, Copenhague, 21 juillet 1820. Antérieurement, il avait publié des écrits sur le *Mécanisme de la propagation des forces électrique et magnétique*, 1806 ; des *Considérations sur l'histoire de la chimie*, 1807 ; des *Recherches sur l'identité des forces chimiques et électriques*, 1812. La plupart de ses travaux sont épars dans des recueils scientifiques. De ses œuvres choisies on a extrait : *Der Geist in der Natur* (l'Esprit dans la Nature), publié en allemand, à Munich, 1850, et à Leipzig, 1850-1851, traduit en français, par M. Martin.

Œrtel ou **Ortell** (Abraham), en latin *Ortelius*, géographe flamand, né à Anvers, 1527-1598, le premier qui ait composé un *Atlas*, ouvrage qui a servi de base à tous les travaux des géographes. On le surnomma le *Ptolémée* du xvie siècle. Parmi ses ouvrages, on cite *Theatrum orbis terrarum*, Anvers, 1570 ; *Synonymia geographica*, Anvers, 1578 ; *Itinerarium per nonnullas Galliæ Belgicæ partes*, Anvers, 1584 ; *Italiæ antiquæ specimen*, Anvers, 1584, etc.

Œsel, île de Russie, dans la Baltique, près du golfe de Livonie, dépend du gouvernement de Livonie. Elle a 45,000 hab., et 90 kil. de longueur sur 50. Son chef-lieu est *Arnsbourg*. Elle fut tour à tour aux Chevaliers Teutoniques, aux tzars, 1575, au Danemark, 1585, à la Suède, et enfin à la Russie, 1721. Elle produit lin, fruits, grains, etc.

Œser (Adam-Frédéric), peintre et graveur allemand, né à Presbourg, 1717-1799, élève du sculpteur Raphaël Donner, qu'il suivit en Italie, étudia ensuite sous Mengs, à Dresde. Il fut directeur de l'Académie des beaux-arts, à Leipzig, et peintre de la cour de Saxe. Gœthe admirait son talent. Il a composé des tableaux d'histoire, des paysages, de belles fresques ; a exécuté en plâtre les modèles de plusieurs statues remarquables, et gravé à l'eau-forte avec une grande finesse. — Son fils, *Jean-Frédéric Louis*, né à Dresde, 1751-1792, a été aussi un graveur distingué.

Œstersund, ch.-l. du lan de son nom (Suède), à 480 kil. N. de Stockholm, sur le lac Stor.

Œta, montagne de la Grèce ancienne, auj. *Commaïta* ou *Katavothra*, au sud de la Thessalie. Sur son sommet, Hercule se brûla, dit la Fable ; à sa base extrême, tout au bord de la mer, dans la gorge des *Thermopyles*, moururent héroïquement les 300 Spartiates de Léonidas.

Œtinger (Frédéric-Christophe), auteur mystique, né à Gœppingen (Wurtemberg), 1702-1782. Sa vie, comme pasteur évangélique, n'a rien de saillant, mais ses opinions souvent profondes offrent de singulières divagations. Entre ses ouvrages nombreux, signalons son livre, écrit en allemand, des *Voies inexplicables de la condescendance de Dieu*, Leipzig, 1734 ; et sa *Theologia ex idea vitæ deducta*, Francfort, 1765 ; c'est le meilleur ouvrage d'Œtinger. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées en 1862, à Reutlingen.

Œttingen, v. du cercle de Rezat (Bavière), à 60 kil. S. O. de Nüremberg, sur la Wernitz, n'est guère connue que comme résidence des princes d'Œttingen ; 2,500 hab. — La famille d'*Œttingen* se divise en deux branches : Œttingen-Spielberg et Œttingen-Wallerstein.

Œxmelin (Alexandre-Olivier), aventurier français, né vers 1645, embarqué en 1666 pour les Indes occidentales, séjourna dans l'île de la Tortue, et partit de là avec des flibustiers pour courir les mers, la mer du Sud en particulier. Il a laissé une relation de ses aventures et de sa vie dans *l'Histoire des Flibustiers*, et dans *l'Histoire des Aventuriers flibustiers*, etc., dont le tome Ier renferme une *Histoire des animaux et des plantes de l'Amérique*, Paris, 1686, 2 vol. in-12. Œxmelin, dont on ignore le lieu de la naissance, mourut après 1707.

Ofanto, autrefois *Aufidus*, petit fleuve de l'Italie du sud, prend sa source au mont Goletto, coule entre la Basilicate et la Capitanate, et se rend dans l'Adriati-

que, après avoir arrosé le territoire de Cannes. Affluents, l'Olivento et le Loccone. Cours de 140 kil.

Ofella (Lucretius), général romain, abandonna le parti de Marius, pour se joindre à Sylla, prit Préneste et força le jeune Marius à se tuer. Quoique simple chevalier, il brigua le consulat, malgré Sylla, qui le fit tuer par un centurion, 81 av. J. C.

Ofen. V. Bude.

Offa, d'abord roi de Mercie, en 757, devint successivement roi des Hestinges (dans le Sussex), et des Northumbriens, 771-774, suzerain du roi de Kent, 774, et roi d'Est-Anglie, 792, par le meurtre d'Ethelbert. Ainsi, soit par l'assassinat, soit par les armes, Offa devint souverain de l'Heptarchie anglo-saxonne, et traita d'égal à égal avec Charlemagne. Ses lettres à ce dernier existent encore. Offa édita des lois dont Alfred le Grand sut profiter pour son code. Le remords et le repentir le conduisirent à Rome, 794, où il obtint du pape de grandes indulgences et où il augmenta le tribut qu'il payait au Saint-Siége. Offa mourut en 796, laissant après lui un fils qui mourut 4 mois après, deux filles cloîtrées, et une troisième, misérable débauchée, qui finit ses jours à Pavie.

Offenbach, v. de la Hesse-Darmstadt (Allemagne), à 5 kil. S. E. de Francfort-sur-le-Mein, à 22 kil. N. O de Darmstadt. Industrie en toiles, soieries, passementerie, objets en cuir, portefeuilles, porte-monnaie, nécessaires, etc ; 20,500 hab.

Offenbourg, v. du grand-duché de Bade (Allemagne), sur la Kinzig, à 84 kil. S. de Carlsruhe. Anc. ville impériale, capitale de l'Ortenau. Vins; industrie active ; 4,000 hab.

Office (Le Saint-). V. Inquisition.

Offranville, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 8 kil. S. de Dieppe (Seine-Inférieure); 1,651 hab.

Ofterdingen (Henri d'), poëte, minnesinger d'Allemagne, au XIIIe siècle, peut-être né au château d'Ofterdingen (Autriche), a exalté dans ses chants l'archiduc Léopold VII d'Autriche, principalement au combat poétique de la Wartbourg, où il lutta contre Wolfram d'Eschenbach. Auteur du poëme de *Laurin*, on croit qu'il l'est également du *Heldenbuch* (le Livre des héros); quant à sa coopération aux *Nibelungen*, elle est fort douteuse.

Og, selon la Bible, le dernier des géants, roi de Basan, en Syrie, vaincu et tué par Moïse. On montrait à Rabbath son lit de fer, long de 9 coudées.

Ogdensburg, v. de l'État de New-York (États-Unis), sur le Saint-Laurent; 4,000 hab.

Ogé (Vincent), lieutenant-colonel mulâtre, né en 1756, roué vif en 1791, à Saint-Domingue, sa patrie, pour avoir tenté, à main armée, l'émancipation de la race nègre.

Ogée (Jean), géographe, né dans le diocèse de Laon, 1728-1789, d'abord soldat, puis ingénieur géographe en Bretagne, a laissé: *Atlas itinéraire de Bretagne*, 1769, in-4°; *Dictionnaire historique et géographique de la Bretagne*, 1778-1780, 4 vol. in-4° ; une nouvelle édition, corrigée et augmentée, a paru, 1840-1844, 2 vol. gr. in-8°. Il avait été aidé dans ce travail par Grelier, maître ès arts de l'université de Nantes.

Oger le Danois, Otger ou **Ogier,** et même *Hogier*, ainsi qu'on lit ce nom sur les jeux de cartes, où Oger figure comme valet de pique, s'appelait de son vrai nom *Autcair* ou *Otger*. Des paladins de Charlemagne, c'est le plus célébré dans les romans de chevalerie, où il n'est bruit que de ses exploits. L'histoire nous le représente au contraire opposé à Charlemagne, et luttant en Italie pour Carloman et ses enfants. Oger finit ses jours dans l'abbaye de St-Faron de Meaux, vers la fin du VIIIe siècle, où il fut pompeusement enterré.

Ogeron de la Bouère (Bertrand d'), marin, colonisateur, né en Anjou, 1615-1675, organisa les *Boucaniers*, dans la péninsule de *Samana*, puis administra et peupla toute la côte orientale de Saint-Domingue, entre le port Margot et le port de la Paix.

Ogier (François), prédicateur et écrivain, né à Paris, mort en 1670, fut l'ennemi du père Garasse, dont il censura vertement la *Doctrine curieuse*. Sa préface de la tragi-comédie de *Tyr et Sidon*, 1628, de Schelandre, est remarquable à plus d'un point de vue. *La Censure de la doctrine curieuse* parut 4 ans avant *l'Apologie de M. de Balzac*, 1627, qui fit aussi quelque bruit.

Ogier. V. Oger.

Ogilby ou **Ogilvy** (John), écrivain, né à Edimbourg, 1600-1676, sut, par adresse et par talent, arriver trois fois à la fortune; trois fois des accidents terribles le ruinèrent. A 66 ans, réduit à quelques écus, il se fit imprimeur, après avoir été tour à tour secrétaire, maître de danse, homme de lettres et directeur de théâtre. Le roi l'ayant gratifié du titre d'imprimeur cosmographe, Ogilby refit une quatrième fois sa fortune. Il a publié des vers, des facéties, une relation sur la cérémonie des couronnements des rois à Londres, une Histoire de la Chine, des Descriptions de l'Afrique, de l'Amérique, etc.; enfin des traductions de *l'Enéide*, 1650, de *l'Iliade*, 1666, de *l'Odyssée*, 1685.

Oginski (Michel-Casimir, comte), favori de Catherine II, naquit à Varsovie, en 1731, et y mourut en 1803. Nommé grand maréchal de Lithuanie, Oginski mena, dans son château de Slonim, une vie princière et peu noble jusqu'en 1771, époque où il soutint la Pologne contre la Russie. Victorieux à Janof, et maître de Minsk, Oginski trahi dut se sauver à Dantzig. Plus tard, rentré en Pologne, il fit creuser le canal Oginski, qui relie la Baltique à la mer Noire, par le Pripet, affl du Dniéper, et la Schara, affl. du Niémen.

Oginski (Michel-Cléophas), neveu du précédent, 1765-1833, prit une part glorieuse aux luttes de la Pologne contre la Russie, et a laissé des *Mémoires sur la Pologne et les Polonais, de* 1778 *à* 1815, 2 vol. in-8°.

Ogive, reine de France, fille d'Edouard Ier d'Angleterre, épouse de Charles le Simple, sauva son fils, Louis d'Outremer, en se réfugiant à la cour de son frère, Athelstan, quand le roi Charles eut été fait prisonnier par le comte de Vermandois, Herbert, 923.

Oglio, *Ollius*, rivière de l'Italie du nord, prend sa source au mont Tonal, arrose le val Camonica, traverse le lac d'Iseo, passe près de Chiari, Soncino, à Pontevico, à Marcaria, et se jette dans le Pô, sur la rive gauche, à Scorzarolo, près de Borgo-Forte, après un cours de 260 kil. Affluents de gauche : la Mella et la Chiese.

Ogmi, dieu gaulois, *Ogmius* en latin, *Ogham* en français, symbolisait l'Éloquence et la Force. Une chaîne d'or sortait de sa bouche et allait se suspendre aux oreilles des auditeurs charmés. Les Romains le surnommaient *l'Hercule gaulois*.

Ognate ou **Oñate,** v. du Guipuzcoa (Espagne); jadis ville universitaire. Usines et fabriques; sources minérales et mines de fer aux alentours. Belle église; 5,000 hab.

Ognon, riv. de France, vient du département de la Vendée, et se perd dans le lac de Grand-Lieu (Loire-Inférieure); 45 kil. de cours.

Ognon, riv. V. Oignon.

Ogulin, ch.-l. du district du régiment d'Ogulin, dans la Croatie militaire (Autriche); 2,500 hab.

Ogygès, fondateur de Thèbes et d'Eleusis, au XIXe siècle av. J. C., régna sur la Béotie et l'Attique. On ne sait rien de son règne sous lequel eut lieu le déluge qui porte son nom. Plusieurs auteurs croient qu'il n'est que le déluge personnifié.

Ogygie, nom donné jadis à l'Attique et à la Béotie. — Ile fabuleuse où régnait Calypso, qu'on a placée au S. du Bruttium.

O'Heguerty (Les deux frères); l'un, *Pierre-André*, 1700-1763, fut économiste et a laissé des *Remarques sur plusieurs branches de commerce et de navigation*, ainsi qu'une *Relation* de son voyage à l'île Bourbon; l'autre, *Dominique*, comte de *Magnière*, 1699-1790, s'adonna à l'agriculture et composa divers mémoires, entre autres : *De la nature des biens des anciens Romains et de leurs différentes méthodes de procéder aux suffrages jusqu'à l'empire d'Auguste*, et un *Essai sur la vie de Pline le Jeune*.

Ohio, affluent de gauche du Mississipi, nommé par les anciens colons français la *Belle-Rivière*, est formé par la réunion de l'Alleghany et de la Monongahela, qui descendent des Apalaches et se joignent à Pittsburg. L'Ohio coule du N. E. au S. O., dans une fertile vallée, couverte de champs cultivés et de villes industrieuses; il passe à Cincinnati, Louisville, où il forme des rapides que l'on évite par deux canaux ; et il va finir à Cairo. Son cours est irrégulier; ses crues sont terribles. Il a 1,500 kil. de longueur, sur une largeur de 500 à 1,500 mètres. Il gèle chaque année. Il communique par un canal avec le lac Erié. Ses principaux affluents sont : à droite, le Wabash; à gauche, le Kentucky, le Cumberland et le Tennessee.

Ohio, l'un des États-Unis de l'Amérique du Nord, a pour bornes : au N., le lac Erié; à l'O., l'État d'Indiana; au S., l'Ohio, qui le sépare de la Virginie; à l'E., la Pennsylvanie. Il est arrosé par l'Ohio et ses affluents, le Muskingum, le Scioto, le Miami, et par le Maumee, qui

se jette dans le lac Erié. Le sol est fertile, de plus en plus cultivé, avec des prairies et des bois, que défrichent sans relâche les nombreux émigrants venus d'Europe. Grande production, de bétail, bœufs, chevaux, moutons, porcs, qu'on exporte vers les ports de l'Atlantique. Riches mines de houille et de fer. La superficie est de 105,502 kil. carrés; la population, qui s'accroît sans cesse d'émigrants, est de plus de 2,665,000 hab. Le ch.-l. est *Columbus*; les villes princ. sont, Cincinnati, Cleveland, Dayton, Marietta, Sandusky, Toledo, Zanesville. — Le pays, reconnu d'abord par les aventuriers français, fut admis dans l'Union en 1802. Le pouvoir exécutif appartient au gouverneur, élu pour deux ans; le pouvoir législatif, à un Sénat et à une Chambre de représentants dont les membres sont également élus pour deux ans.

Ohlau ou **Olau,** v. de Silésie (Prusse), sur l'Oder et l'Olau, à 24 kil. S. E. de Breslau; 4,500 hab. Château royal; culture de tabac.

Ohm (Georges-Simon), physicien célèbre, né à Erlangen, en 1787, mort à Munich, en 1854. C'est lui qui a découvert les lois des courants électriques. Sa vie fut toute consacrée à l'étude des sciences. Il fut professeur au collége des jésuites à Cologne, 1817-1833, et dans la suite à l'Ecole polytechnique de Nuremberg. Il a laissé plusieurs *Mémoires*, notamment sur les phénomènes d'interférence dans les cristaux à un seul axe; deux *Mémoires sur l'acoustique*, un *Traité de physique*, etc. Dès 1827, il avait publié la théorie des courants dans un ouvrage intitulé: *Die galvanische Kette mathematisch bearbeitet* (Berlin), ouvrage qui a été traduit en anglais par M. Taylor, en français par M. Gaugain (Paris, 1860). Ohm a également donné des articles au *Journal* de Schweigger, aux *Archives* de Kastner, etc. On lui doit encore: *Essai d'un système conséquent des sciences mathématiques; Traité élémentaire de mathématiques pures; Précis des sciences mathématiques élémentaires; Traité de mécanique; — de mathématiques supérieures; Esprit de l'analyse mathématique.*

Ohmacht (Landelin), artiste statuaire, le *Corrége de la sculpture*, d'après David d'Angers, naquit près de Rothweil (Wurtemberg), en 1761, et mourut en 1834, à Strasbourg. Il fut l'ami de Lavater, de Canova, de Klopstock, etc., et laissa nombre de chefs-d'œuvre, entre autres, le monument élevé au général Desaix, 1801, le *Jugement de Pâris*, une colossale statue de *Neptune*, trois *Hébé*, *Vénus sortant de la mer*, etc. Sur la façade du théâtre de Strasbourg, on admire six *Muses* colossales dues à son ciseau si pur et si gracieux.

Ohrdruff, v. du duché de Saxe-Cobourg, sur l'Ohre, à 14 kil. S. E. de Gotha (Allemagne). Vieille église bâtie, dit-on, en 724, par saint Boniface; château. Fers ouvragés; 5,000 hab.

Ohsson (Mouradgea d'). V. Mouradgea.

Ohud, colline d'Arabie, à l'O. de Médine, où Mahomet fut battu par ses ennemis de la Mecque, en 625.

Oiconomos ou **Œconomos** (Constantin), l'un des premiers parmi les érudits grecs du XIXe siècle, né à Tsaritsani (Thessalie), en 1780, mort en 1857. Ordonné prêtre à 21 ans, il mena une vie errante, de Thessalie à Salonique, de Salonique à Smyrne, de Smyrne à Constantinople, de Constantinople à Odessa, d'Odessa à Pétersbourg, fuyant toujours devant la cabale ou la persécution. Ses cours à Smyrne, ses prédications en Thessalie et à Constantinople, ses écrits en Russie, ont mis au jour son éloquence et sa grande érudition. Parmi ses ouvrages on cite: *Trois livres sur l'art de la rhétorique*, Vienne, 1813; *Quatre livres d'enseignements généraux et grammaticaux*, Vienne, 1817; *Essai sur la haute antiquité de la prononciation grecque, telle qu'elle existe en Orient*; *Essai sur l'identité originaire de la langue slavo-russe et de la grecque*; *De la version des Septante*, 4 vol. in-8°, ouvrage capital de l'auteur, etc.

Oignies, manufacture très-importante de glaces, dans la commune d'Aiseau, Hainaut (Belgique).—Comm. rurale de la prov. de Namur (Belgique), à 38 kil. de Dinant. Ardoisière considérable; 1,200 hab.

Oignon ou **Ognon,** affluent de gauche de la Saône, vient de l'arr. de Lure (Haute-Saône), sépare la Haute-Saône du Doubs et du Jura, coule souvent comme un torrent dans une vallée très-pittoresque, et finit au-dessus de Pontailler (Côte-d'Or). Cours de 150 kil.

Oigours. V. Ougriens.

Oihenart (Arnauld), avocat au parlement de Navarre, historien et poëte du XVIIe siècle, natif de Mauléon, a laissé un excellent livre, intitulé: *Notitia utriusque Vasconiæ tum Ibericæ, tum Aquitanicæ*, etc., 1637, 1656, in-4°, Paris; *Proverbes basques*, 1657, in-8°, etc.

Oïl (Langue d'). On désignait ainsi, au moyen âge, les provinces de France, surtout au nord de la Loire, où l'on parlait la langue française, *langue d'oïl* ou *d'oui*, par opposition aux provinces de la langue *d'oc*.

Oïlée, un des Argonautes, roi de Locride, père de l'un des Ajax.

Oirschoot, v. du Brabant (Pays-Bas), au S. de Bois-le-Duc. Château; 5,500 hab.

Oise, *Œsis*, *Isara*, affl. de droite de la Seine, est formée par la réunion de deux ruisseaux, dont l'un vient de Sélogne, près de Chimay, dans le Hainaut belge, et l'autre des environs de Rocroi. L'Oise passe à Guise, la Fère, Chauny, Quierzy (Aisne); Noyon, Compiègne, Verberie, Pont-Saint-Maxence, Creil, Saint-Leu (Oise); Pontoise (Seine-et-Oise), et se jette dans la Seine à Conflans-Sainte-Honorine, après un cours de 264 kil., dont 156 navigables depuis Chauny. Ses principaux affl. sont: à droite, le Thérain; à gauche, la Serre, la Nonette et l'Aisne. La navigation de l'Oise est très-active pour le transport des bois, charbons, grains, houille, à destination de Paris. Ses rives sont basses, unies; la vallée est fertile. Il y a un canal latéral à l'Oise, de Longueil à Janville; elle communique avec le canal de Saint-Quentin.

Oise (Département de l'). Il est situé dans la France septentrionale, entre les départements de la Somme, au N. O.; de l'Aisne, à l'E.; de Seine-et-Marne et de Seine-et-Oise, au S.; de l'Eure et de la Seine-Inférieure, à l'O. C'est presque partout un pays plat, fertile et bien cultivé; il n'est accidenté que dans le pays de Bray, à l'O. Les rives de l'Oise et du Thérain sont marécageuses, avec des tourbières. Il y a de belles et grandes forêts (Compiègne, Ermenonville, Hallate, Chantilly). Il est arrosé par l'Oise, l'Aisne, le Thérain, l'Ourcq et l'Epte. Il produit grains, légumes, betteraves, fruits à cidre. On exploite la tourbe, le marbre, les pierres dites de Saint-Leu. On élève bétail, volaille, abeilles. On fabrique draps, tapisseries, toiles, lainages, poterie, etc. La superficie est de 585,506 hectares; la population de 396,804 hab. Le ch.-l. est *Beauvais*; il y a 4 arrondiss.: Beauvais, Clermont, Compiègne et Senlis. Il a été formé de la partie de l'Ile-de-France, qui comprenait le Beauvaisis, le Valois, le Clermontois et le Noyonnais. Il forme le diocèse de Beauvais, dépend de la Cour d'appel d'Amiens, de la 2e région militaire et de l'Académie de Paris.

Oiseaux (Ile des). V. Aves.

Oisel ou **Oozel** (Jacques), habile jurisconsulte et philologue hollandais, né à Dantzig, en 1631, mort en 1686, a laissé entre autres écrits un traité curieux et instructif, intitulé: *Thesaurus selectorum numismatum antiquorum*, etc.

Oisemont, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 50 kil. O. d'Amiens (Somme); marchés de chevaux; 1,065 hab.

Oisseau, bourg de l'arr. et à 8 kil. N. O. de Mayenne (Mayenne); 2,983 hab.

Oissel-la-Rivière, gros bourg de l'arrond. et à 12 kil. S. de Rouen (Seine-Inférieure). Filatures de coton. Le chemin de fer de Paris au Havre passe à Oissel. Jadis station célèbre des Normands de la Seine, au IXe s.; 4,211 hab.

Ojeda (don Alonzo de), hardi marin, lieutenant de Colomb, né à Cuença, vers 1465, accompagna Colomb dans son 2e voyage au Nouveau Monde; il alla fort avant dans les terres. Devenu capitaine, à son retour en Espagne, et mis à la tête de 4 vaisseaux, il entraîna dans son expédition un riche armateur, Améric Vespuce, qui en tira grand profit et gloire. Pour Ojeda, après nombre de voyages et d'aventures étonnantes, il mourut pauvre, brisé, découragé. Il avait fondé San-Sebastiano.

Oka, riv. de la Russie d'Europe, a sa source près d'Orel et son embouchure dans le Volga, près de Nijni-Novogorod; dans son cours de 1,400 kil., elle traverse les gouvernements de Toula, Kalouga, Riazan, Tombov, Vladimir, et reçoit la Moskova, la Kliasma, etc. — *Oka*, riv. de la Russie d'Asie (Sibérie), arrose l'Irkoutsk et se jette à Bratskoï dans l'Angara; cours de 700 kil.

Okeghem (Jean), musicien belge, né vers 1430, peut-être à Bavay, mort à Tours, au commencement du XVIe siècle. Il fut premier chantre de Charles VII; puis, après sa mort, s'attacha à l'abbaye de Saint-Martin de Tours. Il a eu de nombreux élèves et a laissé des ouvrages (messes, canons, etc.), qui le placent au premier rang des anciens compositeurs.

Oken (Laurent), célèbre naturaliste, né à Bolsbach, (Souabe), 1779-1851, professa à Iéna, à Munich, puis à

Zurich; disgracié et poursuivi pour ses opinions politiques à Iéna, il suspendit ses cours de 1816 à 1828. Parmi ses ouvrages, citons : *Esquisse de la philosophie de la nature*; *la Génération*, et surtout son *Histoire naturelle générale*, Stuttgart, 1833-41.

Okhotsk, v. maritime de Sibérie (Russie d'Asie), située sur la mer d'Okhotsk, à 9,700 kil. E. de Saint-Pétersbourg, par 59°21'17" lat. N., et 140°57'10" long. E., sert d'entrepôt au commerce qui se fait avec le Kamtchatka et l'Amérique du Nord, a une école de marine et est le ch.-l. de la prov. d'Okhotsk; 3,000 hab. Commerce de pelleteries.

Okhotsk (la province d'), bornée à l'E. par les mers d'Okhotsk et de Behring; au N. par l'Océan Glacial arctique; à l'O., par la prov. d'Iakoutsk, est une assez vaste contrée, mais froide, humide, stérile, déserte. Elle a à peine 20,000 hab., sur une superficie de 17,000 kil. carrés. Mines de fer, d'argent, de cuivre; jaspe, cristal de roche, etc. Pêche et chasse abondantes. Elle fait maintenant partie du littoral de la Sibérie orientale.

Okhotsk (la mer d'), au N. E. de l'Asie, est formée par le Grand Océan et a pour bornes : au S., les îles du Japon; au N. et à l'O., la Sibérie; à l'E., le Kamtchatka. Tempêtes et brouillards. Un seul fleuve tombe dans cette mer, l'*Amour* ou *Saghalien*. Elle est gelée du 15 novembre au 15 avril.

Okhrida. V. Ochrida.

Okna, petite ville de Moldavie (Principautés-Unies), au S. O. d'Iassy, près des Karpathes, importante par ses mines de sel.

Okolski (Simon), dominicain et historien polonais, mort en 1854, a laissé un *Orbis Polonus* estimé.

Okszi (Stanislas), polonais, né au commencement du XVIe siècle, fut surnommé pour son éloquence le *Démosthène polonais*. On le vit tour à tour incliner vers la réforme et vers l'orthodoxie. Parmi ses ouvrages on cite ceux qui ont trait au célibat des prêtres, contre lequel il s'éleva : *De cælibatus lege*, 1551; *Oratio pro dignitate sacerdotali*, etc.

Oktaï. V. Octaï.

Olaf ou **Olaüs**, ou **Olof**, nom propre à trois rois de Suède et à cinq rois de Norvége :

Olaf ou **Olaüs Ier**, de Suède, 853, introduisit dans son royaume d'Upsal la religion chrétienne. Anschaire, archevêque de Brême, le disposa, lui et son peuple, à ce grand acte, et sacra Erimbert, évêque de Suède.

Olaf ou **Olaüs II**, en 940, est à peu près inconnu à l'histoire.

Olaf ou **Olaüs III**, de 980 à 1026, protégea et propagea la religion chrétienne, que lui avait fait embrasser saint Sigfrid. Il eut des démêlés avec le roi de Norvége, et voulut lui faire une guerre à outrance, mais il en fut empêché par l'assemblée des paysans dont le chef lui dit : « Nous, paysans, nous voulons que vous, roi Olaf, fassiez la paix avec le roi des Norvégiens, et lui donniez en mariage votre fille Ingegerd... Si vous ne voulez pas écouter nos paroles, nous tomberons sur vous pour vous massacrer, car nous ne sommes pas disposés à souffrir vos outrages. C'est ainsi qu'en agissaient nos ancêtres, quand ils jetèrent à l'eau cinq rois orgueilleux comme vous. » Le roi obéit.

Olaf ou **Olaüs Ier**, *Trygvason* (c.-à-d. fils de Trygve), roi de Norvége, 996-1000, succéda à Haquin-le-Mauvais, qu'il renversa du trône, aidé par les habitants du pays et par ses compagnons en piraterie. Son règne fut glorieux, sous lui le christianisme se répandit en Norvége et pénétra en Islande, aux îles Féroé et au Groënland, pays où florissait encore le paganisme avec ses sacrifices sanglants. Au retour d'une expédition dans l'île de Rugen, Olaf, attaqué sur mer, à l'improviste, par les rois de Suède et de Danemark et se voyant accablé par le nombre, se jeta dans les flots, où il périt.

Olaf II (Saint), dit *le Gros*, roi de Norvége, de 1017 à 1028, fut, durant sa jeunesse, aventurier et pirate, comme Olaf Ier et ravagea les côtes d'Allemagne, de France et d'Espagne. D'accord avec Edouard le Confesseur, il fit une expédition contre les Danois, établis en Angleterre, expédition qui l'enrichit beaucoup et lui permit d'équiper deux vaisseaux, à la tête desquels il vainquit Sven, l'un des rois de Norvége. Tout le pays reconnut son autorité et accepta de nouveau le christianisme, qui avait été délaissé depuis quinze ans pour le paganisme. Les Orcades et les îles Féröe durent lui payer un tribut et embrasser la religion chrétienne; mais la fin de son règne fut malheureuse. Trop de sévérité indisposa ses sujets contre lui et Kanut le Grand le renversa du trône. Deux ans plus tard, Olaf reparut avec 3,000 hommes et fut tué au combat de Hickleslad, près Drontheim, en 1030. Dans la suite, ses sujets repentants l'honorèrent comme un saint.

Olaf III, roi de Norvége, surnommé *Kyrre* ou *le Pacifique*, courut aussi les mers avec son père Harald Hardraade, qui fit une expédition en Angleterre. Ce fut un prince de joyeuse humeur, doux, pacifique, ami des arts et plein de respect pour la religion et ses ministres. Il fit beaucoup pour la civilisation, fonda des villes (Bergen, Stavanger, etc.), ordonna la mise en liberté annuelle d'un esclave par district, évita toute querelle avec ses voisins. Il régna de 1066 à 1068 avec son frère Magnus II, et, seul, de 1068 à 1093, époque de sa mort.

Olaf IV, roi mineur, occupa le trône sous la tutelle de ses deux frères, Sigurd et Eystein et régna sur un tiers de la Norvége, de 1103 à 1116.

Olaf V, roi mineur, occupa le trône de Norvége et de Danemark, sous la tutelle de sa mère, la célèbre Marguerite de Waldemar, de 1376 à 1380 pour le Danemark et durant quelques mois seulement pour la Norvége.

Olaf, roi de Danemark, mort en 1095, fut surnommé *Hunger* ou *la Faim*, parce que pendant son règne il y eut des disettes continuelles. Un jour même, dit-on, le pain manqua à la table du roi. Olaf mourut sans enfants; il était fils du roi Svend Estrithson; son frère, Erik, lui succéda.

Olafsen (Etienne), savant islandais, mort en 1688, a laissé : *Voluspa, philosophia antiquissima norvagodanica*, 1665, in-4°, etc.

Olafsen (Eggert, 1726-1768, et John, 1731-1811), tous deux savants islandais, frères, firent connaître, l'un, *Eggert*, son île natale, où il fut *vice-lagman*, l'autre, *John*, l'idiome de son pays et l'antique poésie des peuples du Nord. On cite d'Eggert : *Enarrationes historicæ de Islandæ natura et constitutione*, 1749, et *Voyage à travers l'Islande*, traduit par Gauthier de la Peyronie, Paris, 1802, 5 vol. in-8°; de John on cite *l'Ancienne poésie des peuples du Nord*, etc., ouvrage couronné par l'Académie des sciences de Copenhague, 1786, in-4°, etc.

Olan, sommet élevé de 4,102 mètr. dans un contrefort des Alpes-Cottiennes, entre les départements de l'Isère et des Hautes-Alpes.

Olargues, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 18 kil. N. E. de Saint-Pons (Hérault). Houille, eaux minérales aux environs; 1,078 hab.

Olau. V. Ohlau.

Olaüs. V. Olaf.

Olavide (Don Pablo-Antonio-José), homme d'Etat, économiste et philosophe, né à Lima en 1725, mort en 1803. Venu à Madrid pour se justifier de la gestion des fonds spécialement destinés à réparer les désastres du tremblement de terre de Lima, 1746, il s'attacha au comte de Aranda, ambassadeur à Paris, se pénétra des principes de la philosophie nouvelle et, de retour en Espagne, poussa à l'expulsion des jésuites, 1767, en sa qualité de représentant des Péruviens, accrédité à la cour de Charles III. Intendant de l'Andalousie, il parvint à défricher et à coloniser la Sierra-Morena; mais ses principes philosophiques causèrent sa disgrâce. Arrêté et jugé par le tribunal de l'Inquisition, Olavide se vit condamné à huit ans de réclusion, 1778. Heureusement il s'évada et parvint à gagner la France, 1780, où on le chanta comme un martyr. Il y vécut jusqu'en 1798, époque à laquelle il retourna en Espagne avec des sentiments chrétiens et mourut en Andalousie, après avoir composé *El Evangelio en triumfo*, défense médiocre de la religion, trad. en français, 1805, 4 vol. in-8°.

Olbeja, v. de la prov. et à 80 kil. S. E. de Séville (Espagne); 6,000 hab.

Olbers (Henri-Guillaume-Mathias), astronome allemand, né à Arbergen, près de Brême, en 1758, mort en 1840, découvrit des comètes nouvelles (entre autres celle de 1815), ainsi que les planètes Pallas, 1802, et Vesta, 1807. Olbers a publié *la Méthode nouvelle pour calculer les orbites des comètes*. Il fut associé de l'Académie des sciences, en 1829.

Olbia. Plusieurs villes avaient ce nom dans l'antiquité : une colonie de Milet, sur le Borysthènes; — une ville de Bithynie, appelée aussi *Astacus*; — une ville de Pamphylie, auj. *Satalieh*; — une ville de la Narbonnaise 2e, en Gaule, colonie de Marseille, auj. *Eoube*.

Olcades, peuple de la Tarraconaise (Espagne).

Oldcastle (Sir John), partisan de Wycliff, fut brûlé

en 1417, comme traître et hérétique. Les *Lollards*, dont il était le chef, l'appelaient le *bon lord Cobham*, et longtemps le peuple le vénéra comme martyr. C'est l'un des plus anciens écrivains anglais; il a laissé *Twelve conclusions addressed to the parliament of England*.

Oldenbourg, v. de l'Allemagne du Nord, à 28 kil. O. de Brême, capit. du grand-duché d'Oldenbourg, sur la Hunte; 15,000 hab. Cette ville, fondée par le comte Christian I. en 1155, ravagée par un incendie en 1676, a été embellie par les soins du roi Christian VI, en 1737. Résidence ducale, château, gymnase, bibliothèque, école militaire; ruines païennes dans les environs.

Oldenbourg (Grand-duché d'), enclavé dans le Hanovre, entamé, au N., par la mer, qui y a creusé la baie de la Jahde, et par la large embouchure du Weser. Il a 116 kil. de long sur 75 de large; sa superficie est de 6,396 kil. carrés, et sa population de 315,000 hab., dont les trois quarts sont protestants et le reste catholique. La capitale est *Oldenbourg*; les villes princ. sont Jever, Kniphausen, Varel. Le grand-duc possède encore: la principauté d'Eutin, dans le Holstein; celle de Birkenfeld, dans la Prusse Rhénane; la principauté de Lubeck, et quelques territoires voisins cédés par la Prusse, en 1866. L'Oldenbourg fait partie du nouvel Empire d'Allemagne. Sol fertile; habitants industrieux. — Reconnu, en 1155, comme comté, ce petit pays donna dès 1448 un roi au Danemark, dans la personne de Christian, fils de Thierry le Fortuné, qui accrut le comté d'Oldenbourg du comté de Delmenhorst, double héritage qui échut à son 2e fils Gérard, dont la descendance s'éteignit en 1667. Alors la maison de Danemark eut les deux comtés, qu'elle garda jusqu'en 1773. A cette date il y eut échange de seigneuries entre la branche de Holstein-Gottorp (issue de la maison de Danemark) et le roi de Danemark, Christian VII, en sorte que le Holstein passa à la couronne danoise, tandis que le duc Paul de Holstein devint seigneur d'Oldenbourg et de Delmenhorst, érigés en duché par l'emp. Joseph II. Mais Paul, élevé bientôt au trône de Russie, abandonna ses droits au rameau puîné de la branche cadette des Gottorp de Lubeck, au préjudice des Gottorp aînés, qui régnaient en Suède. Plus tard le duché passa à un 3e rameau des Gottorp, par la mort de Pierre-Frédéric-Guillaume, qui laissa le pays à Pierre-Frédéric-Louis, son cousin, 1823, dont le fils, Paul-Frédéric-Auguste, fut grand-duc en 1829. — Sous l'Empire français, 1810, l'Oldenbourg a formé le département des Bouches-du-Weser.

Oldenburg (Henri), savant physicien, né à Brême en 1626, vécut et mourut en Angleterre, 1655-1678, où il était consul. Il a publié les quatre premières années des *Transactions philosophiques* et a écrit un grand nombre de lettres à Leibniz, à Spinoza, à Bayle, et à beaucoup d'autres savants avec lesquels il était en grande correspondance.

Oldenburger (Philippe-André), jurisconsulte, né dans le Brunswick, fut professeur de droit public et d'histoire à Genève, où il mourut, 1678. Parmi ses ouvrages on cite: *Pandectæ juris publici germanici*, etc., et *Thesaurus rerum publicarum totius orbis*, Genève, 1675, 4 vol. in-8°.

Oldendorp (Jean), célèbre jurisconsulte allemand, né à Hambourg, vers 1480, mort à Marbourg, en 1567, a laissé un traité du droit naturel et civil très-remarquable pour l'époque; cet ouvrage a pour titre *Isagoge seu elementaria introductio juris naturæ gentium et civilis*, etc., Cologne, 1549. Il a publié à Bâle, 1559, en 2 vol. in-fol., la plupart de ses ouvrages.

Oldesloe, v. de Prusse (Holstein), sur la Trave; 2,000 hab. Salines importantes, sources sulfureuses.

Oldham (John), poëte, surnommé *le Juvénal anglais*, né en 1653, à Shipton (comté de Glocester), mort en 1683, se distingua par sa verve satirique; mais ne put atteindre à la perfection en ce genre, faute d'un style ferme, net et varié. Il mourut à 30 ans, emporté par les excès de la table. Ses *Œuvres* ont été réunies, 1722, 2 vol. in-12.

Oldham, v. d'Angleterre (Lancastre), à 10 kil. N. E. de Manchester; 83,000 hab. Ville manufacturière (soie, coton, fabriques de chapeaux, etc.). Riches mines de houille aux environs.

Old-Sarum, bourg du comté de Wilts (Angleterre), à 4 kil. N. de Salisbury. Jadis forteresse importante, et évêché jusqu'au XIIe siècle, cette localité, qui n'offrait plus que des ruines, a envoyé jusqu'à ces derniers temps deux députés au Parlement.

Olearius (Adam), en allemand *Œlschlæger*, savant voyageur, né à Aschersleben (Anhalt), 1600-1671, fut bibliothécaire du duc de Holstein-Gottorp, qui lui confia des missions à Moscou et en Perse. Il a publié, en 1647, in-fol., ses *Voyages*, traduits en français par Wicquefort, in-4°.

Olearius (La famille des) a donné plusieurs érudits, des théologiens distingués, des historiens, des numismates. *Jean-Christophe* Oléarius, né en 1668, à Halle, se distingua surtout par ses travaux numismatiques, les premiers en date sur cette matière. Citons son *Isagoge ad numophylacium*, etc.; son *Specimen universæ rei numariæ scientifice tradendæ;* son *Mausoleum in Museo*, etc. — *Gottfried* Oléarius, né à Leipzig, 1672-1715, a composé une dissertation *de Philosophia eclectica*, à la suite d'une *Histoire de la philosophie de Stanley*, et a donné une bonne édition de *Philostrate*, Leipzig, 1709. On lui doit encore une *Histoire romaine et d'Allemagne*.

Oleg (La famille princière des) a fourni à la Russie trois princes dont l'histoire fait mention: — Oleg, le 2e grand-duc de Moscovie, 879-913, se signala par ses conquêtes qu'il poussa jusque vers Constantinople, ce qui obligea l'empereur Léon VI à conclure avec ce barbare un traité de commerce qui offrit de grands avantages aux Russes. — Oleg, fils de Sviatoslaf Ier, prince russe au pays des Drevliens, 972-977, fut vaincu et tué par son frère Iaropolk; — Oleg, prince de Tmoutaracan et petit-fils du grand Iaroslaf, se signala par son humeur guerrière et cruelle, s'allia aux Polovtzi, ancêtres des Kirghis, et avec leur secours, se jeta sur plusieurs pays qu'il ravagea. Il se rendit maître de Tchernigof, 1094, de Mourom, de Souzdal et de Rostof, mais il fut successivement expulsé de ces villes et vaincu, ce qui l'obligea à entrer dans l'alliance des princes russes contre les Polovtzi, ses anciens alliés. Oleg mourut en 1124, laissant des fils, les *Olgowitchs*, qui agitèrent le pays et parvinrent à régner à leur tour, 1139-1146.

Olen, poëte très-ancien, auquel les Grecs attribuaient les hymnes que l'on chantait aux fêtes solennelles, à Delphes et à Délos. On dit qu'il fut le premier qui se servit des vers hexamètres pour les chants religieux.

Olenschlager (Jean-Daniel d'), jurisconsulte et publiciste allemand, né à Francfort en 1711, mort en 1778, a donné *Origines juris publici Imperii Romano-germanici*, etc., en 1752, Leipzig; en 1766, la *Nouvelle explication de la bulle d'or de Charles IV*, etc., ouvrage excellent, etc., etc.

Olenus, l'une des 12 villes de la Confédération Achéenne, sur la mer de Crissa, au N. du Péloponnèse.

Oleron (Saint-Georges d'). V. Georges.

Oleron (île d'), autrefois *Olario*, *Uliarius* et *Olero*, île de l'Océan Atlantique, dans l'arr. de Marennes (Charente-Inférieure). Elle est située à l'embouchure de la Seudre, et de la Charente; elle a 60 kil. de tour et compte 20,000 hab. On y remarque trois petites villes *Saint-Pierre d'Oleron*, petite ville commerçante en sel, vin, eaux-de-vie, ch.-l. de canton au centre de l'île; 4,969 hab.; *Saint-Georges d'Oleron* (V. Georges); et le *Château d'Oleron*, ch.-l. de canton, port fortifié sur la côte S. E.; 3,328 hab. — Sol fertile; marais salants. Possédée d'abord par les comtes d'Anjou, l'île d'Oleron passa à la France sous Charles V, fut prise par les Anglais, puis fut reconquise par Charles VII et fortifiée par Louis XIV. On cite les *Rôles* ou *Jugements d'Oleron*, recueil de coutumes maritimes qui ont longtemps été adoptées en France, en Angleterre, en Espagne, etc. Écrits probablement à la fin du XIe siècle, ils ont encore une certaine autorité en Angleterre.

Olesniki (Zbigniew), célèbre Polonais, né à Sandomir, 1389-1455, fut longtemps secrétaire du roi Ladislas II, auquel il sauva la vie. Dans la suite, ayant embrassé l'état ecclésiastique, il devint évêque de Cracovie, cardinal, ambassadeur et principal auteur de l'élection de Ladislas III et de Casimir IV.

Oletta, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. S. O. de Bastia (Corse); 1,152 hab.

Olette, ch.-l. de canton de l'arr. et à 14 kil. S. O. de Prades (Pyrénées-Orientales), sur le Tet. Eaux minérales; 997 hab.

Olga (Sainte), épouse d'Igor, grand-duc de Russie, fils de Rurik, vengea le meurtre de son époux, 945, tué par les Drevliens, et gouverna avec beaucoup de vigueur et d'adresse les États confiés à sa tutelle. Ayant remis, en 955, les rênes du gouvernement à son fils, Sviatoslav Ier, elle gagna Constantinople, où elle se fit baptiser

sous le nom d'Hélène, et, à son retour, tenta, mais en vain, de convertir son fils et ses anciens sujets. L'Église grecque la regarde comme une sainte, et l'honore le 11 juillet. Elle mourut à Kiev en 969.

Olgiati (Jérôme) est célèbre par la part qu'il prit à l'assassinat de Galéas Sforza, duc de Milan, en 1476. Il montra le plus grand courage dans les tortures qu'on lui fit subir.

Olgierd ou **Olguerd,** grand-duc de Lithuanie, fils de Gédimyn, 1330-1377, se signala comme guerrier et conquérant; réunit à ses États la Pologne; livra de rudes combats à l'Ordre Teutonique, et, par trois fois, envahit la Russie, où il soutint Michel II contre Dmitri, son parent. Il est le père de Jagaïlo ou Jagellon.

Olid ou **Oli** (Cristoval **de**), intrépide guerrier, lieutenant de Cortez, conquérant d'une partie du Mexique, né vers 1492, courut tous les risques de l'expédition que Cortez entreprit contre le Mexique, se montra humain envers les Aztèques et surtout envers leur empereur prisonnier, Montézuma II; défit, avec 200 Espagnols, 30,000 ennemis, aida puissamment à la prise de Mexico (1521), et, pour avoir voulu se rendre indépendant et fonder dans le Honduras le fort *el Triunfo de la Cruz*, se vit attaqué et saisi, sur l'ordre de Cortez, par Las Casas, qui le fit décapiter comme chef rebelle, à Naco, en 1524.

Olier (Jean-Jacques), ecclésiastique, fondateur de la *congrégation de Saint-Sulpice*, naquit à Paris en 1608, et y mourut en 1657. Nommé curé de Saint-Sulpice, il parvint à faire construire et l'église de ce nom et le séminaire qui l'avoisine, 1646. Sa congrégation ayant prospéré, Olier l'étendit de Paris à la province, et même jusqu'au Nouveau Monde, dans le Canada, où des séminaires de Sulpiciens se fondèrent. Parmi les écrits du curé Olier, on cite des *lettres spirituelles*, une *Introduction à la vie et aux vertus chrétiennes*, etc. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées par M. Migne.

Oliergues ou **Olliergues,** ch.-l. de canton de l'arr. et à 17 kil. N. O. d'Ambert (Puy-de-Dôme), sur la Dore. Toiles; 1,964 hab.

Olim (C'est-à-dire *autrefois*), nom donné aux anciens registres du parlement de Paris, depuis 1254, sous saint Louis, jusqu'à Philippe V, 1318. Jean de Montluc commença à les réunir en 1313. Les *Olim* contiennent de nombreux renseignements sur plusieurs rois de la 3e dynastie, et des détails précieux sur la justice, les luttes et les degrés hiérarchiques de la féodalité. On les trouve imprimés dans les *Documents inédits sur l'Histoire de France*, par les soins du comte Beugnot.

Olimpia Pamfili, née **Maldachini,** née à Viterbe, en 1594, s'attacha par ambition à son beau-frère Gianbatista Pamfili, surtout après la mort de son mari, et, par ses intrigues, parvint à le faire nommer nonce en Espagne, cardinal, enfin pape en 1644, sous le nom d'Innocent X. Dès lors elle gouverna l'Église avec une autorité scandaleuse, et abusa de son pouvoir pour s'enrichir. Elle chercha des appuis pour conserver son pouvoir, à la mort du pape, et fit nommer Alexandre VII, en 1655. Celui-ci la relégua aussitôt à Orvieto; on commença son procès, on constata ses exactions ; mais elle mourut de la peste, en 1656, et la famille Chigi hérita de son immense fortune.

Olinda, v. de la prov. de Pernambouc (Brésil), sur l'Atlantique. Évêché; 8,000 hab.

Olisippo, nom primitif de *Lisbonne*, ville de Lusitanie, appelée par les Romains *Felicitas Julia*. Olisippo fut, dit-on, fondée par Ulysse.

Olite, v. de Navarre (Espagne), à 30 kil. S. de Pampelune, première résidence des rois de Navarre; Charles III, roi de Navarre, y construisit un palais; 5,000 hab.

Oliva, *ad Statuas*, v. de la prov. et à 60 kil. S. E. de Valence (Espagne), près de la Méditerranée. Toiles; pêche de sangsues; 5,500 hab.

Oliva, v. d'Espagne, à 6 kil. O. de Xérès (Estrémadure), compte 4,800 hab.

Oliva, village de Prusse, à 8 kil. N. O. de Dantzig, est connu par le fameux traité qui y fut signé, en 1660, entre la Pologne et la Suède victorieuse. Par ce traité, la Pologne cédait l'Esthonie et la Livonie presque tout entière. Beau château ; 1,200 hab.

Oliva (Fernand **Perez de**), né à Cordoue, 1492-1530, se signala comme moraliste, et composa, en castillan, dans un style ferme et pur, un *Dialogue sur la dignité de l'homme*. Depuis lors, la langue castillane prit rang parmi les langues modernes vivantes. Il a laissé quelques traductions latines et quelques discours didactiques. Ses *Œuvres* ont été publiées, en 1585, in-4°, et en 1787, 2 vol. in 12.

Oliva (Jean), bibliographe très-versé dans la langue française, naquit à Rovigo (État de Venise), 1689-1757. Il a traduit en italien le *Traité des Études*, de Fleury, a rédigé le catalogue de la belle bibliothèque du cardinal de Rohan (primitivement bibliothèque des de Thou), enfin a prononcé un discours latin sur la *Nécessité de joindre l'étude des médailles anciennes à l'histoire des faits*, discours imprimé à Venise en 1716. On lui doit encore les *Impostures de l'histoire ancienne et profane*, 1770, 2 vol. in-12, etc.

Olivarès, nom de trois villes d'Espagne : l'une située à 17 kil. N. O. de Séville; l'autre, à 40 kil. de Cuença, et la troisième, bourg plutôt que ville, à 26 kil. de Valladolid; c'est de ce dernier pays que sont sortis les *comtes d'Olivarès*.

Olivarès (Gaspard **de Guzman,** 3e comte d'), célèbre ministre espagnol sous le roi Philippe IV, né en 1587, à Rome, fut, dans la suite, nommé duc de San-Lucar de Barrameda, et, après avoir formé en vain de grands projets pour relever l'Espagne en décadence, mourut dans l'exil, à Toro, en 1645. Sous son ministère eurent lieu, et la guerre contre les Provinces-Unies et cette terrible lutte avec la France (1635-59), dont il ne vit pas la fin, et qui se termina par la paix des Pyrénées. C'est encore sous son ministère, en 1640, que le Portugal se détacha de l'Espagne. Ainsi, tous les efforts d'Olivarès n'aboutirent qu'à prouver son incapacité et à affaiblir considérablement l'empire espagnol. Louis de Haro, son neveu, le remplaça.

Olive (Pierre-Jean), fameux cordelier et théologien, né en 1247 à Sérignan, dans le diocèse de Béziers, mort en 1298, se signala en prêchant la pauvreté aux moines et en les désapprouvant hautement de posséder des biens ou de jouir de revenus provenant de legs pieux, d'inhumations dans leurs églises ou de fondations de messes; de là quelques persécutions. Après sa mort, il fut déclaré hérétique. Son corps, déterré, fut livré aux flammes, et sa doctrine anathématisée. Son *Panégyrique de la Vierge Marie* fut condamné par Nicolas IV, comme tendant à *diviniser* la Mère de Jésus.

Olivenza, v. forte d'Espagne (Estrémadure), à 25 kil. S. de Badajoz, fut tour à tour au pouvoir des Portugais et des Espagnols. Elle fut prise par les Français en 1811 ; en 1815, il fut stipulé qu'elle serait au Portugal; mais l'Espagne l'a gardée ; 10,000 hab.

Olivet (Saint-Martin d'), bourg de l'arrond. et à 6 kil. S. d'Orléans (Loiret). Vins, fromages renommés; cristaux. Le duc de Guise y fut assassiné par Poltrot de Méré, en 1563; 3,478 hab., dont 1,371 agglomérés.

Olivet (Fabre d'). V. Fabre.

Olivet (Pierre-Joseph **Thoulier,** abbé d'), membre de l'Académie française, né à Salins en 1682, mort à Paris en 1768, a donné des traductions, une prosodie, une grammaire, et a travaillé avec ardeur au *Dictionnaire* de l'Académie. Chez les jésuites, où il fut quelque temps, il était connu sous le nom de *Père Thoulier*. De ses traductions, il faut citer les *Philippiques*, les *Catilinaires*, le *De Natura Deorum*, etc., et une bonne édition de *Ciceronis opera omnia, cum delectu commentariorum* (Paris, 1740-42, 9 vol. in-8°). On lui doit encore une *Histoire de l'Académie française*, 2 vol. in-12.

Olivétains, ou *Frères du mont Olivet*, ordre religieux, fondé en 1319, par un noble Siennois, Bernard Ptolomée.

Olivétan (Pierre-Robert), né à Noyon, était parent de Calvin, propagea la réforme en Suisse, traduisit la Bible en français, et mourut à Ferrare en 1538.

Oliveto, v. de la Basilicate (Italie), à 50 kil. E. de Salerne; 7,000 hab.

Olivier, historien allemand, né en Westphalie, mort en 1227, cardinal-évêque de Sabine, en Italie, se signala par ses prédications en faveur d'une croisade et par des écrits historiques, tels que : *Historia regum terræ sanctæ*, *Historia Damiatina*, etc., ouvrages dont M. Michaud a donné l'analyse dans sa Bibliothèque des Croisades.

Olivier (François), fils d'*Olivier Jacques*, né à Paris, 1497-1560, président au parlement de Paris, parvint à la dignité de chancelier de France sous les rois François Ier, Henri II et François II, après avoir été successivement conseiller au Parlement, ambassadeur, président à mortier et chancelier de la reine de Navarre. Parmi ses sages ordonnances, celles qui sévirent contre le luxe (lois somptuaires) déplurent tellement à Diane de Poitiers, qu'elle obtint de Henri II la disgrâce

du chancelier, dont la retraite momentanée à Montlhéry fut digne d'un sage. Olivier mourut à Amboise, attristé, lui, partisan des Guises, de n'avoir point su prévenir la conjuration, ou peut-être de l'avoir vu punir avec tant de rigueur.

Olivier (Guillaume-Antoine), savant naturaliste et hardi voyageur, naquit aux Arcs près Toulon, en 1756, et mourut à Lyon en 1814. Pendant 6 ans, 1792-98, il explora le Levant en naturaliste, recueillant et collectionnant les richesses de ces pays, puis il revint en France, chargé de son précieux butin. Alors il publia son *Entomologie*, 6 vol., avec planches coloriées, et, dans le *Dictionnaire d'histoire naturelle des insectes, papillon*, etc. (avec Mauduyt, Latreille, etc.), les tomes III, IV, V (dans *l'Encyclopédie méthodique*). Il a aussi composé plusieurs *Mémoires* sur l'entomologie, l'agriculture, la botanique, et le récit de son *Voyage dans l'Empire Ottoman, l'Egypte et la Perse*, 3 vol. in-4°, avec atlas. Olivier fut élu membre de l'Institut en 1800.

Olivier (Théodore), mathématicien, l'un des fondateurs de l'Ecole centrale de Paris, professeur au Conservatoire des arts et métiers, a publié un *Cours de géométrie descriptive* (2 vol.); avec des *Développements* (2 vol.) et des *Compléments* (2 vol.); *Applications de la géométrie descriptive aux ombres, à la perspective* (2 vol.), *à la coupe des pierres et des bois* (1 vol.). Olivier est mort en 1853.

Olivier. V. Nointel (marquis de).

Olivieri degli Abbati (Annibale), savant antiquaire de Pesaro (Italie), 1708-1789, a laissé à sa ville natale, dont il fut le bienfaiteur, sa riche collection de médailles, sa bibliothèque, etc., et a écrit nombre d'ouvrages de numismatique dont voici les principaux : *Spiegazione di alcuni monumenti degli antichi Pelagi*, etc. (1735), *Marmora Pisaurensia notis illustrata* (1737), et plusieurs *Mémoires* sur Pesaro, ses monuments, son histoire.

Oliviers (Mont des), à l'E. de Jérusalem, dont il est séparé par le torrent du Cédron et la vallée de Josaphat, est célèbre par les haltes qu'y fit Jésus avec ses disciples. C'est là que Judas Iscariote le livra aux autorités juives et romaines, dans le jardin des *Oliviers*, au pied de la montagne.

Ollergues. V. Oliergues.

Ollioules, ch.-l. de canton de l'arr. et à 8 kil. N. O. de Toulon (Var). Ruines d'un vieux château. Gorge pittoresque, dite *Vaux d'Ollioules*. Vins, huile, fruits; 3,337 hab.

Olmeto, ch.-l. de canton de l'arr. et à 18 kil. N. O. de Sartène (Corse); 1,740 hab. Bains sulfureux.

Olmi-e-Cappella, ch.-l. de canton de l'arr. et à 35 kil. E. de Calvi (Corse); 873 hab.

Olmsted, savant physicien et astronome, né en 1791, à East-Hartford (Etats-Unis), dans le Connecticut, mort en 1859. Il occupa la chaire de chimie à l'université de la Caroline du Nord, puis celle de physique et d'astronomie à Yale-College. Ses travaux les plus remarquables sont : *Introduction to natural philosophy*, 1832; *Lettres sur l'astronomie, adressées à une dame*, 1840; et *Rudiments of natural philosophy and astronomy*, 1843, ouvrage qui a eu un immense succès.

Olmütz, ville principale de Moravie (Etats autrichiens), l'*Eburum* des Latins, l'*Holomauc* des Moraves, est située sur la March, à 65 kil. N. E. de Brünn, non loin des monts Sudètes. Ville bien bâtie et fortifiée; ancienne capitale de la Moravie, auj. ch.-l. de cercle. Archevêché. Toiles; 16,000 hab. En 1758, Frédéric II l'assiégea en vain. En 1849, l'empereur François-Joseph y donna une constitution, abrogée en 1851. — Le cercle d'Olmütz touche à la Bohême et à la Silésie. Superficie, 500,000 hectares environ. Produits en grains; bestiaux; fabriques de toiles et de laines. Mines de fer, alun.

Olné, comm. rurale de la prov. de Liége (Belgique), à 11 kil. de Verviers. Pierres calcaires, fours à chaux; fabr. de canons de fusils, de draps; 3,000 hab.

Olof. V. Olaf.

Olona, riv. de l'Italie, affluent de gauche du Pô, traverse Milan, ville qui, sous l'Empire français, fut le chef-lieu du département italien *d'Olona*.

Olonetz ou **Olonèze**, v. de la Russie d'Europe, sur l'Olonka, à 160 kil. S. de Petrozavodsk; 8,000 hab. Pelleteries, ancien chantier de vaisseaux. — Le gouvernement *d'Olonetz* est situé entre ceux d'Arkhangel, de Vologda, de Novogorod et la Finlande; il a pour chef-lieu *Petrozavodsk*. Il a 148,761 kil. carrés, et environ 296,000 hab. Région froide, peu fertile, marécageuse et boisée. Là sont les lacs Onéga et Ladoga. Carrières de marbre, mines de fer.

Olonnais (Jean-David **Nau**, dit **L'**), le plus fameux et le plus intrépide de nos flibustiers, naquit aux Sables-d'Olonne, en 1630, et mourut, en 1671, aux îles Barou, pris, rôti et mangé par les féroces naturels, les *Indios bravos*. De l'île de la Tortue, il se lança sur les Espagnols, dont il devint la terreur et le fléau. Il faut lire ses aventures dans Œxmelin.

Olonne, bourg de France (Vendée), à 5 kil. N. des Sables-d'Olonne. Toiles pour voiles. Jadis comté appartenant aux la Trémoille, 2,270 hab.

Olonne (Les Sables-d'). V. Sables-d'Olonne (Les).

Olonzac, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 32 kil. S. de Saint-Pons (Hérault); 1,747 hab.

Oloron, *Iluro*, *Civitas Elloronensium*, ch.-l. d'arr. des Basses-Pyrénées, à 32 kil. S. O. de Pau, au confluent des gaves d'Ossau et d'Aspe, qui forment le gave d'Oloron, par 43° 11′ 31″ lat. N., et 2° 56′ 40″ long. O. Filatures de laines, teintureries, bonneterie de Béarn, bérets, ceintures; commerce de peaux de moutons et de chevaux; 8,783 hab.

Olot, v. d'Espagne (Catalogne), à 60 kil. N. O. de Gérone. Dans les environs, beaucoup de fontaines; source de la Fluvia. Fab. de bonneterie; 15,000 hab.

Olsen, comm. rurale de la Flandre orientale (Belgique), à 25 kil. de Gand, près de la Lys. Lin, brasseries, distilleries; 2,000 hab.

Olten, anc. *Ultinum*, v. de Suisse, dans le canton et à 36 kil. N. E. de Soleure, sur l'Aar; 1,700 habit. Antiquités romaines. Commerce actif, à cause de la jonction de plusieurs chemins de fer.

Oltenitza, bourg de Valachie, à 50 kil. S. E. de Bukharest. Victoire des Turcs sur les Russes, 1853.

Oltis, nom ancien du Lot.

Oltmanns (Jacob), savant allemand, né en 1783, à Wittmund (Ost-Frise), mort en 1833, a publié le voyage en Amérique d'Alexandre de Humboldt, et des *Tables hypsométriques*, les premières qui aient paru et les seules qui soient reproduites par *l'Annuaire du Bureau des longitudes*.

Olvera, *Ilipa*, v. d'Espagne (Andalousie), à 80 kil. N. E. de Cadix. Huileries; 6,000 hab.

Olybrius (Anicius), général incapable et plein de jactance, fut empereur romain, en 472, grâce au patrice Ricimer, ennemi de l'empereur régnant, Anthémius, et grâce au roi barbare Genséric, dont il avait épousé la captive, Eudoxie, veuve de l'empereur Valentinien III. Léon Ier, empereur d'Orient, l'avait nommé consul, en 464, et c'était en qualité de général qu'Olybrius avait été envoyé en Italie avec ordre de soutenir Anthémius. Mais il trahit, et Ricimer, après lui avoir donné la pourpre, prit Rome et mit à mort l'empereur Anthémius. Olybrius mourut quelques mois plus tard.

Olympe, auj. *Lacha*, montagne de Grèce, autrefois célèbre, entre la Macédoine et la Thessalie; sur l'un de ses sommets, dont la hauteur atteint 2,900 mètres, les Grecs plaçaient la demeure des dieux. — Un autre *Olympe*, moins célèbre et d'une faible hauteur, était en Asie Mineure, entre la Phrygie et la Mysie; auj. cette chaîne de montagne se nomme le *Kechich-Dagh*.

Olympiade ou **Olympe** (Sainte), dont la fête est célébrée le 17 décembre, vécut de 368 à 410. Epouse de Nébride, préfet de Constantinople, et veuve après 20 mois de mariage, elle mena une vie exemplaire. — On célèbre aussi, le 12 janvier, la fête d'une autre sainte Olympe.

Olympiade, date chronologique chez les Grecs, équivalant à 4 de nos années. L'olympiade s'ouvrait et se fermait par les jeux olympiques; de là son nom. La première olympiade remonte à l'an 776 av. J. C., et commençait au solstice d'été; c'est celle où Chorebus fut vainqueur à la course du stade. La dernière, la 293e, va jusqu'à l'an 392 ap. J. C. On emploie deux nombres dans la supputation par olympiade; le premier, en chiffre romain, indique l'olympiade même; le deuxième, en chiffre arabe, désigne l'année de l'olympiade. Ex : *Oly. XLI*, 4, signifie 41e olympiade, 4e année, ou mieux la 4e année de la 41e olympiade.

Olympias, fille de Néoptolème II, roi d'Epire, épouse de Philippe, roi de Macédoine, et mère d'Alexandre, dit *le Grand*, se signala par l'emportement de son caractère et de ses passions, par son humeur querelleuse et cruelle, et fut répudiée par Philippe, qui épousa Cléopâtre. A la mort du roi, à laquelle on soupçonne qu'elle contribua, elle quitta l'Epire, où elle

s'était retirée, et recommença ses intrigues. Plus barbare que grecque, vindicative par-dessus tout, elle fit périr Cléopâtre, sa rivale, et eut assez d'adresse et d'esprit pour mettre toujours de son côté son fils Alexandre. Quand celui-ci eut pris le titre de fils de Jupiter, elle lui répondit en raillant, *qu'elle le priait de ne la point mettre mal avec Junon*. Du vivant d'Alexandre, elle agita la Macédoine et intrigua contre le régent Antipater ; et six ans après la mort de son fils, son ambition la poussa à faire assassiner Philippe Arrhidée et sa femme Eurydice. Mais bientôt Cassandre l'assiégea dans Pydna et, l'ayant faite prisonnière, la laissa égorger par les parents de ses victimes, 316 av. J. C.

Olympie, auj. *Miraka*, lieu célèbre, voisin de Pise (Elide), sur l'Alphée, où se tenaient les *Jeux olympiques*, en l'honneur de *Zeus* (Jupiter) *olympien*. Bois sacré, stade, nombreuses statues, temple superbe, où l'on admirait la statue de Jupiter, œuvre de Phidias, haute de plus de 9 mètres, sur un trône élevé de 12 mètres. V. *Olympiade, Olympiques*.

Olympiodore, philosophe grec, de l'école néoplatonicienne d'Alexandrie, vécut dans la première partie du VIe siècle ap. J. C. Il a laissé une *Vie de Platon* et des *Commentaires sur le 1er Alcibiade* (Francfort, 1820, trad. par Creuzer), sur *le Phédon* (Heilbronn, 1847, trad. par Finck), sur *le Gorgias* (analysé par Cousin dans ses nouv. fragments philos.), sur *le Philèbe* (Leipzig, 1821, trad. par Stalbaum), etc. Quant au *Commentaire sur le 2e Alcibiade*, souvent indiqué, il n'existe pas. — Il y eut quelques autres écrivains du nom d'*Olympiodore*, mais seuls, un historien grec, originaire de Thèbes, en Egypte, dont l'œuvre diffuse a été perdue (*Photius* en a fait un extrait), et un philosophe grec de l'école péripatéticienne d'Alexandrie, auteur de *Commentaires sur les météorologiques* d'Aristote, méritent d'être cités.

Olympiques (Jeux), fêtes nationales des Grecs, célébrées à Olympie, instituées, dit-on, par Héraclès (Hercule), interrompues pendant nombre d'années, reprises sous Pélops, puis sous le législateur Iphitus (d'Elide), 884 av. J. C., enfin définitivement constituées en 776. Ces jeux étaient célébrés de 4 ans en 4 ans; ils commençaient au solstice d'été et duraient 5 jours, pendant lesquels avaient lieu les courses de chevaux et de chars, les luttes du pancrace et du pentathle. Les athlètes vainqueurs recevaient une couronne d'olivier et étaient conduits en triomphe dans leur ville natale. Tous les Grecs y étaient admis, à l'exclusion des étrangers. Les Eléens en avaient l'administration.

Olympus, célèbre musicien, d'origine phrygienne, vécut, dit-on, dans le VIIe siècle av. J. C. C'est l'un des principaux créateurs de la musique grecque. Plutarque le place au-dessus de Terpandre. On le croit inventeur des *Nomes sur les dieux* (mélodies antiques), et, parmi les modes nouveaux sur la flûte, on lui attribue le *Mode armatien*, sorte de mélopée plaintive.

Olynthe (*Olynthus*), ville de Chalcidique, sur le golfe Toronaïque, colonisée par les Athéniens, 430 av. J. C., et devenue la métropole de 30 villes environnantes, fut convoitée vainement par Athènes et Sparte. Le roi Philippe, père d'Alexandre, la prit, 348. Les trois harangues de Démosthène, dites *Olynthiennes*, avaient pour but de déterminer les Athéniens à secourir cette ville contre Philippe. Elle avait pour port *Mycíberna*.

Om, riv. de le Sibérie, dans le gouvernement de Tomsk, se jette dans l'Irtych à Omsk; cours de 850 kil.

Oma, île de l'Océanie (*Moluques*), fertile en girofliers. Le ch.-l. est *Zélandia*.

Omân, région au S. E. de l'Arabie, entre les caps Raz-el-Had et Raz-Mocendon, dont l'intérieur est peu connu. Cette contrée confine au golfe Persique et à la mer d'Omân. L'intérieur est une région montueuse, fertile et peuplée. Elle renferme plusieurs Etats, entre autres le Belaa-Ser et l'Imanat de Mascate ou royaume d'*Omân*, qui comprend l'Omân proprement dit, le Katar, les îles Bahrein, une partie du littoral de la Perse, des îles de Kischm et d'Ormuz; la partie occidentale des côtes du Béloutchistan. Les Arabes de l'Omân sont polis et civilisés; il y a parmi eux beaucoup de nègres et de mulâtres. Les villes principales sont : Mascate, Matrah, Omân ou Sohar, Sharjah, Nezveh, Rostak.—Fruits, dattes, etc.

Oman ou Sohar, v. d'Arabie, qui donne son nom à la région, est à 220 kil. N. O. de Mascate. Port fréquenté sur la mer d'Omân. Chantiers.

Oman (Mer d'), nom que prend la mer des Indes sur les côtes de l'Arabie. Cette mer, située entre 54° et 59° long. E., et par 22° et 27° lat. N., conduit au golfe Persique par le détroit d'Ormuz, et à la mer Rouge par celui de Bab-el-Mandeb.

Omar (ABOU-HAFSSAH-IBN-AL-KHATTAB), successeur d'Abou Bekr et deuxième khalife des Musulmans, régna de 634 à 644. Il était cousin au 3e degré d'Abdallah, père de Mahomet. Homme austère, croyant ardent, sévère justicier, intrépide guerrier, Omar fit presque autant pour la religion musulmane que Mahomet lui-même. Aidé des généraux Khaled, Obéidah, Amrou, Wakkas, il conquit la Syrie, la Perse, l'Egypte; Jérusalem elle-même dut lui ouvrir ses portes. Ce commandant des fidèles (émir-al-moumenim, comme il s'intitulait), converti en 615 à la religion de Mahomet, qu'il avait d'abord persécutée, périt à 63 ans sous le poignard d'un esclave perse de la secte des Mages. Son nom est en grande vénération parmi les musulmans *sunnites* (orthodoxes).

Omar II, 8e khalife ommiade, succéda à Soliman, et régna de 717 à 719. Il échoua devant Constantinople, eut une flotte submergée par la tempête, et mourut par le poison.

Ombay, une des îles de la Sonde (Océanie), au N. de Timor. Elle a 90 kil. sur 35. Les habitants, redoutables par leur férocité, sont en partie soumis aux Hollandais.

Ombos ou **Ombi,** v. d'Egypte, auj. *Koum-Ombos* ou *El Boueth*, en Thébaïde, sur la rive droite du Nil, était célèbre par son culte des crocodiles.

Ombrie (*Umbria*), anc. contrée d'Italie, habitée par les *Ombri* (hommes vaillants, en langue celtique), était comprise entre la Gaule cisalpine, l'Etrurie, le Picenum et le pays Sabin. V. principales : *Fulginium*, Sena Gallica, Iguvium. Les Ombriens, d'origine gauloise, s'étaient d'abord étendus sur une grande partie de l'Italie centrale, jusqu'au Tibre et jusqu'au Monte Gargano. L'Isombrie ou *Basse-Ombrie* comprenait les plaines du Pô inférieur ; l'Ollombrie ou *Haute-Ombrie* était entre l'Adriatique et l'Apennin ; la Vilombrie ou *Ombrie maritime*, entre l'Apennin et la mer Tyrrhénienne. Leur puissance, qui dura trois siècles, fut brisée par l'invasion Etrusque. Ils étaient divisés en un grand nombre de peuplades, énergiques, mais souvent en lutte. Plus tard, les Ombriens, d'accord avec les Samnites et les Etrusques, luttèrent longtemps contre Rome. Ils furent soumis en 280 av. J. C. Les célèbres *Tables Eugubines* sont un monument de la vieille langue des Ombriens. L'Ombrie avait donné son nom à l'une des 4 légations des Etats de l'Eglise, en 1850.

Ombrie. V. PÉROUSE (Province de).

Ombrone (*Umbro*), petit fleuve de l'Italie centrale, prend sa source dans les Apennins, à 20 kil. de Sienne, et se jette dans la Méditerranée près de Grosseto, après avoir traversé Asciano et Buonconvento. Cours de 170 kil. — Sous l'Empire français, en 1808, cette rivière donna son nom à un départ. dont le ch.-l. fut *Sienne*.

O'meara (BARRY-EDWARD), médecin anglais, né en Irlande, 1786-1836, était chirurgien-major à bord du *Bellérophon*, quand Napoléon Ier s'y réfugia ; il demanda et obtint l'autorisation de suivre le captif à Sainte-Hélène. En 1818, sa loyauté ayant déplu au nouveau gouverneur, sir Hudson Lowe, O'meara fut brusquement destitué de ses fonctions. A peine de retour en Europe, il exposa, dans une lettre de 32 pages adressée à l'Amirauté, l'indigne conduite du gouverneur Hudson, lettre qui lui valut d'être privé de son grade et de toute pension. En 1822, il publia *Napoléon en exil*, d'après les notes de son *Journal*, et le livre fut lu avec avidité, et traduit en français par A. Roy, 1823. On a encore de lui *Lettres du cap de Bonne-Espérance; Documents sur la maladie et la mort de Napoléon*; *Lettres à l'éditeur* du Morning-Chronicle, 1821.

Omeis (MAGNUS-DANIEL), poëte et moraliste, né à Nuremberg, 1646-1706, professeur à Altorf, puis fait comte palatin, par l'empereur Léopold, pour un poëme composé en son honneur, a laissé de nombreux écrits. Citons: *Theatrum virtutum et vitiorum ab Aristotele in Nicomarcho omissorum*, 1682 ; *De Stoïcorum philosophia morali*, 1699; *De officiis erga bruta*, 1702 ; *Geistliche Lieder*, 1706 ; *Disputationes in Ciceronis libros III de Officiis*.

Omer (Saint), *Audomarus*, né près de Constance (Helvétie), 595-668, fut moine de Luxeuil, puis évêque de Térouanne, et donna son nom à la ville de Saint-Omer. Fête, le 9 septembre.

Omer (Saint-), *Audomari fanum*, ch.-l. d'arrond. du Pas-de-Calais, à 70 kil. N. O. d'Arras, sur l'Aa et le canal de Neuf-Fossé, par 50° 44′ 53″ lat. N., et 0° 5′

3° long. O. Place de guerre, direction d'artillerie. Cour d'assises. Cathédrale gothique du XIVe siècle. Industrie développée : lainages, papier, cuirs, chapeaux ; distilleries, brasseries, huileries, sucre ; pipes en terre. Commerce de grains, eaux-de-vie, huiles, etc. ; population, 22,581 hab. — Elle s'est formée autour du monastère de Sithiu, fondé par saint Bertin, en 640 ; la tour Saint-Bertin est un reste de la célèbre abbaye. Les Français la prirent en 1487, puis en 1677. Le traité de Nimègue l'a laissée à la France. Jadis, célèbre collége de jésuites anglais. Suger est probablement né aux environs.

Omessa, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 12 kil. N. E. de Corte (Corse) ; 914 hab.

Ommeganck (BALTHASAR-PAUL), peintre paysagiste, né à Anvers, 1755-1826, fut surnommé le *Racine des Moutons*, tant il rendait ces animaux avec vérité et naturel. Ses tableaux sont au Louvre, et aux musées de Bruxelles et de La Haye. Ses paysages ont une grande valeur.

Ommiades (Les), nom d'une dynastie arabe, occupa le khalifat à la mort d'Ali, cousin et 4e successeur de Mahomet, en la personne de Moawiah, descendant d'Ommiah, de la tribu des Koraischites de la Mecque. 661 ; il était fils d'Abou-Sophian. Les Ommiades régnèrent à Damas, et étendirent l'empire arabe, des Indes jusqu'en Gaule (V. CALIFES). En 750, ils furent dépouillés par les Abbassides ; mais l'ommïade Abdérame fonda le khalifat de Cordoue, en Espagne, qui dura jusqu'en 1031.

Omolone, affluent de droite de la Kolima, vient des monts Stanovoï, arrose la Sibérie orientale, et a 900 kil. de cours.

Omont, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 22 kil. S. de Mézières (Ardennes) ; 415 hab.

Omphale, reine de Lydie, n'est guère connue que par son aventure avec Hercule, héros dont elle fit son esclave, soit par la passion, qu'elle sut lui inspirer, soit, comme le prétendent certains mythologues, par l'achat qu'elle fit du héros, vendu par Mercure en expiation des ravages et des massacres dont il s'était souillé pendant une démence passagère. D'autres récits nous peignent Hercule aimé d'Omphale pour avoir tué, près du Sangaris, un serpent monstrueux qui désolait la Lydie. Hercule, avili par la passion, quitta sa massue pour filer aux pieds d'Omphale, dont il eut un fils, Agélaüs ou Lamon, tige d'une dynastie lydienne qui prit le nom d'Héraclides.

Omphis. V. OSIRIS.

Omsk, v. de la Sibérie (Russie d'Asie), ch.-l. de l'anc. province du même nom, sur l'Irtych (rive droite), par 54°59'8" lat. N., et 70°57'49" long. E. Ville militaire : dépôt de vivres pour l'armée ; école agricole ; 8,000 hab. Arrosée par l'Om et l'Irtych, comprise entre les gouv. de Tomsk et de Tobolsk, le Turkestan et l'Empire Chinois, la province d'Omsk avait une superf. de 950,000 kil. carrés ; le sol est plat, le pays presque désert. Mines de plomb et de cuivre. Auj. siége du gouv. de la Sibérie occ.

On. V. HÉLIOPOLIS.

Onatas ou **Onasias,** statuaire et peintre de la Grèce, né à Égine, vers le milieu du Ve siècle av. J. C., avait fait, selon Pausanias, un grand nombre de statues, dont aucune n'est arrivée jusqu'à nous. On cite de lui un *Hercule*, haut de 10 coudées, un *Hermès*, le *Char de bronze* et le *groupe des héros grecs tirant au sort celui qui combattra Hector*, statues placées à Olympie. Parmi ses peintures, Pausanias signale celles qui décoraient un des temples de Platée.

Oñate. V. OGNATE.

Once, *Uncia*, 12e de la livre romaine, valant 27 gr. 19 centigr. — Ancien poids français, 16e de la livre, valant 30 gr. 125 centigr. — Monnaie d'or, valant jadis, à Naples, 13 fr. ; en Sicile, 13 fr. 75 c.

Oncheste, *Onchestus*, v. de l'anc. Grèce, en Béotie, non loin du lac Copaïs, fondée par Neptune et siége d'une amphictyonie. Pausanias dit que dès son temps elle était en ruines.

Ondins, Ondines, génies des eaux.

Onéga, fl. de Russie, prend sa source dans le lac Latcha, traverse en se dirigeant au N. E., puis au N. O., les gouvernements d'Olonetz et d'Arkhangel, et se jette dans la mer Blanche au golfe dit Onéga. Cours de 500 kilomètres.

Onéga, v. de Russie, dans le gouvernement d'Arkhangel. Port sur l'Onéga ; pêcheries.

Onéga, lac russe au N. E. du lac Ladoga, auquel il communique par la Svir. Superficie, 12,000 kil. carrés. Eaux claires et poissonneuses. Canal latéral. Affluents, la Chouia et la Vitegra.

Oneida, lac d'Amérique, dans l'État de New-York, a 40 kil. sur 10. Il communique à l'Ontario par l'Oswego.

O'Neill ou **O'Nial,** anc. roi d'Irlande, qui régna à la fin du IVe siècle sur la Momonie, et, aidé des Pictes et des Scots, repoussa les Romains de la Bretagne. Il porta ses armes jusqu'en Armorique et périt assassiné par Eocha, roi de Lagénie. Durant 5 siècles, ses descendants régnèrent en Irlande. L'un d'eux lutta encore contre Élisabeth à la fin du XVIe siècle.

Oneille, en italien *Oneglia*, port de la province de Port-Maurice (Italie), sur le golfe de Gênes, à 5 kil. N. O. de Port-Maurice. Patrie d'André Doria ; 5,000 hab.

Onésicrite, historien grec du IVe siècle av. J. C., né à Astypalée, fut disciple de Diogène le Cynique, puis principal pilote de la flotte d'Alexandre le Grand. Il composa une histoire de la vie du conquérant macédonien ; mais sa narration, entremêlée de fables et de mensonges, n'offrait guère d'intérêt que par le côté géographique. Il ne nous reste plus que quelques fragments de ses écrits. — V. Geier, *Alexandri historiarum scriptores*, t. III, p. 74-108.

Onésime (Saint), évêque et martyr, natif de Phrygie, mort en 95 ap. J. C., fut d'abord esclave de Philémon de Colosse, qu'il vola et abandonna pour gagner Rome, où il fut converti au christianisme par saint Paul. Ce dernier, dans une lettre touchante, placée au canon des livres saints, le fit rentrer en grâce auprès de son maître, qui lui pardonna et l'affranchit. Dans la suite, Onésime fut évêque de Bérée, en Macédoine, où il souffrit le martyre, selon les uns, et selon d'autres à Rome, sous Trajan. On le fête au 2 mars. — Un autre Onésime est honoré le 16 février.

Onfroy. V. HUMFROI.

Ongaro (ANTONIO), poëte italien, né à Padoue ou à Adria, 1569-1599, protégé par les Farnèse, a donné en 1591 un *Alceo*, pastorale imitée de l'*Aminte* du Tasse, où l'on admire la pureté et la beauté des vers, ainsi que des caractères vrais. Ongaro mourut dans sa trentième année, laissant des *Rimes*, imprimées en 1600.

Onias, nom de 3 grands pontifes des Juifs. Le premier succéda à Jaddus, 321-300 av. J. C. ; — le deuxième, régna de 241 à 229, et faillit causer la ruine des Juifs pour avoir manqué de payer le tribut à Ptolémée Evergètes ; — le troisième, vers l'an 200, petit-fils du précédent, reçut la fameuse ambassade des Lacédémoniens, fut dépouillé de la souveraine sacrificature par Antiochus Épiphane puis tué à Antioche, près du bourg de Daphné, par Andronic, un des grands officiers de la cour d'Antiochus. C'est sous Onias III qu'arriva l'histoire d'Héliodore.

Onihou, une des îles Sandwich.

Onkelos, prosélyte juif, auteur d'un *Targum* ou paraphrase chaldaïque du *Pentateuque*. On croit généralement qu'il fut disciple de Gamaliel, maître de saint Paul, et qu'il vivait dans le Ier siècle de l'ère chrétienne. Son *Targum*, ouvrage très-estimé chez les Juifs, a été traduit en toutes les langues. Alph. de Zamora, Paul Fagius et Bern. Baldi en ont donné des traductions latines. Les manuscrits du *Targum* sont très-nombreux.

Onnaing, bourg de l'arrond. et à 8 kil. N. E. de Valenciennes (Nord). Fabriques de sucre ; culture de la chicorée-café ; 3,765 hab.

Onomacrite, ancien poëte grec, de 520 à 485 av. J. C., selon Hérodote, prit part au mouvement religieux et poétique que les fils de Pisistrate provoquèrent à Athènes, afin de donner au culte une organisation plus vaste, et au sentiment religieux plus de profondeur. Onomacrite, chargé de coordonner et de recueillir les oracles de Musée, y interpola de nombreux vers de sa composition, et pour cette fraude fut chassé d'Athènes. Ce fut lui qui à Suse, réconcilié avec les Pisistratides exilés, persuada à Xerxès l'expédition grecque qui échoua malgré les oracles qu'Onomacrite avait prétendus favorables.

Onomarque, général Phocidien, pendant la Guerre Sacrée, succéda à son frère Philomèle, dont il n'imita pas la sage conduite. Enrichi par le pillage sacrilége de Delphes, il soudoya une puissante armée, prit Thronium, Amphisse, ravagea la Béotie, battit deux fois Philippe de Macédoine ; mais, vaincu dans une dernière rencontre, il se jeta à la nage dans la mer et y périt, 352 av. J. C. Son corps fut attaché au gibet par ordre de Philippe, traitement réservé aux sacriléges.

Onondaga, v. de l'État de New-York (États-Unis). Importantes salines ; 6,000 hab.

Onore ou **Hanawar,** v. de l'Inde (Madras), non loin de la mer d'Omân, est aux Anglais depuis 1799.

Onosandre, écrivain de l'école platonicienne du Ier siècle, a laissé un traité de *la Science du chef d'armée* (*Strategikos logos*), qui a été très-estimé par les empereurs Maurice et Léon, ainsi que par le maréchal Maurice de Saxe. Il a été publié par Camerarius, Nuremberg, 1595; puis à Paris, 1599, avec trad. latine par Rigault. En 1761, Schwebel, à Nuremberg, en donna une édition plus complète, avec traduction française, par Zurlauben. Les deux dernières éditions sont, l'une de Coray à Paris, 1822; l'autre, de Koechly, à Leipzig, 1860.

Ons-en-Bray (Louis-Léon **Pajot**, comte d'), successeur de son père dans la direction générale des postes, 1708-1754, naquit à Paris, en 1678. Il se distingua dans la mécanique et inventa, entre autres instruments, un *Anémomètre, marquant de lui-même sur le papier non-seulement les vents qu'il a fait pendant les 24 heures et à quelle heure chacun a commencé et fini, mais aussi leurs différentes vitesses de forces relatives*, 1734. Ons-en-Bray fut académicien honoraire et reçut dans sa magnifique maison de campagne à Bercy, transformée en laboratoire de physique, chimie, etc., les visites successives de Pierre le Grand, du Régent, de Louis XV, etc.

Onslow (Georges), compositeur français, né à Clermont-Ferrand, 1784-1852, d'une famille anglo-américaine par son père, mais de la famille de Brantôme par sa mère, s'est rendu célèbre par des quintettes, symphonies d'une bonne facture, mais dépourvues de génie. Des trois opéras-comiques qu'il fit représenter, *l'Alcade de la Véga*, *le Colporteur* et *le duc de Guise*, aucun ne réussit. Onslow succéda à Chérubini à l'Académie des Beaux-arts, 1842.

Ontario, lac de l'Amérique du Nord, au S. du Canada, entre 43°15′ et 44°10′ lat. N., et entre 78°40′ et 82° long. O.; il a 290 kil. sur 115 et une superficie de 16,510 kil. carrés; c'est le plus petit des 5 grands lacs. Il communique : au lac Érié, par le Niagara, qu'il reçoit ; à l'Atlantique, par le Saint-Laurent; à la ville de New-York, par trois canaux. Il est navigable, mais dangereux, et n'est jamais entièrement gelé. Il baigne les villes de Toronto, Rochester, Oswego, Kingston. Au XVIIe siècle, il s'appelait lac Saint-Louis ou Frontenac.

Ontenente ou **Onteniente**, ville d'Espagne (Valence) à 75 kil. S. O. de Valence. Moulins, fabriques de draps, papeteries. Anc. palais des ducs d'Almodavar; 12,000 hab.

Onuphis ou **Omphis**. V. Osiris.

Onuphis, v. anc. de la Basse-Egypte, ch.-l. du nome *Onuphite*, sur l'Atarbéchite, branche du Nil.

Onzain, village de l'arr. et à 18 kil. S. O. de Blois (Loir-et-Cher). Château où Louis XI enferma le cardinal La Balue; 2,309 hab.

Oo, village de l'arr. et à 50 kil. S. E. de Saint-Gaudens (Haute-Garonne), près du lac de Séculéjo; 400 hab. Passage des Pyrénées (port d'Oo), à 300 mèt. d'altitude.

Oort (Adam **Van**), peintre célèbre, né à Anvers, 1557-1641, fut le maître de Rubens, de Jordaëns, de Sébastien Franck et de nombre d'artistes fameux.

Oost (Jacques **Van**), dit *le Vieux*, peintre flamand, né et mort à Bruges, 1600-1671, reproduisit Rubens et Van Dyck dans des copies admirables et composa, à la manière de Carrache, des tableaux dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre; par exemple, *la Descente de Croix*, *la Nativité*, etc. — Son fils, Jacques *Van Oost*, dit *le Jeune*, 1637-1713, vécut quarante ans à Lille et se distingua surtout dans le portrait. Son chef-d'œuvre, le *Martyre de sainte Barbe*, est resté à Lille, qui possède plusieurs autres tableaux du même peintre.

Oostacker, bourg de la Flandre orientale (Belgique), à 6 kil. N. de Gand. Brasseries, distilleries, huileries; 7,000 hab.

Oosteamp, comm. rurale de la Flandre occidentale (Belgique), à 7 kil. de Bruges. Industrie linière, briqueteries; 5,000 hab.

Oosterhout, v. du Brabant (Pays-Bas), à 12 kil. S. O. de Bois-le-Duc. Manufactures de draps; poterie, etc.; 6,500 hab.

Oosterzeele, comm. rurale de la Flandre orientale (Belgique), à 15 kil. de Gand. Bestiaux; distilleries; 2,800 hab.

Oostroosebeke, comm. rurale de Belgique, dans la Flandre occidentale, à 16 kil. de Courtrai. Industrie linière; 4,000 hab.

Ootmarsum, v. de l'Over-Yssel (Pays-Bas), à 65 kil. E. de Zwolle; 4,500 hab.

Opéra, c'est-à-dire *œuvre*, spectacle d'origine italienne, drame lyrique, avec décors et ballets, introduit en France par Mazarin, 1645. L'abbé Perrin donna le premier des opéras français, en 1659, et reçut un privilége, 1669. Mais c'est Lulli qui a fondé vraiment l'Opéra, sous le nom d'*Académie royale de musique*, en 1672.

Opéra-Comique, genre de pièce mêlé de chant et de dialogue. C'est un perfectionnement du vaudeville; il eut dès le principe beaucoup de succès au théâtre de la Foire (Saint-Germain et Saint-Laurent). En 1763, le théâtre de l'Opéra-Comique fut réuni à la Comédie Italienne. En 1783, l'Opéra-Comique fut établi à la salle Favart; il y eut un second théâtre d'opéra-comique, rue Feydeau, en 1791. Les deux troupes se réunirent dans cette dernière salle, en 1800. Depuis 1840, l'Opéra-Comique est installé dans l'ancienne salle Favart.

Ophir, nom d'un pays d'Orient cité dans la Bible; on ignore où il était situé. Salomon y envoyait des vaisseaux chercher de l'or; le voyage de la flotte, partie d'Asiongaber, durait trois ans. Est-ce l'Yémen ou la côte orientale de l'Afrique?

Ophir ou **Opir** (Mont), dans l'île de Sumatra; 4,200 mètres de hauteur. — *Opir*, montagne dans la presqu'île de Malacca.

Ophiusa (*Formentera*), une des Baléares; ainsi nommée parce qu'il y avait beaucoup de serpents.

Opie (John), peintre anglais, né dans le comté de Cornouailles, 1761-1807, s'attacha aux sujets historiques, où il brilla. On cite de lui: *le Meurtre de Rizzio*, *la Mort de Jacques Ier*, et *la Mort de Saphira*.

Opie (Amélia), fille du médecin *Alderson*, femme du peintre *Opie*, née à Norwich, 1769-1853, s'acquit une grande réputation par ses romans et ses ballades, où dominent l'imagination, le sentiment et le mysticisme. Femme du monde, mais âme très-religieuse, mistress Opie embrassa la doctrine des quakers. Parmi ses ouvrages citons: *Valentine's Eve*, *Tales of the heart*, *Madeline*, *Loys for the Dead*, etc.

Opimes (Dépouilles), *Spolia opima;* c'était, à Rome, les dépouilles enlevées à un chef ennemi tué par un général romain, et consacrées à Jupiter-Férétrien. Trois fois seulement eut lieu à Rome cette cérémonie: avec Romulus (vainqueur d'Acron); avec Cornélius Cossus (vainqueur du Lars des Véiens, Tolumnius), et avec Marcellus (vainqueur de Viridomar, chef gaulois).

Opimius (Lucius), personnage consulaire, de 125 à 100 av. J. C. Bien qu'issu de la *gens* plébéienne *Opimia*, il fut le soutien de l'aristocratie contre Caïus Gracchus. Une lutte à outrance s'engagea entre eux, sur les *lois agraires*, et Opimius, fort des pouvoirs illimités dont l'investit le sénat, dispersa à main armée les partisans du tribun, massacra 3,000 Romains sur le mont Aventin, et força Caïus à se tuer. Plus tard, Opimius mourut en exil à Dyrrachium, pour s'être laissé corrompre, en Afrique, par l'or de Jugurtha. — Sous son consulat (121 av. J. C.), il y eut excellente récolte de vin, surnommée *Vinum Opimianum*.

Opiques. V. Osques.

Opir. V. Ophir.

Opitergium, auj. *Oderzo*, v. de l'anc. Vénétie, sur la Liquentia.

Opitz (Martin), poëte illustre d'Allemagne, 1597-1639, surnommé *le Père et le Restaurateur* de la poésie et de la langue allemande, naquit à Bunzlau (Silésie). Ami de Grotius et du roi de Pologne, dont il devint le secrétaire et l'historiographe, Opitz se plut à voyager, non-seulement en Allemagne, mais encore en France, où il vint en 1630. Dans ses ouvrages et dans son enseignement à Weissenburg, il développa et appliqua ses préceptes féconds sur la langue tudesque. Ses *Œuvres* complètes ont été publiées à Breslau, 1690, 3 vol. in-8°.

Opitz (Henri), linguiste et théologien allemand, né à Altenburg, 1642-1711, enseigna l'hébreu et la théologie à l'université de Kiel. Parmi ses nombreux ouvrages, citons: *Institutiones accentuationis hebrææ*, Iéna, 1674; *Lexicon hebræo-chaldæo-biblicum*, Leipzig, 1692; *Biblia hebraïca*, Kiel, 1709; cet ouvrage est estimé.

Oplites ou **Hoplites**, soldats pesamment armés, chez les Grecs; ils avaient un casque, une cuirasse, un bouclier rond, des bottines garnies de fer, une longue pique, une épée. — Athlètes qui, armés pesamment, disputaient le prix de la course dans les grands jeux de la Grèce.

Opmeer (Pierre), érudit hollandais, né à Amsterdam, 1526-1595, a défendu le catholicisme dans son *Traité de l'office de la messe*, dans l'*Histoire des martyrs de Gorcum*, 2 vol. in-8°; sa *Chronique depuis le commencement du monde jusqu'en* 1569, 2 vol. in-fol. avec figures, n'est pas sans mérite.

Oponte, *Opus*, auj. *Talanti*, capitale des Locriens Opontiens (Grèce), près de l'Euripe. Patrocle y naquit; Ajax, fils d'Oilée, en fut roi.

Opörin, célèbre imprimeur de Bâle, 1507-1568, s'appelait, de son nom de famille allemand, *Jean Herbst*, c'est-à-dire *Automne*, ou en grec ὀπωρινός, d'où Opörin. Très-habile dans les langues grecque et latine, il imprima, avec beaucoup de soin et d'exactitude, les textes anciens, qu'il enrichit de *Scholies*. Citons: *Scholia in priora aliquot capita C. Julii Solini*. Bâle, chez Robert Winter, son parent et son associé; *Annotationes in quædam Demosthenis loca;* des scholies sur Cicéron, Pline, Solin, Plutarque.

Oporto. V. Porto.

Oppa, affl. de l'Oder, sépare la Silésie prussienne de la Moravie. Cours de 90 kil.

Oppède (Jean **de Maynier**, baron d'), premier président du parlement d'Aix, sa ville natale, 1495-1558, se rendit célèbre en s'acquittant atrocement de l'ordre que François Ier avait donné de sévir contre les Vaudois. Il fit, des riches cantons de Cabrières, Mérindol, etc., et de 30 villages, un désert. Mis en accusation en 1550, sous Henri II, d'Oppède eut assez d'art et d'éloquence pour obtenir son acquittement.

Oppeln, en polonais *Opole*, v. de Prusse (Silésie), sur la droite de l'Oder, à 80 kil. S. E. de Breslau; elle est le ch.-l. de la régence d'Oppeln. Vieille église de Saint-Adalbert, du xe s. Commerce de vins et de bestiaux; tanneries, poterie. Cette ville ancienne fut la capitale d'une principauté souveraine; 7,000 hab.

Oppeln (Régence d'), située au sud de la Silésie; elle compte 160 kil. du S. au N., sur 228 de l'E. à l'O. La régence comprend 16 cercles, qui ont pour ch.-l. Rosenberg, Gross-Strelitz, Tost, Ratibor, Kosel, Oberglogau, Falkenberg (ces 7 villes faisaient partie de l'ancienne régence libre avant 1742); Kreuzbourg, Lublinitz, Beuthen, Pless, Rybnik, Leobschutz, Neustadt, Neiss, Grottkau. Terres riches en mines, mais peu fertiles; industrie médiocre; 1,310,000 hab.

Oppenau, petite v. du cercle du Rhin-Moyen (Grand-Duché de Bade), sur la Rench. Près de là sont les bains Antogast, et beaucoup d'eaux minérales; 2,000 hab.

Oppenheim, *Bonconica*, petite v. d'Allemagne, à 17 kil. S. de Mayence. Elle fut souvent prise, par les Suédois (1631), par les Français et les Prussiens (1689, 1792 et 1794); 2,500 hab. Vins renommés, vieille forteresse romaine; elle fut ville impériale dès 1079.

Oppenordt ou mieux **Oppen Oordt** (Gilles-Marie), architecte, né à Paris, fils d'un ébéniste du roi, 1672-1742, est le père du genre dit *rococo*. La meilleure œuvre de cet artiste, en son temps très-réputé, est le portail de Saint-Sulpice, à Paris (côté du midi).

Oppido, anc. *Mamertum*, v. de la Calabre Ultérieure Ire (Italie), à 45 kil. N. E. de Reggio, a éprouvé un tremblement de terre en 1783. Evêché; 8,000 hab. — Une autre Oppido (l'*Opinum* des anc.), dans la Basilicate, compte 2,000 hab.

Oppidolo, ch.-l. de l'île Pantellaria; 3,500 hab.

Oppien, poëte grec, né en Cilicie, dans le IIe s. ap. J. C., s'est livré au genre didactique, où il a réussi, surtout dans son poëme intitulé : *Halieutica* (*Sur la pêche*), qui renferme 3,506 vers. Pour les *Cynegetica*, la faiblesse de la poésie est telle qu'on croit, avec le savant Schneider, que ce poëme, *Sur la chasse*, doit être attribué à un autre écrivain. Quant aux *Ixeutica* (*sur la chasse aux oiseaux*), il ne nous en reste qu'une paraphrase en prose. On dit qu'Oppien mourut de la peste à 30 ans, après avoir obtenu de Caracalla la grâce de son père, exilé par Sévère, et, par chaque vers de son poëme, une pièce d'or de 20 fr., d'où, sans doute, l'expression de *vers dorés*, appliquée aux vers de ce poëte. La meilleure édition est celle de Schneider, Strasbourg, 1776, Leipzig, 1813; il a été traduit par Belin de Ballu, 1786, et Limes, 1817.

Oppius (Caïus), de la *gens* plébéienne *Oppia*, fut tribun du peuple en 213 av. J. C. Il promulgua une loi contre le luxe des femmes, loi qui fut abrogée en 195, malgré Caton. Après lui, la *gens Oppia* fournit un général, *Q. Oppius*, qui fut pris et montré comme curiosité et trophée, par Mithridate, 88 ans av. J. C.; — un questeur, *Publius Oppius*, qui, en Asie, se signala par des malversations; mis en jugement (69), Cicéron le défendit; — un *Caïus Oppius*, ami de César et des belles lettres, auquel on attribue le récit de la *Guerre d'Afrique* et quelques *Vies* de Romains illustres (les *Guerres d'Alexandrie et d'Espagne*, dont on le croyait auteur, sont d'Hirtius ou de César même) ; — enfin, vers la même époque (43), un *Marcus Oppius*, proscrit avec son père et enseveli, pour un trait de piété filiale, au Champ de Mars.

Opportune (Sainte), abbesse de Montreuil (diocèse de Séez), morte en 770, était d'une famille illustre. On célèbre sa fête le 22 avril.

Ops (*Terre*, dans l'anc. langue italique), grande déesse de la Fécondité, femme de Saturne, était la même que Rhéa, Cybèle et la Terre.

Opslo, faubourg de Christiania (Norvége). C'était une ancienne ville fondée en 1058 par le roi Harold; elle fut détruite par un incendie, en 1624.

Opstal (Gérard **van**), peintre et sculpteur flamand, né à Bruxelles, 1604-1668, vécut à Paris. Il fut l'un des douze premiers peintres de l'Académie de peinture, en 1648. Il y avait de ses œuvres à Marly, sur la Porte Saint-Antoine, à l'hôtel Lambert. Le Louvre a de lui cinq petits ouvrages d'ivoire d'une exécution ferme et délicate.

Opstraet (Jean), théologien janséniste, né à Beringhen (prov. de Liége), 1651-1720, a composé plusieurs ouvrages contre les jésuites. Son *Bon pasteur* et son *Théologien chrétien* ont été traduits en français.

Optat (Saint), évêque de Milève (Numidie) et docteur de l'Église, mort en 386, s'est signalé par son traité : *De schismate Donatistarum*, édition de Mayence, 1549, in-fol. (défectueuse); Paris, 1700, édit. du Pin (excellente). Fête, le 4 juin.

Optatien (Publius Porphyrius Optatianus), poëte latin du IVe s. Son *Panégyrique de Constantin* (en vers), et trois petites pièces (*Idyllia*), dont les vers forment : la 1re, un autel; la 2e, une syrinx; la 3e, un orgue, sont tout ce qu'il y a de plus absurde et de plus inouï en poésie; Paris, 1590, éd. des *Poemata vetera* de Pithou; et *Poetæ latini minores* de Wernsdorf, vol. II.

Opus. V. Oponte.

Opwyck, comm. rurale de Belgique, dans le Brabant, à 20 kil. de Bruxelles; 3,700 hab.

Or, riv. de Russie, affl. de l'Oural, descend du pays des Kirghiz et donne son nom aux villes d'*Or* (Pérékop), d'Orenbourg, etc. Cours de 120 kil.

Or ou **Oras**, divinité égyptienne. V. Horus.

Or coronaire, *Aurum coronarium*, d'abord couronnes d'or offertes par les villes alliées de Rome à un général victorieux; plus tard, sous les Empereurs, tribut souvent imposé arbitrairement aux colonies et aux municipes.

Oracles, chez les païens, établissements ou lieux célèbres, où la Divinité dévoilait l'avenir. Citons, parmi les oracles fameux, ceux de Delphes, de Dodone, de Cumes, en Grèce et en Italie, celui d'Ammon, en Libye, et d'Endor en Asie. Les oracles se rendaient de mille manières, mais principalement par l'organe de femmes prêtresses, appelées *Pythies*, *Pythonisses*, *Sibylles*, etc. (V. ces noms.)

Oradour-sur-Vayres, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 12 kil. S. E. de Rochechouart (Haute-Vienne); 2,962 hab., dont 398 agglomérés.

Oran, v. et place forte de l'Algérie, ch.-l. de la province de ce nom, sur la Méditerranée, à 410 kil. S. O. d'Alger, par 35° 42′ 40″ lat. N., et 2° 59′ 39″ long. O. Division militaire; tribunaux de commerce et de 1re instance. Fabr. d'éventails, d'écrans, de babouches, de vermicelle. Cette ville fut fondée par les Maures chassés d'Espagne. De 1509 à 1708, les Espagnols l'occupèrent; les Français s'en emparèrent en 1831; 40,000 hab.

Oran (Province ou division d'), l'une des 3 provinces de l'Algérie française, confine au Maroc à l'O., à la Méditerranée au N., au Sahara au S., à la province d'Alger à l'E.; 515,000 hab., dont un quart d'Européens; superficie, 289,631 kil. carrés. Cours d'eau : le Chélif, la Macta, la Tafna. Elle est divisée en 5 arrondissements : Oran, Mostaganem, Mascara, Tlemcen et Sidi-Bel-Abbès. La division militaire comprend 5 subdivisions : Oran, Mascara, Tlemcen. Les villes principales sont : Oran, Mostaganem, Ami-Moussa, Sidi-Bel-Abbès, Daya, Mascara, Tiaret, Saïda, Géryville, Tlemcen, Nemours, Sebdou Lalla-Maghrnia, etc.

Orange, *Arausio*, ch.-l. d'arr. (Vaucluse), non loin du cours de l'Aigues, à 30 kil. N. d'Avignon, par 44° 8′ lat. N., et 2° 28′ 15″ long. E. Arc de triomphe, dit de Marius, ruines d'un amphithéâtre romain. Filatures et moulins pour la soie; 10,064 hab.— Capit. des Cavares, célèbre par la victoire des Teutons et des Cimbres sur Cépion, en 105 av. J. C., Orange fut sinon fondée, au moins considérablement augmentée et embellie par les Romains, au temps de César qui la colonisa.

Orange, anc. principauté de France, enclavée dans le Comtat-Venaissin (auj. arrondissement de Vaucluse),

eut, dès la fin du IXe siècle, ses comtes et ses princes, après avoir appartenu tour à tour aux Burgundes et aux Francs. Des 4 maisons, qui tour à tour régnèrent sur cette contrée (1° la maison *Giraud-Adhémar*, éteinte en 1173; 2° celle des *Baux*, en 1373; 3° celle de *Châlons*, en 1530; 4° celle de *Nassau-Dillembourg*, en 1702, avec Guillaume III, prince d'Orange et roi d'Angleterre), la dernière fut la plus célèbre et la moins assurée de toutes dans la jouissance de la principauté. Le traité de Ryswick mit fin à cette incertitude, 1697. Mais à la mort de Guillaume III, Louis XIV profita des contestations survenues entre les divers héritiers à la succession d'Orange et se fit céder la principauté par le plus fort des 4 prétendants, le roi Frédéric-Guillaume Ier de Prusse (traité d'Utrecht, 1713). Dès lors Orange fit partie du Dauphiné; mais le titre de *Prince d'Orange* fut réservé aux *Nassau-Dietz*. Aujourd'hui l'héritier présomptif de la couronne de Hollande porte ce titre.

Orange (PHILIBERT **de Châlons**, prince D'), le dernier des princes de la maison de *Châlons-Orange*, né à Nozeroy (Franche-Comté), 1502-1530, dépouillé de sa principauté par François Ier, se jeta dans le parti des Espagnols et se signala surtout en Italie, où il commanda l'armée impériale à la mort du connétable de Bourbon. Il chassa les Français du royaume de Naples, 1528, et fut tué devant Florence, qu'il assiégeait. Ce vaillant capitaine déshonora sa bravoure par de grandes cruautés. Charles-Quint l'avait nommé comte de Saint-Pol.

Orange (GUILLAUME et HENRI-FRÉDÉRIC **de Nassau**, prince D'). V. NASSAU et GUILLAUME.

Orange, nom commun à plusieurs districts de l'Amérique du Nord (Caroline, Indiana, Vermont, Virginie, New-York).

Orange, fleuve de l'Afrique australe, formé par la réunion du *fleuve Jaune* ou *Gariep*, et du *fleuve Noir* ou *Nouveau Gariep*. Il coule de l'E. à l'O., à travers le pays des Namaquas; il reçoit beaucoup d'affluents, mais il n'a pas cependant assez d'eau pour la navigation. Il forme la limite septentrionale de la colonie du Cap, depuis la réunion des deux Gariep, et arrose la Hottentotie. Cours connu de 1650 kil. Crocodiles, hippopotames; croissance périodique des eaux, comme le Nil.

Orange (République de la Rivière). Elle a été fondée par les Boers ou cultivateurs hollandais, qui ne voulurent pas se soumettre aux lois de la colonie du Cap, en 1834, et se retirèrent avec leurs esclaves hottentots et leurs troupeaux au nord du fleuve Orange. Ils y ont fondé deux petits États: la république de Transvaal, au N.; et la république du fleuve Orange, au S. Elle est séparée de la colonie de Natal par le Draken-Berg, et de la colonie du Cap au S. par le Nouveau Gariep. La superficie est d'environ 125,000 kil. carrés. Le pays, montueux à l'E., renferme de larges plaines à l'O., qui sont pleines d'animaux sauvages; le climat est sain et tempéré; l'hiver froid et sec. Il y a 40 ou 50,000 habitants. Les Boers vont vendre la laine de leurs moutons à Port-Elizabeth. On trouve de la houille, du fer et de l'or. La république est gouvernée par un conseil exécutif, avec un président élu, et une assemblée nationale. Les Boers sont protestants. La capitale est *Bloemfontein;* v. pr., Smithfield, dans le district de Caledon, riche en blé et en mines.

Orangistes, en Angleterre, partisans du prince Guillaume d'Orange et de la liberté religieuse. Ce mot servit pendant 150 ans à désigner spécialement les Protestants irlandais. Dans le Parlement ce parti se nomme tory. — En Belgique, la même appellation d'*Orangistes* s'applique aux partisans de l'ancienne maison d'Orange, celle qui régnait, avant 1830, sur les Pays-Bas.

Oranienbaum, v. du gouvernement et à 40 kil. S. O. de Saint-Pétersbourg (Russie), sur le golfe de Finlande. Château impérial.

Oratoire (*Pères de l'*), congrégation fondée en 1575, par saint Philippe de Néri, sous le nom de *Confrérie de la Trinité*, et destinée à secourir à Rome les étrangers pieux, puis à instruire les enfants. D'Italie cette institution fut transportée en France par le P. de Bérulle, 1611, où elle prit le nom d'*Oratoire de Jésus*. Son but fut d'instruire la jeunesse, d'élever des clercs, et de prêcher le peuple. Parmi les hommes distingués de l'Oratoire on cite surtout Malebranche, Massillon, Mascaron, Daunou, Fouché, etc. Le ch.-l. de l'ordre était à Paris, rue Saint-Honoré; les colléges des oratoriens au Mans et à Juilly ont eu de la célébrité. L'ordre, supprimé à la Révolution, a été rétabli, en 1852, sous le nom d'*Oratoire de l'Immaculée-Conception*.

Orb, riv. de France, vient des monts de l'Orbe (partie des Cévennes méridionales), passe à Bédarieux, Béziers, et finit près de Port-Vendres. Cours de 110 kil.

Orbay (d'), architecte. V. DORBAY.

Orbe ou **Orbach,** (autrefois *Urba*), v. de Suisse, canton de Vaud, sur l'Orbe, à 26 kil. N. O. de Lausanne; 2,000 hab. — Jadis capitale d'une tribu des Helvètes, puis des Burgundes cis-jurassiens. Orbe est la patrie de Viret et de Duperron.

Orbe, riv. de Suisse, vient du lac des Rousses, traverse celui de Joux, passe à Orbe et Yverdon, et se jette dans le lac de Neuchâtel. Cours de 60 kil.

Orbec, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. S. E. de Lisieux (Calvados), sur l'*Orbec*. Manufactures de draps, laines; tanneries; 2,981 hab.

Orbelus, montagne entre la Macédoine et la Thrace: auj. mont *Argentaro*.

Orbey, bourg de l'arr. et à 25 kil. N. O. de Colmar (Haute-Alsace). Toiles, faïenceries; 5,400 hab.

Orbigny (ALCIDE **Dessalines d'**), naturaliste français, fils d'un chirurgien de même nom, connu pour quelques notices sur la géologie, naquit en 1802, à Coueron (Loire-Inférieure) et mourut en 1857 à Pierrefitte (Seine), laissant une trace ineffaçable dans la science par ses travaux sur l'ordre des Foraminifères et dans la science *Paléontologique*. Il fut professeur au Muséum depuis 1853. Il explora l'Amérique du Sud, et parvint à faire une collection considérable de fossiles. Il a laissé nombre d'écrits sur les *Oiseaux*, les *Insectes*, les *Mollusques*, la *Géologie*, la *Paléontologie*, les *Céphalopodes*, etc. On lui doit : *Voyage dans l'Amérique du Sud*, 9 vol. in-4°; *Voyage pittoresque dans les deux Amériques*, 2 vol. in-8°; *Paléontologie française*, inachevée, 14 vol. in-fol.

Orbitello, v. d'Italie, à 100 kil. S. de Sienne, sur le petit lac d'*Orbitello*. Port commode, jadis l'un des *Présides* de la Toscane; 3,500 hab.

Orcades (en anglais *Orkneys*), archipel de 67 îles au N. de l'Écosse. Superf., 120,000 hect.; 30,000 hab. Jointes aux Shetlands, elles forment un comté de 61,000 hab., ayant pour capit. *Kirkwall*, dans Pomona ou Maintland. Parmi les 29 îles habitées, citons : Pomona, Hoy, Flotta, Ronsay, Sanda. Sol montueux, peu fertile, mal cultivé; température humide, climat assez doux. Pêche, chasse, fabrication de chapeaux de paille. — En l'an 84 apr. J. C., reconnues par Agricola, ces îles passèrent à la Norvége, au moyen âge, puis, en 1468, à l'Écosse.

Orcades australes ou **Nouvelles Orcades** ou **Powell,** dans le Grand Océan austral, au S. E. de l'Amérique, découvertes en 1819 par le capit. Smith. Parmi elles on cite *Coronation* et *Laurie*. Terres stériles et glacées.

Orcagna (ANDREA **Cione,** dit), né à Florence, 1319-1389, fut célèbre comme peintre, sculpteur, architecte et poëte. Avec son frère, Bernardo, il peignit des fresques à Florence (*l'Enfer et le Paradis*, dans la chapelle Strozzi, à l'Annunziata, à Saint-Apollinaire), mais il est surtout l'auteur des admirables fresques du Campo-Santo, à Pise (*Triomphe de la Mort*, *Jugement dernier*, *Enfer*). On voit quelques-uns de ses tableaux à Florence. Comme architecte, il a été l'un des premiers à abandonner l'ogive pour le plein cintre (belle loge de la place du Palazzo Vecchio, tabernacle de la confrérie d'Orsan-Michele). Il fut l'un des plus grands artistes de son temps.

Orchies, *Origiacum*, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 18 kil. N. E. de Douai (Nord). Poteries, tuileries, tanneries, etc. Commerce de grains, bestiaux; 3,725 hab.

Orchimont, commune rurale du Luxembourg (Belgique), à 47 kil. S. de Dinant. Quatre foires par an. Comté jadis; ruines d'un château fort qui soutint plusieurs siéges.

Orchomène, *Orchomenus* autrefois, auj. *Kalpaki*, v. de Grèce, dans l'ancienne Arcadie, au N. de Mantinée, éprouva les vicissitudes de la guerre depuis Périclès jusqu'au temps de Strabon, où elle fut détruite, puis rebâtie, ainsi que l'atteste Pausanias. Elle était déjà riche, au temps d'Homère, et possédait Amylos et Elimia.

Orchomène Mynienne, v. de Béotie, dont les ruines se voient près du village de *Scripou*, fut la capit. des Myniens jusque vers l'an 1200, époque où elle fut prise par les Thébains, qui la saccagèrent en 367. En vain les Athéniens, puis Philippe, tentèrent de la relever; Thèbes la maîtrisa et la ruina. Victoire de Sylla sur Archelaüs, en 87.

Orcières, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. N. O. d'Embrun (Hautes-Alpes); 1,230 hab., dont 81 agglomérés.

Orcus (du grec ὁρκός, serment), nom de Pluton chez les Romains

Ordalie ou **Ordéal** (de l'allemand *ordal* ou *urtheil*, jugement), nom donné, sous les premières races, aux épreuves judiciaires.

Ordaz (don Diégo), lieutenant de Fernand Cortez, découvrit une partie de la Colombie, explora la prov. de Guaxaca et remonta l'Orénoque, jusqu'à 160 lieues. Le premier, il escalada le Popocatepelt. Il mourut à Paria, dans la Nueva-Andalucia, en 1535.

Orderic Vital, historien d'origine anglaise, né dans le Shropshire, 1075-1140, fut religieux du monastère de Saint-Evroult, en Normandie. Il a laissé une *Histoire ecclésiastique*, en latin, précieuse pour les documents qu'elle renferme sur les années 1066-1070. Elle s'étend de l'ère chrétienne à 1141; elle a été traduite dans la *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France*, de M. Guizot. Il y a une excellente édition de l'*Histoire ecclésiastique*, donnée par M. Aug. Le Prévost, aux frais de la Société de l'*Histoire de France*,5 vol. in-8°.

Ordogno II, roi de Léon et des Asturies, 914-922, lutta contre le khalife Abdérame III, mais fut battu au val de la Jonquera.

Ordonnances (Les) étaient des constitutions royales, promulguées sans les formalités des *édits*. On fait remonter la première ordonnance à Philippe le Bel, et le recueil, commencé par Laurière, 1723, de toutes les ordonnances des rois français, ne comprend pas moins de 21 vol. in-fol.

Ordonneau (Louis, baron d'), général français, né en 1770, à Saint-Maurice (Charente-Inférieure), mort en 1855, servit tour à tour la République, l'Empire et la Restauration, qui le nomma, lors de la guerre d'Espagne, gouverneur de Madrid, 1823.

Ordovices, anc. peuple de la Bretagne dans le N. du pays de Galles actuel, en face de l'île de Mona (Anglesey).

Oréades (de ὄρος, montagne), nymphes des montagnes, compagnes de Diane.

Orébites, section de la secte des Hussites.

Oregio (Augustino), théologien italien, né près de Florence, 1577-1638, a laissé entre autres traités, un livre intitulé : *Aristotelis vera de rationalis Animæ immortalitate sententia*, 1621, in-4°, etc.

Orégon ou *Columbia*, fl. de l'Amérique du Nord. Sa source est aux Montagnes Rocheuses; sa direction est au N. O., puis au S., au N., puis à l'O.; sa marche est rapide; son embouchure, dans le Pacifique, entre les caps du Désappointement et d'Adam, est pleine d'écueils, son cours, large, rapide, bordé de pins magnifiques, dans une vallée très-fertile, sillonné de navires, est de 1600 kil. Il arrose la Colombie anglaise et les territoires anglo-américains de l'Orégon et de Washington. Il passe à Portland, Fort Vancouver, Astoria. Il a plusieurs affluents : le Lewis ou Snake, le Wallamate.

Orégon, contrée d'Amérique, dont le sud fait partie des Etats-Unis, tandis que le nord, à partir de 49° lat. N., est aux Anglais, depuis 1846. La Nouvelle-Bretagne, les Montagnes Rocheuses, la Californie et l'Océan Pacifique servent de bornes à ce vaste pays, à peine exploré à la fin du XVIIIe siècle. — L'Orégon américain, territoire en 1850, a été démembré, et a formé le territoire de Washington et l'Etat d'Orégon, 1859 : cap., *Salem;* v. princ., Astoria. Sup., 246,750 kil. carrés; popul. 91,000 hab.

O'Reilly (Alexandre), général irlandais, 1735-1794, servit tour à tour l'Espagne, l'Autriche, la France, puis l'Espagne, où, chargé en 1774 d'une expédition contre Alger, il échoua totalement. Dans une émeute à Madrid, il avait sauvé la vie au roi Charles III.

Orel ou **Orlow**, v. de Russie, sur l'Orlik et l'Oka, est le ch.-l. d'un gouvernement de même nom. Située à 1,100 kil. S. E. de Saint-Pétersbourg, cette ville a été souvent la proie des Lithuaniens, des Tatars et des Polonais. Evêché, commerce de grains; 44,000 hab. environ. — Le gouvernement d'Orel touche à ceux de Kalouga, Smolensk, Tchernigov, Koursk, Voronèje et Toula. Superficie, 46,726 kil. carrés; popul., 1,598,000 hab. Il est fertile, a une douce température, produit des bois, des céréales, du lin, etc. Fabriques de toiles, cordages, etc. Fer, salpêtre.

Orellana (François), aventurier espagnol du XVIe s., né à Truxillo, compagnon de Pizarre, explora le premier le fleuve des Amazones et fonda quelques établissements sur les rives nouvellement découvertes. La perte successive de ses vaisseaux et de ses hommes, la fatigue et la douleur l'accablèrent; il mourut près de Montalègre, 1550, sur le territoire des Manoas.

Orelli (Jean-Gaspard d'), philologue, né à Zurich, 1787-1849, est le plus célèbre des trois Orelli, tous savants philologues. Il fut pasteur de l'Eglise réformée et professeur de littérature ancienne, surtout à Zurich. On doit à Gaspard nombre d'éditions critiques des auteurs grecs, latins et italiens, toutes remarquables et par la pureté du texte et par les annotations, dont il les a accompagnées. Parmi les textes grecs revus, commentés et réédités, citons : *Isocrate*, 1814; *Extraits des Pères de l'Eglise*, 1820-1828; *Hésiode*, 1836; *Platon*, 1839; *Babrius*, 1844; parmi les auteurs latins : *Cicéron*, *Phèdre*, *Horace*, *Tacite;* parmi les Italiens : *le Tasse*, *l'Arioste*, etc. On lui doit encore : *Inscriptionum latinarum amplissima collectio*, 2 vol. in-8°. — Son frère, *Conrad*, 1788-1864, a publié une grammaire de l'anc. langue française.— Son cousin, *Jean-Conrad*, 1770-1826, maître de Gaspard, pasteur, a publié de savantes éditions : *Fragments de Nicolas de Damas*, 2 vol. in-8°; *Epistolographes grecs*, traité d'Arnobe *adversus Gentes*, *Fragments d'Epicure*, *Histoire secrète de Procope*, etc.

Orenbourg, v. forte de Russie, sur l'Oural, à 1,950 kil. S. E. de Pétersbourg, ch.-l. du gouvern. du même nom; 34,000 hab. Evêque, mufti, etc. Cathédrale bâtie sur un rocher de jaspe rouge. Entrepôt et marché pour les produits de l'Asie et de l'Europe du Nord; commerce immense, par l'échange surtout. Là, sont troqués contre des vêtements, des toiles, des draps, des cuirs, des épiceries, des ustensiles, l'or, l'argent, les pierreries, les châles, les peaux que les caravanes Tatares boukhariennes et asiatiques y apportent. Avant 1742, Orenbourg, édifiée à 200 kil. S., s'appelait Krasnogorskaïa, et avant 1739, elle portait le nom d'Orsk et s'élevait au confluent de l'Oural et de l'Or.— Le gouvernement d'Orenbourg, le plus oriental de la Russie d'Europe (il touche à l'Asie russe et aux gouvernements de Saratov et d'Astrakan), a 191,564 kil. carrés, dont partie en Asie, compte 900,000 hab., et a pour ch.-l. *Orenbourg*. Oufa en est séparé aujourd'hui. Sol montueux, fertile, riche en mines; bestiaux; poissons; abeilles. Population de mœurs nomades (païenne, mahométane); frontière protégée par une ligne de petits forts en bois, et gardée par les régiments des Cosaques d'Orenbourg.

Orénoque, fl. de l'Amérique méridionale, descend des monts Névada dans la Parime, se fractionne en deux branches, coule à l'E. et au N., communique avec le fleuve des Amazones par le Cassiquiare et le Rio-Negro, se grossit du Marquiritari, de la Padamo, de la Ventuari, du Caroni, à droite; du Guaviare, de la Nieta et de l'Apure à gauche, traverse Esmeralda, Atures, Urbana, Caycara, Angostura, et, après un parcours de 2,500 kil., marqué par des cataractes, dont les principales sont à Maypures et à Atures, débouche dans l'Atlantique en 50 endroits différents. Sept bouches, dont la principale est la *Bocca de Navios*, découverte par Christophe Colomb, sont navigables. A l'époque des pluies le fleuve déborde jusqu'à 150 kil. de ses rives. Poissons variés, gros et nombreux. Caïmans.

Orénoque (Département de l'), dans la république de Venezuela, est très-vaste et comprend trois provinces: Varinas, Apure, Guayana. Jadis il faisait partie de la Colombie. Ch.-l., *Varinas;* 180,000 hab. Vastes forêts.

Orense, v. d'Espagne (Galice), à 320 kil. N. O. de Madrid, sur le Minho. Eaux thermales, d'où son ancien nom *Aquæ calidæ*. Evêché; toiles et fils, commerce de vins, de chocolats et de jambons; 6,000 hab. — La province *d'Orense*, dans la Galice, a 7,095 kil. carrés; elle est arrosée par le Minho et le Sil, elle touche au Portugal. Le sol est fertile; 405,000 hab.

Oresme (Nicolas), écrivain, né à Caen, 1320-1382, se fit recevoir à Paris docteur en théologie, devint, en 1360, précepteur des enfants du roi Jean, et fut nommé évêque de Lisieux par Charles V. Il a laissé 115 sermons et une traduction de la *Morale* et de la *Politique* d'Aristote.

Oreste, *Orestes*, fils d'Agamemnon et de Clytemnestre, acquit d'abord une triste célébrité par le meurtre de sa mère, sur laquelle il voulut venger la mort de son père (V. Agamemnon); puis, par son amitié avec Pylade; les tourments que lui firent éprouver à la suite de son crime les *Euménides*, déchaînées contre lui, ses courses, ses purifications en Attique, à Trézène, en Tauride, où il délivra sa sœur Iphigénie, lui méritèrent une renommée plus pure, mais qu'il souilla de nouveau par le meurtre de Pyrrhus, fils d'Achille, son rival auprès d'Hermione, qu'il épousa, étant roi d'Argos et de Lacédémone, tandis qu'il donnait en mariage à son fidèle Pylade sa sœur Electre. Il mourut à 90 ans, piqué, dit-on, par un serpent. Les poëtes se sont emparés de cette vie si tragique; Eschyle en a tiré les *Choéphores*

et les *Euménides;* Sophocle, *Electre;* Euripide, *Electre, Oreste, Iphigénie en Tauride;* Racine, *Andromaque;* Lagrange-Chancel, *Oreste et Pylade;* Crébillon, *Electre;* Longepierre, *Electre;* Voltaire, *Oreste;* Guimond de la Touche, *Iphigénie en Tauride;* Alfieri, *Oreste;* Gœthe, *Iphigénie en Tauride;* enfin Virgile (*Enéide*, livre III), et Ovide, (les *Pontiques*, III, 2), se sont inspirés de la légende d'Oreste.

Oreste, père de Romulus Augustule, était un ancien officier d'Attila, parvenu sous l'empereur Julius Nepos à une puissance telle qu'il ne craignit pas de détrôner ce prince pour donner la pourpre à son propre fils, 475. Il fut tué par Odoacre.

Orestide, pays situé à l'O. de l'ancienne Macédoine.

Oret, comm. rurale de la prov. de Namur (Belgique), à 30 kil. de Dinant, sur l'*Oret* ou Biesme ruisseau qui met en activité beaucoup d'usines et se jette dans la Sambre à Oignies. Minerais de fer recherché; bétail.

Oretani, anc. peuple dans le S. O. de la Tarraconaise (Espagne).

Oreus, v. du N. de l'anc. Eubée, qui fut prise par Périclès, en 445 av. J. C.

Orfa, anc. *Callirhoé, Edesse, Justinopolis,* v. de Turquie d'Asie, dans l'Aldjézireh, à 250 kil. N. E. d'Alep; 48,000 habit. Mosquées, évêché arménien, ruines dites du *palais de Nemrod.* Commerce de bijouterie, orfèvrerie, fab. de cotonnades, maroquinerie.

Orfano, ou **Contessa,** *Strymonius sinus,* golfe de l'Archipel, sur la côte du livah de Salonique (Turquie d'Europe). Il tire son nom du bourg d'*Orfano.*

Orffyré (Jean-Ernest-Elie), dont le vrai nom est Bessler, de 1680 à 1745, originaire d'Alsace, fut tour à tour théologien, médecin, mécanicien, frère lai, soldat autrichien, et enfin inventeur d'un *mouvement perpétuel,* à ce qu'il prétendit, et d'un projet de fusion de toutes les sectes religieuses. De là ses deux ouvrages, l'un le *Mouvement perpétuel triomphant* (Cassel, 1719), l'autre *l'Orffyrée orthodoxe*, 1723.

Orfila (Mateo-José-Bonaventura), célèbre médecin, né à Mahon, dans l'île Minorque, 1787-1853, se fit remarquer dès son enfance. A 17 ans, il étudiait la médecine en Espagne, d'où on l'envoya à Paris perfectionner ses rares facultés médicales. Reçu docteur en 1811, versé dans la chimie et l'anatomie, en 1813, il publia un *Traité de toxicologie* très-remarquable, qui lui valut le titre de correspondant de l'Institut. Professeur à la Faculté de médecine en 1819, il enseigna la chimie à la place de Vauquelin, en 1823; et, en 1830, succéda à Antoine Dubois, comme doyen de cette faculté. Il créa alors le musée d'anatomie pathologique, appelé musée Dupuytren, la galerie d'anatomie comparée, appelée musée Orfila, un nouveau jardin botanique, etc.; releva l'enseignement médical et organisa l'hôpital des cliniques. Destitué en 1848, il fut nommé président de l'Académie de médecine en 1851. On lui doit la fondation de divers prix. Ses principaux ouvrages sont les *Eléments de chimie*, 1817; un *Traité des exhumations juridiques*, 1831; *Traité de médecine légale*, de 1823 à 1825; *Traité de toxicologie*, 5e édit., 2 vol. in-8°, 1852.

Orge, riv. de France, dans le départ. de Seine-et-Oise, a sa source près de Dourdan, et son embouchure dans la Seine près de Villeneuve-Saint-Georges. Cours de 50 kil.

Orgelet, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. S. de Lons-le-Saulnier (Jura). Fromages, dits de Gruyère. Ruines du château de Prédilly, pont de la Pile, tour de May; 1,706 habit.

Orgemont (Pierre d'), chancelier de France de 1373 à 1380, mit en ordre et continua les *Chroniques de Saint-Denis.* Il naquit à Lagny-sur-Marne, et mourut à Paris en 1389. — La famille des Orgemont fut célèbre aux xive et xve siècles.

Orgères, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 28 kil. N. E. de Châteaudun (Eure-et-Loir); 554 hab.

Orgétorix, un des riches Helvètes, vers l'an 57 av. J. C., conçut le projet d'usurper l'autorité souveraine, et, afin d'atteindre ce but, engagea ses compatriotes à quitter leur pays pour se rendre dans les riches terres des Gaulois, voisins de l'Atlantique. Démasqué, il s'enfuit et mourut peu après, 55.

Orgies (de ὀργή, colère, exaltation), fêtes de Bacchus. Ce nom s'appliquait aussi aux fêtes de Cérès et des Cabires.

Orgon, ch.-l. de canton de l'arr. et à 34 kil. N. E. d'Arles (Bouches-du-Rhône), sur la Durance. Ruines d'un château fort, restes d'un aqueduc romain; 3,160 hab.

Orgye, mesure de longueur des anciens Grecs, valant 6 pieds.

Oria, v. de la Terre d'Otrante (Italie), à 40 kil. E. de Tarente; 5,000 hab. Evêché. Elle fut fondée par des Grecs fugitifs au xve siècle.

Oria, v. d'Espagne, dans la province et à 60 kil. N. d'Almeria; 6,000 hab.

Oriani (Barnaba, comte), astronome italien de l'observatoire de Brera, 1752-1832, né près de Milan, fut chargé de mesurer l'arc du méridien entre Rimini et Rome, et celui de Milan à Gênes. Ses nombreux travaux sont dispersés dans les *Ephémérides astronomiques de Milan*, 1778-1831.

Oribase *de Pergame,* disciple de Zénon de Cypre, médecin et ami de l'empereur Julien, questeur de Constantinople, exilé sous Valentinien Ier, rappelé sous Arcadius, avait composé 72 livres de médecine, dont il ne nous reste que 22; 9 sont en grec et ont été publiés en 1556, à Paris, sous le titre de *Collectanea artis medicæ*, et traduits en français, Paris, 1851, par Bussemaker et Daremberg, 2 vol. in-8°.

Oricum, anc. v. d'Epire, sur la mer Adriatique, où se réfugièrent Hélénus et Andromaque après la guerre de Troie.

Orient (Empire **d'**), l'un des deux empires, formés de l'empire romain, à la mort de Théodose, 395; il dura jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs Ottomans, en 1453. Il commença avec Arcadius, languit sous ses successeurs, se releva et s'agrandit même sous Justinien Ier, qui parvint à recueillir quelques lambeaux de l'empire d'Occident, mis en pièces par les barbares; mais à partir de cette époque, 565, il n'eut plus guère qu'une vie sans grandeur au dedans, sans éclat au dehors. Dès la fin du vie siècle et durant le viie, les Lombards lui enlèvent presque toute l'Italie, et les Bulgares, les rives du Danube; tandis que les Arabes le refoulent dans l'Asie Mineure, et le dépossèdent de l'Egypte et de l'Afrique. Il est vainqueur toutefois avec Héraclius Ier, des Perses seulement. Au viiie siècle, nous le voyons totalement privé de l'Italie et de l'Espagne, et réduit à ses anciennes limites; encore a-t-il perdu les rives de l'Euphrate et une partie (le sud) de celles du Danube. Ainsi toute l'histoire, histoire secondaire, de cet Empire, appelé successivement *Bas-Empire, empire grec* (ou byzantin), *empire Latin, empire de Constantinople,* se réduit, on le voit, à une question géographique, où les dates et quelques noms propres interviennent pour rattacher à l'histoire la succession des pertes matérielles de l'Empire, qui tombe ruiné par la corruption et de misérables querelles théologiques.

Géographie de l'empire d'Orient. — Durant les ive, ve et vie siècles, l'Empire reste divisé en deux préfectures, celle d'Illyrie et celle d'Orient, comme sous l'empire romain au temps de Constantin Ier. Justinien accroît cet empire de l'Afrique, de la Numidie, des 3 Mauritanies, d'une partie de l'Espagne et de l'Italie. Vers 568-580, perte de l'Italie, moins l'exarchat de Ravenne, la Pentapole, quelques duchés et les 3 grandes îles. En 624, perte de l'Espagne, cédée aux Wisigoths, et de la rive droite du Danube. En 636, perte de la Syrie et de la Mésopotamie; en 640, de l'Egypte; vers 675, de l'Afrique, enlevées par les Arabes, etc., etc. Au viie siècle, changement dans la division de l'Empire. Aux deux préfectures, décomposées en 60 provinces environ, succèdent les *Thèmes;* 15 en Europe, 17 en Asie.

Mais au viiie siècle, les thèmes de Calabre et de Lombardie étaient perdus, ainsi que Rome. Au ixe éclata le schisme d'Orient, consommé en 1053, et l'Empire fut encore envahi par les Sarrasins. Le xe siècle fut moins désastreux, grâce à l'énergie de quelques princes de la dynastie macédonienne. Au xie, les Turcs Seldjoucides s'emparèrent des *thèmes* de l'Asie Mineure, moins ceux de Paphlagonie, de Chaldée et de Séleucie. Au xiie siècle, les Croisés, plutôt onéreux qu'utiles à l'Empire, lui deviennent funestes au xiiie siècle. Constantinople est prise, 1204, l'empire latin est proclamé et dure jusqu'en 1261, divisé en une douzaine de petits royaumes et duchés. Au xive siècle, les Turcs sont maîtres de la plus grande partie de l'Empire et cernent Constantinople, dont ils s'emparent en 1453.

Empereurs d'Orient.

1° *Dynastie Théodosienne.*

Arcadius	395
Théodose II	408
Pulchérie seule	450
Pulchérie et Marcien	450
Marcien, seul	453

2° Dynastie de Thrace.

Léon Ier 457
Léon II. 474
Zénon (1re fois). 474
Basilisque 475
Zénon (2e fois). 477
Anastase Ier. 491

3° Dynastie Justinienne.

Justin Ier. 518
Justinien Ier. 527
Justin II. 565
Tibère II 578
Maurice 582
Phocas. 602

4° Dynastie d'Héraclius.

Héraclius Ier. 610
Héraclius Constantin. 641
Héracléonas. 641
Constantin II. 641
Constantin III Pogonat. 668
Justinien II (1re fois). 685
Léonce. 695
Tibère III 698
Justinien II (2e fois 705
Philippique Bardanes. 711
Anastase II. 713
Théodose III. 716

5° Dynastie Isaurienne et les 3 Michel.

Léon III *l'Isaurien*. 717
Constantin IV *Copronyme*. 741
Léon IV *le Khazare*. 775
Constantin V *Porphyrogénète*. 780
Irène. 797
Nicéphore Ier. 802
Staurace. 811
Michel Ier *le Curopalate*. 811
Léon V *l'Arménien*. 813
Michel II *le Bègue*. 820
Théophile 829
Michel III *l'Ivrogne*. 842

6° Dynastie Macédonienne.

Basile Ier. 867
Constantin VI, et Basile, son père . . 868 878
Léon VI *le Philosophe*. 886
Alexandre. 911
Constantin VII *Porphyrogénète II* seul, 912, puis avec Romain Ier et ses 3 fils, 919, puis seul une 2e fois. . . . 945
Romain II. 959
Basile II et Constantin IX, 963, avec Nicéphore II Phocas, 963, avec Jean Ier Zimiscès, 969, seuls tous deux. . . 976
Constantin IX, seul. 1025
Romain III *Argyre*. 1028
Michel IV *le Paphlagonien*. 1034
Michel V *le Calfat*. 1041
Zoé et Constantin X *Monomaque*. . . . 1042
Théodora. 1054
Michel VI *Stratiotique*. 1056

7° Dynastie des Comnènes, Ducas et Anges.

Isaac Ier Comnène. 1057
Constantin XI Ducas 1059
Eudocie, Michel VII, Andronic et Constantin XI 1067
Romain IV et Eudocie. 1068
Michel VII, seul. 1071
Nicéphore III et Nicéphore IV. . . . 1078
Alexis Ier Comnène. 1081
Jean Ier Comnène. 1118
Manuel Ier. 1143
Alexis II. 1180
Andronic Comnène. 1183
Isaac II *l'Ange* (1re fois). 1185
Alexis III. 1195
Isaac II (2e fois), et Alexis IV, son fils. 1203
Alexis V *Murzuphle*. 1204

8° Dynastie latine. — La dynastie grecque ne règne plus qu'à Nicée.

Baudouin Ier de Flandre. 1204
Henri de Flandre. 1206
Pierre de Courtenay. 1216
Robert de Courtenay. 1219
Baudouin II. 1228
Jean de Brienne 1231

9° Dynastie des Paléologues.

Michel VIII. ou Michel-Andronic Ier. . 1261
Andronic II. 1282
Andronic II et Michel IX ou Michel-Andronic II. 1295
Andronic II, seul (2e fois). 1320
Andronic III *le Jeune*. 1328
Jean V. 1341
Le même et Jean VI *Cantacuzène*. . . 1347
Les mêmes et Mathieu *Cantacuzène*. . 1355
Les mêmes, moins Jean VI 1355
Jean V, seul (2e fois). 1356
Manuel II Paléologue. 1391
Jean VII. 1399
Jean VIII. 1425
Constantin XII, Dracosès ou Dragasès. 1448-1453

Orient, l'un des points cardinaux, l'endroit où le soleil se lève. V. Est.

Oriental (Cap), à la pointe N. E. de l'Asie, faisant face au cap Occidental (Amérique); par 71°10′ lat. N. et 172°10′ long. E.

Orientale (Mer), *Toung-Haï,* chez les Chinois, comprise dans la mer de Chine, entre le Japon et la Chine.

Oriflamme, *Auriflamma*, bannière rouge à trois pans ou pointes, suspendue au bout d'une lance dorée, était à l'origine l'étendard de l'abbaye de Saint-Denis, porté à la guerre par les comtes du Vexin, *avoués* de ladite abbaye. Depuis l'annexion du Vexin à la couronne, 1082, l'oriflamme passa dans les armées royales. Elle fut portée pour la première fois, disent les chroniques, par Louis VI, 1124, et disparut après la défaite d'Azincourt, 1415.

Origène, docteur de l'Eglise, fils d'un père martyr, Léonide, naquit à Alexandrie, en 185. Il fut de bonne heure versé dans les Ecritures sacrées, et put, à 18 ans, succéder à saint Clément, son maître, comme catéchiste de l'école d'Alexandrie. Comme il enseignait la théologie aux filles et aux femmes aussi bien qu'aux hommes, pour prévenir le scandale, il se mutila. De retour d'un voyage à Rome, en 211, il publia des ouvrages qui firent grand bruit et lui attirèrent la jalousie de l'évêque d'Alexandrie, Démétrius, qui lui reprocha surtout d'avoir prêché dans les églises de Palestine, bien qu'il ne fût pas prêtre. Mais les évêques de Palestine le soutinrent, et l'ordonnèrent prêtre en 230. Chassé d'Alexandrie par Démétrius, excommunié par un concile d'Egypte, Origène gagna Césarée, où il ouvrit une école, d'où sortirent saint Grégoire *Thaumaturge* et saint Athénodore. Entre la persécution de Maximin et celle de Dèce, il fit un voyage à Athènes et prêcha en Cappadoce et en Arabie. Mis à la torture sous Dèce, il mourut peu d'années après à Tyr, 253, laissant planer sur sa doctrine des soupçons d'hérésie. Il admettait en effet la préexistence des âmes, des peines non éternelles, Jésus, seulement fils de Dieu par adoption (Voir le livre des *Principes*), etc. Parmi ses ouvrages, citons : les *Commentaires sur l'Ecriture Sainte;* les *Hexaples;* l'*Apologie du Christianisme contre Celse.* Les *Œuvres complètes d'Origène* ont été publiées récemment en 25 vol. in-8°, 1831-48, à Berlin, sur l'édition grecque et latine de De La Rue, revisée par Lommatzch. On lui a attribué l'ouvrage intitulé : *Philosophoumena,* retrouvé en 1842, au mont Athos; mais il paraît que cette réfutation des hérésies des deux premiers siècles n'est ni d'Origène, ni de saint Hippolyte.

Origny-en-Tiérache, bourg de l'Aisne, à 10 kil. N. E. de Vervins. Vanneries, noir animal; 2,697 hab.

Origny-Sainte-Benoîte, bourg de l'arrond. et à 16 kil. E. de Saint-Quentin (Aisne), sur l'Oise. Châles, tissus de cachemire; 2,578 hab.

Orihuela. *Orcelis,* v. d'Espagne, prov. et à 50 kil. S. O. d'Alicante, sur la Segura. Evêché, bibliothèque, université supprimée en 1835. Elle fut dépeuplée en 1648 par une peste; en 1651, par une inondation; en 1829, par un tremblement de terre. Toiles, soieries, huile; 24,000 hab.

Orine (île), dans la mer Rouge; aujourd'hui *Dhalac.*

Orion, intrépide chasseur, fils d'Hyriée et sorti d'une peau de génisse. Diane, jalouse, le fit piquer par un scorpion ; mort, elle le pleura et le fit changer en constellation.

Orissa ou **Oriçah**, anc. province de l'Hindoustan, près du golfe d'Orissa, entre le Bengale et les Circars. Ch.-l., *Kattak*. — Aujourd'hui aux Anglais. l'Orissa forme 6 districts de la province de Calcutta : Balassore, Kandjar, Kattak, Khourdah, Maharbandj, Singbourn. Là se trouvent la ville de Djaggernat et des rivières infestées de serpents et de gavials. Chaleur torride, sol très-fertile.

Oristaño, v. forte d'Italie, dans l'île de Sardaigne, près du Tirso, à 80 kil. N. O. de Cagliari. Port sur la côte de l'O., archevêché, cathédrale. Pêche de thons. Prise en 1639 par le comte d'Harcourt; 6,500 hab.

Orithyie, fille d'Erechthée, roi d'Athènes, fut enlevée par Borée.

Orizaba, v. du Mexique, à 90 kil. S. O. de la Vera-Cruz. Tabac. Dans les environs, pic volcanique de 5,295 mètres de haut ; 10,000 hab.

Orkhan, fils d'Othman Ier, fut le deuxième sultan ottoman. Il régna de 1326 à 1360. Maître de Brousse dès 1325, il en fit la nouvelle capitale de l'Empire. Guerrier vaillant, il s'empara de Nicomédie, 1328 ; de Nicée, 1333, et de la Bithynie, poussant ses soldats jusque sous les murs de Constantinople. Habile diplomate, ayant pour ministre le sage Ala-Eddyn, il s'allia avec l'empereur J. Cantacuzène, dont il épousa la fille, 1347 ; pieux musulman et plus doux que son père, il fit construire à Brousse une splendide mosquée, et fonda à Nicée un hôpital, qu'il desservait, quand il mourut. Les Turcs, qui le révèrent, lui doivent en outre des lois, des institutions, et la milice des Janissaires.

Orkhon, riv. de Mongolie, chez les Khalkhas, se jette, après un cours de 450 kil., dans le Sélenga. Jadis Caracorum, capitale de Gengiskhan, était sur ses bords.

Orkneys. V. Orcades.

Orlandi (Pellegrino-Antonio), biographe, né à Bologne, 1660-1727, a laissé quelques ouvrages que l'on consulte encore; un *Abbecedario pittorico*, Bologne, 1704, où sont exposées les vies des plus célèbres professeurs de peinture, de sculpture et d'architecture; une *Notizia* sur les écrivains de Bologne (Bologne, 1714), et un traité de *Origine e progressi della stampa*, Bologne, 1722.

Orlandini (Nicolas), jésuite, né à Florence, 1554-1606, après avoir rempli les fonctions de recteur aux colléges de Nole et de Naples, fut attaché à Rome à la secrétairerie générale. Il a laissé *Historia Societatis Jesu*. Rome, 1615, ouvrage continué par Sacchini, Possin, Jouvency, Cordara, 7 vol. in-fol.

Orléanais. Avant 1789, province et grand gouvernement de France, capitale *Orléans;* elle était bornée au N. par l'Ile-de-France; au S., par le Berry, la Touraine ; à l'E., par le Nivernais et la Champagne ; à l'O., par la Normandie, le Perche et le Maine. Elle avait 150 kil. sur 160. Elle comprenait : Orléanais propre, Sologne, Blaisois, Vendômois, Dunois, Gâtinois, Beauce (pays Chartrain) et le Perche-Gouet. — Dans l'Orléanais propre on distinguait le *Haut-Orléanais*, ayant Orléans, Beaugency, Meung, Pithiviers, Rouvray, pour villes principales, et le *Bas-Orléanais*, avec les villes de Jargeau, la Ferté, Olivet, etc. Elle était arrosée par la Loire, le Loiret, le Loir, le Cher, le Beuvron, l'Yonne, etc., les canaux de Briare et d'Orléans. — Cette province forme auj. 3 départements : Loir-et-Cher, Eure-et-Loir et Loiret. Autrefois pays des *Carnutes*, des *Senones* et des *Aureliani*.

Orléans, *Genabum*, puis *Aurelianum*, ch.-l. du dép. du Loiret, sur la rive droite de la Loire, par 47°54'9" latit. N., et 0°25'35" longit. O., à 121 kil. S. O. de Paris par le chemin de fer; 48,976 hab. Evêché, église calviniste ; cour d'appel. Musées, jardin des plantes. Monuments remarquables, tels que la cathédrale, l'anc. hôtel de ville, le pont sur la Loire, la statue de Jeanne d'Arc, etc. Ville très-commerçante en vins, vinaigres, spiritueux, grains, etc. Industrie en draps, laines, cotonnades, chapeaux, poterie, etc. Orléans relie le Nord de la France au Midi et sert de point de jonction au commerce entre Paris et le centre. — Cette ville dut à Aurélien son nom et sa réédification (*Genabum* ayant été détruit par César), et aux descendants de Clovis son titre de capitale du royaume d'Orléans. Plusieurs fois assiégée, elle ne fut pillée que par les Normands, 856 et 865; saint Aignan, en 450, la sauva d'Attila; Jeanne d'Arc, en 1428, des Anglais; et Poltrot de Méré, en 1563, du duc François de Guise. Mlle de Montpensier occupa Orléans pendant la Fronde, 1652. Il s'y tint des États-généraux, en 1560; elle a eu une université, fondée par Philippe le Bel, en 1312. Cette ville a vu naître Petau, Amelot de la Houssaye, Levassor, Pothier, etc.

Orléans (Canal d'). Il va de Montargis à Orléans, et a 73 kil. Achevé en 17 ans, 1675-1692.

Orléans (Royaume d'). Il se forma, en 511, du partage des conquêtes de Clovis; il eut pour roi Clodomir et, après le meurtre des enfants de ce prince, il fut divisé entre les rois de Paris et de Soissons, 528. Il comprenait l'Orléanais, l'Anjou, le Maine, la Touraine et le Berry, avec une partie de la Novempopulanie; capitale *Orléans*. Reconstitué avec Gontran, au deuxième partage du royaume franc, il fut annexé au roy. de Bourgogne, et eut pour capitale Châlon-sur-Saône ; il exista de 561 à 593.

Orléans (comté, vicomté, duché); il fut assez peu remarquable sous les empereurs et rois de la race carlovingienne, mais il se releva avec les Capétiens, qui s'intitulaient à l'origine ducs de France, comtes de Paris et d'Orléans. Ainsi le comté d'Orléans, arrière-fief des ducs de France, était une part notable du domaine royal. Il en fut distrait par Philippe VI, qui l'érigea en duché pour Philippe, le 4e de ses fils, puis par Charles VI, qui en dota Louis, son frère, d'où la branche d'Orléans, parvenue au trône en 1498 avec Louis XII. Sous la dynastie des Bourbons, le duché d'Orléans fut donné à Gaston, frère de Louis XIII, puis à Philippe, frère de Louis XIV, dont l'un des descendants, Louis-Philippe, fut roi de France en 1830. Ferdinand-Philippe, fils aîné du roi, prit le titre de duc d'Orléans, après avoir eu celui de duc de Chartres.— Voici l'historique abrégé de la vie des ducs d'Orléans :

Orléans (Philippe d'), fils du roi Philippe VI, premier duc d'Orléans, en 1344, mourut en 1374, sans successeur, et le duché retourna à la couronne de France.

Orléans (Louis **de France** ou **de Valois**, duc d'), de 1391 à 1407, fils de Charles V, naquit à Paris, en 1372, et fut successivement comte de Valois, de Beaumont et duc de Touraine, en 1386. Son frère, Charles VI, qui ne lui refusait rien, lui céda le duché d'Orléans, en 1391, contre celui de Touraine, moins grand et moins productif. En 1389, Louis avait épousé Valentine Visconti, et par là avait acquis des droits sur le Milanais et le comté d'Asti, en Piémont. Pendant la démence du roi, son frère, ambitieux, léger, dissolu, et souvent en possession du pouvoir, il mena une vie immorale et tyrannique. Son compétiteur, le duc de Bourgogne, Jean sans Peur, le fit assassiner (rue Vieille-du-Temple), par Raoul d'Octonville, aidé de 18 meurtriers. Ce prince fut la tige des *Orléans Valois*. Parmi ses enfants naturels on remarque *Dunois*.

Orléans (Charles d'), fils aîné du précédent, de 1407 à 1464, naquit à Paris, en 1391, et ne se distingua que dans la poésie, qu'il cultiva beaucoup durant sa longue captivité en Angleterre. Espoir des *Armagnacs*, dont il eût dû être l'âme et le chef, après avoir épousé Bonne, fille de Bernard VII d'Armagnac, il ne sut qu'appeler les Anglais en France, pour faire échec aux Bourguignons, et le premier il fut victime de cet acte indigne à la bataille d'Azincourt, 1415, où il tomba aux mains des ennemis, qui le retinrent 25 ans captif. Rendu enfin à la liberté contre une énorme rançon, Charles s'allia au duc de Bourgogne, qu'il abandonna quelque temps après pour suivre le parti du roi Charles VII. Il mourut de saisissement à la suite de dures paroles que lui adressa Louis XI, 1464. Il avait eu 3 femmes : Isabelle, veuve de Richard II d'Angleterre, Bonne d'Armagnac et Marie de Clèves. Ses poésies, publiées pour la première fois par l'abbé Sallier (13e vol. du *Recueil de l'Académie des Inscriptions*), ont été beaucoup mieux éditées par MM. Champollion-Figeac et Guichard, en 1842.

Orléans (Louis d'), fils de Charles et de Marie de Clèves, roi de France. V. Louis XII.

Orléans (Charles d'), 3e fils de François Ier et de Claude de France, 1522-1545, fut l'enfant favori de son père, à cause de ses brillantes qualités. Charles-Quint lui promit tour à tour le Milanais et les Pays-Bas. Il mourut de la peste ou peut-être empoisonné. Il était du parti de la duchesse d'Étampes et peu aimé par son frère Henri II et par Diane de Poitiers.

Orléans (Jean-Baptiste-Gaston d'), 3e fils de Henri IV, naquit à Fontainebleau, en 1608. Prince remuant, faible et corrompu, il prit part à toutes les intrigues et entra dans tous les complots de cette

époque, où les grands, sentant le pouvoir leur échapper, conspirèrent tour à tour contre Richelieu et Mazarin. On remarque qu'il abandonna honteusement ses complices, Chalais, 1626; Bouteville et Des Chapelles, en 1627 ; Marillac et sa mère, en 1631, à la *Journée des Dupes ;* Montmorency, 1632, et enfin Cinq-Mars et de Thou, dont il révéla le crime en 1642. Il avait été forcé d'épouser Mlle de Montpensier, en 1626, et avait alors reçu en apanage le duché d'Orléans (il n'était auparavant que duc d'Anjou). Réfugié en Lorraine, où il épousa la sœur du duc, malgré le roi, en 1631, il envahit la France, se fit battre à Castelnaudary, 1632, signa le traité de Béziers, puis rejoignit sa mère dans les Pays-Bas. Il rentra en France, en 1635, et prit part à de nouveaux complots. Nommé lieutenant général du royaume à la mort de son frère Louis XIII, il se releva un peu dans l'opinion par sa campagne des Pays-Bas, 1644-46. Durant la première Fronde, il fut fidèle à la cour, mais dans la seconde, il passa tour à tour d'un camp à l'autre, et finit, dans la journée du faubourg Saint-Antoine, par permettre à sa fille, *Mademoiselle* (V. *Montpensier*), de tirer le canon de la Bastille sur les troupes royales. Il fut relégué à Blois. De son premier mariage, il avait eu Mlle de Montpensier; de sa deuxième femme, Marguerite de Lorraine, il eut trois filles qui épousèrent Cosme III, duc de Toscane, le duc de Guise et Charles-Emmanuel II, duc de Savoie. Il a laissé des *Mémoires* qui s'étendent de 1608 à 1635 (Paris, 1685).

Orléans (Philippe Ier d'), chef de la maison d'*Orléans-Bourbon*, 2e fils de Louis XIII, naquit en 1640, fut duc d'Anjou jusqu'en 1661, et mourut en 1701. C'était un prince d'un grand courage, ainsi qu'il le fit voir dans les campagnes de Flandre, 1667, de Franche-Comté, 1668, et surtout en 1676 et 1677, où, opposé au prince d'Orange, il le battit à Cassel; mais, après avoir cherché à l'efféminer dès son enfance, le jaloux Louis XIV, achevant ce qu'avait commencé Mazarin, le tint à l'écart et le fit s'amollir à Saint-Cloud, dans une vie brillante et frivole. Il eut pour femme, Henriette d'Angleterre, morte jeune, et Charlotte-Elisabeth de Bavière, dont il eut Philippe.

Orléans (Philippe II d'), fils du précédent, né à Saint-Cloud, en 1674, mort en 1723, duc de Chartres jusqu'à la mort de son père, devint *régent* de France, pendant la minorité de Louis XV. Esprit supérieur dans les lettres comme dans la politique, il fut perdu par son précepteur, l'abbé Dubois, depuis cardinal. A 17 ans, il avait brillé devant Mons et Namur; blessé à Steinkerque, 1692, il s'était signalé l'année suivante à Neerwinden. Ecarté des emplois et des armées par Louis XIV, il reparut en scène aux jours des désastres et paya bravement de sa personne ; en Italie, il fut blessé devant Turin, 1706, puis en Espagne, où il triompha, 1707-1709, et où il espéra quelque temps remplacer Philippe V, ce qui le fit de nouveau disgracier par Louis XIV. Son irréligion, ses débauches, la disgrâce où il vivait, ses expériences de chimie, le firent accuser d'avoir empoisonné la duchesse et le duc de Bourgogne, pour arriver au trône. Louis XIV, qui l'appelait *un fanfaron de crimes*, crut peut-être à ces accusations, mais lui refusa des juges. A la mort du roi, 1715, il s'empara de la régence, avec pouvoir absolu, malgré le duc du Maine, dans la fameuse séance du parlement. La régence, 1715-1723, fut une époque de réaction générale contre le gouvernement de Louis XIV. A l'intérieur : droit de remontrances rendu au parlement; établissement de 7 conseils pour remplacer une administration de *vile bourgeoisie;* bâtards réduits au rang de leurs pairies; les jésuites écartés, le cardinal de Noailles appelé au pouvoir; mais bientôt Dubois, nommé cardinal, archevêque de Cambrai, fait enregistrer la bulle *Unigenitus;* puis relâchement des mœurs, à l'exemple du régent, dont les petits soupers sont très-célèbres; mais peste de Marseille, 1720, embarras financiers, expédients du duc de Noailles (chambre de justice, visa, refonte des monnaies, etc.); système de Law (banque; compagnie des Indes, désastres financiers), etc. Au dehors, le régent, menacé par Philippe V, se rapproche de l'Angleterre et des Provinces-Unies (Traité de la triple alliance, 1717) ; et après l'explosion des projets d'Albéroni et la découverte du complot de Cellamare, s'unit à l'Autriche (quadruple alliance) contre l'Espagne. Les Espagnols furent partout battus, par la flotte anglaise de Byng, par les Autrichiens en Italie, par le maréchal de Berwick au Nord de l'Espagne. Après la chute d'Albéroni, le traité de Madrid, 1720, donna la Sicile à l'Empereur, la Sardaigne au duc de Savoie, l'expectative de Parme, Plaisance et de la Toscane au fils de Philippe V et d'Elisabeth Farnèse. A la majorité de Louis XV, 22 février 1723, Dubois fut premier ministre; quand il mourut, août 1723, le duc d'Orléans le remplaça et mourut lui-même d'apoplexie, le 2 décembre 1723. Il avait eu de son mariage avec Mlle de Blois, fille de Louis XIV et de Mme de Montespan, un fils, Louis d'Orléans, et 6 filles : la duchesse de Berry, mariée à un petit-fils de Louis XIV, veuve et morte avant son père ; Mlle de Chartres, abbesse de Chelles, morte en 1743; Mlle de Valois, duchesse de Modène, morte en 1761; Mlle de Montpensier, morte en 1742, veuve de Louis Ier d'Espagne ; Mlle de Beaujolais, morte en 1734, et une 2e Mlle de Chartres, princesse de Conti, morte en 1736.

Orléans (Louis, duc d'), fils du précédent, né à Versailles, 1703-1752, fut un prince charitable et vertueux. Ami des sciences, très-versé dans l'hébreu, il tourna au jansénisme et vécut d'une vie austère, dès qu'il eut perdu sa jeune femme, la princesse de Bade, morte la 2e année de leur mariage. Sa résidence ordinaire était l'abbaye de Sainte-Geneviève. Le curé de Saint-Etienne du Mont lui avait refusé la communion, à cause de ses opinions. Il avait formé un magnifique cabinet d'histoire naturelle et un riche médailler.

Orléans (Louis-Philippe Ier, duc d'), fils du précédent, né à Versailles, 1725-1785, fut un vaillant capitaine (campagnes de 1742-57), organisateur d'un régiment d'infanterie dit d'*Orléans*, ami passionné des gens de lettres, charitable plus que son père (il donnait jusqu'à 250,000 francs par an). Il jouait lui-même la comédie sur le petit théâtre de sa maison de campagne de Bagnolet. D'abord mal avec la cour, il se rapprocha des ministres, à l'époque de la disgrâce de Choiseul, et reçut la permission d'épouser en secret Mme de Montesson, 1773.

Orléans (Louis-Philippe-Joseph, duc d'), surnommé *Egalité*, né à Saint-Cloud, 1747-1793, fut d'abord duc de Chartres. Esprit ami de la nouveauté, il fit tout jeune de l'opposition au *Parlement Maupeou*, se signala au combat naval d'Ouessant, 1778, se fit initier à la franc-maçonnerie et embrassa avec ardeur la théorie de l'émancipation des peuples. Très-riche par son mariage avec la fille du duc de Bourbon-Penthièvre, 1769, il se lança dans des spéculations et fit construire les galeries qui entourent le jardin du Palais-Royal. Imitateur bruyant des vices du régent, dont il rappelait le caractère, admirateur des Anglais, de leurs modes et de leurs idées, il fut de bonne heure à la tête du parti ennemi de la reine Marie-Antoinette. L'un des premiers, il osa monter dans un aérostat, fit donner à ses enfants *une éducation à la Jean-Jacques* par Mme de Genlis, et, à l'Assemblée des notables de 1787, soutint que les Etats-généraux avaient seuls le droit de voter les impôts. Exilé par Louis XVI à Villers-Cotterets, pour avoir protesté contre la séance royale du 19 novembre, il devint de plus en plus populaire et multiplia ses dons, surtout pendant l'hiver de 1788-89. En 89, il fut élu député de la noblesse dans 3 bailliages, à Paris, à Crespy, à Villers-Cotterets, et préféra celui de Crespy, attendu qu'il demandait plus de réformes dans ses *Cahiers*. A l'Assemblée, lié avec Mirabeau, il fut l'un des premiers à se réunir au tiers-état. Il ne fut pas étranger aux agitations dont le Palais-Royal fut le théâtre et qui préparèrent la prise de la Bastille. Accusé d'avoir pris part aux événements des 5 et 6 octobre, il fut forcé par La Fayette d'accepter une apparence de mission en Angleterre. De retour, lui et ses amis cherchèrent à ruiner les constitutionnels et favorisèrent les républicains. Il était du club des Jacobins. Un instant il parut se rapprocher de Louis XVI, qui le nomma amiral; mais les défiances et les haines des courtisans le rejetèrent dans le parti populaire. Après le 10 août 1792, Manuel lui offrit, au nom de la commune de Paris, le nom de *Philippe-Egalité*, et il fut nommé par la capitale député à la Convention. Il siégea à la Montagne; il voulait s'abstenir dans le procès de Louis XVI; on le menaça, et il eut la faiblesse de voter la mort du roi. Accusé d'être le complice de Dumouriez, qui voulait rétablir le trône en sa faveur, il fut arrêté, 7 avril 1793, emprisonné à Marseille avec deux de ses fils, puis condamné à mort par le tribunal révolutionnaire de Paris; il mourut courageusement, le 6 novembre 1793. — Sa femme, 1753-1821, princesse vertueuse et respectée par tous, fut emprisonnée en 1794, dépouillée de ses biens, exilée. Elle vécut en Espagne, à Mahon, à Palerme, revint en France, en 1814, et travailla à la réconciliation de son

fils avec les Bourbons. De ce mariage il y eut 3 fils : Louis-Philippe, Antoine-Philippe, duc de Montpensier, le comte de Beaujolais, et une fille, Louise-Marie-Adélaïde-Eugénie.

Orléans (Louis-Philippe II, duc d'), fils du précédent, et d'Adélaïde de Bourbon-Penthièvre, fut roi des Français en 1830. V. Louis-Philippe.

Orléans (Ferdinand-Philippe-Louis-Charles-Henri, duc d'), fils aîné du roi Louis-Philippe, né à Palerme, 1810-1842, élevé avec les fils de la bourgeoisie, à Henry IV, où il se distingua, fut reçu à l'École polytechnique et était colonel du 1er régiment de hussards dès 1824. Le 1er août 1830, il entra à Paris avec son régiment, cocarde tricolore en tête. Depuis cette époque jusqu'à sa chute funeste sur la route de Neuilly, juillet 1842, le duc d'Orléans se signala au siége d'Anvers, 1832, et surtout en Afrique, de 1835 à 1841. Il a laissé deux fils de son mariage avec la princesse Hélène de Mecklembourg-Schwerin, 30 mai 1837, le comte de Paris et le duc de Chartres. Prince libéral, protecteur des lettres et des arts, il fut unanimement regretté.

Orléans (Hélène-Louise-Elisabeth, duchesse d'), née à Ludwigslust, fille du grand-duc de Mecklembourg-Schwerin, 1814-1858, épousa le jeune duc d'Orléans, en 1837. Veuve en 1842, elle se fit généralement estimer par son instruction et les qualités supérieures de son intelligence et de son cœur. Le 24 février 1848, Louis-Philippe abdiqua en faveur de son petit-fils, le comte de Paris ; la duchesse d'Orléans se rendit avec ses enfants à la chambre des députés, pour y faire reconnaître la régence qu'elle venait de recevoir. Mais la salle fut envahie par la foule, la république fut proclamée, et la duchesse échappa avec peine aux plus grands dangers. Elle se retira à Eisenach (Saxe-Weimar), et mourut à Richmond, dans une des fréquentes visites qu'elle faisait à la famille royale en Angleterre. Voy. *Mme la duchesse d'Orléans*, livre publié en 1859.

Orléans (La princesse Marie d'), 2e fille du roi Louis-Philippe, née à Palerme, 1813-1839, mariée au prince Alexandre de Wurtemberg, 1837, a laissé un souvenir touchant par son goût pour les arts et par son talent gracieux. Élève d'Ary Scheffer, elle a composé beaucoup de statuettes, bas-reliefs, dessins, eaux-fortes. On a surtout admiré la *Jeanne d'Arc* du musée de Versailles, *la Péri*, *l'Ange gardien du ciel*.

Orléans (Le bâtard d'). V. Dunois.

Orléans (D'), historien jésuite. V. Dorléans.

Orléans (Nouvelle-), v. forte et port de la Louisiane (États-Unis), par 29°57'47" lat. N., et 92°27'27" long. O., sur le Mississipi, à 2,000 kil. S. O. de Washington, à 170 kil. du golfe du Mexique. Evêché, cour suprême, tribunaux, école de médecine, collége, etc. Monuments : la cathédrale, le Palais des États, 2 théâtres, l'Arsenal, la douane de l'Union, un marché imité des Propylées d'Athènes, le *Charity-Hospital*, le palais du gouverneur. Immense commerce tant maritime qu'intérieur. Pour l'exportation, elle ne le cède qu'à New-York. — Fondée par les Français, en 1717, sous *le régent*, dont elle porte le nom, elle fut aux Espagnols en 1763 et aux États-Unis en 1803; elle est restée capitale de la Louisiane jusqu'en 1849. Position malsaine, fièvre jaune annuelle. Elle a beaucoup souffert dans la guerre civile entre les États du Nord et ceux du Sud; 191,000 hab.

Orléans, île du Canada, dans le Saint-Laurent, à 16 kil. N. E. de Québec; 4,000 hab.

Orléansville, v. de la prov. et à 210 kil. S. O. d'Alger (Algérie), sur le Chélif. Ch.-l. d'arr.; subdivision militaire. Elle a été fondée en 1843, en mémoire du duc d'Orléans.

Orley (Van), famille de peintres belges de Bruxelles, brilla aux XVIe et XVIIe siècles. Parmi ses membres on remarque : *Bernard*, dit *Barent de Bruxelles*, mort en 1541, élève de Raphaël, et auteur d'un splendide *Jugement dernier* (à Anvers), d'une *Vierge* à mi-corps, de *Chasses*, etc. ; — *Richard*, 1652-1732, auteur de belles toiles, comme *le Pontificat romain*, *l'Histoire de la guerre des Juifs*, etc., et d'eaux-fortes très-remarquables, telles que la *Chute des Anges*, de Rubens, *Bacchus ivre*, etc. — *Jean*, frère du précédent, né à Bruxelles, en 1656, a peint les sujets religieux. On cite de lui *la Vierge et l'Enfant Jésus* à Anvers. Il a gravé avec son frère 28 sujets, réunis en 1 vol. in-fol.

Orlof, *Grigor-Grigorévitch*, c'est-à-dire *Grégoire, fils de Grégoire*, général russe, 1734-1783, fut connu de Catherine II à la suite d'une intrigue galante avec la princesse Kourakin et devint bientôt le favori de cette impératrice. Aidé de ses quatre frères, Grégoire fit, en 1762, cette révolution de palais, qui mit Catherine II sur le trône et les Orlof sur le chemin d'une rapide fortune. Grégoire fut créé comte, puis prince de l'empire. Il aspirait plus haut; mais ses légèretés le perdirent; il fut disgracié, rappelé, puis finalement remplacé par Potemkin, ce qui l'indisposa tellement qu'il en perdit la raison et mourut peu après à Moscou, en 1783. — Son frère *Alexis*, l'un des meurtriers de Pierre III, parvint au grade d'amiral, battit les Turcs et incendia leur flotte dans le port de *Tschesmé*, 1770. Ce fut lui qui livra à Catherine II la princesse Tarakanof, fille d'Élisabeth, après l'avoir abusée, à Livourne, par un mariage secret. Paul, fils de Pierre III, l'exila, 1796, pendant son règne. Il mourut à Moscou, sous Alexandre, 1808.

Orlof (Grégoire-Vladimirovitch), neveu de Grégoire Orlof, né à Saint-Pétersbourg, 1777-1826, s'occupa d'arts et de lettres en France et en Italie. On lui doit : *Mémoires sur le royaume de Naples*, 5 vol. in-8°; *Essai sur l'histoire de la musique en Italie*, 2 vol. in-8°; *Essai sur l'histoire de la peinture en Italie*, 2 vol. in-8°; *Voyage dans une partie de la France*, 3 vol. in-8°; traduction française des *Fables* de Kryloff, etc.

Orlof (Alexis), diplomate et général russe, fils naturel de Fœdor Orlof, l'un des frères de Grégoire Orlof, 1788-1865, fit ses premières armes dans la campagne de France, devint colonel du régiment de la garde à cheval, contribua à réprimer l'insurrection militaire de 1825, fut nommé comte et général par Nicolas Ier, rendit de grands secours dans la campagne de Turquie, en 1828, signa le traité d'Andrinople, 1829, et fut ambassadeur à Constantinople. Après avoir été chargé de missions importantes en Pologne et à Londres, il commanda les troupes russes envoyées au secours du sultan, 1833, et signa le traité d'Unkiar-Skélessi. Ami du tzar, qui lui accorda de nouveaux titres, il l'accompagna dans ses voyages, ne réussit pas dans ses missions à Vienne, en 1854, fut plénipotentiaire au congrès de Paris, puis président du conseil de l'empire. Il avait depuis peu de temps abandonné ses fonctions quand il mourut.

Orlow. V. Orel.

Orme (Robert), historiographe de la Compagnie des Indes, né à Audjinga (Hindoustan), 1728-1801, a laissé une *Histoire de la guerre des Anglais dans l'Hindoustan de 1745 à 1764*, Londres, 1765, 2 vol. in-4°, dont la traduction française, par Targe, Paris, 1765, a pour titre *Histoire des Guerres de l'Inde*, 2 vol. in-12.

Ormea, v. de la prov. et à 28 kil. S. de Mondovi (Italie), vers la source du Tanaro ; 5,500 hab.

Ormea (Charles-François-Vincent **Ferrero**, marquis d'), né à Mondovi, mort en 1745, joua un rôle considérable sous Victor-Amédée II, et surtout sous Charles-Emmanuel III, qu'il délivra des obsessions de son père par un coup de main hardi, 1730. Il jeta le Piémont dans le parti de Marie-Thérèse, et parvint à faire lever le siége de Coni aux Français, 1744. Il mourut l'année suivante.

Ormesson, village de l'arr. et à 6 kil. N. O. de Saint-Denis (Seine). Filatures; château.

Ormesson (Le Fèvre d'), nom d'une famille de robe, dont les plus célèbres sont : *Olivier Ier*, 1525-1600, contrôleur général des finances et président de la chambre des comptes, partisan de Henri IV ; — *Olivier II*, fils aîné du précédent, comme son père, président de la chambre des comptes; — *André Ier*, frère du précédent, 1576-1665, fut conseiller d'État ; — *Olivier III*, fils du précédent, conseiller, rapporteur dans le procès de Fouquet et l'un des rédacteurs des *Ordonnances* de Louis XIV, mort en 1686. Ses *Mémoires* ou son *Journal* ont été publiés par M. Chéruel ; ils s'étendent de 1643 à 1672, et sont curieux et instructifs. — *André II*, fils du précédent, 1644-1684, mourut intendant de Lyon ; son fils, *Henri-François de Paule*, 1681-1756, fut intendant des finances, membre du conseil de régence et plénipotentiaire sous Louis XV. Il laissa deux fils, dont l'un, *Marie-François*, devint marquis d'Ormesson, mort en 1774, l'autre, *Louis-François de Paule* **Le Fèvre d'Ormesson**, de 1718 à 1789, fut premier président du parlement de Paris et membre honoraire de l'Académie des Inscriptions; — des deux fils de ce dernier, *Henri-François*, 1757-1807, très-funeste dans son poste de contrôleur général des finances, auquel il n'entendait rien, refusa, en 1792, la place de maire de Paris. — *Anne-Louis-François de Paule* **Le**

Fèvre d'Ormesson de Noiseau. 1755-1794, fut conseiller au parlement, président à mortier, député, helléniste distingué, bibliothécaire du roi, et condamné à mort le 1er floréal an II (20 avril 1794).

Ormond, canton aride et montueux d'Irlande, dans le comté de Tipperary.

Ormond (James **Butler**, duc d'), d'une vieille famille irlandaise, 1610-1688, né à Londres, surnommé le *grand duc*, fut fidèle aux rois Charles Ier et Charles II, auxquels il se dévoua. Il se signala comme guerrier et comme homme d'État; il fut longtemps vice-roi d'Irlande.

Ormond (Jacques **Butler**, duc d'), petit-fils du précédent, né à Dublin, 1665-1745, mort à Avignon, dans l'exil, comme coupable de haute trahison sous le règne de George Ier, avait été très-puissant sous la reine Anne, qui le nomma gouverneur de l'Irlande et généralissime des troupes anglaises dans les Pays-Bas, en 1712.

Ormuz ou **Hormouz.** *Armuzia*, *Ogyris*, v. et port d'Asie, au N. E. de l'île d'Ormuz, à l'entrée du golfe Persique.

Ormuz (Ile), clef du golfe Persique; sol stérile, pêcheries. Fortifiée et gouvernée par des chefs musulmans, elle fut attaquée, en 1514, par Albuquerque, et devint une des stations principales pour les Portugais, qui la perdirent en 1623. Chah-Abbas Ier, aidé des Anglais, s'en empara, et auj. elle relève de l'iman de Maskate. — Autrefois la pêcherie des perles y était abondante, aujourd'hui elle est presque nulle.

Ormuzd. chez les antiques habitants de l'Ariane, bon génie, opposé à Ahriman, génie ou principe du mal et des ténèbres. Ormuzd est l'ordonnateur du monde, le dispensateur de la lumière, la source des bienfaits; Mithra est son incarnation. C'est lui qui a inspiré Zoroastre, qui couronne les rois, etc. On l'honore en cultivant la terre. Ormuzd est l'*Oromaze* des Grecs. Le culte d'Ormuzd ou *Mazdéisme* s'est maintenu chez les Parsis.

Ornain ou **Orne,** riv. de France, dont la source est dans le canton de Sailly (Haute-Marne), et l'embouchure dans la Marne, à 2 kil. de Vitry-le-François. Cette rivière traverse Ligny, Bar-le-Duc, Vitry-le-Brûlé, et reçoit la Saulx dans le département de la Marne. Cours de 140 kil.

Ornano, bourg de l'arr. et à 14 kil. S. E. d'Ajaccio (Corse).

Ornano (Alphonse **d'**), fils du célèbre *Sampierro* ou Sampietro, marié à Vanino d'Ornano, l'unique descendante des comtes d'Ornano, illustre famille de Corse, prit le nom de sa mère. Né en 1548, il fut élevé à la cour de Henri II, se signala dans les guerres de Corse, où il soutint la France contre les Génois, fut colonel général des Corses au service de Charles IX et de Henri III, reconnut l'un des premiers Henri IV, fut nommé maréchal de France et contribua beaucoup à la soumission de Lyon, Grenoble et Valence. On voit son tombeau au musée de Bordeaux, dont il fut maire. Il mourut en 1610.

Ornano (Jean-Baptiste **d'**), fils du précédent, né à Sisteron en 1583, fut colonel général des Corses, gouverneur de Gaston d'Orléans, intrigua contre Louis XIII et Richelieu, fut nommé maréchal de France, en 1626, fut enfermé cette année-là même à Vincennes, où il mourut empoisonné, dit-on, par l'ordre de Richelieu, qui redoutait son opposition et l'influence qu'il avait sur Gaston d'Orléans, son ancien pupille.

Ornano (Philippe-Antoine, comte d'), fils du colonel d'Ornano et d'Isabelle Bonaparte, né à Ajaccio, 1784-1863, sous-lieutenant de dragons à 16 ans, se distingua dans les guerres de l'Empire, devint général de division en 1812, fut grièvement blessé dans la retraite de Moscou, et combattit vigoureusement dans les campagnes de Saxe et de France. Exilé en 1815, il rentra en France, 1818, eut le commandement d'une division militaire après 1830 et fut créé pair de France. Membre de l'Assemblée constituante et de l'Assemblée législative, 1848-1851, il devint sénateur, grand chancelier de la Légion d'honneur, maréchal en 1861, puis gouverneur des Invalides.

Ornans, ch.-l. de canton de l'arr. et à 28 kil. S. E. de Besançon (Doubs), sur la Loue. Fromages, tanneries, moulins. Vallons pittoresques; restes d'un vieux château bourguignon, cascades de *Syrata*, *puits de la Brême*, etc. Patrie de Perrenot de Granvelle et de l'abbé Millot; 3,173 hab.

Orne, *Olina*, riv. de France, prend sa source dans le département de l'Orne, traverse celui du Calvados en coulant du N. O. au N. E., passe à Séez et à Argentan, devient navigable à Caen et se jette dans la Manche à Ouistreham, après un cours de 140 kil. Elle reçoit à gauche le Noireau.

Orne. V. Ornain.

Orne. département au N. O. de la France, ayant pour limites: au N., le département du Calvados; au N. E., l'Eure; au S. E., l'Eure-et-Loir; au S., la Sarthe et la Mayenne; à l'O., le département de la Manche. Il a 609,728 hectares de superficie et une population de 398,250 hab., soit 68 hab. par kil. carré. Traversé par les collines du Perche et de Normandie, composé de plateaux et de vallons accidentés, il est arrosé par l'Orne, la Touques, la Sarthe, la Mayenne, l'Huisne. Il y a de beaux herbages; on élève beaucoup de chevaux; les bois sont assez nombreux; le sol est partout planté de pommiers. — Fabriques d'épingles, d'aiguilles, de toiles, coutils, lacets, tissus de coton, dentelles, etc. Le ch.-l. est *Alençon;* il forme 4 arrond.: Alençon, Argentan, Domfront et Mortagne. Il compose le diocèse de Séez, dépend de la 4me région militaire, de la cour d'appel et de l'académie universitaire de Caen. Il a été formé de la partie de la Normandie, comprenant le comté d'Alençon, les Marches, le pays d'Houlme, et de la plus grande partie du Perche.

Orneau, petit affluent de la Sambre, qui passe à Gembloux et alimente beaucoup d'usines.

Oro (*Monte d'*), au centre de la Corse, haut de 2,652 mètres.

Oro (*Monte dell'*), dans les Alpes Rhétiques, entre la Valteline et le pays des Grisons; 2,590 mèt. de hauteur.

Orobio (Isaac), écrivain juif d'Espagne, mort en 1687, fut accusé de judaïsme et jeté dans les prisons de l'Inquisition, pendant trois ans, où il souffrit cruellement. Réfugié en France, puis en Hollande, il abjura le christianisme, qu'il avait jusque-là fait profession de suivre. Il avait enseigné la théologie à l'université de Salamanque, et la médecine à Séville. Il a laissé un *Certamen philosophicum*, etc., Amsterdam, 1681, dirigé contre Spinoza, et trois petits écrits contre le christianisme, que l'on trouve dans le *De Veritate religionis christianæ collatio cum erudito Judæo*, Gouda, 1687, de Philippe de Limborch.

Orodes, roi des Parthes, 14e de la dynastie des Arsacides, successeur de son frère Mithridate III, eut un règne de 50 années (1er s. av. J. C.), dont la première partie fut glorieuse, Suréna, son général, ayant vaincu et tué Crassus, en 53; et la deuxième, remplie de revers, Ventidius, général d'Antoine, ayant mis en déroute ses armées, vaincu et tué son fils, Pacorus, 39 et 38. Son fils Phraate l'assassina, 37 ans av. J. C.

Oromaze. V. Ormuzd.

Oronte, *Orontes*, *Axius*, fl. de Syrie, a sa source dans l'Anti-Liban et son embouchure dans la Méditerranée. Il traverse Antioche. Cours de 400 kil. Auj. *Aasi*.

Oropesa, v. de Bolivie, ch.-l. de la prov. de Cochabamba; 17,000 hab. — L'Espagne a deux bourgs de ce nom: l'un dans la prov. de Tolède, patrie du navigateur F. de Maldonato; l'autre, dans la province de Valence, dont le château fort fut pris par les Français, en 1813.

Oropos, capit. du petit pays appelé *Oropia*, sur les limites de l'Attique et de la Béotie, près de l'Euripe, sur lequel elle avait le port *Delphinion* (auj. Skala). Elle fut disputée par ses puissants voisins. En 402 av. J. C., les Thébains en transportèrent les habitants sur la rive gauche de l'Asopus et y bâtirent la nouvelle *Oropos*, auj. Sycamino.

Orose (Paul), historien et théologien du ve siècle apr. J. C., né en Espagne, probablement à Tarragone, disciple et admirateur de saint Augustin et de saint Jérôme, déploya un grand zèle contre les pélagiens, qu'il tenta de faire condamner dans un synode de Jérusalem. Il a laissé *Historiarum adversus paganos libri VII*, compilation des fléaux et calamités qui ont affligé l'humanité depuis Adam jusqu'en l'an 417. C'est un plaidoyer en faveur des chrétiens. La meilleure édition est celle de Leyde, 1738. On estime la vieille traduction française de Vérard, Paris, 1491, in-fol. — Au ixe s., Alfred le Grand a donné de cet ouvrage une traduction anglo-saxonne, publiée à Londres, en 1773.

Oroshaza, v. de Hongrie, comitat de Bekes; 6,000 hab. Vins, bestiaux.

Orospeda, auj. *Sierra d'Alcaraz et de Ronda*, chaîne de montagnes d'Hispanie, entre la Tarraconaise et la Bétique. Sources du Bétis, riches mines d'argent.

Orotava (Villa-de-la-), jadis *Taoro*, v. de l'île de Ténériffe (Canaries); 7,000 hab. — Près de là, sur

la côte, le port (*Puerto-de-la-Orotava*), avec 4,000 hab.

Orphanites (ou *Orphelins*), une des sectes des Hussites, qui ravagèrent l'Allemagne. Ils furent écrasés à Lomnicze, en 1434, par les calixtins, hussites modérés. A la mort de Ziska, ils n'eurent plus de chefs; cependant Procope le Petit eut une grande influence sur eux.

Orphée, poëte, musicien grec, créateur d'une théogonie supérieure à celle d'Homère. Le personnage, tel qu'il nous est connu, est purement mythique; la légende orphique a mis plusieurs siècles à se former; de là des contradictions, et mille obscurités. Selon la tradition vulgaire, Orphée, né en Thrace, du roi Œagre et de Calliope, fut disciple de Linus, et maître de Musée; il prit part à l'expédition des Argonautes, et par conséquent vécut dans le XIIIe siècle. Au son de sa voix et de sa lyre, les fleuves suspendent leur cours, les arbres s'agitent, les rochers s'approchent, les bêtes sauvages s'adoucissent, l'enfer même est charmé, et Orphée, qui a perdu sa chère Eurydice, peut pénétrer dans le Tartare et obtenir que sa femme lui soit rendue, à la condition qu'il ne la regardera qu'au sortir de l'Hadès. Orphée désobéit. Eurydice lui est à jamais ravie, et l'époux inconsolable meurt déchiré par les femmes de Thrace, qui jettent sa tête et sa lyre dans l'Hèbre; les flots les portent jusqu'à Lesbos. Les *Hymnes* et les *Poëmes* qu'on attribue à Orphée lui sont de beaucoup postérieurs. Editions de *Hamberger*, Leipzig, 1764; *d'Hermann*, ibid., 1805, etc. Pour les fragments authentiques des poëmes orphiques, lire les *Fragmenta philosophorum græcorum*, de M. Muller (édition Didot, t. 1).

Orpierre, ch.-l. de canton de l'arr. et à 50 kil. S. O. de Gap (Hautes-Alpes); 791 hab.

Orrente (PEDRO), peintre espagnol, né à Monte-Alegro (Murcie), 1555-1644, étudia à Tolède sous le Greco, et mit dans tous ses tableaux des animaux qu'il peignait fort bien. On cite de lui un *Saint Ildefonse*, à Tolède, un *Saint Sébastien*, à Valence, huit sujets tirés de la Genèse, etc. Ses tableaux manquent de fini.

Orrery. V. BOYLE.

Orry (PHILIBERT), comte de *Vignori*, précéda Machault dans la charge de contrôleur général des finances, 1730-1745, où il se montra économe, rude, mais intègre. Il fut disgracié par la Pompadour, à laquelle il avait refusé une faveur alors qu'elle n'était que madame d'Etioles. Directeur des bâtiments du roi, il rétablit les expositions de peinture au Louvre, en 1734. — Son frère, Jean-Henri-Louis ORRY DE FULVY, conseiller au parlement, eut l'honneur d'établir à Vincennes une manufacture de porcelaine, qui, transférée plus tard à Sèvres, devint l'une des premières de France.

Orsel (VICTOR), peintre, né à Oullins, 1795-1850, élève de Révoil à Lyon, de Guérin à Paris et à Rome, se lia dans cette ville avec Overbeck, exposa en 1833 un tableau remarqué, *le Bien et le Mal*, et fut chargé de décorer Notre-Dame de Lorette à Paris, 1836. Il a réussi dans la peinture religieuse, et l'on admire à Lyon son tableau de *la Vierge*. Son ami, M. Perin, a continué son œuvre à Notre-Dame de Lorette.

Orseolo ou **Urseolo,** nom d'une célèbre famille de Venise, qui a donné 4 doges, dont le plus remarquable est *Orseolo Pietro II*, 991-1009, qui purgea les mers des pirates tarentins et soumit l'Istrie et la Dalmatie, d'où son titre de *duc de Dalmatie*. Il fut le 27e doge de Venise.

Orsi (JOSEPH-AUGUSTIN), né à Florence, 1692-1761, dominicain, professeur de philosophie et de théologie à Florence, secrétaire de *l'Index* à Rome, maître du sacré palais, cardinal en 1659, a écrit: *De l'Infaillibilité et de l'autorité du pontife romain; De l'Origine du domaine et de la souveraineté des pontifes romains; De la Puissance du pape sur les conciles généraux*, 3 vol. in-4°; *Histoire ecclésiastique*, 21 vol. in-4°, continuée par le P. Becchetti.

Orsini, célèbre famille guelfe des Etats-Romains, a donné des cardinaux et des papes. Elle fut longtemps la rivale des Colonna. Voir aux mots *Ursins, Nicolas III, Benoît XIII*.

Orso, nom de deux doges de Venise, le 1er, de 726 à 737, le 2e, de 742 à 755.

Orsova (Alt-), c'est-à-dire *vieille*, v. forte, sur la rive gauche du Danube, aux confins de la Hongrie, près des *Portes-de-Fer*, dans les Confins militaires (Autriche), appelées aussi gorges d'Orsova.

Orsova (Neu-), c'est-à-dire *nouvelle*, v. forte de Serbie, à la Turquie, dans une île du Danube; 2,800 hab.

Orsoy, v. de la Prusse Rhénane, sur la rive gauche du Rhin, à 32 kil. N. O. de Düsseldorf. Prise par Louis XIV, en 1672; 1,500 hab.

Orta, v. d'Italie, à 52 kil. N. O. de Novare, au pied du Mont-Sacré, où est un monastère célèbre de Saint-François d'Assise, près du lac Majeur, et du lac *d'Orta* (*Cusius lacus*).

Orta (GARCIA **da**), naturaliste portugais, du XVIe s., fut professeur de mathématiques à l'université de Lisbonne, alla aux Indes orientales, comme médecin en chef de la flotte du roi, y acquit de la réputation, décrivit le premier le choléra asiatique, et fut l'ami du Camoens. Il écrivit en latin et en portugais, à Goa, un livre curieux, 1563, in-4°, qui a été modifié, traduit dans plusieurs langues, sous différents titres: *Aromatum et simplicium apud Indos nascentium historia: Histoire des drogues, espiceries et de certains médicaments simples, qui naissent ès Indes et en l'Amérique*, Lyon, 1619, in-8°, etc.

Orte, v. d'Italie (prov. de Rome), à 26 kil. N. E. de Viterbe, sur le Tibre; jadis *Horta*. Evêché; 2,000 hab.

Ortégal (Le cap); il est au N. O. de la Galice (Espagne), sur l'Atlantique, par 10° 16′31″ long. O., et 43°46′10″ lat. N. Il tire son nom, par corruption, de *Norte de Galicia*.

Ortelius, Ortell. V. ŒRTEL.

Ortelspitze ou **Ortler,** contre-fort des Alpes Rhétiques, limitrophe du Tyrol (Autriche), et de la Valteline, près de Bormio; 3,828 mètres. Cette chaîne est traversée par une route importante, qui passe par le col du Stelvio, de Pradt sur l'Etsch à Bormio sur l'Adda.

Orthagorie, ancienne ville de Macédoine, peut-être la même que *Stagyre*.

Orthès ou **Orthez,** *Orthesium*, ch.-l. d'arrond. des Basses-Pyrénées, près du Gave de Pau, dans un site pittoresque, à 40 kil. N. O. de Pau, par 43°29′25″ lat. N., et 3°6′48″ long. O. Sel blanc, jambons dits de Bayonne, tanneries renommées, marbres, lainages. Eglise calviniste. Dès le XIIIe siècle, Orthez devint la capitale du Béarn; au XVIe siècle, elle fut le centre du protestantisme dans le S. O. de la France; bataille entre les Anglais et les Français, en 1814; près de là sont les ruines du château de Moncade, ancienne résidence des vicomtes de Béarn; 6,526 hab.

Orthez (H. D'**Aspremont**, vicomte D'), gouverneur de Bayonne sous Charles IX, refusa, dit-on, de faire égorger les calvinistes à la Saint-Barthélemi. Il était cependant cruel; il faisait poursuivre les protestants par des chiens dressés à la chasse humaine.

Ortigue (ANNIBAL **d'**), poëte français, né à Apt, 1570-1640, est auteur de *Poésies*, Paris, 1617, et de *Mon Désert*, Paris, 1637. Malherbe goûtait fort son talent.

Ortigue (JOSEPH-LOUIS **d'**), littérateur et musicien français, critique en dernier lieu au *Journal des Débats*, né à Cavaillon, 1802-1867, a laissé entre autres ouvrages: *De la Guerre des dilettanti*, Paris, 1829; *le Balcon de l'Opéra*, Paris, 1833; du *Théâtre Italien et de son influence*, Paris, 1840, etc.

Ortler. V. ORTELSPITZE.

Ortocides, c'est-à-dire *fils d'Ortok*, dynastie turcomane, qui, au XIe s., régna sur l'Arménie, la Syrie, Jérusalem (1082), Alep (1117-1126), et fonda les deux principautés de Miafarékin et Marédin, sous Soliman.

Ortona, v. de l'Abruzze citérieure (Italie), sur l'Adriatique, à 18 kil. E. de Chieti. Cathédrale; 7,000 hab.

Ortygie (*Ortygia*, terre des cailles), nom donné à plusieurs terres ou îles. — Délos porta ce nom; un petit îlot de Syracuse, où était la rade et la fontaine d'Aréthuse, et un lieu voisin d'Ephèse, le portèrent aussi.

Oruro, v. de la Bolivie, ch.-l. du dép. d'Oruro, à 3,792 mèt. d'altitude; 8,000 hab. Anc. mines d'or. — Le dép. d'Oruro, au S. de celui de la Paz, à l'E. du Pérou, forme un haut plateau froid, où l'on élève des lamas, etc. Superficie, 400 kil. sur 320; population, 111,000 hab. Mines d'or, d'argent, d'étain, de plomb.

Orus. V. HORUS.

Orval, *aurea Vallis*, bourg à 20 kil. S. O. de Neufchâteau (Luxembourg belge). Ruines d'une célèbre abbaye bénédictine, détruite en 1793.

Orvault, *aurea Vallis* (?), bourg de l'arrond. et à 10 kil. N. O. de Nantes (Loire-Inférieure); 2,125 hab.

Orviéto, *Urbevetum*, *Urbs vetus* ou *Herbanum*, v. du roy. d'Italie, ancien ch.-l. de délégation, à 95 kil. N. O. de Rome; 7,000 hab. Evêché, cathédrale curieuse datant de 1290; puits avec escaliers, creusés dans le

roc. Lupi y inventa la drogue médicinale dite *Orviétan*. Commerce de bons vins. — La délégation d'Orviéto, au N. de Viterbe, avait une superficie de 167,750 hect., et 30,000 hab. Vin blanc renommé.

Orville (Jacques-Philippe **d'**), savant philologue, né à Amsterdam, 1699-1751, était d'une famille d'origine française et protestante. Il voyagea beaucoup, et professa à l'*Athénée Illustre* d'Amsterdam. Il donna, avec Burmann, les 10 premiers vol. des *Observationes miscellaneæ*, auxquels 12 autres vinrent s'ajouter par ses soins. Il a laissé plusieurs autres écrits, parmi lesquels *Sicula* (voyage en Sicile), et des éditions d'auteurs anciens.

Orvilliers (Louis **Guillouet**, comte d'), amiral, né à Moulins en 1708, mort émigré après 1791, s'illustra au combat naval d'Ouessant, 1778, où il repoussa l'amiral anglais, Keppel; mais, dans la suite, il échoua honteusement, et donna sa démission. Il émigra en 1790, et, depuis, on ignore ce qu'il est devenu.

Orzechowski (Stanislas), en latin *Orichovius*, historien polonais du xvi^e s., fut surnommé le *Démosthène de la Pologne* pour sa belle *Oraison funèbre de Sigismond*. Il a laissé, en latin, des *Annales de la Pologne et du règne de Sigismond-Auguste*, 1611.

Orzi-Nuovi, v. de la prov. et à 25 kil. S. O. de Brescia (Italie), près de l'Oglio; 5,000 hab.

Osage, riv. des Etats-Unis, affluent du Missouri. Cours de 600 kil. — Le district d'*Osage* (Etats-Unis) dépend de l'Etat du Missouri, et est peuplé par une tribu indigène du groupe des Sioux. Le nombre des *Osages* ne s'élève guère, aujourd'hui, à plus de 7,000. Dans nos luttes transatlantiques, cette peuplade guerrière, rebelle aux missionnaires anglo-américains, s'est déclarée pour la France contre l'Angleterre.

Osaka, une des cinq villes impériales du Japon (île de Niphon), compte 150,000 hab. Port dangereux, (récifs). Grand commerce avec Kioto, qui est à 45 kil. au N. E.

Osborne, château royal d'Angleterre, sur la côte de l'île de Wight.

Osborne (Thomas), comte de **Danby**, marquis de **Caermarthen**, duc de **Leeds**, homme d'Etat anglais, 1631-1712, fut produit à la cour de Charles II par le duc de Buckingham, entra à la chambre des communes, devint trésorier de la marine, 1671, membre du conseil privé, grand trésorier, 1673. Il voulut étendre les prérogatives royales en ralliant autour du roi, cavaliers, nobles, clergé anglican, universités, sans oublier complétement les intérêts de son pays et de sa religion. A l'extérieur, il désirait la guerre contre la France. Louis XIV fournit aux chefs du parti whig les moyens de perdre ce ministère tory; Danby avait été forcé de se prêter aux scandaleuses transactions d'argent entre son maître et le roi de France. Il fut accusé de haute trahison; il resta prisonnier à la Tour, et fut mal soutenu par Charles II. Libre en 1684, il resta sans emploi; mais influent dans le parti tory, il continua à l'unir aux whigs contre Jacques II, se déclara pour Guillaume d'Orange, et fut nommé président du conseil en 1689. Toujours suspect aux whigs, accusé de malversations, il fut forcé de quitter le pouvoir en 1695. Il conserva son ambition et son avidité jusqu'à sa mort.

Osca, anc. v. d'Hispanie, chez les Ilergètes, auj. *Huesca*.

Oscar, l'un des héros des poëmes attribués à Ossian, dont il était le fils.

Oscar I^{er}, fils de Bernadotte, né à Paris en 1799, succéda à son père, comme roi de Suède et de Norvége, en 1844, s'unit à la France contre l'ambition russe, en 1855, et fut forcé par la maladie d'abandonner le gouvernement à son fils en 1857. Il est mort en 1859.

Oschatz, v. de Saxe, à 54 kil. N. O. de Dresde. Anc. fortifications, vieux château d'Hubertsbourg aux environs. Draps et toiles; 6,000 hab.

Osée, en hébreu *Hosea*, *sauveur*, le premier des douze petits prophètes, vécut à Samarie vers 800 av. J. C. Il s'éleva contre la corruption d'Israël, et prédit le châtiment prochain.

Osée fut le dernier roi d'Israël, de 726 à 718 av. J.C. Il avait tué l'usurpateur Phacée pour régner. Salmanazar le vainquit et l'emmena captif en Médie, ainsi que les 10 tribus.

Osero, jad. *Apsorus*, île de l'archipel illyrien, au S. O. de Cherso. Le ch.-l. est *Lussin-Piccolo*. On y trouve, sur la côte O., la ville ancienne d'*Osero*.

Osiander (André **Hosemann**, dit), théologien protestant, né près de Nuremberg, à Gunzenhausen, 1498-1552, prit part à la *confession d'Augsbourg*, et devint professeur à l'université de Kœnigsberg. Il publia le premier l'*Astronomie*, de Kopernic, avec préface. Ses œuvres théologiques sont tout à fait oubliées. On cite seulement : *Harmoniæ evangelicæ*, Bâle, 1537.

Osias, **Ozias** ou **Azarias**, roi de Juda, succéda à son père Amasias, 810 av. J. C., battit les Philistins, les Arabes de Gurbaal, les Ammonites; fit construire le port d'Elath, sur la mer Rouge, fortifia Jérusalem, protégea l'agriculture et eut une nombreuse armée. Plus tard, il voulut usurper les fonctions sacerdotales, fut frappé de la lèpre, et forcé de céder le gouvernement à son fils, Joatham. Il mourut en 758.

Osilo, *Ericenum*, v. de Sardaigne (Italie), à 10 kil. de Sassari; 5,000 hab.

Osimo, *Auximum*, v. d'Italie, à 15 kil. S. d'Ancône, sur le Musone, près de l'Adriatique. Evêché, belle cathédrale, palais épiscopal remarquable par sa belle collection d'inscriptions et de statues; 12,000 hab.

Osiris, en Egypte, dieu bienfaisant, opposé à Typhon, épousa la bonne *Isis*, dont il eut *Horus* (V. ces mots). Il est aussi le père d'*Anubis*. Il civilisa l'Egypte et y enseigna aux hommes l'agriculture; aussi était-il adoré sous la forme du bœuf Apis. Son ennemi, Typhon, lui dressa des embûches et le tua. Les lambeaux de son corps retrouvés furent ensevelis par Isis; et trois villes, Saïs, Busiris, Abydos, prétendaient avoir son tombeau. — Chez les Grecs, Osiris passait pour le fils de Jupiter et de Niobé, ou de Saturne et de Rhéa, et était confondu quelquefois avec Bacchus. On le représentait coiffé d'une mitre ou *pchent*, ou avec une tête de bœuf.

Osismiens, *Osismii*, peuple de la Gaule dans la Lyonnaise 3^e, entre la mer à l'O. et au N., les Curiosolites et les Corisopites à l'E. et au S. Capitale, *Vorganium*. Le Finistère comprend auj. leur pays. On trouve au moyen âge une ville d'*Osismor*, auj. détruite.

Osius, évêque de Cordoue en 295, souffrit la persécution sous Maximien; mais sous Constance, il faiblit et signa la *formule arienne de Sirmium*. De retour en Espagne, il protesta contre la violence qu'on lui avait faite. Il mourut en 358. Il avait présidé le concile de Nicée, en 325.

Oskol (Novoï-) et **Oskol (Staroï-)**, villes de Russie (Europe), sur le cours de l'Oskol, gouvernement de Koursk, ont l'une et l'autre 6,000 hab.

Osma, anc. *Uxama*, v. d'Espagne, prov. et à 50 kil. S.O. de Soria. Evêché. — Ville des plus anciennes d'Ibérie, dans le pays des Arévaques. Elle fut ruinée par Pompée, se releva, souffrit beaucoup dans les guerres entre les Arabes et les chrétiens; Alphonse la prit en 1080; 1,000 hab.

Osmanlis, nom donné aux Ottomans, dont le chef, fondateur de l'empire, fut Osman ou Othman.

Osmond (Saint), évêque de Salisbury, né en Normandie, au xi^e siècle, était fils du comte de Séez. Il suivit Guillaume le Bâtard en Angleterre. On lui doit un *Traité des offices ecclésiastiques*, en usage jusqu'au temps de Henri VIII. Il mourut en 1099, et fut canonisé en 1458. On le fête le 4 déc.

Osnabrück, v. de l'anc. Hanovre (Prusse), sur la Hase, ch.-l. du gouvernement d'Osnabrück, à 130 kil. O. de Hanovre. Evêché catholique. Cathédrale du xiii^e s. Toiles, draps, tabac. C'est à l'hôtel de ville d'Osnabrück que fut signé l'un des deux traités dits de Westphalie, 1648; 12,000 hab. — Le gouvernement d'Osnabrück, dans le Hanovre, comprend l'ancienne Frise orientale, et compte environ 270,000 hab., moitié catholiques et moitié protestants. Sous le premier empire, il forma en partie le département du Weser dans le royaume de Westphalie, puis de l'Ems-Supérieur lors de sa réunion à l'empire français; Osnabrück en fut le chef-lieu. Pays de bruyères et de marécages; mines de fer, houille, argent; habitants industrieux, s'expatriant en Hollande pour y trouver du travail dans les fabriques de toile, etc.

Osorio (Jérôme), évêque de Silvès et écrivain latin distingué, né à Lisbonne, 1506-1580, entra dans l'état ecclésiastique, voyagea en France et en Italie, et jouit de la faveur des rois Jean et Sébastien. Entre autres écrits, on cite de lui : *De Rebus Emmanuelis virtute et auspicio gestis*, Lisbonne, 1571, trad. en français par Goulard, sous le titre d'*Histoire de Portugal*, 1581-1587.

Osques ou **Opiques**, nation d'origine pélasgique, qui la première peupla l'Italie, et se donna le nom d'*aborigènes*. Malgré les conquêtes et les invasions d'autres peuples, tels que les Ligures, les Ombriens et les Grecs, les Osques, sous diverses appellations, for-

mèrent le fonds de la population *latine*, mot général dans lequel les Romains confondaient les *Eques*, les *Volsques*, les *Herniques*, les *Ausones*, tous d'origine *opique*. Leur langue fut adoptée en partie par les Romains, puisque ces derniers comprenaient fort bien les *Atellanes*, sortes de comédies grossières, écrites en langue *osque*. Les institutions mêmes de Rome et sa religion portent en plus d'un endroit le cachet d'une origine opique, soit que les premiers habitants de Rome aient été en grande partie des Osques, soit que les Romains, si habiles à s'approprier les us et les croyances des autres, aient fait de larges emprunts aux *Albains* (*Opisci Albani*), leurs voisins.

Osquidates, peuple des Gaules, au S., vers les Pyrénées (Novempopulanie); v. princ., *Beneharnum* et *Iluro*.

Osroène, anc. contrée d'Asie (Mésopotamie), entre le Taurus et l'Euphrate; capitale *Edesse*. Elle passa aux Romains sous Trajan, et fut comprise dans le diocèse d'Orient, au IVe siècle.

Ossa (Mont), auj. *Kissovo*, en Thessalie (Grèce), occupait la partie N. de la Magnésie. Selon la Fable, les Titans roulèrent le Pélion sur l'Ossa. Ce fut le séjour des Centaures. L'Ossa fut séparé de l'Olympe par Hercule; dans l'intervalle est la vallée de Tempé, chantée par les poëtes. Hauteur, 1,972 mètres.

Ossat (Arnaud **d'**), cardinal français et diplomate sous Henri III et Henri IV, né à Larroque en Magnoac, près d'Auch, 1536-1604. Il parvint, à force de talent, à sortir de la pauvreté et de l'obscurité. Sa défense de Ramus contre Jacques Charpentier le fit connaître. Il devint évêque de Rennes, 1596, et cardinal, 1599. Ambassadeur de Henri IV à Rome, il obtint sa réconciliation avec la cour pontificale, et son divorce avec Marguerite de Valois. Il a laissé des *Lettres* diplomatiques, jadis très-renommées. Amelot de la Houssaye en a donné une bonne édition, 1697, 2 vol. in-4°.

Ossau (Gave d'), riv. de France (Basses-Pyrénées), a sa source au Pic du Midi, appelé aussi *Pic d'Ossau*, et se joint au Gave d'Aspe à Oloron. Cours de 65 kil.

Ossètes, petit peuple guerrier, à demi indépendant, de la Russie Caucasienne. V. principale: *Kazbek*, résidence du chef guerrier. Ils mettent, dit-on, 10,000 hommes sous les armes pour protéger, moyennant solde, les convois russes dans les gorges du Caucase.

Ossian, barde célèbre d'Ecosse au IIIe siècle, fils de Fingal, roi de Morven, perdit Oscar, son fils, au moment où il allait l'unir à la belle Malvina, qui, nouvelle Antigone, prit soin du barde devenu aveugle. Les poésies que Macpherson, puis Smith, d'Edimbourg, publièrent, 1762-1780, sous le nom d'Ossian, sont, sinon apocryphes, du moins étrangement dénaturées. Les vers du barde, tels qu'on les lit dans l'édition faite sur d'anc. originaux, Londres, 1807, 3 vol. avec trad. latine, dénotent de la vigueur mêlée à de la brutalité. En France, nous avons des pastiches de Macpherson (Letourneur, Paris, 1777), et des imitations en vers, telle que celle de Baour-Lormian, Paris, 1801. M. Lacaussade a traduit Ossian en vers, 1850, et en prose, 1861.

Ossola, anc. pays d'Italie, dont le ch.-l. était *Domo d'Ossola*, dans la prov. de Novare.

Ossun, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 12 kil. S. O. de Tarbes (Hautes-Pyrénées). Jambons renommés; 2,438 hab.

Ossuna, *Orso*, v. d'Espagne, dans la province et à 80 kil. E. de Séville. Erigée en duché, 1562, elle eut une université jusqu'en 1824. Huile, vin, etc.; 6,000 hab.

Ossuna ou **Ossone** (Pedro **Tellez y Giron**, duc **d'**), général, homme d'État, né à Valladolid, 1579-1624, fut vice-roi de Sicile, puis du royaume de Naples, 1616. Il gouverna habilement et sut triompher des Vénitiens. Il refusa d'établir l'inquisition à Naples; mais, ayant ourdi la fameuse conspiration contre Venise, dont le but caché était de faire de Naples un royaume indépendant avec Ossuna pour roi, le gouverneur espagnol fut dénoncé à Madrid et remplacé par le cardinal Borgia. En 1621, sous Philippe IV, il fut enfermé au château d'Alameda, et y mourut.

Ostade (Adrien **van**), peintre de l'école hollandaise, né à Lubeck, 1610, mort à Amsterdam, 1685, fut élève de Hals et de Rembrandt. Il reproduisit des scènes grotesques, des fêtes de village, des rixes de cabaret; il a été plus vigoureux que Teniers, sa touche est légère, les détails chez lui sont admirables; il a su tirer le plus grand parti du clair-obscur. Il a laissé beaucoup de tableaux, que l'on admire dans les galeries des Pays-Bas et de la Belgique; le Louvre a de lui: *Ostade peignant dans son atelier*, le *Grivois flamand*, un *Matelot*, des *Joueurs de tric-trac*, des *Buveurs*, *Ostade avec sa femme et ses enfants*, etc.

Ostade (Isaac **van**), peintre, frère du précédent, né à Lubeck, 1617-1654, élève d'Adrien, peignit d'abord des scènes populaires, sans grand talent, puis se révéla tout à coup comme paysagiste excellent, représentant des rivières, des canaux gelés couverts de patineurs, etc. Ici, il s'est montré l'égal des plus grands maîtres. On cite: Une *Halte de voyageurs devant une auberge*, une *Famille de paysans*, *Entrée d'un village*, un *Chirurgien de village*, etc. Le Louvre a de lui: *Vues de canaux glacés*, *la Halte*, etc. Le *Paysage rustique* est considéré comme l'un de ses chefs-d'œuvre.

Ostakhov ou **Ostaschkov**, v. de Russie (Europe), gouvernement de Tver; 7,000 hab. Banque, tanneries, bois, etc.

Ostende, v. forte de Belgique et port sur la mer du Nord, dans la Flandre occidentale, à 20 kil. O. de Bruges, par 51°13′47″ lat. N., et 0°35′3″ long. E. Hôtel de ville, école de navigation, académie de peinture, arsenal, bains de mer; grand commerce maritime; huîtres renommées, pêche de la morue et du hareng. Canaux entre Bruges, Nieuwport, Gand, Dunkerque. — Bâtie au Xe siècle, Ostende vit son port fréquenté dès le XIe, et des murailles l'entourer au XVe siècle. Elle soutint 3 siéges, 1601-1604, 1706 et en 1745; 15,000 hab.

Osterlins, nom des marchands hanséatiques, dans les pays du Nord, pendant le moyen âge.

Ostermann (Andrei-Ivanovitch, comte **d'**), né en Westphalie, dans le comté de la Marck, 1686-1747, prit du service dans la marine russe, sous Pierre le Grand, dont il devint bientôt le secrétaire. Il se signala à la paix du Pruth, 1711, et au traité de Nystadt, 1721. Après avoir été ministre sous Anne Ivanowna, et du conseil de régence sous Ivan VI, il fut exilé en Sibérie, par Elisabeth. Il laissa deux fils, *Frédéric*, qui parvint au grade de général en chef, et le comte *Jean*, qui fut grand chancelier sous Catherine II, et mourut dans la disgrâce en 1811.

Osterode, anc. v. fortifiée du Hanovre (Prusse), dans le gouv. d'Hildesheim, à 10 kil. S. O. de Klausthal, sur la Sœse. Industrie active; 5,000 hab. Au XIVe siècle, résidence des ducs de Brunswick-Lunebourg-Grubenhagen.

Osterode, v. de Prusse, à 110 kil. S. O. de Kœnigsberg; 2,500 hab.

Osterwald (Jean-Frédéric), théologien protestant, né à Neuchâtel (Suisse), 1663-1747, a écrit *Arguments et réflexions sur la Bible*, et a donné une traduction française de la Bible, 1744, in-fol.; elle est très-répandue.

Ost-Frise, c'est-à-dire *Frise orientale*.

Ostheim, bourg de l'ancien arrond. et à 10 kil. N. de Colmar (Haute-Alsace); 1,900 hab. Plaine célèbre, dite *Champ du Mensonge*. V. Lugenfeld.

Ostiaks, peuple ichthyophage et idolâtre de Sibérie, sur l'Obi et l'Iénisseï. Ils payent le tribut en fourrures, élèvent des rennes et habitent des *yourtes* ou cabanes portatives.

Ostie, bourg d'Italie (prov. de Rome), à l'embouchure du Tibre et à 19 kil. S. O. de Rome. Evêché. Jadis importante, sous le nom d'*Ostia*, port de Rome depuis Ancus Martius, agrandie par Claude et par Trajan, plus tard réparée par Grégoire IV, elle a été ruinée par les atterrissements du Tibre.

Ostphalie, pays situé, du temps de Charlemagne, à l'E. du Weser. C'était la Saxe orientale.

Ostracisme (ὄστρακον, coquille); à Athènes, sorte de jugement spontané, rendu par les citoyens contre tout homme regardé comme dangereux. L'ostracisme entraînait l'exil pour dix ans, mais ne frappait ni les biens ni la dignité du condamné. Les votants inscrivaient le nom de la personne mise en jugement sur une *coquille*. Pour être condamné, il fallait qu'il y eût au moins 6,000 suffrages. Miltiade, Thémistocle, Aristide, Cimon, etc., éprouvèrent les effets de cette puissance terrible aux mains d'un peuple léger. L'ostracisme fut en vigueur de l'an 509 à 420 av. J. C. On l'abolit alors, quand il eut été souillé par la condamnation de l'indigne Hyperbolus.

Ostrasie. V. Austrasie.

Ostrog, v. de Russie d'Europe, en Wolhynie, à 175 kil. O. de Jitomir, sur la Goryn. Evêque catholique, archevêque grec; 8,000 hab. — Ancien grand-duché de Pologne, commanderie de Malte; archevêché.

Ostrogojsk, v. de Russie d'Europe, dans le gouv. et à 90 kil. S. de Voronèje; 11,000 hab.

Ostrogothie. V. Gothie.

Ostrogoths ou *Goths de l'Est*, en Scythie (V. *Goths* et *Wisigoths*), entre le Tanaïs (Don) et le Borysthène (Dniéper), étaient en Pannonie, au v° siècle, comme défenseurs de l'Empire sur le Danube, quand l'empereur Zénon leur offrit des terres en Italie, s'ils pouvaient en chasser les Hérules, 489. Théodoric, alors roi des Ostrogoths, s'élança sur Odoacre, le vainquit et en 4 ans, 489-493, soumit la péninsule italique. Dans le partage qu'il fit des terres, il adjugea aux siens la meilleure part, mais il choisit pour administrateurs des officiers romains et respecta la religion établie (les Ostrogoths étaient ariens). Sous ce chef, le royaume des Ostrogoths atteignit à son apogée; il embrassait toute l'Italie avec la Sicile, la province d'Arles (Gaule), l'Illyrie occidentale avec les deux Noriques et les deux Pannonies, enfin la Rhétie. Peu après la mort de Théodoric, 526, ce vaste domaine qui, par les Wisigoths d'Espagne, alliés et dépendants, occupait tout l'Occident et le dominait, eut un déclin rapide. De 535 à 540, Bélisaire, général de Justinien, prend la Sicile et une grande partie de l'Italie, s'empare du roi Vitigès à Ravenne, tandis que les Francs Austrasiens la ravagent au nord. En 552, Totila, devenu un moment maître de la péninsule, est vaincu par Narsès à Lentagio. En 553, la défaite et la mort de Téias achèvent la ruine des Ostrogoths, qui abandonnent l'Italie. Voici quels furent leurs rois, de 493 à 553 : *Théodoric*, 493-526; *Athalaric*, 526-534; *Amalasonthe* et *Théodat*, 534-535; *Théodat*, 535-536; *Vitigès*, 536-540; *Ildebald*, 540-541; *Eraric*, 541; *Totila*, 541-552; *Téias*, 552-553.

Ostrolenka, v. de la Pologne russe, dans le gouv. de Plock, sur la Narew. Victoires des Français sur les Russes, 1807; et des Russes, 1831, sur les Polonais; 2,000 hab.

Ostrovno, village de la Lithuanie (Russie), à l'O. de Vitepsk, sur la Dvina, où les Russes furent battus, 25 et 26 juillet 1812.

Ostrowo, v. de Prusse, dans la prov. et à 100 kil. S. E. de Posen; 5,000 hab.

Ostrowski (Constantin), général polonais du xvi° s., vainquit les Russes à la Vedrokha, 1500; à Orja, 1514; tint tête aux Turcs, aux Moldaves, aux Tatars de Crimée, et répara la défaite de Sokol, 1519, par la grande victoire d'Olchenica, en 1522.

Ostrowski (Thomas-Adam **Rawicz,** comte), homme d'Etat polonais, né à Ostrow, 1735-1817, descendant du précédent. Après avoir rempli diverses missions, et s'être attaché au roi Stanislas, dont il fut le chambellan, il prit une part influente à la constitution de 1791, puis fut exilé à Kiev, quand le roi eut accédé à la confédération de Targowitz, 1792. En 1809, il devint maréchal du grand-duché de Varsovie, et président du sénat en 1811.

Ostuni, *Ostunum*, v. de la Terre d'Otrante (Italie), à 36 kil. N. O. de Brindisi, près de l'Adriatique; 11,000 hab. Jadis évêché.

Ostwald, bourg à 6 kil. de Strasbourg; 1,050 hab. Etablissement de jeunes détenus.

Oswald (Saint), roi de Northumberland, 604-642, devenu chrétien, s'appliqua à répandre la religion dans son royaume, qu'il gouverna en paix pendant 8 ans, au bout desquels il fut tué par Penda, roi de Mercie, à la bataille de Maserfield. Fête, le 5 août. — Un autre **Oswald,** archevêque d'York, mort en odeur de sainteté, 922, est honoré le 5 août.

Oswald (James), philosophe écossais du xviii° siècle, a combattu les doctrines de Locke, Berkeley, Hume, dans un écrit intitulé : *Appel au sens commun en faveur de la Religion*, Edimbourg, 1766. — Un autre **Oswald** (John), littérateur écossais du xix° siècle, a laissé des *Poëmes* et une Histoire, dite *impartiale*, de la campagne de 1813.

Oswego, v. de l'Etat de New-York (Etats-Unis), à l'embouchure de l'Oswego dans le lac Ontario. Usines, scieries de planches, fabriques de coton; 21,000 hab.

Oswestry, v. du comté et à 25 kil. N. O. de Shrewsbury (Angleterre); 9,000 hab. Laines. Grande église de Saint-Oswald.

Osymandias fut roi de Thèbes, dans la haute Egypte, selon Diodore de Sicile, qui place ce prince entre Ménès et Mœris, lui fait accomplir la conquête de l'Asie, jusqu'en Bactriane, et édifier de fastueux monuments, dont un fort utile, une bibliothèque, avec cette inscription : *Remèdes de l'âme.* Les hiéroglyphes ne portent nulle trace de son nom.

Otahiti. V. Taïti.

Otavalo, v. de la prov. d'Imbabura (Rép. de l'Équateur), à 50 kil. N. E. de Quito; 15,000 hab.

Otchakov ou **Oczakov,** anc. *Axiaca*, v. de la Russie d'Europe, dans le gouvernement et à 115 kil. O. de Kherson, à l'embouchure du Dniéper, fondée, en 1490, par les Tatars de Crimée, enlevée aux Turcs par Munich, 1737, ruinée par Potemkin, 1788, après un siége célèbre; 1,000 hab.

Otfried, savant moine, vécut en Alsace, dans l'abbaye de Wissembourg, au ix° siècle, et laissa une traduction de l'Évangile en vers tudesques, ancien et remarquable monument de la langue allemande. Editions : Bâle, 1571; Kœnigsberg, 1831. En 1726, Schilter la publia dans le tome I^er^ de son *Thesaurus*, avec notes et traduction latine.

Othe, petit pays de l'anc. Champagne, auj. mi-parti dans l'Yonne (N. E.), et mi-parti dans l'Aube (S. O.). Ch.-l., *Aix-en-Othe*. — Forêt de ce nom.

Othman ou **Osman,** 3° calife, successeur d'Omar, 644-656, ancien secrétaire de Mahomet, étendit les conquêtes des Arabes en Afrique, où Abdallah vainquit les Grecs, prit Tripoli, etc., tandis que la Perse était complétement subjuguée. Sur mer, Moawiah prit Chypre et Rhodes. L'attachement d'Othman à ses parents, qu'il poussa dans tous les emplois, et son grand âge, qui ne lui permettait plus les hautes visées politiques, mécontentèrent ses sujets, et il fut assassiné par Mohammed, fils d'Aboubekre, au milieu d'une révolte.

Othman I^er^, *Al Ghasi* (*le Victorieux*), fils d'Orthogrul, chef d'une horde turcomane, né à Soukout (Bithynie), 1259-1326, envahit l'Asie Mineure, s'établit à Konieh, 1299, et eut la gloire de fonder la dynastie régnant encore à Constantinople.

Othman II, 18° sultan ottoman, à 13 ans, 1618, fut élevé sur le trône et assassiné, en 1622, à 17 ans, par les janissaires, qu'il voulait remplacer par une milice égyptienne, après l'épouvantable revers que lui fit éprouver Sigismond de Pologne, à *Choczim*, revers qu'il attribuait à leur lâcheté. Ce jeune prince était robuste, belliqueux et avare; il en voulait surtout aux Polonais.

Othman III, 27° sultan, 1754-57, imbécile et cruel, mort subitement. Rien de marquant sous son règne.

Othon (Marcus Salvius), 7° empereur romain, en 69 ap. J. C.; favori de Néron, mari de Poppée, que Néron lui enleva, questeur pendant 10 ans en Lusitanie, il fut élu empereur par les prétoriens, assassins de Galba et de Pison. L'armée d'Espagne et d'Afrique, ainsi que les soldats de la marine, lui prêtèrent serment; mais les légions de Germanie en marche sur l'Italie, dès le règne de Galba, continuèrent leur route, ayant à leur tête Cœcina et Valens, lieutenants de Vitellius. On en vint aux mains à Bédriac, et sur la nouvelle de la défaite de ses troupes, Othon se tua, à Brixellum. Il avait régné 3 mois.

Othon ou **Otton I^er^,** empereur d'Allemagne, fils de Henri l'Oiseleur, de la maison de Saxe, né en 912, fut élu roi de Germanie, à la mort de son père, en 936. Il combattit d'abord les chefs de la féodalité, Eberhard, duc de Franconie, Eberhard de Bavière, le duc de Lorraine, et son propre frère Henri; il les vainquit, ainsi que leur allié, le roi de France Louis IV, donna les principaux duchés à ses parents, et fut le maître de l'Allemagne. Il força Louis IV à renoncer à ses prétentions sur la Lorraine, 942, le protégea même contre le duc de France, Hugues le Grand, et contre Héribert de Vermandois, 946. Conrad, roi de Bourgogne, se reconnut en quelque sorte son vassal. Il soumit les Obotrites et les Slaves de l'Elbe, et fonda deux évêchés dans leur pays; le duc de Bohême, Boleslas, fut forcé de payer tribut et d'accepter le christianisme. Enfin les Hongrois furent complétement vaincus près d'Augsbourg, en 955, et l'Allemagne fut désormais délivrée de leurs ravages. Othon intervint surtout dans les affaires de l'Italie; appelé par Adélaïde, la veuve du roi Lothaire, contre Bérenger, qui la persécutait, il passa les Alpes, en 951, épousa Adélaïde, et se fit couronner à Pavie. En 952, il consentit à reconnaître Bérenger comme son vassal. Après avoir triomphé d'une révolte presque générale que dirigeaient son fils Ludolph et son gendre Conrad, il reprit ses projets sur l'Italie. Le pape Jean XII l'appelait contre Bérenger; Othon fut reçu comme un libérateur, en 961, et fut couronné empereur par le pape, 2 février 962. Il eut bientôt à lutter non-seulement contre Bérenger et son fils Adalbert, mais contre les Italiens, qui ne voulaient pas renoncer à leur indépendance, et contre les

papes Jean XII, Benoît V, auxquels il opposa Léon VIII. Il punit cruellement les révoltes des Romains, voulut marier son fils, Othon II, avec la princesse grecque Théophanie, dévasta l'Italie méridionale, sans pouvoir s'en emparer, et revint mourir en Allemagne. Il s'était montré monarque civilisateur, et plusieurs l'ont comparé à Charlemagne, qu'il fut loin cependant d'égaler.

Othon II, dit *le Sanguinaire*, fils et successeur d'Othon Ier, régna de 973 à 983, battit son compétiteur au trône, Henri de Bavière, et le roi de France, Lothaire, son compétiteur en Lorraine, dont il refoula l'armée jusqu'à Montmartre, 877-880. En Italie, il prit sur les Grecs, après avoir rétabli Benoît VII sur le trône pontifical, les villes de Naples, Bari, Tarente; mais défait à Basentello, 982, ce prince mourut à 28 ans, d'une fièvre violente ou du poison, après que la diète de Vérone eut proclamé empereur son fils Othon.

Othon III, fils et successeur du précédent, régna de 983 à 1002. Enfant de 3 ans, instruit par Gerbert, qu'il éleva plus tard à la papauté (V. Sylvestre II), il eut une minorité fort troublée. Ami des lettres, imitateur de Byzance, il n'eut rien de plus à cœur que de se fixer à Rome et d'indisposer par là les princes allemands. Les Italiens de leur côté supportaient avec peine la présence continuelle d'un prince étranger. De là des révoltes à Rome. Dans la deuxième, Crescentius, chef du parti rebelle, fut décapité, 998; dans la dernière, Othon, chassé de la ville, et délaissé des Allemands, mourut presque subitement d'une fièvre violente ou peut-être empoisonné par Stéphanie, veuve de Crescentius.

Othon IV, empereur d'Allemagne, élu en même temps que Philippe de Souabe, 1197, avec l'appui des Guelfes et d'Innocent III, seul empereur en 1208, était fils de Henri *le Lion*, duc de Bavière, et de Mathilde d'Angleterre. Il fut repoussé de l'Italie, après en avoir été couronné roi, excommunié par le pape Innocent III, dont il avait trompé les espérances, et vaincu à Bouvines, 1214, par Philippe Auguste, qui défit aussi son allié, Jean sans Terre. Othon se retira dans le Brunswick et mourut obscurément à Harzbourg, en 1218.

Othon, dit *le Magnifique*, duc de Saxe, père de Henri l'Oiseleur, 880-912, se signala contre les Hongrois, et, lors de la mort de Louis l'Enfant, 911, refusa la couronne de Germanie.

Othon (Saint), né en Souabe, évêque de Bamberg, en 1100, convertit la Poméranie, et fut chapelain et chancelier de l'empereur Henri IV. Il mourut en 1139.

Othon de Nordheim, prince saxon, conspirateur et traître, se tourna tour à tour contre la régente Agnès, mère de l'empereur d'Allemagne, Henri IV, qui l'avait nommé duc de Bavière, 1056, et contre Henri IV, qu'il tenta, dit-on, d'assassiner. Il fut tué à Volksheim, en 1080, avec l'anticésar Rodolphe de Souabe.

Othon de Wittelsbach, duc de Bavière, en 1180, grâce à Frédéric Barberousse, auquel il s'était attaché, était fils du comte palatin Othon, descendant d'Arnoul le Mauvais; il mourut en 1183, laissant pour successeur son fils Louis, dont les descendants régnèrent toujours sur la Bavière.

Othon de Freisingen, évêque et chroniqueur, était fils du margrave d'Autriche, Léopold, et d'une fille de Henri IV. Il fut élevé à l'Université de Paris, suivit en Palestine Conrad III, fut évêque de Freisingen, et mourut, en 1158, dans l'abbaye de Morimond. Sa *Chronique* s'étend depuis Adam jusqu'en 1146; elle a été souvent imprimée, ainsi que son histoire *de Gestis Frederici I*, Strasbourg, 1515.

Othon Ier, né en 1815, roi de Grèce en 1832, était fils de Louis de Bavière. Il avait dix-sept ans quand il fut appelé au trône nouveau de Grèce. Son règne fut souvent troublé soit par les intrigues de l'Angleterre et de la Russie au dehors, soit par le brigandage et les questions religieuses au dedans. En 1844, Othon promulgua une constitution nouvelle afin d'apaiser une conspiration militaire; en 1850, il vit les côtes de la Grèce bloquées par les Anglais; en 1855, l'armée anglo-française débarqua au Pirée et contint les Grecs armés contre les Ottomans; enfin, en 1862, Othon fut chassé du trône et se retira en Bavière, où il mourut, en 1867.

Othoniel, l'un des 1ers juges dans Israël, prit Dabir (Cariath-Sepher), puis délivra le pays assujetti par Chusan, roi de Mésopotamie. Sa judicature fut de 40 ans, de 1554 à 1514 environ av. J. C.

Othrys, auj. *Gousa* ou *Katavothry*, chaîne de montagnes en Thessalie (Grèce), rameau du Pinde, sert de frontières au royaume de Grèce; autrefois elle séparait divers cantons thessaliens. — Elle était la demeure des Lapithes.

Otrante, anc. *Hydruntum*, v. d'Italie, dans la Terre d'Otrante, à 38 kil. S. E. de Lecce, sur l'Adriatique, petit fort et ancien château fortifié; murailles en ruines. Archevêché, commerce d'huile. En 1480, Mahomet II s'en empara; en 1811, Napoléon en fit don à Fouché, qui prit le titre de *duc d'Otrante;* 3,000 hab.

Otrante (Terre d'), maintenant prov. de *Lecce*, anc. *Japygia*, prov. du Sud de l'Italie, sur le golfe de Tarente et l'Adriatique. Elle a 8,530 kil. carrés et 493,600 hab.; ch.-l., *Lecce*. Température et sol délicieux; pas de fleuve, peu de bois; des bestiaux, des fruits, une pêche abondante.

Otrante (Canal d'), détroit qui joint l'Adriatique à la mer Ionienne. Il est au moins large de 70 kil.

Otrante (duc d'). V. Fouché.

Otrar, v. du Turkestan, sur le Sihoun, où mourut Tamerlan.

Otricoli, jadis *Ocriculum*, bourg des États-Romains, à 30 kil. N. O. de Rieti. Victoire des Français sur les Autrichiens, en 1799.

Ott (Pierre-Charles, baron), feld-maréchal autrichien, d'origine hongroise, se signala contre les Turcs, 1789, en Italie sous Wurmser, Souwarow, Mélas, assiégea Gênes, 1799, fut battu à Montebello, 1800, et mourut à Pesth, en 1809, après avoir fait la campagne de 1805.

Ottawa, riv. du Canada, coule du lac Tommiscanning dans le Saint-Laurent. Dans son cours de 900 kil., elle sépare le Haut-Canada du bas Canada. Elle communique avec l'Ontario par le canal Rideau.

Ottawa, v. du Haut-Canada, fondée en 1827, sous le nom de *Bytown*, sur l'Ottawa, vers le centre du Canada, à 125 kil. de Montréal, capitale de la Confédération du Canada. Évêché catholique. Grand commerce de bois; fabriques de gros meubles; 15,000 hab.

Ottawas, peuplade américaine, indigène, dans l'État d'Ohio et le Michigan.

Otto (Everard), jurisconsulte allemand, né à Hamm (Westphalie), 1685-1756, professeur à l'Université d'Utrecht, a laissé un *Thesaurus juris romani*, Leyde, 1725, 4 vol. in-fol., Utrecht, 1733, 5 vol.; un traité *De Tutela viarum publicarum*, 1731; *De Ædilibus coloniarum et municipiorum; Papinianus; De Vita Servii Sulpitii*, etc, tous ouvrages remarquables.

Otto (Louis-Guillaume), comte de *Mosloy*, né à York (grand-duché de Bade), 1754-1817, étudia à Strasbourg et à Paris, entra dans la diplomatie française et servit Louis XVI, puis Napoléon Ier, aux États-Unis, à Berlin, à Londres, à Munich, à Vienne, où il fut ambassadeur et négocia le mariage de Marie-Louise avec Napoléon Ier.

Otto de Guéricke. V. Guéricke.

Ottoboni, pape. V. Alexandre VIII.

Ottocar *de Styrie*, poëte et historien allemand de la fin du XIIIe siècle, fut attaché à Othon de Liétenstein, gouverneur de Styrie, et a écrit une *Chronique rimée d'Autriche et de Styrie*, en plus de 80,000 vers, rapportant les événements de 1250 à 1309, et imprimée dans les *Scriptores rerum Austriacarum* de Pez, 3e vol.

Ottokar Ier *Przémislas*, duc de Bohême, 1192, obtint de l'empereur Philippe de Souabe le titre de roi, que lui confirmèrent Othon IV et Innocent III, en 1203.

Ottokar II, *le Victorieux*, fils et successeur de Wenceslas III, maître de l'Autriche et de la Styrie, 1253, de la Carinthie et de la Carniole, 1270, ayant refusé de reconnaître l'empereur Rodolphe de Habsbourg, perdit toutes ses possessions, 1276, et fut tué à la bataille de Laa ou de Marchfeld, en 1278.

Ottoman (Empire). V. Turquie.

Otton. V. Othon.

Otumba, v. du Mexique, à 90 kil. N. E. de Mexico, tombée de 50,000 hab. à 5,000. Aqueducs remarquables. Cochenille. Victoire de Cortez, en 1520, sur les Mexicains.

Otway (Thomas), poëte anglais, né à Trotten (Sussex), 1651-1685, fut acteur, puis auteur dramatique et mourut jeune, ayant mené une vie de dissipation et de misère. Il est le premier après Shakspeare. Ses tragédies surtout sont remarquables. *Don Carlos*, 1676; *l'Orphelin*, 1680; *Venise sauvée*, 1682, sont les meilleures. — Ses *Œuvres complètes* ont été publiées en 1757, 2 vol. in-12, et en 1813, 4 vol. in-8°.

Ouad, Ouadi, Guadi, nom des fleuves et cours d'eau chez les Arabes, en Afrique, en Espagne.

Ouadaï ou **Waday** ou **Dar Maba**, dans la

partie orientale du Soudan (Afrique), est un pays situé entre le Darfour à l'E., le Baghirmi et le Kanem à l'O. Il est habité par des nègres soumis à des Arabes, qui s'y sont établis depuis cinq siècles; tous sont fanatiques et féroces. La capitale est *Ouarah;* les v. princ. sont Besché et Yao. On y trouve le lac Fittri. Les caravanes font un grand commerce d'esclaves, de dents d'éléphants, de cornes de rhinocéros, de plumes d'autruche, de gomme, de cire, etc. Le sultan est un despote, qui ne laisse pas pénétrer les Européens dans le pays; aussi celui-ci est-il fort mal connu.

Ouahou ou **Oahou,** le *Woahou* des Anglais, île de la Polynésie (Océanie), et l'une des Sandwich, compte 60,000 hab., à demi barbares, divisés en 4 castes, sous l'autorité d'un roi féodal. Ch.-l., *Honorourou.* Le sol de l'île est des plus fertiles (palmiers, mûriers, sandal, vignes, tabac, etc.). Elle a 10 kil. sur 28.

Oualo, en anglais *Whalo,* anc. roy. de Sénégambie (Afrique), entre l'Atlantique, les Trarzas, le Cayor et le Sénégal; 40,000 hab. Il a 140 kil. sur 90. — Province française depuis 1856, divisée en 4 cercles: Dagana, Richard-Tol, Merinaghen, Lampsar.

Ouangara (Lac). V. Tchad.

Ouankara, nom général de toute une division de l'Afrique (Ouest), comprenant plusieurs royaumes, tels que le Niffé, l'Yarriba, le Founda, etc.

Ouanseris ou **Ouaranseris,** montagnes d'Algérie, au S. E. d'Oran, dans le moyen Atlas. Elle a 2,800 mètres de hauteur.

Ouarah ou **Warah,** capitale du Ouaday, est le centre du commerce avec Tripoli, Benghazy, l'Égypte et le Bornou. Elle a de 30 à 40,000 hab.

Ouari, capitale du roy. de Ouari (Soudan), sur une rivière du même nom. — Le royaume est situé dans le Delta du Niger; 300 kil. sur 200. La capitale compte 5,000 hab.

Ouchda, v. du Maroc, près de l'*Ouchda,* affl. de la Malouïa, sur la frontière de l'Algérie. Près de là fut livrée la bataille de l'Isly.

Ouche, rivière de France, arrose la Côte-d'Or, passe à Dijon, et se jette dans la Saône (rive droite), au-dessous de Saint-Jean-de-Losne. Cours de 90 kil. — Le pays d'Ouche (*Pagus Oscarensis*) était compris entre la Tille, la Vouge, la Saône et la Côte-d'Or. — Un autre pays d'Ouche (*Pagus Uticensis*) était situé dans la Haute-Normandie entre la Rille et la Touques; v. princ., Bernay et Laigle.

Oude ou **Aoude,** royaume de l'Hindoustan, annexé depuis 1856 à la présidence anglaise de Calcutta. Il est borné au N. E. par le Népaul, au N. par les premiers contre-forts de l'Himâlaya, au S. et à l'O. par le Gange. La superficie est de 62,000 kil. carrés. Il est fertile en grains, sucre, opium, indigo, renferme de grandes forêts et a environ 3 millions d'habitants. La capitale est *Laknau* ou *Lucknow.* — La ville d'*Oude,* jadis très-florissante, est maintenant presque ruinée; près de là s'élève la ville de Fyzabad.

Oudegherst (Pierre **d'**), jurisconsulte de Lille, vécut au XVIe siècle. Il est l'auteur d'un ouvrage important, souvent consulté, les *Chroniques et Annales de Flandre,* de 620 à 1476; Anvers, 1571, in-4°.

Oudenaerde (Robert **van**), peintre, graveur et poëte flamand, né à Gand, 1663-1743, fut surtout à Rome l'élève de Carlo Maratto. Il s'attacha ensuite au cardinal Barbarigo, évêque de Vérone, et après 37 ans d'absence revint dans sa patrie. Sa manière rappelle celle de son maître; il a eu du succès, surtout dans les portraits. La plupart de ses œuvres sont en Italie et à Gand. Ses estampes, d'après Maratto, sont très-estimées.

Oudenarde ou **Audenarde,** anc. *Aldenardum,* v. forte de la Flandre orientale (Belgique), sur l'Escaut, à 30 kil. S. O. de Gand. Toiles, lainages, etc.; 6,000 hab. Victoire des Impériaux sur les Français, commandés par Vendôme et le duc de Bourgogne, 1708. Patrie d'Ad. Brauwer.

Oudendorp (François **de**), philologue hollandais, né à Leyde, 1696-1761, recteur des écoles de Nimègue et d'Harlem, professeur d'éloquence à Leyde, a donné quelques bonnes éditions: *Julius Obsequens,* Leyde, 1720; la *Pharsale* de Lucain, 1728; les *Stratagematica* de Frontin, 1731; les *Commentaires* de César, 1737; *Suétone,* 1751.

Oudin (César), linguiste et littérateur, mort en 1625, fut attaché à Henri IV, comme secrétaire-interprète pour les langues étrangères. Il a laissé des traductions de l'espagnol (par exemple *Cervantes*), et des *Grammaires* et *Dictionnaires* pour l'espagnol et l'italien, *Thresor des deux langues françoise et espagnole,* etc. — Oudin (Antoine), son fils et son successeur comme interprète, fit également des *Dictionnaires* et une *Grammaire française,* Paris, 1633. Oudin mourut en 1653.

Oudin (Casimir), savant religieux de l'ordre de Prémontré, né à Mézières, 1638-1717, se fit calviniste après s'être réfugié à Leyde, où il fut sous-bibliothécaire de l'Université. Il y publia le *Prémontré défroqué,* 1692, et à Leipzig, *de Scriptoribus Ecclesiæ antiquis,* 1722, 3 vol. in-fol., ouvrage remarquable.

Oudin (François), jésuite érudit, né à Vignori (Champagne), 1673-1752, fut professeur de rhétorique et de théologie à Dijon; il écrivait purement en latin. On remarque, entre ses écrits, ses *Somnia,* poëme, Dijon, 1697, ses *Poemata didascalica,* son édition de *P. Syrus,* Dijon, 1734, et ses *Dissertations* et *Notices* dans les *Mémoires* de Trévoux, le *Journal des Savants,* etc. Il a travaillé à la *Bibliotheca Scriptorum Societatis Jesu.*

Oudinet (Marc-Antoine), numismate, membre de l'Académie des Inscriptions, né à Reims, 1643-1712, fut garde des médailles du Cabinet du roi. Il a laissé des dissertations estimées sur *les médailles d'Athènes et de Lacédémone,* etc.

Oudinot (Charles-Nicolas), duc de **Reggio,** maréchal de France, né à Bar-le-Duc, 1767-1847, s'enrôla à 17 ans, servit jusqu'en 1787; puis, en 1792, fut élu lieutenant-colonel du 3e bataillon des volontaires de la Meuse. Dès lors il se distingua dans les guerres de la république, fut général de brigade en 1794, servit sous Moreau en 1796, et mérita le grade de général de division dans la campagne d'Helvétie, 1799, sous Masséna, qu'il suivit à Gênes. Sa valeur dans la campagne du Mincio, sous Brune, 1801, lui valut un sabre d'honneur. Grand-croix de la Légion d'honneur, 1805, commandant des *grenadiers d'Oudinot,* il se distingua à Wertingen, Amstetten, Vienne, Hollabrunn, Austerlitz. Il fit la campagne de Prusse, 1806, décida la victoire d'Ostrolenka, 1807, contribua à la prise de Dantzig, à la victoire de Friedland, et fut, à Tilsitt, présenté par Napoléon à Alexandre, comme le *Bayard de l'armée.* Après ses services signalés dans la campagne de 1809, il fut nommé maréchal et duc de Reggio. Il administra sagement la Hollande, 1810-1812, commanda le 2e corps dans la campagne de Russie, se distingua surtout au combat de Borizow, 28-30 novembre. Dans la campagne de 1813, il contribua aux victoires de Lutzen et de Bautzen, mais fut battu à Gross-Beeren par Bernadotte; dans celle de 1814, il prit part aux combats de Brienne, de Nangis, de Bar-sur-Aube, d'Arcis-sur-Aube. Il se soumit à Louis XVIII, fut pair de France et commandeur de la 3e division militaire. Au retour de l'île d'Elbe, il ne put arrêter ses soldats, mais se retira dans sa terre, où le retint un ordre d'exil. En 1815, il fut l'un des majors généraux de la garde royale, commandant de la garde nationale de Paris, puis gouverneur de la 3e division militaire, en 1816. Il commanda le 1er corps d'armée dans l'expédition d'Espagne, 1823, et fut gouverneur de Madrid. Après 1830, il vécut dans la retraite. Grand chancelier de la Légion d'honneur, en 1839, il mourut gouverneur des Invalides. On lui a élevé une statue, en 1850, dans sa ville natale.

Oudjein, anc. *Ozène,* ville du Sindhyah (Hindoustan), sur la Siprah, à 1,600 kil. O. de Calcutta; 100,000 hab. C'est une ville sainte des Hindous. Temple de Rama, Maha-Kali, etc.; écoles célèbres, observatoire où passe le premier méridien des géographes indiens. Grand commerce, surtout avec le Bengale.

Oudon, riv. de France, arrose le départ. de la Mayenne, passe à Craon, à Segré, et se jette dans la Mayenne au Lion-d'Angers (Maine-et-Loire). Cours de 60 kil.

Oudon, bourg de l'arrond. et à 10 kil. S. O. d'Ancenis (Loire-Inférieure), sur la Loire. Vieille tour remarquable; 1,900 hab.

Oudry (Jean-Baptiste), peintre et graveur, né à Paris, 1681-1755, élève de Largillière, fut peintre du roi, professeur à l'Académie de peinture, directeur des Gobelins et de la manufacture des tapisseries de Beauvais. Il est célèbre surtout par ses tableaux de chasse et d'animaux. Il avait été reçu à l'Académie de peinture en 1719. Le Louvre possède huit de ses tableaux; on lui doit un nombre considérable de dessins, et surtout 275 dessins pour l'édition des *Fables de La Fontaine,* de 1760.

Ouel, Hoel ou **Howel** *le Bon,* roi du pays de Galles, 907-948, a fait rédiger un code de lois, qui reproduisent les anciennes coutumes celtiques. Il a été

publié en gallois, avec traduction latine et avec notes, 1730, in-fol., sous le titre de *Leges Wallicæ*.

Ouel. V. Hoel.

Ouen (Saint), *Audoenus*, né à Sancy, près Soissons, 609-683, référendaire de Dagobert Ier, se lia avec saint Eloi, entra dans les ordres à 30 ans, devint évêque du diocèse de Rouen, 640, y brilla par sa sagesse et sa piété, et mourut à Clichy (auj. Saint-Ouen). Son corps fut transporté à Rouen et déposé dans la célèbre abbaye qui porte son nom. Fête, le 24 août. Saint Ouen est auteur de la *Vie de saint Eloi*.

Ouen (Saint-), village de l'arr. et à 4 kil. S. O. de Saint-Denis (Seine), près de la Seine, dépendait de Clichy, et tira son nom de saint Ouen, qui y mourut. Dans le château, qui n'existe plus, Louis XVIII signa la déclaration de Saint-Ouen, 2 mai 1814, qui posait les bases de la Charte. C'était là que le roi Jean avait fait construire *la Noble Maison* pour les chevaliers de son ordre militaire de l'Etoile. Près de là est la vaste gare ou bassin de Saint-Ouen; 8,091 hab.

Ouen-l'Aumône (Saint-), village de l'arr. de Pontoise, près de cette ville (Seine-et-Oise), sur l'Oise. Fabr. de sucre. Commerce de bois et de chevaux. Près de là était l'abbaye de *Maubuisson*, fondée par Blanche de Castille, en 1236; 2,056 hab.

Ouessant, *Uxantis, Uxisama*, île de France, de l'arr. de Brest (Finistère), à 22 kil. en mer, séparée du continent par le canal de la Helle. Ch.-l., *Lampaul*. Elle a 8 kil. sur 5. Bestiaux; pêche de la sardine. — Bataille navale, en 1778, entre les Anglais (amiral Keppel) et les Français (amiral d'Orvilliers); 3,000 hab.

Ouest (de l'allemand *West*) ou **Occident,** l'un des quatre points cardinaux, vers l'endroit où le soleil paraît se coucher.

Ouest (Prov. de l'), une des divisions d'Haïti. Ch.-l., *Port-au-Prince*.

Ouestanièh, nom arabe de la moyenne Égypte.

Oufa, riv. de la Russie (Europe), vient des monts Ourals, et se jette dans la Biélaïa, au-dessus d'Oufa. Cours de 500 kil.

Oufa, v. de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement d'Oufa, au confluent de la Biélaïa et de l'Oufa; 7,000 hab. Archevêché. — Ivan Vasilievitch la fonda en 1573. Le gouvernement a 1,363,000 habitants.

Ouglitsch, v. de la Russie d'Europe, sur le Volga, dans le gouvernement d'Iaroslav; 6,000 hab. — Elle fut prise par les Lithuaniens, et ravagée en 1607. — Tanneries, chandelles.

Ougrée, comm. rurale de la prov. et à 7 kil. de Liége (Belgique). Forage des canons de fusil; houillères; 3 000 hab.

Ougriens ou **Oïgours,** peuple d'origine scythique ou tatare, dont le nom vient de l'*Iougrie*, pays situé sur les deux revers des monts Ourals, au N. du 55° lat. N. Ils se composent de tribus, aux cheveux roux, comme les Ostiaks et les Vogoules, qui habitent les deux revers des monts Ourals et l'O. de la Sibérie jusqu'à la Léna. On y rattache les peuplades nomades, voisines de l'Océan Glacial, petites, rabougries, très-brunes: les Lapons, les Samoyèdes, les Yakoutes, les Koriaks, les Kamtchadales, les Tchoukchis du détroit de Behring, les Aïnos des Kouriles, les Aléoutes, les Eskimaux, etc. — Des peuples de cette famille se jetèrent sur l'Europe centrale au moyen âge; les plus célèbres sont les Magyars ou Hongrois (les *Ogres* des traditions populaires). On rattache aussi au groupe ougrien: 1° les peuples Ibériens; 2° les Finnois, Finlandais, Esthoniens, Permiens ou Biarmiens; 3° plusieurs peuplades du Caucase, qui se mêlèrent à des hommes de race hindo-européenne, les Tcherkesses, les Abadzas, les Lesghiens.

Ouiddah ou **Juda,** petit royaume de Guinée, (côte des Esclaves), tributaire du Dahomey. Ch.-l., *Ouiddah*, sur le golfe de Guinée; 8,000 hab. Maïs, poivre, tabac.

Ouinnipeg, lac d'Amérique. V. Winnipeg.

Oulchy-le-Château, ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. S. de Soissons (Aisne); 684 hab.

Ouled R'ir, oasis du Sahara algérien, dépendant de la prov. de Constantine, soumise à la France en 1854, et gouvernée par un cheikh arabe, qui peut armer 3 ou 4,000 combattants. La capit. est Tougourt; les v. princ. sont Temactin, Megarrin, Tamerna.

Oullins, bourg de France, à 6 kil. S. de Lyon (Rhône). — Collége des dominicains; fabriques. Prison pénitentiaire; 5,126 hab.

Ouloug-Beg (Mirza-Mohammed-Taraghy), petit-fils de Tamerlan, né à Sultanièh, 1394-1449, fut roi de la Transoxiane et de la Perse orientale. Son fils le chassa du trône et l'assassina. On lui doit des *Tables astronomiques* fort remarquables, publiées en 1849, à Paris, par M. Sédillot.

Oulouk-tag, chaîne de montagnes entre la Sibérie et le Turkestan.

Ounjigah, c'est-à-dire *rivière de la Paix*, dans l'Amérique du Nord, vient des monts Rocheux; réunie à la Stone-River, elle forme la riv. de l'Esclave. Cours de 1,700 kil.

Ouolofs ou **Yolofs,** nègres de la Sénégambie, soumis à la France, beaux, grands et braves; ils habitent le Oualo, le Cayor, le Djiolof, entre le Sénégal et la Gambie. V. Yolofs.

Oural ou **Iaïk,** *Rhymnus*, fleuve navigable de Russie, entre l'Europe et l'Asie, vient du mont Kolgan dans les monts Ourals, coule du N. au S. et se jette dans la mer Caspienne par trois bras principaux. Cours de 3,000 kil., sur lequel Orenbourg et Ouralsk; il finit à Gouriev. Il est très-poissonneux (esturgeons, sterlets, etc.). — La ligne militaire de l'Oural, le long de l'Oural inférieur, est défendue par une quarantaine de villes fortifiées, de forts en bois ou kréposts, gardés par les régiments des cosaques de l'Oural.

Ourals ou **Poyas,** c'est-à-dire *ceinture*, monts de Russie, séparant l'Europe de l'Asie, en allant de l'océan Glacial arctique à la mer Caspienne dans une longueur de 2,000 kil., et sur une largeur de 200 kil. au sud, de 80 à 100 au nord. On les divise en: *Oural méridional*, entre le mont Kolgan et le fleuve Oural; *Oural central*, entre le mont Kolgan et la Petchora; *Oural septentrional*, jusqu'à l'océan Glacial. Mines d'or, d'argent, de platine; sources de plusieurs fleuves, tels que la Kara, la Petchora, l'Oural, etc. La plus haute élévation est de 2,150 m.

Ouralsk, v. de la Russie d'Europe, sur l'Oural, dans le gouvernement d'Orenbourg; 15,000 hab., cosaques pour la plupart.

Ourcq, riv. de France, vient de la forêt de Ris (Aisne), et se jette dans la Marne à Mary (Seine-et-Marne). L'Ourcq est navigable à la Ferté-Milon. Son cours est de 80 kil.

Ourcq (Canal de l'). Il met en communication la riv. de ce nom avec la Seine. Il commence à Mareuil (Oise), et finit à Paris (bassin de la Villette); il n'a pas d'écluses; il traverse Meaux et Claye. Il se poursuit jusqu'à la Seine sous le nom de canal Saint-Martin et de canal Saint-Denis. Etendue, 94 kil. Décrété en l'an X (1802), il a été achevé entièrement en 1825

Ourga ou **Kouren,** v. de l'empire chinois (Mongolie), ch.-l. du pays des Khalkhas, sur la Toula; 7,000 hab.

Ourghendj ou **Ourgantsch,** v. du Khanat de Khiva (Turkestan), à 66 kil. N. O. de Khiva; 5,000 hab. Centre du commerce de toute la région.

Ourique, bourg de Portugal (Alentejo), à 44 kil. de Béja. En 1139, victoire d'Alphonse Henriquez sur cinq rois maures; 3,000 hab.

Ourmiah, v. de Perse, sur le lac Ourmiah, dans l'Iran; patrie supposée de Zoroastre.

Ourmiah (Lac), anc. *Thela*, dans l'Iran (Perse), à 40 kil. S. O. de Tauris. Il a 110 kil. sur 60; plusieurs îles, entre autres Châhi; eaux très-salées; zoophytes.

Ouro (*Rio de*), riv. du Mozambique (Afrique orientale), source inconnue.

Ouro-Preto, jadis *Villa-Rica*, ch.-l. de la province de Minas-Geraës (Brésil), à 380 kil. N. O. de Rio-de-Janeiro, à 1,300 m. d'altitude. Nombreux établissements d'instruction. Elle était jadis plus importante; 12,000 hab.

Ouroup, une des Kouriles dans le Grand Océan; 110 kil. sur 25. Climat tempéré. Etablissement russe.

Ourry (E.-T.-Maurice), auteur dramatique, poëte et journaliste, né à Bruyère-le-Châtel, près d'Arpajon, 1776-1845, a donné au Vaudeville: *la Danse interrompue* (1796), avec Barré; à l'Odéon, *le Mari juge et partie* (1805), avec Chazet; et *le Fils par hasard* (1809), etc. Il était membre du *Caveau* et des *Soupers de Momus*; il rédigea le *Journal de Paris* et édita le *Nouveau Caveau*.

Ourthe, en allemand *Ourt*, riv. de Belgique, formée par la réunion de la Haute et de la Basse-Ourthe, dans le grand-duché du Luxembourg; elle se jette dans la Meuse, près de Liége; cours de 135 kil. Affl., Amblève et Wesdre. — Sous le 1er Empire, il y eut le départ. de l'*Ourthe*, ch.-l., Liége, formé du Limbourg et d'une partie de l'évêché de Liége.

Ourville, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. N. O. d'Yvetot (Seine-Inférieure); 1,148 hab.

Ouse (Grande-). *Great-Ouse*, riv. d'Angleterre, vient du comté de Nottingham et se jette dans la mer du Nord à Lynn-Regis. Cours de 250 kil. à travers les comtés de Buckingham, Bedford, Huntingdon, Cambridge, Norfolk.

Ouse (Petite-). *Little-Ouse*, riv. d'Angleterre, vient du comté du Norfolk et se jette dans la Grande-Ouse. Cours de 55 kil.

Ouse. riv. d'Angleterre (York), passe à York, Gode, et se jette dans l'Humber. Cours de 80 kil.

Ouse. riv. de l'Amérique anglaise (Bas-Canada), se jette dans le lac Erié. Cours de 180 kil.

Ouskoup. *Scopi*, *Justiniana prima*, v. de Turquie (Macédoine), à 180 kil. S. O. de Saloniki; ch.-l. de l'eyalet et du livah d'Ouskoup, sur le Vardar; 15,000 hab. Mosquées, archevêché grec, évêché catholique. Maroquinerie.

Ousoundjova, v. de Thrace (Turquie), dans le vilayet d'Edreneh, sur la route d'Andrinople à Philippopoli. Foires importantes.

Oussouri. affl. de droite de l'Amoûr, forme la limite de la Russie asiatique et de la Chine.

Oust. ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 kil. S. E. de Saint-Girons (Ariége), sur le Salat; 1,554 hab.

Oust, affl. de droite de la Vilaine, vient des monts Menez, passe à Rohan et à Ploërmel, et sert au canal de Nantes à Brest. Cette rivière finit au-dessous de Redon et a 150 kil. de cours.

Oustioug-veliki. c'est-à-dire *la Grande*, v. de Russie (Vologda), sur la Soukhona. Evêché grec; commerce actif; 10,000 hab.

Oustvola. anc. *Granique*, riv. de Turquie (Anatolie), dans le livah de Biga.

Outarville. ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. O. de Pithiviers (Loiret); 578 hab.

Ou-tchang. v. de Chine, ch.-l. de la prov. de Houpé, à 450 kil. S. O. de Nan-King, sur le Yang-tsé-kiang; 600,000 hab. (?) Thé, bambou. Commerce immense. Cette ville est en face de Han-kao et de Han-yang.

Outche. v. du roy. de Lahore (Moultan), près du confluent du Sutledje et du Tchennab. — Anc. ville des *Oxydraques*.

Outhier (Réginald), astronome, né dans le Jura, 1694-1774, d'abord vicaire près de Lons-le-Saulnier, s'occupa d'observations astronomiques avec tant de succès, que l'Académie des sciences le nomma son correspondant, 1731. Il fut chargé, en 1732, de calculer des triangles pour la grande carte de France; accompagna Maupertuis, en 1735, pour mesurer un degré au cercle polaire, et rédigea son *Journal*, 1744, in-4°, bien plus instructif que l'ouvrage plus connu de Maupertuis. Le recueil de l'Académie contient de lui plusieurs mémoires importants.

Outlaws. Anglo-Saxons mis *hors la loi* par ordonnance de Guillaume le Bâtard, conquérant de l'Angleterre. Robin Hood a été l'un de ces outlaws, réfugiés dans les forêts.

Outreau. bourg de l'arr. et à 4 kil. S. E. de Boulogne (Pas-de-Calais); 2,790 hab.

Outrefurens. village de l'arr. et à 1 kil. E. de Saint-Etienne (Loire). Fonderies d'acier; verreries.

Outremeuse (Jean **des Prez,** dit **d'**), chroniqueur belge, né à Liége, 1338-1399, a laissé plusieurs ouvrages manuscrits et deux *Chroniques*, l'une en vers, et l'autre, la plus importante, en prose, depuis la Création jusque vers 1399, imprimées dans la *Collection de chroniques belges inédites*, publiées par les soins du gouvernement.

Ouvèze, riv. de France, vient du département de la Drôme et se jette dans le Rhône, vis-à-vis de l'île Bartalasse; elle traverse le département de Vaucluse.

Ouvrard (Gabriel-Julien), riche et fameux financier français, né près de Clisson (Loire-Inférieure), 1770-1846, s'éleva, du simple négoce de Nantes, à de hautes spéculations, gagna 15 millions en trois ans (1797-1800), comme entrepreneur du service des subsistances de la marine, et, le premier, proposa l'organisation d'une caisse d'amortissement, comme conséquence de son plan d'une dette publique considérable. Suspect à Napoléon, enfermé deux fois à Sainte-Pélagie pour dettes, il refit sa fortune sous la Restauration, obtint, en 1823, la fourniture de l'armée du duc d'Angoulême, fut accusé de malversation, de marchés onéreux pour le trésor; éprouva plus tard des pertes considérables, fut encore enfermé cinq ans à Sainte-Pélagie, et finit sa vie à Londres dans l'obscurité. Il a laissé quelques écrits sur les finances et *Mémoires sur sa vie et ses opérations financières*, 3 vol. in-8°.

Ouwaroff (Sergius), homme d'Etat russe, né à Saint-Pétersbourg, 1775-1855, conseiller d'Etat, directeur des banques et manufactures, ministre de l'instruction publique, président de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, a été membre associé de l'Institut de France. Il a écrit, en français: *Essai sur les mystères d'Eleusis; Examen critique de la fable d'Hercule; Mémoire sur les tragiques grecs;* en allemand, *le Poëte Nonnus de Panopolis; Recherches sur l'époque anté-homérique.*

Ouzel. V. Oisel.

Ouzouer-le-Marché, ch.-l. de canton de l'arr. et à 45 kil. N. O. de Blois (Loir-et-Cher); 1,565 hab.

Ouzouer-sur-Loire, ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 kil. N. O. de Gien (Loiret); 1,148 hab.

Ouzoun Haçan Beyg (Aboud-Nasr-Modhaffer-ed-Dyn), vulgairement *Uzum Cassan*, c'est-à-dire Haçan-le-Long, roi turc de Perse, de la dynastie du Mouton-Blanc, fit périr son frère, dépouilla la dynastie du Mouton-Noir, 1467-69, s'empara de toute la Perse, et, à l'instigation des Vénitiens, envahit l'Asie Mineure, s'attaqua à Mahomet II (1472 et 77) et fut vaincu (1478). En 1476, il avait conquis la Géorgie; il mourut en 1478.

Ovampos, peuple nègre, qui habite le nord de la côte entre le Congo et la colonie du Cap; ils sont cultivateurs. Leur roi réside à *Ondonga*.

Ovando (Don Nicolas), gouverneur espagnol des Indes occidentales, après Bovadilla (1501-1508), fut plus cruel encore que son prédécesseur, fit du Xaragua et de l'Higuey une vaste solitude, laissa mourir dans les mines des milliers d'Indiens, dépeupla Saint-Domingue, fut rappelé pour ses crimes, et cependant mourut en Espagne, riche, paisible et honoré, 1518.

Ovar, v. de Portugal (Beïra), à 28 kil. S. de Porto, sur l'Ovar, affl. de la Vouga; 10,500 hab. Pêche; commerce avec les colonies.

Ovas, peuple de l'île de Madagascar, qu'on évalue à 2 millions d'individus; teint olivâtre, cheveux unis, yeux petits, caractère doux. Ch.-l., *Tananarivou*. — On les croit d'origine malaise. Ils occupent les hauts plateaux et dominent sur l'île. On écrit aussi Hovas.

Ovates, prêtres du second rang dans la hiérarchie druidique.

Ovation, petit triomphe institué à Rome, 503 av. J. C.; il était accordé par le sénat pour quelque avantage secondaire (une heureuse négociation, une victoire sur les pirates, les esclaves, les rebelles, un ennemi mis en fuite sans combat), et se bornait à une marche triomphante du vainqueur au Capitole et à l'immolation d'une brebis noire.

Overbeck (Bonaventure **Van**), peintre, né à Amsterdam, 1660-1706, aussi travailleur que débauché, a laissé une riche collection de dessins sur l'Italie, et un ouvrage intitulé *Reliquiæ antiquæ urbis Romæ*, Amsterdam, 1709.

Overbury (Sir Thomas), poëte anglais, né à Compton-Scorfen (Warwick), 1581-1613, voyagea sur le continent, et de retour en Angleterre, se lia étroitement à Robert Carr, comte de Somerset, favori de Jacques Ier. Overbury blessa son ami par ses remontrances au sujet de la comtesse d'Essex; de là sa fin tragique. Il mourut empoisonné à la Tour de Londres. Il a laissé des poëmes, *la Femme*, etc., et des ouvrages en prose. La dernière édition de ses *Œuvres* date de 1856.

Overmeire. comm. rurale de la Flandre orientale (Belgique), à 15 kil. de Termonde. Commerce de chevaux; 5,000 hab.

Overysche, bourg du Brabant (Belgique), à 16 kil. de Bruxelles. Blanchisseries de toiles; meunerie, huilerie; patrie de Juste-Lipse; 5,000 hab.

Over-Yssel, riv. des Pays-Bas. V. Yssel.

Over-Yssel, prov. des Pays-Bas, entre le Zuyderzée à l'O., le Hanovre à l'E., la Gueldre au S., et la Drenthe au N.; 106 kil. sur 35; 3,322 kil. carrés et 265,000 hab. Ch.-l., *Zwoll*. Pays plat, marécages, prairies, bois, quelques collines, plusieurs rivières, l'Yssel, la Regge, le Vecht, etc. Nombreux bestiaux; commerce de toiles et de lainages. — Patrie successive des Usipètes, des Chamaves et des Francs-Saliens, l'Over-Yssel était au XIe siècle aux évêques d'Utrecht; au XVIe, à Charles-Quint; sur la fin du XVIe siècle, devint l'une des 7 Provinces-Unies; en 1798, entra dans la république Batave, et en 1806, fut comprise dans le royaume de Hollande. — En 1810, cette prov. forma le département français des Bouches-de-l'Yssel.

Ovide (Publius Ovidius Naso), poëte latin, l'un des plus beaux esprits du siècle d'Auguste, naquit à Sulmone, 43 av. J. C., et mourut en exil, à Tomes, près des bouches du Danube, 18 ap. J. C., après avoir brillé longtemps à la cour impériale. Le motif de cet exil chez les Gètes (de l'an 9 à l'an 18 de J. C.) est resté une énigme. Ce poëte, plein d'esprit et d'imagination, a laissé de nombreux ouvrages où l'on trouve beaucoup de verve et parfois une facilité trop grande; *nimium amator ingenii sui*, suivant le mot de Quintilien : les *Métamorphoses*, un chef-d'œuvre, comprenant 15 livres ; les *Fastes*, 12 liv., dont les 6 derniers sont perdus ; les *Amours*, 3 livres; l'*Art d'aimer*, 3 livres; le *Remède de l'amour*, 1 livre, œuvre froide, médiocre ; les *Héroïdes*, 2 livres ; les *Tristes*, 3 livres, et les *Pontiques*, 2 livres ; ces deux derniers ouvrages élégiaques ont été composés dans l'exil. Une tragédie de *Médée* et quelques autres pièces de théâtre n'existent plus. Les éditions d'Ovide sont très-nombreuses ; voici les principales : Bologne, 1471 ; Venise (les Alde), 1502-1516 ; Leyde, 1670 ; Amsterdam, 1727 ; Leipzig, 1758-73, 1825 et 1828-1832 ; Paris (*Bibliothèque latine de Lemaire*), 1820-25, 10 vol. in-8°. Traductions principales en français : les *Métamorphoses*, par Banier, par Villenave, 1805 ; les *Fastes*, par Bayeux ; les *Tristes* et les *Pontiques*, par Kervillars. Les traductions en vers de Saint-Ange commencent à s'oublier. On recherche les traductions de la collection Panckoucke et notamment les éditions de la nouvelle *Bibliothèque latine-française* in-18.

Ovidiopol, v. forte de Russie (Europe), dans le gouvernement de Kherson, à 225 kil. S. O. de cette ville, vers l'embouchure du Dniester. Commerce de sel. — On croit que cette ville, bâtie par Catherine II, s'élève sur l'emplacement de Tomes, lieu d'exil d'Ovide ; de là son nom ; 3,000 hab.

Oviédo, *Lucus Asturum*, *Ovetum*, v. des Asturies (Espagne), à 16 kil. de la mer, à 390 kil. N. O. de Madrid ; ch.-l. de la prov. d'Oviédo ; 9,400 hab. Université. Evêché. Belle cathédrale. Toiles, chapeaux, etc. Fondée, au VIIIe siècle, par Pélage, elle devint capitale du royaume des Asturies. — La province d'*Oviédo*, dans l'ancienne Asturie, couverte de montagnes, arrosée par le Nalon, la Navia, etc., est fertile en blé, maïs, a des mines de charbon de terre, et son industrie est assez active : toiles, fonderies de cuivre et de fer. Elle a 10,596 kil. carrés et 611,000 habitants.

Oviédo (Royaume d'). Fondé au VIIIe siècle par les rois chrétiens d'Espagne, successeurs de Pélage, il se transforma au Xe siècle en royaume des Asturies. Dix rois, après Pélage, se succédèrent sur le trône d'Oviédo. Ce sont : Froïla, 757, Aurelio, 768, Silo, 774, Alphonse II, 783, 1re fois, Maurégat, 783, Bermude, 788, Alphonse, 2e fois, 791, Ramire Ier, 842, Ordogno Ier, 850, Alphonse III le Grand, 866, Garcie Ier, 910. V. *Léon*.

Oviédo y Valdez (Gonzalo-Fernandez **de**), né dans les Asturies, 1478-1557, fut nommé intendant général des mines et du commerce dans le nouveau monde, sous Charles-Quint, et a composé une *Histoire générale et naturelle des Indes occidentales*, Séville, 1535, Salamanque, 1547, en espagnol.

Owego, v. des Etats-Unis (New-York), sur la Susquehannah ; 5,500 hab.

Owen (John), *Joannes Audoenus*, poëte latin moderne, né à Armon, dans le pays de Galles (Carnavon), 1560-1628, quitta Oxford, où il était agrégé du collége, pour tenir école à Monmouth, puis à Warwick, vécut dans l'indigence, tout en cultivant les belles-lettres, surtout les poëtes satiriques latins, et excella dans l'épigramme. La suivante lui valut d'être deshérité par un oncle, bon catholique, et de voir ses livres d'*Epigrammes* mis à l'*index :*

> An Petrus fuerit Romæ, sub judice lis est,
> Simonem Romæ nemo fuisse negat.

Editions : Leyde, 1628 ; Amsterdam, 1647 ; Paris (Renouard), 1794 ; Kérivalant a donné une traduction en vers français des épigrammes d'Owen, Lyon, 1819.

Owen (John), poëte et théologien anglais, né à Stadham (comté d'Oxford), 1606-1683, très-célèbre sous la République, fut vice-chancelier à Oxford, et tint pour le parti des non-conformistes. Il a laissé plusieurs ouvrages théologiques.

Owen (John), ministre protestant, né à Londres, 1765-1822, fut le fondateur de la Société Biblique, et a laissé entre autres écrits *l'Histoire de l'origine et des dix premières années de la Société Biblique britannique*, 1816-20, 3 vol. in-4°.

Owen Cambridge (Richard), littérateur anglais, né à Londres, 1714-1802, a composé une *Histoire de la guerre de l'Inde de* 1755 à 1761, *entre les Anglais et les Français, sur la côte de Coromandel*, et quelques écrits poétiques, *la Scribleriade*, poëme. Ses *Œuvres* ont été publiées à Londres en 1803.

Owen-Glendower ou **Glendour,** 1348-1416, se déclara descendant des derniers princes souverains du pays de Galles, battit plusieurs fois les troupes du roi anglais, Henri IV, et se maintint longtemps chef du pays, grâce à l'appui du roi de France, Charles VI. Défait en 1407, il mena dès lors une vie errante et mourut assassiné.

Owen (Robert), célèbre réformateur anglais, auteur du système de la coopération, né à Newtown (comté de Montgommery), 1771-1858. Il ne réussit guère dans ses diverses entreprises qu'à organiser et à faire prospérer pendant quelque temps la colonie industrielle de Lanark. Il dépensa des sommes énormes pour propager ses doctrines sociales, hostiles à toute idée religieuse. Sa colonie de *Nouvelle-Harmonie*, fondée en 1825, dans l'Indiana (Etats-Unis), sur le principe de l'union du capital, du talent et du travail, ne tarda pas à se dissoudre. Il revint ruiné en Angleterre, 1827, mais continua à propager sa doctrine. De tous ses écrits, citons : *le Livre du nouveau monde moral*, qui renferme l'exposé de son système de réforme.

Owhyhée, la plus grande des *Sandwich*. V. ce mot.

Oxenstierna (Axel), homme d'Etat suédois, né à Fanœ, 1583-1654, fut nommé par Charles IX l'un des six tuteurs de Gustave-Adolphe, qui, à son avénement, 1611, le fit grand-chancelier de Suède, fonction qu'Oxenstierna remplit tout le reste de sa vie. Il fut le conseiller fidèle et éclairé du jeune et grand roi. Après Lutzen, où périt Gustave-Adolphe, 1632, Oxenstierna devint l'un des cinq tuteurs de la reine mineure, Christine, et eut dans ses attributions spéciales le département de la guerre. C'est alors qu'on le vit lutter à la tête de la coalition protestante, et, après Nordlingen, 1634, venir en France former une alliance avec Richelieu contre l'Autriche. Sous Christine, Oxenstierna perdit de son influence et fut impuissant à déterminer cette reine à se marier et à conserver le trône. Il mourut de chagrin l'année même où Christine abdiqua. Le 2e volume de l'*Historia belli Sueco-germanici* est, dit-on, de lui ; il a laissé en outre une correspondance volumineuse.

Oxenstierna (Jean), fils du précédent, fut ambassadeur et plénipotentiaire à la paix de Munster, 1648.

Oxenstierna (Benoît), cousin du grand chancelier Axel, 1625-1702, homme d'Etat, sénateur, fut un des négociateurs de la paix d'Oliva, 1660, et ministre plénipotentiaire au congrès de Nimègue, 1679. Sous Charles XII, il se montra très-opposé aux projets de ce prince.

Oxenstierna (Gabriel **Thureson,** comte d'), petit-neveu d'Axel, 1641-1707, fut ambassadeur extraordinaire au congrès de Ryswick, et, en 1699, gouverneur du duché de Deux-Ponts. Il a laissé un *Recueil de pensées diverses*, Francfort, 1725 et 1754.

Oxford (*Oxen ford*, gué des bœufs), *Oxonium*, v. d'Angleterre, ch.-l. du comté de ce nom, à 90 kil. N. O. de Londres, entre l'Isis et le Cherwell. Université célèbre dès le XIIe siècle, fondée, dit-on, par Alfred le Grand, qui comprend 24 colléges et 4,000 étudiants, logés en partie dans 4 *halls ;* bibliothèques riches en manuscrits (la Bodléienne a 220,000 vol. et 20,000 manuscrits), musées, jardin botanique, observatoire, etc. Elle envoie 2 députés au Parlement. Peu de commerce. Ville littéraire, anc. résidence royale. On cite les Statuts ou provisions d'Oxford, rédigés en 1258 ; 31,500 hab.

Oxford (Comté d'), dans l'Angleterre du centre ; il est situé entre ceux de Warwick et de Northampton au N., de Berks au S., de Buckingham à l'E., de Glocester à l'O., a une superficie de 196.536 hectares, et compte 172.000 habitants. Sol fertile, climat froid ; bestiaux nombreux ; plusieurs rivières. Les villes principales sont : *Oxford*, le chef-lieu, Banbury, Woodstock, Henley.

Oxford (Statuts ou Provisions d'). On appelle ainsi les conditions imposées à Henri III, en 1258, par les barons anglais, conduits par Simon de Montfort, comte de Leicester. Elles confirmaient la Grande Charte, donnaient presque tout le pouvoir à un conseil de barons,

établissaient trois parlements annuels et décidaient que 4 chevaliers par comté recueilleraient les plaintes contre les agents royaux, pour les déférer au Parlement. Henri III les abrogea en 1261.

Oxford, v. des Etats-Unis (Ohio); 3,200 hab. Université fondée en 1809.

Oxford, v. des Etats-Unis (New-York); 3.000 hab.

Oxford, v. des Etats-Unis (Maryland), avec port sur la baie de Chesapeake.

Oxford (Comte d'). V. Harley.

Oxiana Palus, lac de Sogdiane, chez les anciens, dans lequel plusieurs ont cru voir la mer d'Aral; d'autres, comme Humboldt, le lac Karakoul, voisin de l'Oxus.

Oxonium ou **Oxonia,** nom latin d'Oxford.

Oxus ou **Oaxes,** auj. *Amou-Daria* ou *Djihoun*, fleuve d'Asie, entre la Bactriane et la Sogdiane, se rendait jadis, au témoignage des anciens, dans la mer Caspienne, par deux embouchures, dont on a cru reconnaître les lits desséchés. Peu à peu les eaux auraient changé de direction et se seraient portées définitivement, vers 1643, dans la mer d'Aral. Il paraît qu'elles commencent de nos jours à reprendre leur ancien cours.

Oxydraques, anc. peuple d'Asie, non loin du Gange. Alexandre traversa leur pays et prit leur capitale au péril de ses jours. V. Outche.

Oxyrhynque ou **Oxyrhynchus,** anc. ville d'Egypte, ch.-l. d'un nome, sur le Nil; auj. *Behnézé*.

Oyapok, riv. de Guyane (Amérique méridionale), sépare la Guyane française et le Brésil, se jette dans l'Océan Atlantique et a un cours de 310 kil.

Oyarzun, *Œaso*, v. du Guipuzcoa (Espagne), sur la rivière du même nom, à 14 kil. S. E. de Saint-Sébastien; 3,400 hab. Mines, plomb, fer, etc.

Oyonnax, ch.-l. de canton de l'arr. et à 13 kil. N. E. de Nantua (Ain); 3.272 hab. Tabletterie; crépins.

Oysans, anc. pays de France, dans le Dauphiné, compris auj. dans les départements de l'Isère et des Hautes-Alpes.

Ozanam (Jacques), mathématicien français, d'origine juive, né à Bouligneux-en-Bresse, 1640-1717, quitta les études théologiques par un goût irrésistible pour les mathématiques, qu'il enrichit de nombreux ouvrages, tels que : *Table des sinus*, etc., Lyon, 1670; *Géométrie pratique*, Paris, 1684; *de l'Usage du compas de proportion*, 1688; *Dictionnaire mathématique*, 1691; *Récréations mathématiques et physiques*, 1694; *Méthode facile pour arpenter*, 1699; *Nouveaux éléments d'algèbre*, Amsterdam, 1702, etc.

Ozanam (Antoine-Frédéric), écrivain, petit-neveu du précédent, fils d'un Ozanam médecin, auteur de quelques ouvrages, naquit à Milan, 1813-1853, étudia à Lyon, prit ses grades de docteur en droit et de docteur ès lettres à Paris, occupa avec succès une chaire de droit commercial à Lyon, concourut pour l'agrégation des Facultés des lettres, suppléa Fauriel avec une rare éloquence à la Sorbonne dans la chaire de littérature étrangère et le remplaça en 1844. Parmi ses œuvres on cite : *Deux chanceliers d'Angleterre*, etc., Paris, 1836; *Dante et la philosophie catholique au* XIIIe *siècle*, 1839 et 1845; *Etudes germaniques pour servir à l'histoire des Francs*, 1847-49; les *Poëtes franciscains en Italie au* XIIIe *siècle*, etc. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1855, 8 vol., avec notice par Lacordaire. Ozanam a été l'un des fondateurs de la Société de Saint-Vincent de Paul.

Ozaneaux (Jean-Georges), littérateur, né à Paris, 1795-1852, élève de l'Ecole normale, professeur de lycée, recteur de diverses académies, puis inspecteur général des études, a laissé quelques écrits en vers, réunis sous le titre d'*Erreurs poétiques*, 3 vol.; *le Dernier jour de Missolonghi*, drame mêlé de chants composés par Hérold, *La Pérouse*, tragédie en 5 actes, *le Nègre*, drame en 4 actes, *Timour et Bayazed*, tragédie en 5 actes, *la Mission de Jeanne d'Arc*, etc.; d'autres écrits en prose où se remarquent son *Nouveau système d'études philosophiques*, Paris, 1830; son *Nouveau dictionnaire français-grec*, Paris, 1847, avec MM. Roger et Ebling; enfin, et surtout, son *Histoire de France*, Paris, 1846 et 1850, 2 vol., couronnée par l'Académie française.

Ozanne (Nicolas-Marie), graveur, né à Brest, 1728-1811, parvint à force de travail à obtenir le brevet de dessinateur de la marine et à élever dans son art son frère, *Pierre*, et ses sœurs *Yves-Marie* et *Jeanne-Françoise*, qui se sont tous distingués dans le dessin et la gravure. En 1767, Ozanne enseigna aux Enfants de France, Louis XVI et ses frères, les éléments de la construction des vaisseaux et de leur manœuvre. Il a laissé un *Traité de la marine militaire*, et une quantité de dessins et de planches remarquables. Les *Vues des principaux ports et rades de la France et de ses colonies* ont été dessinées et gravées par les frères et sœurs Ozanne.

Ozark (Monts), chaîne de l'Amérique du Nord, dans le Texas, et entre le Missouri et la rivière Rouge; 700 kil. de développement du N. E. au S. O. Ce sont des collines escarpées et hautes de 3 à 600 mètres.

Ozène, v. de l'Inde ancienne. V. Oudjein.

Ozerov (Wladislas-Alexandrovitch), littérateur russe, 1770-1816, né près de Tver, étudia le théâtre français et donna des tragédies dans le genre racinien. On le considère comme le créateur de ce genre en Russie. On cite : la *Mort d'Oleg*, 1798; *Œdipe à Athènes*, 1804, son chef-d'œuvre; *Fingal*, 1805; *Dmitri Donskoï*, 1807; et *Polyxène*, 1809. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Saint-Pétersbourg, 1818, 2 vol. in-8°.

Ozias. V. Osias.

Ozieri, v. de l'île de Sardaigne (Italie), ch.-l. de canton de la province de ce nom, à 180 kil. N. de Cagliari; 8,000 hab. Evêché.

Ozoles (Locriens). V. Locride.

P

Pac (Comtes), famille lithuanienne qui remonte, dit-on, aux Pazzi de Florence. Son dernier représentant a été *Louis-Michel*, né à Strasbourg en 1780. Après avoir servi Napoléon Ier, il s'occupa d'agriculture et de beaux-arts, en Pologne, 1814-1830, combattit à Ostrolenka, 1831, et mourut dans l'exil à Smyrne, 1835.

Pacatien (Titus Claudius Marcius Pacatianus), empereur romain dont l'existence n'est connue que par les médailles. Il régna ou dans le sud de la Gaule, ou en Mésie, vers 249.

Pacatus. V. Drépanius.

Pacaudière (La), ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. N. O. de Roanne (Loire); 2,401 hab., dont 824 agglomérés.

Pacca (Barthélemy), né à Bénévent, 1756, fut nonce de Pie VI auprès de Louis XVI, 1791. Créé cardinal par Pie VII, 1801, il devint pro-secrétaire d'Etat en 1808. Lors de l'enlèvement du pontife, 1809, il fut enfermé, pour 3 ans et demi, à Fénestrelles, comme auteur de la bulle d'excommunication lancée contre Napoléon Ier. En 1813, il fit révoquer par Pie VII le concordat de Fontainebleau, et en 1814 rentra avec lui à Rome. Retiré des affaires en 1816, il mourut en 1844. Ses *Mémoires*, 2 vol. in-8°, ont été traduits en français par l'abbé Jamet, 1832, par M. Bellaguet, 1833, et ses *Œuvres complètes* par M. Queyras, 2 vol. in-8°, 1846.

Paccanaristes, nom que prirent les jésuites ou *Pères de la foi*, réorganisés à la fin du XVIIIe siècle par Paccanari, prêtre tyrolien.

Pacchiarotto (Jacopo), peintre de l'école de Sienne, né à Sienne, vivait au commencement du XVIe siècle. Il a imité le Pérugin; forcé de fuir, après une émeute, il vint travailler en France avec le Rosso. Ses principaux tableaux et ses fresques sont surtout à Sienne.

Paccioli (Luca), mathématicien italien, né à Borgo-San-Sepulcro (Toscane), vers le milieu du XVe siècle, fut professeur dans plusieurs villes, surtout à Milan et à Florence; il travailla avec Léonard de Vinci. Son ou-

vrage, *Summa de arithmetica, geometria, proportioni e proportionalità*, Venise, 1494, est le premier traité de mathématiques imprimé.

Pacé, bourg de l'arr. de Rennes (Ille-et-Vilaine). Grains, bestiaux; 2,327 hab., dont 692 agglomérés.

Pacha, titre des dignitaires de l'empire ottoman. — Les provinces ou *vilayets* n'ont plus aujourd'hui à leur tête des *pachas*, mais des *valis*, bien que la dénomination de *pachalik* soit employée quelquefois pour désigner les provinces. L'insigne des *pachas* est une queue de cheval au bout d'une lance surmontée d'une boule dorée; il y a des pachas à *une*, à *deux* ou à *trois queues*.

Pache (Jean-Nicolas), né à Paris en 1746, servit d'abord, grâce au maréchal de Castries, dont il avait élevé les enfants, dans l'administration de la marine. Après avoir secondé Roland et Servan dans leur ministère, il devint lui-même ministre de la guerre, octobre 1792. Destitué (février 1793) par l'influence des Girondins, il se fit nommer maire de Paris, et se vengea de ses ennemis aux journées du 31 mai et du 2 juin, mais se compromit par ses relations avec les Hébertistes. Poursuivi plusieurs fois par les Girondins, après le 9 thermidor, il publia, sous le Directoire, trois *Mémoires apologétiques*, et se retira près de Charleville. Il mourut dans l'obscurité en 1823.

Pacheco (Maria). V. Padilla (don Juan de).

Pacheco (Edouard), marin portugais, fut chargé de défendre la forteresse élevée par Albuquerque, à Cochin, ainsi que le roi de cette ville, contre le zamorin de Calicut. Ce dernier fut vaincu sur terre et sur mer, 1504. Pacheco mourut, disgracié, dans un hôpital.

Pacheco (François), peintre espagnol, né et mort à Séville, 1571-1654, a exécuté plus de 150 portraits, des fresques et des tableaux d'histoire. On a aussi de lui des poésies et un *Traité de la peinture*, 1649, in-4°, encore estimé. Il fut le maître de Vélasquez et l'ami du poëte Herrera.

Pacho (Jean-Raymond), voyageur, né à Nice, 1794-1829, visita deux fois l'Egypte, et, 1824-25, la Marmarique et la Cyrénaïque, sur lesquelles il publia une *Relation*. Il eut le grand prix de la Société de Géographie de Paris.

Pachymère (Georges), historien byzantin, né à Nicée en 1242, entra dans les ordres et fut président, à Constantinople, de la cour de justice. Il mourut vers 1315. — On a de lui: *Histoire d'Orient* (règnes de Michel Paléologue et d'Andronic l'Ancien), en 13 livres, impartiale et bien écrite, traduite en français par le président Cousin; *Abrégé de la philosophie d'Aristote; Paraphrase des œuvres de saint Denys l'Aréopagite*, etc.

Pachynum, nom ancien du cap *Passaro* (Sicile).

Paciaudi (Paul-Marie), savant théatin, né à Turin en 1710, se livra à l'enseignement, puis à la prédication, avant de se vouer à l'étude des monuments antiques. Devenu bibliothécaire du duc de Parme, 1761, il mourut en 1785. — On cite de lui: *de Sacris christianorum balneis; de Cultu S. Joannis Baptistæ; Monumenta Peloponnesiaca*, 2 vol. in-4°, fig.; *Histoire des grands maîtres de l'ordre de Malte*, 3 vol. in-4°, inachevée, etc.

Pacien (Saint) fut évêque de Barcelone, vers 373, et mourut en 391. Il a laissé quelques opuscules, qui se trouvent dans la *Bibliothèque des Pères*, et que Du Tillet a publiés en 1538, in-4°. Fête, le 9 mars.

Pacificus, archidiacre de Vérone, 776-844, fut habile copiste et excella dans les arts mécaniques. On lui attribue l'invention des horloges à roues.

Pacificus (Maximus), auteur d'un recueil de poésies latines, intitulé *Hecatolegium*, 1489, in-4°. Né en 1400 à Ascoli, il mourut vers 1500. On l'a comparé à Ovide, dont il n'eut guère que la fécondité.

Pacifique (Le Père), frère mineur, né à Provins, fonda des couvents de son ordre à Alep, en Chypre et en Perse. Après avoir été supérieur de missions aux Antilles, il mourut à Paris, 1653. Il a laissé: *Voyage de Perse*, 1631, in-4°; *Relation des îles Saint-Christophe et de la Guadeloupe*, 1648, in-12.

Pacifique (Océan), ou **Grand Océan,** ou **mer du Sud,** l'une des 5 divisions de l'Océan, entre l'Asie et l'Australie à l'O., et l'Amérique à l'E. Il communique au N., avec l'Océan Glacial Arctique par le détroit de Behring, et, à l'O., avec l'Océan Indien par les détroits de Malacca, de la Sonde, de Bass, etc. Au S., il est adjacent à l'Océan Glacial Arctique. Il forme à l'E. le golfe de Californie, au N. la mer de Behring, et à l'O. les mers d'Okhotsk et du Japon, les mers Jaune et Orientale et la mer de Chine. Il contient un nombre considérable d'îlots et d'îles sur le littoral de l'Asie, et l'Océanie, ou 5e partie du monde. Sa plus grande profondeur connue est de 6,600 mètres au N. O. des îles Philippines. Il est traversé par le *courant noir* qui longe le littoral asiatique, de la presqu'île de Malacca à l'archipel Japonais, puis se dirige vers l'Amérique, dont il baigne et échauffe les côtes occidentales depuis la Colombie anglaise jusqu'à l'Equateur. Appelé *mer du Sud* par Balboa qui le découvrit en 1513, le Grand Océan a reçu son nom de *Pacifique* de Magellan qui ne rencontra que des calmes dans sa traversée de la Terre de Feu aux îles Philippines, 1520.

Pacini (Jean), compositeur italien, 1796-1866, né à Syracuse, a fait jouer environ 30 opéras. Depuis 1850, il n'a rien publié.

Pacio (Jules), en latin *Pacius*, jurisconsulte, né à Vicence, 1550. Protestant, il professa le droit à Genève, à Heidelberg, à Montpellier et à Valence, où il mourut en 1635. On a de lui: *de Dominio maris Adriatici*, 1619, in-8°, et beaucoup d'écrits sur le droit, etc.

Pacôme (Saint), né dans la Thébaïde, vers 292, fut soldat avant sa conversion. Après avoir été le compagnon de l'anachorète Palémon, il réunit autour de lui plusieurs milliers de chrétiens, et devint ainsi le fondateur principal des communautés monastiques. Il mourut en 348. Fête, le 14 mai. — Il reste de lui deux *règles monastiques*.

Pacorus, fils aîné du roi des Parthes Orodes Ier, dévasta les provinces romaines après la défaite de Crassus à Carrhes, 53-50 av. J. C. César assassiné, il reprit les hostilités, et fut défait et tué par Ventidius, 38.

Pacorus succéda à son père Vologèse Ier, roi des Parthes, 91-107. Il n'est connu que par quelques passages de Martial et de Pline le Jeune. Il s'allia au roi des Daces, Décébale.

Pacta conventa, conditions que la noblesse polonaise imposa, lors de l'élection de tous les rois, après l'extinction des Jagellons. Il y était stipulé que si le prince violait l'une des clauses de ce contrat, ses sujets seraient déliés envers lui de leur serment de fidélité. Les premiers *pacta conventa* furent jurés par Henri de Valois, élu après la mort de Sigismond II Auguste, 1573.

Pacte de Famille, — de Famine. V. Famille, Famine.

Pactole, *Pactolus*, nom ancien d'un affluent de l'Hermus (Lydie). Né au mont Tmolus, il traversait la ville de Sardes. Il roulait des paillettes d'or, depuis que Midas, suivant la Fable, s'était baigné dans ses eaux.

Pacuvius (Calavius), sénateur de Capoue, livra, 216 av. J. C., cette ville à Annibal, et empêcha son fils, Pérolla, d'assassiner ce grand général. V. Tite Live, XXIII, 2-9.

Pacuvius (Marcus), poëte tragique latin, né à Brindes, en 220 av. J. C., était neveu d'Ennius. Il cultiva aussi la satire et même la peinture. Il mourut à Tarente en 130. — On a quelques fragments et les titres de 16 de ses pièces. Il paraît avoir imité les Grecs, mais en donnant à ses personnages une énergie stoïcienne qui va jusqu'à l'enflure. Loué par Cicéron, il est sévèrement jugé par les critiques de l'âge suivant, Martial, Tacite, etc. Ce qui reste de Pacuvius se trouve dans les *Fragmenta poetarum latinorum scenicorum* de Bothe, 1823.

Pacy-sur-Eure, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 24 kil. E. d'Evreux (Eure), sur l'Eure; 1,781 hab.

Padang, v. maritime, sur la côte S. O. de l'île de Sumatra, où elle est le chef-lieu des possessions hollandaises. Rade excellente; exportation de café; 25,000 hab.

Paddington, gros bourg à l'extrémité O. de Londres (Middlesex). Vastes entrepôts; 10,000 hab.

Padeloup, famille de relieurs français, dont les œuvres sont recherchées par les bibliophiles. On trouve des Padeloup depuis 1650, à Paris, jusque vers la fin du XVIIIe siècle. Le plus célèbre paraît avoir été *Antoine-Michel*, 1685-1758, qui fut relieur du roi, en 1733; il fut sans doute aussi le relieur de madame de Pompadour. *Jean* continua les bonnes traditions de son père Michel.

Paderborn, v. de la régence d'Arnsberg, en Westphalie (Prusse), à la source de la *Pader*, affluent de la Lippe, et à 75 kil. N. E. d'Arnsberg, à 80 kil. S. de Minden; 11,000 hab. — Cour d'appel, évêché, gym-

nase qui a remplacé l'université supprimée en 1819. Sous la cathédrale est la source de la Pader, dont les eaux paraissent froides en été et chaudes en hiver. — Charlemagne y tint plusieurs diètes, et fonda, en 777, un évêché qui devint principauté immédiate de l'Empire, et fut sécularisé, 1802, au profit de la Prusse.

Padichah (*protecteur de roi*, en persan), l'un des titres portés par le sultan des Turcs Ottomans.

Padilla (Don Juan **de**), noble de Castille, se mit à la tête des *Comuneros* soulevés contre Charles-Quint, 1520, et gouverna au nom de Jeanne la Folle, dont il s'était emparé. Abandonné par les nobles et par le clergé, trahi par don Pedro de Laso, il livra à Villalar un combat inégal. Blessé et pris, il fut décapité le lendemain, 1522. — Sa femme, *Maria* Pacheco, défendit énergiquement la ville, puis la citadelle de Tolède. Obligée de fuir en Portugal, elle y mourut bientôt.

Padilla (Maria **de**). V. Pierre le Cruel.

Padilla (San-Antonio de), village du Tamaulipas (Mexique), à 32 kil. N. E. de Victoria. Iturbide y fut pris, jugé et fusillé, en juillet 1824.

Padouan (Le). V. Cavino.

Padouan (Le), ancien territoire de Padoue (Italie), entre le Trévisan au N., le Vicentin et le Véronèse à l'O., la Polésine de Rovigo au S., et le territoire de Venise à l'E. — Il forme aujourd'hui la province de Padoue. — Superficie, 1,955 kil. carrés; population, 564,000 hab.

Padoue, en latin *Patavium*, et en italien *Padova*, ch.-l. de la province de son nom (Italie), à 35 kil. O. de Venise, sur le Bacchiglione, par 45° 24′ 3″ lat. N., et 9° 31′ 44″ long. E.; population, 45,000 habit. — Entourée de mauvaises fortifications, Padoue a quelques beaux palais, et de riches églises, Saint-Antoine, Sainte-Justine, etc. Evêché. L'université, fondée en 1228, compte un millier d'étudiants. Bibliothèque de 70,000 volumes. Le séminaire ou collége est célèbre par son imprimerie et sa bibliothèque de 50.000 volumes. Sur la place, dite *Prato della valle*, sont les statues des grands hommes qui ont illustré Padoue. — Soieries, rubans, cordes à boyaux, draps et cuirs. Commerce de vin, grains, huile, bétail. — Fondée, dit-on, par le Troyen Anténor, Padoue fut ruinée par Alaric, puis par Attila. Après avoir été une république municipale, elle fut dominée, au moyen âge, par les Carrare, et depuis 1405, par Venise, dont elle a suivi les destinées. En 1806, Napoléon Ier en fit le ch.-l. du département du Brenta. Après 1815, ce fut le ch.-l. d'une des 8 provinces de la Vénétie. Elle a été réunie en 1866 à l'Italie. Patrie de Tite Live, d'Asconius Pedianus, de Belzoni, Mantegna, etc. — Napoléon Ier donna le titre de duc de Padoue au général Arrighi.

Padula, v. de la Principauté citérieure (Italie), à 100 kil. S. E. de Salerne; 6,000 hab.

Padus, nom ancien du Pô.

Pæan, V. Péan.

Paelinck (Joseph), peintre belge, né à Oostacker, près de Gand, 1781-1839, fut élève de David à Paris, professeur à l'Académie de Gand, puis alla travailler en Italie. Il revint à Gand et a laissé des tableaux d'histoire estimés.

Paër (Ferdinand), compositeur de musique, né à Parme, 1771-1839, imita d'abord les Italiens, ses compatriotes, puis Mozart depuis 1800. Enlevé à la cour de Saxe par Napoléon Ier, 1807, il se maintint en faveur auprès de Louis XVIII, de Charles X et de Louis-Philippe Ier. — On cite, parmi ses opéras : *Achille*, 1806; l'*Agnese*, 1811, et surtout *le Maître de chapelle*, 1824, etc. Il dirigea, à plusieurs reprises, le Théâtre-Italien de Paris, et entra à l'Institut en 1831. On lui doit encore des cantates, des oratorios, des duos, des ariettes, de la musique d'église, des symphonies, des marches militaires, etc.

Paesiello. V Paisiello.

Pæstum ou **Pæstum**, v. de l'Italie ancienne, dans la Lucanie, au N. O., sur le golfe auquel elle donnait son nom (*Pæstanus sinus*), au S. de Silarus. Colonie de Sybaris. Pæstum reçut des Romains le nom de *Posidonia*. Elle fut ravagée par les Sarrasins en 915, par Robert Guiscard en 1080, et abandonnée par ses habitants au xvie s. On admire encore les ruines de ses temples. — Celles-ci sont aujourd'hui à l'O. du village de *Capaccio*, sur le golfe et dans la province de Salerne. Les anciens vantaient les roses de Pæstum.

Pætus (*un peu louche*), surnom de plusieurs anciennes familles de Rome, les Cæcina, les Ælius, etc.

Pætus (Cæcina) conspira avec Scribonianus contre l'empereur Claude : sa femme, Arria, l'encouragea à prévenir le supplice en se frappant elle-même d'un coup de poignard.

Pætus Catus (Sextus Ælius), jurisconsulte romain, publia (200 av. J. C.) le droit ou code Ælien, c'est-à-dire le recueil des formules pour l'instruction des procès, que les patriciens avaient substituées aux anciennes formules divulguées, en 306, par Flavius.

Pagan ou **Pagahm**, l'une des anciennes capitales des Birmans, sur l'Iraouaddy, à 175 kil. S. O. de Mandalé. Ouvrages en bois sculpté et verni.

Pagan (Blaise-François, comte de), ingénieur, né à Avignon, 1604, fut attiré à la cour de France par Albert de Luynes, son parent. Il se distingua au col de Suse, 1629, devint aveugle, 1642, et mourut en 1665. L'un des maîtres de Vauban, il a écrit un *Traité des fortifications*, 1645, in-fol., le meilleur ouvage publié jusqu'alors sur la matière.

Paganales, *paganalia*, fêtes des villages, ou *pagi*, chez les anciens Romains. On les célébrait en hiver.

Paganel (Pierre), homme politique, né à Villeneuve-d'Agen, 1745, était curé de Noaillac en 1789. Député à l'Assemblée législative, puis à la Convention, il vota la mort du roi avec sursis. Exilé comme régicide, 1816, il mourut à Liége, 1826. On a de lui : *Essai historique sur la révolution française*, 1810, 3 vol. in-8°; *Histoire de Napoléon Bonaparte*, 1815, etc.

Paganel (Camille), fils du précédent, né à Paris, 1797-1859, fut député de Villeneuve-d'Agen, 1832-1846, et conseiller d'Etat, 1840-1848. Il a laissé : *Histoire de Frédéric II*, 1830, 2 vol. in-8°; — *de Joseph II, empereur*, 1843, in-8°; — *de Scanderbeg*, 1855, in-8°, et une traduction de *Florus*.

Pagani, nom de 5 peintres italiens dont le plus connu est le 4e, *Grégorio*, fils de Francesco. Né à Florence, 1558-1605, il y a peint une *Invention de la croix*, grand tableau qui a péri dans un incendie, une fresque de *Saint Dominique*, etc.

Paganini (Nicolo), célèbre violoniste, né à Gênes, 1784-1840. Attaché à la cour d'Elisa Bonaparte, 1805-1813, il voyagea en Italie jusqu'en 1828, puis visita l'Allemagne, l'Angleterre et la France, 1828-1834. On a de lui : 24 *Caprices pour violon seul;* 12 *Sonates* et 6 *Quatuors* pour divers instruments.

Paganisme, nom par lequel on désigna, après l'établissement du christianisme, les cultes idolâtriques des anciens. Ces croyances superstitieuses persistèrent longtemps, en effet, dans les villages ou *pagi :* de là le nom de paganisme.

Pagano (Francesco-Mario), publiciste italien, né à Brienza (roy. de Naples) en 1748, professeur de morale à Naples, se fit connaître par de bons ouvrages : *Politicum universæ Romanorum nomothesiæ examen*, 1768; *Considerazioni*, 1787, complément des idées de Beccaria; *Saggi politici*, 1783-1792, livre inspiré par Vico et par l'esprit du xviiie s. Il prit part, comme publiciste et comme politique, aux révolutions de Naples, 1798, fut arrêté et mis à mort, malgré les termes de la capitulation.

Pagase, *Pagasæ*, v. de l'ancienne Grèce, dans la Thessalie, au S. E., sur le golfe de son nom ou *golfe Pagasétique*. C'était le port d'Iolcos, où Jason construisit le navire *Argo*. Auj. *Volo* (Turquie d'Europe).

Pages, jeunes nobles placés auprès des seigneurs féodaux pour y faire l'apprentissage des exercices chevaleresques. Cette éducation durait sept ans : à 14 ans, le jeune homme était *mis hors de page* et devenait écuyer. — A partir du xviie s., le roi et les princes de la famille royale eurent seuls des pages, remplissant auprès d'eux certains services domestiques.

Pagès (Pierre-Marie-François, vicomte de), voyageur, né à Toulouse en 1748. Dans une première exploration, 1767-71, il remonta le Mississipi, traversa le Mexique et l'Océanie, visita Bombay, Mascate et le Liban. Après avoir accompagné Kerguelen, en 1773, il s'embarqua pour le Spitzberg en 1776. Retiré à Saint-Domingue, il y fut massacré par les nègres révoltés, 1793. — On a de lui : *Voyage autour du monde et vers les deux pôles*, 1782, 2 vol. in-8°.

Pagès (Garnier-). V. Garnier-Pagès.

Pagès de l'Ariége (Jean-Pierre), né à Seix (Ariége), 1784-1866, avocat et journaliste, fit partie des assemblées législatives de 1830 à 1849. — Il a écrit : *Nouveau manuel des notaires*, 1818; *Histoire de l'Assemblée constituante*, 1821, etc.

Paggi (Giovanni-Battista), peintre italien, né à Gênes, 1554-1627, élève de L. Cambiaso, fut forcé de fuir à Florence, où il peignit une belle fresque : *Sainte Catherine délivrant un condamné*, et un tableau qui passe

pour son chef-d'œuvre, *la Transfiguration.* Ses œuvres ont de la noblesse et de la grâce, son dessin est bon, son coloris vigoureux. Il a écrit *Definizione et divisione della pittura*, traité connu en France sous le nom de *Tablettes du Paggi.*

Pagi (Antoine), savant franciscain, né à Rogues en Provence, 1624-1699, a laissé: *Dissertatio hypatica, seu de consulibus Cæsareis*, 1682, in-4°; *Critica historico-chronologica in annales ecclesiasticos Baronii*, 4 vol. in-fol., 1689-1705.

Pagi (François), savant franciscain, neveu du précédent, né à Lambesc, 1654-1721. Il travailla à la *Critique des annales de Baronius*, par Antoine Pagi, et donna lui-même: *Breviarium historico-chronologicum pontificum Romanorum gesta, conciliorum generalium acta*, etc., *complectens*, 4 vol. in-8°, 1717-1727.

Pagnerre (Laurent-Antoine), homme politique, né à Saint-Ouen-l'Aumône (Seine-et-Oise) en 1805, fut l'un des combattants de Juillet 1830. Hostile au gouvernement de Louis-Philippe, il organisa contre lui une librairie politique, et remplit diverses fonctions sous la république de 1848. Il mourut en 1854. — Il a contribué à la fondation du Cercle de la librairie et du Comptoir d'escompte.

Pagnini (Luca-Antoine), savant italien de l'ordre des Carmes, né à Pistoie, 1737-1814, professa à l'université de Pise. Il a laissé des poésies en italien, et des traductions estimées des petits poëtes grecs, et de quelques morceaux d'Horace, de Pope et de Voltaire. Il a écrit aussi sur les mathématiques.

Pagnino (Sante), hébraïsant italien, né à Lucques, 1470-1536, se fit dominicain à 16 ans, et, en 1525, se fixa à Lyon. On cite surtout de lui sa traduction latine de la *Bible*, 1528, in-4°, son *Thesaurus linguæ sanctæ*, 1529, in-fol., et *Catena argentea in Pentateuchum*, 1536, 6 vol. in-fol., etc.

Pago, l'une des îles Illyriennes, sur la côte de Croatie, mais dépendant de la Dalmatie (empire d'Autriche), au sud du golfe de Fiume; 5,000 hab. Ch.-l., *Pago.*

Pagratides, dynastie de rois arméniens de la fin du IXe s. à 1079.

Pagus, Pagi, divisions territoriales de la Gaule, qui se sont conservées sous les Romains et au moyen âge, et qu'on retrouve encore sous le nom de *pays.* M. Guérard en a donné un tableau par ordre chronologique, dans l'*Annuaire de la Société d'histoire de France*, 1837.

Pahang, capitale d'un petit État du même nom, dans la partie méridionale de la presqu'île de Malacca, et sur la côte E., près de la mer de Chine.

Pahlen (Pierre, comte de), né en Livonie, 1744-1826, était gouverneur de Saint-Pétersbourg quand il trama le complot qui enleva la vie au tzar Paul Ier, mars 1801. Renvoyé à son gouvernement de Livonie par Alexandre Ier, il préféra une retraite complète.

Paillet (Antoine), peintre de l'Académie de peinture, né vers 1626, peut-être élève de Bourdon, mourut, en 1701, recteur de l'Académie.

Paillet (Alphonse-Gabriel-Victor), avocat, né à Soissons en 1795, vint à Paris en 1826, et commença sa réputation en défendant l'assassin Papavoine. On remarquait la lucidité de sa parole et la force de ses raisonnements. Il siégea à la Chambre des députés, 1846-1848, et à l'Assemblée législative, 1849-51. Il mourut en 1855.

Pailliet (Jean-Baptiste-Joseph), jurisconsulte, 1789-1861, né à Orléans. où il siégea au tribunal civil et à la Cour d'appel. — On cite de lui: *Manuel du droit français*, livre très-répandu; *Législation et jurisprudence des successions*, 3 vol. in-8°; *Droit public français; Dictionnaire universel de droit français*, 5 vol. in-8°; *Manuel complémentaire des codes français et de toutes les collections des lois*, 2 vol. in-8°, etc.

Paillot de Montabert. V. Montabert.

Paimbeuf, ch.-l. d'arr. de la Loire-Inférieure, à 44 kil. O. de Nantes, sur la rive gauche de la Loire et près de son embouchure; par 47° 17′ 17″ lat. N., et 4° 22′ 23″ long. O. — Cette ville, dont l'origine remonte à la fin du XVIIe siècle, a un port et une rade, très-fréquentés avant l'établissement des bassins de Saint-Nazaire; école d'hydrographie; 2,849 hab.

Paimpol, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 40 kil. N. O. de Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord). Bon port sur la Manche et siége d'un quartier de l'inscription maritime. Armements pour la pêche de la morue. L'*anse de Paimpol* est une bonne station; 2,917 hab.

Paimpont, village de l'arrond. et à 24 kil. S. O. de Montfort-sur-Meu (Ille-et-Vilaine). Forges et clouteries importantes; 3,250 hab., dont 169 agglomérés. Près de là, vaste forêt, qui est peut-être l'ancienne forêt de Brocéliande, célèbre dans les traditions bretonnes.

Pain (Marie-Joseph), vaudevilliste, né à Paris, 1773-1830, composa, seul ou en collaboration, plus de 150 pièces, parmi lesquelles on cite *Fanchon la Vielleuse.* Sa chanson, le *Ménage de garçon*, jouit d'une certaine vogue.

Paine (Thomas), publiciste anglais, né à Thetford Norfolk), en 1737, exerça divers métiers dans son pays, et en 1774, passa en Amérique. Il y publia un pamphlet, *le Sens commun*, qui hâta la déclaration d'indépendance des États-Unis. Après avoir été secrétaire du comité des affaires étrangères, il vint à Paris négocier un emprunt, 1781. Ramené encore d'Amérique en Europe par des projets de spéculation, il défendit contre Burke les principes de la Révolution française dans un pamphlet, *les Droits de l'homme*, 1791-1792, mais dut quitter l'Angleterre. A la Convention, où les électeurs du Pas-de-Calais l'avaient envoyé, il plaida la cause de Louis XVI, et, pour ce motif, fut rayé de la liste des membres comme étranger, et emprisonné. Rendu à la liberté et à la Convention, 1794, il mena depuis une vie obscure en France jusqu'en 1802, et en Amérique jusqu'à sa mort, 1809.

Pains de proposition. Ils étaient placés, chez les Juifs, sur la table d'or du sanctuaire, le matin du sabbat. Il y en avait 12.

Pair (Saint). V. Paterne (Saint).

Pairs (du latin *pares*, égaux). Ce mot a eu, en France, trois applications différentes: 1° Il a désigné, à l'origine du système féodal, les vassaux immédiats d'un seigneur, lesquels étaient égaux entre eux. Ils devaient assister leur suzerain dans l'administration de la justice, en formant la cour du fief. — 2° Depuis le XIIIe siècle, il a été appliqué aux 12 grands vassaux du roi de France. Ces derniers ont occupé dès lors une place distincte dans la hiérarchie féodale: 6 étaient laïques: ducs de Normandie, de Bourgogne et d'Aquitaine; comtes de Flandre, de Champagne et de Toulouse; 6 étaient ecclésiastiques: archevêque-duc de Reims; évêques-ducs de Laon et de Langres; évêques-comtes de Beauvais, de Châlons et de Noyon. A ces 12 pairs primitifs les rois de France en ont ajouté plusieurs autres, depuis que Philippe le Bel eut, en 1297, revendiqué pour la couronne le droit de créer de nouvelles pairies: il s'agissait uniquement alors de remplacer les trois pairies de Normandie, de Champagne et de Toulouse, supprimées par la réunion de ces grands fiefs au domaine royal. Depuis 1547, on dépassa le nombre de 12 pairies; avant la Révolution on en comptait 40. Les 12 pairs formaient, à l'origine, une cour de justice spéciale, comme on le voit lors du procès de Jean sans Terre, 1203. Ce tribunal ne tarda pas à se confondre avec la *Cour du Roi* ou *Parlement*, quand Louis VIII lui eut adjoint les grands officiers de la couronne, 1224. Les pairs de France eurent jusqu'à la fin de l'ancienne monarchie le droit de siéger au Parlement. Ils assistaient au sacre et au couronnement des rois, où ils représentaient les 12 anciens pairs, à défaut de princes du sang. — 3° Sous le régime de la charte constitutionnelle, 1814-1848, on appela *pairs de France*, les membres de la première des chambres législatives. Ils étaient nommés par le roi et en nombre illimité, soit à vie, soit (jusqu'en 1831) à titre héréditaire. Aux fonctions législatives ils joignaient le pouvoir judiciaire: ils jugeaient, dans certains cas, leurs propres membres, et les crimes de haute trahison et d'attentat à la sûreté de l'État.

En Angleterre, les membres de la chambre des lords portent le titre de *pairs.*

Paisiello (Giovanni), compositeur de musique, né à Tarente, en 1741, obtint de brillants succès en Italie, passa 8 ans à la cour de la tzarine Catherine II, 1776-1785, et se fixa enfin à Naples, qu'il ne quitta plus que deux années, sur l'appel du consul Bonaparte, 1802-1804. Maître de chapelle de Ferdinand IV, puis de Joseph Bonaparte et de Murat, il mourut un an après la restauration des Bourbons de Naples, 1816. On cite de lui beaucoup d'opéras: *Il Marchese di Tulipano; la Disfatta di Dario; il Re Teodoro; il Pirro; Giunone Lucina; il Barbiere di Siviglia; la Serva padrona*, et de nombreux morceaux de musique instrumentale et vocale.

Paisley, v. d'Écosse (Renfrew), à 6 kil. S de Renfrew, sur un petit affluent de la Clyde. — Fabrication

considérable de châles et de tartans; tissus de fil et de coton, fer. cuivre, etc.; 48,000 hab.

Païta, port du Pérou (Piura), au N. O., sur le Grand Océan, par 5° 5′ lat. S. et 83° 32′ long. O., au S. E. du cap Parina, à 50 kil. N. O. de Piura, son ch.-l. Excellente relâche.

Paix (La), divinité allégorique des Anciens. Ses attributs étaient une branche d'olivier, des épis, une corne d'abondance, etc.

Paix Le prince de la). V. Godoï.

Paix boiteuse. Nom donné à la paix de Longjumeau, 1568, et à la paix de Saint-Germain, 1570.

Paix des Dames. V. Cambrai.

Paix de Monsieur. nom donné à l'édit de Loches ou de Beaulieu (mai 1576), qui termina, en France, la cinquième guerre de religion. Le négociateur, non désintéressé, de ce traité, était *Monsieur*, frère de Henri III (François, duc d'Alençon).

Paix fourrée de Chartres, nom ironique donné à la convention par laquelle Charles VI réconcilia Jean sans Peur avec la maison d'Orléans, mars 1409.

Paixhans (Henri-Joseph), général, né à Metz, 1783-1854, s'occupa d'améliorer l'artillerie et les canons à bombes qui portent son nom. Sous Louis-Philippe Ier, il fut député de Metz. On a de lui : *Nouvelle force maritime*, 1822, in-4° ; *Expériences faites par la marine sur une arme nouvelle*, 1825 ; *Force et faiblesse militaire de la France*, 1830, etc.

Paizac, bourg de l'arrond. de Nontron (Dordogne). Forges ; grains, vins ; 2,230 hab.

Pajol (Claude-Pierre, comte), général, né à Besançon, en 1772. Volontaire en 1791, il conquit presque tous ses grades sur les champs de bataille de l'Allemagne. Blessé pendant la retraite de Russie, il combattit encore à Lutzen, à Bautzen, et surtout à Montereau, où il dirigea l'une des plus belles charges de cavalerie de nos annales militaires. Rallié à Napoléon Ier pendant les Cent-Jours, il fut mis à la retraite par la seconde Restauration. Commandant en second des forces parisiennes en juillet 1830, il organisa l'expédition de Rambouillet qui décida le départ de Charles X. Créé pair de France en 1831, il mourut en 1842.

Pajot, V. Ons-en-Bray (Comte de).

Pajou (Augustin), sculpteur, né à Paris, 1730-1809, eut le grand prix de Rome, et, à son retour d'Italie, entra à l'Académie, 1770. Il eut une grande célébrité pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI. Le Louvre possède de lui des statues de *Bossuet* et de *Psyché*, et les bustes de *Buffon* et de *Mme du Barry*, etc. —Son fils, *Augustin*, 1766-1820, a été un peintre estimé. On cite un tableau de *Marie-Antoinette, séparée de sa fille et de Madame Elisabeth*.

Paladin, mot dérivé de *palatin*, qui s'appliqua d'abord aux grands officiers des rois. Il désigna ensuite les compagnons de Charlemagne dans les romans du moyen âge, enfin la chevalerie errante.

Palæmon, fils d'Athamas et d'Ino, devint un dieu de la mer. Les Romains l'identifièrent avec Portunus.

Palæochori, bourg de la nomarchie de Laconie (Grèce), sur l'Iri, à 6 kil E. de Mistra, sur les ruines de Sparte.

Palæopoli, nom donné aux ruines de Mantinée (Grèce).

Palæopolis. V. Palépolis et Elis.

Palafox (Jean de), théologien, né en Aragon, 1600, fut nommé évêque d'Angelopolis ou Puebla (Mexique), en 1639, avec des pouvoirs administratifs très-étendus. Revenu en Europe, à la suite de démêlés avec les jésuites, il reçut l'évêché d'Osma et mourut en 1659. — On a traduit de lui : *Conquête de la Chine par les Tartares*, etc. Ses *Œuvres* forment 13 vol. in-fol., Madrid, 1762.

Palafox y Melzi (Joseph de), général espagnol, né en Aragon, au château de Palafox, 1780, servit d'abord dans la maison militaire du roi. Échappé de Bayonne, où il avait suivi Ferdinand VII, il souleva son pays et organisa dans Saragosse la plus opiniâtre résistance, 1808-1809. La ville prise, il fut renfermé au donjon de Vincennes. Après avoir été capitaine général de l'Aragon pendant six ans, 1814-1820, il embrassa la cause des cortès de 1820, puis celle d'Isabelle II. Il fut nommé *duc de Saragosse*, en 1836. Il mourut en 1847.

Palais (Comte du), l'un des hauts dignitaires sous les deux dynasties franques. Juge des leudes sous les Mérovingiens, mais relégué au second rang par le maire du palais, il hérita en partie des fonctions de ce dernier sous les Carlovingiens. — Sous les Capétiens le sénéchal remplaça le comte du palais.

Palais (Ecole du) ou **Ecole palatine,** espèce d'Académie fondée par Charlemagne, où siégeaient avec lui ses parents, ses ministres, les hommes les plus distingués de l'époque. Alcuin semble l'avoir surtout dirigée. On y discutait des questions qui nous paraissent futiles, mais qui servaient alors à éveiller les esprits.

Palais-Cardinal. V. Palais-Royal.

Palais de Justice. En France on a donné ce nom aux édifices occupés par les cours de justice et les tribunaux, depuis que Charles V eut abandonné au parlement de Paris le *Palais de la Cité*, première résidence des rois capétiens.

Palais-Royal. La construction de cet édifice de Paris remonte à 4 époques différentes. — Un premier palais fut construit par Richelieu, et reçut le nom de *Palais-Cardinal* qu'il échangea contre celui de *Palais-Royal*, après que Louis XIV l'eut habité pendant la régence de sa mère Anne d'Autriche. Légué par Richelieu au roi, 1642, il passa à la maison d'Orléans, en 1672. Un second palais, dû aux architectes Moreau et Contant d'Ivry, remplaça le premier édifice, incendié, en partie, en 1762 : c'est le palais actuel. Le duc de Chartres (plus connu sous le nom de Philippe-Egalité) y ajouta les trois galeries extérieures du jardin, 1782-1786. Sous la Restauration, le duc d'Orléans (depuis Louis-Philippe Ier) fit construire la galerie intérieure, parallèle au palais, dite galerie d'Orléans, 1827-1830. — Le *Palais-Royal* s'est appelé successivement *Palais-Egalité*, 1792, *Palais du Tribunat*, 1800, *Palais-Royal*, 1806, *Palais-National*, 1848, et de nouveau *Palais-Royal*, 1852.

Palais (Le), bourg maritime de 5,456 hab., sur la côte N. E. de Belle-Isle, dont il est le ch.-l., dans l'arr. et à 56 kil. S. de Lorient (Morbihan). — Fort fortifié sur le golfe de Gascogne. Ecole d'hydrographie. Pêche de sardines et de thons.

Palais (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. N. O. de Mauléon (Basses-Pyrénées), sur la Bidouze. Tribunal de 1re instance ; 1,697 hab.

Palaiseau, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. S. E. de Versailles (Seine-et-Oise), sur l'Yvette. Bons fourrages ; 1,949 hab.

Palamède, fils de l'Argonaute Nauplius, roi d'Eubée, déjoua la ruse d'Ulysse, qui avait feint la folie pour ne pas aller au siége de Troie. Ulysse se vengea en le faisant lapider comme suspect d'intelligences criminelles avec l'ennemi. — Palamède était ingénieur et tacticien. Il inventa, dit-on, les quatre lettres doubles de l'alphabet grec, le jeu des échecs, les dés, les poids et mesures, etc.

Palamos, port fortifié d'Espagne (Catalogne), sur la Méditerranée, à 25 kil. S. E. de Gerone.

Palaos ou **Pelew** (Iles). V. Pelew.

Palaouan, Palawan ou **Paragoa,** l'une des îles Philippines, au S. O. de ce groupe et au N. de Bornéo, entre 8° et 12° lat. N., et entre 115° et 118° long. E. Longue et étroite, elle est peu connue. Elle est habitée par des sauvages. Les Espagnols y ont un petit fort.

Palaprat (Jean), seigneur *de Bigot*, né à Toulouse en 1650, fut d'abord avocat et capitoul dans sa ville natale, secrétaire du grand-prieur de Vendôme à Paris, il se lia avec l'abbé Brueys, et composa avec lui plusieurs comédies : *le Grondeur*, *le Muet*, *l'Avocat Patelin*, etc. Il mourut en 1721. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1 vol. in-12, 1711.

Palatin (Mont), l'une des sept collines (46 mètr. de hauteur) de Rome. Evandre y aurait bâti la ville de Pallantée ; Romulus s'y établit. Les empereurs, depuis Auguste, y eurent habituellement leurs demeures ; de là le nom de *palatium*, *palais*, donné à l'habitation des souverains.

Palatin, haut personnage qui, en Hongrie, représentait le roi absent ou mineur ; — gouverneur de Woïwodie ou palatinat dans l'ancienne Pologne. — V. aussi Paladin.

Palatin (Comte). Ce nom a désigné : 1° sous les rois francs le comte du Palais. V. Palais (Comte du) ; 2° des officiers institués par Otton Ier le Grand pour représenter le roi de Germanie auprès des ducs. Ils administraient les domaines du prince, et recevaient l'appel des jugements rendus par les ducs. Ils résidaient dans les palais royaux et impériaux : de là leur nom de comtes palatins. Au milieu des progrès de la féodalité, la plupart disparurent ; quelques-uns, comme le palatin de Lorraine ou du Rhin (V. Palatinat), pri-

rent place dans l'aristocratie germanique, dont ils devaient, à l'origine, réprimer les usurpations. Le comte palatin du Rhin s'appela, depuis 1356, électeur palatin.

Palatin (Electeur). V. PALATINAT, et PALATIN (Comte).

Palatinat, division territoriale de Pologne. V. PALATIN.

Palatinat, en allemand *Pfalz*, ancien Etat de l'empire d'Allemagne, composé, jusqu'en 1623, de deux territoires distincts. Le BAS-PALATINAT ou PALATINAT DU RHIN était situé entre l'électorat de Trèves à l'O., celui de Mayence et la Hesse-Darmstadt au N., le Wurtemberg et Bade à l'E., l'Alsace et la Lorraine au S. Il renfermait, en 1789, 13 districts et les trois villes de Heidelberg, Manheim et Frankenthal. Partagé en 1801 entre Bade et la France, il fut, en 1815, définitivement divisé entre Bade, la Bavière, la Prusse et la Hesse-Darmstadt. La portion la plus considérable, située sur la rive gauche du Rhin, a gardé le nom de PALATINAT (on l'appelle aussi *Bavière rhénane*) et appartient au royaume de Bavière. Comprise entre la Hesse-Darmstadt au N., la Prusse Rhénane à l'O., Bade à l'E. et la France au S., elle forme une province ayant 5,937 kil. carrés et 615,000 hab. Les villes sont *Spire*, ch.-l., Landau, Germersheim. — Le HAUT-PALATINAT, situé, en 1789, sur la Naab, entre la principauté de Bayreuth au N., le territoire de Nuremberg à l'O., la Bohême à l'E. et la Bavière au S., est aussi aujourd'hui, avec quelques additions, un cercle de la Bavière. Compris entre la Haute-Franconie au N., la Franconie centrale à l'O., la Souabe au S. O., la haute Bavière au S., la basse Bavière au S. E. et la Bohême à l'E., il renferme les villes d'*Amberg*, capitale, Donaustauf, Ratisbonne, etc. Sa superficie est de 9,665 kil. carrés et sa population de 498,000 hab.

HISTOIRE. — Détaché, au XIe siècle, de l'ancien duché de Lorraine ou Lotharingie, le Palatinat du Rhin passa à diverses maisons avant d'arriver à la famille de Wittelsbach, qui le possède encore en partie aujourd'hui. Ce fut l'empereur Frédéric II qui le donna en 1215 à Louis Ier, duc de Bavière, dont le petit-fils Louis II le Sévère, mort en 1274, fonda les deux branches de la maison de Wittelsbach. La ligne aînée ou *Rodolphine*, reçut le Palatinat du Rhin; la ligne cadette, ou *Ludovicienne*, eut la Bavière, à laquelle le jeune Conradin, petit-fils de l'empereur Frédéric II, avait cédé, 1267, le territoire appelé depuis Haut-Palatinat. Ce dernier domaine revint en 1349 au comte palatin Rodolphe II, qui l'unit au Bas-Palatinat. Sous Robert Ier, la dignité électorale fut définitivement attachée par la *bulle d'or* de l'empereur Charles IV à la branche palatine des Wittelsbach, 1356, qui fut investie en même temps du vicariat éventuel de l'Empire pour l'Allemagne du Sud. — Les princes les plus remarquables furent dès lors *Robert III*, qui régna aussi comme empereur, 1400-1410; *Frédéric III*, 1559-1576, qui introduisit le calvinisme en Allemagne; *Frédéric V*, 1610-1623, qui reçut la couronne de Bohême, en 1619, et la paya de sa dignité d'électeur. Son fils, *Charles-Louis*, reçut en dédommagement, au traité de Westphalie, 1648, une huitième dignité électorale créée pour lui, mais dut renoncer au Haut-Palatinat, passé définitivement, comme son rang d'électeur, à la ligne Ludovicienne. — Cruellement ravagé par les ordres de Louvois, 1688-1689, le Palatinat du Rhin fut gouverné, de 1716 à 1742, par *Charles-Philippe*, qui transféra sa résidence de Heidelberg à Manheim, 1720; et de 1742 à 1799, par *Charles-Théodore*, qui hérita de la ligne Ludovicienne, en 1777. — Depuis cette époque l'histoire du Palatinat se confond avec celle de la Bavière. On a vu, plus haut, comment il fut démembré par le traité de Lunéville, 1801, et par le congrès de Vienne, 1815. La portion située sur la rive gauche du Rhin avait fait partie du département français du Mont-Tonnerre, de 1801 à 1814.

Palatine (Princesse). V. CHARLOTTE-ELISABETH DE BAVIÈRE et GONZAGUE (Anne DE).

Palawan. V. PALAOUAN.

Palaye (La Curne de Sainte-). V. SAINTE-PALAYE.

Palazzolo, v. de Sicile, à 24 kil. N. O. de Noto, près des ruines de l'ancienne Acra; 9,000 hab.

Pale (Le), nom que porta jusqu'au XVIIe siècle la partie de l'Irlande soumise à l'Angleterre.

Pal-en-Chalençon (Saint-), bourg de l'arrond. d'Yssingeaux (Haute-Loire). Blondes et dentelles; 2,222 hab.

Palearius (ANTONIO **della Paglia,** dit AONIUS), érudit italien, né à Veroli (Campagne de Rome), professa l'éloquence à Sienne, à Lucques et à Milan. Accusé de tendances luthériennes, il fut pendu, par ordre de Pie V, à Rome, 1570. — Son poëme *de Immortalitate animarum*, 1531, in-16, est une réfutation des doctrines de Lucrèce.

Palefroi, cheval d'allure douce, destiné, au moyen âge, à la monture des dames ou aux voyages.

Palembang, v. maritime sur la côte S. E. de Sumatra, et peuplée de 25,000 hab. Elle est la capitale d'un royaume de même nom qui dépend des Hollandais; 550,000 hab.

Palémon (QUINTIUS RHEMNIUS), grammairien latin, contemporain de Tibère, a écrit un traité *de Ponderibus et Mensuris*, Leyde, 1587, in-8°.

Palencia, *Pallantia*, v. d'Espagne (Léon), ch.-l. d'une province du même nom, sur le Carrion et le canal de Castille, à 130 kil. S. E. de Léon; 11,000 hab. Evêché, belle cathédrale. Fabrication de couvertures de laines. Dans l'antiquité, Palencia était l'une des cités des Vaccéens. — La province de *Palencia*, entre celles de Santander au N., de Léon à l'O., de Burgos à l'E., et de Valladolid au S., a 8,097 kil. carrés et 185,000 hab.

Palenque, nom sous lequel on désigne les ruines de l'ancienne ville mexicaine de *Culhuacan*. Situées près du village de *San-Domingo de Palenque*, à 170 kil. E. de Ciudad-Real (Chiapa), elles se composent de débris de fortifications, temples, aqueducs, etc., monuments d'un peuple inconnu, mais arrivé à une haute civilisation. Elles ont été découvertes en 1787.

Paléologue, famille byzantine, qui apparaît dans l'histoire au XIe siècle. Elle a donné des souverains : 1° *A l'empire d'Orient*, de 1261 à 1453 : Michel VIII, 1261-1282; Andronic II, 1282-1328; Andronic III, 1328-41; Jean VI (ou Jean Paléologue Ier), 1341-1391; Manuel II, 1391-1425; Jean VII (ou Jean Paléologue II), 1425-1448; Constantin XIII Dragazès, 1448-1453. — 2° *Au marquisat de Montferrat*, de 1306 à 1533; cette branche a pour auteur Théodore, second fils d'Andronic II et d'Yolande de Montferrat.

Paléologue (JEAN VI), empereur de Constantinople, fils d'Andronic III, né en 1332, succéda à son père en 1341, sous la tutelle de Jean Cantacuzène, dont il devint le collègue en 1354. Il ne commença vraiment à régner qu'en 1355, et ne fut célèbre que par ses débauches, au moment où les Turcs Ottomans s'établissaient en Europe, prenaient Andrinople et menaçaient l'Empire. Jean alla vainement demander des secours à Rome et à Venise, où il fut même emprisonné pour dettes. Son fils Andronic conspira contre lui; Jean lui fit brûler les yeux, sans pourtant l'aveugler. Bajazet força l'empereur à partager ses dernières provinces avec ce fils coupable, traita Jean comme un vassal et l'empêcha de relever les fortifications de Constantinople. Jean eut pour successeur son fils Manuel, en 1391.

Paléologue (JEAN VII), empereur de Constantinople, né en 1390, succéda à son père Manuel II, en 1425, traita avec Amurat II; puis vint en Italie implorer les secours du pape Eugène IV, accompagné de Bessarion et de plusieurs prélats. Le concile de Florence, 1439, proclama la réunion des deux Eglises; mais l'empereur ne reçut aucun secours des Latins. Il laissa le trône à son frère Constantin XIII, en 1448.

Paléphatus, nom des 4 écrivains grecs mentionnés par Suidas. Le second, né à Paros ou à Priène, et contemporain d'Artaxercès Mnémon, serait l'auteur d'un traité *des Choses incroyables*, que quelques-uns attribuent à un grammairien d'Alexandrie. La meilleure édition de ce traité est celle de Fröhner, Paris, 1861.

Palépolis, *ancienne ville*, v. de Campanie près de Naples, était une colonie de Cumes. Les Romains la prirent en 326 av. J. C., au début de la 2e guerre du Samnium.

Palerme, *Panormus*, anc. capitale de la Sicile, et actuellement ch.-l. de la prov. de son nom (Italie), à 700 kil. S. E. de Florence, sur la côte N. de la Sicile, par 38° 6′ 44″ lat. N., et 11° 1′ long. E ; 186,000 hab. — Archevêché, Cour d'appel, université qui date de 1374. Assise en amphithéâtre, au fond du golfe de son nom, à l'embouchure de l'Oseto, Palerme a deux ports, dont l'un est réservé aux navires de guerre. La rue *del Cassaro* et la *Strada Nuova*, qui se coupent transversalement, la divisent en 4 parties. On y remarque le Palais-Royal, édifice construit à diverses époques, la cathédrale de Sainte-Rosalie, fondée en 1166, avec une coupole moderne, la place Bologni que décore une statue de Charles-Quint, etc. Des fortifications régulières s'élè-

vent du côté de la mer. Fabriques de cotonnades, chapeaux de paille, soieries, savon, essences, crème de tartre, acide nitrique; papeteries, fonderies de caractères. — Fondée par les Phéniciens, sous le nom de *Panorme*. Palerme tomba au pouvoir des Carthaginois, puis des Romains, 254 av. J. C. Au moyen âge et dans les temps modernes, elle a suivi le sort de la Sicile, dont elle fut la capitale. En 1282, elle donna le signal du massacre des *Vêpres siciliennes*. — Affranchie, en 1860, de la domination napolitaine, elle est devenue le ch.-l. d'une province du royaume d'Italie, qui a 5,087 kil. carrés, et 618,000 hab.

Palès, déesse des bergers et des troupeaux, chez les anciens Romains. Ses fêtes, appelées *Palilies* ou *Parilies*, se célébraient par des grands feux allumés le 21 avril. — Ce dernier jour était aussi l'anniversaire de la fondation de Rome.

Paleste, anc. mesure de longueur des Grecs, valant 0,077 millimètres.

Palestine, contrée de la Syrie, au S. O., s'étendant de la source du Jourdain et de la Phénicie au N. à l'extrémité de la mer Morte et à l'Arabie Pétrée au S., et de la Méditerranée à l'O. au désert de Syrie à l'E. Elle était traversée du N. au S. par le Jourdain, qui formait les lacs de Merom et de Génésareth avant de se jeter dans la mer Morte. Elle était arrosée encore par l'Hériomax et l'Iabbok, affluents du Jourdain, par l'Arnon et le Cédron, tributaires de la mer Morte, enfin par le Léontès, le Bélus, le Cison occidental, et les torrents de Gaas et de Besor, tributaires de la Méditerranée. A l'E. du Jourdain étaient les monts Galaad, Abarim et Nebo; à l'O. était le Liban avec les monts Thabor, Gelboé (avec le contre-fort du Carmel), Garizim, des Oliviers, etc.

La géographie politique de la Palestine a varié avec son histoire. Le nom sous lequel elle est désignée paraît venir des Philistins (V. ce mot), dont le souvenir subsiste encore dans la dénomination de *Phalastin* appliquée au littoral entre Jaffa et Gaza. Appelée *Terre de Chanaan* et *Terre Promise* avant l'invasion des Israélites, elle fut partagée par ces derniers en 13 parties (demi-tribu de Manassé oriental, tribus de Gad et Ruben à l'E du Jourdain; — tribus de Nepthali, Azer, Zabulon et Issachar au N. O.; — demi-tribu de Manassé occidental et tribu d'Ephraïm au centre; — tribus de Dan, Siméon, Benjamin et Juda au S. O.). Les faits de son histoire jusqu'à la conquête romaine ont été indiqués aux articles *Israël*, *Juda*, *Juifs* (V. ces mots). Nous rappellerons ici qu'au retour de la captivité de Babylone, 536 av. J. C., elle fut partagée en 4 provinces, *Batanée* à l'E. du Jourdain; — *Galilée* au N. O.; — *Samarie* au centre; — *Judée* au S. O. Les Romains la réduisirent en province sous le nom de *Judée*, 44 ap. J. C., puis, au IVe siècle, la divisèrent en 4 parties: PALESTINE Ire à l'O., ch.-l. Césarée. — PALESTINE IIe au N., ch.-l. Scythopolis. — PALESTINE IIIe au S. (avec Arabie Pétrée), ch.-l. Petra. — ARABIE, à l'E. du Jourdain, ch.-l. Bostra. — Conquise par les musulmans en 636, la Palestine subit successivement les dominations des Arabes, des Fatimites d'Égypte et des Turcs Seldjoucides. Les chrétiens d'Occident, qui la désignaient sous le nom de *Terre Sainte*, y fondèrent, lors de la première croisade, 1099, le royaume de *Jérusalem*, qui fut suzerain des princes de *Galilée* et de *Tibériade*, des comtes de *Joppé* et d'*Ascalon*, des seigneurs de *Césarée*, de *Sichem*, etc. Saladin, en 1187, la rattacha à l'Égypte. Depuis Sélim Ier, elle appartient à l'empire ottoman. Actuellement elle forme la province de *Jérusalem*, qui fait partie de l'eyalet de Damas.

Palestrina (JEAN PIERLUIGI, dit **da**), compositeur de musique italien, né à Palestrina, vers 1524, fut successivement maître de chapelle de Saint-Pierre de Rome, de Saint-Jean de Latran, de Sainte-Marie-Majeure, et, de nouveau, de Saint-Pierre de Rome. Il mourut en 1594, avec le surnom de *Prince de la musique*. Après le concile de Trente, on songea à détruire le mélange du sacré et du profane qui s'était introduit dans la musique d'église dès le XIIIe siècle: on écrivait des messes entières et des motets sur le chant d'une antienne ou sur la mélodie d'une chanson vulgaire. Palestrina composa alors sa *Messe du pape Marcel*, 1565, vrai modèle de musique religieuse: grâce à lui, l'abus fut supprimé, sans que la musique fût bannie des exercices du culte catholique. On a de Palestrina des messes, des motets, des hymnes, des litanies, des madrigaux, etc. Ses *Œuvres* forment 7 vol. in-fol.; on admire surtout son *Stabat mater*.

Palestrina, jadis *Præneste*, v. de la prov. de Rome (royaume d'Italie), à 14 kil. N. E. de Fracasti; 5,000 hab. Évêché. Construite par les Pélasges avant la fondation de Rome, elle a été détruite et rebâtie plusieurs fois. Elle s'élève auj. sur l'emplacement d'un célèbre temple de la Fortune. Patrie du précédent.

Palestrina, île des lagunes de Venise, au S. de Malamocco, avec une ville du même nom, à 14 kil. S. de Venise; 7,000 hab.

Palestro, village d'Italie (Novare), sur la rive gauche de la Sésia, près et à l'E. de Verceil. Victoire des Franco-Piémontais sur les Autrichiens, 30 mai 1859.

Pâleur, divinité allégorique des anciens. Elle avait un temple à Rome, depuis Tullus Hostilius.

Paley (WILLIAM), philosophe anglais, né à Péterborough (Northampton), 1743-1805. Archidiacre de Carlisle, puis investi d'une prébende à Saint-Paul de Londres, il a écrit: *Principes de morale*, 1785, in-4°; *Horæ Paulinæ*, où la vérité de l'Écriture est démontrée à l'aide des épîtres de saint Paul, 1787; *Évidence du christianisme*, 1774; *Théologie naturelle*, 1802. Tous ces ouvrages ont été traduits en français.

Palfyn (JEAN), anatomiste, né à Courtray, 1650-1730, fut professeur à l'école de chirurgie de Gand. On a de lui: *Nouvelle Ostéologie*, 1701; *Anatomie chirurgicale*, 1710, que l'auteur traduisit lui-même du hollandais en français.

Palgrave (Sir FRANCIS-COHEN), historien anglais, né à Londres, 1788-1861. Directeur des archives d'Angleterre, il a publié des documents importants, *Parliamentary Writs*, 2 vol. in-fol.; *Rotuli Curiæ regis*, 2 vol. in-8°, etc., et donné une *Histoire de Normandie et d'Angleterre avant l'avénement des Tudors*, etc., qu'il avait fait précéder d'une *Histoire d'Angleterre sous les Anglo-Saxons*, traduite en français par Licquet.

Palhanpour, capitale d'un petit État de ce nom, dans le Goudjérate; il est tributaire des Anglais; 30,000 hab.

Pali, langue sacrée des bouddhistes de Ceylan et de l'Indo-Chine. Comme le sanscrit, dont il est dérivé, il est auj. une langue morte.

Paliacate, v. de l'Hindoustan anglais, sur la côte du Coromandel, dans la présidence et à 40 kil. N. de Madras. Elle a appartenu aux Hollandais de 1609 à 1795, et de 1813 à 1825.

Paliano, bourg à 44 kil. S. E. de Rome. Ancien duché appartenant aux Colonna; 3,000 hab.

Palibothra ou **Palimbothra**, ancienne ville de l'Inde, capitale des *Prasii*. — On en voit aujourd'hui les ruines près de Patna, sur le Gange. — Quelques auteurs l'ont placée, d'après D'Anville, au confluent de la Djemnah et du Gange.

Palicares, nom donné aux chefs qui, avant l'indépendance grecque, commandaient les milices appelées *armatoles*.

Pali-ka-o, bourg de la Chine, à 12 kil. S. E. de Pékin, sur le grand canal qui va du Pey-ho à la capitale. Victoire des Français, commandés par le général Cousin-Montauban, depuis comte de Pali-ka-o, le 21 septembre 1860.

Palilies. V. PALÈS.

Palimpseste, de πάλιν, *de nouveau*, et ψάω, *effacer*. On appelle ainsi des parchemins sur lesquels l'écriture primitive a été grattée pour faire place à une écriture nouvelle. Cet usage, très-ancien, se généralisa du VIIIe au XIIe siècle, grâce à la pénurie du parchemin. — De nos jours, Angelo Maï a retrouvé la *République de Cicéron*, en reconstituant l'écriture primitive d'un palimpseste.

Palingenius. V. MANZOLLI.

Palinges, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 15 kil. N. de Charolles (Saône-et-Loire), sur la Bourbince et le canal du Centre; 2,511 hab., dont 306 agglomérés.

Palinods (Académies des), fondées à Rouen en 1486, et depuis dans d'autres villes de Normandie. Ce nom leur vint des pièces de poésies qu'on y présentait.

Palinure, pilote d'Énée, se noya sur la côte d'Italie, au N. O. de la Lucanie, près d'un cap qui porte son nom, par 12° 57′ long. E., et 39° 59′ lat. N., au N. O. du golfe de Policastro.

Paliques, *Palici*, frères jumeaux, fils de Jupiter et de la nymphe Thalia, ou de Vulcain, avaient en Sicile, à *Palica*, au S. d'Enna, un temple où les esclaves jouissaient du droit d'asile.

Palisot de Beauvois (AMBROISE-MARIE-FRANÇOIS-JOSEPH, baron DE), naturaliste, né à Arras en 1752, s'im-

barqua pour le Benin, dont il étudia la flore, 1786, et pour Saint-Domingue, où il remplit divers emplois, 1788-1793. Réfugié aux Etats-Unis après la révolte des noirs, il les visita. A son retour en France, 1798, il publia ses découvertes et, en 1806, entra à l'Institut. Il mourut en 1820. On cite de lui : *Flore d'Oware et de Benin*, 2 vol. in-fol., avec planches; *Insectes recueillis en Afrique et en Amérique ; Muscologie, etc.*

Palisse (La). V. La Palice.

Palissot (Charles) **de Montenoy,** littérateur, né à Nancy en 1730, entra, dès l'âge de 16 ans, à l'Oratoire, qu'il quitta bientôt pour aborder le théâtre. En 1755, il commença, par sa comédie du *Cercle* donnée à Lunéville, une guerre qu'il devait poursuivre contre tous les philosophes, Voltaire excepté. Il la continua, en effet, dans ses *Petites lettres de grands philosophes*, 1757, dans sa comédie des *Philosophes*, copie servile des *Femmes savantes*, 1760, dans sa *Dunciade ou guerre des sots*, 1764, poëme satirique qu'il porta, plus tard, de 3 à 7 chants, et même dans ses superficiels *Mémoires sur la littérature*, 1771. Pendant la révolution, il fut l'un des théophilanthropes. Il mourut en 1814, administrateur de la bibliothèque Mazarine. On cite encore de lui : le *Génie de Voltaire*, 1806, et son édition de Corneille, où il a combattu souvent le commentaire de Voltaire. Il a réuni ses *Œuvres* en 6 vol. in-8°, 1809.

Palissy (Bernard), célèbre potier et émailleur, né vers 1510 à la Capelle-Biron, près d'Agen, apprit de lui-même le dessin, l'histoire naturelle, la chimie, etc. Établi à Saintes comme arpenteur géomètre, il conçut l'idée de faire des émaux dans le genre des Italiens, 1539. Il y arriva, après 16 ans de sacrifices, où il dut parfois brûler jusqu'à ses meubles pour alimenter ses fourneaux. Zélé calviniste, il fut sauvé, en 1562, par le connétable de Montmorency, qui lui fit décorer son château d'Ecouen, et lors de la Saint-Barthélemy par Catherine de Médicis : il avait obtenu alors le titre d'*Inventeur des rustiques figulines du roi.* En 1575, il ouvrit à Paris un cours public où il traita, pendant 9 ans, de la formation des pierres, des eaux, et même des puits artésiens. Enfermé à la Bastille par les Seize, 1588, Palissy y mourut en 1590. — Ses *Œuvres* ont été réunies en un volume in-4°, 1577, et réimprimées en partie, en 1844. Ce sont des dialogues entre la théorie et la pratique. Celle-ci l'emporte presque toujours. A peine connu de ses contemporains, Palissy a été dignement apprécié par Fontenelle, Buffon, Cuvier, etc. On lui a érigé une statue à Agen.

Palk (Détroit de). Il sépare Ceylan de l'Hindoustan, et est large de 100 à 120 kil. Sa partie méridionale est presque fermée par une suite d'îlots et de roches corallines qu'on appelle *Pont d'Adam.* Au sud du pont d'Adam, il s'appelle golfe de Manaar.

Palla, manteau des femmes chez les anciens Romains. Les acteurs s'en couvraient aussi sur la scène.

Pallade. V. Palladius.

Palladio (Andrea), architecte italien, né à Vicence, 1518-1580, se forma par l'étude de Vitruve et des monuments de Rome. Devenu célèbre par la restauration de la basilique de sa ville natale, il enrichit de ses œuvres Vicence et encore plus Venise. On lui doit : *Monuments antiques*, 1554; *Traité d'architecture*, 1570, ouvrage qui a été traduit dans toutes les langues. On a gravé à Venise le recueil de ses monuments, 1786. L'*Œuvre* de Palladio a été publié à Paris, 1825-41, in-fol., par Chapuy, Corréard et Alb. Lenoir.

Palladium, statue de Pallas, à laquelle, selon une tradition, Jupiter avait attaché le destin de Troie : elle fut enlevée, pendant le siége de la ville, par Ulysse et Diomède. Selon une autre tradition, les Grecs n'auraient pris qu'un faux Palladium : après la chute de Troie, le vrai Palladium aurait été emporté par Enée en Italie, et, après la fondation de Rome, confié aux Vestales, qui gardaient dans cette statue de Pallas un gage de la durée de la grandeur romaine.

Palladius, médecin grec, d'une époque incertaine, entre le IIIe et le IXe siècle, peut-être professeur à Alexandrie. On a de lui : *Scholies sur le traité des fractures d'Hippocrate, Scholies sur le VIe livre des épidémies d'Hippocrate, Petit traité sur les fièvres, etc.*

Palladius (Rutilius Taurus Æmilianus), écrivain agronome latin, probablement du IVe siècle de l'ère chrétienne. Son traité, *de Re rustica*, paraît être une compilation de Columelle, de Gargilius Martialis, etc. Cet ouvrage est en 14 livres, dont le dernier, écrit en vers élégiaques, a pour sujet la greffe des arbres. Il a été traduit en français, dans la collection Panckoucke, par Cabaret-Dupaty, 1843, in-8°.

Palladius, écrivain ecclésiastique, né vers 367 en Galatie, embrassa la vie monastique, et fut évêque d'Hélénopolis, puis d'Aspona (en Bithynie). Il mourut avant 431. On a de lui : *Histoire Lausiaque* (adressée au préposé ou chambellan Lausus) *contenant les Vies des solitaires.* Connu d'abord par des traductions latines, cet ouvrage n'a été publié dans le texte grec qu'en 1616, Leyde, in-4°.

Pallantée, *Pallantium*, v. d'Arcadie, près de Tégée, qui tirait son nom de son fondateur, Pallas, fils de Lycaon. — V. d'Italie, bâtie sur le mont Palatin, près du Tibre, 60 ans avant la guerre de Troie, par Evandre, qui lui-même venait de la Pallantée d'Arcadie.

Pallantia, capitale des Vaccéens (Tarraconaise), au N. O. de l'Espagne ancienne, sur un affluent du Durius.

Pallantides, neveux d'Egée, roi d'Athènes, voulurent lui enlever le pouvoir. Ils furent vaincus par Thésée.

Pallanza, v. d'Italie, dans la prov. et à 70 kil. N. de Novare, sur le lac Majeur, près des îles Borromées; 2,500 hab.

Pallas, Déesse. V. Minerve.

Pallas, fils d'Evandre, fut tué par Turnus, roi des Rutules, suivant Virgile.

Pallas, affranchi de l'empereur Claude, le décida à épouser Agrippine, et aida ensuite celle-ci à empoisonner son maître. Disgracié par Néron, 56, il fut, à son tour, empoisonné par l'ordre de ce dernier, qui convoitait ses richesses, 63. Félix, son frère, gouverna la Judée.

Pallas (Pierre-Simon), naturaliste et voyageur, né à Berlin en 1741, fut attaché, en 1768, à l'Académie de Saint-Pétersbourg, et, en même temps, à la commission chargée d'aller observer en Sibérie le passage de Vénus sur le soleil. De cette exploration, qui dura 6 ans, il rapporta : *Voyages dans plusieurs provinces de l'empire russe* (traduit en français, 5 vol. in-4°). Après avoir publié *Flora rossica*, 2 vol. in-fol., *Icones insectorum*, 2 vol. in-4°; *Linguarum totius orbis vocabularia*, 4 vol. in-4°; il visita la Crimée ou Tauride, 1793-1794, dont il traça un *Tableau physique et topographique*, en français. Il s'établit enfin à Simphéropol, 1796, et, au bout de 15 ans, revint mourir à Berlin, 1811. — On cite encore de lui : *Observations sur la formation des montagnes; Nouveaux essais sur le Nord*, 7 vol. in-8°.

Pallavicini (Oberto), capitaine italien, né à Plaisance, s'attacha à l'empereur Frédéric II et soumit plusieurs villes à sa propre souveraineté. Passant aux Guelfes, il battit Eccelino de Romano à Cassano, 1259, et régna sur Milan. Redevenu gibelin, il fut vaincu par Charles d'Anjou, et mourut de douleur, 1269.

Pallavicini (Pierre-Sforza), né et mort à Rome, 1607-1667, fut gouverneur de plusieurs villes, puis jésuite et cardinal. Son *Histoire du concile de Trente* a été traduite en français, 1844, 3 vol. in-4°.

Pallavicino (Ferrante), poëte satirique, né à Plaisance, vers 1618, était chanoine régulier de Latran. Après avoir écrit contre le pape Urbain VIII, il quitta Venise et vint en France. Arrêté sur le territoire d'Avignon, il fut décapité, en 1644. On a traduit en français son *Courrier dévalisé* et son *Divorce céleste*. Ses *Œuvres permises* ont été publiées à Venise, 1655, 4 vol. in-12.

Pallegoix (Jean-Baptiste), né près de Beaune, 1805-1862, entra dans les Missions Étrangères, fut envoyé à Siam, 1830, gagna l'affection du roi, et fut nommé évêque de Mallos *in partibus*, 1838. Il a publié une *Description du royaume de Thaï ou Siam*, 2 vol. in-12, et, aux frais du gouvernement, un dictionnaire français, anglais, espagnol et thaï, 1852-1855.

Pallène, la plus occidentale des 3 presqu'îles que la Chalcidique projetait au S., entre les golfes Thermaïque à l'O. et Coronaïque à l'E. Ses villes étaient Potidée, Mendée, Scione, etc. Aujourd'hui elle s'appelle *Cassandria.*

Pallet (Le), bourg de l'arr. et à 20 kil. S. E. de Nantes (Loire-Inférieure), sur la Sèvre-Nantaise. Restes du château de Bérenger, père d'Abailard, qui y naquit. Église du XIe siècle.

Palli, v. de la principauté de Djoudpour (Hindoustan), est une place de commerce importante; 60,000 hab.

Palliates, *Palliatæ fabulæ*. Chez les Romains on donnait ce nom aux comédies dont les sujets étaient

grecs. Les personnages étaient revêtus du *pallium* ou manteau grec.

Pallière (Vincent-Léon), peintre, né à Bordeaux, 1787-1820, élève de Vincent, eut le grand prix de Rome, 1812, et mourut lorsqu'il commençait à obtenir une juste renommée.

Palliot (Pierre), généalogiste, né à Paris, 1608-1698, fut imprimeur-libraire à Dijon. Il a laissé: *le Parlement de Dijon*, 2 vol. in-fol., 1649.

Palliser (Iles), archipel de la Polynésie, à l'extrémité N. O. des îles Tuamotou ou Pomôtou, par 15° lat. S. et 148° 40′ long. O. Cook les découvrit, 1775. On pense que ce sont les *îles Pernicieuses* de Roggeween.

Pallium. Manteau grec, qui fut aussi en usage dans la Rome ancienne, où il devint commun aux hommes et aux femmes. — Le nom de *pallium* désigne aujourd'hui un ornement ecclésiastique que les archevêques portent sur leurs vêtements pontificaux. Ils doivent le demander au pape dans un délai de trois mois après leur nomination, et ne peuvent, jusqu'à ce qu'ils l'aient reçu, exercer les fonctions auxquelles ils ont été appelés.

Palluau, ch.-l. de canton de l'arr. et à 40 kil. N. E. des Sables-d'Olonne (Vendée); 612 hab.

Palma (Jacopo), *l'Ancien*, peintre de l'école vénitienne, né à Serinalta près de Bergame, vers 1480, et mort vers 1548, excella dans le portrait comme dans l'histoire. Il rappelle Carlo Lotto et se rapproche du Giorgione et du Titien. Il y a beaucoup de ses œuvres à Venise surtout, à Florence, à Rome, etc. Le Louvre a de lui: *l'Annonce aux bergers*.

Palma (Jacopo), *le Jeune*, peintre de l'école vénitienne, né et mort à Venise, 1544-1628, était neveu du précédent. Formé par l'étude des œuvres de Polydore Caravage, il fut l'émule du Tintoret et de Paul Véronèse. Outre beaucoup de tableaux, il a laissé des gravures à l'eau-forte.

Palma, ville d'Espagne, ch.-l. des îles Baléares, sur la côte S. O. de Majorque et la baie de son nom, par 39° 34′ lat. N., et 0° 18′ long. E ; 40,000 hab. Evêché suffragant de Valence; cathédrale gothique. Oranges, citrons, vins. Excellent port. — Fondée par les Romains, en 124 av. J. C., Palma était déjà, au ivᵉ s., avec Port-Mahon, la capitale des îles Baléares.

Palma, l'une des îles Canaries, au N. O. du groupe, et la 5ᵉ en étendue (600 kil. carrés). On y trouve le vaste cratère de la *Caldera*. Elle a 35,000 hab. Sa capitale est *Santa-Cruz de la Palma*, sur la côte E. ; 6,000 hab.

Palma-Cayet. V. Cayet.

Palma-del-Rio, v. de la province et à 60 kil. S. O. de Cordoue (Espagne), sur le Guadalquivir. Cuivre; 7,000 hab.

Palma-Nuova, place forte d'Italie, dans la prov. et à 12 kil. S. d'Udine, entre le Tagliamento et l'Isonzo ; prise par Bonaparte en 1797, par les Autrichiens en 1814; 5,000 hab.

Palmarola, *Palmaria*, île d'Italie, dans la mer Tyrrhénienne, à l'O. de Ponza.

Palmas (Las), v. de la Grande-Canarie, sur la côte E. de cette île, dont elle est le ch.-l.; 18,000 hab. Evêché. Elle possède le meilleur mouillage de l'archipel des Canaries.

Palmas, *Sulcitanus sinus*, golfe au S. O. de l'île de Sardaigne, entre le cap Teulade et l'île San-Antioco.

Palmblad (Wilhelm-Fredrik), littérateur suédois, né près de Sœdenkœping, 1788-1852, fut imprimeur de l'université d'Upsal, et l'un de ceux qui, sous le nom de *phosphoristes*, travaillèrent à substituer l'influence de la littérature allemande à celle de la France. Il professa l'histoire, la géographie, publia plusieurs ouvrages, mais surtout une biographie suédoise (*Biograph skt Lexicon œfver namnkunnige Svenska Mæn*), en 23 vol. in-8°.

Palme, *Palmus*, mesure de longueur. Dans l'anc. Rome, on distinguait le *grand* palme, valant 2ᵐ,22 c., et le *petit* palme valant 0ᵐ,74. — Au Brésil, le palme, *palmo*, vaut 0ᵐ,22.

Palmella (P. de **Souza-Holstein**, duc de), homme d'Etat portugais, né à Turin, 1780-1864, représenta son pays au congrès de Vienne, 1814-1815. Après l'usurpation de dom Miguel, il fut proclamé régent par Saldanha et les autres partisans de dona Maria, 1828. Dom Miguel renversé, 1834, il fut deux fois président du conseil des ministres.

Palmella, v. de Portugal (Estrémadure), à 30 kil. S. E. de Lisbonne. Ancien château et couvent; 5,000 hab.

Palmerston, île de la Polynésie, au N. O. de l'archipel de Cook, par 165° long. O. et 18° lat. S.

Palmerston (Henry-John **Temple**, lord vicomte), homme d'Etat anglais, né en 1784, à Broadlands (Southamptonshire), d'une ancienne et illustre famille. Entré dans la Chambre des communes, sous les auspices des tories, 1807, il devint un des lords de l'amirauté, et en 1809, secrétaire de la guerre. Il ne quitta ce dernier poste qu'en 1828, un an après la mort de Canning. Se jetant dans l'opposition, il s'occupa spécialement de la politique extérieure, et fut appelé aux affaires étrangères dans le ministère whig formé par lord Grey, nov. 1830. A l'intérieur, il soutint la réforme électorale; au dehors, il fit reconnaître l'indépendance de la Belgique, et, en 1834, conclut la *quadruple alliance* pour la défense des deux royaumes constitutionnels d'Espagne et de Portugal. En 1835, il fut élu à Tiverton (Devon), qui, depuis, lui renouvela constamment son mandat. Sorti du ministère en 1834, il y rentra en 1835, avec lord Melbourne. Survint la question d'Orient. Ne pouvant amener la France à briser avec lui l'influence russe à Constantinople, il signa avec la Russie, l'Autriche et la Prusse, le traité du 15 juillet 1840, qui abaissait Méhémet-Ali, le client du gouvernement français. Malgré le succès de cette politique, Palmerston quitta encore, pour des causes intérieures, le ministère des affaires étrangères, 1841. Il y revint, une 3ᵉ fois, en 1846, et déploya une activité fébrile dans cette période marquée par les mariages espagnols (V. Louis-Philippe Iᵉʳ), par la suppression de l'Etat de Cracovie, par les troubles du Sunderbund en Suisse, enfin par la révolution parisienne de février 1848, et le contre-coup qu'elle eut sur le continent. Ayant approuvé, avec un empressement que ne partageaient pas ses collègues, le coup d'Etat français du 2 déc. 1851, il dut quitter encore le ministère. Après avoir été chargé du département de l'intérieur, sous lord Aberdeen, déc. 1852, il devint lui-même premier lord de la trésorerie, c'est-à-dire chef du cabinet, fév. 1855, pour trois ans : après le traité de Paris, qui mit fin à la guerre de Crimée, 30 mars 1856, il s'opposa, dans un intérêt anglais, à la réunion des principautés de Moldavie et de Valachie et au percement de l'isthme de Suez. Les tories ayant recouvré le pouvoir en 1858, mais n'ayant pu le conserver, Palmerston reprit la direction du ministère whig avec le titre de premier lord de la trésorerie, juin 1859. Il demeura ainsi à la tête des affaires jusqu'à sa mort, 18 octobre 1865.

Palmes (Cap des), cap d'Afrique (Côte des Graines), au N. O. du golfe de Guinée, par 4° 21′ long. N., et 10° 1′ long. O.

Palmi, v. de la Calabre Ultérieure Iʳᵉ (Italie), à 34 kil. N. E. de Reggio. Soieries; 8,000 hab.

Palmyre ou **Tadmor,** *ville des palmiers*, ancienne ville de Syrie, dans une oasis, à environ 250 kil. N. E. de Damas. Fondée par Salomon, elle fit partie des empires de Nabuchodonosor II, de Cyrus, d'Alexandre le Grand, de Séleucus Nicator et de Rome. Les Parthes ayant fermé la route du commerce de l'Inde par l'Oxus et la mer Caspienne, Palmyre devint la station principale de la voie qui suivait le golfe Persique et l'Euphrate, pour aboutir aux ports de la Méditerranée, en traversant le désert de Syrie. Colonie romaine sous Trajan, elle devint, sous Odenat et surtout sous Zénobie (V. ce nom), la capitale d'un puissant Etat. Aurélien la ruina en 272, mais elle fut relevée par divers empereurs, notamment par Justinien Iᵉʳ, qui voulait en faire un rempart de l'Empire contre les Perses Sassanides. Au moyen âge elle fut encore saccagée, et elle n'a pas été rebâtie, bien qu'elle soit au point de rencontre des caravanes de Damas, d'Alep, d'Orfa, de Mossoul et de Bagdad. Au milieu de ses débris s'élèvent les cabanes de 500 Arabes qui y habitent. Les ruines de Palmyre rappellent encore sa splendeur ; elles s'étendent sur un espace de 12 kilomètres environ. Elles ont été décrites par Wood, 1753, et par Volney, 1787, qui les avaient visitées.

Palmyrène, oasis dont Palmyre était le ch.-l.

Palomino de Castro y Velasco (Antonio), peintre espagnol, né à Bujalance près de Cordoue, 1653-1726, décora avec Claudio Coëllo la galerie des Cerfs au Pardo. Seul il exécuta, à Grenade, Valence et Salamanque, des fresques qui le mettent au premier rang, et justifient la faveur des rois Charles II et Philippe V. — Il a écrit : *El museo pictorico*, 1715, 3 vol., et *Escala optica*, 3 vol. in-fol., 1715-1724, manuel de l'art du peintre. Le

3e volume, qui donne la vie des artistes espagnols, a été traduit en français, 1749, in-12.

Palos, v. d'Espagne, dans la province et à 20 kil. S. d'Huelva (Andalousie), à l'embouchure du rio Tinto, dont les alluvions ont comblé son port. Christophe Colomb s'y embarqua, le 3 août 1492, pour découvrir l'Amérique.

Palos (Cap), situé au S. O. de l'Espagne (Murcie), sur la Méditerranée, par 3° long. O., et 37° 44′ lat. N.

Palsgrave (JEAN), grammairien, né à Londres, étudia à Cambridge, puis à Paris. Choisi, en 1514, pour enseigner le français à Marie, sœur de Henri VIII, qui épousait Louis XII, il revint, en 1515, à Londres, y devint le maître à la mode parmi la jeune noblesse, et mourut en 1554. Il publia, en 1530, l'*Esclaircissement de la langue françoise*, gros in-fol., sorte de grammaire réimprimée en 1852, par Génin, in-4°. Ce livre présente l'inventaire complet et authentique de notre langue à la fin du xve siècle.

Palud (La), bourg de l'arr. et à 25 kil. N. O. d'Orange (Vaucluse), près du Rhône. Grains, soie, garance, vins; 2,502 hab.

Paludamentum, manteau militaire chez les anciens Romains. Il était porté, mais seulement hors de la ville, par les généraux et par les tribuns militaires.

Palus Mœotis. V. MÉOTIDE.

Pamban ou **Paumben**, étroit passage entre l'O. du pont d'Adam et l'île Ramisceram, à l'extrémité d'une petite presqu'île de la côte de Coromandel. On lui a donné, par de grands travaux, une largeur de 70 mètres et une profondeur d'environ 4 mètres, pour le passage des vaisseaux.

Pamel, comm. rur. du Brabant (Belgique), près de la Dendre. Commerce de bestiaux; 3,000 hab.

Pamiers, ch.-l. d'arrond. de l'Ariége, à 22 kil. N. de Foix, sur l'Ariége, par 43° 6′ 53″ lat. N., et 0° 43′ 44″ long. O. Filatures; fabriques d'acier. — Pamiers est une corruption du mot *Apamée*, nom que lui donna Roger III, comte de Foix, qui fonda cette ville au retour de la Ire croisade, 1104. L'érection de son évêché, suffragant de Toulouse, par Boniface VIII en faveur de Bernard Saisset, 1296, fut l'un des premiers incidents de la lutte engagée par Philippe le Bel contre le Saint-Siége; 8,690 hab.

Pamisus, fleuve de l'ancienne Messénie, coulait du N. au S., par Andania et Stenyclaros. Aujourd'hui *Pamiso*.

Pamlico-Sound, lagune sur la côte E. des Etats-Unis (Caroline du N.), par 34° lat. N., et 78° long. O. — Elle est séparée de l'Atlantique par des îlots sur l'un desquels est le cap Hatteras.

Pampas, immenses *plaines* herbacées de l'Amérique du Sud, entre les Andes à l'O., l'Atlantique à l'E., les Campos dos Parexis au N., et le Rio Negro au S. — La partie N. est le Grand-Chaco, entre 20° et 27° 30′ lat. S. Dans la pampas de la république Argentine habitent les *Gauchos*, pâtres à demi sauvages, et d'innombrables troupeaux de bœufs, de moutons et de chevaux. Le vent du S. O., appelé *pampero*, y produit de violents ouragans.

Pampelonne, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 30 kil. N. E. d'Albi (Tarn); 2,202 hab., dont 774 agglomérés.

Pampelune, *Pamplona* en espagnol, v. d'Espagne, ch.-l. de la province de Navarre, sur l'Arga, par 42° 49′ lat. N., et 4° 1′ long. O., à 330 kil. N. E. de Madrid; 25,000 hab. — Evêché, suffragant de Burgos. Chemin de fer qui l'unit à Saragosse, et embranchement sur la ligne de Madrid à Irun. Fortifications négligées, bien que cette place soit le centre de la défense des Pyrénées occidentales. — Fondée, dit-on, par Pompée (*Pompeiopolis*), prise et démantelée en 778, par Charlemagne, Pampelune a été la capitale du royaume, et, depuis 1833, de la province de Navarre.

Pampelune, v. de la Confédération Grenadine, ch.-l. de l'Etat de Santander, dans la haute vallée de la Zulia, près de la frontière du Venezuela, et à 480 kil. N. E. de Santa-Fé-de-Bogota; 4,000 hab. Evêché. Aux environs, mines d'or et de cuivre.

Pamphile, peintre grec, né à Amphipolis, vivait vers l'an 350 av. J. C. L'école de Sicyone remonte à lui, et Apelle fut son élève.

Pamphile (Saint), martyr, né à Béryte vers 240. Il dirigea l'école d'Alexandrie après Origène. Etabli, après sa conversion au christianisme, à Césarée, il ouvrit une école, et occupa ses élèves à transcrire les livres des anciens. Il périt pendant la persécution de Maximin, 309. Fête, le 1er juin. — Il a composé un *Commentaire des actes des apôtres*, et une *Apologie* d'Origène, en 5 livres: de ce dernier ouvrage, le 1er livre, traduit en latin par Rufin, et inséré dans les *Œuvres* de saint Jérôme, nous est seul parvenu.

Pamphylie, ancienne contrée de l'Asie Mineure, au S., entre la Lycie et la Carie, à l'O.; la Phrygie et la Pisidie, au N.; la Cilicie à l'E., et la Méditerranée au S. Traversée par le Taurus de l'E. à l'O., arrosée par l'Eurymédon et le Cestrus, tributaires du golfe de Pamphylie (auj. golfe de *Satalie*), elle dut son nom à la diversité des origines de ses habitants. Ses villes principales ont été *Sidé*, *Aspendus*, colonies grecques, *Perga*, *Selga*, *Attalia*, etc. La Pamphylie n'a joué, par elle-même, aucun rôle dans l'histoire. Peuplée d'abord par les Leuco-Syriens, les Solymes, etc., elle fut asservie aux Lydiens, aux Perses, à Alexandre le Grand, aux Séleucides, puis à Rome. Elle forma, au IVe s. après J. C., une province du vicariat d'Asie (préfecture d'Orient), dont *Aspendus* fut la capitale. — Aujourd'hui elle est comprise dans le gouv. ottoman de Kutayeh.

Pamplona, nom espagnol de PAMPELUNE.

Pamproux, bourg de l'arr. de Melle (Deux-Sèvres). Céréales, vins; 2,191 hab.

Pan, dieu des troupeaux et des pâturages, était fils de Jupiter et de Calisto, ou de Mercure et de Dryope. Sa tête était garnie de cornes; il avait des jambes de bouc. Il fut d'abord honoré en Arcadie, au mont Lycée: c'est de là qu'Evandre transporta son culte en Italie (V. *Lupercales*). Ses courses nocturnes dans les campagnes inspiraient l'épouvante: de là l'expression de *terreur panique*, signifiant une terreur profonde et soudaine. Probablement à cause de l'étymologie grecque de son nom, on l'identifia, dans la suite, avec la nature, le *grand tout*.

Panænus, peintre athénien du Ve s. avant J. C., neveu ou frère de Phidias, l'aida à décorer le temple de Jupiter Olympien, et représenta, dans le Pœcile d'Athènes, la bataille de Marathon.

Panætius, philosophe grec du IIe s. av. J. C., né à Rhodes. Disciple du stoïcien Diogène de Babylone, il accompagna son maître et Carnéade dans leur célèbre ambassade à Rome, et fut admis dans l'intimité du second Scipion l'Africain, avec lequel il voyagea en Egypte et en Asie. A son retour à Athènes, il remplaça Antipater de Tarse comme chef de l'école stoïcienne. Représentant d'un stoïcisme mitigé par des doctrines empruntées à Platon et à Aristote, il ne prétendit jamais que la douleur n'est pas un mal. Entre autres ouvrages, il avait écrit des traités *du Devoir*, et de *la Tranquillité d'esprit*, qui paraissent avoir inspiré Cicéron et Plutarque. V. Sevin, dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, t. X.

Panætolium, assemblée des députés de l'Etolie qui se tenait à Thermus.

Panagiotès. V. PANGOTAKI.

Panama (Etat de), l'un des neuf Etats-Unis de Colombie (Amérique du Sud), situé au N. O. de la confédération, entre la mer des Antilles au N., le Grand Océan au S., Costa-Rica à l'O., et l'Etat de Magdalena à l'E. Compris entre 80° et 85° long. O., et entre 6° et 9° lat. N., il est renfermé tout entier dans l'isthme auquel il donne son nom : aussi l'appelle-t-on encore l'*Etat de l'Isthme*. — La pop. est de 220,000 habit. Les villes princ. sont : *Panama*, capit., sur la côte S.; Colon ou Aspinwall, Chagres, Porto-Bello, sur la côte N., etc. — Mines de houille, etc.

Panama, v. de Colombie, capit. de l'Etat de son nom, sur la côte S. et le golfe de Panama, par 8° 57′ lat. N., et 81° 50′ long. O., à 900 kil. N. O. de Santa-Fé-de-Bogota; 20,000 hab. Evêché. Située dans un pays malsain, et dépourvue de port, Panama tire son importance du chemin de fer qui la met en communication avec Colon et la mer des Antilles. Exportation de caoutchouc, nacre, perles, huile de coco, chapeaux de paille, etc.

Panama (Golfe de), formé par le Grand Océan, sur la côte S. de l'isthme du même nom, entre 6° 50′ et 7° 15′ lat. N., et entre 80° 10′ et 82° 45′ long. O. Il renferme les îles des Perles.

Panama (Isthme de), langue de terre qui unit les deux Amériques, et sépare la mer des Antilles du Grand Océan. Sa longueur est d'environ 250 kil., et sa largeur varie de 44 kil. à 160. Il est traversé, depuis 1855, par le chemin de fer de Colon à Panama (75 kil.).

Panard (CHARLES-FRANÇOIS), chansonnier, né à Cour-

ville, près de Chartres, 1694-1765, était employé de bureau. Sur le conseil de l'acteur Legrand, il travailla pour le théâtre : ses 80 vaudevilles et opéras-comiques, aujourd'hui oubliés, ne figurent pas dans ses *Œuvres choisies*, publiées par Gouffé, 3 vol. in-18, 1803. On ne cite plus de Panard que les chansons.

Panaria, une des îles Lipari, au S. O. de Stromboli.

Panaro, *Scultenna*, riv. d'Italie, affl. du Pô (rive droite), naît dans l'Apennin, et finit à Bondeno. Cours de 125 kil. — Sous Napoléon Ier, de 1804 à 1814, il donna son nom au départ. du *Panaro*, ch.-l. Modène. De 1814 à 1859, il a été la limite du duché de Modène et de la Romagne.

Panathénées, fêtes établies par Thésée, à Athènes, en l'honneur de *Minerve* ou *Athena*, quand il eut réuni en une seule confédération les 12 bourgades ou dèmes de l'Attique. — On distinguait les grandes et les petites Panathénées : les premières, qui ne revenaient que tous les cinq ans, avaient presque l'éclat des quatre grands jeux de la Grèce. Outre les luttes et les concours des divers genres, on y portait, en procession, le *Peplum* de Minerve, sorte de manteau long qui était l'un des attributs des grandes déesses; on en revêtait la statue de la déesse, au Parthénon. Les petites Panathénées revenaient tous les 3 ans.

Panay, une des îles Philippines, au centre de l'archipel, et au N. de Negros, par 11° 15′ lat. N., et 120° 10′ long. E.; pop. 550,000 hab. — Riche en gibier, elle excelle dans la fabrication des tissus et l'agriculture.

Panchæa, île découverte, dit-on, sur la côte N. E. de l'Afrique, par Evhémère, que Cassandre, roi de Macédoine, avait envoyé dans la mer Rouge. Le phénix y venait déposer son nid sur l'autel du soleil. — A Panchæa on rattachait deux îles moins considérables. L'existence de cette île merveilleuse, déjà révoquée en doute par quelques-uns des anciens, n'est pas admise par la plupart des modernes. — Entre autres conjectures, on a pensé cependant que Panchæa pouvait être l'île Socotora.

Panciroli (Gui), jurisconsulte, né à Reggio, 1523-1599, enseigna le droit à Padoue et à Turin. On cite de lui : *Notitia dignitatum utriusque Imperii, cum commentario*, 1593, in-fol.; *Rerum memorabilium libri duo; De claris legum interpretibus*, 1637, travail regardé longtemps comme le meilleur qui ait été composé sur les jurisconsultes du moyen âge, etc.

Panckoucke (André-Joseph), libraire et littérateur, né et mort à Lille, 1700-1753. On cite de lui : *Dictionnaire de la châtellenie de Lille*, in-12; *Bataille de Fontenoi*, parodie du poëme de Voltaire; *Dictionnaire des proverbes français; Etudes convenables aux demoiselles; Art de désopiler la rate*, etc.

Panckoucke (Charles-Joseph), libraire et littérateur, fils du précédent, né en 1736, à Lille, vint, à l'âge de 28 ans, exercer sa profession à Paris, où il mourut en 1798. Il donna au *Mercure de France* la plus grande publicité, édita les *Œuvres de Buffon*, le *Répertoire de jurisprudence*, etc. Il travailla, avec Beaumarchais, à l'édition des œuvres de Voltaire, dite de *Kehl*, donna le plan de l'*Encyclopédie méthodique*, 1781, et fonda, en 1789, *le Moniteur universel*. On lui doit aussi des traductions de Lucrèce, du Tasse et de l'Arioste.

Panckoucke (Charles-Louis Fleury), fils du précédent, né à Paris en 1780, a attaché son nom aux publications suivantes : *Dictionnaire des sciences médicales*, 60 vol. in-8°; *Victoires et conquêtes des Français*, 34 vol.; *Description de l'Egypte*, 26 vol.; *Barreaux français et anglais*, 19 vol.; *Bibliothèque latine-française*, 174 vol. in-8°. Dans cette dernière collection, il a traduit lui-même Tacite, en l'accompagnant d'une curieuse bibliographie. Il mourut en 1844.

Pancorbo (Garganta ou *gosier* de), défilé formé près de Miranda (Vieille-Castille), par un contre-fort de la Sierra d'Occa. La route de Bayonne à Madrid y passe.

Pancrace, l'un des combats en usage dans les jeux des Grecs et dans le cirque de Rome. C'était la réunion du pugilat et de la lutte.

Pancsova, v. de Hongrie (Banat militaire), non loin du confluent de la Témès et du Danube, à 370 kil. S. E. de Pesth; 12,000 hab. — Elle fut le ch.-l. du généralat du Banat militaire et du régiment allemand.

Pandarus, guerrier troyen, rompit, pendant le siége de Troie, une trêve conclue avec les Grecs en lançant un trait contre Ménélas. Il blessa Diomède, qui le tua.

Pandataria, ancienne île d'Italie, au S du Latium; lieu d'exil sous les empereurs romains. Auj. *Vendotena*.

Pandectes. V. Digeste.

Pandion, nom de deux rois d'Athènes : Pandion Ier, 1415-1384 av. J. C., fils d'Erichthonius, fut le père d'Erechthée. — Pandion II, 1264-1240, petit-fils d'Erechthée, reprit son royaume aux Métionides, ses cousins qui l'avaient usurpé, et fut le père d'Egée.

Pandions (Pays des), région de l'Inde anc., comprenant la partie S. du Dekkan actuel. Les princes appelés Pandions, descendants du héros Pandou, résidaient à Modura (auj. *Madura*). L'un d'eux envoya des présents à Auguste.

Pandit, nom qui est l'équivalent de celui de docteur et que prennent les brahmanes de l'Inde, lorsqu'ils se vouent à l'enseignement.

Pandolfe, nom de sept princes de Capoue et de Bénévent. Les plus connus sont : Pandolfe Ier, *Tête de Fer*, 961-981, qui opposa Otton Ier le Grand à Bérenger, et lui transporta son hommage aux dépens des empereurs grecs; il hérita des duchés de Spolète, 967, et de Bénévent, 968. — Pandolfe V, 1021-1050, qui, déposé deux fois par les empereurs Henri II et Conrad II, fut rétabli deux fois; il enleva Naples au duc Sergius IV, et, deux ans après, en fut chassé par le Normand Rainulphe, 1029.

Pandore, femme formée par Vulcain du limon de la terre, et douée de tous les dons par Vénus, Minerve et les autres dieux : d'où son nom (πᾶν, tout, δῶρον, don). Prométhée ayant dérobé le feu du ciel, Jupiter irrité lui envoya Pandore avec une boîte contenant tous les maux. Sur le refus de Prométhée, son frère Epiméthée épousa Pandore et ouvrit la boîte; les maux se répandirent alors sur la terre; l'espérance seule resta au fond de la boîte.

Pandosia, anc. ville du Bruttium, colonie de Posidonia, sur l'Achéron et sur la mer Tyrrhénienne. Alexandre, roi d'Epire, y mourut, 326 av. J. C. — Anc. ville de l'Epire (Thesprotie), au S. O., sur un affluent de l'Achéron.

Pandours, milice irrégulière de la Slavonie (Autriche), qui apparut en Allemagne dans la guerre de la Succession d'Autriche, 1742. Elle tire son nom du village de *Pandour*, à 40 kil. S. de Kalocza.

Panéas, anc. v. de Palestine (Nephtali), près de la source du Jourdain, connue dans la suite sous le nom de *Césarée* de Philippe. Auj. *Banias*.

Panetier (Grand-), ancien grand officier de la couronne de France dont l'origine remonte au règne de Philippe Auguste. 1° Il avait sur les boulangers un droit de juridiction qu'il exerça jusqu'en 1711. — 2° Il surveillait le service de la panneterie dans la maison du roi. Dans les cérémonies d'apparat, comme celle du sacre, il servait encore à la table royale, avec le grand échanson et l'écuyer tranchant.

Pange, anc. ch.-l. de cant. de l'arr. et à 20 kil. S. E. de Metz (Lorraine); 361 hab.

Pangée, *Pangæus*, petite chaîne de montagnes de l'anc. Macédoine (Edonide), au N. E. du golfe Strymonique. Philippe, père d'Alexandre le Grand, retirait des mines d'or du Pangée 1000 talents par an.

Pangotaki ou **Panagiotès** (Nicosias), fanariote, né à Scio, mort en 1673, avait été nommé drogman officiel du gouvernement ottoman, 1669. — De lui date l'influence des Fanariotes (V. ce mot) à Constantinople. Il a écrit une *Confession orthodoxe de l'Eglise catholique et apostolique d'Orient*, 1662, dont il envoya un exemplaire à Louis XIV, avec une traduction latine.

Panhellénien, surnom de Jupiter considéré comme protecteur de tous les Grecs. Un temple, aujourd'hui en ruines, lui était dédié dans l'île d'Egine. — On célébrait aussi en son honneur des *Jeux Panhelléniens*.

Panigarola (François), prédicateur italien, né à Milan, 1548-1594, entra, après une jeunesse désordonnée, chez les Cordeliers, 1567, et fut nommé évêque d'Asti, 1587. En 1589, il vint à Paris pour donner à la Ligue l'appui de son éloquence. Tiraboschi vante ses *Sermons*. On lui doit un *Abrégé des Annales de Baronius*.

Panine (Nikita-Ivanovitch), homme d'Etat russe, né à Saint-Pétersbourg, 1718-1783, d'une famille d'origine italienne. Ambassadeur à Stockholm sous Elisabeth, il contribua à l'élévation de Catherine II, sous laquelle il dirigea les affaires étrangères : il prépara le premier démembrement de la Pologne, et dressa, en 1780, le plan de la *neutralité armée*.

Panini (Giovanni-Paolo), peintre, né à Plaisance,

1691-1764, s'établit jeune à Rome. Il excella à peindre les décorations de théâtre, et a eu peu de rivaux dans la science de la perspective. Le Louvre a dix tableaux de ce maître qui a beaucoup produit.

Pânini, philologue indien, vivait en 350 av. J. C. Il a donné 3,996 règles de la grammaire sanscrite, mais avec une telle concision qu'un commentaire est souvent nécessaire.

Panionium, nom donné à l'assemblée des députés des 12 colonies grecques d'Ionie (Milet, Myunte, Priène, Ephèse, Colophon, Lébédos, Téos, Erythrée, Clazomène, Phocée, Samos et Chios). Elle se tenait dans un temple de Neptune, appelé aussi *Panionium* et bâti sur le promontoire Mycale, vis-à-vis Samos.

Panipot, v. de l'Hindoustan anglais (Calcutta), dans la prov. et à 90 kil. N. O. de Delhy, sur la Djemmah. — Victoire des Mongols sur les Afghans, 1525, et des Afghans sur les Mahrattes, 1761.

Panis (ETIENNE-JEAN), homme politique, né dans le Périgord, 1757-1833. Beau-frère de Santerre, il souleva le faubourg Saint-Antoine, le 20 juin 1792, et fut l'un des fondateurs de la *Commune*, au 10 août. Membre de la Convention, il vota la mort de Louis XVI, et contribua à la chute de Robespierre. Il était depuis longtemps dans la retraite, quand la loi d'amnistie, 1816, l'exila pour 14 ans en Italie.

Panis, tribu de l'Amérique. V. PAWNIES.

Panisci, *petits Pans*, dieux champêtres des Anciens, confondus quelquefois avec les Sylvains.

Panissière, bourg du canton et à 14 kil. N.E. de Feurs, dans l'arr. de Montbrison (Loire). Linge damassé; 1,636 hab.

Pannar ou **Pennar,** fleuve d'Hindoustan, coule à l'E., arrose le Maïssour et le Carnatic, passe à Nellore, et finit dans le golfe de Bengale ; 450 kil. de cours.

Panneels (GUILLAUME), graveur belge, né à Anvers, au XVIIe siècle, fut élève de Rubens, et a laissé des estampes estimées.

Pannonie, *Pannonia*, ancienne contrée de l'Europe centrale, entre le Danube moyen au N. et à l'E., le Noricum à l'O. et l'Illyrie au S. (partie de la Hongrie, de l'archiduché d'Autriche, de la Styrie, de la Carniole, de la Croatie, de la Bosnie et Slavonie). Ses cours d'eau étaient l'*Arabo*, la *Drave*, la *Save*, etc., qui se jettent dans le Danube. Ses habitants étaient, au N. O. d'origine celtique, et au S. E. d'origine pélasgique. Le nom de Pannonie paraît venir des *Péoniens*, que les géographes de l'antiquité placent au N. de la Macédoine jusqu'aux Alpes Juliennes. Parmi ses tribus on distinguait : les *Boii* sur l'Arabo moyen, les *Serrettes*, les *Serrapilli*, les *Jasi* et les *Andizettes* sur la Drave, les *Colapiani* et les *Breuci* dans la vallée de la Save. — On la voit de bonne heure divisée en PANNONIE SUPÉRIEURE (v. princ. : *Vindobona*, *Carnuntum*, *Sabaria*, *Scarabantia*, *Siscia*, etc.); PANNONIE INFÉRIEURE (v. princ.: *Acincum*, *Mursa major*, *Sirmium*, *Taurunum*). La réduction de ce pays en province romaine appartient au règne d'Auguste : commencée en 35-34 av. J. C., elle fut achevée en 8. — Dans la réorganisation de l'Empire romain au IVe siècle, elle fut comprise dans le diocèse d'Illyrie, et la préfecture d'Italie. On la voit alors partagée en 4 provinces : 1° *Pannonie Ire* ou *supérieure*, ch.-l. *Sabaria ;* 2° *Pannonie IIe* ou *inférieure*, ch.-l. *Bregetio ;* 3° *Valérie*, ch.-l. *Acincum ;* 4° *Savie*, ch.-l. *Siscia*. — Lors des invasions des Barbares, la Pannonie fut occupée par les Huns, et par les Ostrogoths au Ve siècle, par les Grecs de Justinien Ier, par les Lombards, enfin par les Avares au VIe. Les derniers devinrent tributaires de Charlemagne en 796. Enfin, au VIIe siècle, des tribus slaves devaient s'établir sur les bords de la Drave et de la Save, mais pour subir la domination des Allemands et des Hongrois, entre lesquels elles sont encore partagées.

Panofka (THÉODORE), archéologue allemand, né à Breslau, 1801-1858, professa à l'université de Berlin. On cite de lui : *Antiquités de Naples ; Musée Blacas*, 4 liv. in-fol.; *le cabinet du comte de Pourtalès; Terres cuites du Musée royal ; Scènes de la vie antique ; Grecques et Grecs d'après l'antique*, etc., et de nombreux articles d'érudition dans les *Mémoires* de l'Académie de Berlin.

Panopolis, anc. ville d'Egypte. V. CHEMMIS et AKHMYN.

Panorme, *Panormus*, nom ancien de *Palerme*.

Panormita (ANTOINE **Beccadelli**, dit), humaniste, né à Palerme, 1394-1471. Professeur de belles-lettres à Pavie, couronné du laurier poétique par l'empereur Sigismond, 1433, et protégé par les rois napolitains, Alphonse V et Ferdinand Ier, il a fondé l'Académie de Naples. Il a écrit en latin : *Hermaphroditus*, recueil d'épigrammes; *De dictis et factis regis Alphonsi*, etc.

Pansa (C. VIBIUS), consul en 43 av. J. C. Défait avec son collègue Hirtius à Modène par Antoine, il mourut des blessures qu'il avait reçues en combattant.

Panseron (AUGUSTE), né à Paris, 1795-1859, élève de Grétry, professeur de chant au Conservatoire, s'est fait connaître par 500 romances, par l'*A, B, C musical*. 1840, in-fol., méthode à l'usage des enfants, etc.

Pantaléon (Saint) subit le martyre vers 305. Il était médecin à Nicomédie. Fête, le 27 juillet.

Pantalon, personnage de l'ancienne comédie italienne. Il portait une culotte longue (d'où le nom du vêtement).

Pantellaria, jadis *Cosyra* ou *Cossura*, île du canal de Malte, dans la Méditerranée, à 100 kil. S. O. de la Sicile, dont elle est une dépendance, par 36° 55' lat. N., et 9° 35' long. E. Elle est volcanique et a des eaux thermales. Ch.-l., *Oppidolo*. Ancienne prison d'Etat.

Pantène (Saint), né en Sicile vers 155, se convertit du stoïcisme au christianisme. Après avoir dirigé l'école d'Alexandrie, il alla dans l'Inde annoncer l'Evangile. Il mourut à Alexandrie vers 216. Fête, le 7 juillet.

Panthée, femme d'Abradate, roi de Susiane, fut, selon Xénophon, prise par Cyrus lors de la défaite des Assyriens, 556. Touché de la générosité du vainqueur, son mari s'attacha à Cyrus, et périt à la bataille de Thymbrée, 548 av. J. C. Panthée se poignarda sur son corps.

Panthéon. On connaît sous ce nom : 1° un temple consacré (27 av. J. C.) par Agrippa, gendre d'Auguste, à *tous les Dieux*, d'où le nom de Panthéon. Compris dans l'enceinte actuelle de Rome, il a été placé sous l'invocation de *Sainte-Marie-aux-Martyrs ;* on le désigne ordinairement sous le nom de *la Rotonde;* 2° un temple aujourd'hui détruit, que l'empereur Adrien avait fait élever à Athènes; 3° l'*église Sainte-Geneviève* à Paris. Commencé par Soufflot en 1758, sur l'emplacement d'une ancienne église dédiée à la patronne de Paris, le *Panthéon français* reçut ce nom en 1791, et fut destiné à recevoir les restes des grands hommes. Le décret de l'Assemblée Constituante fut rapporté sous la Restauration, qui rendit le Panthéon au culte catholique, sous son ancien vocable de Sainte-Geneviève. Transformé encore en nécropole par le gouvernement de Juillet, 1830, il fut de nouveau converti en église catholique par un décret du président, Louis-Napoléon Bonaparte, en 1852. On y a attaché la communauté des *chapelains de Sainte-Geneviève.*

Panticapée, colonie de Milet, fondée dans le VIe s. av. J. C., sur le bosphore Cimmérien, dans la Chersonèse Taurique. Elle a été la capitale du royaume de Bosphore. Auj. *Kertch*.

Pantin, ch.-l. de canton de l'arr. et à 7 kil. S. E. de Saint-Denis (Seine), sur le canal de l'Ourcq; 12,337 hab. — Bataille du 30 mars 1814, contre les Russes et les Prussiens.

Pantomimes, acteurs qui, dans l'antiquité, représentaient des scènes tragiques ou comiques, et même des drames entiers, par des gestes et des attitudes, sans l'aide de la parole. Les plus célèbres pantomimes ont été, à Rome, Pylade et Bathylle, contemporains d'Auguste. — Chez les modernes, *la pantomime* est une partie essentielle des ballets.

Panvinio (ONOFRIO), antiquaire et historien, né à Vérone, 1529-1568, appartenait à l'ordre des Ermites de Saint-Augustin. Voué aux recherches archéologiques, il appuyait ses récits sur les médailles, les inscriptions et les monuments. On cite de lui : *Epitome pontificum romanorum*, 1557, in-fol.; *Fasti et triumphi Romanorum*, 1557, in-fol.; *de Sibyllis*, 1567; *De ludis circensibus*, 1600, in-fol., etc.

Panyasis, poëte grec, natif d'Halicarnasse et oncle d'Hérodote, fut mis à mort, vers 459 av. J. C., par le tyran Lygdamis. De son poëme d'*Héraclée*, consacré aux travaux d'Hercule, il ne reste que quelques fragments, insérés dans la *Bibliothèque grecque*, de Didot, etc.

Panzer (GEORGES-WOLFGANG), bibliographe, né à Sulzbach, 1729-1804, a laissé des travaux remarquables sur les ouvrages imprimés en Allemagne aux XVe et XVIe s. Il était pasteur de l'église de Nuremberg. — On cite *Annales de l'ancienne littérature allemande ou description des livres en allemand jusqu'en* 1526, 2 vol. in-4°, *Annales typographici ab artis inventæ origine*, 11 vol.

in-4° et, de plus, des recherches sur les éditions de la *Bible* et de ses traductions en Allemagne.

Paola. v. d'Italie (Cozenza). V. Paule.

Paoli (Hyacinthe), chef corse, né à Bastia en 1702, dirigea ses concitoyens soulevés contre Gênes, 1735-1739. L'un des premiers, il reconnut pour roi Théodore de Neuhoff. Cerné par Maillebois, il se retira à Naples, et mourut en 1768.

Paoli (Pascal), chef corse, fils du précédent, né en 1726, à Morosaglia, revint, en 1755, de Naples, où il avait suivi son père. Proclamé général, il organisa le pays tout en combattant les Génois. Il créa une université à Corte, établit une marine, et rendit une stricte justice. Il protesta vivement, en 1768, contre la cession de la Corse à la France; mais, vaincu par le comte de Vaux, il dut se réfugier en Angleterre. L'Assemblée constituante le rappela en 1790. Paoli, investi de nouveau du commandement de la Corse, se trouva bientôt exposé aux attaques du parti démocratique, surtout après l'échec d'une expédition contre la Sardaigne. Il rompit alors avec la France, 1793, et s'entendit avec Nelson pour placer l'île sous la souveraineté de George III. Tandis que sir Gilbert Elliot était nommé vice-roi, Paoli s'embarquait, 1796, pour l'Angleterre, où il devait mourir en 1807. — A Corte, subsiste toujours une école qui porte son nom.

Paoli (Paul-Antoine), né à Lucques vers 1720, mort vers 1790, a laissé : *Antiquitatum Puteolis*, etc., *reliquiæ*, in-fol.; *Pœsti... rudera*, in-fol., etc., ouvrages estimés.

Paolo (Frà). V. Sarpi.

Papa, v. de Hongrie (cercle au delà du Danube), dans le comitat et à 53 kil. N. O. de Veszprim. Château du prince Esterhazy; 15,000 hab.

Papa (Cap), *Araxus*, au N. O. de la Morée, à l'entrée O. du golfe de Patras, par 38° 12′ lat. N., et 19° 3′ long. E.

Papa (du grec πάππας, père), nom des prêtres dans l'Eglise grecque.

Pape (du grec πάππας, père), vicaire de J. C., chef visible de l'Eglise catholique. Placé au sommet de la hiérarchie, il nomme les cardinaux, et, quand il n'y est pas dérogé par des concordats, les archevêques et les évêques auxquels, dans tous les cas, il confère aux premiers le *pallium*, et, aux seconds, l'institution canonique; il crée les évêchés; il approuve ou supprime les ordres religieux. Gardien de la foi et de la discipline, il y pourvoit par des *bulles*, *brefs* et *encycliques;* ses décisions sont souveraines en l'absence des conciles généraux, et ceux-ci ne peuvent se réunir que sur la convocation du pape, qui les préside, soit par lui-même, soit par ses légats. Administrateur général de l'Eglise, il règle, quand il y a lieu, ses rapports avec les puissances temporelles par des concordats; il décide dans les cas réservés au Saint-Siége; il accorde des indulgences, prononce les canonisations, etc. Il gouverne les régions éloignées par des vicaires apostoliques, et y propage la foi par des missions. — L'indépendance spirituelle du pape, a longtemps trouvé une garantie, qu'on croyait nécessaire dans sa souveraineté temporelle en Italie. — Le mode d'élection du souverain pontife a varié suivant les époques : jusqu'au XIe s., le pape fut nommé, le plus souvent, par le clergé et par les fidèles de Rome. En 1059, Nicolas II décida que le pape serait choisi par les cardinaux, approuvé par le reste du clergé et par le peuple, et confirmé par l'empereur d'Occident. Grégoire VII supprima l'intervention de l'Empereur dans l'élection, et Alexandre III, celle du clergé inférieur et des fidèles. La nomination du pape, confiée désormais aux cardinaux, fut réglée par Grégoire X, dans le deuxième concile général de Lyon, qui institua les *conclaves*, 1274. Depuis la mort d'Adrien VI, 1523, les papes sont exclusivement d'origine italienne.

On peut distinguer cinq grandes époques dans l'histoire de la papauté, qui commence avec saint Pierre, premier évêque de Rome, où il subit le martyre en 67. — Après la fin des persécutions, la suprématie du pontife romain continue à se manifester au milieu même des invasions barbares : saint Grégoire le Grand, qui, le premier, prend le titre de *Serviteur des serviteurs de Dieu*, la fait reconnaître plus directement aux Lombards, arrachés par lui à l'arianisme, 591, et aux Anglo-Saxons, dont le moine Augustin commence la conversion, 596-597. Il en sera de même de la Germanie, dont l'apôtre saint Boniface trouve un appui dans Grégoire II, 715-731, et Grégoire III, 731-741. A ce moment encore la ville de Rome secouait l'autorité de l'empereur grec, Léon l'Iconoclaste, 726, et se transformait en une république dont le pape était le chef. — Une seconde période est inaugurée par les donations que les premiers rois carlovingiens, Pepin le Bref, puis Charlemagne, font à Etienne II, 756, et à Adrien Ier, 774 : la prépondérance morale du successeur de saint Pierre a désormais encore, aux yeux des barbares, le prestige qu'exerce toujours sur eux la force matérielle. Léon III concourt au rétablissement de l'empire d'Occident, 800, et Nicolas Ier, devançant Grégoire VII, censure déjà les princes. Au milieu de l'anarchie féodale, la papauté est exposée, surtout au Xe et au XIe s., à être le jouet des factions romaines; elle n'échappe à ce danger que pour tomber sous la domination des empereurs allemands, Otton Ier et Henri III (V. *ces noms*). Si elle commence alors la conversion des Scandinaves, des Slaves et des Hongrois, elle voit aussi l'empire grec se dérober à sa suprématie par le schisme de Photius, que consomme, en 1054, Michel Cérularius. — La troisième période de l'histoire des papes (de Grégoire VII à Boniface VIII, 1073-1303) est pleine de luttes, mais aussi de grandeur. Grégoire VII affranchit la papauté du joug des Césars germaniques, et fonde, pour plus de deux siècles, la monarchie universelle de l'Eglise. Telle est la puissance de la papauté, que les historiens arabes des croisades appellent le pape le *khalife* des chrétiens, de même que les historiens occidentaux voient dans le khalife le *pape* des musulmans. Les guerres saintes ont été l'acte le plus glorieux de cette grande monarchie pontificale qui avait sa base dans l'assentiment tacite des peuples. La papauté y gagne une suzeraineté réelle sur le royaume de Jérusalem, 1099, et, après la prise de Constantinople, 1204, la suppression du schisme des Grecs pour toute la durée de l'empire latin, 1204-1261. En Europe, l'autorité des papes s'affirme par la victoire d'Alexandre III, le chef des Guelfes, sur Frédéric Ier Barberousse, par l'ascendant dominateur d'Innocent III, 1198-1216, qui exige l'hommage de divers princes, et leur adresse à tous des reproches sévères, enfin, par l'énergie de Grégoire IX, 1227-1241, et d'Innocent IV, 1243-1254, qui achève l'œuvre de l'indépendance italienne. Au XIIe s., la papauté a pour auxiliaires les ordres nouveaux des dominicains et des franciscains. — La quatrième période de son histoire (de Boniface VIII au milieu du XVIe s.) peut être considérée comme une sorte d'épreuve. D'abord Clément V et les six papes d'Avignon qui lui succèdent, 1305-1378, paraissent trop subir l'influence des rois de France. Ensuite vient le grand schisme d'Occident, 1378-1449, qui jette le trouble dans les consciences, et amène les pères de Constance, 1414-1418, et de Bâle, 1431-1449, à proclamer que les conciles généraux sont supérieurs aux papes. L'unité rétablie, le caractère auguste et moral de la papauté semble encore s'effacer devant les préoccupations d'une politique temporelle, du moins chez Alexandre VI, 1492-1503, qui détruit les tyranneaux de la Romagne, chez Jules II, 1503-1513, qui conçoit le grand projet de rendre à l'indépendance la patrie italienne, chez Léon X, 1513-1521, qui est surtout pour la postérité le protecteur des lettres et des arts, et même chez Clément VII, 1523-1534, sous lequel Rome fut prise et saccagée par les soldats de Bourbon (1527). C'est alors que Luther et Calvin commencent à détacher du Saint-Siége une partie du nord et du centre de l'Europe. — Depuis la seconde moitié du XVIe s., la papauté, fortifiée par les décrets du concile de Trente, 1545-1563, est redevenue, avant tout, une grande puissance morale. A l'aide d'un ordre nouveau, la Société de Jésus, elle combat, au XVIe s., le protestantisme, au XVIIe les jansénistes, et au XVIIIe les philosophes. Pie VII met fin, en 1801, au schisme produit en France par *la Constitution civile du clergé*. Enfin, au milieu des graves débats soulevés par la question du pouvoir temporel, Pie IX rétablit la hiérarchie catholique en Angleterre et en Hollande, et, secondé par d'ardents missionnaires, étend sur de nouvelles régions la suprématie du siége de saint Pierre, dont il a célébré, en 1867, le 18e centenaire. — Voir, pour les détails, les noms cités, et, de plus, la liste suivante des papes, et le Suppl.

Première période.

Saint Pierre, à Rome, en.	42
Saint Lin.	67
Saint Clet.	78
Saint Anaclet	78
Saint Clément.	91

Saint Evariste	100
Saint Alexandre Ier	106
Saint Sixte Ier	119
Saint Télesphore	127
Saint Hygin	139
Saint Pie Ier	142
Saint Anicet	157
Saint Soter	168
Saint Eleuthère	177
Saint Victor Ier	193
Saint Zéphyrin	202
Saint Calixte Ier	219
Saint Urbain Ier	223
Saint Pontien	230
Saint Anthère	235
Saint Fabien	236
Vacance	250
Saint Corneille	251
Saint Luce Ier	252
Saint Etienne Ier	253
Saint Sixte II	257
Saint Denys	259
Saint Félix Ier	269
Saint Eutychien	275
Saint Caius	283
Saint Marcellin	296
Vacance	304
Saint Marcel	308
Saint Eusèbe	310
Saint Melchiade	311
Saint Sylvestre Ier	314
Saint Marc	336
Saint Jules Ier	337
Saint Libère	352
Félix, *antipape*	355
Saint Libère, de nouveau	355
Saint Damase Ier	366
Saint Sirice	384
Saint Anastase Ier	398
Saint Innocent Ier	402
Saint Zozime	417
Saint Boniface Ier	418
Saint Célestin Ier	422
Saint Sixte III	432
Saint Léon Ier le Grand	440
Saint Hilaire	461
Saint Simplice	468
Saint Félix II	483
Saint Gélase	492
Saint Anastase II	496
Symmaque	498
Hormisdas	514
Saint Jean Ier	523
Félix III	526
Boniface II	530
Jean II	533
Agapet	535
Sylvère	536
Vigile	538
Pélage Ier	555
Jean III	560
Benoît Ier ou Bonose	574
Pélage II	578
Saint Grégoire Ier	590
Sabinien	604
Boniface III	607
Boniface IV	608
Saint Deusdedit	615
Boniface V	618
Honorius Ier	625
Séverin	640
Jean IV	640
Théodore	642
Saint Martin Ier	649
Saint Eugène Ier	654
Vitalien	657
Adéodat	672
Donus Ier	676
Agathon	678
Saint Léon II	682
Benoît II	684
Jean V	685
Conon	686
Sergius Ier	687
Jean VI	701
Jean VII	705
Sisinnius	708
Constantin	708
Saint Grégoire II	715
Grégoire III	731
Zacharie	741

Seconde Période.

Etienne II	752
Saint Paul Ier	757
Etienne III	768
Adrien Ier	772
Saint Léon III	795
Etienne IV	816
Saint Pascal Ier	817
Eugène II	824
Valentin	827
Grégoire IV	827
Sergius II	844
Saint Léon IV	847
Benoît III	855
Nicolas Ier	858
Adrien VIII	867
Jean VIII	872
Martin II	882
Adrien III	884
Etienne V	885
Formose	891
Boniface VI	896
Etienne VI	896
Romain	897
Théodore II	898
Jean IX	898
Benoît IV	900
Léon V	903
Christophe	903
Sergius III	903
Anastase III	911
Landon	913
Jean X	914
Léon VI	928
Etienne VII	929
Jean XI	931
Léon VII	936
Etienne VIII	939
Martin III	942
Agapet II	946
Jean XII	956
Léon VIII	963
Benoît V	964
Jean XIII	965
Benoît VI	972
Donus II	974
Benoît VII	975
Jean XIV	983
Jean XV	984
Jean XVI	985
Grégoire V	996
Sylvestre II	999
Jean XVII	1003
Jean XVIII	1003
Sergius IV	1009
Benoît VIII	1012
Jean XIX	1024
Benoît IX	1033
Grégoire VI	1044
Jean XX	1045
Clément II	1046
Damase II	1048
Léon IX	1049
Victor III	1055
Etienne IX	1057
Nicolas II	1058
Alexandre II	1061

Troisième Période.

Grégoire VII	1073
Victor III	1086
Urbain II	1088
Pascal II	1099
Gélase II	1118
Calixte II	1119
Honorius II	1124
Innocent II	1130
Anaclet, *antipape*	
Célestin II	1143
Lucius II	1144

Eugène III 1145
Anastase IV 1153
Adrien IV 1154
Alexandre III 1159
Lucius III 1181
Urbain III 1185
Grégoire VIII 1187
Clément III 1187
Célestin III 1191
Innocent III 1198
Honorius III 1216
Grégoire IX 1227
Célestin IV 1241
Innocent IV 1243
Alexandre IV 1254
Urbain IV 1261
Clément IV 1265
Grégoire X 1271
Innocent V 1276
Adrien V 1276
Jean XXI 1276
Nicolas III 1277
Martin IV 1281
Honorius IV 1285
Nicolas IV 1288
Célestin V 1294
Boniface VIII 1294
Benoît IX 1303

Quatrième Période.

Papes d'Avignon, 1309-1377.

Clément V 1305
Jean XXII 1316
Benoît XII 1334
Clément VI 1342
Innocent VI 1352
Urbain V 1362
Grégoire XI 1370

Grand schisme d'Occident.

A Avignon.

Clément VII 1378
Benoît XIII . . . . 1394—1424
Félix V, *antipape* . . . . . . 1439—1449

A Rome.

Urbain VI 1378
Boniface IX 1389
Innocent VII 1404
Grégoire XII 1406
Alexandre V 1409
Jean XXIII . . . . 1410—1415
Martin V 1417
Eugène IV 1431

Unité rétablie, 1449.

Nicolas V 1447
Calixte III 1455
Pie II 1458
Paul II 1464
Sixte IV 1471
Innocent VIII 1484
Alexandre VI 1492
Pie III 1503
Jules II 1503
Léon X 1513
Adrien VI 1522
Clément VII 1523
Paul III 1534
Jules III 1550
Marcel II 1555

Cinquième Période.

Paul IV 1555
Pie IV 1559
Pie V 1566
Grégoire XIII 1572
Sixte-Quint 1585
Urbain VII 1590
Grégoire XIV 1590
Innocent IX 1591
Clément VIII 1592
Léon XI 1605
Paul V 1605
Grégoire XV 1621
Urbain VIII 1623
Innocent X 1644
Alexandre VII 1655
Clément IX 1667
Clément X 1670
Innocent XI 1676
Alexandre VIII 1689
Innocent XII 1691
Clément XI 1700
Innocent XIII 1721
Benoît XIII 1724
Clément XII 1730
Benoît XIV 1740
Clément XIII 1758
Clément XIV 1769
Pie VI 1775
Pie VII 1800
Léon XII 1823
Pie VIII 1829
Grégoire XVI 1831
Pie IX 1846

Pape (Gui-). V. Gui.

Papebroch ou **Papebroeck** (Daniel), jésuite, né à Anvers, 1628-1714, travailla aux *Acta sanctorum* commencés par Bolland. Soit seul, soit en collaboration, il rédigea les mois de mars, avril, mai et juin — Ayant révoqué en doute la fondation de l'ordre des Carmes par le prophète Élie, il fut condamné par l'inquisition d'Espagne, mais non par le pape, auquel il en appela. En diplomatique, Papebroch a été le précurseur de Mabillon.

Papegai (vieux mot français pour *perroquet*). On donnait ce nom à un oiseau de bois que, dans certaines villes de France, on s'exerçait à abattre à coups de flèche ou d'arquebuse.

Papéiti, port de l'île de Tahiti, sur la côte N. O., capitale du royaume des îles de la Société et résidence du gouverneur français. Port de relâche et de commerce ; 3,000 hab.

Papety (Dominique-Louis-Féréol), peintre, né à Marseille, 1815-1849. Il obtint le grand prix de peinture, 1836. Parmi ses tableaux on cite le *Rêve de bonheur*, qu'il envoya de Rome, 1843. Il s'est occupé aussi d'archéologie, surtout de l'art antique et de l'art byzantin, grâce à des voyages exécutés en Orient.

Paphlagonie, ancienne contrée de l'Asie Mineure, au N.; bornée par le Pont à l'E., la Galatie au S., la Bithynie à l'O., et le Pont-Euxin au N. Montagneuse au S., elle était arrosée par l'Halys inférieur et par le Parthenius. Ses habitants étaient les Hénètes, les Leuco-Syriens, et les Paphlagoniens, qui donnèrent leur nom au pays. — Ses villes principales étaient *Amastris*, *Carusa*, *Sinope*, et, dans l'intérieur, *Gangra*, etc. Elle fut soumise à Crésus, aux Perses, à Alexandre le Grand, et à la mort de ce dernier, 323 av. J. C., aux rois de Pont. Mais dès le temps de la domination persane, elle n'était tributaire que de nom, et, dans la suite, elle eut ses rois particuliers. On cite *Morzès* vers 179, *Pylæmènes Ier* vers 131, *Pylæmènes II*, mort avant 121, qui légua son État à Mithridate V, roi de Pont. Dès lors elle suivit la destinée de ce dernier royaume, et, en 63 av. J. C., devint un district de la province romaine de Pont. — Au IVe siècle elle forma la province de Paphlagonie (empire d'Orient), ch.-l. *Gangra*. De nos jours elle est comprise dans le vilayet ottoman de Kutayeh ou *Anatolie*.

Paphnuce (Saint), évêque de Thébaïde, souffrit pendant la 10e persécution. Il combattit l'arianisme à Nicée, 325, et mourut vers 360. Fête, le 11 sept.

Paphos, nom de deux anciennes villes de l'île de Chypre, sur la côte O. La plus méridionale, *Palé-Paphos* ou Paphos l'ancienne, dut son origine au phénicien Cinyras, et fut plus spécialement consacrée au culte de Vénus. *Néa-Paphos*, ou Paphos la nouvelle, au N. O. de la précédente, ne fut bâtie qu'après la guerre de Troie, par l'arcadien Agapénor. Elle fut la capitale d'un des neuf rois qui se partagèrent l'île sous les dominations des Perses et d'Alexandre le Grand. Lorsque Chypre eut été abandonnée à Ptolémée Soter par le traité de 311 av. J. C., elle opposa aux Égyptiens une vive résistance : le roi de Paphos, Nicoclès, combattit le dernier et se tua plutôt que de se soumettre, 310. — Depuis, les

deux Paphos ont suivi les destinées de l'île de Chypre : la plus ancienne n'existe plus ; la nouvelle s'appelle *Baffo*.

Papia, nom de *Pavie* en latin du moyen âge.

Papias (Saint), évêque d'Hiérapolis (Phrygie), subit le martyre en 163. Fête, le 22 février. Il avait écrit une *Explication des discours du Seigneur*, dont il ne reste que des fragments.

Papias, grammairien du XIe siècle, était lombard de nation. Il a écrit un curieux *Vocabularium latinum*, imprimé pour la première fois à Milan, in-fol., 1476.

Papillon (Marc de), seigneur de Lasphrise, né à Amboise en 1555, mort vers 1600, a donné des *Œuvres poétiques*, 1599, in-12, contenant des sonnets, stances, élégies, chansons, épitaphes.

Papillon (Almaque), poëte, né à Dijon, 1487-1559, était valet de chambre de François Ier. On n'a plus de lui qu'un seul poëme : *le Nouvel amour*.

Papillon (Philibert), biographe, né à Dijon, 1666-1738, de la famille du précédent. On cite sa *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*, 2 vol. in-fol.

Papillon, nom d'une famille de graveurs : *Jean*, né à Rouen, 1639-1710, grava sur bois ; — *Jean*, son fils, né à Saint-Quentin, 1661-1723, inventa les papiers de tenture pour appartements ; — *Jean-Michel*, neveu du précédent, né à Paris, 1698-1776, eut des élèves du plus grand monde. On a de lui : *Traité historique de la gravure en bois*, 1766, in-8°.

Papin (Denis), physicien français, né à Blois en 1647, étudia la médecine à Paris, et s'associa à Londres aux travaux de Robert Boyle. Après la révocation de l'édit de Nantes, 1685, il se réfugia à Marbourg (Hesse), où il enseigna les mathématiques et mourut en 1714. Papin, dit F. Arago, a imaginé la première machine à vapeur à piston ; il est le premier qui ait songé à combiner dans une même machine à feu l'action de la force élastique de la vapeur avec la propriété dont cette vapeur jouit de se condenser par le refroidissement. Le *digesteur* ou *marmite de Papin*, destiné à extraire la gélatine des os, fut inventé par lui. Il a aussi fait des expériences sur le siphon, perfectionné la machine pneumatique, etc. Ses *Œuvres* n'ont pas encore été réunies. Blois lui a élevé une statue. V. *Notice sur Papin*, par F. Arago.

Papin (Isaac), théologien, né à Blois, en 1657, parent du précédent, se destinait aux fonctions de ministre protestant. Poursuivi jusqu'en Hollande et en Allemagne par Jurieu, il abjura entre les mains de Bossuet, 1690, et mourut en 1709. Ses *Œuvres* forment 3 vol. in-12, 1723.

Papinien (Æmilius Papinianus), jurisconsulte romain, né en Phénicie vers 142, fut, sous Septime Sévère, son ancien condisciple, maître des requêtes (*magister libellorum*), et, en 203, préfet du prétoire. Chargé par l'empereur mourant de veiller sur ses deux fils, Caracalla et Géta, il ne put empêcher le meurtre de Géta, et fut assassiné lui-même, pour n'avoir pas voulu faire l'apologie du meurtrier, 212. — Auteur de la plupart des rescrits rendus par Sévère, Papinien avait écrit encore plusieurs traités de droit (37 livres de *Questions*, 19 livres de *Réponses*, 2 livres de *Définitions*, etc.), qui servirent de base à l'enseignement dans les écoles de l'Empire. Cujas a donné un commentaire des fragments de Papinien.

Papirius, nom de deux familles (*gentes*) romaines, l'une patricienne, comprenant les *Crassus*, *Cursor*, *Maso*, *Mugillanus* ; l'autre plébéienne, comprenant les *Carbo*, les *Pætus* et les *Turdus*. Les *Papirii* s'appelaient *Papisii* avant le dictateur L. Papirius Crassus (340 av. J. C.).

Papirius Cursor (Lucius), général romain, l'un des héros de la guerre des Samnites. Dictateur en 325 av. J. C., il faillit mettre à mort le maître de la cavalerie, Fabius Rullianus, qui, malgré sa défense, avait livré combat à l'ennemi. Consul en 319, il prit Lucérie. Dictateur, de nouveau, en 309, il gagna une victoire en Apulie, et mourut peu après. — Son fils battit aussi les Samnites, 293, et les Bruttiens, 272.

Papistes, nom donné aux catholiques par les protestants anglais.

Papon (Jean-Pierre), littérateur, né à Puget-Theniers, 1734-1803, professa dans les colléges de l'Oratoire, et fut bibliothécaire à Marseille. — Il a écrit : *Histoire de Provence*, 4 vol. in-4° ; *Voyage de Provence*, in-12 ; *Histoire de la Révolution depuis* 1789 *jusqu'au* 18 *brumaire*, 6 vol. in-8°, etc.

Papouasie (en hollandais *Papoua*) ou **Nouvelle-Guinée**, grande île de la Mélanésie, entre l'Equateur au N., la Malaisie à l'O., le détroit de Torrès au S., et les îles Salomon à l'E., par 0° et 9° lat. S., 130° et 150° long. E. — Superficie, 600,000 kil. carrés environ. — Intérieur montagneux et peu connu. Au S. E. est la presqu'île de Louisiade ; au N. O. est la Terre des Papous, péninsule séparée, au N., de la terre principale par la baie du Geelwink. Les habitants sont des Papous, des Alfourous et des peuplades métisses. La Papouasie, visitée en 1511 par le Portugais A. Abreu, et depuis par d'autres navigateurs, notamment par Dumont d'Urville, a été occupée, 1829, par les Hollandais, qui ont dû, à cause de l'insalubrité du climat, abandonner leur établissement du port *Dubus*. On y rattache les îles *Arrou*, à l'O., l'île *Vaigeou* au N. O., etc.

Papoul (Saint-), commune de l'arrond. et à 10 kil. N. E. de Castelnaudary (Aude), sur la Lembe. Ancien siége d'un évêché supprimé à la Révolution. Il tirait son nom de saint Papoul, l'un des compagnons de saint Saturnin, qui subit le martyre, vers 250. — Foulerie de draps, pierres lithographiques ; 1,300 hab.

Papous (de *Poua-Poua*, cheveux frisés), l'une des 3 races des nègres océaniens. Outre une chevelure croissant par touffes, ils ont le nez épaté, les lèvres grosses, la face prognathe ; ils sont noirs ou d'un brun rouge très-foncé. Ils habitent la Nouvelle-Guinée, la Nouvelle-Irlande, la Nouvelle-Bretagne, les Nouvelles-Hébrides, les îles Salomon, la Nouvelle-Calédonie, les îles Viti, etc.

Pappenheim, v. de Bavière, dans la Franconie-Moyenne, sur l'Altmühl. Ch.-l. d'un ancien comté de l'Empire ; 2,500 hab.

Pappenheim (Godefroi-Henri), général allemand, 1594-1632, servit le duc Maximilien de Bavière, et, après 1629, l'empereur Ferdinand II. En 1631, il dirigea l'assaut de Magdebourg et força Tilly à livrer la malheureuse bataille de Leipzig. En 1632, il vint au secours de Waldstein, attaqué à Lutzen par Gustave-Adolphe, et fut blessé mortellement.

Pappus, géomètre grec d'Alexandrie, de la fin du IVe siècle après J. C. — On a de lui : *Collections mathématiques*, dont Commandin a donné le texte et une traduction latine, 1588, in-fol. Wallis et Eisenmann en ont publié de nouveaux fragments, 1824.

Papua, mont de la Numidie, sur la Méditerranée, entre les villes d'*Hippo-Regius* et de *Rusicade*. Gélimer, 533, s'y défendit contre Bélisaire. Aujourd'hui *Edough*.

Papyrus, roseau qui croît en Egypte dans les marais du Nil. Dans l'antiquité, des tiges de papyrus battues servaient à faire des feuilles sur lesquelles on écrivait. L'usage du *papier* d'Egypte se maintint au commencement du moyen âge. On n'en trouve plus d'exemple après le XIIe siècle, où l'emploi du *papier de chiffe* devint général.

Pâques, fête des juifs et des chrétiens. — Chez les premiers, elle rappelait le passage de la mer Rouge (de *paschah*, passage) par les Israélites. La fête durait 7 jours, et chaque famille immolait et mangeait un agneau, avec du pain sans levain. — Chez les seconds, elle est une commémoration de la résurrection de J. C. On la célèbre le dimanche qui suit la première pleine lune après l'équinoxe du printemps, du 22 mars au 25 avril. Du Xe siècle au XVe, l'année civile commençait à Pâques dans le nord de la France. En 1563, l'édit de Roussillon décida que le commencement de l'année serait fixé au 1er janvier.

Pâques (Ile de). V. Vai-hou.

Pâques fleuries, nom du dimanche des Rameaux dans certains pays.

Pâques véronaises, nom donné à un massacre des Français à Vérone, le lundi de Pâques, 17 avril 1797. Bonaparte en prit prétexte pour supprimer la république de Venise.

Paquot (Jean-Noel), historiographe de l'impératrice Marie-Thérèse, né à Florennes (pays de Liége), 1722-1803, était entré dans la carrière ecclésiastique. Il vécut dans les Pays-Bas, sur lesquels il a publié des *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des* 17 *provinces*, 18 vol. in-8°, etc.

Para, prov. du Brésil, au N. E., entre les Guyanes au N., l'Océan Atlantique à l'E., et les provinces de Maranham au S., et d'Amazonas à l'O. — Superficie, 1,068,000 kil. carrés ; population, 280,000 hab. — Elle est arrosée par le cours inférieur de l'Amazone, du Tapajos, du Xingu et du Tocantins. Pays plat, boisé, très-fertile. Les villes sont *Para* ou Belem, capitale,

Macapa, Monte-Alegro, Tapajos, etc. — La province de Para renfermait autrefois celle d'Amazonas.

Para ou **Belem,** v. du Brésil, capit. de la province de son nom, sur le Para, et à 120 kil. de son embouchure, à 2.500 kil. N. O. de Rio-de-Janeiro, par 1° 28′ lat. S., et 50° 50′ long. O.; 30,000 hab. Evêché. Port excellent. Exportation de cuirs, cacao et caoutchouc.

Para (Rivière de), nom de l'embouchure méridionale de l'Amazone. La marée y remonte jusqu'à 60 kil. Le Tocantins s'y jette.

Para du Phanjas (François), philosophe et mathématicien, né au château de Phanjas (Dauphiné), 1724-1797, jésuite, professa dans plusieurs villes avec éclat. surtout à Besançon, et eut des élèves distingués. On a de lui plusieurs ouvrages remarquables : *Eléments de métaphysique sacrée et profane, ou théorie des êtres insensibles*. 1779. 3 vol. in-8°; *Théorie des êtres sensibles*, 1774, 4 vol. in-8° ; *Principes du calcul et de la géométrie*. etc., etc.

Paracatu, v. de la prov. de Minas-Geraës (Brésil), à 550 kil. N. O. d'Ouro-Preto. Mines d'or.— **Paracatu,** riv. du Brésil, affluent du San-Francisco ; cours de 400 kil.

Paracels (Iles), archipel de récifs et d'îlots sur la côte E. d'Annam, dans la mer de Chine, par 110° long. E., et 15° lat. N.

Paracelse (Philippe-Auréole-Théophraste **Bombast de Hohenheim**), médecin et chimiste, né en 1493, à Einsiedeln, près de Zurich, parcourut une grande partie de l'Europe pour apprendre à fond l'art de guérir. Rejetant les auteurs grecs et arabes, il étudia directement la nature. Appelé à enseigner la médecine à l'université de Bâle. 1527, il fit ses cours en allemand, contre l'usage. Une querelle avec les magistrats l'obligea bientôt. 1528, à reprendre sa vie errante. Il ne trouva de repos qu'en Carinthie, 1528. Il mourut à Salzbourg, peut-être assassiné. en 1541. — On lui doit d'avoir substitué l'étude de la nature à celle des anciens que jusqu'alors on suivait superstitieusement, d'avoir réformé la pharmacopée par l'emploi intelligent de nouvelles préparations minérales, etc. Il a cependant, encore aujourd'hui, la réputation d'un alchimiste et d'un visionnaire. parce qu'après sa mort on lui attribua une foule de rêveries, plus ou moins en contradiction avec les principes qu'il avait émis. Dans l'édition de ses *Œuvres*. Bâle, 10 vol. in-4°, 1589, 10 traités seulement paraissent authentiques.

Paraclet ou **Paraclitus** (en grec *Consolateur*), nom du Saint-Esprit.

Paraclet (Le), ancienne abbaye de bénédictines, à 5 kil. S. E. de Nogent-sur-Seine (Aube). Elle renfermait le tombeau d'Héloïse et d'Abailard. lequel a été depuis transféré à Paris. Le monastère a été transformé en usine.

Paradin (Guillaume), historien. né à Cuiseaux près de Châlon, vers 1510. était chanoine de Beaujeu. Il mourut en 1590. — Ses ouvrages sont dénués de critique : on cite : *Histoire de notre temps*, 1550. in-16; *Annales de Bourgogne*, 1566, in-fol.; *Journal de Paradin en* 1572-1573. in-8°, 1837, etc.

Paradis terrestre, ou **Eden** (volupté), en hébreu. premier séjour d'Adam et d'Eve après la création et avant leur chute. La Genèse rapporte qu'il était arrosé par 4 fleuves, Phison, Gihon, Phrat et Chikedel. L'opinion la plus accréditée est qu'il était situé en Arménie.

Paraetonium ou **Ammonia,** anc. v. de la Marmorique ou Libye extérieure, sur la Méditerranée, dépendait de l'Egypte. Alexandre le Grand. 331 av. J. C., la visita. Au ɪᴠᵉ siècle, elle fut la capitale de la *Libye inférieure*.

Parage. terme féodal qui s'appliquait : 1° à l'égalité de conditions entre les nobles et noblement tenants ; 2° au partage égal d un fief entre frères.

Paragoa (Ile). V. Palaouan.

Paragua, rivière du Brésil (Matto-Grosso), sur la frontière de Bolivie, coule au N. O., et se jette dans le Guaporé. Cours de 450 kil.; — affluent du Caroni (Venezuela), naît dans la Parime, et coule au N.; 600 kil. de cours.

Paraguassu, fleuve du Brésil (Bahia), naît dans la Sierra das Almas. coule à l'E., arrose Caxoeira, et finit dans la baie de Tous-les-Saints ; 650 kil. de cours.

Paraguay. riv. de l'Amérique du Sud, naît dans le plateau de Parexis (Brésil), coule du N. au S., en séparant l'Etat du Paraguay de la Bolivie et de la Confédération de la Plata, et se jette dans le Parana, après 1,600 kil. de cours. Il reçoit le Pilcomayo et le Rio Vermejo.

Paraguay, république de l'Amérique du Sud, bornée par le Brésil au N. et à l'E., et par la Confédération de la Plata à l'O. et au S., entre 21° et 27° lat. S., et entre 56° et 61° long. O. Superficie, 911,000 kil. carrés ; popul., 221,000 hab., depuis la guerre, qui a désolé le pays. La capitale est l'*Assomption*. — Vaste plaine, entrecoupée de marais et de bois, cette contrée est arrosée par le Paraguay et le Parana. Climat chaud et sec, mais sain. On y cultive le maïs, le riz, le cotonnier, la canne à sucre, le tabac, qui est le principal article d'échange. Le gouvernement s'est réservé la vente de la *yerba maté* ou thé du Paraguay. Il produit des plantes tinctoriales, médicinales et d'ébénisterie. On y élève aussi du bétail. L'industrie est peu avancée. — Découvert par Séb. Cabot. 1526, et conquis en 1536 par les Espagnols, le Paraguay était habité par les Guaranis, que les jésuites convertirent. Le territoire des *Missions* ou *Réductions* devint une vraie république théocratique, 1610-1767, sous la suzeraineté de l'Espagne qui le céda un instant au Portugal, 1750-1777. Administré, après l'expulsion des jésuites, 1767, par le vice-roi de la Plata, il s'affranchit en 1811, mais pour subir le despotisme du docteur Francia. La mort de celui-ci, 1840, amena une anarchie de courte durée. Il est régi aujourd'hui par un congrès et par un président élu pour 10 ans : ce dernier a une autorité toute monarchique. Le Paraguay a été divisé en 25 départements, 1857. Depuis, la guerre contre le Brésil et la Confédération Argentine a désolé le Paraguay, qui semble ruiné.

Parahyba do Norte, prov. du Brésil, à l'E., entre les provinces de Rio-Grande au N., de Piauhy à l'O., de Pernambuco au S., et l'Atlantique à l'E. Superf., 52,695 kil. carrés. Popul., 365,000 hab. Ch.-l., *Parahyba*.

Parahyba do Norte, v. du Brésil, ch.-l. de la prov. de son nom, sur le rio Parahyba et à 25 kil. de son embouchure, à 2,360 kil. N. E. de Rio-de-Janeiro, par 7° 6′ lat. S., et 37° 13′ long. O.; 14,000 hab. Sucre, café, coton, bois, cuirs, etc.

Parahyba do Norte, fleuve du Brésil, arrose la prov. de son nom et se jette dans l'Atlantique. Cours de 400 kil.

Parahyba do Sul, fleuve du Brésil, coule parallèlement à l'Atlantique, où il se jette, et arrose la prov. de Rio-de-Janeiro. Cours de 600 kil.

Paralienne (Galère), vaisseau sacré des Athéniens, qui, chaque année, transportait à Délos les *théores* chargés des offrandes pour Apollon et Diane. Pendant la durée de ce voyage aucune sentence de mort ne pouvait être exécutée.

Paraliens, *riverains*, nom de l'un des trois partis qui divisaient les Athéniens au temps de Solon. Ils prétendaient tenir le milieu entre la démocratie et l'aristocratie.

Paralipomènes (en grec, *ce qui a été omis*), nom de deux livres de l'Ancien Testament, composés, ou du moins revus, par Esdras. Ils forment une sorte de supplément à l'histoire des Israélites, de la création au retour de la captivité de Babylone.

Paramaribo, ch.-l. de la Guyane hollandaise, port commode sur le Surinam et à 22 kil. de son embouchure, par 5° 35′ lat. N., et 55° 44′ long. O.; 18,000 hab. Sucre, coton, etc. Elle a été fondée en 1675.

Paramatta, v. d'Australie (Nouvelle-Galles du Sud), à 30 kil. N. O. de Sydeney, sur la baie de Port-Jackson, par 33° 48′ lat. S., et 148° 40′ long. E. ; 10,000 hab. — Observatoire ; draps ; résidence d'été du gouverneur et des négociants de Sydeney.

Paramé, bourg du canton de Saint-Malo (Ille-et-Vilaine). Port de cabotage ; pêcheries ; 3,404 hab.

Parameras, nom donné en Espagne à de hautes terres nues et désertes, s'étendant de la source de l'Ebre à la Sierra d'Albarracin, du N. O. au S. E.

Paramos. nom donné dans l'Amérique du Sud aux hauts plateaux stériles de la Cordillère des Andes.

Parana (Le), rivière de l'Amérique du Sud, naît au massif de l'Itacolumi, dans la prov. de Minas Geraës (Brésil). Il coule d'abord de l'E. à l'O., puis du N. au S. Il sépare le Paraguay du Brésil et de la république de la Plata, dans laquelle il arrose Corrientes, Santa-Fé, Parana et Rosario. Il se réunit à l'Uruguay pour former le Rio de la Plata, après un cours de 2.700 kil. Il reçoit à droite le Paranahyba do Sul, le Paraguay et le Salado.

Parana. prov. du Brésil au S. E., entre les prov. de Saint-Paul au N. et de Sainte-Catherine et de Rio-Grande do Sul au S., le Paraguay à l'O. et l'Atlantique au S. Popul., 127,000 hab. — V. princ., *Curityba*, capitale,

et Paranagua. — Cette province, créée en 1855, est un démembrement de la province de Saint-Paul.

Parana, ch.-l. de la prov. d'Entre-Rios (Confédération de la Plata), à 550 kil. N. E. de Buenos-Ayres, sur le Parana; 15,000 hab. Elle s'appelait autrefois *Bajada*, et a été quelque temps capitale de la Confédération. Evêché.

Parana. V. Negro (Rio).

Paranagua, v. de la prov. de Parana (Brésil), à 120 kil. E. de Curityba avec un bon port sur l'Atlantique; 8,000 hab. — Cuirs, suif, bois, maté, etc.

Paranahyba do Norte, fleuve du Brésil au N. E., naît dans la Sierra de Tabatinga, coule au N. E., et se jette dans l'Atlantique au-dessus du Paranahyba. Cours de 1,000 kil. Il reçoit, à droite, le Piauhy.

Paranahyba do Sul, rivière du Brésil (Goyaz), coule au S. et se jette dans le Parana. Cours de 500 kil.

Paranahyba, v. du Brésil (Piauhy), sur le fleuve de son nom, et à 50 kil. de l'embouchure; 10,000 hab.

Paranymphe. On nommait ainsi chez les anciens Grecs ceux qui conduisaient la nouvelle mariée chez son époux. — Dans le moyen âge le nom de Paranymphe désigna, en outre, ceux qui accompagnaient les aspirants aux grades théologiques. — Dans les anciennes universités, il s'appliqua, jusqu'à la révolution, aux discours prononcés dans les facultés de théologie et de médecine après la clôture des épreuves pour la licence.

Parasange, ancienne mesure itinéraire de Perse dont la longueur a varié. On l'a évaluée à 40 stades ou 7,400 mètres. La Parasange actuelle ou farsang vaut 5,565 mètres.

Parasites. Ce mot désignait, en Grèce, un certain ordre de prêtres, puis les hommes nourris aux frais du public, etc. Il finit par se prendre en mauvaise part, en s'appliquant, à Rome comme à Athènes, à une classe d'individus dont l'unique métier était de chercher à prendre place à la table d'autrui.

Parati, v. du Brésil, prov. de Rio-de-Janeiro.

Paray-le-Monial, ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. O. de Charolles (Saône-et-Loire), près du canal du centre. Bois, charbon, bestiaux. Anc. prieuré de bénédictins; 3,588 hab.

Parcé, bourg du canton de Sablé, dans l'arr. de la Flèche (Sarthe). Filatures de laine; bestiaux, volailles; 2,166 hab.

Parchemin, *charta Pergamena* ou *papier de Pergame*, peau de mouton préparée et sur laquelle on écrivait les livres. De Pergame, où on l'inventa, il se répandit dans l'Europe occidentale. Au moyen âge, les *parcheminiers* formaient une corporation qui fut longtemps sous le contrôle de l'Université. — V. aussi Palimpseste.

Parchim, v. de Mecklembourg-Schwerin, sur l'Elde, à 50 kil. S. E. de Schwerin; 6,000 hab. — Siége d'un tribunal d'appel commun aux deux Mecklembourg.

Parcq (Le), ch.-l. de canton de l'arr. et à 22 kil. O. de Saint-Pol (Pas-de-Calais); 731 hab.

Pardessus (Jean-Marie), jurisconsulte et historien, né à Blois en 1772, se fit, pendant la Révolution, défenseur officieux à Orléans. Sous l'Empire, il siégea au Corps législatif, 1807-1811, et obtint au concours une chaire de droit commercial à Paris, 1810. Partisan dévoué des Bourbons, il fut appelé à la Chambre des députés en 1815, puis fut réélu de 1820 à 1830. Il entra aussi à la Cour de cassation en 1821, et à l'Académie des Inscriptions en 1828. Il resta dans cette dernière société seule après la révolution de 1830, et mourut en 1853. On a de lui : *Traité des Servitudes*, 1806, in-8°, le meilleur écrit que l'on possède sur la matière; *Cours de droit commercial*, 4 vol. in-4°, ouvrage qui a eu 6 éditions en 40 ans; *Collection des lois maritimes antérieures au* XVIIIe *siècle*, 6 vol. in-4°; *Us et coutumes de la mer*, etc. Il a encore édité la *Loi salique*, in-4°, 1843, et travaillé aux divers recueils dont la publication est confiée à l'Académie des Inscriptions. V. Naudet, *Notice historique sur Pardessus*, 1855.

Pardiac (Comté de), ancien pays de France, faisait partie de l'Astarac (Gascogne). Ch.-l., *Montlezun*. Il fut réuni au domaine royal en 1500.

Pardies (Ignace-Gaston), géomètre, né à Pau, 1636-1673; admis chez les jésuites, il enseigna dans leur collége de Clermont, à Paris. Dans ses *Œuvres* (Lyon, 1725, in-12) on distingue : *Horologium thaumanticum duplex*, 1662; *Discours du mouvement local*, 1670; *Discours de la connaissance des bêtes*, 1672, etc. Ses *Eléments de géométrie*, 1671, in-12, ont été souvent réimprimés.

Pardo, rivière du Brésil (Goyaz), affluent du Parana, coule au S. E. Diamants.

Pardo (El), château royal d'Espagne (Nouvelle-Castille), dans la province et à 15 kil. N. de Madrid, sur le Mançanarez. — Bâti par Charles-Quint, reconstruit par Philippe III, il a donné son nom aux traités de 1728 et de 1778, conclus, le premier avec la Ligue de Hanovre, le second avec le Portugal.

Pardon, nom donné, spécialement en Bretagne, aux fêtes ou réunions religieuses qui se tiennent près des lieux de pèlerinages.

Pardubitz, v. de Bohême (Autriche), sur l'Elbe, à 12 kil. N. de Chrudim.

Paré (Ambroise), chirurgien, né à Laval, en 1517, se forma surtout par la pratique de l'Hôtel-Dieu de Paris. Attaché, depuis 1536, au service de divers hauts personnages, il passa, en 1552, à celui de Henri II, et trouva la même faveur auprès de François II, de Charles IX et de Henri III. Selon Brantôme, Charles IX le sauva lors de la Saint-Barthélemy; mais il est prouvé que Paré n'a jamais été calviniste. Paré ne cessa de s'instruire pendant les guerres étrangères comme pendant les guerres civiles du XVIe siècle. Il mourut en 1590. — Restaurateur de la chirurgie en France, il a réformé le traitement des plaies d'armes à feu, et substitué, après l'amputation des membres, la ligature des artères à la cautérisation. La meilleure édition de ses *Œuvres* a été donnée par Malgaigne, 3 vol. in-8° avec pl., 1840.

Parédès (Garcia de). V. Garcia.

Pareja (Juan de), peintre espagnol, 1606-1670, né à Séville, de parents esclaves, appartenait lui-même à Vélasquez. Il puisa ainsi auprès de son maître le goût de la peinture à laquelle il s'exerçait en secret. Surpris un jour par le roi Philippe IV, il dut la liberté à l'intervention de ce prince étonné de son talent. Il y a de lui beaucoup de portraits, mais peu d'ouvrages publiés.

Parennin (Dominique), missionnaire jésuite, né à Bussey, près de Pontarlier, en 1665, fut tout-puissant à la cour de l'empereur chinois Kang-hi, et mourut à Pékin, 1741. — Il a donné des cartes de l'empire chinois dans *la Chine* du P. Duhalde, et laissé une *Correspondance* avec Mairan, 1759.

Parent du Châtelet (Alexandre-Jean-Baptiste), médecin, né à Paris, 1790-1846, se voua surtout à des travaux d'hygiène publique.—Son meilleur ouvrage est : *De la prostitution dans la ville de Paris*, 1836, 2 vol. in-8°.

Parentales, *Parentalia*, fêtes annuelles célébrées, dans l'ancienne Rome, en l'honneur des morts. V. Februales.

Parentis (Etang de), sur la côte N. O. du départ. des Landes, au S. de l'étang de Sanguinet.

Parentis-en-Born, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 74 kil. N. E. de Mont-de-Marsan (Landes); 1,966 hab., dont 369 agglomérés.

Parenzo, *Parentium*, port d'Istrie (Autriche), sur la côte O., à 60 kil. S. de Trieste; 2,000 hab. Evêché.

Paresse (La), divinité allégorique des Anciens, fille du Sommeil et de la Nuit.

Paresseuse (Mer), *Mare pigrum*, nom donné par les anciens à l'Océan Glacial arctique, ou, selon d'autres, à la mer Baltique dont les eaux gèlent aussi.

Parétacène, *pays des montagnes*, nom donné dans l'antiquité : 1° à une contrée située au N. de la Perse proprement dite, où était Aspadana, auj. *Ispahan*; 2° à une portion de la Sagdiane, située au N. de l'Oxus moyen, près de la Bubacène.

Pareus (David **Wængler,** en latin), théologien calviniste, 1548-1622, né à Franckenstein (Silésie), enseigna à Heidelberg. Polémiste ardent, il a laissé une traduction allemande de la *Bible*, 1587; *Irenicus seu de unione evangelicorum*, 1614, in-4°; *Commentarius in Epistolam ad Romanos*, 1609, in-4° : ce dernier écrit fut brûlé publiquement en Angleterre, comme antimonarchique.

Pareus (Jean-Philippe **Wængler,** en latin), fils du précédent, né à Hemsbach, près de Worms, 1576-1648, dirigea divers colléges d'Allemagne. On lui doit surtout d'excellents travaux sur Plaute, dont il donna une édition complète, 1619, in-4° (*Electa Plautina*, 1597; *Lexicon Plautinum*, 1614; *Analecta Plautina*, 1625, etc.).

Pareus (Daniel **Wængler,** en latin), fils du précédent, né à Neuhaus, 1605-1635, a édité des auteurs anciens, et publié une *Historia Palatina*, 1633, in-12, etc.

Parexis (Campos dos), plateau de l'Amérique du S. (Brésil), par 60° long. O. et 14° lat. S., où le

Paraguay prend sa source. Il tire son nom d'une tribu indienne.

Parfaict (Les Frères) : François, né à Paris, 1698-1753, dut à sa liaison avec des comédiens les matériaux des ouvrages suivants, auxquels travailla aussi son frère Claude, né vers 1701, mort en 1777 : *Histoire générale du Théâtre français*, 15 vol. in-12 (elle s'arrête à 1721); *Mémoires pour servir à l'histoire des spectacles de la foire*, 2 vol. in-12; *Histoire de l'ancien Théâtre-Italien*, in-12; *Dictionnaire des théâtres de Paris*, 7 vol. in 12, etc.

Parfait (Saint), martyr de Cordoue en 850. Fête, le 18 avril.

Parga, port de la Turquie d'Europe (Albanie), sur la mer Ionienne, à 100 kil. S. O. de Janina; 4,000 hab. Exportation de cédrats.— Autrefois république sous la protection de Venise, elle fut assiégée par Ali-Pacha, 1814. Les Anglais, à qui elle recourut, l'ayant livrée aux Turcs, les habitants émigrèrent à l'arrivée des soldats d'Ali, 1819.

Paria (Golfe de); il est formé par l'Atlantique au N. E. du Venezuela entre l'étroite et montueuse presqu'île de Paria au N. O. et l'île de la Trinité à l'E. Il communique avec l'Océan par le canal du Dragon au N et le canal du Serpent au S. Il reçoit deux des bras de l'Orénoque.

Paria (Presqu'île), sur la côte N. E. de Venezuela, où elle termine sur l'Atlantique la Sierra de Caracas.

Parias, caste de l'Hindoustan, composée des débris des nations vaincues par les Aryas. Elle est vouée à une sorte d'abjection.

Parigné-l'Evêque, bourg de l'arr. et au S. E. du Mans (Sarthe). Toiles de chanvre, fourrages; 3,344 hab.

Parilies. V. Palès.

Parima ou **Rio-Branco,** rivière du Brésil (Amazonas), affluent du Rio Negro, naît dans la Parime et coule au S. O. Cours de 750 kil. encombré de cataractes.

Parime, chaîne de montagnes peu connue, s'étendant du N. O. au S. E., de l'Orénoque à l'Atlantique, dans le Venezuela et sur la limite des Guyanes et du Brésil.

Parina, cap du Pérou qui forme la pointe la plus occidentale de l'Amérique du Sud, par 4° 5′ lat. S. et 83° 45′ long. O.; au N. O. de Paita.

Parini (Joseph), poëte italien, né à Bosisio (Milanais), en 1729, avait embrassé l'état ecclésiastique. Il commença, en 1763, sa réputation par la publication du *Matin:* il y ajouta, plus tard, trois autres poëmes: le *Midi*, le *Soir* et la *Nuit*. Habile versificateur, il eut encore l'art de rajeunir par la satire des mœurs le poëme descriptif qui commençait à se discréditer. Ancien protégé du gouverneur Firmiani, Parini accueillit cependant avec faveur l'arrivée des Français en 1796, et s'exposa ainsi à la réaction de 1799 pendant laquelle il mourut. L'abbé Desprades a traduit *les quatre parties du jour*, 1776, in-12. On a donné les *Œuvres choisies* de Parini, 2 vol. in-8°, et ses *Œuvres complètes*, en 6 vol. in-8°, 1801-1804.

Pâris ou, selon Hérodote, **Alexandre,** l'un des 19 enfants de Priam et d'Hécube, avait été, avant sa naissance, signalé à sa mère dans un songe, comme la torche qui devait incendier Troie. Exposé par l'ordre de Priam, mais sauvé par Hécube, il fut élevé parmi les bergers du mont Ida; il y épousa la nymphe Œnone, et y prononça le jugement qui décernait à Vénus la pomme d'or que la Discorde, aux noces de Thétis et de Pélée, avait envoyée à *la plus belle*. Reconnu, dans la suite, par Priam, il se rendit en Grèce pour recueillir l'héritage de sa tante Hésione, et, à Sparte, enleva Hélène, femme de son hôte, le roi Ménélas. De là la célèbre guerre de Troie. Pâris y prit la fuite devant Ménélas. Dans la 10e année de la lutte, il tua Achille, soit en trahison, soit en lui lançant une flèche qu'Apollon dirigea. Il tomba lui-même sous les coups de Philoctète ou de Pyrrhus, fils d'Achille.

Paris (Mathieu). V. Mathieu Paris.

Pâris (François **de**), diacre, né à Paris en 1690, était fils d'un conseiller au Parlement. S'étant fermé la carrière sacerdotale en refusant d'adhérer à la bulle *Unigenitus*, il se retira au faubourg Saint-Marceau, et mourut, en 1727, consumé par les macérations et les veilles. Il fut inhumé dans le cimetière Saint-Médard, qui, jusqu'en 1732, servit de théâtre aux excès des *convulsionnaires*. V. Doyen, *Vie du Diacre Pâris*, 1731, in-12, et Carré de Montgeron, *la Vérité des miracles opérés par l'intercession de M. Pâris*, 3 vol. in-4°.

Pâris (Philippe), garde constitutionnel de Louis XVI, né à Paris en 1763, assassina le conventionnel Lepelletier de Saint-Fargeau qui avait voté la mort du roi, et s'enfuit en Normandie. Il allait être arrêté à Forges-les-Eaux, quand il se tua d'un coup de pistolet, 1793.

Pâris (Pierre-Adrien), architecte, né à Besançon, 1747-1819, fut chargé sous Louis XVI, des fêtes de Versailles, de Marly et de Trianon, et, depuis 1783, des décorations de l'Opéra. Il vécut dans la retraite pendant la révolution. Sous l'Empire, il dirigea par intérim l'Ecole de France à Rome, 1806, et s'occupa des fouilles du Colisée en 1811. On ne cite de lui que le portail de la cathédrale d'Orléans. — Il a traduit de l'anglais l'*Agriculture des anciens* de Dickson, 2 vol. in-8°, et l'*Agriculture pratique* de Marshall, 5 vol. in-8°.

Pâris-Duverney (Joseph), né à Moirans en Dauphiné, 1684, était le 3e fils d'un aubergiste. Accusé d'accaparement dans une disette, il se réfugia à Paris avec ses frères aînés, *Antoine* et *Claude*, dit la Montagne, et son jeune frère *Jean* (V. ci-dessous); il trouva comme eux un emploi dans le service des subsistances militaires, et plus tard dans les finances. Exilés pour leur opposition au système de Law, ils furent rappelés pour soumettre au *visa* tous les papiers du *système*. Duverney s'occupa, en même temps, de l'exécution des mesures décidées pour arrêter la peste de Marseille, 1721. Exilé encore, puis renfermé à la Bastille, à cause de ses intrigues contre Fleury, 1726, il rentra dans les affaires, 1728, fit créer l'Ecole militaire, dont il fut le premier intendant, 1751, et mourut en 1770. Grimoard a publié sa *Correspondance*, 1789, in-8°.

Pâris de Montmartel (Jean), le plus jeune frère du précédent, 1690-1766, fut banquier de la cour sous Louis XV, qui le créa marquis de Brunoy. Ce titre passa à son fils, qui se ruina par son goût pour les cérémonies religieuses.

Paris, *Lutetia, Parisii*, capitale de la France et chef-lieu du département de la Seine, est situé sur les deux rives de la Seine, qui y reçoit le ruisseau de la Bièvre sur sa rive gauche, baigne la ville dans une longueur de 8 kil. et y formait plusieurs îles (l'île aux Javiaux ou île Louviers, les îles Notre-Dame et aux Vaches, la Cité, l'île aux Juifs, l'île du Louvre, les îles aux Treilles et de Seine, l'île du Gros-Caillou ou des Cygnes), qui ne sont plus que deux aujourd'hui, l'île Saint-Louis et la Cité. Le méridien qui passe par l'Observatoire sert de point de départ pour la détermination des longitudes; il est à 2° 20′ long. E. du méridien de Greenwich; Paris est par 48° 50′ 14″ lat. N. L'enceinte des fortifications, construites de 1840 à 1846, est d'environ 35 kilomètres, renfermant une superficie de 25,758 hectares; elles sont garnies de 94 bastions et protégées par 16 forts détachés: au N., le fort de la Briche, la Couronne du Nord, le fort de l'Est (à Saint-Denis) et le fort d'Aubervilliers; — à l'E., les forts de Romainville, de Noisy-le-Sec, de Rosny, de Nogent-sur-Marne et la citadelle de Vincennes; — au S., les forts de Charenton, d'Ivry, de Bicêtre, de Montrouge, de Vanves et d'Issy; — à l'O. le fort du mont Valérien. Depuis 1860, Paris, dont l'enceinte était formée par le mur d'octroi (auj. boulevards extérieurs), s'étend jusqu'aux fortifications, et l'on a réuni à l'ancienne ville les communes d'Auteuil, Passy, les Batignolles-Monceaux, Montmartre, la Chapelle, la Villette, Belleville, Charonne, Bercy, Vaugirard et Grenelle. Paris comprend aujourd'hui 20 arrondissements: 1° le Louvre; 2° la Bourse; 3° le Temple; 4° l'Hôtel-de-Ville; 5° le Panthéon; 6° le Luxembourg; 7° le Palais-Bourbon; 8° l'Elysée; 9° l'Opéra; 10° l'Enclos Saint-Laurent; 11° Popincourt; 12° Reuilly; 13° les Gobelins; 14° l'Observatoire; 15° Vaugirard; 16° Passy; 17° les Batignolles; 18° la butte Montmartre; 19° les buttes Chaumont; 20° Ménilmontant. Chaque arrondissement est divisé en 4 quartiers; un maire et des adjoints administrent chaque arrondissement; mais la ville est avant tout gouvernée par le préfet de la Seine, par le conseil municipal élus, et par le préfet de police. La population totale, d'après le dernier recensement, était de 1,851,792 habitants. — Paris est le centre du réseau des chemins de fer français (Rouen, Nord, Strasbourg ou de l'Est, Lyon, Orléans, de l'Ouest), réunis par le chemin de fer de ceinture, et le point de départ de plusieurs lignes secondaires (Versailles, Saint-Germain, Enghien-Montmorency, Vincennes, Sceaux). — Paris, sans cesse agrandi, renouvelé, embelli, est l'une des villes les plus remarquables du monde par ses monuments et ses établissements de tout genre; c'est le centre d'une industrie considérable et d'un vaste commerce; c'est le grand foyer de la civilisation européenne,

la ville par excellence des arts, des lettres et du goût, mais aussi la ville des plaisirs. — Jadis résidence des souverains, siége des grands corps de l'État, du conseil d'État, des ministères, de la cour de Cassation, de la cour des Comptes, de toutes les grandes administrations centrales. Paris est le siége d'un archevêché, d'une Cour d'appel, d'une Académie universitaire et d'un grand commendement militaire. Sans pouvoir ici, et sans vouloir indiquer ce que Paris renferme de remarquable, nous nous bornons à une énumération sommaire. — BOULEVARDS : les *Boulevards* proprement dits, de la Madeleine à la Bastille, sur l'emplacement des anciens remparts de Paris, convertis en promenades de 1671 à 1685; les boulevards de Sébastopol, Saint-Michel, Saint-Marcel, Saint-Germain, Malesherbes, Haussmann, Magenta, du Prince-Eugène, Richard-Lenoir (sur l'emplacement du canal Saint-Martin, maintenant souterrain, etc.); rues belles et animées; PASSAGES (des Panoramas, Jouffroy, de l'Opéra, des Princes, Vivienne, Colbert, Choiseul, Véro-Dodat, du Saumon, etc.); deux lignes de QUAIS magnifiques sur la rive de la Seine, avec des ports et 25 ponts; PLACES de la Concorde ou Louis XV, où se trouve l'obélisque de Louqsor, deux fontaines monumentales et les statues des principales villes de France; du Carrousel, avec un arc-de-triomphe; la place Vendôme, avec la colonne de la Grande-Armée et la statue de Napoléon Ier; la place des Victoires, avec la statue de Louis XIV; la place du Châtelet, avec une colonne surmontée de la statue de la Victoire; la place Royale, avec la statue de Louis XIII; la place de la Bastille, avec la colonne de Juillet; les places de la Barrière du Trône, du Panthéon, Saint-Sulpice, etc., le Champ-de-Mars; les PALAIS, Tuileries, Louvre, Palais-Royal, Elysée-Bourbon, palais du Luxembourg ou du Sénat, palais Bourbon ou du Corps législatif, palais de Justice, palais de l'Hôtel-de-Ville, Bourse, Banque, Garde-Meuble, Monnaie, palais de l'Institut, des Beaux-Arts, du quai d'Orsay, où siégent le conseil d'État et la cour des Comptes, palais des Invalides, avec le tombeau de Napoléon Ier, Ecole-militaire, palais de l'Industrie, etc.; arcs-de-triomphe de l'Etoile, du Carrousel, des Portes Saint-Denis et Saint-Martin; PROMENADES des Champs-Elysées, des Tuileries, du Luxembourg, du Jardin des Plantes, des Buttes-Chaumont, parc Monceaux, squares nombreux, fontaines monumentales (Louvois, Molière, du Temple, Saint-Michel, Saint-Sulpice, des Innocents, de la Tour Saint-Jacques, Sainte-Clotilde, Saint-Martin, des Batignolles, Montholon, etc.); ÉGLISES, la cathédrale de Notre-Dame, le Panthéon ou Sainte-Geneviève, Saint-Etienne-du-Mont, Saint-Sulpice, Saint-Germain-des-Prés, Sainte-Clotilde, la Madeleine, Saint-Augustin, la Trinité, Saint-Roch, l'Assomption, Saint-Eustache, Notre-Dame de Lorette, Saint-Vincent de Paul, la Sainte-Chapelle, etc.; puis les abattoirs, transportés à la Villette, les Halles centrales, les marchés, l'Entrepôt des vins, et, sous Paris, le magnifique réseau des égouts et des catacombes. De nombreux hôpitaux, hospices, maisons de refuge ou de retraite (Hôtel-Dieu, Charité, Pitié, Lariboissière, Beaujon, Cochin, Saint-Louis, la Salpêtrière, les Quinze-Vingts, le Val-de-Grâce, les Incurables, etc.); trois cimetières, ceux de l'Est ou du Père-Lachaise, de Montmartre ou du Nord, du Mont-Parnasse ou du Sud.

Paris est le foyer des lumières; aussi y trouve-t-on les grands établissements d'instruction, les hautes écoles, les sociétés savantes; le haut enseignement compte les facultés de sciences, de lettres, de théologie (à la Sorbonne), les facultés de droit et de médecine; le Collége de France, le Muséum d'histoire naturelle; les Ecoles polytechnique, normale, des Chartes, des Ponts-et-chaussées, des Mines, d'Etat-major, de pharmacie, des Beaux-Arts, de commerce, des langues orientales, des arts et manufactures, etc.; l'École centrale, le Conservatoire des Arts et Métiers, le Conservatoire de musique et de déclamation; l'Observatoire, les collections du Muséum; les musées du Louvre, du Luxembourg, de l'hôtel de Cluny, le Musée d'artillerie, le Dépôt de la guerre, le Dépôt des cartes et plans de la marine, etc. La Bibliothèque nationale est la plus riche du monde en livres et en manuscrits; viennent ensuite les bibliothèques de l'Arsenal, Sainte-Geneviève, de la Sorbonne, Mazarine, de l'Institut, de la Ville, du Louvre; le Dépôt des archives impériales, etc. L'Institut, avec ses cinq Académies, marche à la tête des sociétés savantes : académie de médecine, Sociétés de l'histoire de France, de géographie, asiatique, linnéenne, géologique, d'agriculture, etc. L'instruction secondaire est donnée dans cinq lycées, deux colléges municipaux et dans un grand nombre d'institutions privées, laïques ou ecclésiastiques. Il y a le grand séminaire de Saint-Sulpice, l'École des Carmes, les Écoles des Sourds-et-Muets, des Jeunes-Aveugles, etc. — Parmi les monuments, spécialement consacrés au plaisir, citons les théâtres, Opéra, Théâtre-Français, Théâtre des Italiens (à la salle Ventadour) Opéra-Comique, Odéon ou 2e Théâtre-Français, Théâtre-Lyrique, Gymnase, Vaudeville, Variétés, Porte-Saint-Martin, Gaîté, Palais-Royal, etc., etc. — L'industrie parisienne est très-variée; l'on compte de 4 à 500,000 ouvriers, dont les produits sont caractérisés par le goût et l'élégance. « On y fabrique des armes de luxe et de précision; des articles de mode; de la bijouterie; des bronzes d'art et d'ameublement; de la carrosserie; des châles cachemires et ordinaires; de l'ébénisterie de luxe et ordinaire; des éventails et ombrelles; des fleurs artificielles, des gants; de l'horlogerie ordinaire et de précision; des instruments astronomiques, de physique et de chirurgie; des jouets d'enfants; des machines; des nécessaires et portefeuilles; de l'orfévrerie d'art et ordinaire; des papiers peints; de la passementerie; des boutons; des appareils pour les phares; des pianos et instruments de musique de toutes sortes; des produits chimiques; des objets en bois et en ivoire sculptés; de la tabletterie fine; des savons, de la parfumerie; des pipes; des tapis (Gobelins et Savonnerie); des tissus dits de Paris; des vêtements d'hommes, des casquettes, des vêtements et chaussures de femmes; de la bonneterie de laine et de soie; des blondes tissées et brodées à la mécanique. Paris renferme des raffineries de sucre et de salpêtre, des filatures, des teintureries, des tanneries, des fabriques de cuirs et de cuirs vernis, et des imprimeries sur tissus. Paris est un grand marché de capitaux et de métaux précieux; les principaux établissements financiers qu'il renferme sont la banque de France, le comptoir d'escompte et la société générale du crédit foncier. » (Dussieux, *Géographie.*)

Histoire.— Au temps des Gaulois, Paris n'était qu'une bourgade, renfermée dans l'île de la Cité ; on la nommait *Lutetia, Lutèce* (de *Loutouhezi*, habitation au milieu des eaux); elle était la capitale du petit peuple des *Parisii;* César y convoqua pour la deuxième fois les peuples de la Gaule; Labienus, vainqueur des Gaulois, sur les bords de la Seine, prit et brûla la ville. Elle se releva, et, sous Tibère, les *Nautæ Parisiaci* faisaient déjà un assez grand commerce; cette compagnie est l'origine de l'association *des marchands de l'eau* ou *hanse parisienne;* de là viennent les armes de Paris (de gueule à un navire frété et voilé d'argent, flottant sur les ondes de même, au chef semé de France). Suivant une tradition respectable et généralement admise, saint Denis y porta l'évangile, avec ses compagnons Rustique et Eleuthère, et devint le premier évêque de la ville, vers 250; un concile s'y réunit en 360. Déjà Constance Chlore avait bâti, sur la rive gauche, un palais connu sous le nom de palais des Thermes, dont il reste encore quelques ruines. Julien, qui aimait Lutèce, et qui, dans ses Lettres, vante la salubrité du climat et des eaux, la politesse des habitants, y résida pendant cinq hivers, 355-361, et y fut proclamé empereur par ses soldats. Au temps des invasions, sainte Geneviève sauva la ville, en empêchant les habitants de fuir devant les Huns d'Attila ; plus tard elle les décida à se soumettre à Clovis, et Paris fut la résidence habituelle du roi des Francs. Il y bâtit l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul; il y mourut, 511. L'un de ses fils, Childebert, régna à Paris, et fit élever l'église de Saint-Germain des Prés. Paris avait déjà une certaine importance; à la mort de Charibert, petit fils de Clovis, 567, il fut décidé que la ville serait partagée entre ses trois frères, avec défense à chacun d'eux d'y entrer; Brunehaut s'y était établie, lorsque Sigebert, son mari, fut assassiné, 575; et une grande assemblée d'évêques et de leudes s'y réunit en 614. Mais Paris fut abandonné par les derniers Mérovingiens, qui vivaient retirés dans leurs vastes métairies, et par les Carlovingiens, qui résidaient habituellement en Austrasie. Il y eut alors un comte de Paris. Au IXe siècle, la ville fut plusieurs fois ravagée par les Normands, qui remontaient la Seine ; les faubourgs furent pillés et brûlés en 841, 845, 856, 861, et le siége de Paris, en 885-886, chanté par Abbon, est resté célèbre. Le comte Eudes, que secondait l'évêque Gozlin, y mérita la couronne, et Paris conquit dès lors des droits à devenir la capitale de la France.

Depuis l'avénement de Hugues Capet, duc de France et comte de Paris, cette ville fut habitée par les rois capétiens et devint chaque jour plus considérable ; la

fortune de Paris fut désormais associée à la fortune de la royauté. Dès la fin du XIe siècle, les écoles de Paris sont célèbres ; on l'appelle déjà la *ville des lettres;* l'*école épiscopale* a des maîtres comme Adam du Petit-Pont, Pierre Comestor, Michel de Corbeil, Pierre le Chantre, et surtout Guillaume de Champeaux; elle est éclipsée par l'illustre Abailard, qui plante *le camp de ses écoles* sur la montagne Sainte-Geneviève. Les abbayes, les églises se multiplient (Saint-Victor, Sainte-Geneviève des Ardents, Saint-Pierre aux Bœufs, Saint-Jacques la Boucherie, la léproserie de Saint-Lazare, la commanderie de Saint-Jean-de-Latran, etc.). Déjà un *prévôt du roi* gouverne la ville et y fait la police ; sa cour siége au grand Châtelet, et la ville est protégée par une nouvelle enceinte sous Louis VI. Les Croisades développent l'industrie de Paris, la population augmente; les Templiers y établissent le palais fortifié, qui doit devenir le centre de l'ordre, et autour duquel se forme un quartier tout entier. L'évêque Maurice de Sully jette les fondements de Notre-Dame, sous Louis VII ; et déjà la promenade du Pré-aux-Clercs, à l'O. de la ville, a quelque célébrité.

Sous Philippe Auguste, Paris devient une véritable capitale; le roi fait paver les premières rues, qui forment la *croisée de Paris;* on lui doit des aqueducs, des fontaines, des halles, des églises, des couvents, le Vieux-Louvre, dont la grosse *Tour* devient le symbole de la suzeraineté royale et la prison des grands vassaux rebelles. Le *Parloir aux Bourgeois* est transféré près du grand Châtelet, sur le quai de la Mégisserie; les écoles de Paris sont réunies en *Université*, qui prend le titre de fille aînée des rois; elle a des priviléges, et ses 20,000 écoliers, venus de toutes les parties de l'Europe, forment sur la rive gauche une ville entière, qu'on appellera souvent le *quartier latin*. Une nouvelle enceinte fortifiée montre les progrès de la cité; elle va, sur la rive gauche, de la *Tournelle* à la *Tour de Nesle* (près de l'Institut) ; et, sur la rive droite, de la *Tour qui fait le coin* (près du pont des Arts) à la *Tour Babel* ou *Barbeau* (près du port Saint-Paul). Il y a 14 portes et plusieurs poternes ; la muraille est garnie de nombreuses tours rondes.

Sous saint Louis, 1226-1270, les églises, les couvents, les colléges se multiplient; on construit la Sorbonne, la Sainte-Chapelle, les Quinze-Vingts, etc. Le célèbre prévôt, Etienne Boileau, établit à côté du *guet royal* le *guet des métiers*, pour assurer l'ordre dans la ville; il fait rédiger le *Livre des métiers*, qui comprend les statuts et règlements des nombreuses corporations, qui montrent les grands progrès de l'industrie parisienne; le chef de la bourgeoisie prend le nom de *prévôt des marchands*. Sous les successeurs de Louis IX, les progrès continuent; les ordres religieux enseignants font partie de l'Université; beaucoup de nouveaux colléges sont fondés (Navarre, Bayeux, Laon, Montaigu, du Plessis, Narbonne, Lisieux, etc.); le *Parlement royal* est installé à demeure dans Paris, et la turbulente confrérie des *clercs de la Basoche* s'organise autour de la grande cour judiciaire. Paris, qui s'est soulevé contre les mesures fiscales de Philippe le Bel, voit les premiers états généraux réunis en 1302, et assiste au supplice de Jacques de Molay, le grand-maître des Templiers, en 1314, puis à celui d'Enguerrand de Marigny, conduit au gibet de Montfaucon.

Au XIVe siècle, Paris commence à montrer son génie révolutionnaire; le parloir aux bourgeois a été transféré à la *maison aux Piliers*, sur la Grève; c'est de là qu'Étienne Marcel, le célèbre prévôt des marchands, dirige la bourgeoisie et cherche à s'emparer du pouvoir que la royauté semble incapable d'exercer, soit dans les états généraux, réunis à Paris, de 1355 à 1358, soit en armant les Parisiens, et en leur donnant, comme signe de ralliement, le chaperon rouge et bleu, soit en présidant à la défense de la ville, après la défaite de Poitiers. On reconstruisit la muraille extérieure, on la garnit de 750 guérites et de canons, on agrandit l'enceinte septentrionale, qui partit de la tour *de Billy*, près de l'Arsenal, et alla jusqu'à la tour du Bois, près des Tuileries. Lorsque la paix fut rétablie, Charles V fit élever à l'E. de la ville la Bastille Saint-Antoine, au moment où il établissait la demeure royale dans l'hôtel Saint-Paul, et abandonnait au Parlement l'ancien palais des rois qui devint le Palais de Justice. — Sous Charles VI, Paris fut encore le théâtre de nouvelles révoltes; les Maillotins, en 1382; plus tard la faction des Bouchers ou Cabochiens ensanglanta la ville; les massacres des Armagnacs, en 1418, préparèrent la domination des Anglais qui restèrent maîtres de Paris jusqu'en 1436. Le connétable de Richemont rétablit alors l'autorité de Charles VII, qui rentra dans sa capitale désolée en 1437. A la fin du XVe siècle et au XVIe, les rois résidèrent rarement à Paris; mais la ville répara rapidement, ses pertes; Louis XI, qui en comprenait toute l'importance flatta les bourgeois, augmenta leurs priviléges, organisa leurs milices en 72 compagnies, fit paver les rues, creusa des égouts, éleva des boucheries, de nouveaux ponts, établit une police salutaire, et favorisa le développement du commerce et de l'industrie. Malgré l'opposition de l'Université, toujours très-puissante, il protégea les premiers imprimeurs, élèves de Jean Fust. A l'époque de la Renaissance, de nouveaux monuments embellirent Paris; sous François Ier, le Louvre, l'hôtel de Cluny, l'hôtel de la Trémoille, le Collége de France, l'Imprimerie royale, la fontaine des Innocents, l'Hôtel de Ville, les églises Saint-Merry et Saint-Eustache; sous les auspices de Catherine de Médicis, les Tuileries, l'hôtel de Soissons, les colléges de Clermont et des Grassins, etc. La *juridiction des juges et consuls* fut le premier tribunal de commerce créé en 1563 ; les premières rentes sur l'Hôtel de Ville furent instituées sous François Ier.

Mais Paris fut encore, pendant les guerres de religion, le théâtre de terribles événements : Saint-Barthélemy, en 1572; organisation de la Ligue, journée des Barricades, 12 mai 1588 ; révolte contre Henri III ; siéges de Paris, 1589, 1590, 1592; États de la Ligue, 1593. L'année suivante, la haute bourgeoisie de Paris s'entendit avec le gouverneur Brissac, pour livrer la ville à Henri IV, qui y rentra en 1594. Pendant le règne de ce prince, on acheva les Tuileries, la galerie du Louvre, l'Arsenal, l'Hôtel de Ville, le Pont-Neuf; on construisit la place Dauphine et la place Royale; le quartier du Marais fut commencé, la foire Saint-Germain devint très-populaire, et le quartier Saint-Germain fut relié à la Seine et au Pont-Neuf. Paris méritait les éloges de Montaigne, qui écrivait alors : « Paris a mon cœur dès mon enfance... Je l'aime tendrement jusques à ses verrues et à ses taches. Je ne suis François que par cette grande cité, grande en peuples, grande en félicité de son assiette, mais surtout grande et incomparable en variété et diversité de commodités, la gloire de la France et l'un des plus nobles ornements du monde. » Sous Louis XIII, l'évêché de Paris fut érigé en archevêché, 1623; une nouvelle enceinte avec fossés, bastions, courtines, s'étendit en 1626 de la porte Saint-Denis à la porte de la Conférence sur la Seine (près de la place de la Concorde); des quartiers nouveaux furent construits, avec de riches hôtels; Marie de Médicis fit élever le Palais du Luxembourg; Richelieu, le Palais-Cardinal, plus tard Palais-Royal; Anne d'Autriche, le Val-de-Grâce. L'aqueduc d'Arcueil amena sur la rive gauche les eaux de Rungis; le Jardin des Plantes fut créé, 1626; le Cours-la-Reine fut planté ; beaucoup d'églises, de couvents furent élevés; l'Académie Française fut fondée à Paris, au moment où les théâtres de Bourgogne, du Marais, etc., commençaient à donner des chefs-d'œuvre.

Avec la Fronde, les troubles recommencèrent à Paris, qui vit la deuxième journée des Barricades, 1648, fut assiégé par l'armée royale commandée par Condé, 1649, et assista à la bataille du faubourg Saint-Antoine, où Condé, devenu rebelle, ne fut sauvé que par le canon de la Bastille, 1652. Paris fut puni, perdit ses priviléges et ses magistrats, et cessa d'être la résidence de la cour, qui habita dès lors Saint-Germain, puis Versailles. La capitale n'en garda pas moins son importance ; les anciennes murailles furent renversées et remplacées par des boulevards, de la porte Saint-Antoine à la porte Saint-Honoré; les faubourgs Saint-Antoine, du Temple, Saint-Martin, Saint-Denis, Montmartre, Saint-Victor, Saint-Marcel, Saint-Jacques, les quartiers du Luxembourg, Saint-Germain-des-Prés, des Invalides, firent partie de la ville, divisée dès lors en 20 quartiers jusqu'en 1790. Un lieutenant de police (La Reynie, puis d'Argenson) mit fin aux désordres de la capitale, 1666; elle fut éclairée par 6,500 lanternes à chandelles, les rues furent assainies; il y eut des voitures publiques ou *fiacres*, des marchés, des casernes; on multiplia les ponts, les places, les portes triomphales, les maisons religieuses ; on acheva les Tuileries, on planta les Champs-Elysées ; on éleva le collége des Quatre-Nations, la Salpêtrière, la colonnade du Louvre, les Invalides, l'Observatoire, la manufacture des Gobelins, la Bibliothèque royale; on créa de nouvelles académies. « Les provinciaux et les étrangers affluaient déjà dans *cette*

grande hôtellerie, qui comptait plus de 500,000 hab., le *vrai cœur du royaume*, disait Vauban, *la mère commune* de la France, par qui tous les peuples de ce grand État subsistent, et dont le royaume ne saurait se passer sans déchoir considérablement. »

Sous Louis XV, la prospérité de Paris continue; la rue Quincampoix, la place Vendôme, l'hôtel de Soissons, sont les théâtres des folies du système de Law; l'Opéra est dans tout son éclat; le cimetière Saint-Médard voit les extravagances des convulsionnaires. Paris est de plus en plus la ville des lettres et des idées; ses cafés sont célèbres comme ses salons; ses écrivains font l'éducation de la société polie en Europe. On bâtit de nombreux hôtels pour les financiers comme pour les grands seigneurs, mais peu de monuments religieux; citons l'École-Militaire, la Halle aux blés, l'Hôtel des monnaies, l'église Sainte-Geneviève, la place Louis XV; mais les lieux de réunion et de plaisir, comme les théâtres se multiplient. Paris s'enrichit d'institutions utiles et bienfaisantes sous Louis XVI (marchés, halles, ponts, hôpitaux, écoles, etc). Le mur d'octroi est construit par les fermiers généraux en 1786.

Depuis le commencement de la Révolution, l'histoire de Paris se confond de plus en plus avec l'histoire de la France. L'agitation du Palais-Royal prépare la prise de la Bastille, qui est démolie, 14 juillet 1789; Paris est gouverné par une municipalité, qui se compose d'un maire, de 16 administrateurs, de 32 conseillers; réunis aux 96 notables, ils forment le conseil général de la Commune, qui a un procureur; la milice parisienne forme la garde nationale, avec la cocarde tricolore; la ville est divisée en 48 sections. La journée du 10 août 1792 voit se former la fameuse Commune de Paris, composée de membres nommés par les 48 sections. Paris, avec ses clubs des Jacobins et des Cordeliers, avec son armée révolutionnaire, domine la Convention, domine la France, épouvante l'Europe. C'est Paris qui voit toutes les grandes et terribles journées de la Révolution, les supplices de la Terreur, les fêtes du Consulat et de l'Empire, la double chute de Napoléon Ier. Les alliés entrent deux fois à Paris, avril 1814 et juillet 1815, et les deux traités de Paris, 30 mai 1814 et 20 novembre 1815 consacrent deux fois la défaite et la désolation de la France. De nombreux monuments ont été élevés pendant cette période, et l'administration de la ville a été confiée, en l'an VIII, à deux préfets, l'un pour tout le département, l'autre chargé spécialement de la police; elle a été elle-même divisée en 12 arrondissements avec 12 maires. Sous la Restauration, 1815-1830, et sous le gouvernement de Louis-Philippe, Paris, de plus en plus la capitale du monde civilisé, n'a cessé d'être agité par le souffle de l'esprit moderne, par les passions et même par les excès du libéralisme; il a fait deux révolutions, celle de juillet 1830 et celle de février 1848. Il n'a cessé de s'agrandir, de se développer, de s'améliorer; ce n'est pas dans un court résumé qu'il est possible d'indiquer même sommairement toutes les transformations, tous les embellissements de la capitale; rappelons seulement l'immense travail des fortifications de 1841 à 1846. Après les troubles de la seconde République (journées du 15 mai, journées de juin, coup d'État du 2 déc. 1851), le calme s'est rétabli sous la présidence du prince Louis-Napoléon et sous l'Empire. Les grands travaux ont été repris, poursuivis avec la plus étonnante activité, surtout sous l'administration de M. Haussmann, préfet de la Seine; le vieux Paris achève de disparaître, pour faire place à un nouveau Paris, assaini, amélioré, régularisé et considérablement agrandi. En 1860, comme nous l'avons dit, le mur d'octroi a disparu, et la ville s'est étendue jusqu'à la limite des fortifications, englobant dans sa vaste enceinte toutes les communes environnantes. Un traité célèbre y a été conclu en 1856, après la guerre de Crimée, entre les grandes puissances de l'Europe, et deux expositions universelles, en 1855 et 1867, y ont montré les merveilles accumulées de l'industrie moderne. Il serait trop long d'indiquer ici les illustrations en tous genres qui ont pris naissance à Paris. Il nous suffit de dire qu'aucune ville du monde, à aucune époque, n'a donné le jour à autant de personnages célèbres dans les lettres, les arts, les sciences, la politique, la guerre, l'administration. V. Suppl.

Les ouvrages publiés sur Paris sont très-nombreux; citons: Corrozet, *les Antiquités, chroniques et singularités de Paris*, 1581, in-16; Dubreuil, *les Fastes et antiquités de Paris*, 1608, in-4°; Sauval, *Histoire et recherches des antiquités de Paris*, 1724, 3 vol. in-fol.; Piganiol de la Force, *Description historique de Paris*, 1765, 10 vol. in-12; l'abbé Le Bœuf, *Histoire de la ville et du diocèse de Paris*, 1754, 15 vol. in-12; Sainte-Foix, *Essais historiques sur Paris*, 1763, 4 vol. in-12; Dom Félibien, *Histoire de Paris*, 1775, 5 vol. in-fol.; Jaillot, 1775, Béguillet, 1780, Saint-Victor, 1808, Dulaure, 1839, Lavallée, 1851, Meindre, 1855, etc., *Histoire de Paris*; Frégier, *Histoire de l'administration de la police de Paris*, 1850; Louis et Félix Lazare, *Dictionnaire administratif et historique des rues et des monuments de Paris*, 1855; Husson, *les Consommations de Paris*; Charpentier, *Paris dans sa splendeur*, 3 vol. in-fol.; Joanne, *Paris illustré*, etc.; et le grand ouvrage publié sous les auspices de l'administration préfectorale, qui doit être la description la plus complète de la grande capitale. V. Suppl.

Pariset (Étienne), médecin, né à Grand (Vosges), en 1770, de pauvres paysans, servit d'abord chez un oncle, parfumeur à Nantes. Envoyé à l'école de santé de Paris, aux frais de la ville de Nantes, 1794, il conquit le grade de docteur en 1805. Il alla ensuite étudier la fièvre jaune à Cadix, 1819, et à Barcelone, 1821, et la peste en Égypte, 1828. Médecin de Bicêtre depuis 1814, puis de la Salpêtrière, 1830, il s'occupa encore des maladies mentales. Il mourut, en 1847, secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine. — Son meilleur ouvrage est précisément son *Histoire* ou plutôt ses *Éloges des membres* de cette société, 2 vol. in-18, 1845-50. On lui doit encore: *Histoire médicale de la fièvre jaune observée en Espagne*, 1823, in-8°.

Parisii, petit peuple de la Gaule Celtique (Lyonnaise 4e), sur les deux rives de la Seine, au N. O. des Senones, dont, selon César, ils étaient les alliés. Villes: *Lutetia*, *Metiosedum*. Ils furent battus par Labienus, 52 av. J. C.

Parisis, *pagus Parisiacus*, petit pays de l'anc. France, compris auj. dans les départ. de Seine et Seine-et-Oise. Il s'étendait à une certaine distance au N. de Paris. Ch.-l., *Louvres*.

Parisis, monnaies d'or et d'argent frappées à Paris sous Philippe de Valois, et supérieures d'un quart aux monnaies dites *tournois*. — Comme celles-ci, les parisis ne furent plus, dans la suite, qu'une monnaie de compte.

Parisis (Pierre-Louis), prélat français, né à Orléans, 1795-1866, a été évêque de Langres, 1834, puis d'Arras, 1851. Sous la seconde république il fut l'un des représentants du Morbihan à l'Assemblée constituante et à l'Assemblée législative. Il a contribué beaucoup à l'extension du rit romain en France, et a publié des *Lettres* et des *brochures* sur diverses questions, entre autres sur la *Liberté d'enseignement*, 1845-1846.

Parisot, V. Norbert.

Parisot (Valentin), né à Vendôme, 1800-1861, élève de l'École normale, professeur d'histoire aux lycées de Bourges et de Versailles, de littérature étrangère dans les Facultés de Rennes, de Grenoble et de Douai, a donné plusieurs éditions d'ouvrages grecs et latins, a écrit dans la *Biographie universelle*, et rédigé le *Dictionnaire mythologique*, qui y est joint, 3 vol. in-8°. On lui doit: *De Porphyrii vita et indole*, le texte et la traduction du 37e livre de *Nicéphore Phocas* (notices et extraits des manuscrits, etc.), la traduction d'une partie du *Râmâyana*, etc.

Parium, ancienne colonie de Paros et de Milet, dans la Mysie, sur la Propontide, près et à l'E. de Lampsaque. Aujourd'hui *Kemer*.

Park (Mungo), voyageur anglais, né en 1771 à Fowlshills, près de Selkirk (Écosse), visita d'abord Sumatra comme chirurgien de la Compagnie des Indes, 1792. Sur l'invitation de la Société africaine de Londres, il remonta la Gambie, en 1795, arriva au Niger, et revint en 1797: c'était le voyage le plus important qui eût été encore accompli dans l'intérieur de l'Afrique. Après 8 ans de repos, il fut chargé, par le gouvernement anglais, d'explorer le Niger: parti de Gorée en mai 1805, il atteignit le fleuve, mais, après le 16 nov., on n'eut plus de nouvelles authentiques. Selon les uns, il aurait péri victime d'un guet-apens dans le pays d'Haoussa; selon d'autres, son navire aurait donné contre un écueil du Niger. — La relation de ses deux *Voyages dans l'intérieur de l'Afrique* a été traduite en français (1800 et 1820).

Parker (Mathieu), prélat anglais, né à Norwich 1504-1575, devint, grâce à son talent pour la prédication, chapelain d'Anne de Boleyn, 1534, et de Henri VIII, 1537. Son zèle pour la réforme l'obligea à se cacher sous Marie Tudor, mais, dès l'avénement d'Élisabeth, il fut nommé archevêque de Cantorbéry, 1559. Persécuteur des puritains et des catholiques, il eut, du moins,

le goût des lettres. Il a écrit : *De antiquitate Britannicæ ecclesiæ*, in-fol., 1572, et donné des éditions de Mathieu Paris, de Mathieu de Westminster, de Thomas Walsingham, d'Asser, etc.

Parker (Samuel), prélat anglais, 1640-87, né à Northampton, fut chapelain de l'archevêque de Cantorbéry, et, en 1686, évêque d'Oxford. — On cite de lui : *Tentamina physico-theologica*, 1665; *De la police ecclésiastique*, 1669; *Motifs pour l'abrogation du Test*, 1688, etc. — Son fils, Samuel, 1680-1730, a publié une *Bibliotheca biblica*, 5 vol. in-4°.

Parker (Théodore), théologien américain, né à Lexington, 1810-1860, fonda, à Boston, une secte dite *Vingt-huitième société congrégationnelle*, qui eut peu de partisans. Il a laissé des *Sermons*, etc.

Parker-King (Philippe), navigateur anglais, né dans l'île Norfolk, 1795-1855, releva les côtes d'Australie, 1817-21, et, plus tard, celles de la Terre-de-Feu.

Parlement. *En France*, ce mot a désigné : 1° sous les deux dynasties franques, l'assemblée nationale, qu'on appelait aussi *mallum*, *Champ de Mars* ou *Champ de mai;* 2° sous les premiers Capétiens, *la Cour du roi*, composée des grands vassaux du duché de France et des hauts dignitaires de la couronne, et investie d'attributions politiques, judiciaires et financières; 3° de 1302 à 1789, une *cour supérieure de justice*, siégeant à Paris, et pourvue aussi de certaines prérogatives politiques. C'est de ce parlement judiciaire que nous parlerons spécialement

Le Parlement judiciaire a été un démembrement de la Cour du roi Celle-ci avait été renforcée, en 1224, de la Cour des pairs (V. *Pairs*), et, sous saint Louis, des légistes qui, d'abord, ne furent que les conseillers des barons. Elle se réunissait, chaque année, à la Toussaint et à la Pentecôte. Philippe le Bel la divisa en trois corps, 1302. Il donna au *Grand Conseil* les fonctions politiques, à la *Chambre des Comptes*, le contrôle des finances, et au *Parlement*, proprement dit, l'administration de la justice.

Philippe le Bel composa le Parlement judiciaire de trois chambres : 1° *Chambre des enquêtes*, qui instruisait les affaires dont appel était porté au Parlement; 2° *Grand'chambre*, qui jugeait les procès, après qu'ils avaient été instruits par la chambre des enquêtes; 3° *Chambre des requêtes*, qui connaissait des causes jugées directement par le Parlement. On y ajouta encore une chambre temporaire, dite de *droit écrit*, qui décidait en appel des affaires du Languedoc, où le *droit romain* était demeuré en vigueur. Cette organisation fut complétée par l'institution du ministère public (avocats et procureurs du roi), chargé de la poursuite des crimes et des délits auprès du Parlement. Sous Philippe VI de Valois, les *conseillers rapporteurs* ou légistes finirent par évincer les *conseillers-jugeurs* ou barons dont ils n'avaient d'abord été que les auxiliaires: ainsi commence la noblesse de robe. Sous Charles V, les séances du Parlement devinrent permanentes : jusqu'alors, elles avaient seulement été tenues aux deux sessions de la Toussaint et de Pâques, 1369. C'est à cette époque, sans doute, qu'il commença à siéger dans l'ancienne résidence des premiers Capétiens, appelée depuis *Palais de Justice*. — Charles VII créa une 4e chambre, la *Tournelle* ou chambre criminelle, 1453. Louis XI porta les conseillers laïques à 40, nombre égal à celui des conseillers clercs, 1461, et donna aux juges l'inamovibilité, 1467. — Le mode de nomination des magistrats a beaucoup varié : à l'origine, il n'y eut que des commissions temporaires, la justice n'étant rendue qu'aux deux sessions de la Toussaint et de Pâques. Devenu permanent, 1369, le Parlement finit par s'attribuer l'élection de ses membres. Depuis François Ier, la vente des charges de judicature, au profit du trésor public, fut un expédient régulier, une véritable source de revenus. On créa des chambres entières dont on céda les places à beaux deniers comptant. Les abus de ce trafic furent, à certains égards, atténués par l'institution de la *Paulette* (V. *ce mot*), 1604, qui consacra le système de la vénalité des charges, et en fit, jusqu'à la révolution de 1789, le mode de recrutement de la magistrature française.

Les prérogatives politiques du Parlement de Paris ont contribué beaucoup à son importance sous l'ancienne monarchie. La principale consistait dans son *droit de remontrance*. Les rois faisant transcrire leurs édits et ordonnances sur les registres du Parlement, afin de leur donner un caractère authentique, les magistrats commencèrent par délibérer avant de procéder à cet *enregistrement*, puis adressèrent au roi des *remontrances*, quand il leur parut que les édits royaux dérogeaient aux anciennes lois de l'État ou semblaient contraires à l'intérêt public. Cet usage, qui remonte au règne de Charles VI, fut accepté tacitement par Louis XI (affaire de la pragmatique-sanction, 1462), réprouvé par François Ier (affaire du concordat, 1518-1529), et consacré, pour ainsi dire, par l'ordonnance de Moulins, 1566. Si le roi ne déférait pas aux remontrances, l'enregistrement ne pouvait être obtenu que par des *lettres de jussion* ou par des *lits de justice* (V. *ces mots*). Combattu énergiquement par Henri IV et Richelieu, le droit de remontrances fut formellement supprimé, à diverses reprises; sous Louis XIV, de 1673 à 1715, le Parlement de Paris ne fut plus qu'un corps judiciaire. Il recouvra le droit de remontrances à l'avénement de Louis XV, et il le conserva, presque sans interruption, jusqu'à sa suppression définitive, en 1790. — On comprend, qu'armé de ce droit d'opposition, le Parlement ait prétendu remplacer les États-généraux, dans lesquels il forma même, une seule fois, il est vrai, en 1558, un quatrième ordre. En 1610, il conféra la régence à Marie de Médicis, et, en 1615, après le renvoi des États-généraux, parut vouloir lui dicter une ligne de conduite. A la mort de Louis XIII, il cassa le testament de ce prince et transmit la régence, pleine et entière, à Anne d'Autriche, 1643. Cinq ans après, il était l'âme de la première Fronde, 1648-1649, et Mesmes, l'un de ses présidents, déclarait que « les Parlements tenaient un rang au-dessus des États généraux. » On a vu comment Louis XIV traita cette assemblée, à laquelle il enleva jusqu'à son titre de *cour souveraine*, 1665. — Elle se relevait dès la mort du grand roi, dont le testament était aussi cassé au profit de Philippe, duc d'Orléans, 1715. Au XVIIIe s., les incidents principaux de l'histoire du Parlement furent sa lutte contre l'archevêque de Paris en faveur des jansénistes, 1752-1757, la suppression de l'ordre des jésuites, 1761 1764, et son hostilité contre le duc d'Aiguillon, 1770. Remplacé, 1771-1774, par le *parlement Maupeou* (V. *ci-après*), il fut reconstitué sous le règne de Louis XVI, pour faire à Turgot la plus aveugle des oppositions. Enfin, en 1788, il réclamait la convocation des États-généraux, qui devaient briser à la fois le Parlement et l'ancienne monarchie.

Voici quelles étaient, en 1789, la composition et les attributions principales du Parlement : 1° *Grand'chambre* (appellations verbales des sentences rendues par divers tribunaux inférieurs; appel comme d'abus en matière civile; jugement en première instance de certaines affaires importantes, des causes des pairs de France, etc.); 2° 3 *Chambres des enquêtes* (appellations des sentences rendues sur procès par écrit, appels des procès criminels n'emportant qu'une peine pécuniaire, etc., et certaines affaires en première instance); 3° *Tournelle criminelle* (appels des procès criminels entraînant une peine afflictive); 4° 2 *Chambres des requêtes*, jugeant en première instance les causes des gens qui avaient privilége de *committimus*, etc.

Le ressort du Parlement de Paris était très-étendu. Il comprenait, dans ses limites, au N., la Picardie et la Champagne; à l'E., l'Auxerrois, le Nivernais, le Mâconnais et le Lyonnais; au S., l'Auvergne, la Marche, l'Angoumois et l'Aunis; à l'O., le Poitou, l'Anjou, le Maine et le Perche, et les provinces circonscrites par celles que nous venons de nommer.

Parlements provinciaux. — Ils furent formés soit par démembrement du Parlement de Paris, soit après un agrandissement du domaine En voici la liste, d'après l'ordre de leur institution et avec l'indication de leur ressort : 1° *Parlement de Toulouse*, créé par Philippe le Bel, 1302, et constitué seulement par Charles VII, 1443 (Languedoc, Rouergue, Quercy, Armagnac, Bigorre, Comminges et Foix). — 2° *Parlement de Grenoble*, créé par Louis XI, 1453, à la place de l'ancien conseil delphinal (Dauphiné). — 3° *Parlement de Bordeaux*, créé par Louis XI, 1461 (Guyenne, Gascogne en grande partie, Limousin, Saintonge). — 4° *Parlement de Dijon* ou de Bourgogne, établi par Louis XI, 1477. — 5° *Parlement de Rouen*, substitué par Louis XII à l'Échiquier des anciens ducs de Normandie, 1499. — 6° *Parlement d'Aix* ou de Provence, établi par Louis XII, 1501. — 7° *Parlement de Rennes* ou de Bretagne, institué par Henri II, 1553. — 8° *Parlement de Pau*, créé par Louis XIII, 1620 (Béarn et Navarre française). — 9° *Parlement de Metz*, établi pour les trois évêchés de Metz, Toul et Verdun, par Louis XIII, 1633. — 10° *Parlement de Douai*, 1686 (installé d'abord à Tournay, 1668),

institué par Louis XIV (Flandre française, Hainaut, etc.) — 11° *Parlement de Besançon*, transféré de Dôle par Louis XIV, 1676, après la conquête de la Franche-Comté.— 12° *Parlement de Nancy*, établi, en 1775, après la réunion de la Lorraine et du Barrois à la France. — La petite principauté de *Dombes* avait eu aussi son parlement à Trévoux pendant plus de deux siècles. — Il y avait enfin les 4 conseils souverains d'*Alsace* (à Ensisheim, 1657, puis à Colmar, 1678), de *Roussillon* (à Perpignan, 1660), d'*Artois* (à Arras, 1677) et de *Corse* (à Bastia).

Parlements-Maupeou. — On appela ainsi les 22 parlements et conseils qui remplacèrent les anciens parlements, 1771-1774, supprimés par le chancelier Maupeou. Cette réforme, qui établissait des ressorts mieux délimités, fut malheureusement compromise par l'impopularité de ceux qui l'exécutèrent. Il y avait 9 *parlements* siégeant à Paris, Dijon, Besançon, Grenoble, Aix, Toulouse, Pau, Bordeaux et Rennes, et les 13 *conseils* de Douai, Arras, Rouen, Bayeux, Blois, Poitiers, Clermont, Perpignan, Lyon, Nîmes, Châlons-sur-Marne, Nancy et Colmar.

Parlement, nom donné en *Angleterre*, et, par imitation, dans d'autres pays, aux chambres ou assemblées qui partagent avec le souverain le pouvoir législatif. Les chambres législatives d'Angleterre sont la *Chambre haute* ou *Chambre des lords*, et la *Chambre basse* ou *Chambre des communes*.

L'origine du Parlement anglais remonte au *grand conseil national*, formé des barons dont s'entouraient Guillaume le Conquérant et ses premiers successeurs. Il s'occupait avec le roi des questions de politique, de guerre, de justice et de finances. Rarement convoqués par Henri II Plantagenet, par Richard Cœur de Lion et par Jean sans Terre, les barons s'unirent au haut clergé pour imposer au dernier la Grande-Charte, 1215, qui limitait l'autorité royale. Le mauvais gouvernement de Henri III les obligea, en 1258, à tenir le grand conseil d'Oxford, première assemblée qui ait porté le titre officiel de *Parlement*. Leurs empiétements sur la royauté entraînèrent une guerre civile, la défaite et la captivité de Henri III et l'élévation du second Simon de Montfort, comte de Leicester (V. ce nom). Devenu suspect à une partie de l'aristocratie, Leicester imagina d'appeler au parlement des barons, non-seulement les chevaliers des comtés ou petite noblesse, mais encore les députés de la bourgeoisie qui n'y avaient jamais siégé, 1264. De cette innovation devait sortir la *Chambre des communes*. Edouard Ier, qui releva le pouvoir royal, maintint l'œuvre de Leicester. Depuis 1295 il convoqua régulièrement le Parlement, qui, sous le règne d'Edouard III, en 1347 ou au plus tard en 1373, se divisa en *Chambre des lords* (hauts barons et haut clergé), et *Chambre des communes* (députés des chevaliers de comtés, députés des villes et des bourgs). Les XIVe et XVe siècles contribuèrent à affermir l'ascendant du Parlement qui déposa même deux rois, Edouard II, 1327, et Richard II, 1400. — La sanglante guerre des Deux-Roses, 1455-1485, qui ruina et décima l'aristocratie, eut pour résultat la restauration du despotisme royal. Le Parlement fut non supprimé, mais annulé sous les Tudors, 1485-1603: Henri VIII obtenait même un bill qui donnait aux proclamations royales la même valeur qu'aux lois votées par les deux chambres, 1539.

Sous les Stuarts, 1603-1688, il y eut, au contraire, une violente revendication des droits de la nation, surtout sous le règne de Charles Ier : le parlement de 1628 arracha à ce prince la *pétition des droits* (V. ce mot) ; le 5e parlement convoqué en 1640, ou *Long-Parlement* (V. ce mot et Charles Ier), s'empara de tous les pouvoirs, soutint contre le roi la guerre civile, et, réduit à la faction des indépendants, détruisit la constitution anglaise par la suppression de la royauté et de la Chambre des lords, 1649. Cromwell, qui remplaça la dictature du Long-Parlement par la sienne, 1653-1658, tenta vainement de rétablir à son profit l'ancien ordre de choses en opposant une *autre chambre* à son parlement électif, 1657. Cette tâche réussit mieux au *Parlement-Convention* de 1660, qui restaura les Stuarts, mais sans déterminer les limites dans lesquelles le pouvoir royal devrait s'exercer : de là entre le roi et les chambres législatives une nouvelle lutte (V. Charles II, Jacques II) terminée par la révolution de 1688. Le *Parlement-Convention* (V. ce mot), qui donna la couronne à Guillaume III d'Orange, fixa enfin la constitution anglaise par la *déclaration des droits* (févr. 1689) : *Au roi* le pouvoir exécutif; *aux chambres* le vote des lois, du budget, de l'armée, inviolabilité de leurs membres, etc. On décida encore, en 1694, que les parlements seraient élus pour trois ans, et tiendraient des sessions annuelles. Cette disposition fut modifiée en 1716, par un bill encore en vigueur, qui porta à 7 ans la durée de chaque législature. L'organisation du Parlement a été complétée par les actes qui réunirent les parlements d'Ecosse, 1707, et d'Irlande, 1800, au parlement d'Angleterre.

Terminons en indiquant la constitution actuelle du Parlement du royaume uni de Grande-Bretagne et d'Irlande. La *Chambre haute* renferme : 1° les *pairs spirituels*, archevêques et évêques, au nombre de 30, représentant le clergé anglican d'Angleterre et d'Irlande; 2° les *pairs temporels*, siégeant à titre héréditaire, ou bien nommés à vie soit par la couronne soit par la pairie d'Irlande, enfin les 16 pairs d'Ecosse dont le mandat est renouvelé avec chaque Parlement. La Chambre des lords est encore haute cour de justice dans certaines affaires civiles et criminelles. — La *Chambre basse* se compose de 667 membres (493 pour l'Angleterre, 60 pour l'Ecosse, et 105 pour l'Irlande), élus pour 7 ans par les comtés, par les villes, par les bourgs de 1000 habitants au moins, et de neuf membres élus par six grandes universités. La Chambre des communes est prépondérante dans le Parlement britannique. En matière de finances ses décisions sont à peu près souveraines. Dans les questions graves, ses votes entraînent le maintien ou le renvoi des ministres, selon qu'ils leur sont favorables ou contraires, à moins que la couronne n'ait recours, dans le dernier cas, à la mesure extrême d'une dissolution de la Chambre basse, c'est-à-dire à un appel à de nouvelles élections. Tout candidat au Parlement doit être âgé de 20 ans, au moins, et remplir (à moins qu'il ne soit élu par une université) certaines conditions de cens. Le cens est aussi une condition de l'électorat. Les catholiques, depuis 1829, et les Israélites, plus récemment, ont obtenu le droit de siéger au Parlement. Ajoutons encore que tout projet de loi ou *bill* doit, s'il est d'intérêt général, être soumis, dans les deux Chambres, à la formalité de trois lectures.

Parlement-Barebone, assemblée nommée par Cromwell et ses officiers pour remplacer le Long-Parlement (14 juillet-22 déc. 1653). Son nom lui vint de Barbone ou Barebone (*décharné*), marchand de cuir de la cité de Londres, l'un de ses membres. Les opinions révolutionnaires qu'on y émit, fournirent à Cromwell un prétexte pour le renvoyer.

Parlement-Convention.— On donna ce nom, en Angleterre, à deux parlements qui se réunirent en dehors des formes légales, c'est-à-dire, sans qu'il y eût convocation royale. Le premier, qui remplaça le *Rump* (20 avril 1660-mai 1661), rappela Charles II Stuart. — Le deuxième, rassemblé après la fuite de Jacques II et avant l'avénement de Guillaume III d'Orange, donna le trône à ce dernier après qu'il eut accepté la *déclaration des droits* (févr. 1689).

Parlement-Croupion ou **Rump.** (V. ci-dessous.)

Parlement (Long-), nom donné au cinquième parlement convoqué par Charles Ier Stuart (nov. 1640), et définitivement dissous en avril 1660. Dans la première période de son existence, 1640-1653, son histoire se confond avec celle de Charles Ier et d'Olivier Cromwell (V. ces noms). Chassé par O. Cromwell (avril 1653), il est, après l'abdication de Richard Cromwell, rappelé puis renvoyé par Lambert (V. ce nom), 1659. Cette assemblée, flétrie alors du nom de *Rump* ou *Croupion*, se réunit encore sous la protection de Monk, mais pour se dissoudre elle-même, avril 1660.

Parloir aux Bourgeois, nom donné autrefois au lieu où les magistrats municipaux se réunissaient.

Parma, riv. d'Italie, naît dans l'Apennin, arrose Parme et se jette dans le Pô. Cours de 80 kil.

Parme, *Julia Augusta*, anc. capitale du duché de Parme et actuellement ch.-l. de la province de son nom (Italie), sur la Parma, à 140 kil. N O. de Florence, par 44°48'15" lat. N., et 7°59'44" long. E.; 45,000 hab. Évêché. Ses monuments sont la cathédrale, un baptistère du XIIe siècle, l'église de la *Steccata*, un théâtre, le plus vaste d'Italie, etc. Elle est entourée de vieilles murailles bastionnées. La bibliothèque renferme 80,000 volumes, 4,000 manuscrits et 20,000 médailles antiques. Draps, soieries; imprimeries.— D'origine étrusque, Parme fut colonisée par Rome en 184 av. J. C. République agitée au moyen âge, elle a été, depuis 1545, la capitale d'un duché de son nom (V. ci-dessous), qui a cessé d'exister en 1859. Elle fut le ch.-l. du département du Taro, en

1802. Cambacérès eut le titre de duc de Parme. En 1860 elle devint le ch.-l. d'une province d'Italie qui a 3,240 kil. carrés et 264,000 hab. — Patrie du poëte Titus Cassius et du peintre Mazzuoli, dit *le Parmesan*. Sous ses murs, les Français battirent les Autrichiens, en 1734.

Parme et Plaisance (Duché de), ancien État souverain de l'Italie du Nord, entre la Lombardie au N., l'ancien duché de Modène à l'E. et au S. E., et le Piémont à l'O. et au S. O. Il avait 6,296 kil. carrés et env. 500,000 hab. Il renfermait les villes de Parme, Plaisance, Borgo-San-Donnino, etc. Depuis 1860, il est réuni au royaume d'Italie, et forme les deux provinces de Parme et de Plaisance.

Comprise dans la Gaule Cispadane des anciens, cette région fut occupée, en 184 av. J. C., par les Romains, et, au début du moyen âge, par les Barbares qui envahirent successivement l'Italie. Après avoir joui d'une indépendance souvent troublée, elle fut réunie au duché de Milan, 1346, pour en être détachée, au profit du Saint-Siége, d'abord de 1511 à 1515, puis de 1521 à 1545. A cette dernière date, le pape Paul III l'érigea en duché héréditaire en faveur de son fils Pierre-Louis, fondateur de la dynastie des Farnèse, qui s'éteignit en 1731. Il passa alors aux Bourbons d'Espagne, issus d'Élisabeth Farnèse, d'abord avec Charles I^{er} (1731-1736), qui l'échangea contre les Deux-Siciles enlevées à l'Autriche, puis avec don Philippe et Ferdinand, 1748-1802. Cédé alors à la France, il forma le département du Taro, et, en 1815, fut livré à l'impératrice Marie-Louise, qui le laissa en mourant au duc de Lucques, Charles II, petit-fils de Ferdinand, 1847. L'abdication de Charles II, 1849, lui donna pour maîtres Charles III, assassiné en 1854, puis Robert qui régna sous la régence de sa mère, Louise-Marie-Thérèse de Bourbon, sœur du comte de Chambord, jusqu'à la guerre d'Italie, 1859. Le jeune duc sortit alors de ses États, qui, en 1860, votèrent leur réunion au royaume de Sardaigne (d'Italie depuis 1861).

Ducs de Parme et de Plaisance.

Pierre-Louis Farnèse . . .	1545
Octave Farnèse.	1547
Alexandre Farnèse.	1586
Ranuce I^{er} Farnèse. . . .	1592
Odoard Farnèse.	1622
Ranuce II Farnèse	1646
François Farnèse.	1694
Antoine Farnèse.	1727
Don Carlos de Bourbon. . .	1731-1737

Ducs de Parme, Plaisance et Guastalla.

Don Philippe de Bourbon. .	1748.
Don Ferdinand de Bourbon.	1765-1802
Marie-Louise	1815-1847
Charles II de Bourbon. . .	1847-1849
Charles III de Bourbon. . .	1849-1854
Robert I^{er} de Bourbon. . .	1854-1860

Parme (Alexandre **Farnèse**, duc de). V. Farnèse.

Parme (don Philippe, duc de), était fils du roi d'Espagne, Philippe V, et d'Élisabeth Farnèse. Né en 1720, il fut investi de Parme, Guastalla et Plaisance, en 1748, après la paix d'Aix-la-Chapelle. Il eut pour ministre le marquis de Felino et mourut en 1765.

Parme (Ferdinand, duc de), fils du précédent, régna de 1765 à 1802. Né en 1751, il fut élève de Condillac, eut Felino pour ministre, expulsa les jésuites en 1768, et fut en hostilité avec le pape. Il est connu par le traité onéreux que Bonaparte lui imposa en 1796. Il venait de recevoir le titre de roi d'Étrurie, lorsqu'il mourut.

Parme (Louis **de**), fils du précédent, né en 1773, échangea ses droits sur Parme contre la Toscane, érigée en royaume d'Étrurie, 1801, et mourut en 1803. Il avait épousé Marie-Louise, fille de Charles IV d'Espagne.

Parme, *Parma*, bouclier rond à l'usage de la cavalerie, des vélites et de certains gladiateurs, chez les anciens Romains.

Parménide, philosophe grec, né à Élée (Grande-Grèce), vers 519 av. J. C., fut, dit-on, l'auditeur de Xénophane, et le législateur de sa ville natale. Il développa ses doctrines dans un poëme intitulé *De la nature*: il nous en reste un assez grand nombre de vers insérés dans les *Philosophorum græcorum fragmenta* de Didot (t. I^{er}, 1860, in-8°). Ce poëme comprenait deux parties, l'une consacrée à ce qui *est*, à l'être absolu, un, immuable, éternel, que la raison seule conçoit et démontre; l'autre, à ce *qui paraît*, aux phénomènes qui se manifestent aux sens. L'idéalisme de Parménide, en refusant aux sens la puissance d'atteindre la vérité, conduisait au scepticisme de son disciple Zénon. — V. Francis Riaux, *Essai sur Parménide d'Élée*, 1840, in-8°. Un dialogue de Platon porte le nom de ce philosophe.

Parménion, général macédonien, né vers 400 av. J. C., servit Philippe et son fils Alexandre le Grand. Au Granique, à Issus, à Arbelles, il commandait l'aile gauche de l'armée. Il était demeuré en Médie quand son fils Philotas fut mis à mort comme complice de Dymnus. Alexandre, craignant que Parménion ne songeât à venger Philotas, donna l'ordre de l'assassiner, 330 av. J. C.

Parmentier (Jean), navigateur, né à Dieppe, en 1494, est, dit-on, le premier navigateur qui ait abordé au Brésil. Il découvrit Sumatra, où il mourut en 1530. On a de lui des mappemondes, des cartes marines, et une pièce de vers intitulée: *Navigation de Parmentier*, etc.

Parmentier (Jacques), peintre, né à Paris, 1658-1730, élève et neveu de Sébastien Bourdon, a composé la plupart de ses œuvres en Angleterre. Il était protestant.

Parmentier (Antoine-Augustin, baron), agronome, né à Montdidier en 1737. Attaché comme pharmacien à l'armée de Hanovre, 1757, il fut pris cinq fois par l'ennemi: il fut amené alors à étudier les propriétés alimentaires de la pomme de terre, qui, en France, servait uniquement à la nourriture du bétail. Il s'efforça, à son retour, d'en généraliser l'emploi, surtout quand il eut été nommé pharmacien de l'hôtel des Invalides, 1774. Il s'occupa aussi du maïs, de la châtaigne, de la mouture économique, des grains, de la préparation du biscuit de mer, etc. Nommé inspecteur général du service de santé, 1803, il améliora le pain des troupes, rédigea un *Code pharmaceutique à l'usage des hospices civils et des prisons*, reconnut les avantages du sirop de raisin, etc. Il mourut en 1813. Ses ouvrages ont rapport aux travaux que nous avons énumérés. Ils pèchent par le défaut de méthode et par la diffusion: *le Parfait Boulanger*, 1778; *Économie morale et domestique*, 8 vol. in-8°, etc.

Parmesan, en italien *il Parmigianino* (François **Mazzuoli**, dit **le**). V. Mazzuoli.

Parnahiba. V. Paranahyba.

Parnasse, *Parnassus*, montagne de la Grèce ancienne, haute de 2,459 mètres, dont le nom servait aussi à désigner la chaîne qui traverse la Phocide du N. O. au S. E. Au milieu de ses rochers s'élevait Delphes, qui, selon les habitants, occupait le centre de la terre. Au sommet même du mont était la ville de Néon, qui abrita les Phocidiens lors de l'invasion de Xerxès. Les anciens avaient consacré le Parnasse à Apollon et aux Muses. Au pied coulait la fontaine Castalie. Le Parnasse s'appelle auj. *Liakoura*.

Parnell (Thomas), poëte anglais, né à Dublin, 1679-1717, était entré dans les ordres sacrés. Il vécut longtemps à Londres dans l'intimité de Swift et de Pope. Ce dernier publia en 1721 un choix de poésies de Parnell, 1 vol. in-8°: on y remarque *l'Ermite*, chef-d'œuvre de l'auteur, qui a été traduit en français, 1801. Un second volume de poésies parut en 1758, mais n'est pas authentique.

Parnès, montagne de la Grèce, entre l'Attique et la Béotie, à l'E. du Cithéron, se prolongeait jusqu'à l'Euripe. Hauteur, 1,413 mètres. Auj. *Nozea* ou *Osus*.

Parny (Évariste-Désiré **de Forges**, chevalier, puis vicomte de), poëte, né en 1753, à Saint-Paul (île Bourbon), fit ses études en France. Rappelé dans sa patrie, il s'éprit d'une jeune créole, qu'il célébra, sous le nom d'Éléonore, dans un recueil en trois livres, intitulé *Poésies érotiques*, et publié à son retour en France. On y trouvait une grâce vive et naturelle inconnue à l'école de Dorat. Six ans après, 1784, Parny y ajouta un 4^{e} livre, son chef-d'œuvre. Après un court séjour à Pondichéry, où il était aide-de-camp du gouverneur, 1785, il vécut dans la retraite aux environs de Paris. Ruiné par la Révolution, il obtint, 1804, la protection de François de Nantes, directeur des droits-réunis. Admis à l'Académie française en 1803, il mourut en 1814. — Ses dernières œuvres ne méritent guère d'être citées. Boissonade a donné les *Œuvres choisies* de Parny, 1827, in-8°. Ses *Œuvres complètes* ont paru en 5 vol. in-18, Paris, 1808, et 2 vol. in-8°, Bruxelles, 1826. Béranger en a publié une nouvelle édition, 1831, 4 vol. in-18.

Paropamisus, ou *Caucase indien*, chaîne de

montagnes de l'Asie ancienne, dont les plus hauts sommets varient de 5,000 à 6,000 mètres. Elle séparait la Bactriane des Paropamisades. Auj. *Hindou-Kouch*.

Paropamisades, ancienne région de l'Asie comprise entre la Bactriane au N., l'Arie à l'O., l'Inde à l'E., et l'Arachosie au S. Ses villes étaient *Caruva* ou *Ortospanum* (auj. Caboul), et une *Alexandrie* (aujourd'hui Kandahar), bâtie par Alexandre le Grand pour commander le passage du Paropamisus, qui limitait le pays au N.

Paros, auj. *Paro*, l'une des Cyclades, située entre Naxos à l'E., et Olearos à l'O., a 64 kil. de circonférence. Colonisée par des Phéniciens, par des Crétois, par des Pélasges d'Arcadie, elle eut pour derniers habitants des Ioniens. Miltiade l'assiégea vainement pour la punir de sa soumission aux Perses, mais elle dut se rendre à Thémistocle. 486 av. J. C. Rome s'en empara en 74. Après la prise de Constantinople par les croisés, 1204, elle appartint aux Vénitiens jusqu'en 1538. Les Turcs la gardèrent jusqu'en 1821. Le traité d'Andrinople, 1829, en assura la possession au nouvel Etat de Grèce. Comprise aujourd'hui dans la nomarchie des Cyclades, elle a 6,000 hab. — Sol fertile. Carrières de marbres célèbres dès l'antiquité. Le ch.-l. est *Parikia* (ancien Paros). Patrie d'Archiloque.

Paros (Marbres de), tables de marbre contenant des inscriptions grecques et des listes chronologiques se rapportant à l'histoire des Grecs de 1582 à 354 av. J. C., dressées par l'ordre du gouvernement d'Athènes. Le comte d'Arundel les apporta de Paros en Angleterre, 1627. Son fils les donna à l'université d'Oxford, 1667. — On les a traduits et commentés. V. *Fragmenta historic. græc.* de Didot, 1848, in-8°.

Paroy (Jean-Philippe-Guy **Le Gentil**, marquis de), né en Bretagne, 1750-1822, fut peintre et graveur. Il inventa un vernis pour dorer la faïence, un procédé de stéréotypage, etc. Il a écrit un *Précis historique de l'Académie de peinture, de sculpture et gravure*, 1816, in-8°.

Parpaillots, surnom donné autrefois aux protestants français. Il venait, dit-on, de Jean Perrin, seigneur de *Parpaille*, l'un de leurs chefs, qui fut décapité en 1562, à Avignon.

Parques, divinités des enfers, dans la mythologie des anciens, filles de l'Erèbe et de la Nuit, sœurs des Furies. Elles filaient la vie des hommes. Il y en avait trois : Clotho tenait le fuseau, Lachésis tournait le fil, et Atropos le coupait :

Clotho colum retinet, Lachesis net, et Atropos occat.

Parr (Catherine), 6e femme de Henri VIII, roi d'Angleterre, née en 1509, avait été deux fois veuve quand elle épousa le prince, 1543. Ayant soutenu des opinions religieuses qui déplurent au roi, elle échappa au danger par une adroite rétractation. Après la mort de Henri VIII, elle prit un 4e mari, le grand-amiral, Thomas Seymour, 1547, et mourut en 1548.

Parret, petit fleuve d'Angleterre, au S. O., naît dans le Dorsetshire, coule au N. O., passe à Bridgewater (Somerset), et finit dans le golfe ou canal de Bristol; 65 kil. de cours.

Parrhasius, peintre grec, né à Ephèse, fils et élève d'Evénor, florissait vers l'an 400 av. J. C. Il appartenait à l'école d'Ionie, mais exerça son art à Athènes. Pline cite, parmi ses ouvrages, un tableau allégorique du peuple athénien. Il fut le rival de Zeuxis.

Parrocel, nom d'une famille de peintres français, originaire du Forez, dont voici les plus connus : Barthélemy, né à Montbrison, mort en 1660. — Joseph, 1648-1704, fils du précédent, né à Brignolles, étudia à Rome, et s'adonna au genre des batailles. Il grava aussi à l'eau-forte. Il y a de lui, à Versailles, un *Siége de Maëstricht*, et à Notre-Dame de Paris, une *Prédication de saint Jean dans le désert*. Ses élèves ont été ses neveux Pierre, 1664-1739, et Ignace, 1668-1722, nés à Avignon. — Charles, fils de Joseph, né à Paris, 1688-1752, servit dans la cavalerie avant d'étudier à Rome. Revenu en France, il exécuta deux portraits de Louis XV, *l'Entrée aux Tuileries de l'ambassadeur turc, la Sortie de l'ambassadeur*, tableaux qui sont à Versailles. Il grava aussi à l'eau-forte. — Joseph-Ignace-François, fils de Pierre, né à Avignon, 1705-1781, voyagea en Italie et composa à Paris des tableaux de décoration et de détrempe.

Parry (Sir William-Edward), navigateur anglais, né à Bath, 1790-1855, se forma dans les luttes maritimes de son pays contre la France et les Etats-Unis, 1803-1817. Après avoir été lieutenant de John Ross dans les régions arctiques, il y fit lui-même quatre voyages, 1819-1820; 1821-1823; 1824-1825 et 1828. Dans le premier, 1819-1820, il découvrit le détroit de Barrow, les îles Melville et du Prince-Régent, et le canal de Wellington. On a publié ses *Quatre voyages au pôle nord*, Londres, 1835, 5 vol.

Parsdorf, village de Bavière, à 12 kil. E. de Munich (haute Bavière). Moreau y conclut un armistice avec les Autrichiens, 15 juillet 1800.

Parseval-Grandmaison (François-Auguste), poëte, né à Paris en 1759, se livra d'abord, mais sans succès, à la peinture; accompagna Bonaparte en Égypte, entra à l'Académie française en 1811, et mourut en 1834. — On cite de lui : *les Amours épiques*, poëme en 6 chants, 1804; *Philippe-Auguste*, poëme épique en 12 chants, 1825, sans régularité dans le plan et sans originalité dans les vers.

Parseval-Deschênes (Alexandre-Ferdinand), amiral, né à Paris en 1790, entra dans la marine en 1804, échappa au désastre de Trafalgar, et, comme capitaine de frégate, prit part à l'expédition d'Alger, 1830. Il fut promu capitaine de vaisseau en 1833, et eut un commandement dans l'expédition du Mexique, devint contre-amiral en 1840, et vice-amiral en 1846. Nommé sénateur en 1852, il fut chargé, en 1854, du commandement de la flotte qui devait opérer dans la Baltique, avec celle de l'amiral Napier, et contribua à la prise de Bomarsund. A son retour, il fut créé amiral. Il mourut en 1860.

Parsis. V. Guèbres.

Parsons (Robert), jésuite anglais, né à Nether-Stowey (Somerset), en 1546, avait abjuré le protestantisme à Rome, en 1575. Après avoir parcouru secrètement l'Angleterre, 1580-1587, il revint diriger le collége anglais de Rome et mourut en 1610. On l'avait accusé d'avoir pris part à la conspiration des poudres. — On a de lui : *Guide du chrétien*, 1598, in-8°; *Conférence au sujet de la future succession à la couronne d'Angleterre*, 1594; *Des 3 conversions du paganisme*, 1605; *Plan de réforme*, 1690, etc. — Parsons doit prendre place parmi les bons écrivains du siècle d'Elisabeth.

Partha, rivière de la Saxe royale, affluent de l'Elster, dans lequel elle se jette à Nœckern, près de Leipzig; 45 kil. de cours.

Parthenay, ch.-l. d'arrond. des Deux-Sèvres, à 56 kil. N. E. de Niort, sur le Thoué, par 46° 38′ 49″ lat. N., et 2° 35′ 14″ long. O. Grosses étoffes du pays; carrosserie, porcelaine. Grands marchés de bœufs. Ancienne capitale de la Gâtine, elle fut le théâtre d'un combat dans la guerre de Vendée, 1793; 4,778 hab.

Parthenay-L'Archevêque (de), illustre famille de Poitou, qui prétendait descendre des Lusignans, éteinte, dans la ligne masculine, avec Jean, 1512-1566, qui embrassa le protestantisme à Ferrare, et, revenu en France, défendit Lyon contre les catholiques du duc de Nemours, 1562. — Sa fille unique, Catherine, 1554-1631, épousa le baron du Pont, Charles de Quellenec, massacré lors de la Saint-Barthélemy, et, en 1575, René II, vicomte de Rohan. Aux deux siéges de La Rochelle, 1573 et 1628, elle excita les habitants à la résistance. Mère des deux derniers héros du protestantisme, Rohan et Soubise, elle eut encore un renom littéraire. On cite son *Apologie pour le roi Henri IV*, 1596, une tragédie, *Judith et Holopherne*, etc.

Parthéniens, jeunes gens nés pendant la première guerre de Messénie, 743-723 av. J. C., du commerce des femmes de Sparte avec ceux des soldats qui n'avaient point juré de ne pas rentrer dans leur patrie avant la réduction des Messéniens. Exposés au mépris public, ils conspirèrent avec les Hilotes, puis sous la conduite de Phalante, allèrent fonder Tarente, 708.

Parthenius, anc. fleuve d'Asie Mineure (Paphlagonie), se rendait dans le Pont-Euxin.

Parthenius *de Nicée*, poëte grec, du Ier siècle av. J. C. Amené à Rome lors de la dernière guerre contre Mithridate, il fut le maître de Virgile et l'ami de Cornelius Gallus. On a de lui un écrit en prose, *Infortunes amoureuses*, inséré dans les *Erotici scriptores græci* de Didot.

Parthénon, temple élevé par Périclès sur l'Acropole d'Athènes, en l'honneur de Minerve, la déesse *vierge*, *παρθένος*, sous la direction de Phidias, et avec le concours des architectes Ictinus et Callicratès, vers 438 av. J. C. Il était bâti en marbre pentélique, avait 227 pieds de longueur, 101 de largeur, et 65 de hauteur. Il était de l'ordre dorique, et se composait d'un bâtiment central oblong, entouré d'un péristyle de colonnes. Dégradé, en 1687, lors du bombardement d'Athènes par Moro-

thénon, il a été dépouillé d'une partie de ses sculptures par lord Elgin.

Parthénope, nom primitif de NAPLES, parce qu'elle fut bâtie, dit-on, près du tombeau de la sirène Parthénope, qui se noya, n'ayant pu attirer Ulysse par la douceur de sa voix.

Parthénopée, fils de Méléagre et d'Atalante, l'un des six alliés de Polynice contre Etéocle, périt devant Thèbes dans la *guerre des Sept chefs*.

Parthénopéenne (République), gouvernement installé à Naples par le général français Championnet, 23 janv. 1799. — Elle fut renversée après le départ de Macdonald, par le cardinal Ruffo, qui restaura l'autorité de Ferdinand IV, 15 mai 1799.

Parthes (*bannis*, en langue scythique), nom d'une tribu scythe qui s'établit au S. de l'Hyrcanie, dans le pays auquel elle donna son nom. Soumis par les Perses, les Parthes se soulevèrent contre le roi de Syrie, Antiochus II Théos (en 255 ou 250 av. J. C.), sous un chef du nom d'Arsace. Une longue lutte contre les Séleucides leur valut la conquête de l'Hyrcanie sous Tiridate (Arsace II, 244), la reconnaissance de leur indépendance par Antiochus le Grand, 216, enfin l'acquisition de nombreuses provinces (Médie, Perside, Babylonie, Assyrie, etc.), qui portèrent la limite O. de leur royaume à l'Euphrate, 160. — Vers la même époque, ils l'agrandissaient, à l'E., aux dépens du royaume grec de Bactriane, 130 ou 120 av. J. C., et s'avançaient jusqu'à l'Indus et même au delà. Interrompus dans leurs progrès par des luttes contre les Scythes et d'autres nomades, par des querelles intérieures, et aussi par la grandeur éphémère de l'Arménie sous Tigrane Ier, ils se trouvèrent tout à coup en face des Romains, après la chute de Mithridate, roi de Pont, et la ruine complète des Séleucides, 64. — Les Parthes parurent d'abord l'emporter (défaite de Crassus, 53; incursions dans la Syrie; défaite d'Antoine, 36); mais bientôt la politique romaine trouva le moyen de les affaiblir en suscitant des prétendants au trône: c'est ainsi qu'Auguste obtint de Phraate IV les drapeaux pris sur Crassus, 20 ans av. J. C. Au IIe siècle de l'ère chrétienne éclatent des guerres redoutables dont la cause principale est la possession de l'Arménie, que les deux empires se disputaient: Trajan, 116, Cassius sous Marc-Aurèle, 165, et Septime Sévère, 197, entrèrent tour à tour en vainqueurs à Ctésiphon, capitale des Parthes. Ces derniers ne tardèrent pas à succomber définitivement sous une révolte dont le chef était le Perse Artaxerxès, fondateur de l'empire des Sassanides, 226.

Le gouvernement était monarchique, mais le pouvoir royal était contenu par une forte aristocratie, représentée par un *sénat*, et disposant des forces militaires par le *suréna* ou généralissime. La couronne était élective, mais dans la famille des Arsacides. Le royaume était divisé en 18 satrapies: il y avait un grand nombre de colonies grecques macédoniennes dont l'influence se faisait sentir sur la classe élevée. Hardis cavaliers et habiles archers, les Parthes avaient pour tactique de paraître fuir devant l'ennemi, qu'ils assaillaient en même temps de leurs flèches. Ils professaient le magisme, mais très-altéré.

Rois Parthes ou Arsacides.

Arsace Ier, 255 ou	250
Tiridate (Arsace II)	253
Artaban Ier (Arsace III)	216
Phriapatius (Arsace IV)	196
Phraate Ier	181
Mithridate Ier	144
Phraate II	136
Artaban II	127
Mithridate II	124
Mnaskirès	87
Sinatrokès	76
Phraate III	68
Mithridate III	58
Orodes Ier	54
Phraate IV	36
Phraatace, ap. J. C.	15
Orodes II	14
Vononès Ier	14
Artaban III	14
Vardanes	44
Gotarzès	47
Vononès II	50
Vologèse Ier	50
Pacorus	91
Chosroès	108
Vologèse II	121
Vologèse III, vers	150
Vologèse IV	192
Vologèse V	209
Artaban IV	216-226

Parthie ou **Parthyène**. On a entendu par ce nom: 1° la province qui fut le berceau de l'empire des Parthes, entre l'Hyrcanie au N., la Médie à l'O., l'Arie à l'E., et la Parétacène au S.; auj. *Kouhistan* et *Khorassan persan*. Capit., *Hécatompylos*. L'un de ses 5 cantons s'appelait aussi Parthyène; 2° l'empire des Parthes entre la Caspienne au N., l'Indus à l'E., la mer Erythrée au S., et l'Euphrate à l'O.; Capit., *Ecbatane*, puis *Séleucie* et *Ctésiphon*.

Particelli. V. EMERY.

Partidas (Las siete), code de Castille, commencé sous Alphonse X, en 1256, et composé d'éléments bien divers: *Institutes*, *Pandectes* de Justinien; *Décrétales* des papes; lois des Goths; *Fueros*. Il renferme 4 codes: ecclésiastique, monarchique, civil et pénal; il est favorable à la royauté et à la papauté. L'autorité de ce code ne fut reconnue qu'au milieu du XIVe siècle, sous Alphonse XI; il n'en tient pas moins une place considérable dans l'histoire du droit espagnol.

Partisans, nom donné, avant la révolution de 1789, aux financiers qui affermaient les impôts, en les prenant à *partis*, c'est-à-dire d'après conventions faites.

Paru, rivière du Brésil (Para), naît dans la Parime et se jette dans l'Amazone à Almeirim; 450 kil. de cours.

Paruro, v. du départ. et à 25 kil. S. O. de Cuzco (Pérou); 20,000 hab.

Paruta (PAOLO), historiographe de Venise, où il naquit en 1540 et mourut en 1598, se distingua comme diplomate. — On cite de lui: *Perfection de la vie politique*, 1579, in-4°; *Discours politiques*, 1599, in-4°, et surtout *Histoire de Venise*, 1605, in-4°; cet ouvrage continue celui de Bembo et s'étend de 1513 à 1552.

Paruta (FILIPPO), antiquaire, né à Palerme, où il mourut en 1629, a laissé: *la Sicilia descritta con medaglie*, 1612, in-fol., recueil estimé.

Parvis. Chez les Juifs, c'était l'enceinte qui environnait le tabernacle. — Chez les chrétiens, le parvis est une place à l'entrée principale des cathédrales ou des basiliques.

Parysatis, reine de Perse, fut toute-puissante, pendant les règnes de Darius II Nothus, son mari, et d'Artaxerxès Mnémon, son fils aîné, auquel elle eût préféré son autre fils, Cyrus le Jeune. Après la mort de ce dernier, 401 av. J. C., elle le vengea en faisant périr ses ennemis, y compris le célèbre satrape Tissapherne, 396.

Pas, *passus*, mesure itinéraire des anciens Romains, valait 1 mètre 48 centimètres.

Pas, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 28 kil. S. O. d'Arras (Pas-de-Calais). Manufactures de coton; 847 hab.

Pas. V. FEUQUIÈRES.

Pas d'armes, passage que, dans les luttes chevaleresques du moyen âge, on s'engageait à défendre contre tout venant.

Pas-de-Calais, *Fretum gallicum*, détroit de 31 kil. de largeur entre les caps Grisnez (France) et Sud-Foreland (Angleterre), fait communiquer la mer du Nord avec la Manche.

Pas-de-Calais, département de France, au N., formé de l'Artois, du Boulonnais, du Calaisis et du Ponthieu, entre ceux du Nord au N. E. et de la Somme au S., la mer du Nord au N. O. et la Manche à l'O., sur le détroit de son nom. Sup., 660,564 hect.; pop., 761,158 hab. Pays plat, traversé par les collines d'Artois, arrosé par la Scarpe, la Lys, l'Aa, la Liane, la Canche, l'Authie, et par plusieurs canaux. Nombreux marais. Climat humide et froid. Agriculture avancée: céréales, pommes de terre, betteraves, œillette, colza et lin, houblon, tabac, chevaux et moutons. Sucre de betterave, alcools, bière, dentelles de Calais, pipes, huiles, lainages, cotonnades, toiles, etc. Houille, fer, tourbe. Ce département dépend du diocèse d'Arras, de la 1re région militaire (Lille), de la Cour d'appel et de l'Académie universitaire de Douai. Il forme 6 arrond.: *Arras*, ch.-l.; Béthune, Saint-Omer, Saint-Pol, Boulogne, Montreuil. Les ports sont: Calais, Boulogne, Etaples et Berck.

Pas-de-Suse. V. SUSE.

Pasargade. Ce nom a désigné dans l'antiquité:

1° une ville de Perse, au S. E. de Persépolis, sur le fleuve Cyrus. Son nom signifiait : *campement des Perses*. On y éleva le tombeau de Cyrus. — 2° La plus noble des 10 tribus ou castes de la Perse proprement dite.

Pascal Ier (Saint), pape, né à Rome, fut élu en 817. Il couronna empereur Lothaire, fils de Louis le Débonnaire, 823, et mourut en 824. — Fête, le 17 mai.

Pascal II (*Rainieri*), pape, né à Bléda, près de Viterbe, élevé à Cluny, nommé cardinal par Grégoire VII, fut élu en 1099. Vainqueur de l'empereur Henri IV, par l'ingratitude d'un fils parricide, Henri V, il vit ce dernier se retourner contre l'Église. En 1110, Henri V passa en Italie et obtint du pontife l'abandon des fiefs et droits réguliers possédés par les évêques en échange de l'investiture laïque. Cette convention de Sutri n'ayant pas abouti, grâce à l'opposition des évêques, Pascal II, captif alors de l'Empereur, rendit à Henri le droit d'investiture, puis, redevenu libre, le lui ôta de nouveau. En 1116, l'Empereur, revenu en Italie pour enlever au Saint-Siége l'héritage de la comtesse Mathilde, força le pape de quitter Rome, où Pascal II ne rentra, 1118, que pour mourir.

Pascal III (Gui de Crême), antipape. V. Alexandre III.

Pascal (Blaise), géomètre et écrivain, né en 1623, à Clermont-Ferrand, où son père était président en la cour des aides. Amené à Paris, 1631, il ne tarda pas à montrer une aptitude rare pour les sciences : à 12 ans, sur une simple définition de l'objet de la géométrie, il en vint, sans secours aucun, jusqu'à trouver la 32e définition du livre d'Euclide. A 16 ans, il fit un *Traité des coniques* qui étonna Descartes lui-même. A 18 ans, il inventa la *machine arithmétique*, destinée à faciliter les calculs de son père, nommé intendant à Rouen. Dès lors il commença à éprouver des souffrances qui ne le quittèrent qu'avec la vie. Il poursuivait cependant des expériences sur l'*équilibre des liqueurs* et la *pesanteur de l'air*, à l'encontre de la vieille doctrine que « *la nature a horreur du vide*. » Sur ses indications, Périer, son beau-frère, conseiller en la cour des aides de Clermont, fit, sur le Puy-de-Dôme, l'expérience sur laquelle est fondé le baromètre, 1648. Pascal la répéta lui-même sur la tour Saint-Jacques la Boucherie, à Paris. Au moment où il constatait ainsi la pesanteur de l'air, il se trouvait engagé, par la lecture d'ouvrages jansénistes, à se tourner vers la religion : à son instigation, sa sœur Jacqueline (née en 1625 et morte en 1661) entrait à Port-Royal. Héritier de la fortune de son père, 1651, il redevenait cependant homme du monde, sans abandonner la géométrie : il écrivait à Fermat sur des questions d'analyse, répondait au chevalier de Méré sur le problème des *paris*, inventait le haquet, la brouette du vinaigrier, et même les *omnibus*. Sa conversion définitive fut hâtée par un accident au pont de Neuilly, où il faillit être précipité dans la Seine (nov. 1654). Il vint habiter Port-Royal des Champs et écrivit peu de temps après un *Entretien sur Epictète et Montaigne :* il les défendait l'un et l'autre contre M. de Sacy. Sa liaison avec Arnauld, au sein de cette maison, lui fit enfin composer ses *Provinciales* ou *Lettres écrites par Louis de Montalte à un provincial de ses amis et aux RR. PP. Jésuites sur la morale et la politique de ces Pères*. Il y en a 18 : elles parurent successivement de janvier 1656 à mars 1657. A cet ouvrage, né des controverses sur la grâce et de la lutte des jansénistes contre les jésuites, Voltaire rapporte, non sans raison, l'époque de la fixation du langage. « Le premier livre de génie qu'on vit en prose, dit-il, fut le recueil des *Lettres provinciales*. Toutes les sortes d'éloquence y sont renfermées. » Pascal s'occupa ensuite d'une apologie de la religion chrétienne, qu'il n'eut pas le temps d'achever: il ne nous en reste que des fragments épars, publiés, après sa mort, sous le titre de *Pensées*. Toujours tourmenté par la douleur, il en vint à perdre le sommeil : ce fut dans ses insomnies que se présenta à son esprit la solution du problème de la *cycloïde* ou *roulette;* il la donna en 1659. Il mourut, le 19 août 1662, à l'âge de 39 ans et 2 mois. On l'enterra dans l'église Saint-Étienne du Mont. — Les *Pensées* de Pascal n'ont été publiées exactement que de nos jours, par M. Faugère en 1844, et par M. Havet, en 1852, sur les indications de M. Cousin, qui, dans un célèbre *Rapport*, 1842, signala les infidélités des éditions antérieures. La dernière édition complète des *Œuvres* de Pascal est celle de Lahure, Paris, 1862, 2 vol. in-12. — V. sa *Vie*, par sa sœur, Mme Périer (Gilberte Pascal, née en 1620, morte en 1687). V. aussi les *Études* de MM. Cousin, Villemain, Sainte-Beuve, Havet, etc.

Pascalius. V. Pasquali.

Pasco, v. du Pérou, dans les Andes, à 250 kil. N. E. de Lima, ch.-l. du départ. de Junin. Nombreuses mines d'argent.

Pasco (Nœud du Cerro de), sommet des Andes, au N. E. de Lima (hauteur, 3,500 m.), avec le petit lac de Lauricocha, d'où sort le Tunguragua.

Pasewalk, v. du royaume de Prusse (Poméranie), dans la régence de Stettin, sur l'Ucker. Toiles; commerce d'eaux-de-vie ; 7,000 hab.

Pasinelli (Lorenzo), peintre italien, né à Bologne, 1629-1700, étudia beaucoup Paul Véronèse, dont il devint l'habile imitateur.

Pasiphaé, fille d'Apollon et de la nymphe Perséis, femme de Minos, fut la mère d'Androgée, d'Ariane et de Phèdre. Le Minotaure naquit de sa passion pour un taureau.

Pasitano, v. de l'anc. royaume de Naples (Italie), dans la province et à 28 kil. S. O. de Salerne. Patrie de Flavio Gioja; 4,000 hab.

Pasitelès, statuaire romain du 1er siècle av. J. C., né dans la Grande-Grèce. Occupé un jour, dans le Cirque, à étudier un lion dont il voulait ciseler l'image, il faillit être dévoré par une panthère.

Pasithée, surnom de Cybèle et de l'une des Grâces ou Aglaia, fille de Jupiter et d'Eurynome.

Pasitigris, nom donné, chez les anciens, au fleuve formé par la réunion du Tigre et de l'Euphrate; c'est auj. le Chat-el-Arab. — Rivière de l'anc. Susiane, affl. de l'Eulœus.

Paskévitch (Ivan-Fœdorovitch), général russe, né à Poltava, en 1782, fut d'abord officier d'ordonnance des tzars Paul Ier et Alexandre Ier. Sous ce dernier prince, il remit au divan de Constantinople l'*ultimatum* du cabinet russe, et servit, à la tête d'une division, dans les dernières luttes contre la France, 1812-1815. Sa réputation se fonda surtout sous Nicolas Ier. Général en chef dans la guerre de Perse, il fut vainqueur à Elisabethpol, 1826, et à Erivan, 1827, et conclut la paix avantageuse de Tourkmantchaï. Dans la guerre contre le sultan turc Mahmoud II, il mérita le titre de feld-maréchal par la prise de Kars, 1828, et d'Erzeroum, 1829. Il était occupé contre les montagnards du Caucase, quand le tzar l'appela à vaincre l'insurrection polonaise : attaquant Varsovie par la rive gauche, Paskévitch l'obligea à capituler, sept. 1831. Créé *comte d'Erivan*, 1827, et *prince de Varsovie*, 1831, il devint encore gouverneur général de Pologne et appliqua les mesures prises par Nicolas Ier pour dénationaliser la Pologne. En 1849, il commanda encore l'armée qui aida les Autrichiens à dompter la Hongrie. La fortune de l'*heureux* Paskévitch ne se démentit que dans la guerre dite de Crimée : envoyé contre Silistrie, il dut se retirer, 1854. Atteint d'une grave blessure, il revint à Varsovie, et mourut le 29 janvier 1856.

Pasquali (Carlo), en latin **Pascalius,** diplomate et antiquaire, né à Coni, 1547-1625. Naturalisé Français, il sollicita, au nom de Henri IV, les secours d'Élisabeth, 1589, et fut ambassadeur auprès des Grisons, 1604-1614. — Il a écrit : *Coronæ*, 1610, in-4°, traité de l'usage des couronnes chez les anciens, etc.

Pasqualis. V. Martinez.

Pasquier (Étienne), jurisconsulte et historien, né à Paris, 1529, plaida sa première cause au parlement de Paris à 20 ans, mais n'acquit de réputation qu'en 1564, en défendant l'Université contre les jésuites. Avocat général à la cour des comptes, 1585, et député aux seconds États de Blois, 1588, il suivit Henri III à Tours, et ne revint à Paris qu'avec Henri IV, 1594. Il mourut en 1615. — On cite de lui : *Recherches de la France*, 1560, où il s'enquiert des origines de notre histoire; *Lettres*, monument précieux pour l'histoire de la magistrature au XVIe siècle; *Catéchisme des jésuites*, pamphlet, 1602, etc. — On a publié, en 1847, son *Interprétation des Institutes de Justinien*, in-4°, en tête de laquelle est une *Notice sur Et. Pasquier*, par M. Ch. Giraud. — M. Faugère a donné : *Œuvres choisies d'Étienne Pasquier*, Didot, 1849, 2 vol. in-12.

Pasquier (Étienne-Denis, baron, puis duc), homme d'État, né à Paris, 1767-1862, était de la famille du précédent. Conseiller au parlement de Paris, 1787-1789, emprisonné deux mois en 1794, il vécut dans la retraite jusqu'en 1806. Il entra alors au conseil d'État, et devint préfet de police en 1810 : Napoléon Ier le maintint dans ce poste, en 1812, bien qu'il eût été surpris par la conspiration de Malet. Sous la Restauration, Pasquier siégea 6 ans à la Chambre des députés, 1815-1821, et la présida même en 1816. Garde des sceaux dans les ministères Talleyrand, 1815, et Richelieu, 1817-1818, mi-

nistre des affaires étrangères dans les cabinets Decazes, 1819-1820, et Richelieu, 1820-1821, il soutint hardiment, après l'assassinat du duc de Berri, fév. 1820, les lois d'exception demandées aux chambres. Créé pair de France en 1821, il combattit le ministère Villèle. Sous Louis-Philippe Ier, il présida la Chambre des pairs, et fut nommé chancelier de France, 1837, et duc, 1844. Il fut de l'Académie française en 1842. Rentré dans la vie privée en 1848, il a rédigé de volumineux *Mémoires* encore inédits. Ses *Discours et Opinions* ont été publiés en 1842.

Pasquin, nom donné à une statue antique mutilée, qui était placée à Rome, près de la demeure d'un tailleur appelé *Pasquin.* On y écrivait en secret des épigrammes contre le pape et les cardinaux.

Passage (Le), v. d'Espagne (Guipuzcoa), sur le golfe de Gascogne, à 9 kil. N. E. de Saint-Sébastien, par 43°20′ lat. N., et 14°16′ long. O. — Très-beau port, en partie ensablé. Chantier de construction; 1,500 hab.

Passage (Le), bourg du canton d'Agen (Lot-et-Garonne); 1,660 hab.

Passais, ch.-l. de canton de l'arr. et à 14 kil. S. O. de Domfront (Orne); 2,077 hab.

Passarge, petit fleuve de la Prusse propre, coule au N. et se jette dans le Frische-Haff, au-dessous de Braunsberg; 200 kil. de cours. — Combat entre les Russes et les Français, juin 1807.

Pass, Passe ou plutôt **Paas,** famille d'artistes originaire de Hollande; ils se distinguèrent, comme graveurs, à Cologne, en Hollande, en France, en Angleterre. On cite: *Crispin* de Pass, dit *le Vieux*, né en Zélande, qui composa des estampes à Cologne, à Paris, au commencement du XVIIe s. — *Crispin le Jeune, Guillaume, Simon*, fils du précédent; *Madeleine*, leur sœur, née à Utrecht vers 1576, qui se distingua par l'agrément de son burin.

Passaro (Cap), *Pachynum promontorium* des anciens, au S. E. de la Sicile, par 12° 41′ long. E., et 36°41′ lat. N. L'Anglais G. Byng y battit la flotte espagnole en 1718.

Passaron, anc. capitale des rois Molosses d'Epire.

Passarotti (Barthélemi), peintre italien, né à Bologne vers 1530, mort vers 1592, se distingua par ses connaissances anatomiques, qui le firent croire, à tort, élève de Michel-Ange. Dans le genre du portrait, il n'était, selon le Guide, dépassé que par le Titien.

Passarovitz, *Margum*, petite ville de Serbie, près du confluent du Danube et de la Morava, à 25 kil. S. E. de Semendria. Traité du 21 juillet 1718, qui donnait à l'Autriche Temesvar, Belgrade, une partie de la Serbie et de la Valachie, et rendait à la Turquie la possession vénitienne de Morée.

Passau, *Batava Castra*, place forte de Bavière, sur le Danube, qui y reçoit l'Inn et l'Ilz, et divisée en quatre parties: *Passau* et *Innstadt*, sur la rive droite du Danube, *Anger* et *Ilzstadt*, sur la rive gauche, par ces trois cours d'eau. La citadelle, dite *Oberhaus*, est aussi sur la rive gauche du Danube. Ch.-l. du cercle de *Basse-Bavière*, et siége d'un évêché, Passau a 13,500 hab. — On y signa, en 1552, la *transaction* qui, confirmée par la paix d'Augsbourg, 1555, termina la première lutte entre les protestants et les catholiques d'Allemagne.

Passau (Evêché de), anc. État de l'empire germanique (cercle de Bavière), composé de cette ville et d'un territoire, s'étendait, à l'E. de l'Ilz, du Danube aux monts de Bohême. — En 1803, on donna Passau à la Bavière, et le territoire à Ferdinand, ex-grand-duc de Toscane, qui dut le céder encore à la Bavière en 1805.

Passavant (Jean-David), peintre et critique d'art allemand, né à Francfort, 1787-1861, fréquenta les ateliers de David et de Gros, et, en dernier lieu, d'Overbeck. On cite de lui: *Raphaël d'Urbin*, 2 vol. in-8°, traduit en français, etc. Il a collaboré aux *Costumes du moyen âge chrétien*, Paris, 1840, in-4°. On lui doit le *Peintre-graveur*, histoire de la gravure, 1860.

Passemant (Claude-Siméon), ingénieur, né à Paris, 1702-1769, présenta à Louis XV une pendule astronomique surmontée d'une sphère mouvante, 1749. On a de lui: *Construction d'un télescope de réflexion*, in-4°, 1738; *Description des télescopes*, 1763, in-12.

Passerat (Jean), poëte et savant, né à Troyes, 1534-1602, succéda à Ramus au Collége de France, 1572. Catholique du parti des politiques, il écrivit, avec quelques amis, la *Satire Ménippée*, qui devait porter le dernier coup à la Ligue; la plupart des vers sont de lui. — On a de lui: *Recueil d'œuvres poétiques*, 1602, in-12; *Commentarius in Catullum, Tibullum et Propertium*, 1608, etc.

Passeri (Jean-Baptiste), peintre et littérateur italien, né à Rome, 1610-1679, a écrit: *Vies des peintres, des sculpteurs et architectes*, de 1641 à 1673, ouvrage très-exact. — Son neveu, *Joseph*, 1654-1714, a été un des meilleurs élèves de Ch. Maratta.

Passeri (Jean-Baptiste), antiquaire, né à Farnèse, près de Rome, 1694-1780, était avocat avant d'entrer dans les ordres, 1741. Passionné pour l'archéologie, il a écrit: *Lucernæ fictiles*, 3 vol. in-fol.; *Picturæ Etruscorum in vasculis*, 3 vol. in-fol.; *Novus thesaurus gemmarum veterum*, 3 vol. in-fol.; beaucoup de mémoires, la plupart inédits.

Passeriano, petite v. d'Italie, dans la prov. et à 25 kil. S. O. d'Udine, a, sous Napoléon Ier, donné son nom à un département du roy. d'Italie, compris entre ceux de la Piave et du Tagliamento à l'O., de l'Adriatique au S., l'Istrie à l'E., et la Carinthie au N. Ch.-l., *Udine.*

Passeroni (Jean-Charles), poëte italien, né en 1713, à Condamine (comté de Nice), fut ordonné prêtre en 1738. Il resta pauvre, bien que recherché des grands, et mourut en 1803. — On a de lui: *Il Cicerone*, poëme héroï-comique, en 34 chants, satire légère de la société, 1755 et suiv., 6 vol. in-8°; *Favole Esopiane*, 1780, 7 vol. in-8°, imitation d'Esope, de Phèdre, etc.

Passe-volants. On appelait ainsi des hommes non enrôlés que les capitaines faisaient figurer dans les revues, afin de toucher une solde plus considérable. Louvois fit surtout disparaître cet abus désastreux.

Passignano (Dominique **Cresti,** dit **le**), peintre, né vers 1560 à Passignano (Toscane), mourut en 1638. — On cite ses fresques à Passignano et à l'église Saint-Marc de Florence. Le Louvre a de lui une *Invention de la Croix.*

Passion (Confrères de la), association qui se forma, en 1402, à Paris, pour la représentation du mystère de la *Passion*, et d'autres scènes tirées de l'Ancien et du Nouveau Testament. Les *mystères* cessèrent d'être joués en 1548, par arrêt du Parlement, mais la confrérie subsista jusqu'en 1677.

Passionei (Dominique), savant cardinal, né à Fossombrone, 1682-1761, assista, au nom du pape, aux congrès d'Utrecht et de Bade. Il fut nonce en Suisse et à Vienne, et, en 1755, directeur de la bibliothèque du Vatican. — On cite de lui un recueil d'*Inscriptions antiques*, 1765, in-fol.

Passionistes, nom des religieux de la *Congrégation de la très-sainte Croix et Passion de Jésus-Christ*, fondée à Alexandrie, en 1720, par Paul de la Croix, qui a été béatifié en 1852. L'institut a pour but la propagation de la foi; le supérieur réside à Rome; il y a des maisons de Passionistes en Italie, en France, en Belgique, en Hollande, en Angleterre, en Valachie, aux États-Unis.

Passir, petit royaume de l'île de Bornéo, au S. E., sur le détroit de Macassar, avec une capitale du même nom, par 1° 52′ lat. N., et 113° 55′ long. E.

Passow (François-Louis-Charles-Frédéric), philologue allemand, 1786-1833, né à Ludwigslust (Mecklembourg), fut professeur à Weimar et à Breslau. — Il a donné des éditions estimées d'auteurs anciens, un *Lexique manuel de la langue grecque*, ouvrage excellent (5e édition, 1841-57, 2 vol. in-4°), etc.

Passwan-oglou (Osman), aventurier, né à Widdin, 1758, s'empara de sa ville natale, y résista à toutes les forces du sultan Sélim III, 1798, et la gouverna en qualité de pacha, jusqu'à sa mort, 1807.

Passy, l'une des 11 communes qui ont été annexées à Paris en 1860. Située à l'O., près du bois de Boulogne, elle a donné son nom au 16e arrond. municipal. Eaux minérales ferrugineuses; puits artésien.

Past (repas), droit qu'avait un seigneur d'aller, une ou plusieurs fois dans l'année, seul ou avec des compagnons, prendre un repas chez son vassal.

Pasta (Judith), chanteuse italienne, né à Côme, 1798-1865, tint une des premières places sur les Théâtres-Italiens d'Europe de 1821 à 1840.

Pastaca, affluent du Tunguragua (Equateur), naît près du Cotopaxi; 600 kil. de cours.

Pasteurs. V. Hycsos.

Pasto, v. de la Confédération Grenadine (Cauca), par 1° 13′ lat. N., et 79° 41′ long. O., à 220 kil. S. O. de Popayan, au milieu d'une région toute volcanique; 7,000 h.

Pastophores (παστάς, lit, φέρειν, porter); on appelait ainsi, chez les anciens Grecs, les prêtres qui portaient les statues des dieux dans les cérémonies publiques.

Pastoret (Claude-Emmanuel-Joseph-Pierre, marquis

de), né en 1756 à Marseille, d'une ancienne famille parlementaire. Conseiller à la cour des aides, 1781, et membre de l'Académie des Inscriptions, 1784, il fut élu procureur syndic du département de la Seine, l'an 1791. Il fit transformer l'église Sainte-Geneviève en Panthéon, et composa l'inscription: « Aux grands hommes la patrie reconnaissante. » A l'Assemblée législative, il essaya de défendre la cause du roi, tout en gardant ses principes libéraux, 1791-1792. Après le 10 août, il émigra. Revenu en 1795, il représenta le département du Var au conseil des Cinq-Cents, et échappa encore, par la fuite, au coup d'Etat du 18 fructidor, 1797. Après le 18 brumaire, il devint administrateur des hôpitaux, 1801, professeur de droit au Collége de France, 1804, et sénateur, 1809. Comblé d'honneur par la Restauration, pair de France, marquis, ministre d'Etat, il entra à l'Académie française, 1820, et fut créé chancelier de France, 1829. Sous le gouvernement de Juillet, il rentra dans la vie privée, et mourut en 1840. Il était aussi de l'Académie des sciences morales et politiques. On a de lui : *Moïse, législateur et moraliste*, 1788 ; *Des lois pénales*, 1790, 2 vol. in-8°; *Rapport au conseil général des hôpitaux*, 1816; *Histoire de la législation*, 11 vol. in-8° : il passe en revue les lois des peuples anciens (la Judée et Rome exceptées). Il a travaillé encore aux recueils de l'Académie des Inscriptions, etc. — Sa femme, *Adélaïde-Anne-Louise* Piscatory (1766-1864), a fondé les premières crèches et salles d'asile à Paris.

Pastoret (Amédée-David, marquis de), fils du précédent, né à Paris, 1791-1857, servit Napoléon I^er^ et la Restauration dans divers postes. Administrateur des biens du comte de Chambord depuis 1830, il se rallia au second Empire et entra au sénat, 1852. On cite de lui : *Récits historiques*, in-8°, 1826; deux poëmes, les *Troubadours*, *les Normands en Italie;* un *Recueil d'élégies*, etc. Il était membre de l'Académie des beaux-arts.

Pastoureaux, nom sous lequel on désigna les bergers et aventuriers qui, sous un moine hongrois nommé Jacob, se croisèrent pour délivrer saint Louis, alors prisonnier en Egypte, 1250. Ils commirent de tels excès, que la régente de France, Blanche de Castille, les fit disperser par la force.

Pastrengo, village à 15 kil. N. O. de Vérone, près de l'Adige. Victoire des Français sur les Autrichiens, 1799.

Pastrengo (Guillaume de), né à Pastrengo, notaire, juge, ami de Pétrarque, à Avignon, mourut de 1360 à 1370. Il est auteur du premier Dictionnaire des écrivains sacrés et profanes, publié en 1547, à Venise, sous le titre de *De originibus rerum*.

Pataca, Patacon, monnaie d'argent du Brésil valant 1 fr. 75 c.

Patagon, anc. monnaie des Pays-Bas et de Franche-Comté valant 5 fr. 88 c.

Patagonie, territoire de l'Amérique du Sud, borné au N. par le Chili et la Plata, à l'E. par l'Atlantique, à l'O. par l'océan Pacifique, et au S. par le détroit de Magellan, entre 65° et 75° long. O., et entre 35° et 54° lat. S. La côte E. est basse ; la côte O. offre beaucoup de baies et d'îles. Le rio Negro l'arrose au N. Stérile, froide, et à peu près inconnue, la Patagonie est habitée par les Araucans, les Puelches et les Tehuelches ou *Patagons :* ces derniers, sans être des géants, comme on l'a dit, sont pourtant d'une stature assez élevée. On tire de ce pays du cuir et de la viande salée. Découverte par Magellan, 1519, la Patagonie est revendiquée par la Confédération Argentine.

Patak ou **Saros-Patak,** v. de Hongrie, dans le comitat de Zemplin, sur le Bodrog. Vaste château ; 6,000 hab.

Patala, Patalène. V. Pattala.

Patani, v. et Etat de la presqu'île de Malacca, sur le golfe de Siam, par 6°50′ lat. N., et 95°20′ long. E. Il est tributaire du royaume de Siam.

Patans, nom des Afghans, qui régnèrent sur une partie de l'Inde, aux xiii^e^ et xiv^e^ siècles. Ils furent renversés par Tamerlan. Musulmans, ils se montrèrent tolérants et intelligents.

Pataque, monnaie de Barbarie (argent), valant 0,54 c. — Pour le Brésil, v. *Pataca*.

Patar, monnaie de France, sous Louis XII, valant 1 liard. Elle avait cours encore en Flandre au xviii^e^ s.

Patara, ancienne ville maritime de Lycie (Asie Mineure), au S., à l'embouchure du Xanthus. Ptolémée Philadelphe lui donna le nom de sa sœur Arsinoé. Il y avait un célèbre oracle d'Apollon.

Patarins ou **Paterins,** secte religieuse du midi de la France aux xii^e^ et xiii^e^ siècles. Ils ne reconnaissaient qu'une seule prière, le *Pater:* d'où leur nom. — On les appela aussi *Cathares* et *Albigeois*.

Patavia, nom de Passau en latin du moyen âge.

Patavium, v. de la Gaule cisalpine (Vénétie), auj. Padoue. — Patrie de Tite Live.

Patay, ch.-l. de canton de l'arrond., et à 24 kil. N. O. d'Orléans (Loiret), près de la rive gauche de la Loire. Victoire de Jeanne d'Arc sur l'Anglais Talbot, 1429. Couvertures de laine ; 1,296 hab.

Patel, nom de deux peintres français sur lesquels on a peu de données. Patel (Pierre), dit *Patel le père*, né peut-être en Picardie, vers 1605, peignit beaucoup de paysages dans le goût de Claude Lorrain. Il mourut vers 1676. — Son fils, *Pierre-Antoine*, né à Paris, 1648-1707, a laissé des tableaux estimables, dont plusieurs sont au Louvre.

Patelle, *Patella*, petit plat servant aux sacrifices chez les anciens Romains.

Patenier (Joachim), paysagiste flamand, né à Dinant (Liége), en 1490, mort vers 1545. Il fit du paysage le sujet principal de ses compositions, en y subordonnant les personnages.

Patentes, impôt établi en 1791 sur les diverses industries et branches de commerce. Il fut supprimé en 1793, rétabli en 1795, et depuis régularisé par plusieurs lois, notamment par celle du 25 avril 1844.

Patentes (Lettres). V. Lettres.

Pater (Jean-Baptiste-Joseph), peintre du xviii^e^ s., né à Valenciennes, vers 1696, mort à Paris en 1736, a composé de jolis paysages dans le genre de Watteau son maître. Ses œuvres, délaissées depuis la fin du dernier siècle, sont de nos jours recherchées par les amateurs. Il y a au Louvre son tableau de réception à l'Académie. On cite de lui des *Vues de Marly*.

Paterculus (C. Velleius), historien latin, né à Naples, vers 19 av. J. C., d'une ancienne famille. Préfet, puis légat sous les ordres de Tibère en Germanie, il devint préteur, 14 après J. C. On croit qu'il périt dans la ruine des amis de Séjan, 31. — Son *Histoire romaine*, en 2 livres, ne nous est pas parvenue intacte. Impartiale, sauf en ce qui concerne Tibère, elle est écrite d'un style concis, énergique, que dépare parfois la recherche de locutions surannées. L'une des meilleures éditions est celle de Haase, 1851-58, in-8°. Paterculus a été traduit en français dans la *Collection Panckoucke*, in-8°.

Patère, *Patera*, coupe évasée qui servait aux sacrifices chez les anciens Romains.

Paterins. V. Patarins.

Paterne (Saint), I^er^ évêque de Vannes, mort vers 448. Fête, le 15 avril. — Evêque d'Avranches de 552 à 565, appelé aussi *saint Pair* ou *Pois*.

Paterno, jadis *Hybla major*, v. de Sicile, à 16 kil. N. O. de Catane, au pied de l'Etna. Miel renommé ; eaux minérales ; 13,000 hab.

Pathmos, auj. *Patmo*, île de la Turquie d'Asie (Sporades), au S. E. de l'île Nicaria; 4,000 hab. Le ch.-l. est la bourgade de Saint-Jean ou Patmo, près de la grotte où saint Jean écrivit l'Apocalypse, avec le petit port de la Scala.

Pathyssus, un des noms anciens de la *Theiss*.

Patin (Guy), médecin et littérateur, né à Hodenc ou Houdan, près de Beauvais, 1601. Reçu docteur à Paris, 1624, il devint professeur au Collége de France, 1654, et mourut en 1672. Il combattit le quinquina, l'antimoine, la circulation du sang, etc. Sa réputation repose aujourd'hui sur ses *Lettres* (réimprimées en 1846, 3 vol. in-8°), tableau curieux et non sans passion de la société de son temps. Il a encore écrit des *Eloges* en latin, *De la conservation de la santé*, 1632, 1 vol. in-12, etc., et Bayle a publié un *Patiniana*, 1703, in-12.

Patin (Charles), médecin et numismate, fils cadet du précédent, né à Paris en 1633, avait été reçu docteur en 1656. Condamné aux galères par contumace pour avoir, dit-on, colporté un libelle, il trouva un asile à Padoue, 1676, où il enseigna la médecine jusqu'à sa mort, 1693. — Très-versé dans la numismatique, il a donné: *Familiæ romanæ ex antiquis numismatibus* 1663, in-fol.; *Histoire des médailles* publiée d'abord sous ce titre : *Introduction à l'histoire par la connaissance des médailles*, 1665, in-12 ; *Imperatorum Romanorum numismata*, 1671, in-fol.

Patinho (Joseph), homme d'Etat espagnol, né à Milan, 1667-1736, entra dans l'ordre des jésuites, et protégé par Albéroni, par Elisabeth Farnèse, eut des charges importantes en Espagne. Il fut ministre de la marine en 1726, puis des finances, et devint tout-puissant

après la disgrâce du marquis de la Paz, 1734.—Son frère, *Balthasar*, marquis DE CASTELAR, né à Milan, mort en 1733, fut également protégé par Elisabeth Farnèse, et exerça des fonctions diplomatiques importantes.

Patisson (MAMERT), imprimeur, né à Orléans, s'établit à Paris, 1568, épousa la veuve de Robert Etienne II, 1580, et mourut en 1601. — Des notes de lui sur Pétrone figurent dans l'édition de Lotichius, 1629.

Patkul (JEAN-REINHOLD **de**), noble livonien, né dans une prison de Stockholm, 1660, réclama hardiment dans une députation envoyée au roi de Suède, Charles XI, en faveur des priviléges de la Livonie, 1689. Devenu suspect, condamné à mort par contumace, il se réfugia auprès d'Auguste II, roi de Pologne et électeur de Saxe. Voulant arracher la Livonie à la Suède, il s'adressa à Pierre le Grand, qui le nomma son ambassadeur auprès d'Auguste II. Vaincu par Charles XII, le roi de Pologne dut lui livrer Patkul, qui fut écartelé, 1707.

Patmo. V. PATHMOS.

Patna, v. de l'Hindoustan, capit. du Bahar, dans la présidence et à 600 kil. N. O. de Calcutta, sur le Gange, par 25°37' lat. N., et 82°25' long. E.; 285,000 hab. — Commerce d'opium; tapis, étoffes de coton, orfèvrerie. — Bâtie près de l'emplacement de *Palibothra*, Patna a été occupée par les Anglais en 1763.

Patos (Lac ou lagune de **Los**), *lac des Oies*. Situé au S. E du Brésil (Rio-Grande-do-Sul), il est séparé par une longue et étroite langue de terre de l'Atlantique avec lequel il communique par le Rio-Grande-do-Sul.

Patouillet (LOUIS), jésuite, né à Dijon, 1699-1779, prit une part active aux luttes de sa société contre les jansénistes. Il est plus connu cependant par les attaques de Voltaire. — Il a travaillé à 5 vol. des *Lettres édifiantes*, in-12, à une *Histoire du pélagianisme*, 2 vol. in-12, etc.

Patras, ville de Grèce (Achaïe), sur le golfe de son nom, au N. O. de la Morée, et à 160 kil. O. d'Athènes. Appelée d'abord *Aræ*, puis *Patræ*, elle fut l'une des premières villes de la ligue achéenne, 281 av. J. C., et suivit depuis les destinées de l'Achaïe. En 1821, son archevêque, Germanos, appela le premier la Morée à l'indépendance. — Auj. Patras est le ch.-l. de la nomarchie d'Achaïe-et-Elide, et la plus commerçante cité du royaume de Grèce. Rade excellente; 26,000 hab.

Patras (Golfe de). Il est formé par la mer Ionienne, au N. O. de la Morée et à l'entrée du golfe de Lépante.

Patrat (Père), *Patratus pater*, nom donné, chez les anciens Romains, au fécial qui, dans une mission, remplissait les fonctions de chef : c'était à lui d'accomplir, *patrare*, les cérémonies prescrites.

Patria (Lac de), *Literna palus*, lac de l'Italie péninsulaire, à 25 kil. N. O. de Naples. Non loin est le tombeau de Scipion l'Africain, dans l'ancien bourg de *Liternum*, où il s'était retiré.

Patriarche (en grec, *chef de famille*). — Dans l'antiquité, ce nom s'applique aux personnages antérieurs à Moïse qui ont eu un caractère de sainteté, Abraham, Isaac, Jacob, etc. — Depuis l'établissement du christianisme, il a indiqué soit les chefs des Églises nationales, comme le patriarche grec de Constantinople depuis la consommation du schisme, 1054; — soit les métropolitains investis d'une primauté d'honneur, comme le patriarche de Lisbonne, les patriarches des Eglises d'Orient, etc.

Patrice ou **Patrick** (Saint), apôtre de l'Irlande, né en 372, en Ecosse, commença sa prédication en 432. Premier évêque d'Armagh, il mourut vers 466. — Dans ses *Œuvres*, 1835, in-8°, Dublin, on remarque sa *Confession*, écrite dans un latin barbare. — Il se retirait souvent dans une caverne du lac Dearg (Ultonie), appelée auj. le *Purgatoire de saint Patrick*.— Fête, le 17 mars.

Patrice, titre créé par Constantin le Grand, lors de la réorganisation monarchique de l'Empire romain au IVe siècle. Celui qui en était revêtu jouissait d'une sorte de noblesse toute personnelle; il était au premier rang dans l'Etat. On conféra aussi cette dignité à des barbares; Clovis en reçut les insignes d'Anastase, empereur d'Orient, 507. — Il y eut des patrices encore, dans le premier royaume de Bourgogne, comme Amatus et Mummolus sous Gontran. En Italie, après la chute de la domination grecque, le titre de patrice, conféré par les papes à Pepin, puis à Charlemagne, désigna la souveraineté mal définie que ces deux rois gardaient sur Rome, au moment même où ils fondaient le pouvoir temporel du Saint-Siége.

Patriciens, citoyens qui, dans l'ancienne Rome, composaient le premier ordre de l'Etat. Leur nom venait du mot *patres* (*pères*), qui, depuis Romulus, s'appliquait aux membres du sénat; leurs descendants, constituant une véritable noblesse héréditaire, occupèrent toutes les fonctions politiques et sacerdotales. Seuls ils composaient l'assemblée des curies. Les citoyens du second ordre, ou plébéiens, ne cessèrent de leur disputer leurs priviléges de 510 à 366 av. J. C., c'est-à-dire depuis l'établissement de la république jusqu'au partage du consulat. Secondés par les tribuns, les plébéiens avaient déjà obtenu, 444 av. J. C., que le mariage cesserait d'être interdit entre les familles des deux ordres : l'établissement de l'égalité civile prépara nécessairement le triomphe de l'égalité politique. Dès lors le mot de patricien ne fut plus qu'un titre indiquant l'origine des familles, mais sans impliquer de privilége.

Patricius. V. PATRIZZI.

Patrimoine de Saint-Pierre, anc. circonscription administrative des Etats de l'Eglise, entre la Toscane au N. O., l'Orviétan au N., le Tibre à l'E. et au S. E., et la mer Tyrrhénienne au S. O. Le ch.-l. était *Viterbe*. Il correspond aux divisions actuelles de Civita-Vecchia et de Viterbe, et à une partie de celle de Rome. Il fut donné au Saint-Siége, en 1077, par la grande comtesse Mathilde. Il est maintenant réuni au roy. d'Italie.

Patrin (EUGÈNE-LOUIS-MELCHIOR), minéralogiste, né à Mornant, près de Lyon, 1742-1815, voyagea en Sibérie, 1780-1788, et siégea à la Convention. Il a écrit : *Voyage aux monts Altaï*, in-8°; *Histoire des minéraux*, 1801, 5 vol. in-8°, avec planches.

Patrix (PIERRE), poëte, né à Caen, 1583-1671, abandonna l'étude des lois pour s'occuper de poésie, s'attacha au service de Gaston d'Orléans, et a composé des vers d'un style original, qu'il a lui-même en partie supprimés.

Patrizzi ou **Patricius** (FRANÇOIS), philosophe italien, né à Cherso, en Dalmatie, 1529-1597, enseigna le platonisme à Ferrare, puis à Rome, et contribua à renverser l'influence d'Aristote. On cite de lui : *De la Rhétorique*, in-4°; *Nova de universis Philosophia*, 1591, in-fol.; *Discussiones peripateticæ*, in-fol.; *les Dix Dialogues de l'histoire de Venise; la Milice romaine de Polybe, de Tite Live, de Denys d'Halicarnasse; Procli elementa theologica et physica latine reddita*, etc.

Patrocle, fils de Ménèce, roi de Locride, était ami d'Achille, qu'il suivit au siége de Troie. Dans la dixième année de la guerre, il revêtit les armes d'Achille toujours retiré sous sa tente, et combattit les Troyens à la tête des Myrmidons. Tué par Hector, il fut vengé par son ami, qui lui fit de magnifiques funérailles.

Patronage, lien établi par Romulus entre les patriciens et les plébéiens et imposant aux premiers certaines obligations envers les seconds, qui alors prenaient le nom de *clients* (V. ce mot). Le *patron* devait défendre les clients en justice, les assister s'ils étaient dans le besoin, etc. En retour les clients soutenaient le patron de leurs votes, etc. Le patronage s'étendit avec la république. Les citoyens puissants eurent dans leur clientèle des villes, des provinces, des peuples ou des rois. Les Marcellus étaient les patrons de la Sicile. — Au moyen âge, le titre de patron fut donné à ceux qui avaient fondé, construit et doté une église. Il passait à leurs descendants. En échange de la protection qu'ils accordaient à l'église, ils jouissaient de certains droits honorifiques, ou même plus effectifs, comme celui de présenter un candidat si le bénéfice devenait vacant.

Patru (OLIVIER), avocat et critique, né à Paris, 1604-1681, contribua par son exemple et ses conseils à épurer l'éloquence du barreau et même la langue française. Reçu à l'Académie, 1640, il commença l'usage des discours de réception.—Ses *Œuvres*, aujourd'hui oubliées, ont été éditées en 1732, 2 vol. in-4°.

Pattala (*Pattalène*), anc. v. de l'Inde maritime située à l'origine du delta de l'Indus. Néarque s'y embarqua, avec la flotte d'Alexandre le Grand, pour le golfe Persique. Auj. *Tattah* (Sindhy).

Patte (PIERRE), architecte, né à Paris, 1723-1814, construisit moins qu'il n'écrivit. — On cite de lui : *Mémoire sur la coupole projetée pour l'église de Sainte-Geneviève*, 1770, in-12, dirigé contre Soufflot; *Cours d'architecture*, 6 vol.; *Essai sur l'architecture théâtrale*, in-8°, fig.; *Monuments érigés en l'honneur de Louis XV*, 1765, in-fol., etc.

Patterson, v. des Etats-Unis (New-Jersey), sur le Passaïc, à 110 kil. N. E. de Trenton; 21,000 hab.

Patti, v maritime de Sicile, sur la côte N., à 75 kil. O. de Messine; 6,500 hab. Evêché.

Pau, ch.-l. du département des Basses-Pyrénées, sur le gave de Pau, par 43°17′ lat. N., et 2°42′ long. O., à 780 kil. S. O. de Paris par chemin de fer. Cour d'appel. Toiles, linge de table, mouchoirs; coutellerie, etc. Commerce de mulets et de chevaux, de jambons et de chocolat. — Capitale du Béarn, depuis 1460, Pau a été bâtie au xe siècle. Gaston Phœbus, comte de Foix, y a élevé le château où résida Marguerite de Navarre, et où naquit Henri IV. Louis XIII, en réunissant le Béarn au domaine, y institua un parlement, en 1620. Cette ville est renommée pour la douceur et la salubrité de son climat. — Patrie de Gaston de Foix, de Gassion et de Bernadotte; 27,500 habitants.

Pau (Gave de), affluent de l'Adour, formé par les gaves de Barréges, de Gavarnie, qui descend du mont Perdu, et d'Azun, arrose le départ. des Hautes-Pyrénées et sépare les Basses-Pyrénées des Landes. Il passe à Argelès, Lourdes, Pau, Orthez et Peyrehorade. Cours de 200 kil. Il reçoit à gauche le gave d'Oloron.

Paucton (Alexis Jean-Pierre), mathématicien, né dans le Maine, en 1732 ou 1736, mort en 1798, a écrit : *Théorie de la vis d'Archimède*, 1768, in-12; *Métrologie*, 1780, in-4°, traité des poids, mesures et monnaies, imité souvent depuis, etc.

Pauillac, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. S. E. de Lesparre (Gironde). — Port de commerce et de relâche, qui a une rade très-sûre, sur la rive gauche de la Gironde, à 54 kil. S. E. de la pointe de Grave, en face de Blaye. La ligne transatlantique du Brésil y a son point d'attache. Le cru de Château-Laffitte est dans son territoire; 4,222 hab.

Paul (Saint), *apôtre des gentils*, né à Tarse, 2 ans av. J. C. (?), d'une famille juive, reçut en naissant le nom de *Saul*. Envoyé à Jérusalem auprès du pharisien Gamaliel, il s'y forma à la dialectique, et se montra d'abord partisan rigide de la tradition judaïque. Il assista au martyre de saint Etienne, et se rendit à Damas pour y frapper les disciples de Jésus qui s'y étaient réfugiés. Tout d'un coup, converti sur le chemin de cette ville, 36, il se voua à la propagation de l'Evangile au milieu des *gentils*. Il parcourut la Judée, la Syrie et la Cilicie pendant huit ans, et, en 44, reçut à Antioche, par l'imposition des mains, la consécration de son apostolat. Après avoir visité Chypre et l'Asie Mineure, où les Juifs lui furent hostiles, il se rendit à Jérusalem, et, dans un concile, fit décider que les gentils convertis ne seraient pas astreints aux prescriptions de la loi mosaïque, 50. Reprenant sa prédication, il revint en Asie Mineure, passa en Macédoine, puis à Athènes, où il parla devant l'Aréopage, et à Corinthe, où les Juifs voulurent le traduire devant le proconsul Gallion, frère de Sénèque, 51-57. Les années suivantes ne furent pas moins remplies, bien que saint Paul ait surtout résidé à Ephèse. En 60, il alla en Judée, et, à l'instigation des Juifs, fut retenu 2 ans captif par le gouverneur Félix. Comme il en appela à l'empereur, on l'envoya à Rome, où le laisse le livre des Actes des Apôtres. Selon une tradition, saint Paul serait revenu, de nouveau, en Asie Mineure, puis une seconde fois à Rome, où Néron le fit décapiter, 29 juin 66. — On a de cet apôtre 14 *Epîtres*, écrites en grec; c'est le meilleur commentaire de l'Evangile. Fête, le 29 juin.

Paul (Saint), premier anachorète, né en 228, dans la Haute-Egypte, se retira dans le désert lors de la persécution de Dèce, 250, et vécut dans une caverne jusqu'à l'âge de 113 ans. Saint Antoine l'ensevelit. Fête, le 15 janvier.

Paul (Saint), patriarche de Constantinople, élu en 336, était de Thessalonique. Déposé deux fois par Constance, il fut tué dans un antre du Taurus, 344. D'autres placent sa mort après 350. Fête, le 7 juin.

Paul (Ermites de Saint-), moines établis au xiiie siècle, en Hongrie, avaient pour patron saint Paul anachorète. Il y eut deux autres congrégations du même nom, suivant également la règle de saint Augustin, l'une en Portugal, l'autre fondée en France par Guillaume Callier et approuvée par Paul V en 1620. Ils s'appelaient aussi *Frères de la mort*, parce qu'ils portaient sur leurs scapulaires une tête de mort. Ils s'occupaient des malades et des funérailles. Ils étaient peu répandus en France.

Paul Ier (Saint), pape, né à Rome, 757-767, succéda à son frère, Etienne II. Il a laissé 22 lettres.

Paul II, pape, 1464-1471, né à Venise en 1418, neveu d'Eugène IV, continua la guerre contre les Turcs, et fit prêcher une croisade contre Podiebrad de Bohême, 1468. Il décida que les jubilés auraient lieu tous les 25 ans à partir de 1475.

Paul III (Alexandre **Farnèse**), pape, 1534-1549, né à Canino en 1468, avait eu, avant d'entrer dans les ordres, un fils, *Pierre-Louis*, qu'il créa, en 1545, duc de Parme et Plaisance. Adversaire des Turcs, il conclut, sans succès, la trêve de Nice, pour réunir contre eux François Ier et Charles-Quint, 1538. Adversaire de la Réforme, il lui opposa l'ordre des jésuites, 1540, le concile de Trente, 1545, et une armée de 13,000 hommes qu'il prêta à l'empereur. Effrayé ensuite des succès de Charles-Quint, il rappela ses troupes et transféra le concile à Bologne. Plaisance ayant été occupée par les Espagnols après l'assassinat de Pierre-Louis, 1547, le pape rattacha Parme au Saint-Siége afin de la sauver. Cet acte amena la révolte d'Octave, petit-fils de Paul III, qui en mourut de douleur. Il aimait les lettres et protégea les savants.

Paul IV (Jean-Pierre **Caraffa**), pape, 1555-1559, né à Capriglio (Naples) en 1476, avait créé l'ordre des théatins, 1524, et réorganisé l'inquisition romaine, 1542. Ennemi implacable de l'Espagne, il s'allia contre elle aux Français, et attira ainsi deux fois le duc d'Albe dans les Etats romains, 1556 et 1557. Il avait repris ses plans pour la réforme de l'Eglise, quand il mourut.

Paul V (Camille **Borghèse**), pape, 1605-1621, né à Rome, en 1552, d'une famille siennoise. Il eut avec Venise un démêlé que termina la médiation de Henri IV, roi de France. Il mit la dernière main à la bulle, *In cœna Domini*, contre les hérétiques, etc.

Paul Ier, *Pétrovitch*, tzar de Russie, 1796-1801, né à Saint-Pétersbourg en 1754. Haï de Pierre III, son père, qui songeait à l'exclure du trône comme illégitime, tenu en tutelle pendant le long règne de sa mère, l'Allemande Catherine II, il ne fut guère connu, avant son avénement, que par un fastueux voyage qu'il fit en Allemagne, en Italie, en France et en Hollande, sous le nom de comte du Nord, 1780. Une fois maître de l'empire, il bouleversa l'administration intérieure, par ressentiment contre sa mère; il eut cependant le mérite de rétablir la succession, par ordre de primogéniture, que Pierre Ier avait détruite, 1797. Dans sa politique extérieure, il obéit à des caprices plus qu'à des vues bien arrêtées: blessé de l'occupation de Malte par Bonaparte, il adhéra à la seconde coalition contre la France, et envoya une flotte qui prit les îles Ioniennes, et des armées qui furent battues à Zurich et à Bergen, 1799. Irrité par ces échecs et gagné par les habiles flatteries du Premier Consul, il expulsa les émigrés français, et reforma la ligue des neutres contre l'Angleterre, 1800. L'aristocratie, blessée dans ses intérêts par ces revirements subits de politique, menacée dans sa dignité et son existence par un prince dont les colères tenaient de la folie, forma un complot dont Palhen était l'âme; Paul Ier fut assassiné dans la nuit du 23-24 mars 1801. — Il avait épousé, en secondes noces, Dorothée de Wurtemberg.

Paul *de Samosate*, né à Samosate (Comagène), devint évêque d'Antioche vers 260. Condamné par un synode pour avoir nié la divinité de J. C., 269, il fut expulsé par Aurélien vers 273. Ses disciples s'appelèrent *Paulianistes*.

Paul *le Silentiaire*, poëte grec du vie siècle après J. C., était chef des *Silentiaires* ou secrétaires de Justinien Ier. — On a de lui : 53 épigrammes dans *l'Anthologie*; une *Description de l'église de Sainte-Sophie*, trad. par Ducange dans *l'Histoire byzantine*, 1670, in-fol.

Paul *d'Egine*, médecin grec du viie siècle ap. J. C., né dans l'île d'Egine: ses nombreux voyages le firent appeler médecin *ambulant*. On a de lui un *Abrégé de la médecine* en 7 livres: il y résume les travaux de ses prédécesseurs, en y mêlant des observations personnelles. Le 6e livre, le plus intéressant, traite de la chirurgie: il a été traduit en français par Tolet, 1539, in-12. — L'ouvrage entier a été traduit et publié avec le texte par René Briau, Paris, 1855, in-8°.

Paul *Diacre*, historien latin, né vers 730, peut-être à Aquilée, était fils de Warnefride, noble lombard. Il occupa diverses charges à la cour du roi Didier, passa six ans à la cour de Charlemagne, 781-787, et se retira au mont Cassin, où il reçut l'office de diacre. Il mourut vers 796. — On a de lui : *De gestis Longobardorum*, en 6 livres; ouvrage très-précieux, inséré dans la collection de Muratori, tome Ier, ainsi que *l'Historia miscella*, refondue par Landulphus Sagax. Paul Diacre est encore l'auteur de l'hymne, *Ut queant laxis*, et, dit-on, d'un abrégé de l'ouvrage du grammairien Festus.

Paul *de Saumur* (Le chevalier), fils d'une lavandière, né sur mer près de Marseille, 1597-1667, fut de bonne heure marin, se distingua par son courage et ses talents, fut nommé par Richelieu chef d'escadre, lieutenant général, vice-amiral, battit les Espagnols et les Barbaresques, conduisit mademoiselle de Nemours en Portugal, 1666, et mourut commandant maritime à Toulon.

Paul (Amand-Laurent), grammairien, né à Saint-Chamas, 1740-1809, avait été admis dans la société de Jésus. Il a donné des traductions d'auteurs latins (Florus, Justin, Cornelius Nepos, Phèdre, etc.), et un *Cours de latinité*, 10 vol. in-12, 1807, réimprimé en 1821.

Paul Jove. V. Giovio.

Paul (Saint **Vincent de**). V. Vincent.

Paul Emile. V. Emile.

Paul Véronèse. V. Véronèse.

Paul (Saint-), v. de l'île de la Réunion, sur la côte O., à 28 kil. S. O. de Saint-Denis, dans la *Partie sous le Vent*; 16,000 hab. — Patrie de Parny.

Paul (Saint-), île de la mer des Indes, sous le 38° lat. S., et le 75° long. O., à 2,500 kil S. E. de la Réunion. Volcanique, froide et inhabitée, elle offre, comme l'île Amsterdam, qui est voisine, un abri aux baleiniers. Depuis 1844, des pêcheurs français de la Réunion y pêchent la morue.

Paul (Saint-). *Sao-Paulo*, prov. du Brésil, située au S. E. de l'Empire, entre celles de Rio-de-Janeiro et de Minas-Geraës au N. E., de Goyaz et de Matto-Grosso au N. O., et de Parana au S. Elle touche le Paraguay, à l'O., et l'Atlantique à l'E. Pop., 975,000 hab. — Les villes princip. sont, *Saint-Paul*, ch.-l., Santos, etc. — Sucre, café, mines de fer.

Paul (Saint-), ville du Brésil, ch.-l. de la prov. de son nom, par 23° 33' lat. S., et 48° 19' long. O., à 250 kil. S. O. de Rio-de-Janeiro; 20,000 hab. Evêché, université, école de droit.

Paul-de-Loanda (Saint-). V. Loanda.

Paul (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 24 kil. N. E. de Barcelonette (Basses-Alpes), près de l'Ubaye. Marbre vert; 1,538 hab.

Paul-Cap-de-Joux (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond., et à 16 kil. S. E. de Lavaur (Tarn), sur l'Agout; 1,231 hab.

Paul-de-Fenouillet (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond., et à 40 kil. N. O. de Perpignan (Pyrénées-Orientales), sur la Gly. — Fabriques d'objets en bois; 2,175 hab.

Paul-en-Jarret (Saint-), v. de l'arrond. et à 18 kil N. E. de Saint-Etienne (Loire). Moulins à soie; 3,305 hab.

Paul-lès-Dax (Saint-), bourg de l'arrond., et à 3 kil. N. de Dax (Landes), sur l'Adour. Forges, haut-fourneaux. Eglise du xve siècle; 3,019 hab., dont 297 agglomérés.

Paul-Trois-Châteaux (Saint-), *Augusta Tricastinorum*, ch.-l. de canton de l'arrond., et à 28 kil. S. de Montélimar (Drôme), près du Rhône; 2,315 hab. — Etoffes de laine, soieries; garance, huile. Evêché avant la Révolution.

Paulding (James-Kirke), littérateur américain, né à New-York, 1779-1860, occupa, aux Etats-Unis, divers emplois dans l'administration de la marine. Il a écrit des pamphlets, des parodies, des romans, dont l'un, *le Coin du feu d'un Hollandais*, a été traduit en français, 1831.

Paule (Sainte), née en 347, descendait des Scipions et des Gracques. Veuve, elle se retira, avec sa fille Eustochie, à Bethléem, où elle fonda 4 monastères sous la direction de saint Jérôme. Elle mourut en 404. Fête, le 26 janvier.

Paule ou **Paola,** v. d'Italie, prov. et à 31 kil. N. O. de Cosenza, sur la mer Tyrrhénienne; 6,000 hab. Patrie de saint François de Paule.

Paule (François **de**). V. François de Paule (Saint).

Paulet (Jean-Jacques), médecin, 1740-1826, né à Anduze (Gard), vécut à Paris, puis à Fontainebleau. On a de lui : *Histoire de la petite vérole*, 2 vol. in-12, 1765; *Recherches sur les maladies épizootiques*, 1775, 2 vol. in-8°, ouvrage qui a beaucoup servi aux vétérinaires; *Traité des champignons*, 1793-1835, 2 vol. in-4° avec atlas, excellent travail, etc.

Paulette, impôt perçu annuellement, en France, sur les offices de judicature de 1604 à 1789. Il dut son nom au financier Paulet, qui le fit adopter par Sully. Il était fixé au $\frac{1}{60}$ du prix d'une charge. La paulette transforma en propriété de famille les fonctions de judicature : quiconque avait payé ce droit pouvait transmettre sa charge par héritage ou par une vente, sans que celle-ci fût annulée, comme auparavant, s'il mourait avant qu'un intervalle de 40 jours fût écoulé. La paulette assura une sorte d'indépendance aux magistrats, mais elle écartait des emplois judiciaires le mérite pauvre.

Paulhaguet, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 14 kil. S. E. de Brioude (Haute-Loire); 1,497 hab.

Paulian (Aimé-Henri), physicien, né à Nîmes, 1722-1801, professa chez les jésuites jusqu'à la suppression de son ordre. — Il a écrit : *Dictionnaire de physique*, 1789, 5 vol. in-8°; *Système de philosophie*, 1769, 4 vol. in-12; *Dictionnaire philosopho-théologique*, in-8°, etc.

Paulianistes. V. Paul de Samosate.

Pauliciens, secte d'hérétiques, dont le fondateur, l'arménien Paul, renouvela, au ixe siècle, l'erreur des manichéens. Chassée d'Orient, elle pénétra en Italie au xe siècle, et en France au xie. Les Albigeois parurent s'y rattacher aux xiie et xiiie siècles.

Paulien (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond., et à 15 kil. N. O. du Puy (Haute-Loire). Antiquités romaines; 2,947 hab.

Paulin (Saint), évêque de Trèves, né à Poitiers, soutint, au concile d'Arles, l'innocence de saint Athanase, 353. Exilé en Phrygie, par Constance, il y mourut en 359. Fête, le 31 août.

Paulin de Nole (Saint), *Meropius Pontius Anicius Paulinus*, évêque, né à Bordeaux en 353, d'une illustre famille, fut élève d'Ausone. Marié, en Espagne, à une femme chrétienne, il se fit baptiser, 389, et se retira auprès du tombeau de saint Félix de Nole, 394. Elu évêque de Nole (403 ou 409), il mourut en 431. Fête, le 21 juin.— Dans ses *Œuvres* (Paris, 1685, in-4°), on distingue des *Lettres*, des *Poésies sacrées*, la *Passion de saint Geniès d'Arles*, etc. V. Ad. Busé, *Saint Paulin et son siècle*, traduit en français par Dancoisne (Paris, 1858, in-8°).

Paulin (Saint), né vers 726, en Frioul ou en Austrasie, devint patriarche d'Aquilée en 776, travailla à la conversion des Avares, et combattit les hérésies d'Elipand et de Félix d'Urgel. Il mourut en 804. Fête, le 28 janvier. — Ses *Œuvres complètes* ont été éditées à Venise, 1737, in-fol.

Paulin de Périgueux, *Paulinus Petrocorius* ou *Petricordius*, poëte latin du ve s. ap. J. C. A la demande de Perpetuus, évêque de Tours, il mit en vers la *Vie de saint Martin*, de Sulpice Sévère, en y ajoutant des miracles. — La meilleure édition de ce poëme est celle de la *Collection Panckoucke*, avec traduction de M. Corpet.

Paulin (Le capitaine). V. La Garde.

Paulin (Jean-Philippe **Weredin**, dit le Père), orientaliste, 1748-1806, né à Hof (Basse-Autriche), entra chez les carmes, et se rendit en mission au Malabar, 1774-1790. Revenu à Rome, il écrivit, en latin, une *Grammaire sanscrite*, in-4°; une *Etude sur l'origine du latin et ses rapports avec les langues orientales*, in-4°, etc. Son *Voyage dans l'Indoustan* a été traduit de l'italien en français, 3 vol. in-8°, et atlas.

Pauline Bonaparte. V. Napoléon.

Paulmy (Marquis de). V. Argenson.

Paulus (Julius), jurisconsulte romain, mort vers 235. Rival de Papinien, il entra dans l'*auditorium* ou conseil d'Etat, sous Septime Sévère et Alexandre Sévère. Sous Héliogabale, il avait été un moment préfet du prétoire. La 6e partie environ du *Digeste* se compose des extraits de Paulus, qui dépassent 2000.

Paulus (Pierre), homme d'Etat hollandais, né à Axel, 1754, débuta par une *Apologie du stathoudérat*, 1773. Exilé lors du mouvement des *patriotes*, 1787, il revint de France, en 1795, pour présider l'Assemblée qui abolit le stathoudérat, puis la première Convention nationale. Il mourut en 1796. Il a écrit : *Commentaire sur l'union d'Utrecht*, 3 vol. in-8°, etc.

Paulus (Henri-Eberhard-Gottlob), théologien protestant, né près de Stuttgart, à Leonberg, 1761-1850. Professeur de théologie à Iéna, puis à Wurtzbourg, et d'histoire ecclésiastique à Heidelberg, il rédigea, pendant 10 ans, 1819-1829, *le Sophronizon*, publication dirigée contre la propagande catholique en Allemagne. Il a encore écrit : *Commentaire sur le Nouveau Testament*, 4 vol. in-8°; *Vie de Jésus*, 2 vol. in-8°; *Manuel exégétique sur les trois premiers Evangiles*, 3 vol., etc.

Paulus-Hook. V. Jersey.

Paumben. V. Pamban.

Pausanias, régent de Sparte pendant la minorité de Plistarque, fils de Léonidas, était fils du roi Cléom-

brote. Vainqueur du Perse Mardonius, à Platée, 479 av. J. C., conquérant de Chypre et de Byzance, 477, il visa à régner sur la Grèce, et, par son orgueil, décida les confédérés à transférer le commandement à Athènes. Ramené à Sparte et acquitté deux fois, faute de preuves, il fut enfin convaincu d'intelligences criminelles avec les Perses. Il se réfugia dans un temple de Minerve dont les éphores firent murer les portes : il y mourut de faim, 471.

Pausanias, roi de Sparte, petit-fils du précédent, remplaça son père Plistonax, exilé, 444 av. J. C. Il rétablit Thrasybule à Athènes, 403. Ayant évacué la Béotie, 395, il se retira à Tégée, pour éviter un jugement.

Pausanias, géographe grec du IIe s. après J. C., né peut-être en Lydie ou à Césarée en Cappadoce, fut disciple d'Hérode Atticus. Il voyagea, et vint s'établir à Rome. Il a écrit un *Itinéraire de la Grèce* en 10 livres, sorte de guide du voyageur, où, à propos des monuments, il rapporte les faits historiques et mythologiques qui s'y rattachent. Imitateur du style de Thucydide, Pausanias est souvent obscur. — Il figure dans la *Bibliothèque grecque*, de Didot, in-8°, 1845. La traduction française, de Clavier, avec le texte et des notes, 1814-1821, 6 vol. in-8°, est très-estimée.

Pausias, peintre grec du IVe s. av. J. C., était né à Sicyone. Elève de Pamphile, il excella dans la peinture à l'encaustique.

Pausilippe, montagne au S. O. de Naples, traversée par une grotte, longue de 700 mèt., qui sert de passage à la route de Pouzzoles. A l'entrée, est le tombeau de Virgile, dit-on.

Pauvres *de la Mère de Dieu.* V. Piaristes.

Pauvres *de Lyon*, un des noms des **Vaudois.** V. *ce mot.*

Pauvreté, divinité allégorique des anciens.

Pauw (Jean-Corneille **de**), philologue, né à Utrecht, mort en 1749, a donné des éditions d'auteurs grecs. On cite ses *Notæ in Pindarum*, in-8°, 1747.

Pauw (Abbé Corneille **de**), érudit, né à Amsterdam en 1739, vécut à Xanten (Clèves), où il mourut en 1799. Anacharsis Cloolz était son neveu. — Dans ses *Œuvres*, écrites en français, Paris, 1795, 7 vol. in-8°, on remarque : *Recherches philosophiques sur les Américains*, 1768; — *sur les Egyptiens et les Chinois*, 1774; — *sur les Grecs*, 1788. Ses vues, souvent paradoxales, ont été combattues par de Guignes, Voltaire, etc.

Pauwels (Jean-Englebert), compositeur belge, né à Bruxelles, 1768-1804, compléta son éducation musicale à Paris, sous Lesueur. Chef d'orchestre à Strasbourg, à Bruxelles, il dirigea, dans cette ville, d'excellents concerts, et écrivit trois opéras-comiques: *la Maisonnette dans les bois, l'Auteur malgré lui, Léontine et Fonrose.*

Pavie, anc. *Ticinum*, et, au moyen âge, *Papia*, ch.-l. de la prov. de ce nom (Italie), sur la rive gauche du Tessin, par 45°11'6" lat. N., et 6°49'2" long. E., à 35 kil. S. de Milan. Evêché et célèbre université. Magnifique collége Borromée; cabinet d'anatomie le plus complet d'Italie. Plusieurs églises ou palais. Soieries. Commerce de soie, riz, vin, lin. Aux environs est une Chartreuse, l'une des merveilles de la Lombardie; 28,000 hab. Patrie de Cardan et de Lanfranc — Vieille cité des Insubres, Pavie devint la capitale des Lombards, sur lesquels Charlemagne la prit en 774. Au moyen âge, elle fut gibeline, et, par suite, rivale de Milan, à laquelle les Visconti se soumirent. Sous ses murs, François Ier fut vaincu et fait prisonnier en 1525. Après avoir été, sous Napoléon Ier, comprise dans le département de l'Olona, et sous la domination autrichienne, 1814-1859, ch.-l. d'une délégation du royaume Lombardo-Vénitien, elle est restée le ch.-l. d'une province italienne de son nom, qui a 3,345 kil. carrés et 448,000 hab.

Pavillon (Nicolas), évêque, né à Paris, 1597-1677. Associé d'abord à saint Vincent de Paul, puis investi du siége d'Aleth, 1639, il se prononça en faveur des jansénistes, 1665, et écrivit à Louis XIV une *Lettre* (1664, in-4°) contre la régale.

Pavillon (Etienne), poëte, né à Paris, 1632-1705, était neveu du précédent. Pâle imitateur de Voiture, il remplaça Benserade à l'Académie, 1691. Ses *Œuvres* (Paris, 1720, 2 vol. in-12) sont au-dessous du médiocre.

Pavillon (Jean-François **du Cheyron du**), marin, né à Périgueux, 1730, fut tué au combat de la Dominique (avril 1782). — On a de lui: *Mémoire sur la tactique navale*, 1778, et divers traités sur les *Signaux*.

Pavillon, étendard de marine qui indique, suivant sa position : 1° la nation à laquelle un navire appartient; 2° le grade de l'officier qui y commande.

Pavilly, ch.-l. de canton de l'arr. et à 22 kil. N. O. de Rouen (Seine-Inférieure). Filatures de coton, toiles, papier; 2,822 hab.

Pavin (Lac), situé en France (Puy-de-Dôme), dans la chaîne des Dores. Il a 2 kil. de long et est très-poissonneux.

Pavois, bouclier long sur lequel on promenait le rois mérovingiens autour du camp lors de leur avénement.

Pawnies ou **Panis,** tribu indienne des Etats-Unis (Nébraska), appartenant au rameau des Peaux-rouges.

Pax Augusta, Pax Julia, v. des Celtici (Espagne anc.), dans la vallée de l'Anas, que l'on croit être *Beja*. D'autres disent que Pax Augusta est *Badajoz*.

Paxo, anc. *Paxos*, la plus petite des îles Ioniennes (Grèce), au S. E. de Corfou; 5,000 hab. Elle a 67 kil. carrés. Le ch.-l. est un village, *Porto-Gajo.*

Paxton (Joseph), architecte et horticulteur anglais, né à Milton-Bryant (Bedford), 1803-1865. Né d'une famille pauvre, il fut d'abord jardinier au service du duc de Devonshire, qui le nomma ensuite administrateur d'une partie de ses propriétés. Il fonda sa réputation d'architecte en donnant le plan du Palais de cristal, pour l'Exposition universelle de 1851. En France, il a construit le château de Ferrières, pour le baron J. de Rothschild.

Payens (Hugues **des**). V. Hugues.

Paye militaire. — En Grèce, à Rome et dans les Etats modernes, les soldats servent d'abord à leurs frais. Chez les Grecs, la solde n'est donnée, à l'origine, qu'aux mercenaires dont la guerre est le métier, comme pour les aventuriers du moyen âge. — Chez les Romains, la nécessité de faire des campagnes lointaines et de longue durée, décide l'établissement d'une solde pour les fantassins (405 av. J. C.), puis pour les cavaliers, 402. — Au moyen âge, les hommes libres qui recrutent les armées barbares, puis les milices féodales qui leur succèdent, s'équipent et vivent à leurs dépens. Le besoin d'entreprendre des campagnes un peu longues oblige les rois à recourir à des troupes soldées. Au XIIe siècle, Louis VI, roi de France, Henri II Plantagenet, roi d'Angleterre, enrôlent déjà des mercenaires, qui remplacent avantageusement les milices féodales dont les services sont limités. En France, la solde n'est devenue une institution régulière qu'après l'établissement de l'armée permanente, aux Etats-généraux d'Orléans, sous Charles VII, 1439.

Payer (Jean-Baptiste), botaniste, né à Asfeld (Ardennes), 1818-1860, enseigna à l'Ecole normale et à la Faculté des sciences de Paris. En 1848, il fut député à l'Assemblée constituante On a de lui : *Botanique cryptogamique; Traité d'organogénie végétale*, etc.

Payerne, v. de Suisse (Vaud), sur la Broye, à 38 kil. N. E. de Lausanne; 3,000 hab. — Ancienne *villa* carlovingienne, elle fut la résidence des rois de Bourgogne Transjurane.

Pay-ho, fleuve de Chine. V. Peï-ho.

Payne (Thomas). V. Paine.

Payrac, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. N. E. de Gourdon (Lot); 1,240 hab.

Pays-Bas, ancien Etat situé entre la mer du Nord au N. O., l'Allemagne à l'E. et la France au S. O. Il fut formé, au XVIe s., de 17 provinces bataves et belges que Charles-Quint érigea en corps de nation en les agrégeant à l'empire d'Allemagne, sous le nom de cercle de Bourgogne, 1549. Treize provinces avaient appartenu à Charles le Téméraire, bisaïeul de Charles-Quint (Flandre, Artois, Hainaut, Namur, Luxembourg, Limbourg, Brabant, Anvers, Malines, Zélande, Hollande, Frise, Zutphen). Quatre étaient des acquisitions de Charles-Quint (Utrecht et Over-Yssel, 1527; Groningue et Gueldre, 1543). — Sous le règne de Philippe II, roi d'Espagne, sept des provinces bataves constituèrent, en 1581, la république des *Provinces-Unies* (V. *ce mot*), qui absorba encore Zutphen et une partie du Limbourg, du Brabant et de la Flandre. — Les autres provinces s'appelèrent Pays-Bas *espagnols* jusqu'au traité d'Utrecht, qui les donna à l'Autriche, 1713, et Pays-Bas *autrichiens* jusqu'au traité de Campo-Formio, 1797, qui les céda à la France. On en fit 8 départements; mais, en 1814, on les donna à la Hollande, avec laquelle ils formèrent le royaume des *Pays-Bas*. Depuis la révolution de 1830, qui a affranchi la Belgique (V. *ce mot*), le nom de Néerlande ou Pays-Bas ne s'applique plus qu'à la Hollande. — On a appelé quelquefois *Pays-Bas français* les portions de la Flandre, du Hainaut, de Namur, du Luxembourg et le Cambrésis, qui furent, sous Louis XIV,

détachés des Pays-Bas espagnols, comme l'Artois tout entier. V. Hollande.

Pays-Bas (Nouveaux), colonie hollandaise fondée en 1621, dans l'Amérique du Nord, de l'embouchure de l'Hudson à la baie de Chesapeake. Cédée aux Anglais par le traité de Breda, 1667, elle a formé les trois Etats de New-York, New-Jersey et Delaware. Le ch.-l. était *Port-Amsterdam*, auj. New-York.

Pays-Reconquis. V. Calaisis.

Pays rédimés. V. Gabelle.

Payta, v. du Pérou. V. Païta.

Paz (La), v. de la Bolivie, à l'O., dans les Andes, à une altitude de 3,717 mèt., par 16° 29′ lat. S., et 70° 29′ long. O., à 240 kil. N. O. de Chuquisaca, et à 50 kil. S. E. du lac Titicaca; 76.000 hab. Evêché. Mines d'or. Commerce de quinquina, de maté et de cuivre. — La Paz est le ch.-l. d'un département du même nom qui comprend le N. O. de la Bolivie; 475,000 hab.

Paz (La), v. du Mexique, capit. de la Vieille-Californie, avec un bon port sur le golfe de Californie et la baie de ce nom, par 117° 30′ long. O., et 23° 56′ lat. N. Pêcheries de perles et de corail; 600 hab.

Paz (Jean-Augustin **du**), généalogiste, né en Bretagne, mort en 1631, était dominicain. Il a écrit : *Histoire généalogique de plusieurs maisons illustres de Bretagne*, 1619, in-fol.; *Généalogie des maisons de Rosmadec et de la Chapelle*, 1629; — *de Molac*, 1629, in-4°.

Pazanne (Sainte-), bourg du canton du Pellerin (Loire-Inférieure). Grains, bestiaux, vins; 2,458 hab.

Pazzi, famille de Florence, originaire du val d'Arno supérieur. En 1478, le banquier *Jacques Pazzi* et son neveu, *François*, conspirèrent avec Jérôme Riario, neveu de Sixte IV, la perte de Julien et de Laurent de Médicis. Julien fut tué, mais Laurent fit pendre les Pazzi. — (V. Pac).

Pé (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 22 kil. N. O. d'Argelès (Hautes-Pyrénées), sur le Gave de Pau. Anc. monastère de bénédictins; fabrique de mouchoirs; commerce de bois et de vin; 2,636 hab., dont 1,721 agglomérés.

Péan ou **Pæan**, Παιάν, nom donné, chez les Grecs et chez les Romains, à un hymne destiné à remercier un dieu, mais plus spécialement Apollon, d'un succès obtenu par son intervention. Ce chant de joie avait pour refrain : *Io Pæan*.

Pearce (Zacharie), évêque de Rochester, né à Londres, 1690-1774, se voua à des travaux de philologie et de théologie. On cite : *Commentaire des quatre Évangiles et des Actes des Apôtres*, 1777, in-4°; *Sermons*, in-8°, etc.

Pearl-River ou *rivière des Perles;* elle arrose, aux Etats-Unis, les Etats de Mississipi et de Louisiane; elle se jette dans le lac Borgne, après 500 kil. de cours.

Pearson (Jean), évêque de Chester, né à Snoring (Norfolk), 1613-1686. On a de lui : *Exposition de la foi*, 1659, in-4°, ouvrage classique dans l'Église anglicane; *Œuvres posthumes*, 1688, in-4°, etc.

Péaule, bourg du canton de Questembert (Morbihan). Grains, beurre; 2,488 hab.

Peccais (Fort), à la jonction du canal de Silvéréal et du Rhône-Mort, à 45 kil. N. O. de Nîmes (Gard). — Vastes marais salants qui donnent un sel très-estimé.

Pechia. V. Ipeks

Pécile ou **Pœcile,** (en grec ποικίλος, varié), portique d'Athènes où étaient représentés les actes des grands hommes. Polygnote en avait peint une partie.

Péclet (Jean-Claude-Eugène), physicien, né à Besançon, 1793-1857, fut professeur à Marseille et à Paris, puis inspecteur de l'Université. Il contribua à la fondation de l'Ecole centrale des arts et manufactures. — On cite de lui : *Traité élémentaire de physique*, in-8°; *Traité de la chaleur et de ses applications*, etc.

Pécorone (Giovanni- Fiorentino, dit **il**). V. Giovanni.

Pecq (Le), village à 1 kil. de Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise), sur la rive gauche de la Seine; 1,600 hab.

Pecq, comm. rurale du Hainaut (Belgique), à 10 kil. de Tournay. Houillères, huileries; 2,300 hab.

Pecquet (Jean), anatomiste, né à Dieppe, 1622-1674, observa, en étudiant la médecine à Montpellier, le canal thoracique, et le réservoir du chyle, auquel on a donné son nom, 1647. Ami du surintendant Fouquet, il entra cependant à l'Académie des sciences, 1666. Il a publié ses découvertes en latin, 1651 et 1654.

Pecquet (Antoine), littérateur, né à Paris, 1704-1762, fut grand maître des eaux-et-forêts de Rouen. Outre plusieurs opuscules, *Discours*, *Pensées*, etc., il a écrit : *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la Perse*, 1745; *l'Esprit des maximes politiques*, 3 vol. in-12, et surtout *Lois forestières de la France*, 1758, 2 vol. in-4°.

Pecquigny ou **Picquigny,** ch.-l. de canton de l'arr. et à 14 kil. N. O. d'Amiens (Somme), par le chemin de fer de Boulogne, sur la Somme; 1,384 hab. Traité de 1475, entre Louis XI, roi de France, et Edouard IV, roi d'Angleterre.

Pécule, *pæculium*, nom donné, dans l'antiquité, à tout ce qui était possédé par un esclave, et provenant soit de ses épargnes, soit de la générosité du maître. — Plus tard on appela *pécule* les épargnes d'un religieux, l'abbé du monastère en héritait, si le religieux n'en avait disposé de son vivant.

Pédagogue, nom donné, dans l'antiquité, à un esclave ou à un affranchi chargé de surveiller ou même d'instruire les enfants dans les familles riches.

Pedee. Il y a deux cours d'eau de ce nom aux Etats-Unis : le *Grand-Pedee* arrose les deux Carolines, et a 550 kil. de cours; — le *Petit-Pedee*, qui a 200 kil. de cours, se jette dans le Grand-Pedee, à 60 kil. de son embouchure.

Pédernec, bourg du canton de Bégard, dans l'arr. et à 12 kil. O. de Guingamp (Côtes-du-Nord). Grains, chanvre, beurre; 3,150 hab.

Pédicules, *Pædiculi*, peuple de l'Italie anc., appelé aussi *Peucétiens*.

Pèdre. V. Pedro et Pierre.

Pedro Ier (Dom), empereur du Brésil, 1822-1831, et, sous le nom de Pedro IV (1826), roi de Portugal, était né au château de Quéluz (Portugal) en 1798. Lors de l'invasion de Junot en Portugal, 1807, il suivit sa famille au Brésil, dont il fut nommé régent par son père, Jean VI, que rappelait en Europe la révolte du colonel Sépulvéda, 1821. Indépendant, de fait, depuis 14 ans, le Brésil ne voulut pas revenir à la condition de simple colonie, comme le prétendaient les cortès de Lisbonne. Afin de conserver ce pays à la dynastie de Bragance, dom Pedro se laissa déclarer, de l'aveu de Jean VI, protecteur, puis empereur constitutionnel du Brésil, 1822. Il venait de comprimer les partisans de la république, et de faire ratifier par la métropole l'indépendance du nouvel Etat (août 1825), quand Jean VI mourut. Proclamé roi de Portugal, sous le nom de Pierre IV (mars 1826), dom Pedro accorda une constitution libérale aux Portugais, et leur donna pour reine sa fille, Maria da Gloria, qui devait épouser dom Miguel, second fils de Jean VI (mai 1826). Mais alors surgirent des difficultés sans nombre. En Portugal, dom Miguel usurpa le trône, au mépris des droits de sa nièce et fiancée, dona Maria, 1828. Au Brésil, le parti démocratique, irrité d'une guerre malheureuse contre Montevideo, 1825-28, excita des troubles qui amenèrent l'abdication de l'empereur en faveur de son fils, dom Pedro II (avril 1831). Devenu simple duc de Bragance, dom Pedro ne songea plus qu'à remettre sa fille sur le trône de Portugal : après le traité de la quadruple alliance (Angleterre, France, Espagne, Portugal), il parvint, à l'aide de l'Anglais Napier, à expulser dom Miguel (juin 1834), et mourut trois mois après, sept. 1834.

Pedro V. V. Pierre V, roi de Portugal.

Pedro (Ordre de dom). Il a été fondé au Brésil, en 1822. Etoile à cinq rayons émaillés de blanc et bordés d'or, avec un phénix au milieu; ruban vert moiré.

Pedro (San-), v. du Brésil (Rio-Grande-do-Sul), à 250 kil. S. de Portalègre, sur le Rio-Grande, qui sert d'écoulement à la lagune de los Patos; 19,000 hab. Cette ville s'appelle aussi Rio-Grande. Port important.

Pée-sur-Nivelle, bourg du canton d'Ustaritz, dans l'arrond. et à 20 kil. S. de Bayonne (Basses-Pyrénées). Forges, grains; 2,576 hab.

Peebles, v. d'Ecosse, ch.-l. du comté de son nom, au confluent de la *Peebles* et de la Tweed, à 35 kil. S. d'Edimbourg; 2,000 hab. — Le comté de *Peebles*, appelé aussi *Tweeddale*, est dans les Basses-Terres (*Lowlands*), entre ceux d'Edimbourg, au N., de Lanark, à l'O., de Selkirk, à l'E., et de Dumfries au S. — Il a 12,000 hab., et 93,212 hectares de superficie. Pays montueux. Elève de moutons des races Cheviot et Black-faced.

Peel (Sir Robert), homme d'Etat anglais, né en 1788, à Chambey-Hall, près de Bury (Lancastre), était fils d'un riche filateur. Admis à la chambre des communes, 1809, il entrait dans le ministère Liverpool comme secrétaire au département de l'Irlande, 1812-1818, et attachait son nom à un bill célèbre pour la limitation du papier-monnaie, 1818. Il acceptait ensuite, pour 8 ans, 1822-1830, le département de l'intérieur dans les cabi-

binets Liverpool et Wellington. Inflexible en politique, il se montra réformateur éclairé en administration : il présenta cependant, en 1829, un bill pour l'émancipation des catholiques, mesure combattue par lui jusqu'alors, mais seulement comme inopportune. Il s'aliéna ainsi le parti tory, qui était le sien, l'Université d'Oxford, dont il cessa d'être le député, et même sa propre famille. La révolution française de 1830 eut pour contrecoup, en Angleterre, d'appeler les whigs au pouvoir. R. Peel redevint alors l'homme nécessaire des tories; il combattit la réforme électorale, réclamée et décidée, malgré ses efforts, par lord Grey et sir John Russell. Malgré deux courtes apparitions au pouvoir (1834-1835, 1839), Robert Peel ne devait reprendre la direction des affaires qu'en sept. 1841 : pendant cinq ans, il allait, par de sages et progressives modifications des tarifs douaniers, préparer l'avénement de la liberté commerciale. Abandonné par les exagérés de son parti, comme en 1829, mais soutenu par Cobden et la ligue de Manchester, il obtint l'abolition des *lois sur les céréales*, cette base du système protecteur en Angleterre (janvier-mars 1846). Sorti des affaires (juin 1846), il prêta son concours et celui de ses amis au cabinet de sir John Russell pour la continuation de la réforme économique. Ce « sage et glorieux conseiller d'un peuple libre » finit prématurément sa vie : le 29 juin 1850, il mourut d'une chute de cheval. — On a publié de lui : *Discours parlementaires*, 4 vol. in-8°; *Mémoires d'après ses papiers*, 1850, in-8°. V. Guizot, *Sir Robert Peel*, in-8° et in-12.

Pecne, rivière d'Allemagne, naît dans le Mecklembourg, passe à Anklam (Poméranie), et finit dans le Stettiner-Haff. Cours de l'O. à l'E., 100 kil.

Pégase, cheval ailé, né du sang de Méduse, après que Persée lui eut coupé la tête, ou de l'union de cette Gorgone avec Neptune. Persée, monté sur Pégase, délivra Andromède; Bellérophon combattit la Chimère. Depuis que d'un coup de pied, il eut fait jaillir de l'Hélicon la fontaine Hippocrène, il représenta l'inspiration poétique dans tout son mouvement. — Il y a une constellation du nom de Pégase.

Pegnitz, *Pegnesus*, rivière de Bavière (Franconie moyenne), naît dans le Jura franconien, passe à Nuremberg et se jette à Fürth dans la Regnitz. Cours, du N. E. au S. O., de 60 kil.

Pegu, Pégou ou, selon les Birmans, **Pago,** v. de l'Indo-Chine anglaise, sur un affluent de l'Iraouaddy, à 1,100 kil. S. E. de Calcutta, par 17° 40′ lat. N.,et 96° 12′ long. E. On y remarque un temple, dit colonne de *Choumadou;* 7,000 hab. — Pegu a été la capit. d'un royaume conquis par les Birmans au XVIIIe s. Annexé, en 1853, à la présidence du Bengale par les Anglais, il est le ch.-l. d'une province située entre celle d'Aracan et la Birmanie au N., Siam à l'E.,la prov. de Tenasserim au S. E., et les golfes de Martaban au S. et du Bengale à l'O. Les autres v. sont Rangoun, Bassein, Prome, Dalhousie.

Pehlvi, anc. langue de la Médie, se rattachait aux langues hindo-européennes par son vocabulaire, et aux langues sémitiques par sa grammaire.

Peichawer ou **Peschaouer,** v. de l'Hindoustan anglais (Pendjâb), au N. O., sur le Caboul, à 600 kil. N. O. de Lahore; 50,000 hab. — Enlevée aux Afghans, Peichawer est le rempart de cette frontière de l'Hindoustan.

Peignot (ETIENNE-GABRIEL), bibliographe, né à Arc (Haute-Marne), en 1767, fut avocat à Besançon, garde constitutionnel de Louis XVI, bibliothécaire à Vesoul, inspecteur de la librairie à Dijon, enfin proviseur du collége et inspecteur d'académie dans la même ville. Il mourut en 1849. Il a laissé plus de 50 ouvrages manuscrits, et cependant ceux qu'il a publiés formeraient déjà une petite bibliothèque. On en trouvera la liste dans la *France littéraire*, de Quérard. — Nous citerons seulement: *Amusements philologiques*, in-8°; *Essai sur la reliure des livres; Précis des pragmatiques; Concordats relatifs à l'Eglise de France; Documents sur les dépenses de Louis XIV; Manuel bibliographique*, 1801; *Dictionnaire raisonné de bibliographie*, 1802, avec *Supplément*, 1804; *Répertoire bibliographique universel*, 1812; *Manuel du bibliophile* ou *Traité du choix des livres*, 1823, etc.

Peï-ho ou **Pay-ho** (*fleuve Blanc*), fleuve de Chine, coule à l'E. en passant près de Pékin, à Tientsin et à Takou. Son embouchure dans le golfe de Pe-tchi-li est obstruée par une barre ; cours de 700 kil. — Il reçoit le Yu-ho.

Peila ou **Pellau, v.** de Prusse (Silésie), à 50 kil. S. O. de Breslau. Tissus de laine et de coton. Victoire de Frédéric II sur les Autrichiens, en 1762 ; 4,000 hab.

Peipus (Lac) ou **Tchoudskoé,** à l'O. de la Russie d'Europe, entre les gouvernements d'Esthonie au N., de Livonie à l'O.; de Saint-Pétersbourg à l'E. et de Pskov au S. E. Il a 120 kil. sur 60. Il reçoit la Vélikaia, et communique avec le golfe de Finlande par la Narva.

Peiresc (NICOLAS-CLAUDE **Fabri de**), érudit, né à Beaugensier (Provence) en 1580, visita l'Italie, Paris, l'Angleterre et la Hollande, avant de se retirer à Aix, où il était conseiller au parlement, et mourut en 1637. Il avait rassemblé des manuscrits et formé des collections de tout genre qu'il mettait généreusement à la disposition des savants : de là le titre de *procureur général de la littérature*, que Bayle lui donne. Il contribua à propager les découvertes d'Harvey, de Copernic et de Képler. Il acclimata en France le chat d'Angora, le laurier-rose, le papyrus d'Egypte, diverses espèces de vignes, de roses, de jasmins, etc. Il écrivit beaucoup, mais sans rien publier. Paris, Carpentras, Nîmes, Montpellier, etc., possèdent de lui plus de 116 vol. in-fol., encore inédits. Boissonade a publié ses *Lettres* à Holstenius (*Holstenii epistolæ ad diversos*, 1819, in-8°.).

Pé-Kiang, riv. de la Chine, arrose la province de Kouang-Toung, passe à Canton et se jette dans le Si-Kiang, au-dessous de cette ville; 450 kil. de cours.

Pékin ou **Péking** (*Cour du Nord*), ou encore **King-sse** (*la capitale*), capitale de l'empire chinois et de la prov. de Tchi-li, dans une plaine arrosée par un affluent du Peï-ho, le Yu-ho, par 39° 54′ 13″ lat. N., et 114° 8′ 30″ long. E. Pop., 1,300,000 hab. — Péking se compose de trois villes distinctes, de forme carrée, et toutes trois entourées de murs: l'une s'appelle la *ville impériale* et renferme le palais de l'empereur; les autres sont la *ville intérieure* ou *tatares* et la *ville extérieure* ou *chinoise*. Réunies, elles ont environ 40 kil. de circuit. La plupart des rues sont étroites, non pavées et bordées de maisons à un seul étage. On y trouve des temples, des théâtres, des colléges, un observatoire bâti en 1729, l'imprimerie, d'où sortent les deux gazettes officielles, etc. A 25 kil. était le palais impérial d'été (*Yuan-ming-yuen*), brûlé, en 1860, par les Anglais. — Kublaï-Khan, petit-fils de Gengis-Khan, fonda la ville intérieure ou tatare, 1267; mais la ville extérieure, ou chinoise, remonterait à la dynastie des Tchou, vers 1,100 av. J. C. Les Mandchoux s'installèrent en 1644 à Péking. Les Anglais et les Français y sont entrés en 1860. Les derniers ont obtenu la restitution de l'église ouverte par les missionnaires au XVIIIe s.

Pélage (*Pelagius, Morgan*, en breton), hérésiarque du Ve s., était, dit-on, originaire de la Grande-Bretagne, et moine. Venu à Rome vers 400, il soutenait qu'Adam était mort, non pas en punition de sa désobéissance, mais parce qu'il était né mortel; qu'il n'y a pas de péché originel, et que les enfants en naissant sont dans le même état qu'Adam et Eve avant le péché; que tous les hommes, naissant ainsi sans aucune tache, peuvent, par un effort de leur volonté, sans le secours de la grâce, vivre dans le bien et la vertu. Transportée, en 409, par Pélage, en Palestine, et, par son disciple, Célestius, en Afrique, cette doctrine fut condamnée par plusieurs conciles (entre autres par celui de Carthage, 418), par les papes Innocent II et Zozime, et par les empereurs Honorius, Théodose II et Valentinien III. — Le *pélagianisme* a été combattu par saint Augustin dans plusieurs écrits. — Le *semi-pélagianisme*, qui voulait se rapprocher de l'orthodoxie, fut aussi combattu par l'illustre évêque.

Pélage, nom de deux papes : PÉLAGE Ier, 555-560, était né à Rome vers 495. — PÉLAGE II, 578-590, aussi né à Rome, était Goth d'origine.

Pélage, roi des Asturies, 719-737, n'est pas mentionné dans les chroniqueurs contemporains. Fils de Favila, duc de Cantabrie, et écuyer de Roderic, il se réfugia, après la défaite de Xérès, 711, dans les Asturies. Vainqueur des Arabes en 719, il fut reconnu roi du district qu'il venait de défendre.

Pélagie (Sainte), martyre du IVe s. Fête, le 9 juin. — Comédienne d'Antioche, fit pénitence, après sa conversion, sur le mont des Oliviers (Ve s.). Fête, le 8 oct.

Pélagonie, canton de la *Péonie*. (V. ce mot.)

Pélasges, nom d'un ancien peuple qui a laissé des traces nombreuses de son existence en Grèce, en Italie, dans l'Asie Mineure occidentale, et même en Espagne. En Grèce, les Pélasges formèrent la population primitive. Dans le Péloponnèse, qui s'appela d'abord *Pélasgie*, ils habitèrent l'Argolide ou l'Arcadie à l'origine : dans

la première, Phoronée bâtit Argos, à côté de laquelle s'élevèrent Hermione, Mycènes et Tirynthe. Dans la seconde, qui alors comprenait l'Elide, Lycaon, fils de Pélasgus, construisit Lycosure, et ses fils fondèrent 27 villes. Dans la Laconie, Sparte rapportait ses commencements à Sparton, frère ou fils de Phoronée. — La Béotie fut le siége principal des Pélasges dans la Grèce centrale: Ogygès y bâtit plusieurs villes, et y joignit le nord-est de l'Attique, qu'il nomma Ogygie. — La Grèce du nord fut à peu près exclusivement pélasgique: en Thessalie s'élevaient, très-anciennement, Larisse du Pénée et Larisse Crémaste (Argos Pelasgicum). En Epire, on a découvert les restes de 45 villes fondées par les Pélasges. Hors du continent, les Pélasges occupèrent la Crète, Rhodes, une partie des Cyclades, les Sporades, et, dans le nord de la mer Egée, Scyros, Imbros, Lemnos, Samothrace, etc.

L'invasion des Hellènes fut fatale aux Pélasges. En Thessalie, à l'exception des Ænianes, des Perrhèbes, des Dolopes, etc., ils furent ou chassés ou réduits, sous le nom de *Pénestes*, au plus dur esclavage. Il en fut de même ailleurs, notamment en Argolide et en Laconie: dans ce dernier pays, ils constituèrent la classe des Hilotes. Au milieu de toutes les révolutions, l'Arcadie demeura seule, et jusqu'à la fin, pélasgique. De ce pays étaient sortis Œnotrus et Peucétius, qui s'établirent dans l'Italie méridionale, Péon, qui colonisa le pays arrosé par l'Axius et le Strymon (*Péonie*), Evandre, qui alla fonder Pallantium sur les bords du Tibre.

En Italie, où se sont mêlées, à toutes les époques, les populations les plus différentes, on a rapporté à la race pélasgique les Osques et les Sabelliens, qui se disaient autochthones, c'est-à-dire habitants primitifs du pays. Sur la côte S. E. de la Péninsule, on retrouvait un mélange de Pélasges et d'Illyriens, deux peuples qui se rattachent sans doute à la même race: *Messapiens* (*Salentins* et *Calabrois*), *Peucétiens*, *Dauniens*, dans la Japygie; *Œnotriens*, *Chones* et *Morgètes*, dans le Bruttium. — Dans le N. O., les Sicules ou Pélasges tyrrhéniens, s'établirent sur les bords du Pô, et surtout au midi de l'Arno, où leur existence est attestée aujourd'hui par les indestructibles murailles de Cortone, Agylla, Pyrgi, Pise, Tarquinies, etc. — Comme les Pélasges de la Grèce, ceux d'Italie furent asservis: au N. O., par les Rhasenas; au S. E., par les colonies helléniques de la Grande-Grèce. On voit aussi quelques tribus, les Sicules et les Morgètes, émigrer en Sicile.

En Espagne, la présence des Pélasges se décèle dans les solides enceintes de Saragosse, de Tarragone et de Sagonte.

Sur la côte occidentale d'Asie Mineure, les Pélasges ont occupé tous les pays qui s'étendent de la Carie au Pont-Euxin. « Sur cette côte, en face de Samothrace, dit M. Michelet, s'élevait Troie, la grande ville pélasgique, dont le fondateur Dardanus, venu, selon les traditions diverses, de l'Arcadie, de Samothrace, ou de la ville italienne de Cortone, formait, par ces migrations fabuleuses, un symbole de l'identité de toutes les tribus pélasgiques. »

Les Pélasges ont été une race agricole et industrieuse. Grands bâtisseurs de villes, ils ont élevé avec d'énormes blocs de pierre des murailles, dites *cyclopéennes*, qui ont résisté à l'action des temps et des hommes. Ces constructions sont faites de pierres brutes ou taillées irrégulièrement, selon que leur ancienneté est plus ou moins grande. On donnait le nom de *larisse* aux citadelles qu'ils avaient coutume d'élever sur les hauteurs. — Ils ont aussi jeté les bases de la religion des Grecs: les sanctuaires de Samothrace, de Dodone et d'Eleusis ont survécu à la race pélasgique elle-même.

Pélasgie, nom primitif de Péloponnèse et des différentes contrées habitées par les Pélasges.

Pélasgiotide, contrée de la Thessalie, dont les limites ont varié. On entendait en général, sous ce nom, le pays situé au N. E., sur le cours inférieur du Pénée, et renfermant Larisse, Gounos et la vallée de Tempé.

Pélasgique (Golfe), *sinus Pelasgicus*, formé, au S. E de la Thessalie, par la mer Egée. Il séparait la Phthiotide de la presqu'île de Magnésie, et baignait Iolcos, Démétriade, Pagase (d'où son nom de *golfe Pagasétique*). Auj. golfe de Volo.

Pélasgus, nom de personnages légendaires de la Grèce. L'un, quittant le Péloponnèse, 1466 av. J. C., peupla la Pélasgiotide. Un autre apprit aux Arcadiens à se nourrir de glands et fut le père de Lycaon. Ce nom est plutôt la personnification de la race des Pélasges.

Pélée, *Peleus*, père d'Achille, était fils d'Eaque, roi d'Egine. Meurtrier involontaire de son frère Phocus, il s'enfuit chez Eurytion, roi de Phthiotide, dont il épousa la fille Antigone, mais il le tua encore par accident. A Iolcos, où il se réfugia, les calomnies de la reine Astydamie causèrent la mort d'Antigone et l'exposèrent lui-même à périr. Il tua Acaste, roi d'Iolcos, et épousa Thétis, dont il eut Achille. Il avait pris part, comme roi de Phthiotide, à l'expédition des Argonautes. Il survécut à son fils, et fut, dit-on, détrôné par les fils d'Acaste.

Pelet (Jean-Jacques-Germain, baron), général, né à Toulouse, 1777, débuta dans le génie militaire en 1800. Attaché à Masséna en Italie, 1805-1806, en Autriche, 1809, et en Portugal, 1810-1811, il devint colonel dans la campagne de Russie, et général de brigade dans celle d'Allemagne, 1813; il défendit à Waterloo la position de Planchenvit. Occupé, sous la Restauration, à écrire les guerres auxquelles il avait pris part, il fut créé, en 1830, lieutenant général, et nommé directeur général du dépôt de la guerre, dont il améliora tous les services. Il a contribué à la publication de la carte topographique de la Grèce, des levés de plans exécutés en Algérie, et surtout de la carte de France dite de l'état-major, 1833, etc. En classant la correspondance militaire de Napoléon Ier, il posa les bases de la vaste publication commencée en 1858. Député de Toulouse depuis 1831, pair de France depuis 1837, il présida, en 1848, le comité de défense nationale, et, en 1852, entra au sénat. Il est mort en 1858. — Il a publié plusieurs *Mémoires* dans le *Spectateur militaire*, et, en outre, *Mémoires sur la guerre de* 1809, 4 vol. in-8°; *Introduction aux campagnes de Napoléon de* 1805 *à* 1809, 3 vol. in-8°; *Introduction aux Mémoires militaires relatifs à la succession d'Espagne sous Louis XIV*, 9 vol. in-4°, avec atlas, etc.

Peletier (Jacques), écrivain, né au Mans, 1517-1582, fut de bonne heure admis dans la société de Marguerite de Navarre, devint secrétaire de René du Bellay, fut principal au collége de Bayeux, se retira chez l'imprimeur Vascosan pour réformer l'orthographe, se mit à étudier la médecine avec ardeur, enfin fut principal au collége du Mans. Parmi ses poésies, on cite: *l'Art poétique d'Horace*, les deux premiers chants de *l'Odyssée*, le premier chant *des Géorgiques*, *l'Art poétique français*, le poëme de *la Savoye;* puis il a écrit: *Dialogue de l'ortografe et de la prononciation*, Poitiers, 1550, in-8°; *l'Arithmétique*, *l'Algèbre*, etc., enfin *In Euclidis Elementa geometrica demonstrationum lib. VI*, in-fol., 1557, livre plusieurs fois imprimé, traduit en français et qui fut jadis très-répandu.

Peletier (Julien), neveu du précédent, né dans le Maine, vers 1535, mort après 1596, principal au collége de Navarre, 1576; docteur en théologie, 1580, succéda à l'un de ses oncles, Jean Peletier, dans la cure de Saint-Jacques de la Boucherie à Paris, en 1583. Il fut l'un des principaux chefs de la Ligue; c'est chez lui que les Seize préparèrent, dans la nuit du 14 au 15 novembre 1591, le coup d'Etat contre les politiques, dont le président Brisson fut victime. Malgré son repentir et l'éloge qu'il fit de Henri IV, il dut quitter Paris, en avril 1594.

Pelew, Palaos, archipel de la Micronésie, à l'O. des îles Carolines, à l'E. de Mindanao, entre 6°53′ et 8°9′ lat. N., et entre 127°39′ et 133°39′ long. E. — Sol fertile, ignames, arbre à pain, ébénier, cocotier, immenses forêts de bambous. — Les Espagnols les découvrirent en 1710, et l'Anglais Wilson y fut jeté par un naufrage, 1783.

Pelham (Sir Henry), homme d'Etat anglais, né en 1694, fut d'abord collègue de Walpole, à la chute duquel il contribua en 1742. Aidé de son frère aîné, le duc de Newcastle, il écarta du pouvoir lord Carteret, et alors commença ce que Macaulay appelle « le règne des Pelham », pendant lequel l'Angleterre jouit d'un calme inespéré, 1744-1754. Pelham réduisit de 4 p. 100 à 3 l'intérêt de la dette nationale. Il mourut en 1754.

Pélias, fils de Neptune et de Tyro, frère de Nélée, usurpa le trône d'Iolcos sur l'héritier légitime Æson, et éloigna Jason, fils de ce dernier, par l'expédition des Argonautes. Mis à mort par les artifices de Médée, qui avait engagé ses filles, les *Péliades*, à le couper en morceaux et à le faire bouillir, pour lui rendre la jeunesse, il fut vengé par son fils Acaste.

Pélignes ou **Péligniens,** *Peligni*, petit peuple de l'Italie anc. (Samnium), dans les montagnes de l'Apennin, entre les Frentans à l'E., les Samnites propres au S., les Marses à l'O., les Marrucins au N. — Avec les deux derniers et les Vestins, ils formaient la Confédération Marse. Les villes étaient *Sulmo* et surtout la place forte

de *Corfinium*, au S. de l'Aternus. Ils étaient de race sabellienne. Domptés par les Romains en 291 av. J. C., les Péligues reparurent dans la guerre sociale où Corfinium fut la capitale des Italiens, sous le nom d'*Italica*, 90. — Leur territoire correspond auj. au N. O. de la prov. de *Chieti*.

Pélion, chaîne de montagnes de la Grèce anc. (Thessalie), s'étendait du N. O. au S. E., entre le lac Bœbeis et le golfe de Magnésie, à l'O., et la mer Égée à l'E., dans la presqu'île de Magnésie. Au N., il s'unissait à l'Ossa; au S., il semblait se rattacher aux montagnes de l'île d'Eubée. Il s'appelle auj. *Plessidhi*. Hauteur, 1,670 mètres.

Pélissane, bourg de l'arr. et à 30 kil. N. O. d'Aix (Bouches-du-Rhône). Soie, garance et huile. Patrie d'Esménard; 1,900 hab.

Pélissier (Amable-Jean-Jacques), duc de Malakoff, maréchal de France, né en 1794, à Maromme (Seine-Inférieure). Sorti de l'Ecole militaire de Saint-Cyr, 1815, il prit part aux expéditions d'Espagne, de Morée et d'Alger sous la Restauration. Le gouvernement de Juillet le renvoya, en 1839, en Algérie, où Pélissier, créé colonel, 1842, commanda l'aile gauche à la bataille de l'Isly, 1844. Chargé de combattre des Arabes du Dahra, il les étouffa par la fumée dans une caverne qui leur servait de refuge; cet acte émut l'opinion, bien que le gouverneur général, Bugeaud, en revendiquât la responsabilité. Pélissier fut ensuite promu maréchal de camp, 1846, et général de division, 1850. Lors des événements de décembre 1851, il exerçait par intérim les fonctions de gouverneur général; un an après il enlevait de vive force Laghouat, clef du Sahara algérien, déc. 1852. Pendant la guerre de Crimée, il commanda le premier corps d'armée devant Sébastopol, févr. 1855, succéda au général en chef Canrobert, mai, et imprima aux opérations une activité extraordinaire : il enleva le mamelon Vert, 7 juin, échoua devant la tour Malakoff, 18 juin, battit les Russes à Traktir, 16 août, et emporta enfin Sébastopol, 7 sept. Récompensé par les titres de maréchal de France, 1855, de duc de Malakoff, 1856, et par une dotation de 100,000 francs de rentes transmissible à sa descendance masculine, 1857, il fut envoyé en Angleterre comme ambassadeur, 1858-1859. Pendant la guerre d'Italie, 1859, il commanda l'armée d'observation sur le Rhin. Après avoir rempli les fonctions de grand-chancelier de la Légion d'Honneur, il fut encore renvoyé en Algérie comme gouverneur général, nov. 1860; il est mort dans ce commandement, mai 1864.

Pella, v. de l'anc. Macédoine (Emathie), près de la rive gauche de l'Eordaïque, au S. E. d'Ægès, qu'elle remplaça comme capitale. Patrie de Philippe II et d'Alexandre le Grand. Auj. *Iénidjeh*. — Il y avait une ville du même nom dans l'anc. Palestine (Pérée), à 20 kil. S. E. de Bethsan, sur un torrent tributaire du Jourdain.

Pellegrin (Simon-Joseph), poëte, né à Marseille, 1663-1745. Religieux servite, puis sécularisé, il tint à Paris boutique ouverte de madrigaux et de compliments. Il travailla pour les théâtres, surtout pour l'Opéra-Comique. Il a aussi publié des *Poésies chrétiennes*, in-8°; des *Noëls nouveaux*, et ajusté sur des airs d'opéra la Bible, 1705, et même l'*Imitation de J. C.*, 1727.

Pellegrini, *Pellegrino*, dit **Tibaldi** ou **Pellegrino** *de Bologne*, architecte et peintre, né à Bologne, 1527-1600. Comme peintre, il excella à rendre le nu, grâce à l'étude qu'il fit de Michel-Ange. Appelé à Milan par saint Charles Borromée, il y éleva plusieurs édifices. Après un voyage en Espagne, où il décora l'Escurial, il construisit à Gênes la maison professe des jésuites, qui est son chef-d'œuvre.

Pellegrini (Domenico), dit aussi **Tibaldi**, frère du précédent, né à Bologne, 1541-1582, fut peintre et architecte. Il grava, de plus, à l'eau-forte.

Pellegrini (Camillo), historien italien, né à Capoue, 1598-1663, a écrit : *Il storia principum Longobardorum*, in-4°; *Antichità di Capua*, 1651, in-4°, etc.

Pellegrini (Antonio), peintre, né à Venise, 1675-1741, a peint l'un des plafonds de la Bibliothèque nationale de Paris.

Pellegrino de San-Danielo (Jean-Martin d'Udine, dit), peintre italien, vécut à la cour d'Alphonse, duc de Ferrare, et mourut en 1546.

Pellegrino de Modène, peintre italien, né à Modène, fut l'un des meilleurs élèves de Raphaël, et fut assassiné en 1523.

Pellegrue, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 24 kil. N. E de la Réole (Gironde); 1,675 hab., dont 314 agglomérés.

Pellène, l'une des 12 villes de l'anc. Achaïe, à l'E., non loin de la Sicyonie et du golfe de Corinthe, était d'origine pélasgique. Le roi de Sparte, Cléomène, la prit vers 225 av. J. C.

Pellerin (Joseph), numismate, né à Marly près de Versailles, 1684-1782, fut employé au ministère de la marine jusqu'en 1745. Il vendit à Louis XVI, 1776, son cabinet, qui contenait 32,500 médailles. Son *Recueil de médailles*, 10 vol. in-4°, avec planches, catalogue raisonné de sa propre collection, a fort contribué aux progrès de la numismatique.

Pellerin (Le), ch.-l. de canton de l'arrond., et à 28 kil. S. E. de Paimbœuf (Loire-Inférieure), sur la rive gauche de la Loire. Les navires d'un fort tonnage s'y arrêtent; cabotage actif; 1,779 hab.

Pelletan (Philippe-Jean), chirurgien, né à Paris, 1747-1829, se distingua comme opérateur à l'Hôtel-Dieu, où il succéda à Desault, 1795, et comme professeur à l'École de médecine. On a de lui: *Clinique chirurgicale*, 3 vol. in-8°, 1810.

Pelletan (Pierre), physicien, fils du précédent, né à Paris, 1782-1845, fut professeur de physique médicale à Paris. Il a écrit: *Traité de physique générale et médicale*, 1831, in-8°; *Dictionnaire de chimie médicale*, 1822-23, etc.

Pelletier (Louis **Le**), bénédictin, né au Mans, 1663-1733, a laissé un bon *Dictionnaire de la langue bretonne*, Paris, 1752, in-fol.

Pelletier (Robert-Martin **Le**), né à Rouen, 1682-1748, chanoine, a écrit une *Histoire des comtes de Champagne et de Brie*, 1753, 2 vol. in-12, publiée par Levesque de la Ravallière.

Pelletier (Ambroise), généalogiste, né à Porcieux (Lorraine), 1703-1758, bénédictin de Saint-Vanne, a laissé un *Armorial général de la Lorraine et du Barrois*, Nancy, 1758, in-fol.

Pelletier-Volméranges (Benoit), auteur dramatique, né à Orléans, 1756-1824, a composé des pièces qui eurent beaucoup de succès, *le Devoir et la Nature*, 1799; *Clémence de Valdemar*, *Paméla mariée*, etc.; la plus célèbre est le *Mariage du capucin*, 1798.

Pelletier (Bertrand), chimiste, né à Bayonne, 1761-1797, vint, en 1778, étudier à Paris sous Darcet, dont il fut le préparateur au Collége de France. Il fut lui-même professeur de chimie à l'Ecole polytechnique. Parmi ses nombreux travaux, on cite ses recherches sur la formation de l'acide muriatique oxygéné, sur le phosphore et les phosphures métalliques. Il fut de l'Institut à sa création. — On a réuni la plupart de ses écrits sous ce titre : *Mémoires et observations de chimie*, 1798, 2 vol. in-8°. Il mourut en faisant des expériences sur le chlore.

Pelletier (Pierre-Joseph), chimiste, fils du précédent, né à Paris, 1788-1843, a été directeur-adjoint de l'Ecole de pharmacie. Il découvrit la plupart des bases salifiables végétales. L'invention du *sulfate de quinine*, dont il ne voulut pas se réserver le secret, lui valut un prix de 10,000 fr. décerné par l'Académie des sciences. — On cite ses *Recherches sur l'ipécacuanha* (avec Magendie), — *sur la cochenille*, — *sur la matière verte des feuilles*, — *sur l'action de l'acide nitrique*, — *sur le quinquina* (avec Caventou), etc.

Pelletier de Saint-Fargeau (Le). V. Le Pelletier.

Pellevé ou **Pelvé** (Nicolas **de**), prélat, né à Jouy-en-Josas, près de Versailles, 1518-1594. Evêque d'Amiens, 1552, archevêque de Sens, 1564, cardinal en 1570, il adhéra aux doctrines ultramontaines au concile de Trente, et passa 20 ans à Rome, 1572-1592, devint l'un des fauteurs de la Ligue, 1585; archevêque de Reims, en 1592, il présida le clergé aux Etats-généraux de 1593, et mourut de saisissement quatre jours après l'entrée de Henri IV à Paris, 26 mars 1594.

Pellew (Edouard). V. Exmouth.

Pellicer (Jean-Antoine), né à Valence (Espagne), 1738-1806, bibliothécaire de Charles III, a écrit : *Essai d'une bibliothèque des traducteurs espagnols*, 1778; *Dissertations; Vie de Cervantes*, etc.

Pellicier ou **Pellissier** (Guillaume), prélat et diplomate, né à Mauguio, près de Montpellier, vers 1490. Evêque de Maguelone, 1529, il obtint de Paul III la translation de son siége épiscopal à Montpellier, 1536. Ambassadeur à Venise, 1540-47, il acquit beaucoup de manuscrits orientaux, aujourd'hui déposés à la Bibliothèque nationale. Il mourut en 1568. Ses *Notes* sur Tacite ont servi à Brotier.

Pellico (Silvio), poëte et littérateur italien, né en

1789, à Saluces, d'une famille bourgeoise, enseigna d'abord le français à l'Ecole des orphelins militaires de Milan, 1810-1814, puis devint précepteur des enfants du comte Porro. Il donna alors une tragédie de *Françoise de Rimini*, qui fut accueillie avec enthousiasme. Il fonda ensuite *le Conciliateur*, journal littéraire, qui déplut cependant à l'Autriche, 1819 : les rédacteurs furent frappés en masse comme suspects de carbonarisme, 1820. Détenu à Milan, puis à Venise, Pellico fut condamné à mort, 1822 ; sa peine ayant été commuée en 15 ans de *carcere duro* au Spielberg, il fut gracié en 1830. Il vécut depuis, dans la retraite à Turin, où il est mort en 1854. — On a de lui 7 tragédies dans le genre de celles d'Alfieri ; des *Cantiche*, des *Poésies inédites*, etc. En prose, il a écrit *des Devoirs des hommes*, et le récit de sa captivité sous ce titre : *Mes prisons*, 1833. — On a aussi publié des *Lettres* de Silvio Pellico, qui ont été traduites en français par de Latour, 1857, in-8°.

Pellisson (Paul), littérateur, né à Béziers, en 1624, de parents protestants. Venu à Paris, il débuta par une *Histoire de l'Académie française*, 1653, in-8°, et nouvelle édition donnée par M. Ch. Livet, 2 vol. in-8°, qui lui valut son admission dans cette compagnie. Il occupa diverses charges, entre autres, celle de premier commis, 1657, sous Fouquet, dont la disgrâce, 1661, lui attira une détention de 5 ans à la Bastille : il y composa trois *Discours* pour la défense du ministre déchu. Remis en liberté, 1666, Pellisson suivit Louis XIV dans l'expédition de Franche-Comté, et en rapporta le titre d'historiographe, 1668. Son abjuration, 1670, lui fit encore confier l'administration de la caisse destinée à la conversion des hérétiques. Il mourut en 1693. — On a encore de lui : *Histoire de Louis XIV* jusqu'en 1672 (le X° livre qui s'étend de 1672 à 1678 est l'œuvre de Racine) ; *Lettres historiques*, in-12 ; *Réflexions sur les différends en matière de religion*, 4 vol. in-12 : on y trouve sa correspondance avec Leibniz, etc. V. Marcou, *Etude sur Pellisson*, 1859.

Pelloutier (Simon), historien, né en 1694, à Leipzig, d'une famille de réfugiés français. Il fut pasteur de l'Eglise française de Berlin, où il mourut en 1757. — On cite son *Histoire des Celtes*, dont la meilleure édition est la seconde, Paris, 1771, 2 vol. in-8° ou 8 vol. in-12.

Pélopidas, général, né à Thèbes, d'une famille noble et riche, était l'un des chefs du parti populaire. Réfugié à Athènes, quand le Spartiate Phébidas eut occupé la Cadmée, 382 av. J. C., il y trama le complot qui affranchit Thèbes, 379. Après avoir exercé ses concitoyens dans une foule de petits combats, il commanda le bataillon sacré à la journée décisive de Leuctres, 371, envahit le Péloponnèse avec Epaminondas, et échappa, à son retour, à une condamnation en justice, 369. Il fut envoyé en Thessalie contre Alexandre de Phères, et en Macédoine contre l'usurpateur Ptolémée, 368. Moins heureux dans une seconde intervention, il fut fait prisonnier par Alexandre de Phères, 367. Epaminondas dut le délivrer à la tête d'une armée. Après une ambassade en Perse, où il procura l'alliance d'Artaxerxès Mnémon à Thèbes, il reparut une troisième fois en Thessalie, battit Alexandre de Phères, à Cynoscéphales, mais périt en poursuivant l'ennemi, 364.

Pélopides. V. Pélops.

Péloponnèse, presqu'île de la Grèce ancienne qui, au N. E., se rattachait à l'Hellade par l'isthme de Corinthe, entre le golfe de Corinthe au N., la mer Ionienne à l'O., la mer Egée et le golfe Saronique à l'E., et la mer de Crète au S. Il comprenait 8 contrées : au centre, Arcadie, et, sur le littoral, Sicyonie, et Achaïe (primitivement Egialée au N., Elide au N. O., Messénie au S. O., Laconie au S. E., Argolide à l'E. et Corinthie au N. E. Appelé d'abord *Pelasgia*, *Argos*, *Apia*, il reçut enfin de Pélops (V. ce mot) le nom de *Péloponnèse* ou *île de Pélops*, 1284 av. J. C. Après avoir été peuplé par les Pélasges, il fut envahi par trois des tribus helléniques : les Ioniens s'établirent en Egialée, les Eoliens en Corinthie, Elide et Messénie, les Achéens en Laconie et Argolide. En 1104, survint la quatrième tribu hellénique, celle des Doriens, qui prit possession de la Messénie, de la Laconie, de l'Argolide et de la Corinthie. Les Achéens expulsés se portèrent dans l'Egialée, et lui imposèrent leur nom après en avoir chassé les Ioniens. Au milieu de ces révolutions, l'Arcadie resta toujours aux Pélasges. Le Péloponnèse subit successivement l'influence de Sparte et celle de la ligue achéenne, mais jusqu'à la conquête romaine, il forma plusieurs Etats. — A partir du XII° siècle, il prit le nom de *Morée*. — V. Grèce, pour la géographie physique.

Péloponnèse (Guerre du), nom de la lutte qui éclata entre Athènes et Sparte, 431-404 av. J. C. Elle eut pour causes la rivalité des deux républiques et le despotisme d'Athènes sur ses alliés, et pour occasion le débat de Corcyre et de Corinthe, 432. Athènes eut pour elle Platée, la plupart des îles et des colonies, etc.; Sparte fut secondée par tout le Péloponnèse (sauf Argos et l'Achaïe), par la Locride, la Phocide, la Béotie, Mégare, etc. — De 431 à 421, les hostilités furent marquées par des ravages mutuels jusqu'au moment où le Spartiate Brasidas eut porté la guerre en Chalcidique : à la tête d'Athènes sont Périclès, puis Cléon et enfin Nicias. — De 421 à 415 les deux rivales se combattirent dans le Péloponnèse, où Sparte vainquit les Argiens à Mantinée, 418, puis en Sicile, où Athènes attaqua Syracuse, que sauva le Spartiate Gylippe. — Enfin, de 412 à 404, Athènes, qui l'a emporté d'abord avec Alcibiade, puis avec les généraux des Arginuses, est vaincue par Lysandre à la bataille navale d'Ægos-Potamos; Athènes tombe au pouvoir de ses ennemis, et la prépondérance passe à Sparte. Thucydide et Xénophon ont raconté cette guerre, qui fut fatale à la Grèce.

Pélops, fils de Tantale, roi de Phrygie, fut mis à mort par son père, qui le servit aux dieux dans un festin; mais Jupiter lui rendit la vie, lui donnant une épaule d'ivoire à la place de celle que Cérès avait mangée. Banni dans la suite, il se rendit en Thessalie, puis dans l'Elide, qu'il enleva au roi Œnomaüs, 1284 av. J. C. Maître de la plus grande partie du Péloponnèse, auquel il laissa son nom, il eut plusieurs fils, Atrée, Thyeste, Pitthée, Trézène, Epidaure (les Pélopides), etc.

Pelore (Cap), *Pelorum promontorium*, au N. E. de la Sicile. — Auj. cap *Faro*.

Pélories, fêtes de Thessalie, instituées en l'honneur d'un Pelorus, qui apporta à Pelasgus la nouvelle que les eaux du Pénée avaient cessé d'inonder la vallée de Tempé.

Pelouze (Théophile-Jules), chimiste, né à Valognes, 1807-1867, étudia sous Gay-Lussac. Pourvu d'une chaire à Lille, il rechercha la composition du sucre indigène, 1830. En Allemagne, il découvrit avec Liebig l'acide *œnanthique*, 1836. Essayeur de la Monnaie, 1833, il devint président de la commission de cet établissement, 1848. — Il a publié, avec M. Frémy, un *Traité de chimie*, 6 vol. in-8°, un *Abrégé* de cet ouvrage, 3 vol. in-12, etc.

Pels (André), poëte hollandais, né à Amsterdam, mort en 1681, fut l'un des principaux chefs d'une école qui imitait les écrivains français. On a de lui la tragédie de *la Mort de Didon*, *l'Art poétique d'Horace* accommodé au temps présent, un poëme, *De l'usage et de l'abus du théâtre*, etc.

Peltastes. V. Pelte.

Pelte, *Pelta*, petit bouclier échancré, primitivement de cuir. Il était l'arme défensive des Amazones, des Thraces, et dans la suite, de certains fantassins grecs qu'on appelait à cause de cela *peltastes*.

Peltier (Jean-Gabriel), journaliste, né à Nantes, ou près de Nantes, débuta, en 1789, par un pamphlet, les *Actes des Apôtres*, dirigé contre l'Assemblée Constituante. Réfugié à Londres, 1792, il y publia *l'Ambigu*, 1800-1819, journal où le consul Bonaparte fut vivement attaqué ; grâce au plaidoyer de Mackintosh, Peltier, cité en justice, ne fut condamné qu'à une légère amende. Il revint en France sous la Restauration et mourut en 1825. On a encore de lui : *Dernier tableau de Paris*, ou *Précis de la révolution du 10 août et du 2 septembre*, 2 vol. in-8° ; *Courrier de l'Europe et Courrier de Londres*, 1794, 1795, 2 vol. in-8°; *Paris pendant les années 1794 à 1802*, 35 vol. in-8°, etc.

Péluse. *Pelusium*, v. de l'anc. Egypte, au N. E., sur la Méditerranée, et à l'extrémité de la plus orientale des 7 bouches du Nil. Appelée d'abord *Avaris*, elle porte dans l'Ecriture le nom de *Sin*. Dès l'origine, elle a été le rempart de l'Egypte contre les invasions du N. E.; Psammitichus y avait placé l'une de ses garnisons. — Sur son emplacement s'élève auj. la v. de *Tineh*, à l'E. de Port-Saïd. — L'anc. branche ou bouche Pélusiaque du Nil n'est plus qu'un canal embarrassé par le limon du fleuve et tributaire du lac Menzaleh. — Napoléon fit Monge *comte de Péluse*.

Pélussin. ch.-l. de canton de l'arr. et à 28 kil. E. de Saint-Etienne (Loire). Moulineries de soie ; 3,504 h.

Pelvé. V. Pellevé.

Pelvi. V. Pehlvi.

Pelvoux, sommet des montagnes du Dauphiné,

dans le massif de l'Oisans, au S. E. du Pic des Ecrins (Hautes-Alpes). Hauteur : 3,934 mèt.

Pelzel (François-Martin), historien bohémien, né à Reichenau, 1735-1801, professeur à Prague, a laissé de nombreux ouvrages sur l'histoire et la langue de la Bohême : *Histoire de Bohême*, 2 vol. in-8° ; *l'Empereur Charles IV, roi de Bohême*, 2 parties in-8° ; *Biographie des jésuites savants originaires de Bohême, Moravie, Silésie ; Vie du roi des Romains, Venceslas*, 2 vol. in-8° ; *Principes de la grammaire bohémienne*, etc., etc.

Pémani, *Pœmani*, peuple de la *Gaule Belgique*, dans la forêt des Ardennes, client des Trévires.

Pemba, île d'Afrique, sur la côte de Zanguebar, au N. de Zanzibar, dont elle dépend. Elle est habitée par des Arabes.

Pembroke, comté d'Angleterre (Galles), au S. O. entre ceux de Cardigan au N., et de Caermarthen à l'E., et les canaux de Saint-George au N. O et à l'O., et de Bristol au S. Sup., 159,160 hect.; pop., 96,000 hab. — Villes, *Pembroke*, ch.-l., Milford, Saint-David's, etc. — Houille. Race de bœufs qui porte le nom du comté.

Pembroke, v. d'Angleterre (Galles), ch.-l. du comté de son nom, au fond du havre de Milford, à 355 kil. O. de Londres ; 15,000 hab. Arsenal et chantiers de construction pour la marine militaire.

Pen, *tête, sommet*, en celtique : d'où Alpes PENNINES, ou *Alpes aux hauts sommets*.

Penafiel, v. d'Espagne (Léon), à 50 kil. S. E. de Valladolid, sur le Douro ; 3,500 hab.

Pénates. V. Lares.

Penaud (Charles), marin français, mort en 1864. Capitaine de vaisseau, il explora la Cazamance, 1851 ; promu contre-amiral, 1855, il prit part aux opérations anglo-françaises contre Sweaborg, 1855.

Pence. V. Penny.

Penchaud (Michel-Robert), architecte, né à Poitiers, 1772-1832, fut envoyé à Marseille comme directeur des travaux publics, 1803. Il y éleva le lazaret, plusieurs promenades, l'hôpital de l'île Ratonneau et l'arc de triomphe de la porte d'Aix, etc. Aix lui doit son palais de justice.

Penas-de-San-Pedro, v. de la prov. et à 50 kil. N. E. d'Alcaraz (Espagne). Bons vins.

Pencz (Gregorius), dessinateur et graveur allemand, né à Nuremberg, mort entre 1550 et 1556, peut-être élève d'Albert Dürer, travailla sous Marc Antoine Raimondi, et a laissé des estampes très-estimées.

Pendenisse, *Pendenissum*, forteresse de l'Amanus (Comagène), au S. O. de Samosate, prise par Cicéron alors proconsul de Cilicie, 51 av. J. C.

Pendjab ou **Punjaub** (*pays des 5 rivières*, en sanscrit), nom donné à la partie moyenne du bassin de l'Indus, qu'arrosent ce fleuve et le *Djelam*, le *Tchenab*, le *Ravi* et le *Sutledje*, ses affluents ou sous-affluents de gauche. — On appelle aussi Pendjâb un gouvernement de l'Hindoustan anglais (présidence de Calcutta), situé au N. O., entre l'Afghanistan à l'O., l'Himalâya au N. E., le Gherval et le Radjepoutana au S. E. Il comprend l'ancien pays des Sykes et l'Afghanistan anglais. Villes, *Lahore*, ch.-l., Amretsir, Moultan, Loudhiana, Attok, Peichawer, etc.

Pendjnâb ou **Pendjinab**, nom donné à la réunion du Tchenab et du Sutledge. Le Pendjinâb se jette dans l'Indus à Mittan.

Pendleton, v. d'Angleterre (Lancastre), est comme un faubourg de Manchester.

Pendragon. V. Penteyrn.

Penedo, v. du Brésil (Alagoas), sur le Rio San-Francisco et non loin de son embouchure; 15,000 hab.

Penée, *Peneus*, nom de deux petits fleuves de la Grèce ancienne : 1° Le Penée de Thessalie, auj. *Salembria*, né au nœud du Pinde et des monts Cambuniens, coulait au S. O., puis au N. E., en arrosant Larisse, Gonnos, et la vallée de Tempé. Il se jetait dans le golfe Thermaïque, entre le bas Olympe et l'Ossa, par l'étroit défilé connu de nos jours sous le nom de Lycostomo (gueule du loup) : ce défilé fut ouvert par un tremblement de terre qui donna ainsi une issue aux eaux du Pénée répandues jusqu'alors dans la Thessalie comme dans un lac. Son affluent principal était l'Enipée. — 2° Le Pénée d'Élide, né au mont Érymanthe sur les confins de l'Achaïe et de l'Arcadie, coulait à l'O., en arrosant Elis, et se jetait dans la mer Ionienne en face de Zacinthe. Il s'appelle auj. *Gastouni*.

Pénélope, femme d'Ulysse, roi d'Ithaque, et mère de Télémaque, était, par son père Icarius, nièce de Tyndare, roi de Sparte. Pendant la longue absence de son époux, parti pour la guerre de Troie, elle fut obsédée par des prétendants. Elle promit de prendre l'un d'eux pour mari quand serait achevée une tapisserie qu'elle avait commencée; mais elle défaisait la nuit le travail accompli pendant le jour. Quelques écrivains grecs disent cependant qu'elle ne fut pas fidèle à Ulysse, et que, chassée par lui, elle alla mourir à Mantinée.

Pénestes, *gens pauvres*, nom donné aux Pélasges par les conquérants hellènes, qui les réduisaient en servitude. En Béotie, ils étaient attachés à la glèbe, et ne devaient être ni vendus ni tués. En Thessalie, ils étaient à la discrétion de leurs maîtres. — On voit aussi une tribu de ce nom dans l'Illyrie grecque.

Pénicaud, famille d'émailleurs de Limoges; les plus célèbres sont : *Jean*, au XVIe siècle; *Pierre*, né en 1515, qui fut un grand artiste, un bon dessinateur, un coloriste distingué.

Peniche, v. de Portugal (Estrémadure), place forte, à 80 kil. N. O. de Lisbonne, sur une baie de l'Atlantique et une presqu'île de son nom ; 3,000 hab.

Penig, v. du royaume de Saxe, à 20 kil. S. E. de Leipzig, sur la Mülde. Lainages, papier; 4,000 hab.

Peniscola, pl. forte d'Espagne, dans la prov. et à 135 kil. N. E. de Valence, sur un rocher qui domine la Méditerranée; 2,300 hab. — Alphonse V d'Aragon y donna asile à l'antipape Benoît XIII, qui y mourut en 1424. Les Français prirent Peniscola en 1811.

Pénitencerie, Pénitencier. La pénitencerie est un tribunal de la cour de Rome qui décide dans les cas de conscience réservés au pape. — Le pénitencier est un prêtre, qui, dans chaque église cathédrale, absout des cas réservés à l'évêque.

Penmarch (Pointe de), *tête de cheval*, cap de France (Finistère), au S. E. de la baie d'Audierne. Il est entouré de récifs. Il y a là un phare de 1re classe. Le bourg de Penmarch, dans le canton de Pont-l'Abbé et l'arrond. de Quimper, fut jadis une ville assez importante; 2,431 hab.

Penn (Guillaume), fondateur de la Pennsylvanie, né à Londres, 1644, était fils d'un amiral. Dès le collége, à Oxford, il embrassa les principes des quakers, et y demeura attaché, malgré l'opposition de son père, et un emprisonnement à la Tour de Londres, 1668. Neuf ans après, il visitait la Hollande et l'Allemagne avec G. Fox, le fondateur de la secte, 1677. Ayant hérité, à la mort de son père, 1670, d'un revenu de 1,500 livres sterling, et d'une créance sur l'Etat d'une valeur de 16,000 liv., il échangea celle-ci contre la propriété d'un vaste territoire, situé sur la Delaware, dans l'Amérique du Nord : ce territoire reçut le nom de *Pennsylvanie*, 1681. Penn, qui s'y rendit, en 1682, conclut avec les tribus indigènes des traités qui légitimèrent l'occupation du sol, donna aux colons une constitution fondée sur la base de la liberté civile et religieuse, et commença à bâtir Philadelphie. A son retour en Europe, il fut en grande faveur auprès de Jacques II, qui succéda bientôt à Charles II, 1685 : de là des accusations contre Penn que Macaulay a reproduites; de là aussi les attaques qu'il eut à supporter sous Guillaume III, qui séquestra même la Pennsylvanie jusqu'en 1696. Après un séjour de deux ans dans sa colonie, 1699-1701, il revint en Angleterre, où des embarras pécuniaires tourmentèrent sa vieillesse. Il mourut en 1718. On a publié ses *Œuvres*, 2 vol. in-fol., 1728, et 3 vol. in-8°.— V. sa *Vie* par Dixon, 1856, 2 vol. in-8°.

Pennant (Thomas), naturaliste anglais, né à Downing (Flint), 1726-1798. — On a de lui: *Zoologie de la Grande-Bretagne; Histoire des quadrupèdes ; le Nord du globe*, traduit en français, 2 vol. in-8°; et plusieurs relations de voyages sur la Grande-Bretagne.

Pennar. V. Pannar.

Penne, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 10 kil. E. de Villeneuve-d'Agen (Lot-et-Garonne), près du Lot. Ruines d'un château fort ; 2,732 hab.

Penne, bourg de l'arr. et à 24 kil. N. O. de Gaillac (Tarn), sur l'Aveyron ; 2,000 hab.

Pennes (Les), bourg de l'arrond., et à 20 kil. S. O. d'Aix (Bouches-du-Rhône). Fontaine intermittente ; 2,000 hab.

Penni (Jean-François), peintre, né à Florence, 1488-1528, fut successivement garçon d'atelier, intendant, d'où son nom de *Fattore*, et élève de Raphaël. Il travailla avec son maître aux Loges du Vatican, puis avec Jules Romain au beau tableau du *Couronnement de la Vierge*. Son frère Luca, né vers 1500, travailla avec Rosso à la décoration du château de Fontainebleau.

Pennines (Alpes). V. Pen et Alpes.

Penninus mons, nom ancien du *Grand Saint-Bernard.*

Penninus, dieu des Alpes Pennines.

Pennon ou **Panon**, étendard que portait en guerre tout simple chevalier servant avec ses vassaux sous un chevalier banneret. Le pennon se terminait par deux pointes.

Penny, monnaie d'Angleterre, en cuivre, valant un denier sterling ou 10 c. Au pluriel *pence.*

Pennsylvanie, un des États-Unis de l'Amérique du Nord, borné par ceux de New-York au N., de New-Jersey à l'E., d'Ohio à l'O., de Virginie, de Maryland et de Delaware au S., entre 39° 42′ et 42° lat. N., et entre 77° et 83° long O. Sup., 119,135 kil. carrés. Pop., 3,521,951 hab. Traversé du N. E. au S. O. par les monts Alleghanys, il est arrosé par la Delaware, la Susquehannah et l'Ohio. Climat extrêmement variable. Riches mines de fer, de cuivre, de houille et d'anthracite. Salines. Sol très-fertile et admirablement cultivé, céréales, fruits, légumes. L'industrie est très-active : on y produit la moitié du fer fabriqué aux États-Unis. Les villes sont : *Harrisbourg*, ch.-l.; Philadelphie, Pittsburg, etc. Fondée par William Penn (V. ce nom), sur un territoire que lui céda Charles II d'Angleterre, 1681, la Pennsylvanie (*forêt de Penn*) prit une part active à la guerre de l'indépendance américaine, 1775-1783. Elle est administrée par un gouverneur assisté de deux chambres.

Penobscot, petit fleuve des États-Unis (Maine), naît dans les Apalaches, et finit dans une baie de son nom. Cours du N. au S., de 450 kil.

Peñon de Velez, forteresse d'Afrique (Maroc), dans un îlot de la Méditerranée, en face de Malaga. Elle appartient à l'Espagne, qui en a fait un préside.

Peñon de Alhucemas. V. Alhucemas.

Penrith, paroisse du Cumberland (Angleterre), à 28 kil. S. E. de Carlisle. Toiles, chapeaux de paille ; 6,000 hab.

Pensacola, v. des États-Unis (Floride), sur la baie de son nom, qui est formée par le golfe du Mexique, par 30° 24′ lat. N., et 89° 51′ long. O., à 250 kil. O. de Tallahassee ; 3,000 hab. Son port est le plus beau et le plus sûr du golfe du Mexique. Arsenal de marine et fortifications considérables. Fondée par les Espagnols au XVI^e s., elle a été la capitale de la Floride.

Pensionnaire (Grand-), magistrat qui partageait avec le stathouder la direction de la république des Provinces-Unies. Représentant plus spécialement l'élément civil, il était en quelque sorte le président des États-Généraux. Il était élu tous les cinq ans par la province de Hollande, dont il était le grand pensionnaire particulier.

Pentacosiomédimnes, nom donné, dans la législation de Solon, aux citoyens de la 1^{re} classe, dont les terres rapportaient annuellement au moins 500 *médimnes* de grains ou de liquides.

Pentapole, nom donné à des territoires comprenant cinq villes principales. Il y en avait deux en Palestine : l'une se composait des villes de Sodome, Gomorrhe, Adama, Séboïm et Ségor, dans la vallée du Jourdain ; l'autre comprenait Gaza, Ascalon, Azoth, Accaron et Geth, dans le pays des Philistins. — Les Grecs avaient donné ce nom : 1° à la Cyrénaïque ; 2° à la Doride d'Asie Mineure, quand la ville d'Halicarnasse eut été exclue de l'*Hexapole*. — Enfin, au moyen âge, Pepin le Bref enleva aux Lombards, pour la donner au pape Étienne II, une Pentapole formée des villes de Rimini, Pesaro, Fano, Sinigaglia et Ancône sur l'Adriatique, 755.

Pentateuque (πέντε, cinq ; τεῦχος, livre), nom donné à la réunion des cinq livres écrits par Moïse : *Genèse, Exode, Lévitique, Nombres, Deutéronome* (V. ces mots).

Pentathle, nom donné, chez les Grecs, à la réunion des 5 exercices, le saut, la course, la lutte, le jet du disque, et celui du javelot, dans les jeux Olympiques.

Pentecôte, *cinquantième*, fête des Juifs et des Chrétiens. Aux premiers, elle rappelait Dieu donnant sa loi sur le mont Sinaï, 50 jours après la sortie d'Égypte; aux seconds, elle rappelle la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, qui eut lieu 50 jours après Pâques.

Pentélique, montagne de l'Attique, au N. E., près de la source du Céphise, célèbre par ses marbres blancs et ses ossements fossiles. Hauteur, 1,110 mèt.

Penteyrn ou **Pendragon,** chef des chefs, titre du chef de la confédération des Cambriens et des Logriens (Grande-Bretagne), au V^e siècle.

Penthée, roi de Thèbes, fils d'Échion et d'Agavé, fille de Cadmus, se montra hostile au culte de Bacchus. Le dieu se vengea en le faisant déchirer par sa mère, qui, dans le délire des orgies, le prit pour une bête fauve.

Penthésilée, reine des Amazones, prit le parti des Troyens, et périt sous les coups d'Achille.

Penthièvre (Fort), situé au N. de la presqu'île de Quiberon, dont il ferme l'isthme, est à 44 kil. S. E. de Lorient (Morbihan). Hoche le reprit aux émigrés qui avaient débarqué à Quiberon, en 1795.

Penthièvre (comté, puis duché de). Il comprenait une grande partie du département actuel des Côtes-du-Nord, au N. des monts Menez, entre la Rance, à l'E., et le Guer, à l'O. Ses villes étaient *Lamballe*, chef-lieu, Guingamp, Lannion, etc. Créé au XI^e siècle, il fut laissé par le traité de Guérande, 1365, à la veuve de Charles de Blois ; érigé en duché par Charles IX, en faveur de Sébastien de Luxembourg, 1569, et donné par Louis XIV au comte de Toulouse, l'un de ses fils légitimés, 1697.

Penthièvre (Louis-Jean-Marie **de Bourbon**, duc de), né à Rambouillet, 1725, était fils du comte de Toulouse, et petit-fils légitimé de Louis XIV. Après s'être distingué à Dettingen, à Fontenoy, à Raucoux, il se retira à Sceaux; il y reçut les gens de lettres, et, en particulier, Florian. Il conserva une grande popularité jusqu'à sa mort, mars 1793, qui fut hâtée par l'assassinat de sa belle-fille, la princesse de Lamballe. — Il ne lui survécut qu'une fille, Louise-Marie-Adélaïde, mère du roi Louis-Philippe I^{er}.

Pentland, détroit de l'océan Atlantique, entre l'Écosse au S., et les îles Orcades au N. Il est large de 10 kil.

Pentri, peuple du Samnium (Italie ancienne), qui avait pour capitale Bovianum.

Penvenan, bourg du canton de Tréguier, dans l'arr. de Lannion (Côtes-du-Nord) ; 3,117 hab.

Penza ou **Pensa,** ch.-l. du gouvernement de son nom (Russie), à 1,400 kil. S. E. de Saint-Pétersbourg, au confluent de la *Penza* et de la *Sura*, par 53°30′ lat. N., et 43°11′ long. E.; 15,000 hab.

Penza (Gouvernement de), situé dans la Russie orientale, entre ceux de Nijni-Novgorod, au N., de Tambov, à l'O., de Simbirsk, à l'E., et de Saratov, au S. — Sup., 38,840 kil. carrés; pop., 1,175,000 hab., Slaves et Mordvines. Blés, bœufs.

Penzance, port d'Angleterre (Cornouailles), sur la Manche, à 16 kil. E. du cap Land's-End. Riches mines d'étain; lainages communs. Patrie de Davy; 9,000 hab.

Péon, médecin des dieux dans la mythologie grecque. — V. aussi l'article suivant.

Péonie, *Pæonia*, portion N. de l'ancienne Macédoine, entre les monts Scardus et Orbelus au N., le haut Nestus à l'E., le Pindus à l'O., et la Mygdonie, au S., comprenait les bassins supérieurs de l'Axius et du Strymon. Elle se divisait en cantons de *Péonie* propre ou Pélagonie, d'Almopie, de Deuriopie, de Crestonie et de Sintique. Elle reçut son nom de *Péon*, chef d'une colonie de Pélasges et d'Éoliens, venue d'Élide, 1393 av. J. C., et fut réunie par Philippe II à la Macédoine, 358, dont elle suivit les destinées. — On l'appelait aussi Pélagonie, de son canton principal. Les Grecs la confondirent quelquefois, à tort, avec la Pannonie.

Péparèthe, *Peparethus*, petite île de la mer Égée, au N. de Scyros. Auj. *Piperi.*

Pepe (Guillaume), général napolitain, né à Squillace (Calabre), 1783, prit part au soulèvement de Naples et des Abruzzes, 1799-1806, et fit sa fortune militaire sous Joseph Bonaparte et Murat. Placé à la tête de l'insurrection de 1820 (juillet), il fut battu par les Autrichiens, à Rieti (mars 1821). Exilé jusqu'en 1848, il commanda alors le contingent que Ferdinand II envoyait au secours de la Lombardie, et se distingua dans la défense de Venise, 1848-49. Il mourut à Turin en 1855. — On a de lui : *Relation des événements de* 1820 *et* 1821, in-8°; *Mémoires*, in-8°, 1847; *Histoire des révolutions d'Italie, de* 1847 *à* 1849, in-8°. — Son frère aîné, *Florestan*, né à Squillace, 1780-1851, se distingua pendant les guerres de l'Empire, devint lieutenant général, et servit fidèlement Murat jusqu'en 1815. Il se rallia au roi Ferdinand, qui le chargea, en 1820, de soumettre Palerme insurgée. Après la campagne contre l'Autriche, il fut destitué de ses emplois et vécut en simple particulier.

Pepin de *Landen* ou le *Vieux*, l'un des ancêtres des Carlovingiens, était un puissant leude d'Austrasie. Associé à l'évêque de Metz, Arnulf, il conspira la perte de Brunehaut, 613. Les Austrasiens ayant réclamé, plus

tard, leur séparation de la Neustrie, Pepin devint maire du palais au nom du jeune Dagobert Ier, fils de Clotaire II, 622. Il conserva sa dignité sous ce prince, devenu roi de Neustrie, puis sous Sigebert II, quand l'Austrasie eut recouvré son roi particulier. Il mourut en 639. Il laissa un fils, Grimoald, et une fille, Begga, mariée à Anségise, fils de l'évêque Arnulf. Il a été canonisé. Fête, le 21 février.

Pepin d'*Héristal*, l'un des chefs des Francs austrasiens, était fils d'Anségise et de Begga (V. *l'article précédent*). Après avoir inspiré le concile qui condamna à mort Dagobert II, 679, il devint, avec Martin, son cousin, duc héréditaire des Austrasiens. Vaincu à Leucofao, par le maire de Neustrie, Ebroïn, qu'il avait attaqué, 680, il resta seul à la tête des Austrasiens, quand Martin eut été assassiné. Les leudes de Neustrie l'ayant appelé de nouveau contre Bertaire, l'un des successeurs d'Ébroïn, Pepin gagna, à Testry, 687, une victoire qui étendit sur la Gaule presque entière la double autorité de sa famille et de l'Austrasie. Maître de la Neustrie, sous le simple titre de maire du palais, il la gouverna au nom de quatre rois mérovingiens, 687-714. En Austrasie, il ne cessa de défendre les frontières contre les Frisons et les Alamans ; Radbod, chef des premiers, dut accueillir saint Willibrod et ses missionnaires anglo-saxons. Pepin d'Héristal mourut en 714, laissant le pouvoir à sa veuve, Plectrude, et à son petit-fils, Théobald. — D'Alpaïde, il avait eut Charles Martel, le seul de ses trois fils qui lui ait survécu.

Pepin le Bref (ou le Petit), maire du palais de Neustrie, 741-752, puis roi des Francs, 752-768, était l'un des trois fils de Charles Martel. A la mort de ce dernier, il reçut la Neustrie et la Bourgogne. Associé à son frère, Carloman, duc d'Austrasie, 742, il établit Childéric III sur le trône de Neustrie, réforma l'Église aux conciles de Leptines et de Soissons, 743-744, et combattit les Bavarois, les Alamans, les Saxons, et surtout les Aquitains, dont le duc, Hunald, abdiqua, en 747, au profit de Waïfre, son fils. Après la retraite de Carloman au Mont-Cassin, Pepin le Bref dépouilla ses neveux de l'Austrasie, et consomma la ruine définitive des Mérovingiens : Childéric III fut relégué dans un cloître, 752. Proclamé roi des Francs, à Soissons, par les grands et les évêques, avec l'approbation du pape Zacharie, Pepin fut sacré à Mayence par saint Boniface. Son alliance avec l'Église devint dès lors plus étroite : Étienne II étant venu en Gaule implorer son secours contre les Lombards, 754, Pepin se fit sacrer de nouveau par ce pontife, puis le ramena à Rome malgré Astolphe (V. ce nom), 754, et dans une seconde expédition, 755-756, lui donna l'exarchat de Ravenne et la Pentapole; ainsi fut fondée la domination temporelle des papes. Du côté de la Germanie, Pepin repoussa plusieurs fois les Saxons, qui durent recevoir des missionnaires anglo-saxons, 753-758. Dans le midi, il enleva aux musulmans d'Espagne Narbonne et la Septimanie, après une lutte de 7 ans, 752-759. Cette conquête prépara celle de l'Aquitaine, dont le duc Waïfre persécutait les églises; Pepin refoula, sur les bords de la Dordogne, son adversaire, qui périt assassiné après huit ans de résistance, 760-768. Il mourut lui-même en 768. Il avait préparé la grandeur de son fils, Charlemagne.

Pepin le *Bossu*, fils naturel de Charlemagne, conspira plusieurs fois contre son père. Enfermé dans divers monastères, il mourut en 811.

Pepin, second fils de Charlemagne, né en 776, fut sacré roi d'Italie par le pape Adrien Ier, 781. Il combattit Tassillon, duc de Bavière, 787, Grimoald, duc de Bénévent, 793, et les Avares, dont il força le camp ou *ring*, en 796. Le capitulaire de Thionville, 806, lui donnait, outre l'Italie, la Bavière, l'Istrie, etc. Il mourut après une attaque contre Venise, 810. — Il fut le père de Bernard, et par son arrière-petit-fils, Herbert Ier, il serait la tige des comtes de Vermandois.

Pepin Ier, roi d'Aquitaine, 817-838, second fils de Louis le Débonnaire et d'Hermengarde, né en 803. Investi de l'Aquitaine, 817, il combattit les Vascons révoltés, mais sans pouvoir les réduire, 819. Lorsque Louis le Débonnaire eut créé le royaume d'Alemannie pour Charles le Chauve, 829, Pepin, après quelques hésitations, se joignit à ses frères, Lothaire et Louis le Germanique : il prit l'impératrice Judith, à Laon, et l'empereur à Compiègne, 830. Redoutant ensuite l'ambition de Lothaire, il s'entendit avec Louis le Germanique, et, par l'entremise du moine Gondebaud, avec son père, pour tenir la diète de Nimègue, où Louis le Débonnaire fut rétabli. Il ne tarda pas cependant à se brouiller avec l'empereur, qui, au plaid de Jucondiac, près de Limoges, transporta l'Aquitaine à Charles le Chauve, et envoya Pepin prisonnier à Trèves, 832. Pepin, parvenu à s'échapper, reparut dans son royaume, et s'entendit de nouveau avec Lothaire et Louis le Germanique. Louis le Débonnaire, trahi au *Champ du mensonge*, fut dégradé à Soissons, 833. L'orgueil de Lothaire ayant encore irrité ses frères, et, par suite, amené la seconde restauration de Louis le Débonnaire, 834, Pepin se montra désormais attaché à la cause de son père. Il mourut en 838, abruti, selon une chronique, par l'excès de la débauche.

Pepin II, roi d'Aquitaine, fils du précédent, lui succéda en 838, malgré Louis le Débonnaire. Allié de Lothaire, il fut battu avec lui à Fontanet, 841, et dépouillé par le traité de Verdun, 843 : soutenu par les Aquitains, il ne céda à Charles le Chauve que Poitiers, Saintes et Angoulême, par le traité de Saint-Benoît-sur-Loire, 845. — Sa popularité tomba lors des invasions normandes; abandonné, à cause de son inaction, par les Aquitains, qui se donnèrent à Charles le Chauve, 848, il s'unit aux Normands et pilla Toulouse, 849. A leur départ, il fut livré par Sanche, chef des Vascons, à Charles le Chauve, qui l'enferma à Saint-Médard-de-Soissons, 853. Échappé de ce monastère, il trouva un asile en Bretagne, puis se fit prendre à Senlis, d'où il s'enfuit encore. Il reparut de nouveau en Aquitaine, 856, et s'allia aux Normands; malgré leur appui, il échoua devant Toulouse. Pris par ruse, et livré à Charles le Chauve, il fut condamné à mort par l'assemblée de Pistes, 864, et enfermé dans la forteresse de Senlis. Il y mourut peu de temps après.

Pepoli, famille de Bologne, puissante au XIVe siècle. L'un de ses membres, *Romeo*, enrichi par l'usure, aspira au pouvoir suprême et fut chassé, 1321. *Taddeo*, son fils, rentré en 1327, se fit proclamer seigneur de Bologne, 1337, et transmit en mourant, 1348, sa souveraineté à ses fils, *Jean* et *Jacques*, qui en furent dépouillés deux ans après.

Pepyn (Martin), peintre flamand, né à Anvers, vivait en 1578, eut une grande réputation à Rome et fut admiré de Rubens, auquel plusieurs l'ont égalé. On cite de lui une *Descente de Croix*.

Pepys (Samuel), secrétaire de l'amirauté anglaise sous Charles II et Jacques II, né en 1632, mort en 1703, a tracé un tableau piquant de son temps dans son *Journal* (de 1659 à 1669), publié, en 1825, avec un extrait de sa *Correspondance*, 2 vol. in-4° et in-8°.

Pequignot (Jean-Pierre), peintre de paysages, né à Baume-les-Dames, 1765-1806, a eu un talent pur et délicat.

Pera (*πέρα*, en face), faubourg de Constantinople, au N. de la *Corne d'Or*, où résident les Francs.

Perak, petit royaume de la presqu'île de Malacca, à l'O., avec une capit. du même nom, et près du détroit de Malacca.

Peralta, v. de la Navarre (Espagne), à 45 kil. S. de Pampelune, sur l'Arga. Vins dits de *Rancia*; 4,000 hab.

Peranda (Santo), peintre, né à Venise, 1566-1638, fut élève de Jacopo Palma, et apprit à Rome la correction du dessin. Il composa de bons tableaux pour la Mirandole, beaucoup de portraits pour la cour de Modène, etc. Son chef-d'œuvre est la *Descente de Croix* pour San-Procolo de Venise.

Perau (Gabriel-Louis **Calabre**), abbé, né à Semur en Auxois, 1707-1767, a continué les *Vies des hommes illustres de la France*, par d'Auvigny; on lui doit les volumes de 13 à 23.

Peray (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 14 kil. S. de Tournon (Ardèche). Bons vins blancs mousseux; pierres calcaires. Aux environs, ruines des châteaux de Beauregard et de Crussol; 2,521 hab.

Perceval (Spencer), homme d'État anglais, né à Londres en 1762, entra au parlement en 1797, et dans l'administration, en 1801. Après la mort de Fox, il fit partie du cabinet qui reprit la politique de Pitt, d'abord comme chancelier de l'échiquier, 1807, puis comme premier lord de la trésorerie, 1809. Il fut assassiné, mai 1812, par un nommé Bellingham, qui voulait se venger du rejet des réclamations adressées par lui au ministère.

Perche. Ce nom a désigné : 1° chez les anciens Romains, une mesure de longueur, *Pertica*, *Decempeda*, valant 10 pieds romains ou 2 mèt. 96. — 2° En France, une mesure agraire de contenance variable. La perche des eaux et forêts valait 484 pieds carrés ($51^{m},07$) ; — la perche de Paris valait 384 pieds carrés ($34^{m},19$), etc.

Perche, *Perticus* ou *Perticensis pagus*, anc. pays de France, entre la Normandie au N. O., l'Ile-de-France au N. E., l'Orléanais au S. E. et le Maine au S. O. Il comprenait : 1° le *Grand-Perche* ou *Haut-Perche* (Mortagne, ch.-l.; Nogent-le-Rotrou, Corbon, Bellesme, abbaye de la Trappe); 2° le *Perchet* ou *Petit-Perche* (la Loupe, Bretoncelle); 3° le *Thimerais* ou *Terres démembrées* (Châteauneuf, ch.-l.; Maillebois), et la *Terre française*; 4° le *Perche-Gouet* ou *Bas-Perche* (Montmirail, ch.-l.; Dangeau). Acquis par Louis VIII, 1225, le comté de Perche fut donné en apanage, en 1208 et 1283, à deux comtes d'Alençon et réuni au domaine en 1525. Il dépendait, en 1789, du gouvernement de Maine, sauf le Perche-Gouet, qui était rattaché à l'Orléanais. Il est réparti auj. entre les départements de l'Orne et d'Eure-et-Loir.

Percier (CHARLES), architecte, né à Paris, en 1764, fut élève de Peyre jeune, puis de Gisors. Ayant obtenu le grand prix d'architecture, 1786, il fut envoyé à Rome, où commença sa longue association avec Fontaine (V. ce nom). A leur retour, les deux artistes travaillèrent pour l'ébéniste Jacob, qui leur dut, en partie, sa réputation et sa fortune. Ils surveillèrent ensuite, sous la direction de Gisors, la construction des salles de séance de la Convention (aux Tuileries) et des Cinq-Cents (au Palais-Bourbon). Mis en rapport avec le consul Bonaparte par une restauration de la Malmaison, ils eurent désormais une part importante aux travaux exécutés sous l'Empire, tels que l'arc de triomphe du Carrousel, et de nombreuses modifications aux palais des Tuileries et du Louvre. Percier était surtout dessinateur; Fontaine surveillait l'exécution des travaux. De l'école du premier sont sortis la plupart des architectes qui se sont distingués au commencement de ce siècle. Percier mourut en 1838. — Il a donné avec Fontaine : *Palais, maisons dessinés à Rome*, 1801, in-fol.; *Choix de maisons de plaisance de Rome*, 1812-13, gr. in-fol.; *Recueil de décorations intérieures*, 1812-27, in-fol., etc. Percier a fourni des dessins pour quelques éditions du Louvre (*Horace*, *la Fontaine*, *la Henriade*).

Percin de Montgaillard. V. MONTGAILLARD.

Percy, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil. S. de Saint-Lô (Manche); 2,974 hab.

Percy (THOMAS), érudit anglais, né à Bridgenorth (Shropshire), 1728-1811, fut nommé évêque de Dormore, en Irlande, 1782. — On cite surtout de lui : *Clef du Nouveau Testament*, 1765, in-8°, ouvrage souvent réimprimé; *Reliques de poésie anglaise*, 1765, 3 vol., recueil dans lequel il a intercalé quelques morceaux de sa façon, etc.

Percy (PIERRE-FRANÇOIS, baron), chirurgien militaire, né à Montagney (Doubs), en 1754, acheva son éducation sous Louis à Paris. Il remporta vingt fois les prix décernés par les sociétés savantes de Paris ou d'Europe. Attaché au service des armées comme chirurgien en chef depuis 1792, il établit un bataillon de soldats d'ambulance et une compagnie de brancardiers. Élu représentant du Doubs en 1815, il fut révoqué de tous ses emplois par la seconde Restauration. Il mourut en 1825. On a de lui : *Manuel du chirurgien d'armée*, 1792, in-12; *Pyrotechnie chirurgicale ou art d'appliquer le feu en chirurgie*, 1810, in-8°, etc.

Percy, famille ancienne d'Angleterre, descendant d'un compagnon de Guillaume le Conquérant, *Guillaume* PERCY. — Son petit-fils, *Guillaume*, maria sa fille unique à Josselin de Louvain, qui prit le nom de Percy et vint s'établir en Angleterre. — Parmi ses descendants, on cite : *Henri* PERCY, vainqueur, sous Edouard III, du roi d'Ecosse, David Bruce, qui fut pris à la bataille de Nevill's Cross, en 1346. — *Henri* PERCY combattit les Ecossais, fut créé comte de Northumberland, en 1377, se déclara contre Richard II, et fut l'un des principaux partisans de Henri IV de Lancastre. Il battit l'Écossais Douglas à Halidon-Hill, en 1402; puis se révolta contre Henri IV, avec son fils *Henri*, surnommé *Hotspur* (ardent au combat), qui fut vaincu et tué à la bataille de Shrewsbury, 1403. Il se soumit, se révolta de nouveau et fut tué dans le comté d'York, avec son frère *Thomas*, en 1406. — Son petit-fils *Henri* fut rétabli dans ses dignités par Henri V. — Un de ses descendants, *Thomas* PERCY, comte de Northumberland, s'unit au duc de Norfolk pour délivrer Marie Stuart, prisonnière d'Elisabeth; il se révolta, fut pris et décapité en 1571. — La famille s'est éteinte dans la personne de *Josselin*, baron DE PERCY, en 1670.

Perdiccas, nom de trois rois de Macédoine. PERDICCAS Ier (VIIIe siècle av. J. C.) fut le fondateur de la dynastie, selon Hérodote, et le quatrième roi selon d'autres. — PERDICCAS II, fils d'Alexandre Ier, s'allia à Brasidas contre Athènes, 423, et mourut en 413. — PERDICCAS III, 364-359, vainquit deux compétiteurs, Pausanias et Ptolémée d'Alorus, avec l'aide de l'Athénien Iphicrate, et périt dans une bataille contre les Illyriens.

Perdiccas, l'un des généraux d'Alexandre le Grand, reçut du conquérant, à son lit de mort, l'anneau royal, 323 av. J. C. Régent de l'empire macédonien au nom de Philippe Arrhidée et d'Alexandre Aigus, il excita la jalousie de ses collègues : de là une ligue d'Antipater, Cratère, Antigone et Ptolémée. Le régent attaqua le dernier sur les bords du Nil et fut battu : quelques-uns de ses officiers tuèrent alors Perdiccas dans sa tente, 321.

Perdu (Mont), sommet des Pyrénées centrales, sur le versant espagnol (Aragon), au S. O. du mont Cylindre; 3,351 mèt. de hauteur.

Père-en-Retz (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. S. de Paimbœuf (Loire-Inférieure); 3,064 hab., dont 950 agglomérés.

Pérécop ou **Pérékop**, v. de Russie (Tauride), sur l'isthme de son nom, qu'elle commande par une forteresse; par 31°21' long. E., et 46°8° lat. N., à 150 kil. N. de Simphéropol; 1,000 hab. — Grands magasins de sel. — Appelé *Taphros* (fossé), par les anciens Grecs, *Or-Kapi* par les Tatars, Pérécop a reçu des Russes son nom actuel (*Portes de l'isthme*). Ils possèdent cette ville depuis 1791.

Pérécop (Isthme de), situé au S. de la Russie d'Europe (Tauride), entre le golfe de Kerkinit à l'O. (mer Noire) et la mer Putride à l'E. Il unit la Crimée au continent; sa largeur est de 8 kil.

Pereda (ANTONIO **de**), peintre espagnol, né à Valladolid, 1599-1669, cultiva tous les genres, histoire, architecture, paysage, nature morte. Il a la vigueur de l'école vénitienne, avec un plus bel empâtement. Son œuvre est considérable. On cite surtout : *le Père éternel entouré de saints et de saintes*.

Pérée, l'une des quatre divisions de la Palestine sous les Machabées et Hérode. Située à l'E. du Jourdain depuis la source du fleuve jusqu'au torrent d'Arnon, elle renfermait l'Iturée, la Trachonitide, la Gaulonitide, l'Abilène, la Batanée, l'Ammonitide, la Moabitide, la *Pérée* propre, etc. Ce dernier district était au centre, entre l'Hiéromax et le torrent de Jabok, et renfermait la ville de *Pella*.

Péréfixe (HARDOUIN **de Beaumont de**), historien, né en 1605, à Beaumont, près de Châtellerault, fut nommé par Richelieu, précepteur du dauphin, depuis Louis XIV, 1642. Évêque de Rodez, 1648, il fut promu archevêque de Paris en 1662. Il soutint par un mandement le Formulaire d'Alexandre VII, 1664, et dut sévir contre les religieuses de Port-Royal. Il mourut en 1671. — On cite son *Histoire du roy Henri le Grand*, 1661, in-12. Il était de l'Académie française depuis 1654.

Peregrinus Proteus, personnage du IIe siècle après J. C., chercha la notoriété à tout prix. Selon Lucien, il se fit chrétien, puis philosophe cynique, et épouvanta l'Egypte et Rome par ses scandales. Il finit en se brûlant vif aux Jeux Olympiques, 165. — V. *La Mort de Peregrinus*, satire de Lucien.

Péréiaslavl, v. de Russie, dans le gouvernement et à 260 kil. N. O. de Poltava, sur un petit affluent du Dniéper; 9,000 hab. C'était la capitale des Cosaques Zaporogues.

Pereira (NUÑO-ALVAREZ), général portugais, né en 1360, fut créé connétable, en 1385, par Jean Ier, dont il affermit le trône à la journée d'Aljubarota. Retiré, 1423, chez les Carmes de Lisbonne, il y mourut, 1431.

Pereira (GOMEZ), médecin espagnol du XVIe siècle, né, dit-on, à Medina-del-Campo, a soutenu, avant Descartes, la thèse de l'automatisme des bêtes dans son *Antoniana Margarita*, 1554, in-fol.

Pereira de Figueiredo (ANTONIO). V. FIGUEIREDO.

Pereire (JACOB-RODRIGUE), né à Berlanga (Estrémadure espagnole), 1715-1780, s'occupa le premier d'instruire les sourds-muets. Fixé en France après 1734, il fut encouragé par l'Académie des sciences et pensionné par Louis XV. Des notes sur sa méthode ont été fournies, en 1824, par ses petits-fils, Emile et Isaac Pereire.

Pérékop. V. PÉRÉCOP.

Perennis, préfet du prétoire, sous Commode, conspira contre son maître et fut massacré par les soldats, 186.

Pères de l'Église, nom donné aux écrivains ecclésiastiques des premiers siècles.

Pères de la Foi. V. JÉSUITES.

Perez (Jean), dit *Petreius*, érudit espagnol, né à Tolède, 1512-1545, enseigna l'éloquence à Alcala. On cite de lui : *Magdalena*, poëme latin en 6 chants, 1552, in-8°.

Perez (Antonio), homme d'Etat espagnol, né en 1539, succéda à son père comme secrétaire d'Etat, 1567. Il servit la politique insidieuse de Philippe II à l'égard de don Juan d'Autriche; de l'aveu du roi, et sur un faux prétexte, il fit assassiner le secrétaire de ce prince, Escovedo, qui avait découvert que Perez était l'amant de la princesse d'Eboli, maîtresse de Philippe II, 1578. Devenu suspect à son tour, Perez fut arrêté, 1581, et livré aux tribunaux, qui agirent avec lenteur. Il put, en 1590, se réfugier en Aragon; acquitté par la haute cour, il fut réclamé par l'inquisition, et délivré par le peuple, auquel ce soulèvement coûta ses priviléges, 1591. Perez s'enfuit en France, puis en Angleterre, et de nouveau en France, où il mourut en 1611. — On a de lui : *Mémoires et Opuscules* en espagnol, 1578, in-4°; *Etoile polaire des princes*, traité de politique récemment publié. — V. Mignet : *Antonio Perez et Philippe II*.

Perez de Montalvan (Jean). V. Montalvan.

Perez (David), compositeur de musique d'origine espagnole, né à Naples en 1711. Il vécut à Palerme, à Naples, et, depuis 1752, à Lisbonne, où il fut attaché à la cour de Joseph Ier, et mourut en 1778. — Il est plus original dans sa musique d'église que dans ses opéras.

Perfetti (Bernardino), poëte italien, né à Sienne, 1681-1747, occupa une chaire de droit à Pise. Habile improvisateur, il reçut de Benoît XIII le laurier poétique, 1725. On a de lui : *Poésies*, 1748, 2 vol. in-8°.

Perga, anc. v. d'Asie Mineure (Pamphylie), sur le Cestrus et près de son embouchure. — Ses ruines s'appellent auj. *Kara-Hissar*.

Pergame, *Pergama*, nom de la ville de Troie, alors qu'elle n'occupait que le versant O. de l'Ida. — Après Ilus, il n'indiqua plus que la citadelle et le palais des rois.

Pergame, *Pergamus*, anc. v. d'Asie Mineure (Mysie), sur le Caïcus. Colonie de Lesbos, elle devint la capitale de l'Etat de ce nom, 283 av. J. C. Elle fut célèbre par la découverte du parchemin (V. *ce mot*) et par sa bibliothèque. Patrie de Galien.

Pergame (Royaume de), Etat d'Asie Mineure, fondé, 283 av. J. C., par Philétère, lieutenant de Lysimaque à Pergame. Eumène Ier y ajouta l'Eolide. Attale Ier, 241-197, qui le premier prit le titre de roi, eut pour successeur Eumène II, auquel l'alliance des Romains donna, en 189, la Lycaonie, la Milyade, les deux Phrygies, la Lydie, l'Ionie, une partie de la Carie, et même la Chersonèse de Thrace. Après Attale II, 158-138, et Attale III, 138-133, les Romains, profitant du testament du dernier, enlevèrent à Aristonic, 132-129, le royaume de Pergame, qui forma leur province d'Asie (V. *les noms cités*).

Pergola (Ange de la), condottiere italien, se distingua au service du duc de Milan, Philippe-Marie Visconti. Vaincu à Macalo par les Vénitiens, 1426, il mourut peu de temps après.

Pergolèse (Jean-Baptiste), compositeur de musique, né à Iesi (Marche d'Ancône) en 1710, fit ses études, à Naples, au Conservatoire des Pauvres de J. C. Encouragé par le succès d'un drame sacré, *San Guglielmo d'Aquitania*, son premier ouvrage, il écrivit pour les théâtres de Naples plusieurs partitions d'opéras qui, si l'on excepte *la Serva padrona* (1730), n'ont été appréciées qu'après sa mort. A Rome, il donna un opéra: *Olimpiade* (1735), qui tomba sous les sifflets d'une coterie. Pergolèse, qui avait été nommé maître de chapelle à Lorette, 1734, ne s'occupa plus dès lors que de musique religieuse. Atteint d'une phthisie pulmonaire, il se retira à Pouzzoles, où il écrivit son *Stabat*, une cantate d'*Orphée*, et son *Salve Regina*. Il y mourut en 1736.

Peri (Jacques), compositeur de musique, né à Florence, a été l'un des créateurs du drame lyrique. Il mit en musique *Daphné*, pastorale, 1594, et la *Mort d'Eurydice*, tragédie, 1600.

Périandre, tyran de Corinthe, 625-585 av. J. C., succéda à son père, Cypsélus. Ennemi des nobles, il protégea le commerce, les lettres et les arts, et conquit Epidaure et Corcyre. Ayant tué, par jalousie, sa femme, Mélissa, il exila son fils, Lycophron, dont il redoutait les reproches. — On le compte cependant, en général, parmi les sept sages de la Grèce.

Péribée, fille du roi de Mégare, Alcathoüs, 2e femme de Télamon et mère d'Ajax. — Fille d'Hipponoüs, 2e femme d'Œnée, et mère de Tydée, père de Diomède.

Périclès, homme d'Etat athénien, né en 499 av. J. C., était fils de Xanthippe, l'un des vainqueurs de Mycale, et descendait, par sa mère, des Alcméonides. — On peut voir trois périodes dans sa carrière. Dans la première, 468-460, il se place à la tête du parti populaire, par opposition à Cimon, chef du parti aristocratique; après l'exil de ce dernier, 461, il enlève, à l'Aréopage et au conseil des Cinq-Cents le pouvoir judiciaire presque entier, et le transporte à des *jurés* ou *dicastes*, tirés au sort et rétribués 3 oboles par jour; il fait instituer les *nomophylaces*, chargés de repousser toute innovation en matière législative, et les *thesmothètes*, qui doivent proposer au peuple la révision des lois défectueuses. Ces changements exaspérèrent le parti oligarchique, qui assassina l'orateur, Ephialte, ami de Périclès. — Dans la seconde période, 460-445, il essaye d'étendre la domination athénienne sur la Grèce continentale: il acquiert l'alliance de Mégare; il combat Corinthe et Egine; il commence les *longs murs* qui uniront Athènes aux ports du Pirée et de Phalère, et ne feront de ces trois villes qu'une seule place d'armes. Inquiète de ces projets, Sparte forme une ligue qui bat Périclès à Tanagre, 457. Ce revers amène la réconciliation des partis et le retour de Cimon, qui, après la victoire de Myronides, à Œnophite, conclut une trêve avec Sparte, et le glorieux traité de 449 avec les Perses. Après la mort de Cimon, Périclès reprend ses plans de domination sur la Grèce: la défaite de Tolmidès à Coronée, et une invasion des Péloponnésiens en Attique, le déterminent à ne garder que l'empire de la mer. Il conclut, avec Sparte et ses alliés, une trêve de 30 ans, 445. — Dans la troisième période, 445-429, Périclès s'applique, avant tout, à embellir Athènes à l'aide du trésor formé par les contributions des alliés, et transporté de Délos à Athènes. Maître absolu dans l'assemblée du peuple, depuis l'exil de Thucydide, nouveau chef du parti aristocratique (443 ou 442), il bâtit l'Odéon, le Parthénon, le temple d'Eleusis, les Propylées, l'Erechthéion, etc. On a justement donné le nom de *siècle de Périclès* à cette époque à laquelle appartiennent les architectes Ictinus, Callicratès, Corœbus, Mnésiclès, le statuaire Phidias, le peintre Polygnote et les poëtes Sophocle et Euripide. Malheureusement, cette grandeur offusquait les alliés, qu'excitait encore Sparte, toujours jalouse, Périclès prévint un premier soulèvement en comprimant avec vigueur une révolte de Samos, 440. L'occasion d'une insurrection plus générale fut fournie par le débat qui survint entre Corinthe et sa colonie Corcyre: Périclès, en rangeant les Athéniens du côté de Corcyre, hâta l'explosion de la guerre du Péloponnèse (V. *ce nom*), 432. Frappé alors dans ses amis, Phidias, Anaxagoras et Aspasie, condamné, plus tard, à une amende, sous prétexte de malversations, il dirigea cependant encore les affaires pendant les deux premières années de la lutte. Il mourut de la peste en 429. — Tout-puissant sur le peuple, par son éloquence, Périclès ne fut jamais un démagogue, comme l'atteste l'historien Thucydide; jusqu'à la fin, il mena une vie simple et retirée, dans la société de quelques philosophes, Anaxagoras, Protagoras, Zénon d'Elée, du musicien Damon, du sculpteur Phidias, etc. V. Grote, *Histoire de la Grèce*. — Plutarque a écrit sa *Vie*.

Périèques, Περίοικοι, *habitants à l'entour*, nom donné par les Spartiates ou Doriens aux Laconiens ou Achéens, habitants des campagnes. Ils avaient gardé leurs terres, mais étaient assujettis à un tribut et au service militaire.

Périer (Jacques-Constantin), mécanicien, né à Paris, 1742-1818, exécuta d'abord une pompe centrifuge et une galerie de modèles qui est au Conservatoire des arts et métiers. Initié par cinq voyages en Angleterre aux applications de la vapeur, il établit à Chaillot deux pompes à feu pour la distribution des eaux de la Seine dans Paris, 1788.

Périer (Claude), banquier, né à Grenoble, 1742-1801, a été l'un des fondateurs de la Banque de France dont il rédigea seul les statuts, 1800. Il prépara l'importance industrielle et politique de sa famille.

Périer (Casimir), homme d'Etat, né à Grenoble, en 1777, était le 5e des huit fils du précédent. Après avoir servi, en Italie, dans l'arme du génie, 1798-1800, il fonda, avec son frère Scipion, une banque qui prospéra. Signalé, en 1817, à l'attention publique par trois écrits contre les emprunts contractés à l'étranger, il fut élu député de Paris; adversaire loyal de la Restauration, il demeura toujours dans les limites de l'opposition constitutionnelle. Acceptant, en 1830, une révolution qu'il avait voulu éviter, il entra dans la commission municipale et se rallia à la royauté de Louis-Philippe Ier comme

à un moyen de salut. Ministre sans portefeuille dans le cabinet du 11 août, président de la Chambre des députés en novembre 1831, il fut appelé, après l'insuccès du ministère Laffitte, à prendre, comme président du conseil, la direction des affaires, 13 mars 1831 : il avait, en même temps, le portefeuille de l'intérieur. Au dedans, il s'attacha à rétablir l'ordre troublé par les émeutes, et y réussit à force d'énergie. Au dehors, il refusa d'intervenir en Pologne, mais il défendit la Belgique contre la Hollande, 1831, et, en Italie, occupa audacieusement Ancône pour contenir l'Autriche, 1832. Epuisé de fatigues, il succomba aux atteintes du choléra quelques jours après avoir accompagné le duc d'Orléans dans une visite à l'Hôtel-Dieu de Paris, mai 1832. Un monument lui a été élevé au cimetière de l'Est.

Périers, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. N. de Coutances (Manche); 2,515 hab.

Pérignac, bourg du canton de Pons, dans l'arrond. de Saintes (Charente-Inférieure). Vins, eaux-de-vie; 2,369 hab.

Périgneux, bourg du canton de Saint-Rambert, dans l'arrond. de Montbrison (Loire); 2,544 hab.

Pérignon (Dominique-Catherine, comte, puis marquis de), maréchal de France, né en 1754, à Grenade (Haute-Garonne), d'une ancienne famille. Membre de l'Assemblée législative, 1791-92, il quitta Paris pour aller servir dans l'armée des Pyrénées-Orientales. Il y succéda, comme général en chef, à Dugommier, en 1794, et gagna la bataille d'Escola (20 nov.), qui entraina la prise de Figuières et de Roses. Après la paix de Bâle, 1795, il fut nommé ambassadeur en Espagne et négocia le célèbre traité de Saint-Ildefonse, 1796. Il passa, en 1798, à l'armée d'Italie, et fut pris par les Russes à Novi, où il commandait l'aile gauche. A son retour, il devint sénateur, 1801, et maréchal d'Empire, 1804, mais ne prit aucune part aux guerres de cette époque. Rallié aux Bourbons en 1814, il mourut en 1818.

Périgord, *Petrocoriensis ager*, *Petragoricus* ou *Petragoricensis pagus*, anc. pays de France (Guyenne), entre l'Angoumois au N., le Limousin à l'E., le Quercy au S. E., l'Agénois au S., le Bordelais au S. O. et la Saintonge à l'O. Il se divisait en : 1° *Périgord noir* (ainsi nommé à cause de ses forêts) ou *Haut-Perigord* au N. (Périgueux, ch.-l.; Bourdeilles, Bergerac, la Force, Mucidan); 2° *Périgord blanc* ou *Bas-Perigord* au S. E. (Sarlat, ch.-l.; Biron, Castillon, abbaye de Cadouin, etc.). — On trouve des comtes de Périgord ou de Périgueux dès 778, et ils deviennent héréditaires en 886. L'un d'eux, Adalbert Ier, est connu par sa célèbre réponse à Hugues Capet. Fief de la Guyenne, le Périgord en suivit presque toujours les destinées. Après avoir appartenu à diverses maisons, il fut réuni au domaine royal, 1589, par Henri IV, qui en hérita de Jeanne d'Albret. Il forme aujourd'hui le département de la Dordogne.

Périgueux, *Vesunna*, puis *Petrocorii*, ch.-l. du département de la Dordogne, sur l'Isle, par 45°11' lat. N., et 1°36'54" long. O., à 476 kil. S. O. de Paris; 21,864 hab. Evêché suffragant de Bordeaux. Antique tour de Vésone; église byzantine de Saint-Front. Commerce de truffes; pâtés truffés; fer. Marché de porcs le plus considérable de France. Statues de Montaigne, de Fénelon, de Bugeaud, nés dans le département de la Dordogne. Patrie de Daumesnil. — Capitale des *Petrocorii*, sous le nom de *Vesunna*, Périgueux a été au moyen âge le siége d'un comté. V. *Périgord*.

Perim, *Insula Diodori*, île du Bab-el-Mandeb, à 10 kil. O. de l'Arabie, par 12°39' lat. N., et 40°54' long. E. Volcanique et stérile, elle a été occupée en 1857 par les Anglais, et fortifiée pour fermer la mer Rouge au S.

Périn (Lié-Louis), peintre de portraits, né à Reims, 1753-1817, excella dans la miniature. Houdon l'aida de ses conseils.

Périne (Sainte). V. Pétronille.

Perinet Le Clerc. V. Le Clerc (Perinet).

Peringskjoeld (Jean), antiquaire suédois, né à Strengnès, 1654-1720, a publié beaucoup de documents relatifs à l'histoire de la Suède. On cite : *Monumenta Uplandica*, 2 vol. in-fol., recueil d'inscriptions runiques, etc.

Perino del Vaga (Pierre **Buonaccorsi**, dit), peintre, né en Toscane, 1500, se rendit à Rome avec un confrère, le Vega, dont il devait prendre le nom. Il travailla à la décoration du Vatican sous Raphaël et sous Jules Romain. Il exécuta aussi des fresques à Gênes, dans le palais d'André Doria, puis revint à Rome, où il mourut en 1547.

Périnthe, *Perinthus*, colonie de Milet, sur la côte N. de la Propontide, à l'O. de Sélymbrie. Philippe II de Macédoine l'assiégea, et fut repoussé par les Athéniens, 341-339 av. J. C. — Elle fut appelée depuis *Héraclée;* d'où son nom actuel d'*Erekli*.

Péripatéticiens, *Promeneurs*, nom des disciples d'Aristote, parce que ce philosophe enseignait en se promenant dans le Lycée d'Athènes.

Péris, génies bienfaisants des deux sexes, répandus dans l'air, d'après les vieilles croyances de la Perse.

Perizonius (Jacques **Voorbroek**), philologue hollandais, né à Dam (Groningue), 1651-1715, fut professeur d'histoire à Franeker et à Leyde. Il a donné : *Animadversiones historicæ*, 1685, in-8°, ouvrage appelé par Bayle l'*errata* des historiens et des critiques, surtout pour l'histoire romaine, etc.; *Rerum per Europam seculo* XVI *gestarum Commentarii historici*, in-8°; *Origines Babylonicæ et Ægyptiacæ*, 2 vol. in-8°, etc.

Perkins Warbeck, prétendant à la couronne d'Angleterre, était fils d'un juif converti de Tournay. Il avait été mis en avant par la duchesse douairière de Bourgogne, qui l'opposa à Henri VII, 1490. Accueilli par elle comme second fils d'Edouard IV, son frère, par Charles VIII de France et par Jacques IV d'Ecosse, il prit le nom de Richard IV et débarqua en Cornouailles, 1498. Il tomba entre les mains de Henri VII, avoua son imposture, et fut pendu à Tyburn, 1499.

Perkins (Elisha), médecin américain, né dans le Connecticut, 1740, mort à New-York en 1799, exerçait sa profession à Plainfield. Il avait inventé le *tracteur métallique*, appareil thérapeutique composé de deux aiguilles dont il promenait la pointe sur la partie malade. Cette méthode réussit quelque temps par sa nouveauté même.

Perleberg, v. du Brandebourg (Prusse), à 125 kil. N. O. de Berlin; 5,000 hab.

Perles (Iles des), archipel du Grand Océan, dans le golfe de Panama, par 82° long. O., et 5°30' lat. N. Il est à 90 kil. S. de Panama et dépend de l'Etat de ce nom. Il comprend 16 iles et beaucoup d'îlots dangereux.

Perm, v. de la Russie, ch.-l. du gouvernement de son nom, à 1800 kil. E. de Saint-Pétersbourg, sur la Kama, par 54°6' long. E., et 58°1' lat. N.; 15,000 hab. Elle est située au milieu d'une contrée très-riche en salines, mines de cuivre et de fer. Evêché.

Perm (Gouvernement de), situé en Russie, à l'E., sur les deux versants de l'Oural, entre les gouvernements de Vologda au N. O., de Viatka à l'O., d'Orenbourg au S. et de Tobolsk à l'E.; 332,156 kil. carrés, dont partie en Asie; 2,199,000 hab. (Russes, Tatares, Finnois, etc.). Centre de l'industrie minérale en Russie, il produit les 13/20 du fer fabriqué dans l'empire. Mines de cuivre, d'or, de platine; salines. Forêts. Chevaux. Les villes sont : *Perm*, ch.-l.; Iekaterinbourg, Irbit, Verkhoturie, etc. — Au moyen âge, il forma, sous le nom de *Permie* ou Biarmie, un Etat finnois qui s'étendit jusqu'à l'océan Glacial arctique et à la Duna septentrionale. Assujetti d'abord à Novogorod, qui le couvrit de ses colonies, il tomba avec elle sous la domination d'Ivan III, 1471-78.

Permesse, ruisseau de Béotie, tributaire du lac Copaïs, était consacré aux Muses.

Permie ou **Biarmie**. V. Perm (Gouvernement de).

Pernambouc ou **Fernambouc**, v. du Brésil; ch.-l. de la province de son nom, sur l'Atlantique, par 37°12' long. O., et 8°3' lat. S., à 2,100 kil. N. O. de Rio-de-Janeiro; 120,000 hab. Ville forte et siége d'un évêché, Pernambouc se divise en trois parties, *Boa-vista* (bonne vue), *San-Antonio*, centre de l'administration, et *Recife* ou le port. Exportation de sucre et de coton. Tabac, savon, papier, machines.

Pernambouc, province orientale du Brésil, s'étend du N. E. au S. O. entre celles de Parahyba et de Ceara au N., de Piauhy au N. O., de Goyaz à l'O., de Minas Geraës au S., de Bahia, de Sergipe et d'Alagoas au S.E., et l'Atlantique à l'E. Elle a 119,800 kil. car. et 842,000 hab. Sucre, coton. Les villes sont : *Pernambouc*, ch.-l., Olinda, Goyana.

Pernau ou **Pernov**, en esthonien Pernaline *ville des tilleuls*, place forte de Russie (Livonie), à l'embouchure du *Pernau*, dans le golfe de Livonie et à 220 kil. N. de Riga. Commerce d'exportation; 12,000 hab.

Perne (François-Louis), savant musicien, né à Paris, 1772-1832, fut professeur, administrateur et bibliothécaire au Conservatoire de Paris. On a de lui : *Exposition de la séméiographie des Grecs*, dans la *Revue musicale ; Cours d'harmonie*, 1822, in-fol., etc.

Pernes, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 6 kil. S.

de Carpentras (Vaucluse). Garance, vins. Patrie de Fléchier; 4,718 hab.

Pernety (Antoine-Joseph), érudit, né à Roanne, 1716-1801, fut bénédictin, aumônier de Bougainville dans son voyage aux îles Malouines, 1763, bibliothécaire à Berlin, et, en 1787, fondateur d'une secte qui compta plusieurs adeptes à Avignon. On a de lui : *Dictionnaire de peinture, sculpture et gravure*, 1758, in-8°; *Histoire d'un voyage aux îles Malouines*, 2 vol. in-8°; *Dissertation sur l'Amérique*, in-12; *Fables égyptiennes et grecques dévoilées*, 2 vol. in-8°, etc. Il a aussi traduit plusieurs ouvrages de Swedenborg, dont il avait embrassé les idées à Berlin.

Pernety (Joseph-Marie, baron, puis vicomte), général d'artillerie, de la famille du précédent, né à Lyon, 1766, était lieutenant en 1785. Promu général de brigade, 1805, et de division, 1807, il hérissa l'île Lobau de 100 canons, 1809, et ouvrit le feu à la Moskowa, 1812. Sous la Restauration, il fut employé à l'administration de l'artillerie, 1815-24. Pair de France en 1835, sénateur en 1855, il est mort en 1856.

Pernov. V. Pernau.

Pero-Casevecchie, ch.-l. de canton de l'arr. et à 30 kil. S. de Bastia (Corse); 560 hab.

Peron (François), naturaliste et voyageur, né à Cérilly (Allier), 1775-1810. Volontaire en 1792, il fut pris par les Prussiens à Kaiserslautern, et, après sa mise en liberté, réformé à cause de ses blessures. Il avait achevé ses études de médecine, quand on l'attacha à l'expédition de Baudin aux Terres australes, 1800-1804. Il en rapporta 2,500 espèces nouvelles d'animaux. On a de lui: *Voyages de découvertes aux Terres australes*, 4 vol. in-8°, et in-4° La fin de la relation est de L. Freycinet.

Péronne, ch.-l. d'arrond. de la Somme, à 51 kil. d'Amiens, par 49°55'47" lat. N., et 0°33'54" long. E.; 4,174 hab. Place forte: on remarque son château dans lequel furent enfermés Charles le Simple, 923-929, et Louis XI, qui y signa le traité de 1468. Anc. capit. du Santerre, Péronne était comprise dans le Vermandois, avec lequel elle fut réunie au domaine royal par Philippe Auguste. Comme les autres villes de la Somme elle fut cédée par Charles VII au duc de Bourgogne, 1435, et reprise définitivement par Louis XI, 1477. Sous François Ier elle soutint contre les Impériaux un siége célèbre, 1536. Enfin, en 1576, les catholiques y signèrent le premier formulaire de la Ligue. — Percales, linons, batistes; raffineries de sucre et de sel; commerce de grains, laines, etc.

Pérosès. V. Firouz.

Perote (Coffre de), montagne du Mexique (Vera-Cruz), à l'O. de Jalapa; hauteur de 4,088 mètres. — La ville de *Perote* est à quelque distance; il y a une citadelle; 10,000 hab.

Perotti (Nicolas), philologue, né à Sasso-Ferrato (Ombrie), 1430-1480, fut professeur à Bologne, archevêque de Manfredonia, et gouverneur d'Ombrie, 1465, et de Pérouse, 1474. — Ses ouvrages cités parmi les monuments les plus anciens de l'imprimerie, sont : *Rudimenta grammatices*, 1473, in-fol.; *Cornucopia, sive commentaria linguæ latinæ*, 1489, etc. On a tiré de ses manuscrits quelques fables de Phèdre, dont le recueil entier lui a été attribué, sans fondement, par certains critiques.

Pérou, ancien Etat de l'Amérique du Sud qui, avant l'arrivée des Espagnols, s'étendait du 40° lat. S. à l'équateur. Il forma depuis une vice-royauté espagnole qui comprenait les Etats actuels de l'Equateur, du Pérou et de la Bolivie, et, en outre, la Plata. Celle-ci et la Bolivie n'en furent détachées qu'en 1776, pour former la vice-royauté de Buénos-Ayres.

Pérou, république de l'Amérique du Sud, bornée au N. par celle de l'Equateur, à l'E. par le Brésil, au S. par la Bolivie, et à l'O. par le Grand Océan, entre 3° et 22° lat. S., et entre 69° et 84° long. O. La superficie est de 1,605,000 kil. carr. Les côtes ont un développement de 2,800 kil. Pop., 2,500,000 hab. La capit. est *Lima.*

Traversé du N. au S. par la chaîne des Andes, le Pérou se divise en trois régions distinctes. La partie occidentale ou maritime est très-fertile : le climat est doux. La région centrale ou *Sierra* présente un amas de montagnes et de rochers et est riche en mines : le climat est froid. La partie orientale est une immense plaine qu'arrosent l'Amazone et ses affluents, le Mantaro, le vieux Marañon, le Napo, le Madeira, etc. Chaude et pluvieuse, mais saine, elle est couverte de forêts et possède aussi d'importants gîtes minéraux.

L'industrie péruvienne est presque nulle. On n'y fabrique guère que des chapeaux de paille dits de Panama, des hamacs de corde et des toiles grossières. La dispersion de la population sur un territoire immense et l'absence de voies de communication entravent même l'exploitation des richesses minérales. Les mines d'or sont à peu près abandonnées. Les mines d'argent du Cerro de Pasco sont réputées les plus riches d'Amérique. Le Pérou a encore des mines de mercure, d'étain, de cuivre, de plomb, de houille, de sel gemme. Il fournit aussi du salpêtre. Le guano, que l'on tire des îles Chincha, Lobos, etc., donne à l'Etat l'un de ses principaux revenus.

Le Pérou est administré par un président élu pour 4 ans et par deux chambres (sénateurs et députés). Il y a à Lima un archevêché duquel relèvent cinq évêchés. Les revenus sont de 290 millions de francs; la dette égale 900 millions. L'armée compte 16,000 hommes et la marine 18 navires à vapeur. Il y a environ 200,000 blancs, descendants d'Espagnols, 450,000 Cholos ou Mestixos, 1,700,000 nègres et métis de nègres, tous libres. La religion est le catholicisme.

Le Pérou comprend 15 départements et trois provinces. Celles-ci sont Callao, Iça et Piura. Les départements sont : Junin, Libertad, Lima, Arequipa, Ayacucho, Puño, Amazonas, Ancas, Guanca-Velica, Cuzco, Moquehua. Caxamarca, Soreto, Parapaca.

Histoire. — A l'arrivée des Espagnols, le Pérou était gouverné par les Incas, issus de Manco-Capac Ier (V. ce nom), et investis d'une autorité absolue. Il avait atteint déjà un certain degré de civilisation. La rivalité de deux rois indigènes, Huescar et Atahualpa, permit à Pizarre de faire la conquête du pays, 1531-1533. Lima, fondée en 1535, devint la capitale de la vice-royauté espagnole créée en 1544. Le Pérou fut le dernier pays de l'Amérique espagnole à secouer le joug espagnol. Affranchi par les victoires de Junin et d'Ayacucho, 1824, il se scinda en deux républiques, Pérou *propre* ou bas Pérou au N., et Bolivie ou haut Pérou au S. Si l'on excepte une réunion éphémère, 1835-39, due au général Santa-Cruz, président de Bolivie, les deux Etats ont gardé leur autonomie.

Pérou (Haut). V. Bolivie.

Péroun, dieu du tonnerre, chez les Slaves.

Pérouse, *Perusia*, en italien, *Perugia*, v. d'Italie, ch.-l. de la province de son nom, près du Tibre, à 110 kil. S. E. de Florence, par 43°6' lat. N., et 10°1' long. E.; 50,000 hab. — Evêché. Citadelle. Université. Ecole des beaux-arts. Musées de peinture et d'antiquités. Soieries et draps. — Pérouse était l'une des douze cités de l'anc. Etrurie. Fabius Rullianus, pendant la guerre des Samnites, gagna deux victoires sous ses murs, 310 et 295 av. J. C. Colonisée par les Romains, 195, elle fut le théâtre d'une courte guerre entre Octave et le frère d'Antoine, Lucius Antonius, 41. Après avoir été une république indépendante au moyen âge, elle passa au Saint-Siége, et en 1860, au royaume d'Italie. — Au xve siècle, elle fut le siége d'une école célèbre de peinture à laquelle appartint le Pérugin.

Pérouse (Province de) ou d'Ombrie (Italie), entre celles d'Urbin au N. E., de Macerata et d'Ascoli à l'E., d'Aquila au S. E., d'Arezzo et de Sienne au N. O., et les Etats-Romains à l'O.; 9,653 kil. carrés, 550,000 habit. Villes, *Pérouse*, ch.-l.; Foligno, Orviéto, Rieti, Spolète, Terni. — Blé, huile, vin, soie.

Pérouse (Lac de), en Italie, à 13 kil. de Pérouse; il a 190 kil. carrés. C'est l'anc. lac *Trasimène.*

Pérouse (La). V. La Pérouse.

Perpenna ou **Perperna,** consul romain, 129 av. J. C., vainquit et prit Aristonic, roi de Pergame. Il mourut avant la fin de la guerre.

Perpenna, général romain, petit-fils du précédent, avait embrassé le parti de Marius. Après la ruine d'Æmilius Lepidus, 78 av. J. C., il se rendit en Espagne, où ses soldats l'obligèrent à se réunir à Sertorius. Jaloux de ce dernier, il finit par l'assassiner, 72. Lui-même fut alors battu, pris et mis à mort par Pompée, 71.

Perpétue (Sainte), subit avec sainte Félicité le martyre à Carthage, 203. Fête, le 7 mars.

Perpignan, ch.-l. du départ. des Pyrénées-Orientales, sur la Tet, par 42°11'39" lat. N., et 0°53'50" long. E., à 11 kil. O. de la Méditerranée, et 846 kil. S. de Paris. Pop., 27,378 hab. — Evêché suffragant d'Albi. Place de guerre de 1re classe, cette ville est le centre de la défense de la frontière des Pyrénées-Orientales. Vers à soie, distilleries, minoteries, bouchons de liége, tanneries, etc. Commerce de vins de Rivesaltes, laines, huiles, peaux de mouton. La cathédrale de Saint-Jean est ina-

chevée. Patrie du peintre H. Rigaud et de dom Brial. — Ancienne capitale du Roussillon, bâtie près de Ruscino, cette ville, qui date du moyen âge, a été prise deux fois par les Français sur les Espagnols en 1475 et en 1642; la dernière fois, elle leur resta, en vertu du traité des Pyrénées, 1659.

Perrache (Michel), sculpteur, né à Lyon, 1686-1750, décora la plupart des églises de sa ville natale. — Son fils, Antoine-Michel, aussi sculpteur, a attaché son nom à une chaussée qui agrandit Lyon, en y réunissant, d'après un plan donné par Perrache en 1765, une île considérable.

Perrault (Claude), architecte, né à Paris en 1613, était fils d'un avocat au parlement. Il avait étudié la médecine, quand, chargé par Colbert de traduire Vitruve, il sentit sa véritable vocation se révéler. Il présenta des plans pour l'achèvement du Louvre, au moment où Louis XIV faisait appel au Bernin et à d'autres artistes. Ses dessins ayant été adoptés, il débuta dans la carrière en élevant la fameuse colonnade qui décore la façade de l'E., 1666-1670. Il construisit encore l'Observatoire de Paris, 1667-1672, et, à l'entrée du faubourg Saint-Antoine, un arc triomphal, 1670, qui, ayant été achevé en plâtre, se dégrada, et fut démoli en 1716. Il travailla aussi au château et au parc de Versailles. Claude Perrault mourut en 1688. — Outre sa traduction de *Vitruve*, 1673, in-fol., qui aujourd'hui laisserait beaucoup à désirer, il a donné : *Ordonnance des cinq espèces de colonnes selon la méthode des anciens; Recueil de machines*, etc.

Perrault (Charles), littérateur, frère du précédent, né à Paris en 1628, fut d'abord avocat au parlement, 1651, puis commis chez son frère, Pierre, receveur général des finances, 1654-1664. Connu de Colbert, qui le nomma contrôleur général de la surintendance des bâtiments, il entra dans la commission des devises et des inscriptions, origine de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres, contribua à la fondation de l'Académie des sciences et à la réorganisation de l'Académie de peinture, sculpture et architecture. Admis à l'Académie française, 1671, il fit décider que les séances de réception seraient publiques, et que les élections auraient lieu par écrit. En 1687, il lut à ses confrères un poëme : *le Siècle de Louis le Grand*, où il soutenait la supériorité des auteurs de son temps sur l'antiquité. Racine n'ayant vu dans cette thèse qu'un jeu d'esprit, Perrault la reprit et la développa dans le *Parallèle des anciens et des modernes*, 1688-98, 4 vol. in-12. Il en résulta une lutte assez vive où Perrault, dans l'*Apologie des femmes*, en vers, répondit aux critiques que Boileau lui avait adressées dans ses *Réflexions sur Longin*. Malgré l'éclat de cette querelle, le nom de Perrault vivra surtout par ses *Contes des fées*, 1697, où il a recueilli et fixé de vieilles légendes, dans un style familier et naïf. Il mourut en 1703. Collin de Plancy a publié ses *Œuvres choisies*, 1826, in-8°, et P.-L. Jacob a édité, en 1842, les *Mémoires, contes et autres œuvres de Ch. Perrault*.

Perreciot (Claude-Joseph), archéologue, né à Roulans (Doubs), 1728-1798, fut maire de Baume-les-Dames, dont il mit à profit les archives, puis trésorier des finances à Besançon. On a imprimé de lui, en 1845 : *De l'état des personnes et de la condition des terres dans les Gaules jusqu'à la rédaction des coutumes*, 3 vol. in-8°.

Perrenot de Granvelle (Nicolas), homme d'État, né à Ornans (Franche-Comté), 1486-1550, d'une honorable famille de bourgeoisie, élève de Mercurin Arborio, à Dôle, conseiller au parlement de Dôle, gagna la confiance de Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, fut ambassadeur en France, où on le retint prisonnier après la rupture du traité de Madrid, 1526, mais fut bien traité par François Ier. Charles-Quint lui donna les fonctions de chancelier et lui accorda toute sa confiance; il l'employa dans toutes ses négociations. Avide d'argent, Granvelle encouragea les arts, agrandit et embellit, à Besançon, le palais de Granvelle.

Perrenot de Granvelle (Antoine de), cardinal, premier ministre de Charles-Quint et de Philippe II, né à Besançon, 1517-1586, fils du précédent, fut évêque d'Arras à 23 ans, brilla au concile de Trente et devint conseiller d'État. Il remplaça son père dans la confiance de l'Empereur, contribua au mariage de Philippe II avec Marie Tudor, et, après l'abdication de Charles-Quint, fut chargé de l'administration des Pays-Bas avec Marguerite de Parme. Il fut l'un des négociateurs de la paix de Cateau-Cambrésis. L'administration de Granvelle exaspéra les Flamands; Philippe II le récompensa de son dévouement absolu en lui faisant donner les titres d'archevêque de Malines, 1560, et de cardinal, 1561, mais il fut forcé de le rappeler des Pays-Bas, en lui laissant toujours une grande influence dans le gouvernement. Retiré à Besançon, il était instruit par ses nombreux espions, et correspondait sans cesse avec Philippe II. Vice-roi de Naples, 1570-1575, il montra moins de sévérité. Il fut rappelé, par Philippe II, à Madrid, pour l'aider à gouverner, fut nommé archevêque de Besançon en 1584, mais mourut à Madrid, sans avoir pu retourner dans sa patrie, comme il le désirait. Il aimait les lettres et les arts, et protégea toujours les savants et les artistes. Sa *Correspondance*, en plus de 80 gros vol. in-fol., renferme toute l'histoire diplomatique de l'époque; elle est à Besançon. M. Weiss en a donné 10 vol. d'extraits et de copies dans la *Collection des documents inédits relatifs à l'histoire de France*.

Perregaux (Alphonse-Claude), banquier, né à Neuchâtel (Suisse), 1750-1808, a été l'un des fondateurs de la Banque de France. Il s'était associé Jacques Laffitte.

Perreux, ch.-l. de canton de l'arr. et à 4 kil. E. de Roanne (Loire); 2,565 hab.

Perrhèbes, tribu pélasgique de Thessalie, au N., entre les monts Cambuniens et le Pénée. Outre la *Perrhébie*, ils habitaient la Pélasgiotide. Leurs villes avaient été Larisse, Argissa, etc. Ils furent chassés, par les Lapithes, dans l'Olympe et le Pinde.

Perrier (François), dit le *Bourguignon*, peintre et graveur, né, vers 1590, à Saint-Jean-de-Losne, étudia à Rome. Il travailla pour les chartreux de Lyon, et, à Paris, à l'hôtel de la Vrillière et à l'hôtel Lambert, etc. Il mourut vers 1650 ou 1656. — Ses gravures d'après l'antique : *Statuæ antiquæ*, 1638; *Icones et segmenta illustrium e marmore tabularum*, 1645 (Rome, in-fol.), sont loin de rendre les originaux.

Perrin (Pierre), créateur de l'opéra français, né à Lyon vers 1620, porta le titre d'*abbé*, bien qu'il n'eût reçu ni les ordres, ni aucun bénéfice. Il donna, en 1659, à Issy, une pastorale chantée, dont la musique était de Cambert. Il n'obtint cependant qu'en 1669 l'autorisation d'établir l'*Académie des opéras en musique*, inaugurée, en 1671, par la représentation de *Pomone*. Il mourut en 1675. — Ses poésies lui ont attiré les épigrammes de Boileau. On a publié ses *Œuvres*, 1661, 3 vol. in-12.

Perrin (Victor). V. Victor (Maréchal).

Perron (Du). V. Duperron.

Perronet (Jean-Rodolphe), ingénieur, né à Suresnes, 1708-1794, exécuta, pendant 20 ans, à Paris, des travaux subalternes d'architecture, avant d'être admis à un grade supérieur dans l'administration des ponts et chaussées. Nommé ingénieur par Trudaine, il fut appelé à organiser l'école nouvelle des ponts et chaussées, premier établissement de ce genre qui ait été fondé en Europe, 1747. Il donna lui-même le plan de 13 ponts, parmi lesquels on remarque ceux de Neuilly, 1766-69, et de Louis XVI, à Paris, 1787-1792. Il inventa aussi plusieurs machines ingénieuses. Outre ses *Mémoires*, il a publié une *Description des projets des ponts de Neuilly, de Mantes, d'Orléans*, etc., 3 vol. in-fol. et in-4°.

Perros-Guirec, port des Côtes-du-Nord (France), dont la rade, très-sûre, offre un refuge utile; ch.-l. de canton de l'arr. et à 10 kil. N. de Lannion; 2,7[illegible]1 hab., dont 583 agglomérés.

Perrot d'Ablancourt. V. Ablancourt.

Perruques. L'usage des chevelures artificielles n'a été inconnu ni à l'antiquité, ni au moyen âge, mais il ne devint général qu'aux XVIIe et XVIIIe s. On connaît les immenses perruques portées par Louis XIV et par ses contemporains. De là l'origine de la corporation des barbiers-perruquiers, 1657, qui subsista jusqu'à la révolution.

Persaim ou **Bassein,** v. de l'Indo-Chine anglaise, prov. et à 210 kil. S. O. de Pegou, sur le Bassein ou bras occidental de l'Iraouaddy. Commerce considérable.

Persante, petit fleuve de Prusse (Poméranie), sort d'un lac près de Neu-Stettin, coule au N. O., et finit dans la Baltique, à Colberg; 120 kil. de cours.

Persarménie, nom donné à la partie E. de l'Arménie qui revint aux Perses, quand ils partagèrent ce royaume avec l'empire d'Orient, 428.

Perse (Aulus Persius Flaccus), poëte satirique latin, né à Volaterra, 34-62 après J. C., était de l'ordre équestre. A 12 ans, il alla étudier, à Rome, la grammaire et la rhétorique. Plus tard, il fut le disciple du stoïcien Cornutus, dont il resta l'ami. Il fut aussi lié avec Lucain,

Cœsius Bassus et Thraséas. Il nous reste de lui 6 satires contenant 650 vers hexamètres : la première est plutôt littéraire; les autres exposent certaines doctrines stoïciennes dont la beauté morale est le principal mérite du livre de Perse. On leur a reproché une obscurité qui tient au brusque changement d'interlocuteurs, à l'emploi de locutions populaires ou proverbiales, à des allusions dont le sens nous échappe. — Casaubon en a donné une édition et un commentaire (1605, in-8°), qui ont servi à toutes les publications postérieures. — Les traductions françaises les plus récentes sont celles de Théry, in-12, de Perreau, de Fabre, de J. Lacroix, in-8°., etc.

Perse ancienne. On a entendu sous ce nom :

I. — La Perse *propre* ou Perside, *Persis*, contrée de l'Asie ancienne, au S., entre la Médie au N., la Susiane à l'O., le golfe Persique au S. O. et au S., la Carmanie à l'E. et l'Arie au N. E. Villes, Pasargade et Persépolis. Aujourd'hui *Farsistan*.

II. — L'empire des Perses, qui, sous Darius Ier, avait pour limites : au N. l'Iaxarte, la mer Caspienne, le Caucase, le Pont-Euxin et la Propontide; à l'O., la mer Egée, la Méditerranée, le désert de Libye en Afrique; au S. les cataractes de Syène, la mer Rouge, l'Arabie, le golfe Persique et la mer Erythrée; à l'E. l'Indus. Darius Ier le divisa en 20 satrapies : 1° Eolide, Ionie, Doride, Carie, Lycie et Pamphylie; 2° Mysie et Lydie; 3° Phrygie, Paphlagonie et Cappadoce; 4° Cilicie et Syrie du N.; 5° Syrie du S. et Chypre; 6° Egypte; 7° Gandariens, Dadices, etc.; 8° Susiane; 9° Babylonie et Assyrie; 10° Médie; 11° Hyrcanie; 12° Bactriane; 13° Arménie; 14° Carmanie et Drangiane; 15° Saces; 16° Sogdiane, Arie, Parthiène, Margiane, etc.; 17° Paricaniens; 18° Sapires et Matianiens; 19° Mosynèques, Macrons, Mosques, etc.; 20° Inde. — La Perse propre, pays conquérant, n'était pas une satrapie.

L'empire des Perses correspondait à l'Egypte, à la Turquie d'Asie et aux Etats asiatiques situés aujourd'hui entre le Tigre et l'Indus (Perse, Afghanistan, Béloutchistan, Turkestan méridional, etc.).

III. — La partie de l'Asie occidentale, située entre le Tigre et l'Indus, qui forma le royaume des Sassanides. Au moyen âge, et dans les temps modernes, on a souvent compris, sous le nom de Perse, la même étendue de pays.

Perse moderne ou **Irân**, royaume de l'Asie occidentale, borné au N. par la Transcaucasie, la mer Caspienne et le Turkestan, à l'O., par la Turquie d'Asie; à l'E., par l'Afghanistan et le Béloutchistan ; et au S., par le golfe Persique (si l'on excepte la partie du littoral persan qui dépend de l'iman de Mascate). Situé entre 25° et 40° lat. N., et entre 42° et 60° long. E., il a une superficie de 1,650,000 kil. carrés environ. — La capitale est *Téhéran*.

La Perse moderne comprend la moitié occidentale du plateau d'Irân, dont le reste appartient à l'Afghanistan et au Béloutchistan. Il est déterminé chez elle par des groupes de montagnes nues et escarpées (Damavend et Elbourz au N., Elvend à l'O., Bakhtyaris au S. E., etc). Les trois dixièmes du pays sont occupés par des déserts salins et sablonneux. On compte plus de 30 lacs, dont le plus grand est celui d'Ourmiah. Sur les flancs du plateau coulent au N. le Kizil-Ouzen et l'Araxe, et au S. O. le Kherkah (*Gyndes*), et le Karoun (*Eulœus* ou *Choaspes*), affluents du Chat-el-Arab. La configuration de la Perse entraîne trois climats : au N. les étés sont assez chauds et les hivers très-doux, sauf dans l'Aderbaïdjan. Dans le plateau, au centre, un froid rigoureux succède à une chaleur excessive. Enfin au S. le littoral du golfe Persique est désolé par un vent brûlant, le *samoun*.

Les richesses minérales de la Perse, or, argent, cuivre, fer, houille, marbre, soufre, etc., ne sont pas toutes exploitées. Le sel abonde. Le Khorassan fournit de belles turquoises. Les productions végétales sont très-variées, froment, riz, orge, millet; vignes, oranges, melons, citrons, etc. La figue, la grenade, la mûre, l'amande, la pêche sont, dit-on, originaires de Perse. On peut citer encore le tabac, le safran, le coton, les gommes, le mûrier, le pavot à opium, la manne, la rhubarbe, etc. Les chevaux et les mulets de la Perse sont très-recherchés. Le chameau y est commun. Parmi les espèces sauvages, il y a le sanglier, l'ours, l'hyène, le lion, etc. — L'industrie, si florissante lors du voyage de Chardin, a décliné; les Persans excellent encore cependant dans la fabrication des armes, des tapis, des châles, des étoffes de soie et de laines, des cristaux, des poteries, etc.

La population est, dit-on, de 7 à 8 millions d'habitants, dont 3 millions sont nomades et 4 millions agriculteurs : les autres habitent les villes. Il y a 7,500,000 chiites, 1,500,000 sunnites, 50,000 dissidents musulmans, 300,000 chrétiens, des guèbres, des juifs, etc.

Les revenus de l'Etat s'élèvent à 12 millions de fr., sans compter les dons extraordinaires faits au souverain. Il n'y a point de dette publique : on pourvoit au déficit par des contributions spéciales et par les amendes. L'armée régulière est de 50,000 hommes. La France, l'Angleterre et la Russie ont des représentants à Téhéran.

La Perse renferme les 12 provinces suivantes : au N. le Mazanderan et le Ghilan; à l'O. l'Aderbaidjan et le Kurdistan; au S. le Khouzistan et le Laristan; à l'E. le Kerman, le Kouhistan, et le Khorassan, et dans l'intérieur, le Tabaristan, l'Irak-Adjemi, et le Farsistan (V. tous ces noms).

Histoire. — Dans l'antiquité, il y eut deux empires des Perses. Le premier eut pour berceau la Perse *propre*, dont le roi, Cyrus, 559-530, substitua sa domination à celle des Mèdes, des Lydiens et des Assyriens dans l'Asie occidentale. Après lui, Cambyse s'empara de l'Egypte, et Darius Ier de l'Inde en deçà de l'Indus. Sous Darius Ier éclatèrent les guerres médiques, 504-449, qui commencèrent avec la Grèce une rivalité terminée, en 330, par la chute de l'empire des Perses sous les coups d'Alexandre le Grand. — La mort du conquérant, 323, livra l'Asie occidentale aux Séleucides, puis aux Parthes (V. ces noms). Les derniers furent remplacés, entre le Tigre et l'Indus, par les Sassanides, fondateurs du second empire perse, 226-652 ap. J. C. Rival heureux des Romains en Orient, il devait tomber au pouvoir des Arabes, 652.

Au moyen âge, la Perse n'eut pas d'existence bien distincte. Comprise d'abord dans l'empire arabe, elle fut disputée, à partir du IXe siècle, par diverses dynasties provinciales : l'une d'elles, celle des Bouides, occupa la Perse propre, 933-1055. Puis vinrent les invasions des Turcs Seldjoucides, 1035, des Kharismiens, 1095, des Mongols sous Gengis-Khan et Tamerlan, qui fondèrent des dynasties plus ou moins durables.

Dans les temps modernes, la Perse se reconstitua sous la dynastie des Sophis, 1501-1736, qui renouvela contre les Turcs ottomans la lutte que les Sassanides avaient soutenue contre les Romains. Au XVIIIe siècle, la mort d'Abbas III, 1736, et l'usurpation de Nadir-Chah, 1736-1747, furent suivies d'une série de guerres civiles auxquelles mit enfin terme l'avénement d'Aga-Mohammed-Khan, fondateur de la dynastie actuelle des Kadjars. A partir du XIXe siècle, la Perse s'est trouvée placée entre les ambitions rivales de la Russie et de l'Angleterre, qui se disputent l'influence à la cour de Téhéran.

Dynasties de la Perse.

Antiquité. — 1° *Empire des Achéménides.*

Cyrus (av. J. C.)	559
Cambyse	530
Smerdis *le Mage*	522
Darius Ier	521
Xerxès	485
Artaban	472
Artaxerxès Longue main	471
Xerxès II	425
Sogdien	425
Darius Nothos	424
Artaxerxès Mnémon	405
Ochus	359
Arsès	338
Darius Codoman	336-330

Empire d'Alexandre le Grand. — Dynastie des *Séleucides* et des *Arsacides* ou *Parthes*, 330 av. J. C., — 226 ap. J. C.

2° *Empire des Sassanides.*

Ardshir ou Artaxerxès Ier	226
Sapor Ier	238
Hormisdas Ier	271
Varane Ier ou Bahram	273
Varane II	276
Narsès	294
Hormisdas II	303
Sapor II	310
Artaxerxès II	380
Sapor III	384
Varane III	389

Jesdegerde Ier. ou Yesdegerde. .	399
Varane IV.	420
Jesdegerde II.	440
Perozès (Firouz).	457
Balascès	488
Kobad	491
Khosroes *le Grand*.	531
Hormisdas III.	579
Khosroes II.	589
Siroes.	628
Sept princes de 629 à.	632
Jesdegerde III.	632-52

Moyen age. — A côté du khalifat de Bagdad, dynasties indépendantes depuis 820 (Tahérides, Samanides, Saffarides, Bouides, Ghaznévides, Seldjoucides, sultans du Kharisme, etc). Un descendant de Gengis-Khan, Houlagou, détruit le khalifat de Bagdad et fonde une dynastie mongole d'Irân, 1258-1335. Puis vient une anarchie que suivent l'invasion de Tamerlan, 1389, et l'élévation des dynasties du Mouton-Noir et du Mouton-Blanc, 1407-1501. — V. ces noms.

Temps modernes. — 1° *Sophis.*

Ismaël Ier.	1501
Thamas.	1523
Ismaël II.	1575
Trois princes.	1575-85
Abbas *le Grand*.	1585
Sophi (Sefi).	1629
Abbas II.	1642
Soliman	1666
Hussein.	1694
Mahmoud (Afghan).	1722
Ascraf . . . id.	1725
Thamas	1729
Abbas III.	1732-36

Divers prétendants de 1736 à 1794: Nadir-Chah, 1736-47 ; Kerim-Khan, 1761-1779, etc.

2° *Kadjars.*

Aga-Mohammed.	1794
Feth-Ali-Chah.	1796
Mohammed-Chah.	1834
Nasser-ed-Din.	1848

Persée, héros grec, fils de Jupiter et de Danaé, fut exposé à la merci des flots par son aïeul Acrisius, roi d'Argos, auquel un oracle avait prédit qu'il serait tué par son petit-fils. Recueilli par Polydecte, roi de Seriphos, il se signala dans la suite par la mort de Méduse, par sa victoire sur Atlas qu'il changea en montagne à l'aide de la tête de cette Gorgone, par la délivrance d'Andromède, enfin par la punition de Polydecte. Acrisius le reçut alors et fut tué par Persée qui se livrait à l'exercice du palet dont il était l'inventeur. Après ce crime involontaire, Persée échangea Argos contre le royaume de Tirynthe, où il agrandit Mycènes. Ses fils furent Electryon, Sthénélus, Alcée, etc.

Persée, roi de Macédoine, 178-168 av. J. C., était fils de Philippe V, dont il s'assura le trône en calomniant auprès de son père le jeune Démétrius, qui fut mis à mort. Prévoyant une lutte contre les Romains, il s'y prépara pendant 6 ans; il résista aux consuls Licinius et Hostilius, mais il fut surpris par Marcius, qui franchit l'Olympe, 169, et battu complétement par Paul Emile à Pydna, 168. Réfugié à Samothrace, il finit par se livrer et servit au triomphe du vainqueur. On le laissa, dit-on, mourir de faim à Albe.

Perséphone, nom de *Proserpine* en grec.

Persépolis, v. de la Perse propre ou Perside, sur l'Araxe, fut d'abord un campement des Perses, puis leur capitale. Alexandre le Grand s'en empara, 330 av. J. C., mais il n'y brûla, quoiqu'on ait dit, qu'une partie du palais du grand roi. Le dernier Sassanide, Yesdegerde III, en fut chassé par les Arabes. Les ruines de Persépolis, appelées aujourd. *Tschill-Minar* (les 40 colonnes), sont près d'*Istakhar*, à 48 kil. N. O. de Chiraz.

Perserin ou **Prisrendi,** v. de Turquie d'Europe (Haute-Albanie), ch.-l. de livah, à 125 kil. E. de Scutari, près du Drin Blanc ; 10,000 hab.

Perside ou **Perse propre.** V. Perse ancienne.

Persique (Golfe), *Sinus Persicus*, quelquefois *mare Erythræum*, formé par la mer des Indes avec laquelle il communique par le détroit d'Ormuz. Il s'étend du N. O. au S. E., sur une longueur de 800 kil. et avec une largeur de 200 kil., entre la Perse au N. E., la Turquie d'Asie au N. O. et l'Arabie au S. O. et au S. E. Il reçoit le Chot-el-Arab. Bordé par des récifs de corail, il renferme les îles de Karrack et de Kischm (Perse), et l'archipel des Bahrein (Arabie).

Persiques (Pyles ou **Portes),** défilé entre la Susiane et la Perse propre, appelé aussi *Portes Susiennes*, qui était occupé par les Uxiens.

Persuis (Louis-Luc **Loiseau de**), compositeur de musique, né à Metz, 1769-1819, fut chef d'orchestre, et directeur à l'Opéra de Paris. Il excella surtout dans la musique de ballet. Il a composé, avec Lesueur, le *Triomphe de Trajan*.

Pertarite ou **Pertharit,** roi des Lombards, 661-668, était fils d'Aribert Ier. Il régnait à Milan, et son frère Godebert à Pavie. Le dernier ayant été assassiné par le duc de Bénévent, Grimoald, 662, Pertarite s'enfuit chez les Avares, puis chez les Francs. Rappelé à la mort de l'usurpateur, 671, il s'associa son fils Cunibert en 678. — Il a fourni à P. Corneille le sujet d'une tragédie.

Perth, v. d'Ecosse, ch.-l. du comté de son nom, à 60 kil. N. O. d'Edimbourg, sur le Tay ; 25,000 hab. Eglise Saint-Jean très-ancienne; prison modèle. Châles, toiles peintes, gants ; filatures, tanneries. Construction de navires ; pêche du saumon. Ruines romaines et du moyen âge. Près de là est l'ancienne résidence royale de *Scone*.

Perth (Comté de), situé dans l'Ecosse centrale, entre ceux d'Angus au N. O., d'Aberdeen et d'Inverness au N., d'Argyle à l'O., de Dunbarton, de Stirling, de Clackmanan et de Kinross au S., et de Fife au S. E.; 662,709 hect.; 140,000 hab. Agriculture avancée dans les Basses-Terres à l'E. Beaux sites à l'O. et au N. dans les Grampians. Il est arrosé par le Tay et la Dic. Villes, *Perth*, ch.-l.; Scone, etc.

Perth, v. au S. O. de l'Australie, sur le Swan-river. Colonie anglaise; lieu de déportation; évêché depuis 1844.

Pertharit. V. Pertarite.

Perthois, *Pertisus* ou *Pertinensis pagus*, l'une des trois divisions de la haute Champagne, comprenait *Vitry-le-François*, ch.-l., Perthes, ville ancienne ruinée par Attila ; Saint-Dizier, et, de plus, Sainte-Menehould dans l'Argonne. Il est partagé aujourd'hui entre la Marne et la Haute-Marne.

Pertinax (Publius Helvius), empereur romain, 193, était fils d'un affranchi, marchand de bois. Il naquit en Ligurie, en 126. Grammairien, puis centurion, il arriva aux plus hauts grades de l'armée. Sous Marc Aurèle, il comprima la révolte d'Avidius Cassius. Il devint préfet de Rome sous Commode, à la mort duquel il fut proclamé empereur. Accueilli avec faveur par le sénat et le peuple, il annonça des réformes qui déplurent aux prétoriens; il périt assassiné après un règne de 87 jours.

Pertre (Le), bourg du canton d'Argentré dans l'arr. de Vitré (Ille-et-Vilaine). Toiles, grains, beurre ; 2,000 habitants.

Pertuis, ch.-l. de canton de l'arr. et à 30 kil. S. E. d'Apt (Vaucluse), près de la Durance. Garance, vins, eaux-de-vie, vermicelle, tuiles; 5,494 hab.

Pertuis Breton. V. Breton (Pertuis).

Pertuis d'Antioche. V. Antioche (Pertuis d').

Pertuisane, sorte de hallebarde en usage dans les armées du xvie et du xviie siècle. Elle consistait en une lame longue, pointue, tranchante des deux côtés, que l'on plaçait à l'extrémité d'un bois de lance.

Pérugin (Le). V. Vannucci (Pietro).

Peruwelz, v. du Hainaut (Belgique), à 22 kil. de Tournay. Industrie active : tanneries, mégisseries, filatures de laine, bas, bonneterie ; 7,600 hab. Près de là est l'*Ermitage*, à la famille de Croy.

Peruzzi (Balthasar), peintre et architecte, né à Ancajano, près de Sienne, en 1480, dut tout à lui-même. Soutenu à Rome, par l'un de ses compatriotes, le banquier A. Chigi, il s'appliqua à l'architecture, et, par l'emploi de la perspective aérienne dans la peinture monumentale, inventa l'architecture feinte que A. del Pozzo perfectionna depuis. Il éleva pour son protecteur le palais appelé *la Farnésine*, et le décora d'une fresque : *Persée tuant Méduse*. Il était architecte de Saint-Pierre quand le sac de Rome par les bandes du connétable de Bourbon l'obligea de revenir à Sienne. Il y exécuta diverses fresques, entre autres celle de la *Sibylle annonçant à Auguste la venue de J. C.* De retour à Rome, il construisit plusieurs édifices, parmi lesquels est le *palais*

Massimi, le meilleur et le dernier de ses ouvrages. Il mourut en 1536.

Pervenchères, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 16 kil. S. O. de Mortagne (Orne); 902 hab., dont 186 agglomérés.

Perwez, comm. rurale du Brabant (Belgique). Coutellerie; commerce de bestiaux; 2,500 hab.

Pesaro, *Pisaurum*, v. d'Italie, ch.-l. de la prov. de Pesaro-et-Urbin, sur l'Adriatique, à l'embouchure de la Foglia, par 43°55' lat. N., et 10°32' long. E., à 140 kil. E. de Florence; 15,000 hab. Port assez commerçant. Faïences, poteries, cristaux, moulineries de soie. Patrie d'Innocent XI, du peintre Cantarini et de Rossini. Evêché.

Pesaro (Cap), cap de l'île de Chio, au S. O.

Pescaire. V. Pescaira et Avalos.

Pescaira, en français Pescaire, *Aternum*, bourg fortifié d'Italie (anc. royaume de Naples), dans la prov. et à 14 kil. N. E. de Chieti, à l'embouchure de la Pescara; 3,000 hab.

Pescara ou *Aterno*, fl. d'Italie, se jette dans l'Adriatique, après 140 kil. de cours.

Pescennius Niger. V. Niger.

Peschiera, *Piscaria*, *Ardelica*, place forte d'Italie, prov. et à 32 kil. N. O. de Mantoue, à l'endroit où le Mincio sort du lac de Garda; 3,000 hab. — Les Piémontais la prirent aux Autrichiens en 1848. C'était l'une des quatre forteresses du fameux quadrilatère.

Pescia, v. d'Italie, à 36 kil. N. E. de Florence. Evêché; belle cathédrale. Verreries, papeteries, pâtes d'Italie; 5,000 hab.

Pescina, v. d'Italie, dans l'Abruzze Ultérieure II[e], à 50 kil. S. O. d'Aquila. Evêché.

Peshawer. V. Peichawer.

Pesmes, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 22 kil. S. de Gray (Haute-Saône), sur l'Oignon; 1,477 hab.

Pesne, famille d'artistes de Paris, aux XVII[e] et XVIII[e] siècles. *Jean*, né à Rouen, 1625-1700, fut un graveur estimé.— *Antoine*, né à Paris, 1683-1743 (?), fut peintre de Frédéric le Grand; il y a deux de ses portraits à Versailles, etc.

Pessac, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 6 kil. S. O. de Bordeaux (Gironde). Vins de Graves estimés; 2,799 habitants.

Pessinonte, *Pessinus*, v. anc. de la petite Phrygie, puis de la Galatie, sur le Sangarius. Culte célèbre de Cybèle. Elle fut la capitale de la Galatie II[e].

Pestalozzi (Jean-Henri), instituteur suisse, né en 1746 à Zurich, s'adonna à l'étude des langues, de la théologie, puis du droit, avant de se livrer à l'agriculture. Retiré à Neuhof près de Berne, il recueillit 50 enfants abandonnés et fonda pour eux, en 1775, un institut pédagogique qu'il transféra à Stanz en 1798. Ruiné par la guerre, il s'établit simple maître d'école à Burgdorf, trouva des collaborateurs dévoués qui appliquèrent avec succès sa méthode : celle-ci avait pour base l'exercice graduel des facultés de l'enfant en suivant l'ordre indiqué par la nature. Il l'avait développée lui-même dans divers écrits : *Lienhardt et Gertrude*, 4 vol., 1781-87; *le Livre des mères*, 1803, ont été traduits en français. L'Institut, transporté à Munchsen-Buchsel, puis à Yverdun (Vaud), était tombé cependant, faute d'une administration vigoureuse, quand Pestalozzi mourut, 1827. Ses *Œuvres* forment 15 vol. in-8°, 1819-27.

Peste noire, nom donné à l'épidémie qui décima l'Asie et l'Europe vers 1348. On l'appelle aussi *peste de Florence*, à cause de la célèbre description tracée par Boccace.

Pestel (Paul), colonel russe, 1794-1826, d'origine allemande, fit de bonne heure partie des sociétés secrètes qui voulaient régénérer la Russie. Il fut arrêté le 26 décembre 1825, se défendit avec courage, et fut pendu. Il avait réuni ses idées dans le *Code Russe*, qui n'a pas été publié, voulait l'émancipation des paysans, le partage des terres, l'installation des juifs de Russie en Asie Mineure, et une sorte de république slave fédérale.

Pesth, *Pestum* ou *Pestinum*, ou encore *Contra-Acincum* et *Transacincum*, capitale de la Hongrie, sur la rive gauche du Danube, en face de Bude, à laquelle elle est unie, depuis 1849, par un pont suspendu de 400 mètres de longueur. Elle est à 200 kil. N. E. de Vienne. Parmi ses édifices on cite l'hôtel des Invalides, ses casernes, la Bourse, etc. L'université de Bude y a été transférée en 1784. Tribunal suprême de la Hongrie. On y parle hongrois, latin, slave, roumain et allemand. L'importance de Pesth est moins industrielle que commerciale : ils'y tient quatre foires célèbres. Pop., 270,000 hab. Fondée sur l'emplacement d'une forteresse romaine, cette ville a souffert des guerres de l'Autriche contre les Turcs, qui la perdirent en 1686. En 1848, on y transporta le siége de la diète, qui y commença contre l'empereur François-Joseph une guerre terminée l'année suivante.— Le comitat de *Pesth* se divise en *Pesth-Pilis*, au N., ch.-l. Pesth, et *Pesth-Solth*, au S., ch.-l. Kecsmet.

Pétalisme, de πέταλον, *feuille*, sorte d'ostracisme établi à Syracuse, 454 av. J. C. On écrivait sur une feuille d'olivier le nom du citoyen que l'on bannissait.

Pétase, chapeau à larges bords à l'usage des voyageurs chez les anciens. Un pétase ailé était la coiffure de Mercure, messager des dieux.

Petau (Paul), né à Orléans, 1568-1614, conseiller au parlement de Paris, a laissé : *Veterum numismatum gnorisma; Antiquariæ supellectilis portiuncula*, etc.

Petau (Denis), en latin *Petavius*, savant jésuite, petit-neveu du précédent, né en 1583, à Orléans, professa dans diverses maisons de son ordre, et, en dernier lieu, à Paris, où il était, en même temps, bibliothécaire du collége de Clermont. Il mourut en 1652.— Chronologiste admiré de son temps, il a laissé : *Tabulæ chronologicæ* ou *Doctrina temporum*, 1628, 2 vol. in-fol.; *Uranologia*, 3 vol. in-fol.; *Rationarium temporum*, 2 vol. in-12, abrégé historique, qui a été traduit en français; on l'a aussi continué jusqu'à nos jours, etc. Son meilleur ouvrage, *Theologica dogmata*, 5 vol. in-fol., est malheureusement inachevé. Il a enfin écrit des poésies grecques et latines, des discours, etc. La Propagande de Rome a donné une nouvelle édition de ses *Œuvres*, et l'abbé Thomas a publié de nouveau, en 1864, ses *Dogmata theologica*.

Petchenègues, qui s'appelaient eux-mêmes *Kangles*, peuplade turque, qui apparaît, au début du moyen âge, à l'E. de l'Oural, puis sur le Jaïk, et, vers 834, sur le Don, d'où elle a chassé les Khazares. Poussés à l'O. par les Uzes, les Petchenègues, en 888, refoulèrent les Hongrois dans les Karpathes, et établirent du Don à Orsova sur le Danube un empire qui comprenait la Russie méridionale et la Roumanie actuelle; ils furent vaincus par les Hongrois, 1070-1075, et ceux d'entre eux qui n'émigrèrent pas en Bulgarie, furent assujettis aux Cumans.

Pe-tche-li. V. Tche-li.

Petchora, fleuve de Russie, naît dans le gouvernement de Perm, au nœud de l'Oural et des monts Chemokonski, coule au N. O. à travers les gouvernements de Vologda et d'Arkhangel, et finit dans l'océan Glacial arctique par une large embouchure; 1,350 kil. de cours.

Peteghem, bourg de la Flandre orientale, à 18 kil. de Gand. Tissage et commerce de toiles; ancienne villa carlovingienne; 1,5[0]0 hab.

Peteghem, comm. rurale de la Flandre orientale, à 5 kil. d'Oudenarde; 2,200 hab.

Peterborough, *Petuaria*, v. d'Angleterre, dans le comté et à 60 kil. N. E. de Northampton, sur la Nen; 10,000 hab. Grand marché de produits agricoles. Evêché anglican. Belle cathédrale du XII[e] siècle.

Peterborough (Charles **Mordaunt**, comte de), général et homme politique anglais, 1658-1735, servit dans la marine, à Tanger, se déclara contre Jacques II et contribua au succès de Guillaume III. Il entra dans le ministère, 1689, et fut créé comte de Monmouth. Mais il était whig trop zélé, trop emporté surtout; il déplut, résigna ses fonctions dès 1690, attaqua les tories du cabinet, souvent avec imprudence, et fut même mis à la Tour. Il devint comte de Peterborough après la mort de son oncle, 1697. La reine Anne l'appela dans son conseil privé, 1705, et le nomma général en chef des troupes envoyées en Espagne pour soutenir l'archiduc Charles contre Philippe V. Il s'empara de Valence, et, par un coup d'audace inouïe, du fort de Monjuich, ce qui amena la reddition de Barcelone. Presque toute la Catalogne tomba en son pouvoir, 1706. L'année suivante, il contribua plus que tout autre à faire échouer les Français, qui assiégeaient Barcelone, et à l'entrée de lord Galway à Madrid. Il se brouilla avec l'archiduc Charles, et quitta l'Espagne. En Angleterre, on reconnut solennellement ses brillants services. Il fut l'ennemi de Marlborough, se déclara pour les tories, reçut de nombreuses missions, fut ambassadeur à Naples et gouverneur de Minorque. Sous George I[er], il fut commandant des forces navales de l'Angleterre. Macaulay a dit de lui qu'il *fut le plus extraordinaire caractère de son époque;* d'une bravoure toute française, d'une activité d'esprit incroyable, généreux, spirituel, il était léger, impatient du repos, irritable à l'excès et courant toujours le monde. Il aima et protégea les lettres; il écrivit même quelques bagatelles.

Peterhead, port d'Écosse, dans le comté et à 44 kil. N. E. d'Aberdeen, sur la mer du Nord. Armements pour la pêche de la baleine et des veaux marins; 6,000 hab.

Peterhof, village de Russie, sur le golfe de Finlande, à 28 kil. S. O. de Saint-Pétersbourg. Palais du tzar. Manufacture impériale de mosaïque; fabriques d'objets en porphyre et en jaspe.

Peters (Bonaventure), peintre flamand, né à Anvers, 1614-1652, fut un excellent peintre de marines; il a surtout représenté les orages, les vaisseaux brisés. On cite encore son *Esplanade du château d'Anvers*.

Peters (Jean), peintre flamand, frère du précédent, né à Anvers, 1625-1677, élève de Bonaventure, l'imita dans ses œuvres. Ses tableaux sont très-recherchés; on loue chez lui l'intelligence de la couleur et la transparence aérienne de ses paysages. On cite à Anvers: l'*Escaut pris de glace devant Anvers*.

Pétersbourg (Saint-), *Petropolis* en latin moderne, capit. de l'empire russe, sur la Néva, par 59°56'31" lat. N., et 27°57'58" long. E., à 2,968 kil. N. E. de Paris. Pop., 670,000 hab. Résidence du tzar et des principales autorités, cette ville possède une université fondée en 1819, des écoles de tout genre, des académies, des musées, un observatoire, un jardin botanique, des bibliothèques, etc. Il y a un métropolitain russe, un consistoire luthérien. La ville forme auj. un gouvern. particulier.

La circonférence de Saint-Pétersbourg est de 35 kil. et sa superficie totale de 75 kil. carrés, mais il y a beaucoup de jardins, de prairies, de terrains incultes, etc. Située à l'endroit où la Néva se jette dans le golfe de Finlande, la ville est divisée en trois parties par le fleuve qui se partage lui-même en quatre branches: sur la rive droite est le quartier de Viborg, au centre sont des îles, et sur la rive gauche la portion la plus considérable de la ville. La rive droite ne possède guère que des chantiers et le grand hôpital militaire dû à Pierre Ier. Dans les îles on remarque celles qui portent les noms de *Saint-Pétersbourg* et de *Basile*. La première renferme la maison en bois de Pierre le Grand, et a, dans son voisinage, au S. O., la *Forteresse* bâtie par Pierre Ier dans un îlot, 1703, et revêtue de granit par Catherine II, 1764. On y trouve la cathédrale de Saint-Pierre et Saint-Paul, lieu de sépulture des tzars, et l'hôtel des monnaies. La seconde possède la Bourse et est habitée surtout par des négociants. Sur la rive gauche que sillonnent plusieurs canaux dérivés de la Néva, est le quartier de l'Amirauté, le plus beau de la ville: là résident la cour, la noblesse, et le corps diplomatique. Outre les palais impériaux et les édifices consacrés aux principaux services publics, il y a les églises d'Isaac et de Notre-Dame de Kasan, la place que décore la statue de Pierre le Grand, œuvre de Falconet, le champ de Mars, etc.

La Néva, qui a 4 à 500 mètres de largeur, coule entre d'admirables quais de granit. Les communications sont établies entre les divers quartiers par plus de 140 ponts jetés sur les canaux ou sur le fleuve lui-même. Sur le fleuve il n'y a, il est vrai, que des ponts de bateaux et seulement un pont de granit de construction récente. Les rues, au nombre de 450, sont larges, tirées au cordeau et très-longues: telles sont les trois rues qui partent en éventail de la place de l'Amirauté et dont la plus célèbre est la *Perspective Nevski*, longue de plus de 4 kil. Il y a environ 8,500 maisons, dont plus de 5,000 sont bâties en bois.

Saint-Pétersbourg est une des villes les plus industrieuses de Russie. Les ouvriers sont habiles en orfèvrerie, bijouterie et carrosserie, mais en s'aidant de modèles étrangers. Grâce au golfe de Finlande, on y fait à peu près la moitié du commerce extérieur de l'empire: en 1857, la valeur des produits échangés s'élevait à plus de 603 millions de francs. — Les communications avec l'intérieur sont facilitées par des canaux et par le chemin de fer qui relie, en droite ligne, Saint-Pétersbourg à Moscou.

Le climat de Saint-Pétersbourg est rigoureux en hiver. La Néva gèle de novembre à avril; en automne, elle est sujette à des crues subites dues aux vents d'O., qui refoulent les eaux du lac de Finlande et causent parfois de terribles inondations. L'été dure trois mois, la chaleur est alors accablante.

Histoire. — Saint-Pétersbourg est une ville toute moderne et fut fondée, en 1703, par Pierre le Grand, qui eut à combler les marais de la Néva avant de trouver un emplacement solide. C'était au même endroit qu'Ivan III avait bâti, en 1492, la forteresse d'Ivangorod. En 1712, Pierre y transféra le sénat de Moscou. Catherine II et ses successeurs ont achevé d'en faire l'une des plus vastes cités de l'Europe.

Pétersbourg (Gouvernement de **Saint-**), situé au N. O. de la Russie entre la Finlande et le lac Ladoga au N., et les gouvernements d'Olonetz au N. E., de Novogorod à l'E., de Pskov au S., de Livonie, d'Esthonie et le golfe de Finlande à l'O. Sol plat, marécageux. Ch.-l., *Saint-Pétersbourg*. — Sup., 53,767 kil. carrés; pop., 1,325,000 hab. Il correspond à l'anc. Ingrie.

Petersburg, v. des États-Unis (Virginie), à 35 kil. S. de Richmond, sur l'Appomatox, et à la rencontre de plusieurs chemins de fer; 15,000 hab. Grands marchés de tabacs. Les Nordistes s'en emparèrent en 1865.

Peterswaldau, v. de Prusse (Silésie), à 8 kil. S. O. de Reichenbach; moulins à farines; toiles, cotons; 6,000 hab.

Peterswalde, v. d'Autriche (Bohême), à 28 kil. N. O. de Leitmeritz; 4,000 hab.

Peterwardein, *Petrovaradinum* (en hongrois *Petervar*, *Acimincum* des Romains), v. de l'empire d'Autriche (Roy. de Hongrie), sur la rive droite du Danube, à 240 kil. S. E. de Pesth; 6,000 hab., et, de plus, 10,000 hommes de garnison. L'une des places les plus fortes de l'Europe, elle est le siége du commandement de la Slavonie militaire et le ch.-l. d'un district régimentaire, auquel appartiennent Carlowitz, Semlin et Salankemen. Victoire du prince Eugène sur les Turcs, en 1716.

Petiet (Claude), homme d'État, né à Châtillon-sur-Seine, 1749-1806, fut député au conseil des Anciens, 1795, et ministre de la guerre, 1796-1797: grâce à lui, Bonaparte et Moreau purent commencer les célèbres campagnes de 1796. Sous le Consulat, il devint conseiller d'État et administrateur, pendant deux ans, de la République cisalpine. — Son fils, le général baron *Auguste-Louis* **Petiet**, né à Rennes, 1784-1858, a écrit: *Souvenirs militaires de l'histoire contemporaine*, in-8°; *Pensées*, in-12, et de nombreux articles dans les journaux militaires.

Pétigny (François-Jules **de**), historien, né à Paris, 1801-1858, élève de l'École des chartes, a donné: *Études sur l'histoire, les lois, etc., de l'époque mérovingienne*, 2 vol. in-8°, travail remarquable qui eut le prix Gobert en 1845. On lui doit encore: *Essai sur la population de Loir-et-Cher au* XIXe *siècle*, 1834, et *Histoire archéologique du Vendômois*, 1845, in-4°.

Pétilie, *Petilia*, anc. v. d'Italie (Bruttium), à l'E., sur la mer Ionienne, fut fondée par Philoctète. Auj. *Strongoli*.

Petilius Cerealis. V. Cerealis.

Pétion de Villeneuve (Jérôme), né à Chartres, en 1753, était avocat dans sa ville natale, quand il fut élu député du tiers-état aux États-généraux de 1789. Il y fut l'un des rares représentants de la faction républicaine. Envoyé (juin 1791) à Varennes pour ramener Louis XVI fugitif, il se montra dur et grossier à l'égard de la famille royale. Élu ensuite maire de Paris, il seconda par son inertie l'insurrection du 20 juin 1792, ce qui le fit suspendre de ses fonctions par le directoire du département, et rétablir par l'Assemblée législative sous la pression populaire. Impuissant à empêcher la journée du 10 août et à prévenir les massacres de septembre, le *vertueux* Pétion fut le premier président de la Convention, où il siégea parmi les Girondins. Il fit décréter que Louis XVI serait mis en jugement et vota pour la peine de mort avec sursis. Arrêté le 2 juin 1793, il put s'enfuir à Caen, et, après la déroute de Vernon, à Saint-Émilion (Gironde). Il avait quitté sa retraite avec Buzot, quand on retrouva leurs corps à moitié dévorés par les loups (juin 1794). Ses *Œuvres* ont été publiées en 1793, 4 vol. in-8°. M. Dauban a fait connaître, en 1866, les *Mémoires inédits* de Pétion, réunis à ceux de Buzot et de Barbaroux, avec une bonne introduction.

Pétion (Alexandre **Sabès,** dit), général mulâtre, né à Port-au-Prince en 1770, conquit ses grades à Haïti, pendant la lutte de la France contre les Anglais. Partisan de Rigaud, il vint à Paris, 1801, après la défaite de son chef, par Toussaint-Louverture, puis fit partie de l'expédition du général Leclerc à Saint-Domingue, 1802. S'apercevant que les Français voulaient rétablir l'ancien régime, il se souleva contre eux, et prit une grande part à leur expulsion, 1803. Après la chute de Dessalines, il fut nommé président de la république d'Haïti, 1807, sur le refus de Christophe, qui commença dans le nord la guerre civile. Adversaire de ce dernier jusqu'à la fin, Pétion mourut en 1818. Il avait gouverné avec fermeté, intelligence et modération; il donna de bonnes lois à

sa patrie, aida Bolivar, et prépara la reconnaissance de l'indépendance d'Haïti par la France.

Pétis (François), orientaliste, né à Paris, 1622-1695, a écrit : *Histoire du grand Genghiz-Khan*, 1710, in-12.

Pétis de la Croix (François), orientaliste, fils du précédent, né à Paris, 1653-1713. Il passa dix ans en Orient, 1670-1680, et fut envoyé, après 1682, comme interprète, dans les expéditions contre les Barbaresques. Il a écrit: *Voyage en Syrie et en Perse; Histoire de Timour-Lenc*, 4 vol. in-12 ; les *Mille et un Jours*, contes persans, 5 vol. in-12 ; et a traduit en persan l'*Histoire de Louis XIV par les médailles*, etc.

Pétis de la Croix (Alexandre-Louis-Marie), orientaliste, né à Paris, 1698-1751, fils du précédent. Il fut, comme son père, professeur d'arabe au Collége de France et secrétaire-interprète du roi. On a de lui : *Canon du sultan Suléïman II*, in-12, etc.

Petit (Jean), docteur en théologie, né dans le pays de Caux, vers 1360, fut, sous Charles VI, cordelier et avocat au parlement de Paris. Il s'attacha au duc de Bourgogne, Jean sans Peur, 1405, et prononça, devant l'assemblée des princes et seigneurs, réunis à l'hôtel de Saint-Paul, une apologie du tyrannicide, 8 mars 1408, pour excuser son maître, coupable d'avoir fait assassiner le duc d'Orléans, frère du roi. Il se distingua dans les querelles nées du schisme d'Occident, 1405-07, obtint qu'on donnât des confesseurs aux condamnés à mort, et mourut à Hesdin, 1411 ou 1413. Les doctrines de J. Petit, réfutées par maître Sérisi, en 1408, dénoncées par J. Gerson, furent condamnées par le concile de Constance, 1415, par le Parlement, et par l'Université, 1416. Son *Discours* se trouve dans Monstrelet.

Petit (Samuel), savant protestant, né à Nîmes, 1594-1643, où il fut pasteur et principal du collége. On cite de lui : *Eclogæ chronologicæ; Leges atticæ*, etc.

Petit (Pierre), intendant des fortifications de France, et géographe du roi, né à Montluçon, 1598-1677, renouvela avec Pascal les expériences de Torricelli sur le vide. On a de lui : *Observations touchant le vuide*, 1647, etc.

Petit (Louis), poëte, mort à Rouen, 1614-1693, était receveur général des domaines. Ami de Corneille et habitué de l'hôtel de Rambouillet, il a laissé : *Discours satiriques*, 1686, in-12; *Dialogues satiriques*, etc.

Petit (Pierre), médecin et poëte latin, né à Paris, 1617-87, fut compris dans la pléiade de Louis XIV, mais il fut l'un des astres les moins éclatants. On cite de lui : *Cynogamia ; Thea Sinensis*, etc.

Petit (Jean-Louis), chirurgien, né à Paris en 1674, était élève de Maréchal. Chirurgien militaire à 22 ans, il s'établit, en 1750, à Paris, et se distingua comme professeur et comme praticien. Nul avant Desault n'a exercé autant d'influence. Il mourut en 1750. Outre divers procédés opératoires, on lui doit : *Traité des maladies des os; Traité des maladies chirurgicales*, 3 vol. in-8°, ouvrage posthume qui est encore consulté avec fruit.

Petit (Antoine), chirurgien, né à Orléans en 1718, fut reçu docteur à Paris, 1746. Membre de l'Académie des sciences, pourvu de la chaire d'anatomie au Jardin du Roi, il forma toute une génération de médecins, 1760-1777. Il mourut dans la retraite à Olivet, 1794. Il a édité : *Anatomie chirurgicale de Palfyn*, 2 vol. in-12.

Petit (Jean-Martin), général, né à Paris en 1772. Volontaire en 1792, il devint colonel en 1808, et général de brigade dans la garde impériale en 1813. Lors de la première abdication de Napoléon Ier, il reçut le baiser d'adieu de l'Empereur dans la cour du château de Fontainebleau. Promu lieutenant général pendant les Cent-Jours, il fut confirmé dans ce grade, en 1831, par Louis-Philippe, qui le nomma pair de France, 1838, et lui donna le commandement en second des Invalides, 1840. Créé sénateur en 1852, il mourut en 1856.

Petit (Alexis-Thérèse), physicien, né à Vesoul, 1791-1820, entra le premier à l'École polytechnique, 1807, en sortit hors ligne, 1809, pour y enseigner aussitôt. Il a fait avec Arago et Dulong des recherches sur la chaleur.

Petit (Jean-François **Le**), né dans le Hainaut (Belgique), en 1546, mort après 1598, a écrit la *Chronique des Provinces-Unies*, 2 vol. in-fol., 1601, deux fois réimprimée en France; la *République de Hollande*, ou *Description des Provinces-Unies*, en flamand, un vol. in-4°, 1615.

Petit-Rechain, comm. rurale de la province de Liége (Belgique), à 5 kil. de Verviers. Draps, teintureries; 2,000 hab.

Petit-Bourg, hameau de l'arrond. et à 5 kil. N. O. de Corbeil (Seine-et-Oise). Château de Lauzun, possédé par les tantes de Louis XVI. Colonie agricole.

Petit-Quevilly (Le), bourg du canton de Grand-Couronne, dans l'arrond. de Rouen (Seine-Inférieure). Filatures de lin, de coton, produits chimiques, savon; 4,981 hab.

Petit-Radel, nom de trois frères, nés à Paris, et célèbres à divers titres : Louis-François, 1740-1818, architecte, voyagea en Italie et ouvrit une école d'où sortirent beaucoup de bons élèves. — Philippe, 1749-1815, chirurgien militaire, fut nommé professeur de clinique chirurgicale à Paris, 1798. — Louis-Charles-François, 1756-1836, archéologue, était vicaire général et chanoine de Conserans, 1788. N'ayant pas adhéré à la constitution civile du clergé, il se rendit à Rome, 1791. Il s'y occupa de botanique et fit la découverte des murs pélasgiques et cyclopéens qui constituent les assises inférieures dans les enceintes de plusieurs anciennes villes ruinées. A son retour en France, il communiqua ses recherches à l'Institut, 1800, et s'attacha dès lors à établir la contemporanéité de ces monuments et des populations primitives de la Grèce et de l'Italie auxquelles il les attribuait. Nommé administrateur de la bibliothèque Mazarine, 1819, il y créa la collection appelée *Musée pélasgique*. — On a de lui : *Recherches sur les bibliothèques anciennes et modernes jusqu'à la fondation de la bibliothèque Mazarine ; Examen analytique et tableau des synchronismes des temps héroïques de la Grèce; Recherches sur les monuments cyclopéens*, etc.

Petite-Pierre (La), en allemand *Lützelstein*, anc ch.-l. de cant. de l'arrond., et à 20 kil. N. O. de Saverne (Basse-Alsace), près de l'une des sources de la Moder. Forteresse qui garde l'entrée des Vosges ; 1,107 hab.

Petites-Maisons. Cette expression qui, au xviie s., signifiait *hôpital des fous*, tirait son origine de petites maisons composant un hôpital de la rue de Sèvres, à Paris. On y logeait les vieillards indigents et les aliénés.

Petites-Sœurs des pauvres, congrégation hospitalière fondée à Saint-Servan, en Bretagne, 1840, par Jeanne Jugan, ancienne servante, Fanchon Aubert, et l'abbé Le Pailleur. Approuvée par Pie IX, 1854, elle se compose de sœurs, soumises à la règle de saint Augustin, et nourrissant du produit de leurs quêtes les vieillards qu'elles ont recueillis. La maison mère est près de Bécherel (Ille-et-Vilaine).

Pétition des droits, requête présentée au roi par le 3e parlement tenu sous Charles Ier, 1628, et réprouvant: 1° tout emprunt ou don forcé, au profit de la couronne ; 2° l'exagération des logements militaires; 3° les arrestations arbitraires; 4° la loi martiale et les jugements illégaux. Charles fut forcé de l'adopter; c'est l'une des bases de la constitution anglaise.

Petitot (Jean), peintre en émail, né à Genève en 1607, vécut en Angleterre jusqu'au supplice de Charles Ier, son protecteur, 1649. Accueilli, à Paris, par Louis XIV, il fut logé au Louvre. Lors de la révocation de l'édit de Nantes, 1685, il dut signer une abjuration pour sortir du For-l'Évêque, où on l'avait enfermé. Libre, il se retira à Vevey, où il mourut en 1691. La délicatesse du travail, l'harmonie de la couleur, distinguent les œuvres de Petitot.

Petitot (Claude-Bernard), administrateur, né à Dijon, 1772-1825. Chef de bureau de l'instruction publique de la Seine, il rétablit l'enseignement du grec et le concours général, 1800-1804. Créé inspecteur général des études par Fontanes, 1809, il occupa jusqu'à sa mort des fonctions élevées dans l'instruction publique. — Outre des tragédies et des traductions de Cervantes et d'Alfieri, il a publié : *Répertoire du Théâtre-Français*, 1807-1819, 33 vol. in-8°; *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France*, 96 vol. in-8°, avec de savantes notices (terminée par Monmerqué), etc.

Petitot, nom de deux statuaires français : Pierre, né à Langres, 1751-1840, a exécuté pour Saint-Denis une statue de *Marie-Antoinette*. — Son fils, Louis-Messidor-Lebon, né à Paris, 1794-1862, est l'auteur de nombreux bustes, des statues de *Louis XIV* à Caen et à Versailles, etc. Son œuvre capitale est le *Tombeau du roi Louis Bonaparte*, à Saint-Leu.

Petits-maîtres, nom donné, en 1649, pendant la Fronde, aux jeunes seigneurs qui entouraient le prince de Condé, et, à son exemple, prétendaient dominer Anne d'Autriche, Mazarin et la cour. C'est l'origine d'une

expression toute française appliquée depuis aux jeunes gens que signale leur vanité ou une recherche excessive de la parure.

Petits-Pères. V. Augustins.

Petiver (James), botaniste anglais, mort en 1718, forma une collection d'histoire naturelle déposée aujourd'hui au British Museum. Un genre de la famille des arroches porte son nom. On a réuni la plupart de ses *Œuvres* en 2 vol. in-fol., 1764-1773.

Petœfy (Alexandre), poëte hongrois, né à Felegyhacz en 1823, fut soldat, comédien ambulant, puis journaliste. Aide de camp de Bem en 1849, il fut tué dans un combat en Transylvanie, 1849. Ses *Poésies*, pleines de feu et de naturel, ont été traduites en allemand.

Petra, anc. v. d'Arabie, au N. O., à 100 kil. S. de la mer Morte, a donné son nom à l'Arabie Pétrée. Elle a été la capitale de l'Idumée, et, au ivᵉ s. ap. J. C., de la Palestine IIIᵉ. Ses ruines s'appellent *Krak* ou *Karak*.

Petra Oxiana ou **Sogdiana**, *Roche-Oxienne* ou *Sogdienne*, forteresse de Sogdiane, près de l'Oxus, prise par Alexandre le Grand, 327 av. J. C.

Pétrarque (François), poëte italien, né à Arezzo en 1304, était fils d'un banni florentin qui l'emmena dans le Comtat-Venaissin en 1313. Il venait d'achever ses études de droit à Bologne, quand il conçut pour une dame d'Avignon, Laure de Noves, une passion dont ne purent, pendant 21 ans, le distraire ni des voyages à Paris, en Flandre et à Rome, ni les études classiques qu'il poursuivait dans sa retraite de Vaucluse. Il avait commencé, en l'honneur de Scipion l'Africain, un poëme latin intitulé *Africa*, qui lui fit offrir par le sénat romain la couronne poétique; il la reçut solennellement au Capitole, le jour de Pâques, 8 avril 1341. S'il échoua dans ses efforts pour ramener le Saint-Siége à Rome, 1342, il encouragea du moins Rienzi, qui lui paraissait devoir reconstituer la grandeur italienne. La chute de Rienzi, 1347, et la mort de Laure, 1348, causèrent au poëte une vive douleur, au moment même où il entrait en pleine possession de sa gloire. Les États italiens le consultaient, le prenaient pour juge dans leurs affaires, 1350. Florence le rétablissait dans ses biens et dans ses droits de citoyen, 1351. Les Visconti l'arrachaient définitivement à sa retraite de Vaucluse, 1353, et l'envoyaient en mission à Venise, 1354, à Prague, 1356, et à Paris, 1360. Chassé du Milanais par la guerre, 1362, il reçut des Vénitiens un palais pour loger sa personne et ses livres. Il se retira enfin à Arqua, près de Padoue, et mourut en 1374. — Homme politique, mêlé aux affaires importantes de son temps, Pétrarque a été encore le glorieux précurseur de la Renaissance; partout il recueillait ou copiait des manuscrits. En revanche, la postérité prise moins ses œuvres latines, si goûtées pourtant de ses contemporains, que ses poésies en langue vulgaire: ses canzones et ses sonnets, surtout ceux qu'il composa après la mort de Laure, brillent par l'éclat et la variété des images, la vivacité des sentiments et l'élégance du langage. L'édition la plus complète des *Œuvres* de Pétrarque est celle de Bâle, 1581, 2 vol. in-fol.; on cite l'édition des *Rimes* par Leopardi (Milan, 1826, in-16). Les traducteurs français les plus récents sont F. de Gramont, 1841, et A. de Montesquiou, 1842.

Pétrée (Arabie). V. Arabie.

Petreius (Marcus), général romain. Lieutenant du consul Antoine, 62 av. J. C., il décida la défaite de Catilina, à Pistoia. Lieutenant de Pompée en Espagne, il fut battu par César, qui le renvoya sans condition. Après la déroute de Pharsale, 48, il continua la lutte en Afrique. Vaincu encore à Thapsus, 46, il se tua avec le roi Juba, aux environs de Zama.

Petreto-e-Bicchisano, ch.-l. de canton de l'arr. et à 30 kil. N. de Sartène (Corse); 1,025 hab.

Petri (Olaüs-Phase), théologien suédois, fils d'un forgeron, né à Œrebro, 1497-1552, embrassa, à Wittemberg, les idées de Luther. A son retour en Suède, 1519, il attaqua le catholicisme, devint chancelier de Gustave Vasa et pasteur de Stockholm. On a de lui des *Cantiques* qui se chantent encore, et des *Mémoires* manuscrits, analysés par Keralio, dans ses *Notices et extraits*.

Petri (Laurent), frère du précédent, né à Œrebro, 1499-1573, fut, en 1531, le premier archevêque protestant d'Upsal. Il a publié la traduction suédoise de la Bible, dite *Bible de Gustave*, 1541.

Pétrinal ou **Poitrinal**, arme d'infanterie des xviᵉ et xviiᵉ s., tenant le milieu entre le pistolet et l'arquebuse. Pour faire feu, on l'appuyait sur la poitrine, d'où son nom.

Petro-Bey. V. Mavromichalis.

Petrocorii, peuplade de la Gaule celtique (Aquitaine 2ᵉ), entre les Santones au N. O., les Lemovices au N. E., les Cadurques au S. E., les Nitiobriges au S. O., et les Bituriges Vivisci à l'O. — Ch.-l., *Vesunna*. Ensuite appelé Périgord, leur pays correspond au dép. de la Dordogne.

Pétrone (C. ou T. Petronius Arbiter), écrivain latin, peut-être né aux environs de Marseille, favori de Néron, fut proconsul en Bithynie, puis consul. Victime de la jalousie de Tigellinus, il se fit ouvrir les veines, 66 ap. J. C. On lui attribue le *Satyricon*, roman en prose mêlé de vers, dans lequel il a dépeint la société corrompue de son temps. On n'a que des fragments de cet ouvrage, qui aurait compris au moins 16 livres. On cite la traduction française de Héguin de Guerle, dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke.

Pétrone Maxime. V. Maxime.

Pétrone (Saint), évêque de Bologne au vᵉ s. Fête, le 4 oct.

Pétronille ou **Périne** (Sainte), vierge, subit le martyre à Rome. On a prétendu qu'elle était la fille de saint Pierre. Fête, le 31 mai.

Petropaulosk. V. Avatcha.

Petrovsk, v. du gouvernement et à 100 kil. N. E. de Saratov (Russie); 7,000 hab.

Petrozavodsk, v. de Russie, ch.-l. du gouvernement d'Olonetz, sur la rive O. du lac Onéga; 5,000 hab. — Forges, fonderie de canons; poudre de guerre.

Petschora. V. Petchora.

Pettau, v. de l'empire d'Autriche (Styrie), sur la Drave, à 35 kil. S. E. de Marbourg; 2,500 hab. — Victoire d'Ottokar, margrave de Styrie, sur les Hongrois, en 1042.

Petty (William), économiste anglais, 1623-1687, né à Rumsey (Hampshire), fut médecin de l'armée d'Irlande, et député au parlement de Londres. On cite de lui: *Traité des impôts*, 1662, in-4°; *Arithmétique politique*, 1699, in-8°; *Anatomie politique de l'Irlande*, 1692, in-8°, etc., ouvrages précieux pour la statistique.

Peucé, la plus septentrionale des îles du delta du Danube, habitée par les *Peucini* dans l'antiquité.

Peucer (Gaspar), médecin et mathématicien, 1525-1602, né à Bautzen, succéda à son beau-père, Mélanchthon, dans le rectorat de l'université de Wittemberg, 1560. Soupçonné de *Crypto-calvinisme* par l'électeur de Saxe, Auguste, il subit une captivité de 12 ans, 1574-1586. On cite de lui: *Commentarius de præcipuis divinationum generibus*, in-4°, traduit en français par Sim. Goulart, etc.

Peucestas, un des généraux d'Alexandre le Grand, sauva ce roi à l'attaque de la ville des Oxydraques. Investi du gouvernement de la Perse propre en 323 av. J. C., il trahit Eumène pour Antigone, et fut pourtant privé de sa province.

Peucétie, *Peucetia*, petite contrée de l'Italie ancienne, au S. E., entre les Dauniens au N. O., les Lucaniens au S. O., les Messapiens au S. E., et l'Adriatique à l'E. Plus tard, elle fut comprise dans l'Apulie. *Peucetius*, fils de Lycaon, l'avait colonisée.

Peuchet (Jacques), littérateur, né à Paris, 1758-1830, fut employé, à diverses reprises, dans l'administration de la police. On cite surtout de lui: *Mémoires tirés des archives de la police de Paris*, 6 vol. in-8°; *Dictionnaire de police et de municipalité; Dictionnaire universel de la géographie commerçante*, 5 vol. in-4°; *Bibliothèque commerciale*, 10 vol. in-8°; *Statistique de la France*, etc.

Peuls ou **Pouls**, peuple du Soudan et de la Sénégambie, de race berbère mêlée à des éléments arabes et nègres. Il porte aussi les noms de Fellatahs, Foulahs, Fellani, Foulbé. Dans le Sénégal, il est, en partie, assujetti à la France.

Peulvans. V. Men-Hirs.

Peur (La), divinité allégorique des anciens.

Peurbach (Georges **de**), astronome, né à Peurbach, près de Lintz, 1423-1461, a rectifié, avec Regiomontanus, son élève, la traduction latine de Ptolémée. Il a aussi donné: *Theoriæ planetarum*, in-4°.

Peutinger (Conrad), humaniste allemand, né à Augsbourg, en 1465, étudia en Italie et devint, en 1493, secrétaire de sa ville natale qu'il représenta dans plusieurs diètes. Après avoir été en crédit auprès de Maximilien Iᵉʳ et de Charles-Quint, il mourut en 1547.

Il donna de l'impulsion aux recherches archéologiques en Allemagne, et sauva beaucoup de manuscrits. Il a écrit : *Romanæ vetustatis fragmenta in Augusta Vindelicorum reperta; Sermones convivales de mirandis Germaniæ antiquitatibus*, etc. On a, sous le nom de Peutinger, une *Table* des voies militaires de l'empire romain qui fut exécutée, à Constantinople, sous l'un des Théodose ; découvert à Spire, en 1500, et légué à Peutinger par Conrad Celtès. l'original de cette carte a été donné par le prince Eugène à la bibliothèque de Vienne, en 1714. On l'a plusieurs fois réimprimée, depuis 1591, notamment par les soins d'Ern. Desjardins, avec notes.

Pevelle ou **Puelle**, *Pabulensis pagus*, petit pays de l'anc. Flandre, au S. de Lille, où était *Mons-en-Puelle*.

Pevensey, village d'Angleterre (Sussex), à 25 kil. S. O. d'Hastings, où débarqua Guillaume le Conquérant, le 28 sept. 1066.

Peyrard (François), mathématicien, né à Vial (Haute-Loire), 1760-1822, fut professeur au lycée Bonaparte. Outre des ouvrages d'enseignement, il a donné deux excellentes traductions des *Œuvres d'Archimède*, in-4° et in-8°, et d'*Euclide*, 3 vol. in-4°, etc.

Peyrat-le-Château, bourg du canton d'Eymoutiers, dans l'arr. de Limoges (Haute-Vienne). Grains, vins, bétail ; 2,802 hab., dont 813 agglomérés.

Peyre, nom de trois architectes français : Marie-Joseph, né à Paris, 1730-1785, construisit, à Paris, la salle de l'Odéon avec Wailly, et a publié : *Œuvres d'architecture*, in-fol., recueil de projets et aussi de dessins d'après l'antique. — Antoine-François, frère du précédent, né à Paris, 1730-1823, eut le grand prix en 1763, et se forma à Rome. Sous la Terreur, il fut emprisonné à cause de son zèle à sauver de la destruction les objets d'art du château de Fontainebleau. En 1779, il avait achevé à Coblentz le palais de l'électeur de Trèves. Il a exercé une certaine influence pas ses écrits et par une école d'où sortirent Percier et Fontaine. — Antoine-Marie, né à Paris, 1770-1843, était fils de Marie-Joseph. Il servit, sous la Révolution, dans la garde nationale et et même dans l'armée. Il a travaillé aux marchés Saint-Martin et des Blancs-Manteaux, au Palais de justice de Paris, à l'Ecole vétérinaire d'Alfort, etc.

Peyrehorade, ch.-l. de canton de l'arr. et à 22 kil. S. de Dax (Landes), sur le Gave de Pau. Pierres de taille, bois ; 2,503 hab.

Peyreleau, ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. N. E. de Milhau (Aveyron) ; 350 hab.

Peyriac-Minervois, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. N. E. de Carcassonne (Aude) ; 1,246 hab.

Peyrilhe (Bernard), médecin, né à Pompignan (Tarn-et-Garonne), 1737-1804, s'occupa beaucoup de botanique et de matière médicale. Il fut nommé professeur à la Faculté de Paris, en 1794. — Il a donné *Histoire de la chirurgie*, avec Dujardin, 2 vol. in-8° ; une étude *du Cancer*, in-12 ; *Tableau de l'histoire naturelle des médicaments*, in-8°, etc.

Peyrins, bourg du canton de Romans, dans l'arr. de Valence (Drôme) ; 2,892 hab.

Peyrolles, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. N. E. d'Aix (Bouches-du-Rhône), sur la Durance. Jadis bourg fortifié ; 1,255 hab.

Peyron (Jean-François-Pierre), peintre et graveur, né à Aix, en Provence, 1744-1814. Il eut le grand prix en 1773, se forma à Rome, et, à son retour, contribua, grâce à son goût pour l'antique, à la réforme de l'école française achevée depuis par David. On cite de lui : *la Mort de Socrate*, 1789, etc. Membre de l'Académie de peinture, 1783, directeur des Gobelins, 1785, il perdit ses emplois à la Révolution.

Peyronnet (Charles-Ignace, comte de), homme politique, né, en 1778, à Bordeaux, vit son père mourir sur l'échafaud, et fut d'abord avocat. Signalé à la duchesse d'Angoulême, pendant les Cent jours, il entra dans la magistrature, 1815, et à la Chambre des députés, 1820. Ministre de la justice, 1821, il fit adopter la loi qui enlevait la presse à la juridiction du jury, 1822, et la loi du sacrilége, 1826. Il présenta, en 1827, la loi dite ironiquement *de Justice et d'Amour;* cette nouvelle loi contre la presse fut retirée, grâce à l'opposition des pairs. Sorti des affaires en 1827, Peyronnet y rentra, en 1830, pour signer les ordonnances de Juillet, comme ministre de l'intérieur. Après la Révolution, il fut arrêté et condamné par la Cour des pairs à la détention perpétuelle. Remis en liberté, 1836, il mourut en 1854. — On a de lui : *les Pensées d'un prisonnier*, 2 vol. in-8° ; *Histoire des Francs*, 4 vol. in-8°, 1846, etc.

Peyruis, ch.-l. de canton de l'arr. et à 22 kil. N.E. de Forcalquier (Basses-Alpes), sur la Durance ; 842 hab.

Peyssonel (Charles de), archéologue, né à Marseille, 1700, fut secrétaire de l'ambassadeur de France à Constantinople, 1735, et consul, 1747, à Smyrne, où il mourut, 1757. Il a laissé la *Relation de ses voyages au Levant*, et des *Mémoires* insérés dans la collection de l'Académie des inscriptions. — Son fils *Charles*, né à Marseille, 1727-1790, fut consul à Smyrne, en Crimée, et à la Canée, 1757 à 1783. On a de lui : *Traité sur le commerce de la mer Noire*, 1787, in-8° ; *Observations historiques et géographiques sur les peuples barbares qui ont habité les bords du Danube et du Pont-Euxin*, in-4° ; *Situation politique de la France*, 1789, in-8°, etc.

Pez (Bernard), bibliothécaire du monastère bénédictin de Mölk (Autriche), né à Ips, 1683-1735. Il a publié : *Bibliotheca Benedictino-Mauriana*, in-8° ; *Thesaurus anecdotorum*, 5 vol. in-fol. ; *Bibliotheca ascetica*, 12 vol. in-4°. — Son frère, *Jérôme*, 1685-1762, fut aussi bibliothécaire à Mölk. Il a laissé, *Scriptores rerum Austriacarum*, 8 vol. in-fol., etc.

Pezay (Alexandre-Frédéric-Jacques **Masson**, marquis de), littérateur, né à Versailles, 1741. Entré dans les mousquetaires, il enseigna la tactique militaire au Dauphin, qui, devenu roi, sous le nom de Louis XVI, le nomma inspecteur général des côtes. Il mourut pourtant disgracié, 1777. — Poëte dans le genre de Dorat, il a donné un opéra lyrique, *la Rosière de Salency*, qui eut du succès, grâce à la musique de Grétry, 1773, des traductions de Catulle, de Tibulle et de Gallus, etc. Il a écrit aussi une *Histoire des campagnes de Maillebois en Italie*, 3 vol. in-4°. Pezay fut en correspondance avec Voltaire. Un choix de ses *Œuvres* a été publié, 1791, 2 vol. in-16.

Pézenas, *Piscennæ*, ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. N. E. de Béziers (Hérault), près de l'Hérault. Fabr. de vert-de-gris, de produits chimiques, de toiles. Commerce de vins, eaux-de-vie, absinthe, vermouth, fruits secs, huile, etc. C'est une ancienne cité des Volces Tectosages ; 7,314 hab.

Pézénas (Esprit), savant jésuite, né à Avignon, 1692-1776, dirigea l'Observatoire de Marseille et opéra le nivellement du canal de Craponne. Outre des traductions de l'anglais, on a de lui : *Eléments du pilotage*, in-12 ; *Astronomie des marins*, in-8°, etc.

Pezron (Paul), savant bernardin, né à Hennebon, 1639-1706, a laissé : *l'Antiquité des temps rétablie*, in-4° ; *Essai d'un commentaire sur les prophètes*, in-12 ; l'*Histoire évangélique confirmée par la judaïque et la romaine*, 2 vol. in-12 ; *Antiquité de la nation des Celtes*, in-8°, etc.

Pezza (Michele), dit **frà Diavolo**, bandit italien, né à Itri près de Gaëte, 1770-1806, fut soldat, puis chef de bandes dans les Calabres. Il combattit les Français en 1798 et contribua à la reprise de Gaëte. Il aida le cardinal Ruffo, et, malgré ses brigandages, reçut le grade de colonel. Il recommença ses exploits en 1806, fut poursuivi, pris, malgré son courage, et pendu à Naples.

Pfaff (Christophe-Mathieu), théologien protestant, né à Stuttgart, 1686-1760, fut chancelier des universités de Tubingue et de Giessen. On a de lui : *De origine juris ecclesiastici*, in-4° ; *Institutiones theologicæ, dogmaticæ et morales*, in-8° ; *Recueil d'écrits tendant à la réunion des Eglises protestantes* (en allemand), in-4°, etc. La traduction allemande de la *Bible de Tubingue*, 1729, in-fol., a été dirigée par Pfaff.

Pfaff (Chrétien-Frédéric), chimiste, né à Stuttgart, 1772-1852, professa à l'Université de Kiel depuis 1797. On cite de lui : *Système de la matière médicale*, 7 vol ; *Manuel de la chimie analytique*, 1824, 2 vol., etc.

Pfaffenhofen, bourg du cercle de haute Bavière, sur l'Inn, où les Autrichiens ont battu les Bavarois en 1745.

Pfäffers ou **Pfeffers**, bourg du canton de Saint-Gall (Suisse), sur la Tamina. Anc. abbaye de bénédictins du VIIIe s. Sources thermales très-fréquentées.

Pfalz, nom allemand du Palatinat.

Pfeffel (Chrétien-Frédéric) **de Kriegelstein**, historien et publiciste, né à Colmar en 1726, fut attaché au duc de Deux-Ponts, et, en 1776, au ministère des affaires étrangères de Versailles. Il mourut en 1807. On cite son *Abrégé chronologique de l'histoire du droit public d'Allemagne*. On lui doit encore : *Recherches historiques concernant les droits du pape sur la ville et l'Etat d'Avignon*, 1768, in-8° ; *Etat de la Pologne*, 1770, in-12, etc.

Pfeffel (Théophile-Conrad), littérateur, né à Colmar en 1736, devint aveugle à 21 ans. Tout en écrivant beaucoup en prose et en vers, il dirigea, sous le nom d'Académie militaire, une école protestante qui prospéra jusqu'à la Révolution. Il mourut en 1809. — Ses œuvres ont été traduites de l'allemand en français. On remarque surtout ses *Fables :* c'est son principal titre littéraire; et ses *Contes et Nouvelles*, trad. en français par son fils, 7 vol. in-12. Ses *Œuvres complètes* forment 20 vol. in-12, Tubingue, 1802-1813.

Pfeffel (Jean-André), graveur allemand, né à Augsbourg, 1690-1760, s'est fait connaître par la délicatesse de son burin, et a dirigé l'œuvre des 750 gravures estimées qui ornent la *Physique sacrée*, en 8 vol. in-fol., en allemand, à Ulm; en français, à Amsterdam.

Pfeffers. V. Pfæffers.

Pfeiffer (Auguste), orientaliste allemand, né à Sachsenlauenbourg, 1640-1698, fut professeur à Leipzig. Parmi ses 70 ouvrages, on cite: *Critica sacra*, in-8°; *De poesi Ebræorum veterum et recentiorum*, etc.

Pfeiffer (Jean-Frédéric), économiste, né à Berlin, 1718-1787, fut administrateur en Prusse et professeur à Mayence. Il a écrit: *Traité des sciences économiques*, in-4°; *Manufactures d'Allemagne*, 1781, 2 vol. in-8°, etc.

Pfeiffer (Burchard-Guillaume), jurisconsulte allemand, né à Cassel, 1777-1852, a écrit: *le Code Napoléon dans ses divergences du droit allemand*, 1808, in-8°.

Pfeiffer (Charles-Hermann), graveur allemand, né à Francfort, 1769-1842, a gravé, à Vienne, au pointillé, plus de 100 planches très-estimées.

Pfeiffer ou **Pfiffer**, famille noble et catholique de Lucerne. On cite deux de ses membres: Louis, 1530-1594, fut 47 ans au service de France: capitaine des cent-gardes suisses, il ramena Charles IX de Meaux à Paris, 1567. Retiré à Lucerne, 1570, il y était surnommé le *Roi des Suisses*. — François-Louis, 1716-1802, servit la France de 1733 à 1776. A son retour, il dressa un plan relief de la Suisse centrale, chef-d'œuvre de science topographique.

Pfeiffer (Ida **Reyer**, dame), célèbre par ses voyages, née à Vienne, 1795, après avoir perdu son mari et établi ses enfants, put enfin satisfaire sa violente passion pour les voyages, et les commença en 1842. Dans son premier voyage (*Voyage d'une Viennoise dans la Terre sainte*, 1844, 2 vol.), elle parcourut le Levant. Elle visita ensuite le nord de l'Europe (*Voyage au nord de la Scandinavie et en Islande*, 1846, 2 vol. ; puis elle entreprit un premier voyage autour du monde en 1846; elle parcourut le Brésil, le Chili, Taïti, visita Canton, l'Hindoustan, l'Asie occidentale, la Russie méridionale, Constantinople et la Grèce. Le récit de ses aventures, 1850, 3 vol., eut beaucoup de succès. Avec quelques secours du gouvernement autrichien, elle se dirigea vers l'Océanie, pénétra dans l'intérieur de Bornéo, à Java, à Sumatra, aux Moluques; alla en Californie, au Pérou, parcourut les États-Unis, et, de retour en Europe, publia: *Mon second voyage autour du monde*, 1856. Elle alla ensuite visiter Madagascar, et revint mourir à Vienne en 1858. Ses *Voyages autour du monde* ont été traduits en français.

Pfenning, monnaie d'Allemagne, le 12e du gros et le 1/4 du kreutzer, vaut 0. fr. 01 c.

Pfforr (Jean-Georges), peintre d'animaux, né à Upfen (Saxe) en 1745, se fixa à Francfort, 1781, et mourut en 1798. Il a gravé à l'eau-forte.

Pfiffer. V. Pfeiffer.

Pfinz, riv. du grand-duché de Bade (cercle du Rhin-Moyen), naît dans la forêt Noire, coule au N. O., passe à Bruchsal et se jette dans le Rhin; 60 kil. de cours.

Pfinzing (Melchior), poëte allemand, né à Nuremberg, 1481-1535, vécut à la cour de Maximilien Ier, dont il a raconté l'histoire dans son *Theuerdank*, 1517, in-fol. Ce poëme, attribué à tort à l'empereur, a été réimprimé en 1836 et 1847.

Pfirt, nom de **Ferrette** en allemand.

Pfister (Albrecht), imprimeur allemand, né vers 1420, mort vers 1470, fonda, dès 1455, à Bamberg, un établissement rival de celui de Mayence. La Bibliothèque nationale de Paris a plusieurs ouvrages sortis de ses presses.

Pfister (Jean-Chrétien), historien allemand, né près de Marbach (Wurtemberg), 1772-1835, a écrit: *Histoire des Allemands*, traduite en français par Paquis, 11 vol. in-8°; *Histoire de Souabe*, 5 vol. in-8°.

Pflug (Jules), *Phlugius*, 1510-1594, évêque de Naumbourg, rédigea, pour Charles-Quint, le plan de l'*Interim*, 1548.

Pforzheim, au confluent de l'Enz et de la Nagold, v. du grand-duché de Bade (Rhin-Moyen), à 40 kil. S. E. de Carlsruhe, à l'E. de la forêt Noire, dont un défilé porte son nom; 20,000 hab. Forges; draps; bijouterie renommée. Patrie de Reuchlin. Victoire du maréchal de Lorges sur le duc de Wurtemberg, en 1692.

Phacée, roi d'Israël, 757-730 av. J. C., était général de Phacéia, qu'il tua. Il battit Achaz, roi de Juda. Vaincu par l'Assyrien Teglat-Phalasar, il fut assassiné par Osée.

Phacéia, roi d'Israël, 759-757, fils et successeur de Manahem, fut assassiné par Phacée.

Phaéton, c'est-à-dire *brillant*, fils du Soleil ou Apollon, et de Climène, fille de Jupiter, obtint, non sans peine, de son père, de pouvoir conduire son char pendant tout un jour. Ayant mal suivi les conseils du Soleil, il s'approcha trop près de la terre et faillit l'embraser tout entière. Jupiter foudroya l'imprudent, qui fut précipité dans le Pô ; ce fleuve prit alors l'un des noms de Phaéton, Eridan.

Phalange, ordre de bataille établi par Philippe II de Macédoine. Les hommes se rangeaient sur 16 files de profondeur. Leur arme principale était la sarisse, longue pique de 14 coudées (6m,50). Les pointes des cinq premiers rangs hérissaient le front de la phalange. A partir du 6e rang, chaque soldat appuyait sa lance sur l'épaule de celui qui le précédait. Le bouclier couvrait l'homme tout entier. La force de la phalange consistait dans sa masse. Inébranlable sur un terrain uni, elle brisait et emportait tout obstacle quand elle se mettait en mouvement. Sur un terrain inégal, elle se rompait, et, par suite, devenait incapable d'attaque et même d'une défensive sérieuse. C'est ce qui amena sa défaite aux batailles de Cynoscéphales, 197 av. J. C., et de Pydna, 168.

Phalanstère. C'est, dans le système de Fourrier (V. ce nom), l'édifice occupé par la commune sociétaire ou *phalange*. C'est un palais splendide où les ménages habitent séparés, quoique réunis dans un but d'économie, d'utilité et de plaisir, pour la plupart des fonctions de la vie sociale.

Phalante. V. Parthénien.

Phalaris, tyran d'Agrigente, originaire de Crète, ou plutôt né à Agrigente, s'empara du pouvoir en 568 av. J. C. Il est connu par le taureau d'airain dans lequel il faisait brûler des victimes humaines vivantes: l'inventeur de ce genre de supplice, le statuaire Périllus, fut consumé le premier. — On a, sous le nom de Phalaris, 146 *Epîtres* apocryphes: la meilleure édition est celle de Schæfer, Leipzig, 1823, in-8°; Beauvais, 1797, et Benaben, 1803, en ont donné des traductions françaises, in-8°.

Phalécus, poëte lyrique et épigrammatique d'Alexandrie du IIIe s. av. J. C., a donné son nom au mètre *phalécien*, inventé bien avant lui, mais dont il fit souvent usage.

Phalécus, général des Phocidiens, dans la Guerre Sacrée, après son oncle, Phayllc. Il fut battu par Philippe de Macédoine, se retira en Crète, et périt au siége de Cydonie.

Phaleg, l'un des patriarches hébreux, fils d'Héber.

Phalère, *Phalerum*, le plus ancien et le plus petit des trois ports d'Athènes, à l'E. de Munychie, sur la rade de son nom, que formait le golfe Saronique. Patrie de Démétrius de Phalère. Auj. *Port Phanari*.

Phalères. *Phaleræ*, colliers d'or ou d'argent, récompense militaire des cavaliers ou ornement des patriciens chez les anciens Romains.

Phalsbourg, *Palatiolum*, en allemand *Pfalsburg*, c'est-à-dire *forteresse palatine*, anc. ch.-l. de canton, à 20 kil. N. E. de Sarrebourg (Lorraine). Liqueurs renommées. Place forte des Vosges, qui défend le défilé de Saverne; 3,564 hab. Patrie du maréchal Lobau et de plusieurs généraux de l'Empire.

Phanæ, pointe méridionale de l'île de Chios, célèbre par son temple d'Apollon et son excellent vin.

Phanagoria ou **Fanagoria**, colonie de Milet, sur la mer Noire, à l'E. du Bosphore Cimmérien. Sur son emplacement s'élève aujourd'hui un fort du même nom, près de Taman, dans le pays des Cosaques de la mer Noire (Russie). Elle fut prise et ruinée, en 1855, par les Anglo-Français.

Phanariotes. V. Fanariotes.

Phaon. V. Sapho.

Pharamond, fondateur de la monarchie des Francs, selon Prosper Tyro, aurait été fils de Marcomir et père de Clodion. Il aurait régné de 420 à 428. — L'existence de ce personnage, que Grégoire de Tours ne mentionne même pas, a été révoquée en doute.

Pharan ou **Posidium**, cap de l'Arabie Pétrée, à

la pointe S. de la presqu'île de Sinaï, sur la mer Rouge. Aujourd'hui cap *Mahomet*. — Le désert de Pharan occupait le N. de la même presqu'île; Agar s'y retira avec son fils.

Pharaon, nom donné par l'Ecriture à tous les rois d'Egypte.

Pharasmane, nom de 7 rois d'Ibérie, en Asie; *Pharasmane Ier*, 35-53 ap. J. C., établit, malgré les Parthes, son frère Mithridate sur le trône d'Arménie. Il soutint ensuite l'entreprise de son fils, Rhadamiste, jusqu'à ce qu'il eut été chassé. Alors il le fit mettre à mort.

Pharbætus, nome de l'anc. Egypte (Basse-Egypte), au N. E., avec un ch.-l. de son nom sur la branche Mendésienne du Nil.

Phare, *Pharos*, petite île de l'anc. Egypte, sur la Méditerranée, près d'Alexandrie, fut unie au continent par l'Heptastade, môle de 1,300 mèt., vers 285 av. J. C. Sostrate de Cnide y éleva une tour de 300 coudées, achevée dans la première année du règne de Ptolémée Philadelphe. Des feux y furent allumés pour guider les navigateurs pendant la nuit. On les apercevait à 36 kil. en mer. Cette tour ou phare, écroulée en 1303, a donné son nom aux fanaux établis pour assurer l'accès des côtes.

Phare de Messine. V. Messine.

Pharé ou **Pharæ,** l'une des 12 v. de l'anc. Achaïe, au S. de Patras. Oracle célèbre de Vesta et de Mercure.

Pharès, l'un des trois mots que Balthazar vit écrits sur la muraille, et que Daniel interpréta. Il signifiait que le royaume de Babylone allait être divisé entre les Mèdes et les Perses.

Pharisiens, *Pharisæi* (de l'hébreu *pharasch*, séparé), sectateurs juifs qui apparurent sous le règne d'Hyrcan Ier. Ils exagéraient, à dessein, les pratiques de la loi de Moïse. Devenus un parti politique, rival des Saducéens sous Alexandre Jannée, ils excitèrent une guerre civile de six ans, 92 av. J. C., et régnèrent sous le nom d'Alexandra, 79-71. J. C. a flétri leur hypocrisie.

Pharmacuse, l'une des Sporades, près de Milet. César y fut pris par des pirates.

Pharnabaze, satrape des provinces perses de l'Hellespont, sous Darius II et Artaxerxès, s'allia aux Péloponnésiens contre Athènes, et fut battu à Abydos, 411 av. J. C., et à Cyzique, 410. Il les avait abandonnés, quand Cyrus le Jeune leur rendit l'aide des Perses. Menacé ensuite par Dercyllidas, 399, et attaqué par Agésilas, 396, il s'entendit avec l'Athénien Conon, qui vainquit les Spartiates à Cnide. En 374, il échoua contre l'Egypte révoltée. On lui reproche le meurtre d'Alcibiade.

Pharnace Ier, roi du Pont, vers 190 av. J. C., fils et successeur de Mithridate IV, s'empara de Sinope, 183, et d'une partie de la Galatie et de la Paphlagonie. Vaincu par Eumène II de Pergame, et Ariarathe V de Cappadoce, il ne garda que Sinope, 179. Il mourut vers 156.

Pharnace II, roi du Bosphore, 63-47 av. J. C., était fils de Mithridate le Grand. Il trahit son père, vaincu par Pompée, le contraignit de se tuer, et fut récompensé de ce parricide par le don du royaume du Bosphore. Pendant la guerre civile de César et de Pompée, il reprit une partie des Etats de Mithridate en Asie Mineure. Vaincu par César à Zéla, il se réfugia dans son royaume du Bosphore, et périt en combattant ses sujets révoltés, 47.

Pharos, petite île de l'anc. Egypte. V. Phare. — Ile de l'Adriatique (Illyrie grecque), conquise par les Romains en 228. Auj. *Lesina*.

Pharsale. *Pharsalus*, *Pharsalia*, v. de l'anc. Thessalie, près de l'Enipée. Défaite de Pompée par César, août 48 av. J. C. Auj. *Fersala*. V. Lucain.

Phase, *Phasis*, fleuve de l'Asie ancienne (Colchide), descendant du Caucase, arrosait Æa et Phasis et se jetait dans le Pont-Euxin. Auj. *Rioni*. Le faisan (phasianus) fut amené de ses bords en Grèce. — Au XIIIe s. av. J. C., les Argonautes remontèrent le Phase, selon une tradition qui les faisait revenir par la mer Erythrée. En 250 après J. C., Strabon le donnait pour limite à l'Asie et à l'Europe. On a prétendu aussi qu'il était le *Phison* de l'Ecriture sainte. — V. Phasis.

Phaselis, v. de l'anc. Lycie, au S. E., non loin de la frontière et du golfe de Pamphylie. On y inventa des navires légers (*phaseli*), allant à la voile et à la rame. Elle était célèbre par ses pirates et fut détruite par Servilius Isauricus.

Phasiens, peuple de l'Arménie anc., sur le haut Araxe, visité par les Dix-Mille.

Phasis ou **Phase,** v. de l'anc. Colchide, sur la côte E. du Pont-Euxin, et à l'embouchure du Phase, fut une colonie de Milet. — Auj. *Poti*.

Phatmétique ou **Phatnitique** (branche) était autrefois la 4e branche du Nil à son embouchure. Auj. branche de *Damiette*.

Phaturite (Nome), prov. de l'Egypte anc. (Haute-Egypte), à l'O. du Nil, avait pour capit. *Thèbes* ou *Memnonium*.

Phaylle, l'un des généraux des Phocidiens lors de la 2e Guerre Sacrée, envahit la Thessalie comme allié du tyran Lycophron, et fut battu par Philippe II de Macédoine, 353 av. J. C. Successeur de son frère Onomarque dans le commandement général, il pilla le temple de Delphes, leva des mercenaires et se jeta sur la Béotie. Après 3 défaites, il mourut, 352.

Phazanie, *Phazania*, contrée de l'Afrique anc., au S. de la Tripolitaine. Auj. le *Fezzan*.

Phéaciens (Ile des), l'un des noms anciens de Corfou. Il venait de Phéax, père d'Alcinoüs.

Phébé ou **Phœbé.** V. Diane.

Phébidas, général spartiate, conduisait des renforts à son frère Eudamidas, qui assiégeait Olynthe. Arrivé devant Thèbes, il s'empara de la Cadmée par la trahison de Léontiadès, chef de la faction aristocratique, 382 avant J. C. Les éphores le condamnèrent à une amende et à la privation du commandement, tout en gardant la Cadmée. Phébidas fut tué au combat de Thespris, 5 ans après, 376.

Phebus ou **Phœbus.** V. Apollon.

Phebus (Gaston). V. Foix.

Phédime, l'une des femmes de Smerdis le Mage, reconnut qu'il était un imposteur. Avertie par son père, Otanes, elle constata que Cyrus lui avait, en effet, fait couper les oreilles.

Phédon, philosophe grec d'Elis. Pris par des pirates, il avait été vendu à Athènes, où il devint disciple de Socrate. Après la mort de ce dernier, il fonda une école dans sa patrie. — Son nom sert de titre à un dialogue de Platon, dans lequel il raconte la mort de son maître, et proclame l'immortalité de l'âme.

Phèdre, fille de Minos et de Pasiphaé, fut enlevée, ainsi que sa sœur Ariane, par Thésée, qui l'épousa. Ayant conçu pour Hippolyte, son beau-fils, un amour incestueux, elle causa la mort de ce prince et se pendit de désespoir. Leurs infortunes ont inspiré Euripide, Sénèque, Racine et Pradon.

Phèdre, philosophe épicurien du Ier siècle av. J. C., dirigea l'école d'Athènes. On a retrouvé, à Herculanum, en 1806, un fragment de son traité *sur les Dieux*, dont Cicéron s'était inspiré pour son ouvrage *De natura deorum*. Ce fragment a été traduit en latin et publié par Petersen, Hambourg, 1833, in-4°.

Phèdre (*Phædrus*), fabuliste latin du Ier s. ap. J. C., fut amené de Thrace ou de Macédoine à Rome. Il paraît avoir été affranchi d'Auguste. Séjan, ce semble, le persécuta. Il nous reste sous son nom 97 fables en vers iambiques, réparties en 5 livres. Sa diction est, en général, claire et concise, mais il est dénué d'invention et de charme poétique. P. Pithou, qui retrouva le manuscrit, 1596, et Rigault, 1617, en donnèrent des éditions qui ont servi à la plupart des publications postérieures. — En 1809, Cassitti mit au jour un manuscrit de Perotti, contenant 32 fables nouvelles, dont l'authenticité a été depuis contestée. Les éditions les plus récentes sont celles de Berger de Xivrey, 1830, d'Orelli, 1831, etc. On a une traduction française d'E. Panckoucke, reproduite dans la nouvelle *Bibliothèque latine-française* in-18, et revue avec soin par M. Pessonneaux; d'autres de Parisot, 1835, de Fleutelot, 1839, etc.

Phelippeaux (Antoine **Le Picard de**), officier d'artillerie, né en 1768, à Angle (Poitou), fut le condisciple de Bonaparte, à l'Ecole militaire de Paris, 1783-1785. Capitaine d'artillerie au régiment de Besançon, il émigra en 1791, et servit contre la France, 1792-1795. Pris dans une tentative pour soulever le Berri, 1796, il s'évada, rejoignit le prince de Condé, puis revint tirer du Temple de Paris l'Anglais Sidney Smith, 1797. Il accompagna ce dernier dans la Méditerranée, organisa la défense de Saint-Jean-d'Acre contre Bonaparte, mai 1798, et mourut de la peste quelques jours après la retraite des Français.

Phelippeaux ou **Phelypeaux,** nom d'une ancienne famille française de la noblesse de robe, dont l'auteur fut Paul Phelypeaux, secrétaire d'Etat en 1610. Elle se divisa en 4 branches, de *Pontchartrain*, de *Saint-Florentin*, de *Maurepas* et de *la Vrillière* (V. ces noms)

Phelps, v. des Etats-Unis (New-York); 6,000 hab.

Phémius, chantre d'Ithaque, fut l'un des prétendants à la main de Pénélope. Il eût péri comme les autres sous les coups d'Ulysse, sans l'intervention de Télémaque. — On parle aussi d'un *Phémius*, musicien d'Ionie, qui aurait épousé la mère d'Homère et aurait servi de maître au grand poëte.

Phénée, v. de l'anc. Arcadie (Grèce), au N. E. au pied du mont Cyllène. — Lac de l'Arcadie, près des sources du Ladon.

Phénicie, c'est-à-dire *pays des dattes*, ou *pays des hommes rouges*, contrée de l'Asie anc., sur la côte O. de Syrie depuis le fleuve Eleutheros au N., jusqu'à la chaîne du Carmel au S., était bornée au N. par une portion de la Syrie propre, à l'E. par la Cœlésyrie, au S. E. par la Palestine, et à l'O. par la Méditerranée. Resserrée entre cette mer et la chaîne du Liban, elle avait en longueur 280 kil. du N. au S., et en largeur, 40 kil. de l'E. à l'O. Ses cours d'eau étaient l'Eleutheros, le Sabbaticus, l'Adonis, le Lycus, le Tamyras, le Léontès et le Bélus, tributaires de la Méditerranée. — Les villes, toutes situées sur le littoral, étaient du N. au S., Antaradus, Aradus, Tripolis, Botrus, Byblos, Béryte, Sidon, Sarepta, Tyr, Aco ou Ptolémaïs, etc. Elles paraissent avoir formé un certain nombre de républiques distinctes, malgré la présence de rois dont le pouvoir était tempéré par celui des magistrats, ou interrompu par l'élection de juges ou *suffètes*. Afin de résister aux attaques des étrangers, elles conclurent une sorte de confédération dominée par Sidon, et plus tard, par Tyr. — La religion était une espèce de naturalisme. On offrait des victimes humaines aux divinités appelées Baal ou Moloch, Mylitta ou Astarté, etc. L'Hercule tyrien ou Melcarth était comme la personnification du peuple phénicien voyageur et commerçant.

Histoire. — On connaît peu l'histoire de la Phénicie. Les habitants semblent avoir porté le nom de *Chananéens*, bien que les Grecs les aient appelés PHÉNICIENS, *hommes rouges*. On sait qu'ils surent garder leur indépendance en face des Hébreux. Tyr (V. ce nom) seule joua un rôle important, grâce à ses rois Hiram et Ithobal I^{er}, qui furent les alliés des Israélites. Attaqués par Salmanasar, puis par Nabuchodonosor II, qui s'empara de Tyr, 572 av. J. C., les Phéniciens subirent successivement la domination des Assyriens, des Perses et d'Alexandre le Grand. Les Lagides et les Séleucides se disputèrent ensuite la possession de la Phénicie, qui resta aux derniers, mais pour passer, en 65 av. J. C., aux Romains. Sous Auguste, on en fit une province impériale, et on y ajouta la Cœlésyrie (V. ce mot). Au IV^e siècle, les deux territoires furent, de nouveau, séparés, et formèrent les provinces de PHÉNICIE MARITIME (anc. Phénicie), ch.-l. *Tyr*, et plus tard *Béryte;* et de PHÉNICIE DU LIBAN ou SALUTAIRE (Cœlésyrie), ch.-l. *Damas*. — La Phénicie a subi depuis toutes les destinées de la Syrie (V. ce mot). Elle est comprise auj. dans le *livah* ou province de Beyrouth (Turquie d'Asie).

Commerce; colonies; industrie. — Les Phéniciens ont été les Hollandais de l'antiquité. Une côte riche en ports bien situés les invitait au commerce maritime; l'exiguïté de leur territoire et la stérilité de leur sol leur en firent une nécessité. Les forêts du Liban leur fournirent du bois pour construire des vaisseaux. Le développement du commerce entraîna la fondation de nombreuses colonies. Nous citerons les principales: 1° *Dans la Méditerranée orientale*, les Phéniciens s'établirent en Pamphylie, à Chypre (Citium), à Rhodes, en Crète dans les Cyclades, à Thasos, en Béotie (V. Cadmus), et même à Bithynium sur la Propontide, et à Pronectus sur le Pont-Euxin. L'essor de la race hellénique, qui à peu près partout supplanta les Phéniciens, les obligea à porter ailleurs leur activité. 2° *Dans la Méditerranée occidentale*, ils occupèrent Malte, la Sicile (Panorme, Eryx, Lilybée, Motya, Soloes), les Baléares, la Sardaigne; ils bâtirent Utique, Carthage, Adrumète, Tysdrus, Hippo, et les deux Leptis sur la côte d'Afrique; Nîmes en Gaule Gadès, Tartessus, Carteia, Hispalis, Malaga, en Espagne, où étaient leurs plus riches colonies. 3° *Dans l'océan Atlantique*, ils paraissent avoir visité l'archipel des îles Fortunées et le littoral africain qui lui fait face, et les îles Cassitérides, d'où ils allaient recueillir l'ambre jaune de la Baltique. 4° Ils exploitèrent *la mer Rouge* comme alliés de Salomon, qui leur prêta les ports d'Elath et d'Asiongaber, et de Néchao, qui leur fit exécuter la circumnavigation de l'Afrique. 5° Dans le *golfe Persique*, ils occupèrent les îles de Tylos ou Tyros, et d'Arad, et peut-être la ville de Sidodona. — Le commerce de terre, aussi prospère que le commerce maritime, se faisait par trois routes: 1° au S., ils allaient demander à l'Arabie l'encens et la myrrhe; 2° à l'E., par Damas et Palmyre, ils venaient prendre, à Babylone, les tissus et les denrées de l'Inde; 3° au N., ils se rendaient en Arménie, pour acheter du cuivre, des esclaves et des mulets. — Les Phéniciens excellèrent aussi dans l'industrie; dans l'antiquité, on vantait la pourpre de Tyr et le verre de Sarepta et de Tyr. Ils travaillaient les tissus et les métaux. Les premiers, ils tinrent des registres de commerce, appliquèrent l'astronomie à la navigation, se servirent des poids et des mesures. Leur Cadmus apporta en Grèce l'écriture. Enfin ils paraissent avoir cultivé l'histoire, comme l'atteste la célébrité de leur Sanchoniathon.

Phénix, nom de deux personnages de la mythologie grecque. — Le 1^{er}, fils d'Agénor, roi de Phénicie, alla à la recherche de sa sœur Europe. — Le 2°, fils d'Amyntor, roi des Dolopes, recouvra la vue, grâce au centaure Chiron, et enseigna à Achille l'éloquence et la guerre.

Phénix, oiseau fabuleux des anciens, vivait 500 ans. Sentant approcher le terme de son existence, il se construisait dans l'île de Panchaea (V. ce nom) un nid qui s'enflammait aux rayons du soleil. Ainsi consumé, le phénix renaissait bientôt de ses cendres. C'était peut-être un symbole de l'immortalité de l'âme.

Phérécrate, poëte athénien de l'ancienne comédie, vivait en 438 av. J. C. Il inventa le mètre appelé de son nom *phérécratien* (spondée, dactyle, trochée). Il composa dix-huit ou seize comédies dont nous n'avons que des fragments. V. Bothe, *Fragm. Com. gr.* (collection Didot).

Phérécyde, philosophe grec de l'école ionienne, né à Syros (Cyclades), mort vers 543 av. J. C., était disciple de Pittacus. Il se livra aux études astronomiques, et soutint, dit-on, le dogme de l'immortalité de l'âme, qu'il aurait transmis à son disciple Pythagore. Il avait écrit un traité, *de la Nature ou de l'Origine des choses*.

Phérécyde *d'Athènes*, logographe grec, né à Léros, vivait en 480 ou en 456 av. J. C. Il avait composé, en 10 livres, une histoire mythique, dans laquelle il donnait les origines d'un grand nombre de familles grecques. Il n'en reste que des fragments. V. C. Müller, *Fragm. historic. græc.* (collection Didot).

Phères, *Pheræ*, v. de l'anc. Thessalie (Phthiotide), au S. E., près du lac Bæbeis Auj. *Velestina*. Admète y régna. Elle fut la capitale des tyrans Jason et Alexandre. Elle avait pour port *Pagase*.

Phéréséens, anc. peuple de la terre de Chanaan, à l'O. du Jourdain, sur le Taphua. Leurs villes: Taphua, Thersa, Sichem, etc., furent partagées par Josué entre Ephraïm et Manassé occidental.

Phéron, roi d'Egypte, fils et successeur de Sésostris, lança un javelot dans le Nil. Il fut puni de ce sacrilége par une cécité de 15 années.

Phidias, statuaire grec, né à Athènes, vers 496 av. J. C., paraît avoir étudié à Argos sous Agéladas. Après avoir exécuté une statue de Minerve pour Pellène, ville d'Achaïe, il fut chargé par Cimon de représenter la même déesse sur le plateau de l'Acropole qui domine Athènes, et à Platée. Il passa ensuite 16 années pendant lesquelles il développa toute son originalité en produisant divers chefs-d'œuvre, parmi lesquels Pausanias met au premier rang la *Minerve Lemnienne*, que les habitants de Lemnos consacrèrent dans l'Acropole d'Athènes. Il se trouva ainsi préparé à diriger les grands travaux entrepris par Périclès dès 446. Tandis que, sous ses ordres, de grands artistes élevaient et décoraient le Parthénon, il appliquait lui-même tous ses efforts à exécuter une statue de Minerve en or et en ivoire, haute de 26 coudées (12 mètres environ). Quelque temps après l'achèvement de cette œuvre, il se rendit en Elide, où il fit la statue plus belle et plus colossale de Jupiter Olympien. A son retour à Athènes, Phidias fut accusé par les ennemis de Périclès, qui étaient aussi les siens, d'avoir détourné une partie de l'or destiné à la statue de Minerve. Acquitté, il fut aussitôt poursuivi comme coupable d'impiété pour avoir placé son portrait et celui de Périclès sur le bouclier de la déesse. Il mourut dans sa prison, peut-être empoisonné, 431. Phidias représente l'art antique dans toute sa grandeur et sa pureté. V. Beulé, *Etudes sur Phidias*.

Phidities (φειδίτια, de φείδω, épargner), repas publics établis à Lacédémone par Lycurgue. Les tables se composaient de 15 convives, qui apportaient chaque mois pour la nourriture commune les provisions prescrites par les règlements. Les enfants y étaient admis, mais

uniquement pour s'y former par la conversation des hommes faits. Nul Spartiate, même les rois, n'était dispensé de prendre part aux repas publics.

Phidon, roi d'Argos, peut-être contemporain de Lycurgue, suivant d'autres, vivant vers 750, donna des lois à sa patrie, inventa les mesures dites *phidoniennes*, détermina les poids, et le premier, en Grèce, battit monnaie à Egine.

Phigalie, v. de l'anc. Arcadie, au S. O., près de la frontière de l'Elide et de la Messénie et des sources de la Néda. Ruines d'un temple magnifique d'Apollon, près de *Paulitza*. Les sculptures de la frise sont maintenant au Muséum britannique.

Philadelphe, surnom d'Attale II et de Ptolémée II.

Philadelphie, nom de plusieurs villes de l'antiquité. Les plus connues étaient l'anc. Rabbath-Ammon (V. ce mot), en Palestine, au N. E. de la mer Morte, et une autre Philadelphie, située en Lydie, à 60 kil. E. de Sardes, près du Tmolus, dont il est fait mention à l'origine du christianisme.

Philadelphie, v. des Etats-Unis (Pennsylvanie), sur un isthme, au confluent de la Delaware et du Schuylkill, à 135 kil. S. E. d'Harrisbourg, et 200 kil. N. E. de Washington, par 39°57′ lat. N., et 77°30′ long. O. Plus de 680,000 hab. — Université et nombreux établissements d'instruction. Evêché catholique et évêché anglican. Hôtel des monnaies (le seul des Etats-Unis); arsenal et chantiers de construction. Par la Delaware, Philadelphie reçoit de l'Atlantique les navires marchands du plus fort tonnage. Elle est le centre de l'industrie manufacturière des Etats-Unis : librairie et imprimerie, cotonnades, draps, lainages, chaussures, machines de tout genre, papier, cuir, produits chimiques, bière, etc. Fondée en 1682, par Guillaume Penn, elle a été bâtie avec une extrême régularité. Le gouvernement fédéral des Etats-Unis y a siégé de 1774 à 1800.

Philæ, île du Nil. V. Philé.

Philammon, de Delphes, l'un des premiers chantres grecs (vers le XVe siècle av. J. C.), obtint le prix aux jeux Pythiques pour un hymne à Apollon.

Philandrier (Guillaume), en latin *Philander*, architecte érudit, né à Châtillon-sur-Seine, 1505-1565, s'attacha à Georges d'Armagnac, évêque de Rodez. Il l'accompagna à Venise, et étudia l'architecture sous Séb. Serlio. Il éleva la cathédrale de Rodez. On a de lui : *Annotationes in Vitruvium*, 1544, in-fol., ouvrage remarquable, traduit en français par Jean Martin, 1572, in-4°.

Philarète, général arménien au service de l'empereur grec Romain Diogène, se créa, après la captivité de ce dernier, 1071, un Etat à Marasch, et reçut de Nicéphore Botoniate le titre de duc d'Antioche. Attaqué par un fils rebelle, il implora sans succès le secours du Seljoucide Malek-Shah et mourut en 1086.

Philastre (Saint), évêque de Brescia, mort vers 387, est l'auteur d'une *Histoire des Hérésies*, qui est dans la *Bibliothèque des Pères*. Fête, le 18 juillet.

Philbert-de-Bouaine (Saint-), bourg de l'arr. de La Roche-sur-Yon (Vendée); 2,129 hab., dont 455 agglomérés.

Philbert-de-Grand-Lieu (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. S. O. de Nantes (Loire-Inférieure); 3,761 hab.

Philé ou **Philès** (Manuel), poëte byzantin, né à Ephèse vers 1275 et mort vers 1340, étudia à Constantinople sous Georges Pachymère. Il mit dans une sorte de prose mesurée, appelée *vers politiques*, des notions empruntées à d'autres auteurs. Son traité *sur la Nature des animaux*, figure dans les *Poetæ bucolici* de Didot, 1846, in-8°. Ses *Poésies diverses* ont été éditées par Wensdorf, 1768, in-8°, et les *Poésies inédites*, par M. Miller, 2 vol. in-8°, 1854.

Philé, *Philæ*, île du Nil (Haute-Egypte), sur la frontière de la Nubie, à 4 kil. S. d'Assouan, près de la première cataracte du fleuve. On y trouve des ruines de monuments égyptiens, grecs et romains.

Philéas (Saint), évêque de Thmuis, en Egypte, martyrisé à Alexandrie, vers 309, a écrit une *Lettre pastorale*, conservée par Eusèbe. Fête, le 4 février.

Philelphe (François), humaniste italien, né à Tolentino, 1398, se rendit à Constantinople comme secrétaire de l'ambassade de Venise, 1420. Il y apprit le grec sous Chysoloras, dont il épousa la fille, et revint solliciter les secours de l'empereur Sigismond contre les Turcs, 1423. Plus tard, il professa à Bologne, 1427; à Florence, 1429, où il attaqua Cosme de Médicis; à Sienne, 1434, où il eut une violente querelle avec Poggio; à Milan, 1439, où il flatta tour à tour Philippe-Marie, le parti républicain, et François Sforza. A la mort de ce dernier il erra dans diverses villes. Il revint mourir à Florence, 1481. Ses œuvres sont très-précieuses pour l'histoire littéraire et politique de son temps. On cite surtout : *Satiræ*, 1476, in-fol; *Epistolæ*, in-fol. et in-4°; *Sfortias*, poëme latin inédit en vers hexamètres, composé pour François Sforza, etc. On a aussi de lui des traductions latines de plusieurs auteurs grecs. — Son fils aîné, *Mario*, né à Constantinople, 1426-1480, professa les lettres dans plusieurs villes d'Italie.

Philémon et sa femme **Baucis**, vieillards de Phrygie, accueillirent dans leur pauvre cabane Jupiter et Mercure voyageant sous la forme humaine. Les dieux les récompensèrent de leur hospitalité en changeant leur cabane en un temple dont ils les firent les ministres. Arrivés à l'extrême vieillesse, ils furent métamorphosés, Philémon en chêne et Baucis en tilleul.

Philémon, poëte comique grec, né à Soles (Cilicie), vers 360 av. J. C., vint jeune à Athènes. Il y créa la comédie nouvelle, et mourut en 262. Inférieur à Ménandre à beaucoup d'égards, il lui fut pourtant préféré dans plusieurs concours dramatiques. On n'a de lui que des fragments recueillis par Meineke. V. *Fragm. Com. gr.* de la collection Didot.

Philémon, grammairien grec, probablement du VIIe siècle après J. C. Il nous reste de lui des fragments d'un *Lexique* dont Osann a donné la meilleure édition sous ce titre : *Philemonis grammatici quæ supersunt*, Berlin, 1821, in-8°.

Philènes (Autels des), monument élevé au S. de la grande Syrte, marquait la limite des possessions de Carthage et de Cyrène. On était convenu que la frontière des deux républiques serait fixée à l'endroit où se rencontreraient des hommes partis le même jour de chacune des deux cités. Les deux frères, *Philènes*, envoyés de Carthage, ayant pris une avance énorme, consentirent, dans l'intérêt de leur patrie, à être enterrés vifs à l'endroit où depuis se dressèrent les autels de leur nom.

Philépicus. V. Philippicus.

Philès. V. Philé.

Philétas *de Cos*, poëte et critique alexandrin, mort vers 290 av. J. C., avait été précepteur de Ptolémée Philadelphe. De ses élégies, il ne reste que des fragments recueillis par Kayser, 1793, in-8°, par Bach, 1829, et aussi dans les *Analecta* de Brunck, etc.

Philétère, *Philæterus*, eunuque de Paphlagonie, chargé par Lysimaque de la garde de ses trésors et de la ville de Pergame, se révolta, 283 av. J. C. Sans porter le titre de roi, il fonda un Etat qu'il transmit à son neveu Eumène, 263. V. Pergame.

Philibert-Emmanuel, duc de Savoie. V. Emmanuel.

Philidor (François-André **Danican**, dit), compositeur de musique et joueur d'échecs célèbre, né à Dreux, 1726-1795 (?); a fait des opéras et des opéras-comiques (*le Sorcier*, *le Maréchal-ferrant*, *Tom Jones*, etc.), qui pèchent par l'harmonie et l'originalité. On lui doit encore une *Analyse des échecs*, 1749.

Phillip (Port-), golfe sur la côte S. de l'Australie (Victoria); c'est l'un des plus beaux et des plus spacieux de l'univers; il a 64 kil. de longueur et de largeur; son entrée a 4 kil., mais est malheureusement obstruée par des bancs de sable. On y trouve l'embouchure du Yarra-Yarra, et les ports de Melbourne, de Williamstown, de Geelong.

Philipeau (Pierre). V. Philippeaux.

Philipon de la Madelaine (Louis), littérateur, né à Lyon, 1734-1818, fut avocat du roi au bureau des finances de Besançon, intendant du comte d'Artois, et, en 1795, bibliothécaire au ministère de l'intérieur. On cite de lui : *Manuel épistolaire*, in-12; *Dictionnaire des homonymes*, in-8°; — *des rimes*, in-18; — *de la langue française*, in-18 et in-8°, — *des poëtes français*, de 1050 à 1804, in-18, etc.

Philippe Ier, roi de Macédoine, vivait peut-être au IVe siècle av. J. C.

Philippe II, roi de Macédoine, 359-336 av. J. C., né en 382, était le troisième fils d'Amyntas II. Emmené comme otage à Thèbes par Pélopidas, 367, il y passa 3 ans. A la mort de Perdiccas III, son frère, il prit la régence, au nom de son neveu Amyntas, et bientôt après le titre de roi, 359. Les Thraces et les Athéniens s'étant détachés des deux prétendants, Pausanias et Argée, il battit au N. les Péoniens et à l'O. les Illyriens. Il s'attacha ensuite à développer les forces de la Macédoine : il se donna une garde et organisa la *phalange*; il s'em-

para d'Amphipolis, 358, de Pydna, de Méthone, 353, etc., pour installer une marine; il fonda *Philippes* ou Crénides en Thrace, pour mieux exploiter les mines d'or du mont Pangée, 356. Il s'assura l'alliance de l'Epire par son mariage avec Olympias, 357. En 352, il était assez puissant pour intervenir dans les troubles de Thessalie; il battit complétement l'allié du tyran Lycophron, Onomarque, chef des Phocidiens sacriléges; mais en voulant poursuivre son succès au delà des Thermopyles, il trouva le défilé occupé par une armée athénienne. Obligé de renoncer à ses desseins sur la Grèce centrale, il revint préparer la ruine d'Olynthe, que n'empêchèrent pas les *Olynthiennes* de Démosthène, 349-348. Après avoir célébré son triomphe à Dium, 347, Philippe se joua de trois ambassades athéniennes, et se fit désigner par le conseil amphictyonique pour punir les Phocidiens, dont il allait prendre la place dans le conseil, 346 : intendant du temple de Delphes et président des jeux Pythiques, il fut reconnu Hellène par Athènes elle-même. Alors commence une lutte acharnée entre Philippe et Démosthène : l'orateur ne cesse de signaler les intrigues ou les usurpations du roi de Macédoine dans le Péloponnèse, à Ambracie, à Halonèse, et surtout en Thrace. Déjà combattu, dans ce dernier pays, par Diopèthe, Philippe est repoussé de Périnthe et de Byzance par Phocion, 339, qui est secondé par les Perses. Au moment où il semblait chercher une compensation à ce double échec dans une expédition contre les Scythes du Danube, il se faisait préparer par Eschine une revanche tout autrement décisive. Chargé de châtier un peuple sacrilége, les Locriens de Cirrha, il prouva, par la prise d'Elatée, sur les confins de la Béotie, que les injures d'Apollon ne l'inquiétaient guère, 338. Vainqueur, à Chéronée, des Thébains et des Athéniens qui s'étaient réunis à la voix de Démosthène, il se montra impitoyable envers les premiers, et modéré à l'égard des seconds. Proclamé généralissime des Grecs contre les Perses dans une assemblée tenue à Corinthe, il se vengea de l'absence des Spartiates par une incursion en Laconie, 338. Il poursuivait enfin avec ardeur les préparatifs de son expédition en Asie, malgré les troubles domestiques amenés par la répudiation d'Olympias et par son mariage avec Cléopâtre, fille d'Attale, l'un de ses généraux. Au milieu des fêtes de cette seconde union, Philippe fut assassiné par un jeune noble, Pausanias, irrité d'un déni de justice, 336. Il avait préparé les succès de son fils, Alexandre le Grand.

Philippe III, roi de Macédoine. V. Arrhidée et aussi Philippe V.

Philippe IV, roi de Macédoine, fils de Cassandre, ne régna que quelques mois, 296 av. J. C.

Philippe V (dit aussi Philippe III), roi de Macédoine, 220-178 av. J. C., né vers 235, était fils de Démétrius II. Continuateur de la politique d'Antigone Doson, son oncle et son prédécesseur, il fut d'abord, dans la *Guerre des deux ligues*, 220-217, l'allié des Achéens contre les Etoliens; mais l'influence de l'Illyrien Démétrius de Pharos le tourna bientôt contre les Romains, ses futurs rivaux dans la domination de la Grèce. Philippe s'allia contre eux à Annibal, 215; battu par V. Levinus à l'embouchure de l'Aoüs, il se trouva encore empêché, par ses démêlés avec les Etoliens et Attale de Pergame, de lutter directement contre les Romains, avec lesquels il traita en 205. Il avait profité de la paix pour étendre sa puissance en Grèce et en Thrace, battre les Rhodiens, et méditer avec Antiochus le Grand la ruine du jeune Ptolémée Epiphane, quand Rome vainquit à Zama Annibal, à qui Philippe venait d'envoyer 4,000 hommes. Délivrée des Carthaginois, la république déclara aussitôt la guerre au roi de Macédoine, 200. Attaqué par Sulpicius, 200, puis par Villius, 199, Philippe trouva un adversaire plus redoutable dans Flamininus, qui exploita habilement les ressentiments des Grecs pour les rattacher à l'alliance romaine, 198. La défaite des Cynoscéphales, 197, lui enleva tout ce qu'il possédait en dehors de la Macédoine. Réduit à payer un tribut onéreux, à livrer sa flotte, à ne garder que 500 soldats, il ne renonça pas cependant à ressaisir son empire sur la Grèce: allié de Rome contre Antiochus, 192, il en profita pour reprendre la Thessalie et pour s'affermir en Thrace. Plus tard il se prépara secrètement à une nouvelle lutte en amassant des trésors, en recherchant l'alliance des Illyriens et des Bastarnes. Averti par Eumène de Pergame, le sénat romain prévint le danger en se créant, en Macédoine, un parti dont le chef fut Démétrius, un fils du roi que Flamininus avait exigé naguère en otage. Au bout de 11 ans, Philippe, poussé par son second fils, Persée, fit empoisonner Démétrius, et mourut, dit-on, consumé de remords, 178.

Philippe, roi de Syrie, 93-83 av. J. C., était fils d'Antiochus VIII Grypus. Après la mort de Séleucus VI, son frère aîné, il attaqua Antiochus X, avec l'aide de son second frère, Antiochus XI, qui périt. Il prit pourtant le titre de roi, combattit ses frères, Démétrius et Antiochus XII, et fut dépossédé par Tigrane, roi d'Arménie, 83. Réduit à une condition privée, il mourut en 57.

Philippe-Hérode, de Judée, fils d'Hérode le Grand, hérita de la Gaulonite, de la Trachonite et de la Batanée, 4 av. J. C. Il fonda Césarée de Philippe ou Panéas, et mourut en 34. Ses Etats furent réunis à la Syrie.

Philippe (L. Marcius Philippus), consul en 91 av. J. C., s'opposa, à Rome, aux plans du second Drusus, et, en attaquant le Sénat, s'attira une foudroyante réplique de l'orateur Crassus. Horace vante son talent d'avocat (Ep. I, 7, 46).

Philippe (Marcus Julius), dit *l'Arabe*, empereur romain, 244-249, né dans la Trachonite ou à Bostra, était de race arabe et fils d'un chef de brigands (Bédouins?). Successeur du préfet du prétoire, Misithée, qu'il empoisonna peut-être, il souleva, dans la guerre de Perse, l'armée contre Gordien III, qu'il remplaça sur le trône, 244. Il céda la Mésopotamie à Sapor, vainquit des barbares sur le bas Danube, et eut à combattre les usurpations de Jotapien, de Marinus et de Décius : il fut tué dans sa lutte contre le dernier à Vérone. Il célébra, en 248, par des Jeux séculaires, le millième anniversaire de la fondation de Rome. Selon une tradition, il aurait été chrétien.

Philippe, d'*Acarnanie*, médecin d'Alexandre le Grand; ce prince, s'étant baigné dans le Cydnus, fut saisi d'une fièvre violente. Philippe lui présenta une potion qu'Alexandre avala, bien que Parménion lui eût écrit que ce médecin était vendu aux Perses, 333 av. J. C.

Philippe, de *Thessalonique*, poëte grec, du IIe siècle ap. J. C., auteur d'une *Anthologie* qui contient des pièces de 13 poëtes, et, en outre, des épigrammes de sa composition. V. Jacobs, *Anthologia græca*, t. XIII.

Philippe (Saint), apôtre, fut appelé par J. C. le lendemain de la conversion de saint Pierre. Après la descente du Saint-Esprit, il alla en Phrygie, où il subit le martyre vers l'an 80. Fête, le 1er mai.

Philippe (Saint), l'un des sept premiers diacres, annonça l'Évangile à Samarie, confondit Simon le magicien et baptisa le trésorier de Candace, reine d'Ethiopie. On croit qu'il mourut en Césarée vers 45. Fête, le 6 juin.

Philippe de Néri (Saint). V. Néri.

Philippe de Souabe, empereur d'Allemagne, 1197-1208, né vers 1170, était le 2e fils de Frédéric Barberousse. Proclamé par les Gibelins après la mort de Henri VI, son frère aîné, 1197, il avait battu son rival le guelfe Othon IV, et négocié sa réconciliation avec le pape, Innocent III, quand il fut assassiné par le comte palatin, Othon de Wittelsbach, auquel il avait refusé la main de sa fille.

Philippe Ier, roi de France, 1060-1108, fils de Henri Ier et d'Anne de Russie, né en 1053, fut sacré à Reims du vivant de son père, 1059, et eut pour tuteur, 1060-1067, Baudouin V, comte de Flandre. Battu à Cassel, 1071, par Robert le Frison, comte de Hollande, il fit la paix en épousant Berthe, belle-fille de ce dernier. Jaloux de la puissance de Guillaume le Conquérant, roi d'Angleterre et duc de Normandie, il soutint la révolte de Robert Courte-heuse, 1074-1077, secourut les Bretons au siége de Dol, mais attira sur Mantes une terrible attaque dans laquelle périt son rival, 1087. Loin de profiter des querelles des fils de Guillaume, il appela quatre fois sur lui les foudres de l'Eglise par les scandales de sa vie; après avoir répudié Berthe, 1091, il enleva et épousa Bertrade, femme du comte d'Anjou, Foulques le Réchin, de laquelle il ne voulut jamais se séparer. Dès 1100, il associa au trône son fils aîné, Louis, qui commence alors son règne. Philippe mourut en 1108, n'ayant eu part à aucun des grands événements contemporains (guerre du sacerdoce et de l'empire, première croisade, expéditions féodales en Italie, en Espagne, en Angleterre, etc.). Il a réuni au domaine royal le Vexin, 1076, et Bourges, 1101.

Philippe II ou **Philippe Auguste**, roi de France, 1180-1223, né en 1165, était fils de Louis VII et d'Alix de Champagne. Il fut le dernier Capétien sacré du vivant de son père. Il rejeta d'abord la tutelle de sa mère et de

ses quatre oncles maternels, avec l'aide du comte de Flandre, Philippe d'Alsace, dont il avait épousé la nièce, Isabelle de Hainaut. Il combattit ensuite le comte de Flandre lui-même, qui dut lui abandonner immédiatement l'Amiénois, 1182, et, dans l'avenir, le Vermandois, le Valois et même l'Artois. Après avoir renouvelé l'alliance de la royauté avec l'Eglise et les communes par ses édits contre les hérétiques et les juifs, et par la protection qu'il accorda à l'association des *Capuchons* formée contre les brigands appelés *Routiers* ou *Cottereaux*, il reprit la lutte commencée par son père contre Henri II d'Angleterre, 1186-1189. La mort de ce dernier, puis la troisième croisade interrompirent un instant les efforts de Philippe Auguste pour agrandir le domaine royal. En Sicile, puis sous les murs de Ptolémaïs, il devait se brouiller avec le nouveau roi d'Angleterre, Richard Cœur de lion, dont il avait été jusqu'alors l'intime ami. Revenu en France, 1192, il profita de l'absence de son rival, qui combattait encore en Orient ou était retenu captif en Allemagne, pour attaquer ses fiefs du continent. Richard délivré battit à Fréteval, 1194, puis à Gisors, 1199, Philippe Auguste ; qui gagna cependant encore le comté d'Auvergne. L'avénement de Jean sans Terre, 1199, fut un coup de fortune pour le roi de France, surtout après sa réconciliation avec l'Eglise, qu'il s'était aliénée en répudiant Ingeburge de Danemark, pour épouser Agnès de Méranie (V. *ces noms*). Philippe reçut d'abord l'hommage d'Arthur de Bretagne, neveu de Jean sans Terre, et, après l'assassinat de ce prince, fit citer le roi d'Angleterre devant la cour des pairs, 1203. Condamné par défaut, Jean sans Terre perdit la Normandie, l'Anjou, le Maine, la Touraine et le Poitou, 1204-1205. Non content de ces acquisitions, Philippe Auguste méditait la conquête de l'Angleterre elle-même, 1213 ; entravé dans ce dessein par le pape Innocent III, il se dédommagea en dévastant la Flandre. Tous ces succès provoquèrent contre lui la formation d'une ligue féodale dont les chefs furent Jean sans Terre, l'empereur Othon IV et Ferrand comte de Flandre : la victoire de Bouvines, remportée par Philippe à la tête des milices communales, consacra à la fois ses conquêtes et l'ascendant tout nouveau de la royauté capétienne, 1214. Jean sans Terre devait être retenu désormais en Angleterre par les révoltes de ses barons, auxquels s'associera, 1216, Louis, fils du roi de France ; ce jeune prince devait encore, toujours sans l'assentiment avoué de son père, prendre part à la guerre des Albigeois, qui ruinait alors, dans Raymond, comte de Toulouse, un grand vassal du Midi. — Philippe Auguste mourut en 1223, après avoir singulièrement accru la puissance matérielle et la force morale de la dynastie capétienne. Il avait divisé le domaine en prévôtés au-dessus desquelles étaient des baillis. Il a commencé pour le royaume une législation plus générale en prenant l'avis des seigneurs sur la promulgation de plusieurs ordonnances. On lui attribue la *Quarantaine-le-roy*, destinée à restreindre les guerres privées. Habile à tirer parti des souvenirs de l'époque de Charlemagne, il en usa pour relever, à son profit, le prestige de la cour des pairs : il y fit entrer des grands seigneurs, dont il invoqua l'appui en 1203 et en 1215, contre la cour de Rome. Il éleva la royauté au-dessus de la féodalité, en déclarant, lors de la prise de possession de l'Amiénois, que le roi ne devait rendre hommage à personne. A son règne se rattachent la fondation de l'Université de Paris, 1200, et de nombreux travaux pour l'embellissement et l'assainissement de cette ville. Il l'environna d'une enceinte fortifiée. Outre les territoires déjà cités, il a réuni au domaine royal les comtés d'Evreux, 1200, de Meulan, 1203, d'Alençon, 1216, etc.

Philippe III, dit le *Hardi*, roi de France, 1270-1285, né en 1245, était fils de saint Louis et de Marguerite de Provence. Reconnu roi à la mort de son père (V. Louis IX), il conclut un traité avantageux avec le roi de Tunis, et quitta l'Afrique. Jeté par une tempête sur la côte de Sicile, il perdit en Calabre la reine Isabelle d'Aragon, et rapporta en France les corps de son père et d'autres membres de sa famille, 1271. Après avoir recueilli l'héritage de son oncle, Alphonse de Poitiers, et de sa tante Jeanne de Toulouse, il visita le Midi, à la tête d'une armée, afin d'y imposer son autorité : Roger-Bernard, comte de Foix, qui s'était déclaré vassal de l'Aragon, expia sa révolte par une détention de 18 mois au château de Carcassonne, 1272-1273. L'acquisition des domaines de Toulouse allait permettre à la royauté capétienne d'intervenir dans les affaires d'Espagne. En Navarre, Philippe III prit la tutelle de la reine Jeanne, qu'il fiança à son second fils Philippe, 1274-1275. En Castille, il soutint inutilement contre Sanche le Brave, ses neveux, les infants de la Cerda, petits-fils de saint Louis, 1275-1280. En Aragon, il attaqua, après le massacre des Vêpres siciliennes (mars 1282), Pierre III, qui avait secondé le soulèvement de la Sicile contre Charles d'Anjou (V. ce nom). Ayant reçu du pape Martin IV la couronne d'Aragon pour son fils Charles de Valois, Philippe III envahit le Roussillon, où il prit Perpignan et Elne, 1285, et la Catalogne, où il s'empara de Roses et de Girone. Obligé à la retraite par une épidémie, il mourut à Perpignan.

Philippe III fut dominé par les légistes et par son favori Pierre de la Brosse (V. ce nom). Il accorda les premières lettres d'anoblissement à son argentier Raoul, 1272, et permit aux non-nobles d'acquérir des fiefs, 1275. L'interdiction des guerres privées, et des règlements pour le ministère des avocats attestent encore l'influence des légistes. Il avait cédé la moitié d'Avignon et le comtat Venaissin au pape Grégoire X, 1274, et l'Agénois à Edouard Ier, roi d'Angleterre, 1279. — De sa première femme, Isabelle d'Aragon, il laissa deux fils, Philippe IV, son successeur, déjà roi de Navarre, et Charles, tige de la branche des Valois. De son second mariage avec Marie de Brabant, il eut un fils, Louis, comte d'Evreux, dont les descendants régnèrent en Navarre.

Philippe IV, dit *le Bel*, roi de France, 1285-1314, né à Fontainebleau, 1268, était fils de Philippe III le Hardi et d'Isabelle d'Aragon. Il ne paraît pas avoir pris une part très-active à la guerre d'Aragon, commencée par son père : il n'accéda pas cependant à la paix de Tarascon, 1291, mais à celle d'Anagni, 1295. Il songeait plutôt à s'emparer des grands fiefs de Guyenne et de Flandre. Le premier, possédé par l'Anglais Edouard Ier, fut séquestré à l'occasion d'une querelle survenue entre des matelots normands et gascons, 1293-1294 ; il en résulta une guerre assez indécise, dans laquelle Philippe IV eut pour alliés les Ecossais et Albert d'Autriche. Edouard Ier lui opposait l'empereur Adolphe de Nassau et les Flamands. Réconciliés à Montreuil, sous la médiation de Boniface VIII, qui intervint, non comme pape, mais comme simple arbitre, 1299, les deux princes s'abandonnèrent mutuellement leurs amis de Flandre et d'Ecosse. Philippe le Bel put ainsi achever la conquête de la Flandre, 1300, qu'une victoire de Robert d'Artois, à Furnes, 1297, avait commencée. Il est vrai que cette acquisition ne fut guère plus durable que celle de la Guyenne : accablés d'impôts par le gouverneur Jacques de Châtillon, les Flamands massacrèrent la garnison de Bruges, 1302, et battirent la noblesse française à Courtray. Défaits à Zirikzée par les marins génois, et à Mons-en-Puelle, par Philippe le Bel, 1304, ils conclurent cependant un traité qui restituait la Flandre à la maison de Dampierre, et ne laissait au roi que Lille, Douai, Orchies, c'est-à-dire la Flandre française, 1305. — La double lutte soutenue par Philippe le Bel contre l'Angleterre et la Flandre, et aussi les besoins de l'administration qui se développait, avaient amené, dès 1296, un premier débat entre la royauté capétienne et le pape. Le roi, en taxant les biens du clergé, s'était attiré un avertissement de Boniface VIII ; mais à la bulle *Clericis laicos* il avait répondu par la défense d'emporter de l'argent à Rome. Apaisé alors, le différend se renouvela quand Philippe le Bel eut arrêté et mis en jugement le légat Bernard Saisset, évêque de Pamiers ; le pape lança la bulle *Ausculta, fili*, sévère réprimande que le roi présenta, mais falsifiée, aux premiers États-généraux réunis à Notre-Dame de Paris, 1302. Menacé d'excommunication dans un concile tenu à Rome, Philippe souleva, dans les seconds États-généraux, 1303, une accusation contre Boniface VIII, et le fit insulter par ses agents à Anagni (V. *Nogaret*, *Boniface VIII*). Après Benoît XI (V. ce nom), qui condamna les violences commises contre son prédécesseur, il décida l'élection de Bertrand de Goth, qui prit le nom de Clément V, 1305, et résida à Avignon, 1309. Dès lors il domina la papauté, à laquelle il arracha la suppression de l'ordre des Templiers, dont les richesses paraissent avoir été le principal crime. A la fin de son règne, il fit condamner les complices des désordres de ses belles-filles, et mourut au milieu des émeutes du peuple, et des ligues des bourgeois et des communes contre l'excès du despotisme royal, 1314.

Outre la Flandre française, Philippe le Bel a réuni au domaine la Champagne et la Brie, 1285, Viviers, 1308, et Lyon, 1312. On a de lui 354 ordonnances ren-

dues, en général, pour tout le royaume, et, le plus souvent, sans le concours des seigneurs. Il a institué les États-généraux, qui ne furent pour lui qu'un instrument docile. Il a divisé la cour du roi ou parlement en trois corps : 1° conseil du roi ou grand conseil, chargé de la politique et de l'administration, et assisté des *clercs du secret ;* 2° chambre des comptes, investie de la juridiction financière ; 3° parlement (V. ce mot), cour judiciaire qui, en 1302, devint sédentaire à Paris. — Les exactions financières de ce prince ont surtout déshonoré sa mémoire : biens des juifs et des Lombards confisqués, monnaies falsifiées, vaisselle d'argent ou d'or saisie chez ses sujets, servent à combler le déficit que n'empêche pas l'établissement d'impôts réguliers, douanes, taille, aides, etc., dont il n'eut jamais qu'une idée confuse. — Il laissait trois fils, Louis X, Philippe V et Charles IV, qui régnèrent après lui, et trois filles, dont l'une, Isabelle, était mariée à Edouard II, roi d'Angleterre.

Philippe V, dit *le Long*, roi de France, 1316-1322, deuxième fils du précédent, et de Jeanne de Navarre, était né vers 1293. Comte de Poitiers sous Philippe IV et Louis X, il surveillait, à la mort du dernier, le conclave qui, réuni à Lyon, devait donner un successeur à Clément V. Il ordonna de murer les portes du couvent où les cardinaux étaient assemblés, jusqu'à ce qu'ils eussent nommé un pape, et se rendit à Paris, 1316. Il exerça la régence pendant 5 mois et demi, en attendant la naissance d'un fils posthume de Louis le Hutin ; cet enfant étant mort six jours après, 19 novembre 1316, Philippe prit le titre de roi, et se fit sacrer à Reims, malgré la protestation du duc de Bourgogne, Eudes IV, qui soutint les droits de sa nièce, Jeanne, fille de Louis le Hutin. Appuyé par les États-généraux, par l'Université, par le nouveau pape Jean XXII, il obtint encore l'adhésion des légistes qui consacrèrent l'exclusion des femmes du trône par une interprétation forcée de la loi salique. Philippe V rendit de nombreuses ordonnances concernant l'affranchissement des serfs, l'inaliénabilité du domaine royal, la réforme du Parlement, l'organisation de la Chambre des comptes, 1318-1319, etc. Son règne fut signalé par le massacre des *pastoureaux*, qui, réunis sous prétexte de croisade, commettaient des excès, et par celui des juifs, que l'on accusait d'empoisonner les fontaines. Philippe V mourut en 1322, ne laissant que des filles de son mariage avec Jeanne de Bourgogne.

Philippe VI *de Valois*, roi de France, 1328-1350, né en 1293, était fils de Charles de Valois, et petit-fils de Philippe III le Hardi. — A la mort de Charles IV le Bel, 31 janv. 1328, il gouverna, comme régent, en attendant les couches de la reine; celle-ci ayant donné le jour à une fille, Philippe prit le titre de roi, 1er avril, en vertu de la loi salique. Il crut cependant devoir transiger avec Jeanne, fille de Louis X, mariée à Philippe d'Evreux: il leur abandonna la Navarre et divers revenus importants en échange de leurs prétentions sur la couronne de France et sur la Champagne et la Brie. Le fondateur de la branche capétienne des Valois parut d'abord le prince le plus puissant de l'Europe : vainqueur à Cassel, 1328, des Flamands révoltés, il rétablit le duc Louis Ier de Male, reçut l'hommage d'Edouard III, roi d'Angleterre, pour la Guyenne, 1329, et domina les papes d'Avignon, Jean XXII et Benoît XII (V. ces noms). Sa cour était le rendez-vous de la chevalerie européenne. Cette grandeur fut interrompue par la guerre de Cent ans, qui éclata à cause des intérêts différents des souverains de France et d'Angleterre en Ecosse, en Flandre, en Aquitaine. Edouard III, poussé par un fugitif, Robert d'Artois, mit encore en avant, comme petit fils de Philippe le Bel, des prétentions à la couronne de France. Il commença les hostilités par la prise de Cadsand, en Flandre, 1337. Il obtint, de plus, l'alliance de l'empereur Louis IV et du brasseur flamand, Jacques Artevelt. Dans les premiers combats, on remarque l'échec des Français devant le Quesnoi et leur défaite navale à l'Ecluse, 1340. — Suspendue par une trêve, 1340, la lutte des deux princes est transportée en Bretagne où deux compétiteurs, Jean de Montfort et Charles de Blois (V. ces noms), se disputent le trône, avec l'appui des Anglais et des Français, 1341. Philippe VI, en ordonnant le supplice de chevaliers bretons et normands, 1343-1344, qui sont mis à mort sans jugement, provoque le retour des hostilités directes. Si, en 1345, Edouard perd l'appui d'Artevelt, il entreprend, en 1346, une facile et lucrative campagne en Normandie et dans l'Ile-de-France. Philippe VI le chasse des environs de Paris; il l'oblige à fuir vers la Somme sans pouvoir le couper de cette rivière. Il est enfin vaincu à Crécy, 26 août, grâce à l'indiscipline de sa noblesse. L'année suivante, il laisse prendre Calais, qui a opposé aux Anglais une résistance héroïque de 11 mois. — Au même moment, ses alliés David Bruce d'Ecosse et Charles de Blois étaient battus et pris, le premier à Nevil's Cross, 1346, et le second à la Roche-Derrien, 1347. L'épidémie de 1348, dite *peste noire*, amena une trêve qui devait se prolonger jusqu'à la mort de Philippe de Valois, 1350. — Politique et général incapable, ce prince a été aussi un très-médiocre administrateur ; il a renouvelé les expédients fiscaux de Philippe le Bel : falsifications des monnaies, taxe sur la vente des denrées, *gabelle* ou monopole du sel, 1343, vente d'offices, etc. Sous ce règne, l'égalité s'établit, au parlement, entre les conseillers jugeurs et les conseillers rapporteurs, c'est-à-dire, entre les barons et les légistes sortis du tiers-état. L'usage des *appels comme d'abus* contre les empiétements des autorités ecclésiastiques remonte à la même époque, 1329. — Le domaine s'est accru, par achat, de Montpellier et du Dauphiné, 1349.

Philippe Ier, *le Beau*, roi de Castille, 1504-1506, né à Bruges en 1478, était fils de l'empereur Maximilien Ier et de Marie de Bourgogne. Reconnu souverain des Pays-Bas, à la mort de sa mère, 1482, il épousa, 1496, la seconde fille de Ferdinand le Catholique et d'Isabelle de Castille, l'infante Jeanne, et fut proclamé, en 1502, héritier des trônes d'Espagne, du chef de sa femme. Il négocia ensuite, avec Louis XII (V. ce nom), les traité de Lyon, 1502, et de Blois, 1504. A la mort d'Isabelle, la Castille revint à Philippe et à Jeanne, mais sous la régence de Ferdinand le Catholique, 1504. Néanmoins, l'appui de la noblesse livra l'autorité entière à Philippe, qui mourut trois mois après son arrivée en Castille, 1506. De son mariage naquirent les empereurs Charles-Quint et Ferdinand Ier, et quatre filles.

Philippe II, roi d'Espagne, 1555-1598, né à Valladolid, en 1527, était fils de l'empereur Charles-Quint. Elevé en Espagne, il prit toute la morgue et la gravité de cette nation. Il ne montra de la prévenance que pour les Anglais, quand, déjà veuf de Marie de Portugal, il alla épouser Marie Tudor, 1554. A son retour dans les Pays-Bas, 1555, il se trouva, par l'abdication de son père, appelé à régner sur l'Espagne et les dépendances de cette monarchie (V. *Espagne*). Il eut d'abord à combattre une ligue du pape, Paul IV, et du roi de France, Henri II (V. ces noms) : vainqueur partout, il signa le traité avantageux de Cateau-Cambrésis, 1559, épousa Elisabeth de France, et revint en Espagne pour ne plus en sortir. Il fixa à Madrid la capitale de son empire, 1561, confia la direction des affaires à un conseil d'Etat composé à peu près exclusivement de Castillans, mais en se réservant les décisions définitives. Ennemi déclaré du protestantisme, il le poursuivit même hors de ses Etats, et, par la multiplicité de ses entreprises, prépara la décadence de l'Espagne. — Dans la Péninsule hispanique, il convertit de force les Maures de Grenade, 1568-1570 (V. *Jean d'Autriche*), supprima les fueros d'Aragon, 1591 (V. *Antonio Perez*), et, après la mort du cardinal Henri, s'empara du Portugal et de ses colonies, 1580 (V. *Portugal, duc d'Albe, prieur de Crato*). Hors de la Péninsule, il fut battu par les Turcs devant Tripoli, 1559, mais il les repoussa de Malte, 1565, les vainquit encore à Lépante, 1571 (V. *D. Juan, Pie V*), et leur enleva même Tunis pour un an, 1573-1574. Dans la Baltique, il s'entendit sans succès avec les rois de Suède, Eric XIV et Jean III (V. ces noms) pour démembrer le Danemark. En Angleterre, il soutint Marie Stuart contre Elisabeth, et, après le désastre de son *invincible armada*, 1588, fut attaqué par d'Essex jusque dans Cadix (V. tous les noms cités). En France, il s'allia aux Guises (V. ce nom) contre les protestants et même contre la royauté. Après la mort de Henri III, 1589, il voulut assurer la couronne à sa propre fille, Isabelle-Claire-Eugénie, à l'exclusion de Henri IV (V. *Henri IV, Mayenne, Farnèse, Ligue, Seize*, etc.), qui lui imposa cependant le traité de Vervins, 1598. Dans les Pays-Bas, il irrita ses sujets par l'introduction de troupes étrangères, par son intolérance religieuse, par son dédain de la noblesse, qui fut écartée des emplois : préparée par le gouvernement de Granvelle et de Marguerite de Parme, 1559-1567, décidée par les cruautés du duc d'Albe, 1567-1573, retardée par la politique conciliante de Requesens et de D. Juan d'Autriche, 1573-1578, la séparation des 7 provinces Bataves, toutes protestantes, fut accomplie par Guillaume d'Orange (Union d'Utrecht, 1579), et malgré les talents diplomatiques et militaires d'Alexandre Farnèse (V. tous les noms cités). Le fanatisme

religieux de Philippe II le fit même accuser, à tort, d'avoir sacrifié son fils, don Carlos (V. ce nom). Il mourut en 1598, laissant le trône à Philippe III, né de sa quatrième et dernière femme, Anne d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien II. — Il avait le goût des arts, comme l'attestent les constructions de l'Escurial, du Prado, d'Aranjuez, etc.

Philippe III, roi d'Espagne, 1598-1621, fils du précédent, né en 1578. Elevé dans l'ignorance des affaires, il livra le pouvoir au duc de Lerme, et, en 1618, au duc d'Uzeda. A l'intérieur, il acheva la ruine de l'Espagne par l'expulsion des Maures de Valence, 1609. A l'extérieur, il fit la paix avec Jacques Ier d'Angleterre, 1604, poursuivit la lutte contre les Provinces-Unies jusqu'à la trêve de 12 ans, 1609 (V. *Spinoza*), et aida ou fomenta la plupart des complots dirigés contre Henri IV. Après la mort du roi de France, il se rapprocha de la régente, Marie de Médicis, trama contre Venise la conspiration de Bedmar (1618), et aida l'empereur Ferdinand II au début de la guerre de Trente Ans. Il mourut en 1621. — Parmi ses enfants, on remarque Philippe IV, son successeur, et Anne d'Autriche, femme de Louis XIII.

Philippe IV, roi d'Espagne, 1621-1665, fils du précédent, né en 1605, fut d'abord dirigé par le duc d'Olivarès, 1621-1643. Après la rupture de la trêve de 12 ans, il renouvela la lutte contre la Hollande (V. *Spinoza*, *Maurice de Nassau*, *Frédéric-Henri*), et intervint dans la guerre de Trente ans (V. *Ferdinand II*, *Richelieu*, *Louis XIII*). Les soulèvements de la Catalogne, 1640-52, et du Portugal, 1640, amenèrent la disgrâce du favori, que Louis de Haro remplaça, 1643. Vaincue à Rocroi et à Lens, tandis que Masaniello, puis le duc de Guise (1647-1648) agitaient Naples, l'Espagne se releva pendant la Fronde, 1648-1653, et cependant dut se résigner à la paix des Pyrénées, 1659 (V. *Mazarin*, *Louis XIV*, *Condé*, *Turenne*). Philippe IV ne put pas même réduire le Portugal, qui s'affranchit définitivement aux journées d'Estremos, 1663, et de Villaviciosa, 1665. Décoré du titre de *grand* par Olivarès, il fut comparé à un fossé, avec cette devise : « Plus on lui ôte, plus il est grand. »

Philippe V, roi d'Espagne, 1700-1746, né à Versailles, 1683, était le 2e fils du grand dauphin Louis, et petit-fils de Louis XIV. Il portait le titre de duc d'Anjou, quand le testament de Charles II l'appela à régner sur la monarchie espagnole, 1700. Arrivé à Madrid (avril 1701), il était reconnu par toutes les puissances, à l'exception de l'empereur Léopold Ier, qui commença les hostilités en Italie. Il visita Naples, en 1702, et s'unit, dans le Milanais, à Vendôme, pour battre Eugène de Savoie à Luzzara. Mais alors la guerre était devenue générale, grâce aux fautes de Louis XIV (V. ce nom), et la *grande alliance* de la Haye (1701) allait se fortifier de Victor-Amédée de Savoie, beau-père de Philippe V, et de Pierre II de Portugal, 1703. En 1704, Philippe V repoussa son compétiteur, l'archiduc Charles, qu'une flotte anglaise avait transporté à Lisbonne, mais il perdit Gibraltar, surpris par l'amiral Rook. En 1705, il vit l'archiduc se porter en Catalogne, enlever Barcelone et s'y faire proclamer roi; repoussé du siége de cette place, il dut fuir en Roussillon, et faire le tour des Pyrénées par le nord pour rentrer en Espagne, 1706. L'archiduc s'empara de Saragosse, et une armée portugaise, pénétrant à Madrid, y demeura jusqu'à ce que, faute de subsistances, elle dût se retirer en Aragon. Renforcé par le maréchal de Berwick, qui battit lord Galloway à Almanza (avril 1707), Philippe V recouvra Valence, l'Aragon et une partie de la Catalogne. Les revers de Louis XIV dans les Pays-Bas, en l'obligeant à rappeler ses troupes d'Espagne, ruinèrent de nouveau les affaires de son petit-fils ; vaincu à Almenara et à Saragosse, par Staremberg, 1710, Philippe V dut abandonner une seconde fois Madrid, où l'archiduc Charles fit son entrée. L'arrivée du duc de Vendôme, un réveil de l'esprit national, enfin la famine, forcèrent encore l'ennemi à se retirer vers la Catalogne: la bataille décisive de Villaviciosa, gagnée par Vendôme (déc. 1710), acheva la défaite de l'archiduc, qui ne fut plus reconnu que dans Barcelone. Le traité d'Utrecht, 1713, qui termina la guerre, enleva à l'Espagne ses annexes d'Europe (Pays-Bas, Milanais, Naples, Sicile, Sardaigne), et, malheureusement, aussi Minorque et Gibraltar. — Jusqu'alors, Philippe V avait subi l'influence de sa première femme, Gabrielle de Savoie, et de la princesse des Ursins (V. ce nom). Avec son second mariage commence une nouvelle période marquée par l'ascendant de la reine, Elisabeth de Parme, 1714. Poussé par son ministre, Albéroni (V. ce nom), il veut, à la fois, se saisir de la régence de France (V. *Cellamare, duc du Maine, Dubois*), et reprendre les anciennes annexes de l'Espagne en Italie. Alors éclate la guerre dite de la *quadruple alliance* (V. *Louis XV*, *Philippe d'Orléans*), qui se termine par la chute d'Albéroni, 1720, et la réconciliation de l'Espagne et de la France. Le duc Bourbon, en renvoyant l'infante Marie-Anne-Victoire, destinée à épouser Louis XV, amène une nouvelle rupture, 1725. Philippe V s'allie, par le traité de Vienne, 1725, à son ancien rival, l'empereur Charles VI, s'en sépare par le traité de Séville, conclu avec l'Angleterre et la France, 1729, et finit par gagner, au second traité de Vienne, Parme et Plaisance, qui passent à don Carlos, l'aîné des fils d'Elisabeth, 1731. Uni dès lors à la France, Philippe V intervient dans la guerre de la succession de Pologne, et obtient pour don Carlos le trône de Naples avec la Sicile, l'île d'Elbe et les présides de Toscane, 1734-1738. Dans la guerre de la succession d'Autriche, il songe toujours, sous l'influence d'Elisabeth de Parme, à créer à son fils, don Philippe, un apanage en Italie, et cela au moment où un conflit éclate en Amérique entre l'Espagne et l'Angleterre (V. *Vernon; R. Walpole*), 1739-1740. Il envoie l'infant don Philippe en Savoie, 1742, puis en Piémont, 1744-1746 (V. *Louis XV*, *Maillebois*). Il mourut en 1746. — De sa première femme, Marie-Louise-Gabrielle de Savoie, il avait eu deux fils, Louis, en faveur duquel il avait abdiqué en 1724 (V. *Louis Ier, roi d'Espagne*), et Ferdinand VI. De sa seconde femme, Elisabeth Farnèse, naquirent don Carlos ou Charles III, Philippe, duc de Parme, etc.

Philippe Ier *de Rouvre*, duc de Bourgogne, 1350-1361, a été le dernier représentant de la première maison capétienne des ducs de Bourgogne. Né en 1345, près de Dijon, au château de Rouvre (d'où son surnom), il succéda à sa grand'mère, Jeanne de France, en Franche-Comté et en Artois, 1347, et à son grand-père, Eudes IV, en Bourgogne. Placé sous la tutelle du roi Jean le Bon jusqu'en 1356, et de sa mère Jeanne de Boulogne jusqu'en 1360, il mourut d'une chute en 1361. — Le duché de Bourgogne revint à la couronne de France; la Franche-Comté et l'Artois passèrent à sa grand'tante, Marguerite de Flandre.

Philippe II *le Hardi*, duc de Bourgogne, 1363-1404; né en 1342, il a été le fondateur de la seconde maison capétienne des ducs de Bourgogne. Fils de Jean le Bon, il gagna son surnom de *Hardi* à la journée de Poitiers, aux côtés de son père, dont il partagea la captivité à Londres, et reçut, 1363, en récompense le duché de Bourgogne vacant depuis 1361 (V. l'article précédent). Sous Charles V, l'aîné de ses trois frères, il épousa l'héritière de Flandre, Marguerite. Ce mariage coûta au roi la restitution des trois villes de la Flandre française, Lille, Douai, Orchies, 1369. Placé à la tête des armées, Philippe tint tête au duc de Lancastre, mais sans avoir la faculté de le combattre, 1369, prit les provinces entre Loire et Garonne, 1372, et négocia la trêve de Bruges, 1374. Plus tard il était nommé capitaine général des gens d'armes avec des pouvoirs étendus. A l'avénement de Charles VI, 1380, il fut l'un des quatre régents dont les exactions amenèrent l'insurrection des *maillotins*. Devenu plus puissant, après le départ de son frère, le duc d'Anjou, qui allait conquérir Naples, il conduisit le jeune roi contre les Flamands qui furent battus à Rosebecque, 1382, puis revint châtier les Parisiens. Son ascendant s'accrut encore quand la mort de son beau-père, Louis de Male, 1384, lui eut assuré la possession des comtés de Flandre, d'Artois, de Rethel et de Nevers: il fit les préparatifs de deux descentes en Angleterre, 1385, 1386, et entraîna, dans son intérêt propre, l'armée du roi contre la Gueldre, 1388. Ecarté du pouvoir, mais non sans crédit, pendant le gouvernement des Marmousets, 1388-1392, il reprit toute l'autorité après la démence de Charles VI; il conclut une trêve de 28 ans avec l'Angleterre, 1396, et essaya, à différentes reprises, de mettre fin au grand schisme d'Occident. Il trouva cependant un rival dans le frère du roi, Louis d'Orléans, qui, en 1402, lui enleva le pouvoir. Il le ressaisit aussitôt et le garda jusqu'à sa mort, 1404. — Parmi ses enfants on cite Jean sans Peur (V. ce nom), Antoine, duc de Brabant, et Philippe, comte de Nevers, etc.

Philippe III *le Bon*, duc de Bourgogne, 1419-1467, petit-fils du précédent, né à Dijon en 1396, était fils de Jean sans Peur et de Marguerite de Bavière. Poussé par sa mère et par la reine Isabeau à venger Jean sans Peur, assassiné sur le pont de Montereau, 1419, il s'allia à l'Anglais Henri V, contribua à la conclusion

du traité de Troyes qui dépouillait le dauphin, fils de Charles VI, 1420, et assista aux siéges de Montereau et de Melun. A la mort de Henri V, il maria sa sœur Anne au duc de Bedford, régent de France au nom du jeune Henri VI. Son amitié pour les Anglais se refroidit cependant quand le duc de Glocester voulut épouser Jacqueline de Hainaut, héritière de Hollande et de Zélande, 1425-1428, quant Bedford lui-même eut rejeté l'offre des Orléanais, qui proposaient de remettre leur ville entre les mains du duc de Bourgogne, 1429. Ramené par l'habileté de Bedford au parti anglais, il envoya des troupes assiéger Compiègne, 1430, et secourut Antoine de Vaudemont, qui battit et prit à Bullegneville, 1431, René d'Anjou. Toutefois d'autres intérêts commençaient à attirer l'attention de Philippe le Bon : il songeait à constituer un puissant État composé de la Flandre et de l'Artois, accrus du comté de Namur, 1428, du Brabant, du Limbourg et d'Anvers, 1430, et bientôt du Hainaut, de la Hollande et de la Zélande, 1436. Ayant perdu sa sœur, la duchesse de Bedford, 1433, il se sépara complétement des Anglais au congrès d'Arras : Charles VII désavouait l'assassinat de Jean sans Peur, et livrait au duc Mâcon et Auxerre à perpétuité, et les villes de la Somme sous condition de rachat, 1435. Philippe le Bon sembla se borner dès lors à contenir la turbulence des Flamands, dont l'indiscipline fit échouer une tentative sur Calais, 1436. Il dut aussi combattre les habitants du Luxembourg, qui refusaient de reconnaître la cession de leur pays à Philippe le Bon par la duchesse Elisabeth, 1443. Les révoltes de Bruges, 1438, et de Gand, 1448-1453, exigèrent encore une sévère répression. Maître chez lui, Philippe jura *sur le faisan* d'aller combattre les Turcs, qui alors s'emparaient de Constantinople, 1453, et fit, sans succès, plusieurs voyages en Allemagne pour entraîner Frédéric III à la croisade. Dans sa vieillesse, il accueillit le dauphin Louis, fils de Charles VII, et se brouilla lui-même avec son propre fils, le comte de Charolais, qu'irritait la faveur de la maison de Croï. Après la mort de Charles VII, 1461, il assista au couronnement du dauphin à Reims, et se laissa enlever par rachat les villes de la Somme, 1464. Atteint de maladie, il abandonna l'administration de ses États au comte de Charolais, qui débuta en formant contre Louis XI la *Ligue du Bien public* (V. *Charles le Téméraire*), 1465. — Philippe le Bon mourut en 1467, ne laissant qu'un seul fils, né de sa troisième femme, Isabelle de Portugal ; c'est à l'occasion de son dernier mariage qu'il avait institué, dit-on, l'ordre de la Toison d'Or, 1429. Il créa l'Université de Dôle pour l'étude du droit, 1421, et fit rédiger les coutumes de Bourgogne et de Franche-Comté, 1459. Il protégea les écrivains et encouragea les essais de Van Eyk pour la peinture à l'huile.

Philippe d'Alsace, comte de Flandre, succéda à son père Thierry, en 1168, eut le Vermandois par son mariage, et fut régent du roi de France, Philippe Auguste, 1180. Il eut à combattre ce jeune prince au sujet de la possession du Vermandois, du Valois et de l'Amiénois, et mourut devant Saint-Jean-d'Acre, pendant la 3e croisade, en 1191. Sa sœur Marguerite lui succéda dans le comté de Flandre.

Philippe de Navarre, né en France à la fin du XIIe siècle, devint l'un des premiers seigneurs de Chypre, et a laissé un *Traité des coutumes et assises des royaumes de Jérusalem et de Chypre*, etc.

Philippe (Don), duc de Parme, né à Madrid, 1720-1765, 2e fils de Philippe V et d'Elisabeth Farnèse, commanda plusieurs fois les troupes espagnoles en Italie, de 1742 à 1746, et reçut au traité d'Aix-la-Chapelle, 1748, les duchés de Parme, Guastalla et Plaisance. Il gouverna avec sagesse, aidé du marquis de Félino. Il avait épousé Louise-Elisabeth de France, fille de Louis XV, 1739, et eut pour successeur son fils Ferdinand.

Philippe de Mons, compositeur belge, né en 1521 ou 1522 à Mons, fut peut-être élève de Roland de Lassus, qui le recommanda à l'empereur Maximilien II ; il devint le chef de sa chapelle et mourut après 1603. Il eut beaucoup de réputation au XVIe siècle. On a de lui : Deux recueils de *Messes*, des *Motets*, des *Madrigaux*, des *Chansons françaises*, les *Sonnets de Ronsard mis en musique*, etc.

Philippe de Champagne. V. Champagne.

Philippe, *Philippus*, monnaie d'or à l'effigie de Philippe II, roi de Macédoine, valait, dit-on, 34 fr. 80 c. à peu près.

Philippe (Fort Saint-), v. de Minorque (Baléares), à l'entrée du havre de Mahon. Elle était jadis fortifiée, fut prise par les Anglais en 1708, enlevée par les Français, commandés par le duc de Richelieu, en 1756. Les Espagnols en ont détruit les fortifications.

Philippe de Benguela (Saint-), ch.-l. des possessions portugaises du Benguela (Afrique occidentale), près de l'embouchure du Katoumbela. Lieu de déportation. Climat insalubre ; 3,000 hab.

Philippeaux (Pierre), conventionnel, né à la Ferrière (Orne), en 1759, était avocat au Mans. Il vota la mort de Louis XVI avec appel au peuple. Envoyé en Vendée, il proposa d'établir des colonnes mobiles qui réduiraient le pays. A son retour, il s'éleva avec énergie contre divers abus, et fut arrêté (30 mars 1794) comme complice de Danton. Il périt sur l'échafaud, le 5 avril. On a de lui : *Mémoires sur la guerre de Vendée*, in-8°.

Philippes, *Philippi*, v. de l'anc. Macédoine, au S. E. chez les Edonites, au N. E. d'Amphipolis. Colonisée et appelée *Crénides* par les Thasiens, elle reçut, en 356 av. J.-C., le nom de Philippe, roi de Macédoine, qui s'en empara et y exploita l'or du Pangée. Octave et Antoine y battirent Cassius et Brutus, 42 av. J. C. — On a une *Epître* de saint Paul à ses habitants.

Philippeville, v. de la prov. et à 46 kil. S. O. de Namur (Belgique), d'abord appelée *Corbigny*, fut fortifiée par Charles-Quint, qui lui donna le nom de son fils, 1555. Les Français s'en emparèrent au traité des Pyrénées, 1659; elle fut fortifiée par Vauban, et resta, avec Marienbourg, la défense de la frontière, entre Sambre et Meuse. On nous l'a enlevée en 1815; 2,000 hab. Les fortifications ont été détruites en 1853. Eglise de Saint-Philippe. Fabriques de poteries de terre, scieries de marbre et de bois.

Philippeville, v. d'Algérie, dans la prov. et à 80 kil. N. E. de Constantine, près de l'embouchure du Safsaf dans la rade de Stora, avec le petit port de *Stora*. Ville fortifiée, jadis sous-préfecture. Forêts de liége aux environs; 16,000 hab. — Fondée en 1838 sur les ruines de l'ancienne *Russicada*, elle doit son nom au roi Louis-Philippe; beaucoup de bourgs se sont formés autour de cette ville.

Philippicus ou **Philepicus,** empereur de Constantinople (déc. 711-juin 713), se nommait d'abord Bardanes. Sur la foi d'une prédiction, il aspira au trône, et se fit exiler en Chersonèse. Il souleva les habitants et les soldats contre Justinien II, qui fut égorgé. Violent sectateur des monothélites, il se déshonora par les excès de ses débauches et par sa lâcheté qui laissait l'empire exposé aux coups des Bulgares et des Arabes. Surpris dans son sommeil par des conjurés, il fut privé de la vue, et remplacé par Anastase II.

Philippide, poëte athénien de la comédie nouvelle, florissait sous les premiers successeurs d'Alexandre. On a des fragments de ses pièces dans la Collection Didot, etc.

Philippine de Hainaut, reine d'Angleterre, femme d'Edouard III, vainquit et prit, à la bataille de Nevil's Cross, David Bruce, roi d'Ecosse, 1346, et sauva la vie d'Eustache de Saint-Pierre au siége de Calais, 1347. Elle mourut en 1369.

Philippines (Iles), *Felipinas*, archipel de l'Océanie (Malaisie), entre 5° et 20° de lat. N., et entre 115° et 125° long. E. Il est situé au S. de l'île Formose, à l'E. de la mer de Chine, au N. de la mer de Célèbes et à l'O. de la Micronésie. — Les plus importantes îles sont : Luçon au N., les îles Babuyanes, les îles Bissayas (Mindoro, Panay, Negros, Zébu, Leyte, Samar, etc.), au centre; les îles Calamianes et Palawan à l'O.; Mindanao au S. Montagneuses, boisées, volcaniques, exposées aux tremblements de terre, elles produisent le riz, le tabac, le cacao, le café, l'indigo, le coton, etc. Il y a de vastes marais et d'immenses espaces encore incultes. — Sauf la région S. O. de Mindanao, elles sont soumises à l'Espagne. Leur superficie est de 295 000 kil. carrés, et leur population de 4 à 5 millions, Malais ou Tagals, nègres océaniens, Alfourous, Espagnols, Chinois, etc. — Les îles Philippines ont été découvertes en 1521, par Magellan, qui les appela archipel de *Lazare*. Leur nom actuel vient de Philippe II, roi d'Espagne, sous lequel elles furent conquises et converties au christianisme, 1568. Les Anglais les attaquèrent à la fin de la guerre de Sept ans, 1762, mais restituèrent Manille à la paix. Elles forment une capitainerie générale dont le ch.-l. est *Manille* (Luçon), et de laquelle dépend aussi l'archipel des îles Mariannes.

Philippique. V. Philippicus.

Philippiques, nom donné par Démosthène à 4 de ses harangues dirigées contre Philippe II de Macédoine.

— Par analogie, Cicéron a appelé de ce nom ses 14 discours contre Antoine, et Lagrange-Chancel ses 5 satires contre le Régent.

Philippopoli ou **Filibeh,** *Philippopolis*, v. de la Turquie d'Europe (Roumélie), sur la Maritza, à 175 kil. N. O. d'Andrinople. Grand commerce. Archevêché grec et évêché bulgare catholique; 40,000 hab. — L'origine de cette ville remonte à Philippe II de Macédoine, qui y déporta les Phocidiens sacriléges.

Philippsbourg, v. du grand-duché de Bade (Bas-Rhin), à 40 kil. S. de Manheim, sur la Sulzbach, près du Rhin; 1,800 hab. C'était autrefois une importante place forte dépendant de l'évêché de Spire. Prise, en 1644, par les Français, qui y obtinrent droit de garnison en 1648, elle leur fut enlevée en 1676; ils s'en emparèrent encore en 1688 et 1734, et la démantelèrent en 1799. Le *recès* de Ratisbonne la donna à Bade en 1803.

Philips (Edouard). V. Phillips.

Philips (Ambroise), poëte anglais, né dans le comté de Leicester, 1671-1749, composa des *Pastorales* qui le firent égaler à Pope. Il siégeait au parlement de Dublin.

Philips (John), poëte anglais, né à Bampton, 1676-1708, composa un poëme burlesque sous le titre de *Splendid Shilling;* un poëme du *Cidre*, sur le modèle des Géorgiques; une *Ode sur la bataille de Blenheim.* L'abbé Yart, dans son *Idée de la poésie anglaise*, 18 vol. in-12, a traduit ces trois poëmes.

Philiste, historien grec, né à Syracuse vers 435 av. J. C., contribua à l'élévation de Denys l'Ancien, par lequel il fut cependant banni en 396. Rappelé sous Denys le Jeune, il obtint le renvoi de Platon et de Dion. Quand ce dernier revint, il le combattit avec 60 trirèmes, fut vaincu, et se tua en 356. — Il avait écrit une *Histoire de Sicile*, en 13 liv., dans laquelle il imitait Thucydide. Nous n'avons que des fragments de cet ouvrage, auquel Diodore de Sicile a beaucoup emprunté. V. *Fragmenta historicorum græcorum*, de la collection Didot.

Philistins ou **Palestins,** anc. peuple chananéen qui a donné son nom à la Palestine. Il occupait, dans ce pays, le Pentapole maritime (V. ce mot), au S. O. Après l'invasion des Hébreux, il défendit son territoire contre la tribu de Siméon, et fut limité à l'E. par celle-ci, au N. par Dan, à l'O. par la Méditerranée, et au S. par l'Arabie Pétrée. Ennemis acharnés des Juifs, les Philistins leur imposèrent la 6e servitude, que Samson brisa, battirent Saül à Gelboé, et furent vaincus par David. — Le littoral de Jaffa à Gaza s'appelle encore maintenant *Phalastin.*

Phillip (Arthur), navigateur anglais, 1738-1814, né à Londres, était fils d'un Allemand. Il fonda, dans la Nouvelle-Galles du Sud, la colonie pénitentiaire de Botany-Bay, qu'il transporta ensuite à Port-Jackson; il en fut pendant 5 ans, 1788-1793, le gouverneur. Son *Voyage à Botany-Bay* a été traduit en français, 1791, in-8°.

Phillips (Edouard), né à Londres en 1630, a publié, sous le titre de *Theatrum poetarum*, une collection estimée. On y trouve des jugements que l'on attribue à Milton, oncle de Phillips.

Phillips (Georges), jurisconsulte allemand, né à Kœnigsberg, 1804-1860. Il enseigna à Munich, à Insprück et à Vienne. Entre autres ouvrages, il a écrit *le Droit canonique.* 5 vol. in-8°, traduit en français.

Phillips (Thomas), né dans le comté de Buckingham en 1708, longtemps missionnaire en Angleterre, devint chanoine de Tongres, et mourut à Liége en 1774. Il a écrit en anglais: *la Vie du cardinal Polus*, 2 vol. in-8°, 1767.

Philo (Publilius). V. Publilius.

Philoclès, poëte tragique athénien du IVe s. av. J. C., était fils d'une sœur d'Eschyle. Son style amer le fit surnommer la *Bile* ou le *Sel*. En 429, il l'emporta dans un concours où Sophocle présentait son *Œdipe roi.*

Philoctète, roi de Mélibée (Thessalie), fils de Pœas, promit à Hercule mourant de ne jamais révéler le lieu où il déposerait les restes du héros et ses flèches teintes du sang de l'hydre de Lerne. Ayant manqué à ce serment, il en fut puni par une blessure que lui fit au pied l'une des flèches d'Hercule en tombant, et fut abandonné dans l'île de Lemnos par les Grecs se rendant à Troie. Au bout de 10 ans, Ulysse vint le chercher pour l'amener devant cette ville. Philoctète y tua, dit-on, Pâris. Il alla ensuite fonder Pétilie et Crimisa, sur la côte E. du Bruttium. V. *Philoctète*, tragédie de Sophocle, imitée par La Harpe, et le *Télémaque*, de Fénelon.

Philodème, philosophe grec épicurien et poëte, né à Gadara en Palestine, vivait à Rome au temps de Cicéron. On a de lui 34 épigrammes dans l'*Anthologie*, et de nombreux fragments dans la collection des manuscrits d'Herculanum. Gros a édité sa *Rhétorique*, in-8°, 1840.

Philolaüs, philosophe pythagoricien, vivait dans la 2e moitié du Ve s. av. J. C. Né à Crotone ou à Tarente, il résida à Héraclée, puis à Thèbes, où il fut le maître de Simmias et de Cébès.—Le premier, il divulgua par écrit les doctrines pythagoriciennes: son ouvrage, aujourd'hui perdu, était intitulé *les Bacchantes*, et divisé en trois livres. Il avait pris pour base de l'univers le système des poids des mesures et des nombres. Il paraît s'être occupé principalement d'astronomie. Il admettait: 1° un mouvement de la terre sur elle-même, lequel produit le jour et la nuit; 2° un mouvement de rotation de la terre, du soleil lui-même, de la lune, des planètes et des étoiles autour d'un feu central, invisible aux mortels. On voit dans quelle mesure Philolaüs a été le précurseur de Copernic. — V. Bœckh, *Philolaüs*, 1819, in-8°.

Philomèle, *Philomela*. V. Progné.

Philomèle, *Philomelus*, Phocidien, arracha des colonnes du temple de Delphes le décret des amphictyons, qui condamnait ses concitoyens coupables d'avoir labouré un champ consacré à Apollon, 355 av. J. C. Avec l'aide de Sparte et des trésors de Delphes, qu'il pilla dans cette seconde *Guerre Sacrée*, il leva 10,000 mercenaires et battit les Locriens. Vaincu par les Thébains, il se tua en se précipitant d'un rocher, 353.

Philométor. V. Ptolémée VI et Attale III.

Philon *de Byzance*, mécanicien grec, vivait en 146 av. J. C. A l'aide d'études faites à Alexandrie et à Rhodes, il composa une *Poliorcétique* dont il ne nous reste que le 4e et le 5e livre. V. *Poliorcétique des Grecs*, par C. Wescher, 1867, in-8°. — On lui attribue, à tort, un traité *sur les Sept merveilles du monde*, qui a été édité par Orelli, 1816, in-8°, et dans la Bibliothèque grecque de A. F. Didot, etc.

Philon *de Larisse*, philosophe grec de la Nouvelle Académie, vint, vers 88 av. J. C., à Rome, où il fut l'un des maîtres de Cicéron.

Philon *le Juif*, philosophe grec, né à Alexandrie vers l'an 20 av. J.C., était Hébreu de nation. Déjà vieux, il fit partie d'une députation envoyée à Rome par les juifs d'Alexandrie pour demander à Caligula qu'ils fussent dispensés de rendre les honneurs divins à la statue de l'empereur, 39-40 ap. J. C. — On a prétendu, à tort, que Philon se serait, plus tard, converti au christianisme. Il appartient à cette secte de juifs alexandrins qui entreprirent de concilier le mosaïsme avec la philosophie grecque. Interprétant, dans une suite de traités, les livres de Moïse, il expose la création, explique les lois écrites et non écrites, selon la division qu'il y introduit. « La théologie chrétienne, dit M. Vacherot, trouvera dans Philon tout à la fois un commentaire supérieur de la doctrine traditionnelle, une méthode complète d'exégèse, et par-dessus tout l'art de faire servir la science grecque au développement et à la démonstration des croyances religieuses. Saint Clément et Origène citeront fréquemment Philon. » — La dernière édition de ses *Œuvres* est celle de Richter, Leipzig, 8 vol. in-12. — Aucher a donné une version latine de quelques écrits de Philon dont on n'a plus que les traductions arméniennes, Venise, in-fol., 1826. — V. Vacherot, *Histoire de l'école d'Alexandrie.*

Philon de Byblos (Herennius), historien grec, né sous le règne de Néron, écrivit, outre *l'Histoire d'Adrien*, divers ouvrages dont il ne nous reste que quelques fragments. V. *Fragmenta historic. græcorum* de Didot. — On l'a identifié avec un Philon de Byblos qui aurait traduit en grec *l'Histoire de Phénicie*, par Sanchoniathon (V. *ce nom*).

Philopémen ou **Philopœmen,** général de la ligue achéenne, né en 253 av. J. C., à Mégalopolis. Chassé de sa patrie par Cléomène, roi de Sparte, il le combattit, à la tête de ses concitoyens, à Sellasie, où il décida la victoire d'Antigone par une manœuvre hardie, 222. Nommé stratége, il améliora l'armement des soldats, les exercices et la discipline. Dès 208, il battait et tuait à Mantinée, Machanidas, tyran de Sparte, et enlevait Messène à Nabis, son successeur. Après un voyage en Crète, il fut réélu stratége et envoyé, de nouveau, contre Nabis; vaincu sur mer, il le battit sur terre, mais sans que la politique romaine lui permît de l'accabler. Après la mort du tyran, il parvint à faire entrer Sparte dans la ligue achéenne, et punit cruelle-

ment un soulèvement du parti démocratique, 188. Sentant arriver la domination de Rome, il devint suspect au sénat, qui chargea Flamininus de lui susciter des ennemis. Philopémen était stratége pour la 8e fois, quand Dinocrate sépara Messène de la ligue : il marcha contre lui, fut battu, pris dans la retraite, et condamné à boire la ciguë. Ainsi périt *le dernier des Grecs*, 183. Plutarque a raconté sa *Vie*.

Philoponus (Jean), grammairien d'Alexandrie, demanda, dit-on, à Amrou, le don de la bibliothèque de cette ville, 639. — On a de lui des *Commentaires* sur Aristote, et quelques opuscules.

Philostorge, historien ecclésiastique, né à Borissus (Cappadoce), vers 360. Arien, il écrivit en grec une *Histoire ecclésiastique* (de l'avénement de Constantin Ier à celui de Valentinien III), d'une très-grande partialité. Photius nous en a laissé un extrait qui a été publié par H. de Valois, 1673.

Philostrate (Flavius), sophiste grec, né à Lemnos, enseigna à Athènes et à Rome. Il fut en crédit auprès de Julia Domna, femme de l'empereur Septime Sévère, pour laquelle il écrivit la *Vie d'Apollonius de Tyane*, sorte de roman philosophique qui a été traduit en français par A. Chassang, 1862, in-8°. On a encore de lui *l'Héroïque ou dialogue sur les héros de la guerre de Troie*, traduit par A. Chassang; *Tableaux*, description de peintures qu'il a, dit-il, vues à Naples; *Vie des sophistes; Lettres; Néron*, dialogue attribué longtemps à Lucien; *Traité de la gymnastique*, publié pour la première fois par Minoïde Minas, 1858, in-8°, et traduit par Ch. Daremberg, 1858, in-8°. Les meilleures éditions complètes sont celles de Kayser, 2 vol. in-8°, 1844-46, et de Westermann, grec-latin (coll. Didot), in-8°, 1849. — On y joint les *Tableaux*, ouvrage d'un autre Philostrate, neveu ou petit-fils du précédent.

Philotas, fils de Parménion, ne révéla pas le complot de Dymnus contre Alexandre le Grand. Il fut mis à la torture, puis lapidé, 330 av. J. C.

Philoxène, poëte grec, 435-380 av. J. C., né à Cythère, vécut à la cour de Denys l'Ancien, mais se fit mettre aux *Carrières*, puis bannir à cause de ses railleries contre les vers du tyran. Il avait composé des dithyrambes dont il ne reste que des fragments recueillis par Rippart, Leipzig, 1843, in-8°. — On l'a confondu souvent avec un Philoxène *de Leucade*, son contemporain

Philoxène, peintre grec, né à Erétrie, élève de Nicomaque, vivait au IVe siècle av. J. C. Les anciens l'ont estimé et ont vanté surtout sa *Bataille d'Issus*.

Philoxène ou **Xenaias**, né dans la Suziane, fut évêque d'Hiérapolis (Syrie), vers 485. Il était de la secte des Jacobites, et fut exilé à Gangres, en Paphlagonie, par Justin Ier, qui le fit mettre à mort, 522. On a publié de lui une version syriaque des Evangiles, Oxford, 1778, 2 vol. in-8°.

Phinée, oncle d'Andromède, voulut l'enlever à Persée, qui le changea en pierre à l'aide de la tête de Méduse.

Phinée, roi de Salmydessus, en Thrace, à l'instigation d'une marâtre, priva de la vue les enfants qu'il avait eus d'un premier mariage. En expiation de ce crime, il perdit lui-même les yeux, et fut livré aux Harpyes, que chassèrent deux des Argonautes, Calais et Zéthès, ses beaux-frères.

Phinées, petit-fils d'Aaron, tua Zambri, l'un des Juifs qui avaient eu commerce avec les femmes de Moab, et fut grand prêtre des Juifs.— L'un des fils du grand-prêtre Héli (V. ce nom).

Phintias, anc. ville de Sicile, près de l'embouchure de l'Himère, colonie de Géla. Auj. *Alicata*.

Phison, fleuve du Paradis terrestre, était le *Phase*, ou selon d'autres, l'*Apsarus*.

Phlégéthon, de φλέγειν, brûler, un des fleuves de l'enfer des Grecs, environnait le Tartare.

Phlégon, écrivain grec du IIe siècle ap. J. C., né à Tralles (Lydie), était affranchi de l'empereur Adrien. — On a de lui : *De Rebus mirabilibus; de Longævis*, et un fragment de son traité *De Olympiis*, recueil des victoires Olympiques. Les opuscules de Phlégon figurent dans les *Fragmenta historic. græcorum* de Didot, t. III, in-8°.

Phlégréens (Champs), *Phlegræi campi*, ou *champs brûlants*, nom donné par les anciens à la contrée qui s'étend de Naples au cap Misène. On y voit encore le volcan éteint de la *Solfatare* (V. ce nom).

Phlégyas, roi des Lapithes et fils de Mars, incendia le temple de Delphes pour venger sa fille Coronis, séduite par Apollon. Tué à coups de flèches par Apollon, il fut encore précipité dans les enfers, où un rocher suspendu au-dessus de sa tête le menace sans cesse.

Phlégyens, tribu de Phocide, qui voulait piller le temple de Delphes, et fut exterminée par Apollon.

Phliasie, *Phliasia*. V. Phlionte.

Phlionte, *Phlius*, ancienne ville du Péloponnèse, dans la Phliasie, canton S. de la Sicyonie. Ses ruines s'appellent *Santa-Phlica*. D'origine achéenne, elle prit, après l'invasion dorienne, le nom d'un chef héraclide. En 384 av. J. C., Agésilas y rétablit la faction aristocratique, alliée de Sparte, qui avait été bannie.

Phocas (Saint), martyr, était jardinier à Sinope et demeurait près des portes de la ville. Il ne se fit connaître des soldats envoyés pour le mettre à mort qu'après leur avoir donné l'hospitalité, 303. Fête, le 3 juillet.

Phocas, empereur d'Orient, 602-610, né en Cappadoce, était de basse extraction. Il était centurion quand il fut élevé au trône par les soldats révoltés contre Maurice. Il mit à mort ce dernier et ses cinq fils, conclut la paix avec les Avares, et laissa ravager ses provinces d'Asie par Chosroès II. Menacé par des conspirations continuelles, ce prince sanguinaire fut enfin renversé par Héraclius, fils de l'exarque d'Afrique, qui le fit décapiter, 610.

Phocée, ancienne colonie grecque de l'Asie Mineure, dans l'Ionie, au N. de l'Hermus et à l'entrée du golfe de Smyrne. Elle étendit son commerce jusque dans la Méditerranée occidentale, et fonda des établissements à Elée (Italie), à Aleria (Corse), et à Massilia (Gaule). En 535 av. J. C., la plus grande partie des Phocéens émigra en Corse pour ne pas subir la conquête des Perses. — Phocée s'appelle aujourd'hui *Phokia*.

Phocide, contrée de l'ancienne Grèce, entre la Thessalie au N., les Locriens Epicnémidiens et Opuntiens au N. E., la Béotie à l'E., la Doride et les Locriens Ozoles à l'O., et le golfe de Corinthe au S. Elle était traversée par la chaîne du Parnasse, et arrosée par le Céphise. Ses villes principales étaient *Elatée*, *Crissa* avec son port de *Cirrha*, *Anticyra* et *Delphes* avec son fameux oracle d'Apollon. — Habitée d'abord par des Pélasges, puis par des Eoliens, la Phocide dut son nom à un chef de ces derniers qui amena une colonie corinthienne. Cruellement ravagée par Xerxès, elle eut aussi à souffrir des *guerres sacrées* (V. ce mot). Philippe II de Macédoine, qui termina la dernière, en profita pour succéder aux Phocidiens dans le conseil amphictyonique, 345 av. J. C. — Dans la Grèce moderne, la Phocide correspond à une partie de la préfecture de *Phthiotide-et-Phocide*.

Phocion, général athénien, né vers 402 av. J. C., était fils d'un artisan. Il puisa à l'école de Platon et de Xénocrate le dédain de la démocratie. Persuadé qu'Athènes ne saurait empêcher l'agrandissement de la Macédoine, il se déclara l'adversaire constant de Démosthène, le chef du parti de la guerre : le grand orateur l'appelait « la hache de ses discours. » Les talents militaires de Phocion et l'austérité de sa vie le firent cependant élever 45 fois à la dignité annuelle de stratége. — Il empêcha que l'Eubée, en 350, et Mégare, en 341, ne fussent occupées par la Macédoine. En 340, il sauva Byzance et Périnthe assiégées par Philippe. Au moment de la bataille de Chéronée, 338, il commandait la flotte athénienne de l'Hellespont : il ne put donc que conseiller à ses concitoyens de subir les conditions du vainqueur. Opposé au mouvement qui éclata à l'avénement d'Alexandre le Grand, 336, il se rendit auprès du jeune roi de Macédoine quand Thèbes eut été détruite, et obtint un traité favorable aux Athéniens. Il demeura à la tête du parti de la paix jusqu'à la mort d'Alexandre, 323. Alors le parti démocratique reprit le dessus : après l'insuccès de la guerre Lamiaque, 322, Phocion fut envoyé auprès d'Antipater, qui exigea la proscription de Démosthène et des autres orateurs, et le rétablissement de l'oligarchie. Replacé à la tête des affaires, il se déclara pour Cassandre, fils d'Antipater, dont le général Nicanor occupa Munychie, et s'empara bientôt du Pirée; mais le parti démocratique, soutenu par Alexandre, fils de Polysperchon, se trouva presque aussitôt porté au pouvoir. Phocion, réfugié auprès de Polysperchon, fut livré à ses ennemis, qui le condamnèrent à boire la ciguë, 317. Trois mois après, Cassandre s'emparait d'Athènes, et relevait le parti oligarchique. Alors des funérailles publiques et une statue furent accordées à Phocion. Plutarque a raconté sa *Vie*.

Phocylide, poëte gnomique grec du VIe siècle av. J. C., né à Milet. On n'a de lui que de courts fragments insérés dans les collections des poëtes lyriques grecs de Boissonade, etc.

Phœbé. V. Diane.

Phœbidas. V. Phébidas.

Phœbus. V. Apollon.

Phœnicodes, Phœnicussa. V. Filicudi.

Pholoé, montagne d'Élide, au N. E., près des sources du Pénée et des frontières d'Arcadie. Alaric y échappa à Stilicon.

Phorbas, nom de personnages des temps primitifs de la Grèce. L'un d'eux, prince Thessalien, fut placé au nombre des constellations (V. Serpentaire), pour avoir exterminé les serpents de l'île de Rhodes. — Un autre, roi des Phlégyens, fut mis à mort par Apollon à cause de ses violences contre les voyageurs qui se rendaient à Delphes.

Phorcys ou **Phorcus,** personnage mythologique, mari de Céto, sa sœur, et père des trois Gorgones, etc. Selon Homère, il commandait aux flots. On le représentait sous la forme d'un vieillard.

Phormion, général athénien, se distingua dans la guerre du Péloponnèse, surtout à la tête des flottes qui ravagèrent les côtes de la Laconie.

Phoronée, fils d'Inachus et de Mélia, agrandit ou fonda Inachia, appelée de son nom cité *Phoronique* et depuis Argos. On le place en 1753 ou en 1697 av. J. C. Il fut le père d'Apis et de Niobé.

Photin. V. Pothin.

Photius, patriarche de Constantinople, né vers 815, d'une illustre famille, était l'un des régents de l'empire d'Orient pendant la minorité de Michel III l'Ivrogne. Simple laïque, il parvint à remplacer le patriarche Ignace, banni en 857, et reçut tous les ordres en 6 jours. Il trompa bien les légats du pape Nicolas Ier, mais non le pontife lui-même, qui le condamna et le déposa, 863. Photius répondit en excommuniant Nicolas Ier dans un concile, et en signalant de prétendues erreurs de l'Église romaine : ainsi commença le schisme des Grecs. Relégué dans un monastère, en 867, par l'empereur Basile Ier le Macédonien, il recouvra la faveur du nouveau maître de Constantinople en lui fabriquant une généalogie, et remplaça, de nouveau, Ignace qui venait de mourir, 878. Il se maintint sur le siége patriarcal, malgré les anathèmes des papes jusqu'à l'avénement de Léon le Philosophe, 886. Enfermé alors dans un monastère d'Arménie, il y mourut en 891. — Photius a été regardé, en dépit de ses intrigues, comme l'homme le plus savant de son temps. On cite de lui : 1° *Myriobiblon sive Bibliotheca,* analyse sommaire et critique de 280 ouvrages de divers genres, dont plusieurs sans lui nous seraient inconnus; la dernière édition est de Bekker, Berlin, 2 vol. in-4°; 2° *Traité contre les nouveaux Manichéens;* 3° *Collection des canons de l'Église,* tirée par Maï des manuscrits du Vatican ; 4° *Nomocanon,* abrégé de l'ouvrage précédent; 5° 248 *Lettres,* etc. V. Jager, *Histoire de Photius et du schisme des Grecs.*

Phraata, capit. de la Médie Atropatène, sur le Mardus. On l'appelait encore *Phraapsa, Praapsa* ou *Vera.*

Phraataces, roi des Parthes, 4 après J. C. Fils de Phraate IV, il devint roi par un parricide, et fut chassé par ses sujets.

Phraate Ier, roi des Parthes, vers 180-144 av. J. C. Il soumit les Mardes et laissa le trône à son frère Mithridate.

Phraate II, roi des Parthes, 140-128 av. J. C., était fils de Mithridate Ier. Battu trois fois par Antiochus VII Sidétès, roi de Syrie, il le vainquit et le tua dans une dernière rencontre, 128. Assailli ensuite par les Scythes, alliés d'Antiochus VII, il leur livra une bataille dans laquelle il périt sous les coups des prisonniers grecs qu'il avait enrôlés de force.

Phraate III, roi des Parthes, 70-58 av. J. C., était fils d'Arsace XI. Il garda la neutralité dans la lutte de Lucullus et de Pompée contre Mithridate et Tigrane. Il fut assassiné par ses fils Orodes et Mithridate.

Phraate IV, roi des Parthes, 36 av. J. C.-4 ap. J. C., fils d'Orodes. Il débuta par le meurtre des princes de sa famille, et repoussa l'invasion du triumvir Antoine, 36. Il conquit ensuite la Médie et l'Arménie. Vainqueur d'un compétiteur, Tiridates, qui se réfugia chez les Romains, il consentit cependant à restituer à Auguste les étendards de Crassus, 20 av. J. C. Il lui remit aussi en otage ses 4 fils aînés, sur le conseil de sa femme Thermusa, qui, pour donner le trône à son propre fils *Phraataces,* empoisonna Phraate IV.

Phranza ou **Phranzès,** historien byzantin, né à Constantinople, en 1401, fut attaché au service des empereurs Manuel II Paléologue et Constantin Dragazès. Captif des Turcs lors de la prise de sa ville natale par Mahomet II, 1453, il s'échappa, se réfugia à Sparte, puis à Corfou, où il mourut dans un couvent vers 1478. — On a de lui une *Chronique* (de 1259 à 1477), écrite de bonne foi et, en général, exacte. La meilleure édition avec traduction latine est celle de Bekker, Bonn, 1838, in-8°.

Phraortes, roi des Mèdes, 656-634 av. J. C., était fils de Déjocès. Conquérant de la Perse, il fut vaincu et tué à Ragau par l'Assyrien Nabuchodonosor Ier.

Phratrie, anc. division de la tribu chez les Athéniens. Il y avait trois phratries par tribu à l'origine; et chaque phratrie était composée de 30 familles; cette division n'était pas politique, mais religieuse.

Phré ou **Fré,** l'un des dieux de premier ordre dans l'anc. Égypte, était fils de Phtha. Il fut confondu plus tard avec Osiris, symbole du Soleil.

Phréattis, tribunal athénien qui se réunissait près de la mer, au Pirée, dans un endroit creux, appelé *phrar,* puits. On y jugeait les homicides, qui, sans pouvoir aborder, plaidaient leur cause dans une barque.

Phrygie, *Phrygia*, ancienne contrée de l'Asie Mineure, située au centre. Elle tire son nom des *Bryges,* peuplade pélasgique que l'on suppose être venue de Thrace. Fixés d'abord sur le haut Sangarius, les Phrygiens s'avancèrent au S. jusqu'au mont Taurus, et au N. O. jusqu'à la Propontide et à l'Hellespont. Ils ne furent indépendants qu'au début de leur histoire, où on voit les rois Gordius et Midas établis à Gordium et à Pessinunte. Tombés sous la domination lydienne en 560, ils firent partie des empires de Cyrus en 547, et d'Alexandre, en 330. Après la mort de ce dernier, la Phrygie, longtemps disputée entre ses généraux, demeura, en 281, aux Séleucides, mais bientôt fut démembrée : le Nord fut conquis par les Gaulois, qui lui imposèrent le nom de Galatie, 278. Le reste fut arraché à Antiochus III le Grand, 188, par les Romains, qui en agrandirent le royaume de Pergame. Lors de la chute d'Aristonic, 129 av. J. C., la Phrygie fit partie de la province romaine d'Asie. — Le culte de Cybèle, célébré à Pessinunte, était particulier aux Phrygiens.

Bien que les limites de la Phrygie aient beaucoup varié, on la voit de bonne heure divisée en deux parties. La Grande-Phrygie, au centre, était bornée au N. par la Petite-Phrygie, à l'E. par la Cappadoce, au S. par la Pamphylie, et à l'O. par la Carie et la Lydie. Certains cantons portaient le nom de Phrygie *brûlée,* à cause de la nature volcanique du sol. Les villes étaient Thymbrée, Célènes, Synnada, Iconium. — La Petite-Phrygie ou Phrygie de l'Hellespont, entre la Bithynie et la Paphlagonie au N., et la Grande-Phrygie au S., s'étendait primitivement depuis le haut Sangarius à l'E., jusqu'à l'Hellespont, et à la Propontide à l'O. Ses villes étaient alors Cyzique, Lampsaque, Abydos, Troie, et vers l'E., Gordium, Pessinunte, Ancyre : au IIIe s. av. J. C., le territoire de ces dernières villes forma la Galatie. — Au IVe siècle de l'ère chrétienne, la Phrygie fut divisée en Phrygie Pacatienne (capit. *Laodicée*), et Phrygie salutaire (capit. Synnade), qui faisaient partie du diocèse d'Asie et de l'empire d'Orient. Aujourd'hui, elle est comprise dans le vilayet de Konieh (Turquie d'Asie).

Phryné, courtisane grecque, née à Thespies, vivait en 330 av. J. C. Praxitèle la prit pour modèle de ses statues de Vénus. Accusée d'avoir profané les mystères d'Éleusis, elle fut acquittée, grâce à l'orateur Hypéride. Elle proposa, dit-on, de rebâtir à ses frais Thèbes, à condition qu'on y mît l'inscription : « Alexandre a détruit Thèbes, Phryné l'a rebâtie. »

Phrynichus, l'un des créateurs de la tragédie grecque, vivait encore en 476 av. J. C. Le premier, dit-on, il mit au théâtre des personnages de femmes. Il excellait dans le pathétique, ainsi que l'atteste sa *Prise de Milet,* qui lui attira une amende de 1,000 drachmes, comme ayant causé aux Athéniens une émotion trop vive. — On a de lui les titres de deux tragédies et des fragments insérés dans les *Fragmenta trag. græcorum* de Didot.

Phrynichus, poëte athénien de l'ancienne comédie, vivait en 429 av. J. C. — On a les titres de ses dix comédies et des fragments insérés dans les *Fragmenta comicorum græcorum* de la collection Didot.

Phrynichus Arabius ou **Arrhabius,** sophiste grec, contemporain de Marc Aurèle et de Commode. On a de lui des fragments d'un traité *sur les Institutions oratoires.* Il avait composé aussi un ouvrage *sur la Diction attique,* sorte de glossaire dont il nous est parvenu

un abrégé, *Egloga*. Lobeck en a donné une bonne édition, 1820, in-8°.

Phrynnis, poëte dithyrambique et musicien grec, du v° siècle av. J. C. Il ajouta, dit-on, deux cordes à l'heptacorde.

Phryxus. V. Athamas.

Phtha, l'un des dieux du premier ordre dans l'anc. Egypte, était fils de Kneph. Il représentait le feu comme un élément pur, éternel, et dont la chaleur anime tous les êtres. Assimilé à Vulcain par les Grecs, il était surtout adoré à Memphis.

Phthie, v. de l'anc. Thessalie. V. Phthiotide.

Phthiotide, canton de l'anc. Thessalie, au S., entre les sources de l Enipée et le golfe Pagasétique. On y rattachait les Dolopes, les Ænianes et les Malliens. Villes, *Phthie*, ch.-l., Lamia, etc. Une petite portion de ce territoire forme avec la Locride et la Phocide la nomarchie de *Phthiotide-et-Phocide* (Grèce moderne), ch.-l. *Lamia;* 108,500 hab.

Phul, roi d'Assyrie, 759-742 av. J. C., fonda le second empire assyrien après la chute de Sardanapale. Il soutint en Israël l'usurpateur Manahem.

Phylacé, v. de l'anc. Thessalie (Phthiotide), où régnait Protésilas, au temps de la guerre de Troie.

Phylactères, bandelettes de parchemin, sur lesquelles étaient gravées des sentences de la Bible. Les Juifs les portaient à leur tête ou à leurs bras.

Phylarque, historien grec du III° siècle av. J. C., vécut longtemps à Athènes. De son histoire de la Grèce, de 272 à 220, il ne reste que des fragments insérés dans les *Fragmenta historic. græcor.* de Didot.

Phylarque, chef de tribu dans l'anc. Grèce.

Phylé, bourg de l'Attique, au N., non loin des frontières de la Béotie, et près de Décélie. Thrasybule et les bannis d'Athènes s'y établirent en 404 av. J. C.

Phylis, fille de Lycurgue, roi de Thrace, se pendit, ne pouvant supporter l'absence de Démophon, fils de Thésée, qu'elle devait épouser. Elle fut changée en amandier. Le lieu où elle périt fut appelé les *Neuf-Chemins*, parce qu'elle était neuf fois retournée au rivage; c'est là que l'on bâtit la ville d'Amphipolis.

Physcon (Ptolémée). V. Ptolémée VII.

Physiocrates, économistes français du XVIII° siècle qui regardaient la terre comme source unique de la richesse. Ce nom leur vint de *Physiocratie* (φύσις, *nature*, κρατεῖν, *commander*), titre donné au 1er volume des œuvres de Quesnay, publié par son disciple Dupont de Nemours, en 1768. Parmi les physiocrates figurent Mirabeau le père, Beaudeau, Letrosne, Turgot, etc.

Phytalus, d'Eleusis, reçut de Cérès le figuier en récompense de son hospitalité.

Pia (Philippe-Nicolas), pharmacien, né à Paris, 1721-1799. Il servit d'abord dans les armées, et, en 1744, s'établit à Paris, où il fut nommé administrateur des hôpitaux, pendant la Révolution. Il créa les postes de secours pour les noyés.

Piacentini (Denis-Grégoire), antiquaire italien, 1684-1754, né à Viterbe. Moine de l'ordre de Saint-Basile, il enseigna le grec à Rome. Son *Epitome græcæ paleographiæ*, in-4°, complète le traité de Montfaucon.

Piacenza, nom italien de Plaisance.

Piada, Pidavra ou **Pithavora.** V. Epidaure.

Piales (Jean-Jacques), canoniste, 1720-1789, né à Mur-de-Barrez (Aveyron). Avocat au parlement de Paris, il ne cessa de donner des consultations, bien qu'en 1763 il eût été frappé de cécité. — Ses ouvrages ont perdu de l'intérêt depuis les changements survenus dans les matières ecclésiastiques. Citons le *Traité de la collation des bénéfices*, 5 vol. in-12, etc.

Piali-pacha, amiral ottoman, né en Hongrie vers 1520. Trouvé encore enfant sur le champ de bataille de Mohacz, 1526, il fut élevé dans l'islamisme, sous Soliman II. Promu capitan-pacha, 1555, il battit la flotte espagnole devant l'île de Zerbi, 1560, mais échoua devant Malte, 1565. Il prit, en 1566, Chio, et en 1570, Chypre, moins la ville de Famagouste. Irrité de ce dernier insuccès, Sélim II destitua Piali, qui mourut en 1571.

Piana (La), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 72 kil. N. d'Ajaccio (Corse). Petit port sur le golfe de Porto; 1,190 hab.

Piana-di-Greci, v. à 30 kil. S. O. de Palerme (Sicile). Elle tire son surnom des Grecs et des Albanais, qui sont venus l'habiter; 5,000 hab.

Pianosa, *Planasia*, île d'Italie (Toscane), dans la Méditerranée, à 15 kil. S. O. de l'île d'Elbe, était un lieu d'exil sous les empereurs romains. Elle a 10 kil. carrés.

Piaristes ou **Pauvres de la mère de Dieu,** membres d'une congrégation fondée à Rome, au XVI° s., par l'évêque Calasanzio, pour l'éducation des enfants.

Piast, paysan de la Cujavie, élu duc des Polonais en 842, mourut en 861. La dynastie des Piasts, qu'il fonda, occupa le trône 528 ans, sous 22 princes, dont le dernier fut Casimir III, mort en 1370. — Au XVIII° s., on entendit, en Pologne, par *roi piast*, un roi d'origine nationale, par opposition aux princes choisis dans les dynasties étrangères.

Piastre, en espagnol *piastra*, plaque, monnaie d'Espagne et d'autres pays. La piastre d'or (Espagne) vaut 5 fr. 05 c. — La piastre d'argent vaut aujourd'hui 5 fr. 30 c. (Espagne, Mexique, Amérique du sud); 5 fr (Colombie); 3 fr. 60 c. (Algérie); 0,22 c. (Turquie).

Piat (Saint), apôtre du Tournaisis, né à Bénévent, fut, dit-on, l'un des compagnons de saint Denis. Il subit le martyre à Seclin, près de Tournai, en 286. Fête, le 1er octobre.

Piat (Jean-Pierre), général, né à Paris, 1774. Sous-lieutenant en 1792, il fut créé général de brigade en 1813, et admis à la retraite sous la Restauration. Il reprit du service sous le gouvernement de Juillet. Après la révolution de Février, il fonda plusieurs journaux et un comité qui préparèrent l'élection de L. Napoléon Bonaparte à la présidence de la République. Nommé sénateur en 1852, il est mort en 1862.

Piatigorsk, v. de Russie (Caucase), à 140 kil. S.E. de Stavropol. Eaux sulfureuses.

Piatra, v. de Moldavie, sur la Bistritza, à 120 kil. S. E. de Iassy; 12,000 hab. Bois et céréales.

Piauhy (Serra de), chaîne de montagnes du Brésil, au N. E., entre les prov. de Piauhy et de Bahia, sépare les bassins du Paranahyba et du San-Francisco.

Piauhy, rivière du Brésil, naît dans la serra de Piauhy, coule au N. dans la prov. de son nom, et finit dans le Paranahyba; 500 kil. de cours.

Piauhy, prov. du Brésil, entre celles de Maranham au N. O., de Goyaz au S. O., de Bahia et de Pernambouc au S. E., de Céara à l'E., et l'Atlantique au N. Superficie, 212,000 kil. carrés. Population, 220,000 hab. — Villes: *Thérésina* ou *Poty*, chef-lieu; Oeiras, Paranahyba.

Piave, *Plavis*, petit fleuve d'Italie, au N. E., naît dans les Alpes Carniques, coule au S. O. par Cadore et Bellune, puis au S. E., et se perd dans les lagunes de l'Adriatique. Cours de 220 kil. — Sous Napoléon Ier, elle donna son nom à un département dont le ch.-l. était *Bellune*, 1806-1814.

Piazza, nom de plusieurs peintres de l'école vénitienne. — Calixte, né à Lodi, a exécuté à Milan les *Noces de Cana:* on a de lui beaucoup d'ouvrages datés de 1524 à 1556. — Paul, 1557-1621, né à Castel-Franco, entra dans l'ordre des Capucins; il travailla à Rome et à Venise. Il eut pour élève son neveu André, mort vers 1670.

Piazza, v. de Sicile, dans la province et à 32 kil. S. E. de Caltanisetta, dans une contrée riche en pins, châtaigniers et amandiers; 15,000 hab. Evêché.

Piazzetta (Jean-Baptiste), peintre, né à Venise, 1683-1754. Il composa des œuvres d'un effet saisissant, mais d'un dessin incorrect. Il excella aussi dans la caricature.

Piazzi (Joseph), astronome italien, né à Ponte (Valteline), en 1746. Entré dans l'ordre des Théatins, il enseigna la philosophie et les mathématiques dans diverses villes, et en dernier lieu, à Palerme. Nommé directeur de l'observatoire qu'il avait fondé, 1789, il découvrit la planète de Cérès, 1801, et publia un catalogue de 7,646 étoiles, 1814. Appelé, après la chute de Murat, à diriger l'observatoire de Capo-di-Monte, il mourut à Naples en 1826. On cite de lui: *Præcipuarum stellarum inerrantium positiones*, in-fol., 1803 et 1814; *Lezioni di astronomia*, 1817, 2 vol. in-8°, etc.

Pibrac (**Gui du Faur,** seigneur de), magistrat et poëte, né à Toulouse en 1529, étudia le droit sous Cujas et Alciat. Il fut d'abord juge-mage ou prévôt de Toulouse, ambassadeur de Charles IX au concile de Trente, 1562, et avocat général au parlement de Paris, 1565. Après avoir accompagné comme chancelier Henri de Valois (depuis Henri III) en Pologne, 1573-1574, il négocia avec les protestants la paix de Loches, 1576. Il fut encore chancelier de Marguerite de Navarre, puis de François, duc d'Alençon. Il mourut en 1584. — Ami de l'Hospital, dont il publia les poésies latines, il écrivit cependant une apologie de la Saint-Barthélemy. Il est connu surtout par ses *Quatrains contenant pré-*

ceptes et enseignements, 1574, in-4°, et traduits dans la plupart des langues, même en arabe et en persan.

Pic de la Mirandole, famille feudataire de l'Etat de Modène, qui se rendit indépendante au XIe siècle. Elle possédait la Mirandole, Concordia, Quarentola. Les Autrichiens lui enlevèrent ses possessions en 1710, pour les donner au duc de Modène.

Pic de la Mirandole (JEAN), érudit italien, 1463-1494, était le troisième fils de Jean-François, seigneur de la Mirandole et de Concordia. Doué d'une mémoire prodigieuse, il apprit le grec, le latin, l'hébreu, le chaldéen et l'arabe, et s'appropria les différents systèmes philosophiques qui avaient cours de son temps. Après avoir étudié à Bologne et visité les principales écoles d'Italie et de France, il exposa publiquement à Rome, sous le titre de *Conclusiones philosophicæ, cabalisticæ et theologicæ*, ou *De omni re scibili*, in-fol., 1486, 900 propositions qu'il offrit de soutenir contre tout venant. Les tracasseries de ses ennemis l'empêchèrent de tenter cette épreuve; il ne s'occupait plus que de théologie, quand il mourut à Florence à l'âge de 31 ans. On a encore de lui : *Heptaplus*, traduit en français par Lefèvre de La Boderie, 1578, in-fol. C'est une explication de la création, etc. Ses *Œuvres* ont été réunies à Bologne, 1496, à Venise, 1498, à Bâle, 1573 et 1601, 2 vol. in-fol.

Picard (JEAN), astronome, né à La Flèche en 1620, fut d'abord prêtre et prieur de Villé en Anjou. Membre de l'Académie des sciences dès la fondation, 1666, il fut chargé de la mesure d'un degré terrestre, 1669-1670. L'astronomie lui doit plusieurs découvertes ingénieuses. Il inventa avec Auzout le micromètre à fil. Il ramena Rœmer de Danemark, 1671, et attira Cassini en France. Il contribua à la construction de l'Observatoire de Paris. Il mourut des suites d'une chute faite pendant une observation difficile, 1682. On a de lui les 5 premiers volumes de la *Connaissance des temps*, 1679-83; *Mesure de la Terre*, in-fol., 1671; *Voyage d'Uranienbourg*, in-fol.; *Traité de nivellement*, publié par La Hire, etc.

Picard (LOUIS-BENOÎT), auteur dramatique, né à Paris en 1769, fut destiné au barreau. Porté à travailler pour le théâtre, il débuta par le *Badinage dangereux*, comédie écrite avec Fiévée, 1789. Son premier succès éclatant fut l'opéra-comique des *Visitandines*, 1792, qu'il modifia, en 1825, en l'intitulant le *Pensionnat de jeunes demoiselles*. En 1797, il donna sa première pièce en vers, *Médiocre et Rampant*. Devenu acteur, 1797, et bientôt directeur de troupes, il composa alors ses plus jolies comédies, *Le Collatéral ou la Diligence de Joigny*, 1799; *La petite Ville*, 1801; *M. Musard*, 1803; l'*Acte de naissance*, 1804, les *Marionnettes*, 1806; les *Ricochets*, 1807, etc. En 1807, il cessa d'être comédien, entra à l'Académie française, et fut nommé chevalier de la Légion d'honneur et bientôt directeur de l'Opéra. En 1816, il abandonna ce dernier poste pour prendre la direction de l'Odéon, qu'il garda cinq ans. Il donna en 1821, une édition de ses *Œuvres*, 8 vol. in-8°. Picard est mort en 1828. Il a composé quelques romans qui ne s'élèvent pas au-dessus du médiocre, et plus de 80 comédies dont quelques-unes seulement vivront, grâce à la facilité de l'invention, au naturel du dialogue, à un fonds inépuisable de saillies et surtout à une franche gaieté. Il excellait dans la peinture des ridicules bourgeois.

Picardie (La), grand gouvernement de la France avant 1789, était située au N. O., entre la mer du Nord, l'Artois et la Flandre au N., la Champagne à l'E., l'Ile de France au S., la Normandie au S. O., et la Manche à l'O. La capit. était *Amiens*. — On distinguait la *Basse-Picardie* (Pays reconquis, Boulonnais, Ponthieu), et la *Haute-Picardie* (Amiénois, Vermandois, Santerre et Thiérache). A cette dernière appartenaient primitivement le Beauvaisis, le Noyonnais, le Laonnais, le Soissonnais et le Valois, qui depuis furent rattachés à l'Ile de France. C'est un pays plat et fertile, arrosé par la Somme et l'Oise supérieure. — Habité par les *Morini*, les *Ambiani*, les *Veromandui*, les *Bellovaci* et les *Suessiones* avant la conquête romaine, ce territoire, lors de l'établissement du système féodal, se divisa en comtés de Vermandois, d'Amiénois, de Valois, etc., fiefs directs du roi de France. Arraché en grande partie, par Philippe Auguste, au comté de Flandre, 1185, il paraît avoir pris vers cette époque, le nom de *Picardie*, dont on ne donne pas d'étymologie certaine. Pendant la guerre de Cent Ans, les Anglais, puis le duc de Bourgogne, par le traité d'Arras, 1435, occupèrent les villes de la Somme que Louis XI restitua, en 1477, au domaine royal. La Picardie fut dès lors le boulevard de la France jusqu'à la conquête de l'Artois et de la Flandre. En 1790, elle forma le départ. de la Somme et quelques arrondissements de l'Aisne, de l'Oise, et du Pas-de-Calais.

Picart, nom de deux graveurs français : *Etienne*, dit le *Romain*, né à Paris en 1631, étudia à Rome sous Ch. Maratti. Il mourut, en 1721, à Amsterdam, où il avait accompagné son fils *Bernard*. — Ce dernier, né à Paris en 1673, était arrivé à une haute réputation, quand il se rendit à Amsterdam, 1710, obéissant à des raisons d'intérêt et peut-être aussi à des motifs religieux. Il tomba dès lors dans une manière froide et mesquine qu'explique le nombre de ses productions : son œuvre se compose, en effet, de plus de 1,300 pièces de tout genre, figures de modes, scènes de mœurs, vignettes, gravures d'après les maîtres. On cite les planches qu'il grava pour les *Cérémonies religieuses de toutes les nations*, de J. F. Bernard et Bruzen de La Martinière. Il mourut en 1733.

Piccini. V. PICCINNI.

Piccinino (NICOLAS), condottière, né à Pérouse en 1375, succéda à son oncle Braccio de Montone comme chef de bandes Attaché, dès 1425, au duc de Milan, Philippe-Marie Visconti, il battit les Vénitiens et les Florentins près d'Imola, 1434, et prit Bologne dont il garda la souveraineté pendant 5 ans, 1438-1443. Il mourut un an après la révolte de cette ville, 1444.

Piccinino (JACQUES), condottière, fils du précédent, né en 1420, servit d'abord Venise contre François Sforza, puis forma une armée d'aventuriers qu'il loua à Alphonse V d'Aragon, roi de Naples, 1456, puis à Jean de Calabre, 1460, enfin à Ferdinand, fils d'Alphonse V, 1463. Ce dernier l'ayant attiré dans un piége, le fit périr, 1465.

Piccinni (NICOLAS), compositeur de musique, né en 1728 à Bari, se forma à Naples sous Leo et Durante. Il acquit de bonne heure de la réputation par ses opéras italiens, *Zenobia*, 1756, *Alexandre aux Indes*, 1758, *La Cecchina*, 1760, *Olimpiade*, 1761. Irrité de l'injustice des Romains, qui lui préférèrent Anfossi, son élève, il vint en France, 1775, où sa rivalité avec Gluck divisa le public en *Piccinnistes* et en *Gluckistes*. Il y donna *Roland*, 1778, *Atys*, 1780, *Didon*, le chef-d'œuvre de ses opéras français, 1783. Privé par la révolution de son emploi à l'école de musique et de déclamation, il retourna, en 1791, à Naples, puis se décida, en 1798, à revenir en France. Il mourut à Passy, 1800.

Piccolomini, famille noble de Sienne à laquelle appartenaient les personnages suivants :

Piccolomini (ALEXANDRE), érudit italien, né à Sienne, 1508. Il professa, après 1540, la philosophie morale à Padoue, et mourut, en 1578, coadjuteur de Sienne. Parmi ses œuvres on cite : *Instituzione di tutta la vita*, in-4°, 1542 et 1560, l'un des premiers traités philosophiques écrits en langue vulgaire.

Piccolomini (ALPHONSE), duc DE **Monte-Marciano,** condottière, né vers 1549, désola, à plusieurs reprises, les Etats de l'Eglise sous Grégoire XIII. Après un séjour de huit ans en France, 1582-90, il reparut en Toscane: défait à Staggia par le grand-duc Ferdinand, il fut pris et pendu, 1591.

Piccolomini (OCTAVE), général des Impériaux pendant la guerre de Trente Ans, né à Sienne en 1599, capitaine d'un régiment de cavalerie envoyé à l'empereur Ferdinand II par le grand-duc de Toscane, 1620, il était, en 1634, maréchal de camp sous Waldstein, dont il révéla les secrets desseins. Il se distingua à Nordlingen, 1635, apparut dans les Pays-Bas et envahit la Picardie, 1636. Battu par Torstenson à Wolfenbuttel, 1641, il le chassa de la Moravie en 1642, mais fut encore vaincu à Leipzig. Il joua depuis un rôle moins considérable, et mourut en 1656.

Piccolomini (ÆNEAS-SYLVIUS). V. PIE II.

Picentins, *Picentini*, petit peuple Sabellien, qui habitait, au S. E. de la Campanie (Italie ancienne), la côte comprise entre le cap Minerve et le Silarus. Ses villes étaient *Picentia*, Salernum et Marsina. Auj. N. O. de la prov. de Salerne.

Picenum, région de l'Italie anc., sur la côte O. de l'Adriatique, entre l'Ombrie au N. O., l'Apennin et la Sabine à l'O. et le Samnium au S. Arrosé par l'Œsis, le Truentus, le Vomanus, le Matrinus, le Picenum possédait sur le littoral Ancône, Lauretum, Potentia, Firmum, Cupra Maritima, Castrum Truentinum, Castrum Novum, et, dans l'intérieur, Auximum, Asculum, Hadria, Interamna. Il fut peuplé par une émigration sabellienne, ou *ver sacrum*, conduite par le *pivert* (picus), d'où son

nom. La peuplade la plus connue était celle des *Prætutiens* (Interamna et Hadria) au S. Soumis sans résistance aux Romains, 290 av. J. C., le Picenum, sous Auguste, forma, avec l'Ombrie, l'une des 11 régions de l'Italie. Au IVe siècle, ce nom s'appliqua à 2 provinces du diocèse d'Italie : 1° *Picenum et Flaminie* (ch.-l. Ravenne), comprenant le littoral du Pô au Matrinus; 2° *Picenum suburbicarium* (ch.-l. Spolète), comprenant l'O. de l'anc. Picenum et le S. O. de l'Ombrie. Il correspond auj. aux prov. d'Ancône, de Macerata, d'Ascoli et au N. O. de celle de Teramo (roy. d'Italie).

Pichat (Michel), poëte français, 1786-1828, né à Vienne (Isère), auteur de trois tragédies, *Turnus*, 1819, *Léonidas*, 1825, *Guillaume Tell*, 1830.

Pichdadiens, dynastie de l'anc. Perse, antérieure aux Achéménides. Son histoire ne repose que sur des légendes.

Pichegru (Charles), général, né à Arbois en 1761. Elève des Minimes de sa ville natale, il entra comme répétiteur dans leur collége de Brienne, où, quoi qu'on ait dit, il ne fut pas en rapport avec N. Bonaparte. Il s'enrôla, 1783, dans un régiment d'artillerie, et embrassa les idées nouvelles qui semblaient devoir faciliter sa fortune. Président de club à Besançon, 1792, puis élu chef d'un bataillon des volontaires du Gard, il se rendit à l'armée du Rhin, où il devint général de division (oct. 1793) et bientôt commandant en chef. Réuni à Hoche, il défit les Autrichiens à Geisberg et conquit le Palatinat. Appelé au commandement de l'armée du Nord, fév. 1794, il remporta une série de victoires à Cassel, Courtrai, Menin et Turcoing, après lesquelles les Français s'emparèrent de la Belgique, et, passant le Wahal sur la glace, pénétrèrent en Hollande. Pichegru entrait triomphant à Amsterdam, janv. 1795, et envoyait un corps de cavalerie saisir la flotte du Texel. La Convention le mit ensuite à la tête de l'armée du Rhin-et-Moselle; il entra alors avec les émigrés dans des rapports qui donnèrent à sa carrière une fin déplorable. Séduit par les promesses du prince de Condé, il laissa battre son collègue Jourdan par Clerfayt, et se fit destituer lui-même. Rentré dans la vie privée, il fut député au Conseil des Cinq-Cents, dont la présidence lui fut déférée par ses collègues, 1797. Arrêté lors du coup d'Etat du 18 fructidor (sept. 1797) et déporté à Sinnamari, il s'évada, 1798; passa à Londres et de là en Allemagne, où, pendant la campagne de 1799, il aida de ses avis le russe Korsakoff. Revenu à Londres, il prit part au complot de Georges Cadoudal, et se rendit secrètement à Paris. Dénoncé par un ami, il s'étrangla dans la prison du Temple, 5 avril 1804.

Pichincha, volcan de l'Amérique du Sud (Equateur), à 10 kil. N. O. de Quito, par 0° 11′ lat. S., et 81°12′ long. O. Hauteur, 4,872 mèt. — Il a donné son nom à l'une des 10 provinces de l'Equateur; ch.-l., *Quito*.

Pichler (Caroline, née **de Greiner**), romancière allemande, 1770-1846, né à Vienne. — On cite d'elle *Agathocles*, 3 vol. in-8°, roman philosophique, le chef-d'œuvre de l'auteur, *les comtes de Hohenberg*, *le Siége de Vienne*, etc. Elle a publié, en 1844, des *Mémoires de sa Vie*, 4 vol.

Pico, une des îles Açores, à 70 kil. S. O. de Terceira, et près de Fayal, par 38° 27′ lat. N., et 30° 45′ long. O. Elle s'élève en forme de cône, à une hauteur de 2,470 mètres. — Ch.-l., *Villa-di-Laguna*, 27,000 hab. d'origine flamande. L'agriculture y est florissante. Commerce de vins.

Picot (L'abbé Michel-Joseph-Pierre), écrivain ecclésiastique, né à Neuville-aux-Bois (Loiret) en 1770, rédigea, pendant 26 ans, 1814-1840, le journal l'*Ami de la Religion*. Il mourut en 1841. — On a de lui : *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique pendant le* XVIIIe *siècle*, 6 vol. in-8°, etc. Il a collaboré aux *Mélanges* de l'abbé Boulogne, 9 vol. in-8°, à la *Biographie universelle* de Michaud, etc.

Picot (François-Edouard), peintre, né à Paris en 1786, remporta en 1813 le grand prix de l'Ecole des Beaux-arts. A son retour de Rome, il commença sa réputation par un tableau de l'*Amour et Psyché*, et, en 1836, il remplaça Carle Vernet à l'Institut. Il a travaillé à la décoration du Louvre, du château de Versailles et des églises de Notre-Dame de Lorette et de Saint-Vincent-de-Paul. La correction du dessin et la sobriété de la couleur distinguent ce maître, dont l'atelier a formé beaucoup d'artistes. Il est mort en 1868.

Picpus, anc. village à l'E. de Paris, près du faubourg Saint-Antoine, a donné son nom à une congrégation de prêtres séculiers et de laïques, qui, en 1594, adopta la règle de saint François. — Une nouvelle congrégation de Picpus, fondée par l'abbé Coudrin, en 1802, a été approuvée par Pie VII, en 1817.

Picquigny. V. Pecquigny.

Pictavi ou **Pictones**, peuplade de la Celtique, puis de l'Aquitaine 2e (Gaule), entre les Namnetes, les Andes et les Turones au N. et au N. E., les Bituriges et les Lemovices à l'E., les Santones au S. et l'Océan à l'O. Ch.-l., *Limonum* ou *Pictavi*. — Leur pays s'appela, au moyen âge, *Poitou*.

Pictes, *Picti*, l'un des anc. peuples de la Calédonie, de race gaëlique, descendirent des Grampians au IVe s. ap. J. C., pour s'établir au S. E. de ces montagnes. Repoussés de la Bretagne par les Angles, ils furent domptés, en 838, par les Scots, qui imposèrent leur nom (Scotia, *Ecosse*) à toute la Calédonie. On fait venir leur nom de *picti* (peints, tatoués), ou du gaëlique *pictioch* (voleurs).

Pictet (Bénédict), théologien protestant, né à Genève, 1655-1724, a beaucoup écrit. On cite : *Histoire de l'Eglise et du monde, au* XIe *s.*, in-4°; *Histoire du* XIIe *s.*, in-4°; *Theologia christiana*, in-8°.

Pictet (Marc-Auguste), naturaliste, né et mort à Genève, 1752-1825. Elève et ami de Saussure, il lui succéda dans sa chaire de philosophie, 1786. Il négocia la réunion de sa ville natale à la France, 1798. Il fut inspecteur général de l'Université de France, 1809-1814, et, depuis, s'occupa beaucoup de météorologie. Il a fondé, en 1796, la *Bibliothèque universelle de Genève*.

Pictet de Rochemont (Charles), agronome et diplomate, frère du précédent, né et mort à Genève, 1755-1824, fut d'abord au service de France. Il s'occupa, plus tard, d'agriculture, et, en 1814-1815, défendit les intérêts de Genève au congrès de Vienne. — On a de lui : *Traité des assolements; Cours d'agriculture anglaise; la Suisse dans l'intérêt de l'Europe*, 1821, in-8°. Il a fondé, avec son frère, la *Bibliothèque universelle de Genève*.

Picton (Thomas), général anglais, né dans le pays de Galles, fit les guerres maritimes de la fin du XVIIIe s., commanda une division, sous Wellington, en Portugal et en Espagne, et se distingua. Il fut tué à la bataille de Waterloo, 1815.

Pictones. V. Pictavi.

Pictor. V. Fabius.

Pictou, port de la Nouvelle-Ecosse, sur le détroit de Northumberland, à 150 kil. N. d'Halifax; 2,000 hab. — Bois. Pêche.

Picumnus, dieu de l'anc. Italie, fils de Faune et de Jupiter. Comme Pilumnus, son frère, il présidait aux mariages et à l'agriculture. Il était spécialement le dieu de l'engrais, de là son surnom de *Sterquilinius*; il était adoré spécialement, en Etrurie, par les meuniers et les boulangers.

Picus, roi des Aborigènes d'Italie, fils de Saturne, époux de Canente, fille de Janus, et père de Faunus. Il fut métamorphosé en pivert, *Picus*, par Circé, dont il avait dédaigné l'amour.

Pidavra ou **Pithavora**. V. Epilaure.

Pidoux (Jean), médecin de Henri III, de Henri IV, et de Louis de Gonzague, duc de Nevers, né à Paris, mourut, en 1610, doyen de la faculté de Poitiers. Il découvrit les eaux de Pougues (Nivernais), et, le premier en France, administra la douche.

Pidpai. V. Pilpai.

Pie Ier (Saint), pape de 142 à 157, était né à Aquilée. Il combattit les hérésiarques Valentin et Marcion. On a, sous son nom, 4 lettres probablement apocryphes.

Pie II (Æneas-Sylvius **Piccolomini**), pape, 1458-1464, né, en 1405, à Corsignano, près de Sienne, fut d'abord secrétaire du cardinal Capranica, qu'il accompagna au concile de Bâle, 1431, puis de l'antipape Félix V, 1439. Admis à la chancellerie de l'empereur Frédéric III, 1442, et à celle du pape Eugène IV, 1445, il négocia le concordat de Francfort, 1446. Elevé à l'épiscopat, 1449, et au cardinalat, 1456, il succéda au pape Calixte III en 1458. Son œuvre principale fut de tourner contre Mahomet II les forces des princes chrétiens qu'il convoqua en congrès à Mantoue, 1459. Ayant réuni en une ligue Mathias Corvin, Scanderbeg et Venise, il expira à Ancône, où il devait s'embarquer, 1464. Il avait obtenu de Louis XI l'abolition de la Pragmatique-Sanction, 1461. — On a de lui : *Commentarii de gestis Basiliensis concilii*, in fol.; *De ortu, regione ac gestis Bohemorum*, in-8°; *Epistolæ*, in-4°, recueil précieux accru par Voigt de 200 lettres inédites; *Historia rerum Frederici III*, in-fol.; *Commentarii rerum memorabilium qu-*

temporibus suis contigerunt, in-4°, etc. — V. Voigt, *Æneas Piccolomini*, Berlin, 1859, in-8°.

Pie III (François **Todeschini**), pape en 1503, né en 1439 à Sienne, avait été adopté par Pie II, son oncle maternel. Elu après Alexandre VI, il régna 26 jours.

Pie IV (Jean-Ange **de Médici**), pape, 1559-1565, né à Milan en 1499, fut élu à la mort de Paul IV, dont il châtia durement les neveux. Il convoqua de nouveau le concile de Trente, 1560, et en confirma les actes, 1564. Il embellit Rome, et fonda l'imprimerie du Vatican.

Pie V (Michel **Ghislieri**), pape, 1566-1572, né, en 1504, à Bosco, près de Tortone, était entré, en 1518, dans l'ordre des dominicains. Créé, par Paul IV, évêque, 1556, cardinal et inquisiteur général, 1557, il succéda à Pie IV en 1566. D'une sévérité inflexible, il réforma la cour romaine. Il ordonna que la bulle *In cœna Domini*, qui interdit les appels au concile général, serait publiée le Jeudi saint de chaque année, 1568. Il excommunia Elisabeth d'Angleterre, 1570, et arma contre les Turcs une flotte qui combattit à Lépante, 1571. — On a de lui des *Lettres*, in-4°. Canonisé par Clément XI, il est honoré le 5 mai. V. Falloux, *Histoire de saint Pie V*, 1844, 2 vol. in-8°.

Pie VI (Jean-Ange **Braschi**), pape, 1775-1799, né à Césène, d'une noble famille. Créé cardinal par Clément XIV, 1773, il lui succéda en 1775. Il répara la voie Appienne, entreprit le desséchement des marais Pontins, et agrandit le musée Pie-Clémentin. Ses embarras lui vinrent du dehors. Voyant l'empereur Joseph II s'immiscer dans les choses spirituelles, il fit, à Vienne, un voyage qui surprit l'Europe, et n'eut pas de résultat, 1782. Il eut aussi à lutter contre Tanucci, ministre de Naples, 1775, et contre Léopold I^er^, grand-duc de Toscane, 1786. Après la confiscation des biens de l'Eglise de France, la *constitution civile* du clergé et l'occupation d'Avignon et du Comtat Venaissin, Pie VI se déclara contre la révolution française, 1791. Aussi, lors de la campagne de Bonaparte en Italie, fut-il obligé de souscrire au traité de Tolentino (fév. 1797), qui lui enlevait encore les légations de Bologne, Ferrare et Ravenne. La mort du général Duphot, tué à Rome dans une émeute, fournit enfin au Directoire un prétexte pour faire occuper la ville par Berthier, 1798; transporté d'exil en exil, Pie VI arriva à Valence, où il mourut le 29 août 1799.

Pie VII (Barnabé-Louis **Chiaramonti**), pape, 1800-1823, né en 1742, à Césène, d'une famille noble, avait pris, à 16 ans, l'habit de saint Benoît. Créé évêque de Tivoli, 1782, puis d'Imola et cardinal, 1785, il publia, 1796, une homélie célèbre dans laquelle il déclarait que la religion chrétienne n'est incompatible avec aucune forme de gouvernement. Elu pape dans le conclave de Venise, mars 1800, il se rendit aussitôt à Rome. Il négocia le concordat, 1801, avec Bonaparte, qu'il vint à Paris sacrer empereur, 1804. Bientôt des dissentiments éclatèrent entre eux sur le refus du pontife d'expulser de ses Etats les Sardes, les Anglais, les Russes et les Suédois: en 1806, Pie VII perdit Bénévent et Ponte-Corvo, confisqués par Napoléon; en 1808, il vit Rome occupée par le général Miollis, et les légations de Camerino, Macerata, Urbin et Ancône, réunies au royaume d'Italie, en attendant que le reste des Etats romains fût converti en départements français, mai 1809. Il lança alors contre l'empereur une bulle d'excommunication que suivit presque aussitôt l'enlèvement du pontife: Pie VII fut transporté à Grenoble, à Savone, et, 1812, à Fontainebleau, où Napoléon lui arracha un moment des concessions qui portèrent prématurément le titre de concordat, 1813. Lors de l'invasion de la France, 1814, il fut renvoyé à Rome: dès son arrivée, il rétablit les jésuites et condamna la franc-maçonnerie et les carbonari. Pendant les Cent-Jours, il abandonna encore Rome à Murat. A son retour, il donna asile à la famille Bonaparte, supprima la torture et les droits féodaux, 1816, et conclut, avec Louis XVIII, un concordat que les Chambres françaises repoussèrent, 1817. Il mourut des suites d'une chute, 1823.

Pie VIII (François-Xavier **Castiglioni**), pape, 1829-1830, né à Cingoli, près d'Ancône, en 1761. Créé cardinal par Pie VII, 1816, il succéda à Léon XII, 1829. Dans son règne de 20 mois, il condamna les sociétés secrètes. Il déclara, après la chute de Charles X, que les évêques français pourraient en conscience prêter serment au nouveau roi, Louis-Philippe.

Pie IX (Ordre de), créé par Pie IX le 17 juin 1847, 1^er^ anniversaire de son avénement au suprême pontificat, avec la devise: *Virtuti et merito*.

Pied, mesure de longueur employée chez divers peuples. Chez les Athéniens, le pied valait 0^m^,308; chez les Romains, 0^m^,296 environ. — Chez les modernes, on le trouve en France (pied de Paris ou pied de roi = 32c.484), en Angleterre (1/3 de yard = 30c.479), en Autriche (31c.611), au Brésil (33c.), en Espagne (27c.863), en Pologne (28c.80), en Prusse (31c.385), en Suisse (30 c.), etc. — Le pied de Paris contenait 12 pouces.

Pied-Fourché, nom donné autrefois au droit perçu, à l'entrée des villes, sur le bétail à pied fourchu.

Piedicorte-de-Gaggio, ch.-l. de canton de l'arr et à 22 kil. S. E. de Corte (Corse); 935 hab.

Piedicroce, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. N. E. de Corte (Corse); 619 hab.

Piedigrotta (Eglise de), à l'O. de Naples, près de la grotte du Pausilippe. Fête populaire, le 8 septembre

Piedimonte, v. d'Italie, dans la province et à 35 kil. N. de Caserte; 6,000 hab. Cotonnades.

Piedras (Las), cap de l'Amérique du Sud (Buenos-Ayres), sur la côte S. de l'embouchure de la Plata, en face de Montevideo.

Piémont, en italien Piemonte, en latin Pedemontium, c'est-à-dire *aux pieds des monts*, contrée de l'Italie, au N. O., entre les Alpes Pennines au N., les Alpes maritimes et l'Apennin au S., et le Tessin à l'E. Couvert au N. O. par la chaîne de l'Albaredo, et au S. O. par les Alpes du Montferrat, il est arrosé par le Haut-Pô et ses affluents (Tanaro et Scrivia; les deux Doria, Sesia et Tessin). Exploitation de fer, plomb et marbre. Maïs, blé, riz, vigne, mûrier. Soie. La capit. était Turin. — Le Piémont correspond au N. O. de l'anc. Cisalpine, dont il a suivi les destinées, mais il n'a eu d'existence distincte qu'à l'époque féodale, alors que les marquisats de Suze et d'Ivrée passèrent à Humbert II, comte de Savoie (XI^e^ siècle). Possédé, de 1294 à 1414, par une branche collatérale qui s'unit à l'héritière de la principauté d'Achaïe, et en prit le titre, il revint à la ligne principale sous Amédée VIII, fondateur du duché de Savoie, 1419. Son importance, due à sa proximité des passages des Alpes, se révéla pendant les guerres d'Italie, 1494-1559, et Emmanuel-Philibert la constata en transportant, 1562, de Chambéry à Turin la résidence des ducs de Savoie. Agrandi de Saluces, 1600, du Montferrat et de l'Alexandrin, 1713, de Novare et de Tortone, 1738, de Vigevano et de Voghéra, 1748, le Piémont a été le siége de la puissance des rois de Sardaigne (V. ce mot). Joubert l'occupa en 1798; Bonaparte le divisa en départements de la Doire, du Pô, de la Stura, de Marengo, de la Sesia et de l'Agogna, 1802. Restitué à la dynastie de Savoie, 1814, il s'est fondu, 1861, dans le nouveau royaume d'Italie, où il forme les prov. de Turin, de Coni, d'Alexandrie, de Novarre et de Pavie (celle-ci en partie). V. Savoie, Sardaigne, Italie.

Pienza, v. d'Italie, dans la prov. et à 60 kil. S. E. de Sienne, 3,500 hab. Autrefois *Corsignano*, cette ville a pris le nom du pape Pie II, qui y est né. Evêché, suffragant de Sienne.

Piérides, filles du roi Pierus, ou, selon d'autres, du mont Pierus (V. *Piérie*), en Macédoine. Vaincues dans une lutte poétique par les Muses, elles furent changées en pies par Apollon. Leur nom passa à leurs rivales, soit qu'Apollon le leur eût transporté, soit qu'il eût été porté en Béotie et sur l'Hélicon par une tribu venue de Piérie, et vouée au culte des Muses.

Piérie, nom donné, dans l'antiquité, à plusieurs territoires: 1° Canton maritime de la Macédoine, au S., entre le golfe Thermaïque à l'E., l'Olympe et la Thessalie au S., la Stymphalie et l'Elymiotide à l'O. et la Bottiée au N. Il renfermait les monts Pierus et Pimpla, consacrés aux Muses, était arrosé par l'Haliacmon, et possédait les villes d'Alore, Méthone, Pydna et Dium. — 2° Canton maritime de Syrie sous les Séleucides, à l'E. du golfe d'Issus et au N. de l'Oronte, à l'embouchure duquel était bâtie *Séleucie de Piérie*, le port d'Antioche.

Pierius, contrefort de l'Amanus, bordait à l'E. le golfe d'Issus et donnait son nom à la Piérie de Syrie (V. ci-dessus).

Pierre (Saint), *Petrus*, dit le Prince des Apôtres, né vers l'an 10 av. J. C., à Bethsaïde (Galilée), se nommait d'abord *Simon Bar-Jona*, Simon, fils de Jean, et exerçait à Capharnaüm le métier de pêcheur. André, son frère, le conduisit à Jésus, qui lui dit: « Tu es Simon; tu seras appelé *Céphas*, c'est-à-dire *pierre*. » En 32, Jésus le choisit le premier des 12 apôtres, et il lui dit encore: « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon église. » Lors de la Passion, Pierre accompagna son maître au jardin des Oliviers, et quand Jésus eut été

arrêté, il le suivit, mais de loin, chez le grand prêtre Caïphe, où il le renia trois fois, faute qu'il pleura amèrement. Après la résurrection, il vit deux fois le Sauveur; il assista à son ascension, de même que les autres apôtres et les disciples, qu'il présida dès lors. Il commença aussitôt la conversion des Juifs, non sans être persécuté par le Sanhédrin. Il visita plusieurs villes de Syrie, notamment Antioche, et, selon quelques auteurs, fit un premier voyage à Rome, 42. En 58, il présida le concile de Jérusalem qui affranchit les Gentils des prescriptions de Moïse. En 54, il alla à Rome, où il devait être arrêté avec saint Paul, par l'ordre de Néron. Après avoir été enfermé 9 mois dans la prison Mamertine, il fut, sur sa prière, crucifié la tête en bas, 29 juin 65 ou 67. Ses reliques sont au Vatican. — On a de lui 2 *Epîtres* écrites de Rome en 58 et en 64. — Fête, le 29 juin.

Pierre (Saint), évêque d'Alexandrie, subit le martyre sous Maximin Daïa, 311. On a de lui des *Canons pénitentiaux*, etc. Fête, le 26 novembre.

Pierre *Chrysologue* (Saint), c'est-à-dire *qui parle d'or*, archevêque de Ravenne, de 433 à 450. naquit à Imola. On a de lui 176 *Discours*. — Fête, le 2 décembre.

Pierre (Saint), religieux et prélat, 1102-1174, était entré en 1117, dans l'ordre de Saint Bernard. Il fonda l'abbaye de Tamié (Savoie), 1132, et fut élevé à l'archevêché de Tarentaise, 1142. Il soutint le pape Alexandre III contre Frédéric Ier. Fête, le 8 mai.

Pierre *d'Alcantara* (Saint), religieux espagnol, 1499-1562, était entré chez les franciscains en 1524. Il fonda, en Portugal, la congrégation des *Franciscains déchaussés*, 1555, et dirigea sainte Thérèse d'Avila, dans la réforme des carmélites. On a de lui : *De l'Oraison mentale; De la Paix de l'âme*. Fête, le 19 octobre.

Pierre Nolasque (Saint). V. NOLASQUE.

Pierre Ier, roi d'Aragon et de Navarre, 1094-1104, succéda à son frère Sancho V, tué sous les murs de Huesca. Vainqueur des Maures à Alcaraz, il prit Huesca, et y fixa sa résidence, 1096.

Pierre II, roi d'Aragon, 1196-1213, né en 1174, était fils d'Alphonse II. Il se reconnut vassal d'Innocent III, 1204, battit avec Alphonse VI de Castille les Almohades à Tolosa, 1212, et fut tué à la journée de Muret, dans la guerre des Albigeois, 1213.

Pierre III *le Grand*, roi d'Aragon, 1276-1285, né en 1236, était fils de Jayme Ier. Marié à Constance, fille de Manfred, que Charles d'Anjou avait détrôné, il voulut reconquérir les États de son beau-père. Secondé par Procida (V. ce nom), il se montra à Palerme avec une flotte après le massacre des *Vêpres siciliennes*, et fut proclamé roi sous le nom de Pierre Ier, 1282. Le pape Martin IV ayant donné l'Aragon à Charles de Valois, second fils de Philippe III le Hardi, Pierre III envoya son amiral Roger de Loria battre et prendre Charles le Boiteux, fils de Charles d'Anjou, 1284, tandis qu'il repoussait lui-même le roi de France, 1285. Il mourut en 1285.

Pierre IV *le Cérémonieux*, roi d'Aragon, 1336-87, né en 1317, était fils d'Alphonse IV. Il commença par enlever à son frère Jayme II le royaume de Majorque (Baléares, Roussillon et Cerdagne), 1344. Après avoir dompté les nobles révoltés, 1346-48, il s'allia à Venise contre Gênes, qui soutenait les insurgés de Sardaigne, 1351-1356. Adversaire du roi de Castille, Pierre le Cruel, 1356-1359, il lui opposa Henri de Transtamare, contre lequel il se déclara ensuite, 1369-1375. Il s'empara aussi de la Sicile, mais pour la céder à son petit-fils Martin, 1377. Il régla l'étiquette de sa cour (de là son surnom), et rédigea en patois catalan une *Chronique* de son règne.

Pierre Ier, roi de Sicile. V. PIERRE d'Aragon.

Pierre II, roi de Sicile, né en 1303. Associé à son père Frédéric II dès 1321, il lui succéda en 1337 et mourut en 1342, après un règne troublé par les guerres civiles.

Pierre *le Cruel*, roi de Castille, 1350-1369, né en 1334, était fils d'Alphonse XI. Il laissa d'abord le pouvoir au chancelier Albuquerque, qui fit périr Léonore de Guzman, maîtresse d'Alphonse XI, 1351. Il fut dominé ensuite par une favorite, Maria de Padilla, à laquelle il devait, en 1361, sacrifier la reine, Blanche de Bourbon. Après une révolte des grands que dirigeait son frère naturel, Henri de Transtamare, 1354, Pierre commença à se livrer aux excès de despotisme qui lui valurent son surnom. Soutenu par les rois de France et d'Aragon, Henri de Transtamare le chassa en 1365, mais pour être renversé à son tour par le Prince Noir, qui rétablit Pierre à la journée de Navarette, 1367. Devenu odieux à ses sujets à cause de son alliance avec les musulmans de Grenade, Pierre le Cruel ne put résister à une nouvelle attaque de Henri de Transtamare, que secondait Du Guesclin (V. ce nom); il fut obligé de se rendre à son frère, qui le tua dans la tente du général breton. V. Mérimée, *Histoire de don Pèdre*, in-8°.

Pierre Ier, *le Cruel*, roi de Portugal, 1357-1367, né en 1320, était fils d'Alphonse IV. Dès son avénement, il fit périr les assassins de sa seconde femme, Inès de Castro (V. ce nom). Surnommé le *Cruel* par les grands, il fut appelé le *Justicier* par son peuple, qui jouit d'une extrême sécurité sous son règne.

Pierre II, roi de Portugal, 1667-1706, né en 1648, était fils de Jean IV. Frère d'Alphonse VI (V. ce nom), il l'envoya prisonnier dans l'île de Terceira, 1667, épousa la reine, Marie de Savoie-Nemours, 1668, et gouverna comme régent jusqu'en 1683. Il prit le titre de roi à la mort d'Alphonse VI. Dans la guerre de la Succession d'Espagne, il fut l'allié de Louis XIV en 1701, et de l'Angleterre en 1703. Sous lui fut signé le traité de Methuen (V. ce nom).

Pierre III, roi de Portugal, 1777-1786, par mariage avec sa nièce Marie Ire (V. ce nom), était fils de Jean V.

Pierre IV, roi de Portugal, est le même que dom Pedro Ier (V. ce nom), empereur du Brésil.

Pierre V, roi de Portugal, 1853-1861, né en 1837, était fils de Maria II da Gloria et de Ferdinand de Saxe-Cobourg.

Pierre Ier *le Grand*, tzar de Russie, 1682-1725, né à Moscou en 1672, était le 3e fils d'Alexis Mikhaïlovitch. A la mort de son frère aîné, Fœdor III, 1682, il fut proclamé tzar, à la place de son autre frère, Ivan V, prince infirme et faible d'esprit; les droits de ce dernier furent revendiqués par sa sœur Sophie, qui, après une sanglante émeute qu'elle avait suscitée, fit couronner les deux princes, en gardant la plénitude du pouvoir. Pendant 7 ans Pierre Ier ne parut occupé que d'exercices militaires : élève du Genevois Lefort et de l'Écossais Gordon, il formait des troupes disciplinées à l'européenne à l'aide desquelles il battit la milice des strélitz qui soutenaient la régence de Sophie; celle-ci, dépouillée de l'autorité, dut se retirer dans un couvent, 1689. — Pierre Ier règne réellement dès lors : il cherche à développer son armée, à créer une marine, et à s'ouvrir une issue vers la mer Noire; en 1696, il enlève Azov aux Turcs après un an de blocus. Afin de s'initier aux arts de l'Occident, il entreprend de le visiter, 1697-98 : à Saardam (Hollande), il travaille 7 semaines dans les chantiers de la marine comme un simple ouvrier. Il visite aussi l'Angleterre, où il prend à son service des officiers, des ingénieurs, des chirurgiens, etc. Rappelé dans ses États par une révolte des strélitz, il dissout par les supplices ou par l'exil cette redoutable milice, 1698. — Il songe alors à se frayer, aux dépens de la Suède, un chemin vers la Baltique, et il entre dans la ligue formée contre Charles XII par le Danemark, et par Auguste II, roi de Pologne et électeur de Saxe, 1700. Battu à Narva par le jeune Charles XII, 1700, il profite des campagnes de ce dernier en Pologne et en Saxe (V. Charles XII), pour attaquer l'Ingrie, la Carélie, l'Esthonie et la Livonie; en 1703, il fonde Saint-Pétersbourg, qui doit lui assurer la possession incontestée de ces provinces. Il court ensuite battre Charles XII, à Poltava, 1709. Obligé de se tourner contre les Turcs, qui lui ont déclaré la guerre, à l'instigation du roi de Suède, il se laisse envelopper par eux sur les bords du Pruth, et est réduit, pour sauver son armée, à restituer Azow, 1711. Revenu sur les bords de la Baltique, il commence la conquête de la Finlande, 1713, et gagne sur les Suédois une éclatante victoire navale aux îles d'Aland, 1714. Les progrès de la Russie jettent entre Pierre Ier et ses alliés une mésintelligence dont profite le baron de Goertz (V. ce nom), dans l'intérêt de Charles XII. Le tzar, pendant le ralentissement des hostilités, se rend en France où il est accueilli avec courtoisie, 1717, par le régent Philippe d'Orléans. — Rappelé encore dans ses États par un complot du vieux parti russe, il condamne à mort son fils aîné Alexis (V. ce nom), devenu l'adversaire intraitable de ses réformes, 1718. Il reprend ensuite avec une nouvelle ardeur la lutte contre la Suède, qui a rompu toute négociation depuis la mort de Charles XII, 1718. Il la contraint de lui céder, par la paix de Nystadt, tout ce qu'il a conquis, 1721. Un an après, il enlevait à la Perse les provinces de Derbent, de Ghilan, Mazanderan et Asterabad, riveraines de la mer Caspienne, 1722. Il mourut en 1725. — La base des réformes de Pierre

le Grand a été le pouvoir absolu qui mit à sa disposition toutes les forces de la nation. Il asservit le clergé russe en supprimant la dignité de patriarche, 1703, en créant un saint-synode, instrument des volontés du tzar, 1721. Il domina l'aristocratie en établissant le *tschin* ou règlement des rangs, qui permet au mérite d'arriver à la noblesse héréditaire, 1722. Il donna à la Russie une marine et une armée disciplinée : lui-même apprit à ses nobles l'obéissance en passant, dans son armée, par tous les grades inférieurs, avant d'arriver aux grades les plus élevés. Il développa surtout le commerce russe en lui ouvrant des débouchés sur la Baltique.— La Russie lui dut de devenir une puissance européenne, et d'arriver, en même temps, à la prépondérance dans le Nord par l'abaissement de la Suède et l'asservissement à peine déguisé de la Pologne. — On a de Pierre Ier des *Lettres*, un *Journal* de ses campagnes, 1698-1721, qui a été traduit en français, Berlin, 1773, in-4°. — Il avait, en 1689, épousé Eudoxie Lapoukhine, qu'il répudia en 1698, et, en 1712, la Livonienne Catherine, qui lui succéda.

Pierre II, tzar de Russie, 1727-1730, fils d'Alexis et petit-fils de Pierre le Grand, était né en 1715. Il régna après Catherine Ire, sous la tutelle de Mentchikof, puis sous celle des Dolgorouki, dont le crédit finit avec lui.

Pierre III, tzar de Russie, était petit-fils de Pierre le Grand par sa mère Anne, mariée à Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp. Né à Kiel, 1728, il épousa Catherine d'Anhalt-Zerbst, 1745, et succéda, en janvier 1762, à sa tante Elisabeth. Il s'empressa aussitôt de conclure la paix avec le roi de Prusse, Frédéric II (V. ce nom). Son admiration pour ce dernier, ses préférences pour les étrangers, et son mépris des Russes favorisèrent le complot qui porta sa femme au trône. Proclamée tzarine, juillet 1762, Catherine II arracha l'abdication de Pierre III, qui périt de mort violente.

Pierre de Courtenay. V. COURTENAY.

Pierre *de Dreux*, duc de Bretagne, surnommé *Mauclerc* (mauvais clerc), fils puîné d'un comte de Dreux et descendant du roi Louis VI, fut d'abord destiné à l'Eglise. Philippe Auguste lui fit épouser, en 1213, Alix, duchesse de Bretagne, sœur d'Arthur. Il défendit Nantes contre Jean sans Terre, mais plus tard se détacha de la cause royale et prit surtout part aux ligues des seigneurs contre Blanche de Castille, mère de Louis IX. Il fut battu, forcé de signer la paix de Saint-Aubin-du-Cormier, et d'abandonner le gouvernement de la Bretagne à son fils Jean Ier, 1237. Prince habile et ambitieux, il avait voulu soumettre à son autorité les seigneurs et le clergé de Bretagne. Il se croisa en 1240, puis en 1247, fut pris avec saint Louis en Egypte, et mourut au retour, en 1250.

Pierre *le Beau* ou *Calo-Pierre*, roi des Bulgares, 1186-1197, affranchit, avec l'aide d'Asan, son frère, les Valaques et les Bulgares du joug des empereurs grecs. Assassiné, il eut pour successeur son frère Joannice.

Pierre *l'Allemand*, roi de Hongrie, 1038-1046, né à Venise, succéda à son oncle maternel, saint Etienne Ier. Chassé par Aba, en 1041, mais rétabli par l'empereur Henri III le Noir, 1044, il livra le pouvoir à des Allemands (de là son surnom). Ses sujets, révoltés de nouveau en 1046, le privèrent de la vue et l'enfermèrent dans un château fort, où il mourut plusieurs années après.

Pierre d'Abano. V. ABANO.

Pierre Comestor. V. COMESTOR.

Pierre d'Eboli a écrit, à la fin du XIIe siècle, un poëme latin, *De motibus Siculis*, dédié à Henri VI, et publié en 1746 ; de 1212 à 1220, il a composé un autre poëme *sur les Vertus des bains de Pouzzoles*.

Pierre de Corbière. V. NICOLAS V.

Pierre de Cortone. V. CORTONE.

Pierre de Luna. V. BENOIT XIII.

Pierre *le Patrice et le Maître des offices*, historien byzantin du VIe siècle, né à Thessalonique, fut envoyé par Justinien, comme ambassadeur, vers le roi des Goths, Théodat, qui le retint prisonnier, puis vers le roi de Perse, Chosroès Il composa deux ouvrages : *Histoires* et *Organisation de l'Etat;* il en reste des fragments.

Pierre *l'Ermite*, prédicateur de la première croisade, né à Amiens vers 1050, d'une famille noble. Après avoir longtemps guerroyé, il se jeta dans la retraite (d'où son surnom). Ayant fait un pèlerinage en Palestine, 1093, il fut indigné des maux que les musulmans infligeaient aux chrétiens. Il rapporta au pape Urbain II des lettres de Siméon, patriarche de Jérusalem, et se fit autoriser à prêcher par toute l'Europe une expédition pour la délivrance des saints lieux. Il parut ensuite au concile de Clermont (Auvergne), où la première croisade fut décidée, 1095. Tandis que les seigneurs s'équipaient, Pierre l'Ermite conduisit à travers l'Allemagne et la Hongrie une armée composée d'hommes de toutes classes qui dut se frayer un chemin par la force, et arriva décimée à Constantinople. Transporté au delà du Bosphore, il acheva d'y faire massacrer les siens par les Turcs Seldjoucides. Il reprit sa marche avec l'armée de Godefroy de Bouillon; arrivé devant Antioche, il eût abandonné l'expédition, si Tancrède ne l'eût retenu, 1097. Après la prise de Jérusalem, il devint vicaire du patriarche Arnould, puis revint en Europe, où il mourut, en 1115, près de Huy, dans l'abbaye de Neu-Moutier qu'il avait fondée.

Pierre Lombard, docteur du moyen âge, né à Novare, en Lombardie, professeur de théologie à Paris. chanoine de Chartres, évêque de Paris, 1159, mourut vers 1160. On l'appelait le *Maître des sentences*, à cause des *quatre livres des sentences* (décisions des Pères de l'Eglise), qu'il écrivit. On lui doit encore des *Commentaires sur les Psaumes et sur les Epîtres de saint Paul*, et un *Commentaire sur la concordance des quatre Evangiles*.

Pierre de Pise, déjà célèbre par son enseignement à Pavie, fut appelé par Charlemagne, vers 774, et professa la grammaire dans l'école du Palais.

Pierre Tudebode, prêtre, né à Civray, mort en 1099, prit part à la première croisade. Il en a fait un récit, inséré par Duchesne dans les *Historiens de France*.

Pierre *de Vaux-Cernay*, historien, mort après 1218. Moine de l'abbaye de Vaux-Cernay, il assista à la croisade contre les Albigeois, dont il écrivit en latin une histoire traduite dans les *Mémoires sur l'histoire de France*, de M. Guizot.

Pierre *le Vénérable*, abbé de Cluny, né en Auvergne, vers 1092, mort en 1156, parvint aux premières dignités de son ordre, et fut l'un des plus fermes défenseurs de la foi et de l'orthodoxie. Avec saint Bernard, son ami, il soutint Innocent II contre l'antipape Anaclet ; parcourut l'Italie, l'Espagne, fit traduire le Coran en latin; se montra indulgent à l'égard d'Abailard condamné et repentant. Ses *Œuvres* sont dans la *Bibliothèque des Pères*, t. XXII de l'édition de Lyon, 1677.

Pierre *de Blois*, homme d'Etat, théologien et historien, né à Blois, vers 1130, mort entre 1198 et 1203, d'une noble famille de Bretagne, étudia à Tours, à Paris, à Bologne, fut en Sicile précepteur et ministre du jeune Guillaume II, revint en France vers 1170, et, serviteur du roi d'Angleterre, Henri II, chancelier de l'archevêque de Cantorbéry, secrétaire de la vieille reine Eléonore, fut mêlé à la plupart des grandes négociations de l'époque. Il censura vivement les mœurs du clergé anglais, eut beaucoup de réputation et beaucoup d'ennemis. Ses *Œuvres*, lettres, sermons, traités théologiques, ont été plusieurs fois publiées, à Paris, 1519, à Mayence, 1600, 1605 ; par Goussainville, 1667, in-fol., dans le t. XXIV de la *Bibliothèque des Pères*. Il avait continué *l'Histoire du monastère de Croyland*.

Pierre des Vignes. V. VIGNES (DES).

Pierre de Montereau, architecte, né probablement à Montereau, mort en 1266, fut chargé par saint Louis de surveiller la construction de la chapelle de Vincennes, du réfectoire de Saint-Martin-des-Champs (auj. Conservatoire des arts-et-métiers), de plusieurs parties de Saint-Germain-des-Prés. Ces ouvrages sont du style ogival flamboyant. On lui doit surtout la Sainte-Chapelle, 1245-1248, son chef-d'œuvre.

Pierre de Saint-Louis (JEAN-LOUIS **Barthelemi**, en religion le P.), poëte, né à Valréas (diocèse de Vaison), 1626-1684. Ayant perdu celle qu'il aimait, il entra dans l'ordre des carmes, et devint le poëte de la poésie grotesque. Il est connu par son poëme bizarre de *la Magdeleine au désert de la sainte Baume en Provence*, en 12 livres, 2 vol. in-12. Rien n'est plus singulier que son galimatias mystique.

Pierre (JEAN-BAPTISTE-MARIE), peintre et graveur, né à Paris, 1713-1789, dut à son savoir-faire plus qu'à son talent d'être nommé premier peintre du roi et directeur des Gobelins. Il a décoré la chapelle de la Vierge à Saint-Roch, Saint-Germain-des-Prés, Saint-Sulpice et Saint-Louis de Versailles, ont des tableaux de lui.

Pierre, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 32 kil. N. de Louhans (Saône-et-Loire). Beau château flanqué de tours. Patrie de plusieurs membres de la famille de Thiard; 1,993 hab.

Pierre (Petite-). V. PETITE-PIERRE.

Pierre (Saint-), îlot de l'Amérique du Nord, à 20 kil. S. de Terre-Neuve, par 46°46'46" lat. N., et 58°27'15" long. O.; 26 kil. carrés; 1,570 hab. — Ce rocher stérile appartient à la France; il contient une ville du même nom, ch.-l. du gouvernement de *Saint-Pierre-et-Miquelon*, et port important pour la pêche de la morue. La population est de 8 à 10,000 hab. pendant la saison de la pêche. — Le gouvernement de *Saint-Pierre-et-Miquelon* a 210 kil. carrés, et 2,225 hab.

Pierre (Saint-), ch.-l. de canton de l'île de la Réunion, sur la côte O. ou *côte sous le Vent*, dans l'arr. et à 45 kil. S. E. de Saint-Paul; 4,000 habit. — On y a créé un port en 1854. Tribunal de 1re instance de l'arrondissement.

Pierre (Saint-), port fortifié de la Martinique, ch.-l. d'arrond., à 36 kil. N. O. de Fort-de-France, par 14° 45' lat. N., et 63° 31' long. O.; 26,000 hab. — Evêché. Rade magnifique qui en fait le centre du commerce de l'île. Jardin d'acclimatation.

Pierre (Saint-), lac du bas Canada, formé par le Saint-Laurent; il a 45 kil. de longueur, sur 20 de largeur.

Pierre-Buffière, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 21 kil. S. E. de Limoges (Haute-Vienne). Fabrique de porcelaine; 880 hab. Patrie de Dupuytren.

Pierre-Chatel, fort de France (Ain), sur la rive droite du Rhône et à 5 kil. S. E. de Belley, couvre la route de cette ville à Chambéry.

Pierre-d'Albigny (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 28 kil. E. de Chambéry (Savoie), sur l'Isère. Tulles; 3,085 hab.

Pierre-d'Allevard (Saint-), bourg de l'arrond. et à 40 kil. N. E. de Grenoble (Isère); 1,900 hab.

Pierre-de-Chignac (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 16 kil. S. E. de Périgueux (Dordogne); 882 hab.

Pierre-de-Maillé (Saint-), bourg de l'arrond. de Montmorillon (Vienne). Grains, bestiaux; 2,061 hab.

Pierre-de-Plesguen (Saint-), bourg de l'arrond et à 27 kil. de Saint-Malo (Ille-et-Vilaine); 2,589 hab., dont 558 agglomérés.

Pierre-sur-Dives (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil. S. O. de Lisieux (Calvados). Tanneries; 1,995 hab.

Pierre-Eglise (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 17 kil. E. de Cherbourg (Manche). Toiles. Patrie de l'abbé de Saint-Pierre; 2,167 hab.

Pierre-Encise (Saint-), château fort, démoli en 1793, qui dominait la rive droite de la Saône, à Lyon, et servait de prison d'État.

Pierre-sur-Orthe (Saint-), commune de l'arrond. et à 35 kil. S. E. de Mayenne (Mayenne). Houille et anthracite; 2,222 hab.

Pierre-le-Moutier (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 24 kil. S. de Nevers (Nièvre). Briques, tuiles, sable pour faïence. Saint Louis y avait fixé le siége de l'un de ses quatre grands bailliages. Belle église du XIIe siècle; 3 155 hab.

Pierre-le-Port (Saint-), ch.-l. de l'île de Guernesey, en amphithéâtre, sur la côte E. La ville est fortifiée; 35,000 hab.

Pierre-lès-Calais (Saint-), bourg de l'arrond. et à 32 kil. N. E. de Boulogne, et à 3 kil. S. E. de Calais (Pas-de-Calais). — Tulles, dentelles, blondes, etc. Raffineries de sucre et de sel, brasseries, distilleries; 20,409 hab.

Pierre-lès-Elbeuf ou de **Liéroult (Saint-),** bourg de l'arrond. de Rouen, près d'Elbeuf (Seine-Inférieure). Draps, bestiaux; 3,864 hab.

Pierre-d'Oleron (Saint-), ch.-l. de canton de la Charente-Inférieure, au centre de l'île d'Oleron, dans l'arrond. et à 22 kil. N. O. de Marennes; 4,968 hab. — Sel, vins et eaux-de-vie.

Pierrefitte, nom de plusieurs localités de France dû à l'existence de *Menhirs* gaulois (*Petra fixa*, pierre droite).

Pierrefitte, ch.-l. de canton de l'arr. et à 30 kil. N. O. de Commercy (Meuse), sur l'Aire; 552 hab. — Commune de 916 hab. (Seine), à 11 kil N. de Paris, dans l'arr. et à 4 kil. N. de Saint-Denis par le chemin de fer de Chantilly.

Pierrefonds, *Petræ fontes*, bourg de l'arr. et à 14 kil. S. E. de Compiégne (Oise); 1,720 hab. — Eaux sulfureuses et ferrugineuses. Situé à l'extrémité E. de la forêt de Compiègne, Pierrefonds possédait un château fort, bâti par Louis d'Orléans, frère de Charles VI, 1390, et démantelé sous Louis XIII. Napoléon III a relevé ce manoir féodal et y a installé un musée d'armures du moyen âge.

Pierrefontaine, ch.-l. de canton de l'arr. et à 22 kil. S. E. de Baume-les-Dames (Doubs), sur la Riverotte; 1,065 hab

Pierrefort, ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. S. O. de Saint-Flour (Cantal). 1,238 hab.

Pierrelatte, anc. comté de la Catalogne, au N. E., entre Roses et Figuières, sur le versant S. des Pyrénées orientales. Le ch.-l. était *Ampurias*.

Pierrelatte, ch.-l. de canton de l'arr. et à 21 kil. S. de Montélimar (Drôme), sur le Rhône, au pied d'un rocher que surmontait un château fort; 3,577 hab.

Pierres levées. V. Dolmen.

Pierreville (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 35 kil. N. O. de Privas (Ardèche); 2,020 hab. Soie.

Pierrot, personnage de valet dans l'anc. comédie italienne, et dans la pantomime moderne. Debureau excellait dans ce dernier rôle.

Pierson (Christophe), peintre hollandais, né à La Haye, 1631-1714, ami et élève de Meyburg, excella surtout dans des tableaux de nature morte, d'attributs de chasse, etc.

Pierus (Mont), en **Piérie.** V. ce mot et *Piérides*.

Pietas Julia, l'un des noms anciens de Pola.

Pietermaritzbourg, capit. de la colonie anglaise de Natal, sur le Petit-Bushman; 2,000 hab.

Pieters ou **Peter** (Jacques), peintre flamand, né à Anvers en 1649, mort après 1716. Il exécuta des habillements et des accessoires dans les tableaux de Kneller. Il fit des copies si belles d'après Rubens, que quelques-unes ont encore presque la valeur des originaux.

Piétistes, secte protestante, fondée en Allemagne par l'Alsacien Spener, vers 1760. Leur nom vint du *collége de Piété, collegium Pietatis*, ou réunion établie par Spener pour la lecture et l'interprétation de la Bible. Les Piétistes, peu nombreux en France, sont très-puissants en Prusse, où ils forment un parti politique et religieux, hostile aux idées libérales.

Pietole, village d'Italie, dans la prov. et à 3 kil. S. E. de Mantoue, bâti sur l'emplacement d'*Andes*, patrie de Virgile.

Pieton, riv. de Belgique, qui naît près de la commune de ce nom (Hainaut), se jette dans la Sambre à 1 kil. de Charleroi, et sert à alimenter le canal de Charleroi à Bruxelles.

Pietra-di-Verde, ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. E de Corte (Corse); 844 hab.

Pietra-Mala (Col de), dans l'Apennin septentrional au N. E. de Pistoia, à une hauteur de 910 mèt. Il est franchi par la route et le chemin de fer de Florence à Bologne. Aux environs source inflammable de *Buïa* et émanations de gaz appelées *Fuoco di Legno*.

Pietra-Santa, *Petra Apuana*, v. d'Italie, dans la prov. et à 30 kil. N. O. de Lucques, dans un territoire riche en oliviers et en minéraux; 8,000 hab.

Pietro (San-), *Hieracum*, île de la Méditerranée au S. O. de la Sardaigne. Elle a 35 kil. de circonférence. Salines. Corail; 5,000 hab.

Pietro-di-Tenda (Santo-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. S. O. de Bastia (Corse); 1,079 hab.

Pietro-in-Galatina (San-), v. de la prov. et à 26 kil. N. O. d'Otrante (Italie). Elle fut érigée en duché en faveur de Scanderbeg; 8,000 hab.

Pieux (Les), ch.-l. de canton de l'arr. et à 21 kil. S. O. de Cherbourg (Manche); 1,444 hab.

Pieve, mot italien, signifiant *paroisse*, et par extension *commune;* il entre dans la composition de plusieurs noms géographiques.

Pieve-di-Cadore. V. Cadore.

Pieve-di-Sacco, v. d'Italie, dans la prov. et à 10 kil. S. E. de Padoue; 6 000 hab. Soie.

Pieyre (Pierre-Alexandre), littérateur, né à Nîmes, 1752-1830, s'occupa de commerce, puis de littérature. La comédie de *l'École des Pères* eut beaucoup de succès, et le duc d'Orléans le choisit pour précepteur de son fils, 1788. Il fut plus tard secrétaire des commandements de la princesse Adélaïde, et fut correspondant de l'Académie des inscriptions en 1816. Son *Théâtre*, 2 vol. in-8°, contient 5 comédies en vers.

Pigafetta (François-Antoine), voyageur, né à Vicence vers 1491, mort après 1534. Compagnon de Magellan dans son dernier voyage, il écrivit une relation qui a été traduite en français sous ce titre : *Premier voyage autour du monde*, 1519-1522, Paris, an IX, in-8°.

Pigalle (Jean-Baptiste), sculpteur, 1714-1785, né

à Paris, étudia à Rome, mais à ses frais. A son retour, il entra à l'Académie, 1742, après avoir exécuté une statuette de *Mercure*, qui est au Louvre. Louis XV lui commanda, 1745, un *Mercure* et une *Vénus*, dont il fit présent à Frédéric II, roi de Prusse. On cite encore de Pigalle l'*Enfant à la Cage*, 1750, une *Vierge* de l'église Saint-Sulpice, et surtout le *Mausolée du maréchal de Saxe*, à Strasbourg, 1756, etc. On lui reproche de n'avoir vu dans l'art qu'une imitation servile de la nature, comme paraît le prouver sa statue de *Voltaire* (à l'Institut), où le philosophe âgé de 74 ans est représenté entièrement nu, maigre et décharné.

Piganiol de la Force (JEAN-AIMAR), géographe, né à Aurillac, 1673-1753, fut gouverneur des pages du comte de Toulouse, et assista au combat naval de Malaga, en 1704. Ses ouvrages, peu lus aujourd'hui, sont: *Description de la France*, 1751, 15 vol. in-12; — *de Paris* (augmentée par Perau, 1765, 10 vol. in-12); *Description des parcs et du château de Versailles et des environs*, 2 vol. in-12, etc.

Pigault-Lebrun (CHARLES-ANTOINE-GUILLAUME **Pigault de l'Épinoy**, dit), romancier, né à Calais en 1753, eut une jeunesse assez aventureuse. Successivement dragon, gendarme de la reine, comédien ambulant, auteur dramatique et romancier, il entra, en 1806, dans l'administration des douanes, fut destitué en 1824, et mourut en 1835. On a dit, à tort, qu'il avait été attaché à Jérôme, roi de Westphalie. L'une de ses comédies, *les Rivaux d'eux-mêmes*, 1778, est encore au répertoire. En 1792 il avait écrit son premier roman, *l'Enfant du carnaval*, qui fut suivi de beaucoup d'autres, *la Folie espagnole*, 1799; *M. de Kinglin*, 1800; *M. Botte*, 1802; *une Macédoine*, 1811, etc. De la gaieté et une certaine finesse d'observation font le mérite de ces productions, qui ont perdu depuis longtemps de leur vogue. Outre une *Histoire de France*, en 8 vol. in-8°, 1828, ses *Œuvres* forment 20 vol. in-8°.

Pigeau (EUSTACHE-NICOLAS), jurisconsulte, 1750-1818, né à Mont-Levêque, près de Senlis. Entré, à Paris, dans une étude de procureur, il s'appliqua à débrouiller le chaos de la procédure. Secrétaire de l'avocat général Hérault de Séchelles, puis commis-libraire pendant la Révolution, il fut sous Napoléon, l'un des rédacteurs du code de procédure. En 1805, il fut appelé à la chaire de procédure civile à l'Ecole de droit. On a de lui: *la Procédure civile du Châtelet de Paris*, 1779, in-4°; une édition accommodée à la nouvelle législation parut sous le titre de: *la Procédure civile des tribunaux de France*, 1807, in-4°. Il a encore donné: *Introduction à la procédure civile*, in-8°; *Cours élémentaire du code civil; Commentaire sur le code de procédure civile*, in-4°.

Pigenat (FRANÇOIS), un des prédicateurs de la Ligue, né à Autun, mort en 1590. Curé de Saint-Nicolas des Champs, 1588, il fit l'oraison funèbre des Guises assassinés à Blois. — Son frère *Odon*, jésuite, fut l'un des Seize. — Un autre PIGENAT (Jean), moine, est l'auteur d'un pamphlet: *Aveuglement des politiques*, 1592, in-8°.

Pighius (ETIENNE **Wynants**, dit), antiquaire hollandais, 1520-1604, né à Kempen, prit le nom de son oncle, le mathématicien Albert PIGHIUS (mort en 1542), qui l'avait élevé. On a de lui: *Annales magistratuum et provinciarum* S. P. Q. R., 8 vol. in-fol.

Pighius (ALBERT **Pigghe**, en latin), mathématicien et controversiste hollandais, né à Kempen, 1490-1542, fut chargé par Adrien VI, Clément VII et Paul III, de négociations importantes en Allemagne. Il combattit Bucer et Calvin avec tant de passion, pour les prérogatives du saint-siége, qu'il en devint même suspect à l'inquisition.

Pignan, bourg de l'arr. et à 12 kil. S. O. de Montpellier (Hérault). Eaux-de-vie; 2,166 hab.

Pignans, bourg de l'arr. et à 24 kil. S. E. de Brignoles (Var). Eaux-de-vie, huileries; 2,517 hab.

Pignatelli (FRANÇOIS), prince de Strongoli, d'une ancienne famille normande de Sicile, 1732-1812, fit sa fortune, à Naples, en favorisant les intrigues d'Acton avec la reine Caroline. Investi de pouvoirs extraordinaires, à l'approche de Championnet, 1798, il brûla la flotte napolitaine, se réfugia en Sicile, et fut disgracié. Sous Joseph Bonaparte, il complota le retour des Bourbons. 1807, et subit un exil de 3 ans.

Pignatelli. V. INNOCENT XII.

Pigneau de Behaine (PIERRE-JOSEPH-GEORGES), missionnaire, né à Origny-en-Thiérache, 1741, s'embarqua pour la Cochinchine en 1765. Nommé évêque d'Adran et vicaire apostolique, 1770, il se lia avec le roi fugitif, Neguyên-Anh ou Gia-Laong, pour lequel il vint solliciter le secours de Louis XVI: ce dernier, en retour, devait obtenir le port de Tourane, 1787. Bien que contrarié par la Révolution, Pigneau rétablit l'allié de la France et mourut en 1799. Gia-Laong lui fit élever un tombeau à Saïgon.

Pignerol, en italien *Pinerolo*, v. d'Italie, sur le Clusone, dans la prov. et à 36 kil. S. O. de Turin. Evêché suffragant de Turin; 15,000 hab. Draps, toiles, soie. Ecole de cavalerie. Pignerol a été occupé par les Français de 1536 à 1574, et de 1630 à 1696. Victor-Amédée II le recouvra alors, mais démantelé. Château fort où fut enfermé le Masque de Fer, et où mourut Fouquet. Dans les environs, vallées habitées par les sectaires dits Vaudois.

Pignoria (LAURENT), en latin *Pignorius*, érudit, né à Padoue, 1571-1631. On a de lui: *De mensa Isiaca*, in-4°, ou publication du monument appelé *Table Isiaque; De Servis*, in-4°; *le Origine di Padova*, in-4°; *Symbolorum epistolicorum liber*, etc.

Pignotti (LAURENT), poëte et historien, 1739-1812, né à Figline (Toscane), enseigna la physique à Florence et à Pise. On a de lui: des *Fables* estimées, 1779; une *Histoire de Toscane*, 1813, 9 vol. in-8°, exacte, mais diffuse.

Pigrès *d'Halicarnasse*, contemporain de Xerxès, et dit-on, frère de la reine Artémise, serait, selon Plutarque et Suidas, auteur de *la Batrachomyomachie*.

Pigrum mare. V PARESSEUSE (MER).

Piis (PIERRE-ANTOINE-AUGUSTIN, chevalier DE), poëte, né à Paris, 1755-1832, débuta par *la Bonne femme*, parodie de l'*Alceste*, 1776. Il fut l'un des fondateurs du théâtre du Vaudeville et du Caveau moderne. Pendant 15 ans, 1800-1815, il fut aussi secrétaire général de la préfecture de police. Dans son *Théâtre*, in-18, et dans ses *Œuvres choisies*, 4 vol. in-8°, 1810, on trouve des vaudevilles, des contes, des chansons, etc., qui ne dépassent pas le médiocre.

Pikermi, v. de Grèce (Attique-et-Béotie), au pied du Pentélique. Ossements fossiles.

Pikler (ANTOINE), graveur en pierres fines, né à Présinone (Tyrol), vers 1700, s'établit à Naples, et, en 1743, à Rome, où il mourut en 1779. — Son fils, JEAN, graveur en pierres dures, 1734-1791, né à Naples, grava les portraits de Joseph II, de Clément XIV, de Pie VI, etc., et des copies d'après l'antique.

Pilat, sommet des monts du Lyonnais (Loire), à leur jonction avec les monts du Vivarais. Hauteur, 1,433 mètres.

Pilate (Ponce-). *Pontius Pilatus*, procurateur de Judée, de 27 à 37 de l'ère chrétienne. On sait que, convaincu de l'innocence de J. C., il essaya de calmer ses ennemis en le faisant fouetter; qu'ensuite il leur donna le choix de délivrer, selon l'usage, à la fête de Pâques, Jésus ou le brigand Barabbas. Cédant aux clameurs des Juifs, il condamna « l'Homme juste, » et se lava les mains comme pour se purifier de cette iniquité. Plus tard, sur la plainte des habitants de Samarie, qu'il avait traités cruellement, Pilate reçut ordre d'aller rendre compte de sa conduite à Rome, 37. Selon la tradition, il aurait été exilé à Vienne (Dauphiné), où il se tua en 39.

Pilate, mont de la Suisse, sur la limite des cantons de Lucerne et d'Unterwald, à l'extrémité d'un contre-fort des Alpes Bernoises. L'un de ses sommets, le *Tomlishorn*, a 2,376 mèt. — V. PILAT.

Pilâtre de Rozier (JEAN-FRANÇOIS), aéronaute, né à Metz en 1756. Protégé par le comte de Provence, il fonda l'Athénée à Paris, 1781. Après les découvertes des frères Montgolfier, il fit la première ascension aérostatique dans un ballon libre, 1783. Ayant voulu traverser la Manche avec son ami Romain, il fut écrasé par la chute de son appareil, qui vint tomber à 5 kil. de Boulogne, 1785.

Pilcomayo, riv. de l'Amérique du Sud, naît dans les Andes, coule au S. E. en traversant le Sud de la Bolivie et le Gran-Chaco, et se jette dans le Paraguay au S. de l'Assomption. Cours de 1,200 kil., non navigable.

Pilentum, char suspendu chez les anciens Romains.

Piles (LUDOVIC **de**), baron DE **Baumes**, gentilhomme provençal, tua en duel le fils de Malherbe, 1628. Il mourut en 1646. Il appartenait à la famille des *Fortia de Piles*, qui a rempli les fonctions de gouverneur de Marseille, de 1660 à 1789.

Piles (Roger de), peintre, né à Clamecy, 1635-1709, a laissé plusieurs portraits remarquables, et plusieurs ouvrages sur la peinture (*Conversations sur la connaissance de la peinture*, *Dissertations sur les ouvrages des plus fameux peintres, avec une vie de Rubens*, *Abrégé de la vie des peintres*, *Cours de peinture*, etc.), réunis en 5 vol. in-12, Paris, 1767.

Pileum et **Pileus**, bonnet de laine porté par les affranchis dans l'anc. Rome.

Pilgram, v. de Bohême, à 45 kil. E. de Tabor. Draps; 9,000 hab.

Pilica, riv. de Pologne, coule au N. E. et se jette dans la Vistule. Cours de 300 kil. environ.

Pillau, place forte de la Prusse propre, à 45 kil. S. O. de Kœnigsberg, auquel elle sert de port, sur le détroit qui unit le Frische-Haff à la Baltique; 5,000 hab.

Pillement (Victor), graveur français, 1767-1814, né à Vienne (Autriche), a laissé des *Etudes de paysages*, 1811, in-fol. Il grava sur bois, au burin, à l'eau-forte, etc.

Pilnitz, village de la Saxe royale, dans le cercle et à 10 kil. S. E. de Dresde, sur l'Elbe; 600 hab. — Château royal où l'empereur Léopold II et Frédéric-Guillaume II de Prusse rédigèrent, à l'instigation des émigrés, une déclaration menaçante contre l'Assemblée constituante de France (27 août 1791).

Pilon ou **Pillon** (Germain), sculpteur, né vers 1535, à Paris, d'une famille originaire du Mans, mourut à Paris vers 1590. On a peu de détails sur sa vie. Il a travaillé aux tombeaux de François Ier et de Henri II à Saint-Denis. En 1584, il exécuta les sculptures de la cour du Louvre, dont le musée possède aujourd'hui 22 morceaux de lui, le groupe des *Trois Grâces*, les bustes de *Henri II*, *Charles IX* et *Henri III*, etc.

Pilori, pilier ou poteau auquel, avant la Révolution, on attachait les criminels condamnés à être exposés en public. A Paris, le pilori des Halles consistait en une sorte de tourelle octogone et mobile que l'on faisait tourner sur elle-même à chaque demi-heure, pendant la durée des exécutions. Le droit de pilori était un attribut du seigneur haut justicier. Ce châtiment était infligé, le plus souvent, aux concussionnaires et aux banqueroutiers frauduleux.

Pilpai ou **Pidpai**, appelé aussi **Vischnou-Sama**, fabuliste indien dont la vie est inconnue. On a de lui des fables en sanscrit, sous les titres de *Pandcha-tantra* (les cinq livres) et d'*Hitopadesa* (Conseils d'un ami). Le *Pandcha-tantra*, traduit en langue pehlvi (540 ap. J. C.), par le médecin Barsuyé, passa ensuite de la langue pehlvi en arabe vers 770. La version arabe, à son tour, fut traduite en grec, en hébreu et en persan moderne. Les traductions grecque et hébraïque ont été publiées avec une version latine. L'une des traductions persanes, 1520 a servi de base à une traduction turque, 1540. Enfin, Galland a traduit, de l'arabe en français, le *Pandcha-tantra*, 1724, sous ce titre : *Livre des lumières*. L'*Hitopadesa* a été traduit directement en anglais par Wilkins, 1787.

Pilsen, ch.-l. de cercle de la Bohême et à 115 kil. S. O. de Prague, sur la Beraun; 13,000 hab. Draps, cuirs, faïence.

Pilten, v. de la Courlande (Russie), à 165 kil. N. O. de Mittau, sur la Windau, autrefois évêché souverain; 5,000 hab.

Pilum, lourd javelot à l'usage des soldats romains, ne pouvait être lancé que de près.

Pilumnus, ancien dieu de l'Italie, était fils de Faune ou de Jupiter, ou, selon d'autres, de Picus. Frère de Picumnus, il présidait avec lui aux mariages et à l'agriculture. Il inventa l'art de broyer le grain (d'où son nom, *pilum*, pilon).

Pimhamarca, montagne des Andes, dans la Nouvelle-Grenade (Amérique), où les académiciens français mesurèrent, en 1739, un degré du méridien sous l'Equateur.

Pimodan (Georges **de Rarécourt de la Vallée**, marquis de), né, en 1822, d'une noble famille de Lorraine, fut admis à Saint-Cyr, se mit au service de l'Autriche, combattit en Italie, sous Radetzky, devint colonel en Hongrie, 1849, rentra en France, 1855, et, chef d'état-major de l'armée pontificale, en 1860, fut nommé général. Il fut tué à Castel-Fidardo, 18 sept. 1860. On lui doit un récit de la guerre d'Italie, 1848, 1849

Pimpla, mont de Piérie. V. Pimpléides.

Pimpléides, surnom des Muses, auxquelles était consacré le mont Pimpla en Piérie.

Pin (Le), village de l'arr. et à 15 kil. E. d'Argentan (Orne); 500 hab. Dépôt d'étalons. Courses de chevaux.

Pin-en-Mauges (Le), commune de l'arr. de Cholet (Maine-et-Loire). Patrie de Cathelineau.

Pin (Louis **Ellies du**). V. Dupin.

Pina (Ruy de), historiographe de Portugal, né à Guarda, mort en 1519. On a de lui : *Chroniques des six premiers rois*, 6 vol. in-fol., et les règnes d'Edouard, d'Alphonse V et de Jean II, dans le *Recueil de livres inédits de l'histoire portugaise*, in-4°.

Pina, v. d'Aragon (Espagne), dans la prov. et à 60 kil. S. E. de Sarragosse, sur l'Ebre; 3,000 hab.

Pinaigrier (Robert), peintre sur verre, né en Touraine, serait mort dans la seconde moitié du XVIe s. Les églises Saint-Merry et Saint-Gervais, à Paris, ont des vitraux de cet artiste distingué. Ses trois fils, *Nicolas*, *Jean* et *Louis*, eurent de la réputation comme leur père.

Pinara, v. de l'anc. Lycie (Asie Mineure), au S. O., près du mont Cragus, au N. de Patara.

Pinarius et **Potitius**. V. Potitii.

Pincerais (Le), *Pinciacensis pagus*, anc. petit pays de l'Ile-de-France, était compris dans le Mantois. Le ch.-l. était *Poissy*.

Pinchbeck, mécanicien anglais, mort à Londres en 1783, inventa diverses machines et un métal, dit *pinchbeck*, alliage de cuivre et de zinc, qui imite l'or.

Pinchesne (Etienne-Martin), neveu de Voiture, contrôleur de la maison du roi, au XVIIe s., a laissé deux volumes de poésies, dont s'est moqué Boileau.

Pinçon. V. Pinzon.

Pindare, le plus grand des poëtes lyriques grecs, né à Thèbes ou au village de Cynoscéphales (Béotie), vers 520 av. J. C. A l'âge de 16 ans, il alla étudier à Athènes l'art de la composition lyrique. Ses premiers chants furent consacrés aux jeux pythiques. Suivant l'usage, il visita les diverses villes grecques, Athènes surtout, mettant son génie au service des fêtes publiques et privées. Il passa aussi 4 ans à la cour de Hiéron, roi de Syracuse. Il serait mort à Argos vers l'an 440. — Il excella dans toutes les parties de la poésie lyrique, mais nous n'avons que ses chants de victoire. Ces odes se divisent en *Olympiques*, *Pythiques*, *Isthmiques*, *Néméennes;* elles sont la combinaison de la poésie gnomique et de la poésie dramatique. Une victoire au pugilat ou à la course des chars n'est pas pour Pindare un fait isolé dans la vie du vainqueur : il y rattache le reste de son existence, sa famille, sa race, sa cité. La théologie, l'histoire, les fables du pays sont ainsi à la disposition du poëte, qui prend pour centre d'intérêt, pour lien de tous les épisodes, une idée morale générale que lui inspire la victoire dont il est le chantre. Comme Eschyle, Pindare aime les expressions détournées, les métaphores complexes, les allusions subtiles et obscures. Il introduit brusquement ses épisodes. — Les meilleures éditions de Pindare sont celles de Bœckh, in-4°; de Dissen, in-8°, avec d'excellents commentaires. On cite les traductions françaises de Colin, 1841, de Pierron, de Poyard, 1853. — V. Villemain : *Essai sur le génie de Pindare*.

Pindaris ou *habitants des montagnes*, ramas de brigands et d'aventuriers, qui soutinrent les Mahrattes au XVIIIe siècle, et furent exterminés par les Anglais vers 1817. Ils étaient surtout dans les Etats d'Holkar, de Bopal et de Sindhya.

Pinde, *Pindus*, chaîne de montagnes de l'ancienne Grèce, s'étendait du N. au S. entre l'Epire et la Thessalie. Il était consacré aux Muses. — Appelé *Mezzovo*, il est aujourd'hui le point culminant des Alpes helléniques, 2,178 mètres.

Pindemonte (Marc-Antoine), poëte italien, 1694-1744, né à Vérone, a laissé : *Poesie latine e volgari*, 1721, in-8°, etc.

Pindemonte (Jean), poëte, né à Vérone, 1751-1812, a publié des tragédies, sous ce titre : *Componimenti teatrali*, 4 vol. in-8°, 1804.

Pindemonte (Hippolyte), poëte italien, frère du précédent, né à Vérone, 1753-1828, quitta l'ordre de Malte pour se vouer aux lettres. On a de lui : *Poésies champêtres*, 1785, dans le genre de Gray; *Arminio*, tragédie, 1804; *Sermoni*, satires à la manière d'Horace, 1805, etc. Il a traduit en vers blancs *l'Odyssée*, 1809-1822.

Pine (John), graveur anglais, 1690-1756, a exécuté avec une précision et un fini remarquables de nombreuses planches, qui furent très-estimées ; il a donné un *Plan de Londres et Westminster*, 25 feuilles grand in-fol., et des éditions estimées d'Horace et de Virgile. — Son fils, *Robert-Edge*, mort à Philadelphie, en 1790, a été un peintre d'histoire distingué.

Pinel (PHILIPPE), médecin, né en 1745, au château de Rascas, près de Lavaur, fut reçu docteur à Toulouse. Il vint à Paris en 1778, et s'appliqua à l'étude des maladies mentales, sur lesquelles il publia un *Traité médico-philosophique*, 1791, in-8°. Médecin en chef de l'hôpital de Bicêtre, il substitua aux méthodes barbares en usage à l'égard des aliénés, des mesures de bonté et de justice. Il fut encore médecin en chef de la Salpêtrière, 1795, et, plus tard, professeur à l'École de médecine. Il mourut en 1826. — On a de lui: *Nosographie*, in-8°; *Médecine clinique*, etc.

Pinelli (LUCA), jésuite, né à Melfi, mort à Naples en 1607. On réimprime encore de lui: *Méditations sur le Sacrement*, in-18; *Gerson, ou perfection religieuse*, etc., traduits en français.

Pinelli (BARTOLOMEO), graveur italien, né à Rome, 1781-1835, a gravé avec talent des sujets de bataille, des scènes populaires, des caricatures historiques, sous le titre de *Meo-Petacca*.

Pinelo (ANTONIO **de León**, dit), littérateur espagnol, né au Pérou, fut attaché en Espagne au conseil des Indes. Il mourut après 1672. On a de lui: *Collection des lois des Indes*, 4 vol. in-fol.; *Abrégé de la Bibliothèque nautique et géographique*, 1739, in-fol., répertoire de tous les écrits sur les voyages, les missions, etc.

Pineton de Chambrun. V. CHAMBRUN.

Piney ou **Piney-Luxembourg**, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 22 kil. N. E. de Troyes (Aube). Corderie. Érigé en duché-pairie pour François de Luxembourg, 1581; 1,588 hab.

Pingré (ALEXANDRE-GUI), astronome, né à Paris, 1711-1796. Entré dans l'ordre des Genovéfains à 16 ans, il devint bibliothécaire de Sainte-Geneviève. Il observa les passages de Mercure, 1753, et de Vénus, 1761 et 1769. Dans plusieurs voyages, il essaya les montres marines de F. Berthoud et de Leroi. Il a publié *État du ciel*, almanach nautique, de 1754 à 1757, une traduction de Manilius, et une *Cométographie ou traité des comètes*. 1783, 2 vol. in-4°.

Ping-Yang, ch.-l. du départ. de ce nom, dans la province de Chan-si (Chine); ancienne résidence de l'empereur Yao. Dans le département, on voit la lamaserie des Cinq-Tours, célèbre parmi les bouddhistes.

Pinhalou, au S. d'Oudong, dans le royaume de Cambodge; résidence du vicaire apostolique du pays.

Pinheiro-Ferreira (SILVESTRE), publiciste portugais, né à Lisbonne, 1769-1847, enseigna la philosophie à Coïmbre, 1795-1797, entra dans la diplomatie, puis rejoignit la famille royale au Brésil. Ministre des affaires étrangères, 1821, il quitta Lisbonne en 1824, pour n'y revenir qu'après un séjour de 10 ans à Paris. Il a écrit en français: *Essai sur la psychologie*, in-8°; *Cours de droit public; Principes du droit constitutionnel*, in-12, etc.

Pinhel, *Pinetus*, v. de Portugal (Beira), sur la riv. de son nom, à 180 kil. N. E. de Coïmbre; 2,000 hab. — Évêché.

Pinius (JEAN), jésuite, né à Gand, 1678-1749, a travaillé aux *Acta Sanctorum*.

Pinkerton (JOHN), savant anglais, né à Edimbourg, 1758, débuta par des poésies médiocres. Se jetant dans des études plus graves, il donna: *Essai sur les médailles*, 1784; une édition *d'Anciens poëmes écossais inédits*, 1786; une *Dissertation sur l'origine des Scythes ou Goths*, 1787; *des Recherches sur l'histoire d'Écosse avant le règne de Malcolm III*, 1790; une *Histoire d'Écosse depuis l'avénement des Stuarts*, son meilleur livre, 1797; une *Géographie moderne*, 1802, in-4°, le plus populaire de ses ouvrages, etc. Mécontent de l'Angleterre, où il s'était fait de puissants ennemis, il vint, 1802, à Paris. Il y mourut, 1826.

Pinna, auj. *Civita-di-Penne*, v. de l'Italie ancienne (Samnium), ch.-l. des Vestins, sur la frontière du Picenum.

Pinneberg, ancien ch.-l. du comté de son nom (Holstein), près de l'Elbe, à 30 kil. S. E. de Gluckstadt; 400 hab.

Pinols, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 43 kil. S. de Brioude (Haute-Loire); 877 hab.

Pinos ou **Ile des Pins**, île près de Cuba, au S., nommée par Colomb *el Evangelista*, connue par son excellent acajou.

Pins (ILE DES) ou KONNIÉ, île de la Polynésie, au S. de la Nouvelle-Calédonie, dont elle dépend. Volcanique, mais saine et fertile, elle a 1,000 hab.

Pinsk, v. de la Russie, dans le gouvernement et à 240 kil. S. O. de Minsk, sur le Pripet, et au milieu de l'immense marais de Pinsk (300 kil. sur 150). Cuirs; 5,000 hab. Anc. capitale de la Polésie.

Pinson. V. PINZON.

Pinte, anc. mesure de capacité pour les liquides. Sa contenance variait selon les lieux. La pinte de Paris valait 93 centilitres.

Pintelli ou **Pontelli** (BACCIO), architecte florentin, fut employé par le pape Sixte IV, 1471-1484. Il construisit le pont Sixte, les églises Sainte-Marie-du-Peuple, Saint-Augustin, Saint-Pierre-ès-Liens, etc.

Pintia, nom anc. de *Valladolid* (Espagne).

Pinto (FERNAND-MENDES), voyageur portugais, né à Montemor-o-Velho (Beira), vers 1509, mort en 1583. Il a laissé de ses voyages aux Indes orientales une relation qui a été traduite en français.

Pinto-Ribeiro (JEAN), intendant du duc de Bragance, depuis Jean IV, a été l'auteur principal de la révolution de 1640 qui affranchit le Portugal du joug espagnol. Il mourut en 1649. Habile jurisconsulte, il a laissé des *Œuvres* diverses, 1729, in-fol. C'est le héros du drame de Lemercier, *Pinto*.

Pinto (ISAAC), publiciste, né en Portugal, 1715, mort en 1787 à La Haye, se fit connaître en adressant à Voltaire une *Apologie* des Juifs, ses coreligionnaires, 1762. Il a écrit encore en français: *Essai sur le luxe*, in-12; *de la Circulation et du crédit*, in-8°; *Précis des arguments contre les matérialistes*, etc.

Pinturicchio (BERNARDIN **Betti**, dit), en latin *Pictoricus*, peintre, né à Pérouse, 1454, reçut des conseils du Pérugin, dont il fut l'aide. Sous Sixte IV et ses successeurs, il travailla à la décoration du Vatican et d'autres monuments de Rome. A Sienne, il exécuta à la bibliothèque de la cathédrale 10 fresques, représentant les *Faits mémorables de la vie de Pie II*, pour lesquelles il fut secondé par Raphaël, âgé de 20 ans. Il mourut à Sienne, 1513. Il excella dans les perspectives.

Pinzon (MARTIN-ALONZO et VICENTE-YANEZ), frères espagnols, compagnons de Chr. Colomb, dans son voyage de 1492, étaient de Palos de Moguer. Le premier devança l'amiral à son retour en Europe, et mourut en 1493. — Le second, dans un voyage d'exploration, 1499-1501, découvrit le fleuve de Guyane, qui porte son nom. En 1508, il accompagna Diaz de Solis en Amérique.

Piolen ou **Piolenc**, bourg de l'arrond. et à 8 kil. N. O. d'Orange (Vaucluse), sur le Rhône. Soie, houille; 2,000 hab.

Piombino, port fortifié d'Italie, sur le canal de son nom, et à l'extrémité O. du Subapennin toscan, dans la province et à 100 kil. S. de Pise; 2,000 habit. Il est désolé par la malaria. — Il était au XVe siècle le ch.-l. d'une principauté composée de la presqu'île de Piombino et de l'île d'Elbe. Ce petit État, tombé en 1631 sous la domination des Espagnols, suivit les destinées des *présides de Toscane*, jusqu'en 1801. Cédé alors à la France, il passa (moins l'île d'Elbe) à Elisa Bonaparte, 1805, et fut enfin réuni à la Toscane, 1815. — Aux environs, ruines de *Populonium*.

Piombino (Canal de), sur la côte O. de Toscane, entre la presqu'île de son nom et l'île d'Elbe.

Piombino (Lac de), *Vetulonius lacus*, au N. E. de Piombino, communique avec la mer Méditerranée.

Piombo (SÉBASTIEN di **Luciano**). V. LUCIANO.

Pionsat, ch.-l. de canton de l'arrondissement et à 50 kil. N. O. de Riom (Puy-de-Dôme), sur le Buron; 2,193 hab.

Piotrikow, en allemand *Petrikau*, v. de Pologne, ch.-l. de gouvern., à 140 kil. S. O. de Varsovie, sur un affluent de la rive gauche de la Pilica; 11,800 hab.

Pipe, anc. mesure de capacité pour les liquides, valant un muid et demi.

Piper (CHARLES, comte DE), chancelier du roi de Suède, Charles XII, essaya vainement de détourner son maître, vainqueur des Saxons, de sa funeste expédition en Ukraine. Pris à Poltava, 1709, il mourut dans la forteresse de Schlüsselbourg, 1716.

Piperno, ville du royaume d'Italie, dans le Latium, à 25 kil. S. O. de Frosinone, près des ruines de *Privernum*; 4,000 hab. Évêché dont le titre est réuni à celui de Terracine.

Pipley, v. de l'Hindoustan, présidence de Calcutta, à 36 kil. N. E. de Balasor; elle fut l'un des grands entrepôts du commerce de l'Inde au XVIIe siècle; elle est maintenant déchue.

Pippi (GIULIO). V. ROMAIN (Jules).

Pipriac, ch.-l. de canton de l'arr. et à 23 kil. N. E de Redon (Ille-et-Vilaine); 3,455 hab.

Pique, arme de l'infanterie française au XVIe et au

XVIIe siècles, même après l'invention du mousquet et du fusil. Les *piquiers* formaient le tiers de chaque régiment, et combattaient au centre, tandis que les mousquetaires les soutenaient aux ailes et en arrière. La pique disparut en 1703, quand la baïonnette à douille fut devenue d'un usage général. Pendant la révolution on fabriqua des piques dont on arma les hommes du peuple.

Piranesi (Jean-Baptiste), graveur, né à Venise, 1720, se fixa à Rome, où il mourut en 1778. Il a été l'un des meilleurs dessinateurs d'architecture et de ruines. Son œuvre se compose d'environ 1.800 planches, reproduisant la plupart des monuments de l'antiquité romaine. La dernière édition qui en a été faite est celle de Firmin Didot, 1836, 29 vol. in-fol. — Son fils *François*, né à Rome, 1748, vint à Paris comme ministre de la république romaine, 1798. Il y transporta la maison fondée par son père pour le commerce des estampes, et mourut en 1810. Comme graveur, il est bien inférieur à J.-B. Piranesi.

Pirano, port de l'empire d'Autriche, sur le golfe de Trieste, dans la prov. et à 28 kil. S. O. de Trieste; 8 000 hab. Vins, salines, pêche.

Pirard ou **Pyrard** (François **de la Val**), navigateur, né près de Verviers, s'établit à Saint-Malo, vers 1570, visita l'Amérique et les Moluques. La *Relation de ses voyages* est estimée.

Pirates (Guerre des). Rome ayant détruit Carthage et les puissances maritimes secondaires de la Méditerranée, sans les remplacer, la piraterie prit une extension inouïe, surtout quand Mithridate eut licencié ses flottes, 85 av. J. C. Les blés de Sicile ne venant plus à Ostie, les Romains durent attaquer les pirates dans leurs repaires : P. Servilius ne rapporta de ses exploits que le surnom d'*Isauricus*, 75; le préteur M. Antonius se fit battre, 71; le consul Cæcilius Metellus mit 3 ans à réduire la Crète. Pompée accabla les pirates en 87 jours, notamment en Cilicie, mais après avoir été investi, par la loi Gabinia, de toute la puissance romaine, 67.

Pirates (Iles des), archipel de l'Indo-Chine (Annam), au N. du golfe de Tonkin.

Piré, bourg de l'arr. et à 24 kil. S. E. de Rennes (Ille-et-Vilaine); 3,253 hab., dont 673 agglomérés.

Pirée, le principal des 3 ports d'Athènes ancienne, à 8 kil. S. O. de cette ville, était situé à l'extrémité d'une petite presqu'île baignée par le golfe Saronique. Thémistocle, Cimon et Périclès l'unirent à Athènes par deux longs murs; Lysandre les détruisit; Conon les releva; Sylla les abattit encore. Appelé *Porto-Leone*, à cause, dit-on, d'un lion de marbre, élevé à l'entrée du port, par le Vénitien Morosini, le Pirée a repris aujourd'hui son ancien nom. Le port est bon et profond, mais petit; 7,000 habitants. Un chemin de fer l'unit à Athènes.

Pirène, fontaine célèbre de Corinthe, qui jaillissait d'un rocher, et où Bellérophon prit, dit-on, le cheval Pégase.

Piriac, petit port de l'arr. et à l'ouest de Saint-Nazaire (Loire-Inférieure). Bains; mines d'étain.

Piringer (Benoît), graveur allemand, né à Vienne, 1780-1826, amené à Paris par Alex. de Laborde, a exécuté un grand nombre de planches estimées et a collaboré à plusieurs grands ouvrages illustrés. Le catalogue de ses estampes a été publié en 1827.

Pirithoüs, roi des Lapithes, était fils d'Ixion. Son mariage avec Hippodamie fut ensanglanté par un combat entre les Centaures et les Lapithes. Ami de Thésée, il l'aida à enlever Hélène, et fut secondé par lui dans sa tentative pour ravir Proserpine à Pluton. Il fut étranglé par Cerbère. V. Thésée.

Pirkheimer (Wilibald), humaniste allemand, né à Eichstædt, 1470-1530, d'une famille patricienne de Nuremberg, brave soldat, diplomate habile, fut un aimable érudit, qui fit de sa maison de Nuremberg un centre littéraire et contribua beaucoup, avec Erasme et Reuchlin, au mouvement de la renaissance en Allemagne. Parmi ses écrits assez nombreux on cite : *Apologia seu laus podagræ*, 1522; *De vera Christi carne; Priscorum nummorum æstimatio*, etc. Ses *Œuvres* ont été réunies par Goldast, 1610, in-fol.

Pirmasens, v. de Bavière (Palatinat du Rhin), sur le revers O. des Vosges, à 59 kil. S. O. de Spire. Cuirs; 6,000 hab. Victoire des Prussiens sur les Français, 14 sept. 1793.

Pirna, v. de la Saxe royale, dans le cercle et à 16 kil. S. E. de Dresde, sur l'Elbe. En 1756, Frédéric II de Prusse y bloqua et y prit l'armée saxonne. Hospice d'aliénés. Faïence, bonneterie; commerce de bois; 7,500 hab.

Piromi, dieu de l'anc. Egypte, représentant la puissance créatrice à l'état virtuel, indépendamment de toute manifestation.

Piron (Aimé), apothicaire, né à Dijon, 1640-1727, composa des *Noëls* en patois bourguignon.

Piron (Alexis), poëte dramatique, fils du précédent, né à Dijon en 1689. Destiné au barreau, il dut, à la suite d'un revers de fortune, se résigner à vivre du métier de copiste. Il s'exerça en même temps à la poésie légère dans une guerre d'épigrammes contre les habitants de Beaune, 1715. Il vint, en 1719, à Paris, où il mit d'abord sa belle écriture au service du chevalier de Belle-Isle, qui le paya mal. En 1722, il commença sa réputation en écrivant pour l'Opéra-comique *Arlequin Deucalion*, monologue en 3 actes, étourdissant d'esprit et de gaieté; il le fit suivre de plusieurs autres pièces écrites le plus souvent sur le coin de la table. Sur le conseil de Mlle Quinault, et non, comme on l'a dit, de Crébillon, il composa pour le Théâtre Français, *Les Fils ingrats* ou *l'Ecole des Pères*, 1728, comédie médiocre, qui eut du succès. Il donna ensuite des tragédies, *Callisthène*, 1730, *Gustave Wasa*, 1733, et *Fernand Cortez*, 1744, une pastorale, les *Courses de Tempé*, 1734, etc., enfin son chef-d'œuvre, la *Métromanie*, comédie en 5 actes et en vers, 1738, destinée à vivre, selon Grimm, aussi longtemps qu'il y aura un théâtre et du goût en France. L'Académie française l'appela, 1753, au nombre de ses membres : l'élection ne fut pas approuvée par Louis XV, à cause d'une ode licencieuse que Piron avait écrite à 20 ans. Le roi lui accorda cependant une pension de 1,000 livres. Piron mourut en 1773. *Œuvres complètes*, 1776, 7 vol. in-8°, et 9 vol. in-18. Très-joli choix de ses œuvres en 1 vol. in-18 par M. Troubat, avec une charmante notice par M. Sainte-Beuve.

Pironet (Nicolas), excellent peintre sur verre, naquit à Liége et vécut au XVIe siècle.

Pirot, en turc *Scharkoï*, v. de la Turquie d'Europe (Bulgarie), à 60 kil. S. E. du Nissa, sur le Nisava; 6,000 hab. Tapis.

Pisan (Christine **de**). V. Christine.

Pisandre, poëte grec, auteur d'une *Héracléïde* et d'un poëme sur la guerre de Troie, antérieur aux poëmes homériques.

Pisandre, général envoyé de Samos par Alcibiade pour substituer à la démocratie athénienne l'aristocratie des Quatre Cents, 411 av. J. C.

Pisani (Nicolas), amiral vénitien pendant la 3e guerre de sa patrie contre Gênes, 1350-1355. Après une bataille indécise livrée dans le Bosphore à Paganino Doria, 1352, il vainquit Grimaldi au cap Loiera (Sardaigne), 1353, mais fut pris par Jean Doria à Porto-Longo près de Modon, 1354.

Pisani (Victor), fils ou neveu du précédent, amiral vénitien pendant la 4e guerre de sa patrie contre Gênes, 1377-1380. Vainqueur, dans l'Adriatique, des Génois, des Dalmates révoltés, et de Louis, roi de Hongrie, il n'opposa à Lucien Doria que des forces diminuées par ses succès mêmes, et fut battu à Pola, 1379. Mis en prison, à son retour, il en fut tiré grâce aux progrès des Génois et aux réclamations du peuple : ayant enfermé l'ennemi à Chiozza, il le prit après un blocus de 6 mois, 1380, et mourut peu après.

Pisani (Luigi), 115e doge de Venise, né en 1663, doge en 1735, mort en 1741, ouvrit en franchise les ports de Venise et s'efforça de maintenir la paix.

Pisano (Giunta), peintre italien, né à Pise, mourut vers 1236. Il a laissé des ouvrages remarquables et surtout des fresques à Assise. Il a préparé Cimabue.

Pisano (Nicolas), architecte et sculpteur italien, du XIIIe siècle, né à Pise, travailla à Naples pour Frédéric II. On lui doit les plans de Saint-Antoine de Padoue, de la Trinité de Florence, du clocher de Saint-Nicolas de Pise avec son célèbre escalier en limaçon. Comme sculpteur il a exécuté, à Bologne, l'*Urne* ou tombeau de saint Dominique, etc. — Son fils Jean, né à Pise vers 1240, mourut en 1320. Il donna le plan du cimetière ou *Campo santo* de Pise, du Château-Neuf à Naples, etc. Inférieur à son père comme sculpteur, il exécuta, à Pérouse, le Mausolée de Benoît XI, etc.

Pisano (Victor), dit **Pisanello**, peintre et graveur, né dans le Véronais, vivait en 1450. On n'a de lui que quelques peintures : il excellait à rendre les animaux. Plus célèbre comme graveur, il a laissé beaucoup de médaillons d'un style facile et large, représentant la plupart des personnages illustres du XVe siècle.

Pisatello ou **Fiumesino,** riv. d'Italie (Forli), finit au N. E. dans l'Adriatique. Anc. *Rubicon*; 20 kil. de cours.

Pisaurum, auj. *Pesaro*, v. de l'anc. Ombrie, dans le pays des Sénonais, sur l'Adriatique et à l'embouchure du Pisaurus. Colonisée par Rome, 184 av. J. C.

Pisaurus, auj. *Foglia*, riv. de l'Italie anc. (Ombrie), tributaire de l'Adriatique à Pisaurum, coulait au N. E.

Piscataqua, petit fleuve des Etats-Unis, au N. E., tributaire de l'Atlantique à Portsmouth (New-Hampshire). Cours de 500 kil. au S. E.

Piscennæ, anc. nom de *Pézenas*.

Pisco, port du Pérou, sur le Pacifique, dans le département et à 200 kil. S. E. de Lima; 2,000 hab. Le port est sûr, la pêche est active. Près de là sont les îles Chincha, où l'on exploite les bancs de guano.

Pise, *Pisa*, v. de la Grèce anc. (Elide), sur le cours moyen de l'Alphée, était, aux temps héroïques, la capitale d'un royaume que Pélops ravit à Œnomaüs. Dans les environs étaient le temple d'Olympie et le champ consacré à la célébration des jeux olympiques. La présidence de ces jeux était disputée à Pise par Elis, qui finit par ruiner complétement sa rivale, 456 av. J. C.

Pise, en latin *Pisæ*, en italien *Pisa*, ch.-l. de la prov. de son nom (Italie), sur l'Arno, à 80 kil. O. de Florence, et à 14 kil. E. de l'embouchure de l'Arno; 50,000 hab.— Archevêché. Université importante depuis 1343. Ecole normale. Citadelle moderne. Cotonnades, vins, huile. Parmi ses monuments on cite le *Dôme*, cathédrale du XI[e] siècle, la *Tour penchée* (*Campanile torto*) du XII[e] siècle, le *Baptistère* du XII[e] siècle, et le cimetière ou *Campo santo* du XIII[e] siècle, avec ses peintures et ses sculptures admirables. Patrie de Galilée. D'origine pélasgique, Pise fut colonisée par les Romains en 181 av. J. C.; elle eut, sous Auguste, le nom de *Julia obsequens*. Pendant le moyen âge, elle fut, du X[e] au XV[e] siècle, une république importante. Maîtresse de la Corse, elle disputa à Gênes la Sardaigne et la domination de la Méditerranée occidentale. Pendant les croisades, elle eut des comptoirs sur la côte d'Afrique, à Constantinople, à Laodicée, à Tyr et à Tripoli. Elle soutint encore le parti des Gibelins contre les Guelfes et gagna, pour l'empereur Frédéric II, la première bataille de La Méloria, 1241. Après la ruine de la maison de Souabe, elle fut vaincue à la seconde journée de Méloria, 1284, par les Génois, qui comblèrent son port. Dominée un instant par Ugolin, 1284-1286, elle finit par tomber, 1406, au pouvoir de Florence, dont elle secoua cependant le joug pour 15 ans lors de l'expédition de Charles VIII en Italie, 1494-1509. Elle fut le ch.-l. du département de la Méditerranée, de 1807 à 1814. — Le concile de Pise, en 1409, déposa Grégoire XII et Benoît XIII, nomma Alexandre V, sans terminer le schisme d'Occident. — Louis XII essaya de réunir à Pise, en 1511, un concile contre Jules II, qui mit la ville en interdit. — La prov. de Pise entre celle de Lucques au N., de Florence et de Sienne à l'E., de Grosseto au S. E., de Livourne et la Méditerranée à l'O. a 3,056 kil. carrés et 266,000 hab. Villes : Pise, Piombino, Volterra, Pontedera

Pise (Léonard **de**). V. Fibonacci.

Pisek, ch.-l. de cercle de la Bohême, près du confluent de la Wottawa et de la Moldau, à 100 kil. S. O. de Prague; 5,000 hab. — V. Prachin.

Pisidès (George). V. George Pisidès.

Pisidie, *Pisidia*, région de l'anc. Asie Mineure, au S., entre l'Isaurie à l'E., la Pamphylie au S., la Lycie à l'O., et la Grande-Phrygie au N. C'est à ce dernier pays qu'on la rattachait le plus souvent. A l'abri des montagnes du Taurus, les Pisidiens gardèrent leur indépendance, bien que compris dans les empires des Perses, d'Alexandre ou dans les royaumes de Syrie et de Pergame. Alexandre dut emporter de vive force leur ville de Sagalassus. Tombée au pouvoir de Rome, à la chute d'Aristonic, 129 av. J. C., la Pisidie forma, au IV[e] s. de J. C., une prov. de l'empire d'Orient (*Antioche de Pisidie*, ch.-l.). Aujourd'hui elle est comprise dans le vilayet d'Adana.

Pisistrate, tyran d'Athènes, né vers 612 av. J. C., était parent de Solon. Chef du parti des Hypéracriens ou *montagnards*, il flatta la multitude afin d'arriver au pouvoir suprême. Un jour, il se fit transporter sur la place publique, couvert de blessures volontaires, accusa ses ennemis politiques, et se fit voter par le peuple une garde pour sa sûreté personnelle. Avec cette force, il s'empara de la citadelle, et y installa ouvertement la tyrannie, 560. Chassé, en 554, par Mégaclès et Lycurgue, il revint avec l'appui du premier, dont il épousa la fille, 548. Expulsé de nouveau, 547, il se retira en Eubée pour rentrer à la tête d'une armée en 537. Dans sa troisième administration, il rendit Athènes prospère, bâtit un temple à Jupiter Olympien, et recueillit les œuvres d'Homère. Il maintint les lois de Solon, et mourut en 527. Ses deux fils, Hipparque et Hippias, lui succédèrent.

Pison (Lucius Calpurnius Frugi) fut l'adversaire des Gracques. Tribun en 149 av. J. C., il fit établir un tribunal permanent contre les concussionnaires; consul, 133, il battit, devant Messine, les esclaves révoltés. Il avait écrit des *Annales romaines*.

Pison (Lucius Calpurnius), consul en 58 av. J. C., par l'appui de César, son gendre, contribua à l'exil de Cicéron. Proconsul en Macédoine, 57, il se signala par des rapines que Cicéron flétrit dans son discours : *In Pisonem*, 55.

Pison (Lucius Calpurnius), fils du précédent, né en 48 av. J. C., mort en 32 ap. J. C., fut préfet de Rome Horace adressa à ses fils son *Art poétique*.

Pison (Cnæus Calpurnius), gouverneur de Syrie (18 ap. J. C.), fut chargé, par Tibère, de surveiller Germanicus. Accusé, à son retour à Rome, d'avoir empoisonné ce dernier, il fut trouvé, un matin, frappé de sa propre épée.

Pison (Cneius Calpurnius), chef de la conspiration, formée en 65, contre Néron, n'osa pas soulever le peuple quand le complot eut été découvert. Il se fit ouvrir les veines.

Pison (Lucius Calpurnius Licinianus), fils d'un Crassus qui fut consul en 29, entra, par adoption, dans la famille des Pisons. Choisi par Galba comme son successeur à l'Empire, il fut, quelques jours après, massacré par les prétoriens soulevés par Othon, 69 ap. J. C.

Pison, l'un des Trente Tyrans de l'empire romain, prit la pourpre en Thessalie, 261, et fut tué par Valens, proconsul d'Achaïe.

Pison (Guillaume), naturaliste hollandais du XVII[e] s., suivit au Brésil le comte Maurice de Nassau, 1637, puis passa au service du grand électeur Frédéric-Guillaume, 1679. On a de lui : *De medicina brasiliensi*. — Plumier a donné son nom à un genre de plantes de la famille des nyctaginées.

Pisaraca, nom latin de la *Pisuerga*.

Pisseleu (Anne **de**). V. Etampes (Duchesse d').

Pissos, ch.-l. de canton de l'arr. et à 54 kil. N. O. de Mont-de-Marsan (Landes); 1,886 hab.

Pistes ou **Pitres,** commune du dép. de l'Eure, sur la Seine, près de Pont-de-l'Arche, dans l'arr. et à 20 kil. N. de Louviers. — Célèbre édit de Charles le Chauve, qui y défendit inutilement aux seigneurs de construire des châteaux-forts, 864.

Pistoia, en français *Pistoie*, et dans l'antiquité *Pistoria*, v. d'Italie dans la prov. et à 30 kil. N. O. de Florence, sur l'Ombrone de Pistoia; 12,000 hab. Evêché, cathédrale de Saint-Jacques, plusieurs églises, palais de la Sapienza. Chapeaux de paille, quincaillerie, armes. Selon Henri Estienne, le mot de *pistolet* viendrait de Pistoie, par assimilation aux poignards ou *pistoyers* qu'on y fabriquait. — Célèbre défaite de Catilina, 63 av. J. C. Patrie de Clément XIII.

Pistoia (Léonard **de**), peintre italien, né à Pistoia, employé par Raphaël au Vatican, succéda à Fr. Penni pour diriger son école à Naples. On vante son coloris.

Pistole, monnaie d'or d'Espagne et d'Italie. En Espagne, la valeur est de 20 fr. 20 c. — En Italie, elle était de 19 fr. 75 c. (Lombardie), 21 fr. 10 c. (Toscane), 28 fr. 30 c. et 20 fr. (Piémont), 17 fr. 20 c. (Rome), 20 fr. 25 c. (Venise). — Sous Louis XIV, on admit en France une pistole d'Espagne dont la valeur fut fixée à 10 livres. Depuis, ce terme n'a plus indiqué qu'une monnaie de compte signifiant 10 livres.

Pistoria, nom latin de **Pistoia.**

Pistorius (Jean), historien, né, en 1544, à Nidda (Hesse), devint médecin du margrave de Bade-Dourlach. Après avoir contribué à répandre le protestantisme en Allemagne, il se fit catholique et entra dans les ordres. Il mourut vers 1607.— On a de lui : *Rerum Polonicarum scriptores*, in-fol.; *Rerum Germanicarum scriptores*, 3 vol. in-fol.; *Artis cabalisticæ scriptores*.

Pisuerga, *Pisoraca*, riv. d'Espagne, naît dans la Sierra de Sejos, coule au S. O. par Torquemada, Valladolid et Simancas (Léon), et se jette dans le Douro. Cours de 240 kil. Elle reçoit à droite l'Arlanza, et à gauche le Carrion.

Pitane, l'une des 12 villes de l'anc. Eolide (Lydie), au S., près l'embouchure de l'Evenus, dans la mer Egée. Patrie d'Arcésilaüs. Auj. *Tchanderli.*

Pitau (Nicolas), graveur, 1634-1676, né à Anvers, s'établit en France en 1656. Il fut l'un des maîtres de Gérard Edelinck. L'un de ses chefs-d'œuvre est une *Sainte Famille* d'après Raphaël.

Pitcairn (Ile), île de l'Océanie (Polynésie), par 25° 3′ lat. S., et 132° 28′ long. O., au S. E. des îles Gambier. Volcanique, mais fertile, elle a été colonisée, en 1790, par les marins révoltés du navire anglais *Bounty*, qui s'unirent à des femmes taïtiennes.

Pitcairne (Archibald), médecin, né à Edimbourg, 1652-1713, enseigna un an à Leyde, 1692. Passionné pour les mathématiques, il appliquait les principes de la géométrie et de la mécanique aux lois de l'économie animale. On a publié ses *Opera omnia*, in-4°, Venise, 1793. Leyde, 1797.

Pitea. fl. et v. de Suède. — Le fleuve naît dans les monts Kiœlen, coule au S. E., sur la limite des deux Bothnie; cours de 350 kil. — La ville, située à l'embouchure de la Pitea, dans le golfe de Bothnie, est à 950 kil. N. E. de Stockholm. Ch.-l. de la Bothnie septentrionale, elle a 1,500 hab. Bois, goudron.

Pithecusa, auj. *Ischia*, île du golfe de Naples, s'appela aussi Ænaria (V. *ce mot*). Jupiter y précipita Typhée et en changea, dit-on, les habitants en singes (πιθήκοι).

Pithiviers, dit aussi **Piviers,** et autrefois **Pluviers,** ch.-l. d'arrond. du Loiret, sur l'Œuf, affluent de l'Essonne, par 48° 10′ 28 lat. N. et 0° 4′ 51″ long. O, à 42 kil. N. E. d'Orléans; 4,585 hab. Pâtés aux alouettes; gâteaux aux amandes. Safran du Gatinais. Miel, cire, laine. Patrie du géomètre Poisson.

Pitho, déesse de la persuasion chez les anciens Grecs; on l'adorait surtout à Mégare et à Egialée. On la disait fille de Vénus.

Pithom, anc. v. d'Egypte. V. Heroopolis.

Pithon, un des généraux d'Alexandre, devint, après la mort du conquérant, satrape de Médie, 323 av. J. C. Il vainquit les colons grecs révoltés dans la Haute-Asie, et, après l'assassinat de Perdiccas, reçut le titre de régent qu'il résigna bientôt. Antigone, vainqueur d'Eumène, tua Pithon et s'empara de la Médie, 315.

Pithou (Pierre), jurisconsulte et érudit, né à Troyes en 1539, fut élève de Cujas. Avocat en 1560, il se borna à donner des consultations. Obligé de s'expatrier au commencement de la deuxième guerre de religion, il se retira à Sedan, où il rédigea la *Coutume* de ce petit Etat, puis à Bâle. Il revint en 1570, et faillit être, comme protestant, enveloppé dans le massacre de la Saint-Barthélemy, 1572. Converti au catholicisme, 1573, il fut nommé bailli de Tonnerre, puis pour trois ans, procureur général en Guienne. Son dévouement à la royauté le fit participer à la rédaction de la *Satire Ménippée* qui couvrit la Ligue de ridicule. Après le retour de Henri IV à Paris, il exerça un moment les fonctions de procureur général au parlement de Paris. Il mourut en 1596. On a de lui : *Libertés de l'Eglise gallicane*, 1594, livre qui servit de base à la *Déclaration de* 1682, et qui a été édité, de nouveau, par Dupin aîné, 1824; *Observationes ad Codicem et ad Novellas Justiniani*, in-fol., etc. Il a publié, avec notes, des éditions d'auteurs anciens et plusieurs textes de lois.

Pithou (François), frère du précédent, né à Troyes, 1543-1621, fut aussi élève de Cujas, et obligé de s'expatrier comme protestant. A son retour, il se convertit au catholicisme, vers 1578, et devint avocat au parlement de Paris. Sous Henri IV, il remplit diverses fonctions diplomatiques et judiciaires. On a de lui : *Glossarium obscurorum verborum quæ in lege salica habentur*, in-fol., etc. Il a annoté les *Formules* de Marculfe, et aidé son frère dans la publication du *Corpus juris canonici.*

Pitic ou **Hermosillo,** v. du Mexique (Sonora), à 180 kil. S. O. d'Arispe, sur la Sonora; 12,000 hab.

Pitigliano (Nicolas **Orsini,** comte de), général vénitien, 1442-1510, fut, avec son collègue l'Alviane, battu par Louis XII à Agnadel, 1509.

Pitinum, v. de l'Italie anc. (Ombrie), sur le Pisaurus; — v. du Samnium, chez les Vestins. Auj. *Torre-di-Pitino.*

Pitiscus (Barthélemy), mathématicien allemand, 1561-1613, né près de Grünberg, fut précepteur, puis prédicateur de Frédéric IV, électeur palatin. On a de lui : *Trigonometria et problemata varia*, in-4°; *Thesaurus mathematicus*, in-fol.; *Canon triangulorum*, in-4°.

Pitiscus (Samuel), philologue, 1636-1727, petit-neveu du précédent, né à Zutphen, dirigea, à Utrecht, le gymnase Saint-Jérôme. On a de lui : *Lexicon latino-belgicum*, in-4°; *Lexicon antiquitatum romanarum*, in-fol., dont l'abbé Barral a publié un abrégé en français, 1766, in-8°. Il a aussi annoté plusieurs auteurs anciens.

Piton, nom donné aux pics des montagnes dans les îles des Antilles.

Pitot (Henri), géomètre, né à Aramon près d'Uzès, 1695-1771, fut ingénieur en chef en Languedoc, depuis 1740. Il construisit, à Montpellier, l'aqueduc de la fontaine Saint-Clément. On a de lui : *Théorie de la manœuvre des vaisseaux*, 1731, in-4°, ouvrage excellent qui a été traduit en anglais.

Pitres. V. Pistes.

Pitt (William), lord **Chatham,** homme d'Etat anglais, né en 1708, à Boconnoc (Cornouailles), était le deuxième fils d'un simple écuyer. Pourvu d'abord d'une commission de cornette de cavalerie, il entra au parlement, comme représentant le bourg pourri d'Old Sarum. 1735. Son opposition au ministère Walpole lui fit perdre son grade dans l'armée, mais lui valut plus tard un legs de 10,000 liv. sterling de la duchesse de Marlborough. Nommé payeur général des troupes, 1746, il se démit de cet emploi en 1754, à cause d'un dissentiment avec le ministère du duc de Newcastle. A la chute de ce dernier, il entra dans le cabinet qui suivit comme secrétaire d'Etat chargé des affaires étrangères. George II prétendait subordonner toute la politique extérieure à l'intérêt de son royaume de Hanovre; Pitt donna sa démission, avril 1757, mais pour revenir au pouvoir deux mois après, porté par le vœu irrésistible de l'opinion publique. Il imprima alors aux opérations de la guerre de Sept Ans une vigueur et une audace qui coûtèrent à la France sa domination dans l'Hindoustan, le Canada, le Sénégal, etc. A l'avènement de George III, 1760, Pitt rencontra une opposition très-vive dans lord Bute, favori du nouveau roi, et même dans ses collègues, blessés d'une supériorité qui ne cherchait pas à se dissimuler. N'ayant pu, lorsque le *Pacte de Famille* fut signé, faire déclarer la guerre à l'Espagne, il se retira des affaires, 1761. Dans la dernière période de sa carrière, il défendit dans le député Wilkes (V. *ce nom*) les droits du parlement et les principes de la liberté individuelle. Il signala encore au ministère les dangers qu'amènerait l'établissement des taxes dont on frappait les colonies de l'Amérique du Nord. Il ne put lui-même écarter le péril lorsque, sous le nom de lord Chatham, il entra à la fois dans la Chambre haute, 1766, et dans un cabinet, auquel il n'apporta guère que l'autorité de son nom. Accablé d'infirmités, 1768, il quitta définitivement le pouvoir. Dix ans après, il reparaissait, pour la dernière fois, à la chambre des lords, afin de protester contre une proposition qui tendait à reconnaître l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique. Sur une objection du duc de Richmond, il allait reprendre la parole, quand il tomba évanoui. Il mourut un mois après, 11 mai 1778.

Pitt (William), homme d'Etat anglais, fils du précédent, né en 1759, à Hayes (Kent), se forma de bonne heure à l'art oratoire. Admis au barreau en 1780, il fut envoyé à la Chambre des communes par le bourg d'Appleby, 1781. Adversaire des ministères North et Rockingham, il fit partie du cabinet Shelburne comme chancelier de l'échiquier, 1782, et refusa d'entrer dans le cabinet Portland, 1783. A la fin de cette année, George III le chargea de former un ministère qui devait gouverner l'Angleterre pendant 17 ans. De 1784 à 1792, Pitt institua le bureau de contrôle chargé de surveiller la compagnie des Indes, 1784, créa une caisse d'amortissement, conclut un traité de commerce avec la France, 1786, et intervint avec la Prusse en Hollande pour y soutenir le stathouder, 1787. Ebranlé pendant une maladie mentale de George III, 1788, l'ascendant du jeune ministre se releva au moment où la révolution française éclata : il eut le tort de se laisser entraîner à une guerre qu'il eut pourtant l'habileté de faire déclarer par la Convention, 1er février 1793. Au lieu d'employer énergiquement l'armée et la flotte, il dépensa des sommes énormes à soudoyer les coalitions continentales qui agirent peu, à soutenir les révoltes également impuissantes de la Vendée et des chouans. A l'intérieur, il établissait un régime de rigueur qu'expliquent, sans le justifier entièrement, le progrès des idées démocratiques, une mutinerie de la flotte, et, en 1798, une insurrection de l'Irlande. Il envoya cependant deux fois lord Malmesbury traiter de la paix avec le Directoire, 1796 et 1797, mais il rejeta les premières ouvertures pacifiques

de Bonaparte, 1800. Dans cette année, il obtenait la réunion du parlement irlandais au parlement anglais, à la condition que les catholiques seraient relevés des incapacités qui les frappaient. Sur le refus du roi de consentir à cette concession, Pitt abandonna le pouvoir au ministère Addington, 1801. Revenu aux affaires en 1804, il ne tarda pas à être atteint, au dedans, par le vote du parlement qui censurait son ami lord Melville, et, au dehors, par les succès de Napoléon Ier, brisant la troisième coalition à Ulm et à Austerlitz. Accablé de soucis, il mourut le 10 janvier 1806. Administrateur médiocre, mais orateur incomparable, il eut le mérite de gouverner une assemblée qui gouvernait l'Angleterre. Ses principaux *Discours* ont été publiés et traduits en français, avec ceux de Fox, 12 vol. in-8°, 1820.

Pittacus, un des sept sages de la Grèce, né à Mitylène vers 652 av. J. C., s'unit aux frères du poëte Alcée pour renverser le tyran Mélanchrus, vers 612. Dans une guerre, il tua Phrynon, général des Athéniens, vers 606. Revêtu de la dictature, avec le titre d'*Asymnète*, 589, il abdiqua au bout de 10 ans, et mourut vers 569. On lui attribue des sentences, etc.

Pitthée, roi de Trézène, fils de Pélops et d'Hippodamie, et père d'Ethra, qui épousa Egée. Auprès de lui furent élevés Thésée, puis son fils Hippolyte. On voyait son tombeau à Trézène.

Pitthem, v. de la Flandre occidentale (Belgique), à 26 kil. S. de Bruges; 5,000 hab. Commerce de lin et de laines.

Pittorio (Louis **Bigi,** dit), en latin *Pictorius*, poëte latin moderne, né à Ferrare, 1454-1520. Ses poëmes se rapportent, en général, à des sujets religieux.

Pittsbourg, v. des Etats-Unis (Pennsylvanie), au confluent de l'Alleghany et de la Monongahela, à 360 kil. O. d'Harrisbourg, par 40° 26′ lat. N., et 82° 18′ long. O.; 86,000 hab., et avec les annexes, 100,000. Evêché catholique. Pittsbourg est la première ville industrielle des Etats-Unis : fer, machines, canons, quincaillerie, poterie, verre, tissus, etc. La ville a été bâtie sur l'emplacement du fort Duquesne, enlevé à la France par les Anglais en 1758.

Pittsfield, v. du Massachusetts (Etats-Unis), à 200 kil. O. de Boston. Ville manufacturière; 6,000 hab.

Pityonte, *Pityus*, anc. v. maritime du Pont-Euxin, au N. E., à l'extrémité O. du Caucase (Lazique). Entrepôt important de commerce.

Pityuses (Iles), nom donné par les anciens aux deux plus occidentales des Baléares, *Ebusus* et *Ophiusa*, à cause des pins qui les couvraient.

Piura, ch.-l. de la prov. maritime de son nom (Pérou), à 900 kil. N. O. de Lima. — C'est la plus anc. ville du Pérou; 10,000 hab.

Piviers. V. Pithiviers.

Pixérécourt (René-Charles **Guilbert de**), auteur dramatique, né à Nancy, 1773-1844, après avoir émigré avec son père, revint à Paris travailler pour le théâtre, et, depuis 1797, fit jouer sur les théâtres secondaires un grand nombre de drames et mélodrames, qui eurent beaucoup de succès et lui valurent le surnom de *Shakspeare des boulevards*. Ses pièces sont bien conçues, intéressantes, morales, mais écrites avec emphase, ce qui n'a pas nui à leur popularité. On cite : les *Mystères d'Udolphe*, *Cœlina ou l'Enfant du Mystère*, *l'Homme à trois Visages*, *Tékéli*, *le Chien de Montargis*, etc. Il a publié son *Théâtre choisi*, en 4 vol. in-8°, 1841-1843.

Pizarre (François), conquérant du Pérou, né en Espagne vers 1475, à Truxillo (Estrémadure), était fils naturel d'un gentilhomme. D'abord gardeur de pourceaux, puis soldat, il s'embarqua pour le nouveau monde, où il servit sous Ojeda et Balboa. En 1524, il s'associa à Almagro et à F. de Luque pour une expédition contre le Pérou qui ne réussit pas. Il revint en Espagne solliciter de nouveaux pouvoirs auprès de Charles-Quint, et, en 1531, tenta une seconde expédition; il battit et prit à Caxamalca l'un des Incas du Pérou, Atahualpa, exigea de lui une énorme rançon, et le fit mettre à mort, 1533. Il fonda ensuite Lima, 1535, acheva la réduction des indigènes, et ordonna le supplice de son ancien allié Almagro (V. *ce nom*), 1538. Le fils de ce dernier vengea son père par l'assassinat de Pizarre, 1541.

Pizarre (Gonzalès), frère du précédent, né en 1502, aida François Pizarre à vaincre les Péruviens, puis Almagro. Chargé du gouvernement de Quito, 1539, il s'avança à l'E. de cette ville jusqu'au confluent du Napo et du Marañon. Abandonné par Orellana (V. *ce nom*), il revint dans le Pérou, et battit le vice-roi Nuñez Vela, 1544. Quatre ans après, il était lui-même vaincu à Cuzco, par l'inquisiteur P. de La Gasca que Charles-Quint envoyait au Pérou, et décapité, 1548.

Pizzighettone, pl. forte du roy. d'Italie, dans la province et à 24 kil. N. O. de Crémone, au confluent du Serio et de l'Adda; 4,000 hab. Les anciens auteurs français l'appelaient *Pisqueton*. François Ier y fut retenu prisonnier, après la bataille de Pavie.

Pizzo, petit port du roy. d'Italie, dans la province et à 60 kil. S. O. de Catanzaro, sur le golfe de Sainte-Euphémie; 6,000 hab. J. Murat y débarqua et y fut pris et fusillé, en oct. 1815.

Plaat (André-Henri-Jean **Van der**), ingénieur hollandais, né à Grave, 1761-1819, se distingua au service de la Russie, revint dans sa patrie, et fut sous le roi Louis, puis sous Napoléon, inspecteur du Waterstaat. En 1813, il contribua à la défense de son pays contre les Français.

Plabennec, ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. N. E. de Brest (Finistère); 3,556 hab., dont 275 agglomérés.

Placcius (Vincent), bibliographe allemand, né à Hambourg, 1642-1699. On cite de lui : *Theatrum anonymorum et pseudonymorum*, 2 vol. in-fol., 1708.

Place (De la). V. La Place.

Placentia, nom de *Plaisance* en latin.

Placentinus, jurisconsulte, né à Plaisance, fonda l'école de droit de Montpellier, où il mourut en 1192. On cite de lui : *De varietate actionum*, in-8°, etc.

Placentius (Jean-Léon) ou **Le Plaisant,** né à Saint-Trond (Limbourg), dominicain au XVIe siècle, est surtout connu par un poëme en vers latins, dont tous les mots commencent par un P : *Pugna Porcorum*.

Placidie (Galla), princesse romaine, née vers 388, était fille de Théodose le Grand et sœur d'Honorius et d'Arcadius. Captive d'Alaric après la prise de Rome, 410, elle épousa, 414, son successeur Ataulf. Rendue à Honorius, qui la maria à son général Constance, 417, elle devint encore veuve, 422, et fut exilée à Constantinople. Son neveu, Théodose II, lui fournit, en 425, une armée qui renversa l'usurpateur Jean le Secrétaire et donna l'empire d'Occident à Valentinien III, au nom duquel Placidie, sa mère, gouverna jusqu'à sa mort, 450. V. Aétius.

Plaid, *Placitum*, nom donné au moyen âge, 1° aux assemblées nationales; V. *Champ-de-Mars* et *Champ-de-mai*; 2° aux assemblées locales tenues sous la présidence des comtes; 3° sous le régime féodal, à la cour de justice des rois ou des seigneurs. V. aussi le terme *Mallum*, qui s'employait dans le même sens.

Plaine (La), l'un des 3 partis de la Convention, 1792-1795, tirait son nom de ce qu'il occupait les bas gradins de l'assemblée, au-dessous de la *Montagne*. V. Marais.

Plainevaux, commune rurale de la prov. et à 20 kil. de Liége (Belgique), près de l'Ourthe. L'on dit qu'un maréchal-ferrant de cette localité, appelé Hullus, découvrit la houille, vers 1198 ou 1200, dans une montagne appelée *Publemont*.

Plainfaing, bourg de l'arr. de Saint-Dié (Vosges). Filatures de coton, papeteries. Bois, grains; 4,212 hab., dont 703 agglomérés.

Plaisance, *Placentia*, en italien *Piacenza*, ch.-l. de la prov. de son nom (Italie), sur la rive droite du Pô et à l'E. de l'embouchure de la Trébie, par 45° 2′ lat. N., et 7° 21′ long. E., à 175 kil. N. O. de Florence; 35,000 hab. Evêché; peu de monuments remarquables. Vins, liqueurs, grains. Son importance consiste dans ses fortifications, et dans sa position qui commande le passage du Pô. — Anc. capit. des Anamans. Plaisance fut colonisée par les Romains en 218 et en 191 av. J. C., et reliée par la voie Emilienne à Rimini et, par suite, à Rome. Dans les environs, à Campo-Morto, Annibal gagna la bataille dite de la *Trébie*, 217. Au IVe s. de J.C., Plaisance fut le ch.-l. de l'Emilie. Au moyen âge, elle devint un duché lombard, puis un comté soumis peut-être à la grande comtesse Mathilde, enfin une république guelfe qui posséda les deux rives de la Trébie. En 1095, Urbain II, dans un concile, y prêcha la première croisade. Au XIVe siècle, elle fut asservie aux Scotti, puis aux ducs de Milan, 1332, qui, en 1513, et définitivement en 1521, la cédèrent au pape Léon X. Paul III la donna, 1545, à son fils Paul-Louis Farnèse, à titre de duché héréditaire, avec Parme (V. *ce mot*), dont elle suivit désormais l'histoire. En 1746, les Autrichiens gagnèrent sous ses murs une victoire complète sur les Franco-

Espagnols. Bonaparte y passa le Pô en 1796 et en 1800, en fit un ch.-l. d'arr. du départ. du Taro, 1802, et donna à Lebrun le titre de duc de Plaisance. Les traités de 1815 permirent à l'Autriche d'y mettre garnison. Depuis 1860 elle est le ch.-l. d'une prov. du royaume d'Italie, située entre celles de Crémone et de Pavie au N., d'Alexandrie à l'O., et de Parme au S. E., avec 226,000 hab. et une superficie de 2,500 kil. carrés.

Plaisance, ch.-l. de canton de l'arr. et à 34 kil. N. O. de Mirande (Gers), sur un affluent de l'Adour; 1,996 hab.

Plaisance, annexe du Petit-Montrouge, au S. O. de Paris, auquel elle a été aussi réunie, en 1860.

Plaisance (Duc DE). V. LEBRUN.

Plaisant (le). V. PLACENTIUS.

Planard (FRANÇOIS-ANTOINE-EUGÈNE **de**), auteur dramatique, né en 1783, à Millau. Entré dans les bureaux du conseil d'Etat, il y devint chef de division. Il mourut en 1855. Il a écrit quelques comédies et présenté à l'Opéra-Comique plusieurs poëmes, coupés avec art pour la musique. On cite *la Bergère Châtelaine*, 1820, avec Aubert; *Marie*, 1826; *le Pré-aux-Clercs*, 1833, avec Hérold; *l'Eclair*, avec Halévy, 1835; *Sangarido*, 1818; le *Solitaire*, 1822; la *Prison d'Edimbourg*, 1833, avec Caraffa, etc., etc.

Planasia, nom anc. de *Pianosa* et de l'île *Saint-Honorat*.

Plan-Carpin (Du). V. CARPIN.

Planche (JOSEPH), helléniste, 1762-1853, né à Ladinhac (Cantal), fut directeur de Sainte-Barbe, 1784-1794, professeur de rhétorique au lycée Bonaparte, et bibliothécaire de la Sorbonne. On a de lui ; *Dictionnaire grec-français*, 1809, in-8°, remanié depuis par Vendel-Heyl, et Pilon; *Dictionnaire français-grec* (avec Alexandre et Defauconpret), 1824, in-8°; *Cours de littérature grecque*, 7 vol. in-8°, etc. Il a publié avec Noël : *Ephémérides politiques, littéraires et religieuses*, 1803, 12 vol. in-8°.

Planche (JEAN-BAPTISTE-GUSTAVE), critique, né à Paris, 1808-1857, était fils d'un pharmacien qui ne réussit pas à lui faire embrasser sa profession. Il débuta par un compte rendu du *Salon de* 1831, qui parut d'abord dans la *Revue des Deux-Mondes*. Ayant hérité d'environ 80,000 fr. en 1838, il se rendit en Italie où il passa 7 ans à étudier les chefs-d'œuvre de l'art. Il revint ensuite reprendre sa place de critique à la *Revue des Deux Mondes*. On a de lui : *Portraits littéraires*, 4 vol. in-8°; *Portraits d'artistes*, 2 vol. in-8°; *Etudes sur l'école française* de 1831 à 1852; *Etudes sur les arts*, etc. D'un jugement ferme, d'un style précis et net, il a été un critique utile, sans complaisance, et toujours indépendant; ses ennemis même ont rendu justice aux qualités sérieuses de son esprit et de son caractère.

Planche (REGNIER **de la**). V. LA PLANCHE.

Plancher (URBAIN), savant bénédictin, né à Chenus en Anjou en 1667, mort en 1750, a laissé une *Histoire du duché de Bourgogne*, 3 vol in-fol. Dom Merle y ajouta un 4e vol., 1781.

Plancher-Bas, bourg de l'arr. de Lure (Haute-Saône). Papeteries, grains, vins; 2,216 hab.

Planches (Les), ch.-l. de canton de l'arr. et à 35 kil. S. E. de Poligny (Jura); 225 hab.

Planciade Fulgence, écrivain chrétien du VIe s. (?), a laissé: *Mythologicum*, *Vocum antiquarum interpretatio*, *De expositione Virgilianæ continentiæ*.

Plancine, femme de Cn. Pison, gouverneur de Syrie sous Tibère, dut à l'intervention de Livie, de ne pas être condamnée comme complice de l'empoisonnement de Germanicus, 19 ans après J. C. Tibère la fit cependant périr en 33.

Plancius (PIERRE), savant hollandais, 1552-1622, né à Dranoutre (Flandre), exerça les fonctions de pasteur à Bruxelles, puis à Amsterdam. Calviniste rigide, il condamna les arminiens et siégea, en 1619, au synode de Dordrecht. Il dressa les cartes de routes pour les premiers navigateurs hollandais qui se rendirent aux Indes.

Planck (GOTTLIEB-JACOB), théologien protestant, 1751-1833, né à Nurtingen (Wurtemberg), enseigna à Gœttingue. On cite de lui : *Histoire de la formation des doctrines protestantes ; Origine et développement de l'Eglise chrétienne jusqu'au* VIIe *siècle ; Histoire du christianisme dans la période des apôtres* ; *Histoire de la théologie protestante jusqu'au milieu du* XVIIIe *siècle*, etc.

Plancoët, ch.-l. de canton de l'arrondissement et à 18 kilomètres N. O. de Dinan (Côtes-du-Nord), sur l'Arguenon, qui y devient navigable ; 1,956 habitants.

Plancus (LUCIUS MUNATIUS), général romain du Ier s. av. J. C., fut légat de César en Gaule, 54 et 53, commanda les troupes césariennes en Espagne, 48, fut préfet de Rome, gouverneur de la Gaule Transalpine, où il fonda les deux colonies de Lyon et de Rauraca (Augst). Sur les instances de son ami Cicéron, il se décida à secourir Brutus contre Antoine, 43, puis se soumit aux triumvirs. Il s'attacha à Antoine, ne sut pas défendre sa province d'Asie contre les Parthes, commit de grandes exactions dans la province de Syrie, prit part aux débauches d'Antoine à Alexandrie, puis l'abandonna pour devenir le vil courtisan d'Octave. Il fut censeur en 22.

Plancy, comm. de 1,300 hab., à 15 kil. O. d'Arcis-sur-Aube (Aube). Bonneterie. Ancien marquisat.

Planitza, nom moderne de l'*Inachus*.

Planque (FRANÇOIS), médecin, 1696-1765, né à Amiens, a laissé : *Chirurgie complète*, 1757, in-8° ; *Bibliothèque choisie de médecine*, 10 vol. in-4°, et 31 vol. in-12.

Planta (MARTIN **de**), physicien et mathématicien, né à Sues (Grisons), 1727-1772, a inventé la machine électrique à plateaux, et conçut l'idée d'employer la vapeur d'eau comme force motrice. Son invention fut soumise à l'Académie des sciences de Paris; Gribeauval la trouva ingénieuse, mais peu applicable.

Plantade (CHARLES-HENRI), compositeur de musique, né à Paris, 1764-1839, fut professeur au Conservatoire de Paris, directeur de la chapelle royale en Hollande, sous Louis Bonaparte, et en France, sous la Restauration. Il excella dans la romance, pour laquelle il donna des conseils à la reine Hortense Beauharnais.

Plantagenets, dynastie de rois d'Angleterre, d'origine française, 1154-1485. Son fondateur, Henri II, était arrière-petit-fils de Guillaume le Conquérant par sa mère Mathilde, et fils de Geffroi V, comte d'Anjou. Ce dernier portait à son casque une branche de genêt, d'où le nom de la dynastie.

Plantin (CHRISTOPHE), imprimeur, né à Saint-Avertin près de Tours, en 1514, fonda, en 1550, à Anvers, le plus important établissement typographique des Pays-Bas. Il a imprimé la Bible polyglotte d'Alcala, 8 vol. gr. in-fol., 1569-1573. Il mourut en 1589. On a de lui : *Trésor du langage bas-alman, dict flamang*, 1574, in-4°, et un *Catalogue* des ouvrages sortis de son imprimerie.

Planude (MAXIME), moine grec du XIVe siècle, né à Nicomédie, vint à Venise comme ambassadeur d'Andronic II, en 1327. Il a été le dernier éditeur de *l'Anthologie grecque*, recueil d'épigrammes et de poésies légères qu'on lui reproche d'avoir défiguré : sa collection a été publiée, 1795 1822, à Utrecht, en 5 vol. in-4°. Il est aussi l'auteur d'un recueil de *Fables ésopiques*, d'une *Vie d'Esope ;* de traités sur la grammaire, etc. Citons encore sa traduction grecque des *Métamorphoses* d'Ovide, insérée dans la collection Lemaire, 1822, in-8°, etc. Il mourut vers 1353.

Plasencia, v. d'Espagne (Estrémadure), sur le Xerte, dans la prov. et à 80 k. N. E. de Cacerès; 7,000 hab. Evêché. Aux environs était le monastère de Saint-Yuste, célèbre par la retraite de Charles-Quint. Vins, miel, grains. Orfèvrerie. Cathédrale inachevée.

Plasencia, v. d'Espagne (Guipuzcoa), sur la Deva, à 36 kil. S. O. de Saint-Sébastien; 1,800 hab. — Armes blanches. Mines de fer.

Plasschaert (JOSEPH), né à Bruxelles, 1761-1821, d'abord employé dans l'administration, s'occupa surtout de littérature. On lui doit: *Esquisses historiques sur les langues considérées dans leurs rapports avec la civilisation et la liberté des peuples*, 1817 ; *Essai sur la noblesse, les titres et la féodalité*, 1818.

Plassey, v. de l'Hindoustan anglais (Bengale), à 150 kil. N. de Calcutta, près de l'Hougly. Célèbre victoire de Clive sur Souradjah-Doulah, allié de la France, 1757. Clive fut nommé *baron de Plassey*.

Plata (Rio de la), fleuve de l'Amérique du Sud, formé par la réunion du Parana et de l'Uruguay, et tributaire de l'Océan Atlantique. Il constitue un véritable bras de mer long de 300 kil. et large de 45 à 240 kil. Il baigne Buénos-Ayres (rive droite), et Montevideo (rive gauche). Découvert par Dias de Solis, 1516, il reçut son nom actuel (*Rivière d'argent*), de Séb Cabot, 1526

Plata (Etats-Unis du Rio de la), ou **République Argentine**, confédération de l'Amérique du Sud, bornée par la Bolivie au N., les Andes qui la sépa-

rent du Chili à l'O., le Paraguay, le Brésil, et l'Uruguay à l'E., l'Atlantique au S. E., et la Patagonie au S., entre 54° et 73° long. O., et entre 21° et 41° lat. S. Sup., 1,562,000 kil. carrés, sans compter le Grand-Chaco et les déserts du Sud; pop., 1,880,000 hab. — La capitale est *Buenos-Ayres*. Située sur le versant E. des Andes, elle est arrosée par le Parana, l'Uruguay, le Paraguay, qui forment le Rio de la Plata, le Pilcomayo, le Vermejo, le Rio Colorado, le Rio Negro, etc. Dans l'intérieur sont des rivières qui se jettent dans des lacs : le Rio Dulce, le Rio Desaguadero, le Rio Salado, etc. L'Ouest est formé de hautes terrasses, bien arrosées et fertiles, excepté le *Désert* dans la province de Jujuy. Au N. E. est le pays bas et souvent inondé du *Gran-Chaco*. Au centre est le désert appelé *las Salinas;* au Sud, dans les *Pampas* (V. *ce mot*), sont des troupeaux de bœufs et de chevaux à demi-sauvages que gardent les *Gauchos*. Le commerce consiste en exportation de viande salée, de cuirs, de laines, etc., et l'industrie, dans l'exploitation des mines d'or, d'argent, de fer, de plomb, de zinc, de mercure, de houille, de sel gemme, etc.

Découvert par Dias de Solis, ce territoire dépendit d'abord de la vice-royauté du Pérou, et depuis 1776, de celle de Buenos-Ayres. Soulevé en 1810 contre l'Espagne, il constitua une confédération de 14 provinces, 1817. Les unitaires et les fédéralistes ne tardèrent pas à y former deux partis acharnés. Après la chute du président Rivadavia, 1828, les fédéralistes arrivèrent au pouvoir avec Rosas, 1835-1852, qui domina dans Buenos-Ayres par l'appui des *Gauchos*, sauvages habitants des Pampas. Il attaqua Montévideo, malgré la France et l'Angleterre, qui ne purent le réduire. Sa chute, 1852, amena la scission de la confédération, qui eut Parana pour capitale, tandis que Buenos-Ayres fut un Etat distinct. L'union n'a été rétablie qu'en 1859.

Les 14 Etats de la Confédération Argentine sont les suivants: au N. Jujuy et Salta ; à l'O. Rioja, San-Juan et Mendoza ; à l'E. Corrientes, Santa-Fé et Entre-Rios ; au S. E. Buenos-Ayres ; et à l'intérieur, Tucuman, Catamarca, Santiago del Estero, Cordova et San-Luis. Il y a de plus 4 territoires. (V. *Supplément*.)

Plata (La), capit. de La Bolivie. V. Chuquisaca.

Platani ou **Platanella,** anc. *Camicus*, riv. de Sicile, affluent de la Méditerranée, naît sur le versant S. des monts Nebrodi. Cours au S. O. de 110 kil. à travers les provinces de Caltanisetta et de Girgenti.

Platea (Jean **de**), doyen de la collégiale de Saint-Jean à Liége, a rédigé le *Pawillart*, collection des lois, coutumes, qui eut longtemps force de loi dans le pays de Liége.

Platée ou **Platées,** anc. v. de la Grèce (Béotie), à 12 kil. S. O. de Thèbes, près de l'Asopus et sur le versant N. du Cithéron. Célèbre victoire d'Aristide et de Pausanias sur le Perse Mardonius, 22 sept. 479 av. J. C. Bien que placée dès lors sous la protection commune des Grecs, Platée fut détruite, comme alliée d'Athènes, au début de la guerre du Péloponnèse, 427. Ses ruines sont près du village de *Kokla*.

Platen (Balthasar-Boleslas, comte **de**), gouverneur général de la Norvége, né dans l'île de Rugen, 1766-1829, a fait construire le canal qui unit la mer du Nord à la Baltique.

Plater (Félix), médecin, 1536-1614, né à Bâle, où il enseigna son art après 1560. On a de lui : *De corporis humani structura*, 1583, in-fol.; *Praxeos medicæ tomi III*, 1736, in-4°, etc.

Plater (Emilie, comtesse), né à Wilna, d'une ancienne famille, originaire de Westphalie, 1806, joua un rôle chevaleresque dans l'insurrection polonaise de 1830, combattit à la tête d'un corps de chasseurs, et mourut de fatigues, en déc. 1831.

Platina (Barthélemy **de' Sacchi,** dit), historien, né en 1421, à Piadena près de Crémone, avait obtenu à Rome, sous le pontificat de Pie II, une charge d'abréviateur. Cet emploi ayant été supprimé par Paul II, il adressa à ce pape une lettre qui le fit retenir 4 mois en prison. Il entra ensuite dans l'Académie de Pomponius Lætus, ce qui lui attira encore un an de captivité comme incrédule, 1468. Nommé par Sixte IV bibliothécaire du Vatican, 1475, il mourut en 1481. On a de lui : *In vitas summorum pontificum opus*, 1479, in-fol., ouvrage où il a cherché à se venger de Paul II, et d'ailleurs élégamment écrit : *Historia inclytæ urbis Mantuæ*, 1675, in-4°, etc. Ses *Œuvres* ont été réunies en un vol. in-fol., Cologne, 1529 et 1574, Louvain, 1572.

Platner (Jean-Zacharie), médecin, né à Chemnitz, en 1694, enseigna dès 1721 à Leipzig, où il mourut en 1747. Il s'occupa beaucoup des maladies des yeux On a de lui: *Institutiones chirurgicæ*, 1745; *Opuscula chirurgica*, etc.

Platner (Ernest), médecin et philosophe, fils du précédent, né en 1744, à Leipzig, où il enseigna dès 1770. Il mourut en 1818. En philosophie, il combattit Kant. On cite de lui: *Aphorismes philosophiques*, in-8°; *Anthropologie ; Traité de logique et de métaphysique*, in-4° ; *Quæstiones medicinæ forensis de amentia dubia*, etc.

Platoff ou **Platow** (Comte), attaman des Cosaques du Don, né vers 1765, se signala surtout en 1812, où, à la tête de 20 régiments, il assaillit les Français après leur départ de Moscou. Dans la campagne de France, 1814, il désola les pays entre la Seine et la Marne. Il reparut en 1815, et mourut en 1818.

Platon, poëte comique athénien, contemporain d'Aristophane, compte parmi les meilleurs poëtes de l'ancienne comédie.

Platon, philosophe grec, né à Athènes ou à Egine en 429 av. J. C., descendait, dit-on, de Codrus par son père, Ariston, et de Solon par sa mère, Périctyone. Il s'appelait d'abord *Aristoclès*, mais, plus tard, Socrate le surnomma *Platon*, à cause de la largeur de son front ou de ses épaules. Fort jeune, il composa un poëme épique. Ayant, à 20 ans, connu Socrate, il se consacra tout entier à la philosophie. Après la mort tragique de son maître, il se rendit à Mégare, où il entendit Euclide le dialecticien; en Italie, où il suivit les leçons des pythagoriciens Archytas de Tarente et Eudoxe de Cnide; puis à Cyrène, et probablement aussi en Egypte. Après un court séjour à Athènes, vers 390, il passa en Sicile où Denys l'Ancien, choqué bientôt des reproches du philosophe, le vendit à un Lacédémonien qui l'emmena à Egine. Racheté par Dion ou par Annicéris de Cyrène, il fonda à Athènes une école sous les ombrages de l'*Académie*, 388 : il y enseigna 20 ans. Sur les instances de Dion, Platon revint à Syracuse, 367, mais pour voir bientôt son ami condamné à l'exil par Denys le Jeune. Il quitta la Sicile, 365, y retourna encore en 361, dans l'espoir d'obtenir le rappel de Dion. Joué encore par le tyran, il se rembarqua, non sans peine, pour Athènes, où il mourut en 347.

Suivant Platon, l'homme est une âme incarnée. Unie auparavant aux types primordiaux, aux idées du vrai, du bien et du beau, elle s'en est séparée en s'incarnant. Mais, dans son union avec le corps, elle se rappelle son passé; elle est plus ou moins tourmentée par le désir d'y revenir. Tout ce qui est variable et accidentel, tout ce qui est accessible à nos sens et à nos organes, appartient, comme le corps, au domaine de la matérialité. Les idées types, dont on se ressouvient et qu'on n'apprend pas, ne peuvent être perçues que par la pensée : immatérielles, elles sont du domaine de l'âme. — La forme des écrits de Platon est le dialogue; les caractères des personnages y sont tracés comme dans un drame. Il débute par des digressions que font oublier la pureté de la diction et la forme littéraire la plus irréprochable. La pensée, vague et insaisissable d'abord, se dégage peu à peu, claire, lumineuse, brillante. — On a partagé en trois classes les écrits de Platon : la première se composerait de 13 dialogues qui représenteraient l'enseignement socratique : *Ion*, *Alcibiade Ier*, *Hippias Ier*, *Hippias II*, *Lysis*, *Charmide*, *Lachès*, *Ménon*, *Protagoras*. *Euthyphron*, *Apologie de Socrate*, *Criton et Gorgias*. Dans la seconde, on place : l'*Euthydème*, le *Cratyle*, le *Théétète*, le *Sophiste*, le *Politique*, le *Parménide*, le *Phèdre*, le *Ménéxène*, le *Banquet*, le *Phédon*, le *Philèbe*, la *République*, le *Timée* et le *Critias :* on y reconnaît l'influence de l'école de Mégare et des doctrines de Pythagore. La dernière classe se composerait des *Lois*, œuvre de la vieillesse du philosophe. Les dialogues suivants : *Alcibiade II*, *Théagès*, les *Amants*, *Hipparque*, *Minos*, *Eryxia*, *Clythophon*, sont regardés comme apocryphes.

Les meilleures éditions du texte grec de Platon sont celles d'Ast (11 vol. in-8°, Leipzig), avec traduction latine, et un *Lexicon*, 3 vol. in-8° ; — de Beiten, Orelli et Winckelmann, in-4° ; — de Schneider et Hirschig, dans la *Bibliothèque gréco-latine*, de Didot, in-8°, — et surtout de Stallbaum, dans la *Bibliotheca græca*, de Prost et Jacobs (Gotha, 1858, 10 vol. in-8°.). Nous citerons enfin les traductions françaises de Grou et de V. Cousin.

Platow. V. Platoff.

Platte ou **Nebraska.** V. Nebraska.

Platte-Montagne (Matthieu **van Plathen-Berch**, en français **de**), peintre et graveur, né à Anvers, mort en 1660, s'établit à Paris, et fut l'un des

premiers membres de l'Académie de peinture. — *Nicolas*, son fils, peintre et graveur, né à Paris vers 1651, mort en 1726, élève de Ph. de Champagne et de Lesueur, a fait des tableaux estimés d'histoire pour les églises de Paris, les Tuileries, etc., et gravé plusieurs portraits, etc. Il fut de l'Académie en 1663, et professeur titulaire en 1681.

Platten-sée, nom du lac Balaton en allemand.

Plattsbourg, v. des États-Unis (New-York), sur la rive O. du lac Champlain, à 250 kil. N. d'Albany; 7,000 hab.

Platzen, bourg à l'E. de Stettin, en Poméranie (Prusse). Victoire des Russes sur les Prussiens, en 1759.

Plau (Lac de), situé dans le Mecklembourg-Schwerin, au N. O. du lac Muritz, s'écoule par l'Elde dans l'Elbe.

Plauen, v. du roy. de Saxe, dans le cercle et à 24 kil. S. O. de Zwickau, sur l'Elster-Blanc; 20,600 hab. Toiles, cotonnades, mousseline. Autrefois ch.-l. du *Voigtland*.

Plaute (T. M. Accius Plautus), poëte comique latin, né à Sarsina (Ombrie), florissait pendant et après la 2e guerre punique. D'abord valet d'une troupe de comédiens, il se lança ensuite dans le négoce, et s'y ruina. Obligé, pour vivre, de tourner la meule chez un meunier boulanger, il se mit à composer des pièces de théâtre, et devint l'auteur en vogue. Il mourut en 184 av. J. C. — On lui a attribué jusqu'à 130 comédies, mais Varron n'en tenait que 21 pour authentiques. Il nous en reste 20. Imitateur de Philémon, de Diphile et d'autres poëtes grecs, Plaute a mêlé à une force comique souvent exagérée, la finesse de l'observation et une rare correction de langage. Molière a imité l'*Amphytrion*, et (dans l'*Avare*) l'*Aululaire* de Plaute; Regnard s'est inspiré de ses *Ménechmes*. On cite encore les comédies intitulées: la *Catina*, la *Mostellaire*, le *Charançon*, le *Soldat fanfaron*, la *Cistellaire*, le *Trinummus*, etc. Les meilleures éditions sont celles de Brunk, 3 vol. in-8°, de Bothe, de Weise, 1838, 2 vol. in-8°, etc. Les traductions françaises de Plaute les plus récentes sont celles de Naudet (collection Panckoucke) et d'A. François (collection Nisard).

Plautien (Lucius Fulvius), préfet du prétoire sous Septime-Sévère, son compatriote et peut-être son parent. Il maria sa fille, Plautille, à Caracalla, fils de l'empereur, 202. Impliqué, à tort ou à raison, dans une conspiration contre son maître, il fut décapité, 203. Sa fille, exilée dans l'île de Lipara, fut mise à mort en 212.

Plautius (Aulus), gouverneur de la Bretagne, sous Claude, étendit les conquêtes des Romains dans ce pays. — Son neveu, *Plautius Lateranus*, amant de Messaline, fut consul sous Néron, et périt dans la conspiration de Pison.

Plautius (Lucien). V. Plotius.

Playfair (John), mathématicien, 1748-1819, né à Benvie (Écosse), enseigna à l'université d'Édimbourg. On a de lui: *Éléments de géométrie; Éclaircissements sur la théorie de la terre de Hutton; Système complet de géographie ancienne et moderne*, 5 vol. in-4°, etc.

Pléaux, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. S. O. de Mauriac (Cantal); 2,877 hab.

Plébéiens (Les), *Plebeii*, formaient le second ordre du peuple romain. Exclus de l'assemblée par curies et des fonctions publiques par Romulus, ils furent admis par Servius Tullius dans l'assemblée par centuries, où les plus riches d'entre eux, les chevaliers, purent, au moins, par leur vote, prendre part aux affaires de la cité. Après l'expulsion des rois, ils soutinrent, contre les patriciens (V. *ce mot*), une lutte dans laquelle ils obtinrent le droit de nommer des tribuns du peuple, 493 av. J. C., la faculté du mariage entre membres des deux ordres, 444, enfin le partage du consulat, 366, etc., c'est-à-dire l'égalité civile et politique. — Les plébéiens se recrutèrent, dans la suite, parmi les affranchis, et alors commença, avec les Gracques, une série de guerres civiles qui ruina la constitution romaine.

Plébéiens (Jeux); ils étaient célébrés dans l'anc. Rome, le 17 des calendes de déc. ou 15 nov. de chaque année, en mémoire du retour du peuple après sa retraite sur l'Aventin, 449 av. J. C.

Plébiscite, *Plebiscitum*, dans l'anc. Rome, loi votée dans les comices par tribus (V. *comices*), depuis 472 av. J. C. — En France, depuis la révolution, on a donné ce nom à l'acte par lequel la nation se prononce, d'après le principe du suffrage universel, sur une modification de la constitution ou de la forme du gouvernement.

Plechâtel, bourg de l'arr. de Redon (Ille-et-Vilaine). Forges, minoterie; 2,658 hab., dont 263 agglomérés.

Plectrude, veuve de Pepin d'Héristal, gouverna les Francs au nom de son petit-fils, Théobald, maire du palais, âgé de 6 ans, 714-715. Elle fut renversée du pouvoir par la double révolte des Neustriens, sous Rainfroy, et des Austrasiens, sous Charles-Martel. Elle a été enterrée à Cologne.

Plectrum, petite verge d'ivoire avec laquelle, chez les anciens, on touchait les cordes de la lyre.

Pléiade, nom donné, à diverses époques, à des réunions de sept poëtes, par assimilation à la constellation de ce nom: 1° sous les premiers Ptolémées, il y eut une Pléiade composée de Théocrite, Apollonius de Rhodes, Callimaque, Lycophron, et d'autres poëtes sur lesquels on ne s'accorde pas; 2° au XVIe s., Ronsard, J. du Bellay, Jodelle, Dorat, Remi Belleau, Baïf et Pontus de Thiard, formèrent aussi une pléiade; 3° enfin, au XVIIe s., il y eut une pléiade de poëtes latins modernes, Rapin, Commire, La Rue, Santeuil, Dupérier, Ménage et Petit.

Pléiades. V. Atlantides.

Pleine-Fougères, ch.-l. de canton de l'arr. et à 43 kil. S. E. de Saint-Malo (Ille-et-Vilaine); 2,997 hab., dont 439 agglomérés.

Pleisse, riv. de la Saxe royale, arrose Altenbourg (Saxe-Altenbourg), et finit dans l'Elster-Blanc, au S. O. de Leipzig. Cours au N. de 90 kil.

Pleiswitz, village près et à l'E. de Liegnitz (Silésie prussienne), sur la Katzbach, où Napoléon Ier signa avec la 6e coalition un armistice (4 juin 1813), appelé aussi armistice de Parchwitz.

Plélan-le-Grand, ch.-l. de canton de l'arr. et à 10 kil. S. O. de Montfort-sur-Meu (Ille-et-Vilaine); 3,471 hab., dont 703 agglomérés.

Plélan-le-Petit, ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 kil. O. de Dinan (Côtes-du-Nord); 1,128 hab.

Plélo (Louis-Robert-Hippolyte **de Bréhant**, comte de), né près de Saint-Brieuc en 1699, était ambassadeur de France en Danemark lors de la 2e élection de Stanislas Leczinski au trône de Pologne, 1733. Il se fit tuer en essayant avec 1,600 Français de secourir ce prince assiégé dans Dantzig par 40,000 Russes, 1734.

Plélo, bourg de l'arr. de Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord); 4,059 hab., dont 932 agglomérés.

Pléneuf, ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. N. E. de Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord), à l'entrée N. O. du golfe de Saint-Brieuc, près du havre de Dahouet; 2,279 hab., dont 487 agglomérés.

Plénière (Cour), assemblée solennelle, tenue jadis par les rois de France à Pâques, à Noël et dans d'autres fêtes. Ils avaient la couronne en tête et étaient entourés de leurs principaux vassaux.

Plérin, bourg de l'arr. de Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord); 6,160 hab., dont 727 agglomérés.

Pleschen, v. de Prusse, dans la prov. et à 95 kil. S. E. de Posen; 4,000 hab. Commerce de chevaux. Lieu de quarantaine pour les bestiaux provenant de Russie.

Pleskov ou **Pleskof**. V. Pskof.

Plessidhi, nom moderne du *Pélion* (V. *ce mot*).

Plessis, *Plexitium* (*plecto?*), mot qui entre dans la composition de beaucoup de noms de lieux. Il aurait le sens d'*enceinte*.

Plessis (Collége **du**), l'un des 10 colléges de la Faculté des arts à Paris en 1789. Il était situé au N. du collége Louis-le-Grand, et avait été fondé par un secrétaire de Philippe le Long, Geoffroi du Plessis, 1322, et agrandi par Richelieu.

Plessis-aux-Bois (Le), village à 10 kil. N. O. de Meaux (Seine-et-Marne). Château bâti par François Ier, parc magnifique.

Plessis-Baden (Le), à 32 kil. N. E. de Redon (Ille-et-Vilaine); patrie de Guébriant.

Plessis-lez-Tours (Le), village d'Indre-et-Loire, sur le Cher, dans l'arr. et à 1 kil. S. O. de Tours. Ruines du château habité par Louis XI.

Plessis-Mornay. V. Mornay.

Plessis-Piquet (Le), commune de 321 hab., dans l'arr. et à 2 kil. O. de Sceaux (Seine), et à 13 kil. S. de Paris.

Plestin, ch.-l. de canton de l'arr. et à 18 kil. S. O. de Lannion (Côtes-du-Nord), sur la Manche; 4,438 hab., dont 1,106 agglomérés.

Plèthre, mesure de longueur chez les anciens Athéniens, valant 30m,826.

Plettenberg (Gautier ou Walter **de**) fut d'abord, 1495-1521, maître provincial des Porte-Glaives de Livonie, alors assujettis à l'Ordre Teutonique. Devenu in-

dépendant, 1521, il administra la Livonie, comme grand maître jusqu'à sa mort, 1535.

Plettenberg, v. à 25 kil. d'Arensberg (Prusse). Gros draps, acier; vieux château.

Pleumartin, ch.-l. de canton de l'arr. et à 21 kil. S. E de Châtellerault (Vienne); 1,551 hab.

Pleuron, v. d'Etolie, à l'embouchure de l'Evenus. Il y avait aussi une ville du même nom dans l'intérieur, au N. O. de Calydon.

Pleurtuit, ch.-l. de canton de l'arr. et à 8 kil. S. O. de Saint-Malo (Ille-et-Vilaine); 5,308 hab., dont 682 agglomérés.

Pleyben, ch.-l. de canton de l'arr. et à 10 kil. N. E. de Châteaulin (Finistère); 4,908 hab., dont 1,012 agglomérés.

Pleyel, nom de deux compositeurs de musique : Ignace, né à Ruppersthal près de Vienne (Autriche) en 1757, se forma par les leçons de Haydn et par deux voyages en Italie. Maître de chapelle à la cathédrale de Strasbourg, 1783, il vit son emploi supprimé par la révolution. En 1795, il vint à Paris, où il fonda une maison de commerce de musique, à laquelle il ajouta une fabrique de pianos, 1807. Il mourut en 1831. — Son fils aîné, Camille, 1788-1855, né à Strasbourg, s'associa, en 1824, Kalkbrenner pour la fabrication des pianos. — Les deux Pleyel ont composé de nombreux morceaux de musique instrumentale.

Pline (Caius Plinius Secundus), dit l'*Ancien* ou le *Naturaliste*, né en 23 av. J. C. à Côme, vint de bonne heure à Rome, où il étudia sous le grammairien Apion. Après avoir servi en Germanie sous les ordres de Pomponius Secundus, 48, il retourna à Rome, où il se fit une réputation au barreau. Il devint, en 68, procurateur de l'Espagne Citérieure, et, en 75, préfet de la flotte de Misène. Voulant observer de trop près l'éruption du Vésuve en 79, il périt suffoqué par les vapeurs brûlantes. — Pline lisait beaucoup et toujours en faisant des extraits. De ses nombreux écrits il ne nous reste que son *Histoire naturelle* en 37 livres. Cet ouvrage, auquel on a justement reproché de l'affectation et de l'emphase, n'est, à tout prendre, qu'une compilation dénuée de critique. Jamais Pline n'a vérifié les faits qu'il rapporte, même quand il n'aurait eu qu'à regarder autour de lui. Aussi son livre a-t-il répandu jusqu'au xvi^e siècle une foule de préjugés qui ont nui au progrès des sciences naturelles et médicales. Le mérite de Pline est de nous avoir transmis les notions empruntées à plus de 2,000 auteurs qu'il cite exactement. Son *Histoire naturelle* est une sorte d'encyclopédie qui peut se diviser en 3 parties; 1° cosmographie et météorologie; 2° géographie; 3° histoire naturelle proprement dite. La partie géographique est assez bien ordonnée et présente un intérêt réel. Les livres consacrés aux minéraux et aux arts qui les emploient peuvent aussi être consultés avec fruit. Les collections Panckoucke et Nisard contiennent des traductions françaises de l'*Histoire naturelle* avec des notes : la dernière est due à E. Littré, 1848.

Pline le Jeune (Caius Plinius Cæcilius Secundus), né à Côme, en 61 ou 62, était, par sa mère, neveu du précédent qui l'adopta. Il plaida de bonne heure à Rome. Tribun des soldats en Syrie, il fut aussi questeur, préteur, et en 100, consul : c'est alors qu'il prononça son *Panégyrique* de Trajan, devenu le type d'un nouveau genre d'éloquence. Propréteur du Pont, 103-105, il dut poursuivre les chrétiens, non, ce semble, à cause de leur religion, mais comme infracteurs des édits portés contre les associations non autorisées. Il fut encore curateur du lit et des bords du Tibre et mourut 13 ans, au moins, après son retour du Pont. — Outre le *Panégyrique* de Trajan, il a laissé 10 livres de *Lettres*. Ses *Œuvres*, traduites avec succès par Sacy, ont été revues avec beaucoup de soin pour la collection Panckoucke par M. J. Pierrot. Depuis, M. Cabaret-Dupaty en a donné, dans la nouvelle *Bibliothèque latine-française*, une édition perfectionnée.

Plisthène, père d'Agamemnon et de Ménélas, les recommanda en mourant à son père Atrée.

Plistoanax, roi de Sparte, 458-408 av. J. C., de la branche Eurysthénide, connu par la part qu'il eut à la *paix de Nicias*, 421 av. J. C. Ses collègues furent Archidamus II et Agis II.

Plock ou **Plotsk,** ch.-l. du gouvernement de son nom (Pologne), à 110 kil. N. O. de Varsovie, sur la Vistule; 7,000 hab. Chaux, grès, faïence, briques. Evêché catholique; anc. cathédrale, où sont les tombeaux des ducs Vladislas Hermann et Boleslas III. — Le gouv. de Plock, compris entre ceux de Varsovie au S. O., de Lublin au S. E., d'Augustowo à l'E., et la Prusse propre au N., a 10,551 kil. carrés et 442,000 hab. Il renferme encore Modlin, Ostrolenka, Pultusk. Il a été formé d'une partie de la Cujavie et de la Masovie.

Plœmeur, commune de l'arr. et à 6 kil. S. O. de Lorient (Morbihan). Sardines, conserves alimentaires; 10,257 hab., dont 987 agglomérés.

Ploërn, v. de Prusse (Holstein), au N. d'un lac de son nom, à 30 kil. S. E. de Kiel; 2,500 hab. Anc. château gothique, où résidaient les ducs de Holstein-Ploërn.

Ploërmel, ch.-l. d'arr. du Morbihan, sur le Hiret, par 47° 55′ 57″ lat. N., et 4° 44′ 9″ long. O., à 42 kil. N. E. de Vannes; 5,472 hab. Commerce de bestiaux, miel, toiles, etc. Aux environs se livra le célèbre combat des Trente, 1351.

Ploeuc, ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. S. de Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord); 4,916 hab., dont 650 agglomérés. Produits agricoles.

Plogastel-Saint-Germain, ch.-l. de canton de l'arr. et à 14 kil. O. de Quimper (Finistère); 1,704 hab.

Plomb du Cantal. V. Cantal.

Plombières, ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 kil. S. O. du Remiremont (Vosges), dans un vallon arrosé par l'Eaugroune; 1,725 hab. Eaux minérales très-fréquentées. Ouvrages en fer et en acier. Entrevue de Napoléon III et de Cavour en 1858.

Plombs de Venise, célèbre prison d'État, située sous la toiture en plomb du palais ducal.

Plotin, l'un des auteurs de la philosophie néoplatonicienne, né, en 205, à Lycopolis (Egypte), étudia à Alexandrie sous divers maîtres, et en particulier sous Ammonius Saccas. A l'âge de 39 ans il suivit l'empereur Gordien en Mésopotamie pour l'initier aux doctrines des Indiens et des Persans. Il vint à Rome, en 245, et ouvrit une école d'où sortirent Longin et Porphyre. Il avait demandé à Galien de relever une ville de Campanie qui porterait le nom de *Platonopolis* et serait régie d'après les principes de la république de Platon. Il mourut en 270. — Les écrits de Plotin ont été recueillis par Porphyre, qui les distribua en 6 parties appelées *Ennéades* (neuvaines), parce qu'elles renferment chacune neuf livres. Son système philosophique se résume dans ces mots qu'il dit en expirant : « Je vais apporter ce qu'il y a de divin en nous à ce qu'il y a de divin dans l'univers. » Il se propose de ramener le subjectif et l'objectif à l'identité qui elle-même a pour base l'unité absolue. Il voit dans les sympathies du corps et de l'âme le secret de la magie qui unit « une âme à une autre âme, comme on féconde des plantes éloignées les unes des autres. » En somme sa doctrine a été une tentative pour concilier Aristote et Platon, mais en inclinant vers le mysticisme de l'Orient. La meilleure édition des *Ennéades* est celle de Fr. Creuzer (Oxford, 3 vol. in-4°), qui a été reproduite par Dübner dans la collection Didot. Bouillet en a donné une traduction française, 3 vol. in-8°, 1857.

Plotine, *Plotina Pompeia*, femme de Trajan, prépara l'élévation d'Adrien à l'empire en lui faisant épouser Sabine, nièce de l'empereur. A la mort de Trajan, elle usa, dit-on, d'une supercherie pour déclarer l'adoption d'Adrien. Ce dernier éleva en son honneur les arènes de Nîmes. Elle mourut en 129.

Plotius ou **Plautius** (Lucien), rhéteur romain, né à Marseille, enseigna le premier, en latin, la rhétorique à Rome. Il fut l'un des maîtres de Cicéron vers 95 av. J. C.

Plotsk, V. Plock.

Plouagat, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 10 kil. E. de Guingamp (Côtes-du-Nord); 2,290 hab., dont 356 agglomérés.

Plouaret, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 14 kil. S. de Lannion (Côtes-du-Nord); 3,358 hab., dont 729 agglomérés.

Plouay, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. N. de Lorient (Morbihan); 4,093 hab.

Ploubalay, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 17 kil. N. O. de Dinan (Côtes-du-Nord); sur une anse du golfe de Saint-Malo; 2,679 hab., dont 282 agglomérés.

Ploucquet (Godefroi), philosophe allemand, 1716-1790, né à Stuttgart d'une famille de réfugiés français, enseigna à Tubingue. On cite de lui : *Fundamenta philosophiæ speculativæ*, in-8°, exposition lucide du système de Leibniz : *Methodus calculandi in logicis*, etc.

Ploudalmézeau, ch.-l. de canton de l'arrond. et

à 25 kil. N. O. de de Brest (Finistère); 3,148 hab., dont 817 agglomérés.

Ploudiry, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 30 kil. E. de Brest (Finistère); 1,478 hab.

Plouescat, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 32 kil. N. O. de Morlaix (Finistère), sur la Manche; 3,095 hab., dont 819 agglomérés.

Plougastel-Daoulas, bourg de l'arrond. de Brest (Finistère); petit-port, toiles; 6,315 hab., dont 769 agglomérés.

Plouguenast, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 14 kil. N. de Loudéac (Côtes-du-Nord); 3,489 hab., dont 468 agglomérés.

Plouha, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil. N. O de Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord); 4,951 hab., dont 780 agglomérés.

Plouigneau, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 16 kil. E. de Morlaix (Finistère); 4,946 hab., dont 680 agglomérés.

Plouzévédé, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 24 kil. O. de Morlaix (Finistère); 1,757 hab.

Pluche (Noel-Antoine), littérateur, né en 1688 à Reims, enseigna au collége de sa ville natale, puis fut appelé à diriger le collége de Laon. Prêtre, il refusa d'adhérer à la bulle *Unigenitus*, et dut donner sa démission. Il se consacra à l'enseignement privé, d'abord à Rouen, puis à Paris. Il mourut en 1749. On a de lui : *Spectacle de la nature*, 1761, 9 vol. in-12; *Histoire du Ciel*, 2 vol. in-12; ces deux ouvrages ont été traduits à l'étranger; *Harmonie des Psaumes et de l'Evangile*, *Mécanique des langues;* etc.

Plukenet (Léonard), botaniste anglais, 1642-1706(?), fut, vers la fin de sa vie, surintendant du jardin d'Hamptoncourt. Son herbier, riche de 8,000 plantes, est au Musée britannique. On a réimprimé de lui les quatre traités suivants : *Phytographia*, *Almagestum botanicum*, *Almagesti botanici Mantissa* et *Amaltheum botanicum*, in-4°, qui contiennent plus de 2,740 figures de plantes.

Plumartin. V. Pleumartin.

Plume (La), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 14 kil. S. O. d'Agen (Lot-et-Garonne); 1,658 hab.

Plumier (Charles), botaniste, né, en 1646, à Marseille, appartenait à l'ordre des minimes. Il mourut en 1704, au moment d'entreprendre un quatrième voyage d'exploration en Amérique. Il a introduit l'usage de donner aux genres nouveaux les noms de botanistes distingués. On a de lui : *Description des plantes de l'Amérique*, in-fol.; *Nova plantarum americanarum genera*, in-4°; *Traité des fougères de l'Amérique*, in-fol., etc. — Il a écrit aussi l'*Art de tourner*, 1701, in-fol.

Plumier (Denis), sculpteur belge, né à Anvers, 1688-1721, eut le premier prix de l'Académie de sculpture et de peinture de Paris. On cite de lui : l'*Enlèvement de Proserpine*, la *Statue du Fleuve* (à Bruxelles), le *Mausolée de Ph. Spinola*. Il mourut à Londres.

Plunkett (Olivier), prélat catholique irlandais, né en 1629, au château de Rathmore (Meath). Elevé à Rome, il y enseigna la théologie et y fut fut nommé archevêque d'Armagh et primat d'Irlande, 1669. Accusé par les protestants d'avoir fomenté un complot contre Charles II, 1681, il fut, malgré son innocence, condamné à mort et exécuté à Tyburn. On a de lui : *Mandements et Lettres pastorales*, 2 vol. in-4°.

Pluquet (François-André-Adrien), savant ecclésiastique, né à Bayeux en 1716, enseigna au Collége de France la philosophie et l'histoire. Il mourut en 1790. On a de lui : *Examen du fatalisme*, 1757, in-12; *Dictionnaire des hérésies*, 2 vol. in-8°, le meilleur de ses ouvrages, réédité avec additions en 1817; *Livres classiques de la Chine*, traduits du latin du P. Noël, 7 vol. in-18, etc.

Plutarque, historien et moraliste grec, né à Chéronée (Béotie), vers 50 de J. C., d'une famille honorable. Il nous apprend lui-même qu'en 66 il suivait à Delphes les leçons du philosophe Ammonius, et qu'il voyagea en Egypte et en Asie. Attaché à sa petite ville de Chéronée, il défendit ses intérêts auprès du proconsul d'Achaïe, et aussi à Rome, où il se rendit deux fois. A Rome, il donna en public des leçons de philosophie. Il paraît avoir été précepteur d'Adrien, et, selon Suidas, il aurait été créé consul par Trajan, qui l'aurait chargé du gouvernement de l'Illyrie. Retiré à Chéronée dans sa vieillesse, il y fut investi de toutes les dignités locales, et remplit aux fêtes de Delphes les fonctions de prêtre d Apollon. Il mourut vers l'an 120. — Plutarque paraît avoir exercé, pendant une partie de sa vie, la profession alors si honorée de sophiste. Il aurait composé 210 ouvrages dont il ne nous reste que 130, en y comprenant quelques traités réputés apocryphes. On a de lui des *Œuvres morales* et des *Vies parallèles*. Les *Œuvres morales* comprennent des ouvrages fort différents par le sujet, par la forme et par le caractère : philosophie, histoire de la philosophie, morale, physique, hygiène, antiquités, mélanges d'érudition, telles sont les divisions qu'on peut y introduire. On remarque parmi ces traités: *Isis et Osiris; Des contradictions des Stoïciens; Du démon de Socrate; De la démangeaison de parler; De la fortune; De la tranquillité de l'âme; Consolation à Apollonius; Consolation à sa femme sur la mort de sa fille; De la musique*, etc. Il est à croire que la plupart de ces écrits ne sont que la reproduction plus ou moins remaniée de leçons faites en public. Les *Vies parallèles* sont de beaucoup supérieures aux Œuvres morales. Originairement elles se divisaient en livres contenant chacun la biographie de deux personnages, l'un de Rome, l'autre de Grèce, et leur parallèle. On a trouvé certains de ces rapprochements plus ingénieux que solides. On a reproché à Plutarque peu de critique dans le choix des sources, de la négligence dans la chronologie, un certain nombre d'inexactitudes, etc. Ces objections sont fondées, mais elles ne sauraient faire oublier qu'il y a dans les *Vies* une singulière élévation morale, une rare connaissance du cœur humain, une érudition immense, un remarquable talent de narration. On peut citer comme des modèles les biographies de *Cicéron et de Démosthène*, d'*Alexandre et de César*, etc. La composition de Plutarque est, en général, prolixe et diffuse, mais ce défaut de précision ne l'empêche point d'avoir de l'éclat et du pittoresque. S'il n'a pas la naïveté que la traduction d'Amyot lui a fait attribuer, il a cependant, malgré son séjour dans les écoles des rhéteurs, de l'aisance et de la grâce. Son tort le plus grave est d'avoir appartenu à une époque de décadence, et sa langue s'en ressent. Les meilleures éditions de Plutarque sont celles de Reiske (Leipzig, 12 vol. in-8°, et de la collection Didot (5 vol. in-8°), avec traduction latine. Wittenbach a édité les *Œuvres morales* (Oxford, 13 vol. in-8°), et Bekker les *Vies* (5 vol. in-16, Leipzig). Les *Œuvres complètes* ont été traduites en français par Amyot et par Ricard. Les *Vies* ont été traduites séparément par l'abbé Tallemand, 1667, par Dacier, 1721-34, et par A. Pierron, 1845.

Pluton, dieu des enfers chez les anciens, était fils de Saturne et de Rhée. Sauvé par celle-ci (V. Saturne), il partagea le monde avec ses frères Jupiter et Neptune. Il enleva à Eleusis ou à Enna, en Sicile, Proserpine (V. ce nom), l'épousa, et la défendit contre Pirithoüs descendu aux enfers pour la ravir. Il portait dans la lutte contre les Titans un casque qui le rendait invisible. Honoré surtout à Pylos de Messénie, à Athènes, à Trézène, etc., il avait aussi des temples en Sicile, à Rome et sur le mont Soracte. On lui sacrifia d'abord des hommes, puis des taureaux et des brebis au pelage noir et toujours en nombre pair : les chairs étaient entièrement consumées par le feu. Le mois de février et le deuxième jour des autres mois lui étaient consacrés chez les Romains.

Plutus, dieu des richesses, était fils de Cérès et de Jasion. Il était aveugle. On le représentait sous la figure d'un vieillard.

Pluvialia, nom anc. de l'île de Fer.

Pluvigner, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 32 kil. N. E. de Lorient (Morbihan); 4,669 hab., dont 1,274 agglomérés.

Pluvinel (Antoine de), écuyer, 1555-1620, né à Crest (Dauphiné), s'attacha d'abord au duc d'Anjou (Henri III, roi de France). Sous le règne de Henri IV, il fonda la première des écoles de manége dites *Académies*. On a de lui : *Maneige royal*, in-fol, 1623, réédité en 1625, sous ce titre : *Instruction du roy en l'exercice de monter à cheval*.

Pluviôse (mois de la pluie), cinquième mois du calendrier républicain français, 20 janvier — 18 février de l'année ordinaire.

Plymouth, v. d'Angleterre (Devon), à 70 kil. S. O. d'Exeter, sur le havre de son nom et à l'embouchure de la Tamer et de la Plym, par 50° 22′ lat. N., et 6° 31′ long. O.; 69,000 hab. — Port militaire. Rade défendue par un brise-lames qui est un chef-d'œuvre, et éclairée par le phare d'Eddystone. Ecole royale de la marine anglaise, arsenal maritime réparti en trois localités, Devonport (V. ce mot), Stonehouse et Keyham. Il y a aussi deux ports marchands. — Evêché catholique.

Plymouth, v. des Etats-Unis (Massachusetts), sur la baie du cap Cod, à 55 kil. S. E. de Boston. Premier établissement des Puritains anglais dans le Nouveau Monde.

Plymouth, capit. de l'île de Montserrat, dans les Petites-Antilles anglaises.

Plyntéries (πλύνω, laver), cérémonie athénienne dans laquelle on lavait la statue de Minerve. Ce jour était de mauvais présage, comme on le voit au retour d'Alcibiade, 407 av. J. C.

Pneumatomaques, nom donné à des hérétiques qui *combattaient* la divinité du Saint-Esprit.

Pnyx, place d'Athènes, dans le voisinage de l'Acropole. On y tenait l'assemblée du peuple.

Pô, *Padus*, *Eridanus*, *Bodincus*, fleuve de l'Italie du Nord, a un bassin circonscrit par l'Apennin septentrional, par les Alpes occidentales, centrales et Rhétiques, et par le contre-fort de l'Ortler et du Montebaldo. Né au mont Viso, il coule au N. par Saluces et Carignan, puis à l'E. par Turin, Casal, Valenza, Plaisance, Crémone, Guastalla et Ficcarolo. De là il se rend dans l'Adriatique par diverses branches appelées *Pô di Primaro*, *Pô di Volano*, *Pô di Goro*, *Pô di Levante* et *Pô della Maestra :* celle-ci comprend encore le *Pô delle Tolle* et le *Pô della Donzella*. Le cours du Pô est de 550 kil. Navigable depuis son confluent avec le Tessin, il arrose dès lors un pays plat, et, en dernier lieu, marécageux, que des digues gigantesques protégent. Ses affluents sont à droite, la Stura, le Tanaro, la Trébie, le Taro, la Parma, le Panaro, le Reno, etc.; et à gauche, les deux Doria, la Sesia, le Tessin, l'Olona, l'Adda, l'Oglio, le Mincio, etc. Dans l'antiquité, il divisait la Gaule Cisalpine en *Transpadane* au N. et *Cispadane* au S. Sous Napoléon Ier, il a donné son nom aux départ. du *Pô* (Turin), du *Haut-Pô* (Crémone), et du *Bas-Pô* (Ferrare).

Pocock (Edward), orientaliste anglais, 1604-1691, né à Chivaly (Berk), enseigna l'arabe à Oxford. On a de lui: *Theological works*, commentaires sur plusieurs livres de l'Ecriture, in-fol.; *Specimen historiæ Arabum*, in-4°, etc. — Son fils aîné, Edward, né à Oxford en 1647, est l'auteur d'une traduction latine de la *Description de l'Egypte*, d'Abdallatif, qui parut en 1800, in-4°.

Pococke (Richard), voyageur anglais, 1704-1765, né à Southampton, visita le Levant de 1734 à 1741, et devint évêque d'Ossory (Irlande), puis de Meath. Ses *Voyages en Orient* ont été traduits en français, 7 vol. in-12.

Podalire, frère de Machaon. V. *ce mot*.

Podarcès, premier nom de Priam. V. *ce mot*.

Podensac, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 32 kil. S. E. de Bordeaux (Gironde), sur la Garonne; 1,601 hab. Vins blancs estimés.

Podestat, magistrat des villes italiennes aux XIIe, XIIIe et XIVe siècles. Il était investi de l'autorité judiciaire et du commandement des troupes, le reste de l'administration étant confié à des consuls ou à des conseils. Les abus de ce *pouvoir de sang* (*potestas*, d'où *podestat*) étaient prévenus par l'élection annuelle du *podestat*, qui était, de plus, choisi dans une ville étrangère, et assujetti à rendre des comptes. Des jurisconsultes l'assistaient dans ses fonctions judiciaires, et des chevaliers en temps de guerre. La dignité du *podestat*, établie solennellement à Milan et à Bologne, 1185, et à Gênes, 1190, s'affaiblit dans la révolution qui substitua des principautés aux républiques.

Podiebrad (Georges), roi de Bohême, 1458-1471, né en 1420, était fils d'un seigneur hussite. Régent pendant la minorité de Ladislas le Posthume, il lui succéda, 1458, et se trouva en désaccord avec la cour de Rome au sujet des concessions faites à la Bohême par le concile de Bâle. Excommunié par le pape Paul II, 1465, combattu par son gendre Mathias Corvin, 1468, il mourut au moment où ses affaires se relevaient, 1471.

Podiebrad, v. de l'empire d'Autriche (Bohême), sur l'Elbe, à 60 kil. E. de Prague; 3,000 hab. Hospice d'invalides. Patrie de G. Podiebrad.

Podium, nom de la ville du Puy en latin.

Podlachie ou **Podlaquie,** palatinat de l'anc. Pologne (petite Pologne), entre la Prusse orientale au N., la Lithuanie à l'E., et les palatinats de Lublin au S., et de Mazovie à l'O. Arrosée par le Bug du Nord et la Narew, elle renfermait *Bielsk*, ch.-l., Augustowo, Tykocin, etc. La Prusse l'acquit en 1795, pour la céder au grand-duché de Varsovie, où elle forma le départ. de Siedlec, 1807. Comprise depuis 1815 dans la Pologne russe, elle a été répartie entre les gouvernements d'Augustowo, de Plock et de Lublin.

Podolie, gouvernement de la Russie, au S. O., entre ceux de Volhynie au N., de Kiev à l'E., de Kherson au S. E., de Bessarabie au S. O., et la Galicie à l'O.; 42,018 kil. carrés; 1,933,000 hab. Villes, *Kaminiec* ou *Kamenetz*, ch.-l., et Bar. Territoire arrosé par le Dniester et le Boug du Sud. Tabac, betteraves, céréales. Mérinos. Longtemps disputée entre les Polonais et les Russes, la Podolie a été assurée aux derniers, par les deux premiers démembrements de la Pologne, 1772 et 1792.

Podor, comptoir français de Sénégambie (Toro), sur le Sénégal, et dans l'île à Morfil, à 200 kil. N. E. de Saint-Louis.

Poë (Edgar), poëte et romancier américain, 1811-1849, né à Baltimore, mena une vie d'aventurier. Il écrivit pour des journaux et des revues de New-York des poésies et des contes. Il n'a traité que des sujets sombres et bizarres. Baudelaire a traduit en français quelques-unes de ces compositions sous ce titre : *Histoires extraordinaires*, 1856, in-18.

Pœcile. V. Pécile.

Poëlenburg (Cornelis), peintre hollandais, né à Utrecht, 1586-1660, se perfectionna à Rome. Il fut l'ami de Rubens. Il a surtout composé des paysages, d'un coloris brillant, mais d'un dessin incorrect. Le Louvre a de lui *le Martyre de saint Etienne* une *Diane au bain*, et deux *Vues du Campo-Vaccino*. Poëlenburg a aussi gravé à l'eau-forte.

Poelitz (Charles-Henri-Louis), historien et publiciste, 1772-1838, né à Ernstthal, enseigna l'histoire à Dresde, à Wittemberg et à Leipzig. On a de lui : *Manuel d'histoire ancienne*, 4 vol.; *Histoire du royaume de Saxe; les Sciences politiques d'après les idées de notre temps*, 5 vol., etc.

Poellnitz (Charles-Louis, baron de), aventurier allemand, 1692-1775, né à Ifsoum, près de Cologne, vécut à Berlin, à Paris, à Dresde, à Vienne, à Madrid, à Londres, etc. Il mourut chambellan de Frédéric le Grand. Il a laissé de curieux *Mémoires*, 5 vol. in-8°.

Poelten (Saint-). V. Pölten.

Pœni, nom latin des *Carthaginois*, à cause de leur origine phénicienne.

Poerio (Charles), homme politique, né à Naples en 1803, conspira à plusieurs reprises contre les Bourbons. Ministre de Ferdinand II pendant la révolution de 1848, il rentra bientôt dans l'opposition et fut jeté en prison en 1849. Traîné de bagne en bagne, puis condamné à la déportation en Amérique, il s'échappa dans le trajet, 1857. Il s'attacha depuis au Piémont, et mourut sénateur du royaume d'Italie, 1867.

Poerson, nom de trois peintres français : Paris élève de Vouet; — Charles, né à Metz, (?) 1609-1667, l'un des douze anciens de l'Académie de peinture, en 1651; — Charles-François, fils du précédent, né à Paris, 1653-1725, fut reçu à l'Académie de peinture en 1692; il fut directeur de l'Académie de France à Rome, où il mourut.

Poeste (Hommes de), *homines potestatis*, personnes de condition servile, ou plutôt, au moyen âge, personnes soumises à l'autorité du seigneur justicier.

Pœstum. V. Pæstum.

Pogge (Le). V. Poggio.

Poggiani (Jules), érudit italien, 1522-1568, né à Suna, sur le lac Majeur, fut secrétaire du cardinal Ch. Borromée. Il a revu le texte du catéchisme, dit *ad Parochos*, et édité le *Bréviaire* de Pie V, in-fol., 1568.

Poggio Bracciolini (Jean-François), dit *le Pogge*, humaniste italien, né en 1380, à Terranuova, près de Florence. Nommé secrétaire apostolique, 1413, il occupa cet emploi, sous plusieurs papes, jusqu'en 1453. Son mérite principal a été de mettre au jour plusieurs monuments de l'antiquité latine. Il découvrit à Saint-Gall et dans d'autres couvents des manuscrits de *Quintilien*, *Valerius Flaccus*, *Ammien Marcellin*, *Vitruve*, *Columelle*, *Lucrèce*, 8 discours de *Cicéron*, 12 comédies de *Plaute*, etc. Revenu à Rome, 1420, il y apprit le grec, et en 1434, se rendit avec Eugène IV à Florence, où il passa dix ans : dans cet intervalle, il soutint une lutte très-vive contre Philelphe. Rentré à Rome, il écrivit une diatribe violente contre l'antipape Félix V, et un dialogue *de Varietate fortunæ urbis Romæ*. En 1450, il composa, sous le titre de *Facetiæ*, un recueil de contes empruntés, en partie, aux fabliaux français. A partir de 1453, Poggio exerça à Florence les fonctions de chancelier de la république. Ayant eu le dessous dans une lutte littéraire engagée contre Laurent Valla, il se releva en composant une *Historia florentina*, de 1350 à 1445, qui est une des meilleures productions historiques de ce temps. Il mourut en 1459. — Son fils Jacques, 1441-1478, traduisit en italien *l'Histoire de Florence*, de son

père, in-fol. et in-4°, entra dans la conspiration des Pazzi, et fut pendu en 1478.

Poggio-Mirteto, v. d'Italie, à 22 kil. S. O. de Rieti, a eu un évêché en 1841.

Poilly (De), famille de graveurs français. — François, 1622-1693, né à Abbeville, se perfectionna à Rome. Il excella dans le portrait et l'histoire. — Nicolas, 1626-1696, frère et élève du précédent, né à Abbeville, eut deux fils, Jean-Baptiste, 1669-1728, et Nicolas, 1675-1747, qui ont travaillé tous deux à l'ouvrage connu sous le nom de *Cabinet Crozat*.

Poinsinet (Antoine-Alexandre-Henri), auteur dramatique, né à Fontainebleau, 1735, se noya dans le Guadalquivir, 1769. Il écrivit plusieurs livrets d'opéras, et une comédie, *le Cercle ou la Soirée à la mode*, 1764 Son ignorance et sa vanité l'exposèrent à de continuelles mystifications.

Poinsinet de Sivry (Louis), littérateur, 1733-1804, né à Versailles, débuta par une traduction en vers, d'Anacréon, Sapho et autres poëtes grecs, 1758. Il composa aussi des tragédies, dont une seule, *Briséis*, 1759, réussit, grâce à d'habiles emprunts faits à *l'Iliade* et au talent de Lekain. Ses autres ouvrages sont écrits avec beaucoup de précipitation ; on cite des traductions de *Pline l'Ancien* et d'*Aristophane*. Il soutint avec ardeur la cause de la Révolution.

Poinsot (Louis), géomètre, 1777-1859, né à Paris, élève de l'Ecole polytechnique, enseigna les mathématiques au lycée Bonaparte, puis à l'Ecole polytechnique. Il fut admis à l'Académie des sciences, 1813, au conseil de l'instruction publique, 1840, au Bureau des longitudes, 1843, à la Chambre des pairs, 1846, et au Sénat, 1852. — Outre des *Mémoires*, il a publié des *Eléments de statique*, dans lesquels il a exposé, pour la première fois, la théorie des couples.

Pointe-à-Pitre, v. de la Guadeloupe (Grande-Terre), à l'issue du détroit dit Rivière Salée, à 50 kil. N. E. de la Basse-Terre, par 16° 14′ lat. N., et 63° 51′ long. O.; 15,600 hab. — Terrible tremblement de terre de 1843. Rade magnifique.

Pointe-de-Galle, port fortifié de Ceylan, sur la côte S. O., à 120 kil. S. E. de Colombo, par 6° 1′ 25″ lat. N., et 77° 52′ 23″ long. E. Il est le centre de la navigation à vapeur dans la mer des Indes, par sa position sur les routes d'Aden, de Maurice, d'Australie, de Chine et de Calcutta.

Pointis (Jean Bernard **Desjeans**, baron de), marin français, né en 1645, se signala sous Duquesne, devant Alger, 1681-1683, et sous Tourville, au combat de Beachy-Head, 1690. Chef d'escadre, il prit Carthagène des Indes, en 1697, et, à son retour, échappa à une flotte anglaise. Il échoua au siége de Gibraltar, 1705, et mourut en 1707. — On a de lui : *Relation de l'expédition de Carthagène*, in-12

Poiré, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 12 kil. N. O. de La Roche-sur-Yon (Vendée) ; 3,834 hab.

Poiret (Pierre), théologien protestant, né à Metz, 1646, fut pasteur à Heidelberg, à Hambourg, etc. Converti au mysticisme, il se retira à Rheinsbourg, près de Leyde, 1688, et y mourut, 1719. — Indifférent aux questions dogmatiques, il voyait l'essence de la religion dans la morale. On a de lui : *l'Economie divine*, 7 vol. in-8°; *Principes solides de la religion*, in-12 ; *Théologie réelle*, avec une *Lettre* curieuse sur 130 auteurs mystiques, etc. Il a édité les *Œuvres* d'Antoinette Bourignon, de Mme Guyon, etc.

Poiret (Jean-Louis-Marie), naturaliste, 1755-1834, né à Saint-Quentin, visita l'ancienne Numidie, 1785-86. Outre son *Voyage en Barbarie*, 2 vol. in-8°, il a écrit pour l'Encyclopédie méthodique le *Dictionnaire de botanique*, 20 vol. in-4°; *Leçons de Flore*, in-8°, etc.

Poirier (Germain, dom), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Paris en 1724, a publié avec dom Précieux le t. XI de la *Nouvelle Collection des historiens de France*, et coopéré à l'édition en 3 vol. in-fol. de *l'Art de vérifier les dates*. Nommé bibliothécaire à l'Arsenal, 1796, il mourut en 1803.

Poirson (Jean-Baptiste), géographe, 1760-1831, né à Vrécourt (Vosges), a exécuté des globes, des sphères terrestres, des cartes insérées dans les relations de Macartney, de Humboldt, etc. On lui doit encore : *Atlas mathématique, physique et politique*, avec Mentelle, 1804 ; *Nouvelle géographie élémentaire ;* le beau globe de la galerie d'Apollon, au Louvre, est de lui.

Poirson (Charles), connu sous le nom de *Delestre-Poirson*, fils du précédent, 1790-1859, auteur dramatique, a fait un grand nombre de pièces de théâtre, en société avec les auteurs en vogue à cette époque. Il fut directeur du Théâtre du Gymnase, 1820-1844, auquel les pièces de Scribe assurèrent un long succès.

Pois (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 16 kil. N. O. de Mortain (Manche); 781 hab.

Poisson, nom d'une famille de comédiens français. Raymond, 1633-1690, excella dans les rôles de *Crispin*, dont il créa, non le personnage, mais le costume. Il composa 9 pièces en vers, assez faibles de style, mais non sans verve. — Son fils, Paul, 1658-1735, ne fut que comédien. — Son petit-fils, Philippe, 1682-1743, a laissé 10 comédies en vers ; son autre petit-fils, François-Arnoul, 1696-1753, surpassa, comme acteur, son père et son aïeul, qui ne furent hors ligne que dans les *Crispin*.

Poisson (Nicolas-Joseph), oratorien, né à Paris en 1637, commenta divers traités de Descartes. Il mourut en 1710. Il a donné un abrégé des conciles sous ce titre : *Delectus auctorum Ecclesiæ universalis*, in-fol.

Poisson (Siméon-Denis), géomètre, né à Pithiviers en 1781, fut élève, puis professeur à l'Ecole polytechnique Appelé à la Faculté des sciences, 1809, et à l'Institut, 1812, il fut créé pair de France, 1837, et mourut en 1840. Il a fait partie, depuis 1830, du Conseil royal de l'Instruction publique. Il a publié plus de 300 *Mémoires* insérés dans divers recueils, et, en outre : *Traité de mécanique; Nouvelle théorie de l'action capillaire ; Théorie mathématique de la chaleur*, etc. On le considère comme l'un des fondateurs de la physique mathématique. On lui a érigé une statue à Pithiviers.

Poisson. V. Pompadour.

Poisson, ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. de Vassy (Haute-Marne); 1,308 hab.

Poissons (Les), constellation, faisant partie du zodiaque, et correspondant au mois de février.

Poissy, *Pinciacum*, ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 kil. N. O. de Versailles (Seine-et-Oise), sur la Seine ; 5,047 hab. Maison centrale de détention pour hommes. Marché de bestiaux pour l'approvisionnement de Paris, dont l'importance a décru depuis l'ouverture du marché de la Villette à Paris même (1867). Sous le règne de Charles IX, il se tint, dans cette ville, entre les théologiens catholiques et les docteurs protestants, une célèbre conférence connue sous le nom de *Colloque de Poissy*, sept. 1561. Patrie de saint Louis. C'était la capitale du *Pincerais*.

Poitiers, *Limonum* et *Pictavi*, ch.-l. du départ. de la Vienne, au confluent du Clain et de la Boivre, par 46° 34′ lat. N., et 1° 59′ long. O., à 334 kil. S. O. de Paris par chemin de fer; 30,036 hab. — Cour d'appel ; évêché suffragant de Bordeaux. Académie universitaire. Facultés de droit, de lettres et de sciences. Antiquités ; belle cathédrale ogivale; palais des anciens comtes de Poitou, etc. Plumes d'oie renommées. Vins. Draps, cuirs, luzerne, trèfle, etc. — Ch.-l. des *Pictones*, dans l'antiquité, Poitiers a été, au moyen âge, la capitale du Poitou. Charles VII y résida pendant les 14 premières années de son règne. Dans les environs furent livrées les batailles de Vouillé, par Clovis, 507, de Tours ou de Poitiers, par Charles Martel, 732, de Maupertuis ou de Poitiers, par Jean le Bon, 1356. En 1569, Henri de Guise défendit la ville contre Coligny. Henri III y négocia, en même temps qu'à Bergerac, un traité qui mit fin à la 6e guerre civile religieuse, 1577. Charles VII y avait fondé une Université en 1432; les Grands-Jours s'y tinrent en 1595, 1579, 1634.

Poitou, *Pictavi*, *Pictones*, anc. prov. et gouv. de la France avant 1790, à l'O., entre la Bretagne et l'Anjou au N.; la Touraine, le Berry et la Marche à l'E.; l'Angoumois, la Saintonge et l'Aunis au S., et l'Atlantique à l'O. Capit., *Poitiers*. Les collines de Gatine, qui le traversent du N. O. au S. E., le divisaient en Haut-Poitou, au N. E. (Poitiers, *capitale*, Châtellerault, Loudun, Parthenay, Melle, Rochechouart, la Trémoille, Vivonne, la Meilleraye, Thouars, Lusignan, Marsillac, etc.), arrosé par la Vienne, le Thoué et la Sèvre-Nantaise ; et Bas-Poitou, au S. O. (Fontenay-le-Comte, *capitale*, Niort, Luçon, Sables-d'Olonne, Saint-Maixent, Maillezais, Mauléon, La Roche-sur-Yon, etc.), arrosé par le Lay, la Vendée et la Sèvre-Niortaise. Bœufs, chevaux, ânes, mulets, chiens de chasse. Marais salants sur la côte, de laquelle dépendent les îles d'Yeu et Noirmoutier. En 1790, on en forma les 3 départ. de la Vienne, des Deux-Sèvres et de la Vendée.

Avant la conquête romaine, le pays des *Pictavi* (V. ce mot) était compris dans la Celtique. Sous Auguste, il fut rattaché à l'Aquitaine, et, sous Constantin, à l'Aquitaine 2e. Lors des invasions barbares, il fut conquis par

le Wisigoth Euric, et, après la bataille de Vouillé, 507, par Clovis. Redevenu indépendant sous les Mérovingiens, il prit part à la lutte de l'Aquitaine contre les premiers Carlovingiens. Charlemagne en fit, 778, un comté qui devint héréditaire en 880, et s'agrandit du duché de Gascogne, 1038. Les souverains du Poitou portaient alors le titre de duc d'Aquitaine, et, aux XIe et XIIe siècles, tenaient l'une des cours les plus brillantes de l'Europe. Le premier mariage d'Eléonore de Guienne donna le Poitou au roi de France, Louis le Jeune, 1137, et le second à Henri II Plantagenet, 1152. Philippe Auguste le reprit aux Anglais, 1204, et saint Louis en fit l'apanage de son frère, Alphonse, 1237. Livré encore aux Anglais par le traité de Brétigny, 1360, le Poitou fut repris par Charles V, 1369, qui en fit, à son tour, l'apanage de son frère, Jean de Berry, dont le fils le laissa à la couronne, 1422. Les guerres de religion, au XVIe s., et la guerre de Vendée, à la fin du XVIIIe s., désolèrent ce pays, qui se transforme de nos jours, grâce à la paix et au développement des voies de communication.

Poitou (Collines du). Elles commencent à la source de la Charente et vont jusqu'à la mer sur une longueur de 200 kil. Elles sont formées d'argiles et calcaires jurassiques. Leur prolongement prend les noms de plateau de Gâtine et de collines du Bocage.

Poitrinal. V. Pétrinal.

Poivre (Pierre), voyageur et administrateur, né à Lyon en 1719, visita pendant 7 ans. 1740-1748, une partie de la Chine, la Cochinchine, Batavia, Pondichéry et l'Ile de France. Chargé, en 1749, d'une mission de la Compagnie des Indes, il établit un comptoir à Faïfo, près de Tourane, et explora, malgré les Hollandais, les îles Moluques, dont il rapporta à l'île de France un certain nombre de plants et de graines, 1755. A son retour en France, il resta 10 ans dans une inactivité de laquelle il sortit en 1767 pour occuper l'emploi d'intendant aux îles Mascaraignes. Il y renouvela et agrandit les cultures, et adoucit le sort des esclaves. Rappelé en 1773, il mourut en 1786. De ses nombreux manuscrits on a tiré et publié, à son insu, *Voyage d'un philosophe*, in-12.

Poix, ch.-l. de canton de l'arr. et à 26 kil. S. O. d'Amiens (Somme); 1,322 hab.

Pol-de-Léon (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. N. O. de Morlaix (Finistère), sur la Manche; 6,741 hab., dont 3,012 agglomérés. Tanneries. Siége d'un évêché avant la Révolution. Cathédrale et église de Kreisker, célèbre par son clocher.

Pol-sur-Ternoise (Saint-), ch.-l. d'arr. du Pas-de-Calais, à 30 kil. N. O. d'Arras, sur la Ternoise, par 50° 22′ 55″ lat. N., et 0° long. O.; 3,743 hab. Eaux minérales ferrugineuses. Commerce de bestiaux. L'un de ses seigneurs fut le connétable Louis de Luxembourg, contemporain de Louis XI.

Pola, *Pietas Julia*, et *Pola*, v. de l'empire d'Autriche (Istrie), à 110 kil. S. de Trieste, sur l'Adriatique; 11,000 hab. Importante déjà dans l'antiquité, comme l'attestent ses ruines romaines (amphithéâtre, arc de triomphe, etc.), Pola est auj. le premier port militaire de l'Autriche. Rade excellente.

Polabes. V. Wendes.

Polaire (Mer), nom donné soit à l'océan Glacial arctique, soit à la portion de cet Océan, située en Amérique, au delà du 77° de lat. N., au N. des îles Melville, Cornwallis et Parry, et communiquant, par le détroit de Jones, avec la mer de Baffin.

Polaires (Cercles); situés, dans chaque hémisphère, à 23° 28′ du pôle, ils marquent la limite qui sépare les zones glaciales des zones tempérées. Il y a le cercle polaire N. ou *arctique*, et le cercle polaire S. ou *antarctique*.

Polastron (Gabrielle de). V. Polignac.

Polder, nom donné, en Belgique et en Hollande, à des terrains conquis sur la mer, endigués et cultivés.

Pole ou **Poole** (Reginald), en latin *Polus*, prélat anglais, né, en 1500, à Stoverton (Stafford), était cousin de Henri VIII, dont il blâma le divorce. Exilé volontaire, 1531, il devint cardinal, 1536, présida aux travaux préparatoires du concile de Trente, 1545, et faillit succéder à Paul III, 1549. Sous Marie Tudor, il revint en Angleterre, où il mit fin au schisme de Henri VIII, 1554. Sacré archevêque de Cantorbéry, 1556, il mourut en 1558. Outre sa *Correspondance*, 5 vol. in-4°, il a laissé : *Pro unitate Ecclesiæ, ad Henricum VIII*, in-fol.; *De concilio*, in-4°; *De summi Pontificis officio et potestate*, in-8°, etc.

Polémarque (Archonte). V. Archonte.

Polémon, philosophe grec, né à Athènes, se livra d'abord aux plaisirs. Ramené à une vie régulière par une leçon du philosophe Xénocrate sur la tempérance, il lui succéda à la tête de l'Académie, 315 av. J. C., et mourut en 273. Il eut pour disciples Arcésilas, fondateur de la nouvelle Académie, Cratès, Zénon.

Polémon, le *Périégète*, géographe grec du IIe s. av. J. C., parcourut la Grèce en recueillant des inscriptions. Il a aussi décrit différentes contrées. Les fragments de Polémon ont été réunis par Preller, Leipzig, in-8°.

Polémon, *Antonius Polemo*, rhéteur grec, né à Laodicée, professa à Smyrne, eut la faveur de Trajan et d'Adrien, et mourut vers 143. On a de lui deux *Oraisons funèbres*, Leipzig, 1819, in-8°.

Polémon, écrivain du IIe siècle ap. J. C., auteur d'un traité de *Physiognomonie*, inséré dans les *Scriptores physiognomoniæ* de Franz, 1780, in-8°.

Polémon Ier, roi de Pont, était fils du rhéteur Zénon. Investi par le triumvir Antoine d'une partie du Pont, 37 av. J. C., et de la Petite-Arménie, 35, il reçut encore d'Auguste le royaume de Bosphore, 14. Pris dans une expédition par une tribu barbare des environs de Phanagoria, il fut massacré, 2 av. J. C.

Polémon II, roi de Pont, fils du précédent, succéda en 39 après J. C., à sa mère Pythodoris. En 62, il dut céder le Pont à Néron qui le réduisit en province.

Polémoniaque (Pont-). V. Pont (Royaume de).

Polemonium, première capit. du Pont-Polémoniaque, sur la côte S. du Pont-Euxin, ainsi nommée en l'honneur de Polémon Ier. Auparavant *Side*.

Poleni (Jean), physicien, 1683-1761, né à Venise, enseigna à l'université de Padoue depuis 1708. Il s'occupa aussi d'architecture. On a de lui : *De motu aquæ mixto*, in-4°; un commentaire du livre de Frontin, *De aquæductibus Romæ*, in-4°; un *Supplément* aux recueils d'antiquités de Grævius, 5 vol., in-fol.; *Exercitationes Vitruvianæ*, in-fol., etc.

Polenta (Guido-Novello de), seigneur de Ravenne, né d'une famille gibeline, était fils d'Ostasio Ier, auquel il succéda, 1275. Il fut le père de Françoise de Rimini dont le souvenir a été immortalisé par Dante, qui mourut à la cour de Guido en 1321. Expulsé de Ravenne, 1322, par son fils Ostasio II, Guido devint podestat de Bologne, et mourut en 1325. Sa dynastie cessa de régner à Ravenne avec Ostasio IV, qui fut renversé par les Vénitiens, 1441.

Polenta, farine d'orge qui, chez les anciens Romains, formait la nourriture de la classe pauvre.

Polenza, village d'Italie (Coni) V. Pollentia.

Pôles, points de la surface terrestre que rencontre l'axe ou ligne imaginaire autour de laquelle on suppose que la terre tourne. En prolongeant cette ligne jusqu'à la voûte céleste, elle rencontre les deux pôles célestes. Le pôle N. s'appelle boréal ou arctique; le pôle S., austral ou antarctique. On a reconnu que la terre s'aplatit vers les pôles. Plusieurs croient que la mer est libre de glaces autour du pôle boréal. Les pôles sont à 90° de l'Equateur.

Polésie, palatinat de l'anc. Pologne (Lithuanie), appelé aussi palatinat de Brzesc, au centre, entre la Petite-Pologne à l'O. et au S. O., la Wolhynie au S., et les palatinats de Kiowie au S. E, de Minsk à l'E., et de Nowogrodek au N. Ch.-l., *Brzesc*. Il était arrosé par le Pripet et renfermait les marais de Pinsk. Occupée par la Russie en 1793 et 1795, la Polésie est comprise dans les gouvernements actuels de Minsk et de Grodno.

Polésine. V. Rovigo.

Polevoi (Nicolas), littérateur russe, 1796-1846, né à Irkoutsk (Sibérie), a écrit : *Histoire du peuple russe*, 6 vol. in-12; *Vie de Souvarof; Vie de Pierre le Grand*, 4 vol.; *Vie de Napoléon*, 5 vol.; *Un siècle de la Russie*, 1745-1845. On a encore de lui des romans, des traductions, des pièces de théâtre, etc., des articles de critique réunis sous ce titre : *Esquisses de littérature russe*, 2 vol. in-8°.

Poli (Joseph-Xavier), naturaliste napolitain, 1746-1825, né à Molfetta, fut précepteur du prince héréditaire (depuis François Ier). On a de lui : *Testacea utriusque Siciliæ*, 2 vol. in-fol., ouvrage inachevé.

Poliade, surnom de Minerve, comme *protectrice de la ville*, à Athènes, à Trézène, etc.

Policastro, *Pyxos*, *Buxentum*, *Paleum Castrum*, petit port d'Italie, dans la province et à 120 kil. S. E. de Salerne, sur le golfe de son nom; 5,000 hab. Evêché. Fondée vers 473 av. J. C. par Rhegium, Policastro était autrefois une cité florissante.

Polichinelle. Le nom de ce personnage bouffon, d'origine italienne, et probablement emprunté aux atellanes antiques, paraît venir de son nez en forme de bec de poulet (*pulcino*, d'où *pulcinella*, et, en français *Polichinelle*).

Polier (Antoine-Louis-Henri **de**), indianiste, né en 1741, à Lausanne, servit dans les troupes de la Compagnie anglaise des Indes, 1759-1789. Il revint en Europe, rapportant une copie des Védas, 11 vol. in-fol., qui est au British Museum, et 42 manuscrits achetés depuis par la Bibliothèque nationale de Paris. Il fut assassiné par des brigands dans sa propriété de Rosetti près d'Avignon, 1795. D'après ses manuscrits, on a publié *Mythologie des Indous*, 2 vol. in-8°, 1819.

Polieus, surnom de Jupiter, comme *protecteur de la ville*, à Athènes.

Polignac, *Apolliniacum*, bourg de 2,274 hab., dans l'arr. et à 4 kil. N. O. du Puy (Haute-Loire). Il est dominé par les ruines d'un château, dont le seigneur s'intitulait *roi de la montagne*. Ce château aurait été construit au vᵉ s., à la place d'un temple d'Apollon, d'où le nom de castel *Apolliniaque* et par corruption Polignac.

Polignac, anc. famille du Velay qui remonterait à Sidoine Apollinaire (V. *ce nom*). Depuis le xviiᵉ siècle elle a fourni les personnages suivants :

Polignac (Melchior, cardinal de), diplomate et poëte latin moderne, né en 1661 au Puy-en-Velay, suivit le cardinal de Bouillon aux conclaves de 1689 et de 1692. Ambassadeur en Pologne, 1695, il fit élire roi le prince de Conti, mais sans pouvoir exclure son compétiteur, Auguste II de Saxe. Disgracié à cause de cet échec pendant 4 ans, Polignac se retira à son abbaye de Bonport, où il composa un poëme latin intitulé *Anti-Lucrèce*. Rappelé en 1702, il alla à Rome en 1706 comme auditeur de rote, et deux fois en Hollande, où il rabaissa à Gertruydenberg, 1710, comme au congrès d'Utrecht, 1712-1715, l'arrogance des négociateurs néerlandais. Il reçut alors le chapeau de cardinal. Compromis dans la conspiration de Cellamare, il ne rentra en crédit qu'en 1721, où il fut chargé des affaires de France à Rome; nommé archevêque d'Auch, en 1726, il ne quitta Rome qu'en 1730 et mourut en 1742. Il fut de l'Académie française en 1704, puis membre honoraire des Académies des sciences, 1715, et des inscriptions, 1717. — Son *Anti-Lucrèce* en 9 livres, 2 vol. in-8°, 1747, a été traduit en français par Bougainville, 1749, par Bérardier, 1786, et par Jeanty-Laurans, 1813.

Polignac (Gabrielle **de Polastron,** comtesse, puis duchesse de), née vers 1749, mariée au comte Jules de Polignac, 1767, inspira à la reine Marie-Antoinette le plus vif attachement. Tandis que son mari devenait duc, 1780, elle-même était nommée gouvernante des enfants de France, 1782. Odieuse au peuple à cause de sa faveur, elle émigra dès juillet 1789, et mourut à Vienne, 1793. Son mari servit dans l'armée de Condé, puis se retira en Russie, où il mourut en 1817.

Polignac (Armand-Jules-Marie-Héraclius, duc de), fils aîné du précédent, né à Paris, 1771, vécut en Russie pendant la Révolution, et revint secrètement à Paris en 1803. Arrêté et condamné à mort comme complice de Georges Cadoudal, 1804, il ne subit que la peine de la prison. Il s'évada avec son frère Jules, 1814, et rejoignit à Vesoul le comte d'Artois, qu'il précéda à Paris, et dont il resta l'aide de camp et le premier écuyer. Pair de France en 1817, à la mort de son père, il se retira de la vie politique en 1830, et mourut en 1847.

Polignac (Auguste-Jules-Armand-Marie, prince de), frère puîné du précédent, né à Versailles en 1780, fut aussi impliqué dans le complot de Georges Cadoudal. Condamné à 2 ans de prison, 1804, puis retenu arbitrairement, il s'évada avec son frère Armand, 1814. Après avoir rejoint le comte d'Artois à Vesoul, il revint à Paris, où l'un des premiers il arbora le drapeau blanc. Créé pair de France, 1815, il remplaça Decazes comme ambassadeur à Londres, 1823. La faveur de Charles X lui valut, en 1829, le portefeuille des affaires étrangères (août), puis la présidence du cabinet qui contre-signa les fameuses ordonnances de juillet 1830. Il avait, du moins, donné Alger à la France, quand éclata la révolution qui renversa Charles X. Arrêté à Granville, et ramené à Paris, Jules de Polignac fut condamné par la Cour des pairs à la prison perpétuelle. Il fut enfermé à Ham. Amnistié en 1836, il se retira en Angleterre, puis revint mourir à Saint-Germain-en-Laye, 1847. Il a publié des *Études historiques, politiques et morales sur l'État de la société européenne vers le milieu du xixᵉ siècle*, 1844, et *Réponse à mes adversaires*, 1845.

Polignano, v. de la prov. et à 35 kil. S. E. de Bari (Italie), près de l'Adriatique. Évêché; abbaye de San-Vito: 7,000 hab.

Poligny, *Poliniacum*, ch.-l. d'arr. du Jura, adossé à des montagnes escarpées, à 29 kil. N. E. de Lons-le-Saulnier, par 46° 50′ 16″ lat. N., et 3° 22′ 27″ long. E.; 5,024 hab. Marbre, albâtre. Vins, chevaux, fromages.

Poliorcète. V. Démétrius.

Polite (Jean), jurisconsulte et poëte, né à Liége, en 1540, historiographe de l'électeur de Cologne, a laissé un volume de poésies latines estimées, 1588, in-4°.

Politès, fils de Priam, fut tué par Pyrrhus aux pieds de son père.

Politien (Ange **de Ambroginis,** dit **Poliziano** ou), humaniste et poëte italien, né en 1454, à Monte-Pulciano (Toscane), d'où il tira son surnom. Signalé à 15 ans par ses *Stanze*, poëme italien de 1,400 vers en l'honneur de Julien de Médicis, 1468, il devint le précepteur de deux des fils de Laurent (Pierre et Jean, depuis Léon X). Témoin de la conjuration des Pazzi, il en écrivit l'*Histoire* en latin. Tout en enseignant en public les littératures latine et grecque, ainsi que la philosophie, il corrigeait les textes des anciens, et composait un *Commentaire* philologique des Pandectes. Il était entré dans les ordres et allait être nommé cardinal, quand il mourut à la nouvelle que les soldats de Charles VIII, roi de France, avaient saccagé sa maison, 1494. On a encore de lui : *Miscellanea*, recueil d'observations sur les anciens; un drame en italien, *Orphée; Illustrium virorum epistolæ*, recueil de 256 lettres, dont 141 sont de Politien, etc. Ses *Œuvres* ont été réunies, Venise, 1498, in-fol.; Paris, 1512, 2 vol. in-fol., etc.

Politiques (Les), dits aussi *Malcontents*, formèrent en France, à la fin du xviᵉ siècle, un tiers parti entre les catholiques exaltés et les protestants. Il y eut d'abord les *politiques de la noblesse*, seigneurs ambitieux, qui, avant la mort de Charles IX, conspirèrent pour donner le trône au duc d'Alençon, leur chef, 1574, et dictèrent à Henri III la paix de Loches ou de Beaulieu (dite aussi paix de Monsieur), 1576. Plus tard se montrèrent les *politiques de la bourgeoisie*, catholiques modérés, dirigés par des magistrats et des lettrés et s'inspirant des idées de tolérance de L'Hospital. Ils ménagèrent la transaction qui amena la rentrée de Henri IV à Paris, 1594, et l'édit de Nantes, 1598.

Polizzi, v. de la prov. et à 80 kil. S. E. de Palerme (Sicile); 5,500 hab.

Polk (James-Knox), onzième président des États-Unis d'Amérique, né en 1795 dans la Caroline du Nord, fut d'abord avocat dans le Tennessee. Député au congrès de Washington, 1825-1839, il présida deux ans la chambre des représentants, et en 1839, devint gouverneur du Tennessee. Porté par les démocrates à la présidence de l'Union, il entra en fonctions en mars 1845. Il régla avec l'Angleterre la question des limites de l'Orégon, 1846, annexa le Texas aux États-Unis, 1846, et par là amena une guerre qui coûta encore aux Mexicains la Californie et le Nouveau-Mexique, 1847-1848. Polk mourut quelques mois après sa sortie des affaires, 1849.

Poll, scrutin par écrit et par suite individuel, en usage en Angleterre pour l'élection des députés au parlement, concurremment avec le scrutin collectif ou à mains levées qu'il remplace souvent.

Polla (La), bourg de la Principauté Citérieure (Italie), sur le Tanagro; 6,000 hab.

Pollajuolo (Antonio), peintre, sculpteur, graveur italien, né à Florence, 1426-1498, a laissé des ouvrages remarquables pour l'époque : *le Martyre de saint Sébastien, Hercule étouffant Antée, Hercule combattant l'hydre de Lerne, saint Eustache, saint Jacques et saint Vincent*, à Florence; une *Sainte Famille*, à Rome, etc. Le premier il étudia l'anatomie sur le cadavre. Il fut aussi orfèvre très-habile, et, comme graveur, dépassa Finiguerra. Avec son frère Pietro, il fit à Rome les tombeaux de Sixte IV et d'Innocent VIII.

Pollajuolo (Simone), dit le *Cronaca* (le chroniqueur), architecte de Florence, 1434-1509, parent et élève d'Antonio, acheva avec talent le palais Strozzi, commencé par Majano, construisit la grande salle du Palais Vieux, et plusieurs autres édifices remarquables. Il fut l'un des disciples fervents de Savonarole.

Pollentia, auj. *Polenza*, v. de l'anc. Ligurie, au S. O. d'Alba Pompeia, près du Tanaro. Victoire de Stilicon sur Alaric, 403

Pollenza, anc. *Pollentia*, v. forte et maritime de Majorque, sur la baie de son nom et à 56 kil. N. E de Palma; 7,400 hab. Huiles et bois de pins.

Polleur, commune rurale de la province de Liége (Belgique), à 10 kil. de Verviers. Draps, pierres meulières, fours à chaux ; 2,000 hab.

Pollinchove, commune rurale de la Flandre occidentale (Belgique), à 15 kil. de Furnes. Brasseries, huileries; commerce de chevaux et de bêtes à cornes ; 1,700 hab.

Pollion (Caius Asinius), orateur, écrivain et général romain, né en 76 av. J. C., débuta au barreau à l'âge de 22 ans. Partisan de César pendant la guerre civile, il s'attacha ensuite, non sans quelque hésitation, à Antoine, qui le chargea d'administrer la Gaule Transpadane: c'est alors que Pollion sauva le patrimoine de Virgile (V. *ce nom*). Il fut, avec Mécène, choisi par les soldats, comme arbitre du différend entre Antoine et Octave. Consul en 40, il obtint le triomphe pour une expédition contre les Dalmates, et depuis ne s'occupa plus que de lettres et d'éloquence, tout en défendant avec talent les accusés qui réclamaient son appui. Le premier il établit à Rome une bibliothèque publique. Il créa aussi une école de déclamation. Il mourut en 4 de J. C. De ses écrits, il ne reste que 3 *Lettres* dans la correspondance de Cicéron (X. Ep. *ad familiares*), et quelques fragments dans les *Oratorum romanorum fragmenta* de Meyer. Il avait écrit une *Histoire des guerres civiles*, dont Horace nous a esquissé le contenu (Ode 1, liv. II), et des tragédies également perdues.

Pollion (Trebellius). V. Trebellius.

Pollok (Robert), littérateur anglais, né à Muirhouse (Renfrew), 1799-1827, est surtout connu par son poëme, *The Course of Time*, qui a eu plus de 20 éditions; on lui doit encore trois nouvelles en prose, réunies sous ce titre, *Tales of the Covenanters*.

Pollux, frère de Castor. V. Dioscures.

Pollux (Julius), rhéteur et grammairien grec du IIe siècle de J. C., né à Naucratis, en Egypte, obtint de l'empereur Commode la chaire de rhétorique à l'école publique d'Athènes. De ses ouvrages, il nous reste un *Onomasticon* ou dictionnaire des principaux mots grecs rangés par ordre de matières : des citations d'écrivains font ressortir les différentes acceptions. Les dernières éditions sont celles de Dindorf, Leipzig, 5 vol. in-8°, avec traduction latine, et de Bekker, texte seul, 1846.

Pollux (Julius), écrivain byzantin, probablement du Xe s., est auteur d'une *Histoire universelle* qui s'étend jusqu'à l'an 963. Elle a été publiée à Bologne, 1779, in-fol., et à Munich, 1792, in-8°.

Polna, v. de l'empire d'Autriche (Bohême), près de la Sazava, à 44 kil. S. E. de Czaslau. Toiles et draps ; 4,000 hab.

Polo (Marco), voyageur du moyen âge, né vers 1256 à Venise, d'une famille de négociants. Ayant accompagné son père et son oncle en Mongolie, 1271-1275, il s'instruisit de la langue et des mœurs du pays, et fut chargé de diverses missions par le khan Kublaï. Après 17 ans de séjour, 1275-1292, il revint dans sa patrie par l'Océan Indien, la Perse, Trébizonde et Constantinople. Un an après son arrivée, il fut pris par les Génois dans un combat naval, 1296. Pendant sa captivité, il dicta son *Livre des merveilles du monde* au Pisan Rusta, qui le rédigea en français, 1298. Marco Polo entra ensuite dans le grand Conseil de Venise, et mourut en 1323. Son *Livre* a fait connaître pour la première fois l'extrême Orient, y compris le Japon, et a provoqué indirectement les découvertes de Christophe Colomb. Les meilleures éditions sont celles de Baldelli Boni, Florence, 1827, 4 vol. in-4°, de la société de géographie de Paris (en vieux français), 1824, de M. Pauthier, 1865.

Polo (Gaspar Gil-), romancier espagnol, né à Valence, vers le milieu du XVIe siècle, est surtout connu comme le continuateur de la *Diana enamorada* de Montemayor; cet ouvrage remarquable, qui a mérité des éloges de Cervantes, a eu 9 éditions en 50 ans, et a été traduit en plusieurs langues. La meilleure édition est celle de Cerdà, Madrid, 1802, in-8°.

Pologne *ancienne*. — On entend par ce nom la Pologne telle qu'elle était constituée avant le démembrement de 1772. Située entre 47° et 58° lat. N., et entre 13° et 30° long. E., elle était bornée au N. par la Prusse orientale ou ducale, et la mer Baltique ; à l'E. par la Russie, dont le Dniéper la séparait en partie ; à l'O. par le royaume de Prusse (Poméranie, Brandebourg et Silésie), et au S. par la Hongrie et la Turquie : de ce côté, les Karpathes et le Dniester la limitaient. Sa superficie était de 78,000 kil. carrés; sa population d'environ 15 millions d'habitants. La capitale était *Varsovie*.

La Pologne formait une immense *plaine*, d'où son nom, *Poloka*, traversée du N. E. au S. O. par des collines peu élevées qui séparent les deux versants de la Baltique et de la mer Noire. Le premier était arrosé par le Niemen, la Vistule, la Wartha et leurs affluents ; le second par les affluents du Dniester et du Dnieper. Couverte de forêts et de marécages, la Pologne produisait surtout des céréales. Parmi les richesses du sol, on citait les mines de sel de Bochnia et de Wieliczka.

En 1772, on divisait la Pologne en trois parties principales : Grande-Pologne, Petite-Pologne et Lithuanie; en provinces, en palatinats, en districts, etc. De plus, le duché de Courlande en relevait. Voici l'énumération des provinces et les palatinats les plus connus :

Dans la Grande-Pologne, au N. O., on distinguait : 1° la Grande-Pologne *propre* (Posen, Gnesen, Kalisch, Siradie, etc.); 2° la Cujavie; 3° la Mazovie ; 4° la Prusse occidentale ou royale (Pomérélie, Culm et Marienbourg).

La Petite-Pologne, au S., se divisait en : 1° Petite-Pologne proprement dite (Cracovie, Sandomir, Lublin) ; 2° Podlaquie; 3° Russie rouge (Lemberg, Belz, Chelm); 4° Ukraine (Podolie, Wolhynie, etc.).

La Lithuanie à l'E. comprenait : 1° la Lithuanie *propre* (Wilna, Troki); 2° la Russie blanche (Polotsk, Witebsk, Minsk, Mscislaw); 3° la Russie noire (Novogrodeck ou Polésie, Brzesc); 4° la Samogitie.

Les démembrements de 1772, 1793 et 1795 (V. Pologne, *Histoire*) et des traités ultérieurs ont amené la répartition suivante des provinces polonaises entre la Prusse, l'Autriche et la Russie.

La Prusse s'empara, en 1772, de la Prusse occidentale (moins Dantzig et Thorn), et, en outre, d'une partie des palatinats de Posen, Gnesen et Halisch. En 1793, elle eut le reste de la Grande-Pologne proprement dite, la Cujavie, et, de plus, Dantzig et Thorn. Enfin, en 1795, elle s'agrandit des portions de la Mazovie et de la Podlaquie sises au N. de la Pilica et du Boug, ainsi que des fractions de la Samogitie et du palatinat de Troki qui sont à l'O. du Niemen. Le traité de Tilsitt lui enleva toutes ces acquisitions, moins la Prusse occidentale, 1807. Ce n'est qu'en 1815 que la Prusse a recouvré le territoire dont elle a formé le grand-duché de Posen (V. *ce nom*).

L'Autriche, qui n'a pris part qu'aux démembrements de 1772 et de 1795, obtint au premier le palatinat de Lemberg et une portion de ceux de Cracovie, de Sandomir et de Belz ; elle en a formé sa province actuelle de Galicie. Au second, elle reçut Cracovie et une partie du palatinat de ce nom, le reste de celui de Sandomir, les palatinats de Lublin et de Chelm, avec la partie de la Podlaquie qui est au S. du Boug. Tout ce qu'elle obtint alors lui fut enlevé par le traité de Vienne, en 1809, pour être réuni au grand-duché de Varsovie. Cracovie seule lui est revenue en 1846.

La Russie possède la majeure partie de l'ancienne Pologne. En 1772, elle s'empara d'une partie des palatinats de Polotsk et de Minsk, et de ceux de Witebsk et de Mscislaw en entier. En 1793, elle réunit le reste des palatinats de Minsk et de Polotsk, la Podolie en entier, et la moitié des palatinats de Wolhynie, de Brzesc, de Novogrodeck et de Wilna. Enfin, en 1795, elle s'avança jusqu'au Boug par l'occupation complète de ces derniers territoires, et jusqu'au Niemen en partageant avec la Prusse la Samogitie et le palatinat de Troki. Au même moment, elle acquit encore la Courlande. Les luttes de la Russie contre Napoléon Ier n'arrêtèrent pas ses progrès : en 1807, elle reçut Bialistock enlevé à la Prusse; en 1815, elle se fit adjuger les quatre cinquièmes du grand-duché de Varsovie, formé des territoires arrachés à la Prusse et à l'Autriche par les traités de Tilsitt, 1807, et de Vienne, 1809. En somme, la Russie s'est accrue de toute la Lithuanie (gouvernements actuels de Wilna, Witepsk, Minsk, Grodno, Mohilew et Bialistock), de la Courlande, de la Wolhynie, de la Podolie et des portions de la Grande-Pologne et de la Petite-Pologne qui ont formé le grand-duché de Varsovie, et depuis, la Pologne actuelle (V. ce nom).

Sous les Piasts et les Jagellons, la Pologne fut une monarchie héréditaire de fait. L'établissement d'une royauté élective, en 1572, en fit, comme elle s'appelait elle-même, une véritable *république* dont le président se trouvait nommé à vie. Dépouillé de tout pouvoir par les *pacta conventa* ou capitulations qu'il signait à son avénement, le roi subissait le joug de la noblesse, qui seule siégeait dans les diètes, soit en corps, soit par ses représentants ou *nonces*. Nulle prérogative n'était accordée aux bourgeois des villes. Le servage était la condition des paysans. Le catholicisme dominait en Polo-

gne, mais il y avait aussi des chrétiens grecs, des luthériens et des juifs.

Histoire. — La Vistule était, dans l'antiquité, la limite des nations germaniques, des peuples slaves ou sarmates. Selon des récits d'une authenticité douteuse, les *Lèches* ou *Leckhes*, ancêtres des Polonais, l'auraient franchie, vers 550, pour s'établir à l'E. de l'Oder. Au vrai, l'histoire de la Pologne ne commence qu'avec le paysan Piast, qui fut créé duc en 842 et résida à Gnesne. Parmi ses descendants, Miécislas Ier (912-992) se fit chrétien, et les deux premiers Boleslas (XIe s.) prirent le titre de rois, sans pourtant le transmettre à leurs successeurs. On remarque, au contraire, après eux, une sorte de décadence due à des partages impolitiques qui coûtèrent la Silésie à la Pologne, aux invasions des Mongols sous Boleslas V le Chaste (1227-1289), et surtout au voisinage des chevaliers Teutoniques établis imprudemment en Prusse par Conrad de Mazovie, 1226-1230 : ils se feront céder la Pomérélie en 1343.

Au XIVe s., la Pologne se relève, grâce à Ladislas IV Loketek, qui reprend, en 1320, le titre de roi, et le rend permanent, et surtout grâce à Casimir III (1333-1370), qui étend jusqu'au Dniéper ses États resserrés, jusqu'alors, entre l'Oder et la Vistule; il y ajoute la Russie Rouge, la Podolie et la Wolhynie. A la mort de ce dernier des Piasts, la Pologne s'unit, pour 12 ans, à la Hongrie, sous Louis d'Anjou (1370-1382), puis, en 1386, à la Lithuanie, grâce au mariage d'Hedwige, petite-fille de Casimir III, avec le grand-duc, Ladislas Jagellon (V. ce nom). Cet accroissement de territoire donne aux Polonais la prépondérance sur la Baltique. En 1466, Casimir IV impose aux chevaliers Teutoniques le traité de Thorn, qui leur enlève ce qu'on appela depuis la Prusse occidentale ou royale (Pomérélie, Ermeland, etc.). Au XVIe s., Sigismond Ier reçoit l'hommage d'Albert de Brandebourg, qui a converti la Prusse orientale ou teutonique en duché héréditaire, 1525, et Sigismond II, Auguste, celui de Gothard Kettler, qui s'est créé duc de Courlande, 1561; Kettler abandonnait, en toute propriété, la Livonie à la Pologne, qui possède ainsi, soit par elle-même, soit par ses vassaux, les bouches de trois grands fleuves sur la Baltique (Düna, Niemen et Vistule).

L'extinction de la dynastie des Jagellons, 1572, ne rompit point l'union de la Pologne et de la Lithuanie, qu'un acte de 1569 avait proclamée définitive, mais elle introduisit dans la constitution du pays un germe de mort en rendant la royauté élective. Tout le pouvoir appartint dès lors à la noblesse qui, par les *pacta conventa* ou capitulations que les rois juraient en prenant la couronne, put asservir, à son gré, les serfs des campagnes, les bourgeois des villes, et les souverains eux-mêmes. En 1652, on introduisit l'usage du *liberum veto*, qui rendit les délibérations des diètes inutiles en exigeant pour toute résolution l'unanimité des suffrages. Enfin, l'élévation de princes étrangers allait livrer la Pologne aux intrigues et aux convoitises des peuples voisins, et la mêler à des querelles où ni ses intérêts ni son honneur n'étaient en jeu.

On le vit bien dès le XVIIe s. L'avénement de trois princes de la famille de Wasa engagea la Pologne dans une longue et ruineuse lutte contre la Suède. Elle perdit successivement sa suzeraineté sur la Prusse orientale ou ducale, 1657, et, par la paix d'Oliva, la Livonie, 1660. La Russie, à son tour (1667), reprenait Smolensk, Tchernigow et Novgorod-Severskoi, qu'elle avait cédés en 1618. Jean Sobieski (1674-1696), tout entier à la guerre contre les Turcs, qui n'étaient plus à craindre, releva pour un instant le prestige de la Pologne, mais sans détruire un mal qui venait des institutions politiques elles-mêmes.

Après sa mort, la Pologne ne s'appartint plus. En 1697, Frédéric-Auguste II, électeur de Saxe, acheta la couronne à beaux deniers comptant. En 1704, un simple palatin, Stanislas Leczinski, devint roi par la volonté du Suédois Charles XII, dont la défaite à Poltava amena le rétablissement d'Auguste II, 1709. Réélu, en 1733, par les libres suffrages des Polonais, Stanislas Leczinski dut encore faire place au nouvel électeur de Saxe, Auguste III, qu'appuyaient l'Autriche et la Russie. L'élection de Stanislas-Auguste II Poniatowski, 1764, fut plus déplorable encore : sous le règne de cet ancien favori de Catherine II, les Russes intervinrent dans les affaires intérieures du pays, et écrasèrent la *confédération de Bar*, qui s'était formée avec les encouragements secrets de la France, pour résister à leurs empiétements.

Alors commence la période des démembrements de la Pologne par les mains de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse. Le premier a lieu en 1772-1773 (V. Pologne ancienne). La partie la plus intelligente de l'aristocratie essaye de prévenir la ruine totale de la nation en rédigeant la constitution de 1791, qui abolit le *liberum veto*, fortifie la royauté et améliore la condition des bourgeois et des paysans. Son œuvre est combattue par la confédération de Targovitz, 1792, qui invoque la Russie : après une courte lutte, où Kosciuszko se distingue, la Pologne subit un second démembrement, 1793 (V. Pologne *ancienne*), au profit de la Russie et de la Prusse. En vain Kosciuszko essaye d'organiser une insurrection générale du pays. Les Prussiens et les Autrichiens s'unissent aux Russes pour l'accabler, 1794. Le troisième et dernier démembrement a lieu en 1795 : la Pologne est effacée du nombre des nations.

Napoléon Ier parut songer à rétablir la Pologne. En 1807, il créa le grand-duché de Varsovie, en enlevant à la Prusse ce qu'elle avait gagné aux trois démembrements (la Prusse occidentale seule était laissée à Frédéric-Guillaume III). En 1809, il y ajouta les provinces livrées à l'Autriche lors du troisième partage. En 1812, il entra vainqueur à Wilna, capitale de l'ancienne Lithuanie. Les désastres de la campagne de Russie ruinèrent sans retour les espérances des Polonais, et, en 1815, le grand-duché de Varsovie fut, à son tour, démembré en république de Cracovie, grand-duché de Posen et royaume de Pologne (V. ces noms) ou Pologne actuelle.

DUCS ET ROIS DE POLOGNE.

Premiers chefs (Noms sans certitude : Lech Ier, vers 550, Cracus, vers 600, Prémislas Ier, vers 750, etc.).

Dynastie des Piasts, 842-1310.

Piast, *duc*	842
Trois princes, de 861 à	962
Miécislas Ier	962
Boleslas Ier Chrobri, *roi*	992
Miécislas II	1025
Anarchie de 1032 à	1041
Casimir Ier	1041
Boleslas II le Hardi, *roi*	1058
Ladislas Ier	1081
Boleslas III	1102
Ladislas II	1138
Boleslas IV	1146
Miécislas III	1173
Casimir II	1177
Lech V	1194
Miécislas III (encore)	1199
Ladislas III	1202
Boleslas V	1227
Lech VI	1279
Interrègne de 1289 à	1295
Prémislas II, *roi*	1295
Ladislas IV Loketek	1296
Wenceslas de Bohême	1300
Ladislas IV (de nouveau)	1305
Casimir III *le Grand*	1333
Maison d'Anjou — Louis le Grand, de Hongrie	1370
Maison d'Anjou — Hedwige, fille de Louis	1382

Dynastie des Jagellons, 1386-1572.

Ladislas V Jagellon (marié à Hedwige)	1386
Ladislas VI	1434
Casimir IV	1445
Jean Ier Albert	1492
Alexandre Ier	1501
Sigismond Ier	1506
Sigismond II Auguste Ier	1548

Rois électifs, 1573-1795.

Henri de Valois	1573
Etienne Bathori	1575
Sigismond III Wasa	1587
Ladislas VII Wasa	1632
Jean-Casimir Wasa	1648
Michel Wisniowiecki	1669
Jean Sobieski	1674
Auguste II de Saxe	1697
Stanislas Leczinski	1704
Auguste II (de nouveau)	1709
Auguste III	1733
Stanislas-Auguste II, Poniatowski	1764-1795

Pologne *actuelle*. — Située entre 15° et 22° long. E.

et entre 50° et 55° lat. N., elle est bornée au N. par la Prusse *propre*, à l'O. par Posen et la Silésie (royaume de Prusse), au S. par la Galicie (Autriche), et à l'E. par les gouvernements russes de Wilna, Bialistock, Grodno et Wolhynie. La capitale est *Varsovie*. Sup., 127,311 kil. carrés, pop., 6,225,000 hab., catholiques, grecs-unis, luthériens, calvinistes et israélites.

La Pologne actuelle comprend le bassin moyen de la Vistule que grossissent la Pilica, le Boug, la Narew, etc. Formée, en 1815, des deux tiers du grand-duché de Varsovie, elle fut divisée en 8 palatinats (Mazovie, Plotzk, Kalisch, Cracovie, Sandomir, Lublin, Siedlec et Augustowo). En 1844, on en fit les 5 gouvernements actuels de Varsovie, Plotzk, Radom, Lublin et Augustowo. — Érigée en royaume par Alexandre Ier, la Pologne actuelle reçut de ce prince des institutions constitutionnelles (sénat, chambre des nonces ou des députés, etc.), et pour vice-roi le frère du tzar, Constantin, 1815. Irrités de ce que la Charte ne fût pas rigoureusement observée, les Polonais se soulevèrent contre le tzar Nicolas Ier, 1830-1831. Vaincus dans une lutte inégale, ils ont été exposés depuis ce temps à des attaques incessantes contre leur nationalité (déportations, confiscations des biens, substitution de l'Église gréco-russe au catholicisme, de la langue russe au polonais dans les actes officiels et dans l'enseignement, etc.). Depuis la suppression de la constitution de 1815, la Pologne est devenue un véritable gouvernement, administré par des fonctionnaires russes. Une insurrection récente, 1863-1864, a échoué comme celle de 1830-1831. (V. Russie pour les rois de Pologne depuis 1815). V. Supplém. au mot Russie.

Pologne (Grande : — Petite). V. Pologne.

Polonceau (Antoine-Remi), ingénieur, 1778-1847, né à Reims, sortit, en 1799, de l'École polytechnique. Sous l'Empire, il fut employé à la construction des routes du Simplon, du mont Genèvre et du mont Cenis. Sous la Restauration, il proposa un rouleau compresseur pour l'entretien des routes macadamisées, dont il introduisit le système, et remplaça les pilotis par le béton dans les constructions hydrauliques. Il contribua encore à la fondation de la ferme-école de Grignon. Sous le gouvernement de Juillet, il construisit le pont du Carrousel, 1834. — Son fils, *Jean-Barthélemi-Camille*, 1813-1859, né à Chambéry, sortit de l'École centrale des arts et manufactures en 1833, et fut attaché comme ingénieur et administrateur à plusieurs lignes ferrées. Il donna les plans des premières rotondes à locomotives, et inventa un système de combles pour les halles rectangulaires.

Polotsk, v. de Russie, dans le gouv. et à 150 kil. N.O. de Witepsk, sur la Duna du Sud. Archevêché du rit grec ruthénien et archevêché schismatique russe ; 3,000 hab. Occupée par des princes warègues, puis rattachée à la Lithuanie, elle devint le chef-lieu d'un palatinat acquis par la Russie en 1772 et 1792. Sous ses murs se livrèrent six combats entre les Français et les Russes, en 1812.

Polovtses (Les), *habitants des plaines*, appelés aussi Uzes, peuple de race tatare, s'unirent aux Cumans (avec lesquels on les a confondus), pour chasser les Petschenègues du pays entre Don et Aluta, et s'établirent à leur place, xie siècle. — Ils furent asservis eux-mêmes par les Mongols, au xiiie siècle.

Poltava, ch.-l. du gouvernement de son nom (Russie), sur la Workla, à 1,435 kil. S. E. de Saint-Pétersbourg, par 49° 35′ lat. N., et 32° 16′ long. E. ; 32,000 hab. — Foires considérables. Défaite de Charles XII par Pierre le Grand en 1709. — Le gouvernement de Poltava, sur la rive gauche du Dnieper, entre ceux de Kiew au S. O., de Tschernigov au N., de Koursk et de Karkov à l'E., d'Iékaterinoslav et de Kherson au S., a 49,895 kil. carrés, et 2,102,000 hab. Culture de la betterave et du tabac. Élève de mérinos.

Pölten (Saint-), v. de l'empire d'Autriche (Basse-Autriche), sur la Traisen, à 60 kil. O. de Vienne ; 6,000 h. Évêché. Fruits.

Poltrot de Méré (Jean), gentilhomme de l'Angoumois, servit d'espion, sous Henri II, dans la guerre contre l'Espagne. Devenu calviniste, il se trouvait dans l'armée d'Andelot, quand François de Guise assiégea Orléans. Afin de sauver la ville, il tua en guet-apens le général catholique d'un coup de pistolet. Pris, il fut écartelé à Paris, 1563.

Polus, acteur athénien, du siècle de Périclès, né à Sunium. Afin de mieux représenter Électre portant l'urne d'Oreste, il prit un jour l'urne contenant les cendres de son propre fils mort récemment.

Polus (Reginald). V. Pole.

Polus, philosophe ou plutôt sophiste grec, originaire d'Agrigente, disciple de Gorgias, est l'un des interlocuteurs du dialogue de Platon, intitulé *Gorgias ou de la rhétorique*.

Polybe, roi de Corinthe et père adoptif d'Œdipe

Polybe *de Cos*, médecin du ve siècle av. J. C Disciple et gendre d'Hippocrate, il fut l'un des fondateurs de l'école des *Dogmatistes*. On lui attribue 6 traités insérés dans les *Œuvres d'Hippocrate*.

Polybe, historien et homme d'État grec, né à Mégalopolis vers 210 av. J. C., était fils de Lycortas. Élevé par son père et par Philopémen dans la haine de la démocratie et des tyrans, il eût voulu aussi soustraire son pays à la domination romaine. C'est lui qui porta l'urne contenant les cendres de Philopémen, aux funérailles du grand homme, 183. N'ayant pu garder la neutralité dans la guerre de Rome contre Persée, il offrit au consul Marcius le secours de la ligue achéenne, dont il commandait alors la cavalerie. Devenu suspect aux Romains pour avoir conseillé de renouer l'antique alliance de la ligue achéenne avec l'Égypte, il fut l'un des mille proscrits qui furent déportés en Italie par Paul Émile, sur la dénonciation de Callicrate, 169. A Rome, il se lia avec le jeune Scipion Émilien, qu'il initia à la civilisation grecque, et lui-même conçut une admiration profonde pour un peuple dont les institutions politiques l'emportaient sur celles de la Grèce dégénérée. Après 17 ans d'exil, Polybe put revenir dans sa patrie, grâce aux sollicitations de Scipion et à une plaisanterie assez rude du vieux Caton, 150. Sachant combien toute lutte contre Rome serait inégale, il ne voulut pas assister à la prise d'armes de Diœus, et se rendit auprès de Scipion Émilien qui assiégeait Carthage, 146. Après la ruine de Corinthe, il retourna en Grèce, mais pour adoucir les maux de la conquête : il fut chargé par les vainqueurs d'organiser le régime nouveau des cités. En 145, Polybe visita l'Égypte. Il voyagea peut-être ensuite en Espagne et en Gaule. Il mourut à Mégalopolis, d'une chute de cheval, vers 128. — De ses écrits, nous n'avons que son *Histoire générale*, livre remarquable, non par le style, mais par l'exactitude des recherches, la description des lieux, le tableau des institutions, la peinture des caractères, enfin par l'indication des causes et des résultats qui se rattachent aux faits. — Sur les 40 livres de cette Histoire, les 5 premiers nous sont parvenus en entier, les 12 suivants en fragments étendus, et les autres seulement par extraits. L'édition la plus savante est celle de Schweighaeuser, 1792, et la plus complète, celle de la collection Didot. La traduction française la plus récente est celle de F. Bouchot, 3 vol. in-12, 1847.

Polycarpe (Saint), ordonné évêque de Smyrne par saint Jean l'Évangéliste, 96, subit le martyre en 166. On a de lui une *Lettre* aux Philippiens. Fête, le 26 janvier.

Polyclès, sculpteur grec, florissait en 170 av. J. C. Pline lui attribue *l'Hermaphrodite*, de la villa Borghèse, à Rome, dont le Louvre a une copie.

Polyclète, nom de deux statuaires grecs, nés l'un à Argos, l'autre à Sicyone. Le second, qui est le plus célèbre, florissait entre 452 et 412 av. J. C. Rival de Phidias, il exécuta pour Argos une statue colossale de *Junon* en or et ivoire, des *Canéphores* pour une maison de Messène, etc. Une de ses statues avait de si exactes proportions, qu'on l'avait appelée *Canon*, la règle, le modèle par excellence. Polyclète de Sicyone fut aussi architecte ; il éleva à Épidaure une colonne et un théâtre.

Polycrate, tyran de Samos, était arrivé au pouvoir suprême avec l'aide de ses deux frères, 532 av. J. C. Il tua l'un et exila l'autre. Conquérant des îles et des villes de la côte voisine, vainqueur des Lesbiens et des Milésiens dans un combat naval, il fut l'allié d'Amasis, puis de Cambyse, auquel il fournit 40 vaisseaux contre l'Égypte. Il protégea aussi Anacréon. Afin de détourner l'envie des dieux, il avait jeté son anneau à la mer : l'anneau fut retrouvé dans le corps d'un poisson. Polycrate dut expier autrement sa fortune ; attiré à Magnésie par Oroétès, satrape de Sardes, il fut aussitôt crucifié, 522.

Polydecte, roi de Sériphos, donna asile à Danaé et à son fils Persée. Il outragea Danaé plus tard, et fut pétrifié par Persée (V. ce nom) avec tout son peuple.

Polydore, fils de Priam. V. Polymnestor.

Polydore Virgile. V. Virgile.

Polyen, *Polyænus*, rhéteur grec, né en Macédoine, dédia, en 163, à Marc-Aurèle un traité des *Stratagèmes*

ou *Ruses de guerre*, en 8 livres. Dénué de critique, cet ouvrage est important par certains faits que seul il rapporte. Il a été traduit en français, par D. Lobineau, 1739, 2 vol. in-12, et 1770, 3 vol. in-12.

Polyeucte (Saint) servait dans une légion romaine en Arménie. Converti au christianisme par son ami Néarque, il fut décapité, 257. Fête, le 13 février. — Son martyre est le sujet d'une tragédie de P. Corneille.

Polygnote, peintre grec, né à Thasos, vers 499 av. J. C., vint peut-être à Athènes, après la conquête de sa patrie par Cimon, 463. Ce dernier l'employa à décorer le Pœcile. Mais l'œuvre la plus célèbre de Polygnote a été dans les peintures murales de la *Lesché* des Cnidiens à Delphes. Cet artiste mourut vers 426.

Polyhistor (Alexandre), écrivain grec, peut-être de Milet, fut affranchi de Corn. Lentulus, et périt dans un incendie à Laurentum, en 73 av. J. C. Il nous reste des fragments d'une *Histoire des peuples de l'Orient* et d'un *Traité sur les Juifs*. V. Rauch, Heidelberg, 1843, in-8°.

Polymnestor ou **Polymestor**, roi de Thrace, épousa Ilione, fille de Priam et d'Hécube. Ces derniers, pendant la guerre de Troie, confièrent à leur gendre, Polydore, leur plus jeune fils, avec une partie de leurs richesses. Polymnestor tua son beau-frère pour s'emparer de ses trésors. Il fut, après la chute de Troie, aveuglé par Hécube, captive d'Ulysse, que la tempête avait jetée sur la côte de Thrace.

Polymnie ou **Polyhymnie**, muse de la poésie lyrique. On la représente le doigt sur la bouche, avec le sceptre, le laurier et le rouleau de papyrus.

Polynésie (*nombreuses îles*), l'une des quatre parties de l'Océanie, selon la division donnée par Dumont-d'Urville, s'étend, dans le Grand Océan Equinoxial, à l'O. de l'Amérique, et à l'E. de la Micronésie et de la Mélanésie, entre 160° long. E. et 105° long. O., et entre 40° lat. N. et 60° lat. S.—Elle comprend environ 15 îles ou archipels principaux : au N. les îles Sandwich; au centre les îles Samoa, Wallis, Foutouna, Tonga, de Cook, Tahiti, Tuamotou, Gambier, Marquises, Pitcairn, de Pâques, etc.; au S. les îles Chatam, Norfolk et la Nouvelle-Zélande. Parmi ces îles les unes sont hautes et d'origine volcanique; les autres sont basses et d'origine coralloïde. Les productions sont le cocotier, le bananier, le sagoutier, l'igname, la patate, le sorgho, etc. La population très-peu dense est d'environ 400,000 âmes. Les Polynésiens sont grands, bien faits, et d'un teint brun-olivâtre, quand leur type n'a pas été altéré par leur mélange avec les Papous. — On rattache quelquefois la Micronésie (V. ce mot) à la Polynésie. — V. Océanie.

Polynice, frère jumeau d'Etéocle, chassa avec lui de Thèbes leur père Œdipe. Au bout d'un an, Etéocle ayant refusé, contre toute convention, de lui céder le trône pour qu'à son tour il régnât une année, Polynice attaqua Thèbes avec une armée où étaient Adraste, roi d'Argos, et cinq autres princes grecs. Dans cette *Guerre des sept chefs*, « les frères ennemis » s'entretuèrent dans un combat. Les derniers honneurs furent rendus à Polynice par sa sœur Antigone, malgré la défense de Créon, successeur d'Etéocle.

Polyphème, l'un des Cyclopes, fils de Neptune et de la nymphe Thoosa, était d'une taille gigantesque et n'avait qu'un œil au milieu du front. Il vivait des troupeaux de moutons qu'il élevait en Sicile, et le cas échéant, de chair humaine. Amoureux de Galatée, il tua son rival Acis en lui lançant une pierre énorme. Après son naufrage en Sicile, Ulysse, surpris avec ses compagnons dans l'antre de Polyphème, se sauva lui et les siens en l'enivrant, et en lui crevant, pendant son sommeil, son œil unique. Servius et les peintures d'Herculanum attribuent pourtant trois yeux à Polyphème.

Polyphonte, usurpateur du trône de Messénie, avait assassiné Cresphonte et ses fils. Il prétendait à la main de Mérope, quand Epytus, fils de cette reine, le tua.

Polyptyque ou **Polyptique** (πολύς, plusieurs, πτύξ, pli), registre plié en plusieurs parties, qui a contenu, suivant les époques, soit le tableau des impôts ou le rôle des contribuables, soit les redevances des vassaux, soit la liste des bénéfices d'un diocèse, d'une église ou d'une abbaye. Dans ce dernier sens, on l'appelait aussi par corruption *pouillé*. On a de Guérard (V. ce nom) une édition du Polyptyque d'Irminon, abbé de Saint-Germain-des-Prés.

Polysperchon, ancien général d'Alexandre le Grand, fut nommé régent de l'empire macédonien, et tuteur des rois Arrhidée et Alexandre Aigus, 319 av. J.-C., par Antipater, dont le fils, Cassandre, se déclara contre lui. Chassé deux fois de Macédoine, 318, 316, et réduit à quelques places du Péloponnèse, il reprit les armes, 310, au nom d'un fils d'Alexandre le Grand et de Barsine, Hercule, qu'il empoisonna sur de perfides promesses de Cassandre. En 303, il s'allia pourtant à ce dernier contre Démétrius Poliorcète.

Polytechnique (Ecole). V. Ecoles.

Polytimetus, riv. de Sogdiane, arrosait Maracanda, coulait à l'O. et se jetait dans un lac voisin de l'Oxus, dont il paraît avoir été un affluent. — Auj. *Kohik* ou *Zerafchân*.

Polyxène, la plus jeune des filles de Priam, fut aimée d'Achille. Le héros grec l'épousait quand il fut tué par Pâris. Polyxène fut sacrifiée par Pyrrhus sur le tombeau d'Achille ou se tua elle-même.

Polzin, v. de Prusse (Poméranie), à 45 kil. S. de Coeslin sur le Waggerbach ; 5,000 hab. Eaux minérales de *Luisenbad*.

Pomard ou **Pommard**, village de l'arrond. et à 3 kil. S. O. de Beaune (Côte-d'Or); 1,200 hab. Vins estimés.

Pomarancio (Niccolo Circignani, dit le), peintre de l'école florentine, né à Pomarancio, près de Volterra, mort après 1591, peut-être élève du Titien, exécuta à Rome beaucoup de fresques, puis revint travailler à Volterra. Son fils, *Antonio*, mort vers 1630, a décoré de ses fresques plusieurs monuments de Rome et de Florence.

Pomarancio (Cristoforo Roncalli, dit le), peintre de l'école florentine, né à Pomarancio, 1552-1626, élève du précédent, travailla à l'achèvement des loges de Raphaël, puis fit de bons tableaux à Rome, à Lorette, etc. Sa manière est très-variée; elle rappelle tantôt l'école florentine, tantôt l'école romaine, quelquefois même les maîtres vénitiens.

Pomaré, nom de trois rois de Taïti. — Pomaré Ier, né vers 1743, accueillit les navigateurs Cook, 1773, Bonechea, 1774, et Vancouver, 1792. — Pomaré II, son fils, né en 1781, régna de 1798 à 1821 : déposé pour 10 ans, 1807, à cause de sa prédilection pour les missionnaires anglicans, il traduisit l'Evangile en taïtien. Pomaré II eut pour successeurs son fils Pomaré III, 1821-1826, et ensuite sa fille Aimata, dite la *reine Pomaré*.

Pombal (Dom Sébastien-Joseph de Carvalho e Mello, comte d'Oeyras, marquis de), homme d'État portugais, né en 1699, à Soura près de Coimbre, servit d'abord dans la milice, puis dans la diplomatie. Ministre des affaires étrangères sous Joseph Ier, 1750, il créa les compagnies des Indes et du Brésil, et, en 1753, signa un traité pour l'échange de la colonie du Sacramento contre la colonie espagnole du Paraguay. Après le tremblement de terre qui bouleversa Lisbonne, 1er nov. 1755, il rétablit l'ordre, releva la ville, et exerça, avec le titre de premier ministre, l'autorité absolue que son maître lui avait livrée dès l'origine. Ennemi implacable de la haute noblesse, il profita d'un complot dirigé contre la vie du roi pour frapper le duc d'Aveiro et d'autres grands personnages, 1758-1759. Il enveloppa dans leur ruine les jésuites, dont il avait, dit-on, rencontré l'opposition au Paraguay : ils furent expulsés du Portugal, 1759, et le P. Malagrida (V. ce nom) fut même livré à l'inquisition, 1761. Réformateur violent, le marquis de Pombal (il reçut ce titre en 1770) a attaché son nom à des tentatives plus ou moins heureuses pour réorganiser l'armée et l'enseignement, relever l'agriculture, l'industrie et la marine, et améliorer la perception des impôts. A l'avénement de Marie Ire, 1777, il tomba du pouvoir : malgré les efforts de ses ennemis, il n'eut à subir que l'exil. Le *Grand marquis*, comme le peuple l'appelait, mourut à Pombal, 1782.

Pombal, v. de Portugal (Estrémadure), dans le district et à 35 kil. N. E. de Leiria; 3,000 hab. Tombeau du marquis de Pombal.

Pomègue, petite île de France, à l'entrée de la rade de Marseille, et au S. de l'île Ratonneau à laquelle elle est unie par une digue qui forme le port Dieudonné à l'E. et le port du Frioul à l'O. (Bouches-du-Rhône).

Poméranie, en allemand *Pommern*, province du royaume de Prusse, bornée au N. par la Baltique, à l'O. par le Mecklembourg, à l'E. par la Prusse propre, et au S. par le Brandebourg. Son nom est dérivé du slave *Pomarski*, (près de la mer). Superf., 30,240 kil. carrés; popul., 1,432,000 hab. Ch.-l. : *Stettin*. Pays plat et marécageux, elle est arrosée par l'Oder, l'Ucker et la Peene, qui tombent dans une lagune appelée *Pommersche-Haff*. Sur la côte sont les îles Usedom, Wollin et Rugen. Forêts et tourbières considérables. Bien que peu fertile, la Poméranie donne des céréales, du lin, des pommes de terre, du tabac. Bois de construction. Eaux miné-

rales et salines. Sur les côtes ambre estimé. Elève de chevaux, porcs, moutons, etc. Tissus de laine, de fil, de coton.—La Poméranie est divisée en districts de Stettin, Stralsund et Coeslin.

Habitée primitivement par les Rugiens, les Lombards et les Vandales, la Poméranie fut occupée au VIIe siècle, par les Slaves Wendes. Sa conversion au christianisme commença en 1124. Elle eut des ducs particuliers de 1062 à 1637. La maison de Brandebourg, qui devait en hériter, n'eut d'abord que la Poméranie *ultérieure* (à l'E. de l'Oder), 1648. Mais, en 1720, elle enleva à la Suède la Poméranie *citérieure* (à l'O. de l'Oder) jusqu'à la Peene, et, en 1815, elle se fit céder le reste (le territoire entre la Peene et la Baltique) par le Danemark qui venait de le recevoir en échange de la Norvége. (V. ci-dessous.)

Poméranie suédoise. Ce nom s'appliqua : 1° à toute la Poméranie *citérieure* (à l'O. de l'Oder), que la Suède reçut au traité de Westphalie, 1648; 2° au territoire entre la Peene et la Baltique, qu'elle conserva jusqu'en 1814. (V. ci-dessus.)

Pomérelie, *Pomerania parva*, palatinat de l'anc. Pologne (Prusse royale), à l'O. de la Vistule, au S. O. de la Baltique, à l'E. de la Poméranie, au N. des palatinats de Gnesen et d'Inowraclan. Villes : Dantzig, Dirschau, Stargard, Konitz, Oliva. Enlevée à l'ordre Teutonique par la Pologne, 1466, la Pomérelie revint, dans les démembrements de 1773 et de 1793, à la Prusse qui en a formé l'arr. de Dantzig (Prusse propre).

Pomet (Pierre), botaniste, né à Paris, 1658-1699, voyagea, ouvrit un magasin de drogues et fit des cours au Jardin des Plantes. On a de lui : *Histoire générale des drogues*, 1694, in-fol.; *Droguier curieux*, 1695.

Pomey (François-Antoine), humaniste, 1619-1673, né à Pernes (Comtat-Venaissin), professa dans les colléges de la Société de Jésus. On a de lui : *Pantheum mythicum*, traduit en français sous ce titre : *Histoire des divinités du paganisme*, 1715, in-12; *Pomariolum floridioris latinitatis; Dictionnaire royal des langues française et latine*, in-4°; *Indiculus universalis* (français et latin), in-12, etc.

Pommard. V. Pomard.

Pommereul (François-René-Jean **de**), général et administrateur, né à Fougères, 1745. Il débuta en Corse, 1765, comme officier d'artillerie, et alla organiser à Naples le service de son arme, 1787-1793. Promu général de division sous le Directoire, 1796, il devint, sous l'empire, préfet d'Indre-et-Loire, 1800, et du Nord, 1805, conseiller d'Etat, 1810, et directeur général de la librairie, 1811. Exilé en 1816, il rentra en 1819, et mourut en 1825. On a de lui : *Histoire de l'île de Corse*, 1779, in-8°; *Vues sur l'Italie*, 1796, etc. Il a aussi collaboré à plusieurs recueils.

Pommerœul, commune rurale du Hainaut (Belgique), sur la Haisne, à 32 kil. de Tournay. Tanneries, meunerie. — Le canal de *Pommerœul à Antoing* unit la Haisne à l'Escaut, Mons à Tournay; il a été construit de 1823 à 1826, a 23 kil. de longueur et 13 écluses.

Pommers ou **Pommersche-Haff,** lagune de la Poméranie (Prusse), qui reçoit l'Oder, et communique à la mer Baltique par la Swine, la Perne et la Diwenow.

Pommeuse, bourg de l'arr. de Coulommiers (Seine-et-Marne) ; près de là sont les papeteries de Courtalin et de Sainte-Anne.

Pomœrium (*post mœrium* ou *murum*), large espace, en dehors des murs de Rome, où il n'était permis ni de bâtir ni de cultiver. C'était l'enceinte religieuse de la ville. Le Pomœrium ne pouvait être reculé que par les généraux qui avaient conquis un territoire sur l'ennemi.

Pomona ou **Mainland**, la plus importante des îles Orcades, par 59° lat. N. et 5° 30′ long. O. Les villes sont : *Kirkwall*, ch.-l., Stromness, Lerwick; 15,000 hab.

Pomone, déesse romaine d'origine étrusque, épouse de Vertumne. Elle présidait aux fruits. On la représente couronnée de pampres, de raisins, avec une corbeille de fruits ou une corne d'abondance à la main.

Pômotou (Iles), archipel de la Polynésie, à l'E. de Tahiti, entre 14° et 25° lat. S. et 135° et 150° long. O. On les appelle aussi *îles Basses*, *Archipel Dangereux*, et *Archipel de la Mer mauvaise.* Dépendance de Tahiti, les Pômotou (*îles Soumises*) se sont placées sous le protectorat de la France, en 1859, et ont pris, en 1865, le nom de *Touamatou* (*îles Lointaines*). On y rattache les îles *Gambier*. Ce sont des îles basses et corallines, souvent inondées par la mer. Les indigènes, à peine au nombre de 8,000, vivent de la pêche et sont chrétiens. L'une des plus importantes est *Ana*, de 100 kil. de tour, couverte de forêts de cocotiers et peuplée de 2,000 hab.

Pompadour (Jeanne-Antoinette **Poisson,** marquise de), née à Paris en 1721, était fille d'un écuyer du duc d'Orléans, et petite-fille par sa mère d'un fournisseur des vivres et viande de l'hôtel des Invalides. Elevée par une mère intrigante et corrompue, elle épousa, en 1741, Le Normant d'Etioles, neveu d'un fermier général; elle en eut une fille, Alexandrine-Jeanne, 1744. De bonne heure elle essaya de supplanter Mme de Châteauroux dans la faveur de Louis XV; elle lui succéda, du moins en 1745. Séparée de son mari par un jugement du Châtelet, elle fut présentée à la cour sous le titre de marquise de Pompadour. Aux clameurs des courtisans, qui voyaient un scandale dans l'installation d'une *bourgeoise* à Versailles, elle opposa une rare fertilité d'inventions pour distraire et amuser un prince dévoré, depuis ses premières années, d'un ennui insurmontable : ce fut là le secret d'une fortune qui dura 19 ans. Elle fit du château de Choisy un lieu de délices, ralliant autour d'elle les hommes de lettres, Bernis, Duclos, Marmontel, Crébillon, Diderot, d'Alembert, Voltaire lui-même. Elle donnait sa confiance à Quesnay, et défendait Montesquieu contre la critique. J.-J. Rousseau seul garda une entière indépendance. Maîtresse du trésor public, elle eut aussi des terres, des hôtels à Paris, à Versailles et à Fontainebleau : le château de Bellevue, l'une de ses résidences, fut décoré par les sculpteurs Falconet, Coustou, Adam, Pigalle, par les peintres Boucher, Vanloo, Vernet, etc. On estime à plus de 40 millions ce que la marquise de Pompadour a coûté à la France. Afin de mieux conserver sa fortune, elle voulut joindre la direction des affaires à celle des plaisirs ; elle prétendit décharger Louis des soucis du pouvoir. Elle fit renvoyer Maurepas, 1749, reçut la visite des ambassadeurs, et disposa de tous les emplois. Suivant une politique de bascule, elle soutint tour à tour les adversaires et les partisans de la bulle *Unigenitus*, jusqu'au moment où elle attira sur le roi le couteau de Damiens; 1757 disgraciée un moment, elle se vengea par le renvoi de Machault, contrôleur général des finances, et du comte d'Argenson, ministre de la guerre. En 1748, elle avait précipité la paix d'Aix-la-Chapelle, afin de mieux dominer le roi. En 1756, elle jeta la France dans la guerre de Sept ans, afin de se concilier l'opinion en jouant un grand rôle au dehors; séduite par les flatteries de Marie-Thérèse, elle entra dans une coalition impolitique contre la Prusse, au moment où l'Angleterre attaquait nos possessions du Canada et de l'Hindoustan, 1756. Après la déroute de Rosbach, elle maintint à la tête des troupes l'incapable Soubise, le général de son choix, 1757 ; après la défaite de Crevelt, elle remplaça le pacifique Bernis par Choiseul, 1758, dont l'habileté releva son crédit par le pacte de famille, 1761, mais sans lui éviter la honte du traité de Paris, 1763. Victorieuse des jésuites, à qui elle ne pardonnait pas sa disgrâce de 1757, mais accablée en même temps de la haine et du mépris publics, elle mourut d'une maladie de langueur, 1764. — On a appelé *style Pompadour* la recherche du *joli* dans les arts : la mode a été, en effet, son domaine. On a d'elle une collection de 63 gravures à l'eau-forte d'après les dessins de Guay. Elle a contribué à l'établissement de la manufacture de porcelaines de Sèvres, à la fondation de l'Ecole militaire, au percement de la place Louis XV, à la plantation des Champs-Elysées et des boulevards.

Pompadour. V. Arnac-Pompadour.

Pompedius Silo, le principal auteur de la guerre Sociale, 91-90 av. J. C. Nommé consul par les Marses, ses compatriotes, il battit Q. Cépion, défia Marius, et appela à son aide Mithridate, roi de Pont. Il périt dans une bataille livrée à Metellus Pius.

Pompée Strabon (Cneius Pompeius Sextus), général romain, père de Pompée le Grand. Consul en 89 av. J. C., il eut, avec Sylla, l'honneur de terminer la guerre Sociale. Echappant aux Italiens, qui l'assiégeaient dans Firmum, il les enferma à leur tour dans Asculum, dont il finit par s'emparer. Maintenu dans le commandement, en 88, et chargé de défendre Rome contre Cinna et Sertorius, au début de la guerre civile, il parut s'être volontairement laissé battre. Il mourut peu après, frappé de la foudre, 87 av. J. C.

Pompée *le Grand* (Cneius Pompeius Magnus), général romain, né en 106 av. J. C., était fils du précédent, et appartenait à l'ordre équestre. Après avoir défendu, contre une accusation de péculat la mémoire et la fortune de son père, il songea à jouer un rôle dans l'Etat.

âgé seulement de 22 ans, il leva, de sa propre autorité et à ses frais, trois légions qu'il amena à Sylla, chef du parti aristocratique, 83. Après avoir combattu en Cisalpine, en Sicile et en Afrique, il licencia ses troupes sur l'ordre du dictateur, et revint à Rome, où il obtint le triomphe et le surnom de *Grand*, 81. Sylla mort, Lépidus, l'un des chefs du parti démocratique, s'avança jusqu'à Rome avec une armée. Investi de la confiance du sénat, Pompée chassa Lépidus de l'Italie, 77, puis se rendit en Espagne pour combattre Sertorius: sauvé d'une ruine complète, sur les bords du Sucrone, par l'arrivée de son collègue, Metellus Pius, il termina la guerre, grâce à la trahison de Perpenna, qui assassina son général. A son retour, il extermina, dans les Alpes, 5,000 esclaves, débris des bandes de Spartacus, et triompha à Rome pour tous ses succès, 71. — Nommé consul, malgré les lois, 70, Pompée, voyant au sénat un rival dans Crassus, se rapprocha du parti populaire, qui n'avait plus de chef. Il rétablit le tribunat et rendit les jugements à l'ordre équestre. Devenu l'idole de Rome, il fut chargé, avec des pouvoirs extraordinaires, de la guerre des Pirates : en 40 jours, ces faibles ennemis furent écrasés sous la puissance romaine remise, par la loi Gabinia, aux mains d'un seul homme. Immédiatement après, la loi Manilia confia à Pompée le soin de terminer la lutte contre Mithridate (V. ce nom), déjà réduit aux extrémités par Lucullus: vainqueur du roi de Pont, il dicta la loi à Tigrane, roi d'Arménie, battit, dans le Caucase, les Ibères et les Albaniens, puis, traversant la Syrie, donna le trône de Judée à Hyrcan, et reçut la soumission du roi de Pétra, à l'entrée de l'Arabie. Délivré de Mithridate par la trahison de Pharnace, 63, il rentra à Rome, non sans avoir, auparavant, licencié son armée. — Après avoir offert à ses concitoyens le spectacle du plus brillant triomphe qu'on eût vu jusqu'alors, Pompée se trouvait simple particulier, c'est-à-dire supplanté par Clodius auprès du peuple, et exposé au mauvais vouloir du sénat, qui refusait de ratifier les actes de son gouvernement d'Asie. Il s'unit alors à Crassus et à César dans un triumvirat, dont le dernier recueillit tout le fruit en se faisant décerner le consulat, 58. Offusqué bientôt de la gloire que César acquérait en Gaule, Pompée songea à s'allier au sénat contre le nouveau chef du parti démocratique, mais il ne le fit d'abord qu'à demi: en 55, il avait renouvelé le triumvirat qui lui valut son second consulat, et l'Espagne pour province. Après la mort de Crassus, 53, il se donna tout entier au sénat, qui, à défaut d'autre chef, adopta Pompée. Seul consul, en 52, il obtint pour cinq ans la continuation de son gouvernement d'Espagne, dans lequel il ne s'était jamais rendu. La lutte devint dès lors inévitable entre les deux ambitieux qui se disputaient l'empire du monde ; Pompée, qui essayait d'enlever à César son armée, se trouva surpris par lui. Il apprit tout à coup que le Rubicon était franchi : il quitta Rome, l'Italie même; et, au lieu de se porter vers ses légions éprouvées d'Espagne, il se retira en Orient, 49. Occupé à exercer de mauvaises troupes, tandis que César domptait l'Espagne, il manœuvra pendant quatre mois devant son rival à Dyrrachium, le suivit en Thessalie, où, cédant aux clameurs des sénateurs, il engagea imprudemment une grande bataille à Pharsale, 48. Dès le premier choc, il se réfugia dans sa tente; forcé dans son camp, il gagna le rivage et s'embarqua pour Mitylène. De là, il se dirigea vers l'Égypte, dont le roi, Ptolémée XII, le fit assassiner dans la barque qui le transportait au rivage, 48. — La mort de Pompée lui a valu longtemps l'honneur de passer pour le défenseur de la liberté romaine, qu'il n'avait pas su détruire à son profit. Au vrai, il ne fut jamais qu'un ambitieux vulgaire, n'aspirant au pouvoir que pour commander, ne combattant jamais pour le triomphe d'une cause. — Il se maria 5 fois: sa seconde femme, Emilia, était une belle-fille de Sylla; la quatrième fut Julia, fille de César, et la cinquième, Cornélie, dont le génie de P. Corneille a immortalisé le souvenir dans sa tragédie : *la Mort de Pompée*. Plutarque a écrit sa *Vie*.

Pompée (Cnéius), fils aîné du précédent, se réfugia, après la bataille de Pharsale, en Espagne, où il forma 13 légions. Forcé de combattre à Munda, il fut vaincu par César, et tué dans sa fuite, 45 av. J. C.

Pompée (Sextus), frère du précédent, passa, après la bataille de Pharsale, en Afrique, et, après celle de Thapsus, en Espagne, où son frère, Cnéius, fut battu à Munda, 45 av. J. C. Caché chez les Celtibériens, il reparut après la mort de César, et fut investi, par le sénat romain, du proconsulat des mers. Sextus recruta sa flotte parmi les proscrits et les esclaves fugitifs, intercepta les convois de blé qui se rendaient à Rome, et prit le nom de *fils de Neptune*. Les triumvirs durent traiter avec lui, et, dans une entrevue célèbre à Misène, lui reconnurent la possession de la Corse, de la Sardaigne, de la Sicile et de l'Achaïe, 35. Octave ne tarda pas à renouveler la lutte; vaincu d'abord, il l'emporta enfin près de Myles, à Nauloque, grâce au talent d'Agrippa et à la trahison d'un lieutenant de Sextus. Ce dernier s'enfuit en Asie, où, vaincu par Antoine, il fut égorgé à Milet, dans sa prison, 35 av. J. C.

Pompée (Trogue). V. Trogue.

Pompei (Girolamo), littérateur, né à Vérone, 1731-1788, est surtout connu par une traduction italienne des *Vies* de Plutarque, 5 vol. in-4°, 1772. Remarquable par l'exactitude philologique, ce travail a été souvent réimprimé. Ses trois tragédies : *Ipernestra*, *Callirhoé* et *Tamira*, sont faibles et monotones.

Pompéi ou, dans l'antiquité, **Pompeia** et **Pompeii**, anc. v. d'Italie (Campanie), au S. E. du Vésuve, à 24 kil. S. E. de Naples, à l'embouchure du Sarnus, dans le golfe de Naples. Elle servait de port aux villes de l'intérieur. — Ensevelie sous les cendres du Vésuve dans l'éruption de 79, elle ne fut découverte qu'en 1755. Les fouilles, poursuivies avec vigueur depuis l'occupation française de 1806, ont fait connaître l'enceinte et une partie de l'intérieur de la ville, avec tout ce qui pouvait se trouver dans un municipe de 3e classe. Aux environs s'élève auj. *Torre dell' Annunziata*. V. Mazois, *les Ruines de Pompéi*, 1825, 4 vol.; Raoul-Rochette, *les Peintures de Pompéi;* Ern. Breton, *Pompeia décrite et dessinée*, 1855, etc.

Pompeiopolis, nom porté, dans l'antiquité, par *Pampelune*, *Soles*, *Amisus* et *Eupatoria*.

Pompelo, *ville de Pompée?*, v. de l'Espagne anc. (Tarraconaise), chez les Vascons. Auj. *Pampelune*.

Pompignan-le-Franc, bourg. de l'arr. et à 30 kil. S. E. de Castel-Sarrazin (Tarn-et-Garonne). Château des marquis de Pompignan.

Pompignan (Jean-Jacques **Le Franc,** marquis de), poëte, né, en 1709, à Montauban, où il fut d'abord avocat général, puis premier président à la cour des aides. Ayant donné sa démission, il se livra tout entier à son goût pour les lettres. Admis à l'Académie française, il prononça un discours de réception qui lui attira l'inimitié des philosophes, 1760. Assailli d'épigrammes et de facéties, il se retira dans sa terre de Pompignan, et mourut en 1784. — Ses principaux ouvrages sont : *Didon*, 1734, in-8°, tragédie où il s'inspira de Virgile et de Métastase; *Poésies sacrées*, 1751 et 1754, in-12, où il arrive parfois à une grande élévation, mais sans pouvoir s'y soutenir; son chef-d'œuvre lyrique est, sans contredit, l'*Ode sur la mort de J.-B. Rousseau*. On peut encore citer : *Voyage de Languedoc et de Provence*, en prose mêlée de vers, in-12; une traduction des *Tragédies d'Eschyle*, 1770, in-8°; une imitation en vers des *Géorgiques*, 1784, in-8°; enfin, sa *Correspondance*, etc. Ses *Œuvres complètes* ont paru en 1784, 6 vol. in-8°; ses *Œuvres choisies*, en 1800, 1813 et 1822, 2 vol. in-12.

Pompignan (Jean-Georges **Le Franc de**), prélat, né à Montauban en 1715. Nommé évêque du Puy, 1742, archevêque de Vienne, 1774, il représenta le Dauphiné aux États-généraux de 1789, et, l'un des premiers, se rangea du côté du tiers-état (22 juin). Créé ministre d'État par Louis XVI (août 1789), il mourut en 1790.

Pomponazzi (Pietro), en latin *Pomponatius*, philosophe, né à Mantoue, 1462, enseigna à Padoue, à Ferrare et à Bologne, où il mourut, 1524 ou 1526. Dans un traité *de Immortalitate animæ*, 1516, in-8°, il affirmait qu'Aristote n'avait pas admis l'immortalité de l'âme, et qu'elle n'a qu'un fondement certain, l'Écriture sainte. Ce livre fit naître sur son orthodoxie des doutes accrus, après sa mort, par la publication d'un traité *de Incantationibus*, 1556, in-8°.

Pomponiana, nom latin de la presqu'île de *Giens*.

Pomponius, famille plébéienne de Rome, de laquelle était l'ami de Cicéron, T. Pomponius Atticus. (V. Atticus.)

Pomponius (Lucius), auteur d'atellanes, né à Bologne, florissait vers 67 av. J. C. — Lui et Novius donnèrent, les premiers, à ce genre de farces, une forme régulière. — On a de lui des fragments assez nombreux dans les *Poetæ scenici latini*, de Bothe.

Pomponius Sextus, jurisconsulte romain, vivait sous le règne d'Adrien. *Le Digeste* contient de lui 585 fragments.

Pomponius Lætus (Julius), érudit italien, né en

1425, à Amendolara (Calabre), était bâtard de la maison de Sanseverini, dont il refusa de porter le nom. Élevé à Rome, il y occupa la chaire de son dernier maître, Laurent Valla, 1457. Il fonda alors une Académie qui, par son goût exclusif pour les institutions de l'antiquité, attira sur elle les rigueurs du pape Paul II; arrêté à Venise, Pomponius subit la torture sans avouer une conspiration qu'il n'avait pas, en effet, tramée contre le pontife. Rétabli dans sa chaire par Sixte IV, 1471, il mourut en 1497. Il a édité et commenté plusieurs écrivains latins, et composé, sur l'antiquité romaine, divers traités qu'on a réunis sous le titre d'*Opera varia*, 1521, in-8°.

Pomponne (Simon Arnauld, marquis de), homme d'État, né en 1618, était fils d'Arnauld d'Andilly et neveu du grand Arnauld. Il porta d'abord le nom de *Briotte*. Disgracié après la chute de Fouquet, son ami, il fut cependant envoyé en ambassade, en Suède, 1665, en Hollande, 1669, et de nouveau en Suède, 1671. Après avoir détaché Charles XI de la *Triple alliance*, il succéda à Lionne, comme ministre des affaires étrangères, 1672. Renvoyé, malgré la part qu'il avait prise aux traités de Nimègue, 1679, il rentra cependant au conseil après la mort de Louvois, 1691, servit de guide à Torcy, son gendre, 1696, et mourut en 1699. — Louis XIV, dans ses *Mémoires*, a été injuste envers Pomponne, dont les dépêches sont encore un modèle d'habileté diplomatique.

Pomponne, village de l'arrond. et à 20 kil. S. O. de Meaux (Seine-et-Marne). Château. Jadis marquisat.

Ponce (Paul **Ponzio,** dit **Maître**). V. Ponzio.

Ponce (Pierre **de**), bénédictin espagnol, né à Valladolid, vers 1520, mort en 1584, est le premier inventeur connu de l'art d'instruire et de faire parler les sourds-muets.

Ponce de Léon (Juan), navigateur espagnol, né à San-Servas (Léon), vers 1460, aida Ovando à soumettre Hispaniola, 1502, et conquit Porto-Rico, 1508-1509. Il découvrit, 1512, la Floride et les îles Lucayes en recherchant une fontaine de Jouvence. Ayant voulu coloniser la Floride, 1521, il fut repoussé par les indigènes, et revint mourir à Cuba.

Ponce (Nicolas), graveur et littérateur, né à Paris, 1746-1831, a exécuté de nombreuses estampes, entre autres, *Les illustres Français*, suite de 56 planches. Son mémoire, *Par quelles causes l'esprit de liberté s'est-il développé en France depuis François Ier jusqu'en* 1789? eut le prix de l'Institut, en l'an IX. Il a réuni ses opuscules dans un volume, 1826, *Mélanges sur les beaux-arts*.

Ponceau (Pierre-Étienne **du**), littérateur américain, né dans l'île de Ré, 1760-1844, suivit en Amérique le baron Steuben, fut son aide de camp, puis se livra à l'étude des lois, et devint l'un des avocats et des jurisconsultes les plus estimés des États-Unis. Il s'occupa surtout de la philosophie du langage; son *Mémoire sur le système grammatical des langues de quelques nations indiennes de l'Amérique du Nord*, a remporté le prix Volney à l'Institut de France, 1835.

Ponce Pilate. V. Pilate.

Ponces (Iles). V. Ponza.

Poncelet (Jean-Victor), géomètre, 1788-1867, né à Metz. Entré en 1807 à l'École polytechnique, et, en 1812, dans l'arme du génie, il fut pris dans la campagne de Russie. Depuis son retour, il occupa la chaire de mécanique à l'école de Metz, et, plus tard, enseigna au Collége de France et à la Sorbonne. Membre de l'Institut en 1834, il devint, en 1845, colonel du génie et, en 1848, général de brigade, commandant de l'École polytechnique, et député à l'Assemblée constituante. On cite de lui des travaux sur l'hydraulique, un *Traité des propriétés projectives des figures*, etc.

Poncet de la Grave (Guillaume), littérateur, 1725-1803, né à Carcassonne, fut avocat, procureur général de l'amirauté et censeur royal. — Son meilleur écrit est un *Précis historique de la marine de France*, 1780, 2 vol. in-12.

Poncher (Étienne), prélat et diplomate, 1446-1524, né à Tours, fut conseiller, puis président au parlement de Paris, évêque de cette ville, 1503, et archevêque de Sens, 1519. Sous Louis XII, il s'opposa à la Ligue de Cambrai; sous François Ier, il signa le traité de Noyon, 1516. — On a de lui *Constitutions synodales*, 1514, in-4°, traité estimé.

Poncin, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 23 kil. S. O. de Nantua (Ain); 2,100 hab.

Pondichéry, ch.-l. de l'Hindoustan français (côte de Coromandel), dans le Karnatic, sur le golfe du Bengale, par 11° 55' lat. N., et 77° 29' long. E., à 4,080 kil. N. E. de la Réunion, et 17,080 kil. de Brest. Pop., 40,000 hab. Il n'y a pas de port, mais une rade où le débarquement est difficile. Cotonnades bleues, dites *guinées*, pour le Sénégal, mousselines blanches et rayées, poterie. Cour d'appel. Fondée par François Martin en 1675, cette ville fut occupée et agrandie par les Hollandais pendant la guerre de la Ligue d'Augsbourg. Dupleix la défendit, 1748, contre les Anglais, qui l'enlevèrent à Lally et en démolirent les fortifications, 1761. Elle a été rendue à la France par le traité de 1763. Le territoire de Pondichéry a 50,000 hectares de superficie, et près de 260,000 hab. Il se divise en trois districts : Pondichéry, Villenour et Bahour.

Ponent (rivière du). V. Gênes (Golfe de).

Poniatowski (Stanislas), gentilhomme polonais, né à Dereczyn (Lithuanie), en 1677, s'attacha à Charles XII, qu'il suivit en Turquie après le désastre de Poltava. Rallié à Auguste II, 1719, il tenta en 1733, de rétablir Stanislas Leczinski, se soumit encore à Auguste III et mourut en 1762. — L'un de ses fils, *Stanislas-Auguste* (V. ce nom), fut roi de Pologne.

Poniatowski (Joseph-Antoine, prince), général polonais et maréchal de France, né, en 1762, à Varsovie, était petit-fils du précédent, et neveu du roi Stanislas-Auguste. Entré à 16 ans au service de l'Autriche, il revint, en 1789, en Pologne où il commanda l'armée du Midi, 1792, et fut l'un des lieutenants de Kosciuszko, 1794. Après la ruine de sa patrie, il vécut dans la retraite et n'en sortit qu'en 1806, après la défaite des Prussiens à Iéna. Il organisa alors un corps de Polonais qui prit part aux combats livrés aux Russes en 1807. Après la création du grand-duché de Varsovie, il devint ministre de la guerre et généralissime : en 1809, il tint tête à l'archiduc Ferdinand d'Este, et conquit la Galicie sur l'Autriche. Pendant la guerre de Russie, 1812, il proposa vainement à Napoléon de faire diversion sur le Dnieper, 1812, et se couvrit de gloire dans la campagne comme pendant la retraite. Demeuré fidèle à la France déjà trahie par ses alliés allemands, il fut nommé maréchal à la première journée de la bataille de Leipzig. Trois jours après, il recevait trois blessures en couvrant la retraite de l'armée française, et se noyait dans l'Elster, dont le pont avait été détruit, 19 octobre 1813.

Pons (Antoine), peintre espagnol, né près de Ségorbe, 1725-1792, fut chargé de décorer la bibliothèque de l'Escurial. Il lut alors beaucoup d'ouvrages rares et de manuscrits, voyagea en Espagne et profita de ses notes pour faire, sous les auspices de Charles III, une description de l'Espagne. Il a publié 18 vol. de renseignements précieux sur les arts, l'industrie, l'agriculture, les antiquités, etc.

Pons (Jean-Louis), astronome, 1761-1831, né à Peyres (Hautes-Alpes). Concierge à l'observatoire de Marseille, il s'exerça seul aux observations, devint astronome adjoint en 1813, directeur de l'Observatoire de Lucques, 1815, et de celui de Florence, 1825. — Il a découvert 37 comètes, et on le surnomma le *Chasseur de comètes*.

Pons (André), comte **de Rio,** connu sous le nom de **Pons** *de l'Hérault*, né à Cette, 1772-1853, s'engagea dans la marine, reçut le brevet d'officier en 1790, se montra ardent patriote, se distingua au siége de Toulon, fut atteint par la réaction thermidorienne, fut nommé au conseil des Cinq-Cents, sans pouvoir y siéger; attaqua le Directoire dans un pamphlet célèbre : *Pons à Barras*, commanda une flottille dans l'armée d'Italie, changea plusieurs fois de carrière, fut préfet de Lyon pendant les Cent-Jours, puis exilé; fut préfet du Jura, après 1830, et conseiller d'État en 1848. On lui doit : *Le Congrès de Châtillon, Histoire de la bataille et de la capitulation de Paris; De la puissance suprême et du pouvoir souverain*, etc.

Pons de Verdun (Robert), poëte et homme politique, 1749-1844, fut d'abord avocat au parlement de Paris. Il siégea à la Convention, où il vota la mort de Louis XVI, et au conseil des Cinq-Cents. Sous Napoléon Ier, il remplit les fonctions d'avocat général près la Cour de cassation. Exilé en 1816, il rentra en 1819. — On a de lui *Mes loisirs*, contes et poésies, etc.

Pons, ch.-l. de canton (Charente-Inférieure), sur la Seugne, dans l'arrond. et à 22 kil. S. E. de Saintes; 4,738 hab. Alcools. Eaux minérales. — Les sires de Pons, qui tirent leur nom de cette ville, furent puissants dans le S. O., du XIIe siècle au XVIe; *Renaud VI* fut l'un des plus valeureux compagnons de Du Guesclin, pour reprendre le Poitou et la Saintonge; son fils, *Jacques Ier*, se distingua sous Charles VII; *Antoine*, qui fut chevalier d'honneur de Renée de France, duchesse de Ferrare,

propagea le calvinisme parmi ses vassaux, puis rentra dans le sein du catholicisme; lorsqu'il mourut en 1586, sa famille avait 250 fiefs sous sa suzeraineté.

Pons (Saint-), ch.-l. d'arrond. de l'Hérault, à 126 kil. O. de Montpellier, par 43° 31′ 34″ lat. N. et 0° 25′ 40″ long. E ; 5,832 hab — Draperies, fer. Carrières de marbre qui ont servi à la construction de la plupart des maisons. Elle eut un évêché de 1318 à 1611.

Pons Drusi, nom anc. de Botzen.

Ponsard (Francis), poëte dramatique, 1814-1867, né à Vienne (Isère), où il fut d'abord avocat. Arraché au barreau par le succès de sa tragédie de *Lucrèce*, élégante, mais froide imitation de l'antique, 1843, il donna *Agnès de Méranie*, 1846, et *Charlotte Corday*, 1850, qui valent mieux que *Lucrèce*, et furent pourtant moins goûtées du public. Après *Horace et Lydie*, charmante comédie en un acte, Ponsard tenta de nous rendre la tragédie antique avec ses chœurs, son prologue et son épilogue : son *Ulysse*, 1852, échoua complétement. Il se releva en donnant à l'Odéon, une comédie, *l'Honneur et l'Argent*, 1853, qui lui ouvrit l'Académie française, 1855. Les dernières pièces de Ponsard ont été *la Bourse*, 1856, *le Lion amoureux*, 1865, *Galilée*, 1867.

Ponsonby (George), homme d'État anglais, né en Irlande, 1755-1819, se distingua au barreau, entra dans la Chambre des Communes d'Irlande; puis, après l'Union, représenta le comté de Wicklow dans la Chambre des Communes d'Angleterre. Il fut l'un des chefs de l'opposition.

Pont (Royaume de), anc. État de l'Asie Mineure, au N. E., entre le Pont-Euxin au N., la Paphlagonie et la Grande-Phrygie à l'O. et au S. O., la Cappadoce au S., l'Arménie et la Colchide au S. E. et à l'E. Traversé par les monts Paryadres, et arrosé par l'Apsarus, le Thermodon, l'Isis ou Lycus et l'Halys, il était habité par les tribus des Chalybes, des Mosynèques, des Mosques, des Tibaréniens, etc. Sur le littoral les Grecs avaient fondé Trapézonte, Cérasunte, Cotyora, Sidé, Amisus, etc. Le Pont porta le nom de Cappadoce maritime, avant de passer sous la domination des Perses, qui le détachèrent en effet de l'anc. Cappadoce, dont il formait la partie septentrionale. Compris dans les 3e et 19e Satrapies de Darius Ier, il fut donné, dit-on, à titre de gouvernement héréditaire, au fils aîné de ce prince, Artabaze, dont les successeurs arrivèrent à une sorte d'indépendance respectée par Alexandre le Grand, et, après lui, par Antigone. Mithridate II, 337-302 av. J. C., d'après son surnom de *Ctiotès*, fut le *fondateur* du royaume de Pont, dont Mithridate VII le Grand, 123-63, étendit pour un moment les limites. Il y ajouta à l'E. la Colchide et une partie du Caucase, au N. du Pont-Euxin le Bosphore Cimmérien et la ville de Chersonesus, à l'O. la Paphlagonie, au S. la Cappadoce, et même au S. O. l'Asie romaine qu'il souleva en 88. Déjà affaibli par Sylla, 84, le royaume de Mithridate VII (V. ce nom) fut, à la mort de ce roi, démembré par Pompée, 63. Laissant au traître Pharnace (V. ce nom) le Bosphore Cimmérien, il donna la partie occidentale de l'ancien Pont (à l'O. du Lycus), au Galate Déjotarus (Pont Galatique), et réduisit en province romaine la partie orientale, qu'Antoine érigea en royaume pour Darius, fils de Pharnace, 41, puis pour le Grec Polémon, 37 av. J. C. (Pont Polémoniaque) — Le Pont Galatique fut réuni à l'empire romain par Tibère, 25 ap. J. C., et forma sous Constantin la prov. d'Hélénopont; ch.-l. Amasée. Le Pont Polémoniaque (V. *Polémon Ier*, *Polémon II*, *Pythodoris*) fut réuni par Néron, 62, et, conserva son nom sous Constantin (Villes : *Néocésarée*, ch.-l., Pharnacia, Polemonium, Trébizonde). — Au moyen âge, après la 4e croisade, le Pont forma l'empire de Trébisonde (V. ce nom). Il est compris auj. dans les vilayets ottomans de *Djanik* et de *Roum-Ili*. — Voici les principaux rois de Pont : Artabaze, Ariobarzane Ier, Mithridate Ier, Ariobarzane II, vers 363 av. J. C.; Mithridate II, 337; Mithridate III, 302; Ariobarzane III ou Mithridate IV, 265; Mithridate V; Pharnace; Mithridate VI vers 156; Mithridate VII, 123-63.

Pont (Diocèse de), division de l'empire et de la préfecture d'Orient, au IVe siècle, comprenant 11 prov. au N. et au N. E. de l'Asie Mineure : Galatie I et II; Bithynie; Honoriade; Cappadoce I et II; Hélénopont; Arménie I et II; Paphlagonie. — Le ch.-l. était *Nicomédie*.

Pont (Louis du), né à Valladolid (Espagne), 1554-1624, jésuite, a composé des ouvrages destinés à la direction des âmes : *Le Guide spirituel*, trad. en français par les P. P. Brignon et Gaydou, 2 vol. in-12; *De la Perfection chrétienne*, 4 vol. ; *Directoire spirituel pour la confession, la communion*, etc.; *Méditations sur les Mystères*, *Traité du sacerdoce et de l'épiscopat*.

Pont-à-Celles, comm. rurale de Belgique, à 15 kil. de Charleroi (Hainaut), près de l'anc. chaussée de Brunehaut; 2,200 hab.

Pont-à-Chin, village de Belgique (Hainaut), à 5 kil. N. O. de Tournay, sur l'Escaut. — Défaite des Français en 1794.

Pont-à-Marcq, ch.-l. de canton de l'arr. et à 14 kil. S. E. de Lille (Nord); 765 hab.

Pont-à-Mousson, ch.-l. de canton de l'arr. et à 26 kil. N. O. de Nancy (dép. de Meurthe-et-Moselle), sur la Moselle, au pied de la montagne de Mousson. Draps, broderies, tanneries. Vins et bois. Patrie de Duroc; 8,211 hab. — Autrefois collége de jésuites établi, sous le nom d'université, par le cardinal de Lorraine, 1572. La ville fut érigée en marquisat depuis 1354.

Pont-Audemer, *Pons Aldemari*, ch.-l. d'arr. de l'Eure, à 70 kil. N. O. d'Évreux, sur la Rille, qui y devient navigable, par 49° 21′ 22″ lat. N., et 1° 49′ 18″ long. O.; 6,124 hab. — Tanneries renommées; bonneterie, papeteries, forges.

Pont-Aven, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. O. de Quimperlé (Finistère); 1,131 hab. Port de pêche.

Pont-Château, ch.-l. de canton de l'arrond. et au N. de Saint-Nazaire (Loire-Inférieure); 4,200 hab. Eaux minérales.

Pont-Croix, ch.-l. de canton de l'arr. et à 34 kil. O. de Quimper (Finistère), près de la baie d'Audierne; 2,571 hab.

Pont-d'Ain, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. S. E. de Bourg (Ain); 1,444 hab. — Hospice pour les prêtres âgés. Patrie de Louise de Savoie, mère de François Ier.

Pont-de-Beauvoisin, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. E. de la Tour-du-Pin (Isère), sur la rive gauche du Guiers; 1,784 hab. Chanvre, vers-à-soie.

Pont-de-Beauvoisin, ch.-l. de canton de l'arr. et à 37 kil. N. O. de Chambéry (Savoie), sur la rive dr du Guiers; 1,053 hab.

Pont-de-l'Arche, ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. N. de Louviers (Eure), près du confluent de la Seine et de l'Eure; 1,617 hab. — Vieux château. Eglise gothique. Draps, couvertures, tissus de chanvre. Aux environs étaient le château de *Pitres* ou *Pistes* et l'abbaye de *Bonrepos*.

Pont-de-Mont-Vert (Le), ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. N. E. de Florac (Lozère), sur le Tarn; 1,590 hab.

Pont-de-Roide, ch.-l. de canton de l'arr. et à 17 kil. S. de Montbéliard (Doubs), sur le Doubs; 2,296 hab. Quincaillerie.

Pont-de-Salars, ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. E. de Rodez (Aveyron); 1,284 hab.

Pont-de-Vaux, ch.-l. de canton de l'arr. et à 45 kil. N. O. de Bourg (Ain), sur la Reyssouse; 2,933 hab. Patrie de Joubert, à qui on a élevé une statue. Grains, bétail. Usine à fer, faïence. Duché en 1623.

Pont-de-Veyle, ch.-l. de canton de l'arr. et à 30 kil. O. de Bourg (Ain); 1,491 hab. Ferme-école.

Pont-du-Château, ch.-l. de canton de l'arr. et à 14 kil. N. E. de Clermont (Puy-de-Dôme); 3,438 hab. — Commerce assez actif de vins, chanvre, houille, pierre de Volvic, etc.

Pont-en-Royans, ch.-l. de canton de l'arr. et à 17 kil. S. de Saint-Marcellin, sur la Bourne (Isère); 1,084 hab. Anc. ch.-l. de Royanez. Fabriques de gros draps.

Pont-Euxin, *Pontus Euxinus*, *mer hospitalière*, nom donné, par euphémisme, à la mer Noire chez les anciens, afin d'en détourner les dangers par un nom de bon augure.

Pont-Gibaud, ch.-l. de canton de l'arr. et à 23 kil. S. O. de Riom, sur la Sioule (Puy-de-Dôme); 1,192 hab. Plomb argentifère. Eaux minérales. Un ancien château domine Pont-Gibaud.

Pont-l'Abbé, ch.-l. de canton de l'arr. et à 18 kil. S. O. de Quimper (Finistère), près de l'anse de Benodet; 4,739 hab. — Hospice de vieillards incurables. Petit port de pêche.

Pont-l'Évêque, ch.-l. d'arr. du Calvados, à 44 kil. N. E. de Caen, au confluent de la Toucques et de la Calonne, par 49° 17′ 14″ lat. N., et 2° 9′ 9″ long. O.; 2,911 hab. Patrie des deux Thouret. On y décida l'expédition de Guillaume contre l'Angleterre, en 1066. Fromages estimés.

Pont-Levoy, commune de 2,260 hab. dans l'arr. et à 25 kil. S. O. de Blois (Loir-et-Cher). Ancienne abbaye de bénédictins, devenue en 1815 collége de plein

exercice. Exploitation de pierres. Ferme-école de la Charmoise.

Pont-Saint-Esprit, ch.-l. de canton de l'arr. et à 40 kil. N. E. d'Uzès (Gard); 4,550 hab. — Citadelle très-forte construite par Louis XIII. Pont de 918 mètres sur le Rhône, bâti par les frères pontifes, 1265-1309. Commerce de vins, soie, huile.

Pont-Sainte-Maxence, ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. N. de Senlis (Oise), sur l'Oise; 2,349 hab.— Commerce considérable de blé. Beau pont, ouvrage de Perronet.

Pont-Scorff, ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. N. O. de Lorient (Morbihan), sur le Scorff, qui y devient navigable; 1,681 hab.

Pont-sur-Seine, bourg de 1,000 hab., à 10 kil. S. E. de Nogent-sur-Seine (Aube). Combat en 1814. Le château, important par ses souvenirs historiques, fut alors brûlé par les Cosaques.

Pont-sur-Yonne, ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. N. O. de Sens (Yonne); 1,914 hab. Vins.

Pont-Vallain, ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. N. E. de la Flèche (Sarthe); 1,804 hab. — Défaite de Robert Knolles par Du Guesclin, 1370.

Pontacq, ch.-l. de canton de l'arr. et à 26 kil. S. E. de Pau (Basses-Pyrénées); 2,856 hab. Patrie de Barbanègre.

Ponta-Delgada, ch.-l. de l'île Saint-Michel (Açores), la plus grande et la plus commerçante ville de l'Archipel; 16,000 hab. Céréales, oranges. Mauvais port.

Pontailler, ch.-l. de canton de l'arr. et à 32 kil. de Dijon (Côte-d'Or), sur deux îles de la Saône; 1,189 hab. Produits agricoles.

Pontanus (Jean-Jovien), en italien *Pontano*, homme d'Etat et humaniste, né en 1426, près de Cerreto (Ombrie), fut soldat, puis secrétaire des rois de Naples, Alphonse V et Ferdinand Ier. Créé premier ministre, 1485, il conserva son emploi sous les rois Alphonse et Ferdinand II, ce qui ne l'empêcha pas d'ouvrir Naples à Charles VIII, roi de France. Justement disgracié par Ferdinand II, 1496, il mourut en 1503. — Fondateur de l'Académie de Naples, Pontanus a écrit, en latin, des *Poésies*, Florence, 1514, 2 vol. in-8°, et divers ouvrages en prose, dont son chef-d'œuvre, l'*Histoire de la guerre de Ferdinand Ier contre Jean, duc d'Anjou*, 1519, in-4°. Ses *Œuvres* ont été publiées à Naples, 1505-1512, 6 vol. in-fol., et à Bâle, 1556, 4 vol. in-8°.

Pontanus (Pierre **de Ponte,** ou en latin), philologue, né à Bruges, acquit une grande instruction, bien qu'il fût aveugle dès l'âge de 3 ans. Il vint en 1500 à Paris, où il mourut après 1529. On cite de lui: *Liber figurarum*, in-4°; *Grammaticæ artis pars* I et II, 1528-1529, 2 vol., etc.

Pontanus (Jacques), humaniste, 1542-1626, né à Brux (Bohême), entra chez les jésuites en 1564. — On a de lui des traductions latines d'auteurs byzantins, des commentaires de Virgile et d'Ovide, et, en outre, *Progymnasmata puræ latinitatis*, in-8°; *Institutiones poeticæ*, etc.

Pontanus (Jean-Isaac), historien hollandais, 1571-1639, né à Elseneur, étudia la médecine à Bâle et à Montpellier. Après 1604, il enseigna la philosophie et l'histoire à Harderwick (Hollande). Il fut aussi historiographe de Danemark et de Gueldre. — On a de lui: *Itinerarium Galliæ Narbonensis*, in-12; *Historia urbis et rerum Amstelodamensium*, in-fol.; *Disceptationes chorographicæ de Rheni divortiis et ostiis*, in-8°; *Origines Franciscæ*, in-4°; *Rerum Danicarum historia*, 1737, in-fol.; *Discussiones historicæ*, réponse au *Mare clausum* de Selden; *Historia Geldrica*, in-8°, etc.

Pontarion, ch.-l. de canton de l'arrond., et à 10 kil. N. E. de Bourganeuf (Creuse), sur le Thorion; 561 hab.

Pontarlier, *Pons Ælii*, *Pontarlum*, *Arciola*, ch.-l. d'arrond. du Doubs, à 60 kil. S. E. de Besançon, sur le Doubs, par 46° 54′ 9″ lat. N., et 4° 1′ 14″ long. E.; 4,975 hab. Absinthe, grains, vins, bois, fromages. Horlogerie. Dans le voisinage est le Fort-de-Joux.

Pontaumur, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 45 kil. O. de Riom (Puy-de-Dôme), sur le Sioulet; 1,728 hab.

Pontchartrain, village de l'arrond. et à 16 kil. N. E. de Rambouillet (Seine-et-Oise). Château des comtes de Pontchartrain.

Pontchartrain, nom d'une branche de la famille des Phélypeaux, à laquelle appartiennent: *Paul*, seigneur de Pontchartrain, né à Blois, 1569-1621, qui fut secrétaire d'Etat depuis 1610, et a laissé des *Mémoires*, 2 vol. in-12; — *Louis*, comte de Pontchartrain, petit-fils du précédent, 1643-1727, et, par sa mère, petit-fils de Jacques Talon, conseiller au parlement de Paris, président au parlement de Rennes, en 1677. Il succéda à Le Peletier, comme contrôleur général des finances, 1689, et à Seignelay, comme secrétaire d'Etat de la marine et de la maison du roi, 1690, et résigna tous ses emplois, 1699, pour remplir les fonctions de chancelier de France jusqu'en 1714; — *Jérôme*, fils de Louis, 1674-1747, remplaça son père aux ministères de la marine et de la maison du roi, 1699-1715, et eut entre autres fils, Maurepas (V. ce nom).

Pontchartrain (Lac), situé dans la Louisiane, au N. de la Nouvelle-Orléans et du delta du Mississipi.

Pont de Veyle (Antoine **de Ferriol,** comte de), littérateur, 1697-1774, neveu de Mme de Tencin, fut nommé par Maurepas intendant général des classes de la marine, en 1740. Il est connu par sa longue liaison avec madame du Deffand. Il donna, en gardant l'anonyme, 3 comédies qui eurent du succès: *le Complaisant*, en 5 actes, 1732, *le Fat puni*, 1738, *le Somnambule*, 1739.

Ponte (De). V. Pontanus et Bassan.

Pontecorvo, *Fregellæ* (?), v. d'Italie, dans la prov. et à 60 kil. N. O. de Caserte, sur le Garigliano; 7,000 hab. — Elle a été le chef-lieu d'une principauté donnée par Napoléon Ier à Bernadotte, 1806-1810, et perdue par le saint-siége en 1860. Avant cette date, elle dépendait de la prov. de Frosinone.

Pontécoulant (Louis-Gustave **Doulcet,** comte de), homme politique, né à Caen, en 1766, servit d'abord comme garde du corps de Louis XVI. Partisan de la révolution, il fut l'un des commissaires qui préparèrent la défense de Lille, 1792. Membre de la Convention, il vota le bannissement de Louis XVI, et, comme girondin, fut proscrit le 3 octobre 1793. Il se cacha jusqu'en 1795, et fut réélu au conseil des Cinq-Cents; mais, après le coup d'Etat du 18 fructidor 1797, il dut se tenir à l'écart. Bonaparte, dont naguère il avait discerné le mérite, le nomma préfet de la Dyle, 1800, sénateur, 1805, et en 1813, le chargea d'organiser la défense de la frontière du Nord. Pontécoulant fit partie du gouvernement provisoire de 1814, mais sans voter la déchéance de Napoléon Ier. Membre de la Chambre des pairs pendant la première Restauration et les Cent-Jours, il sortit de cette assemblée en 1815, y fut rappelé en 1819, et rentra dans la vie privée en 1848. Il mourut en 1853. Il a laissé des *Mémoires*, 1862, in-8°.

Ponte-de-Lima, *Limia*, v. de Portugal, dans la prov. entre Douro et Minho, et à 17 kil. N. E. de Viana, sur la Lima; 2,000 hab. Antiquités.

Ponte-d'Era, v. d'Italie, dans la prov. et à 17 kil. S. E. de Pise, sur l'Arno; 6,000 hab. Vermicelle, pâtes d'Italie; toiles.

Pontedera (Jules), botaniste, 1688-1757, né à Vicence, dirigea, depuis 1719, le jardin des plantes de Padoue. Il combattit le système sexuel de Linné. — On a de lui: *Compendium tabularum botanicarum*, 1718, in-4°; *Anthologia sive de floris natura*, 1720, in-4°.

Pontefract, v. d'Angleterre, dans le comté et à 34 kil. S. O. d'York (West-Riding), près de l'Aire; 10,000 hab. Autrefois château fort où Richard II fut enfermé, puis assassiné en 1400.

Ponteiphret. V. Kambodge.

Ponte-Lagoscuro, v. d'Italie, dans la prov. et à 6 kil. N. de Ferrare, sur le Pô; 5,000 hab.

Pontelli. V. Pintelli.

Pontenage, anc. droit perçu au passage des ponts pour subvenir à leur entretien.

Pontevedra, port d'Espagne (Galice), sur la baie de son nom et à l'embouchure du Lerez, à 500 kil. N. O. de Madrid; 6,500 hab. Tanneries. Ch.-l. de la prov. de son nom, qui est entre les prov. de la Corogne au N., d'Orense à l'E., le Portugal au S., et l'Atlantique à l'O., a 480,000 hab., et 4,504 kil. carrés. Villes princip., Vigo et Tuy.

Ponthieu, *pagus Pontivus*, anc. pays, puis ancien fief de France (Picardie), sur la Manche, entre la Canche au N., et la basse Somme au S. Villes, Montreuil, puis *Abbeville*, ch.-l., le Crotoy, Saint-Riquier, Crécy. — On y rattachait le Vimeux, au S. de la Somme, *Saint-Valery*, ch.-l., Saucourt, Gamaches. Le comté de Ponthieu, créé vers le viie siècle, devint héréditaire en 996, passa, par mariages, en diverses maisons. Eléonore de Castille le porta à Edouard Ier, roi d'Angleterre, dont le petit-fils, Edouard III, en fut dépouillé par Philippe VI de Valois, 1336, remis en possession par le traité de Bretigny, 1360, et encore dépouillé par Charles V, 1369. Cédé par le traité d'Arras aux ducs de Bourgogne, 1435,

le Ponthieu revint à Louis XI avec les villes de la Somme, 1477.

Pontia, nom latin de Ponza.

Pontianak, ch.-l. de la sultanie de son nom, sur la côte O. de Bornéo, à l'embouchure du Kapuas, par 0° 0′ 30″ lat. N., et 106° 59′ long. E. Cet État est tributaire de la Hollande.

Pontien (Saint), pape de 230 à 235, fut relégué par Maximin, dans l'île de Tavolato, près de la Sardaigne, et y mourut. Fête, le 19 novembre.

Pontife (Grand). V. ci-dessous.

Pontifes (Collége des), institué, à Rome, par Numa, pour diriger et surveiller tout ce qui concernait la religion, rédiger les *annales*, et diviser l'année en jours *fastes* (V. ce mot), *néfastes* et *comitiaux*, etc. A l'origine, ils étaient au nombre de 4, tous patriciens; portés à 8 par la loi Ogulnia, 300 av. J. C., et à 16 par Sylla, ils eurent dès lors la moitié de leurs membres pris parmi les plébéiens. — Leur chef était un grand pontife nommé à vie: c'est pour cela qu'Auguste, par politique, n'enleva pas à Lépide cette dignité qu'il se destinait à lui-même. — Choisis, à l'origine, par cooptation, les pontifes furent, en vertu de la loi Domitia, 103 av. J. C., élus par les comices, si l'on excepte la réaction qui suivit le triomphe de Sylla. Le nom de *pontifes*, *pontifices*, venait de ce que ces prêtres devaient veiller à l'entretien du pont Sublicius.

Pontifes (Frères), ordre religieux qui se forma, au XIIe siècle, en Italie, et se répandit depuis dans d'autres pays, où il s'occupa spécialement de la construction des ponts (V. *Pont-Saint-Esprit*). Il fut supprimé au XVe siècle.

Pontigny, commune de 800 hab., dans l'arrond. et à 18 kil. N. E. d'Auxerre (Yonne), sur le Serain. Anc. abbaye bénédictine fondée par saint Bernard, 1114, où se réfugia Thomas Becket, 1164. On y voit encore une église remarquable, récemment restaurée.

Pontins (Marais), *Pomptina palus*. Situés au S. des États Romains (prov. de Velletri), ils s'étendent du N. O. au S. E., à une certaine distance du littoral, sur une longueur de 40 kil., et arrivent à la mer entre le mont Circeo et Terracine. Ils couvrent une superficie de 18,000 hectares. Selon quelques savants, leur origine serait due à des rivières torrentielles dont les atterrissements auraient comblé un ancien golfe de la mer Tyrrhénienne. Ce pays, au temps des Volsques, renfermait, selon Pline l'Ancien, 23 villes, et, en 311 av. J. C., Appius put y construire la voie qui portait son nom. Il est donc à croire que la dépopulation, suite de la conquête romaine, et l'inondation des terrains bas par les eaux abandonnées à elles-mêmes, ont engendré les marais Pontins. Dans l'antiquité, Auguste, au moyen âge, plusieurs papes, enfin Pie VI et Napoléon Ier (V. Prony), ont travaillé à les dessécher. Pie VI et les Français ont assaini, à l'aide de canaux d'écoulement, les quatre cinquièmes des marais, et restauré la voie Appienne. Les terrains desséchés sont très-féconds; ils nourrissent de nombreux troupeaux de buffles, mais la malaria les rend inhabitables.

Pontis (Louis de), gentilhomme, né en 1583, au château de Pontis (Provence), entra dans l'armée en 1599, et, après 50 ans de services, se retira à Port-Royal-des-Champs, où il mourut, 1670. Du Fossé a rédigé, 1676, 2 vol. in-12, d'après les récits de Pontis, des *Mémoires* curieux, insérés dans la collection Michaud et Poujoulat.

Pontius, général samnite, mis à mort en 291 av. J. C. C'est lui qui fit passer sous le joug, aux Fourches caudines, l'armée des consuls Veturius Calvisius et Postumius Albinus, 321. Il continua de combattre les Romains avec des succès divers, vainquit Fabius Gurgès en 292, mais fut pris l'année suivante, et décapité à Rome.

Pontius Cominius, jeune plébéien, se signala, pendant le siége de Rome par les Gaulois, 390 av. J. C., en traversant le Tibre à la nage, et en escaladant le Capitole pour obtenir du sénat et des curies, puis rapporter à Veies, la sanction du choix que les Romains fugitifs avaient fait de Camille exilé pour dictateur.

Pontius (Paul **du Pont**, dit), graveur du XVIIe s., contemporain de Rubens, dont il fut l'ami. Il a laissé un nombre assez considérable de gravures historiques, de portraits, etc.

Pontivy. V. Napoléonville, qui a repris son anc. nom

Pontoise, *Pons Isaræ*, *Pontisara*, ch.-l. d'arrond. de Seine-et-Oise, sur une colline, et au confluent de l'Oise et de la Viosne, à 35 kil. N. de Versailles, par 49° 3′ 5″ lat. N., et 0° 14′ 25″ long. O.; 6,480 hab. — Centre d'approvisionnement pour Paris: blé, farine, veaux. — Capit. du Vexin français, Pontoise a été, au moyen âge, une place forte importante qui défendait les abords de Paris; Charles VII l'enleva, en 1441, aux Anglais, qui l'avaient prise en 1419 et 1437. Les États-généraux de 1561 y tinrent leur seconde session. Louis XIV y transféra, 1652, le parlement de Paris, qui y fut exilé sous Louis XV, en 1720 et 1753.

Pontoppidan (Eric), théologien et archéologue, 1698-1764, né à Aarhus (Jutland), a été évêque de Bergen. On a de lui: *Annales Ecclesiæ Danicæ*, in-4°; et en danois *Menoza*, traité de philosophie, traduit depuis en français, in-8°; *Description du Danemark*, 7 vol. in-4°, etc.

Pontormo (Jacopo **Carucci**, dit **le**), peintre de l'école florentine, 1493-1558, né à Pontormo (Toscane), fut élève d'Andrea del Sarto. Le Louvre a de lui une *Sainte Famille* et le portrait du graveur Corniale. Les villes d'Italie ont un assez grand nombre de ses tableaux, remarquables par la correction du dessin.

Pontorson, *Pons Ursonis*, ch.-l. de canton de l'arr. et à 22 kil. S. O. d'Avranches (Manche), sur le Couesnon, et non loin de son embouchure dans la baie Saint-Michel; 2 234 hab. — Maison d'aliénés. Blondes, broderies. Place de guerre au moyen âge. Victoire des Vendéens, 19 nov. 1793.

Pontremoli, *Apua*, v. d'Italie, dans la prov. et à 50 kil. N. O. de Massa, sur la Magra, au pied du col de son nom; 6,000 hab. Évêché. Fromages. — Le col de Pontremoli (Apennin septentrional) est à une hauteur de 1,040 mètres.

Pontrieux, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. N. de Guingamp (Côtes-du-Nord), sur le Trieux, qui y devient navigable; 2,185 hab.

Ponts-de-Cé (Les), ch.-l. de canton de l'arr. et à 5 kil. S. d'Angers (Maine-et-Loire), situé dans des îles de la Loire. Cette ville tire son nom des quatre ponts qui, en se suivant, établissent une communication sur le fleuve. Défaite de Marie de Médicis, en 1620, et des Vendéens, en 1793. Pépinières; 3,597 hab.

Ponts et chaussées (Administration des). Elle fut organisée, en France, en 1760, sous la direction du contrôleur général des finances, par l'intendant Trudaine et l'ingénieur Perronet (V. ce nom). Elle relève aujourd'hui du ministère des travaux publics.

Pontus de la Gardie. V. La Gardie.

Pontus de Thiard. V. Thiard.

Pontypool, v. d'Angleterre, dans le comté et à 20 kil. S. O. de Monmouth. Fer et objets vernissés.

Ponza (Iles), *Pontiæ insulæ*, et, en français, *îles Ponces*, groupe de six petites îles d'origine volcanique, situées au S. E. du cap Circeo, et à 50 kil. O. de la prov. de Caserte (Italie), dont elles dépendent. — La principale, *Ponza*, anc. *Pontia*, était un lieu d'exil sous les empereurs romains; 1,000 hab.

Ponzio (Paul), dit *maître Ponce*, sculpteur toscan, travailla en France de 1530 à 1571. On lui a attribué, à tort, le tombeau de Louis XII, à Saint-Denis. Au tombeau de Henri II, les deux figures de la *Prudence* et de la *Tempérance* sont de lui.

Ponzio (Flaminio), architecte lombard, mort vers 1620, protégé par la famille Borghèse, a laissé à Rome des monuments remarquables: le palais de Ripetta, la chapelle Borghèse de Sainte-Marie-Majeure, un escalier double au Quirinal, le palais Sciarra au Corso, etc.

Pool (Jurien **Van**), peintre hollandais, né à Amsterdam, 1666-1745, peignit les portraits avec talent. — Sa femme, *Rachel Ruysch* Van Pool, née à Amsterdam, 1664-1750, fille de l'anatomiste Ruysch, élève de Wilhem Van Ælst, peignit les fleurs et les fruits d'une manière remarquable. Ses tableaux, bien composés, finis, d'une belle couleur, sont surtout en Hollande et en Allemagne.

Poole, v. d'Angleterre (Dorset), à 32 kil. E. de Dorchester, sur la baie de son nom et à l'embouchure de la Frome, par 50° 42′ lat. N., et 4° 19′ long. O.; 10,000 hab. Excellent port, pêcheries.

Poole (Reginald). V. Pole.

Poot (Hubert), poëte hollandais, 1689-1733, né à Abtswonde, près de Delft, se forma lui-même. On a de lui: *Œuvres poétiques*, 1735, 3 vol. in-4°. On l'a surnommé l'*Hésiode de la Hollande*.

Popayan, ch.-l. de l'État de Cauca (États-Unis de Colombie), sur la Cauca, au pied du volcan de Puracé et à une altitude de 2,000 mèt., à 370 kil. S. O. de Santa-Fé-de-Bogota, par 2° 26′ lat. N., et 79° long. O.; 20,000 hab. Évêché. La ville, fondée en 1537, fut autrefois florissante; elle a été ruinée par la guerre de l'In-

dépendance et par un tremblement de terre en 1827.

Pope (Alexandre), poëte anglais, né, en 1688, à Londres, de parents jacobites et catholiques, se forma par des lectures plus que par les leçons de ses maîtres. Il débuta par des *Pastorales*, 1709, une églogue du *Messie*, un *Essai sur la critique*, et un poëme descriptif, *la Forêt de Windsor*, qui sont d'excellents exercices de versification, mais manquent d'originalité. Son génie se développa dans un poëme comique, *la Boucle de cheveux enlevée*, 1711, et dans une *Lettre d'Héloïse à Abélard ;* ces deux œuvres, si différentes par le sujet, ont de commun la grâce et la mélodie des vers. Arrivé à la réputation, Pope obtint la fortune, et, par la fortune, l'indépendance, en entreprenant une traduction d'Homère, 1715-1725 : il mit en vers d'abord l'*Iliade*, puis les 12 premiers chants de l'*Odyssée* (les 12 derniers ont été traduits par Broome et Fenton). Grâce à cette spéculation, il acheta, à Twickenham, une maison de campagne, où il passa le reste de sa vie, 1715. Ame chagrine dans un corps débile, il ne put supporter les attaques d'écrivains obscurs, et il composa contre eux *la Dunciade* ou *Guerre des sots*, 1729. Il fit un meilleur usage de son talent en publiant son *Essai sur l'homme*, 1733-1734, et des *Epîtres morales*. Il mourut en 1744. — Ses *Œuvres complètes*, 9 vol. in-8°, Londres, 1751-1760 et 1822, contiennent aussi sa *Correspondance*, qui est écrite d'un style excellent. Elles ont été traduites en français par La Porte, 8 vol. in-8°, 1779.

Pope, prêtre russe. V. Papa.

Popelinière. V. La Popelinière.

Poperinghe, v. de Belgique (Flandre occidentale), à 13 kil. O. d'Ypres; 11,000 hab. Centre du commerce du houblon. Lainages, tabac. Foires aux bestiaux. Hôtel de ville remarquable. Elle fut d'abord un domaine de l'abbaye de Saint-Bertin, et reçut une charte communale en 1147. Ses fabriques de draps étaient considérables au XIII^e s. Elle fut dévastée par les Français en 1382, par les Anglais en 1436, par deux incendies, en 1513 et en 1563.

Popham (Sir Home **Riggs**), marin anglais, né, en 1762, à Gibraltar, d'une famille irlandaise, se distingua pendant les guerres de la Révolution. Il prit part à l'occupation du cap de Bonne-Espérance, 1804, et à l'expédition de Flessingue, 1809. Promu contre-amiral, 1814, il mourut en 1824. — On a de lui : *Description de l'île du Prince-de-Galles*, in-8°; *Règlements de la marine royale d'Angleterre*, 1805, in-4°.

Popilius Lænas (Caius), consul romain en 172 av. J. C. et en 158; alla porter à Antiochus IV, Epiphane, un sénatus-consulte qui lui prescrivait de quitter l'Egypte, alliée des Romains. Le roi voulant consulter ses ministres, Popilius traça autour de lui un cercle avec sa baguette et lui dit : « Avant de sortir de ce cercle, rends ta réponse. » Stupéfait, Antiochus IV répondit : « Je ferai ce que veut le sénat, » 168 av. J. C.

Popilius Lænas, tribun légionnaire, commandait les soldats qui tuèrent Cicéron, dont il apporta la tête à Antoine, 43 av. J. C.

Popincourt, quartier de Paris, à l'E., a donné, en 1860, son nom au XI^e arrondissement. Il s'est formé autour d'une maison de campagne que possédait (1400) Jean, 1er président au parlement, et seigneur du fief de *Popincourt*, près de Roye en Picardie. La famille de Popincourt a été longtemps célèbre dans l'édilité parisienne.

Popma (Ausone), jurisconsulte et philologue hollandais, 1563-1613, né à Alst (Frise), a laissé : *de Differentiis verborum*, in-8°, premier traité un peu complet sur les synonymes latins, etc.

Popocatepelt, *la montagne qui fume*, volcan de la chaîne de l'Anahuac, dans le Mexique (la Puebla), sous le 19° lat. N.; 5,420 mèt. de hauteur.

Poppe (Jean-Henri-Maurice **de**), écrivain technologique allemand, 1776-1852, né à Gœttingue. Il occupa la chaire de technologie à Tubingue, 1818-1843, et composa plus de 60 ouvrages qui ont popularisé les procédés industriels : *Dictionnaire de l'horlogerie ; Distillerie et fabrication du vinaigre ; l'Art de la brasserie; Manuel de technologie; Enseignement de l'industrie pour le peuple*, etc.

Poppée (Sabina Poppæa), impératrice romaine, petite-fille de Sabinus Poppæus, qui fut consul. Mariée à un chevalier, Rufus Crispinus, puis à Othon, qui fut depuis empereur, elle inspira la plus vive passion à Néron. A son instigation, Néron envoya Othon en Lusitanie, tua sa propre mère Agrippine, et répudia sa femme Octavie, 62 ap. J. C.; Poppée épousa alors l'empereur ; elle périt victime de la brutalité de Néron, qui lui donna un coup de pied pendant une grossesse, 66.

Poprad ou **Poprud**, riv. de l'empire d'Autriche, naît au mont Tatra, arrose la Hongrie et la Galicie, et finit dans le Dunajetz. Cours de 160 kil.

Populifugium, fête annuelle à Rome (3 des nones de juillet), en mémoire de la retraite des Gaulois.

Populonia ou **Populonium**. V. Piombino.

Poquelin. V. Molière.

Poras ou **Poratas**, nom anc. du Pruth.

Porbus ou **Pourbus**, nom d'une famille de peintres hollandais : Pierre, né à Gouda vers 1510, s'établit à Bruges, et y mourut en 1583 ou 1584. Le Louvre a un tableau de lui. — Son fils, Franz *le Vieux*, né en 1540 à Bruges, mort entre 1580 et 1584, fut élève de Franz Floris, dont il épousa la nièce; il peignit tous les genres avec le même succès. — Son petit-fils, Franz *le Jeune*, né à Anvers en 1570, s'établit à Paris et y mourut en 1622. Supérieur à son père et à son aïeul, Franz le Jeune excella surtout dans le portrait. Le Louvre a de lui les portraits de *Henri IV*, de *Marie de Médicis* et de *G. du Vair*, une *Cène*, et un *Saint François d'Assise*.

Porc-Épic (Ordre du) ou du **Camail**, ordre de chevalerie, institué par Louis, duc d'Orléans, en 1394. Il était composé de 25 chevaliers; ils portaient une chaîne d'or, à laquelle pendait un porc-épic, avec cette devise : *Cominus et eminus* (de près et de loin). Louis XII l'abolit.

Porcacchi (Thomas), littérateur italien, né vers 1530, à Castiglione Aretino (Toscane), s'établit en 1559 à Venise et y mourut en 1585. On cite encore de lui : *l'Isole più famose del mundo*, 1572, in-fol.; *Funerali antichi di diversi popoli e nazioni*, 1574, in-4°, etc. Il surveilla l'impression d'une collection d'historiens grecs et latins, dont il traduisit plusieurs en italien.

Porcari (Etienne) trama une conspiration contre le pape Nicolas V, afin de rétablir la république romaine. Arrêté, il fut pendu avec neuf de ses complices, 1453.

Porcelets (Guillaume **des**), chevalier provençal, seigneur d'une partie de la ville d'Arles, suivit Charles d'Anjou à la conquête de Naples. Ses vertus le firent épargner, lors du massacre des Vêpres siciliennes, 1282.

Porchaire (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 kil. N. O. de Saintes (Charente-Inférieure); 1,157 hab.

Porcheron (David-Placide), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né en 1652 à Châteauroux, mort en 1694, travailla avec dom Ruinart aux *Acta primorum martyrum*. Il a édité : *Anonymi Ravennatis de geographia lib. V*, in-8°, 1688.

Porcherons (Les), village situé au N. O. de Paris, auquel il a été réuni à la fin du XVIII^e siècle, était un rendez-vous de plaisirs. Il était à l'endroit où est le square de la Trinité.

Porcia, femme de J. Brutus et fille de Caton d'Utique, obtint du premier la confidence du complot dirigé contre César. Après sa mort, elle se tua, 42 av. J. C.

Porcien (Le), *Porcensis pagus*, anc. pays de France, (Réthelois), et formant un comté dont *Château-Porcien* était le ch.-l. Auj. compris dans le départ. des Ardennes.

Porco, v. de Bolivie, à 55 kil. S. O. de Potosi, avait jadis des mines d'argent importantes et 20,000 hab.

Porcuna, v. de la prov. et à 28 kil. O. de Jaën (Espagne). Antiquités romaines; 7,000 hab.

Pordenone, *Portus Naonis*, v. d'Italie dans la prov. et à 53 kil. S. O. d'Udine, tire son nom du Naon, qui l'arrose; 5,000 hab. Toiles, soie, chaudronnerie, papeterie. Patrie du peintre *Pordenone*.

Pordenone (Jean-Antoine **Licinio Regillo**, dit le), peintre italien, né à Pordenone, 1483-1540, imita le Giorgione et fut le rival du Titien. Il fut un des maîtres de l'école vénitienne et excella surtout dans les fresques. On admire la vigueur de ses conceptions et l'éclat de son coloris. Charles-Quint le combla d'honneurs. On vante ses tableaux : *Saint Laurent Giustiniani environné de plusieurs saints*, le *Mariage de sainte Catherine, Saint Augustin*. — Son neveu Jules Licinio, dit *le Pordenone*, né à Venise, 1500-1561, fut son élève et a peint des fresques estimées à Venise et à Rome.

Pordoselene, nom ancien de l'île principale du groupe des Hecatonnesi, entre Lesbos et la côte d'Asie, avec une ville du même nom.

Porée (Charles), savant jésuite, né à Vendes près de Caen, en 1675. Entré dans la Compagnie de Jésus en 1692, il enseigna, depuis 1708, la rhétorique au collége Louis-le-Grand. Il introduisit dans sa classe des exercices littéraires, des plaidoyers, et des représentations théâtrales : ces dernières consistaient en drames et en

comédies dont le P. Porée était l'auteur, et qui ont pour mérite principal d'être écrites en latin excellent. Voltaire, le plus célèbre de ses élèves, lui a constamment donné, dans ses écrits, des témoignages de respect et d'affection. Le P. Porée mourut en 1741. — Il a laissé : *Eloges, Oraisons funèbres et Discours latins*, in-12; *Tragédies et comédies latines*, 1745, in-12; *Fabulæ dramaticæ*, 1749, in-12. — Son frère, Charles-Gabriel, né à Caen, 1685-1770, de la congrégation de l'Oratoire, attaché à Fénelon comme bibliothécaire, curé de Noyant, puis de Louvigny, a écrit l'*Histoire de don Ranuccio d'Alétès*, 1736, 2 vol. in-12, critique mordante des mœurs du clergé au XVIIIe siècle; *Lettres sur la sculpture dans les églises*, 1743, in-12; *Examen de la prétendue possession des filles de la paroisse de Landes, diocèse de Bayeux*, 1737, in-4°, etc.

Porentruy, en allemand *Pruntrut*, v. de Suisse, dans le canton et à 72 kil. N. O. de Berne, sur l'Alleine; 4,500 hab. — Siége, avant la Révolution, de l'évêché souverain de Bâle, elle pouvait être, en temps de guerre, occupée par une garnison française. Réunie à la France en 1793, elle fut d'abord ch.-l. du département du Mont-Terrible, et en 1801, d'un arrond. du Haut-Rhin. Elle fut, depuis 1815, ch.-l. d'un district du canton de Berne appelé Jura bernois. Horlogerie.

Porlier (Juan-Diaz), dit *el Marquesito* (le petit marquis), chef de guerillas, né aux Canaries en 1775. Il se distingua dans la lutte des Espagnols contre Napoléon Ier, 1808-1813, et fut créé maréchal de camp. Ferdinand VII ayant aboli, à son retour, la constitution de 1812, Porlier excita contre lui un soulèvement en Galice; pris dans sa marche sur Santiago, il fut fusillé à la Corogne, 1815.

Pornic, ch.-l. de canton de l'arr. et à 22 kil. S. O. de Paimbeuf (Loire-Inférieure), sur la baie de Bourgneuf; 1,732 hab. Bains de mer et de sables. Eaux ferrugineuses. Bonne rade; cabotage.

Poros, anc. *Calaurie*, île de Grèce (Argolide-et-Corinthie), à l'E. de la presqu'île d'Argolide. — Sur la côte O. est la ville de Poros, arsenal de marine militaire et rade excellente.

Porphyre, philosophe néoplatonicien, né en 233 après J. C., dans la colonie phénicienne de Batanea, en Syrie, portait le nom de *Melek* ou *Malchus*, dont Πορφύριος, *Purpuratus*, est la traduction grecque. Après avoir étudié sous Origène et Longin, il vint à Rome, 263, et embrassa les doctrines de Plotin. Il fit ensuite un séjour en Sicile, puis retourna à Rome, où il ouvrit des conférences philosophiques, et mourut en 304. — Porphyre a été le commentateur plutôt que le continuateur de la philosophie de Plotin. Il a beaucoup écrit, mais nous n'avons que la moindre partie de ses *Œuvres*. Nous citerons : *Principes concernant les intelligibles* (dans la collection Didot, in-8°), excellent résumé des *Ennéades* de Plotin, dont Porphyre a aussi écrit la *Vie; Abstinence de la chair des animaux; Lettre à Marcella, sa femme; Epître à Anébon l'Egyptien; Commentaires sur les catégories d'Aristote; Sur les cinq voyelles*, etc. On ne connaît que par des fragments son *Traité sur l'âme* et son *Histoire des philosophes :* de celle-ci la *Vie de Pythagore* nous est parvenue presque en entier. — On n'a pas encore fait une édition de tout ce qui nous reste de Porphyre.

Porphyrogénète, *né dans la pourpre*, nom donné dans le Bas-Empire aux enfants des empereurs nés après l'avénement de leur père au trône, c'est-à-dire quand il avait revêtu la pourpre, insigne de l'autorité impériale.

Porpora (Nicolas), compositeur de musique et maître de chant, né à Naples en 1687. Disciple favori de Scarlatti, il fonda, à Naples, l'école d'où sortirent les plus célèbres chanteurs du XVIIIe siècle, Farinelli, Caffarelli, etc. En 1728, il donna des leçons à la princesse électorale de Bavière, et, en 1729, dirigea, à Londres, un opéra italien, rival du théâtre d'Hændel. Il séjourna encore à Venise, à Vienne et à Naples, où il mourut dans une misère extrême, 1767. — Il excella dans la musique religieuse plus qu'au théâtre, bien qu'il ait écrit plus de 50 opéras : *Ariana e Teseo, Eumene, Issipile, Germanico, Siface, Ezio, Alessandro nelle Indie, Ifigenia in Aulide*, etc., etc. Sa musique est surtout remarquable par la gravité et par l'élévation.

Porporati (Carlo-Antonio), graveur italien, 1741-1816, né à Volvera près de Turin, fut d'abord ingénieur-géographe de l'armée piémontaise. Il étudia la gravure à Paris, où son estampe, *Suzanne au bain*, d'après Santerre, le fit admettre à l'Académie de peinture, 1773.

Porquerolles, *Prote*, la plus occidentale des îles d'Hyères (Var), au S. E. de la presqu'île de Giens et à l'entrée S. O. de la rade d'Hyères. Elle est défendue par 3 forts. Port de relâche.

Porrée (Gilbert de la). V. Gilbert.

Porro (Girolamo), graveur italien, né à Padoue, vers 1520, a fait à Venise, pour différents ouvrages, des gravures d'un goût très-délicat et qui sont très-estimées

Porsenna, lars ou roi de Clusium (Etrurie), marcha contre Rome pour rétablir les Tarquins, 508 av. J. C. N'ayant pu enlever la ville, à cause du dévouement d'Horatius Coclès, il convertit le siége en blocus. Effrayé du fanatisme et des menaces de Mucius Scævola, il traita avec les Romains, qui lui livrèrent Clélie et d'autres ôtages. Ces derniers furent restitués par lui après la défaite et la mort de son fils Aruns devant Aricie. — Contrairement à ce récit, qui est de Tite Live, Porsenna aurait, selon toute vraisemblance, pris Rome, et l'aurait gardée jusqu'à la déroute d'Aricie.

Porsgrund, petit port de Norvége (Bradsberg), sur le Kattégat, à l'embouchure du Skeen. Bois et fer. Construction de vaisseaux; 2,600 hab.

Porson (Richard), helléniste anglais, né en 1759, à East-Ruston (Norfolk), occupa à Cambridge la chaire de grec au collége de la Trinité, et mourut en 1808. Critique éminent, Porson a donné des éditions d'*Eschyle*, de 4 tragédies d'*Euripide*, du *Lexicon de Photius*, etc. et, en outre, des *Notes sur les commentaires de Toup sur Suidas, Hesychius*, etc.; *Adversaria, notæ et emendationes in poetas Græcos*, 1812, in-8°.

Port, en espagnol *puerto*, terme employé, surtout dans les Pyrénées centrales, pour désigner les *cols* ou *passages*.

Port-Adélaïde. V. Adélaïde.

Port-au-Prince, capitale de la république d'Haïti, sur la côte O. de l'île et le golfe de la Gonave, par 18° 33′ lat. N., et 74° 41′ long. O.; 24,000 hab. Archevêché. Insalubre à cause de sa position sur un terrain bas et marécageux, cette ville a un bon port et une rade très-sûre, qui en fait le centre du commerce de la république. Fondée en 1745, elle a été la capitale de Saint-Domingue; on l'appelle aussi Port-Républicain. Patrie de Pétion et de Boyer.

Port-au-Prince, v. de Cuba. V. Puerto-Principe.

Port-Bail, port de l'arrond. et à 30 kil. S. O. de Valognes (Manche), à l'embouchure de la Grise.

Port-Baltique, village de Russie (Esthonie), à l'entrée du golfe de Finlande, à 50 kil. O. de Reval. Excellent port de refuge.

Port-Bourbon, Mahébourg, appelé auj. **Grand-Port**, ou **Port-Sud-Est**, v. maritime sur la côte S. E. de l'île Maurice.

Port-Castries ou le **Carénage**, capit. de l'île Sainte-Lucie (Petites-Antilles).

Port-Clarence, ancien établissement anglais fondé, en 1814, dans l'île Fernando-Po, sur la côte N. E., et abandonné depuis. Il porte auj. le nom de *Santa-Isabel*.

Port-Cros, l'une des trois îles d'Hyères, au centre, entre Titan à l'E., et Porquerolles au S. Elle est fortifiée.

Port-de-Bouc, petit port des Bouches-du-Rhône, dans l'arrond. et à 40 kil. S. O. d'Aix, sur l'étang de Caronte qui mène à l'étang de Berre; 1,500 hab. Port de commerce et de refuge.

Port-de-France. V. Nouméa.

Port-d'Espagne. V. Spanish-Town.

Port-d'Espagne, en espagnol *Puerto de España*, capitale de l'île de la Trinité, est une belle ville de 12,000 hab., avec un bon port fréquenté, sur le golfe de Paria.

Port-en-Bessin, port de refuge (Calvados), dans l'arrond. et à 19 kil. N. O. de Bayeux, à l'embouchure de la Dromme; 850 hab. Pêche.

Port-Elisabeth. V. Elisabeth (Port-).

Port-Famine, établissement chilien, sur le détroit de Magellan, par 52° 50′ lat. S., et 71° 46′ long. O., sur l'emplacement d'une anc. colonie espagnole; 250 hab.

Port-Glasgow. V. Glasgow (Port-).

Port-Jackson. V. Jackson (Port-).

Port-Kunda, port de Russie (Esthonie), sur le golfe de Finlande, à 142 kil. E. de Revel. Grains.

Port-Launay, petit port du Finistère, à l'embouchure de l'Aulne, dans la rade de Brest, à 2 kil. N. de Châteaulin; 1,000 hab. Ardoises.

Port-Louis (île Maurice). V. Port-Nord-Ouest.

Port-Louis, ch.-l. de l'île Sainte-Marie-de-Madagascar, sur la côte O. Bon mouillage.

Port-Louis, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 4 kil. S. E. de Lorient (Morbihan), à l'entrée de la rade de Lorient et à l'embouchure du Blavet; 3,456 hab.—Place forte dont l'origine remonte à Louis XIII. Port de relâche et de pêche. Commerce de sardines.

Port-Louis, bourg de la Grande-Terre (Guadeloupe), port fortifié à 22 kil. N. de la Pointe-à-Pitre; 5,000 habitants.

Port-Mahon. V. Mahon.

Port-Maurice. V. Porto-Maurizio.

Port-Montt. V. Puerto-Montt.

Port-Natal. V. Natal.

Port-Nord-Ouest ou **Port-Louis**, ch.-l. de l'île Maurice, sur la côte N. O., par 20° 9' lat. S., et 55° 9' long. E., avec d'importantes fortifications et le meilleur port de l'océan Indien; 70,000 hab. Evêché. Commerce considérable. Sous la domination française, on l'appelait *Port-Louis* et *Port-Napoléon*. Elle appartient aux Anglais depuis 1810.

Port-Patrick, v. maritime d'Ecosse, dans le comté et à 30 kil. O. de Wigton, sur le détroit dit Canal du Nord, en face la côte N. E. d'Irlande, par 54° 50' lat. N., et 4° 19' long. O.; 2,000 hab. Port fréquenté.

Port-Phillip. V. Phillip.

Port-Républicain. V. Port-au-Prince.

Port-Royal, anc. abbaye de bénédictines, de la réforme de Cîteaux, fondée, au commencement du XIIIe siècle, dans la vallée de Chevreuse, dans l'arrond. et à 18 kil. N. E. de Rambouillet. Transférées à Paris par la mère Angélique Arnauld, 1626, dans une maison du faubourg Saint-Jacques, les religieuses y furent initiées aux doctrines de Jansénius par l'abbé de Saint-Cyran, qui les répandit aussi parmi les savants solitaires établis par lui à Port-Royal-des-Champs. L'attachement des deux communautés au jansénisme (V. Arnauld, Pascal), et l'asile qu'y trouvèrent plusieurs des vaincus de la Fronde, ne les rendirent pas agréables à la cour. C'est cependant au milieu des rigueurs du pouvoir que les solitaires (V. Nicolle, Lemaistre, Lancelot, Fontaine, Tillemont, Sacy, etc.) composèrent plusieurs des ouvrages qui devaient réformer l'enseignement public. La *Paix de Clément IX*, 1669 (V. Jansénisme), n'ayant pas mis fin aux troubles religieux, Louis XIV se décida, sur la fin de son règne, à frapper le monastère de Port-Royal-des-Champs, où, dès 1648, des religieuses étaient revenues : celles-ci furent enlevées et dispersées dans divers couvents, la maison fut démolie, le cimetière dévasté, et l'emplacement du monastère livré à la charrue, 1709. La communauté de Paris subsista jusqu'en 1790; la Convention en fit une prison sous le nom de *Port-Libre*.— L'histoire de Port-Royal a été écrite par Racine, dom Clémencet, Besoigne, et surtout par M. Sainte-Beuve.

Port-Royal, port militaire de la Jamaïque, à 8 kil. S. O. de Kingston; 15,000 hab. — Autrefois capit. de l'île.

Port-Royal ou **Beaufort**, v. maritime des Etats-Unis (Caroline du Sud), sur la rade de son nom, à 200 kil. S. E. de Columbia, dans l'archipel d'îles basses qui produisent d'excellent riz et les plus belles sortes de coton longue-soie.

Port-Royal, v. d'Acadie. V. Annapolis.

Port-Saïd, v. de la Basse-Egypte, fondée en 1859, sur la Méditerranée, à 150 kil. N. E. du Kaire, et à l'entrée N. du canal de l'isthme de Suez; 10,000 hab. Au S. E. était l'anc. *Péluse*.

Port-Sainte-Marie. V. Marie (Sainte-).

Port-Sainte-Marie, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. O. d'Agen (Lot-et-Garonne), sur la Garonne; 2,604 hab. Minoterie.

Port-Sud-Est. V. Port-Bourbon.

Port-sur-Saône, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 12 kil. N. O. de Vesoul (Haute-Saône), sur la Saône; 1,782 hab.

Port-Vendres, *Portus Veneris*, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 41 kil. E. de Ceret (Pyrénées-Orientales); 2,188 hab. Place forte et excellent port sur la Méditerranée. Commerce de vins, eaux-de-vie, fruits, huiles, laines.

Port-Victoria, ch.-l. des îles Seychelles, dans l'île Mahé; 5,000 hab. Bon port. On l'appelait *l'Etablissement*, sous la domination française.

Port-Wellington, v. de la Nouvelle-Zélande, à l'entrée orientale du détroit de Cook; 6,000 hab.

Porta (Joseph), dit Salviati, peintre, né en 1535, à Castelnuovo-di-Garfagnara. Il dut son surnom à son maître Cecchino Salviati, qui l'emmena à Venise, où Porta mourut en 1585. Ce peintre unit le style sévère de l'école florentine au coloris de l'école vénitienne. Le Louvre a de lui : *Adam et Eve après le péché*. On cite de lui : la *Descente de croix*, à Murano; *Quatre Sibylles*, le *Lavement des pieds*, le *Jardin des Oliviers*, le *Christ mourant au Calvaire*, le *Christ mort*, à Venise; etc. etc. Il fut aussi graveur.

Porta (Giovanni-Giacomo della), sculpteur et architecte, né à Milan vers 1525, mort à Rome vers 1600. Après s'être adonné à la sculpture, il vint à Rome, où il étudia l'architecture sous Vignole, à la mort duquel il acheva l'église du Jésus, 1573. Sixte-Quint lui fit continuer, en 1587, le palais de l'Université commencé par Michel-Ange, et, en 1588, avec D. Fontana, la basilique de Saint-Pierre. Della Porta a aussi élevé la belle façade de Saint-Louis-des-Français, 1578. Le plus connu de ses élèves est son neveu *Guglielmo*, auteur du mausolée de Paul III à Saint-Pierre.

Porta (Giambattista della), physicien, né vers 1540, à Naples, mena de front la culture des lettres et des sciences. Il fonda, dans sa ville natale, l'académie des *Oziosi*, et, plus tard, celle des *Segreti*, qui, devenue suspecte au pape Paul VII, fut fermée. Il mourut en 1615. Ardent à propager l'étude des sciences naturelles, il sacrifia cependant à son goût pour le merveilleux. Il découvrit la chambre obscure, et eut l'idée de la théorie véritable de la vision. — On a de lui 17 pièces de théâtre en italien, 1726. 4 vol. in-12, et, en outre : *Magia naturalis*, 1589, in-fol., livre qui eut une vogue extraordinaire; *de Furtivis litterarum notis*, in-4°, traité d'écriture en chiffres; *Phytognomonica*, traité du rapport entre les plantes et les animaux; *de Humana physiognomonia*, in-fol.; *de Refractione*, in-4°; *Pneumaticorum lib. III*, in-4°, traité des machines hydrauliques; *Ars reminiscendi; de Distillationibus; de Aëris transmutationibus*, in-4°, traité de météorologie, etc.

Porta (Berardo), compositeur italien, né à Rome, 1758-1829, écrivit d'abord des messes, des motets, des oratorios; puis, à Paris en 1789, donna au Théâtre Italien *le Diable à quatre;* il composa *la Blanche haquenée*, en 3 actes, *Agricole Viala*, *Pergamin*, *Laurette au village;* et, pour l'Opéra, la *Réunion du 10 août*, *les Horaces*, son meilleur ouvrage, etc.

Porta (Charles), poëte italien, né à Milan, 1776-1821, a été populaire par ses poésies en patois milanais. Dans ses satires, il a fait de l'opposition au gouvernement autrichien.

Porta (La), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 32 kil. S. O. de Bastia (Corse); 728 hab. — Patrie du maréchal Sébastiani de la Porta.

Portage, *portagium*, droit que l'on percevait sur les marchandises à l'entrée des villes; — droit prélevé autrefois, dans certaines provinces, par le percepteur des redevances féodales.

Portal (Antoine), médecin, né à Gaillac (Tarn), en 1742, reçut le diplôme de docteur en 1764, puis vint à Paris, où il fut bientôt considéré comme l'un des praticiens les plus versés dans l'exploration des maladies organiques. Son *Histoire de l'anatomie et de la chirurgie*, 1770, 7 vol. petit in-8°, lui valut son admission à l'Académie des sciences, et deux chaires, l'une au Collége de France et l'autre au Jardin des plantes. Il introduisit dans son enseignement les recherches anatomiques et les vivisections. Sous la Restauration, Portal, devenu premier médecin de Louis XVIII et de Charles X, contribua à la fondation de l'Académie de médecine, dont il fut nommé président à vie, 1820. Il mourut en 1832. — On cite encore de lui : *Traité sur la phthisie*, in-8°; *Anatomie médicale*, 5 vol. in-8°, le plus remarquable de ses ouvrages, etc. Il a légué à l'Académie de médecine le fonds d'un prix annuel de 600 francs.

Portal (Pierre-Barthélemy, baron), homme politique, né à Albarèdes, près de Montauban, 1765-1845, d'abord armateur à Bordeaux, devint, sous le Consulat, membre du conseil de commerce; attira l'attention de Napoléon, qui le nomma maître des requêtes, résigna ces fonctions; gagna la faveur de Louis XVIII, qui le rappela au conseil d'Etat, et le nomma directeur supérieur des colonies. Député de Tarn-et-Garonne, il fut ministre de la marine en 1818. Il apporta de notables améliorations dans ce département, et fut unanimement regretté, quand il résigna ces fonctions, en 1821. Il fut nommé pair de France. On lui doit : *Mémoires contenant des plans d'organisation de la puissance navale de la France*, 1846, in-8°.

Portalègre, place forte de Portugal (Alemtejo), sur l'Avis, à 90 kil. N. E. d'Evora ; 6,000 hab. ; ch.-l. de district et évêché. Draps. Marbres.

Portalègre, ch.-l. de la prov. de Rio-Grande-do-Sul (Brésil), sur le Jacuhy, et non loin de la lagune de Los Patos, à 1,400 kil. S. O. de Rio-de-Janeiro ; 24,000 hab. Exportation active de viande de bœuf salée et séchée, de suifs, de cuirs, de crins, de cornes.

Portalis (Jean-Etienne-Marie), jurisconsulte, né au Bausset (Var), en 1745, fit son droit à Aix, où il débuta comme avocat en 1765. Après avoir été *procureur du pays*, c'est-à-dire l'un des 4 administrateurs électifs de Provence, 1778-1781, il retourna au barreau, où il eut à plaider contre Mirabeau et Beaumarchais. N'acceptant qu'avec réserve les changements apportés par la Révolution, il se retira en 1792 à Lyon, et, en 1795, à Paris, où il ne tarda pas à être arrêté. Mis en liberté au 9 thermidor, il siégea, en 1795, au conseil des Anciens ; frappé par le coup d'Etat du 18 fructidor, il se réfugia en Suisse, puis dans le Holstein. Il revint sous le Consulat ; fut nommé conseiller d'Etat, 1800, et directeur des cultes, 1801 ; à ce titre, Portalis prit part à la rédaction du Concordat et des articles organiques. Mais son plus beau titre de gloire est, sans contredit, d'avoir été l'un des 4 commissaires chargés de préparer le code civil. Nommé ministre des cultes, 1804, puis de l'intérieur, il mourut en 1806. — On a publié de lui : *De l'usage et de l'abus de l'esprit philosophique durant le* XVIII[e] *siècle*, in-8°, ainsi que ses *Discours, rapports, etc., sur le Code civil*, 1844, in-8°, et *sur le Concordat*, 1845, in-8°.

Portalis (Joseph-Marie, comte), jurisconsulte et homme politique, né, en 1778, à Aix en Provence, était fils du précédent, qui le prépara de bonne heure à l'étude du droit. Attaché à la diplomatie, en 1800, il devint secrétaire général des cultes, 1805, maître des requêtes, 1806, et conseiller d'Etat, 1810. Disgracié pour n'avoir pas dénoncé à l'autorité le bref lancé par Pie VII contre l'installation du cardinal Maury à l'archevêché de Paris, 1811, il entra cependant en 1813 dans la magistrature comme premier président de la cour d'Angers. Sous la Restauration, Joseph Portalis arriva aux plus hautes fonctions : conseiller d'Etat et conseiller à la Cour de cassation, 1815, pair de France, 1819, il devint, sous le ministère Martignac, garde des sceaux, et fut ensuite chargé du portefeuille des affaires étrangères, 1828-1829. Le cabinet Polignac l'appela au poste de premier président à la Cour de cassation, qu'il occupa jusqu'en 1852. Créé sénateur par Napoléon III, Portalis mourut en 1858.

Porte (Pierre **de la**). V. La Porte.

Porte du Theil (La). V. La Porte.

Porte ou **Sublime Porte**, *Bab-Ali*, terme par lequel on désigne souvent le gouvernement turc : ce serait, dit-on, d'après le nom du palais du grand vizir, ou bien parce que les rois de Perse assemblaient leur conseil sous la porte de leur palais.

Porte *de Westphalie*, défilé de l'Allemagne (Prusse), traversé par le Weser entre le Weser-Gebirge et un contre-fort de l'Egge-Gebirge. Il est gardé par la place forte de Minden.

Porte-Croix (Chevaliers), ordre de chevalerie de Hongrie, peut-être institué par saint Etienne.

Porte-Croix, religieux établis vers 1160, dont le centre était à Bologne; supprimés en Italie en 1656, ils ont subsisté en France, en Portugal, dans les Pays-Bas.

Porte-Glaives, ou *Chevaliers de la milice du Christ* (Ordre des), association religieuse et militaire, fondée en 1201, par Albert, évêque de Riga, pour la conversion armée des Livoniens. Approuvés par Innocent III, 1204, qui leur donna la règle du Temple, les Porte-Glaives se soumirent, 1237, afin de mieux résister aux païens, aux chevaliers Teutoniques, dont le grand maître nomma désormais leurs maîtres provinciaux : ils ajoutèrent alors à la Livonie l'Esthonie et la Courlande. — Walter de Plettenberg, maître provincial en 1521, racheta l'indépendance de son ordre. Le dernier de ses successeurs, Gottard Kettler, se voyant menacé par le tzar Ivan IV, livra la Livonie à la Pologne, mais en se faisant reconnaître lui-même comme duc héréditaire de Courlande, 1561, et les chevaliers de Livonie disparurent. Leurs insignes consistaient en deux croix rouges brodées sur une robe blanche.

Portendick, comptoir français du Sahara, à l'O., sur l'Atlantique, à 300 kil. N. E. de Saint-Louis du Sénégal, dont il dépend. Escale pour le commerce de la gomme. Il a été cédé par les Anglais, 1857, en échange d'Albréda.

Porter (Sir Robert-Ker), peintre anglais, né à Durham, vers 1775, mort en 1842, fils d'un officier sans fortune, fut protégé par la couronne et par Flora Macdonald. Elève de West, il se fit connaître de bonne heure, et se distingua surtout dans la peinture des batailles. On cite : la *Prise de Seringapatam*, toile de 100 pieds de long, le *Siége de Saint-Jean-d'Acre*, la *Bataille d'Azincourt*, la *Mort du général Abercromby*. Il fut en Russie le peintre ordinaire d'Alexandre I[er], et y composa *la Fondation du port de Cronstadt*, etc. Il a écrit quelques ouvrages estimés : *Lettres de Portugal et d'Espagne*, 1809; *Récit de la campagne de Russie*, 1813; *Voyage en Géorgie, Perse*, etc., 2 vol. in-4°, etc.

Portes (Les), commune de 2,000 hab., dans l'arr. et à 18 kil. d'Alais (Gard). Houille.

Portes. V. Pyles.

Portes de Fer, nom donné à plusieurs étroits défilés qu'on trouve : 1° en Algérie. V. Bibans ; — 2° entre la Transylvanie (empire d'Autriche), et la Serbie, à l'endroit où le Danube se fraye, au-dessous d'Orsova, un passage entre les Karpathes du Sud et les monts de Serbie pour entrer dans son quatrième bassin ; — 3° à l'extrémité E. du Caucase (V. Derbent).

Portes et Fenêtres (Impôt des), établi en France, par la loi du 25 novembre 1799 (4 frimaire an VII), sur les portes et fenêtres des édifices donnant sur rues, cours et jardins.

Portici, v. d'Italie, dans la prov. et à 6 kil. S. E. de Naples, au pied du Vésuve, et sur le golfe de Naples ; 11,000 hab. Château royal. — A côté sont les ruines d'*Herculanum*.

Portion congrue, nom donné à la pension que payaient au curé d'une paroisse ceux auxquels les grosses dîmes, blé, vin, bétail, avaient été inféodées.

Portique (Ecole du), nom de l'école philosophique fondée par Zénon de Citium, parce qu'il enseignait au Pécile, portique (στοά) d'Athènes. V. Zénon, Stoiciens.

Portland (Ducs de). V. Bentinck.

Portland, *Vindilis*, presqu'île d'Angleterre (Dorset), sur la Manche, reliée à la terre ferme par le *Chesil-bank*, isthme long et étroit formé de cailloux. Immenses carrières de pierre de taille.

Portland, port des Etats-Unis (Maine), sur la baie de Casco, à 80 kil. S. d'Augusta ; 30,000 hab. Bon port. Constructions de navires. C'est l'un des principaux débouchés de la région des grands lacs ; un chemin de fer l'unit à Montréal.

Portland, v. de l'Orégon (Etats-Unis), sur le Wallamatte; commerce de bois de construction.

Porto ou **Oporto**, *Portus Cale*, v. de Portugal, dans la province Entre-Douro-et-Minho, chef-lieu du district de son nom, à l'embouchure du Douro et sur la rive droite, à 50 kil. S. O. de Braga, par 41° 8′ lat. N., et 10° 57′ long. O.; 90,000 hab. Place forte. Evêché. Ecole polytechnique, école de médecine. Seconde ville du Portugal, Porto est le centre du commerce extérieur. On exporte surtout le vin du pays, dont l'entrepôt est à *Villanova de Gaïa*, faubourg sur la rive gauche du Douro. Cotonnades, draperies, chapelleries, parures en or et argent. — Le territoire ou comté de Porto a été le berceau de la monarchie portugaise, 1095. Capitale du Portugal jusqu'en 1174, Porto a été pris par Soult en 1809, et assiégé par dom Miguel, 1833-35. Le district de Porto a 2,800 kil. carrés, et 424,000 hab.

Porto-Alègre, v. du Brésil. V. Portalègre.

Porto-Bello, v. de l'Amérique du Sud (Etats-Unis de Colombie), dans l'Etat et à 90 kil. N. de Panama, sur la mer des Antilles, par 9° 32′ lat. N., et 81° 56′ long. O.; 1,500 hab. Bon port, mais climat malsain. En 1740, les Anglais détruisirent les fortifications de cette ville, bien déchue depuis la fin de la domination espagnole.

Porto-Cabello, port fortifié du Venezuela, dans la province de Carabobo, à 40 kil. N. de Valencia, sur la mer des Antilles, par 10° 29′ lat. N., et 70° 21′ long. O. ; 8,000 hab. Bois, peaux, indigo, café, etc. — Port de l'Etat de Honduras près d'Omoa, sur la baie de Honduras.

Porto d'Ercole, *Herculis Cosani Portus*, port d'Italie, dans la prov. et à 60 kil. S. E. de Grossetto, dans la presqu'île de Monte-Argentaro, sur la mer Tyrrhénienne. Il faisait partie des présides de Toscane. Bon vin.

Porto-Farina, port de la Tunisie, à l'embouchure de la Medjerdah, à 40 kil. N. de Tunis. Aux environs ruines d'Utique, à *Bahirt-Gourmata*.

Porto-Ferrajo, *Ferrarius Portus*, ch.-l. de l'île d'Elbe (Italie), sur la côte N., dans la prov. et à 80 kil. S. de Livourne; 5,000 hab. Place forte. Port vaste et profond, l'un des meilleurs de la Méditerranée. Napoléon Ier y résida 10 mois, mai 1814 — février 1815. Salines.

Porto-Gruaro, v. d'Italie, dans la prov. et à 44 kil. S. O. d'Udine, sur la Lemene; 6,000 hab. Evêché. Moulins de soie.

Porto-Legnago. V. LEGNAGO.

Porto-Leone. V. PIRÉE.

Porto-Longone, port de l'île d'Elbe (Italie), sur la côte S., à 14 kil. S. de Porto-Ferrajo. Château bâti sur un roc inaccessible; 1,000 hab.

Porto-Maurizio, en français *Port-Maurice*, ch.-l. de la prov. de son nom (Italie), par 43° 52′ 32″ lat. N., et 5° 40′ 48″ long. E., sur la Méditerranée, à 330 kil. N. O. de Florence, par la voie de Livourne; 7,000 hab. Huile d'olives. — La prov. de Port-Maurice, entre celles de Coni au N., et de Gênes à l'E., la Méditerranée au S., et la France à l'O., a 1,210 kil. carrés et 127,000 hab. Villes princ.: Oneille, San-Remo, Vintimille.

Porto-Novo, petit royaume de la Guinée septentrionale (côte des Esclaves), à l'E. de Wydah, sous le protectorat de la France, qui y a un comptoir; 20,000 hab.

Porto-Novo, port de l'Hindoustan anglais (Coromandel), dans la présidence et à 220 kil. S. de Madras, près de la bouche N. du Kavery; 10,000 hab.

Porto-Plate, petite v. de la république Dominicaine (Haïti), importante par son port. Tabac.

Porto-Rico, en espagnol *Puerto-Rico*, île d'Amérique, la plus orientale et la moins étendue des Grandes Antilles, à l'E. d'Haïti, et au N. O. des îles du Vent, entre 17° 55′ et 18° 30′ lat. N., et entre 68° et 69° 40′ long. O. Elle a 9,314 kil. carrés, et 650,000 hab., dont la moitié de race blanche; les autres sont nègres et mulâtres. Traversée de l'E. à l'O. par une chaîne de montagnes, elle a un sol riche en pâturages et propre aux cultures tropicales. Son climat est plus salubre que dans les autres Antilles. — Porto-Rico est une colonie espagnole. Villes: *Saint-Jean de Porto-Rico*; 20,000 hab.; Arceibo, Mayaguez, Ponce, etc. — Les îles Vicques et Golubra en dépendent.

Porto-San-Stefano, port d'Italie, dans la prov. et à 30 kil. S. E. de Grossetto, sur la mer Tyrrhénienne. Il faisait partie des présides de Toscane.

Porto-Santo, la plus petite et la plus septentrionale des deux îles Madère, par 33° 2′ lat. N., et 18° 39′ long. O.; 6,000 hab.

Porto-Seguro, port du Brésil, dans la prov. et à 450 kil. S. O. de Bahia, sur l'Atlantique, par 16° 26′ lat. S., et 41° 23′ long. O.; 3,000 hab. Pêcheries. Alvarez Cabral (V. ce nom) y prit possession du Brésil, avril 1500.

Porto-Vecchio, ch.-l. de canton et port fortifié de l'arr. et à 52 kil. E. de Sartène (Corse), sur le golfe de son nom, qui offre l'un des plus beaux mouillages de l'Europe; 1,811 hab. Saline aux environs.

Porto-Venere, *Portus Veneris*, bon port à 30 kil. S. E. de Gênes (Italie).

Portorium, sorte de droit de douane chez les anciens Romains.

Ports (Cinq-). V. CINQ-PORTS.

Portrieux (Rade de), mouillage assez dangereux, entre la côte N. de Bretagne et les roches de Saint-Quay.

Portsea. V. PORTSMOUTH.

Portsmouth, *Portus magnus*, v. d'Angleterre (Hampshire), sur la rade de Spithead, à 50 kil. S. E. de Winchester, à 115 kil. S. O. de Londres, par 50° 48′ lat. N., et 3° 26′ long. O.; 115,000 hab. en y ajoutant la population de la ville annexée de PORTSEA. Premier port de guerre de l'Angleterre, Portsmouth a un collége royal de marine, une école d'architecture maritime, de superbes chantiers de construction, et le principal arsenal de l'amirauté anglaise, etc.

Portsmouth, bon port des Etats-Unis (New-Hampshire), à l'embouchure de la Piscataqua, à 64 kil E. de Concord, par 43° 4′ lat. N., et 73° 6′ long. E.; 12,000 hab. Chantiers de construction pour la marine militaire et marchande des Etats-Unis. Arsenal. Cotonnades, mousselines, quincaillerie.

Portsmouth (LOUISE **de Kéroual,** duchesse DE). V. KÉROUAL.

Portudal, comptoir français de Sénégambie, sur l'Atlantique, à 40 kil. S. E. de Gorée, dans le Baol, pays vassal de la France.

Portugal, *Lusitania*, royaume de l'Europe méridionale, qui occupe l'angle S.O. de la péninsule Ibérique, entre 36° 56′ et 42° 7′ lat. N., et entre 11° 50′ et 9° 54′ long. O. Borné par l'Espagne au N. et à l'E., et par l'Océan Atlantique à l'O. et au S., il a une superficie de 92,828 kil. carrés (avec les Açores et Madère). Les côtes ont un développement de 750 kil. La population est de 4,300,000 hab., sans compter les Açores et Madère, qui ont 3,203 kil. carrés et 380,000 hab. La capitale est *Lisbonne*.

Cet Etat a la forme d'un rectangle dont la hauteur égale trois fois la largeur. Situé sur le versant O. de la péninsule ibérique, il est séparé de l'Espagne par les contre-forts des grandes chaînes de montagnes qui, nées dans le plateau central, finissent sur son territoire (Serras de Ourique et de Estremoz; Serras de Estrella, etc.), en livrant passage au Tage, au Douro et au Minho. Il est arrosé, de plus, par le Mondego et la Vouga. Le Portugal est presque partout séparé de l'Espagne par de hautes montagnes; il n'y a qu'une grande route pour aller de Madrid en Portugal, par Tolède, Mérida, Badajoz, Elvas, Evora, le Tage devant Lisbonne. Elle est défendue par Elvas. Une autre route va de Salamanque à Coïmbre par Ciudad-Rodrigo; elle est défendue par Almeida. Un 3e chemin, de Saint-Jacques de Compostelle à Porto, est défendu par Valença et par Porto.

Composé presque entièrement de plateaux et de montagnes, le Portugal a un climat qui change avec chaque région. Doux dans l'Algarve, l'hiver est rigoureux au N. et à l'E. En général, la chaleur y décroît de la côte aux montagnes. Il y gèle rarement. Quelques parties ont tout à fait le climat des tropiques. De là aussi une grande variété dans les productions. Le Nord (Minho, Tras-os-Montes, Beïra) abonde en céréales: le Centre et le Sud sont riches en fruits, oranges, citrons, amandes, figues, olives. On estime les vins de Porto, de Berrada, d'Estrémadure, de Faro, Carcavellos et Sétubal. Elève de mulets, de mérinos, de porcs, de vers-à-soie et d'abeilles. Le Portugal a de nombreux produits minéraux, mais ils sont peu ou mal exploités, si l'on excepte le sel. L'industrie est peu avancée, comme l'agriculture. Le commerce est assez actif à l'intérieur, mais il se fait presque exclusivement par les Anglais.

Le Portugal est divisé en 17 districts formés des 6 anciennes provinces suivantes:

PROVINCES.	CAPITALES.	DISTRICTS.
Entre Douro-et-Minho.	Braga	Viana Braga Porto
Tras-os-Montes. . . .	Bragance	Bragance Villa-Réal
Beïra.	Coïmbre	Aveïro Coïmbre Viseu Guarda Castello-Branco
Estrémadure.	Lisbonne	Leira Santarem Lisbonne
Alemtejo.	Evora	Portalègre Evora Béja
Algarves.	Faro	Faro

Les Portugais (*Portuguesi*) sont une population d'origine celtibérienne, mêlée de Romains, de Wisigoths, de Suèves, d'Arabes. Leur langue est dérivée du gallego, dialecte espagnol, dans les campagnes, et de la langue plus brillante et plus policée parlée à la cour

Le gouvernement est une monarchie constitutionnelle. Le catholicisme domine. On compte 3 archevêchés et 14 évêchés: 1° Patriarcat de *Lisbonne* (Lamego, Guardia, Leiria, Portalègre, Castello-Branco); 2° archevêché de *Braga* (Porto, Coïmbre, Viseu, Aveïro, Pinhel, Miranda); 3° archevêché d'*Evora* (Algarve, Béja, Elvas). L'armée est de 33,000 soldats, sans compter 14,000 hom. employés dans les colonies. La marine a 37 bâtiments portant 370 canons et montés par 3,500 hommes. Les revenus s'élèvent à environ 120 millions de francs. La dette est de 2 milliards. On compte en Portugal en *reïs* ou *milreïs* (mille reïs) et *conto* (1,000 milreïs). La pièce de 5 francs vaut 890 reïs.

Les colonies portugaises sont: 1° en *Afrique*, les Açores, le groupe de Madère, les îles du Cap-Vert, du Prince et de Saint-Thomas, des établissements dans la Guinée méridionale (Angola, Benguela, etc.) et le gouvernement de Mozambique; 2° en *Asie*, l'île Diu, Da-

maoun, Goa, et en Chine, Macao ; 3° en *Océanie*. Solor et une partie de Timor. Leur popul. est de 3,000,000 hab. En général elles coûtent plus qu'elles ne rapportent.

Histoire. — Le Portugal correspond à la Lusitanie des anciens et à la portion de la Gallécie qui était au S. du Mincius. Viriathe, chef des Lusitaniens, résista héroïquement aux Romains. Après avoir partagé le sort de l'Espagne conquise et civilisée par Rome, la Lusitanie fut occupée par les Alains, 409-417, et la Gallécie par les Suèves, 409-584. Les uns et les autres furent remplacées par les Wisigoths, qui eux-mêmes durent se soumettre aux Arabes, vainqueurs à Xérès, 711. De la lutte des chrétiens d'Espagne contre leurs dominateurs musulmans sortit le royaume moderne de Portugal.

Le Portugal eut pour origine le comté de Porto-Cale, qu'Alphonse VI, roi de Castille et de Léon, donna à son gendre, Henri de Bourgogne, 1095. Ce territoire s'étendait du Mincio au Tage. Alphonse Ier, 1112-1185, victorieux de 5 rois maures à Ourique, 1139, s'affranchit de la suzeraineté de la Castille et prit le titre de roi que lui confirmèrent les cortès de Lamego, 1143. Il s'empara encore de l'Estrémadure, de l'Alemtejo et de Lisbonne, et s'affermit dans ses conquêtes par la victoire de Santarem, 1184. La réunion des Algarves, 1270, opérée par Alphonse III, 1248-1279, donna enfin au Portugal ses limites définitives.

Le nouveau royaume n'avait plus à s'étendre qu'au delà des mers. C'est ce qu'il fit sous les princes de la maison d'Avis, 1385-1580. Au xve siècle, sous l'impulsion de l'infant dom Henri, de Jean II et d'Emmanuel le Fortuné, les Portugais reconnurent la côte occidentale d'Afrique, et découvrirent la route commerciale des Indes par le cap de Bonne-Espérance (V. Diaz, Gama). Au xvie siècle, ils fondèrent un vaste empire colonial qui comprit le Brésil en Amérique, une grande partie du littoral africain, l'Hindoustan, et plusieurs îles de la Malaisie (V. Cabral, Alméida, Albuquerque, etc.). Cet édifice si rapidement élevé menaça bientôt ruine. La chute, d'ailleurs inévitable, fut accélérée encore par l'incapacité des Espagnols, qui, maîtres pendant 60 ans, 1580-1640, du Portugal et de ses colonies, ne surent pas préserver les dernières des attaques des Hollandais.

L'insurrection qui porta au trône la maison de Bragance, 1640, rendit au Portugal son indépendance et une partie de son empire colonial. Affermie par les armes de la France, la dynastie nouvelle devait néanmoins imposer pour longtemps à son pays l'ascendant commercial et politique des Anglais (V. Méthuen). Pombal, ministre de Joseph Ier, 1750-1777, essaya en vain de la soustraire à ce joug. Napoléon Ier, à son tour, s'efforça tout aussi inutilement de rattacher le Portugal à son système politique : malgré trois invasions françaises (Junot, 1808, Soult, 1809, Masséna, 1810), les Anglais demeurèrent à Lisbonne, et, profitant de l'absence de la cour qui s'était enfuie à Rio-de-Janeiro, s'y comportèrent comme dans une de leurs colonies. L'influence anglaise n'a pas été ébranlée par la révolution libérale de 1820, entreprise par la nation portugaise elle-même au moment où l'Angleterre se faisait l'alliée des monarchies absolues du continent. Le cabinet de Londres soutint d'abord dom Miguel contre son père Jean VI, ensuite contre dona Maria II, sa nièce. Mieux inspiré, il donna enfin son appui à dona Maria, dont l'avénement définitif, 1833, a été le triomphe des idées constitutionnelles. Le mariage de la jeune reine avec Fernand de Saxe-Cobourg-Gotha, 1835, a établi enfin un lien nouveau entre les deux pays en préparant l'avénement de princes issus de la famille qui doit régner sur l'Angleterre elle-même.

Rois de Portugal.

1° *Branche directe de la maison de Bourgogne.*

Henri, *comte*	1095
Alphonse Ier, *roi*	1112
Sanche Ier	1185
Alphonse II	1211
Sanche II	1223
Alphonse III	1248
Denys	1279
Alphonse IV	1325
Pierre Ier	1357
Ferdinand	1367-83

2° *Branche d'Avis.*

Jean I, roi en	1385
Edouard	1433
Alphonse V	1438
Jean II	1481
Emmanuel	1495
Jean III	1521
Sébastien	1557
Henri, cardinal	1578

(Domination espagnole, 1580-1640).

3° *Branche de Bragance.*

Jean IV	1640
Alphonse VI	1656
Pierre II, régent	1667
roi en	1683
Jean V	1706
Joseph	1750
Maria I et Pierre III	1777
Jean VI, régent	1792
roi en	1816
Pierre IV (dom Pedro)	1826
Maria II	1826
Dom Miguel	1828
Maria II (de nouveau)	1833

4° *Branche de Saxe-Cobourg-Gotha.*

Pierre V	1853
Louis Ier	1861

Portugalète, v. d'Espagne, sur le golfe de Biscaye et à l'embouchure de l'Ansa, dans la prov. et à 10 kil. N. O. de Bilbao, dont elle est le port; 1,100 hab. Laines. Mines de fer.

Portulan, nom donné jadis aux cartes marines, et maintenant encore aux guides qui servent aux pilotes côtiers, du mot *port*.

Portumnales, *Portumnalia*. V. Portumnus.

Portumnus ou **Portunus,** dieu marin, adoré sur les côtes d'Italie. Ses fêtes, ou *Portumnales*, se célébraient le 17 août à Rome. On l'a identifié avec Palémon ou Mélicerte.

Portus, nom de deux philosophes du xvie s. — François, né à Candie, 1511, enseigna le grec à Modène, puis à Genève, où il mourut en 1581. Il avait embrassé la Réforme. Il a laissé des *Commentaires sur Pindare, Sophocle, Xénophon, Thucydide, Aristote*, etc. — Son fils, Emile, né à Ferrare, 1550, fut professeur de grec à Lausanne, Heidelberg, Cassel, etc., et mourut après 1612. Il a traduit en latin, et annoté, *Denys d'Halicarnasse, Thucydide, Xénophon, Euripide, Aristophane, Homère*, etc. On lui doit aussi : un *Lexique ionien-latin*, un *Lexique dorien-latin*, un *Lexique de Pindare*, etc.

Portus Abucini, v. de Gaule (Séquanes), auj. *Port-sur-Saône;* — Alacer, auj. *Portalègre;* — Calle, auj. *Porto;* — Deorum, auj. *Arzew;* — Ericis, auj. *Lerici;* — Herculis Cosani, auj. *Porto-d'Ercole;* — Herculis Monoeci, auj. *Monaco;* — Itius (V. ce mot); — Magnus, auj. *Mers-el-Kebir* (Algérie); *Portsmouth* (Angleterre) la *Corogne* et *Almeria* (Espagne); — Magonis, auj. *Port-Mahon;* — Trajanus, auj. *Civita-Vecchia;* — Veneris, auj. *Port-Vendres*, et nom latin de Porto-Venere.

Portzmoguer (Hervé de), marin ou guerrier breton, né dans le Bas-Léon, mort en 1512, a été souvent appelé *Primauguet, Primaudet*, etc. Il commandait *Marie-la-Cordelière* dans le combat de 1512 contre les Anglais, à la hauteur du cap Saint-Matthieu, et s'attacha au vaisseau ennemi *la Régente;* les deux bâtiments furent engloutis dans les eaux. Ce beau fait d'armes fut aussitôt célébré en vers latins par Germain Brice, secrétaire d'Anne de Bretagne, dont il y a une traduction en rimes françaises par Pierre Choque.

Porus, un des rois de l'Inde, fut battu (327 av. J. C.) sur les bords de l'Hydaspe, et pris par Alexandre le Grand, qui lui demanda comment il voulait être traité: *En roi*, répondit Porus. Alexandre, frappé de cette fierté, lui rendit ses Etats agrandis. — Un autre Porus, ennemi du précédent, s'allia contre lui aux Macédoniens.

Posega, ch.-l. du comitat de son nom (Slavonie), à 80 kil. S. O. d'Esseck, sur l'Orlyava; 5,000 hab. Vignobles, tabac.

Poseidon, nom de Neptune chez les Grecs. Il donnait son nom au 6e mois de l'année athénienne (Posidéon).

Posen (Grand-duché de) ou **Posnanie,** province du royaume de Prusse, bornée au N. par la Prusse pro-

pre, à l'E. par la Pologne russe, à l'O. par le Brandebourg, et au S. par la Silésie. Superficie, 28,951 kil. carrés; popul., 1,610,000 hab., en grande partie de race slave et catholiques. Il y 62,000 israélites. La capitale est *Posen*. Comprise dans le bassin de la Wartha et de ses affluents (Prosna, Bobra, Netze, etc.), la province de Posen se compose de plaines souvent sablonneuses et marécageuses. Culture des céréales, du chanvre, du lin, du tabac, des houblons, etc. Le bétail, la volaille et les abeilles abondent. Lainages, cotonnades, distilleries, minoteries, etc. Il forme deux districts : Posen et Bromberg. Le grand-duché de Posen se compose de divers territoires détachés de la Pologne (V. Pologne *ancienne*), lors des démembrements de 1772 et de 1793. Napoléon Ier le réunit au grand-duché de Varsovie, 1807; mais, en 1815, il fut rendu à la Prusse.

Posen, *Poznan* en polonais, capit. de la province et de la régence de son nom (Prusse), sur la Wartha, à 275 kil. E. de Berlin, a 61,000 hab. Fortifications augmentées depuis 1832. Cathédrale et hôtel de ville remarquables. Armes, tabac, cuirs et pipes. Commerce d'expédition. Il y a 6 foires annuelles, dont 2 de laines. Cette ville, qui était antérieure à un évêché fondé, en 968, par Miecislas Ier, était, sous la domination polonaise, la capitale de la Grande-Pologne : elle avait alors, dit-on, 80,000 hab. Occupée par la Prusse, en 1772, elle fut donnée au grand-duché de Varsovie en 1807, puis revint à la Prusse en 1815.

Posidéon, 6e mois athénien. V. Poseidon. — Afin de ramener l'année lunaire (354 jours) en usage chez les Athéniens, à l'année solaire (365 jours), on ajoutait, tous les deux ou trois ans, un mois intercalaire appelé Posidéon II, et correspondant à décembre et janvier.

Posidium. V. Pharan.

Posidonia ou **Pæstum.** V. Pæstum.

Posidonius, philosophe stoïcien, né vers 135 av. J. C. à Apamée (Syrie), mourut en 49. Disciple de Panœtius, il ouvrit lui-même une école à Rhodes: de là son surnom de *Rhodien*. Cicéron, Pompée, etc., assistèrent à ses leçons. En philosophie, il tenta de concilier les doctrines de Zénon avec les principes de Platon et d'Aristote, et adoucit la rigueur de la morale stoïcienne. Posidonius avait visité l'Espagne, l'Italie, la Gaule Narbonaise, etc. De ses voyages, il avait rapporté pour les découvertes scientifiques un goût étranger aux autres stoïciens. Il construisit, dit-on, une sphère céleste, essaya de déterminer le diamètre de la terre et du soleil, fit des observations sur les marées. De ses ouvrages d'histoire, de sciences, de philosophie et de morale, il ne reste que des fragments recueillis, les uns par Bake, sous ce titre : *Posidonii Rhodii reliquiæ doctrinæ*, 1810, in-8°, et les autres, dans les *Historicorum græcorum fragmenta*, de la collection Didot. — Celle-ci renferme aussi ce qui nous reste d'un autre *Posidonius*, historien et sophiste, né à Olbiopolis (Scythie).

Posidonius d'*Olbiopolis*. V. ci-dessus.

Posnanie, palatinat de l'anc. Pologne (Grande-Pologne), à l'O., entre ceux de Gnesne et de Kalisch à l'E., et l'Allemagne au N., à l'O. et au S. Ch.-l., *Posen*. Il a été livré à la Prusse dans les partages de 1772 et de 1793. — On entend auj. par ce nom le grand-duché de Posen. (V. ce mot.)

Pospolite, nom donné, dans l'anc. Pologne, à la masse de la noblesse s'armant et montant à cheval pour la défense du pays. Voltaire en évaluait la force à 100,000 cavaliers.

Possagno, village d'Italie, dans la prov. et à 45 kil. N. O. de Trévise; 1,500 hab. Patrie de Canova, qui a été enterré dans une église bâtie par lui-même.

Posselt (Ernest-Louis), publiciste et historien allemand, 1763-1804, né à Durlach (Bade), a fondé l'*Allgemeine Zeitung*, qui devint depuis la *Gazette d'Augsbourg*. Partisan de la Révolution française, il se lia étroitement avec Moreau. Ses ouvrages historiques sont d'habiles compositions. On cite : *Histoire des Allemands*, inachevée; *Histoire de Gustave III; Guerre des Français contre les puissances coalisées; Dictionnaire de la Révolution française*, etc. Il a aussi publié deux recueils estimés : *Taschenbuch für die neueste Geschichte*, 1794-1804, 11 vol. in-12, et les *Europäische Annalen*, 1795-1804, 8 vol. in-8°

Possevin (Antoine), diplomate et littérateur, né en 1534 à Mantoue. Entré, en 1559, dans l'ordre des jésuites, il fut chargé, par la cour de Rome, de plusieurs négociations. Dès 1560, il alla auprès d'Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, pour s'opposer aux progrès de la Réforme. Dans le Midi de la France, il dirigea, à Avignon et à Lyon, les collèges de son ordre. En 1578, il se rendit en Suède, mais sans pouvoir y rétablir le catholicisme. En 1582, il négocia la paix entre la Pologne et le tzar Ivan IV, qui refusa cependant d'adopter le rit romain. En 1606, il intervint pour Venise auprès de Paul V. Il mourut en 1611. Au milieu de voyages continuels, Possevin a écrit : *Moscovia, seu de rebus Moscovitis*, ouvrage traduit en italien, 1596, in-4°; *Bibliotheca selecta de ratione studiorum*, 2 vol. in-fol.; *Apparatus sacer*, 1607, 2 vol. in-fol., catalogue de plus de 8,000 écrivains ecclésiastiques, etc.

Possneck, v. de la Saxe-Meiningen-Hildburghausen, à 18 kil. N. E. de Saalfeld; 5,000 hab. Draps, tanneries, porcelaine.

Postdam. V. Potsdam.

Postel (Guillaume), érudit et visionnaire, né à Dolerie, près de Barenton (Manche), en 1505 ou 1510. Domestique au collége de Sainte-Barbe, à Paris, il y apprit le grec, l'hébreu et l'espagnol. Il se rendit ensuite à Constantinople, où il étudia l'arabe. En 1539, il fut nommé, par François Ier, professeur de langues orientales au Collége de France. Après la disgrâce du chancelier Poyet, son protecteur, il quitta la France, et ne put se faire admettre dans la société de Jésus à cause du dérangement que l'on remarqua dès lors dans son esprit. Il erra en divers lieux, puis revint à Paris, où il passa les 18 dernières années de sa vie au monastère de Saint-Martin-des-Champs. Il mourut en 1581. — De ses nombreux écrits, on ne cite guère que : *De orbis terræ concordia*, 1544, in-8°; et *les Très-merveilleuses victoires des femmes*, 1553, in-16, où il parle, dit-il, par l'inspiration d'une certaine *Mère Jeanne*.

Postes (Les) ont été d'abord un instrument de centralisation politique et administrative : elles ne servaient qu'aux gouvernements. Tel était le but poursuivi, dans l'antiquité, par Cyrus et par les empereurs romains, et, chez les modernes, par Louis XI, qui établit, sur les grandes voies de France, des relais de chevaux à intervalles réguliers, 1464. Le transport des lettres et des objets pour les particuliers était, depuis le XIIIe s., confié aux messagers de l'Université, dont le monopole fut supprimé, en 1675, au profit des postes royales, qui eurent encore le droit exclusif de transporter les voyageurs. — Ce service devint alors une source de revenus pour l'État : la taxe pour le transport des lettres, calculée d'abord sur la distance à parcourir, est, depuis 1849, uniforme pour tous les points du territoire. — La poste aux chevaux, privée, à la Révolution, de son monopole pour le transport des voyageurs, a été atteinte, de nos jours, par la concurrence des chemins de fer. On appelle *petite poste* le service des lettres de Paris pour Paris : il a été créé en 1653.

Postumius Aulus Regillensis, second dictateur de Rome, remporta, au lac Régille, sur les Latins, alliés de Tarquin le Superbe, une victoire décisive, 496 av. J. C.

Postumius Albinus Regillensis (Spurius), consul romain, s'engagea imprudemment, avec son collègue, Véturius, dans le défilé des Fourches Caudines, 321 av. J. C., où les Samnites l'enveloppèrent. Il sortit en passant sous le joug et en subissant un traité honteux. Le sénat romain éluda ce traité en livrant les deux consuls aux Samnites, qui les renvoyèrent libres.

Postumius Albinus (Lucius), consul romain, 110 av. J. C., ayant reçu l'or de Jugurtha, laissa l'armée d'Afrique à son frère, Aulus, qui devait passer sous le joug, 109.

Postumus (Marcus Cassianus Latinius), un des généraux romains qui, sous le nom de *Trente Tyrans*, se partagèrent l'empire sous le règne de Gallien. Il était gouverneur de la Gaule sous Valérien. Il assiégea et prit, dans Cologne, le fils de Gallien, Saloninus, qui périt bientôt, 257, soumit l'Espagne, repoussa les Germains, et résista à plusieurs attaques de Gallien. En 267, il assiégea et prit encore, dans Mayence, son général rebelle, Lollianus; ayant refusé à ses soldats le pillage de la ville, il fut massacré par eux avec son fils *Postumus*. Il avait gouverné avec une rare fermeté; l'on a conservé beaucoup de ses médailles.

Pot (Philippe), seigneur de la Roche (Bourgogne), né en 1428, négocia les trois mariages de Charles le Téméraire, et, à sa mort, s'attacha à Louis XI. Nommé grand sénéchal de Bourgogne, il fut l'un des députés de cette province, aux États-généraux de 1484; il y réclama pour l'assemblée le droit de donner la régence. Il mourut en 1494.

Pot, anc. mesure de capacité pour les liquides, de

contenance variable, selon les lieux. A Paris, elle valait 1 lit. 85 centilitres.

Pot de fer, casque sans ornement ni visière. On l'appelait aussi *morion*, *salade*, etc.

Potamon, philosophe grec, né à Alexandrie, a été le fondateur de l'école éclectique. Suidas dit qu'il a été contemporain d'Auguste ; Porphyre, avec beaucoup plus d'autorité, le met en rapport avec Plotin. Potamon adoptait la doctrine péripatéticienne relativement aux principes des choses, et, en morale, tentait une sorte de conciliation entre le stoïcisme et l'épicurisme.

Potchefstrom, v. d'Afrique, capit. de la république Transvaalienne, au S., sur le Mooi, affluent du Vaal; 1,500 hab.

Potemkin (Grégoire-Alexandrovitch), homme d'Etat russe, né près de Smolensk, en 1736, occupait un grade inférieur dans les gardes, au moment où Catherine II renversa Pierre III. Remarqué alors par la tzarine, il devint gentilhomme de la Chambre, et, en 1774, fut déclaré favori en titre : pendant deux ans, il fut comblé d'honneurs et de richesses. A partir de 1776, il s'appliqua, avant tout, à conserver son pouvoir à la cour et dans l'empire, à supplanter les Orloff et Panine. Il réservait son activité pour la guerre: en 1783, il dévasta et réunit la Crimée à la Russie; en 1787, il décida Catherine II à entreprendre un fastueux voyage à Kherson, qui fut comme un défi jeté à la Turquie. Dans la même année, Potemkin commanda l'armée qui prit Oczakof aux Ottomans. Après avoir paru en triomphateur à Pétersbourg, 1790, il revenait sur le Danube, quand son lieutenant Repnin signa avec les Turcs les préliminaires de la paix, 1791. Atteint d'une fièvre épidémique, il mourut près de Nicolaïev, 1791. La ville de Kherson, qu'il avait fondée, lui a élevé une statue en 1830.

Potenza, *Potentia*, ch.-l. de la prov. de son nom (Italie), sur le Basente, à 300 kil. S. E. de Florence; 15,000 hab. — La prov. de Potenza, qui correspond à l'anc. Basilicate, est située entre celles de Lecce et de Bari au N. E., de Foggia au N., d'Avellino et de Salerne à l'O., de Cosenza au S., et le golfe de Tarente à l'E. Elle touche aussi le golfe de Policastro à l'O. Elle a 10,676 kil. carrés de superficie, et 510,000 hab. Villes : Matera, Melfi, etc. — Emigration d'enfants qui vont mendier comme musiciens dans les grandes villes d'Europe.

Pothier (Robert-Joseph), jurisconsulte, né à Orléans, 1699-1772. Conseiller au présidial de sa ville natale, 1720, il occupa aussi, à partir de 1749, la chaire de droit français. Pendant 12 ans, il consacra tous ses soins à préparer une édition définitive des *Pandectes* qui parut en 1748, 3 vol. in-fol.; cet admirable travail a été traduit en français par Bréard-Neuville, 26 vol. in-4°, 1817. Pothier appliqua ensuite son vaste savoir à élucider les diverses parties du droit français, et, en cela, il a rendu un service signalé aux rédacteurs du Code Napoléon. Les *Œuvres complètes* de Pothier ont été publiées plusieurs fois, notamment par Dupin aîné, 1823-1825, 10 vol. in-8°, et par Bugnet, 1845-1848, 10 vol. in-8°. — Pinel-Grandchamp et Saint-Georges ont donné une *Table de concordance*, 1824, in-8°, entre les articles du Code civil et les passages de Pothier qui s'y rapportent. On lui a élevé une statue à Orléans, en 1859.

Pothin, eunuque tout-puissant à la cour de Ptolémée XII, conseilla l'assassinat de Pompée, 48 av. J. C., et fut mis à mort par César, contre lequel il soulevait Alexandrie.

Pothin (Saint) ou **Photin,** premier évêque de Lyon et premier martyr de la Gaule, né peut-être à Smyrne, en 87. Envoyé par le pape Anicet, en Gaule, 158, il s'était arrêté à Lyon, où il subit le martyre, 177, sous Marc Aurèle, avec 47 chrétiens. Fête, le 2 juin.

Poti, petite place forte de la Transcaucasie, gouv. et à 100 kil. S. O. de Kutaïs, dans la prov. de Gourie, à l'embouchure du Rioni. Mauvais port sur la mer Noire.

Potidée, anc. colonie de Corinthe (Chalcidique), à la naissance de la presqu'île de Pallène et sur le golfe Thermaïque. Soulevée contre Athènes, à l'instigation de Corinthe, 432 av. J. C., elle fut prise après une opiniâtre résistance de trois ans, et repeuplée d'Athéniens. En 357, Philippe II de Macédoine livra à Olynthe le territoire de Potidée ruinée par lui. Elle fut relevée plus tard, sous le nom de *Cassandria*, par Cassandre, fils d'Antipater.

Potier de Blancmesnil (Nicolas), magistrat, né à Paris 1541-1635. Nommé président au parlement de Paris, 1567, il faillit être pendu par les Seize, en 1589, à cause de sa fidélité à Henri IV.

Potier (Augustin), évêque de Beauvais depuis 1616, était l'un des fils du précédent. Grand aumônier d'Anne d'Autriche, il se mit à la tête de la cabale des *Importants*, en 1643. Renvoyé bientôt dans son diocèse, par Anne d'Autriche et Mazarin, comme incapable, il mourut en 1650.

Potier de Gesvres (Louis), frère de Nicolas et oncle du précédent, fut nommé secrétaire d'Etat par Henri III, 1589. Il se rendit utile à Henri IV, notamment dans le procès de Biron, et mourut en 1630.

Potier de Novion (Nicolas), de la famille des précédents, né à Paris, 1618, fut conseiller, puis président au Parlement. Arrêté, au début de la Fronde, avec Charton et Broussel, 1648, il se réconcilia avec Mazarin, 1652, et présida le Parlement alors transféré à Pontoise. Il devint premier président en 1677, mais dut se démettre, en 1689, pour abus d'autorité. Il mourut en 1693. Il était membre de l'Académie française.

Potier des Cailletières (Charles-Gabriel), comédien, né à Paris, 1774, était de la famille des précédents, à ce qu'il prétendait. Il se forma dans une troupe de province, et débuta à Paris en 1809. Il se fit une grande réputation en jouant les rôles de comique aux théâtres des Variétés et de la Porte-Saint-Martin. Retiré en 1827, il mourut en 1838.

Potitiens et **Pinariens,** *Potitii* et *Pinarii*, descendants de deux frères, Potitius et Pinarius, étaient depuis Evandre chargés du culte d'Hercule sur le Palatin. Ayant abandonné ce devoir à des esclaves, ils furent tous frappés de mort.

Potnies, v. de l'anc. Béotie, au delà de l'Asopus. Bacchus y avait un temple; on y adorait les *Potniades* dans un bois consacré à Cérès et à Proserpine. Aux environs, fontaine célèbre qui rendait les cavales furieuses.

Potocki, famille puissante de Pologne qui joua un rôle important, surtout à partir de la seconde moitié du XVIIIe siècle. On cite : François-de-Sales, 1700-1771, adversaire des Czartoriski et de leurs réformes lors de l'élection de Stanislas-Auguste, 1764; — Stanislas-Félix, fils du précédent, 1745-1805, qui, trompé par Catherine II, se laissa nommer maréchal de la fatale confédération de Targovitz, 1792; — Ignace, ardent patriote qui émigra en 1792, revint avec Kosciuszko pour organiser un gouvernement provisoire, 1794, et expia son dévouement à la cause polonaise par une longue détention à Schlusselbourg; — Stanislas-Kostka, 1757-1821, qui combattit d'abord pour l'indépendance nationale, et, après 1815, devint, sous le règne du tzar Alexandre Ier, ministre de l'instruction publique et président du sénat polonais; — Jean, érudit et voyageur, 1757-1815, qui le premier étudia les antiquités polonaises : ses ouvrages, écrits en français et malheureusement tirés à peu d'exemplaires, sont presque introuvables.

Potocki (Iles), archipel de l'Empire Chinois (Mandchourie), sur la côte E. d'une presqu'île qui sépare la mer Jaune du golfe de Leao-Toung, par 120° long. E., et 39° lat. N.

Potomac, fleuve des Etats-Unis, né dans les monts Alleghany, coule au N. E., puis au S. E. en séparant la Virginie orientale du Maryland, par Harpers Ferry (Virginie E.), Alexandria et Washington (District fédéral), et se jette dans la baie de Chesapeake; 550 kil. de cours. Il reçoit à droite la Shenandoah. Il est navigable pour les plus gros bâtiments jusqu'à Washington.

Potosi, ch.-l. du départ. de son nom (Bolivie), dans un étroit vallon, sur le versant N. du *Cerro de Potosi*, à une altitude de 4,058 mètres, près de la source du Pilcomayo, à 220 kil. S. O. de Chuquisaca, par 19° 35′ lat. S., et 67° 54′ long. O.; 25,000 hab. Mines d'argent qui ont été longtemps les plus productives du monde. — Le département de *Potosi*, situé au S. O. de la Bolivie a 281,000 hab.

Potosi (San-Luis de), ch.-l. de l'Etat de son nom (Mexique), près de la source du Tampico, à 350 kil. N. O. de Mexico, par 22° 2′ lat. N., et 103° 15′ long. O.; 34,000 hab. Commerce de bestiaux, cuirs et suif. — L'Etat de San-Luis de Potosi, entre ceux de Cohahuila et de Nouveau-Léon au N., de Tamaulipas à l'E., de Vera-Cruz au S. E., de Queretaro et de Guanaxuato au S., d'Aguas-Calientes et de Zacatecas à l'O., a 71,210 kil. carrés, et 525,000 habit. Riches mines d'argent à Catorze.

Potosi, v. du Wisconsin (Etats-Unis), dans un pays riche en mines de plomb.

Potsdam, v. de Prusse (Brandebourg), ch.-l. de l'arrond. de son nom, sur un lac formé par la Havel, à 30 kil. S. O. de Berlin, par 52° 24' lat. N., et 10° 44' long. E.; 44,000 hab. Ce *Versailles* prussien possède un magnifique château royal, sans compter les châteaux de *Sans-Souci*, de *Charlottenhof*, etc., situés aux environs. Manufacture d'armes à feu. Nombreuse garnison, qui a fait dire que Potsdam n'était qu'une *belle caserne.*

Pott (Jean-Henri), chimiste, 1692-1777, né à Halberstadt, eut pour maître Stahl. Après avoir aussi étudié la médecine à Halle, il se rendit, en 1720, à Berlin, où il enseigna la chimie. Occupé sans cesse à faire des expériences, il ne procédait pas cependant d'après une méthode bien rigoureuse. On a traduit en français ses *Recherches chimiques concernant les minéraux et les terres*, 4 vol. in-12.

Pott (Percival), chirurgien, 1713-1788, né à Londres. Ses écrits, essentiellement pratiques, ont eu une influence considérable. Une espèce particulière de la carie des vertèbres s'appelle encore *mal de Pott.* La meilleure édition de ses *Œuvres* est celle de Londres, 1790, 3 vol. in-8°; elles ont été traduites en français, 1792, in-8°.

Pottendorf, v. de l'empire d'Autriche (Basse-Autriche), à 30 kil. S. de Vienne. Lin et coton. Château des princes Esterhazy.

Potter (Paul), peintre d'animaux et de paysages, né en 1625, à Enkhuizen (Hollande). Il se forma, moins par les leçons de son père, artiste médiocre, que par lui-même. Il vécut à La Haye, puis à Amsterdam, où il mourut en 1654. Son chef-d'œuvre, un *Taureau*, est au musée de La Haye. Le Louvre a deux tableaux de lui : *Chevaux à la porte d'une chaumière* et une *Prairie.* Il a gravé 18 estampes à l'eau-forte. Ses œuvres se distinguent par la correction du dessin, l'intelligence de la composition, l'heureux emploi du clair-obscur; ses paysages sont aussi remarquables que ses animaux.

Potter (Jean), prélat et helléniste anglais, 1674-1747, né à Wakefield (York). Il fut professeur de théologie, 1708, et évêque, 1715, à Oxford, puis archevêque de Cantorbéry, 1737. Il a édité *Lycophronis Alexandra*, in-fol., et *S. Clementis Alexandrini opera*, grec-latin, 2 vol. in-fol. Son *Archæologia græca*, en anglais, 2 vol. in-fol., 1698-1699, souvent réimprimée, a été traduite en latin et en allemand.

Potter (Robert), poëte et helléniste anglais, 1721-1804, fut pendant 40 ans curé de village. Il a traduit, en vers anglais, Eschyle, Euripide et Sophocle.

Potter (Louis-Joseph-Antoine **de**), publiciste belge, né en 1786 à Bruges, était déjà connu par un ouvrage, intitulé l'*Esprit de l'Eglise*, 1821, lorsqu'il commença sa carrière politique, en 1828, en protestant contre l'intolérance du gouvernement hollandais à l'égard des catholiques. Il fut condamné à la prison et à l'amende; mais en consolidant l'union de ces derniers avec les libéraux, il prépara la révolution qui, en septembre 1830, amena la séparation de la Belgique et de la Hollande. Il fut membre du gouvernement provisoire. Exilé alors à Paris, il revint à Bruxelles, mais sans pouvoir faire prévaloir ses idées; il aurait voulu établir une sorte de gouvernement républicain, en faisant nommer tous les fonctionnaires par le suffrage universel. Il vécut dans l'étude à Paris, puis à Bruxelles depuis 1838. Ses principaux ouvrages sont : *Esprit de l'Eglise*, 6 vol. in-8°, qu'il a refondu dans l'*Histoire philosophique, politique et critique du christianisme*, 1836-1837, 8 vol. in-8°; *De la révolution à faire d'après l'expérience des révolutions avortées*, 1832; *la Révolution belge de* 1828 *à* 1839, 2 vol. in-18; etc. Il est mort en 1859.

Pottsville, v. des Etats-Unis (Pennsylvanie), à 90 kil. N. E. d'Harrisbourg; 10,000 hab. Houille et minerai de fer. Elle a été fondée en 1835.

Pouancé, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil. N. O. de Segré (Maine-et-Loire); 3,273 hab. Forges, fonderies.

Pouce, mesure de longueur. En France il était le 12e du pied, et se divisait en 12 lignes. Il vaut 0m,02707. Le pouce anglais vaut 0m,25399.

Pouchet (Louis-Ezéchiel), manufacturier, 1748-1809, né à Gruchet près Bolbec (Seine-Inférieure), améliora les procédés de fabrication, notamment pour le filage du coton. On lui doit : *Echelles graphiques des nouveaux poids, mesures et monnaies françaises, et des villes et pays les plus commerciaux de l'Europe*, 1795, in-8°.

Poucke (Charles **Van**), statuaire belge, né à Dixmude, 1740-1809, fut membre correspondant de l'Institut de France et professeur à l'Académie de Saint-Luc à Rome. Il est l'auteur d'œuvres remarquables à Rome, à Gand, à Ypres, etc.

Pouchkin (Alexandre, comte), poëte russe, né à Pskof en 1799, fut attaché d'abord au collége des affaires étrangères, puis au gouverneur de Bessarabie. Protégé par l'empereur Nicolas Ier, il devint historiographe de l'empire, 1831; il avait publié un récit de la *Révolte de Pougatchef*, 1835, quand il fut tué dans un duel par son beau-frère, le baron de Heeckeren, 1837. Imitateur de Byron, Pouchkin a donné des poëmes, *Rouslan et Lioudmila, le Prisonnier du Caucase, les Bohémiens, Poltava*, etc., des scènes dramatiques et des contes en prose. M. Mérimée a traduit de lui la *Dame de pique.* On a aussi publié en français ses *Œuvres choisies*, 1847, 2 vol. in-8°. Les *Œuvres* de Pouchkin ont paru à Saint-Pétersbourg, 1837 et années suivantes.

Poudre à canon (L'invention de la) a été attribuée ou à l'Allemand Berthold Schwartz ou à l'Anglais Roger Bacon (V. ces noms). Il paraît plus certain qu'elle est due aux Chinois, auxquels les Arabes (pour lesquels on en revendique aussi la découverte) l'empruntèrent. C'est par les Arabes qu'elle a été connue des nations chrétiennes. Il est constaté que les Anglais, au début de la guerre de Cent ans, employèrent des bombardes au siége du Quesnoi, 1338, et manœuvrèrent 6 canons à la journée de Crécy, où ils durent cependant le succès moins à leur artillerie qu'à l'indiscipline de la noblesse française, 1346. A la fin de cette grande lutte, les Français obtiennent, au contraire, la victoire, grâce à leur artillerie dirigée et perfectionnée par les frères Bureau. La découverte de la poudre à canon a transformé l'art de la guerre et la science des fortifications.

Poudre à cheveux (L'usage de la) s'introduisit au XVIIe siècle, avec celui des perruques, mais il ne devint général qu'au XVIIIe siècle. On employait la poudre d'amidon pour tenir lieu des perruques à cheveux blancs que la mode avait mises en faveur, mais qui étaient trop rares et trop chères.

Poudres (Conspiration des), tramée par certains catholiques anglais sous Jacques Ier. Le 5 nov. 1605, jour fixé pour l'ouverture du Parlement, on trouva dans les caves de Westminster l'un des conjurés, Guy Fawks (V. ce nom) auprès de 36 barils de poudre auxquels il devait mettre le feu pour faire sauter à la fois le roi, la cour et les deux Chambres. La découverte de ce complot donna lieu à des rigueurs contre les catholiques et à une fête populaire encore célébrée aujourd'hui.

Pougatchef (Yemelka ou Yéhelman), imposteur russe, né en 1726 à Simoréisk, sur le Don, était fils d'un simple cosaque. Après avoir servi contre les Prussiens et les Turcs, il déserta vers 1770, et adopta les principes des raskolniks, chez lesquels il trouva des partisans. En 1773, il se fit passer pour le tzar Pierre III, assassiné onze ans auparavant, et rallia autour de lui les peuplades qui habitent entre le Don et l'Oural. Il eût pu emporter Moscou laissé sans défense, s'il ne se fût opiniâtré au siége d'Orenbourg. Battu plus tard sur le Volga, il fut livré par trois de ses compagnons, 1774, et décapité à Moscou, 1775.

Pougens (Marie-Charles-Joseph **de**), littérateur, né à Paris, 1755-1833, passait pour être fils naturel d'un prince de Conti. Il perdit la vue à 24 ans. Négociateur du traité de commerce de 1786 entre la France et l'Angleterre, il fut ruiné par la révolution, et se fit, à Paris, imprimeur-libraire. Il fut généreusement secouru par Napoléon, et put se livrer à l'étude et à la bienfaisance. Il était de l'Institut depuis 1799. On a de lui : *Trésor des origines de la langue française*, in-4°; *Archéologie française ou vocabulaire de mots tombés en désuétude*, in-8°; *Traité curieux sur les cataclysmes ou déluges, les révolutions du globe*, etc., 1791; *Essai sur les antiquités du Nord; Abel ou les trois frères*, ouvrage philanthropique; *Contes en vers et poésies fugitives*, etc.

Pough-Keepsie, v. des Etats-Unis (New-York), sur l'Hudson, à 110 kil. S. d'Albany; 20,000 hab. Chantiers de construction.

Pougues, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 12 kil. N. O. de Nevers (Nièvre), sur la Loire; 1,386 hab. Eaux minérales.

Pouille, en italien *Puglia*, mot dérivé d'*Apulia* (V. Apulie), désignait au moyen âge cette anc. région d'Italie. Elle correspondait, en partie, aux provinces actuelles de Foggia, de Bari, de Lecce et de Potenza. Les Normands français l'enlevèrent aux Grecs, et en firent un comté, 1043, puis un duché vassal du pape, 1054-1059.

Pouillé, terme dérivé, par corruption, de **Polyptique**. V. ce mot.

Pouillet (Claude-Servais-Mathias), physicien, né à Cuzance (Doubs), 1791-1868, élève de l'Ecole normale, fut professeur de physique au collége Bourbon, maître de conférences à l'Ecole normale, professeur de physique des fils de Louis-Philippe, sous-directeur du Conservatoire des arts et métiers, 1829, professeur à l'Ecole polytechnique et à la Faculté des sciences, où son talent brilla d'un vif éclat. Il fut membre de la Chambre des députés jusqu'en 1848. Il était directeur du Conservatoire des arts et métiers et membre de l'Académie des sciences, 1837. Il fut destitué lors de l'insurrection du 13 juin 1849, qui vint fondre sur le Conservatoire. Il a publié des *Mémoires* intéressants, dans les Comptes rendus de l'Académie des sciences, et des *Eléments de physique expérimentale et de météorologie*, 2 vol. in-8°.

Pouillon, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 15 kil. S. E. de Dax (Landes); 3,302 hab. — Eaux thermales.

Pouilly-en-Auxois, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 40 kil. N. O. de Beaune (Côte-d'Or), sur le canal de Bourgogne et à la source de l'Armançon; 1,090 hab. Ciment romain.

Pouilly-sur-Loire, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 15 kil. S. de Cosne (Nièvre); 3,238 hab. Vins blancs estimés.

Pouilly (Levesque de). V. Levesque.

Poullain du Parc (Augustin-Marie), jurisconsulte, 1703-1782, né à Rennes, où il enseigna le droit français. Il était frère de Saint-Foix. On a de lui : *Journal des audiences du parlement de Bretagne*, in-4°; *Coutumes de Bretagne*, in-4°; *Principes du droit français suivant les maximes de Bretagne*, in-12.

Poulaine (Souliers à la), chaussures en usage du XIe au XVe siècle. Ils se terminaient par une pointe en forme de bec de poule : d'où leur nom.

Poulets sacrés (Les) servaient, dans l'anc. Rome, à prendre certains auspices. Il y avait mauvais présage quand ils refusaient de manger. Leurs gardiens, *pullaires*, étaient des augures.

Poullaouen, commune de 3,158 hab., dans l'arr. et à 46 kil. N. E. de Châteaulin (Finistère). Plomb argentifère.

Poulle (L'abbé Nicolas-Louis), prédicateur, 1703-1781, né à Avignon, vint à Paris en 1738. Nommé abbé de Nogent-sous-Coucy, 1748, et, plus tard prédicateur du roi, il a laissé un *Panégyrique de saint Louis*, 1748, et 11 *Sermons*, 1778, qu'il ne publia qu'à la prière de son neveu. Il y a chez lui des saillies et des traits brillants plutôt que de l'éloquence. On a publié ses *Œuvres choisies*, 1828, in-18.

Poulo, mot de la langue malaise, qui signifie *île*.

Poulo-Condore. V. Condore.

Poulo-Penang. V. Galles (Ile du Prince de).

Pouls. V. Pauls.

Poultier-Delmotte (François-Martin), homme politique, né à Montreuil-sur-Mer, 1753-1826, fut soldat, acteur, professeur, prêtre, devint chef de bataillon à la Révolution, puis membre de la Convention. Il vota la mort de Louis XVI. Il fut souvent envoyé en mission dans le Midi. Membre du Conseil des Anciens, il défendit le Directoire dans *l'Ami des lois*, qui eut un grand nombre de lecteurs, fut du Conseil des Cinq-Cents en 1799, soutint le 18 brumaire, fut du Corps législatif, et plus tard exilé en 1816.

Pounah, v. de l'Hindoustan anglais (Bombay), dans la prov. et à 240 kil. S. O. d'Aurengabad, par 18° 30′ lat. N., et 71° 42′ long. E., sur le Bima; 80,000 hab. Papier. Collége pour les indigènes. Anc. capitale des Mahrattes, Pounah a été prise par les Anglais en 1818.

Pounakka, capitale actuelle du Boutan; 10,000 hab.

Pound, mot anglais qui désigne la livre sterling.

Poupard (Vincent), historien né à Levroux (Berry), 1729-1796, prêtre distingué et tolérant, député du clergé aux états généraux, a écrit une bonne *Histoire de Sancerre*, dont il était curé, 1777, in-12.

Poupart (François), anatomiste, 1661-1709, né au Mans, se fit connaître par des articles insérés au *Journal des Savants*, par un résumé des cours de Duverney publié sous ce titre : *Chirurgie complète*, etc. Il fut admis, en 1699, à l'Académie des sciences. On a donné, à tort à l'arcade crurale le nom de *ligament de Poupart*.

Pouqueville (François-Charles-Hugues-Laurent), voyageur et littérateur, né en 1770 à Merlerault (Orne), étudia à Paris la médecine sous Antoine Dubois, qu'il suivit en Egypte, 1798. Pris, à son retour, par un corsaire, il fut retenu 10 mois à Tripolitza, et 2 ans à Constantinople; il ne revit la France qu'en 1801. Signalé au gouvernement par un *Voyage en Morée et à Constantinople* publié en 1805, il fut nommé consul à Janina auprès d'Ali-Pacha, et, en 1815, à Patras. Revenu à Paris, 1817, il donna, en 1820, un *Voyage en Grèce*, 5 vol. in-8°, et en 1824 une *Histoire de la régénération de la Grèce*, 4 vol. in-8°, qui lui ouvrirent l'Académie des inscriptions, 1827. Il a encore écrit une *Histoire de la Grèce*, in-8°, pour l'*Univers pittoresque*, 1835, etc. Il mourut en 1838. Dévoué aux intérêts de la Grèce, il a écrit de 1821 à 1830 assez d'articles politiques en sa faveur pour en former au moins 8 vol. in-8°.

Pour, Poura, terminaison de noms de lieux dans l'Hindoustan et l'Indo-Chine, signifiant *ville*.

Pouranas. V. Puranas.

Pourbus. V. Porbus.

Pourçain (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 kil. N. de Gannat (Allier), au confluent du Limon et de la Sioule; 4,997 hab. Grand commerce de bestiaux, volailles, poissons, etc. Vins estimés. Ruines d'un monastère qui date du VIe siècle.

Pourchot (Edme), philosophe, 1651-1734, né à Poilly près de Sens, enseigna, dès 1677, au collége des Grassins à Paris. Voulant substituer aux prétendues doctrines d'Aristote les principes de Descartes, il fut déféré au Parlement; cet incident donna lieu à un arrêt burlesque dressé par Boileau. On a de lui : *Institutiones philosophicæ*, 1734, in-12 et in-4°.

Pourous ou **Purus,** riv. de l'Amérique du Sud (Pérou et Brésil), naît dans les Andes et se jette dans l'Amazone, riv. dr. Cours au N. E. de 1,800 kil.

Pourpoint, vêtement d'homme couvrant la partie supérieure du corps, depuis le cou jusqu'à la ceinture, en usage du XIIIe au milieu du XVIIe siècle.

Pourpre, couleur rougeâtre extraite du coquillage appelé *murex*. On vantait la pourpre de Sidon. A Rome, la pourpre était affectée aux magistrats. Sous le Bas-Empire elle devint l'insigne de l'autorité impériale. V. Porphyrogénète.

Pourrières, *Campi putridi*, commune du Var, arr. et à 34 kil. N. O. de Brignolles, sur l'Arc, et près de la frontière des Bouches-du-Rhône. C'est là et au village de Trets (Bouches-du-Rhône), que Marius livra aux Teutons la bataille dite bataille d'Aix, 102 av. J. C.

Poursuivant d'armes, candidat à l'office de héraut d'armes. Il s'y préparait par l'étude des généalogies et du blason.

Pourvoirie (Droit de), par lequel les officiers royaux mettaient en réquisition tout ce qu'ils jugeaient utile au service du roi dans ses voyages: chevaux et moyens de transport. Il a duré dès le commencement du moyen âge jusqu'à la Révolution.

Pouschkine. V. Pouchkin.

Poussin (Nicolas), peintre, né à Villers, près le Grand-Andelys, en 1593 ou 1594, eut pour premier maître Quentin Varin. En 1612, il vint à Paris où il prit les leçons de 2 peintres médiocres et étudia surtout une collection d'estampes de Marc-Antoine d'après Raphaël. Songeant à visiter Rome, il mena pendant 10 ans une vie de travail et d'aventures, avant de pouvoir réaliser son projet : il connut alors Philippe de Champaigne et le cavalier Marin. Enfin, en 1624, il partit pour Rome, où il fut longtemps sans protecteur : soutenu seulement par l'amitié du sculpteur François Duquesnoy, il étudia l'anatomie, la perspective et l'astronomie, il modela des statues et des bas-reliefs antiques. Étranger à toute coterie, il prit la défense du Dominiquin, dont il suivit les leçons. Sa détresse, à cette époque, était si grande qu'il vendait ses tableaux à vil prix. Le talent de Poussin fut enfin reconnu par un amateur, le commandeur Cassiano del Pozzo, et par le cardinal Barberini; et, à partir de l'année 1630, qui est aussi celle de son mariage avec Anne-Marie Dughet, fille d'un Parisien établi à Rome, le grand artiste eut la certitude d'être apprécié de ses contemporains. Il exécuta alors plusieurs tableaux qui figurent au Louvre, l'*Apparition de la Vierge*, 1630, le *Triomphe de Flore*, *Camille et le maître d'école des Falisques*, 1637, l'*Enlèvement des Sabines*, *la Manne*, 1639, etc. Sa réputation se répandit en France; Louis XIII le nomma son premier peintre, et l'appela à Paris, où Poussin arriva en janvier 1641. Poussin, dans un séjour de 21 mois, se trouva accablé des travaux les plus divers par le roi, par le cardinal de Richelieu et par le surintendant des bâtiments de Noyers. Exposé aussi à la haine des peintres Vouët et Fouquières et de l'architecte Lemercier, il

obtint de revenir à Rome, où il emmena le jeune Le Brun (sept. 1642). Malgré les instances du surintendant, il ne quitta plus sa patrie adoptive. Il passa dès lors son temps à étudier les chefs-d'œuvre antiques et les paysages de la campagne romaine, à satisfaire aux commandes de ses nombreux admirateurs. Vers la fin de sa vie, il fut saisi d'un tremblement de la main dont l'effet apparaît dans ses derniers chefs-d'œuvre, les *Quatre saisons* du Louvre. Poussin mourut en 1665. A proprement parler il n'a point formé d'élèves. Il n'en doit pas moins être considéré comme le chef de l'école française dont il a été la plus éclatante personnification. On a de lui 284 tableaux et esquisses, dont 40 environ dans les musées français. Son *Déluge* et son *Massacre des Innocents* sont ses chefs-d'œuvre. On a dit, à tort, que Poussin avait écrit sur les arts. On n'a de lui que sa *Correspondance* publiée en 1824, in-8°. V. Bouchitté, *le Poussin, sa Vie et ses Œuvres.*

Poussines (Pierre), jésuite, né en 1609, à Laurac, près de Narbonne, enseigna en France, puis à Rome, où il s'était rendu en 1664 pour continuer l'*Histoire de la Société* par Sacchini. Il revint mourir à Toulouse en 1786. Il a édité et annoté des historiens byzantins, travaillé au recueil des Bollandistes, etc.

Pouteau (Claude), chirurgien, 1724-1775, né à Lyon. Nommé, en 1745, chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu de sa ville natale, il a préconisé le moxa, et dans la pourriture d'hôpital, la cautérisation. On a de lui : *la Taille au niveau*, in-8°; *Œuvres posthumes*, 1783, etc.

Poutroye (La), ancien chef-lieu de canton et à 22 kil. N. O. de Colmar (Hte-Alsace), sur la Weiss; 2,592 hab. Cotonnades.

Pouyastruc, ch.-l. de canton de l'arr. et à 10 kil. N. E. de Tarbes (Hautes-Pyrénées); 596 hab.

Pouzauges-la-Ville, ch.-l. de canton de l'arr. et à 36 kil. N. de Fontenay-le-Comte (Vendée); 2,767 hab. Tanneries.

Pouzin (Le), commune de 2,758 hab. à 16 kil. N. de Privas (Ardèche). Fonderies et forges.

Pouzzoles, *Dicæarchia*, *Puteoli*, en italien *Pozzuoli*, port d'Italie, prov. et à 10 kil. O. de Naples, sur le golfe de Naples, par 40° 49′ lat. N., et 11° 47′ long. E.; 8,000 hab. Evêché. — Fondée, au pied du mont *Gaurus*, par Cumes, dont elle était le port, Pouzzoles reçut une colonie romaine en 195 av. J. C. Ses eaux minérales étaient vantées dans l'antiquité. Sous les empereurs elle fut le centre du commerce de la Méditerranée. De cette époque restent les débris d'un temple de Sérapis, d'un amphithéâtre, etc.

Powell (Edouard), chanoine de Salisbury et de Lincoln, écrivit, sur l'invitation de Henri VIII, un ouvrage contre Luther, sous ce titre : *Propugnaculum summi sacerdotii*, 1523, in-4°. Ayant ensuite blâmé le divorce du roi, il fut pendu et écartelé en 1540.

Powell (Iles). V. Orcades australes.

Powis (Principauté de). V. Montgomery.

Pownall (Thomas), administrateur anglais, né à Lincoln en 1722, remplit diverses fonctions dans les colonies de l'Amérique du Nord, 1755-1761, et siégea dans la Chambre des communes, 1768-1780. Il mourut en 1805. — On a de lui : *Administration des colonies anglaises*, 1774, in-8°; *Antiquités de la province romaine de Gaule*, 1787, in-4°, etc.

Poyas. V. Ourals.

Poyet (Guillaume), chancelier de France, né aux Granges (Anjou), vers 1474. Avocat au parlement de Paris, il commença sa fortune en soutenant le procès intenté par Louise de Savoie au connétable de Bourbon, 1521, devint avocat général, 1531, président à mortier, 1534, et chancelier de France, 1538. Il fit rendre la célèbre ordonnance de Villers-Cotterets, 1539, et présida la commission qui condamna l'amiral Chabot, 1541. Poursuivi, à son tour, par la duchesse d'Etampes, il fut mis à la Bastille pour trois ans, 1542, et dégradé de sa charge de chancelier, 1545. Il mourut en 1548.

Poyet (Bernard), architecte, 1742-1824, né à Dijon. Il a donné à la fontaine de l'ancien marché des Innocents sa forme actuelle, et exécuté le frontispice d'ordre corinthien du Palais-Bourbon. Il a laissé des plans qui dénotent plus de bizarrerie que de goût. On lui doit : *Mémoires sur la nécessité de transférer et de reconstruire l'Hôtel-Dieu de Paris*, 1785-1786, in-4°; *Nouveau système de ponts en bois et en fer forgé*, 1820, in-4°, etc.

Poznan, Poznanie. V. Posen.

Pozzo (Cassiano **dal**), antiquaire, né à Turin, 1584, mourut en 1657, à Rome, où il avait formé un riche cabinet : ce dernier a été décrit en 23 vol. in-fol. Pozzo fut l'un des premiers protecteurs de Poussin.

Pozzo (André), peintre italien, 1642-1709, né à Trente, appartenait à l'ordre des jésuites. Il a exécuté des coupoles feintes qui font la plus complète illusion. Son *Traité de perspective*, 2 vol. in-fol., dénote du mauvais goût.

Pozzo Di Borgo (Charles-André, comte), diplomate, né en 1764, à Alala près d'Ajaccio. Lié avec Paoli, et par suite, adversaire de la famille Bonaparte, il représenta son pays à l'Assemblée législative, 1791, et fut proscrit, après la journée du 10 août 1792, à cause de ses rapports avec Louis XVI. Après avoir fait partie du gouvernement presque anglais, qui dirigea la Corse de 1793 à 1796, il se réfugia en Russie, où il noua les troisième et quatrième coalitions contre la France, puis en Autriche et en Angleterre. Appelé, en 1813, auprès du tzar Alexandre Ier, il rédigea la fameuse déclaration de Francfort, et fut nommé, en 1814, ambassadeur de Russie en France. Il remplit ce poste jusqu'en 1835, où Nicolas Ier l'envoya auprès du cabinet de Londres. Démissionnaire en 1839, il mourut en 1842, à Paris.

Pozzolo, village d'Italie, prov. et à 23 kil. N. O. de Mantoue, sur le Mincio. Victoire de Brune sur les Autrichiens, 25 déc. 1800.

Prachin, anc. ville de Bohême, avec un château également en ruines, à 36 kil. E. de Pisek, a donné son nom à un cercle dont *Pisek* est auj. le chef-lieu.

Prâcrit, anc. dialecte de l'Inde du Nord, dérivé du sanscrit, vers l'époque de l'ère chrétienne, et éteint aujourd'hui. L'hindi, le bengali, le goudjérati et le mahratti en descendent.

Pradel (Pierre-Marie-Michel-Eugène **Courtray de**), improvisateur, 1787-1857, né à Paris, donna en France et à l'étranger, à partir de 1824, des séances où il se jouait de toutes les difficultés de la versification française. Son livre, *les Etincelles*, 1822, in-18, le fit condamner à six mois de prison. On lui doit *Orlando et Loretta*, roman historique, 2 vol. in-8°, 1825, des scènes, stances, poëmes, etc.

Pradelles, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 35 kil. S. du Puy (Haute-Loire), sur l'Allier; 1,904 hab. Fromages, dits *de Sangues*, renommés.

Prades (Jean-Martin **de**), théologien, né vers 1720 à Castel-Sarrasin, se signala en soutenant en Sorbonne une thèse qui l'obligea à fuir en Prusse, 1752. Nommé lecteur de Frédéric II, il se rétracta cependant en 1754, et mourut archidiacre de Glogau en 1782. Il a donné un abrégé de *l'Histoire ecclésiastique de Fleury*, 1767, 2 vol. in-8°, dont Frédéric II écrivit la préface.

Prades, ch.-l. d'arrond. des Pyrénées-Orientales, sur la Tet, à 44 kil. S. O. de Perpignan, par 42° 37′ 7″ lat. N., et 0° 5′ 9″ long. E.; 3,208 hab. Draps, lainages, chanvre, fer. Fruits, vins.

Pradier (James), sculpteur, né à Genève, en 1792, d'une famille de réfugiés français. Amené à Paris par Denon, il entra dans l'atelier de Lemot, 1809, et obtint le grand prix de sculpture à l'Ecole des beaux-arts, 1813. Après cinq ans de séjour à Rome, il ne cessa d'occuper une des premières places dans les expositions de Paris. Correct de dessin, irréprochable dans l'exécution, il semble avoir uniquement recherché la grâce dans ses compositions. On cite de lui le *Fils de Niobé* et la *Toilette d'Atalante*, au Louvre; *Prométhée* et *Phidias*, au jardin des Tuileries; un groupe des *Trois Grâces*, une *Sapho*, son dernier ouvrage, etc. Pour les monuments publics, il a exécuté quatre *Renommées* (arc de triomphe de l'Etoile); les statues de *Lille* et de *Strasbourg*: place de la Concorde: de *saint André* et *saint Augustin*, Saint-Roch, le *Mariage de la Vierge*, pour la Madeleine, les douze *Victoires* qui ornent, aux Invalides, le tombeau de Napoléon Ier; les deux *Comédies* de la fontaine Molière; la statue de *J.-J. Rousseau*, à Genève, la magnifique fontaine de Nîmes, etc. Pradier, admis en 1827, à l'Institut, a eu pour élèves Simart, Lequesne, Guillaume, etc. Il est mort en 1852.

Prado (Blas **del**), peintre espagnol, né à Tolède, 1544-1605 (?), acquit une fortune considérable à la cour de Maroc, et a composé pour les églises d'Espagne beaucoup de tableaux, d'un dessin pur, d'une grande majesté, malgré leur noble simplicité.

Prado, v. de la prov. de Minho (Portugal), à 6 kil. N. O. de Braga; 6,000 hab.

Prado, v. de la prov. et à 55 kil. S. O. de Madrid (Espagne). Distilleries; 4,000 hab.

Prado, promenade célèbre de Madrid.

Pradon (Nicolas), poëte tragique, né en 1632, à

Rouen, vint de bonne heure à Paris. Il acquit quelque réputation par deux pièces, *Pyrame et Thisbé*, 1674, et *Tamerlan*, 1676. Aujourd'hui il est surtout connu par sa tragédie de *Phèdre et Hippolyte*, qui balança un moment le succès de la *Phèdre* de Racine, grâce aux intrigues d'une coterie composée de madame Deshoulières, du duc de Nevers et de la duchesse de Bouillon : celle-ci avait loué, pour les six premières représentations, les loges des deux théâtres où paraissaient les deux pièces. Applaudissant avec ses amis à la tragédie de Pradon, elle laissait vides les places de l'hôtel de Bourgogne, où la pièce de Racine était jouée, 1677. Outre ses tragédies, écrites d'un style très-plat (*Régulus*, 1688, a quelque intérêt), Pradon a composé des poésies légères, et quelques ouvrages satiriques. Il est mort en 1698.

Pradt (Dominique **Dufour**, abbé de), diplomate, né à Allanches (Auvergne), en 1759. Archidiacre de Caux (Normandie), il fut l'un des députés du clergé aux États-généraux de 1789. En 1791, il émigra en Allemagne, où il écrivit *l'Antidote au congrès de Rastadt*, 1798, et *la Prusse et sa neutralité*. Revenu à Paris, il devint, grâce à Duroc, son parent, aumônier de Napoléon Ier, 1804, évêque de Poitiers, 1805, et archevêque de Malines, 1808. L'empereur le nomma, en 1812, ambassadeur à Varsovie, puis le renvoya dans son diocèse à cause de l'opposition que l'abbé commençait à faire au système impérial. De Pradt travailla, en 1814, à rétablir les Bourbons, et reçut le titre de grand chancelier de la Légion d'honneur, qu'il garda dix mois. En 1816, il se démit de son archevêché de Malines, et, pendant 10 ans, occupa ses loisirs en composant des écrits sur les sujets les plus divers. En 1827, il fut envoyé à la Chambre des députés par les électeurs de Clermont-Ferrand ; il siégea au côté gauche, mais se retira en 1828. Il mourut en 1837. — De ses nombreux écrits, on ne cite guère que son *Histoire de l'ambassade à Varsovie*, 1815, in-8°, et les *Quatre Concordats*, 1818-1820, 3 vol. in-8°.

Præmunire (Statuts de), nom d'actes parlementaires qui prohibaient l'introduction en Angleterre des provisions papales, l'intervention du pape dans les élections ecclésiastiques, etc., etc.

Præneste. V. Préneste.

Prætutiens. V. Prétutiens.

Praet (Joseph-Basile-Bernard **van**), bibliographe, né à Bruges, 1754-1837, fils d'un libraire, eut de bonne heure la passion des livres, et se fit connaître à Paris, chez Guillaume Debure, par quelques opuscules et surtout en rédigeant le catalogue de la bibliothèque du duc de La Vallière, 3 vol. in-8°. Il fut attaché à la Bibliothèque royale, en 1784, et, quoique plusieurs fois dénoncé pendant la Révolution, rendit les plus grands services, en sauvant un grand nombre de livres et de manuscrits, en mettant de l'ordre dans ce précieux dépôt, en facilitant surtout l'accès au public. Il fut de l'Académie des inscriptions en 1830. On lui doit de curieux ouvrages estimés des bibliophiles : *Catalogue des livres imprimés sur vélin avec date, de 1457 à 1472*, in-fol., 1813 ; *Catalogue des livres imprimés sur vélin de la Bibliothèque du roi*, 5 vol. gr. in-8° ; *Catalogue des livres imprimés sur vélin qui se trouvent dans des bibliothèques publiques ou particulières*, 4 vol. in-8°, etc., etc.

Praga, faubourg fortifié de Varsovie, sur la rive droite de la Vistule, a été pris par Souwarof, 1794. Au S. O se livra, en 1831, la bataille de Grochow.

Pragmatique sanction, terme emprunté par les légistes du moyen âge au code Théodosien, et signifiant *ordonnance sur les affaires*. Voici les principaux actes auxquels il a été appliqué : 1° En France, *pragmatique sanction de saint Louis*, mars 1269, tendant à maintenir contre les prétentions de la cour de Rome le droit de juridiction des Églises et la liberté des élections ecclésiastiques, à interdire la levée de taxes au profit du pape, etc. On a révoqué en doute l'authenticité de cette pragmatique. V. Thomassy, *De la pragmatique sanction attribuée à saint Louis*, 1844, in-8°. — 2° En Allemagne, *pragmatique sanction de Francfort*, 1338, rédigée sous l'empereur Louis IV, et déclarant que la couronne impériale ne relève pas du pape, que le pape ne peut ni confirmer ni rejeter le prince choisi par les électeurs. — 3° En France, *pragmatique sanction de Bourges*, rendue par Charles VII, avec l'assentiment du clergé français, réuni en concile national, juillet 1438, et d'après les décrets du concile général de Bâle. Elle proclamait la supériorité des conciles œcuméniques sur le pape, restituait aux chapitres la nomination des évêques et des abbés, restreignait les appels en cour de Rome, supprimait les *annates*, *réserves* et *expectatives*, etc. Abolie par Louis XI, 1465, et pourtant toujours exécutée, rétablie par Louis XII, 1499, elle fut supprimée par le concordat de François Ier, 1516. — 4° En Allemagne, *pragmatique sanction de Mayence*, adoptée par la diète germanique, 1439, d'après les décrets du concile de Bâle relatifs à la liberté des élections ecclésiastiques et à l'abolition des *annates*, *réserves*, etc., et remplacée en 1448 par un concordat négocié entre le pape Nicolas V et l'empereur Frédéric III. — 5° En Autriche, *pragmatique sanction rendue par l'empereur Charles VI*, 1713, pour exclure de sa succession les filles de Joseph Ier, son frère, et pour assurer les États autrichiens à sa fille Marie-Thérèse. Elle fut, depuis 1725, la base de sa politique extérieure, sans empêcher pourtant la guerre de la Succession d'Autriche.

Prague, capitale de la Bohême (empire d'Autriche), par 50°5′19″ lat. N., et 12°5′19″ long. E., sur la Moldau, à 327 kil. N. O. de Vienne. Pop., 190,000 hab. Archevêché. Nombreux établissements scientifiques : *Carolinum* ou Université fondée en 1348 ; *Clementinum* ou Collége des jésuites, bibliothèque riche de plus de 100,000 vol. et de 3,500 manuscrits, etc. Divisée en deux parties égales par la Moldau, elle a sur cette rivière un pont de 16 arches, long de 600 mèt., dû à l'empereur Charles IV, roi de Bohême. Parmi ses monuments on cite l'hôtel de ville, dont la tour rappelle la *défénestration* de 1618, le *Hradschin*, palais royal achevé par Marie-Thérèse, et habité par Charles X et sa famille en 1833, le Dôme, cathédrale gothique d'un beau style, etc. Il y a plus de 70 palais et 48 églises, dont deux sont affectées au culte protestant. Toiles, cotonnades, verres, acide nitrique, chapellerie, etc. Entrepôt de la Bohême, Prague a de nombreuses maisons de commerce, dont près de la moitié sont juives. — On a cru reconnaître dans Prague le *Boviasmum* de Strabon, et le *Marobodum* de Ptolémée. La vieille ville (*Altstadt*) remonte, dit-on, à 759 ; la nouvelle ville (*Neustadt*) a été bâtie par Charles IV, le créateur du *Carolinum*, 1348. Au xve s., la guerre des Hussites, 1418-1433, y commença. Au xviie, la guerre de Trente ans y fut inaugurée par la défénestration de 1618 et par la défaite du palatin Frédéric V, 1620, et terminée par une attaque du Suédois Wrangel, 1648. Au xviiie s., Chevert la prit et y soutint un siége célèbre, 1741-42, et Frédéric le Grand y battit Daun, 1757. En 1813, on y tint un congrès qui décida de la chute de Napoléon Ier. En 1848, le prince Windischgrætz eut à y réprimer une insurrection des Slaves. En 1866, la paix de Prague exclut l'Autriche de l'Allemagne, et brisa la Confédération germanique, établie en 1815.

Prague (Jérôme **de**). V. Jérôme.

Praguerie, nom donné à un soulèvement de l'aristocratie française contre Charles VII, par allusion à la révolte des hussites à Prague. Mécontents de la création d'une armée permanente mise à la disposition du roi par les états généraux d'Orléans, 1439, les ducs d'Alençon et de Bourbon, Dunois, Chabannes, etc., entraînèrent le dauphin (depuis Louis XI) contre le roi son père. Aidé de Richemont, Charles VII dompta les rebelles du Poitou et du Bourbonnais, et amena le dauphin à une soumission humiliante, 1440. — La Praguerie s'étant rallumée au retour de Charles d'Orléans, naguère prisonnier en Angleterre, Charles VII la comprima encore par l'exécution du bâtard de Bourbon, jeté dans l'Aube, cousu dans un sac, 1441.

Prahecq, ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 kil. S. E. de Niort (Deux-Sèvres) ; 1,070 hab.

Prairial, 9e mois du calendrier républicain français (20 mai-18 juin). — On fauche les *prairies*, à cette époque, dans les environs de Paris.

Prairial (Journée du 1er), dernière tentative des Jacobins pour ressaisir le pouvoir, 20 mai 1795. Réclamant du pain et la constitution de 93, la multitude envahit les Tuileries, où siégeait la Convention ; le député Féraud fut tué, et sa tête coupée présentée au président Boissy d'Anglas (V. ces noms). Les sections voisines des Tuileries ayant, dans la nuit, délivré la Convention, les Jacobins, retirés dans le faubourg Saint-Antoine, durent se soumettre bientôt.

Prairial (Coup d'État du 30), dirigé par le Conseil des Cinq-Cents contre le Directoire. L'élection de Treilhard fut cassée, et la Reveillière et Merlin (de Douai) durent donner leur démission, 18 juin 1799. Ils furent remplacés par Gohier, Moulins et Roger-Ducos.

Prairial (Loi du 22), présentée par Robespierre pour la réorganisation du tribunal révolutionnaire,

10 juin 1794. Elle supprimait les avocats, et, si les jurés se sentaient suffisamment éclairés, les témoins eux-mêmes. La Convention garda cependant, malgré Robespierre, le droit de décréter l'arrestation de ses propres membres. La loi du 22 prairial, en envoyant chaque jour 60 victimes à l'échafaud, précipita la réaction du 9 thermidor.

Prairie du Chien, v. des Etats-Unis (Wisconsin), au confluent du Mississipi et du Wisconsin.

Prairies (Région des) ou **Far-West** des Américains, vaste région, large de plus de 1,000 kil., des monts Rocheux à l'O., jusqu'au lac Winnipeg et jusqu'à 120 kil. du Mississipi, à l'E. Ce sont des plaines ou *savanes* immenses, couvertes de gazons, de fleurs magnifiques, n'ayant d'arbres que sur les bords de la Saskatchewan, du Missouri, du Yellowstone, de la Nébraska, de la Canadienne, de la rivière Rouge. On y trouve de nombreux troupeaux de bisons, de chevaux sauvages, des cerfs, élans, écureuils, etc. Quelques tribus nomades, des trappeurs, des bandits, errent dans les Prairies. Deux routes les traversent, celle de Saint-Louis vers la Californie, et celle de Saint-Louis vers Santa-Fé.

Prakrit. V. Pracrit.

Pram (Christian-Henriksen), littérateur danois, né, en 1756, en Norvége, fonda, avec Rahbec, vers 1786, la *Minerve*, dans laquelle il inséra la plupart de ses écrits en prose et en vers. Obligé, en 1819, d'accepter des fonctions administratives à Saint-Thomas (Antilles), il y mourut en 1821.

Prangins, village de Suisse (Vaud), à 1 kil. N. E. de Nyon, sur le lac Léman. Anc. château de Joseph Bonaparte, possédé aujourd'hui par le prince Napoléon.

Prasapa. V. Phraata.

Prasiens, *Prasii*, anc. peuple de l'Inde, sur le cours moyen du Gange. Ch.-l., *Palibothra* (V. ce nom). Sandracottus, leur roi, fut l'allié de Séleucus Ier Nicator.

Prasies, anc. v. de Laconie (Cynurie), au N. E., sur le golfe d'Argolide, auj. en ruines.

Praslin (César-Gabriel **de Choiseul,** duc de), homme d'Etat, né à Paris en 1712. Après s'être distingué dans la guerre de la succession d'Autriche, il remplaça son cousin, le duc de Choiseul, en 1758, à l'ambassade de Vienne, et, en 1760, au ministère des affaires étrangères. Il passa, en 1766, au département de la marine, et alors conçut l'idée du voyage de circumnavigation, exécuté par Bougainville. Disgracié en 1770, avec Choiseul, il mourut en 1785.

Praslin (Antoine-César, duc de **Choiseul-**), petit-fils du précédent, né à Paris, 1756. Représentant de la noblesse du Maine aux États-généraux de 1789, il y vota avec le Tiers-etat. Il devint sénateur en 1799, et mourut en 1808.

Praslin (Charles-Raynard-Laure-Félix, duc de **Choiseul-**), fils du précédent, né à Paris en 1778, devint chambellan de Napoléon Ier en 1805. Appelé à la Chambre des pairs par Louis XVIII, en 1814, par Napoléon Ier, en 1815, il en fut éliminé par la seconde Restauration pour 4 ans. Il mourut en 1841. — Son fils, Charles-Laure-Hugues-Théobald, né à Paris en 1805, fut nommé pair de France en 1845. Inculpé d'être l'auteur de l'assassinat commis sur sa femme, Rosalba Sébastiani (août 1847), il fut transféré à la prison du Luxembourg, et y mourut d'un poison qu'il avait pris avant son arrestation.

Praslin, beau port de l'île Sainte-Isabelle (archipel Salomon). — Port de la Nouvelle-Irlande.

Praslin (Vaux-). V. Maincy.

Prasum *Promontorium*, nom anc. du cap *Delgado*, ou, selon d'autres, du cap *Brava* (Afrique).

Pratilli (François-Marie), archéologue italien, 1689-1763, né à Capoue, a laissé un ouvrage estimé : *De la voie Appienne*, avec cartes et plans, in-4°, 1745.

Pratinas *de Phlionte*, poëte dramatique grec du ve s. av. J. C., sépara, le premier, la tragédie du chant satirique. Il excella dans ce dernier genre, et fut célèbre comme poëte dithyrambique; on a quelques fragments de ses *Hyporchèmes*, ou chants pour l'accompagnement de la danse.

Prato, v. d'Italie, prov. et à 18 kil. N. O. de Florence, sur le Bisenzio; 12,000 hab. Evêché. Draperies et chapeaux de paille.

Prats-de-Mollo, ch.-l. de canton de l'arr. et à 30 kil. S. O. de Céret (Pyrénées-Orientales), sur le Tech; 2,768 hab. Place forte qui commande le col des Ayres. Fabrique d'espardilles. Aux environs, marbres et eaux minérales de la *Preste*.

Pratt (Charles), comte de **Camden,** magistrat anglais, 1713-1794, se distingua d'abord au barreau, puis, protégé par son ancien condisciple, Pitt, devint procureur général, 1757, membre de la Chambre des communes, président de la cour des plaids communs. Il montra son indépendance dans le procès de Wilkes, 1763, fut nommé bourgeois de Londres, de Dublin, etc., ce qui ne l'empêcha pas de recevoir la pairie en 1765, et de devenir grand chancelier en 1766. Il mérita l'estime générale, s'associa à la politique de lord Chatham, combattit l'administration de lord North, et fut nommé président du conseil privé, en 1782. Il reçut le titre de comte de Camden, en 1786.

Pratt (Samuel-Jackson), littérateur anglais, 1749-1814, né à Saint-Yves (Huntingdon), fut successivement prêtre anglican, acteur, libraire, etc. Il a écrit des poésies, des romans, des récits de voyage, etc., qui eurent une certaine vogue.

Prauthoy, ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. S. de Langres (Haute-Marne); 701 hab.

Pravadi ou **Paravadi,** v. de la Turquie d'Europe (Bulgarie), prov. et à 60 kil. O. de Varna, sur le Sirisen; 5,000 hab.

Praxagoras, médecin grec du ive s. av. J. C., né à Cos, de la famille des Asclépiades. Il a été l'un des défenseurs de la théorie des humeurs.

Praxilla, femme poëte du ve s. av. J. C., née à Sicyone, était placée, par les anciens, à côté d'Anacréon et d'Alcée, du moins pour ses *Scolies*. Il ne reste d'elle que des fragments.

Praxitèle, sculpteur grec du ive s. av. J. C., né à Athènes. Nous n'avons que quelques copies de ses nombreux ouvrages cités par les anciens : l'*Apollon Sauroctone* ou tueur de lézards, dans plusieurs musées modernes; un *Faune* au Capitole; un *Amour* au British Muséum, parmi les marbres d'Elgin; un fragment de groupe, *Vénus et l'Amour*, au Louvre; la *Vénus de Cnide*, au Vatican : celle-ci est encore représentée sur les monnaies de Cnide, etc. Fidèle à la tradition de l'école de Phidias, Praxitèle n'abandonne pas la recherche de l'idéal; mais ses figures n'ont pas les proportions héroïques des dieux représentés par le maître. Entre ses mains les sujets s'amoindrissent, si l'art ne s'amoindrit pas : la grâce, la suavité des formes, la délicatesse des contours, une sorte de mollesse idéale caractérisent le génie de Praxitèle. Aussi est-il regardé comme inférieur à Phidias.

Pray (Georges), historiographe de Hongrie, né à Presbourg, 1724, mort en 1801, avait enseigné chez les jésuites jusqu'à leur suppression. On a de lui : *Annales Hunnorum, Avarorum et Hungarorum* (de 210 à 997), in-fol.; *Annales regum Hungariæ* (de 997 à 1564), in-fol.; *Historia regum Hungariæ*, 3 vol. in-8°, etc.

Praya (Villa-de-) ou **Puerto-Praya,** *ville de la plage*, capitale de l'archipel du Cap-Vert, sur la côte S. E. de l'île Santiago, par 14° 54′ lat. N., et 25° 51′ long. O.; 2,000 hab. Evêché. Climat malsain. — Port de l'île Terceira et le meilleur des Açores.

Praya-Grande, capit. de la prov. de Rio-de-Janeiro (Brésil), sur la côte E. de la baie de Rio-de-Janeiro, s'appelle auj. *Nictheroy*. V. Nictheroy.

Prayssac ou **Preissac,** commune de l'arr. et à 30 kil. O. de Cahors (Lot), sur le Lot. Patrie du maréchal Bessières; 2,000 hab.

Prayssas, ch.-l. de canton de l'arr. et à 17 kil. N. O. d'Agen (Lot-et-Garonne); 1,510 hab.

Préadamisme. V. La Peyrère.

Préameneu (Bigot **de**). V. Bigot.

Préau (Gabriel **du**), en latin *Prateolus*, né à Marcoussis, près de Montlhéry, 1511-1588, curé à Péronne, a écrit une *Histoire de l'Eglise*, 2 vol. in-fol.; un *Abrégé de l'Histoire de France; Elenchus hæreticorum omnium*, etc.

Pré-aux-Clers, anc. promenade de Paris, très-fréquentée aux xive, xve et xvie siècles. C'était un pré, d'une longueur de plus d'un kilomètre, sur la rive gauche de la Seine, à l'O. de l'abbaye de Saint-Germain des Prés. Il appartenait à l'Université, dont les écoliers ou *Clercs* (d'où le nom de *Pré-aux-Clercs*) venaient s'y livrer à leurs jeux. Au xive siècle, le dauphin Charles y harangua le peuple, 1357. Au xvie siècle, les protestants y venaient chanter les *Psaumes* de Marot.

Prébende (*præbenda portio*), part du revenu d'une église attribuée à un clerc, et le plus souvent à un chanoine. La possession d'un canonicat n'entraînait pas nécessairement celle d'une prébende : celle-ci revenait surtout aux dignitaires *primicier*, *chancelier*, *préchantre*, etc. On appelait *préceptoriale* la prébende affectée au maître

qui instruisait les clercs pauvres. — Des laïques furent souvent *prébendaires* ou *prébendiers*.

Précaire, Precarium, bénéfice ecclésiastique, accordé pour un temps à un séculier, à la condition d'une redevance déterminée. Les conciles de Leptines et de Soissons, 743-744, convertirent en *précaires* les biens de l'Église livrés par Charles Martel à ses leudes.— Les précaires furent en usage du vᵉ au xᵉ siècle.

Préchac, bourg de l'arr. et à 18 kil. S. O. de Bazas (Gironde). Résine; 2,128 hab.

Prêcheur (Le), v. maritime de la Martinique, à 10 kil. N. O. de Saint-Pierre. Sucre; 3, 500 hab.

Prêcheurs (Frères). V. Dominicains.

Précieuses. V. Rambouillet (Hôtel de).

Précigné, bourg de 2,682 hab., dans l'arr. et à 24 kil. N. O. de la Flèche (Sarthe). Eaux minérales. Draps.

Precipiano (Humbert-Guillaume **de**), prélat et diplomate espagnol, d'origine génoise, 1626-1711, né à Besançon, devint archevêque de Malines en 1682. Il fut l'un des adversaires du jansénisme.

Précy (Louis-François **Perrin,** comte de), général, né à Précy, près Semur, en 1742, était, en 1791, l'un des commandants de la garde constitutionnelle de Louis XVI. Celle-ci licenciée, il prit part comme volontaire à la défense des Tuileries (10 août 1792) et vécut dans ses terres jusqu'à l'insurrection de Lyon contre la Convention. Investi du pouvoir militaire par les habitants de cette ville, il arrêta pendant 63 jours les troupes républicaines, et parvint ensuite (oct. 1793) à gagner la Suisse. Autorisé à rentrer en France, 1810, il commanda la garde nationale de Lyon en 1814, et mourut en 1820.

Précy-sous-Thil, ch.-l. de canton de l'arr. et à 13 kil. S. de Semur (Côte-d'Or), près du Serain. Anc. château des ducs de Bourgogne. Forges; 862 hab.

Prédestinatiens, hérétiques qui parurent en Gaule au vᵉ siècle (V. Pélage) et au ixᵉ siècle (V. Gotteschalk).

Pré-en-Pail, ch.-l. de canton de l'arr. et à 40 kil. de Mayenne (Mayenne); 3,134 hab.

Préfecture. On appela ainsi chez les Romains : 1° toute ville dépouillée par les Romains de ses priviléges de cité libre, et gouvernée par un *préfet provincial*, investi de l'autorité civile et militaire : telles furent Capoue, Anagnia, etc.; — 2° les 4 grandes divisions de l'empire romain au ivᵉ siècle (Orient, Illyrie, Italie, Gaule), subdivisées en *diocèses*. Il y avait, dans chaque préfecture, un *préfet du prétoire* (administration civile et justice), un *maître de la milice* (armée), un *comte des largesses sacrées* (finances).

Préfecture de département (France), circonscription territoriale administrée par un préfet. Les préfets ont été créés, févr. 1800, par le gouvernement consulaire, pour remplacer les Directoires de département (V. ces mots). Représentant du pouvoir central, et nommé par lui, le préfet fait exécuter les lois, décrets et arrêtés du gouvernement, et surveille toutes les branches de l'administration. Il régit par lui-même l'arrondissement du chef-lieu, et les autres arrondissements par l'intermédiaire des *sous-préfets* (V. ce mot). Son autorité est contrôlée par le *conseil général du département* (V. ce mot). Enfin il y a un *conseil de préfecture*, composé de 3 à 5 membres, à la nomination du pouvoir central, qui l'assistent dans l'administration et le jugement des affaires contentieuses.

Préfecture de police (France), administration créée par la loi du 17 février 1800, et chargée de la police municipale à Paris, dans le département de la Seine et dans quelques communes de Seine-et-Oise. Sous la haute direction du ministère de l'intérieur, le *préfet de police* a, dans ses attributions, la police générale dans toute la France. Il est nommé et révoqué par le pouvoir central.

Préfectures maritimes (France), divisions administratives du littoral, appelées aussi *arrondissements* et placées sous la direction d'un *préfet maritime*, qui a dans ses attributions tout ce qui se rapporte au service de la marine. Les ch.-l. de préfectures sont : Cherbourg, Brest, Lorient, Rochefort et Toulon. (V. France, *marine*.)

Préfet, nom donné : 1° à certains hauts fonctionnaires de France. V. Préfecture de département; — de police; — maritime; 2° en Italie, aux gouverneurs de provinces; 3° dans l'anc. Rome, aux principaux agents suivants :

Préfet de l'Ærarium ou **du Trésor.** V. Préteurs du Trésor.

Préfet de l'Annone, *præfectus annonæ*, fonctionnaire de l'anc. Rome chargé d'assurer l'approvisionnement de la ville en blé et autres denrées. Cette charge, d'abord temporaire, devint permanente à partir du règne d'Auguste, 21 av. J. C.

Préfet augustal, titre du préfet préposé, sous les Romains, au gouvernement de l'Égypte, parce qu'il avait été établi par Auguste. Il ne pouvait être qu'un simple chevalier.

Préfet de camp, *præfectus castris*, sorte d'officier du génie, chez les anc. Romains, qui choisissait l'emplacement du camp et veillait à sa défense.

Préfet de la chambre sacrée, *præfectus* ou *præpositus sacri cubiculi*, sorte de grand chambellan, chargé, depuis Constantin et sous le Bas-Empire, de la surveillance du palais impérial.

Préfet de Constantinople. V. Préfet de la ville.

Préfet des Féries latines. Il était nommé, à Rome, par le peuple, pour présider à la célébration des Féries latines.

Préfet des mœurs. V. Censeur.

Préfet du prétoire, *præfectus prætorio*, nom du commandant des cohortes prétoriennes dans les 3 premiers siècles de l'empire romain. Cette charge, créée par Auguste, 6 av. J. C., fut sous lui partagée entre deux chefs. Tibère en revêtit Séjan et son père, puis Séjan seul. Sous ses successeurs le nombre des préfets du prétoire varia, mais leur puissance s'accrut sans cesse, surtout depuis Septime Sévère : les préfets du prétoire devinrent les premiers personnages de l'empire après le prince et se trouvèrent investis d'une autorité civile et militaire. Lors de l'établissement de la tétrarchie, il y eut 4 préfets du prétoire, comme il y avait 4 empereurs (V. Tétrarchie). La suppression des gardes prétoriennes par Constantin ne leur laissa que l'autorité civile : ils ne furent plus que les administrateurs des préfectures d'Orient, d'Illyrie, d'Italie et de Gaule. V. Préfecture.

Préfet provincial. V. Préfecture. — C'était aussi l'un des noms de certains gouverneurs des provinces impériales. V. Province.

Préfet du Trésor, *præfectus ærario*. V. Préteurs du Trésor.

Préfet des Vigiles, *præfectus vigilum*, chevalier placé par Auguste à la tête des 7 compagnies chargées de la police de Rome, 7 ap. J. C. V. Vigiles.

Préfet de la ville, *præfectus urbi*, magistrat romain auquel les rois, et, jusqu'à l'institution de la préture, les consuls confiaient, en leur absence, le soin de rendre la justice et de pourvoir aux affaires urgentes. Auguste rétablit cette charge, et il la confia à un consulaire armé d'une puissance judiciaire très-étendue, afin d'assurer la sûreté de Rome. Il lui donna même le droit de convoquer, dans certains cas, le Sénat. Le prince le nommait lui-même. — Au ivᵉ siècle, Constantinople eut aussi son *préfet de la ville*.

Pregadi ou **Priés** (Conseil des), établi à Venise, au xiiᵉ siècle, pour délibérer avec le doge, c'est-à-dire, pour limiter son pouvoir.

Pregel, petit fleuve de la Prusse propre, formé près d'Insterburg, par la réunion de l'Angerap, de la Goldap, de la Rominte et de l'Inster. Cours de 110 kil. à l'O., par Jægerndorf, Wehlau et Kœnigsberg. Il finit dans le Frische-Haff. Il reçoit l'*Alle*.

Preingué (Jourdain), théologien dominicain, né à Menin, 1704-1752, a écrit un volumineux ouvrage sur la *Somme* de saint Thomas, *Theologia speculativa et moralis*, 13 vol. in-8°, Gand, 1744-1747.

Preissler ou **Preisler,** famille de peintres, et, en dernier lieu, de graveurs allemands, nés presque tous à Nuremberg. Les plus célèbres sont les 4 frères, *Jean-Justin*, 1698-1771 ; *Georges-Martin*, 1700-1754; *Jean-Martin*, 1715-1794; *Valentin-Daniel*, 1717-1765.

Prélat (*præ*, devant; *latus*, placé), terme qui désigne les cardinaux, les archevêques et les évêques, c'est-à-dire les plus hauts dignitaires de l'Église. On l'a appliqué aussi aux abbés qui avaient droit de porter la mitre et la crosse.

Preller (Louis), érudit allemand, né à Hambourg, 1809-1861, élève de Bœckh et d'Ottfr. Müller, professeur à Dorpat, à Iéna, bibliothécaire à Weimar, a écrit plusieurs ouvrages estimés et surtout : *Historia philosophiæ græcæ et romanæ; Mythologie grecque*, 2 vol. in-8°; *Mythologie romaine*, 2 vol. in-8°, trad. en français par Dietz, etc.

Prémare (Joseph-Henri), missionnaire jésuite, né

en Normandie, s'embarqua, en 1698, pour la Chine, et mourut à Pékin vers 1735. — On a de lui le discours préliminaire de la traduction du *Chou-King* par le P. Gaubil, intitulé : *Recherches sur les temps antérieurs à ceux dont parle le Chou-King*, 1770, in-4°. Il a traduit le drame *Tchao Chi Kou-eul* (L'Orphelin de la maison de Tchao), auquel Voltaire a fait quelques emprunts pour son *Orphelin de la Chine*, etc.

Premery, ch.-l. de canton de l'arr. et à 50 kil. S. E. de Cosne (Nièvre), sur la Nièvre; 2,501 hab. Bois, fer.

Premier (M. Le), titre donné, dans l'anc. cour de France, notamment au XVII^e siècle, au premier écuyer du roi, qui était chef de la petite écurie. Il désignait quelquefois aussi le premier président d'un parlement.

Premnis ou **Primis,** v. d'Éthiopie, sur le Nil, au S. O. de Pselchis; auj. *Ibrim*.

Prémontré, village de France, de l'arr. et à 17 kil. O. de Laon, a reçu son nom d'un monastère de chanoines réguliers fondé, en 1122, par saint Norbert (V. ce nom). L'ordre, qui compta jusqu'à 1,000 abbayes en Allemagne, fut supprimé en France en 1790. Dans les bâtiments de l'anc. monastère, on a installé récemment un dépôt de mendicité et un asile d'aliénés. L'ordre de Prémontré a repris naissance, en 1856, sous les auspices de Mgr de Garsignies, évêque de Soissons. Grande verrerie.

Premysl ou **Prémislas.** V. PRZÉMYSL.

Préneste, anc. v. de Latium, à 35 kil. S. E. de Rome, sur le penchant d'une colline, près du Trerus. Fondée par des pâtres et maîtresse de 8 bourgs, elle était la principale cité du Latium quand Rome s'en empara, 379 av. J. C. Temple célèbre de la Fortune où l'on tirait les *sorts*. Siége fameux soutenu par le jeune Marius contre Sylla, 82. — Auj. *Palestrina*.

Prenner (ANTOINE-JOSEPH **de**), peintre et graveur allemand, né à Wallerstein, 1683-1743, fut peintre de la cour de Vienne, et a gravé à l'eau-forte les tableaux de la galerie du Belvédère, *Theatrum artis pictoriæ*, 1728-1733.

Prenner (GEORGES-GASPARD **de**), graveur, neveu du précédent, né à Wallerstein, 1708-1766, fit beaucoup de tableaux en Italie, en Russie, eut une grande réputation, et revint mourir à Rome. Il a laissé un recueil de plus de 200 portraits, dessinés au crayon, des personnages célèbres de son temps.

Prenslow, v. du roy. de Prusse (Brandebourg), sur l'Ucker, à 112 kil. N. E. de Potsdam; 14,000 hab. Toiles. Capitulation de Hohenlohe devant les Français, 26 oct. 1806.

Prérau, v. de l'empire d'Autriche (Moravie), à 25 kil. S. E. d'Olmütz, sur la Betschwa; 3,500 hab.

Prés-Saint-Gervais (Les), commune de 4,136 h., arr. de Saint-Denis (Seine), au N. E. de Paris, dont elle touche les fortifications.

Presbourg, en hongrois *Posony*, v. de Hongrie, sur le Danube, à la naissance de la grande île de Schutt, et sur la frontière E. de l'archiduché d'Autriche, à 240 kil. N. O. de Bude, par 48°8′ lat. N. et 14°46′ long. E.; 47,000 hab. Ch.-l. du comitat de son nom, et résidence de l'archevêque primat de Gran, Presbourg est une ville de commerce et d'enseignement. — C'était autrefois la capit. de la Hongrie. Après la campagne d'Austerlitz, Napoléon I^{er} y dicta, à l'empereur François II, un traité qui lui enlevait la Vénétie, une partie de l'Istrie et de la Dalmatie, la Bavière et la Souabe autrichienne (14 déc. 1805).

Presbytériens, nom des membres de l'une des Églises du protestantisme. Ils ont pour auteur Jean Knox (V. ce nom), qui apporta en Écosse les doctrines de Calvin, et, en 1560, fit décider que le gouvernement de son Église appartiendrait à des prêtres (*presbyteri*) égaux entre eux, comme dans l'Église de Genève. Le *presbytérianisme*, religion officielle de l'Écosse, est auj. administré par 13 synodes et une assemblée générale annuelle qui se tient à Edimbourg. — Au XVII^e s., on appelait aussi de ce nom, en Angleterre, un très-grand nombre de dissidents religieux, adversaires de l'Église anglicane, et, en politique, du pouvoir absolu des Stuarts. V. PURITAINS.

Prescott, v. d'Angleterre (Lancashire), à 60 kil. S. de Lancastre; 7,000 hab. Houille. Poterie, toiles à voiles, horlogerie.

Prescott (WILLIAM-HICKLING), historien américain, né, en 1796, à Salem (Massachusetts). Obligé de renoncer au barreau à cause de la faiblesse de sa vue (il avait même perdu un œil par accident), il visita l'Europe pendant 20 ans. Revenu à Boston, il donna des articles sur des sujets littéraires à la *Revue de l'Amérique du Nord*, puis se tourna vers l'histoire. Avec l'aide d'un secrétaire, il travailla dix ans à l'*Histoire de Ferdinand et d'Isabelle*, qui parut en 1833. Cet ouvrage fonda la réputation de Prescott, qui publia encore la *Conquête du Mexique*, 1843, et la *Conquête du Pérou*, 1847. Consacrant ses derniers efforts à composer une *Histoire de Philippe II*, il donna les deux premiers volumes en 1855, et le troisième en 1858. Prescott était occupé à la rédaction du quatrième volume, quand il fut emporté par une attaque d'apoplexie, 1859. On lui doit encore une édition, avec notes, de l'*Histoire de Charles-Quint*, par Robertson. L'art du récit, la lucidité du style, un esprit libéral et judicieux, un habile emploi des matériaux, et, avant tout, l'amour et la recherche de la vérité, distinguent Prescott comme historien.

Préséance, droit revendiqué par un individu ou par un corps de se placer à un rang qui paraît plus honorable qu'un autre. — Dans l'anc. Europe, les ambassadeurs de l'empereur d'Allemagne avaient le premier rang. La couronne de France réclamait le second, comme l'indique le conflit survenu à Londres entre le comte d'Estrade et le baron de Watteville, ambassadeur d'Espagne, 1662.

Présentation de la Vierge, fête instituée par l'Église, en mémoire du jour où la Vierge fut présentée au Temple, 21 nov.

Président, terme qui désigne, en général, celui qui dirige les travaux d'une assemblée législative, ou d'un tribunal. — Le premier président d'une cour de justice a la présidence de toutes les chambres réunies, indépendamment de la part qu'il prend à la direction de leurs travaux.

Président de la république, titre donné par la constitution française de 1848 au citoyen chargé du pouvoir exécutif; il était élu pour 4 ans par le suffrage universel. — La constitution de 1852 étendit à 10 ans la durée de son mandat (V. FRANCE, histoire). — Dans les républiques américaines, le pouvoir exécutif est aussi confié à un président.

Présides d'Afrique, en espagnol *Présidios* (garnisons), possessions espagnoles sur la côte méditerranéenne du Maroc. Elles se composent de *Ceuta*, *Peñon de Velez*, *Alhucemas*, *Melilla* (V. ces noms) et des îles *Zaffarines;* 11,500 hab. — On y a établi des ateliers pour les forçats.

Présides de Toscane, anc. principauté située sur la côte S. O. de Toscane, entre l'Ombrone et la frontière des États-Romains. Elle se composait d'*Orbitello*, ch.-l., Porto-Ercole, Monte-Filippo, Monte-Argentaro, Porto-San-Stefano et Telamone. Toutes ces villes maritimes, lors de la chute de Sienne, à qui elles appartenaient, furent gardées par Philippe II, et réunies par lui, sous le nom d'*État des présides*, à son royaume de Naples, dont elles suivirent les destinées, 1558-1801. On y rattachait encore la principauté de Piombino (V. ce nom). Cédées à la France en 1801, les Présides passèrent bientôt à la Toscane, devenue royaume d'Étrurie (V. ce nom), et en suivirent les destinées.

Présidial, Présidiaux, tribunaux de France, inférieurs aux parlements, créés par Henri II, 1552, et investis d'une juridiction civile et criminelle. Dans certains cas, leur décision était sans appel. On en comptait 100 avant la Révolution. — Dans notre organisation judiciaire actuelle, ils ont été remplacés par les tribunaux de première instance.

Preslav. V. PERIASLAWL.

Presles, bourg de l'arr. et à 15 kil. N. E. de Pontoise (Seine-et-Oise). Passementerie.

Presles, comm. rurale du Hainaut (Belgique), à 12 kil. de Charleroi. Bois; papeteries.

Presles (RAOUL **de**), légiste, né, vers 1270, dans le diocèse de Laon, fut attaché, en 1310, à Philippe le Bel, comme secrétaire. Impliqué, en 1314, dans l'affaire de Pierre de Latilly, il subit la question, et, reconnu innocent, devint conseiller au parlement en 1319. En 1313, il avait fondé, à l'Université de Paris, le collége de Presles.

Presles (RAOUL **de**), fils du précédent, né à Paris vers 1314, mort en 1383, fut maître des requêtes sous Charles V, qui le chargea de traduire en français la *Cité de Dieu*, de saint Augustin. Il a écrit aussi un *Traité de la puissance ecclésiastique*, abrégé du *Songe du Vergier*.

Presse, nom donné au mode de recrutement qui était autrefois en vigueur pour la marine. On saisissait

dans les ports tous les individus qui semblaient aptes au métier de la mer, et on les embarquait de vive force sur les navires de l'État. Il a été remplacé en France par l'inscription maritime (V. ce mot), et, en Angleterre, où il a été pratiqué jusqu'à nos jours, par le payement de primes plus ou moins élevées suivant les cas.

Pressigny-le-Grand, ch.-l. de canton de l'arr. et à 28 kil. S. O. de Loches (Indre-et-Loire), sur la Claise; 1,686 hab. — Pressigny-le-Petit est à 10 kil. E.

Preston, v. d'Angleterre (Lancashire), à 35 kil. S. de Lancastre, sur la Ribble; 85,000 hab. — Cotonnades, charbon, fer. Patrie d'Arkwright.

Preston-Pans, bourg d'Écosse, dans le comté et à 10 kil. O. d'Haddington, sur le golfe du Forth; 2,000 hab. Victoire de Charles-Édouard Stuart sur les Anglais, 1745.

Prétendant (Le), nom sous lequel a été désigné par les Anglais Jacques-Édouard Stuart (V. ce mot), fils de Jacques II, qu'on appelait aussi chevalier de Saint-George. Il *prétendait* au trône d'Angleterre, occupé par la dynastie de Hanovre, au détriment de sa famille.

Préteur, *prætor*, pour *præitor*, titre du principal magistrat des villes latines, *prætor latinus*. A Rome, on donnait ce nom au dictateur ou au consul qui avait les faisceaux, avant qu'on eût *créé* une préture exclusivement judiciaire. Les fonctions annuelles de Préteur, établies en 366 av. J. C., sous prétexte que les consuls, trop engagés dans les guerres extérieures, négligeaient l'administration de la justice, n'étaient accessibles qu'aux patriciens; Publilius Philo, le premier des plébéiens, les exerça cependant dès 337. — Plus tard, les rapports de Rome avec les alliés multipliant les affaires judiciaires, on institua un préteur chargé des causes étrangères (Préteur des étrangers, *prætor peregrinus*). L'ancien préteur, ne connaissant plus que des affaires entre citoyens, prit dès lors le nom de Préteur urbain, ou, à cause de son ancienneté, qui lui assignait le premier rang, celui de *prætor major;* il pouvait remplacer les consuls absents. La création des tribunaux permanents, 149-145, fit porter le nombre des préteurs à 6, et même, sous Sylla, à 8. — Lors de la création des provinces (V. ce mot), on les fit administrer par des Préteurs provinciaux, élus pour un an; les deux premiers furent ceux de Sicile et de Sardaigne, 227. Au pouvoir judiciaire ils ne tardèrent pas à joindre l'autorité militaire. Enfin, le besoin de donner des gouverneurs aux provinces, qui devenaient toujours plus nombreuses, amena l'institution des Propréteurs; on désigna ainsi les préteurs qui, le temps de leur magistrature à Rome expiré, allaient administrer les conquêtes du peuple romain, 145 av. J. C.

Préteur des étrangers; préteur latin; préteurs provinciaux. V. Préteur.

Préteurs du Trésor, magistrats annuels établis, en 28 av. J. C., à Rome, par Auguste, pour la garde du trésor public, et tirés au sort parmi les anciens préteurs. On les appelait aussi Préfets du trésor.

Préteur urbain. V. Préteur.

Prétextat (Saint), évêque de Rouen depuis 555, bénit, en 576, le mariage de Brunehaut avec Mérovée, neveu de cette reine, et fils de Chilpéric Ier. Déposé par le concile de Paris, comme ayant violé les canons de l'Église, 577, il fut exilé à Jersey. Rappelé, en 584, par le clergé et le peuple de Rouen, il fut assassiné aux pieds des autels par un agent de Frédégonde. Fête, le 24 février.

Prétexte. V. Toge.

Preti (Mattia), dit *le Calabrese*, peintre de l'école napolitaine, 1613-1699, né à Taverna (Calabre), eut pour maîtres Lanfranc, puis le Guerchin. Modène, Rome, Naples et Malte ont de lui des fresques d'un dessin vigoureux, quoique incorrect. Ses tableaux nombreux sont répandus en Italie et dans toutes les galeries de l'Europe. Le Louvre possède de Preti le *Martyre de saint André* et *saint Paul et saint Antoine ermite*.

Preto (Rio) ou **Tapajos.** V. Tapajos.

Prétoire, *prætorium*, nom donné chez les anciens Romains à la tente d'un général, au tribunal du préteur, etc.

Prétorienne (Cohorte). V. Cohorte.

Prétoriens (**Gardes prétoriennes** ou). On nomma ainsi, à Rome, les cohortes formant la garde de l'empereur. Leur préfet Séjan les réunit, sous Tibère, dans un seul quartier, entre les portes Viminale et Esquiline. Vitellius établit dix cohortes; leur nombre augmenta, surtout sous Septime Sévère. Constantin les abolit. Les prétoriens ont souvent donné l'empire; ils l'ont même vendu; leurs excès ont été l'une des causes de la décadence de Rome. Le préfet des prétoriens avait un grand pouvoir.

Prêtre (Grand), chef de la hiérarchie sacrée chez les anciens Israélites. Après Aaron, le pontificat suprême passa à son fils Éléazar, et aux premiers-nés de ses descendants, pourvu qu'ils n'eussent pas de défaut corporel. Devenu, au retour de la captivité de Babylone, la première charge de l'État, il remplaça la royauté, à laquelle il demeura uni quand elle eut été rétablie au profit des Asmonéens, 107 av. J. C.

Prêtre-Jean, nom donné, à tort: 1° au grand lama du Thibet; 2° au négus d'Abyssinie. — Le véritable Prêtre-Jean a été le chef de la tribu mongole des Kéraïtes, Togrul-Oûng-Khân, qui habitait le pays actuel des Khalkhas; suzerain de Gengis-Khan, il fut défait par lui en 1203, et tué dans sa fuite. Il avait reçu le nom de Prêtre-Jean des nestoriens qui l'avaient converti au christianisme.

Prêtres de la Mission. V. Lazaristes.

Prétutiens, *Prætutii*, anc. peuple du Picenum. (V. ce mot.)

Preud'homme d'Hailly. V. Nieuport.

Preuilly, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 36 kil. S. de Loches (Indre-et-Loire), sur la Claise; 2,059 hab.

Preuschen (Augustin-Théophile), inventeur allemand, 1734-1803, né à Diethardt (Hesse), s'était voué au ministère évangélique. On lui doit la typométrie ou art d'imprimer des plans et des cartes au moyen de types mobiles. Il a écrit: *Essais sur la typométrie*, 1776; *Histoire succincte de la typométrie*, 1778, etc.

Préval (Claude-Antoine, vicomte de), général, né à Salins en 1776, était en 1789 sous-lieutenant d'infanterie, en 1801, colonel de cuirassiers, et, en 1806, général de brigade. Chargé d'un service à l'intérieur, il ne prit plus part qu'à la campagne d'Allemagne, où il couvrit la retraite de l'armée sur Mayence, 1813. Pendant les Cent jours, il contribua à la réorganisation militaire, 1815, et, sous la seconde Restauration, seconda Gouvion-Saint-Cyr, comme lieutenant général d'état-major, 1818. Le gouvernement de Juillet utilisa l'expérience de Préval dans les divers comités militaires, à la chambre des pairs, 1837, et au conseil d'État. La république de 1848 le mit à la retraite; mais Louis-Napoléon l'appela au sénat, 1852. Préval mourut en 1853. Écrivain militaire distingué, il a donné: *Projet de règlement de service pour les armées françaises*, 1827; *Règlement sur le service intérieur des troupes à cheval*, 1816, etc.

Prevalaye ou **Prévalais (La),** commune d'Ille-et-Vilaine, dans l'arrond. et à 4 kil. S. O. de Rennes, sur la Vilaine. Beurre renommé.

Prévalitane, province de l'empire d'Orient, située dans le diocèse de Dacie, au S. O.; ch.-l. *Scodra*. Elle correspond à la Haute-Albanie, au Monténégro et à l'Herzégovine.

Prévesa, port de la Turquie d'Europe (Basse-Albanie), dans la province et à 50 kil. S. O. d'Arta, dans une petite presqu'île à l'entrée du golfe d'Arta; 5,000 hab. — Commerce important avec Trieste. Bataille navale de 1538 gagnée par Kaïr-Eddin sur André Doria. Enlevée à Venise par les Français, 1797, cette ville leur fut reprise en 1799, par Ali-Pacha. Aux environs, ruines d'*Actium* et de *Nicopolis*.

Préville (Pierre-Louis **Dubus,** dit), comédien, né à Paris en 1721, débuta en province. Il dirigeait le théâtre de Lyon quand on l'appela à la Comédie-Française de Paris, 1752. Louis XV le distingua surtout dans les cinq rôles du *Mercure galant*, 1752. Retiré en 1786, Préville mourut en 1799. Étudiant de très-près ses personnages, il a laissé des notes d'après lesquelles on a rédigé ses *Mémoires*, in-8°, 1813. Il fut membre de l'Institut à sa formation.

Prévost d'Exiles (Antoine-François), littérateur, né à Hesdin (Pas-de-Calais), en 1697, entra, à 16 ans, dans l'armée, revint aux jésuites, qui l'avaient élevé, puis encore à la carrière militaire. Dégoûté du monde, il se fit bénédictin, 1720, et reçut la prêtrise. Il travaillait, à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, au *Gallia christiana*, quand la règle monastique vint à lui peser; il s'enfuit en Hollande, 1727. Il y acheva ses *Mémoires d'un homme de qualité*, 1728-1732, roman commencé dans l'enceinte du cloître. Il se rendit ensuite en Angleterre, 1733, et y écrivit *Manon Lescaut*, le seul de ses livres qui lui ait survécu. Cependant, on cite encore

Cleveland, le Doyen de Killerine, etc. Rentré en France, 1734, avec le titre d'aumônier du prince de Conti, il composa force romans, traduisit Hume et Richardson, et commença l'*Histoire générale des voyages*, 21 vol. in-4° ou 80 vol. in-12, que La Harpe retoucha plus tard. L'abbé Prévost s'était retiré à Saint-Firmin, près de Chantilly, quand il fut frappé d'apoplexie dans la forêt. La justice ayant ordonné l'autopsie, Prévost, en qui la vie n'était que suspendue, poussa un cri au premier coup porté par le chirurgien, et succomba aussitôt, 1763. Ses *Œuvres complètes* forment 170 vol. in-12, et ses *Œuvres choisies*, 39 vol. in-8°, 1781-1785.

Prévost (Pierre), littérateur, né et mort à Genève, 1751-1839, fut professeur de philosophie à Berlin, puis dans sa ville natale. Il enseigna aussi la physique. — On a de lui des traductions d'Euripide, d'Adam Smith, de Blair, de Dugald Stewart, de Malthus, etc. Il a composé des *Essais de philosophie*, 1804, 2 vol. in-8°; des *Mémoires sur le calorique rayonnant, Deux Traités de physique mécanique*, etc.

Prévost (Pierre), peintre, né à Montigny près de Châteaudun, en 1764, avait acquis une certaine réputation comme coloriste, quand il conçut l'idée d'introduire en France le *Panorama* déjà inventé en Allemagne. Il débuta par une *Vue de Paris*, et depuis en donna dix-sept autres. Il mourut en 1823.

Prévost (Louis-Constant), géologue, né à Paris, en 1787, étudia spécialement le bassin géologique parisien, au milieu d'excursions qu'il fit jusqu'en Autriche et en Italie: il expliqua, le premier, les alternances répétées des dépôts marins et des dépôts d'eau douce par la rencontre en un même bassin de courants marins et d'affluents fluviatiles, 1809-1827. Chargé d'observer l'île Julia, qui apparut, en 1831, dans la mer de Sicile, il n'y vit qu'un cratère d'éruption formé de déjections pulvérulentes, et il appliqua, non sans être combattu, cette théorie à la formation des montagnes volcaniques d'Italie et de la France centrale. Professeur à la Sorbonne en 1831, membre de l'Institut en 1848, Constant Prévost mourut en 1856. On a de lui : *Constitution géologique du bassin de Vienne en Autriche*, 1820; *Composition des falaises de Normandie*, 1821; *Formation des terrains des environs de Paris*, 1825-1827; *Notes sur l'île Julia*, 1835; *Classification chronologique des terrains*, 1845, etc.

Prévost (Zachée), graveur, né à Paris, 1797-1861, s'est acquis de la réputation par ses gravures à l'aquatinta. On cite sa reproduction de quatre tableaux de Léopold Robert, de P. Delaroche, etc.

Prévôt, terme dérivé du latin *præpositus* (placé au dessus), qui s'appliquait : 1° aux administrateurs des circonscriptions du domaine royal qu'on appelait Prévôtés (V. ce mot); 2° à des officiers de police rurale qui jugeaient les causes portées au tribunal de leur seigneur et veillaient au maintien de ses droits; 3° au *primicier* ou *doyen* d'un chapitre; 4° à divers magistrats ou fonctionnaires civils ou militaires indiqués ci-dessous :

Prévôt de France (Grand), ou encore Prévôt de l'Hôtel, officier qui jugeait les causes des personnes et des marchands privilégiés attachés à la cour, ainsi que les crimes et délits commis à 10 lieues à ronde. On appelait de ses arrêts au grand conseil, quand il ne jugeait pas en dernier ressort. Il taxait encore les denrées nécessaires à la cour. — Jusqu'en 1475, sa charge demeura confondue avec celle du *Grand prévôt de la connétablie*.

Prévôt de la Connétablie (Grand), officier dont les fonctions furent séparées de celle de *Prévôt de l'Hôtel* par Louis XI, en 1475. C'était, avant tout, un juge militaire, à la suite du connétable ou des maréchaux, réprimant les désordres des soldats, etc., taxant les denrées en campagne. On l'appelait aussi *Prévôt des maréchaux* (V. ce nom).

Prévôt de l'Hôtel, nom porté jusqu'en 1278 par le Grand prévôt de France.

Prévôt de l'Ile, nom du prévôt des maréchaux (V. ce nom), chargé du maintien de la police dans l'Ile-de-France.

Prévôt des marchands, nom du chef de l'administration municipale à Paris et à Lyon avant 1789. A Paris, il eut d'abord les pouvoirs les plus étendus : chef de la *hanse* parisienne ou *des marchands de l'eau*, il avait la police de la navigation de la Seine, et déterminait le prix des denrées arrivées par eau; il décidait la construction des édifices publics, etc. Président du barreau de ville, il jugeait les procès de commerce. Il exerçait la police municipale, etc. Le rôle joué par Etienne Marcel (V. ce nom) montre encore mieux quel était le pouvoir du prévôt des marchands. Les rois songèrent dès lors à l'abaisser : c'est ainsi que L'Hôpital lui enleva le jugement des affaires de commerce par l'institution des juges-consuls, 1563. Sous Louis XIV, l'élection du prévôt des marchands, par les délégués des bourgeois, devint une pure formalité : le roi désignait le candidat sur lequel les suffrages devaient tomber. Après l'assassinat du prévôt des marchands de Flesselles, juillet 1789, le chef de l'administration municipale s'appela *maire*, comme dans toutes les villes de France. Aujourd'hui il est remplacé par le préfet de la Seine.

Prévôts des maréchaux, juges d'épée créés par François Ier pour faire la police des grands chemins, arrêter les gens sans aveu et les déserteurs, réprimer les excès commis par les gens de guerre, le crime de fausse monnaie, etc. Ils jugeaient sommairement et sans appel. Sous leurs ordres était la *maréchaussée*, remplacée, en 1789, par la gendarmerie, dont les officiers constatent les crimes et délits, mais sans exercer de juridiction. — Les prévôts des maréchaux dépendaient du *grand prévôt de la connétablie* (V. ce nom).

Prévôts militaires, officiers chargés, de nos jours, de la police des troupes en temps de guerre. Assistés de gendarmes, ils livrent aux conseils de guerre les soldats qui manquent à la discipline. Dans une armée, il y a un *grand prévôt;* dans une division il y a un *prévôt*.

Prévôt général des monnaies, officier créé en 1635 pour la répression du crime de fausse monnaie. Il livrait les délinquants à la cour des monnaies.

Prévôt de Paris, administrateur de la ville, vicomté et prévôté de Paris, investi d'attributions militaires, financières et judiciaires. Il veillait à l'approvisionnement de la capitale, et rendait, dans ce but, des arrêts exécutoires dans tout le royaume. Son tribunal était le Châtelet (V. ce nom). Il y évoquait tous les procès de France pour les actes marqués de son sceau, ainsi que les affaires des corporations, comme l'Université, qui avaient obtenu des rois le privilége d'une juridiction spéciale. — La charge de prévôt de Paris, vénale avant Louis IX, fut rachetée, 1254, par ce roi, qui y nomma Etienne Boileau, lequel fit « bonne justice et roide. » Parmi ses successeurs on remarque Hugues Aubryot, 1367, le constructeur de la Bastille. Les progrès de l'administration, en amenant la division des pouvoirs, amoindrirent peu à peu cette magistrature. Dépouillé de ses prérogatives judiciaires au profit de ses lieutenants, *civil*, *criminel* et *de police*, le prévôt de Paris était encore, en 1789, un grand personnage, mais réduit à des droits purement honorifiques. La révolution le supprima.

Prévôtales (Cours). V. Cours Prévotales.

Prévôté de la marine, juridiction établie, en 1704, dans un certain nombre de villes de province, pour la connaissance des affaires de marine.

Prévôtés, circonscriptions territoriales de l'anc. France administrées par des *prévôts*, investis, à l'origine, de fonctions civiles, militaires et judiciaires. Au-dessus de ces prévôts (appelés encore *vicomtes* dans le Nord, et *viguiers* dans le Midi), étaient des baillis et des sénéchaux administrant des circonscriptions plus étendues que les prévôtés. Les fonctions des prévôts, si multiples sous Philippe Auguste, se réduisaient, à l'époque de leur suppression, sous Louis XV, 1749, au jugement en première instance de certains procès entre roturiers.

Prexaspe, noble de Perse, tua en secret, sur l'ordre de Cambyse, Smerdis, frère de ce roi. Cambyse, pour se disculper du reproche d'ivrognerie, ayant frappé d'une flèche au cœur le fils de Prexaspe, ce courtisan eut la lâcheté de répondre : « Un dieu n'eût pas tiré plus juste. » Cambyse mort, Prexaspe se déclara l'assassin du vrai Smerdis, et se précipita du haut d'une tour : ce qui hâta la chute de Smerdis le mage.

Prez-en-Pail. V. Pré-en-Pail.

Priam, roi de Troie et fils de Laomédon, s'appelait d'abord *Podarcès* (agile). *Racheté* (d'où son nom de *Priam*) des mains d'Hercule, vainqueur de Troie, il épousa Hécube, qui lui donna 19 enfants, Hector, Pâris, Déiphobe, Hélénus, Cassandre, Polyxène, etc. Peu actif, même au fort de la guerre de Troie, il ne sort de son repos que pour redemander à Achille le corps d'Hector. Il fut tué par Pyrrhus.

Priape, dieu de la fécondité, était fils de Jupiter et de Vénus, ou, selon d'autres, de Bacchus et d'une naïade. Renié et abandonné par Vénus, il fut élevé par des bergers. Dieu mysien et non grec, il était honoré surtout

à Lampsaque. Ses fêtes s'appelaient *Priapées*. On lui immolait des ânes, etc.

Priapus, anc. v. de Mysie, sur la Propontide, à l'E. de Lampsaque, tirait son nom de Priape, qui y fut abandonné, à sa naissance, par Vénus.

Pribyloff (Iles), archipel de la mer de Behring (territoire d'Alaska), par 171° long. O., et 50° 70' lat. N.

Price (Richard), publiciste anglais, 1723-1791, né à Tynton (Glamorgan), fut ministre d'une congrégation dissidente. On cite de lui : *Traité sur les tontines*, 1769, et *Appel au sujet de la dette nationale*, 1774, livre qui inspira à W. Pitt son système d'amortissement.

Prichard (James-Cowles), ethnologiste anglais, né à Ross (Hereford), 1785-1848, médecin à Bristol, est surtout connu par ses *Researches into the physical history of mankind*, livre qui, publié en un volume, 1813, a formé 5 vol. en 1849. Il a écrit, à l'usage du peuple, un résumé de ses travaux, *the National history of man*. Il a aussi composé plusieurs bons ouvrages de médecine.

Prideaux (Humphrey), archéologue et historien anglais, né à Padstow (Cornouailles) en 1648, mourut doyen de Norwich en 1724. On cite de lui : *Marmora oxoniensia.... cum commentario*, in-fol.; *Vie de Mahomet*, in-8°; *Histoire des juifs et des peuples voisins*, 6 vol. in-8°. Les deux derniers ouvrages ont été traduits en français.

Prie (Agnès **Berthelot de Pléneuf**, marquise de), née à Paris en 1698, épousa en 1713, le marquis de Prie, nommé ambassadeur à Turin. Fille d'un traitant, elle prit, grâce à sa beauté, un ascendant extrême sur le duc de Bourbon, au nom duquel elle gouverna pendant 3 ans, 1723-1726. Elle conclut le mariage de Louis XV avec Marie Leczinska; mais, en voulant éloigner Fleury, précepteur du roi, se fit exiler en Normandie. Elle s'y empoisonna, 1727.

Priégnitz (Marche de), l'une des anc. divisions de l'électorat du Brandebourg, au N. O., sur la rive droite de l'Elbe, entre le Mecklembourg au N., les Marches anc. et moyenne au S. O. et au S., et la Marche ukrainienne à l'E. Les villes étaient *Perleberg*, ch.-l., Kiritz, Havelberg, etc. — Elle fait aujourd'hui partie de l'arrond. de Potsdam.

Priego, v. d'Espagne (Nouvelle-Castille), dans la province et à 56 kil. N. O. de Cuença, sur le Guadiela, et dominant une plaine fertile; 1,100 hab. — V. d'Espagne (Andalousie), prov. et à 75 kil. S. E. de Cordoue; 17 000 hab. Oliviers; soie, lin.

Priène, l'une des 12 villes de l'anc. Ionie, en Asie Mineure, à la naissance de la presqu'île du mont Mycale, et au N. O. de l'embouchure du Méandre. Patrie de Bias.

Prières (Les), *Litai* en grec, divinités allégoriques de l'antiquité, étaient filles de Jupiter. Homère les représente boiteuses et ridées.

Priessnitz (Vincent), fondateur de l'hydrothérapie, né en 1799, à Græfenberg (Silésie autrichienne), où il mourut en 1851. Il eut l'idée de cette méthode curative en se guérissant par l'emploi continu de l'eau froide, d'une blessure provenant d'un coup de pied de cheval. Il fonda un établissement hydrothérapique, très-fréquenté depuis 1826.

Priestley (Joseph), chimiste et théologien anglais, né en 1733, à Fieldhead, près Leeds. Ministre de plusieurs congrégations dissidentes, notamment à Leeds, puis bibliothécaire de lord Shelburne, 1773-1780, il mêla aux travaux théologiques les études des lettres et des sciences. Il donna une *Histoire de l'électricité*, 1767, trad. en français par Noblet et Busson, 3 vol. in-12; des *Expériences sur les différentes espèces d'air*, 1774-1777, trad. en français par Gibelin, 9 vol. in-12. On lui doit des observations sur le gaz acide carbonique, la découverte du bioxyde d'azote, et surtout celle de l'oxygène, 1774, qu'il nomme *air déphlogistiqué*. Défenseur de la théorie de Stahl, il en prépara cependant la ruine par ses travaux. Priestley revint ensuite à ses controverses contre l'Eglise anglicane, et écrivit une *Réponse* célèbre aux *Réflexions* de Burke sur la Révolution française, 1791. Ce fut l'occasion d'une émeute dans laquelle la populace de Birmingham saccagea et brûla la maison du savant. Dégoûté du séjour de l'Angleterre, Priestley s'embarqua, trois ans après, 1794, pour la Pennsylvanie, où il vécut sous la protection de Jefferson, président des Etats-Unis; il mourut à Northumberland, 1804, d'un empoisonnement accidentel. — Les ouvrages cités plus haut ont été traduits en français. Priestley en a composé beaucoup d'autres parmi lesquels nous signalerons des *Mémoires* et sa *Correspondance*, 3 vol. in-8°, publiés par son fils.

Prieur (Barthélemi), sculpteur du XVI° siècle, fut protégé par le connétable de Montmorency, au tombeau duquel il a travaillé. Le Louvre possède des œuvres de cet artiste, mort en 1611.

Prieur, *de la Marne*, conventionnel, né à Châlons-sur-Marne, vers 1760, était avocat en 1789. Député du tiers état aux Etats-Généraux, il se prononça pour les mesures les plus révolutionnaires. Réélu, en 1792, à la Convention, il vota la mort de Louis XVI, entra au Comité de salut public, mais fut presque toujours en mission dans le Nord ou dans l'Ouest. Il fut compromis dans les journées du 12 germinal et du 1er prairial 1795. Il était avocat, depuis 20 ans à Paris, quand il fut banni par la loi d'amnistie, 1816. Il mourut à Bruxelles, 1827.

Prieur-Duvernois, dit *de la Côte-d'Or* (Claude-Antoine), né à Auxonne en 1763, était officier du génie, en 1791. Elu député de la Côte-d'Or à l'Assemblée législative, à la Convention et au conseil des Cinq-Cents, 1791-1795, il vota, 1793, la mort de Louis XVI, entra au Comité de salut public, où il seconda Carnot. Il contribua à la fondation de l'École polytechnique et à l'établissement du système métrique. Rentré dans la vie privée, 1799, il mourut en 1832.

Prieur (*Prior*, le premier), nom donné, depuis le XI° siècle, au supérieur de certaines communautés religieuses. Il y avait les *prieurs conventuels*, inamovibles et chefs réels de leur maison, et les *prieurs triennaux* ou *claustraux*, nommés par un abbé *commendataire* qu'ils remplaçaient, et révocables.

Prieur (Grand), dignitaire de certains ordres religieux et militaires. Les grands prieurs étaient les chefs des provinces (*grands prieurés*), ou divisions des *langues*, comme dans l'ordre de Malte, et avaient au-dessous d'eux les commandeurs.

Prieurs des arts, magistrats créés à Florence en 1282, pour exercer le pouvoir exécutif. Ils étaient au nombre de six, étaient élus pour deux mois et formaient la *seigneurie*, avec le *capitaine de la liberté*, leur président.

Prieur de Sorbonne, chef du collége de ce nom, en l'absence du *proviseur* (V. ce mot), qui souvent était un haut dignitaire du clergé. Il signait tous les actes.

Prieuré, communauté religieuse relevant le plus souvent d'une autre abbaye (V. Prieur). Un *prieuré-cure* était une église paroissiale desservie par le clergé régulier.

Prieurés (Grands). V. Prieur (Grand).

Prignano (Barthélemi **de**). V. Urbain IV.

Primaires (Assemblées), dans la constitution de 1791, réunion des citoyens *actifs*, âgés de 25 ans, et payant une contribution égale à trois journées de travail, ni domestiques, ni employés à gages. Elles nommaient les électeurs, à raison d'un électeur par cent citoyens actifs; les électeurs nommaient les députés de l'Assemblée législative.

Primaires (Ecoles). V. Ecoles.

Primat, titre ecclésiastique qui confère au prélat qui en est revêtu une supériorité, le plus souvent honorifique, sur un certain nombre de siéges épiscopaux. Il fut revendiqué, en France, par les archevêques de Lyon, de Reims, de Rouen, de Bourges, de Sens, etc., avec une juridiction plus ou moins étendue. L'archevêque de Gran est primat de Hongrie, comme les archevêques de Cantorbéry, de Mayence, de Gnesne, de Tolède, l'ont été pour l'Angleterre, l'Allemagne, la Pologne, l'Espagne, etc.

Primatice (Francesco **Primaticcio** ou **Primadiccio**, dit le), peintre, sculpteur et architecte, né à Bologne, en 1490, travaillait à Mantoue, sous Jules Romain, quand il fut appelé en France, 1531. François 1er lui fit exécuter à Fontainebleau des fresques, puis l'envoya en Italie mouler des sculptures antiques. Protégé par Henri II, puis par Charles IX, le Primatice a été le chef de *l'école de Fontainebleau*, qui régna en France jusqu'au Poussin. Il mourut en 1570. On cite, à Fontainebleau, ses fresques de la Porte dorée, de la salle de Henri II, etc. On voit au Louvre la *Continence de Scipion*.

Primauguet. V. Hervé et Portzmoguer.

Primerose (Jacques), médecin, né à Bordeaux, était fils d'un pasteur écossais réfugié. Après avoir étudié à Montpellier, il s'établit à Hull, 1617, et mourut en 1660. Il combattit, dans ses *Exercitationes et animadversiones in librum Harvœi*, 1630, la circulation

du sang. On cite encore son traité, *De Mulierum morbis*, 1655.

Primicier (*primus cera, premier sur les tablettes de cire*), titre de tout officier de la cour des empereurs grecs, placé à la tête d'une branche administrative. — Dans les chapitres, on l'appliquait au chanoine doyen ou prévôt de la cathédrale.

Primipilaire, *primipilaris, primipilus*, centurion chargé du commandement de la première centurie des triaires, dans l'anc. Rome. — Il était aussi à la tête de la cohorte.

Primolano, bourg d'Italie (Vicence), à 35 kil. N. de Bassano, sur la Brenta. Victoire de Bonaparte sur Wurmser, 7 sept. 1796.

Primis, v. d'Éthiopie. V. Premnis.

Primus (Antonius). V. Antonius Primus.

Prina (Joseph, comte), homme d'État italien, né à Novare, 1768, servit Charles-Emmanuel IV de Piémont et Napoléon Ier, comme ministre des finances d'Italie. Dans la réaction de 1814, il fut traîné et mis à mort, dans les rues de Milan, par la populace.

Prince, *princeps*, titre porté par les empereurs romains à l'exemple d'Auguste, qui avait dissimulé son usurpation en se contentant d'être appelé *prince du sénat* (V. ce mot).

Prince de la Jeunesse, *princeps juventutis*, titre donné par les chevaliers romains à Caius, 5 av. J. C., et à Lucius, 3 av. J. C., fils d'Agrippa, quand les petits-fils d'Auguste revêtirent la toge virile.

Prince du sénat, *princeps senatus*, titre déféré, à l'origine, au plus ancien des sénateurs romains qui avaient exercé la censure et, depuis la deuxième guerre punique, au plus illustre des patriciens. Il était ordinairement accordé à vie, et donnait à celui qui le portait le droit d'opiner le premier dans les délibérations du sénat. — Agrippa, pendant sa censure, le conféra à Auguste, qui dissimula, sous cette qualification modeste, l'immense pouvoir dont il était revêtu. (V. *Prince* et *principat*).

Princes, *principes*, soldats placés au premier rang dans les légions romaines jusqu'au moment où Marius eut modifié l'ordre de bataille.

Prince (M. le), titre qui a spécialement désigné les chefs de la maison de Condé, depuis Louis, frère d'Antoine de Bourbon, qui fut tué à Jarnac, 1569, jusqu'à Henri-Jules, fils du grand Condé, qui mourut en 1709. — Il fut remplacé alors par le titre de *M. le Duc* (de Bourbon).

Prince des sots. V. Sotie.

Prince Noir (Le). V. Edouard, prince de Galles.

Prince (Ile du), située sur la côte O. d'Afrique, dans le golfe de Guinée, par 1° 40′ lat. N., et 5° 7′ long. E. Possession des Portugais, qui la découvrirent en 1471. Elle est montueuse, boisée, fertile, mais d'un climat chaud et malsain.

Prince-Albert (Terre du), île au N. de l'Amérique du Nord, et séparée, au N. O. de la terre de Baring, par le détroit du Prince-de-Galles.

Prince-Edouard (Ile du). V. Edouard (Ile-du-Prince-).

Prince-de-Galles (Ile du). V. Galles (Ile du Prince-de-).

Prince-de-Galles (Archipel du), situé au N. O. de l'Amérique du N., et sur l'océan Pacifique, forme la partie S. du territoire d'Alaska.

Prince-de-Galles (Cap du), au N. O. de l'Amérique du N., sur le détroit de Behring, en face du cap Oriental qui est en Asie.

Prince-de-Galles (Terre du), île située au N. de l'Amérique du N. (Terres arctiques), entre les détroits de Melville au N. O., de Barrow au N., de Franklin à l'E., et de Mac-Clinctock au S. O.

Prince-de-Galles (Détroit du), entre la terre de Baring et la terre du Prince-Albert, conduit de l'Océan Glacial au détroit de Melville.

Prince-Régent (Détroit du), conduisant du golfe de Boothia au détroit de Barrow (au N. de l'Amérique du Nord).

Princes (Iles des), *Demonesos*, îlots situés dans la mer de Marmara, au S. E. du Bosphore, et près de la côte d'Asie, par 40° 50′ lat. N., et 26° 47′ long. E. On remarque *Proti, Prinkipo*, etc. Bains de mer. Climat salubre ; 5,000 hab.

Princes des prêtres, nom donné, chez les Juifs, aux chefs des familles sacerdotales.

Princes du sang, titre porté depuis le XVIe siècle par les membres de la famille royale de France. Henri III leur accorda, en 1576, la préséance sur tous les autres princes ou seigneurs. Au XVIIe siècle, on leur réserva le titre d'*altesse*, en y ajoutant la qualification de *royale* pour la descendance directe, et de *sérénissime* pour les lignes collatérales.

Princesse-Royale (Ile de la), située dans les Terres arctiques (Amérique du Nord), à l'O. de l'île Melville et au N. du détroit de Banks.

Princeton, v. des États-Unis (New-Jersey), à 15 kil. N. E. de Trenton. Séminaire presbytérien. Victoire de Washington en 1778.

Principal, chef d'un collége dans l'Université de France. — Avant la Révolution, ce mot désignait les chefs de colléges de l'Université de Paris.

Principat, mot qui sert à désigner la première période de l'empire romain, 30 av. J. C.-192 ap., où l'autorité des empereurs se déguisait sous la dignité de *prince du sénat* (V. ce mot).

Principauté citérieure, — ultérieure, nom de deux prov. de l'anc. roy. de Naples, qui forment auj., dans le roy. d'Italie, les prov. de Salerne et d'Avellino (V. ces mots).

Principautés-Unies, nom officiel des principautés de Valachie et de Moldavie, depuis que, à la suite du congrès de Paris, 1856, leur réunion a été prononcée. V. Roumanie.

Pringle (Sir John), médecin, 1707-1782, né en Ecosse, à Stichell-House (Roxburgh), étudia à Leyde, sous Boerhaave. Attaché, pendant la guerre de la succession d'Autriche, aux armées anglaises d'Allemagne et de Flandre, il y recueillit les matériaux d'un ouvrage alors sans modèle, qu'il publia en 1752. On l'a traduit en français, sous ce titre : *Observations sur les maladies dans les camps et dans les garnisons*, in-12, 1755. Pringle fut membre de l'Académie des sciences de Paris, et président de la Société royale de Londres.

Printemps sacré, *ver sacrum*, nom donné, chez les tribus sabelliennes, à un printemps dont on avait voué au dieu Mamers le 1/10e de tout ce qui y naîtrait, fruits, animaux, enfants. Sacrifiés à l'origine, ces derniers furent, plus tard, condamnés à l'émigration, dès qu'ils avaient 20 ans. Le Picenum, le pays des Hirpins, le Samnium, etc., furent ainsi peuplés, grâce à des printemps sacrés. V. *Mamertins*.

Priolo (Benjamin), historien, 1602-1667, né à Saint-Jean-d'Angely, d'origine vénitienne, fut attaché au duc de Rohan, puis au duc de Longueville, qui l'emmena au congrès de Munster, 1648, et l'entraîna dans la Fronde. Il a publié : *Ab excessu Ludovici XIII de rebus gallicis*, in-4°, 1662.

Prior (Matthieu), diplomate et poëte, né à Wimborne (Dorset) ou à Londres, en 1664, était neveu d'un cabaretier. Il était encore à l'Université de Cambridge quand il fit la parodie d'un poëme jacobite de Dryden. Cette pièce lui valut d'entrer dans la diplomatie après la révolution de 1688. Il avait été secrétaire d'ambassade à Ryswick, puis à Paris, quand il passa au parti tory, 1701. Ce dernier étant arrivé aux affaires en 1710, Prior fut chargé d'entamer, à Paris, des négociations qui, continuées dans sa maison à Londres, aboutirent au congrès d'Utrecht, 1711-1713. Nommé ambassadeur à Paris, puis rappelé après la mort de la reine Anne, il subit, à son retour, une captivité de 2 ans. Il mourut en 1721. — On a de lui des poésies burlesques, quelques pièces lyriques et des contes en vers. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées en 5 vol. in-12, 1733, et trad. en français par l'abbé Yart.

Pripet (Le) ou **Pripecz,** riv. de Russie, naît dans les collines de Pologne (Wolhynie), coule à l'E., puis au S. E. en traversant les marais de Pinsk (Minsk), et se jette dans le Dniéper (Kiev). Cours de 550 kil. Il est uni au Niémen et au Bug du Nord par des canaux.

Priscien, *Priscianus*, grammairien latin du Ve siècle après J. C., né à Césarée, enseigna à Constantinople. On a de lui : *Commentaria grammaticorum*, en 17 liv., ouvrage qui a servi de base à l'enseignement du latin jusqu'au XVe siècle. L'édition la plus correcte est celle de Krehl, Leipzig, 1819-1820, 2 vol in-8°, qui y a joint divers opuscules attribués à Priscien. On doit encore à ce dernier une traduction de Denys le Périégète.

Priscillien, hérésiarque espagnol, né près de Cordoue, adopta les doctrines des gnostiques et des manichéens auxquelles il gagna l'évêque Hygin, qui le poursuivait. Condamné par un concile de Saragosse, 380, il se fit sacrer évêque d'Avila, et obtint même la suppression d'un rescrit de Gratien qui l'expulsait de l'empire. Après l'usurpation de Maxime, l'affaire fut reprise

par les évêques Idace et Ithace; et Priscillien, conduit à Trèves, y fut décapité avec ses compagnons, malgré les instances de saint Martin, 385. Ce supplice ne mit pas fin au *priscillianisme*, qui subsistait encore au VIe siècle.

Priscus. V. Helvidius.

Priscus, historien grec du Ve siècle, né à Panium, en Thrace, fit partie de l'ambassade envoyée par Théodose II à Attila, 445. On a de lui un fragment, curieux pour l'histoire d'Attila, inséré dans la *Bibl. grecque* de Didot. Il mourut vers 471.

Prise (Droit de), en vertu duquel le roi ou les seigneurs féodaux s'emparaient sur certaines terres de tout ce qui leur était nécessaire, le plus souvent sans payer.

Prises (Conseil des). V. Conseil.

Prison de Rome. V. Tullianum.

Prisons. Au moyen âge, les prisons étaient nombreuses dans les villes comme dans les châteaux et les monastères. Ces *geôles*, comme on les appelait souvent d'un vieux mot français qui signifie *cage*, étaient presque toujours des lieux infects où les prisonniers étaient presque livrés à la merci du *geôlier*, dont la charge était souvent affermée; la *ferme des geôles* ne fut supprimée qu'en 1724. Les prisons d'Etat eurent des gouverneurs. Louis XIV exigea qu'on dressât des listes exactes des prisonniers et fit inspecter les prisons. Mais leur régime resta bien dur jusqu'à Louis XVI, qui fit exécuter des améliorations dictées par l'humanité, surtout dans l'ordonnance du 23 août 1780. Au XIXe siècle, l'on s'est constamment occupé d'améliorer le sort des prisonniers. Les prisons (bagnes, prisons, forteresses, maisons de correction, maisons centrales, colonies de jeunes détenus) sont soumises à la surveillance d'*inspecteurs généraux des prisons*. — Les *prisons d'Etat* les plus célèbres étaient, avant 1789 : la *Bastille*, le *Mont-Saint-Michel*, les îles *Sainte-Marguerite*, la *forteresse de Pignerol*, le *château de Pierre-Encise*, etc.

Prisrendi, v. de Turquie d'Europe. V. Perserin.

Pristina, v. de la Turquie d'Europe (Macédoine), près de l'Ibar, dans la prov. et à 70 kil. N. O. d'Uskup; 10,000 hab. Ch.-l. de livah.

Privas, ch.-l. du département de l'Ardèche, à 608 kil. S. E. de Paris, sur une colline près de l'Ouvèze, par 44° 44' lat. N., et 2° 15' long. E.; 7,856 hab. Soie.; fer; produits agricoles. Fondée, au moyen âge, autour d'un château fort, cette ville fut, à l'époque de la Réforme, la place forte des protestants du Vivarais. Louis XIII l'emporta en 1629 et la ruina.

Privat (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 50 kil. de Tulle (Corrèze); 1,142 hab.

Privernum, cité des Volsques, entre les marais Pontins et le Trerus, occupée par les Romains en 358 av. J. C. Auj. *Piperno Vecchio*.

Privilége, nom donné à la charte concédée par Pierre III aux Aragonais en 1283. Elle confirmait et étendait les attributions anciennes des Cortès, qui purent voter la guerre et les impôts, et accordait au *justiza* la connaissance de toutes les affaires portées devant les tribunaux royaux. — En 1287, Alphonse III ajouta d'autres *priviléges* qui limitèrent encore davantage l'autorité du roi.

Prix décennaux, décernés en 1809, avaient été établis par Napoléon Ier, en faveur des hommes qui se seraient distingués dans les arts, les lettres et les sciences, dans un intervalle de 10 ans.

Probus (Marcus Aurelius), empereur romain, 276-282, né en 232 à Sirmium, fut porté au trône par les légions de Syrie après la mort de Tacite, 276. Il expulsa les Germains de la Gaule et construisit chez eux une ligne de forteresses, dicta la paix aux Goths et aux Perses, et réprima les usurpateurs Proculus et Bonosus. Il ôta toute entrave à la culture de la vigne, et fit dessécher les marais de Sirmium par les soldats. Ceux-ci irrités l'assassinèrent.

Probus (Valerius), grammairien latin du IIe siècle après J. C., né à Béryte en Syrie, a écrit sur Virgile un commentaire, cité par Servius. On a sous son nom deux traités : *Institutionum grammaticarum libri duo* et *De interpretandis notis Romanorum*.

Procaccini, nom d'une petite famille de peintres bolonais. Ercole *l'ancien*, 1520-1591, chef d'une école de peinture à Bologne, eut trois fils: Camillo, 1545-1627, rival de Louis Carrache; Giulio-Cesare, 1548-1626, imitateur du Corrége, comme dans sa *Madone* de Saint-Louis des Français à Rome; et Carlo-Antonio, peintre de fleurs et de fruits. — Le fils de ce dernier, Ercole *le jeune*, 1596-1676, né à Milan, où sa famille s'était établie, imita son oncle Giulio-Cesare.

Procaccini (Andrea), peintre, 1671-1734, né à Rome, élève de Maratta, travailla beaucoup en Espagne, où il obtint de Philippe V le titre de peintre du roi. Il a gravé à l'eau-forte.

Procas, 13e roi d'Albe-la Longue et père d'Amulius et de Numitor.

Procession, marche solennelle ayant un caractère religieux, en usage dans l'antiquité. On l'introduisit, au IVe siècle, dans l'Eglise chrétienne. Les processions des Rogations sont parmi les plus anciennes, 474. — La procession du Saint-Sacrement, instituée par le pape Jean XXII, est celle qui se célèbre avec le plus de pompe. La procession de l'Assomption fut instituée par Louis XIII, en 1638.

Procida (Jean de), médecin et conspirateur italien, né à Salerne, vers 1225, d'une famille noble qui tenait en fief l'île de Procida. Exilé, en 1268, par Charles d'Anjou, il se retira en Aragon, auprès de Pierre III, gendre de Manfred (V. ce nom). Confident de ce prince, il visita, sous un déguisement, les chefs gibelins d'Italie, l'empereur grec Michel Paléologue, les barons Siciliens, et les réunit dans un complot contre les Français. Après le massacre des *Vêpres siciliennes*, explosion spontanée de la haine de la Sicile contre ses oppresseurs, il garda la confiance de Pierre III et de ses deux fils, Jacques et Frédéric. Il mourut, après 1302, en Sicile.

Procida, *Prochyta*, île d'Italie, dans la prov. et à 25 kil. S. O. de Naples, entre le cap Misène et l'île d'Ischia, 15,000 hab. Le ch.-l. est *Procida*. V. l'article précédent.

Proclès, roi de Sparte, fils d'Aristodème et frère d'Eurysthène, auteur de la branche des *Proclides*, que l'on appelle aussi *Eurypontides*, du nom de l'un de ses successeurs, Eurypon. V. Sparte.

Proclus, philosophe alexandrin, 412-485, né à Constantinople, d'une famille lycienne, étudia à Alexandrie, puis à Athènes, où il succéda à son maître Syrianus : de là son surnom de *διάδοχος*, *successeur*. Considérant les oracles chaldéens, les poëmes orphiques et les écrits d'Hermès comme des révélations de la divinité, instruit à fond des cérémonies du paganisme, il disait que le philosophe devait être l'hiérophante du monde entier, et non s'attacher à un culte unique. Selon son biographe Marinus, il entra en rapport avec certains dieux, et eut le don des miracles. Proclus fut un adversaire déclaré du christianisme, et, à cause de cela, fut pour quelque temps banni d'Athènes. Ses *Œuvres philosophiques* ont été publiées par V. Cousin, avec traduction latine, 6 vol. in-8°, 1820-27. Elles se composent, en partie, de commentaires sur Platon, dont il a étudié, avant tout, les doctrines spiritualistes et mystiques. L'ouvrage le plus important est une *Institution théologique*, dans laquelle Proclus a suivi la méthode rigoureuse des géomètres. Il y a donné une démonstration remarquable de la liberté humaine, en contradiction, il est vrai, avec son système, qui pose comme idéal l'extase, c'est-à-dire l'abdication même de la personnalité. On a encore de lui un excellent *Traité de la sphère*. Plusieurs de ses ouvrages ont été publiés par Creuzer, 3 vol. in-8°, 1835. — V. Berger : *Proclus, exposition des 4 doctrines*, 1840, in-8°.

Proclus (Saint), patriarche de Constantinople, en 434, fut l'un des premiers successeurs de l'hérésiarque Nestorius, dont il combattit les doctrines jusqu'à sa mort, 446. Ses *Œuvres* ont été traduites en français par Fontaine, in-8°. Fête, le 24 octobre.

Procné. V. Progné.

Proconèse, *Proconesus* (île des daims), île de la Propontide, au N. E. de la péninsule de Cyzique, avait une ville du même nom, colonie de Milet. Auj. *Marmara*.

Proconsulat, magistrature romaine créée en 327 av. J. C., en faveur du consul plébéien Publilius Philo, afin qu'il pût achever le siége de Palépolis, après son année de commandement. L'institution de cette charge, en maintenant à la tête des troupes un général éprouvé, permit de donner plus de suite aux guerres entreprises par la république. L'extension de la puissance romaine en rendit, plus tard, l'établissement régulier. Les consuls, à la fin de leurs fonctions, se rendaient, avec le titre de proconsuls, *pro consule*, dans une province qu'ils administraient avec des pouvoirs en quelque sorte illimités. Ils pouvaient être prorogés dans ce commandement au delà d'une année, terme ordinaire qui lui était assigné. — Sous l'empire,

à partir de 27 av. J. C., le titre de proconsul fut réservé aux gouverneurs des provinces sénatoriales, mais sans qu'ils eussent le pouvoir militaire. V. PROVINCES.

Procope, historien grec de la première moitié du VIe s. ap. J. C., né à Césarée (Palestine), fut rhéteur à Constantinople, puis secrétaire de Bélisaire, qu'il suivit dans ses campagnes. Préfet de Constantinople, en 562, il mourut vers 565. Ses écrits marquent la transition entre la littérature grecque classique et la littérature grecque byzantine. On a de lui : *Histoire*, en 8 livres, ou récit des guerres de Justinien jusqu'en 553 (Agathias lui a donné une suite jusqu'en 559); *Des édifices*, énumération des monuments dus à Justinien, qui y reçoit des éloges parfois excessifs; *Anecdotes* ou *Histoire secrète*, chronique scandaleuse de la cour de Constantinople, de 549 à 553, où l'empereur, et même Bélisaire, sont dépeints sous les plus noires couleurs. Dindorf a édité les *OEuvres* de Procope, 2 vol. in-8°, Bonn, 1833-1838. Le président Cousin a traduit les deux histoires. L'*Histoire secrète* a été traduite aussi par M. Isambert, 1856, 2 vol. in-8°. L'*Histoire* et les *Edifices* ont été traduits par M. Fumée, 1587.

Procope, parent de l'empereur Julien, se révolta contre Valens, à Constantinople, fut défait et mis à mort, 365-366.

Procope de Gaza, théologien grec du VIe s., a laissé des commentaires sur plusieurs des livres saints.

Procope, nom de deux chefs Hussites qui succédèrent à Ziska en 1424. Procope *le Rasé* ou *le Grand*, chef des Thaborites, vainquit les Misniens à Aussig, 1426, et comparut au concile de Bâle, 1433. Il fut tué, avec *Procope le Petit*, à Bœhmischbroda, 1434.

Procope-Couteau (MICHEL **Coltelli,** dit), médecin, né à Paris, 1684-1753, a composé des poésies et des pièces de théâtre. Son père, noble Sicilien, avait ouvert à Paris (rue de l'Ancienne-Comédie) le *café Procope*, qui fut, au XVIIIe s., un lieu de réunion pour les littérateurs.

Procris, femme de Céphale. (V. ce mot.)

Procruste, véritable nom de Procuste. (V. ce nom.)

Proculus, jurisconsulte romain, élève de Labéon, florissait au temps de Néron. Son école, rivale de celle de Sabinus, était fortement imprégnée de stoïcisme.

Procuradores, députés des villes dans les anc. cortès des royaumes de l'Espagne. — La constitution de 1834, due à Martinez de la Rosa, établissait à Madrid une chambre des *procuradores*, devenue, en 1837, chambre des députés.

Procurateur, fonctionnaire de l'empire romain, dont l'origine remonte à Auguste, et chargé, dans les provinces impériales, de la perception de tous les revenus, et, dans les provinces sénatoriales (V. PROVINCES), de celle des impôts autres que les tributs; ceux-ci étaient levés par les proconsuls. Les procurateurs administraient aussi les biens du prince. Pris dans l'ordre des chevaliers ou dans la classe des affranchis, ils travaillèrent sans cesse à agrandir l'autorité de l'empereur. Dans les petites provinces, ils avaient souvent l'autorité civile et militaire, à titre de *lieutenants* de l'empereur, comme le prouve l'exemple souvent cité de Ponce Pilate, procurateur de Judée.

Procurateurs de quartiers, *procuratores insularum*. V. MAÎTRES DE QUARTIERS.

Procurateurs de Saint-Marc, nom donné, à Venise, aux administrateurs des biens de l'église de Saint-Marc. Ils avaient aussi la garde des archives publiques.

Procuration (Le droit de) accordait aux évêques, archidiacres et doyens, la faculté de se loger, eux et leur suite, chez les curés soumis à leur inspection. A la fin, on n'exigea plus que le payement d'une taxe.

Procureurs (*procurator*, celui qui a soin des intérêts d'un autre), officiers publics chargés, en France, avant la Révolution, d'instruire les procès civils, au nom des particuliers, et de les soutenir devant les tribunaux. On signale leur existence dès 1290, et leur organisation en confréries dès 1327 et 1342, à Paris. Leur mode de nomination, le tarif de leurs honoraires et leur nombre ont été l'objet de nombreuses ordonnances royales. Leurs offices, devenus héréditaires au XVIIe s., furent portés, en 1629, à 400 pour toutes les juridictions siégeant à Paris. Ils ont été supprimés en 1790, et remplacés, sous le Consulat, par les *avoués*.

Procureurs-généraux, — de la républ., magistrats chargés des fonctions du ministère public, les premiers devant les cours d'appel, de cassation et des comptes, les seconds devant les tribunaux de première instance. Ils datent du XIVe s. *Les procureurs de la républ.* s'appelaient *procureurs du roi*, puis *procureurs impér.*

Procureur général syndic, — syndic, — de la commune, fonctionnaires créés par l'Assemblée constituante, et chargés, sous la Révolution, de la défense des intérêts du département, — du district, — ou de la commune.

Procureur fiscal. V. FISCAL.

Procuste ou plutôt **Procruste,** brigand de l'Attique, étendait sur un lit de fer les étrangers qui lui demandaient l'hospitalité. Il leur coupait les jambes, ou, à l'aide de cordes, les leur tirait, selon qu'elles étaient plus longues ou plus courtes que ce lit. Thésée lui fit subir le même supplice.

Prodictateur, titre sous lequel la dictature, après la bataille de Trasimène, fut conférée, par le peuple romain, à Fabius Cunctator, 217 av. J. C On recourut à cet expédient en l'absence du consul Servilius, qui seul pouvait créer un dictateur.

Prodicus, philosophe grec, né à Julis, dans l'île de Céos, est rangé, d'ordinaire, parmi les sophistes. Député plusieurs fois à Athènes par ses concitoyens, il y enseigna vers 430 av. J. C. Il écrivit sur la *Physique*, la *Rhétorique* et la *Morale*. Xénophon a rapporté, d'après lui, l'apologue d'Hercule sollicité à la fois par le Vice et la Vertu. Accusé d'athéisme, Prodicus mourut de la ciguë, comme plus tard Socrate, qui fut son disciple. V. E. Cougny, *De Prodico Ceio Socratis magistro*, 1857, in-8°.

Prodrome (THÉODORE). V. THÉODORE.

Proèdres. V. PRYTANES.

Prœresius, rhéteur arménien, enseigna à Athènes, où il eut pour auditeurs saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, Julien ; fut envoyé, par Constance, en Gaule, puis à Rome, où on lui éleva une statue, et revint mourir à Athènes.

Prœtides, filles de Prœtus et de Sthénobée, se dirent plus belles que Junon. La déesse les frappa de démence, et elles se crurent changées en génisses. Le devin Mélampe les guérit, moyennant les 2/3 du royaume d'Argos.

Prœtus, roi d'Argos, fils d'Abas, fut dépouillé de ses Etats par son frère, Acrisius. Rétabli, grâce au secours de son beau-père, Iobatès, roi de Lycie, il bâtit Tirynthe. V. BELLÉROPHON, PRŒTIDES, STHÉNOBÉE.

Profès, religieux qui a fait les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance.

Progné ou **Procné,** femme de Térée, roi de Thrace, était fille de Pandion II, roi d'Athènes. Sa sœur, Philomèle, ayant été outragée, privée de la langue, puis emprisonnée par Térée, elle la délivra, et servit ensuite à Térée, dans un festin, les membres d'Itys, son fils unique. Les dieux changèrent Progné en hirondelle, Philomèle en rossignol, et Térée en épervier.

Prolétaires, citoyens romains rangés dans la 6e classe, d'après les règlements de Servius Tullius. Ils n'ajoutaient à la force de la république que par leurs enfants (*proles* : d'où le nom de *prolétaires*). Ils ne furent enrôlés dans les légions que depuis Marius, 107 av. J. C

Prome (en birman **Pié**), v. de l'Indo-Chine anglaise, dans la prov. et à 240 kil. N. O. de Pegu, sur l'Iraouaddy; 25,000 hab.

Prométhée, l'un des Titans, fils de Japet et de l'Océanide Climène ou de Thémis, frère d'Epiméthée, père de Deucalion, servit Jupiter dans sa lutte contre les Géants. Chassé du ciel par Jupiter jaloux, il irrita encore le dieu en lui enlevant l'étincelle éthérée pour animer un homme d'argile, ou en ravissant au ciel le feu qu'il communiqua aux hommes. On dit aussi qu'ayant écorché et disséqué deux bœufs, il reconstitua leur forme en plaçant sous l'une des peaux les os, et, sous l'autre, les chairs: invité à choisir, Jupiter se trompa, et n'eut que les os. Jupiter, pour se venger, lui envoya Pandore (V. ce nom), et, déçu de nouveau, le fit clouer, par Vulcain, sur le mont Caucase, où un vautour devait lui dévorer le foie pendant 30,000 ans. Prométhée fut délivré par Hercule au bout de 30 ans. La tragédie d'Eschyle l'a surtout rendu célèbre.

Promontore (Cap), cap de l'empire d'Autriche, sur l'Adriatique, à la pointe S. de l'Istrie.

Promoteur, ecclésiastique nommé par un évêque pour remplir les fonctions du ministère public dans les divers tribunaux de l'Eglise.

Prône, instruction qui se fait dans les églises paroissiales, à la messe, entre le credo et l'évangile. On y publie les bans de mariage et les mandements épiscopaux.

Pronectus, v. de Bithynie, sur la Propontide. Auj. *Karamoussal*.

Pronuba, surnom de Junon, déesse du mariage.

Pronunciamento, *déclaration*, mot espagnol qui exprime l'acte par lequel, en Espagne ou dans les colonies américaines d'origine espagnole, un chef militaire se soulève en se *prononçant* pour un programme politique ou pour un parti.

Prony (GASPARD-CLAIR-FRANÇOIS-MARIE **Riche de**), ingénieur, 1755-1839, né à Chamelet (Rhône), était entré, en 1776, à l'Ecole des ponts-et-chaussées. Chargé, par Perronnet, de diriger la construction du pont de la Concorde, à Paris, 1787, il devint, en 1791, directeur du cadastre. En cette qualité, il exécuta de nouvelles tables trigonométriques, demeurées encore aujourd'hui à l'état de manuscrit à l'Observatoire. Membre de l'Institut dès l'origine, et professeur à l'Ecole polytechnique, il fut nommé directeur de l'Ecole des ponts-et-chaussées, 1798. Napoléon Ier, qui le consultait en tout ce qui relevait du génie civil, le chargea, en 1810, d'étudier la question du desséchement des marais Pontins. On cite de Prony : *Architecture hydraulique*, 1792, 2 vol. in-4°; *Leçons de mécanique analytique*, 1810; *Description hydrographique et statistique des marais Pontins*, 1812; *Cours de mécanique*, 1815, etc. Prony a inventé le *frein* qui porte son nom.

Propagande (Congrégation de la), établie à Rome par Grégoire XV, pour la conversion des infidèles, 1622. Elle est dirigée par un cardinal, qui a le nom de préfet. — Le *Collège de la Propagande*, qui forme des missionnaires, n'a été créé que par Urbain VIII, 1641.

Propagation de la Foi (Œuvre de la). Elle a pour but de recueillir les aumônes pour la propagation de la foi catholique dans le monde par le moyen des missions. Son centre est à Lyon. Elle a été approuvée par Grégoire XVI, en 1840. Elle publie, tous les deux mois, des Annales, à 200,000 exemplaires, dans la plupart des langues de l'Europe.

Properce (SEXTUS AURELIUS PROPERTIUS), poëte élégiaque latin, né en Ombrie, peut-être à Mevania, vers 51 av. J. C. Son père ayant été ruiné par les proscriptions, il vint à Rome, où son talent poétique lui valut l'amitié de Mécène. On a de lui trois livres d'élégies personnelles, et un quatrième, où il essaye de mettre en vers les vieilles légendes de Rome. Imitateur des Alexandrins, Callimaque et Philétas, il leur emprunte leur mythologie et jusqu'à leurs formes de style savantes et recherchées. Il réussit mieux quand il ne s'inspire que de lui-même. Properce mourut vers 15 av. J. C. Parmi les traductions françaises, on cite celle de Genouille, 1834, dans la collection Panckoucke. Mollevault, 1821, et Denne-Baron, 1825, l'ont traduit en vers français.

Prophète (en grec, *qui prédit l'avenir*, en hébreu, *nabi*). Indépendamment du sens général de ce mot, il a désigné chez les anc. Israélites : 1° une classe d'hommes inspirés de Dieu, vivant dans la retraite, et n'en sortant que pour avertir le peuple juif dans ses égarements (Élie, Élisée, etc.); 2° seize auteurs de livres de l'Ancien Testament divisés en *grands prophètes* (Isaïe, Jérémie, Ézéchiel, Daniel), et *petits prophètes* (Osée, Joel, Amos, Abdias, Michée, Jonas, Nahum, Abacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie et Malachie).

Prophthasie, capit. de l'anc. Drangiane, au N. et près de l'Etymander. Alexandre le Grand y découvrit la conspiration de Philotas.

Propiac (CATHERINE-JOSEPH-FERDINAND **Girard de**), littérateur, 1759-1823, né à Dijon. Il composa la musique de plusieurs opéras-comiques, 1787-90, émigra en 1791, et rentra sous le Consulat, qui le nomma archiviste du département de la Seine. Il a écrit beaucoup d'ouvrages élémentaires assez médiocres.

Propitiation (Sacrifice de), offert à Dieu chez les anc. Israélites, en expiation des fautes commises.

Propontide, *Propontis* (en avant du Pont), auj. *mer de Marmara*, petite mer intérieure au S. E. de l'Europe anc., communiquant au N. E. avec le Pont-Euxin par le Bosphore de Thrace, et au S. O. avec la mer Egée par l'Hellespont. On y trouvait les îles Proconèse, Elaphonèse, etc. Elle baignait au N. la Thrace (Byzance, Sélymbrie, Périnthe, etc.), et en Asie, au N.E. la Bithynie (Chalcédoine), et au S. la Phrygie de l'Hellespont (ville et presqu'île de Cyzique, Priapos, Parium, etc.).

Propréteurs, nom donné à Rome : 1° aux préteurs qui, ayant exercé leurs fonctions judiciaires dans la ville, allaient gouverner les provinces, depuis 145 av. J. C.; 2° à certains gouverneurs des provinces impériales depuis Auguste. V. PROVINCES et PRÉTEURS.

Propriano, comm. de 400 hab., dans l'arrond. et à 16 kil. O. de Sartène (Corse). Entrepôt de l'arrond., et 4e port de la Corse.

Propylées (en avant des portes), portique ou vestibule de l'Acropole d'Athènes. Ils furent construits par l'architecte Mnésiclès, 437-432 av. J. C., à la fin de l'administration de Périclès. Ils ont été dégradés dans les derniers siècles de la domination ottomane.

Proquesteur, agent nommé chez les anc. Romains par un gouverneur de province à la place de son questeur mort dans l'exercice de ses fonctions.

Proscenium (Le) correspondait, chez les anc. Romains, à la scène des modernes. Les acteurs, pour être mieux entendus, se tenaient sur le *pulpitum*, qui était la partie la plus rapprochée du public.

Prose, hymne en latin composée de vers syllabiques et rimés comme en français, chantée à certaines fêtes à la messe avant l'évangile. Cet usage date du IXe siècle.

Prosélytes, nom donné chez les anc. Israélites aux étrangers qui se convertissaient à la loi de Moïse.

Proserpine, *Persephoné* en grec, reine des enfers, fille de Jupiter et de Cérès, cueillait des narcisses à Eleusis, ou dans la plaine d'Enna en Sicile, quand elle fut enlevée par Pluton. Elle eût été rendue à sa mère si elle n'eût sucé aux enfers des pepins de grenade, comme le révéla Ascalaphe. On convint cependant qu'elle passerait 6 mois sur terre, 6 mois en enfer auprès de son époux. Pirithoüs tenta sans succès de la ravir à Pluton. On la représentait assise sur un trône d'ébène, tenant à la main un pavot, ou sur un char à côté de son époux. Eleusis et la Sicile étaient les centres de son culte. On lui immolait des génisses noires et stériles, etc.

Prosna, riv. de Pologne, affluent de la Wartha, coule au N. O. par Kalisch, et sur la limite du grand duché de Posen. Cours de 180 kil.

Prosnitz, v. de l'empire d'Autriche (Moravie), à 16 kil. S. O. d'Olmütz; 11,000 hab. Cotonnades et lin.

Prosper d'Aquitaine (Saint), né près de Bordeaux, en 403, était à Marseille quand s'engagea la lutte de saint Augustin contre les Pélagiens. Bien que laïque, il seconda le grand évêque africain par divers écrits, notamment par son *Poëme contre les ingrats* (ou adversaires de la doctrine de la *grâce*), 430. Il fut appelé à Rome par le pape saint Léon, 444, et mourut après 463. On a aussi de lui une *Chronique* célèbre, 379-455. Le Maistre de Sacy a traduit en vers français le *Poëme contre les ingrats*. On cite avec éloge l'édition de Mangeant, 1711, in-fol. Fête, le 25 juin.

Prosper Tyro, écrivain gaulois, contemporain du précédent, avec lequel il a été quelquefois confondu. On a de lui un poëme et une *Chronique* qui semble être un abrégé de la Chronique de saint Prosper, mais est imprégnée de semi-pélagianisme.

Protade (Saint), évêque de Besançon, mort avant 625, a laissé un rituel. Fête, le 10 février.

Protagoras, sophiste grec, né vers 490 av. J. C., à Abdère, fut d'abord lecteur public, ou selon d'autres, portefaix. Après avoir reçu les leçons de Démocrite, il trouva la fortune en enseignant la grammaire à Athènes, 444, en Sicile, dans la Grande-Grèce, où il donna des lois à Thurium. Dans un second voyage à Athènes, vers 420, il fut accusé d'impiété, et expulsé. Il mourut en se rendant en Sicile, peut-être dans un naufrage. — Il ne reste rien de ses écrits. Platon a réfuté l'une de ses doctrines. « Protagoras, dit-il, prétend que l'homme est la mesure de toutes choses : ce qui revient à dire que chaque chose est réellement ce qu'elle apparaît à chacun de nous; de là une inévitable confusion entre l'être et le néant, entre le bien et le mal. » (V. THÉÉTÈTE et PROTAGORAS de Platon.)

Protais (Saint). V. GERVAIS (Saint).

Proté, l'une des îles Stœchades, auj. *Porquerolles*.

Protecteur, titre donné en Angleterre à Richard d'York et à Richard, duc de Glocester, qui prirent la régence, le premier au nom de Henri VI, 1455, et le second, au nom d'Edouard V, 1483. — Cromwell et son fils Richard s'appelèrent aussi *protecteurs*, 1653-59.

Protecteur de France, cardinal qui avait la défense des intérêts de la France à Rome.

Protée, dieu marin, fils de Neptune et de la nymphe Phénice, ou de l'Océan et de Téthys, né en Macédoine. Irrité des crimes de ses fils, il s'enfuit en Egypte, où il garda les troupeaux de Neptune. Il savait l'avenir, mais il ne le révélait qu'à ceux qui l'y contraignaient, malgré les formes qu'il prenait pour leur échapper.

Protée, roi d'Egypte, successeur de Phéron, selon

une tradition qui le représente comme ayant gardé Hélène pendant le siége de Troie.

Protésilas, fils d'Iphiclus, quitta Philace (Thessalie), le lendemain de son mariage avec Laodamie, pour se rendre au siége de Troie. Il débarqua le premier et fut tué par Hector, ainsi qu'un oracle l'avait annoncé pour le Grec qui descendrait le premier sur le rivage troyen.

Protestants, nom donné à toutes les sectes religieuses qui se sont séparées de l'Eglise catholique depuis le commencement du XVIe siècle. Il ne s'appliqua d'abord qu'aux seuls luthériens, à cause de la *Protestation* lancée par eux contre la décision de la diète de Spire, qui leur interdisait toute propagation de leurs doctrines en Allemagne, 1529. Dans cet acte célèbre ils posaient, en effet, le principe qui sert de lien commun aux communions diverses venues après Luther, *le libre examen*, c'est-à-dire la libre interprétation des Ecritures, en dehors de la tradition et de l'autorité des conciles (V. *Anglicans*, *Anabaptistes*, *Calvinistes*, *Luthériens*, *Presbytériens*, *Quakers*, *Piétistes*, etc.). — Le protestantisme est aujourd'hui la religion des Etats Scandinaves, de l'Allemagne du Nord, de Bade, du Wurtemberg, de la Grande-Bretagne, des provinces baltiques de la Russie, des Etats-Unis d'Amérique, d'une partie de la Hollande, de la Suisse, de la France, de l'empire d'Autriche, et des colonies anglaises, hollandaises et danoises.

Protet (Auguste-Léopold), contre-amiral français, 1808-1862, élève de l'Ecole de marine d'Angoulême, était capitaine de frégate en 1846. Gouverneur du Sénégal et capitaine de vaisseau, il enleva le fort de Dinmar, en 1854. Contre-amiral en 1861, commandant de la station navale dans les mers de la Chine, il se joignit à l'amiral anglais Hope, pour combattre l'insurrection des Taepings. Il fut tué au combat de Na-Kio.

Proti. V. Princes (Iles des).

Protocole, terme autrefois en usage pour désigner certains actes judiciaires. Auj. il a, en diplomatie, le sens de procès-verbal.

Protogène, peintre grec, né à Caunus (Carie), vers 360 av. J. C., résida presque toujours à Rhodes. Jusqu'à l'âge de 50 ans, il vécut en peignant des vaisseaux. Apelle, qui révéla le génie de cet artiste aux Rhodiens, lui reprochait de manquer de grâce. Protogène travaillait très-lentement; il consacra sept ans à composer son tableau d'*Ialysus*, dieu tutélaire de Rhodes. Démétrius Poliorcète, pendant le siége de Rhodes, ordonna d'épargner le quartier où était son atelier. Il mourut vers 300.

Protonotaires apostoliques, secrétaires de la chancellerie romaine. C'est aussi un titre honorifique.

Protosyncelle. V. Syncelle.

Proudhon (J.-B.-Victor), jurisconsulte, né à Chanans (Doubs), en 1758, remplit, pendant la Révolution, diverses fonctions dans la magistrature. Il fit ensuite un cours de législation à Besançon, et, à partir de 1806, à la faculté de droit de Dijon. Il mourut en 1838. On cite de lui: *Cours de législation et de jurisprudence françaises sur l'état des personnes*, 2 vol. in-8°; *Cours de droit français sur l'état des personnes*, 2 vol. in-8°; *Traité des droits d'usufruit, d'usage, d'habitation et de superficie*, 9 vol. in-8°. « C'est, dit Toullier, un ouvrage consommé qu'on ne surpassera point. » Il a encore donné: *Du domaine public*, 5 vol.; *Du domaine de propriété*, 3 vol.

Proudhon (Pierre-Joseph), publiciste, de la famille du précédent, né à Besançon en 1809, était fils d'un tonnelier. Il suivait gratuitement les cours du collége de Besançon, quand, à 18 ans, il fut forcé d'entrer dans un atelier d'imprimerie. S'occupant de théologie et d'économie politique, au milieu de ses travaux typographiques, il publia une défense de la *Célébration du dimanche*, 1839, et un mémoire : *Qu'est-ce que la propriété?* 1840, qui d'abord passa inaperçu. Il dirigea ensuite, à Lyon, un service de transport par eau, 1842-1848, et présenta un système d'économie sociale dans ses *Contradictions économiques*, 1846. Devenu, après la révolution de février 1848, rédacteur du journal *le Représentant du peuple*, il acquit une notoriété si rapide qu'il fut porté à l'Assemblée constituante par 77,000 électeurs de la Seine (juin). Il y demanda, le 31 juillet suivant, que l'Etat s'emparât du tiers des fermages, des loyers et des intérêts du capital, afin d'établir la gratuité du crédit. Il poursuivait en même temps une vive polémique contre divers personnages dans son journal, qui, supprimé trois fois, reparut trois fois sous des titres différents, 1848-1850. Il essayait aussi d'arriver à la gratuité du crédit en créant une *Banque du peuple*, 1849. Frappé d'une détention de deux ans à Sainte-Pélagie, 1850-1852, pour délit de presse, il écrivit divers ouvrages où il reproduisit ses doctrines économiques. En 1856, il donna le *Manuel du spéculateur à la Bourse*, et, en 1858, *De la justice dans la Révolution et dans l'Eglise*. Condamné à trois ans de prison pour ce dernier livre, il se retira en Belgique et obtint, plus tard, remise entière de la peine. Il mourut à Paris en 1865.

Prouille, monastère célèbre de religieuses, fondé par saint Dominique, à 20 kil. de Carcassonne, en 1206. Il a duré jusqu'à la Révolution.

Proust (Louis-Joseph), chimiste, 1754-1826, obtint au concours la place de pharmacien de la Salpêtrière, à Paris. En 1784, il accompagna Pilâtre de Rozier dans une ascension à l'aide d'une montgolfière, puis se rendit en Espagne, où le roi Charles IV lui créa un riche laboratoire: il y découvrit le sucre de raisin, 1799. Il revint en France, ruiné par l'invasion de 1808, et entra à l'Académie des sciences, 1816. Ses travaux, insérés la plupart dans le *Journal de physique*, ont établi la théorie des équivalents, d'après laquelle les corps se combinent suivant des proportions invariables.

Provéditeurs, agents chargés du gouvernement des territoires soumis à la république de Venise. Le *provéditeur commun* était chargé de la police à Venise; le *provéditeur de la mer* était payeur de la flotte.

Provence, *Provincia*, province et gouvernement de l'anc. France, au S. E., entre la Méditerranée au S., les Alpes Maritimes et le Var à l'E., le Rhône inférieur à l'O., le comtat Venaissin et le Dauphiné au N. — Capit., *Aix*. — On la divisait en *Haute-Provence* au N. E. (sénéchaussées de Forcalquier, Digne, Sisteron et Castellane, vallée de Barcelonnette), et *Basse-Provence* au S. (sénéchaussées de Grasse, Draguignan, Hyères, Toulon, Brignoles, Aix, Marseille, Arles). Traversée par les Alpes de Provence et leurs ramifications, elle était arrosée par le Rhône, la Durance et ses affluents, par l'Arc, la Veaune, la Siagne, l'Argens et le Var. Les Alpes provençales sont déboisées et dévastées par les troupeaux transhumants. Au S. O. sont les landes de la Crau et de la Camargue. Oliviers, arbres à fruits, culture des fleurs, etc., sur le littoral. Ce dernier présente les rades de Marseille, Toulon et Hyères, les golfes de la Ciotat, Fréjus, Napoule, Jouan, etc.; les presqu'îles Cépet et de Giens, et les îles d'Hyères et de Lérins. — En 1790, la Provence a formé les départements des Bouches-du-Rhône, des Basses-Alpes et du Var, et une partie du département de Vaucluse. En 1860, on a détaché du départ. du Var l'arrond. de Grasse, pour le rattacher au départ. des Alpes-Maritimes.

Histoire. — Dans l'antiquité, les peuplades ligures des Salyes, des Oxybes, des Deceates, etc., habitaient l'intérieur du pays dont Marseille et ses colonies bordaient le rivage. Appelés au secours de Marseille contre les indigènes, 154 av. J. C., les Romains s'y établirent par la fondation d'Aix, 122, et donnèrent à leurs premières conquêtes en Gaule le nom de *Provincia* ou de *Narbonaise* (V. ces mots). Au IVe siècle, on retrouve la Provence actuelle dans la Narbonaise IIe, dans le sud de la Viennoise et des Alpes-Maritimes. Elle avait atteint un haut degré de civilisation, quand survinrent les invasions barbares. Conquise par Euric, arrachée aux Wisigoths par Gondebaud, et aux Bourguignons par le grand Théodoric, elle fut livrée par l'ostrogoth Vitigès aux Francs. A la fin du VIIe siècle, elle fut presque indépendante; mais Charles-Martel la replaça sous le joug des Austrasiens, qu'elle subit jusqu'au traité de Verdun, 843. Alors elle entra dans la Lotharingie (V. ce nom), et douze ans après, dans le *royaume de Provence*, créé pour Charles, fils de Lothaire Ier, 855-863. Charles le Chauve la rattacha à la France, 863, mais le gendre de ce prince, Boson, l'enleva à son beau-frère, Louis II le Bègue, avec le reste de la Bourgogne cisjurane (V. ce nom), 879. La réunion de ce dernier territoire à la Bourgogne transjurane, sous le nom de *royaume d'Arles*, 933, fit un moment de la Provence la tête d'un nouvel Etat, qui, en 1033, passa sous la domination incertaine et précaire des empereurs d'Allemagne. Au milieu de l'anarchie féodale et des invasions des Sarrasins (V. *Fraxinet*), les comtes ou gouverneurs de Provence accrurent leur pouvoir et devinrent héréditaires en 1063. Au XIIe siècle, le mariage de Douce avec Raymond-Bérenger, comte de Barcelone, 1112, l'unit à un puissant Etat maritime, mais qui ne put lui conserver le *marquisat de Provence* (territoire situé au N. de la Durance), cédé pour 145 ans aux comtes de Toulouse, 1125. A l'extinction de la maison de Barcelone, 1245, l'héritière Béatrix

la porta à un frère de saint Louis, Charles d'Anjou, qui dompta les républiques de Provence, Marseille, Arles, Aix, Avignon, et l'unit, en 1266, à son royaume des Deux-Siciles. Après les règnes de Charles II le Boiteux, de Robert et de Jeanne, 1285-1382, elle passa par adoption aux princes de la seconde maison d'Anjou, Louis Ier, Louis II, Louis III, René, Charles du Maine, 1382-1481, et enfin à la France, sous Louis XI, qui, comme tous ses successeurs, jusqu'en 1786, prit le titre de comte de Provence. — Au XVIe siècle, elle fut envahie par Bourbon, général de Charles-Quint, 1524, par Charles-Quint, 1536, et par le duc de Savoie, Charles-Emmanuel Ier, auquel les ligueurs du pays avaient offert l'anc. couronne d'Arles, 1590. Au XVIIIe siècle, elle fut aussi menacée trois fois par les Impériaux, 1707, 1746, 1800.

Provence (Comte de). V. LOUIS XVIII.

Proverbes, un des livres de la Bible, dont l'auteur est Salomon.

Providence, port des Etats-Unis, l'une des deux capitales de l'Etat de Rhode-Island, au fond de la baie de Narragansett, et à l'embouchure de la rivière Providence, à 700 kil. N.E. de Washington, par 41° 49′ lat. N., et 73° 45′ long. O.; 69,000 hab. Cabotage et pêche. Cotonnades et lainages; quincaillerie, farines, etc.

Providence, l'une des îles Lucayes, au S. du canal de son nom, et au N. E. du grand banc de Bahama, par 25° 4′ lat. N., et 79° 42′ long. O. Elle renferme *Nassau*, capitale des Lucayes. Bois, sel. — On l'appelle aussi NOUVELLE-PROVIDENCE, par opposition à la VIEILLE-PROVIDENCE, île de la mer des Antilles, située par 82° 51′ long. O., et 13° 26′ lat. N.

Providence (Canal de la), détroit des îles Lucayes, entre le petit banc de Bahama au N., et le grand banc au S.

Province (Rome), terme appliqué, à l'origine, par les anc. Romains, à tout territoire conquis en dehors des limites de l'Italie péninsulaire, et soumis directement à la République. La situation en était réglée, dès le début, par un acte ou *formule* qui détruisait ou modifiait plus ou moins gravement la constitution antérieure. Selon les principes de la politique romaine, on s'attachait à créer des intérêts différents en divisant les villes en *cités alliées*, en *colonies latines* et en *villes sujettes*. — Sous la République, chaque année, arrivait de Rome, dans les provinces, un gouverneur désigné le plus souvent par le sort, et appelé *proconsul*, *préteur* ou *propréteur* (V. ces mots). Investi de la plénitude de l'autorité civile et militaire, il administrait encore les finances par l'intermédiaire du *questeur* (V. ce mot). Il rendait un *édit* (V. EDIT DU PRÉTEUR), indiquant les principes qu'il suivrait dans les cas non prévus par les lois. Il jugeait en appel dans les *conventus juridici*, circonscriptions judiciaires de chaque province. Malgré l'institution des tribunaux permanents, *quæstiones perpetuæ* (V. ce mot), 149 av. J. C., les provinciaux n'avaient nulle garantie contre le despotisme et l'avidité des gouverneurs, que protégeaient soit leurs alliances à Rome, soit leur connivence avec les *publicains* (V. ce mot). — L'avénement de l'empire entraîna une nouvelle organisation des provinces. Auguste les partagea, 27 av. J. C., entre le sénat et l'empereur. Les provinces *sénatoriales*, n'étant pas occupées par des troupes, avaient des proconsuls annuels, investis seulement de l'autorité civile; les provinces *impériales*, plus récemment conquises ou situées sur les frontières, avaient des garnisons, et, par suite, étaient soumises à des *lieutenants* de l'empereur, *legati* (*propréteurs*, *préfets* ou *présidents*), nommés pour un temps indéterminé, et armés de l'autorité civile et militaire. Dans les unes et dans les autres, il y avait des *procurateurs* (V. ce nom), chargés exclusivement de l'administration financière dans les provinces impériales, et la partageant avec les proconsuls dans les provinces du sénat. Les deux premiers siècles de l'empire furent une époque heureuse pour les provinces. Tibère et Domitien, si justement détestés à Rome, sont de vigilants administrateurs au dehors. Adrien rend l'*Edit perpétuel* pour servir de modèle aux édits des préteurs, 1 1. Caracalla lui-même se signale en achevant l'unité de l'empire par la diffusion du droit de cité. — L'organisation des provinces reçut une troisième et dernière modification au IVe s. de J. C., à la suite des efforts de Constantin pour mettre fin au despotisme militaire par la dislocation des grandes circonscriptions administratives (V. PRÉFECTURES, DIOCÈSES), et la séparation complète des fonctions civiles, militaires et financières.

Enumération des provinces.— Sous la République, on créa successivement 17 provinces: 1° Sicile, 241-210 av. J. C.; 2° Corse et Sardaigne, 238; 3° Espagne citérieure, 197; 4° Espagne ultérieure; 5° Gaule cisalpine, avec Ligurie et Istrie, 165; 6° Macédoine, avec Illyrie, Epire et Thessalie, 147; 7° Achaïe, 146; 8° Afrique carthaginoise, 146; 9° Asie ou anc. royaume de Pergame, 129; 10° Gaule Narbonaise, 120; 11° Cilicie avec Pamphylie, Chypre, etc., 92-58; 12° Bithynie et partie du Pont, 75-65; 13° Syrie et Phénicie, 64; 14° Cyrénaïque et Crète, 96-63; 15° Gaule transalpine, 50; 16° Numidie, 46; 17° Egypte, 30. — Auguste y ajouta la Pannonie, la Rhétie, la Vindélicie, le Norique, la Dalmatie et l'Illyrie septentrionale en Europe, et la Galatie en Asie. Il démembra aussi certaines provinces anc., et en porta le nombre total à 29, qui furent ainsi réparties entre le sénat et l'empereur. Au sénat: 1° Sicile; 2° Sardaigne et Corse; 3° Bétique; 4° Macédoine, etc.; 5° Achaïe; 6° Crète; 7° Gaule Narbonaise; 8° Asie proconsulaire; 9° Bithynie, avec Paphlagonie et Pont; 10° Chypre; 11° Afrique proconsulaire, Numidie et Cyrénaïque. A l'empereur: 1° Lusitanie; 2° Tarraconaise; 3° Aquitaine; 4° Lyonnaise ou Celtique; 5° Belgique; 6° Dalmatie, avec Illyrie septentrionale; 7° Rhétie et Vindélicie; 8° Norique; 9° Pannonie; 10° Mœsie; 11° et 12° Germanie supérieure et inférieure; 13° Alpes maritimes; 14° Syrie; 15° Galatie; 16° Pamphylie; 17° Cilicie; 18° Egypte. L'Italie (V. ce nom), agrandie de la Gaule Cisalpine, n'entra que sous Adrien au nombre des provinces. — Après Auguste, on réunit à l'empire la *Cappadoce*, la *Comagène*, et la *Cilicie Trachée*, sous Tibère; la *Lycie*, la *Thrace*, la *Mauritanie* et la *Palestine*, sous Claude; les *Alpes Cottiennes* et le *Pont Polémoniaque*, sous Néron; la *Bretagne*, sous Domitien; l'*Arabie Pétrée*, l'*Arménie*, la *Mésopotamie*, l'*Assyrie* et la *Dacie*, sous Trajan; la *Palmyrène*, sous Aurélien, etc. Malgré les cessions de territoires faites par Adrien et Aurélien (V. ces noms), on comptait, grâce à des remaniements nouveaux dans les circonscriptions administratives, 64 provinces à l'avénement de Dioclétien. Sous Théodose le Grand, il y en aura 118, que l'on trouvera aux articles OCCIDENT et ORIENT.

Province (Eglise), nom donné, dans les ordres religieux, à une circonscription territoriale renfermant un certain nombre de leurs maisons, et le plus souvent distincte des divisions civiles. A la tête est un *provincial* qui reçoit et transmet les instructions du supérieur général de l'ordre. — On appelle aussi *province ecclésiastique* l'ensemble des diocèses suffragants d'un même archevêché.

Province ou **Province romaine,** nom primitif du territoire qui, en 27 av. J. C., s'appela NARBONAISE (V. ce mot). — La Provence moderne, qui en a tiré son nom, n'en était qu'une partie.

Provinces-Unies, nom que prirent, en 1579, par l'*union d'Utrecht*, les provinces septentrionales des Pays-Bas, soulevées contre Philippe II. Elles étaient d'abord au nombre de 5: Hollande, Zélande, Utrecht, Gueldre et Frise. Over-Yssel accéda à l'*union* en 1580, et Groningue en 1594. — La république fédérative des Provinces-Unies, 1579-1795, porta aussi le nom de la plus importante de ses provinces, la Hollande (V. ce mot).

Provincial d'un ordre religieux. V. PROVINCE (Eglise).

Provins, ch.-l. d'arr. de Seine-et-Marne, sur la Voulzie et le Durtain, à 48 kil. E. de Melun, par 48° 33′ 4″ lat. N., et 0° 57′ 29″ long. E.; 7,267 hab. Eaux minérales ferrugineuses. Cuirs, chaux, laine. Farines pour l'approvisionnement de Paris: roses dites de Provins, etc. Bâtie sur une colline que domine l'église de Saint-Quiriace, cette ville a été très-importante au moyen âge, sous les comtes de Champagne, dont plusieurs y résidèrent. Ses foires étaient renommées.

Proviseur, chef d'un lycée dans l'université de France. Avant la Révolution, ce nom s'appliquait: 1° au supérieur des colléges de Sorbonne (V. PRIEUR DE SORBONNE) et d'Harcourt; 2° à un fonctionnaire du collége de Navarre remplissant les fonctions d'économe.

Provisions, lettres conférant, suivant les cas, un bénéfice vacant, ou bien une charge de judicature ou de finance.

Provisions d'Oxford. V. OXFORD.

Proxènes, fonctionnaires des anc. républiques grecques, chargés d'un double rôle: 1° ils connaissaient des différends survenus entre étrangers; 2° ils exerçaient, envers eux et au nom de l'Etat, les devoirs de l'hospitalité, et, par suite, se trouvaient appelés à loger les ambassadeurs

Proyart (L'abbé Liévin-Bonaventure), historien, né à Arras, 1743-1808, fut principal au collége du Puy, puis chanoine d'Arras. Émigré sous la Révolution, il rentra en 1801, et fut détenu à Bicêtre pour avoir écrit une *Histoire de Louis XVI*, 5 vol. in-8°, 1805. On a encore de lui : *l'Écolier vertueux; Vie du dauphin, père de Louis XVI; Vie du dauphin, père de Louis XV; Histoire de Stanislas, roi de Pologne; Vie de Marie Leczinska*, etc. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées en 17 vol., 1819.

Prudence (Aurelius Prudentius Clemens), poëte latin chrétien, né près de Tarragone, en 348, fut successivement avocat, juge, gouverneur de cité, soldat, enfin attaché à la cour d'Honorius. Ayant perdu une partie de sa fortune, il revint, vers 406, finir sa vie en Espagne, dans la prière et l'étude des lettres. — On a de lui un grand nombre de poésies qui se ressentent de la décadence littéraire. La dernière des nombreuses éditions de Prudence est celle de Dressel, Leipzig, 1860, in-8°.

Prudence (Saint), évêque de Troyes vers 846, était né en Espagne, et mourut en 861. On a de lui un *Traité de la prédestination contre Scot Erigène*. Fête, le 6 avril.

Prudhomme (Louis-Marie), littérateur, né à Lyon en 1752, était relieur à Paris en 1789. Auteur de hardis pamphlets, il publia un journal, *les Révolutions de Paris*, 1789-1794, dans lequel il attaquait les vieilles institutions avec violence. Après un court emprisonnement, sous la Terreur, il se fit imprimeur-libraire, et mourut en 1830. — On cite de lui : *Histoire impartiale de la révolution; Dictionnaire universel de la France; Géographie de la république française*, 1795, etc. Il a réimprimé le *Dictionnaire historique* de Chaudon, etc.

Prud'hommes, *prudentes homines*, nom donné, dans le moyen âge : 1° aux notables d'une cité, magistrats municipaux, chefs de corporations, etc.; 2° aux experts désignés par un tribunal pour examiner et estimer la valeur d'une chose contestée; 3° à des juges chargés de prononcer dans les débats entre marchands, etc.

Prud'hommes (Conseil de), tribunaux de conciliation, institués par Napoléon Ier, 1806, pour prononcer dans les différends entre patrons et ouvriers. Ils se composent de prud'hommes patrons et de prud'hommes ouvriers, élus par leurs pairs. Ils sont divisés, selon l'importance industrielle des villes où ils sont établis, en groupes ou sections représentant un certain nombre d'industries.

Prud'hon (Pierre), peintre, né à Cluny (Saône-et-Loire), en 1758, était le 13e enfant d'un tailleur de pierre. Confié au directeur de l'École des beaux-arts de Dijon, par l'évêque de Mâcon, il obtint le prix fondé par les États de Bourgogne, et put alors se rendre à Rome, où il passa cinq ans, 1784-1789. A son retour, il fut longtemps obligé, pour vivre, d'exécuter des dessins de vignettes, et de faire des portraits. Malgré le succès de son tableau représentant *la Sagesse et la Vertu descendant sur la terre*, il n'obtint qu'en 1816 d'être admis à l'Institut. Son chef-d'œuvre est : *la Justice et la Vengeance divine poursuivant le Crime*, 1808. Prud'hon mourut en 1823. La grâce de son pinceau l'a fait appeler le Corrége français.

Prum ou **Pruym**, v. de Prusse (prov. du Rhin), sur la Prum, dans l'arrond. et à 50 kil. N. O. de Trèves; 3,000 hab. Autrefois abbaye de bénédictins célèbre dans l'histoire des Carlovingiens, et sécularisée lors de la Révolution française.

Prunelli-di-Fiumorbo, ch.-l. de canton de l'arr. et à 51 kil. S. E. de Corte (Corse); 740 hab.

Prusa, nom de deux villes de l'anc. Bithynie, bâties par Prusias Ier, qui leur donna son nom : 1° *Prusa ad Olympum*, fondée au pied de l'Olympe, au S. et non loin du Cios, auj. *Brousse;* 2° *Prusa ad Hypium*, à l'E. et dans le voisinage de la précédente.

Prusias, nom de deux rois de Bithynie. Prusias Ier *le Boiteux*, 228-179 (?) av. J. C., fils de Ziélas, vainquit les Galates, 216, s'allia à Philippe V, 207, et aux Romains, 190. Vainqueur d'Eumène II, roi de Pergame, grâce au génie d'Annibal, il ne refusa point cependant de livrer ce grand homme à Flamininus. — Prusias II *le Chasseur*, 179-149, fils du précédent, se signala par ses basses adulations dans un voyage à Rome, 167, attaqua Attale II de Pergame, 196, et ordonna de tuer son propre fils, Nicomède, ce qui amena un soulèvement des Bithyniens, dans lequel Prusias II périt.

Prusse propre, province du royaume de Prusse, bornée au N. par la Baltique, à l'O. par la Poméranie, au S. par Posen et la Pologne russe, à l'E. par la Pologne russe et la Russie. Sup., 62,458 kil. carrés; pop., 3 137,545 hab., en majorité protestants. Le ch.-l. est *Kœnigsberg*.

La côte maritime présente les lagunes dites *Frische-Haff* et *Curische-Haff*. L'intérieur, marécageux, sablonneux et couvert de bois, est peu fertile, sauf dans le voisinage des bouches de la Vistule et du Niémen. On en tire surtout des céréales et du bétail. Les richesses minérales ne sont pas considérables. Sur les côtes on trouve de l'ambre jaune. — Divisée, autrefois, en Prusse occidentale et Prusse orientale, cette province forme aujourd'hui quatre districts : Dantzig, Marienwerder, Gumbinnen, Kœnigsberg.

Les Prussiens, peuple d'origine slave, apparaissent dans l'histoire vers la fin du xe s., où saint Adalbert de Prague et le moine saint Bruno leur portèrent l'Évangile. Mais, malgré le zèle des missionnaires et les efforts des Polonais, qui eurent à repousser souvent leurs incursions, ils ne furent convertis que par les chevaliers Teutoniques, qu'appela Conrad, duc de Masovie, 1230. Conquérants du pays, ces derniers attirèrent des colons allemands, bâtirent Thorn, Marienwerder, Elbing, puis Marienbourg, qui, en 1309, devint le chef-lieu de l'ordre. Au xve s., à la suite d'une lutte prolongée contre la Pologne, les chevaliers lui cédèrent, par le traité de Thorn, 1466, la Prusse occidentale et l'Ermeland (*Warmie*). Kœnigsberg devint alors la résidence du grand-maître. Cette dernière dignité fut conférée, en 1511, à Albert de Brandebourg, qui, en 1525, embrassa la Réforme, et sécularisa la Prusse à son profit : il en fit un duché héréditaire relevant de la Pologne. Après la mort de son fils, Albert-Frédéric (1568-1618), la Prusse passa à Jean-Sigismond, électeur de Brandebourg, et, sous cette dynastie, finit par s'affranchir de toute suzeraineté, 1657, et même par recouvrer la Prusse occidentale, que les démembrements de 1772 et de 1793 détachèrent de la Pologne. V. Prusse (Royaume de).

Prusse rhénane. V. Rhin (Province du).

Prusse (Royaume de), en allemand *Preussen*, en latin *Borussia*, l'un des cinq grands États européens. Il a, depuis 1866, les limites suivantes : — Il touche, au N. O., la mer du Nord, Oldenbourg, le Danemark (Jutland) et la mer Baltique; au N., le Mecklembourg et la mer Baltique; à l'E., la Russie; au S., l'empire d'Autriche (Silésie, Bohême), la Saxe (royaume et duchés), la Bavière propre, la Hesse-Darmstadt, la Bavière rhénane et la France; à l'O., le grand-duché de Luxembourg, la Belgique et la Hollande. Sa superficie, avant 1866, était de 279,000 kil. carrés; elle est actuellement de 352,492 kil. carr., avec les *haffs* de la Baltique.

Le royaume de Prusse comprend 11 prov., qui se divisent elles-mêmes en régences ou arrondissements. On peut les classer ainsi : I. Anc. provinces de l'Est : Prusse propre; grand-duché de Posen; Brandebourg; Poméranie; Silésie; Saxe. II. Anc. provinces de l'O. : Westphalie; province du Rhin (et, en outre, principautés de Hohenzollern et port de Jahde). III. Provinces récemment annexées : Slesvig-Holstein; — Hanovre; — Hesse-et-Nassau (comprenant, de plus, Hesse-Hombourg, Francfort-sur-le-Mein, et une partie de la Franconie bavaroise). Le *Lauenbourg* n'est rattaché à la Prusse que par un lien personnel. (V. les noms cités pour les détails).

Les côtes, baignées par la mer du Nord, sont basses, sablonneuses, découpées par les embouchures de l'Ems, du Weser, de l'Elbe et de l'Eyder. La plupart des îles se rattachent au Slesvig-Holstein. — Les côtes de la Baltique, plates et basses à l'E., y présentent trois lagunes (Pomersche-Haff ou Stettiner-Haff, Frische-Haff, Curische-Haff), le golfe de Dantzig, les îles de Poméranie (V. ce nom). A l'O., on trouve les îles de Fehmarn et d'Alsen, et la rade profonde de Kiel. — Le versant de la mer du Nord, traversé par les ramifications des Vosges (Hundsrück), des Ardennes (Eifel), et des monts de Thuringe (Harz, etc.), est arrosé par le Rhin, l'Ems, le Weser, l'Elbe, l'Eyder et leurs affluents. Le versant de la Baltique, région plate, souvent marécageuse et boisée, n'est montueux qu'au S., sur la frontière de Bohême, où l'on trouve les ramifications des monts des Géants. Il est arrosé par l'Oder, la Vistule, la Passarge, la Prégel et le Niemen.

Le climat, froid partout, est humide dans le Nord. La richesse des diverses provinces est très-inégale. La Prusse propre, malgré ses marécages, le Brandebourg, malgré ses sables, donnent un excédant de grains. On cultive le lin, le chanvre, le houblon et la betterave

La vigne croît dans quelques cantons de la Silésie et dans les provinces du Rhin. Il y a de vastes forêts, surtout dans la Prusse propre, la Silésie et la Westphalie. Élevage considérable de bestiaux. Chevaux renommés du Slesvig-Holstein, du Hanovre, de la Saxe, de la Silésie et de la Prusse propre. La Silésie, la Saxe, le Hanovre et la province du Rhin, sont au premier rang pour les produits métallurgiques (fer, zinc, cuivre, plomb, arsenic, manganèse, antimoine, cobalt, alun, vitriol, graphite, etc.). Eaux minérales de Hesse-et-Nassau.

L'industrie prussienne, créée par les réfugiés français au XVIIe s., égale celle de l'Angleterre et de la France. On cite surtout les toiles (Silésie, Westphalie, Prusse propre, Hanovre, etc.), les lainages, les cotonnades, les armes, les produits métallurgiques et les cuirs de la province rhénane, les articles en fer et en cuivre de la Silésie, les draps fins de la Saxe, les produits chimiques de la Westphalie, de la Saxe et du Brandebourg; les soieries, les glaces, le papier, le tabac, les sucres, les farines. Le commerce extérieur a été favorisé par le *Zollverein* (V. ce mot).

La population du royaume de Prusse est de 25,700,000 habitants, dont 19,000,000 pour les anc. provinces. Il y a environ 8,000,000 de catholiques, 325,000 israélites; les autres sont protestants, et l'allemand est la langue la plus répandue; dans l'E., 400,000 individus parlent divers dialectes slaves, et au S. O. le wallon. L'instruction est obligatoire, mais cette prescription est souvent éludée.

Les revenus publics s'élèvent à 800 millions de francs. La dette est de 1,250 millions de francs en capital, dont 1,150 millions pour les anciennes provinces. La flotte était, en 1867, de 87 bâtiments portant 549 canons. L'armée se composait de 300,000 soldats (pied de paix), et de 972,000 (pied de guerre). Elle se divise en troupes de campagne (287,000 h. et 511,000 h.), de dépôt (180,000 hom., appelés seulement en temps de guerre), et de garnisons (129,000 et 260,000 soldats). Il faut y joindre environ 20,000 officiers, qui portent à 972,000 hommes l'effectif complet de l'armée prussienne, indépendamment des contingents de la Confédération de l'Allemagne du Nord et des États de l'Allemagne du Sud, qui sont placés sous la direction suprême de la Prusse. V. le *Supplément* pour l'état actuel.

La Prusse est une monarchie constitutionnelle. Le roi partage le pouvoir avec la Chambre des *seigneurs* et avec la Chambre des *députés*; celle-ci dérive d'une élection à deux degrés.

Histoire. — L'histoire du royaume de Prusse n'est guère que la suite des agrandissements de la maison de Hohenzollern (V. ce nom). Frédéric VI, burgrave de Nuremberg, établit sa famille dans l'électorat de Brandebourg, qui devint comme le berceau et le centre de la future monarchie, 1417. Joachim II, en 1539, la rattacha à la Réforme. Au XVIIe siècle, elle fit des progrès continuels. Jean-Sigismond marqua, en quelque sorte, la limite extrême des accroissements de sa maison, en héritant, à l'O., de Clèves, la Marck et Ravensberg, 1614, et, au N. E., du duché de Prusse (V. Prusse propre), 1618. Son successeur, le *grand électeur*, Frédéric-Guillaume, s'affermit, au centre, par l'acquisition de la Poméranie ultérieure, de l'archevêché de Magdebourg, des évêchés de Halberstadt, Minden et Camin, et du comté de Hohenstein, 1648. Adversaire déjà redoutable de Louis XIV, il accueillit les protestants français bannis par la révocation de l'édit de Nantes. Sous le règne suivant, la maison de Hohenzollern acquit Nordhausen et Quedlimbourg, en Saxe, Tecklembourg, en Westphalie, Meurs près du Rhin, et même, en Suisse, Neuchâtel et Valengin. L'électeur Frédéric III donna encore à sa famille la consécration de la dignité royale; en 1701, il prit solennellement à Kœnigsberg le titre de roi de Prusse, avec le nom de Frédéric Ier.

Au XVIIIe siècle, les princes de Brandebourg s'attachèrent, avant tout, à se fortifier dans la partie orientale de leur monarchie; ils visèrent à la rendre plus compacte. Frédéric-Guillaume Ier acquit, à l'O., la Haute-Gueldre, 1714, et quelques petits territoires, tandis qu'au N. E., il enlevait à la Suède Stettin, avec la moitié de la Poméranie citérieure et les îles d'Usedom et de Wollin, 1720. Frédéric II, 1740-1786, hérita à l'O. d'une petite province isolée, l'Ostfrise, 1743; mais à l'E., il mettait la main sur la Silésie, 1741, et pour la conserver, affrontait, dans la guerre de Sept ans, 1756-1763, une coalition des trois premières puissances du continent. Il arrivait encore à unir son duché de Prusse à la Poméranie et au Brandebourg, par les acquisitions qu'il fit, lors du premier démembrement de la Pologne (Prusse polonaise presque en entier, Posen, etc.). Son successeur, Frédéric-Guillaume II, poursuivit le même but, en prenant part aux démembrements de 1793 et de 1795. Il reçut alors la plupart des territoires qui composèrent le grand-duché de Varsovie, en 1807. Grâce au génie du grand Frédéric, la Prusse était devenue la rivale heureuse de l'Autriche, en Allemagne, et, en même temps, l'arbitre de l'Europe.

La Révolution française faillit être fatale à la monarchie prussienne. D'abord elle dut abandonner à la France, non toutefois sans compensation, ses domaines de la rive gauche du Rhin, 1795, puis Neuchâtel, 1806, et à la Bavière, Anspach et Baireuth, antiques possessions de la dynastie qui lui étaient revenues en 1791. Plus tard, le traité de Tilsitt lui arracha tout ce qu'elle gardait encore dans l'Allemagne occidentale, et, à l'E., créa contre elle et à ses dépens le grand-duché de Varsovie, 1807. Le royaume ne se composait plus que de quatre provinces : Brandebourg, Silésie, Poméranie, et Prusse propre, moins Dantzig. Il se reconstitua, par la chute de Napoléon Ier, plus fort et plus étendu qu'auparavant; si, en 1815, Frédéric-Guillaume III ne recouvra que Posen, c'est-à-dire le cinquième du grand-duché de Varsovie, il se dédommagea en occupant les deux tiers de la Saxe, la Poméranie suédoise, et, dans l'Allemagne occidentale, les territoires dont on a formé les provinces de Westphalie et du Rhin. En réalité, il ne cédait que Hildesheim, l'Ostfrise, Anspach, Baireuth et ses domaines polonais les moins faciles à contenir. Pendant les 50 années suivantes, la Prusse n'a acquis que les deux principautés de Hohenzollern, 1850, et le port de Jahde, 1854, et en revanche, elle a abandonné toute prétention sur Neuchâtel, 1857.

C'est en 1864, que la Prusse est rentrée dans sa voie d'agrandissements rapides. Unie d'abord à l'Autriche, elle a enlevé au Danemark les duchés de Slesvig, de Holstein et de Lauenbourg, mais elle n'obtint en propriété exclusive que le dernier (traité de Gastein, 1865). L'inspirateur de cette politique envahissante, le comte de Bismark, ministre de Guillaume Ier, se tourna ensuite contre l'Autriche elle-même, qui fut battue complétement à Sadowa, juillet 1866. Le traité de Prague (août), en excluant l'Autriche de l'Allemagne, livra toute cette immense contrée à l'ambition prussienne : la Prusse s'empara alors du Slesvig-Holstein, du Hanovre, de la Hesse-Cassel, de Nassau, de la Hesse-Hombourg, de Francfort-sur-le-Mein, et d'une partie de la Franconie bavaroise. Elle constitua alors la confédération de l'Allemagne du Nord, qui mit sous sa suprématie absolue 21 petits États allemands et 5,000,000 hommes. Elle imposa aux États indépendants de l'Allemagne du Sud des traités militaires qui lui donnaient en temps de guerre la direction complète de leurs armées. Elle a commencé enfin l'absorption de tous les États allemands en réunissant leurs représentants dans un parlement douanier qui a siégé à Berlin, pour la première fois, en 1868. En 1871, elle a fondé l'Empire d'Allemagne.

Les traités de 1815, en étendant les domaines de la maison de Brandebourg et en les rendant, surtout à l'O., plus compactes, ne leur avaient pas donné cependant de limites naturelles. Il a fallu y suppléer par une organisation militaire qui embrasse tous les individus et toutes les classes, et par une extension considérable des droits de l'État en matière administrative. De là, sans doute, les lents progrès de la Prusse vers le système constitutionnel. Frédéric-Guillaume III, 1797-1840, qui avait promis, en 1813 et en 1815, de donner des institutions représentatives, ne créa jamais que des états provinciaux. Frédéric-Guillaume IV, 1840-1860, réunit les diètes provinciales en assemblée générale, mais avec des attributions restreintes; en 1847, convoqua, puis cassa, en 1848, une assemblée constituante, et finit par octroyer de lui-même une charte, qui, révisée plusieurs fois, ne paraît pas avoir réussi encore à concilier les droits du prince et du pays. Le règne de Guillaume Ier, qui devint roi en 1861, n'a été qu'un long débat entre la couronne et le parlement. V. SUPPLÉMENT.

Électeurs de Brandebourg et rois de Prusse de la maison de Hohenzollern.

Frédéric Ier.	1417
Frédéric II, *Dent de fer*.	1440
Albert *l'Achille*.	1470
Jean *le Cicéron*.	1486

Joachim Ier *le Nestor*. 1499
Joachim II *l'Hector*. 1535
Jean-Georges. 1571
Joachim-Frédéric. 1598
Jean-Sigismond 1608
Georges-Guillaume.. 1619
Frédéric-Guillaume. 1640
Frédéric III (électeur), 1688, et roi en. 1701

Rois.

Frédéric Ier. 1701
Frédéric-Guillaume Ier. 1713
Frédéric II *le Grand*.. 1740
Frédéric-Guillaume II. 1786
Frédéric-Guillaume III 1797
Frédéric-Guillaume IV. 1840
Guillaume Ier. 1861

Pruth, *Poras, Hierasus*, riv. de l'empire d'Autriche et de la Turquie d'Europe, naît au mont Czerna dans les Karpathes. Il arrose Kolomea (Galicie), et Czernowitz (Bukowine), sépare la Russie de la Moldavie, jusqu'à Katamori, traverse la Moldavie et finit dans le Danube à Reni. Cours de 820 kil. au S. E. — Par le traité du Pruth ou de Falksen, Pierre le Grand rendit Azov aux Turcs, 1711.

Prüym. V. Prum.

Prynne (William), pamphlétaire anglais, né en 1600, à Swainswick, près Bath, attaqua, sous Charles Ier, l'Eglise anglicane. Condamné par la chambre étoilée, 1634 et 1637, au pilori, à la mutilation des oreilles et à une prison perpétuelle, il fut remis en liberté, 1640, et élu député au long parlement, 1641. Il y prit part au procès de Laud, mais se déclara contre le parti des indépendants. Exclu du parlement, 1648, emprisonné sans jugement par Cromwell, il rentra au parlement, en 1660, pour voter le rappel de Charles II. Il mourut archiviste de la tour de Londres, 1669. — Il a laissé un grand nombre d'écrits politiques, théologiques, etc., qu'il a lui-même réunis en 40 vol. in-fol. et in-4°.

Prytane, nom du premier magistrat de Rhodes et d'autres villes de la Grèce. — A Athènes, les *prytanes* étaient les 50 membres de la section du sénat qui administrait, à son tour, la République pendant un dixième de l'année (espace appelé *prytanie*). Ils étaient répartis en 5 commissions, dont chacune, pendant 7 jours, avait la présidence du sénat. A la tête de chaque commission, pendant qu'elle était au pouvoir, était un *épistate*, dont le nom était chaque jour tiré au sort par ses collègues, qui eux-mêmes s'appelaient alors *proèdres*. L'épistate avait la clef du trésor et de l'Acropole, ainsi que le sceau de l'Etat ; il dirigeait les délibérations des prytanes, et avec l'assistance de ces derniers, l'assemblée du sénat, et, s'il y avait lieu, celle du peuple.

Prytanée, édifice public où résidaient, dans certaines villes de la Grèce, les magistrats appelés *prytanes* (V. ci-dessus). A Athènes, on y logeait aussi les citoyens nourris aux frais de l'Etat pour services rendus à la République.

Prytanée, nom donné au collége Louis-le-Grand de 1795 à 1802 ; — au collége militaire de la Flèche sous le premier Empire, et de nos jours encore, depuis 1853.

Prytanie, durée de la fonction des prytanes (35 à 36 jours), à Athènes, et aussi nom de cette fonction (V. ci-dessus).

Przemysl, v. de l'empire d'Autriche (Galicie), à 90 kil. O. de Lemberg, sur le Sav; 12,000 hab. Ch.-l. de cercle. Evêchés du rit romain et du rit grec-uni. Grains, bestiaux et chevaux.

Przémysl ou **Prémislas,** nom de deux rois de Pologne. Przémysl Ier, 750-804, d'origine obscure, sauva le pays de l'anarchie.—Przémysl II, 1290-1296, d'abord duc de Gnesne et de Posen, descendait de Boleslas III. Après un règne troublé, il périt assassiné.

Przémysl, duc de Bohème, 632-676. Fils d'un paysan, il dut à un hasard le trône et son mariage avec la princesse Libussa. Il réunit en un seul les petits Etats qui se partageaient le pays, et fonda la première dynastie héréditaire des ducs de Bohême.

Przibram, v. de l'empire d'Autriche (Bohême), sur la Littawka, à 32 kil. S. O. de Prague ; 5,600 hab. Plomb argentifère.

Psalmanazar (Georges), nom supposé d'un aventurier, né en 1679 dans le midi de la France. Après avoir été précepteur chez un grand seigneur, il se lança dans une vie de vagabondage; pèlerin, mendiant, soldat, il parcourut la France, les bords du Rhin et les Pays-Bas, et se donna enfin pour un Japonais de Formose, que de pieux Anglais s'attachèrent à convertir et à instruire ; en 1704, il donna une *Description de Formose* de sa façon. Revenu au bien, vers l'âge de 32 ans, il mena une vie édifiante jusqu'à sa mort, 1763. On a ses *Mémoires*. Il a travaillé à l'*Histoire universelle*, publiée en Angleterre, en 58 vol. in-8°.

Psaltérion, instrument de musique en usage au moyen âge. Il était à cordes et avait la forme d'un triangle. On le touchait avec une plume.

Psamménite, roi d'Egypte, 526-525 av. J. C., succéda à son père Amasis. Battu par Cambyse sur la branche pélusiaque du Nil, assiégé et pris dans Memphis, il fut envoyé à Suse par le roi des Perses qui, sous prétexte d'un complot, le fit ensuite périr.

Psammétique. V. Psammiticus.

Psammis, roi d'Egypte, 601-595 av. J. C., fils et successeur de Néchao, combattit les Ethiopiens.

Psammiticus, roi d'Egypte, 671-617 av. J. C., ne fut, pendant 19 ans, que l'un des douze rois qui se partagèrent le pays à la mort de Sethos. Il résidait à Saïs. Devenu suspect à ses collègues pour avoir offert à Phtha une libation dans son casque qui était d'airain (ce qui, selon l'interprétation donnée à un ancien oracle, lui promettait la domination sur l'Egypte entière), il les battit et les dépouilla à l'aide de mercenaires cariens et ioniens, 652. Il établit ces étrangers à Bubastis, au risque de mécontenter la classe des guerriers, dont 240,000 passèrent en Ethiopie. Brisant les barrières qui fermaient l'Egypte aux autres nations, il créa la classe des interprètes et ouvrit aux Milésiens le port de Naucratis. Il voulut aussi s'emparer des ports de la Syrie et des forêts du Liban : la place d'Azoth l'arrêta, dit-on, 29 ans. En 626, il détourna, par des présents, une invasion des Scythes. — Il a fondé la dynastie des Saïtes (26e dynastie).

Psaphon, Libyen, se fit adorer par ses concitoyens en dressant des oiseaux à répéter : « Psaphon est un dieu. »

Psari. V. Ipsara.

Psaumes (Les), c'est-à-dire, en grec, *Poëmes chantés sur la harpe*. Le roi-prophète David en a composé 72 sur 150. Ils forment l'un des livres canoniques de l'Ancien Testament. Ils ont été traduits, au xvie siècle, en vers français, par Cl. Marot.

Pselcis ou **Pselchis,** anc. v. d'Ethiopie, sur le Nil, à 90 kil. S de Syène, enlevé par Petronius, préfet d'Egypte, à la reine Candace, 22 av. J. C. Au ive siècle, elle faisait partie de la prov. romaine dite *Ethiopie au-dessus de l'Egypte*. — Auj. *Dekkeh* en Nubie.

Psellus, nom de plusieurs écrivains du Bas-Empire. L'un d'eux, Michel, fut le contemporain et l'ami de Photius.—Un autre, Michel-Constantin, 1020-1110, né à Constantinople, obtint la confiance de Michel Parapinace, et fut décoré du titre de prince des philosophes. Boissonade a publié de lui : *De operatione dæmonum*.

Psilites, soldats armés à la légère chez les anciens Grecs.

Psioul, riv. de Russie, arrose les gouvernements de Koursk, Kharkov et Poltava, et se jette dans le Dnieper, riv. dr. Cours de 470 kil. au S. O.

Pskof ou **Pskov** ou **Pleskow,** ch.-l. du gouv. de son nom (Russie), sur le lac Peypus et à l'embouchure de la Velikaia, à 300 kil. S. O. de Saint-Pétersbourg, par 57° 49′ lat. N., et 25° 59′ long. E.; 6,000 hab. Capitale, au moyen âge, d'une république slave, rivale de Novgorod, elle fut asservie par le tzar Vasili IV, 1509.— Le gouvernement de Pskov, entre ceux de Livonie à l'O., de Saint-Pétersbourg au N., de Novgorod et de Tver à l'E., de Smolensk au S. E., et de Witepsk au S. O., a 44,208 kil. carrés et 776,000 hab. Cuirs.

Psophis, anc. v. de l'Arcadie (Grèce), au N. O., près de la source de la riv. Erymanthe, et sur le versant S. du mont Erymanthe. Auj. en ruines.

Psyché, jeune princesse qui excita par sa beauté la jalousie de Vénus. Exposée, d'après l'ordre d'un oracle, sur une montagne où elle devait épouser un monstre, elle fut, pendant son sommeil, transportée dans un palais magnifique. L'Amour (c'était le monstre annoncé par l'oracle) se rendit près d'elle chaque nuit, mais en cachant son nom et ses traits. Poussée par la curiosité, Psyché prit un flambleau pendant qu'il dormait, mais une goutte brûlante, étant tombée sur le dieu, le réveilla. L'Amour disparut, et Psyché dut subir de nouvelles épreuves imposées par Vénus. L'Amour obtint enfin de

Jupiter de pouvoir épouser celle qu'il aimait, et Psyché fut admise dans l'Olympe.

Psylles, anc. tribu de l'Afrique (Libye), à laquelle les anciens attribuaient la faculté de manier impunément les serpents les plus dangereux, et même de guérir de leurs blessures. Ils habitaient le territoire qui fut depuis occupé par les Nasamons.

Psyra, anc. nom d'Ipsara. V. ce mot.

Ptélée, *Pteleum*, anc. v. de Thessalie (Phthiotide), sur la côte O. du golfe Pagasétique.

Ptérie, *Pteria*, anc. canton de la Cappadoce, à l'embouchure de l'Halys, sur le Pont-Euxin, et compris plus tard dans le royaume de Pont. Crésus y livra à Cyrus une bataille indécise, 546 av. J. C.

Ptolémaïs, nom de plusieurs villes fondées ou agrandies par les Ptolémées : 1° en Egypte, *Ptolémaïs*, v. de la moyenne Egypte, non loin de Crocodilopolis ou Arsinoë; et *Ptolémaïs d'Hermias* (Thébaïde) sur le Nil, auparavant *Psoï*; 2° en Ethiopie, *Ptolémaïs Epitheras*, sur une petite presqu'île de la mer Rouge, au N. de Bérénice Panchrysos: de là on faisait la chasse aux éléphants; 3° en Cyrénaïque, *Ptolémaïs*, port de Barcé, sur la Méditerranée, à l'E. d'Arsinoë; 4° en Palestine, *Ptolémaïs*, appelée autrefois *Aco* et auj. *Saint-Jean d'Acre* (V. ce mot); 5° en Pamphylie, une sixième *Ptolémaïs*, sur la frontière O. de Cilicie.

Ptolémée Ier, *Soter* (sauveur) ou *Lagus* (du nom de son père), roi d'Egypte, né en Macédoine, 367 av. J. C., fut d'abord l'un des généraux d'Alexandre le Grand. A la mort du conquérant, 323, il eut pour sa part l'Egypte, qu'il défendit contre Perdiccas, 320, et pendant 14 ans contre Antigone. Dépouillé de la Célésyrie et de la Phénicie, 314, il perdit, en 307, la bataille navale de Chypre, et, à l'exemple de son rival, prit le titre de roi, 306. Il gagna son surnom de *Soter* en secourant les Rhodiens, 304, et après la bataille d'Ipsus, resta maître de l'Egypte, de la Palestine, de la Célésyrie et de la Cyrénaïque, 301. Sauf quelques hostilités contre Démétrius Poliorcète, qui perdit Chypre, 294, et la Phénicie, 286, il demeura dès lors en paix, abdiqua en faveur de son troisième fils, Ptolémée Philadelphe, 285, et mourut en 283. Fondateur de la dynastie des Lagides, il a aussi créé la prospérité d'Alexandrie, où il commença le Musée, la Bibliothèque, le Phare et le Sérapion, attira une colonie de juifs, etc. Il protégea les littérateurs, Démétrius de Phalère, Euclide, Stilpon de Mégare, Théodore de Cyrène, Diodote, Philétas de Cos, Zénodote, etc. Il avait composé une histoire des guerres d'Alexandre.

Ptolémée II, *Philadelphe* (qui aime ses frères), roi d'Egypte, 285-247, né à Cos en 309, était fils du précédent. Son surnom paraît lui être venu de son affection pour sa sœur Arsinoé, qu'il épousa, 278; et non par ironie à cause de ses violences contre ses frères qu'il tua ou exila. C'est ce qu'indique le nom de Philadelphie donné aux villes fondées par lui, quand il ne les appela point Ptolémaïs, Arsinoé ou Bérénice, etc. (V. ces noms). Prince pacifique, il contint cependant la révolte de Cyrène, combattit Antigone Gonatas, et s'allia aux Romains. Il acheva les établissements de Ptolémée Ier, développa le commerce, les sciences, les lettres, et, en 275, ordonna la traduction grecque de la Bible. V. Septante.

Ptolémée III, *Evergète* (le bienfaisant), roi d'Egypte, 247-222 av. J. C., fils du précédent, mérita son surnom en rapportant en Egypte les statues des dieux enlevées naguère par Cambyse, 241 : ce fut le résultat d'une expédition qu'il entreprit contre Séleucus II, roi de Syrie, pour venger le meurtre de sa sœur Bérénice, veuve d'Antiochus II. Adversaire de la Macédoine, il secourut contre elle Aratus, puis Cléomène, roi de Sparte.

Ptolémée IV, *Philopator* (ami de son père), roi d'Egypte, 222-205, était fils du précédent. Il est douteux qu'il ait empoisonné son père, et, par suite, que le surnom de *Philopator* lui ait été donné par ironie, puisqu'il le prit sur ses médailles. Il n'en a pas moins tué sa mère, Bérénice, son frère, Magas, son oncle, Lysimaque, le roi fugitif de Sparte, Cléomène, et sa propre femme, Arsinoé, à l'instigation de son ministre, Sosibius. Antiochus le Grand lui enleva la Célésyrie et la Phénicie; mais Ptolémée IV les reprit par la victoire de Raphia, 216.

Ptolémée V, *Epiphane* (illustre), roi d'Egypte, 205-181, succéda, à 5 ans, à son père, Ptolémée IV. Son règne fut troublé par des révoltes et par une attaque d'Antiochus le Grand, qui ne consentit, sur l'intervention des Romains, 199, à rendre la Célésyrie et la Phénicie que comme dot de sa fille, Cléopâtre, fiancée à Ptolémée V. — La décadence des Lagides, commencée sous Ptolémée IV, se précipite sous ce prince, qui ne garde plus que l'Egypte, Cyrène et Chypre.

Ptolémée VI, *Philométor* (qui aime sa mère), roi d'Egypte, 181-146, régna sous la tutelle de sa mère, Cléopâtre, jusqu'en 173. Battu et pris par Antiochus IV, Epiphane, 170, il laissa le gouvernement à son frère, Ptolémée VII, Evergète II, avec lequel il partagea le pouvoir quand il eut recouvré la liberté, 166. Le Romain Popilius Lænas le sauva d'une nouvelle attaque d'Antiochus IV, 164, et, en même temps, assigna à Evergète II Cyrène pour royaume particulier. Allié du Syrien Alexandre Bala, puis de Démétrius II, Philométor battit le premier sur l'Oronte, et périt d'une chute de cheval.

Ptolémée Eupator. V. Ptolémée VII.

Ptolémée VII, *Evergète II* ou *Physcon* (ventru), roi d'Egypte, 146-117, frère de Ptolémée VI (V. ce nom), réclama la tutelle de son neveu, Ptolémée Eupator, qu'il fit périr, et épousa Cléopâtre, mère de ce jeune prince. Odieux aux Alexandrins, il dut s'enfuir pour 4 ans, 130-127, dans l'île de Chypre. Elève du critique Aristarque, il mérita le surnom de *Philologue*.

Ptolémée VIII, *Soter II* ou *Lathyre* (pois chiche), roi d'Egypte, fils du précédent, régna 10 ans, 117-107, avec sa mère, Cléopâtre, qui lui opposa ensuite son autre fils, Ptolémée IX. Retiré dans l'île de Chypre pendant 18 ans, il régna de nouveau, 89-81, en Egypte, où Thèbes, révoltée, fut ruinée par lui pour ne plus se relever, 86.

Ptolémée IX, *Alexandre Ier*, roi d'Egypte, 107-89, frère du précédent, le remplaça par les intrigues de sa mère, Cléopâtre. Il essaya vainement d'enlever Chypre à Ptolémée VIII, et prévint, par un parricide, un complot de Cléopâtre, 90. Expulsé par ses sujets indignés, il périt dans un combat naval en voulant s'emparer du royaume de Chypre, vacant par le retour de Ptolémée VIII en Egypte.

Ptolémée X, *Alexandre II*, roi d'Egypte en 80, fils du précédent, avait été pris, par Mithridate le Grand, dans l'île de Cos. Réfugié auprès de Sylla, il obtint de lui la couronne d'Egypte à la mort de Ptolémée VIII, dont il épousa la fille, Bérénice. Ayant assassiné cette princesse, après 19 jours de mariage, il fut tué par les Alexandrins, dans le gymnase. Avec lui finit la descendance légitime des Lagides.

Ptolémée XI, *Aulète* (joueur de flûte), roi d'Egypte, 80-52 av. J. C., était fils naturel de Ptolémée VIII Lathyre. Ses sujets, indignés de ce qu'il eût laissé les Romains dépouiller son frère de l'île de Chypre, le chassèrent, 58. Rétabli par Gabinius, proconsul de Syrie, 55, Ptolémée XI mit à mort sa fille, Bérénice, qui avait régné en son absence.

Ptolémée XII, *Dionysus* (Bacchus), roi d'Egypte, 52-48, fils aîné du précédent, partagea, à l'âge de 13 ans, le trône avec sa sœur, Cléopâtre, âgée de 17 ans, qu'il dépouilla en 49. Après la bataille de Pharsale, 48, il crut se concilier César en mettant à mort Pompée fugitif. Mais César, à son arrivée en Egypte, se montra si porté en faveur de Cléopâtre, que Ptolémée l'attaqua presque aussitôt; défait près du Nil, le jeune roi se noya dans le fleuve.

Ptolémée XIII, roi d'Egypte, 48-44, frère du précédent, n'avait que 12 ans quand César le donna pour époux à Cléopâtre. Celle-ci le fit périr en 44.

Ptolémée. *Apion* (le maigre), roi de Cyrène, 117-96 av. J. C., fils illégitime de Ptolémée VII, légua son royaume à Rome, qui ne l'occupa qu'en 58.

Ptolémée, roi de Chypre, 80-58, fils illégitime de Ptolémée VIII, Lathyre, s'empoisonna quand Caton d'Utique vint s'emparer de son royaume en vertu d'un plébiscite rendu sur la proposition de Clodius.

Ptolémée, roi de Mauritanie, 17-40 ap. J. C., était fils de Juba II et de Cléopâtre, fille du triumvir Antoine et de la célèbre Cléopâtre. Allié des Romains contre Tacfarinas, 25, il fut cependant, dans un voyage à Rome, mis à mort par Caligula.

Ptolémée, oncle maternel du précédent, l'un des fils du triumvir Antoine et de Cléopâtre, reçut de son père la Syrie, la Phénicie et la Cilicie, 32 av. J. C. Après la bataille d'Actium, il suivit sa sœur Cléopâtre, mariée à Juba II, roi de Mauritanie.

Ptolémée Ier, *Alorite*, roi de Macédoine, 368-364, av. J. C., né en Piérie, à Alore (d'où son surnom), était fils naturel d'Amyntas IV, qui lui fit épouser Euryone, sa fille légitime. Après avoir conspiré contre Amyntas IV et son successeur, Alexandre, il fut, en 367, chargé par Pélopidas de la tutelle des frères de ce dernier,

Perdiccas III et Philippe II. Il paraît avoir été assassiné par Perdiccas III, dont il avait usurpé le trône, 364.

Ptolémée II, *Céraunus* (le foudre), roi de Macédoine, 280 av. J. C., était fils aîné de Ptolémée Ier Soter, roi d'Egypte. Après l'avénement de Ptolémée II Philadelphe, son frère, il se réfugia en Thrace, auprès de Lysimaque, puis en Syrie, auprès de Séleucus Ier Nicator, qu'il assassina en 280. Reconnu roi de Macédoine et de Thrace, par Antiochus Ier Soter, et par Pyrrhus, il battit encore un rival, Antigone de Goni, mais succomba sous les coups des Gaulois, qui envahissaient la Macédoine avec Belgius.

Ptolémée (Claude), astronome et géographe de la première moitié du IIe s. ap. J. C., faisait, en 139, des observations à Alexandrie; on n'a que ce détail certain sur sa vie. — Son principal ouvrage, *Composition mathématique*, en 13 livres, porte encore le nom d'*Almageste* (très-grand), qui lui vient des Arabes. Il expose le système dans lequel la terre est le centre des mouvements du soleil et des planètes, et combat l'idée que la terre tourne autour du soleil, comme on l'affirmait déjà bien longtemps avant Ptolémée. Malgré de graves erreurs, l'Almageste donne de précieuses indications dont la science moderne a tiré partie. Il a été édité et traduit en français par Halma, 1813-16, 2 vol. in-4°. On y rattache, plus ou moins directement, les écrits suivants : *Hypothèses*, extrait de l'Almageste; *Apparitions des fixes*, sorte de calendrier; *Traité d'harmonie ou de musique; Tetrabiblon*, véritable traité d'astrologie en 4 livres; *Fruit*, recueil de cent aphorismes (*Centiloquium*); *Canon des règnes*, table chronologique des rois assyriens, mèdes, perses, grecs et romains depuis Nabonassar; *De la planisphère* et *Analemme*, petits traités mathématiques dont nous n'avons que les traductions latines. La *Géographie* de Ptolémée, en 8 livres, est le plus souvent une énumération de noms de lieux suivis de leur longitude et de leur latitude; il y a peu de détails topographiques. La meilleure édition est celle de Nobbe (Leipzig, 1843-45, 3 vol. in-18, avec index). On cite enfin de Ptolémée un ouvrage philosophique : *du Critérium et de la faculté dirigeante*, et un *Traité d'optique*, encore inédit.

Ptoüs, mont de Béotie, entre l'Euripe et le lac Copaïs. Il y avait un oracle d'Apollon.

Publicains (*publicani*, de *publicum*, impôt), fermiers des impôts dans l'ancien monde romain. Tous les 5 ans, on faisait une adjudication spéciale pour chaque branche d'impôt à percevoir dans une province : les publicains concouraient aux enchères organisées par compagnie, s'engageant à livrer au trésor public une somme donnée, et fournissant des garanties. La compagnie avec laquelle le marché était conclu se dédommageait de ses frais de perception aux dépens des provinciaux; de là des exactions qui devinrent intolérables. Quand C. Gracchus eut donné aux chevaliers le jugement des crimes publics, les publicains se recrutant parmi les chevaliers, les gouverneurs de province craignirent de les avoir pour juges à l'expiration de leurs fonctions, et partagèrent leurs profits illicites, au lieu de les réprimer. V. Province.

Publicola. V. Valerius Publicola.

Publilius Philo, dictateur romain, 339 av. J. C., porta les lois suivantes : 1° les plébiscites seront obligatoires pour tous; 2° toute loi présentée aux centuries sera approuvée d'avance par les curies et par le sénat; 3° l'un des censeurs sera toujours plébéien. — Le premier des plébéiens, il arriva à la préture, 337, et on créa pour lui le proconsulat, 327.

Publius Syrus, poëte latin, contemporain de César, fut esclave, puis affranchi. Il a composé des mimes, sorte de drames populaires, desquels on a tiré des sentences morales, traduites par Chenu dans la *Bibliothèque Panckoucke*, 1835, etc.

Pucelle d'Orléans (La). V. Jeanne d'Arc.

Pucelle (René), magistrat, né à Paris, 1655-1745, neveu de Catinat, par sa mère, fit quelques campagnes avec son oncle, puis entra dans les ordres, devint, en 1684, conseiller-clerc au parlement de Paris, acquit une grande influence dans cette compagnie, se déclara contre les jésuites, contre la bulle *Unigenitus*, et fut du conseil de conscience, pendant la Régence. Il eut de la popularité dans les luttes contre la cour, pendant le règne de Louis XV. Ses *Discours* ont de la vigueur

Pucinum, anc. v. du pays des Carnes, entre Aquilée et Tergeste. Auguste aimait surtout le vin de Pucinum.

Puebla, en espagnol *ville*. Ce mot entre dans la composition de beaucoup de noms de lieux en Espagne, en Portugal et dans les Etats américains d'origine espagnole.

Puebla (La) ou **Puebla-de-los-Angeles** (la ville des anges), ch.-l. de l'Etat de son nom (Mexique), sur le fleuve Yopez et à une altitude de 2,010 mètres (plateau d'Anahuac), à 140 kil. S. E. de Mexico, par 19° lat. N. et 100° 22′ long. O.; 68,000 hab. Minoterie; lainages; écharpes, faïence, albâtre. Très-belle ville et place forte sur la route de Mexico à la Vera-Cruz, elle a été emportée par les Français le 18 mai 1863.

Puebla (Etat de **la**), l'un des Etats du Mexique, situé entre ceux de Tlascala au N., de Mexico au N. O., de Guerrero au S. O., d'Oaxaca au S. E. et de Vera-Cruz à l'E. Il a 31,120 kil. carrés et 697,000 hab. Ch.-l., *la Puebla ;* v. pr. Cholula.

Puebla-de-Alcocer, v. de l'Estrémadure (Espagne), à 130 kil. O. de Badajoz; 3,000 hab.

Puebla-de-Almoradiel, v. de la Manche (Espagne), à 18 kil N. d'Alcazar; 3,500 hab.

Puebla-de-Cazada, v. de la prov. de Séville (Espagne); 3,000 hab.

Puebla-de-don-Fabrique, v. de la prov. de Grenade (Espagne), à 25 kil. N. E. d'Huesca ; 7,000 hab.

Puebla-de-Guzman, v. de la prov. de Séville (Espagne) ; 4,000 hab.

Puebla-de-Sanabria, v. d'Espagne (Léon), dans la prov. et à 100 kil. N. O. de Zamora, sur le Téra; 1,000 hab. Vieux château.

Puebla-de-Varzim, v. de la prov. de Minho (Portugal), à 4 kil. N. O. de Porto; 6,000 hab.

Puelches, peuple indigène de l'Amérique du Sud (république Argentine), appartenant au rameau pampéen (brun noir). Ils sont païens et nomades.

Puelle (La). V. Pevelle.

Puente, en espagnol *Pont*. Ce mot entre dans la composition de beaucoup de noms de lieux en Espagne.

Puente-del-Arzobispo ou *Pont de l'Archevêque*, v. d'Espagne (Nouvelle-Castille), sur le Tage, dans la prov. et à 80 kil. O. de Tolède; 1,200 hab. Verres; briques. Victoire des Français sur les Espagnols en 1808.

Puente-Xenil, v. de la prov. de Cordoue (Espagne), sur le Xenil, à 24 kil. S. O. de Montilla ; 7,000 hab.

Puers, comm. rurale de la prov. d'Anvers (Belgique), à 17 kil. O. de Malines. Draps, toiles ; 5,000 hab.

Puerto, c'est-à-dire port en espagnol, entre dans la composition des noms suivants :

Puerto-Bello; — Cabello. V. Porto-Bello; — Cabello.

Puerto-de-la-Mar ou **Cobija,** port de Bolivie. V. Cobija.

Puerto-Grande, port de l'île Saint-Vincent (îles du Cap-Vert), avec une rade magnifique. Relâche de la navigation transatlantique.

Puerto-Llano, v. de la prov. de Ciudad-Réal (Espagne). Eaux minérales; bains; 5,000 hab.

Puerto-Montt, ch.-l. de la prov. de Llanquihue (Chili), sur la baie d'El-Ancud, au N. E. de l'île Chiloé; 2,000 hab.

Puerto-Praya. V. Praya.

Puerto-Principe, *Port-au-Prince*, ch.-l. du départ. du Centre (Cuba), dans l'intérieur de l'île, à 650 kil. S. E. de la Havane; 25,000 hab. Son port est à *Nuevita*, à 70 kil. N. Culture considérable de sucre et de café.

Puerto-Real, port d'Espagne (Andalousie), dans la prov. et à 12 kil. N. E. de Cadix, sur la rade de Cadix ; 5,000 hab. Marais salants. Pêcheries. Chantiers de construction.

Pufendorf (Samuel), publiciste et historien, né près de Chemnitz (Saxe), en 1632, obtint, 1658, un emploi de précepteur chez l'ambassadeur de Suède à Copenhague. Retenu en prison à cause de la guerre qui survint entre les deux pays, il prépara un ouvrage qu'il publia sous ce titre : *Elementa jurisprudentiæ universalis*, 1660. L'électeur palatin créa alors pour lui à Heidelberg une chaire du droit de la nature et des gens, 1661 ; mais en 1670, Pufendorf crut devoir se retirer en Suède, redoutant les suites que pouvait avoir la publication de son livre *De statu imperii germanici*, 1667. Sous le pseudonyme de Mozambano, il y dévoilait les usurpations des petits princes allemands. Pourvu d'une chaire à l'Université de Lund, il donna, en 1672, son chef-d'œuvre : *De jure naturæ et gentium* (traduit en français par Barbeyrac, 1706, 2 vol. in-4°), qui souleva une vive polémique, et mit le comble à la réputation de l'auteur. En 1686, il fut appelé par le grand électeur, Frédéric-Guillaume, à Berlin, où il mourut en 1694. Sans

avoir rien d'original, Pufendorf a développé largement les principes posés par Grotius. Son style est d'une sécheresse et d'une froideur qui choque. — On cite encore de lui : *Description de la domination du pape; Introduction à l'histoire des principaux États de l'Europe* (en allemand et en latin; le dernier ouvrage a été traduit en français); *De rebus a Carolo-Gustavo Sueciæ rege; Commentaria de rebus suecicis ab expeditione Gustavi-Adolphi in Germaniam ad abdicationem usque Christinæ*, etc.

Pugatschef. V. Pougatchef.

Puget (Pierre), sculpteur, architecte et peintre, né à Marseille en 1622, s'adonna d'abord à l'ornementation des navires; puis, à la suite d'un voyage en Italie, sur le conseil de P. de Cortone, abandonna la sculpture pour la peinture, 1638-1643. Ramené, par une seconde excursion dans la péninsule, à sa vocation première, il sculpta à Toulon la porte de l'hôtel de ville dont il fut aussi l'architecte, 1656-57, et fut présenté au surintendant Fouquet, qui l'envoya de nouveau en Italie. Il résidait à Gênes, depuis la disgrâce de Fouquet, quand Colbert le nomma directeur des décorations des navires du port de Toulon, 1669; Puget inventa alors un nouveau système d'ornementation et exécuta ses principaux chefs-d'œuvre (*Persée délivrant Andromède; Milon de Crotone*, et le bas-relief d'*Alexandre et Diogène*). Son dernier ouvrage fut le bas-relief de la *Peste de Milan* à Marseille. Cette dernière ville lui doit encore le dessin de plusieurs maisons du Cours de Rome, la halle au poisson ou *Halle-Puget*, l'église de la Charité, etc. Puget mourut en 1694.

Puget (Baie) ou **Puget-Sound**, branche orientale du détroit de Jean de Fuca, sur le Grand océan, à l'O. des États-Unis; elle renferme plusieurs ports et mouillages excellents.

Puget-Théniers, ch.-l. d'arr. (Alpes-Maritimes), sur le Var, à 70 kil. N. O. de Nice, par 43° 57′ 21″ lat. N., et 4° 32′ 34″ long. E.; 1,222 hab. — Draperies, tanneries; eaux ferrugineuses.

Pughe (William **Owen**), archéologue anglais, né dans le comté de Mérioneth (Galles), 1759-1835, a voué sa vie à des recherches curieuses sur les antiquités galloises. Il a publié les poésies de plusieurs bardes, un dictionnaire gallois et anglais, le *Cambrian Register*, 3 vol.; *Myvyrian Archaiology of Wales*, 3 vol. in-4°; la *Cambrian biography*, etc., etc.

Pugilat, un des combats en usage dans les jeux publics de l'antiquité. Les adversaires, armés de cestes ou lourds gantelets de cuir, essayaient de se frapper au visage et le plus souvent s'assommaient.

Pugin (Augustin), architecte anglais, 1811-1852, né à Londres, se forma sous la direction de son père, habile dessinateur. Converti au catholicisme, il a élevé en Angleterre une foule d'édifices religieux dans le style ogival, et travaillé à l'ornementation du nouveau palais de Westminster. On cite parmi ses ouvrages d'art : *Specimen d'architecture gothique*, 2 vol. in-4°, ouvrage magnifique; *Illustrations architecturales des monuments publics de Londres*, 2 vol.; *Spécimens des antiquités d'architecture normande*, in-4°, etc. Il a écrit : *Apologie de l'architecture chrétienne; sur le Rétablissement de l'architecture ecclésiastique*, etc.

Pugnani (Gaetano), compositeur de musique, 1728-1798, né à Turin, où il a fondé une école de violon

Puibusque (Adolphe-Louis **de**), littérateur, 1801-1863, né à Paris, a donné *Dictionnaire municipal*, in-8°; *Histoire comparée des littératures française et espagnole*, 1843, et traduit *le Comte de Lucanor*, recueil de fabliaux espagnols.

Puisaye (Joseph-Geneviève, comte de), émigré français, né en 1754, à Mortagne (Orne), fut officier de cavalerie, puis député de la noblesse du Perche aux États-généraux de 1789. Chef d'état-major de Wimpfen en 1793, il fut battu à Pacy-sur-Eure par les troupes de la Convention. Il se rendit en Bretagne, où il donna à la chouannerie une organisation plus forte; puis en Angleterre, où il prépara l'expédition de Quiberon. Son rôle dans cette entreprise l'ayant rendu suspect aux royalistes, il se retira au Canada, puis revint en Angleterre, 1801, où il mourut, près de Londres, 1827. Il a publié des *Mémoires*, 1805.

Puisaye (Le pays de), *Podiensis pagus*, était compris dans le Gatinais, sur le Loing supérieur. Villes : Bléneau, Saint-Fargeau, Saint-Amand.

Puiseaux, ch.-l. de canton de l'arr. et à 17 kil. N. E. de Pithiviers (Loiret); 1,844 hab.

Puiset (Le), village d'Eure-et-Loir, dans l'arr. et à 45 kil. S. E. de Chartres. Ruines d'un château fort qui fut pris par Louis VI le Gros.

Puisieux (Pierre **Brulart**, marquis **de Sillery**, vicomte **de**). V. Sillery.

Puissant (Louis), mathématicien, 1769-1843, né au Chatelet (Seine-et-Marne), avait puisé, chez un arpenteur où il fut placé, le goût des sciences exactes. Professeur à l'École militaire de Fontainebleau, 1804, et, plus tard, à l'École d'état-major, il succéda à Laplace à l'Académie des sciences, 1828, et signala, 1836, l'inexactitude de la distance méridienne de Montjouy à Formentera qui est la base du système métrique. Il a été surtout le représentant de la géodésie. On cite de lui : *Traité de topographie*, 2 vol. in-4°; *Traité de géodésie*, 2 vol. in-4°, etc.

Pujol (Alexandre-Denis **Abel**, dit **Abel de**), peintre, 1785-1861, né à Valenciennes, étudia dans sa ville natale, puis à l'atelier de David. Ayant obtenu le grand prix de l'École des beaux-arts, il fut envoyé à Rome, 1811, et remplaça Gros à l'Académie des beaux-arts, 1835. — On cite de lui : *Saint Étienne prêchant l'Évangile*, 1817; la *Vierge au tombeau*, 1819; etc. Il a travaillé pour le Louvre, les châteaux de Versailles et de Fontainebleau, le palais de la Bourse, la Madeleine, etc.

Pujols, ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. S. E. de Libourne (Gironde); 753 hab. Ruines d'un vieux château; murs, fossés du XVe siècle.

Pulawski ou plutôt **Pulaski**, famille de nobles polonais. Joseph, 1705-1769, fut l'un des chefs de la confédération de Bar, 1768. Réfugié en Moldavie, il fut envoyé, sur de fausses accusations, à Constantinople, où il mourut. — Casimir, fils du précédent, 1748-1779, fut l'un des héros de la confédération de Bar, 1768-1772. Il prit part aussi à la tentative d'enlèvement dirigée contre Stanislas-Auguste, 1771. Parti pour les États-Unis, 1775, il succomba au siége de Savannah. — Son frère Antoine, 1752-1810, fut l'un des chefs de la confédération de Targowitz, fomentée par Catherine II, en 1792.

Pulawy, v. de Pologne, dans le gouv. et à 40 kil. N. O. de Lublin, sur la Vistule; 3,000 hab. Château des princes Czartoryski, dévasté par les Russes, en 1831.

Pulchérie (*Ælia Pulcheria*), impératrice d'Orient, 414-453, née en 399, était fille d'Arcadius. Créée *Augusta* par son frère Théodose II, 414, elle dirigea ce prince, même après sa majorité. Appelée à lui succéder, elle prit pour époux le guerrier Marcien, 450. On la fête, dans l'Église grecque, le 10 septembre.

Pulchrum promontorium, cap au N. du territoire de Carthage, probablement le même que *Promontorium Apollinis*.

Pulci (Louis), poëte italien, né à Florence en 1431, mort vers 1487, a été l'un des familiers de Laurent de Médicis. Ami de Politien, il fut aidé par lui dans la composition de son *Morgante le Maggiore* ou *le Géant*, 1488, spirituelle parodie en 28 chants des romans de chevalerie en vers. On y trouve la plupart des idiotismes de l'ancien idiome toscan. — Berni a trouvé en Pulci le modèle du genre appelé depuis *bernesque*. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1768, 3 vol. in-12, Paris.

Pulgar (Hernan **del**), historien espagnol de la fin du XVe siècle, né à Pulgar près de Tolède, fut secrétaire de Henri IV, puis d'Isabelle, qui le nomma historiographe, 1482. Il a laissé une *Chronique*, 1567, in-fol.

Pulkova, village de Russie, près et au S. de Saint-Pétersbourg. Observatoire impérial.

Pullaires, *Pullarii*. V. Poulets sacrés.

Pülna ou **Püllna**, village de Bohême aux environ de Tœplitz. Eaux sulfatées iodiques, etc.

Pulpitum. V. Proscenium.

Pulsnitz, v. de Saxe, dans le cercle et à 27 kil. O. de Bautzen; 3,160 hab. Rubans.

Pultava ou **Pultawa.** V. Poltava.

Pulteney (William), comte de **Bath**, homme d'État anglais, 1682-1764, d'une ancienne famille du comté de Leicester, entra à la Chambre des communes en 1705. Whig ardent, il devint secrétaire d'État de la guerre, 1714-1717, et se brouilla pourtant avec Robert Walpole, auquel il fit une guerre acharnée de 22 ans, 1720-1742. A la chute de Walpole, il composa un ministère, passa à la Chambre des lords, et perdit presque aussitôt sa popularité. Après 1746, il vécut dans la retraite.

Pultusk, v. de la Pologne russe, dans le gouv. et à 120 kil. N. E. de Plock, sur le Narew, au milieu de marais dits *boues* de Pultusk; 4,000 hab. Victoires de Charles XII sur Auguste II, 1703, et de Napoléon Ier sur les Russes, 26 déc. 1806.

Pulvinar, lit sur lequel, dans un *lectisternum*, on couchait à Rome les images des dieux.

Pundjab. V. Pendjab.

Punhete, v. de Portugal (Estrémadure), district et à 25 kil. N. E. de Santarem, au confluent de Zezere et du Tage, qui y devient navigable.

Puniques (Guerres) (*Punicus*,dérivé de *Pœni*, Carthaginois), nom donné aux trois luttes de Rome contre Carthage. Elles ont eu pour cause générale la rivalité et la haine de deux peuples conquérants, engendrée par le voisinage de leurs territoires, après l'occupation de l'Italie péninsulaire par les Romains, de la Corse, de la Sardaigne, et de presque toute la Sicile par les Carthaginois.

La 1re guerre punique, 264-241 av. J. C., eut pour cause spéciale la domination de la Sicile, que se disputèrent les deux républiques, et pour occasion l'appel adressé aux Romains par les Mamertins (V. ce mot), assiégés dans Messine, par Hiéron, roi de Syracuse, et par les Carthaginois. Il y a trois périodes. Dans la première, 264-257, les Romains accablent Hiéron (V. ce nom), qui devient leur allié, 264-263, prennent Agrigente aux Carthaginois, 262, gagnent à Myles leur première victoire navale avec Duilius (V. ce nom), 260, et ravagent la Corse et la Sardaigne, avec L. Cornelius Scipion, 259. — Dans la deuxième, 256-251, ils tentent de transporter la guerre en Afrique, et tout d'abord avec Régulus (V. ce nom), ils sont victorieux à la bataille navale d'Ecnome, débarquent près de Carthage, veulent lui imposer de dures conditions, mais sont vaincus par Xanthippe. — Dans la troisième, 251-241, la lutte est ramenée en Sicile; si L. Cecilius Metellus, par sa victoire de Panorme, semble décider Carthage à la paix, 250, l'impie P. Claudius Pulcher se fait battre devant Drépane, 249. La guerre, prolongée pendant 6 ans par la résistance d'Amilcar Barca, sur le mont Eryx, est terminée par la victoire de Lutatius Catulus aux îles Egates, 241. — Carthage s'engage à payer aux Romains une contribution de guerre, et leur abandonne la Sicile, où Hiéron reste seul indépendant.

La 2e guerre punique, 219-201 av. J. C., eut pour causes l'usurpation de la Corse et de la Sardaigne par Rome, 238, les progrès de la domination carthaginoise en Espagne (V. Amilcar, Asdrubal), et surtout l'ambition de la famille Barca, qui entend fonder son ascendant à Carthage, sur l'abaissement des Romains. Ces derniers, après la destruction de Sagonte, leur alliée, 219, déclarèrent la guerre à leurs rivaux. Il y a aussi trois périodes dans cette seconde lutte. — La première, 219-216, se résume dans la marche audacieuse d'Annibal (V. ce nom), qui va combattre les Romains en Italie; dans ses premières victoires au Tessin, à la Trébie, 218, et à Trasimène, 217; dans sa lutte contre Fabius Maximus Cunctator (V. Fabius, Minucius), enfin dans la défaite sanglante, mais non décisive, des Romains à Cannes, 216. — Dans la deuxième période, 216-207, les hostilités ont lieu en Sicile, où Marcellus (V. ce nom) s'empare de Syracuse, sur le successeur d'Hiéron, 214-212; en Espagne, où la mort de Publius et de Cneus Scipion, 212, est vengée par le jeune P. Corn. Scipion (1er *Africain*), 210-206; en Italie, où Annibal, mal secouru par Carthage, tient tête, avec des forces médiocres, à toute la puissance romaine; il perd Capoue, 211, et Tarente, 209. S'il tue Marcellus à Nola, 208, il est encore plus rudement atteint par la défaite de son frère Asdrubal au Métaure (V. ce mot), 207. — La troisième période, 206-201, se résume, comme la première, dans un homme: P. Corn. Scipion transporte la guerre en Afrique, pour arracher Annibal à sa lutte obstinée du Bruttium, et le bat à Zama, 202.—Carthage, vaincue sans retour, perd l'Espagne, livre sa flotte, et paye une énorme contribution. Réduite à son territoire d'Afrique, et contenue par Massinissa, elle n'est plus qu'un État de troisième ordre, et Rome devient la puissance prépondérante dans le monde ancien. (V. les noms cités, Annibal, Scipion, etc.)

La 3e guerre punique, 149-146 av. J. C., provoquée par les usurpations de Massinissa et par la haine du vieux Caton (V. ces noms), se résume dans le siége et la ruine de Carthage. Commencée par L. Marcius Censorinus et M. Manilius, qui donnent un exemple de la *foi* romaine, 149, mal continuée par L. Calpurnius Pison, 147, la guerre est terminée par Scipion Émilien (V. ce nom), qui détruit Carthage et réduit son territoire en province romaine, 147-146.

Punjaub. V. Pendjab.

Puño, ch.-l. du départ. de son nom (Pérou), sur la rive O. du lac Titicaca ou de *Puño*, à une altitude de 3,191 mètres, à 800 kil. S. E. de Lima; 8,000 hab. — Laines d'alpaga exportées en Angleterre. Commerce de café.

Punt (Jean), graveur et acteur hollandais, né à Amsterdam, 1711-1779, quitta la scène pour le burin, composa de belles estampes (les 36 plafonds peints par Rubens dans l'église des jésuites d'Anvers), puis remonta sur la scène en 1755, et eut beaucoup de succès.

Punta-Arenas, port de l'Amérique centrale (Costa-Rica), à 80 kil. S. O. de San-José, sur le Grand océan, à l'entrée de la baie de Nicoya; 2,000 hab. Centre principal du commerce de Costa-Rica.

Punta-Arenas, ch.-l. du territoire de Magellan, colonie chilienne sur le détroit de Magellan; 300 hab.

Puntales, village fortifié d'Espagne (Andalousie), dans la prov. et à 3 kil. S.E. de Cadix, dans l'île de Léon, et sur la baie de Cadix. Construction de vaisseaux.

Puntido, monastère de l'Italie du Nord, entre Milan et Bergame, célèbre par la formation de la première ligue lombarde, 1167.

Pupien. V. Maxime.

Pura, capit. de la Gédrosie; Alexandre le Grand y fut rejoint par Cratère. Auj *Paregh*.

Puracé, volcan de la Colombie (Cauca), près du nœud de Los Pastos et de la ville de Popayan.

Puranas, poëmes religieux de l'Inde, écrits en sanscrit, et fort différents des Védas. Ils contiennent les principes du brahmanisme.

Purbeck, presqu'île d'Angleterre (Dorset), sur la Manche, à l'E. de la presqu'île de Portland, et à l'O. de l'île de Wight. Exploitation d'argile.

Purcell (Henry), compositeur de musique, 1658-1695, né à Londres, obtint sous Charles II Stuart, 1682, la place d'organiste de la chapelle royale. Il a traité tous les genres. V. Novello a publié, 1826-1836, les œuvres de cet artiste, le plus grand des compositeurs anglais.

Purchas (Samuel), littérateur anglais, 1577-1628, né à Thaxstead (Essex), fut curé de Saint-Martin, à Londres. Il a publié deux recueils de voyages, formant 5 vol. in-fol., et intitulés: *Purchas, son pèlerinage*, 1613, in-fol., et surtout 4e édit., 1626; *Purchas, ses pèlerins* ou *Hakluytus posthumus*, 1625, 4 vol. in-fol., etc.

Pure (Michel, abbé de), littérateur, 1634-1680, né à Lyon, distribua, dit-on, un libelle contre Boileau, qui se vengea dans ses satires. On cite de lui: *Ostorius*, tragédie, 1659; *Idée des spectacles anciens et modernes*, 1668; *Vie de Gassion*, 3 vol. in-12, etc.

Purgation, nom donné, au moyen âge, aux épreuves judiciaires. Les clercs se justifiaient par serment, comme le fit le pape Léon III (V. ce nom), en 800; c'est ce qu'on appelait *purgation canonique*.

Purification (Fête de la). V. Chandeleur.

Purification, ch.-l. de l'Etat de Tolima (Colombie), sur la Magdalena, au N. O. de Santa-Fé-de-Bogota.

Purim, fête des sorts, instituée par les Juifs en commémoration de la chute d'Aman, ministre d'Assuérus, qui voulait les faire périr, en tirant ses victimes au sort.

Puritains, sectaires protestants, qui, prétendant pratiquer le christianisme dans toute sa *pureté*, exagéraient les doctrines du presbytérianisme, comme les presbytériens (V. ce mot) exagéraient les principes du calvinisme. Persécutés en Angleterre, sous Elisabeth, ils le furent aussi en Ecosse par les quatre Stuarts, qui, depuis 1603, gouvernèrent les deux royaumes de la Grande-Bretagne. Sous le règne de Jacques Ier, commencèrent les émigrations en Amérique, qui amenèrent la fondation des Etats de la *Nouvelle-Angleterre* (V. ce mot). On y retrouve encore des traces nombreuses et profondes de la rigidité des premiers puritains.

Purus, riv. de l'Amérique du Sud. V. Pourous.

Puseyisme, secte qui s'est formée de nos jours au sein de l'Eglise anglicane, et tendant à la rapprocher de l'Eglise catholique pour le dogme comme pour la discipline. Elle a pour auteur le docteur Pusey, professeur à Oxford.

Pussort (Henri), conseiller d'Etat sous Louis XIV, né en 1615, mort en 1697, fut membre de la commission qui jugea Fouquet, et participa à la rédaction des ordonnances de 1667 et 1670. Oncle de Colbert, il lui dut une élévation justifiée par son mérite.

Pussot (Jean), chroniqueur français, né à Reims, 1544-1626, était charpentier. Il a laissé des *Mémoires* intéressants, publiés en 1858, in-8°.

Pusterthall (Le), l'une des 5 divisions du Tyrol, à l'E. (vallées de l'Eisack, de la Rienz, et de la haute

Drave). Traversé par une partie des Alpes Rhétiques et Carniques, il renferme les villes de *Brunecken*, ch.-l., Brixen, Toblach, etc. Tapis.

Putanges, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. O. d'Argentan (Orne), sur l'Orne; 638 hab.

Puthus, château de l'île de Rugen, sur la Baltique, a donné son nom à une anc. famille de Poméranie, dont les membres ont porté les titres de comtes et de princes. Village de 700 hab. Bains de mer.

Puteal, lieu frappé par la foudre et dès lors sacré selon les anc. Romains. On l'entourait d'une margelle de puits (*puteal*).

Puteanus Erycius. V. Dupuy.

Puteaux, commune de 9,594 hab. (Seine), dans l'arrond. et à 12 kil. S. O. de Saint-Denis, et à 9 kil. O. de Paris, sur la rive gauche de la Seine. Vins, nombreux établissements industriels.

Puteoli, auj. *Pouzzoles*, v. de l'anc. Campanie (Italie), nommée d'abord *Dicæarchea*, entre Naples et Cumes, colonisée par les Romains pendant la deuxième guerre punique. Vespasien l'appela *Colonia Flavia Augusta*. Elle fut alors une grande ville de commerce. Il y avait aux environs des eaux minérales très-fréquentées, et l'on y fabriquait la *pouzzolane*, mélange de soufre, de sable et de chaux.

Puthod (Jacques-Pierre-Marie-Louis-Joseph, vicomte), général, né à Bagé-le-Châtel, en Bresse, 1769-1837, était capitaine à l'époque de la Révolution. Il se distingua par son courage, devint général de brigade, en 1801, général de division, en 1808; il ne prit sa retraite qu'en 1834, après une belle carrière militaire.

Putignano, v. de la prov. et à 40 kil. S. E. de Bari (Italie); 8,000 hab.

Putiphar. V. Joseph.

Putride (Mer), *Putridum mare*, ou mer de Sivasch, lagune marécageuse, au N. E. de la Crimée, séparée, par la flèche d'Arabat, de la mer d'Azof, avec laquelle elle communique par le détroit de Genitchi au N.

Putschius (Elie), philologue allemand, 1580-1606, né à Anvers, connu par un recueil intitulé : *Grammaticæ latinæ auctores antiqui*, 2 vol. in-4°.

Putte, comm. rurale de la prov. d'Anvers (Belgique), à 12 kil. de Malines; 3,000 hab.

Puttelange, v. de l'Alsace-Lorraine, dans le district et à 11 kil. S. O. de Sarreguemines; 2,351 hab. — Peluche de soie.

Putter (Jean-Etienne), publiciste allemand, 1725-1807, né à Iserlohn (Westphalie), enseigna le droit à Gœttingue. Il a écrit : *Exposé des variations politiques de l'empire d'Allemagne*, in-8°; *Elementa juris publici germanici; Manuel de l'histoire d'Allemagne*, 1762; *Institutiones juris publici germanici; Développement historique de la constitution de l'Allemagne*, etc.

Putumajo. V. Iça.

Putzig (Baie de), ou Putziger-Wick, au N. O du golfe de Dantzig, et séparée de la Baltique par une flèche longue et étroite.

Puvis (Marc-Antoine), agronome, 1776-1851, né à Cuiseaux (Saône-et-Loire), connu surtout par un *Traité des amendements*, 1851, in-8°.

Puy, mot dérivé du latin *podium*, forme du celtique *pot* (hauteur). Il s'applique spécialement aux volcans éteints du plateau central de France, dont les cratères sont encore ouverts. (V. Puys.)

Puy (Le) ou le Puy-en-Velay, *Vellavi Podium*, ch.-l. du départ. de la Haute-Loire, sur la Borne et près de la Loire, et au pied du mont Anis ou Corneille, à 610 kil. S. E. de Paris, par 45° 5' lat. N., et 1° 32' long. E.; 19,233 hab. Evêché suffragant de Bourges. Dans une position très-pittoresque, le Puy renferme quelques églises remarquables. Tombeau de Du Guesclin. Statue colossale de Notre-Dame de France, élevée récemment sur la roche Corneille. Centre de la fabrication de la dentelle et des blondes pour le Velay, dont le Puy a été la capitale au moyen âge. Patrie du cardinal de Polignac.

Puy (Raimond **du**), second fondateur de l'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, auquel il imposa le service militaire. Né en Dauphiné, il succéda à Gérard de Martigues en 1121, et mourut en 1160.

Puy (Du) Charles; — Henri. V. Montbrun, Dupuy.

Puy, *podium*, lieu élevé où siégeaient, au moyen âge, les juges de concours de poésie. On donna aussi ce nom aux concours eux-mêmes, qui, à Rouen, s'appelèrent *puys de la Conception* et aussi *Palinods* (V. ce mot). Il est souvent question des *puys d'amour*.

Puycerda ou **Puigcerda**, *Podium Ceretanum*, *Julia Livia*, v. d'Espagne (Catalogne), dans la prov. et à 10 kil. N. O. de Barcelone, sur la Sègre, dans l'anc. Cerdagne. Autrefois place forte à l'entrée du col de la Perche, elle a été démantelée par le duc de Noailles en 1678.

Puy-de-Dôme, montagne de France qui donne son nom à un département du centre, près de Clermont-Ferrand. Haut.: 1,465 mètres. En 1648, on y fit, d'après les indications de Pascal, la première expérience barométrique.

Puy-de-Dôme, département de France, au centre, formé de parties de plusieurs provinces (Auvergne, Bourbonnais, Combrailles, Forez), entre ceux de l'Allier au N., de la Loire à l'E., de la Haute-Loire et du Cantal au S., de la Corrèze et de la Creuse à l'O. Superficie, 795,051 hectares; pop., 566,463 hab. Traversé par les monts Dore et les monts Dômes, il est arrosé par l'Allier, la Dore et la Dordogne. Cratères de volcans éteints Eaux minérales. Plusieurs lacs. Dans le N. est la Limagne, plaine riche en blé et chanvre. Pâturages dans les monts Dores. Vastes forêts. Bœufs, fromages, fruits confits, vins. Quincaillerie, coutellerie, papeteries, tanneries, pâtes d'Italie. Houille, lave de Volvic, plomb. Emigration de 20,000 hab. en hiver. Le Puy-de-Dôme dépend du diocèse et de l'académie de Clermont, de la 13e région militaire (Clermont-Ferrand), de la Cour d'appel de Riom. Il comprend 5 arrond., *Clermont*, ch.-l., Ambert, Issoire, Riom et Thiers.

Puy-Laurens, *Podium Laurentii*, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. N. E. de Lavaur (Tarn); 5,511 hab.

Puy-Laurens (Guillaume **de**), chapelain de Raymond VII, comte de Toulouse, mort en 1295, a écrit une *Histoire de la guerre des Albigeois*, traduite en français dans la collection de Mémoires de M. Guizot, 1824.

Puylaurens (Antoine **de Laage,** duc de), favori de Gaston d'Orléans, était originaire du Languedoc. Il ramena son maître de Bruxelles, 1634, obtint la main d'une parente de Richelieu, et le titre de duc et pair. De nouvelles intrigues l'ayant fait enfermer à Vincennes, il y mourut, 1635.

Puy-l'Evêque, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 34 kil. N. O. de Cahors (Lot), sur le Lot; 2,541 hab.

Puymirol, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 17 kil. E. d'Agen (Lot-et-Garonne); 1,487 hab.

Puys (Chaîne des), ramification des monts d'Auvergne qui se dirige du S. au N., entre Sioule et Allier, à partir du mont Dore. Le sommet le plus élevé est le Puy-de-Dôme (1465 m.). V. Puy et Dômes.

Puységur (Jacques **de Chastenet,** vicomte de), général, né près de Guise en 1602, et mort en 1682, appartenait à une anc. famille d'Armagnac. Il servit dans les armées françaises de 1617 à 1659, et écrivit des *Mémoires* sur cette période de sa vie (1690, 2 vol. in-16).

Puységur (Jacques-François **de Chastenet,** marquis de), fils du précédent, 1656-1743, né à Paris, se distingua depuis 1690, comme maréchal général des logis de l'armée. Il a laissé *l'Art de la guerre*, 1748, in-fol. et in-4°.

Puységur (Armand-Marie-Jacques **de Chastenet,** marquis de), général et littérateur, 1751-1825, né à Paris, appartenait à une branche de la famille des précédents. Il entra dans l'artillerie en 1768, devint colonel en 1778, et maréchal de camp en 1789. Retiré du service en 1789, il vécut près de Soissons, sur sa terre de Busancy, où, dès 1784, il avait fait des applications du mesmérisme et trouvé le somnambulisme artificiel. Arrêté sous le Directoire pour avoir correspondu avec ses frères émigrés, 1797-99, il continua sous l'Empire et la Restauration sa propagande en faveur du magnétisme, notamment dans les *Annales* et la *Bibliothèque du magnétisme animal*.

Puységur (Antoine-Hyacinthe-Anne **de**), frère du précédent, plus connu sous le nom de comte de **Chastenet**, né en 1752, servit dans la marine. Il envoya à Paris des momies provenant des cavernes de Ténériffe qui servaient de sépulture aux Guanches, 1772, et publia un *Détail sur la navigation aux côtes de Saint-Domingue*, 1787, à la suite d'une mission officielle. Emigré en 1791, il rentra en 1803 et mourut en 1809.

Pyanepsies, fête athénienne en l'honneur d'Apollon: on y mangeait des fèves. De là le nom de *Pyanepsion* (πύανον ἕψειν), donné au mois où elle avait lieu. Il correspondait aux mois d'octobre et de novembre.

Pydna, v. de l'anc. Macédoine (Piérie), sur la côte O. du golfe Thermaïque, conquise par Archélaüs Ier au ve siècle av. J. C., enlevée par Philippe II à Athènes, 358.

et assiégée par Cassandre, qui y tua Olympias, 315. — Célèbres victoires de Paul-Émile sur Persée, 168, et de Metellus le Macédonique sur Andriscus, 147. — Auj. *Kitro*.

Pygmalion, roi de Tyr, tua, dit-on, son beau-frère, le grand-prêtre Sichée, pour s'emparer des trésors de Melkart; mais Didon (V. ce nom) les enleva.

Pygmalion, sculpteur de l'île de Cypre, devint amoureux d'une statue de Galathée, son chef-d'œuvre. Vénus anima cette statue, et Pygmalion l'épousa ; il en eut un fils, appelé Paphos.

Pygme, mesure des anciens Grecs, valant 0m,347.

Pygmées, peuple fabuleux, de la taille d'une *pygme*, comme leur nom l'indique, étaient célèbres dans l'antiquité par leurs combats contre les grues qui venaient pour les attaquer. Ils se jetèrent aussi sur Hercule endormi, mais le héros, à son réveil, les prit et les emporta dans sa peau de lion. Ils vivaient en Afrique surtout, dans des excavations du sol.

Pylade, ami d'Oreste. V. Oreste.

Pylade, pantomime cilicien, rival de Bathylle, fut un moment, à cause de son insolence en public, exilé de Rome par Auguste.

Pylæmène ou **Pylamènes,** rois de Paphlagonie. V. ce mot.

Pylagores, nom des députés des cités grecques à l'assemblée des Amphictyons qui se tenait au bourg d'Anthela, près des Thermopyles, et non loin d'un temple de Cérès : d'où le nom de *pylagore* donné aussi à la déesse.

Pyles ou **Portes,** *Pylæ*, défilé chez les anc. Grecs. Ce mot entrait aussi dans la composition des noms géographiques, comme dans *Thermopyles*. V. ce nom.

Pylos, nom de trois anc. v. du Péloponnèse : 1° *Pylos d'Elide*, sur le Ladon et au S. E. d'Elis; 2° *Pylos de Triphylie*, au N. de Lepreum, disputait à la suivante l'honneur d'avoir été la capitale de Nestor; 3° *Pylos de Messénie*, sur la mer Ionienne, en face de l'île de Sphactérie, fut occupée par les Athéniens en 420 av. J. C. Auj. *Vieux-Navarin*.

Pym (John), homme politique anglais, 1584-1643, né dans le comté de Somerset, et connu par son opposition aux premiers Stuarts. Il fut l'un des accusateurs de Strafford, et, en 1641, faillit être arrêté par Charles Ier lui-même. Un peu avant sa mort, il ménagea le roi, et sa popularité en souffrit.

Pynacker (Adam **Van**), paysagiste hollandais, 1621-1673, né à Pynacker, près Schiedam, se perfectionna à Rome. Son chef-d'œuvre, un *Paysage*, est à Leyde.

Pypers (Pierre), poëte hollandais, né à Amersfoort, 1749-1805, a écrit des drames, des opéras et six tragédies; de plus, des *Poésies champêtres*, 1803, 2 vol. in-8°.

Pyrame, jeune Babylonien, aimait Thisbé. Voulant fuir leurs familles, ils se donnèrent rendez-vous à un mûrier hors de la ville. Thisbé, arrivée la première, se cacha au rugissement d'un lion. Son voile qu'elle avait perdu fut déchiré par le lion et retrouvé par Pyrame. Celui-ci crut Thisbé morte et se tua. Thisbé à son retour se frappa du même fer. Les fruits du mûrier étaient blancs; depuis lors ils sont noirs.

Pyramide (Lac), lac des États-Unis (Nevada), s'étend du N. au S., à l'E. de la Sierra Nevada et sur la limite E. de la Californie.

Pyramides, monuments de l'anc. Egypte, à forme quadrangulaire, mais en se rétrécissant de la base au sommet. Les trois plus remarquables sont sur la rive gauche du Nil, à l'O. de Gizeh et à 16 kil. S. O. du Kaire. Selon J.-J. Ampère, la construction des deux premières remonterait à 4,000 ans av. J. C., contrairement à l'assertion d'Hérodote, qui les attribue à Cheops et à Chephrem (V. ces noms), s'il est vrai que ces deux rois n'aient vecu qu'au XIe siècle avant l'ère chrétienne. La pyramide, dite de Cheops, a 142 mètres de hauteur; celle de Chephrem a 133 mètres. La troisième pyramide, haute de 54 mètres, est l'œuvre de Mycerinus, dont on a retrouvé la momie en 1837. Les Pyramides servaient en effet de tombeaux aux rois. On y a trouvé, en pénétrant dans l'intérieur, plusieurs chambres.—Les Aztèques du Mexique ont aussi laissé des *téocalli* ou pyramides, notamment près de Palenqué, à Cholula, etc.

Pyramides (Bataille des), livrée par Bonaparte aux Mameluks, sur la rive gauche du Nil, entre Embabeh et Gizeh, et au N. E. des grandes pyramides, 21 juillet 1799.

Pyramus, fl. de Cilicie, né au nœud du Taurus et de l'Amanus, coulait au S. O. en arrosant Mopsueste, et se jetait dans le golfe d'Issus. Auj. *Djihoun*.

Pyrard (François), voyageur, né à Laval vers 1570. Jeté par un naufrage sur les Maldives, 1602, délivré par une flotte bengalaise, 1607, puis incorporé dans les troupes portugaises, 1608, il ne revit la France qu'en 1611, et mourut en 1621. Il a écrit une relation de ses aventures, dont la meilleure édition est celle de J. Bignon : *Voyages des Français aux Indes Orientales*, 1615, 2 vol. in-8°.

Pyrénées, chaîne de montagnes qui s'étend dans le nord de l'Espagne, entre le cap Creuz (Méditerranée), et le cap Finistère (océan Atlantique), sur une longueur de 1,100 kil., de l'E. à l'O. On la partage en Pyrénées continentales ou Pyrénées proprement dites, et en Pyrénées péninsulaires ou maritimes.

Pyrénées continentales (Les) forment la limite entre la France et l'Espagne, et ont une longueur de 360 kil. avec une largeur moyenne de 80 kil. Elles se dirigent de l'E. S. E. à l'O. N. O., sauf, au centre, où elles forment, du N. au S., le coude du val d'Aran; elles se divisent en trois sections : 1° *Pyrénées orientales*, depuis le cap Creuz jusqu'au pic de Carlitte. Celles-ci s'appellent *monts Albères* (800 mètres d'altitude), jusqu'au col de Pertus, au-delà duquel elles s'élèvent jusqu'à 1,600 mètres. On y trouve les cols de Belistre, de la Massane, du Pertus, de Coustongé, des Aires et de la Perche. Le Tech, la Têt et l'Aude (France), la Mouga, la Fluvia, le Ter, le Llobregat et la Sègre (Espagne), en descendent. Le Canigou, les Corbières orientales et occidentales au N., et les monts de la Sègre au S., s'en détachent. — 2° *Pyrénées centrales*, du pic de Carlitte au Cylindre du Marboré. Escarpées et parfois larges jusqu'à 115 kil., elles présentent les sommets les plus élevés de toute la chaîne : pic de Carlitte, 2,950 mètres; mont Calm, 3,080 mètres; mont Vallier, 2,819; mont Cylindre, 3,322 mètres, sur le versant N. ou Français; Pic de Néthou, le plus haut sommet des Pyrénées, 3,404 mètres; mont Maladetta, 3,312 mètres; pic de Posets, 3,367 mètres; mont Perdu, 3,351 mètres, sur le versant S. ou espagnol. On y trouve les cols ou *ports* de Puymoreins, de Meringue ou Saldeou, de Venasque, et d'Oo; les sources de l'Ariége, du Salat, de la Garonne et de la Neste(France), des deux Noguera et de la Cinca (Espagne).— 3° *Pyrénées occidentales*, du pic du Cylindre au col de Goritty. Encore assez hautes, avec le Vignemale, 3 290 mètres, le pic du Midi d'Ossau, 2,885 mètres, et le pic d'Anie, 2,436 mètres, elles n'ont plus, près du golfe de Gascogne, que 800 mètres. On y trouve les cols ou *ports* de la Brèche de Roland, de Gavarnie, de Cauterets, de Canfranc, de Roncevaux, d'Ibagnetta, de Belate et de Goritty, ainsi que les sources de l'Adour, des Gaves de Pau, d'Oloron et de Mauléon, de la Bidouze, de la Nive et de la Bidassoa (France), du Gallego, de l'Aragon et de l'Arga (Espagne). Les monts du Bigorre et de la Basse-Navarre, au N., et de l'Aragon, au S., s'en détachent. Le versant français, moins abrupt que le versant espagnol, s'élève comme par étages successifs. On y exploite le fer, le cuivre, des marbres et des eaux minérales.

Pyrénées péninsulaires (Les) longent, de l'E. à l'O., le golfe de Gascogne. Elles sont moins importantes que les Pyrénées proprement dites. On les partage aussi en 3 sections : 1° *Monts Cantabres*, du col de Goritty à la source de l'Ebre. Leur hauteur est de 1,500 à 2,000 mètres. On y trouve les cols de Salinas ou Arlaban, d'Orduña et Escudo, ainsi que les sources de l'Ebre et de son affluent, la Zadorra, de l'Orio, de la Deva et du Nervion. — 2° *Monts des Asturies*, de la source de l'Ebre à celle de la Navia. Ils portent les noms de Sierra de Sejos et de Cabadonga, de Peña Marella, et ont jusqu'à 2,800 mètres d'altitude. On y trouve le port de Pajarès et les sources de la Pisuerga, du Carrion, de l'Esla et du Sil, au S.; du Xalon et de la Navia au N. E. Talus sept. du plateau de Castille, ils se relient, au S. E., aux monts Ibériens par la Sierra de Reynosa, et, au S.O., projettent la Sierra d'Elstredo. — 3° *Monts de Galice*, de la source de la Navia au cap Finistère. Ils contournent, sous le nom de Sierra de Mondonedo, etc., la source du Minho, en couvrant de leurs ramifications la terrasse de Galice.

Pyrénées (Traité des), conclu entre Mazarin et don Louis de Haro, ministre de Philippe IV, roi d'Espagne, dans l'île des Faisans (V. ce mot), 7 nov. 1659. Les clauses principales étaient : 1° abandon à la France du Roussillon et de la Cerdagne, de l'Artois (moins Aire et Saint-Omer), de 14 villes de la frontière du Nord, Gravelines (Flandre), Landrecies, le Quesnoi, Marienbourg, Philippeville, Avesnes (Hainaut), Montmédy, Thionville (Luxembourg), etc.; 2° rétablissement de Condé dans ses honneurs, et de Charles III de Lorraine dans son

duché; 3e mariage de Louis XIV avec l'infante Marie-Thérèse, qui devra recevoir une dot de 500,000 écus d'or, et, par suite, renoncer à ses droits à la succession d'Espagne.

Pyrénées (Basses-), département de France, au S. O., formé par le Béarn, la basse Navarre et une partie de la Gascogne, entre ceux des Landes et du Gers au N., et des Hautes-Pyrénées à l'E., l'Espagne au S. et le golfe de Gascogne à l'O. Sup., 762,266 hectares; pop., 426,700 hab. Couvert par les ramifications des Pyrénées occidentales, il est arrosé par l'Adour, la Nive, la Nivelle, les gaves de Pau, d'Oloron et de Mauléon, et la Bidassoa. Sources minérales (Eaux-Bonnes, Eaux-Chaudes, etc.). Climat doux et tempéré. Maïs, pommes de terre, peu de froment. Lin, vins dits de Jurançon. Elève de chevaux. Beaucoup de bois et de pâturages. Lainages, cotonnades, chaussures dites alpagates, etc. Fer, plomb, sel gemme, marbre, ardoises. Emigration annuelle pour l'Amérique du Sud. Ce département dépend du diocèse de Bayonne, de la 18e région militaire (Bordeaux), de l'Académie de Bordeaux, et de la Cour d'appel de Pau. Il forme 5 arrond. *Pau*, ch.-l., Oloron, Orthez, Bayonne et Mauléon. Les ports sont : Bayonne, Saint-Jean-de-Luz et Socoa.

Pyrénées (Hautes-), département de France, au S. O., formé du Bigorre, des Quatre-Vallées et de partie du Nébouzan (Gascogne), entre ceux du Gers au N., des Basses-Pyrénées à l'O., de la Haute-Garonne à l'E. et l'Espagne au S. Sup., 452,944 hectares; pop., 235,156 hab. Couvert par les ramifications des Pyrénées centrales, il est arrosé par l'Adour, le Gers, la Baïse et la Save. Sources minérales (Bagnères-de-Bigorre, Baréges, Cauterets, Saint-Sauveur, etc.). Climat tempéré. Peu de céréales. Chanvre, vin, pâturages. Belle race de chevaux et de taureaux. Beurre renommé. Nombreuses forêts. Tricots et tissus légers de Baréges. Fer, manganèse, zinc, marbre, ardoises. Ce département dépend du diocèse de Tarbes, de la 18e région militaire (Bordeaux), de la Cour d'appel de Pau et de l'Académie de Toulouse. Il forme trois arrond. *Tarbes*, ch.-l., Argelès et Bagnères-de-Bigorre).

Pyrénées-Orientales, département de France, au S., formé par le Roussillon, la Cerdagne et une partie du Languedoc, entre ceux de l'Aude au N., et de l'Ariége à l'O., la Méditerranée à l'E., et l'Espagne au S. Sup., 412,200 hectares; pop., 191,856 hab. Couvert par les Pyrénées orientales et leurs ramifications (Albères, Canigou et Corbières), il est arrosé par le Tech, la Tet, la Gly, etc. Plusieurs étangs sur le littoral. Agriculture en progrès. Chanvre, lin, mûriers. Vins estimés. Oliviers. Elève de chevaux et de bêtes à laine. Education d'abeilles et de vers-à-soie. Exploitation des mines de fer. Ce département dépend du diocèse de Perpignan, de la 16e région militaire (Montpellier), de la Cour d'appel et de l'Académie de Montpellier. Il forme 3 arrond. *Perpignan*, ch.-l., Prades et Céret. Les ports sont : Port-Vendres, Collioure, etc.

Pyrgi ou **Pyrgos,** anc. v. d'Etrurie, sur la côte S. O., servait de port à Cœré. D'origine pélasgique, elle fut colonisée par les Romains, 195 av. J. C. — Auj. *San-Severo*, près de Civita-Vecchia.

Pyrgos ou **Pyrgi,** v. de Grèce (Morée), au S. O. de la nomarchie d'Achaïe et Elide, près de l'embouchure du Rouphia.

Pyrgotèles, graveur en pierres fines, né en Grèce et contemporain d'Alexandre le Grand. On conteste les pierres que l'on a sous son nom.

Pyritz, v. de Poméranie, sur un affluent de la Plône, à 45 kil. S. E. de Stettin; 5,000 hab. Blé. Pyritz a été la première ville chrétienne en Poméranie.

Pyrmont, ch.-l. du comté de son nom, sur l'Emmer, dans la principauté et à 90 kil. N. de Waldeck; 2,500 h. Sources ferrugineuses. Le comté de Pyrmont, enclavé entre le Hanovre, Lippe-Detmold et le Brunswick, est séparé entièrement du reste de la principauté.

Pyrrha, femme de Deucalion. V. DEUCALION.

Pyrrhique, danse armée des anc. Grecs, surtout des Spartiates, simulait un vrai combat. V. PYRRHUS ou NÉOPTOLÈME.

Pyrrhon, philosophe grec, 384-288 av. J. C., né à Elis (Péloponnèse). Disciple d'Anaxarque d'Abdère, il parcourut l'Asie avec lui à la suite d'Alexandre le Grand. A son retour, il fut créé pontife d'Elis, où, vers 322, il fonda l'école des *Sceptiques*. Il n'a rien écrit, mais on trouve, dans Diogène de Laërte et dans Sextus Empiricus, les 10 motifs de doute qui, selon lui, sont la base du scepticisme. La conséquence de ses principes est l'ἐποχή, abstention de tout jugement, qui elle-même conduit à une fin pratique, l'ἀπαθεία, c'est-à-dire l'impassibilité, le calme inaltérable de l'âme.

Pyrrhus ou **Néoptolème,** fils d'Achille et de Déidamie, né à Syros, vint, après la mort de son père, au siége de Troie, à 12 ans (d'où son nom de NÉOPTOLÈME, *jeune guerrier*). Il alla chercher Philoctète à Lemnos, et, à l'occasion de sa victoire sur Eurypyle, fils de Télèphe, inventa, dit-on, la danse pyrrhique. Il tua encore Polite et Priam, et, après la ruine de Troie, sacrifia Astyanax et Polyxène (V. ces noms). Il fonda ensuite un royaume en Epire, où il amena captifs Andromaque et Helenus. Il avait épousé Hermione, dont le fiancé, Oreste, le fit massacrer par le peuple de Delphes.

Pyrrhus, roi des Molosses (Epire), était au berceau quand son père, Eacide, fut chassé par Néoptolème, son cousin, vers 216 av. J. C. Recueilli, élevé, rétabli par Glaucias, roi d'Illyrie, puis encore dépouillé, Pyrrhus s'attacha à Démétrius Poliorcète, et, après la bataille d'Issus, à Ptolémée Ier Soter, avec l'aide duquel il recouvra son royaume d'Epire, 195. Habile à entraîner les mercenaires, qui alors composaient les armées grecques, il partagea, grâce aux discordes des fils de Cassandre, la Macédoine avec Démétrius Poliorcète, chassa ce dernier, 287, mais pour être, à son tour, dépouillé par Lysimaque. Afin d'entretenir ses soldats, il alla secourir Tarente contre les Romains, qu'il battit à Héraclée, 280, et à Asculum, 279, et les villes de Sicile contre les Carthaginois, qu'il vainquit aussi. Revenu en Italie, il échappa, malgré sa défaite de Bénévent, aux Romains, 275, et regagna l'Epire. Il tourna alors ses mercenaires contre Antigone Gonatas, qui perdit la Macédoine, contre Sparte, qui le repoussa, enfin, contre Argos, où il fut blessé à mort par une tuile qu'une femme lui avait lancée, 292. — Maître dans l'art de la guerre, Pyrrhus donna des leçons aux Romains eux-mêmes.

Pythagore, philosophe grec, né à Samos en 569 av. J. C., quitta, en 551, sa patrie, malgré la défense du tyran Polycrate, pour compléter son éducation à l'étranger. Il visita successivement Lesbos, Milet, la Phénicie, et surtout l'Egypte, où il passa 22 ans (547-525), s'initiant auprès des prêtres, à la connaissance de la religion et des sciences du pays. Transporté à Babylone avec beaucoup d'Egyptiens de la caste sacerdotale, lors de l'invasion de Cambyse, il y rencontra des prêtres chaldéens, des mages et probablement ces savants indiens que, selon une tradition, il serait allé visiter lui-même. Revenu dans sa patrie, au bout de 12 ans de séjour à Babylone, 512, il parcourut encore la Crète, le Péloponnèse, Delphes; mais ne pouvant fonder une école à Samos, il se rendit dans la Grande-Grèce, où les habitants de Crotone lui conférèrent le droit de cité et lui offrirent la charge de censeur des mœurs. Il y devint le chef du parti aristocratique, et contribua beaucoup à la guerre qui, en 509, se termina par la destruction complète de Sybaris. On lui donna, pour sa part de butin, une portion de territoire où il établit un institut ou collége auquel on n'était admis qu'après un examen minutieux. Les deux premières années étaient consacrées à une sorte de cours d'éducation : un silence rigoureux était prescrit aux élèves qui devaient surtout exercer leur mémoire en apprenant par cœur des sentences morales et religieuses. On y joignait les éléments de la musique et des mathématiques. Après ce noviciat, les jeunes gens étaient admis à entendre directement le maître, dont la voix ne leur était parvenue jusqu'alors qu'à travers une cloison : ils le consultaient, ils rédigeaient ses leçons. Pythagore les entretenait de la cause primordiale, « l'Un et le Tout, » et de l'origine des choses. Selon lui la vie humaine était une expiation, le châtiment d'une vie antérieure. — Cette dogmatique religieuse s'appuyait sur les sciences, en vertu de cet axiome pythagorique : « les éléments des nombres sont les éléments de toutes choses. » L'une des applications qu'il en faisait était celle des intervalles des tons en musique. Après avoir marqué par des nombres les sept tons de l'octave, il lui semblait encore qu'il y avait entre ces derniers et les sept astres que les anciens appelaient des planètes, une véritable coïncidence. Si ce *diapason universel* n'a pas laissé de paraître ridicule, on n'est pas peu surpris, du moins, de voir que Pythagore avait entrevu le système astronomique auquel Copernic a attaché son nom, et peut-être encore le mouvement de rotation de la terre sur elle-même. La découverte du carré de l'hypoténuse ne saurait, dans tous les cas, être contestée à Pythagore. Après cet enseignement qui durait trois années, les disciples se répan-

daient dans toutes les parties du monde ancien, mais restaient rattachés par les liens d'une sorte de confrérie. L'école de Pythagore avait étendu au loin sa renommée, quand survint à Crotone une lutte entre la démocratie et l'aristocratie. Les Pythagoriciens, par leur naissance, par leurs richesses, par leur instruction, appartenaient à ce dernier parti; ils montraient encore pour ceux qui ne se rattachaient pas à leur institut un dédain qui les désignait à la haine de la faction démocratique. Dans cette guerre civile l'école de Pythagore fut ruinée, l'édifice incendié, la plupart des disciples massacrés. Pythagore, à l'âge de plus de 80 ans, dut fuir, dénué de tout. Il mourut obscurément à Tarente en 470.

Pythagoriciens, disciples de Pythagore (V. ce mot). Ils se répandirent, après la ruine de l'institut de Crotone, en Sicile et dans la Grèce, où leurs doctrines se transmirent jusqu'au temps d'Aristote.

Pythéas, voyageur grec, né à Marseille, vivait vers 350 av. J. C. Les anciens citent souvent de lui deux écrits qui ne nous sont pas parvenus : *Description de l'Océan* et *Périple* ou *Voyage autour de la Terre.* Il aurait doublé le cap Saint-Vincent (promontoire Sacré), reconnu les îles Ouessant (Uxisance), et abordé au pays de Kent (Cantium). Il aurait pénétré dans la Baltique, et, en sortant de cette mer, serait allé jusqu'à Thulé (V. ce nom). Strabon cite souvent Pythéas, mais, à tort, ne lui accorde pas beaucoup d'autorité. Les fragments de Pythéas ont été publiés par Schmeckel, Mersebourg, 1848, in-4°.

Pythiade, intervalle de 4 ans qui séparait la célébration des jeux Pythiques. La première datait de 586 av. J. C.

Pythias, ami de Damon. V. Damon.

Pythie, prêtresse d'Apollon à Delphes. Elle rendait les oracles, assise sur un trépied placé au-dessus d'une ouverture du sol de laquelle s'échappaient des vapeurs qui la jetaient dans une sorte d'égarement (V. Delphes). Les paroles incohérentes qu'elle prononçait, recueillies par les prêtres, étaient mises en vers par eux, puis transmises à ceux qui venaient consulter le dieu. La Pythie, choisie à Delphes même dans la classe du peuple, devait avoir au moins 50 ans. A l'origine cependant c'était une jeune fille.

Pythiques (Jeux). Ils étaient célébrés à Delphes, dans la plaine de Cirrha, tous les 4 ans, en l'honneur d'Apollon vainqueur du serpent Python. Ils furent institués en 586 av. J. C. Des concours de poésie et de musique étaient ajoutés aux exercices ordinaires des Jeux. V. ce mot.

Pytho, nom primitif de Delphes.

Pythodaris, reine de Pont, était fille de Pythadore de Tralles. Veuve de Polémon Ier, elle épousa le roi de Cappadoce, Archélaüs, à la mort duquel, 17 de J. C., elle partagea le gouvernement du Pont avec son fils Polémon II. Elle mourut vers 38 de J. C.

Python, serpent ou dragon monstrueux, désolait les environs du Parnasse et de Crissa. Il fut percé de flèches par Apollon, qui recouvrit de sa peau le trépied fatidique de Delphes. V. Pythiques (Jeux).

Pythonisse, mot dérivé de Pythie, avait aussi le sens de devineresse. V. Endor.

Pyxos, anc. nom de Policastro.

Q

Q, dans les abréviations des noms latins, signifiait : *Quintus, Quinctius, Quintilianus, Quirites, Quæstor,* etc. *QQ., Quinquennalis.*

Qalabchèh (El-), *Talmis,* village de Nubie, sur la rive gauche du Nil, à 45 kil. S. d'Assouan ; 1,000 hab. Ruines magnifiques d'un temple d'Osiris ou de Sérapis.

Quades, *Quadi,* peuple germain issu des Suèves, habitant, au N. du Danube, les pays qui correspondent à l'Autriche du N., la Moravie, l'O. de la Hongrie. Ils furent longtemps en guerre avec les Romains, qui d'abord les soumirent; mais ils se révoltèrent bientôt, et, sous Marc-Aurèle, ils s'unirent aux Marcomans contre l'empire. A peine soumis sous Commode, les Quades reprirent les armes sous Caracalla ; et, sous Gallien, ils envahirent la Pannonie. Valentinien les en chassa en 375; dès lors ils se confondent avec les Suèves.

Quadra et Vancouver, île du Grand Océan, sur la côte N. O. de l'Amérique septentrionale, entre 48° 20′ et 50° 54′ lat. N., et 125° 9′ et 130° 41′ long. O. Elle fait partie de la Nouvelle-Bretagne, et est séparée du continent, à l'E. par le golfe de Géorgie, au N. par les détroits de Johnston et de la Reine-Charlotte, au S. par celui de Juan-de-Fuca. Elle a 490 kil. sur 130. Le climat est froid, humide, mais sain; on y trouve de magnifiques forêts de pins, de riches mines de fer et de houille; les côtes sont très-poissonneuses. Elle forme une colonie particulière de l'Angleterre depuis 1840 ; les v. pr. sont : *Victoria,* capit., au S. E., et *Esquimalt,* bon port. Découverte par Cook, en 1778, les Anglais s'y étaient établis en 1786; les Espagnols s'en emparèrent en 1789, mais ils furent obligés de la rendre à l'Angleterre. L'île tire son nom de la rencontre qui eut lieu à cette occasion entre l'officier espagnol *Quadra* et le capitaine anglais *Vancouver.* Les indigènes sont très-sauvages.

Quadragésime (du latin *quadragesimus,* quarantième), nom donné par les chrétiens au premier dimanche du carême, parce que ce temps d'abstinence dure 40 jours.

Quadragésime, *quadragesima,* impôt de douane chez les Romains, quarantième du prix des choses vendues.

Quadrans ou **Teruncius,** tiers de l'as valant 3 onces, ou 2 centimes 3/4 environ, chez les Romains.

Quadratus (*carré*), surnom donné à Mercure, soit parce que le nombre 4 lui était consacré, soit à cause de la forme carrée de quelques-unes de ses statues. — Surnom du dieu Terme, représenté souvent sous la forme d'une pierre carrée.

Quadratus (*Numidius* ou *Ummidius*), gouverneur de Syrie sous Claude et Néron, fit mettre en croix les Juifs qui avaient pris les armes contre les Samaritains, vers l'an 49 de J. C. Plusieurs années après, Corbulon ayant pris le commandement de l'armée de Syrie, ce partage excita la jalousie de Quadratus; mais sa mort, arrivée bientôt après, arrêta les désordres qui étaient sur le point d'éclater.

Quadratus (Saint), évêque d'Athènes, présenta à l'empereur Adrien, en 131, un *Apologétique du christianisme.* Eusèbe en cite un fragment; le reste est perdu. Fête, le 26 mai.

Quadrifrons ou **Quadriceps** (*quatre fronts* ou *quatre têtes*), surnom donné à Janus, parce qu'il présidait aux quatre saisons de l'année.

Quadrigarius (*Quintus Claudius*), historien latin du temps de Sylla, vers l'an 80 av. J. C. C'est, après Fabius Pictor, un des plus anciens annalistes de la république romaine. Il ne reste de son histoire (*Annales, rerum romanarum libri*) que quelques fragments cités par Aulu-Gelle; Havercamp les a réunis et publiés à la suite de son Salluste, Amsterdam, 1742, in-4°.

Quadrio (François-Xavier), littérateur italien, 1695-1756, né à Ponte (Valteline). Elève des jésuites, il se distingua dans l'enseignement et la prédication. Il abandonna son ordre et voyagea en Suisse, puis vint à Paris, où il se lia avec Voltaire et le cardinal de Tencin. De retour en Italie en 1748, il se retira chez les Barnabites de Milan. Ses principaux ouvrages sont : *Della poesia italiana,* publié sous le pseudonyme d'*Andrucci; Della storia e della ragione d'ogni poesia,* Milan, 1739-59, 7 vol. in-4°, recueil généralement estimé, etc.

Quadrirème, *quadriremis,* vaisseau de guerre chez les anciens, à quatre rameurs par chaque rame, et non pas, comme on le pense généralement, à quatre rangs de rames superposés, ce qui eût rendu la manœuvre sinon impossible, du moins fort difficile. Cependant on voit sur la colonne Trajane des birèmes et des trirèmes où les rangs de rames sont placés obliquement et en échiquier pour ne point s'embarrasser les uns les autres. Au reste les quadrirèmes étaient fort rares.

Quadrivium (*les quatre routes*), nom donné, pendant le moyen âge, au cours supérieur des études, comprenant l'arithmétique, la géométrie, la musique et l'astronomie. V. Trivium.

Quadruple, monnaie d'or d'Espagne de la valeur d'environ 80 francs.

Quadrussis, petite pièce de monnaie romaine, valant 4 as. environ 11 centimes.

Quæstorium (*forum*). On appelait ainsi l'endroit du camp où était dressée la tente du questeur et où était le dépôt des munitions, sur l'un des côtés du Prætorium. Dans les provinces, on donnait ce nom au lieu où le questeur tenait les bureaux de son administration.

Quaglio, famille de peintres italiens, originaire de Luino. sur le lac de Côme. On cite *Jules*, qui imita le Tintoret;—*Lorenzo*, 1730-1804, qui travailla en Bavière; — *Domenico*, né à Munich, 1786-1837, surnommé *le Canaletto* allemand, se distingua dans le paysage et le dessin d'architecture, etc.

Quakers ou **Trembleurs**, secte religieuse qui prend aussi le nom de *Société chrétienne des Amis*, fondée en Angleterre, en 1647, par George Fox (V. Fox), cordonnier de Leicester. Ses principaux propagateurs furent William Penn, Robert Barclay et Samuel Fisher. Cette secte, très-nombreuse dans la Grande-Bretagne et aux Etats-Unis, malgré sa foi en J. C., rejette tous les sacrements et n'admet aucun culte extérieur, aucune hiérarchie ecclésiastique. Selon les Quakers, tout homme peut recevoir le *Christ intérieur*, qui est la vraie foi, et peut être inspiré de l'esprit divin. Ils se réunissent dans des salles dénuées de tout ornement religieux et attendent dans le plus grand recueillement que le Saint-Esprit se manifeste en eux par un *tremblement*, prélude de l'inspiration. Le Seigneur, disent-ils, défend de verser le sang; aussi refusent-ils le service militaire. Selon eux les serments exigés devant les tribunaux sont contraires à la loi de Dieu; ils ont obtenu d'en être dispensés, et ils les remplacent par une simple affirmation ou négation, selon le cas. Ils condamnent comme profanes les spectacles, les jeux de hasard, le chant, la musique, la chasse, et se font remarquer en général par la pureté de leurs mœurs, par la simplicité de leur costume, tout entier d'une même couleur sombre, sans aucun ornement et sans boutons; leur coiffure est un chapeau à larges bords. La bizarrerie de leurs coutumes et surtout leur constant refus d'assister aux offices du culte anglican leur attirèrent de violentes persécutions; ils furent emprisonnés comme fous, maniaques et perturbateurs du repos public; mais enfin l'acte de tolérance, rendu par Guillaume III en 1689, leur accorda la liberté de vivre comme ils l'entendraient en se soumettant aux charges de l'Etat. Le plus considérable de leurs établissements est aux Etats-Unis, où William Penn, un de leurs fondateurs, leur accorda, en 1684, le vaste territoire appelé de son nom *Pennsylvanie*. On compte près de 300,000 quakers dans l'Amérique du Nord. Ils se livrent surtout au commerce et s'y distinguent par leur probité. On doit aussi dire à leur éloge qu'ils se sont constamment montrés les plus ardents adversaires de la traite des noirs et ont donné l'exemple de l'affranchissement des nègres en proscrivant l'esclavage dans tous leurs domaines.

Quantovicus et mieux **Stapulæ**, nom latin d'*Etaples* (Pas-de-Calais).

Quarantaine-le-Roi, édit par lequel Louis IX, en 1245, défendit d'entreprendre aucune guerre privée pour tirer vengeance d'une injure, avant 40 jours à dater de celui où l'injure avait été reçue. Toute infraction à cette défense, par le meurtre de l'offenseur, était punie par la mort du meurtrier. D'autres attribuent la quarantaine à Philippe Auguste.

Quarantie, tribunal de 40 membres établi à Venise. Il y en avait trois : l'une, cour d'appel des arrêts rendus par les juges de la ville; la 2ᵉ, cour d'appel des jugements des tribunaux *extra muros;* la 3ᵉ, *cour criminelle*, qui jugeait tous les crimes, excepté ceux contre l'État, dont le conseil des Dix avait seul le droit de connaître.

Quarégnon, bourg du Hainaut (Belgique), sur la Haisne, à 7 kil. O. de Mons; 6,500 hab. Mines de houille, fonderie de fer, forges.

Quarenghi (Giacomo), architecte italien, né à Bergame, 1744-1817, élève de Mengs et de Pozzi, s'adonna à l'architecture. Appelé, par Catherine II, en Russie, il embellit Saint-Pétersbourg de nombreux édifices. Sa réputation se répandit en Allemagne et en Angleterre. On a publié, à Milan, en 1821. ses *Plans et dessins*.

Quarin (Joseph), né à Vienne, 1733-1814, premier médecin de l'empereur Joseph II, fonda des écoles de clinique qui ont servi de modèles à celles de la France et de l'Italie. Ses principaux ouvrages sont : *Tentamina de cicuta*, 1761, in-8°; *Methodus medendarum febrium*, 1772, in-8°; *Considérations sur les hôpitaux de Vienne*, 1784; *Observations pratiques sur les maladies chroniques*, traduites de l'allemand en français par Sainte-Marie, 1807, in-8°.

Quarles (Francis), poëte anglais, né à Stewards (Essex), 1592-1644, fut attaché à Elisabeth, fille de Jacques Iᵉʳ, qu'il suivit en Allemagne, puis à l'archevêque Usher. Il souffrit beaucoup à cause de son royalisme. Ses poëmes ont eu une grande réputation; on a souvent réimprimé les *Emblems*.

Quarnero ou **Quarnerolo** (Golfe de), *Flanaticus sinus*, formé par la partie N. de l'Adriatique, entre les côtes de la Croatie, de l'Illyrie et de la Dalmatie. Il renferme plusieurs îles : Cherso, Lussin-Piccolo, Veglia, Pago, Osero. Le principal port est Fiume.

Quarouble, bourg de l'arrond. et à 8 kil. N. E. de Valenciennes (Nord). Chicorée, sucre de betteraves; 2,533 hab.

Quarken. V. Qvarken.

Quarré-les-Tombes, ch.-l. de canton dans l'arr. et à 16 kil. S. E. d'Avallon (Yonne). Ce bourg doit son nom à un grand nombre de tombes antiques découvertes aux environs; 2,208 hab., dont 485 agglomérés.

Quartanus ou **Quartarius**, petite mesure romaine pour les liquides et les choses sèches, moitié de l'hémine, ou quart du setier, d'où son nom; sa contenance était de 13 centilitres et demi.

Quartenier ou **Quartinier**, officier municipal commandant un des quartiers de l'ancien Paris (avant Philippe Auguste, la ville était divisée en 4 parties, d'où le nom de *quartier*, la Cité, Saint-Jacques-de-la-Boucherie, la Grève et la Verrerie). Il était chargé de la police du quartier, dont il commandait la milice bourgeoise, et gardait une des entrées de la ville. Il avait de 100 à 160 hommes sous ses ordres. Les quarteniers furent supprimés en 1382, après l'insurrection des Maillotins, et rétablis en 1411. Louis XIV, en 1703, supprima le commandement militaire des quarteniers, qui devinrent de simples officiers de police. Il y eut d'abord 4 quarteniers pour les 4 quartiers de la ville, d'où leur nom; 8 sous Philippe Auguste, en raison de l'agrandissement de Paris à cette époque; 16 sous Charles VI, et 20 de 1703 à 1789, époque de leur suppression définitive.

Quarter, mesure anglaise de capacité, équivalant à 2 hectolitres 907 décilitres.

Quarto, v. de Sardaigne, à 1 kil. du golfe du même nom, et 14 kil. N. E. de Cagliari; 5,500 h. Très-bons vins.

Quatre-Bras (Les), bourg de Belgique, dépendant de la commune de Boisy-Thy (Brabant mérid.), à 10 kil. S. E. de Nivelle, à l'intersection de deux routes, d'où son nom. Célèbre par l'avantage que les Français, commandés par Ney, remportèrent sur les Anglais, le 16 juin 1815, l'avant-veille de la bataille de Waterloo, le duc de Brunswick y fut tué.

Quatre-Cantons (Lac des) ou des **Waldstættes**, lac de Suisse qui baigne les quatre cantons de Schwytz, d'Uri, d'Unterwalden et de Lucerne. Formé par la Reuss, au-dessus de Lucerne, il offre de nombreuses sinuosités; son étendue est de 38 kil. sur 5; sa plus grande profondeur est de 360 mètres. Le rétrécissement de ses rives, en deux endroits, le divise en 3 parties qui prennent les noms de lac d'*Uri* ou de *Brunnen*, au S. E.; lac de *Buochs*, au centre; lac de *Lucerne*, au N. O.

Quatre-Cents (Conseil des). Il fut institué à Athènes, par Pisandre, Théramène et Antiphon, pour remplacer l'assemblée du peuple, qui avait banni Alcibiade et plusieurs autres citoyens illustres, et substituer à une turbulente démocratie une oligarchie véritable. Les Quatre-Cents, au lieu de rappeler Alcibiade, dont ils redoutaient l'influence, se conduisirent en véritables tyrans, s'entourèrent de satellites, et supprimèrent le sénat; mais leur pouvoir fut de courte durée; quatre mois après leur nomination, l'armée athénienne se révolta contre eux, et prit pour chef Alcibiade, qui les chassa de l'Attique.

Quatre-Nations (Collége des). Il fut fondé par Mazarin, ainsi que la bibliothèque qui y est attenante, en 1661. V. Mazarin.

Quatre-Temps, jeûne prescrit par le pape saint Léon, en 460, dans chaque saison de l'année. Il commença à être en usage en France vers 806. Il était d'abord de trois jours, le mercredi, le vendredi et le samedi; mais Grégoire VII l'a réduit à un seul jour tous les trois mois : le 1ᵉʳ mercredi après les Cendres; le 1ᵉʳ mercredi après la Pentecôte; le mercredi après l'Exaltation de la Sainte-Croix, et le mercredi de la 3ᵉ semaine de l'Avent.

Quatremère de Quincy (Antoine-Chrysostome), 1755-1849, savant archéologue, né à Paris, s'était distingué dans les lettres et dans les arts avant la Révolution. A cette époque, partisan modéré des idées nouvelles, il fut élu représentant de la commune de Paris; puis, député à l'Assemblée législative, en 1791, il y défendit avec courage les ministres constitutionnels, Bertrand de Molleville, Terrier de Monciel et Duport-Dutertre; et, en 1792, La Fayette, qui était inculpé d'avoir voulu faire sortir Louis XVI de Paris. L'opposition de Quatremère aux mesures révolutionnaires de la Convention lui attira, en 1793, un emprisonnement de 13 mois. En 1797, il fut nommé député au Conseil des Cinq-Cents, et enveloppé dans la proscription du 18 fructidor (14 septembre). De retour en France, sous le Consulat, il devint membre, puis secrétaire du conseil municipal de la Seine; sous la Restauration, en 1815, intendant des arts et des monuments; en 1818, professeur d'archéologie à la Bibliothèque royale, et membre de l'Académie des inscriptions et de celle des beaux-arts, puis secrétaire général de cette dernière compagnie. Parmi ses nombreux ouvrages, on remarque principalement : *de l'Architecture égyptienne comparée à l'architecture grecque*, 1785-1803, in-4°; *Considérations sur l'art du dessin en France*, 1791, in-8°; *Dictionnaire d'architecture* (dans l'Encyclopédie méthodique), 1795-1825, 3 vol. in-4°; *le Jupiter Olympien ou l'art de la sculpture antique*, 1815, in-8°; *de l'Imitation dans les beaux-arts*, 1823, in-8°; *Monuments restitués d'après les descriptions des écrivains grecs et latins*, 1826-28, 2 vol. pet. in-fol.; *Histoire des plus célèbres architectes du* XIe *s. jusqu'à la fin du* XVIIIe, 1830, 2 vol. in-4°; *Histoire de Michel-Ange*, 1835, in-8°; — *de Raphaël*; — *de Canova*, 1834-35. Quatremère, à un esprit juste unissait un goût pur et une grande sagacité de jugement; mais son style laisse beaucoup à désirer.

Quatremère-Disjonval (Denis-Bernard), né à Paris, 1754-1830, frère aîné du précédent, mena une vie aventureuse et se signala par des excentricités qui firent presque douter de sa raison. Il s'adonna d'abord à l'étude des sciences physiques, découvrit les sels triples, fit plusieurs mémoires qui furent couronnés par l'Académie des sciences, et devint membre de cette compagnie; mais il dépensa toute sa fortune dans des expériences ruineuses, et fit faillite. Il entra alors dans la carrière militaire, devint chef d'état-major, et rendit des services à l'armée française au passage du Simplon, 1802.

Quatremère-Roissy (Jean-Nicolas), né à Paris, 1754-1834, cousin des précédents, ancien conseiller au Châtelet, a composé une *Histoire de madame de la Vallière*, 1823; *de Ninon de Lenclos*, 1823; *d'Agnès Sorel*, 1825; *de Jeanne d'Arc*, 1827.

Quatremère (Etienne-Marc), neveu de ce dernier, né à Paris, 1782-1857, savant orientaliste. Elève de Sylvestre de Sacy, professeur de littérature grecque à la Faculté des lettres de Rouen, 1809, il fut admis en 1815, à l'Académie des inscriptions, puis fut professeur d'hébreu et de syriaque au Collège de France, en 1819; enfin professeur de persan à l'École des langues orientales, où il succéda à son illustre maître en 1838. On lui doit de nombreux ouvrages sur les langues et la littérature de l'Orient, sur l'histoire et la géographie de l'Egypte ancienne (*Recherches sur la langue et la littérature de l'Egypte*; *Mémoires géographiques et historiques sur l'Egypte*, etc.), et des traductions estimées de *l'Histoire des Mongols de Perse*, de Raschid-Eddin, 1836, et de *l'Histoire des sultans mamelouks de l'Egypte*, de Makrizi, 1837-1845; *Mémoire sur les Nabatéens*. Il a édité le texte arabe des *Prolégomènes*, d'Ibn-Khaldoun, et inséré de savants mémoires dans le *Journal asiatique*.

Quatuorvirs (*quatuor viri*), magistrats romains, ainsi nommés, parce qu'ils étaient le plus souvent au nombre de quatre. Il y avait plusieurs espèces de quatuorvirs: les uns étaient chargés de la conduite et de l'installation des colonies; les autres, sous la dénomination de *quatuorvirs monétaires* ou *ab ærario*, administraient les deniers publics dans les colonies et les villes municipales; d'autres, magistrats voyers de l'empire, veillaient à la construction et à l'entretien des routes; enfin, il y avait des *quatuorvirs* ou *questeurs nocturnes*, fonctionnaires inférieurs, chargés de prévenir ou de faire éteindre les incendies.

Quay (Saint-), bourg de l'arrond. de Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord); 2,798 hab.

Québec, v. forte de l'Amérique anglaise, ancienne capitale de tout le Canada, aujourd'hui chef-lieu du Bas-Canada seulement, au confluent du Saint-Laurent et du Saint-Charles, par 46° 48′ 30″ lat. N., et 73° 31′ long. O.; 60,000 habit. Place forte de premier ordre. Port très-vaste, arsenal, vastes casernes. Archevêché catholique et évêché anglican. Deux cathédrales; collége français, bibliothèque, institut canadien. On y distingue la *haute ville*, mal bâtie, avec des rues étroites et irrégulières, et la *basse ville*, mieux construite, avec des maisons commodes et spacieuses. L'industrie de Québec est peu importante; mais il se fait un assez grand commerce d'importation et d'exportation dans son port, visité chaque année par 1,400 navires. — Cette ville, fondée en 1608 par Samuel de Champlain, fut prise par les Anglais en 1629, rendue par eux en 1632, et vainement assiégée en 1690 et 1711, elle resta française jusqu'en 1759, époque où elle fut prise de nouveau par les Anglais, à la suite d'un combat inégal livré sous ses murs, où les Français firent des prodiges de valeur, et où périrent le brave marquis de Montcalm, leur général, et le général anglais Wolf. La paix de 1763 en assura la possession à l'Angleterre.

Quedlinbourg, v. murée des Etats prussiens (Saxe), sur la Bode, à 50 kil. S. O. de Magdebourg; 15,000 hab. Tribunaux, gymnase, bibliothèque. Ancienne abbaye souveraine de religieuses, puis de diaconesses luthériennes, fondée en 932-937, supprimée en 1801. Château et belle église, où l'on voit le tombeau du roi Henri Ier. Patrie du géographe Charles Ritter et du poëte Klopstock, à qui on a élevé un monument.

Queen's-County, c'est-à-dire *comté de la reine*, comté au centre de l'Irlande (Leinster), entre ceux du Roi au N., de Kildare à l'E., de Carlow au S. E., de Kilkenny au S., et de Tipperary à l'O.; 110,000 hab. Son ch.-l. est *Maryborough*. Plaines marécageuses, mais généralement fertiles. Exportation de grains, de bestiaux, de houille, de fil, de toile. Pays très-plat arrosé par les rivières Barrow et Nore, et traversé par le grand canal et le chemin de fer du S. O.

Queenstown. V. Cove.

Queich, affluent de la rive gauche du Rhin, passe près de Landau, arrose la Bavière rhénane et finit à Germersheim.

Queiros. V. Quiros.

Queiss, riv. des Etats prussiens (Silésie), affluent de la Bober, à 10 kil. S. E. de Sagan; cours de 120 kil.

Quélen (Hyacinthe-Louis, comte de), archevêque de Paris, né à Paris, 1778-1839, d'une famille noble de Bretagne. Encore simple abbé, il fut secrétaire du cardinal Fesch; puis, sous la Restauration, devint successivement grand-vicaire de l'évêque de Saint-Brieuc, évêque de Samosate *in partibus*, 1817; coadjuteur de l'archevêque de Paris, Talleyrand de Périgord, auquel il succéda en 1821. Il s'opposa, à la Chambre des pairs, au projet de la conversion des rentes présenté par Villèle, 1824. Après la Révolution de 1830, il se montra peu sympathique au nouveau gouvernement, et fut soupçonné, à tort, d'avoir favorisé la manifestation légitimiste de Saint-Germain-l'Auxerrois. Ce fut la cause ou le prétexte d'une formidable insurrection du peuple, en février 1831, dans laquelle l'archevêché fut saccagé de fond en comble, et les jours du prélat mis en danger. Il n'en déploya pas moins un admirable dévouement pour les classes pauvres, lorsque le choléra éclata en 1832; il offrit un asile aux malades dans son château de Conflans, leur prodigua ses soins, et créa l'établissement des *Orphelins du choléra*. Outre de nombreux mandements, on a de lui les *Oraisons funèbres de Louis XVI et du duc de Berry*, plus élégamment qu'éloquemment écrites, mais qui lui ouvrirent les portes de l'Académie française, en 1824.

Quellyn (Erasme), dit *le Vieux*, peintre, né à Anvers, 1607-1678, s'adonna d'abord aux lettres et aux sciences, et professait la philosophie, lorsque l'influence de Rubens, son ami, l'entraîna vers la peinture, où il obtint de rapides succès. Ses principaux ouvrages sont à Anvers, l'*Ange gardien*, les *Miracles de saint Bruno*; à Bruxelles, *Charles Borromée*; à Malines, *Naissance de Jésus-Christ*; à Gand, *Repos de la vierge en Egypte*, etc. On admire ses paysages, mais il réussit également dans les portraits, et a laissé ceux de presque tous les artistes ses contemporains. Il s'est distingué comme graveur.

Quellyn (Jean-Erasme), dit *le Jeune*, fils du précédent, né à Anvers, 1629-1715, fut l'élève de son père et appartint d'abord comme lui à l'école de Rubens; puis alla en Italie, où il prit pour modèle Paul Véro-

rèse. Sa manière procède toutefois des deux écoles, flamande et italienne, et réunit leurs qualités distinctes. Ses principales œuvres sont : *Jésus-Christ et les pèlerins d'Emmaüs*, l'*Adoration des Rois*, les *Martyrs de Gorcum*, une *Cène*, etc. *Jésus-Christ guérissant les malades* est une vaste composition considérée comme un chef-d'œuvre.

Quellyn (ARTHUS), cousin du précédent, né à Anvers, eut de la réputation comme sculpteur, et décora l'hôtel de ville d'Amsterdam. — Son frère, HUBERT, né à Anvers vers 1608, a gravé les sculptures d'Arthus.

Quelpaert, île qui dépend de la presqu'île de Corée, à l'entrée du détroit de Corée. Elle est grande et fertile ; elle est habitée par des Coréens, des Chinois et des Japonais.

Quélus (JACQUES **de Lévis**, comte DE), un des mignons de Henri III, fut mortellement blessé en duel par d'Entragues, en 1578, et vint expirer dans les bras du roi, qui lui fit élever un mausolée dans l'église de Saint-Paul.

Quéluz, château royal en Portugal (Estrémadure), à 12 kil. N. O. de Lisbonne.

Quentin (Saint), apôtre de la foi à Amiens et dans l'anc. province du Vermandois, fut martyrisé en 287. Il a donné son nom à la ville de Saint-Quentin, où ses reliques furent transportées en 825. Fête, le 31 octobre.

Quentin (Saint-), ch.-l. d'arr. de l'Aisne, à 50 kil. N. O. de Laon, 139 kil. de Paris, sur le canal de l'Oise à l'Escaut, par 49° 50′ 55″ lat. N., et 0° 57′ 13″ long. E.; 34,811 hab. Hôtel de ville, belle église gothique, temple protestant, bibliothèque. Rues larges et bien bâties. Nombreuses filatures de coton, fabriques de tissus qui emploient environ 125,000 ouvriers. Patrie de Babeuf, d'Omer Talon, de Ramus, de Charlevoix, du peintre Latour à qui l'on a érigé une statue. — Cette ville est probablement l'antique *Augusta Veromanduorum*, que quelques auteurs placent à Vermand, à 8 kil. O. de Saint-Quentin. En 1557, la ville fut prise par les Espagnols, commandés par Philibert-Emmanuel, général de Philippe II, après la victoire qu'il avait gagnée sur le connétable de Montmorency; elle fut rendue à la France par le traité de Cateau-Cambrésis, en 1559.

Quentin (Saint-), bourg de l'arr. et à 6 kil. N. E. d'Uzès (Gard) ; 2,274 hab.

Quer y Martinez (JOSEPH), botaniste, 1695-1764, né à Perpignan. Français, il prit du service dans les armées espagnoles, et devint chirurgien-major d'un régiment avec lequel il parcourut l'Espagne et la côte d'Afrique. Il profita de ses voyages pour recueillir des plantes et des graines avec lesquelles il forma un jardin botanique, dans la promenade du *Prado*. Il composa une *Flore espagnole*, publiée à Madrid, 1762, en 6 vol. in-4°.

Quérasque. V. CHERASCO.

Quercia (JACOPO **della**), sculpteur italien, né près de Sienne, 1378-1442, fut l'un des grands artistes de son temps. On cite ses œuvres à Lucques, à Bologne, à Florence, à Sienne (tombeaux, bas-reliefs, statues, fontaines, etc.).

Quercy, *Cadurci*, ancien pays de France (Guyenne), compris dans les départements du Lot et de Tarn-et-Garonne, divisé en *Haut-Quercy*, capitale Cahors, et *Bas-Quercy*, capitale Montauban ; il fit partie de la province d'Aquitaine, jusqu'au Xe siècle, puis fut possédé par les comtes de Toulouse, confisqué par Louis IX, 1228, cédé au roi d'Angleterre, 1259, repris par Philippe IV, rendu aux Anglais en 1360, et réuni définitivement à la France en 1472.

Queretaro, v. du Mexique, chef-lieu de la province de ce nom, à 175 kil. N. O. de Mexico, par 20° 36′ lat. N., et 102° 30′ long. O. Elle passe pour la plus belle du Mexique après la capitale. Trois grandes places, magnifique aqueduc. Evêché depuis 1863. Collége, bibliothèque. Industrie jadis très-active, encore importante; fabr. de draps, cigares, papier. C'est dans cette ville que Maximilien, archiduc d'Autriche, et pendant quelques mois empereur du Mexique, fut pris et fusillé par les partisans de Juarez; 48,000 hab. — L'Etat de Queretaro est situé au centre du Mexique, entre ceux de San-Luis de Potosi au N., de Puebla à l'E., de Mexico au S., de Michoacan au S.O., et de Guanaxuato au N.O. Il possède des mines nombreuses et très-riches. Climat tempéré. Il a 8,300 kil. carr. et 153,000 hab.

Quérigut. ch.-l. de canton dans l'arr. de Foix et à 50 kil. S. O. de Tarascon (Ariége); 698 hab. Ancien château fort. Jadis capitale du Donnezan.

Quérimbes (Iles), dans le canal de Quérimbe, groupe d'îles au S. E. de l'Afrique, appartenant au Portugal et faisant partie de la capitainerie-générale de Mozambique et du district de Capo-Delgado. Les principales sont Quérimbé, Amiza, Ibo et l'Ile-Longue.

Quérini (ANGELO-MARIA), savant italien, né à Venise, 1680-1759, entra dans l'ordre de Saint-Benoît, voyagea en Allemagne, en Hollande, en France, passa 2 ans à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés à Paris, où il se lia avec les littérateurs les plus érudits de l'époque; devint évêque de Brescia, archevêque de Corfou, et cardinal en 1727. En 1730, le pape Clément XII le nomma bibliothécaire du Vatican. On a de lui : *Primordia Corcyræ* (Origines de Corfou), Brescia, 1738, in-4° ; une *Vie de Paul II*, 1740, etc. Mais il est moins connu par ses ouvrages que par la protection éclairée qu'il accorda aux gens de lettres. Il fut membre correspondant de l'Académie des inscriptions de France.

Querlon (ANNE-GABRIEL **Meusnier de**), homme de lettres, né à Nantes, 1702-1780. D'abord collaborateur du *Mercure* et de la *Gazette de France*, il obtint en 1752 le privilége des *Petites Affiches*, qu'il dirigea pendant vingt ans avec succès; il travailla aussi au *Journal encyclopédique*, et donna des éditions de Lucrèce, de Phèdre et d'Anacréon. Il a laissé en outre : *Collection historique*, ou *Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre terminée en* 1748 *par le traité d'Aix-la-Chapelle*, Paris, 1758; et plusieurs autres ouvrages.

Quérouaille. V. KÉROUAL.

Querqueville, village fortifié dans l'arr. et à 6 kil. N. O. de Cherbourg (Manche), sur la rade de ce port; 900 hab.

Quésada, v. de l'intendance de Jaën (Espagne), et à 24 kil. E. d'Ubéda; plusieurs fois prise et saccagée par les Maures pendant leurs guerres avec les Espagnols, qui en sont restés maîtres depuis 1309; 4,500 hab.

Quesaltenango-del-Espiritu, v. du Guatemala (Amérique centrale), à 160 kil. N. O. de Guatemala; 12,000 hab. Ch.-l. d'un département du même nom, limitrophe de l'Etat mexicain de Chiapas.

Quesnay (FRANÇOIS), médecin et célèbre économiste, né en 1694 à Mérye, près de Montfort-l'Amaury (Seine-et-Oise), mort en 1774. Elevé dans une ferme, il acquit de bonne heure des connaissances agronomiques qu'il exposa plus tard dans l'*Encyclopédie*, à laquelle il fournit des articles sur les *grains*, les *fermiers*, etc., et dans les *journaux de physique et d'agriculture*. Sa carrière, comme médecin, fut aussi brillante que rapide. D'abord simple chirurgien-major à l'Hôtel-Dieu de Mantes, il fut distingué par le maréchal de Noailles, qui le présenta à la reine Marie Leczinska, qui devint sa protectrice. Une *Réfutation du livre sur la saignée du docteur Silva*, 1727, commença sa réputation. Il vint alors se fixer à Paris, et fut nommé en 1737 chirurgien du roi et secrétaire perpétuel de l'Académie de chirurgie, nouvellement fondée. Il écrivit pour les Mémoires de cette société une *Préface* qui fut regardée alors comme un chef-d'œuvre. Rendu plus tard, par la goutte, inhabile aux opérations chirurgicales, il se fit recevoir docteur médecin, 1744, et devint premier médecin consultant du roi Louis XV. Mme de Pompadour, près de laquelle il logeait à Versailles, continua de le protéger. Mais c'est surtout comme fondateur en France de la science nommée économie politique qu'il a acquis une grande célébrité; il a laissé en ce genre des ouvrages estimés, malgré des idées très-réfutables sur l'importance presque exclusive qu'il attribuait à l'agriculture au détriment de l'industrie et du commerce, qu'il regardait comme *stériles* pour la création des richesses. Son principal ouvrage en ce genre est la *Physiocratie* ou *Gouvernement de la nature et de ses lois, supérieures et antérieures à la loi écrite*, in-8°; publié en 1768, ce livre a été longtemps regardé comme l'évangile des économistes.

Quesnel, famille de peintres français du XVIe siècle. On en a cité six ; le plus célèbre fut *François* QUESNEL, 1543 ou 1545-1619, dont les compositions ont été souvent gravées.

Quesnel (PASQUIER), théologien controversiste, né à Paris, 1634-1719, après de brillantes études en Sorbonne, entra à l'âge de 23 ans dans la congrégation des oratoriens, dont il était devenu directeur, lorsqu'éclata la querelle des jésuites et des jansénistes. Partisan déclaré de ces derniers, il publia, en 1671, des *Réflexions morales sur le Nouveau Testament*, cause des persécutions qui le forcèrent à s'exiler à Bruxelles auprès du célèbre Arnauld, dont il reçut les derniers soupirs. Arrêté en 1696, il fut emprisonné à Malines, d'où il s'évada, en 1703, et mourut à Amster-

dam, où il était allé fonder des églises jansénistes. Ce qu'il y a de curieux, c'est que ce livre des *Réflexions morales*, en 4 vol. in-4°, 1693, parut d'abord avec l'approbation de M. de Noailles, évêque de Châlons, et fut condamné quelques années après par ce même prélat devenu archevêque de Paris, puis par le pape, Clément XI, en 1713, dans la bulle *Unigenitus*, qui censurait 101 propositions extraites de l'ouvrage du P. Quesnel. On lui doit encore une édition des *Œuvres du pape saint Léon*, Paris, 1675, 2 vol. in-4°; une *Histoire abrégée de la vie et des ouvrages de M. Arnauld*, Cologne, 1695, in-12, et une foule d'autres écrits de polémique religieuse.

Quesnoy (Le), ch.-l. de canton, dans l'arrond. et à 34 kil. N. O. d'Avesnes (Nord); 3,569 hab. Place forte. Bel hôtel de ville. Commerce de lin, chanvre, bois; entrepôt de houille. Cette ville, dont la fondation remonte au delà du XI^e siècle, fut fortifiée en 1150, par Baudouin V, comte de Flandre; prise par Louis XI aux Bourguignons, en 1477, elle fut reprise par Maximilien d'Autriche. Henri II s'en rendit maître en 1552, et Turenne en 1654; le prince Eugène s'en empara en 1712, mais Villars la reprit la même année; tombée au pouvoir des Autrichiens en 1792, elle fut reconquise par les Français en 1794.

Quesnoy-sur-Deule (Le), ch.-l. de canton, sur le canal de la Basse-Deule, dans l'arrond. et à 9 kil. N. de Lille (Nord); 4,660 hab. Fabriques d'huile de colza, de sucre, de genièvre; moulins à foulon; commerce de houille et de lin.

Quessoy, bourg de l'arrond. de Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord). Grains, bestiaux; 2,851 hab.

Questembert, ch.-l. de canton, dans l'arrond. et à 25 kil. E. de Vannes (Morbihan); 4,021 hab. Victoire d'Alain I^{er}, comte de Bretagne, sur les Normands, 888. Cire, miel, grains.

Questeurs, *quæstores*, magistrats romains chargés de l'administration du trésor public. Leur création paraît remonter aux premiers siècles de Rome. Ils furent d'abord nommés par les rois; puis, après l'expulsion des Tarquins, par les consuls, et toujours parmi les patriciens; mais, à partir de l'an 307 de Rome, ils furent élus dans les assemblées du peuple par tribus, et choisis parmi les patriciens et les plébéiens indifféremment. En l'année 333, outre les deux questeurs urbains, on en créa deux autres chargés de suivre les consuls à la guerre; ces derniers furent appelés *peregrini*. Leurs fonctions consistaient à payer la solde des troupes, à leur procurer des vivres et des munitions, à recevoir les tributs des peuples conquis, à vendre le butin dont ils versaient le produit dans le trésor public. Dans les camps, la tente du questeur était toujours dressée près de celle du général, qui exerçait sur lui une active surveillance.

La questure était le premier degré dans la carrière des honneurs; on n'y pouvait prétendre qu'à l'âge de 27 ans, et cette charge ne durait qu'un an. Les questeurs furent créés d'abord au nombre de deux, puis de quatre, et leur nombre s'accrut avec celui des provinces conquises. Sylla le porta à vingt, et Jules César à quarante; sous les empereurs, il fut variable et indéterminé.

On a donné de nos jours le nom de questeurs à des membres de la Chambre des députés ou de l'Assemblée nationale, chargés de la comptabilité financière de ces assemblées.

Question, moyen d'arracher l'aveu d'un crime réel ou supposé que les juges employaient autrefois dans les causes capitales, et qui consistait à faire subir à l'accusé d'atroces tortures. Il y avait plusieurs sortes de questions: la *question ordinaire* ou *préparatoire*, pour obtenir des aveux de l'accusé; la *question extraordinaire*, s'il persistait à se dire innocent; et la *question préalable*, qu'on lui faisait subir après sa condamnation pour le forcer à révéler ses complices. Elles furent abolies en 1789. — A Rome, la question avait lieu avant le jugement; mais jamais un citoyen romain ne pouvait la subir.

Questions perpétuelles, tribunaux permanents institués à Rome vers 149 av. J. C., pour connaître des crimes de *concussion*, de *lèse-majesté*, de *brigue*, de *péculat*, de *parricide*, *d'assassinat*, *d'empoisonnement*, de *faux*, etc. Ces tribunaux étaient présidés par des préteurs spéciaux ou d'anciens édiles; les juges, ou *quésiteurs*, ordinairement très-nombreux, étaient désignés par le préteur urbain, et choisis parmi les patriciens ou les membres de l'ordre équestre.

Quétif (Jacques), né à Paris, 1618-1698, bibliothécaire de la maison des Jacobins de la rue Saint-Honoré, commença l'ouvrage intitulé: *Bibliotheca scriptorum ordinis Minorum*, terminé par Echard, Paris, 1719-1721, en 2 vol. in-fol. Il avait donné précédemment des éditions de la *Somme de saint Thomas*, et de la *Vie de Savonarole*, par Pic de la Mirandole.

Quetineau (Pierre), général, né à Anjou, 1757-1794, fut commandant d'un bataillon de volontaires à la Révolution. Il devint général de division sous Dumouriez, fut envoyé dans la Vendée, 1793, battu à Bressuire et pris à Thouars. Il refusa de rester dans l'armée vendéenne, fut dénoncé par Tallien, arrêté et condamné à mort à Paris.

Quettehou, ch.-l. de canton, de l'arrond. et à 14 kil. N. E. de Valognes (Manche); 1,436 hab. Beaux pâturages.

Queux (Grand ou Maître-), du latin *coquus*, cuisinier. Maître d'hôtel des cuisines du roi, du X^e jusqu'à la fin du XV^e siècle, époque où cette charge fut supprimée.

Quevaucamps, comm. rurale du Hainaut (Belgique), à 26 kil. N. O. de Mons. Marbre noir; fabr. de gros lainages; 2,200 hab.

Quevedo (Vasco-Mousinho), poëte portugais, mort après 1627, était né à Sétubal, et étudia la jurisprudence à Coïmbre. Il imita l'enflure castillane et se laissa aller au *gongorisme*. Son poëme, *Affonso Africano*, publié en 1611, renferme de grandes beautés; plusieurs le placent immédiatement après le Camoens.

Quevedo y Villegas (Francisco de), satirique espagnol, né à Madrid, 1580-1645. Il fit de bonnes études à l'université d'Alcala, posséda plusieurs langues, tant anciennes que modernes, et se distingua dans les lettres et dans les sciences. Un duel avec un grand seigneur le força à quitter l'Espagne, et il suivit en Sicile le duc d'Osuna, vice-roi de Naples, qui le chargea de missions importantes auprès du saint-siége. Impliqué dans la conspiration des Espagnols contre Venise, en 1618, il fut sur le point d'être condamné à mort. A son retour en Espagne, il subit le contre-coup de la disgrâce du duc d'Osuna, son protecteur, et resta trois ans en prison, 1620-1623. Rappelé à la cour, il reçut le titre honorifique de secrétaire du roi; sept ans après, accusé d'être l'auteur d'un libelle contre le comte d'Olivarès, premier ministre de Philippe IV, il fut mis au cachot et y resta près de deux ans. Au milieu d'une vie si accidentée, il composa un grand nombre d'ouvrages qui l'ont placé très-près de Cervantes, dans l'estime des Espagnols. C'est principalement dans la satire qu'il a réussi, par un esprit fin, mordant, original et plein de saillies. On cite surtout de lui: *los Suenos* (les songes ou visions), où il passe en revue les vices et les ridicules de la société de son temps; les *Lettres du chevalier de l'Epargne; le Grand Tacano* ou *histoire de don Pablo, surnommé l'aventurier Buscon*, roman burlesque, traduit en français, sous le titre d'*Histoire du grand Taquin*, par Restif de la Bretonne et d'Hermilly, 1776, par Germond de Lavigne, 1843. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Madrid, en 11 vol. in-8°, par Sancha, 1791-94, et en 1856, 3 vol.

Queyras, village de l'arr. et à 22 kil. S. E. de Briançon (Hautes-Alpes); 250 hab. Place forte sur un rocher escarpé au milieu des Alpes.

Quibdo, v. de la Nouvelle-Grenade, ch.-l. de la prov. de Choco, sur le fleuve Choco ou Atrato. Elle faisait précédemment partie du départ. de la Cauca, dans la ci-devant république de Colombie.

Quiberon, ch.-l. de canton dans la presqu'île du même nom, qui forme une baie défendue par le fort Penthièvre, dans l'arr. et à 55 kil. S. E. de Lorient (Morbihan); 2,245 hab. Les Anglais y firent un débarquement, en 1746, mais furent repoussés avec perte. Le 27 juin 1795, ils favorisèrent une descente d'émigrés français, sous les ordres des comtes de Puisaye et d'Hervilly, qui s'emparèrent d'abord du fort Penthièvre; mais qui, bientôt cernés par le général Hoche, furent battus et taillés en pièces. Hoche sauva un grand nombre de prisonniers; les autres furent fusillés par ordre du Comité de salut public. On leur a élevé un monument funéraire sous la Restauration.

Quibo, île de l'Amérique du S., sur la côte S. de l'isthme de Panama, par 84° 5′ long. O., 7° 27′ lat. N. Elle a 45 kil. sur 30. Bêtes féroces et reptiles.

Quiérasque. V. Cherasco.

Quiers. V. Chieri.

Quiétisme (de *quies*, repos), secte mystique qui

faisait consister la perfection chrétienne dans le repos et l'inaction complète de l'âme et dans une contemplation toute passive de la Divinité, sans lui rendre aucun culte et sans faire aucun acte de piété. Le quiétisme a paru à diverses époques dans l'histoire; mais il eut pour apôtre, au XVIIe s., le prêtre espagnol Molinos, auteur d'un livre intitulé: *la Guide spirituelle*, Rome, 1675. Selon lui, *la contemplation parfaite* est un état de *quiétude* où l'âme, intimement unie à Dieu, ne fait plus aucun usage de ses facultés intellectuelles ou affectives, et devient complétement indifférente à la pratique des bonnes œuvres, à son salut et même à sa damnation. Cette absurde doctrine, négation des devoirs du chrétien, fut condamnée, en 1685, par le pape Innocent XI, et son auteur, jeté dans les prisons de l'Inquisition, y mourut en 1696. Cependant Molinos avait eu de nombreux partisans en Italie. Sa doctrine, un peu mitigée, fut introduite en France par Mme Guyon, qui publia sur ce sujet des livres intitulés: *les Torrents, le Moyen court;* ils eurent un certain succès, et furent approuvés en partie par Fénelon dans son *Explication des maximes des saints*, 1697; mais ils furent vivement attaqués par Bossuet, qui, dans cette polémique religieuse, ne montra pas toute la modération que méritait son adversaire. Fénelon, voyant son livre blâmé par les membres les plus éclairés du clergé français, le soumit au jugement du pape; la décision du souverain pontife se fit longtemps attendre. Enfin, par un bref du 12 mars 1699, Innocent XII censura 23 propositions du livre incriminé, mais sans condamner son auteur comme coupable d'hérésie. Fénelon donna un grand exemple de soumission et d'humilité chrétienne en rétractant publiquement ses erreurs en pleine chaire et en présence des évêques de sa province rassemblés. Alors le quiétisme disparut presque complétement, et ne compta plus que quelques rares adeptes. — V. Nicole, *Réfutation du quiétisme;* les *Histoires de Fénelon et de Bossuet*, par le cardinal de Bausset; et la *Relation du Quiétisme*, par Phelippeaux, 1732.

Quiétus (Fulvius), second fils de l'usurpateur Macrien, l'un des 30 tyrans de l'empire romain. Tandis que son père était défait et tué en Illyrie, avec son fils aîné, Quiétus se réfugia à Emèse, en Syrie, où il fut assiégé par Odénat, prince de Palmyre. Les habitants tuèrent Quiétus et jetèrent sa tête, par dessus les remparts, dans le camp d'Odénat, 262.

Quiévrain, bourg de Belgique (Hainaut), à 21 kil. S. O. de Mons, sur la frontière de France; 2,200 hab. Mines de houille, fabrique de tabac. Station du chemin de fer du Nord. Douane. Pris par les Français (29 avril 1792).

Quiévy, bourg de l'arr. et à 18 kil. E. de Cambrai (Nord). Brasseries; briques; tulle; 3,645 hab.

Quilimancy, fleuve peu connu de l'Afrique orientale (Zanguebar), se jette dans l'Océan Indien à Mélinde.

Quilimané, port du Mozambique, près de l'embouchure du fleuve du même nom, branche du Zambèse, qui se jette dans le canal du Mozambique. Il appartient aux Portugais; 3,000 hab. Or, ivoire.

Quillian, ch.-l. de canton de l'arr. et à 32 kil. S. de Limoux (Aude), dans un pays boisé; 2,559 hab. Scieries hydrauliques, draps, forges; boulets de fer battu. Vins de Roussillon.

Quillebeuf, petit port de commerce à l'embouchure de la Seine (rive gauche), ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 kil. N. de Pont-Audemer (Eure); 1,572 hab. Ecole gratuite de navigation, service de pilotage obligatoire. Bancs de sable mouvants qui y rendent la navigation dangereuse. Pêche abondante. Fortifiée par Henri IV en 1592, elle fut démantelée par Louis XIII. Anc. capitale du Roumois, petit pays de France (Normandie).

Quillet (Claude), médecin et poëte latin moderne, né à Chinon, 1602-1661. Il habitait Loudun à l'époque du fameux procès du curé Urbain Grandier et des Ursulines, et se rendit suspect à Laubardemont. Quillet s'enfuit de Loudun et se réfugia à Rome, où il prit les ordres. Devenu secrétaire du cardinal d'Estrées, ambassadeur de France, il revint à Paris avec lui après la mort de Richelieu. On lui doit un poëme latin sur un sujet qui lui fut sans doute inspiré par ses études médicales: *la Callipédie ou l'art de procréer de beaux enfants*. Ce poëme, écrit en bon latin, fut publié par Quillet, sous le pseudonyme de *Calvidius Letus*, anagramme de son nom, Leyde, 1655; Paris, 1656. Il a été traduit en français par Monthénault-d'Egly, 1749, et en vers par Lancelin de Laval, 1774.

Quillota ou **San-Martin de la Concha,** v. du Chili, dans la province d'Aconcagua et sur la rive droite de la rivière de ce nom, à 80 kil. N. O. de Santiago. Mines d'or et de cuivre. Fondée par les Espagnols en 1726; 8,000 hab.

Quiloa ou **Kilwa,** v. de l'Afrique orientale, capitale du royaume du même nom, sur une île, dans la baie de Quiloa, par 8° 41′ lat. S., et 37° 26′ long. E.; 5,000 hab. Très-florissante au XVIe siècle, elle est aujourd'hui déchue. — Le royaume de *Quiloa*, situé sur la côte de Zanguebar, entre celui de Zanzibar au N. et la capitainerie générale de Mozambique au S., a 50,000 hab. Conquis par les Portugais aux XVIIe et XVIIIe siècles, il a appartenu à l'iman de Maskate; il appartient aujourd'hui au sultan de Zanzibar.

Quimper ou **Quimper-Corentin,** ch.-l. du département du Finistère, par 47° 59′ 47″ lat. N., et 6°26′ 26″ long. O., au confluent de l'Odet et du Steyr, à 17 kil. de l'Océan, 53 kil. S.E. de Brest, et 549 kil. O. de Paris; 13,159 hab. Petit port de mer assez fréquenté, pêche de sardines, construction de navires marchands. Evêché suffragant de Tours; asile départemental des aliénés; commerce de sel, céréales, cire, miel, toile, beurre, poissons secs et salés. Patrie des jésuites Hardouin et Bougeant, et du critique Fréron. Cette ville, ancienne capitale du pays des *Corisopites*, fut ensuite appelée Quimper-Odet, de la rivière de l'Odet qui la baigne, puis enfin Quimper-Corentin, du nom de saint Corentin, son premier évêque. Souvent assiégée par les Anglais, elle fut prise en 1345 par Charles de Blois, qui la saccagea. Après l'assassinat du duc de Guise, 1588, Quimper se déclara pour le duc de Mercœur, et ne se rendit à Henri IV que sept ans après.

Quimperlé, jadis **Quimper-Ellé,** ch.-l. d'arrond. du Finistère, à 46 kil. S. E. de Quimper, par 47° 52′ 18″ lat. N., et 5° 53′ 9″ long. O.; au confluent de l'Isolle et de l'Ellé; 6,253 hab. Petit port de commerce. Bois de construction, grains, bestiaux, cidre, beurre, sardines. Ville jadis fortifiée, prise sur les Anglais par Olivier de Clisson en 1373, et sur le duc de Mercœur par Henri IV en 1595.

Quin (James), acteur anglais, né à Londres, 1693-1766, d'une ancienne famille, fut forcé cependant pour vivre de se présenter au théâtre de Drury-Lane, en 1717. Il eut bientôt une grande réputation jusqu'à l'apparition de Garrick, qui le surpassa.

Quinarius, petite monnaie romaine, qui valait primitivement un demi-denier ou 5 as, d'où son nom. Plus tard il suivit les variations de la valeur du denier.

Quinault (Philippe), poëte dramatique, né à Paris, 1635-1688, était fils d'un boulanger. Il montra de bonne heure des dispositions pour la poésie, et s'attacha au poëte Tristan, qui le dirigea et le protégea. A l'âge de 18 ans, il donna la comédie des *Rivales*, qui eut du succès. Puis, voulant se créer un état, il se fit recevoir avocat au Parlement; ensuite, après un riche mariage, il acheta une charge d'auditeur à la Cour des comptes. Mais ces occupations sérieuses ne lui firent pas abandonner le théâtre; il donnait chaque année une nouvelle pièce, tragédie ou comédie: la meilleure de celles-ci est *la Mère coquette*, 1665. Quant à ses tragédies, elles sont depuis longtemps complétement oubliées; l'*Astrate*, qui eut un grand succès à son apparition, n'est plus connue que par les vers où Boileau l'a tournée en ridicule; plusieurs de ses tragédies lyriques sont des chefs-d'œuvre en ce genre, *Alceste, Thésée, Athis, Proserpine, Persée, Amadis, Roland* et surtout *Armide*, qui est restée au théâtre. Lulli, qui avait obtenu le privilége de l'Opéra, composa les partitions de toutes les pièces lyriques de Quinault; les vers du poëte ont survécu, et la musique du compositeur italien a complétement passé de mode. Dès l'âge de 35 ans, en 1670, Quinault avait été reçu à l'Académie française; il fut de l'Académie des inscriptions, en 1674. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Paris, 1739 et 1778, en 5 vol. in-12; et Crapelet a donné ses *Œuvres choisies*, 1824, 2 vol. in-8°.

Quinault, famille d'artistes dramatiques qui a fourni cinq acteurs remarquables au Théâtre-Français: Quinault père, né à Paris, mort en 1736, dont le jeu était très-comique, mais trop bouffon; — Quinault (*Jean-Baptiste-Maurice*), dit l'aîné, fils du précédent, né à Paris, 1690-1744, reçu à la Comédie-Française en 1712, brilla surtout par la finesse de son jeu dans les rôles de haut comique. Homme d'esprit, fécond en mots piquants, il a composé la musique de beaucoup de divertissements et ballets. — Quinault-Dufresne (*Abraham-Alexis*), frère

du précédent, né à Verdun-sur-le-Doubs, 1693-1767, fut reçu à la Comédie-Française en 1712. Il eut autant de succès dans le haut comique que dans la tragédie. Il rétablit le vrai goût de la déclamation tombé en désuétude depuis la retraite de Baron. Il se rendit souvent ridicule par sa vanité et ses impertinences. — *Jeanne-Marie* Quinault, née *Dupré*, femme d'Abraham, morte en 1759, joua avec un égal succès les premiers rôles tragiques et comiques; celui de Didon, dans la tragédie de Lefranc de Pompignan, était surtout son triomphe.— *Jeanne-Françoise* Quinault, sœur d'Abraham, née vers 1700, débuta en 1716, sous le nom de *Quinault-Dufresne*, dans le rôle de Phèdre, et n'y obtint qu'un faible succès. Elle prit alors dans la comédie les rôles de soubrette, où elle excella. Elle quitta le théâtre en 1741, fut célèbre par son esprit et ses relations, et mourut en 1783. Ses conseils furent très-utiles aux écrivains, à Piron, à Voltaire lui-même, qui lui a prodigué les éloges. Elle rassemblait à sa table, sous le nom de *Société du bout du banc*, les hommes les plus spirituels et les plus distingués. Elle n'eut pas d'ennemis et fut toujours estimée.

Quincampoix, nom d'une rue de Paris, qui fut célèbre, lorsque Law y eut placé les bureaux de sa banque, 1716-1721. Ce nom lui venait d'une famille anciennement établie dans le quartier Saint-Denis.

Quincey (Thomas **de**), écrivain anglais, né à Manchester, 1785-1859. Il a montré un génie original et des connaissances étendues dans les brillantes études dont il a enrichi les Revues, depuis les *Confessions of an opium eater*, en 1821, qui passent pour son chef-d'œuvre. On a publié ses *Œuvres*, 1850 et 1862, en 14 volumes.

Quinctius ou **Quintius Capitolinus** (Titus), célèbre général romain, du v^{e} siècle av. J. C., six fois consul, battit les Herniques dans son second consulat, les Eques et les Volsques dans son quatrième, prit Antium, leur capitale en 468 av. J. C., et y conduisit une colonie.

Quinctius Cincinnatus. V. Cincinnatus.

Quincunx (*quinque*, cinq; *uncia*, once), petite monnaie romaine, valait cinq douzièmes de l'as, c'est-à-dire cinq onces. V. As.

Quincy (Charles-Sévin, marquis de), né près de Meaux, 1666-1736, entra au service à l'âge de seize ans, parvint au grade de lieutenant général d'artillerie, se distingua par sa bravoure à la bataille d'Hochstædt, où il fut grièvement blessé, 1704, et fut nommé, après la paix d'Utrecht, gouverneur de la province d'Auvergne. On a de lui une *Histoire militaire du règne de Louis XIV*, Paris, 1726, 8 vol. in-4°.

Quincy, v. des Etats-Unis (Massachusetts), à 14 kil. S. E. de Boston, 24,000 hab. Carrière de granit magnifique.

Quincy, bourg de l'arrond. et à 8 kil. S. de Meaux (Seine-et-Marne); 1711 hab. Carrières, fours à chaux.

Quindécemvirs, collége de prêtres romains institués par Tarquin le Superbe et préposés à la garde des livres sibyllins, qu'ils avaient seuls le droit de consulter. Ce collége n'était d'abord composé que de deux prêtres (*Duumvirs*), choisis parmi les patriciens. Leur nombre fut ensuite porté à dix, l'an de Rome 388 (*Décemvirs*), et enfin à quinze par Sylla, d'où leur nom de *Quindécemvirs*, dont une partie était prise parmi les plébéiens. Ils étaient élus à vie, et leurs filles étaient exemptes d'entrer dans le collége des Vestales. Ce sacerdoce fut aboli sous le règne de Théodose le Grand.

Quinette (Nicolas-Marie), né à Soissons, 1762, était procureur ou notaire dans cette ville, en 1789. Il fut successivement député à l'Assemblée législative et à la Convention, où il vota la mort du roi. Devenu membre du Comité de salut public, il fut un des quatre commissaires qui, chargés de l'arrestation de Dumouriez, furent livrés par lui aux Autrichiens. Echangé avec ses collègues en 1795, contre la duchesse d'Angoulême, il devint membre du Conseil des Cinq-cents, en 1796, ministre de l'intérieur en 1799, préfet de la Somme en 1800, conseiller d'Etat et directeur général de la comptabilité des communes et des hospices. En 1814, il donna son adhésion à la déchéance de Napoléon, et n'en fut pas moins nommé par lui membre de la Chambre des pairs pendant les Cent-Jours. Banni comme régicide à la Restauration, il mourut à Bruxelles, en 1821.

Quingey, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. S.O. de Besançon (Doubs), sur la Loue; 1,060 hab. Tréfilerie, forges, tanneries. Aux environs sont les grottes d'Osselle, remarquables par leurs stalactites. Ville forte au moyen âge, patrie du pape Calixte II; elle obtint une charte de commune en 1300.

Quinonez (François **de**), cardinal espagnol, né dans le royaume de Léon vers 1485, mort en 1540, fils d'un comte de Luna. Il fut général des cordeliers, évêque de Coria, puis de Palestrina. Il usa de la faveur dont il jouissait auprès de Charles-Quint pour obtenir la délivrance du pape Clément VII, retenu prisonnier dans le château de Saint-Ange par les troupes de ce prince. On a de lui un *Breviarium romanum*, Rome, 1535.

Quinquagésime (de *quinquagesimus*, cinquantième), nom donné par l'Eglise romaine au dimanche qui précède de 50 jours celui de Pâques, et qu'on appelle ordinairement le *dimanche gras*.

Quinquatries (*quinquatria*), fêtes romaines en l'honneur de Minerve. Il y avait les *grandes* et les *petites quinquatries*. Les premières étaient célébrées le 19 du mois de mars, parce qu'on croyait que ce jour était l'anniversaire de la naissance de cette déesse. Ces fêtes duraient 5 jours, d'où leur nom. Pendant ce temps, les écoliers offraient des sacrifices à Minerve, comme déesse des sciences; ils faisaient à leurs maîtres des présents appelés *minervales*. — Les *petites quinquatries* avaient lieu le 13 juin, et ne duraient que 3 jours. C'était la fête des joueurs de flûte dans les cérémonies sacrées qui, après avoir sacrifié à Minerve, leur déesse, faisaient par la ville des processions et des mascarades carnavalesques, accompagnées de festins et de copieuses libations.

Quinquegentiani (de *quinque*, cinq, et *gentes*, nations), ligue de 5 peuples d'Afrique qui ravagèrent ce pays sous Dioclétien, soutinrent l'usurpateur Julien, et furent vaincus en même temps que lui par Maximien Hercule, en 286.

Quinquennaux (Jeux), de *quinque*, cinq, et *anni*, années, jeux que les habitants de Chio, île de la mer Egée, qui se vantait d'avoir été le berceau d'Homère, célébraient tous les cinq ans en mémoire de ce poëte. — Jeux institués ensuite à Rome par l'empereur Auguste, les mêmes que les *jeux Actiaques* (V. ce mot). — Domitien, à son tour, institua des jeux quinquennaux, pendant son douzième consulat, en l'honneur de Jupiter Capitolin. Ces jeux consistaient en un concours entre les écrivains en vers et en prose, en grec et en latin; les vainqueurs recevaient un prix qui leur était donné par l'empereur.

Quinquennal, magistrat municipal, dans l'empire romain, élu tous les cinq ans pour présider au cens.

Quinquévirs (*quinque*, cinq; *viri*, hommes), nom donné à cinq magistrats ou officiers subalternes de Rome. Les uns étaient chargés de l'entretien des tours et des murs de la ville; d'autres étaient des prêtres qui faisaient des sacrifices pour les morts. On les appelait *Quinquévirs des mystères et des sacrifices de l'Érèbe;* d'autres veillaient aux repas sacrés; d'autres enfin, nommés *Quinquévirs mensaires*, furent créés, 350 av. J. C., pour s'opposer à l'usure et arranger les affaires entre les créanciers et leurs débiteurs.

Quint et **Requint,** droits féodaux levés par le seigneur à chaque vente d'un fief qui relevait de lui. Le *quint* était le 5^{e} du fief vendu, et le *requint* le 5^{e} denier du quint.

Quintaine, droit seigneurial au moyen âge. Dans beaucoup de localités, ceux qui dépendaient du seigneur devaient planter un poteau ou quintaine, et le frapper jusqu'à ce qu'il fût rompu. — C'était aussi le nom d'un jeu, encore en usage sous Louis XIV. On attachait à un poteau un bouclier ou une tête de bois que l'on devait percer avec des flèches ou à coups de lances.

Quintana (Don Manoel-José), né à Madrid, 1772-1857. Avocat distingué, il unit le culte des lettres aux occupations du barreau, et publia, en 1795, un recueil de poésies parmi lesquelles on remarqua l'*Ode à la mer;* il donna en outre, de 1801 à 1805, plusieurs tragédies sur des sujets nationaux : *le Comte de Viseu*, *Pélage*, etc. En 1808, il publia les *Odes à l'Espagne libre*, pour encourager ses compatriotes à repousser l'invasion française. Emprisonné en 1814, par l'ordre de Ferdinand VII, il ne recouvra la liberté qu'en 1820; mais, trois ans après, l'expédition du duc d'Angoulême, qui rétablit en Espagne le pouvoir absolu, le força à s'exiler en Estrémadure (Portugal). Enfin, à la mort de Ferdinand, 1833, il fut nommé directeur général des études, conseiller d'Etat et pair du royaume. Membre de l'Académie de Madrid, il reçut, en 1855, la couronne d'or de poëte. Ses poésies ont été réimprimées à Paris en 1837.

et traduites en partie par J. M. Maury, dans *l'Espagne poétique*, 1826.

Quintana, v. d'Espagne (Badajoz), à 26 kil. S. de Villanueva-la-Serena ; 4,000 hab.

Quintanar-del-Rey, v. d'Espagne (Manche), sur la Gijuéla, à 24 kil. N. d'Alcazar-de-San-Juan ; 6,000 hab. Toiles et laines.

Quinte Curce. *Quintus Curtius Rufus*, historien latin dont la vie est complétement inconnue. On présume qu'il vivait sous Vespasien et sous Trajan; les uns le placent sous Auguste, à cause de l'élégante correction de son style; d'autres reculent son existence jusqu'à Constantin et même à Théodose le Grand. Quoi qu'il en soit du lieu et de l'époque où il vécut, Quinte Curce a laissé un nom illustre parmi les écrivains latins, par son *Histoire d'Alexandre le Grand*, en 10 livres. Malheureusement, les deux premiers sont perdus ainsi qu'une partie du 5e, du 6e et du 10e. Pour combler ces regrettables lacunes, Freinshemius, érudit allemand, a composé des suppléments estimés que les éditeurs joignent ordinairement à l'ouvrage de Quinte Curce. L'*Histoire d'Alexandre* est plutôt un roman qu'un récit exact et véridique de la vie de ce grand conquérant; l'auteur ne paraît pas s'être préoccupé de la réalité des faits qu'il raconte; il manque complétement de critique, et son récit fourmille d'erreurs en histoire, en géographie et en chronologie; mais il rachète ces défauts par un style pur, élégant et même poétique dans ses descriptions; quelques-unes de ses harangues sont des chefs-d'œuvre. Au total, c'est un mauvais historien, mais un écrivain plein de charmes. Les meilleures éditions de Quinte Curce sont : l'édition princeps, Rome, 1470 ; celles de Bâle, 1567, avec les notes d'Erasme; de Leyde, Elzevier, 1633; de Strasbourg, 1648, avec les suppléments de Freinshemius ; *Ad Usum Delphini*, Paris, 1678, etc. Parmi les traductions françaises, celles de Vaugelas, 1646, autrefois si vantée ; de Beauzée, plus exacte ; la meilleure est celle de MM. Auguste et Alphonse Trognon, dans la *Bibliothèque latine-française de Panckoucke*, Paris, 1828-29, 3 vol. in-8°, réimprimée par les frères Garnier, en 1 vol. gr. in-18.

Quintianus Stoa. V. Quinzano.

Quintiens (Prêtres). V. Luperques.

Quintilien (M. Fabius Quintilianus), célèbre rhéteur latin, né, selon une tradition contestée, à Calaguris (Espagne Tarraconaise), vers l'an 42 de J. C. Fils d'un avocat, il fut conduit fort jeune à Rome par son père. Après avoir suivi les leçons des plus célèbres rhéteurs de son temps, entre autres de Domitius Afer, il accompagna en Espagne Galba, proconsul de cette province, qui le prit en amitié, et qui, devenu empereur en 68 de J. C., le nomma professeur public d'éloquence à Rome. Quintilien, alors âgé d'environ 26 ans, s'adonna tout entier à l'enseignement de la jeunesse romaine, qui accourut en foule à ses savantes leçons. Il compta, parmi ses auditeurs, Pline le Jeune, et peut-être Tacite. Quintilien, joignant l'exemple au précepte, plaida aussi au barreau avec succès. Sur le bruit de sa réputation, Domitien le choisit pour précepteur de ses petits-neveux, lui donna la distinction du laticlave; on croit même qu'il l'éleva au consulat. Après une carrière de vingt ans dans l'enseignement, Quintilien composa, dans la retraite, l'ouvrage qui a illustré son nom, *de Institutione oratoria, de l'Institution oratoire*, en douze livres. Ce n'est pas seulement un traité complet de rhétorique, mais encore un plan d'études pour l'orateur, depuis les premiers éléments de la grammaire jusqu'aux préceptes de l'éloquence la plus sublime. L'auteur a déposé dans cet ouvrage le fruit de ses études sur les orateurs grecs et romains, et de sa longue expérience. Son style est d'une pureté et d'une élégance remarquables, qui le placeraient sur le même rang que les écrivains du siècle d'Auguste, s'il n'était quelquefois déparé par une sorte d'obscurité et d'affectation qui font pressentir un commencement de décadence dans le goût du siècle. On a attribué longtemps à Quintilien le dialogue *Sur les causes de la corruption de l'éloquence*, que les critiques les plus autorisés donnent aujourd'hui à Tacite. Le manuscrit original de ce précieux ouvrage fut trouvé par hasard, en 1419, par le Pogge, dans une tour de l'abbaye de Saint-Gall, en Suisse. Les meilleures éditions sont celles de Rome, *princeps*, 1470; des Alde, Venise, 1514; de Schrevelius et Gronovius, *cum notis variorum*, Leyde, 1665; de Rollin, Paris, 1715; de Spalding, Leipzig, 1798; et de Dussault, dans la *Bibliothèque latine de Lemaire*, Paris, 1821-25, 7 vol. in-8°. — La traduction française de Gédoyn, 1718, a eu plusieurs éditions; la meilleure traduction est celle de Ouizille, 1829-35, dans la *Bibliothèque latine-française de Panckoucke*, 6 vol. in-8°, réimprimée par Garnier frères, 3 vol. gr. in-18.

Quintilius, nom d'une grande famille romaine dont la branche la plus connue est celle des *Varus*. Parmi ceux-ci on distingue principalement : — *P. Varus*, préteur, l'an de Rome 449. A l'aide du proconsul Cornelius Céthégus, il battit les troupes carthaginoises, commandées par Magon, dans le pays des Insubres. — *Quintilius Varus*, de Crémone, jeune Romain dont Horace déplore la mort prématurée dans l'ode 20, liv. Ier, adressée à Virgile. Quelques commentateurs ont voulu voir dans ce Varus le général romain, également surnommé Quintilius, qui, surpris par Arminius dans les défilés de Teutberg, fut massacré avec ses 3 légions ; mais rien n'autorise cette hypothèse.

Quintillus (Marcus Aurélius), frère de Claude II, surnommé le Gothique. Il commandait un corps d'armée à Aquilée, lorsqu'à la nouvelle de la mort de son frère il prit le titre d'empereur; mais Aurélien s'étant en même temps fait proclamer Auguste à Sirmium, Quintillus se vit abandonné par ses troupes, se fit ouvrir les veines dans un bain, et mourut après 17 jours de règne, en 270.

Quintin, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. S. O. de Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord); 3,411 hab. Tribunal de commerce. Toiles fines, chapellerie, sources minérales. Erigé en duché, en 1681, en faveur du maréchal de Lorges.

Quintinie (La). V. La Quintinie.

Quintius. V. Quinctius.

Quintus de Smyrne ou **Quintus Calaber,** poëte grec. On lui donne le premier de ces surnoms, qui est le véritable, parce qu'il était né aux environs de Smyrne, comme il nous l'apprend lui-même; mais on ignore à quelle époque il vécut, peut-être au ive, peut-être au vie s. après J. C. Quant au surnom de *Calaber*, il le doit à la découverte de son poëme dans un monastère de la Calabre, au xve s., par le cardinal Bessarion. Ce poëme, en 14 livres, intitulé: *Paralipomènes d'Homère* ou suite de l'Iliade, conduit le lecteur depuis la mort d'Hector jusqu'à la prise de Troie par les Grecs, et raconte longuement les événements si admirablement résumés par Virgile dans le IIe liv. de l'*Enéide*. L'ouvrage de Quintus, dont quelques parties ne sont pas dénuées de mérite, et dont le style est en général assez élégant et assez correct, pèche par la froideur et la monotonie ; il manque complétement du souffle homérique. Les meilleures éditions sont celles de Corn. de Paw, Leyde, 1734, in-8°, avec une version latine de Rhodomann; et de M. Lehrs, dans la collection Didot, 1840. M. Tourlet en a donné, en 1800, une traduction française peu fidèle.

Quinzano (Jean-François **Conti,** dit), en latin *Quintianus Stoa*, poëte latin moderne, né au bourg de Quinzano, près de Brescia (Lombardie), 1484-1557. Professeur de lettres à Padoue, il fut couronné comme poëte par Louis XII, lorsque ce prince s'empara de Milan. Puis il vint en France, où il fut nommé précepteur de François Ier (alors duc d'Angoulême). Il a composé un grand nombre de poésies sur divers sujets, et des suppléments de Quinte Curce, moins estimés que ceux de Freinshemius, Venise, 1537.

Quinze-Vingts, hôpital fondé à Paris, en 1254, par Louis IX, à son retour de la Palestine, pour 300 gentilshommes (15 fois 20) à qui les Sarrasins avaient crevé les yeux. Ils portaient une fleur de lis sur leurs habits. On admit ensuite toutes sortes d'aveugles dans cet hôpital, qui existe encore à Paris, rue de Charenton, depuis 1779.

Quipos ou **Quipus,** cordons noués dont les anciens Péruviens se servaient en guise d'écriture pour correspondre entre eux, fixer la mémoire des faits et même pour compter arithmétiquement. Ils y parvenaient par des combinaisons ingénieuses, qui consistaient dans la longueurs des fils, dans la diversité de leurs couleurs et dans la quantité des nœuds qu'ils y faisaient.

Quiquengrogne, hameau dans l'arr. et à 15 kil. de Vervins (Aisne); 50 hab. Verrerie célèbre créée en 1290 et qui produit chaque année 2 millions de bouteilles. — Nom d'une des tours de Saint-Malo.

Quirin (Saint-), village situé à 17 kil. S. de Sarrebourg (Lorraine) ; 1,500 hab. Manufacture de glaces de la plus grande dimension, verres de table, vitres, cylindres, etc.

Quirinal (Mont), une des sept collines de Rome, au N.O. de la ville, ainsi nommée de Quirinus ou Romulu-

qui y avait un temple desservi par un flamine ou grand pontife, qui portait aussi le nom de *Quirinal* et était toujours choisi parmi les patriciens. On appelait aussi *fêtes quirinales* celles que l'on célébrait le 17 février en l'honneur de Quirinus. Enfin il y avait à Rome la *Porte Quirinale*, voisine du mont Quirinal.

Quirinus, dieu des Sabins et ensuite des Romains, le même que Mars. On le représentait sous la forme d'une lance (en sabin *Queir* ou *Quiris*), d'où son nom. On surnomma ainsi Romulus, après son apothéose, quand il disparut dans un violent orage, enlevé au ciel par Mars, son père, au dire des patriciens ses meurtriers. — Quirinus était aussi le surnom de Jupiter et de Janus.

Quirites, surnom que prirent les Romains après avoir transporté à Rome les *Curites*, habitants de la ville de Cures, capitale des Sabins, après la fusion des deux peuples en un seul. Les Romains portaient le nom de *Quirites* à la ville, mais jamais à l'armée, où les généraux ne l'employaient que lorsqu'ils voulaient dégrader ou licencier leurs soldats. César, selon Suétone, apaisa une sédition de la dixième légion en appelant les révoltés *Quirites*, mot équivalant alors à celui de *citadins* ou de *bourgeois* de nos jours.

Quiroga (Joseph), missionnaire espagnol, né à Lugo (Galice), 1707-1784. Après plusieurs voyages sur mer, il se fit jésuite et reçut du roi d'Espagne la mission d'aller visiter les terres Magellaniques, afin de déterminer les lieux les plus favorables à l'établissement de ports pour les navires de commerce. Il a laissé un *Journal de son voyage*, imprimé à la suite de l'*Histoire du Paraguay* de Charlevoix.

Quiroga (Antoine), général espagnol, né à Bétancos (Galice), 1784-1841, servit quelque temps sur mer, puis dans l'armée de terre, 1808, devint colonel en 1811 et fit la guerre de partisan contre les Français. Traduit en 1815 devant un conseil de guerre comme complice de Porlier, qui avait voulu rétablir la constitution des Cortès après le retour au trône de Ferdinand VII, il fut acquitté. Cinq ans plus tard, il prit une part très-active au complot de l'Abisbal et de Riégo, et à l'insurrection de l'île de Léon en 1820; il fut nommé capitaine général de la Galice. Il défendit la Corogne contre l'armée française en 1823, et, vaincu, fut contraint de s'enfuir en Angleterre. Il ne reparut en Espagne qu'en 1833, après la mort de Ferdinand. D'abord reçu avec enthousiasme par les exaltés, il fut bientôt après abandonné par eux comme trop modéré et se retira en Galice, son pays natal, où il mourut complétement oublié.

Quiros (Archipel de), nom donné par quelques géographes aux Grandes Cyclades ou Nouvelles-Hébrides, découvertes par Quiros. V. Hébrides.

Quiros ou plutôt **Queiros** (Pedro-Fernandez **de**), navigateur portugais, au service de l'Espagne, né à Evora (Alentejo), 1560-1614, servit comme pilote dans l'expédition de Mendana dans le grand Océan équinoxial, en 1595, et le remplaça après sa mort dans le commandement de l'escadre. De retour en Espagne, il obtint de Philippe III deux vaisseaux pour aller à la découverte du continent austral, dont il soupçonnait l'existence. Il partit du Callao (Pérou) en 1605, découvrit un grand nombre d'îles et d'archipels de la Polynésie, entre autres celui des Nouvelles-Hébrides, auquel il donna son nom, Tahiti, qu'il nomma *Sagittaire*, et la *Terre australe du Saint-Esprit*. Il mourut en 1604 à Panama, au moment où il se disposait à faire un nouveau voyage. Un mémoire de ses découvertes, adressé à Philippe III, parut à Séville en 1610, sous le titre de : *P.-F. Quiros narratio de terra australi incognita*. Il a été traduit en français sous celui de : *Copie de la requête présentée au roy d'Espagne par le capitaine P.-F. de Quiros sur la cinquième partie du monde, appelée Terre australe incogneuë*. Paris, 1617, in-12.

Quissac, ch.-l. de canton de l'arr. du Vigan (Gard), sur la Vidourle; 1,679 hab. Bonneterie, eaux minérales.

Quita (Domingo **Dos Reis**), poëte portugais, 1728-1770. Orphelin de bonne heure, il fut forcé par la misère de se mettre en apprentissage chez un barbier. Les gens de différentes nations qui venaient chez son patron lui inspirèrent le désir de connaître les langues étrangères, et il apprit tout seul le français, l'italien et l'espagnol. La lecture du Camoens fit naître en lui le goût de la poésie, qu'il cultiva avec succès. Il perdit tout ce qu'il possédait au tremblement de terre de Lisbonne en 1755, et serait resté sans ressources s'il n'eût trouvé une généreuse hospitalité auprès d'une amie, Thérèse Alvieu, femme d'un médecin. Il a composé 5 tragédies, dont la meilleure est *Inez de Castro*, des sonnets, des élégies, des idylles, fort admirés à l'époque de leur apparition, mais qui manquent d'originalité. Ses *Œuvres poétiques* forment 2 vol. in-8°.

Quito, capit. de la république de l'Equateur (Amérique du Sud), anc. capit. du royaume de Quito, par 0° 14′ lat. S., et 81° 5′ 30″ long. O., sur un plateau élevé de 2,908 mètres au-dessus du niveau de la mer; 76,000 hab. C'est une ville mal bâtie sur un terrain très-inégal, avec rues tortueuses, à peine pavées; mais elle renferme quelques monuments remarquables: la *Plaza-Mayor*, le palais du président de la république, l'Evêché, la cathédrale, l'Université, l'école normale, la bibliothèque. L'industrie y est peu développée, mais le commerce y est assez actif. Aux environs sont les volcans de Pichincha, de Cotopaxi, et le mont Cayambé, qui s'élève à la hauteur de 4,000 mètres. L'ancien royaume de Quito fut conquis par les Espagnols en 1533, et fit longtemps partie de la vice-royauté du Pérou, puis de la Nouvelle-Grenade, en 1718, de la république de Colombie en 1819, et enfin de celle de l'Equateur, en 1831, où il forme les trois départements de l'Assuay, de Guayaquil et de l'Equateur.

Quixos-et-Macas, région de la Nouvelle-Grenade, ainsi nommée de deux peuplades indigènes qui en forment presque uniquement la population, au S. et à l'E. de la province de Pasto, au N. de celle de Jaën-de-Bracamoros. Elle a 400 kil. sur 200; ch.-l., Macas ou Sevilla-del-Oro. A l'E. s'étend le pays des Indiens indépendants.

Qvaloë (c'est-à-dire *île des Baleines*), dans la mer Glaciale, sur la côte N. O. de la Norvége. Elle a 24 kil. sur 12. Sur la côte O. de l'île est la ville d'*Hammerfest*.

Qvarken ou **Quarken,** détroit du golfe de Bothnie, entre les côtes de la Suède et de la Finlande, entre Uméa et Wasa.

R

R se mettait par abréviation chez les Romains pour *Rex* ou *Roma;* R. P. pour *Respublica;* R. C. pour *rescriptum;* R. S. pour *responsum*. R, pris numéralement, valait 80; et, surmonté d'une ligne horizontale, $\bar{R}$, 80,000.

Raab ou **Rahab,** femme de Jéricho, protégea et sauva les Israélites envoyés par Josué pour reconnaître la terre promise. A la prise de Jéricho, elle fut épargnée avec sa famille. Dans la suite elle épousa Salmon, prince de la tribu de Juda, dont elle eut Booz, bisaïeul de David.

Raab ou **Raba,** *Arrabo* en latin, riv. d'Autriche, vient de Styrie, à 5 kil. N. O. de Passail (Grætz), passe à Saint-Gothard, traverse les comitats hongrois d'Eisenburg, d'Œdenburg et de Raab; et, dans un cours de 280 kil., reçoit, à droite la Mareczal, à gauche la Pinka, la Feistritz et la Repecze; elle se jette dans le Danube à Raab. La vallée est plate et marécageuse.

Raab ou **Javarin,** *Arrabona* des anciens, *Javarinum* ou *Jaurinum* en latin moderne, *Györ* en hongrois, v. forte de Hongrie, ch.-l. du comitat du même nom, au confluent de la Raab et du Danube, à 133 kil. N. O. de Bude; 20,000 hab. Evêché, Académie. Quelques antiquités. Grand marché de céréales. C'était déjà un poste militaire sous les Romains; elle fut prise par les Turcs en 1591, reprise par les Autrichiens en 1598. Le prince Eugène y battit l'archiduc Jean en 1809.

Raban Maur, *Rabanus Maurus* ou *Magnentius*, savant évêque allemand, né à Mayence ou aux environs, 786-856, fut élève d'Alcuin. Il visita, dit-on, la Terre sainte, et, à son retour, dirigea l'école de Fulde, la

plus célèbre alors de la Germanie. Il devint évêque de Mayence en 847, réprima les abus qui s'étaient introduits dans son diocèse, et essaya vainement de réconcilier Louis le Débonnaire et ses fils. Il déploya une grande sévérité contre Gottschalk, et une charité sans bornes pendant la famine qui désola Mayence en 850. Ses *Œuvres*, publiées à Cologne, 1627, 6 vol. in-fol., contiennent des poésies latines, parmi lesquelles le *Veni Creator;* des *Commentaires sur l'Écriture sainte; de l'Institution des clercs*, son meilleur ouvrage; une sorte d'encyclopédie intitulée *de Universo*, etc. Sa glose sur l'*Interprétation* d'Aristote, non encore publiée, est, dit-on, très-curieuse.

Rabastens, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. S. O. de Gaillac (Tarn); 5,317 hab. Fabr. de couvertures, toiles, chapeaux. Vins estimés. Antiquités romaines et gauloises.

Rabastens, ch.-l. de canton de l'arr. et à 18 kil. N. E. de Tarbes (Hautes-Pyrénées); 1,320 hab. Victoire des Français sur les Espagnols, en 1814. Blé, maïs, vins.

Rabath, Arbate ou **Nouveau-Salé**, v. forte de l'empire de Maroc (Fez), à l'embouchure du Bouregreb, dans l'océan Atlantique, en face de Vieux-Salé, par 9° 3′ long. O., et 34° 5′ lat. N.; 25,000 hab. Chantiers de construction pour la marine.

Rabaut (Paul), pasteur de l'Eglise réformée de Nîmes, né à Bédarieux (Hérault), 1718-1794; zélé pour sa croyance, il montra un dévouement sans bornes à ses coreligionnaires. Quoique sa tête fût mise à prix, il eut le courage d'aller en personne présenter au marquis de Paulmy, gouverneur militaire de la province, un mémoire au roi en faveur des protestants, et obtint par là quelque adoucissement à leur sort. Son *Précis du catéchisme d'Osterwald* a eu beaucoup d'éditions.

Rabaut-Saint-Étienne (Jean-Paul), fils du précédent, né à Nîmes, 1743-1793. Ministre protestant, comme son père, il acquit une honorable célébrité, et, chargé, par les consistoires du Midi, de plaider la cause des protestants, il vint à Paris en 1785, et fut favorablement accueilli par les ministres. Il adopta avec enthousiasme les principes de la Révolution; député du tiers état à l'Assemblée constituante, il réclama avec ardeur la liberté des cultes, mais resta attaché à la royauté. Il rédigea *la Feuille villageoise* et le bulletin de l'Assemblée législative pour *le Moniteur*. Membre de la Convention, il combattit la mise en jugement de Louis XVI, vota pour l'appel au peuple, pour la détention provisoire du roi jusqu'à la paix; fit partie de la commission girondine des Douze, chargée de surveiller le tribunal révolutionnaire. Enveloppé dans la proscription de son parti, 2 juin, il porta sa tête sur l'échafaud, le 5 décembre 1793. Il est l'auteur des *Lettres à Bailly sur l'histoire primitive de la Grèce*, Paris, 1787, in-8°; des *Considérations sur les intérêts du tiers état*, 1788, in-8°; d'un *Précis de l'histoire de la Révolution française*, 1791, ouvrage continué par Lacretelle jeune, etc. On a publié ses *Œuvres*, 1820-26, 6 vol. in-18, et 1826, 2 vol. in-8°.

Rabaut-Pommier (Jacques-Antoine), frère du précédent, né à Nîmes, 1744-1820. Ministre protestant, député du Gard à la Convention, il vota la mort du roi avec sursis, lutta contre la tyrannie de la Montagne, et fut du nombre des 73 députés incarcérés par l'ordre de Robespierre, et délivrés par sa mort. Il fit partie du Conseil des Anciens, 1795-1798, fut sous-préfet du Vigan, 1800, puis pasteur à Paris en 1803. Il fut banni par la Restauration, en 1815, comme régicide, mais obtint son retour en France deux ans après. On assure qu'il connaissait la vaccine dès 1781, avant que le docteur anglais Jenner eût publié ses découvertes sur ce sujet, en 1796.

Rabaut-Dupuis (Pierre-Antoine), frère des deux précédents, 1746-1808, négociant à Nîmes, fut proscrit en 1793, comme fédéraliste, parvint à se cacher, et fut tour à tour membre du Conseil des Anciens, 1797, du Corps législatif, 1799, président de cette assemblée, 1802, lorsque fut voté le consulat à vie en faveur de Bonaparte; il mourut conseiller de la préfecture du Gard depuis 1803.

Rabbath-Ammon, ensuite nommée *Philadelphie* par Ptolémée Philadelphe, ancienne capitale du pays des Ammonites (Judée), près des sources de l'Ammon, à l'E. du Jourdain, fut prise par Joab, général de l'armée de David. Ce fut au siége de cette ville que fut tué le brave Urie, mari de Bethsabée, qui fut enlevée par David.

Rabbath-Moab, auj. *Rabbah*, capit. des Moabites, sur l'Arnon, qui la séparait en deux parties égales, à 100 kil. S. E. de Jérusalem.

Rabbe (Alphonse), né à Riez (Basses-Pyrénées), 1786-1830, fut employé dans l'administration de l'armée d'Espagne sous l'Empire, et fut ensuite avocat à Aix. Sous la Restauration, signalé pour ses opinions libérales, il subit plusieurs emprisonnements. Il fut un des rédacteurs les plus remarqués du *Courrier français*, de *l'Album* et des *Tablettes universelles*. On a de lui des *Résumés de l'histoire de Russie, — du Portugal, — de l'Espagne;* et une *Histoire d'Alexandre Ier, empereur de Russie*, 1826. Il commença, en 1829, la *Biographie universelle des contemporains*, continuée, après lui, par Boisjolin et Sainte-Preuve, 4 vol. in-8°, 1834.

Rabbin (en syriaque *rabb*, maître ou seigneur). Les Juifs donnaient ce nom aux docteurs de la loi, et, par extension, à tous ceux qui étaient habiles dans toute espèce de science. On appelle *langue rabbinique*, l'hébreu moderne, tel qu'il se parle et s'écrit maintenant; et *rabbinistes* ou *talmudistes*, les Israélites qui ont adopté les doctrines du *Talmud*, code civil et religieux des Juifs, qu'ils regardent comme la suite et le complément de la Bible.

Rabel (Jean), peintre et graveur, né à Beauvais, au XVIe s., mort vers 1603, s'est fait un nom par ses portraits des personnages illustres. — Son fils, *Daniel*, né vers 1578, mort après 1630, a peint avec talent les fleurs, les insectes, et laissé des dessins à la plume et des caricatures.

Rabelais (François), né à Seully, près de Chinon ou à Chinon (Indre-et-Loire), vers 1495, mort à Paris, 1553. L'opinion la plus probable le fait fils d'un apothicaire ou d'un aubergiste. Il entra d'abord chez les cordeliers de Fontenay-le-Comte, et se fit ordonner prêtre; il prit alors la haine des moines et l'amour des lettres; mais ses études le firent persécuter; grâce à de puissants protecteurs, il put passer dans l'ordre de Saint-Benoît, et entra dans l'abbaye de Maillezais; mais, bientôt dégoûté de la vie claustrale, il jeta le froc et courut le monde, séjournant surtout au château de Ligugé, chez l'aimable évêque Geoffroi d'Estissac. Puis il alla étudier la médecine à l'école, déjà célèbre, de Montpellier, où il se fit recevoir docteur en 1531. Il débuta dans les lettres par quelques ouvrages sérieux, édita, en latin, divers traités de médecine d'Hippocrate et de Galien. Député, par la faculté de Montpellier, pour réclamer, auprès du chancelier Duprat, le rétablissement de quelques priviléges universitaires qui avaient été supprimés, il réussit dans cette mission, et la Faculté, reconnaissante, décida qu'à l'avenir tout candidat au grade de docteur revêtirait, en passant sa thèse, la robe de Rabelais. Il exerça la médecine, à Lyon, dès 1532, avant même d'être docteur, se mit au gage des libraires et donna son nom ou ses soins à beaucoup de livres de médecine, de jurisprudence, d'archéologie, même à des almanachs (*Epistolæ medicinales Manardi, Aphorismes d'Hippocrate*, etc.). Le cardinal Du Bellay avait été, chez les moines, le camarade de classe de Rabelais; envoyé en ambassade à Rome, il l'emmena avec lui en qualité de médecin, 1534, puis 1536-37. Occupé d'affaires, étudiant l'arabe, Rabelais donna ses soins à une édition de la *Topographia urbis Romæ*, de Marliani, publiée à Lyon, chez Gryphe; et il envoyait à ses amis, à sa mère, des fleurs, des légumes, des salades, encore inconnus en France (il a rapporté d'Italie, pour l'évêque de Maillezais, le melon, les artichauts, les œillets d'Alexandrie). Protégé par les cardinaux, à cause de son savoir, bien accueilli par Paul III, il obtint de lui, en 1536, une absolution pleine et entière, avec la permission de rentrer dans l'ordre de Saint-Benoît. De retour en France, il reçut, à Montpellier, le grade de docteur en médecine, 22 mai 1537. Sa science l'avait déjà rendu célèbre; il séjourna dans quelques villes du Midi, Narbonne, Castres, Lyon, et, après avoir reçu du pape la permission nouvelle de reprendre l'habit de bénédictin, il vint s'installer à Saint-Maur-les-Fossés, canonicat qu'il devait au cardinal Du Bellay. C'est de là qu'il fit de nombreuses excursions, surtout pour visiter les frères Du Bellay. De retour en France, Rabelais commença à publier son histoire des *Faits et gestes de Gargantua et de son fils Pantagruel*, roman satirique et allégorique où il tourne en ridicule les rois, les princes, et surtout les moines, dont il avait eu sans doute à se plaindre pendant son séjour au couvent. Cet ouvrage, d'une piquante originalité, est rempli de facéties, de quolibets et de

plaisanteries grossières qui dégénèrent souvent en obscénités; mais, à travers un chaos d'inventions bizarres, extravagantes, on y découvre beaucoup d'esprit, d'imagination et même de bon sens. Aussi la Bruyère a pu dire de ce livre qu'il *est le charme de la canaille, mais que là où il est bon, il peut être le mets des plus délicats.* Quel que soit le jugement que l'on porte sur le mérite réel de Rabelais, on ne peut nier qu'il est un des pères de notre langue, qu'il a enrichie d'une foule de mots et de locutions originales qui sont restés. Les commentateurs se sont torturé l'esprit pour découvrir le sens caché dans son ouvrage, où ils prétendent voir une allégorie continue; ainsi, selon eux, *Gargantua* serait François Iᵉʳ; *Grandgousier*, Louis XII; *Pantagruel*, Henri II; *Picrochole*, Maximilien Sforza; *Gargamelle*, Anne de Bretagne; la *Grande Jument*, Diane de Poitiers; *Panurge*, le cardinal de Lorraine, etc. Son livre fut censuré par la Sorbonne, condamné par le Parlement et mis à *l'index* par le pape. Mais il avait eu l'habileté de se faire protéger par les prélats et par les princes. François Iᵉʳ lui accorda, en 1545, un privilége pour l'impression du 3ᵉ livre du *Pantagruel*, dont il s'avoua pour la première fois l'auteur. L'évêque de Tulle, P. Duchâtel, le défendit alors contre ceux qui l'attaquaient. A la mort de François Iᵉʳ, 1547, il crut prudent de faire un nouveau voyage de Rome, et publia, sous le nom de *Sciomachie*, la description des fêtes qui y furent célébrées en 1550, à l'occasion de la naissance d'un fils de Henri II. A son retour, il s'attacha à la maison de Lorraine, et dédia son 4ᵉ livre au cardinal de Châtillon. Il obtint, en 1551, la cure de Meudon; mais il y renonça pour achever la publication de son ouvrage, 1553. Il mourut probablement à Paris, vers 1553, quoique plusieurs reculent l'année de sa mort jusqu'à 1559. On a un très-grand nombre d'éditions de son roman, qu'il publia d'abord par livres séparés, dont le 1ᵉʳ parut à Lyon, 1533, et le 5ᵉ et dernier, en 1558. La première édition complète est celle d'Amsterdam, 1711-1741, avec les notes et commentaires de le Duchat et de la Monnoye, 3 vol. in-4°; puis l'édition *Variorum*, publiée par Esmangart et Johanneau, avec les remarques de le Duchat, Bernier, le Motteux, Voltaire, Guinguené, etc., Paris, 1823-26, 9 vol. in-8°; celle de Rathery et Burgaud; et la magnifique édition, illustrée par G. Doré, de MM. Garnier.

Rabener (Gottlieb-Wilhelm), écrivain satirique allemand, né à Wachau près de Leipzig. 1714-1771. Observateur sagace, il étudia les hommes et leurs travers et les peignit avec succès dans ses *Satires*, écrites en prose à l'exception d'une seule; elles ont été traduites en français par Dujardin (Boispréaux), Paris, 1754, 2 vol. in-12. Les *Œuvres* de Rabener ont été publiées à Leipzig, 1777, 6 vol. in-8°, et à Berlin, 1840, 4 vol.

Rabirius (Caïus), chevalier romain qui fut accusé en 63 av. J. C. par Labienus, instrument de César, d'avoir, 40 ans auparavant, assassiné le tribun Saturninus. Mais le fait était faux; seulement Rabirius, partisan fanatique de l'aristocratie, avait porté au bout d'une pique la tête du tribun. Il n'en fut pas moins condamné par les décemvirs; mais il en appela au peuple; et, grâce à son défenseur Cicéron, alors consul, qui désarma par son éloquence la fureur publique, l'accusateur se vit obligé d'abandonner l'affaire. V. Cicéron, *pro Rabirio*.

Rabirius (C. Postumus), neveu et fils adoptif du précédent, fut accusé de concussion et d'avoir, de concert avec le tribun Gabinius, reçu de l'argent du roi d'Egypte, Ptolémée Aulète, pour le rétablir sur le trône. Cicéron le défendit et le fit absoudre. V. *pro Rabirio Postumo*.

Rabirius (Caïus), poëte latin du siècle d'Auguste. Il avait composé un poëme épique sur la bataille d'Actium qui s'est perdu, mais dont on croit posséder un fragment retrouvé dans les papyrus d'Herculanum et publié par Kreyssig, Schneeberg, 1814, et intitulé : *de Bello Actiaco*.

Rabirius, architecte célèbre du temps de Domitien, construisit pour cet empereur un palais magnifique, dont il reste encore des ruines. On croit qu'il réédifia le Capitole.

Rabutin. V. Bussy.

Racalmuto, v. de Sicile, à 22 kil. N. E. de Girgenti; 7,000 hab. Sel, soufre, mercure, plâtre.

Racan (Honorat **de Bueil**, marquis de), poëte français, né à la Roche-Racan (Touraine), 1589-1670. Fils d'un maréchal de camp, il fut d'abord page de Henri IV, puis il entra dans l'armée, où il servit avec distinction et s'éleva au même grade que son père. Rentré dans la vie privée, il se livra à la culture des lettres. Il fut l'ami et l'élève de Malherbe et donna à la poésie pastorale une grâce naïve jusqu'alors inconnue en France. On trouve dans ses idylles d'heureuses imitations des *Bucoliques* de Virgile. Il fit partie de l'Académie française dès sa création, en 1635. Ses *Bergeries*, son principal ouvrage, 1625, sont empreintes d'une sensibilité vraie et d'une douce mélancolie; trop admirées peut-être par ses contemporains, elles ont été trop oubliées depuis. On lui doit d'intéressants *Mémoires sur la vie de Malherbe*. Ses *Œuvres* ont été publiées pour la première fois en 1724, Paris, 2 vol. in-12. M. T. de la Tour en a donné une édition plus complète en 1857, 2 vol. in-12.

Racca ou **Rakka,** *Nicephorium*, v. de la Turquie d'Asie, dans le pachalik de Diarbékir, à 160 kil. d'Orfa, au confluent du Bélès et de l'Euphrate. Fondée par Alexandre, qui lui donna le nom de *Nicephorium*, elle fut restaurée et embellie par Haroun-al-Raschid, qui y bâtit un palais dont il ne reste plus que les ruines.

Raccolnitz, secte de dissidents dans l'Eglise russe.

Racconigi, v. d'Italie, dans la prov. et à 24 kil N. E. de Saluces; 12,000 hab. Château et parc royal. Ecole militaire. Filature de soie.

Rachel, seconde fille de Laban, inspira de l'amour à Jacob, son cousin, qui, pour l'obtenir en mariage, s'engagea à servir Laban pendant sept années. Ce temps révolu, Laban, sous prétexte que la loi du pays ne permettait pas de marier les cadettes avant les aînées, substitua à Rachel Lia, sa sœur aînée; et, pour consoler Jacob, lui promit la main de celle qu'il aimait à condition qu'il le servirait sept ans de plus. Rachel, devenue enfin l'épouse de Jacob, resta 6 ans stérile, puis mit au monde Joseph et, 16 ans après, Benjamin, le plus jeune des fils de Jacob.

Rachel (Joachim), poëte satirique allemand, né à Lunden (Holstein), 1618-1669, a fondé le genre satirique en Allemagne. On a de lui dix satires, souvent réimprimées; la plus célèbre intitulée, *la Femme poétique*, analyse les sept péchés capitaux du sexe féminin.

Rachel (Elisabeth **Félix**, dite Elisa), la plus grande tragédienne du xixᵉ siècle, née en 1821 dans un petit village du canton d'Argovie en Suisse, morte en 1858. Fille d'un pauvre colporteur juif, nommé Félix, elle eut une enfance misérable et fut obligée pour vivre de chanter dans les cafés de Lyon. Amenée à Paris, elle entra au Conservatoire et n'y resta que peu de temps. Elle débuta au Gymnase en 1837, puis protégée et dirigée par M. Samson, elle fut admise au Théâtre-Français, en 1838; elle ressuscita la tragédie, tombée depuis longues années dans un complet oubli. Elle brilla surtout dans le genre classique et fut un admirable interprète de Corneille et de Racine dans les rôles de *Camille*, d'*Hermione*, d'*Emilie* et de *Phèdre*, son triomphe. Mais ce n'était pas assez pour sa gloire que Paris, que la France entière admirât son talent; toutes les capitales de l'Europe se la disputaient et l'Amérique elle-même voulut la voir et l'entendre. Elle mourut, à peine âgée de 37 ans, au Cannet (Var), à l'apogée de son talent et de ses triomphes. M. Jules Janin a consacré à la mémoire de cette grande actrice un beau livre intitulé : *Rachel et la tragédie*. Paris, Amyot, 1 vol. grand in-8°, 1859.

Rachgoun ou **Raschgoun,** l'*Acra* des anciens, petit îlot volcanique de l'Algérie, près de l'embouchure de la *Tafna*; il a 800 mètres sur 200; bancs de pouzzolane.

Rachimbourgs (Hommes du droit), nom donné chez les Francs Saliens aux hommes libres qui avaient le droit d'assister aux plaids, de rendre la justice et de délibérer sur les affaires générales de l'Etat. C'étaient des espèces de jurés, souvent au nombre de sept. Cependant quelques érudits pensent que les rachimbourgs n'étaient que les grands ou notables qui assistaient au mallum ou assemblée.

Rachotis ou **Rakotis,** nom d'un village d'Egypte sur l'emplacement duquel fut bâtie Alexandrie, et qui était resté un quartier de cette ville habité par le bas peuple.

Racine (Jean), le plus parfait des poëtes tragiques français, né à la Ferté-Milon (Aisne), 21 décembre 1639, mort le 26 avril 1699, à Paris, était fils d'un contrôleur du grenier à sel. Orphelin de père et de mère avant l'âge de 5 ans, il fut élevé par son aïeul maternel et entra à Port-Royal des Champs, où, sous la direction des maîtres les plus habiles, il se livra à l'étude des écrivains de l'antiquité et surtout des poëtes grecs, Homère, Sophocle, Euripide, qu'il imita plus tard avec tant de succès. Il se prit alors d'une belle passion pour le

roman grec des *Amours de Théagène et Chariclée*, de l'évêque Héliodore, et forma le projet d'en tirer le sujet d'une tragédie. Lorsque la maison de Port-Royal fut fermée par l'ordre de Louis XIV, en 1656, à la suite de l'affaire du jansénisme, Racine vint à Paris, où il débuta par un épithalame intitulé : la *Nymphe de la Seine*, à l'occasion du mariage de Louis XIV avec Marie-Thérèse d'Autriche, 1659. Cette pièce, d'ailleurs assez médiocre, fut remarquée et fit obtenir au jeune poëte une pension de 600 livres. Encouragé par ce succès, il publia 4 ans après une nouvelle ode, *la Renommée aux Muses*, qui lui valut de nouveaux éloges, une nouvelle gratification et surtout l'amitié de Boileau, qui venait de publier ses *Satires* et qui devint pour lui un protecteur et un ami. Racine se lia aussi avec Molière, qui l'engagea à traiter pour la scène le sujet de *la Thébaïde, ou les Frères ennemis*, dont il lui donna le plan. Cette pièce, jouée en 1664, réussit malgré ses défauts, grâce à la facilité et à l'élégance de la versification. *Alexandre*, qui suivit à un an d'intervalle, obtint encore plus de succès, malgré la froideur de l'intrigue. Cependant Racine n'avait pas encore trouvé sa véritable voie. Deux ans après, en 1667, à l'âge de 28 ans, il donna *Andromaque*. Cette pièce ouvrit avec éclat une série de chefs-d'œuvre qui se succédèrent pendant dix ans. Un instant infidèle à la muse tragique, il donna, en 1668, la comédie des *Plaideurs*, en 3 actes, imitée des *Guêpes* d'Aristophane, spirituelle critique des mœurs du palais d'alors et pleine de traits du meilleur comique que Molière eût avoués; puis, revenant à la tragédie, il lutta sans désavantage avec Tacite, en 1669, dans *Britannicus*, belle et savante étude du grand historien latin, et qui, d'abord froidement accueillie, est restée un de ses chefs-d'œuvre. Vint ensuite *Bérénice*, 1670, ingénieuse allusion aux amours de Louis XIV et d'Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, qui en donna le sujet à Corneille et à Racine, à l'insu l'un de l'autre. Dans ce tournoi poétique, Corneille déjà vieux fut vaincu par son jeune rival. Dans l'espace de cinq ans, Racine donna trois tragédies, admirables à des titres divers : *Bajazet*, 1672, sujet tiré de l'histoire ottomane contemporaine; les caractères de Roxane et d'Acomat sont au nombre de ses plus belles créations; *Mithridate*, 1673, où l'auteur semble avoir voulu lutter de nouveau avec Corneille; *Iphigénie en Aulide*, 1674, imitée d'Homère et d'Euripide, un des chefs-d'œuvre de la scène française; enfin *Phèdre*, 1677, autre imitation d'Euripide, la plus effrayante et, en même temps, la plus dramatique peinture des égarements et des fureurs d'un amour incestueux. Cependant une indigne cabale, dont les principaux instigateurs furent le duc de Nevers et Mme Deshoulières, fit tomber cette pièce admirable et réussir une mauvaise tragédie de Pradon sur le même sujet. Racine fut vivement blessé de ce déni de justice et renonça au théâtre, dont il était la gloire. Il épousa alors une femme d'une haute piété, Mlle de Romanet. Racine trouva de puissantes consolations dans la faveur de Louis XIV, qui le nomma son historiographe, et dans l'amitié de Mme de Maintenon, qui se plaisait beaucoup à ses entretiens. Ce fut elle qui le ramena à la poésie dramatique après un silence de douze années. A sa prière, il composa, en 1689, pour les demoiselles de Saint-Cyr, *Esther*, tragédie tirée de la Bible, qui fut représentée devant la Cour avec le plus grand succès, dû en partie aux allusions ingénieuses qu'elle renfermait à la position de Mme de Maintenon devenue l'épouse de Louis XIV, mais aussi à la beauté du style poétique dont cette pièce offre le plus parfait modèle. Deux ans après, Racine, encouragé par cette tentative, tira de l'Ecriture sainte le sujet d'*Athalie*, qui fut jouée également à Saint-Cyr en 1691, mais qui, bien que supérieure à *Esther* sous tous les rapports, n'obtint pas les mêmes applaudissements, même à la cour. Justement indigné de cette nouvelle injustice du public, l'auteur renonça définitivement à travailler pour la scène; il se livra tout entier à ses devoirs d'historiographe du roi, et écrivit une *Histoire du règne de Louis XIV*, qui a péri dans un incendie et dont on doit regretter la perte, à en juger par un fragment qui renferme les événements de la guerre de 1672 à 1678. Racine a composé, en outre, un *Abrégé de l'histoire de Port-Royal*, 1693, qui a tous les mérites du genre, joints à celui d'un style sobre et élégant. Il était comblé des faveurs du roi, qui l'admettait dans son intimité et l'avait nommé trésorier de la généralité de Moulins, lorsqu'il rédigea, à la sollicitation de Mme de Maintenon, un *Mémoire sur la misère du peuple*; ce travail, destiné à éclairer le monarque sur les malheurs trop réels de ses sujets, déplut à Louis XIV, qui en témoigna à l'auteur son mécontentement par la froideur glaciale de son accueil. Racine ne survécut pas longtemps à sa disgrâce, et le chagrin qu'il en eut aggrava une maladie du foie dont il souffrait depuis longtemps et à laquelle il succomba le 21 avril 1699. Indépendamment de ses tragédies, Racine a fait des odes et des cantiques spirituels, qui, avec les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*, lui donnent un rang distingué parmi les poëtes lyriques, et quelques épigrammes très-mordantes qui prouvent qu'il aurait pu manier avec succès l'arme de la satire. Son *Discours à l'Académie française*, où il fut reçu en 1673, est un modèle du genre, et ses *Lettres familières* sont pleines de sentiment et de naturel. On a fait d'innombrables éditions des *Œuvres complètes* de Racine; les meilleures sont celles de Didot, Paris, 1801-1805, 3 vol. in-fol. avec 57 gravures par les premiers artistes de l'époque; le *Théâtre de Racine*, commenté par La Harpe, Geoffroy, Luneau de Boisgermain. MM. Garnier frères publient en ce moment une nouvelle édition de Racine avec un commentaire par M. Saint-Marc Girardin; le nom du célèbre professeur est la meilleure garantie du mérite de ce livre.

Racine (Louis), poëte didactique, 2e fils du précédent, né à Paris, 1692-1763. L'exemple de son illustre père l'entraîna dans la carrière poétique. Quelques essais heureux le firent admettre en 1719 à l'Académie des inscriptions, à l'âge de 27 ans; il entra à l'Oratoire, où il composa son poëme de *la Grâce*, qui parut en 1722; il alla ensuite occuper un emploi d'inspecteur des fermes en Provence, puis donna sa démission en 1750 et vint se fixer à Paris pour se livrer tout entier à ses goûts littéraires. Outre *la Grâce*, on a de lui le poëme de *la Religion* en 6 chants, son principal titre à la célébrité, remarquable par une versification élégante, harmonieuse, et qui rend souvent avec bonheur des détails peu susceptibles en apparence des ornements de la poésie; mais œuvre froide dans son ensemble et qui manque de mouvement et d'invention. Ses *Odes sacrées* et ses *Poésies diverses* ont les mêmes qualités et les mêmes défauts. L. Racine a aussi écrit en prose plusieurs ouvrages estimables, mais qui ne s'élèvent pas au-dessus de la médiocrité. Il a été mieux inspiré par la piété filiale dans ses *Mémoires sur la vie et les ouvrages de Jean Racine*, 3 vol. in-12, 1747. La meilleure et la plus complète édition des *Œuvres de L. Racine* est celle de Lenormant, Paris, 1808, 6 vol. in-8°.

Racine (L'abbé Bonaventure), né à Chauny (Aisne), 1708-1755, principal du collége de Rabastens (Tarn), fut obligé de renoncer à ses fonctions à cause de son attachement au jansénisme. L'abbé Racine obtint plus tard un canonicat à Auxerre. On a de lui un *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique*, 1748-56, 13 v. in-4° ou in-12, où il défend avec vigueur l'opinion religieuse pour laquelle il avait été persécuté.

Racine, ville du Wisconsin (Etats-Unis), sur la rive O. du lac Michigan, fondée en 1835. Bon port; 10,000 h.

Racle (Léonard), architecte, né à Dijon, 1736-1791, bâtit pour Voltaire le château de Ferney, dirigea les travaux du canal de Pont-de-Vaux, qui joint la Reyssouse à la Saône, et y fit construire un pont de fer, le premier qu'on ait vu en France. On lui doit aussi l'invention de l'enduit dit *argile-marbre*.

Racow ou **Rakow**, bourg de Pologne (prov. de Radom), sur la Czarna, à 42 kil. de Sandomir, devint, vers 1579, un des principaux foyers des *sociniens*, disciples du célèbre hérésiarque Socin, qui niaient la Trinité et la divinité de J. C. Ils y composèrent leur *Manuel* ou *Catéchisme rakovien*.

Raczkévi, bourg de Hongrie dans l'île de Czépel, sur le Danube, comitat de Pesth; 3,800 hab. Château impérial construit par le prince Eugène de Savoie.

Radagaise, **Radegaste** ou **Rhodogast**, chef de Germains, à la tête de 200,000 hommes, Suèves, Alains, Vandales, franchit les Alpes rhétiques et pénétra sans combat jusqu'à Florence, fut battu et assiégé dans les rochers de Fésules par Stilicon, général de l'empereur Honorius; réduit par la famine à se rendre, il implora vainement la clémence du vainqueur, qui lui fit trancher la tête, en 406; ses soldats furent vendus à l'encan comme de vils troupeaux.

Radama, roi des Hovas de Madagascar, 1791-1828, eut, très-jeune encore, des idées civilisatrices, et fut secondé par le gouverneur anglais de Maurice. Il enleva aux Français Foulle-Pointe, Tamatave et Tintingue; cependant il admirait Napoléon, ne parlait que le français et avait pour ministre Robin, sous-officier français. Sa

mort fut un malheur pour Madagascar, et l'on prétendit qu'il avait été empoisonné.

R'adamès. V. Ghadamès.

Radbert (Paschase), abbé de Corbie, mort vers 865, a écrit les *Vies de Wala* et *d'Adalhard*, curieuses pour l'histoire du temps, et des ouvrages d'érudition religieuse: *Commentaires sur saint Matthieu, sur Jérémie; Traité sur la Foi, l'Espérance et la Charité*. Ses *Œuvres* ont été réunies par le P. Sirmond, 1618, in-fol.

Radbod (Saint), évêque d'Utrecht, mort en 918, descendant peut-être de Radbod, duc des Frisons, étudia à l'école du palais de Charles le Chauve, et fut élu évêque d'Utrecht en 899. Il se distingua par ses vertus et sa science. On lui doit un fragment d'une *Chronique*, des homélies, des panégyriques, de petits poëmes sur saint Libuin, Suitbert, etc.

Radcliffe (John), médecin anglais, né à Wakefield (York), 1650-1714, exerça d'abord la médecine à Oxford, puis vint s'établir, en 1684, à Londres, où il acquit une grande réputation dans la pratique de son art. On a de lui un livre intitulé : *Practical disquisitions, etc.* (*Recherches pratiques, etc.*), Londres, 1718, in-8°.

Radcliffe (Anne), née **Ward,** célèbre romancière anglaise, née à Londres, 1764-1823. Femme de l'éditeur de la *Chronique anglaise*, elle se trouva en rapports avec plusieurs hommes de lettres qui lui inspirèrent le goût d'écrire des romans; elle se livra avec succès à ce genre de compositions et y obtint en peu de temps une grande réputation. Elle publia, dans l'espace de six ans : *les Châteaux d'Athlin et de Dunbayne*, Londres, 1789, 2 vol. in-12; *Julia, ou les Souterrains du château de Mazzini*, 1790, 2 vol. in-12: *la Forêt, ou l'Abbaye de Saint-Clair*, 1791, 3 vol. in-12; *les Mystères d'Udolphe*, 1794, 4 vol. in-12; *l'Italien, ou le Confessionnal des Pénitents noirs*, 1795, 3 vol. in-12. Le meilleur de ces romans, *les Mystères d'Udolphe*, fut payé à l'auteur 1,000 liv. sterl. (25,000 fr.), somme énorme pour cette époque. Le style de Mme Radcliffe n'est pas sans mérite, et, dans les descriptions, s'élève quelquefois jusqu'à la poésie. Ses romans ont été traduits dans plusieurs langues et surtout en français; ils obtinrent chez nous un succès de mode sous le Directoire. On lui doit aussi un *Voyage en Hollande et sur les bords du Rhin*, 1794, in-12. On a prétendu qu'Anne Radcliffe, l'imagination frappée des sombres fantômes qu'elle avait inventés, avait eu des accès de démence vers la fin de sa vie.

Radeberg, v. du roy. de Saxe, à 16 kil. de Dresde, sur le Röder; 2,500 hab. Dans le voisinage, sont les sources ferrugineuses et les bains d'*Augustusbad*.

Radegast, divinité des Slaves, honorée surtout chez les Obotrites, était représentée sous la forme d'un guerrier armé de toutes pièces. On lui immolait des victimes humaines.

Radegaste. V. Radagaise.

Radegonde (Sainte), reine des Francs Saliens, 519-589. Fille de Berthaire, roi de Thuringe, elle épousa, en 538, le roi Clotaire Ier, qui l'avait prise dans une expédition, 529, après avoir massacré sa famille. Elevée dans le paganisme, elle se fit chrétienne, et se livra avec tant d'ardeur aux pratiques de sa nouvelle foi que, six ans après son mariage, elle obtint du roi son époux la permission de se retirer au monastère de Sainte-Croix, qu'elle avait fondé à Poitiers; elle y passa le reste de ses jours et y mourut en odeur de sainteté. Elle fut canonisée, et l'Eglise célèbre sa fête le 13 août. On peut voir dans Aug. Thierry le récit plein de charme et d'intérêt des relations de cette reine avec le poëte Fortunat.

Radelle (Canal de la). C'est le prolongement du canal de Beaucaire, dans le dép. du Gard. Il a 10 kil., du canal de la Grande-Robine au canal des Étangs.

Rademaker (Abraham), peintre et graveur hollandais, né à Amsterdam, 1675-1735, fils d'un pauvre vitrier, devint, à force de travail, un excellent paysagiste. Ses dessins sont rares et précieux; ses gravures se distinguent par une grande finesse, elles forment plusieurs séries réunies à Amsterdam, 2 vol. in-8°.

Rademaker (Ghérard), peintre hollandais, né à Amsterdam, 1673-1711, a composé plusieurs tableaux de grande dimension, parmi lesquels on cite une *Vue de Saint-Pierre de Rome* et la *Régence d'Amsterdam*, peinture allégorique, à l'hôtel de ville.

Radet (Étienne), général français et baron de l'Empire, né à Stenay, 1762-1825, organisa la gendarmerie sous Napoléon, devint général de division et reçut de l'Empereur, en 1809, la mission d'enlever de Rome le pape Pie VII, qu'il conduisit à Savone ; en 1815, il fut chargé d'accompagner et de faire embarquer à Cette le duc d'Angoulême, fait prisonnier. Pendant les Cent-Jours, il fut nommé inspecteur général de la gendarmerie et grand prévôt de l'armée; après la Restauration, il fut condamné, en 1816, à neuf ans de détention pour avoir favorisé le retour de Napoléon ; mais il fut gracié deux ans après, 1818.

Radet (Jean-Baptiste), vaudevilliste, né à Dijon, 1752-1830, fut d'abord peintre, puis quitta le pinceau pour la plume, et, devenu secrétaire-bibliothécaire de la duchesse de Villeroi, se livra tout entier à son goût pour le théâtre. Lorsque Barré, son ami, fonda en 1792 le théâtre du Vaudeville, rue de Chartres, il composa, soit seul, soit en collaboration avec Barré et Desfontaines, une foule de pièces, très-applaudies dans leur temps et dont quelques-unes sont restées dans la mémoire des amateurs de ce genre : *Honorine, ou la Femme difficile à vivre*, 3 actes, 1795 ; *les Deux Edmond*, 2 actes, 1811; *Gaspard l'Avisé*, 1 acte, 1811, etc. Radet passait pour le plus fort dans ce triumvirat dramatique. V. *Mémoires d'un vaudevilliste*, par A. de Rochefort.

Radetsky de Radetz (Joseph, comte de), général autrichien, né à Tzrebnitz (Bohême), 1766-1858, se distingua d'abord contre les Turcs, puis dans les guerres d'Italie et d'Allemagne contre les Français, et fut blessé à Leipzig, 1813. Devenu, en 1831, général de l'armée autrichienne en Italie, il reçut en 1836 le bâton de feld-maréchal. En 1848, il se laissa surprendre par l'insurrection lombarde et fut chassé de Milan, puis battu à Goïto par les Piémontais; mais, malgré son grand âge (il avait alors 83 ans), il prit une éclatante revanche à Custozza, et surtout à Novare, où il remporta sur Charles-Albert une victoire décisive, 23 mars 1849, qui fit rentrer la Lombardie et bientôt après la Vénétie sous le joug de l'Autriche; il devint gouverneur général du royaume Lombard-Vénitien. Il a laissé une mémoire exécrée en Italie, mais en honneur chez les Autrichiens, qui lui ont élevé un monument à Prague. Il a écrit plusieurs traités militaires.

Radfort, v. du comté de Nottingham (Angleterre). Rubans, bas; aux environs, houille; 10,000 hab.

Radhi-Billah ou **Radi-B'Illaz** (Aboul-Abbas-Mohamed-er), 20e calife abbasside de Bagdad, 934-940, succéda à son oncle Kaher, se montra juste et bienfaisant, mais laissa annuler son pouvoir par Raïk, qu'il eut l'imprudence de nommer *Emir-al-Omras* (prince des princes), en 935. Dès lors, le califat fut supprimé de fait. Radhi mourut d'hydropisie en 940.

Radjahs ou **Rajahs,** titre que l'on donne aux princes qui gouvernent les diverses contrées de l'Hindoustan; ils sont pour la plupart de la caste des *Kchatrias* ou *guerriers*. Indépendants avant la conquête de l'Inde par les Mongols, ils sont aujourd'hui presque tous tributaires des Anglais.

Radjemal ou **Radjémahal** (c'est-à-dire résidence royale), v. de l'Inde anglaise (Bengale), à 110 kil. N. O. de Mourchidabad, sur la rive droite du Gange; 30,000 hab. Jadis très-florissante, lorsqu'elle était la résidence de Soudjah, prince mongol, frère d'Aurengzeyb.

Radjepoutanah (*pays des Radjepoutes*) ou **Radjastan,** contrée de l'Inde anglaise au N. O., entre le Goudjerate et le Malwah au S., le Sindhi à l'O., le Pendjab au N., et le district de Delhi à l'E. Les Anglais y possèdent immédiatement la ville et le territoire d'Adjmir ou Adjimir, et y ont médiatisé un grand nombre de petites principautés, leurs tributaires : Odeypour, Djoudpour, Sirohi, Djessalmir, Bikanir, Djeypour, Kotah, etc. Le sol du pays est en général peu fertile et désert au N. O., où s'étendent des plaines de sable couvertes en partie de lacs salés. La population se compose de *Radjepoutes* (c'est-à-dire *fils des Radjahs*), grands, beaux et forts, mais indolents, et de *Djâts*, noirs, petits et laids, mais belliqueux.

Radnitz ou **Radnice,** v. des États Autrichiens (Bohême), sur une rivière du même nom, à 21 kil. N. E. de Pilsen ; 2,300 hab. — Riches mines de houille, forges et fonderies de fer.

Radnor, comté de l'Angleterre, au centre du pays de Galles, entre ceux de Montgomery au N., de Shrop au N. E., d'Hereford à l'E., de Brecknock au S., et de Cardigan à l'O.; 25,000 h. V. princip., *Presteign*, capit., New-Radnor, Knighton. Sol montueux, dont les deux tiers sont couverts de marais et de lacs pittoresques ; la partie cultivée produit de bons pâturages et des moutons estimés. Commerce de laine.

Radnor (New-), anc. ch.-l. du comté de ce nom, à 11 kil. O. de Presteign; bien déchu de son ancienne importance; 2,500 hab.

Radom, v. de la Pologne russe, ch.-l. du gouvernement de ce nom, à 97 kil. S. de Varsovie, sur la Meczna; 5,700 hab. — Le gouvern. de Radom a été formé, en 1844, par la réunion de ceux de Kielce et de Sandomir; puis, diminué récemment; 540,000 hab.

Radonvilliers (Claude-François **Lysarde**, abbé de), savant philologue, né dans le Nivernais, 1709-1789, entra d'abord chez les jésuites, professa dans plusieurs de leurs colléges, puis fut secrétaire de l'archevêque de Bourges (La Rochefoucauld), qu'il accompagna à Rome; devint sous-précepteur des enfants de France, conseiller d'Etat et membre de l'Académie française, 1763. On lui doit un ouvrage très-estimé : *Traité sur la manière d'apprendre les langues*, 1768, in-12; une *Traduction de Cornelius Nepos*, etc. Ses *Œuvres diverses* ont été recueillies et publiées par Fr. Noël, 3 vol. in-8°.

Radoviche ou **Radovitz,** v. de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 89 kil. S. O. de Giustendil, près de la source du Radoviche ou Stroumnitza, affluent du Strouma ou Kara-sou, l'ancien Strymon.

Radstadt, *Teurnia*, petite ville de la haute Autriche, sur l'Ens, à 60 kil. S. O. de Salzbourg; 2,000 hab. Moreau y remporta une victoire sur les Autrichiens, le 5 juillet 1796.

Radstadt, v. du grand-duché de Bade. V. Rastadt.

Radvany, bourg de Hongrie, comitat de Sohl, à 2 kil. S. O. de Neusohl; 1,500 hab. Fabrique de draps estimés; foires importantes.

Radziwill, ancienne et célèbre famille polonaise de Lithuanie, dont les membres sont *princes du saint-empire romain* depuis 1518; on la voit mentionnée dans l'histoire au xiv° siècle, en 1386, époque où Nicolas Radziwill, premier du nom, reçut le baptême avec Jagellon, grand-duc de Lithuanie, et fut nommé par lui palatin de Vilna. Les plus célèbres de ses descendants sont :

Radziwill (Nicolas III), 1470-1522; il se distingua contre les Moscovites et fut grand chancelier de Lithuanie. Il contribua à repousser les prétentions de l'empereur Maximilien Ier, qui avait déjà médité le démembrement de la Pologne et qui lui donna le titre de prince du saint-empire.

Radziwill (Georges Ier), 1480-1541, mérita le surnom d'*Hercule lithuanien* par ses victoires sur les Moscovites, les Tatars et les Chevaliers teutoniques. Il fut nommé grand général en 1533. Sa fille, *Barbe*, épousa le roi Sigismond II.

Radziwill (Nicolas VI), palatin de Vilna, 1515-1565, frère de Georges, gouverneur de Livonie sous Sigismond Auguste, roi de Pologne, s'illustra dans la guerre contre les Chevaliers teutoniques, 1557, dont il fit le grand maître prisonnier; et en 1565, contre les Russes, qu'il chassa de la Lithuanie. Il embrassa la religion réformée et, pour propager les nouvelles doctrines, il établit, à Brzesc, une imprimerie d'où sortit la première Bible en langue polonaise, que les jésuites ont fait tous leurs efforts pour anéantir.

Radziwill (Christophe Ier, Nicolas), 1547-1603, surnommé *la Foudre*, se couvrit de gloire sous Etienne Bathory, en combattant les Russes et les Suédois. Il fut grand général de Lithuanie.

Radziwill (Nicolas VII, Christophe), frère du précédent, 1549-1616, abjura le protestantisme, et, pendant une maladie, fit vœu d'aller en terre sainte. A son retour en Pologne, il devint maréchal de la cour et woïvode de Trozka et de Wida. On a de lui une intéressante relation de son *Voyage à Jérusalem*, qui a été traduite en latin et publiée à Anvers, 1614, in-fol.

Radziwill (Charles-Stanislas), 1734-1790, palatin de Vilna, connu par sa résistance contre les Russes et sa rivalité avec la famille Czartoryski. Nommé en 1762 gouverneur de la Lithuanie par Auguste III, roi de Pologne, il combattit de tout son pouvoir l'influence russe, mais ne put empêcher Poniatowski, favori de l'impératrice Catherine, de devenir roi. Mis hors la loi par le nouveau monarque, il vit confisquer tous ses biens, qui lui donnaient un revenu annuel de plus de 5 millions. Il n'en devint pas moins, en 1768, chef de la confédération générale de la Pologne, dite *Confédération de Bar;* mais, malgré l'appui de la France et de la Turquie, il ne put s'opposer au démembrement et au partage de son pays entre la Russie, l'Autriche et la Prusse, en 1772. Dès lors, il s'expatria et ne revint en Pologne que pour y terminer ses jours dans la retraite, et y mourut en 1790. Demeurant à Paris, près du Palais-Royal, il fit faire le passage qui porte son nom.

Radziwilov ou **Radzivolov,** v. de la Russie d'Europe (Wolhynie), près de la frontière de Gallicie, à 26 kil. N. O. de Kaminiec. Grand commerce de laines avec l'Autriche; 6,000 hab.

Raffaelli (Giuseppe), savant jurisconsulte italien, né à Catanzaro (Calabre), 1750-1826. Avocat distingué à Naples, il fut nommé, en 1808, procureur général près la cour de cassation du royaume gouverné par Murat : perdit sa place en 1815, et, renonçant au barreau, se consacra tout entier à la composition d'un grand ouvrage, la *Nomotesia penale*, ou la *Science de faire de bonnes lois pénales*, dont il n'a publié que les trois premiers livres, Naples, 1820-25, 5 vol. in-8°.

Raffaellino del Garbo, peintre de l'école florentine, né à Florence, 1466-1524, élève de Filippino Lippi, donna d'abord de grandes espérances, mais fut forcé de travailler beaucoup et mourut dans la misère. La plupart de ses fresques à Florence ont disparu. Son chef-d'œuvre est un *Chœur d'anges*, dans l'église de la Minerva, à Rome. On a conservé plusieurs de ses tableaux; le Louvre a un *Couronnement de la Vierge.*

Raffenel (Claude-Denis), né dans le Jura vers 1797, mort en 1827. Fils d'un officier de marine, il voyagea d'abord pour des spéculations commerciales dans le Levant et en Afrique; fut attaché ensuite à un des consulats français des Echelles du Levant, et fonda à Smyrne le journal *l'Observateur oriental*. A son retour en France, il fut chargé de l'éducation des petits-fils de la Fayette. Témoin, pendant un voyage en Grèce, des débuts de la révolution hellénique, il s'engagea, en 1826, dans le petit corps d'armée du colonel Fabvier et fut tué, en 1827, en défendant l'Acropole d'Athènes. On a de lui : *Histoire des Grecs modernes depuis la prise de Constantinople par Mahomet II jusqu'à nos jours*, Paris, 1824, in-12; *Histoire complète des événements de la Grèce depuis les premiers troubles*, etc., 1825, 3 vol. in-8°; *Résumé de l'histoire du Bas-Empire*, 1826, in-18.

Raffenel (Anne-Jean-Baptiste), voyageur, né à Versailles, 1809-1859, entra dans l'administration de la marine et navigua, de 1826 à 1842, sur des navires de l'Etat. Au Sénégal, en 1843, il explora la rivière de la Falémé, et les pays de Bondou et de Bambouck. En France, il fut chargé par le ministre de la marine de coordonner les travaux de la commission dont il avait fait partie, et il a publié, en 1846, son *Voyage dans l'Afrique occidentale.* Il résolut de traverser l'Afrique de l'ouest à l'est, mais fut arrêté, dépouillé, retenu prisonnier, et put cependant écrire son *Nouveau voyage dans le pays des nègres*, 1856, 2 vol. in-8°. Nommé au gouvernement de Sainte-Marie de Madagascar, il y est mort en 1859.

Raffet (Denis-Auguste-Marie), dessinateur de talent, né à Pantin, près Paris, 1804-1860. Elève de Gros et de Charlet, après s'être essayé dans la peinture d'histoire, il s'adonna au dessin lithographique et à l'aquarelle, et y obtint un grand succès. On lui doit les illustrations d'un grand nombre d'ouvrages, entre autres de l'*Histoire de la République, du Consulat et de l'Empire*, de M. Thiers; des *Chansons de Béranger;* du *Napoléon en Egypte* et de la *Némésis*, de Barthélemy; du *Voyage en Crimée*, d'Anatole Demidoff. Son œuvre la plus remarquable est la *Revue des Morts*, conception fantastique et d'un effet saisissant, qu'on dirait inspirée par une ballade allemande. Le principal mérite de Raffet consiste dans la vérité des détails, surtout dans les sujets militaires, où il rappelle Charlet, son maître.

Raffinés, nom qu'on donnait, vers la fin du xvi° siècle, à ces petits-maîtres élégants et bretailleurs, toujours prêts à tirer l'épée et à chercher querelle pour les motifs les plus frivoles; le Pré-aux-Clercs était leur principal rendez-vous et le théâtre de leurs exploits, auxquels mit fin l'édit de Richelieu contre ces duellistes qui s'appelaient entre eux *Raffinés d'honneur.*

Raffles (Sir Thomas **Stamford**), voyageur anglais, 1781-1826, fils d'un capitaine marchand de Londres, entra de bonne heure dans la Compagnie des Indes, se distingua dans l'administration de Poulo-Pinang; fut forcé, par l'état de sa santé, de se retirer à Malacca, et y étudia la race malaise. Il contribua beaucoup à l'expédition dirigée contre les colonies hollandaises de la Malaisie, et fut lieutenant gouverneur de Java, 1811-1816. Il déploya beaucoup d'énergie et abolit l'esclavage; il étudia le pays, et écrivit une *Histoire de Java*, 2 vol. in-4°, trad. en français par Marchal. Gouverneur de Bencoulen, il fonda la magnifique colonie de Singapour. Il étudia avec passion l'histoire naturelle de Sumatra; mais ses riches collections périrent dans l'incendie du bâtiment qui le ramenait en Europe, 1824.

Ragau, grande plaine d'Asie, située près du Tigre et de l'Euphrate, où Nabuchodonosor Ier, roi d'Assyrie, dé-

fit Phraorte ou Arphaxad, roi des Mèdes, qui périt dans la bataille, 655 ans avant l'ère chrétienne.

Ragenfred. V. RAINFROI.

Ragès ou **Rhagès**, v. de l'ancienne Médie, vers le S., dans le voisinage d'Ecbatane, au milieu des montagnes. C'est là qu'habitait Gabélus et que Tobie alla lui réclamer les 6 talents qu'il devait à son père. Cette ville, la seconde de la Médie, fut appelée successivement *Europus* et *Arsacia;* c'est auj. *Razi* ou *Réi*, dans le Khoraçan, patrie du célèbre médecin arabe *Razi*.

Raggi (NICOLAS-BERNARD), statuaire, né à Carrare, 1791-1862, naturalisé français en 1828, étudia d'abord à Milan, puis à Paris, sous Bosio. Parmi ses œuvres nombreuses, on cite : *Hercule retirant de la mer le corps d'Icare*, au Louvre ; *Hugues Capet* et *le maréchal de Boucicaut*, à Versailles; *Mélabus tenant sur ses genoux sa fille endormie*, groupe de marbre considéré comme son chef-d'œuvre.

Raghib (MOHAMMED), né vers 1702-1768, homme d'Etat turc, montra dès son jeune âge un grand désir de s'instruire. Nommé en 1736 secrétaire général du grand-vizir, et plénipotentiaire au congrès de Niemirow, en 1737, il signa un traité de paix avec l'Autriche; puis devint successivement pacha, gouverneur d'Aidin (Anatolie), d'Alep, de l'Egypte, et enfin grand-vizir en 1757. Dans ce poste, il favorisa les lettres, fonda à Constantinople la bibliothèque qui porte son nom, et composa des poésies, des traités de théologie et de philosophie très-estimés en Turquie.

Raglan (JAMES-HENRI **Fitzroy-Somerset**, lord), général anglais, 1788-1855, dernier enfant du duc de Beaufort et petit-fils de l'amiral Boscawen, fit ses premières armes en Espagne sous Wellington, dont il fut l'aide de camp et le secrétaire. En 1814, il prit part en qualité de lieutenant-colonel à la bataille de Toulouse et en 1815 à celle de Waterloo, où il eut un bras emporté, ce qui lui valut le grade de colonel. Après la paix, il fut élu membre de la Chambre des communes en 1818, puis secrétaire de la direction de l'artillerie, major général en 1825, lieutenant général en 1838; il fut élevé à la pairie en 1852 avec le titre de baron. Il fut choisi, en 1854, pour commander en chef les troupes anglaises envoyées en Orient. Il prit part à la victoire de l'Alma, au siége de Sébastopol et à la bataille d'Inkermann, à la suite de laquelle il fut promu à la dignité de feld-maréchal; mais il n'en jouit pas longtemps et mourut du choléra en 1855, avant la prise de Sébastopol.

Ragois (CLAUDE, abbé **Le**). V. LE RAGOIS.

Ragotzki ou **Rakoczy** (SIGISMOND), magnat hongrois, élu prince de Transylvanie en 1607. Se sentant trop vieux pour remplir cette dignité, il ne la garda qu'un an, s'empressa de la céder à Gabriel Bathori en 1608, et mourut trois ans après.

Ragotzki ou **Rakoczy** (GEORGE Ier, dit l'*Ancien*), fils du précédent, né en 1591, fut comme lui prince de Transylvanie de 1631 à 1648, força le sultan Amurat IV et l'empereur d'Allemagne Ferdinand III à le reconnaître en cette qualité. Il se montra cupide et devint odieux à ses sujets. Pendant la guerre de Trente ans, il se joignit aux Suédois contre l'Empire et fut secondé par les palatins de Hongrie; fit la paix en 1645, et conserva ses Etats jusqu'à sa mort, 1648, après y avoir ajouté les deux Valachies.

Ragotzki ou **Rakoczy** (GEORGE II, dit le *Jeune*), prince de Transylvanie, fils du précédent, né vers 1615, succéda à son père en 1648, et mourut en 1660. Il se ligua avec les Suédois contre la Pologne, dont il ambitionnait le trône, se fit battre à Medziboj, 1657, fut déposé par les Turcs en 1658, et périt deux ans après, les armes à la main, en cherchant à reconquérir le pouvoir.

Ragotzky ou **Rakoczy** (FRANÇOIS-LÉOPOLD), petit-fils du précédent, né en 1676, orphelin de père dès son bas âge et dépouillé de tous les biens de sa famille, fut pris par les Autrichiens et enfermé au château de Neustadt, en Bohême, sous l'accusation d'avoir poussé les Hongrois à la révolte contre l'Autriche. Etant parvenu à s'échapper, il se mit à la tête des mécontents de Hongrie en 1701, tint 10 ans les Autrichiens en échec et se fit proclamer prince de Transylvanie en 1707. Proscrit en 1711, après la soumission des Hongrois, il s'enfuit en France, où il reçut de Louis XIV une généreuse hospitalité en 1713, fut obligé de s'éloigner de France 4 ans après pour des raisons politiques, et se retira en Turquie, où il mourut en 1735, à Rodosto (Roumélie). Dans le cours de sa vie agitée, il écrivit des *Mémoires*, que l'abbé Bremier a publiés dans son *Histoire des révolutions de Hongrie*.

Ragueau (FRANÇOIS), jurisconsulte, né à Bourges, mort en 1605, fut élève de Cujas, et fut nommé professeur de droit civil à l'Université de Bourges, 1584. Il s'occupa surtout du droit coutumier, et Cujas le consulta souvent. Son livre, *Indice des droits royaux et seigneuriaux*, 1583, in-fol., eut un légitime succès. Laurière le refondit, en se servant des notes de Ragueau, sous ce titre : *Glossaire du droit français*, 1704, 2 vol. in-4°.

Raguenet (L'abbé FRANÇOIS), littérateur et historien, né à Rouen, 1660-1722, remporta le prix d'éloquence à l'Académie française en 1689 et fut précepteur des neveux du cardinal de Bouillon. Il est l'auteur d'une *Histoire de Cromwell*, Paris, 1691, 1 vol. in-4°; des *Monuments de Rome*, 1700, in-12; d'une *Histoire abrégée de l'Ancien Testament*, 1708, in-8°; d'une *Vie de Turenne*, œuvre posthume, 1738, 2 vol. in-12, qui laisse à désirer un meilleur historien pour ce grand homme.

Raguse, en latin *Rhausium*, en slave *Dubrownik*, v. forte de Dalmatie (empire d'Autriche), sur la côte orientale de l'Adriatique, à 355 kil. S. E. de Zara; 10,000 hab. Archevêché; 2 ports (Raguse et Gravosa ou Santa-Croce), et chantiers de construction navale; 4 bibliothèques, palais du gouverneur, maisons assez belles, mais rues étroites, commerce de liqueurs (rosoglio), savons, soieries et lainages. — Raguse fut fondée aux VIe et VIIe siècles par des fugitifs d'Epidaure et de Salone et appartint aux empereurs d'Orient, puis forma une petite république sous la protection des Hongrois, de 1356 à 1525; fut renversée de fond en comble par un tremblement de terre en 1667 et rebâtie aux frais du pape et des rois de France et d'Angleterre. Elle subsista en république indépendante jusqu'en 1806, époque où les Français s'en emparèrent et y battirent les Russes qui voulaient les en chasser; en 1810, Napoléon l'annexa aux provinces Illyriennes et l'érigea en duché en faveur de Marmont, qui prit le titre de duc de Raguse; les traités de 1815 l'attribuèrent à l'Autriche. C'est le chef-lieu du cercle de Raguse.

Raguse (Vieux-), *Ragusa Vecchia* en italien, à 25 kil. S. E. de Raguse, l'ancienne *Epidaure* de Dalmatie, détruite par les Slaves au VIIe siècle, n'est plus qu'un bourg sans importance.

Raguse (*Hybla* ou *Heræa* des anciens?), v. de Sicile, à 48 kil. S. O. de Syracuse; 21,000 hab. Draps, soieries.

Raguse (DUC DE). V. MARMONT.

Rahab. V. RAAB.

Rahad, riv. d'Afrique qui prend sa source en Abyssinie, dans le roy. d'Amhara, coule au N. O. et se perd dans le Bahr-el-Azrek, en Nubie. Cours de 450 kil.

Rahbek (KNUD-LYNE), littérateur danois, né à Copenhague, 1760-1830, visita l'Allemagne et Paris, où il n'observa que les théâtres; et, de retour dans son pays, devenu professeur d'esthétique à l'Université de Copenhague, publia un recueil de critique théâtrale sous le titre de *Lettres d'un vieux comédien*. Il fonda le *Spectateur danois*, et fut l'éditeur du poëte dramatique Holberg, son compatriote. On lui doit un grand nombre d'ouvrages et d'articles sur l'art dramatique, des contes et nouvelles, des essais poétiques, des chants historiques, danois et norvégiens; il a beaucoup traduit : théâtre de Diderot, contes de Marmontel, drames de Schiller, etc.

Rahmaniéh, v. de la Basse-Egypte, à 20 kil. N. E. de Damanhour, à 75 kil. E. d'Alexandrie, sur la principale branche du Nil, bâtie entièrement en briques de terre noire. Elle donna son nom à un canal.

Raïas. V. RAYAS.

Raibolini. V. FRANCIA.

Raikes (ROBERT), imprimeur et philanthrope anglais, né à Glocester, 1735-1811, fonda en 1781 les *Ecoles du dimanche*, qui eurent bientôt un grand succès et se répandirent dans toute l'Angleterre.

Raimond (JEAN-ARNAULD), architecte français, né à Toulouse, 1742-1811. Après avoir remporté le grand prix d'architecture en 1767, il alla passer 8 ans en Italie, et s'y livra à une étude approfondie de son art. Devenu membre de l'Institut, il fut chargé de la restauration de plusieurs châteaux royaux, donna le plan et dirigea les travaux de la belle place du Peyrou à Montpellier, etc.

Raimond. V. RAYMOND.

Raimondi (MARC-ANTOINE), graveur italien, né à Bologne, vers 1475, mort assassiné, 1534; élève du célèbre peintre Francia, il contrefaisait avec une merveilleuse perfection les gravures d'Albert Dürer. Lorsqu'il vint à Rome, Raphaël, appréciant son talent, le

chargea de reproduire par la gravure ses plus beaux ouvrages. Réduit à une extrême misère lors de la prise de Rome par les soldats du connétable de Bourbon, en 1527, il fut secouru par le pape Clément VII, qui l'avait précédemment fait jeter en prison, parce qu'il avait gravé les peintures obscènes de Jules Romain pour les sonnets de l'Arétin. Ses principales œuvres sont une *Sainte Cécile*, le *Massacre des Innocents* et le *martyre de Saint-Laurent*.

Raimondi (Jean-Baptiste), orientaliste, né à Crémone (Lombardie) vers 1540, mort vers 1610. Pendant un séjour de plusieurs années en Asie, il apprit l'hébreu, l'arabe, le syriaque, l'arménien; à son retour en Italie, il fut chargé, par le cardinal Ferdinand de Médicis, de la direction d'une typographie orientale à Florence, et forma le plan d'une Bible polyglotte, qu'il ne put exécuter, faute d'argent; il publia, en 1610, une *Grammaire arabe*.

Rain, bourg du cercle de Haute-Bavière (Bavière), sur l'Ach, près du Lech. Gustave-Adolphe battit les Impériaux près de là, en 1631; Tilly y fut blessé mortellement.

Rainaldi (Girolamo), architecte italien, né à Rome, 1570-1655, élève de Fontana. Parmi les nombreux travaux qu'il exécuta, on cite surtout l'église de Montalto, le port de Fano, des palais à Parme, à Plaisance, le pont de Terni et le palais de Pamfili, à Rome.

Rainaldi (Carlo), fils et élève du précédent, né à Rome, 1611-1691, éleva, à Rome, l'église Sainte-Agnès, les deux églises de la place del Popolo, le palais du duc de Nevers, dans le Corso, la cathédrale de Ronciglione, etc. Avec les Rainaldi commença, en Italie, la décadence de l'architecture.

Rainaldo, architecte italien du IXe s., auquel on doit le beau portail de la cathédrale de Pise.

Raincy (Le), jadis beau parc et château appartenant à la famille d'Orléans, dans la commune de Livry (Seine-et-Oise). Auj. comm. de l'arrond. de Pontoise; 2,341 hab.

Rainfroi ou **Ragenfred**, maire du palais de Neustrie, sous Dagobert III et Chilpéric II, s'allia avec Eudes, duc d'Aquitaine, pour secouer le joug de l'Austrasie; mais il fut battu à Vincy, 717, et à Soissons, 719, par Charles Martel, auquel il se vit obligé de livrer Chilpéric II; il se retira à Angers, où il termina ses jours en 731.

Rainolfe ou **Rainulf**, aventurier normand qui, débarqué dans le sud de l'Italie, en 1017, se mit successivement à la solde de plusieurs princes de cette contrée, entre autres de Sergius IV, duc de Naples, dont il obtint l'investiture du comté d'Aversa, qui lui fut confirmée par l'empereur Conrad II, dit le Salique, en 1029 ou 1031. Il mourut en 1059, et eut pour successeur son neveu, Richard Ier.

Rainy, lac de l'Amérique anglaise (bas Canada), sur la frontière des Etats-Unis. Il a 110 kil. sur 16.

Raismes, v. de France, près de l'Escaut, dans l'arr. et à 6 kil. N. O. de Valenciennes (Nord), près de la forêt de Raismes; 4,519 hab. Mines de houille aux environs, forges, fonderies de fer et de cuivre, quincaillerie, sucre indigène.

Raison (Culte de la). Etabli par la commune de Paris, sur le réquisitoire de Chaumette, il fut inauguré à Notre-Dame le 20 brumaire an II (10 nov. 1793). Les sections se rendirent au *temple de la Raison* avec les autorités constituées; la jeune épouse de Momoro représentait la *déesse Raison*. Ces saturnales, d'abord imitées dans toute la France, disparurent avec les Hébertistes, avril 1794.

Rajahs. V. Radjahs.

Rakka, v. de la Turquie d'Asie. V. Racca.

Rakoczy. V. Ragotzki.

Rakos, plaine près de Pesth, où se réunissait la noblesse hongroise, pour nommer les rois.

Rakotis. V. Rhacotis.

Rakow. V. Racow.

Raleigh (Sir Walter), né à Hayes (Devonshire), 1552-1618. Issu d'une noble et ancienne famille, il servit d'abord, en France, sous Coligny, puis parmi les insurgés des Pays-Bas contre l'Espagne, 1577. Ayant conçu le projet de coloniser l'Amérique septentrionale, il fit une première expédition malheureuse, avec son frère utérin, Onfroi Gilbert, 1579, puis se distingua dans la répression violente d'une révolte d'Irlande. Il découvrit, en 1584, la contrée à laquelle il donna le nom de *Virginie*, en l'honneur d'Elisabeth, la reine *vierge* d'Angleterre, dont il passait pour être un des favoris les plus intimes, et dont il disputa le cœur à Leicester et au comte d'Essex. Créé chevalier, 1584, élu membre du parlement, nommé sénéchal de Cornouaille et d'Exeter, capitaine des gardes de la reine, il reçut d'Elisabeth de nombreux domaines. Il protégeait les littérateurs et cultivait les lettres. Il prit part à plusieurs expéditions contre les Espagnols, et à la destruction de *l'invincible Armada*, 1588. Mais son rival, Essex, le fit un instant disgracier en l'accusant d'avoir séduit une des filles d'honneur de la reine; rentré en grâce, Raleigh s'en vengea, dit-on, en hâtant la perte de son rival. Toujours plein de haine contre les Espagnols, désireux de s'enrichir et de s'illustrer, il dirigea plusieurs expéditions contre la Guyane, où il croyait trouver d'abondantes mines d'or, 1595, 1596. Il prit part à la grande expédition qui s'empara de Cadix en 1596, et commença la conquête des Açores, 1597. Sous Jacques Ier, il perdit tout son crédit, fut dépouillé de tous ses emplois, et, accusé d'avoir pris part à une conspiration contre le roi, il fut emprisonné à la Tour de Londres, où il subit 12 ans de captivité, de 1604 à 1616, qu'il employa à l'éducation de ses enfants et à la composition de plusieurs ouvrages estimés. En 1616, Jacques Ier lui rendit la liberté, et lui confia une expédition contre la Guyane, où Raleigh espérait découvrir des mines d'or, et dont il prit possession au nom de l'Angleterre; mais, à son retour, accusé d'avoir détruit quelques établissements appartenant à l'Espagne, il fut, sur la plainte de cette puissance, jeté de nouveau en prison, et on fit revivre contre lui l'ancienne accusation de haute trahison, dont il n'avait pas été entièrement absous; condamné à être décapité, il subit avec courage une mort dont auraient dû le racheter les éminents services qu'il avait rendus à son pays, sur terre et sur mer. On lui attribue l'introduction, en Angleterre, du tabac et de la pomme de terre. Outre l'*Histoire du monde*, qui eut un grand nombre d'éditions, il a laissé des *Œuvres diverses*, publiées en 1751, 2 vol. in-4°. C'était un écrivain correct et très-érudit.

Raleigh, v. des Etats-Unis, ch.-l. de la Caroline du Nord, à 45 kil. N. O. de Smithfield, dans une position agréable; 5,000 hab. Le palais de l'Etat possède une statue de Washington, par Canova. Cette ville a été fondée, en 1791, en l'honneur de Walter Raleigh, auquel est due la découverte de la Virginie, dont la Caroline faisait primitivement partie.

Ralp (James), historien, né dans l'Amérique anglaise, mort à Londres en 1762, est connu par une *Histoire d'Angleterre*, 2 vol. in-fol.; la partie qui traite des Stuarts est la plus remarquable.

Rama (*rama*, en hébreu *montagne*), anc. v. de Palestine, dans la tribu d'Ephraïm, au milieu des montagnes, entre Samarie et Jérusalem. On croit que c'est la même que *Ramath* ou *Ramathim-Sophim*, patrie de Samuel; peut-être est-elle aussi la patrie de Joseph, dit d'*Arimathie*, qui, disciple zélé de Jésus, ne voulut pas participer à sa condamnation, et qui, après la mort du Christ, redemanda son corps à Pilate, et le fit enterrer dans un sépulcre de pierre creusé dans son jardin.

Rama, 7e incarnation de Vichnou, selon la théogonie indienne, était fils de Daçaratha, roi d'Aoude; dans son enfance, en butte aux piéges de ses ennemis, il y échappa, grâce à l'aide du sage brahmine Viçouamitra, qui le cacha dans une solitude, et fit son éducation. Ensuite, il se rendit à la cour de Djanaka, qui avait promis sa fille, Sita, à celui qui parviendrait à tendre un arc enchanté; il y réussit aisément, et rentra triomphant au palais d'Aoude avec son épouse; mais il en fut bientôt banni, pour 12 ans, par Daçaratha, son père. Forcé de s'exiler, Rama recommença une suite de voyages et d'aventures merveilleuses. Au bout de 12 ans, il revint à Aoude, trouva son père mort, et marcha contre Ravana, roi de Lanka (Ceylan), qui lui avait enlevé Sita, le vainquit, le tua, et reprit son épouse. En mémoire de ce triomphe, il éleva, dans l'île de Ceylan, un temple à Siva, l'un des trois grands dieux de la *Trimourti* ou trinité indienne. Puis il fonda un royaume dans l'Hindoustan méridional, en face de Ceylan, donna des lois à ses sujets, leur enseigna la religion, l'agriculture, les arts, et remonta au ciel avec Sita, laissant le trône à son fils, Koucha. Les aventures de Rama font le sujet du célèbre poëme indien *Ramayana*. V. ce mot.

Rama (Pont de). V. Ramisseram.

Ramadan ou **Ramazan**, le 9e mois de l'année musulmane; pendant ce mois, qui est leur carême, les musulmans ne doivent prendre aucune nourriture, ni aucune boisson, depuis le lever du soleil jusqu'à son cou-

cher. Le Ramadan dure 30 jours, et se termine au *Petit-Beïram* (V. ce mot), qui met fin à cette sévère abstinence, à laquelle il est impossible d'assigner une époque fixe, parce que l'année musulmane, étant lunaire, et par conséquent plus courte que la nôtre, le Ramadan, au bout de 33 ans, se trouve avoir parcouru successivement toutes les saisons de l'année.

Ramayana, épopée indienne en langue sanscrite, où les aventures de Rama (V. ce mot) sont racontées en 50,000 vers. Ce poëme est attribué à Valmiki, le plus ancien et le plus célèbre des poëtes indiens. Le Ramayana a été publié et traduit en anglais par Carey et Marshman, en 3 vol. (Sérampour, 1806-1819); en latin, par G. Schlegel, Bonn, 1829; le texte sanscrit a été, pour la première fois, publié en entier, avec traduction italienne, par M. Gorresio, de Turin, Paris, 1843-57, 11 vol. gr. in-8°, et traduit en français par Hippolyte Fauche, Paris, 1854-55, et par Parisot.

Ramazzini (Bernardino), célèbre médecin italien, né à Carpi (duché de Modène), 1633-1714, fit ses études médicales à Parme et à Rome, et se fixa à Modène, où il fut nommé professeur de médecine théorique. Il quitta cette ville en 1700, et s'établit à Padoue, où il exerça et enseigna la médecine pratique. Parmi ses ouvrages, devenus classiques, on cite surtout son *Traité des maladies des ouvriers*, en latin, Modène, 1701, in-8°, *de Principum valetudine tuenda*, 1710, in-4°; *de Abusu chinæ* (de l'Abus du quinquina), Liége, 1821, in-8°. Ses *Œuvres complètes* ont été réunies sous le titre de: *Ramazzini opera omnia medica et physica*, Londres, 1716, in-4°, Naples, 1739, 2 vol. in-4°.

Rambert (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 33 kil. N. O. de Belley (Ain), sur l'Albarine. Toiles communes. Vins rouges estimés. Aux environs, grotte à stalactites; 2,537 hab.

Rambert-sur-Loire (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 18 kil. S. E. de Montbrison (Loire). Construction de barges; commerce de vins; 2,400 hab.

Rambervilliers, ch.-l. de canton de l'arr. et à 28 kil. N. E. d'Epinal (Vosges), sur la Mortagne; 5,310 hab. Ville autrefois fortifiée, importante aujourd'hui par son activité industrielle: draps, toiles, faïence, cotons filés, papier, culture du houblon. Aux environs, source pétrifiante et eaux ferrugineuses.

Rambla, v. d'Espagne (Andalousie), dans la province et à 30 kil. S. E. de Cordoue; 9,000 hab. Fabriques d'alcarazas et de couvertures de laine.

Rambouillet, *Rambolium*, *Ramboletum*, ch.-l. d'arrond., à 32 kil. S. O. de Versailles (Seine-et-Oise), dans une belle vallée au S. de la vaste forêt de Rambouillet, par 48° 38′ 5″ lat. N., et 0° 30′ 26″ long. O.; 4,725 hab. Ancien château royal, bâti en fer à cheval et flanqué de cinq tours, dans l'une desquelles mourut François Ier, en 1547. Beaux jardins et parcs magnifiques communiquant avec la forêt; grandes pièces d'eau. La ville de Rambouillet est bien bâtie; son principal commerce consiste en moutons, laine, grains et farine. — L'emplacement du château et du parc faisait jadis partie de la forêt d'Yveline. C'était, au xive s., une seigneurie appartenant à la famille d'Angennes; elle passa ensuite aux maisons de Sainte-Maure Montausier et d'Uzès. Elle fut, plus tard, achetée par le comte de Toulouse, duc de Penthièvre, fils légitimé de Louis XIV, qui érigea ce domaine en duché-pairie, en 1714. Louis XVI en fit l'acquisition en 1778, et y établit, en 1786, une ferme modèle pour l'amélioration de la race ovine. A la suite de la révolution de Juillet 1830, Charles X se retira à Rambouillet avec une partie de sa garde royale; il y signa son abdication; le gouvernement provisoire envoya contre lui de nombreuses bandes d'insurgés, et le roi, quoique disposant encore de forces imposantes, s'éloigna sans faire aucune résistance.

Rambouillet (Maison **de**), branche de la famille d'Angennes, compte plusieurs personnages remarquables: *Jacques* d'Angennes, *seigneur* de Rambouillet, favori de François Ier, capitaine des gardes de ce prince et de trois de ses successeurs, Henri II, François II et Charles IX, lieutenant général et gouverneur de Metz, fut chargé, en 1561, d'une importante mission auprès des princes protestants d'Allemagne, et mourut en 1562, laissant douze enfants; — *Charles* d'Angennes, *cardinal* de Rambouillet, un de ses fils, né en 1530, fut d'abord évêque du Mans, 1560, assista au concile de Trente, fut envoyé comme ambassadeur auprès du pape Grégoire XIII, et mourut à Rome en 1587; il a laissé des *Mémoires*; — *Charles* d'Angennes, *marquis* de Rambouillet, petit-fils de Jacques, né en 1577, mort en 1652, maréchal de camp, ambassadeur en Piémont et en Espagne, épousa, en 1600, Catherine de Vivonne, et en eut la belle et célèbre *Julie d'Angennes*, qui devint en 1645 l'épouse du duc de Montausier (V. ce mot). C'est chez lui que fut fondée la *Société de l'hôtel de Rambouillet*. V. ci-après.

Rambouillet (Catherine **de Vivonne,** marquise de), née à Rome, 1588-1665, fille de Jean de Vivonne, marquis de Pisani, et de Julie Savelli, épousa Charles d'Angennes en 1600. Bien élevée, d'un goût délicat, elle voulut se créer une société d'élite et il lui fut aisé de réussir. Elle avait l'*amour des belles choses;* disposant d'une grande fortune, ayant des relations distinguées, elle fit reconstruire l'hôtel de Rambouillet et le disposa pour la commodité et l'agrément. Son principal salon, la *chambre bleue*, est resté bien célèbre. Sous son inspiration, elle forma cette société brillante de l'hôtel de Rambouillet (V. ci-dessous), qui réunissait, dans une égalité de bon goût, l'aristocratie d'intelligence et l'aristocratie de naissance; c'est là que naquit l'art de la conversation. L'une de ses filles épousa M. de Montausier; l'autre, le comte de Grignan. Ses dernières années furent tristes; les troubles de la Fronde dispersèrent la plupart de ses amis.

Rambouillet (Hôtel de). Il était situé rue Saint-Thomas du Louvre, à Paris; c'est là que se réunissait, vers le milieu du dix-septième siècle (de 1610 à 1655), chez la marquise de Rambouillet, une société d'élite, grands seigneurs, gens de lettres, femmes distinguées par la vertu et par l'esprit. On y remarquait, parmi les grands seigneurs: le duc d'Enghien, depuis le grand Condé; Richelieu, encore évêque de Luçon; les ducs de Montausier, de La Rochefoucauld; parmi les écrivains Pierre Corneille, Racan, Voiture, Benserade, Balzac, Vaugelas, Godeau, évêque de Grasse, Ménage, Rotrou, Saint-Évremond, l'avocat Patru, Chapelain, alors dans tout l'éclat de sa renommée éphémère; parmi les femmes: la marquise de Rambouillet et sa fille, la belle et spirituelle Julie d'Angennes, la duchesse de Longueville, la princesse de Condé, la marquise de La Fayette, madame de Sévigné, madame Deshoulières, et tant d'autres, qui faisaient l'ornement de cette société choisie, qui luttait d'esprit, de grâce et de délicatesse. Peut-être s'y mêlait-il un peu de cette affectation dont Voiture, qui était le coryphée de l'hôtel de Rambouillet, avait donné l'exemple dans ses vers et dans ses lettres; mais rien assurément n'y ressemblait à cette prétention grossière et burlesque dont Molière s'est moqué dans les *Précieuses ridicules*. Il est bien vrai que les femmes qui composaient cette réunion se donnaient entre elles le nom de *précieuses*, mais ce mot se prenait alors en bonne part. Il est beaucoup plus probable que les traits satiriques de Molière s'adressaient aux précieuses des *ruelles*, *réduits* et *alcôves*, pâles et grossières parodies des réunions élégantes de l'hôtel de Rambouillet, qui tombèrent dans un excès d'afféterie et de mauvais goût, que notre grand comique a eu parfaitement raison de tourner en ridicule.

Rambuteau (Claude-Philibert **Barthelot,** comte de), administrateur, né à Mâcon, 1781-1869, fut chambellan du palais en 1809, et préfet du Simplon en 1812, de la Loire en 1814. Il déploya alors beaucoup d'activité courageuse. Maintenu par la première Restauration, préfet pendant les Cent-Jours, il fut disgracié en 1815. Membre de la Chambre des députés en 1827, il fut de l'opposition libérale. En 1833, il devint préfet de la Seine. Secondé par un conseil municipal éclairé, avec des ressources relativement modestes, il travailla sagement à l'assainissement et à l'embellissement de Paris (égouts, boulevards, quais, places, éclairage au gaz, quartiers créés ou transformés, édifices restaurés ou construits, etc.). Son administration jusqu'en 1848 fut aussi utile que sage et laborieuse. Pair de France, il fut membre libre de l'Académie des Beaux-arts en 1843.

Rameau (Jean-Philippe), célèbre compositeur de musique, né à Dijon, 1683-1764. Fils d'un organiste et destiné par son père à la carrière du barreau pour laquelle il n'avait aucun goût, il quitta sa ville natale à 18 ans et voyagea en Italie et dans le midi de la France, vivant de son talent sur le violon. En 1717, à l'âge de 34 ans, il vint à Paris, et eut beaucoup de peine à y obtenir une place d'organiste dans la paroisse Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie. Dès lors, il employa ses loisirs à écrire sur la théorie de la musique plusieurs ouvrages qui furent remarqués; mais sa vocation l'appelait au théâtre, et il commença par composer des airs de chant et de danse pour les opéras-comiques, que Piron, son

compatriote, faisait représenter à la foire Saint-Germain. Enfin il obtint que Voltaire le chargeât de composer la musique de son opéra de *Samson*, 1732, et l'abbé Pellegrin, celle d'*Hippolyte et Aricie*, 1733. Ces deux partitions furent vivement applaudies; et, quoiqu'il eût déjà 50 ans, il s'adonna tout entier au drame lyrique, et composa, pour l'Académie royale de musique, dans l'espace de 30 ans, 22 grands opéras ou ballets, dont les plus remarquables sont : *Castor et Pollux*, paroles de Gentil Bernard, qui eut un très-grand succès, 1737; *Dardanus*, 1739; *Pygmalion*, 1748, et *Anacréon*, 1754. Ces ouvrages attirèrent sur lui l'attention de la cour; il fut nommé compositeur du cabinet du roi, décoré du cordon de Saint-Michel et anobli. Sa musique est passée de mode, mais elle est toujours belle et toujours admirée; quoique la théorie de cet art ait fait de grands progrès, on estime encore aujourd'hui son *Traité de l'harmonie*, 1722, in-4°; sa *Génération harmonique*, 1737, in-8°; sa *Démonstration du principe de l'harmonie*, 1750, in-8°, et son *Code de musique pratique*, 1760, in-4°.

Rameaux (Dimanche des), ou *Pâques fleuries;* c'est le dimanche qui précède la fête de Pâques. Les rameaux qu'on porte à la procession rappellent l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem.

Ramel de Nogaret (Jacques), né à Carcassonne (Aude), vers 1760, mort en 1819. Simple avocat au commencement de la Révolution, il fut élu député aux États-généraux en 1789; membre de la Convention, il vota, dans le jugement de Louis XVI, pour l'appel au peuple, et fut un des rédacteurs de la Constitution de 95, passa au conseil des Cinq-Cents en 1795, et fut nommé ministre des finances sous le Directoire, 1796; mais, à cette époque, la dépréciation des assignats et la perturbation qui régnait dans la perception des impôts rendaient ce poste impossible et dangereux par la responsabilité qu'il imposait; Ramel dut donc y renoncer et vécut dans la retraite pendant le Consulat et l'Empire. Nommé préfet du Calvados pendant les Cent-Jours, 1815, il fut, au deuxième retour des Bourbons, banni comme régicide et mourut exilé à Bruxelles.

Ramel (Jean-Pierre), général français, né à Cahors, 1768-1815; adjudant général à l'armée du Rhin, sous Moreau, en 1796, il défendit vaillamment le fort de Kehl, assiégé par les Autrichiens. En 1797, il était commandant de la garde des conseils des Anciens et des Cinq-Cents, lorsqu'eut lieu le coup d'État du 18 fructidor; il fut enveloppé dans la proscription qui frappa plusieurs membres de ces deux conseils, et déporté à Sinnamary (Guyane française). Rentré en France après le 18 brumaire, il fit plusieurs campagnes sous l'Empire, devint général de brigade en 1814, et commandant de Toulouse. En 1815, après la seconde Restauration, chargé de licencier les *verdets*, volontaires royalistes, qui commettaient beaucoup de meurtres dans le Midi, il fut lâchement assassiné par eux, à Toulouse.

Ramenghi (Barthélemy), dit *le Bagnacavallo*, du nom de cette ville des États Romains, son pays natal, peintre célèbre, 1484-1542. Élève de Raphaël, il se montra digne d'un tel maître par la pureté du dessin et la science de la composition. Ses principaux tableaux sont: une *Sainte Famille*, à Naples; une *Sainte-Catherine*, à Berlin; *la Vierge et l'Enfant-Jésus*, à Dresde. — Son fils, *Jean-Baptiste*, travailla avec Vasari à Rome, avec le Primatice en France.

Ramerupt, ch.-l. de canton de l'arr. et à 14 kil. E. d'Arcis-sur-Aube (Aube); 581 hab. Commerce de vins.

Ramessès ou **Ramsès** ou **Rhamsès**, nom commun à plusieurs rois de l'anc. Égypte des 18e et 19e dynasties, qui régnèrent à Thèbes, 1600 ans av. l'ère chrétienne. Un de ces princes, Ramessès III, dit *le Grand*, qu'on croit être le même que Sésostris, leva une armée de 700,000 hommes, avec laquelle il conquit une grande partie de l'Afrique et de l'Asie. On admire encore aujourd'hui, parmi les ruines de la ville de Thèbes, un monument sépulcral élevé à un autre Ramsès, dit *Meiamoun*. — Le *Rhampsinit* des Grecs (V. ce mot) paraît être aussi un de ces Ramsès.

Ramesses, v. de la basse Égypte (Delta), dans le pays de Gessen, qui fut habitée par les Hébreux pendant leur captivité chez les Égyptiens. C'est de là qu'ils partirent pour gagner la terre promise.

Ramet, comm. rurale de la prov. et à 13 kil. de Liége (Belgique), près de la rive droite de la Meuse; 2,200 hab.

Ramey (Claude), statuaire, né à Dijon, 1754-1838, élève de Gois, après avoir remporté le grand prix de sculpture, passa trois années à Rome. De retour à Paris, il se livra tout entier à la pratique de son art et y obtint des succès qui le firent admettre à l'Institut en 1817. Ses principaux ouvrages sont: *Napoléon en costume impérial*, *Sapho*, *le Cardinal de Richelieu*, dans la cour d'honneur du palais de Versailles; *Pascal*, à Clermont-Ferrand; *Scipion l'Africain*, au Luxembourg; *Eugène de Beauharnais*, quelques-uns des bas-reliefs de l'arc de triomphe des Tuileries, etc.

Ramey (Étienne-Jules), statuaire, fils du précédent, né à Paris, 1796-1852, élève de son père, remporta le grand prix de sculpture en 1815, à 19 ans, et entra à l'Institut en 1829. Ses œuvres les plus remarquables sont : *l'Innocence pleurant un serpent mort; Jésus-Christ attaché à la colonne; Thésée combattant le Minotaure; la Tragédie et la Gloire*, dans la cour du Louvre, etc.

Ramganga, riv. de l'Hindoustan septentrional, prend naissance dans les monts du Ghéroual, arrose à l'E. les provinces de Delhi et d'Agrah, et se jette dans le Gange, rive gauche, à 9 kil. N. E. de Kanodje, après un cours de 450 kil.

Ramillies, village de Belgique (Brabant méridional), à 22 kil. S. E. de Louvain; 850 hab. Villeroi y fut battu par Marlborough, le 23 mai 1706.

Rami-Méhémet, poëte et homme d'État turc, fut successivement secrétaire du divan, grand-vizir, et conclut, pour Mustapha II, en 1699, le traité de Carlowitz, entre la Turquie et l'Autriche; fut nommé pacha d'Égypte par Achmet III, et peu de temps après condamné à mort.

Ramire Ier, roi d'Oviédo (Asturies), 842-850, fils de Bermude Ier et cousin d'Alphonse II, auquel il succéda en 842, chassa les Normands de la Galice en 844, battit à Logroño, 846, l'armée des Arabes commandée par Abdérame II, calife de Cordoue, et lui enleva les territoires d'Albaïda et de Calahorra. Il eut pour successeur Ordoño Ier.

Ramire II, deuxième fils d'Ordoño II, roi de Léon et des Asturies, succéda, en 927, à son frère Alphonse IV, qui avait abdiqué en faveur de Froïla, son cousin; l'empêcha de remonter sur le trône l'année suivante, le jeta en prison, et lui fit crever les yeux, ainsi qu'aux fils de Froïla. Il s'empara de Madrid en 932, battit les Arabes à Osma et leur livra de nombreux combats à Simancas, Zamora, Salamanque, Talaveira, San Estevan de Gormas, avec des succès balancés, suivis, en 941, d'une trêve de 5 ans, qui se prolongea jusqu'à la fin de son règne, en 950. Il fit rentrer le comté de Castille sous son autorité.

Ramire III, roi de Léon et des Asturies, 967-982, petit-fils du précédent et fils de Sanche Ier *le Gros*, n'était âgé que de 5 ans à son avénement au trône; il passa tour à tour sous la tutelle de sa mère, doña Taréja, et de sa tante Elvire, religieuse de l'ordre du Saint-Sauveur. D'un caractère faible, il se laissa gouverner par sa femme, doña Urraca, et s'attira la haine et le mépris des grands de sa cour par ses débauches et ses cruautés; ils lui opposèrent Bermude II, son cousin, qui le battit à Monterosa et le força à lui céder une partie de ses États; il mourut bientôt après, sans enfants, laissant à son compétiteur le royaume ruiné par les incursions des Arabes.

Ramire Ier, roi d'Aragon, 1035-1063, fils de Sanche III *le Grand*, roi de Navarre, réunit à son petit État les comtés de Sobrarve et de Ribagorce à la mort de son frère Gonzalès, 1038. Quatre ans après, en 1042, il voulut, avec le secours des émirs musulmans, enlever la Navarre à son frère Garcias IV, mais il fut vaincu par lui et ne dut la conservation de ses États qu'à la générosité du vainqueur. Ensuite il attaqua l'émir de Saragosse, Al-Moktader, son ancien allié, et périt à la bataille de Grados, à laquelle prirent part contre lui l'infant Sanche de Castille et Rodrigue de Bivar (le Cid). On pense que ce fut sous son règne que s'établirent les anciennes cortès d'Aragon.

Ramire II, *le Moine*, roi d'Aragon, 1134-1137, petit-fils du précédent, fut tiré d'un monastère pour succéder à ses deux frères, Pèdre Ier et Alphonse Ier. Marié avec Agnès, fille de Guillaume IX, duc d'Aquitaine, il en eut une fille, *Pétronille*, en faveur de laquelle il abdiqua en 1137, et se retira dans un monastère où il mourut, en 1147.

Ramisseram, pet. île de l'Inde anglaise (district de Madras), entre le détroit de Palk et l'île de Manaar, à 2 kil. du continent; elle a 18 kil. sur 10. Ch.-l., *Panban*. Observatoire où les astronomes indous font passer leur 1er méridien. Superbe pagode, en grand renom de

sainteté. Cette île est reliée à celles de Ceylan et de Manaar par une suite de récifs que les Portugais nomment *Pont d'Adam*, et les indigènes *Pont de Rama*, parce qu'ils prétendent que le divin Rama a suivi cette route pour faire la conquête de l'île de Lanka ou Ceylan (V. Rama).

Ramlèh ou **Ramla,** v. de Syrie (Damas), à 45 kil. N. O. de Jérusalem; 2,000 hab. Belle mosquée, jardins délicieux. C'est l'ancienne *Rama* ou *Ramatha* des Hébreux.

Ramler (Charles-Guillaume), poëte lyrique allemand, né à Colberg (États prussiens), 1725-1798, avait été élevé dans les orphelinats de Stettin et de Halle; devint professeur de logique et de littérature à l'École militaire de Berlin en 1748; directeur du Grand-Théâtre de cette capitale et membre de l'Académie des sciences. Ses *Odes*, *Cantates*, *Fables* et *Chansons* sont fort inférieures aux poésies de Lessing et de Klopstock, mais ne manquent pas d'un certain mérite et se recommandent par une élégante correction; ses traductions d'Horace, de Martial, de Sapho et de Catulle ne s'élèvent pas au-dessus de la médiocrité. Ses *Œuvres poétiques* ont été publiées en 2 vol., Berlin, 1800-1801; une nouvelle édition a paru en 1825. On lui doit une *Collection des meilleures épigrammes des poëtes allemands*, 8 vol. in-8°; etc.

Ram-Mohun-Roy, philosophe indien, né dans le Bengale, 1780, mort à Bristol, 1833, d'une illustre famille brahmanique, fit d'excellentes études au collége de Patna, puis à Calcutta. Il compara les Védas, l'Ancien Testament, les Évangiles; attaqua l'idolâtrie de toutes les religions, et se voua à la propagation du déisme et de la morale indépendante. Repoussé par sa famille, mais bien accueilli par les Anglais, qui le nommèrent collecteur des impôts dans le Bengale, il rédigea les *Préceptes de Jésus* en sanscrit, en bengali, en anglais; défendit ses opinions dans trois pamphlets ou *Appels au public chrétien*, attaqua l'horrible superstition qui forçait les veuves à se brûler après la mort de leur mari. Envoyé comme ambassadeur en Angleterre par le roi de Delhi, en 1830, il fut bien accueilli par Guillaume IV et par la haute société; il visita la France en 1832, et retourna mourir à Bristol.

Ramnes ou **Ramnenses,** nom que Romulus donna à la première des trois tribus du peuple romain. Elle comprenait tous les habitants du mont Palatin. La centurie des premiers chevaliers fut tirée de cette tribu et porta le même nom. La 2ᵉ tribu s'appelait *Tatienses*, en l'honneur de Tatius, collègue de Romulus; et la 3ᵉ, *Luceres;* cette dernière se composait dans l'origine d'un corps de cavalerie formé à l'époque de la fondation de Rome.

Ramon de la Cruz. V. Cruz.

Ramond de Carbonnières (Louis-François-Elisabeth), physicien, géologue, né à Strasbourg, 1755-1827, d'abord conseiller intime du cardinal de Rohan, fut attaché à la maison militaire de Louis XVI; puis, député de Paris à l'Assemblée législative en 1791, il s'y montra le défenseur de la monarchie constitutionnelle, et s'attacha au parti de La Fayette. Après le 10 août, il fut réduit à s'enfuir et passa tout le temps de la Terreur en voyages scientifiques dans les Pyrénées; la chute de Robespierre mit fin à son exil volontaire, et il devint tour à tour professeur d'histoire naturelle à l'École centrale des Hautes-Pyrénées, 1796; député au Corps législatif, de 1800 à 1806; préfet du Puy-de-Dôme, baron de l'Empire, conseiller d'État en 1818 et membre de l'Académie des sciences. Il a beaucoup contribué aux progrès de la géologie par ses ouvrages, dont les principaux sont : *Observations faites dans les Pyrénées*, 1789, 2 vol. in-8°; *Voyage au mont Perdu*, 1801, in-8°; *Mémoire sur la formule barométrique de la mécanique céleste*, 1812, in-4°, etc.

Ramoth, v. de Palestine, dans la tribu de Gad, près du torrent de Jabok et des montagnes de Galaad. C'est là que périt Achab en combattant contre les Syriens, et que Jéhu fut couronné roi d'Israël. Aujourd'hui *Zarca.*

Rampalle, poëte français, mort vers 1663, qui n'est plus guère connu que par un vers de Boileau (*Art poétique*, chant IV), qui constate sa médiocrité. Il servit dans l'armée et se trouva au siége de Philippsbourg, 1644. On a de lui : *l'Hermaphrodite*, poëme, 1639, in-4°; des *Idylles*, 1648, in-4°; des *Discours académiques*, et quelques imitations de l'espagnol et de l'italien.

Rampon (Antoine-Guillaume), général français, né à Saint-Fortunat (Ardèche), 1759-1842. Il s'engagea à l'âge de 16 ans et fit toutes les campagnes de la République et du premier Empire. A Montenotte, 1796, il défendit une redoute avec 1,500 hommes seulement contre 15,000 Autrichiens. En Égypte, il fut fait général de division pour sa belle conduite à la bataille du Mont-Thabor, 1799. Il fut nommé sénateur, puis pair de France en 1814. S'étant déclaré en faveur de Napoléon pendant les Cent-Jours, il fut, à la seconde Restauration, rayé de la liste des pairs; mais il y fut réintégré quelques années après.

Ramponeaux (Jean), fameux cabaretier du xviiiᵉ siècle, né à Vignol, près de Clamecy, 1724-1802, attira toutes les classes de la société, d'abord dans son cabaret du *Tambour-Royal*, rue Saint-Maur, à la Courtille, puis, en 1771, à la *Grand'Pinte*, rue Saint-Lazare, au coin de la rue de Clichy. Le cabaret des Porcherons fut longtemps célèbre au xviiiᵉ siècle.

Rampour, v. de l'Inde anglaise (Pendjab), à 26 kil. E. de Moradabad, sur la Kosila; 30,000 hab. Cette ville faisait autrefois partie de la province de Delhi, dont les Anglais se sont emparés depuis 1802.

Ramsay (André-Michel, chevalier de), écrivain écossais, né à Ayr, 1686-1743, d'une ancienne et noble famille, se livra, dans sa jeunesse, avec le plus grand succès, à l'étude des mathématiques et de la théologie; il conçut des doutes sur la vérité de la religion réformée, dans laquelle il avait été élevé, et, pour les éclaircir, il voyagea en Hollande, puis en France, et fut converti au catholicisme, 1709, par Fénelon, pour lequel il conserva toute sa vie une tendre affection. Tour à tour précepteur du prince de Turenne et des fils de Jacques III (le Prétendant), qu'il suivit à Rome, il fut en butte à des intrigues de cour qui le décidèrent, en 1730, à retourner en Angleterre, où il fut reçu membre de la Société royale de Londres et docteur de l'Université d'Oxford; de retour en France, dont il préférait le séjour, il devint l'intendant de son ancien élève le prince de Turenne (depuis duc de Bouillon). Il avait reçu de Louis XV l'ordre de Saint-Lazare; ce qui lui donna le titre de *chevalier Ramsay*. On lui doit : *Discours sur la poésie épique*, imprimé en tête du *Télémaque*, édit. de 1717; *Essai de politique*, 1719, 2 vol. in-12; *Vie de Fénelon*, La Haye, 1723, in-12; *Voyages de Cyrus*, roman historique, dans le genre du *Télémaque*, Paris et Londres, 1723, 2 vol. in-8°; *Histoire de Turenne*, Paris, 1735, 2 vol. in-4° ou 4 vol. in-12; et un ouvrage posthume, *Principes philosophiques de la religion naturelle et révélée*, Glasgow, 1749, 2 vol. in-4°. Ces divers ouvrages, tous écrits en français, sont remarquables par une correction et une pureté de style rares dans un étranger.

Ramsay (Louis), gentilhomme écossais, de la même famille que le précédent, publia, dès 1678, en latin et en français, une *Tachéographie*, ou art d'écrire aussi vite que la parole, qui précéda la sténographie aujourd'hui en usage.

Ramsay (Allan), surnommé le *Théocrite écossais*, né dans le comté de Lanark, 1685-1758, était fils d'un paysan, et commença par être garçon coiffeur à Edimbourg; il composa à l'âge de 30 ans, et fit paraître en 1721, des *Poésies pastorales* en idiome écossais, qui obtinrent beaucoup de succès; alors il quitta son état, se fit libraire et homme de lettres, et publia, sous le titre d'*Evergreen* (toujours vert) et de *Tea-table miscellany*, deux recueils de poëmes et de ballades écossaises, qu'il retouchait et qui eurent de nombreuses éditions.

Ramsay (David), né en 1749, médecin à Charlestown (Amérique du Nord), membre du Congrès des États-Unis de 1782 à 1785, fut assassiné en 1815 par un aliéné auquel il rendait visite dans un hospice. On a de lui : *Histoire de la révolution d'Amérique*, 1790, 2 vol. in-8°; *Histoire de la révolution dans la Caroline du Sud*, trad. en français, 1785, 2 vol. in-8°; *Revue des améliorations et de l'état de la médecine au* xviiiᵉ *siècle*, 1802, in-8°; *Vie de G. Washington*, 1807, in-8°, trad. en français, 1809; *Histoire des États-Unis jusqu'en* 1808; *Histoire universelle*, 12 vol. in-8°.

Ramsbury, bourg d'Angleterre (Wilts), à 48 kil. N. de Salisbury; 3,400 hab. — Ancien évêché, transféré depuis à Salisbury.

Ramsden (Jessé), opticien anglais, né près d'Halifax (York), 1735-1800, inventa ou perfectionna un grand nombre d'instruments d'optique et d'astronomie, une machine pour la division des instruments de mathématiques. Ses quarts de cercle muraux sont très-estimés. Il fut reçu membre de la Société royale de Londres en 1786.

Ramsès, rois d'Égypte. V. Ramessès

Ramsey, v. d'Angleterre, dans le comté et à 16 kil. N. E. d'Huntingdon, et à 80 kil. N. de Londres; 3,000 hab. Ancienne abbaye de bénédictins.

Ramsgate, v. d'Angleterre (Kent), dans l'île de Thanet, côte E., à 24 kil. N. E. de Cantorbéry; 12,000 hab. Beau port à l'embouchure de la Tamise, bains de mer, grand commerce avec la France et les ports de la Baltique.

Ramus (PIERRE **de la Ramée,** dit), célèbre philosophe français, né vers 1515, dans le Vermandois, d'une famille pauvre; il vint très-jeune à Paris, où, pour vivre, il fut réduit à entrer comme domestique au collége de Navarre; mais, en faisant son service, il écoutait les leçons des professeurs et passait les nuits à étudier; c'est ainsi qu'il acquit des connaissances qui le mirent, au bout de trois ans et demi, en état d'être reçu maître ès arts dans l'Université. La doctrine d'Aristote était alors la base de l'enseignement, on ne jurait que par lui; Ramus osa l'attaquer et signaler les erreurs de sa dialectique dans deux livres publiés en 1543 : *Dialecticæ partitiones,* et *Animadversiones in dialecticam Aristotelis.* Ces ouvrages excitèrent une violente indignation contre leur auteur, qui fut traité d'impie pour avoir osé révoquer en doute l'orthodoxie de la philosophie d'Aristote; ses livres furent interdits et son enseignement supprimé par la Sorbonne. Cependant, deux ans après, en 1545, par la protection du cardinal de Lorraine, l'arrêt de condamnation fut supprimé, et Ramus fut nommé principal du collége de Presles; puis, en 1551, professeur de philosophie et d'éloquence au Collége de France, où il attira une grande affluence d'auditeurs. Il jouissait de l'estime des vrais savants, lorsqu'il embrassa le calvinisme; il ne se déclara qu'après le colloque de Poissy, 1561; se retira à Fontainebleau, puis à Vincennes, pendant la première guerre civile, et reprit sa chaire en 1563. Il s'opposa aux empiétements des jésuites et eut à lutter contre un rival haineux, Charpentier. Dans la deuxième guerre civile, il se réfugia dans l'armée de Condé; puis, après la paix de 1568, fut chargé de visiter les principales universités d'Allemagne. L'électeur Frédéric III lui confia la chaire de morale à Heidelberg; il fut bientôt forcé de s'éloigner. Rentré en France en 1571, avec l'autorisation de Charles IX, il fut, l'année suivante, une des victimes du massacre de la Saint-Barthélemy, 1572, et assassiné dans son logement du collége de Presles. On accusa Charpentier d'avoir dirigé les meurtriers. Les principaux titres de Ramus à la célébrité sont, outre les deux ouvrages ci-dessus mentionnés : *Rhetoricæ distinctiones,* 1549; *Arithmeticæ libri III,* Paris, 1555, in-4°; *In IV libros Georgicarum et Bucolica Virgilii Prælectiones,* 1555-56; *Ciceronianus* (Vie de Cicéron), 1556, in-8°; *Dialectique,* 1555, in-4°; *Grammaticæ lib. IV,* 1559, in-8°; *Scholæ grammaticæ,* 1559; *Scholarum physicarum lib. VIII,* 1565; *Scholarum metaphysicarum lib. XIV; Geometriæ lib. XXVII; Scholarum mathematicarum lib. XXXI; Opticæ lib. IV,* etc., etc. Ramus a combattu la scolastique et l'autorité d'Aristote, auquel il opposa Platon. Il proclama la raison comme le *criterium* suprême de la vérité; il a réformé la logique, il a amélioré la rhétorique, il a été excellent mathématicien. Il a entrepris la réforme de l'orthographe; il voulait qu'on écrivît comme on parle; il a fait adopter la distinction de l'*u* et du *v*, de l'*i* et du *j*, et celle des trois sortes d'*e* (*é, è, e*); il supprimait le *q* et l'*y*, etc. Ses *Œuvres* ont été réunies par M. Bartholmess, Paris, 1846. V. CH. WADDINGTON : *Ramus, sa vie, ses écrits et ses opinions,* Paris, 1855, in-8°.

Ramusio ou **Rannusio** (JEAN-BAPTISTE), né à Venise, 1485-1557, après avoir rempli avec succès plusieurs missions pour la République en France, en Suisse et à Rome, devint secrétaire du Conseil des Dix, à Venise. On lui doit : *Raccolta delle navigazioni e viaggi* (Recueil des navigations et voyages), Venise, 1550-56-59, 3 vol. in-fol., ouvrage souvent réimprimé, et traduit en partie dans la *Description de l'Afrique,* de J. Temporal, Lyon, 1556, 2 vol. in-fol.

Ranaï, une des îles Sandwich (Polynésie), dans l'archipel d'Havaii.

Ranavala-Manjoka, 1800-1861, épouse de Radama, roi des Hovas, dévouée aux intérêts anglais, fut soupçonnée d'avoir empoisonné son mari. Reconnue reine en 1828, elle fit assassiner la plupart de ses parents, chassa les Français, eut à lutter contre eux, et soumit presque toutes les tribus de l'île de Madagascar. Elle avait une armée de 20,000 hommes. Elle fut célèbre par ses cruautés et par sa haine contre tous les étrangers. Elle termina paisiblement un règne souillé de luxure et de crimes.

Ranc, nom de deux peintres estimables: *Antoine,* né à Montpellier, imita Van Dyck, et fut l'un des maîtres de Rigaud; il vivait encore en 1715. — *Jean,* son fils, qui fut élève de Rigaud, naquit vers 1674, et mourut, dit-on, à Madrid, en 1735, peintre de Philippe V. Il fut de l'Académie, comme portraitiste, en 1703, comme peintre d'histoire, en 1707. Il avait épousé une nièce de Rigaud.

Rance, riv. de France, a sa source dans le départ. des Côtes-du-Nord, coule au S. E., à l'E., puis au N., traverse le départ. d'Ille-et-Vilaine, arrose Dinan, Saint-Servan et Saint-Malo, dans son cours de 80 kil., et se jette dans la Manche, au-dessous de Saint-Malo. Elle communique avec la Vilaine par le canal d'Ille-et-Rance.

Rancé (ARMAND-JEAN **le Bouthillier de**), réformateur de l'ordre monastique de la Trappe, né à Paris, 1627, d'une famille illustre de Bretagne, mort en 1700. Ordonné prêtre et abbé commendataire de la Trappe, en 1651, il n'en mena pas moins, pendant plusieurs années, une vie très-dissipée, lorsque, suivant une anecdote souvent répétée, mais qui paraît apocryphe, la mort subite de Mme de Montbazon, duchesse de Chevreuse, qu'il aimait éperdument, le frappa tellement que, renonçant à tous les plaisirs, à l'âge de 31 ans, il mena dès lors une vie d'austérités et de pénitence, donna tous ses biens aux pauvres et à l'Hôtel-Dieu de Paris, et se démit de tous ses bénéfices, à l'exception de l'abbaye de la Trappe, où il se retira en 1662, et où il opéra une sévère réforme. Il força les trappistes à l'observation rigoureuse des règles de l'ordre de Cîteaux, et en donna lui-même l'exemple. Après 33 ans de réclusion volontaire et absolue, il mourut sur la paille et la cendre, à l'âge de 75 ans. Pendant sa vie mondaine, il avait écrit une foule de lettres où respirent la grâce et le goût d'un esprit poli par la bonne société et l'étude de la littérature; mais, à dater du moment où il se voua à la retraite, il ne s'occupa plus que d'ouvrages de piété : il a laissé en ce genre: *la Règle de Saint-Benoist, traduite du latin et expliquée,* 2 vol. in-4°, 1689; *de la Sainteté et des devoirs de la vie monastique,* Paris, 1683, 2 vol. in-4°; *Règlement pour l'abbaye de la Trappe,* 1701, etc. La *Vie de Rancé* a été écrite par le chanoine Marsollier, 1702; par Lenain de Tillemont, et, en dernier lieu, par Chateaubriand, Paris, 1844.

Rancogne, bourg de l'arr. et à 20 kil. d'Angoulême (Charente); 500 hab. Magnifiques cavernes au-dessus de la Tardouère.

Randan-Jussat, ch.-l. de canton de l'arr. et à 22 kil. N. E. de Riom (Puy-de-Dôme); 1,798 hab. Bois, céréales, pâturages. Château restauré par la princesse Adélaïde d'Orléans.

Randazzo, v. de Sicile, au pied du mont Etna, à 80 kil. S. O. de Messine; 5,300 hab.—C'est l'anc. *Tissa,* dont il est question dans la 3e Verrine de Cicéron, et dont il subsiste encore des ruines.

Randers, v. de Danemark (Jutland), à 33 kil. N. O. d'Aarhuus, près du Randers-Fiord, bras de mer du Kattégat; 8,000 hab. Arsenal; maison de correction. Commerce important de gants dits de Suède, de bonneterie, de saumons fumés et salés, de sucre raffiné, etc.

Randolph (JOHN), homme politique, né à Cawson, en Virginie (États-Unis), 1773-1833, fils d'un riche planteur, fut nommé député au congrès de la Virginie, dès 1799, et s'y montra le défenseur ardent des droits souverains des États; il soutint la politique de Jefferson, mais s'opposa à la guerre de 1812 contre l'Angleterre, au compromis du Missouri, en 1820. Membre du sénat, il eut un duel célèbre avec Henry Clay, et se réconcilia généreusement avec lui. Il fut ministre des États-Unis en Russie, 1830-1831. Son éloquence était grande, mais son esprit satirique et emporté lui fit beaucoup d'ennemis.

Randolph, v. des États-Unis (Massachusetts), à 24 kil. S. de Boston; 3,300 hab. — Bourg de l'État de Vermont, à 45 kil. S. de Montpellier; 2,700 hab.

Randon. V. CHATEAUNEUF-DE-RANDON.

Rangoun, v. forte de l'Indo-Chine, ancienne capitale de l'empire Birman, sur un bras de l'Iraouaddy, à 50 kil. de son embouchure, aujourd'hui capitale de la Birmanie anglaise, par 16° 45' lat. N., et 94° 5' long. E.; 100 000 hab. Chantiers de construction. Commerce considérable en ivoire, laque, coton, cachou, cire, piment, métaux et pierres précieuses. Les Anglais ont pris cette ville en 1824, l'ont rendue aux Birmans en 1826, et l'ont reprise en 1852.

Rangpour, v. de l'Inde transgangétique, ancienne capitale du roy. d'Assam, à 1,000 kil. N. E. de Calcutta. — Il existe une autre ville du même nom dans l'Inde

anglaise (Bengale), à 475 kil. N. E. de Calcutta.

Rannusio. V. RAMUSIO.

Ransart, commune rurale du Hainaut (Belgique), à 9 kil. de Charleroi. Houille; clouteries; 2,800 hab.

Rantzau (JEAN, comte DE), célèbre général danois, né dans le Holstein, 1492-1565. C'est à sa valeur que Frédéric Ier, duc de Holstein, dut de monter sur le trône de Danemark, après la déposition de Christian II, 1523. Rantzau lui soumit toutes les villes qui refusaient de le reconnaître, et fut, pendant tout son règne, son conseiller intime. Ce général combattit souvent contre des armées supérieures en nombre, et gagna toutes les batailles qu'il livra; il fut, à juste titre, surnommé l'*Achille de la Chersonèse cimbrique*.

Rantzau (HENRI **de**), fils du précédent, général et écrivain danois, 1526-1598, passa 7 ans au service de Charles-Quint, qu'il accompagna au siége de Metz, succéda à son père comme gouverneur du Slesvig et du Holstein. Il cultiva et protégea les lettres, mais il eut la faiblesse de croire à l'astrologie. On lui doit : *Histoire de la guerre des Dithmarses*, écrite en latin, Bâle, 1570; *Catalogus imperatorum, regum et principum qui artem astrologicam amarunt*, Anvers, 1580, in 12; *Horoscopographia, Considérations des choses invisibles*, Strasbourg, 1585, in-4°; *Genealogia Ranzoviana*, Hambourg, 1585, in-4°; *Epigrammata et carmina varia*, Leipzig, 1585, in-4°; *Commentarius bellicus*, Francfort, 1595, in-4°, etc.

Rantzau (DANIEL **de**), général danois, 1529-1569, servit d'abord dans l'armée de Charles-Quint, puis rentra dans sa patrie, et fit la guerre contre les Suédois, qu'il battit à Axtoma, en 1565; forcé d'évacuer la Scanie, en 1568, il fit une retraite admirée de tous les tacticiens; il mourut en Hollande, au siége de la ville de Warberg, au moment où il allait s'en emparer.

Rantzau (JOSIAS, comte DE), né dans le Holstein, 1609-1650, le plus célèbre de tous ceux qui ont porté ce nom, servit d'abord dans l'armée suédoise, puis vint en France, en 1635, avec le célèbre Axel Oxenstiern, et fut nommé maréchal de camp par Louis XIII. Il se distingua en Franche-Comté, 1636, et y perdit un œil au siége de Dôle; protégea la retraite de l'armée française, et força le général autrichien, Gallas, à lever le siége de Saint-Jean-de-Losne, en Bourgogne; en 1640, il perdit une jambe et un bras au siége d'Arras; en 1642, il fut fait prisonnier à Honnecourt; rendu à la liberté, il servit sous le duc d'Enghien (le grand Condé); puis, sous Gaston d'Orléans, prit Gravelines, 1644, et en fut nommé gouverneur; s'empara de Dixmude, de Lens, 1647-1648, et successivement de toutes les villes du littoral des Pays-Bas autrichiens. De si brillants succès lui valurent le bâton de maréchal de France; mais il fut forcé d'abjurer le protestantisme, dans lequel il était né. En 1649, il devint suspect au cardinal Mazarin, et fut renfermé à la Bastille, où il resta 11 mois, et mourut, bientôt après, d'une hydropisie. Brave, spirituel, doué d'une éloquence naturelle et entraînante, il n'avait qu'un seul défaut, celui d'aimer le vin avec excès, ce qui contribua peut-être à abréger ses jours. Il avait reçu 60 blessures sur les champs de bataille, et avait été mutilé de plusieurs membres; aussi a-t-on pu dire avec raison « qu'il ne lui restait rien d'entier que le cœur. »

Raon-l'Étape, ch.-l. de canton, sur la Meurthe, rive droite, dans l'arr. et à 20 kil. N. O. de Saint-Dié (Vosges); 3,771 hab. Ruines d'un château fort construit vers 1279. Commerce de bois de construction, grains, salines, potasse. — *Raon-aux-Bois*, dans le même département, à 7 kil. N. O. de Remiremont; 2,000 hab. Fil et tissus de coton.

Raoul ou **Rodolphe,** duc de Bourgogne, puis roi de France, de 923 à 936. Gendre de Robert, duc de France, dont il avait épousé la fille, Emma, il aida son beau-père à s'emparer du trône pendant la captivité de Charles le Simple, combattit auprès de lui à Soissons, où Robert trouva la mort, et fut lui-même élu roi en 923. Mais il ne fut jamais entièrement reconnu par plusieurs des grands vassaux de la couronne; il eut surtout longtemps à lutter contre Rollon, duc de Normandie, et Guillaume Longue épée, son successeur; il eut aussi à repousser les incursions des Hongrois, qui avaient envahi le midi de la France et s'étaient avancés jusqu'en Champagne; il les en chassa au moment où ils allaient s'emparer de Reims; mais il perdit la Lorraine, qui devint une province du royaume de Germanie. Après 13 ans d'un règne très-agité, Raoul mourut en 936, à Auxerre, sans laisser de postérité.

Raoul de Caen, historien français, suivit en Palestine Tancrède, prince normand d'Italie, si célèbre par la part qu'il prit à la première croisade, mais dont le Tasse a un peu exagéré le mérite dans son poëme de *la Jérusalem délivrée*. Raoul a écrit son histoire sous ce titre : *Faits et gestes du prince Tancrède pendant l'expédition de Jérusalem;* elle a été publiée par dom Martene, dans le tome III de ses *Anecdota;* par Muratori, dans son recueil : *Scriptores rerum italicarum medii ævi;* et par M. Guizot, dans sa collection des *Mémoires relatifs à l'histoire de France*.

Raoul de Coucy. V. COUCY.

Raoul Glaber. V. GLABER.

Raoul de Presle. V. PRESLE.

Raoul-Rochette (DÉSIRÉ), archéologue français, né en 1789, à St-Amand (Cher), mort en 1854. Fils d'un médecin de campagne, il fit d'assez bonnes études au lycée de Bourges, et, en 1810, fut nommé professeur de sixième au Lycée impérial (Louis-le-Grand). Dès cette époque, il s'occupait d'études historiques et remporta, en 1813, un prix à l'Institut sur ce sujet : *Histoire des colonies grecques*. En 1815, il fut nommé suppléant de M. Guizot dans la chaire d'histoire de la Faculté des lettres de Paris, puis maître de conférences à l'École normale; en 1816, il entra à l'Académie des inscriptions, non par élection, mais par ordonnance royale, et devint un des rédacteurs du *Journal des savants;* en 1818, il succéda à Millin, comme conservateur du cabinet des médailles et antiques à la Bibliothèque royale; il obtint, en 1820, la place de censeur royal des journaux, et, en 1824, la suppléance de Quatremère de Quincy dans la chaire d'archéologie à la Bibliothèque royale, dont il devint titulaire deux ans après, en 1826; il fit aussi partie de la commission scientifique envoyée en Morée en 1828, et fut élu dix ans après à l'Académie des Beaux-arts, dont il devint secrétaire perpétuel en 1839. Il a composé un très-grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *Histoire critique des colonies grecques*, développement en 4 vol. in-8° de son mémoire couronné en 1813; *Lettres à milord comte d'Aberdeen, sur l'authenticité des inscriptions de Fourmont*, 1819, in-4°; une nouvelle édition du *Théâtre des Grecs*, par le P. Brumoy, 1820-25, 16 vol. in-8°; *Antiquités grecques du Bosphore cimmérien*, 1822, in-8°; *Lettres sur la Suisse*, plusieurs fois réimprimées, 1822, in-8°; *Cours d'archéologie*, recueilli d'après ses leçons par la sténographie, 1828-35; et une foule d'autres ouvrages qu'il serait trop long d'énumérer. Raoul-Rochette possédait de vastes connaissances et un goût éclairé de l'antiquité; mais son style laisse à désirer.

Raoul ou **Rodolphe** (Saint), archevêque de Bourges de 840 à 866, était fils d'un comte de Quercy, issu de sang royal. Fête, le 21 juin.

Raoux (JEAN), peintre, né à Montpellier, 1677-1734, élève de Ranc père, eut le prix de peinture de l'Académie en 1704; étudia à Rome, à Venise, fut membre de l'Académie en 1717, et fut surtout célèbre comme peintre de portraits et de tableaux de genre. Ses ouvrages, quoique médiocres, ont eu une grande célébrité.

Rapallo, v. d'Italie, sur un petit golfe du même nom, à 28 kil. S. E. de Gênes; 10,000 hab. Les Français y ont fait une descente en 1494. Centre d'une importante fabrication de dentelles.

Rapallo (Sainte-Marguerite-di), commune près de Rapallo, sur le golfe de Gênes; 6,000 hab.

Raphaël (c'est-à-dire *Remède de Dieu*), un des sept archanges qui sont devant le trône de Dieu. Il prit la figure d'un jeune voyageur pour conduire le fils de Tobie à Ragès, au pays des Mèdes, et le ramena sain et sauf à Ninive, où demeurait son père, devenu aveugle, et auquel, par le conseil de Raphaël, Tobie rendit la vue en lui frottant les yeux avec le fiel d'un poisson qu'il avait tué.

Raphaël Sanzio, le plus illustre des peintres modernes, né à Urbino (États du Pape), en 1483, eut pour premier maître son père *Jean* SANZIO ou SANTI, peintre médiocre, qui, se jugeant incapable de diriger un élève qui annonçait de si brillantes dispositions, l'envoya à Pérouse, auprès du Pérugin, alors le chef de l'école romaine, qu'il ne tarda pas à surpasser. A peine âgé de 17 ans, il peignit pour l'église de Saint-Dominique, à Città-di-Castello, un *Saint Nicolas de Tolentino* et un *Christ en croix*, qui attirèrent l'attention des connaisseurs; en 1504, à 21 ans, il fit le *Mariage de la Vierge*, qui confirma sa réputation naissante. Vers le même temps, il fut chargé de représenter, dans la sacristie de la cathédrale de Sienne, les faits les plus remarquables de la vie de Pie II. Tels furent ses débuts, ou, comme on dit, sa première manière, déjà remarquable par la pureté des lignes et l'entente de la perspective, mais qui se ressen-

tait un peu de la sécheresse de l'école du Pérugin. A dater de ce moment, la vue des chefs-d'œuvre de Léonard de Vinci et de Michel-Ange donna à son génie une vigoureuse impulsion et lui inspira l'ambition de les égaler. A cette seconde époque se rapportent ses tableaux connus sous le nom de la *Vierge au chardonneret*, le *Christ au tombeau*, et la *Vierge* dite la *Belle Jardinière*, qu'on voit au Louvre. Cependant son talent allait se produire sur un plus grand théâtre; en 1508, il fut appelé à Rome par son oncle, le Bramante, architecte du pape Jules II, qui le chargea de décorer de peintures à fresque les salles du Vatican, travail immense auquel il consacra plusieurs années. Parmi ces belles compositions, on admire surtout: la *Dispute du Saint-Sacrement*, l'*Ecole d'Athènes*, le *Parnasse*, *Héliodore chassé du Temple*, l'*Ange délivrant saint Pierre*, *Attila arrêté par le pape saint Léon;* œuvres grandioses, dans lesquelles il lutta de vigueur et de génie avec Michel-Ange, qu'il surpassa par la beauté, le naturel et la grâce des figures. A la mort du Bramante, 1514, Léon X le chargea de la direction des travaux qu'il faisait faire à Rome; aussi habile architecte que peintre illustre, Raphaël fit construire la *Cour des Loges* au Vatican et donna, pour la basilique de Saint-Pierre, des plans magnifiques qui ne purent être exécutés. Il fit pour François I^er^ deux chefs-d'œuvre : une *Sainte Famille* et *Saint Michel terrassant l'Ange des ténèbres*, que l'on admire au Louvre. Il se surpassa lui-même dans son sublime tableau de la *Transfiguration*, regardé à juste titre comme l'ouvrage le plus parfait que la peinture ait produit; mais une violente maladie, causée, dit-on, par l'abus des plaisirs et sans doute aussi par l'excès du travail, l'enleva à l'âge de 37 ans à peine, en 1520; et ce fut Jules Romain, son élève de prédilection, qui termina l'œuvre inachevée de son illustre maître. Indépendamment des tableaux dont nous venons de parler, Raphaël, dans sa trop courte existence, en a composé une foule d'autres qui se recommandent tous par un mérite divers et hors ligne. Voir à ce sujet la *Vie de Raphaël*, par Quatremère de Quincy, 1824, in-8°, et l'*Histoire de la peinture en Italie*, par Lanzi, Paris, 1824, 5 vol. in-8°, Garnier frères.

Raphael (Saint-), village de l'arr. et à 33 kil. S. E. de Draguignan (Var); 1,143 hab. Petit port où Bonaparte débarqua en 1799, à son retour d'Egypte, et où il s'embarqua pour l'île d'Elbe en 1814.

Rapheleng (François **Ravlenghien**, dit), né, en 1539, à Lannoy près de Lille, mort en 1597, savant orientaliste. D'abord professeur de grec à l'Université de Cambrigde, puis d'arabe et d'hébreu à celle de Leyde, il devint correcteur du célèbre imprimeur Plantin, dont il épousa la fille en 1565, et auquel il succéda. Il prit part à l'impression de la fameuse *Bible polyglotte* d'Alcala, publiée par son beau-père, 1569-72; on lui doit, en outre, un *Lexique arabe*, ouvrage posthume, Leyde, 1613, in-4°, et un *Nouveau Testament syriaque*, Anvers, 1575, in-4°; etc.

Raphia, v. et forteresse célèbre de Palestine, sur la Méditerranée, aux confins de la Syrie et de l'Egypte, entre Gaza et Rhinocolura, connue principalement par la victoire que Ptolémée IV, Philopator, roi d'Egypte, y remporta sur Antiochus le Grand, roi de Syrie, 217 av. J. C. Auj. *Refah*.

Raphidim, 11^e^ campement des Hébreux dans l'Arabie Pétrée, près du mont Horeb, célèbre, selon la Bible, par la victoire que les Israélites, commandés par Josué, y remportèrent sur les Amalécites, et par le miracle qu'y opéra Moïse en faisant jaillir de l'eau d'un rocher qu'il frappa de sa baguette.

Raphoe (*Rapotum*), bourg d'Irlande, dans le comté et à 38 kil. N. E. de Donegal; 8,400 hab. Anc. évêché, supprimé en 1835. Cathédrale et palais épiscopal.

Rapida Castra, anc. v. de Mauritanie, auj. *Coléah* (Algérie), à 33 kil. S. E. d'Alger.

Rapidan, affl. du Rappahannock (Etats-Unis), arrose la Virginie et a 110 kil. de cours. Bataille sanglante entre les Confédérés et les Fédéraux, 1864.

Rapide, rivière des Etats-Unis (Missouri), a sa source dans les Black-Hills, par 43°30' lat. N., et 108° long. O., et se jette dans le Missouri, après un cours de 730 kil. à l'E.

Rapin (Nicolas), écrivain français, né à Fontenay-le-Comte (Vendée), 1540-1608, fut successivement avocat au parlement de Paris, vice-sénéchal de Fontenay et grand prévôt de la connétablie. Il servit avec zèle les rois Henri III et Henri IV, se signala à la bataille d'Ivry, et fut un des principaux auteurs de la *Satire Ménippée*. On a de lui 2 livres d'épigrammes latines, des vers français métriques, c.-à-d. mesurés par syllabes longues et brèves, à l'imitation des anciens; des odes, des stances des épîtres, des traductions des *Satires* et des *Epîtres* d'Horace, de *l'Art d'aimer* d'Ovide, du 28^e^ chant du *Roland furieux* de l'Arioste, etc. Les *Œuvres latines et françaises* de N. Rapin ont été publiées en 1610, in-4°.

Rapin (René), poëte latin moderne, né à Tours, 1621-1687, jésuite, tour à tour théologien et poëte, écrivit des livres de piété et de littérature. Il est l'auteur d'un grand nombre de poésies latines, parmi lesquelles se trouvent un poëme héroïque, *Christus patiens* (*la Passion du Christ*), des *Eglogues sacrées*, des *Odes*, etc.; mais son ouvrage le plus estimé est son poëme des *Jardins* (*Hortorum libri IV*), 1665, in-4°, et 1780, in-12. Rapin a été imité par Delille, dans son poëme des *Jardins*, et traduit en anglais, en italien et en français. Rapin s'est aussi occupé de critique littéraire, et on cite : *Comparaison d'Homère et de Virgile, de Démosthène et de Cicéron, de Platon et d'Aristote, de Thucydide et de Tite Live ; Réflexions sur l'éloquence, sur la Poétique d'Aristote*, etc. Il a écrit des *Mémoires*, publiés par M. Aubineau.

Rapin-Thoyras (Paul **de**), historien français, neveu de Pellisson, né à Castres (Tarn), 1661-1725, fut d'abord avocat; mais, forcé de quitter la France par la révocation de l'édit de Nantes, il passa en Hollande, et de là en Angleterre, où il suivit le prince d'Orange, depuis Guillaume III, y prit du service, et fut aide de camp du général Douglas, sous les ordres duquel il prit part au siége de Limerick, où il fut blessé. Rappelé en Angleterre, il fut chargé de l'éducation du jeune duc de Portland, fils du premier comte de ce nom ; puis se retira à Wesel (province Rhénane), et y mourut. Il a écrit une *Histoire d'Angleterre*, La Haye, 1724, 8 vol. in-4°, plusieurs fois réimprimée ; la meilleure édition de l'ouvrage, complété par David Durand, est celle de Lefebvre de Saint-Marc, 1749, 16 vol. in-4°. Cet ouvrage est savant, mais il est entaché de partialité et écrit d'un style qui manque de précision et de chaleur.

Rapolla, v. d'Italie, dans la Basilicate, à 6 kil. S. O. de Melfi; 3,000 hab. Ancien évêché, transféré à Melfi en 1528.

Rapp (Jean, comte), général français, né à Colmar, 1773-1821, s'enrôla en 1788, servit avec distinction sous Custine et sous Moreau, puis suivit Desaix en Egypte comme aide de camp. Après la mort de ce général, tué à Marengo, Rapp fut chargé par Bonaparte, en 1802, de faire accepter aux cantons suisses l'intervention de la France dans leurs dissensions politiques. A la bataille d'Austerlitz, 2 décembre 1805, il mit en pleine déroute la garde impériale russe, et ce beau fait d'armes lui valut le grade de général de division. En 1806, il se couvrit de gloire à Iéna, combattit à Essling en 1809 et fit la campagne de Russie en 1812. Après la retraite de l'armée française, il défendit pendant plus d'un an, en 1813, Dantzig contre 60,000 Russes avec une garnison très-inférieure en nombre, et obtint une capitulation honorable, bientôt violée par les Russes, qui, au mépris de ce traité, le retinrent prisonnier ainsi que les troupes qu'il commandait. Conduit à Kiev, il y fut détenu jusqu'en 1814. Pendant les Cent-Jours, Napoléon l'envoya en Alsace pour défendre Strasbourg, poste qu'il n'abandonna qu'à la seconde Restauration. Il se retira en Suisse, où il resta trois ans; rentra en France en 1817, fut rétabli sur le cadre de l'armée, nommé pair de France et premier chambellan de Louis XVIII. On a publié en 1833, sous son nom, des *Mémoires* qui paraissent apocryphes; le seul ouvrage qui soit authentiquement de lui, c'est une *Relation de la défense de Dantzig*, publiée en 1856. On lui a érigé une statue à Colmar, sa patrie.

Rappahannock, fleuve des Etats-Unis (Virginie), a sa source dans les montagnes Bleues, coule au S. E., et se jette dans la baie de Chesapeake, après un cours de 280 kil. Sur ses bords a été livrée, en 1862, la bataille de Fredericksburg, gagnée par les Confédérés.

Rapperswell ou **Rapperschwyl**, v. de Suisse (Saint-Gall), sur le lac de Zurich, rive droite, à 58 kil. S. O. de Saint-Gall; 2,000 hab. — Pont de bois de 1,600 mètres sur le lac. Cette ville eut beaucoup à souffrir des dissensions civiles de la Suisse ; prise en 1350 par les Zurichois, assiégée pendant 8 mois par les citoyens de Schwytz en 1444, elle fut encore en butte au fléau de la guerre en 1636 et 1712.

Rappoltsweiler. V. Ribeauvillé.

Rapsaet (Jean-Joseph), historien belge, né à Audenarde, 1750-1832, joua un rôle important dans les troubles des Pays-Bas, de 1787 à 1792 ; fut hostile aux Fran-

çais, et fut détenu à Paris en 1798. Plus tard, il fut membre de la commission chargée d'élaborer la constitution du royaume des Pays Bas, 1815. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages sur les antiquités et le droit de l'ancienne Flandre. Ses *Œuvres complètes* forment 6 vol. in-8°, Gand, 1838-1840.

Rapta, v. d'Ethiopie, sur la côte de l'océan Indien (côte d'Ajan), aujourd'hui *Brava,* à l'embouchure du fleuve *Raptus* (Doara).

Rapty, riv. de l'Hindoustan, prend sa source dans le Népal ou Népaul, traverse la partie orientale du district d'Oude, coule au S. E., et se jette par deux branches dans la Gogra, après un cours d'environ 225 kil.

Rarotonga, une des îles de l'archipel d'Hervey (Polynésie méridionale), par 21° 12′ lat. S., et 162° 8′ long. O.; 7,000 hab.

Ras, mot arabe, qui signifie *cap,* et qui entre dans la composition d'un certain nombre de noms de lieux qu'il précède ou qu'il suit; exemple : *Ras-el-Enf,* nom arabe du cap *Nose.*

Rascie, ancien nom de la partie orientale de la Serbie, entre la Rasca (d'où son nom) et la Bosna; v. princip. *Novi-Bazar.* Elle fut d'abord une province de la Dalmatie, puis passa, au xe siècle, sous la domination des princes de Serbie. A la mort de Lazare II (Brankovitch), le dernier d'entre eux, 1458, Mahomet II s'en empara, et depuis elle est restée au pouvoir des Turcs; elle forme le livah ou département de Novi-Bazar. Il existe encore aujourd'hui des *Rasciens* dans la Hongrie méridionale, tribu nombreuse, qui se livre principalement à l'agriculture.

Ras-el-Aïn, l'anc. *Resena,* petite ville de la Mésopotamie, célèbre par la victoire de Gordien III sur Sapor. en 243 de l'ère chrétienne. — Aujourd'hui ville de la Turquie d'Asie (Diarbékir), à 110 kil. S. de Reha, aux environs des sources du Khabour, d'où son surnom de *Ville aux* 300 *fontaines.*

Ras-el-Enf, *Pentedactylus,* nom arabe du cap *Nose* (Haute-Egypte).

Ras-el-Had, *Didymi montes,* cap au S. E. de l'Arabie, par 22° 5′ lat. N., et 57° 30′ long. E.

Ras el-Khyma, v. d'Arabie (Lahsa), avec un port sur le golfe Persique, à 450 kil. S. E. d'El-Katyf. C'était un refuge de pirates que les Anglais détruisirent en 1825.

Rasena, nom primitif de la population de l'Etrurie. Les recherches des savants modernes ont prouvé jusqu'à l'évidence que les Rasènes et les Rhétiens étaient un seul et même peuple qui, de la Rhétie, était venu s'établir en Etrurie.

Rasès (Le). V. Razès.

Rasgrad, v. de la Turquie d'Europe (Bulgarie), à 71 kil. de Routschouk; 18,000 hab.

Rasis, médecin arabe. V. Razi.

Rask (Ramus-Christian), philologue danois, né dans l'île de Fionie, 1787-1832. Il fit, en 1813, un voyage en Islande, et y recueillit les matériaux de son *Introduction à la connaissance de la langue islandaise,* etc., publiée à Copenhague en 1818, et qui fut couronnée par la Société des sciences de Danemark. Il fit ensuite plusieurs voyages en Russie, en Géorgie, en Perse et dans l'Inde, et, à son retour, fut nommé professeur d'histoire et de littérature à l'Université de Copenhague. Ses principaux ouvrages sont : *Règles de la langue islandaise; Lexicon islandico-latino-danicum,* 2 vol. in-4°; *Recherches sur les origines de la langue islandaise,* 1818; *Edda sæmundar hins froda,* ou Collection des anciens Scaldes, dite *sæmundiana,* Stockholm, 1808, in-4°; et *Snorra-Edda assamt Skalda,* ou *Système de la mythologie scandinave,* 1819, in-8°, etc., etc.

Raslawice, v. du gouvern. de Radom (Pologne russe), où Kosciuszko battit les Russes en 1794.

Rasori (Jean), célèbre médecin italien, né à Parme, 1766-1837. Fils du directeur de la pharmacie de l'hôpital de Parme, il voulut perfectionner ses études médicales, et, dans ce but, visita Florence, Pavie, Milan et Londres; il vint aussi à Paris au début de la Révolution, et en rapporta des principes démocratiques qui furent la cause des persécutions auxquelles il fut en butte dans la suite. Après avoir professé avec succès la médecine à Pavie et à Milan, il perdit ses emplois en 1814; impliqué, en 1816, par le gouvernement autrichien, dans une conspiration de carbonari, il subit un emprisonnement de deux ans. Rendu à la liberté, il ne s'occupa plus que de l'exercice de sa profession, et publia plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Abrégé de la nouvelle doctrine médicale de Brown, traduit de l'anglais,* 1795-1805, 2 vol. in-8°; *Analyse du prétendu génie d'Hippocrate,* Milan, 1799, in-8°; *Zoonomie, ou Lois de la vie organique du docteur Darwing, trad. de l'anglais,* Milan, 1805, 6 vol. in-8°; *Histoire de la fièvre pourprée de Gênes,* in-8°, trad. en français par Fontaneilles; *Opuscoli di medicina clinica,* 2 vol. in-8°; *Teoria della flogosi,* 2 vol. in-8°; et des opuscules.

Raspe (Rodolphe-Eric), antiquaire allemand, né à Hanovre, 1737-1794, professeur d'archéologie à Cassel, puis inspecteur du cabinet des médailles; il commit, dans ce dernier emploi, un vol considérable qui le força à s'enfuir en Angleterre. Il a donné une édition des *Œuvres philosophiques de Leibniz,* Amsterdam et Leipzig, 1765, in-4°; *Collection générale des pierres gravées anciennes et modernes, tirées des plus beaux cabinets de l'Europe,* en anglais et en français, Londres, 1791, 2 vol. in-4°; et plusieurs autres ouvrages.

Rassauta (La), commune à 18 kil. d'Alger; 1,100 hab., dont 850 indigènes. Elle comprend la Maison Carrée, colonie agricole dans la Métidja; blé, maïs, coton, soie, tabac, bétail.

Rassowa, v. forte de Turquie, à 57 kil. N. E. de Silistrie (Bulgarie), sur la rive dr. du Danube; 4,000 hab.

Rastadt, v. du grand-duché de Bade, dans le cercle du moyen Rhin, sur la Murg, à 26 kil. S. O. de Carlsruhe; 8,700 hab. Beau château; industrie active; acier, machines, voitures. Anc. résidence des margraves de Bade. — En 1713 et 1714, le maréchal de Villars et le prince Eugène y signèrent les préliminaires de la paix qui mit fin à la guerre de la succession d'Espagne. Moreau y battit les Autrichiens, le 6 juillet 1796. En 1797 et 1798, il s'y tint un congrès pour amener la paix entre la France et l'Allemagne; mais il fut brusquement rompu par l'assassinat des commissaires français Bonnier, Roberjot et Debry. Elle a été l'une des forteresses de la Confédération germanique.

Rastignac (Raymond **de Chapt de**), d'une ancienne famille du Périgord, lieutenant général de la haute Auvergne au temps de la Ligue; il servit avec fidélité Henri IV, prit plusieurs places fortes aux Ligueurs, les battit à Issoire, en 1590, défit Joyeuse à Villemur, en 1592, et fut tué, en 1596, à La Fère, où il était allé rejoindre le roi.

Ratæ Coritanorum, v. de la Bretagne romaine, auj. *Leicester* (Angleterre).

Ratchis, duc de Frioul en 737, roi des Lombards, 744, abdiqua, 749, en faveur de son frère Astolfe, et se retira au monastère du mont Cassin; il en sortit après la mort d'Astolfe, en 756, pour défendre le royaume lombard contre Pepin le Bref; mais il y retourna bientôt sur l'ordre du pape Etienne II.

Rathausberg, mont. d'Autriche (Tyrol), dans les Alpes Noriques, percée d'une galerie de 2,600 mèt. qui fait communiquer le Salzbourg et la Carinthie.

Rathenow ou **Rathenau,** v. de Prusse (Brandebourg), sur le Havel, à 80 kil. S. O de Berlin; 6,000 hab. Victoire du grand-électeur Frédéric-Guillaume sur les Suédois, 1675.

Ratiaria (*Artzar*), v. de la 1re Mœsie, sur l'Ister (Danube), capit. de la Dacie aurélienne.

Ratibor, v. de Prusse (Silésie), sur l'Oder, à 70 kil. S. E. d'Oppeln; 8,000 hab. Ch.-l. de cercle. Elle était la capitale d'une principauté appartenant à l'Autriche; elle fut prise par les Suédois, 1642, par les Prussiens, 1745.

Rational, un des ornements distinctifs du grand prêtre chez les Juifs. C'était un morceau carré d'étoffe précieuse qu'il portait sur la poitrine, orné de quatre rangs de pierreries, sur chacune desquelles était gravé le nom d'une des douze tribus.

Ratisbonne, *Regensburg* en allemand, v. du roy. de Bavière, ch.-l. du cercle de Regen (Haut-Palatinat), sur la rive droite du Danube, à 105 kil. N. E. de Munich; 30,000 hab. Evêché, cathédrale de Saint-Pierre, monument du célèbre astronome Képler, observatoire. — Ratisbonne fut fondée par Tibère, qui lui donna le nom d'*Augusta Tiberii;* elle fut aussi appelée *Reginum* ou *Castra Regina,* et plus tard *Ratisbona.* Elle fut la résidence des premiers ducs de Bavière, dits *Agilolfinges;* fut conquise par Charlemagne, 788; en 1183, elle devint ville libre et conserva ce titre jusqu'en 1809, époque où elle fut prise par les Français, après une bataille de 5 jours où Napoléon fut légèrement blessé. C'est dans cette ville que se tint, en 1524, la *Ligue de Ratisbonne* pour s'opposer aux progrès du protestantisme; et de 1663 jusqu'en 1803, s'y sont tenues les diètes de l'empire d'Allemagne. Erigée en principauté, 1803, elle fut donnée à

l'électeur de Mayence, Charles de Dalberg. En 1810, elle fut cédée à la Bavière, qui l'a gardée jusqu'à ce jour.

Ratoneau, petite île dans le golfe du Lion, à 4 kil. de Marseille (Bouches-du-Rhône), avec un château fort qui sert à la défense du port de cette ville.

Ratramne, moine du IXe siècle, mort vers 868, fut élève de Wala à l'abbaye de Corbie, se mêla aux discussions théologiques de son temps, et mérita par sa science une grande réputation. Il se montra l'ennemi d'Hincmar, archevêque de Reims, contre lequel il soutint les idées de Gottschalk; il fut chargé par l'Eglise franque de répondre aux attaques de Photius contre la foi catholique. On a de lui : *De corpore et sanguine Domini*, Paris, 1712, in-12; livre écrit contre Paschase Radbert, et qui a donné lieu à beaucoup de discussions entre les catholiques et les protestants; *de Prædestinatione*, dans la *Bibliothèque des Pères*, t. XV; *De partu Virginis*, dans le *Spicilegium* d'Achery, t. I; *Tractatus contra Græcos*, dans le t. II du *Spicilegium*; etc.

Ratzebourg, v. d'Allemagne, cap. du duché de Lauenbourg, sur le lac de Ratzebourg, à 20 kil. de Lubeck; 4,200 hab. Elle fut bombardée et prise par les Danois en 1693. Depuis elle a suivi le sort du duché de Lauenbourg, conquis par les Français au commencement de ce siècle, cédé par eux au Danemark en 1815, et repris par l'armée austroprussienne dans la dernière guerre des duchés allemands.— La princ. de *Ratzebourg* appartient au grand-duché de Mecklembourg-Strélitz, a pour ch.-l. *Schœnberg*, et 17,000 hab.

Rau (Christian), en latin *Ravius*, orientaliste, né à Berlin, 1613-1677, voyagea en Orient, d'où il rapporta beaucoup de manuscrits précieux, entre autres une version arabe des *Sections coniques* d'Apollonius de Perge, qu'il traduisit en latin, Londres, 1665. On lui doit une *Grammaire générale des langues hébraïque, chaldaïque, syriaque, arabe, éthiopienne*, Londres, 1650 (en anglais); etc.

Rau (Sébald-Foulques-Jean), en latin *Ravius*, orientaliste allemand, né à Utrecht, 1765-1807, professeur à l'Université de Leyde et pasteur de l'Eglise wallonne de cette ville, a donné : *de Poeseos hebraicæ præ Arabum præstantia*, Leyde, 1800; *de Poeticæ facultatis et perfectione et excellentia in tribus poetarum principibus, Jobo, Homero et Ossiano*, Leyde, 1800; 3 volumes de sermons, etc.

Rauch (Chrétien-Daniel), sculpteur allemand, né à Arolsen, 1777-1857, fils d'un valet de chambre du prince de Waldeck, fut élève du sculpteur Ruhl à Cassel, puis fut forcé d'être valet de chambre de Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse. Protégé par le successeur de ce prince, il put continuer ses études à Berlin, puis à Rome, où il mérita l'amitié de Canova, de Thorwaldsen et de Guillaume de Humboldt. On remarqua dès lors ses bas-reliefs et ses bustes; mais sa réputation devint européenne, lorsqu'il eut composé la statue de la reine Louise de Prusse. Il fonda une école célèbre à Berlin, et produisit beaucoup d'œuvres remarquables. On cite ses statues de *Scharnhorst*, de *Bülow*, d'*Alexandre Ier*, de *Blücher*, de *Luther*, d'*Albert Dürer*, de *Kant*, etc., etc.; les *Monuments de Blücher*, de *Gneisenau*, et surtout de *Frédéric le Grand*, à Berlin; une *Danaïde;* deux bas-reliefs; *Eurydice entendant les pas d'Orphée*, et *un homme et une femme faisant boire une panthère*. Il a été le plus grand sculpteur de l'Allemagne.

Raucourt, ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 kil. S. de Sedan (Ardennes); 1,593 hab. Forges, fabr. de mors, d'éperons, de boucles.

Raucourt (Marie-Antoinette-Joseph **Saucerotte**, dite Mlle), née à Paris, 1756-1815, fille d'un comédien qui ne put se faire recevoir à la Comédie-Française, suivit d'abord son père sur différents théâtres de province, puis, en 1772, débuta au Théâtre-Français dans le rôle de *Didon*, où elle obtint un succès éclatant. Elle fut admise comme pensionnaire en 1773, et sa carrière fut longue et brillante. Elle était belle et intelligente; elle excellait surtout dans les rôles où il fallait exprimer la fierté, la véhémence, l'ironie, la colère et toutes les passions violentes. S'étant prononcée très-vivement contre la Révolution, elle fut mise en prison en 1793 et y resta six mois. Pour se dérober à de nouvelles persécutions, elle se réfugia en Russie, et ne reparut sur la scène française qu'en 1799. Richement pensionnée par Napoléon, elle fut chargée par lui de la direction des théâtres français dans le royaume d'Italie, puis revint vivre dans la retraite à Paris en 1814, et y mourut en 1815. Ses funérailles furent troublées par une scène qui fit beaucoup de bruit. Le clergé de Saint-Roch ayant refusé à son cercueil l'entrée de l'église, le peuple en enfonça les portes et s'y livra aux plus grands désordres.

Raucoux ou **Rocoux**, village de Belgique, prov. et à 6 kil. N. O. de Liége; 600 hab. Célèbre par la victoire que le maréchal de Saxe y remporta sur les alliés commandés par Charles de Lorraine, le 11 octobre 1746.

Raudii-Campi, vaste plaine dans la Gaule Cisalpine, située à 36 kil. de Mediolanum (Milan), près de Vercellæ (Verceil). C'est là que Marius défit complétement les Cimbres, 101 av. l'ère chrétienne.

Raugrave, *Raugraf* en allemand, c.-à-d. *comte d'un pays âpre et montagneux*. On donnait ce titre, au moyen âge, aux comtes *du Rhin* d'Alzey, de Gemersheim, de Creutznach, de Simmeren, etc. A l'extinction de ces familles seigneuriales, leurs domaines devinrent la possession des électeurs palatins.

Raulin (Jean), prédicateur français, né à Toul, 1443-1514, fut principal du collége de Navarre à Paris, puis se retira, en 1497, à l'abbaye de Cluny, où il réforma l'ordre des bénédictins. Il a laissé des *Sermons* écrits en latin, Paris, 1542, 2 vol. in-8°, où, comme dans presque tous ceux de cette époque, on trouve un bizarre mélange de sérieux et de comique. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Anvers, 6 vol in-4°; on y trouve ses *Epistolæ* et son *Doctrinale de triplici morte, naturali, culpæ et gehennæ*.

Raupach (Ernest-Benoît-Salomon), poëte allemand, né à Straupitz, en Silésie, 1784-1852, fut instituteur en Russie, professeur de philosophie, de littérature allemande et d'histoire à Saint-Pétersbourg, puis vint s'établir à Berlin. Poëte fécond, il a souvent réussi dans ses compositions dramatiques, tragédies, drames, comédies; il les a réunies en 18 vol. Il savait émouvoir et exprimait avec énergie les sentiments d'une profonde passion. Ses *Contes* eurent moins de succès.

Rauraci, peuple de la Germanie Ire; ils habitaient une partie du Sundgau et du canton de Bâle actuels. Leurs principales villes étaient *Augusta Rauracorum*, auj. *Augst*, fondée par Auguste, et *Basilia*, Bâle.

Rauwolf (Léonard), en latin *Dasylycus* (rude loup), voyageur et botaniste allemand, né à Augsbourg, mort en 1596, fils d'un négociant, étudia la médecine en France et en Allemagne, se prit d'une grande passion pour la botanique, et parcourut plusieurs contrées pour herboriser; il alla même jusqu'en Orient, visita la Turquie d'Asie, les bassins de l'Euphrate et du Tigre, la Palestine, la Phénicie. Il donna une *Description exacte de son voyage*, en dialecte souabe, 3 parties in-4°, imprimées à Lavingen, 1582; on y a joint une 4e partie en 1583; celle-ci est surtout très-précieuse pour l'histoire de la botanique.

Rauzan, bourg de l'arr. et à 26 kil. de Libourne (Gironde); 1,075 hab. Grotte de stalactites, ruines d'un château du XIVe siècle; comm. de vins.

Ravaillac (François), né à Angoulême en 1578, fut tour à tour clerc, valet de chambre, maître d'école et solliciteur de procès dans sa ville natale; vint à Paris, prit l'habit de frère convers dans l'ordre des feuillants, dont il fut bientôt expulsé comme visionnaire. De retour à Angoulême, excité par des fanatiques, qui prétendaient que Henri IV allait faire la guerre au pape, il forma l'exécrable projet de l'assassiner, et l'exécuta le 14 mai 1610. Arrêté sur-le-champ, il refusa constamment de nommer ses complices; et, le 27 du même mois, il fut tenaillé et écartelé.

Ravei ou **Ravy**, l'*Hydraotes* des anciens, riv. de l'Hindoustan, une des cinq branches du Pendjâb, sort de l'Himalaya, coule au S. O. et se jette dans le Tchennab. Cours de 700 kil.

Ravello, v. d'Italie (Principauté Citérieure), à 14 kil. O. de Salerne; 1,600 hab. Evêché. On remarque, dans l'église de Saint-Pantaléon, une magnifique chaire en mosaïque.

Ravenne, v. du roy. d'Italie, qui faisait naguère partie des Etats de l'Eglise, ch.-l. de la province de son nom, à 346 kil. N. E. de Rome, sur le Montone, à 6 kil. de son embouchure dans l'Adriatique. Elle est maintenant entourée de marais. Archevêché; 58,000 hab. Entourée de vieux remparts, cette ville est d'un aspect sombre; ses rues sont étroites, et ses maisons très-anciennes. On y remarque cependant sa cathédrale, quelques belles églises, entre autres celles des franciscains, où est le tombeau de Dante, et Sainte-Marie de la Rotonde, tombeau de Théodoric, roi des Ostrogoths, les ruines du palais de ce prince, la Porte d'or, etc. Quelques fabriques de soieries. — Ravenne fut, dit-on, fondée par les Thessaliens, ou, selon quelques-uns, par

les Sabins; elle fut prise par les Romains, 234 av. J. C. Elle devint importante sous les empereurs à cause de son port magnifique, qui pouvait contenir un grand nombre de vaisseaux de guerre. En 404 ap. J. C., Honorius en fit la capitale de l'empire d'Occident. Résidence d'Odoacre, roi des Hérules, et de Théodoric, roi des Ostrogoths. elle devint, 568, la capitale de l'exarchat de Ravenne (V. ce mot). Prise par Astolfe, roi des Lombards, en 752, deux ans après, elle lui fut enlevée par Pepin le Bref, qui en fit don au saint-siége. Pendant le moyen âge, Ravenne recouvra quelque temps sa liberté, puis tomba au pouvoir des Bolonais, et, en 1440, de Venise, qui la restitua au pape en 1509, après la bataille d'Agnadel, gagnée par Louis XII sur les Vénitiens. En 1512, les Français, commandés par Gaston de Foix, y remportèrent une brillante victoire sur les Espagnols, mais le jeune héros y fut tué. La prov. de Ravenne a 1,922 kil. carrés et 221,000 hab.

Ravenne (Exarchat de). Cette province, qui renfermait la plus grande partie de l'Italie, soumise aux empereurs d'Orient depuis la chute de l'empire d'Occident et l'expulsion des Goths par Narsès, général de Justinien Ier, comprenait le S. de la Vénétie, l'E. de l'Emilie et la Flaminie; elle s'étendait, du N. au S., entre l'Apennin et l'Adriatique. Ravenne en était la capitale; les autres villes remarquables étaient Padoue, Adria, Bologne, Ferrare et les cinq villes de la Pentapole (V. ce mot). — L'exarchat était gouverné, au nom de l'empereur d'Orient, par un exarque, espèce de vice-roi dont le pouvoir s'étendait sur toute la péninsule italique, sans même en excepter Rome, alors déchue de toute son importance politique. L'exarchat dura depuis 568 ap. J. C., jusqu'en 752, époque où il fut détruit par Astolfe, roi des Lombards, après avoir duré 184 ans sous 18 exarques.

Ravenne (Jean **Malpaghino de**), né vers 1350, dans les environs de Ravenne, mort en 1420, fut le disciple de Pétrarque et l'un des restaurateurs des lettres en Italie. Il ouvrit à Bellune, à Udine et à Florence, des écoles célèbres où se formèrent une foule de savants. C'est à tort qu'on lui a attribué les ouvrages d'un autre Jean de Ravenne, dont il existe plusieurs manuscrits dans les bibliothèques de Rome, de Paris et d'Oxford.

Ravenne (L'anonyme de). On désigne ainsi l'auteur d'un *Traité de géographie*, découvert à Ravenne et publié par D. Porcheron, 1688. On croit qu'il a été écrit au VIIe s.

Ravensberg, anc. comté d'Allemagne (Westphalie), qui appartint à la maison de Juliers et qui fut cédé à l'électeur de Brandebourg, en 1666. Il fait partie de la régence de Minden; 90,000 hab.; ch.-l, *Bielefeld*, à 62 kil. de Munster; 6,700 hab. Fabriques de toiles, blanchisseries. Autrefois ville hanséatique.

Ravensburg, v. du roy. de Würtemberg (cercle du Danube), à 80 kil. S. O. d'Ulm; 4,500 hab. Tissus, bonneterie, papeterie; ruines d'un château des Guelfes, dans les environs.

Ravenstein ou **Ravestein,** v. des Pays-Bas (Brabant), à 27 kil. N. E. de Bois-le-Duc, sur la Meuse; 1,800 hab. Elle a été jadis le ch.-l. d'une petite seigneurie, annexée, en 1397, au comté de Clèves; en 1624, elle fut cédée aux princes palatins de Neubourg par le traité de Düsseldorf, et fut définitivement comprise dans la Hollande par le traité de Lunéville. 1801.

Ravesteyn (Jean **van**), peintre hollandais, né à la Haye, 1572-1657, excella à peindre le portrait. Les connaisseurs le placent au premier rang; les grands musées de l'Europe possèdent ses œuvres; mais l'on admire surtout les quatre vastes tableaux qui décorent l'hôtel de ville de La Haye. — Son fils, *Arnaud*, né à La Haye, 1615-1667, eut aussi beaucoup de succès comme peintre de portraits.

Ravesteyn (Nicolas), peintre hollandais, parent des précédents, né à Bommel, 1661-1750, fils lui-même d'un bon peintre nommé *Henri*, a laissé de beaux portraits, et peignit aussi l'histoire avec talent. On admire de lui: *les Quatre parties du monde*.

Ravez (Simon), homme politique, né à Rive-de-Gier, 1770-1849, fils d'un artisan, avocat à Lyon, combattit contre les troupes de la Convention, et se réfugia à Bordeaux. En 1814, il fut l'un des premiers à se déclarer pour les Bourbons; en 1815, il refusa de défendre les frères Faucher, dont il avait été l'ami. Député de la Gironde en 1816, il soutint d'abord le ministère Decazes, puis attaqua sa politique, lorsqu'il devint président de la Chambre, en 1819. Il fut premier président à la cour royale de Bordeaux, 1824, conseiller d'Etat en service extraordinaire, 1828, pair de France, 1829. Il ne reparut sur la scène politique qu'en 1848, et fut membre de l'Assemblée législative, 1849.

Ravignan (Gustave - François - Xavier **Lacroix de**), prédicateur célèbre, né à Bayonne, 1795-1858. Issu d'une famille noble de l'Armagnac, il se livra d'abord à l'étude du droit, fut volontaire royal en 1815, et nommé lieutenant par le duc d'Angoulême. Il reprit ses études, et se distingua comme avocat, et ensuite comme substitut du procureur du roi; abandonnant tout à coup le barreau, à l'âge de 27 ans, il entra au séminaire d'Issy, puis au noviciat des jésuites à Montrouge, où il resta six ans; reçut la prêtrise à 33 ans, et s'adonna dès lors à la prédication, où il obtint les plus brillants succès. Ses *Conférences*, prêchées à Notre-Dame de Paris, attirèrent une foule d'auditeurs enthousiastes. On a de lui: *Entretiens spirituels; Histoire apologétique de Clément XIII et Clément XIV*, 2 vol. in-8°; *de l'Existence et de l'Institut des jésuites*, et *l'Oraison funèbre de M. de Quélen*. Ses *Conférences* ont été publiées en 4 vol. in-8°. — V. Poujoulat, *le Père de Ravignan, sa vie et ses œuvres*, et le P. de Ponlevoy, *Vie de Ravignan*, 2 vol.

Ravisius Textor (Jean **Tixier de Ravisi**, en latin), savant français, né à Saint-Saulge (Nièvre), 1480-1524. D'abord professeur au collége de Navarre, il devint recteur de l'Université de Paris, en 1520. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages classiques, entre autres: *Specimen epithetorum*, Paris, 1518, in-4°; *de Prosodia libri IV; Officina, vel naturæ historia*, etc., 1522; *de memorabilibus et claris mulieribus*, etc., 1521, in-fol.; *Epistolæ, dialogi et epigrammata*.

Ravlenghien (François). V. Rapheleng.

Ravrio (Antoine-André), ciseleur français, né à Paris, 1759-1814, perfectionna l'art de fabriquer les bronzes dorés. Il fonda, par testament, un prix de 3,000 francs pour l'inventeur d'un moyen de dorer les bronzes sans employer le mercure; ce prix fut gagné par Darcet, fils du célèbre chimiste de ce nom, 1818.

Ravy. V. Ravel.

Rawics ou **Rawitsch,** v. de Prusse (Posen), à 102 kil. S. de Posen; 10,000 hab. Fondée par les réfugiés allemands après la guerre de Trente ans, brûlée en 1707 et 1802.

Rawlinson (Richard), savant antiquaire anglais, né à Londres, 1690-1755, fonda une chaire d'anglo-saxon dans l'université d'Oxford, et légua, par testament, à cette université, ses manuscrits, ses médailles et sa bibliothèque. Il est l'auteur de *the English topographer*, 1720; il a réuni de riches matériaux pour la continuation de l'*Athenæ Oxonienses*, de Wood. On lui doit, en outre, une *Histoire d'Oxford*, et plusieurs autres livres sur l'histoire et les antiquités de l'Angleterre.

Ray ou **Wray** (John), en latin *Raius*, naturaliste anglais, né dans le comté d'Essex, 1628-1705, fit ses études au collége de la Trinité, à Cambridge, et y fut nommé, à 23 ans, professeur de grec, puis, successivement, d'humanités et de mathématiques. Il entra dans les ordres en 1660; mais, appartenant à la secte presbytérienne, il refusa d'adhérer à l'acte d'uniformité en 1662; quitta l'Université, et fit, avec le jeune François Willoughby, son élève, des voyages scientifiques en Angleterre, en France, en Allemagne, en Italie, où il recueillit d'importants matériaux pour la zoologie et la botanique, objets principaux de ses études. On lui doit de nombreux ouvrages sur ces deux sciences: *Catalogue des plantes des environs de Cambridge*, 1660; *Methodus plantarum nova*, Londres, 1682; *Historia plantarum generalis*, 3 vol. in-fol., 1686-1688-1704; *Synopsis methodica animalium, quadrupedum et serpentini generis*, 1693, in-8°; *Dissertatio de variis plantarum methodis*, 1696, etc. Ray est un des savants qui ont fait faire le plus de progrès aux sciences naturelles.

Rayas ou **Raïas**; ce mot, qui en arabe signifie *troupeau*, est un nom injurieux que les mahométans donnent aux chrétiens, et surtout aux Grecs qui habitent la Turquie, et qui, autrefois, avaient à subir toutes sortes d'avanies et de mauvais traitements de la part des Turcs. Sous l'influence de la France et de l'Angleterre, leur sort s'est amélioré en 1855 et 1856.

Raymond d'Agiles. V. Agiles.

Raymond (Saint), né en 1175 au château de Penafort (Catalogne), mort centenaire en 1275. Issu d'une famille illustre, il étudia avec tant d'ardeur et fit de si rapides progrès dans les sciences, qu'à 20 ans il occupa une chaire de philosophie. A l'âge de 47 ans, en 1222,

il entra dans l'ordre des dominicains et en devint général 6 ans après. Il compila un *Recueil de Décrétales*, Mayence, 1473, in-fol. On lui doit une *Somme des cas de conscience*, Lyon, in-fol., 1728. Il a été canonisé en 1601. Fête, le 23 janvier.

Raymond, comtes de Toulouse.

Raymond Iᵉʳ mourut en 864 ou 865.

Raymond II régna de 919 à 923.

Raymond III ou **Raymond Pons,** battit les Hongrois en 924 et étendit ses domaines de la Loire aux Pyrénées. Il mourut en 950.

Raymond IV, dit *Raymond de Saint-Gilles*, comte de Toulouse, duc de Narbonne et marquis de Provence, né vers 1042, mort en 1105, succéda à son frère Guillaume IV en 1088. Il fut un des chefs de la première croisade, 1096, et un des compétiteurs au trône de Jérusalem après la prise de cette ville. A la mort de Godefroy de Bouillon, il refusa la couronne et mourut en Syrie, près de Tripoli, laissant le comté de Toulouse à Bertrand, son fils aîné, qui mourut 3 ans après.

Raymond V, comte de Toulouse, petit-fils du précédent, né en 1134, mort en 1194, épousa Constance, fille du roi Louis le Gros, et la répudia. Attaqué par Henri II, roi d'Angleterre, et Alphonse II, roi d'Aragon, il sortit vainqueur de cette double lutte et conquit la ville de Nîmes. Ami des lettres, il protégea les troubadours.

Raymond VI, comte de Toulouse, né en 1156, mort en 1222, prit parti pour les albigeois, et fut excommunié par le pape Innocent III, après l'assassinat du légat Pierre de Castelnau, dont on l'accusa d'être l'auteur, 1208. Le pape fit prêcher une croisade contre lui; vaincu par Simon de Montfort, qui en était le chef, il fut quelque temps dépouillé de ses Etats; alors il appela à son secours Pierre III d'Aragon, qui fut tué à la sanglante bataille de Muret, 1213. Mais, cinq ans après, Raymond, rappelé par ses anciens sujets, attaqua à son tour Montfort, qui fut tué devant Toulouse; Raymond rentra en possession d'une partie de ses domaines, et s'y maintint jusqu'à sa mort, malgré les attaques d'Amaury de Montfort, fils de Simon.

Raymond VII, fils du précédent, dernier comte de Toulouse, né à Beaucaire, 1197, mort en 1249, eut à lutter comme son père contre Amaury de Montfort, en triompha et le contraignit à traiter avec lui, 1224. Mais il eut l'imprudence d'entrer dans la ligue des seigneurs féodaux contre Blanche de Castille, régente du royaume; vaincu, il fut réduit à subir les conditions humiliantes du traité de Paris, 1229, et mourut à Millau, laissant à Jeanne, sa fille unique, épouse d'Alphonse, comte de Poitiers, frère de Louis IX, ses Etats, qui, à la mort d'Alphonse, furent réunis à la couronne de France.

Raymond (Pierre), émailleur limousin du XVIᵉ siècle, a laissé des émaux remarquables, produisit beaucoup, et fit les enluminures de plusieurs manuscrits précieux.

Raymond (Michel-Joachim-Marie), général français, né à Sérignac (Tarn), 1755-1798, partit en 1775 pour les Indes orientales, fut aide de camp de Bussy, et obtint la faveur du roi du Dekkan, Nizam-Ali, dont il disciplina l'armée à l'européenne. Il usa de son crédit pour établir la prépondérance des Français dans cette partie de l'Hindoustan, et contre-balancer l'influence anglaise par une alliance avec Tippoo-Saëb, sultan de Mysore. Il allait réaliser cette coalition, lorsqu'il mourut subitement. On soupçonna un empoisonnement.

Raymond (Jean-Michel), chimiste, né à Saint-Vallier (Drôme), 1766-1837, fonda un établissement pour le blanchiment des toiles, fut successivement préparateur de chimie à l'Ecole polytechnique, professeur à l'Ecole centrale de l'Ardèche, 1802, puis à Lyon. Il obtint en 1812 un prix de 8,000 fr. pour la découverte d'une couleur dite *bleu Raymond*.

Raymond-Bérenger, comte de Barcelone, hérita du royaume d'Aragon par son mariage avec Pétronille, fille de Ramire II, dernier roi de la dynastie de Navarre, auquel il succéda en 1137, et, à dater de cette époque, le nom de Catalogne remplaça celui de comté de Barcelone. Raymond gouverna glorieusement ses Etats, et prépara la grandeur du royaume d'Aragon.

Raymond de Sébonde. V. Sébonde.

Raymond du Puy. V. Puy.

Raymond Lulle. V. Lulle.

Raynal (Guillaume-Thomas-François, dit l'abbé), né à Saint-Geniez (Aveyron), 1713-1796. Elevé chez les jésuites, il reçut les ordres, eut quelques succès comme prédicateur et fut attaché à la paroisse de Saint-Sulpice; puis, renonçant à l'état ecclésiastique, il se fit homme de lettres et entra dans la rédaction du *Mercure de France*. Dès lors, il se lia intimement avec les philosophes et surtout avec Diderot, qui fut un de ses collaborateurs pour l'*Histoire philosophique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, son principal ouvrage, qui parut à Amsterdam, 1770, 4 vol. in-8°, et a été depuis souvent réimprimé. Ce livre, malgré ses défauts, l'emphase, la boursouflure de son style et ses déclamations politiques et antireligieuses, obtint un grand succès de scandale à son apparition; il fut mis à l'index et brûlé par arrêt du parlement. L'auteur fut obligé de s'expatrier en 1781, et ne rentra en France qu'en 1788, à l'époque de la convocation des Etats-généraux. Nommé député à Marseille, il n'accepta pas, à cause de son âge. Eclairé par la tendance démagogique des événements, il s'abstint de prendre part aux excès de la Révolution, et écrivit même, en déc. 1790, une *Lettre à l'Assemblée nationale*, vive critique des actes et des tendances de l'Assemblée. Nommé membre de l'Institut en 1796, il mourut à Chaillot, à 83 ans. On a encore de lui plusieurs autres ouvrages médiocres : *Histoire du stathoudérat*, Paris, 1748; *Histoire du parlement d'Angleterre*, 1748; *Histoire du divorce de Henri VIII*, 1763; *Mémoires politiques de l'Europe*, 1772, etc., etc.

Raynaud (Théophile **Rainaudo,** en français), jésuite italien, né à Sospello, près de Nice, 1583-1663, fut professeur, confesseur du prince Maurice de Savoie, eut des démêlés avec Richelieu pour avoir défendu le P. Monod, fut plusieurs fois enfermé, fut un champion zélé du saint-siége et mourut à Lyon. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages, qui furent bien accueillis, et dont plusieurs furent mis à l'index; citons : *Theologia naturalis; de Incorruptione cadaverum*, 1645; *Heteroclita spiritualia* (curieux), 1646; *Vitæ ac mortis humanæ Terminalia*, 1646; *Erotemata de malis ac bonis libris*, 1650; *Scapulare Marianum*, 1654; etc. Ses *Œuvres* forment 20 vol. in-fol., Lyon, 1665-1669.

Rayneval (Joseph-Mathias **Gérard de**), diplomate et publiciste, né à Massevaux (Haut-Rhin), 1746-1812. D'une famille parlementaire d'Alsace, il fut pendant 20 ans *premier commis* au ministère des affaires étrangères, et prit, comme plénipotentiaire, une grande part au traité de commerce conclu avec l'Angleterre en 1786. On lui doit : *Institutions du droit de la nature et des gens*, Paris, 1803 et 1832, 2 vol. in-8°, ouvrage qui fait autorité dans la matière; *de la Liberté des mers*, 1811, 2 vol. in-8°.

Rayneval (François-Maximilien **Gérard de**), fils du précédent, né à Versailles, 1778-1836, fut secrétaire d'ambassade à Lisbonne et à Saint-Pétersbourg, et accompagna Caulaincourt, duc de Vicence, aux congrès de Dresde, 1813, et de Châtillon, 1814. Après la Restauration, il fut nommé premier secrétaire d'ambassade et consul général à Londres, et en 1820 sous-secrétaire d'Etat aux affaires étrangères; puis fut successivement ambassadeur à Berlin, en Suisse, à Vienne et à Madrid. Après s'être distingué par ses talents diplomatiques dans ces divers postes, il reçut le titre de comte et celui de pair de France.

Rayneval (Alphonse **Gérard de**), diplomate, fils du précédent, né à Paris, 1813-1858, fut chef du cabinet du comte Molé en 1836, puis fut secrétaire d'ambassade à Rome et en Russie. Il représenta le gouvernement français à Naples en 1848, à Rome et à Gaëte en 1849, et montra beaucoup d'habileté. Le prince Louis-Napoléon le nomma ambassadeur en 1851. Il contribua à la réforme administrative des Etats de l'Eglise et fut nommé ambassadeur à Saint-Pétersbourg, 1857.

Raynouard (François-Juste-Marie), poëte et littérateur, né à Brignoles (Var), 1761-1836. Il fut longtemps avocat au parlement d'Aix, et fut nommé en 1791 député suppléant à l'Assemblée législative. Arrêté pour son opposition aux actes du 31 mai 1793, il ne fut rendu à la liberté que par la chute de Robespierre. Il se fixa alors à Paris et y donna en 1805 la tragédie des *Templiers*, qui obtint un grand succès et fut bientôt suivie des *Etats de Blois*, qui furent moins bien accueillis du public. Nommé membre de l'Académie française en 1807, il en devint secrétaire perpétuel en 1817. Député du Var au Corps législatif en 1813, il rédigea avec Flaugergues le fameux rapport sur l'état de la France qui présagea la chute de Napoléon. Outre ses tragédies, on a de lui : *Monuments relatifs à la condamnation des Templiers*, 1813; *Choix de poésies originales des troubadours*, 1816-1821, 6 vol. in-8°; *Histoire du droit mu-*

nicipal en France, 1829, 2 vol. in-8°; et des recherches philologiques sur la langue romane comparée aux autres langues de l'Europe latine, ouvrages qui dénotent de profondes études et auxquels il dut son admission à l'Académie des inscriptions, en 1816. Son *Lexique roman* a été achevé par M. J. Paquet, 6 vol. in-8°.

Raz (Le), *Calbium promontorium* ou *Gobæum*, cap de France, sur l'océan Atlantique, à l'extrémité occidentale du département du Finistère, à 17 kil. de Pont-Croix, en face de l'île de Sein; navigation dangereuse.

Razelm, *Halmyris*, lac de la Turquie d'Europe (Roumélie), près de l'embouchure du Danube, communique par ce fleuve avec la mer Noire; 60 kil. sur 50.

Razès (Le). anc. petit pays de France (bas Languedoc), avait Limoux pour ch.-l. Il fait maintenant partie des départements de l'Aude et des Pyrénées-Orientales. — Le comté de Razès fut donné, par Charles le Chauve, en 871, à Bernard, comte de Toulouse, passa ensuite aux comtes de Carcassonne, puis à Simon de Montfort, et fut réuni à la couronne de France en 1258.

Razi ou **Rhazès** (Mohamed-Abou-Bekr-Ebn-Zakaria Al), célèbre médecin arabe, né, vers 850, à Ray ou Rizi, l'anc. Ragès, dans l'Irak-Arabi, mort vers 923. après avoir voyagé en Syrie, en Egypte et en Espagne, il devint médecin de l'hôpital de Bagdad. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages estimés qui ont longtemps fait autorité dans l'art médical, même en Europe, entre autres: *el Ilhawi seu continens*, Brescia, 1486, 2 vol. in-fol.; *ad Almansorem libri decem*, Venise, 1510, in-fol.; *de Pestilentia*, où il traite de la petite vérole et de la rougeole, ouvrage très-estimé, publié en latin avec le texte arabe, par Channing, Londres, 1766, in-fol.

Razzi (Giovanni-Antonio), dit le **Sodoma**, peintre de l'école de Sienne, né à Vercelli, 1479-1554. Il acheva, à Chiusuri, près de Sienne, en vingt-six tableaux, la *Vie de saint Benoît*, commencée par Luca Signorelli; puis peignit, pour les olivétains, la *Multiplication des pains et des poissons*. A Rome, il composa des fresques, offrit à Léon X une *Lucrèce*, et, de retour à Sienne, peignit le *Christ battu de verges*, qui passe pour son chef-d'œuvre, puis un grand nombre de fresques, dont plusieurs sont admirées. Ses tableaux à l'huile sont nombreux à Florence, à Rome, à Vienne, à Berlin, etc.

Ré ou **Rhé** (Ile de), *Cracina*, *Rea*, *Reacus*, île de France, dans l'océan Atlantique, à 4 kil. de la côte, et à 20 kil. de la Rochelle (Charente-Inférieure). Elle a 32 kil. sur 7; 18,000 hab. Elle forme deux cantons qui ont pour ch.-l. *Saint-Martin* et *Ars*; elle est défendue par quatre forts. Le sol est sablonneux et peu fertile. — Longtemps soumise aux Anglais, et réunie à la couronne de France par Charles VII, elle fut vainement attaquée, en 1627, par les Anglais, qui voulaient secourir la Rochelle, assiégée par Richelieu.

Reading, v. d'Angleterre, ch.-l. du comté de Berks, au confluent du Kennet et de la Tamise, à 64 kil. O. de Londres; 32,000 hab. Elle est très-commerçante; gaze, rubans, velours, toiles à voile, épingles. Ville très-ancienne; ruines d'une célèbre abbaye. Au XIIIe et au XVe s., Reading fut le siége de plusieurs parlements. Patrie de Laud, archevêque de Cantorbéry et premier ministre sous Charles Ier.

Reading, v. des Etats-Unis (Pennsylvanie), à 80 kil. N. O. de Philadelphie, sur le Schuylkill, fondée en 1748; 34,000 hab.

Réal (Guillaume-André), né à Grenoble, 1752-1832; avocat distingué dans sa ville natale, il fut élu député de l'Isère à la Convention, et vota pour l'appel au peuple dans le jugement de Louis XVI; mais, lorsque l'arrêt de mort fut prononcé, il vota contre tout sursis à l'exécution. Il s'occupa principalement de finances, et remplit plusieurs missions importantes à Lyon, à Toulon, à Aix et à Marseille, où il comprima des mouvements séditieux. En 1796, fit partie du Conseil des Cinq-Cents, et rédigea, sur le régime hypothécaire, un projet qui fut converti en loi. Juge au tribunal d'appel de Grenoble, en 1801, il devint, en 1812, président de cette chambre, donna sa démission en 1815, et vécut depuis dans la retraite.

Réal (Pierre-François, comte), né vers 1757, à Chatou, près de Paris, mort en 1834. Procureur au Châtelet, en 1789, il se lia avec Danton, fut nommé substitut du procureur de la commune de Paris, puis accusateur public au tribunal révolutionnaire du 17 août. Ennemi des Girondins, il s'opposa cependant aux fureurs du parti jacobin, et fut emprisonné au Luxembourg, après la ruine de Danton. Il ne fut rendu à la liberté qu'au 9 thermidor. Voué dès lors au rôle de défenseur officieux près des tribunaux, il rédigea plusieurs journaux de l'opposition. Au 18 brumaire, il seconda le coup d'Etat de Bonaparte, qui l'appela au conseil d'Etat; adjoint au ministère de la police, il découvrit, en 1804, le complot de Georges Cadoudal et de ses complices. Il fut l'un des quatre conseillers chargés de la police de l'Empire, et nommé comte en 1808; il eut toute la confiance de Napoléon. Préfet de police pendant les Cent-Jours, il fut proscrit à la deuxième Restauration, et ne rentra en France qu'en 1818. On a de lui quelques brochures politiques.

Réal, monnaie de billon en Espagne, de la valeur de 27 centimes, un peu plus d'un quart de franc; 20 réaux valent 5 fr. 40 cent. Il y a en outre le réal d'argent, d'une valeur double du premier, soit 54 cent.

Realéjo, v. du Nicaragua, sur l'océan Pacifique, et à l'embouchure d'une riv. du même nom. Port sûr et commode, à 70 kil. N.O. de Léon. Chantiers de construction.

Réalistes, nom d'une secte scolastique opposée à celle des *Nominaux;* ils prétendaient que les idées générales de temps, d'espace, etc., offrent une réalité indépendante des objets, et subsistante par elle-même; les nominaux, au contraire, ne voyaient dans ces idées que des notions abstraites, des noms, et rien de plus; mais, comme ils semblaient réduire ainsi le dogme de la Trinité à une simple conception de notre esprit, ils furent condamnés comme hérétiques, ainsi que Jean Roscelin, leur chef, et le fameux Abailard, son disciple, par les conciles de Soissons, 1092, 1121, et de Sens, 1140. Le réalisme ne compte, depuis longtemps, qu'un petit nombre de partisans, tandis que le nominalisme a eu, plus récemment, de zélés et savants défenseurs dans Hobbes, Condillac, Dugald Stewart, etc.

Réalmont, *Regalis mons*, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. S. E. d'Albi (Tarn), ancienne prévôté; 2,758 hab. Commerce de grains, vins; fabriques de draps. Jolies promenades aux environs.

Réalville, *Regalis villa*, bourg de l'arr. et à 16 kil. N. E. de Montauban (Tarn-et-Garonne), sur l'Aveyron; 1,800 hab. Minoterie; commerce de grains, vins.

Reate, anc. v. d'Italie, sur le Vélinus, dans le pays des Sabins, dont elle devint la capitale. Dans le voisinage était *Reatina Tempe*, vallée délicieuse, villa favorite de Vespasien et de Titus. Ces deux princes y résidaient pendant l'été, et y moururent l'un et l'autre.—Auj. *Rieti*.

Réaumur (René-Antoine **Ferchault de**), célèbre physicien et naturaliste français, né à La Rochelle, 1683-1757. Après d'excellents travaux sur l'histoire naturelle et la physique générale, il vint à Paris en 1703, et fut reçu à l'Académie des sciences en 1708. Un de ses principaux ouvrages est: *Sidérotachosie ou l'Art de convertir le fer forgé en acier, et l'Art d'adoucir le fer fondu et d'en faire des ouvrages aussi finis qu'en fer forgé*, 1722, in-4°. Son plus beau titre à la gloire, c'est l'ouvrage, encore aujourd'hui classique, intitulé, *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes*, Amsterdam, 1737-1748, 6 vol. in-4°. Réaumur est surtout connu des gens du monde par le thermomètre qui porte son nom, divisé en 80 degrés qui marquent les points intermédiaires de la température depuis la congélation de l'eau jusqu'à son ébullition. On se sert plus généralement, aujourd'hui, du thermomètre centigrade ou de Celsius, divisé en 100 parties ou degrés, et qui, par cela même, permet de déterminer avec plus de précision la température. Réaumur, surnommé le *Pline du* XVIIIe *siècle*, mourut, à l'âge de 74 ans, d'une chute de cheval, à sa terre de la Bermondière (Sarthe). Le recueil de l'Académie des sciences renferme beaucoup de mémoires importants de Réaumur.

Réaux (Tallemant des). V. Tallemant.

Rebais, ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. N. E. de Coulommiers (Seine-et-Marne); 1,081 hab. Anc. abbaye de bénédictins.

Rebec, anc. instrument de musique, à 3 cordes, avec archet.

Rebec ou **Rebecco**, village à 18 kil. N. O. de Mantoue (Italie), où les Français furent battus par les Impériaux, en 1524; Bayard y fut blessé mortellement.

Rebecca, fille de Bathuel, fut unie en mariage à Isaac, fils d'Abraham. Elle en eut deux fils, Esaü et Jacob. Rébecca, qui préférait ce dernier à son frère, attira sur lui, par une ruse, la bénédiction d'Isaac au préjudice d'Esaü, son aîné.

Rebecq-Rognon, comm. rurale du Brabant (Belgique), à 18 kil. de Nivelles. Grès à paver; fil à dentelles; 3,060 hab.

Rebecque (Constant de). V. Constant (Benjamin).

Rebecqui (François Trophime), conventionnel français, né vers 1760, à Marseille, mort en 1794. D'un caractère très-exalté, il prit une part active aux troubles de la Révolution, et fut tour à tour membre du directoire des Bouches-du-Rhône, commissaire civil à Avignon, et député à la Convention nationale, où il vota la mort de Louis XVI, mais avec appel au peuple. Il eut le courage de dénoncer Robespierre comme aspirant à la tyrannie, et donna sa démission. Proscrit comme *girondin*, il se sauva à Marseille; mais, ayant appris la mort de presque tous ses amis politiques, il ne voulut pas leur survivre, et se précipita dans la mer, où il périt à l'âge de 34 ans.

Rebel (François), musicien français, fils d'un compositeur du même nom, né à Paris, 1701-1775. Il s'associa avec Francœur, célèbre violoniste comme lui, et ils composèrent ensemble plusieurs opéras qui eurent du succès : *Pyrame et Thisbé* (1726), *Tarsis et Zélie* (1728), *Scanderberg* (1735), etc. Il fut administrateur général de l'Opéra, de 1772 à 1775.

Rebentisch (Jean-Frédéric), botaniste allemand, né à Landsberg (Prusse), 1772-1810. Il exerça la médecine et publia : *Prodromus floræ Neomarchicæ secundum systema proprium*, etc., Berlin, 1804, 1 vol. in-8°, qui contient la description de plusieurs nouvelles espèces de cryptogames; *Index plantarum sponte nascentium*, Berlin, 1805, in-8°. Rebentisch prétendait avoir, en botanique, un système particulier, emprunté en grande partie à Linné, et qui n'avait rien de nouveau.

Rebolledo (Bernardino, comte de), poëte espagnol, né à Léon, 1597-1676. Il se distingua d'abord dans la carrière des armes, en Italie et dans les Pays-Bas. Chargé, en 1636, de porter des secours à l'empereur Ferdinand II, serré de près par les Suédois, il le délivra, et mérita l'estime de ce prince, qui le créa comte de l'empire et gouverneur du bas Palatinat. En 1649, le roi d'Espagne le nomma son ambassadeur en Danemark. C'est pendant les loisirs que lui laissaient ses fonctions diplomatiques, qu'il composa la plupart de ses poésies, qui se ressentent de la décadence de la littérature espagnole à l'époque où il écrivait. On a de lui : *Selvas militares y politicas*, Copenhague, 1652, in-8°; *Selvas danicas*, Copenhague, 1655, in-4°; *Selvas sagradas*, faible imitation des poésies sacrées, etc.; et *Amar despreciando riesgos*, *l'Amour brave les dangers*, tragi-comédie qui n'est pas sans mérite. La meilleure édition de ses *Œuvres* est celle de Madrid, 1778, 4 vol. in-8°.

Reboul (Henri-Paul-Irénée), administrateur et savant français, né à Pézenas, 1763-1839. Il s'adonna principalement à l'étude de la physique, de la chimie et de la minéralogie; lié avec Lavoisier, il le seconda dans ses savantes recherches; en 1788, il fut nommé correspondant de l'Académie des sciences. A l'époque de la Révolution, il devint un des administrateurs du département de l'Hérault, et c'est sur son rapport que fut décrété le premier musée national. Pendant la Terreur, il se réfugia en Espagne, puis à Gênes, où son pinceau lui procura des moyens d'existence. Après la première conquête de l'Italie, Bonaparte le nomma administrateur de la Lombardie, puis agent général de la République romaine. Après la Restauration, il ne s'occupa plus que des sciences. On a de lui : *Essai d'analyse politique sur la Révolution française et la Charte de* 1830, Montpellier, 1831, in-8°; *Essai de géologie descriptive et historique*, Paris, 1835, in-8°; *Géologie de la période quaternaire et introduction à l'histoire ancienne*, Paris, 1833, in-8°; enfin, de nombreux articles sur la géologie dans les *Annales des sciences naturelles*, dans le *Bulletin de la Société de géographie*, etc., etc.

Reboulet (Simon), historien français, né à Avignon, 1687-1752. Il fit quelque temps partie de la société des jésuites, qu'il quitta au bout de quatre ans pour se faire avocat. On a de lui : *Mémoires du chevalier de Forbin*, 2 v. in-12, rédigés sur les manuscrits de ce marin célèbre; *Histoire du règne de Louis XIV*, Avignon, 1742-44, 3 vol. in-4°; *Histoire de Clément XI*, Avignon, 2 vol. in-4°. Tous ces ouvrages ne s'élèvent guère au-dessus de la médiocrité.

Récamier (Joseph-Claude-Anthelme), médecin français, né à Rochefort (Ain), 1774-1852. Il fit ses premières études médicales à l'hôpital de Bourg, qui comptait alors parmi ses élèves l'illustre Bichat. Atteint par la réquisition, il se fit attacher comme chirurgien auxiliaire à l'armée des Alpes, et assista au siége de la ville de Lyon, révoltée contre la Convention; puis prit du service dans la marine militaire à Toulon. Rentré dans sa famille, en 1796, il suivit les cours de l'Ecole de santé de Paris, y remporta plusieurs prix et soutint avec éclat sa thèse de docteur en 1799. Nommé médecin de l'Hôtel-Dieu en 1806, il occupa ce poste pendant 40 ans. Nommé membre de l'Académie de médecine à sa création (1820), il devint professeur à la Faculté de médecine et au Collége de France. La révolution de 1830 mit fin à son double enseignement et il devint démissionnaire par refus de serment. Il n'en exerça pas moins la médecine avec succès et augmenta sa réputation par des cures souvent heureuses. C'était un beau parleur qui étonnait ses auditeurs par l'audace de ses théories. On lui doit : *Recherches sur le traitement du cancer*, 1829; *du Choléra-morbus*, 1832.

Récamier (Jeanne-Françoise-Julie-Adélaïde **Bernard**, Mme), née à Lyon, 1777, morte à Paris, 1849. Mariée, en 1793, à l'âge de 16 ans, à un riche banquier qui en avait 42, M. Jacques Récamier, elle ne donna jamais, par sa conduite, prise à la médisance, quoique sa beauté incomparable lui attirât une foule d'adorateurs. Sous le Directoire, le Consulat et l'Empire, ses salons devinrent le rendez-vous des hommes les plus distingués, Lucien Bonaparte, Bernadotte, Adrien et Matthieu de Montmorency, Moreau, etc.; elle eut pour amie intime Mme de Staël et partagea la disgrâce de cette femme célèbre; elle fut forcée de s'exiler par la police ombrageuse de Napoléon. Elle avait inspiré une vive passion au prince Auguste de Prusse, qui la pressait de divorcer. La mort subite de son mari la décida à repousser un amour qu'elle semblait partager. Elle ne revint à Paris qu'à la chute de l'Empire. En 1819, des revers de fortune l'obligèrent à se retirer à l'Abbaye-aux-Bois, où elle continua à être entourée des célébrités de l'époque. La longue amitié de Ballanche pour elle est devenue proverbiale; Chateaubriand resta jusqu'à sa mort, 1848, son ami le plus intime. Elle lui survécut peu et mourut du choléra en 1849. On a publié : *Souvenirs et correspondances tirés des papiers de Mme Récamier*, 2 v. in-8°.

Recanati, *Recinatum*, v. de la prov. de Macerata (Italie), sur une hauteur, près de l'embouchure de la Potenza, sur l'Adriatique, à 8 kil. S. O. de Lorette et 20 kil. d'Ancône; 8,000 hab. Ancien évêché réuni à celui de Lorette au XVIe siècle. Bel aqueduc aux environs.

Récarède Ier, *le Catholique*, roi des Wisigoths d'Espagne (586-601). Le fait le plus important de son règne fut la conversion des Wisigoths au catholicisme, au 3e concile de Tolède, 587; cette innovation provoqua quelques soulèvements parmi ceux de ses sujets qui étaient attachés à l'arianisme, mais il les réprima avec modération. Il ne fut pas moins heureux contre ses ennemis du dehors; battit, en 589, Boson, général des Burgondes, reprit Carcassonne et s'empara de la Septimanie. Il fut le premier roi des Wisigoths qui se fit couronner solennellement à Tolède, qu'il déclara *ville royale*.

Récarède II, roi des Wisigoths d'Espagne, succéda, en 620, à Sisebut, son père, et ne lui survécut que trois mois.

Receveur (François-Joseph-Xavier), prêtre et historien, né à Longeville (Doubs), 1800-1854, fit partie du ministère des affaires ecclésiastiques, 1824-1829, fut professeur de dogme, puis de morale à la Faculté de théologie, et doyen en 1850. On a de lui : *Accord de la foi avec la raison*, 1835, in-12; *Essai sur la nature de l'âme*, 1834; *Histoire de l'Eglise, depuis son établissement jusqu'au pontificat de Grégoire XVI*, 8 vol. in-8°; etc.

Récey-sur-Ource, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 27 kil. S. E. de Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or); 957 hab. Commerce de toiles, de tuiles, élève de mérinos.

Réchabites, secte juive ainsi nommée de *Réchab*, son fondateur, sous le règne de Jéhu. Ils prétendaient descendre de Jéthro, et suivre rigoureusement la loi de Moïse, s'abstenaient de boire du vin, vivaient sous des tentes, ne cultivaient pas la terre et ne possédaient rien en propre. Cette règle austère fut observée par eux pendant plus de 300 ans.

Réchicourt-le-Château, anc. ch.-l. de canton, et à 20 kil. S. O. de Sarrebourg (Lorraine); 973 hab. Ancien comté; ruines d'un château féodal auquel il doit son surnom.

Rechnitz, en hongrois, *Rohoncz*, v. de Hongrie (Eisenburg), à 12 kil. S. O. de Güntz; 5,800 hab. Château princier des comtes de Bathiany.

Recht, v. de Perse, capit. du Ghilan, à 200 kil. N. E. de Téhéran, à 8 kil. de la mer Caspienne. Le port est à Enseli. Elle a 2 000 maisons et 20,000 hab. Fabriques de soieries et d'étoffes de coton; commerce actif avec Astrakan.

Reckem, v. de Belgique (Flandre occidentale), à 12 kil. S. O. de Courtray, sur la frontière de France; 2,200 hab. Bureaux de douanes aux hameaux de *Risquons-Tout* et de *Bronkaert*. Contrebande active de café, sucre et tabac.

Reckenitz, riv. d'Allemagne, affluent de la Baltique, entre le grand-duché de Mecklembourg-Schwerin et la régence prussienne de Stralsund; cours de 150 kil.

Reckheim, comm. rurale du Limbourg (Belgique), à 26 kil. de Tongres. Dépôt pour les mendiants des provinces de Liége et de Limbourg; 1,800 hab.

Recklinghausen, v. des États prussiens (Westphalie), à 48 kil. S. O. de Munster, sur la Lippe; 5,600 hab. — Fabriques de draps, brasseries, distilleries.

Récollets (*Recollecti, recueillis*), frères mineurs de l'ordre de Saint-François, franciscains réformés, qui s'établirent d'abord en Espagne, puis en Italie, et furent introduits en France, à Nevers, en 1592, et à Paris, en 1603. Les récollets avaient 168 couvents en France, en 1789, et fournissaient des missionnaires pour les Indes et des aumôniers pour les régiments.

Recommandation, acte par lequel on se plaçait sous la tutelle ou protection d'un homme puissant, sous sa *mainbournie* (sub mundeburdio). C'est l'une des causes de la féodalité.

Recorder (du mot anglais *record*, registre), magistrat chargé en Angleterre de veiller à l'observation des lois, dans les villes où siége une *court of record* (cour à registre). A Londres, il remplit les fonctions de juge de paix et publie les arrêts de la cour de justice.

Recteur. Ce mot désigna surtout le chef de l'ancienne Université de Paris. Il était élu par les membres de l'Université, dans la faculté des arts (lettres). Choisi d'abord pour un mois, il fut élu pour trois mois en 1278. Dans la procession d'inauguration, il était accompagné des procureurs des quatre nations de l'Université, des membres des quatre facultés. Il avait une robe d'écarlate violette, avec une ceinture de soie, et un ruban passé en baudrier de gauche à droite, d'où pendait une escarcelle en velours violet, avec un manteau d'hermine sur les épaules et un bonnet carré. Il avait droit de juridiction sur les membres et suppôts de l'Université, sur une partie des quartiers de la rive gauche de la Seine; on en appelait de ses sentences au parlement. Il devait visiter au moins une fois par mois tous les colléges de Paris. Il soutenait les droits de l'Université, haranguait les rois, et déployait surtout toute sa pompe à la foire du Landit. S'il mourait dans l'exercice de ses fonctions, on lui rendait les mêmes honneurs qu'aux princes du sang. —On nomme *recteurs*, dans l'Université moderne, les chefs des Académies; ils sont assistés d'inspecteurs et président le conseil académique. — On a encore appelé *recteurs* en Bretagne les prêtres que partout ailleurs on nomme curés. —Le président de l'Académie de peinture portait autrefois le nom de *recteur*.

Redditch, v. d'Angleterre (Worcester), à 176 kil. N. O. de Londres; 5,000 hab. — Fabr. d'aiguilles, passe-lacets et ustensiles de pêche.

Rédemption (Ordre de la). V. Trinitaires.

Rédemptoristes. V. Liguori.

Rédi (François), célèbre naturaliste italien, né à Arezzo, 1626-1698. D'une famille patricienne, il fit de brillantes études à Pise, et y reçut le diplôme de docteur en médecine et en philosophie. Il s'établit à Florence, où le grand-duc Ferdinand II le nomma son premier médecin, et Cosme III le maintint dans cet emploi. Il est surtout connu par ses *Observations sur les vipères*, 1664; ses *Expériences sur la génération des insectes*, Florence, 1668, in-4°; par ses *Observations sur les animaux vivants qui se trouvent dans les animaux vivants*, Florence, 1684, in-4°. Il cultiva aussi les lettres, et écrivit des poésies et des traités philosophiques estimés. Les meilleures éditions de ses *Œuvres* sont celles de Venise, 1712, 3 vol. in-8°; de Naples, 1741-42, 6 vol. in-4°, et de Milan, 1809, 9 vol. in-8°.

Rednitz, *Radantia*, riv. de Bavière, a sa source à 7 kil. N. O. de Pappenheim, reçoit le Roth à droite et la Rézat à gauche, coule au N., reçoit encore la Pegnitz, prend alors le nom de Regnitz, et se jette dans le Mein, après un cours de 100 kil. Charlemagne avait essayé de la réunir à l'Altmühl, jonction qui n'a été opérée que récemment, par le *canal Louis*.

Redon, *Roto*, ch.-l. d'arrond., à 65 kil. S. O. de Rennes (Ille-et-Vilaine), par 47° 39′ 5″ lat. N., et 4° 25′ 19″ long. O., au pied de la montagne de Beaumont, sur la rive droite de la Vilaine, où elle a un port accessible à la marée haute; 6,151 hab. — Construction de navires, grand bassin, canal; commerce de bois, de sel, de châtaignes; jadis abbaye célèbre de bénédictins.

Redones, peuple de la Lyonnaise III°, dans la Gaule occidentale, à l'E. des Diablintes, à l'O. des Curiosolites, au N. des Namnètes, et au N. de l'*Armoricus tractus*. Ils avaient pour ville principale *Condate Redonum* (Rennes).

Redouté (Pierre-Joseph), peintre de fleurs, né en Belgique, à Saint-Hubert (prov. de Liége), 1759-1840. Fils d'un peintre distingué, il peignit d'abord, pour vivre, des tableaux d'église et des portraits; mais la vue des fleurs admirables du célèbre Van Huysum décida sa vocation pour ce genre de peinture. Il vint à Paris en 1784, et fut chargé, avec Van Spaëndonck, de dessiner des fleurs pour le cabinet de Louis XVI, fut nommé en 1792 dessinateur de l'Académie des sciences, en 1805 peintre de fleurs de l'impératrice Joséphine, en 1822 professeur d'iconographie végétale au Jardin des Plantes. Il a publié un très-grand nombre de collections, entre autres: les *Liliacées*, 8 vol. in-fol. (486 planches); les *Roses* (228 pl.); la *Flora atlantica* de Desfontaines; la *Flora borealis americana*; les *Plantes de la Malmaison*, etc., etc.

Redouté (Antoine-Ferdinand), frère du précédent, né à Saint-Hubert, 1756-1809, fut, à Paris, peintre décorateur renommé. L'Élysée-Bourbon et le château de Compiègne ont plusieurs appartements décorés par lui.

Redout-Kalé, port et forteresse russe (gouvern. de Koutaïs), sur la mer Noire, à l'embouchure du Kopi, à 375 kil. de Tiflis. Ses fortifications ont été détruites dans la guerre de Crimée, en 1856.

Red-River (*Rivière Rouge*), ainsi appelée, parce que ses eaux ont une teinte rougeâtre; il y a plusieurs rivières de ce nom. La plus importante, dite aussi *Natchicoches*, sort de la Sierra del Sacramento, dans le Nouveau-Mexique, par 35° lat. N., et 127° 20′ long. O.; sépare le territoire Indien et l'Arkansas du Texas, entre dans la Louisiane, et, après avoir reçu pour affluents la False Washitta, la Bleue, la petite Rivière du Sud, la Cagamichi, etc., se jette dans le Mississipi, au-dessous de Natchez; cours de 2,400 kil.

Red-River ou **Negracka,** riv. de l'Amérique du Nord, affluent de l'Arkansas, traverse le Nouveau-Mexique de l'O. à l'E.; cours de 400 kil. — Une 3ᵉ *Red-River*, dans le haut Canada, se jette dans le lac Supérieur. — Une 4ᵉ, dans l'Amérique anglaise, se réunit à l'Utawas, à 100 kil. de Montréal.

Redruth, v. d'Angleterre (Cornouailles), à 16 kil. de Truro et 80 kil. S. O. de Launceston; 9,000 hab. — Riches mines de cuivre et d'étain dans les environs.

Rees (Abraham), érudit anglais, né près de Montgomery (pays de Galles), 1743-1825; fils d'un ministre dissident, il fut 22 ans professeur de mathématiques à l'Académie dissidente d'Hoxton, près de Londres; puis il remplit la chaire des sciences naturelles au collége d'Hackney, et ne quitta cet établissement que lorsqu'il fut dissous, 1795. A dater de ce moment, il s'adonna tout entier aux fonctions de ministre de l'Église dissidente et mourut doyen des pasteurs de cette secte. Doué d'une immense érudition, il consacra ses instants de loisir à donner une nouvelle édition de l'Encyclopédie de Chambers, qu'il refondit entièrement, et publia en 4 vol. in-fol., 1776-1785; puis il entreprit, sur un plan beaucoup plus vaste: *the New Cyclopedia*, dictionnaire universel des arts, des sciences et de la littérature, Londres, 1802-1820, 45 vol. in-4°, qui mit le sceau à sa réputation, et qui est resté un ouvrage classique en Angleterre, malgré les rapides progrès que les sciences ont faits depuis.

Référendaires. On nommait ainsi, dans l'empire romain, des rapporteurs, espèce de maîtres de requêtes. On les retrouve sous les Mérovingiens et les Carlovingiens; le *grand référendaire* avait la garde du sceau royal, qu'il apposait aux actes des rois. Cette dignité fut remplacée par celle de chancelier. — On appela de ce nom, sous les Capétiens, des officiers de chancellerie chargés du rapport des lettres de justice qu'on expédiait. — De 1815 à 1848, le *grand référendaire* était le second dignitaire de la Chambre des pairs. — La Cour des comptes a encore des conseillers *référendaires*, chargés des rapports. — Des *référendaires au sceau* sont attachés au ministère de la justice, pour poursuivre les demandes relatives aux titres, dotations, réductions de droits du sceau, etc.

Réforme, *Réformés*, noms consacrés pour désigner la révolution religieuse qui fut opérée au xviᵉ siècle, et qui sépara de l'Église romaine plusieurs peuples de l'Europe. Déjà les Albigeois en France, Arnauld de

Brescia en Italie, Wiclef en Angleterre, avaient attaqué, mais sans succès, le pouvoir du souverain pontife, lorsque, en 1517, Martin Luther releva avec plus de force et d'audace l'étendard de la révolte contre le saint-siége, et entraîna à sa suite une grande partie de l'Allemagne, puis les Etats Scandinaves. Zwingle, à son tour, introduisit la Réforme en Suisse, Calvin à Genève, en France, dans les Pays-Bas, Knox en Ecosse, et Henri VIII en Angleterre. La Réforme s'est répandue ensuite dans l'Amérique du Nord, et compte plus de 60,000,000 de partisans sur la surface du globe, divisés en une infinité de sectes : zwingliens, luthériens, calvinistes, presbytériens, anglicans, quakers, méthodistes, anabaptistes, etc. — On donne plus particulièrement le nom de *Réformés* aux calvinistes français, quoique cette qualification s'applique aussi aux autres communions protestantes. On appelle aussi *Réfugiés* ceux qui émigrèrent de France après la révocation de l'édit de Nantes par Louis XIV, en 1685.

Rega, riv. qui arrose la Poméranie (Prusse). Elle se jette dans la mer Baltique, et a 110 kil. de cours.

Régale, droit qu'exerçait le roi de France de percevoir les revenus des évêchés et de pourvoir, pendant la vacance, aux bénéfices ou revenus conférés par l'évêque à des ecclésiastiques. Ce droit, appelé régalien (*jus regale*), fut souvent contesté par les papes aux rois de France, et devint l'occasion de vifs débats, en 1682, entre Louis XIV et Innocent XI.

Régaliens (Droits). On nommait ainsi ceux qui indiquaient la plénitude de la souveraineté : droit de battre monnaie, de lever des impôts, de faire la guerre, de rendre la justice, etc.

Regen, riv. de Bavière, sort du Bœhmervald (*forêt de Bohême*), à 22 kil. N. E. du bourg de Regen, coule au S. O. et se jette dans le Danube, rive gauche, en face de Ratisbonne. Cours de 170 kil. Elle donne son nom à un cercle de la Bavière, borné au N. par celui du Haut-Rhin, au S. par ceux de l'Isar et du Haut-Danube. Ch.-l., *Ratisbonne*. — REGEN, bourg susnommé, à 59 kil. N. O. de Passau; 1,200 hab. Mines d'étain.

Régence, nom qui désigne le pouvoir souverain qu'exerce un prince ou une princesse à la place d'un roi mineur, absent ou incapable. Dans l'histoire de France, il s'applique plus particulièrement à l'époque de la minorité de Louis XV, 1715-23. — Le titre de *Régent*, lorsqu'il n'est accompagné d'aucun nom propre, désigne Philippe, duc d'Orléans, qui gouverna la France pendant cette période.

Régences-Barbaresques. On désigne quelquefois sous ce nom les Etats de l'Afrique septentrionale : Tunis, Tripoli et Alger, avant sa conquête par les Français.

Regensburg, nom allemand de *Ratisbonne*.

Reggio dell' Emilia, *Rhegium Lepidi*, v. forte d'Italie, sur le Tassone, à 25 kil. N. O. de Modène; 50.000 hab. Ch.-l. de la prov. de *Reggio dell' Emilia*. Evêché. Faculté de droit, école des beaux-arts, cabinet d'histoire naturelle de Spallanzani ; patrie de l'Arioste.—Ville très-ancienne de la Gaule Cisalpine, chez les Boïens; colonie romaine conduite par Æmilius Lépidus; dévastée par les Goths en 409, elle fut rebâtie par Charlemagne et devint une des républiques lombardes, puis tomba sous la domination des princes de la maison d'Este. Elle fut prise par les Français, en 1702; par le prince Eugène, en 1706; par le roi de Sardaigne, 1742. Napoléon en fit le ch.-l. du dép. du Crostolo (roy. d'Italie), et donna au maréchal Oudinot le titre de duc de Reggio. Les traités de Vienne la rendirent au duc de Modène. — La prov. de Reggio a 2,271 kil. carrés et 240.000 hab.

Reggio, ou Santa-Agatha della Gallina, l'anc. *Rhegium Julii*, v. forte de l'Italie, ch.-l. de la Calabre Ultérieure Ire, sur le détroit de Messine, en face de la Sicile, à 590 kil. S. E. de Naples; 30,500 hab. Siége archiépiscopal; tribunaux; collége royal, bibliothèque. Riche et bien bâtie. Industrie active : soieries, damas, parfumerie; commerce de fruits, huiles, grains. — L'anc. Rhegium, colonie de Chalcis en Eubée (V. *Rhegium*), ruinée par un tremblement de terre, fut relevée par Jules César, qui lui donna son nom de *Rhegium Julii*. De la domination des Romains, elle passa sous celle des Goths, puis sous celle des Normands. Au commencement du XVIe siècle, Gonzalve de Cordoue s'en empara et la réunit au roy. de Naples. En 1783, un nouveau tremblement de terre faillit l'anéantir; rebâtie sur un meilleur plan par Ferdinand IV, elle reçut de lui son surnom de *Santa-Agatha della Gallina*.

Reggiolo, *Razolum*, v. d'Italie, à 12 kil. E. de Guastalla. Quelques beaux monuments; 5,500 hab.

Régille, *Regillum*, petite ville de l'Italie ancienne, chez les Sabins, auprès de laquelle était le petit lac *Régille*, auj. *di Santa Prasseda* (?), sur les bords duquel le dictateur Posthumius Albinus remporta une victoire décisive sur les Latins soulevés en faveur des Tarquins, 496 av. J. C., ce qui fit donner à Posthumius le glorieux surnom de *Regillensis*.

Régillien, *Q. Nonus Regillianus*, un des 30 tyrans de l'empire romain. Dace d'origine et parent de Décébale, il servit dans les troupes romaines sous Valérien, parvint aux plus hauts grades militaires et battit les Sarmates. Mécontent de Gallien, il prit la pourpre en Mœsie (261); selon Aurélius Victor, il aurait trouvé la mort dans un combat contre Gallien; mais Trébellius Pollion prétend que ses propres soldats le tuèrent, dans l'espoir d'obtenir leur grâce de son adversaire.

Régiments. Henri II désigna sous ce nom les légions organisées en 1558. Les plus anciens régiments furent ceux de Picardie, de Champagne, de Navarre et de Piémont. Chacun d'eux comprenait trois bataillons de 685 sous-officiers et soldats. Henri IV créa 9 régiments portant le nom de leurs colonels; Louis XIII ajouta 11 régiments; sous Louis XIV, il y eut 118 régiments. En 1762, chaque régiment eut son numéro d'ordre et le nom d'une province. Depuis le 1er janvier 1791, les régiments n'ont plus été désignés que par leur numéro d'ordre. Les régiments de cavalerie ne datent que de 1635; il y en eut 59 sous Louis XIV; le régiment de Royal-Artillerie ne fut formé qu'en 1695.

Reginon, abbé de Prum en 891, mort en 915. Il fut forcé de se démettre en 899, et se retira à Trèves. Il a écrit une *Chronique* en deux livres; le second, de 741 à 908, renferme beaucoup de faits intéressants. Elle a été publiée à Strasbourg, 1518, in-fol ; *Libri duo de disciplina ecclesiastica veterum, præsertim Germanorum*, Helmstædt, 1659, in-4°; etc.

Regiomontanus (JEAN **Müller**, dit), célèbre astronome allemand, né à 1436, en Franconie, près de *Kœnigsberg*, nom qui signie *mont royal* en français, et *regis mons* en latin, d'où son surnom de *Regiomontanus*. Il étudia les mathématiques et l'astronomie sour Purbach, suivit en Italie le cardinal Bessarion, enseigna avec un grand succès l'astronomie à Padoue, 1463, et fut appelé à Bude par le roi de Hongrie, Mathias Corvin. De retour en Allemagne, il fonda à Nuremberg, 1471, une imprimerie d'où sont sortis de nombreux ouvrages scientifiques. Le pape Sixte IV l'attira à Rome, où il mourut en 1476, à peine âgé de 40 ans, de la peste selon les uns; d'autres ont prétendu qu'il fut assassiné par un des fils de Georges de Trébizonde, dont il avait critiqué les traductions. Ce savant, un des régénérateurs de l'astronomie, a beaucoup écrit; ses principales productions sont : *Ephémérides astronomiques*, Nuremberg, 1475, in-4°; *Nouveau Calendrier*, Nuremberg, 1476; *Abrégé*, en langue latine, de l'*Almageste de Ptolémée*, Venise, 1496, in-fol.; *des Triangles planes et sphériques*, avec les tables des sinus, 1541, in-4°, le plus important de ses ouvrages.

Régis (Saint JEAN-FRANÇOIS), né en 1597, au village de Fon-Couverte, arr. de Narbonne (Aude); mort en 1640; ecclésiastique célèbre par sa piété, son désintéressement et son inépuisable charité, qui le fit surnommer *le Père des pauvres*. Clément XI le béatifia et Clément XII le canonisa, le 16 juin 1737, jour où l'on célèbre sa fête.

Régis (PIERRE-SILVAIN **Leroy**, dit), philosophe cartésien, né en 1632, à Salvetat de Blanquefort (Lot-et-Garonne), mort en 1707. Partisan enthousiaste de la philosophie de Descartes, il l'enseigna avec le plus grand succès à Montpellier, à Toulouse et à Paris en 1680; mais, dans cette dernière ville, son école fut fermée par l'archevêque de Harlay, attaché aux vieilles doctrines philosophiques. Dès lors, Régis s'occupa uniquement de la publication de ses œuvres : *Système de philosophie*, Paris, 1690, 3 vol. in-4°; *l'Usage de la raison et de la foi*, 1704, in-4°; *Discours sur l'histoire de la philosophie antique et moderne*, en latin, 1705, in-12.

Registres de l'état civil. On y inscrit les naissances et les décès : on ne les tint, avec quelque régularité, qu'au XVIe s.; l'ordonnance de Villers-Coterets, en 1539, enjoignit aux curés et aux vicaires de tenir exactement les registres de baptême; par l'ordonnance de Blois, 1579, ils durent tenir note des naissances, mariages et décès. L'Assemblée constituante, en rendant l'état civil aux dissidents, confia ces registres aux municipalités.

Regius (HENRI **Leroy** ou **Durol**, dit), né à Utrecht (Hollande), 1598-1679. Professeur de médecine dans sa ville natale, il fut un des premiers à soutenir la circulation du sang. Disciple de Descartes, il adopta d'abord

sans restriction sa philosophie; mais ensuite il s'en écarta et fut publiquement désavoué par son maître. Ses principaux ouvrages, écrits en latin, sont : *Physiologia*, 1641; *Fundamenta physices*, 1647; *Explicatio mentis humanæ*, 1648; *Philosophia naturalis*, 1661.

Regmalard. V. RÉMALARD.

Regnard (JEAN-FRANÇOIS), célèbre poëte comique français, né à Paris, 1655-1709. Fils d'un riche marchand. il reçut une éducation soignée; à l'âge de 20 ans, il perdit son père, et, maître d'une fortune considérable, se livra dès lors tout entier à son goût pour les voyages et les plaisirs. Il visita d'abord l'Italie, en 1672, et y gagna beaucoup d'argent au jeu, sa passion favorite. Moins heureux dans un second voyage, il devint amoureux d'une dame provençale, qui consentit à le suivre en France; mais, s'étant embarqués à Gênes, ils furent pris par des pirates qui les emmenèrent à Alger, où ils furent vendus comme esclaves. Après deux ans de captivité, Regnard fut racheté, et revint en France. Cependant, toujours entraîné par son humeur aventureuse, il partit pour le Nord, parcourut la Hollande, le Danemark, la Suède, et pénétra jusqu'en Laponie. De retour à Paris, il s'y fixa en 1683, acheta une charge de trésorier de France, et, dans les loisirs d'une vie embellie par la richesse et les plaisirs, composa les pièces de théâtre qui lui assurent, comme poëte comique, la première place après Molière. Il travailla d'abord pour le Théâtre-Italien, où il donna, en collaboration avec Dufresny, des pièces assez médiocres. Ce fut en abordant le Théâtre-Français, en 1694, qu'il trouva sa véritable voie; il y donna, dans l'espace de 14 ans, 10 comédies dont les meilleures sont : *le Joueur*, 1696, *le Distrait*, 1697; *Démocrite*, 1700; *le Retour imprévu*, même année; *les Folies amoureuses*, 1704; *les Ménechmes*, imités de Plaute, mais en maître, 1705; *le Légataire universel*, 1708, œuvre d'une morale peu scrupuleuse, mais où éclate au plus haut point la verve comique, l'entrain et l'esprit de Regnard. On a encore de lui des relations de ses voyages en Hollande, en Danemark, en Suède, en Laponie; ce dernier est le plus curieux de tous; une espèce de roman, *la Provençale* et des *Poésies diverses*. Ses *Œuvres complètes* ont été souvent réimprimées; les meilleures éditions sont celles de Garnier, 1789-90 et 1820, 6 vol. in-8°, et celle de Crapelet, 1822-23, 6 vol. in-8°.

Regnaudin ou **Regnauldin** (THOMAS), sculpteur, né à Moulins, 1627-1706, élève d'Anguier, fut membre de l'Académie en 1657, et professeur en 1658. Il a travaillé au Louvre, et il y a de ses statues dans le parc de Versailles et aux Tuileries.

Regnault (JEAN-BAPTISTE), peintre d'histoire, né à Paris en 1754, mort en 1831. D'une famille pauvre, il fit plusieurs voyages sur mer, d'abord comme simple mousse; un peintre obscur, Bardin, frappé de ses dispositions pour le dessin, l'emmena en Italie, où il se livra à l'étude des grands modèles. De retour à Paris, il obtint, à l'âge de 20 ans, le grand prix à l'Académie de peinture, dont il fut élu membre en 1783. Ses meilleurs tableaux sont : *l'Éducation d'Achille, Mars désarmé par Vénus, Socrate et Alcibiade chez Aspasie, la Mort d'Adonis, les Trois Grâces, l'Amour endormi, Jupiter enlevant Io*. Ses œuvres, en général, brillent plus par la grâce que par la vigueur du pinceau.

Regnault (MICHEL-LOUIS-ETIENNE), dit *de Saint-Jean d'Angely*, né à Saint-Fargeau (Yonne), 1762-1819. Son père, président du bailliage de Saint-Fargeau, étant devenu aveugle et obligé de résigner sa charge, le jeune Regnault, pour venir en aide à sa famille, accepta le modeste emploi de lieutenant de la prévôté de la marine à Rochefort. Député aux Etats-généraux de 1789 par le tiers état de Saint-Jean d'Angely (Charente-Inférieure), d'où son surnom, il se rangea dans le parti qui voulait sauver le roi et la monarchie. Ses opinions modérées lui attirèrent des persécutions; retenu en prison jusqu'à la chute de Robespierre, il obtint plus tard un emploi dans l'armée d'Italie, et s'attacha à la fortune de Bonaparte, qu'il seconda au 18 brumaire. A dater de ce moment, il parcourut rapidement la carrière de la magistrature et des honneurs. Conseiller d'Etat, il devint président de la section de l'intérieur, procureur général près de la haute cour impériale, grand officier de la Légion d'honneur, comte de l'Empire, etc. Voué corps et âme à la cause de Napoléon Ier, il soutint les droits de Napoléon II à l'empire, à la chambre des Cent-Jours. Ce fut son dernier acte politique. Au second retour des Bourbons, il fut proscrit et se retira en Amérique. Il ne rentra en France qu'en 1819, et mourut le jour même de son retour à Paris. Il a été diversement jugé par les historiens; mais on ne peut nier que ce fut un homme de mérite qui possédait à un haut degré le talent de parler en public aussi bien que l'esprit des affaires. Son fils suivit aussi la carrière des armes; il est devenu maréchal de France, et commanda en chef la garde impériale.

Régneville, bourg de l'arrond. et à 1? kil. de Coutances (Manche). Port encore assez fréquenté sur la Manche, mais jadis plus important, avant l'inondation de 1630; 2,000 hab.

Régnier (MATHURIN), poëte satirique français, né à Chartres, 1573-1613, était fils d'un échevin, et neveu par sa mère du poëte Desportes. Régnier fut destiné à l'état ecclésiastique; ce qui ne l'empêcha pas de mener pendant sa jeunesse une conduite peu édifiante. Il fit deux voyages à Rome : le premier, en 1593, à la suite du cardinal François de Joyeuse; le second, en 1601, avec l'ambassadeur Philippe de Béthune; il dut à ces circonstances l'avantage de connaître les poëtes italiens, qu'il a souvent imités. De retour en France, il obtint en 1604 une abbaye de 5,000 livres de rente, et en 1606 Henri IV lui accorda une pension de 2,000 livres. Désormais à l'abri du besoin, il se livra sans réserve à son goût pour la poésie et surtout pour les plaisirs, qu'il poussa trop souvent jusqu'à la débauche et qui abrégèrent sa vie, car il mourut à 40 ans. Doué d'un esprit vif, observateur, original, il excellait à peindre les ridicules, sans cependant se livrer à d'injurieuses personnalités; il était plus malin que méchant, aussi fut-il surnommé *le bon Régnier* par ses contemporains. Il a composé des *Satires*, des *Epîtres*, des *Elégies* et des *Poésies diverses;* mais c'est surtout dans le genre satirique qu'il a réussi, à une époque où la langue poétique n'était pas encore formée chez nous. Malgré quelques tournures incorrectes, quelques expressions vieillies, les vers de Régnier se font encore lire avec plaisir; son style énergique, imagé, plein de saillies, est bien supérieur à celui de tous ses devanciers. On peut, il est vrai, lui reprocher un cynisme de langage poussé parfois jusqu'à l'obscénité; mais ce défaut était celui de son siècle. Les meilleures éditions des *Œuvres de Régnier* sont celles de Brossette, avec un commentaire, Londres, 1730, 1 vol. in-4° et 2 vol. in-12, réimprimée en 1822 par Lequien, 1 vol. in-8°; de Viollet-Leduc, précédée de l'*Histoire de la satire en France*, Paris, 1822, in-8° et in-16; d'Ed. de Barthélemy, 1862, in-12.

Régnier-Desmarais (FRANÇOIS-SÉRAPHIN), érudit et littérateur, né à Paris, 1632-1713. En 1662, il suivit à Rome, comme secrétaire d'ambassade, le duc de Créqui, et profita de cette position pour apprendre à fond l'italien; il composa dans cette langue des poésies qui furent admirées des Italiens eux-mêmes et le firent admettre à la célèbre Académie della Crusca. De retour en France, en 1668, il prit les ordres sacrés et fut pourvu du prieuré de Grammont. Reçu à l'Académie française en 1670, il en devint secrétaire, 1684, et publia la 1re édition du *Dictionnaire de l'Académie*, 1694, 2 vol in-fol. On a encore de lui une *Grammaire française* très-estimée, et des traductions assez peu exactes des Traités de Cicéron : *de la Divination*, 1720; *des vrais biens et des vrais maux*, 1721; et une *Histoire des démêlés de la cour de France avec celle de Rome au sujet de l'affaire des Corses*, dont il avait été témoin lorsqu'il accompagna le duc de Créqui à Rome, 1707, in-4°. Quant à ses poésies françaises, elles sont plus que médiocres.

Régnier (CLAUDE-AMBROISE), *duc de Massa*, né à Blamont (Meurthe), 1736-1814. Avocat à Nancy, au début de la Révolution, il fut élu député aux Etats généraux, 1789. L'année suivante, il parut à la tribune de l'Assemblée constituante, et s'y fit remarquer par sa modération et ses lumières; il ne reparut sur la scène politique qu'après le 9 thermidor; membre du Conseil des Anciens, 1795-99, il favorisa le coup d'Etat du 18 brumaire. Nommé grand juge ou ministre de la justice en 1802, il joignit à ses attributions celles de directeur de la police générale; ce fut en cette qualité qu'il dirigea en 1804 les poursuites dans la conspiration de Pichegru et de Georges Cadoudal. Il devint duc de Massa en 1809. En 1813, il quitta le ministère de la justice et reçut le titre de président du Corps législatif, quoiqu'il ne fût pas membre de cette assemblée. En 1814, l'abdication de Napoléon mit fin à la carrière politique de Régnier, qui ne survécut que trois mois à la chute de son maître.

Régnier (EDME), habile mécanicien, né à Semur (Côte-d'Or), 1751-1825. D'abord simple ouvrier armurier, mais doué d'un esprit inventif, il fit une machine, nommée

éprouvette, pour apprécier la force des poudres de chasse; inventa le *dynanomètre*, le *paratonnerre à conducteur mobile*, le *méridien sonnant* (canon-méridien); perfectionna la serrure à combinaisons, l'échelle à incendie; forma le noyau du Musée central d'artillerie à Paris, et devint conservateur de cet établissement et membre du comité consultatif des arts.

Regnitz. V. Rednitz.

Régulus (M. Attilius), célèbre général romain, s'illustra pendant la première guerre punique. Consul en 267 av. J. C., il soumit les Salentins et s'empara de Brindes (Brundusium), leur capitale. Consul pour la seconde fois, en 256, il remporta une victoire navale sur Hamilcar et Hannon, généraux carthaginois, à Ecnome, sur les côtes de la Sicile. Sans s'arrêter à ce brillant succès, il débarqua son armée à Clypea, sur la côte d'Afrique, battit trois généraux ennemis, prit Tunis et s'empara de tout le pays autour de Carthage. Réduits au désespoir, les Carthaginois demandèrent la paix; mais il leur imposa des conditions si dures qu'ils les rejetèrent avec indignation et appelèrent à leur secours Xantippe, général spartiate, qui leur amena un renfort de troupes mercenaires grecques avec lesquelles ils battirent les Romains et firent Régulus prisonnier. Deux ans après, il fut envoyé à Rome, sur parole, pour négocier un échange de prisonniers; mais, au lieu d'appuyer cette proposition, il conseilla au sénat de la refuser, et retourna à Carthage, malgré les instantes prières de ses amis et les larmes de sa femme et de ses enfants. Les historiens latins ont raconté que les Carthaginois, irrités de sa conduite, l'avaient fait périr dans les supplices avec un raffinement de cruauté; mais Polybe et Diodore de Sicile ont gardé le silence sur ce fait, ce qui permet de le révoquer en doute. Quoi qu'il en soit, Régulus est un des plus beaux caractères de l'antiquité.

Régulus Serranus (Attilius), qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, fut consul en 227 et 217 av. J. C. et remporta une victoire navale sur les Carthaginois près des îles Lipari. Devenu censeur deux ans après son dernier consulat, il exerça cette magistrature avec une grande sévérité et nota d'infamie ceux qui, après la bataille de Cannes, avaient voulu abandonner la république.

Reicha (Antoine), compositeur allemand, né à Prague, 1770, mort à Paris, 1836. Dès l'âge de 17 ans, il composa sa première symphonie à Bonn; puis il donna des leçons de musique à Hambourg, et vint à Paris en 1799. Mais n'ayant pu se faire connaître, il se rendit à Vienne, où ses compositions et ses leçons lui procurèrent quelques ressources. Il revint à Paris en 1808, et y obtint bientôt comme professeur, une réputation méritée. Il publia un *Traité de mélodie*, 1814, puis, en 1818, un *Cours de composition musicale*, et, en 1824, un *Traité de haute composition*. Mais *Cagliostro*, opéra-comique, 1810, *Natalie*, opéra, 1816, *Sapho*, opéra, 1822, n'eurent pas de succès. Ses compositions de musique instrumentale, notamment ses quintetti d'instruments à vent, genre dont il est le créateur, ont, au contraire, réussi.

Reichard (Henri-Auguste-Ottocar), littérateur allemand, né à Gotha, 1751-1828, écrivit beaucoup de pièces légères dans les journaux, dirigea longtemps le théâtre de Gotha, composa plusieurs comédies, publia l'*Almanach des théâtres*, le *Journal des théâtres*, fonda ou rédigea d'autres journaux, et fut surtout connu par son *Guide des voyageurs en Europe*, Weimar, 1793, 2 v. in-8°; souvent réimprimé, divisé, traduit, et devenu si populaire que le libraire Audin fit paraître, sous le pseudonyme de *Richard*, une foule de *Guides* ou *Manuels*.

Reichardt (Jean-Frédéric), né à Kœnigsberg, 1752-1814, fut un littérateur facile et un compositeur qui savait imiter et arranger avec goût. Il dirigea la chapelle de la cour, puis la musique du Théâtre royal à Berlin; il fut membre correspondant de l'Institut de France. Ses productions musicales et littéraires sont très-nombreuses; plusieurs, comme l'opéra de *Brennus*, furent très-goûtées, mais aucune n'est vraiment remarquable.

Reichenau, *Augia dives*, petite île du lac de Zell, qui communique avec celui de Constance (Grand-duché de Bade), à 6 kil. N. O. de Constance; elle a 5 kil. sur 3; 1,750 hab. Célèbre abbaye de bénédictins, dont les abbés étaient princes de l'Empire. Charles le Gros, roi de France et empereur d'Allemagne, déposé à la diète de Tribur, y fut enterré en 888.

Reichenau, village de Suisse (Grisons), à 10 kil. de Coire, sur le Rhin. C'est dans un anc. château, transformé en école par le bourgmestre Tscharner, que le roi Louis-Philippe, alors duc de Chartres et exilé, remplit, en 1793, les modestes fonctions de professeur d'histoire et de géographie.

Reichenbach, v. forte des États prussiens (Silésie), sur la Peile, affluent du Weistritz, à 70 kil. S. O. de Breslau; 6,000 hab. — Cette ville souffrit beaucoup pendant la guerre de Trente Ans. Les Autrichiens y furent battus par les Prussiens en 1762. En 1790, un traité de paix y fut conclu entre ces deux puissances.

Reichenbach, v. du cercle de Zwickau (roy. de Saxe). Fabriques de lainages et de cotonnades; 10,000 hab.

Reichenberg, en tchèque *Liberk*, v. des États autrichiens (Bohême), à 62 kil. N. E. d'Jung-Bunzlau; 20,000 hab. Industrie très-active, construction de machines. Fabriques d'étoffes de laine, de toiles; teintureries.

Reichenhall, pet. v. du roy. de Bavière (Isar), sur le Stainpach, à 14 kil. S. O. de Salzbourg; 3,500 hab. Aux environs, riches mines de sel. Incendiée en 1834.

Reichenstein, v. des États prussiens (Silésie), à 8 kil. de Glatz et 73 S. de Breslau; 2,000 hab. Dans ses environs, mines d'arsenic aurifère et argentifère.

Reichstadt, v. des États autrichiens (Bohême), à 52 kil. d'Jung-Bunzlau; 2,200 hab. Ch.-l. d'une ancienne seigneurie érigée en duché, en 1818, par l'empereur d'Autriche, François Ier, en faveur de son petit-fils, issu du mariage de Napoléon Ier et de l'archiduchesse Marie-Louise, et qui porta jusqu'à sa mort, en 1832, le titre de *duc de Reichstadt*. V. Napoléon II.

Reid (Thomas), philosophe écossais, né à Strachan (Kincardine), 1710-1796. Fils d'un ministre presbytérien, il fit ses études à Aberdeen et débuta dans cette ville par être conservateur d'une bibliothèque fondée par un de ses ancêtres. En 1737, il devint pasteur de la paroisse de Machar, près Aberdeen, et s'y fit remarquer par la douceur de son caractère, sa piété sincère et sa charité pour les pauvres et les malades; aussi, lorsqu'en 1752, il fut nommé professeur de philosophie et de mathématiques à l'université d'Aberdeen, son départ fut un sujet de deuil pour tous ses paroissiens. Reid s'était préparé à l'enseignement par de longues et fortes études. En 1763, il fut appelé à une chaire de philosophie morale à Glasgow, où il succéda au célèbre économiste Adam Smith. Il publia alors son premier ouvrage : *Recherches sur l'entendement humain d'après les principes du sens commun*, Aberdeen, 1764, in-8°. Le principal but de cet ouvrage est de réfuter le *Traité de la nature humaine*, de Hume. En 1787, il donna ses *Essais sur les facultés intellectuelles de l'homme*, in-4°; et, en 1789, *Essais sur les facultés actives de l'homme*, Edimbourg, in-4°. On lui doit encore une *Analyse de la logique d'Aristote; Examen des opinions de Priestley sur la matière et l'esprit; Observations sur l'Utopie de Thomas Morus;* et des *Réflexions physiologiques sur le mouvement musculaire*. Il avait 86 ans lorsqu'il fit ce dernier ouvrage, et le lut à ses amis quelques jours avant sa mort. — Les *Œuvres de Reid* ont été publiées à Edimbourg en 1803, 4 v. in-8°, précédées d'une notice par Dugald-Stewart. Jouffroy en a donné une traduction française, en collaboration avec M. Adolphe Garnier, en 6 vol. in-8°, 1825-1835. Les traducteurs y ont joint des fragments de commentaires sur la philosophie de Reid par Royer-Collard. — Voir V. Cousin, *Histoire de la philosophie au* XVIIIe *siècle*.

Reiffenberg (Frédéric-Auguste-Ferdinand-Thomas, baron de), littérateur belge, né à Mons, 1795-1850, servit dans l'armée jusqu'en 1818; fut professeur à Anvers, à Bruxelles, bibliothécaire, puis professeur de philosophie à l'université de Louvain, 1822, et membre de l'Académie royale de Bruxelles. Enfin, il devint conservateur de la Bibliothèque royale de Belgique. Il a beaucoup écrit ou édité : *Archives philosophiques*; *Archives pour l'histoire civile et littéraire des Pays-Bas; Histoire de l'ordre de la Toison-d'Or*, 1830, in-4°; *Annuaire de la Bibliothèque royale de Belgique*, 11 vol. in-18, etc. Il a édité : *Hist. des troubles des Pays-Bas, par Vandervynckt; Mémoires de Jacques du Clercq; Chronique rimée de Philippe Mouskes; Correspondance de Marguerite d'Autriche avec Philippe II; Documents pour servir à l'histoire des provinces de Namur, de Hainaut et de Luxembourg*, etc. Il a fondé le *Bulletin du bibliophile belge*, et écrit dans un grand nombre de journaux et recueils français, anglais et belges.

Reigate, v. d'Angleterre. V. Ryegate.

Reii, petit peuple de la Gaule (Narbonaise IIe), chez les *Albiœci*, près de la Druentia (Durance), à l'E. d'*Apta Julia;* ch.-l., *Reii*, auj. *Riez*.

Reikiavik, v. capit. de l'Islande, sur la côte O. de cette île, sur le fiord (golfe) de Faxe ou Fale; par 64°8'26"

lat. N., et 24°15'40" long. O.; 800 hab. Evêché, tribunal, lycée, observatoire. Port sûr et commerçant. Cette ville a été, au moyen âge, un centre littéraire important.

Reil (Jean-Chrétien), médecin allemand, né, en 1758, à Randen (Ost-Frise), mort en 1813; pratiqua d'abord la médecine dans son pays natal, et devint, 1787, professeur de clinique à Halle. En 1810, il s'établit à Berlin, où il fut nommé professeur de médecine à l'Université. En 1813, chargé d'inspecter les hôpitaux établis à Leipzig après la sanglante bataille livrée près de cette ville, il y gagna le typhus et en mourut. Il est l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages qui ont de l'autorité en médecine; les principaux sont: *Memorabilia clinica medico-practica*, 1790-93, Halle, 3 parties in-8°; *Archives de physiologie*, 1795-1815, 12 vol. in-8°; *de Structura nervorum*, 1796, in-fol. Il était membre des principales Académies de médecine de l'Europe et a beaucoup contribué aux progrès de la physiologie.

Reillanne, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 19 kil. S. O. de Forcalquier (Basses-Alpes); 1,516 hab. Bois, graines, bétail.

Reille (Honoré-Charles-Michel-Joseph, c^te^), maréchal de France, né à Antibes, 1775-1860. Entré au service, simple grenadier, il se distingua dans les campagnes d'Italie, de Suisse, de Prusse et d'Autriche. Lieutenant de Masséna, il rendit de grands services à ce général pendant sa glorieuse défense de Gênes. En 1803, il fut nommé général de brigade à 28 ans, en 1807 général de division. En cette qualité, il assista aux batailles d'Iéna, de Friedland et de Wagram. Envoyé en Espagne en 1812, il reçut le commandement de l'armée de Portugal; pendant la retraite de l'armée française, il rejoignit le maréchal Soult et défendit avec lui la France à la bataille de Toulouse. A la Restauration, il fut maintenu dans son grade et nommé inspecteur général d'infanterie. Pendant les Cent Jours, il repoussa les Prussiens sur Marchiennes, combattit à Waterloo, et suivit l'armée derrière la Loire, ce qui le fit mettre à la demi-solde. En 1847, il fut nommé le dernier des maréchaux du règne de Louis-Philippe. Il fit partie du Sénat en 1852.

Reimann ou **Reimmann** (Jacques-Frédéric), bibliographe, né à Groningue (roy. de Hollande), 1668-1743, fut successivement recteur de plusieurs gymnases, bibliothécaire à Magdebourg, et pasteur d'Hildesheim (Hanovre). On lui doit: *Histoire critique de la logique*, en allemand, Francfort, 1699, in-8°; *Histoire de l'Athéisme*, en latin, 1725, in-8°, etc.

Reimarus (Hermann-Samuel), savant philologue allemand, né à Hambourg, 1694-1765. Gendre de J.-Alb. Fabricius, il mit en œuvre les nombreux matériaux recueillis par son beau-père; donna une bonne édition de *Dion Cassius*, Hambourg, 1750-52, 2 vol. in-fol.; *Les principales vérités de la religion naturelle*, Hambourg, 1754, in-8°; *Considérations sur les instincts des animaux*, Hambourg, 1762, 2 vol. in-12, trad. en français par Reneaume de la Tache; *Vie et écrits de J.-Alb. Fabricius*, 1737, in-8°. On lui attribue à juste titre l'ouvrage connu sous le titre de: *Fragments d'un inconnu tirés de la bibliothèque de Wolfenbuttel*, publiés par Lessing, Brunswick, 1778-84. L'auteur s'était proposé de montrer que l'origine du christianisme n'a rien de surnaturel. Cet écrit souleva une ardente polémique en Allemagne, et fut réfuté par plusieurs théologiens.

Reims, *Civitas Remorum*, *Durocortorum*, ch.-l. d'arr. de la Marne, à 43 kil. N. O. de Châlons-sur-Marne, sur la Vesle; par 49° 15' 15" lat. N., et 1° 41' 49" long. E.; 71,994 hab. Archevêché; cour d'assises: tribunaux de 1^re^ instance et de commerce. Bibliothèque de 32,000 vol.; musée, académie, cathédrale, admirable monument gothique du XIII^e^ siècle, belle église de Saint-Remy, où l'on gardait jadis la sainte ampoule; palais de justice, l'un des plus beaux de la France; arc de triomphe romain, dit *Porte de Mars*, statue du maréchal Drouet d'Erlon. Ville d'industrie et de commerce; manufactures renommées de draps, mérinos, flanelles, châles, etc.; entrepôt des meilleurs vins de Champagne; pain d'épice, biscuits, jambons, etc. — *Durocortorum*, capitale des *Remi*, peuple de la Belgique 2^e^, était une des villes les plus florissantes de la Gaule; elle fut prise et pillée par les Vandales en 406, par Attila en 451; et n'échappa à la dévastation des Francs que par la conversion de Clovis, leur chef, au christianisme et le baptême qui lui fut donné par saint Remi en 496. C'est en mémoire de cet événement que tous les rois de France, depuis Philippe Auguste jusqu'à Charles X, y furent sacrés, à l'exception de Henri IV, de Napoléon et de Louis XVIII. — Vainement assiégée par les Anglais en 1359, occupée par eux en 1421, Reims fut reprise en 1429 par Jeanne d'Arc, qui y fit sacrer le roi Charles VII. C'est la patrie du ministre Colbert, de Gobelin, le fameux teinturier, de Pluche, du graveur Robert Nanteuil, de Tronson-Ducoudray.

Reine (Sainte-), ville de Bourgogne (Côte-d'Or). V. Alise.

Reineccius, en allemand *Reineck*, historien allemand, né près de Paderborn (Etats prussiens), 1541-1595. En 1578, il fut nommé professeur d'histoire à Francfort-sur-l'Oder, et obtint en 1583 une chaire à l'Université d'Helmstædt. Parmi ses nombreux ouvrages, qui contribuèrent puissamment aux progrès des recherches historiques en Allemagne, on cite principalement: *Historia Julia*, savante histoire des Chaldéens et des Assyriens, Helmstædt, 1594, 3 vol. in-fol.; *Methodus legendi historias*, Francfort, 1580, 1670; *Epistolæ duæ de Witikindo magno*, Helmstædt, 1583, in-fol.; *De origine germanicæ nobilitatis*, Leipzig, 1776, in-4°, etc. Comme éditeur, il a publié: les *Annales de Witikind*, 1577; la *Chronique de Dithmar*, 1581; les *Annales de Charlemagne* du moine de Paderborn, 1599, etc.

Reineccius (Christian), philologue et théologien protestant, né à Grossmühlingen (Saxe), 1668-1752, a contribué par ses nombreux écrits à propager l'étude de la langue hébraïque et a donné l'Ancien et le Nouveau Testament en 4 langues, Leipzig, 1713 et 1748, in-fol.

Reiner (Venceslas-Laurent), peintre allemand, né à Prague, 1686-1743, abandonna le paysage pour la peinture d'histoire et réussit. Il a décoré beaucoup d'églises de Bohême; ses tableaux se distinguent par la science de la composition et l'éclat du coloris.

Reines blanches. On nommait ainsi, en France les reines veuves qui portaient le deuil en blanc; elles devaient rester 40 jours enfermées, après la mort de leur mari.

Reines d'or, monnaies d'or que fit frapper la régente Blanche de Castille.

Reinesius (Thomas), né à Gotha, 1587-1667, médecin du margrave de Bayreuth, puis conseiller de l'électeur de Saxe, fut du nombre des savants pensionnés par Louis XIV. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages pleins d'érudition, qui ont éclairci bien des points obscurs de l'antiquité, entre autres: *Notes sur Manilius*, Strasbourg, 1655, in-4°; *Observations sur Pétrone*, Leipzig, 1666, in-8°; *De diis Syriis, sive de numinibus in veteri Testamento memoratis*, Leipzig, 1623, in-4°; *Variæ lectiones*, Utrecht, 1640, in-4°; *De Sibyllinis oraculis*, Iéna, 1702, in-4°; *Syntagma inscriptionum antiquarum*, Leipzig, 1682, in-fol., etc.

Reinhard (François-Volkmar), prédicateur allemand, né dans le pays de Sulzbach, 1753-1812, fut professeur de philosophie, puis de théologie à l'Université de Wittemberg, se livra à la prédication, et acquit bientôt la plus grande réputation par son éloquence. Il devint premier prédicateur de la cour de Saxe en 1792. Il a écrit de nombreux ouvrages philosophiques et religieux: *Essai sur le plan que le fondateur de la religion chrétienne a formé pour le bien de l'humanité*, trad. en français, 1799, in-8°; *Sur le Merveilleux; Système de la Morale chrétienne*, 1788-1815, 5 vol. in-8°; *Sermons*, 1851-1837, 40 vol. in-8°, etc.

Reinhard (Charles-Frédéric, comte), diplomate, né à Schordorf (Wurtemberg), 1761-1837. Appelé à Bordeaux en 1788 pour y faire l'éducation du fils d'un riche protestant, il se lia avec quelques-uns des futurs Girondins qu'il suivit à Paris en 1791, et à la protection desquels il dut son entrée dans la carrière diplomatique. Il fut d'abord premier secrétaire à Londres, 1792, et, l'année suivante, passa à Naples en la même qualité. Après la chute des Girondins, 1793, il fut employé par le Comité de salut public comme chef de division au département des relations extérieures. Puis il fut successivement ministre plénipotentiaire près des villes Hanséatiques en 1795, ministre plénipotentiaire à Florence et en Suisse, 1799; il fut chargé pendant quelques mois du ministère des relations extérieures, et, après le coup d'Etat du 18 brumaire, fut envoyé, en qualité de ministre plénipotentiaire, en Suisse, 1800; à Milan, 1801; en Saxe, 1802; en Moldavie, 1805; en Westphalie, 1808, où il resta jusqu'à la chute de l'empire. Il se tint à l'écart pendant les Cent Jours, et, après la 2^e^ Restauration, il fut nommé par le roi conseiller d'Etat et ministre près la Diète germanique. Le gouvernement de Juillet lui donna la pairie et des

lettres de grande naturalisation. Sans avoir jamais rien écrit, il était membre de l'Académie des sciences morales et politiques depuis sa fondation en 1795.

Reinhold (Charles-Léonard), philosophe allemand, né à Vienne, 1758-1823. Elève des jésuites, il entra, après leur suppression en 1772, chez les barnabites et enseigna la philosophie dans leur collége jusqu'en 1783, époque où il quitta cet ordre et l'état ecclésiastique; il se rendit à Leipzig et de là à Weimar, où il épousa la fille du poëte Wieland et fut nommé conseiller ducal. Il fut professeur de philosophie à Iéna, puis à Kiel. Il a donné un grand nombre d'ouvrages dont les plus importants sont : *Nouvelle théorie de la faculté représentative* (la pensée), Iéna, 1789; *Lettres sur la philosophie de Kant*, 2 vol. in-8°; *Moyens de remédier aux malentendus en philosophie*, Iéna, 1790-1794, 2 vol. in-8°; *Lettre à Lavater et à Fichte sur la foi en Dieu*, Hambourg, 1799, in-8°; *La vieille question : Qu'est-ce qui est la vérité?* Altona, 1820, in-8°; *Sur la religion, la foi et l'immortalité*, Hambourg, 1828, in-8°.

Reinkirik (ancien *Skalholt*), ville d'Islande, à 60 kil. E. de Reikiavik, regardée à tort comme l'ancienne capitale de cette île. On voit aux environs des volcans d'eau bouillante appelés *Geisers*.

Reinmar, dit l'*Ancien*, minnesinger allemand, vécut vers la fin du XIIe siècle à la cour de Léopold VII, duc d'Autriche, et l'accompagna à la 3e croisade en Palestine; il mourut vers 1215. Quelques pièces de vers de Reinmar se trouvent dans le recueil de Manesse, dont le manuscrit existe à la Bibliothèque nationale de Paris. Ce sont principalement des poésies amoureuses pleines de sentiment, de naturel et d'une versification très-élégante. — Dans le même recueil il y a aussi quelques poésies d'un autre Reinmar, dit le *Jeune*, qu'on suppose fils du précédent, mais qui n'a pas comme lui chanté l'amour; il a traité surtout des sujets religieux et didactiques. Son style est pur, châtié, mais trop recherché. Il mourut vers 1245.

Reinosa ou **Reynosa (Sierra de)**, montagnes au N. de l'Espagne, où l'Ebre prend sa source. Elles sont élevées et presque toujours couvertes de neiges. Elles font partie de la chaîne des Cantabres, entre les prov. de Burgos et de Santander.

Reis (c'est-à-dire *chef*, en arabe), titre que portent plusieurs dignitaires de l'empire ottoman. Le principal est le *Reis-effendi*, ministre des relations extérieures.

Reiset (Marie-Antoine, vicomte de), général français, né à Colmar, 1775-1836. Il servit d'abord sous Kléber, et gagna tous ses grades par des actions d'éclat. A Iéna, il fit prisonnier le prince Auguste de Prusse, 1806; à Rosas, en Espagne, il soutint, avec un seul régiment, l'attaque de toute l'avant-garde de Wellington, 1812; rappelé en Allemagne, à la bataille de Dresde, il fit mettre bas les armes à plusieurs régiments ennemis, 1813. Après la Restauration, il prit part à l'expédition de 1823, en Espagne, et commanda l'armée d'occupation en Catalogne jusqu'en 1827. Il avait la réputation d'être un des meilleurs officiers de cavalerie de l'armée française.

Reiske (Jean-Jacques), célèbre philologue allemand, né à Zœrbig, près de Leipzig, 1716-1774. Il s'occupa de théologie, puis d'arabe, et se rendit, en 1738, à Leyde (Hollande), à pied, et sans moyens d'existence, pour suivre les leçons de Schultens, savant orientaliste; il y vécut dans la misère, et fut réduit à corriger des épreuves. Il étudia aussi la médecine, et se fit recevoir docteur en 1746, mais il ne pratiqua jamais. De retour à Leipzig, il y obtint une chaire de philosophie, en 1747, et d'arabe, en 1748. Dix ans après, en 1758, il fut enfin nommé recteur de l'école Saint-Nicolas, fonction qui améliora sa position, et qu'il remplit avec succès jusqu'à sa mort. Doué d'une vaste érudition, il a traduit en latin plusieurs auteurs arabes : *Séances d'Hariri*, Leipzig, 1737, in-4°; *Taraphæ Moallakah*, Leyde, 1742, in-4°; *des Princes mahométans qui se sont illustrés par l'amour des lettres*, Leipzig, 1747, in-4°; *Abulféda, annales moslemici*, Leipzig, 1754, etc. Il a aussi donné de nombreuses éditions des auteurs grecs, avec traduction latine: *Observations sur Sophocle, Euripide et Aristophane*, 2 vol. in-8°, 1753-54; l'*Anthologie grecque*, 1754, in-8°; *Théocrite*, Leipzig, 1766, 2 vol. in-4°; *les Orateurs grecs*, 1770-75, 12 vol. in-8°; *Plutarque*, 1774-82, 12 vol. in-8°; *Denys d'Halicarnasse*, 1774-77, 6 vol. in-8°, etc. — Sa femme, *Ernestine-Christine Müller*, adoucit, par ses soins affectueux et sa tendresse inaltérable, les dernières années de son mari, accablé de souffrances physiques et morales; fort instruite elle-même dans les langues anciennes, elle l'aida dans ses travaux philologiques, et publia, après sa mort, plusieurs ouvrages qu'il avait laissés en manuscrits.

Reismarkt ou **Reusmarkt**, v. des Etats autrichiens (Transylvanie), ancien ch.-l. et à 30 kil. N. O. du cercle d'Hermanstadt; 2,000 hab.

Reissiger (Charles-Gottlieb), compositeur allemand, né à Betzig, près de Wittemberg, 1798-1859, fut de bonne heure habile pianiste, étudia à Leipzig, sous Schicht, à Munich, sous Winter, et, après une jeunesse laborieuse, parvint, grâce à d'utiles protections, au poste de directeur de musique à l'Opéra allemand de Dresde, et à celui de maître de la chapelle royale. Il a écrit un assez grand nombre d'opéras dans un style mélodieux, mais il est plus remarquable dans sa musique religieuse (messes, motets, etc.), et ses chansons allemandes ont eu beaucoup de succès.

Reitres (de l'allemand *reiter*, cavalier), corps de cavalerie formé par l'empereur Maximilien Ier, et qui servit dans les rangs des protestants de France pendant les guerres de religion.

Reiz (Frédéric-Wolfgang), philologue allemand, né à Windsheim (Franconie), 1733-1790. Elève d'Ernesti, il fut nommé professeur de philosophie et de langues anciennes à l'université de Leipzig. On lui doit : *De temporibus et modis verbi græci et latini*, Leipzig, 1766; *De Prosodiæ græcæ accentus inclinatione*, ibid., 1791; de bonnes éditions de la *Rhétorique* et de la *Poétique*, d'Aristote; d'*Hérodote*, 1778; de *Perse*, 1789; du *Rudens* de Plaute, etc. Latiniste et helléniste consommé, il avait acquis une connaissance approfondie des écrivains de l'antiquité.

Reland (Adrien), célèbre orientaliste hollandais, né à Ryp, 1676-1718, professeur de philosophie à Harderwyck, en 1699, fut, deux ans après, appelé à Utrecht pour y enseigner les langues orientales et les antiquités ecclésiastiques, fonctions qu'il remplit jusqu'à sa mort. On a de lui : *Palestina ex monumentis veteribus illustrata*, Utrecht, 1714, 2 vol. in-4°; *Introduction à la grammaire hébraïque*, 1710, in-8°; *Antiquitates sacræ veterum Hebræorum*, Utrecht, 1708, in-8°, etc.

Rely (Jean de), prélat français, né à Arras vers 1430, mort en 1499. Il fut successivement chanoine, chancelier, archidiacre de Notre-Dame de Paris et recteur de l'Université. C'est en cette qualité qu'il rédigea, en 1461, les remontrances du Parlement à Louis XI, pour le maintien de la Pragmatique sanction de Bourges. Député du clergé de Paris aux Etats-généraux de Tours, il plut au jeune roi Charles VIII, dont il devint l'aumônier, et qu'il suivit dans son expédition de Naples. Elu évêque d'Angers, en 1491, il retoucha la traduction des *Livres historiaulx de la Bible*, par Guyart de Moulins, Paris, 1495, in-fol.

Rémalard ou **Regmalard**, ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. S. E. de Mortagne (Orne); 1,745 hab.

Rembang, v. de l'île de Java, sur la côte N., grande et bien peuplée, à 75 kil. N. E. de Samarang, ch.-l. de la province de ce nom; appartient aux Hollandais.

Rembrandt (Paul-Hermanszoon **van Rhijn**), né à Leyde, 1608-1669. Ses parents, bourgeois aisés, le placèrent à l'Université dans l'intention de lui faire étudier la jurisprudence; mais le jeune Rembrandt, entraîné par son amour pour la peinture, quitta bientôt sa ville natale pour aller travailler à Amsterdam, chez Pierre Lastman, et, ensuite, à Harlem, dans l'atelier de Jacob Pinas. Au bout de 4 ans d'études, il revint à la maison paternelle, puis s'établit à Amsterdam vers 1630, et s'abandonna désormais tout entier à la nature de son talent, incorrect, si l'on veut, mais plein de vigueur et d'originalité. Ce qui le préoccupait surtout, c'était l'effet de la lumière sur les objets qu'il peignait, c'était l'expression qui résultait du contraste du jour et de l'obscurité. Ses principaux tableaux sont : *la Leçon du docteur Tulp*, 1632; *le Samaritain et les Pèlerins d'Emmaüs*, au musée du Louvre; *la Ronde de nuit*, 1642; *l'Ange Raphaël quittant Tobie*, 1637; *les Deux philosophes*, 1633, au musée du Louvre, etc., et tant d'autres chefs-d'œuvre qui ont placé Rembrandt au premier rang des maîtres hollandais. Comme graveur à l'eau-forte, il n'a point de rivaux. Ses meilleurs élèves sont : Gérard Dow, Gerbrand van den Eeckhout, Nicolas Maës, etc. En 1852, la ville d'Amsterdam lui a élevé une statue.

Rémer (Jules-Auguste), historien allemand, né à Brunswick en 1736, mort en 1803, professeur d'histoire à l'Université d'Helmstædt, a écrit, en allemand, un *Aperçu de l'histoire générale par tableaux*, Brunswick,

1781-1804, in-fol.; *Essai d'une histoire des constitutions de la France depuis l'entrée des Francs en Gaule*, etc., Helmstædt, 1795; il a complété, en 1802, l'*Histoire des principaux événements de l'Europe moderne*, par Krause. Le style de Rémer manque de couleur, et ses vues historiques de profondeur; mais il choisit ses matériaux avec discernement, les dispose avec méthode, et indique avec exactitude les sources originales où il les a puisés.

Remi, peuple de la Gaule, dans la Belgique 2°. V. Reims.

Remi (Saint), *Remigius*, né à Cerny, près Laon (Aisne), en 437, mort en 533. Apôtre des Gaules et archevêque de Reims, il convertit Clovis à la religion chrétienne, et le baptisa en 496. On a de lui quatre lettres de controverse religieuse et son *Testament*, qui passent pour authentiques. Fête, le 1er octobre.

Remi (Saint), archevêque de Lyon en 852, mort en 875, chapelain de l'empereur Lothaire et du roi Charles le Chauve, assista à plusieurs conciles, où il se fit remarquer par son zèle pour la discipline de l'Eglise. On trouve dans la *Bibliothèque des Pères*, t. XV, une lettre dogmatique adressée par lui à trois évêques; on lui attribue aussi un *Commentaire sur les Epîtres de saint-Paul*.

Remi ou **Remy (Saint-)**, *Glanum*, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 22 kil. N. E. d'Arles (Bouches-du-Rhône); 6,059 hab. Patrie de Nostradamus. Comm. d'huile d'olive, soie, blé. Près de là, deux monuments antiques.

Remi ou **Remy-sur-Burolle (Saint-)**, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 10 kil. de Thiers (Puy-de-Dôme); 5,100 hab. Fabr. de coutellerie; comm. de grains, bois, vins, laine, fer.

Remiremont, *Avendi Castrum*, en allemand *Reimersberg*, ch.-l. d'arrond., à 24 kil. S. E. d'Epinal (Vosges), sur la rive gauche de la Moselle, par 48°0′58″ lat. N., et 4°15′18″ long. E.; 6,510 hab. Bel hôpital, ruines d'une anc. abbaye fondée en 620 par saint Romaric (d'où la ville a tiré son nom), et rebâtie en 1752 par Anne de Lorraine; l'abbesse avait le titre de princesse d'Empire. Commerce de fromages de Géromé, de pâtés de truites, de kirschenwasser; fabr. de tissus de coton, toiles de lin, quincaillerie, papiers peints, etc.

Remo (San-) ou **Saint-Remy**, *Fanum Sancti Remuli*, v. forte de l'Italie, pr. de Port-Maurice, port sur le golfe de Gênes, à 22 kil. S.O. d'Oneille, et 137 kil. S. de Turin; 10,000 hab. — Bombardée par les Anglais en 1745. Commerce de vermicelle, d'huile, d'oranges, de citrons. Léproserie établie en 1858.

Rémois, *Remensis ager*, anc. petit pays de France en Champagne, auj. partie N. O. du départ. de la Marne.

Rémond ou **Rœmond** (Florimond de), historien, né à Agen, 1540-1602, fut conseiller au parlement de Bordeaux, et, après avoir été sur le point d'embrasser le protestantisme, se montra violent et passionné à l'égard des calvinistes. On lui doit: *Erreur populaire de la papesse Jeanne*, 1588; *l'Anti-Christ*, 1597, in-4°; *Histoire de la naissance, progrès et décadence de l'hérésie de ce siècle*, 1605, in-4°, etc.

Remontrances (*Droit de*), réclamations adressées au roi par les Parlements pour signaler les inconvénients d'un édit ou d'une ordonnance. Le Parlement de Paris s'empara, au XVe siècle, de ce droit qui lui fut confirmé par les ordonnances de 1566 et 1667; mais une déclaration de 1673 restreignit ce droit aux actes qui ne concernaient que des particuliers. La déclaration du 15 septembre 1715 rendit le droit de remontrances aux Parlements; enfin des lettres patentes de 1718 en réglèrent l'exercice pour tous les Parlements et les autres cours souveraines.

Remontrants, nom donné aux disciples d'*Arminius*. V. ce nom.

Remorino (Jean-Pierre), général italien, né à Gênes, 1791-1849, fils du directeur de la police à Livourne, sous l'administration d'Elisa Bonaparte, termina son éducation à La Flèche, était chef d'escadron en 1814, et colonel pendant les Cent-Jours. Il prit part aux révolutions d'Italie de 1821, de Pologne de 1831, et obtint par son courage le grade de général de division. Il s'établit à Paris. En 1848, il offrit son épée à Charles-Albert, fut accusé de trahison à la journée de Novare, et condamné à mort par un conseil de guerre. Il mourut courageusement, en protestant de son innocence.

Remouchamps, hameau voisin d'Aywaille, dans la prov. de Liége (Belgique), célèbre par ses grottes remplies de stalactites et de stalagmites, où l'on a trouvé beaucoup d'ossements fossiles.

Remoulins, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. S. E. d'Uzès (Gard), sur le Gardon et près du *Pont du Gard*; 1,452 hab. — Culture du cotonnier, élève de bétail, commerce de vins, eau-de-vie et grains.

Remscheid, v. des Etats prussiens (prov. du Rhin), à 30 kil. E. de Düsseldorf; 25,000 hab. — Fabrique importante d'ouvrages en fer et en acier.

Rémus. V. Romulus.

Rémusat (Jean-Pierre-Abel), célèbre orientaliste, né à Paris, 1788, mort du choléra en 1832, fut reçu docteur en médecine en 1815, puis attaché, comme chirurgien aide-major, à l'hôpital Montaigu; mais bientôt, emporté par un goût invincible vers l'étude des langues orientales, il apprit seul, sans maître et presque sans aide, le chinois, le tibétain, le mandchou. Après cinq années de travail acharné, il publia un *Essai sur la langue et la littérature chinoises*, Paris, 1811, in-8°, qui lui assura un rang distingué parmi les sinologues. En 1814, le gouvernement de la Restauration créa au Collége de France une chaire de chinois; Rémusat y fut nommé professeur, et son cours obtint un succès mérité; au mois d'août 1815, il fut nommé membre de l'Académie des Inscriptions, et devint en 1818 un des rédacteurs du *Journal des Savants*; en 1824, il succéda à M. Langlès comme conservateur des manuscrits orientaux de la bibliothèque royale; il fut en 1822 un des fondateurs de la *Société asiatique*, dont il devint président en 1829. Ses principaux ouvrages, outre celui que nous avons déjà nommé, sont: *Plan d'un dictionnaire chinois*, 1814; le *Livre des récompenses et des peines*, traduit du chinois, 1816; *l'invariable Milieu de Tséu-ssé*, en chinois et en mandchou, avec version en latin et en français, 1817; *Recherches sur les langues tartares*, 1820; *Eléments de la grammaire chinoise*, 1822; *Relations politiques des rois de France avec les empereurs mongols*, 1824, livre très-curieux, qui renferme des lettres du fils de Gengis-Khan à Philippe le Bel; *les deux Cousines*, roman chinois, 1826, 4 vol. in-12; et une foule de mémoires sur la langue, l'histoire, les croyances religieuses et la géographie des Chinois, des Mandchous et des Tartares.

Rémusat (Claire-Elisabeth-Jeanne **Gravier de Vergennes**, comtesse de), nièce du ministre Vergennes, née à Paris, 1780-1821, épousa à 16 ans (1796) M. le comte de Rémusat, qui fut successivement préfet de plusieurs départements et chambellan de Napoléon Ier; elle fut elle-même dame du palais de l'impératrice Joséphine. Femme d'esprit et de goût, elle a laissé plusieurs ouvrages en manuscrits; un seul a été publié après sa mort par son fils, M. Charles de Rémusat; c'est un *Essai sur l'éducation des femmes*, auquel l'Académie française a décerné une médaille d'or en 1825.

Remuzat, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 18 kil. N. E. de Nyons (Drôme); 641 hab.

Remy (Saint-). V. Remo (San-).

Remy-en-Bouzemont (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 18 kil. de Vitry-le-François (Marne); 808 hab.

Renaissance (La), abréviation des mots *Renaissance des lettres et des arts*, désigne l'époque comprise entre le milieu du XVe siècle et la seconde moitié du XVIe; grâce aux savants et aux artistes qui l'illustrèrent, elle brilla du plus grand éclat en Italie, sous les Médicis; en France, sous François Ier.

Renaix, en flamand *Ronsse*, v. de Belgique (Flandre orientale), à 12 kil. S. d'Oudenarde; 12,000 hab. — Lainage, toiles, brasseries, chapellerie, tanneries, teintureries.

Renan (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 15 kil. de Brest (Finistère); 1,307 hab.

Renau d'Eliçagaray (Bernard), dit *le Petit Renau* à cause de sa taille, célèbre marin français, né dans le Béarn (Basses-Pyrénées), (?) 1652-1719, inventa un nouveau mode de construction maritime, et fit faire le premier des galiotes à bombes, avec lesquelles il bombarda Alger en 1682, et ensuite Gênes, avec le plus grand succès. Il servit sous Vauban, en Flandre, au siége de Philipsbourg et à ceux de Manheim et de Frankenthal, et suivit Louis XIV aux siéges de Mons et de Namur. Après le désastre de la Hougue, il sauva 30 vaisseaux français réfugiés à Saint-Malo. Puis il fut envoyé en Amérique pour organiser des chantiers de construction et mettre nos colonies en état de défense. Il était membre honoraire de l'Académie des sciences et auteur d'un livre intitulé: *Théorie de la manœuvre des vaisseaux*, Paris, 1689, in-8°. Quand il mourut à Pougues, il était lieutenant général, grand-croix de l'ordre de Saint-Louis et conseiller au Conseil de marine.

Renaud de Montauban, un des quatre fils Aymon, paladin célébré par l'Arioste. V. Aymon.

Renaudie (Godefroi **de Barri**, seigneur de la), célèbre conspirateur français, tué, le 18 mars 1560, dans la forêt de Château-Renaud, près d'Amboise. V. La Renaudie.

Renaudin (Jean-François), amiral français, né à Saint-Laurent du Gua (Saintonge), 1750-1809. Officier de marine au début de la Révolution, il s'éleva rapidement au grade de capitaine de vaisseau. Commandant du *Vengeur* au célèbre combat d'Ouessant, le 1er juin 1794, il soutint le feu de 10 vaisseaux ennemis, et combattit jusqu'au moment où *le Vengeur*, criblé de boulets et faisant eau de toutes parts, sombra avec 456 hommes qui étaient restés à bord. Environ 267 Français, reçus sur les canots anglais, échappèrent à la mort, et de ce nombre fut Renaudin, qui, emmené prisonnier en Angleterre, y fut l'objet de l'admiration de nos ennemis. Revenu en France par échange, Renaudin fut promu au grade de contre-amiral, obtint le commandement d'une escadre, devint, en 1799, commandant des armes à Toulon, et obtint sa retraite en 1800.

Renaudot (Théophraste), médecin français, né à Loudun (Vienne), 1584-1653 (?); obtint du cardinal de Richelieu le titre de commissaire général des pauvres du royaume, fonda une maison de prêt, espèce de mont-de-piété; donna aux indigents des consultations et des remèdes gratuits; obtint, en 1631, le privilége de la *Gazette de France*, qu'il dirigea jusqu'à sa mort. On lui doit aussi la continuation du *Mercure français* en 1635, et plusieurs biographies: *Condé*, *Gassion*, *Mazarin*.

Renaudot (Eusèbe, l'abbé), petit-fils du précédent, né à Paris, 1648-1720, s'était fait une si grande réputation d'érudit qu'il fut élu membre de l'Académie française et de celle des Inscriptions avant d'avoir rien publié. Ce ne fut qu'à l'âge de 62 ans qu'il justifia par de savants ouvrages le choix de ces deux éminentes compagnies. On lui doit: *Défense de la perpétuité de la foi* (d'Ant. Arnauld) *contre Jean Aymon*, Paris, 1708, in-8°; *Liturgiarum orientalium collectio*, 1716, 2 vol. in-4°; *Histoire des patriarches jacobites d'Alexandrie*, en latin, 1713, in-4°; *Anciennes relations des Indes et de la Chine de deux voyageurs mahométans qui y allèrent dans le* IXe *siècle*, trad. de l'arabe, 1718, in-8°, le plus savant et le plus connu des ouvrages de Renaudot; *Jugement du public sur le dictionnaire de Bayle*, Rotterdam, 1697, in-4°, qui excita entre le censeur et l'auteur critiqué une polémique fort vive, à laquelle prirent part Saint-Évremond et le pasteur Jurieu.

Renchen, v. du Grand-duché de Bade (cercle de Kinzig), sur le Rench, à 15 kil. N. E. d'Offenbourg; 3,000 hab. Dans le voisinage est le défilé de *Renchenloch*, où Montecuculli résista à l'attaque de Turenne en 1675, et où Moreau battit complétement les Autrichiens en 1796.

Rendsbourg, v. du Holstein, place forte, arsenal, dans une île de l'Eyder, à 30 kil. O. de Kiel; 11,000 hab. Prise par les Impériaux en 1627, par les Suédois en 1643. Christian VII, forcé de fuir Copenhague, sa capitale, bombardée et prise par les Anglais, alla mourir à Rendsbourg, en 1808.

Rendu (Ambroise), né à Paris, 1778-1860, a puissamment contribué à l'organisation de l'instruction primaire en France. Admis à l'École polytechnique à sa fondation, il en fut exclu pour refus du serment de haine à la royauté. Après le 18 brumaire, il travailla au *Mercure de France* avec Fontanes, Delille et Chateaubriand. Devenu grand-maître de l'Université, Fontanes le nomma inspecteur général en 1808, puis membre du conseil de l'instruction publique en 1820. Dans cette haute position, de concert avec Cuvier et de Gérando, il donna les plus grands développements à l'instruction primaire et aux salles d'asile. Ses principaux ouvrages sont: *Excerpta* ou *Morceaux choisis de Tacite*, Paris, 1805, in-12; *la Vie d'Agricola*, Paris, 1806-22, in-12; *Essai sur l'instruction publique, et spécialement sur l'instruction primaire*, Paris, 1819, 3 vol. in-8°; *Code universitaire*, 1827-46, in-8°; etc. Un de ses fils, M. Eugène Rendu, a payé un pieux tribut à la mémoire vénérée de son père dans son livre intitulé: *Ambroise Rendu et l'Université de France*, Paris, 1861, in-8°.

Rendu (Jeanne-Marie), en religion *sœur Rosalie*, de l'ordre de Saint-Vincent-de-Paul, parente du précédent, née à Comfort (Ain), 1787-1856, se rendit célèbre par son inépuisable charité et son dévouement aux classes indigentes. Fixée dans le quartier Saint-Marceau, un des plus pauvres de la Capitale, elle en fut pendant 50 ans la providence par les soins et les secours de toute nature qu'elle prodiguait à tous ceux qui avaient recours à sa bienfaisance, sans distinction de pays ni de religion. On lui doit plusieurs fondations de charité qui lui ont survécu; une crèche pour les enfants que leurs parents étaient hors d'état d'élever; une salle d'asile pour les soustraire au vagabondage des rues; l'*Association de Notre-Dame de Bon-Conseil* contre les dangers de l'apprentissage; et l'*Asile Sainte-Rosalie*, où les vieillards pauvres sont reçus à perpétuité. En 1852, elle fut décorée de la Légion d'honneur; à une autre époque, cette sainte femme eût été canonisée.

René (Saint), évêque d'Angers au Ve siècle et patron de la ville. Fête, le 12 novembre.

René d'Anjou, duc d'Anjou, de Lorraine et de Bar, comte de Provence, roi titulaire de Naples, de Sicile, etc., né à Angers, 1409, mort à Aix (Provence), en 1480, 2e fils de Louis II d'Anjou, fut élevé par le cardinal de Bar, son grand-oncle maternel, qui lui légua le duché de Bar en 1430; il devait hériter aussi de celui de Lorraine par son mariage avec Isabelle, fille de Charles II, duc de cette province, mais il en fut dépossédé, en 1431, par Antoine de Vaudemont, frère de Charles, qui, vainqueur au combat de Bulgnéville, le retint prisonnier. En 1434, à la mort de Louis III d'Anjou, son frère, René devint duc d'Anjou et de Provence. Quatre ans après, un testament de Jeanne II, reine de Naples, l'appela au trône de ce pays, où il régna quelques années, mais qu'il fut encore contraint de céder à son compétiteur, Alphonse d'Aragon, 1442. Après plusieurs autres vicissitudes de la fortune, il se retira à Aix, dans son comté de Provence, où il vécut enfin tranquille et heureux jusqu'à sa mort, cultivant avec succès les lettres et les arts. Ses œuvres *Mortifiement de vaine plaisance*, traité de morale ascétique; *Le Livre du cœur d'amour épris*, roman allégorique en prose et en vers; *Le Livre des Tournois*; *L'abusé en court*, roman moral et allégorique, prose et vers; *Poésies diverses*, etc., ont été publiées par M. de Quatrebarbes, 1844-45, 4 vol. in-4°. Il existe en outre à la Bibliothèque nationale plusieurs manuscrits très-curieux attribués à ce prince. Sa bonté, sa douceur inaltérable au milieu de fortunes si diverses le faisaient chérir de tous les pays qu'il avait successivement gouvernés, et lui valurent le surnom du *bon roi René*. Sa fille Marguerite, épouse de Henri VI, roi d'Angleterre, cette princesse si célèbre par son courage et ses malheurs, fut la seule compagne de sa vieillesse. V. Marguerite d'Anjou.

René II, duc de Lorraine, 1451-1508, fils de Ferry II, comte de Vaudemont et d'Yolande, fille du roi René. Devenu en 1473, duc de Lorraine, du chef de sa mère, il fut chassé par Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, et se réfugia en Suisse. Mais après la défaite de l'usurpateur à Granson et à Morat, René vint revendiquer la Lorraine les armes à la main, et défit Charles à la bataille de Nancy, où ce prince fut tué, 1477. René II établit par son testament la loi salique en Lorraine et favorisa les arts.

Renée de France, 2e fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne, née à Blois en 1510, morte à Montargis, en 1576, épousa en 1528, Hercule d'Este, duc de Ferrare, et lui apporta en dot les duchés de Chartres et de Montargis. Privée des dons extérieurs de la beauté, mais douée des qualités de l'esprit et du cœur, elle cultiva les lettres et les sciences et protégea une foule d'hommes distingués, entre autres Clément Marot et Calvin, bannis de France pour leurs opinions religieuses. Après la mort de son époux, 1560, elle se fixa à Montargis, où elle fit publiquement profession de protestantisme et accueillit dans son château tous les huguenots qui lui demandèrent un refuge, en dépit du duc de Guise, son gendre.

Renée (Amédée), littérateur et publiciste, né à Caen, 1808-1859. En 1837, il fut rédacteur en chef du *Journal de l'Instruction publique;* puis fournit de nombreux articles à la *Revue de Paris* et au *Constitutionnel*. En 1847, il fut nommé bibliothécaire du château de Meudon, et en 1849 passa avec le même titre à la Sorbonne. En 1857, il dirigea le *Constitutionnel* et fut bientôt après élu député du Calvados au Corps législatif. Gendre de Sismondi, il compléta l'*Histoire des Français* de son beau-père, en rédigeant le 30e volume qui va jusqu'à la mort de Louis XVI. Ses autres ouvrages sont: l'*Histoire de Cent ans*, trad. de l'italien de Cantù, 1852-53, 4 vol. in-8°; *Les Nièces de Mazarin*, 1856, 1 vol. in-8°, son principal titre littéraire; *Madame de Montmorency*, 1858, in-8°; *La Grande Italienne*, 1859, in-8°. Il avait de l'instruction et son style était correct et élégant.

Renesse-Breidbach (Clément-Venceslas, comte de), né à Liége, 1774-1833, siégea, avec honneur, aux Etats-généraux des Pays-Bas et au Congrès national de Belgique. Numismate distingué, il a composé un livre très-important pour l'histoire de Belgique : *Histoire numismatique de l'évêché et principauté de Liége*, Bruxelles, 1831, 2 vol. in-8°. Malheureusement, ses riches collections d'estampes, de médailles, d'objets d'art antique, ont été dispersées.

Renfrew, v. d'Ecosse, ch.-l. du comté de ce nom, à 80 kil. O. d'Edimbourg, à 9 kil. N. O. de Glasgow; 5,000 hab. Vieille ville autrefois sur la Clyde, qui a pris une autre direction, et qu'elle rejoint aujourd'hui par un canal construit en 1786. — Le comté de *Renfrew*, jadis *Strath-gryfe*, l'un des plus petits d'Ecosse, est situé entre ceux de Dumbarton, au N.; de Lanark, à l'E.; d'Ayr, au S., et le golfe de la Clyde. Il produit de la houille, de la chaux et des pierres de taille; population; 160,000 hab.

Réni, v. de Bulgarie (Turquie), au confluent du Danube et du Pruth; 8,000 hab.

Reni (Guido), peintre célèbre d'Italie. V. Guide (Le).

Reninghe, comm. rurale de la Flandre occidentale (Belgique), à 15 kil. d'Ypres. Commerce de bestiaux; 2,000 hab.

Reninghelst, comm. rurale de la Flandre occidentale (Belgique), à 12 kil. d'Ypres. Brasseries; 2,000 hab.

Rennel (Le major James), né à Chudleigh (Devonshire), 1742-1830. A 24 ans, il quitta le service de la marine royale pour entrer dans celui de la Compagnie des Indes, 1766, comme capitaine du génie, et ensuite comme *surveyor général* (arpenteur général) du Bengale et du Bahar; en cette qualité, il dressa des cartes de ces deux vastes provinces, qui lui coûtèrent sept années de travail, après lesquelles il prit sa retraite, en 1777, et revint en Angleterre, où il fut nommé membre de la Société royale de Londres. Outre un excellent *Atlas du Bengale*, il a donné: *Mémoire sur la géographie de l'Indoustan*, 1782; *Explication du système géographique d'Hérodote*, 1800, in-4°; *Eclaircissements sur l'expédition du jeune Cyrus et la retraite des dix mille*, 1816, in-4°; et plusieurs autres ouvrages qui lui ont acquis la réputation d'un géographe savant et consciencieux. Il était membre correspondant de l'Institut de France.

Rennequin-Sualem, en flamand *Swalin Renkin*, fils d'un charpentier de Liége, né en 1644, mort en 1708, savait à peine lire, et fit son éducation lui-même en exerçant la profession de son père. Il construisit, par l'ordre de Louis XIV, la fameuse machine hydraulique de Marly, de 1675 à 1682, pour donner de l'eau potable au château de Versailles. Il avait d'abord exécuté en petit ce grand ouvrage au château de Modave, en Belgique.

Rennes, *Condate*, *Redones*, ch.-l. du département d'Ille-et-Vilaine, par 48° 6′ 55″ lat. N., et 4° 0′ 40″ long. O., au confluent des deux rivières de ce nom, à 402 kil. S. O. de Paris; 52,044 hab. Archevêché; Cour d'appel, tribunaux de première instance et de commerce; académie universitaire, facultés de droit, des lettres et des sciences. Ecole d'artillerie et de pyrotechnie. Bibliothèque, musée, cabinet d'histoire naturelle. Monuments remarquables : la façade de la cathédrale de Saint-Pierre, l'hôtel de ville, le palais de justice, la salle de spectacle, etc.; promenade du Thabor. Tanneries, commerce de toile, lins, papiers, amidons, volailles de Janzé, beurre de la Prévalaye. Patrie de la Chalotais, de Lamotte-Piquet, de Sainte-Foix, Lobineau, de Tournemine, de Lanjuinais, de Guinguené, Alexandre et Amaury Duval, Carré, de Kératry, etc. — C'était la ville principale des *Redones*, en Armorique, à l'époque de l'invasion des Romains; puis elle devint la capitale du duché de Bretagne; en 843, Rennes repoussa une attaque de Charles le Chauve; elle fut prise, en 1355, par les Anglais, qui en furent chassés par Du Guesclin, en 1356, et fut enfin réunie à la France par le mariage d'Anne de Bretagne avec Charles VIII, en 1491. En 1553, Henri II y établit un parlement, fameux par son esprit d'indépendance et d'opposition aux édits qui attentaient aux franchises de la province. V. Lachalotais.

Rennes-les-Bains, commune de l'arr. et à 22 kil. de Limoux (Aude), sur la Sals. Eaux minérales, fréquentées, même avant les Romains.

Renneville (René-Auguste-Constantin **de**), né à Caen, 1650-1723. Protégé par le ministre Chamillart, il fut employé par lui dans diverses missions de confiance; mais, en 1702, accusé d'être un espion de la Hollande, il fut enfermé à la Bastille, et y resta 11 ans; puis, exilé, il se retira en Angleterre, où il publia une *Histoire de la Bastille*, 2 vol. in-12, 1715, ouvrage qui excita une vive curiosité, et fut traduit en plusieurs langues. On a encore de lui : *Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie hollandaise des Indes Orientales*, Amsterdam, 1702-5, 5 vol. in-12; un *Recueil de poésies chrétiennes*, etc.

Renneville (Sophie **de Senneterre**, Mme **de**), née en Normandie, 1772-1822, auteur d'un grand nombre d'ouvrages pour l'éducation de la jeunesse qui obtinrent un certain succès, entre autres : *Lettres d'Octavie*, 4e édit., 1818, in-12; *Galerie des femmes vertueuses*, 3e édit., 1817, in-12; *Contes à ma petite fille*, 4e édit., 1817; *le Précepteur des enfants*, 7e édit., 1818, in-12, etc., etc.

Rennie (John), un des plus grands mécaniciens que l'Angleterre ait produits, né à Phantassie, comté de Haddington (Ecosse), 1761-1821, s'occupa d'abord de mécanique avec Watt et Boulton, puis, comme ingénieur, construisit le magnifique break-water (brise-lame) de Plymouth, les ponts de Southwark et de Waterloo à Londres et les docks. L'Angleterre lui doit aussi plusieurs canaux, entre autres celui de Lancastre, un des plus beaux monuments de l'architecture hydraulique. — Son fils, sir *John*, a construit et terminé en 1831 le pont de Londres dont son père avait laissé le plan, et a été anobli pour ce bel ouvrage.

Reno, *Rhenus*, riv. d'Italie, prend sa source dans les Apennins, en Toscane, à 5 kil. de San-Marcellino, traverse les provinces de Bologne et de Ferrare, et se jette, près de cette dernière ville, dans une branche du Pô, dite *Pô-di-Primaro*. C'est dans une île du Reno que fut formé, en 43 av. J. C., le 2e triumvirat entre Octave, Antoine et Lépide, qui fut suivi de sanglantes proscriptions.

Renommée (La), déesse de la mythologie païenne, messagère des dieux, que les anciens représentaient sonnant de la trompette, avec cent yeux, cent bouches et cent oreilles.

Renou (Antoine), peintre et littérateur français, né à Paris, 1731-1806. Elève de Vien, il obtint en 1753 le 2e prix de peinture à l'Académie, dont il devint membre titulaire en 1781. Ses principaux tableaux sont : *Jésus parmi les docteurs*, et *Agrippine débarquant à Brindes avec l'urne contenant les cendres de Germanicus*. Comme littérateur, il a donné une traduction en vers de la *Jérusalem délivrée*, et une traduction également en vers du poëme latin *de l'Art de peindre*, de Dufresnoy, 1789.

Renouard (Antoine-Augustin), libraire et bibliophile français, né à Paris, 1765-1853. Fils d'un fabricant de gazes, il abandonna bientôt cette profession pour se livrer tout entier à son goût prédominant pour les livres et se fit libraire et imprimeur. Indépendamment des belles et correctes éditions d'ouvrages latins et français qu'il a données, on lui doit, comme auteur, d'excellents travaux bibliographiques : *Catalogue de la bibliothèque d'un amateur*, 4 vol. in-8°, 1819; *Annales de l'imprimerie des Alde*, 3e édit., 1834, in-8°; *Annales de l'imprimerie des Estienne*, 1837-43. Ses éditions se font reconnaître par l'*ancre surmontée d'un coq*, placée sur leur frontispice.

Renty, bourg du départ. du Pas-de-Calais, canton de Fauquembergue, arrond. et à 25 kil. S. O. de Saint-Omer; 1,000 hab. Erigé en marquisat par Charles-Quint, en 1533. Les Espagnols y furent battus par Henri II, en 1554.

Renwez, ch.-l. de canton, dans l'arrond. et à 13 kil. N. O. de Mézières (Ardennes); 1,679 hab. Bonneterie, brosses de bruyère, tuilerie.

Réole (La), ch.-l. d'arrond. de la Gironde, à 70 kil. S. E. de Bordeaux, sur la rive dr. de la Garonne, par 44° 35′ 6″ lat. N., et 2° 22′ 35″ long. O.; 4,096 hab. Vieux château des *Quatre-Sœurs*, bâti par les Wisigoths; anc. abbaye de bénédictins, construite sur les ruines d'une villa romaine, dite *Regula*, *la Règle*, d'où, par corruption, la ville prit son nom de *la Réole*. Occupée par les Anglais en 1225 et 1315, reprise par les Français en 1296 et 1374; place forte des calvinistes pendant les guerres de religion; patrie des *frères Faucher*. Fabriques de peignes, toiles, billards, papiers; commerce de grains, bétail, cuirs, vins, etc.

Repnine (Nicolas-Wassilievitch), général russe, né à Moskou, 1734-1801, issu d'une très-ancienne famille russe, qui comptait des généraux et des ministres illustres parmi ses membres; neveu de Panin, Repnine fit la guerre de Sept Ans comme volontaire, au service de la France. En 1764, il fut envoyé par Catherine II comme

ambassadeur en Pologne, pour seconder l'élection de Stanislas Poniatowski, favori de l'impératrice, au trône de ce pays; pendant un séjour de quatre ans, il ne cessa pas d'y fomenter le désordre et l'anarchie, et se rendit odieux aux Polonais par son orgueil, son despotisme et ses violences. Envoyé, en 1774, comme plénipotentiaire à Constantinople, il signa le traité de Kaïnardji; et, à la reprise des hostilités avec les Turcs, il remporta sur le grand-vizir Youssouf une victoire complète qui amena le traité de Jassy, 1792. Mais ce brillant succès et les faveurs dont l'impératrice le combla éveillèrent contre lui la jalousie de l'arrogant Potemkin, qui le fit disgracier. Alors Repnine se retira à Moskou, et se fit le centre d'une société de mécontents qui furent presque tous déportés en Sibérie. Après la mort de Catherine II, Paul Ier le nomma feld-maréchal en 1798, et l'envoya à Berlin pour décider le roi de Prusse à entrer dans la nouvelle coalition contre la France; mais il échoua dans cette mission, et fut relégué à Moskou, où il mourut en 1801. Avec lui s'éteignit la postérité mâle de cette famille; mais l'empereur Alexandre fit passer ce nom au petit-fils de la fille de Repnine, le prince Nicolas Gregoriewitch *Volkonski*. V. ce nom.

Repton (Humphrey), jardinier paysagiste anglais, né à Bury-Saint-Edmund (Suffolk), 1752-1818, dessina les parcs et les jardins de la plupart des résidences seigneuriales d'Angleterre, et mérita le surnom de législateur des jardins. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages qui font encore autorité dans la matière, entre autres: *Esquisses et avis sur les jardins pittoresques*, 1794, in-4°; *Recherches sur les changements de goût relativement aux jardins pittoresques*, 1816, in-4°, etc.

Repton, v. d'Angleterre (Derby), sur la Trent, à 10 kil. S. O. de Derby; 2,300 hab. Anc. capitale du royaume de Mercie.

Republican-Fork, rivière des Etats-Unis (Missouri), branche septentrionale du Kansas, coule au S. E. Cours de 900 kil.

République Argentine. V. La Plata.

République Française (Première), proclamée le 21 septembre 1792, elle dura jusqu'au 18 mai 1804, époque de la création de l'Empire par Napoléon Ier. Elle renferme: la *Convention*, le *Directoire* et le *Consulat* (V. ces mots). — *Seconde République française;* commencée le 24 février 1848, elle finit le 2 décembre 1852. La 3e *République* a été proclamée le 4 sept. 1870.

Requeña, *Lobetum*, v. d'Espagne (Nouvelle-Castille), à 120 kil. S. E. de Cuença, au confluent de l'Oliana et du Xucar; 11,000 hab. Etoffes de soie, toiles, etc.

Requeno y Vivès (Vicente), antiquaire espagnol, né à Calatrabo (Aragon), 1743-1811. Ses principaux ouvrages, écrits en italien, sont: *Saggio sul ristabilimento dell' antica arte de' Greci e de' Romani pittori*, Venise, 1784, in-4°, traité rempli de recherches curieuses sur la peinture des anciens; *Saggio sul ristabilimento dell' arte di dipingere all' encausto degli antichi* (*Essai sur l'art de peindre à l'encaustique chez les anciens*), Parme, 1798, 2 vol. in-8°; Caylus a traité le même sujet. Le seul ouvrage que Requeno ait écrit en espagnol est: *Medallas ineditas antiguas existentes en el museo de la real Sociedad Aragonesa*, Saragosse, 1800, in-4°.

Requesens (Don Louis de **Zuñiga y**), grand commandeur de Castille; en qualité de lieutenant général, il accompagna don Juan d'Autriche dans sa guerre contre les Maures des Alpujarras, et à la bataille navale de Lépante, 1571, où il se signala par sa valeur. Il fut gouverneur du Milanais. En 1573, il succéda au duc d'Albe dans le gouvernement des Pays-Bas, et chercha à réparer le mal qu'avait fait son prédécesseur; mais il n'y put réussir; et eut, en outre, à lutter contre l'indiscipline de ses troupes mal payées. Obligé de continuer la guerre contre les insurgés, il vainquit, à Mooker, village de Hollande, en 1574, Louis et Henri de Nassau, frères de Guillaume d'Orange, qui furent tués dans cette bataille; mais il échoua au siége de Leyde, 1575. Encouragé par quelques succès, il envahit de nouveau la Zélande, et assiégeait Ziriczée, quand une nouvelle révolte de ses troupes le força à courir à Bruxelles, où il mourut d'une fièvre violente en 1576; Ziriczée ouvrit ses portes aux Espagnols trois mois après; mais Requesens ne put pas jouir de ce triomphe qu'il avait préparé par ses habiles manœuvres, en s'emparant du cours du Rhin, de la Meuse et du Wahal, pour séparer la Zélande de la Hollande.

Requêtes (Chambre des). V. Parlement.

Requêtes (Maîtres des). Dans l'ancienne monarchie française, ils étaient chargés par le roi de recevoir les plaintes ou requêtes qu'on lui adressait, et de lui faire un rapport à ce sujet. Ils allaient dans les provinces faire des tournées ou *chevauchées*. Louis XIV choisissait, en général, les intendants parmi eux; ils exerçaient encore d'autres fonctions (rapporteurs au conseil du roi, rapporteurs au sceau, juges au tribunal des requêtes de l'hôtel). Ils furent supprimés en 1791. — Rétablis, 1799-1806, ils ont été chargés des rapports au Conseil d'Etat; ils sont 40, divisés en deux classes. Ils sont loin d'avoir les mêmes attributions que par le passé.

Requêtes de l'Hôtel, tribunal, composé de maîtres des requêtes, et chargé, sous l'ancienne monarchie, de connaître les causes personnelles des officiers de la maison du roi.

Requêtes du Palais, tribunal composé de conseillers du Parlement et de maîtres des requêtes, et ayant juridiction sur les églises de fondation royale ou qui avaient des lettres de *garde gardienne*, etc., etc.

Requint. V. Quint.

Requista, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 50 kil. S. de Rodez (Aveyron); 4,350 hab. Commerce de bois, grains, vins, laine, toile, draps.

Rereg, anc. capitale des Obotrites; auj. *Mecklembourg*.

Reschid (Mustapha), homme d'Etat ottoman, né à Constantinople, 1799-1857, montra de bonne heure une vive intelligence, servit Mahmoud contre les Grecs, entra au ministère des affaires étrangères, puis fut attaché au grand-vizir Isset-Pacha; il contribua au traité d'Andrinople, et se montra plein de douceur à l'égard des chrétiens de la Roumélie. Mahmoud le nomma ministre des affaires étrangères, 1828. Il fut, avec Halil-Pacha, le négociateur de la paix de Kutayé, avec Ibrahim, 1833 Nommé ambassadeur à Paris et à Londres, il redevint ministre des affaires étrangères, 1837. Il déploya beaucoup d'énergie et d'habileté pour défendre la cause du progrès auprès de Mahmoud, et travailler à la réorganisation de l'empire. Mais, attaqué par de nombreux ennemis, il accepta l'ambassade de Londres, tout en restant ministre. De retour à Constantinople, à l'avénement d'Abdul-Medjid, il fit proclamer, malgré le vieux parti turc, le *Hatti-schérif* de Gulhané, 1839. Ministre des affaires étrangères pendant la grande crise de 1839-1841, il fut ambassadeur à Paris, 1841-1845, redevint alors ministre, fut grand-vizir, 1846-1852, et s'unit de plus en plus avec la France et l'Angleterre. Il fut renversé par la coalition de ses ennemis, sous les accusations les plus étranges. Lors de la rupture avec la Russie, il redevint grand-vizir, 1853; l'un de ses fils épousa la fille du sultan; il fut encore une fois, cependant, renversé du pouvoir. Après la paix de Paris, il fut grand-vizir pour la 5e fois; créa une banque, travailla à la réorganisation des Principautés Danubiennes, fut encore éloigné par l'influence de la France, puis ramené aux affaires, 1857.

Résena, auj. *Raz-el-Aïn*, v. de Mésopotamie, sur le Chaboras. Gordien III y battit Sapor en 243.

Resende (André de), dominicain portugais, né à Evora, 1498-1573, précepteur des frères de Jean III, ouvrit une école de littérature qui fut célèbre. Dans ses *Œuvres*, Cologne, 2 vol., on trouve: *Antiquitatum Lusitaniæ libri IV*, et *Narratio rerum gestarum in India a Lusitanis; Vida do Infante D. Duarte*, etc.

Resende (Garcia de), historien et poëte portugais, né à Evora en 1470, mort après 1554, fut secrétaire intime de Jean II. Il a laissé une *Chronique* (curieuse) de la vie de ce prince, 1545, in-fol., et un recueil des poëtes du XVIe s., *Cancioneiro geral*, 1516, in-fol.

Resenius (Pierre), savant danois, né à Copenhague, 1625-1688, professeur de philosophie et de jurisprudence, devint, en 1672, maire de Copenhague, et, plus tard, conseiller d'Etat. Il a recueilli et publié beaucoup de documents curieux et instructifs sur les antiquités et l'histoire des pays du nord de l'Europe: *Edda Islandorum, anno 1215 conscripta per Snorronem Sturlæ*, en islandais, danois et latin, Copenhague, 1665, in-4°; *Philosophia antiquissima norvago-danica, dicta Voluspa, quæ est pars Eddæ Sæmundi*, en islandais, avec une traduction latine, Copenhague, 1673, in-4°; et plusieurs autres ouvrages d'érudition et d'histoire.

Réserves, bénéfices ecclésiastiques dont les papes s'étaient réservé la collation, et dont ils donnaient l'*expectative* avant la mort du titulaire. Attaquées par le concile de Bâle, elles furent abolies par la Pragmatique sanction de Bourges, 1438, et par le Concordat de 1516.

Résidence, obligation imposée à un bénéficier de

demeurer dans son bénéfice. Le concile de Trente et l'ordonnance de Blois, 1579, ordonnèrent qu'un évêque ne pourrait s'absenter de son diocèse, plus de deux ou trois mois, sans la permission du pape ou de son métropolitain. Les *bénéfices simples*, sans juridiction, ni charge d'âmes, n'obligeaient pas aussi strictement à la résidence.

Resina. *Retina*, v. du roy. d'Italie, à 10 kil. S. E. de Naples, dans le voisinage de Portici, bâtie en partie sur l'emplacement de l'anc. Herculanum; 9,000 hab. Nombreuses antiquités, beau palais de *la Favorite*.

Resinaz ou **Résinar,** v. de Transylvanie (Etats Autrichiens), à 13 kil. S. O. d'Hermanstadt; 5,000 hab. Deux évêchés, l'un grec, l'autre valaque.

Resnel (Jean François **du Bellay**, abbé du), savant littérateur français, né à Rouen, 1692-1761, après avoir étudié la théologie, à Saumur, fut nommé chanoine de Boulogne; mais il échangea bientôt ce canonicat contre celui de Saint-Jacques-de-l'Hôpital, à Paris, en 1724; à dater de ce moment, il se livra à la culture des lettres et publia une traduction en vers, plus élégante que fidèle, de l'*Essai sur la critique* et de l'*Essai sur l'homme*, de Pope, qui lui attira de vifs reproches de la part de l'auteur anglais; celui-ci prétendit que, par scrupule religieux, il avait dénaturé son œuvre. Nommé membre associé de l'Académie des Inscriptions en 1733, il fut reçu, dix ans après, à l'Académie française, 1743. Outre ses traductions de Pope, qui eurent du succès, il a donné un *Panégyrique de saint Louis*, et plusieurs dissertations insérées dans les mémoires de l'Académie des Inscriptions; il a été aussi un des collaborateurs du *Journal des savants*.

Rességuier (Bernard-Marie-Jules, comte de), né à Toulouse, 1789-1862, était issu d'une famille noble de magistrats au parlement de Toulouse; il ne suivit pas la même carrière que ses ancêtres; il servit d'abord, sous l'Empire, comme officier de cavalerie, puis entra, en 1814, au conseil d'Etat en qualité de maître des requêtes. En 1849, il siégea à l'Assemblée législative comme représentant des Basses-Pyrénées. Mais, dans ces positions diverses, il cultiva toujours la poésie, et avec succès On a de lui : *Tableaux poétiques*, Paris, 1828-29, in-8°; *Almaria*, roman, Paris, 1835, in-8°; *les Prismes poétiques*, Paris, 1838, in-8°. Il a été l'un des fondateurs de la *Muse française*, avec Victor Hugo, Alfred de Vigny, Emile Deschamps, Charles Nodier, et les autres chefs de l'école romantique, alors dans toute sa vogue.

Ressons-sur-Matz, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 16 kil. N. O. de Compiègne (Oise); 950 hab. Commerce de grains, bétail, etc.

Restauration : en France, on désigne sous ce nom les 16 années qui s'écoulèrent depuis la chute de Napoléon Ier, en 1814, époque du rétablissement sur le trône de la branche aînée des Bourbons, jusqu'à la révolution de Juillet, en 1830, et au règne de Louis-Philippe. On distingue deux Restaurations: la 1re, du 5 avril 1814 au 20 mars 1815, qui fut interrompue par le retour de Napoléon pendant les Cent-Jours; la 2me, du 22 juin 1815, époque de sa seconde abdication, jusqu'en juillet 1830. Ces 15 années furent remplies par les règnes de Louis XVIII et de Charles X. V. *Histoire des deux Restaurations*, par M. de Vaulabelle; *Hist. de la Restauration*, par Lamartine, Lubis, Nettement et de Viel-Castel. — On donne aussi le nom de Restauration au rétablissement des Stuarts sur le trône d'Angleterre, de 1660 à 1689, période de 29 ans, pendant laquelle régnèrent Charles II et Jacques II. V. *Histoire de Charles II*, par M. Guizot; *Histoire de Charles II et de Jacques II*, par Macaulay.

Restaut (Pierre), grammairien français, né à Beauvais, vers 1690, mort en 1764; il fut d'abord professeur au collége Louis-le-Grand, puis se fit recevoir avocat aux conseils du roi. En 1730, il donna une *Grammaire française*, qui a été longtemps regardée comme un ouvrage classique et le meilleur livre élémentaire sur la langue française, Paris, 1730, in-12; en 1732, il y ajouta un *Traité de versification française*. Il publia, en outre, un abrégé de sa grammaire qui eut encore plus de succès, et qui fut adopté par l'Université.

Restif ou **Rétif de la Bretonne** (Nicolas-Edme), le plus fécond des romanciers français de la seconde moitié du xviiie siècle, né à Sacy, près d'Auxerre, 1734-1806. D'abord apprenti imprimeur à Auxerre, où il mena une vie très-déréglée, il vint à Paris en 1755 et entra comme compositeur à l'imprimerie royale, d'où son inconduite le fit bientôt renvoyer. Alors il prit le parti de vivre de sa plume et composa une foule d'ouvrages sur toutes sortes de sujets, même de politique et de morale, mais c'est surtout comme romancier qu'il s'est fait une réputation fort contestée, quoique l'on ne puisse lui refuser beaucoup d'imagination, de sensibilité et de vérité; ces qualités sont trop souvent dégradées par un style bizarre, incorrect et par des peintures d'une obscénité révoltante. Son meilleur ouvrage, celui qui eut le plus de retentissement, *le Paysan perverti*, eut 42 éditions; *la Vie de mon père* est un récit intéressant dont le but est moral et que ne dépare aucune tache. Les *Œuvres* de Restif forment plus de 200 volumes, dont quelques-uns à peine méritent d'être lus. Il n'eut aucun succès au théâtre, quoiqu'il ait composé plusieurs pièces.

Restout (Jean), peintre français, né à Rouen, 1692-1768, fils d'un peintre estimé, *Jean* Restout; neveu de Jean Jouvenet, il suivit les leçons de ce grand peintre, dont ses tableaux rappellent les qualités et les défauts, une imagination féconde et un talent remarquable, mais aussi une touche vague et molle et un certain manque de noblesse, une couleur un peu terne. Ses principaux ouvrages sont : *Saint Paul imposant les mains à Ananie; le Christ guérissant le paralytique*, *Aréthuse se dérobant aux poursuites d'Alphée ; La confiance d'Alexandre dans son médecin Philippe;* etc. Restout fut, en 1720, membre, puis directeur de l'Académie de peinture. — Son fils, *Jean-Bernard* Restout, peintre et graveur, né à Paris, 1733-1797, fut, comme son père, reçu académicien, en 1769, après avoir obtenu le 1er prix de Rome, en 1758, pour son tableau d'*Abraham conduisant Isaac au sacrifice*.

Retford ou **Redford,** v. d'Angleterre, dans le comté et à 45 kil. N. E. de Nottingham, sur l'Idle et le canal de Chesterfield; 30,000 hab. Fabriques de chapeaux, souliers, toile à voile, papier

Rethel (Alfred), peintre allemand, né à Aix-la-Chapelle, 1816-1859, se distingua de très-bonne heure à l'école de Düsseldorf. Il eut de nombreux admirateurs, mais aussi des critiques et des détracteurs. Il vint alors s'établir à Francfort, et séjourna à Rome dans les dernières années de sa vie. On cite parmi ses tableaux à l'huile : *Etablissement du christianisme dans les Gaules*, *Daniel dans la fosse aux lions*, *Némésis poursuivant un meurtrier*, etc. ; une série de portraits historiques ; des illustrations remarquables, et surtout de grandes fresques, qui ont fait sa réputation : la *Vie de Charlemagne*, à Aix-la-Chapelle; l'*Ouverture du tombeau de Charles le Gros par Othon III*, *Charles le Gros au milieu des peuples*, le *Concile de Francfort*, etc. A Rome, il s'occupa d'une série de dessins qui devaient représenter les campagnes d'Annibal; on vante le *Passage des Alpes*.

Rethel, ch.-l. d'arr. des Ardennes , par 49° 30′ 43″ lat. N., et 2° 1′ 48″ long. E., à 50 kil. S. O. de Mézières, sur l'Aisne et le canal des Ardennes; 7,086 hab. Hospice pour les vieillards et les enfants assistés; filatures de laine, fabriques de châles, de mérinos; brasseries, tanneries; commerce de grains, laines, étoffes, etc.; transport par eau entre Vouziers et Rethel. Autrefois capitale du **Rethelois,** petit pays de France (ancienne Champagne), que Henri III érigea en duché en faveur de Charles de Gonzague, duc de Nevers, en 1581. Mazarin l'acheta, le fit ériger en duché-pairie, et le légua par testament à M. le duc de la Meilleraie, mari de sa nièce, Hortense Mancini. En 1650, le maréchal du Plessis-Praslin battit près de Rethel Turenne, alors ligué avec les Espagnols contre la cour de France; Condé, rebelle à son tour, s'en empara en 1652, et Turenne, rentré dans le devoir, la reprit sur les Espagnols en 1653.

Réthiers. V. Rhétiers.

Rethy, commune rurale de la prov. d'Anvers (Belgique), à 14 kil. de Turnhout. Draps communs, tanneries, huileries; 2,700 hab.

Rétiaires, gladiateurs romains qui combattaient contre les *Myrmillons;* ils avaient pour arme un filet, en latin *rete* (d'où leur nom), avec lequel ils tâchaient d'envelopper leur adversaire qui portait sur son casque la figure d'un poisson.

Réticule, petit sac en étoffe recouvert d'un filet, que les dames françaises portaient à leur bras sous le Directoire et le 1er Empire, et auquel des plaisants donnèrent, par corruption, le nom de *ridicule* qui lui resta.

Rétif de la Bretonne. V. Restif.

Retimo, anc. *Rhetymna*, v. forte de l'île de Candie, aux Turcs, ch.-l. de livah, sur la côte N. de l'île, à 80 kil. S. O. de Candie; 4,000 hab. Petit port ensablé, citadelle, évêché grec. Les Vénitiens la possédèrent en 1204, les Turcs la dévastèrent en 1572, mais n'en de-

vinrent maîtres qu'en 1617; elle s'est plusieurs fois, et récemment encore, révoltée contre leur domination.

Retournac, commune du canton et de l'arr. d'Yssingeaux (Haute-Loire), sur la rive gauche de la Loire; 3,411 hab., dont 1,042 agglomérés.

Retrait, droit accordé au seigneur suzerain de reprendre, dans un délai de 40 jours, le fief vendu par un de ses vassaux, en remboursant à l'acquéreur le prix qu'il l'avait payé. Le *retrait lignager* était le même droit, possédé par un parent de la ligne par où était venu l'héritage.

Retsch (Frédéric-Auguste-Maurice), peintre et graveur allemand, né à Dresde, 1779-1857, fut professeur à l'Académie de Dresde. Ses tableaux se distinguent par la beauté de la forme, la composition sévère, la vérité et l'imagination. Ses gravures à l'eau-forte ont une réputation européenne : *Illustrations du Faust, Galerie pour les œuvres de Shakespeare, Ballade de Fridolin, de la Cloche, Illustrations des ballades de Bürger*, etc., etc.

Retz, autrefois *Rays*, *Reys* et *Reez*, *Radesiarum* en latin, petit pays de France, anc. duché-pairie de la Haute-Bretagne, ch.-l., *Machecoul*, v. pr., Paimbeuf et Pornic, compris auj. dans le sud du département de la Loire-Inférieure. Il appartint d'abord à la maison de Laval, puis fut érigé en duché-pairie en faveur du maréchal Albert de Gondi, en 1581, et passa en 1676, dans la maison de Villeroy.

Retz ou **Rais** (Gilles **de**), maréchal de France, né vers 1406, exécuté en 1440, fils de Gui de Laval, seigneur de Rais, épousa, vers 1420, une riche héritière du Poitou, Catherine de Thouars, et servit de bonne heure la cause de Charles VII, avec son cousin, La Trimouille. Il fut adjoint à Jeanne d'Arc pour la surveiller, assista au sacre du roi, porta la sainte ampoule et fut nommé maréchal. Il trahit la Pucelle sous les murs de Paris, puis regagna ses foyers, ne servant plus que par intervalles. Il était riche, jeune, beau, mais faible et frivole ; il fut bientôt rassasié de plaisirs ; son intelligence se dépravа. Il faisait, dans ses châteaux de Bretagne, une dépense considérable ; sa chapelle était surtout d'une magnificence inouïe ; il sacrifiait des sommes énormes pour faire représenter des mystères, entre autres *Le Mystère de la Pucelle*, qui fut célébré à Orléans, en 1436. Il fut forcé d'aliéner ses biens ; pour combler le vide croissant, il eut recours à l'alchimie, à la nécromancie, s'entoura de sorciers, d'Italiens, afin d'obtenir du diable *science, richesse* et *puissance*; dans les mystérieux sacrifices qu'ils faisaient en commun, il fallait offrir à Belzébut le sang ou quelque membre de jeunes enfants. De nombreuses victimes, enlevées à leurs parents (peut-être deux cents), furent sacrifiées aux passions superstitieuses de ce monstre. Les parents obtinrent de Charles VII l'interdiction de Gilles de Rais. Alors on accusa le puissant seigneur de ces crimes, qui bravaient l'autorité de Dieu comme celle du roi. L'évêque de Nantes et l'inquisition commencèrent son procès; il finit par s'humilier et demander pardon; il n'en fut pas moins condamné à mort. Il fut brûlé, après avoir été étranglé, avec deux de ses complices, dans la prairie de Nantes.

Retz (Albert **de Gondi**, duc de), maréchal de France, né à Florence, 1522-1602. Sa famille ne comptait pas parmi les plus illustres de sa ville natale; mais sa mère obtint de Catherine de Médicis la charge de gouvernante des enfants de France, et ce fut ainsi que Gondi et ses frères firent leur chemin à la cour. D'abord simple capitaine de chevau-légers sous Henri II, il monta de grade en grade jusqu'à celui de maréchal en 1573, sans s'être distingué par aucune action d'éclat; il fut constamment en faveur sous Charles IX, Henri III et Henri IV, et mourut fort riche à 80 ans. Les historiens contemporains l'accusent d'avoir, avec Tavannes, conseillé les massacres de la Saint-Barthélemi.

Retz (Pierre **de Gondi**, cardinal de), frère du précédent, né à Lyon, 1533-1616, dut, comme son frère Albert, sa fortune à Catherine de Médicis. Il fut d'abord évêque de Langres en 1565, puis de Paris en 1568, chancelier et grand aumônier d'Élisabeth d'Autriche, femme de Charles IX, 1574. Il remplit, en outre, diverses missions auprès de la cour pontificale sous Henri III et Henri IV, et fut fait cardinal par le pape Sixte-Quint en 1587. Ce prélat, ami des lettres, favorisa beaucoup les savants. Il se démit de l'évêché de Paris en faveur de son neveu, en 1596.

Retz (Henri **de Gondi**, cardinal de), fils d'Albert de Gondi, neveu du précédent, lui succéda en 1596, et prit possession de son siége en 1598. Paul V le nomma cardinal en 1618; il mourut devant Montpellier, en 1622.

Retz (Jean-François **de Gondi, de**), succéda à son cousin Henri de Gondi, et fut le premier archevêque de Paris, 1623. Il s'occupa surtout de bonnes œuvres. Fatigué, et voulant favoriser son neveu, il nomma son coadjuteur Jean-François-Paul de Gondi, en 1643. Il mourut en 1654.

Retz (Jean-François-Paul **de Gondi**, cardinal de), petit-neveu de Pierre de Gondi, 3ᵉ fils de Philippe-Emmanuel de Gondi, général des galères, né à Montmirail, 1614-1679, fut, dès sa jeunesse, destiné à l'épiscopat, mais ne montra d'abord aucun goût pour la carrière ecclésiastique. Il eut pour professeur saint Vincent de Paul et entra dans l'ordre de Malte. Après avoir mené longtemps une conduite très-dissipée et même licencieuse, après s'être fait connaître par ses duels et ses complots contre Richelieu, il se livra enfin sérieusement aux études théologiques et obtint un grand succès comme prédicateur. Il devint archevêque de Corinthe *in partibus*, et, à l'âge de 29 ans, fut nommé coadjuteur de l'archevêque de Paris, son oncle, en 1643. Il s'acquitta d'abord avec beaucoup de zèle de ses devoirs religieux et se rendit très-populaire par ses aumônes et ses abondantes largesses. Mazarin, jaloux de toutes les supériorités, en prit ombrage, et dès lors ils devinrent ennemis. Ce fut à l'occasion des premiers troubles de la Fronde que leur inimitié éclata. Gondi se jeta avec ardeur dans le parti des adversaires du ministre; et, par le crédit qu'il avait acquis sur le peuple, les bourgeois et le parlement, parvint à faire exiler Mazarin. Il rentra un moment en grâce auprès de la reine régente, qui lui promit le cardinalat, qu'il obtint enfin en 1651. Mais après avoir quelque temps joué un rôle si important dans les troubles de la Fronde, il perdit toute sa popularité, au rétablissement de l'ordre, en 1652. Il fut mis à la Bastille, sans que le peuple fît aucune démonstration en sa faveur. Il était à Vincennes, lorsqu'il prit possession, par procureur, du siége de Paris, mars 1654. Etant parvenu à s'évader de Nantes, où il avait été enfermé en dernier lieu, il parcourut successivement l'Espagne, l'Italie, la Hollande et les Pays-Bas, et ne rentra en France qu'après la mort de Mazarin. Alors il fut obligé d'accepter le titre d'abbé de Saint-Denis en échange de son archevêché de Paris, dont il dut se démettre, 1662. A dater de ce moment il renonça à la politique et donna l'exemple d'une vie aussi régulière que sa jeunesse avait été désordonnée. Il paya ses dettes, qui s'élevaient à plus de 4 millions de notre monnaie, et se retira à Saint-Mihiel, en Lorraine, où il rédigea ses *Mémoires*, son plus beau titre à la célébrité, qui parurent pour la première fois à Nancy, en 1717, 3 vol. in-12. « Cet homme singulier, dit Voltaire, s'est peint lui-même dans ses Mémoires, écrits avec un air de grandeur, une impétuosité de génie, et une inégalité qui sont l'image de sa conduite. » On a dit de lui que c'était *un Catilina en soutane;* mais il n'avait ni le courage belliqueux ni surtout les vues subversives du conspirateur romain; loin de vouloir comme lui bouleverser l'Etat, il n'avait à vrai dire aucun but déterminé que celui de renverser Mazarin, et semble n'avoir aimé l'intrigue que pour l'intrigue. Avant ses *Mémoires*, il avait publié, à l'âge de 18 ans, *La Conjuration de Fiesque*, livre original écrit avec une certaine maturité de style et une hardiesse d'opinions qui effraya Richelieu et qui eût pu faire présager en lui le futur chef de parti. Les meilleures éditions de ses *Mémoires* sont celle que M. Géruzez a donnée d'après le manuscrit original conservé à la Bibliothèque nationale de Paris, 1844, 2 vol. in-12, et celle de M. Champollion-Figeac, 1859, 4 vol. in-18.

Retzius (André-Jean), naturaliste suédois, né à Christianstadt, 1742-1821, membre du collége des mines, fit des cours de pharmacie à Stockholm, puis enseigna l'histoire naturelle à Lund. Parmi ses ouvrages estimés on cite : *Observationes botanicæ*, 6 parties in-fol.; *Introduction au régime animal d'après le système de Linné; Essai d'une flore économique de Suède*, 2 vol. in-8°; *Flora Virgiliana*, etc.

Reuchlin (Jean), qui s'appela lui-même *Capnion*, d'un mot grec signifiant *fumée*, comme *rauch* en allemand, célèbre philologue allemand, né à Pforzheim (grand-duché de Bade), 1455-1522, le plus grand helléniste et hébraïsant de la fin du xvᵉ siècle, voyagea en Allemagne, en Hollande, en France, en Italie, pour se perfectionner dans la connaissance des langues grecque et hébraïque; il enseigna ensuite avec le plus grand succès à Tubingue, mais il eut la faiblesse de donner

dans les mêmes erreurs qui avaient séduit Pic de la Mirandole, et se montra grand partisan de l'art cabalistique, sur lequel il écrivit deux livres qui furent condamnés par la cour de Rome. Il avait été créé comte par Frédéric III. Ses principaux ouvrages sont : *Grammaire grecque* ou *Μικροπαιδεία* ; *Breviloquus* ou *Dictionnaire latin ; Rudimenta hebraica*, Pforzheim, 1506, in-fol.; *Lexicon hebraicum*, 1516 ; *VII Psalmi pœnitentiales, cum translatione latina*, Tubingue, 1512, in-8° ; livres fort admirés dans leur temps, parce qu'ils étaient les premiers qui eussent paru en Allemagne sur la langue hébraïque, mais presque oubliés aujourd'hui ; *de Verbo mirifico*, 1494 ; *de Arte cabalistica*, 1517, etc.

Reuilly, bourg de l'arrond., du canton, et à 15 kil. d'Issoudun (Indre); 2,667 hab.; sur le chemin de fer d'Orléans à Limoges. Fabrique de sucre; vins blancs. Église gothique très-ancienne, ruines du château de Vergy, beau château de la Ferté-Reuilly.

Réunion (Edit de). Henri III le signa à Rouen, le 21 juillet 1588, avec les Ligueurs, à la suite de la journée des Barricades.

Réunion (Ordre de la), ordre civil et militaire, que Napoléon Ier créa en 1811. On le donnait de préférence aux habitants des départements nouvellement *réunis* à la France, mais aussi à des Français.

Réunion (Ile de la) ou **Ile Bourbon,** dans l'Afrique orientale, la plus occidentale des *îles Mascareignes*, à 600 kil. E. de Madagascar, dans la mer des Indes, par 21° lat. S. et 53° long. E., colonie acquise à la France depuis 1642, divisée en deux arrond., l'un appelé *du Vent*, à l'E., et l'autre *Sous-le-Vent*, à l'O. Elle a 220 kil. de circuit, 2,512 kil. carrés, et environ 193,000 hab., dont un cinquième de population blanche, et le reste composé de nègres et de coolies indiens. Ch.-l., *Saint-Denis ;* v. pr., Saint-Pierre, Saint-Paul, Salazie. C'est une masse de produits volcaniques entassés jusqu'à la hauteur de 3,000 m., sillonnée par de nombreux torrents. Elle renferme un volcan éteint, le *Gros-Morne* ou *Piton-des-Neiges* (3,069 m.) ; un autre toujours brûlant, le *Piton-de-Fournaise* (2,625 m.). Côtes escarpées, rades d'un abord difficile. Productions : sucre brut, indigo, café, vanille, girofle, tafia, manioc, patates, tabac, coton, riz, maïs, etc. Elle a donné naissance au poëte érotique Bertin. Découverte en 1545, occupée par les Français qui la nommèrent *île de Bourbon* en 1649, elle dut surtout sa prospérité à Mahé de la Bourdonnais. La République l'appela *île de la Réunion ;* Napoléon Ier, *île Bonaparte;* elle reprit son nom d'île Bourbon de 1814 à 1848, et depuis lors s'appelle officiellement *île de la Réunion*. Les Anglais l'ont occupée de 1810 à 1815.

Reus, v. d'Espagne (Catalogne), à 14 kil. O. de Tarragone, à 9 kil. de la Méditerranée; 28,000 hab. Commerce d'exportation par le port de Salon; soieries, toiles peintes, vins, fruits, etc.

Reusmarkt. V. Reismarkt.

Reuss (La), riv. de Suisse; sortie du lac de Lucendro (Uri), elle forme trois bras qui se réunissent à Andermatt ou Urseren, à 6 kil. du mont Saint-Gothard, et arrose les cantons d'Uri, de Lucerne et d'Argovie, forme le lac des Quatre-Cantons, et se jette dans l'Aar. Cours de 135 kil. Elle est rapide et forme plusieurs cascades.

Reuss, principautés de l'Allemagne, divisées en deux branches, enclavées dans les duchés de Saxe, et qui ont pour bornes la Saxe-Meiningen, la Saxe-Altenbourg, la Saxe-Weimar, le Voigtland (partie du roy. de Saxe), et le cercle bavarois du Haut-Mein. Le territoire de ces principautés est montagneux et arrosé par l'Elster et la Saale; il renferme beaucoup de mines. La branche aînée, ou de *Reuss-Greiz*, a une superficie de 316 kilom. carr. et 47,000 hab.; capit. *Greiz*. Les possessions de la branche cadette, ou de *Reuss-Schleiz-Lobenstein*, sont beaucoup plus étendues et renferment 82,924 hectares et 92,000 hab; capitale, *Schleiz;* v. princ., Lobenstein. La principauté de *Géra* est en commun entre les deux branches de la maison de Reuss, dont on fait remonter l'origine jusqu'au XIe siècle. Tous les descendants mâles de cette famille portent le nom de Henri; mais aucun d'eux ne paraît s'être particulièrement illustré.

Reutlingen, v. du roy. de Wurtemberg, à 60 kil. S. de Stuttgart, ch.-l. du cercle de la Forêt-Noire, sur l'Echatz ; 14,000 hab. Belle cathédrale de Sainte-Marie; bains sulfureux très-fréquentés. Jadis ville impériale, patrie du célèbre imprimeur Sébastien Gryphius.

Reva, fleuve de l'Inde. V. Nerbuddah.

Reval. V. Revel.

Réveillé-Parise (Joseph-Henri), médecin, né à Nevers, 1782-1852. Il venait de commencer ses études médicales en 1802, lorsqu'il fut enlevé par le service militaire et suivit les armées pendant 13 ans, en qualité d'aide-major, puis de chirurgien major. En 1815, il revint à Paris, et soutint sa thèse de docteur : *Relations médicales sur le siége de Saragosse*, auquel il avait assisté. Il obtint alors une place avec son grade dans la garde royale, où il servit jusqu'en 1830. Rendu à la vie privée, il se voua tout entier à l'étude et publia successivement plusieurs ouvrages estimés, entre autres : *Hygiène oculaire*, 1816, in-12 ; *Physiologie et Hygiène des hommes livrés aux travaux de l'esprit*, etc., Paris, 1839, 2 vol. in-8°, 4e édit., 1843 ; *Guide pratique des goutteux et des rhumatisants*, 3e édit., 1847, in-8°. Le *Traité de la vieillesse*, 1852, in-8°, son dernier ouvrage, est rempli de préceptes sages et utiles à cet âge de la vie, et écrit avec autant d'élégance que de correction. Il a donné une édition des *Lettres de Guy Patin*, 1846, 3 vol. in-8°. Il avait été élu membre de l'Académie de médecine en 1851.

Révellière-Lepaux (La). V. la Révellière.

Revel ou **Reval,** en russe *Kolyvan*, v. forte de Russie, ch.-l. du gouvernement de Revel ou d'Esthonie, sur le golfe de Finlande, à 370 kil. O. de Saint-Pétersbourg; 27,000 hab. Port militaire, arsenal de la marine, château fort, cathédrale gothique, gymnase, bibliothèques. Aux environs, jardin impérial de *Catherinenthal*. Commerce de grains, bois, chanvre. Revel, fondée par Waldemar II, roi de Danemark, en 1218, ville florissante de la ligue hanséatique, fut réunie par Pierre le Grand à la Russie, en 1710. V. Esthonie.

Revel, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 30 kil. N. E. de Villefranche (Haute-Garonne); 5,629 hab. Jadis appelée *la Bastide de Lavaur*, elle était, au XVIe siècle, une des places fortes des huguenots et fut démantelée en 1629. Cependant le culte protestant y subsiste encore. Dans le voisinage est le bassin de Saint-Féréol, qui alimente le canal du Midi.— Il y a trois communes du nom de *Revel* dans les départements de l'Isère et des Basses-Alpes.

Revello, v. d'Italie (Piémont), dans la province et à 30 kil. N. O. de Coni, sur le Pô; 5,000 hab. Patrie de l'historien Denina.

Revello, v. d'Italie, à 4 kil. S. de Lago Négro ; 5,200 hab. Aux environs, ruines d'un cirque; on a découvert beaucoup de médailles, de statues de bronze et d'autres antiquités romaines. On présume que c'est l'anc. *Blanda* ou *Vélie*.

Revère, v. du roy. d'Italie (Vénétie), sur le Pô, à 26 kil. S. E. de Mantoue; 7,500 hab. Fabrique de cordages.

Revigny, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 17 kil. N. O. de Bar-le-Duc (Meuse), sur un canal qui joint l'Ornain à la Chée; 1,535 hab. Pêche de truites.

Revilla-Gigedo, groupe de trois îles du Grand Océan, à 450 kil. O. de la côte du Mexique. Elles sont rocailleuses et on y trouve beaucoup de tortues.

Revin, bourg de l'arrond. et à 10 kil. de Rocroi (Ardennes), sur la Meuse. Forges et hauts fourneaux; 3,367 hab.

Révoil (Pierre-Henri), peintre français, né à Lyon, 1776-1842. Élève de David, il fit comme lui des tableaux d'histoire, mais dans de plus petites proportions, et emprunta généralement ses sujets au moyen âge et à la chevalerie. Le premier tableau qui lui donna de la réputation fut *l'Anneau de Charles-Quint*, exposé au Louvre en 1814, et qui fut appelé *le Diamant du salon*, aujourd'hui dans la galerie du Luxembourg. Ses autres principales toiles sont : *la Convalescence de Bayard*, 1817; *Marie Stuart conduite au supplice*, 1822; *François Ier armant chevalier son petit-fils François II;* sa plus grande composition est *le Rachat des prisonniers à Alger par les Pères de la Merci*. L'obligation que Révoil s'était imposée de traiter des sujets historiques dans des cadres étroits l'a fait tomber parfois dans un fini précieux et des recherches minutieuses qui donnent à sa manière un peu d'afféterie. C'était d'ailleurs un homme fort instruit et qui cultivait avec succès la littérature, la poésie et la musique. Il fut longtemps professeur de peinture à l'École des Beaux-arts de Lyon, qui, sous sa direction, a produit plusieurs artistes distingués.

Rewbell (Jean-François), homme politique français, né à Colmar, 1747-1801. Bâtonnier de l'ordre des avocats de sa ville natale, il fut député aux États-généraux de 1789 et s'y montra un des plus chauds partisans des idées révolutionnaires; puis, après avoir rempli les fonctions de procureur syndical du Haut-Rhin, il devint membre de la Convention, et fut un des plus ardents accusateurs de Louis XVI ; mais, absent de Paris au mo-

ment de la condamnation, il l'approuva hautement par une lettre rendue publique. Pendant le régime de la Terreur, il se fit donner des missions qui le tinrent éloigné des sanglantes querelles de la Commune et du Comité de salut public, et revint à Paris après la chute de Robespierre ; il s'attacha alors au parti thermidorien et fut nommé à la présidence de la Convention. Il entra ensuite au Conseil des Cinq-Cents et fut élu un des cinq membres du Directoire exécutif, dont il devint le président et le membre le plus influent par sa grande expérience du maniement des affaires. En 1799, il fut éliminé du Directoire par la voie du sort et remplacé par Siéyès. Il entra alors au Conseil des Anciens, et ne prit aucune part au coup d'Etat du 18 brumaire. Rentré dans la vie privée, après avoir joué dans la Révolution un si grand rôle, il mourut à Paris en 1801, complétement ignoré et oublié.

Rey (Jean), chimiste français, né vers la fin du XVIe siècle à Bugues, en Périgord, mort en 1645, a découvert et démontré la cause de l'augmentation du poids des métaux par la calcination, dans un livre intitulé : *Essays sur la recherche de la cause pour laquelle l'estain et le plomb augmentent de poids quand on les calcine*, Bazas, 1630, in-8°. Cet ouvrage et les autres travaux de Rey ont beaucoup contribué aux progrès de la chimie moderne. Il était en relations avec tous les savants de son temps, et surtout avec le P. Mersenne, ami de Descartes.

Reyes (San-Sebastian de los), v. de l'Amérique du Sud, à 65 kil. S. O. de Caracas (Venezuela), fondée en 1581.

Reynaud (Antoine-André-Louis, baron), mathématicien français, né à Paris, 1771-1844; il se voua dès sa jeunesse à l'étude des mathématiques; admis en 1796 à l'Ecole polytechnique, il en sortit le premier de la promotion de 1798, et entra dans les ponts-et-chaussées; il rentra deux ans après à l'Ecole polytechnique en qualité de professeur, puis fut nommé examinateur pour l'admission à cette école fameuse, fonctions qu'il remplit pendant trente ans avec la plus scrupuleuse impartialité. Il fut nommé en 1814 chevalier de la Légion d'honneur, et devint en 1837 officier de cet ordre. Ses principaux ouvrages, remarquables par l'ordre et la clarté de l'exposition, ont été longtemps regardés comme classiques et ont eu de nombreuses éditions : *Traité d'Algèbre*, Paris, 1800, in-8°, 8e édition, 1830; *Traité d'Arithmétique*, Paris, 1804, in-8°, 24e édition, 1846; *Théorèmes et problèmes de géométrie*, in-8°, 10e édition, 1838; *Traité d'application de l'algèbre à la géométrie*, 1819, in-8°; *Traité de statistique*, 1838, in-8°; etc. Il n'agrandit pas le domaine des sciences mathématiques, mais il contribua puissamment à en faciliter l'étude par ses excellents livres.

Reynaud (Jean), philosophe, né à Lyon, 1806-1863, pupille de Merlin de Thionville, son parent, élève de l'Ecole polytechnique, ingénieur des mines, fit une exploration géologique de la Corse et de la Sardaigne, quitta le service de l'Etat, se rallia quelque temps aux Saints-Simoniens, puis combattit Enfantin, en soutenant contre lui la cause de la liberté et du spiritualisme, surtout dans la *Revue encyclopédique*. Quoique opposé aux républicains révolutionnaires, il subit la prison en 1833; composa la *Minéralogie des gens du monde*, et fonda avec Pierre Leroux l'*Encyclopédie nouvelle*, 1835. Il contribua beaucoup à l'œuvre du *Magasin pittoresque*. En 1848, envoyé par la Moselle à l'Assemblée constituante, il fut sous-secrétaire d'Etat, sous M. Carnot, au ministère de l'instruction publique, s'occupa de l'instruction primaire, créa l'école d'administration, et fit un instant partie du conseil d'Etat, 1849. Il publia, en 1854, un livre de philosophie religieuse, *Terre et Ciel*, qui eut du succès. On lui doit une *Vie de Merlin de Thionville*, avec un choix de ses *Lettres*, 1861, in-8°.

Reynier (Jean-Louis-Ebenezer, comte), né à Lausanne, 1771-1814. Entraîné par son enthousiasme pour la Révolution française, il s'engagea comme simple canonnier en 1792, et était déjà adjudant-général en 1793; il fit en cette qualité les campagnes de Belgique et de Hollande sous Pichegru, et fut fait général de brigade en 1794, puis chef d'état-major sous Moreau à l'armée du Rhin, en 1796, et général de division. En 1798, il accompagna Bonaparte en Egypte, et se distingua à la bataille des Pyramides; dans l'expédition de Syrie, il défit 20,000 Turcs avec 4 bataillons français sous les murs d'El-Arisch, dont il faisait le siége; de retour en Egypte, il détermina la brillante victoire d'Héliopolis en taillant en pièces l'élite des Janissaires, 1800. Après l'assassinat de Kléber, il eut de violents démêlés avec le général en chef Menou, son successeur, qui le fit arrêter et renvoyer en France, 1801, où il resta 4 ans disgracié et exilé. Remis en activité en 1805, il prit part à la conquête de Naples et de la Calabre. Rappelé par Napoléon à la grande armée, il combattit à Wagram, en Espagne, en Russie, et fut fait prisonnier à la bataille de Leipzig, 1813; rendu à la liberté en 1814, il mourut à Paris peu de temps après. On a de lui : *Idées sur le système militaire qui convient à la république française*, 1798; *De l'Egypte après la bataille d'Héliopolis et considérations générales sur l'organisation physique et politique de ce pays*, 1802, in-8°. — Son frère *Jean-Louis-Antoine* Reynier, né à Lausanne, 1762-1824, agronome et naturaliste estimé, fut employé en Egypte comme directeur général des finances en 1798, et partagea la disgrâce de son frère. Il fut directeur général des postes, sous le roi Murat, 1808. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages sur l'Egypte : *Considérations générales sur l'agriculture de l'Egypte et sur la culture du palmier dattier*, 1803, in-8°; *Sur les sphinx qui accompagnent les pyramides d'Egypte*, Paris, 1805, in-8°; *De l'Egypte sous la domination des Romains*, Paris, 1807, in-8°; *De l'Economie publique et rurale des Celtes, des Germains et d'autres peuples de l'Europe ; — des Perses et des Phéniciens ; — des Arabes et des Juifs; — des Egyptiens, des Carthaginois, des Grecs*, etc.

Reynière (La). V. Grimod.

Reynolds (Sir Joshua), célèbre peintre anglais, né à Plympton, près Plymouth (Devonshire), 1723-1792. Il suivit d'abord les leçons du peintre Hudson, qui jouissait alors d'une certaine célébrité ; mais l'élève ne tarda pas à se brouiller avec son maître, et voyagea trois ans en Italie pour se perfectionner par l'étude des grands modèles. De retour à Londres, où il se fixa, il se fit une grande réputation par ses tableaux et surtout par ses portraits, genre où il excellait; car, comme peintre d'histoire, il ne s'éleva jamais au-dessus de la médiocrité. Ce qu'on admire en lui, c'est qu'au talent de rendre la ressemblance parfaite, il unissait celui d'exprimer la physionomie de ses modèles ; sa couleur est brillante, harmonieuse et pleine de charme, qualités qui le placent au premier rang parmi les peintres anglais. Il devint en 1769, président de l'Académie royale des beaux-arts, à la fondation de laquelle il avait puissamment contribué, et obtint le titre de chevalier baronnet (Sir). A la pratique de son art il joignait une connaissance approfondie de la théorie, dont il a donné des preuves dans les *Discours sur la peinture* qu'il prononça devant l'Académie de 1769 à 1790, et qui ont été traduits en français par Janssens, Paris, 1806, 2 vol. in-8°.

Reynosa. V. Reinosa.

Reyrac (François-Philippe **du Laurens**, abbé de), littérateur, né en Limousin, 1734-1781, était chanoine régulier de Chancelade (Dordogne); il obtint d'abord quelques succès comme prédicateur, mais renonça bientôt à la chaire par excès de timidité. Il a donné : *Lettres sur l'éloquence de la chaire*, 1759; *Discours sur la poésie des Hébreux*, 1760 ; *Poésies tirées des saintes Ecritures*, 1770 ; et *Hymne au Soleil*, 1777, poëme en prose poétique qui obtint un très-grand succès, mais écrit avec plus d'élégance que de chaleur.

Reyssouse, riv. du départ. de l'Ain qui prend sa source au pied du Revermont, dans le canton de Pont-d'Ain, et se jette dans la Saône près du Pont-de-Vaux ; cours de 67 kil.

Rezat, riv. de Bavière qui prend sa source dans le cercle de la Franconie-Moyenne, arrose Anspach et Lichtenau, et se jette dans la Rednitz ; cours d'environ 60 kil. On l'appelle aussi *Haute-Rezat* ou *Rezat de Souabe*, pour la distinguer du cours supérieur de la Rednitz, qu'on nomme *Basse-Rezat* ou *Rezat de Franconie*.

Rezé, bourg de l'arr. et à 6 kil. O. de Nantes (Loire-Inférieure). Il a été bâti sur l'emplacement de *Ratiate*, et l'on y a trouvé de nombreux débris d'antiquités. L'île de *Trentemout*, qui en dépend, dans la Loire, n'est habitée que par des pêcheurs; 6,946 hab.

Rezzonico (Antoine-Joseph), comte **della Torre**, littérateur italien, né à Côme, 1709-1785, se distingua dans les guerres d'Espagne et d'Italie et devint maréchal de camp et gouverneur de la citadelle de Parme. Il cultiva les lettres au milieu des camps, et mit à profit ses voyages pour visiter les bibliothèques et recueillir des matériaux pour une nouvelle édition de l'*Histoire naturelle* de Pline. On a de lui : *Disquisitiones Plinianae*,

Parme, 1763-67, 2 vol. in-fol., ouvrage d'une grande érudition et qui atteste de profondes recherches.

Rezzonico (Charles). V. Clément XIII.

Rha, nom du *Volga* chez les anciens.

Rhacotis ou **Rakotis**, quartier du peuple à Alexandrie (Egypte), du temps des Ptolémées. V. Alexandrie.

Rhadamante, *Rhadamanthus*, fils de Jupiter et d'Europe, princesse de Phénicie, avait pour frères Minos et Eaque, comme lui juges des enfers, selon la Fable. Rhadamante, pendant sa vie terrestre, conduisit en Lycie une colonie de Crétois et devint l'époux d'Alcmène, veuve d'Amphitryon.

Rhadamiste, fils de Pharasmane, roi de l'Ibérie asiatique, épousa Zénobie, sa cousine, fille de Mithridate, roi d'Arménie. Cette union ne l'empêcha pas de détrôner son beau-père et de le faire périr. Attaqué à son tour par Vologèse, roi des Parthes, il fut forcé de se réfugier chez Pharasmane, son père; mais celui-ci, sous le prétexte d'un complot que son fils avait ourdi contre lui, le fit assassiner, l'an 54 après J. C. Pendant que Rhadamiste fuyait d'Arménie, se voyant sur le point de tomber au pouvoir des Parthes avec Zénobie, son épouse, il la poignarda et la jeta dans l'Araxe. C'est le sujet de la meilleure des tragédies de Crébillon.

Rhagès. V. Ragès.

Rhamnès ou **Rhamnenses**, tribu de Rome. V. Ramnès.

Rhamnonte, *Rhamnus*, dème de l'Attique, sur la mer Egée, à l'E. de Marathon. Elle renfermait un temple d'Amphiaraüs, roi d'Argos, et une statue colossale de Némésis, dite *Rhamnusia*, du nom de la ville.

Rhampsinit, dit aussi *Ramsès*, roi d'Egypte, vers le XIIe siècle av. J. C., possédait des trésors immenses, et éleva à Memphis un temple à Phta, dieu du feu; une antique tradition le fait descendre aux enfers.

Rhamsès. V. Ramessès.

Rhapsodes. Les Grecs donnaient ce nom à des chanteurs nomades qui allaient de ville en ville, chantant ou récitant en public des fragments de poëmes anciens, surtout de ceux d'Homère. La réunion de plusieurs de ces morceaux, lorsqu'ils avaient de la suite entre eux, formait une *rhapsodie*. Mais lorsque les poëmes d'Homère furent réunis en corps d'ouvrages et à la portée de tous les lecteurs, les rhapsodes tombèrent dans un complet discrédit, et l'on donna le nom de *rhapsodies* à leurs récits fautifs, inexacts, et presque toujours sans suite et sans ordre.

Rhaséna. V. Raséna.

Rhazis. V. Razi.

Rhé (Ile de). V. Ré.

Rhéa Sylvia ou **Ilia**, fille de Numitor, roi d'Albe. Son père ayant été détrôné par Amulius, son frère, elle fut contrainte de se faire vestale; mais elle devint enceinte, et donna le jour à deux jumeaux, Romulus et Rémus, qu'elle déclara fils du dieu Mars. Amulius ne la fit pas moins condamner à être enterrée vive, comme coupable d'avoir violé le culte de Vesta.

Rhée, *Rhea*, déesse de la Fable que l'on croit être la même que Cybèle, femme de Saturne et mère de Jupiter, de Neptune, de Pluton, de Cérès et de Vesta. Saturne ayant été chassé de l'Olympe par son fils, Jupiter, elle suivit son époux en Italie, et l'aida à y faire fleurir l'agriculture et à civiliser les habitants de cette contrée: d'où le nom de *siècle de Saturne et de Rhée* donné par les poëtes à l'âge d'or. V. Cybèle.

Rhegium (de ῥήγνυμι, briser), anc. v. de l'Italie, auj. *Reggio*, sur le détroit de Messine, fondée par des Chalcidiens et des Messéniens, vers 744 av. J. C., devint une grande ville de commerce. Denys l'Ancien la détruisit en 387; Denys le Jeune la rétablit sous le nom de Phœbia. Une garnison de soldats Campaniens y égorgea tous les partisans des Romains, et donna la ville à Pyrrhus. Rome la reprit, 271. V. Reggio.

Rheims, v. de France. V. Reims.

Rheina-Wolbeck, seigneurie médiatisée d'Allemagne, située en partie dans la province prussienne de Westphalie, et, en partie, dans le gouvernement d'Osnabrück (Hanovre); jadis bailliage de l'évêché de Munster, auj. entièrement à la Prusse; 10,000 hab.

Rheinberg ou **Rhinberg**, v. des Etats prussiens (Province Rhénane), à 2 kil. du Rhin et 72 kil. N. O. de Düsseldorf; 3,000 hab. Draps, toiles, passementeries, etc. Anc. place forte, elle a été souvent assiégée et prise. En 1760, les Français remportèrent, dans les environs, une brillante victoire sur les Hanovriens, commandés par le prince de Brunswick.

Rheinfelden ou **Rhinfeld**, v. de Suisse (Argovie), sur le Rhin, à 30 kil. N. O. d'Aarau; 2,000 hab. Les Français y livrèrent, en 1638, deux combats aux Autrichiens, commandés par Jean de Werth: dans le 1er, ils furent défaits, et le duc de Rohan fut tué; dans le 2e, Jean de Werth fut vaincu et fait prisonnier; en 1744, les Français prirent cette ville et la démantelèrent.

Rheinfels, place forte de la Province Rhénane (Prusse), régence de Coblentz, sur le Rhin, près de Saint-Goar. Les Français l'assiégèrent sans succès en 1692; mais la prirent en 1794.

Rheinthal ou **Vallée du Rhin**, vallée de Suisse sur la rive O. du Rhin, s'étend, sur une longueur de 25 kil., de la baronnie de Sax jusqu'au lac de Constance. Elle est fertile en blé et en vin.

Rhémétalcès, nom de deux rois de Thrace: le 1er régna de 7 av. J. C. jusqu'en 10 ap. J. C.; le 2e fut roi de 19 à 46. Après lui, la Thrace fut réduite en province romaine.

Rhénane (Bavière). V. Rhin (Cercle du).

Rhénane ou du **Rhin** (Province), province occidentale des Etats prussiens, limitrophe de la Hollande au N. et au N. O.; de la Belgique à l'O.; de la Lorraine et du Grand-duché de Luxembourg, au S. O.; de la Bavière Rhénane, au S. E. Elle est arrosée par le Rhin, qui lui donne son nom, et compte 3,807,000 hab., sur une étendue de 26,975 kil. carrés; capitale, *Coblentz;* villes principales: Cologne, Düsseldorf, Aix-la-Chapelle et Trèves, ch.-l. de régences. Elle abonde en richesses métalliques, fer, cuivre, mercure, plomb, zinc. Eaux thermales à Aix-la-Chapelle et à Gérolstein; sol généralement fertile et bien cultivé; lin, tabac, houblon, colza, grains, vins estimés. Industrie et commerce très-actifs. Cette province comprenait, avant 1789, les duchés de Clèves (1630), de Berg (1815), de Gueldre (1713), et la principauté de Meurs (1702), appartenant à la Prusse et à des princes de l'anc. Confédération du Rhin. Conquise par les Français sous l'Empire, elle forma les départements de la Sarre, de Rhin-et-Moselle, de la Roer et le Grand-duché de Berg. Rendue à la Prusse par les traités de 1815, on y ajouta les électorats de Trèves, de Cologne, le duché de Juliers, une partie du comté de Zimmern, Wetzlar et la principauté de Lichtenberg. On divisa d'abord ces pays en deux provinces: Clèves-Berg, au N.; Bas-Rhin, au S.; elles ne forment plus qu'une seule province, dite aussi *Prusse Rhénane*.

Rhenanus (Beatus), philologue allemand, né à Schelestadt (Alsace), 1485-1547. D'abord simple correcteur d'imprimerie chez H. Estienne, il contribua puissamment au progrès des études classiques en Allemagne. On a de lui: *Rerum germanicarum libri III*, 1531, in-fol.; *Illyrici descriptio*, Paris, 1602, in-8°; *de Argentariæ antiquitatibus;* et il a donné de très-bonnes éditions de Tertullien, d'Eusèbe, des *Annales* de Tacite, de Pline l'Ancien, de Tite Live, de Quinte Curce, et la 1re édition des *Œuvres* d'Erasme, son ami, Bâle, 1540-1541, 9 vol. in-fol.

Rhénée, *Rhenea*, île de la mer Egée, voisine de Délos, dont on enterrait les morts à Rhénée, parce que le territoire de Délos, consacré à Apollon, eût été profané par l'inhumation de simples mortels.

Rhens, v. ancienne de l'arr. de Coblentz (Prusse rhénane), sur le Rhin. Près de là, au siége royal (*Kœnigsstuhl*), les électeurs se réunissaient pour nommer les empereurs.

Rhescuporis Ier, roi de Thrace, dans le Ier s. av. J. C., servit tour à tour, dans les guerres civiles, Pompée contre César; puis Brutus et Cassius contre Octave et Antoine.

Rhescuporis II, roi de Thrace de 16 à 7 av. J. C. — Un 3e *Rhescuporis*, frère de Rhémétalcès Ier, roi d'une moitié de la Thrace, de 10 à 19 ap. J. C., fut dépouillé et tué par ordre de Tibère.

Rhésus, roi de Thrace, fils du fleuve Strymon, selon la Fable, appelé par Priam au secours de Troie, vers la fin du siége de cette ville par les Grecs, avait des chevaux d'une blancheur merveilleuse, dont, au dire de l'oracle, dépendait le sort de Troie. S'ils buvaient les eaux du Xanthe, la ville était sauvée; mais, la nuit même de son arrivée, Rhésus fut tué par Diomède, tandis qu'Ulysse enlevait ses chevaux.

Rhétie, *Rhætia*, contrée au N. de la Gaule Cisalpine, habitée par les *Rhètes*, située entre l'Helvétie et le Norique, et traversée par une chaîne des Alpes appelée *Alpes Rhétiques;* elle comprenait la Vindélicie, et correspondait ainsi aux Grisons (Suisse), au Vorarlberg, au Tyrol et au N. de la Lombardie. Elle fut conquise par

Tibère et Drusus, sous le règne d'Auguste, l'an 15 av. J. C.; devenue province romaine, elle fut divisée, par Marc Aurèle, en *Rhétie* Ire, à l'E., capitale, *Curia* (Coire); et *Rhétie* 2e, à l'O. (anc. Vindélicie), capitale, *Augusta Vindelicorum* (Augsbourg), du nom d'Auguste, son fondateur.

Rhétiers ou **Rétiers**, ch.-l. de canton de l'arr. et à 30 kil. S. O. de Vitré (Ille-et-Vilaine); 3,084 hab.

Rhétiques ou **Rhétiennes** (Alpes). V. Alpes.

Rhianus, de *Crète*, poëte et grammairien grec du IIIe s. av. J. C. D'abord esclave, il vécut à Alexandrie, et devint grammairien. Il fut peut-être l'égal d'Apollonius, et composa des poëmes dont il ne reste que des fragments, recueillis par Saal, 1831, et par Meineke, dans ses *Analecta alexandrina*, 1843.

Rhigas, riche négociant, né à Valestina (Thessalie), vers 1760 ou 1762, mort en 1798, fut un des plus ardents promoteurs de l'insurrection des Grecs contre les Turcs. Établi à Bukharest, puis à Vienne, tout en s'occupant de son commerce, il entretenait une correspondance secrète, mais active, avec les conjurés de la Grèce, et enflammait leur ardeur pour la liberté par la publication d'un journal en grec moderne et par des hymnes patriotiques accueillis par eux avec un grand enthousiasme. Mais le gouvernement autrichien le sacrifia, avec huit autres Grecs, aux exigences de la Turquie, et l'escorte, chargée de les conduire à Constantinople, les noya, en route, dans le Danube. On a de Rhigas : un *Traité de la tactique militaire*; une traduction, en grec moderne, du *Voyage du jeune Anacharsis*, etc.

Rhin, *Rhenus*, en allemand, *Rhein*, en hollandais, *Rijn*, grand fleuve d'Europe qui prend sa source en Suisse dans le voisinage du mont Saint-Gothard (l'Adule); il est formé d'une trentaine de ruisseaux, dont les plus importants sont : le *Hinter-Rhein*, qui vient du N. E. du Saint-Gothard, et le *Vorder-Rhein*, qui vient du Muschelhorn. Ils se réunissent à Reichenau. Le Rhin alors coule au N. E. jusqu'au lac de Constance, qu'il traverse, puis se dirige vers l'O. en séparant la Suisse du grand-duché de Bade, forme à Laufen, près de Schaffhouse, une chute de 23 mètres de hauteur; puis, devenu navigable à Bâle, sépare de nouveau le grand-duché de Bade de l'Alsace, traverse la Prusse Rhénane et le royaume de Hollande. Les principales villes, situées sur son cours, d'environ 1,330 kil., dont 900 navigables, sont : Coire, Constance, Schaffhouse, Bâle, Huningue, Nouveau-Brisach, Strasbourg, Lauterbourg et Kehl, Spire, Philipsbourg, Manheim, Worms, Mayence; entre cette ville et Bacharach sont les vignobles qui produisent les *vins du Rhin;* celui de *Johannisberg* est à 16 kil. de Mayence. Après cette ville, où il fait un coude et se dirige au N. O., le Rhin passe à Coblentz, Bonn, Cologne, Düsseldorf; entre en Hollande auprès d'Emmerich, arrose Arnheim, Utrecht, Leyde, et, sous le nom de *Vieux Rhin*, devenu un simple filet d'eau, se perd dans la mer du Nord, à Katwyk. Avant d'arriver à son embouchure, le Rhin forme plusieurs bras, dont les principaux sont : à droite, celui de l'Yssel, qui se jette dans le Zuiderzée; à gauche, le Wahal et le Leck. Les bords du Rhin sont très-pittoresques et ornés de châteaux et de ruines imposantes; il est très-poissonneux et renferme des carpes renommées. Les principaux affluents sont : à droite, l'Ill tyrolien, la Kinzig, le Necker, le Mein, la Lahn, la Sieg, la Ruhr et la Lippe; à gauche, l'Aar grossi de la Limmat, de la Reuss, et de l'Orbe, l'Ill alsacien, la Zorn, la Lauter, la Queich, la Speierbach, la Nahe, la Moselle et l'Erft.

Rhin (Bas-), anc. département de France, aujourd'hui district de la Basse-Alsace chef-lieu *Strasbourg*. Il est borné à l'E. par le grand duché de Bade, au N. par la Bavière Rhénane, au S. par le district de Haute-Alsace, à l'O. par la Lorraine, les départ de Meurthe-et-Moselle et des Vosges. Superf. 477,436 hect.; population, 600,000 hab. (127 hab. par kil. carré). Il se divise en trois régions parallèles : à l'O., les Vosges, montagnes boisées avec des vallées couvertes de prairies, puis, au centre, les coteaux plantés de vignes; à l'E., la plaine fertile, souvent inondée par le Rhin. Il renferme beaucoup de forêts; le sol bien cultivé et fertile en vins, céréales, pommes de terre, grains de toute espèce, légumes, fruits, etc.; beaucoup de bétail. Industrie très-active; exploitation de fer, houille, asphalte; fabriques de toiles, draps, tissus de coton; commerce important d'exportation. Le bas peuple y parle généralement un allemand un peu corrompu. Il comprend généralement les cercles de Strasbourg, Schlestadt, Erstein, Molsheim, Haguenau, Wissembourg, Saverne; Cour d'appel à Colmar; évêque catholique, direct. luthérien, consist. israélite à Strasbourg.

Rhin (Haut-) anc. départ. de France, aujourd'hui district de Haute-Alsace, dans l'Alsace-Lorraine (Emp. d'Allemagne) au S. du précédent, chef-lieu, *Colmar*. Il est formé de la partie S. de l'Alsace, augmentée en 1798 de la république de Mulhouse. Superficie, 350,469 hect., popul., 458,873 hab. (126 hab. par kil. carré). Sol très-montagneux au S. et à l'O.; ailleurs, plaines fertiles en céréales, légumes, chanvre, garance, grande culture du merisier pour la distillation du kirchenwaser; mines de fer, de houille, de tourbe; hauts-fourneaux, usines de fer, d'acier; industrie manufacturière très-importante, cotons filés, impressions sur tissus, toiles peintes surtout à Mulhouse. Ce départ. renfermait 3 arrond. : *Colmar*, Béfort et Mulhouse, et dépend de l'évêché de Strasbourg; Béfort est resté à la France. V. Alsace-Lorraine, et suppl.

Rhin (Bouches-du-), anc. départ. de l'Empire français, de 1810 à 1814, rendu à la Hollande en 1815 V. Bouches-du-Rhin.

Rhin-et-Moselle, anc. dép. français, formé en 1801 d'une partie des électorats de Trèves et de Cologne, etc., avait pour ch.-l. *Coblentz*, auj. à la Prusse Rhénane.

Rhin (Confédération du). Après la dissolution définitive de l'empire d'Allemagne, Napoléon Ier établit en 1806 la Confédération du Rhin, dont il se déclara le *protecteur*. Elle comprenait les roy. de Bavière, Wurtemberg, Saxe, Westphalie; Bade, Clèves et Berg, Hesse-Darmstadt, Wurzbourg; les duchés de Saxe (Weimar, Gotha, Meiningen, Hildburghausen, Cobourg-Saalfeld); les deux duchés de Mecklembourg; Nassau; les deux principautés de Hohenzollern; Isembourg, Lichtenstein, Leyen, les principautés d'Anhalt (Bernbourg, Kœthen, Dessau), les deux Lippe, Reuss (Ebersdorf, Greiz, Lobenstein, Schleiz), les deux principautés de Schwartzbourg, Waldeck, Lubeck, Holstein-Oldenbourg. Le grand-duché de Varsovie, donné au roi de Saxe, y fut rattaché, en 1807. L'alliance offensive et défensive était intime avec l'Empire français. La Confédération s'est dissoute avec la puissance napoléonienne.

Rhin (Cercle du), dit aussi *Bavière Rhénane*, autrefois *Palatinat*, borné au S. par l'Alsace au N. et à l'O. par la Prusse Rhénane, et à l'E. par le grand-duché de Bade. Superficie, 105 kil. sur 85; 642,000 hab. Ch.-l., *Spire;* 4 districts : Spire, Deux-Ponts, Landau, Kaiserslautern. Sous l'Empire français, ce cercle forma la majeure partie du départ. du Mont-Tonnerre; en 1815, il fut attribué à l'Autriche et cédé à la Bavière en 1816. V. Bavière.

Rhin (Cercle du **Bas-**), un des dix cercles de l'anc. Empire d'Allemagne, sur la rive gauche du Rhin, s'étendait de la frontière de France à celle de Hollande. Il comprenait les trois électorats ecclésiastiques de Cologne, Trèves et Mayence, le Palatinat électoral du Rhin, le duché d'Aremberg, la principauté de Tour-et-Taxis, le comté d'Isemburg, le burgraviat de Reineck, etc. L'archevêque de Mayence était le directeur du cercle, dont les États se réunissaient à Francfort, dans le cercle du Haut-Rhin.

Rhin (Cercle du **Haut-**), un des dix cercles de l'anc. Empire d'Allemagne, sur les deux rives du Rhin, s'étendait depuis la frontière de France jusqu'au Weser. Il comprenait au XVIe siècle l'Alsace, la Lorraine, les trois évêchés, l'archevêché de Besançon, etc. A la fin du XVIIIe siècle, il comprenait encore 9 États ecclésiastiques et 48 séculiers, principautés ou villes impériales. L'évêque de Worms était le directeur du cercle, dont les diètes se tenaient à Worms et à Francfort. Il forme auj. la majeure partie de la Hesse électorale et de la Hesse-Darmstadt, et une faible portion du grand-duché du Bas-Rhin, à la Prusse.

Rhin (Cercles du). Dans le grand-duché de Bade, il y a trois divisions qu'on nomme : *Cercle du Haut-Rhin*, au S., ch.-l., Fribourg; *Cercle du Bas-Rhin*, au N., ch.-l., Manheim; et *Cercle du Rhin-Moyen*, au centre, ch.-l., Carlsruhe.

Rhin (Province du), ou **Hesse Rhénane,** province du grand-duché de Hesse-Darmstadt, à l'O. du Rhin; bornée au N. par la Hesse-Nassau, à l'O. par la Prusse Rhénane, au S. par la Bavière Rhénane, à l'E. par la province de Starkenbourg; 50 kil. sur 35; 260,000 hab. Ch.-l., *Mayence*. Sol montagneux, mais fertile; vignes, pâturages, fruits, bestiaux, etc.

Rhin (Grand-duché du **Bas-**). On appelait ainsi en 1815 le pays situé à l'O. du Weser qui fut assigné à la Prusse, et qui comprenait trois provinces : Westphalie, Clèves-Berg et Bas-Rhin. Aujourd'hui, il n'en forme plus que deux : la Westphalie et la Province Rhénane.

Rhin (Ligue du) On a donné ce nom : 1° à une ligue

de 60 villes, voisines du Rhin, qui se confédérèrent contre les exactions des seigneurs vers 1247; une flottille de 600 navires devait assurer la navigation du Rhin; les trois électeurs ecclésiastiques y accédèrent; 2° à une confédération formée sous les auspices de Mazarin, en 1658, pour défendre les conditions des traités de Westphalie. Les électeurs ecclésiastiques, l'évêque de Munster, le duc de Brunswick, le landgrave de Hesse-Darmstadt, le duc de Bavière, le duc de Wurtemberg, les princes de Waldeck, etc., s'engageaient avec la France à s'entre-secourir surtout contre les entreprises de la maison d'Autriche. Les contingents des alliés étaient fixés par le traité; un directoire était établi à Francfort, sous la présidence de l'électeur de Mayence. Cette confédération ne dura que quelques années, jusqu'au jour où Louis XIV commença à devenir menaçant lui-même pour les libertés de l'Allemagne.

Rhin (*Rhyn* ou *Rhein*), petite rivière de Prusse (Brandebourg), qui naît sur la limite du Mecklembourg, coule au S., traverse plusieurs petits lacs, et se jette dans le Havel. Cours de 110 kil.

Rhinberg. V. Rheinberg.

Rhinfeld. V. Rheinfeld.

Rhingrave (de l'allemand *Rhein graff*, comte du Rhin), titre qu'ont porté, à partir du VIIIe siècle, quelques-uns des comtes dont les domaines étaient situés sur les bords du Rhin, dans le Palatinat. Ils avaient droit de séance dans les diètes de l'Empire.

Rhinocolura, v. d'Egypte, sur la frontière de la Syrie, ainsi nommée des deux mots grecs ῥίν, *nez*, et κόλουρος, *tronqué, mutilé*, parce que ses anciens habitants étaient des bandits et des voleurs auxquels un roi d'Egypte avait fait couper le nez pour les signaler à la justice. C'était un lieu d'exil; auj. *El-Arisch*.

Rhiphées ou **Riphées** (Monts), dits aussi *Hyperboréens*, chaîne de montagnes situées au N. du monde connu des anciens et dont la position n'est que vaguement indiquée; peut-être les Balkans ou les Karpathes.

Rhium, promontoire de l'Achaïe ancienne, auj. *Castello di Morea*, en face d'*Antirrhium*, auj. *Castello di Romelia;* ces deux promontoires formaient l'entrée du golfe de Corinthe.

Rhoda ou **Rhodépolis,** comptoir fondé par les Rhodiens, en Espagne, sur la côte N. O. de la Méditerranée, et qui plus tard tomba au pouvoir de Marseille; auj. *Rosas*.

Rhodanus, fleuve de la Gaule; auj. le *Rhône*.

Rhode-Island, un des Etats-Unis de l'Amérique du N., et le plus petit de tous, entre le Massachusetts au N. et à l'E., le Connecticut à l'O., et l'Océan Atlantique au S.; 217,353 hab. Ch.-l., *Providence* et *Newport*. Cet Etat doit son nom à l'île de Rhode, située dans la baie de Narragansett, et dont le climat est fort beau et le sol très-fertile. Les autres parties de l'Etat sont moins productives; cependant on y cultive des céréales et divers légumes, et on y trouve de bons pâturages. Mines de houille, de fer, de cuivre, de marbre. Industrie et commerce très-actifs. Rhode-Island fut colonisé par les Anglais en 1636, prit une très-grande part à la guerre de l'Indépendance, 1773-1783, mais ne fut admis comme Etat dans l'Union qu'en 1790. Superf. 3,382 kil. carrés.

Rhode-Sainte-Genèse, comm. rurale du Brabant (Belgique), à 14 kil. de Bruxelles. Bois de la forêt de Soignes. Papeteries, brasseries; 3,000 hab.

Rhodes, île de la Méditerranée, sur la côte S. O. de l'Asie Mineure. Elle a 70 kil. sur 30 de largeur moyenne; environ 1,000 kil. carrés; pop. 28,000 hab., dont 6,000 Turcs et 21,000 Grecs. Célèbre par la beauté et la douceur de son climat et la fertilité de son sol, quoique mal cultivé; elle produit des vins estimés et des fruits excellents. Rhodes semble être le produit d'une éruption volcanique; elle a éprouvé plusieurs tremblements de terre dont l'histoire a gardé le souvenir. Elle fut d'abord nommée *Ophiusa*, à cause de la multitude de serpents dont elle était infestée; puis *Macaria*, la bienheureuse, en raison de sa fécondité; puis enfin *Rhodes*, du grec ῥόδον, rose, à cause de l'innombrable quantité de rosiers qui croissent sans culture dans ses campagnes. L'île de Rhodes, après avoir subi l'hégémonie d'Athènes et ensuite celle de Sparte, recouvra son entière liberté à l'époque de la guerre sociale, et parvint à un haut degré de prospérité par son commerce et sa puissance maritime. Soumise par Alexandre, qui la traita avec douceur, elle secoua le joug de la Macédoine après la mort de ce conquérant. Elle devint l'alliée de Rome dans ses guerres contre Philippe V et contre Antiochus III, et seconda Pompée dans la guerre des pirates. Les Rhodiens résistèrent avec vigueur à Mithridate et se concilièrent la faveur de Sylla et de César. Ce ne fut que sous le règne de Claude, 44 ap. J. C., que Rhodes perdit sa liberté. Sous Vespasien, elle fut définitivement réunie à l'Empire romain en 71, et forma avec plusieurs autres îles une province maritime dont Rhodes fut la capitale. En 1309, les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem s'en emparèrent et repoussèrent avec succès les attaques de Mahomet II en 1479; mais, en 1522, ils furent forcés, après un siége mémorable, de l'abandonner à Soliman II. Depuis, les Turcs l'ont toujours possédée. — La ville de *Rhodes*, située sur la côte N. E., avec un bon port, était célèbre dans l'antiquité par la beauté de ses monuments et surtout par le fameux Colosse d'Apollon ou du Soleil, énorme statue d'airain, que l'on voyait à l'entrée de son port et qui, au dire des anciens, avait 70 coudées (env. 35 mètres) de hauteur; œuvre de Charès et de Lachès, vers 300 av. J. C., il fut renversé par un tremblement de terre, et ses débris ne furent enlevés qu'après la conquête des Arabes, après 656. Rhodes s'illustra aussi par la culture des lettres et des arts; Protogène y avait son atelier de peinture; Eschine et Milon, leur école d'éloquence; 10,000 hab.

Rhodes (Chevaliers de). V. Malte.

Rhodes Extérieures et Intérieures. V. Appenzell.

Rhodes (Alexandre de), missionnaire, né à Avignon, 1591-1660, jésuite, alla prêcher l'Evangile à Goa, à Macao, en Cochinchine, au Tonquin, à Canton, traversa l'Asie occidentale pour revenir en Europe, puis repartit pour la Perse, où il mourut. Il a donné des détails exacts sur les pays qu'il a visités; on lui doit un *Dictionarium annamiticum, lusitanum* et *latinum*, in-4°; etc., etc.

Rhodez ou **Rodez,** *Segodunum, Civitas Ruthenorum*, ch.-l. du dép. de l'Aveyron, anc. capitale du Rouergue, à 607 kil. de Paris, par 44°21'5" lat. N., et 0°14'15" long. E.; 12,111 hab. Evêché suffragant d'Albi; belle cathédrale gothique. La ville, bâtie sur une colline au pied de laquelle coule l'Aveyron, est irrégulièrement construite; mais elle offre de belles places et de jolies promenades. Anc. capit. des *Ruthènes*, elle devint, en 820, le comté de Rodez, qui subsista jusqu'au XVIe siècle, époque où il fut cédé à Henri IV par Bourbon-Vendôme, son dernier comte, et réuni à la couronne. — Fabriques de serges, tricots, fromages, etc. Patrie du théologien J. de Serres, de Delrieu, auteur dramatique; l'abbé Raynal et l'abbé Frayssinous naquirent dans les environs de Rodez.

Rhodogast. V. Radagaise.

Rhodomann (Laurent), helléniste allemand, né à Saxswerfen, dans le comté de Hohenstein, 1546-1606, fut l'un des restaurateurs de la langue grecque en Allemagne. Il devint recteur de l'académie de Wittemberg. Admirateur passionné de Luther, il composa en son honneur un poëme en vers grecs, *Vie de Luther*, 1579, in-8°, qui excita l'enthousiasme des connaisseurs; il a donné, en outre, de bonnes traductions latines de *Diodore de Sicile* et de *Quintus Calaber*, Hanau, 1604, 2 vol. in-fol.

Rhodope, auj. *Despoto-Dagh*, chaîne de montagnes de la Thrace, se détache de l'Hémus (Balkan), et se prolonge au S. O. jusqu'à la mer; il donne naissance à l'Hèbre (Maritza) et à plusieurs autres cours d'eau. Le Rhodope, selon la Fable, était le séjour favori du poëte Orphée. Sous l'Empire romain, il donna son nom à une province du diocèse de Thrace, dont le chef-lieu était *Abdère*, et qui maintenant fait partie du vilayet d'Andrinople.

Rhodope (ῥοδῶπις, au visage rose), célèbre courtisane grecque originaire de Thrace, vers le VIe siècle av. J. C., fut d'abord compagne d'esclavage du fabuliste Esope chez le Samien Xanthus. Charax, frère de Sapho, la racheta et lui rendit la liberté. Elle s'établit alors à Naucratis, en Egypte, et y amassa de si grandes richesses qu'elle put, dit-on, bâtir à ses frais une pyramide.

Rhön ou **Rhœn** (Monts), **Rhön-Gebirge,** chaîne de montagnes dans la Haute-Franconie (Bavière), la Hesse; Cassel et le duché de Saxe-Meiningen. Elle se détache du Frankenwald et sépare les bassins du Rhin et du Weser; elle se prolonge jusqu'au confluent de la Werra et de la Fulda. Ses plus hauts sommets ne dépassent pas 1,100 mètres.

Rhône, *Rhodanus*, fleuve de France qui prend sa source en Suisse dans le Saint-Gothard, à 24 kil. S. O. de celle du Rhin, entre les monts Furca et Grimsel, coule rapidement dans le Valais, surtout jusqu'à Brieg, tourne au N. O. et traverse le lac de Genève, entre en France, coule au S. O. jusqu'à Lyon, y reçoit la Saône, et tourne directement au S. jusqu'à la mer Méditerranée,

où il se perd par deux branches principales qui forment un delta qu'on appelle l'île de la *Camargue*. Le *Grand-Rhône*, à l'E., se divise, près de Saint-Trophin, en deux bras, le Grand-Rhône et la branche sinueuse qu'on appelle *Canal du Japon*, *Bras-de-fer* et *Vieux-Rhône;* à l'O., c'est le *Petit-Rhône*, qui se divise, à Silvereal, en *Petit-Rhône* et *Rhône-mort*. Les embouchures ensablées sont appelées *Gras*. Le cours total est de 845 kil., dont 520 en France navigables, quoique son cours soit très-rapide et que sa pente totale soit de plus de 1,000 mètres de sa source à son embouchure. Ses affluents sont, à droite : le London, la Valserine, le Seran, l'Ain, la Saône, le Gier, l'Ardèche et le Gard; à gauche : la Dranse, l'Arve, le Fier, le Guiers, l'Isère, la Drôme, l'Aigues, la Sorgues, la Durance. Les villes les plus importantes qu'il baigne sont, en Suisse, Sion et Genève; en France, Lyon, Givors, Vienne, Tournon, Valence, Montélimar, Viviers, Pont-Saint-Esprit, Avignon, Tarascon, Beaucaire et Arles. Il déborde fréquemment, et ses inondations sont redoutables pour les villes riveraines, surtout pour Lyon, où elles se compliquent parfois de celles de la Saône.

Rhône (département du), à l'E. de la France, borné par les départ. de Saône-et-Loire au N.; de la Loire au S. et à l'O.; de l'Isère à l'E. Situé dans la vallée du Rhône, d'où son nom, il est formé des anc. provinces du Lyonnais et du Beaujolais; superficie, 279,059 h.; pop., 670,247 hab. Ch.-l., *Lyon*. Il est traversé à l'O. par les montagnes des Cévennes et arrosé par le Rhône et la Saône. Sol peu fertile en céréales, mais abondant en vins, dont quelques-uns sont très-estimés. Mines de cuivre, plomb, houille, cristal de roche, granit, porphyres, etc. Industrie très-importante et très-active, surtout pour la fabrique des étoffes de soie, renommées dans le monde entier. Il forme deux arrondissements : Lyon et Villefranche. Il dépend de l'archevêché, de la Cour d'appel et de l'Académie de Lyon. Il fait partie de la 12ᵉ région milit.

Rhône (départ. des **Bouches-du-**). V. Bouches-du-Rhône.

Rhône-et-Loire, département formé en 1790 de l'anc. Lyonnais; il fut divisé sous l'Empire en deux départements : celui du Rhône et celui de la Loire.

Rhône au Rhin (Canal du), ou *Canal de l'Est* précédemment *Canal de Monsieur*, canal qui fait communiquer le Rhône avec le Rhin par l'intermédiaire de la Saône. Il commence à Saint-Symphorien, canton de Saint-Jean-de-Losne (Côte-d'Or), et finit dans la rivière d'Ill, près de Strasbourg. Sa longueur est de 349 kil.; il traverse dans son parcours les départ. de la Côte-d'Or, du Jura, du Doubs, du Haut-Rhin et du Bas-Rhin, et baigne les villes de Dôle, Besançon, Montbéliard, Neuf-Brisach. Commencé en 1784, il n'a été complétement achevé qu'en 1833.

Rhuis, monastère. V. Gildas-de-Rhuis.

Rhyndacus ou **Lycus**, riv. de l'Asie Mineure, qui prend sa source dans l'Olympe de Mysie et se jette dans la Propontide. C'est sur ses rives que Lucullus gagna, en 73 av. J. C., une bataille sur Mithridate.

Riaillé, ch.-l. de canton de l'arr. et à 22 kil. N. O. d'Ancenis (Loire-Inférieure), sur l'Erdre; 2,213 hab. Forges, hauts-fourneaux; commerce de grains, fer, vins. Source d'eau minérale formant une cascade de 20 mèt. de hauteur.

Riancey (Charles-Louis **Camusat de**), né à Paris, 1819-1861, a composé avec son frère aîné, Henri de Riancey, une *Histoire du monde*, qui forme 10 vol. in-8°, une *Histoire résumée du moyen âge*. Catholique ardent, il a pris une part active à la rédaction de l'*Union catholique*, de l'*Univers*, de l'*Ami de la religion*, de l'*Union*, et publié plusieurs brochures pour soutenir ses opinions politiques et religieuses.

Rians, ch.-l. de canton de l'arr. et à 45 kil. N. O. de Brignoles (Var); 2,579 hab. Anc. marquisat. Huile d'olive, vins, fruits du Midi.

Riantec, commune de l'arr. de Lorient (Morbihan). Salaisons, commerce de sardines; 4,274 hab., dont 560 agglomérés.

Riario (Pierre), neveu du pape Sixte IV, né en 1445, à Savone, mort en 1474, fut nommé par son oncle cardinal, patriarche de Constantinople, archevêque de Florence, légat du Saint-Siége pour toute l'Italie; acquit d'immenses richesses, déploya un luxe fastueux, acheta la ville et la principauté d'Imola, qu'il légua à son frère Jérôme.

Riario (Jérôme), frère du précédent, né vers 1443, à Savone, hérita de lui la principauté d'Imola, entra dans la conjuration des Pazzi contre les Médicis, fit la guerre à Laurent de Médicis, s'empara de la principauté de Forli en 1480, enleva plusieurs forteresses aux Colonna; mais la mort de son oncle Sixte IV le livra sans défense à la haine de ses nombreux ennemis, et il périt assassiné en 1488.

Riazan ou **Rjasan,** anc. *Périaslavl-Riazanskoï*, v. de la Russie d'Europe, capitale du gouv. de Riazan, sur le Troubasch, bras de l'Oka, à 190 kil. S. E. de Moscou; 20,000 hab. Archevêché, trois cathédrales, cour criminelle et cour d'appel; forges, fabr. de draps, toiles, aiguilles, verreries. A 50 kil. S. E. est le *Vieux Riazan*, sur l'Oka, ch.-l. d'un duché souverain de la Russie au moyen âge, et qui fut détruit par les Tatars en 1568. — Le gouvern. de Riazan a 1,477,000 hab.

Ribadeneira (Pedro), célèbre jésuite espagnol, né à Tolède, 1527-1611, fut un des premiers compagnons d'Ignace de Loyola, dont il propagea l'institut en France, aux Pays-Bas, en Italie et en Espagne. On a de lui : *Flos Sanctorum* ou *Vies des Saints*, 2 vol. in-fol.; *Vies de Saint Ignace, de Lainez, de Salmeron, de Saint François de Borgia*, Madrid, 1594, in-fol.; *Histoire du schisme d'Angleterre*, Valence, 1588, in-8°; etc.

Ribagorza, petite contrée d'Espagne (Aragon), bornée à l'E. par la Catalogne et au N. par la frontière de France; réunie à Sobrarbe, elle formait autrefois un comté; ch.-l. *Benaverre;* elle renferme beaucoup de bourgs, mais pauvres et mal peuplés.

Ribalta (François), peintre espagnol, né à Castellon de la Plana, 1551-1628, étudia en Italie et a laissé beaucoup d'œuvres distinguées.

Ribalta (Jean), fils du précédent, né à Valence, 1597-1628, a composé beaucoup de tableaux avec son père, surtout pour les églises de Valence, des portraits, et le magnifique *Calvaire de San-Miguel de los Reyes*.

Ribauds, sorte de milice irrégulière instituée, dit-on, par Philippe Auguste, pour le garder, vers 1191, et dont le chef portait le titre de *Roi des Ribauds;* on les employait principalement dans les expéditions militaires qui exigeaient un courage poussé jusqu'à la témérité; mais ils se rendirent bientôt redoutables par leur indiscipline, leurs violences et leurs excès de tout genre ; au XIIIᵉ siècle le nom de Ribauds était devenu une injure pour désigner les gens perdus de crimes et de débauches; aussi furent-ils supprimés. Plus tard on donna le titre de *Roi des Ribauds* à un officier de police chargé de surveiller les maisons de jeu et de prostitution, de livrer les condamnés au bourreau, et même au besoin de le remplacer.

Ribaut (Jean), navigateur de Dieppe, né vers 1520, zélé protestant, fut chargé par Coligny, en 1562, de conduire une colonie de 5 ou 600 huguenots en Amérique. Il s'arrêta dans la Caroline du Sud, et y bâtit un fort qui fut bientôt détruit. En 1566, à la tête d'une seconde expédition, il alla rejoindre Laudonnière, son ancien compagnon. Les Français furent attaqués et massacrés par les Espagnols; Ribaut fut une de leurs victimes. Dominique de Gourgues les vengea.

Ribe, en allemand *Ripen*, v. de Danemark (Jutland), ch.-l. de diocèse, à 250 kil. N. O. de Copenhague; 2,500 hab. Evêché luthérien, cathédrale du XIIIᵉ siècle. Cette ville, une des plus anciennes du Danemark, fut longtemps florissante et a été ruinée par les incendies et les inondations.

Ribeauvillé, en allemand *Rappoltsweiler*, a. ch.-l. de cant. de l'arr. et à 16 kil. N. O. de Colmar (H.-Alsace), sur la Liepvrette, un des affluents du Fecht; 7,100 hab. Anc. bailliage et châtellenie érigée en ville au XIIIᵉ siècle. On y remarque l'église de Saint-Grégoire et l'hôtel de ville. Filatures et manufactures de coton, teintureries, fonderies de cloches; aux environs vin blanc estimé.

Ribecourt, ch.-l. de canton de l'arr. et à 17 kil. N. E. de Compiègne (Oise), sur les bords de l'Oise; 709 hab. Fabriques de sucre, céréales, prairies.

Ribeiro (Bernardin), poëte portugais, né à Torrão (Alemtejo), vivait au XVIᵉ s. Gentilhomme du palais, il servit ensuite dans les Indes, et fut gouverneur de Saint-Georges de Mina, en Guinée. Ses poésies sont très-estimées; on cite surtout le poëme charmant, intitulé : *Historia de Menina e Moça*, dont la première édition est de 1558, et qui a été souvent réimprimé, notamment en 1852.

Ribemont, ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 kil. S. E. de Saint-Quentin (Aisne); 3,124 hab. Anc. prévôté; jadis fortifiée; patrie de Condorcet. Fabriques de tissus de laine, toiles, calicots, feutres; tanneries, moulins.

Ribera (Joseph), dit *l'Espagnolet*, célèbre peintre espagnol, né à San-Felipe (Valence), 1588-1656, reçut

ses premières leçons de François Ribalta; puis il se rendit à Naples, où il devint l'élève du Caravage, dont il emprunta la touche un peu rude et l'âpreté de ton. Un riche négociant, admirateur de son talent, lui donna sa fille en mariage; désormais à l'abri de la pauvreté dont il avait éprouvé les rigueurs, il produisit une foule de tableaux qui grandirent sa réputation à un tel point qu'il ne pouvait suffire aux commandes qui lui venaient de toutes parts. Ce qui caractérise ce peintre, c'est sa prédilection pour les sujets terribles qu'il représente avec une effrayante vérité; tels sont *Le Martyre de saint Barthélemy*, *Ixion sur la roue*, *Saint Janvier sortant de la fournaise*, etc. Cependant son pinceau semble s'être adouci dans *L'adoration des Bergers*, que l'on voit au Louvre; mais son œuvre capitale est une *Déposition de Croix* que l'on admire à Naples.

Ribérac, ch.-l. d'arr. de la Dordogne, à 37 kil. N. O. de Périgueux, par 45° 15′ 15″ lat. N., et 2° 0′ 59″ long. O., sur la Dronne; 3,578 hab. Eglise calviniste; commerce de grains, bétail, toiles.

Ribiers, ch.-l. de canton de l'arr. et à 50 kil. S. O. de Gap (Hautes-Alpes), sur le Buech; 1,161 hab. Fabriques de serge, de laine, commerce de grains.

Riboutté (Charles-Henri), chansonnier, né à Commercy, 1708-1740, a composé beaucoup de chansons, qui sont restées populaires: *Que ne suis-je la fougère? Les Souhaits*, *l'Ambition de l'Amour*, etc.

Riboutté (François-Louis), auteur dramatique, né à Lyon, 1770-1834, a donné au Théâtre-Français plusieurs comédies en vers et en 5 actes, dont la première, *l'Assemblée de famille*, eut beaucoup de succès, 1808; ses autres pièces, *Le Ministre anglais*, 1812; *Le Spéculateur*, 1826, sont très-médiocres.

Ricamarie (La), commune de l'arr. de Saint-Etienne (Loire). Houille, fer, grains, vins; 5,264 hab., dont 2,868 agglomérés.

Ricard (Dominique), savant helléniste, né à Toulouse, 1741-1803, fut de la congrégation des doctrinaires, professeur de rhétorique à Auxerre, précepteur, et eut de nombreux amis parmi les littérateurs. Il a donné une traduction complète des *Œuvres de Plutarque;* les *Œuvres morales*, Paris, 1783-95, 17 vol. in-12; *Les Vies des hommes illustres*, ibid., 1799-1803, 12 vol. in-12. Beaucoup plus exacte que celle d'Amyot, sa traduction n'a pas fait oublier celle de son devancier, ni surtout les grâces de son style.

Ricardi, petite riv. d'Italie, dans le territoire de Bologne, sur les bords de laquelle Laurent de Médicis remporta, en 1466, une victoire complète sur les exilés de Florence; ce fut à cette bataille que l'on fit usage pour la première fois de canons montés sur des roues, origine de l'artillerie légère.

Ricardo (David), économiste, né à Londres, 1772-1823; fils d'un juif portugais qui était venu s'établir courtier de change en Angleterre, il exerça la même profession que son père et y amassa une fortune considérable. Il se convertit à la religion anglicane, et fut élu, en 1817, membre de la Chambre des communes. Il s'était adonné dès sa jeunesse à l'étude de l'économie politique, et publia plusieurs écrits qui firent longtemps autorité dans la matière : *Le haut prix du lingot, preuve de la dépréciation des billets de banque*, Londres, 1809, in-8°; *Principes de l'économie politique et de l'impôt*, 1817, in-8°, son principal ouvrage, traduit en français par Constancio, avec notes de J.-B. Say, 1819, 2 vol in-8°; *Essai sur l'influence du bas prix du blé sur les profits ou le cours des fonds publics*, 1815, in-8°; *Sur les prohibitions en agriculture*, 1822, in-8°; etc. Ses *Œuvres complètes* ont été traduites en français et publiées par Fonteyraud, Paris, 1846, in-8°.

Ricardos (Antonio, comte de), général espagnol, né en Catalogne, 1727-1794, fils d'un colonel irlandais et de la fille du duc de Montemar, fut lui-même colonel après la bataille de Plaisance, 1746, fonda une école de cavalerie à Ocaña; puis, poursuivi par l'Inquisition à cause de ses opinions, fut disgracié. Charles IV lui confia le gouvernement du Guipuscoa, en 1789, de la Catalogne, en 1793. A la tête de l'armée qui envahit le Roussillon, il eut quelque succès, prit Port-Vendres, Collioure, etc., et fut créé capitaine général, en 1794. Il mourut, peut-être empoisonné.

Ricarol. V. Montferrand.

Ricaut (Sir Paul), historien anglais, né à Londres, 1628-1700, fils d'un marchand, voyagea, séjourna à Constantinople, fut consul à Smyrne, fut récompensé de ses services par Jacques II, puis nommé par Guillaume III résident près des villes hanséatiques. Ses ouvrages estimés sont : *The present state of the ottoman empire*, 1669, in-fol., trad. par Briot, 1670, in-4°, et par Bespier, 1677, 2 vol. in-12; *History of the Turks, from* 1623 *to* 1677, in-fol., 1680, trad. par Briot, 1683, 4 vol. in-12; *History of the Turks, from* 1679 *to* 1699, in-fol., 1700, etc.

Riccati (Jacopo-Francesco, comte), mathématicien italien, né à Venise, 1676-1754, fut l'un des hommes les plus instruits de son temps. Il est surtout connu par la résolution de *l'équation*, qui porte son nom. Ses *Œuvres* ont été réunies par son fils, 1758, 4 vol. in-4°.

Riccati (Vincenzo), géomètre italien, fils du précédent, né à Castel-Franco, près de Trévise, 1707-1775, jésuite, fut professeur de belles-lettres et de mathématiques, ingénieur distingué, et a publié plusieurs savants ouvrages.

Riccati (Giordano, comte), mathématicien italien, frère du précédent, né à Castel-Franco, 1709-1790, élève de son père, dont il publia les œuvres, fut géomètre et architecte distingué à Trévise.

Ricci (Mathieu), jésuite italien, né à Macerata; 1552-1610, alla terminer ses études à Goa, puis se rendit à Macao, y apprit le chinois, et, pour pénétrer plus facilement en Chine, se fit connaître par deux ouvrages, une *Mappemonde* chinoise et un *Catéchisme* où il exposait surtout les principes de la morale générale; il gagna ainsi l'estime de plusieurs mandarins. Il parvint, avec beaucoup de difficultés, à se rendre à Péking, puis eut la permission de se fixer à Nanking. A la suite d'une ambassade auprès de l'empereur, 1600, il obtint pour les missionnaires l'autorisation de fonder une église à Péking. Il eut une grande réputation et conserva la bienveillance de l'empereur, grâce à sa science, à sa probité, en évitant surtout de choquer les usages, les traditions, les préjugés des Chinois; mais il fut accusé, par les dominicains, de lâche complaisance; ce fut l'origine de la longue querelle qui fit expulser les deux ordres de l'empire. Il a publié plusieurs livres en chinois : *Dialogue sur l'Amitié*, *Traité de la véritable doctrine de Dieu*, les *Six premiers livres d'Euclide*, *Arithmétique*, *Géométrie*. On lui doit encore des mémoires publiés par le P. Trigault sous ce titre : *de Christiana expeditione apud Sinas*, 1615, in-4°.

Ricci (Laurent), général des jésuites, né à Florence, 1703-1775, fut d'abord professeur de théologie au Collége-Romain, puis général de son ordre en 1758. A l'époque où plusieurs cours de l'Europe sollicitèrent du Saint-Siége la suppression de la compagnie des jésuites, on voulut exiger de lui qu'il modifiât leurs institutions, mais il s'y refusa; on lui a attribué la fameuse réponse : *Sint ut sunt aut non sint*, mais elle est de Clément XIII. L'ordre fut supprimé en 1773, par le pape Clément XIV, qui, irrité de la résistance de Ricci, le fit enfermer au château Saint-Ange, où il mourut deux ans après.

Ricci (Scipion), prélat italien, neveu de Laurent Ricci, né à Florence, 1741-1810, évêque de Pistoja dès 1780, seconda le grand-duc de Toscane, Léopold, dans ses tentatives de réforme, et, surtout au synode de Pistoja, en 1786, fit adopter beaucoup de doctrines jansénistes. Une partie du clergé et du peuple se souleva contre lui; mais il fut soutenu par Léopold. Lorsque ce dernier devint empereur, en 1790, Ricci, abandonné à lui-même, dut se démettre. En 1805, au passage de Pie VII à Florence, il rétracta formellement ses opinions jansénistes.

Ricci (Sébastien), peintre de l'école vénitienne, né à Bellune, 1659-1734. Après avoir voyagé dans divers pays de l'Europe, il se fixa à Venise, où il peignit ses principaux tableaux : *le Massacre des Innocents*, *l'Enlèvement des Sabines*, *l'Ascension de Jésus-Christ*, *l'Assomption de la Vierge*, etc. On cite encore de lui : *l'Adoration des Apôtres*, à Padoue; *Saint Grégoire*, à Bergame; *Saint Charles*, à Florence; *La France*, *Jésus-Christ remettant à saint Pierre les clefs du Paradis*, *Polyxène au tombeau d'Achille*, *la Continence de Scipion*, à Paris, etc. Ses figures sont fort belles; elles ont de la noblesse et de la grâce, son dessin est correct et son coloris a de l'éclat; tout au plus pourrait-on lui reprocher un style un peu maniéré.

Riccia, v. d'Italie, à 15 kil. S. E. de Campo-Basso, 4,500 hab. Source sulfureuse.

Riccia (La), bourg de la prov. de Rome, à 19 kil. O. de Velletri, près de l'endroit où était située l'anc. *Aricie.* Beau palais.

Ricciarelli (Daniele), dit *Daniel de Volterre*, peintre et sculpteur de l'école florentine, né à Volterra, 1509-1566, étudia dans plusieurs villes, mais surtout à Rome,

et fut le fervent disciple de Michel-Ange. Sous son inspiration, il fit son meilleur ouvrage, la *Descente de croix*, de la Trinité-du-Mont; mais il avait le travail pénible, et ses œuvres nombreuses sont inférieures à ce beau tableau. Il a formé beaucoup d'élèves.

Riccio (DOMENICO), dit le *Brusasorci*, peintre de l'école vénitienne, né à Vérone, 1494-1567, étudia avec succès les œuvres de Giorgione et du Titien, puis imita le Parmigianino. On admire surtout ses fresques à Vérone; il y a de lui de nombreux tableaux dans sa patrie et dans plusieurs musées, qui sont pleins de vie et remarquables par la vérité des raccourcis.

Riccoboni (LOUIS), comédien et littérateur, longtemps connu sous le nom de *Lélio*, né à Modène vers 1674 ou 1677, mort en 1753, vint en France, et fit partie de la seconde troupe italienne qui commença ses représentations en 1716; il y joua les amoureux sous le nom de *Lélio*. On lui doit : *Histoire du Théâtre Italien*, Paris, 1728-31, 2 vol. in-8°; *Observations sur la comédie et sur le génie de Molière*, 1736, in-12, etc. Il a aussi composé quelques pièces de théâtre qui eurent un certain succès dans leur temps.

Riccoboni (MARIE-JEANNE **de Heurles de Laboras, Mme**), née à Paris, 1713-1792, d'abord comédienne, n'eut point de succès au théâtre, et devenue, en 1734, l'épouse d'Antoine Riccoboni, auteur et acteur médiocre, fils du précédent, fut encore moins heureuse dans son ménage que sur la scène. Elle se retira du théâtre en 1761, et chercha dès lors dans la littérature des consolations et des ressources; elle publia successivement plusieurs ouvrages qui lui ont valu un rang distingué parmi les romanciers du XVIIIe s. : l'*Histoire du marquis de Cressy*, *Lettres de milady Catesby*, *Lettres de miss Fanny Butler*, *Ernestine*, *Amélie*, traduction libre de Fielding, etc. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Paris, 1786, 8 vol. in-8°; 1818, 6 vol. in-8°.

Riceys (Les), ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 kil. S. de Bar-sur-Seine (Aube), sur la Laigne; 2,957 hab. Bons vins, eau-de-vie, magnanerie. Cette ville, fondée par les Boïens, existait déjà du temps de César; elle est formée de trois bourgs, *Ricey-Haut*, *Bas-Ricey* et *Ricey-Haute-Rive*.

Richard (Saint), évêque de Chichester (Angleterre), en 1244, mort en 1263 ou 1253. Fête, le 3 avril.

Richard Ier, dit *Cœur de Lion*, roi d'Angleterre, né à Oxford en 1157, mort en 1199, fils de Henri II et d'Éléonore de Guyenne. Il prit trois fois les armes contre son père (1173, 1183, 1189), qui mourut de chagrin à Chinon, en Touraine. Prince d'une force et d'une bravoure extraordinaires, mais d'un caractère altier, violent, impétueux, parfois même vindicatif et cruel, il excita tour à tour l'admiration et la terreur. Devenu roi, en 1189, il s'allia avec Philippe Auguste et Frédéric Barberousse, empereur d'Allemagne, et entreprit avec eux la 3e croisade; mais ils ne furent pas longtemps en bonne intelligence. Richard, à peine arrivé en Sicile, se brouilla avec Philippe, et ils se séparèrent. En passant, il enleva l'île de Chypre au tyran grec, Isaac Comnène, et la vendit, plus tard, à Guy de Lusignan. Au siége de Saint-Jean-d'Acre, il fit traîner dans la boue l'étendard de Léopold, duc d'Autriche, et fit égorger 2,500 Sarrasins, ses prisonniers. Mécontent de l'arrogance et des mauvais procédés du roi d'Angleterre, Philippe l'abandonna et retourna en France. Resté seul en Orient, Richard se signala par de nouveaux exploits, surtout à la journée d'Arzouf; mais il ne put s'emparer de Jérusalem, et se borna à conclure avec Saladin un traité qui assurait aux chrétiens la possession de la côte de Palestine, de Jaffa jusqu'à Tyr, et la permission de visiter la ville sainte sans payer tribut (1192). A son retour en Europe, Richard ayant eu l'imprudence de passer, déguisé, sur les terres du duc d'Autriche, qu'il avait insulté en Syrie, fut arrêté et emprisonné par son ordre, puis vendu à l'empereur Henri VI, qui le retint pendant plus d'un an enfermé, et ne lui rendit la liberté que moyennant une rançon de 150,000 marcs d'argent. Rentré dans ses États, Richard força son frère, Jean, à la soumission, puis, au lieu de chercher à soulager les souffrances de ses sujets, ne songea qu'à se procurer de l'argent pour faire la guerre au roi de France, qui avait envahi la Normandie; il le battit à Gisors (23 octobre 1194), puis se réconcilia avec lui, pour aller assiéger le château de Chalus, en Limousin; il périt, devant cette place, d'un coup de flèche, en 1199.

Richard II, roi d'Angleterre, fils du célèbre Édouard, dit le PRINCE NOIR, naquit à Bordeaux, alors aux Anglais, en 1366. Il succéda à son grand-père, Édouard III, en 1377, et eut pour tuteurs, pendant sa minorité, ses oncles, les ducs de Lancastre, d'York et de Glocester, qui gouvernèrent en son nom, et dilapidèrent le trésor public. Leurs exactions et les impôts excessifs dont ils surchargeaient le peuple excitèrent une violente révolte, à la tête de laquelle se mit le forgeron Wat-Tyler, et qui ne fut réprimée qu'à grand'peine; mais l'Angleterre continua à être troublée par les prédications de Wiclef et de ses disciples. Parvenu à sa majorité, Richard se livra à d'indignes favoris, Robert de Vère et Michel de la Pole, qui le perdirent dans l'esprit de ses sujets. Le duc de Glocester, son oncle, le renversa du trône en 1387; mais Richard recouvra bientôt le pouvoir et régna 8 ans, en s'adonnant au faste et au plaisir. Il s'était rendu en Irlande pour réprimer une insurrection, lorsque Henri de Lancastre, son cousin, profita de son absence pour le faire déposer, et se fit couronner à sa place sous le nom de Henri IV. Condamné à une prison perpétuelle dans le château de Pontefract (Écosse), 1399, Richard y périt assassiné, dit-on, par l'ordre de son cousin, 1400.

Richard III, roi d'Angleterre, né à Fotheringay (Northampton), en 1452, mort en 1485, 4e fils de Richard, duc d'York, porta d'abord le titre de duc de Glocester. Pendant la guerre des *Deux-Roses*, il soutint avec vigueur son frère Édouard IV contre Henri VI de Lancastre; et, après la bataille de Tewkesbury, 1471, où ce prince fut vaincu, il poignarda, dit-on, le jeune prince de Galles, fils de Henri VI et de Marguerite d'Anjou. Il épousa la deuxième fille du comte de Warwick, et ne fut pas étranger à la mort misérable de son frère, le duc de Clarence. A la mort d'Édouard IV, 1483, il se fit nommer régent et protecteur du royaume, au nom d'Édouard V, son neveu; déclara bientôt ouvertement ses prétentions au trône, et fit étouffer le jeune roi et son frère Richard d'York dans la Tour de Londres, où il les tenait renfermés. A peine se fut-il emparé de la couronne qu'elle lui fut disputée par Henri Tudor, comte de Richmond, depuis Henri VII. Les deux rivaux se livrèrent bataille à Bosworth (1485); Richard, malgré des prodiges de valeur, fut vaincu et tué. Ce fut le dernier roi de la maison d'York et avec lui finit la guerre des Deux-Roses.

Richard de Cornouailles, empereur d'Allemagne, fils de Jean sans Terre et d'Isabelle d'Angoulême, né à Winchester, 1209-1272, se rendit en Palestine en 1240, et ne put, malgré son brillant courage, obtenir qu'une trêve avec les Sarrasins et un échange de prisonniers. En 1257, il fut proclamé empereur d'Allemagne par quatre électeurs, tandis que les trois autres nommaient Alphonse X de Castille; il ne fut jamais couronné, mais n'en exerça pas moins le pouvoir impérial pendant près de quinze ans. Il investit Ottocar, roi de Bohême, des duchés d'Autriche et de Styrie, et abolit, en 1269, les nombreux péages établis sur le Rhin par les seigneurs riverains. Il était revenu en Angleterre pour soutenir le roi son frère, Henri III, contre les barons révoltés, lorsqu'il fut fait prisonnier par Simon de Montfort et subit une captivité de quatorze mois. Rendu à la liberté, il eut la douleur de perdre son fils Henri, assassiné à Viterbe par les fils de Montfort. Il n'avait fait que de courts séjours en Allemagne, pour y dépenser les revenus de ses mines de Cornouailles. Aussi appelle-t-on cette époque le *grand Interrègne*.

Richard d'York, compétiteur de Henri VI au trône d'Angleterre. V. YORK et GUERRE DES DEUX-ROSES.

Richard Ier, dit *sans Peur*, duc de Normandie, de 943 à 996, était fils de Guillaume *Longue-Épée*; successeur de son père à l'âge de 10 ans, il fut en butte aux dissensions de ses sujets neustriens et scandinaves, et confié à la garde de Louis d'Outre-mer, roi de France, qui voulut le retenir prisonnier; mais il s'échappa et fut rétabli dans son duché par Harold, roi de Danemark. Il contribua à l'élévation au trône de Hugues Capet, son beau-frère.

Richard II, dit *le Bon*, fils du précédent, duc de Normandie, 996-1027, eut à soutenir plusieurs guerres intérieures et extérieures, et s'en tira avec succès, grâce aux secours de Lagman et d'Olaüs, rois de Suède et de Danemark. Il avait, en 996, réprimé une révolte de paysans avec une sauvage énergie. Il soutint le roi Robert contre les seigneurs bourguignons, et accueillit, en 1012, son beau-frère Ethelred, chassé d'Angleterre par les Danois, avec sa femme Emma et leurs enfants. Il fut le père des ducs de Normandie Richard III et Robert *le Magnifique* ou *le Diable*.

Richard Ier, comte d'Aversa, succéda à son oncle Rainulf en 1059, reçut du pape Nicolas II l'investiture de la principauté de Capoue et conquit cette ville sur

Landolphe VI. Il aida Robert Guiscard dans la conquête de Salerne, et mourut en 1078, au moment où il était sur le point de prendre Naples. Son fils, Jordan Ier, lui succéda.

Richard II, comte d'Aversa et prince de Capoue, de 1091 à 1105, petit-fils de Richard Ier, chassé par ses sujets de sa principauté, y fut rétabli par Roger Ier, grand comte de Sicile, dont il se reconnut le vassal. Il mourut sans postérité, et Roger joignit Capoue à ses Etats de terre-ferme.

Richard de Cirencester, bénédictin du monastère de Saint-Pierre à Westminster, né vers 1330, mort en 1401, est l'auteur d'un livre intitulé : *Etat ancien de la Grande-Bretagne*, publié par Bertram dans le *Britannicarum gentium historiæ antiquæ tres scriptores*, Copenhague, 1757, in-8°; on l'a réimprimé en 1809 et 1848. On lui attribue *Historia ab Hengista ad annum* 1348.

Richard (Louis-Claude-Marie), botaniste, né à Versailles, 1754-1821, voyagea pendant huit ans (1781-89) dans les grandes et les petites Antilles et dans la Guyane française, pour recueillir les plantes les plus curieuses de ces contrées. Revenu malade en France et plongé par la Révolution dans un état voisin de l'indigence, il obtint enfin une chaire de botanique à la Faculté de médecine de Paris et une place à l'Institut. Outre divers articles et mémoires, publiés dans les *Annales du Muséum* et autres recueils scientifiques, et qui attestent un vaste savoir et de profondes observations, il a donné : *Analyse du fruit*, Paris, 1808, in-8°, son principal ouvrage, et une nouvelle édition, entièrement refondue, du *Dictionnaire élémentaire de botanique de Bulliard*, Amsterdam, 1800, in-8°. — Son fils, Richard (Achille), né à Paris, 1794-1852, botaniste distingué et membre de l'Institut, 1834, est l'auteur des *Eléments de botanique et de physiologie végétale*, Paris, 7e édit., 1846, in-8°, le meilleur livre sur cette matière que l'on puisse donner aux jeunes gens.

Richard-Lenoir (François *Richard*, dit) célèbre manufacturier, né au Trélet (Calvados), 1765-1839, d'abord simple porte-balle, vint, à l'âge de vingt ans, chercher fortune à Paris. Il commença par vendre des basins anglais de contrebande; puis s'associa, en 1797, à un négociant de Paris, Lenoir; il fonda avec lui la fameuse manufacture connue sous le nom de *Richard-Lenoir*, pour la fabrication des basins à l'imitation des Anglais, par un procédé dont Richard était l'inventeur. Après la mort de Lenoir, 1806, Richard apporta de nouveaux perfectionnements au filage et au tissage du coton, fit une immense fortune et fut décoré par Napoléon Ier; mais, à la chute de l'Empire, la suppression des droits sur les marchandises anglaises le ruina complètement et il mourut pauvre, mais estimé. Pour honorer sa mémoire, on a récemment donné son nom, *Richard-Lenoir*, à un boulevard construit à Paris sur le canal Saint-Martin. Il a publié ses *Mémoires*, 1837, in-8°.

Richardot (François), prélat, né en Franche-Comté, 1507-1574, d'une noble famille, moine augustin, enseigna la théologie à Tournai, l'Ecriture sainte à Paris; devint chanoine de Besançon, s'attacha à Granvelle, et, grâce à lui, devint évêque d'Arras, 1561. Il fonda l'université de Douai et y enseigna avec talent, 1562. Il se distingua au concile de Trente, 1563. On lui doit des *Ordonnances synodales*, un *Traité de controverse*, des *Sermons* en français, des *Oraisons funèbres* d'Isabelle de France, de don Carlos, de Henri II, etc.

Richardson (Jonathan), peintre et littérateur anglais, né à Londres, 1665-1745, fut élève de Riley, dont il épousa la nièce, et devint un excellent peintre de portraits. Il a écrit un *Traité de la peinture et de la sculpture*, trad. en français par Rutgers, 1728, 4 vol. in-8°; une *Vie de Milton*, avec un *Discours sur l'épopée;* des *Poëmes*, etc. Ses *Œuvres* ont été publiées par son fils, 1792, in-4°.

Richardson (Samuel), célèbre romancier anglais, né dans le comté de Derby, 1689-1761, fut d'abord apprenti chez un imprimeur, dont il devint le gendre et enfin le successeur. Il avait 52 ans quand il se fit auteur de romans : *Paméla*, son premier ouvrage, 1740, eut un grand succès, qui fut bientôt surpassé par celui de *Clarisse Harlowe*, 1748, 7 vol. in-8°, et de *Sir Charles Grandisson*, 1753, 8 vol. in-8°, qui sont considérés comme des chefs-d'œuvre du genre, malgré des longueurs qui en rendent la lecture fatigante. C'est pour remédier à ce défaut que M. Jules Janin a donné, en 1846, un abrégé de *Clarisse Harlowe*, arrangé avec beaucoup d'art et de talent, et a remis en vogue ce livre qu'on ne lisait plus guère, même en Angleterre. L'abbé Prevost et Letourneur ont traduit en français les romans de Richardson, et Mrss Barbaud a donné une excellente biographie de l'auteur.

Richardson (James), voyageur anglais, né dans le comté de Lincoln, 1806-1851, ministre protestant, devint agent de la Société anglaise pour l'abolition de l'esclavage. Après un séjour à Malte, puis au Maroc, il résolut de pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique, et, de 1845 à 1847, se rendit de Tripoli à Ghadamès, à Ghât, à Mourzouk dans le Fezzan. Avec l'appui du gouvernement anglais, il organisa une expédition scientifique dont firent partie deux Allemands, Barth et Overweg. Ils se dirigèrent de Tripoli vers le lac Tchad, 1850; il y eut quelques dissidences entre les voyageurs; ils se séparèrent. Richardson, épuisé de fatigues, mourut à 12 jours de marche du lac Tchad. On lui doit une relation de son premier voyage, 1848, 2 vol. in-8°; *Narrative of a mission to central Africa*, 1853, 2 vol. in-8°; *Voyage au Maroc*, 1860, in-8°.

Richard-Tol, comptoir français dans le Oualo (Sénégambie), sur le Sénégal, à 80 kil. N. E. de Saint-Louis.

Riché (Jean-Baptiste), président de la république d'Haïti, né au Cap-Haïtien, 1780-1847, devint général sous Christophe, et se distingua par ses cruautés. En 1846, il fut proclamé président de la république et força le président Pierrot à abdiquer. Il parvint à pacifier l'île, et mourut subitement, peut-être empoisonné. Ce n'était pas un mulâtre, mais un pur nègre.

Richebourg-l'Avoué, commune de l'arr. de Béthune (Pas-de-Calais). Brasseries, céréales, lin, colza, 2,269 hab.

Richelet (César-Pierre), grammairien français, né à Cheminon (Marne), 1631-1698, exerça la profession d'avocat à Paris, puis abandonna le barreau pour les lettres. On lui doit : un *Dictionnaire français*, 1680, in-4°, et 1693, 2 vol. in-4°; on en a fait de nombreuses réimpressions, augmentées, corrigées, etc.; le *Dictionnaire des rimes*, précédé d'un *Traité de versification française*, Paris, 1692, in-12; il a aussi donné une *Grammaire française tirée de l'usage et des bons auteurs*, Paris, 1694, in-12.

Richelieu (Armand-Jean **du Plessis,** cardinal et duc de), ministre de Louis XIII, né à Paris, le 9 septembre 1585, mort en 1642, d'une famille noble de Poitou, filleul du maréchal de Biron, fut d'abord destiné à la carrière des armes; mais un de ses frères ayant résigné l'évêché de Luçon (Vendée), pour se faire chartreux, Henri IV disposa du siége vacant en faveur du jeune Armand (1607), qui n'avait que 22 ans et qui obtint une dispense d'âge. Député aux Etats-généraux de 1614, il se fit remarquer par Marie de Médicis, alors régente, qui se l'attacha comme aumônier et le fit nommer, en 1616, secrétaire d'Etat pour la guerre et l'intérieur. L'année suivante, il suivit à Blois cette princesse, alors en disgrâce, partagea son exil sans pour cela déplaire au roi, et réussit à négocier un accommodement entre la mère et le fils, par les traités d'Angoulême, 1620, et d'Angers, 1621. Rentrée en grâce, la reine-mère récompensa Richelieu en lui faisant obtenir le chapeau de cardinal, 1622, et le fit entrer au ministère malgré la répugnance de Louis XIII, 1624. Bientôt nommé premier ministre et arrivé au faîte du pouvoir, Richelieu conçut trois grands projets, à l'exécution desquels il consacra toute sa vie : détruire l'importance politique des protestants en France; réprimer l'esprit factieux des grands et les soumettre au pouvoir royal, et abaisser la maison d'Autriche. Pour atteindre ce triple but, il eut de grands obstacles à surmonter. D'abord la résistance des huguenots, qui, renfermés dans La Rochelle, soutinrent contre lui un siége de 14 mois, qui se termina par la prise de cette ville en 1628; la pacification d'Alais, 1629, enleva aux calvinistes tous leurs priviléges politiques. Dans sa lutte contre les grands, il eut à réprimer plusieurs conspirations ourdies contre sa personne, et se montra souvent impitoyable dans ses vengeances, en faisant périr sur l'échafaud ses adversaires, le comte de Chalais, le maréchal de Marillac, le duc de Montmorency, le jeune Cinq-Mars, favori de Louis XIII, et de Thou, dont le crime était de n'avoir pas révélé le complot de son ami. Il punit de mort les comtes de Bouteville et des Chapelles, coupables d'avoir enfreint l'édit qu'il avait fait rendre contre les duellistes. Toutes ces exécutions, où les formes de la justice ne furent pas toujours observées, eurent du moins pour résultat de forcer les grands à se soumettre au frein des lois et d'affermir la puissance royale. Mais de toutes les entreprises formées par Richelieu, celle qui fait le plus d'honneur à son génie politique et à son patriotisme, ce fut la part qu'il prit à la guerre de Trente

Ans, en poussant le roi de Suède Gustave-Adolphe contre l'Autriche, et en contribuant par ses subsides aux victoires qu'il remporta sur les troupes impériales, en 1630 et 1632; et, après la mort de ce prince à Lutzen, en intervenant ouvertement dans la lutte avec des succès balancés d'abord, puis en s'emparant de l'Alsace, du Roussillon et de l'Artois, conquêtes qui assurèrent à la France la suprématie sur la maison d'Autriche. Richelieu ne se montra pas moins grand comme administrateur; il rétablit l'ordre dans les finances, créa une puissante marine, donna une grande extension aux établissements coloniaux de la France, protégea les lettres et les arts, fonda l'Académie française, 1635, bâtit le Palais-Royal, la Sorbonne et le collége du Plessis. Dix-huit ans de pouvoir lui suffirent pour réaliser tant d'entreprises qui font de lui un des plus grands ministres dont s'honore la France et un des plus grands hommes d'Etat qui aient brillé en Europe. Comme écrivain, le mérite de Richelieu est contesté; ses écrits théologiques furent très-estimés dans leur temps (*Les principaux points de la foi catholique*, 1617; *Instruction des chrétiens*, 1621; la *Perfection du chrétien*, 1646; la *Méthode la plus facile et assurée de convertir ceux qui sont séparés de l'Eglise*, 1651); *Mirame*, tragédie, qu'il fit ou fit faire, est une œuvre très-médiocre; son principal ouvrage, ses *Mémoires*, publiés d'abord sous le titre d'*Histoire de la mère et du fils* (Marie de Médicis et Louis XIII), sont fort curieux, et le style, quoiqu'un peu ampoulé, ne manque ni de force ni d'éclat; l'authenticité de son *Testament politique*, niée par Voltaire, a été défendue avec succès par Foncemagne. M. Avenel a publié les *Lettres, instructions diplomatiques et papiers d'Etat de Richelieu*, dans la *Collection des Documents inédits sur l'histoire de France*.

Richelieu (Louis-François-Armand **du Plessis**, duc de), maréchal de France, arrière-petit-neveu du cardinal par les femmes, né à Paris en 1696, mort en 1788, fut marié à l'âge de 15 ans à Mlle de Noailles, pour laquelle il n'eut jamais que de l'antipathie, et présenté à la cour, où il obtint, sous le nom de *duc de Fronsac*, un grand succès par sa bonne mine, ses manières distinguées et les grâces de son esprit. Des fredaines de jeunesse le firent bientôt mettre à la Bastille, d'où il ne sortit au bout de 14 mois que pour servir sous le maréchal de Villars en qualité d'aide de camp, en 1712. De retour à Paris, sous la Régence, il reprit le cours de ses galantes aventures, et fut renfermé deux fois à la Bastille, d'abord pour un duel, 1716, et ensuite pour avoir trempé, quoique indirectement, dans la conspiration de Cellamare. En 1725, il fut nommé ambassadeur à Vienne par le crédit de la marquise de Prie, s'acquitta avec succès de cette mission, et obtint en 1727 un traité de paix avantageux pour la France. En 1733, il servit sous le maréchal de Berwick, et se distingua aux siéges de Kehl et de Philippsbourg. Devenu veuf de Mlle de Noailles, il épousa en secondes noces Mlle de Guise, princesse de Lorraine, et fut fait en 1738 maréchal de camp et lieutenant général du Languedoc. Nommé en 1744 premier gentilhomme de la chambre, il acquit un grand ascendant sur l'esprit du jeune roi Louis XV, dont on l'accuse d'avoir servi les passions. Dans la campagne de Flandre, en 1745, il contribua par une manœuvre habile à la victoire de Fontenoy sur les Anglais. Blessé à Lawfeld, il fut chargé en 1747 de secourir Gênes assiégée par les Autrichiens, délivra cette ville en 1748 et reçut pour récompense le bâton de maréchal de France et le gouvernement de la Guyenne et de la Gascogne. Huit ans après, au début de la guerre de Sept Ans, en 1756, il attaqua l'île de Minorque, défendue par les Anglais, et prit d'assaut Port-Mahon, place regardée comme imprenable. L'année suivante, successeur du maréchal d'Estrées à l'armée du Rhin, il fit mettre bas les armes aux Anglais, commandés par le duc de Cumberland, par la capitulation de Closterseven, conquit tout le Hanovre dans l'espace d'un mois, mais perdit tout le fruit de sa victoire par ses déprédations, qui le firent appeler le *père la Maraude*. Là se termina sa carrière militaire, qui ne fut pas sans éclat. Rendu à la vie privée, il se livra tout entier à ses goûts pour l'intrigue et les plaisirs, et à l'âge de 84 ans, il épousa en troisièmes noces Mme de Rooth, veuve d'un général irlandais au service de France; il mourut à 92 ans, en 1788, à la veille de la Révolution. Il avait été reçu à l'Académie française en 1720, quoiqu'il sût à peine l'orthographe, et fut membre honoraire de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres, quoique fort peu lettré. On a publié en 1790 et 1793 de prétendus *Mémoires de Richelieu*, Paris, 9 vol. in-8°, désavoués par son fils, et qui sont l'œuvre d'un littérateur obscur nommé Soulavie.

Richelieu (Armand-Emmanuel-Sophie-Septimanie **de Vignerod du Plessis**, duc de), petit-fils du précédent, né à Paris, 1766-1822, émigra en 1789, se rendit en Russie, où il fut bien accueilli par la tzarine Catherine II, se distingua sous les ordres de Souwarow au siége d'Ismaïl, 1790, tomba en disgrâce sous Paul Ier, mais revint en faveur sous Alexandre Ier, qui le nomma gouverneur d'Odessa en 1803. Sous son administration, cette ville à peine naissante acquit une si grande importance qu'au bout de 18 mois Richelieu fut chargé du gouvernement de toute la Nouvelle-Russie. En 1814, la Restauration lui permit de rentrer en France, où il prit place à la Chambre des pairs, et devint en 1815 ministre des affaires étrangères et président du Conseil. Il profita de l'estime et de l'affection que lui portait l'empereur de Russie pour faire réduire de 7 à 5 ans la durée de l'occupation de la France par les armées étrangères; il obtint un peu plus tard, au congrès d'Aix-la-Chapelle, 1818, que ce terme fût encore abrégé et que la contribution de guerre fût diminuée. Après avoir rendu à son pays cet éminent service, il donna sa démission, 1818, et sortit du ministère sans la moindre fortune personnelle. Les chambres lui votèrent une rente de 50,000 francs, à titre de récompense nationale, qu'il refusa d'abord et qu'il n'accepta ensuite que pour en faire l'abandon absolu aux hospices de Bordeaux. En 1820, après l'assassinat du duc de Berry, il fut rappelé à la présidence du Conseil; mais, impuissant à modérer les tendances réactionnaires des ultra-royalistes, il se retira définitivement en 1821, emportant l'estime de ceux mêmes qui l'avaient combattu, et mourut un an après. Il était depuis 1816 membre de l'Académie française, où son *Eloge* fut prononcé par M. Dacier, son successeur, et par M. Villemain, directeur de l'Académie.

Richelieu, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. S. E. de Chinon (Indre-et-Loire), anc. village, érigé en duché-pairie par le cardinal de Richelieu; 2,542 hab. Fabr. de sucre, commerce de blé, eau-de-vie, vin, vinaigre. Le château, élevé jadis par Richelieu, est aujourd'hui en ruines.

Richelieu, riv. de l'Amérique du Nord. V. Sorel et Champlain.

Richemont (Arthur III *de Bretagne*, comte de), fils de Jean V, duc de Bretagne, né en 1393, connétable de France sous Charles VII, gagna la bataille de Formigny, 1450, sur les Anglais, et les chassa de la Normandie et de la Guyenne; il s'associa aux exploits de Jeanne d'Arc et de Dunois, fit chasser de la cour de Giac, Beaulieu et la Trémoille, dont l'influence était fatale aux intérêts du roi; rétablit la discipline dans l'armée, et créa les compagnies d'ordonnance. Devenu duc de Bretagne en 1457 il mourut un an après, 1458.

Richemont, bourg de l'arrond. et à 9 kil. S. de Thionville (Lorraine); 1,100 hab. Anc. place forte. Houille, bois de construction.

Richepanse (Antoine), général français, né à Metz, 1770-1802, soldat presque au sortir de l'enfance, se distingua dans les premières guerres de la Révolution; général de brigade à 24 ans, de division à 26, il servit sous Hoche, à l'armée de Sambre-et-Meuse, et prit une grande part à la victoire de Neuwied, 1797; passa ensuite à l'armée du Rhin, sous Moreau, et contribua puissamment, par une manœuvre hardie, au gain de la bataille de Hohenlinden, 1800. Nommé en 1802 gouverneur de la Guadeloupe révoltée, il comprima promptement l'insurrection, mais mourut bientôt après de la fièvre jaune, à 32 ans.

Richer, chroniqueur français, mort vers le commencement du XIe siècle, était un moine de l'abbaye de Saint-Remy de Reims, fils d'un chevalier de la cour de Louis IV d'Outre-mer, qui avait rendu de grands services à ce prince et à Lothaire, son fils. Richer étudia avec succès sous le savant Gerbert, archevêque de Reims, et ce fut pour obéir à ses exhortations qu'il écrivit une histoire de son temps en quatre livres, où il donne des renseignements curieux et positifs sur les causes de la chute de la race carlovingienne et de l'avénement des Capétiens. Il a vu une partie des événements qu'il raconte et a puisé les autres à de bonnes sources. Son livre, écrit dans un latin correct et même élégant, avait été longtemps regardé comme perdu, lorsque M. Pertz en découvrit le manuscrit dans la bibliothèque de Bamberg. La Société de l'histoire de France publia le texte latin avec une traduction française, Paris, 1845, 2 vol. in-8°; et M. Poinsignon de Reims en a donné une nouvelle édition sous ce

titre : *Richeri Historiarum libri IV*, avec traduct., notes, etc., Reims, 1855, in-8°.

Richer (Edmond), syndic de la Faculté de théologie de Paris, né à Chaource (Aube), 1559-1631, fut professeur au collége du cardinal Lemoine, défendit contre les jésuites les libertés de l'Église gallicane et excita leurs attaques. Il est l'auteur d'un traité *De ecclesiastica et politica Potestate*, 1611, in-4°, où il professe des doctrines politiques et religieuses opposées à celles de l'Église, et qui lui attirèrent des condamnations en France et à Rome. Il a aussi donné une édition des *Œuvres de Gerson*, Paris, 1606, in-fol.

Richer (Henri), avocat au parlement de Rouen, né à Longueil (Seine-Inférieure), 1685-1748, a donné des traductions en vers des *Eglogues* de Virgile, des 8 premières *Héroïdes* d'Ovide, la tragédie de *Sabinus et Eponine*, 12 livres de *Fables* assez estimées, 1729-44, et une *Vie de Mécène*, avec des notes extraites en grande partie de l'ouvrage de Meibomius sur le même sujet, 1746, in-12.

Richer (Édouard), littérateur, né à Noirmoutier, 1792-1834, vécut solitaire à Nantes et dans les environs, s'occupa d'études littéraires, et se laissa emporter vers le mysticisme sur les pas de Swedenborg. Il a beaucoup écrit, mais surtout la *Nouvelle Jérusalem*, 1832-1836, 8 vol. in-8°, et un *Voyage pittoresque dans la Loire-Inférieure*, 2 vol. in-4°.

Richer d'Aube (François), jurisconsulte et magistrat français, né à Rouen, 1686-1752, petit neveu de Fontenelle. Il est l'auteur d'un *Essai sur les principes du droit et de la morale*, Paris, 1743, in-4°, ouvrage médiocre qui ne l'aurait pas tiré de l'obscurité, s'il n'était connu par le portrait original que Rulhière a donné de lui dans son poëme des *Disputes*.

Richer (François), jurisconsulte, né à Avranches, 1718-1790, a donné : *Arrêts notables des tribunaux du royaume*, 1756, 2 vol. in-fol.; un *Traité de la mort civile*, 1755, in-4°; *Causes célèbres*, 1772-88, 22 vol. in-12, etc.

Richer (Adrien), frère du précédent, né à Avranches, 1720-1798, a publié de nombreuses compilations historiques, qui ont été souvent réimprimées, entre autres : *Vies des hommes illustres*, Paris, 1756-1809, 2 vol. in-12; *Théâtre du monde*, 1775-88, 2 vol. in-8°, et 1789, 4 vol. in-8°; *Vies des plus célèbres marins*, 1780-86, 13 vol. in-12; *Les Fastes de la marine française; Vies des surintendants des finances et contrôleurs généraux*, 3 vol. in-12; *Abrégé chronologique de la Révolution française*, 1798, 3 vol. in-12; etc.

Richerand (Balthasar-Anthelme, baron), célèbre chirurgien français, né à Belley (Ain), 1779-1840, vint étudier la médecine à Paris en 1796; et, à peine âgé de 20 ans, ouvrit des cours de physiologie qui attirèrent un grand nombre d'auditeurs. Il publia successivement : *Nouveaux éléments de Physiologie*, Paris, 1801, 2 vol. in-8°, qui obtinrent un très-grand succès et eurent 9 éditions; *Nosographie et thérapeutique chirurgicales*, 1805, 4 vol. in-8°; *Des erreurs populaires relatives à la médecine*, 1810-12, in-8°; *Histoire des progrès récents de la chirurgie*, 1825, in-8°. Ces ouvrages, outre leur mérite scientifique, se distinguent par la pureté, l'élégance et la clarté du style. Chirurgien en chef de l'hôpital Saint-Louis, professeur de pathologie externe à l'école de médecine, et membre de l'Académie de médecine, il fut lié avec Cabanis et les autres membres de la société d'Auteuil; mais, fidèle aux principes de la saine philosophie, jamais il ne partagea les désolantes doctrines du scepticisme professées par plusieurs de ses illustres amis.

Richier (Ligier), sculpteur lorrain, né à Saint-Mihiel ou dans les environs, vers 1500 ou 1506, mort vers 1572. On connaît peu sa vie; on raconte que, jeune pâtre, il fabriquait des images de terre, qui furent, par hasard, remarquées par Michel-Ange. Grâce à ce dernier, Richier aurait pu aller étudier en Italie. Il revint en Lorraine, après six ans de séjour à Rome, et y composa des œuvres remarquables : *Tombeau de René de Nassau*, à Bar-le-Duc; le *Sépulcre de Saint-Mihiel;* un *Crucifiement*, dont il ne reste plus qu'un petit groupe en bois, à Saint-Mihiel, etc. Le Louvre a de cet artiste très-distingué, mais trop peu connu, un *Enfant couché sur le dos*, et le *Jugement de Suzanne*.

Richilde, fille de Régnier, comte de Hainaut, épousa en secondes noces Baudouin de Mons, comte de Flandre. A la mort de son mari, elle disputa la tutelle de son fils aîné, Arnould, à Robert le Frison, chassa ce dernier, et, soutenue par les seigneurs du Hainaut, accabla la Flandre d'impôts et déploya une énergie cruelle. Robert fut rappelé; Richilde, malgré les secours du roi de France, Philippe Ier, fut battue et prise à Cassel, 1071. Échangée contre Robert, qui avait été aussi fait prisonnier, elle recommença la lutte, avec l'appui de l'évêque de Liége, mais fut forcée d'abandonner la Flandre à Robert le Frison. Elle mourut, en 1086, à l'abbaye de Messines, et fut enterrée dans l'abbaye de Hasnon, près de la Scarpe.

Richmann (George-Guillaume), physicien, né à Pernau en Livonie, 1711-1753, professeur d'histoire naturelle à l'Université de Saint-Pétersbourg, et membre de l'Académie des sciences de cette ville, périt frappé de la foudre en répétant les expériences de Franklin sur l'électricité et les paratonnerres.

Richmond, joli village d'Angleterre (Surrey), sur la rive droite de la Tamise, à 16 kil. S. O. de Londres; environ 8,000 hab. Du haut d'une éminence nommée *Richmond-Hill*, on jouit d'une vue magnifique. Anc. résidence royale, ce village, jadis nommé *Sheen*, doit son nom actuel à Henri VII, d'abord comte de Richmond, qui l'habita et y mourut en 1509. Il y a un parc et un observatoire.

Richmond, v. d'Angleterre (York), à 70 kil. N. O. d'York, sur la Swale; 5,000 hab. Ruines d'un château fort bâti par Alain de Bretagne, gendre de Guillaume le Conquérant. — Le comté de Richmond fut réuni à la couronne par Henri VIII et érigé en duché par Charles II en faveur de son fils naturel, Charles Lennox, qui a transmis le titre de duc de Richmond à ses descendants. Cette famille s'est éteinte en 1806, et le titre a passé à la maison de Gordon.

Richmond, v. des États-Unis, capit. de la Virginie orientale, port de commerce, sur la rive gauche du James-River, à 187 kil. de Washington; popul., 51,000 hab. Capitole bâti sur le modèle de la maison carrée de Nîmes. Industrie florissante, fonderie de canons, manufacture d'armes; mines de houille, tabac renommé, raffineries de sucre, etc. Elle fut, en 1861, le siége du gouvernement des États confédérés du Sud. Investie en 1862, elle résista, malgré trois batailles, livrées dans les environs par les deux partis. Elle a été prise par les troupes fédérales en 1865.

Richmond (Charles **Lennox**, duc de), petit-fils de *Charles* Lennox, fils naturel de Charles II et de la duchesse de Portsmouth, 1735-1806, commanda un régiment d'infanterie à la bataille de Minden, 1759, et fut grand-maître de l'artillerie en 1782. Membre de la chambre des lords et président des délégués des Sociétés qui demandaient la réforme parlementaire, il fit une vive opposition aux ministères de lord Bute et de G. Granville, 1763. Ami des arts, il consacra une partie de son immense fortune à protéger et encourager les artistes.

Richomme (Joseph-Théodore), graveur français, 1785-1849, élève de Regnault, eut le grand prix de gravure en 1806, et s'occupa surtout de reproduire les œuvres de Raphaël. Il fut membre de l'Institut en 1826. On lui doit aussi de belles gravures d'après Jules Romain, Gérard, Guérin, Ingres, etc.

Richter (Jean-Paul-Frédéric), dit ordinairement *Jean-Paul*, célèbre écrivain allemand, né à Wünsiedel, (Franconie), 1763-1825, fils d'un pauvre pasteur protestant, et destiné d'abord à suivre la même carrière que son père, abandonna la théologie pour les lettres. Il fut précepteur, habita plusieurs villes, se fixa à Bayreuth, en 1804, fut protégé par le prince de Dalberg et par le roi de Bavière. Ses principaux ouvrages sont : *Le procès groenlandais*, Berlin, 1783-85; *Choix fait parmi les papiers du diable*, Géra, 1788; *La loge invisible*, Berlin, 1793, 2 vol.; *L'Hesperus*, 1795; *Quintus Fixlein*, 1796; *Amusements biographiques sous le crâne d'une géante*, et *La Vallée de Campan*, 1797; *Palingénésie*, 1798; *Titan*, 1800-1803, 4 vol. in-8°; *Années d'école buissonnière*, 1803-1805. Comme philosophe, il a donné un *Traité de l'immortalité de l'âme*, qui lui valut l'amitié de l'illustre Herder. Ses *Œuvres complètes* ont paru à Berlin, 1826-1838, en 65 vol. in-12, et 1840-1842, en 33 vol. in-8°. Ce qui caractérise Richter, c'est l'originalité, la délicatesse et souvent la profondeur des pensées, unies à une sentimentalité rêveuse qui leur donne beaucoup de charme; mais ces qualités sont contre-balancées par un manque de naturel, par de brusques transitions du sublime au trivial, par des excentricités calculées pour l'effet, des idées obscures qui rendent la lecture de ses ouvrages difficile et parfois fatigante : il n'en compte pas moins au nombre des premiers écrivains de l'Allemagne.

Richter (Charles-Frédéric), né à Freyberg, pasteur à Schneeberg (Saxe), 1775-1806, est l'auteur d'un *Essai historique sur les Arsacides et les Sassanides*, Leipzig, 1804, in-8°.

Richter (Auguste-Gottlob), chirurgien allemand, né à Zœrbig (Saxe), 1742-1812, enseigna avec succès à Gœttingue, depuis 1766. Ses ouvrages lui ont mérité une juste réputation; les principaux sont : *Bibliothèque chirurgicale*, 15 vol. in-8°; *Eléments de chirurgie*, 7 vol. in-8°; *Thérapeutique spéciale*, 7 vol. in-8°; etc.

Richter (Jérémie-Benjamin), chimiste allemand, né à Hirchsberg, 1762-1807, attaché à la manufacture de porcelaine de Berlin, a fait de belles découvertes; ses *Eléments de stœchiométrie* surtout ont fait faire de grands progrès à la chimie.

Ricimer, général romain, suève d'origine et petit-fils par sa mère du roi goth Wallia, s'éleva par sa valeur aux plus hauts grades de l'armée, fut consul en 459, et, pendant 18 ans, disposa à son gré de l'empire d'Occident; il détrôna Avitus, en 456, et le remplaça par Majorien, qu'il fit assassiner en 461, pour donner la pourpre impériale à Libius Sévère. A la mort de ce prince, il reconnut Anthémius, dont il devint le gendre, 467, et le fit tuer cinq ans après, pour donner le sceptre à Olybrius, 472, qui ne régna que quelques mois; Ricimer mourut la même année.

Ricla, l'anc. *Nertobriga*, v. d'Espagne (Aragon), à 48 kil. de Saragosse, sur le Xalon; 2,500 hab.

Ricos Hombres (*Riches-Hommes*), nom qui servait au moyen âge à désigner les grands vassaux de la couronne d'Espagne, à cause de leur richesse et de leur puissance.

Rideau, riv. de l'Amérique du N. (Bas-Canada), sort du lac Rideau, et tombe dans l'Ottawa par une chute de 30 mètres de hauteur. Cours, 200 kil.

Riding, nom des divisions territoriales du comté d'York (Angleterre): *East-Riding*, *West-Riding*, *North-Riding*.

Ridley (Nicolas), prélat anglais, né dans le comté de Northumberland, 1500-1555, évêque catholique de Londres, se sépara de l'Eglise romaine en même temps que le roi Henri VIII; mais la reine Marie Tudor, à son avénement au trône, le fit brûler vif, avec Latimer et un grand nombre d'autres protestants.

Ridolfi (Charles), peintre de l'école vénitienne et biographe, né à Lonigo, près de Vicence, 1594-1658. Ses meilleurs tableaux sont une *Adoration des Mages* et une *Visitation*, à Venise. Son coloris est harmonieux et fait ressortir les figures en plein relief; mais il doit sa principale renommée à ses *Vies des peintres vénitiens*, 1648, 2 vol. in-8°; il a publié séparément: *Vie de Jacques Robusti, surnommé le Tintoret*, Venise, 1642, in-4°. Ses appréciations sont justes et décèlent un sentiment vrai des beautés de l'art qu'il a exercé lui-même avec succès.

Ridolfi (Claudio), peintre de l'école vénitienne, né à Vérone, 1574-1644, étudia les œuvres du Véronèse, du Titien, du Mantegna, et a laissé des tableaux estimés pour la pureté du dessin et la science du costume. On cite une belle *Descente de croix* à Rimini.

Riduna, nom ancien d'*Aurigny*.

Riec, commune du canton de Pont-Aven, dans l'arr. de Quimperlé (Finistère). Grains, cidre, bétail; 3,135 habitants, dont 558 agglomérés.

Riedinger (Jean-Elie), peintre et graveur allemand, né à Ulm, 1698-1767, s'adonna presque entièrement à la peinture des animaux, dans laquelle il excellait, et où il acquit une si grande réputation, qu'il fut nommé, en 1759, directeur de l'Académie des beaux-arts, à Augsbourg. Dans ses dernières années, il ne s'occupa plus que de graver à l'eau-forte ses meilleures toiles et ses dessins, et il a laissé plus de 1,400 planches qui sont très-estimées des connaisseurs. Une édition nouvelle en a été donnée à Augsbourg, en 1817. Il réussit à reproduire la forme et le caractère particulier de chaque animal avec une vérité saisissante et admirée par les naturalistes eux-mêmes.

Riego y Nuñez (Rafaël **Del**), général espagnol, né à Oviédo, 1785-1823. Lieutenant du régiment des Asturies, il combattit l'invasion des Français, en 1808, fut fait prisonnier par eux, et ne recouvra la liberté qu'en 1814. A son retour en Espagne, nommé lieutenant colonel du régiment où il avait déjà servi, il fut un des principaux auteurs de la révolution de Cadix, 1820. Après l'arrestation de Quiroga, qui en était un des chefs, il leva l'étendard de la révolte, proclama la constitution des Cortès de 1812, et força Ferdinand VII à l'accepter. En 1822, il fut élu membre, et, ensuite, président de l'assemblée des cortès; et chargé, en 1823, par le gouvernement constitutionnel, du commandement du corps d'armée réuni à Malaga, il voulut en vain s'opposer à l'intervention française en faveur de Ferdinand. Grièvement blessé, et forcé de fuir, il fut arrêté par les paysans, livré aux autorités, conduit à Madrid où il fut condamné à être pendu; il fut traîné au supplice sur une claie traînée par un âne, et son corps fut coupé en quatre quartiers. C'était un brave soldat, mais sans portée politique. On lui a attribué, à tort, un hymne patriotique qui porte son nom, et qui est la Marseillaise des républicains espagnols.

Rienzi (Nicolas ou Cola **di**), fils d'un pauvre aubergiste, né à Rome, 1313-1354, remplaça, par des études sérieuses et persévérantes, l'éducation qu'il n'avait pu recevoir chez ses parents, et devint un des hommes les plus instruits et les plus éloquents de son temps. Membre d'une députation chargée de solliciter le retour du pape Clément VI à Rome, il voulut faire cesser dans cette ville l'anarchie causée par le séjour des papes à Avignon; profitant de l'influence qu'il avait acquise sur le peuple par son talent pour la parole, il se fit décerner le titre de tribun de Rome, et proclama, le 20 mai 1347, une nouvelle constitution et une forme de gouvernement qu'il appelait *le Bon-Etat*. Son plan était de réunir tous les Etats de l'Italie en une seule république, avec Rome pour capitale. Pour y réussir et assurer l'ordre public, il chassa les barons de Rome, et châtia quelques bandits qui désolaient les environs. Pétrarque applaudit à son entreprise. Déjà plusieurs villes s'étaient soumises à son autorité; mais son rapide succès l'aveugla, il se rendit odieux par son arrogance et sa tyrannie, il alla même jusqu'à se parer des ornements impériaux; et, de libérateur de sa patrie, il en devint l'oppresseur. Les nobles qu'il avait chassés marchèrent alors contre lui; et, naguère l'idole du peuple, il se vit abandonné par lui. Il s'enfuit à Prague, auprès de l'empereur Charles IV, 1348; mais, au lieu de le protéger, ce prince le livra au pape Clément VI, qui allait l'envoyer au supplice, lorsqu'il expira lui-même, 1352. Son successeur, Innocent VI, employa l'éloquence de Rienzi pour rétablir son autorité dans les Etats pontificaux; il l'envoya à Rome avec le titre de sénateur, et sous la direction du cardinal Albornoz. Rienzi inaugura son nouveau pouvoir par quelques mesures sages et utiles, il fit décapiter le fameux condottiere Montreale, qui infestait le pays avec une troupe de 20 ou 30,000 bandits; mais s'aliéna bientôt les esprits par les mêmes fautes qui avaient causé sa première chute, et fut assassiné dans une émeute, 1354. Le P. du Cerceau a écrit la *Vie de Rienzi*, Paris, 1733, in-12. V. *Rienzi et Rome à son époque*, par Papencordt, trad. de l'allemand par Léon Boré, 1 vol. in-8°.

Ries (Ferdinand), pianiste et compositeur allemand, né à Bonn, 1784-1838, fut surtout l'élève de Beethoven et d'Albrechtsberger, parcourut les principales villes de l'Europe, et gagna beaucoup d'argent à Londres, comme virtuose, professeur et compositeur. De retour en Allemagne, il composa *la Fiancée du brigand*, opéra en 3 actes, 1830, puis *Liska ou la Sorcière du Gellenstein*, 1831. Son oratorio de l'*Adoration des rois* est une œuvre capitale.

Riesenburg, v. des Etats prussiens, dans la prov. et à 20 kil. de Marienwerder; 3,500 hab. Son château, bâti par les chevaliers Teutoniques, fut, jusque vers la fin du XVIe s., la résidence des évêques de Poméranie.

Riesen-Gebirge (c'est-à-dire *Montagne des Géants*), chaîne de montagnes à l'O. de l'Allemagne, sur les confins de la Bohême et de la Silésie, entre les bassins de l'Elbe et de l'Oder. C'est une continuation des monts Sudètes au N. O., et des monts de la Lusace à l'O., sur une longueur d'environ 120 kil., entre le mont Schneeberg, à l'E., et l'Iser-Gebirge, à l'O. Elle donne naissance à plusieurs rivières, aux deux Neisse, affluents de l'Oder, à l'Iser et à la Métau, affluents de l'Elbe. Ses principaux sommets s'élèvent de 1,100 à 1,650 mètres de hauteur.

Rieti, anc. *Reate*, v. du royaume d'Italie, sur le Velino, à 65 kil. N. E. de Rome; 12,000 hab. Evêché. Ville fort ancienne, qui fut détruite en partie par un tremblement de terre, en 1785; les Français y remportèrent une victoire sur les Napolitains, en 1798. Commerce de soieries, de draps, tanneries, etc.

Rietschel (Ernest), sculpteur allemand, né en Saxe, 1804-1861, fut élève de Rauch, à Berlin, se perfectionna en Italie, et, professeur à l'Académie des beaux-arts de Dresde, a composé des statues, des groupes, qui

lui ont valu une réputation méritée. Citons : *Marie pleurant sur le cadavre du Christ*, *l'Amour domptant une panthère*, *l'Amour emporté par une panthère*, *Pietà*, etc.

Rieumes, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. S. O. de Muret (Haute-Garonne); 2,171 hab. Grains, fer, vins.

Rieupeyroux, ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. S. E. de Villefranche (Aveyron) ; 2,956 hab. Bois, grains, vins.

Rieux, *Rivensis*, ch.-l. de canton de l'arr. et à 28 kil. S. de Muret (Haute-Garonne), sur l'Arize; 2,211 hab. Anc. évêché; cathédrale gothique, clocher remarquable par sa hauteur et sa légèreté. Grains, fer, vins.

Rieux, bourg de l'arr. et à 6 kil. S. O. de Vannes (Morbihan), sur la Vilaine; 1,700 hab. Elève de bestiaux, d'abeilles.

Rieux, bourg de l'arrond. de Cambray (Nord); 2,195 hab. Brasseries, céréales, lin, colza, etc.

Rieux-Minervois, bourg de l'arr. de Carcassonne (Aude); 1,800 hab. Commerce de bois, fer, draps, toiles.

Rieux (Jean **de**), maréchal de France, 1342-1417, acquit le renom de l'un des plus vaillants capitaines de son temps; servit d'abord l'Angleterre sous le *Prince-Noir*, puis s'attacha à Du Guesclin. Il combattit pour Charles V, puis pour Charles VI, le suivit en Flandre, et contribua au gain de la bataille de Rosebecq, 1382; fut nommé maréchal de France en 1397; et, en 1404, battit les Anglais, qui ravageaient les côtes de la Bretagne.

Rieux (Pierre **de**), ordinairement appelé *le maréchal de Rochefort*, fils du précédent, né à Ancenis, 1389-1438, devint, à 28 ans, maréchal de France en survivance de son père ; fut destitué de cette charge, lorsque le parti bourguignon devint maître de Charles VI et de Paris, et se rangea sous la bannière du dauphin (Charles VII); défendit Saint-Denis contre les Anglais, 1435, leur reprit Dieppe et les força à lever le siége d'Harfleur. En 1438, il fut pris, à Compiègne, dans une embuscade tendue par Guillaume de Flavy, dévoué aux Anglais; et, traîné, pendant trois mois, de prison en prison, mourut d'une maladie épidémique.

Rieux (Jean IV, sire **de**), petit-neveu du précédent, 1447-1518, prit parti contre Louis XI dans la *ligue du Bien public*, à la suite du duc François II, qui le fit maréchal de Bretagne en 1470. Tuteur de la duchesse Anne, 1488, il voulut la forcer à épouser le vieux sire d'Albret; elle résista et le força à se soumettre. Rallié à la France, il se distingua dans l'expédition de Charles VIII en Italie, et fut nommé, par Louis XII, commandant du Roussillon.

Rieux (Renée **de**). V. Chateauneuf.

Riez, *Reii*, *Albiæci*, ch.-l. de canton de l'arr. et à 40 kil. S. O. de Digne (Basses-Alpes); 2,564 hab. Anc. évêché, anc. comté. Il s'y tint des conciles en 439 et 1285. Ruines antiques; bons vignobles; commerce de vins, fruits, fer, laine, etc.

Riff (Le) (de *ripa*, rive), partie du Maroc située entre l'Atlas et la Méditerranée, de la frontière d'Algérie à Tanger. Cette région montueuse est habitée par des tribus berbères qui, pour la plupart, vivent de pirateries.

Riffardeau (De). V. Rivière.

Riga, en esthonien, *Riolin*, v. de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement du même nom, anc. capitale du duché de Livonie, sur la rive droite de la Dwina, et à 15 kil. de son embouchure dans le golfe de Riga, à 675 kil. S. O. de Saint-Pétersbourg; 102,000 hab., dont la moitié est d'origine allemande. Siége du gouvernement central de Livonie, d'Esthonie et de Courlande, avec un beau port et des fortifications importantes du côté de la mer, de belles rues et quelques édifices remarquables, la cathédrale, l'église de Saint-Pierre, l'hôtel de ville, l'anc. château des grands-maîtres de l'Ordre des Porte-Glaives. Commerce très-actif de grains, bois, suif, lin, chanvre, cuirs, etc. — Riga fut fondée, en 1200, par l'évêque Albert; il la transmit à ses successeurs, qui y exercèrent longtemps l'autorité souveraine. Elle embrassa la Réforme en 1522, et se rendit indépendante; elle fut conquise par la Pologne, 1561; par la Suède 1621; Pierre le Grand s'en rendit maître en 1710, et, depuis, elle appartient à la Russie. V. Livonie.

Riga (Golfe de) ou de **Livonie.** Formé par la mer Baltique, au S. O. du golfe de Finlande, il est entouré par les côtes de la Livonie à l'E., de l'Esthonie au N., de la Courlande au S. E., et fermé, au N. O., par les îles d'Œsel et de Mœn; son étendue est 180 kil. sur 110.

Rigaud (Hyacinthe), peintre de portraits, né à Perpignan, 1659-1743, vint à Paris en 1681, et y remporta le grand prix de peinture. Il renonça au voyage d'Italie, et acquit bientôt une immense réputation comme portraitiste, sous Louis XIV et Louis XV; il entra à l'Académie de peinture en 1700, et en fut le directeur. Il a peint plus de 200 portraits, tant de Français que d'étrangers, qui se distinguent par la parfaite ressemblance, la noblesse des attitudes, la correction du dessin, l'harmonie de la couleur et l'air vivant qu'il a donné à ses modèles. Son *Œuvre* a été gravé par les plus grands artistes en ce genre, Edelinck, Drevet et Audran.

Rigaud (Gaspard), frère du précédent, 1661-1705, moins connu que lui, fut aussi un peintre distingué de portraits, que gravèrent Edelinck, Drevet, Chereau, Daullé, Ville, etc. Il fut agréé à l'Académie de peinture, en 1701.

Rigaud (André), homme de couleur, né aux Cayes (Saint-Domingue), 1761-1811, fut élevé en France, adopta les principes de la Révolution, donna l'exemple de l'affranchissement des esclaves dans le Sud de Saint-Domingue, et entra en lutte avec Toussaint-Louverture Chassé de l'île, il revint avec le général Leclerc, fut ensuite déporté et enfermé avec Toussaint au fort de Joux, s'échappa, se déclara contre Pétion et se rendit indépendant dans le sud de Saint-Domingue.

Rigault (Nicolas), en latin *Rigaltius*, érudit et philologue français, né à Paris, 1577-1654, fut successivement conseiller au parlement de Metz, procureur général près de la chambre souveraine de Nancy et intendant de la province de Metz. Il employa les loisirs que lui laissaient ces graves fonctions à composer un grand nombre d'ouvrages qui, à défaut d'autre mérite, attestent la profonde érudition de leur auteur, entre autres : *Rei accipitrariæ scriptores*, Paris, 1612, in-4°, recueil très-estimé; *Rei agrariæ scriptores*, ibid., 1613-14, in-4°, et la *Continuation de l'histoire de De Thou*, en latin. On lui doit, en outre, de bonnes éditions annotées de *Phèdre*, *Martial*, *Juvénal*, *Tertullien*, *Minutius Félix*, *saint Cyprien*, etc.

Rigault (Ange-Hippolyte), professeur et littérateur français, né à Saint-Germain-en-Laye, 1821-1858. Il fit de brillantes études au Lycée de Versailles, et remporta au concours général de 1840 le prix d'honneur de discours latin. Professeur de rhétorique à Versailles, en 1850, puis au Lycée Louis-le-Grand, en 1853, d'excellents articles sur *La Question des spectacles* et sur *Le Roman chrétien* le firent admettre à la collaboration du *Journal des Débats*. En 1856, il soutint d'une manière si brillante la thèse du doctorat ès lettres qu'il fut nommé professeur suppléant d'éloquence latine au Collége de France. Forcé par le ministre d'opter entre cette chaire et la rédaction des *Débats*, il préféra renoncer à la première, et se consacra tout entier à la critique littéraire. C'est alors qu'il écrivit ses *Revues de Quinzaine*, charmantes causeries pleines de savoir, d'une saine morale et d'un aimable enjouement, qui sont restées dans la mémoire des lecteurs, et qui ont été réunies sous le titre de *Conversations littéraires et morales*, Paris, 1859, in-18. Son *Histoire de la querelle des anciens et des modernes* a obtenu un prix à l'Académie française; on lui doit encore une remarquable *Etude sur Horace* placée en tête de la traduction de ce poëte publiée par Garnier frères, Paris, 1856, grand in-18. Une maladie, causée par un excès de travail, emporta à l'âge de 37 ans cet écrivain de tant d'avenir.

Righi ou **Rigi,** *Mons rigidus*, montagne de Suisse (canton de Schwytz), isolée entre les lacs de Goldau, de Zug, de Lowerz et des Quatre-Cantons; 1,850 mèt. de hauteur. De son sommet on jouit d'une vue immense et admirable des contrées environnantes.

Rignac, ch.-l. de canton de l'arr. et à 30 kil. N.O. de Rodez (Aveyron); 1,808 hab. Bois, grains, fer, vins; lainages.

Rigny (Henri **Gauthier,** comte de), amiral français, né à Toul, 1782-1835. Entré dans la marine en 1798, comme simple novice, enseigne de vaisseau en 1803, il fit partie en 1806 du régiment des marins de la garde impériale et fit avec la grande armée les campagnes de Prusse, de Pologne et de Poméranie; il assista aux batailles d'Iéna et de Pultusk. En 1808, il servit en Espagne sous le maréchal Bessières en qualité d'aide de camp, et combattit à Sommo-Sierra, où il fut blessé; il prit part à la bataille de Wagram en 1809. Capitaine de vaisseau en 1816, chef de l'escadre du Levant en 1822, et contre-amiral en 1827, il commandait la flotte française à la bataille de Navarin, et sa brillante conduite

dans cette mémorable action lui valut le grade de vice-amiral; en 1829, il fut nommé comte et préfet maritime à Toulon. A l'avénement du ministère Polignac, on lui offrit le portefeuille de la marine qu'il refusa alors, mais qu'il accepta après la révolution de 1830; en 1834, il devint ministre des affaires étrangères, puis ambassadeur à Naples, et mourut en 1835 au retour de cette mission.

Rigoley de Juvigny (Jean-Antoine), littérateur médiocre, né en Bourgogne, mort en 1788, qui serait tombé dans l'oubli s'il n'avait attaché son nom à une édition beaucoup trop complète des *Œuvres de Piron*, son compatriote, 1776, 7 vol. in-8°. Il a aussi publié une espèce de libelle sur la *Décadence des lettres et des mœurs*, qu'il attribue à Voltaire, dont il s'était déclaré l'adversaire, mais qui dédaigna ses attaques.

Rigord, chroniqueur français, né en Languedoc, mort en 1207, fut d'abord médecin, puis reçut les ordres au monastère de Saint-Denis. Il a laissé une *Histoire de Philippe Auguste*, en latin, achevée par Guillaume le Breton, insérée dans l'*Historiæ Francorum scriptores* de Pithou, Francfort, 1596, in-fol. et traduite en français dans la *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*, de M. Guizot.

Riley (John), peintre anglais, né à Londres, 1646-1691, fut l'un des émules de Lely et eut un grande réputation, comme peintre de portraits.

Rille ou **Risle**, rivière de France, prend sa source à l'étang de Saint-Vandrille (Orne), dans le plateau du Perche, coule au N. E., puis au N. et au N. O., passe à Laigle (Orne), Rugles, Beaumont-le-Roger, Brionne, Pont-Audemer (Eure), reçoit la Charentonne, et se jette dans la Seine au-dessous de Quillebeuf. Cours de 140 kil. La Rille se perd dans des bétoirs à Châtel-de-la-Lune et reparaît à la Fontaine-Enragée.

Rimains (Les), petite île, à 15 kil. N. E. de Saint-Malo, avec un fort.

Rimini, anc. *Ariminum*, v. d'Italie, à 45 kil. S. E. de Forli, près de l'embouchure de la Marecchia dans l'Adriatique; 18,000 hab. Archevêché, cathédrale, forteresse, beau théâtre, reste d'un pont antique en marbre, arc de triomphe d'Auguste bien conservé, église de Saint-François où sont les tombeaux des Malatesti, etc. Fabriques de liqueurs, de soieries, de soufre; commerce de poissons renommés. César, après avoir passé le Rubicon, s'empara de cette ville en 49 av. J. C. Assiégée par Vitigès, roi des Ostrogoths, elle fut délivrée par Bélisaire. Elle tomba ensuite au pouvoir des Lombards, auxquels Pepin le Bref l'enleva pour la donner aux papes; les Malatesti y dominèrent du XIII^e au XVI^e siècle; les papes la recouvrèrent en 1528.

Rimini (Françoise de). V. Françoise.

Rimnik, v. des Principautés-Danubiennes (Valachie), sur la Rimnik, à 135 kil. N. E. de Bucharest. Une armée austro-russe y battit les Turcs en 1789. Riches mines de sel gemme aux environs.

Rimogne, village de l'arr. et à 12 kil. S. de Rocroi (Ardennes). Brasseries; les ardoisières des environs fournissent de 50 à 60 millions d'ardoises; 1,800 hab.

Rinaldi (Odoric), historien italien, né à Trévise, 1595-1671, supérieur de l'ordre des Oratoriens, continua les *Annales ecclésiastiques de Baronius*, mais sans l'égaler, quoique son ouvrage soit bien écrit; il en donna 10 volumes, qui vont de l'an 1198 jusqu'en 1565. Rinaldi est aussi l'auteur d'un *Abrégé des Annales ecclésiastiques*, Rome, 1669, in-fol.

Rincon (Antonio del), peintre espagnol, né à Guadalaxara (Nouvelle-Castille), 1446-1500, abandonna le premier la manière gothique, donna moins de roideur à ses personnages, plus de perspective à ses fonds et opéra une révolution dans l'art espagnol. Peintre de Ferdinand le Catholique et d'Isabelle, il fit leurs portraits pour l'église de San-Juan à Tolède, et exécuta plusieurs autres tableaux pour la cathédrale de cette ville avec Pierre Berruguette. Les 17 panneaux qui ornent l'église de Robledo de Chavela passent pour son chef-d'œuvre.

Ringkjœbing, v. de Danemark (Jutland), ch.-l. de bailliage, sur le golfe du même nom, formé par la mer du Nord, à 80 kil. S. O. de Viborg; 1,500 hab. Tabac, lainages, savon, etc.

Ringsted, v. de Danemark (Seeland), à 66 kil. S.O. de Copenhague; 1,000 hab. Lieu de sépulture des rois de Danemark au XIII^e siècle.

Ringwood, *Regnum*, v. d'Angleterre (Hampshire), à 60 kil. S. O. de Winchester, sur l'Avon; 4,500 hab. Bière, étoffes de laine. Ville importante sous l'Heptarchie.

Rinteln, v. murée de la Hesse-Cassel (Prusse), sur le Weser, à 105 kil. N. O. de Cassel; 4,000 hab. Pont de bateaux, gymnase (anc. université), bibliothèque, belle église; commerce de toile et de grains. Elle fut prise par les Suédois en 1633, démantelée en 1807.

Rinuccini (Ottavio), poëte italien, né à Florence, vers 1565, mort en 1621, suivit Marie de Médicis en France à l'époque de son mariage avec Henri IV qui le fit gentilhomme de la chambre. Il est l'auteur de charmantes poésies anacréontiques, et de plusieurs drames lyriques: *Daphné*, *Eurydice*, *Ariane à Naxos*, qui l'ont fait regarder comme un des créateurs de ce genre de spectacle. Ses *Œuvres* ont été publiées à Florence, 1622, in-4°.

Rio, *rivière* en espagnol, beaucoup de noms de villes et de rivières, surtout dans l'Amérique, commencent par ce mot. V. celui qui vient après, comme dans : Rio-de-la-Plata, Rio-del-Norte, etc. V. Plata, Norte, etc.

Rio, *Rivus*, bourg situé sur la côte orientale de l'île d'Elbe, à 10 kil. E. de Porto-Ferrajo; 2,800 hab. Mines de fer et sources ferrugineuses.

Rio-Bamba, v. de la République de l'Equateur (Amérique du Sud), ch.-l. de la province de Chimborazo, à 190 kil. S. de Quito; 16,000 hab. Draps, lainages. Volcan de Sangaï dans les environs. Détruite en grande partie par un tremblement de terre en 1797.

Rio-Branco. V. Parima.

Rio-Bravo. V. Norte.

Rio-Colorado. V. Colorado.

Rio-das-Palmas, Rio Selboda ou **Cherbro**. V. Cherbro.

Rio-de-la-Hacha ou **Nuestra-Señora-de-los-Remedios**, v. de la Nouvelle-Grenade, ch.-l. de la province du même nom, à l'embouchure du *Rio-de-la-Hacha* dans la mer des Antilles; 5,000 hab. Elle possédait jadis une abondante pêcherie de perles aujourd'hui abandonnée. Cette ville fut prise aux Espagnols et brûlée en 1596 par l'amiral anglais Drake; elle fut incendiée de nouveau en 1820.

Rio-de-la-Plata. V. Plata.

Rio-del-Norte. V. Rio-Bravo.

Rio-del-Oro. V. Aguarico.

Rio-Grande ou **Rivière des Nalous**, riv. de la Sénégambie, prend sa source dans l'Etat Peul-de-Fouta-Djalo, arrose le Kabou, et se jette dans l'Atlantique au S. de Géba, en face des îles Bissagos. Cours de 690 kil.

Rio-Grande ou **Mondo**, riv. du Mexique (Yucatan), a sa source sur les frontières du Guatémala. Cours de 400 kil.

Rio-Grande, riv. de Bolivie. V. Guapey.

Rio-Grande ou **Rio-Grande-do-Norte**, province du Brésil, au N.E., entre celles de Céara au N.O., de Parahyba au S., et l'Atlantique à l'E. et au N. Superficie 400 kil. sur 234; 225,000 hab. Ch.-l., *Natal*.

Rio-Grande-do-Sul, riv. et province du Brésil V. San-Pedro.

Rio-Guainia. V. Negro (Rio-).

Rioja, v. de l'Amérique du S., capitale de l'Etat du même nom, dans la Confédération de la Plata, au N. O. de Buenos-Ayres, sur l'Agualasta, près de la chaîne des Andes; 4,500 hab.—L'Etat de Rioja a environ 50,000 hab. et renferme l'importante mine d'argent de Famatina.

Rioja, pays de l'Espagne qui comprend la majeure partie de la province de Logroño et le N. E. de celle de Soria, entre l'Ebre et la Sierra de Moncaya. Cette contrée fertile doit son nom au Rio-Oja qui l'arrose; 200,000 hab.

Rioja (Francisco de), poëte espagnol, né à Séville, 1600-1658, inquisiteur du tribunal suprême de Madrid, protégé par Olivarès, fut entraîné dans sa disgrâce, et fut l'ami de Lope de Vega. Ses vers sont renommés pour leur élégance; on cite surtout l'*Epître morale à Fabien*, *A la Rose*, *Sur les ruines d'Italica*.

Rio-Janeiro ou **San-Sebastiao do Rio-de-Janeiro** (Saint-Sébastien de la rivière de Janvier), capitale du Brésil et dans le *Municipio Neutro*, située par 45° 23′ 48″ long. O. et 22° 33′ 51″ lat. S., sur une magnifique baie, et un port maritime et de commerce, l'un des plus beaux et des plus vastes du monde; 275,000 hab. Résidence de l'empereur; évêché catholique; université, colléges, bibliothèque de 100,000 volumes; Académie militaire et navale, hôpital maritime, écoles de médecine, de chirurgie; entrepôt du commerce d'exportation et d'importation; industrie florissante, filatures de coton, raffineries de sucre, café; bois de construction, d'ébénisterie et de teinture, etc. Rio-Janeiro est divisée en 2 villes, la vieille et la neuve;

cette dernière, fondée en 1808, renferme les plus beaux édifices, le Palais impérial, la Monnaie, la cathédrale, le théâtre, les arsenaux de terre et de mer, l'aqueduc de Carioca qui a près de 2 kil. de longueur. La ville de Rio-Janeiro fut fondée par les Portugais en 1556; les Hollandais s'en emparèrent vers 1640; mais la rendirent après la révolution qui mit la maison de Bragance sur le trône de Portugal; Duguay-Trouin la prit et la dévasta en 1711. La famille royale de Portugal s'y réfugia pendant l'invasion de la Péninsule Ibérique par les Français en 1807, et y resta jusqu'en 1821; en 1822, le Brésil proclama son indépendance de la Métropole, et Rio-Janeiro devint la capitale de l'empire brésilien fondé par dom Pedro.

Rio-de-Janeiro, province du Brésil, entre celles de Minas-Geraës au N., d'Espiritu-Santo au N. E., de San-Paulo au S. O.; elle est bornée à l'E. et au S. par l'Océan Atlantique. Son étendue est d'environ 400 kil. du N. E. au S. O.; 782,000 hab. Climat sain, quoique très-chaud; sol fertile, mais agriculture négligée; récolte de café, cacao, sucre, coton, tabac, etc. Le Parahyba arrose cette province dans presque toute sa longueur. Montagnes de Serra-de-Orgaos et Serra-de-San-Salvador. Le ch.-l. est *Nictheroliy.* On en a détaché le *Municipio Neutro.*

Riolan (Jean), médecin français, né à Paris, 1577-1657, élève de son père, praticien et écrivain distingué, fut lui-même un habile anatomiste, et fit plusieurs découvertes importantes. Médecin de Marie de Médicis, il la suivit dans l'exil et ne la quitta qu'à sa mort. On lui doit l'établissement du jardin de botanique de Paris (auj. Jardin des plantes), en 1627. Admirateur passionné des anciens et surtout d'Hippocrate, il combattit à outrance la doctrine de la circulation du sang et s'opposa à ce qu'elle fût enseignée dans les écoles de médecine. Ses principaux ouvrages sont : *Osteologia*, 1614, in-8°; *Anthropographia*, 1618, in-8°, excellent traité d'anatomie; *Opuscula anatomica*, Londres, 1649, in-4°, et Paris, 1650-52, in-fol. et in-12, etc.

Riols, bourg de France, de l'arrond. et du canton de Saint-Pons (Hérault), sur le Jaur; 2,455 hab. Fabriques de drap, de savon ; filatures de laine.

Riom, *Ricomagus* ou *Ricomum*, ch.-l. d'arrond. du Puy-de-Dôme, à 15 kil. N. de Clermont-Ferrand, par 45° 53′ 39″ lat. N., et 0° 46′31″ long. E., sur l'Ambène; 1 ',614 hab. Anc. généralité, intendance, sénéchaussée. Jadis capitale des ducs d'Auvergne et rivale déchue de Clermont, elle n'a conservé que la Cour d'appel et la maison centrale de détention. Ses maisons, construites en lave de Volvic, lui donnent un aspect triste; les rues sont mal pavées et mal éclairées. Peu d'industrie et de commerce. Toiles communes, chapeaux de paille, peluches. Patrie d'Anne Dubourg, de Sirmond, de Malouet; elle dispute à Clermont l'historien Grégoire de Tours.

Riom-ès-Montagne, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 32 kil. N. E. de Mauriac (Cantal), sur la Véronne; 2,700 hab. Elève de bétail.

Rio-Negro, nom de plusieurs rivières de l'Amérique du Sud. V. Negro.

Rio-Negro, v. de la Nouvelle-Grenade (Cundinamarca), sur le Rio-Negro, affluent de la Magdalena, à 70 kil. S. E. de Santa-Fe-de-Antioquia; 12,000 hab. Commerce de cire.

Rio-Negro, anc. province du Brésil, n'est plus qu'une comarque annexée à la province de Para; ch.-l., *Barra-do-Rio-Negro*, au confluent du Rio-Negro et de l'Amazone. Les Portugais appelaient autrefois cette province *Solimoens*, nom que prend l'Amazone en la traversant.

Rion, commune du canton de Tartas, dans l'arrond. de Saint-Sever (Landes). Grains, résine; 2,461 hab., dont 671 agglomérés.

Rionero, v. d'Italie (Basilicate), à 7 kil. S. de Melfi; 10,000 hab. Tabatières de bois.

Rioni ou **Rion** (le *Phase* des anciens), riv. de la Russie caucasienne (gouvernement de Koutaïs), prend sa source au mont Elbourz, dans le Caucase (Iméréthie), arrose Koutaïs, sépare la Mingrélie de la Gourie, et se jette dans la mer Noire à Poti, après un cours de 250 kil.

Riorges, commune du canton et de l'arrond. de Roanne (Loire). Filature de coton ; 2,000 hab.

Rio-Salado. V. Salado.

Rio-Seco (Medina de). V. Medina.

Riotord, commune de l'arrond. d'Yssingeaux (Haute-Loire). Bois, grains, vins, fer; 2,880 hab., dont 814 agglomérés.

Riouffe (Honoré, baron), né à Rouen, 1764-1813, d'une famille originaire du Languedoc, s'occupa de poésie, se lia avec les Girondins, les suivit dans leurs malheurs, fut arrêté par Tallien à Bordeaux, et rendu à la liberté après le 9 thermidor. Ses *Mémoires d'un détenu* eurent du succès. Plus tard, il s'attacha à Bonaparte et fut membre du Tribunat; on remarqua l'exagération de ses flatteries. Il fut depuis 1804 préfet de la Côte-d'Or, puis de la Meurthe.

Rio-Verde, riv. du Brésil, sépare les deux prov. de Minas-Geraës et Pernambouc, et se jette dans le Rio-San-Francisco; cours de 300 kil.

Rioz, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 27 kil. S. de Vesoul (Haute-Saône); 972 hab. Faïence.

Ripaille, village de l'arrond. et à 2 kil. N. E. de Thonon (Haute-Savoie), sur les bords du lac Léman, anc. chartreuse et château fort. Amédée VIII, duc de Savoie, y établit la principale commanderie de l'ordre de Saint-Maurice, dont il était le fondateur, et s'y retira après son abdication, 1434-40; le quitta pendant 9 ans, lorsqu'il fut élevé à la papauté sous le nom de Félix V, puis y revint après avoir renoncé à la tiare, 1449, et y termina ses jours. La vie voluptueuse qu'il mena dans ce séjour a donné lieu à l'expression proverbiale : *faire ripaille.*

Ripault (Louis-Madeleine), littérateur et antiquaire, né à Orléans, 1775-1823. Obligé par la Révolution de renoncer à l'état ecclésiastique, il vint à Paris et se fit libraire; il fut un des rédacteurs de la *Gazette de France*, fit partie de l'expédition scientifique d'Egypte en 1798, et, à son retour en France, devint bibliothécaire du général Bonaparte; renonça à cet emploi, 1807, et mourut dans une studieuse retraite. On a de lui : *Description abrégée des monuments de la Haute-Egypte*, 1800, in-8°; *Histoire de Marc Aurèle*, 1820, 4 vol. in-8°, etc.

Ripen, v. de Danemark. V. Ribe.

Riperda ou **Ripperda** (Jean-Guillaume, duc de), aventurier hollandais, né à Groningue, en 1690, mort à Tétouan (Maroc), en 1737, d'une famille noble, commandait à 22 ans un régiment d'infanterie; puis fut chargé d'une mission à Madrid, abjura le protestantisme, et obtint la faveur de Philippe V, qui le fit successivement surintendant des manufactures, ambassadeur à Vienne, duc et grand d'Espagne, ministre des affaires étrangères, de la guerre et des finances. Riperda s'attira la haine de la vieille noblesse espagnole, tomba en disgrâce et fut renfermé dans le château de Ségovie, 1726, s'évada en 1728, erra en Portugal, en Angleterre, en Hollande, et se fixa, en 1732, à la cour de l'empereur de Maroc, où il embrassa, dit-on, l'islamisme, et, sous le nom d'*Osman-pacha*, dirigea une expédition de troupes marocaines contre Ceuta, fut battu par les Espagnols, emprisonné de nouveau, banni de Maroc, et mourut à Tétouan d'une maladie de langueur. Ses nombreux changements de religion sont contestés par Chénier, *Recherches sur les Maures*, vol. III.

Ripert-Monclar (marquis de). V. Monclar.

Riphées (Monts). V. Rhiphées.

Ripon, *Rhidogonum*, v. d'Angleterre (York), à 35 kil. N. O. d'York; 6,000 hab. Evêché anglican. Pont de 17 arches sur l'Ure; église de Saint-Pierre et Saint-Wilfrid; obélisque de 30 mètres de hauteur. En 1640, un armistice entre Charles Ier et les rebelles écossais y fut conclu.

Ripuaires (Francs). V. Francs.

Riquet (Pierre-Paul), baron **de Bon-Repos**, auteur du canal du Languedoc, né à Béziers, 1604-1680, descendait d'une famille florentine, les Arrighetti ou Riquetti, qui, chassée de Florence pendant les guerres civiles, était venue s'établir en Provence vers 1268. Il conçut le premier la possibilité de joindre par un canal l'Océan à la Méditerranée. Fort de la protection de Colbert, il exécuta à ses frais cet immense travail, qui fut dirigé par l'ingénieur Andréossy. Riquet mourut à Toulouse avant d'avoir complétement terminé cette glorieuse entreprise, qui fut continuée et achevée, en 1681, par ses deux fils, Jean-Mathias de Riquet, seigneur de Bon-Repos, président à mortier au parlement de Toulouse, et Pierre-Paul de Riquet, comte de Caraman. Le canal du Languedoc avait coûté 34,000,000 de livres, somme énorme pour l'époque. En 1838, on a érigé, à Béziers, une statue en bronze de Riquet, due au sculpteur David d'Angers. Toulouse lui a également élevé une statue en 1853.

Riquetti de Mirabeau. V. Mirabeau.

Riquier (Saint), *Richarius*, abbé de Centule dans le Ponthieu, y fonda, en 640, une abbaye de bénédictins à laquelle il donna son nom et qui fut enrichie par Charlemagne; il mourut vers 645. Fête, le 26 avril et le 9 octobre.

Riquier (Saint-), bourg du dép. de la Somme, dans l'arrond. et à 10 kil. N. E. d'Abbeville; 1,800 hab. — Ce

bourg s'appelait primitivement *Centule*, avant que saint Riquier lui eût donné son nom. Grains, lin, bestiaux.

Rir (Oued), oasis du Sahara algérien, dont les Français se sont emparés en 1854-1855. Il est compris dans la province de Constantine, et on y a creusé de nombreux puits artésiens qui y ont répandu la fertilité. On y remarque Tuggurt, Temacin, Darlana, etc.

Ris ou **Ris-Orangis**, village de l'arr. et à 10 kil. de Corbeil (Seine-et-Oise), sur la Seine. Joli château et jardin botanique. Manufacture de porcelaine.

Ris (Clément de). V. Clément de Ris.

Risbeck (Gaspard), publiciste allemand, né à Hœchst, près de Mayence, 1750-1786. Après avoir gaspillé en plaisirs et en voyages l'héritage de ses parents, il fut réduit à écrire pour vivre, et publia plusieurs ouvrages qui eurent un grand succès dans leur temps, entre autres : *Lettres sur les Moines*, commencées par La Roche, en 1771, pour le Ier vol., Francfort, 1781, tom. II à IV, in-8°; *Voyage en Allemagne*, 1783, 2 vol. in-8°; *Lettres d'un Voyageur français sur l'Allemagne*, Zurich, 1783, 2 vol. in-8°, qui eurent une vogue extraordinaire et qui révèlent en lui un talent réel de publiciste.

Riscle, ch.-l. de canton de l'arr. et à 46 kil. N. O. de Mirande (Gers), sur l'Adour; 1,752 hab. Tanneries, teinture, filatures de laine.

Risdale. V. Rixdale.

Risquons-Tout, hameau dépendant de la commune de Mouscron, dans la Flandre occidentale (Belgique). Combat dans lequel furent repoussés, en 1848, les révolutionnaires qui venaient de France.

Ritter (Jean-Guillaume), physicien allemand, né à Samitz (Silésie), 1776-1810. Docteur en médecine à Iéna, il fit sur l'électricité et le galvanisme une série d'expériences, dont il publia le résultat dans les *Annales de physique*, de Gilbert, dans le *Journal de chimie*, de Gellen, et dans d'autres recueils, et qui le firent nommer, en 1805, membre de l'Académie de Munich. On a de lui: *Démonstration qu'une action continuelle du galvanisme accompagne la vie dans le règne animal*, Weimar, 1791, in-8°; *Mémoires pour une connaissance plus approfondie du galvanisme*, Iéna, 1801, 2 vol. in-8°; *Mémoires de physique et de chimie*, Leipzig, 1806, 3 vol. in-8°; *Fragments tirés de la succession d'un jeune physicien*, Heidelberg, 1810, 2 vol. in-8°. Ses découvertes ont puissamment contribué aux progrès de la science.

Ritter (Charles), célèbre géographe allemand, né à Quedlinbourg (Saxe prussienne), 1779-1859, professeur d'histoire au collége de Francfort-sur-le-Mein, obtint, en 1820, la chaire de géographie à l'Université de Berlin, fut nommé professeur de statistique et directeur des études à l'Académie militaire, et membre du Conseil supérieur de l'instruction publique. Il est le créateur d'une science nouvelle, la géographie comparée et philosophique. Il a été membre associé de l'Académie des Inscriptions, en 1855. Il entreprit un ouvrage gigantesque : *Géographie générale dans ses rapports avec la nature et l'histoire de l'homme*, qui, commencée en 1822, n'était pas à beaucoup près terminée 37 ans après, à l'époque de sa mort, quoiqu'il en eût déjà publié 18 volumes; elle ne comprenait que l'*Asie* et l'*Afrique*. La partie de l'Afrique a été traduite en français par MM. Buret et Désor, 3 vol. in-8°, 1836. On lui doit, en outre, un grand nombre de traités géographiques insérés dans les mémoires de l'Académie de Berlin : *L'Europe, tableau géographique, historique et statistique*, 2 vol. 1807; *Propylées de l'histoire des peuples de l'Europe avant Hérodote*, 1820; *Le Jourdain et la navigation sur la mer Morte*, 1850; etc.

Rittershuys (Conrad), érudit et jurisconsulte allemand, né à Brunswick, 1560-1613, mena de front l'étude du droit et celle des écrivains de l'antiquité. Outre de savants commentaires sur Pétrone, Phèdre, Appien, etc., on lui doit une bonne édition d'*Oppien*, avec traduction latine, Leyde, 1597, in-8°; *Amores clarissimorum poetarum elogiis celebrati*, Altorf, 1593, in-8°; etc.

Riva, en allemand *Reif*, v. des États autrichiens (Tyrol), à 16 kil. S. O. de Roveredo, sur le lac de Garde; 5,000 hab. Commerce de fruits, huile, soie.

Rivarol (Antoine, comte de), écrivain français, né à Bagnols (Gard), 1753-1801, fils d'un aubergiste, prétendait descendre d'une noble famille d'Italie. Après des études assez superficielles à Uzès, auxquelles il suppléa par les ressources naturelles de son esprit, il vint à Paris à l'âge de 20 ans, et, dès son début, se fit accueillir dans la bonne société par le charme de sa conversation, la finesse de ses reparties, la malice et la causticité de ses jugements. Son bagage littéraire est assez léger; outre le *Petit almanach de nos grands hommes*, 1788, 1 vol. in-16, qu'il fit en collaboration avec Champcenets, et qui eut un prodigieux succès de scandale, on n'a guère de lui qu'un *Discours sur l'universalité de la langue française*, qui fut couronné par l'Académie de Berlin en 1784, et qui offre des aperçus justes et ingénieux, exprimés dans un style correct, élégant, plein d'images et de coloris. Il fit paraître, en 1790, le *Petit dictionnaire des grands hommes de la Révolution*. Rivarol a aussi participé à la rédaction de plusieurs journaux hostiles à la Révolution, et surtout aux *Actes des Apôtres*, où il tourna en ridicule les démagogues. Cette audace faillit lui coûter cher, et il l'eût payée de sa tête, s'il ne se fût hâté de fuir d'abord à Bruxelles, 1792, puis en Angleterre, en Allemagne et à Berlin, où il resta jusqu'à sa mort. Quant à sa traduction de l'*Enfer* de Dante, c'est plutôt une imitation et souvent une paraphrase du poëte italien qu'une véritable traduction; aussi, malgré quelques passages assez heureusement rendus, est-elle aujourd'hui complétement oubliée. On a publié les *Œuvres de Rivarol*, Paris, 1805, 5 vol. in-8°; M. de Lescure a donné ses *Œuvres choisies*, Paris, 1862, in-18; et MM. Chênedollé et Fayolle, *l'Esprit de Rivarol*, 1802-08, 2 vol. in-12.

Rivarolo, v. d'Italie, à 20 kil. N. E. de Turin; 5,500 hab.

Rivaudeau (André de), poëte, né à Fontenay (Poitou), 1540-1580, petit-fils du jurisconsulte André Tiraqueau, fut l'un des disciples de Ronsard. Ses *Poésies* ont été imprimées avec sa tragédie d'*Aman* (assez curieuse) à Poitiers, 1566, in-4°, et Paris, 1859, in-18.

Rive (Joseph-Jean), bibliographe, né à Apt, 1730-1791, abbé, professeur, curé dans le diocèse d'Arles, vint à Paris en 1767, et dirigea pendant treize ans la bibliothèque du duc de la Vallière. Il eut une grande réputation comme *bibliognoste*, et a écrit beaucoup d'ouvages savants, mais bizarres et tirés à peu d'exemplaires : *Recueil de costumes; Eclaircissements sur les cartes à jouer; La chasse aux bibliographes et antiquaires mal advisés*, etc.

Rive-de-Gier, ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. N. E. de Saint-Etienne (Loire), sur le Gier et sur le canal de Givors. Aux environs, vaste bassin du Couzon, qui alimente le canal; riches mines de houille, forges, fonderies de fer, hauts-fourneaux, fabriques d'acier, verreries, manufactures de glaces, filatures de laine, soie, etc.; 13,946 hab.

Rives, ch.-l. de canton de l'arr. et à 35 kil. N. E. de Saint-Marcellin (Isère), sur la Fure; 2,543 hab. Forges, fabriques d'acier, de foulards, toiles dites de *Voiron*; commerce de grains, soie, fer, vins.

Rivesaltes, ch.-l. de canton de l'arr. et à 10 kil. N. de Perpignan (Pyrénées-Orientales), sur la Gly; 5,517 hab. Vin muscat très-estimé, huile d'olive, distillerie d'eau-de-vie.

Rivet de la Grange (dom Antoine), né à Confolens (Charente), 1683-1749, savant bénédictin, prit part aux discussions théologiques de son temps contre la bulle *Unigenitus* et en faveur de Port-Royal, ce qui le fit reléguer par ses supérieurs au monastère de Saint-Vincent du Mans, où il passa les 30 dernières années de sa vie. Ce fut dans cette retraite studieuse qu'il composa les premiers volumes de l'*Histoire littéraire de la France*, Paris, 1733-50, 9 vol. in-4°, monument de patience et d'érudition qui a illustré son nom. Cette vaste entreprise a été continuée par dom Clémencet (vol. X et XI), par dom Clément (vol. XII), et, à partir du XIIIe vol., par une commission de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres. On doit aussi à dom Rivet le *Nécrologe de Port-Royal*, Amsterdam, 1723, in-4°.

Rivière du Levant, du Ponent, nom que l'on donne à deux parties du golfe de Gênes, l'une à l'E. et l'autre à l'O.

Rivière (Lazare), médecin français, né à Montpellier, 1589-1655, acquit une grande réputation comme praticien; il a laissé des ouvrages longtemps adoptés dans les écoles de médecine, entre autres *Institutiones medicæ*, Leipzig, 1655, in-12; et *Praxis medica*, Paris, 1640, in-8°.

Rivière (Charles-François **de Riffardeau**, duc de), général et diplomate français, né à la Ferté-sur-Cher, 1763-1828. Sous-lieutenant des gardes-françaises, il émigra au début de la Révolution et rejoignit le comte d'Artois à Turin; chargé par ce prince d'une mission en Vendée, il fut pris par les républicains, s'évada, et, compromis de nouveau dans le complot de Georges Cadoudal en 1804, il fut condamné à mort, mais, grâce à l'intercession de Joséphine et de Murat, sa peine fut commuée en celle de la déportation. A la Restauration, il fut nommé maréchal de camp, pair de

France, et commandant de la 8e division militaire, ambassadeur à Constantinople en 1816, capitaine d'une compagnie de gardes de *Monsieur* en 1820, duc héréditaire en 1825, gouverneur du duc de Bordeaux en 1826.

Rivoli. *Ripula*, village de la Vénétie (Italie), près de l'Adige et du lac de Garde, à 22 kil. N. O. de Vérone, célèbre par la victoire que les Français y remportèrent sur les Autrichiens en 1797, et dans laquelle s'illustra Masséna, qui, pour ce beau fait d'armes, reçut le titre de *duc de Rivoli*. V. Masséna.

Rivoli, v. d'Italie, à 12 kil. S. O. de Turin, sur la Doria Riparia; 5,500 hab. Château royal où mourut Victor-Amédée II, en 1732.

Rixdale ou **Risdale,** monnaie d'argent ou de compte, dont la valeur varie de 5 fr. 20 c. en Autriche, à 5 fr. 78 c. à Hambourg. Elle est surtout employée en Danemark (5 fr. 66 c.), et en Suède (5 fr. 76 c.).

Rixheim, bourg de l'ancien arrond. et à 7 kil. E. de Mulhouse (H.-Alsace); anc. prévôté et commanderie de Malte. Fabriques de bleu d'outremer, de papiers peints; fours à plâtre; 3,260 hab.

Rizi (Jean), peintre espagnol, né à Madrid, 1595-1675, fut abbé de plusieurs monastères et ne cessa pas de peindre. On cite les six grands tableaux qui représentent la *Passion de Jésus-Christ*

Rizi (Francisco), peintre, frère du précédent, né à Madrid, 1608-1685, eut une prodigieuse fécondité et beaucoup de réputation. Ses œuvres se trouvent dans la plupart des palais et des églises des grandes villes d'Espagne. La touche est hardie, la composition variée; mais il manquait de goût et de justesse.

Rizzio ou **Riccio** (David), musicien, né à Turin au XVIe siècle, mort en 1566, accompagna, en Ecosse, en 1562, le comte de Moretto, ambassadeur de Savoie. Marie Stuart, charmée de sa belle voix et de son talent sur la harpe, le prit pour secrétaire et pour favori, quoiqu'il fût laid et bossu. Darnley, époux de la reine, en fut jaloux et le fit égorger dans l'appartement et sous les yeux mêmes de Marie Stuart, au château d'Holyrood.

Rjasan. V. Riadzan.

Rjev-Volodimerov, v. de la Russie d'Europe, dans le gouvernement et à 130 kil. S. O. de Tver, sur le Volga. Commerce de blé, chanvre, sel; 11,000 hab.

Roanne, *Rodumna*, ch.-l. d'arr. de la Loire, à 80 kil. N. O. de Saint-Etienne, par 46° 2′ 26″ lat. N., et 1° 44′ 8″ long. E. Bon port sur la Loire à l'endroit où elle devient navigable; tête du canal qui rejoint à Digoin celui de Briare; chemin de fer de Roanne à Saint-Etienne. Entrepôt des marchandises de Lyon et du Midi; fabr. de draps, mousselines, calicots, indiennes; mines de plomb et de houille, filatures de coton; 20,057 hab. L'anc. *Rodumna* était une ville de la Lyonnaise 1re, dans le pays des Ségusiens. Elle devint importante au XVIe siècle, et fut érigée en duché du Roannez, en 1566, en faveur de Claude Gouffier; passa ensuite dans la maison des ducs de La Feuillade, et fut érigée en duché-pairie en 1716.

Roanoke, riv. des Etats-Unis, prend sa source en Virginie, près de Christiansbourg, coule à l'E. S. E., arrose la Caroline du N., et se jette dans l'Atlantique, au golfe d'Albemarle. Cours de 450 kil.

Roatan, île de la baie de Honduras, à 40 kil. de la côte du Guatémala, par 16° 26′ lat. N., et 89° long. O. Elle a 45 kil. sur 13. Prise successivement par les Anglais, les Français et les Espagnols, elle fait partie depuis 1857 de l'Etat indépendant de Honduras.

Robbia (Luca **della**), sculpteur florentin, né, selon l'opinion la plus probable, en 1388, mort en 1463. Il fit pour le campanile de la cathédrale de Florence cinq petits sujets en marbre qui l'emportèrent sur ceux que le Giotto avait sculptés; puis ne trouvant pas ses travaux assez payés, il ne voulut plus employer que la terre cuite émaillée à laquelle, par un procédé de son invention, il donna la dureté du marbre. Ses principaux ouvrages en ce genre sont: à Florence, une *Vierge tenant l'enfant Jésus*; à San-Miniato-al-Monte, le *Saint-Esprit et les Evangélistes*; à Pistoja, un beau bas-relief représentant *La madone avec des anges et des séraphins*; au musée du Louvre, *La Vierge adorant Jésus*, entourée de têtes de chérubins, de lis et de roses. *Agostino* della Robbia, frère de Luca, et *Andrea*, son neveu, 1444-1527, se sont aussi illustrés dans la sculpture. Les fils de ce dernier suivirent la même carrière. M. Barbet de Jouy a publié: *Les Della Robbia, étude suivie du catalogue de leurs œuvres*, Paris, 1855, in-8°.

Roberjot (Claude), conventionnel et diplomate français, né à Mâcon, 1753-1799, était curé dans sa ville natale, au moment où éclata la Révolution; il en adopta les principes, se maria et fut député à la Convention après le 31 mai. Envoyé en Hollande, en 1795, pour y organiser le gouvernement républicain, il montra un grand esprit de conciliation; devint membre du Conseil des Cinq-Cents, en 1797, puis ministre à Hambourg et à La Haye, et prit part avec Bonnier et Jean Debry au congrès de Rastadt, en 1798; il quittait cette ville pour retourner en France, lorsqu'il fut assassiné, ainsi que Bonnier, par des hussards autrichiens.

Robert, dit *le Fort*, comte d'Anjou, mort en 866, tige de la race des Capétiens, était, au dire du chroniqueur Richer, petit-fils d'un Saxon nommé Witikind ou Witichin, qui était venu s'établir en Neustrie. Après avoir combattu Charles-le-Chauve, il prit son parti et reçut de lui l'investiture du comté de Paris, en 861, et, en 864, la Marche d'Anjou, qu'il défendit longtemps contre les ravages des Normands, avec un courage qui lui valut le surnom de *Robert le fort*; mais en 866, surpris par eux auprès de Brisserte (Anjou) avant d'avoir pu revêtir son armure, il fut tué d'un coup de flèche. Il laissa deux fils en bas âge, Eudes et Robert, qui furent tous deux rois de France.

Robert Ier, roi de France, 2e fils de Robert le Fort, frère du roi Eudes et duc de France après lui, fut élu roi dans l'assemblée de Soissons en 922 par les seigneurs révoltés contre Charles le Simple; mais, l'année d'après, attaqué près de cette même ville de Soissons par le roi détrôné, il périt en combattant au plus fort de la mêlée, en 923. Il eut pour fils Hugues le Grand, père de Hugues Capet.

Robert II, dit *le Pieux*, roi de France, fils de Hugues Capet, né à Orléans, en 970, mort en 1031, fut associé à la couronne par son père en 987, et lui succéda en 996. Il prit pour épouse Berthe, veuve d'Eudes Ier, comte de Blois; mais comme elle était sa parente à un degré où le mariage était prohibé par l'Eglise, et qu'il avait en outre tenu avec elle un enfant sur les fonts baptismaux, autre empêchement à cette union, le pape Grégoire V lui ordonna de répudier Berthe, et, sur son refus, l'excommunia et mit son royaume en interdit, 998. Le pieux monarque, après avoir résisté pendant plusieurs années à l'ordre du souverain pontife, se soumit enfin, et épousa, en 1001 ou 1004, Constance, fille de Guillaume Taillefer, comte de Toulouse, femme altière et ambitieuse, qui le rendit très-malheureux. Il lutta douze ans contre Othe-Guillaume, qui lui disputait le duché de Bourgogne, héritage de son oncle Henri, 1003-1015. Les dernières années de Robert furent troublées par la rébellion de ses fils, fomentée par la reine leur mère; il leur pardonna après les avoir vaincus, et laissa en mourant le trône à Henri, son fils aîné; Robert eut le duché de Bourgogne, et Eudes ne reçut aucun domaine. Le roi Robert était très-pieux, malgré ses démêlés avec le pape, et composa pour l'Eglise des hymnes que l'on chante encore aujourd'hui.

Robert, dit *le Vieux*, duc de Bourgogne, 3e fils du roi de France, Robert II, tenta vainement de disputer le trône à Henri Ier, son frère aîné, reçut de lui le duché de Bourgogne, en 1032, et fut ainsi le chef de la première maison capétienne de Bourgogne qui finit en 1361. Il mourut en 1075, dans un âge très-avancé, ce qui lui fit donner le surnom de *Vieux*. C'était d'ailleurs un prince très-violent, qui tua, dit-on, son beau-père dans un accès de colère.

Robert Ier, dit *le Magnifique* ou *le Diable*, 6e duc de Normandie, de 1027 à 1035, succéda à son frère Richard III, qu'on l'accusa d'avoir empoisonné. Il eut à réprimer plusieurs révoltes causées par des seigneurs, ses vassaux; soutint Henri Ier, roi de France, contre son frère Robert, et obtint de lui pour récompense le Vexin français. Il échoua dans l'entreprise qu'il forma de rétablir les fils du roi Ethelred sur le trône d'Angleterre usurpé par Canut le Grand. Après avoir pacifié complétement son duché, il partit, en 1034, pour la Terre-Sainte, fit un pèlerinage à Jérusalem, et mourut au retour à Nicée en Bithynie, ne laissant pour héritier qu'un fils naturel qu'il avait eu d'Arlète, fille d'un bourgeois de Falaise, et qui fut le célèbre Guillaume le Conquérant. On a recueilli sur Robert le Diable une foule d'anecdotes qui appartiennent bien plus à la légende qu'à l'histoire.

Robert II, dit *Courte-Heuse* (courte-cuisse), fils aîné de Guillaume le Conquérant, mort en 1134, se révolta contre son père pour le forcer à lui céder la souveraineté du duché de Normandie, dont il n'avait que la survivance, et dont il ne prit possession qu'après la

mort de Guillaume en 1087; il disputa vainement la couronne d'Angleterre à Guillaume le Roux, son frère puîné, et partit pour la 1re croisade, où il se couvrit de gloire au siége d'Antioche, 1098. A son retour, il eut à défendre son duché de Normandie contre Henri Ier, son autre frère, successeur de Guillaume le Roux sur le trône d'Angleterre, fut vaincu à Tinchebray, 1106, tomba au pouvoir de son frère, qui lui fit crever les yeux, et le tint 28 ans prisonnier au château de Cardiff, où il mourut en 1134.

Robert Guiscard, c'est-à-dire *l'avisé*, duc de Pouille et de Calabre, l'un des 12 fils de Tancrède de Hauteville, gentilhomme normand des environs de Coutances, né vers 1015, mort en 1085, vint en 1046 s'associer aux conquêtes de ses frères dans l'Italie méridionale, s'empara de la Calabre et fit prisonnier le pape Léon IX à Civitella, en 1053; conquit la principauté de Salerne et celle de Bénévent, et fit hommage de ses Etats au pape Grégoire VII. Après avoir enlevé à l'empire grec tout ce qu'il possédait encore en Italie, il passa la mer et alla l'attaquer en Orient, prit Corfou, Durazzo, Butrinto, 1082; mais fut forcé de revenir pour défendre ses Etats contre l'empereur Henri IV, et délivrer Grégoire VII, assiégé dans Rome par ce prince; il mourut dans une seconde expédition contre les Grecs, à Céphalonie, 1085. Roger, son fils puîné, lui succéda; Bohémond, l'aîné, ne fut que prince de Tarente.

Robert Ier d'Artois, surnommé *le Vaillant*, frère de saint Louis, né en 1216, l'accompagna en Egypte en 1248, contribua puissamment à la prise de Damiette; mais, emporté par son bouillant courage à la bataille de Mansourah, il s'empara de cette ville, et, quand il voulut en sortir, il trouva les portes barricadées, et, cerné de toutes parts, périt avec plus de 600 chevaliers français, 1250.

Robert II d'Artois, fils posthume du précédent, accompagna Louis IX dans son expédition contre Tunis, en 1270, et, après les Vêpres siciliennes, se porta au secours de Charles d'Anjou, son oncle, 1285; fut nommé régent du royaume de Naples pendant la captivité de Charles II, et battit les Espagnols en Sicile; il défit les Anglais près de Dax, 1296, les Flamands à Furnes, 1297, et périt à la bataille de Courtray, 1302, victime comme son père de sa témérité.

Robert d'Artois, petit-fils du précédent, 1287-1343, disputa le comté d'Artois à sa tante Mathilde, mais échoua toujours dans ses réclamations devant le Parlement, en 1309, 1316, 1318. Il épousa la sœur de Philippe de Valois et l'aida à monter sur le trône, 1328. Son comté de Beaumont-le-Roger fut érigé en pairie, mais il ne put encore obtenir le comté d'Artois. On l'accusa d'avoir suborné des témoins, falsifié des titres, empoisonné sa tante et sa cousine Jeanne. Ce fut la cause d'un procès scandaleux. Robert eut recours à la magie, à l'*envoûtement*, pour se venger du roi, qui ne l'avait pas soutenu. Il fut forcé de fuir en Belgique, puis en Angleterre, où il excita Edouard III à réclamer la couronne de France. En 1340, il échoua au siége de Saint-Omer; en 1342, il fut blessé en défendant Vannes, et alla mourir à Londres, en 1343.

Robert Ier, *le Frison*, comte de Flandre, fils de Baudouin de Lille, 1013-1093, courut les aventures, et épousa la comtesse Gertrude, qui gouvernait la Frise au nom de son fils; de là son surnom, 1061. Après la mort de son frère aîné, Baudouin de Mons, il battit à Cassel, 1071, le roi de France, Philippe Ier, qui voulait intervenir dans les affaires de Flandre, pour soutenir les prétentions de Richilde, veuve de Baudouin, et s'empara du Hainaut. Il fit un pèlerinage à la Terre-Sainte, en 1085.

Robert II, son fils, lui succéda, et prit part à la première croisade. A son retour, il combattit l'empereur Henri IV, et fut tué au siége de Meaux, en soutenant le roi de France, Louis VI.

Robert III de Béthune, comte de Flandre, fils aîné de Gui de Dampierre, fut pris comme lui par Philippe IV, 1299, fut remis en liberté, 1305, mais eut toute sa vie troublée par les menaces de la France, l'insubordination de ses sujets et la rébellion de son fils aîné, Louis de Nevers. Il mourut en 1322.

Robert d'Anjou, dit *le Sage*, roi de Naples (1309-1343), troisième fils de Charles II le Boiteux, succéda à son père par la protection des papes, à l'exclusion de Charobert, fils de son frère aîné et roi de Hongrie. Il défendit le Saint-Siége contre l'empereur Henri VII, et, après la mort de ce prince, il reçut de Clément V le titre de vicaire de l'Empire en Italie, quant au temporel, jusqu'à l'élection d'un nouvel Empereur. Par son adroite politique et sans avoir recours aux armes, il régna 34 ans à Naples, et mourut sur le trône à 64 ans. Ami des lettres, il accueillit à sa cour Pétrarque et Boccace.

Robert de Courtenay, empereur latin de Constantinople (1219-1228), succéda à son père Pierre de Courtenay. Plus adonné à ses plaisirs qu'aux soins de son empire, il se laissa dépouiller du royaume de Thessalonique par le despote d'Epire, qui prit le titre d'empereur et s'empara d'Andrinople, 1224. Robert acheva de s'aliéner les esprits en enlevant la fiancée d'un chevalier bourguignon, qui s'en vengea en coupant à cette femme le nez et la bouche. Chassé par ses sujets, Robert s'enfuit de Constantinople et alla mourir en Achaïe, en 1228.

Robert, dit *le Bref* et *le Débonnaire*, empereur d'Allemagne, fils de *Robert le Tenace*, comte palatin du Rhin, fut élevé à l'Empire en 1400, après la déposition de Wenceslas; il fit une vaine tentative pour reconquérir le Milanais sur les Visconti, et, pendant le grand schisme, se déclara en faveur de l'antipape Grégoire XI. Il fonda l'université de Heidelberg et mourut en 1401.

Robert Ier Bruce, roi d'Ecosse. V. BRUCE.

Robert II Stuart, né en 1316, mort en 1390, fils de Walter Stuart et de Marie, fille de Robert Bruce, gouverna l'Ecosse pendant la captivité de David Bruce, son oncle, et lui succéda en 1371. Il défendit son autorité contre William Douglas, et, secondé par la France, son alliée, gagna sur les Anglais la bataille d'Otterburn, 1388. C'est le premier roi de la maison des Stuarts.

Robert III Stuart, fils du précédent, né vers 1340, succéda à son père en 1390, et eut à repousser Henri IV, roi d'Angleterre, qui venait à main armée exiger de lui l'hommage féodal. Irrité des excès de David, son fils aîné, il le fit enfermer dans une prison, où il périt victime des intrigues du duc d'Albany, son oncle. Robert, au désespoir, envoyait en France Jacques, son second fils, pour le soustraire aux embûches d'Albany, lorsque ce jeune prince fut pris par les Anglais; son père en mourut de chagrin, 1406.

Robert de Bavière. V. RUPERT.

Robert (Saint), né en Champagne, 1018-1110, fonda l'abbaye de Molesmes, en 1075, et, en 1098, l'ordre de Cîteaux, émané de celui de Saint-Benoît, auquel il imposa une règle très-sévère, qui ne fut pas toujours observée dans la suite et qui nécessita de nombreuses réformes. Fête, le 29 avril.

Robert d'Arbrissel. V. ARBRISSEL.

Robert d'Auxerre, lecteur et archiviste de la cathédrale d'Auxerre, mort en 1212, a écrit une chronique du monde sous ce titre : *Chronologia seriem temporum et historiam rerum continens*, qui a été publiée à Troyes, 1608, in-4°.

Robert, né probablement à Reims, vers 1055, mort en 1122, fut abbé de Saint-Remi de Reims, prit part à la première croisade, et l'a racontée dans un livre bizarre, mais curieux, intitulé: *Historia Hierosolimitana libris VIII explicata*, imprimée à Cologne, en 1470 et 1474, in-4°. On la trouve dans le recueil de Bongars, et elle a été traduite en français.

Robert de Lincoln, surnommé *Grosse-Tête*, en anglais *Great-Head*, en latin *Robertus Capito*, né vers 1175, dans le comté de Lincoln, mort en 1253, fut l'ami et le contemporain de Roger Bacon. Après avoir étudié à Cambridge et à Oxford, il vint se perfectionner à Paris. Entré dans les ordres, il devint évêque de Lincoln en 1235, opposa une vive résistance aux empiétements du pape Innocent IV, et réprima vigoureusement les désordres du clergé de son diocèse. Il a traduit du grec en latin *le Testament des XII patriarches*, Augsbourg, 1483, in-12, et a fait des *Commentaires sur les Analytiques d'Aristote*, Venise, 1494, in-fol., etc.

Robert de Genève était évêque de Thérouanne et cardinal, quand il fut nommé pape en 1378 et opposé par treize cardinaux à Urbain VI. Il vint s'établir à Avignon. Le grand schisme d'Occident commença alors; Clément VII fut reconnu par la France, l'Espagne, l'Ecosse et la Sicile. Il mourut à Avignon, en 1394.

Robert (NICOLAS), peintre en miniature et graveur, né à Langres, 1614-1685, par son talent pour peindre les fleurs, les plantes et les insectes, attira l'attention de Gaston d'Orléans, pour lequel il fit une magnifique collection de peintures connue sous le nom de *Recueil des Vélins*, qui est conservée à la Bibliothèque nationale.

Robert de Vaugondy (GILLES), géographe français, né à Paris, 1688-1766, petit-fils de Nicolas Sanson, le père de la géographie en France, a contribué aux progrès de cette science ; il fut géographe de Louis XV. On

a de lui : *Géographie sacrée de l'Ancien et du Nouveau Testament*, Paris, 3 vol. in-12, 1747 ; le *grand Atlas universel* en 108 cartes, 1758, etc.

Robert de Vaugondy (Didier), fils du précédent, né à Paris, 1723-1786, est auteur de deux grands globes, l'un terrestre, l'autre céleste ; d'une *Histoire de la Géographie*, Paris, 1755, in-12 ; des *Promenades aux environs de Paris*, avec cartes, 1761, in-8° ; d'une *Cosmographie*, 1764, in-4°, etc., et de *Mémoires* lus à l'Académie des sciences. Il fut aussi géographe de Louis XV et du roi Stanislas.

Robert (Hubert), peintre d'architecture et de paysages, né à Paris, 1733-1808, après avoir passé douze années en Italie, fut reçu à l'Académie de peinture en 1766 ; garde de tableaux du cabinet du roi et dessinateur des jardins royaux, il perdit ces places à l'époque de la Révolution et fut incarcéré pendant la Terreur. En 1801, Bonaparte le nomma conservateur du musée du Louvre. Ses principales compositions, remarquables par une touche agréable et facile, sont : la *Vue du pont du Gard*, le *Tombeau de Marius*, la *Vue du pont de Ripetta à Rome*, qu'on voit au musée du Louvre ; la *Maison carrée de Nîmes*, l'*Incendie de l'Hôtel-Dieu de Paris*, les *Catacombes de Rome* (il s'égara en les visitant et faillit y périr). Comme graveur, on lui doit *les Soirées de Rome*, 18 gravures à l'eau-forte, d'une exécution très-remarquable.

Robert (François), géographe, né près de Châlon-sur-Saône, 1737-1819, fut professeur au collége de cette ville, puis ingénieur-géographe du roi. Il entra au Conseil des Cinq-Cents, en 1797. Il s'est occupé de géographie avec passion. On a de lui : *Géographie universelle à l'usage des colléges*, 1767, 2 vol. in-12 ; *Géographie naturelle, historique, physique*, 1777, 3 vol. in-12 ; *Dictionnaire géographique*, 1818, 2 vol. in-8°, etc.

Robert (Louis-Léopold), peintre célèbre, né à la Chaux-de-Fonds (canton de Neuchâtel), 1794-1835, vint à Paris à l'âge de 16 ans, 1810, y reçut des leçons de Girardet, de David et de Gros, et partit en 1818 pour l'Italie, afin de perfectionner son talent par l'étude des grands maîtres. Ce fut dans ce pays qu'il peignit ses plus beaux tableaux : *l'Improvisateur napolitain, le Retour du pèlerinage de la Madone de l'Arc, les Moissonneurs des Marais Pontins*, son chef-d'œuvre, et *le Départ des Pêcheurs de l'Adriatique*, son dernier ouvrage. Une violente passion pour une dame dont il ne pouvait obtenir la main le poussa au désespoir, et il se donna la mort à Venise, en 1835. Ses personnages et surtout ses paysans italiens ont un cachet de majesté et de grandeur, et peut-être pourrait-on leur reprocher une pose un peu trop dramatique, surtout ses pêcheurs vénitiens ; mais l'ensemble de son œuvre est d'un grand peintre, dont on doit vivement regretter la mort prématurée. V. Feuillet de Conches, *Léopold Robert, sa vie, ses œuvres et sa correspondance*, Paris, 1862, in-18.

Robertsau ou **Ruprechtsau,** hameau de l'Alsace (Bas-Rhin), près de Strasbourg, dans une île formée par le Rhin et la rivière d'Ill. On y a élevé des obélisques en l'honneur de Kléber et de Desaix.

Robertson (William), historien anglais, né à Bosthwick (Ecosse), 1721-1793, fils d'un ministre presbytérien ; il fut pasteur d'une petite paroisse, et, chargé d'une nombreuse famille, vécut longtemps dans un état voisin de l'indigence ; il n'en sortit que lorsque la réputation qu'il avait acquise par ses ouvrages le fit nommer chapelain ordinaire du roi pour l'Ecosse, principal de l'Université d'Edimbourg et historiographe d'Ecosse. Il a donné successivement : *Histoire d'Ecosse sous Marie Stuart et Jacques VI*, Londres, 1759, in-4° ; *Histoire du règne de Charles-Quint*, 1769, 3 vol. in-4° ; *Histoire d'Amérique*, 1777-80, 2 vol. in-4° ; *Recherches historiques sur l'Inde*, 1790, in-4°. Robertson est un historien exact, impartial, judicieux ; son style est élégant et approprié aux sujets qu'il traite ; seulement on lui voudrait un peu plus de chaleur dans la narration et plus d'énergie dans les idées. Son *Histoire d'Ecosse* a été traduite en français par Campenon, 1821, 3 vol. in-8° ; l'*Histoire de Charles-Quint*, par Suard, 1778, 6 vol. in-12 ; l'*Histoire d'Amérique*, par Suard et Morellet, 1827, 4 vol. in-8°. Robertson fut un des fondateurs de la *Revue d'Edimbourg*

Robertson (Etienne-Gaspard **Robert,** dit), physicien et aéronaute, né à Liége, 1763-1837. Professeur de physique à Liége, il perfectionna le miroir d'Archimède, et fit, dans plusieurs villes d'Europe, des ascensions aérostatiques qui lui fournirent des observations utiles aux progrès de la science météorologique. Il a laissé des *Mémoires récréatifs, scientifiques, etc.,* Paris, 1830-34, 2 vol. in-8°.

Roberval (Gilles **Persone de**), mathématicien français, né à Roberval (Oise), 1602-1675. Professeur de mathématiques au Collége de France, il devint un des membres de l'Académie des sciences à l'époque de sa fondation ; il jeta les premières bases du calcul différentiel et inventa les courbes dites, de son nom, *robervaliennes*. Il fut l'ami du savant P. Mersenne, de Pascal et de Gassendi, et l'adversaire déclaré de Descartes, auquel il reprochait injustement de n'avoir pas apprécié à leur juste valeur ses découvertes scientifiques. On a de lui : *Traité de mécanique des poids soutenus par des puissances sur les plans inclinés*, Paris, 1636, in-fol. ; *Aristarchi Samii de mundi systemate*, Paris, 1644, in-12 ; *Nouvelle manière de balance inventée par M. Roberval*, 1670 ; divers autres écrits insérés dans le *Recueil des ouvrages des membres de l'Académie des sciences*, 1690, in-fol. ; *Lettres au P. Mersenne, à Toricelli*, etc., etc.

Robespierre (François-Joseph-Maximilien-Isidore de), né à Arras, 1759-1794, fils d'un avocat au conseil supérieur d'Artois. Après avoir fait de bonnes études au collége Louis-le-Grand, à Paris, il fut reçu avocat et plaida quelques causes dans sa ville natale, où il serait probablement resté confiné, si la convocation des Etats-généraux, en 1789, n'eût ouvert une large carrière à son ambition. Nommé député de l'Artois à cette assemblée, il y fut d'abord peu remarqué, ainsi qu'à la Constituante ; mais il se fit une clientèle enthousiaste au club démagogique des Jacobins, qui devait bientôt avoir une si terrible influence sur la marche de la Révolution. Il fut surnommé l'*Incorruptible* par la presse révolutionnaire, et devint, en 1791, accusateur public près le tribunal criminel de la Seine. Il fut nommé le premier parmi les députés de la Seine appelés à siéger à la Convention ; il jeta le masque de modération dont il s'était couvert jusqu'alors, et se déclara ouvertement l'ennemi acharné des Girondins, dont il jalousait le talent et dont il redoutait l'influence sur la partie la plus modérée de l'assemblée. Le procès de Louis XVI, qu'il dirigea avec Danton, l'auteur des massacres de septembre 1792, lui fournit l'occasion de manifester toute sa haine contre ce malheureux prince et contre ceux qui voulaient le sauver. Le roi mort, 21 janvier 1793, Robespierre fit décréter, malgré l'opposition des Girondins, l'établissement d'un tribunal révolutionnaire qui devait bientôt le délivrer de ses adversaires, dont la plupart, 20 sur 29, portèrent leur tête sur l'échafaud, 31 mai, 2 juin 1793. A dater de ce moment, et surtout après la mort de Danton, son rival en puissance et en popularité, Robespierre, secondé par le *Comité de salut public*, dont il fut le membre le plus influent, devint un véritable dictateur de la France, sur laquelle il fit peser le régime de la Terreur, surtout à Paris, où le tribunal révolutionnaire condamna à mort et fit exécuter 1,400 personnes en moins de sept semaines. Devenu tout-puissant, Robespierre voulut établir une espèce de gouvernement stable et régulier dont il aurait été le chef, et une religion philosophique dont il aurait probablement été le grand-prêtre ; dans ce but, il fit proclamer par la Convention l'existence de l'Etre suprême et l'immortalité de l'âme, 1794. C'était là où l'attendaient ses ennemis, et ils étaient nombreux, même parmi ses anciens partisans, qui craignaient pour eux-mêmes le sort de Danton. Aussi, lorsqu'après 40 jours d'absence il reparut à la Convention, tous, sur la proposition de Tallien, se réunirent contre lui, le décrétèrent d'accusation, et, sans vouloir écouter sa défense, le mirent hors la loi avec Saint-Just, Couthon, Lebas et plusieurs autres de ses adhérents ; il parvint à se réfugier à l'Hôtel-de-Ville ; mais il y fut bientôt assailli par les troupes que la Convention avait envoyées pour l'arrêter. On a dit qu'il s'était tiré un coup de pistolet ; mais il paraît à peu près certain que ce fut du gendarme Méda qu'il reçut le coup qui lui brisa la mâchoire, et le lendemain, 10 thermidor (28 juillet 1794), il monta sur l'échafaud. — Ainsi périt cet homme extraordinaire, mais sans grandeur réelle, qui a laissé dans l'histoire de la Révolution une longue trace de sang ; avec lui finit le régime de la Terreur. Ses panégyristes l'avaient surnommé l'*Incorruptible*, à cause de son mépris des richesses ; mais il est probable que ce fut un masque dont il se couvrit pour se donner un vernis de probité qui imposait à la foule. Ses discours, recueillis par les journaux du temps, ne sont pas dénués d'un certain talent oratoire ; mais ils sont trop souvent remplis par de vagues déclamations et d'appels hypocrites à la justice, à l'humanité et à la vertu. Le document le plus curieux sur ce personnage est l'*Examen des papiers trouvés chez Robespierre*, par Courtois, réimprimé dans les *Mémoires de la Révolution*, 3 vol. in-8°. On a

publié, en 1832, les *Œuvres choisies de Robespierre*, 4 vol. in-8°.

Robespierre (Augustin-Bon-Joseph de), frère du précédent, né à Arras, 1764-1794, fut, par l'influence de son frère, nommé membre de la Convention en 1792, et y vota la mort de Louis XVI, sans sursis ni appel. Chargé de missions à Marseille, à Nice et à Toulon, il montra beaucoup de courage pendant le siége de cette dernière ville et chercha autant que possible à adoucir les ordres sanguinaires du Comité de salut public contre les vaincus. Rappelé à Paris par son frère, il fut alors décrété d'accusation, demanda à partager son sort et périt avec lui sur l'échafaud, le 10 thermidor, à l'âge de 30 ans.

Robiac, bourg de l'arr. et à 31 kil. d'Alais (Gard). Hauts fourneaux, fonderies, forges de Bességes; mines de fer et de houille; 3,699 hab.

Robigo, déesse qui présidait chez les Romains à la conservation des blés et les préservait, croyait-on, de la *nielle*, sorte de rouille, en latin *robigo* ou *rubigo*, d'où venait le nom de cette divinité. Numa institua en son honneur des fêtes appelées *robigalies*, qu'on célébrait le septième jour avant les calendes de mai (25 avril).

Robin (Jean), botaniste français, né vers 1550, éleva dans son jardin des plantes rares et en introduisit plusieurs en France, comme l'*acacia robinia*. Il fut directeur du Jardin créé à Paris par la Société de médecine. On lui doit : *Catalogus stirpium quæ Lutetiæ coluntur*, 1601 ; *Jardin du roi Henri IV*, 1608. — Il fut aidé par *Vespasien* Robin, son frère ou son fils, qui professa la botanique au Jardin des plantes et y planta le premier *robinier*, en 1634.

Robin-Hood, célèbre chef d'Outlaws (*proscrits, hors la loi*), sous Richard Cœur de Lion (?), vivait dans les forêts du Nottingham (Angleterre) avec les Francs-Archers, ses compagnons, et s'y livrait au braconnage. Pour éviter les poursuites de la justice, il se déguisait souvent en ermite, la tête couverte d'un capuchon (en anglais *hood*), ce qui lui fit donner le surnom de *Robin-Hood*. Walter Scott est le premier qui, dans son roman d'*Ivanhoe*, nous ait fait connaître ce mystérieux personnage, célébré dans un grand nombre de ballades anglaises. V. *Robin-Hood et les ballades du cycle du Franc-Archer*, dans la *Revue des Deux Mondes* (octobre 1854).

Robine (Grande-), canal divisé en deux parties : l'une, qui va d'Aigues-Mortes à la mer, sur une longueur de 7 kil.; l'autre, qui d'Aigues-Mortes rejoint le canal de la Radelle.

Robinet (Jean-Baptiste-René), littérateur, né à Rennes, 1735-1820, quitta l'ordre des jésuites et alla travailler pour les libraires en Hollande. Il est surtout connu par son *Traité de la Nature*, 4 vol. in-8°, qui fit du bruit et a été plusieurs fois combattu. Il fut censeur royal en 1780, et termina ses jours dans sa ville natale.

Robins (Benjamin), mathématicien anglais, né à Bath, 1707-1751, s'occupa des mathématiques appliquées à l'art des fortifications, fit de savantes expériences sur l'artillerie et la balistique, et inventa le *pendule balistique* pour mesurer la force de projection des poudres. Ingénieur en chef de la Compagnie des Indes en 1750, il mourut à Madras, d'une fièvre maligne, à l'âge de 44 ans. Son principal ouvrage est : *Nouveaux principes d'artillerie*, Londres, 1742, in-8°. Robins a encore participé à la rédaction du *Voyage autour du monde* de l'amiral Anson. Ses *Œuvres* ont été publiées par James Wilson, Londres, 1761, 2 vol. in-8°.

Robinson (Marie **Darby**, M^{me}), née à Bristol, 1758-1800, eut une grande réputation, comme comédienne, par sa beauté et par son talent, fut la maîtresse du prince de Galles (George IV), puis de Fox. Ses *poésies lyriques* lui ont fait donner le nom de *Sapho anglaise*; ses romans ont été traduits en français; elle a fait des pièces de théâtre et laissé des *Mémoires*, traduits par Bertin, 1802.

Robinson (Edouard), érudit américain, né dans le Connecticut, 1794-1863, visita l'Europe et fut professeur de mathématiques et de grec dans l'Etat de New-York, plus tard, de théologie. Parmi ses ouvrages savants, on remarque : la traduction du *Dictionnaire manuel hébreu* de Gesenius, et ses *Recherches bibliques en Palestine*, résultats de ses deux voyages à la Terre-Sainte en 1838-40 et 1851.

Robiquet (Pierre-Jean), chimiste, né à Rennes, 1780-1840. Elève de Fourcroy et de Vauquelin, il fut envoyé, en 1799, à l'armée d'Italie en qualité de pharmacien militaire, et, de retour en France, après la victoire de Marengo, fut attaché à l'hôpital du Val-de-Grâce, à Paris. En 1812, sur la présentation de l'Institut, il fut nommé professeur de chimie à l'Ecole de pharmacie; ses leçons y obtinrent le plus grand succès par la clarté de ses démonstrations et l'exactitude de ses expériences; et lorsque la faiblesse de sa santé le força à renoncer à l'enseignement, il reçut de la confiance des professeurs ses collègues la charge d'administrateur-trésorier de l'Ecole. En 1833, il remplaça Chaptal à l'Académie des sciences et enrichit de nombreux et remarquables mémoires le recueil de cette classe de l'Institut. Le nom de Robiquet se trouve associé aux découvertes les plus importantes de la chimie, depuis 1812 jusqu'à 1840, époque de sa mort. On n'a point publié séparément les œuvres de ce chimiste distingué, mais elles ont été recueillies dans les *Annales de chimie et de physique*.

Roboam, fils et successeur de Salomon, 962-946 av. J. C., fut d'abord reconnu roi des 12 tribus; mais sa tyrannie et ses exactions furent cause que 10 tribus refusèrent de lui obéir et prirent pour roi Jéroboam. Par suite de cette scission, il se forma deux royaumes, celui d'Israël, composé des 10 tribus révoltées, et celui de Juda, qui ne renferma que la tribu de ce nom et celle de Benjamin; mais la tribu de Juda était, seule, aussi peuplée que les dix autres ensemble. Les impiétés de Roboam furent punies par Sésac, roi d'Egypte, que Dieu suscita contre lui, et qui, après avoir pris Jérusalem, la pilla et emporta les trésors du temple. Roboam eut pour successeur son fils, Abia.

Roboise, bourg de Normandie. V. Rolleboise.

Robortello (Francesco), philologue italien, né à Udine, 1516-1567, professa les belles-lettres à Lucques, à Pise, à Venise, à Padoue, à Bologne. Spirituel et très-érudit, il se fit un grand nombre d'ennemis par son intolérable vanité; il accabla d'invectives les savants les plus distingués de son temps : Erasme, Paul Manuce, Muret, Henri Estienne; sa querelle avec Sigonius fit beaucoup de bruit. Ses principaux ouvrages sont : *Variorum locorum annotationes*, Venise, 1543, in-8°; *De facultate historica*, Florence, 1548, in-8°; *De vita et victu populi Romani sub imperatoribus*, Bologne, 1559, in-fol.; *De artificio dicendi*, Bologne, 1567, in-4°. Il a, en outre, publié de bonnes éditions de la *Poétique* d'Aristote, des *Tragédies* d'Eschyle, de la *Tactique* d'Elien, et du *Traité du sublime* de Longin. Il mourut très-pauvre, et ne laissa pas de quoi faire les frais de ses funérailles; malgré son caractère irascible, il se montrait bon et généreux envers ses élèves, qui lui élevèrent un tombeau dans l'église de Saint-Antoine, à Padoue.

Rob-Roy (Robert-Mac-Grégor **Campbell,** dit), c'est-à-dire *Robert le Roux*, né vers 1660, mort vers 1743. Quoique d'une bonne famille d'Ecosse, il exerça d'abord le métier de *drover* (conducteur de bestiaux), et put acheter un château sur les bords du lac Lomond; mais, s'étant brouillé avec le duc de Montrose qui l'avait d'abord protégé, et qui contribua à sa ruine, il s'en vengea en exerçant d'horribles déprédations sur les terres de ce seigneur et de beaucoup d'autres. Secondé par une troupe de maraudeurs, il finit par lever le *blakenmail* (tribu du voleur), que lui payaient les propriétaires du pays pour qu'il épargnât leurs troupeaux. Cependant il mourut octogénaire dans son lit. Son nom est resté populaire en Ecosse, et Walter Scott en a fait le héros d'un de ses romans.

Robusti (Jacques), célèbre peintre italien V. Tintoret (Le).

Roca (Cap de la), *Magnum promontorium*, cap le plus occidental de l'Europe, en Estrémadure (Portugal), à l'extrémité des monts Cintra, par 38° 46′ lat. N., et 11° 50′ long. O. C'est dans la baie, entre ce cap et celui d'Espichel, que se jette le Tage.

Rocaberti (Jean-Thomas **de**), prélat espagnol, né à Parelada (Catalogne), 1627-1699, dominicain, archevêque de Valence, vice-roi de cette province, grand inquisiteur de la foi, a laissé des ouvrages importants : *De Romani pontificis auctoritate*, 3 vol. in-fol., condamné par le parlement de Paris, 1695; *Bibliotheca pontificia maxima*, 21 vol. in-fol., etc.

Rocamadour, v. de France, dans l'arr. et à 24 kil. N. E. de Gourdon (Lot), sur l'Alzou; 1,600 hab. Ancienne abbaye et pèlerinage célèbre au moyen âge; église antique où l'on conserve la Durandal, épée du fameux paladin Roland. Grains, fruits, vins. Le sanctuaire de Notre-Dame de Rocamadour tire son nom de saint Amadour; une pieuse légende attribue sa fondation à Zachée, hôte de Jésus-Christ.

Rocca-d'Arazzo, v. d'Italie, à l'E. d'Asti, sur les rives du Tanaro; 2,000 hab.

Rocca-dell'Aspro, v. d'Italie (Principauté Citérieure), à 14 kil. N. E. de Capaccio; 5,200 hab.

Rocca-Mandolfi, v. d'Italie (Sannio), à 10 kil. O. de Bojano; 3,500 hab.

Rocca-Monfina, v. d'Italie (Terre de Labour), à 10 kil. N. O. de Téano; 3,500 hab.

Rocca-San-Casciano, v. de Toscane (Italie), à 80 kil. N. E. de Florence, sur le Montone; 1,600 hab. Tribunal de première instance.

Rocca-San-Felice, v. d'Italie (Principauté Ultérieure), à 4 kil. S. O. de Frigento; 2,500 hab. Dans le voisinage est le lac Amsanto, l'*Amsanctus* des anciens, sur les bords duquel on montrait une caverne qu'on regardait comme un des soupiraux des enfers.

Rocca-Secca, v. d'Italie (Terre de Labour), sur les rives de la Melfa, à 12 kil. N. O. d'Aquino; 2,500 hab. Patrie de saint Thomas d'Aquin.

Roch (Saint), né à Montpellier, 1295-1327, d'une famille noble et riche, devenu orphelin à l'âge de 20 ans, distribua tous ses biens aux pauvres, et partit en pèlerin pour l'Italie, alors ravagée par la peste, pour soigner les pestiférés. Il en guérit un grand nombre; mais fut atteint lui-même par ce mal contagieux; et, de peur de le communiquer aux autres, se retira dans une solitude où il faillit périr. Il fut découvert par le chien d'un gentilhomme nommé Gothard, qui le recueillit et le rendit à la santé. De retour à Montpellier, que se disputaient alors les rois d'Aragon et de Majorque, il fut pris pour un espion et jeté dans une prison où il mourut. Fête, le 16 août.

Rochambeau (Jean-Baptiste-Donatien **de Vimeur,** comte de), maréchal de France, né à Vendôme, 1725-1807. Entré au service comme simple cornette, en 1742, il se distingua à Raucoux, à Lawfeld, devant Maestricht, à la prise de Mahon, à la bataille de Crevelt, et s'éleva, de grade en grade, par des actions d'éclat, jusqu'à celui de lieutenant général, en 1780. Envoyé en Amérique, pendant la guerre de l'Indépendance, avec un corps auxiliaire de 6,000 hommes, il réunit ses forces à celles de Washington et du général La Fayette, et força, en 1781, à Yorktown, lord Cornwallis à capituler, avec 8,000 Anglais, en abandonnant aux vainqueurs 214 pièces de canon et 22 drapeaux. A son retour en France, Rochambeau reçut du roi le cordon bleu et le gouvernement de la Picardie et de l'Artois. Nommé maréchal de France en 1791, et commandant de l'armée du Nord, il se trouva en désaccord avec Dumouriez, alors ministre de la guerre, donna sa démission, en 1792, et se retira dans ses terres du Vendômois. Condamné à mort, vers la fin de la Terreur, il allait monter sur l'échafaud, lorsque la réaction thermidorienne le sauva. A la création de la Légion d'honneur, en 1802, il reçut la croix de grand officier de cet ordre. Il a laissé des *Mémoires* qui ont été publiés par Luce de Lancival, Paris, 1809, 2 vol. in-8°.

Rochambeau (Donatien-Marie-Joseph **de Vimeur,** vicomte de), général français, fils du précédent, 1750-1813, fit ses premières armes sous son père, qu'il accompagna en Amérique. Maréchal de camp en 1791, et lieutenant général en 1792, il soumit les noirs révoltés à Saint-Domingue, et fut envoyé, en 1793, à la Martinique, où il fut attaqué par les Anglais et les royalistes réunis; il les força à la retraite; mais l'année suivante ils revinrent, avec 14,000 hommes, et Rochambeau, qui n'en avait que 600, s'enferma dans la ville de Saint-Pierre, y soutint un siége glorieux de 49 jours, et en sortit avec les honneurs de la guerre. En 1800, il fit avec distinction la campagne d'Italie; en 1802, il fut envoyé à Saint-Domingue avec le général Leclerc, et, après sa mort, commanda en chef l'expédition; son armée, abandonnée par la métropole, et réduite à une faible troupe, fut obligée de se rendre aux Anglais; mais, au mépris de la capitulation, en vertu de laquelle elle devait être reconduite en France, elle fut emmenée prisonnière en Angleterre. Rochambeau ne recouvra la liberté qu'en 1811. Dans la campagne de 1813, en Allemagne, il fut chargé du commandement d'une division, et périt à la bataille de Leipzig.

Rochdale, v. d'Angleterre (Lancastre), à 45 kil. N. de Manchester, sur la Roch, affluent de l'Irwell, et sur le canal de Rochdale; 45,000 hab. Fabriques de draps, de flanelle, etc.; exploitation de houille, de pierres, d'ardoises, établissements d'instruction publique.

Roche (Achille), publiciste français, né à Paris, 1801-1834, secrétaire de Benjamin Constant, collabora à plusieurs journaux d'opposition: *le Pilote, le Globe, le Mouvement, le Patriote de l'Allier*, etc. Il est aussi l'auteur de plusieurs ouvrages: *Histoire de la révolution française*, Paris, 1825, in-12; *Résumé de l'histoire romaine*, Paris, 1826, in-18; *Manuel du prolétaire*, Paris, 1833, in-8°.

Roche-Bernard. V. la Roche-Bernard.

Roche-Chalais (La), commune de l'arr. de Ribérac (Dordogne). Clouterie, minoterie; 2,580 hab., dont 1,071 agglomérés.

Rochechouart, ch.-l. d'arr. de la Haute-Vienne, à 42 kil. O. de Limoges, par 45° 49′ 27″ lat. N., et 1° 30′ 59″ long. O., sur le penchant d'un rocher baigné par la Graine. Fabrique de porcelaine, verreries, tuileries. Commerce de grains, toiles, etc. Ancien prieuré fondé par Louis le Débonnaire, et château fort qui fut le berceau de la famille des Mortemart; 4,159 hab.

Rochechouart (Gabriel **de**). V. Mortemart.

Rochechouart-Mortemart (Marie-Madeleine-Gabrielle **de**), fille du précédent, née à Paris, 1645-1704, sœur de MMes de Montespan et de Thianges, fut abbesse de Fontevrault, et, non moins distinguée par son instruction que par son esprit naturel, traduisit du grec, avec Racine, le *Banquet de Platon*. On lui doit un petit ouvrage remarquable: *Question sur la politesse*, publié, en 1786, dans le *Recueil de divers écrits*.

Roche-Corbon, village de l'arr. et à 6 kil. de Tours (Indre-et-Loire); 1,600 hab. Anc. château fort, dont il ne reste plus qu'un très-haut pilier qu'on appelle dans le pays *la lanterne de Roche-Corbon*. Bon vignoble; filat. de soie grège.

Roche-de-Glun (La), bourg de l'arr. de Valence (Drôme); 1,950 hab. Mine de plomb, fabrique de céruse; commerce de vins.

Roche-Derrien (La). V. La Roche-Derrien.

Rocheflavin (Bernard **de la**), jurisconsulte, né à Saint-Cernin (Rouergue) 1552-1627, fut conseiller au Parlement de Paris, et président à mortier à celui de Toulouse. On a de lui: *les Arrêts notables du parlement de Toulouse; les Mémoires des antiquités.... de Tholose et du pays de Languedoc et de Guyenne;* et surtout, *Treize livres des parlements de France, de leur origine et institution*, 1617, in-fol., ouvrage savant et hardi.

Rochefort-sur-Mer, ch.-l. d'arr. de la Charente-Inférieure, à 32 kil. S. E. de la Rochelle, par 45°56′37″ lat. N., et 3°18′4″ long. O., sur la Charente, à 16 kil. de son embouchure; 28,299 hab. Place de guerre, port militaire et de commerce sur l'Océan, préfecture maritime, arsenal, chantiers de construction de vaisseaux, école navale, fonderie de canons, hôpital de la marine, un des plus beaux de l'Europe. Patrie des amiraux La Galissonnière, vainqueur des Anglais devant Minorque, 1756, et de Latouche-Tréville. Rochefort n'était au XIe siècle qu'un château fort bâti sur un rocher (d'où son nom), pris par les Anglais au XIIIe siècle et repris par Charles VII. Ce fut en 1666 que Colbert entreprit d'en faire un des grands ports de la marine militaire française et fit fortifier la ville par Vauban. Pêche, cabotage, navigation de long cours.

Rochefort, ch.-l. de canton de l'arr. et à 30 kil. S. de Clermont (Puy-de-Dôme); 1,473 hab. Grains, bestiaux.

Rochefort, ch.-l. de canton de l'arr. et à 8 kil. de Dôle (Jura); 502 hab.

Rochefort-sur-Loire, ch.-l. de canton de l'arr. et à 14 kil. S. O. d'Angers (Maine-et-Loire); 2,196 hab. Houille, moulins, élève de bestiaux.

Rochefort-en-Terre, ch.-l. de canton de l'arr. et à 34 kil. de Vannes (Morbihan); 678 hab.

Rochefort, bourg de la prov. et à 50 kil. de Namur (Belgique), sur la rivière de l'Homme. Six foires par an. Commerce de bois, d'écorces de chêne, de bestiaux. Marbres, plomb. Jadis capitale du comté des Ardennes, elle a appartenu à la France en 1681, et a été rendue aux Espagnols, au traité de Ryswick, en 1697.

Rochefort (Guillaume **de**), chancelier, mort en 1492, était d'une ancienne famille de Bourgogne. Il étudia à Dôle, entra dans le conseil du duc Philippe le Bon, servit activement Charles le Téméraire; et, après la mort de ce prince, s'attacha à Louis XI, qui le nomma chancelier, en 1483. C'est lui qui ouvrit les Etats-généraux de Tours, en 1484, et qui conclut le mariage de Charles VIII avec Anne de Bretagne, 1491. — Son frère, *Gui* de Rochefort, d'abord chambellan de Charles le Téméraire, puis conseiller au parlement de Dijon, fut nommé chancelier de France, en 1497, fut digne de cette haute fonction et mourut en 1507.

Rochefort (Henri-Louis **d'Albigny,** marquis de),

maréchal, mort en 1676, d'une anc. famille du Poitou, se signala par sa bravoure dans les guerres de Louis XIV, mais dut surtout sa fortune militaire à l'amitié de Le Tellier et de Louvois. Sa femme, *Madeleine* DE MONTMORENCY-LAVAL BOIS-DAUPHIN, dame du palais de la reine, fut connue par ses galanteries; ce qui ne l'empêcha pas d'être en grande faveur auprès de Mme de Maintenon.

Rochefort (GUILLAUME **Dubois de**), littérateur, né à Lyon, 1731-1788, receveur général des fermes à Cette, s'occupa dès lors de littérature, puis vint s'établir à Paris, en 1762, fut de l'Académie des Inscriptions. On a de lui : des traductions en vers de l'*Iliade*, de l'*Odyssée;* les tragédies d'*Ulysse*, d'*Electre*, de *Chimène;* la traduction en prose du *Théâtre de Sophocle*, etc., etc.

Rochefoucauld. V. LA ROCHEFOUCAULD.

Roche-Gude. bourg de l'arrond. de Montélimar (Drôme); 1,250 hab. Anc. marquisat. Commerce de grain, soie, vins.

Roche-Guyon (La). V. LA ROCHE-GUYON.

Rochejaquelein (La). V. LA ROCHEJAQUELEIN.

Rochelle (La), *Rupella*, *Santonum portus*, ch.-l. du départ. de la Charente-Inférieure, par 46° 9′ 23″ lat. N., et 3° 29′ 41″ long. O., à 467 kil. de Paris, ville et port sur l'Océan. Ch.-l. d'arr. maritime; direction d'artillerie, du génie et des douanes; évêché, cathédrale récemment restaurée; église calviniste; école d'hydrographie; arsenal, chantiers de construction; commerce important de bois du Nord, denrées coloniales, vins, eaux-de-vie, fromages, sardines, sel, fer, etc. Ville bien bâtie: 19,506 hab. Ancienne capitale de l'Aunis. Eléonore d'Aquitaine, après son divorce avec Louis VII, roi de France, l'apporta en dot à Henri II, roi d'Angleterre, 1154; Louis VIII la reprit aux Anglais, mais elle leur fut rendue par le traité de Bretigny, 1360; Du Guesclin s'en empara en 1371. Le calvinisme s'y établit en 1534, et elle devint le boulevard des protestants, qui voulurent en faire une place de sûreté et une espèce de république indépendante; mais, en 1627, Richelieu l'assiégea en personne, s'en empara après un siége de 14 mois et fit démolir ses fortifications; Louis XIV les releva. On appela *Conspiration de La Rochelle* celle qui s'y ourdit sous la Restauration, en 1822, et qui était dirigée par quatre sergents du 45e régiment de ligne, Bories, Raoulx, Goubin et Pommiers; leur complot fut découvert, ils furent condamnés à mort et exécutés à Paris. La Rochelle est la patrie de Tallemant des Réaux, de Réaumur, de Billaud-Varenne et de l'amiral Duperré.

Rochemaure, *Rupesmauro*, ch.-l. de canton de l'arr. et à 22 kil. S. E. de Privas (Ardèche), sur le Rhône; 1,195 hab. Ruines d'un anc. château fort. Magnaneries, commerce de soie, vins, etc.

Rochers (Les). anc. château dans le canton et à 6 kil. S. E. de Vitré (Ille-et-Vilaine), illustré par le séjour qu'y fit Mme de Sévigné.

Roche-Servière, ch.-l. de canton de l'arr. et à 29 kil. N. O. de La Roche-sur-Yon (Vendée). Commerce de grains, fourrages, bestiaux; 1,901 hab.

Rochester, *Durobrivis*, *Roffa*, ville d'Angleterre (Kent), à 45 kil. S. E. de Londres, sur la Medway, en face de Chatham, qui est considéré comme un de ses faubourgs; 45,000 hab. Evêché créé en 604, belle cathédrale, hôtel de ville, pont de 11 arches, ruines d'un château fort. Pêche d'huîtres. Sous le nom de *Durobrivis*, cette ville existait du temps des Romains et faisait partie de la Bretagne 1re, près de *Venta-Icenorum* (Norwich); elle était la capitale des *Iceni*.

Rochester, v. des Etats-Unis (New-York), à 300 kil. N. O. d'Albany, sur le grand canal Erié, et à 15 kil. de l'embouchure de la Genessee, qui y forme plusieurs cascades; 62,000 hab. Moulins à farine, commerce de lard, entrepôt de commerce. — Il y a encore aux Etats-Unis deux villes du nom de Rochester : l'une, ch.-l. du comté de Stafford (New-Hampshire), à 35 kil. N. O. de Portsmouth, sur le Salmon; 2,500 hab.; l'autre, à 32 kil. S. O. de Plymouth (Massachusetts); 4,000 hab.

Rochester (JOHN **Wilmot,** comte DE), né à Ditchley (Oxford), 1647-1680, fils de lord Henri Wilmot. Il était, par sa mère, de l'ancienne famille des Saint-John. Après d'assez bonnes études et un voyage en France et en Italie, à l'âge de 18 ans, il parut à la cour de Charles II et y obtint un grand succès par les grâces de sa personne et de son esprit. Il montra une rare intrépidité dans la guerre maritime contre la Hollande, 1665-66. Malgré la faveur dont il jouissait auprès du roi, ses mordants sarcasmes contre les ministres, les favorites et le prince lui-même, le firent plus d'une fois tomber en disgrâce, et ses mœurs ne rachetaient pas les torts de son esprit; adonné au vin, à la débauche, il se livra à des excès qui abrégèrent son existence, et il mourut à 33 ans. Il a laissé des poésies fugitives et surtout des *Satires* à l'imitation d'Horace et de Boileau, dont les critiques anglais ont beaucoup surfait le mérite. Ses *Œuvres* ont eu plusieurs éditions; la dernière est de 1821, Londres, 2 vol. in-12.

Roche-sur-Yon (La). V. NAPOLÉON-VENDÉE.

Roche-sur-Yonne ou **Roche-Saint-Cidroine,** bourg de l'arr. de Joigny (Yonne); 950 hab., avec la commune de Saint-Cidroine, dont elle dépend. Port sur l'Yonne, station du chemin de fer de Paris à Lyon. Fabrique de ciment romain; tuiles, céréales, vignes, commerce de grains, vins, bois, charbon.

Roche Tarpéienne. V. TARPÉIENNE.

Rochette (La). ch.-l. de canton de l'arr. et à 18 kil. S. E. de Chambéry (Savoie); 1,219 hab.

Rochette (DÉSIRÉ-RAOUL). V. RAOUL ROCHETTE.

Rocheuses (Montagnes), en anglais *Rocky Mountains*, grande chaîne de montagnes de l'Amérique septentrionale qui semble être le prolongement des Andes du Mexique et s'étend dans l'O. des Etats-Unis et de la Nouvelle-Bretagne, entre le 42e et le 69e lat. N., sur une longueur d'environ 3,500 kil. Le plus haut sommet de cette chaîne est le pic James (3,836 mèt.). Ces montagnes donnent naissance à un grand nombre de rivières : sur le versant oriental, le Missouri, l'Yellow-Stone, la Platte, le Saskatchawan; sur le versant occidental, l'Orégon, le Lewes, le Clark, le Frazer.

Rochlitz, v. du roy. de Saxe, sur la rive gauche de la Mulde de Zwickau. Industrie active; 5,000 hab.

Rochon (ALEXIS-MARIE), astronome et navigateur, né à Brest, 1741-1817, reconnut l'île de Madagascar, ainsi que plusieurs îles au N. de l'île de France; traversa les Maldives, longea la côte du Malabar et poussa jusqu'à l'île de Ceylan; fut envoyé à Londres en 1790 au sujet d'une réforme des poids et mesures; fut reçu à l'Institut en 1795, et, en 1796, fit construire un phare au port de Brest. Il est l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages, entre autres : *Mémoires sur la mécanique et la physique*, Paris, 1783, in-8°; *Nouveau voyage à la mer du Sud*, 1783, in-8°; *Voyage aux Indes orientales et en Afrique*, 1787, in-8°; *Essai sur les monnaies anciennes et modernes*, 1792, in-8°; et de divers mémoires lus à l'Institut. On lui doit la découverte du micromètre à double image qui porte son nom, *lunette de Rochon*.

Rochon de Chabannes (MARC-ANTOINE-JACQUES), auteur dramatique, né à Paris, 1730-1800. Il a donné plusieurs pièces au théâtre de la Foire Saint-Germain, et à la Comédie-Italienne, puis au Théâtre-Français: *Heureusement*, comédie en vers, dont le dialogue est animé et spirituel, et *le Jaloux*, qui eut quelque succès; à l'Opéra, *le Seigneur bienfaisant*, *les Prétendus*, *le Portrait*, qui se sont longtemps soutenus à la scène; et plusieurs autres pièces de théâtre.

Rockingham (CHARLES **Watson-Wentworth,** marquis DE), homme d'Etat anglais, 1730-1782, chef du parti whig, fut chargé en 1765 de composer un ministère dans un des moments les plus critiques du règne de George III, celui où l'Angleterre se brouilla avec ses colonies d'Amérique. Il n'eut pas le temps de les réconcilier avec la métropole, mais fit du moins voter d'excellentes mesures qui auraient peut-être atteint ce but, si la défection de plusieurs de ses collègues ne l'avait obligé à donner sa démission en 1766. Appelé une seconde fois à diriger les affaires en 1782, il mourut bientôt après, avant d'avoir pu réaliser le plan de réforme économique qu'il avait conçu. Rockingham ne fut pas un grand orateur, et, comme homme d'Etat, manqua souvent de décision et d'énergie, mais ce fut un ministre intègre à une époque d'intrigues et de corruption. Burke, qui ne partageait pas ses opinions politiques, a fait son éloge.

Rockingham, bourg d'Angleterre dans le comté et à 30 kil. de Northampton, sur le Welland. Ruines d'un château fort bâti par Guillaume le Conquérant.

Rocoux. V. RAUCOUX.

Rocquencourt, village de l'arr. et à 4 kil. N. de Versailles (Seine-et-Oise); 260 hab. Le général Exelmans y battit les Prussiens en 1815.

Rocroy, *Rupes regia*, ch.-l. d'arr. des Ardennes, à 30 kil. N. O. de Mézières, par 49° 55′ 32″ lat. N., et 2° 11′ 5″ long. E., place forte sur la rive gauche de la Meuse, dans une vaste plaine entourée par la forêt des Ardennes; 2,281 hab. Hôpital militaire. Forges, taillanderie, tannerie. Cette ville fut fortifiée par François Ier

et agrandie par Henri II et par Louis XIII. Condé (alors duc d'Enghien) y remporta, en 1643, une éclatante victoire sur les Espagnols, commandés par le comte de Fuentès, et les força à lever le siége de cette ville.

Rodage. V. Rouage.

Rode (Chrétien-Bernard), peintre et graveur allemand, né à Berlin, 1725-1797, se perfectionna, à Paris, sous Carle Vanloo et Restout. Il fut directeur de l'Académie des beaux-arts de Berlin, en 1783. Il a décoré avec talent Potsdam et Sans-Souci; on estime ses tableaux religieux et d'histoire. On lui doit aussi un grand nombre de gravures à l'eau-forte faites avec beaucoup de légèreté et d'intelligence.

Rode (Pierre), célèbre violoniste et compositeur français, né à Bordeaux, 1774-1830. Elève de Viotti, il fut attaché, en 1790, à l'orchestre de l'Opéra-Comique; en 1800, il fut nommé professeur de violon au Conservatoire de musique, et devint, en 1803, 1er violon de la musique de l'empereur de Russie Alexandre Ier. On a de lui des *concertos*, des *quatuors* et 24 *caprices*, remarquables par la grâce et la mélodie. Il eut part à la *Méthode de violon* que Baillot rédigea en 1803 pour le Conservatoire.

Roderic. V. Rodrigue.

Rodez. V. Rhodez.

Rodney (George **Bridge**), amiral anglais, né à Londres, 1717-1792, fut chargé, en 1759, de bombarder le port du Havre; en 1761, il enleva à la France les îles de Saint-Pierre, de la Grenade, de Sainte-Lucie et de Saint-Vincent; se distingua dans la guerre d'Amérique, de 1779 à 1782, battit l'amiral espagnol, don Juan de Langara, en 1780; attaqua, avec des forces très-supérieures, dans la mer des Antilles, près des Saintes, l'amiral français comte de Grasse, qui, après un combat acharné et une résistance héroïque, fut forcé d'amener son pavillon, 1782. De retour en Angleterre, Rodney reçut le titre de baron, la pairie et une pension de 2,000 livres sterling.

Rodogune, fille de Phraate, roi des Parthes, fut mariée, en 141 av. J. C., à Démétrius Nicator, roi de Syrie, qui avait répudié sa première femme, Cléopâtre, fille de Ptolémée Philopator, roi d'Egypte. Ce fut, entre les deux princesses, la cause de violents démêlés qui causèrent la mort de Séleucus, fils aîné de Démétrius, poignardé par Cléopâtre. C'est le sujet de la tragédie de *Rodogune*, par Corneille, qui a altéré l'histoire en faisant de Cléopâtre la belle-mère de Rodogune, dont elle n'était que la rivale.

Rodolphe Ier, fils de Conrad, comte d'Auxerre, se fit couronner roi de la Bourgogne transjurane, en 888, après la déposition et la mort de l'empereur Charles le Gros. Il eut à soutenir pendant six ans la guerre contre Arnoul, roi de Germanie. Son indépendance fut reconnue en 894, et il mourut en 912.

Rodolphe II, fils et successeur du précédent, fut vaincu à Winterthür, en 919, par Burchard, duc de Souabe; appelé en Italie, en 922, par les ennemis du roi Bérenger Ier, il fut battu par lui à Fiorenzuola; mais, après la mort de ce prince, 924, il resta seul roi de la haute Italie. Il eut bientôt à combattre un nouveau et plus redoutable compétiteur dans Hugues de Provence, qui le força à renoncer à ce royaume. En 929, Henri l'Oiseleur, roi d'Allemagne, lui céda Bâle et son territoire; en 933, rappelé par les seigneurs lombards, Rodolphe obtint de Hugues, en renonçant à l'Italie, le royaume de Bourgogne cisjurane, qu'il réunit à ses Etats de Bourgogne transjurane, devint ainsi le fondateur du royaume des Deux-Bourgognes ou royaume d'Arles, et mourut en 937.

Rodolphe III, dit *le Pieux* ou *le Fainéant*, son petit-fils, et fils de Conrad III, *le Pacifique*, succéda à ce dernier en 993; après un règne de 39 ans, troublé par de fréquentes révoltes, il fut le dernier roi des Deux-Bourgognes; à sa mort, 1032, ce royaume passa, en vertu de son testament, à l'empereur d'Allemagne, Conrad II le Salique.

Rodolphe ou **Raoul,** roi de France. V. Raoul.

Rodolphe de Souabe, comte de Rheinfelden, épousa Mathilde, sœur de l'empereur Henri IV. Lorsque ce dernier fut excommunié par le pape Grégoire VII, les princes de l'Empire élurent Rodolphe, roi de Germanie, 1077, et le pape confirma cette élection; mais bientôt Henri IV reprit les armes et battit son compétiteur à Melrichstadt (Bavière), 1078, à Fladenheim et à Mœlsen ou Volsktheim, 1080. Rodolphe, grièvement blessé dans cette dernière bataille, mourut le lendemain.

Rodolphe Ier de Habsbourg, tige de la maison d'Autriche, empereur d'Allemagne, né, en 1218, au château de Limbourg (Brisgau), mort en 1291. Fils aîné d'Albert IV le Sage, comte de Habsbourg et landgrave d'Alsace, il succéda à son père en 1240. En 1255, il prit part à l'expédition d'Ottocar, roi de Bohême, contre les Prussiens idolâtres, et fut choisi pour avoué ou protecteur par les cantons de Schwytz, d'Uri et d'Unterwalden; les villes de Strasbourg et de Zurich lui conférèrent le même titre en 1264. Ce fut la cause du conflit qui s'éleva entre lui et l'évêque de Bâle, en 1273; il faisait le siége de cette ville, lorsque le comte de Furstenberg et le burgrave Frédéric de Zollern vinrent lui apporter la nouvelle de son élection à l'empire d'Allemagne. On était las de l'anarchie, on l'avait choisi comme étant le plus capable de rétablir l'ordre. Le pape Grégoire X le reconnut l'année suivante, 1274. Deux ans après, il fut obligé de déclarer la guerre à Ottocar, roi de Bohême, et à Henri, duc de Bavière, qui refusaient de lui rendre hommage; il soumit promptement la Bavière et marcha contre Ottocar, qui fut forcé d'implorer la paix. Le résultat de cette expédition fut, pour Rodolphe, l'acquisition de l'Autriche, de la Styrie, de la Carinthie et de la Carniole. Ottocar dut le reconnaître comme empereur, et reçut de lui la Bohême et la Moravie à titre de fiefs, 1276; mais, dès l'année suivante, il reprit les armes contre Rodolphe, et, vaincu par lui au Marchfeld, périt dans le combat, en 1278. L'Empereur donna en apanage à son fils Albert, l'Autriche, la Styrie et la Carniole, 1282: telle fut l'origine de la maison de Habsbourg-Autriche. Dès lors Rodolphe ne s'occupa plus qu'à pacifier ses Etats, à mettre un terme à l'anarchie en Allemagne et à réprimer les brigandages des seigneurs féodaux; mais il n'eut pas la satisfaction de faire élire son fils Albert pour son successeur à l'Empire, et mourut à l'âge de 73 ans, après un règne de 18 ans.

Rodolphe II, empereur d'Allemagne, fils de Maximilien II, né à Vienne, 1552-1612, fut élevé par les jésuites, à la cour de Philippe II. Roi de Hongrie en 1572, roi de Bohême en 1575, roi des Romains et empereur en 1576, il ne montra pas, sur le trône, les qualités qu'on avait droit d'attendre de sa haute origine. Il persécuta les protestants, fit une guerre malheureuse contre les Turcs en Hongrie, et se laissa ravir par Mathias, son frère, la Hongrie, l'Autriche et la Bohême, en 1608, et le trône impérial, en 1611. Au lieu de défendre ses Etats, il ne s'occupa que d'alchimie et d'astronomie, fit venir à sa cour d'illustres astronomes, Tycho-Brahé et Képler, et travailla avec eux à la rédaction des *Tables Rodolphines*. Grand amateur des antiquités, il dépensa des sommes énormes pour faire des collections de statues, de tableaux et de camées.

Rodosto, *Rhœdeste* ou *Bisanthe* des anciens, en turc *Tékir-dagh*, v. de la Turquie d'Europe, à 100 kil. N. E. de Gallipoli (Roumélie), sur la mer de Marmara; 40,000 hab. Archevêché grec, églises arméniennes. Les Russes s'en emparèrent en 1829.

Rodrigue ou **Roderic,** dernier roi des Wisigoths d'Espagne, fils d'un duc de Cordoue qui eut les yeux crevés par l'ordre du roi Witiza. Rodrigue, pour venger son père, attaqua Witiza, le battit et lui ravit la couronne en 710. Les fils du roi détrôné s'allièrent au comte Julien, gouverneur de Ceuta, et appelèrent à leur aide les Arabes d'Afrique. Ceux-ci, commandés par Tarik, battirent, à Xérès de la Frontera, Roderic, qui périt dans le combat, 711.

Rodrigue de Bivar. V. Cid (Le).

Rodriguez (Alphonse), jésuite espagnol, né à Valladolid, 1526-1616, est auteur d'un ouvrage, la *Pratique de la perfection chrétienne*, qui a été plusieurs fois traduit en français.

Rodriguez Girao (Le P. Joao), missionnaire portugais, né près de Lisbonne, 1559-1633, jésuite, passa au Japon en 1583, et s'y livra avec succès à l'étude de la langue. Son principal ouvrage, imprimé à Nangasaki, a pour titre: *Arte da lingua do Japao*, 1604, pet. in-4°.

Rodriguez. V. Sanchez de Arevalo.

Rodriguez ou **Diégo-Ruyz,** une des îles Mascareignes (Afrique orientale), à l'E. de l'île Maurice (île de France). Elle a 30 kil. sur 6, et 200 hab. Le sol est fertile, le climat fort doux. Prise à la France par les Anglais, en 1810.

Rodumna, nom latin de *Roanne*.

Rœderer (Pierre-Louis, comte), homme et écrivain politique, né à Metz, 1754-1835, avocat, conseiller au parlement de Metz, fut élu député aux Etats-généraux, et y provoqua l'abolition des ordres religieux, la réforme de l'ordre judiciaire et l'établissement du jury.

procureur syndic du département de la Seine au 10 août 1792, il accompagna le roi et la famille royale à l'Assemblée législative (il a raconté ces événements dans sa *Chronique de cinquante jours*, 20 juin-10 août), et les défendit dans le *Journal de Paris;* dans un article du 6 janvier 1793, il contesta à la Convention le droit de juger Louis XVI. Cette conduite courageuse le désignait à la vengeance des Jacobins; et, après la chute des Girondins, il dut se résoudre à un complet silence. Après le 9 thermidor, il reprit la rédaction du *Journal de Paris*, et fut nommé professeur d'économie politique aux écoles centrales, puis membre de l'Institut (classe des sciences morales), en 1796. Il seconda la révolution du 18 brumaire, et fut nommé, par Bonaparte, conseiller d'Etat, sénateur, en 1802, et ministre des finances de Joseph Bonaparte, roi de Naples, en 1806; créé comte de l'Empire en 1809, il fut chargé de l'administration du grand-duché de Berg, en 1810. Malgré le dévouement qu'il avait montré pour Louis XVI, il resta sans emploi pendant la Restauration, et fut appelé à la pairie en 1832. Il est l'auteur d'un *Journal d'économie politique*, 1796 et années suivantes; de *la première et la deuxième année du consulat de Bonaparte*, 1802; *Mémoires pour servir à une nouvelle histoire de Louis XII*, 1820; *Louis XII et François Ier*, 1825, 2 vol. in-8°; *l'Esprit de la révolution de* 1789, 1831; *Mémoires pour servir à l'histoire de la société polie en France*, 1835; et de plusieurs écrits de circonstance. Son fils, M. Rœderer, a publié les *Œuvres* de son père, Paris, Didot, 1853-59, 8 vol. in-8°. Rœderer a de la vigueur et de l'abondance dans la pensée, mais son style manque de souplesse et de variété.

Rœlas (Jean de las), peintre espagnol, né à Séville, 1560-1625. Elève du Titien, il réussit à peindre l'histoire mieux que la plupart des artistes, ses compatriotes. Il était prêtre, et se fit recevoir chanoine à Olivarès en 1624. Séville, sa ville natale, possède ses principaux chefs-d'œuvre : l'*Apothéose de Saint Isidore*, *Saint Jean-Baptiste*, *Saint Jean l'Evangéliste*, l'*Assomption*, l'*Adorat ou des Mages, etc.* Il fut le maître de François Zurbaran.

Roemer (Olaus), astronome danois, né à Copenhague, 1644-1710. L'astronome français Jean Picard l'amena en France en 1672 et le fit recevoir à l'Académie des sciences. Il découvrit le premier la manière de calculer la vitesse de la lumière, que l'on croyait infinie; il a aussi inventé la *lunette méridienne* en usage dans tous les observatoires. Rappelé en Danemark en 1681, Roemer fut successivement nommé professeur de mathématiques à l'Université de Copenhague, directeur des monnaies, inspecteur des ports et arsenaux et conseiller d'Etat. Il ne publia rien de son vivant, mais ses manuscrits furent mis au jour par Horrebov, un de ses élèves, sous le titre de *Basis astronomiæ*, etc., Copenhague, 1735, in-4°.

Roër ou **Ruhr,** riv. des Etats prussiens (prov. Rhénane), prend sa source à 10 kil. N. E. de la ville de Malmédy, qu'elle arrose ainsi que Düren, Juliers, etc., entre dans le Limbourg et se jette dans la Meuse à Ruremonde. Cours de 140 kil. Sous la République et l'Empire, 1801-1814, la Roër a donné son nom à un département français, dont *Aix-la-Chapelle* était le chef-lieu.

Roeraœs, v. de Norvége (diocèse de Drontheim ou du Sud), dans une plaine des monts Dovrefield, à 105 kil. S. E. de Drontheim; 3,000 hab. Climat très-rude (38° audessous de zéro en 1820). Riches mines de cuivre aux environs.

Roeskild. V. Röskild.

Rœulx (Le), bourg de Belgique (Hainaut), à 14 kil. N. E. de Mons. Marché, foires. Houillères, brasseries. Superbe château, aux princes de Croy-Solre. Jadis chapelle, puis église, à l'endroit où saint Feuillen fut mis à mort, vers 655. Plus tard ce domaine, l'une des six pairies du Hainaut, fut érigé en comté par Charles-Quint, en 1530; 3,000 hab.

Rogations (Fête des), du latin *rogare*, prier. Fête instituée au ve siècle par saint Mamert, évêque de Vienne en Dauphiné, pour attirer la protection du ciel sur les biens de la terre; elle consiste en processions autour des champs, qui sont bénits par le prêtre. On la célèbre les trois jours qui précèdent l'Ascension. — Les *Ambarvales*, ou fête en l'honneur de Cérès, chez les Romains, se faisaient avec les mêmes cérémonies et dans le même but que les Rogations.

Roger (Saint), évêque de Cannes en Italie (Capitanate), vivait au xe siècle. Fête, le 30 décembre.

Roger Ier, grand-comte de Sicile, douzième fils de Tancrède de Hauteville, né en Normandie, 1031, vint après tous ses frères en Italie, 1058, aida Robert Guiscard à conquérir la Calabre, et se rendit maître de toute la Sicile en 1090, après 28 ans de combat contre les Sarrasins, qui la possédaient depuis 200 ans. C'est alors qu'il prit le titre de grand-comte, et reçut du pape Urbain II celui de *légat apostolique*, à cause de la protection qu'il accordait au Saint-Siége. Il laissa en mourant, 1101, deux fils, Simon, qui ne lui survécut que d'un an, et Roger, qui lui succéda.

Roger II, grand-comte et premier roi normand des Deux-Siciles, né en 1097, mort en 1154, placé sous la tutelle de sa mère, Adélaïde de Montferrat, eut une minorité orageuse. Dès qu'il fut majeur, il se fit céder la Calabre et la Pouille par son cousin Guillaume; après sa mort, il hérita de l'Italie méridionale, 1127. Honorius II lui accorda Bénévent. Roger se fit couronner à Palerme, 1130, roi des Deux-Siciles par l'antipape Anaclet, son beau-frère, qu'il soutint contre Innocent II, le pape légitime. Vaincu par l'empereur Lothaire, défenseur d'Innocent II, il se réconcilia avec ce dernier, qui le reconnut roi de Sicile, et confirma, en 1130, ses autres conquêtes, auxquelles il ajouta Naples, Capoue et Aversa. Il prit aussi Corfou aux Grecs, et fit en Afrique quelques expéditions couronnées de succès. Ce fut lui qui le premier importa de Grèce en Sicile la canne à sucre, le mûrier et les vers à soie.

Roger de Collerye, dit *Roger-Bontemps*, prêtre, né probablement à Paris vers 1470, mort vers 1540. Secrétaire de l'évêque d'Auxerre, il présida dans cette ville une société de joyeux bohêmes et prit le titre d'*abbé des fous*. Il a laissé quelques poésies qui ne sont pas sans mérite et qui ont été imprimées dans la collection Janet, Paris, 1855, in-12. V. Ch. d'Héricault, *Revue des Deux Mondes*, septembre, 1852.

Roger (Jean-François), auteur dramatique, né à Langres, 1776-1842, étudia d'abord pour être avocat, mais sans vocation; la séduction du théâtre l'enleva au barreau; il donna, en 1798, au théâtre Louvois, *l'Epreuve délicate*, et, en 1799, *la Dupe de soi-même*, qui n'eurent qu'un médiocre succès; *Caroline ou le Tableau*, en un acte et en vers, fut plus favorablement accueillie en 1800; mais sa meilleure pièce, celle qui le fit nommer à l'Académie française, ce fut *l'Avocat*, 1806, en trois actes et en vers, qui fut suivie de *la Revanche*, 1809, comédie en prose, faite en société avec Creuzé de Lesser, ainsi que plusieurs opéras-comiques, entre autres *le Billet en loterie*, qui a eu un grand nombre de représentations, etc. Roger fut deux fois député au Corps législatif, secrétaire général des postes et inspecteur général des études, sans avoir jamais passé par aucun grade universitaire. Ses *Œuvres diverses* ont été publiées par Charles Nodier, Paris, 1834, 2 vol. in-8°.

Roger de Bruges, peintre flamand, né en 1366, élève d'Hubert van Eyk, a laissé beaucoup de ses œuvres, peintes à la colle, dans les églises de Bruges.

Roger de Hoveden. V. Hoveden.

Roger-Ducos. V. Ducos.

Roger de Loria. V. Loria.

Roger (Pierre), nom de deux papes. V. Clément VI et Grégoire XI.

Rogers (Samuel), poëte anglais, né à Londres, 1762-1855, fils d'un riche banquier, voyagea et cultiva les lettres uniquement pour son plaisir. Le premier de ses poëmes qui attira l'attention publique, *les Plaisirs de la mémoire*, 1792, est élégamment écrit, mais manque d'inspiration et de souffle poétique; l'*Epître à un ami*, 1798, est l'éloge d'un épicuréisme contenu dans les bornes de la modération et de l'honneur; *Christophe Colomb*, espèce de poëme épique, la plus faible de ses productions, offre de trop nombreuses imitations de Dante et de Virgile; *la Vie humaine*, 1819, est peut-être ce que l'auteur a fait de mieux et abonde en tableaux gracieux; enfin *l'Italie*, son dernier ouvrage, dut une partie de son succès aux *splendides illustrations* dont il fut orné par les premiers peintres de l'époque; le style en est pur, élégant, correct; mais l'ouvrage n'offre rien de saillant, rien de neuf. Ce qui, selon nous, fait bien plus d'honneur à Rogers, c'est la générosité avec laquelle il venait au secours des gens de lettres et des artistes dans la gêne, quoiqu'il leur fît souvent payer ses bienfaits par des sarcasmes qui n'épargnaient pas même ses meilleurs amis.

Roggewecn (Jacob), navigateur hollandais, né en Zélande, 1669-1733, s'embarqua en 1721 pour faire un voyage aux terres australes; il toucha successivement à plusieurs îles de l'Australie et de la Polynésie qui avaient

déjà été découvertes avant lui, à l'exception d'un archipel situé dans le Grand Océan équinoxial, auquel on a donné son nom (*archipel Roggeween*). Arrivé à Batavia, il fut jeté en prison par les administrateurs de la compagnie hollandaise, comme coupable d'avoir navigué dans les mers qui dépendaient de leur domaine, et fut envoyé chargé de fers en Hollande, où il parvint à se justifier. Les découvertes de Roggeween ont été très-contestées par de savants géographes et surtout par Fleurieu : *Examen critique du voyage de Roggeween*, à la suite du *Voyage de Marchand*, Paris, 1798, 4 vol. in-4°.

Rogliano, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 50 kil. N. de Bastia (Corse) ; 1,770 hab.

Rogliano, *Rublanum*, v. d'Italie (Calabre Citérieure), à 15 kil. S. E. de Cosenza ; 3,400 hab. Commerce de charcuterie, porcs, jambons, etc. Patrie du jurisconsulte Gravina.

Rogniat (Joseph, vicomte), général français, né à Saint-Priest (Isère), 1776-1840, élève de l'école du génie de Metz, capitaine en 1795, fit sous Moreau la campagne de 1800, et se distingua au siége de Neubourg et à la bataille de Hohenlinden. Major de tranchée au siége de Dantzig, il fit 110 Prussiens prisonniers; envoyé en Espagne avec le grade de colonel du génie, il dirigea avec succès les siéges de Saragosse, de Tortose, de Tarragone et de Valence ; fut nommé général de division en 1811, fortifia Dresde en 1813, et commanda le génie à Metz en 1814. Après la Restauration, il devint membre du comité de la guerre en 1815, inspecteur général du génie en 1820, et pair de France sous Louis-Philippe, en 1830. Il a publié : *Relation des siéges de Saragosse et de Tortose*, 1814, in-8° ; *Considérations sur l'art de la guerre*, 1816, in-4°, etc.

Roguet (François, comte), né à Toulouse, 1770-1846, simple soldat en 1789, s'éleva de grade en grade jusqu'à celui de général de division, et se distingua sous les ordres du maréchal Ney à Elchingen, à Ulm, à Iéna, à Eylau. Après la paix de Tilsitt, il commanda l'infanterie de la garnison de Paris, puis partit pour l'Espagne en 1808 et prit part aux siéges de Bilbao et de Santander. De retour en Allemagne, il combattit à Essling et à Wagram; et, dans la retraite de Russie, prit une part glorieuse à la victoire de Krasnoï. En 1813, il combattit à Hanau et à Leipzig, et commanda en second les grenadiers de la garde impériale à Waterloo. Après la révolution de Juillet, il réprima en 1831 l'insurrection de Lyon, et fut nommé pair de France en 1834. Peu de généraux ont eu une carrière militaire plus active et mieux remplie.

Rohab, capitale d'un canton du même nom en Syrie, qui fut donné à la tribu d'Aser. — Il existait une autre Rohab ou Rohob, ville lévitique de la même tribu, vers l'extrémité septentrionale.

Rohan, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 32 kil. N. O. de Ploërmel (Morbihan) ; 566 hab. Ruines d'un château qui fut le berceau de la maison de Rohan. Titre d'un vicomté qui fut érigé en duché-pairie par Henri IV, en 1603, en faveur de Henri, vicomte de Rohan.

Rohan-Rohan. V. Frontenay-Rohan-Rohan.

Rohan (Maison **de**), une des plus anciennes et des plus illustres familles de France, descend en droite ligne des anciens rois et ducs de Bretagne. On connaît sa fière devise : *Roi ne puis, Duc ne daigne, Rohan suis.* Cette famille, par suite de ses alliances avec d'autres maisons, se divisa en plusieurs branches, dont les principales sont celles de *Guéménée*, de *Montbazon*, de *Soubise*, de *Gié* et de *Chabot*. Sous Louis XIV, les Rohan avaient le rang et le titre de *princes étrangers*, en raison de leurs alliances avec les maisons royales d'Ecosse et de Navarre.

Rohan (Pierre, vicomte de). V. Gié (maréchal de).

Rohan (René II, vicomte de), né en 1550, mort en 1586, à La Rochelle, arrière-petit-fils du maréchal de Gié, fut un des plus vaillants capitaines de son temps. Il était du parti protestant. Il fit ses premières armes au siége de Beauvoir en 1569; en 1574, il se jeta dans la place forte de Lusignan avec 600 soldats d'élite, y soutint pendant plus de trois mois tout l'effort de l'armée ennemie et obtint une capitulation honorable ; en 1585, il prit part, sous les ordres de Henri Ier, prince de Condé, à la désastreuse expédition d'Angers, et mourut un an après.

Rohan (Henri Ier, duc de), fils de René II, vicomte de Rohan, né en 1579, au château de Blain en Bretagne, mort en 1638, fut élevé dans la religion réformée par sa mère, Catherine de Parthenay-l'Archevêque. A l'âge de 18 ans, 1597, il débuta dans la carrière des armes au siége d'Amiens, sous les yeux de Henri IV; après la paix de Vervins, il visita plusieurs pays de l'Europe; il épousa la fille de Sully, fut créé duc et pair en 1603, et devint colonel général des Suisses en 1605. Après la mort de Henri IV, il fut le chef du parti calviniste; soutint plusieurs guerres contre les armées de Louis XIII, et les força, en 1622, à lever les siéges de Montauban et de Montpellier. Après la prise de La Rochelle par le cardinal de Richelieu, après la lutte qu'il continua dans les Cévennes jusqu'à la pacification d'Alais, 1629, Rohan se retira à Venise, qui le choisit pour commander ses troupes contre l'Espagne; la paix étant rétablie par le traité de Chérasco, 1631, il se retira à Padoue, où il composa son traité du *Parfait capitaine* (1636, in-4°). En 1632 et 1635, il fut envoyé deux fois par Richelieu dans la Valteline pour défendre les Ligues-Grises contre l'Autriche; il battit les Impériaux à Luvino, à Tirano et à Morbégno; mais la défection des Grisons, mécontents de Richelieu, le força à évacuer le pays. Tombé en disgrâce, malgré les services éminents qu'il avait rendus à son pays, il alla rejoindre en Allemagne son ami et coreligionnaire Bernard de Saxe-Weimar, combattit avec lui les Impériaux et reçut une blessure mortelle à la bataille de Rhinfeld, 1638. Des neuf enfants qu'il avait eus, une seule fille, Marguerite, lui survécut et épousa, en 1645, Henri de Chabot, d'où descendent les *Rohan-Chabot*. Outre *le Parfait capitaine*, déjà cité, on a de Henri de Rohan : *Mémoires sur les choses arrivées en France depuis la mort de Henri le Grand*, Amsterdam, 1661, 2 vol. in-12; *de l'Intérêt des princes et Etats de la chrétienté*, Paris, 1638, in-4°; *Mémoires sur la guerre de la Valteline*, Genève, 1758, 3 vol. in-12 ; etc.

Rohan (Benjamin **de**), seigneur de Soubise, frère du précédent. V. Soubise.

Rohan (Anne **de**), sœur des deux précédents, née en 1584, morte en 1646, supporta avec le plus grand courage les rigueurs du siége de La Rochelle, et, calviniste convaincue, partagea le sort de sa mère, Catherine de Parthenay, pendant une longue captivité au château de Niort. Elle savait le grec, le latin, l'hébreu, et lisait la Bible dans le texte original. Elle ne fut jamais mariée.

Rohan (Tancrède **de**), fils putatif du duc Henri de Rohan, né à Paris, en 1630, mort en 1649, élevé secrètement en Hollande, fut la cause d'un long et scandaleux procès entre la veuve de Henri de Rohan et sa fille, Marguerite de Rohan-Chabot, qui contestait à Tancrède la légitimité de sa naissance et son droit à porter le nom de Rohan. Un arrêt du parlement de Paris, en 1646, défendit à Tancrède de porter le titre et les armes de Rohan ; mais ce malheureux jeune homme, ayant pris parti contre la cour pendant les troubles de la Fronde, périt d'un coup de pistolet dans une embuscade près du bois de Vincennes.

Rohan-Monbazon (Marie **de**). V. Chevreuse (duchesse de).

Rohan (Louis **de**), dit *le Chevalier de Rohan*, fils de Louis de Rohan-Guéménée, 1635-1674, était, disent les mémoires du temps, l'homme le mieux fait de la cour, et, à ses avantages physiques, il joignait un grand courage. Il en donna des preuves à l'attaque des lignes d'Arras, 1654, au siége de Landrecies, 1655, et dans les campagnes de Flandre, 1667, et de Hollande, 1672. Pour prix de ses brillants services, il fut nommé grand veneur et colonel des gardes de Louis XIV. Mais de grands défauts ternissaient l'éclat de ses grandes qualités; joueur et prodigue à l'excès, il faisait gloire de ses aventures galantes ; fut l'amant de Mme de Thianges, sœur de Mme de Montespan, et enleva Hortense de Mancini, épouse du duc de Mazarin; perdu de dettes, de réputation et destitué de toutes ses charges à la cour, il entra avec Latréaumont, officier subalterne, dans un complot pour livrer Quillebœuf aux Hollandais. La trame fut découverte et Rohan, condamné à mort, fut décapité à Paris en 1674.

Rohan (Armand **de**), *cardinal de Soubise*. V. Soubise.

Rohan (Louis-René-Edouard, cardinal de), né à Paris, 1734-1803, connu d'abord sous le nom de *prince Louis*, fut, très-jeune encore, 1760, nommé coadjuteur de son oncle, *Louis-Constantin de Rohan*, évêque de Strasbourg. Envoyé comme ambassadeur à Vienne, en 1772, il scandalisa par son luxe effréné et ses excès de tout genre l'impératrice Marie-Thérèse, qui demanda son rappel, 1774. Toutefois, à son retour, il fut nommé grand aumônier de France, 1777, cardinal en 1778, et évêque de Strasbourg en 1779, avec plusieurs bénéfices d'un très-grand rapport. Comblé d'honneurs et de richesses, il ne mit plus de bornes à ses prétentions; il écouta les intrigants, comme Cagliostro, et son ambition, exaltée par une aven-

turière, Mme de Lamothe-Valois, lui fit croire qu'il pourrait obtenir les bonnes grâces de la reine Marie-Antoinette en lui offrant un magnifique collier de diamants du prix de 1,600,000 livres, qu'elle paraissait, disait-on, désirer (V. LAMOTHE). L'affaire s'ébruita, et le roi, qui en fut instruit, fit arrêter le cardinal de Rohan, qui fut mis à la Bastille. Absous par le parlement, 1785, il perdit ses charges à la cour et fut relégué à l'abbaye de la Chaise-Dieu en Auvergne; mais on lui permit bientôt de rentrer dans son diocèse, où il mena désormais une conduite plus régulière. En 1789, il fut député aux États-généraux par le clergé de Haguenau, donna sa démission, refusa son assentiment à la constitution civile du clergé, et, en 1791, se retira dans la partie de son diocèse située au delà du Rhin, où il fournit de sa bourse de nombreux secours aux émigrés de l'armée de Condé. L'abbé Georgel, qui avait été le grand vicaire du cardinal de Rohan, a publié sur sa vie des *Mémoires* qui paraissent peu dignes de confiance.

Rohan-Guémenée (JULES-HERCULE-MÉRIADEC, prince DE), fils aîné du prince de Rohan-Montbazon, né à Paris, 1726-1800; entré au service, en 1744, comme capitaine de cavalerie, il devint colonel d'un régiment d'infanterie de son nom, 1745, servit sous le maréchal de Saxe, prit part aux siéges de Tournay, d'Anvers et de Maëstricht, et aux batailles de Raucoux et de Lawfeld. En 1758, son régiment contribua puissamment à la victoire de Sonderhausen. Il fut nommé maréchal de camp en 1759 et lieutenant général en 1762, époque où se termina sa carrière militaire.

Rohan-Guémenée (HENRI-LOUIS-MÉRIADEC, prince DE), fils du précédent, né à Paris en 1745, fut nommé capitaine-lieutenant des gendarmes de la garde en 1767, et grand-chambellan de France en 1775. Il avait épousé, en 1761, la fille du maréchal de Soubise, alliance qui avait plus que doublé sa fortune. Dès lors, lui et sa femme se livrèrent à des dépenses inouïes, extravagantes, qui aboutirent, en 1782, à une scandaleuse banqueroute de 33 millions de livres. Le prince, ainsi que la princesse, gouvernante des enfants de France, furent destitués de leurs charges à la cour, et émigrèrent à l'époque de la Révolution. Le mari termina sa vie en Allemagne à une époque incertaine. Sa femme revint à Paris vers le temps du consulat, et y mourut en 1807.

Rohan-Chabot (LOUIS-FRANÇOIS-AUGUSTE, duc DE), prince de Léon, né à Paris, 1788-1833. Revenu d'Angleterre, où il avait émigré avec sa famille, il devint chambellan de la princesse Pauline, sœur de Napoléon Ier, voyagea en Italie, et, en 1814, obtint un commandement dans la maison militaire du roi. En 1815, un accident affreux lui avait enlevé sa femme qu'il chérissait et qui périt par l'incendie de ses vêtements; l'année suivante il perdit son père. A ces malheurs successifs il chercha une consolation dans la religion, fut ordonné prêtre en 1822, nommé archevêque d'Auch en 1828, de Besançon, en 1829, et cardinal en 1830; quitta la France à la révolution de Juillet, mais revint, en 1832, dans son diocèse, où sévissait le choléra, et prodigua ses soins et ses aumônes aux familles atteintes de ce terrible fléau; il mourut l'année suivante, à l'âge de 45 ans.

Rohault (JACQUES), physicien français, né à Amiens (?) 1620-1672, adopta dans ses expériences la méthode de Descartes. Il donna des conférences publiques qui eurent un grand succès, et composa un *Traité de physique*, Paris, 1671, in-4°, qui fut longtemps classique; accusé d'hérésie par ses envieux, il se justifia par la publication de ses *Entretiens sur la philosophie*, Paris, 1671-1675, in-12. On lui doit encore un *Traité de mécanique*, Paris, 1723, 2 vol. in-12, et des *Œuvres posthumes*, publiées par Clerselier, son beau-père, Paris, 1682, in-4°.

Rohillas (Les), tribu des Afghans, qui, à la fin du XVIIe siècle, abandonna le Kaboul et vint s'établir, entre le Gange et la Gograh, dans la partie orientale du Delhi, qui en a reçu le nom de *Rohilkend* ou *Rohilcund*. Ce pays appartient aujourd'hui aux Anglais.

Rohitsch, bourg à 35 kil. E. de Cilly (emp. d'Autriche). Eaux très-fréquentées, dites *de Cilly*.

Rohob. V. ROHAB.

Rohrau, bourg de la Basse-Autriche, sur la Leitha, affluent du Danube, à 36 kil. S. E. de Vienne; 575 hab. Patrie du célèbre musicien Haydn.

Rohrbach ou **Rorbach,** anc. ch.-l. de canton, et à 20 kil. S. E. de Sarreguemines (Lorraine). Hauts fourneaux, commerce de grains, bétail; 1,200 hab.

Rohrbacher (RENÉ-FRANÇOIS), théologien et historien, né à Langœtte (Meurthe), 1789-1856, fils d'un maître d'école de village, reçut l'ordination en 1812, et devint bientôt après vicaire à Lunéville, puis missionnaire diocésain en 1821. Il accompagna l'abbé F. de la Mennais en Bretagne en 1827 et y resta jusqu'en 1835. C'est là qu'il composa son principal ouvrage, l'*Histoire universelle de l'Église catholique*, Paris, 1842-1849, 29 vol. in-8°, qui a eu trois éditions. Le plan de cet ouvrage est bien conçu et nettement exécuté, mais le style en est rude et souvent négligé; cependant on y trouve des pages d'une véritable éloquence. On a encore de Rohrbacher: *Catéchisme du sens commun*, Paris, 1825, in-12; *Lettres d'un anglican à un gallican*, Paris, 1827, in-8°; *Motifs qui ont ramené à l'Église catholique un grand nombre de protestants*, Paris, 1841, 2 vol. in-18; *Tableau général des principales conversions*, 2 vol.; *Vies des Saints pour tous les jours de l'année*, 6 vol. in-8°; etc.

Roi (Comté du). V. KING'S COUNTY.

Roi d'armes: c'était le chef des hérauts d'armes, dans l'ancienne monarchie. On fait remonter son institution au XIe siècle; les hérauts présentaient leur candidat au roi, qui l'agréait et l'installait dans une cérémonie solennelle. On lui donnait le nom de *Montjoie Saint-Denis*. C'était lui qui recevait et surveillait les hérauts d'armes, examinait les armoiries, les généalogies, les blasons des familles nobles; il allait déclarer la guerre ou proposer des traités de paix. Il portait une tunique de velours violet, ornée devant et derrière de trois grandes fleurs de lis, avec l'écu royal de France sur la poitrine et au dos.

Roi de Rome, titre que l'on donna au fils de Napoléon Ier à sa naissance. V. REICHSTADT (duc DE) ou NAPOLÉON II.

Roi ou *Archonte des Sacrifices*, chez les Athéniens. Cette dignité, une des premières de la république athénienne, appartenait de droit au second des archontes. — *Roi des Sacrifices*, chez les Romains, *Rex sacrificulus*, dignité sacerdotale instituée après l'expulsion des Tarquins pour remplir des fonctions qui jusqu'alors avaient appartenu aux rois; et, comme le nom de roi était en horreur aux Romains, celui qui remplissait cette charge était exclu de toute fonction civile et militaire. Il demeurait dans une maison publique, dite *Regia* (royale), aux frais de l'État; il était d'ailleurs subordonné au *Pontifex Maximus*.

Roi du Festin, *Rex convivii, arbiter bibendi*, nom donné par les Grecs et les Romains à celui des convives qui, dans un festin, était chargé de régler le nombre de coups que chacun devait boire. Cette royauté était ordinairement tirée au sort avec des dés (*tali*).

Roibon. V. ROYBON.

Roi-George (Iles du), deux îles de la Polynésie, par 46°42′ long. E., et 14°36′ lat. S. Découvertes par Byron en 1765, et visitées par Cook, en 1773.

Roi-George (Ile du). V. GÉORGIE MÉRIDIONALE.

Roi-George III (Archipel du), sur la côte O. de l'Amérique septentrionale, par 56°10′ — 58°18′ lat. N., et 134°25′ — 136°15′ long. O. Elle a 200 kil. sur 80, et a été explorée par Vancouver.

Roi-George III (Baie du), sur la côte S. de l'Australie.

Rois (Livres des), nom donné à quatre livres de l'Ancien Testament, qui renferment l'histoire des rois des Juifs depuis la naissance de Samuel jusqu'à Jéchonias et la 43e année de la captivité de Babylone. On ignore quels sont les auteurs de ces livres; on attribue, sans preuves, le premier à Samuel et les autres à Esdras.

Roi des Romains, titre que portait, dans l'anc. empire d'Allemagne, l'empereur élu par les électeurs, jusqu'à son couronnement par le pape. On donnait aussi ce nom au prince désigné par les électeurs, du vivant même de l'empereur, pour lui succéder, et qui, à sa mort, devenait de droit empereur. Othon Ier fut le premier qui prit ce titre.

Rois (Fête des), fête que l'on célèbre dans les familles, la veille de l'Épiphanie, par un festin où figure un gâteau qui renferme une fève; lorsque le gâteau est coupé en morceaux et distribué aux convives, celui dans la part duquel se trouve la fève est proclamé roi et choisit une reine parmi les dames de la société. Dès que l'un ou l'autre boit, les convives s'écrient: *Le roi* ou *La reine boit!* Cette coutume commence à tomber en désuétude. V. ÉPIPHANIE.

Rois-Pasteurs. V. HYCSOS.

Roisel, ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. E. de Péronne (Somme). Fabriques de sucre, d'étoffes de coton et de laine; 1,905 hab.

Rojas (Ferdinand **de**), littérateur espagnol, a publié en 1500 une nouvelle, *la Célestine*, qui eut longtemps une grande réputation, mais qui est très-immorale. Elle a été plusieurs fois traduite en français et souvent imitée.

Rokelle ou **Sale**, riv. de la Guinée septentrionale ou Ouankarah, prend sa source dans les monts Kong, arrose le Soulimana, le Kouranko et le Timani, et se jette dans l'océan Atlantique à *Freetown*. Cours de 450 kil.

Rokes (Henri), dit *Zorg* ou le Soigneux, peintre hollandais, né à Rotterdam, 1621-1682, élève de David Teniers et de Buytenweg, eut beaucoup de talent et signa rarement ses œuvres, dont plusieurs figurent sans doute sous le nom de Teniers ou de Brauwer.

Rokn-Eddaulah, 2e fils de Bouyah, simple pêcheur persan, s'éleva du rang de soldat au souverain pouvoir et devint le premier sultan de la dynastie des Bouydes dans l'Irak-Adjémi, et, par suite, dans la Perse tout entière, 932-976; il soutint plusieurs guerres contre les sultans du Khoraçan et se montra juste, humain et libéral.

Rokn-Eddyn-Soleïman ou **Soliman II**, 7e sultan de Koniêh, fils de Kilidje-Arslan II, après avoir partagé l'empire avec ses frères, finit par le gouverner seul tout entier et mourut en 1204. Un autre *Rokn-Eddyn* régna sur Koniêh, de 1261 à 1267.

Rokn-Eddyn-Khourchah, 8e et dernier cheik des *Haschischins* et, par corruption, *Assassins*, secte religieuse et fanatique qui s'était établie principalement à Alamouth, dans la Perse septentrionale, fut dépossédé par Houlagou, chef des Mongols d'Iran, et fut tué sur les bords du Djihoun, en 1257.

Roland (Le paladin), l'un des guerriers et, selon quelques légendes, le neveu de Charlemagne, est plus célèbre dans les romans de chevalerie que dans l'histoire, qui en fait à peine mention. Eginhard raconte qu'il était commandant des marches de Bretagne, lorsqu'il accompagna l'empereur dans une expédition en Espagne; en repassant les Pyrénées, l'arrière-garde de l'armée française fut attaquée par les Basques ou Gascons dans la vallée de Roncevaux, et, après des prodiges de valeur, Roland y périt avec l'élite de ses guerriers, en 778. Sur ce simple canevas, les poëtes et les romanciers ont brodé une histoire merveilleuse; ils ont fait de Roland un héros incomparable, d'une taille et d'une valeur surhumaines, et lui ont prêté des aventures fabuleuses. Le plus ancien document sur ce sujet est la *Chanson de Roland*, poëme en vers français et en 5 chants, de Théroulde, qui vivait, selon toute apparence, au XIe siècle. On trouve le récit détaillé de ses aventures dans la *Chronique de l'archevêque Turpin*, compilation apocryphe et sans valeur historique. Le Pulci et le Bojardo, poëtes italiens, ont fait de Roland le héros de leurs poëmes; mais c'est surtout à l'*Orlando furioso* (Roland furieux) de l'Arioste, qu'il doit sa célébrité. Son épée, *Durandal*, et son cor, l'*olifant*, sont célèbres dans les romans de chevalerie.

Roland, chef des Camisards, protestants des Cévennes, né au Mas-Soubeyran (Gard), 1675-1704, avait d'abord servi dans un régiment de dragons. Après la révocation de l'édit de Nantes, il se mit à la tête d'une troupe de calvinistes insurgés, soutint avec une grande intrépidité une guerre de deux ans, 1702-1704, contre les troupes royales, commandées par les maréchaux de Montrevel et de Villars. Trahi par un de ses officiers, il fut surpris et tué d'un coup de feu près de Castelnau. Avec lui finit la guerre de Cévennes.

Roland de la Platière (Jean-Marie), homme politique, né à Thizy près Villefranche (Rhône), 1734-1793, était inspecteur général des manufactures de Lyon au moment où éclata la Révolution; membre de la municipalité de cette ville, il fut envoyé en députation à l'Assemblée constituante en 1791, et vint se fixer à Paris, où il se lia avec les chefs du parti girondin. Il fut nommé ministre de l'intérieur en mars 1792, et destitué par le roi au bout de trois mois, après lui avoir écrit une lettre sévère, dans laquelle il lui reprochait ses hésitations, et qu'il eut le tort de publier. Il rentra au ministère après le 10 août. Désespérant de faire triompher l'esprit de modération dont il était animé, il donna sa démission le 23 janvier 1793, deux jours après l'exécution de Louis XVI. Décrété d'accusation par les Montagnards avec 22 Girondins ses amis, il se retira à Rouen, où il resta caché plusieurs mois; mais à la nouvelle que sa femme, qu'il aimait tendrement, avait péri sur l'échafaud, il résolut de ne pas lui survivre et se donna la mort. C'était un honnête homme, un administrateur intègre; mais, arrivé au pouvoir, il laissa tout faire, n'eut pas l'énergie nécessaire pour réprimer les sanglants excès auxquels se livra Danton, son collègue (massacres de septembre), et, s'il n'y prit pas part, ne fit rien pour s'y opposer. Cette abstention est une tache pour sa vie. Il a laissé des *Lettres*, des *Mémoires* sur les arts, les métiers et les manufactures, et quelques écrits politiques qui ne s'élèvent pas au-dessus de la médiocrité.

Roland (Marie-Jeanne **Phlipon**, **Mme**), femme du précédent, née à Paris, 1754-1793, fille d'un graveur, montra dès son enfance une intelligence précoce et fit presque seule son éducation. Elle se plaisait surtout à la lecture de Plutarque et y puisa les idées républicaines qui furent la règle de sa conduite. Elle épousa en 1780 Roland, qui avait vingt ans de plus qu'elle, le domina par la supériorité de son esprit, et partagea ses travaux et ses périls. Femme d'un caractère antique, elle devint le centre d'une réunion de Girondins qui venaient s'inspirer auprès d'elle et fut entraînée dans la ruine de leur parti. Sommée de comparaître à la barre de la Convention pour y répondre à d'absurdes accusations, elle se défendit avec une mâle éloquence qui fit taire ses accusateurs. Ce triomphe fut de courte durée; elle fut arrêtée, le 2 juin 1793, et, après une captivité de cinq mois, fut condamnée à mort par le tribunal révolutionnaire, et monta sur l'échafaud avec le plus grand courage. Elle a laissé des *Mémoires* du plus haut intérêt, publiés par Bosc, puis par Champagneux, Paris, 1800, 3 vol. in-8°; sa *Correspondance avec les demoiselles Cannet*, Paris, 1841, 2 vol. in-8°; et ses *Lettres autographes adressées à Bancal des Issarts*, avec une *Introduction* par Sainte-Beuve, Paris, 1835, in-8°. On a récemment publié de nouveau les *Œuvres* de Mme Roland. M. Dauban surtout a rectifié les précédentes éditions, donné des pièces inédites du plus haut intérêt, et ajouté une notice remarquable sur Mme Roland et son époque, 4 vol. in-8°, chez Plon.

Roland (Philippe-Laurent), statuaire, né à Marcq-en-Barœul, près de Lille, 1746-1816, fils d'un pauvre tailleur de village, fut d'abord sculpteur en bois, puis praticien du statuaire Pajou; résida pendant 5 ans à Rome, où il sculpta une belle statue de *Caton d'Utique mourant*, qui, à son retour, en 1782, le fit agréer à l'Académie royale; puis un *Grand Condé*, un *Samson*, une statue colossale de *la Loi*, etc.; entra à l'Institut dès l'époque de sa création. Son chef-d'œuvre est *Homère chantant sur sa lyre*. Il eut pour élève David d'Angers.

Rolewinck (Werner), érudit allemand, né à Laer (Westphalie), 1425-1502, entra dans l'ordre des chartreux à 22 ans et se livra tout entier à l'étude; il est l'auteur d'un livre intitulé : *Fasciculus temporum*, Cologne, 1474, in-fol., abrégé de chronologie universelle, qui a longtemps servi de manuel historique et qui a été continué par J. Lintorius de 1484 à 1514. Il a été traduit en français par Farget en 1483, sous le titre de *Fleurs des temps passés*.

Rolland d'Erceville (Barthélemi-Gabriel), président au parlement de Paris, né à Paris, 1734-1794. Ardent adversaire des jésuites, il fut, après leur expulsion, chargé de l'administration de plusieurs de leurs collèges, et publia en 1784 un *Plan d'éducation* qui renferme des idées utiles sur une réorganisation de l'Université et la création d'une école normale. En 1790, il protesta énergiquement contre les actes de l'Assemblée constituante et périt sur l'échafaud en 1794.

Rolle (Pierre-Nicolas), littérateur français, né à Châtillon (Côte-d'Or), 1770-1855, capitaine dans le bataillon de la Côte-d'Or, fit en 1792 la campagne de Belgique et servit à l'armée des Alpes. Rendu à la vie civile, il fut successivement secrétaire de l'École normale, substitut du directeur de l'École polytechnique, administrateur du département de la Côte-d'Or et bibliothécaire de la ville de Paris, fonctions qu'il remplit jusqu'à sa mort. Il est l'auteur de *Recherches sur le culte de Bacchus*, Paris, 1824, 3 vol. in-8°, œuvre savante, couronnée par l'Académie des inscriptions, et d'une *Histoire des religions de la Grèce*, in-8°, ouvrage que sa mort l'empêcha de terminer.

Rolleboise ou **Roboise**, bourg à 9 kil. N. O. de Mantes (Seine-et-Oise), sur la rive gauche de la Seine, au pied d'une côte escarpée sous laquelle passe un tunnel du chemin de fer de l'Ouest, de 2,046 mètres de longueur; 290 hab.

Rolleghem, commune rurale de la Flandre occidentale (Belgique), à 7 kil. de Courtrai. Industrie linière; 2,500 hab.

Rollin (Charles), célèbre professeur et recteur de l'Université, né à Paris, 1661-1741, fils d'un pauvre coutelier, montra, dès son enfance, d'heureuses dispositions pour l'étude, et obtint une bourse au collége du Plessis. Il y fit de brillantes études et fut nommé, à 22 ans, professeur de seconde à ce même collége, puis professeur de rhétorique en 1687, professeur d'éloquence au Collége de France l'année suivante, et recteur de l'Université en 1694. En sortant de cette charge, qui n'était que temporaire (1696), il devint principal du collége de Beauvais, et s'y distingua par son zèle pour le progrès des études. En 1715, il fut destitué de son principalat, à l'instigation des jésuites, pour avoir écrit en faveur des solitaires de Port-Royal, et les avoir aidés de sa bourse à l'époque de leur persécution. Forcé à la retraite, il occupa ses loisirs à composer des ouvrages utiles à la jeunesse, et qui sont remarquables par la clarté de l'exposition et la solidité des principes. Il mourut à plus de 80 ans, universellement aimé et regretté. Il avait été admis, en 1701, à l'Académie des Inscriptions, mais son attachement au parti janséniste lui ferma les portes de l'Académie française; sa nomination n'eût pas été approuvée par le roi. Ses principaux ouvrages sont: le *Traité des études*, son œuvre capitale, « monument de raison et de goût, » a dit M. Villemain; *Histoire ancienne*, imitation presque continuelle des auteurs anciens, et qui manque souvent de critique historique, mais dont la lecture est attachante; *Histoire romaine*, qui n'obtint pas autant de succès, et que, d'ailleurs, il n'eut pas le temps d'achever; elle fut continuée, jusqu'à la bataille d'Actium, par Crevier, son élève. On lui doit aussi un abrégé très-bien fait des *Institutions oratoires de Quintilien*. Les *Œuvres complètes de Rollin* ont été publiées par M. Letronne, Paris, Firmin Didot, 1821-25, 30 vol. in-8°; et par M. Guizot, Paris, Lequien, 1821-27, 30 vol. in-8°. Le dernier vol. contient ses *Œuvres diverses*, discours, vers latins, lettres en latin et en français.

Rollon, Raoul ou **Hrolf**, 1er duc de Normandie, né vers 860, mort en 932, fils de Rogwald, seigneur norvégien, se rendit indépendant du roi Harald Haarfager, et, à la tête de pirates normands (hommes du Nord), ravagea les côtes de la Neustrie, 876-911, remonta la Seine, s'empara de Rouen et de plusieurs autres villes, et inspira une si grande terreur à Charles le Simple, que ce prince, par le traité de Saint-Clair-sur-Epte, 912, lui céda toute la partie de la Neustrie, depuis appelée Normandie, à titre de duché héréditaire, ainsi que la suzeraineté de la Bretagne, à la seule condition que Rollon lui prêterait foi et hommage, et qu'il se ferait chrétien; et, comme sanction de ce traité, il lui donna, dit-on, sa fille, Gisèle, en mariage. Le chef normand se fit baptiser, et prit alors le nom de *Robert*. A dater de ce moment, son premier soin fut de doter richement les églises, de réparer les maux de la guerre, et, sous son administration ferme et sage, la Normandie devint une des contrées les plus florissantes de la France. Avant de mourir, il abdiqua en faveur de son fils, Guillaume *Longue épée*. Rollon est le héros du roman *du Rou*.

Romagnano, bourg de la prov. de Novare (Italie), sur un bras de la Sésia. Défaite des Français en 1524; 3,000 hab.

Romagne ou **Romandiole**, ancienne province des Etats du pape, entre la légation de Ferrare et le duché d'Urbin; ch.-l., *Ravenne;* villes principales, Cervia, Imola, Faenza, Forli, Forlimpopoli, Rimini. Sous l'empire romain, elle faisait partie de la Flaminie, une des dix-sept provinces du diocèse d'Italie, entre l'Emilie et l'Ombrie. Au VIe s., elle devint la province centrale de l'exarchat de Ravenne, fut prise par Astolphe, roi des Lombards, en 752, conquise par Pepin le Bref, en 754, et donnée par lui au pape Etienne II. Après avoir passé sous diverses autres dominations, elle fut réunie aux Etats ecclésiastiques par Jules II, en 1503; elle appartint aux papes jusqu'en 1797, époque où la république française s'en empara; revint au Saint-Siége en 1814, et, après plusieurs insurrections, s'annexa au Piémont en 1859-60. Elle fait maintenant partie du royaume d'Italie, et a formé les provinces de Bologne, Ferrare, Forli, Ravenne.

Romagnesi (Antoine-Joseph-Michel), né à Paris, 1781-1850, compositeur de musique, est l'auteur d'un grand nombre de romances, pleines de grâce et de mélodie, et qui eurent un très-grand succès.

Romagnosi (Jean-Dominique-Grégoire-Joseph), publiciste italien, né à Salso-Maggiore (duché de Plaisance), 1761-1835, fut successivement professeur de droit aux universités de Parme, de Pise et de Milan, perdit ses emplois en 1814, et mourut dans un état voisin de l'indigence. Il est l'auteur de : l'*Origine du droit pénal*, Pavie, in-4°, 1791, ouvrage classique dans plusieurs universités d'Italie; *Introduction à l'histoire du droit public universel*, Parme, 1805, 2 vol. in-8°; *Projet du code de procédure du royaume d'Italie*, Milan, 1807; *de la Conduite et de la distribution des eaux selon les législations anciennes et modernes*, ouvrage qui fait autorité dans la matière, Milan, 1822-24, 6 vol. in-16, etc. Les ouvrages de Romagnosi, bien conçus et bien pensés, sont d'une lecture difficile et manquent souvent de méthode et de clarté. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Milan, 15 vol. in-8°, et à Florence, 19 vol. in-8°.

Romain (Empire). V. Rome.

Romain (Saint), *Romanus*, martyr, soldat dans l'armée romaine, se convertit au christianisme à la vue du martyre de saint Laurent. Il fut lui-même martyrisé à Rome, en 258. Fête, le 9 août.

Romain (Saint), solitaire, fonda, vers 430, dans les gorges du Jura, avec l'aide de son frère, saint Lupicin, le monastère de Saint-Claude, et celui de Baume pour les femmes; il mourut, en 460, à 70 ans. On le fête le 28 février.

Romain (Saint), évêque de Rouen en 626, mort en 639, était issu des rois francs. Selon la légende, il délivra les environs de Rouen d'un dragon monstrueux qui dévorait les hommes et le bétail. En mémoire de cet événement, on faisait autrefois, à Rouen, une procession annuelle le jour de l'Ascension. Fête, le 23 octobre.

Romain, pape, né à Gallèse, près de Civita-Castellana, mort à Rome en 898, succéda, en 897, au pape Etienne VI, et ne gouverna l'Eglise que pendant environ quelques mois; il eut pour successeur Théodore.

Romain Ier, *Lécapène*, empereur d'Orient, 919-944, fils d'un soldat arménien, servit dans la marine, sauva la vie, dans une bataille, à l'empereur Basile Ier, et parvint au grade de grand amiral. La protection de l'impératrice Zoé, dont il était l'amant, le fit associer au jeune Constantin VII, qui épousa Hélène, sa fille. Dès lors, Romain afficha ouvertement ses prétentions au suprême pouvoir, et y parvint avec l'aide de ses trois fils. Mais Constantin VII, relégué au dernier rang par Romain, excita contre lui l'ambition d'Etienne, son fils aîné. Romain fut arrêté et forcé de prendre l'habit de moine dans l'île de Proté, où il mourut en 948.

Romain II, *le Jeune*, né en 939, mort en 963, petit-fils du précédent par sa mère, Hélène, épouse de Constantin VII, empoisonna son père pour régner à sa place, 959, se livra à des déréglements effrénés, et mourut épuisé par la débauche ou du poison que lui donna sa femme, fille d'un cabaretier.

Romain III, *Argyre*, empereur grec, né en 968, mort en 1034, succéda à Constantin VIII, qui, avant de mourir, lui offrit l'alternative d'avoir les yeux crevés ou d'épouser sa fille, Zoé, alors âgée de 48 ans. Romain choisit ce dernier parti, et, monté sur le trône en 1028, se fit d'abord aimer par sa douceur et sa générosité; mais les revers qu'il éprouva dans sa guerre contre les Sarrasins, en Asie et dans le Péloponnèse, aigrirent son caractère; il mécontenta ses sujets par les impôts dont il les accabla, et Zoé le fit étouffer dans son bain pour mettre à sa place Michel le Paphlagonien, son amant.

Romain IV, *Diogène*, empereur grec, petit-neveu du précédent, mort en 1071, s'éleva par son mérite aux dignités de patrice et de duc de Sardique. Il essaya de renverser du trône les fils de Constantin XI, qui régnaient sous la tutelle d'Eudoxie, leur mère; il fut pris et condamné à mort; mais l'impératrice, au lieu de le faire périr, l'épousa et le fit déclarer empereur, 1067. Il se montra digne de cette faveur par les succès brillants qu'il obtint contre les Turcs Seldjoucides; victorieux dans trois campagnes, dans une quatrième il fut vaincu et fait prisonnier à Manzikert par le sultan Alp Arslan, qui lui rendit la liberté moyennant rançon. De retour à Constantinople, il trouva le trône occupé par Michel VII, fils d'Eudoxie, qui lui fit crever les yeux. Il mourut quelques jours après.

Romain (Jules). V. Jules Romain.

Romain-de-Colbosc (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. N. E. du Havre (Seine-Inférieure), près du chemin de fer du Havre; 1,697 hab. Fabr. de calicots, toiles, mouchoirs.

Romainville, village de l'arrond. et à 7 kil. N. E. de Paris (Seine); 2,044 hab. Petit bois, autrefois promenade favorite des Parisiens, auj. bien déchue par suite

des nombreuses constructions qu'on y a faites. Il y a là un des seize forts qui défendent Paris. Carrières et fours à plâtre. Combat entre les Russes et les Français en 1814.

Romains (Etats). V. Eglise (Etats de l').

Roman, v. forte des Principautés-Danubiennes (Moldavie), au confluent de la Moldava et du Séreth, à 65 kil. S. O. d'Iassy. Evêché grec.

Romana (La). V. la Romana.

Romandiole. V. Romagne.

Romane (Langue). Nom donné au langage qui se forma, à la décadence de l'empire romain, du mélange du latin avec les idiomes parlés en Gaule et dans les contrées méridionales de l'Europe. On parla surtout le roman, du xe au xiiie siècle, dans le S. de la France et le N. de l'Italie et de l'Espagne.

Romanèche, bourg de l'arrond. et à 17 kil. S. de Mâcon (Saône-et-Loire); 2,698 hab. Vins renommés, surtout ceux des *Thorins* et de *Moulin-à-Vent*. Mine de manganèse.

Romanèche ou **Romanche,** riv. de France, affluent du Drac, vient de glaciers en face du col du Lautaret, dans l'arrondissement de Briançon ; arrose dans l'Isère le Bourg-d'Oysans et Vizille, et a un cours rapide de 76 kil.

Romanée (La) ou **Romanée-Conti,** village de l'arrond. et à 20 kil. de Beaune (Côte-d'Or), sur la côte de Nuits. Vins très-estimés.

Romanelli (Giovanni-Francesco), peintre de l'école romaine, né à Viterbe, 1617-1665, élève du Dominiquin et de Pierre de Cortone, accompagna en France le cardinal Barberini et fut employé par Mazarin et ensuite par Louis XIV. Parmi ses meilleures toiles, on cite une *Descente de croix*, un *Saint Laurent* et une *Présentation de la Vierge au temple*. Sur les conseils du Bernin, Romanelli avait abandonné la manière hardie de Pierre de Cortone pour se faire un style moins grandiose; mais ce qu'il gagna en grâce, il le perdit en vigueur.

Romanie. V. Roumélie.

Romano, v. murée de la Lombardie (Italie), à 24 kil. S. E. de Bergame, sur un affluent de l'Oglio; 3,200 hab. Soie filée, tanneries.

Romano, village d'Italie dans la province de Turin, à 10 kil. S. O. d'Ivrée; 2,000 hab. Bonaparte y défit le général autrichien Salfi, qui fut tué dans le combat, 1800.

Romano (*Ezzelino* ou *Eccelino* Ier **da**), fils d'un chevalier allemand, vint en Italie vers 1147, avec l'empereur Conrad III, qui l'investit de plusieurs fiefs, entre autres du château de Romano, à 3 milles de Padoue, et obtint le gouvernement de Vicence.— Son petit-fils, *Eccelino II*, commanda les troupes de la ligue lombarde contre Frédéric Ier Barberousse, et mourut vers 1180.

Romano (*Eccelino III* **da**), dit *le Moine*, fils du précédent, lui succéda dans le gouvernement de Vicence, fut chassé de cette ville par le parti des guelfes, 1194, y rentra à la tête des gibelins de Vérone et de Padoue, et s'y maintint avec le secours de l'empereur Othon IV. En 1215, il partagea ses Etats entre ses deux fils Eccelin et Albéric, se retira dans un cloître, d'où lui vient le surnom de *Moine*, et y mourut vers 1235.

Romano (*Eccelino IV* **da**), dit *le Féroce*, fils aîné du précédent, lui succéda en 1215 et fut comme lui le chef du parti gibelin. Voyant ses possessions dévastées par le marquis d'Este, chef des guelfes, il appela à son aide l'empereur Frédéric II, reprit Vicence, Vérone et Padoue, puis Trévise et Brescia, et commit partout d'horribles cruautés. En 1256, le pape Alexandre IV, après l'avoir excommunié, prêcha contre lui une croisade à laquelle prirent part, outre le marquis d'Este, les villes de Bologne, de Mantoue et de Venise. La guerre dura deux ans avec des alternatives de succès et de revers pour Eccelin; enfin, il était sur le point de prendre Milan, où il avait des intelligences, lorsque Martin della Torre vint au secours de la ville, et coupa la retraite à Eccelin, qui périt, mortellement blessé, à la bataille de Cassano, 1259.

Romano (Albéric **da**), frère du précédent, ne lui survécut que d'un an; assiégé par les guelfes dans le château de San-Zenone, il fut obligé de se rendre et fut massacré avec toute sa famille. Avec lui s'éteignit la maison gibeline de Romano, qui, pendant plus d'un siècle, avait tenu le parti guelfe en échec.

Romanov ou **Romanoff,** v. de la Russie d'Europe (Minsk), à 22 kil. O. de Sloutsk. Berceau de la famille des Romanoff. Evêché grec.

Romanov, v. de la Russie d'Europe, à 35 kil. N. d'Iaroslav, sur le Volga; 2,500 hab. Soieries, toiles, lainages. Quelques géographes la considèrent comme ne faisant qu'une seule et même ville avec Borissoglebsk, qui est située vis-à-vis et dont la population est de 4,000 hab. Grand commerce de blé.

Romanov ou **Romanoff (Les),** dynastie russe qui régna de 1613 à 1762, et qui doit son origine à Nikita Romanovitch, frère de l'impératrice Anastasie, première femme d'Ivan IV. Nikita eut 5 fils, dont 4 furent mis à mort par Boris Godunov, Tartare d'origine, qui usurpa le trône de Russie, en 1598. Un seul membre de la famille Romanov échappa à ce massacre; ce fut Fédor, qui se fit moine à Arkhangel et devint ensuite métropolitain de Moscou. A la mort de Godunov, il eut l'adresse de faire tomber sur son fils Michel le choix des boyards russes, qui voulaient être gouvernés par un souverain indigène.

Romanov (Michel). V. Michel Feodorovitch.

Romans, ch.-l. de canton de l'arr. et à 18 kil. N. E. de Valence (Drôme), sur l'Isère; 12,674 hab. Belle église de Saint-Antoine, reste d'un monastère fondé en 837 par saint Bernard. Culture du mûrier; filatures de soie, fabriques de satins; vins fins de l'*Ermitage* dans les environs; patrie de Lally-Tollendal.

Romanzov, en russe **Rioumiantzof** (Pierre-Alexandrovitch, comte), feld-maréchal russe, né à Saint-Pétersbourg, 1725-1796. Capitaine à 19 ans, il se distingua à la prise de Colberg, qui mit fin à la guerre de Russie contre la Prusse en 1762. En 1768, il fut chargé du commandement en chef de l'armée destinée à conquérir la Bessarabie, remporta deux victoires sur les Turcs en 1770, leur prit Ismaïloff, Bender, Kilia, Akermann, Brahiloff, Giurgewo, 1771 ; passa le Danube, ce qui lui valut le surnom *Zadonaiskoï* (transdanubien), s'avança jusqu'à Choumla, et força le grand-vizir à conclure le fameux traité de Koutchouk-Kaïnardji, 1774. Catherine II lui donna le gouvernement de l'Ukraine, dont il lui fit les honneurs avec une magnificence inouïe. En 1787, chargé du commandement en second d'un corps d'armée contre les Turcs sous les ordres de Potemkin, et las des hauteurs de cet orgueilleux favori, il donna sa démission et se retira à Tachan près de Kief, où il mourut en 1796.

Rombouts (Théodore), peintre flamand, né à Anvers, (?) 1597-1637, élève d'Abraham Janssens, étudia en Italie la manière du Caravage, et fut toujours l'ennemi jaloux de Rubens, malgré les honneurs que lui rendirent ses compatriotes. On cite de lui : un *Joueur de guitare*, une *Sainte Famille*, la *Vierge*, l'*Enfant Jésus* et *Sainte Anne* (Anvers); *Ecce homo*, *Mater dolorosa* (Bruges); une *Descente de Croix* (Saint-Bavon); le *Sacrifice d'Abraham*, le *Serment d'Annibal*, l'*Arracheur de dents*, etc.

Rome, *Roma*, v. de l'Italie méridionale, capitale du royaume d'Italie, résidence du Pape, sur le Tibre, à 25 kil. de son embouchure, par 10°7′ long. E., et 41°54′6″ lat. N., à 1,320 kil. S. E. de Paris; 245,000 hab. La ville presque toute entière est sur la rive gauche du Tibre; la partie à droite du fleuve ne renferme qu'un quartier important par sa population, le *Trastevere* (au delà du Tibre) et la cité Léonine. L'enceinte de Rome est d'environ 19 kil. de tour; elle est défendue par une forte muraille, par des tours crénelées et par une citadelle appelée le château Saint-Ange; elle est divisée en deux parties distinctes, la cité antique et la cité moderne; cette dernière, presque seule habitée, n'occupe guère que le tiers de la superficie totale de la ville. Le sol en est très-accidenté et offre 15 collines, tant naturelles qu'artificielles; les principales sont : le Palatin, le Capitolin, le Quirinal, le Viminal, l'Esquilin, le Célius, l'Aventin, le Pincio, le Janicule, le Vatican. Rome moderne a 15 portes; les deux rives du Tibre communiquent entre elles par 5 ponts; les rues de la ville sont généralement étroites et tortueuses à l'exception de 4 ou 5 qui sont fort belles, larges et tirées au cordeau, comme le *Corso*. Rome a plus de 140 places, 150 fontaines, 15 obélisques, 3 aqueducs, 14 quartiers, 54 paroisses, et le quartier des juifs ou *Ghetto*. Les monuments anciens et modernes y abondent ; les plus remarquables sont la basilique de Saint-Pierre, l'un des chefs-d'œuvre de l'architecture moderne et la plus grande église du monde; les palais du Vatican et du Quirinal, splendides résidences du pape, et une immense quantité d'autres édifices religieux (300 églises) et civils qui excitent l'admiration des voyageurs : 2 universités (de la *Sapience*, *Gregoriana* et Collége romain, avec un observatoire, qui est comme une université), 20 colléges, 8 académies, plusieurs écoles des beaux-arts de France, d'Autriche, d'Angleterre, etc., etc.; 5 musées de peinture et de sculpture, 11 bibliothèques publiques,

7 hôpitaux, 8 théâtres, etc., sans compter une foule de palais et de villas magnifiques. On y admire les colonnes Trajane et Antonine, le Colisée, les ruines du Forum, les Catacombes, le monument de la place d'Espagne, en l'honneur de l'Immaculée Conception, etc. Sous le rapport de l'industrie, Rome est tout au plus une ville de troisième ordre; cependant on y fabrique des draps communs, des gazes, des soieries, des fleurs artificielles, des bijoux, des parfums, des camées, des mosaïques, etc.; le commerce est peu important et consiste bien plus en objets d'importation que d'exportation. Le climat est plus sain dans la ville qu'aux environs, où règne pendant une partie de l'été la malaria, cause de fréquentes épidémies.

Rome ancienne. — Sous Servius Tullius, Rome était divisée en 4 régions ou quartiers: Suburana, Esquilina, Collina et Palatina; le Capitolin et l'Aventin ne faisaient pas partie de ces régions. Sous Auguste, il y eut 14 régions, Porta Capena, Cælimontium, Isis et Serapis, Via Sacra, Esquilina cum colle Viminali, Alta Semita, Via Lata, Forum romanum, Circus Flaminius, Palatium, Circus Maximus, Piscina publica, Aventinus, Trans Tiberim. La population était alors d'environ 1,400,000 hab. Il y avait 8 ponts: Pons Ælius, Neronianus, Aurelius, Fabricius et Cestius, Senatorius ou Palatinus, Sublicius, Milvius, en allant du N. au S. — Parmi les *Campi*, sortes d'esplanades ou de parcs, on cite: Campus Martius (Champ de Mars), Campus Flaminius, Campus Sceleratus, Campus Agrippæ, Esquilinus, Viminalis. On comptait 215 rues, *viæ* ou *vici*, 400 temples; des cirques, Circus Maximus, Flaminius, Neronis, Palatinus, Heliogabali, Maxentii, le Stade, etc. Parmi les théâtres, on cite: Theatrum Pompeii, Balbi, Marcelli, l'Odeum au Champ de Mars; puis les amphithéâtres Statilii Tauri, dans le Champ de Mars, Flavium ou Colisæum, Castrense; les Naumachies de Jules César, d'Auguste et de Domitien; les Thermes d'Agrippa, de Néron, de Titus, de Trajan, de Commode, d'Antonin ou de Caracalla, de Dioclétien, de Constantin, etc.; les basiliques, les portiques, les arcs de triomphe de Fabius, de Drusus, d'Auguste, de Tibère, de Claude, de Titus, de Trajan, de Verus, de M. Aurèle, de Septime Sévère, de Gordien, de Gallien, de Dioclétien, de Constantin, de Théodose, etc.; les curies ou palais du Sénat, Hostilia, Pompeia, Julia, Pompiliana; les prisons, Mamertine, etc.; les aqueducs, Aqua Appia, Anio Vetus, Aqua Marcia, Aqua Tepula, Aqua Julia, Aqua Virgo, Aqua Alsietina, Claudia, Anio Novus, Aqua Crabra, Trajana, etc.; les égouts, Cloaca Maxima; les palais, les jardins, les monuments funèbres, mausolée d'Auguste, mausolée d'Adrien, mausolée d'Hélène, tombeau des Scipions, tombeau de Cæcilia Metella, tombeau de Cestius, de Septime Sévère, etc.; les colonnes, Mænia, Rostrale ou Rostrate, Trajane, d'Antonin, etc. Les principales routes qui conduisaient de Rome dans les provinces partaient de la Porte Capène: Via Appia, Latina, Ostiensis, Portuensis, Labicana, Prænestina, Tiburtina, Nomentana, Salaria, Flaminia, Aurelia, etc.

Histoire de Rome ancienne. L'origine de Rome se perd dans des traditions fabuleuses, et l'histoire ne peut guère les accepter que comme des légendes; sa fondation paraîtrait remonter à l'an 753 av. J. C., époque où deux frères, Romulus et Rémus, en auraient jeté les premiers fondements. Rome ensuite se serait peuplée et agrandie sous six rois, Numa, Tullus Hostilius, Ancus Marcius, Tarquin l'Ancien, Servius Tullius et Tarquin le Superbe. La tyrannie de ce dernier et l'outrage fait par son fils à la chaste Lucrèce auraient causé une révolution à la suite de laquelle la famille des Tarquins aurait été chassée de Rome et la royauté abolie, 510 av. J. C.

Rome sous la République. — Après l'expulsion des rois, Rome est constituée en république, sous 2 consuls, mais non pas en république démocratique; l'aristocratie seule a profité de ce changement de gouvernement; la dureté des patriciens envers les plébéiens surchargés de dettes, la demande par ceux-ci du partage des terres (V. Lois Agraires), causeront souvent entre les deux ordres de violentes dissensions qui nécessiteront la création de la dictature (498 av. J. C.); et la retraite du peuple sur le Mont Sacré amènera celle des tribuns chargés de défendre ses intérêts, 495. Mais ces discordes civiles n'empêcheront pas les Romains de faire avec succès la guerre à leurs voisins, les Véiens, les Eques et les Volsques, et d'agrandir peu à peu leur territoire.

Jusqu'en 451, Rome n'avait pas eu de lois écrites, fixes et invariables; les coutumes judiciaires qui en tenaient lieu étaient diversement interprétées par les juges chargés de les appliquer. Pour remédier à cet abus, on créa dix magistrats, nommés décemvirs, pour rédiger un code nouveau qui fut gravé sur 12 tables d'airain, d'où son nom: *Loi des 12 tables*. Mais les décemvirs abusèrent du pouvoir dictatorial qui leur avait été confié et qu'ils prolongèrent pendant 3 ans avec un odieux despotisme, et la mort de Virginie, que son père tua pour la soustraire au déshonneur, fut la cause de l'abolition de cette magistrature tyrannique, 449. Après de longues guerres avec ses voisins, où les succès avaient été balancés, mais où cependant l'avantage était resté aux Romains, ceux-ci venaient enfin de conquérir Véies et Falérie, lorsqu'une terrible invasion des Gaulois mit Rome à deux doigts de sa perte, 390. Sauvés par Manlius et par Camille, ou plutôt par la retraite volontaire de Brennus, comme l'affirme Polybe, les Romains obtinrent enfin la soumission de tous les peuples du Latium. Les plébéiens arrivent alors au consulat, 366; l'égalité des deux ordres prépare la conquête de l'Italie.

Alors commence la guerre des Samnites, 343, guerre terrible et sanglante qui embrasa toute l'Italie et dans laquelle les redoutables ennemis de Rome se liguèrent avec l'Ombrie et l'Etrurie. Enfin le Samnium est soumis, 290, mais un nouvel adversaire vient recommencer la lutte; Pyrrhus, roi d'Epire, vole au secours de Tarente assiégée par les Romains; vainqueur dans 2 batailles, mais désespérant de triompher de l'héroïque résistance des Fabius et des Curius Dentatus, il saisit avec empressement l'occasion de passer en Sicile, où l'appelle une invasion des Carthaginois. Après son départ, la république se rend sans peine maîtresse de Tarente, de la Lucanie, du Bruttium, de toute la Grande-Grèce au S. de l'Italie et obtient des succès non moins brillants dans le Nord, 264. Libre d'inquiétude de ce côté, Rome tourne ses armes contre Carthage (V. Guerres Puniques). La conquête de la Sicile occidentale termine la première guerre entre ces deux peuples rivaux, 264-241; la seconde commence par être fatale aux Romains, vaincus par Annibal (V. ce mot), dans plusieurs batailles, au *Tésin*, à *la Trébie*, à *Trasimène*, à *Cannes*, etc.; mais Fabius et Marcellus d'abord, ensuite Scipion à Zama, rendent la victoire aux armes romaines, et Carthage est contrainte à subir un traité onéreux qui anéantit pour toujours sa puissance, 218-201. Dans la troisième guerre punique, Rome, par la main de Scipion Emilien, lui donne le coup de grâce et réduit son territoire en province romaine, 146.

Pendant les intervalles de ces deux dernières guerres eut lieu la conquête de la Macédoine et de l'Illyrie, 206-148, de la Dalmatie, 155, et la réduction de la Grèce tout entière en province romaine sous le nom d'Achaïe, 146. Bientôt après Numance succombe avec le reste de l'Espagne, 133, une province est formée au S. de la Gaule Transalpine, avec Aix et Narbonne, 125-120, et dès lors il est facile de prévoir que Rome finira par conquérir le monde entier.

Cependant il lui reste encore à vaincre des ennemis plus ou moins redoutables: en Afrique, Jugurtha, qui retarde quelque temps sa chute à force d'or et de corruptions, 111-106; et, bien autrement à craindre, les hordes innombrables des Cimbres et des Teutons, 112-101, qui sont anéanties à Aix et à Verceil par Marius (V. ce mot). Victorieuse au dehors, Rome voit, après la célèbre tentative des Gracques pour régénérer la république, s'élever dans son sein la terrible guerre Sociale ou des Italiens soulevés contre les Romains, les *guerres serviles*, 134-71 (V. Esclaves, Spartacus, Crassus, Pompée); puis viennent la rivalité de Marius et de Sylla et les sanglantes proscriptions qui en sont la suite, 88-82; après la conquête de la grande Gaule, la lutte de César et de Pompée et la défaite de ce dernier à Pharsale, 48; le triomphe de César et son assassinat, 44; le triumvirat d'Octave, d'Antoine et de Lépide; leur guerre contre les meurtriers de César (V. Brutus, Cassius, Philippes), 42; la rupture d'Octave et d'Antoine, la bataille d'Actium, 31, la mort d'Antoine et de Cléopâtre, 30, qui rend Octave seul maître de l'Etat, sous les noms d'*Auguste* et d'*Imperator*, et met fin à la République.

Rome sous l'Empire. Le nom d'*Imperator*, décerné par le Sénat à Octave, n'était pas primitivement synonyme de souverain et de monarque; c'était un simple titre d'honneur qu'un général recevait de ses soldats après une grande victoire et qu'il quittait après son triomphe. Auguste, en y joignant à perpétuité les pouvoirs consulaire, dictatorial et tribunitien, devint de fait un véritable *empereur* dans toute l'extension du

mot. Nous diviserons l'histoire de l'empire romain en cinq périodes, qui comprennent cinq siècles, de l'an 29 av. J. C. à l'an 476 après J. C., sans y comprendre l'empire d'Orient, qui n'eut de romain que le nom qu'il finit par perdre, pour prendre ceux de *Bas-Empire*, d'*Empire Grec* ou *Byzantin* et d'*Empire de Constantinople* (V. ces mots).

1re PÉRIODE (29 av. J. C. 81 après J. C.). — Dans cette période, que l'on a surnommée l'*Ere des Césars*, Rome, après avoir joui sous Auguste du calme le plus parfait pendant 43 ans, tomba successivement sous la tyrannie de l'hypocrite et soupçonneux Tibère, 14 après J. C.; du fou furieux Caligula, 37; de l'imbécile Claude, 41, qui, le premier, paya aux prétoriens un droit d'avénement; de l'extravagant et cruel Néron, 54; avec lui finit la dynastie directe des Césars, qui sont remplacés par trois usurpateurs militaires: Galba, 68; Othon, 69; Vitellius, 69; tous trois, placés sur le trône par les légions et les prétoriens, en sont renversés dans l'espace d'un an. Trois princes de la famille Flavienne leur succèdent. Sous les deux premiers, Vespasien, 69, et Titus, 79, Rome respire un instant, délivrée du despotisme d'une soldatesque avide d'argent et indisciplinée; mais elle retombe avec Domitien, 81, sous un joug plus pesant, plus odieux que celui de tous les tyrans, ses prédécesseurs.

2e PÉRIODE. *Les Antonins, Age d'or de l'Empire* (96-193 de J. C.). — Le mode de succession par hérédité, qui a produit des monstres tels que Tibère, Caligula, Néron et Domitien, est remplacé par l'*adoption*, soumise à la ratification de l'armée et du sénat. Nerva, personnage deux fois consulaire, fut élevé au trône, qu'il n'occupa que deux ans, 96-98, et abdiqua en faveur de Trajan, 98, Espagnol comme lui, qui gouverna l'Empire avec gloire et l'agrandit de plusieurs provinces, la Dacie, l'Arménie, la Mésopotamie et l'Assyrie. En mourant, il adopte Adrien, 117, qui, moins guerrier que législateur, dans son *Edit perpétuel* subordonne le pouvoir militaire au pouvoir civil, et, pour mettre la Bretagne (Angleterre) à l'abri des incursions des Calédoniens, bâtit sur les frontières de l'Ecosse la muraille de 120 kil. de longueur qui porte son nom, *Vallum Hadriani*. Antonin le Pieux, 138, qu'il a choisi pour son successeur, donne pendant 22 ans de règne l'exemple de toutes les vertus, et sous lui l'empire romain jouit d'une profonde tranquillité. Il termine sa vie par un dernier bienfait en adoptant le vertueux Marc-Aurèle, 161, qui possède toutes les qualités d'un grand prince et d'un homme de bien. L'histoire ne peut lui reprocher qu'une seule faute, c'est d'avoir désigné pour le remplacer sur le trône son fils Commode, 180, dont il connaissait les vices et le naturel féroce, et qui souilla son règne de 12 ans par d'effroyables cruautés et d'infâmes débauches. Un préfet du prétoire, Letus, en délivra les Romains, 193.

3e PÉRIODE. *Le despotisme militaire*, 193-305. — Les prétoriens, meurtriers de Commode, avaient presque forcé le vertueux Pertinax à monter sur le trône, 193; mais bientôt, irrités des projets de réforme qu'il veut introduire dans les finances et dans la discipline de l'armée, ils l'égorgent; il avait régné 88 jours. Alors ils mettent l'Empire à l'encan; Didius Julianus ose l'acheter, 193, et, 2 mois après, paye de sa vie ce honteux trafic. Alors 3 concurrents se disputent la couronne, Pescennius Niger, Albinus et Septime Sévère; ce dernier triomphe de ses rivaux, et, resté seul maître de l'Empire, 193, casse la garde prétorienne, rétablit la discipline dans l'armée et organise le despotisme militaire, puis meurt en Bretagne, 211, laissant le trône à ses 2 fils, Géta et Caracalla; celui-ci poignarde son frère et est lui-même tué par Macrin, 217. Les prétoriens disposent de nouveau de la pourpre impériale; ils en revêtent successivement Macrin, qui ne règne qu'un an, 218; Héliogabale, qui introduit à Rome toutes les superstitions de l'Orient et se livre aux plus infâmes débauches. Assassiné par les prétoriens, 222, il est remplacé par Alexandre Sévère, qui améliore l'administration de l'Empire; mais son projet de rétablir la discipline dans l'armée lui est funeste, ses soldats se révoltent et l'assassinent dans sa tente en Germanie, 235. A sa mort l'anarchie militaire éclate plus violente que jamais. Pendant l'espace de 33 ans, 25 princes et 50 usurpateurs envahissent un instant le trône et en sont presque aussitôt renversés. On a donné le nom de *Trente Tyrans* à un nombre à peu près égal de chefs militaires ou de gouverneurs de provinces qui prirent la pourpre sous Gallien, 260. A travers cet épouvantable désordre, 4 princes méritent seuls d'être cités: Claude II dit *le Gothique*, 268, vainqueur des Goths en Macédoine et à Naïssus; Aurélien, 270, qui chasse d'Italie les Alemani, dont l'avant-garde a menacé les remparts de Rome, anéantit le pouvoir des usurpateurs en Gaule, en Espagne, en Bretagne, en Orient, et meurt assassiné au moment où il allait rendre à l'empire ses anciennes limites, 274; Tacite, 275-276, et Probus, 276-282, par leurs victoires sur les Francs, les Sarmates, les Goths et les Perses, complètent l'œuvre d'Aurélien. Dioclétien, 284-305, donne une nouvelle forme au gouvernement impérial en créant 2 Augustes et 2 Césars; il affaiblit le pouvoir monarchique en le divisant, et finit par renoncer au trône qu'il laisse à ses collègues, Constance-Chlore, 305-306, Galérius, 305-310, Sévère, 305-306, Maximin-Daia, 308-313, Licinius, 307-324.

4e PÉRIODE. *Rétablissement de l'unité du gouvernement impérial sous Constantin Ier*, 306-395. — Ce prince, resté seul maître de l'Empire par la défaite ou la mort de tous ses compétiteurs, signale son avénement au trône par les priviléges qu'il accorde au christianisme, si longtemps et si cruellement persécuté sous ses prédécesseurs, et qui devient, avec lui, la religion de l'État. Brave guerrier à la tête des armées, prudent et ferme dans les conseils, il commet cependant deux grandes fautes en politique: la première, en transportant le siége du gouvernement de Rome à Constantinople, cause d'affaiblissement pour l'Empire; la seconde, en le partageant, à sa mort, entre ses fils, Constantin II, Constant Ier, Constance, et ses neveux, Dalmace et Annibalien; il détruit ainsi l'unité du pouvoir impérial, qui ne sera rétablie un instant par Julien (361-363), et Jovien (363-364), que pour aboutir au partage de l'Empire en Orient et en Occident, sous Valentinien et Valens, son frère (364-378); Gratien et Valentinien II (375-392). Théodose, il est vrai, réunit pendant trois ans tous les pouvoirs dans ses vaillantes mains; mais il commet la même faute que Constantin, en léguant l'empire à ses deux fils, qui vont régner, Honorius en Occident, et Arcadius en Orient, 395.

5e PÉRIODE. *Chute et démembrement de l'empire d'Occident*. — Les Barbares du Nord, jusqu'alors contenus par les empereurs guerriers, tels que Probus, Constantin et Théodose, s'enhardissent par la faiblesse de leurs successeurs, et envahissent l'Empire de tous côtés. Rome n'a plus de généraux romains à leur opposer, et c'est un Barbare, le Vandale Stilicon, qui, à la tête des *Barbares fédérés*, défend, en Italie, l'empereur Honorius contre les invasions d'Alaric, roi des Wisigoths. Stilicon meurt assassiné par le prince qu'il a sauvé, 408. Alaric fond de nouveau sur Rome, s'en empare, 410; et sa mort seule retarde de quelques instants la chute de l'empire d'Occident, assailli simultanément et en tous sens par les Vandales, les Alains, les Suèves, les Wisigoths, les Burgondes, les Francs, etc.; l'Italie elle-même est abandonnée aux vainqueurs, qui donnent la pourpre impériale à des fantômes de princes qu'ils font presque aussitôt disparaître pour leur en substituer d'autres non moins éphémères: un Avitus, 455; un Anthémius, 467; un Olybrius, 472; un Julius Népos, 474; enfin un Romulus Augustule, 476, qui rappelle, comme par une dérision de la fortune, les noms du premier roi et du premier empereur des Romains. Odoacre, chef des Hérules, s'empare de Rome, et, dédaignant le titre d'empereur, lui substitue celui de roi d'Italie. Ainsi finit en Occident le plus grand empire qui eût existé jusqu'alors, et qui n'a pas même été égalé depuis, en étendue, en population et en gloire militaire. — Pour Rome au moyen âge et Rome moderne, V. ORIENT (Empire d'), EGLISE (États de l') et PAPAUTÉ. Contentons-nous d'indiquer les principales vicissitudes politiques de Rome, dont l'histoire ne peut que difficilement se résumer. Prise par Alaric, en 410, pillée par Genséric, en 455, soumise à Odoacre, puis à Théodoric, Rome retombe au pouvoir de l'empereur Justinien, et devient la capitale d'un duché qui dépend de l'exarchat de Ravenne. Mais, sous Léon l'Iconoclaste, Rome se soulève et forme une république sous le protectorat tout-puissant des papes, 730. Protégés par Pepin et Charlemagne contre les Lombards, les papes reçoivent de nombreux domaines, et Charlemagne est couronné empereur romain, à Rome, par le pape Léon III, 800. Aux xe et xie s., Rome est le théâtre des luttes féodales et des soulèvements populaires, dont les papes sont souvent les victimes. Grégoire VII est assiégé dans Rome par l'empereur Henri IV, 1081-1084; Arnaud de Brescia établit un instant la république et chasse le pape, 1140-1149; plus tard, Grégoire IX est, à son tour, assiégé par

l'empereur Frédéric II, 1241. Rome souffre beaucoup, lorsque les papes, depuis Clément V, vont s'établir à Avignon, 1305. Rienzi veut y établir la république, 1347. Les papes redeviennent maîtres de Rome, 1364-1377. Mais c'est seulement à la fin du xv^e s. que le pouvoir pontifical est définitivement rétabli à Rome. Charles VIII se rend maître de la ville, en 1495; elle est horriblement saccagée par les soldats du connétable de Bourbon, 1527. C'est pendant le xvi^e s., de Jules II et de Léon X à Sixte-Quint, qu'elle répare ses ruines et s'embellit de monuments de toutes sortes; elle est alors le siége d'une célèbre école de peinture, dite *école romaine*. A la fin du xviii^e s., la *république romaine* est établie par les Français, 1798-1801; puis Napoléon réunit à l'empire français Rome, qui est déclarée seconde ville de l'Empire et chef-lieu du département du Tibre, 1808; son fils est nommé *Roi de Rome*, 1811. Pie VII est rétabli à Rome en 1814. Mais, en 1848, de nouvelles révolutions chassent Pie IX, et la république romaine est un instant proclamée, 1849. Après le siége et la prise de Rome par les Français, l'autorité du pape a été restaurée, sous la protection d'un corps d'armée française, de 1850 à 1870. — V. le Supplément.

Rois de Rome.

Romulus	753-714 av. J. C.
Numa Pompilius	671 —
Tullus Hostilius	639 —
Ancus Marcius	614 —
Tarquin l'Ancien	578 —
Servius Tullius	534 —
Tarquin II, le Superbe	510 —

Empereurs romains.

Auguste, empereur, av. J. C.	29
Tibère, apr. J. C.	14
Caligula	37
Claude	41
Néron	54
Galba	68
Othon	69
Vitellius	69
Vespasien	69
Titus	79
Domitien	81
Nerva	96
Trajan	98
Adrien	117
Antonin	138
Marc-Aurèle	161
Commode	180
Pertinax	193
Didius Julianus	193
{Septime Sévère	193
{Pescennius Niger	193-195
{Albinus	193-197
Caracalla et Géta	211
Caracalla, seul	212
Macrin	217
Héliogabale	218
Alexandre Sévère	222
Maximin I^{er}	235
Les deux Gordiens	237
Maxime et Balbin	237
Gordien III	238
Philippe l'Arabe	244
Dèce	249
Gallus et Volusien	251
Emilien	253
Valérien	253
Gallien	260
Les trente tyrans	253-267
Claude II	268
Quintillus	270
Aurélien	270
Tacite	275
Florianus	276
Probus	276
Carus	282
Carien et Numérien	284
Dioclétien	284-305
Maximien-Hercule	286-305
Constance Chlore	305-306
Galerius	305-311
Sévère	306-307
Maximin II, Daïa	308-313
{Constantin I^{er}, *le Grand*	306-337
{Licinius	307-324
{Constantin II	337
{Constance	337
{Constant	337
Constance et Constant	340
Constance, seul	350
Magnence	350-353
Constance, seul	353-361
Julien	361
Jovien	363
Valentinien I^{er} (Occident)	364-375
Valens (Orient)	364-378
Gratien (Occident)	375-383
Valentinien II (Occident)	383-392
Théodose, *le Grand*, en Orient	379-392
Théodose, seul	392-395

V. Occident et Orient, pour les empereurs romains d'Occident et d'Orient.

Rome-de-Tarn (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. N. de Saint-Affrique (Aveyron), sur le Tarn. Vins, amandes. Patrie de Mgr Affre; 1,607 hab.

Rome, v. des Etats-Unis (New-York), sur le lac Erié; 6,000 hab.

Rome (De) ou **Derome,** nom d'une famille de relieurs de Paris aux xvii^e et xviii^e siècles (on en a compté 14), qui est restée célèbre et rivale du nom de Padeloup (on a compté 13 Padeloup). On ne sait pas d'une manière précise auxquels des De Rome il faut attribuer les belles reliures recherchées par les amateurs.

Romé de Lisle (Jean-Baptiste-Louis), physicien et minéralogiste, né à Gray (Haute-Saône), 1736-1790, visita l'Inde, où il fut pris par les Anglais, et, de retour à Paris, ouvrit un cours de minéralogie; Haüy fut son élève. On lui doit : *Essai de cristallographie*, 1772; *Cristallographie*, 1783, 4 vol. in-8°; *Métrologie ou Tables pour servir à l'intelligence des poids et mesures des anciens*, 1789, in-4°, fruit d'un immense travail qui lui coûta la vue.

Romen. V. Rohny.

Romenay, bourg du canton de Tournus, dans l'arrond. et à 32 kil. de Mâcon (Saône-et-Loire). Jadis ville fortifiée; 3,245 hab., dont 429 agglomérés.

Romiguières (Jean-Dominique-Joseph-Louis), avocat, né à Toulouse, 1775-1847, servit dans l'artillerie en 1792, et devint capitaine. Rentré dans la vie civile en 1796, il défendit la modération dans l'*Anti-Terroriste*, fut proscrit au 18 fructidor, et depuis 1803 se distingua au barreau de Toulouse. Il se montra patriote en 1814 et 1815, fut membre de la Chambre des représentants, et, de retour à Toulouse, défendit jusqu'en 1830 la cause libérale. Procureur général à Toulouse, conseiller à la cour de Cassation, 1839, il fut pair de France en 1841.

Romilly-sur-Andelle, bourg de l'arrond. et à 20 kil. N. O. des Andelys (Eure), près de l'Andelle. Fonderie de cuivre très-importante; 1,300 hab.

Romilly-sur-Seine, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. N. E. de Nogent-sur-Seine (Aube), près du confluent de la Seine et de l'Aube. Bonneterie, corderies. Elève d'abeilles. A 2 kil. est l'abbaye de Scellières, où fut déposé le corps de Voltaire, de 1778 à 1791; 5,030 hab.

Romilly (Sir Samuel), jurisconsulte anglais, né à Londres, 1757-1818, petit-fils d'un réfugié français, se lia en France avec les écrivains les plus illustres, et fut à Londres avocat très-érudit et très-employé. Il fit un nouveau voyage en France, 1788, avec son ami Etienne Dumont, et publia une lettre remarquable, que traduisit Mirabeau, *Observations d'un voyageur anglais sur la maison de force appelée Bicêtre*. Il accueillit d'abord la Révolution française, et écrivit *Pensées sur l'influence probable de la Révolution sur la Grande-Bretagne;* mais il perdit bientôt ses généreuses illusions, avec ses amis de l'Assemblée constituante. En 1806, il fut solliciteur général et entra à la Chambre des communes; il y poursuivit de nombreuses réformes, et publia ses *Observations sur les lois criminelles de l'Angleterre*. Il intercéda vainement en faveur de Napoléon captif. A la mort d'une femme chérie, il se coupa la gorge avec un rasoir. On a publié ses *Mémoires* et ses *Discours*, 2 vol. in-8°.

Romme (Charles), géomètre, né à Riom, 1744-1805, fut professeur à l'Ecole de marine de Rochefort, et a publié plusieurs ouvrages estimés : *l'Art de la voilure*, *l'Art de la marine*, *Dictionnaire de la marine française*, *Tableaux des vents, des marées et des courants*, 2 vol. in-8°, etc.

Romme (GILBERT), conventionnel, frère du précédent, né à Riom, 1750-1795, s'occupa de mathématiques, fut précepteur du comte russe Strogonoff, puis fut député à l'Assemblée législative et à la Convention. Il vota la mort du roi, fut arrêté à Caen par les Girondins, après le 2 juin; et, délivré, fit adopter l'invention du télégraphe, le calendrier républicain, etc. Il s'opposa à la réaction thermidorienne, se compromit lorsque la Convention fut envahie par le peuple, au 1er prairial an III, et, condamné sans preuves par une commission militaire, se tua d'un coup de poignard pour éviter l'échafaud. On a prétendu qu'il avait été rappelé à la vie par ses amis, sauvé, et qu'il avait vécu ignoré en Russie.

Romney (GEORGE), peintre anglais, né à Dalton (Lancashire), 1734-1802, d'abord ouvrier ébéniste, put entrer dans l'atelier d'un peintre médiocre de Kendal, peignit bientôt des portraits et des sujets de fantaisie, et se rendit à Londres en 1762, abandonnant sa femme et ses deux enfants. Son tableau de la *Mort du roi Edmond*, 1765, lui donna de la réputation, et il devint le rival sérieux de Reynolds. Après un séjour en Italie, il revint à Londres, fit un grand nombre de portraits très-estimés, des tableaux de genre, *la Tempête, Shakspeare enfant, Milton et ses filles*, etc.; il a dessiné au crayon de vastes compositions. Plus tard, malade, paralytique, il alla retrouver sa famille à Kendal, pour y mourir dans un état complet d'imbécillité.

Romny ou **Romen**, v. du gouvernement et à 200 kil. N. O. de Poltava (Russie), près de la Soula. Trois foires importantes; 8,000 hab.

Romont, village du canton et à 24 kil. S. E. de Fribourg (Suisse), sur la Glane; 1,400 hab.

Romorantin, ch.-l. d'arrond. de Loir-et-Cher, au confluent de la Sauldre et du Morantin, à 40 kil. S. E. de Blois, par 47° 21′ 26″ lat. N., et 0° 35′ 32″ long. O. Draps, commerce d'huile; 7,602 hab. Ancienne capitale de la Sologne, prise par les Anglais en 1356; elle appartint aux ducs d'Orléans, puis aux ducs d'Angoulême. L'Hôpital y fit rendre l'édit de 1560, qui sauva la France de l'inquisition espagnole. Patrie de Claude de France, fille de Louis XII.

Romsdal, l'un des bailliages de la Norvége, a 284 milles carrés géographiques et 104,000 hab. Le ch.-l. est *Christiansund*.

Romuald (Saint), né à Ravenne vers 956, moine de l'ordre de saint Benoît, fonda à Camaldoli, en Toscane, l'ordre des Camaldules en 1012; il mourut en 1027. Fête, le 7 février.

Romulus, suivant la tradition romaine, a été le fondateur de Rome. Fils de Rhéa Sylvia et du dieu Mars, exposé au bord du Tibre avec son frère jumeau Rémus, allaité par une louve, élevé par le berger Faustulus et sa femme Acca Laurentia, il se mit à la tête des pâtres, ses compagnons. Les deux frères, instruits du secret de leur naissance, tuèrent le roi d'Albe, Amulius, persécuteur de leur famille, et remirent sur le trône son frère Numitor, leur grand-père. Puis ils fondèrent sur le mont Palatin, près du Tibre, une ville qui fut nommée Rome, le 21 avril 754 ou 753 av. J. C. Romulus tua son frère et régna seul; il ouvrit un asile aux aventuriers et aux proscrits, leur donna des femmes par l'enlèvement des Sabines; triompha des peuples voisins, armés pour venger cet outrage, les Crustuminiens, les Antemnates et surtout les Sabins, dont le roi Tatius, devenu son allié, s'établit sur le Capitolin et le Quirinal. Après la mort de Tatius, assassiné à Lanuvium, Romulus régna seul sur les Romains et les Sabins; mais, après un règne de 37 ans, il disparut, tué par les sénateurs, pendant une revue au Champ de Mars, suivant les uns; suivant d'autres, ravi au ciel par son père. Les Romains l'adorèrent sous le nom de *Quirinus*, et célébrèrent en son honneur les *Quirinalia*, 17 février. On lui attribue la plupart des institutions de l'ancienne Rome : tribus, curies, gentes, patriciens, clients, sénat, chevaliers, cérémonies du triomphe, etc. Telle est la légende de Romulus, qu'on peut chercher à expliquer, sans l'adopter cependant. Plutarque a raconté cette *Vie* légendaire.

Romulus Augustule. V. AUGUSTULE.

Roncaglia, village entre Plaisance et Crémone (Italie), sur le Pô, où Frédéric Ier réunit une diète célèbre en 1158. Les jurisconsultes de Bologne déclarèrent que le pouvoir de l'empereur était absolu et que l'Italie lui appartenait.

Roncevaux, en espagnol *Roncesvalles*, village de la Navarre (Espagne), à 30 kil. N. E. de Pampelune, dans la vallée célèbre qui conduisait d'Espagne en France, à travers les Pyrénées; l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne y périt, en 778, avec le paladin Roland. Combat de 1814, entre Soult et les Anglais. Chapelle où l'on va en pèlerinage.

Ronciglione, v. de la prov. du Latium, à 16 kil. S. E. de Viterbe (Roy. d'Italie). Papeteries, usines à fer; 4,000 hab.

Ronco, riv. d'Italie, qui se jette dans l'Adriatique après un cours de 90 kil.

Roncq, commune de l'arrond. et à 15 kil. de Lille (Nord). Industrie active; 5,490 hab.

Ronda, *Arunda*, v. de la prov. et à 64 kil. N. O. de Malaga (Espagne), coupée en deux par le Guadiaro, qui y forme un profond précipice. Ferdinand le Catholique l'enleva aux Maures en 1485; 18,000 hab. — A 8 kil. N. O. sont les ruines d'*Acinipum*.

Rondelet (GUILLAUME), naturaliste, né à Montpellier, 1507-1566, fils d'un droguiste, étudia la médecine dans sa ville natale, fut reçu docteur en 1537, eut bientôt une grande réputation, et fut professeur royal à la Faculté, 1545. Il accompagna le cardinal de Tournon dans plusieurs voyages en France et en Italie; il obtint de Henri II la construction d'un amphithéâtre anatomique à Montpellier, et a laissé plusieurs ouvrages savants: *De Piscibus marinis libri XVIII*, 1554, in-fol.; *Universæ aquatilium Historiæ pars altera*, 1555, in-fol.; ils ont été traduits en français sous ce titre : *Histoire entière des poissons, tant de lacs, mers, étangs, fleuves que rivières*, 1558, 2 vol. in-fol., etc., etc. C'est probablement lui qui figure, sous le nom de *Rondibilis*, dans le *Pantagruel* de Rabelais, qui fut son ami.

Rondelet (JEAN), architecte, né à Lyon, 1734-1829, élève et successeur de Soufflot, acheva le Panthéon et éleva la coupole. Il fut l'un des organisateurs de l'École polytechnique, professeur de stéréotomie à l'École des beaux-arts, et membre de l'Institut. Il a laissé : *Mémoires historiques sur le dôme du Panthéon français*, 1797, in-4°; *Traité de l'art de bâtir*, 5 vol. in-4°, avec 210 planches, ouvrage classique; *Commentaire de Frontin sur les aqueducs de Rome; Mémoires sur la marine des anciens et sur les navires à plusieurs rangs de rames*, 1820, in-4°; etc.

Ronne, ch.-l. de l'île de Bornholm (Danemark). Port fortifié; commerce actif; 4,500 hab.

Ronsard (PIERRE DE), poëte français, né au château de la Poissonnière (Vendômois), 1524-1585, d'une famille d'origine hongroise ou bulgare établie en France au temps de Philippe Auguste, était fils d'un maître-d'hôtel de François Ier. Après de courtes études au collége de Navarre, il devint page du duc d'Orléans, fils du roi, suivit Jacques V en Écosse, 1538, passa six mois en Angleterre, et, après trois ans d'absence, rentra au service du duc d'Orléans; il fut chargé par lui de messages dans plusieurs pays, puis fut secrétaire de Baïf, ambassadeur à la diète de Spire, et de Langey du Bellay, lieutenant du roi en Piémont. Atteint de surdité, il se consacra aux lettres, suivit les leçons de Jean Dorat et d'Adrien Turnèbe, avec son jeune ami, Antoine de Baïf, et se livra pendant six ans à d'infatigables études, dans le collége de Coqueret. Il connut alors Remi Belleau, Antoine Muret, Joachim du Bellay, et fonda avec eux la nouvelle école poétique, qui se proposait de régénérer la littérature française. Du Bellay publia son célèbre manifeste en 1548. Dans leur impatiente ardeur, ces jeunes écrivains s'empressaient de nous enrichir des dépouilles des littératures antiques, violentant notre génie national, rompant avec les traditions séculaires, important dans notre langue une foule de mots et de tours qu'ils empruntaient sans choix au grec et au latin, s'essayant dans tous les genres avec plus d'ambition que de goût, avec plus de présomption que de talent. Ronsard avait déjà traduit le *Plutus* d'Aristophane; il publia, en 1550, ses *Amours* et les quatre premiers livres de ses *Odes*. S'il rencontra des railleurs, comme Mellin de Saint-Gelais, des critiques, comme Rabelais qui se moquait du *pindariseur*, il eut la protection de la sœur de Henri II, de l'Hôpital; sa renommée grandissait; ses œuvres se multiplièrent. Alors parurent de nouvelles odes, des sonnets, des hymnes, la suite des *Amours*. Il était à l'apogée de sa gloire et le chef reconnu de la célèbre pléiade, quand il publia, en 1560, une édition générale de ses *Œuvres*, 4 vol. in-16. Il fut surtout en faveur auprès de Charles IX, qui l'emmenait dans ses voyages et lui adressa même des vers louangeurs. Les quatre premiers chants de sa *Franciade* excitèrent l'enthousiasme en 1572; on mit ce poëme épique au-dessus de l'*Énéide*; Charles IX le combla de bénéfices. A la mort du roi, Ronsard se retira dans son abbaye de Croix-Val, et il y reçut les hom-

mages des lettrés et les riches présents des princes, même de Marie Stuart, alors prisonnière. Il donna une nouvelle édition de ses *Œuvres*, 1584, in-4°, et mourut peu de temps après. — Sa renommée est restée intacte jusqu'au milieu du XVIIe siècle ; Malherbe avait commencé l'attaque, Boileau la renversa. C'est seulement au XIXe siècle qu'on a réhabilité le grand poëte français du XVIe; M. Sainte-Beuve donna le signal, qui fut accueilli par toute l'école romantique. Ronsard restera, par ses qualités réelles, la fécondité, la grâce, l'harmonie, un grand artiste en poésie. Il y a eu 9 éditions de ses *Œuvres*, de 1585 à 1630 ; M. Sainte-Beuve en a donné un choix dans son *Tableau de la poésie française au* XVIe *siècle;* des *Œuvres inédites* ont été publiées par M. Blanchemain, 1855, in-12; M. Noël a donné un nouveau *Choix des poésies de Ronsard*, 1862, 2 vol. in-16.

Ronsin (Charles-Philippe), né à Soissons, 1752-1794, avait déjà composé plusieurs poëmes et des tragédies quand la Révolution éclata. Orateur des clubs et surtout des Jacobins, il fut ordonnateur à l'armée de Belgique, puis nommé général en chef pour combattre les Vendéens. Avec ses amis, Momoro, Gramont, Rossignol, Santerre, il forma le fameux *état-major de Saumur*, qui fit échouer tous les plans des généraux *mayençais*. Après sa défaite à Coron, il fut rappelé et arrêté; puis, remis en liberté, il excita les Hébertistes à l'insurrection, fut arrêté de nouveau et exécuté avec eux. On lui doit : *la Chute de Ruffin*, trad. de Claudien, des tragédies, et surtout *la Ligue des fanatiques et des tyrans*, qui fut applaudie en 1791.

Rooke (Laurence), mathématicien anglais, né à Deptford, 1623-1662, professa l'astronomie au collége Gresham, à Londres, et forma chez lui une réunion de savants et de lettrés qui devint le noyau de la Société royale.

Rooke (Sir George), marin anglais, né à Saint-Laurent, près de Cantorbéry, 1650-1709, était capitaine dans la marine royale à 30 ans. Il concourut à la soumission de l'Irlande, 1689, se distingua à la Hogue, 1692, devint vice-amiral en 1702, bien qu'il fût tory déclaré; fut vainqueur à Vigo, prit Gibraltar, 1704, et soutint glorieusement, à la hauteur de Malaga, une lutte acharnée contre la flotte française du comte de Toulouse.

Roos (Jean-Henri), peintre d'animaux, né dans le Palatinat, 1631-1685, a montré beaucoup d'originalité dans ses œuvres; ses eaux-fortes sont surtout remarquables.

Roos (Philippe), peintre et graveur, fils du précédent, né à Francfort-sur-le-Mein, 1655-1705, a composé beaucoup de tableaux qui représentent des animaux et des sites agrestes, avec finesse, intelligence et surtout avec une extrême facilité. Il a aussi gravé avec délicatesse. Il vécut longtemps à Tivoli, en Italie.—Son frère, *Jean-Melchior*, né à Francfort, 1659-1731, vécut à Nuremberg, et peignit le portrait et l'histoire. — *Joseph* Roos, petit-fils de Philippe, né à Vienne, 1728-1790, a surtout composé des paysages et fait aussi de bonnes eaux-fortes.

Roose. V. Liemaecker.

Roozendale, v. du Brabant (Pays-Bas), à 30 kil. S. O. de Bréda; 4,500 hab.

Roque (San-) ou **Saint-Roch,** v. de la prov. et à 80 kil. S. E. de Cadix (Espagne), fondée, en 1704, près du territoire anglais de Gibraltar; 7,000 hab.

Roquebrou (La), ch.-l. de canton de l'arr. et à 22 kil. O. d'Aurillac (Cantal), sur la Cère; 1,496 hab.

Roquebrune, bourg de l'arr. de Nice (Alpes-Maritimes), cédé à la France par le prince de Monaco, en 1861, près de la Méditerranée.

Roquebrussane (La), ch.-l. de canton et de l'arr., à 14 kil. S. O. de Brignoles (Var), sur l'Issole; 1,252 hab.

Roquecourbe, ch.-l. de canton de l'arr. et à 10 kil. N. E. de Castres (Tarn), sur l'Agout. Bonneterie à l'aiguille; 1,861 hab.

Roquefavour, village à 20 kil. O. d'Aix (Bouches-du-Rhône), donne son nom au magnifique aqueduc qui mène à Marseille les eaux de la Durance.

Roquefort, ch.-l. de canton de l'arr. et à 22 kil. N. E. de Mont-de-Marsan (Landes), sur la Douze. Ancien château fort; 1,752 hab.

Roquefort, bourg de l'arr. et à 12 kil. N. E. de Saint-Affrique (Aveyron). Fromages de lait de brebis, qui se perfectionnent dans les souterrains creusés dans le rocher.

Roquefort (Jean-Baptiste-Bonaventure **de**), qui plus tard ajouta, sans trop de raison, à son nom celui de *Flamericourt*, philologue et antiquaire, né à Mons (Belgique), 1777-1834, eut une vie assez désordonnée, dont on connaît fort mal les premières années. Suivant lui, élève d'une école militaire, il serait devenu capitaine d'artillerie, puis aurait quitté l'armée pour s'occuper, à Paris, de musique et d'érudition. Lié avec Millin et Ginguené, il les aida dans leurs œuvres et publia, en 1808, son *Glossaire de la langue romane;* il prit part aux travaux de l'Académie celtique, et proposa de changer son nom en celui de Société des antiquaires de France, 1811. L'Académie des Inscriptions couronna son *Essai sur la poésie française au* XIIe *et au* XIIIe *siècle*, 1815; mais les désordres de sa vie privée l'empêchèrent de l'admettre dans son sein, malgré ses œuvres estimables : *Dictionnaire étymologique de la langue française*, 2 vol. in-8°; *Dictionnaire historique et descriptif des monuments de Paris*, 1826, in-8°; *Voyages d'Ali-Bey*, 3 vol. in-8°; etc. Il a édité l'*Histoire de la vie privée des Français*, par Legrand d'Aussy, 3 vol. in-8°; les *Poésies de Marie de France*, 2 vol. in-8°; etc.

Roquelaure (Antoine, baron **de**), maréchal de France, d'une vieille famille d'Armagnac, né à Lectoure, 1544-1625, fut attaché par Jeanne d'Albret au service de son fils, et resta toujours le compagnon fidèle de Henri IV, qui le nomma conseiller d'État, lieutenant général en Auvergne, en Guyenne, etc. Roquelaure avait engagé son maître à rompre avec Gabrielle d'Estrées; il était dans le carrosse du roi quand il fut assassiné. La reine-mère le nomma maréchal en 1614.

Roquelaure (Gaston-Jean-Baptiste, duc **de**), fils du précédent, 1617-1683, servit dans l'armée, fut fidèle à la cour pendant la Fronde, obtint le titre de duc en 1652, et plus tard fut gouverneur de Guyenne, 1676. L'esprit facétieux des Roquelaure était renommé; c'est celui-ci qui a été chargé des reparties spirituelles ou plutôt des propos lestes et grossiers de son père et de son fils, dans un livre qui est resté populaire : *Aventures divertissantes du duc de Roquelaure*, Cologne, 1727.

Roquelaure (Antoine-Gaston-Jean-Baptiste, duc **de**), maréchal, fils du précédent, 1656-1738, servit dans les armées de Louis XIV, commanda dans le Languedoc contre les Camisards, 1705; repoussa, de concert avec Noailles, les Anglais et les Hollandais, qui avaient pris Cette, 1710, et devint maréchal en 1724. Saint-Simon le représente comme une sorte de bouffon effronté. Il ne laissa que deux filles.

Roquelaure (Jean-Armand **de Bessuejouls,** comte **de**), prélat français, né à Roquelaure, près de Rodez, 1721-1818, n'était pas de la famille des précédents. Il fut évêque de Senlis en 1754, premier aumônier de Louis XV, 1764; membre de l'Académie française, 1771. En 1802, il fut nommé archevêque de Malines. On lui doit plusieurs oraisons funèbres, *de la reine d'Espagne*, 1761 ; *de Louis XV*, 1774, etc.

Roquemaure, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 30 kil. N. E. d'Uzès (Gard), sur le Rhône. Vignobles renommés, filatures de soie, pépinières de mûriers; 5,211 h.

Roqueplan (Camille-Joseph-Etienne), peintre, né à Mallemort (Bouches-du-Rhône), 1803-1855, élève d'Abel de Pujol et de Gros, fut l'un des chefs de l'école romantique, cherchant avant tout l'effet, le pittoresque, l'éclat de la couleur. Il s'est distingué dans le portrait, le paysage, les tableaux de genre et d'histoire; il a exécuté quelques plafonds au Luxembourg et fait beaucoup d'aquarelles d'une finesse extrême. Ses œuvres sont très-nombreuses; dans la dernière partie de sa vie, il s'est rapproché de plus en plus de la nature, comme le montrent ses vues des Pyrénées. On cite ses tableaux, dont les sujets sont empruntés à Rousseau et à Walter Scott : *Van Dyck à Londres, le Payeur de rentes, le Lion amoureux, la Lecture défendue, une Scène de la Saint-Barthélemy, la Bataille d'Elchingen*, etc.

Roques (Pierre), théologien protestant, né à la Caune (Tarn), 1685-1748, fils de réfugiés français, fut pasteur de l'Église française de Bâle. On a de lui : *le Pasteur évangélique; Éléments des vérités historiques, dogmatiques et morales des Écrits sacrés; les Devoirs des sujets; le Vrai Piétisme*, etc.

Roques. V. Montgaillard.

Roquesteron, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 14 kil. S. E. de Puget-Théniers (Alpes-Maritimes), près de l'Esteron; 471 hab.

Roque-Timbaut (La), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. N. E. d'Agen (Lot-et-Garonne); 1,268 hab.

Roquevaire, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 24 kil. N. E. de Marseille (Bouches-du-Rhône). Fruits, savons, houille. Église et hôtel de ville curieux; 3,499 hab.

Roraires, *Rorarii*, troupes légères dans la légion romaine; on les supprima vers l'époque de la deuxième guerre punique.

Rorario (Girolamo), littérateur italien, né à Pordenone, 1485-1556, étudia le droit à Padoue, entra dans les ordres, fut chargé de plusieurs missions importantes par les papes, et est surtout connu par un opuscule intitulé : *Quod animalia bruta sæpe ratione utantur melius homine*, publié par Gabriel Naudé, 1648, in-8°.

Rorbach. V. Rohrbach.

Rosa (Mont), sommet des Alpes Pennines, dans le Valais, près de l'Italie. Hauteur de 4,636 mètres.

Rosa (Cristoforo et Stefano), dits *Bresciani*, peintres de l'école vénitienne, nés à Brescia, étaient frères, et furent des peintres habiles d'architecture et de perspective. Le premier mourut en 1576, le second vivait après 1570.

Rosa (Salvator), poëte, musicien et peintre de l'école napolitaine, né au village de l'Arenella, près de Naples, 1615-1673, fils d'un pauvre arpenteur, eut une jeunesse agitée à Naples et dans les montagnes de l'Italie méridionale, où il vécut parmi les brigands. Ses premiers essais furent appréciés par le chevalier Lanfranc, et il put étudier quelque temps sous Ribera. Il vint à Rome en 1635, et y étudia Michel-Ange, le Titien, les ruines antiques. Son tableau de l'*Incrédulité de saint Thomas* commença sa renommée. Après le succès immense de son *Prométhée*, sa fortune s'améliora; au carnaval de 1639, il conquit une sorte de popularité, en dirigeant une mascarade bouffonne, sous le nom de *signor Formica*, et en montant un petit théâtre, où il prodigua sa verve spirituelle; sa maison fut très-fréquentée. Il peignit alors la *Sorcière*, la *Mort de Socrate*, l'*Enfant prodigue*, le *Purgatoire* et l'*Assomption*. Il alla combattre contre les Espagnols à Naples, au temps de Masaniello; il revint à Rome, excita de nombreuses inimitiés par ses satires mordantes, et vint s'établir à Florence, où Ferdinand II l'accueillit avec distinction. Il peignit alors *Héraclite* et *Démocrite*, le *Triomphe de David*, une foule de batailles et de paysages, remarquables par la chaleur, la hardiesse, la touche énergique, le brillant coloris. Il ne revint à Rome que dans ses dernières années, et y composa la *Pythonisse d'Endor*, qui est au Louvre. Parmi ses œuvres si nombreuses on cite encore : à Rome, *un Satyre et un Philosophe*, la *Mort d'Abel*, le *géant Titius;* à Milan, les *Ames du Purgatoire;* à Vienne, deux épisodes de la *bataille de Constantin et de Maxence;* à Munich, les *Soldats de Gédéon se désaltérant*, *Quatre bandits tenant conseil;* à Paris, *Raphaël et le jeune Tobie*, etc., etc. Il a gravé à l'eau-forte plusieurs de ses tableaux. Ses *Satires*, d'une véhémence égale à celle de son pinceau, ont été imprimées à Amsterdam, 1719, à Florence, 1770; enfin Burney (*History of musics*) a conservé quelques-unes de ses compositions musicales.

Rosaire (Confrérie du), institution due à saint Dominique, pendant la guerre des Albigeois. — On donne le nom de *Rosaire* à un chapelet composé de 15 dizaines d'*Ave Maria*, dont chacune commence par un *Pater*.

Rosalba (Rosa-Alba, **Carriera**, dite **La**), femme peintre, née à Venise, 1671-1757, peignit des dessus de tabatière avec beaucoup de talent, vint à Paris et fut reçue à l'Académie de peinture après avoir composé plusieurs beaux pastels, 1720. Elle fut admirée et fêtée de tous. En Allemagne, elle n'eut pas moins de succès; elle finit par devenir aveugle. Elle a écrit le *Journal* de son voyage à Paris, 1793, in-4°, Venise.

Rosalie (Sainte), issue, dit-on, du sang de Charlemagne, vivait au XIIe s. Elle se retira dans une grotte du mont Pellegrino, près de Palerme, et y mourut en 1160. On l'honore, à Palerme, en juillet, avec de grandes solennités; sa fête est le 4 septembre.

Rosalie (Sœur). V. Rendu.

Rosamel (Claude-Charles-Marie **Ducampe de**), amiral, né à Trencq (Pas-de-Calais), 1774-1848, entra, à 13 ans, dans la marine, fut aspirant en 1792, se distingua dans les guerres contre les Anglais, et fut pris, après un combat glorieusement soutenu, en 1811. Contre-amiral en 1823, il servit dans l'Amérique du Sud, dans le Levant, dans l'expédition d'Alger, imposa de dures conditions au bey de Tripoli, devint vice-amiral en 1831, siégea à la Chambre des députés et fut bon ministre de la marine, de 1836 à 1839. Il fut alors nommé pair de France.

Rosamonde. V. Rosemonde.

Rosans, ch.-l. de canton de l'arr. et à 60 kil. S. O. de Gap (Hautes-Alpes); 785 hab.

Rosario ou **San-José de Cuenta,** v. de la confédération Grenadine (Amér. mérid.), à 400 kil. N. E. de Santa-Fé, sur le Rio-del-Oro. Congrès célèbre en 1821.

Rosario (Le), v. de la Confédération de la Plata, dans la prov. de Santa-Fé, sur le Parana, à 320 kil. N. O. de Buenos-Ayres. Commerce important; 15,000 h.

Rosario (Le), v. du Cinaloa (Mexique), sur le Cinaloa. Aux environs, mines d'or et d'argent; 6,000 hab.

Rosas ou **Roses,** *Rhoda*, v. forte de Catalogne (Espagne), à 70 kil. N. E. de Girone, port sur le golfe de Rosas; 2,300 hab. — Colonie de Rhodes, dit-on, au Xe s. av. J. C., florissante sous les Romains et au moyen âge, brûlée par Philippe le Hardi, occupée par les Français en 1645, 1693, 1795, de 1808 à 1814.

Rosbach, village de la Saxe prussienne, entre Mersebourg et Naumbourg. Victoire de Frédéric II sur les Franco-Allemands, 5 nov. 1757; la colonne de Rosbach fut renversée, en 1806, par les Français, vainqueurs à Iéna.

Rosbecque ou **Rosebecque,** bourg de la Flandre occidentale (Belgique), à 14 kil. N. E. de Courtrai. Victoire de Charles VI sur les Flamands, conduits par Phil. Arteveld, 1382.

Roscelin (Jean), philosophe scolastique, né à Compiègne, mort après 1121, obtint un canonicat à Besançon, fut l'un des principaux chefs des *Nominalistes*, et soutint que les idées générales n'ont aucune réalité hors de notre esprit; il appliqua cette doctrine au dogme de la Trinité, et fut condamné par le concile de Soissons, 1092. Il passa en Angleterre, où il rencontra saint Anselme comme adversaire; il fut forcé de revenir en France, enseigna dans l'église collégiale de Sainte-Marie de Loches, et eut un grand nombre d'auditeurs; mais il n'est pas prouvé qu'Abeilard fut son élève; seulement, il soutint les mêmes doctrines. On a retrouvé, et M. Cousin a publié une invective de Roscelin, alors admis dans la collégiale de Saint-Martin de Tours, contre Abeilard, 1120.

Roscius (Quintus), acteur romain, vivait au commencement du Ier s. av. J. C. Il était né à Solonium, près de Lanuvium. Rival d'Esope, il le surpassait dans le pathétique; il acquit une immense fortune. Il donna des leçons de déclamation à Cicéron, qui plaida pour lui contre Fannius Chéréa; ce discours nous a été conservé.

Roscius, d'*Amérie*, proscrit par Sylla, accusé par Chrysogonus, affranchi du dictateur, d'avoir tué son père, fut défendu par Cicéron (*pro Roscio Amerino*).

Roscoe (William), historien anglais, né à Liverpool, 1753-1831, d'une famille pauvre, fit lui-même son éducation, composa plusieurs ouvrages et des poésies qui furent remarquées, tout en exerçant la profession d'avocat. Membre des Communes, 1805, il appuya les réformes de Romilly, surtout l'émancipation des catholiques et l'abolition de l'esclavage. Il est principalement connu comme historien, et il a montré un véritable talent dans la *Vie de Laurent de Médicis*, trad. par Thurot, 2 vol. in-8°, et dans la *Vie de Léon X*, trad. par Henry, 4 vol. in-8°.

Roscoff, port de l'arrond. et à 30 kil. N. O. de Morlaix (Finistère), sur la Manche. Commerce de cabotage important; 4,454 hab.

Roscommon, comté d'Irlande (Connaught), entre les comtés de Leitrim, Sligo, Mayo, Galway, a 100 kil. sur 60, et 260,000 hab. Il y a beaucoup de marais, mais le sol est fertile. Les v. princ. sont : *Roscommon*, ch.-l., Boyle, Castlereagh, Athlone.

Roscommon, ch.-l. du comté de ce nom, à 150 kil N. O. de Dublin. Grosses laines, flanelles; commerce de blé; 3,500 hab.

Roscommon (Wentworth **Dillon,** comte de), poëte anglais, né en Irlande, 1633-1684, neveu du comte de Strafford, étudia en France, puis en Italie, pendant la révolution d'Angleterre; fut, à la Restauration, capitaine des gardes de Charles II, et mena une vie fort dissipée. Ses écrits, remarquables par la correction du style, sont réunis avec ceux de Rochester, son ami; on distingue un *Essai sur la traduction poétique*, une version de l'*Art poétique*, d'Horace, et quelques petits poëmes d'une élégance rare.

Roscrea, v. du comté du Roi (Irlande). Beau château. Toiles, gros lainages; 5,500 hab.

Rose (Sainte), vierge, née à Lima, 1586-1617, perdit sa fortune, fut servante, et mérita, par sa piété remarquable, d'être canonisée en 1671. Fête, le 30 août.

Rose (Guillaume), prélat, né à Chaumont, 1542-1602, professeur au collége de Navarre, prédicateur éloquent,

attaqua de bonne heure Henri III, quoiqu'il fût son prédicateur ordinaire, et fut nommé par lui évêque de Senlis, 1584. Il fut l'un des ligueurs les plus emportés, se montra partisan des Espagnols, mais se déclara, aux Etats-généraux de 1593, contre l'ambition de Philippe II. La *Satire Ménippée* s'est moquée du pédantisme de ses harangues. Banni de Paris, lors de la rentrée de Henri IV, il fut réintégré dans son évêché, mais s'attira, par de nouvelles attaques, une condamnation du Parlement, 1598. On lui a souvent attribué, sans preuves, un pamphlet célèbre: *de Justa reipublicæ christianæ in reges impios authoritate*, 1590, in-8°.

Rose (Toussaint), 1611-1701, secrétaire du cardinal de Retz, puis de Mazarin, enfin de Louis XIV, imitait exactement l'écriture du roi et composait avec esprit et dignité les lettres qu'il signait. Il devint président à la chambre des comptes, 1661, obtint pour l'Académie française l'honneur de haranguer le roi comme les cours souveraines, 1667, et fut lui-même membre de l'Académie, 1675, quoiqu'il n'eût rien écrit.

Rose (Ordre de la); il fut fondé au Brésil par dom Pedro Ier, à l'occasion de son mariage avec Amélie de Leuchtenberg. Il a pour insigne une étoile à six rayons d'émail blanc bordés d'or, et suspendue à un ruban rose, bordé de blanc, ayant au milieu les initiales P. A. (*Pedro* et *Amélie*).

Rose d'or, bijou béni par le pape, chaque année, le 4e dimanche du carême, et offert par lui à l'un des souverains catholiques de l'Europe. Cet usage semble remonter au XIIe siècle.

Roseau (Le), ch.-l. de canton de la Dominique, a un bon port sur la côte S. O. Evêché depuis 1850; 5,000 hab.

Rosebecque. V. Rosbecque.

Rose-Croix (Frères de la), secte d'illuminés qui croyaient pénétrer les mystères de la nature à l'aide d'une lumière intérieure, et qui, prétendant posséder la pierre philosophale, tombaient dans les erreurs de la magie et de l'alchimie. Ils se donnaient pour fondateur un gentilhomme allemand, Rosenkreutz (*rose-croix*), qui aurait vécu de 1378 à 1484, et qui aurait rapporté d'Orient une foule de secrets merveilleux. Il est probable que leur premier chef fut Valentin Andrea, au commencement du XVIIe siècle; ils ont disparu. — Dans la franc-maçonnerie, on donne le nom de *Rose-Croix* à l'un des grades qui viennent au-dessous de celui de maître.

Roselli ou **Rosselli** (Cosimo), peintre de l'école florentine, né à Florence, 1439-1506, reçut peut-être les leçons de Frà Angelico. On a parlé avec éloge de ses fresques, surtout dans la *Chapelle du Miracle* à l'Annunziata de Florence, et à Saint-Martin de Lucques. Il fut chargé de 4 grands sujets à la chapelle Sixtine, à Rome, et fut comblé de faveurs par Sixte IV. Le Louvre a de lui une *Vierge avec la Madeleine et saint Bernard.*

Roselli ou **Rosselli** (Matteo), peintre, né à Florence, 1578-1650, arrière-petit-neveu du précédent, a laissé de nombreux tableaux à Florence, des fresques au cloître de l'Annunziata ; a coopéré à la décoration de la façade du palais de' Signori del Borgo. Excellent professeur, il a formé de nombreux élèves. Le Louvre a de cet artiste, d'un dessin correct et d'un style grandiose, le *Repos en Egypte* et *David vainqueur de Goliath*.

Rosellini (Hippolyte), antiquaire, né à Pise, 1800-1843, élève de Mezzofanti, professeur de langues orientales, a pris une grande part aux travaux sur l'Egypte et sur les hiéroglyphes de Champollion, qu'il accompagna dans son voyage, 1828. On lui doit surtout *I monumenti dell' Egitto e della Nubia, interpretati ed illustrati*, 1832-40, 10 vol. in-fol., ouvrage capital sur l'ancienne Egypte; *Elementa linguæ Ægyptiacæ vulgo Copticæ*, 1837, in-4°, etc., etc.

Rosemonde ou **Rosamonde**, fille de Cunimond, roi des Gépides, fut forcée d'épouser Alboin, roi des Lombards, meurtrier de son père, 567. Alboin la contraignit, dans un festin, à boire dans le crâne de Cunimond; elle se vengea, en le faisant assassiner, se réfugia à Ravenne avec son amant, Helmichild, 573. Mais elle trahit ce dernier, pour épouser l'exarque Longin; elle lui donna un poison mortel qu'Helmichild, averti, la força d'achever.

Rosemonde, fille de Walter Clifford, fut la maîtresse du roi d'Angleterre, Henri II, dont elle eut deux fils, Geoffroy, qui fut archevêque d'York, et Guillaume Longue épée, qui fut comte de Salisbury. Suivant des traditions, plus populaires qu'historiques, Henri II, pour la soustraire à la jalousie de la reine Eléonore, aurait fait construire le château de Woodstock, et l'y aurait renfermée; mais Eléonore aurait pu pénétrer dans cette retraite mystérieuse et l'y aurait fait périr, vers 1175 ou 1177.

Rosen (Reinhold de), d'une famille de Livonie établie en Suède, fut l'un des bons élèves de Gustave-Adolphe dans la guerre de Trente Ans, passa au service de la France, comme lieutenant général, se distingua à Rethel, et mourut en 1667.

Rosen (Conrad, comte de), cousin du précédent, né en Alsace, 1628-1715, page de la reine Christine, forcé de s'exiler à la suite d'un duel, s'engagea en France, comme simple soldat, se distingua par sa valeur, devint colonel d'un régiment de son nom, fut lieutenant général en 1688, reçut de Jacques II, qu'il secondait pour remonter sur le trône, le titre de maréchal d'Irlande, et, après de nouveaux services, fut nommé maréchal de France, en 1703.

Rosenau, en hongrois *Roznyo Banya*, v. du comitat et à 35 kil. N. E. de Gœmœr, sur le Sajo. Evêché. Aux environs, mines nombreuses et eaux minérales; 6,000 hab.

Rosenmüller (Jean-Georges), théologien protestant, né près de Hildburghausen (Saxe), 1736-1815, pasteur et professeur, surtout à Leipzig, a écrit beaucoup de savants ouvrages : *Scholia in Novum Testamentum*, 6 vol. in-8°; *Sermons*, 3 vol. in-8°; *Première instruction religieuse pour les enfants ; Histoire religieuse pour les enfants; Livres choisis pour la confession et la communion; Livre d'instruction chrétienne pour la jeunesse*, qui ont eu de nombreuses éditions.

Rosenmüller (Ernest-Frédéric-Charles), orientaliste, fils du précédent, né à Hessberg, près de Hildburghausen, 1768-1835, professeur à Leipzig, a publié : *Scholia in Vetus Testamentum*, 11 vol. in-8°; *Manuel de la littérature, de la critique et de l'exégèse biblique*, 4 vol. in-8°; *l'Orient ancien et moderne*, 6 vol. in-8°; *Manuel de la connaissance des antiquités bibliques*, 4 vol. in-8°; *Analecta Arabica*, 2 vol. in-4° ; *Grammaire arabe*, etc.

Rosenmüller (Jean-Christian), anatomiste, né à Hessberg, 1771-1820, professeur à Leipzig, a publié plusieurs ouvrages savants, un *Atlas d'anatomie chirurgicale*, et découvert l'appareil qu'on nomme *Organe de Rosenmüller*.

Roses, v. d'Espagne. V. Rosas.

Roses (Guerre des **Deux-**), guerre civile qui désola l'Angleterre au XVe siècle. Le gouvernement de Henri VI, devenu impopulaire, par suite des revers de la guerre de Cent Ans, excita une violente opposition, dont le chef, après la mort du duc de Glocester, fut Richard, duc d'York. Il descendait d'Edmond de Langley, duc d'York, 4e fils d'Edouard III, mais aussi de Lionel de Clarence, 2e fils de ce prince ; Henri VI de Lancastre descendait de Henri de Lancastre, 3e fils d'Edouard. Le duc d'York fit valoir ses droits à la couronne, usurpée jadis par Henri IV ; il avait dans ses armes une *rose blanche ;* les Lancastre avaient une *rose rouge ;* de là le nom de la *guerre des Deux-Roses*, qui divisa l'Angleterre pendant trente ans, depuis la bataille de Saint-Albans, 1455, jusqu'à celle de Bosworth, 1485 (V. Henri VI, Edouard IV, Edouard V, Richard III, Marguerite d'Anjou, Warwick). Elle se termina par le triomphe de Henri de Richmond ou Henri VII Tudor; l'Angleterre était lasse de l'anarchie; l'aristocratie avait été décimée sur les champs de bataille et sur les échafauds; Henri VII profita de la situation pour consolider la puissance presque absolue de la royauté.

Rosette, en arabe *Rachid*, v. de la Basse-Egypte, sur la rive gauche de la branche O. du Nil, à 10 kil. de son embouchure, à 50 kil. N. E. d'Alexandrie. Une barre gêne la navigation ; aussi le commerce a décliné; 15,000 hab. Fondée en 870, près des ruines de Bolbitine et de Metelis, cette ville a été prise par les Français en 1798; mais les Anglais ne purent s'en emparer en 1807. On y a trouvé en 1799 une pierre de granit, qui a été transportée à Londres; elle porte une triple inscription en trois langues (hiéroglyphique, démotique ou égyptien populaire, grec), datant de 193 av. J. C. et célébrant Ptolémée V, *Epiphane*. C'est en comparant ces inscriptions de la *pierre de Rosette* que Champollion a trouvé la clef des hiéroglyphes. On les a souvent reproduites, notamment dans les *Fragmenta historicorum Græcorum*, de la collection Didot, avec la traduction et le commentaire de Letronne.

Rosheim, anc. ch.-l. de cant. de l'arr. et à 30 kil. N. de Schlestadt (B.-Alsace), sur la Mogel. Autrefois ville impériale de l'Alsace, elle a été incendiée en 1835. Eaux

salines froides. Bonneterie, tissage de coton; 3,940 hab.

Rosière, nom donné à une jeune fille, désignée pour sa sagesse, qui, dans une fête annuelle, instituée à Salency, par saint Médard, évêque de Noyon, 535, recevait une couronne de roses blanches et une dot. Des fêtes semblables furent établies par plusieurs seigneurs, ou par plusieurs communes. La rosière de Nanterre est restée célèbre.

Rosières (François **de**), né à Bar-le-Duc, 1534-1607, s'attacha au cardinal de Guise, et est connu par son ouvrage : *Stemmata Lotharingiæ ac Barri ducum*, 1580, in-fol., en faveur des princes lorrains, qui fut supprimé par arrêt du parlement.

Rosières, ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. N. E. de Montdidier (Somme). Filatures; 2,492 hab.

Rosières-aux-Salines, bourg de l'arr. et à 20 kil. S. E. de Nancy (Meurthe-et-Moselle). Haras fondé en 1703; 2,210 hab.

Rosiers (Les), bourg de l'arr. et à 20 kil. N. O. de Saumur (Maine-et-Loire), sur la rive droite de la Loire; 2,442 hab.

Rosily-Mesros (François-Etienne, comte de), amiral, né à Brest, 1740-1832, était lieutenant de vaisseau en 1778. Nommé contre-amiral en 1793, vice-amiral en 1796, il travailla beaucoup à l'organisation du corps des ingénieurs-hydrographes.

Rosini (Carlo-Maria), archéologue, né à Naples, 1748-1836, fut évêque de Pouzzoles, conseiller d'Etat sous Murat, ministre de l'instruction publique sous Ferdinand Ier. Il s'est principalement occupé des fouilles d'Herculanum, a écrit: *Dissertatio ad Herculanensium voluminum explanationem*, in-fol., et publié: *Herculanensium voluminum quæ supersunt*, 3 vol. in-fol.

Röskild ou **Rothschild** (en allemand), v. de Seeland (Danemark), à 36 kil. N. O. de Copenhague. Jadis résidence des rois et évêché. Château royal. Traité de 1658, par lequel les Danois cédèrent à la Suède la Scanie, le Halland et la Blékingie; 4,000 hab.

Roslin, bourg à 12 kil. S. O. d'Edimbourg (Ecosse). Chapelle gothique du xve s. Les Ecossais y battirent les Anglais en 1302.

Roslin (Alexandre), peintre estimable, né à Malmoe, en Suède, 1718-1793, vint s'établir à Paris vers 1747 ou 1748, fut de l'Académie de peinture vers 1754, fut nommé chevalier de l'ordre de Wasa, 1774, et a composé surtout beaucoup de portraits; plusieurs sont à Versailles. Le Louvre a de lui un tableau médiocre.

Rosmini (Carlo **de**), biographe, né à Roveredo, 1758-1827, vécut à Milan. On lui doit surtout: *Vie d'Ovide, — de Sénèque, — de Victorin de Feltre, — de Guarini, — de Trivulce;* et une *Histoire de Milan*, jusqu'en 1535, 4 vol. in-4°.

Rosmini-Serbati (Antonio), philosophe, né à Roveredo, 1797-1855, fut prêtre, et s'efforça toute sa vie de ramener les savants à la religion et les chrétiens à la science. Il eut pour adversaires illustres Gioberti et La Mennais. Il fonda, en 1828, à Domo d'Ossola, l'*Institut de la Charité*, qui fut approuvé par Grégoire XVI, et l'ordre des *Sœurs de la Providence*, qu'il dirigea également. Il refusa la dignité de cardinal, en 1848, mais servit le pape Pie IX comme ministre de l'instruction publique, avec le comte Rossi; il suivit le pape à Gaëte en 1849. Il a écrit plus de 30 volumes de philosophie spiritualiste, d'un style ferme et correct : *Principes de la science morale, Histoire comparée des systèmes, Philosophie de la politique, — du droit, Anthropologie, Psychologie, Logique, Morale, Théodicée*, etc., etc.

Rosny, village de l'arr. et à 8 kil. O. de Mantes (Seine-et-Oise), sur la rive gauche de la Seine. Château où naquit Sully, acquis par la duchesse de Berry, qui y fonda un hospice.

Rosny-sous-Bois, bourg de la Seine, entre Montreuil et Bondy, à 9 kil. E. de Paris. Fort construit en 1842.

Rosny. V. Sully.

Rospigliosi. V. Clément IX.

Rosporden, ch.-l. de canton de l'arr. et à 30 kil. S. E. de Quimper (Finistère); 1,213 hab.

Ross, comté d'Écosse, à l'extrémité septentrionale, a 140 kil. sur 80, et comprend une partie des Hébrides (Skye, Lewis, etc.). Les côtes sont très-découpées; le climat est froid; on y élève des bestiaux; le saumon abonde dans les rivières. La population est de 70,000 hab. Le ch.-l. est *Tain*. V. Cromarty.

Ross, v. du comté et à 20 kil. S. E. de Hereford (Angleterre), sur la Wye. Belle église; 4,000 hab.

Ross, port du comté et à 46 kil. S. O. de Cork (Irlande), sur la baie de Ross. Anc. évêché, maintenant réuni à celui de Cork; 5,000 hab.

Ross (New-), v. du comté de Wexford (Irlande), sur le Barrow, à 26 kil. O. de Wexford. Bon port; exportation considérable de grains, laines, provisions de toutes sortes; 9,000 hab.

Ross (John), marin anglais, 1777-1856, capitaine de la marine royale, fut chargé de chercher un passage au N. O. de l'Amérique, en 1818. Il reconnut alors une partie des côtes du Groënland, mais fut arrêté par les glaces au N. de la mer d'Hudson; il publia une *Relation* de son voyage vers le pôle Arctique, trad. en français par Defauconpret, 1819. En 1828, il fit à ses frais une seconde expédition, pénétra dans le détroit du Prince-Régent, trouva le golfe et l'archipel de Boothia, le pôle magnétique boréal, passa trois hivers dans ces parages désolés, perdit son navire, et ne fut ramené en Angleterre, par un bâtiment envoyé à sa recherche, qu'en 1833. Il a raconté ce second voyage dans un récit très-intéressant, trad. par Defauconpret, 1835, 2 vol. in-8°. En 1850, il alla, sans succès, à la recherche de sir John Franklin, et fut nommé contre-amiral.

Rossano, *Rossianum*, v. de la Calabre Citérieure (Italie), à 45 kil. N. E. de Cosenza. Archevêché. Patrie de Jean XVII; 12,000 hab.

Rossel (Elisabeth-Paul-Edouard, chevalier de), marin, né à Sens, 1765-1829, entra dans les gardes de la marine, 1780, s'attacha à d'Entrecasteaux, et prit part à l'expédition envoyée à la recherche de la Pérouse. Pris par les Anglais, 1795-1802, il mit en ordre les matériaux qu'il put réunir, et publia le *Voyage d'Entrecasteaux à la recherche de la Peyrouse*, 1809, 2 vol. in-4°, avec atlas. Membre du Bureau des longitudes, 1811, de l'Institut, 1812, contre-amiral, 1822, il fut directeur général du dépôt des cartes de géographie et navigation, 1826. On lui doit des mémoires, des projets d'instruction pour plusieurs expéditions. Il fut le premier président de la Société de géographie.

Rosselli. V. Roselli.

Rosset (François **de**), littérateur, né en Provence vers 1570, vivait encore en 1630, publia des *Sonnets*, se lia, à Paris, avec les beaux-esprits, et écrivit quelques ouvrages qui eurent de la vogue, mais qui ne sont plus connus que des bibliophiles: *le Roman du chevalier de la Gloire*, 1612, ou *Histoire du palais de la Félicité*, 1616; l'*Admirable histoire du chevalier du Soleil*, 1620-1626, 8 vol. in-8°; *Histoires tragiques de notre temps*, 1621; *Roland le furieux*, 1625, etc., etc.

Rosset (Joseph), sculpteur, né à Saint-Claude, 1706-1786, eut de la réputation au xviiie s.

Rosset (Pierre-Fulcrand **de**), poëte, né à Montpellier, 1708-1788, conseiller à la cour des aides de cette ville, a composé un poëme, froid et monotone, mais assez correct, sur l'*Agriculture;* il est en neuf chants, publiés, les 6 premiers en 1774, les 3 autres en 1782.

Rossi, famille célèbre qui fut longtemps à la tête des Guelfes de Parme, et qui joua un rôle important, surtout au xive s.

Rossi (Properzia **de'**), statuaire et musicienne, née à Boulogne, 1490-1530, excella dans la sculpture en miniature, composant des statues, des bas-reliefs, des bustes, des camées, taillant dans des noyaux de pêche des figures d'une grande perfection. Son chef-d'œuvre est un bas-relief représentant *Joseph rejetant les offres de la femme de Putiphar*.

Rossi (Girolamo **de**), en latin *Rubeus* ou *de Rubeis*, historien italien, né à Ravenne, 1539-1607, eut un génie précoce, et fut toute sa vie entouré de respect et d'affection. Clément VIII le nomma son médecin. On lui doit surtout une *Histoire de Ravenne*, in-fol.; il a encore écrit une *Vie de Nicolas IV*, et des traités, *de Distillatione* et *de Melonibus*.

Rossi (Giovanni-Vittorio), en latin *Erythræus*, né à Rome, 1577-1647, érudit, chercha longtemps des protecteurs, et finit par obtenir le patronage du cardinal Chigi (Alexandre VII). Ses ouvrages se recommandent par la pureté du style, mais sont peu remarquables par le fonds, comme *Pinacotheca imaginum illustrium virorum qui auctore superstite diem suum obierunt; Exempla virtutum et vitiorum; Epistolæ ad diversos, ad Tyrrhenum* (Chigi), etc.

Rossi (Giovanni-Antonio), né à Rome, 1616-1695, fut un architecte distingué, à qui l'on doit plusieurs monuments de sa ville natale.

Rossi (Giovanni-Baptista), dit le *Gobbino*, peintre de l'école vénitienne, né à Vérone, vivait vers 1650.

Rossi (Pasquale), dit *il Pasqualino*, peintre de l'é-

cole romaine, né à Vicence, 1641-1718, occupe un rang distingué par son coloris simple et son dessin correct.

Rossi (Jean-Bernard de), orientaliste italien, né à Castel-Nuovo (Piémont), 1742-1831, ecclésiastique, apprit la plupart des langues de l'Europe, mais se voua surtout à l'étude des langues orientales. Il a publié, à Parme, un grand nombre de travaux philologiques et biographiques, principalement sur la langue hébraïque; on cite ses *Variæ lectiones Veteris Testamenti*, 4 vol. in-4°, ouvrage pour lequel il collationna 1,700 manuscrits.

Rossi (Pellegrino-Luigi-Odoardo, comte), homme d'État et publiciste, né à Carrare, 1787-1848, docteur de Bologne, avocat distingué, chargé d'enseigner la procédure civile et le droit pénal, était dès lors attaché à la France et aux principes de 1789. Il servit même Murat dans son entreprise téméraire de 1815, et fut forcé de se réfugier à Genève. Il y fit un cours de jurisprudence appliquée au droit romain, qui lui valut le droit de bourgeoisie et une chaire publique; en même temps, il écrivait des articles remarquables dans les *Annales de législation et d'économie politique*, qu'il avait fondées. Membre influent du conseil représentatif de Genève, il établissait sa réputation en publiant en France son *Traité de droit pénal*, 1828, 3 vol. in-8°. En 1832, député à la Diète fédérale, il proposa la révision de la constitution, et son projet ne fut repoussé que par l'opposition des cantons ligués à Sarnen. Attaqué par de nombreux ennemis, il répondit aux instances de ses amis de France, MM. de Broglie et Guizot surtout, et il accepta la chaire d'économie politique au Collége de France; naturalisé Français, il fut nommé professeur de droit constitutionnel à la Faculté de droit, 1834, triompha de l'opposition qu'il rencontrait à ses débuts, devint membre de l'Académie des sciences morales, 1836, pair de France, 1839, membre du conseil royal de l'instruction publique, 1840, doyen de la Faculté de droit, 1843. Son rôle fut considérable à la Chambre des pairs. En 1845, il fut nommé ministre plénipotentiaire à Rome, pour demander que les jésuites fussent rappelés de France; il contribua beaucoup à l'élection de Pie IX, et devint son conseiller. En 1848, il salua avec enthousiasme les efforts de l'Italie pour conquérir son indépendance, et, après la dissolution du ministère Mamiani, fut chargé, par le pape, de former un nouveau cabinet, 14 septembre. Avec une intelligente énergie, il essaya d'établir une confédération italienne, en même temps qu'il réorganisait l'administration civile tout entière. Le 15 novembre, il allait exposer à la Chambre l'ensemble de ses projets, lorsqu'il fut assassiné par un républicain fanatique, en montant l'escalier du palais. Quelques jours après, le pape fuyait à Gaëte. Outre son traité de droit pénal, Rossi a publié : *Cours d'économie politique*, 1839-43, 2 vol. in-8°; *Traité du droit constitutionnel français*, 2 vol. in-8°; *Préface à l'Essai sur le principe de population*, de Malthus, et beaucoup d'articles dans les revues.

Rossi. V. Sontag.

Rossiény, v. du gouv. et à 200 kil. N. O. de Wilna (Russie). Anc. capitale de la Samogitie; évêché catholique; collége de Piaristes; 6,000 hab.

Rossignol (Jean-Antoine), né à Paris, 1759-1802, ouvrier orfévre, se distingua par son courage et surtout par sa turbulence, à la prise de la Bastille, au 20 juin, au 10 août. Lieutenant-colonel de gendarmerie, en 1793, il entra en lutte avec Biron, son général, qui le fit arrêter. Délivré, il fut nommé général de l'armée des côtes de La Rochelle, donna des preuves d'incapacité, fut destitué à plusieurs reprises, décrété d'accusation en 1795, plus tard compromis dans la conspiration de Babeuf, et acquitté. Sous le Consulat, après l'explosion de la machine infernale, il fut compris, bien qu'innocent, sur la liste de déportation, conduit aux îles Seychelles, puis à Anjouan, où il mourut.

Rossini (Giacomo), célèbre compositeur, né à Pesaro (Italie), le 29 février 1792, mort à Paris en 1869. De parents pauvres, forcé de travailler pour vivre et pour les soutenir, il se forma sans maître, en mettant en partition les quatuors et les symphonies de Haydn et de Mozart. Une cantate, exécutée à Bologne, en 1808, *il Pianto d'Armonia*, lui valut quelques protecteurs, et son premier opéra, la *Cambiale di matrimonio*, joué à Venise, eut du succès, 1810. Dès lors, produisant avec une fécondité surprenante, pour 50 francs par opéra, il composa une foule d'œuvres pour les différents théâtres de l'Italie, *l'Equivoquo stravagante*, *Demetrio e Polibio*, *l'Inganno felice*, *l'Occasione fa il ladro*, *Ciro in Babilonia*, *la Pietra del Paragone*, etc. En 1813, *Tancredi*, qu'on lui paya 400 francs, et *l'Italiana in Algeri*, annoncèrent un grand compositeur. Les opéras se succédèrent avec la même rapidité, et la réputation du maestro grandissait; à Naples, il fit représenter, en 1815, *Elisabetta;* à Rome, en 1816, *il Barbier di Siviglia;* puis vinrent *Otello*, 1816, *la Cenerentola*, 1817; à Milan, *la Gazza ladra*, 1817; à Naples, *Armide*, 1817; *Mosè in Egitto*, 1818; à Rome, *Adelaide di Borgogna*, 1818; à Naples, *Ricciardo e Zoraide*, *la Donna del Lago*, 1819, *Maometto II*, 1820, etc. Rossini était devenu riche; il épousa Mme Colbrand, qui augmenta encore sa fortune, 1821. Sa fécondité parut se ralentir; il ne composa plus qu'un opéra par an; rappelons *Matilde di Sabran*, 1821, *Zelmira*, 1822, et surtout *Semiramide*, 1823. Rossini se rendit alors en Angleterre, où il fut fêté et enrichi; puis il prit à Paris la direction de la musique du Théâtre-Italien; il arrangea *Maometto* sous le titre de *Siége de Corinthe*, 1826, puis *Moïse*, 1827, donna *le Comte Ory*, 1828, et, enfin, fit représenter à l'Opéra son chef-d'œuvre, *Guillaume Tell*, 1829. Charles X l'avait nommé intendant général de la musique du roi et inspecteur général du chant en France; Rossini perdit ces places lucratives en 1830, et ne composa plus pour le théâtre. Il habita Bologne, de 1836 à 1848, puis Florence jusqu'en 1855, et revint alors à Paris, où on lui donna un vaste terrain au bois de Boulogne, 1860; c'est là qu'il fit construire la villa où il passa ses dernières années. En 1842, son *Stabat Mater* avait montré que son génie musical ne vieillissait pas; la *Messe*, qu'il avait depuis longtemps composée, n'a été entendue qu'après sa mort, au commencement de 1869. On lui doit encore des cantates, des ariettes, des morceaux de chant, etc.

Rosso (Giovanni-Battista **Rosso del**), ou *Maître Roux*, architecte et peintre de l'école florentine, né à Florence, 1496-1541, étudia les cartons de Michel-Ange et du Parmesan. Il eut une vie très-agitée; après avoir composé quelques beaux ouvrages à Florence, il se rendit à Rome, fut dépouillé de tout ce qu'il avait pendant le sac de la ville, 1527, se réfugia à Pérouse, revint à Rome, erra de ville en ville, et se décida enfin à quitter l'Italie, vers 1530. En France, il fut bien accueilli par François Ier, qui lui donna une pension, des logements à Paris et à Fontainebleau, puis le nomma surintendant des bâtiments, peintures, etc., de ce dernier château. Il fit construire la galerie dite de François Ier, et l'orna de ses peintures; plusieurs autres salles lui doivent leurs décorations. Il fut généreusement récompensé et vécut en grand seigneur; mais ayant accusé faussement de vol un de ses amis, le peintre Pellegrino, il s'empoisonna de honte. Ses tableaux ne sont pas nombreux; le Louvre a de lui le *Défi des Piérides* et un *Christ au tombeau*.

Rostock, v. murée du Mecklembourg-Schwerin, sur la Warnow, à 12 kil. de son embouchure, à 65 kil. N. E. de Schwerin. *Warnemunde* (2,000 hab.) lui sert de port. Tombeau de Grotius dans l'église de Saint-Martin; statue de Blücher, qui y est né. Industrie active; marine assez importante. Université, créée en 1419, et restaurée en 1789. Fondée par les Slaves, elle fut un comptoir hanséantique florissant; elle est encore la ville la plus considérable du Mecklembourg; 31,000 hab.

Rostopchine (Théodore ou Fédor, comte), général russe, né dans la prov. d'Orel, 1765-1826, d'une famille descendant, dit-on, de Gengis-Khan, fut page, gentilhomme de la chambre, s'attira la bienveillance de Paul Ier, qui le nomma général aide de camp, ministre des affaires étrangères, directeur général des postes, etc. Il fut relégué à Moscou par un caprice du prince; Alexandre Ier le nomma grand-chambellan et lui confia la garde de Moscou, 1812. Il déploya beaucoup d'énergie, fit évacuer la ville à l'approche des Français et y fit mettre le feu. Rostopchine a nié le fait dans une brochure : *la Vérité sur l'incendie de Moscou*, Paris, 1823. Il rentra dans Moscou après le départ de Napoléon et s'efforça de réparer les désastres. Il fut disgracié en 1814, et vécut plusieurs années à Paris. Ami des lettres, qu'il cultivait, il a écrit : *Réflexions à haute voix sur le Perron rouge*, 1807; une comédie, *les Faux Bruits*, 1808; *Proclamations et lettres de 1812*; on a publié à Paris, en 1839, les *Mémoires du comte Rostopchine, écrits en dix minutes;* un recueil incomplet de ses *Œuvres* a paru, en 1853, in-12.

Rostov, v. du gouv. et à 65 kil. S. O. d'Iaroslav (Russie), sur la rive N. O. du lac Néro. Archevêché; cathédrale remarquable. Industrie et commerce actifs. Elle fut jadis la capitale d'un petit État qui perdit son indépendance en 1328; 39,000 hab.

Rostov ou **Saint-Dimitria**, v. du gouv. de Iékatérinoslav (Russie), sur le Don. Chantiers de construc-

tion; 10,000 hab., la plupart Cosaques. Cabotage assez considérable.

Rostrales (Colonnes). Il y en avait 5 à Rome : celle de *Duilius*, érigée en 261 av. J. C., et celles de *César*, érigées par Auguste en souvenir de la victoire d'Actium. Elles étaient ornées d'éperons de navires ou *rostres*, parce qu'elles célébraient des victoires navales. Celle de Duilius était ornée d'une inscription célèbre.

Rostrales (Couronnes). V. Couronnes.

Rostrenen, ch.-l. de canton de l'arr. et à 50 kil. S. O. de Guingamp (Côtes-du-Nord); 1,646 hab. Commerce de bestiaux.

Rostres, *Rostra*, tribune aux harangues, au milieu du Forum romain, du haut de laquelle on parlait au peuple. C'était une sorte de plate-forme en pierre, haute de 2 mètres. Le nom de *Rostres* lui fut donné, 337 av. J. C., lorsque le consul Mœnius l'orna de *rostres* ou éperons de navires, qu'il avait pris aux Antiates dans une victoire navale.

Roszwein, v. du roy. de Saxe, sur la Mulde de Freiberg. Industrie importante de draps; 6,000 hab.

Rota, port de la prov. de Séville (Espagne), à 8 kil. N. de Cadix, sur la baie de Cadix. Grand commerce de vins renommés; 8,000 hab.

Rota (Bernardino), poëte italien, né à Naples, 1509-1575, brave soldat, chevalier de Saint-Jacques, cultiva la poésie, composa des élégies, des épigrammes, des silves en latin; mais il est surtout connu par les *sonnets* que sa femme lui a inspirés, dans lesquels il se rapproche de Pétrarque, et dans ses églogues maritimes ou *Piscatorie*. La meilleure édition de ses *Œuvres* est celle de Naples, 1726, 2 vol. in-8°.

Rotari (Pietro), peintre italien, né à Vérone, 1707-1764, a composé des tableaux d'un ton grisâtre, mais qui se recommandent par l'harmonie.

Rote (de *rota*, roue), tribunal établi à Rome par le pape Jean XXII, pour juger des matières bénéficiales. Il est composé de douze docteurs ecclésiastiques, nommés *auditeurs de rote*. Ce nom vient de ce que les juges étaient assis en cercle, ou de ce que le pavé de la chambre de justice représentait une mosaïque en forme de cercle.

Rotgans (Luc), poëte hollandais, né à Amsterdam, 1645-1710, eut une vie calme et studieuse. Il y a de la verve et de l'imagination dans ses œuvres, parmi lesquelles on cite : *Vie de Guillaume III*, poëme en huit chants; deux tragédies, *Enée et Turnus, Sylla;* un poëme burlesque, *la Kermesse*, etc.

Rothbaargebirge, chaîne de montagnes dans la prov. de Westphalie (Prusse), entre les bassins du Rhin et du Weser; c'est la continuation du Westerwald. La Ruhr et la Lahn y prennent leurs sources.

Rotharis, roi des Lombards, monta sur le trône en épousant Gondeberge, veuve d'Ariowald, 636. Il enleva la Ligurie aux Grecs, et publia le code lombard en 644. Quoique arien, il protégea les catholiques, et mourut en 652, laissant le trône à son fils Rodoald.

Rothelin (Charles **d'Orléans**, abbé de), littérateur, né à Paris, 1691-1744, descendait de Dunois. Docteur en théologie, prêtre, il accompagna à Rome, comme conclaviste, le cardinal de Polignac, 1724, recueillit dès lors beaucoup de médailles, et se forma à Paris un cabinet magnifique, qui plus tard passa dans le musée de l'Escurial. Il fut de l'Académie française en 1728, et membre honoraire de l'Académie des Inscriptions, 1732. Le cardinal de Polignac le chargea de publier *l'Anti-Lucrèce;* en mourant, l'abbé de Rothelin confia le poëme à Lebeau, pour en surveiller l'impression. On a de lui : *Observations et détails sur la collection des grands et petits voyages*, 1742, in-8°.

Rothenburg, v. forte du cercle de Franconie-Moyenne (Bavière), sur la Tauber. Eaux minérales. Jadis ville impériale; belle église gothique; 6,500 hab.

Rothenburg, v. du cercle de la Forêt-Noire (Wurtemberg), à 12 kil. S. O. de Tubingue, sur le Necker. Evêché catholique; beau palais épiscopal; 6,000 hab.

Rotherham, bourg du West-Riding, dans le comté d'York (Angleterre), à 10 kil. N. E. de Sheffield. Industrie active; 11,000 hab.

Rotherhite, bourg du comté de Surrey (Angleterre), sur la Tamise, près de Londres. Chantiers de construction; 15,000 hab.

Rother-Thurm (*Tour-Rouge*), défilé des Karpathes, dans la Transylvanie, près de la Valachie, traversé par l'Aluta. Les Turcs y furent battus en 1442 et 1493 par les Hongrois; théâtre de combats en 1849.

Rothière (La), village de l'arrond. et à 18 kil. N. O. de Bar-sur-Aube (Aube). Combat acharné du 1er février 1814.

Rothsay, ch.-l. du comté de Bute (Ecosse), sur la côte E. de l'île de Bute. Pêche active. Ancienne résidence des rois d'Ecosse, elle a donné son nom aux héritiers présomptifs de la couronne depuis la fin du xive siècle. Patrie de lord Bute; 6,000 hab.

Rothschen-Salm, v. de la Finlande (Russie), dans une île à l'embouchure de la Kymène dans le golfe de Finlande. Beau port militaire; grandes casernes; victoire navale des Suédois sur les Russes en 1790.

Rothschild (Mayer-Anselme), fondateur d'une célèbre maison de banque, né à Francfort-sur-le-Mein, 1743-1812, d'une famille israélite et sans fortune, reçut une bonne éducation, apprit les affaires dans une maison de Hanovre, s'établit banquier à Francfort, et, par son activité, sa probité, son exactitude, mérita la confiance générale. L'électeur de Hesse le nomma agent de sa cour en 1804; le banquier sauva la fortune du prince en 1806, au péril de sa vie. Lorsqu'il mourut, sa maison de banque avait déjà pris le plus grand essor. Il laissait dix enfants, dont cinq fils, auxquels il recommanda de ne jamais séparer leurs intérêts. Ce conseil fut suivi, et les cinq frères Rothschild, en se partageant les grandes capitales de l'Europe, mais en restant toujours unis, ont acquis une fortune prodigieuse. — *Anselme*, l'aîné, 1773-1855, resta à Francfort et établit des succursales à Paris, à Vienne, à Londres, à Naples; — *Salomon*, 1774-1855, administra la maison de Vienne; —*Nathan*, 1777-1836, dirigea la maison de Londres, développa surtout ses affaires pendant la guerre d'Espagne et dans la crise de 1813-1815; — *Charles*, 1788-1855, s'établit à Naples; — *James*, 1792-1869, vint se fixer à Paris, vers 1812, négocia divers emprunts pour les souverains, et patronna plusieurs grandes entreprises, comme le chemin de fer du Nord. Attaqué par de misérables pamphlets en 1847, il vit en 1848 son château de Suresnes incendié et pillé; il a fondé ou richement doté de nombreux établissements israélites, synagogue, hôpital, etc. Anoblis par l'empereur d'Autriche en 1815, MM. de Rothschild sont consuls généraux d'Autriche dans les villes qu'ils habitent. Ils sont restés fidèles à leur devise : *Concordia, industria, integritas.*

Rothschild, v. du Danemark. V. Roskild.

Rothweil, *Aræ Flaviæ*, v. murée du cercle de la Forêt-Noire (Wurtemberg), sur le Neckar, à 50 kil. S. O. de Tubingue. Soieries, cotons; commerce de bétail. Jadis ville libre impériale; Guébriant fut tué au siége de cette place en 1643; 6,000 hab.

Rotomagus, anc. métropole de la Lyonnaise IIe; auj. *Rouen.*

Rotondo (Mont), la plus haute montagne de la Corse, à 12 kil. S. O. de Corte; 2,672 mètres.

Rotouma, île de l'Océanie, dans la Polynésie, au N. O. de l'archipel Viti. Elle a 30 kil. de tour, est montagneuse et entourée de rochers de corail. Elle est fertile, habitée par des insulaires bien faits, intelligents et pacifiques; 7,000 hab. Elle a été découverte par Quiros, en 1601.

Rotrou (Jean **de**), poëte dramatique, né à Dreux, 1609-1650, d'une ancienne famille du pays, fut lieutenant civil au bailliage de Dreux, et, tout en s'acquittant honorablement de ses fonctions, cultiva de bonne heure la poésie avec amour. Il n'avait pas encore dix-neuf ans, lorsqu'il fit représenter une tragi-comédie, *l'Hypocondriaque ou le Mort amoureux;* il imita Sophocle et Euripide, Plaute, dans ses comédies, mais il se laissa trop facilement entraîner par l'influence du goût espagnol. Il fut, avec P. Corneille, l'un des auteurs qui travaillaient aux pièces de Richelieu, et les deux poëtes furent bientôt intimement unis; Corneille l'appelait *son père;* Rotrou appelait plus justement Corneille *son maître*. Doué d'une grande facilité, il a composé 35 tragédies, tragi-comédies ou comédies, toutes en cinq actes et en vers, et on lui attribue même d'autres œuvres. Il a montré du talent, et a contribué à enrichir et à épurer la langue du xviie siècle; mais *le Cid* avait paru en 1636, lorsque Rotrou donna son chef-d'œuvre, *Venceslas*, en 1647. On cite encore parmi ses tragédies : *Antigone, Iphigénie en Aulide, Cosroès, Saint-Genest, Bélisaire;* et parmi ses comédies : *les Ménechmes, les Sosies, les Captifs*, etc. Sa langue est sans doute encore trop informe, lourde et peu harmonieuse; il composait trop vite; mais il y a de l'énergie dans le style, de la force dans les caractères, de l'intérêt dans les situations. Il tient une place honorable dans notre théâtre naissant. Sa mort fut héroïque; apprenant à Paris qu'une épidémie meurtrière ravageait

Dreux, il courut, malgré toutes les représentations, pour secourir et encourager ses concitoyens; il fut lui-même victime du fléau; Millevoye, en 1811, a célébré son noble dévouement. Viollet-le-Duc a publié, 1820-22, les *Œuvres* de Rotrou, 5 vol. in-8°; Dreux lui a élevé un monument.

Rotteck (Charles-Venceslas de), historien allemand, né à Fribourg en Brisgau, 1775-1840, fut professeur et défendit avec ardeur les libertés publiques dans la première Chambre du grand-duché de Bade et dans son journal, *le Libéral*, qui fut supprimé en 1831. On a de lui : *Histoire universelle*, 9 vol. in-8°, qui a eu de nombreuses éditions; *Musée historique pour tous les Etats*, 1828, 3 vol. ; *Manuel du droit naturel et des sciences politiques*, 2 vol.; *Manuel d'économie politique*, etc.

Rottenhamer (Jean), peintre allemand, né à Munich, 1564-1623, après avoir composé de petits sujets sur cuivre, arriva à la réputation par son tableau, *la Gloire des saints*. Il étudia à Venise les œuvres du Tintoret, revint en Allemagne, et peignit à Augsbourg *le Banquet des Dieux* et *la Danse des Nymphes*. Le Louvre a de lui plusieurs tableaux.

Rotterdam, v. de la Hollande méridionale (Pays-Bas), au confluent de la Meuse et de la Rotter, par 51° 55′ 19″ lat. N., et 2° 8′ 59″ long. E., à 22 kil. S. de La Haye, a un beau pont sur la Meuse et de vastes bassins, avec des canaux qui permettent aux navires d'entrer jusque dans la ville. Elle est importante par ses monuments (église Saint-Laurent, hôtel de ville, bourse, arsenaux, musées, bibliothèque, hospice de vieillards, statue d'Erasme, qui y est né, etc.), par son industrie active et par son commerce. Chantiers de construction; 130.000 hab. Florissante dès le XIIIe siècle, prise par les Flamands, 1297, par les Français, 1794, elle a beaucoup souffert des inondations de la Meuse, en 1775 et 1825.

Roturier, nom donné jadis à quiconque n'était pas noble. On fait dériver ce mot de *ruptuarius* (*qui rumpit terram*), *celui qui brise la terre*. Les roturiers comprenaient les bourgeois comme les serfs; ils payaient la taille, supportaient les charges publiques, corvées, services, redevances. On appelait *roture* un héritage tenu en censive et soumis au cens annuel, aux lods et ventes, etc.

Rouage ou **Rodage,** *Rotaticum*, *Rodaticum*, taxe féodale, levée sur les voitures par les seigneurs, pour l'entretien des routes. C'était spécialement un impôt sur le transport des vins.

Rouarie (Armand **Taffin,** marquis de la), gentilhomme breton, né au château de la Rouarie, près de Rennes, 1756-1793, eut une existence très-agitée; garde du corps, il voulut s'empoisonner, à la suite d'un duel qui l'avait fait congédier. Il s'enferma à la Trappe, servit en Amérique, avec Rochambeau, sous le nom de *colonel Armand*, fit partie d'une députation bretonne, 1788, et fut mis à la Bastille. Ennemi de la Révolution, il forma le plan d'une vaste confédération royaliste, qui fut approuvé par les frères du roi. Ses projets furent trahis; il dut se cacher, mais redoubla d'activité pour préparer une révolte générale. Il mourut de fatigue au château de la Guyomarais; ses papiers furent saisis; le parti des *chouans* s'organisa bientôt avec les éléments qu'il avait disposés.

Rouault. V. Gamaches.

Roubaix, ch.-l. de canton de l'arr. et à 11 kil. N. E. de Lille (Nord), sur le canal de *Roubaix*, est devenue une ville très-importante par ses nombreuses fabriques d'étoffes de laine (dites *de Roubaix*), de draps, tapis, châles, étoffes pour gilets, par ses filatures de coton et de laine, ses fonderies de cuivre, ses teintureries, tanneries et corroieries, ses fabriques de peignes, cardes, etc. Chambre consultative des arts et manufactures; 75,987 hab.

Roubaud (Pierre-Joseph-André), littérateur, né à Avignon, 1730-1791, ecclésiastique, vint à Paris, collabora au *Journal du Commerce* et au *Journal d'Agriculture*, se distingua comme économiste, et fut exilé en Normandie, 1775, pour avoir signalé les abus. Il fut rappelé par Necker. Il s'occupa dès lors de grammaire, et obtint une pension de 3,000 livres. On lui doit : *Récréations économiques*, réfutation de Galiani, 1775 ; *Histoire générale de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique*, 5 vol. in-4° ou 15 vol. in-12; *Nouveaux Synonymes français*, 4 vol. in-8°; etc.

Roubillac (Louis-François), sculpteur, né à Lyon, 1695-1762, élève de N. Coustou, fut protégé en Angleterre par la famille Walpole et eut une grande influence sur les artistes anglais. On lui doit les *Statues de Hændel*, de *Shakspeare*, de *Newton*, de *George Ier*, les *Monuments du duc d'Argyle, du duc de Montagu, de Hændel*, etc.

Roubion, affl. du Rhône, par la rive gauche, passe à Montélimar et a 65 kil. de cours.

Rouble, monnaie d'argent de Russie, qui vaut 4 fr. environ. Il y a des roubles d'or, dont la valeur varie.

Roucher (Jean-Antoine), poëte, né à Montpellier, 1745-1794, se destina d'abord à l'Eglise, puis vint à Paris, où il se voua aux lettres. Un poëme sur le mariage du dauphin avec Marie-Antoinette, *la France et l'Autriche au temple de l'Hymen*, lui valut la faveur de Turgot, qui le nomma receveur des gabelles à Montfort-l'Amaury. Il est surtout connu par son poëme des *Mois*, 1779, et par sa mort. Son poëme didactique, en 12 chants, n'est qu'une compilation de descriptions, qui renferme quelques beaux morceaux. Il combattit courageusement les excès de la Révolution, fut arrêté en 1793, et mourut avec André Chénier. Il avait traduit le livre d'Adam Smith sur *la Richesse des Nations*, 4 vol. in-8°; sa *Correspondance pendant sa captivité* a été publiée par son gendre, 1797.

Roudah, v. de la Basse-Egypte, dans une île du Nil, en face du Kaire, à l'extrémité de laquelle était le *nilomètre*, pour mesurer la hauteur des eaux du fleuve.

Roudbar, forteresse du Ghilan (Perse), à 60 kil. S. O. de Recht, sur le Kizil-Ouzen, ancienne résidence de l'un des chefs des Assassins.

Roue (Supplice de la). Il était infligé aux grands coupables et fut importé d'Allemagne en France au XVIe siècle. Le condamné était attaché, les jambes écartées et les bras étendus, sur deux morceaux de bois disposés en croix; on lui brisait, à coups de barre de fer, les bras, les jambes et la poitrine; puis, on le plaçait sur une petite roue, soutenue en l'air par un poteau, et on le laissait expirer. La Révolution abolit ce genre de supplice.

Rouelle (Guillaume-François), chimiste, né au village de Mathieu, près de Caen, 1703-1770, vint fonder une pharmacie à Paris, et entra à l'Académie des sciences, en 1744. Il fit plusieurs cours de chimie, et fut nommé inspecteur de la pharmacie de l'Hôtel-Dieu. Il a exercé une grande influence sur les progrès de la chimie surtout par ses cours qui étaient très-suivis; il fut le maître de Lavoisier; il est surtout connu par ses travaux sur les différentes espèces de sel. — Son frère, *Hilaire-Marin*, 1718-1779, lui succéda comme préparateur au Jardin du Roi et a publié : *Tableaux de l'analyse chimique des procédés du cours de chimie; Observations sur l'air fixe dans certaines eaux minérales; Recherches chimiques sur l'étain*, etc.

Rouen, *Rotomagus*, *Rudomum*, ch.-l. de la Seine-Inférieure, sur la rive droite de la Seine, à 137 kil. N. O. de Paris (par le chemin de fer), par 49°26′29″ lat. N., et 1° 14′32″ long. O. Archevêché, qui date de 260, dont le titulaire a le titre de *Primat de Normandie*; église consistoriale calviniste, synagogue. Cour d'appel, ch.-l. de la 3me région militaire. Faculté de théologie; écoles préparatoires de médecine, de pharmacie, des sciences et des lettres; école d'hydrographie ; Académie de peinture et de dessin; cours publics très-nombreux. Riche bibliothèque, beaux musées de tableaux, d'antiquités, d'histoire naturelle, etc., etc. Rouen est une ville mal bâtie, mais dans une belle situation, entre plusieurs collines qui la dominent (Sainte-Catherine, mont Riboudet, etc.), très-humide, à cause de la Seine et des trois petites rivières qui la traversent, l'Aubec, le Robec et la Renelle. Elle a de superbes boulevards plantés d'arbres et de vastes faubourgs ; celui de Saint-Sever, sur la rive gauche de la Seine, est comme une sorte de ville. Les monuments sont nombreux et remarquables : la cathédrale gothique, bâtie du XIIIe au XVIe siècle, avec ses deux tours, dont l'une contenait la cloche dite de *Georges d'Amboise*, du poids de 18,000 kil., fondue en 1501 et brisée en 1786, avec la flèche, incendiée par la foudre en 1822, et remplacée par une flèche en fer, avec les tombeaux de Brézé et des cardinaux d'Amboise; l'abbaye de Saint-Ouen, commencée en 1318, admirable église gothique, dont le portail n'a été achevé qu'en 1852 ; les églises Saint-Maclou, Saint-Patrice, Saint-Vincent, Saint-Gervais, etc.; l'hôtel de ville, le palais de justice, d'un gothique charmant, la chapelle de Saint-Romain, la tour du Beffroi, de 1389, l'hôtel du Bourgtheroulde, avec ses sculptures délicates, sur la place où fut brûlée Jeanne d'Arc; beaucoup de vieilles églises, chapelles, maisons en bois ou en pierre,

fontaines, etc.; des ponts sur la Seine, les statues de Corneille, Boïeldieu, Géricault, etc. Rouen est une ville de grande industrie: tissus de coton, dits *Rouenneries*, indiennes, mouchoirs, calicots; teintureries, fonderies de fer, de cuivre, de plomb; quincaillerie, machines à vapeur; raffineries de sucre, confiseries (sucre de pommes); chantiers de construction, etc. Le port, où la marée se fait sentir, fait un commerce très-étendu, de grand et de petit cabotage principalement; il y a 3 foires considérables, surtout celle de la *Saint-Romain*, le 23 octobre. La population est de 102,470 hab. — Rouen, d'abord capitale des Veliocasses, puis métropole de la Lyonnaise IIe, sous les Romains, fut toujours importante. Sous les Mérovingiens, Mérovée, fils de Chilpéric, y épousa Brunehaut, 576, et l'évêque Prétextat, qui avait béni ce mariage, y fut assassiné par l'ordre de Frédégonde; sous les Carlovingiens, la ville, plusieurs fois pillée par les pirates normands, devint la capitale de Rollon, le premier duc de Normandie. Elle eut une commune en 1144, et ses habitants furent privilégiés pour le commerce avec l'Angleterre; aussi virent-ils avec peine Philippe Auguste s'emparer de la ville, en 1204, et briser les liens qui les unissaient aux Anglais. Malgré l'héroïsme d'Alain Blanchard, 1419, Rouen tomba au pouvoir de Henri V; les Anglais y firent juger et brûler Jeanne d'Arc, 1431; ils perdirent la ville, en 1449, avec le reste de la Normandie. L'ancien *Echiquier* de Normandie fut remplacé par le parlement de Rouen, en 1499. Rouen souffrit beaucoup pendant les guerres civiles du XVIe siècle; les catholiques la reprirent, en 1562, après avoir perdu au siége le roi de Navarre, Antoine de Bourbon; Henri III y signa le *Traité de réunion*, 1588; Henri IV ne put s'en emparer, en 1591, sur les Ligueurs, commandés par Villars-Brancas; il y tint une célèbre assemblée de *Notables*, en 1596. La révocation de l'édit de Nantes nuisit beaucoup à Rouen, qui se releva sous Louis XV et sous Napoléon Ier; dans ces dernières années, le développement considérable du Havre, puis récemment la disette du coton, causée par la guerre civile des Etats-Unis, ont amené des crises dans la prospérité industrielle et commerciale de la ville. Elle a vu naître: les deux Corneille, Benserade, Saint-Amand, Pradon, Fontenelle, Daniel, Bochart, les Basnage, Sanadon, Brumoy, Jouvenet, Restout, Géricault, Mmes du Bocage et Leprince de Beaumont, Boïeldieu, Armand Carrel, le général Duvivier, etc.

Rouergue, *Rutenicus pagus*, anc. pays de France, au N. E. du gouvernement de Guyenne et Gascogne, entre les Cévennes au S. E., le Languedoc au S. et à l'O., l'Auvergne et le Quercy au N. O. Il comprenait: le *comté de Rouergue*, au centre (Rodez, Saint-Geniez, Entraigues); la *Haute-Marche*, au S. E. (Millau, Espalion, Saint-Affrique); la *Basse-Marche*, au N. O. (Villefranche, Saint-Antonin, Najac, Sauveterre). Il a formé le départ. de l'Aveyron et une partie de Tarn-et-Garonne. — Habité par les *Ruteni*, plus tard compris dans l'Aquitaine Ire, il appartint aux Wisigoths (Ve s.), aux Francs, depuis Clovis, aux rois d'Austrasie; devint un comté sous Charlemagne, fut réuni aux possessions des comtes de Toulouse, 1066; le comté de Rodez fut vendu, en 1147, à Richard, comte de Carlat et de Lodève, dont la postérité mâle s'éteignit en 1302. Un mariage le porta dans la maison d'Armagnac; il passa successivement dans celles d'Albret et de Bourbon; il fut réuni à la couronne par Henri IV, en 1589.

Roués (Les), nom donné, pendant la minorité de Louis XV, aux compagnons débauchés du Régent, parce qu'ils eussent été dignes du supplice de la *roue*.

Rouffach, *Aquæ Rubeæ*, anc. ch.-l. de cant. de l'arr. et à 15 kil. S. de Colmar (Htc-Alsace), sur la Lauch. Jadis ville impériale, prise par Turenne, en 1675. Tissus de coton, bonneterie. Patrie du maréchal Lefebvre; 3,500 hab.

Roufia, *Alphée*, riv. de Grèce, arrose l'Arcadie et l'Elide, et se jette dans le golfe d'Arcadie. Cours de 130 kil.

Rouge (Mer) ou **golfe Arabique**, jadis *Mare rubrum*, *Sinus arabicus*, en arabe, *Bahr-souph*, mer des algues, golfe allongé formé par l'océan Indien, entre l'Arabie à l'E., la côte d'Afrique à l'O. Elle forme, de l'isthme de Suez au détroit de Bal-el-Mandeb, qui l'unit à la mer des Indes, un canal étroit, long de 2,250 kil., et qui n'a jamais plus de 320 kil. de largeur. Les côtes sont partout bordées de cônes volcaniques, d'îlots, de récifs, de bancs de corail; au milieu est un chenal profond (de 700 à 1,000 mèt.). Les récifs, les moussons rendent la navigation difficile pour les navires à voiles; la chaleur est souvent d'une intensité mortelle. Les marées sont faibles, les vents soufflent du N. O. pendant huit mois, du S. E. pendant quatre. Elle forme, au N., les deux golfes de Suez et d'Akabah, séparés par la presqu'île triangulaire du mont Sinaï. Elle tire son nom de grandes taches rouges qui paraissent à sa surface et qui sont produites par des algues et des zoophytes microscopiques; ordinairement, elle est bleue dans le chenal et verte sur les côtes. Les îles sont peu considérables; on peut citer: *Kamaran* et *Périm*, aux Anglais. Les principaux ports sont: Suez et Cosseïr, sur la côte d'Afrique; Djeddah, Loheïah, Hodeïdah et Moka, sur la côte d'Arabie. La navigation, très-active dans l'antiquité, surtout sous les Ptolémées et les Romains, bien déchue depuis la découverte du cap de Bonne-Espérance, est redevenue importante depuis l'établissement des lignes de bateaux à vapeur pour tout l'Orient, depuis la création du chemin de fer qui unit Alexandrie et Suez. Le percement de l'isthme par un grand canal a déjà ajouté beaucoup à cette importance.

Rouge (Rivière-). V. RED-RIVER.

Rougé, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 10 kil. N. O. de Châteaubriant (Loire-Inférieure); 2,813 hab.

Rougemont, ch. l. de canton de l'arr. et à 15 kil. N. de Baume-les-Dames (Doubs); 1,242 hab.

Rouget de l'Isle (CLAUDE-JOSEPH), né à Lons-le-Saulnier, 1760-1836, officier du génie, était en garnison à Strasbourg, 1792, lorsqu'après un dîner, donné par le maire de la ville, Dietrich, il composa, en une nuit, pour l'armée du Rhin, les paroles et la musique d'un hymne, qu'il appela *Chant de l'armée du Rhin*. Ce chant, bientôt connu à Marseille, fut entonné par les volontaires marseillais, qui se distinguèrent au 10 août; de là le nom de *Marseillaise*, qu'on lui donna. Arrêté en 1793, Rouget de l'Isle fut rendu à la liberté, après le 9 thermidor. Il fut blessé à Quiberon, 1795, et fut oublié. Après 1830, il fut décoré, et reçut du roi une pension de 1,500 francs. On connaît de lui: *Cinquante chants français, paroles de divers auteurs, mis en musique par Rouget de l'Isle*, 1825; des *Romances*; *l'Ecole des mères*, jouée à Feydeau, 1798; *Macbeth*, tragédie lyrique, jouée à l'Opéra, 1827; *Historique et souvenirs de Quiberon*, dans le t. II des *Mémoires de tous*.

Rougier (JEAN-BAPTISTE), baron **de la Bergerie**, agronome, né à Beaulieu (Haute-Vienne), 1757-1836, présenta, en 1788, à Louis XVI, des *Recherches sur les abus qui s'opposent aux progrès de l'agriculture*. Il fut membre de l'Assemblée législative, puis reprit ses études favorites. De 1800 à 1811, il fut préfet de l'Yonne. On lui doit: *Traité d'agriculture pratique*, 1795; *Essai sur le commerce et la paix*, 1797; *Mémoire sur les chanvres et les lins de France*, 1799; *Géorgiques françaises*, poëme en 12 chants, 2 vol. in-8°; *Histoire de l'agriculture française*, 1815, in-8°; *Les forêts de la France*, 1817; *Cours d'agriculture pratique*, 8 vol. in-8°; *Histoire de l'agriculture des Grecs, — des Gaulois, — des Romains; Mémoire sur la destruction des bois*, etc.

Rouillac, ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. N. O. d'Angoulême (Charente), près de la Nouère. Vins, eau-de-vie; 2,344 hab.

Rouillé (JEAN-BAPTISTE), comte **de Meslay**, né à Paris, 1656-1715, conseiller au parlement, légua à l'Académie des sciences 125,000 francs pour récompenser les savants qui s'occuperaient de la quadrature du cercle ou qui feraient d'importantes découvertes.

Rouillé du Coudray (HILAIRE), cousin du précédent, né à Paris, 1651-1729, conseiller au grand conseil, procureur général en la Chambre des comptes, devint directeur des finances en 1701, puis conseiller d'Etat, 1703. En 1715, le duc de Noailles, président du conseil des finances, le prit pour guide. Il était capable, mais insolent et débauché.

Rouillé (PIERRE), seigneur **de Marbeuf** et *Saint-Seine*, diplomate, frère du précédent, né à Paris, 1657-1712, conseiller au Châtelet, président au grand conseil, fut ambassadeur en Portugal, 1697; il y rendit des services à Louis XIV. En 1709, il alla secrètement en Hollande pour négocier la paix, sans pouvoir réussir.

Rouillé (ANTOINE-LOUIS), comte **de Jouy**, 1689-1761, conseiller au Parlement, intendant du commerce, 1725, directeur de la librairie, devint ministre de la marine, 1749, des affaires étrangères, 1754, surintendant des postes, 1757. Il s'efforça de relever la marine française, et fut membre honoraire de l'Académie des sciences, 1751.

Roujan, ch.-l. de canton de l'arr. et à 23 kil. N. E. de Béziers (Hérault). Houille, pétrole; eaux minérales froides; 1,909 hab.

Roujoux (Prudence-Guillaume, baron de), fils d'un bon administrateur, né à Landerneau, 1779-1836, élève de l'Ecole polytechnique, fut attaché à l'état major du contre-amiral Lacrosse, et dressa la carte militaire de la Guadeloupe. En 1802, il rédigea, sous les yeux de son père, préfet de Saône-et-Loire, une *Statistique* de ce département. Sous-préfet de Dôle, 1806, de Saint-Pol, 1811, préfet du Ter, 1812, et de la Sègre, 1813; préfet des Pyrénées-Orientales pendant les Cent-Jours, il ne s'occupa plus que de littérature, mais surtout en spéculateur. Il fut propriétaire et directeur du *Journal général de France*, et, pendant un instant, préfet du Lot, en 1830. On lui doit : *Essai d'une histoire des révolutions arrivées dans les sciences et dans les beaux-arts*, 1811, 3 vol. in-8°; *Histoire d'Angleterre*, traduite de Lingard; *Histoire des rois et ducs de Bretagne*, 4 vol. in-8°; *le Monde en estampes; Histoire pittoresque de l'Angleterre*, 3 vol. in-8°, etc., etc.

Roulans-l'Eglise, ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. S. O. de Baume-les-Dames (Doubs), près du Doubs; 487 hab.

Roulers, en flamand *Rousselaer*, v. de la Flandre occidentale (Belgique), à 32 kil. S. O. de Bruges. Cotonnades dites *de Courtray*, dentelles, rubans; 11,000 hab.

Roumanie, nom donné, en général, aux pays habités par des peuples, en partie d'origine italienne, descendants de colons établis par Trajan dans la Dacie, et parlant la langue *roumaine*, dérivée du latin. Il y a des *Roumains* en Transylvanie, en Hongrie, en Bessarabie, mais surtout en Moldavie et en Valachie. Aussi donne-t-on particulièrement le nom de Roumanie aux Principautés unies de Moldavie et de Valachie, réunies depuis 1857. — Les Principautés-unies ou Roumanie ont été définitivement constituées par la convention du 19 août 1858, qui a placé la Moldavie et la Valachie sous la suzeraineté du sultan et le protectorat des cinq grandes puissances, en leur assurant une autonomie complète. L'élection du prince Couza, choisi par chacune des principautés, a réuni la Moldavie et la Valachie en un seul Etat, dirigé par un seul gouvernement. Mais la révolution du 22 février 1866, et l'élection du prince Charles de Hohenzollern, reconnu par la Porte et par les puissances, n'ont pas encore complétement réglé l'état des Principautés. V. Moldavie et Valachie et Suppl.

Roumélie ou **Romanie**, en turc *Roum-Ily* (pays des Romains), nom donné généralement à la partie de la Turquie d'Europe comprise entre les Balkans, qui la séparent de la Bulgarie, au N.; l'Archipel et la Thessalie, au S.; l'Albanie, à l'O. Elle correspond à la Macédoine et à la Thrace des anciens; elle est arrosée par la Maritza et ses affluents, le Kara-Sou, le Strouma, le Vardar; elle projette au S. E. les deux presqu'îles de Constantinople et de Gallipoli; au S., la presqu'île de Chalcidique, avec ses trois pointes, Hagios-Oros, Longos et Kassandra. Les golfes d'Enos, d'Orphano et de Salonique sont formés sur ses côtes par l'Archipel. Elle comprend le gouvernement particulier de Constantinople, les vilayets d'Edirné (Andrinople), de Salonique, d'Uskup (Prisrendi), de Roumélie, renfermant l'Albanie méridionale et l'Epire (Janina). — On a aussi donné le nom de *Roumélie* à la partie centrale de l'Asie Mineure correspondant à peu près à l'ancienne Cappadoce.

Roumois, *Rotomagensis ager*, anc. pays de France, dans la Normandie, entre la Seine et la Rille, tirait son nom de Rouen, qui n'en faisait pas partie, et avait pour villes principales : *Quillebeuf*, capitale; Elbeuf, Routot, Bourgachard. Auj. partie de l'Eure et de la Seine-Inférieure.

Rousseau (Jacques), peintre et graveur, né à Paris, 1630-1693, fils d'un maître menuisier, étudia tous les genres en Italie, et, de retour en France, travailla à la décoration des châteaux de Saint-Germain, de Versailles, de Saint-Cloud, de l'hôtel Dangeau et de l'hôtel Lambert. Il fut membre de l'Académie de peinture en 1662. Il fut exclu, comme protestant, à la suite de la révocation de l'édit de Nantes, 1685, et se retira en Angleterre; il y décora l'hôtel Montague (auj. *British Museum*), fit plusieurs tableaux pour Hampton-Court. Il a gravé à l'eau-forte 19 planches estimées. Il s'était converti au catholicisme dès 1688; mais, après un court séjour en France, il retourna en Angleterre, où il mourut.

Rousseau (Pierre), littérateur, né à Toulouse, 1716-1785, quitta le petit collet pour venir, à Paris, aborder la littérature dramatique. Il composa des comédies, qui eurent peu de succès, à l'exception de *l'Esprit du jour*, 1754. Il rédigea les *Affiches de Paris*, et soutint les opinions philosophiques dans le *Journal encyclopédique*, qui lui procura une fortune considérable. On lui doit une *Histoire des grecs ou de ceux qui corrigent la fortune au jeu*, 1758, 3 vol. in-12; etc.

Rousseau (Thomas), littérateur, mort en 1800, fut l'un des premiers membres et archiviste de la Société des Jacobins. Il a traduit *l'Utopie*, de Morus; il a écrit : *Lettres sur les spectacles des boulevards*, 1781; *Précis sur l'édit de Nantes et sa révocation*, 1788; *les Fastes du commerce*, poëme en 12 chants; un *Discours sur les crimes de la monarchie et les vertus des républiques*, 1794; etc.

Rousseau (Jean-Baptiste), poëte, né à Paris, 1671-1741, fils d'un cordonnier, reçut une bonne éducation chez les jésuites, et écrivit, dès 1694, une comédie, *le Café*, qui échoua. Il ne fut pas beaucoup plus heureux avec *le Flatteur*, qu'il écrivit en prose, puis en vers, 1696; avec *Jason ou la Toison d'or* et *Vénus et Adonis*, qu'il donna à l'Opéra. Il éprouva une nouvelle chute avec *le Capricieux*, 1700, et garda pour lui ses autres comédies, versifiées facilement, mais froides et sans gaieté véritable. Boileau lui avait donné des conseils; il suivit à Londres Tallard, comme secrétaire, et fut protégé par M. Rouillé du Coudray. Il vivait dans la société intime du Temple, se faisait remarquer par de petits poëmes élégants et spirituels; entra à l'Académie des inscriptions, 1701, et, dans le même temps, composait des odes religieuses et des épigrammes obscènes. Il acquit ainsi une grande réputation littéraire, mais se fit un grand nombre d'ennemis par son caractère et ses satires. On lui attribua des couplets, pleins de méchanceté, jetés dans le café de la veuve Laurent, rue Dauphine, où se réunissaient beaucoup de littérateurs; on le pria de n'y plus revenir. Lorsque La Motte fut reçu à l'Académie française, de nouveaux couplets excitèrent la colère publique; La Faye administra à Rousseau une honteuse correction; il voulut se justifier, et accusa Saurin de l'Académie des sciences, qui fut arrêté, 1710. Saurin prouva son innocence, et Rousseau, déclaré coupable, fut banni à perpétuité par arrêt du Parlement, 1712. Rousseau n'était peut-être pas l'auteur des couplets; mais son caractère, trop connu, l'avait fait condamner par l'opinion publique. Il fut accueilli, à Soleure, par le comte du Luc, ambassadeur de France; demeura trois ans à Vienne, auprès du prince Eugène, vécut à Bruxelles, refusa la grâce que lui offrait le duc d'Orléans, et continua sa vie errante, souvent brouillé même avec ses protecteurs, souvent attaqué par les écrivains, comme Voltaire, qui ne lui pardonnaient pas. Il revint à Paris, sous le nom de Richer, en 1738, pour obtenir cette fois son rappel, puis alla mourir à Bruxelles. Ses odes forment son titre le plus incontesté; elles ont de l'élégance de l'harmonie, de la noblesse, mais elles ont perdu de leur réputation depuis l'essor lyrique de la poésie française au XIX^e siècle. Il a composé des cantates, remarquables surtout par leur sonorité musicale; ses allégories sont froides; il triomphe dans l'épigramme; il est vif, fin, piquant, mais trop souvent obscène. Les éditions de ses *Œuvres complètes* sont nombreuses; citons celles de Paris, 1795, 4 vol. in-8°; d'Amar, 5 vol. in-8°.

Rousseau (Jean-Jacques), né à Genève, 28 juin 1712, mort à Ermenonville, le 2 juillet 1778, descendait d'une famille française, qui de Paris s'était réfugiée à Genève, à cause de sa religion, en 1554. Son père était horloger, sa mère mourut neuf mois après sa naissance. La lecture des Vies de Plutarque et des romans de Richardson exerça une grande influence sur son jeune esprit. Tour à tour clerc chez un greffier, apprenti graveur, il s'enfuit de Genève, fut accueilli à Annecy par M^{me} de Warens, récemment convertie au catholicisme, 1728, fut placé par elle dans un séminaire de Turin, abjura le protestantisme pour obtenir sa liberté; fut laquais chez la comtesse de Vercellis, chez le comte de Gouvon, écuyer de la reine de Sardaigne; courut les aventures avec un jeune vaurien, appelé Bâcle, fut renvoyé du séminaire d'Annecy, entra dans les bureaux du cadastre et se fit enfin professeur de musique. Toujours protégé par l'affection de M^{me} de Warens, il vint s'établir auprès d'elle, soit à Chambéry, soit à la campagne des Charmettes, où il passa le meilleur temps de sa vie, quoique souvent malade, mais surtout hypocondre, se livrant avec ardeur à l'étude, mais sans direction. De tristes circonstances le forcèrent à quitter les Charmettes, et sa vie errante recommença. Précepteur chez M. de Mably, à Lyon, 1740, il vint à Paris en 1741, croyant avoir inventé un système admirable de notation par chiffres pour la musique; ce mémoire fut lu à l'Académie des sciences, qui ne le trouva ni neuf, ni ingénieux. Il suivit alors à Venise,

comme secrétaire, M. de Montaigu, ambassadeur de France, 1743; après avoir supporté des avanies de toute sorte, il revint en France. Il avait composé l'opéra des *Muses galantes*, qui fut représenté chez M. de la Popelinière; il se lia alors intimement avec Diderot, Grimm, d'Holbach, Mme d'Epinay, et vécut avec une jeune ouvrière, Thérèse Levasseur, qu'il épousa plus tard; fidèle, mais commune et bornée, elle ne lui donna ni le bonheur, ni la tranquillité, et Rousseau, par une erreur de raisonnement déplorable, mit aux Enfants-Trouvés les cinq enfants dont elle fut mère. Le receveur général des finances, Francueil, lui avait procuré un emploi de caissier; c'est alors que Rousseau, en allant voir à Vincennes Diderot, prisonnier, eut l'idée de concourir sur une question proposée par l'Académie de Dijon : « Le progrès des arts et des sciences a-t-il contribué à corrompre ou à épurer les mœurs? » et remporta le prix, 1749. La hardiesse de ses brillants paradoxes, l'émotion de son style éloquent, firent sensation. Il se laissa dominer par une exaltation extraordinaire; il se crut appelé à une mission supérieure, celle de réformateur d'une société corrompue; il prit un ton bourru, sententieux; il affecta la misanthropie, et, quittant sa place, adopta le parti singulier de vivre en copiant de la musique. Cependant il composa *le Devin du village*, qui fut représenté avec succès à Fontainebleau, 1752; il devint à la mode, mais les singularités de sa vie, son orgueil bizarre, commencèrent à lui attirer ces désagréments qui empoisonnèrent dès lors son existence. La *Lettre sur la musique française* excita contre lui de nombreux ennemis; sa comédie de *Narcisse* tomba; son *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes* n'obtint pas le prix à l'Académie de Dijon, 1755; c'est alors qu'il alla à Genève, pour rentrer solennellement dans la communion protestante. De retour à Paris, il accepta de Mme d'Epinay *l'Ermitage*, dans la vallée de Montmorency, et y composa presque entièrement la *Nouvelle Héloïse*, qui parut en 1759, excita l'admiration et donna lieu à tant de controverses. Si l'on peut lui reprocher bien des fautes de caractère et de conduite, des soupçons injustes, une insociabilité croissante, on doit reconnaître qu'il eut beaucoup à se plaindre des perfidies de Grimm, de la jalousie de Diderot, des tracasseries de Mme d'Epinay. L'amour qu'il conçut naïvement et imprudemment pour Mme d'Houdetot, belle-sœur de Mme d'Epinay, le brouilla avec la plupart de ses amis, et particulièrement avec Saint-Lambert. Il quitta l'Ermitage à la fin de 1757, chargé d'accusations déshonorantes, mais qui toutes n'étaient pas méritées. Il accepta l'hospitalité au château de Montmorency, auprès de M. et de Mme de Luxembourg. Il avait commencé à développer ses idées de réforme dans sa *Lettre à d'Alembert sur les spectacles*; il publia le *Contrat social*, où il proclame la souveraineté du peuple et déduit toutes les conséquences de ce principe, livre qui sera comme l'évangile de la Révolution. L'*Emile ou de l'Education* parut en 1762; au milieu d'idées fausses, de paradoxes ingénieux, Rousseau, animé d'un sentiment vrai et généreux, s'élevait parfois jusqu'à l'éloquence, et, s'il donnait prise aux critiques et aux attaques, il faisait réfléchir et soutenait hardiment la cause du spiritualisme. Ces ouvrages, qui firent beaucoup de bruit, forcèrent Rousseau à s'exiler. Décrété de prise de corps par le parlement de Paris, condamné à Genève, où l'*Emile* fut brûlé, il se réfugia à Motiers-Travers (Neuchâtel), où il fut bien accueilli par George Keith; c'est de là qu'il répondit par les *Lettres de la Montagne*, 1764, au conseil de Genève, et, par la *Lettre à Mgr de Beaumont*, au mandement que l'archevêque de Paris avait lancé contre lui. Forcé de quitter la Suisse, il se rendit à Berlin; puis traversant la France, où Choiseul ne lui permit pas de séjourner, il accepta l'hospitalité que lui avait offerte David Hume à Wootton, en Angleterre, 1766; il y écrivit la première partie de ses *Confessions*. Poursuivi par de nombreux libelles, mécontent de la conduite de Hume, il revint en France, où le prince de Conti l'installa au château de Trye, près de Gisors; puis il habita plusieurs villes du Dauphiné, et revint enfin s'installer à Paris, où il vécut de 1770 à 1778, toujours malheureux, la raison de plus en plus altérée, comme on peut le remarquer dans les *Dialogues* et les *Rêveries*. Enfin, il accepta l'asile que M. de Girardin lui offrit dans sa terre d'Ermenonville; il y mourut le 2 juillet. On prétendit, sans preuves, qu'il s'était empoisonné ou qu'il s'était tué d'un coup de pistolet. Son corps, enseveli dans l'île des Peupliers, au milieu du lac du parc, fut transféré au Panthéon, par décret de la Convention, 11 oct. 1794. Ce n'est pas ici le lieu d'apprécier en quelques lignes les idées du philosophe; quelle que soit l'opinion qu'on en ait, il faut reconnaître qu'il a exercé une immense influence sur son siècle et qu'il a préparé la grande œuvre de la Révolution. Comme écrivain, il s'est placé au premier rang par l'éclat, l'harmonie et souvent la majesté du style, par la poésie de son éloquence; il a compris la nature, il a su la peindre, il en a développé le sentiment; la langue française lui doit beaucoup. Outre les ouvrages que nous avons cités, Rousseau a écrit un *Dictionnaire de musique*, un *Dictionnaire de botanique*, des *Considérations sur le gouvernement de la Pologne*, des *Lettres*, etc. Parmi les éditions des *Œuvres complètes* de Rousseau, depuis sa mort, on remarque celles de Cazin, 1781, 38 vol. in-18; de Villenave et Depping, 1817, 8 vol. in-8°; de Lefèvre, 1817-18, 18 vol. in-8°; de Petitain, 1819-20, 22 vol. in-8°; de Musset-Pathay, 1823-26, 25 vol. in-8°, etc., etc. Parmi les nombreux ouvrages dont J.-J. Rousseau a été spécialement le sujet, citons : Musset-Pathay, *Histoire de la vie et des ouvrages de J.-J. Rousseau*, 1821, 2 vol. in-8°; Saint-Marc-Girardin, dans la *Revue des Deux Mondes;* Brougham, *Voltaire et Rousseau;* Villemain, *la Littérature française au* XVIIIe *siècle;* G.-H. Morin, *Essai sur la vie et le caractère de J.-J. Rousseau*. L'Académie française a couronné l'*Eloge de Rousseau*, par M. Gidel, en 1868.

Rousseau (Jean-François-Xavier), né à Ispahan, 1738-1808, était fils d'un cousin-germain de J.-J. Rousseau, qui était joaillier de la cour de Perse. Elevé par les jésuites, il fit fortune par le commerce, se mit au service de la compagnie des Indes, rendit de notables services aux Français et à la France, et conclut une alliance entre Louis XV et le régent de Perse, qui nous céda l'île de Karak, dans le golfe Persique. Il fut chargé des consulats de Bagdad et de Bassorah, vint en France, 1780, où Louis XVI lui donna une gratification de 100,000 francs, continua à jouer un rôle important à Bassorah et à Bagdad, même à l'époque de la Révolution, et prépara, en 1804, à la cour de Téhéran, la mission dont fut chargé Joubert.

Rousseau (Jean-Baptiste-Louis-Jacques), fils du précédent, né près d'Auxerre, 1780-1831, fut consul de France à Bassorah, à Alep, à Bagdad, à Tripoli de Barbarie, où il eut de graves démêlés avec le bey, en 1816. On a de lui : *Description du pachalik de Bagdad; Extrait d'un itinéraire de Haleb à Mossoul*, 1819; *— d'un itinéraire en Perse par la voie de Bagdad; Mémoire sur les Wahabis, les Nosaïs et les Ismaëlis*, 1818; *Notice historique sur la Perse ancienne et moderne*, 1818, etc.

Roussel (Gérard), l'un des premiers protestants de France, né à Vaquerie, près d'Amiens, mort en 1550, fut le disciple et l'ami de Le Fèvre d'Etaples, et s'attacha à Briçonnet, évêque de Meaux, vers 1521; il commença à prêcher les doctrines nouvelles, fut forcé de fuir à Strasbourg; mais Marguerite de Valois le fit rappeler, le prit pour chapelain, pour confesseur; il prêcha hardiment au Louvre, en 1533, et excita une grande irritation parmi les catholiques. Mais, en 1535, il fut arrêté; on lui défendit de prêcher, et il dut retourner en Béarn. Marguerite lui fit donner l'évêché d'Oléron, 1536; malgré les reproches de Calvin, il conservait les formes extérieures du culte et se contentait de répandre les doctrines fondamentales de la Réforme, célébrant la messe en langue française, propageant la lecture de la Bible, et surtout établissant des écoles pour la jeunesse. Il mourut des suites de mauvais traitements qu'il avait reçus de fervents catholiques.

Roussel (Guillaume), helléniste, né à Conches (Normandie), 1658-1717, de la congrégation de Saint-Maur, a publié une bonne version des *Lettres de saint Jérôme*, 1704-1707, 3 vol. in-8°. Il avait amassé beaucoup de matériaux qui ont servi à dom Rivet, pour son *Histoire littéraire de la France*.

Roussel (Pierre), médecin, né à Ax, près de Foix, 1742-1802, étudia à Montpellier, puis à Paris, où il eut Bordeu pour maître et pour ami. Il est surtout connu par son *Système physique et moral de la femme*, 1775. On lui doit encore : *Médecine domestique*, 1805, 3 vol. in-18, etc.

Roussel (Pierre-Joseph-Alexis), littérateur, né à Epinal, 1759-1815, fut commis principal dans la grande chancellerie de la Légion d'honneur. Il a publié : *Politique de tous les cabinets de l'Europe pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI*, 1793, 2 vol. in-8°; *Correspondance amoureuse de Fabre d'Eglantine*, 1796, 3 vol. in-12; *le Château des Tuileries ou Récit de ce qui s'est passé dans ce palais depuis sa construction jusqu'au 18 brumaire*, 2 vol. in-8°; *Correspondance secrète de*

plusieurs grands personnages illustres à la fin du XVIIIe *siècle; Annales du crime et de l'innocence*, 20 vol. in-12; *Histoire secrète du tribunal révolutionnaire*, 2 vol. in-8°, etc.

Rousselaer. V. Roulers.

Rousselet (Gilles), graveur, né à Paris, 1610-1686, ami de Le Brun, a reproduit ses tableaux, d'un ton monotone et lourd, et fut de l'Académie royale de peinture, en 1665. Il a aussi gravé d'après les maîtres italiens.

Rousselet. V. Chateau-Renaud.

Rousselet (Claude), né à Pesmes (Franche-Comté), 1725-1807, théologien, prédicateur, sous le nom de *père Pacifique*, a écrit un livre intéressant, *Histoire et description de l'église royale de Brou*, 1767.

Rousses (Les), village fortifié, à 24 kil. N. E. de Saint-Claude (Jura). Horlogerie; fromages de Gruyère; 500 hab.

Rousset de Missy (Jean), littérateur, né à Laon, 1686-1762, fils de protestants, victimes de la révocation de l'édit de Nantes, fut élevé, par ordre du roi, au collége du Plessis, s'enfuit, à 18 ans, en Hollande, y servit dans les gardes des Etats généraux, ouvrit une école, en 1709, et se montra toujours plein de haine contre ses persécuteurs. Son *Histoire d'Alberoni* eut du succès; il se mit alors à écrire un grand nombre d'ouvrages, qui furent bien accueillis, mais qui sont tombés dans un oubli complet. Plus tard il se déclara pour le parti du stathoudérat et fut nommé historiographe par le prince d'Orange; mais ses libres discours le forcèrent à se réfugier à Bruxelles, puis en Russie; il revint mourir à Amsterdam. Citons parmi ses trop nombreux ouvrages: *Description géographique, historique et politique du royaume de Sardaigne*, 1718; *Histoire de la cour de Madrid depuis Philippe V*, 1719; *Mémoires du règne de Pierre le Grand*, 1725-26, 4 vol. in-12; *Mémoires du règne de Catherine*, 1728; *Recueil d'actes, négociations, mémoires et traités depuis la paix d'Utrecht jusqu'au second congrès de Cambrai*, 23 vol. in-12; *Histoire des guerres entre les maisons de France et d'Autriche*, 6 vol. in-12; *Relation historique de la révolution de 1747 dans les Provinces-Unies*, etc., etc. Il a continué le *Mercure historique*, 1724-1749, et fondé *le Magasin des Événements*, qui changea plusieurs fois de nom, etc.

Roussillon, gouvernement de l'anc. France, entre le Languedoc, au N.; la Méditerranée, à l'E.; les Pyrénées orientales, au S.; le comté de Foix, à l'O. Capitale, *Perpignan*. Il était divisé en *Roussillon* proprement dit et *Cerdagne française;* il forme le département des Pyrénées-Orientales. Occupé par les *Sardones*, les *Ceretani* et les *Consorrani*, il fit partie de la Narbonaise 1re, sous les Romains, appartint aux Wisigoths, puis aux Arabes, 720, et fut conquis, avec le reste de la Septimanie, par Pepin le Bref, 759. Il forma un comté qui prit son nom de l'anc. ville de *Ruscino*. Les comtes le léguèrent, vers 1172, à Alphonse II d'Aragon, et saint Louis renonça à ses droits de suzeraineté sur ce pays, en 1259. Engagé à Louis XI par Jean II d'Aragon, en 1462, il fut restitué par Charles VIII, en 1492; conquis par Louis XIII et Richelieu, en 1640-42, il fut définitivement réuni à la France au traité des Pyrénées, 1659.

Roussillon, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. S. de Vienne (Isère), sur la rive gauche du Rhône. Ordonnance de Charles IX, 1564, pour fixer le commencement de l'année au 1er janvier; 1,578 hab.

Roussin (Albin-Reine, baron), amiral, né à Dijon, 1781-1854, simple mousse à 12 ans, combattit dans les mers de l'Inde, et, en 1807, fut nommé lieutenant de vaisseau. Après de brillants services, il devint capitaine de vaisseau, en 1814, dirigea une exploration hydrographique des côtes occidentales de l'Afrique, 1816, du Brésil, 1819. Louis XVIII le nomma baron, 1820, contre-amiral, 1822, membre du conseil d'amirauté. C'est lui qui fit créer le vaisseau-école de Brest, 1826; en 1828, commandant d'une escadre, il obtint de l'empereur dom Pedro les indemnités que la France réclamait du Brésil. Il entra à l'Académie des sciences, en 1830. En 1831, envoyé contre dom Miguel en Portugal, il força l'entrée du Tage et le contraignit aux réparations exigées; il fut nommé vice-amiral. Membre du Bureau des longitudes, pair de France, 1832, il fut envoyé, comme ambassadeur, à Constantinople, au moment de la première lutte du sultan et de Méhémet-Ali. Il montra beaucoup d'activité, alors et plus tard, lorsque la question d'Orient se compliqua de nouveau, surtout à l'époque de Mahmoud; il n'était pas très-favorable à l'ambition du pacha d'Égypte. Il fut rappelé, septembre 1839, accepta le ministère de la marine dans le cabinet du 1er mars 1840, créa les paquebots transatlantiques, et fut nommé amiral, en quittant le ministère. Il dirigea encore la marine pendant quelques mois, en 1843; mais sa santé le força à se retirer. Il est l'auteur d'un savant ouvrage, *le Pilote du Brésil*.

Roustam, héros presque légendaire de la Perse, à qui l'on attribue une foule d'exploits, qui appartiennent à plusieurs personnages de différents âges. Le plus célèbre ou le plus historique aurait vécu au VIe siècle av. J. C.; prince du Sedjestan, descendant de Djemchid, il aurait rendu de grands services au roi Kaikaous II, et repoussé l'invasion des Touraniens; mais il fut disgracié, pour avoir refusé d'embrasser la religion de Zoroastre. Vainqueur d'Asfendiar, fils du roi, dans un combat singulier, il serait mort, dans une expédition contre l'Inde, victime de la trahison de son frère, Scheghad.

Roustam, général persan, plaça sur le trône le jeune Yezdegerd III, en 632, lutta contre les Arabes, et fut tué à la bataille de Kadésiah, 636.

Roustam-Raza, mameluck de Napoléon Ier, né à Tiflis, 1782-1845, fut vendu comme esclave en Egypte, et rendit des services à Bonaparte, qui l'emmena en France. Dès lors il l'accompagna dans tous ses voyages, comme porte-arquebuse; mais il refusa de le suivre à l'île d'Elbe. Il fut renfermé à Vincennes pendant les Cent Jours, et alla ensuite en Angleterre se produire en spectacle à la curiosité de l'aristocratie. Louis-Philippe lui donna, sous le nom de sa femme, en 1831, un bureau de poste à Dourdan, où il vécut ignoré.

Routiers (du vieux mot *route*, bande de soldats). On donne ce nom à des bandes d'aventuriers pillards qui désolèrent la France après la deuxième croisade, sous Louis VII. Sous Philippe Auguste, la confrérie dite *du Capuchon* ou des *Pacifici* se forma sous l'inspiration d'un charpentier, Durand du Puy, pour les combattre, vers 1183. On donna aussi très-souvent le nom de *Routiers* aux compagnies de mercenaires, qu'on appela également *Cottereaux*, *Brabançons*, *Grandes Compagnies*, *Ecorcheurs*, etc., et qui ne disparurent qu'après l'établissement d'une armée permanente, sous Charles VII.

Routot, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. E. de Pont-Audemer (Eure). Marché considérable pour les bœufs; 904 hab.

Routschouk, v. forte de la Bulgarie (Turquie d'Europe), sur la rive droite du Danube, en face de Giurgewo. Évêché grec. Lainages, soieries, coton; entrepôt du commerce avec l'Allemagne par le Danube. Prise par les Russes en 1812 et en 1828. C'est maintenant la résidence du gouverneur général, qui commande les trois provinces de Silistrie, Widdin et Nissa; 30,000 hab.

Rouvet (Jean), né à Clamecy, inventa le flottage du bois à bûches perdues vers 1549. On lui a érigé un buste à Clamecy, en 1828.

Rouvray, village à 40 kil. S. E. de Chartres (Eure-et-Loir). Les Français y furent battus par les Anglais, qui venaient ravitailler Orléans, à la *journée des Harengs*, 1428; 800 hab.

Rouvres, bourg de la Côte-d'Or, à 12 kil. S. E. de Dijon, a donné son nom au duc de Bourgogne, Philippe de Rouvres.

Roux (Maitre). V. Rosso (del).

Roux (Jacques), mort en 1794. Il était, à la Révolution, vicaire à Paris. Démagogue fougueux, commissaire chargé de la police du Temple, il traita ses prisonniers avec rigueur et assista à l'exécution du roi. Il fut chassé de la commune en septembre 1793, fut renvoyé devant le tribunal révolutionnaire, janvier 1794; se frappa de cinq coups de couteau, et mourut à Bicêtre.

Roux de Fazillac (Pierre), conventionnel, né à Excideuil, 1743-1833, fit les campagnes d'Amérique, comme capitaine; fut membre de l'Assemblée législative et de la Convention, vota la mort de Louis XVI, et fut forcé de s'exiler en Suisse, de 1816 à 1830. On a de lui: *Recherches historiques et critiques sur l'homme au masque de fer*, 1801, in-8°; *Histoire de la guerre d'Allemagne en* 1756, 2 vol. in-8°.

Roux (Louis), dit *de la Haute-Marne*, conventionnel, né en Champagne, 1759-1817, était prêtre. Il se maria, fut député à la Convention et vota la mort du roi. Il se déclara contre les Girondins, eut plusieurs missions dans les départements, soutint le Directoire au conseil des Cinq-Cents, fut archiviste au ministère de la police, et forcé de se réfugier en Belgique, 1816. On a de lui: *Relation des journées des* 8, 9 *et* 10 *thermidor* 1795.

Roux (Joseph-Philibert), chirurgien, né à Auxerre, 1780-1854, servit dans l'armée de Sambre-et-Meuse, étu-

dia la médecine à Paris, et fut associé aux travaux de Bichat, dont il termina l'*Anatomie descriptive*. Chirurgien de l'hôpital Beaujon, 1806, puis de la Charité, il épousa la fille de Boyer, fut professeur de pathologie externe à l'Ecole de médecine, 1820, membre de l'Académie de médecine, 1821, et de l'Académie des sciences, 1834. Il remplaça Dupuytren, qui avait été constamment son rival, à la clinique de l'Hôtel-Dieu, 1835. On a de lui : *Mélanges de chirurgie et de physiologie*, 1809, in-8°; *Eléments de médecine opératoire*, 1813, 2 part. in-8°; *Mémoire sur la réunion immédiate des plaies après les amputations*, 1814; *Cours complet des maladies des yeux*, 1820; *Mémoire sur la staphylographie*; *Quarante années de pratique chirurgicale*, 1854, 2 vol. in-8°, etc., etc.

Rovère (De la), famille italienne, dont Sixte IV, fils d'un pêcheur de Savone, fonda la grandeur, et qui prit le nom et les armes des Rovère de Turin.

Rovère (François **de la**). V. Sixte IV.

Rovère (Julien **de la**). V. Jules II.

Rovère (Jean **de la**), frère de Jules II, fut nommé par son oncle, Sixte IV, prince de Sinigaglia et Mondavio; il épousa une fille du duc d'Urbin.

Rovère (Francesco-Maria Ier **della**), duc d'Urbin, né à Sinigaglia, 1490-1538, fils du précédent, succéda à son oncle Gui d'Ubaldo Ier, comme duc d'Urbin, 1508, servit Jules II contre les Vénitiens et contre Louis XII, fut dépouillé de ses domaines par Léon X, 1516, se retira auprès de son beau-père, le marquis de Mantoue, combattit pour reprendre ses Etats, et ne les recouvra qu'à la mort de Léon X. En 1526, il fut mis à la tête des troupes de la ligue italienne contre Charles-Quint, mais ne put empêcher le sac de Rome par les soldats de Bourbon. Il mourut au moment où il allait combattre les Turcs, peut-être empoisonné.

Rovère (Guid'Ubaldo II **della**), duc d'Urbin, fils du précédent, né en 1515, régna de 1538 à 1574. Il se signala par ses goûts dispendieux, ses exactions et ses cruautés à l'égard de ses sujets rebelles.

Rovère (Francesco-Maria II **della**), duc d'Urbin, fils du précédent, né en 1548, régna de 1574 à 1631. Il se montra plus humain que son père, protégea les sciences et les arts, fut bienveillant à l'égard du Tasse, mais vit son fils unique, Frédéric Ubaldo, s'abandonner à toutes les débauches, et périr assassiné, en 1623, probablement à l'instigation des Médicis, qui voulaient venger Claude de Médicis, l'épouse outragée de Frédéric. Il légua ses biens allodiaux à sa petite-fille et ses Etats à l'Eglise, en 1624.

Rovère (Joseph-Stanislas), conventionnel, né à Bonnieux (Comtat Venaissin), 1748-1798, fils d'un riche aubergiste, se fit composer à Avignon une généalogie au moyen de laquelle il prétendait descendre des précédents, prit le titre de *marquis de Fontvielle*, acheta la charge de capitaine des gardes-suisses du vice-légat d'Avignon; et, repoussé par la noblesse en 1789, se jeta dans le parti démagogique. Il dirigea, avec Jourdan et Patrix, les bandes qui dévastèrent le Comtat, fit devant l'Assemblée nationale l'apologie du massacre de la Glacière, et fut député des Bouches-du-Rhône à la Convention. Il vota la mort de Louis XVI, siégea au Comité de sûreté générale, poursuivit les Girondins, organisa dans le Midi le régime de la Terreur, se déclara contre Robespierre au 9 thermidor, fut l'ennemi acharné des Jacobins, et fit partie du conseil des Anciens. Déporté à la Guyane, après le 18 fructidor, il mourut à Sinnamari.

Roveredo, *Roboretum*, en allemand *Rovereith*, ch.-l. du cercle du Tyrol (Autriche), à 20 kil. S. de Trente, sur l'Adige et le Leno. Filatures de soie, commerce de produits agricoles. Bonaparte y battit les Autrichiens, 4 sept. 1796. Patrie de Rosmini; 11,000 hab.

Rovigno ou **Trevigno,** *Rivonium*, v. de l'Istrie (Autriche), à 80 kil. S. de Trieste, bon port sur l'Adriatique. Chantiers de construction, pêche active; 10,000 hab.

Rovigo, *Rhodigium*, v. de la Vénétie (Italie), ch.-l. de la prov. de Rovigo, à 90 kil. S. O. de Venise, sur l'Adigetto. Résidence de l'évêque d'Adria. Grand commerce de grains. Napoléon donna le titre de *duc de Rovigo* au général Savary; 9,000 hab. — C'était jadis la capitale de la *Polésine de Rovigo*, pays bas et malsain, mais fertile en riz et nourrissant beaucoup de bétail, arrosé par le Pô, l'Adige, le Tartaro, l'Adigetto. — La prov. actuelle de *Rovigo* a 1,686 kil. carrés et 200,000 hab.

Roville, village de l'arr. et à 30 kil. S. E. de Nancy (Meurthe-et-Moselle). Ferme fondée, en 1822, par Math. de Dombasle, et supprimée en 1842.

Rovira de Brocandel (Hippolyte), peintre et graveur espagnol, né à Valence, 1693-1765, étudia, à Rome, avec un enthousiasme tel, qu'il finit par en perdre la raison.

Rowe (Nicolas), poëte anglais, né à Little-Beckford (Bedfordshire), 1673-1718, renonça au barreau pour le théâtre, et réussit dans *l'Ambitieuse belle-mère*, 1698. Il fut nommé poëte lauréat à l'avénement de George Ier, puis clerc du conseil du prince de Galles. Il fut enterré à Westminster. Ses tragédies sont d'un style harmonieux, mais monotone et sans relief; on cite *Tamerlan*, *la Belle pénitente*, *Ulysse*, *Jane Shore*, *Jane Gray*; on a de lui des traductions de *la Pharsale*, du *Lutrin*, une bonne édition de Shakspeare. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1733, 3 vol. in-12.

Rowe (Thomas), biographe anglais, né à Londres, 1687-1715, a entrepris une suite aux *Vies* de Plutarque; elles ont été traduites par l'abbé Bellanger, et réunies aux traductions de Dacier et d'Amyot. — Sa femme, *Elisabeth* Singer, née à Ilchester (Somerset), 1674-1737, fille d'un pasteur, se fit de bonne heure connaître par un recueil de poésies, 1696. Ses *Œuvres*, publiées en 1739, 2 vol. in-8°, renferment une *Histoire de Joseph*, *Friendship in death*, *Letters moral and entertaining*, qui ont été trad. en français.

Rowley (William) poëte comique et acteur anglais, vivait sous Jacques Ier. Contemporain de Shakspeare, il excella surtout dans les rôles comiques. Il a écrit beaucoup de pièces de théâtre qui sont assez vulgaires.

Roxane, fille d'un satrape de Bactriane, Oxyarte, d'une grande beauté, fut prise par Alexandre, qui l'épousa. Elle en eut un fils, Alexandre Aigos, qui fut proclamé roi, avec Philippe Arrhidée, en 323 av. J. C., sous la régence de Perdiccas. Elle fit mourir Statira, fille de Darius, autre veuve d'Alexandre, s'unit à Olympias contre le parti de Philippe Arrhidée et d'Eurydice, fut prisonnière en Macédoine, fugitive en Epire, prise dans Pydna, par Cassandre, qui la fit enfermer à Amphipolis, où elle fut mise à mort avec son fils, en 311

Roxburgh (Comté de) ou **Teviotdale** (vallée du Teviot), sur la frontière méridionale de l'Ecosse, a 191,000 hectares et 50,000 hab. Il est arrosé par le Teviot et la Tweed. On y trouve de la houille et des pierres de taille. Le ch.-l. est *Jedburgh*. — Il tire son nom d'une ville de *Roxburgh*, qui fut la résidence de plusieurs rois d'Ecosse, et qui fut détruite, en 1550, en vertu d'une convention entre l'Angleterre et l'Ecosse. — Un village du même nom est à 5 kil. S. O. de Kelso, et a 1,000 hab.

Roxburghe (John, duc de), fameux bibliophile anglais, 1740-1804, réunit une bibliothèque de 30,000 volumes, rares pour la plupart, dont la vente aux enchères, en 1812, fut surnommée *la bataille de Roxburghe*. C'est alors que se forma *le club de Roxburghe*, composé de 40 membres, qui s'engagent à faire imprimer à leurs frais un livre rare tiré à peu d'exemplaires.

Roxelane, favorite de Soliman II, née dans la Russie Rouge, d'abord esclave, fut la mère de Bajazet, de Sélim II et de la sultane Mirmah. Elle causa la perte du grand-vizir Ibrahim, fit périr, par ses intrigues, un fils de Soliman, Mustapha, pour assurer le trône à son fils, Bajazet, et mourut elle-même, toute-puissante, en 1557.

Roxolans. *Roxolani*, anc. peuple de la Sarmatie, vivaient entre le Tanaïs et le Borysthène. Ils attaquèrent Mithridate et furent repoussés par ses soldats; plus tard ils se jetèrent sur la Mésie romaine, entrèrent au service des empereurs et se distinguèrent par leurs pillages. Plusieurs les considèrent comme les ancêtres des Russes.

Roy (Pierre-Charles), poëte, né à Paris, 1683-1764, conseiller au Châtelet, réussit dans la comédie (*les Captifs*, 1724; *les Anonymes*, 1724), mais surtout dans l'opéra (*Philomèle*, *Callirhoé*, *Bradamante*, etc.), et dans les ballets (*les Eléments*, *les Sens*). Sa méchanceté, son penchant à la satire, ses épigrammes, lui fermèrent les portes de l'Académie. Ses *Œuvres* (églogues, odes, etc.) forment 2 vol. in-8°, 1757.

Roy (Antoine, comte), né à Savigny (Haute-Marne), 1764-1847, fils d'un riche fermier, avocat au parlement de Paris, 1784, défendit plusieurs des victimes de la Révolution; fonda, en 1795, un grand établissement industriel dans le département de l'Eure, spécula habilement sur les biens nationaux, et acquit du duc de Bouillon, en 1798, le grand domaine de Navarre (Eure), que Napoléon lui reprit, ce qui fut l'occasion d'un long et difficile procès. Membre de la Chambre pendant les

Cent Jours, il fit une vive opposition au gouvernement impérial. Dans la *Chambre introuvable*, il se rangea parmi les royalistes modérés, montra dès lors une grande capacité financière, fut ministre des finances en 1818, en 1819, et devint pair de France en 1821. Il rentra aux affaires avec Martignac, en 1828, et fut toujours laborieux, capable, ami du gouvernement constitutionnel.

Royal-Allemand, Royal-Cravate ou **Croate, Royal-Pologne,** régiments de cavalerie organisés en France, aux XVII^e et XVIII^e s., et composés, en grande partie, d'Allemands, de Croates, de Polonais.

Royal d'or, anc. monnaie d'or de France, qui valait 11 sous parisis, sous Philippe le Bel, et qui fut frappée jusque sous Charles VII, mais en changeant plusieurs fois de valeur.

Royale (Place), une des places célèbres de Paris, dans le quartier du Marais, au N. de la rue Saint-Antoine. Elle se compose de bâtiments en briques apparentes, formant un carré régulier, autour d'un jardin, et supportées par des arcades en pierre, formant galerie. Au centre du jardin est la statue de Louis XIII. Commencée par Henri IV, en 1605, achevée en 1612, elle fut longtemps, jusqu'à la Révolution, le quartier le plus à la mode, habité par la noblesse. Sous la République, on la nomma place des *Fédérés*, puis de l'*Indivisibilité;* sous le Consulat et l'Empire, place des *Vosges*.

Royan, *Novioregum*, ch.-l. de canton de l'arr. et à 30 kil. S. de Marennes (Charente-Inférieure), port sur la rive droite de la Gironde; pêche de sardines, bains de mer fréquentés. Anc. place forte des protestants, démantelée par Louis XIII, 1622; 4,685 hab.

Royanez ou **Royans,** anc. pays de France, dans le Dauphiné, sur la rive gauche de l'Isère (aujourd'hui Isère et Drôme). Le ch.-l. était *Pont-en-Royans*.

Royat, village à 4 kil. S. O. de Clermont (Puy-de-Dôme). Eaux thermales minérales; belle grotte d'où jaillit le ruisseau du Royat; 1,100 hab.

Royaumont, village près de Luzarches, à 28 kil. N. O. de Pontoise (Seine-et-Oise). Anc. abbaye de l'ordre de Citeaux, fondée par saint Louis, et convertie, depuis la Révolution, en filature de coton. — On appelle *Bible de Royaumont*, un recueil des figures de l'Ancien et du Nouveau Testament, probablement ouvrage de Nic. Fontaine, qui la publia, en 1694, sous le nom de *Royaumont*, prieur de Sombreval.

Roybon, ch.-l. de canton de l'arr. et à 18 kil. N. O de Saint-Marcellin (Isère); 2,048 hab.

Roye, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. N. E. de Montdidier (Somme), sur l'Avre. Jadis place forte, elle faisait partie des *villes de la Somme*. Commerce considérable de grains et de farines. Sucre de betteraves. Flanelles, bonneterie; 3,915 hab.

Royer (Joseph-Nicolas-Pancrace), compositeur français, né en Savoie, 1705-1755, d'une famille noble, originaire de Bourgogne, mais sans fortune, se fit connaître à Paris par son opéra de *Pyrrhus*, 1730; il fut comblé des faveurs de la cour.

Royer-Collard (Pierre-Paul), homme d'Etat et philosophe, né à Sompuis, près de Vitry-le-François, 1763-1845, fils d'un propriétaire campagnard et d'une mère austère janséniste, étudia sous les Pères de la Doctrine, fut de bonne heure avocat à Paris, se mêla aux événements de la Révolution et fut même secrétaire-adjoint de la municipalité. Après le 10 août, il se retira, vécut à Sompuis, mais fut député au conseil des Cinq-Cents en 1797; expulsé au 18 fructidor, il se rapprocha des royalistes et entra en correspondance avec Louis XVIII. A l'avénement de l'Empire, il abandonna la politique pour ne s'occuper que de philosophie. Nommé professeur à la Faculté des lettres de Paris, 1809, il répudia la philosophie du XVIII^e siècle, et montra un rare talent de parole et une logique puissante dans l'exposition des doctrines spiritualistes de l'école écossaise. Directeur de la librairie et de l'imprimerie, 1814, président de la commission de l'instruction publique, 1815, il rendit de grands services dans ces fonctions, créa des chaires d'histoire dans les colléges; et, à la Chambre des députés, fut bientôt le chef des royalistes modérés et constitutionnels, qui voulaient l'union de la royauté et de la liberté, et qu'on nomma les *doctrinaires*. En 1820, il donna sa démission, et combattit dès lors avec une éloquence pleine de force et d'élévation la politique du ministère Villèle; ses discours contre la loi du sacrilége, contre la loi d'aînesse, contre la loi de la police de la presse, etc., eurent beaucoup de retentissement et sont restés célèbres. En 1827, sept colléges l'élurent à la fois et l'Académie française le reçut dans son sein. Charles X le nomma président de la Chambre en 1828; il remplit ces fonctions, si difficiles à cette époque troublée, avec fermeté et impartialité; il présenta au roi l'adresse des 221; et, après 1830, quoique mécontent, chagrin, il soutint, jusqu'en 1842, un gouvernement qu'il n'avait pas élevé, mais qui restait la seule barrière contre d'odieuses entreprises. La plupart de ses élèves étaient alors au pouvoir, et l'on a pu dire qu'il avait été l'un des fondateurs du régime constitutionnel en France. Comme philosophe, il s'est mis à la tête du mouvement spiritualiste qui a produit l'*école éclectique;* il a été le maître de Cousin, Jouffroy, Damiron. Outre ses discours politiques, il n'a laissé que des discours académiques et des fragments philosophiques, joints à la traduction de Reid par Jouffroy. Vitry lui a élevé une statue en 1855. — V. Barante, *la Vie politique de Royer-Collard, ses discours et ses écrits*, 1861.

Royer-Collard (Antoine-Athanase), médecin, frère du précédent, né à Sompuis, 1768-1825, étudia chez les Oratoriens, fonda à Lyon un journal hostile aux Jacobins, se cacha dans un modeste emploi à l'armée des Alpes, et vint ensuite à Paris étudier la médecine. Reçu docteur en 1802, avec une thèse remarquable *sur l'Aménorrhée*, il créa la *Bibliothèque médicale*, qu'il dirigea pendant 20 ans. Médecin en chef de la maison d'aliénés de Charenton, 1806, il en fit l'un des plus beaux établissements de l'Europe. Inspecteur général des écoles de médecine, en 1808, il fut professeur de médecine légale à l'Ecole de médecine, 1816, fit un cours de pathologie mentale en 1819, et eut un grand succès comme professeur. On a de lui : *Rapport au ministre de l'intérieur sur les ouvrages envoyés au concours sur le croup*, 1812, in-4°. Il a laissé un grand nombre d'observations et de notes, surtout sur les maladies mentales.

Royer-Collard (Hippolyte-Louis), médecin, né à Paris, 1802-1850, fils du précédent, admis à l'Ecole normale en 1818, fit de bonnes études médicales, et fut reçu docteur en 1828. Il fut chef de division au ministère de l'instruction publique; mais ses excentricités, qui le mirent à la mode, nuisirent à sa considération. Suppléant de Desgenettes, en 1835, il fut accueilli par des cris et des sifflets qui l'empêchèrent de faire son cours. En 1838, nommé professeur d'hygiène à la Faculté de médecine, il triompha de l'opposition de son auditoire. Il fut membre de l'Académie de médecine en 1842.

Royère, ch.-l. de canton de l'arr. et à 22 kil. E. de Bourganeuf (Creuse). Bestiaux; 2,585 hab.

Royou (Thomas-Maurice), publiciste, né à Quimper, 1741-1792, ecclésiastique, professa la philosophie au collége Louis-le-Grand; collabora à *l'Année littéraire* de son beau-frère Fréron, fonda le *Journal de Monsieur*, 1778-1783, se déclara contre la Révolution, surtout dans *l'Ami du Roi*, qui fut supprimé en 1792. Il mourut au moment où il était cité à comparaître devant la haute cour d'Orléans.

Royou (Jacques-Corentin), littérateur, frère du précédent, né à Quimper, 1745-1828, d'abord avocat, travailla à *l'Ami du Roi*, fonda *le Véridique*, *l'Invariable*; fut déporté à l'île de Rhé, après le 18 fructidor; reprit sa profession d'avocat, et, censeur dramatique sous la Restauration, écrivit plusieurs pièces, *Phocion, le Frondeur, la Mort de César*. Il est plus connu par des livres d'histoire, d'ailleurs médiocres : *Hist. ancienne*, 4 vol. in-8°; — *romaine*, 4 vol. in-8°; — *des empereurs romains*, 4 vol. in-8°; — *de France*, 6 vol. in-8°.

Roze (Nicolas), compositeur, né au Bourg-Neuf, près de Châlon-sur-Saône, 1745-1819, s'engagea dans les ordres; mais, passionné pour la musique, vint à Paris, où il acquit de la réputation comme compositeur. Il fut bibliothécaire du Conservatoire en 1807. On lui doit une *Méthode de plain-chant*, 1814, in-4°, et beaucoup de morceaux de musique religieuse.

Roze (Nicolas, dit *le Chevalier*), né à Marseille, 1671-1733, est surtout célèbre par son dévouement pendant la peste de Marseille, 1720-1721, soignant les malades, enterrant les morts, rendant le courage à ses compatriotes.

Rozier (François), agronome, né à Lyon, 1734-1793, reçut les ordres sacrés, mais s'occupa avec passion d'agriculture dans son domaine à Sainte-Colombe, près du Rhône. Il fut l'élève, puis le successeur de Bourgelat, à l'Ecole vétérinaire de Lyon, 1761-1763, s'établit à Paris en 1771, acheta et rédigea, pendant dix ans, le *Journal de physique;* reçut plusieurs missions agronomiques; se retira dans le domaine de Beauséjour, près de Béziers, 1780, y continua ses travaux jusqu'à ce qu'il fût nommé, en 1786, directeur de l'Ecole pratique d'agri-

culture à Lyon. Curé constitutionnel de l'église de Saint-Polycarpe, il fut écrasé par une bombe pendant le siége de la ville. Parmi ses ouvrages on cite : *Démonstrations élémentaires de botanique*, 2 vol. in-8°; *Traité sur la manière de cultiver la navette et le colza; Cours complet d'agriculture théorique, pratique, etc.*, 9 v. in-8°, etc., etc.

Rozier. V. PILATRE DE ROZIER.

Rozière (LOUIS-FRANÇOIS **Carlet,** marquis DE LA), général et tacticien, né au Pont-d'Arche, près de Charleville, 1735-1808, se distingua dans toutes les guerres, fit de beaux plans pour la défense des côtes, émigra en 1791, et prit part à l'expédition des îles d'Yeu et Noirmoutiers, en 1794. Il fut lieutenant général en Portugal, 1801. On lui doit : *les Stratagèmes de guerre*, 1756; *Campagne du maréchal de Créqui*, en 1677; — *du prince de Condé*, en 1674; — *de Villars*, en 1703; — *du duc de Rohan dans la Valteline*, en 1635; etc., etc.

Rozoi (BARNABÉ **Farmain de**), et non **Durosoi,** littérateur, né à Paris, 1743-1792, écrivit un grand nombre d'ouvrages médiocres, et défendit vivement la royauté dans la *Gazette de Paris*. Après le 10 août, il fut arrêté, comme coupable de conspiration en faveur de Louis XVI, et mourut sur l'échafaud.

Rozoy-en-Brie, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. S. O. de Coulommiers (Seine-et-Marne), sur l'Yères. Eglise gothique. Blé, laine, huile; 1,548 hab.

Rozoy-sur-Serre, ch.-l. de canton de l'arr. et à 45 kil. N. E. de Laon (Aisne), sur la Serre; 1,475 hab.

Rubbi (ANDREA), littérateur italien, né à Venise, 1738-1817, étudia chez les jésuites, fut ordonné prêtre, et, après la suppression de son ordre, s'occupa surtout de littérature. Il fut membre de l'Académie des Arcades. Ses ouvrages sont nombreux, mais aucun n'est supérieur; ses recueils littéraires sont des compilations utiles. On lui doit des tragédies, des éloges; *Parnasso italiano*, 56 vol. in-8°; *Giornale poetico*, 4 vol. in-8°; *Parnasso de poeti classici di ogni natione, tradotti in italiano*, 43 vol. in-8°; *Anno poetico*, 8 vol. in-16; *Dizionario di antichità sacre e profane*, 16 vol. in-8°, etc., etc.

Ruben, fils aîné de Jacob, empêcha ses frères de tuer Joseph. Il a donné son nom à une tribu des Hébreux, qui occupa dans la terre promise le pays situé à l'E. de la mer Morte et du Jourdain, au S. de la tribu de Gad, au N. du pays des Moabites, à l'O. des Amorrhéens et des Ammonites; elle renfermait les monts Nébo et Abarim, les torrents de Jabok et d'Arnon. Les villes principales étaient : Adom, Sébon, Cariathaïm, Bosor et Jaser.

Rubens (PIERRE-PAUL), peintre flamand, né à Siegen (Nassau) ou à Anvers, 1577-1640, appartenait à une famille qui avait été forcée de fuir les persécutions des Espagnols. Son père, Jean Rubens, vécut dans l'exil à Siegen, puis alla mourir à Cologne, en 1587; sa mère, Marie Pypeling, put alors revenir à Anvers, sa patrie. Rubens fut d'abord page chez la comtesse de Lalaing, puis étudia la peinture chez Tobie Verhaegt, chez Adam van Noort, enfin chez Otto Venius. Protégé par l'archiduc Albert et l'infante Isabelle, il alla en Italie, parcourut les grandes villes, étudiant les œuvres des maîtres, et composant des tableaux, où l'on remarque ses qualités supérieures, comme *la Vierge et sainte Anne adorant l'enfant Jésus*, qu'il fit pour le pape. La mort de sa mère le rappela en Belgique, après un voyage de huit années, 1600-1608. Il s'établit à Anvers, toujours protégé par Albert et par Isabelle; il s'y maria, 1609, et eut bientôt une réputation considérable. Malgré ses envieux, il multiplia ses chefs-d'œuvre dans la belle maison qu'il avait fait construire d'après ses dessins, et où il entassa toutes sortes d'objets d'art. Il fut chargé de plusieurs missions diplomatiques en Espagne, en Hollande, en Angleterre. Marie de Médicis l'appela à Paris en 1621, pour décorer de ses œuvres son palais du Luxembourg; Rubens fit 19 esquisses en grisailles, puis retourna à Anvers, pour exécuter lui-même ou faire exécuter par ses meilleurs élèves ces compositions allégoriques qui représentent l'histoire de la reine; de retour à Paris, il exécuta sur place les deux allégories, le *Couronnement de Marie de Médicis* et l'*Apothéose de Henri IV;* il ajouta quatre tableaux, dont la reine lui désigna les sujets. Il revint à Anvers en 1625. Mais il perdit sa femme chérie; dans sa douleur, il résolut de voyager, visita les ateliers les plus célèbres des principales villes de Hollande, se rendit en Espagne, 1628, fut parfaitement accueilli par Philippe IV, et composa plusieurs tableaux, dont l'Espagne s'est enrichie. Il passa ensuite en Angleterre, où, après de nombreuses entrevues avec Charles Ier, il contribua plus que tout autre à la paix qui fut conclue entre l'Angleterre et l'Espagne, 1629. Il retourna à Madrid, fut comblé de cadeaux par le roi, et, lorsqu'il fut revenu à Anvers, il épousa une de ses nièces, Hélène Fourment, à peine âgée de 16 ans, 1630. Il reprit sa vie calme et laborieuse; il venait d'être anobli. En 1635, il présida aux fêtes qui furent données par la ville d'Anvers à l'infant don Ferdinand; tourmenté par la goutte, il fut forcé de ralentir ses travaux, et mourut en 1640. On évalue à 1,500 le nombre de ses ouvrages reproduits par la gravure; il a traité tous les genres : paysages, fleurs, animaux, portraits, épisodes bouffons; mais il a surtout excellé dans le genre de l'histoire et dans les sujets religieux. C'est l'un des plus grands peintres; on admire la verve, la vigueur du pinceau, la puissance de l'imagination, l'éclat du coloris; il a eu trop souvent recours à l'allégorie, et trop souvent oublié l'idéal. On cite parmi ses chefs-d'œuvre : la *Descente de croix*, les *Quatre évangélistes* (Anvers), le *Crucifiement de saint Pierre* (Cologne), une *Assomption*, le *Christ mort sur les genoux de la Vierge*, le *Christ foudroyant l'Hérésie*, etc.; à Paris, outre les tableaux cités, la *Fuite de Loth*, le *Prophète Elie*, l'*Adoration des mages*, la *Fuite en Egypte*, le *Denier des Césars*, le *Triomphe de la Religion*, etc. Il a formé d'illustres élèves, Van Dyck, Diepenbeck, Jacques Jordaens, Quellyn, Téniers, etc. On lui doit : *Palazzi antichi e moderni di Genova raccolti e designati*, 1622, in-fol.; *Traité de la peinture*; *l'Architecture italienne*. Anvers lui a érigé une statue en bronze.

Rubens (ALBERT), antiquaire, l'un des fils du précédent, né à Anvers, 1614-1657, fut secrétaire d'Etat à Bruxelles, et s'est livré à l'étude des antiquités et de la numismatique. On lui doit : *Commentaire sur les médailles des empereurs romains*, *De re vestiaria veterum* dans le t. XI du *Thesaurus* de Grævius, etc.

Rubicon, petite rivière d'Italie, tributaire de l'Adriatique, peut-être le *Fiumesino*, probablement le *Pisatello*, formait la limite entre l'Italie et la province de Gaule Cisalpine. César, en franchissant le Rubicon avec une armée, donna le signal de la guerre civile, 49 av. J. C.

Rubini (JEAN-BAPTISTE), chanteur italien, né à Romano, près de Bergame, 1795-1854, fils d'un professeur de musique, eut une jeunesse difficile, fut refusé comme choriste à Milan parce qu'il n'avait pas assez de voix, disait-on, fit partie d'une troupe ambulante, puis commença à se faire apprécier à Brescia, à Venise, à Naples, et obtint les plus grands succès à Paris, à Londres, à Madrid, en Allemagne, à Saint-Pétersbourg. Il excellait surtout, comme ténor, dans les opéras de Bellini et de Donizetti.

Rubra Saxa, *les Pierres Rouges*, petite place d'Etrurie, près de Rome, sur la Via Flaminia, non loin de la rivière Cremera.

Rubricatus, nom ancien du *Llobrégat* (Espagne); — de la *Seybouse*, affluent du Bagradas.

Rubruquis ou **Ruysbroeck** (GUILLAUME **de**), cordelier, célèbre par ses voyages, né dans le Brabant vers 1215, fut envoyé en 1253, par saint Louis, vers un chef de Tartares, qui venait, disait-on, d'embrasser le christianisme. Accompagné du cordelier Barthélemi de Crémone, il traversa la mer Noire, rencontra Sartach, qu'il cherchait, près du Volga; mais ce chef n'était pas chrétien, et Rubruquis fut même dépouillé de presque tout ce qu'il possédait. Il reconnut la mer Caspienne, visita le khan Batou, se rendit à Karakorum, auprès de Mangou, successeur de Gengiskhan, et revint par l'Arménie. De Saint-Jean-d'Acre, Rubruquis rendit compte de sa mission à saint Louis; son récit, écrit de bonne foi, est plein de détails curieux sur les Tartares; on le trouve dans les recueils d'Hakluyt et de Purchas; Bergeron l'a traduit en français dans les *Voyages faits en Asie*, 1634, in-4°.

Rucellai (BERNARDO), en latin *Oricellarius*, historien italien, né à Florence, 1449-1514, d'une noble famille, allié aux Strozzi, beau-frère de Laurent de Médicis, fut gonfalonier de justice, chargé de plusieurs ambassades, cultiva généreusement les lettres, et, après la mort de Laurent, réunit la fameuse académie platonicienne dans ses magnifiques jardins, *Orti Oricellarii*. On lui doit : *De urbe Roma*, ouvrage d'une saine érudition; *De bello italico*, histoire de l'expédition de Charles VIII; *De magistratibus romanis*, etc.

Rucellai (GIOVANNI), poëte italien, 4e fils du précédent, né à Florence, 1475-1525, ami de Léon X, son cousin-germain, fut chargé par lui de missions importantes, comme protonotaire apostolique. Sous Clément VII, il fut gouverneur du château Saint-Ange. On a de lui : *Rosmunda*, l'une des premières tragédies régulières du théâtre italien; *Oreste*, et un poëme didactique, *le Api*

(les Abeilles), imité du 4e livre des *Géorgiques*, en vers non rimés, avec des détails intéressants; il a été traduit en français par Pingeron et par Crignon.

Ruchat (Abraham), littérateur suisse, 1680-1750, fut pasteur à Aubonne, et professeur à Lausanne. Il a écrit : *Abrégé de l'histoire ecclésiastique du pays de Vaud*, 1707; *les Délices de la Suisse*, 1714, 4 vol. in-12; *Hist. de la réformation de la Suisse*, 1516-1556, 6 vol. in-12, etc.

Rudbeck (Olaüs), naturaliste suédois, né à Arosen, 1630-1702, fils de l'évêque de Westeras, *Jean Rudbeck*, qui fut aumônier de Gustave-Adolphe, fut de bonne heure très-habile comme mécanicien, étudia la médecine, l'anatomie, et découvrit les vaisseaux lymphatiques, qu'il nomma *conduits hépato-aqueux*. Il établit, à Upsal, le premier jardin botanique, en 1657, professa la botanique et l'anatomie, et fut curateur de l'Université. Parmi ses ouvrages, on cite : *Exercitatio anatomica exhibens ductus novos hepaticos aquosos*, 1653; *Catalogus plantarum horti academici*, 1658; *de Principiis rerum naturalium; Atlantica, seu Manheim vera Japheti posterum sedes ac patria*, 4 vol. in-fol., ouvrage dans lequel il essaye de prouver que l'Atlantide de Platon était la Scandinavie, d'où les Grecs et les Romains ont pris leur mythologie; *Campi Elysii*, 2 vol. in-fol., en collaboration avec son fils.

Rudbeck (Olaüs), naturaliste et philologue, né à Upsal, 1660-1740, fils du précédent, docteur en médecine, explora la Laponie, fonda l'Académie des sciences d'Upsal, 1720, et a écrit beaucoup d'ouvrages, imprimés ou manuscrits: *Nova Samoland, sive Laponia illustrata; de Mandragora; Thesauri linguarum Asiæ et Europæ harmonici prodromus*, etc.

Rude (François), statuaire, né à Dijon, 1784-1855, fils d'un poêlier et poêlier lui-même, étudia à l'école des beaux-arts de Dijon, vint à Paris en 1809, fut élève de Cartellier, et eut le grand prix en 1812. A la chute de l'empire, il suivit dans l'exil son bienfaiteur Denon, dont il épousa la fille, reçut, à Bruxelles, les conseils de David, et y fit plusieurs travaux importants. De retour à Paris, en 1827, il acquit de suite une réputation méritée, qui a grandi jusqu'à sa mort. Parmi ses œuvres, on cite surtout : une *Vierge immaculée* (Saint-Gervais), *Mercure rattachant ses talonnières ailées* (Luxembourg), *Jeune pêcheur napolitain jouant avec une tortue, le Départ des volontaires*, groupe de l'arc de l'Etoile; un *Baptême du Christ* (Madeleine), *Louis XIII*, statue en argent pour le duc de Luynes, *le Tombeau de God. Cavaignac*, les statues de *Lapeyrouse, Monge, Bertrand, Ney*, des bustes de *Dupin aîné, David, Poussin, Houdon*, etc., etc.

Rudel (Geoffroi), troubadour du XIIe s., né à Blaye, s'attacha à Geoffroi de Bretagne, fils de Henri II, fit le pèlerinage de la terre sainte, et mourut à Tripoli. Il eut une grande réputation. Ses poésies ont été recueillies par Raynouard, *Poésies des troubadours*.

Rudies ou **Rudiæ**, auj. *Rotigliano*, anc. ville d'Apulie, chez les Salentins, près de Brundusium, d'origine grecque. Patrie d'Ennius.

Rudolf d'Ems, minnesænger allemand, né dans les Grisons (Suisse), vivait au milieu du XIIIe s. Il eut une grande renommée, et nous a laissé plusieurs poëmes chevaleresques : *Barlaam et Josaphat*, épopée chrétienne, publiée par Kœpke, Kœnigsberg, 1818, in-8°; *Chronique du Monde*; elle s'arrête à Salomon, et a été continuée par d'autres jusqu'à Charlemagne; elle a été publiée par Schutze, Hambourg, 1779-1781, 2 vol. in-8°; *le Bon Gérard; Guillaume d'Orléans; Alexandre le Grand*, épopée en 6 chants, etc.

Rudolphi (Charles-Asmund), naturaliste suédois, né à Stockholm, 1771-1832, étudia en Allemagne, professa, à Berlin, l'anatomie et la physiologie, fut membre de l'Académie des sciences, et exerça une grande influence scientifique. Parmi ses nombreux ouvrages, on remarque : *Anatomie des plantes; Entozoorum historia naturalis; Principes de physiologie*, 3 vol in-8°, etc., etc.

Rudolstadt, capit. de la principauté de Schwartzbourg-Rudolstadt (Allemagne), sur la Saale, à 30 kil. S. de Weimar; 5,000 hab.

Rue, ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. N. O. d'Abbeville (Somme). Chapelle gothique du Saint-Esprit; 2,444 hab.

Rue (De la). V. La Rue.

Rueda (Lope de), poëte espagnol, né à Séville, mort en 1567, composait des comédies et les jouait avec quelques amis. On le considère comme l'un des créateurs du théâtre en Espagne. Quatre de ses pièces ont paru à Valence, 1567.

Rueil ou **Ruel,** *Rotalgensis pagus* (?), bourg de Seine-et-Oise, à 10 kil. N. E. de Versailles, près de la Seine. Charles le Chauve donna cette terre à l'abbaye de Saint-Denis, qui la vendit à Richelieu ; il y fit construire un château où la cour se retira pendant la première guerre de la Fronde, 1649. On remarque, à quelque distance, le château de la *Malmaison*, séjour de Bonaparte et de Joséphine, qui l'embellit; elle y mourut en 1814. L'église de Rueil renferme son tombeau et celui de la reine Hortense; 8,216 hab.

Ruelle, village de l'arr. et à 7 kil. N. E. d'Angoulême (Charente), sur la Touvre. Fonderie de canons pour la marine, créée, en 1750, par le marquis de Montalembert, et achetée par l'Etat en 1776.

Ruffec, ch.-l. d'arr. de la Charente, par 46°1'44" lat. N., et 2°8'17" long. O., à 48 kil. N. d'Angoulême, près de la Charente. Eglise en roman fleuri. Grains, fromages, truffes, terrines de foie gras. Elle fut érigée en marquisat en 1588; 3,253 hab.

Ruffelet (Christophe-Michel), né à Saint-Brieuc, 1725-1806, prêtre et chanoine, a publié : les *Annales briochines ou Abrégé de l'histoire du diocèse de Saint-Brieuc*, 1771.

Ruffieux, ch.-l. de canton de l'arr. et à 28 kil. N. de Chambéry (Savoie), près du Rhône; 1,041 hab.

Ruffo (Fabrice-Denis), cardinal italien, né à San-Lucido (Calabre), 1744-1827, d'une famille illustre, fut trésorier général de la chambre pontificale sous Pie VI, et devint cardinal en 1794. Fuyant devant les Français, il fut admis dans les conseils de Ferdinand IV, et se chargea de soulever les Calabres; à la tête d'une troupe de brigands, d'aventuriers, qu'il appelait l'*armée de la Sainte Foi*, il s'empara de presque toutes les villes, laissant exercer les plus épouvantables excès, mais donnant personnellement des preuves de courage. Il s'empara de Naples; la capitulation honorable qu'il avait accordée et signée fut indignement violée par le gouvernement napolitain, 1799. Il reçut des récompenses pour ses services, mais fut disgracié pour s'être opposé, en 1805, à une nouvelle guerre avec la France. Lorsque Pie VII fut arrêté, le cardinal Ruffo vint à Paris, et fut chargé, par Napoléon, de certaines négociations auprès du pape; il fut encore disgracié. Il retourna en Italie, en 1814, et rentra dans le conseil du roi de Naples en 1821.

Ruffo (Fabrice, prince **de Castelcicala**), diplomate italien, né à Naples, 1755-1832, fut ambassadeur à Londres, puis chef du tribunal chargé de punir les républicains, 1799. Il fut l'un des membres les plus cruels de cette junte impitoyable. Il fut ambassadeur en France, de 1815 à 1832.

Ruffy ou **Ruffi** (Antoine **de**), historien, né à Marseille, 1607-1689, conseiller en la sénéchaussée, a écrit : *Histoire de Marseille*, 1642, in-fol.; *Histoire des comtes de Provence, depuis 934 jusqu'en 1480*, in-fol., 1655; *Histoire des généraux des galères*; etc.

Ruffy ou **Ruffi** (Louis-Antoine **de**), historien, fils du précédent, né à Marseille, 1657-1724, a réimprimé l'*Hist. de Marseille*, de son père, 1696, 2 vol. in-fol., et a lui-même écrit : *Dissertations sur l'origine des comtes de Provence, du Venaissin, etc.*, 1212, in-4°; *Hist. de saint Louis, évêque de Toulouse*, etc.

Rufin, ministre de Théodose et d'Arcadius, né à Elusa, en Aquitaine, 335-395; d'une physionomie mâle et spirituelle, d'un esprit ambitieux, rusé, avide de pouvoir et d'argent, il alla chercher fortune en Italie, où il capta la faveur de saint Ambroise et de Symmaque, puis à Constantinople, où il parvint à gagner les bonnes grâces de Théodose Ier. Il fut préfet d'Orient, maître des offices, préfet du prétoire, seconda l'empereur dans ses efforts pour assurer le triomphe du catholicisme, et se signala par ses vengeances, ses cruautés et son amour de l'or. C'est lui qui conseilla le massacre de Thessalonique. Nommé tuteur du fils aîné de Théodose, Arcadius, il excita Alaric, roi des Wisigoths, au ravage des provinces de l'Orient, 395; se déclara le rival jaloux de Stilicon, tuteur d'Honorius, l'empêcha de vaincre Alaric, et réclama les légions orientales que Théodose avait laissées en Italie. Stilicon s'entendit avec le général goth, Gaïnas, avec l'eunuque Eutrope, et Rufin fut assassiné au moment où il passait, avec l'empereur, la revue des troupes arrivées à Constantinople. Les crimes de Rufin ont surtout excité la verve du poëte Claudien, créature de Stilicon.

Rufin (Tyrannius ou Torannius), écrivain ecclésiastique latin, né à Concordia (Vénétie), 345-410, fut élevé

avec saint Jérôme à Aquilée, se rendit en Orient avec sainte Mélanie, vers 372, fut persécuté par les ariens, et fonda à Jérusalem un couvent sur le mont des Oliviers, en 377. Sa piété, sa charité, sa science le rendirent célèbre. Mais des dissentiments théologiques, envenimés par la malveillance, mirent plusieurs fois aux prises Rufin et saint Jérôme. Il revint en Italie, séjourna à Rome, à Aquilée, et alla mourir en Sicile. Il a traduit dans un latin élégant plusieurs ouvrages des Pères de l'Eglise d'Orient; dans ses œuvres on remarque : *Historia eremitica seu Vitæ Patrum*, livre souvent imprimé, et traduit en français par Arnauld d'Andilly; *Historiæ ecclesiasticæ liber II*, continuation d'Eusèbe jusqu'en 395; etc., etc.

Rufus (Cœlius), orateur et homme politique romain, né à Puteoli, 82-48 av. J. C., fut lié avec Catilina, obtint la préture et devint l'ami de Cicéron, qui le défendit contre les accusations de Sempronius Atratinus, 56. Tribun du peuple, 52, il soutint Milon, puis il se déclara pour César, qui lui conféra la préture en 48. Mécontent, il voulut exciter en Italie une insurrection en faveur de Pompée, et périt misérablement, avec Milon, dans les environs de Thurium. Il est surtout connu par sa correspondance curieuse avec Cicéron, alors en Cilicie.

Rufus Festus ou **Sextus Rufus**, historien latin, vivait à la fin du IVe siècle. Il a écrit, par l'ordre de l'empereur Valens, un abrégé de l'histoire romaine, *Breviarium de victoriis et provinciis Populi Romani*, qui a été plusieurs fois imprimé, et traduit par M. Dubois dans la Bibliothèque de Panckoucke. On lui attribue aussi : *de Regionibus urbis Romæ*, catalogue des monuments de Rome.

Rufus *d'Ephèse*, médecin grec, vivait probablement sous le règne de Trajan. Plusieurs de ses ouvrages sont parvenus jusqu'à nous : un traité d'anatomie générale, *Sur les différents noms des parties du corps*, en 3 livres; *Sur les maladies des reins et de la vessie; Sur les purgatifs*. Ces trois traités ont été publiés en grec par Matthæi, Moscou, 1806, et traduits en latin dans les *Artis medicæ principes*, Paris, 1567, in-fol. M. Littré a publié de Rufus un *Traité sur la goutte*, et M. Daremberg un *Traité sur le pouls*.

Rügen, île de la mer Baltique, dépendant de la Poméranie (Prusse), dont elle est séparée par un détroit de 2 à 3 kil. de largeur. Elle a 930 kil. carrés et 36,000 hab. Le ch.-l. est *Bergen*. Elle a des côtes très-découpées, mais pas de bon port; on y trouve beaucoup d'antiquités germaniques, des tertres funèbres, appelés par le peuple *Tombeaux des Huns*. Habitée par les Rugiens, elle fut le sanctuaire célèbre des cultes de Hertha et de Svantovit. Le paganisme odinique s'y défendit longtemps. Waldemar Ier, roi de Danemark, s'empara de Rugen et y introduisit le christianisme, en 1168. Elle appartint aux ducs de Poméranie, 1478; aux Suédois, 1648; donnée par les Français, qui la prirent en 1807, au Danemark, elle fut cédée à la Prusse, en 1814, en échange du Lauenbourg.

Rugendas (Georges-Philippe), peintre et graveur allemand, né à Augsbourg, 1666-1742, s'appliqua surtout à la peinture des batailles. Il séjourna à Vienne, à Venise, à Rome, et acquit en Allemagne une très-grande réputation. Charles XII, roi de Suède, fut son protecteur, et lui commanda le tableau de la *Bataille de Narva;* il travailla pour d'autres princes, et cependant fut souvent forcé de recourir au burin pour lutter contre des embarras d'argent. On cite : les *Batailles de Blenheim* et de *Hochstedt*, le *Siége de Wismar*, le *Siége d'Augsbourg*, et un grand nombre de sujets militaires. — Son fils aîné, *Georges-Philippe*, 1701-1774, peignit des animaux et grava avec talent; — son second fils, *Jean-Chrétien*, 1708-1781, fut également un graveur habile et correct; — son petit-fils, *Jean-Laurent*, né à Augsbourg, 1775-1826, a gravé une série de grandes planches, qui représentent les principales batailles livrées en Allemagne au temps de Napoléon; — *Jean-Maurice*, fils du précédent, 1799-1858, a peint le paysage et les animaux avec un talent remarquable. Il a publié son *Voyage au Brésil*, 20 liv. in-fol., avec 100 planches, et rapporté d'un second voyage dans l'Amérique du Sud plus de 3,000 dessins, qui ont été achetés par le gouvernement bavarois.

Rugenwalde, v. de Poméranie (Prusse), petit port, près de la Baltique, sur la Wipper. Toiles et lainages; 5,000 hab.

Ruggieri (Cosme), astrologue florentin, fut le conseil et le confident de Catherine de Médicis. Elle fit construire pour lui un observatoire, dont la colonne astrologique de la Halle au blé, à Paris, était le reste. Elle lui donna l'abbaye de Saint-Mahé, en Bretagne. Deux fois accusé de conspiration, en 1574, avec La Môle et Coconnas, puis, en 1597, il parvint à échapper. Il publia des almanachs, de 1604 à 1615, année de sa mort; ils eurent beaucoup de vogue.

Rugiens ou **Ruges**, *Rugii*, peuple germanique, habitant d'abord l'île de Rügen et les bords de l'Oder, ils émigrèrent vers le Danube et fondèrent, vers 450, le royaume de *Rugiland* (Basse-Autriche et Moravie), qui fut détruit par Odoacre, vers 487. Les Rugiens s'unirent alors aux Ostrogoths et paraissent avoir partagé leurs destinées.

Rugles, ch.-l. de canton de l'arr. et à 50 kil. S. O. d'Evreux (Eure), sur la Rille. Aiguilles, épingles, clous, fil de fer; tréfilerie de cuivre; 1,648 hab.

Ruhl (Philippe-Jacques), conventionnel, né près de Strasbourg, mort en 1795, pasteur luthérien, rédigea plusieurs *Mémoires* pour le comte de Linange et fut nommé conseiller aulique. Ayant beaucoup d'orgueil et d'ambition, il se déclara pour les idées de la Révolution, fut administrateur du Bas-Rhin, membre de la Législative et de la Convention, fut du parti des Montagnards, membre du Comité de sûreté générale, et, étant en mission à Reims, brisa la Sainte-Ampoule en présence du peuple. Après la chute de Robespierre, il se déclara pour les patriotes au 1er prairial, fut décrété d'accusation et se tua d'un coup de poignard.

Ruhnkenius (David **Ruhnken**, en latin), philologue allemand, né à Stolpe (Poméranie), 1723-1798, étudia les lettres, la philosophie, l'histoire, le droit, les antiquités, succéda à son maître Hemsterhuis dans la chaire de grec, à Leyde, puis à Oudendorp dans celle d'éloquence et d'histoire. Il se déclara pour les patriotes en 1787, et eut beaucoup à souffrir dans ses dernières années. Erudit infatigable et ingénieux, excellent critique, il a publié un grand nombre d'ouvrages : *Epistolæ criticæ in Homeridarum hymnos et Hesiodum; in Callimachum et Apollonium Rhodium*, 1749-51; *De Græcia artium et doctrinarum inventrice; De vita et scriptis Longini*, etc., qu'on trouve dans ses *Opuscula*, 2 vol. in-8°; *Historia critica oratorum græcorum;* de savants commentaires, des éditions estimées, etc.

Ruhr, affluent de la Meuse. V. Roer.

Ruhr, affluent de droite du Rhin, vient de la Westphalie, et finit à Ruhrort, après un cours de 200 kil.

Ruhrort, v. de la Province Rhénane (Prusse), à 25 kil. N. de Düsseldorf, au confluent du Rhin et de la Ruhr. Construction de bateaux; 4,000 hab.

Ruhs (Christophe-Frédéric), historien allemand, né dans la Poméranie suédoise, 1780-1820, professeur d'histoire et historiographe de la maison de Prusse, a écrit : *Essai d'une histoire de la religion, des institutions politiques et de la civilisation des anciens Scandinaves; Histoire des Suédois*, 5 vol. in-8°; *Développement historique et de l'influence de la France sur l'Allemagne; Manuel de l'histoire du moyen âge*, etc.

Ruinart (Thierri), bénédictin, né à Reims, 1657-1709, fut le collaborateur de Mabillon. Parmi ses bons ouvrages, on distingue : *Acta primorum martyrum sincera et selecta*, 1689, in-4°, trad. en français; *Historia persecutionis vandalicæ*, 1694, in-8°; une excellente édition de *Grégoire de Tours* et de *Frédégaire*, 1699, in-fol.; une *Apologie de la mission de saint Maur*. Il a pris part aux derniers volumes des *Actes des saints de l'ordre de Saint-Benoît* et des *Annales*. On lui doit encore un *Abrégé de la vie de Mabillon*, 1709, in-12.

Ruines, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 12 kil. S. E. de Saint-Flour (Cantal). Scieries de planches de sapin; 857 hab.

Ruisch (Frédéric), anatomiste hollandais, né à La Haye, 1638-1731, d'une ancienne famille, docteur de l'Université de Leyde, professeur d'anatomie à Amsterdam, mérita une réputation européenne par ses brillantes découvertes, et fut de la Société royale de Londres, de l'Académie des sciences de Paris, etc. Il forma, à deux reprises différentes, de précieuses collections de cadavres parfaitement conservés, et vendit la première à Pierre le Grand, qui en 1698 avait reçu des leçons de Ruisch. Parmi ses ouvrages très-estimés, on cite : *Dilucidatio valvularum in vasis lymphaticis et lacteis; Observationum anatomico-chirurgicarum centuria; Thesaurus anatomicus*, 10 parties in-4°; *De fabrica glandarum*, etc. Il a publié ses *Opera omnia*, Amsterdam, 4 vol. in-4°; l'édition de 1737, 5 parties in-4°, est plus complète.

Ruisdael (Jacques), paysagiste hollandais, né à Harlem (?), 1630-1681, fils d'un ébéniste, étudia la médecine,

mais fut passionné pour la peinture, et reçut probablement des leçons de Nic. Berghem, son ami. Il s'inspira avant tout de la nature, et peignit les paysages qu'il avait sous les yeux avec un charme poétique fort remarquable. Ses tableaux, peu nombreux, sont très-recherchés; le Louvre en possède six, entre autres le *Coup de vent* et le *Coup de soleil*.

Ruiz (Jean). V. Hita.

Rulhière (Claude-Carloman **de**), historien et poëte, né à Bondy, près de Paris, 1735-1791, servit dix ans dans l'armée, et fut secrétaire d'ambassade du baron de Breteuil, qu'il suivit à Saint-Pétersbourg, en 1760. Il écrivit les *Anecdotes sur la révolution de Russie, en l'année* 1762, refusa de livrer le manuscrit aux instances de Catherine II, mais ne le laissa publier qu'après la mort de l'impératrice. En 1768, il fut chargé d'écrire pour le dauphin une histoire des derniers troubles de la Pologne, se mit avec ardeur au travail, visita Dresde, Varsovie, Vienne et Berlin, mais ne put terminer l'œuvre considérable qu'il avait entreprise. On a de lui : *Éclaircissements historiques sur les causes de la révocation de l'édit de Nantes, et sur l'état des protestants en France depuis le commencement du règne de Louis XIV*, 1788, 2 vol. in-8°. Mais son ouvrage capital, *Histoire de l'anarchie de Pologne et du démembrement de cette république*, ne parut, par les soins de Daunou, qu'en 1809, 4 vol. in-8°; il n'est pas terminé et ne va que jusqu'en 1770; c'est un ouvrage consciencieux, bien composé et souvent d'un style brillant. Auguis a publié ses *Œuvres complètes*, 1819, 6 vol. in-8°, dans lesquelles on trouve des *Poésies diverses*, l'*Épître sur les disputes*, admirée de Voltaire, *les Jeux de mains*, poëme en trois chants, etc.

Rullus (P. Servilius), tribun du peuple, 63 av. J. C., proposa une loi agraire, pour vendre toutes les terres du domaine public dans les provinces, et acheter avec le produit des champs en Italie, qu'on distribuerait aux pauvres citoyens. Cicéron, alors consul, fit rejeter cette proposition.

Rumbeke, v. de la Flandre occidentale (Belgique), à 14 kil. N. E. de Courtray; 7,000 hab.

Rumford (Benjamin **Thompson**, comte de), physicien américain, né à Woburn (Massachusetts), 1753-1814, servit dans l'armée anglaise, au commencement de la guerre de l'Indépendance, fut chargé par Gage de porter en Angleterre la nouvelle de l'évacuation de Boston, 1776, gagna la faveur de Sackville, ministre des colonies, qui l'attacha à son ministère, puis lui fit donner le grade de lieutenant-colonel de dragons. Thompson ne fit que reparaître en Amérique, et revint en Europe, 1783. Il entra au service de l'électeur de Bavière, et jouit de la faveur la plus signalée, devint conseiller d'État, lieutenant général, commandant de l'armée, ministre de la guerre, *comte de Rumford*, etc. Il rendit de grands services à la Bavière, réorganisa l'armée et supprima la mendicité. Il s'était toujours occupé de l'étude des sciences; il fit alors ses plus belles découvertes, en travaillant à l'amélioration du sort des pauvres; ses travaux sur la chaleur et la lumière sont remarquables et ont été justement appréciés par Cuvier; ses théories gagnent de jour en jour de nombreux adhérents, car il considérait la chaleur et la lumière comme des effets d'un mouvement vibratile imprimé aux molécules des corps. Il inventa les soupes économiques et les foyers qui portent son nom; il a fait des expériences curieuses sur la conductibilité; on lui doit un thermoscope et un calorimètre. En 1796, il dirigea le conseil de régence avec fermeté, et fut nommé directeur de la police générale. Mais après la mort de son bienfaiteur, Charles-Théodore, 1799, il vint demeurer en France, et fut correspondant de l'Institut, 1803; il avait épousé en secondes noces la veuve de Lavoisier, 1805; il mourut à Auteuil. La plupart de ses dissertations ont été réunies sous le titre d'*Essais politiques, économiques et philosophiques*, Genève, 1798-1806, 3 vol. in-8°.

Rumford (Marie-Anne-Pierrette **Paulze**, dame **Lavoisier**, puis comtesse de), femme du précédent, née à Montbrison, 1758-1836, fille d'un fermier général et d'une nièce de l'abbé Terray, épousa Lavoisier à la fin de 1771, et s'associa aux travaux de son mari avec zèle et intelligence, grava les planches de son *Traité de chimie*, et fit les honneurs de sa maison avec une grâce charmante. Elle vit périr son père et son mari sur l'échafaud. Sous le Directoire, elle réunit de nouveau les savants les plus illustres dans sa maison; elle épousa le comte de Rumford en 1805, mais elle provoqua une séparation amiable en 1809. C'est elle qui réunit et publia les *Mémoires* scientifiques de Lavoisier.

Rumigny, ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. S. O. de Rocroy (Ardennes). Patrie de Lacaille; 817 hab.

Rumilly, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. S. O. d'Annecy (Haute-Savoie). Commerce de grains. Sanctuaire de Notre-Dame-de-l'Aumône; 4,147 hab.

Rummel, *Ampsagas*, riv. d'Algérie, sort du Grand-Atlas, arrose Constantine et Milah, prend le nom d'*Oued-el-Kébir*, et se jette dans la Méditerranée, à l'E. de Bougie, après 150 kil. de cours.

Rump (Le), nom donné, par dérision, en Angleterre, aux débris du Long-Parlement; rump signifie *croupion*.

Runes (du gothique *runa*, secret), caractères employés jadis dans les pays scandinaves et dans l'Allemagne du Nord; les prêtres seuls en connaissaient le sens. Quelques-uns prétendent que les runes viennent des caractères phéniciens, apportés par les navigateurs de Phénicie; leur alphabet a, en effet, 16 lettres qui, formées de barres horizontales et verticales, rappellent l'ancien alphabet grec. D'autres croient que les runes datent seulement du IXe s. On trouve beaucoup de *pierres runiques* couvertes de ces caractères.

Runjeet-Singh, roi de Lahore, né près de Lahore, 1780-1839, fils d'un chef célèbre parmi les Sikes, eut une éducation très-négligée, s'empara du pouvoir vers 1797, et ne cessa d'augmenter ses possessions aux dépens des princes, pillards et rapaces, qui dévastaient les provinces de l'Inde du Nord. En 1812, il prit le titre de roi du Pendjâb, et sa domination s'étendit sur le Moultan, le Kachmir, et sur une partie de l'Afghanistan. Il voulut discipliner ses troupes à l'européenne; secondé par des officiers français, Allard et Ventura, il forma une armée régulière de 70,000 hommes, étendit son pouvoir sur 20 millions d'habitants, et eut un revenu très-considérable. Il se défiait des Anglais, ses voisins, mais sut toujours entretenir avec eux des relations amicales. Intelligent, mais dissimulé, rapace, parfois cruel, il a laissé une assez grande renommée; mais son empire est tombé avec lui.

Runnymead, village à 8 kil. S. O. de Windsor (Surrey), en Angleterre, où Jean sans Terre signa la Grande Charte, en 1215.

Rupel (La), riv. de Belgique formée par la réunion de la Dyle et de la Nèthe, à Rumpst (7 kil. N. E. de Malines), se jette, après 15 kil. de cours, dans l'Escaut, à Rupelmonde.

Rupelmonde (*Bouche de la Rupel*), v. de la Flandre orientale (Belgique), sur l'Escaut, en face de l'embouchure de la Rupel. Jadis prison d'État. Peut-être patrie de Mercator; 3,000 hab.

Rupert (Saint), apôtre de la Bavière, fut évêque de Salzbourg en 716.

Rupert (Robert **de Bavière**, dit le prince), né à Prague, 1619-1682, fils de l'électeur palatin, Frédéric V, neveu, par sa mère, Élisabeth, de Charles Ier, roi d'Angleterre, fut élevé par Henri Frédéric, prince d'Orange, de bonne heure se distingua par sa valeur impétueuse, mais brilla surtout dans la guerre civile d'Angleterre, à la tête de la cavalerie royaliste. Malgré sa défaite à Marston-Moor, il eut le commandement de l'armée à Naseby, 1645. Il fut battu, rendit Bristol, et fut disgracié. A la tête de la flotte royale, il fut poursuivi par Blake et battu sur les côtes d'Espagne. Il vécut de pirateries, excita la curiosité en France, 1653, et ne rentra en Angleterre qu'en 1665. Il se distingua dans la guerre contre les Hollandais, en 1666, et dans celle de 1672: il fut alors nommé amiral. Gouverneur du château de Windsor, il s'occupa d'arts et de sciences, et fit même quelques découvertes.

Rupilius, consul en 132 av. J. C., poursuivit avec acharnement les partisans de Tib. Gracchus, fit, comme proconsul de Sicile, 131, des règlements connus sous le nom de *leges Rupilianæ*, et fut condamné sous le tribunat de C. Gracchus.

Ruppin (Alt-), bourg situé sur la rive N. du lac du même nom; 1,800 hab. Près de là est le château de *Rheinsberg*, où Frédéric II vécut dans sa jeunesse.

Ruppin (Neu-), v. du Brandebourg (Prusse), à 50 kil. N. de Potsdam, sur le lac *Ruppin*, qui communique avec le Havel. Draps, lainages, cuirs; 10,000 hab.

Ruremonde, en flamand *Roermunde*, v. forte du Limbourg (Pays-Bas), au confluent de la Meuse et de la Roer, à 45 kil. N. E. de Maëstricht. Anc. évêché, réuni à celui de Liége en 1801, rétabli en 1853. Tissus de laine, toiles, pipes; commerce actif; 9,000 hab. — Ville depuis la fin du XIIIe s., souvent prise, elle fut cédée, en 1702,

par les Hollandais aux Autrichiens, qui en firent la capitale de la Gueldre autrichienne. Elle appartint à la France de 1793 à 1814.

Rurik, fondateur de la monarchie russe, était probablement un chef de Warègues Scandinaves. Il vint s'établir, vers 862, avec ses frères, Sinéous et Trouvor, au milieu de Slaves, qui habitaient au sud du golfe de Finlande. Il s'empara de Novgorod, et, après la mort de ses frères, réunit Biélo-Ozéro et Izborsk, qu'ils possédaient. Il appela à son secours plusieurs colonies de Warègues, donna au pays le nom de Russie, et mourut, en 879, laissant à sa veuve, Oleg, la tutelle de leur fils Igor.

Ruscelli (Girolamo), érudit italien, né à Viterbe, mort en 1566, fonda à Rome l'Académie *dello Sdegno*, et vécut ensuite à Venise. Ses ouvrages sont nombreux et justifient sa réputation.

Ruscino, anc. capitale des Sardones, fit partie de la Narbonaise 1re, et eut les priviléges de ville latine. Perpignan l'a remplacée; les ruines de Ruscino sont à *Castel-Roussillon.*

Rusellae, auj. *Rosello,* v. anc. d'Etrurie, sur la Via Aurelia. Ses murs, très-anciens, subsistent encore.

Rush (Benjamin), médecin américain, né près de Philadelphie, 1745-1813, d'une famille de quakers, fit de brillantes études qu'il acheva à Edimbourg, séjourna à Paris, puis revint professer la médecine à l'Université de Pennsylvanie. Il siégea au congrès en 1776 et en 1787, et rendit de grands services à ses concitoyens. Il a réuni ses mémoires sous le titre de *Medical inquiries and observations,* Philadelphie, 1788-98, 5 vol. in-8°. Il a publié des *Essais littéraires, moraux et philosophiques,* etc.

Rushworth (John), mémorialiste anglais, né dans le Northumberland, 1607-1690, écrivit l'histoire de son temps, jour par jour, avec patience et talent. Il fut clerc adjoint du Parlement, en 1641, secrétaire de Fairfax, membre du Parlement, en 1658, 1660, 1679, 1681. Il mourut pauvre et oublié. Son recueil, ayant pour titre *Historical Collections of private passages of state,* etc., embrasse les événements de 1618 à 1648, et forme 8 vol. in-fol.

Rusicada, v. anc. de Numidie, auj. *Philippeville.*

Russell ou **Russel** (William), comte, puis duc de Bedford, homme d'État anglais, 1614-1700, d'une vieille maison normande, fut membre du Long-Parlement, 1640. Il eut le commandement de la cavalerie dans l'armée parlementaire; plus tard, il alla rejoindre le roi à Oxford, 1643, mais fut traité avec froideur, et se tint à l'écart jusqu'en 1660. Il contribua au retour de Charles II, vit périr son fils, 1683, fut membre du conseil privé de Jacques II, et fut nommé duc de Bedford par Guillaume III.

Russell (William), fils du précédent, 1639-1683, fut membre de la Chambre des communes en 1660, et, surtout depuis son mariage avec la vertueuse Rachel Wriothesley, veuve de lord Vaughan, mena une vie honnête, sévère, dévouée aux intérêts de son pays et de sa religion. Il fut l'un des principaux chefs du parti de l'opposition, sous le ministère de la *Cabal* et sous celui de Danby, crut à la conspiration papiste dévoilée par Titus Oates, et proposa le *bill d'exclusion,* dirigé contre le duc d'York. Lorsque Charles II voulut gouverner par lui-même, des complots de toute nature se formèrent contre lui. Russell, comme Essex et Sidney, fut accusé de conspiration contre la vie de Charles II; soutenu, admirablement défendu par le dévouement de sa femme, il protesta de son innocence et n'en fut pas moins condamné. Il monta courageusement sur l'échafaud. On le considéra comme un martyr, et, sous Guillaume III, la Chambre des lords proclama son innocence. Sa *Vie* a été écrite par John Russell, 1853, 2 vol. in-8°. — On a publié des *Lettres* remarquables de lady Russell à son mari, et M. Guizot leur a consacré une belle étude historique, *l'Amour dans le mariage.*

Russell (Edward), cousin du précédent, 1651-1727, seconda la révolution de 1688, et fut chargé par Guillaume III du commandement de la flotte qui lutta contre Tourville à la Hogue, 1692; plus tard, il délivra Barcelone, assiégée par les Français. Nommé pair d'Angleterre, comte d'Oxford, il fut accusé de dilapidations sous la reine Anne, fut mis néanmoins à la tête de l'amirauté, par le crédit de Marlborough, et partagea sa disgrâce.

Russell (John), duc **de Bedford,** 1710-1771, attaqua Walpole, fit partie du ministère en 1744, leva un régiment pour combattre le prétendant en Ecosse, 1745, et fut nommé lord lieutenant d'Irlande, 1756; il sut se rendre populaire. Il signa la paix de Paris de 1763, fut président du conseil dans le cabinet Granville, et fut durement traité dans les lettres de Junius.

Russell (Francis) duc **de Bedford,** petit-fils du précédent, 1765-1802, fut l'ami intime de Fox, applaudit aux principes proclamés par la Révolution française, et employa son immense fortune à l'amélioration de l'agriculture et au soulagement des pauvres. Son frère *John* hérita de ses titres, qui passèrent, après sa mort, 1839, à son fils *Francis,* frère aîné de lord John Russell.

Russell (William), littérateur anglais, né en Ecosse 1741-1793, se forma lui-même, traduisit des tragédies de Crébillon, se fit correcteur, contre-maître dans une imprimerie de Londres, employant ses loisirs à composer des essais en prose et en vers, enfin s'occupa d'histoire avec succès. On lui doit : *Histoire d'Amérique; Histoire de l'Europe moderne* (jusqu'en 1763), 5 vol. in-8°; elle a été continuée par Coote jusqu'à la paix d'Amiens; *Histoire de l'Europe ancienne,* 2 vol. in-8°.

Russey (Le), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 50 kil. S. de Montbéliard (Doubs) ; 1,252 hab.

Russie (Empire de), le plus vaste empire du globe, comprend une grande partie de l'Europe orientale, tout le nord de l'Asie et les provinces asiatiques au S. du Caucase, entre la mer Noire et la mer Caspienne. Il renfermait naguère le N. O. de l'Amérique, qui a été récemment cédé aux Etats-Unis. La capitale est *Saint-Pétersbourg.* La Russie d'Europe a 4,939,225 kil. carrés; elle est bornée : au N., par la mer Glaciale, qui y forme la mer Blanche; à l'O., par le golfe Varanger, la Tana, le Muonio et la Tornéa, qui la séparent de la Suède; par la mer Baltique, qui forme sur ses côtes les golfes de Bothnie, de Finlande et de Riga ; par une ligne conventionnelle, qui la sépare de la Prusse et de l'Autriche; au S. O., par la limite que le traité de 1856 a établie entre la Russie et la Turquie, et que forment le Pruth, le Jalpuch jusqu'à Bolgrad, la mer Noire ; au S., la mer Noire, où l'on trouve le golfe de Pérékop, la presqu'île de Crimée et la mer d'Azov: au S. E., la grande ligne du Caucase ; à l'E., la mer Caspienne, le fleuve Oural, les monts Ourals. Les îles qui s'y rattachent sont : dans la mer Glaciale, la Nouvelle-Zemble, Waïgatch et Kalgouev; dans la mer Baltique, l'archipel d'Abo, les îles Dago et Œsel. — La Russie est une vaste plaine, sillonnée par quelques hauteurs confuses, qui forment la ligne du partage des eaux, Chemokonski, Uvalli, plateau marécageux du Valdaï, collines de Pologne; des monts Uvalli se détachent les monts Olonetz, qui traversent la Finlande orientale; des monts Volkhonski, sud du plateau du Valdaï, se détachent les collines peu élevées entre Don et Volga. Les montagnes considérables sont aux limites de la Russie : monts Ourals, à l'E.; Caucase, au S. E. — Les principaux fleuves sont : 1° dans le bassin de la mer Glaciale : la Kara, la Petchora, le Mézen, la Dvina du Nord, l'Onéga, la Passig, la Tana; 2° dans le bassin de la mer Baltique : la Tornéa, le Kumo, la Kymène, la Néva, la Narva, la Dvina du Sud, le Niémen, la Vistule; 3° dans le bassin de la mer Noire : le Dniester, le Dnieper, le Don, le Kouban, le Rion ; 4° dans le bassin de la mer Caspienne : l'Oural, le Volga, la Kama, le Térek, le Koïsu, le Kour. Ces fleuves, généralement bien navigables, sont de véritables routes de commerce ; ils sont réunis entre eux par de nombreux canaux : le canal de Vichneï-Volotchok joint le Volga au lac Ilmen, Astrakhan à Saint-Pétersbourg ; le canal de Tikhvine joint le lac Ladoga au Volga ; le canal de Marie, le lac Onéga au Volga; le canal Ladoga contourne la rive sud du lac, entre le Svir et la Néva; les canaux de Kubinskoe et de Catherine réunissent la mer Blanche à la mer Caspienne; les canaux Lepel, Oginski, Royal, réunissent la mer Baltique à la mer Noire.

Aspect général; grandes divisions naturelles. — La Russie n'est qu'une vaste plaine, de 2,500 kil. du N. au S., de 2,000 kil. de l'O. à l'E., creusée par de profondes crevasses, au fond desquelles coulent de nombreuses rivières. On peut la diviser en trois zones : 1° entre la mer Glaciale et les Uvalli, plaines couvertes de marécages ou *toundras,* avec de vastes forêts de pins, de sapins, de bouleaux, vers le sud ; 2° au centre, grand marais de Pinsk, terres très-fertiles, forêts; 3° au S., pays des steppes, divisé par le Don en deux parties : à l'O., plaines arides de la Nouvelle-Russie avec ses ravins sans eau; à l'E., plaines sablonneuses, salines, avec des flaques d'eau saumâtre. — Le climat est extrême; les hivers sont longs et rigoureux, les étés chauds et courts; la Russie méridionale est exposée pendant l'été à des sécheresses prolongées, à des vents brûlants; pendant

l'hiver, le froid est très-rigoureux, et des ouragans ou *métels* chassent la neige avec une impétuosité formidable. Le climat devient de plus en plus extrême, en allant de l'O. vers l'E.

Productions. — Dans les monts Ourals, dans la Finlande et le bassin du Donetz, sont les richesses minérales de la Russie : or, argent, fer, cuivre, platine, houille, anthracite, tourbe, sel, porphyres, granites, sources de pétrole. — La région agricole de la Russie se compose de la *Terre-Noire, Tchornosjom,* entre le Pruth et le fleuve Oural supérieur; elle produit beaucoup de blé; la région pastorale est au S. La Russie produit beaucoup de bois, de lin, du chanvre, du bétail, de la laine, des cuirs, du suif et des chevaux; vers l'O. on cultive la betterave et l'on fabrique du sucre; la culture du tabac est libre. Les forêts occupent encore de vastes espaces, quoique l'on ait opéré d'énormes défrichements; les essences dominantes sont : le pin, le sapin, le mélèze, le cèdre, les bouleaux, les aulnes, les trembles; et, dans le sud, l'érable, le frêne, le peuplier argenté, le tilleul, le chêne. La vigne n'est cultivée que dans la Bessarabie, au S. de la Crimée, sur les bords du Don et du Volga inférieur. — Les chevaux sont nombreux et estimés; les principales races sont celles du Don, de Viatka, de l'Obva, de Biting (affluent du Don), de Kazan, de Mézen, du Caucase. Il y a un grand nombre de bœufs et de moutons; les porcs sont bien moins nombreux.

Ethnographie, races et langues. — On compte en Russie plus de cent peuples, appartenant à huit grandes divisions : 1° la fam. slave (50,000,000), surtout au centre, comprend les Grands-Russes ou Moscovites, les Petits-Russes, Russniaques et Cosaques; les Polonais, mêlés de Lithuaniens vers l'E.; les Serbes, Bulgares et autres, disséminés dans l'empire ; 2° la fam. des Lettons (2,000,000), comprenant les Lithuaniens et les Coures; 3° la fam. finnoise ou des Tchoudes (3,000,000), comprenant les Finnois occidentaux ou baltiques (Lives, Esthes, Ingriens, Karéliens, Jèmes, Tavastes, Quènes, Finnois, Lapp ou Lapons), et les Finnois orientaux ou ouraliens (Permiens, Sairyanes, Vogoules, Votiakes, Tchérémisses, Tchouvaques, Mordvines, Samoyèdes); 4° la fam. allemande (500,000), dans les provinces baltiques ou dans la Nouvelle-Russie; 5° la fam. turque (1,200,000), comprenant les Nogaïs de Crimée, du Kouban, etc.; les Tatars de Kazan, les Baschkirs, les Kumiks, les Kirghiz-Kazaks, les Turkomans; 6° les peuples caucasiens (2.000.000), de races diverses, Arméniens, Géorgiens, Abases, Ossètes, Guèbres; les Kabardiens, les Adighes ou Tcherkesses, les Abadzas, les Lezghiens, les Tchetchens, les Kistes; 7° la race juive (1,250,000), dispersée dans l'empire; 8° la race mongole (500,000), comprenant les Kalmouks. — Les deux langues principales sont : le russe, dialecte de l'ancien slavon, et divisé lui-même en un grand nombre pe dialectes; le polonais, langue slave beaucoup plus pure que le russe.

Administration. — La Russie est divisée en 60 gouvernements, subdivisés eux-mêmes en cercles ou districts; parfois, plusieurs gouvernements sont réunis sous le même chef militaire. Voici le tableau de ces divisions :

1° *Provinces baltiques* (5 gouvern.).

GOUVERNEMENTS.	CHEFS-LIEUX.
Grande principauté de Finlande avec ses 8 gouvernements. .	Helsingfors.
Saint-Pétersbourg ou Ingrie. .	Saint-Pétersbourg.
Esthonie.	Revel.
Livonie.	Riga.
Courlande.	Mittau.

2° *Russie septentrionale* (3 gouvern.).

Arkhangel.	Arkhangel.
Olonetz.	Petrozavodsk.
Vologda.	Vologda.

3° *Lithuanie* (6 gouvern.).

Samogitie.	Kowno.
Vitepsk	Vitepsk.
Mohilev.	Mohilev.
Minsk.	Minsk.
Vilna.	Vilna.
Grodno.	Grodno.

4° *Pologne* (5 gouvern.).

Varsovie.	Varsovie.
Radom..	Radom.
Lublin..	Lublin.
Plotsk..	Plotsk.
Suvalki.	Suvalki.

V. Supplément au mot Russie.

5° *Grande-Russie ou Moscovie* (16 gouvern.)

Novgorod	Novgorod.
Pskov.	Pskov.
Tver..	Tver.
Iaroslav.	Iaroslav.
Kostroma.	Kostroma.
Vladimir..	Vladimir.
Moscou	Moscou.
Smolensk.	Smolensk.
Kalouga.	Kalouga.
Toula.	Toula.
Riazan	Riazan.
Tambov.	Tambov.
Orel..	Orel.
Koursk	Koursk.
Voronéje..	Voronéje.
Nijni-Novgorod	Nijni-Novgorod.

6° *Petite-Russie* (6 gouvern.).

Tchernigov..	Tchernigov.
Kiev..	Kiev.
Poltava	Poltava.
Kharkov.	Kharkov.
Podolie.	Kaminiec.
Volhynie.	Jitomir.

7° *Russie orientale* (10 gouvern.).

Penza.	Penza.
Kazan.	Kazan.
Simbirsk	Simbirsk
Samara.	Samara.
Saratov.	Saratov.
Astrakhan.	Astrakhan.
Orenbourg	Orenbourg.
Perm.	Perm.
Viatka.	Viatka.
Oufa	Slataoust.

8° *Russie méridionale ou Nouvelle-Russie* (5 gouvern.)

Bessarabie.	Kichenev.
Kherson.	Kherson.
Tauride.	Simféropol.
Iékatérinoslav.	Iékatérinoslav.
Cosaques du Don.	Novo-Tcherkask.

9° *Russie du Caucase.*

Elle renferme 5 gouvernements et 3 territoires. (V. Russie, au Supplément).

Chaque gouvernement a un gouverneur militaire et un gouverneur civil, dont les fonctions sont soumises au contrôle du sénat; quelques provinces ont des administrations particulières (Finlande, Caucase), ou quelques priviléges (Livonie, Esthonie, Courlande). Il y a une cour de justice dans chaque chef-lieu, une cour de 1re instance dans chaque district. — Le *gouvernement* est une monarchie absolue; le souverain est appelé empereur, tzar ou autocrate (*samoderjetz*). Il est assisté de trois conseils : le conseil de l'empire, qui prépare les lois; le sénat, corps judiciaire; le saint-synode, pour les affaires religieuses. — La religion dominante est celle de l'Eglise grecque schismatique, qui a pour chef, depuis Pierre le Grand, le tzar lui-même; elle renferme de nombreuses sectes : les *Starovers* ou vieux croyants, les *Morelstschiki*, les *Skaptzi*, les *Malakani* et les *Duchoborzi*. Il y a environ 51,000,000 de grecs schismatiques. Au-dessous du saint-synode sont les évêques, divisés en trois classes : les métropolitains (Kiev, Novgorod et Saint-Pétersbourg, Moscou, Lithuanie), les archevêques et les évêques. Puis viennent les prêtres inférieurs, archimandrites, igoumènes, etc. Le clergé séculier ou *clergé blanc* est obligé au mariage, mais le prêtre veuf ne peut se remarier; le clergé régulier ou *clergé noir* se compose de moines

de l'ordre de Saint-Basile; les religieux ne peuvent se marier, et on choisit parmi eux les évêques et les dignitaires ecclésiastiques. Les grecs-unis, au nombre de 500,000 environ, sont dans la Petite-Russie surtout. Les catholiques (2,800,000), dans la Pologne, ont 3 archevêchés et 16 évêchés. Les catholiques arméniens (350,000) ont un archevêque à Nakhitchévan. Les protestants (2,100,000) sont dans les provinces baltiques. Les juifs (1,500,000) sont répandus dans tout l'empire. Les mahométans (2,500,000) au S. et à l'E. Il y a encore des bouddhistes, des guèbres (à Bakou), des idolâtres (les Samoyèdes). Sous le rapport de l'instruction publique, la Russie est divisée en 11 districts; il y a des universités à Saint-Pétersbourg (1819), Moscou (1755), Kharkov (1803), Kazan (1804), Dorpat (1834), Kiev (1834), Helsingfors, Varsovie (1862), Odessa (1864). Beaucoup d'écoles spéciales, écoles militaires, diocésaines, de districts, de paroisses, donnent une instruction plus ou moins complète. L'instruction primaire est encore bien peu répandue; on évalue à 1 sur 300 les Russes sachant lire et écrire.

L'armée comprend l'armée active ou d'opération et l'armée active locale; il est difficile de donner des chiffres précis; on évalue l'armée active à 800,000 hommes, l'armée active locale à 128,000. La réserve de toutes armes serait de 199,000 hommes, et les troupes irrégulières, Cosaques du Don, du Kouban, de la mer d'Azov, d'Astrakhan, de l'Oural, etc., comptent 180,000 hommes. Il y aurait en tout plus de 1,200,000 hommes; mais ces chiffres nous paraissent exagérés.

La marine russe paraît se composer d'environ 320 bâtiments à vapeur et à voiles, avec un effectif de 3,000 officiers et de 55,000 matelots et soldats de marine.

Le revenu de l'État (recettes brutes) était, en 1867, de 397,088,354 roubles; le rouble vaut 4 fr. environ; la dépense a été de 443,850,171 roubles. La dette, à la fin de 1865, s'élevait à 1,922,216,319 roubles.

La superficie approximative de l'empire russe est de 20,000,000 kil. carrés : Russie d'Europe et Russie du Caucase, 5,754,427 kil. carrés; Sibérie, 14,296,259 kil. carrés (?); mais il est difficile de connaître l'étendue des possessions russes du côté de l'Amoûr et du Turkestan. Il en est de même de la population; elle a fait des progrès très-considérables: d'après M. Schnitzler, elle était de 29,000,000 en 1796; de 33,000,000 en 1811; de 37,000.000 en 1816; de 45,000,000 en 1835; de 55,000,000 en 1851, en 1864, on l'évaluait à près de 77,000,000; les statistiques russes récentes évaluent à 80,000,000 la population actuelle de l'empire.

L'industrie est encore peu développée en Russie; Moscou a des fabriques d'étoffes et est le centre de l'activité industrielle; Nijni-Novgorod et Toula ont des forges importantes; le cuir de Russie est travaillé dans 2,000 tanneries. — Le commerce intérieur est favorisé par le grand nombre des voies navigables; on compte un grand nombre de foires importantes; la plus célèbre est celle de Nijni-Novgorod. On a construit des lignes de chemin de fer, qui unissent Moscou à Saint-Pétersbourg, à Riazan, à Iaroslav; Saint-Pétersbourg à Tsarskoé-Selo, à Péterhof; Varsovie à Vienne et à Bromberg; Helsingfors à Tavastehus; Riga à Dunabourg; le Don au Volga, etc. Le commerce d'exportation est d'environ 190,000,000 roubles argent; celui d'importation, de 160,000,000; les principaux objets d'exportation sont les grains, le suif, le lin, les graines oléagineuses, les laines, les bois de construction, les pelleteries, les cordages, la potasse, les cuirs, les soies de porc, la colle de poisson, le cuivre, le fer, etc.

Histoire. — Les anciens appelaient vaguement Sarmatie et Scythie les vastes contrées mal connues au N. du Pont-Euxin; là vivaient les nombreuses tribus barbares des Roxolans, des Jazyges, des Agathyrses, des Finnois, etc. Les Goths, venus de la Scandinavie, fondèrent, au S. O., un vaste empire, du IIIe au IVe siècle; il fut renversé par les Huns. Au milieu du chaos des invasions, deux villes furent fondées vers le VIe siècle, Novgorod-la-Grande, au N. O., et Kiev, au S. O. En 862, un chef de Warègues, venu de Scandinavie, Rurik, se rendit maître de Novgorod, fut le premier grand-prince, soumit une partie des Slaves de l'intérieur, fonda la noblesse des boïards, grands propriétaires, et donna le nom de *Russes* à ses sujets. Askold et Dir, ses compagnons, prirent Kiev, et menacèrent Constantinople. Les progrès des Russes continuèrent sous Igor, Sviatoslav et Wladimir Ier, qui se convertit au christianisme vers 988. Mais il donna des apanages à ses nombreux enfants, et, outre la principauté de Kiev, résidence du grand-prince, on vit s'élever les principautés de Novgorod, Polotsk, Smolensk, Tchernigov, Péréiaslav, Tmoutarakan, Halicz, Tver, Wladimir, Souzdal, Moscou. Après Iaroslav, qui donna un code à ses sujets, *Rouskaia Pravda* (la vérité russe), il y eut une longue période d'anarchie, remplie par les guerres civiles, les usurpations, les invasions des Bulgares, des Petchenègues, des Polovtses, des Mongols, conduits par Batou, qui, au XIIIe siècle, soumirent à un joug humiliant la plupart des principautés russes. Celle de Moscou resta seule indépendante, et ses chefs prirent le titre de grands-princes. Ivan III, 1462-1505, affranchit son pays, chassa les Mongols ou Tartares, prit Novgorod, Pskov, la Biarmie, réunit à Moscou un grand nombre de principautés, Tver, Véréia, Rostov, Kazan, fonda Ivangorod, épousa la nièce du dernier des Paléologue, commença la conquête de la Sibérie, et fit venir à grands frais, pour civiliser la Russie, des ouvriers et des artistes du reste de l'Europe. Après lui, Vasili IV, puis Ivan IV, continuèrent son œuvre, malgré des guerres incessantes contre la Pologne, l'ordre Teutonique et la Suède; ils réunirent Smolensk, Kazan (définitivement), Astrakhan; la Sibérie fut envahie; mais la Livonie resta à la Pologne. Déjà les souverains étaient en relations avec les gouvernements européens, et l'on entrait en rapports commerciaux avec l'Angleterre par la mer Blanche et par Arkhangel. Avec Féodor Ier, la dynastie de Rurik s'éteignit. — Une nouvelle période d'anarchie commença. Boris-Godounov usurpa le trône, 1598-1605; plusieurs faux Dmitri parurent; les Polonais, les Suédois crurent qu'ils allaient démembrer la Russie. L'élection de Michel Romanov, descendant de Rurik par les femmes, sauva l'empire, 1613; mais il fallut abandonner: à la Suède, l'Ingrie et la Karélie; à la Pologne, la Livonie, Smolensk, Tchernigov, Novgorod. Alexis et Féodor II furent les précurseurs de Pierre le Grand. C'est avec lui, 1682-1725, que la Russie devient une puissance redoutable, grâce aux ressources nouvelles qu'il crée pour les remettre entre les mains du tzar, grâce à ses victoires sur Charles XII, à son intervention dans les affaires de Pologne, aux provinces qu'il réunit à son empire (Ingrie, Livonie, Karélie). Par la fondation de Saint-Pétersbourg, 1703, il entre en relations directes avec l'Europe; le traité de Nystadt, en 1721, lui assure la prépondérance dans le Nord et sur la mer Baltique; l'Ukraine est soumise, la mer Caspienne devient un lac russe, et la puissance du tzar s'étend jusqu'à la Chine, jusqu'aux Kouriles et au Kamtchatka. Il lègue à ses successeurs le plan de conduite politique qu'ils doivent suivre; Catherine Ire intervient déjà dans les affaires de l'Europe centrale, sous Anne Iwanowna, les Russes font un roi de Pologne, malgré la France, 1734; sous Elisabeth, une armée russe est déjà en marche vers le Rhin, quand la paix d'Aix-la-Chapelle est signée, 1748, et la tzarine prend une part considérable à la guerre de Sept Ans contre Frédéric II, 1756-1763. Déjà les Russes se sont agrandis aux dépens de la Turquie (traité de Belgrade, 1739), et de la Suède (traité d'Abo, 1743). Sous Catherine II, 1762-1796, les progrès sont bien plus considérables; le traité de Kaïnardji, 1774, et celui d'Iassy, 1792, assurent aux Russes toutes les côtes septentrionales de la mer Noire, de la Bessarabie au Caucase, en y comprenant la Crimée; Kherson *est sur le chemin de Constantinople;* d'un autre côté, la Courlande est réunie, et les trois partages de la Pologne, 1772, 1793, 1795, donnent à la Russie la moitié de ce royaume (Vitebsk, Mohilev. Minsk, Kowno, Vilna, Grodno, la Volhynie, Kiev, la Podolie, etc.). Paul Ier entre dans la 2e coalition contre la France, et les soldats de Souvarov combattent en Italie et en Suisse. Sous Alexandre Ier, la Russie est contre nous dans la 3e et la 4e coalition; les Russes, vaincus à Austerlitz, 1805, à Eylau et à Friedland, 1807, n'en obtiennent pas moins des avantages à la paix de Tilsitt, 1807 (réunion de Bialystok, réunion de la Finlande, enlevée aux Suédois, 1809; réunion de la Galicie orientale, 1809; réunion de la Bessarabie par le traité de Bukharest, 1812). Après la terrible campagne de 1812 et l'incendie de Moscou, Alexandre Ier est à la tête de la coalition européenne contre Napoléon; la Russie semble la puissance prépondérante; le tzar est en même temps roi constitutionnel en Pologne. Sous Nicolas Ier, les Russes étendent de tous côtés leur territoire et leur influence : aux dépens de la Perse, par la paix de Tourkmantchaï; en Asie, aux dépens de la Chine et des princes du Turkestan; du côté de la Turquie, par le traité d'Andrinople, 1829, par l'affranchissement de

la Grèce, plus tard par le traité d'Unkiar-Skélessi, 1833. La Pologne, soulevée en 1830-31, a perdu ses dernières libertés. Nicolas profite de l'agitation européenne après 1848; il intervient en faveur de l'Autriche contre les Hongrois, 1849; il se déclare de plus en plus le protecteur des chrétiens grecs de l'empire ottoman; il suscite une nouvelle querelle avec la Turquie, pour s'ouvrir le chemin de Constantinople; mais l'Europe occidentale intervient, la France et l'Angleterre surtout, pour sauver la Turquie; après une guerre désastreuse, plusieurs défaites et la prise de Sébastopol, le successeur de Nicolas, Alexandre II, est forcé de signer la paix de Paris, qui limite la puissance de la Russie, 1856. Depuis cette époque, le gouvernement russe *s'est recueilli;* Alexandre II a introduit de grandes réformes dans l'administration de son empire; il a réorganisé l'instruction publique; il a surtout entrepris l'affranchissement des serfs; il a comprimé un nouveau soulèvement des Polonais en 1863, tandis que les Russes s'étendaient en Asie, dans le vaste bassin de l'Amour et dans les steppes du Turkestan.

Grands-Princes et Tzars de Russie.

DYNASTIE DE RURIK.

Rurik, grand-duc	862-879
Oleg, régent	913
Igor, fils de Rurik	945
Olga, sa veuve	970
Sviatoslav Ier	973
Jaropolk Ier	980
Wladimir Ier	1015
Sviatopolk	1018
Iaroslav Ier	1054
Isiaslav Ier	1078
Sviatoslav II	1073-1076
Vseslav ou Vsévolod Ier	1078-1093
Sviatopolk II	1113
Wladimir II	1125
Mstislav Ier	1132
Jaropolk II	1138
Viaczeslav	1154
Vsévolod II	1138-1146
Igor II	1146-1147
Isiaslav II	1146-1154
Joury Ier	1149-1157
Isiaslav III	1161
Rostislav	1153-1164

Il y a alors anarchie, division; plusieurs princes règnent simultanément à Kiev et à Moscou, puis à Wladimir, enfin à Moscou. Voici les noms des grands-ducs de Moscou et de Wladimir :

Andréi Ier	1157-1175
Michel Ier	1177
Vsévolod III	1213
Joury II	1238
(Constantin)	1217-1218
Iaroslav II	1238-1245
Alexandre Ier	1263
Iaroslav III	1270
Vasili Ier	1277
Dmitri Ier	1294
Andréi II	1304
Daniel	1294-1303
Joury III	1303-1320
Michel II	1305-1327
Alexandre II	1339

GRANDS-DUCS DE MOSCOU.

Ivan Ier	1328-1340
Siméon	1353
Ivan II	1359
Dmitri II	1362
Dmitri III	1389
Vasili II	1425
Vasili III	1462
Ivan III	1505
Vasili IV	1533
Ivan IV (1er tzar)	1584
Fédor Ier	1598

PÉRIODE DE TROUBLES.

Boris Godounov	1598-1605
Fédor II	1605
Le faux Dmitri	1605
Vasili V Chouiski	1610
Vladislas de Pologne	1613

DYNASTIE DES ROMANOV.

Michel Fedorovitch	1613-1645
Alexis Ier	1676
Fédor III	1682
Ivan V et Pierre Ier	1682-1686
Sophie, corégente	1686-1689
Ivan V et Pierre	1689-1696
Pierre le Grand, seul	1725
Catherine Ire	1727
Pierre II	1730
Anne Ivanowna	1740
Ivan VI	1741
Elisabeth Petrowna	1762
Pierre III de Holstein	1762
Catherine II	1796
Paul Ier	1801
Alexandre Ier	1825
Nicolas Ier	1855
Alexandre II	

Russie (Grande-), jadis appelée Moscovie, capitale *Moscou;* c'est le centre et le nord de la Russie.

Russie (Petite-), nom de la partie S. O. de la Russie; c'était autrefois le grand-duché de Kiev.

Russie (Nouvelle-). Elle comprend les gouvernements de Kherson, d'Iékatérinoslav, de Bessarabie, de Tauride, les Cosaques du Don et de la mer Noire.

Russie blanche, nom vaguement donné à la partie de la Lithuanie qui a formé les gouvernements de Smolensk, de Mohilev et de Vitepsk.

Russie noire, partie O. de la Lithuanie (gouv. de Minsk, Grodno, etc.).

Russie rouge, nom donné aux trois palatinats polonais de Lemberg, de Chelm et de Belcz.

Rustique (Saint), compagnon de saint Denis, fut martyrisé avec lui. Fête, le 9 octobre.

Rusucurru, auj. *Dellys,* anc. ville de la Mauritanie Césarienne, à l'O. de Césarée.

Rute, bourg de la prov. de Séville (Espagne). Draps grossiers; huile, eau-de-vie; 7,500 hab.

Rutebeuf, trouvère du XIIIe s., peut-être né en Champagne, ne nous est connu que par ses œuvres. On a de lui 56 pièces, *dits* satiriques ou dévots, chansons, complaintes, fabliaux, deux légendes (*Vie de sainte Marie l'Egyptienne* et *Vie de sainte Elisabeth de Hongrie*), le *Drame ou miracle de Théophile.* Ecrivain rude, mais plein de verve et d'originalité, il a tout attaqué dans ses satires, principalement les ordres religieux; son fabliau, *Charlot le juif,* est d'un style remarquable; ses *Complaintes* historiques sont écrites avec une énergie chaleureuse. M. A. Jubinal a publié les *Œuvres* de Rutebeuf, 1839, 2 vol. in-8°.

Ruteni, peuple ancien de la Gaule, au S. des Arvernes; ils occupaient, dans la Celtique, le pays qui s'est appelé Rouergue. Battus par les Romains, avec les Arvernes et les Allobroges, en 121 av. J. C., ils perdirent une partie de leur territoire (*Albiga,* Albi, l'Albigeois), qui fut réuni à la province romaine. Le reste, avec *Segodunum* ou *Ruteni* (Rodez), pour capitale, fut soumis par César. Ils firent partie de l'Aquitaine 1re.

Ruth, femme moabite, après la mort de Mahalon, son mari, suivit sa belle-mère Noémi jusqu'à Bethléem, alla glaner sur les terres de Booz, son parent, gagna sa bienveillance et finit par l'épouser. Elle fut la mère d'Obed, un des ancêtres de David. Le *Livre de Ruth,* charmante idylle, raconte cette histoire, arrivée au temps de Jephté.

Ruthéniens ou **Ruthènes,** peuple slave, qui fut soumis aux Varègues scandinaves, et qui donna probablement son nom aux Russiens. Ils sont nombreux en Gallicie, Podolie, Wolhynie, Lithuanie, et en Hongrie; ils sont devenus catholiques en 1595, en conservant certains usages particuliers, *rit grec ruthénien,* avec deux archevêchés à Lemberg et à Polotsk. Pendant le règne de Nicolas Ier, plus 2 millions de Ruthènes sont retournés au schisme grec.

Rutherglen ou **Ruglen,** bourg du comté et à 5 kil. S. E. de Glasgow (Ecosse), sur la Clyde. Foires aux chevaux; houille; 6,000 hab.

Ruthven (William), comte de Gowrie, seigneur écossais, mort en 1582, fils de lord Ruthven, l'un des meurtriers de Rizzio, entra dans la ligue des seigneurs qui poursuivit Bothwell et força Marie Stuart à abdiquer. Plus tard, il prit part à une conspiration contre Jacques VI, le retint quelque temps prisonnier dans son château de Ruthven; puis, quand le roi se fut échappé, fut battu, pris et mis à mort. — Ses deux fils, Jean et Alexandre, voulurent, plus tard, le venger, et furent mis à mort par les ordres du roi, 1600.

Rutilius Lupus, grammairien latin, suivant les uns, contemporain de Tibère, vivait plutôt au Ier s. av. J. C. On lui doit un traité de rhétorique en deux livres, *de Figuris sententiarum et elocutionis*, abrégé d'un livre de Gorgias, d'un style élégant, et renfermant beaucoup de précieux passages d'orateurs grecs. Il a été plusieurs fois édité, surtout par Ruhnkenius, Leyde, 1768, et par Frotscher, 1831.

Rutilius Musonius, philosophe stoïcien du Ier s., persécuté par Néron, fut au contraire estimé par Vespasien, qui l'exempta du décret bannissant de Rome tous les philosophes. Peerlkamp a recueili ce qui reste de ses ouvrages. Harlem, 1822.

Rutilius Numatianus (Claudius), poëte latin, né à Toulouse ou à Poitiers, vivait au Ve s., et fut préfet de Rome vers 413 ou 414; il revint terminer ses jours en Gaule. Il a composé, vers 417, un poëme élégiaque intitulé: *Itinerarium* ou *De reditu suo*, dont il ne reste que le 1er livre et 68 vers du second. Il est d'une versification correcte et même élégante; il respire l'amour de la vieille Rome, mais aussi la haine des juifs et des moines. Il a été souvent édité, mais surtout dans les *Poetæ latini minores* de Wernsdorf, t. V; dans la *Bibliothèque latine* de Lemaire; et il a été traduit par Despois, dans la *Bibliothèque* de Panckoucke.

Rutilius Rufus (Publius), né vers 150 av. J. C., lieutenant de Métellus dans la guerre de Numidie, consul en 105, lieutenant de Mucius Scævola, proconsul d'Asie, 95, fut accusé injustement par les publicains qu'il avait poursuivis, et fut condamné à la perte de ses biens. On vantait la sévérité de son éloquence, et on cite de lui sept discours.

Rutland ou *terre rouge*, comté de l'Angleterre, au centre, entre ceux de Lincoln au N. E., de Leicester au N. O., de Northampton au S. O. Il a 42,000 hectares et 22,000 hab. Le ch.-l. est *Oakham*. Le sol est fertile; il y a beaucoup de pâturages.

Rutli. V. Grutli.

Rutules, *Rutuli*, peuple de l'anc. Latium, au S. de Rome, près de la mer; il avait pour capitale *Ardée*, et pour roi Turnus, qui fut vaincu par Enée.

Rutupiæ, anc. ville sur la côte S. E. de la Grande-Bretagne, près du cap Cantium. Huîtres renommées; port d'embarquement pour le continent. Auj. *Richborough*.

Ruvigny (Henri **de Massue,** marquis de), 1610-1689, fils d'un gouverneur de la Bastille sous Henri IV, zélé protestant, se distingua dans les armées par son courage et sa fidélité, devint lieutenant général en 1652, puis député général des églises protestantes, 1653. Il servit également le roi et son église, fut chargé, par Louis XIV, de deux missions importantes auprès de Charles II, 1669 et 1675, résigna ses fonctions, et, prévoyant la ruine des protestants en France, obtint, en Angleterre, des lettres de naturalisation pour lui et ses enfants; il était allié à la famille des Russell. Il quitta la France en 1686.

Ruvigny (Henri **de Massue,** marquis de), en Angleterre *comte de Galloway*, fils du précédent, 1648-1721, député des églises protestantes après son père, le suivit en Angleterre, et, à l'avénement de Guillaume III, eut le commandement d'un régiment de cavalerie. Il se distingua en Irlande, mais surtout à Nerwinde, 1693, fut lieutenant général, ambassadeur en Piémont, et, à son retour, fut nommé comte de Galloway et pair d'Irlande, 1697. Il combattit contre les Français en Portugal et en Espagne; mais il fut vaincu par Berwick, à la bataille d'Almanza, 1707; il fut forcé de se justifier devant le Parlement, mais il perdit sa charge. Il remplit trois fois l'office de grand juge d'Irlande. Louis XIV confisqua ses biens en 1711, et les donna au cardinal de Polignac.

Ruvo, *Rubi*, *Rubia*, v. de la Terre de Bari (Italie), à 35 kil. de cette ville. Evêché; 6,000 hab.

Ruysbroeck (Jean **de**), mystique belge, né près de Bruxelles, au village de Ruysbroeck, 1294-1381, fut prêtre, vicaire à Sainte-Gudule de Bruxelles, puis se retira à Vauvert, dans la forêt de Soignes, fut prieur d'un monastère qui y fut alors fondé, et écrivit un grand nombre d'ouvrages, d'un pieux mysticisme, qui ont été réunis par L. Surius, *J. Rusbrochii sanctissimi divinissimique contemplatoris opera omnia*, Cologne, 1549, in-fol. Son autorité a été invoquée plus tard par les quiétistes; aussi sa doctrine n'a-t-elle pas été jugée assez pure pour qu'on pût le béatifier.

Ruysbroeck. V. Rubruquis.

Ruysselède, v. de la Flandre occidentale (Belgique), à 16 kil. S. E. de Bruges. Toiles de lin; 6,500 habitants.

Ruyter (Michel-Adriaanszoon **van**), marin hollandais, né à Flessingue, 1607-1676, fils d'un ouvrier brasseur, fut mousse à 11 ans, et s'éleva, par son intelligence et son audace, jusqu'au grade de capitaine de vaisseau. Il fit plusieurs campagnes, aux Indes, contre les Espagnols, puis, sur les côtes d'Afrique, contre les pirates barbaresques, mais se signala surtout dans les guerres contre les Anglais; en 1652-1653, il seconda l'amiral Tromp contre Blake; il alla ensuite au secours du roi de Danemark contre les Suédois, et fut créé par lui chevalier. Nommé vice-amiral, il osa, dans la guerre contre les Anglais, 1665-67, remonter la Tamise et menacer Londres. Lieutenant-amiral-général en 1672, il protégea les côtes de Hollande contre les flottes réunies de France et d'Angleterre; il fut vainqueur à Soulth-Bay, empêcha la descente des ennemis, fut respecté, lorsque ses amis, les frères de Witt, furent massacrés, mais fut éloigné. Envoyé au secours des Espagnols, en Sicile, il livra, près de Stromboli, à Duquesne, une première bataille qui fut indécise; dans une seconde, en vue de Catane, il fut vaincu et grièvement blessé. Il mourut à Syracuse. Les Etats-Généraux lui élevèrent un mausolée à Amsterdam; Louis XIV rendit hommage à l'illustre marin; mais ses enfants refusèrent la grandesse et le titre de duc que le roi d'Espagne venait d'accorder à leur père.

Rybinsk, v. du gouvern. et à 90 kil. N. E. d'Iaroslav (Russie), sur le Volga. Foires très-importantes; 6,000 hab.

Ryde, v. de l'île de Wight (Angleterre), port sur la Manche; belle jetée, cabotage; 6,000 hab.

Rye, port du Sussex (Angleterre), à 14 kil. N. E. de Winchelsea, à l'embouchure de la Rother, dans la Manche. L'un des *Cinq-Ports*. Pêche du hareng; commerce actif; 13,000 hab.

Ryegate ou **Reigate,** bourg du comté de Surrey (Angleterre), à 34 kil. S. E. de Londres. Ruines d'un château fort; église antique du *Prieuré;* 5,000 hab.

Rye-House (Complot de). Il fut formé, en 1683, pour tuer le roi d'Angleterre, Charles II, et son frère, le duc d'York. Un certain colonel Ramsay en était le chef apparent. L'attentat devait être commis à Rye-House, maison de campagne d'un des conjurés. Les coupables furent découverts, et l'on impliqua dans le complot beaucoup de patriotes, ennemis du duc York.

Ryes, ch.-l. de canton de l'arr. et à 10 kil. N. E. de Bayeux (Calvados); 437 hab.

Ryland (William-Wynne), graveur anglais, né à Londres, 1732-1783, fut élève de Le Bas, à Paris; puis, de retour à Londres, fut nommé graveur du roi et s'adonna au commerce des estampes. C'était un homme estimé, un artiste habile, dans une belle position, lorsqu'on l'accusa d'avoir gravé de faux billets de la Compagnie des Indes. Il essaya de se couper la gorge avec un rasoir, protesta de son innocence, fut condamné à mort et pendu à Tyburn.

Rylsk, v. du gouvern. et à 120 kil. O. de Koursk (Russie), sur le Sem; 6,000 hab.

Rymer (Thomas), érudit anglais, né dans le comté d'York, 1646-1713, s'occupa d'abord de littérature, sans beaucoup de succès; écrivit une *Vie de Th. Hobbes*, assez estimée; puis, nommé historiographe royal, 1692, se consacra, par l'ordre du gouvernement, à la publication des documents qui se rattachent aux relations de la Grande-Bretagne avec les nations étrangères. Ce recueil a pour titre: *Fœdera, conventiones, litteræ et cujuscumque generis acta publica inter reges Angliæ et alios quosvis imperatores, reges*, etc., 1704-1716, 17 vol. in-fol.; Sanderson, qui lui était adjoint, ajouta 3 volumes. Il y a eu plusieurs réimpressions, Londres, 1727-1735, 20 vol. in-fol.; La Haye, 1739-1745, 10 vol. in-fol.; Rapin de Thoyras en a fait un *Abrégé*.

Ryswick ou **Ryswijk,** village de la Hollande méridionale (Pays-Bas), à 3 kil. S. E. de La Haye; 2,000 hab. Château où, après un congrès célèbre, fut signé le traité du 20 septembre 1697, sous la médiation du roi

de Suède. Louis XIV rendait à l'Espagne ses dernières conquêtes dans les Pays-Bas et au delà des Pyrénées; à l'Empire, Fribourg, Brisach, Kehl, Philippsbourg, toutes les acquisitions des Chambres de réunion, sauf Strasbourg; au duc de Lorraine, ses Etats; il reconnaissait Guillaume III comme roi légitime d'Angleterre. Sur l'emplacement du château on a élevé un obélisque en 1792.

Rzeszow, v. de Galicie (Autriche), sur la Wisloka, à 170 kil. O. de Lemberg, ch.-l. de cercle. Bijouterie; 10,000 hab., dont beaucoup sont juifs.

Rzewuski (Wenceslas), grand général de Pologne, 1705-1779, soutint tour à tour Stanislas Leczinski, puis Auguste III, se déclara, en 1763, contre Stanislas Poniatowski et contre les Russes, fut arrêté à la diète de Varsovie, avec son fils, en 1767, et resta prisonnier à Kalouga pendant six ans. Rendu à la liberté, il ne s'occupa plus que de littérature; on a de lui deux tragédies *Wladislas à Varna* et *Zolkewischi*; un *Nouvel art poétique*, des *Discours sur la religion*, etc.

Rzewuski (Séverin) fils du précédent, né en 1745, vice-grand-général de Pologne, partagea la captivité de son père. En 1792, il fut l'un des premiers à signer la funeste confédération de Targovice contre la constitution de 1791. Il protesta vainement, quand il vit la Pologne de nouveau démembrée; les Polonais confisquèrent ses biens et le pendirent en effigie; il mourut méprisé, tourmenté par les remords.

S

S. P. Q. R., abréviation des mots : *Senatus populusque Romanus*, le sénat et le peuple romain. — S valait 7, et surmonté d'un 8 horizontal, $\bar{7}$, valait 7,000.

Sá (Manoel de), théologien portugais, né à Villa de Conde, 1530-1596, jésuite, professa à Coïmbre, à Gandia; travailla, dans un long séjour à Rome, à l'édition de la Bible vulgate, et fonda le séminaire de Milan. On a de lui : *Aphorismi confessariorum*, 1595, in-12, livre souvent réimprimé; *Scholia in IV Evangelia*, 1596, in-4°; *Notationes in totam S. Scripturam*, 1598, in-4°; etc.

Sá de Menezès (François), poëte épique, neveu du suivant, né à Porto, mort en 1664, embrassa la vie religieuse; il a composé *la Conquête de Malacca*, poëme épique, dont Albuquerque est le héros et qui renferme de grandes beautés.

Sá de Miranda (Francisco de), poëte portugais, né à Coïmbre, 1495-1558, enseigna à Coïmbre, visita l'Espagne et l'Italie, puis se voua à la culture des lettres. Il a écrit en castillan et en portugais. On a de lui des sonnets, des églogues, des épîtres, des hymnes d'un langage noble et élevé, des chansons populaires d'une fraîcheur délicate, des comédies imitées de Plaute et de Térence. C'est l'un des poëtes de la Renaissance. Ses *Œuvres* ont été réunies, Lisbonne, 1595, in-4°, ou 1784, 2 vol. in-8°.

Saad-Eddin-Mohammed, historien turc, 1536-1599, élevé parmi les pages du palais, enseigna la théologie et la jurisprudence, puis fut précepteur d'Amurat, fils de Sélim II, 1573. Il fut tout-puissant sous Amurat et sous Mahomet III; il fut élevé à la dignité de mufti en 1598. Il a composé une *Couronne des histoires*, histoire des sultans, de 1299 à 1520; le texte est encore inédit, mais une grande partie a été traduite en italien par V. Brattuti, 1646-1652.

Saadi. V. Sadi.

Saale (La) *saxonne*, riv. de l'Allemagne du Nord, affluent de gauche de l'Elbe, prend sa source en Prusse, au pied du Fichtel-Gebirge; passe à Hof, Saalfeld, Rudolstadt, Iéna, Auerstædt, Kœsen, dans les duchés de Saxe; à Naumbourg, Weissenfels, près de Lutzen, à Merseboufg, près de Rosbach, à Halle, dans la Saxe prussienne; à Bernbourg, dans la principauté d'Anhalt, à Calbe, en Prusse, et finit au-dessous de cette ville, après un cours d'environ 400 kil. Elle reçoit, à droite, l'Elster blanc; à gauche, l'Ilm, l'Unstrutt et la Bode. Il y eut, sous le premier Empire, un départ. de la Saale dans le roy. de Westphalie, ch.-l. *Halberstadt*.

Saale (La) *franconienne*, riv. de l'Allemagne du Sud, coule en Bavière et se jette dans le Mein, près de Gemünden, après 105 kil. de cours.

Saale (La) *autrichienne* se jette dans la Salza, à Salzburghausen, après 90 kil. de cours.

Saales, anc.ch.-l.de cant. de l'arr. et à 20 kil. N. E. de Saint-Dié (Lorraine); 1,250 hab.

Saalfeld, v. du duché de Saxe-Meiningen, sur la Saale, à 75 kil. E. de Meiningen; 6,000 hab. Château ducal; école d'arts et métiers; administration des mines. Mines de fer. — Capitale d'une principauté qui fut annexée, en 1749, au duché de Saxe-Cobourg-Gotha, et, en 1826, au duché de Saxe-Meiningen. Les Français y remportèrent sur les Prussiens, le 10 octobre 1806, une bataille dans laquelle le prince Louis de Prusse fut tué par un hussard.

Saane (La) ou **Sarine,** riv. de Suisse, affluent de gauche de l'Aar, a sa source au glacier de Sanetsch, dans le canton de Berne, passe à Saanen, à Gruyères et à Fribourg, et finit après un cours de 150 kil., après avoir reçu la Sanse et la Glane.

Saanen. V. Gessenai.

Saarbruck. V. Sarrebruck.

Saarburg. V. Sarrebourg.

Saardam ou **Sardam,** en hollandais *Zaandam*, v. des Pays-Bas, à 10 kil. N. O. d'Amsterdam, dans la prov. de Hollande septentrionale, sur la Zaan; 12,000 hab. Papeteries; chantiers de construction importants. Pierre le Grand y résida en 1697, sous le nom de Pierre Michaïloff.

Saar-Gemund. V. Sarreguemines.

Saarluis. V. Sarrelouis.

Saar-Union, anc.ch.-l. de cant. de l'arr. et à 42 kil. N. O. de Saverne (B.-Alsace), sur la Sarre; 3,498 hab. Formé des deux bourgs de *Saarwerden* et de *Saar-Bockenheim*. Etoffes de soie, chapeaux de paille, fonderie de fer et de cuivre. Eaux minérales.

Saatz, en bohémien *Zatecz*, v. de Bohême (empire d'Autriche), à 80 kil. N. O. de Prague, sur l'Eger, ch.-l. du cercle du même nom; 4,500 hab. Gymnase. Culture du houblon; vins. Le cercle de Saatz, qui touche au N. au roy. de Saxe, a 155,000 hab.

Saavedra-Faxardo. V. Faxardo.

Saba (île), une des petites Antilles, à 25 kil. N. O. de Saint-Eustache, par 17° 41′ 10″ lat. N., et 65° 33′ 30″ long. O. Coton, indigo. Superficie, 20 kil. carrés. Pop., 1,900 hab. Elle appartient à la Hollande.

Saba, anc. ville d'Arabie, fondée par les Ethiopiens, s'était enrichie par le commerce avec la Syrie et l'Ethiopie. La myrrhe, l'encens, le baume, le cinnamome, le vin de palmier, étaient ses principaux objets de trafic. Auj. *Sabbéa*, près de la côte O. d'Arabie, dans l'Hedjaz.

Saba, anc. v. d'Arabie, fondée par les Arabes. C'est de là que vint la reine qui visita Salomon. Auj. *Sheba-Mareb*, dans l'Yémen. — Saba, auj. *Sehar*, v. d'Arabie, dans la presqu'île qui s'avance entre le golfe Persique et le golfe d'Omân. — Saba, anc. v. d'Ethiopie, sur la mer Rouge, vers le 18° degré de lat. N.

Sabacon, prince éthiopien, conquérant de l'Egypte au VIIIe siècle av. J. C., a fondé la 25e dynastie, qui a donné trois rois.

Sabadell, v. d'Espagne, dans la prov. et à 21 kil. N. de Barcelone (Catalogne); 5,000 hab. Draps.

Sabadino *degli Arienti* (Giovanni), conteur italien, né à Bologne avant 1450, mort après 1506, a composé des nouvelles licencieuses, *Facetiarum porretanarum opus*, 1483, in-fol., ou *Settenta novelle dette le Porrettane*, 1484, in-fol.

Sabara (Villa-Real-do-), v. du Brésil, à 90 kil. N. de Villa-Rica, dans la prov. de Minas-Geraës, sur la Sabara; 9,000 hab. Lavages d'or.

Sabaria ou **Savaria,** anc. v. de la Pannonie supérieure, reçut une colonie romaine sous Claude, qui lui donna le nom de *Colonia Sabaria Claudiana Augusta*. Nombreux restes d'antiquités, monuments, statues et médailles. Auj. *Sarwar*.

Sabas (Saint), né en Cappadoce, 439-532, fonda plusieurs monastères près de Jérusalem. Le monastère de Saint-Sabas, près de Bethléem, sa demeure ordinaire, est occupé par des moines grecs schismatiques. Fête, le 5 décembre.

Sabat. V. Sabé.

Sabatier (André-Hyacinthe), littérateur, né à Cavaillon, 1726-1806, vint à Paris, se lia avec les principaux poëtes de l'époque, et publia lui-même des *Odes nouvelles et autres poésies*, 1766; ses *Epitres* et quelques *Discours* valent mieux. Dans ses *Œuvres*, publiées en 2 vol. in-12, on trouve la tragédie d'*Humbert II*, une *Oraison funèbre de Louis XV*, l'*Eloge de Mme de Sévigné*, etc.

Sabatier (Raphael-Bienvenu), chirurgien, né à Paris, 1732-1811, se fit connaître par des cours d'anatomie, devint chirurgien des Invalides, et entra à l'Académie des sciences. Il fut l'un des trois inspecteurs généraux du service de santé des armées pendant la Révolution. Il fit partie de l'Institut dès sa création. Ses nombreux *Mémoires* ont été réunis sous le titre *de la Médecine opératoire*. On a de lui : *Traité complet d'anatomie*, 1791, 3 vol. in-8°; *de la Médecine expectative*, 1796, 3 vol. in-8°; *de la Médecine opératoire*, 3 vol. in-8°; etc.

Sabatier (Antoine), dit *Sabatier de Castres*, littérateur, né à Castres, 1742-1817, fils d'un marchand, s'enfuit du séminaire, se réfugia à Toulouse, y fit jouer une comédie, *les Eaux de Bagnères*, 1763, y composa beaucoup de poésies qu'il publia à Paris sous le titre de : *Quarts d'heure d'un joyeux Solitaire*, 1766, in-12. Il écrivit des romans (*les Bizarreries du destin*, etc.), travailla pour les libraires, loua, puis attaqua les philosophes et s'attira les sarcasmes de Voltaire. Il publia *les Trois Siècles littéraires*, livre médiocre qui eut du succès, 1772, 3 vol. in-8°, et 1779, 4 vol. in-12. La cour lui donna des gratifications, un logement à Versailles; il combattit dès lors pour les mœurs et la religion; il écrivit pour Louis XVI une *Histoire des dieux et des héros du paganisme*. A la Révolution, il défendit d'abord la royauté, puis émigra, se faisant payer partout ses libelles et ses livres. Il loua plus tard Napoléon, consul et empereur, mais n'en reçut rien. La Restauration ne lui accorda qu'un secours annuel de 2,000 francs. Citons parmi ses trop nombreux écrits : *Dictionnaire de littérature*, 1770, 3 vol. in-8°; *les Siècles païens, ou Dictionnaire mythologique, héroïque, politique*, 1784, 9 v. in 12; *le Véritable esprit de J.-J. Rousseau*, 1804, 3 vol in-8°; etc., etc.

Sabaudia, nom latin de la *Savoie*.

Sabbas (Saint), fils d'Etienne Nemania, fondateur du royaume de Serbie, né au XIIe siècle, mort en 1237; prononça ses vœux monastiques au couvent du mont Athos, 1159, et plus tard fut nommé archevêque serbe, avec le pouvoir de sacrer des évêques, 1219. Il fit un voyage à la Terre Sainte. On le fête le 14 janvier.

Sabbat (en hébreu *repos*), le 7e jour de la semaine (samedi), consacré au repos chez les Hébreux. Il durait 24 heures, depuis le vendredi soir au coucher du soleil; défense était faite, sous peine de mort, de travailler. Chaque septième année était appelée *année sabbatique;* les terres n'étaient pas cultivées, et les esclaves recouvraient la liberté. — On donnait le nom de *sabbat*, pendant le moyen âge, à la réunion des sorciers et des sorcières, au milieu de la nuit, dans les endroits sauvages, sous la présidence du diable.

Sabbata. V. Sabé.

Sabbathier (François), compilateur, né à Condom, 1735-1807, fut professeur au collége de Châlons-sur-Marne. Il se fit connaître par un *Essai sur l'origine de la puissance temporelle des papes*, 1764-65, couronné par l'Académie de Berlin. Il fut protégé par Choiseul, et plus tard la Convention lui donna un secours de 3,000 fr. On estime ses compilations : *Dictionnaire pour l'intelligence des auteurs classiques grecs et latins*, 1766-1815, 37 vol. in-8°, avec planches, analyse assez complète des Mémoires de l'Académie des inscriptions et des recueils allemands d'antiquités; *Mœurs, coutumes et usages des anciens peuples*, 1770, in-4°; *Recueil de dissertations sur divers sujets de l'Histoire de France; Exercices du corps chez les anciens*, 2 vol. in-8°; etc.

Sabbatini (Lorenzo), peintre, né à Bologne, 1533-1577, imita les œuvres de Raphaël et du Parmesan. Dans ses fresques il montra une grande richesse d'invention et beaucoup de savoir-faire. Le Louvre a de lui une *Madone*.

Sabbatini (Luigi Antonio), compositeur italien, né à Albano, 1739-1809, franciscain, devint maître de chapelle à Rome, puis à Padoue. Il fut membre de l'Institut du royaume d'Italie, en 1807. Il a composé beaucoup de musique sacrée. On lui doit : *Elementi teorici della musica*, 1789, in-4°; *Vera idea delle musicali numeriche segnature*, 1795, in-4°; *Trattato sopra le fughe musicali*, 1802; etc.

Sabé, Sabat ou **Sabbata,** anc. v. d'Ethiopie, sur la mer Rouge, était florissante sous les Ptolémées. C'est peut-être la ville actuelle d'*Assab*, près du détroit de Bab-el-Mandeb.

Sabéens, anc. peuple de l'Arabie méridionale, qui comprenait les *Adramites*, les *Homérites*, les *Panchéens* et les *Sabéens* proprement dits. Ils adoraient les astres, et leur culte a reçu le nom de *sabéisme*.

Sabellicus (Marc-Antoine **Coccio,** dit), érudit italien, né à Vicovaro, 1436-1506, reçut son nom latin de son maître Pomponius Lætus. Il professa l'éloquence à Udine, à Venise; annota Pline, Tite Live, Lucain, Stace, etc.; et écrivit une *Histoire de Venise*, 1487, in-fol., traduite en italien par Dolce. On lui doit encore : *de Venetis magistratibus, de Venetæ urbis situ*, et *Rhapsodiæ historiarum enneades*, 2 vol. in-fol.; etc. Ses *Œuvres* forment 4 vol. in-fol., Bâle, 1560.

Sabelliens, *Sabelli*, peuples de l'Italie centrale qui habitaient les plateaux et les gorges de l'Apennin et le versant de l'Adriatique, entre les Etrusques, les Latins et les Campaniens à l'O., les Ombriens au N., et les Apuliens au S. Les principales de leurs 14 peuplades étaient : les Sabins, les Picentins, les Vestins, les Marrucins, les Péligniens, les Marses, les Hirpins, les Frentans et les Lucaniens. Ils étaient pasteurs et laboureurs, durs à la fatigue, attachés à leur sol et à leur indépendance, belliqueux et religieux. Souvent, pour apaiser leur dieu Mars, ils lui consacraient toute la génération d'une année, immolaient les uns et réservaient les autres pour les envoyer plus tard fonder des colonies : cette coutume s'appelait *le Printemps sacré*.

Sabellius, hérésiarque du IIIe siècle, né à Ptolémaïs, en Libye; il ne reconnaissait qu'une personne dans la Trinité; ses doctrines, renouvelées au IVe siècle, formèrent le fond du socinianisme.

Sabès. V. Petiva.

Sabina (Julia), petite-nièce de Trajan, épouse d'Adrien, fut mise à mort par ce prince, qui cependant lui fit rendre les honneurs divins, 138.

Sabine ou **Sabinie,** anc. région de l'Italie centrale, bornée au N. par le Picenum, à l'E. par le Samnium, au S. par le Latium, à l'O. par l'Etrurie. Elle s'étendait de l'Anio à la crête de l'Apennin et comprenait les vallées abruptes de la Nera et du Velino. Villes : Amiternum, Crustuminium, Nomentum, Fidènes, Eretum, Reate, Cures.

Sabine, anc. prov. des Etats de l'Eglise, comprenait la plus grande partie du pays des anciens Sabins. Le ch.-l. était *Rieti*. Elle a été remplacée par les délégations de Spolète et de Rieti et par la comarque de Rome.

Sabine, fleuve des Etats-Unis, prend sa source aux monts Ozarks, dans le Texas, reçoit le Natchez et se jette dans le golfe du Mexique, à l'O. du Mississipi, en formant la vaste lagune du même nom. Il a 480 kil. de longueur.

Sabinianus, pape, né à Volterra, succéda à Grégoire Ier, en 604, et mourut en 606. Quelques-uns lui attribuent l'invention des cloches.

Sabins, *Sabini*, anc. peuple de l'Italie centrale qui passait pour la souche des Samnites et des Picentins. Ils adoraient le dieu Mars sous la forme d'une lance plantée en terre. Après l'enlèvement des Sabines, ils firent la guerre aux Romains, et s'établirent dans la ville avec leur roi Tatius. Ils semblent avoir exercé pendant le premier siècle de Rome une autorité prépondérante : les rois Numa Pompilius et Ancus Martius étaient Sabins; le nom de *Quirites*, hommes des lances, leur appartenait; les divinités champêtres et guerrières de Rome étaient les leurs. Ils formèrent bientôt un seul corps avec les compagnons de Romulus, et ceux des Sabins qui étaient restés dans leurs montagnes furent soumis, en 290 av. J. C., par Curius Dentatus.

Sabinus (Aulus), poëte latin, mort vers 14 av. J. C., ami d'Ovide. On lui attribue, probablement à tort, trois *Epitres*, qui sont réunies généralement aux Œuvres d'Ovide.

Sabinus (Massurius), jurisconsulte romain du Ier siècle, disciple de Capito, enseigna la jurisprudence et maintint les traditions des vieux jurisconsultes. Son école *sabinienne* ou *cassienne* (du nom de son disciple, Cassius Longinus) exerça une heureuse influence sur la jurisprudence romaine. Ses *Libri tres juris civilis* eurent longtemps une grande réputation.

Sabinus (Flavius), frère de Vespasien, gouverneur

de Mésie sous Claude, préfet de la ville sous Néron, sous Othon et sous Vitellius, fut forcé de se réfugier au Capitole pendant la guerre entre Vitellius et Vespasien. Il fut pris et mis à mort.

Sabinus (Julius), Gaulois du pays des Lingons, se souleva, au commencement du règne de Vespasien, fut vaincu, lorsqu'il marchait contre les Séquanais, mit le feu à sa maison, répandit le bruit de sa mort, et vécut neuf ans dans un souterrain, près de Langres, avec sa femme Eponine. Ils furent découverts et mis à mort, 78 ap. J. C.

Sabioncello, presqu'île de l'Autriche, en Dalmatie; elle s'avance parallèlement à la côte E. de l'Adriatique, sur une longueur de 80 kil. Ch.-l., *Stagno*.

Sabionetta, v. du roy. d'Italie, dans la prov. et à 28 kil. S. O. de Mantoue; 7,000 hab.

Sabires, peuple de Russie, sur les bords du Dniéper, dans la région appelée *Sabirie* ou *Sébérie*. Il habitait entre le Kouban et le Caucase, et émigra au VIe siècle.

Sablé, ch.-l. de canton de l'arr. et à 50 kil. N. O. de la Flèche, au confluent de l'Erve et de la Sarthe (Sarthe); 5,589 h. Ville érigée en marquisat en 1602. Château, beau pont; exploitation de marbres; commerce de bestiaux. — Le traité de Sablé, du 21 août 1488, conclu entre Charles VIII et le duc de Bretagne, François II, stipulait que le duc romprait ses alliances avec les étrangers et ne marierait ses deux filles qu'avec l'agrément du roi.

Sablé (Madeleine **de Souvré,** marquise de), fille du maréchal de Souvré, 1598-1678, mena d'abord une vie peu régulière et recevait dans son salon les beaux-esprits du temps. Elle fut l'une des femmes les plus spirituelles du XVIIe siècle, et Cousin l'a fait surtout connaître dans son livre, *Mme de Sablé*, 1855. On a publié d'elle : *Maximes de Mme de Sablé*, 1678, in-12.

Sables-d'Olonne (Les), *Arenæ Olonenses*, ch.-l. d'arrondissement du dép. de la Vendée, par 46°29′ 47″ lat. N., et 4°7′27″ long. O. à 36 kil. S. O. de La Roche-sur-Yon, sur une presqu'île; 8,292 hab. Bains de mer. Pêche de sardines, commerce de sel et de grains. Cette ville, d'abord dépendance de la vicomté de Thouars, fut donnée à Comines par Louis XI, qui améliora son port. Elle fut prise par les protestants en 1577 et en 1578, ruinée par les Anglo-Hollandais en 1696, assiégée en vain par les Vendéens en 1793.

Sablier (Charles), littérateur, né à Paris, 1693-1786, fut l'ami de la Chaussée, et publia avec lui : *Lettre de Mme la marquise de L... avec la réponse*. Il fut protégé par le duc d'Aumont. On a de lui : *Œuvres de M****, 1761, in-12; *Variétés sérieuses et amusantes*, 1769, 4 vol. in-12; *Essai sur les langues en général et sur la langue française en particulier*, 1777, in-8°, etc.

Sablière (La). V. La Sablière.

Sablon (Le), village de l'arr. et à 2 kil. S. de Metz, sur la Seille (Lorraine); 900 hab. Ruines romaines.

Sablonville, village qui touche aux fortifications de Paris, à l'O. (Seine), sur l'emplacement du parc des Sablons; 1,100 hab.

Saboureux (Charles-François), littérateur, né vers 1725, mort en 1781, fut avocat au parlement de Paris. Il a traduit les *Constitutions des jésuites*, 1762, 3 vol. in-8° et in-12. On lui doit encore une bonne *Traduction d'anciens ouvrages latins relatifs à l'agriculture et à la médecine vétérinaire*, 1771-1775, 6 vol. in-8°.

Sabraces, anc. peuple de l'Inde, entre l'Indus et l'Acésines.

Sabrao, une des îles de la Sonde, à l'E. de Florès, par 8°15′ lat. S., et 121°5′ long. E.. Gouvernée par un rajah. Habitants presque tous catholiques.

Sabres, ch.-l. de canton de l'arr. et à 35 kil. N. O. de Mont-de-Marsan (Landes); 2,608 hab., dont 690 agglomérés. Fabrique d'essences résineuses.

Sabrina, nom latin de la **Severn.**

Sabrina, terre antarctique, à l'O. de la terre Adélie, découverte par le capitaine anglais Balleny, en 1839.

Sabrinæ æstuarium, nom latin du **canal de Bristol.**

Sacala, v. d'Abyssinie, dans le pays d'Ambara, à 200 kil. S. O. de Gondar.

Sacatepeque (San-Juan de), v. de l'Amérique centrale, dans la rép. et à 40 kil. N. E. de Guatemala; 12,000 hab.

Saccas. V. Ammonius.

Sacchetti (Franco), littérateur italien, né à Florence, 1335-1402 (?), a écrit 300 *Nouvelles* à l'imitation de Boccace, 1724, 2 vol. in-8°.

Sacchi (Andrea), peintre, né à Rome, 1598-1661, fils d'un peintre médiocre, élève de l'Albane, fut l'un des meilleurs coloristes de l'école romaine. L'un de ses beaux tableaux est *Saint Romuald entouré de ses compagnons*. — Il y a eu d'autres peintres de ce nom : *Charles*, né à Pavie, 1616-1706; — *Pierre-François*, né à Pavie, vivait au commencement du XVIe s ; le Louvre a de lui un *Portique ouvert*, etc.

Sacchi (Juvénal), écrivain et compositeur italien, né à Barsio, près de Côme, 1726-1789, barnabite, professeur distingué d'éloquence sacrée, a laissé plusieurs ouvrages de bonne érudition sur la musique.

Sacchini (Francesco), historien italien, né près de Pérouse, 1570-1625, jésuite, professeur, a écrit : *Vita Stanislai Kotskæ* et *Historia societatis Jesu*, en 5 parties, in-fol., 1615, 1620, 1651-1661.

Sacchini (Antoine-Marie-Gaspard), compositeur italien, né à Naples, 1735-1786, étudia, sous Durante, au Conservatoire de Naples, donna quelques leçons de chant et composa quelques petits opéras qui commencèrent sa réputation. A 36 ans, il avait déjà produit près de 50 opéras. Il parcourut l'Allemagne, séjourna en Angleterre, et, en 1782, se rendit à Paris, où Joseph II le recommanda à sa sœur, Marie-Antoinette; mais il rencontra une opposition considérable ; ses opéras, *Renaud*, *Chimène*, *Dardanus*, eurent peu de succès; on ne voulut pas représenter *Œdipe à Colone*, qui ne fut joué qu'après la mort de Sacchini. Dans sa musique d'église, comme dans ses œuvres dramatiques, on trouve partout la grâce charmante et le naturel pur et élégant des mélodies.

Sacedon, v. d'Espagne, dans la prov. de Guadalaxara, à 4 kil. du Tage (Nouvelle-Castille); 3,000 hab. Château royal. Eaux thermales.

Saces, *Sacæ*, anc. tribu scythe de l'Asie, entre l'Iaxarte et l'Imaüs. Ils troublèrent de leurs incursions toute l'Asie antérieure jusqu'à la fondation de l'empire des Perses. Cyrus les battit, et Darius les soumit en leur laissant, toutefois, leurs chefs nationaux.

Sacheverell (Henry), théologien anglais, né à Marlborough vers 1672, mort en 1724, fut professeur à Oxford, puis prédicateur attaché à l'église du Sauveur à Londres. En 1709, deux de ses sermons firent beaucoup de bruit; il attaquait les dissidents et soutenait la doctrine de l'obéissance passive. Whigs et prélats l'accusèrent d'être un papiste déguisé. Il se défendit avec éloquence devant la chambre des lords, 1710, mais fut condamné. L'opinion publique avait été fortement émue; on le célébra par des démonstrations extraordinaires; la reine lui donna la riche cure de Saint-André, à Londres, 1713. On l'a accusé d'avoir été un agent secret du prétendant.

Sachs (Hans), poëte allemand, né à Nuremberg, 1494-1576, fils d'un tailleur, apprenti cordonnier, fréquenta, dans son *tour d'Allemagne, les écoles de chant*, et, de retour à Nuremberg, se mit, tout en exerçant son métier, à composer de nombreuses poésies qui furent bientôt populaires. Il vanta la réforme de Luther dans son poëme satirique *le Rossignol de Wittemberg*, 1523, et dans sa *Prophétie sur le papisme*, censura les vices et prêcha la concorde. Il étudia alors, dans des traductions, les écrivains grecs et latins, composa des poëmes allégoriques, des contes sérieux et comiques, puis des drames empruntés aux mystères ou à l'histoire, des pièces comiques, etc. Le premier théâtre de l'Allemagne fut alors construit à Nuremberg, 1550. Il avait lui-même commencé, en 1558, la publication de ses *Œuvres*, qui parurent, de 1558 à 1579, en 5 vol. in-fol. Il y a eu depuis plusieurs éditions. Dédaigné au XVIIe s., Hans Sachs a été proclamé de nos jours l'un des génies les plus vigoureux du XVIe s.

Sacile, ville du roy. d'Italie, dans la prov. et à 70 kil. S. O. d'Udine, sur la Livenza; 4,000 hab. Eugène de Beauharnais y fut vaincu par l'archiduc Jean, en 1809.

Sack, riv. de l'Afrique australe, affl. de gauche de l'Orange.

Sackatou, Sakatou ou **Sôkoto.** V. Sakatou.

Sackest-Harbour, v. des États-Unis, à 245 kil. N. O. d'Albany (New-York), port à la pointe E. du lac Ontario; 8,000 hab. Ville forte; construction de navires de guerre.

Sackville (George, vicomte), homme d'État anglais, né à Londres, 1716-1785, 5e fils du duc de Dorset, servit, dans l'armée anglaise, à Dettingen et à Fontenoy, puis à Culloden, fut nommé colonel, et entra à la Chambre des communes. Il fut peu aimé, mais eut beaucoup d'influence. Commandant des Anglais qui combattaient avec Ferdinand de Brunswick, 1758, il fut disgracié à cause

de son insubordination à la bataille de Minden, 1759. Il fut condamné par ses juges, par le roi, par l'opinion publique. Il recouvra ses emplois sous George III; il se rapprocha, plus tard, de lord North, entra dans le cabinet comme ministre des colonies, 1775, s'opposa à toute conciliation, mais n'éprouva que des revers. On a voulu lui attribuer les lettres de Junius.

Sacramentaires, nom donné aux protestants qui rejetèrent la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie, comme Zwingle, Œcolampade, Carlostadt, Münzer, Bucer, etc.

Sacramento (Colonia del), v. de l'Uruguay, port sur la rive N. du Rio de la Plata, en face de Buenos-Ayres; fondée par les Portugais en 1678.

Sacramento (Rio-), fleuve des Etats-Unis (Californie), prend sa source dans la sierra Nevada, coule du N. au S. et se jette dans la baie de San-Francisco. Il traverse une vallée très-fertile, roule de l'or et passe à SACRAMENTO, capit. de l'Etat de Californie, ville commerçante de 30,000 hab.

Sacre des rois. Cette cérémonie religieuse, en usage chez les Hébreux, fut renouvelée, en France, lorsque Pepin le Bref devint roi. Il se fit sacrer par saint Boniface, à Soissons, en 752, pour donner à son autorité nouvelle une sanction religieuse. Depuis cette époque, tous les rois de France, à l'exception de Louis XVIII et de Louis-Philippe, ont reçu le sacre, quelquefois du vivant de leur père. Charles V régla le cérémonial; la cérémonie devait se faire à Reims, en présence des princes du sang, des pairs, des grands dignitaires. Le roi prononçait plusieurs serments, entre autres, celui de poursuivre les hérétiques. On lui faisait sept onctions avec l'huile de la sainte ampoule, etc.

Sacré (Promontoire), *Sacrum Promontorium.* Les anciens appelaient ainsi : la pointe S. E. de l'Irlande, auj. *Carnsore-Point;* — la pointe S. O. de l'Espagne, auj. cap *Saint-Vincent;* — la pointe N. de la Corse, auj. cap *Corse;* — la pointe S. O. de la Lycie, en Asie Mineure, auj. cap *Iria;* — la pointe de la longue presqu'île qui s'étend à l'embouchure du Dniéper, auj. pointe de *Kinburn.*

Sacré (Mont), *Sacer mons,* colline à 3 milles au N. E. de Rome, près de l'Anio. C'est là que se retirèrent les plébéiens pour échapper à la cruauté de leurs créanciers patriciens, 493 av. J. C. Ils ne revinrent qu'après avoir obtenu la création des tribuns du peuple. — Le peuple et l'armée se retirèrent encore sur le mont Sacré, en 449, après la mort de Virginie, pour fuir la tyrannie des décemvirs.

Sacré Cœur, nom de deux fêtes dans l'Eglise catholique : celle du *Sacré Cœur de Jésus,* instituée en 1697, à la suite des révélations de Marie Alacoque, et célébrée le 2e dimanche de juillet; — l'autre du *Sacré Cœur de Marie,* approuvée par Clément X en 1676, et célébrée habituellement le 8 février. — La congrégation du *Sacré-Cœur* a été fondée à Amiens, en 1800, par Mme Barat, pour l'éducation des jeunes filles. Elle a été approuvée par Léon XII en 1827. La maison-mère est à Paris.

Sacrée (Voie), *Via Sacra,* la plus ancienne et la plus célèbre des rues de Rome. Tracée sous Romulus, elle faisait communiquer le Palatin et le Capitolin, au bas duquel elle finissait, après avoir longé le côté N. du Forum. Les triomphateurs la suivaient pour se rendre au Capitole.

Sacriport, *Sacriportus,* plaine du Latium, près de Signia. Victoire de Sylla sur le jeune Marius, 82 av. J. C.

Sacrovir (JULIUS), chef gaulois, petit-fils d'un noble éduen, s'entendit avec le Trévire Julius Florus, pour renverser la domination romaine en Gaule. Il s'empara d'Autun et y réunit 40,000 hommes; mais il fut battu par C. Silius, et se poignarda dans une de ses maisons de campagne, 21 ap. J. C.

Sacy (LOUIS-ISAAC **Lemaistre,** dit **de**), né à Paris, 1613-1684, frère puîné d'Antoine Lemaistre, ne reçut la prêtrise qu'à 35 ans, fut directeur des religieuses de Port-Royal, et adopta les opinions jansénistes de Saint-Cyran et de son neveu, le grand Arnauld. Il resta trois ans à la Bastille, 1666-1669, et fut encore chassé de Port-Royal en 1679. On a de lui : des traductions du *Poëme de saint Prosper contre les ingrats,* en vers et en prose; de *Phèdre,* de *l'Andrienne,* des *Adelphes* et du *Phormion,* de Térence; de l'*Imitation de Jésus-Christ.* Il a traduit, avec notes, l'*Ancien* et le *Nouveau Testament;* Arnauld, Nicole, Ant. Lemaistre l'ont aidé dans ce dernier travail.

Sacy (LOUIS **de**), littérateur, né à Paris, 1654-1727, avocat au Parlement, cultiva les lettres. On a de lui une élégante traduction des *Lettres* de Pline, qui le fit recevoir à l'Académie française, en 1701. Il a traduit également le *Panégyrique de Trajan,* 1709. On lui doit encore : *Traité de l'Amitié, Traité de la Gloire; Recueil de mémoires, factums* et *harangues,* 1724, 2 vol. in-4°.

Sacy (ANTOINE-ISAAC, baron **Silvestre de**), orientaliste, né à Paris, 1758-1838, fils d'un notaire, Abraham *Silvestre,* ajouta à son nom celui d'un village de la Brie. Dom Berthereau lui donna le goût des langues orientales; et, tout en remplissant ses fonctions de conseiller à la Cour des monnaies, 1781, il apprit la plupart des langues de l'Orient et surtout l'arabe et le persan. Ses premiers travaux le firent nommer académicien libre à l'Académie des Inscriptions, dès 1785. Il composa alors deux mémoires : *sur l'Histoire des Arabes avant Mahomet* et *sur l'Origine de leur littérature;* quatre mémoires *sur diverses antiquités de la Perse;* traduisit les *Annales des Sassanides,* du persan de Mirkhond, in-4°, et fut membre titulaire de l'Académie des Inscriptions, 1792. D'une piété sévère, peu sympathique à la révolution, il se retira à la campagne. En 1795, il fut chargé du cours d'arabe à l'Ecole des langues orientales, reprit la rédaction du *Journal des savants,* et publia ses *Principes de grammaire générale,* l'un de ses plus beaux titres de gloire, 1799. Il rentra à l'Institut, 1803, fut nommé professeur de persan au Collége de France, 1806; donna sa *Chrestomathie arabe,* 3 vol. in-8°, puis sa *Grammaire arabe,* 2 vol. in-8°, et traduisit une *Relation arabe de l'Egypte,* par Abd-Allatif, 1810, in-4°. On lui doit encore, pendant cette période de sa vie, de savants articles dans les revues et trois mémoires *sur le Droit de propriété territoriale en Egypte.* Député au Corps législatif, de 1808 à 1815, nommé baron par l'Empereur, il vit avec joie le retour des Bourbons. Il fut membre de la commission de l'instruction publique, administrateur du Collége de France, de l'Ecole des langues orientales; publia de nombreux articles dans le *Journal des savants,* traduisit les fables de Pilpaï (*Calila et Dimna*), 1816; le *Pend-Nameh,* traité persan de morale; les *Séances de Hariri,* de l'arabe, etc., etc. Après 1830, il fut nommé pair de France, 1832, inspecteur des types orientaux de l'imprimerie royale, conservateur des manuscrits orientaux de la Bibliothèque, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions. En 1838, il publia l'*Exposé de la religion des Druses,* 2 vol. in-8°. Par son enseignement, ses livres et ses élèves, il a été le plus illustre représentant de l'ancienne école des orientalistes français.

Sadao, fleuve du Portugal, sort de la serra Caldeirao, coule au N., arrose la prov. d'Alemtejo et se jette dans l'Atlantique, à la baie de Sétubal, après un cours de 210 kil.

Sade, famille noble de Provence, qui exerça, pendant plusieurs générations, les premières charges municipales dans Avignon. On dit qu'Hugues de Sade épousa la célèbre Laure de Noves, qui fut aimée de Pétrarque.

Sade (JEAN-BAPTISTE-FRANÇOIS-JOSEPH, comte DE), diplomate, né à Avignon, 1701-1767, eut plusieurs missions en Russie, à Londres, en Allemagne, et fut lieutenant-général dans la Bresse, Bugey, etc.

Sade (JACQUES-FRANÇOIS-PAUL-ALDONCE, abbé **de**), littérateur, frère du précédent, né à Avignon, 1705-1778, fut vicaire général à Toulouse et à Narbonne, et se retira dans le Comtat pour y vivre dans la retraite et le luxe. On lui doit : *Mémoire pour la vie de François Pétrarque,* 1764-67, 3 vol. in-4°.

Sade (DONATIEN-ALPHONSE-FRANÇOIS, comte, et connu sous le nom de marquis DE), fils de J.-B.-François-Joseph, né à Paris, 1740-1814. Cet homme a acquis une triste réputation par l'immoralité de sa vie et de ses ouvrages. Enfermé au château de Pierre-Encise, dès 1768, condamné à mort par le parlement d'Aix, 1772, enfermé dans une forteresse de Sardaigne; emprisonné à Vincennes, 1778, à la Bastille, 1784, mis à l'hôpital des fous de Charenton, il fut rendu à la liberté, avec les autres prisonniers, en 1790. Il écrivit alors ses mauvais livres, qu'il osa adresser au Directoire, puis à Bonaparte. Le Premier Consul le fit renfermer dans la maison de Charenton, où il mourut. Il fit représenter, en 1791, un drame en 3 actes, *Oxtiern ou les Malheurs du libertinage;* deux de ses comédies, non représentées, sont en vers : *le Misanthrope par amour,* en 5 actes, et *l'Homme dangereux,* en 1 acte.

Sadeler (JEAN), graveur belge du XVIe s., né à Bruxelles, 1550-1600, fut un artiste aimable qui amena la réunion des deux écoles flamande et allemande; il eut beaucoup de vogue, et fut le chef d'une famille de gra-

veurs distingués. — On cite surtout son frère *Raphaël*, né à Bruxelles, vers 1555, et *Gilles*, né à Anvers, 1570-1629, neveu des précédents, qui s'attacha à la cour d'Autriche, et surpassa ses parents par sa verve et son originalité.

Sâdi ou **Saadi**, poëte persan, né à Chiraz (?), vers 1184, mort en 1291, prit le nom de Sâdi, parce que son père, Abdallah, était au service du sultan du Farsistan, Sad-ben-Zengui. Orphelin, plein de piété, studieux, il fit quinze fois le pèlerinage de la Mecque, parcourut, souvent à pied, une grande partie de l'Asie, puis revint s'établir, près de Chiraz, dans un ermitage, où il s'occupait de religion, et où il composa les ouvrages qui font sa gloire. Il mourut chargé d'honneurs et d'années. Parmi ses écrits on remarque surtout : *le Gulistan* (pays des roses), en vers et en prose, d'un style plein de grâce et d'éclat, qui traite de la conduite des rois, des mœurs des derviches, de l'amour, de la jeunesse, etc.; *le Bostan* (jardin), poëme en dix livres et en vers, qui porte davantage l'empreinte des idées mystiques de l'auteur; *le Pend-Nameh* ou manuel d'instructions morales. Les *Œuvres complètes* de Sâdi ont été publiées à Calcutta, 1691-95, 2 vol. in-fol., et à Bombay, 1851. *Le Gulistan* a été traduit en latin par Gentius, 1651, in-fol.; en français, par du Ryer, 1634, par d'Alègre, 1704, par Gaudin, 1794, par Semelet, 1834, par Defrémery, 1858. *Le Bostan* a été traduit en hollandais et en allemand. *Le Pend-Nameh* a été traduit en français par Garcin de Tassy.

Sadoc. V. SADUCÉENS.

Sadoleto (JACOPO), en français **Sadolet,** humaniste italien, né à Modène, 1477-1547, fut protégé par le cardinal Oliv. Caraffa, puis par le cardinal Fregosio, se rendit célèbre par ses poésies latines, fut secrétaire des brefs sous Léon X, avec son ami Bembo, et fut nommé évêque de Carpentras, 1517. Conseiller de Clément VII, il s'efforça, mais vainement, de lui faire adopter la neutralité entre François Ier et Charles-Quint; il déplora les malheurs du sac de Rome et la perte de ses livres et de ses précieux manuscrits. D'une modération et d'une vertu remarquables, il demandait hardiment de sages réformes dans le clergé, et s'efforçait par la douceur de ramener les novateurs à l'orthodoxie; il déploya surtout ses généreuses qualités dans son diocèse, d'où il intercéda longtemps en faveur des malheureux Vaudois. Cardinal en 1536, il contribua à la trêve de Nice, 1538; exhorta vainement les princes chrétiens à se réunir contre les Turcs, fut légat en France, et montra toujours le plus honorable désintéressement. Ecrivain d'une pureté rare, grand cicéronien, il a laissé des ouvrages estimés. Ses *Œuvres*, sauf ses *Lettres*, ont été réunies en 4 vol. in-4°, 1737-38; on remarque surtout : *de Liberis recte instituendis*, trad. par M. Charpenne, 1855, in-8°; *Hortensius sive de laudibus philosophiæ; de Pace apud Carolum V, de Extructione Ecclesiæ catholicæ; Commentaire sur les Epîtres de saint Paul; Poemata*, etc. Ses *Lettres*, dans l'édition de Rome, 1759-67, forment 5 vol. in-8°.

Saducéens, secte juive, fondée par Sadoc, qui vivait au IIIe siècle av. J. C. Ils s'en tenaient au texte des livres de Moïse et des prophètes, et ne servaient Dieu qu'en vue des récompenses terrestres. Ils étaient opposés aux pharisiens.

Saens (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 15 kil. S. O. de Neufchâtel (Seine-Inférieure), sur l'Arques; 2,595 hab. Fabriques de toiles, filatures de coton.

Sætabis, nom de deux villes de l'anc. Espagne, l'une en Bétique, auj. *San-Felipe;* l'autre en Tarraconaise, auj. *Alcoy*.

Safet, village obscur de la Turquie d'Asie, dans le pachalik d'Acre. On y place l'ancienne *Béthulie*.

Saffelaere, bourg de Belgique, à 16 kil. de Gand (Flandre orientale); 5,500 hab. Fabriques de tissus de lin et de coton.

Saffi, v. du Maroc, sur l'Atlantique, à 150 kil. N. O. de Maroc; 14,000 hab. Commerce assez actif; l'Angleterre y importe des tissus, du fer en barres, du sucre et du thé, et y achète des laines, du maïs et des fèves. On l'appelle aussi *Sâfi, Asfi* ou *Azaffi*. C'est l'anc. *Rusufis*, fondée par les Carthaginois.

Sagalessus, anc. ville de la Pisidie, en Asie Mineure, détruite par Alexandre, dont les ruines sont au S. de la petite ville turque d'*Isbarta*.

Sagan, v. de Prusse, arr. et à 79 kil. N. O. de Liegnitz (Silésie), sur la Bober; 6,000 hab. Capitale d'un fief princier qui appartient à la famille française de Talleyrand. Château, école évangélique, gymnase catholique; toiles, rubans de fil et bonnets. Combat de 1759, où les Prussiens furent battus par les Russes.

Sagas, nom des récits poétiques composés par les scaldes scandinaves, du XIe au XIIIe siècle surtout; ils renferment les traditions mythologiques et historiques des peuples du Nord. On en a publié plusieurs recueils; la plupart se trouvent dans *Scripta historica Islandorum de rebus gestis veterum Borealium*, 12 vol., 1828-1845; Muller en a donné un abrégé dans *Saga Bibliothek*, 3 vol., 1816-18.

Sage (BALTHASAR-GEORGES), chimiste, né à Paris, 1740-1824, suivit les cours de Nollet et de Rouelle, fit lui-même des leçons gratuites de minéralogie, dès l'âge de 19 ans, et entra à l'Académie des sciences en 1768. Il établit une chaire de minéralogie expérimentale à la Monnaie de Paris, 1778, et fut le premier directeur de l'Ecole des mines, qu'il avait surtout contribué à créer, 1783. On peut dire qu'il a créé la *docimasie* en France, mais il fut toute sa vie opposé aux doctrines de la nouvelle école chimique. Il fut de l'Institut en 1801. Parmi ses nombreux ouvrages, on cite : *Eléments de minéralogie docimasique*, 1777, 2 vol. in-8°; *Théorie de l'origine des montagnes*, 1809, in-8°; *Traité des pierres précieuses; Institutions de physique*, 1811, 3 vol. in-8°, etc.

Sagène, mesure russe de longueur, équivalant à 2m,133, et subdivisée en 3 archines.

Sagii ou **Saii**, peuple gaulois dont le territoire forma le diocèse de Séez, en Normandie.

Sages (Les sept). L'on a donné ce nom à sept Grecs qui vivaient au VIe siècle av. J. C., parce qu'ils s'occupaient surtout de l'étude de l'homme, et cherchaient à le moraliser au moyen de courtes maximes. On n'est pas d'accord sur les sept sages; on cite ordinairement : Thalès de Milet, Pittacus de Mitylène, Bias de Priène, Cléobule de Lindos, Myson, Chilon de Lacédémone, et Solon d'Athènes. On met quelquefois Périandre et Anacharsis au nombre des sept sages.

Sagesse (Livre de la), l'un des livres de l'Ancien Testament, attribué à tort à Salomon, écrit en grec, et d'une époque beaucoup moins reculée.

Sagittaire (Le), constellation qui forme le neuvième signe du Zodiaque. C'était, disait la Fable, le centaure Chiron.

Sagone, golfe sur la côte O. de la Corse.

Sagonte, *Saguntus*, v. de l'anc. Espagne, dans le pays des Edétans, à 3 kil. de l'embouchure du Pallantias, dans la Méditerranée, à 140 kil. S. O. de l'embouchure de l'Ebre. Fondée par des Grecs et des Latins, située dans un pays fertile, elle s'enrichit par le commerce, et fit alliance avec les Romains, qui stipulèrent son indépendance, lorsqu'ils marquèrent aux Carthaginois l'Ebre comme limite N. de leurs possessions espagnoles. Annibal l'assiégea 8 mois, la prit, 219 av. J. C., et la ruina. Ce fut le signal de la deuxième guerre punique. Les Romains la reprirent, 210, et y envoyèrent une colonie. Victoire du maréchal Suchet sur les Espagnols, 1811.

Sagontia, v. de l'anc. Espagne, dans la Tarraconaise; auj. *Ségovie*.

Sagoskin (MICHEL-NICOLAÏEVITCH), romancier russe, né dans le gouvernement de Penza, 1789-1852, combattit dans la campagne de 1812, puis s'occupa de littérature et eut la direction du théâtre de Moscou en 1831. Il a publié plusieurs romans historiques : *les Russes en* 1612, *les Russes en* 1812, *le Tombeau d'Askold*, etc., etc. Dans la comédie populaire, il a imité les écrivains français.

Sagra, riv. de l'Italie anc., dans le Bruttium. Défaite des Crotoniates par les Locriens.

Sagredo (GIOVANNI), historien italien, né à Venise, en 1616, frère du doge, *Niccolo Sagredo* (1674-1676), fut sur le point de le remplacer, et exerça de grands emplois dans la république. On a de lui : *Memorie istoriche de' monarchi ottomani*, trad. en français; cette histoire, de 1300 à 1646, est détaillée depuis Soliman.

Sagres, petit bourg du Portugal, à 35 kil. S. O. de Lagos (Algarves), 300 hab. Fondée par le prince dom Henri, un peu à l'E. du cap Saint-Vincent, à l'extrémité d'une presqu'île. C'est de là que dom Henri dirigeait les navigateurs qui firent les grandes découvertes du XVIe siècle. Victoire navale des Anglais sur les Espagnols, 1797.

Sagum, manteau militaire des légionnaires chez les Romains; il était rouge et s'agrafait sur l'épaule droite.

Sahagun, v. de la prov. et à 40 kil. S. E. de Léon (Espagne). Célèbre abbaye de bénédictins; 2,500 hab.

Sahara, vaste contrée de l'Afrique, bornée au N. par les Etats Barbaresques, à l'E. par l'Egypte, au S. par le Soudan et le Sénégal, à l'O. par l'Atlantique. Sa longueur, de l'O. à l'E., est de 4,500 kil.; sa largeur, du N au S., de 1,600 kil.; sa superficie, de 7 millions et demi de kil. carrés. Région, tantôt plate, sablonneuse, sans

verdure et sans eau; tantôt élevée et même montueuse, cultivée et peuplée. Dans les parties habitables vivent : les Maures à l'O., les Touaregs au centre, les Tibbous à l'E. — 1° Le Sahara occidental est baigné par l'Atlantique ; le rivage est borné de dunes, et la mer est sans profondeur; on y rencontre le cap Bojador et le cap Blanc, la baie et le banc d'Arguin. Depuis le cap Blanc jusqu'au Sénégal, la côte appartient à la France, qui y a les comptoirs d'Arguin et de Portendik. Les oasis sont : l'*Adrar* (au 21° lat. N.), qui renferme plusieurs petites villes et des villages; le *Tiris*, au N. O. de l'Adrar, où les tribus amènent leurs troupeaux d'octobre à mai ; le *Tagant*, au S. E. de l'Adrar, et les oasis d'*Oualata* et d'*El-Hodh*. Partout ailleurs on ne trouve qu'un désert de sable. —2° Le Sahara central comprend : au N., les plateaux cultivés du *Fezzan*, de *Ghât*, du *Djebel-Haggar* et de *Touât;* au S., l'oasis d'*Aïr;* au S. O., celle d'*Azaouad*. Les Touaregs, qui habitent cette région, sont de race berbère ; ils se divisent en quatre tribus, dont chacune comprend des nobles de race berbère pure, ou Haggar, et des serfs, ou nègres modifiés par le mélange avec les Touaregs. Ils parlent le tamachek, qui se rapproche de l'idiome des Kabyles, sont musulmans très-tièdes et ont rejeté la polygamie. Ils sont nomades et se chargent de convoyer les caravanes moyennant un droit d'un centième des objets transportés. Les principales routes qui traversent le pays des Touaregs sont : de Mourzouk au Bornou, par Ghât; de Ghadamès à Kano, par Ghât et l'Aïr; de Tafilet à Kano, par Idelès et l'Aïr; de Ghât à Tembouctou, par Insalah; de Tembouctou à Tafilet, par l'Azaouad. La richesse du pays consiste en troupeaux de moutons à poil ou bedmans, de chèvres, de chameaux de bât qu'on loue aux caravanes, de chameaux coureurs ou meharis. — 3° Le Sahara oriental est habité par les Tibbous, berbères très-mêlés aux nègres et presque noirs. La principale oasis est située entre 18° et 19° lat. N.; c'est une longue vallée où se trouvent la petite ville d'*Aschenouma*, quelques villages et de nombreux palmiers. Au S. de cette oasis, est le gisement de sel de *Bilma*, où les Touaregs viennent acheter le sel qu'ils vont vendre dans le Soudan. Les autres oasis sont celles de *Koufarah* et de *Borgou*. La population est évaluée à 1 million d'âmes. V. *Voyage de Barth*.

Sahara algérien, région méridionale de l'Algérie, entre la chaîne du grand Atlas au N. et le Sahara au S. Il a une superficie de 32 millions d'hectares, dont 100,000 hectares d'oasis, 900,000 hectares de rochers, lacs et rivières, et 31 millions d'hectares de steppes ou landes à pacages. La population est de 700,000 individus, Arabes nomades, dominateurs du pays, Berbères et Nègres. — Le Sahara algérien est une région basse, plate, pierreuse ou sablonneuse, inclinée de l'O. à l'E., et qui comprend des parties tout à fait désertes, des *chott* ou lacs salés, des oasis cultivées et des steppes herbacés parcourus par les Arabes et leurs troupeaux. Le dattier est la principale production et la grande ressource du pays. Les steppes se couvrent de végétation sous l'influence des pluies d'hiver; de mai à octobre, ils sont privés d'eau et d'herbe. Aussi, dès le mois d'avril, les nomades sahariens émigrent vers le Tell, et vont vendre aux grands marchés de Sebdou, Tiaret et Saïda, leurs dattes et leurs étoffes de laine. Tous les cours d'eau du Sahara se perdent dans les sables; ils tarissent pendant l'été, et l'on creuse dans leurs lits des puits qui fournissent de l'eau pendant 9 mois. L'hiver, ils débordent et forment des marécages que l'ardeur du soleil fait bientôt dessécher. Les principaux sont l'Ouad-Djeddi qui descend du Djebel-Amour et passe à Laghouat, et l'Ouad-en-Neça qui traverse l'oasis des Beni-Mzab. La *Sebkha-Melr'ir*, au centre du pays, est une dépression qui se compose d'un lac salé et de vastes espaces de sable fluide; elle reçoit l'Ouad-Djeddi. Pour la géogr. politique, V. Algérie, Alger, Constantine, Oran.

Sahel, mot arabe qui signifie *rivage*, désigne le pourtour du golfe d'Alger.

Sah-el-Haggar, village de la Basse-Egypte, sur le Nil. Anc. *Saïs*.

Sahuguet d'Amarzit (Jean-Baptiste-Joseph), baron d'*Espagnac*, né à Brive, 1713-1783, servit honorablement jusqu'en 1750, et fut gouverneur des Invalides en 1766. Il est surtout connu par ses écrits militaires : *Journal des campagnes de 1744 à 1747; Essai sur la science de la guerre*, 3 vol. in-8°; *Essai sur les grandes opérations de la guerre*, 4 vol. in-8°; *Histoire de Maurice, comte de Saxe*, 1776, 3 vol. in-4°; etc.

Sahuguet (Marc-René), abbé d'*Espagnac*, fils du précédent, né à Brive, 1753-1794, chanoine de Paris, conseiller clerc au Parlement, se livra de bonne heure à des spéculations financières, surtout sous le ministère de son ami Calonne, avec lequel il fut exilé, 1787. Il sembla adopter les principes de la Révolution, fut du club des Jacobins, devint fournisseur de l'armée des Alpes, puis de celle de Dumouriez; se défendit devant la Convention, quand il fut accusé de dilapidations, et, condamné comme complice d'une conspiration contre la République, mourut avec Danton, Camille Desmoulins, etc. Il a écrit l'*Eloge de Catinat*, 1775, et des *Réflexions sur l'abbé Suger*, 1780.

Saïd, nom arabe de la Thébaïde ou Haute-Egypte.

Saïd ou **Saïda,** v. de la Turquie d'Asie, dans la prov. de Saïda, à 35 kil. S. de Beyrouth; 9,000 hab. Commerce d'huile, coton, sésame, orge, soie, tabac. C'est l'antique *Sidon;* son port, formé par de longs môles, a été négligé par les Turcs et est presque comblé.

Saïd-Pacha (Mohammed), vice-roi d'Egypte, né au Kaire, 1822-1863, 4° fils de Méhémet-Ali, fut élevé par des maîtres français, surtout par Kœnig-Bey. Il était grand amiral, quand il succéda à son neveu Abbas, 1854. Il soutint le sultan pendant la guerre de Crimée, puis donna tous ses soins à l'amélioration de ses Etats. Il abolit les monopoles, rendit la liberté aux fellahs, réforma la justice, le service militaire et fonda le crédit de son pays. Il établit des écoles, acheva le barrage du Nil, et accorda son patronage intelligent à la grande entreprise de M. de Lesseps, pour le creusement du canal de Suez.

Saïdschütz, village de Bohême, à 7 kil. S. O. de Bilin. Sources alcalines purgatives.

Saignes, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. N. E. de Mauriac (Cantal); 570 hab.

Saïgon ou **Saïgong,** c'est-à-dire *Grand-Marché*, capitale de la Cochinchine française, sur la riv. de Saïgon, à 100 kil. de la mer, par lat. N. 10° 50′, et long. E. 104° 22′ 45″; 12,000 hab. Port de commerce et de guerre très-important. La ville et ses environs sont défendus par plusieurs ouvrages fortifiés. Prise par les Français, le 17 févr. 1859. Le traité de Saïgon, 5 juin 1862, a terminé la guerre entreprise par la France et l'Espagne contre l'empire d'Annam; il donne à la France une partie de la basse Cochinchine avec l'île de Poulo-Condor, et la liberté pour les Français et les Espagnols de faire le commerce et de répandre la religion chrétienne.

Sail-lez-Chateau-Morand, village de l'arr. et à 38 kil. N. O. de Roanne (Loire); 750 hab. Eaux thermales.

Saillagouse, ch.-l. de canton de l'arr. et 55 kil. S. O. de Prades (Pyrénées-Orientales); 593 hab.

Saillans, ch.-l. de canton de l'arr. et à 26 kil. O. de Die (Drôme); 1,801 hab. Soie.

Saïma, grand lac marécageux de la Russie d'Europe, en Finlande. Il reçoit les eaux des lacs Kallavesi et Pielis, et s'écoule dans le lac Ladoga par la rivière Wuoxa.

Sainctes (Claude de), prélat, né dans le Perche, 1525-1591, protégé par le cardinal de Lorraine, fut principal du collége de Boissy, à Paris; assista au concile de Trente, devint évêque d'Evreux, 1575, assista aux Etats de Blois, 1576, et, ennemi déclaré des protestants, entra dans la Ligue. Le parlement de Caen le condamna à mort pour avoir approuvé le crime de Jacques Clément. Il mourut prisonnier dans le château de Crèvecœur, près Lisieux. On a de lui : *de Ritu Missæ*, 1560, in-fol, grec et latin ; *Déclaration d'aucuns athéismes de la doctrine de Calvin et Bèze*, 1567, in-8°; etc.

Sains, ch.-l. de canton de l'arr. et à 14 kil. O. de Vervins (Aisne); 2,528 hab. Lainages et cotonnades.

Sains, ch.-l. de canton de l'arr. et à 10 kil. S. d'Amiens (Somme); 777 hab.

Saint-..... V. *au second mot les noms géographiques composés*.

Saint-Albin (Alexandre-Charles-Omer **Rousselin de Corbeau,** comte de), publiciste français, 1773-1847, fils d'un lieutenant-colonel d'artillerie, adopta avec enthousiasme les principes de la Révolution, fut commissaire du gouvernement à Troyes, puis employé supérieur au ministère de l'intérieur, au département de la Seine, au ministère de la guerre, sous Bernadotte ; fut tourmenté sous l'Empire, et, depuis 1816 jusqu'en 1838, se consacra à la rédaction du *Constitutionnel*, dont il était l'un des principaux fondateurs. Il refusa tout en 1830. Il connaissait parfaitement l'époque de la Révolution, et avait préparé de nombreuses notices sur beaucoup de personnages célèbres; son fils a publié la *Vie de Championnet*. On lui doit la *Vie de Lazare Hoche*, 1798, 2 vol. in-8°; etc.

Saint-Allais (Nicolas **Viton**, dit **de**), généalogiste, né à Langres, 1773-1842, s'adonna de bonne heure à l'art héraldique, fonda un cabinet de titres nobiliaires qu'il vendit, en 1820, à M. Courcelles, et a publié un grand nombre d'ouvrages : *Tableaux chronologiques, généalogiques.... des maisons souveraines de l'Europe*, 1809, in-fol.; *Hist. générale des ordres de chevalerie; la France législative, ministérielle, judiciaire et administrative sous les quatre dynasties*, 1813, 4 vol. in-8°; *Nobiliaire universel de France*, 1814-41, 21 vol. in-8°; *Dictionnaire encyclopédique de la noblesse de France*, 1816, 3 vol. in-8°; etc., etc. On lui doit une nouvelle édition de l'*Art de vérifier les dates*, 1818-1820, 6 vol. in-4° et 25 vol. in-8°.

Saint-Amant (Marc-Antoine **Gérard**, sieur de), poëte, né à Rouen, 1594-1661, plein de verve, de belle humeur, bon musicien, avait acquis assez de réputation par ses œuvres poétiques pour être l'un des premiers académiciens; il fut chargé de rédiger la portion comique du *Dictionnaire*. Il suivit, avec son ami Faret, le comte d'Harcourt dans ses campagnes; s'attacha à la reine de Pologne, Marie de Gonzague; quitta Paris pendant la Fronde, pour aller à Varsovie, puis en Suède; et, de retour à Paris, mena une vie, sinon misérable, comme a dit Boileau, au moins tranquille, simple et pénitente. Le satirique s'est beaucoup moqué du *Moïse sauvé;* mais Saint-Amant, dans ses odes, sonnets, satires, épigrammes, a déployé beaucoup de verve, d'originalité, d'entrain; il est souvent brutal et obscène. M. Livet a donné ses *Œuvres complètes*, 1855, 2 vol. in-16.

Saint-Amour (Guillaume **de**), docteur de Sorbonne, né vers 1200, à Saint-Amour (Jura), mort en 1272, fut chanoine de Beauvais et combattit les *Frères mendiants*. Son livre des *Périls des derniers temps* suscita beaucoup de disputes et fut condamné par le pape, 1256.

Saint-André (Jacques **d'Albon**, seigneur de), maréchal de France, 1505-1562, brave et insinuant, s'attacha de bonne heure à Henri II, qui, devenu roi, le nomma maréchal, premier gentilhomme de la chambre, et le combla de faveurs et de richesses. Il prit part aux événements militaires du règne, tomba au pouvoir des Espagnols à la bataille de Saint-Quentin, 1557, contribua beaucoup à la paix de Cateau-Cambrésis; puis s'attacha aux Guises, pour conserver ses richesses, les réunit au connétable de Montmorency, et forma ainsi le *Triumvirat* contre les protestants, 1561. Il fut tué à la bataille de Dreux.

Saint-André (André **Jean Bon**, dit), né à Montauban, 1749-1813, fut pasteur protestant à Castres et à Montauban, accueillit la Révolution avec enthousiasme, et, membre de la Convention, s'unit à la Montagne pour combattre tous ses ennemis; le roi, dont il vota la mort, les Girondins, les fournisseurs des armées, etc. Il fut du Comité de salut public, 1793, remplit plusieurs missions aux armées du Nord et du Rhin, s'occupa surtout de la marine avec activité, parvint à réorganiser la flotte à Brest, à Cherbourg, à Toulon, et assista au glorieux combat du 1er juin 1794, où il fut blessé. Arrêté en 1795, nommé consul à Smyrne, 1798, jeté en prison par les Turcs, il rentra en France, 1801. Bonaparte le nomma préfet du Mont-Tonnerre; il rendit de grands services, fut nommé baron, se distingua par son intégrité et sa bienfaisance, et mourut d'une maladie contagieuse en donnant ses soins aux malades entassés dans les hôpitaux.

Saint-Ange (Ange-François **Fariau**, dit **de**), poëte, né à Blois, 1747-1810, rima, étant encore au collége, eut, par la protection de Turgot, une place au contrôle général, et, plus tard, fut professeur à l'École centrale de la rue Saint-Antoine, puis à la Faculté des lettres, 1809; il venait d'être reçu à l'Académie française quand il mourut. Il est surtout connu par ses traductions en vers d'Ovide; les *Métamorphoses* ont souvent de l'élégance et de la facilité. Ses *Œuvres complètes*, 1823-24, forment 9 vol. in-12.

Saint-Ange (château). C'est l'ancien *Mausolée d'Adrien*, à Rome, qui a souvent servi d'asile aux papes, et qui est devenu une prison. — Il y a des châteaux de ce nom dans plusieurs autres villes, Naples, Malte, etc.

Saint-Arnaud (Jacques **Leroy de**), maréchal de France, né à Paris, 1801-1854, entra dans les gardes du corps en 1816, alla combattre en Grèce, 1822, voyagea pendant plusieurs années et ne rentra dans l'armée qu'en 1831. Officier d'ordonnance du général Bugeaud, il l'accompagna à Blaye, pour garder la duchesse de Berry. Capitaine en 1837, il se distingua à la prise de Constantine. De nouveaux faits d'armes lui valurent le grade de colonel en 1844; il força Bou-Maza à se rendre, 1847, et fut nommé maréchal de camp. Commandant de la subdivision d'Alger en 1849, il fit deux expéditions dans la Kabylie, 1849, 1851; et, nommé général de division, fut mis à la tête de la 2e division de l'armée de Paris. Ministre de la guerre, il dirigea les opérations militaires au coup d'État du 2 décembre 1851. Il fut nommé maréchal et grand-écuyer en 1852. Son administration fut active. En 1854, il eut le commandement en chef de l'armée d'Orient, se rendit à Gallipoli, à Constantinople, à Varna, débarqua en Crimée, gagna sur les Russes la bataille de l'Alma et mourut quelques jours après. On a publié ses *Lettres*, 1855, 2 vol. in-8°, écrites avec beaucoup de verve et d'esprit.

Saint-Aubin (Charles-Germain **de**), dessinateur et graveur, né à Paris, 1721-1786, fils d'un graveur du roi, *Gabriel-Germain*, est surtout connu par des suites de gravures très-rares et très-originales : *Essais de papilloneries humaines*, *Mes petits bouquets*, *les Fleurettes*. — Ses frères furent aussi des graveurs distingués : *Gabriel-Jacques*, 1724-1780, membre et professeur de l'Académie de Saint-Luc, a surtout laissé 43 gravures à l'eau-forte, qui sont très-recherchées; — *Augustin*, 1736-1807, fut surtout célèbre par ses vignettes et la gravure des portraits; — *Louis-Michel*, 1731-1779, peignit sur porcelaine, probablement dans la manufacture de Sèvres.

Saint-Cyran (Jean **Duvergier de Hauranne**, abbé de), théologien, né à Bayonne, 1581-1643, rencontra, à l'université de Louvain, Jansénius, dont il devint l'ami. Tous deux vinrent à Paris et s'occupèrent avec ardeur de l'étude des Pères, surtout de saint Augustin; puis remplirent diverses fonctions religieuses à Bayonne. Plus tard, Jansénius retourna dans les Pays-Bas, où il écrivit son *Augustinus;* Duvergier de Hauranne reçut de l'évêque de Poitiers l'abbaye de Saint-Cyran, 1620; dès lors il se montrait frondeur et d'un rigorisme inflexible. A Paris, sa piété sévère lui attira beaucoup de pénitents, auxquels il fit partager ses opinions sur la grâce et la contrition. Arnauld d'Andilly lui fit connaître la famille des Arnauld et l'introduisit à Port-Royal. Il eut une grande réputation et de nombreux amis; Saint-Cyran refusa tous les honneurs. Mais les jésuites se déclarèrent contre ses doctrines qu'il propageait avec ardeur et qu'on a appelées *le Jansénisme;* le Père Garasse l'attaqua; Saint-Cyran répondit avec violence et ne craignit pas d'inquiéter et de blesser Richelieu lui-même; il fut arrêté en 1638, et enfermé à Vincennes; on trouva chez lui, en manuscrits, annotations, etc., la valeur de 32 vol. in-fol. A la mort de Richelieu, il fut mis en liberté et recommença la guerre religieuse; mais il mourut peu après. Les fidèles se partagèrent son corps et lui firent les funérailles les plus honorables. Il a été le véritable chef du jansénisme en France. Écrivain médiocre, d'un style lourd et diffus, il a eu cependant une grande influence, mais bien plus par son esprit ardent, dominateur, que par ses ouvrages, dont les principaux sont : *Question royale et sa décision*, 1609, in-12; *Apologie pour M. de la Roche-Pozay*, 1615, in-8°; *La Somme des fautes et faussetés contenues en la Somme théologique du P. Garasse*, 1626, in-4°; *Petrus Aurelius*, 1631, in-fol.; *Lettres touchant les dispositions à la prêtrise*, 1647, in-12; *Vie de la sainte Vierge*, 1664, in-12, etc., etc.

Saint-Edme (Edme-Théodore **Bourg**, dit), littérateur, né à Paris, 1785-1852, fut commissaire des guerres, secrétaire de Berthier; puis, comme écrivain, ne cessa d'attaquer la Restauration et le gouvernement de Louis-Philippe, dans une foule d'ouvrages, dont beaucoup sont des compilations. Citons : *de Buonaparte et des Bourbons*, 1815; *Constitution et organisation des Carbonari*, 1821; *Dictionnaire de la pénalité*, 1824, 4 vol. in-8°; *Législation du sacrilége*, 1825; *Paris et ses environs*, 2 vol. in-8°; *Amours et galanteries des rois de France*, 1830, 2 vol. in-8°; *Biographie des hommes du jour* (avec Sarrut), 1835-42, 6 vol. in-8°; *Répertoire général des causes célèbres*, 1834-37, 17 vol. in-8°, etc.

Saint-Elme (Ida), dite *la Contemporaine*, aventurière qui changea plusieurs fois de nom, 1778-1845, s'est fait connaître surtout par un livre qui fit scandale, les *Mémoires d'une Contemporaine*, 1827, 8 vol. in-8°. Elle a publié, ou l'on a publié sous son nom, plusieurs autres ouvrages.

Saint-Esprit. V. Esprit(Saint-).

Saint-Évremond (Charles **de Marguetel de Saint-Denis**, seigneur de), né à Saint-Denis du Guast, près Coutances, 1613-1703. Cadet de famille, élevé par les jésuites au collége de Clermont, à Paris, il servit dans l'armée, se distingua par son courage au-

près de Condé, qui aimait sa conversation, se créant de nombreux protecteurs par son esprit, cultivant les lettres et philosophant sous la tente. De bonne heure célèbre, comme épicurien, dans la compagnie du comte d'Olonne et du marquis de Bois-Dauphin, il se brouilla avec Condé, mécontent de ses railleries, 1648. Pendant la Fronde, il fut du parti du roi, qu'il défendit de la plume dans la pièce satirique, *la Retraite de M. de Longueville.* Il fut nommé maréchal de camp, 1652, exerça plusieurs commandements en Guyenne et y gagna 50,000 francs. Il assista aux conférences pour la paix des Pyrénées, et accompagna en Angleterre l'ambassade du comte de Soissons, 1660. Lors de l'arrestation de Fouquet, on trouva chez Mme Duplessis-Bellière, une cassette renfermant les papiers de Saint-Evremond, et parmi eux une lettre adressée au maréchal de Créqui, dans laquelle il parlait fort librement de la paix des Pyrénées. Le roi fut indigné. Saint-Evremond se réfugia en Angleterre; il y devait vivre désormais. Bien accueilli par Charles II, par l'aristocratie, lié avec les écrivains et les beaux esprits, il alla passer quatre ans en Hollande, et sut gagner les bonnes grâces de Jean de Witt, du prince d'Orange, l'estime de Vossius et de Spinosa. Sa vie fut des plus agréables, lorsque Charles II le rappela en Angleterre, surtout lorsqu'il se fut constitué le chevalier de la duchesse de Mazarin; c'est alors qu'il écrivit ses meilleures pages. Plus tard, il refusa de revenir en France, quand on lui accorda une grâce vainement sollicitée longtemps par ses nombreux amis. Toujours bien traité par Charles II, puis par Guillaume III, il entretenait une correspondance assidue avec ses amis de France, surtout avec Ninon de l'Enclos, sur des sujets philosophiques et littéraires; il était l'arbitre de toutes les questions soulevées par les beaux esprits, et les libraires auraient payé bien cher ses œuvres, s'il avait voulu les publier. La mort de la duchesse de Mazarin l'attrista, 1699; il fut enterré à Westminster. Il avait été le type de l'*honnête homme*, du *galant homme.* Sa conversation était piquante et spirituelle; il écrivait avec facilité; ses petits traités littéraires sont d'un style vif et juste; sa critique est libre de préjugés. Parmi ses écrits, on cite : *la Comédie des Académistes*, 1650, satire dirigée contre l'Académie française; ses *Réflexions sur les divers génies du peuple romain*, 1664; ses *Jugements et Observations sur Sénèque, Plutarque, Pétrone, Salluste*, etc.; ses *Dissertations sur la tragédie ancienne et moderne, sur les poëmes des anciens*, etc. Il avait préparé une édition de ses *Œuvres* qu'acheva Des Maizeaux, 1705, 3 vol. in-4°; on l'a souvent reproduite; l'édition d'Amsterdam, 1726, 7 vol. in-12, a servi de modèle aux éditions de Paris, 1740, 10 vol. in-12, et 1753, 12 vol. in-12. On a publié plusieurs fois ses *Œuvres choisies*, et son *Eloge* par M. Gidel a été couronné par l'Académie française.

Saint-Fargeau. V. LE PELLETIER.

Saint-Florentin (LOUIS **Phélypeaux**, comte DE), duc **de la Vrillière,** ministre, 1705-1777, fils du marquis de la Vrillière, secrétaire d'Etat, dès 1725, fut chargé des affaires de la religion réformée, de la maison du roi, du ministère de Paris. Courtisan zélé et actif, dur envers les parlements, les philosophes; ennemi de Choiseul, il était prodigue, fastueux, et abusa surtout des lettres de cachet. Louis XVI le remplaça par Malesherbes en 1775.

Saint-Foix (GERMAIN-FRANÇOIS **Poullain de**), littérateur, né à Rennes, 1698-1776, frère de Poullain du Parc, fut mousquetaire, maître des eaux et forêts, mais surtout homme de lettres. Il fut trop connu par ses querelles et ses duels, et l'on a raconté beaucoup d'anecdotes sur sa vie aventureuse. Il avait séjourné en Turquie. Ses ouvrages sont agréables et d'un style pur; on cite ses *Lettres turques*, ses *Essais historiques sur Paris*, 1754-57, 5 vol. in-12; l'*Histoire de l'ordre du Saint-Esprit*, et une *Lettre au sujet de l'homme au masque de fer.* Il a composé de nombreuses comédies pour le Théâtre-Français et le Théâtre-Italien; il les a réunies presque toutes dans son *Théâtre*, 1772, 4 vol. in-12. Ses *Œuvres complètes* forment 6 vol., 1778.

Saint-Gelais (JEAN **de**), vaillant capitaine sous Louis XII, a écrit une *Chronique* (1270-1510), publiée par Th. Godefroi, 1622, in-4°.

Saint-Gelais (OCTAVIEN **de**), poëte, né à Cognac, vers 1466, mort en 1502, neveu du précédent, fut nommé évêque d'Angoulême, 1494. Comme poëte, il est bien inférieur à Villon, mais il a eu de la réputation. On cite : *le Séjour d'honneur, la Chasse ou Départ d'Amours, le Vergier d'honneur*, des traductions de Virgile, d'Homère, d'Ovide.

Saint-Gelais (MELLIN **de**), poëte, né à Angoulême, 1491-1558, probablement neveu du précédent, mena une vie facile à la cour de François Ier et de Henri II, qui lui donnèrent des bénéfices et des pensions. Il écrivit pour les courtisans des contes qui ne sont pas sans grâce, des épigrammes, des sonnets, des madrigaux ; il imita les Italiens, et traduisit *la Sophonisbe* du Trissino, *le Courtisan* de Castiglione; il emprunta à l'Arioste son *Histoire de Geniévre.* La meilleure édition de ses *Œuvres poétiques* est celle de Paris, 1719, in-12.

Saint-Genois (FRANÇOIS-JOSEPH, comte DE), généalogiste belge, né à Mons, 1749-1816, se livra à de grandes recherches sur l'histoire de son pays et fut roi d'armes du royaume des Pays-Bas. On cite de lui : *Mémoires généalogiques et historiques pour servir à l'histoire des familles des Pays-Bas*, 1780-81, 2 vol. in-8°; *Chronologie des gentilshommes reçus à la chambre de la noblesse du comté de Hainaut depuis* 1500 *jusqu'en* 1779, in-fol.; *Monuments anciens* (des prov. belges), 2 vol. in-fol., etc.

Saint-George (Le chevalier DE), né à la Guadeloupe, 1745-1799, mulâtre, fils de M. de Boulogne, fermier général, fut élevé à Paris, entra dans les mousquetaires, devint capitaine des gardes du duc de Chartres et s'attacha à sa fortune. En 1792, il leva, comme colonel, un régiment de chasseurs à cheval, et combattit courageusement sous Dumouriez. Ses dernières années furent malheureuses. Il avait brillé dans le monde par son adresse incroyable dans tous les exercices du corps, par la vivacité de son esprit enjoué et par la bonté de son cœur. Habile musicien, il composa plusieurs opéras-comiques, *Ernestine, la Chasse, la Fille-Garçon*, des sonates, des concertos, un menuet, qui eurent du succès.

Saint-George (Le chevalier DE). V. STUART (*Jacques-Edouard*).

Saint-Germain (CLAUDE-LOUIS, comte DE), général, né près de Lons-le-Saulnier, 1707-1778, élevé chez les jésuites, abandonna bientôt la carrière de l'enseignement pour la vie militaire. D'un caractère aventureux, il alla servir dans plusieurs cours d'Allemagne, contre les Turcs, auprès de l'empereur Charles VII; puis, protégé par le maréchal de Saxe, fut nommé maréchal de camp dans l'armée française; il se distingua dans les campagnes des Pays-Bas, 1746-48, et surtout pendant la guerre de Sept Ans, où il acquit comme général une réputation méritée. Mécontent, jaloux, ombrageux, il se rendit en Danemark, 1760, où Frédéric V le créa feld-maréchal général; il réorganisa l'armée et revint en France, 1766, pour cultiver son petit domaine de Lauterbach, en Alsace. Ruiné par la faillite d'un banquier, il vivait d'une pension du roi, lorsque Turgot et Malesherbes le firent nommer ministre de la guerre, octobre 1775. Il montra de l'intelligence et de la fermeté, introduisit de sages réformes; mais il mécontenta la noblesse, en supprimant la plupart des compagnies privilégiées; les soldats, en voulant introduire la discipline brutale des Allemands, les coups de bâton ou de plat de sabre. On le tourna en ridicule; il donna sa démission en 1777, et se retira à l'Arsenal avec une pension de 40,000 livres. On lui doit un *Mémoire sur les vices du système militaire français*, 1758; des *Mémoires*, 1779, in-8°, et une *Correspondance avec Pâris-Duverney*, 1789, 2 vol. in-8°.

Saint-Germain (Le comte DE), célèbre aventurier du XVIIIe siècle, mort à Slesvig, en 1784. On ne connait ni son nom véritable, ni son origine; sa vie fut un mystère qui n'a jamais été expliqué. Le maréchal de Belle-Isle l'amena en France vers 1740; il fut bien accueilli par Mme de Pompadour et par Louis XV. Il avait une grande éloquence naturelle, du savoir, paraissait possesseur d'une grande fortune, et faisait croire qu'il vivait depuis longues années; il parlait de personnages morts depuis longtemps comme s'il les avait connus; on disait qu'il avait un élixir qui perpétuait la vie. Quelques-uns l'ont regardé comme un espion de quelque cour étrangère; on a supposé qu'il était fils d'un juif portugais, peut-être même bâtard d'un roi de Portugal; les Mémoires de Cagliostro en font un grand maître de la franc-maçonnerie.

Saint-Gilles (**N... de l'Enfant,** chevalier DE), poëte français, mort vers 1709, fut mousquetaire et finit sa vie dans un couvent de capucins. Il a composé des chansons, des contes qu'on peut lire après ceux de la Fontaine. La plupart de ses *Œuvres* ont été imprimées en 1709, sous le titre de *la Muse mousquetaire*, etc.

Saint-Hilaire (LOUIS-VINCENT-JOSEPH **Le Blond,** comte DE), général, né à Ribemont (Aisne), 1766-1809,

fils d'un officier de fortune, était capitaine en 1792. Il servit au siége de Toulon, se distingua en Italie, et fut général de division en 1799. En 1805, il contribua à la victoire d'Austerlitz ; il assista aux batailles d'Iéna, d'Eylau, d'Eckmühl, d'Essling, et mourut des suites de ses blessures.

Saint-Hilaire (Geoffroy). V. Geoffroy.

Saint-Hilaire (Augustin-François-César **Prouvensal de Saint-Hilaire**, connu sous le nom d'Auguste **de**), botaniste, né à Orléans, 1779-1853, se livra avec passion à l'étude de la botanique, et avait déjà publié plusieurs mémoires, lorsqu'il put aller explorer le Brésil. Après six années de travaux, il rapporta 24,000 échantillons de plantes, 2,000 oiseaux, 16,000 insectes, etc. Malgré l'altération de sa santé, il put achever les œuvres dont il avait amassé les matériaux, et fut de l'Académie des sciences en 1830. On a de lui : *Flora Brasiliæ meridionalis*, 3 vol. in-4°; *Voyage dans les provinces de Rio-de-Janeiro et Minas-Geraes*, 2 vol. in-8°; *Voyage dans le District des Diamants*, 2 vol. in-8°; *Leçons de botanique; Voyage aux sources du Rio de San-Francisco*, 2 vol. in 8°, etc.

Saint-Huberty (Anne-Antoinette **Clavel**, dite), cantatrice, née à Strasbourg, 1756-1812, élève de son père, débuta à l'Opéra en 1777, et eut bientôt une réputation méritée par l'expression de son jeu. A la Révolution, elle accompagna le comte d'Entraigues dans l'émigration, l'épousa à Lausanne en 1790, le suivit dans ses missions royalistes, et fut assassinée avec lui, à Londres, par leur domestique.

Saint-Huruge (Le marquis de), né à Mâcon 1750-1810, soldat, voyageur, dissipa sa fortune, fut enfermé à Charenton, vécut en Angleterre de 1784 à 1789, et, pendant la Révolution, fut l'un des plus fougueux orateurs populaires, sous la direction de Danton. Emprisonné au Luxembourg, il fut délivré au 9 thermidor, et vécut dès lors dans l'obscurité.

Saint-Hyacinthe (Hyacinthe **Cordonnier**, dit le chevalier **de Thémiseul**, dit), littérateur, né à Orléans, 1684-1746, d'abord officier de cavalerie, après une vie assez aventureuse, s'établit en Hollande, et concourut à la fondation du *Journal littéraire*, 1713. *Le chef-d'œuvre d'un inconnu*, qu'il publia en 1714, eut un très-grand succès; c'est une satire vive du pédantisme et de l'abus de l'érudition. D'abord bien accueilli par Voltaire, à Londres, il se brouilla avec lui, l'attaqua dans la *Critique de la Henriade* et dans la *Déification du docteur Aristarchus Masso*. Ses autres écrits sont peu connus.

St-Jean de Jérusalem (Chevaliers de). V. Malte.

Saint-Jean ou **Saint-John**. V. Bolingbroke.

Saint-Just (Louis-Antoine **de**), né à Decize, 1767-1794, d'une famille plébéienne, fils d'un capitaine de cavalerie, fit de bonnes études chez les Oratoriens de Soissons, se livra à la littérature, et, en 1789, publia, sans se nommer, le poëme d'*Organt*. Plein d'enthousiasme pour la Révolution, intelligent et austère, il eut de bonne heure une grande admiration pour Robespierre. Il publia un vigoureux Essai, en 1791, sur l'*Esprit de la Révolution*, et fut nommé député de l'Aisne à la Convention. Il y débuta par un discours, aux phrases tranchantes, contre Louis XVI, et vota la mort sans appel. Sa popularité grandit dans les discussions sur les subsistances, sur l'agriculture, sur l'administration de l'armée, sur la constitution; il se déclara résolûment contre les Girondins, et fit partie du Comité de salut public. Il s'unit dès lors intimement à Robespierre, à Couthon, à Lebas; il concourut aux mesures énergiques que nécessitait l'état de la République, fut froidement impitoyable, et travailla, par ses rapports, à l'établissement du gouvernement révolutionnaire et du régime de la Terreur. Il fut également impitoyable, mais sévère et courageux, dans ses missions à l'armée du Rhin et à l'armée du Nord. Il aida aux triomphes de Hoche, de Pichegru et de Jourdan. Président de la Convention, il fit les rapports contre la faction des Hébertistes, puis contre Danton et ses amis, coupables de modérantisme. Après la victoire de Fleurus, il revint à Paris pour combattre les ennemis de la République dans le sein des comités et de la Convention; il essaya vainement de défendre Robespierre au 9 thermidor, et partagea son sort. Il monta sur l'échafaud avec courage. On a publié ses *Fragments d'institutions républicaines*, 1800 et 1831, puis un *Essai de constitution* dans ses *Œuvres politiques*, 1833-34, in-8°.—V., outre les historiens de la Révolution, Fleury, *Saint-Just et la Terreur*, 2 vol. in-18; Hamel, *Hist. de Saint-Just*, 1859, in-8°.

Saint-Lambert (Jean-François **de**), poëte, né à Nancy, 1716-1803, d'une famille noble, mais pauvre, servit parmi les soldats, puis à la cour du roi Stanislas; fut aimé de Mme du Châtelet, enfin contracta avec Mme d'Houdetot une liaison qui dura jusqu'à sa mort. Il fit, comme colonel, les campagnes de 1756-57, sous Contades; puis se donna exclusivement aux lettres, et reprit ses liaisons avec les encyclopédistes. *Les Saisons*, poëme descriptif en 4 chants, 1769, excitèrent l'enthousiasme parmi les philosophes et lui ouvrirent l'Académie française, 1770. Pendant la Révolution, il se retira à Eaubonne, près de Mme d'Houdetot. En 1798, il publia son *Catéchisme universel*, 3 vol. in-8°, qu'il avait écrit en 1786 ; il reprit sa place à l'Institut en 1803, au moment même de mourir. Son poëme des *Saisons* a un certain éclat, mais il est sans invention, sans chaleur, et mérite l'oubli dans lequel il est tombé. Ses poésies fugitives ont de la grâce, du naturel, un tour d'esprit élégant. Ses *Œuvres philosophiques* forment 5 vol. in-8°.

Saint-Louis (Pierre **de**). V. Pierre.

Saint-Luc (François **d'Espinay**, seigneur de), mort en 1597, d'une illustre famille de Normandie, se signala à la défense de Metz, fut un des favoris de Henri III, qu'il voulut arracher à sa vie scandaleuse, et, disgracié en 1580, se retira dans son gouvernement de Saintonge et Brouage. Il se distingua à Coutras, servit fidèlement Henri IV, en Bretagne, pour la reddition de Paris, et fut tué au siége d'Amiens.

Saint-Luc (Timoléon **d'Espinay**, marquis de), maréchal, fils du précédent, 1580-1644, lui succéda dans son gouvernement, fut vice-amiral en 1622, et maréchal en 1627.

Saint-Marc (Charles-Hugues **Le Febvre de**), littérateur, né à Paris, 1698-1769, après avoir fait plusieurs éducations particulières, se consacra à l'étude et écrivit beaucoup pour les libraires. Parmi ses ouvrages, on remarque : *Supplément au Nécrologe de Port-Royal*, 1735, in-4°; *Vie de Pavillon, évêque d'Aleth*, 1738, 3 vol. in-8°; *Abrégé chronologique de l'histoire d'Italie*, 6 vol. in-8°, etc. Il a donné de nombreuses éditions.

Saint-Martin (Louis-Claude **de**), dit *le philosophe inconnu*, né à Amboise, 1743-1803, étudia le droit, fut lieutenant dans le régiment de Foix, s'accoutuma à la méditation et au renoncement des choses de ce monde, en lisant *l'Art de se connaître soi-même* d'Abbadie; se lia, à Bordeaux, avec le mystique Martinez de Pasqualis, quitta le service militaire, 1771, et dès lors fut tout entier livré à ses rêveries philosophiques. Fréquentant les meilleures maisons de Paris, recherchant les âmes mystiques et exaltées, en rapport avec Svedenborg, Bœhme, etc., il créa un système particulier qu'il appelait le *spiritualisme pur;* il se proposait « d'expliquer la nature par l'homme, et de ramener toutes nos connaissances au principe dont l'esprit humain peut devenir le centre. » Parmi ses nombreux écrits, on cite : *Des erreurs et de la vérité*, 1775; *le Livre rouge; Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'homme et l'univers; l'Homme de désir; Ecce homo; Considérations philosophiques et religieuses sur la révolution française*, 1796, in-8°; *le Crocodile ou la guerre du bien et du mal; l'Esprit des choses; Discours sur l'existence d'un sens moral; Œuvres posthumes*, 1807, 2 vol. in-8°; *Correspondance avec Kirchberger*, 1862, in-8°, etc.

Saint-Martin (Antoine-Jean), orientaliste, né à Paris, 1791-1832, fils d'un marchand tailleur, apprit rapidement les langues orientales, fut secrétaire de la Société des antiquaires de France, 1814, et membre de l'Académie des Inscriptions, 1820. Bien traité par les Bourbons, conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal, inspecteur à l'Imprimerie royale, il fonda *l'Universel*, journal ultra-royaliste, 1829. On a de lui : *Notice sur l'Egypte sous les Pharaons*, 1811, in-8°; *Mémoires sur l'Arménie*, 1818, 2 vol. in-8°; *Recherches sur l'époque de la mort d'Alexandre et sur la chronologie des Ptolémées*, 1820; *Recherches sur l'histoire et la géographie de la Mésène et de la Characène*, 1839, in-8°. Il a traduit un *Choix de fables de Vartan*, annoté les 13 premiers volumes de l'*Histoire du Bas-Empire*, par Le Beau; donné de nombreux articles dans le *Journal des savants*, le *Journal asiatique*, la *Biographie universelle*, etc.

Saint-Mégrin (Paul **de Stuer de Caussade**, comte de), mignon de Henri III, d'une ancienne famille de Bretagne, gouverneur de Saintonge et d'Angoumois, fut célèbre par ses duels. Il fut tué, en 1578, par des assassins qu'avait apostés le duc de Guise, dont les galanteries de Saint-Mégrin avaient compromis la femme. Henri III lui fit élever à Saint-Paul un magnifique tombeau.

Saint-Non (Jean-Claude **Richard de**), né à Paris, 1727-1791, conseiller-clerc au Parlement, fut un amateur distingué. Après un voyage en Italie avec Fragonard et H. Robert, il publia le *Voyage pittoresque de Naples et de Sicile*, 1781-86, 5 vol. in-fol., avec 542 planches gravées d'après ses dessins. Il y dépensa sa fortune. On a encore de lui des gravures estimées, *Recueil de griffonis* (294 pl.); etc.

Saint-Ours (Jean-Pierre **de**), peintre suisse, né à Genève, 1752-1809, d'une famille de réfugiés français, fut élève de Vien, à Paris, eut le grand prix de peinture en 1780, vécut douze ans à Rome, et revint dans sa patrie. On loue la pureté de son dessin et la sagesse de l'ordonnance dans ses compositions; il a réussi dans les portraits. Il a laissé des *Recherches historiques sur l'utilité politique de quelques-uns des beaux-arts chez différents peuples*, ouvrage inachevé.

Saint-Paul (François-Paul **Barletti de**), grammairien, né à Paris, 1734-1809, avait de bonne heure formé le projet d'une *Encyclopédie élémentaire* pour l'éducation des enfants, qu'il ne put jamais réaliser. Dans sa carrière, longue et agitée, il a publié : *Essai sur une introduction générale et raisonnée à l'étude des langues*, 1756; *Nouveau système typographique*, 1776; *Description d'un cabinet littéraire*, 1777; *Moyens de se préserver des erreurs de l'usage dans l'instruction de la jeunesse*, 1781, in-4°; *Plan d'une maison d'éducation nationale*, 1784, etc.

Saint-Pavin (Denis **Sanguin de**), poëte, né Paris vers 1600, mort en 1670, parent du chancelier Séguier, passa sa vie dans l'abbaye de Livry, entouré d'amis spirituels, en vrai disciple d'Epicure. Il se convertit vers la fin de sa carrière. Ses poésies légères, épigrammes, sonnets, etc., ont été publiées par Saint-Marc, avec celles de Charleval, 1759, in-12.

Saint-Pierre (Eustache **de**), bourgeois de Calais, se dévoua, suivant Froissart, pour sauver ses concitoyens, lorsque la ville fut forcée de se rendre à Edouard III, en 1347. Lui et ses compagnons (Jean d'Aire, Jacques et Pierre de Wissant, deux autres bourgeois) ne durent leur salut qu'aux prières de la reine, Philippine de Hainaut. Cette histoire, si populaire, a été révoquée en doute par Bréquigny (*Mém. de l'Acad. des inscriptions*, t. 37). Ce qui est certain, c'est qu'il reçut des dons considérables d'Edouard III, et qu'il resta fidèle aux Anglais jusqu'à sa mort, 1371.

Saint-Pierre (Charles-Irénée **Castel**, abbé **de**), né à Saint-Pierre-Eglise, près de Barfleur, 1658-1743, d'une famille ancienne de Normandie, cousin de Villars, entra dans les ordres, avec son ami Varignon, le géomètre, se lia, à Paris, avec les personnes les plus distinguées, entra à l'Académie française en 1695, fut premier aumônier de la duchesse d'Orléans et abbé de Tiron. Philanthrope et utopiste, il publia, après avoir accompagné le cardinal de Polignac aux conférences d'Utrecht, *le Projet de paix perpétuelle*, 1713, 3 vol. in-12; c'était, comme disait Dubois, *les rêves d'un homme de bien*. En 1717, le *Discours sur la polysynodie* condamnait sévèrement le gouvernement de Louis XIV; sur la proposition du cardinal de Polignac, l'Académie exclut l'auteur de son sein. L'abbé de Saint-Pierre, sans se décourager, fut l'un de ceux qui, dans le *club de l'Entre-sol*, proposèrent le plus de projets d'améliorations pour toutes les branches de l'administration. Lorsque Fleury eut fait fermer ce club, qui lui paraissait dangereux, il continua à publier mémoire sur mémoire, travaillant pour l'avenir, si le présent était ingrat ou incrédule, et méritant le titre de *solliciteur pour le bien public*. Parmi ses nombreux ouvrages, citons : *Mémoire pour perfectionner la police contre les duels*, 1715; — *pour l'établissement d'une taille proportionnelle*, 1717; — *sur les pauvres mendiants et sur les moyens de les faire subsister; — pour diminuer le nombre des procès; — pour augmenter le revenu des bénéfices; — pour perfectionner l'éducation; — pour perfectionner l'orthographe des langues de l'Europe*, etc. Ses *Ouvrages de politique et de morale* ont été réunis, 1738-41, 18 vol. in-12.

Saint-Pierre (Jacques-Henri-Bernardin **de**), né au Havre, 1737-1814, dès son enfance rêveur, sensible, d'une imagination vive, mais égoïste et ombrageux, eut une carrière agitée et bizarre. Dès l'âge de 12 ans, il rêve des aventures comme celles de Robinson Crusoé, fait un voyage à la Martinique avec son oncle, et s'empresse de revenir, rebuté par les difficultés et les devoirs. Il fait ses études chez les jésuites de Caen, et veut se faire missionnaire; il étudie les mathématiques à Rouen, entre à l'école des ponts et chaussées, devient ingénieur à l'armée de Düsseldorf, est suspendu de ses fonctions à cause de son caractère, et, après un voyage à Malte, veut donner à Paris des leçons de mathématiques. Sans ressources, il se livre au hasard des voyages, en Hollande, en Russie, où il est présenté à Catherine II, et où il veut fonder une république d'hommes bons et souffrants sur les bords de la mer Caspienne; en Pologne, où il veut combattre pour la liberté d'un peuple généreux, et où il a un amour romanesque pour une jeune princesse; à Dresde, à Berlin; il revient en France, 1766. L'année suivante, il obtient un brevet d'ingénieur pour l'Ile de France, n'éprouve que des mécomptes, mais se livre à l'étude de l'histoire naturelle. A son retour à Paris, 1771, il fréquente la société de M^lle^ Lespinasse, sans y réussir, n'est pas plus heureux dans le salon de M^me^ Necker; et, de plus en plus misanthrope, recherche la société de J.-J. Rousseau, l'accompagne dans ses promenades solitaires, toujours pauvre, malheureux et sensible. En 1784, la publication des *Etudes de la nature* est accueillie par le plus grand succès, qui est dépassé, en 1787, par celui de *Paul et Virginie*. Louis XVI le nomme intendant du Jardin des plantes, 1792; en 1794, il devient professeur de morale à l'Ecole normale, et membre de l'Institut en 1795. Il fut bien traité par Napoléon I^er^ et par Joseph Bonaparte, mais garda jusqu'à la fin de sa vie cette sauvagerie maladive qui l'avait toujours rendu malheureux. Il y a un désaccord perpétuel et singulier entre son caractère et ses œuvres. Il a été, en effet, l'un des premiers grands peintres de la nature, surtout dans ses *Etudes* et dans ses *Harmonies; Paul et Virginie* est un chef-d'œuvre de grâce et de sensibilité; *le Café de Surate* et *la Chaumière indienne* sont des satires délicates et charmantes. Voici la liste de ses principaux ouvrages: *Voyage à l'Ile de France, à l'Ile Bourbon, au cap de Bonne-Espérance*, 1773, 2 vol. in-8°; *l'Arcadie*, 1781; *Etudes de la nature*, 1784, 3 vol. in-12; *Paul et Virginie*, 1787; *Vœux d'un solitaire*, 1789; *la Chaumière indienne*, 1790; *la Mort de Socrate*, drame; *Harmonies de la nature*, etc. Les *Œuvres complètes* de Bernardin de Saint-Pierre ont été publiées par Aimé Martin, 1818-20, 12 vol. in-8°; les *Œuvres posthumes*, 1833-36, 2 vol. in-8°; *Romans, contes, opuscules*, 1834, 2 vol. in-18.

Saint-Pol. V. Luxembourg-Ligny.

Saint-Prest (Jean-Yves **de**), historien français, mort en 1720, directeur du dépôt des archives des affaires étrangères, 1682, fut chargé, par Torcy, de fonder une *Académie politique* pour former des diplomates, 1710. On lui doit: *Histoire des traités de paix depuis la paix de Vervins jusqu'à celle de Nimègue*, Amsterdam, 1725, 2 vol. in-fol.

Saint-Priest (François-Emmanuel **Guignard**, comte de), homme d'Etat, né à Grenoble, 1735-1821, d'une famille originaire d'Alsace, chevalier de Malte, officier dans la maison du roi, se retira du service militaire avec le grade de colonel. Il suivit alors la carrière diplomatique, fut ministre à Lisbonne, 1763, à Constantinople, 1768, en Hollande, 1787. Ministre d'Etat, partisan des idées de Necker, il fut ministre de l'intérieur en 1789, et fut accusé d'avoir engagé Louis XVI à recourir à la violence pour repousser la violence. Il se retira, décembre 1790, émigra, sollicita l'intervention des cours étrangères, fut ministre de la maison de Louis XVIII, et rentra en France, 1814, avec le titre de lieutenant-général. Il fut nommé pair de France en 1815.

Saint-Priest (Guillaume-Emmanuel **Guignard**, comte de), général, fils du précédent, né à Constantinople, 1776-1814, émigra en 1791, servit dans l'armée de Condé, puis dans l'armée russe; se distingua à Austerlitz, perdit une jambe dans la campagne de 1806, et fut blessé mortellement dans la campagne de France.

Saint-Priest (Armand-Emmanuel-Charles **Guignard**, comte de), frère du précédent, né à Constantinople, 1782-1863, s'attacha au service de la Russie, fut gouverneur d'Odessa et de Podolie, épousa la princesse Sophie Galitzin, et devint pair de France en 1822.

Saint-Priest (Alexis **Guignard**, comte de), historien, né à Saint-Pétersbourg, 1805-1851, fils du précédent, reçut, à Odessa, une éducation toute française, sous l'abbé Nicolle, et, de retour en France, se fit de bonne heure connaître comme littérateur. Lié avec le jeune duc d'Orléans, il accepta la révolution de 1830, fut ministre au Brésil, 1833, en Portugal, 1835, en Danemark, 1838, devint pair de France en 1841, et entra à l'Académie française en 1849. Parmi ses ouvrages, on cite avec éloge : *Athénaïs ou le souvenir d'une*

femme, comédie en un acte, 1826; *Histoire de la Royauté*, 1842, 2 vol. in-8°; *Histoire de la chute des jésuites, au* XVIIIe *siècle*, 1844; *la Perte de l'Inde et le partage de la Pologne; Histoire de la conquête de Naples par Charles d'Anjou*, 1847-48, 4 vol. in-8°; *Un mot sur le 24 février*, etc.

Saint-Réal (César **Vichard de**), historien français, né à Chambéry, 1639-1692, d'une famille de magistrats, étudia à Paris chez les jésuites, et prit l'habit ecclésiastique. Varillas fut son maître et lui apprit à *embellir l'histoire ;* bientôt le maître et l'élève se brouillèrent. Il écrivit alors : *Discours sur l'usage de l'histoire*, 1671, in-12; *Nouvelle historique de don Carlos*, 1673, récit sobre et pathétique ; *la Conjuration de Venise*, 1674, qui eut le plus grand succès et qui est un modèle de narration dans le genre de Salluste, mais non de véracité. Il menait une vie studieuse à Chambéry, quand la duchesse de Mazarin se l'attacha et l'emmena en Angleterre, 1675; il vécut dans son intimité, et l'on a prétendu qu'il était l'auteur de ses *Mémoires*. Il revint bientôt à Paris, où il écrivit la *Vie de Jésus-Christ*, 1678, in-4°; *Césarion*, choix d'entretiens spirituels, 1684, in-12; *de la Critique, réflexions sur la langue française*, etc. On lui doit encore la traduction des deux premiers livres des lettres de Cicéron à Atticus. Les meilleures éditions de ses *Œuvres* sont celles d'Amsterdam, 1740, 6 vol. in-8°, et de Paris, 3 vol. in-4°; ses *Œuvres choisies* ont eu plusieurs éditions, 1783, 1804, 1819, 1826.

Saint-Simon (Claude **de Rouvroi**, duc de), d'une ancienne famille de Vermandois, 1607-1693, page de Louis XIII, gagna sa faveur, fut nommé premier écuyer, gouverneur de Blaye, 1630, duc et pair, 1635. Richelieu l'éloigna de la cour en 1637; il mena dès lors une vie retirée dans son gouvernement.

Saint-Simon (Louis **de Rouvroi**, duc de), fils du précédent, 1675-1755, élevé avec austérité par sa mère, Charlotte de l'Aubespine, fit ses premières armes au siége de Namur, se distingua à Nerwinden, eut un régiment de cavalerie, et succéda à son père en 1693. Il épousa, en 1695, la fille aînée du maréchal de Lorges, et, dès lors, s'occupa de réunir les matériaux qui devaient lui servir à la composition de ses *Mémoires*. En 1702, mécontent de n'être pas compris dans une promotion de brigadiers de cavalerie, il donna sa démission. Mais il resta à la cour, sans position officielle, écoutant, observant, critiquant, peu aimé par Louis XIV, et cependant estimé à cause de ses qualités sérieuses, de sa piété sévère, qui l'avait rapproché de l'abbé de Rancé, de ses critiques, souvent chagrines, mais qui respectaient le roi. Il eut aussi de nombreux ennemis, surtout à cause des débats acharnés où l'engagea son entêtement de la qualité, souvent ridicule. Mais il eut pour amis les ducs de Chevreuse et de Beauvilliers, le chancelier Pontchartrain, l'évêque Godet, Chamillart; il fut comme l'âme de la petite coterie, pieuse, honnête, aristocratique, qui enveloppait le duc de Bourgogne; il s'attacha surtout au jeune duc d'Orléans. Sans aucune fonction importante, il devint un personnage et eut même de l'influence sur les affaires ; le P. Tellier le rechercha, quoique Saint-Simon fût l'adversaire des jésuites. Il contribua au mariage de Mademoiselle d'Orléans avec le duc de Berry, et défendit le duc d'Orléans contre d'odieuses imputations. A la mort de Louis XIV, 1715, il déploya la plus grande activité pour faire donner la régence absolue à son ami, et surtout pour abattre et humilier la faction du duc du Maine et de la vieille cour; mais il souffrit beaucoup en voyant le Parlement recouvrer son importance politique. Il pressa l'organisation des conseils de gouvernement, qui devaient remplacer les secrétaires d'État, relever l'aristocratie sur les ruines de la roture, et mettre fin *à ce long règne de vile bourgeoisie;* mais il demeura simple membre du conseil de régence. Il vit avec douleur la ruine de son système, et sa haine en accusa surtout l'ambition de Dubois et l'*inouïe scélératesse* de Noailles. Son activité se consuma dans son opposition aux entreprises de Law, dans la lutte des princes du sang et des bâtards légitimés, des ducs contre la noblesse, et surtout dans ses efforts contre la faction de la duchesse du Maine et contre le Parlement. Il perdit peu à peu le pouvoir et l'influence; fut envoyé en ambassade extraordinaire à Madrid pour obtenir la main de l'infante destinée à Louis XV, 1721, reçut la grandesse, et, pour son fils aîné, la Toison d'or; rompit avec le duc d'Orléans, et vécut dès lors dans la retraite, travaillant surtout à la rédaction de ses volumineux *Mémoires*. — Ces *Mémoires* comprennent deux époques distinctes : les dernières années de Louis XIV, 1692-1715, et la régence. Il les a rédigés tout d'une suite sous le ministère de Fleury, sur des notes qu'il avait recueillies, et en se servant des *Mémoires* de Dangeau pour le matériel des événements. Saint-Simon ne dissimule pas plus ses haines que ses amitiés, son admiration que ses préjugés; il est honnête, mais la passion l'emporte souvent au delà de la vérité; il ne veut pas tromper, mais il mène à l'erreur par l'exagération de ses peintures; il est d'ailleurs rempli de faits, de jugements, d'idées, qui font de son livre l'une des sources les plus importantes de l'histoire pour cette époque. Son style est d'une originalité extrême; il a créé sa langue; elle est incorrecte, désordonnée, et cependant travaillée; pleine de vigueur et d'ampleur, fortement colorée, étrange et souvent sublime. Ses personnages semblent vivants; ils ont leur costume, leur physionomie, leur caractère; plusieurs de ses récits et de ses tableaux sont admirables; ses *Mémoires*, malgré de terribles longueurs, sont pleins de variété; le comique et la bouffonnerie s'y mêlent à la tendresse, à la mélancolie austère, au sublime. La causticité maligne, parfois l'amertume s'y découvrent à côté du sentiment de l'honnêteté, de la justice, de la Providence, qui domine et les hommes et les choses. — Ses *Mémoires*, longtemps manuscrits, ont été connus de Voltaire, Duclos, Marmontel, Mme du Deffand, etc. En 1788, il en parut des extraits tronqués sous le titre de *Mémoires sur le règne de Louis XIV*, Marseille, 3 vol. in-8°; Soulavie y ajouta un *Supplément*, 1789, 3 vol. in-8°; puis les remania et les étendit, sous le titre de : *Œuvres complètes de Louis de Saint-Simon*, 1791, 13 vol. in-8°, édition reproduite en 6 vol. in-8°. On ne publia qu'en 1829 la totalité des Mémoires dans leur forme originelle, 21 vol. in-8°; M. Chéruel a donné une dernière et bonne édition de Saint-Simon, 20 vol. in-8°, et 13 vol. in-18.

Saint-Simon (Maximilien-Henri, marquis de), littérateur français, 1720-1799, servit dans l'armée, puis se livra à la botanique et aux lettres dans un domaine près d'Utrecht. Il a écrit en français, mais a publié ses livres en Hollande : *des Jacinthes*, 1768, in-4°; *Histoire de la guerre des Alpes ou campagne de* 1744, 1769, in-fol.; *Histoire de la guerre des Bataves et des Romains*, 1770, in-fol.; *Nyctologues de Platon*, 1784, série de dialogues philosophiques; *Essai sur le despotisme et les révolutions de Russie*, 1794, in-4°.

Saint-Simon (Claude-Henri, comte de), philosophe et chef de secte, né à Paris, 1760-1825, appartenait à la branche des Saint-Simon Sandricourt. D'une imagination active, il eut de bonne heure un vif désir de se distinguer. Il combattit en Amérique, sous Washington, fut pris à la bataille des Saintes, avec de Grasse, 1782, devint colonel, puis quitta le service vers 1785. Après un voyage en Hollande et en Espagne, il s'occupa presque uniquement de spéculer sur les biens nationaux pendant la Révolution; il n'en fut pas moins détenu, comme noble, jusqu'au 9 thermidor. Il s'occupa dès lors de projets d'organisation sociale, s'instruisit dans les sciences et dans la physiologie, en recevant dans l'intimité les meilleurs professeurs, ouvrit son salon aux hommes d'élite, et parvint à se ruiner. Il fit prononcer son divorce avec Mlle de Champgrand (depuis Mme de Bawr), avec l'intention d'offrir sa main à Mme de Staël, et il publia à Genève son premier ouvrage : *Lettre d'un habitant de Genève à ses contemporains*, 1803. De retour à Paris, sans ressources, il fut copiste au Mont-de-Piété, puis fut généreusement recueilli par un de ses anciens commis, Diard, qui l'aida à faire les frais d'un ouvrage plus considérable : *Introduction aux travaux scientifiques du* XIXe *siècle*, 1807, in-8°. Après la mort de Diard, il écrivit deux mémoires : *Sur la science de l'homme* et *Sur la gravitation universelle;* mais n'ayant pas d'argent pour les publier, il en adressa des copies à d'illustres personnages, même à Napoléon, sans pouvoir obtenir de secours. Après la restauration, il se logea près de l'École normale, et, avec l'aide d'Augustin Thierry, publia la *Réorganisation de la société européenne*, 1814, in-8°, qu'il compléta par un livre intitulé : *Opinion sur les mesures à prendre contre la coalition de* 1815. Il commença à être connu et discuté. Il fit ensuite paraître *l'Industrie ou discussions politiques, morales et philosophiques*, 1817-1818, 4 vol. in-8°; A. Thierry, qui s'était appelé le *fils adoptif* de Saint-Simon, se sépara de lui, et fut remplacé par A. Comte. En 1819, une brochure hardie, *la Parabole*, le fit traduire en cour d'assises, mais il fut acquitté. Encore une fois sans ressources, il voulut en finir avec la vie et se tira un coup de pistolet qui ne fit que le défigurer et le priver d'un œil. Il parvint à conquérir

de nouveaux disciples, Olinde Rodrigues, Léon Halévy, Bailly, Duvergier. Il publia alors *le Nouveau christianisme*, 1825, in-8°, son œuvre la plus remarquable, d'où son école a tiré les principes de la hiérarchie sociale fondée sur la capacité et sur les œuvres, de l'église universelle gouvernant le temporel comme le spirituel, réglant les vocations, fixant les salaires, partageant les héritages. Il développait ses doctrines *industrialistes* dans *le Producteur*, quand il mourut en 1825. M. Enfantin, l'un de ses disciples les plus célèbres, a réuni ses *Œuvres choisies*, 1859, 3 vol. in-12; on peut citer: *le Politique*, publication périodique, 1819, 2 vol. in-8°; *l'Organisateur*, 1819-1820; *Considérations sur les mesures à prendre pour terminer la révolution*, 1820; *du Système industriel*, 1821; *Opinions littéraires, philosophiques et industrielles*, 1821-25, in-8°; *des Bourbons et des Stuarts*, 1822; *Catéchisme des industriels*, 1824; etc. — Grand-prêtre d'une sorte de religion nouvelle, il a laissé à ses disciples, les Saints-Simoniens, le soin de développer et d'appliquer ses idées. Ceux-ci se laissèrent entraîner, suivant leurs tendances personnelles, les uns vers la partie spirituelle, les autres vers la partie matérielle du système; de là des dissentiments qui devaient amener la dissolution de la secte. Après 1830, surtout, les plus ardents voulurent passer de la théorie à la pratique; ils proclamèrent, dans leurs livres, dans leurs réunions passionnées, l'égalité absolue de l'homme et de la femme, la réforme du mariage, l'abolition de l'hérédité, un culte nouveau. Ils furent poursuivis dans leur asile de Ménilmontant par l'autorité judiciaire, et condamnés: ils furent surtout atteints par le ridicule, dans leurs exagérations et la mise en scène de leurs idées. Mais beaucoup d'hommes distingués s'étaient laissé entraîner par ce qu'il y avait d'élevé et de vrai dans les doctrines du maître; il avait éveillé d'une façon bruyante une foule de questions nouvelles, et il a contribué sans doute au mouvement social et industriel qui caractérise le XIX^e^ s.

Saint-Vincent (Grégoire **de**), géomètre belge, né à Bruges, 1584-1667, jésuite, professa les mathématiques, surtout à Prague et à Gand. Il est principalement connu par un livre intitulé : *Opus geometricum quadraturæ circuli et sectionum coni X libris*, 1647, in-fol. Il fut réfuté par Descartes, Huygens, le P. Léotaud. Saint-Vincent a laissé un grand nombre de découvertes importantes et curieuses.

Saint-Vincent (Pierre-Augustin **Robert de**), magistrat, né à Paris, 1725-1799, conseiller au Parlement, 1748, se signala dans les luttes de la compagnie contre la cour, sous Louis XV et surtout sous Louis XVI. Il mourut dans l'émigration.

Saint-Vincent (John **Jervis,** lord), marin anglais, né à Meaford, 1734-1823, se distingua dans toutes les guerres maritimes du XVIII^e^ s., devint contre-amiral en 1787, prit la Martinique, 1793, battit, près du cap Saint-Vincent, l'espagnol Cordova, en 1797, et fut nommé premier lord de l'amirauté. En 1821, il devint amiral de la flotte.

Saint-Yves (Claude), oculiste, né près de Rocroi, 1667-1733, pharmacien chez les Lazaristes de Paris, s'occupa avec le plus grand succès des maladies des yeux, quitta la maison de Saint-Lazare, 1711, pour vaquer plus librement à ses travaux, et acquit réputation et fortune. On a de lui : *Nouveau traité des maladies des yeux*, 1722, in-8°, et 1767, in-12.

Sainte- ..... *Voyez au second mot les noms géographiques composés.*

Sainte-Aulaire (François-Joseph **de Beaupoil,** marquis de), né au château du Bary (Limousin), 1643-1742, d'une ancienne famille originaire de Bretagne, suivit la carrière des armes, et fut l'un des ornements de la cour littéraire de Sceaux. Il avait 60 ans, quand il publia quelques jolis vers qui lui firent de la réputation; il entra à l'Académie, malgré Boileau, 1706. Ses poésies sont éparses dans divers recueils.

Sainte-Aulaire (Louis-Clair **de Beaupoil,** comte de), écrivain et diplomate, né dans le Périgord, 1778-1854, élève de l'Ecole des ponts et chaussées, 1794, puis de l'Ecole polytechnique, obtint une place d'élève ingénieur-géographe, vécut dans la société polie de l'époque, fut nommé chambellan de l'Empereur, 1809, puis préfet de la Meuse, 1813, et préfet de Toulouse en 1814. Député dans la chambre de 1815, puis en 1818, il fut du parti sagement libéral, et maria sa fille à M. Decazes. Depuis 1823, il se livra à la culture des lettres, fit quelques traductions de l'allemand, et publia son *Histoire de la Fronde*, 1827, 3 vol. in-8°. De nouveau député en 1827, puis pair de France en 1829, il accepta franchement la révolution de 1830, fut ambassadeur à Rome, 1831, à Vienne, 1833, et contribua beaucoup au traité du 13 juillet 1841; il fut alors nommé à l'ambassade de Londres. Membre de l'Académie française en 1841, il employa ses dernières années à rédiger ses *Mémoires*.

Sainte-Croix (Guillaume-Emmanuel-Joseph **Guilhem de Clermont-Lodève,** baron de), né à Mormoiron (Comtat-Venaissin), 1746-1809, quitta le service militaire en 1770, s'établit à Avignon et se livra à son goût pour l'étude. Couronné par l'Académie des Inscriptions, en 1772, pour l'*Examen critique des historiens d'Alexandre*; en 1775 et 1777, pour deux mémoires sur les noms et les attributs de Minerve, de Cérès et de Proserpine, il fut nommé académicien libre. Il encourut la disgrâce du gouvernement pontifical, se retira en France, 1784, souffrit beaucoup des excès de 1791, vint habiter près de Paris, et entra à l'Institut en 1803. Son *Examen critique*, considérablement augmenté, devint un nouvel ouvrage, en 1804, in-4°. On lui doit encore : l'*Ezour-Vedam*, ou *ancien Commentaire du Vedam*, 1778, 2 vol. in-12; *de l'Etat et du Sort des colonies des anciens peuples*, 1779, in-8°; *Histoire des progrès de la puissance navale de l'Angleterre*, 1783, 2 vol. in-12; *Mémoire pour servir à l'histoire de la religion secrète des anciens peuples*, 1784, in-8°, ouvrage augmenté sous ce titre : *Recherches historiques sur les mystères du paganisme*, 1817, 2 vol. in-8°; *Mémoires historiques et géographiques sur les pays situés entre la mer Noire et la mer Caspienne*, 1797, in-4°; *des anciens gouvernements fédératifs et de la législation de la Crète*, 1798, in-8°, etc., etc.

Sainte-Ligue. V. Ligue.

Sainte-Marthe (Charles **de**), poëte, né à Fontevrauld, mort en 1555, fils de Gaucher, médecin de François I^er^, fut accusé de pencher vers la réforme de Luther, enseigna à Lyon, et fut bien accueilli par Marguerite de Valois. On a de lui des *Oraisons funèbres*, et *Poésie françoise, divisée en trois livres*, Lyon, 1540, in-12.

Sainte-Marthe (*Gaucher II*, dit *Scévole I^er^* **de**), poëte, neveu du précédent, né à Loudun, 1536-1623, changea son nom de Gaucher en celui de Scévola qui a le même sens en latin, fut maire de Poitiers, trésorier de France, député aux Etats de Blois en 1588, et s'opposa vainement aux excès des Ligueurs. Il contribua à la soumission de Poitiers, 1594, fut l'un des notables de l'assemblée de Rouen, et fut encore maire de Poitiers. Ses *Œuvres*, 1569, 1579, renferment des sonnets, des épigrammes, des traductions en vers français; ses *Poemata*, 1575, in-8°, forment le recueil de ses poésies latines qu'on peut lire encore avec intérêt, et qui furent tant admirées par ses contemporains.

Sainte-Marthe (*Abel I^er^* **de**), son fils aîné, 1566-1652, a laissé des plaidoyers et des poésies latines; — (*Abel II* **de**), fils du précédent, 1630-1706, conseiller en la cour des aides, garde de la bibliothèque de Fontainebleau, a publié quelques ouvrages.

Sainte-Marthe (*Gaucher III*, dit *Scévole II*, et Louis **de**), historiens, frères jumeaux, fils de Scévole I^er^, nés à Loudun, 1571, morts : Scévole en 1650, Louis en 1656, furent historiographes de France. Ils ont publié : l'*Histoire généalogique de la maison de France*, 1619, in-4°; 1628, 2 vol. in-fol.; il n'y a eu que les deux premiers volumes d'une troisième édition, en 1647; *Histoire généalogique de la maison de Beauveau*, 1626, in-fol.; *Gallia christiana*, 1656, 4 vol. in-fol.; une première édition des *Epîtres de Fr. Rabelais*, 1651, in-8°, etc.

Sainte-Marthe (Pierre *Gaucher*, dit *Scévole III*, **de**), historien, fils de Scévole II, né à Paris, 1618-1690, conseiller d'Etat et historiographe de France, collabora aux ouvrages de son père et a publié : *Table généalogique de la maison de France*, 1649, in-fol.; *l'Etat de la cour des rois de l'Europe, avec les noms et qualités des princes régnants en Asie et en Afrique*, 1670, 3 vol. in-12; *Traité historique des armes de France et de Navarre*, 1673, in-12; *l'Europe vivante*, 1685, in-12, etc.

Sainte-Marthe (Abel-Louis **de**), théologien, frère du précédent, né à Paris, 1620-1697, oratorien, professa avec succès dans plusieurs villes, acheva, revit et publia la *Gallia christiana*; prépara avec son frère aîné, Pierre, une histoire générale du monde chrétien, *Orbis christianus*, 9 vol. in-fol. manuscrits; devint supérieur général de l'Oratoire, 1672, et fut troublé par les querelles du jansénisme et par les persécutions de l'archevêque de Paris, de Harlay.

Sainte-Marthe (Denis **de**), historien et théologien, de la famille des précédents, né à Paris, 1650-1725, bénédictin, professa dans plusieurs maisons, et devint

supérieur général en 1720. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages d'érudition et de controverse : *Traité de la confession contre les calvinistes*, 1685, in-8° ; *Réponse aux plaintes des protestants touchant la prétendue persécution de France*, 1688, in-12 ; *Entretiens touchant l'entreprise du prince d'Orange sur l'Angleterre*, 1689-91, in-12 ; *Lettres à M. de Rancé*, 1692-93 ; *Vie de Cassiodore*, 1693, in-12 ; *Histoire de saint Grégoire le Grand*, 1697, in-4°. Il a publié les quatre premiers volumes d'une nouvelle édition, complètement refaite, de la *Gallia christiana*, 1715-1728.

Sainte-Palaye (Jean-Baptiste **de la Curne de**), érudit, né à Auxerre, 1697-1781, d'une famille ancienne, fut admis, dès 1724, à l'Académie des Inscriptions, avant d'avoir rien publié. Un instant attaché au roi Stanislas, il ne s'occupa plus que des lettres et surtout des origines de notre histoire nationale, publiant beaucoup de notices intéressantes sur les historiens, les chroniques inédites, etc. Il fut de l'Académie française en 1758. Il avait réuni d'immenses matériaux en 25 volumes in-fol., pour l'histoire de la chevalerie et des troubadours ; il permit à l'abbé Millot d'y puiser pour son *Histoire des troubadours*, 1774, 3 vol. in-12. Il n'est resté que quelques fragments de son *Glossaire de l'ancienne langue française*. Son *Dictionnaire des antiquités françaises*, 40 vol. in-fol., à la Bibliothèque nationale, n'a jamais été publié, mais a fourni d'excellents matériaux pour la composition de savants ouvrages (Chéruel, *Dictionnaire des institutions, mœurs et coutumes de la France*). On lui doit encore : *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*, dont Ameilhon fut à la fin l'éditeur, 1759-81, 3 vol. in-12, ou 1826, 2 vol. in-8° ; *Fabliau d'Aucassin et Nicolette*, etc.

Sainte-Suzanne (Gilbert-Joseph-Martin **Brunetéau**, comte de), général, né au Mothé (Aube), 1760-1830, page de la comtesse de Provence, sous-lieutenant en 1779, adopta les principes de la Révolution, fut général de brigade dès 1795, général de division, 1796 ; fut l'un des meilleurs lieutenants de Moreau, 1796-1800, mais fut forcé de renoncer au service actif à cause d'infirmités précoces. Il devint sénateur, 1804 ; comte de l'empire, 1809, et pair de France, 1814. Il refusa de prendre part au jugement du maréchal Ney, et vota toujours avec l'opposition libérale. On a de lui : *Siége de Dantzick en* 1807, 1818, in-18 ; *Projet de changements à opérer dans le système des places fortes*, 1819, in-8°.

Saintes, *Santones*, ch.-l. d'arrond. du département de la Charente-Inférieure, à 72 kil. S. E. de la Rochelle, sur la Charente, par 45° 44′ 40″ lat. N., et 2° 58′ 44″ long. O. ; 12,347 hab. Eglise calviniste, musée d'antiquités, restes d'un amphithéâtre et d'un arc de triomphe romain. Ville mal bâtie et bien située. Commerce de grains et d'eaux-de-vie de Cognac. — Saintes, ancienne capitale de la Saintonge, a été prise par les Normands, 850. Saint Louis y battit Henri III d'Angleterre, 1242.

Saintes (Les), *los Santos*, que l'on devrait appeler *les Saints*, sont un groupe des petites Antilles, à 12 kil. S. de la Guadeloupe. Elles appartiennent à la France et dépendent du gouvernement de la Guadeloupe. Ce sont cinq îlots montueux et arides, situés par 15° 50′ 50″ lat. N., et 63° 58′ 26″ long. E. Superficie, 12 kil. carrés ; population, 1,300 hab. Rade excellente, une des meilleures des Antilles. Découvertes par Colomb, 1493 ; occupées par les Français, 1648. Défaite du comte de Grasse par l'amiral anglais Rodney, 1782.

Sainte-Union. V. Ligue.

Saintonge, *Santonensis tractus*, ancienne province de France, comprenait la Haute-Saintonge, capit. *Saintes*, et la Basse-Saintonge, capit. *Brouage*. La première faisait partie du gouvernement de Saintonge-et-Angoumois, avec les villes de Pons, Barbezieux, Talmont, Saint-Jean-d'Angély, Tonnay-Charente, Taillebourg, Chalais et Fontenay. La seconde faisait partie de l'Aunis, avec les villes de Marennes, Soubise et l'île d'Oleron. — La Saintonge fut conquise par Philippe Auguste sur Jean sans Terre, partagée entre saint Louis et Henri III d'Angleterre par le traité d'Abbeville, 1259, cédée tout entière aux Anglais par Jean le Bon, au traité de Brétigny, 1360, et reprise par Charles V. Elle fut ensanglantée, au xvi^e^ siècle, par les guerres de religion.

Saintonge-et-Angoumois. Gouvernement militaire avant 1789 ; capit., *Angoulême*.

Saintrailles ou **Xaintrailles** (Poton **de**), capitaine français, né vers 1390 ou 1400, mort en 1461, cadet de famille, combattit avec La Hire, son compatriote, contre les Anglais et les Bourguignons, et se distingua surtout à Mons-en-Vimeu, à Cravant, à Verneuil, 1424 ; à Beaugency, au siége d'Orléans avec Jeanne d'Arc, à Patay, à Compiègne. Pris par les Anglais à la bataille dite *du Berger*, 1431, il fut honorablement traité par eux. On le retrouve à la tête des compagnies d'*écorcheurs*, en Lorraine, en Normandie, etc. Charles VII le récompensa de ses services ; il fut son écuyer, puis bailli du Limousin, du Berri, membre du grand conseil ; il contribua à la conquête de la Normandie, 1449-1450 ; à celle de la Guyenne, 1451-53. Il fut nommé maréchal de France, 1454 ; gouverneur de Bordeaux, 1459.

Saïs, ville de la Basse-Egypte, fut dans l'antiquité la capitale de la dynastie Saïte. Hérodote décrit son grand temple de Neith bâti par Amasis.

Saisine, jadis prise de possession par l'acquéreur d'un héritage, qui notifiait l'acquisition au seigneur suzerain.

Saissac, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil. N. O. de Carcassonne (Aude) ; 1,472 hab. Bestiaux, laines.

Saisset (Emile-Edmond), philosophe, né à Montpellier, 1814-1863, élève de l'Ecole normale, professeur dans différents lycées, maître de conférences à l'Ecole normale, 1846, suppléa Damiron à la Sorbonne, 1849-52, devint titulaire de cette chaire et membre de l'Académie des sciences morales, 1863. Il a défendu avec talent la cause du spiritualisme cartésien. On lui doit : une traduction des *Œuvres* de Spinosa, avec une préface remarquable, 1843, 2 vol. in-18 ; *Essais sur la philosophie et la religion au* xix^e^ *siècle*, 1845, in-18 ; *Renaissance du voltairianisme*, 1845 ; *Mélanges d'histoire, de morale et de critique*, 1859, in-8° ; *Essai de philosophie religieuse*, 1860, in-8° ; *Précurseurs et disciples de Descartes*, 1862 ; Trad. de la *Cité de Dieu* de saint Augustin ; édit. des *Œuvres* de Clarke, des *Lettres* d'Euler, etc.

Sakalaves ou **Séclaves**, tribu de l'île de Madagascar, sur la côte O. ; ils se sont rendus indépendants des Hovas, 1829.

Sakaria, anc. *Sangarius*, fleuve de la Turquie d'Asie, d'un cours de 460 kil., se jette dans la mer Noire sans arroser de lieux remarquables.

Sakatou, ou **Sakkatou**, ou **Sackatou**, v. du Soudan, dans le pays de Haoussa, sur le Sakatou, affluent du Niger ; 20,000 hab. Tanneries, fabriques d'ouvrages en cuir très-estimés, brides, sacs et coussins. Le voyageur Clapperton y mourut, 1827.

Sakhalien. V. Amour.

Sakkara, v. de la Basse-Egypte, à 12 kil. de Gizéh. Caveaux remplis de momies.

Sakmara, riv. de la Russie, affluent de gauche de l'Oural, arrose le gouvernement d'Orenbourg ; cours de 800 kil.

Sal, une des îles du cap Vert, par 16° 38′ lat. N., et 22° 50′ long. O. Malsaine et peu fertile ; importantes mines de sel. Aux Portugais.

Sala (Angiolo), chimiste italien, né à Vicence, à la fin du xvi^e^ siècle, fut médecin en Suisse et en Allemagne. Boerhaave et Haller ont fait grand cas de ses travaux de chimie médicale ; on les a réunis sous le titre d'*Opera medico-chymica*, in-4° ; on y remarque : *Essentiarum vegetabilium anatome*, *Saccharologia*, *Exegesis chymiatrica*, *de Peste*, etc.

Sala (Nicolas), compositeur italien, né près de Bénévent, 1701-1800, dirigea le conservatoire de la Pietà, à Naples. Ses opéras, *Vologeso* et *Merope*, ont eu peu de succès ; mais il est connu surtout par un recueil de modèles de contrepoint et de fugues, *Regole del contrappunto prattico*, 1793, 3 vol. in-fol.

Sala, anc. nom de l'Yssel. Sur ses bords était établie la tribu des Francs *Saliens*.

Sala, ville de Suède, gouv. de Westeras ; 4,000 hab. Mine d'argent. Eaux minérales.

Sala (La), v. d'Italie, dans la prov. et à 100 kil. S. E. de Salerne ; 6,000 hab. Près de là se trouve la Chartreuse de Padula.

Salade, espèce de casque ou bonnet de fer, en usage au moyen âge.

Saladin ou **Salah-ed-Din** (Malek-Nasser-Yousouf), sultan d'Egypte, né à Tekrit sur le Tigre, 1137-1193, d'origine kurde, fils d'Ayoub (d'où le nom d'*Ayoubites*, donné à ses descendants), accompagna son oncle Schirkoub, général de Noureddin, atabek de Syrie, à la guerre en Egypte. Ils secouraient le khalife fatimite contre Chaour, son vizir, qui avait appelé à son aide les chrétiens de Palestine ; les chrétiens furent battus, Chaour eut la tête tranchée, et Saladin, après la mort de son oncle, fut nommé lui-même vizir, 1168. Saladin attaqua alors la Syrie chrétienne, et s'empara de Gaza. Il fit reconnaître en Egypte le khalife abbasside de Bagdad, retint prisonnier dans son palais le dernier khalife fatimite, El-Added, et resta maître du pays, sous la domina-

tion nominale de Noureddin. Celui-ci, jaloux de son lieutenant, se préparait à le combattre, quand il mourut, 1174. Saladin reconnut son fils, âgé de onze ans, mais s'empara de Damas, d'Emesse, de Hamah, de Baalbeck, battit le régent du nouveau sultan, resta maître de la Syrie et prit le titre de *sultan d'Egypte et de Syrie*. Il tourna alors ses armes contre les chrétiens; battu, à Ramlah, par Raymond de Châtillon, il prit Alep, puis, après avoir rétabli la concorde parmi les musulmans, il attaqua le roi de Jérusalem, Gui de Lusignan, le battit plusieurs fois et le fit prisonnier à Tibériade, 1187. Jérusalem tomba en son pouvoir. Une troisième croisade mit de nouveau aux prises l'Occident et l'Orient; Saladin, luttant avec courage contre Philippe Auguste et Richard Cœur de Lion, ne put sauver Saint-Jean-d'Acre, mais sut mériter l'estime de ses ennemis. Richard, malgré son courage et malgré ses victoires, ne put triompher de lui, et signa une trêve de trois ans, 1192. Saladin était admiré, comme le plus illustre représentant de l'islamisme, par tous les peuples musulmans; il avait administré ses Etats avec sagesse; il avait fait exécuter de grands travaux, surtout en Egypte; il avait mérité par ses vertus, sa piété, sa justice, la simplicité de ses mœurs, son courage à toute épreuve, une renommée qui popularisa son nom, même dans les pays chrétiens. Il mourut à Damas, laissant un frère, Malek-Adhel, et de nombreux enfants qui se partagèrent ses Etats.

Saladine (Dîme), impôt du 10e de tous les biens, levé à l'occasion de la 3e croisade contre Saladin.

Salado (Rio-), riv. de la Confédération Argentine, se jette dans le Parana, près de Santa-Fé; cours de 1,100 kil. — Riv. de la même république, se jette dans le Rio de la Plata, rive dr.; cours de 550 kil. — Petit fl. d'Espagne qui se perd dans la baie de Cadix.

Salai ou **Salaino** (Andrea), peintre, né à Milan, vers 1500, fut l'élève favori de Léonard de Vinci. On vante le charme de son coloris. On voit de cet artiste: *Saint Jean dans le désert*, une *Sainte Famille*, des *Madones*, à Milan; à Paris, une *Adoration des Mages*, etc.

Salamanque, *Salmantica*, v. d'Espagne, dans le roy. de Léon, capit. de la prov. du même nom, à 155 kil. N. O. de Madrid, sur le Tormès. Evêché, université très-célèbre jusqu'au XVIe siècle, qui fut consultée par Christophe Colomb. Vieille ville où l'on remarque la cathédrale, le collége irlandais, le couvent de Saint-Dominique et celui des Carmes; 14,000 hab. — La province compte 281,000 hab. Région montueuse et peu fertile.

Salamas, v. de Perse, sur le lac d'Ourmiah; 6,000 hab. Exportation de vins.

Salamine, auj. *Colouri*, île du golfe d'Athènes, séparée de l'Attique par un détroit. Elle forma d'abord un petit Etat et eut parmi ses rois Télamon; puis elle fut réclamée à la fois par Mégare et Athènes. Mégare la conquit d'abord, et les Athéniens menacèrent de mort quiconque parlerait de la reprendre. Solon, contrefaisant l'insensé, vint chanter des vers qui firent honte à ses compatriotes. Il les mena au combat, conquit l'île, et prouva ensuite qu'elle appartenait à sa patrie en citant un vers d'Homère qu'il avait interpolé. Les Grecs y battirent la flotte de Xerxès, 480. Elle appartient auj. au roy. de Grèce et fait partie du nome d'Attique-et-Béotie.

Salamine, v. de l'île de Chypre, sur la côte E., fondée par Teucer, qui fuyait la colère de son père Télamon. Cambyse la conquit et Cimon la délivra. Evagoras, descendant de Teucer, y régna, 410, et soumit l'île entière, sauf Amathonte, Citium et Soles. Mais le roi de Perse, Artaxerxès II, la réduisit au tribut. Conquise par Alexandre, possédée par les Ptolémées, elle fut réduite en province romaine par Caton d'Utique, sur la proposition du tribun Clodius. Les Arabes la détruisirent au VIIe siècle.

Salaminienne (Galère), vaisseau sacré des Athéniens, qui servait au transport des officiers; on la nommait aussi *Déliaque*, parce qu'elle portait tous les ans à Délos les offrandes des Athéniens.

Salangor. V Salengore.

Salankemen, *Salencena*, bourg de l'emp. d'Autriche, à 26 kil. S. E. de Carlowitz, près du confluent de la Theiss et du Danube. Victoire du prince Louis de Bade sur les Turcs, 1691.

Salapie, *Salapia*, v. de l'Italie ancienne, dans l'Apulie, près de l'embouchure de l'Aufide. Prise par Annibal après la victoire de Cannes. Auj. *Torre-del-Saline*.

Salaria (Via), anc. voie romaine, de Rome à Adria, par les montagnes de la Sabine.

Salasses, tribu gauloise des Alpes. Elle occupait le cours supérieur de la Doria-Baltea, qu'elle détournait pour laver le minerai d'or. Les Romains, appelés par les habitants de la vallée supérieure, vainquirent les Salasses et fondèrent *Eporedia* (Ivrée) pour les contenir. Ils ne furent soumis que par Auguste, qui établit dans la montagne *Augusta Prætoria* (Aoste).

Salat, riv. de France, prend sa source dans les Pyrénées, arrose Saint-Girons et Saint-Lizier, traverse les dép. de l'Ariége et de la Haute-Garonne, et se jette dans la Garonne près de Saint-Martory, après un cours de 88 kil.

Salayer, île de l'Océanie, au S. de Célèbes, dans l'archipel de la Sonde, par 5° 46′ 45″ lat. S., et 118° 8′ long. O.; 80,000 hab. Aux Hollandais.

Salbris, ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. N. E. de Romorantin (Loir-et-Cher), sur la Sauldre; 1,815 hab. Station du chemin de fer de Paris à Bordeaux.

Salces, *Salsulæ*, village de l'arr. et à 16 kil. N. de Perpignan (Pyr.-Orientales); 1,600 hab. Eaux minérales; vin blanc dit de Grenache. Château fort. Prise par les Français sur les Espagnols, 1639 et 1642.

Saldaña, v. d'Espagne, dans la prov. et à 60 kil. N.O. de Palencia, dans la Vieille-Castille; 1,400 hab. Comté.

Saldanha (Joao-Carlos, comte, puis duc de), homme d'Etat portugais, né à Lisbonne, vers 1791, petit-fils par sa mère du marquis de Pombal, se distingua dans l'armée depuis 1810, était maréchal de camp en 1814, et fut envoyé au Brésil comme capitaine général. Il se déclara pour la révolution de 1820, revint en Portugal, joua un rôle considérable pendant le règne de Juan VI, et, en 1826, gouverneur de Porto, proclama la charte de dom Pedro, mais fut forcé de se retirer devant dom Miguel. Il soutint activement la cause de dona Maria, quoique souvent en dissidence avec dom Pedro; défendit Porto, contribua à la soumission de Lisbonne et à l'expulsion de dom Miguel, 1834. Il fut nommé maréchal; mais ambitieux et mobile, il changea plusieurs fois de politique et ne se montra pas toujours homme d'Etat. Ministre de la guerre, 1835, défenseur des droits de la reine, après avoir été le chef de l'opposition, 1836, il en appela aux armes et fut forcé de s'exiler, 1837. Rappelé en 1846, il fut créé duc et pair et mis à la tête d'un nouveau ministère; il fut ambassadeur à Madrid, de nouveau ministre, et entra en lutte avec Costa-Cabral; il fut victorieux et un instant tout-puissant; mais il perdit encore le pouvoir en 1856, sous Pedro II, et rentra au ministère. en 1860; il a encore été ambassadeur en France, en 1869.

Saldanha (Baie de), sur la côte S. O. de l'Afrique, au N. de la baie de la Table. Prise d'une flotte hollandaise par les Anglais, 1796.

Salduba, v. de l'Espagne ancienne, capit. des Edétans; auj. *Saragosse*.

Salé, v. du Maroc, sur l'Atlantique, à l'emb. du Bou-Regreg, en face de Rabat-Salé. Commerce avec l'Angleterre, exp. de laines, imp. de marchandises anglaises; 10,000 hab.

Salé (Lac-), grand lac des Etats-Unis, dans l'Utah; 1,400 kil. de tour. Eaux peu profondes et chargées de sel; il est bordé de marais. Il reçoit le Jourdain, qui sort du lac Utah. A l'emb. du fl. est la *Ville du Grand-Lac-Salé*, ville principale des Mormons; station importante entre Saint-Louis et San-Francisco.

Sale (George), littérateur anglais, 1680-1736, homme de loi à Londres, a travaillé à l'*Histoire universelle*, au *General Dictionary* de 1734; mais est surtout connu par la version anglaise du Koran, précédée d'un savant discours préliminaire, 1734, in-4°.

Salé (Franc-), distribution de sel faite gratuitement ou à prix réduit à certaines personnes. C'était un privilége accordé aux principaux magistrats.

Salel (Hugues), poëte, né dans le Querci, vers 1504, mort en 1553, fut maître d'hôtel de François Ier, qui lui donna l'abbaye de Saint-Chéron, près de Chartres. Ses *Œuvres*, publiées à Paris, 1539, in-12, à Lyon, 1573, in-16, renferment un grand nombre de pièces (souvent bizarres) en l'honneur de Marguerite. Il a traduit en vers français les *dix premiers livres de l'Iliade*, 1545, in-fol.; Olivier de Magny en donna une nouvelle édition, avec le XIe, le XIIe et une partie du XIIIe livre, 1574, in-8°; Amadis Jamyn a achevé cette traduction, 1580, in-12.

Salem, anc. nom de Jérusalem.

Salem, v. des Etats-Unis, sur l'Atlantique, à 25 kil. N. E. de Boston (Massachusetts); 25,000 hab. Ville commerçante et industrielle. Importation de gomme, copal, ivoire de l'Afrique, de caoutchouc de l'Amérique du Sud. Filatures de coton, fabr. de cotonnades, cordages, chaussures, produits chimiques, huile de poisson. Son port

arme pour la pêche de la morue et de la baleine. — Ville de l'Etat de New-York, au N. E. d'Albany. — Ville de l'Etat de New-Jersey. — Ville de la Caroline du Nord, à l'O. de Raleigh.

Salem, v. de l'Hindoustan anglais, à 180 kil. S. O. de Pondichéry, dans la présidence de Madras; 20,000 hab. Coton, salpêtre.

Salembria, anc. *Pénée*, fl. de la Turquie d'Europe, arrose la Thessalie, passe à Larisse et dans la vallée de Tempé, et se jette dans le golfe de Saloniki.

Salemi, v. de la prov. et à 36 kil. S. E. de Trapani (Sicile); 12,000 hab.

Saleney, village de l'arr. et à 35 kil. N. E. de Compiègne, sur l'Oise (Oise); 1,000 hab. Couronnement annuel d'une rosière.

Salengore ou **Salangor**, v. de l'Indo-Chine, dans la presqu'île de Malacca; capit. d'un des quatre petits Etats indépendants de la presqu'île, à l'O. Poudre d'or, ivoire, camphre, étain.

Salente, v. de l'Italie primitive, fondée, dit-on, par Idoménée, dans l'Iapygie; capit. des *Salentins*, qui occupaient encore Hydruntum et Brundusium.

Salerne, en lat. *Salernum*, en ital. *Salerno*, v. du roy. d'Italie, ch.-l. de la prov. du même nom, ancienne *Principauté citérieure;* 21,000 hab. Archevêché, université. Fabr. de mouchoirs de coton imprimé. Port ensablé. République puissante et célèbre, école de médecine au moyen âge. Prise par Robert Guiscard, 1075; par l'empereur d'Allemagne, Henri VI, 1196. La province a 541,738 hab.

Salernes, ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. O. de Draguignan (Var); 3,008 hab. Fruits.

Salers, ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. S. O. de Mauriac (Cantal); 1,033 hab. Eglise gothique. Chevaux, bestiaux, fromages.

Sales, château près d'Annecy (Haute-Savoie), qui appartenait à la famille de saint François de Sales.

Sales (Saint François DE). V. FRANÇOIS.

Salette (La), village du canton de Corps, dans l'arr. de Grenoble (Isère), célèbre par l'apparition de la Vierge, le 19 septembre 1846. Une église y attire de nombreux pèlerins.

Saleye (JEAN-LAMBERT), sculpteur, né à Ans, près de Liége, 1788-1854, eut le grand prix à Paris, 1812, travailla, sous la direction de Lemot, à la *Statue de Henri IV*, et a composé plusieurs œuvres estimées : *Philoctète blessé; Achille pleurant Briséis;* etc.

Salfi (FRANÇOIS), littérateur italien, né à Cosenza, 1759-1832, a publié quelques tragédies, un *Résumé de l'histoire de la littérature italienne*, 1826, et la continuation de l'*Histoire littéraire de l'Italie*, par Ginguené, 4 vol. in-8°. Il a écrit de nombreux articles dans la *Biographie universelle*.

Salghir, fl. de la Russie, en Crimée, arrose Simféropol, se joint au Kara-Sou et se jette dans la mer Putride, en face de la flèche d'Arabat.

Salhieh, v. de la Basse-Egypte, à 55 kil. N. E. de Belbeis. Victoire de Bonaparte sur Ibrahim-Bey, 1798.

Salibabo, groupe d'îles de la Malaisie, entre les Philippines au N., les Moluques au S. Ce sont Tannalabu, Kabriang et Salibabo, la plus grande.

Salice, ch.-l. de canton de l'arr. et à 43 kil. N. E. d'Ajaccio (Corse); 392 hab.

Salicetti (CHRISTOPHE), né à Bastia, 1757-1809, d'une famille originaire de Plaisance, fut avocat au conseil supérieur de la Corse. Député aux Etats-généraux de 1789, il fit décréter l'incorporation de l'île à la France. Procureur-syndic de la Corse, puis député à la Convention, il vota la mort de Louis XVI. Il échoua dans une mission en Corse et fut en lutte avec Paoli; il contribua, avec Barras, Fréron, Robespierre jeune, à la soumission de Marseille et de Toulon; fut un instant arrêté, après le 9 thermidor, comme terroriste; puis, commissaire du Directoire en Italie, rendit des services à Bonaparte et négocia l'armistice avec le pape. Membre du conseil des Cinq-Cents, il s'opposa au 18 brumaire, mais rentra bientôt en faveur, eut des missions en Toscane, à Gênes, et fut ministre de la police à Naples, sous Joseph, en 1806. Il montra beaucoup d'énergie et fut également chargé du ministère de la guerre. Mais Murat l'éloigna. Cependant il revint à Naples, reprit ses anciennes fonctions, repoussa les Anglais débarqués en Calabre, et mourut subitement. Le bruit courut qu'il avait été empoisonné. Napoléon l'estimait, quoiqu'il fût resté républicain sincère; il avait toujours eu beaucoup de zèle pour la grandeur de la France.

Saliens, tribu des Francs qui habitait, aux IIIe et IVe siècles de l'ère chrétienne, sur les bords de la *Sala* (Yssel). (?) V. FRANCS.

Saliens, flamines ou prêtres de Mars dans l'ancienne Rome, institués par Numa. Ils gardaient les *anciles* ou boucliers sacrés; ils étaient au nombre de douze. Au mois de mars, ils portaient ces anciles dans une procession de 14 jours, en dansant; d'où leur nom de *Saliens* (*salire*, sauter).

Salieri (ANTONIO), compositeur italien, né à Legnago, 1750-1825, fut l'élève de Gassmann, directeur de la chapelle impériale de Vienne, qui l'emmena avec lui et le traita comme un fils; il le remplaça en 1775. Il a écrit plusieurs opéras estimés : *Armida*, *Europa riconosciuta*, *les Danaïdes* (œuvre que Glück avait commencée), *les Horaces*, *Tarare*, qui eut beaucoup de succès à Paris, 1787, *il Pastor fido*, *Cesar in Farmacusa*, etc. Il possédait l'art de bien écrire pour les voix; son style est ferme et expressif; il a été le modèle des compositeurs allemands au commencement du XIXe siècle; Beethoven, Meyerbeer ont reçu ses conseils. Parmi ses œuvres religieuses, on cite surtout avec éloge l'oratorio de *la Passion*. Il fut, depuis 1806, associé étranger de l'Institut de France.

Salies, ch.-l. de canton de l'arr. et à 27 kil. S. E. de Saint-Gaudens (Haute-Garonne), sur le Salat; 853 hab. Exploit. de sel blanc tiré des sources.

Salies, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. O. d'Orthez (Basses-Pyrénées); 5,120 hab. Commerce considérable de sel pour les jambons de Bayonne.

Salignac, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. N. de Sarlat (Dordogne); 1,253 hab. Truffes, charbon de terre. Château qui appartenait à la famille de Fénelon.

Salimbeni (ARCANGELO), peintre italien du seizième siècle, né à Sienne, a enrichi cette ville d'un grand nombre de tableaux.

Salimbeni (VENTURA), dit *le Cavalier Bevilacqua*, fils du précédent, né à Sienne, 1567-1613, élève de son père, étudia en Lombardie et à Rome. C'est l'une des gloires de l'école de Sienne; il a peint de belles fresques surtout, et il y a beaucoup de ses œuvres à Sienne, à Rome, à Pérouse, à Lucques, à Ancône, etc. — Son fils *Simondio*, 1597-1643, a aussi des fresques importantes à Sienne.

Salina, une des îles Lipari; 5,000 hab. Sel, vin, huile.

Salina, v. des Etats-Unis, à 58 kil. S. d'Oswego; 16,000 hab. Il y a là une des plus importantes sources salées de l'Etat de New-York.

Salinas, village d'Espagne, dans la prov. et à 14 kil. N. E. de Vittoria; défilé où les guérilleros espagnols massacrèrent un convoi de malades français, 1810.

Salinator (LIVIUS), consul en 207 av. J. C., défit sur les bords du Métaure Asdrubal, qui venait au secours de son frère Annibal. Il était secondé par son collègue Claudius Néron. Censeur, il établit un impôt sur le sel, d'où son surnom.

Salinator (CAIUS LIVIUS), préteur en 190 av. J.-C., battit la flotte d'Antiochus le Grand. Il fut consul en 186.

Salins, *Salinæ*, ch.-l. de canton de l'arr. et à 30 kil. N. E. de Poligny (Jura); 6,045 hab., sur la Furieuse, défendue par les forts Saint-André et Belin. Salines et eaux minérales iodo-bromurées et iodurées. Comm. de sel, sulfate de soude, plâtre, bois de construction, vins rouges et vins blancs mousseux, très-estimés. Prise par les Français, 1674.

Salins (Château-). V. CHATEAU-SALINS.

Salique (Loi); on nomme ainsi la réunion des coutumes suivies chez les Francs Saliens. Ces coutumes furent recueillies et rédigées en latin à plusieurs reprises, principalement sous Clovis, Dagobert et Charlemagne. C'est avant tout une loi pénale qui punit les vols, les violences, les blessures, les meurtres, surtout par le *Fredum* et par le *Whergeld* ou composition. Il y est question des *Epreuves judiciaires* et des *Conjurateurs*. Elle a régi les Francs Neustriens jusqu'au démembrement de l'empire carlovingien. Pardessus a publié cinq textes de la loi salique, 1842, in-4°. — Au quatorzième siècle, les légistes interprétèrent, en faveur de Philippe V, un passage de la vieille loi des Francs Saliens; et c'est depuis 1316 que l'on a donné pour cette raison le nom de *loi salique* à la loi qui exclut les femmes de la succession au trône de France.

Salis (ULYSSE, baron DE), d'une vieille famille des Grisons, 1594-1674, fut un homme de guerre célèbre,

et servit surtout la France sous Louis XIII. Il a laissé des *Mémoires*.

Salis (Charles-Ulysse **de**), né dans les Grisons, 1728-1800, fit arrêter, en 1792, l'ambassadeur de France, Sémonville, et plus tard vit ses biens confisqués par les Français. Il a écrit plusieurs ouvrages d'histoire naturelle et d'agriculture.

Salisburgum, nom latin de *Salzbourg*.

Salisbury ou **New-Sarum,** v. d'Angleterre, capit. du comté de Wilts, sur l'Avon; 12,000 hab. Evêché, belle cathédrale. Fabr. de coutellerie. Dans le voisinage est le *Stonehenge*, curieux monument druidique. — Bourg des États-Unis, sur le Merrimac (Massachusetts); ateliers de constructions. — Bourg des États-Unis (Connecticut); usine à fer.

Salisbury (Jean **de**). V. Jean de Salisbury.

Sallanches ou **Sallenches,** ch.-l. de canton de l'arr. et à 29 kil. S. E. de Bonneville (Haute-Savoie), sur l'Arve; 2,095 hab. Ce bourg a été trois fois brûlé.

Sallé (Jacques-Antoine), jurisconsulte, né à Paris, 1712-1778, a écrit des ouvrages très-estimés et qui devinrent classiques : *Esprit des ordonnances de Louis XV*, 1752, 3 vol. in 12; *Esprit des ordonnances de Louis XIV*, 1758, 2 vol. in-4°; *Traité des fonctions des commissaires du Châtelet*, 1760, 2 vol. in-4°; *Nouveau code des curés*, 1780, 4 vol. in-12.

Sallengre (Albert-Henri **de**), littérateur, né à la Haye, 1694-1723, d'une famille de réfugiés français, a laissé plusieurs ouvrages qui prouvent son esprit et son érudition : *Eloge de l'ivresse*, badinage agréable, 1714, in-12; *Hist. de P. de Montmaur*, 2 vol. in-8°; *Mémoires de littérature*, 2 vol. in-8°; *Novus Thesaurus antiquitatum romanarum*, 1716-19, 3 vol in-fol.; etc. etc.

Salles (Jean-Baptiste), conventionnel, né en Lorraine vers 1760, mort en 1794. Il était médecin à Vézelise, lorsqu'il fut nommé aux États-généraux. Il se montra modéré, et, membre de la Convention, se déclara contre les anarchistes; il proposa l'appel au peuple dans le jugement de Louis XVI, et vota la détention jusqu'à la paix. D'une imagination inquiète, il croyait toujours à de vastes complots. Il se lia aux Girondins contre la Montagne, fut mis hors la loi, 21 juillet 1793, fut arrêté à Bordeaux et exécuté.

Salles, bourg de l'arr. et à 40 kil. N. O. de Bordeaux (Gironde); 4,015 hab. Vins.

Salles-Curan, ch.-l. de canton de l'arr. et à 35 kil. N. O. de Millau (Aveyron); 2,602 hab., dont 579 agglomérés.

Salles-la-Source, village de l'arr. et à 15 kil. N. de Rodez (Aveyron); 2,832 hab. Grotte magnifique, belles cascades. Filatures de laine.

Salles-sur-l'Hers, ch.-l. de canton de l'arr. et à 29 kil. O. de Castelnaudary (Aude); 1,135 hab.

Sallier (Claude), philologue, né à Saulieu (Côte-d'Or), 1685-1761, se fit un nom par ses travaux scientifiques, devint membre de l'Académie des Inscriptions, en 1715, professeur d'hébreu au Collége de France, garde de la Bibliothèque du roi, membre de l'Académie française, 1729. Il a publié dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions* beaucoup de dissertations d'une critique judicieuse; a travaillé au *Catalogue de la bibliothèque royale*; a découvert les poésies de Charles d'Orléans, et a publié, avec Melot, la première édition complète de *Joinville*, avec un glossaire, 1761, in-fol.

Sallo (Denis **de**), né à Paris, 1626-1669, conseiller au Parlement, se livra à l'étude avec passion, et fonda le *Journal des Savants*, 1665, gazette hebdomadaire, destinée à faire savoir ce qui se passerait de nouveau dans la république des lettres. L'entreprise eut du succès, mais froissa l'amour-propre des auteurs; on retira le privilége après le treizième numéro; Sallo refusa d'accepter un censeur, mais conserva l'amitié de Colbert. Le *Journal des Savants* fut repris par l'abbé Gallois, 1666, continué par l'abbé de la Roque, le président Cousin, et de 1702 à 1792 par une commission de gens de lettres. Alors supprimé, il a été rétabli en 1816 par ordonnance royale. La collection jusqu'en 1792 forme 111 vol. in-4°.

Salluste (Caius Crispus **Sallustius**), historien latin, né à Amiternum, 86-34 av. J. C., d'une famille plébéienne, mais assez riche, reçut une belle éducation, prit de bonne heure part aux affaires publiques, fut questeur en 59, et tribun en 52. Il soutenait le parti populaire. Ses mœurs étaient corrompues; surpris en adultère avec Fausta, femme de Milon, maltraité, il se déclara son ennemi, s'attacha à Clodius, voulut le venger, contribua à la condamnation de Milon, mais fut lui-même chassé du Sénat, à cause de sa dépravation, 50. C'est alors qu'il écrivit la *Conjuration de Catilina*. Il se déclara pour César, fut questeur 48, préteur 47, se distingua dans la guerre d'Afrique et reçut le gouvernement de la Numidie. Il y commit d'affreuses exactions et y fit une fortune scandaleuse. Accusé par la province, absous par César, il perdit bientôt son protecteur 44, se retira dans sa riche maison du mont Quirinal dans ses délicieux jardins (*horti sallustiani*), et se livra tout entier aux lettres et à l'histoire. Il écrivit alors la *Guerre de Jugurtha*, bien supérieure à la *Conjuration de Catilina*, et entreprit une *Histoire générale*, qui embrassait la seconde moitié du septième siècle de Rome; il n'en reste que des fragments. On lui attribue les *Epîtres à César* sur l'organisation du gouvernement de Rome. Les anciens l'ont placé au plus haut rang parmi les historiens; le premier, il a compris que l'histoire devait, pour plaire et pour être utile, offrir le tableau animé, dramatique, des choses humaines; qu'elle devait être un enseignement moral; qu'il fallait montrer la liaison nécessaire des effets avec les causes; et que la connaissance des lieux devait aider à la connaissance des faits. Mais on a pu lui reprocher, d'avoir fait de l'histoire une composition littéraire avant tout, et d'avoir cherché l'intérêt plus que la vérité; son affectation de profondeur philosophique, ses déclamations intempérantes contre le luxe et la corruption. La rapidité, la précision nerveuse de son style, ont été justement admirées; ses narrations, ses portraits, ses harangues sont des chefs-d'œuvre; on peut blâmer ses archaïsmes, faux-semblant d'habitudes antiques. — Les premières éditions de Salluste sont celles de Rome, 1470, in-fol., de Paris, sans date. Parmi les meilleures et les plus récentes, on cite celles d'Havercamp, la Haye, 1742, in-4°, de Burnouf, 1821, de Gerlach, Bâle, 1823-31, 3 vol. in-4°, d'Orelli, 1840, etc. Parmi les traductions françaises, on remarque celles de Dureau-Delamalle, Mollevaut, Durozoir (bibliothèque latine-française de Garnier frères), de MM. Parisot, Gomont, Croizet, Moncourt. Le meilleur interprète de Salluste est le président de Brosses.

Salluste (Secundus Sallustius Promotus), philosophe du quatrième siècle, préfet des Gaules, sous Constance, ami de Julien, consul en 363, refusa l'empire à la mort de Julien. On lui attribue un traité, *des Dieux et du Monde*, publié par Orelli, 1821, et traduit en français par Formey, 1748. — Ce traité a été parfois attribué à un autre Salluste, élève de Proclus, né à Emèse en Syrie.

Salm, nom de deux comtés de l'Allemagne occidentale, autrefois souverains. Le *Haut-Salm* (Ober-Salm), capit. Senones, était situé au N. de la Queich, sur les limites de l'Alsace et de la Lorraine. Le *Bas-Salm* (Nieder-Salm), capit. Salm, était au S.E. de la province de Liége, dans les Pays-Bas. — La maison de Salm forma, au XIe s., les deux branches de Haut-Salm et de Bas-Salm, dont les domaines ont été médiatisés en 1803. Il y a aujourd'hui six familles princières de cette maison : Salm-Salm, Salm-Kyrbourg et Salm-Horstmar dépendent de la Prusse; Salm-Dyck, Salm-Reifferscheid et Salm-Krautheim dépendent du Wurtemberg et de Bade.

Salm-Kyrbourg (Frédéric, prince de), né à Limbourg, 1746-1794, se livra aux plaisirs à Paris, où il avait fait bâtir un hôtel qui est devenu le palais de la Légion d'honneur; fut nommé maréchal de camp en 1788; et, envoyé en Hollande pour soutenir les patriotes, s'enfuit honteusement d'Utrecht devant les Prussiens. Il se jeta dans le parti de la Révolution, fut chef de bataillon de la garde nationale, et périt sur l'échafaud, condamné comme aristocrate.

Salm-Dyck (Constance-Marie **de Théis**, dame **Pipelet,** puis princesse de), née à Nantes, 1767-1845, fille d'un maître des eaux et forêts, reçut une éducation sérieuse, et commença par publier quelques petites pièces de poésie; la romance de *Bouton de rose*, musique de Pradher, eut du succès. Elle épousa, en 1789, M. Pipelet de Leury, membre de l'Académie de chirurgie; elle écrivit pour la scène *Sapho*, musique de Martini, 1794, qui eut plus de cent représentations, et *Camille*, qui ne réussit pas. Mais ses poésies didactiques, ses épîtres, ses discours, eurent plus de succès, et lui firent donner les surnoms de *Muse de la raison* et de *Boileau des femmes*. Elle divorça en 1799, et épousa le prince de Salm-Dyck; dans sa nouvelle fortune, elle conserva ses habitudes studieuses, son amabilité et sa simplicité. Membre de plusieurs académies ou sociétés littéraires, elle lisait elle-même ses notices et ses éloges, parmi lesquels on remarque ceux de Sedaine et de Lalande. Ses *Œuvres*

complètes forment 4 vol. in-8°, on y trouve ses *Pensées*, d'une observation fine et sensée; un roman, *Vingt-quatre heures d'une femme sensible;* un poëme intitulé *Mes soixante ans;* etc. Sa *Correspondance* et ses *Mémoires* sont restés inédits.

Salmanassar III, roi d'Assyrie, vivait probablement au VIIIe siècle av. J.-C. Prince guerrier comme son père, qui portait le même nom, il lutta contre ses vassaux soulevés, fit trois expéditions en Arménie, combattit les rois de Hamath et de Damas en Syrie, soumit au tribut le roi de Juda, Jéhu, et les princes de Chaldée et de Phénicie.

Salmanassar V, successeur de Tiglatpileser, 725-721 av. J. C., attaqua le roi d'Israël, Osée, et mourut pendant le siége de Samarie. Un de ses généraux, Sargon, usurpa le pouvoir, prit la ville et emmena les Israélites en captivité.

Salmantica, nom latin de *Salamanque*.

Salmeggia (Enea), dit *le Talpino*, peintre, né à Bergame, mort en 1626, étudia, surtout à Rome, les œuvres de Raphaël, les imita, mais sans pouvoir atteindre la grandeur du maître. Ses ouvrages les plus importants sont à Milan.

Salmeron (Alphonse), jésuite espagnol, né à Tolède, 1515-1585, fut, à Paris, l'un des premiers compagnons d'Ignace de Loyola, reçut plusieurs missions en Allemagne, en Pologne, en France, en Irlande, et assista au concile de Trente. Dans ses *Traités théologiques* et ses *Dissertations*, 16 tomes en 8 vol. in-fol., il soutint les principes d'un ultramontanisme outré.

Salmon (Jean), dit *Maigret* ou *Macrinus*, à cause de sa maigreur, poëte latin, né à Loudun, 1490-1557, fut l'un des valets de chambre de François Ier, et a été surnommé par ses contemporains l'*Horace français*, surtout à cause de ses odes, qui sont écrites en latin élégant.

Salmonée, fils d'un roi de Thessalie, frère de Sisyphe ?), voulut se faire passer pour un dieu; il faisait rouler son char sur un pont d'airain, pour imiter le tonnerre, et lançait des torches. Jupiter le foudroya et le précipita dans le Tartare.

Salmydesse, *Salmydessus*, v. de l'anc. Thrace, sur le Pont-Euxin; auj. *Midiah*.

Salo, v. du roy. d'Italie, sur le lac de Garde, dans la prov. et à 26 kil. N. E. de Brescia; 5,200 hab. Verreries. Commerce de soie, huile, oranges. Prise par le général Bonaparte, 1796.

Salodurum, nom latin de *Soleure*.

Salomé, sœur d'Hérode le Grand, accusa son premier mari, Joseph, de liaisons criminelles avec Mariamne, femme d'Hérode, qui les fit périr, 29 av. J.-C.; répudia son second mari, Costobare, 26; déshonora Alexas, le troisième, et excita son frère au meurtre de ses deux fils, Alexandre et Aristobule, 9.

Salomé, fille d'Hérode-Philippe et d'Hérodiade, charma son oncle, Hérode-Antipas, par les grâces de sa danse, et, à l'instigation de sa mère, obtint qu'il fit couper la tête à saint Jean-Baptiste et qu'il la fît servir sur un plat, 32 av. J. C.

Salomé (Marie), femme de Zébédée, fut la mère de saint Jacques le Majeur et de saint Jean l'Evangéliste.

Salomon en hébreu, *le Pacifique*), roi d'Israël, fils du roi David et de Bethsabée, lui succéda en 1025, et fit preuve d'une sévérité excessive. Il fit périr son frère Adonias, qui s'était révolté contre David, exila le grand prêtre Abiatar, fit massacrer Joab et Séméi. Il réprima le soulèvement des Iduméens avec l'aide d'un roi d'Egypte, dont il épousa la fille; il reprit Damas, soumit le royaume de Hamath, les Héthéens, les Amorrhéens, etc. Son royaume s'étendit de l'Egypte à l'Euphrate; il l'entoura d'une ceinture de forteresses, augmenta l'armée, mais fit surtout fleurir le commerce et les arts; il construisit Tadmor ou Palmyre dans une oasis du désert de l'Arabie, le port d'Asiongaber sur la mer Rouge, et envoyait beaucoup de navires, montés par des Phéniciens, vers le pays d'Ophir dans l'Inde. Il éleva le temple de Jérusalem avec l'aide d'Hiram, roi de Tyr; 30,000 charpentiers coupaient les cèdres du Liban, 80,000 ouvriers taillaient les pierres; il fut achevé en huit ans et demi, sur la colline de Moriah. Puis il bâtit, sur la colline de Sion, une citadelle et un palais; entoura la ville de murailles, fit construire de nombreux aqueducs, et déploya le plus grand luxe. Sur sa demande, Dieu lui avait accordé le don de la sagesse : mais, sur la fin de son règne, il épousa jusqu'à 60 femmes et eut 80 concubines; ses prodigalités finirent par épuiser ses finances; il fut forcé de céder à Hiram vingt petites villes et d'accabler le peuple de corvées. Longtemps on l'avait regardé comme un prophète éminent; mais les désordres de sa cour suscitèrent contre lui de nouveaux prophètes, qui défendirent la religion nationale; Jéroboam se révolta, mais fut vaincu et se réfugia en Egypte. La sagesse de Salomon est restée célèbre dans tout l'Orient; on le représente comme ayant un pouvoir souverain sur les esprits du bien et du mal, grâce à un anneau magique; sa renommée aurait attiré la reine de Saba du fond de l'Arabie. Il s'était efforcé de pénétrer les mystères de la nature; il avait écrit trois mille *Proverbes*, dont nous avons seulement une faible partie; il avait composé plus de mille *Cantiques*, et surtout le *Cantique des cantiques*, puis le livre de l'*Ecclésiaste*. Mais la critique moderne a élevé des doutes nombreux sur l'auteur véritable de ces derniers ouvrages.

Salomon. Trois princes de ce nom régnèrent sur la Bretagne : *Salomon Ier* aurait gouverné le pays de 421 à 434, et aurait été massacré par ses sujets; — *Salomon II*, successeur de Hoël III, au préjudice de son frère aîné, Judicaël, 612-632; — *Salomon III*, neveu de Nominoé, disputa le trône à son cousin, Erispoé, et l'assassina en 857. Charles le Chauve lui accorda le titre de roi et lui donna le comté de Coutances, 867; tous deux s'unirent pour combattre les Normands de l'Anjou; Salomon les vainquit à Angers, 873. Malgré ses dons aux églises et sa dévotion sévère, il fut assassiné dans le pays de Cornouailles, 874.

Salomon, roi de Hongrie, né en 1051, fils d'André Ier, fut forcé de se réfugier auprès de l'empereur Henri IV, et, après la mort de Bela, son oncle, fut reconnu roi en 1064. Après la prise de Belgrade sur les Grecs, 1072, il eut à lutter contre ses cousins, fut détrôné par Ladislas, 1077, essaya plusieurs fois de reprendre la couronne, et mourut dans une retraite de l'Istrie, vers le commencement du XIIe siècle.

Salomon de Caus. V. Caus.

Salomon (Iles) ou de la *Nouvelle-Géorgie*, archipel de l'Océanie, dans la Mélanésie, entre 4° et 12° lat. S., et 152° et 161° long. E., à l'E. de la Louisiade. Les principales îles sont : Bougainville, Choiseul, Isabelle, Guadalcanar et Saint-Christophe. Les habitants sont des Malais et des nègres. Découvertes par Mendana, 1567, visitées par Bougainville et d'Entrecasteaux, elles ont été complétement décrites par Dumont-d'Urville, 1838.

Salomon (Fourche de), *Salomon's Fork*, rivière des Etats-Unis, se jette dans la Fourche-Républicaine, après un cours de plus de 700 kil.

Salon, ch.-l. de canton de l'arr. et à 35 kil. N. O. d'Aix (Bouches-du-Rhône), sur le canal de Craponne; 7,522 hab. Eglise de Saint-Laurent, qui renferme le tombeau de Nostradamus; église de Saint-Michel, bâtie par les Templiers; statue d'Adam de Craponne, élevée en 1854. Grand commerce d'huile d'olive.

Salon, riv. de France, arrose les dép. de la Haute-Marne et de la Haute-Saône, passe à Champlitte et à Dampierre, et se jette dans la Saône, après un cours de 41 kil.

Salona ou **Amphissa**, v. de la nomarchie de Phthiotide-et-Phocide (Grèce), avec un petit port. Evêché grec; citadelle; 8.000 hab.

Salone, *Salona*, capit. de l'anc. Dalmatie, près de la ville moderne de *Spalatro*. Patrie de l'empereur Dioclétien, qui s'y retira après son abdication.

Salonina (Publia Licinia Julia Cornélia), impératrice romaine, femme de Gallien, vers 240, vit périr son fils *Saloninus*, tué par Postumus, en 259, et son mari, assassiné sous les murs de Milan, 268.

Salonique ou **Saloniki**, anc. *Thessalonica*, v. de Turquie d'Europe, ch.-l. du vilayet du même nom, dans la contrée vulgairement appelée Macédoine, par 40° 38′ 47″ lat. N., et 20° 36′ 58″ long. E. Grande ville de commerce, avec un port sûr et profond sur l'Archipel, à 520 kil. O. de Constantinople. Archevêché grec. Fabriques de tapis, de soieries et de cotonnades; exportation de coton, soie, graines de vers-à-soie, laine, blé, tabac à fumer et sangsues; importation de café, sucre, fer, houille, indigo et produits divers de l'industrie occidentale; commerce assez actif. La population est de 60 à 80,000 hab., dont 15,000 Juifs descendants des familles chassées d'Espagne à la fin du XVe siècle. — Elle appartint à l'empire d'Orient jusqu'en 1179, devint la capitale d'un royaume vassal pendant un siècle, fit retour à l'Empire, passa aux Vénitiens en 1313, et fut enlevée par le sultan Amurat II.

Salop, comté d'Angleterre. V. Shropshire.

Salouen, fleuve de l'Indo-Chine, prend sa source en

Chine dans les monts du Thibet, coule du N. au S. entre l'empire Birman et le royaume de Siam, et se jette dans le golfe du Bengale au fond de la baie de Martaban.

Saloum, région de la Sénégambie, au nord de la Gambie, arrosée par la rivière *Saloum*. Ce pays, qui compte plus de 300,000 hab., est vassal de la France, qui y possède le comptoir de *Kaolack*.

Salpi, lac du royaume d'Italie, près de l'Adriatique un peu au N. de l'Ofanto. Il a 18 kil. de long sur 4 de large.

Salsette, île de l'Hindoustan anglais, au N. de celle de Bombay, à laquelle elle est jointe par une chaussée. Elle renferme un célèbre temple creusé dans le roc. Elle appartint tour à tour aux Portugais, aux Mahrattes et aux Anglais; 65,000 hab.

Salt (Henry), voyageur anglais, né à Lichfield (Stafford), vers 1785, fit avec lord Valentia un long voyage d'exploration dans l'Inde, 1802, se rendit seul en Abyssinie, 1805, et rejoignit lord Valentia dans la Basse-Egypte, 1806. La publication de ces *Voyages* le fit connaître. Il échoua dans une mission politique en Abyssinie, 1809-1811. Il fut ensuite consul général au Kaire et y rendit de grands services à la science. On lui doit: *Récit d'un voyage en Abyssinie*, trad. par Henry, 1816, 2 vol. in-8°; *Egypt, a descriptive poem*, 1824, in-8°; *Essay on Young's and Champollion's phonetic system of hieroglyphics*, 1825, in-8°; trad. par Devère.

Salta, appelée aussi *Saint-Philippe-de-Tucuman*, v. de la Confédération Argentine, à 1,200 kil. N. O. de Buénos-Ayres; 10,000 hab. Evêché. Aux environs, mines d'or, d'argent, de cuivre et de fer. La prov. ▪ 89,000 hab.

Saltcoats, v. d'Ecosse, sur la mer d'Irlande, à 40 kil. S. O. de Glasgow, dans le comté d'Ayr; 5,000 hab. Bains de mer. Houille, sel, chantiers de construction.

Saluces, *Augusta Vagiennorum*, en italien *Saluzzo*, v. du royaume d'Italie, dans la province et à 25 kil. N. de Coni, près du Pô; 10,000 hab. Evêché, belle cathédrale. Fabr. de soieries, chapeaux; comm. de vins et bois.— Autrefois capit. d'un marquisat réuni à la France par François Ier et cédé à la Savoie par Henri IV, 1601. Près de Saluces est l'abbaye de *Staffarde*, où Catinat battit les Piémontais, 1690.

Saluts d'or, monnaie d'or frappée sous le règne de Henri VI, roi d'Angleterre; la Salutation angélique y était représentée.

Salvador (San-), petite république de l'Amérique centrale, bornée au N. par le Honduras; à l'E., par la baie de Fonseca; au S., par l'océan Pacifique; à l'O., par le Guatemala. Superficie, 18,997 kil. carrés; popul., 600,000 hab. Capit., *San-Salvador*, 30,000 hab., au pied d'un volcan, qui l'a presque détruite en 1859; fondée par Alvarado, lieutenant de Fernand Cortez, en 1528. V. pr., Cojutepec, San-Vicente, Sensumtepec, Llobasco, la Union et Acajutla. Cet Etat, bien situé sur le Pacifique, possède un territoire très-fertile en tabac et en indigo.

Salvador (San-), v. du Brésil. V. Bahia.

Salvador (San-) ou **Banza-Congo,** v. de l'Afrique, dans le Congo, par 5°2′ lat. S. et 13°30′ long. E. Capit. d'un petit royaume soumis aux Portugais. Evêché; commerce de cuivre.

Salvages (Iles), petit archipel de l'Atlantique entre Madère et les Canaries, par 30° 7′, 39″ lat. N., et 18° 11′ 11″ long. O. Elles sont inhabitées et appartiennent à l'Espagne.

Salvagnac, ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. O. de Gaillac (Tarn); 1,845 hab.

Salvatierra, v. du Mexique, dans la prov. de Mechoacan, à 150 kil. N. O. de Mexico; 8,000 hab.

Salvandy (Narcisse-Achille, comte de), d'une famille d'origine irlandaise, né à Condom, 1795-1856, incorporé dans un régiment des gardes d'honneur en 1813, fit les campagnes de Saxe et de France, fut admis dans la maison militaire de Louis XVIII, et publia trois brochures politiques pendant les Cent-Jours. Un nouvel écrit, *la Coalition et la France*, 1816, le signala à l'attention publique, et Louis XVIII le nomma maître des requêtes, 1819. Il seconda M. Decazes, engagea contre l'administration de M. de Villèle une lutte passionnée, et devint conseiller d'État, en 1828. Il donna vainement de sages avis à Charles X et se rallia au régime de 1830. Député en octobre 1830, il fut l'un des plus intrépides soutiens du parti de la résistance; il écrivit alors *Vingt mois ou la révolution de* 1830 *et les révolutionnaires*, 1832; *Paris, Nantes et la Session*, 1832; puis devint ministre de l'instruction publique, en 1837. Il s'efforça de rendre à l'Université toute son importance. En 1841, ambassadeur en Espagne, il refusa de remettre ses lettres de créance à Espartero, et dut revenir en France. Il fut un instant ambassadeur à Turin, 1843. De nouveau ministre de l'instruction publique en 1845, il reconstitua le conseil royal, l'Ecole des chartes, fonda l'école d'Athènes et présenta des projets de loi sur l'instruction secondaire, les écoles de droit, de médecine, etc. Après la révolution de 1848, il s'efforça vainement de réconcilier les deux branches de la maison de Bourbon. Il était de l'Académie française depuis 1835. Il n'avait jamais cessé de cultiver les lettres. Parmi ses ouvrages on remarque: *Don Alonzo, ou l'Espagne, histoire contemporaine*, 1824, 2 vol. in-8°; *Islaor, ou le barde chrétien*, 1824; *Histoire de Pologne avant et sous Sobieski*, 1827-29, 3 vol. in-8°; des *Discours*, des *Rapports*, de nombreux articles surtout dans le *Journal des Débats*.

Salvator Rosa. V. Rosa.

Salverte (Anne-Joseph-Eusèbe **Baconnière-**), né à Paris, 1771-1839, avocat du roi au Châtelet, professeur d'algèbre à l'Ecole des ponts et chaussées, prit part à la journée du 13 vendémiaire, fut condamné à mort par contumace, puis acquitté en 1796. Il s'éloigna du parti royaliste et abandonna la politique jusqu'à la Restauration. Il écrivit alors des brochures politiques, qui lui firent un rang dans la presse libérale. Député de la Seine, en 1828, il attaqua le gouvernement de Charles X avec résolution, et, après 1830, fut l'un des députés de l'opposition. Il fut membre libre de l'Académie des Inscriptions. Parmi ses nombreux écrits on remarque: *les Journées des* 12 *et* 13 *germinal an III*, 1795, in-8°; *les Premiers jours de prairial*, 1795; *Romances et poésies érotiques*, 1798; *Rapports de la médecine avec la politique*, 1806; *Tableau littéraire de la France au* XVIIIe *siècle*, 1809; *Neila, ou les Serments*, 1812, 2 vol. in-12; *de la Civilisation depuis les premiers temps historiques jusqu'à la fin du* XVIIIe *siècle*, 1813, in-8°; *Horace et l'empereur Auguste*, 1823; *Essai historique et philosophique sur les noms d'hommes, de peuples, de lieux*, etc., 1824, 2 vol. in-8°; *des Dragons ou des serpents monstrueux*, 1826; *des Sciences occultes*, 1829, 2 vol. in-8°; *de la Civilisation; Venise, Raguse;* 1835, etc., et une foule de brochures politiques et d'articles de journaux.

Salvetat (La), ch.-l. de canton de l'arr. et à 21 kil. N. de Saint-Pons (Hérault), près de l'Agout; 3,668 hab., dont 832 agglomérés. Lainages; commerce de beurre.

Salvetat-Peyralès (La), ch.-l. de canton de l'arr. et à 50 kil. S. O. de Rodez (Aveyron); 3,267 hab., dont 3,167 agglomérés.

Salvi (Giovanni-Battista), dit le *Sassoferrato*, peintre de l'école romaine, né à Sassoferrato (Marche d'Ancône), 1605-1685, fut surtout l'élève du Dominiquin, fit de belles copies des grands peintres et donna à ses *madones* une expression remarquable d'humilité et de noblesse.

Salvi (Niccolo), architecte, né à Rome, 1699-1751, a fait les dessins de beaucoup de monuments à Rome. On lui doit la fontaine monumentale de Trevi.

Salviac, ch.-l. de canton de l'arr. et à 19 kil. S. O. de Gourdon (Lot); 2,204 hab. Bons vins.

Salviani (Ippolito), naturaliste italien, né en Ombrie, 1514-1572, fut médecin à Rome, et s'occupa surtout de l'histoire des poissons. On lui doit: *Aquatilium animalium historiæ*, 1554, in-fol., avec 99 figures.

Salviati, famille illustre de Florence, depuis le XIIIe siècle.

Salviati (Francesco), archevêque de Pise en 1474, hardi, ambitieux, sans mœurs, entra dans la conspiration des Pazzi contre les Médicis, et fut pendu en habits pontificaux, à l'une des fenêtres du Palais-Vieux.

Salviati (Leonardo), philologue, né à Florence, 1540-1589, fut l'un des principaux lettrés de son temps. Ses *Œuvres*, Milan, 1809-10, forment 5 vol. in-8°, et font partie des classiques italiens; on remarque *il Granchio*, comédie en vers, 1566; *Orazioni*, 1575; *Avvertimenti della lingua sopra'l Decamerone*, 1584-1586, 2 vol. in-4°, etc., etc.

Salviati (Francesco **Rossi de'**), dit *Cecco* ou *Cecchino de' Salviati*, peintre, né à Florence, 1510-1563, fut l'ami de Vasari et le protégé du cardinal Giovanni Salviati, dont il prit le nom. Ses fresques sont remarquables, et il a fait de nombreux élèves; mais Vasari l'a loué avec exagération. Le Louvre a de lui: l'*Incrédulité de saint Thomas*.

Salviati (Joseph). V. Porta.

Salvien, *Salvianus*, né à Cologne ou à Trèves, vers 390, mort vers 484, était marié à Cologne; il convertit sa femme, Palladia, puis son beau-père, se retira dans l'île de Lérins, au monastère de Saint-Honorat, puis s'établit à Marseille vers 428, et y fut ordonné prêtre. Il fut l'une des lumières de la Gaule, et surnommé *le Guide des évêques;* il composait pour les prélats des *Homélies* ou instructions pastorales. Il reste de lui : *Adversus avaritiam lib. IV*; *de Gubernatione Dei lib. VIII*, ouvrage écrit avec éloquence, pour montrer que les barbares sont chargés par Dieu de châtier les vices du monde romain, et qu'ils régénéreront la société; neuf *Lettres*. Ses *Œuvres* ont été plusieurs fois imprimées; l'édition la plus correcte est celle de Baluze, in-8°.

Salyens, *Salyes* ou *Salluviens*, tribu ligurienne de la Gaule, qui habitait la partie S. de la Provence, et cernait Marseille. Cette ville, assiégée par eux, appela les Romains. Ils insultèrent Flaminius, venu en députation, et le chassèrent à coups de pierres; ils furent battus par Sextius, qui fonda sur leurs terres *Aquæ-Sextiæ* (Aix).

Salza, riv. de l'empire d'Autriche, affl. de droite de l'Inn, prend sa source au pied du pic des Trois-Seigneurs, coule d'abord de l'O. à l'E. dans la profonde vallée du Pinzgau, entre les Alpes Noriques et les Alpes de Salzbourg, coule ensuite vers le N., toujours fortement encaissée, passe à Hallein, Salzbourg, et se jette dans l'Inn, près de Burghausen, après un cours de 260 kil.

Salzbach ou **Sasbach,** v. du grand-duché de Bade, à 25 kil. N. E. de Strasbourg; 1,500 hab. Turenne y fut tué, 1675.

Salzbourg, *Salisburgum*, jadis *Juvavia, Jovavum*, v. de l'empire d'Autriche, dans la prov. du même nom, à 100 kil. O. de Linz, sur la Salza. Archevêché, divers établissements d'instruction, 2 bibliothèques, 2 abbayes de bénédictins. Belle ville dans un site admirable. On y remarque la cathédrale, l'église de l'abbaye de Saint-Pierre, qui renferme le tombeau de Haydn, et la porte Sigismond. Commerce de transit entre la Bavière, la Suisse, l'Italie et l'Autriche; 18,000 hab. — Les archevêques de Salzbourg, princes de l'Empire depuis 1278, pouvaient lever une armée de 25,000 hommes. La principauté, sécularisée en 1802, appartint tour à tour au grand-duc de Toscane, à l'Autriche, à la Bavière, et de nouveau à l'Autriche. Patrie de Mozart.

Salzbrunn, v. de Prusse, à 60 kil. S. O. de Breslau (Silésie); 2,500 hab. Eaux minérales très-fréquentées.

Salze (Gross-), v. de Prusse, à 15 kil. E. de Magdebourg (Saxe); 3,000 hab. Sources salines.

Salzungen, v. du duché de Saxe-Meiningen, à 30 kil. N. de Meiningen, sur la Werra; 4,000 hab. Sources salées.

Samadang, v. importante de l'île de Java, à 230 kil. S. E. de Batavia.

Samah (Al-), émir d'Espagne, se distingua sous Tarik et Mouza, puis, nommé émir vers 720, envoya au calife Yezid II une description complète de l'Espagne. Il envahit la Gaule, assiégea Toulouse et fut tué dans la bataille que lui livra Eudes, duc d'Aquitaine.

Samakovo, v. de la Turquie d'Europe, ch.-l. de la *livah* ou province du même nom, dans l'ancien gouvernement général de Nisch, et dans le vilayet du Danube; 6,000 hab.; près des sources de l'Iskar. Forges et fonderie de boulets.

Samalhout ou **Samanhout,** village de la Moyenne-Egypte, sur la rive gauche du Nil. Victoire de Desaix, 1799.

Samana, v. de la rép. Dominicaine, dans l'île d'Haïti, sur la baie du même nom, position maritime très-importante, formée au N. par la presqu'île de Samana, qui possède de riches mines de houille et de fer.

Samanhoud, v. de la Basse-Egypte, sur la branche E. du Nil; anc. *Sebennytis* ou *Heracleopolis;* 5,000 hab.

Samanides, dynastie turque de Perse, fondée par Abou-Ibrahim-Ismaël *Al-Samani*. Vers la fin du IXe s., il se rendit presque indépendant du calife de Bagdad, dans la Transoxiane, battit les Soffarides, s'empara du Khorassan, du Tabaristan, et reçut du calife le titre de *padichah*. Il mourut vers 907. Ses successeurs s'étendirent sur les provinces voisines, et protégèrent les sciences; la dynastie dura un siècle. M. Defrémery a publié l'*Histoire des Samanides* de Mirkhond, 1845, in-8°.

Samaniego (Félix-Maria **de**), poëte espagnol, né à Bilbao, 1745-1801, encouragea avec zèle l'instruction populaire et a publié : *Fabulas en verse castillano*, 1787, 2 vol. in-8°, fables remarquables par leur naturel et leur poésie.

Samar, v. de la Malaisie, dans l'archipel des Philippines, à 20 kil. S. E. de Luçon. Les Espagnols y possèdent le port de Cathalogan.

Samara, riv. de la Russie, se jette dans le Dniéper, en face de Iékatérinoslav, après un cours de 240 kil. — Rivière de la Russie, se jette dans le Volga à Samara, après un cours de 500 kil.

Samara, v. de la Russie, au confl. de la Samara et du Volga; 10,000 hab., capit. du gouvernement du même nom. — Le gouvernement de Samara, formé en 1856, touche à ceux de Simbirsk, Orenbourg et Saratow. Il a 155,914 kil. carrés de superficie, et 1,857,000 hab.

Samara, nom anc. de la *Somme*.

Samarang, v. de l'île de Java, sur la côte N., à 420 kil. E. de Batavia. Port fréquenté; 35,000 hab.

Samarcande. V. Samarkand.

Samarie, v. de Palestine, dans la demi-tribu occid. de Manassé, fondée par Amri, roi d'Israël, remplaça Sichem comme capitale du royaume. Prise par Salmanazar, roi d'Assyrie, elle fut peuplée d'Asiatiques qui se mêlèrent avec les Juifs, et formèrent le peuple samaritain. Hérode lui donna le nom de *Sébaste*, c'est-à-dire *Augusta;* elle fut détruite par Titus. — Sous la domination romaine, on donna le nom de *Samarie* ou *Samaritide* à la partie centrale de la Palestine.

Samaritaine (La), fontaine établie à Paris, vers la fin du seizième siècle, à la seconde arche du pont Neuf, du côté du quai du Louvre, pour donner de l'eau au palais, par le moyen d'une pompe. Un bas-relief de la façade représentait *Jésus et la Samaritaine;* l'horloge et le carillon étaient célèbres. Elle fut reconstruite en 1712, puis en 1775. Elle a été définitivement détruite en 1813.

Samaritains, nom des habitants du royaume d'Israël, lorsque les Juifs indigènes se furent mélangés avec les idolâtres établis dans le pays par Salmanazar. Leur culte était une réunion de croyances bibliques et de superstitions orientales. Les Juifs du roy. de Juda conçurent contre ces frères ennemis une haine irréconciliable : les deux temples de Jérusalem et de Garizim furent les deux chefs-lieux des religions rivales. Les Samaritains, rejetant les commentaires des docteurs, n'admettaient que les cinq livres du Pentateuque. Il reste un faible débris de cette race dans la ville de Naplouse.

Samarkand, anc. *Maracanda*, v. du khanat de Boukharie, dans le Turkestan, à 200 kil. E. de Boukhara, sur le Kohik; 10,000 hab. Autrefois capitale de Tamerlan, elle fut riche et peuplée; elle est aujourd'hui déchue.

Samarobriva, c'est-à-dire Pont-sur-Somme, v. de l'anc. Gaule, capit. des Ambiani dans la Belgique IIe; auj. *Amiens*.

Samatan, ch.-l. de canton de l'arr. et à 4 kil. N. E. de Lombez (Gers); 2,348 hab. Blé, bétail.

Samba, Sumba, ou **Sandelbosch,** île de l'Océanie, dans l'archipel de la Sonde (Malaisie); entre 9°35′ et 10°15′ lat. S., et 117°13′ et 118° long. E. Gouvernée par des chefs indigènes vassaux des Hollandais. Bois de sandal.

Sambas, État de l'île de Bornéo, sur la côte O., vassal des Hollandais; capit. *Sambas*. Diamants, or, camphre, poivre, antimoine.

Samblançay (Jacques **de Beaune de**), surintendant des finances sous Charles VIII, Louis XII et François Ier, était né à Tours en **1445**. Louise de Savoie, qui s'était approprié l'argent destiné à payer les troupes de Lautrec en Italie, l'accusa de malversation, en 1523; puis en 1525, le fit condamner par une commission choisie par Duprat. Il fut pendu au gibet de Montfaucon. Son innocence fut reconnue et son fils reprit tous ses biens.

Samblançay, village de l'arr. et à 15 kil. N. O. de Tours (Indre-et-Loire); 1,200 hab. Château bâti par Foulques Nerra, comte d'Anjou, restauré par le surintendant Beaune de Samblançay, sous François Ier.

Sambor, v. de l'empire d'Autriche, à 75 kil. S. O. de Lemberg, sur le Dniester (Gallicie); 14,000 hab. Ch.-l. de cercle. Toiles, salines, mines de fer.

Sambre, *Sabis*, affl. de gauche de la Meuse, prend sa source près de Nouvion, dans le dép. de l'Aisne, arrose en France Landrecies et Maubeuge, en Belgique Marchiennes et Charleroi, et finit à Namur, après un cours de 250 kil., navigable depuis Landrecies. Elle est unie par un canal au canal de Saint-Quentin. Bassin très-riche en charbon de terre.

Sambre-et-Meuse, nom d'un département français de 1795 à 1814; ch.-l., *Namur*. Il comprenait le comté

de Namur et la partie N. O. du gr.-duché de Luxembourg. Ce pays appartient à la Belgique.

Samer, ch.-l. de canton de l'arr. et à 17 kil. S. E. de Boulogne (Pas-de-Calais); 1,976 hab. Restes d'une abbaye, fondée au septième siècle par saint Walmer.

Samisat ou **Semisat,** v. de la Turquie d'Asie sur l'Euphrate, dans la région de Marasch. Anc. *Samosate.*

Sammonicus (QUINTUS SERENUS), mort en 212, à Rome, homme très-instruit, possesseur d'une bibliothèque de 62,000 volumes, familier de Géta, fut tué par Caracalla. Il eut un fils du même nom, qui fut le précepteur de Gordien le jeune. L'un des deux, probablement le père, a composé un poëme en 1115 vers hexamètres, divisé en 65 chapitres, *de Medicina præcepta saluberrima;* le langage est trivial, les préceptes sont communs. Il a été traduit dans la Bibliothèque de Panckoucke.

Samnium, contrée de l'Italie ancienne, sur la mer Adriatique, au S. du Picenum, à l'E. du Latium et de la Campanie, au N. de l'Apulie; contrée montagneuse, habitée par des tribus guerrières et pauvres : Vestins, Marses, Marrucins, Frentans, Péligniens, Samnites proprement dits, Hirpins. Les villes, telles que Bovianum, Aufidena, Maleventum, n'étaient que des bourgs ouverts.

Samnium (GUERRE DU), grande lutte entre Rome, maîtresse du Latium, et les peuples de l'Italie centrale, parmi lesquels les Samnites jouèrent le premier rôle. De 343 à 338, Rome combattit d'abord les Samnites, ensuite les Latins. L'occasion de la guerre fut le siége de Capoue par les Samnites. Capoue se donna aux Romains. Valerius Corvus la délivra; Corn. Cossus échappa aux mains de l'ennemi, grâce au dévouement du tribun Décius, et les montagnards battus à Suessula firent la paix, cédant Capoue et gardant Téanum. Les Latins, qui avaient aidé Rome dans cette guerre, voulurent partager les honneurs comme les travaux et envoyèrent leur préteur Annius demander le droit de cité. Il fut repoussé avec mépris, et les Latins prirent les armes. Vaincus sur les bords du Véséris, ils firent la paix et reçurent des priviléges de divers degrés qui les désunirent pour jamais, 338. — De 327 à 305, Rome lutta victorieusement contre la coalition des Samnites et des Etrusques. Le siége de Palépolis (Naples), colonie samnite, par les Romains fut le signal d'une lutte difficile. Le dictateur Papirius Cursor dévasta le pays ennemi et le sénat établit une colonie à Lucérie. Les Samnites vinrent aussitôt l'assiéger; les légions qui allaient la secourir furent enfermées aux Fourches-Caudines et passèrent sous le joug. Mais le sénat cassa le traité conclu par le consul Sp. Posthumius, reprit la guerre, battit l'ennemi et lui imposa une trêve, 315. Elle dura peu. Les Samnites molestés soulevèrent les Etrusques qui voulaient reprendre Véies. Les alliés furent écrasés au lac Vadimon et à Longula, 305. — De 305 à 290, Rome vit s'unir contre elle les Samnites, les Etrusques, et les Gaulois, et triompha de ce dernier et vigoureux effort. Poussés à bout par les dévastations que commettaient les légions dans l'Apennin, les Samnites soulevèrent toute l'Italie centrale. Les batailles de Sentinum et d'Aquilonie anéantirent toute résistance sérieuse. Puis le pays fut méthodiquement ravagé, et les malheureux habitants, réfugiés dans des cavernes, y furent poursuivis et enfumés. Ainsi périt l'indépendance de l'Italie centrale; le Samnium fut en paix quand les Samnites furent morts, 290.

Samo, marchand frank, né à Sens ou à Soignies (Hainaut), aida les Wendes à s'affranchir du joug des Avares, vers 630, devint leur roi, et repoussa les attaques de Dagobert.

Samoa (Iles). V. HAMOA.

Samochonitis (Lac), lac de la Palestine, entre Nephthali et Manassé, traversé par le Jourdain. Josué y vainquit Jabin. Auj. *El-Houla.*

Samoëns, ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. E de Bonneville (Haute-Savoie). Toiles de coton et de lin. Bestiaux, mulets; 2,005 hab.

Samogitie, anc. nom de la Lithuanie sept., sur la Baltique, entre la Prusse à l'O. et la Lithuanie proprement dite à l'E. Cap., *Rossiény.* Auj. partie du gouvernement de Wilna.

Samoïèdes. V. SAMOYÈDES.

Samos, auj. *Samo,* en turc *Soussam-Adassi,* île de la mer Egée, dans le groupe des Sporades, en face du promontoire de Mycale en Asie Mineure. Elle s'allonge de l'E. à l'O., depuis le cap Colonna jusqu'au cap Kerki. Côtes découpées, sol montueux; elle a 46 kil. sur 20. Elle forme, avec les petites îles de Nicaria, Patmo, Lero et Pleurna, une principauté tributaire de la Turquie. Elle produit du blé, des amandes, des grenades, du vin muscat, de l'huile, de la soie et du coton; 15,000 hab. Villes : Khora et Vathi. Samos fut habitée d'abord par des Pélasges, puis par des Ioniens venus de l'Attique. Son gouvernement démocratique fut renversé par le tyran Polycrate, qui périt bientôt. Affranchie des Perses par la paix de 449, elle entra dans l'alliance d'Athènes et fut abandonnée au grand roi par la paix d'Antalcidas, 387, puis reprise par les Athéniens. Dès lors elle eut le sort de la Grèce. Les successeurs d'Alexandre se la disputèrent, les Romains la prirent, 129, les Byzantins en héritèrent, les Turcs la conquirent, 1550, et elle obtint dans notre siècle une demi-liberté. Samos est la patrie des poëtes Prodicus et Chœrilus et du philosophe Pythagore.

Samosate, auj. *Samisat,* ville de l'anc. Syrie, sur l'Euphrate. Patrie de Lucien.

Samothrace, auj. *Samotraki,* île de la mer Egée, près des côtes de la Thrace, en face de l'embouchure de l'Hèbre. Les Pélasges, qui la colonisèrent, y établirent les mystères des Cabires, et elle resta un sanctuaire religieux vénéré. Des Samiens supplantèrent les Pélasges, et fondèrent plusieurs colonies sur le continent voisin. Mahomet II la conquit, 1462. Son sol est peu fertile; elle a été ruinée pendant la guerre entre les Turcs et les Grecs; elle n'a pas 2,000 hab.

Samoyèdes, tribus qui habitent les bords de l'Océan Glacial dans la Russie d'Europe et la Russie d'Asie. Ils sont petits, de mœurs douces, idolâtres; ils payent leurs impôts en fourrures, et vivent misérablement sous des tentes de peaux.

Sampietro ou **Sampierro,** capitaine corse, 1501-1567, commandait les Italiens au service de François Ier, et se distingua surtout à la défense de Fossano, 1536, et à la bataille de Cérisole, 1544. Il combattit en Corse avec le maréchal de Thermes, 1552, se réfugia en Turquie, et fut assassiné à son retour, à l'instigation des parents de sa femme, Vanina d'Ornano, qu'il avait étranglée.

Sampigny, village de l'arr. et à 10 kil. N. O. de Commercy (Meuse); 1,200 hab. Érigé en comté pour le financier Pâris, 1750.

Samrée (HENRI), né à Samrée, bourg du Luxembourg belge, confesseur de Marie Stuart, mort en 1610, à l'âge de 70 ans, a écrit: *Chronologia sacra ab orbe condito ad Christum natum,* in-fol., Anvers, 1608.

Samsoe, île du Danemark, au N. O. de Seeland, dans le Cattégat. Ch.-l., *Norrebye;* 110 kil. carrés; 6,500 hab.

Samson ou *Soleil de loi,* juge d'Israël, né à Saraa, 1155-1117 av. J. C., fut consacré à Dieu, ne but ni vin, ni liqueur fermentée et laissa croître sa chevelure. Dieu lui accorda une force extraordinaire. On raconte de lui une foule de légendes merveilleuses; il déchire un lionceau comme un simple chevreau; il tue les Philistins, il lâche à travers leurs champs trois cents renards, attachés par la queue et chargés de torches enflammées; il rompt les liens dont ils l'ont enchaîné, et, avec une mâchoire d'âne, assomme mille ennemis. Il est juge d'Israël pendant vingt ans; il arrache les portes de Gaza. Une femme idolâtre, Dalila, qu'il aime, lui arrache le secret de sa force; elle lui fait couper les cheveux pendant son sommeil et le livre aux Philistins, qui lui crèvent les yeux et le condamnent à tourner la meule d'un moulin. Mais sa force revient avec ses cheveux; on le mène dans le temple de Dagon pour l'accabler de moqueries; il saisit deux des plus fortes colonnes, et l'édifice, en s'écroulant, l'écrase avec 3,000 Philistins.

Samsoun, v. de la Turquie d'Asie, dans le vilayet de Sivas, sur la mer Noire; 2,000 hab. Anc. *Amisus.*

Samuel, c'est-à-dire *que Dieu a exaucé,* juge et prophète d'Israël, né à Ramatha, d'une mère, longtemps stérile, de la tribu de Lévi, fut élevé dans le temple. Après la mort d'Héli, il devint juge et délivra le peuple du joug des Philistins. Ses fils Joël et Abia, mécontentèrent les Hébreux, qui forcèrent Samuel à leur donner un roi; alors il conféra l'onction sainte à Saül; mais il conserva le pouvoir religieux; plus tard il sacra David, choisi par Dieu, et mourut peu après. On lui attribue le *Livre des Juges* et le premier livre des *Rois,* jusqu'au chapitre XXIV.

San-..., c'est-à-dire *Saint.* Pour les noms géographiques qui commencent ainsi, voir le mot à la suite.

San, affl. de droite de la Vistule, prend sa source

au mont Sloïczek en Galicie, entre en Pologne, et arrose Sanok et Pzemysl.

Sana, v. d'Arabie, à 245 kil. N de Moka, capit. et résidence de l'iman d'Yémen. Fabriques d'étoffes de coton, de narguilés, d'alcarazas et de fusils; café excellent; 40.000 hab.

Sanadon (Noel-Etienne), jésuite, né à Rouen, 1676-1733, professa la rhétorique au collége Louis-le-Grand, fut précepteur du prince de Conti, puis, en 1728, bibliothécaire de Louis-le-Grand. Il a cultivé la poésie latine avec succès, a composé des odes d'un style pur, et a donné une estimable traduction d'*Horace*, 2 vol. in-4°, 1728, et 8 vol. in-12, 1756.

Sancergues, ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. S. de Sancerre (Cher); 1,167 hab. Minerai de fer.

Sancerre, *Sacrum Cæsaris*, ch.-l. d'arrond. du dép. du Cher, par 47°19'52" lat. N., et 0°30'7" long. E., à 48 kil. N. E. de Bourges, au sommet d'une montagne escarpée, à 2 kil. de la Loire, sur la rive gauche, 3,671 hab. Laines, bestiaux, grains, vins et raisins de table estimés. Sancerre fut au XVIe siècle une des places de sûreté des protestants; elle soutint un long siége, 1573. Elle donnait son nom à un comté avant 1789. Patrie du maréchal Macdonald.

Sancerre (Louis **de**), connétable de France, né vers 1342, mort en 1402, perdit, à Crécy, son père, le comte de Sancerre, se distingua, sous Charles V, dans la guerre contre les Anglais, avec Du Guesclin et Clisson, fut maréchal dès 1369, combattit à Rosebecque, et devint connétable en 1397.

Sanche Ramirez, roi d'Aragon, né en 1037, successeur de son père, Ramirez, 1063, s'empara de la Navarre sur son cousin Sanche IV, en 1076, et périt au siége d'Huesca. Il fut aimé de ses sujets.

Sanche Ier, *le Gros*, roi de Léon et des Asturies, régna de 955 à 967, après son frère Ordoño III. Il fut l'allié du calife Abdérame III.

Sanche Ier, roi de Castille, le même que Sanche III de Navarre.

Sanche II, *le Fort*, roi de Castille, né en 1035, roi, après son père, Ferdinand Ier, en 1065, fut aidé par le Cid, et dépouilla de leurs États ses frères, Alphonse de Léon et Garcias de Galice. Il mourut au siége de Zamora et eut pour successeur son frère, Alphonse VI, 1073.

Sanche III, roi de Castille, régna après son père, Alphonse VIII, de 1157 à 1158.

Sanche IV, *le Brave*, roi de Castille et de Léon, né en 1258, fils puîné d'Alphonse X, brave, dur, spirituel et hautain, se distingua de bonne heure contre les musulmans, et fut reconnu comme héritier du trône, au détriment de ses neveux, les fils de Ferdinand de la Cerda. Il lutta contre son père, qui le maudit, mais fut soutenu par le peuple, et lui succéda sans opposition, 1284. Il combattit glorieusement les Maures, leur prit Tarifa, 1292, mais eut à lutter contre les partisans des infants de la Cerda et contre l'ambition d'un ancien favori, Lope de Haro.

Sanche Ier, roi de Navarre, fils de Garcias Ier, succéda à Fortun, son frère aîné, 905. Il céda son comté de Gascogne à son fils, Garcie-Sanche, et combattit courageusement les Arabes; c'est lui qui semble avoir véritablement fondé la puissance du royaume de Navarre, malgré la défaite de la Junquera, en 921. Il mourut en 925.

Sanche II, roi de Navarre, fils de Garcias Ier, suivant les chroniques chrétiennes, aurait régné de 970 à 994.

Sanche III, *le Grand*, fils de Garcias III, lui succéda vers 995. Il réunit le pays de Sobrarbe, le comté de Rigaborza, la Vasconie citérieure et la Castille, en 1028. Il battit le roi de Léon, Bermude III, et le força à marier sa sœur à son deuxième fils, Fernando. Il eut, dit-on, le titre d'*empereur*. Mais, avant de mourir, il partagea ses États entre ses quatre fils : Garcias eut la Navarre et la Biscaye, Fernando la Castille, Gonzalo le petit royaume de Sobrarbe, et Ramiro l'Aragon. Il mourut en 1035.

Sanche IV, roi de Navarre, fils de Garcias IV, régna de 1054 à 1076. Le royaume était alors bien amoindri; il mourut assassiné.

Sanche V, fils de Ramiro Ier, roi d'Aragon, s'empara de la Navarre, au préjudice des fils de Sanche IV, et mourut en 1094.

Sanche VI, *le Sage*, roi de Navarre, régna après son père, Garcias IV, de 1150 à 1194. Il eut sans cesse à lutter contre l'Aragon et la Castille; l'une de ses filles, Bérengère, épousa Richard Cœur de lion; l'autre, Blanche, Thibaut III, comte de Champagne.

Sanche VII, *le Fort*, fils de Sanche VI, régna de 1194 à 1234. Il s'unit d'abord aux Almohades, mais perdit une partie de son royaume, qui lui fut enlevé par Alphonse de Castille. Puis, menacé par Innocent III, il s'unit aux rois de Castille et d'Aragon, et contribua à la grande bataille de Tolosa, 1212. Il eut pour successeur son neveu, Thibaut de Champagne.

Sanche Ier, roi de Portugal, fils d'Alphonse Henriquez, lui succéda en 1185. Il prit, puis perdit les Algarves, et donna tous ses soins à l'agriculture. Il mourut en 1211.

Sanche II, dit *Capello*, roi de Portugal, fils d'Alphonse II, lui succéda en 1223. D'abord brave et bon prince, il s'abandonna à la débauche; le clergé et les nobles se soulevèrent. Grégoire IX l'excommunia; Innocent IV ordonna aux Portugais de reconnaître pour régent son frère, Alphonse, 1245. Sanche se retira à Tolède, où il termina pieusement sa vie en 1248.

Sanchez de Arevalo (Rodriguez), né dans le diocèse de Ségovie, 1404-1470, fut docteur en droit à l'Université de Salamanque, embrassa l'état ecclésiastique et fut chargé de négociations importantes par les rois de Castille. Il fut retenu à Rome par Calliste III, en 1456, devint gouverneur du château Saint-Ange, fut promu à plusieurs évêchés, et composa de nombreux ouvrages. On cite: *Speculum vitæ humanæ II lib.*, Rome, 1468, in-fol., traité de morale, souvent réimprimé et traduit; *Compendiosa historia hispanica*, Rome, 1470, in-4°, etc.

Sanchez (Francesco), en latin *Sanctius*, érudit espagnol, né à las Brozas (Estrémadure), 1523-1601, professeur à Salamanque, rendit de grands services aux lettres et à la grammaire par ses travaux. Ses ouvrages sont nombreux; citons: *de Arte dicendi*, *Organum dialecticum et rhetoricum*, *Sphera mundi*, *Minerva seu de causis linguæ latinæ*, ouvrage admiré par Lancelot, etc., etc.

Sanchez (Thomas), casuiste espagnol, né à Cordoue, 1550-1610, jésuite, est surtout célèbre par son traité: *de Matrimonio*, Gênes, 1592, in-fol. Il a causé beaucoup de scandales et a été souvent réimprimé; l'édition la plus recherchée est celle d'Anvers, 1607, 3 tomes en 1 vol. in-fol. Les *Œuvres complètes* de Sanchez ont été publiées à Venise, 1740, 7 vol. in-fol.

Sanchez (François), médecin portugais, né à Tuy, 1552-1632, fils d'un médecin juif, étudia à Montpellier, s'établit à Toulouse, et y professa la philosophie et la médecine. Mal jugé par Bayle, il a mérité d'être considéré comme un précurseur de Descartes, surtout à cause de son fameux traité: *de multum nobili et prima universali scientia: quod nihil scitur*, Lyon, in-4°; il y attaque surtout la scolastique.

Sanchoniathon, écrivain phénicien, dont l'existence n'est pas bien certaine, qui aurait vécu, suivant les uns, au temps de Moïse ou de la guerre de Troie, suivant d'autres, vers le IIe ou IIIe s. av. J. C. Les anciens lui attribuaient un *Traité de la physique d'Hermès*, une *Théologie égyptienne* et une *Histoire phénicienne*. Nous n'avons que des fragments de ce dernier ouvrage, traduits librement par Philon de Byblos vers l'époque d'Adrien; il paraît que c'était un recueil de traditions mythologiques. Ces fragments, qui ont été conservés par Eusèbe (*Préparation évangélique*), ont été surtout recueillis par Orelli, Leipzig, 1826, in-8°; Court de Gébelin les avait traduits en français, dès 1773, sous le titre d'*Allégories orientales*.

Sancoins, ch.-l. de canton de l'arr. et à 36 kil. E. de Saint-Amand (Cher); 3,833 hab. Bestiaux, houille, bois envoyés par le canal du Berry.

Sancus, dieu des Sabins, présidait aux serments. Il eut un temple au Quirinal, et on célébrait sa fête aux nones de juin. Les Romains l'appelaient encore *Semo* et *Fidius*.

Sancy (Puy de), principal sommet du massif du mont Dore, en Auvergne; 1,886 mètres. C'est le point culminant de la France centrale.

Sancy (Nicolas **Harlay de**), homme d'État, 1546-1629, d'une branche cadette de la maison de Harlay, changea plusieurs fois de religion. Conseiller au Parlement, maître des requêtes, il servit Henri III, parvint en engageant ses diamants (parmi eux se trouvait *le Sancy*, qui avait appartenu à Charles le Téméraire, à Antoine de Crato, et qui, après avoir été longtemps possédé par la couronne de France, a été acheté par la Russie en 1835), et en trompant la bonne foi de Berne et

de Genève, à lever 12,000 Suisses, qu'il conduisit en France. Henri IV le nomma surintendant des finances, l'envoya en ambassade vers Elisabeth, 1596, et le nomma colonel général des Suisses. Il se fit de nouveau catholique et mérita les spirituelles satires de d'Aubigné, dans sa *Confession catholique de Sancy*. Desservi par Gabrielle d'Estrées, il fut remplacé par Sully en 1599.

Sancy (Achille **Harlay de**), diplomate et prélat, deuxième fils du précédent, 1581-1646, fut de bonne heure pourvu de trois abbayes et de l'évêché de Lavaur. Après la mort de son frère aîné, 1601, il prit le métier des armes, puis fut ambassadeur en Turquie de 1610 à 1619. Il défendit les jésuites, mais fut assez durement traité et même bâtonné par le gouvernement turc, à cause de ses déprédations. A son retour, il entra dans la congrégation de l'Oratoire et se dévoua à Richelieu, qu'il servit contre Marie de Médicis. Il fit partie de la maison ecclésiastique de la reine Henriette, abandonna les Oratoriens, fut évêque de Saint-Malo, 1631, aida Richelieu en procédant contre les évêques du Languedoc, impliqués dans la rébellion de Montmorency, etc. Il était très-instruit, recueillit en Orient de nombreux manuscrits, qui sont à la Bibliothèque nationale et a été, peut-être à tort, considéré comme l'auteur de quelques pamphlets de circonstance.

Sand (Christophe **von den**), en latin *Sandius*, théologien, né à Kœnigsberg, 1644-1680, fut poursuivi comme socinien, et se fit correcteur d'imprimerie à Amsterdam. On lui doit beaucoup d'ouvrages de polémique religieuse, et principalement *Nucleus historiæ ecclesiasticæ*, 1668, in-12.

Sand (Charles-Louis), né à Wunsiedel, 1795-1820, fils d'un bailli, eut une excellente éducation, mais de bonne heure mélancolique et sombre, s'engagea dans les volontaires qui firent la campagne de France. Affilié aux sociétés secrètes, il fut l'un des ordonnateurs des fêtes de la Wartbourg en 1817. Il conçut dès lors une haine violente contre l'écrivain Kotzebüe, qui se moquait des tendances libérales des étudiants allemands, et qu'on disait vendu à la Russie. Il l'assassina à Mannheim, le 23 avril 1819, se frappa lui-même sans pouvoir se tuer, et fut condamné à mort, 5 mai 1820.

Sandelbosch. V. Samba.

Sanders (Antoine), historien belge, né à Anvers, 1586-1664, fut un ecclésiastique très-instruit, qui a laissé des ouvrages d'une saine érudition : *de Brugensibus eruditionis fama claris*, 1624, in-4°; *de Scriptoribus Flandriæ*, 1624, in-4°; *Gandavum sive Gandavensium rerum lib. VI*, 2 vol. in-4°; *Flandria illustrata*, 1641-44, 2 vol. in-fol., ou 1730-35, 3 vol. in-fol.; *Bibliotheca belgica manuscripta*, 1641-43, 2 vol. in-4°; *Chorographia sacra Brabantiæ*, 1659, 2 vol. in-fol., etc.

Sanders (Nicolas), théologien anglais, né dans le comté de Surrey, professeur à Oxford, dut fuir loin de l'Angleterre à Rome, sous Elisabeth, fut professeur de théologie à Louvain, et employé par les papes dans plusieurs missions en Espagne et en Irlande. Il mourut de fatigues dans ce pays, qu'il cherchait à soulever, 1583. On a de lui : *Traité de la Cène*, in-4°, Louvain, 1566; *Traité des images*, Louvain, in-8°, 1569 ; *de Schismate anglicano*, trad. en français par Maucroix, 1678, 2 vol. in-12; *de Ecclesia Christi*, in-fol., 1571; *de Martyrio quorumdam sub Elisabeth regina*, in-4°, etc.

Sandjak, mot turc qui signifie *étendard*. On désigne quelquefois ainsi les *livas* ou provinces. Le préfet ou *sandjakbey* a pour insigne une queue de cheval portée devant lui.

Sandomir, ville de Pologne, au confluent du San et de la Vistule, à 220 kil. S.E. de Varsovie; 3,000 h. Evêché.

Sandoval (Prudentio **de**), historien espagnol, né à Valladolid, 1560-1621, de l'ordre de Saint-Benoît, fut comblé de faveurs par Philippe III, devint évêque de Tuy, 1608, puis de Pampelune, 1612, enfin historiographe de la monarchie. Parmi ses ouvrages, bien écrits, exacts, mais qui manquent d'impartialité, on remarque : *Chronica del emperador de España Alonso VII*, 1600, in-fol.; *Antiguedad de la ciudad y iglesia de Tuy*, 1610, in-4°; *Historia de los reyes de Castilla y de Leon*, continuation de Moralès, de 1037 à 1134. Son meilleur titre est une *Vie de Charles-Quint*, 2 vol. in-fol.

Sandrart (Joachim **de**), peintre, graveur et écrivain allemand, né à Francfort-sur-le-Mein, 1606-1683, étudia la peinture à Utrecht, visita l'Angleterre, l'Italie, séjourna à Rome et y acquit une grande réputation. Il vécut ensuite à Amsterdam et à Nuremberg. Ses tableaux sont depuis longtemps oubliés; il est plus connu par ses ouvrages : *l'Academia della architectura, scoltura e pittura*, 1675-79, 2 vol. in-fol.; histoire de la peinture en Allemagne ; *Iconologia deorum*, 1680, in-fol.; *Romæ antiquæ et novæ theatrum*, 1684, in-fol.; *Romanorum fontinalia*, 1685, in-fol., etc. Volkmann a réuni ses œuvres, Nuremberg, 1769-75, 8 part. in-fol.

Sandras (Gratien **Courtilz de**). V. Courtilz.

Sandracottus ou **Tchandragoupta,** Indien d'une naissance obscure, se souleva contre Séleucus Ier, et fonda un royaume dont Palibothra fut la capitale, sur les deux rives de l'Indus supérieur. Séleucus le reconnut vers 305 av. J. C., et reçut de lui des éléphants de guerre.

Sandwich (Edouard **de Montague,** comte de). V. Montague.

Sandwich (John **de Montague,** comte de), 1718-1792, fut lord de l'Amirauté et favorisa les voyages de découvertes.

Sandwich, *Rutupiæ*, bourg d'Angleterre, à 17 kil. E. de Cantorbéry, dans le comté de Kent, sur la Stour, à 3 kil. de la mer; l'un des *Cinq Ports*. Corderies; commerce de houblon; 4,000 hab. Erigé en comté par Charles II, 1660.

Sandwich (Archipel), dans la Polynésie. V. Hawaï.

Sandwich (Archipel), îles de l'océan Austral, au N. E. des Nouvelles-Orcades du Sud, par 59° lat. S. et 29° long. O. Découvertes par Cook, 1775.

Sane, riv. de Suisse. V. Saane.

Sané (Jacques-Noel, baron), ingénieur naval, né à Brest, 1740-1831, a été surnommé le *Vauban* de la marine. Elève ingénieur à l'arsenal de Brest en 1758, ingénieur ordinaire en 1774, il devint ordonnateur de la marine en 1793, puis inspecteur des constructions navales sur les côtes de l'Océan, enfin inspecteur général du génie maritime en 1800. Il fut membre de l'Académie des sciences en 1807. Depuis 1782, tous les vaisseaux à trois ponts français furent construits sur les plans de Sané, et ces vaisseaux étaient supérieurs à tous ceux que les modernes avaient construits jusque alors.

San-Gallo (Giuliano **Giamberti,** dit **da**), architecte, né à Florence, 1443-1517, a élevé plusieurs monuments remarquables et surtout l'église de la Madona delle Carceri de Prato. Il fut aussi ingénieur militaire.

San-Gallo (Antonio **Giamberti,** dit **da**), architecte, frère du précédent, né à Florence, 1450-1534, l'aida dans la plupart de ses entreprises, transforma en forteresse le mausolée d'Adrien (château Saint-Ange), éleva les fortifications d'Arezzo, l'église remarquable de Montepulciano, etc.

San-Gallo (Antonio **Picconi,** dit **da**), architecte, neveu des précédents, né à Mugello (Toscane), mort en 1546, étudia sous ses oncles, dont il prit le nom. Il aida le Bramante dans ses travaux et travailla à la restauration du palais Farnèse, à l'église de la Madona di Loreto, à l'église de Saint-Pierre, etc. Il a élevé de nombreux monuments, comme architecte et comme ingénieur militaire, dans beaucoup de villes d'Italie; on lui doit le puits monumental de Saint-Patrice, à Orvieto.

Sangarius, fleuve de l'anc. Asie Mineure, arrosait la Phrygie, la Galatie, la Paphlagonie, et se perdait dans le Pont-Euxin. Auj. *Sakaria*.

Sangerhausen, v. de Prusse, à 65 kil. N. O. de Mersebourg (Saxe), au pied du Hartz; 8,000 hab. Fonderie de cuivre; marchés de blé très-importants.

San-Gimignano (Vincenzo **da**), peintre, né en Toscane, fut l'un des bons élèves de Raphaël et travailla aux Loges sur ses dessins.

Sang-koi, fleuve de l'Indo-Chine, roule vers le S. E. dans l'empire d'Annam, arrose Ket-cho, et se jette dans le golfe du Tonkin après un cours de plus de 900 kil.

Sangro (Raimondo **de**), prince de **San-Severo,** savant italien, né à Naples, 1710-1771, d'une famille ancienne, eut de bonne heure un génie extraordinaire pour les arts mécaniques. Il quitta la carrière des armes et le service de la cour pour se livrer tout entier aux sciences; ses inventions sont innombrables. Son plan de tactique pour l'infanterie fut adopté par Frédéric II et Maurice de Saxe. On lui doit des canons, des fusils d'une espèce particulière; une lampe dite perpétuelle, des machines hydrauliques, des voitures qui marchaient sur mer, etc., etc.

Sangro, petit fleuve du roy. d'Italie, prend sa source près de Gioja, arrose l'Abruzze citérieure, et se jette dans l'Adriatique après un cours de 142 kil. Anc. *Sagrus*.

Sanguesa, v. d'Espagne, dans la prov. et à 45 kil. S. O. de Pampelune (Navarre), sur l'Aragon; 3,500 hab. Plusieurs fois inondée, auj. défendue par des digues. Inscriptions romaines.

Sanguin, v. de la Guinée supérieure, à 200 kil. N. O. du cap des Palmes.

Sanguir, île de la Malaisie, près de Célèbes, par 3°45′ lat. N., et 123°6′ long. E. Ch.-l., *Taroum;* 14,000 hab. indépendants.

Sanhédrin, conseil suprême des anciens Juifs, chargé de juger les grandes causes, d'interpréter la loi, de délibérer sur les affaires importantes. Il était composé de 70 membres et siégeait à Jérusalem. — On a appelé *Sanhédrin* une assemblée de notables juifs, convoquée par Napoléon Ier, en 1806.

Sanlecque (Jacques **de**), imprimeur, graveur et fondeur, né à Chaulne (Boulonnais), vers 1554, mort en 1648, élève de Lebé, s'est surtout distingué comme graveur de musique, et a fondu les caractères syriaques, samaritains, chaldaïques, arabes, pour la *Bible polyglotte* de Lejay.

Sanlecque (Jacques **de**), fils du précédent, né à Paris, 1613-1660, aida son père dans ses travaux, et fut l'un des hommes les plus érudits de son temps.

Sanlecque (Louis **de**), poëte, fils du précédent, né à Paris, 1652-1714, chanoine de Sainte-Geneviève, professeur dans le collége de Nanterre, se fit connaître par des poésies latines, puis par des épigrammes et des satires qui lui attirèrent les railleries de Boileau. Louis XIV ne voulut pas qu'il fût évêque de Bethléem, malgré la nomination du duc de Nevers. Il se retira dans son abbaye de Garnay, près de Dreux. Ses poésies, depuis longtemps oubliées, ont paru en 1696, in-8°.

San-Martin (Don Juan), né vers 1780, dans la Plata, combattit les Français en Espagne, et fut nommé colonel. De retour dans sa patrie, il prit part à la guerre de l'indépendance, fut nommé général à Buénos-Ayres; puis, chargé de soutenir les insurgés des autres parties de l'Amérique, il traversa le continent de l'est vers l'ouest, assura l'affranchissement du Chili par les victoires de Chacabuco et de Maypo, 1818; remonta vers le nord, délivra Lima, 1821, rejoignit Bolivar dans le Pérou, et, comme lui, se montra plein de désintéressement. Il vint, en 1824, s'établir en France; il y est mort en 1850.

San-Micheli (Michel), architecte et ingénieur, né à Vérone, 1484-1549, étudia à Rome, et fut surtout célèbre comme ingénieur militaire au service de Venise; il inventa le bastion pentagonal, avec des faces planes et des chambres basses. Il fortifia Vérone, Legnago, Corfou, Famagouste, Padoue, Brescia, le Lido, qui défend l'entrée du port de Venise. On lui doit aussi beaucoup de palais, de mausolées. Il fut secondé dans ces travaux remarquables par son cousin *Matheo* San-Micheli et surtout par son neveu *Gian-Girolamo*.

San-Miguel (Evaristo, duc de), maréchal espagnol, né à Gijon, 1785-1862, entra dans l'armée en 1805, prit part à la guerre de l'indépendance, fut fait prisonnier et conduit en France. Plus tard, il entra dans la conspiration de Riego, 1820; c'est lui qui composa le fameux chant, l'*Hymne de Riego*. Nommé colonel, et en même temps journaliste actif, il défendit énergiquement la révolution, devint ministre des affaires étrangères et répondit avec une éloquence passionnée aux réclamations des puissances réunies au congrès de Vérone. Il combattit les Français sous Mina, 1823, fut blessé, pris, emmené en France, d'où il passa en Angleterre, et ne rentra dans sa patrie qu'en 1834. Maréchal de camp, 1836, capitaine général d'Aragon, député aux cortès, ministre de la marine, de la guerre, sous Esparte[illegible], il fut nommé par lui maréchal. Quoique du parti des progressites, il fut relativement modéré, toujours honnête; esprit médiocre, mais fanatique de liberté. Il se retira de la vie publique en 1856. On lui doit une *Histoire de Philippe II*, 4 vol., 1844-45.

Sannazar (Jacques), poëte italien, né à Naples, 1458-1530, d'origine espagnole, fut élève de Pontanus; il prit dans l'*Academia Pontana* le nom d'*Actius Sincerus*. Après un voyage, probablement en Orient, il se fit connaître par ses poésies et s'attacha aux princes aragonais de Naples. Il suivit Frédéric III en France, lui ferma les yeux, et refusa toujours de célébrer son vainqueur, Gonzalve de Cordoue. Parmi ses œuvres italiennes, on remarque des sonnets, des canzones, des lettres, et surtout l'*Arcadia*, mélange de prose et de vers, écrit avec délicatesse et élégance; cet ouvrage eut 60 éditions au xvie siècle. Parmi ses œuvres latines, on cite ses églogues, ses épigrammes, et surtout deux poëmes d'une douceur et d'une harmonie remarquables: *de Partu Virginis* en 3 chants, trad. en français par Guillaume Colletet, et *Lamentatio de morte Christi*.

Sannio ou **Molise**, pays du roy. d'Italie, correspondant à l'ancien Samnium proprement dit.

Sanok, v. de l'empire d'Autriche, à 155 kil. S. O. de Lemberg, sur le San (Galicie); 2,000 hab. Source salée, source de pétrole. Ch.-l. du cercle du même nom.

Sanquhar, bourg d'Ecosse, dans le comté et à 42 kil. N. de Dumfries, sur la Nith; 5,000 hab. Houille, fer, plomb; tapis.

Sanscrit, ancienne langue de l'Inde, mère des langues indo-germaniques, dans laquelle sont écrits les monuments de la religion et de la littérature des Indous. On avait déjà cessé de le parler au temps d'Alexandre.

Sans-Culottes, surnom donné, au début de la Révolution, par les nobles aux gens du peuple. Ceux-ci l'adoptèrent, et affectèrent de porter une carmagnole, des sabots et un bonnet rouge. Le 9 thermidor mit fin à leur règne. On appela *Sans-Culottides* les cinq jours complémentaires de l'année républicaine.

San-Severino, nom d'une famille d'Italie célèbre aux xve et xvie s. — *Robert*, prince de Cajazzo, mort en 1487, combattit pour Ludovic Sforza les papes et les Vénitiens; — *Galéas*, son fils, abandonna Ludovic Sforza pour Louis XII; — *Antonello*, prince de Salerne, fut l'un des barons napolitains qui se soulevèrent contre Ferdinand Ier, roi de Naples, et appelèrent Charles VIII; — *Ferrante*, prince de Salerne, né à Naples, 1507-1568, fut l'un des meilleurs généraux de Charles-Quint, s'opposa à l'établissement de l'inquisition à Naples, se retira à Venise, puis auprès de Henri II, et finit par se déclarer pour le parti protestant.

San-Severo. V. Sangro.

Sanson (Nicolas), géographe, né à Abbeville, 1600-1667, d'une famille originaire d'Ecosse, s'adonna de bonne heure aux études géographiques, et, à 18 ans, entreprit la carte des Gaules. Il fut nommé géographe du roi et ingénieur en Picardie, donna des leçons de géographie au jeune Louis XIV. Louis XIII, qui l'honorait, lui donna le brevet de conseiller d'Etat. Exact, ingénieux et hardi, il a enrichi la science; ses cartes sont supérieures à celles d'Ortelius et de Mercator; mais il s'est trop fié aux longitudes de Ptolémée. On a de lui: *Galliæ antiquæ descriptio geographica*, 1627, in-fol., qui fit sa réputation; *Græciæ antiquæ descriptio geographica*, 1636, in-fol.; *l'Empire romain*, 15 cartes; *la France*, 10 cartes; *Tables méthodiques pour les divisions des Gaules et de la France*, 1644, in-fol.; *l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie et l'Allemagne*, 10 cartes; le *Cours du Rhin*, 9 cartes; *l'Asie*, 14 cartes; *Geographia sacra*, 4 cartes; *l'Afrique*, 19 cartes; etc. — Ses trois fils, *Nicolas*, 1626-1648, *Adrien*, mort en 1708, et *Guillaume*, mort en 1703, continuèrent les travaux de leur père.

Sansovino (Andrea **Contucci**, dit **Le**), sculpteur et architecte italien, né en Toscane, 1460-1529, fils d'un paysan, étudia et se fit connaître à Florence, passa neuf ans en Portugal et revint habiter Rome. Ses ouvrages ont une réputation méritée; on cite *la Madone et sainte Anne*, à Rome, et la décoration de la *Santa-Casa*, à Lorette.

Sansovino (Jacopo **Tatti**, dit **Le**), sculpteur et architecte, né à Monte-Sansovino (Toscane), 1479-1570, élève du précédent, qui le traita comme un père, vécut à Rome, puis, à l'époque du sac de la ville, 1527, s'enfuit à Venise, où il éleva beaucoup de monuments, églises et palais (*Procuratie nuove* de la place Saint-Marc; *S.-Giorgio de' Greci; la Zecca* ou Monnaie, etc.); on lui doit aussi de belles statues.

Sansovino (Francesco **Tatti**), érudit, fils du précédent, né à Rome, 1521-1586, fut docteur en droit et camérier pontifical, mais s'occupa de lettres toute sa vie, et se fit imprimeur. Il a composé un grand nombre d'ouvrages sur des sujets divers: *Ordine de' cavalieri del Tosone d'oro; Istoria universali de' Turchi*, in-fol.; *Origine de' cavalieri; Venetia descritta in XIV lib.*, in-4°; etc., etc.

Sans-Souci, château royal en Prusse, à 2 kil. N. O de Potsdam (Brandebourg), construit par Frédéric le Grand, 1745, qui y mourut. Le roi s'appelait lui-même le *Philosophe de Sans-Souci*.

Sans-Souci (Enfants). V. Enfants.

Santa-.... Pour les noms géographiques qui commencent ainsi, voir au second mot.

Santa-Cruz (Alvaro **de Bassano**, marquis de), amiral espagnol, né dans les Asturies, 1510-1588, était général des galères dès 1530, prit part à l'expédition de Tunis, 1535, et continua de lutter dans la Méditerranée contre les Turcs et les Barbaresques, sous Charles V et Philippe II; il secourut Malte en 1565, et se signala à Lépante, 1571. Il battit, en 1582, près des Açores, la

flotte française, commandée par Phil. Strozzi, qui soutenait les droits d'Ant. de Crato. Nommé commandant de l'*Invincible Armada*, il mourut des reproches injustes que lui avait adressés Philippe II.

Santa-Cruz-de-Marzenado (Alvar, marquis de), général espagnol, 1687-1732, soutint Philippe V, fut ambassadeur à Turin, en France, devint gouverneur d'Oran, qu'il avait contribué à reprendre, et fut massacré par les Maures. Ses *Réflexions militaires*, 11 vol., ont été traduites en français par Vergy, 1735.

Santander (Charles-Antoine **Laserna de**), savant espagnol, né en Biscaye, 1752-1813, conservateur de la Bibliothèque de Bruxelles, correspondant de l'Institut de France, a publié un *Dictionnaire bibliographique du* xv*e siècle*, Bruxelles, 1805-7, 3 vol. in-8°.

Santander. *Fanum sancti Andreæ*, v. d'Espagne, ch.-l. de la province du même nom, à 410 kil. N. de Madrid (Vieille-Castille); 20,000 hab. Evêché. Port de commerce très-fréquenté sur le golfe de Gascogne. Chantiers de construction, manufacture de cigares, raffineries de sucre; exportation de blé et farines, surtout pour Cuba. — La province de Santander, peuplée de 242,000 hab., a un sol montagneux et peu fertile.

Santarelli (Antonio), jésuite italien, né à Atri (roy. de Naples) 1569-1649, est auteur d'un traité qui fit beaucoup de bruit : *de Hæresi, schismate, apostasia....... et de potestate summi pontificis in his delictis puniendis*, 1625, in-4°. La Sorbonne le censura et le Parlement le condamna au feu; il fut désavoué par les jésuites.

Santarem (*Scalabis*), v. de Portugal, à 100 kil. N. E. de Lisbonne, sur le Tage; 8,000 hab. Conquise sur les Maures par Alphonse Ier, en 1147. Blé, huile. — Ville du Brésil, sur l'Amazone, dans la province de Para, à 900 kil. O. de Belem; 4,000 hab.

Santarem (Manoel-Francisco **de Barros y Souza**, vicomte de), érudit portugais, né à Lisbonne, 1790-1856, accompagna la famille royale au Brésil, fut conseiller d'ambassade au congrès de Vienne, à Paris, puis ministre en Danemark. Ses opinions absolutistes le firent rappeler en 1820. Il fut directeur des archives en 1823, ministre d'Etat en 1827, et sous dom Miguel, ministre des affaires étrangères, 1828-1833. Il se réfugia alors à Paris, et devint correspondant de l'Académie des inscriptions en 1837. Parmi ses nombreux ouvrages d'histoire et de géographie, on cite : *Prioridade dos descobrimentos portuguezes*, in-8°, histoire des découvertes des Portugais sur la côte occidentale d'Afrique; *Quatro elementar das relaçaoes politicas e diplomaticas de Portugal*, 15 vol. in-8°, avec une introduction; *Institution des colonies anglaises; Recherches sur Améric Vespuce et ses voyages*, 1842, in-8°; *Recherches sur la découverte des pays situés sur la côte occidentale d'Afrique*, 1842; *Sur les progrès de la science géographique après le* xvi*e siècle*, ouvrage paradoxal, réfuté par M. d'Avezac; *Essai sur l'histoire de la cosmographie et de la cartographie pendant le moyen âge*, 3 vol. in-8°, etc., etc.

Santa-Rosa (**Santorre**, comte de), né à Savigliano (Italie), 1783-1825, fut un des chefs de la révolution sarde de 1821, devint ministre de la guerre, déploya beaucoup d'énergie patriotique, mais fut forcé de fuir devant les Autrichiens. Persécuté en France, il alla combattre pour les Grecs, et fut tué dans l'île de Sphactérie. On lui doit : *De la Révolution piémontaise*, 1821.

Santée ou **Congarée**, petit fleuve des Etats-Unis, prend sa source dans les Montagnes Bleues, coule vers l'E., arrose les deux Carolines et finit dans l'Atlantique après un cours de 190 kil.

Santenay, village de l'arrond. et à 15 kil. S. O. de Beaune (Côte-d'Or); 1,800 hab. Vins rouges très-recherchés. Sources minérales.

Santerre, pays ou canton de l'anc. Picardie, qui comprenait les villes de Péronne, Bray, Roye et Montdidier; il est compris dans les départements de la Somme et de l'Oise.

Santerre (Jean-Baptiste), peintre, né à Magny (Seine-et-Oise), 1658-1717, élève de Boullongne l'aîné, travailla beaucoup pour acquérir de la réputation, et devint bon coloriste et dessinateur correct. Il fut admis à l'Académie de peinture sur un tableau de *Suzanne au bain*, qui est au Louvre, 1708. On cite de lui *Adam et Eve*, la *Madeleine*, et *sainte Thérèse en méditation*, qu'il fit pour Versailles; un portrait du *Régent et de Mme de Parabère*, etc.

Santerre (Antoine-Joseph), né à Paris, 1752-1809, fils d'un brasseur de Cambrai, continua à Paris l'état de son père, et eut une grande popularité dans le faubourg Saint-Antoine. Electeur en 1789, commandant de la garde nationale du district des Enfants-Trouvés, il prit une part active à l'émeute du Champ-de-Mars, 1791. Il se signala à la tête du peuple, au 20 juin et au 10 août. La commune le nomma alors commandant général de la garde nationale; c'est lui qui conduisit Louis XVI au Temple, et qui, au 21 janvier 1793, donna aux tambours l'ordre de battre pour étouffer les paroles du roi. Maréchal de camp, puis général de division, 30 juillet 1793, il commanda un corps d'armée en Vendée, fut battu plusieurs fois, surtout à Coron, fut arrêté, remis en liberté après la mort de Robespierre, et depuis lors rentra dans la vie privée.

Santeul (Jean-Baptiste **de**), poëte latin moderne, né à Paris, (?) 1630-1697, d'une ancienne famille marchande, entra chez les chanoines de Saint-Victor, et reçut seulement le sous-diaconat. Ses poésies, adressées à d'illustres personnages, le firent connaître; la ville de Paris le chargea de faire les inscriptions de ses monuments, et il s'en acquitta avec goût. Il composa surtout de belles hymnes pour le diocèse de Paris, l'ordre de Cluni et d'autres églises; ses vers ont de la noblesse et de l'éclat, mais avec beaucoup de gallicismes et de fausse élégance. On les chantait encore dans la plupart des églises, avant l'introduction récente du rit romain. Il eut quelques démêlés avec les jésuites, à l'occasion d'une épitaphe d'Arnauld. M. le Duc, qui l'aimait, l'avait emmené en Bourgogne; il fut saisi, à Dijon, après un repas, d'une violente colique qui l'enleva; on a souvent répété, d'après Saint-Simon, qu'on avait mis dans son vin du tabac d'Espagne, par manière de plaisanterie. Il fut célèbre par son esprit, ses bons mots, ses facéties; mais on lui a prêté beaucoup de plaisanteries, d'un goût plus ou moins contestable, dans le *Santoliana*, etc. Ses *Hymnes* sacrées ont été réunies, 1723, in-8° et in-12, et traduites en français; l'édition la plus complète de ses œuvres, *Opera omnia*, est de 1729, 3 vol. in 12.

Santi ou **Sanzio** (Giovanni), poëte et peintre, né dans le duché d'Urbin, mort en 1494, père de Raphaël Sanzio, fut le premier maître de son fils. Il savait dessiner; ses *Madones* ont une physionomie sérieuse, mais elles ont de la roideur. Plusieurs de ses tableaux ont été conservés; ses fresques de l'église des Dominicains, à Cagli, sont estimées. Il a laissé quelques poésies manuscrites.

Santiago ou *Saint-Jacques de Compostelle*, v. d'Espagne, dans la prov. et à 40 kil. S. de la Corogne (Galice); 30,000 hab. Archevêché, université, cathédrale bâtie sur l'emplacement du tombeau de saint Jacques, où se rendent de nombreux pèlerins. Elle a été la capitale de la Galice et le chef-lieu de l'ordre de Saint-Jacques.

Santiago, capitale du Chili, à 1,800 kil. O. de Buénos-Ayres, 2,550 kil. S. de Lima, par 33° 26′ 42″ lat. S., et 73° 0′ 45″ long. O.; 115,000 hab. Archevêché, université, consulat français. Chemin de fer pour Valparaiso Belle ville, saine et bien située, mais exposée aux tremblements de terre. Les religieuses du couvent de Santa-Clara fabriquent une poterie dorée qui sent la vanille.

Santiago, la plus grande des îles du Cap-Vert; 25,000 hab. Appartient aux Portugais.

Santiago, v. de la Colombie ou Nouvelle-Grenade, dans l'Etat de Panama, à l'O. de l'isthme; 5,000 hab.

Santiago-de-Cuba, v. de l'île de Cuba, à 800 kil. S. E. de la Havane; 96,000 hab. Archevêché, port commerçant, air malsain. Fondée par Diégo Vélasquez, 1514.

Santiago-del-Estero, capitale de la province de ce nom (Confédération Argentine), sur le Rio-Dulce; 8,000 hab.

Santiago-de-los-Caballeros, v. d'Haïti, dans la république Dominicaine, à 150 kil. N. O. de Saint-Domingue. Bâtie en 1504; 12,000 hab.

Santillane (Don *Inigo Lopez* **de Mendoza,** marquis de), né à Carrion-de-los-Condes, 1398-1458, eut la réputation de chevalier accompli et de grand poëte, à la cour de Jean II, roi de Castille. Ses principaux ouvrages sont : *Centiloquio*, recueil de cent maximes; l*Proemio*, sur l'origine de la poésie; *la Comediata de Ponza*, essai de drame; le *Manuel des favoris*, poëme sur la mort d'Alvaro de Luna.

Santillane, *Concana*, v. de la Vieille-Castille (Espagne), à 36 kil. N. O. de Santander; 2,500 hab.

Santo-... Pour les noms géographiques qui commencent ainsi, voir au second mot.

Santoña, v. d'Espagne, dans la prov. et à 25 kil. E. de Santander (Vieille-Castille); 1,500 hab. Port sur le golfe de Gascogne; bains de mer très-fréquentés.

Santones, tribu gauloise de l'Aquitaine IIe, qui habitait la Saintonge, l'Aunis et l'Angoumois. Villes : *San-*

tones (Saintes), *Santonum Portus* (La Rochelle), *Iculisma* (Angoulême).

Santorin. île de l'Archipel, dans les Cyclades, ch.-l., *Thira*. Evêché catholique. C'est une terre volcanique, soumise à des secousses, à des tremblements de terre, à des affaissements, à des exhaussements du sol, et à des éruptions de lave et de feu. Les principales sont celles de 1475, 1570, 1575, 1650, 1707, 1711, 1867. Sa forme était primitivement ronde, elle est maintenant disposée en croissant. Sol très-fertile; popul., 15,000 hab. Peuplée par Théras, exilé de Sparte, d'où son nom ancien de *Thera*, elle envoya elle-même des colonies, entre autres, à Cyrène. A la fin du IIIe siècle de notre ère, elle prit le nom de *Sainte-Irène*, d'où *Santorin*.

Santorio, en latin *Sanctorius*, médecin italien, né à Capo d'Istria, 1561-1636, professa à Padoue et exerça la médecine dans cette ville et à Venise. Il a surtout fait de savantes recherches sur la transpiration cutanée. On a de lui : *Methodus vitandorum errorum omnium qui in arte medica contingunt*, lib. XV, in-fol.; *Ars de statica medicina*, qui a eu de nombreuses éditions, etc. Ses *Œuvres* forment 4 vol. in-4°, Venise, 1660.

Santos. v. du Brésil, dans la prov. et à 55 kil. S. E. de Sao-Paulo; 8,000 hab. Port de commerce; exportation de sucre et de café.

Sanudo (Marco), général vénitien, 1153-1220, d'une ancienne famille, s'empara, avec la permission de la république, après la 4e croisade, des îles de Naxos, Paros, Mélos, Horinée, et fut créé duc de l'Archipel par l'empereur Henri. Il voulut enlever Candie aux Vénitiens, mais fut battu. Ses descendants possédèrent ces îles près de quatre siècles.

Sanuto (Marino), dit *Torsello* ou *l'Ancien*, né à Venise, mort après 1330, fils d'un sénateur, eut l'enthousiasme des croisades, fit cinq fois le voyage d'Orient, et excita vainement à la guerre les princes et les peuples. Il a composé le *Liber secretorum fidelium crucis super Terræ Sanctæ recuperatione*, description des pays qu'il a visités, traité de commerce et de navigation; il y ajouta quatre cartes curieuses, et offrit son ouvrage au pape Jean XXII, 1321. On l'a publié dans le tome II du *Gesta Dei per Francos*, de Bongars, in-fol., 1611.

Sanuto (Marino), dit *le Jeune*, historien italien, né à Venise, 1466-1535, parent du précédent, a écrit une chronique de Venise (421-1493), qui est dans le t. XXIV de Muratori, sous le titre de *Vitæ ducum Venetorum*. On dit que son histoire de l'expédition de Charles VIII, *de Adventu Caroli*, est curieuse et importante; elle est encore manuscrite.

Sanuto (Livio), géographe du XVIe siècle, fils d'un sénateur de Venise, a publié une *Geografia*, remarquable pour le temps, en 12 livres, 1558, in-fol.

Sanvic, bourg de l'arrond. et à 3 kil. N. du Havre (Seine-Inférieure); 3,746 hab. Fabr. de briques, de chaux hydraulique et de noir animal.

Santvliet, comm. rurale de la prov. et à 20 kil. d'Anvers (Belgique). Garance, grains. Combat de 1356, où les Brabançons firent, dit-on, usage des bombes. Forteresse importante au XVIe siècle, rasée en 1705; 2,000 hab.

Sanzio (Raphael). V. Raphael.

Saône, anc. *Arar*, r. de France, prend sa source dans les monts Faucilles, et coule vers le S. Elle arrose Gray, où elle devient navigable; Auxonne, Saint-Jean-de-Losne, Verdun, Châlon-sur-Saône, Tournus, Mâcon, Villefranche, Trévoux, et se jette dans le Rhône, au-dessous de Lyon, après un cours de 432 kil., dont 270 navigables. Elle traverse les dép. de Haute-Saône, Côte-d'Or, Saône-et-Loire, Ain et Rhône. La navigation de la Saône est très-active, à cause de la tranquillité de son cours; ses bords, plats jusqu'à Mâcon, sont plus accidentés en aval de cette ville. Inondations fréquentes : celle de 1840 atteignit 9m,81 au-dessus de l'étiage.

Saône (Haute-), département de la France dans la région E., formé d'une partie de la Franche-Comté; ch.-l., *Vesoul*. Superficie, 533,991 hectares; population, 303,088 hab., soit 44 par kil. carré. Il se divise en 3 arrondissements, Vesoul, Gray, Lure, 28 cantons, et 583 communes. Sol montagneux au N. E., dans l'arrond. de Lure; les monts Faucilles et un rameau du ballon d'Alsace couvrent le pays; on y voit les ballons de Servance et de Lure; bois, pâturages, peu de fertilité. Au S. O., plaines fertiles, entremêlées de coteaux couverts de vignes, arrosées par la Saône et l'Oignon. Dans le dép., sont 162,000 hectares de bois, 60,000 de prés, 21,000 de terres improductives. Fabriques de kirsch, d'absinthe, de cotonnades; commerce considérable de grains, farines et fer; eaux minérales à Luxeuil. Il fait partie du diocèse de Besançon, de la Cour d'appel et de l'Académie de Besançon, de la 7me région militaire.

Saône-et-Loire, département de l'E. de la France, formé de la partie de la Bourgogne qui portait les noms de Mâconnais, Châlonnais, Autunois, Charolais et Brionnais. Ch.-l., *Mâcon*. Superficie, 855,174 hectares; population, 598,344 hab., soit 68 par kil. carré. Il est traversé du N. au S. par les montagnes de l'Autunois et du Charolais; à l'O., le versant de la Loire est accidenté et renferme des prairies, où l'on élève la forte race bovine dite charolaise; des mines de fer et de houille, et des bois. A l'E., le versant de la Saône offre des bois et des champs de blé sur les parties hautes, des vignes sur les coteaux qui se rapprochent de la Saône (vins de Châlon au N., de Mâcon au S.), et une grande prairie traversée par la rivière. Le département comprend 160,000 hectares de forêts, 124,000 hectares de prés, 35,000 hectares de vignobles. Il a 5 arrondissements : Mâcon, Autun, Châlon, Charolles, Louhans; 48 cantons et 585 communes. On y remarque d'importantes usines, surtout au Creuzot. Il forme le diocèse de Mâcon, fait partie de l'Académie de Lyon, est du ressort de la Cour d'appel de Dijon, et appartient à la 8me région militaire.

Saorgio ou **Saorge,** bourg de l'arrond. et à 40 kil. N. E. de Nice (Alpes-Maritimes), sur la Roya, au pied du col de Tende et sur la frontière d'Italie; 3,180 hab. Masséna y prit le camp des Piémontais, 1794.

Saou, village de l'arr. et à 44 kil. S. O. de Die (Drôme); 1,200 hab. Porcelaine.

Sapho. V. Sappho.

Sapiéha (Léon), seigneur polonais, 1557-1633, joua un grand rôle en Lithuanie, se distingua dans les guerres contre les Russes et contre les Suédois, et commanda plusieurs fois l'armée lithuanienne.

Sapientiaux (Livres). On nomme ainsi les livres moraux de la Bible : les *Psaumes*, les *Proverbes*, l'*Ecclésiaste*, le *Cantique des Cantiques*, le *Livre de la Sagesse*, l'*Ecclésiastique*.

Sapinaud de Bois-Huguet (Le chevalier de), chef vendéen, né près de Mortagne, 1738-1793, ancien garde du corps, fut entraîné par les paysans des environs de sa terre de la Verrie, enleva les Herbiers, contribua à la déroute de Marcé, et fut tué près de Saint-Philbert du Pont-Charron, 25 juillet.

Sapinaud de la Rairie (Charles-Henri), neveu du précédent, né dans le Bas-Poitou, 1760-1829, avait servi comme lieutenant. L'insurrection vendéenne vint le chercher dans son manoir; il prit part à presque tous les combats de la Vendée, s'attacha à Charette, et ne se soumit qu'en 1796. Il fut l'un des principaux chefs de l'insurrection vendéenne, 1815, fut nommé général par Louis XVIII et pair de France.

Sapojok, v. de Russie, dans le gouv. et à 125 kil. S. E. de Riazan; 5,000 hab. Draps.

Saponara, v. du roy. d'Italie, dans la Basilicate, à 40 kil. S. de Potenza; 4,500 hab. Près de cette ville était l'ancienne *Grumentum*.

Sapor Ier ou **Chahpour** (*Fils de roi*), roi sassanide de Perse, succéda à son père, Artaxerce Ier, en 240, et mourut en 273. Il lutta contre l'empereur Gordien III, s'empara de l'Arménie et de la Mésopotamie, 258, vainquit et prit l'empereur Valérien, 260, qu'il n'épargna pas même après sa mort. Il envahit la Syrie, détruisit Antioche, Tarse, mais fut repoussé par Odenath et Zénobie. Il périt assassiné par les grands; sous son règne, le manichéisme se répandit en Orient.

Sapor II, dit *le Grand*, roi de Perse, de la même famille, fils d'Hormisdas II, régna dès sa naissance, de 310 à 381. Agé de seize ans, il poursuivit les Arabes jusque dans l'Yémen; puis il persécuta cruellement les chrétiens. Après la conquête de l'Arménie, 342, il commença une guerre d'extermination contre l'empereur Constance II, fut vainqueur à Singara, mais fut repoussé de Nisibis; son fils fut pris et mis à mort; il se vengea par de cruelles représailles, et refusa la paix que demandait Constance. C'est en le combattant que Julien fut tué, 363. Jovien céda à Sapor les cinq provinces transtigritanes, Nisibis, Singara, etc.; le roi de Perse étendit ses conquêtes jusqu'au Caucase.

Sapor III, roi sassanide de Perse, régna de 385 à 390; il fit la paix avec Théodose; l'Arménie et l'Ibérie recouvrèrent leur indépendance.

Sappho, femme poëte de Mitylène, vivait dans le VIe siècle av. J. C., et a donné lieu à beaucoup de légendes; sa vie est fort mal connue. Il paraît qu'elle était de famille noble, et fut forcée de se réfugier en Sicile. L'his-

toire de son amour pour le jeune Phaon semble être une invention des poëtes du ve siècle; la tradition d'après laquelle, dédaignée par lui, elle se serait jetée du haut du promontoire de Leucade, est plus récente. Il n'est pas prouvé qu'elle ait été mariée, et ce n'est pas dans l'héroïde d'Ovide qu'on peut chercher quelques renseignements historiques. L'antiquaire Visconti a soutenu gratuitement qu'il y avait eu deux Sappho. Il nous reste quelques fragments des 9 livres de ses poésies lyriques; on y peut reconnaître la peinture expressive et passionnée des émotions de l'amour, sans rien de sensuel; ses épithalames passaient pour des chefs-d'œuvre; Catulle les a imités. Elle écrivait en dialecte éolien, et s'accompagnait d'une harpe; on lui attribue l'invention du mètre *sapphique*, adopté par Catulle et par Horace. Les fragments de ses belles poésies ont été souvent réunis, depuis H. Estienne, 1554, principalement par Neue, Berlin, 1827, in-4°, par Gaisford, dans ses *Poetæ minores græci*, par Ahrens, dans son traité *de Græciæ linguæ dialectis*, etc.

Sara, fille de Tharé, nièce et épouse d'Abraham, douée d'une grande beauté, fut protégée par Dieu contre le roi d'Egypte, Apophis, et contre le roi des Philistins, Abimélech, qui voulaient l'enlever. Longtemps stérile, elle engagea son époux à s'unir à sa servante Agar, qui fut la mère d'Ismaël. Elle-même mit au monde, peu après, Isaac, et chassa Agar, qui la méprisait.

Sarabat, anc. *Hermus*, fl. de la Turquie d'Asie, coule vers l'O. et se jette dans l'Archipel, au fond du golfe de Smyrne, après un cours de 250 kil. On l'appelle aussi *Kedis-Tchaï*.

Saracènes, tribu nomade de l'Arabie septentrionale. On croit que le nom de *Sarrasins* n'est qu'une corruption de celui des Saracènes.

Saragosse, *Salduba* des Ibères, *Cæsarea Augusta* des Romains, *Zaragoza* des Espagnols, v. d'Espagne, capit. de la prov. du même nom, anc. capit du roy. d'Aragon, à 135 kil. de Madrid, sur le chemin de fer de Bayonne à Madrid, l'Ebre et le canal d'Aragon; 56,000 hab. Archevêché, cour d'appel, université, bibliothèque. Grand commerce de vins. Cette ville n'est pas fortifiée; en 1809, elle n'était défendue que par un mur de 10 pieds de haut et de 3 pieds d'épaisseur; prise par la maréchal Lannes après un siége de 50 jours, dont 29 furent employés à enlever une à une les maisons de la ville; 60,000 personnes y périrent. Palafox avait dirigé la défense. — La province de Saragosse a 402,000 hab.; elle est arrosée par l'Elbe, le Gallego et le Xiloca.

Sarajevo. V. Bosna-Seraï.

Saramaca, petite riv. de la Guyane anglaise, qui se jette dans l'Atlantique. Elle communique avec le Surinam.

Saramon, ch.-l. de canton de l'arr. et à 26 kil. S. E. d'Auch (Gers); 1,204 hab.

Saransk, v. de Russie, dans le gouv. et à 120 kil. N. de Penza, sur la Saranga; 11,000 hab. Bétail, sel, savonneries; foire annuelle le 16 août.

Saraouan ou **Sarawan,** prov. centrale du Béloutchistan, au S. du Kaboul et au N. du Djalaouan; ch.-l., *Kelat*. Chameaux et petit bétail.

Sarapoul, v. de Russie, dans le gouv. de Viatka, sur la Kama; 7,000 hab. Fer, sel, bois.

Sarasin ou **Sarrazin** (Jean-François), poëte, né à Hermanville, près de Caen, 1605-1654, fils naturel d'un trésorier de France, s'attacha à M. de Chavigny, se maria à une femme riche, mais vieille, laide et acariâtre, la quitta et fut le secrétaire des commandements du prince de Conti. Homme d'esprit et de goût dans ses écrits, il est surtout connu par ses bons mots, ses plaisanteries de page ou de courtisan bouffon. Il avait publié peu de chose de son vivant; c'était surtout un écrivain de salon. Après lui, Ménage, son ami, publia ses *Œuvres*, 1656, in-4°; en 1675, parurent de *Nouvelles Œuvres*, 2 vol. in-12. On cite : *Histoire du siége de Dunkerque;* le *Testament de Goulu*, en vers français, et la satire de *Attici Secondi G. Orbilius Musca*, contre le parasite Montmaur; la *Conspiration de Walstein*, petit chef-d'œuvre historique, inachevé; la *Pompe funèbre de Voiture*, en prose et en vers; *Dulot vaincu, ou la Défaite des bouts-rimés*, poëme héroï-comique en 4 chants; des *Poésies* d'un tour agréable, mais peu correctes, etc.

Saratoga, bourg des Etats-Unis, à 50 kil. N. d'Albany (New-York); 4,000 hab. Ville d'eaux et de plaisir. Elle est célèbre par la victoire des Américains sur les Anglais, 1777.

Saratov, v. de Russie, ch.-l. du gouv. du même nom, à 1,600 kil. S. E. de Saint-Pétersbourg, sur le Volga; 93,000 hab. Fab. de cotonnades, cuirs dits de Russie, horlogerie et chandelles de suif; mines d'alun; foires de chevaux. — Le gouvernement de Saratov a 84,492 kil. carrés et 1,751,000 hab. Sol plat, inculte au S. E. Lac Altan, qui fournit 200 millions de kilog. de sel.

Saravus, nom anc. de la *Sarre*.

Sarazin, sculpteur. V. Sarrazin.

Sarbievski (Matthias-Casimir), en latin *Sarbievius*, poëte polonais, 1595-1640, d'une famille originaire d'Italie, jésuite, professeur de rhétorique à Vilna, fit un voyage à Rome et fut chargé par Urbain VIII de corriger les hymnes du nouveau Bréviaire romain. De retour en Pologne, il fut honoré par le roi Vladislas IV Ses poésies latines l'ont rendu célèbre; elles ont été souvent reproduites, par Barbou, 1729, in-8°; à Strasbourg, 1805, in-8°; etc.

Sardaigne, anc. *Sardinia* ou *Ichnusa*, grande île de la Méditerranée occid., au S. de la Corse, dont la sépare le détroit de Bonifacio, entre 41°15′ et 38°51′ lat. N., et 7°30′ et 5°48′ long. E. Longueur, 268 kil.; largeur, 144; superficie, 24,342 kil. carrés; popul., 655,000 hab. Du N. au S., s'étend une chaîne de montagnes, souvent interrompue par des gorges et des plaines, et dont les pics principaux sont le Gennargentu (1,917 m.) et le Limbara (1,320 m.). On remarque la plaine du Campidado, au S., très-fertile; les autres plaines sont marécageuses. Rivières : Tirso, Flumendozo, Coghinas. Climat meurtrier dans les basses terres; la popul. n'est que de 24 hab. par kil. carré. Importante dans l'antiquité par ses productions minérales, elle ne donne auj. qu'un faible rendement. Elle a cependant de très-riches dépôts de plomb sulfuré, de fer et d'anthracite, et d'immenses forêts. La culture est très-arriérée; on y récolte du blé, du vin, de l'huile et des fruits; élève de petits chevaux, nombreux troupeaux de chèvres. — La Sardaigne fut peuplée primitivement par les Phéniciens et les Etrusques; puis les Grecs y fondèrent Calaris (Cagliari). Les Carthaginois s'en emparèrent et la gardèrent 3 siècles; les Romains l'occupèrent entre les deux premières guerres puniques, 238. Les Vandales, les Goths et les Sarrasins y eurent des établissements; Pise les chassa et fut dépossédée par le roi d'Aragon, 1326. Le traité d'Utrecht, 1713, donna l'île à l'Autriche, qui l'échangea, 1720, contre la Sicile et la transmit à Victor-Amédée II, duc de Savoie, qui prit le titre de roi de Sardaigne. Elle est aujourd'hui une partie un peu dédaignée du roy. d'Italie, dont elle forme deux provinces, *Cagliari* et *Sassari*.

Sardaigne (Royaume de) ou *Etats Sardes*, anc. roy. de l'Europe méridionale qui s'étendait sur les deux revers des Alpes occidentales et comprenait l'île de Sardaigne. Les pays qui le composaient étaient la Savoie, le Piémont, le Montferrat, le comté de Nice, le marquisat de Saluces, la partie occid. de l'ancien duché de Milan, la Ligurie et l'île de Sardaigne. Ses bornes étaient : au N., la Suisse; à l'E., le roy. Lombard-Vénitien et les duchés de Parme et de Modène; au S., le golfe de Gênes; à l'O., la France. Superficie, 76,300 kil. carrés; population, 5 millions d'hab. — L'origine du royaume de Sardaigne est le comté de Maurienne en Savoie, fondé par Berthold, 999. Humbert II occupa le haut Piémont, 1091; Amédée II prit le titre de comte de Savoie; ses successeurs conquirent le Faucigny et le duché d'Aoste; Amédée VI acquit le Piémont tout entier, la Bresse, Gex, le Valromey, le pays de Vaud et Coni; Amédée VIII, premier duc de Savoie, y ajouta Genève, le Valais et Nice, 1409. Charles III perdit son Etat, qui fut confisqué par François Ier, roi de France. Son fils, Philibert-Emmanuel, le recouvra au traité de Cateau-Cambrésis, 1559. Charles-Emmanuel Ier profita des guerres de religion pour revendiquer la Provence et le Dauphiné; Henri IV le battit et le força de céder la Bresse, le Bugey, le Valromey et le pays de Gex en échange de Saluces, 1601. Victor-Amédée II, bien que beau-père du duc de Bourgogne et du roi d'Espagne, petits-fils de Louis XIV, se déclara contre la France pendant la guerre de la succession d'Espagne; il reçut de l'Autriche le Montferrat, 1708, la Sicile, 1713, qu'il échangea contre la Sardaigne et le titre de roi, 1720. En 1798, Charles-Emmanuel fut chassé de ses Etats par les troupes républicaines et réduit à l'île de Sardaigne. Son frère, Victor-Emmanuel Ier, les recouvra, 1814, moins la partie O. de la Savoie, qu'il reçut en 1815 avec le comté de Nice. Il abdiqua en 1821, refusant de donner une constitution à son peuple révolté. Charles-Félix rétablit le pouvoir absolu avec l'appui des Autrichiens; mais Charles-Albert, entraîné par le mouvement libéral que provoqua la révolution française de 1848, accorda à son royaume une constitution et se mit à la tête du parti de l'indépendance italienne. Vaincu par les Autri-

chiens à Milan et à Novare, il abdiqua et mourut en Portugal en 1849. Son fils, Victor-Emmanuel II, suivit ses exemples. Habilement conseillé par le comte de Cavour, son ministre, il prit part à la guerre d'Orient comme allié de la France et de l'Angleterre, et fit admettre son représentant au congrès de Paris. En 1859, il recommença, avec l'alliance de la France, la lutte dans laquelle Charles-Albert seul avait été vaincu. La paix de Villafranca et le traité de Zurich lui donnèrent le Milanais; la révolte des Italiens et divers plébiscites y ajoutèrent Parme, Modène, la Toscane, les Marches, l'Ombrie, les Romagnes et le royaume de Naples. Le roi de Sardaigne prit alors le nom de roi d'Italie, qui fut reconnu tour à tour par les principaux Etats de l'Europe, 1859-1860. V. SAVOIE.

ROIS DE SARDAIGNE.

Victor-Amédée II, duc de Savoie	1675
— roi de Sicile	1713
— roi de Sardaigne	1720
Charles-Emmanuel III	1730
Victor-Amédée III	1773
Charles-Emmanuel IV	1796
— n'a plus que l'île de Sardaigne	1798
Victor-Emmanuel I^{er}, dans l'île	1802
— dans tous ses Etats	1814
Charles-Félix	1821
Charles-Albert	1831
Victor-Emmanuel II	1849
— roi d'Italie	1859

Sardam. V. SAARDAM.

Sardanapale, nom de plusieurs rois d'Assyrie, qui signifie, dit-on, *Assar a donné un fils*, ou *grand seigneur d'Assyrie*.

Sardanapale III aurait régné de 922 à 898 av. J. C., et se serait établi au palais dont on a exploré les restes à Nimroud. Grand conquérant, il aurait soumis l'Asie occidentale, et bâti Tarsus et Anchiale en Cilicie.

Sardanapale IV aurait régné au commencement du VIIIe s. av. J. C. C'est lui qu'on représente comme un prince efféminé, que Belesis, grand prêtre de Babylone, et Arbacès, chef des Mèdes, auraient renversé du trône. D'abord battu trois fois, Arbacès aurait rejeté Sardanapale dans Ninive, et l'aurait assiégé deux ans; la troisième année, une inondation du Tigre détruisit une partie de la muraille, et Sardanapale se serait brûlé sur un immense bûcher avec ses femmes et ses trésors. Après lui, le premier empire d'Assyrie aurait été démembré. — On parle d'un **Sardanapale V**, qui aurait régné à Ninive, de 647 à 625 av. J. C. Il lutta contre Phraortes et contre Cyaxare, roi des Mèdes; mais sa puissance fut ébranlée par la grande invasion des Scythes. Sous lui, Nabopolassar, gouverneur de Babylone, se rendit indépendant. On a découvert beaucoup de ruines du palais qu'il avait fait construire à Ninive.

Sardes, anc. v. de l'Asie Mineure, capit. du roy. de Lydie, sur le Pactole et au pied du mont Tmolus. Crésus, célèbre par ses richesses, y régnait lorsque Cyrus la prit, 547 av. J. C. Elle fit dès lors partie de l'Empire des Perses. Les Athéniens, venus au secours de l'Ionie révoltée, la brûlèrent. Elle passa aux rois de Pergame, puis aux Romains, 129, qui l'agrandirent. Tibère la rebâtit, lorsqu'un tremblement de terre l'eut renversée. Saint Jean y prêcha l'Evangile. Auj. *Sart*.

Sardes (Etats). V. SARDAIGNE (Roy. de).

Sardi (GASPARO), historien italien, né à Ferrare, 1480-1564, a laissé, entre autres ouvrages, une histoire de Ferrare, *Libro delle Storie Ferraresi*, 1556, in-4°, qui renferme des faits intéressants.

Sardi (ALESSANDRO), érudit italien, fils du précédent, né à Ferrare, 1520-1588, fut conservateur des archives de Ferrare, a laissé de savants ouvrages : *de Ritibus ac moribus gentium lib. III; de Nummis tractatus; Antiquorum numinum et heroum origines*, etc.

Sardique, auj. *Sophia*, v. de l'anc. Dacie Inférieure. Sous l'empire romain, elle fut la capitale du diocèse d'Illyrie. Concile de 347, où saint Athanase confondit les Ariens. Patrie de l'empereur Galère.

Sardones, peuple de l'anc. Gaule, dont les villes étaient Ruscino et Illiberis. Auj. dép. des Pyrénées-Orientales.

Sarepta, v. de Phénicie, où Elie ressuscita le fils d'une veuve.

Sarepta, v. de Russie, dans le gouv. et à 320 kil. S. O. de Saratov, près du Volga; 6,000 hab. Soie, coton, toiles. Commerce de tabac avec le Turkestan.

Sargans, v. de Suisse, dans le canton et à 40 kil. S. de Saint-Gall, près du Rhin; 2,000 hab. catholiques. Bains sulfureux fréquentés.

Sargon, roi d'Assyrie, régna de 721 à 704 av. J. C.; il paraît avoir été un roi conquérant, qui soumit la Chaldée, prit Samarie, en 720, et transporta une partie des Israélites en Assyrie. On parle de ses guerres contre les rois de Hamath, de Gaza, d'Egypte, contre Sidon et Tyr, contre la Médie et l'Arménie. Il mit fin ensuite au royaume d'Israël, en prenant une seconde fois Samarie. Il construisit le magnifique palais de Khorsabad, et eut pour successeur son fils, Sennachérib.

Sarguemines. V. SARREGUEMINES.

Sari, v. de Perse, capit. de la prov. de Mazendéran, à 190 kil. N. de Téhéran; 18,000 hab.

Sari d'Orcino, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 26 kil. N. E. d'Ajaccio (Corse); 975 hab.

Sarine, riv. de la Suisse. V. SAANE.

Sark ou **Sercq**, île anglaise de la Manche, à 10 kil. de Guernesey, par 49° 30′ lat. N. et 5° 12′ long. O.; 700 hab. Bestiaux, pommiers, fromages; fabr. de gilets de tricot.

Sarlat, ch.-l. d'arr., à 70 kil. S. E. de Périgueux (Dordogne), par 44° 53′ 22″ lat. N., et 1° 7′ 14″ long. O., dans une vallée profonde; 6,255 hab. Minerai de fer, houille, pierres, marne. Commerce d'huile de noix, truffes et bestiaux. Patrie d'Etienne de la Boétie.

Sarmatie, nom ancien de la région vaguement limitée, comprise au N. du Pont-Euxin, à l'E. de la Theiss, de la Vistule et de la Baltique, et à l'O. de la Caspienne. Les Sarmates ou Sauromates étaient, disait une vieille tradition, fils des Scythes et des Amazones, c'est-à-dire de guerriers nomades venus d'Orient et de femmes du pays. Ils occupèrent d'abord le S. E. de la Russie d'Europe actuelle, aidèrent les Scythes contre Darius, Mithridate contre les Romains, et substituèrent leur empire à celui des Scythes. Ils comprenaient trois grandes tribus, les *Sarmates royaux*, les *Sarmates Iazyges* et les *Sarmates laboureurs*. Les Goths détruisirent leur puissance à la fin du IIIe s. de notre ère. Une de leurs peuplades, les Roxolans, appela les Huns, qui soumirent vainqueurs et vaincus. Les côtes septentrionales du Pont-Euxin étaient bordées de colonies grecques qui faisaient le commerce avec les Sarmates, telles que Olbia, Théodosie, Panticapée, Pityus, Phanagorie. Lors de la grande invasion, les Sarmates du S. envahirent l'empire romain; ceux du N. se confondirent avec les Slaves.

Sarmatique (Océan), nom ancien de la Baltique.

Sarmatiques (Monts), nom ancien des monts de Moravie et des Karpathes du Nord.

Sarmatiques (Portes), défilé du Caucase, que les Romains avaient fermé par une muraille de 120 pieds. Auj. défilé d'*Alazon*.

Sarmizegethusa, capit. de l'anc. Dacie. Trajan la conquit sur le roi Décébale et en fit une colonie qu'il appela *Ulpia Trajana*.

Sarnen, petite v. de la Suisse, capit. de la république d'*Obwald*, l'un des deux Etats du canton d'Unterwalden, à 90 kil. E. de Berne; 3,600 hab. catholiques. Elle est située sur l'Aa et sur le *lac de Sarnen* (6 kil. sur 2), au pied de la colline de Landenberg. C'est par la prise du château qui dominait Sarnen, que commença la révolution de 1308.

Sarno, v. du roy. d'Italie, à 18 kil. N. O. de Salerne, sur le *Sarno* (Principauté Citérieure); 13,000 hab. Evêché. Eaux minérales sulfureuses. Défaite et mort de Teias, dernier roi des Goths, 552.

Saronides, nom que l'on a donné quelquefois aux druides.

Saronique (Golfe); golfe de la mer Egée, entre l'Attique et l'Argolide, renferme les îles d'Egine et de Salamine. Auj. *golfe d'Athènes*.

Saros (Golfe de), anc. *Melas*, golfe de la mer Egée, entre la presqu'île de Gallipoli et la côte de Roumélie.

Saros-Patak. V. PATAK.

Saros ou **Sarosch**, v. de l'empire d'Autriche, dans le comitat du même nom (Hongrie); 3,200 hab. — Le comitat de *Saros* a pour ch.-l. Eperin; il renferme des mines d'opales, des eaux minérales. Sol montueux.

Sarpédon, fils de Jupiter et de Laodamie, roi de Lycie, secourut Priam, et fut tué par Patrocle. — Fils de Jupiter et d'Europe, disputa le trône à son frère Minos, et conduisit en Lycie une colonie de Crétois.

Sarpi (PIETRO), dit **Fra Paolo**, historien italien, né à Venise, 1552-1623, fils d'un négociant ruiné, entra

dans la congrégation des Servites, devint provincial, 1579, puis procureur général, 1588. Très-instruit en toutes sciences, il avait, dit-on, fait les plus belles découvertes, la circulation du sang, la dilatation et la contraction de l'uvée dans l'œil, les variations de l'aiguille aimantée, etc. Galilée l'appelait son père et son maître, il entretenait une vaste correspondance avec les principaux savants de l'Europe. Nommé théologien canoniste de Venise, 1606, il soutint la république contre Paul V, qui l'avait excommuniée. Il joua dès lors un rôle important dans l'État, et, malgré les accusations et les haines dont il fut l'objet, ne cessa de lutter contre les empiétements de la cour de Rome ; il échappa à une tentative d'assassinat dirigée contre lui, en 1607. Son *Histoire du concile de Trente*, souvent réimprimée et traduite, écrite dans un esprit d'opposition systématique, mais avec habileté, malice, et dans un style pur, eut un immense retentissement, souleva contre lui bien des inimitiés, mais le place immédiatement après Machiavel parmi les historiens de l'Italie. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Vérone, 1750, 2 vol. in-fol., ou 8 vol. in-4° ; à Naples, 1789-90, 24 vol. in-8° ; on y remarque, outre l'*Istoria del concilio Tridentino*, le *Trattato dell' Interdetto*, l'*Istoria degli Uscocchi*, le *Tractatus de beneficiis*, etc., etc.

Sarralbe, anc. ch.-l. de cant., arr. et à 15 kil. S. de Sarreguemines (Lorraine), au confluent de la Sarre et de l'Albe. Salines, aciers, toiles, chapeaux de paille ; 3,380 hab.

Sarrazin ou **Sarazin** (Jacques), peintre et sculpteur, né à Noyon, (?) 1588-1660, élève, à Paris, de Guillain père, étudia à Rome les œuvres de Michel-Ange, et y exécuta deux statues colossales, *Atlas* et *Polyphème*. De retour à Paris, il épousa la nièce de Vouet et subit l'influence de cet artiste. Il décora le grand pavillon du Louvre, du côté de la cour, et y composa ses fameuses cariatides. On lui doit beaucoup d'œuvres remarquables, des tombeaux, des statues, etc. Le Louvre a de lui trois statues de marbre, *Saint Pierre*, *la Madeleine*, *la Douleur*. On n'a aucune de ses peintures, mais l'on a conservé les gravures de quelques-unes de ses Vierges. L'un des fondateurs de l'Académie de peinture et de sculpture, 1648, il fut professeur, puis recteur en 1654. Noyon lui a élevé une statue en 1851. — Son fils, *Bénigne*, mort en 1692, fut un peintre de quelque talent. — Son frère, *Pierre*, habile sculpteur, membre de l'Académie en 1666, mourut en 1679, et forma beaucoup d'élèves.

Sarrazin. V. Sarasin.

Sarrazin de Montferrier. V. Montferrier.

Sarrasins, nom des musulmans dans les écrits du moyen âge ; il vient des *Saracènes*, tribu arabe, ou de *Scharkiin*, orientaux.

Sarre, *Saravus*, en allem. *Saar*, affl. de droite de la Moselle, prend sa source au mont Donon, arrose en Lorraine, Sarrebourg, Sarreguemines, entre en Prusse, passe à Sarrebrück, Sarrelouis, et finit à Contz, après un cours de 210 kil. Vallée encaissée, rives rocheuses et bordées de prairies. Elle reçoit à droite la Bliesse, à gauche la Nied. Écrevisses renommées. Le bassin de la Sarre renferme de riches mines de houille.

Sarre (Pays de la), partie E. du gouv. militaire de Lorraine avant 1789; ch.-l., Sarrelouis; v. pr. Sarrebrück, Bitche, Sarrebourg, Fénestrange, Dieuze, Marsal. On l'appelait aussi *Lorraine allemande*.

Sarrebourg, *Saravi castrum*, allem. *Saarburg*, jadis ch.-l. d'arrond. de la Meurthe, par 48°44'8" lat. N., et 4°4'58" long. E., à 85 kil. E. de Nancy, sur la Sarre et le chemin de fer de Paris à Strasbourg ; 3,030 hab. Cédée à la France par le duc de Lorraine, 1661. Magasins militaires ; position stratégique importante au débouché des Vosges. Auj. à l'Alsace-Lorraine.

Sarrebourg, v. de Prusse, sur la Sarre, à 20 kil. S. de Trèves (Prov. du Rhin), 2,500 hab. Ch.-l. du cercle du même nom. Vins, forges et aciéries.

Sarrebrück, v. de Prusse, sur la Sarre, à 90 kil. S. de Trèves (Prov. du Rhin), près de la frontière française; 8,000 hab. Ch.-l. du cercle du même nom. Importantes mines de houille, fer, forges. Autrefois résidence des princes de Nassau-Sarrebrück. Elle appartint à la France de 1794 à 1814.

Sarreguemines, en all. *Saargemünd*, ville de l'Alsace-Lorraine, par 49°6'42" lat. N., et 4°43'48" long. E., à 75 kil. E. de Metz, sur la Sarre ; 6,000 hab. Fabr. de peluche de soie pour les chapeaux, de broderies et de tabatières en carton verni; grande manufacture de faïence fine et de porcelaine, la première de l'Europe. Autrefois place forte ; assiégée par les Prussiens, 1794 ; occupée par les coalisés, 1814 et 1815.

Sarrelouis, allem. *Saarluis*, v. de Prusse, sur la Sarre, à 64 kil. S. de Trèves ; 8,000 hab. Ch.-l. du cercle du même nom. Bâtie par Louis XIV, 1680, et fortifiée par Vauban. Donnée à la Prusse par les traités de 1815. Patrie du maréchal Ney.

Sarrian, village de l'arr. et à 8 kil. N. O. de Carpentras (Vaucluse) ; 3,010 hab. Vers-à-soie, safran.

Sarrola, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 16 kil. N. E. d'Ajaccio (Corse) ; 854 hab.

Sarsina, village du roy. d'Italie, dans la prov. de Pesaro-et-Urbin (Marches). Patrie de Plaute.

Sart, village de la Turquie d'Asie, à 80 kil. E. de Smyrne. Ruines de *Sardes*.

Sart, riv. de la Turquie d'Asie, anc. *Pactole*.

Sartène, ch.-l. d'arrond. du dép. de la Corse, par 41° 37'33" lat. N., et 6° 38' 5" long. E., à 50 kil. S. d'Ajaccio ; 4,166 hab. Bestiaux, abeilles; huile, cire, planches de sapin.

Sarthe, riv. de France, dont la réunion avec la Mayenne forme le Maine. Elle prend sa source au plateau du Perche, près de Somme-Sarthe, coule vers le S. O., arrose Alençon, Beaumont-le-Vicomte, le Mans, Solesme, Sablé et Brissarthe, et finit au-dessus d'Angers, après un cours de 265 kil. La vallée est accidentée au N., plate au centre, pittoresque au S. Les affl. sont l'Huisne et le Loir à gauche.

Sarthe, départ. français dans la région du N. O., formé du haut Maine et d'une partie de l'Anjou. Ch.-l., *le Mans*. Il a 620,667 hectares de superficie et 446,903 hab., soit 73 par kil. carré. Plaines fertiles et bien arrosées; 60,000 hectares de prairies, où l'on élève des chevaux et du bétail. Sol sablonneux transformé par l'adjonction de la marne. Il a quatre arrondissements, *le Mans*, la Flèche, Mamers et Saint-Calais; 33 cantons et 386 communes. Export. de volailles; fabr. de bougies, papier, toiles, cuirs; quelques usines à fer. Il dépend de l'évêché du Mans, de la Cour d'appel d'Angers, de l'Académie de Caen et de la 4me région militaire.

Sarti (Giuseppe), compositeur italien, né à Faenza, 1729-1802, élève de Martini, fut maître de chapelle à Copenhague, maître du Conservatoire à Venise, puis vécut à Milan et à Saint-Pétersbourg. Ses mélodies sont pleines de grâce; Chérubini a été l'un de ses élèves. Parmi ses 39 opéras, qui eurent du succès, on cite : *Pompeo in Armenia*, *le Gelosie villane*, *Achille in Sciro*, *Giulo Sabino*, *le Nozze di Dorina*, *Armida e Rinaldo*, etc., etc. Il a aussi écrit un grand nombre d'ouvrages d'église.

Sartilly, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 12 kil. N. O. d'Avranches (Manche). Ruines de l'abbaye de la Luzerne aux environs; 5,632 hab.

Sartine (Antoine-Raymond-Jean-Gualbert-Gabriel de), comte **d'Alby,** homme d'État français, né à Barcelone, 1729-1801, conseiller au Châtelet, lieutenant criminel, fut nommé lieutenant général de police en 1759. Il déploya dans cette charge du zèle et de l'habileté, fit beaucoup pour la propreté et la sécurité des rues, établit des lanternes à réverbère, construisit la halle au blé, ouvrit une école gratuite de dessin, etc., etc. Il avait organisé une police secrète, qui lui permettait de tout surveiller et de tout connaître. Conseiller d'État en 1767, il devint ministre de la marine en 1774; il poussa les constructions avec vigueur, mais ne sut pas diriger les hommes avec la même habileté. Necker, qu'il détestait, le fit disgracier en 1780 ; mais il se retira avec une gratification de 150,000 livres et une pension de 70,000. Il alla vivre en Espagne, au commencement de la Révolution.

Sarto (André **del**). V. André.

Sarum (New-). V. Salisbury.

Sarum (Old-). V. Old-Sarum.

Sarus, auj. *Seihoun*, riv. de la Cilicie, prenait sa source aux Portes Ciliciennes et se jetait dans la Méditerranée.

Sarzana (Le) (Dominique), dit **Fiasella,** peintre, né à Sarzane, 1589-1669, étudia à Rome, puis s'établit à Gênes, où il composa un grand nombre de tableaux. Il est remarquable par l'invention, le dessin, la vigueur du coloris, et s'est rapproché des grands peintres de l'école italienne.

Sarzane, v. du roy. d'Italie, près de la Magra, à 13 kil. E. de la Spezzia, dans la prov. de Gênes; 9,000 hab. Évêché. Ville fortifiée.

Sarzeau, ch.-l. de cant. de l'arrondissem. et à 24 kil. S. de Vannes (Morbihan); 1,285 hab., dont 750 agglomérés. Petit port sur l'Océan. Bains de mer. Près de

Sarzeau est la *Butte de Grandmont*, très-grand tumulus. Patrie de Le Sage.

Sasbach. V. Salzbach.

Sas-de-Gand (Le), *Agger Gandavensis*, v. des Pays-Bas, près de Terneuse et de l'emb. du canal de Gand, dans l'Escaut occidental (Zélande); 2,500 hab. Pris par les Français, 1747.

Saskatchawan, riv. de l'Amérique du Nord, prend sa source dans les monts Rocheux, coule vers l'E. et se jette dans le lac Winnipeg, après un cours de 1,500 kil.

Saspires, peuple de la Scythie, habitant les bords de l'Araxe et du Cyrus, soumis aux Perses, et compris dans la 18e satrapie de Darius.

Sassanides, dynastie de rois Perses, qui remplaça celle des Arsacides. Elle fut fondée par Artaxercès ou Ardechir-Babekan, descendant de Sassan. Elle a duré de 226 à 652. Elle fut détruite, avec Yezdegerd, par les Arabes.

Sassari, v. de l'île de Sardaigne, près de la côte N., à 160 kil. N. O. de Cagliari; 25,000 hab. Archevêché, université. Huile, tabac. Ch.-l. de la prov. du même nom, qui occupe le N. de la Sardaigne. Porto-Torres lui sert de port. — La prov. a 10,726 k. c et 243,252 h.

Sassoferrato. V. Salvi.

Sassenage, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 10 kil. O. de Grenoble (Isère); 1,525 hab. Fromages renommés. Grottes curieuses.

Satalieh ou **Adalia,** anc. *Attalia*, v. de la Turquie d'Asie, sur la côte S. d'Anatolie, au fond du golfe du même nom. Louis VII s'y embarqua avec ses chevaliers; le reste de l'armée y fut détruit par les Turcs, 1148.

Satan, génie du mal, dans la Bible et dans le Coran. Les musulmans l'appellent aussi *Iblis*.

Satarah, v. de la présidence de Bombay (Hindoustan), à 100 kil. S. E. de Pounah, capitale d'un ancien État, prise par les Anglais en 1818.

Saticula, v. de l'Italie ancienne, à l'E. de Capoue, colonie romaine; auj. *Caserta-Vecchia*.

Satillieu, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 26 kil. N. O. de Tournon (Ardèche); 2,207 hab., dont 665 agglomérés. Fabr. de draps communs.

Satrapes, noms des gouverneurs de provinces chez les anciens Perses.

Satriano, nom de deux villes d'Italie : l'une, à 15 kil. S. de Squillace (Calabre Ultérieure IIe); l'autre, à 12 kil. S. O. d'Acérenza (Basilicate). Ancien évêché.

Satricum, v. de l'Italie ancienne, dans le pays des Volsques, à 45 kil. S. de Rome. Colonie romaine.

Satur (Saint-), bourg de l'arrond. et à 3 kil. N. E. de Sancerre (Cher); 2,088 hab.; sur la Loire. Bons vins ordinaires; commerce de transit par le canal latéral à la Loire.

Saturnales, fête de Saturne chez les Romains, établie par Numa ou par Tarquin le Superbe; suivant d'autres traditions, on les faisait remonter jusqu'au temps de l'âge d'or, lorsque Saturne vint chercher un refuge auprès de Janus. On les célébrait le 16 des calendes de janvier; les affaires étaient suspendues; on se visitait, on se donnait des présents; les esclaves couraient par la ville, en toute liberté, et sur le pied d'égalité avec leurs maîtres. Ce fut souvent une cause de désordres.

Saturne, en grec Κρόνος, fils d'Uranus et de la Terre, ou de l'Océan et de la Terre, fut le père de Jupiter, de Neptune, de Pluton, de Junon, Vesta et Cérès. Les traditions varient sur cette vieille divinité du Latium. Après avoir détrôné son père, il dévore ses enfants, pour ne pas être détrôné par l'un d'eux; mais sa femme Rhéa lui fait avaler, à la place de Jupiter, une pierre emmaillottée. Suivant d'autres, il les dévore, parce qu'il a promis à son frère Titan de lui céder l'empire; Titan, apprenant que Jupiter est encore en vie, emprisonne Saturne, qui est délivré et rétabli sur le trône par son fils; mais il est renversé de nouveau par Jupiter, à qui il a tendu des embûches. Chassé du ciel, Saturne se réfugie vers l'embouchure du Tibre, auprès du roi Janus, dans le pays qui s'appela le *Latium* (de *latere*, se cacher), ou *Saturnia tellus*. Ces traditions, plutôt grecques que romaines, et se rapportant à Cronos, furent adoptées plus tard par les poëtes latins. Saturne de *sero, satum*, semer) aurait enseigné l'agriculture aux peuples encore grossiers du Latium; sa femme était *Ops*, symbole de l'abondance. Dans son temple au pied du Capitole, à Rome, se trouvait le trésor public. On le représentait sous les traits d'un vieillard, tenant à la main une serpe, avec des bandelettes de laine autour des pieds. On en fait le Dieu du temps; il a alors de grandes ailes, une faux, un sablier.

Saturnia, *terre de Saturne*, nom donné quelquefois à l'Italie par les poëtes latins, parce qu'elle avait reçu Saturne chassé du ciel.

Saturnin (Saint-), bourg de l'arrond. et à 10 kil. N. d'Apt (Vaucluse); 2,252 hab. Truffes.

Saturnin (Saint) ou **Sernin,** fut, dit-on, envoyé en Gaule, vers 245, par le pape Fabien, pour prêcher l'Évangile. Premier évêque de Toulouse, il fut martyrisé dans cette ville en 251 ou 257. Fête, le 29 novembre. — On cite quatre autres saints du même nom, qui furent également martyrs.

Saturninus (L. Apuleius), démagogue romain. Questeur en 104 av. J. C., il fut disgracié et se jeta dans le parti démocratique. Tribun en 102, puis en 101, il fit obtenir le consulat à Marius, et la préture à son ami Glaucia; mais il fit tuer son compétiteur Nonius. Il proposa une loi agraire pour partager les terres reconquises sur les Cimbres, et, par ses manœuvres, força Metellus à s'exiler; il fit nommer tribun un prétendu fils de Tiberius Gracchus. Voulant faire arriver Glaucia au consulat, il fit assassiner Memmius, son compétiteur, en pleins comices. Ce crime souleva l'indignation. Saturninus et ses amis se réfugièrent dans le Capitole; Marius fut forcé de venir les assiéger; ils se rendirent et furent lapidés par la foule, dans la Curia Hostilia, 100.

Saturninus (Publius Sempronius), gouverneur d'Égypte sous Gallien, fut proclamé empereur par ses soldats, mais voulut les soumettre à une sévère discipline, et fut massacré par eux, 267.

Saturninus (Sextus Julius), Gaulois d'origine, bon orateur, brave soldat, se distingua sous Aurélien, fut proclamé empereur à Alexandrie, sous Probus, en 280; fut abandonné et tué dans Apamée.

Satyres, *Satyri*, divinités secondaires, fils, dit-on, d'Hermès et d'Iphthima, compagnons de Bacchus, aimant le vin et les plaisirs sensuels. On les représente avec une chevelure hérissée, les oreilles pointues et plantées dans la tête, comme celles des animaux, avec deux petites cornes sur le devant du front, et une queue semblable à celle d'un cheval ou d'une chèvre. Ils ont des coupes à la main et sont armés du thyrse; ils se mêlent aux danses des nymphes et des dryades. On les a souvent confondus avec les pans, les sylvains, les faunes, et alors on les a représentés avec de grandes cornes et des pieds de chèvre. Chez les Grecs, ils formaient le chœur dans le drame satirique, et leur danse s'appelait la *Sicinnis*.

Saucerotte (Nicolas), chirurgien, né à Lunéville, 1741-1814, fut chirurgien à l'armée d'Allemagne, puis attaché au service du roi Stanislas. Il eut une grande réputation comme lithotomiste. En 1794, il fut chirurgien en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse. Membre de l'Académie de chirurgie depuis 1795, il entra à l'Institut en 1796. On cite avec éloge ses *Mélanges de chirurgie*, 1801, 2 vol. in-8°.

Saucerotte. V. Raucourt (Mlle).

Saucourt-en-Vimeu, village de l'arrond. d'Abbeville (Somme). Louis III, fils de Louis le Bègue, y battit les Normands, 881.

Saudre, r. de France, prend sa source près de Romorantin, et se jette dans le Cher après un cours de 130 kil.

Saugues, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 45 kil. S. O. du Puy (Haute-Loire); 3,738 hab., dont 1,840 agglomérés. Fromages, bestiaux.

Saujon, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 28 kil. O. de Saintes, sur la Seudre (Charente-Inférieure); 2,891 hab. Vins, eaux-de-vie, sel.

Saül (en hébreu *demandé, emprunté*), roi d'Israël, était fils de Cis, de la tribu de Benjamin. Il fut sacré roi par le prophète Samuel, 1095 av. J. C. Il vainquit les Ammonites, les Philistins, les Amalécites; mais, ayant accordé la vie au roi Agag, contre l'ordre de Dieu, et ayant offert le sacrifice à la place de Samuel, il fut réprouvé, tourmenté par un esprit malin, et David fut sacré roi, mais en secret. Saül voulut plusieurs fois faire périr David, qui lui échappa toujours. Au moment de combattre les Philistins, il consulta à Endor une pythonisse, qui évoqua l'ombre de Samuel et lui prédit son sort; le lendemain, Saül, vaincu à Gelboé, vit périr ses trois fils et se perça de son épée, vers 1055.

Sauldre, riv. de France. V. Saudre.

Saulge (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 40 kil. N. E. de Nevers (Nièvre); 2,499 hab. Église qui possède de remarquables vitraux.

Sauli (Alexandre), né à Milan, 1535-1592, supérieur de la congrégation des clercs réguliers de Saint-Paul, évêque d'Aleria en Corse, 1570, a travaillé à convertir et à civiliser les peuples encore à demi-sauvages de

l'île. Benoît XIV l'a mis au rang des bienheureux. On l'honore le 23 avril.

Saulieu, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 26 kil. S. de Semur (Côte-d'Or); 3,709 hab. Tribunal de commerce, collége communal. Vieille église de Saint-Saturnin. Blé, chanvre, bois.

Sault, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 34 kil. E de Carpentras (Vaucluse); 2,563 hab.; dans une belle vallée. Miel.

Saulve (Saint-), comm. de l'arrond. et à 2 kil. N. E. de Valenciennes (Nord); 2,261 hab. Fabr. de sucre de betterave et de chicorée; café.

Saulx (Maison de), l'une des plus illustres de la noblesse bourguignonne, tire son nom d'un château situé près de Dijon, et remonte au XIe siècle. Elle se divisa en plusieurs branches au XIIIe siècle; celle des *Saulx-Tavannes* est la plus célèbre. V. Tavannes.

Saulx, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. O. de Lure (Haute-Saône); 997 hab.

Saulx-le-Duc, village de l'arrond. et à 25 kil. N. de Dijon (Côte-d'Or); 800 hab.; a donné son nom à la famille de Saulx.

Saulx (La), riv. de France, a sa source près de Vassy et se jette dans l'Ornain, après un cours de 50 kil.

Saulxures, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 29 kil. E. de Remiremont (Vosges); 3,757 hab. Coton.

Saulzais-le-Potier, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 18 kil. S. de Saint-Amand (Cher); 945 hab.

Saulzoir, bourg de l'arrond. et à 20 kil. E. de Cambrai (Nord); 2,355 hab. Brasseries de bière blanche; fabr. de chicorée-café.

Saumaise (Claude **de**), en latin *Salmasius*, critique célèbre, né à Semur, 1588-1658, fils d'un savant conseiller au parlement de Bourgogne, étudia à Paris avec Casaubon, puis à Heidelberg sous Denis Godefroy. Il y professa publiquement le protestantisme. Passionné pour l'étude, il se fit connaître en France par ses travaux d'érudition, puis alla occuper à Leyde la place de Joseph Scaliger. Dès lors il eut une réputation européenne de critique, et on chercha vainement à le ramener en France; Richelieu, Mazarin échouèrent; mais Christine de Suède le retint un an à Stockholm, 1650-51. Ses contemporains l'ont accablé de louanges; aujourd'hui son nom est plus connu que ses œuvres; son érudition était grande, mais il était intolérant, grossier, et il s'attira d'illustres inimitiés. Parmi ses ouvrages, dont beaucoup sont encore manuscrits, on cite : *de Usuris*, 1638; *de Episcopis et Presbyteris de Hellenistica Commentarius; de Cæsarie virorum et mulierum; de Primatu papæ; Defensio regia pro Carolo I*, 1649; *de Re militari Romanorum*, etc. Il a publié avec des commentaires estimés, des éditions de *Historiæ Augustæ scriptores*, in-fol., de *Florus*, de *L. Ampelius*, d'*A. Tatius;* ses *Exercitationes Plinianæ*, 2 vol. in-fol., sont une œuvre d'une immense érudition, etc., etc.

Saumur, *Salmurium*, ch.-lieu d'arrond. du dép. de Maine-et-Loire, à 48 kil. S.E. d'Angers, sur la Loire, par 47° 15′ 34″ lat. N., et 2° 24′ 40″ long. O.; 12,552 hab. Château fort. Ecole militaire de cavalerie. Fabriques de chapelets; commerce de vins blancs. — Saumur fut, avant 1789, la capitale du Saumurois, un des 8 petits gouvernements militaires. Les Vendéens prirent son château le 9 juin 1793. En 1822, le général Berton y forma le complot militaire, dit *de Saumur*, contre le gouvernement de Louis XVIII. Patrie de Mme Dacier.

Saunderson (Nicolas), mathématicien anglais, né à Thurlston (York), 1682-1739, avait perdu la vue à l'âge d'un an. Il fut professeur à Cambridge, 1707, et fit des leçons qui étonnèrent sur les couleurs, la lumière, etc. On a de lui : *Eléments d'algèbre*, 1740, 2 vol. in-8°.

Saurat, comm. de l'arrond. et à 25 kil. S. de Foix (Ariége); 3,582 hab. Fers, aciéries, scieries hydrauliques.

Saurin (Elie), théologien protestant, né à Usseau (Dauphiné), 1639-1703, fils d'un pasteur de village, fut ministre à Embrun, 1662. Banni en 1664, il se réfugia en Hollande, et fut ministre à Utrecht. Après avoir réfuté victorieusement le mystique Labadie, il eut de longues luttes à soutenir contre Jurieu. Il consacra ses dernières années à de savants ouvrages de théologie : *Examen de la théologie de Jurieu*, 1694, 2 vol. in-8°; *Défense de la véritable doctrine de l'Église réformée sur le principe de la foi; Réflexions sur les droits de la conscience; Traités de l'amour de Dieu; — du prochain*, etc.

Saurin (Joseph), géomètre, frère du précédent, né à Courtaison (Comtat Venaissin), 1659-1737, ministre en Dauphiné, fut forcé de fuir en Suisse, puis de quitter ce pays, à la suite d'une accusation de vol. Il revint en France, abjura en 1690, et reçut une pension de Louis XIV. Géomètre, il entra à l'Académie des sciences, en 1707; c'est lui que J.-B. Rousseau accusa d'être l'auteur des fameux couplets; il fut acquitté en 1712. On lui doit de savants *Mémoires* sur les courbes et sur la pesanteur.

Saurin (Bernard-Joseph), poëte dramatique, fils du précédent, né à Paris, 1706-1781; il fut avocat au Parlement, puis secrétaire du duc d'Orléans. Une pension de 3,000 livres que lui donna Helvétius lui permit de suivre ses goûts littéraires. Il écrivit pour le théâtre : *les Trois rivaux*, comédie en 5 actes et en vers, *Aménophis*, tragédie romanesque, n'eurent pas de succès; mais *Spartacus* réussit en 1760. Il écrivit encore *Blanche et Guiscard*, le drame de *Beverley*, quelques comédies, et entra à l'Académie française en 1761. Ses *Œuvres complètes* forment 2 vol. in-8°, 1783; son *Théâtre* a été réimprimé, 1773, in-8° et 1812, in-18.

Saurin (Jacques), prédicateur protestant, né à Nîmes, 1677-1730, de la famille des précédents, suivit son père à Genève, lors de la révocation de l'édit de Nantes, fit une campagne, au service du duc de Savoie, dans un régiment composé de réfugiés, et, ministre protestant, s'établit à Londres, puis prêcha avec le plus grand succès à la Haye, où il devint ministre extraordinaire des nobles. Il eut une éloquence saisissante, emportée, pleine de traits imprévus, d'aperçus lumineux. On a de lui : *Sermons sur divers textes de l'Ecriture sainte*, La Haye, 1708-25, 5 vol. in-8°; on y a ajouté d'autres sermons, inférieurs aux premiers, qui forment, en tout, 12 vol. in-8°, 1749. Les *Sermons choisis* ont été publiés par Ch. Weiss, 1854, in-12. On lui doit encore, *Abrégé de la théologie et de la morale chrétienne, en forme de catéchisme*, 1722, in-8°; *Etat du christianisme en France*, 1725, in-8°; etc.

Saussure (Nicolas **de**), agronome suisse, né à Genève, 1709-1790, d'une famille originaire de Lorraine, a publié plusieurs ouvrages utiles : *Essai sur la disette du blé; Essai sur la taille de la vigne; le Feu, principe de la fécondité des plantes;* il a écrit dans l'Encyclopédie.

Saussure (Horace-Bénédict **de**), géologue et physicien, fils du précédent, né à Conches, près de Genève, 1740-1799, fut dirigé par son père, et par son oncle, Charles Bonnet. Professeur de philosophie à 22 ans, il s'occupa surtout de la physique générale. Il entreprit de nombreux voyages pour étudier la structure du globe et surtout les hautes montagnes; il parcourut principalement les Alpes et fit l'ascension du mont Blanc, 1787, du mont Rosa, 1789. Il étudia de préférence les minéraux; esprit prudent, il se garda des brillantes hypothèses, mais il a contribué beaucoup, par ses observations, aux progrès de la géologie. Il fut professeur d'histoire naturelle à l'École centrale du Léman, en 1798; il a présidé à la naissance de la Société des arts de Genève, vers 1772. Parmi ses nombreux ouvrages, on remarque: *Essai sur l'hygrométrie*, 1783, in-4°; *Voyages dans les Alpes*, 1779-96, 4 vol. in-4°; etc., etc.

Saussure (Nicolas-Théodore **de**), naturaliste et chimiste, fils du précédent, né à Genève, 1767-1845, associé aux travaux de son père, s'occupa d'abord d'expériences physiques, puis, entraîné par les découvertes de Lavoisier, se livra à la chimie et à la physiologie végétales. En 1810, il devint correspondant de l'Institut de France. On lui doit surtout : *Recherches chimiques sur la végétation*, 1804, in-8°, ouvrage remarquable de science expérimentale; et un grand nombre de *Mémoires*, qui ont paru dans les principaux recueils scientifiques.

Saussure (Mme **Necker de**). V. Necker.

Sauterne, village de l'arr. et à 23 kil. N. O. de Bazas; 1,500 hab. Vins blancs très-renommés, dans le pays appelé *les Graves*.

Sauvage (Piat-Joseph), peintre de grisailles, né à Tournai, 1747-1818, fils d'un vitrier, fut l'élève de Geevaerts à Anvers, se rendit à Paris, et fut reçu à l'Académie de peinture, en 1783. Tournai et beaucoup de musées français ont des œuvres de cet artiste estimé.

Sauvage (Pierre-Louis-Frédéric), constructeur de navires, né à Boulogne-sur-Mer, 1785-1857, a fait plusieurs inventions remarquables, le *physionotype*, l'application du *pantographe* à la sculpture pour la réduction des rondes bosses, les conditions nécessaires à la marche de l'hélice, un *soufflet hydraulique*, etc.

Sauvageot (Charles), archéologue, né à Paris, 1781-1860, élève du Conservatoire, premier violon à l'Opéra, employé dans l'administration des douanes, fut l'un des plus grands collectionneurs de son temps. Il légua à l'État ces objets précieux, qu'il avait recueillis pendant toute sa vie, à la condition d'être logé au Louvre, et classa lui-même les pièces du cabinet qui porte son nom.

Sauvages de la Croix (François **Boissier de**), né à Alais, 1706-1767, professeur de médecine et de botanique, a laissé : *Nosologia methodica*, 5 vol. in-8°, trad. en français par Gouvion, 1772, 10 vol. in-12.

Sauval (Henri), historien, né à Paris, 1620-1670, avocat au Parlement, étudia les dépôts d'archives de la ville de Paris, et en tira les matériaux d'un livre, qui ne fut imprimé qu'en 1724, sous le titre d'*Histoire et recherches des antiquités de la ville de Paris*, 3 vol. in-fol., ouvrage très-savant, mais mal écrit.

Sauve, ch.-l. de canton de l'arr. et à 37 kil. E. du Vigan (Gard); 2,314 hab., sur la Vidourle. Prise par les Camisards, 1702. Eglise calviniste.

Sauvé, dit **La Noue** (Jean-Baptiste), comédien et littérateur, né à Meaux, 1701-1761, débuta à Lyon, comme comédien, dès 1721, parcourut la province, puis fut admis à la Comédie-Française, en 1742. Malgré son extérieur ingrat, il eut du succès. Il a composé plusieurs comédies, qui ne sont pas sans mérite : *les deux Bals*, en vers; *Zelisca*, comédie-ballet, en 3 actes, 1746; *la Coquette corrigée*, en 5 actes et en vers, 1756; une tragédie, *Mahomet II*, 1739, etc. On a réuni ces pièces, avec quelques poésies, 1765, in-12.

Sauves (Charlotte **de Beaune-Samblançay**, baronne de), 1551-1617, attachée à la cour de Catherine de Médicis, est connue par ses galanteries, et instruisit Henri IV de plusieurs complots tramés contre lui.

Sauveterre, ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. N. de la Réole (Gironde); 858 hab. — Ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. S. O. d'Orthez (Basses-Pyrénées); 1,588 hab.; vins rouges. — Ch.-l. de canton de l'arr. et à 35 kil. S.O. de Rodez (Aveyron); 1,799 hab.

Sauveur (Joseph), géomètre, né à la Flèche, 1653-1716, fut muet jusqu'à sept ans, apprit à peu près les mathématiques, donna des leçons à Paris, fut pris en affection par le prince de Condé, devint professeur au Collége de France, 1686, et entra à l'Académie des sciences, 1696. Il s'occupa dès lors spécialement d'*acoustique musicale;* il exposa ses théories savantes dans une suite de *Mémoires* (Recueil de l'Académie, de 1702 à 1713). On lui doit encore une *Géométrie élémentaire*.

Sauveur (Ordre du). Il a été fondé en Grèce par le roi Othon, en 1834.

Sauveur (Saint-), village de l'arr. et à 22 kil. S. E. d'Argelès (Hautes-Pyrénées), dans la vallée de Baréges. Eaux thermales sulfureuses.

Sauveur-en-Puisaye (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 50 kil. S. O. d'Auxerre (Yonne); 1,920 hab., près du Loing.

Sauveur-Lendelin (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 10 kil. N. de Coutances (Manche); 1,658 hab., dont 375 agglomérés.

Sauveur-le-Vicomte (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 18 kil. S. de Valognes (Manche); 2,542 hab. Autrefois abbaye de bénédictins.

Sauxillanges, ch.-l. de l'arr. et à 12 kil. E. d'Issoire (Puy-de-Dôme); 1,964 hab. Fabriques de poterie grossière.

Sauzé-Vaussais, ch-l. de canton de l'arr. et à 27 kil. S. E. de Melle (Deux-Sèvres); 1,742 hab.

Savage (Richard), poëte anglais, né à Londres, 1697-1743, fils adultérin de la comtesse de Macclesfield et de lord Rivers, fut placé chez un cordonnier de Londres, et fit de vaines tentatives pour se faire reconnaître par sa mère. Il écrivit des satires, des pièces de théâtre, mais dépensa facilement l'argent qu'elles lui rapportèrent. En 1727, il fut condamné à mort pour avoir tué son adversaire d'un coup d'épée, dans une taverne. La reine Caroline lui fit obtenir sa grâce; l'opinion publique se déclara en sa faveur, et il fit une certaine figure dans la haute société; mais il se brouilla avec lord Tyrconnel, qui lui avait accordé une généreuse hospitalité. Il fut abandonné et retomba dans la misère; arrêté pour dettes, il mourut dans la prison de Bristol. Ses *Œuvres* ont été réunies en 2 vol. in-8°, 1777; on y remarque *the Wanderer*, long poëme assez incohérent, et son chef-d'œuvre *le Bâtard*.

Savanes, plaines immenses de l'Amérique du Nord presque entièrement plates, couvertes d'herbes et de fleurs, sans arbres si ce n'est sur le bord des cours d'eau. Elles s'étendent depuis le Saskatchawan au N., jusqu'aux plateaux du Texas au S., sur une longueur de 2,800 kil., et depuis le pied des monts Rocheux jusqu'à une ligne tirée du lac Winnipeg vers le S. parallèlement au Mississipi, sur une largeur de 1,000 kil. Les Américains appellent cette région le *Far-West*, c'est-à-dire l'ouest lointain. Les savanes de l'Amérique du Sud s'appellent *Pampas*.

Savannah, fleuve des Etats-Unis, prend sa source dans les montagnes Bleues, arrose Augusta et Savannah, et se jette dans l'Atlantique par plusieurs bouches, après un cours de 450 kil.

Savannah, ville des Etats-Unis, à l'emb. du fl. du même nom, à 190 kil. S. O. de Charleston (Géorgie); 28,000 hab. Exportation de coton, riz, minerai de cuivre, et bois de construction. Les Anglais la prirent, 1778, les Franco-Américains l'assiégèrent vainement, 1779. Elle a beaucoup perdu à la guerre de la Sécession.

Savaron (Jean), magistrat et historien, né à Clermont, 1550-1622, conseiller au présidial de Riom, à la cour des aides de Montferrand, lieutenant-général de la sénéchaussée d'Auvergne, fut député aux Etats-généraux de 1614. Il fut l'orateur du tiers, et se distingua par la franchise de son langage; il excita la colère des gentilshommes et repoussa fièrement leurs insultes. On lui doit une *Chronologie des états généraux*, 1615, in-8°; *Origines de Clermont*, 1662, in-fol.; *Traité contre les masques; — contre les duels; Traités de la souveraineté du roi et de son royaume*, 1615, in-8°, *de la Sainteté du roi Clovis*, 1622, in-4°.

Savart (Félix), physicien, né à Mézières, 1791-1841, embrassa la carrière médicale, fut chirurgien militaire, 1810-1814, puis vint à Paris, pour poursuivre ses travaux de physique moléculaire, 1819. Protégé par Biot, il fut professeur de physique dans une institution, entra à l'Académie des sciences, en 1827, fut conservateur du cabinet de physique au Collége de France, en 1828, et succéda à Ampère dans la chaire de physique expérimentale, en 1838. Il a surtout recherché les lois des vibrations entre les corps, et a publié une série de savants *Mémoires* dans les *Annales de physique*, de 1820 à 1829; il a été un observateur dévoué et sagace.

Savary (Jacques), négociant, né à Doué (Anjou), 1622-1690, fut agrégé au corps des merciers à Paris. Il quitta le commerce pour les finances en 1658, et fut mis par Fouquet à la tête des domaines du roi. Admis, en 1670, dans le conseil de la réforme pour le commerce, il eut la plus grande part à l'ordonnance de 1673. Il publia *le Parfait négociant*, avec un *Traité du commerce qui se fait par la mer Méditerranée*, etc., qui a eu de nombreuses éditions, revues et augmentées par lui. — Deux de ses fils, **Savary des Brulons** (Jacques), 1657-1716, et **Savary** (Philémon-Louis), 1654-1727, ont travaillé à la composition d'un vaste recueil : *Dictionnaire universel de commerce, d'histoire naturelle, d'arts et métiers*, 1723-1730, 3 vol. in-fol.

Savary (Nicolas), voyageur, né à Vitré, 1750-1788, parcourut l'Orient, et a écrit : *Lettres sur l'Egypte*, 3 vol. in-8°; *Lettres sur la Grèce*, in-8°; traduction du *Coran*, avec la *Vie de Mahomet*, 2 vol. in-8°; *la Morale de Mahomet;* une *Grammaire arabe*. — Son frère *Julien*, né à Vitré, 1753-1839, membre du Corps législatif, sous l'Empire, a écrit : *Guerres des Vendéens et des Chouans contre la République*, 6 vol. in-8°, 1824.

Savary (Anne-Jean-Marie-René), duc **de Rovigo**, né à Marcq (Ardennes), 1774-1833, fils d'un major du château de Sedan, volontaire en 1790, servit sous Custine, Pichegru, Moreau, et chef d'escadron, en 1797, suivit Desaix en Egypte. A Marengo, Bonaparte se l'attacha comme aide de camp, et l'employa dès lors dans beaucoup de missions secrètes et délicates. Il fut colonel, 1800, général de brigade, 1803, chargé du commandement des troupes qui exécutèrent le duc d'Enghien, 1804, général de division, 1805. Il se distingua dans la campagne de Prusse et dans celle de Pologne, gagna la bataille d'Ostrolenka, 1807; puis, après Tilsitt, fut ambassadeur à Saint-Pétersbourg. Créé duc de Rovigo, il fut envoyé en Espagne, décida Charles IV et Ferdinand à se rendre à Bayonne, puis rejoignit Napoléon à Erfurt, et fit avec lui la campagne d'Autriche. En 1810, il remplaça Fouché au ministère de la police; sa nomination excita la terreur et la surprise. Il déploya beaucoup d'activité et de finesse, si ce n'est lors de la conspiration

de Malet, 1812; Napoléon lui conserva toute sa confiance En 1814, il accompagna Marie-Louise à Blois; en 1815, il fut inspecteur de la gendarmerie et pair de France. Il voulut vainement accompagner Napoléon à Sainte-Hélène, et fut conduit à Malte; il parvint à fuir, 1816, perdit sa fortune, erra d'asile en asile, et rentra en France, où il avait été condamné à mort en 1816; il fut défendu par Dupin et acquitté, 1819. Il alla vivre à Rome. Rappelé à l'activité en 1831, il fut nommé commandant de l'armée d'Afrique, déploya une grande énergie, organisa de nouveaux corps de troupes et revint mourir en France. Ses *Mémoires*, publiés en 1828, 8 vol. in-8°, sont un document curieux à consulter pour le gouvernement de Napoléon, qu'il avait servi avec un dévouement sans bornes.

Savary. V. Brèves.

Save, allemand *Sau*, rivière de l'empire d'Autriche, affl. de droite du Danube, prend sa source au pied du mont Terglou dans les Alpes Juliennes, coule vers l'E., arrose Laybach, Agram, Alt-Gradiska, et finit à Belgrade après un cours de 600 kil. Elle forme la frontière de l'Autriche et de la Turquie depuis son confluent avec l'Unna. Vallée étroite et encaissée à l'O., large et fertile au centre, plate et marécageuse à l'E. La Save reçoit à droite la Kulpa et l'Unna en Autriche, la Bosna et la Drina en Turquie.

Save, riv. de France, affl. de gauche de la Garonne, prend sa source au plateau de Lannemezan, coule vers le N. E., passe à Lombez et l'Isle-Jourdain, et finit près de Grenade, après un cours de 110 kil. Vallée fertile.

Savenay. jadis ch.-l. d'arr. de la Loire-Inférieure, par 47° 21′ 41″ latitude N., et 4° 17′ 1″ long. O., à 35 kil. N. O. de Nantes, sur la rive droite de la Loire et près de son embouchure; 2,720 hab. C'est aujourd'hui un ch.-l. de cant. de l'arr. de St-Nazaire. Les débris de l'armée vendéenne y furent détruits le 23 décembre 1793 par Marceau.

Savenières, bourg de l'arr. et à 16 kil. S. O. d'Angers (Maine-et-Loire), sur la Loire. Eglise curieuse, marbres. Bons vins blancs. Près de là, chapelle ancienne de l'île Béhuard, avec jubé et ornements gothiques.

Saverdun, ch.-l. de canton de l'arr. et à 14 kil. N. de Pamiers (Ariége) sur l'Ariége; 3,876 hab. Faux, limes, aciéries. Patrie du pape Benoît XII.

Saverien (Alexandre), savant et littérateur, né à Arles, 1720-1805, ingénieur de marine, perfectionna les constructions navales, puis vint s'établir à Paris, mais sans pouvoir obtenir une position digne de ses talents et de ses nombreux écrits. On remarque parmi ses ouvrages: *Théorie de la manœuvre des vaisseaux*, 1746; *Dictionnaire universel de mathématiques et de physique*, 1752, 2 vol. in-4°; *Dictionnaire historique, théorique et pratique de la marine*, 1781, 2 vol. in-8°; *Histoire des philosophes modernes*, 4 vol. in-4° ou 8 vol. in-12; *Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences exactes*, etc., 4 vol. in-8°; *Histoire des philosophes anciens*, 5 vol. in-12, etc., etc.

Saverne, en latin *Tabernæ*, en allemand *Zabern*, anc. ch.-l. d'arrond. du Bas-Rhin, par 48°44′3″ lat. N., et 5°1′42″ long. E., à 38 kil. N. O. de Strasbourg, sur la Zorn; 5,400 hab. Cette ville, située sur le chemin de fer de l'Est, est près d'une forêt et au pied d'un défilé des Vosges qui conduit d'Alsace en Lorraine. Anc. château des évêques de Strasbourg, qui servit longtemps d'asile aux veuves des fonctionnaires civils et militaires morts au service de l'État. Aciéries, filatures de coton. Prise par les Français, 1636. Auj. à l'Alsace-Lorraine.

Saverne, fl. d'Angleterre. V. Severn.

Savery (Roland), peintre flamand, né à Courtray, 1576-1639, fut au service de l'empereur Rodolphe II, puis s'établit à Utrecht, où il forma des élèves distingués. Ses paysages sont peints avec un soin extrême.

Savigliano, v. du roy. d'Italie, dans la prov. et à 26 kil. N. O. de Coni, sur la Maira; 17,000 hab. Prise par François Ier, rendue par Henri III. Victoire des Autrichiens sur les Français, 1799.

Savignac-les-Eglises, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. N. E. de Périgueux (Dordogne); 963 hab.

Savignies, village de l'arr. et à 10 kil. N. E. de Beauvais (Oise); 750 hab. Poterie de terre.

Savigny, ch.-l. de canton de l'arr. et à 23 kil. N.O. de Vendôme (Loir-et-Cher), sur la Braye; 2,729 hab. — Village de l'arr. de Mortain (Manche); ruines d'une abbaye célèbre. — Village de l'arr. de Lyon (Rhône), autrefois abbaye de bénédictins. — Village de l'arr. de Beaune (Côte-d'Or); excellents vins.

Savigny (Frédéric-Charles de), jurisconsulte allemand, né à Francfort-sur-le-Mein, 1779-1861, d'une famille calviniste originaire de Metz. Docteur en 1800, il ouvrit à Marbourg des cours libres qui furent suivis. Son traité *de la Possession*, 1803, chef-d'œuvre de méthode, commença sa réputation. Il fut professeur à Landshut, 1808, puis à Berlin, 1810. Il s'occupa toute sa vie de régénérer en Allemagne la science du droit, et fonda l'*Ecole historique*, qui rend compte des différentes lois dans leurs rapports avec les besoins, les mœurs, les idées, qui varient, des différents peuples. Fondateur, avec Eichhorn et Gœschen, d'une Revue (*Zeitschrift fur historische Rechtswissenchaft*), 1815 à 1847, 14 vol. in-8°, il y a publié un grand nombre de dissertations intéressantes. Son *Histoire du droit romain au moyen âge*, 1826-31, 6 vol. in-8°, trad. en français, 1839, 4 vol. in-8°, eut une réputation méritée, à cause de sa science et de sa clarté. Il exerça des fonctions multipliées, fut membre du conseil d'Etat prussien, 1807, de la cour de cassation de Berlin, 1819, et devint ministre de la justice en 1842. Eclairé par l'expérience des affaires, il écrivit alors son *Système du droit romain actuel*, 8 vol. in-8°. L'Allemagne le salua comme son plus grand jurisconsulte, et ses idées se sont partout répandues et ont transformé la science.

Savile (Sir Henry), érudit anglais, né à Bradley (Yorkshire), 1549-1622, fut procureur à Oxford, et enseigna le grec à la reine Elisabeth. Il fonda à Oxford deux chaires de géométrie et d'astronomie, en 1619. On lui doit: *Rerum anglicarum scriptores post Bedam præcipui*, 1596, in-fol.; *View of certain military matters*, 1598, in-fol., commentaire de la tactique des Romains; une magnifique édition de *saint Jean Chrysostome*, 1613, 8 vol. in-fol.; etc., etc.

Savile. V. Halifax.

Savin (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. N. de Montmorillon (Vienne); 1,531 hab. Belle église avec des fresques remarquables. — Ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. E. de Blaye (Gironde); 2,205 hab., dont 575 agglomérés. — Village de l'arr. d'Argelès (Hautes-Pyrénées); restes d'une abbaye. — Village de l'arr. de la Tour-du-Pin (Isère); vins.

Savines, ch.-l. de canton de l'arr. et à 10 kil. S. O. d'Embrun (Hautes-Alpes), près de la Durance; 1,107 hab.

Savinien (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 kil. S. O. de Saint-Jean-d'Angely (Charente-Inférieure), sur la Charente; 3,214 hab. Vins, eaux-de-vie. Ancien couvent d'Augustins.

Savoie (Duché de), *Sabaudia*, *Sapaudia*, région française située entre 45°4′ et 46°24′ lat. N., et 3°16′ et 4° 48′ long. E. Elle est bornée au N. par le canton suisse de Genève et le lac de Genève, qui la sépare du canton de Vaud; à l'E., par les Alpes Valaisanes, Pennines, Grées, Cottiennes, qui la séparent du canton du Valais et du Piémont italien; au S., par les départements des Hautes-Alpes et de l'Isère; à l'O., par le Rhône, depuis le confluent du Guiers jusqu'au-dessus de Fort-l'Ecluse, et par le département de l'Ain. Dans la partie E. du pays, on trouve les plus hautes montagnes de l'Europe, mont Blanc, mont Maudit, Buet, Iseran, Petit-Saint-Bernard, Cenis. Les cols principaux qui donnent entrée de la Savoie dans le Piémont sont ceux du Petit-Saint-Bernard entre Moutiers et Aoste, et du mont Cenis entre Saint-Jean-de-Maurienne et Suse. Les vallées s'écartent comme un éventail dont le point central serait à l'E.; ce sont celles de la Dranse, de l'Arve, de l'Isère, de l'Arc. Les contre-forts qui partent des chaînes longitudinales en se dirigeant vers les cours des rivières, en barrent souvent le cours, amoncellent les eaux et forment des lacs, tels que ceux de Genève, du Bourget, d'Annecy, etc. — Le duché de Savoie a été formé par la réunion lente et pénible des duchés de Chablais et de Genevois, des comtés de Tarentaise et de Maurienne, et de la baronnie de Faucigny à la Savoie proprement dite (V. le mot Sardaigne). Il a été cédé à la France en 1860 par le roi de Sardaigne, lorsqu'il est devenu roi d'Italie.

Savoie (Maison de). Elle reconnaît pour fondateur Humbert *aux Blanches mains*, né vers 985, mort en 1048 On le fait descendre de l'illustre maison de Saxe. D'abord comte de Maurienne et de Genevois, il rendit des services au roi d'Arles, Rodolphe III, puis à l'empereur Conrad le Salique, et il reçut Saint-Maurice, le Chablais, le Valais, le Faucigny, le val d'Aoste. Voici ses successeurs avec quelques détails sur les plus remarquables:

Amé ou Amédée Ier.	1048-1060
Amédée II.	1060-1072
Humbert II, *le Renforcé*.	1072-1103
Amédée III.	1103-1149

Il fut le premier comte de Savoie, vassal de l'empereur d'Allemagne, et prit part à la 2ᵉ croisade.

Humbert III, *le Saint*. 1149-1188

Il revêtit de bonne heure l'habit des moines de Citeaux, prit parti pour Alexandre III, et vit plusieurs fois le Piémont dévasté.

Thomas Iᵉʳ. 1188-1223

Il soutint Frédéric II, agrandit ses domaines et acquit Turin et Chambéry, dont il fit sa capitale.

Amédée IV. 1223-1253

Il soutint également Frédéric II.

Boniface. 1253-1263

Il défendit Manfred contre Charles d'Anjou, qui ravagea le Piémont.

Pierre. 1263-1268

Frère du précédent, il fut créé, par Henri III d'Angleterre, comte de Richmond et d'Essex.

Philippe Iᵉʳ. 1268-1285

Frère de Pierre, il avait d'abord été archevêque de Lyon.

Amédée V, *le Grand*. 1285-1323

Neveu des précédents, il soutint de nombreuses guerres en Italie, agrandit ses Etats, et se mêla aux affaires de France, sous Philippe IV et sous Philippe V.

Edouard, *le Libéral*. 1323-1329

Il se distingua à la bataille de Cassel, sous Philippe VI.

Aimon, *le Pacifique*. 1329-1343
Amédée VI, dit *le Comte Vert*. . . 1343-1383

Il disputa le Piémont aux Visconti, resta maître du Faucigny et de Gex, malgré Charles, le nouveau dauphin viennois, et soutint dès lors les intérêts de la France. Il alla secourir l'empereur Jean Paléologue, et reprit pour lui Gallipoli et Varna. Prince remarquable, il agrandit ses Etats, battit les Visconti, et fut souvent pris pour arbitre par les différents Etats de l'Italie.

Amédée VII, dit *le Comte Rouge*. . 1383-1391

Il combattit avec les Français à Rosebecque et en Flandre.

Amédée VIII. 1391-1451

Fils du précédent, il gouverna avec sagesse, organisa l'administration de ses Etats, leur donna un code de lois, et s'efforça souvent de rétablir la paix entre les Armagnacs et les Bourguignons. Il fut créé duc par l'empereur Sigismond, 1416. Il institua l'ordre de Saint-Maurice. Frappé par plusieurs malheurs, comme la mort de sa femme, il se retira dans la solitude de Ripaille, sur les bords du lac de Genève. Il n'en continua pas moins de gouverner, et contribua au traité d'Arras, de 1435. En 1439, lorsque Eugène IV eut été déposé par le concile de Bâle, il fut élu pape, et prit le nom de Félix V. Il abdiqua la dignité ducale et s'établit à Thonon. Il fut reconnu par presque toutes les universités; il séjourna à Bâle, puis à Lausanne, se brouilla avec le concile, et renonça au pontificat en 1449, pour terminer le schisme. Nommé cardinal, évêque de Genève, légat perpétuel dans la Haute-Italie, il vécut encore deux ans dans la retraite.

Louis Iᵉʳ. 1440-1465

Il administra le duché, dès 1434, et soutint Louis XI, son gendre, dans la guerre du *Bien public*.

Amédée IX, dit *le Bienheureux*. . 1465-1472
Philibert Iᵉʳ, dit *le Chasseur*. . . 1472-1482
Charles Iᵉʳ. 1482-1489
Charles II. 1489-1496
Philippe II. 1496-1497

Il fut le père de Louise de Savoie, mère de François Iᵉʳ.

Philibert II. 1497-1504
Charles III. 1504-1553
Emmanuel-Philibert. 1553-1580
Charles-Emmanuel Iᵉʳ. 1580-1630
Victor-Amédée Iᵉʳ. 1630-1637
François-Hyacinthe. 1637-1638
Charles-Emmanuel II. 1638-1675
Victor-Amédée II. 1675

Il devint roi de Sardaigne en 1720. V. au mot SARDAIGNE.

Savoie, département français de la région du S. E., formé de la partie méridionale du duché de Savoie, qui comprenait : la Savoie proprement dite, la Tarentaise, la Maurienne. Ch.-l., *Chambéry*. La superficie est de 576,000 hectares, la population de 267,958 hab., soit 47 par kil. carré. Le pays est couvert de montagnes élevées et coupé de profondes vallées; sur les pentes sont des pâturages qui nourrissent de nombreux troupeaux de bœufs. Les produits principaux sont le fromage, le beurre et le bétail. Les montagnes de Savoie se divisent en 4 zones: sur les sommets sont des rocs nus et des glaciers; au-dessous de 2,700 mètres, des pâturages; au-dessous de 1,900 mètres, des forêts de sapins peu fournies; enfin, sur les collines, s'étendent des champs et des vignobles. La Tarentaise et la Maurienne sont les cantons les plus pauvres du département; la vallée de l'Isère ou *Combe de Savoie* est la plus riche. Il y a 4 arrondissements: Chambéry, Albertville, Moutiers et Saint-Jean-de-Maurienne, 29 cantons et 327 communes. Il fait partie de la 14ᵐᵉ région militaire (Grenoble), est du ressort de la Cour d'appel de Chambéry, comprend l'archevêché de Chambéry, et les évêchés de Saint-Jean de Maurienne et de Moutiers.

Savoie (Haute-), département français de la région du S. E., formé de la partie N. du duché de Savoie, qui comprenait le Chablais, le Faucigny et le Genevois. Ch.-l., *Annecy*. La superficie est de 432,000 hectares, la population de 273,027 hab., soit 62 par kil. carré. Le sol de la Haute-Savoie ressemble à celui de la Savoie (V. l'article précédent). Le Chablais est la partie la plus fertile de toute cette région. Le dép. est divisé en 4 arrondissements : Annecy, Bonneville, Saint-Julien et Thonon, 28 cantons et 315 communes. Il fait partie de la 14ᵐᵉ région militaire, est du ressort de la Cour d'appel de Chambéry, et forme le diocèse d'Annecy.

Savonarola (GIROLAMO-MARIA-FRANCESCO-MATTEO), petit-neveu d'un médecin distigué, né à Ferrare, 1452-1498, reçut une éducation distinguée, et, de bonne heure, donna des signes d'une piété mystique. En 1475, il quitta la maison paternelle, et entra chez les dominicains de Bologne, où il fit profession en 1476. Il fut envoyé à Florence pour prêcher et instruire les novices, 1482. Attristé par les malheureuses dissensions de l'Italie, déjà patriote et réformateur, il commença ses prédications mystiques à Brescia, en 1486, puis se fit entendre à Bologne, à Pavie, à Gênes, à Florence; sa parole éloquente attirait la foule. Il annonçait que Dieu châtierait bientôt l'Italie, et déjà entrait en lutte avec les Médicis. Après la mort de Laurent, il fut menacé de l'exil par Pierre, et se mit à prêcher la réforme des mœurs; il commença par le couvent des dominicains de Saint-Marc, soumit les moines, dont il devint le vicaire-général, à la vie la plus austère, et annonça l'arrivée des Français. Il fit partie de l'ambassade envoyée pour traiter avec Charles VIII, 1494; on le chargea de donner une constitution à Florence, après l'expulsion des Médicis. Il organisa un pouvoir presque démocratique, avec Jésus-Christ pour roi. Tout-puissant, il voulut, pour réformer les mœurs, proscrire les jeux, les mascarades, les plaisirs, et même les arts et les lettres, qui faisaient de Florence une ville païenne; il fit brûler les parures, les statues, les œuvres de Pétrarque et de Boccace, et chargea les enfants, enrégimentés, de veiller aux mœurs publiques. La seigneurie s'émut; le parti des enragés (arrabiati) se déclara contre ces réformes exagérées; Alexandre VI, dont il avait censuré la conduite, lui enleva le droit de prêcher, puis l'excommunia, en 1497. Alors Savonarole écrivit aux princes pour demander la réunion d'un concile général qui déposerait le pape. Il fut de nouveau excommunié. Le peuple commençait à douter de son prophète et lui demandait des miracles; un franciscain offrit de prouver, en traversant un bûcher, la légitimité de l'excommunication, un religieux accepta l'épreuve au nom de Savonarole; mais, au jour marqué, d'interminables discussions empêchèrent ce singulier jugement de Dieu. Le prestige de Savonarole était détruit; le peuple se jeta sur le couvent de Saint-Marc. Savonarole fut pris, jugé, soumis à la torture, et condamné au supplice du feu avec deux de ses compagnons; ses partisans furent poursuivis jusqu'au jour où Florence, dans son repentir, le vénéra comme un martyr. Savonarole ne fut pas un hérétique, mais un illuminé; il n'a jamais attaqué le dogme; c'est un homme du moyen âge, ennemi de la Renaissance, qui se croyait prophète et voulait avant tout

éformer les mœurs; ce n'était pas non plus un grand démocrate; son idéal était une sorte de monarchie religieuse. Benoît XIV, en 1751, l'a placé au nombre des serviteurs de Dieu. Comme orateur, il eut de l'originalité et surtout de la passion; mais il était sans art. Ses écrits, bien inférieurs, ont été recherchés avec curiosité; ils ont été plusieurs fois publiés, surtout à Leyde, 1633, 6 vol. in-12. — V. Perrens, *Savonarole, sa vie, ses écrits*, 1854, 2 vol. in-8°; P. Villari, 2 vol.

Savone, anc. *Sabatia*, v. du roy. d'Italie, sur le golfe et à 39 kil. S. O. de Gênes; 19,000 hab. Evêché, école navale, collége; arsenaux. Port petit et mauvais. Fabr. de savon, de faïence et de verre. C'est de Savone que le général Bonaparte partit pour franchir les Alpes au début de sa campagne de 1796; un peu au N. de la ville sont les villages de Montelegino, Montenotte, Millesimo, Dego et le château de la Cossaria, où il livra cinq combats heureux. Sous l'empire, Savone fut le ch.-l. du dép. de Montenotte; le pape Pie VII y fut détenu par Napoléon.

Savonnerie (La), manufacture royale de tapis, créée au Louvre en 1604, transférée à Chaillot dans une maison dite de *la Savonnerie*, réorganisée par Colbert, puis réunie à la manufacture des Gobelins.

Savoureuse (La), riv. de France, coule du N. au S. par Béfort et Montbéliard, et se jette dans le Doubs après un cours de 40 kil.

Sax (Christophe), bibliographe, né à Eppendorf (Saxe), 1714-1806, professeur, puis recteur de l'Université d'Utrecht, a laissé un vaste recueil intéressant pour l'histoire littéraire: *Onomasticon litterarium*, 1775, 1803, 8 vol. in-8°, qui renferme plus de 10,000 notices biographiques sur les auteurs de tous les pays, avec l'indication des sources à consulter.

Saxe, en latin *Saxonia*, en allemand *Sachsen*. Ce mot désigna d'abord toute la région septentrionale de l'Allemagne, entre la mer du Nord, l'Eyder et la Baltique au N.; l'Oder, à l'E.; la Lippe et l'Unstrutt, au S; le Rhin et l'Yssel, à l'O. Ce pays était habité par les Saxons, ou hommes aux longs couteaux, venus de la Scandinavie, et vainqueurs des Thuringiens. A la fois pirates et brigands, tantôt ils faisaient des descentes sur les côtes de la Grande-Bretagne, tantôt ils se jetaient sur la Gaule, occupée par les Francs. Pendant six siècles, ils combattirent presque sans relâche ce peuple qu'ils détestaient comme déserteur du culte d'Odin, et qu'ils enviaient comme possesseur d'un riche pays. Pepin le Bref les battit; Charlemagne mena contre eux ses soldats et ses missionnaires. Après une lutte de 33 ans, 771-804, il les soumit à son empire et à sa religion, fonda dans leurs forêts des évêchés et des villes, et commença dans l'Allemagne l'œuvre de la civilisation. Louis le Germanique donna pour duc aux Saxons le comte Ludolf, 850, et fonda ainsi le duché de Saxe. Le petit-fils de Ludolf, Henri Ier l'Oiseleur ou le Fondateur, fut élu roi de Germanie, 919, et eut pour successeurs ses descendants Otton Ier, Otton II, Otton III et Henri II, 919-1024. La dynastie des empereurs franconiens, qui succéda à celle des empereurs saxons, fut mal disposée pour la Saxe, et s'efforça de l'affaiblir en la morcelant. Plus tard, Frédéric Ier Barberousse dépouilla le duc de Saxe, Henri le Lion, et ne lui laissa que le Brunswick. L'archevêque de Cologne, les évêques de Paderborn, Munster, Osnabrück, Minden, Brême et Verden, les comtes de Tecklembourg, Altona, Schaumbourg, Lippe et Oldenbourg, jusqu'alors feudataires du duché de Saxe, relevèrent directement de l'Empire. La Saxe, ainsi réduite, fut donnée à Bernard d'Ascanie, fils d'Albert l'Ours, margrave de Brandebourg, dont la descendance régna jusqu'en 1422. Alors l'empereur Sigismond conféra l'investiture du duché à Frédéric le Belliqueux, margrave de Misnie. Ses deux petits-fils, Ernest et Albert, fondèrent, l'un, la *ligne Ernestine*, qui eut l'électorat, l'autre, la *ligne Albertine*, qui eut la Misnie et une partie de la Thuringe. Jean-Frédéric le Magnanime, petit-neveu d'Ernest, fut vaincu et fait prisonnier par Charles-Quint, à Mühlberg, 1547, et forcé de céder son électorat à Maurice, de la ligne Albertine. La descendance de Maurice règne encore dans la Saxe royale; la ligne Ernestine possède la Thuringe, subdivisée en plusieurs duchés.

Saxe (Royaume de), Etat de l'Empire d'Allemagne, borné au N. par les provinces prussiennes de Saxe et de Brandebourg, à l'E. par la prov. prussienne de Silésie et la Bohême autrichienne, au S. par la Bohême, les principautés de Reuss et la Bavière, à l'O. par les duchés de Saxe-Altenbourg et de Saxe-Weimar. La superficie est de 14,990 kil. carrés, la pop. de 2,760,000 hab., dont 2,494,000 luthériens, 54,000 catholiques, et le reste anglicans, luthériens-réformés et israélites; cap., *Dresde*. Le pays est divisé en 4 cercles: *Dresde, Leipzig, Zwickau* et *Bautzen*, qui portent les noms de leurs chefs-lieux. Le midi de la Saxe est couvert de montagnes, partie des monts de la Lusace et versant N. de l'Erz-Gebirge. Elle est arrosée par l'Elbe et ses affluents, la Sprée, la Mulde et la Pleisse. Le sol est très-fertile en céréales, chanvre, fruits, betteraves. Elève de moutons; forêts et plaines très-giboyeuses. Exploitation de houille, grès, ardoises, fer, mines d'argent de l'Erz-Gebirge, qui produisent près de 20,000 kilogr. par an. Industrie très-active et très-avancée: lainages, cotonnades, toiles, dentelles, porcelaines, verreries, papier, livres. La ville la plus commerçante est Leipzig, un des grands centres commerciaux de l'Allemagne et de l'Europe. Les villes les plus peuplées sont: Dresde, 197,000 h.; Leipzig, 127,000; Chemnitz, 78,000; Zwickau, 31,000; Glauchau, 22,000; Freiberg, 24,000; Plauen, 29,000; Mecrane, 21,000, Zittau, 20,000; Budissin ou Bautzen, 14,000. Le culte compte 1,243 églises, dont 1,211 luthériennes. L'instruction publique est admirablement développée: elle comprend 1,977 écoles primaires dont la fréquentation est obligatoire, 70 écoles de dimanche, 8 écoles normales primaires pour les instituteurs et 1 pour les institutrices, 11 gymnases ou lycées, 1 université à Leipzig, 1 académie des mines à Freiberg, 2 instituts agronomiques, 7 *Realschulen* ou écoles commerciales et industrielles, 2 écoles des arts et manufactures, etc. Le réseau des chemins de fer, dont Leipzig est le centre, met la Saxe en communication facile avec le reste de l'Europe; les principales lignes sont: Leipzig-Zwickau-Schneeberg-Schwartzenberg, Zwickau-Rieza, Dresde-Bodenbach, Dresde-Goerlitz, Tharand-Freiberg, Leipzig-Dresde, et Dresde-Tharand. Il y avait (en 1865) 131 kil. de chemins de fer exploités. L'armée saxonne forme le 12e corps d'armée de l'Empire d'Allemagne dont le roi de Prusse est le chef. La monarchie est représentative. Le roi exerce le pouvoir exécutif par des ministres responsables, et le pouvoir législatif avec le concours de la diète, qui forme deux chambres. Le 1er se compose de membres héréditaires et de membres viagers; la 2e de députés élus pour 9 ans. Le roi a l'initiative des lois et le droit de sanction. La constitution, donnée en 1831, a été modifiée en 1851, 1860, 1861, 1868, et 1874.

Maurice de Saxe, devenu possesseur de l'électorat, mourut dans une guerre contre le margrave de Brandebourg. Ses successeurs furent:

Auguste	1553-1586
Christian Ier	1586-1591
Christian II	1591-1611
Jean-Georges Ier	1611-1656
Jean-Georges II.	1656-1680
Jean-Georges III	1680-1691
Jean-Georges IV	1691-1694
Frédéric-Auguste Ier, roi de Pologne.	1694-1733
Frédéric-Auguste II, roi de Pologne.	1733-1763
Frédéric-Christian.	1763
Frédéric-Auguste III.	1763-1827

En 1807, l'électeur Frédéric-Auguste III fut créé par Napoléon Ier roi de Saxe et duc de Varsovie. Il eut pour successeur son frère Antoine, 1827-1836. Son neveu, Frédéric-Auguste II, régna de 1836 à 1854, sans laisser de postérité. Le roi actuel est A. Frédéric, successeur de Jean, 1873. Dans la guerre qui éclata entre la Prusse et l'Autriche, le roi de Saxe prit parti pour cette dernière puissance et fut vaincu avec elle. Il a été contraint d'accéder aux volontés du vainqueur et d'entrer dans la Confédération du Nord: son armée, ses forteresses et sa diplomatie sont aux mains de la Prusse. Il fait partie de l'Empire d'Allemagne.

Saxe-Altenbourg (Duché de), Etat de l'Empire d'Allemagne, dans la Thuringe, divisé en deux parties par la principauté de Reuss. Il touche à la Saxe prussienne, à la Saxe royale, à la principauté de Schwartzbourg-Rudolstadt et au grand-duché de Saxe-Weimar. Capitale, *Altenbourg*. Superf., 1,321 kil. carrés; popul., 146,000 h., presque tous protestants. Sol montueux, traversé par la forêt de Thuringe et les monts Métalliques; arrosé par la Saale et la Pleisse. Pays très-florissant, agricole et industriel. Le duché est traversé par le chemin de fer de Leipzig à Munich. — La famille régnante appartient à la branche Ernestine de Saxe; elle a pour chef Ernest, fils d'Ernest le Pieux, duc de Saxe-Gotha, et descendant de

Frédéric le Magnanime. La constitution date du 29 avril 1851 ; elle a été plusieurs fois modifiée. Le duc exerce le pouvoir exécutif par ses ministres responsables et partage le pouvoir législatif avec une diète composée d'une seule Chambre de 30 députés.

Saxe-Cobourg-Gotha (Duché de), Etat de l'Empire d'Allemagne, dans la Thuringe, comprend deux pays séparés. Cobourg et Gotha. Cobourg touche au duché de Saxe-Meiningen et au roy. de Bavière ; Gotha touche à la principauté de Scharwtzbourg, au grand-duché de Saxe-Weimar, à la prov. prussienne de Saxe, à la Saxe-Meiningen et à la prov. prussienne de Hesse-Cassel. Capitale, *Cobourg*. Superf., 1,968 kil. carrés; popul., 182 000 hab. Sol accidenté, traversé par la forêt de Thuringe, arrosé par la Werra, l'Unstrutt, la Géra et divers affluents du Mein. Pays très-fertile ; houille, fer, usines. Cobourg et Gotha sont deux duchés qui ont une diète commune pour les affaires étrangères, la justice, l'armée, les postes et les douanes, et des diètes particulières pour les finances. Le duché a fait partie de la Confédération de l'Allemagne du Nord ; son contingent militaire est de 2,046 hommes ; depuis le 1er juillet 1861, le corps des officiers est incorporé dans l'armée prussienne ; depuis le 1er juillet 1862, le roi de Prusse a le commandement suprême.

Saxe-Meiningen-Hildburghausen (Duché de), Etat de l'Empire d'Allemagne, dans la Thuringe, touche aux duchés de Cobourg et d'Altenbourg. Superf., 2,468 kil. carrés; popul., 194,000 hab. Il comprend le duché de Meiningen, les deux tiers de l'ancien duché d'Hildburghausen, la principauté de Saalfeld et quelques autres cantons. Capitale, *Meiningen ;* v. pr. : Hildburghausen, Saalfeld et Sonneberg. Sol montueux, traversé par la chaîne du Thuringerwald, arrosé par la Werra et la Saale. Pays fertile en céréales; mines de sel, sources minérales. La constitution date de 1829 : le duc partage le pouvoir législatif avec une diète de 24 membres élus pour 6 ans, 8 par les grands propriétaires et les plus imposés, 16 par les autres habitants du duché, — Les recettes sont, en 1875, de 4,223.640 marcs; les dépenses de 3,793,640 marcs. La dette est de 14,256,500 marcs. L'armée compte 2,110 hommes. L'Etat fait partie du nouvel Empire d'Allemagne.

Saxe-Weimar-Eisenach (Grand-duché de), Etat de l'Allemagne du Nord, en Thuringe, divisé en 3 parties principales, qui touchent à la Prusse, à la Saxe royale, à la Bavière, aux principautés de Reuss et de Schwartzbourg, et aux duchés de Saxe. Superf., 3,635 kil. carrés; popul., 293,000 hab. en 1875, dont 145,309 dans le cercle de Weimar, 83,656 dans le cercle d'Eisenach, 51,237 dans celui de Neustadt. Il y a 9,404 catholiques. Capitale, *Weimar ;* v. pr. : Eisenach, Apolda, Iéna. Sol montueux, couvert par le Thuringerwald et le Voigtland; arrosé par la Werra et la Saale. Les principales productions sont le fer, la houille, le bois, le sel. Instruction très-développée : 462 écoles primaires, 2 écoles normales primaires, 3 lycées, 3 écoles secondaires industrielles, une Université à Iéna pour les étudiants de toute la Thuringe ; 170 kil. de chemins de fer ; la section la plus importante est celle qui fait partie de la grande ligne de Berlin à Francfort-sur-le-Mein. Les recettes sont de 6,520,000 marcs (1 marc : 1 fr. 25 c.); les dépenses de 6.285,000 marcs la dette publique de 10,657,000 marcs. L'armée comptait 3,658 hommes. La diète fait les lois et vote l'impôt sur la proposition du grand-duc; elle compte 31 députés, réunis en une seule chambre et choisis dans les élections à deux degrés. Le grand-duché fait partie de l'Empire d'Allemagne.

Saxe (Province de), grande province du roy. de Prusse, comprend le pays enlevé au roy. de Saxe en 1815. Elle touche au N. au Hanovre et au Brandebourg, à l'E. au Brandebourg et à la Silésie, au S. à la Saxe royale et ducale, à l'O. aux nouvelles provinces prussiennes de Hesse-Cassel et de Hanovre et au duché de Brunswick. Superficie. 25.240 kil. carrés; popul., 2,172,000 hab. Capitale, *Magdebourg*. Elle comprend 3 arrondissements : Magdebourg, Mersebourg et Erfurt. Terrain plat, sauf au S. et à l'O., où s'élèvent le Thuringerwald et le Hartz. Les cours d'eau sont l'Elbe, l'Elster, la Mulde, le Havel et la Werra. Sol fertile; mines d'argent, de fer, de houille. Fabriques de draps, de sucre de betterave, usines à fer, fontes artistiques, fabrication de bière, salines considérables; industrie très-avancée et très-prospère.

Saxe (Cercle de Basse-), un des 10 cercles établis dans l'ancien empire d'Allemagne par Maximilien Ier, borné au N. par la Baltique et l'Eyder, au S. par le cercle de Haute-Saxe, comprenait les Etats suivants : évêché de Hildesheim, duchés de Brême, de Magdebourg, principautés de Halberstadt, de Lubeck, de Schwérin, de Ratzebourg, les duchés de Saxe-Lauenbourg, de Mecklembourg, de Holstein-Glückstadt, de Holstein-Gottorp, l'électorat de Hanovre, le duché de Brunswick-Wolfenbüttel, les villes impériales de Lubeck, Brême, Hambourg et Goslar.

Saxe (Cercle de Haute-), un des 10 cercles formés dans l'ancien empire d'Allemagne par Maximilien Ier, entre les cercles de Basse-Saxe au N. et de Franconie au S., comprenait les Etats suivants : Poméranie prussienne, Poméranie suédoise, électorat de Brandebourg, électorat de Saxe, landgraviat de Thuringe, principautés d'Anhalt-Dessau, Anhalt-Cœthen, Anhalt-Zerbst, Anhalt-Bernbourg et les villes impériales de Mulhausen et de Nordhausen.

Saxe (Electorat de), Etat de l'ancien Empire d'Allemagne, était beaucoup plus étendu que le roy. actuel de Saxe. Il comprenait le duché de Saxe, le margraviat de Misnie, les évêchés de Mersebourg et de Naumbourg, le duché de Weissenfels, la Basse-Lusace, la Haute-Lusace et le Voigtland. Tous ces territoires appartiennent à la Prusse, sauf le 2e et les deux derniers, qui font partie du roy. de Saxe.

Saxe (Hermann-Maurice, comte de), maréchal de France, né à Gotzlar (Saxe), 1696-1750, fils du roi Auguste II et de la comtesse Aurore de Kœnigsmark, se distingua de bonne heure par sa force, qui fut prodigieuse, et dans tous les exercices du corps. A 12 ans, il fit ses premières armes au siége de Lille, puis alla combattre les Suédois à la tête d'un régiment saxon. Sa mère le força d'épouser, en 1714, Jeanne-Victoire de Lœben. Il soutint son père contre ses ennemis de Pologne; mais, fatigué de la jalousie de sa femme, il la quitta, et vint se mettre au service de la France. Le Régent le nomma maréchal de camp, 1720. Il étudia alors l'art de défendre les places fortes, et reçut les leçons de Folard, qui prédisait que son élève deviendrait un grand capitaine. En 1725, il partit tout à coup pour la Courlande, où la duchesse douairière, Anne Iwanowna, le fit reconnaître comme duc; mais Catherine Ire s'opposa à l'élection ; Maurice résista d'abord avec énergie; mais, abandonné de tous, menacé par son père, délaissé par Anne, dont il avait trahi l'affection, il fut forcé de revenir en France. Dans la guerre pour la succession de Pologne, il se signala au siége de Philipsbourg, et fut nommé lieutenant général, 1734. Dans la guerre de la succession d'Autriche, il commanda, en 1741, l'aile gauche de l'armée de Belle-Isle, qui envahit la Bohême; il enleva Prague et Egra, et montra autant de talent dans la guerre défensive, lorsqu'il fallut protéger l'Alsace, 1743. La tempête l'empêcha de conduire en Ecosse l'expédition qui devait remettre Charles-Edouard sur le trône. En 1744, il fut nommé maréchal, et s'empara des principales places de la Belgique. En 1745, il eut le commandement de l'armée de Flandre, lorsque sa santé, déjà ruinée par des excès de toute nature, lui ordonnait le repos; il n'en déploya pas moins la plu grande activité. Il gagna la victoire de Fontenoy, sous les yeux de Louis XV, qui lui donna la jouissance de Chambord avec 40,000 francs de revenus: il prit Ath, Bruxelles, et reçut une ovation populaire à son retour. En 1746, il fut victorieux à Raucoux et reçut le titre de maréchal général. La victoire de Laufeld, 1747, la prise de Berg-op-Zoom et de Maestricht décidèrent la paix d'Aix-la-Chapelle, 1748. Il alla alors visiter Frédéric II, qui l'admirait et déclarait qu'*il pourrait être le professeur de tous les généraux de l'Europe*. Il mourut en 1750, un magnifique tombeau, œuvre de Pigalle, lui fut consacré dans le temple de Saint-Thomas, à Strasbourg. Spirituel, intelligent, aimé des soldats, il fut le plus grand général du règne de Louis XV. Dans son ouvrage, intitulé : *Mes rêveries*, 1757, 5 vol. in-4°, il y a beaucoup d'assertions téméraires, mais aussi des idées originales. Grimoard a publié, en 1794, des *Mélanges tirés de ses papiers*, 5 vol. in-8°. — V. Saint-René Taillandier : *le Maréchal de Saxe*.

Saxe-Cobourg (Frédéric-Josias, prince de), feld-maréchal au service de l'Autriche, 1737-1815, fils du duc de Saxe-Cobourg-Saalfeld, combattit dans la guerre de Sept Ans, contre les Turcs, 1787-1789, contre les Français. Il gagna la bataille de Nerwinden, 18 mars 1793, entra en négociations avec Dumouriez; puis, vainqueur à Famars, prit Condé, Valenciennes, le Quesnoy, Landrecies; mais il fut repoussé à la fin de 1793, et vécut dans l'obscurité. On connaît le cri, célèbre alors, de : *Pitt et Cobourg !* considérés comme les grands ennemis de la Révolution.

Saxe-Teschen (Albert, duc de), fils du roi de Pologne, Auguste III, né à Dresde, 1738-1822, épousa Chris-

tine, sœur de Marie-Antoinette, fut gouverneur des Pays-Bas, et, à la tête des Autrichiens, bombarda Lille en 1792. Il se retira en Autriche, et cultiva les arts avec succès.

Saxe-Weimar (Duc de). V. Bernard.

Saxe-Weimar (Charles-Auguste, grand-duc de), 1757-1828, n'avait que huit mois à la mort de son père, fut placé sous la régence de sa mère, Amalie de Brunswick, reçut une excellente éducation, fit de Weimar l'Athènes de l'Allemagne, vécut amicalement avec les grands écrivains, comme Gœthe et Schiller, et, au milieu des bouleversements de l'Allemagne, se montra sage et bienveillant. Nommé grand-duc en 1815, il donna à ses sujets une charte constitutionnelle en 1816. Il fut secondé par sa femme, la duchesse *Louise*, fille du prince de Hesse, née en 1757; il l'épousa en 1775, et elle mourut en 1830.

Saxo, surnommé *Grammaticus*, historien danois, né probablement dans l'île de Seeland, mort peu après 1203, ne doit pas être confondu avec un autre *Saxo*, son contemporain, qui fut prévôt de Roskild. D'une famille noble, il entra dans les ordres, et se montra fort habile dans la langue latine, ce qui lui valut son surnom. L'archevêque de Lund, Absalon, le chargea d'écrire, avec Aggeson, l'histoire du Danemark. L'*Historia danica* est un livre très-curieux, emprunté aux traditions populaires et aux chants des scaldes que Saxo a souvent traduits; mais, au point de vue historique, ses récits sont fabuleux jusqu'au xe siècle ap. J. C.; depuis cette époque il ne suit pas d'ordre chronologique, mais il est intéressant pour le règne de Waldemar Ier. La première édition est de 1514, in-fol.; la meilleure est celle de Müller et Velschow, Copenhague, 1839-1858, 2 vol. in-8°.

Saxonia, nom latin de la Saxe.

Saxonne (Suisse), partie orientale du cercle de Misnie, dans le roy. de Saxe, renommée pour ses montagnes et ses vallées pittoresques.

Saxons (Pays des), *Sachsenland*, canton central de la Transylvanie, dans l'empire d'Autriche, habité par des Allemands de Trèves et de Luxembourg, qui ont conservé depuis 1143 leur langage au milieu d'un pays slave.

Say (Jean-Baptiste), économiste, né à Lyon, 1767-1832, apprit le commerce en Angleterre, et en France, puis, à la lecture d'Adam Smith, se dévoua à l'étude de l'économie politique. Il travailla avec Mirabeau au *Courrier de Provence*, fit, comme volontaire, la campagne de 1792, fut secrétaire du ministre Clavière, puis fut l'un des fondateurs de *la Décade*, 1794-1800. Nommé tribun, 1799, il fut du parti de l'opposition et dut être éliminé; il refusa la place de directeur des contributions indirectes de l'Allier. Il avait déjà publié le livre qui a fondé sa réputation : *Traité d'économie politique, ou simple exposé de la manière dont se forment, se distribuent et se consomment les richesses*, 1803, 2 vol. in-8°. Il a créé définitivement cette science, en la dégageant de la politique, en lui donnant une méthode simple et lumineuse. Il se tourna vers l'industrie, établit, en 1805, près d'Hesdin, une vaste filature, puis revint à Paris, en 1813. Il put alors seulement, à la chute de l'Empire, publier une seconde édition de son traité. En 1815, il professa avec succès à l'Athénée; en 1819, on créa pour lui, au Conservatoire des arts et métiers, une chaire d'*économie industrielle*, et, en 1831, une chaire d'*économie politique* au Collége de France. Il a réuni ses leçons dans le *Cours complet d'Economie politique*, 1828-30, 6 vol. in-8°. Pour populariser la science dont il fut l'un des plus glorieux représentants, il a écrit : *Catéchisme d'économie politique*. On lui doit encore : *de l'Angleterre et des Anglais*, 1812, in-8°; *Epitome des principes de l'économie politique*, 1831; *Mélanges et correspondance*, 1833, in-8°, etc., etc.

Sayansk (Monts), chaîne de montagnes de l'Asie, entre la Sibérie et la Chine, à l'E. de l'Iénisséi.

Sayn, bourg du roy. de Prusse, dans la prov. du Rhin, près de la rive droite du fleuve; 1,400 hab. Forges importantes. Ce bourg a donné son nom à la famille princière de Sayn-Wittgenstein.

Scabins (de l'allemand *schœffen*). On nomma ainsi, sous Charlemagne, les notables, spécialement désignés pour assister le comte dans l'administration de la justice. Ils étaient élus par les comtes ou par les *Missi*, avec le concours du peuple, dont ils tenaient la place. Ils devaient être au moins 7 dans tous les jugements. De leur nom vient le nom d'*échevins*.

Scaer, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 25 kil. N. O. de Quimperlé (Finistère); 4,394 hab., dont 605 agglomérés.

Scævola (Mucius), c'est-à-dire *gaucher*, jeune Romain qui, suivant les récits légendaires, voulut tuer Porsenna, roi des Etrusques, tua par erreur son secrétaire, et pour se punir, pour montrer la fermeté romaine, posa sa main droite sur un brasier ardent, et la laissa brûler, 507 av. J. C.

Scævola (Publius Mucius), consul en 132 av. J. C., était un célèbre jurisconsulte, qui seconda les efforts de Tiberius Gracchus, et refusa de s'associer aux nobles pour le combattre.

Scævola (Quintus Mucius), cousin du précédent, fut consul en 116 av. J. C. Il combattit les Dalmates, puis se distingua dans la Guerre sociale. Il osa résister à Sylla. Excellent jurisconsulte, il fut le maître de Cicéron, qui l'a souvent mis en scène dans ses ouvrages.

Scævola (Quintus Mucius), fils de Publius, consul en 95 av. J. C., grand pontife, s'honora par son désintéressement dans son proconsulat d'Asie. Il fut tué par les ordres du jeune Marius, 86.

Scala (Les **Della**), maison de Vérone, du parti gibelin, célèbre surtout aux xiiie et xive s. Les principaux sont : *Mastino Ier*, seigneur de Vérone, en 1259, qui rendit son pouvoir perpétuel, 1262, et fut assassiné, 1277. — *Alberto*, son frère, déjà seigneur de Mantoue, lui succéda et le vengea, 1277-1301. — *Bartolommeo Ier*, mort en 1304. — *Alboin Ier*, mort en 1311, acheta de Henri VII le titre de vicaire impérial. — *Cane Ier*, frère des précédents, surnommé *le Grand*, s'empara de Padoue, Vicence, Feltre, Cividale, et fut capitaine de la ligue générale des Gibelins de Lombardie. Il fut brave, généreux, libéral; il accueillait les poëtes et les artistes; Dante trouva un asile auprès de lui. Il mourut en 1329. — *Mastino II*, son neveu, régna de 1329 à 1351, partagea le gouvernement avec son frère, *Albert II*, combattit contre Jean de Bohême, les Florentins et les Vénitiens; il perdit une partie de l'héritage de son oncle. — *Cane II*, 1351-1359, fut ambitieux, cruel et débauché. Il fut tué par son jeune frère, *Cane III* ou *Can Signore*, qui l'imita, fit périr son plus jeune frère, *Paolo Alboino*, et laissa le gouvernement à ses deux fils naturels, *Bartolommeo* et *Antonio*. Cette famille s'éteignit au commencement du xve s.

Scala-Nova, en turc *Kousche-Adassi*, v. de la Turquie d'Asie, à 65 kil. S. de Smyrne, au fond du golfe du même nom; 26,000 hab. Port fréquenté; exportation de riz, café, chanvre.

Scalabis, nom latin de *Santarem*, en Espagne.

Scaldes, nom des anciens poëtes scandinaves, dont les chants ont été parfois conservés en caractères runiques, mais surtout par la tradition orale. On les retrouve dans les *Sagas* et dans l'*Edda*.

Scaldis, nom latin de *l'Escaut*.

Scaliger (Jules-César), philologue et médecin italien, né probablement à Padoue, 1484-1558, fils de Bordoni, peintre en miniature et astronome, suivit d'abord le métier des armes, étudia et pratiqua la médecine à Vérone, et fut emmené à Agen par l'évêque A. de la Rovère. Il s'y maria, y passa le reste de sa vie, et y composa un grand nombre d'ouvrages, qui lui donnèrent une immense célébrité. Il se fit connaître par l'emportement de ses injures, en attaquant Erasme, qu'il traitait de *parricide* et *d'ivrogne*, et par la vanité des éloges qu'il s'adressait à lui-même. En 1540, il publia ses *Causes de la langue latine*, qui renferment beaucoup de vues ingénieuses. Sa *Poétique* est son meilleur ouvrage, 1561, in-fol. On cite encore de lui : *de Comicis dimensionibus*, in-8°; *in Theophrasti de causis plantarum commentarii*, 1566, in-fol.; *Animadversiones in Theophrasti Historias plantarum*, 1584, in-8°; *Poemata*, *Epistolæ*, etc.

Scaliger (Joseph-Juste), philologue et chronologiste, le dixième des quinze enfants du précédent, né à Agen, 1540-1609, eut Muret pour maître à Bordeaux, puis continua ses études sous la direction de son père. Il écrivit de bonne heure en latin avec la plus grande élégance, et s'occupa, comme son père, de sciences naturelles. A Paris, il apprit le grec, l'hébreu, l'arabe, le persan, etc. Il se fit protestant, en 1562, visita l'Italie, l'Angleterre, l'Ecosse, étudia le droit sous Cujas, à Valence; puis, à l'époque de la Saint-Barthélemi, se réfugia à Genève. De retour en France, en 1574, il passa plus de 20 ans dans les terres de son ami la Roche-Posay, et y composa ses ouvrages, qui lui donnèrent la première place parmi les savants de son temps. Sur les instances pressantes des Hollandais, il alla occuper à Leyde la chaire de Juste Lipse, 1593. Dispensé de professer, il guidait de ses conseils les étudiants, il dirigeait les travaux des éru-

dits français et allemands et continuait ses doctes travaux. Il eut dans ses dernières années à soutenir de nombreuses attaques, car sa gloire littéraire lui avait fait des ennemis. Scribani, Scioppius l'insultèrent dans des pamphlets outrageants, qui eurent un malheureux retentissement, quoique bien injustes, pour la réputation de Scaliger. Parmi ses nombreux ouvrages, on cite : *Conjectanea in Varronem de lingua latina*, 1665 ; des éditions et des commentaires de la *Cassandre* de Lycophron, de Virgile, d'Ausone, de Festus, de Catulle, Properce et Tibulle, de Manilius, etc., *de Emendatione temporum*, 1583, in-fol., ouvrage savant de chronologie; *Thesaurus temporum; Eusebii Chronicorum lib. II; Isagogici chronologiæ canones*, 1606, in-fol.; *Epistolæ, Poemata; de Re nummaria*, etc. On a recueilli ses conversations dans les *Scaligerana*, 1695, in-8°. — V. J. Bernays, *J.-J. Scaliger*, et Ch. Nisard, *Triumvirat littéraire*.

Scamandre ou **Xanthe,** riv. de l'anc. Troade, affl. du Simoïs. Il avait deux sources situées près des murs de Troie, au pied du mont Ida. Aujourd., *Kirke-Keuzler*.

Scamozzi (Vincenzo), architecte, né à Vienne, 1552-1616, étudia à Venise les œuvres de Palladio et de Sansovino, puis les monuments antiques à Rome, et revint s'établir à Venise, où il fut chargé de travaux importants. Les *Procuratie nuove*, de la place Saint-Marc, sont un chef-d'œuvre; il construisit des palais, des églises, et acquit la plus grande réputation. Il a écrit plusieurs ouvrages d'architecture qui sont inédits; il a publié : *Discorsi sopra le antichità di Roma*, 1583, in-fol.; *Idea dell' architettura universale*, 1615, 2 vol. in-fol., trad. en français par d'Aviler et du Ry, Leyde, 1713, in-fol.

Scanderbeg (Georges **Castriot,** dit), 4e fils de Jean Castriot, puissant seigneur d'Albanie, fut livré comme otage, avec ses frères, au sultan Amurat II, en 1423, et fut contraint d'embrasser l'islamisme. Sa force, son adresse, son courage le firent remarquer dès sa jeunesse, et les Turcs lui donnèrent le nom de *Scander-Beg*, seigneur Alexandre. Nommé *sandjak* à 18 ans, il s'illustra en Asie. A la mort de Jean Castriot, Amurat s'empara de ses Etats et fit périr ses trois fils aînés, 1442. Scanderbeg avait peut-être contribué, par son inaction, à la victoire de Jean Hunyade, en 1443, lorsqu'il résolut de rendre l'indépendance à son pays. Il rassembla 300 de ses compatriotes, contraignit le secrétaire du sultan à lui délivrer l'ordre de prendre possession du gouvernement de Croïa, tua sans pitié le malheureux secrétaire; et, secondé par son neveu Hamza, se rendit maître de la ville, massacra la garnison turque et souleva l'Albanie. Les chefs, réunis à Alessio, lui déférèrent le titre de prince; il fut soutenu par Venise; il eut l'alliance de la Hongrie, de la Transylvanie, du pape, et, avec 15,000 guerriers, il commença contre les Turcs une guerre de 24 ans, dans laquelle il fut victorieux dans 22 combats. Avec de faibles ressources, en face d'un péril immense et permanent, il se montra grand guerrier et grand prince. Dès l'année 1444, il détruit l'armée du pacha Ali, qui comptait 40,000 combattants. Il attend dans les replis de ses montagnes les généraux d'Amurat, et les bat les uns après les autres. Après quelques contestations avec les Vénitiens, il leur cède Dayna, mais son nom est inscrit sur leur *Livre d'or*. En 1448, le pacha Mustapha éprouve une nouvelle défaite. Alors le sultan se met lui-même à la tête de 100,000 hommes; il s'empare de Sfetigrad, mais il échoue devant Croïa, 1450, et, humilié, revient mourir à Andrinople. Scanderbeg, cédant alors aux vœux de ses amis, épouse la fille de l'un des principaux chefs albanais, Donica, qui doit partager ses périls et sa gloire, 1451. Mahomet II, après lui avoir offert de belles conditions pour obtenir sa soumission, recommence la lutte ; les troupes ottomanes sont partout battues ; mais, malgré les secours du roi de Naples, Alphonse V, Scanderbeg ne peut prendre Belgrad. Scanderbeg eut la douleur de voir l'un de ses meilleurs lieutenants, Moïse, puis son neveu lui-même, Hamza, se déclarer pour le sultan ; tous deux furent successivement battus, reconnurent leurs erreurs, et Scanderbeg leur pardonna généreusement. Quatre armées turques furent encore battues dans les défilés de l'Albanie ; le sultan demanda la paix; Scanderbeg en dicta les conditions, 1461. Il profita de ce répit pour passer en Italie et marcher au secours de Ferdinand, le fils d'Alphonse V. Vainqueur de Jean de Calabre à la bataille de Troja, 1462, il reçut du roi, rétabli sur le trône, Trani, Monte-Gargano et San-Giovanni-Rotondo. Excité par Pie II, qui prêchait vainement la croisade, le héros de l'Albanie recommença alors la guerre contre les Turcs; mais Scanderbeg ne reçut pas les secours promis. Plusieurs armées furent encore vaincues ; Mahomet se mit lui-même à la tête d'une expédition formidable; mais il échoua à son tour, 1466. Enfin Scanderbeg, au milieu de ses triomphes, fut atteint d'une fièvre ardente à Alessio et mourut. L'on dit que les Turcs, maîtres d'Alessio, déterrèrent le corps du héros qu'ils admiraient et se partagèrent ses os comme des amulettes qui devaient les rendre invincibles. Croïa tomba au pouvoir des Turcs en 1478. Les descendants de Scanderbeg se retirèrent alors en Italie. V. Paganel, *Histoire de Scanderbeg*.

Scanderiéh, nom moderne d'*Alexandrie*.

Scanderoun, nom moderne d'*Alexandrette*.

Scandiano, bourg du royaume d'Italie, dans l'ancien duché de Modène. Patrie de Spallanzani.

Scandinaves (Alpes). V. Dofrines.

Scandinavie, nom ancien de l'archipel danois et de la partie de la Suède connue des Romains. C'est de là que les Goths et les Lombards partirent pour envahir la Germanie et l'empire Romain. On appelle aujourd'hui *Etats Scandinaves* les trois royaumes de Suède, Norvége et Danemark.

Scanie, nom ancien de la partie S. de la Suède; auj. départements de Malmoë et de Christianstad.

Scannavini (Marco-Aurelio), peintre, né à Ferrare, 1655-1698, élève de Cignani, a peint quelques fresques, mais surtout des tableaux à l'huile, avec grâce et vigueur tout à la fois.

Scapin, valet intrigant et fripon de la comédie italienne, parlant l'idiome bergamesque, coiffé d'une toque, portant le manteau court et une dague à la ceinture. Ce mot vient de *scappino*, chausson.

Scapté-Hylé, canton de l'ancienne Thrace, près d'Abdère. Mines d'or et d'argent.

Scapula (Jean), philologue allemand, du XVIe siècle, fut employé par Henri Estienne, fit un abrégé de son *Thesaurus linguæ græcæ*, qu'il publia, malgré les réclamations d'Estienne, sous le titre de *Lexicon græco-latinum*, Bâle, 1579, in-fol. Cet abrégé a été souvent réimprimé.

Scapulaire, espèce de vêtement, porté dans certains ordres monastiques par-dessus la robe, et généralement composé de deux bandes de drap qui couvrent le dos et la poitrine. Il était d'abord destiné à préserver la robe pendant le travail manuel.

Scaramouche (Tiberio **Fiorelli,** dit), acteur napolitain, 1618-1696, eut une grande réputation en France, dans les rôles d'un personnage de la comédie italienne appelé *Scaramouche*, fanfaron et poltron, habillé de noir, avec d'épaisses moustaches, et toujours battu.

Scaramuccia (Jean-Antoine), peintre, né à Pérouse, 1580-1650, imita les Carrache et a laissé beaucoup de tableaux dans sa patrie. — Son fils, *Louis-Pellegrini*, né à Pérouse, 1616-1680, imita le Guide et le Guerchin. Un de ses tableaux, à Milan, *Sainte Barbe environnée de plusieurs saints*, passe pour un chef-d'œuvre. Il a gravé plusieurs planches à l'eau-forte.

Scarborough, v. d'Angleterre, dans le comté et à 70 kil. N. E. d'York, port sur la mer du Nord; 34,000 hab. Exportation de houille, grains, eaux-de-vie; pêcheries abondantes ; chantiers de construction.

Scardona ou **Skardin,** v. de l'empire d'Autriche, à 40 kil. S. de Zara (Dalmatie); 6,000 hab. Evêché.

Scardus, Scardo ou **Tchar-Dagh,** nœud de montagnes très-remarquable, dans l'empire turc. Quatre chaînes en partent : les Alpes Illyriennes vers l'O., les Véliki-Balkans vers le N., les Balkans vers l'E., la chaîne Hellénique vers le S.

Scarlatti (Alessandro), compositeur, né à Trapani ou à Naples, 1659-1725, fut un grand artiste, dont la vie est peu connue. Il fut maître de chapelle et professeur à Naples ; il a formé d'excellents élèves, comme Durante et Hasse. Il avait écrit plus de cent opéras, une immense quantité de morceaux de chambre et de musique d'église. — Son fils, *Domenico*, né à Naples, 1683-1757, fut le plus habile virtuose de l'Europe sur le clavecin. Il fut admiré en Angleterre, en Portugal, en Espagne ; il a composé plus de 350 sonates. — Son neveu, *Giuseppe*, né à Naples, 1718-1796, a fait représenter une quinzaine d'opéras.

Scarpa (Antonio), chirurgien italien, né à la Motta (Frioul), 1747-1832, élève de Morgagni à Padoue, fut professeur d'anatomie à Modène, dès 1772. Il eut bientôt

une grande réputation. Plus tard il alla visiter la France et l'Angleterre. Joseph II lui offrit alors la chaire nouvelle d'anatomie et de clinique chirurgicale à Pavie, 1783; il alla visiter l'Allemagne, où l'Empereur le combla de faveurs. Pendant les guerres de la fin du siècle, il donna ses soins aux blessés, mais refusa de reconnaître la république cisalpine. Napoléon le nomma son médecin et le décora de la Légion d'honneur en 1805. Sa réputation devint dès lors européenne; dès l'année 1803, l'Institut de France l'avait choisi pour correspondant. Ses *Œuvres complètes* ont été recueillies par Vannoni, Florence, 1836-39, 5 part. in-4°, avec atlas; on y remarque : *de Gangliis et plexubus nervorum; de Organo olfactus; Anatomicæ disquisitiones de auditu et olfactu; Tabulæ nevrologicæ; de Anatomia et pathologia ossium; Traité des principales maladies des yeux*, excellent livre, plusieurs fois traduit en français; *sur l'Anévrisme, sur les Hernies*, également traduit en français; *Opuscoli di chirurgia*, 3 vol. gr. in-4°, etc., etc.

Scarpanto, anc. *Carpathos*, île de l'Archipel, à la Turquie, au S. O. de Rhodes; 3,500 hab. Ch.-l., *Ardema*. Sol montueux, riche en fer et en marbres.

Scarpe, riv. de France, prend sa source dans le département du Pas-de-Calais, arrose Arras, Douai, Marchiennes, et se jette dans l'Escaut, à Mortagne, après un cours de près de 100 kil. Elle est canalisée sur une longueur de 78 kil., et communique avec les canaux de la Deule et de la Sensée.

Scarphée, v. de l'anc. Grèce, chez les Locriens Epicnémidiens, au S. des Thermopyles. Victoire du consul Metellus sur l'armée de la ligue Achéenne, 47 av. J. C.

Scarron (Paul), né à Paris, 1610-1660, fils d'un conseiller au Parlement, mena d'abord une vie gaie et insouciante jusqu'au jour où, par une cause ignorée encore à présent, il contracta une infirmité qui le priva de l'usage de ses jambes, et fit de lui un *raccourci de la misère humaine*. Il avait alors 27 ou 28 ans, et perdit vers la même époque la plus grande partie de l'héritage paternel. Pour vivre, il eut recours à la poésie, aux dédicaces, aux requêtes; il obtint aussi un bénéfice au Mans; il séjourna plusieurs années dans cette ville, et revint à Paris, au moment où la Fronde allait commencer. Il fut l'un des frondeurs les plus acharnés, ce qui lui fit perdre plusieurs des pensions qu'il recevait de la reine et de Mazarin; mais Fouquet lui en accorda plus tard une de 1,600 livres. Sa belle humeur, sa verve intarissable, ne l'abandonna jamais au milieu de ses souffrances; sa maison devint un centre de réunions joyeuses, où les poëtes se rencontraient avec les plus grands personnages, et même avec les plus illustres dames. Malgré la légèreté de son caractère, il était charitable et bon; c'est ainsi que dans un élan de compassion généreuse, il épousa, en 1652, Françoise d'Aubigné, qui fut depuis Mme de Maintenon; elle avait seize à dix-sept ans. Les réunions dès lors furent plus brillantes et plus décentes; mais le ménage était pauvre, malgré quelques ressources accidentelles. Scarron peut être considéré comme le créateur du burlesque; mais souvent il est plutôt grotesque que comique; il avait l'esprit facile et il était capable de sentiment et de délicatesse. Parmi ses œuvres on remarque : *le Typhon ou la Gigantomachie*, 1644, poëme bouffon en 5 chants; le *Virgile travesti*, 1648-52, espièglerie trop longue, où il y a de la verve bourgeoise et triviale; la *Mazarinade*, 1649, l'un des plus spirituels pamphlets de la Fronde, qui n'est peut-être pas de lui; la *Baronade*, satire très-violente; *Léandre et Héro*, ode burlesque; des *Poésies diverses;* le *Roman comique*, 1651, 2 vol. in-8°, récit des aventures d'une troupe de comédiens nomades; c'est le chef-d'œuvre de Scarron; les *Nouvelles tragi-comiques*, imitées de l'espagnol; des comédies, *Jodelet, ou le Maître valet*, en 5 actes et en vers, 1645, *les Boutades du Capitan Matamore*, 1647; *les Trois Dorothées, ou Jodelet souffleté*, en 5 actes et en vers, 1645; *l'Héritier ridicule*, en 5 actes et en vers, 1649; *Don Japhet d'Arménie*, en 5 actes et en vers, 1653; *l'Ecolier de Salamanque*, tragi-comédie, 1654; *le Gardien de soi-même, le Marquis ridicule, le Prince corsaire*, etc. La meilleure édition de ses œuvres complètes est celle de Bruzen de la Martinière, 1737, 10 vol. in-12, ou 1786, 7 vol. in-8°.

Scaurus (Marcus Æmilius), d'une ancienne famille patricienne, mais déchue, 163-89 av. J. C., servit en Espagne et en Sardaigne, fut édile curule en 123, et acquit une grande autorité dans le sénat. Il devint consul en 115, et obtint le triomphe, après une victoire sur les Carnes. Il fut prince du sénat, en 114. Envoyé en mission en Afrique, 112, puis légat du consul Calpurnius Bestia, il se laissa corrompre par l'or de Jugurtha. Il fut néanmoins une seconde fois consul en 107, et parvint à la censure en 89. Attaché au parti aristocratique, habile à cacher ses vices sous des dehors graves, il avait une éloquence mesurée, que Cicéron a louée, et sut se concilier la faveur du peuple. Il reste quelques fragments de ses discours et de ses mémoires.

Scaurus (Marcus Æmilius), fils aîné du précédent, servit sous Pompée contre Mithridate; commanda en Syrie, fut édile curule en 58, et se rendit célèbre par la magnificence de ses jeux. Il refit sa fortune, en pillant la Sardaigne, dont il fut gouverneur en 55. Accusé, il fut défendu par Hortensius et Cicéron; il fut alors acquitté; mais en 52, il fut condamné à l'exil, comme coupable de brigues. Il avait dépensé des sommes énormes pour sa maison de Tusculum; M. Mazois, d'après Pline l'Ancien, a écrit un ouvrage intitulé *le Palais de Scaurus, ou Description d'une maison romaine*.

Sceaux, *Cellæ*, ch.-l. d'arrond. du département de la Seine, à 12 kil. S. de Paris, près de la Bièvre. Chemin de fer remarquable par ses courbes à petit rayon. Château construit par Colbert et décoré par Lebrun, Girardon et Le Nôtre; résidence de la duchesse du Maine, qui y tint sous la régence du duc d'Orléans une cour brillante. Le château est en partie détruit; les jardins appartiennent à la ville. Longtemps important marché de bestiaux; 2,287 hab.

Scées (Portes), porte de Troie par laquelle fut introduit le cheval de bois.

Scélérate (Porte), *porta Scelerata*, porte de Rome, au pied du mont Capitolin. C'est par là que sortirent les 306 Fabius qui périrent sur les bords du fleuve Crémère.

Scélérate (Voie), *via Scelerata*, rue de Rome, au pied du mont Esquilin. C'est là que Tullie, femme de Tarquin le Superbe, fit passer son char sur le corps de son père Servius Tullius.

Scellières, abbaye de l'ordre de Cîteaux, dans la Champagne, près de Romilly (Aube). Le corps de Voltaire y resta de 1778 à 1791. Aujourd'hui détruite.

Scéniques (Jeux). Ces représentations théâtrales, introduites à Rome, 362 av. J. C., furent ajoutées aux jeux romains, et furent d'abord célébrées au Cirque ou dans l'amphithéâtre. On éleva plus tard des théâtres permanents.

Scépeaux (Marie-Paul-Alexandre-César **de Boisguignon de**), chef vendéen, 1769-1821, d'abord officier, beau-frère de Bonchamps, prit part aux guerres de la Vendée, et occupa longtemps la rive droite de la Loire, de Nantes à Blois. Après le désastre de Quiberon, il traita avec Hoche. Il servit plus tard sous l'Empire, et était inspecteur général en 1814. Sous les Bourbons, il fut maréchal de camp.

Scepsis, anc. ville de Mysie, où l'on retrouva, dit-on, les œuvres d'Aristote.

Sceptiques, du grec σκέψις, *examen*, nom des disciples de Pyrrhon, que l'on a étendu à tous les philosophes qui ont fait du doute le principe ou le résultat de leurs systèmes, Protagoras, Gorgias, Timon, Enésidème, Sextus Empiricus, Arcésilas, Carnéade, etc.

Scété, désert de la Basse-Egypte, à l'O. du Nil. Il fut peuplé d'ermites aux IIe et IIIe siècles de notre ère.

Scey-sur-Saône, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. N.O. de Vesoul (Haute-Saône); 1,725 hab. Source salée; forges.

Schadow (Jean-Godefroi), sculpteur allemand, né à Berlin, 1764-1850, fils d'un pauvre tailleur, montra de bonne heure de grandes dispositions, fut protégé par Tassaert, put aller étudier en Italie, et, de retour à Berlin, devint sculpteur du roi, 1788, secrétaire, puis directeur de l'Académie des beaux-arts. Il a exécuté beaucoup de statues et de bustes, et s'est distingué par une noble simplicité. Il a eu pour élèves Rauch, Tieck, Dannecker, etc. Parmi ses œuvres on cite : *Tombeau du comte de la Marck*, à Berlin; statues de *Luther*, de *Frédéric II*, de *Ziethen* et de *Dessau;* le groupe de *la Reine Louise de Prusse et sa sœur;* une *Nymphe au repos*, le *Réveil d'une jeune fille*, etc. Il a gravé à l'eau-forte une quarantaine de planches, et publié : *les Monuments conservés à Wittemberg*, 1825; *Traités des os et des muscles, des proportions du corps humain et des raccourcis*, 1830; *Polyclète, ou des proportions de l'homme selon le sexe et l'âge; Physionomies nationales*, etc.

Schadow (Zeno-Ridolfo), sculpteur, fils aîné du précédent, né à Rome, 1786-1822, élève de son père, fut aussi un artiste remarquable, et composa statues, grou-

pes en plâtre, bas-reliefs. En 1810, il put se rendre à Rome, où il devint presque l'égal de ses maîtres, Canova et Thorwaldsen. Ses œuvres nombreuses se recommandent par la grâce, l'harmonie des proportions, la perfection des détails. On cite : *Jeune fille attachant ses sandales*, une *Fileuse;* la *Jeune fille aux pigeons; Pâris devant les trois déesses*, de magnifiques bas-reliefs; etc.

Schadow (Frédéric-Guillaume), peintre, frère du précédent, né à Berlin, 1789-1862, a été le principal chef de l'école romantique de Düsseldorf. Il se fit catholique à Rome, et étudia avec Overbeck et Veit. On admire plusieurs de ses œuvres de peinture religieuse, remarquables par l'habileté du dessin, la pureté du style et le fini de l'exécution. Il a aussi peint beaucoup de portraits.

Schaerbeek, comm. rurale du Brabant (Belgique), touche à Bruxelles. Asile pour les sourds-muets et les aveugles. Fonderies de fer, nombreux établissements industriels. Culture de légumes. Belles églises; 9,000 hab.

Schafarik ou **Safarik** (Paul-Joseph), né dans le nord de la Hongrie, 1795-1861, professeur, censeur impérial à Prague, conservateur des bibliothèques de la ville, a été l'un des principaux slavistes du XIXe siècle. Il s'est occupé avec passion de la langue et de la littérature des Tchèques de Bohême. Parmi ses nombreux ouvrages on remarque : *Poésies lyriques tchèques*, 1814; *Commencements de la poésie tchèque*, 1818; *Recueil des chants populaires slowaques*, 1823; *Histoire de la langue et littérature slave*, 1826; *sur l'Origine des Slaves*, 1828 ; *Antiquités slaves*, 1837, ouvrage capital; *Ethnographie slave*, 1841 ; *Eléments de l'antique grammaire bohême* ou *tchèque; Bibliographie des collections des chants populaires de toutes les tribus slaves;* etc., etc.

Schaffen, comm. rurale du Brabant (Belgique), à 30 kil. de Louvain. Bétail; 2,000 hab.

Schaffhouse ou *Schaffhausen*, ville de Suisse, capitale du canton du même nom, sur la rive dr. du Rhin, à 5 kil. au-dessous de la chute de Laufen, à 85 kil. E. de Bâle; 10,000 hab. Son nom, qui signifie maisons de bateaux, vient de ce que, au VIIIe siècle, un port et des maisons de bateliers furent établis au point où le Rhin devient navigable. Elle a gardé l'aspect d'une ville du moyen âge. Fabriques d'acier, de coutellerie et de poterie.

Schaffhouse (Canton de), canton de la Confédération helvétique, au N., entouré à l'E., au N., et à l'O. par le grand-duché de Bade, au S. par les cantons de Zurich et de Thurgovie, dont il est séparé par le Rhin. Il a 300 kil. carrés de superficie et 38,000 hab., dont 34,500 protestants et 3,000 catholiques. Sol accidenté par les ramifications de la Forêt-Noire; élève de bétail. Fabr. de lainages et de cotonnades, brasseries, exploitation de minerai de fer. Gouvernement démocratique, composé d'un grand conseil de 78 membres, qui exerce le pouvoir législatif, et d'un petit conseil de 24 membres nommés par le grand conseil, et qui exerce le pouvoir exécutif. Langue allemande.

Schah, Chah ou **Shah,** titre que les rois de Perse mettent avant ou après leur nom et qui a le sens d'empereur.

Schalcken (Godefroi), peintre hollandais, né à Dordrecht, 1643-1706, fut élève de Gérard Dow, qu'il a imité. Ses tableaux représentent des scènes d'intérieur et surtout des effets de lumière remarquables; ils sont habituellement éclairés par une lampe ou un flambeau. Il fit un grand nombre de portraits en Angleterre.

Schamaki, v. de la Russie transcaucasique, près de la mer Caspienne, ch.-l. du gouvernement du même nom, qui comprend les pays de Schirwan, Talisch et Karabagh.

Scharkoï. V. Pirot.

Scharnhorst (Gérard-David **de**), général prussien, né à Bordenau (Hanovre), 1755-1813, se distingua d'abord comme officier et comme professeur d'art militaire dans l'armée hanovrienne. Sur la recommandation du duc de Brunswick, il passa dans l'armée prussienne, en 1801, et fit des cours à l'élite des officiers pour enseigner les nouveaux principes de tactique. Il fut nommé colonel et chargé de l'éducation militaire du prince héréditaire. Il assista aux batailles d'Auerstædt et d'Eylau, fut nommé général major, directeur du département de la guerre, et, quoique Napoléon l'eût forcé de donner sa démission en 1810, resta en secret chargé de l'administration de la guerre. Il réorganisa l'armée prussienne sur de nouvelles bases, mit en pratique l'idée de la *Landwehr*, fut nommé chef d'état-major de Blücher, et fut blessé mortellement dans la campagne de Leipzig. On a de lui : *Manuel des officiers*, 4 vol. in-8° dans l'édition de 1815; *Vade-mecum de l'officier; Faits militaires mémorables*, 1797-1805, 5 vol.; etc.

Schaufflein (Hans-Léonard), peintre et graveur allemand, né à Nuremberg, avant 1490, mort en 1539, élève favori d'Albert Dürer, s'établit à Nordlingue. On a de lui des tableaux bizarres et des gravures sur bois, comme celles des *Aventures de Theuerdank*, 1517.

Schaumbourg (Comté de), ancien Etat de l'empire d'Allemagne, sur le Weser, fondé en 1033 par Adolphe de Sandersleben. Otton VI fut le dernier prince de la maison d'Adolphe, 1640. Philippe de Lippe hérita du comté et fut le chef de la maison de Schaumbourg-Lippe, qui reçut le titre princier en 1807.

Schaumbourg-Lippe (Principauté de), Etat de l'Allemagne du Nord qui touche à la Prusse et à la Lippe-Detmold. Superficie, 443 kil. carrés; population, 33,000 hab. protestants. Capit., *Buckebourg*. Le contingent fédéral était de 516 hommes, le revenu de 560,000 marcs. Il y a 20 paroisses, dont 1 catholique; 1 lycée, 44 écoles primaires. Industrie agricole, élève de bétail.

Schedone (Barthélemi), peintre, né à Modène, 1570-1615, a imité les grâces du Corrége, dont il a le coloris délicat et la touche légère. Le Louvre a de lui : *Jésus posé par Madeleine sur le bord du tombeau*.

Scheele (Charles-Guillaume), chimiste suédois, né à Stralsund, 1742-1786, fut employé dans des pharmacies à Gothembourg, Malmoë, Stockholm, Upsal; devint l'ami du professeur Bergmann; refusa toutes les positions élevées qu'on lui offrit, et se contenta de diriger une humble pharmacie à Kœping. Il a consacré sa vie à des recherches scientifiques, remarquables par leur précision; il a fait de nombreuses découvertes; il a principalement trouvé ou caractérisé trois corps simples, le chlore, le baryum et le manganèse; il paraît même qu'il aurait dès 1774 reconnu l'air déphlogistique ou oxygène. Son *Traité chimique de l'air et du feu*, 1777, in-8°, trad. en français par le baron de Dietrich, 1785, renferme un grand nombre d'expériences admirables et de raisonnements hasardés, insoutenables. En 1782, il a publié l'*Essai sur la matière colorante du bleu de Prusse;* en 1784, il a découvert le principe doux des huiles, la glycérine, etc. Il a été l'un des savants les plus utiles, les plus simples et les plus modestes de son époque. La plupart de ses travaux, *Opuscula*, ont été traduits en français, 1785, 2 vol. in-12, par Mlle Picardet, qui épousa Guyton-Morveau.

Scheelstrate (Emmanuel **de**), antiquaire et théologien belge, né à Anvers, 1649-1692, fut garde de la bibliothèque du Vatican et chanoine de Saint-Jean de Latran. Il a soutenu la papauté dans de nombreux ouvrages : *Antiquitas Ecclesiæ illustrata*, 2 vol. in-fol.; *Ecclesia Africana sub primate Carthaginiensi*, 1679, in-4°; *Acta Ecclesiæ orientalis contra Lutheri et Calvini hereses*, etc.

Scheemakers (Pierre), sculpteur flamand, né à Anvers, 1691-1770, travailla pour vivre, put aller étudier à Rome, s'établit à Londres en 1735, et y jouit d'une grande vogue. Il a exécuté beaucoup de monuments dans l'abbaye de Westminster.

Scheer, v. du roy. de Wurtemberg, dans le cercle du Danube, sur le fleuve; 1,200 hab. Ch.-l. d'une seigneurie médiatisée qui appartient aux princes de Tour-et-Taxis. Ruines du château de Bartenstein.

Schefer (Léopold), poëte allemand, né à Muskau (Silésie), 1784-1862, fut d'abord médecin. Ami du prince Pückler-Muskau, il voyagea en Europe, puis se livra à la poésie. Il a composé des *Poésies lyriques*, des *Nouvelles*, des *Romans*, fantastiques, philosophiques; il a imité les poëtes de l'Orient, de la Perse et de l'Arabie, etc. Il a eu une grande réputation. Un choix de ses *Œuvres* a été fait à Berlin, 1857, 12 vol.

Scheffer (Ary), peintre français, né à Dordrecht, 1795-1858, perdit de bonne heure son père, peintre assez habile, et fut placé par sa mère, femme d'un haut mérite, dans l'atelier de Guérin. Il exposa dès 1812 : la *Mort de saint Louis*, 1817, le *Dévouement des bourgeois de Calais*, 1819; mais surtout de petites toiles d'un genre anecdotique, la *Veuve du soldat*, le *Retour du conscrit*, etc., le firent connaître. Il subit l'influence de l'école romantique, et composa *la Mort de Gaston de Foix*, 1824, les *Femmes Souliotes*, 1827; puis demanda

surtout ses inspirations à Gœthe et à Byron. La *Marguerite au rouet*, *Faust tourmenté par le doute*, *Marguerite à l'église*, la *Promenade au jardin*, *Marguerite à la fontaine*, puis les *Mignons*, le *Larmoyeur*, *Francesca da Rimini*, ont popularisé le talent poétique et pur de Scheffer. Il ne traita plus que des sujets religieux, *les Bergers conduits par l'Ange*, les *Rois mages déposant leurs trésors*, le *Christ au jardin des Oliviers*, etc., et surtout *Saint Augustin et Sainte Monique*, puis les *Douleurs de la terre*, *l'Ange annonçant la Résurrection*, etc. Il a fait aussi des portraits remarquables. Très-attaché à la famille d'Orléans, il ne fut jamais de l'Académie des Beaux-arts.

Scheffer (Henri), peintre, frère du précédent, né à La Haye, 1798-1862 fut également élève de Guérin, et, après avoir peint l'histoire avec distinction, s'attacha au genre anecdotique et réussit surtout dans le portrait. Parmi ses tableaux on cite : l'*Arrestation de Charlotte Corday*, l'un de ses chefs-d'œuvre, un *Prêche protestant*, la *Lecture de la Bible*, *Mme Scheffer et ses enfants*, la *Vision de Charles IX*; la *Bataille de Cassel* et *Jeanne d'Arc entrant à Orléans* (à Versailles), etc.

Scheikh ou **Cheikh**, *vieillard, prince*, en arabe, nom donné aux chefs des tribus arabes, et par suite à tout homme respectable par son âge, son autorité, sa science ou ses vertus,

Scheiner (Christophe), astronome allemand, né à Wald, près de Mundelheim (Souabe), 1575-1650, jésuite, professeur de mathématiques à Ingolstadt et à Rome, dispute à Galilée l'honneur d'avoir reconnu le premier les taches du soleil. Il a soutenu que la terre est immobile et que le soleil tourne autour d'elle. On a de lui : *de Maculis solaribus tres epistolæ*, Rome, 1613, in-4°; *de Controversiis et novitatibus mathematicis*, 1614; *Exegesis fundamentorum gnomonices*, 1616, in-4°; *Oculus, sive fundamentum opticum*, 1619, in-4°, excellent traité d'optique; *Pantographice*, 1631, in-4°, etc.

Scheksna, riv. de la Russie d'Europe, prend sa source au lac Biélo-Oséro et se jette dans le Volga, après un cours de 450 kil.

Schelde, nom flamand de l'*Escaut*.

Schelestadt ou **Schlestadt**, anc. s.-préf. du département du Bas-Rhin, par 48°15'39" lat. N., et 5°7'15" long. E., à 45 kil. S. S. O. de Strasbourg, sur l'Ill et le chemin de fer de Strasbourg à Bâle; 10,000 habit. Eglise de Sainte-Foi bâtie en 1094 ; belles casernes de cavalerie. Fabr. d'armes, savon, bonneterie. Garnison de cavalerie. C'est à Schelestadt que fut inventé l'art de vernir la poterie, au XIIIe siècle. Autrefois ville impériale d'Allemagne, elle appartint à la France depuis 1648. Elle a été fortifiée par Vauban. Auj. dans la Be-Alsace.

Schelhorn (Jean-George), bibliographe allemand, né à Memmingen, 1694-1773, a publié *Amœnitates litterariæ*, 1724-31, 14 tomes en 7 vol. in-8°, et *Amœnitates historiæ ecclesiasticæ et litterariæ*, 1737, 2 vol. in-8°.

Scheller (Emmanuel-Jean-Gérard), érudit allemand, né en Saxe, 1735-1803, recteur des lycées de Lübben et de Brieg, a composé deux petits dictionnaires latin-allemand et allemand-latin, qui sont très-estimés en Allemagne. On lui doit un *Grand dictionnaire*, 3 vol., une *Grammaire latine*, etc.

Schelling ou **Ter-Schelling**, île de la mer du Nord, au N. E. du Texel, sur la côte N. de la Frise. Elle a 4,500 hab, et appartient au roy. de Hollande.

Schelling (Frédéric-Guillaume-Joseph **de**), philosophe allemand, né à Leonberg (Wurtemberg), 1775-1854, fils d'un prélat distingué, eut Hegel pour condisciple à Tubingue, et fut, à 23 ans, nommé professeur à Iéna; ses leçons eurent du succès; il enseigna à Wurtzbourg, puis, membre de l'Académie des sciences de Munich, fut secrétaire de la section des beaux-arts. Après un séjour à Erlangen, à la suite d'une querelle avec Jacobi, il revint à Munich, 1827, et dès lors fut comblé d'honneurs; associé de l'Académie des sciences morales de France, il alla passer ses dernières années à Berlin, où il occupait la chaire illustrée par Fichte et par Hegel. C'est l'un des grands penseurs de l'Allemagne. Son système est un panthéisme idéaliste, qu'on appelle la philosophie de l'*absolu* ou de l'*identité*. Il appliqua d'abord ses principes aux sciences physiques, de là le nom de *Philosophie de la nature* donné à son système; il chercha ensuite à résoudre les problèmes de l'ordre moral dans la *Philosophie de l'esprit;* vers la fin de sa vie, il chercha à concilier la philosophie et la religion, en interprétant le christianisme à sa manière. Il a été le chef d'une école nombreuse, à laquelle appartiennent Oken, Schubert, Gœrres, Baader, Blosche, et même Hegel. Voici les titres français de ses principaux ouvrages : *Idées sur la philosophie de la nature*, 1797 ; *de l'Ame du monde*, 1798 ; *Première esquisse d'un système de la philosophie de la nature*, 1799; *Système de l'idéalisme transcendental*, 1800; *Bruno, dialogue sur le principe divin et le principe naturel des choses*, 1802; *Philosophie et Religion*, 1804; *du Rapport de la réalité et de l'idéal dans la nature*, 1806; *du Rapport des arts plastiques et de la nature*, 1807; *Recherches philosophiques sur l'essence de la liberté humaine*, 1809; *Monument élevé aux choses divines*, 1812 ; *sur les Divinités de Samothrace*, 1815; *Jugement sur la philosophie de M. Cousin*, 1834; etc. Ses *Œuvres complètes* forment 14 vol. in-8°, Stuttgart, 1856-61. On a publié sa *Correspondance* en 1863. M. Grimblot a traduit l'*Idéalisme transcendantal*, 1843; M. Husson, *Bruno*, 1845 ; M. Bénard, *Ecrits philosophiques*, 1847; M. Wilm, le *Jugement sur M. Cousin*.

Schelling, monnaie d'argent. — En Angleterre, 20e partie de la livre, divisée en 12 pence, et valant de 1 fr. 16 c. à 1 fr. 20 c. — Aux Etats-Unis, sa valeur varie de 1 fr. 12 c. à 65 c. — En Allemagne, il en faut de 31 à 33 pour 1 florin, 46 pour 1 thaler.

Schellings (Guillaume), peintre de paysages et de marines, né à Amsterdam, 1631-1678, a joui d'une grande réputation. — Son frère, *Daniel*, né à Amsterdam, 1633-1701, a aussi peint des paysages et des vues de villes.

Schemnitz, v. de Hongrie, à 110 kil. N. de Bude-Pesth, sur la Schemnitz, 20,000 hab. Ecole des mines et des forêts; commerce de vins. Cette ville est située au centre d'un canton riche en mines d'or, d'argent, de cuivre et de fer, dont le produit annuel est de 7 millions de francs.

Schendy ou **Chendy**, v. de Nubie, sur le Nil; 8,000 hab. Commerce actif entre l'Egypte et l'Afrique centrale. Ismaïl, fils de Méhémet-Ali, pacha d'Egypte, y fut assassiné.

Schenectady ou **Shenectady**, v. des Etats-Unis, à 28 kil. N. O. d'Albany, sur la Mohawk et le canal Erié (New-York); 8,000 hab. Collége de l'Union, fondé en 1785. Centre d'une grande fabrication de balais.

Schenkels (Lambert-Thomas), grammairien hollandais, né à Bois-le-Duc, 1547-1630, fut recteur de l'école publique à Malines, et enseigna pendant plus de 40 ans l'*Art de la mémoire* dans des cours de 10 à 12 leçons, qu'il faisait de ville en ville. Il a publié une quinzaine d'écrits, entre autres : *de Memoria lib. II*, 1593, in-8°, trad. en français, etc.

Scheremetov (Boris-Petrovitch, comte de), général russe, d'une famille illustre, fut l'un des meilleurs lieutenants de Pierre le Grand, contribua à la victoire de Poltava, 1709, fit la campagne du Pruth, 1711, enleva la Livonie aux Suédois, et mourut en 1719. Les *Lettres* que le tzar lui adressa ont été publiées en 1774, in-fol.

Schérer (Barthélemi-Louis-Joseph), général, né à Delle (Haut-Rhin), 1747-1804, servit d'abord en Autriche, où il devint aide-major, puis entra dans l'armée française comme capitaine d'artillerie. Il servit encore dans une légion levée pour le service de la Hollande. En 1792, il n'était que capitaine et se distingua à Valmy, puis sous Beauharnais. Il franchit rapidement tous les grades et devint général de division en 1794. Sous Pichegru, il prit Landrecies, le Quesnoy, Condé, Valenciennes; sous Jourdan, il contribua à la victoire d'Aldenhoven. Il commanda l'armée des Pyrénées-Orientales, en 1795, puis l'armée d'Italie, et gagna la victoire de Loano, 24 nov. 1795; on l'accusa de n'avoir pas tiré parti de ce succès remarquable; Bonaparte le remplaça. Ministre de la guerre en 1797, il déploya beaucoup d'activité, mais se retira en 1799, et accepta dans des circonstances difficiles le commandement de l'armée d'Italie. Vainqueur à Pastrengo, 26 mars, il fut battu à Magnano, et forcé de se replier sur l'Adda. On le remplaça par Moreau. Accusé comme général et comme administrateur par les ennemis du Directoire, il publia le compte rendu de sa gestion ministérielle et le *Précis des opérations militaires de l'armée d'Italie*, 1799. Bonaparte, Premier Consul, mit fin à toutes ces accusations.

Schérif ou **Chérif**, *seigneur*, *prince*, en arabe. On désigne ainsi particulièrement les chefs de la Mecque, avant et après Mahomet ; les descendants de Fatime, les Edrissites d'Afrique.—On emploie ce mot comme épithète avec le sens d'*illustre: hatti-schérif*, firman signé de la main du sultan.

Scherwiller, bourg de l'arrond. et à 7 kil. N. O. de Schelestadt (Be-Alsace); 3,000 hab. Claude de Lor-

raine, comte de Guise, père du duc François de Guise, y vainquit les paysans révoltés de l'Allemagne, 1525.

Scheuchzer (Jean-Jacques), naturaliste suisse, né à Zurich, 1672-1733, fut médecin et professeur de mathématiques à Zurich. Il a, le premier, éveillé en Suisse le goût des études d'histoire naturelle; il s'est occupé de géologie, et a rendu de véritables services aux sciences. On cite de lui : *Histoire naturelle de la Suisse*, 1706-1708, 3 vol. in-4°; *Piscium vindiciæ et querelæ*, 1708, in-4°, où il traite la question curieuse des poissons pétrifiés; *Museum diluvianum*, 1716, in-8°, catalogue de pétrifications et de fossiles; *Meteorologia et oryctographia Helvetiæ, Stocheiographia. Orographia; — Hydrographia*, 1716-1718, 3 vol. in-4°; *Homo diluvii testis*, 1726, in-4°; *Biblia ex physicis illustrata*, 1731-35, 4 vol. in-fol., trad. en français sous le titre de *Physique sacrée*, 8 vol. in-fol., etc. — Son frère, *Jean*, né à Zurich, 1684-1738, botaniste distingué, ingénieur du canton de Zurich, professeur d'histoire naturelle, s'est occupé surtout des graminées dans son *Agrostographia*, 1719, in-4°.

Schiavone (Andrea **Medula**, dit **le**), peintre et graveur, né à Sebenico (Dalmatie), 1522-1582, fut protégé par le Titien et le Tintoret, mais vécut pauvre malgré son talent, son excellent coloris, sa touche facile et gracieuse, et ne fut apprécié qu'après sa mort. Le Louvre possède de lui un *Saint Jean-Baptiste*. Il a fait de charmantes compositions sur des coffres et des meubles; il a gravé à l'eau-forte avec talent.

Schiavonetti (Luigi), graveur, né à Bassano, 1765-1810, réussit surtout dans les estampes à l'aqua-tinta, et fut appelé, par Bartholozzi, à Londres, où il acquit une grande réputation. Ses nombreuses gravures sont remarquables par l'exactitude dans les contours, la grâce dans l'expression, l'harmonie de l'ensemble.

Schickard (Guillaume), orientaliste et astronome, né à Herrenberg, près de Tubingue, 1592-1635, fut professeur d'hébreu à Tubingue, étudia le syriaque, l'arabe, le chaldéen, et eut en même temps une chaire d'astronomie. Il mourut victime de la guerre de Trente Ans. La plupart de ses ouvrages ont été réunis sous ce titre : *Exercitationes hebraicæ*, Tubingue, 1635, in-4°; il a composé aussi plusieurs livres d'astronomie

Schiedam, v. du royaume de Hollande, à 8 kil. O. de Rotterdam (Hollande mérid.), près de l'embouchure de la Schie, dans la Meuse; 16,000 hab. Distilleries; beurre; commerce de toile à voile; salaison de harengs.

Schiefelden, v. de Prusse, à 64 kil. S. O. de Kœslin, sur la Rega (Poméranie); 4,300 hab. Brasseries, distilleries.

Schiites. V. Chyites.

Schill (Ferdinand **de**), né à Sothof, près de Pless, 1773-1809, servit de bonne heure dans l'armée prussienne, et se distingua dans la guerre de 1805 à 1807. En 1809, il essaya de soulever l'Allemagne contre Napoléon, échoua, et, poursuivi, se réfugia dans Stralsund; il fut tué en défendant cette ville.

Schiller (Jean-Christophe-Frédéric), né à Marbach (Wurtemberg), le 10 nov. 1759, mort à Weimar le 9 mai 1805. Il était fils de Jean-Gaspard Schiller, d'abord chirurgien militaire, puis capitaine de cavalerie. Sa mère, Elisabeth Kodweiss, lui inspira de bonne heure le goût de la poésie; son enfance se passa dans la vallée mélancolique de Lorch, puis à Ludwigsbourg. Le duc de Wurtemberg le plaça dans l'Académie de la Solitude, qu'il venait de fonder; le régime militaire de ce collége froissa le jeune homme et lui inspira ses premiers essais poétiques : *l'Etudiant de Nassau* et *Côme de Médicis*. Il fut forcé d'étudier la médecine, et fut attaché comme chirurgien à un régiment; mais il avait déjà composé le drame étrange *les Brigands*, œuvre de verve sauvage et de passion révolutionnaire. Il emprunta de l'argent pour faire imprimer cette pièce, 1781; le baron de Dalberg, intendant du théâtre de Mannheim, la fit représenter en 1782; elle eut un immense succès; la police intervint, la pièce fut mise à l'index, et le duc de Wurtemberg défendit à l'auteur de rien publier désormais sans autorisation. Schiller résolut de fuir; mais il fut mal accueilli à Mannheim, et parvint avec peine à faire imprimer son drame de *Fiesque*. Il trouva un asile chez Mme de Wolzogen, dans les forêts de la Thuringe, revint à Mannheim en 1783, fit jouer son drame, qui fut peu goûté, mais obtint le plus grand succès lorsqu'il donna *Intrigue et Amour*, 1784. Le duc de Weimar lui offrit le titre de conseiller; alors Schiller put achever tranquillement, dans les environs de Dresde, son *Don Carlos*, qui parut en 1787. L'année suivante, il publia son *Histoire du soulèvement des Pays-Bas*. Il alla ensuite s'établir à Weimar, sembla abandonner la poésie pour la philosophie de Kant et l'étude de l'histoire; il venait d'être nommé professeur d'histoire à Iéna, lorsqu'il se maria à Charlotte de Lengenfeld, dont le dévouement fut si précieux pour Schiller. Ses leçons eurent du succès; il acheva alors la première partie de l'*Histoire de la guerre de Trente ans*, 1790. Sa mauvaise santé le força d'interrompre ses travaux; mais sa réputation allait chaque jour croissant, et la Convention lui décerna le titre de citoyen français. Il se lia alors avec Guillaume de Humboldt et avec Gœthe, et publia, dans un journal mensuel, *les Heures*, et dans l'*Almanach des Muses*, ses belles inspirations lyriques, ses ballades, ses traductions libres de Virgile et d'Euripide, ses traités d'esthétique, *sur la Grâce et la dignité*, ses *Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme*, *sur la Poésie naïve et sentimentale*, *sur le Sublime*. Il composa aussi, alors, avec Gœthe, les *Xénies*, mordantes épigrammes qui soulevèrent tant de scandale. Enfin, il écrivit sa vaste trilogie de *Wallenstein*, 1799, *Marie Stuart*, 1800, *la Pucelle d'Orléans*, 1801, *la Fiancée de Messine*, 1803, enfin *Guillaume Tell*, 1804, son chef-d'œuvre dramatique, où l'amour du sol natal et la passion de la liberté lui ont inspiré de si nobles accents. Sa mort fut un deuil public. Schiller s'est placé au premier rang parmi les poëtes allemands; c'est un poëte idéaliste qui parle un langage généreux compris par tous les nobles cœurs, sans acception de nationalité; son langage est toujours élevé, parfois déclamatoire, mais d'une poésie harmonieuse, pleine d'images et de couleurs. Ses ballades et ses romances, par l'idée comme par la composition, sont d'une pureté noble et d'un style supérieur; on cite principalement son ode *A la Joie*, son élégie *Résignation*, les *Dieux de la Grèce*, etc. Ses poésies de la dernière époque ont un caractère plus philosophique; on admire les *Paroles de foi*, les *Paroles de l'illusion*, les *Artistes*, *la Cloche*, *l'Idéal de la vie ou le royaume des Ombres*, l'épître *A un ami à l'entrée du nouveau siècle*, les *Illusions*, etc. Ses romans sont moins célèbres; on peut cependant citer son *Visionnaire* et *l'Aubergiste au soleil*. — Ses *Œuvres complètes* ont eu de nombreuses éditions; la meilleure est celle de Stuttgart, 1862, 12 vol. in-8°; elles ont été trad. par Adolphe Regnier, 1859-61, 8 vol. gr. in-8°; on cite les traductions partielles: *Histoire de la guerre de Trente ans*, par Chamfeu et la baronne de Carlowitz; *Histoire du soulèvement des Pays-Bas*, par de Châteaugiron; *Œuvres dramatiques*, par de Barante, par X. Marmier, etc.; *Poésies*, par X. Marmier et par P.-F. Müller. — On a inauguré, à Stuttgart, en 1839, la statue de Schiller, par Thorwaldsen. Le centenaire de la naissance de Schiller a été célébré avec enthousiasme dans toutes les villes de l'Allemagne, en novembre 1859.

Schilling (Frédéric-Gustave), romancier allemand, né à Dresde, 1767-1839, capitaine d'artillerie, a composé un grand nombre de romans populaires et d'un comique souvent indécent. Ils ont eu plusieurs éditions; celle de Dresde, 1828, a 52 volumes.

Schillingsfurst, château de Bavière, près d'Anspach, a donné son nom à une branche de la famille de Hohenlohe.

Schilter (Jean), jurisconsulte allemand, né à Pegau (Saxe), 1632-1705, professeur distingué, a laissé plusieurs ouvrages de jurisprudence : *Institutiones juris canonici*, 1681; *de Libertate Ecclesiarum Germaniæ libri VII; Codex juris feudalis Allemaniæ*, et *Thesaurus antiquitatum Teutonicarum*, 1727, 3 vol. in-fol.

Schiltigheim, anc. ch.-l. de cant. de l'arrond. et à 5 kil. N. de Strasbourg (Bas-Alsace); 4,265 hab. Toiles cirées, stores.

Schimmelpenninck (Roger-Jean, comte de), homme d'Etat hollandais, né à Deventer, 1761-1825, avocat distingué, s'associa aux patriotes qui demandaient des réformes, 1785, 1786, fut placé à la tête de la municipalité d'Amsterdam, en 1795, et se distingua par la fermeté de son caractère et la modération de ses idées. En 1798, il fut ambassadeur à Paris, puis à Londres en 1802. Napoléon le fit placer à la tête de la république batave, avec le titre de grand-pensionnaire; il gouverna sagement le pays pendant 15 mois, 1805 1806, se condamna à la retraite pendant le règne de Louis Bonaparte, et, quand la Hollande fut réunie à l'Empire français, fut appelé au sénat, 30 déc. 1810. En 1815, il fut membre de la première chambre des Etats-Généraux.

Schinkel (Charles-Frédéric), architecte, né à Neu-Ruppin (Marche de Brandebourg), 1781-1841, voyagea en Italie et en France, fut professeur à l'Académie des

arts de Berlin, directeur des bâtiments, et a construit un grand nombre d'édifices remarquables. Il fut associé à l'Institut de France. Il a écrit : *Œuvres de haute architecture*. Potsdam, 1845-46.

Schinner (Matthieu), surnommé *le cardinal de Sion*, né dans le Valais, 1470-1522, fils d'un pauvre paysan, curé de village, fut protégé par l'évêque de Sion, administra le diocèse, et devint lui-même évêque en 1500. Dévoué aux intérêts de la papauté, il entraîna les Suisses dans le parti de Jules II contre la France; il reçut le chapeau de cardinal en 1511. Plein d'éloquence entraînante et d'ardeur militante, il conduisit à plusieurs reprises ses compatriotes en Italie, rétablit Maximilien Sforza à Milan, et se conduisit en maître. En 1515, il entraîna 20,000 Suisses contre François Ier, fit rompre les négociations et donna le signal de la bataille de Marignan. Il ne put empêcher la conclusion de la paix perpétuelle, 1516, mais chercha des ennemis à la France en Allemagne et en Angleterre. Il fut forcé de se retirer à Rome, où il mourut.

Schinznach, bourg de Suisse, à 8 kil. N. E. d'Aarau (Argovie); 2,400 hab. Eaux minérales sulfureuses.

Schio, v. du royaume d'Italie, dans la province et à 25 kil. N. O. de Vicence; 7,000 hab. Soieries, draps, vins.

Schiraz ou **Chiraz**, v. de Perse, ch.-l. de la province de Farsistan, à 330 kil. S. d'Ispahan; 40,000 hab. Vins très-renommés; fabr. d'armes blanches et d'armes à feu. Patrie des poëtes Hafiz et Saadi, qui y ont leurs tombeaux. Près de Schiraz sont les ruines de *Persépolis*.

Schirmeck, anc. ch. l. de cant. de l'arrond. et à 40 kil. N. E. de Saint-Dié (Lorraine); 1,376 hab., sur la Bruschc. Marbres; filatures de coton et de laine.

Schirwan. V. Chirvan.

Schisme, du grec σχίσμα, *séparation, rupture*, nom donné à toute division opérée dans le sein d'une Eglise. Les principaux schismes sont : 1° le *schisme des dix tribus d'Israël*, commencé par Jéroboam, vers 962 av. J. C.; 2° le *schisme d'Orient* ou *de Photius*, commencé par le patriarche de Constantinople, Photius, 863-866, consommé par Michel Cerularius, en 1054; il a séparé l'Eglise grecque de l'Eglise romaine; 3° le *schisme d'Occident*, qui éclata en 1378, après la double élection de Clément VII à Avignon et d'Urbain VI à Rome; la chrétienté fut alors divisée en deux parties, malgré les efforts des conciles de Pise, de Constance et de Bâle; il ne fut terminé qu'en 1449; 4° le *schisme d'Angleterre*, lorsque Henri VIII sépara ce royaume de la communion romaine, 1534, et fonda l'Eglise anglicane, dont il se déclara le chef. — Chez les musulmans, il y a le grand schisme, qui les sépare en *sunnites* et en *chiytes*.

Schladming, bourg de l'empire d'Autriche, sur l'Ens (Styrie); 1,200 hab. Mines de cuivre et de fer.

Schlaggenwald, v. de l'empire d'Autriche, à 6 kil. S. d'Ellenbogen (Bohême); 4,000 hab. Mines de plomb; grande manufacture de porcelaine.

Schlau ou **Slaug**, v. de l'empire d'Autriche, à 33 kil. O. de Prague (Bohême); 3,900 hab. Ch.-l. du cercle de Rakonitz. Gymnase; fabr. de draps.

Schlawe, v. de Prusse, à 34 kil. N. E. de Kœslin, sur le Wipper (Poméranie); 4,100 hab. Bois, toiles, céréales.

Schlegel (Jean-Elie), poëte allemand, né à Meissen (Saxe), 1718-1749, composa de bonne heure des tragédies, imitées d'Euripide, *Hécube* et *Iphigénie en Tauride*, 1739, publia à Leipzig des morceaux remarquables de critique et de morale, fut secrétaire d'ambassade à Copenhague, et mourut professeur d'histoire à Soroë. Ses tragédies, *Canut, Hermann, les Troyennes*, offrent de véritables beautés; ses comédies, comme *la Beauté muette*, sont supérieures. Ses *Œuvres complètes* forment 5 vol. in-8°, 1761-78.

Schlegel (Jean-Adolphe), frère du précédent, né à Meissen, 1721-1793, prédicateur et poëte, fut professeur de théologie à Zerbst, pasteur, surintendant ecclésiastique à Hanovre. On a de lui des recueils de poésies (chants sacrés surtout) et de sermons.

Schlegel (Jean-Henri), frère des précédents, né à Meissen, 1724-1780, professeur d'histoire et conseiller de justice à Copenhague, a écrit : *Histoire des rois de Danemark de la maison d'Oldenbourg*, 2 vol. in-fol., trad. en français; *Mélanges concernant l'histoire, la numismatique et la langue du Danemark*, 2 vol. in-8°, etc.

Schlegel (Auguste-Guillaume de), critique allemand, fils de Jean-Adolphe, né à Hanovre, 1767-1845, étudia sous Heyne à Gœttingue, et publia, en 1787, un premier travail *sur la Géométrie d'Homère*; il fit pour l'édition de Virgile de son maître un *Index* qui offre un tableau complet de la poésie latine au temps d'Auguste. Il prit part au grand mouvement littéraire qui renouvelait alors la littérature allemande, et fit paraître ses premiers essais poétiques dans plusieurs recueils. Il fut trois ans précepteur à Amsterdam, puis vint s'établir à Iéna; il y écrivit sous la direction de Schiller, et fonda avec son frère l'*Athenæum*, qui eut une grande influence, 1798. Il fut l'un des premiers chefs du *romantisme* allemand, qui remettait en honneur le moyen âge et poussait jusqu'à l'injustice l'aversion pour la France. Il traduisit alors plusieurs fragments de la *Divine Comédie*, et popularisa Shakspeare par une traduction de ses œuvres que termina Tieck. Il écrivit un grand nombre de poésies, odes, sonnets, satires, épîtres; puis, à la suite de quelques dissidences avec Gœthe et Schiller, se rendit à Berlin. D'une activité infatigable, il y fit un cours sur la littérature et les arts, composa la tragédie d'*Ion*, imitée d'Euripide, traduisit plusieurs pièces de Calderon, et publia, sous le titre de *Bouquet de fleurs*, un choix de poésies italiennes, espagnoles, portugaises. Il s'attacha alors à Mme de Staël, qui le chargea de l'éducation de ses enfants; il vécut auprès d'elle, en Suisse, pendant dix ans, 1804-1814, mêlé à la société d'élite dont elle était le centre. Il y exerça une influence notable, et se lia surtout avec Fauriel. Venu en France, 1808, il y publia une *Comparaison entre la Phèdre de Racine et celle d'Euripide*, qui fit scandale à cause de sa partialité injuste à l'égard des poëtes français. A Vienne, il fit un cours de littérature dramatique très-suivi, publié depuis en 3 vol., et qui a été traduit dans toutes les langues. Il parcourut ensuite, toujours avec Mme de Staël, une partie de l'Europe, réhabilitant les *Nibelungen*, traduisant, critiquant, et écrivant contre Napoléon : *du Système continental*, 1813, et *Tableau de l'empire français en* 1813. Il reçut des lettres de noblesse pour ses services auprès de Bernadotte, en faveur de la coalition. Il vécut à Paris de 1814 à 1817, jusqu'à la mort de Mme de Staël, et publia, en 1818, ses *Observations sur la langue et la littérature provençale*, pour combattre avec science et talent les opinions de Raynouard. Le roi de Prusse lui donna alors une chaire à l'Université de Bonn; Schlegel y fonda la *Bibliothèque indienne*, traduisit en latin le *Baghavad-Gîta* et des fragments du *Ramayana*; fit encore à Berlin, en 1827, un cours sur l'histoire des beaux-arts, écrivit en français ses *Réflexions sur l'étude des langues asiatiques*, son *Essai sur l'origine des Indous*, 1834, etc., etc. Il s'est placé au rang des grands critiques; il a contribué beaucoup à enrichir la littérature allemande; il n'a pas été sans influence sur la France; mais, comme il l'avouait lui-même, *il avait entrepris beaucoup et achevé peu de chose*. Ses ouvrages écrits en français ont été réunis en 3 vol. in 8°, Leipzig, 1846.

Schlegel (Charles-Guillaume-Frédéric de), orientaliste, frère du précédent, né à Hanovre, 1772-1829, étudia à Leipzig et à Gœttingue, fut docteur en philosophie, et, à 21 ans, publia un essai sur l'*Ecole poétique grecque*, puis un second essai sur la *Valeur esthétique de la comédie grecque*. Après avoir fondé l'*Athenæum*, avec son frère, à Iéna, il écrivit, en 1797, *Grecs et Romains;* puis, en 1798, le premier volume de l'*Histoire des Grecs et des Romains*. Un roman, *Lucinde, ou la Maudite*, 1799, fit beaucoup de bruit; puis, il se livra à la poésie, publia le poëme d'*Hercule Musagète* et la tragédie d'*Alarcos*. En 1802, il se convertit au catholicisme et se brouilla avec ses amis. Il vécut trois ans à Paris, donnant des leçons et étudiant surtout le sanscrit; il publia en 1808 son *Essai sur la langue et la philosophie des Indiens*, livre qui, malgré ses erreurs, rendit de grands services. Il alla à Vienne, où Metternich le nomma secrétaire aulique; il rédigea d'énergiques proclamations contre la France, et fut appelé le *Tyrtée allemand;* il travailla à la rédaction de *l'Observateur autrichien*, et fut anobli à cause de ses services contre la France. Il publia le *Musée allemand*, 1812-13, 2 vol., et se déclara de plus en plus pour l'absolutisme; il s'appliqua à combattre l'esprit raisonneur du siècle au nom de l'histoire et de la philosophie; il publia les *Leçons sur la philosophie de la vie*, trad. par l'abbé Guénot, 2 vol., et les *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, trad. par l'abbé Lechat, 7 vol., 1827-28; il se laissait entraîner de plus en plus à un mysticisme exalté. Inférieur à son frère en originalité et en talent, il a suivi son exemple et le mouvement qu'il avait donné; il est tombé dans des excès plus fâcheux : il a laissé la plupart de ses travaux inachevés. L'édition la plus complète de ses *Œuvres* est celle de Vienne, 1845-46, 15 vol. in-8°; on y re-

marque, outre les livres cités plus haut : *Histoire de la Pucelle d'Orléans*, 1802 ; *Philosophische Vorlesungen*, 2 vol. in-8° ; *Recueil des poésies romantiques du moyen âge*, 2 vol. in-8° ; *Tableau de l'histoire moderne*, trad. par Cherbuliez, 2 vol. in-8° ; *Histoire de la littérature ancienne et moderne*, trad. par W. Duckett, 2 vol. in-8°.

Schlei, golfe formé par la mer Baltique, à l'E. du Slesvig, et au fond duquel se trouve la ville de Slesvig.

Schleiden, v. de Prusse, à 4 kil. S. de Gemünd (prov. du Rhin) ; 1,800 hab. Hauts fourneaux. Patrie de Sleidanus.

Schleiermacher (FRÉDÉRIC-ERNEST-DANIEL), philologue et théologien allemand, né à Breslau, 1768-1834, fut précepteur, vicaire à Landsberg, prédicateur, collaborateur de l'*Athenæum* des frères Schlegel, professeur de philosophie et de théologie à Halle, enfin pasteur à Berlin, 1809, professeur à l'Université, 1810, et membre de l'Académie des sciences. Il a été l'un des plus célèbres théologiens de l'Allemagne, et a porté dans la théologie un esprit de rationalisme indépendant. Ses *Œuvres complètes* forment trois parties distinctes : *Théologie*, *Sermons* et *Philosophie*. Il est surtout connu par une belle traduction de Platon, qui malheureusement n'est pas achevée, 1804-10, 6 vol.

Schleissheim, château royal de Bavière, à 12 kil. de Munich, construit à la fin du XVII^e siècle. Belle galerie de tableaux.

Schleiz, v. de l'Allemagne du Nord, dans la principauté de Reuss-Schleiz, à 6 kil. N. de Saalbourg ; 7,000 hab. Lycée, bibliothèque. Murat y repoussa les Prussiens en 1806.

Schleiz (Principauté de **Reuss-**). V. REUSS.

Schlestadt. V. SCHELESTADT.

Schleswig. V. SLESVIG.

Schleussingen, v. de Prusse, sur la Schleuse, à 60 kil. S. O. d'Erfurt (Saxe) ; 3,500 hab. Fabr. d'armes à feu et de poudre ; forges à cuivre.

Schlitz, bourg de la Hesse-Darmstadt, à 75 kil. E. de Giessen, sur la Schlitz ; 3,400 hab. Toiles, linge damassé, cuirs. Château des comtes de Schlitz.

Schlochau, bourg de Prusse, à 120 kil. O. de Marienwerder (prov. de Prusse) ; 2,000 hab. Autrefois château fort des chevaliers teutoniques.

Schlœzer (AUGUSTE-LOUIS **de**), historien allemand, né à Jagstadt (princ. de Hohenlohe), 1737-1809, étudia un grand nombre de langues, soit de l'Europe, soit de l'Orient ; fut adjoint à l'Académie de Pétersbourg, et nommé professeur d'histoire par Catherine II. Il écrivit alors, en russe, les *Lois rendues dans le XI^e siècle par le grand-duc Iaroslaf et ses fils ;* publia les deux premiers volumes des *Annales russes* de Nicon ; puis, mécontent, il accepta la chaire de politique à Gœttingue. Parmi ses ouvrages, intéressants et clairs, on cite : *Essai d'une histoire du commerce*, 1758 ; *Introduction à l'histoire du Nord*, 1771 ; *Histoire de la Lithuanie ; Tableau de l'histoire de Russie ; Histoire des monnaies et mines de Russie ; Histoire générale*, 2 vol. ; *Correspondance*, 10 vol. ; *Annonces politiques*, 18 vol. ; etc.

Schlosser (FRÉDÉRIC-CHRISTOPHE), historien allemand, né à Jever (Oldenbourg), 1776-1861, précepteur, vicaire, puis professeur à Jever, à Francfort-sur-le-Mein, à Heidelberg, a écrit : *Histoire du* XVIII^e *et du* XIX^e *siècle jusqu'à la chute de l'empire français*, dont il y a une traduction en français ; *Aperçu universel et historique de l'histoire du monde ancien et de sa civilisation*, 3 v. ; etc.

Schlosshof, château impérial d'Autriche, près de la March, au N. O. de Hof (Basse-Autriche), construit par le prince Eugène.

Schluchtern, v. de Prusse, dans l'anc. électorat de Hesse-Cassel, à 40 kil. N. E. de Hanau ; 2,300 hab. Distilleries. Restes d'une grande abbaye de bénédictins.

Schluckenau, v. d'Autriche, à 53 kil. N. de Leitmeritz (Bohême) ; 3,800 hab. Toiles et tissus de coton.

Schlusselbourg, c'est-à-dire la *ville-clef*, forteresse de la Russie d'Europe, à l'endroit où la Néva sort du lac Ladoga. Le tzar Ivan VI y fut enfermé.

Schluter (ANDRÉ), sculpteur et architecte, né à Hambourg, 1662-1714, travailla à Varsovie et à Berlin, où il devint architecte de la cour. Le château royal à Berlin et la statue équestre du grand-électeur sur un pont de la Sprée sont ses œuvres les plus remarquables.

Schmauss (JEAN-JACQUES), publiciste et historien allemand, né à Landau, 1690-1757, fut conseiller aulique du margrave de Bade-Dourlach, professa l'histoire, puis le droit des gens à Gœttingue, et a écrit de nombreux ouvrages : *De l'état actuel du Portugal*, 2 vol. in-8° ; *Cabinet de curiosité littéraire et politique*, 1713-21, 18 vol. in-8° ; *Précis de l'histoire de l'Empire*, 1720, in-8° ; *Corpus juris publici Romani Imperii academicum*, 1722, in-8° (6 éditions) ; *Corpus juris gentium academicum*, 1730-31, 3 parties in-8° ; *Introduction à la science politique*, 1741-47, 2 vol. in-8° ; *Compendium juris publici Imperii*, 1746, in-8°, trad. par du Buat, sous le titre de : *Tableau du gouvernement actuel de l'empire d'Allemagne*, 1755, in-8° ; etc., etc.

Schmid (CHRISTOPHE), connu sous le nom de *Chanoine Schmid*, né en Bavière, 1768-1854, fut curé à Stadion et eut un canonicat à Augsbourg. Ses *Contes*, destinés à l'enfance, lui ont acquis une popularité méritée. On en a publié plusieurs traductions françaises ; celle de l'abbé Macker a 22 vol. in-18. On lui doit encore une *Histoire de la Bible pour les enfants*, trad. en 3 vol. in-18.

Schmidt (GEORGES-FRÉDÉRIC), graveur, né à Berlin, 1712-1775, fut reçu à l'Académie de Paris par une exception favorable, en 1742. Il fut graveur de la cour, à Berlin, et forma une bonne école de gravure à Saint-Pétersbourg, où il passa six ans.

Schmidt (MICHEL-IGNACE), historien allemand, né à Arnstein (Bavière), 1736-1794, fut précepteur, bibliothécaire à Wurzbourg, professeur d'histoire à l'Université de cette ville, et fit instituer le premier séminaire de l'Allemagne pour former des instituteurs. Plus tard, conseiller aulique à Vienne, il fut mis à la tête des archives. Il a publié une *Histoire des Allemands*, qui a été justement appréciée ; elle a été continuée par Milbiller jusqu'en 1816 ; Thibault de Laveaux en a traduit une partie en français, 9 vol. in-8°.

Schmidt (CHRISTOPHE **de**), historien, né près de Gœttingue, 1740-1801, professeur d'histoire à Brunswick, archiviste du duché de Wolfenbuttel, passa quelques années en Russie. On lui doit : *Histoire de Russie*, jusqu'à la mort de Pierre le Grand, 1773, 2 vol. in-8° ; *Matériaux pour l'histoire de Russie depuis la mort de Pierre I^er*, 1777, 3 vol. in-8° ; etc.

Schmiedeberg, v. de Prusse, à 25 kil. S. de Wittemberg (Saxe) ; 3,200 hab. Vitriol. — Ville de Prusse, sur l'Eglitz (Silésie) ; 4,000 hab. Fabr. de toiles et de linge de table. Mine de plomb argentifère.

Schmœlla, v. de la Saxe-Altenbourg, à 10 kil. S. d'Altenbourg ; 6,000 hab. Draps.

Schmœlnitz, bourg de l'empire d'Autriche, dans le comitat de Zips (Hongrie) ; 5,600 hab. Mines d'argent et de cuivre ; fabr. de monnaies de billon ; inspection des mines.

Schneeberg, c'est-à-dire *mont neigeux*, nœud de montagnes important à l'angle E. du losange de la Bohême ; 3 chaînes en partent : les Sudètes vers l'E., les monts des Géants vers le N. O. ; les monts de Moravie vers le S. O. ; 1,423 m. de hauteur. L'Adler, la Neisse et la March ou Morava y prennent leur source.

Schneeberg, v. du roy. de Saxe, à 16 kil. S. de Zwickau ; 8,000 hab. Mines d'argent, de fer et de cobalt. Direction des mines. Fabr. de dentelles mêlées de fils d'or et d'argent.

Schneidemuhl, v. de Prusse, à 70 kil. O. de Bromberg (Posnanie) ; 4,400 hab. Tanneries.

Schneider (JEAN-GOTTLOB), philologue et naturaliste allemand, né près de Hubertsbourg (Saxe), 1750-1822, fils d'un maçon, étudia à Leipzig sous Reiske et Reiz, fut secrétaire de Brunck à Strasbourg ; professeur à Francfort-sur-l'Oder, à Breslau, enfin bibliothécaire. Il a été à la fois érudit distingué, mais trop téméraire dans ses corrections, et savant naturaliste. Parmi ses ouvrages d'érudition, on cite : un *Essai sur Pindare*, d'excellentes éditions d'*Oppien*, d'*Élien*, des *Scriptores rei rusticæ veteres latini*, de *Théophraste*, de *Vitruve*, de *la Politique et des Animaux d'Aristote*, d'*Esope*, d'*Epicure*, de *Xénophon*, etc. ; et un *Dictionnaire critique grec-allemand*, 2 vol. gr. in-4°. Parmi ses ouvrages d'histoire naturelle : *Specimina aliquot zoologiæ veterum ; — Ichthyologiæ ; Histoire naturelle des tortues ; Amphibiorum physiologiæ specimina ;* etc., etc.

Schneider (JEAN-GEORGES, dit EULOGE), né à Wipfeld (Franconie), 1756-1794, fils de pauvres cultivateurs, put faire de bonnes études à Wurzbourg, tomba dans la misère par son inconduite, entra dans un couvent de franciscains, et professa l'hébreu à Augsbourg. Il fut ensuite prédicateur à la cour du duc Charles de Wurtemberg ; s'associa peut-être à la secte des illuminés, salua avec enthousiasme la révolution française, et vint s'établir à Strasbourg, 1791. Il y fut nommé vicaire épiscopal et doyen de la Faculté de théologie. Il se posa comme l'adversaire du maire Dietrich, s'affilia aux sociétés populaires, fut maire de Haguenau et accusateur public près

le tribunal criminel du Bas-Rhin, 1793. Il s'exalta jusqu'au fanatisme furieux, parcourant les campagnes avec le bourreau et la guillotine; il se glorifiait du titre de *Marat de Strasbourg*. L'arrivée de Saint-Just et de Le Bas mit fin à ce régime de terreur; il fut conduit à Paris et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire. Il a publié plusieurs ouvrages, *Sermons*, *poésies*, traduction des *Homélies* de saint Jean-Chrysostome sur l'Evangile de saint Jean, 3 vol. in-8°, et sur saint Matthieu; *Premiers principes des beaux-arts en général; Discours sur le mariage des prêtres; l'Argus*, journal bi-hebdomadaire; etc.

Schneider (Antoine-Virgile), général, né dans le Bas-Rhin, 1780-1847, fils d'un médecin sans fortune, suivit, comme externe, les cours de l'Ecole polytechnique, et attira l'attention de Bonaparte par un mémoire sur Corfou. Capitaine en 1808, il se distingua en Espagne; il fit la campagne de Russie, et fut pris à Dantzig. Il servit, en 1823, dans la guerre d'Espagne, fut nommé maréchal de camp, fut envoyé en Morée, 1828, enleva Patras et le château de Morée, succéda au maréchal Maison dans le commandement de l'expédition; et, nommé lieutenant général en 1831, devint directeur du personnel au ministère de la guerre. Député en 1832, il eut le portefeuille de la guerre dans le ministère du 12 mai 1839. On a de lui : *Histoire et description des îles Ioniennes*, 1823, in-8°, avec atlas; *Résumé des attributions et devoirs de l'infanterie légère en campagne*, 1823, in-32, etc.

Schnepfenthal, village de Saxe-Cobourg-Gotha, près de Gotha, où est établie depuis 1784 une célèbre maison d'éducation.

Schnorr von Karolsfeld (Jules), peintre allemand, né à Leipzig, 1794-1858, élève de son père, puis, à Rome, de Cornelius et d'Overbeck, montra de bonne heure un talent supérieur, et, après avoir composé en Italie des ouvrages remarqués, fut l'un des artistes chargés des embellissements de Munich. Il a surtout représenté dans le palais du roi les principales scènes des *Niebelungen;* il a fait preuve d'une imagination abondante et vigoureuse.

Schœffer (Pierre), appelé aussi *Petrus Opilio* (berger), imprimeur allemand, né de 1420 à 1430, à Gernsheim, près de Darmstadt, mort vers 1505, étudia à Paris, et y fut calligraphe. Il s'associa de bonne heure à Jean Fust, pour exploiter et perfectionner la découverte nouvelle de Gutenberg, épousa sa fille Christine, et, depuis 1457, imprima beaucoup de livres, remarquables par la beauté des caractères. On n'est pas d'accord sur les perfectionnements qui lui sont dus. Le dernier livre sorti de ses presses est de 1502. Après lui, ses fils *Jean* et *Pierre*, puis son petit-fils *Jean*, fils du premier, continuèrent à exercer le métier d'imprimeur. Les descendants de ceux-ci, établis à Bois-le-Duc, ont vécu jusqu'en 1796.

Schœll (Maximilien-Samson-Frédéric), historien et publiciste allemand, né près de Sarrebrück, 1766-1833, fut élève de Koch à Strasbourg, parcourut une partie de l'Europe comme précepteur, étudia le droit à Strasbourg, fut substitut du procureur général de la commune, 1792, et donna sa démission après l'exécution du roi. Forcé de fuir, il vécut en Allemagne, dirigea une imprimerie à Posen, puis à Bâle, et vint fonder à Paris une maison de librairie, en 1803. Il fit de mauvaises affaires; s'attacha au service du roi de Prusse, et fut conseiller intime de Hardenberg. Il a composé un grand nombre d'ouvrages estimés : *Voyage pittoresque en Allemagne*, 1790; *Répertoire de littérature ancienne*, 1808, 2 vol. in-8°; *Histoire de la littérature grecque*, 1813, 2 vol. in-8°; *Hist. de la littérature romaine*, 1815, 4 vol. in-8°; *Précis de la Révolution française*, 1809, in-18; *Eléments de chronologie historique*, 1812, 2 vol. in-18; *Recueil de pièces officielles destinées à détromper les Français sur les événements qui se sont passés depuis quelques années*, 1814-16, 9 vol. in-8°; *Recueil des pièces officielles relatives au congrès de Vienne*, 1816-18, 6 vol. in-8°; *Histoire abrégée des traités de paix entre les puissances de l'Europe depuis la paix de Westphalie*, 1817-18, 15 vol. in-8°; et surtout *Cours d'histoire des Etats européens jusqu'en* 1789, 1830-34, 46 vol. in-8°.

Schœmberg, v. de l'empire d'Autriche, à 43 kil. N. d'Olmütz (Moravie); 5,000 hab. Fabr. d'aiguilles.

Schœnau (Gross-), v. du roy. de Saxe, à 10 kil. O. de Zittau, sur la Neisse (Lusace); 5,000 hab. Fabr. de toiles de Lusace.

Schœnbach, v. de l'empire d'Autriche, à 30 kil. O. d'Ellenbogen (Bohême); 3,000 hab. Grande fabr. struments de musique.

Schœnbourg, maison ancienne d'Allemagne, divisée en plusieurs branches, en Saxe, en Bavière, en Hesse. Le chef de la branche de Waldenbourg porte le titre de prince depuis 1780.

Schœnbrunn, c'est-à-dire *belle source*, village d'Autriche, à 6 kil. S. O. de Vienne; 500 hab. Château impérial, célèbre par ses jardins, bâti par Joseph Ier et Marie-Thérèse. Il fut, en 1801, le quartier général de l'archiduc Charles contre Moreau; en 1805 et en 1809, celui de Napoléon. Le duc de Reichstadt y résida et y mourut.

Schœnebeck, v. du roy. de Prusse, à 15 kil. S. de Magdebourg, sur l'Elbe (prov. de Saxe); 8,200 hab. Direction des salines, entrepôt de sel.

Schœngauer (Martin), dit *Martin Schœn*, peintre et graveur allemand, né à Augsbourg, à Ulm ou à Colmar, 1420-1488. Il existe de cet artiste fort peu de tableaux authentiques; on cite un panneau de l'église Saint-Martin à Colmar. Mais ses estampes sont fort remarquables et très-recherchées, quoique bien plus nombreuses; à côté de types presque grotesques, on trouve des têtes pleines de sentiment; le *Portement de la Croix* et la *Tentation de saint Antoine* sont des chefs-d'œuvre.

Schœnheide, v. du roy. de Saxe, sur la Mulde, dans le cercle de Zwickau; 6,000 hab. Fabr. d'objets de fer et de fer-blanc.

Schœning (Gerhard), historien norvégien, né dans le district de Lofoden, 1722-1780, recteur de l'école de Drontheim, travailla avec son ami, Suhm, à éclaircir les annales de son pays, fut professeur à Soroë, puis conservateur des archives à Copenhague. On a de lui : *Essai sur la géographie ancienne de la Norvége*, 1751, in-4°; *Morceaux destinés à corriger l'ancienne histoire de Danemark et de Norvége*, 1757, in-4°; *De l'origine des Norvégiens*, 1769, in-4°; *Histoire de la Norvége*, 1771-81, 3 vol. in-4° (bon ouvrage, qui s'arrête à la fin du xe siècle); *Voyages archéologiques en Norvége*, 2 part. in-4°; etc.

Schœningen, v. du duché de Brunswick; 3,200 hab. Salines, houille.

Schœnlinde, v. de l'empire d'Autriche, à 45 kil. N. de Leitmeritz (Bohême); 4,500 hab. Fil à coudre, toiles.

Schœnthal, village de Wurtemberg, à 12 kil. O. de Kunselnau, dans le cercle de Jaxt; 160 hab. Jadis grande abbaye de Cisterciens supprimée en 1803; il reste les bâtiments et l'église qui renferme le tombeau du chevalier Gœtz de Berlichingen.

Schœpflin (Jean-Daniel), historien allemand, né à Salzbourg (Bade), 1694-1771, professeur d'éloquence et d'histoire à Strasbourg, voyagea, aux frais de la ville, en France, en Angleterre, en Italie, en Allemagne, dans les Pays-Bas, fut partout accueilli par les savants, fut nommé historiographe par Louis XV, membre correspondant de l'Académie des Inscriptions, membre de la Société royale de Londres, des Académies de Florence et de Saint-Pétersbourg, etc. Ses principaux ouvrages sont : *De Alemannicis antiquitatibus*, 1723, in-4°; *De Burgundia cis et transjurana*, 1731, in-4°; *Illustres de Francica historia controversiæ*, 1757, in-4°; *Commentationes historicæ et criticæ*, 1741, in-4°; *Alsatia illustrata*, 1751-61, 2 vol. in-fol.; *Alsatia diplomatica*, 1772-75, 2 vol. in-fol.; *Vindiciæ celticæ*, 1754, in-4°; *Vindiciæ typographicæ*, 1760, in-4°; *Historia Zœringo-Badensis*, 1763-66, 7 vol. in-4°; etc., etc.

Scholastique (Sainte), sœur de saint Benoît de Nursia, vécut auprès de lui et fonda l'ordre des bénédictines. Elle mourut vers 543. Fête, le 10 février.

Scholz (Jean-Martin-Augustin), orientaliste et doyen de la Faculté de théologie catholique à l'université de Bonn, né près de Breslau, 1794-1852, élève de Sylv. de Sacy, a beaucoup voyagé, surtout en Orient, et a publié de nombreux ouvrages : *Voyage en Egypte, en Palestine, en Syrie*, trad. en français dans la *Bibliothèque des Voyages*, etc.

Schomberg (Gaspard de), de la famille thuringienne des *Schœnberg*, établie en Misnie au xve siècle, né en Saxe, 1540-1599, étudia à Angers, alla guerroyer contre les Turcs en 1566, commanda un corps de reîtres dans les guerres de religion, devint colonel général des bandes noires, après Moncontour, resta fidèle à Henri III, servit Henri IV, contribua à sa conversion, fut l'un des huit conseillers chargés de l'administration des finances, négocia avec Mercœur la soumission de la Bretagne, et prépara, avec de Thou, les bases de l'édit de Nantes.

Schomberg (Henri, comte de), maréchal de France, fils du précédent, né à Paris, 1575-1632, porta d'abord

le nom de comte de Nanteuil, servit, comme volontaire, en Hongrie, sous le duc de Mercœur; fut lieutenant général du Limousin, 1608, ambassadeur en Angleterre, puis en Allemagne; devint surintendant des finances, 1619, prit part à la guerre contre les protestants en Languedoc et en Guyenne; eut le gouvernement du Limousin et de l'Angoumois, 1622, mais fut disgracié en 1623. Richelieu le rappela dans le conseil, 1624, et le fit nommer maréchal en 1625. Schomberg chassa Buckingham de l'île de Ré, se distingua au siége de La Rochelle, fit la campagne de Piémont, 1629, de Savoie, 1630, soumit la Lorraine, 1631; battit Gaston et Montmorency à Castelnaudary, 1632, et reçut le gouvernement du Languedoc. On a de lui : *Relation de la guerre d'Italie*, 1630, in-4°.

Schomberg (Charles), duc d'**Halluin**, maréchal de France, fils du précédent, né à Nanteuil, 1601-1656, enfant d'honneur de Louis XIII, devint pair par son mariage avec la duchesse d'Halluin, 1621. Il combattit en Languedoc, prit part aux intrigues de cour avec Chalais, devint gouverneur du Languedoc, à la mort de son père, 1632, battit les Espagnols à Leucate, en Roussillon, 1637, et fut créé maréchal. Il s'empara de Perpignan, en 1642. A la mort de Louis XIII, il fut éloigné par la régente, reçut en échange du Languedoc le gouvernement de Metz et Verdun, se remaria en 1646 à Marie de Hautefort, et devint colonel général des Suisses à la mort de Bassompierre, 1647. Il fut vice-roi de Catalogne en 1648, prit Tortose, et revint vivre à Paris.

Schomberg (Duchesse de). V. Hautefort (Marie de).

Schonberg (Frédéric-Armand, comte de), d'une autre famille que les précédents, originaire du Palatinat, né dans le pays de Clèves, 1618-1690, combattit pendant la guerre de Trente Ans d'abord dans l'armée suédoise, puis en France, dans le régiment de Rantzau, et en Hollande, sous Frédéric-Henri et Guillaume II. Il rentra dans l'armée française en 1650, fut nommé maréchal de camp en 1652, lieutenant général en 1655, et fut l'un des meilleurs lieutenants de Turenne. Il eut une grande part à la bataille des Dunes, 1658. Il se mit alors au service du Portugal, battit don Juan d'Autriche et les Espagnols à Almexial, 1663, puis à Villa-Viciosa; il assura ainsi l'indépendance du Portugal et fut créé grand du royaume et gouverneur général de l'Alemtejo. Il revint en France, et rentra en possession de toutes ses charges, qu'on lui avait enlevées pour la forme. Il servit dans la guerre de Hollande, aux Pays-Bas et dans le Roussillon; après la prise de Bellegarde, il fut nommé maréchal, 1675. Il se distingua dans les campagnes de Flandre, de 1676 à 1678, et prit Luxembourg en 1683. La révocation de l'édit de Nantes le força à quitter la France, 1686. Dès lors il entra en relation avec le prince d'Orange, et prépara avec lui la révolution d'Angleterre. Il partagea avec lui le commandement de l'armée, fut créé duc de Telfort, grand-maître de l'artillerie, et fut parfaitement accueilli par les Anglais. Il passa bientôt en Irlande pour combattre Jacques II et les catholiques; à la journée de la Boyne, 11 juillet 1690, ses soldats étaient ébranlés: « Allons, messieurs, dit-il aux réfugiés français qui l'entouraient, voilà vos persécuteurs. » Il tomba percé de coups.

Schoon (Corneille **Van**), en latin *Schonæus*, poëte latin, né à Gouda (Hollande), 1540-1611, a laissé, sous le titre de *Terentius christianus*, 17 comédies sacrées, écrites avec élégance, 1614, in-8°; 1712, 2 vol. in-12.

Schoonhoven, v. du roy. de Hollande, à 12 kil. S. E. de Gouda, sur le Leck (Hollande méridionale); 3,500 hab.

Schoorisse, v. de Belgique, à 7 kil. S. d'Oudenarde (Flandre-orientale); 3,400 hab. Céréales, toiles.

Schorndorf, v. de Wurtemberg, à 45 kil. S. O. d'Ellwangen, dans le cercle de Jaxt; 4,100 hab. Tapis.

Schopenhauer (Arthur), philosophe allemand, né à Dantzig, 1788-1860, a attaqué les théories de Fichte, Schelling et Hegel, et a exposé une métaphysique, où la volonté joue le premier rôle, et qui a de l'analogie avec les idées de Maine de Biran. Il y rattache une résignation sans bornes, une charité universelle, qui rappelle l'esprit des religions de l'Inde. Ses principaux ouvrages sont : *Le Monde considéré comme volonté et comme phénomène*, 1844, 2 vol.; *la Quadruple racine de la proposition de la raison suffisante; la Vue et les couleurs; Sur la liberté de la volonté; Sur le fondement de la morale*, etc.

Schopp (Gaspard), en latin *Scioppius*, philologue allemand, né à Neumark, 1576-1649, d'une famille noble, mais déchue, montra de bonne heure beaucoup d'érudition et de facilité, voyagea, abjura le protestantisme, obtint du pape honneurs et pensions, et se mit à lancer une foule de libelles contre les réformés, les savants, les princes, en n'écoutant que son intérêt. Il attaqua Joseph Scaliger, comme Jacques Ier, comme les jésuites, remplissant ses pamphlets d'obscénités, de méchancetés, de turpitudes. Abandonné de ses patrons, il n'épargna ni les papes, ni les cardinaux; les libraires refusèrent de publier ses écrits. Il était très-savant, très-laborieux, mais encore plus effronté; malgré sa grande connaissance de la langue latine, son style est souvent incorrect, mais il ne manque pas de verve. Il a écrit plus de cent ouvrages; on peut citer : *Suspectæ lectiones*, 1597, in-8°; *De arte critica*, 1597, in-8°; *Pro authoritate ecclesiæ*, 1598, in-8°; *Elementa philosophiæ stoicæ moralis*, 1606, in-8°; *Grammatica philosophica*, 1628, in-8°; *Scaliger hypobolimæus*, 1607, in-4°; *Alexipharmacum regium*, 1612, in-4°; etc., etc.

Schoreel (Jean), peintre hollandais, né à Schoreel, près d'Alkmaer, 1495-1562, termina son éducation sous Albert Dürer, visita l'Orient, revint avec un grand nombre de dessins, et, après avoir séjourné à Rome, s'établit à Utrecht, où il fit connaître le style de l'école romaine. On cite de lui le *Baptême de Jésus-Christ*, à Rotterdam.

Schott (André), savant jésuite, né à Anvers, 1552-1629, fut professeur à Tolède, à Saragosse, à Rome. On lui doit : *Hispania illustrata*, 1603-1608, 4 vol. in-fol.; *Hispaniæ bibliotheca*, 1608, in-4°; *Adagia Græcorum*, 1612; *Tabula rei nummariæ Romanorum Græcorumque*, 1616; etc.

Schouten (Guillaume-Cornelissen), marin hollandais, né à Horn, compagnon de Lemaire au Sud de l'Amérique, 1615, découvrit le groupe de l'Océanie qui porte son nom, 1616, fit plusieurs grands voyages et mourut à Madagascar, 1625. — Un autre **Schouten** (Gautier), voyageur hollandais, né à Harlem, a publié un *Voyage aux Indes orientales*, 1676, in-4°; il est intéressant et a été traduit, 1708, 2 vol.

Schouten, groupe d'îles de l'Océanie, au N. E. de la Nouvelle-Guinée, dans la Mélanésie, par 0° 50′ lat. S. et 133° 35′ long. E. Découvertes en 1616 par Guillaume Schouten.

Schouvalof (Pierre-Ivanof, comte de), feld-maréchal russe, mort en 1762, fut le favori de la tzarine Elisabeth; il inventa des obus qui portent son nom.

Schouvalof (André, comte de), fils du précédent, 1727-1789, chambellan d'Elisabeth, s'occupa surtout de littérature, vécut de préférence à Paris et mérita les éloges de nos meilleurs écrivains par ses vers français d'une pureté élégante (*Epitre à Nanon*, — *à Voltaire*, etc.). Il transmit à Voltaire des renseignements pour son *Histoire de Pierre le Grand*, et servit souvent d'intermédiaire entre Catherine II et les écrivains français.

Schouwen, île du roy. de Hollande, dans la prov. de Zélande, au S. d'Over-Flakkée et au N. de Nord-Beveland, dont la sépare l'Escaut oriental. Ch.-l., *Zierícksée;* commerce de poissons.

Schramberg, bourg de Wurtemberg, sur la Schiltach, dans le cercle de la Forêt-Noire; 3,000 hab. Forges, poterie.

Schreckhorn, pic remarquable des Alpes bernoises, dans le canton de Berne et près du Finster-Aar-Horn; 4,095 m. de hauteur.

Schrevelius (Thierri), humaniste hollandais, né à Harlem, 1572-1654, directeur des colléges de Harlem, puis de Leyde, a surtout étudié les annales de son pays. *Harlemum* a été publié en latin et en hollandais, 1647, 1648, in-8°.

Schrevelius (Corneille), grammairien, fils du précédent, né à Harlem, 1615-1664, recteur du collége de Leyde, a laissé une compilation estimée : *Lexicon manuale græco-latinum et latino-græcum*, 1654, in-8°, qui a eu plus de 20 éditions. Il a beaucoup travaillé aux éditions dites *Variorum*.

Schrimm, ville de Prusse, à 45 kil. S. de Posen, sur la Wartha (Posnanie); 4,000 hab. Grains.

Schrœckh (Jean-Matthias), historien allemand, né à Vienne, 1733-1808, fut professeur à Leipzig, puis à Wittemberg. Ses ouvrages d'histoire ont eu un grand succès dans l'Allemagne protestante : *Vies d'hommes célèbres*, 1764-69, 3 vol. in-8°; *Biographie universelle*, 1767-91, 8 vol. in-8°; *Histoire de l'Eglise chrétienne*, 1768-1803, 35 vol. in-8°; *Histoire de l'Eglise chrétienne depuis la Réforme*, 1804-1812, 10 vol. in-8° (les 2 der-

niers sont de Tzschirner) ; *Hist. universelle à l'usage de la jeunesse*, 4 vol. in-8°, trad. en français, 6 vol. in-8° ; etc.

Schrœder (Jean-Joachim), orientaliste, né à Neukirchen (Hesse-Cassel), 1680-1756, professeur à Marbourg, a publié : *Thesaurus linguæ armenicæ*, in-4°.

Schrœder (Frédéric-Louis), né à Schwerin, 1744-1810, fut le premier tragédien de l'Allemagne, dirigea le théâtre de Hambourg, traduisit une partie de Shakspeare et a écrit des *Œuvres dramatiques*, publiées en 4 vol. in-8°, 1831.—Mme **Schrœder** (Sophie **Bürger**), née à Paderborn, 1781, et sa fille, Mme **Schrœder Devrient**, née à Hambourg, 1805, ont été d'illustres cantatrices.

Schryver (Corneille), surnommé *Grapheus*, poëte latin, né à Alost (Flandre), 1482-1558, secrétaire de la ville d'Anvers, a cultivé avec succès la poésie latine. On lui doit : *Ex Terentii comœdiis flosculi, Monstrum anabaptisticum, Sacra bucolica*, etc., etc.

Schryver (Pierre), en latin *Scriverius*, poëte et philologue hollandais, né à Harlem, 1576-1660, renonça au barreau pour prendre place parmi les érudits. Il s'établit à Leyde. On a de lui : *Des anciens Bataves*, 1606, in-8° ; *Batavia illustrata*, 1609, in-4° ; *Encomium L. Coster*, 1628, in-4° ; *Principes Hollandiæ et Westfrisiæ*, 1650, in-fol.; *Chronicon Hollandiæ, Zelandiæ, Frisiæ* et *Ultrajecti*, 1665, in-4° ; etc., etc.

Schubart de Kleefeld (Jean-Chrétien), agronome allemand, né à Zeist (Prusse), 1734-1787, travailla d'abord au développement de la franc-maçonnerie, puis se livra à la science agricole. On a publié de lui : *Ecrits d'économie rurale et publique*, 1786, 6 vol. in-8°.

Schubart (Christian-Frédéric-Daniel), musicien et littérateur, né dans le comté de Lunébourg, 1739-1791, fut directeur de musique, journaliste, et resta longtemps prisonnier pour avoir faussement annoncé la mort de Marie-Thérèse. On a de lui : *Chants de la prison*, 1785 ; *Idées sur l'esthétique de la musique*, etc.

Schubert (Franz), compositeur allemand, né à Vienne, 1797-1828, fils d'un maître d'école, enfant de chœur, montra de bonne heure les plus grandes dispositions pour la musique, mena une vie obscure et mélancolique, et a fait preuve d'un talent remarquable dans ses mélodies (*Ave Maria*, les *Astres*, la *Berceuse*, le *Roi des Aulnes*, la *Sérénade*, etc.), dans sa musique religieuse, dans ses compositions instrumentales. Ses opéras ont eu peu de succès.

Schulemberg (Jean **Mondejeux de**), se distingua dans la guerre de Trente Ans, fut créé maréchal de France en 1658, et mourut en 1671.

Schulembourg (Jean-Mathias comte de), général allemand, né près de Magdebourg, 1661-1747, servit dans l'année danoise, puis en Pologne, sous Sobieski ; se distingua dans la guerre contre Charles XII, surtout par sa belle retraite vers l'Oder ; entra au service de la Hollande, 1708, contribua à la victoire de Malplaquet ; alla commander les forces de Venise contre les Turcs, 1715, défendit glorieusement Corfou, 1717, assiégea Scutari, et ne fut arrêté dans ses succès que par la paix de Passarowitz. Il eut une réputation méritée, et on lui éleva, de son vivant, une statue à Venise.

Schultens (Albert), orientaliste hollandais, né à Groningue, 1686-1750, pasteur à Vassenaer, professeur de langues orientales à Franeker, puis à Leyde, a écrit : *Origines hebrææ*, 2 vol. in-4° ; *De defectibus hodiernæ linguæ hebrææ*, 2 vol. in-4° ; *Institutiones ad fundamenta linguæ hebraicæ*, in-4° ; *Commentarius in librum Job*, 2 vol. in-4° ; *Monumenta vetustiora Arabiæ*, 1740, in-4° ; *Proverbia Salomonis ;* etc. — Son fils *Jean-Jacques*, 1716-1778, et son petit-fils *Henri-Albert*, 1749-1793, ont aussi été des orientalistes distingués ; ce dernier, professeur à Amsterdam et à Leyde, a laissé : *Anthologia sententiarum arabicarum*, 1772, in-4° ; *Meidanii proverbiorum arabicorum pars*, 1795, in 4° ; etc.

Schultz (Barthélemi), astronome allemand, né à Gœrlitz, 1540-1614, fut le maître de Tycho Brahé à Leipzig. Il a dressé de nombreuses cartes de géographie, et sa réputation, comme astronome, fut grande, quoiqu'il soit tombé dans les erreurs de l'astrologie. Il a fait de nombreux travaux sur le calendrier.

Schulze (Jean-Henri), médecin et philologue allemand, né à Colbitz (Prusse), 1687-1744, professeur à Altdorf et à Halle, a laissé de savants ouvrages : *Historia medicinæ ad annum Romæ* 535, Leipzig, 1728, in-4° ; *Instruction sur la numismatique ancienne*, 1767, in-8° ; etc.

Schulze (Ernest), philosophe allemand, né en Thuringe, 1761-1833, professeur à Helmstædt et à Gœttingue, attaqua la philosophie de Kant dans un livre anonyme, *Ænesidemus*, 1792, et dans la *Critique de la philosophie théorique*, 2 vol. 1801. Il combattit aussi Schelling.

Schümeg ou **Sümeg**, l'un des 11 comitats du cercle au delà du Danube, dans la Hongrie ; ch.-l., *Kaposvar ;* borné au S.O. par le lac Balaton ; 225,000 hab.

Schuppen (Pierre **Van**), dessinateur et graveur, né à Anvers, 1627-1702, vint s'établir en France, 1660. Il s'attacha à Robert Nanteuil, fit des portraits qui eurent de la vogue, et fut admis à l'Académie de peinture, en 1663.

Schuppen (Jacques **Van**), peintre, fils du précédent, né à Paris, 1670-1751, élève de Largillière, s'adonna au genre du portrait, fut de l'Académie en 1704, puis alla en Lorraine, en Autriche, et fut directeur de l'Académie fondée à Vienne.

Schurmann (Anne-Marie **de**), née à Cologne, 1607-1678, étonna de bonne heure par l'universalité de ses connaissances ; elle entra en correspondance avec les érudits les plus illustres ; puis, retirée dans une solitude, elle tomba dans une dévotion exaltée, s'attacha au mystique Labadie, le suivit dans ses courses, et, après la mort de ce dernier, conduisit quelques-uns de ses disciples à Wivert (Frise), et leur distribua tout ce qu'elle possédait. Parmi ses écrits, d'ailleurs peu instructifs, on remarque : *De ingenii muliebris ad doctrinam et meliores litteras aptitudine*, 1641, in-8°, trad. en français par Colletet ; *Opuscula hebræa, græca, latina, gallica*, etc.

Schussenried, village du Wurtemberg, à 12 kil. S. O. de Waldsee, dans le cercle du Danube ; 800 hab. Abbaye de bénédictins fondée au XIIe siècle, supprimée en 1803, et dont il reste de beaux bâtiments. Grandes tourbières ; forges.

Schut (Corneille), peintre et graveur flamand, né à Anvers, 1590 ou 1597-1655, élève de Rubens, protégé par son maître, se montra jaloux et ingrat à son égard. On loue parmi ses tableaux : l'*Assomption de la Vierge ;* le *Martyre de saint Georges ;* le *Christ mort sur les genoux de sa mère ;* etc. C'était aussi un fort habile graveur à l'eau-forte.

Schutt, île de l'empire d'Autriche (Hongrie), formée par le Danube et le Waag ; elle a 80 kil. de long. Ch.-l., *Bischdorf ;* ville princ., la forteresse de Comorn.

Schutz (Henri), compositeur allemand, 1585-1672, étudia la musique à Venise et fut maître de chapelle de l'électeur de Saxe. Il a introduit l'opéra en Allemagne, 1627.

Schutz (Charles-Godefroi), philologue allemand, né à Duderstædt (Hanovre), 1747-1832, professeur d'éloquence et de théologie à Iéna, a fondé, avec Wieland, la *Gazette universelle de la littérature*, 1785. Puis il dirigea le séminaire philologique de Halle, où il rédigea la *Gazette littéraire*. On lui doit des éditions et des ouvrages érudits de philologie.

Schuylkill, riv. des Etats-Unis, descend des monts Alleghanys, traverse la Pennsylvanie, arrose Reading et Philadelphie, et se jette dans l'Ohio après un cours de 230 kil.

Schwab (Gustave), poëte allemand, né à Stuttgart, 1792-1847, professeur à Stuttgart, pasteur protestant, a collaboré à l'*Almanach des Muses* et a composé plusieurs poésies distinguées. On lui doit une bonne *Vie de Schiller*.

Schwabach, v. de Bavière, à 15 kil. S. de Nuremberg (Franconie-Moyenne) ; 10,000 hab. Fabr. de papier, tabac, aiguilles, lainages et cotonnades, galons d'or et d'argent. Beaucoup de protestants français s'y réfugièrent après la révocation de l'édit de Nantes, 1685.

Schwaben, nom allemand de la *Souabe*.

Schwæchat, bourg de l'empire d'Autriche, à 12 kil. S. E. de Vienne (Basse-Autriche) ; 2,400 hab. C'est là que Jean Sobieski plaça son camp lorsqu'il vint au secours de Vienne, assiégée par les Turcs, 1683.

Schwalbach, v. de Prusse, dans l'anc. duché de Nassau ; 2,200 hab. Eaux minérales renommées.

Schwanden, v. de Suisse, dans le canton et à 6 kil. S. de Glaris, sur la Linth ; 2,500 hab. Ruines du château de Beutzingen.

Schwanthaler (Charles), sculpteur, né à Munich, 1802-1848, étudia en Italie, et fut professeur à l'Académie de Munich. Il a fait preuve d'une imagination facile dans le bas-relief de la *Victoire d'Hermann*, au Walhalla germanique ; on cite ses statues des peintres antiques, la statue colossale de la *Bavière*, et celle du grand-duc Louis Ier, à Darmstadt.

Schwartz (Berthold), moine allemand, né probablement à Fribourg en Brisgau, mort vers 1384, est fort mal connu, et l'on a débité beaucoup de fables sur son compte. On a prétendu qu'il avait inventé la poudre à canon; que les Vénitiens, pour ne pas le payer du secret qu'il leur avait vendu, le jetèrent en prison; ou bien encore que l'empereur Wenceslas, pour le punir de son invention, le fit mettre sur un baril de poudre qu'on alluma. Il est certain que la poudre était inventée bien avant le xiv^e siècle; il paraît seulement probable qu'il donna aux canons une force et une dimension qu'ils n'avaient pas encore eues jusqu'alors, vers 1354.

Schwarz (Christian-Gottlieb), érudit allemand, né à Leissnig (Misnie), 1675-1751, fut professeur à Leipzig, à Altdorf, et a écrit des ouvrages curieux de bibliographie: *De ornamentis librorum apud veteres usitatis; De libris plicatilibus veterum; De varia supellectile rei librariæ veterum; Primaria quædam documenta de origine typographiæ;* etc.

Schwarza, c'est-à-dire *noire*, affl. de la Saale, traverse les principautés de Schwarzbourg. — Affl. de la Werra, traverse la Saxe. — Affl. de la Thaya, traverse la Moravie autrichienne.

Schwarzbourg, partie de la Thuringe divisée en deux principautés: *Schwarzbourg-Rudolstadt* et *Schwarzbourg-Sondershausen*. — La première touche au grand-duché de Saxe-Weimar, au duché de Saxe-Cobourg et à la province prussienne de Saxe; son territoire est divisé en parcelles séparées. Superficie, 942 kil. carrés; populat., 76,600 hab. Elle est divisée en deux parties, Haute-Seigneurie, Basse-Seigneurie; chefs-lieux, Rudolstadt et Frankenhausen. La popul. est protestante; le budget est de 1,715,000 marcs. La dette est de 4,715,000 marcs. Constitution donnée en 1854, modifiée, 1870: diète de 16 membres, élus pour 6 ans, vote le budget; les ministres sont responsables devant elle. — La principauté de *Schwarzbourg-Sondershausen* est enclavée dans la Saxe prussienne. Elle a 862 kil. carr. et 67,500 h. Capitale, *Sondershausen*. Le revenu est d'environ 1,916,000 marcs. La dette, en 1875, était de 4,065,000 marcs. La constitution date de 1857; elle est monarchique; le prince gouverne avec une chambre de 15 membres, 5 nommés à vie par lui, 5 élus par les plus imposés, 5 par les autres citoyens. Les deux principautés de Schwarzbourg firent partie de la Confédération de l'Allemagne du Nord, et sont aujourd. dans l'Empire. — La maison princière de Schwarzbourg remonte au xii^e siècle. Gonthier, fils de Sizzo, l'eut en héritage, 1184. Au xiv^e siècle, le comte Gonthier fut élu roi de Germanie par le parti contraire à Charles IV. Le comte de Schwarzbourg-Sondershausen fut élevé à la dignité de prince en 1697; celui de Rudolstadt en 1710.

Schwarzbourg, bourg de la principauté de Rudolstadt; 600 hab.

Schwarzenberg (Les princes de) appartiennent à une ancienne famille de Franconie, qui s'est fait connaître depuis le xv^e siècle.

Schwarzenberg (Charles-Philippe, prince de), feld-maréchal autrichien, né à Vienne, 1771-1820, fit ses premières armes contre les Turcs et montra beaucoup de courage dans les guerres contre la France. Il se distingua surtout à Cateau-Cambrésis, 1794, à Wurzbourg, 1796, à Ulm, 1805, à Austerlitz. Il fut ambassadeur en Russie jusqu'en 1809, prit part à la bataille de Wagram, négocia le mariage de Marie-Louise avec Napoléon, et fut ambassadeur à Paris. Dans une fête qu'il donnait à l'occasion de ce mariage, le feu prit à son hôtel, et sa belle-sœur Pauline, née princesse d'Aremberg, périt victime de son dévouement maternel. Il commanda l'armée autrichienne qui fit la campagne de Russie, en 1812, et fut nommé feld-maréchal général. Après la défection de l'Autriche, il fut généralissime des armées coalisées, pénétra en France et marcha sur Paris, où il entra par suite d'une capitulation, 1814. En 1815, il repassa encore le Rhin, et pénétra en Alsace et en Lorraine, à la tête des Autrichiens et des Russes.

Schwarzenberg (Félix-Louis-Jean-Frédéric, prince de), fils du précédent, 1800-1852, entra au service militaire de l'Autriche en 1819, puis dans la diplomatie; fut ministre plénipotentiaire à Turin, 1840, à Naples, 1846; combattit dans l'armée de Radetzky, comme lieutenant-feld-maréchal, 1848; revint à Vienne pour défendre l'empire menacé par la révolution, devint président du ministère et ministre des affaires étrangères, déploya beaucoup d'énergie et de sagacité pour rétablir l'ordre, et mourut frappé d'apoplexie foudroyante.

Schwarzenberg, château de Bavière, près d'Anspach, appartient à la famille du même nom. — Ville de la Saxe royale, à 26 kil. S. E. de Zwickau; 2,500 hab. Mines de fer, forges.

Schwarzenfel, village de Prusse, dans l'anc. Hesse-Cassel; 600 hab. Fonderie de cobalt.

Schwarzerde. V. Mélanchthon.

Schwarzwald, nom allemand de la *Forêt Noire*. V. ce mot.

Schwaz, v. du Tyrol autrichien, à 25 kil. E. d'Insprück, sur l'Inn; 6,000 hab. Couvent de franciscains. Manuf. de tabac; mines d'argent et de cuivre.

Schwedt, v. de Prusse, à 90 kil. de Berlin, sur l'Oder, dans la prov. de Brandebourg; 7,000 hab., dont beaucoup sont issus de protestants français réfugiés. Tabac, eau-de-vie. A 2 kil., est le château royal de *Monplaisir*.

Schweidnitz, v. de Prusse, à 58 kil. S. O. de Breslau, sur la Westritz, dans la prov. de Silésie; 12,000 hab. Ville forte; bière renommée; commerce de laines. Défendue par l'ingénieur Gribeauval contre Frédéric II, roi de Prusse, en 1761.

Schweighæuser (Jean), philologue, né à Strasbourg, 1742-1830, fils d'un pasteur, après avoir étudié les langues orientales à Paris et en Angleterre, fut professeur adjoint de philosophie à Strasbourg, enseigna les principes de l'école écossaise, puis obtint la chaire de grec et de langues orientales. Il fut, en 1796, professeur des langues anciennes à l'École centrale et correspondant de l'Institut. Conservateur de la Bibliothèque, 1806, professeur de littérature grecque à l'Académie, 1809, doyen de la Faculté des lettres, il continua de publier les savantes éditions qui l'ont mis au premier rang des érudits. On lui doit: *Appien*, 1785, 3 vol. in-8°; le *Lexique* de Suidas, 1789; *Polybe*, 1789-95, 9 vol. in-8°; *Epictète*, 1799, 5 vol. in-8°; *Athénée*, 1801-1807, 14 vol. in-8°; *Cébès*, 1806; *Lettres de Sénèque*, 1809, 2 vol. in-8°; *Hérodote*, 1816, 12 vol. in-8°; etc., etc.

Schweighæuser (Jean-Geoffroi), archéologue, fils du précédent, né à Strasbourg, 1776-1844, aida son père dans ses travaux, le suppléa souvent, et le remplaça en 1824. Il a rédigé pour Visconti le texte du *Musée Napoléon*, et prit part à la rédaction des *Archives littéraires;* il commença, avec son ami de Golbéry, la publication des *Antiquités d'Alsace*. On lui doit aussi d'excellentes notices archéologiques.

Schweinfurt, *Trajectus Suevorum*, v. de Bavière, sur le Mein, à 40 kil. N.O. de Wurzbourg, dans la Basse-Franconie; 8,000 hab. Vins, tabac, couleurs, savon, toiles. Acquise par la Bavière en 1802.

Schweiz, nom allemand de la Suisse.

Schwenckfeld (Gaspard de), né en Silésie, 1490-1561, chanoine à Liegnitz, adopta les opinions de Luther, puis se constitua chef d'une nouvelle secte, prétendant que chaque homme est directement inspiré par Dieu. Ses opuscules furent poursuivis et supprimés: *De statu, officio et cognitione Christi*, 1546; *Quæstiones aliquot de Eccles a christiana*, 1561, etc. Ses *Œuvres complètes* ont été imprimées, 1564, in-fol., et 1592, 4 vol. in-4°.

Schwenningen, v. de Wurtemberg, près de la source du Necker, dans le cercle de la Forêt-Noire; 4,200 hab. Fabr. d'horloges en bois. Saline de *Wilhelmshall*.

Schwérin, capit. du grand-duché de Mecklenbourg-Schwérin, sur le lac du même nom; 27,000 hab. Cathédrale romane, château fort, arsenal. Tabac, eaux-de-vie, bière, draps, toiles. Occupée par les Français en 1806.

Schwérin (Évêché de), ancien État de l'Empire d'Allemagne, sécularisé en 1648 et donné au duc de Mecklembourg-Schwérin en échange du territoire de Wismar. Capit., *Butzow*.

Schwérin (Lac de), dans le grand-duché de Mecklembourg-Schwérin, formé par le Stor et uni à la Baltique par le canal de Schiftgraben; superficie, 6,100 hectares.

Schwérin, v. de la prov. de Posen (Prusse), sur la Wartha; 5,800 hab.

Schwérin (Court-Christophe, comte de), général prussien, né dans la Poméranie suédoise, 1684-1757, d'une vieille et nombreuse famille de Poméranie, se forma sous Eugène et Marlborough, passa une année à Bender près de Charles XII, commanda, en 1719, l'armée mecklembourgeoise; puis, entré au service de la Prusse, s'éleva aux plus hauts grades par sa fermeté et son amour de la discipline. En 1739, il fut mis à la tête de toute l'infanterie prussienne; en 1740, Frédéric II le nomma feld-maréchal et comte. Il prit une part glorieuse à la guerre contre l'Autriche, se distingua à Molwitz, 1741, et prit Prague, 1744. Au début de la guerre de Sept Ans, il fut tué à la bataille de Prague, en ramenant ses sol-

dats au combat. Frédéric avait la plus grande estime pour ce général, qu'on regarde avec raison comme l'un des créateurs de la formidable armée prussienne.

Schwetz, v. de Prusse, à 55 kil. S. O. de Marienwerder, dans la prov. de Prusse, sur la Vistule; 3,600 h. Château; asile d'aliénés. Draps, cuirs, toiles damassées; export. de grains.

Schwetzingen, v. du grand-duché de Bade, à 15 kil. S. de Mannheim; 3,000 hab. Beau château du grand-duc.

Schwiebus, v. de Prusse, à 27 kil. N. de Zullichau, dans la prov. de Brandebourg; 5,000 hab. Draps, toiles.

Schwilgué (Jean-Baptiste), mécanicien, né à Strasbourg, 1776-1856, fut de bonne heure un savant mécanicien. Il fut vérificateur des poids et mesures à Schelestadt, et régent de mathématiques au collége. Il s'occupa plus tard de mécanique industrielle, et inventa une foule d'instruments de précision. Il est surtout célèbre par la restauration de l'horloge astronomique de la cathédrale de Strasbourg, qu'il termina en 1842. On a de lui une *Description abrégée de l'horloge de Strasbourg*, 1843, in-18.

Schwitz ou **Schwytz** (Cant. de), un des 22 cantons de la Confédération suisse; capit. *Schwitz;* borné au N. par Saint-Gall et Zurich, à l'E. par Glaris, au S. par Uri, à l'O. par Zug et Lucerne. Il est le deuxième par l'ordre de son admission dans la confédération, le seizième par son étendue (908 kil. carrés), le dix-septième par sa population (48,000 hab.). Il parle la langue allemande, et professe la religion catholique. Le gouvernement est démocratique. — L'histoire de ce petit canton est plus intéressante que celle d'aucun autre : c'est lui qui posa les premiers fondements de l'indépendance helvétique, et qui donna son nom à la Suisse. L'abbé d'Einsiedeln ayant voulu faire paître ses troupeaux sur les pâturages de Schwitz, les bergers réclamèrent auprès de l'empereur, qui leur donna tort. Ils s'unirent alors à ceux d'Uri et d'Unterwalden, 1144; et ce traité d'alliance, renouvelé en 1206, donna naissance à la confédération. A la mort de Rodolphe de Habsbourg, ils s'effrayèrent des projets de son fils Albert, et s'engagèrent par serment à se défendre les uns les autres, 1291. Après l'insurrection de 1308, la mort du bailli autrichien Gessler, et l'assassinat de l'empereur Albert, son fils Léopold fut battu à Morgarten par 1,300 confédérés, et les vainqueurs renouvelèrent à Brunnen le pacte déjà conclu. Les soldats de Schwitz prirent une part importante aux batailles de Sempach, de Nœfels, de Saint-Jacques, de Granson et de Morat. Mais bientôt les guerres étrangères élevèrent quelques familles puissantes, qui donnèrent au canton une constitution tout aristocratique. Schwitz était la citadelle de l'aristocratie, lorsque les soldats de la République française l'envahirent, 1798. Les bergers, commandés par Aloys Reding, les repoussèrent à Rothenthurm et à Art; mais ils furent enfin forcés de capituler et d'accéder à la république helvétique. Leur territoire fut le théâtre de nombreux combats entre Masséna et Souvarof. En 1802, Napoléon leur donna l'acte de médiation qui leur donna la paix et la prospérité.

Schwitz ou **Schwytz,** v. de Suisse, capitale du canton du même nom, à 106 kil. E. de Berne, à 514 mètres d'altitude, à la jonction de la vallée de Muotta et des vallées d'Art et de Brunnen, au pied des Mythen et du Hacken, en face de l'Urmiberg, dernier gradin du Rigi; 5,800 hab. catholiques. Eglise paroissiale avec une chaire de marbre, soutenue au-dessus du sol par trois figures colossales, représentant les trois réformateurs, Luther, Zwingle et Calvin. Hôtel de ville, arsenal qui renferme les bannières de Morgarten, de Sempach, de Cappel, de Morat, et un étendard consacré, donné aux Suisses par le pape Jules II. Commerce de fromages et d'eau de cerises.

Sciacca, *Thermæ Selinuntiæ*, v. de Sicile, sur la côte S., à 60 kil. N. O. de Girgenti; 13,000 hab. Sources thermales renommées; commerce de soufre et d'huile. Patrie d'Agathocle.

Sciathos, auj. *Skiatho*, île de la mer Egée, au N. de l'Eubée. Elle fit partie de l'empire athénien, et payait annuellement 200 drachmes pour sa part de contributions. Elle appartint ensuite à la Macédoine; les pirates en firent un de leurs repaires, pendant la guerre contre Mithridate.

Scicli, anc. *Casmena*, v. de Sicile, près de la côte E.; 10,000 hab. Fabr. de cuirs et de poterie. Eglise qui renferme le tombeau de saint Guillaume.

Scigliano, v. du roy. d'Italie, à 20 kil. S. de Cozenza, dans l'ancien roy. de Naples; 6,000 hab. Vins, soie.

Sciglio, anc. *Scyllæum*, v. du roy. d'Italie, à 25 kil. N. de Reggio, dans l'anc. roy. de Naples; 5,000 hab. Vins excellents; pêcheries actives.

Scilla (Augustin), peintre italien, né à Messine, 1639-1700, élève à Rome d'André Sacchi, revint dans sa patrie, où il ouvrit une école importante. Son chef-d'œuvre est *Saint Hilarion mourant*. Il a publié un ouvrage curieux sur les corps marins pétrifiés, *De corporibus marinis quæ defossa reperiuntur*, 1747, in-4°.

Scillonte, v. de l'ancienne Grèce, près de Pise en Elide. Xénophon y résida.

Scilly (Iles). V. *Sorlingues.*

Scio. V. *Chio.*

Scione, v. de l'anc. Thrace, sur la mer Egée et dans la presqu'île de Chalcidique. Elle appartint tour à tour aux Athéniens, aux Olynthiens et aux Macédoniens.

Scioppius. V. *Schopp.*

Sciortino, v. de Sicile, à 24 kil. N. O. de Syracuse; 5,000 hab.

Scioto, rivière des Etats-Unis, arrose Delaware et Colombus, et se jette dans l'Ohio, après un cours de 360 kil.

Scipion, nom d'une famille patricienne de Rome, branche de la *gens Cornelia*. Le mot *scipio* signifie bâton, et il aurait été donné, dit-on, à cette famille depuis qu'un de ses membres avait servi de bâton de vieillesse à son père. On a retrouvé en 1780, près de la porte Capène, le lieu de sépulture des Scipions. Parmi les membres illustres de cette famille on cite :

Scipion (Publius Cornelius), maître de la cavalerie du dictateur Camille, 396 av. J. C., puis tribun militaire.

Scipion (Lucius Cornelius), surnommé *Barbatus*, consul l'an 298 av. J. C.

Scipion (Lucius Cornelius), fils du précédent, consul l'an 259 av. J. C., s'empara de la Corse et de la Sardaigne, et fut censeur en 258.

Scipion (Cneius Cornelius), surnommé *Asina*, frère du précédent, consul en 260, commanda la première flotte de guerre, et fut pris par les Carthaginois, près des îles Lipari. Consul en 254, il reprit presque toute la Sicile, et triompha à Rome.

Scipion (Cneius Cornelius), surnommé *Calvus*, fils du précédent, consul en 222, collègue de Marcellus, combattit les Insubres. En 218, il prit le commandement des légions dirigées vers l'Espagne, lorsque son frère Publius revint en toute hâte de Marseille pour s'opposer à Annibal. Il gagna les Espagnols par sa douceur, battit Hannon près de Cissa, prit Tarragone; empêcha, en 217, Asdrubal de passer en Italie, et parcourut avec sa flotte victorieuse toutes les côtes de l'Espagne. Il fut rejoint par son frère, et tous deux barrèrent encore la route à Asdrubal au passage de l'Ebre. En 215, ils défirent trois armées carthaginoises, qui assiégeaient Illiturgis; en 214, mêmes succès et prise de Sagonte. En 212, ils commirent la faute de se séparer, pour écraser les armées d'Asdrubal Barca et de Magon; mais Cneius fut abandonné par les Celtibères auxiliaires, et il fut accablé par les ennemis qui s'étaient réunis près d'Anitorgis, 211.

Scipion (Publius Cornelius), frère du précédent, consul en 219, fut chargé de se rendre en Espagne pour combattre Annibal. A Marseille, il apprit qu'il allait traverser le Rhône; après un combat de cavalerie, il revint par Gênes, et, à la tête de l'armée du préteur Manlius, qui était à Pise, il marcha contre les Carthaginois, mais fut battu et blessé près du Tessin, 218. Il fut encore vaincu, avec son collègue Sempronius, sur les bords de la Trébie. On l'envoya en Espagne comme proconsul. Il y eut les plus brillants succès, avec son frère Cneius; puis ils se séparèrent, et Publius fut vaincu par Magon et Massinissa; il périt dans le combat, 211.

Scipion (Publius Cornelius), surnommé le *premier Africain*, fils du précédent, né vers 234 av. J. C., mort en 183, sauva, dit-on, son père à la bataille du Tessin; était tribun légionnaire à Cannes, et dirigea la retraite de quelques milliers d'hommes vers Canusium; fut édile curule en 212, quoiqu'il n'eût pas l'âge légal, et dès lors exerça sur la foule une sorte de fascination par ses belles qualités, par l'art qu'il possédait de les faire valoir, par la réputation d'*heureux* qu'il s'était donnée. En 211, il s'offrit pour aller venger son père et son oncle; il fut nommé. Il se présenta aux Espagnols

comme un libérateur, surprit la grande place de Carthagène, renvoya généreusement les prisonniers, les otages, les femmes espagnoles qui se trouvaient dans la ville, et gagna la plupart des chefs, comme Mandonius et Indibilis. En 209, il fut vainqueur d'Asdrubal à Bœcula, mais le laissa gagner les Pyrénées, et se diriger vers l'Italie. Il battit les trois armées carthaginoises qui lui étaient opposées, et resta maître de presque toute l'Espagne, 207. Il osa se rendre en Afrique auprès de Syphax, roi des Numides, et gagna son alliance. A son retour, il réprima plusieurs insurrections, une révolte de ses soldats, s'attacha Massinissa, et prit Gadès. Il put alors revenir à Rome, 206, mais n'obtint pas le triomphe, parce qu'il n'avait eu qu'un simple commandement militaire. Nommé consul, 205, il se fit donner pour province la Sicile, avec l'autorisation de passer en Afrique. Les vieux sénateurs et, à leur tête, Fabius, s'opposaient à cette entreprise téméraire. Scipion trouva par lui-même des ressources considérables, et réunit à Syracuse une formidable expédition. Il aborda près d'Utique en 204; son allié Massinissa venait d'être chassé de son royaume; Syphax s'était déclaré pour les Carthaginois. Il battit Syphax et Asdrubal, surtout à la bataille des *Grandes-Plaines*, 203, aida Massinissa à reprendre la Numidie, mais ne lui permit pas d'épouser Sophonisbe; et lorsque Annibal eut été rappelé d'Italie, gagna sur lui la bataille décisive de Zama, 19 octobre 202. Il se hâta de dicter les conditions de la paix qui termina la seconde guerre Punique. Il triompha avec un éclat inusité, 201, et se laissa donner le surnom d'*Africain*. Il fut censeur, prince du sénat; on parla de lui conférer le consulat à vie, de lui décerner des honneurs extraordinaires. Il fut encore consul en 194. En 190, lieutenant de son frère, Lucius Scipion, il dirigea l'expédition contre Antiochus, roi de Syrie. Pendant qu'il était à Elée, retenu dans une sorte d'inaction, à cause de sa qualité de prêtre salien, la bataille de Magnésie fut gagnée par son frère. A son retour à Rome, il y trouva des haines depuis longtemps accumulées contre sa grandeur menaçante pour la liberté. On lui reprochait aussi son mépris de la loi; ainsi il avait ouvert le trésor, malgré les questeurs; sommé de rendre compte de l'argent livré par Antiochus, il déchira les registres; cité à comparaître devant le tribun Nævius, 185, il rappela avec fierté ses services, et entraîna le peuple au Capitole pour remercier les dieux. Un tribun, Sempronius Gracchus, prit sa défense. Scipion se retira alors à Liternum en Campanie, et ne rentra plus dans Rome. Il laissa deux fils et deux filles, dont l'aînée, *Cornelia*, épousa Sempronius Gracchus; l'autre fut mariée à Scipion Nasica Corculum. Scipion aimait les lettres et les arts de la Grèce; il protégea le poëte Ennius, et lui fit écrire son poëme sur la seconde guerre Punique.

Scipion (Lucius Cornelius), dit l'*Asiatique*, frère aîné du précédent, le suivit en Espagne, où il prit Oringis, 208, puis en Afrique. Il fut préteur en 193, consul en 190. Il remporta la victoire de Magnésie sur Antiochus le Grand, et rentra à Rome en triomphe, avec le surnom d'*Asiatique*. Accusé avec son frère, il fut condamné à une amende de 4 millions de sesterces; un tribun s'opposa à ce qu'on le conduisît en prison, mais ses biens furent vendus à l'encan, ce qui ne produisit pas une somme égale à celle qu'on lui reprochait de s'être appropriée.

Scipion Emilien (Publius Cornelius), dit le *second Africain*, *Africanus minor*, 185-125 av. J. C., était le quatrième fils de Paul-Emile. Il fut adopté par son oncle, fils du premier Africain. Des Grecs firent son éducation; Polybe fut son ami. On remarqua d'abord sa tempérance, sa générosité et sa répugnance pour tous les calculs de l'intérêt. Il fit ses premières armes à la bataille de Pydna, 168, servit en Espagne comme tribun légionnaire, et, envoyé en Numidie auprès de Massinissa, assista à la grande bataille d'Oroscope, 150. Dans la troisième guerre punique, simple tribun des soldats, il sauva deux fois l'armée romaine et arracha des éloges à Caton lui-même; Massinissa le choisit pour son exécuteur testamentaire. Quand il revint à Rome pour briguer l'édilité, on le nomma consul avant l'âge, 147. Il montra de grands talents à la tête de l'armée, enferma les Carthaginois dans leur ville et, après un siége célèbre, après un combat de six jours et six nuits, il s'en empara, 146. Il rentra à Rome en triomphe et reçut le surnom d'Africain. Il fut censeur en 142, fit un voyage pompeux en Orient, 138, et vécut dans la retraite, avec son ami Lælius, avec le philosophe Panœtius, étudiant les lettres grecques, et peut-être aidant Térence dans la composition de ses comédies. On le nomma consul en 134, pour aller combattre Numance, la *seconde terreur* de Rome; après avoir rétabli la discipline, il bloqua la ville, ayant sous ses ordres Marius et Jugurtha; Numance fut affamée, prise et rasée, 133. A son retour à Rome, il approuva publiquement la mort de Tiberius Gracchus, son beau-frère, il avait horreur des guerres civiles, et méprisait la populace d'affranchis de toutes nations qui troublaient Rome. Il n'était pas cependant le partisan de l'aristocratie; il préférait la saine et robuste race des Italiens, dont il se fit le patron au forum; il attaqua la loi agraire de Caïus Gracchus, qui les menaçait dans leurs possessions. On dit que les grands voulaient le nommer dictateur; mais la faction populaire le considérait comme un ennemi redoutable. On le trouva mort dans son lit, 129; les uns prétendirent qu'il s'était tué; on parla d'un assassinat; on accusa sa femme Sempronia. Le sénat ne fit aucune enquête, et le peuple se réjouit de sa mort.

Scipion (Publius Cornelius), surnommé *Nasica*, fils de Cneius Scipion et cousin du premier Africain, né vers 230 av. J. C., fut proclamé le plus homme de bien de la cité par un sénatus-consulte, lorsqu'on dut introduire de Pessinunte à Rome l'image de Cybèle, 204. Il fut édile en 196, préteur en 194, et envoyé en Espagne, où il remporta plusieurs victoires; consul en 191, et chargé de la guerre contre les Boïens. On lui décerna le triomphe. Il fut grand pontife, prince du sénat, et jurisconsulte estimé. Il avait défendu sans succès Scipion l'Asiatique.

Scipion Nasica (Publius Cornelius), surnommé *Corculum*, à cause de sa sagesse et de sa bonté, fils du précédent et gendre du premier Africain, se distingua sous Paul-Emile dans la guerre de Macédoine; fut consul en 162, censeur en 159, une 2e fois consul en 155; il fit la guerre aux Dalmates et refusa le triomphe. Sa médiation loyale entre Massinissa et les Carthaginois retarda la 3e guerre punique. Il commença la guerre contre Andriscus et prépara la soumission de la Macédoine par Métellus.

Scipion Nasica (Publius Cornelius), dit *Sérapion*, fils du précédent, fut questeur en 149, consul en 138, et eut à lutter contre les tribuns. Grand pontife, il se déclara contre le parti populaire, et se mit à la tête des sénateurs contre Tiberius Gracchus. Détesté par le peuple, il fut envoyé en Asie avec une prétendue mission, et mourut à Pergame, 132.

Scipion Nasica (Publius Cornelius). V. Métellus Scipion.

Sciritide, canton de la Laconie, au N., sur la limite de l'Arcadie. Il fournissait un bataillon de 600 hommes qui se plaçait à l'aile gauche et qui donnait le premier.

Sciron. V. Scyron.

Sclavochori, v. du roy. de Grèce, dans le nome de Laconie, à 8 kil. E. de Mistra; évêché. Anc. *Amyclées*

Scodra, v. de l'anc. Illyrie, citadelle du roi Gentius. Auj. *Scutari*.

Scone, bourg d'Ecosse, dans le comté et à 3 kil. N de Perth; 3,000 hab. Les rois d'Ecosse y étaient couronnés sur une pierre qui passait pour celle sur laquelle Jacob avait dormi : elle est aujourd'hui dans l'abbaye de Westminster.

Scopas, sculpteur grec, né à Paros, vivait au IVe s. av. J. C. Sa vie est presque inconnue; mais ses œuvres furent dignes d'admiration. Il dirigea la reconstruction du temple de Minerve à Tégée en Arcadie, et l'orna de ses sculptures; il construisit le monument qu'Artémise éleva à son mari Mausole; il fit de nombreuses statues en marbre, des groupes, cités par les anciens; quelques-uns lui attribuent la *Vénus de Milo*. Il s'attacha plus à l'expression qu'à la beauté idéale, et l'on admirait la vivacité et le mouvement de ses œuvres.

Scopas, général des Etoliens dans leur guerre contre Philippe de Macédoine, 220 av. J. C. Il se retira à Alexandrie, et devint général de l'armée de Ptolémée V contre Antiochus le Grand; il fut battu. En 196, il forma un complot pour s'emparer du pouvoir, et fut mis à mort.

Scopelos, île de la mer Egée, dans le groupe des Sporades, entre Sciathos et Halonèse; elle porte aujourd'hui le même nom et a 14,000 hab. Ch.-l., *Scopelos*. Vins et fruits.

Scopoli (Giovanni-Antonio), naturaliste italien, né près de Trente, 1723-1788, professeur de chimie et de botanique à Pavie, a eu de la réputation et a laissé des ouvrages estimés : *Flora Carniolica; Principia mineralogiæ; Deliciæ floræ et faunæ insubricæ*, 3 vol. in-fol.; *Rudimenta metallurgiæ*, etc.

Scordisques, peuplades d'origine celtique qui habi-

taient entre le Danube et les monts Orbélos et Scomios. Ils massacrèrent le consul Caton et son armée, 114 av. J. C., et furent ensuite chassés au nord du fleuve.

Scoresby (Guillaume), capitaine de la marine anglaise, né à Whitby (York), mort en 1857, a exploré les mers arctiques et publié une relation curieuse de ses courses : *The arctic regions*, 1820. On lui doit encore : *Magnetical observations*, 1848.

Scorff, riv. de France, arrose le dép. du Morbihan, passe à Pont-Scorff, où elle est navigable, et se perd avec le Blavet dans la rade de Lorient, après un cours de 65 kil.

Scorpion, 8e signe du zodiaque. C'était, disait-on, le scorpion qui piqua Orion au talon.

Scorpion, machine de guerre des Romains, grosse arbalète en acier, dont la corde se tendait par une sorte de treuil à deux poignées.

Scotland, *Ecosse* en anglais.

Scots, *Scoti*, peuples venus de l'Hibernie (Irlande), qui s'établirent dans la Calédonie (Ecosse), la disputèrent aux Pictes et restèrent maîtres de la région montagneuse de l'Ouest.

Scott. V. Duns et Erigène.

Scott (Sir Walter), romancier écossais, né à Edimbourg, le 15 août 1771, mort en 1832. Troisième fils d'un écrivain du sceau, il fut élevé dans la poésie des sites et des souvenirs; un accident à la jambe droite, dont il resta boiteux, le fit d'abord rester à la campagne et lui inspira le goût de la lecture et des promenades solitaires. Il lut tous les vieux romans de chevalerie, les récits de voyages, les contes, les pièces de théâtre; et, s'il ne brilla pas dans ses études, son talent pour conter l'avait déjà rendu populaire parmi ses camarades. Avocat médiocre, mais joyeux confrère, il étudiait les littératures étrangères. Il devint cependant shériff du comté de Selkirk, 1799, puis greffier des sessions à Edimbourg, 1806; il avait de nombreux loisirs et put se livrer à son goût pour la poésie. L'imitation de Bürger et de Gœthe, des courses à travers l'Ecosse et dans les comtés de l'Angleterre septentrionale, inspirèrent ses premières œuvres. Les *Chansons du border écossais*, 1800-1803, commencèrent sa réputation; il écrivit ensuite *le Lai du dernier Ménestrel*, 1805; *Marmion*, 1808; *la Dame du lac*, 1809; *Rokeby*, 1813; *le Lord des îles*, 1814, etc., et se plaça immédiatement au-dessous de Byron. Il écrivait en même temps de bons articles pour la *Revue d'Edimbourg* et la *Quaterly Review*; donnait d'excellentes éditions de Dryden, de miss Seward, de Swift, etc.; publiait des notices, réunies sous le titre de *Biographies des romanciers célèbres, depuis Fielding jusqu'à nos jours*, etc. Il songea alors, vers 1814, à s'essayer dans un autre genre, et fut presque le créateur du *roman historique*. Avec lui, le roman devint une sorte d'épopée familière; il eut l'art merveilleux de ressusciter le passé, les mœurs et les personnages d'autrefois, de les faire vivre au milieu d'incidents dramatiques, mais toujours vrais; il inspira le plus vif intérêt par la couleur locale, la peinture des détails, la vérité du dialogue; il évita toujours l'exagération, la déclamation et le faux, tout en conservant à ses récits un caractère de décence et de pureté morale, qui permettait à tous de les lire sans danger. *Wawerley*, publié sous le voile de l'anonyme en 1814, eut le plus grand succès; *Guy Mannering*, 1815, *l'Antiquaire*, 1816, *le Nain noir*, 1816, *les Puritains d'Ecosse*, 1817, *Rob-Roy*, 1818, *la Prison d'Edimbourg*, 1818, *la Fiancée de Lammermoor*, 1818, *l'Officier de fortune*, 1819, *Ivanhoe*, 1820, valurent au *grand inconnu* (car il n'avait pas encore mis son nom à ses œuvres) une réputation plus qu'européenne. Il acquit à la fois richesse et gloire; ses livres lui assuraient un revenu de 10,000 liv. sterl. par an, et il put dépenser des sommes énormes pour son magnifique château d'Abbotsford; ses romans furent traduits dans toutes les langues; ils inspirèrent la littérature, la peinture et la musique. Il fut recherché par les personnages les plus illustres, accueilli avec enthousiasme à Londres, à Bruxelles, à Paris créé baronet, 1819. *L'Abbé*, 1820, *Kenilworth*, 1821, *Quentin Durward*, 1823, *le Monastère*, 1820, *le Pirate*, 1822, *les Aventures de Nigel*, 1822, *Péveril du Pic*, 1823, *les Eaux de Saint-Ronan*, 1824, *Redgauntlet*, 1824, *Richard en Palestine*, *la Jolie Fille de Perth*, 1825, ajoutèrent encore à sa réputation. Mais la faillite de l'éditeur Constable, dans laquelle il se trouva compromis pour plus de 2 millions, amena sa ruine, 1826. Il dévoua dès lors le reste de sa vie au service de ses créanciers, et se remit au travail avec ardeur, mais sans retrouver la veine des anciens jours. Il publia les *Chroniques de la Canongate*, 1827, les *Contes d'un grand-père à son petit-fils sur l'histoire d'Ecosse*, 1828, et l'*Histoire de Napoléon*, 9 vol. in-8°, qui fut accueillie, même en Angleterre, avec peu de faveur. La suite des *Chroniques de la Canongate*, *Anne de Geierstein*, la 4e série des *Contes de mon hôte*, renfermant *Robert, comte de Paris*, et *le Château périlleux*, l'*Histoire d'Ecosse*, les *Lettres sur la Démonologie*, etc., donnent des signes de faiblesse et de décadence. Il s'occupait aussi d'une réimpression générale de ses *Œuvres*, qui parut de 1829 à 1834, en 48 vol. in-12. En 1830, sa santé donna de sérieuses inquiétudes; il se rendit en Italie sur un navire que l'Etat mit à sa disposition, mais il fut forcé de se faire ramener à Abbotsford, où il mourut le 21 septembre 1832. Les meilleures traductions de ses Œuvres sont celles de Defauconpret, 30 vol. in-8°, d'Albert Montémont et de Léon de Wailly.

Scotti (Giulio-Clemente), jésuite italien, né à Plaisance, 1602-1669, mécontent de ses supérieurs que ses idées bizarres et son insubordination avaient mal disposés à son égard, quitta l'ordre en 1645, et prit l'habit séculier. Il se vengea en publiant une satire, d'un style obscur, mais qui fit beaucoup de bruit : *Monarchia Solipsorum*, Venise, 1645, in-12, trad. en français par Restaut, 1721. D'autres l'ont attribuée à Inchofer.

Scotusse, v. de l'anc. Thessalie, au S. E. de Larisse. — V. de la Thrace occidentale, près du Strymon.

Scriba, v. des Etats-Unis, à 280 kil. d'Albany, dans l'Etat de New-York, à l'embouchure de l'Oswégo; 6,000 hab. Commerce de viande de porc préparée.

Scribe (Augustin-Eugène), auteur dramatique, né à Paris, 1791-1861, fils d'un marchand de soieries, abandonna le droit et l'étude de l'avoué où son tuteur, l'avocat Bonnet, l'avait placé, pour le théâtre. Ses premiers vaudevilles, 1811-1813, eurent peu de succès; mais *Une Nuit de la garde nationale*, 1815, réussit, et dès lors il multiplia ses œuvres faciles et spirituelles. Elles se rattachent d'abord au vaudeville classique, avec allusions timides aux idées et aux événements du jour : *Farinelli*, *le Café des Variétés*, *les Deux Précepteurs*, *le Solliciteur*, *Encore un Pourceaugnac*, *Une Visite à Bedlam*, et la désopilante bouffonnerie de *l'Ours et le Pacha*, 1820. Alors attaché au Gymnase, il a donné, en société, au moins 150 pièces, d'un genre délicat et modéré, tableaux spirituels, gais et vrais des classes moyennes, parmi lesquelles on cite : *le Colonel*, *le Gastronome sans argent*, *l'Artiste*, *le Mariage enfantin*, *le Ménage de garçon*, *Frontin mari garçon*, *Michel et Christine*, *l'Intérieur d'un bureau*, *la Haine d'une femme*, *l'Héritière*, *la Mansarde des artistes*, *le Charlatanisme*, *les Premières Amours*, *la Quarantaine*, *le Confident*, *la Demoiselle à marier*, *le Mariage de raison*, *Simple histoire*, *le Diplomate*, *la Marraine*, etc., etc. Sa popularité arriva à son comble pendant la Restauration. Il travaillait en même temps pour l'Opéra-comique, qu'il régénéra, en donnant une plus large place à la musique, et en trouvant des sujets intéressants par l'intrigue et par le dialogue. Citons : *la Neige*, 1823, *le Maçon*, 1825, *la Fiancée*, 1829, *Fra Diavolo*, 1830, *Lestocq*, 1834, *le Cheval de bronze*, 1835, *l'Ambassadrice*, 1836, *le Domino noir*, 1837, *les Diamants de la couronne*, 1841, *la Part du Diable*, 1843, *la Sirène*, 1844, *Haydée*, 1847, etc., qu'il composa pour Auber; *le Chalet*, 1834, *le Fidèle Berger*, pour Adam; *la Fée aux roses*, 1849, pour Halévy; *l'Etoile du Nord*, 1854, pour Meyerbeer; etc., etc. Son chef-d'œuvre fut peut-être *la Dame blanche*, pour Boieldieu, 1825. Ses opéras n'eurent pas moins de succès; citons : *le Comte Ory*, *la Muette*, *le Dieu et la Bayadère*, *le Philtre*, *Robert le Diable*, *Gustave III*, *la Juive*, *les Huguenots*, *le Prophète*, etc. Les comédies qu'il a données au Théâtre-Français ne sont peut-être pas supérieures et pèchent souvent par le style; mais les données sont heureuses, l'intrigue est intéressante, le dialogue est vif et spirituel, les caractères sont bien compris et bien rendus; elles ont généralement réussi; les plus connues sont : *Valérie*, *le mariage d'argent*, *Bertrand et Raton*, *la Camaraderie*, *Une Chaîne*, *la Calomnie*, *le Verre d'eau*, *Adrienne Lecouvreur*, *les Contes de la reine de Navarre*, *Bataille de dames*, etc. Membre de l'Académie française depuis 1835, Scribe ne cessa de travailler; il a mis la main à plus de 400 ouvrages dramatiques; mais il a moins réussi dans les romans : *Carlo Broschi*, *la Maîtresse anonyme*, *Piquillo Alliaga*, etc. On lui doit encore des *Nouvelles et Proverbes* et un recueil de *Chansons*. Il a beaucoup contribué à la fondation de l'*Association des auteurs dramatiques*, dont il fut le président à vie depuis 1852.

Scribonianus (Furius Camillus), consul sous Tibère, 32, légat en Dalmatie, 41, se révolta contre Claude, qui l'épargna et se contenta de l'exiler; il mourut en 53.

Scribonianus Largus, médecin romain, du Ier siècle, accompagna Claude en Bretagne. On a de lui un traité *sur la Composition des médicaments*, qui contient plus de 300 formules médicales. La meilleure édition est celle de J. Rhodius, 1655, in-4°; on le trouve aussi dans les recueils des auteurs médicaux d'Alde et de Henri Estienne.

Scrivia, riv. d'Italie, a sa source dans les Apennins Liguriens, coule au N. et se jette dans le Pô, après un cours de 82 kil.

Scrupule, poids des Romains, le 24e de l'once, valant 1 gr. 133. — Monnaie d'or, valant 5 deniers.

Scudéry ou **Scudéri** (Georges **de**), né au Havre, 1601-1667, fils d'un lieutenant du roi, suivit d'abord la carrière des armes, et se posa toujours en gentilhomme et en capitaine qui déroge en consentant à écrire. Cependant il se livra tout entier à la littérature, publia une édition des *Œuvres de Théophile*, 1632, travailla pour le théâtre, et écrivit seize tragi-comédies, en vers, qui eurent du succès : *Lygdamon et Lydias, le Trompeur puni, la Comédie des comédiens, la Mort de César, l'Amant libéral, Ibrahim ou l'illustre Bassa, Arminius*, etc. Il gâta ses meilleures qualités par sa vanité puérile et ses rodomontades; Boileau s'en est justement moqué. Il donna le signal d'une levée de boucliers contre *le Cid*, publia, sous le voile de l'anonyme, des *Observations*, puis provoqua ouvertement, dans sa *Lettre à l'illustre Académie*, l'examen de la tragédie attaquée. Il eut quelque temps le gouvernement de Notre-Dame de la Garde, près de Marseille; puis, de retour à Paris, s'attacha au prince de Condé pendant la Fronde, publia des *Poésies diverses*, et entra à l'Académie française, 1650. C'est alors que parurent sous son nom ces grands romans, qui étaient vraiment l'ouvrage de sa sœur, mais dont il fit les préfaces et peut-être le canevas. Il publia son poëme d'*Alaric*, 1654, in-fol., et 1656, in-12, chef-d'œuvre d'emphase ridicule. Il reçut une pension du roi. Outre ses pièces de théâtre, il a encore écrit : *le Temple*, poëme, 1633, in-fol.; *l'Apologie du théâtre*, 1639, in-4°; *le Cabinet de M. de Scudéry*, 1646, in-4°; etc.

Scudéry (Madeleine **de**), sœur du précédent, née au Havre, 1607-1701, vint de bonne heure rejoindre son frère, et fut l'un des oracles de l'hôtel de Rambouillet. Elle aida son frère dans plusieurs de ses ouvrages; puis elle écrivit ces longs romans, qui firent alors les délices de la société polie, et lui acquirent une immense réputation. On l'appela une *Nouvelle Sapho*, la *Dixième Muse;* elle fut recherchée et admirée par les plus illustres personnages de l'État et de l'Église, aussi bien que par les littérateurs de l'époque; elle eut des pensions de Mazarin, du chancelier, de Louis XIV. Après la dispersion de l'hôtel de Rambouillet, elle forma un cercle d'esprits distingués dans sa maison de la rue de Beauce, au Marais. En 1671, elle remporta, par son discours *de la Gloire*, le prix d'éloquence décerné pour la première fois par l'Académie. Jusqu'à la fin de sa vie, elle resta honorée et aimée de tous pour les qualités de son cœur aussi bien que pour celles de son esprit. A quatre-vingt-douze ans, elle faisait encore de jolis vers. Ses meilleurs ouvrages sont peut-être ses *Lettres* et ses *Poésies légères*, dispersées dans les recueils du temps. Elle est l'auteur des romans suivants : *Ibrahim ou l'illustre Bassa*, 1641, 4 vol. in-8°; *Artamène ou le grand Cyrus*, 1649-53, 10 vol. in-8°; *Clélie, Histoire romaine*, 1656, 10 vol. in-8° (on y trouve la fameuse description et la carte de *Tendre*); *Almahide ou l'Esclave reine*, 1660, 8 vol. in-8°; *Célinte*, 1661, in-8°; *les Femmes illustres*, 1665, in-12; *Mathilde d'Aguilar*, 1669, in-8°; *Celanire ou la Promenade de Versailles*, 1669, in-8°; *Conversations sur divers sujets*, 1680, 2 vol. in-12; *Conversations nouvelles*, 1684, 2 vol. in-12; *Conversations morales*, 1686, 2 vol. in-12; *Entretiens de morale*, etc.; *Fables*, 1685, etc.

Scultenna, riv. d'Italie, auj. le *Panaro*.

Scurcula, village d'Italie, à 30 kil. S. d'Aquila, dans l'Abruzze Ultérieure IIe (anc. roy. de Naples); 1,400 hab. Près de là fut livrée la bataille de Tagliacozzo, gagnée par Charles d'Anjou sur Conradin, 1268.

Scutari, anc. *Scodra*, v. de la Turquie d'Europe, sur le lac du même nom, dans l'Albanie, à 750 kil. O. de Constantinople; 30,000 hab. Ch.-l. d'un livah; évêché catholique. Fabr. d'armes et de toiles de coton. Prise par Mahomet II, 1479, elle s'est révoltée contre le sultan, 1831.

Scutari, anc. *Chrysopolis*, v. de la Turquie d'Asie en face de Constantinople et sur le Bosphore; 35,000 hab. Château de plaisance du sultan, belles résidences appartenant aux principaux personnages de l'empire. Point de départ des caravanes de la Mecque. A l'O. de la ville, sur un rocher, est la *Tour de Léandre*.

Scutum, grand bouclier quadrangulaire convexe, long de 4 pieds et large de 2 pieds et demi, formé de deux planches recouvertes d'une toile, d'un cuir de veau, et garni d'une bande de fer sur les bords.

Scylacium, auj. *Squillace*, v. de l'anc. Bruttium, sur le golfe du même nom; patrie de Cassiodore, qui y passa les quinze dernières années de sa vie.

Scylax. Hérodote parle d'un Scylax de Caryanda (Carie), qui, par l'ordre de Darius Ier, descendit l'Indus jusqu'à son embouchure, et explora la côte jusqu'au fond de la mer Rouge. — On a, sous le nom de Scylax, un *Périple* ou description sommaire des côtes de la Méditerranée, de la Propontide, du Pont-Euxin, ainsi que des côtes Libyques jusqu'à l'île de Cerné; c'est probablement une compilation assez sèche de matériaux d'époques différentes, entre Hérodote et Alexandre. Il a été publié d'abord par Hœschell, dans les *Petits géographes*, 1600, in-8°; puis par Vossius, Hudson, Gail; enfin, dans les *Geographi græci minores* de Müller (collection grecque de Didot), 1855.

Scylitzès (Jean), surnommé *Curopalate*, historien byzantin du XIe siècle, fut maître de la garde-robe à Constantinople. Il a écrit une *Histoire de l'empire grec*, de 811 à 1081, que Cedrenus a copiée. Bekker l'a insérée dans sa Collection byzantine.

Scylla, nymphe de Sicile, aimée de Glaucus, fut métamorphosée par Circé en monstre horrible, et se jeta dans la mer, sur la côte du détroit de Messine, là où était l'écueil de Scylla, en face de Charybde; de là le proverbe : Tomber de Charybde en Scylla. — Une ville de *Scylla*, ou *Scyllæum*, auj. *Sciglio*, s'élevait près de là sur la côte du Bruttium.

Scymnus, de Chio, géographe du Ier siècle av. J. C., probablement, avait composé une *Périégèse* ou description de la terre en prose. On lui a attribué une *Périégèse* en vers iambiques des côtes septentrionales de la Méditerranée. Ce poëme comprend deux parties : l'une, de 742 vers, va du détroit de Gadès au mont Hémus, en Thrace; l'autre, de 238 vers, continue le périple du Pont-Euxin. Il a été publié dans les recueils des *Petits géographes*.

Scyron ou **Sciron**, fils d'Eaque, suivant la Fable, était un brigand qui dépouillait les voyageurs sur la route d'Athènes à Mégare, et les précipitait dans la mer. Il fut tué par Thésée.

Scyros, auj. *Skyro*, île de l'Archipel, au N. E. de l'Eubée. Thésée y mourut; Achille y fut caché par sa mère parmi les filles de Lycomède. Elle appartint aux Athéniens depuis 449, s'affranchit pendant la guerre du Péloponnèse, tomba sous la domination des Macédoniens, puis des Romains. Elle fait partie du nome d'Eubée, dans le roy. de Grèce. Bois de myrtes et de lauriers-roses, vignes, beaux moutons; 2,500 hab.

Scytale (de σκυτάλη, fouet de cuir), bande de cuir ou de parchemin que les magistrats de Sparte roulaient autour d'un bâton; ils écrivaient dans le sens de la longueur, et envoyaient la bande déroulée aux généraux, qui avaient un bâton semblable, et pouvaient ainsi retrouver l'ordre des lignes écrites.

Scythes, nom ancien des populations disséminées dans les pays appelés aujourd'hui Russie, Turkestan et Sibérie occidentale. Campés d'abord sur les rives de l'Iaxarte, ils soumirent peu à peu les tribus voisines, qui toutes furent confondues par les Grecs sous le nom de leurs vainqueurs. Au VIIe siècle avant notre ère, ils attaquèrent les Cimmériens sur les bords de la mer Caspienne, les vainquirent, s'égarèrent dans les défilés du Caucase, et se jetèrent sur la Médie, 625. Le roi Cyaxare, qui essaya de les arrêter, fut battu et réduit à la condition de sujet. Les Scythes dominèrent l'Asie antérieure pendant vingt-huit ans. Ils envahirent l'Assyrie, la Syrie, la Phénicie, et parurent à la frontière de l'Égypte, dont le roi Psammitichus acheta leur retraite. Les ravages de ces nomades furent horribles. Outre les tributs ordinaires, dit Hérodote, ils exigèrent encore de chaque particulier un impôt arbitraire pour racheter sa vie et ses biens; et, indépendamment de ces exactions, ils parcouraient tout le pays, pillant et enle-

vant à chacun ce qui lui appartenait. Les Mèdes s'en délivrèrent par la trahison : ils invitèrent à une fête le roi et les principaux chefs, les enivrèrent et les égorgèrent. La population indignée se souleva et massacra les Scythes qu'elle put surprendre ; les uns regagnèrent le Caucase, les autres qui eurent la vie sauve furent réduits en esclavage. Les débris de la horde, qui avaient pu s'échapper, occupèrent le pays abandonné par les Cimmériens, au N. du Pont-Euxin : ils y maintinrent leur indépendance, tandis que les Scythes restés dans le Turkestan, ou Massagètes, repoussaient l'invasion de Cyrus. Hérodote, faisant le dénombrement de leurs tribus, nomme les Callipides, les Alazons, les Scythes laboureurs, les Scythes agriculteurs, les Scythes nomades, les Scythes déserteurs, et les Scythes royaux ou Scolotes, qui habitaient autour du Palus-Méotide, et dominaient tous les autres. Le roi des Perses, Darius, les attaqua, 513, pour venger, disait-il, l'invasion de la Médie. Il partit de Suse avec 700,000 hommes, passa le Bosphore sur un pont de bateaux, franchit le Danube, et s'avança dans les vastes plaines de la Scythie. Les Scythes, au lieu de présenter la bataille aux Perses, décidèrent qu'on leur céderait peu à peu le terrain, en comblant les puits et en détruisant tous les fruits de la terre, de manière à les attirer jusqu'au centre du pays. Indathyrse, roi des Scolotes, le mena ainsi pendant 500 lieues, et quand Darius repassa le Danube, il n'avait plus que 80,000 hommes. Ils résistèrent ensuite à Alexandre, harcelèrent les Etats fondés par ses successeurs, et furent battus par Mithridate, roi de Pont, lorsqu'ils voulurent attaquer la Chersonèse Taurique. Leur puissance disparut alors, et au lieu de Scythes les géographes ne parlent plus que de Gètes, de Sarmates et de Roxolans. Ce nom subsista en Asie, où Ptolémée distingue les Scythes en deçà de l'Imaüs, entre le Volga, la mer Caspienne, l'Oxus et la chaîne de l'Imaüs, et les Scythes au delà de l'Imaüs, entre l'Imaüs, la Sérique et les monts Emodes.

Scythie (Petite-), nom donné par les anciens à deux contrées différentes. L'une correspond à la Crimée et au Kouban actuels ; l'autre à la Dobroutcha, c'est-à-dire à cette presqu'île marécageuse comprise entre le bas Danube et la mer Noire. Cette dernière forma dans l'empire romain d'Orient une province de Scythie.

Scythopolis, jadis *Bethsan*, v. de Palestine, au S. E. de la Galilée, importante sous les Romains, ayant une population mélangée de Chananéens, de Philistins et d'Assyriens, resta florissante jusqu'aux croisades, et fut le siége d'un archevêché.

Sdili, nom moderne de *Délos*.

Seaford, bourg d'Angleterre, à 20 kil. S. E. de Brighton, sur la Manche ; 1,200 hab. Un des Cinq Ports.

Seba (Albert), pharmacien et voyageur hollandais, né à Eetzel (Frise), 1665-1736, fit plusieurs voyages au service de la Compagnie des Indes, et forma une belle collection d'histoire naturelle, dont une partie fut vendue à Pierre le Grand. Il avait fait décrire et graver son cabinet, sous le titre de : *Locupletissimi rerum naturalium thesauri accurata descriptio*, Amsterdam, 1734-61, 4 vol. in-fol., avec 450 planches ; cet ouvrage a été réimprimé par les soins d'une commission de savants français, comme Cuvier, Geoffroy Saint-Hilaire, etc., 45 liv. in-fol. Le principal mérite du recueil est dans les figures.

Sébaste, auj. *Sivas*, v. de l'anc. Cappadoce, près du fleuve Halys. Elle fut comprise dans le roy. de Mithridate sous le nom de *Cabira*, fut nommée *Diospolis* par Pompée, et *Sébaste*, c'est-à-dire ville impériale, en l'honneur d'Auguste.

Sébastiani (François-Horace-Bastien, comte), maréchal de France, né à la Porta d'Ampugnano, village près de Bastia, 1772-1851, se disait parent des Bonaparte. Il abandonna l'état ecclésiastique à l'époque de la Révolution, passa en France avec sa famille, et fut sous-lieutenant dès 1789. Il se distingua surtout dans la campagne d'Italie, et devint chef de bataillon après Arcole, chef de brigade après Vérone. Il seconda Bonaparte au 18 brumaire, et obtint la faveur du Premier Consul. Il combattit à Marengo ; fut chargé en 1802 d'une importante mission en Orient, et fut nommé général de brigade à son retour, 1803. Après Austerlitz, il devint général de division, 1805. Napoléon l'envoya alors comme ambassadeur à Constantinople ; il déploya beaucoup d'habileté et de décision pour rompre l'alliance de la Turquie avec la Russie et avec l'Angleterre ; domina le sultan Sélim, et lorsque la flotte anglaise vint jeter l'ancre dans le Bosphore, Sébastiani dirigea la défense avec une admirable fermeté ; les Anglais s'empressèrent de repasser les Dardanelles (février 1807). Il reçut le grand cordon de la Légion d'honneur, et fut envoyé en Espagne ; il s'y distingua de 1808 à 1810, et subit alors une sorte de disgrâce, à cause de la jactance de ses bulletins, qui avait indisposé l'Empereur. Il fit partie de l'expédition de Russie, combattit courageusement dans la campagne de Saxe, fut blessé à Leipzig, arrêta l'ennemi à Hanau, et se distingua par son courage dans la campagne de France. Il fit partie de la chambre des représentants en 1815. Après la seconde abdication, il fut un des six commissaires envoyés par la Chambre à Haguenau, pour négocier avec les alliés. Député de la Corse en 1819, il fut l'un des chefs de la gauche. Après la révolution de 1830, il fut ministre de la marine, puis des affaires étrangères. Il se retira en 1834, et fut ambassadeur à Naples, puis à Londres, 1835-1840. Nommé maréchal peu de temps après, il reprit sa place à la Chambre jusqu'en 1848. La mort de sa fille unique, la duchesse de Praslin, qui fut assassinée par son mari, empoisonna ses dernières années. On lui a plus d'une fois injustement reproché d'avoir prononcé à la Chambre des députés, après la défaite des Polonais en 1831, ces paroles fameuses : *L'ordre règne à Varsovie*. On lui attribue l'ouvrage intitulé : *État actuel de la Corse*, 1821, in-8°, qui porte le nom de Pompéi.

Sébastien (saint), né à Narbonne, vers 250, était attaché à la maison de Dioclétien. Il fut tué dans le cirque à coups de bâton, en 288. On le fête le 20 janvier.

Sébastien, frère de Jovin, prit avec lui le titre d'empereur en Gaule, 412, et fut mis à mort par Ataulf, roi des Wisigoths, en 413.

Sébastien, roi de Portugal, né à Lisbonne, 1554-1578, petit-fils de Jean III, et neveu par sa mère de Philippe II, succéda à son grand-père en 1557. Il régna, sous la régence de sa grand'mère Catherine, puis sous celle de son grand-oncle, le cardinal Henri. On songea à le marier, en 1571, à Marguerite de Valois ; les intrigues de Philippe II firent échouer ce projet. D'un caractère violent et téméraire, entraîné par son exaltation religieuse et chevaleresque, il voulut continuer les croisades. Malgré les conseils de Philippe II, il réunit une petite armée ; et, voulant profiter de la lutte engagée dans l'empire de Maroc entre Muley Abd-el-Melek et son neveu Muley-Mohammed, il débarqua à Tanger. Muley Abd-el-Melek le rencontra près d'Alcazar-Kébir, le 4 août 1578. Sébastien, mauvais capitaine, se conduisit en brave soldat ; accablé par le nombre des ennemis, il succomba percé de sept blessures. Son page reconnut son corps parmi les morts, ce qui n'empêcha pas une foule de faux Sébastien de réclamer jusqu'à la fin du siècle le royaume de Portugal. Abd-el-Melek était mort lui-même dans sa litière, pendant le combat.

Sébastien del Piombo. V. Luciano.

Sébastien (Saint-), v. d'Espagne, capit. du Guipuzcoa, et ch.-l. de la prov. du même nom, à 60 kil. N. O. de Pampelune et à 80 kil. S. de Bayonne ; 12,000 hab. Ville forte bâtie sur une petite île très-près du continent. Port de commerce qui importe les produits naturels des colonies et les objets manufacturés de France et d'Angleterre ; fer, toiles, liqueurs. Prise par les Français en 1808, défendue par eux contre les Anglais et les Espagnols en 1813.

Sébastien (Saint-), v. des Canaries, ch.-l. de l'île de Gomera, sur la côte E ; 2,500 hab.

Sébastien (Saint-), v. du Mexique, port sur le Pacifique, à 160 kil. N. E. de Mazatlan ; 5,000 hab. Pêcheries. — Ville du Venezuela, à 125 kil. S. de Caracas ; 6,000 hab. — Ile du Brésil, sur la côte de la prov. de San-Paulo ; 4,000 hab., avec un bourg du même nom.

Sébastien (Saint-), anc. nom de *Rio-de-Janeiro*.

Sebastocrator, ou *auguste souverain*, titre créé dans l'empire d'Orient par Alexis Ier Comnène, en faveur de son frère Isaac.

Sébastopol, v. de Russie, au S. O. de la Crimée, sur la mer Noire, par 44°37′ lat. N., et 31°11′. long. E. Elle est située des deux côtés d'un golfe qui traverse la ville, forme le port et s'enfonce assez loin dans les terres. L'entrée, large de moins de 900 mètres, était défendue par les forts Constantin et Catherine à l'O., par ceux de la Quarantaine et d'Alexandre à l'E. Au S. du golfe se trouve la ville avec les arsenaux et les chantiers de la

marine; au N. étaient plusieurs forts, des magasins et des chantiers; les deux rives étaient jointes par un pont de bateaux; 50,000 hab. en 1854. Fondée, en 1786, par Catherine II, qui lui donna le nom de *ville impériale* (*Sebastopolis*), elle était destinée à dominer la mer Noire et à menacer Constantinople. L'empereur Nicolas la garnit de fortifications importantes du côté de la mer. L'armée anglo-française venue au secours de la Turquie résolut de la prendre et vint débarquer en Crimée, le 14 septembre 1854. L'ingénieur russe Totleben environna la ville d'ouvrages en terre; les vaisseaux de ligne de la flotte furent coulés dans le port et une armée de secours entra dans la presqu'île. Les alliés, vainqueurs à l'Alma, à Balaklava, à Inkermann, passèrent dans les tranchées un hiver rigoureux, battirent encore les Russes à Eupatoria et à Traktir, donnèrent l'assaut au formidable ouvrage de la tour Malakoff et s'emparèrent de la place après un an de siége, 8 sept. 1855. Ils y trouvèrent 4,000 pièces de canon.

Sebenico ou **Sibenik**, v. de l'empire d'Autriche, à 65 kil. de S. E. de Zara, en Dalmatie; 7,000 hab. Port sur l'Adriatique; évêché catholique, évêché grec. Vins, armements pour la pêche du corail. Soumise aux Vénitiens de 991 à 1797, elle fut acquise par l'Autriche au traité de Campo-Formio.

Sebennytus, v. de l'Egypte ancienne, au sommet du Delta, donnait son nom à l'une des branches du Nil, la *branche Sebennytique*.

Sebnitz, v. du roy. de Saxe, près de Hohnstein; 4,000 hab. Draps, cotonnades, soieries.

Séboïm, v. de la terre de Chanaan, détruite par le feu du ciel en même temps que Sodome, Gomorrhe et Adama.

Séboncourt, bourg de l'arrond. et à 20 kil. N. E. de Saint-Quentin (Aisne); 2,447 hab. Châles, fils, tissus mêlés de laine et de coton.

Sebonde (Raymond **de**), philosophe espagnol, né à Barcelone, au XIVe siècle, mort vers 1432, professa la médecine à Toulouse. Outre plusieurs ouvrages manuscrits, il a composé une *Theologia naturalis*, Deventer, 1487, in-fol., dont on a plus de dix éditions. Il expose, en 330 chapitres, la doctrine de saint Thomas; Montaigne l'a traduite, 1569, in-8°, et a fait son apologie dans un long chapitre de ses *Essais*. Sebonde a abrégé lui-même son ouvrage, *de Natura hominis*, 1501, in-4°; et Amos Comenius en a donné aussi un abrégé sous le titre de : *Oculus fidei*, 1661, in-8°.

Sebou, fleuve du Maroc, prend sa source dans l'Atlas, reçoit l'Ouad-Fez et se jette dans l'Atlantique après un cours de 265 kil. environ.

Seboua, v. de Nubie, au S. d'Assouan, sur le Nil. Ruines antiques; point de départ des caravanes du Darfour et du Kordofan.

Seca (La), v. d'Espagne, à 12 kil. N. de Medina-del-Campo, dans la Vieille-Castille; 4,400 hab.

Secchi (Giovanni-Battista), dit *le Caravaggino*, peintre italien, né à Caravaggio, vivait au commencement du XVIIe siècle. Il a laissé plusieurs œuvres remarquables à Milan.

Secchia, riv. d'Italie, prend sa source près de Modène, coule vers le N. et se jette dans le Pô, à l'O. de Rovère, après un cours de 150 kil.

Séchelles. V. Seychelles.

Seckendorf (Gui-Louis **de**), historien allemand, né en Bavière, 1626-1692, d'une famille ancienne de Franconie, d'abord conseiller intime du duc de Saxe-Gotha, puis chancelier du duc de Saxe-Zeitz, fut chancelier de l'Université de Halle, et a laissé des ouvrages estimés: *Christenstadt; Commentarius historicus et apologeticus de Lutheranismo*, 5 vol. in-fol., ouvrage dirigé contre l'*Histoire du Luthéranisme* du P. Maimbourg; *Jus publicum romano-germanicum*, 1687, in-8°, etc.

Seckendorf (Frédéric-Henri, comte de), neveu du précédent, né à Kœnigsberg en Franconie, 1673-1763, fut élevé chez son oncle, servit en Hollande, puis dans les troupes allemandes, mérita les éloges d'Eugène et de Marlborough, servit le roi de Pologne. Auguste II, puis l'empereur d'Allemagne, Charles VI. Ambassadeur à Berlin, 1726, il déploya beaucoup d'habileté, négocia le mariage du prince royal avec une princesse de Brunswick, sauva la vie du jeune Frédéric, que son père voulait faire condamner à mort; mais, nommé feld-maréchal, il échoua dans la guerre contre les Turcs, en 1737, et, accusé par de nombreux ennemis, fut retenu trois ans en prison. Il se mit alors au service de l'électeur de Bavière, le servit avec habileté sur le champ de bataille et dans les négociations, conclut le traité de Füssen, en 1745, et vécut désormais dans la retraite.

Seckingen. V. Sickingen.

Séclaves ou **Sakalaves**, tribu de Madagascar, sur la côte O., soumise par les Hovas.

Séclin, ch.-l. de canton de l'arr. et à 10 kil. S. de Lille (Nord); 5,055 hab. Sucre de betteraves, huile, toiles, broderies. Combat heureux des Français contre les Autrichiens, 1794.

Second (Jean **Everaerts**, dit Jean), poëte latin moderne, né à La Haye, 1511-1536, fit son droit à Bourges, sous Alciat, devint secrétaire intime de l'archevêque de Tolède, et fut emmené par Charles-Quint dans son expédition de Tunis. Il mourut peu après son retour à Tournai. Il doit sa réputation à ses poésies latines : *les Baisers* (Basia); trois livres d'*Elégies*, des *Epigrammes*, des *Odes*, des *Epîtres*, Utrecht, 1541, in-12. On peut le comparer à Catulle pour la grâce et le naturel. Ses poésies ont été traduites par Dorat, Simon, Mirabeau, Tissot et Loraux.

Secondat (Charles **de**). V. Montesquieu.

Secondat (Jean-Baptiste, baron de), agronome, né à Martillac (Gironde), 1716-1796, fils de Montesquieu, conseiller au parlement de Bordeaux, consacra aux lettres tous ses loisirs. On a de lui : *Mémoires sur l'électricité*, 1750, in-8°; *Observations de physique et d'histoire naturelle sur les eaux minérales de Dax, de Bagnères et de Baréges*, 1750, in-12; *Considérations sur la constitution de la marine militaire de la France*, 1756, in-8°; *Mémoires sur l'histoire naturelle du chêne*, etc., 1785, in-fol., etc.

Secondigny, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 18 kil. S. O. de Parthenay (Deux-Sèvres); 2,157 hab., dont 458 agglomérés. Elève et commerce d'ânes.

Secousse (Denis-François), historien, né à Paris, 1691-1754, d'une famille de robe, élève de Rollin, fut avocat, puis s'occupa surtout de recherches historiques, et fut de l'Académie des Inscriptions en 1722. Après la mort de Laurière, il fut chargé de continuer le recueil des *Ordonnances des rois de France;* on lui doit les tomes depuis II jusqu'à IX, avec de bonnes préfaces. Il a encore écrit d'excellents mémoires dans le recueil de l'Académie. On a de lui : *Mémoires de Condé*, 1743, 5 v. in-4°; *Table chronologique des diplômes*, in-fol., 1769; *Mémoires pour servir à l'histoire de Charles II, roi de Navarre*, 1755-58, 2 vol. in-4°; etc.

Secrétaires d'Etat, nom des ministres dans l'anc. monarchie française; on les appelait d'abord *clercs du secret*. Leur nombre varia souvent. Avant Henri II, ils n'avaient que de simples commissions; leurs places furent alors érigées en offices. Ils ne prenaient le titre de ministres que lorsqu'ils étaient appelés au conseil d'Etat.

Sections, divisions administratives de Paris. Il y en eut 48 en 1790; les citoyens des sections, qui ne devaient d'abord se réunir que pour élire les membres du conseil municipal, jouèrent un très-grand rôle à l'époque de la Révolution. Elles furent supprimées par la Convention après la journée du 13 vendémiaire, le 9 octobre 1795.

Séculaires (Jeux). On les institua à Rome, l'an 455 av. J. C.; ils étaient consacrés à Jupiter, Junon, Latone, Diane, Pluton, Proserpine, les Parques. Ils revenaient tous les 110 ans de l'année ordinaire et duraient trois jours et trois nuits; ils étaient présidés par les quindécemvirs. On sacrifiait des agneaux au lieu dit *Térente*, sur les bords du Tibre; des bœufs blancs devant le temple d'Apollon; il y avait des représentations scéniques, des hymnes de circonstance, des chœurs de jeunes filles et de jeunes garçons. On les célébra en 455, 345, 255 et 125 av. J. C., sous la république; sous les empereurs, l'an 16 av. J. C.; Auguste commanda à Horace le chant séculaire; en 47, sous Claude; en 88, sous Domitien; en 204, sous Septime Sévère; enfin, en 247, sous Philippe.

Sécularisation. On désigne par ce mot l'acte qui transfère à des laïques les choses ou biens de l'Eglise. Ainsi, en Allemagne, au temps de la réforme luthérienne, beaucoup de domaines ou territoires ecclésiastiques passèrent entre les mains des princes protestants; Albert de Brandebourg, par exemple, grand maître de l'ordre Teutonique, se déclara duc héréditaire de la Prusse *sécularisée*. La plupart des principautés ecclésiastiques devinrent ainsi des principautés *séculières*. Plus tard, les princes dépossédés sur la rive gauche du Rhin, par les traités de 1795, 1797 et 1801, furent dédommagés, en 1803, par la sécularisation en leur faveur d'un grand nombre d'archevêchés, d'évêchés, d'abbayes. L'archevêché de Mayence, transféré à Ratisbonne, fut sécularisé en 1809, l'évêché de Francfort en 1814.

Séculier (Clergé). V. Clergé.

Sedaine (Michel-Jean), poëte dramatique, né à Paris,

1719-1797, fils d'un pauvre architecte, fut forcé de se faire tailleur de pierre pour soutenir sa famille. L'architecte Buron le surprit un livre à la main, le reçut au nombre de ses élèves et se l'associa: plus tard, Sedaine éleva comme son enfant le petit-fils de Buron, qui fut le peintre David. Quelques pièces de vers, comme *l'Epître à mon habit*, le firent connaître. Il aborda le théâtre, en 1756, par *le Diable à quatre*, opéra-comique en 3 actes, musique de Philidor. Dès lors, il eut de nombreux succès : *Blaise le Savetier, l'Huître et les Plaideurs, le Jardinier et son Seigneur, On ne s'avise jamais de tout, le Roi et le Fermier, Rose et Colas;* puis, *les Sabots, le Déserteur, Aucassin et Nicolette, Richard Cœur de lion*. Il donna, à l'Opéra : *Aline, reine de Golconde, Amphitryon* et *Guillaume Tell*. Il n'a écrit que deux pièces pour la Comédie-Française; elles sont restées au répertoire : *le Philosophe sans le savoir*, 1765, et *la Gageure imprévue*, 1768. Secrétaire de l'Académie d'architecture, il entra à l'Académie française en 1786. Quoique dépourvu de style, il a réussi par sa gaieté vive et simple, par la naïveté du dialogue, par l'art d'accroître l'intérêt jusqu'au dénoûment. On a publié ses *Œuvres choisies* dans plusieurs collections des classiques français.

Sedan, ch.-l. d'arr. des Ardennes, à 23 kil. E. de Mézières, par 49°42'6" lat. N., et 2°36'40" long. E., sur la rive droite de la Meuse; 14,545 hab. Place forte et ville industrielle. Tribunal de commerce; église calviniste. Grande fabrication de draps, commencée en 1646; filatures de laine; casimirs et surtout draps noirs. Sedan est l'ancienne capitale de la principauté de Sedan et la patrie de Turenne. A 6 kil. S. se trouve le bois de la *Marfée*, où le comte de Soissons livra bataille aux troupes royales, 6 juillet 1641. Désastre de septembre 1870.

Sédécias, dernier roi de Juda, fut placé sur le trône par Nabuchodonosor II, à la place de Jéchonias, 597 av. J. C. Son règne ne fut qu'une suite de débauches et d'impiétés; il méprisa les conseils de Jérémie, se révolta contre Nabuchodonosor, fut assiégé dans Jérusalem, fut pris près de Jéricho, eut les yeux crevés et fut mené captif à Babylone, 587 av. J. C.

Sederon, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 64 kil. S. E. de Nyons (Drôme), dans une gorge étroite; 635 hab.

Sedgemoor, plaine d'Angleterre, près de Bridgewater, dans le comté de Somerset; défaite du duc de Monmouth par les troupes de Jacques II, 1685.

Sedhiou, comptoir français du Sénégal, protégé par un fort.

Sédillot (Jean-Jacques-Emmanuel), orientaliste, né à Montmorency, 1777-1832, élève de l'Ecole polytechnique, puis de l'Ecole des langues orientales, y fut professeur, secrétaire; enfin fut adjoint au Bureau des longitudes. On a de lui : *Traité des instruments astronomiques des Arabes, trad. de l'arabe d'Aboul-Hassan-Ali*, 1834-35, 2 v. in-4°; etc., etc.

Sédiman, village de la Haute-Egypte, où Desaix défit Mourad-bey, 1799.

Sedjelmesse, v. du Maroc, sur le Zig, à 60 kil. E. de Tafilet. Autrefois capitale des Almoravides.

Sedjer, contrée de l'Arabie, au N. de la mer d'Oman. Dattes, chameaux, pêcheries.

Sedjistan ou **Seistan,** partie S.O. de l'Afghanistan, forme un Etat particulier. Capit., *Djélalabad*. Vaste plaine en partie déserte, arrosée par le Helmend et coupée par le grand lac Zerrah.

Sedlitz, v. de l'empire d'Autriche, à 30 kil. S. O. de Tœplitz, en Bohême; 1,500 hab. Manufacture de tabacs; eaux minérales purgatives très-connues.

Sedulius (Caius Cœlius), poëte latin du v^e siècle. On ne connaît pas sa vie; peut-être a-t-il été prêtre Le plus célèbre de ses écrits, réunis vers 496, est un poëme, en 5 livres : *Carmen Paschale, id est de Christi miraculis*, dédié à Théodose II. Il est plus orateur que poëte, et imite mécaniquement les vers de Virgile; la langue est élégante, mais a peu de vie. La meilleure édition est celle de Rome, 1794, in-4°.

Seduni, peuple gaulois, qui habitait la vallée supérieure du Rhône, auj. le *Valais;* la capit. était *Sedunum*, auj. *Sion*.

See, dans les langues germaniques, signifie *mer* et *lac*. Il entre dans la composition de beaucoup de noms géographiques.

Sée, riv. de France, prend sa source près de Mortain, passe à Avranches, se jette dans la Sélune, près de la baie de Cancale, après un cours de 54 kil., compris dans le dép. de la Manche.

Seeland, île de la Baltique, la plus grande de l'archipel danois, séparée à l'E. de la Suède par le Sund, à l'O. de l'île de Fionie par le grand Belt; 6,880 kil. carrés de superficie; 375,000 hab. Ch.-l., *Copenhague*. C'est la meilleure partie du Danemark et la plus féconde des contrées du Nord; sol plat, couvert de magnifiques forêts de hêtres, de beaux lacs et de riches campagnes. Seeland forme un diocèse avec les îles de Amack, Saltholm, Mœen, Samsœ et Bornholm.

Seesen, ville dans une vallée du Harz, sur la Schildau, dans le duché de Brunswick, à 25 kilom. O. de Goslar; 3,000 hab. Bains sulfureux. Beaucoup d'israélites.

Séez, *Sagium*, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil. N. d'Alençon sur l'Orne (Orne); 4,910 hab. Evêché suffragant de Rouen; séminaires. Fabr. de toiles, calicots, gants de peau. Brûlée trois fois pendant la guerre de Cent ans. A 6 kil. est le château d'O, bâti au milieu d'un étang, et où fut prisonnière la reine Isabeau de Bavière.

Seffin, village de la Turquie d'Asie, à 130 kil. S. E. d'Edesse, sur l'Euphrate, dans la prov. de Diarbékir. Célèbre par la grande bataille que se livrèrent les partisans d'Ali et de Mohawiah, en 657; ces derniers l'emportèrent après une lutte de 110 jours.

Sega (Philippe), dit *le cardinal de Plaisance*, né à Bologne, cardinal en 1591, fut légat à Paris, à l'époque des états de la Ligue. La *Satire Ménippée* l'a tourné en ridicule. Il mourut en 1596.

Segalanni, peuple gaulois, qui habitait dans la Viennoise, à l'E. du Rhône, aux environs de Valence (Drôme).

Segeberg, v. du royaume de Prusse, sur la Trave, à 70 kil. S. de Kiel, dans le Holstein; 4,000 hab. Produits agricoles, brasseries; commerce de chevaux.

Segeste ou **Egeste,** anc. ville de Sicile, à l'O. de la côte N. Dans une querelle avec Sélinonte, que soutenaient les Syracusains, elle demanda le secours d'Athènes, qui lui envoya Alcibiade, Nicias et Lamachus. Agathocle la ruina, 317; les Romains la traitèrent doucement, parce qu'elle passait pour avoir été construite par le Troyen Egeste. Auj. *Alcamo*.

Seghers (Daniel), peintre flamand, dit *le jésuite d'Anvers*, né à Anvers, 1590-1661, élève de Breughel de Velours, de l'ordre des jésuites, cultiva librement la peinture qu'il aimait. Il a peint avec talent des tableaux de fleurs, des guirlandes, qui entourent des portraits ou des sujets religieux.

Seghers ou **Zeegers** (Gérard), peintre flamand, né à Anvers, 1589 ou 1591-1651, n'était ni le frère, ni le parent du précédent. Il eut pour maîtres van Balen et Ab. Janssens. Il jouit d'une réputation considérable, qui paraît un peu exagérée. Il a traité surtout des sujets religieux; mais on lui doit encore des scènes de joueurs, de buveurs dans des intérieurs sombres. Sa manière est pleine de vigueur. Le Louvre a de lui *Saint François en extase*. Une *Adoration des Mages*, à Bruges, passe pour son chef-d'œuvre. On cite encore le *Mariage de la Vierge*, la *Vierge au scapulaire, Jésus élevé en croix*, etc.

Segni (Bernardo), historien italien, né à Florence, mort en 1558, après avoir contribué à chasser les Médicis, 1527, salua leur retour, en 1537, et fut employé par le grand-duc Cosme I^{er}. Outre plusieurs traductions d'ouvrages d'Aristote, on lui doit *Storie fiorentine* (1527-1555), *con la vita di Nicc. Capponi*, qui n'a été imprimée qu'en 1723, in-fol.

Segni, anc, *Signia*, ville de la province de Rome (Italie), et à 25 kil. O. de Frosinone; 3,600 hab. Evêché, cathédrale remarquable; murs cyclopéens.

Sego, v. du Soudan, capit. du pays de Bambarra, sur le Niger, par 13°5' lat. N., et 7°35' long. O.; grande ville de commerce, habitée par des nègres de race mandingue. Elle a été visitée par Mungo-Park, et passe pour avoir 35,000 hab.

Segobriga, v. de l'ancienne Espagne, chez les Edétans, dans la Tarraconaise. Auj. *Segorbe*.

Segobriges, peuple gallo-ligurien, qui occupait le littoral du golfe de Marseille.

Segodunum, nom latin de *Rodez*.

Segontia, v. de l'anc. Espagne, chez les Arévaques; bataille livrée par Sertorius à Métellus et Pompée, 79 av. J. C. Auj. *Siguenza*.

Segontium, nom latin de *Caernarvon*.

Segonzac, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 12 kil. S. E. de Cognac (Charente); 2,880 hab., dont 620 agglomérés. Eaux-de-vie.

Ségor, v. de Palestine, près de la mer Morte, épar-

gnée par Dieu, lors de la destruction de Sodome. Auj. *Ghor-Zafiéh.*

Segora, nom latin de *Bressuire.*

Segorbe, anc. *Segobriga*, v. d'Espagne, dans la province et à 40 kil. O. de Castellon de la Plaña et dans la capitainerie générale de Valence; 4,000 hab. Evêché; carrières de marbre. Prise en 1245 aux Maures par Jacques Ier d'Aragon; elle donne son nom à un duché.

Ségovie, anc. *Segubia*, v. d'Espagne, ch.-l. de la prov. du même nom, dans la Vieille-Castille, à 80 kil. N. O. de Madrid, sur une hauteur abrupte; 12,000 hab. On y remarque l'Alcazar, château fort, où est établie une école d'artillerie, un aqueduc de 161 arches, construit par Trajan, et qui sert encore. Cette ville, qui avait autrefois de célèbres manufactures de lainages, n'a plus ni industrie, ni commerce. — La province de Ségovie a 7,027 kil. carrés et 150,000 hab. Sol montagneux au S. E., ondulé au N. O., Vins, blés, moutons, mines d or et de plomb.

Segrais (Jean **Regnauld de**), poëte français, né à Caen, 1624-1701. devint homme de lettres, par goût et pour soutenir sa famille. Il se fit de bonne heure connaître par une tragédie, *la Mort d'Hippolyte;* fut présenté par le comte de Fiesque à Mlle de Montpensier, qui se l'attacha, comme secrétaire de ses commandements, 1647. Il la suivit dans la Fronde, à Saint-Fargeau, au Luxembourg; composa sous son inspiration, et fut reçu à l'Académie française en 1662. Il se sépara de la princesse, pour s'être opposé à son projet de mariage avec Lauzun; fut accueilli par Mme de La Fayette, 1671, et l'aida à composer *Zaïde* et *la Princesse de Clèves*. Il se retira à Caen en 1676, s'y maria richement. et charma la société polie de la ville par ses conversations spirituelles, dont on a fait un recueil, le *Segraisiana*. C'est lui qui a reconstitué l'Académie de Caen. Ses principaux ouvrages sont : *Athis*, poëme pastoral; *Bérénice*, roman. 4 vol. in-8°; *Nouvelles françaises*, 1656-57, 2 vol. in-8°; *Histoire romanesque de don Juan d'Autriche*, 1659, 5 vol. in-8°; l'*Enéide de Virgile*, trad. en vers français, 1668-81, 2 vol. in-4°; les *Géorgiques*, 1712, 2 vol. in-8°, etc. Ses *Eglogues* obtinrent un grand succès. Ses *Poésies* ont été réimprimées, 1823, in-8°.

Sègre, anc. *Sicoris*, riv. d'Espagne, prend sa source dans les Pyrénées sur le territoire français, coule à travers la Catalogne par Puycerda, Urgel et Lérida, et se jette dans l'Ebre au-dessous de Mequinenza, après un cours de 255 kil.

Segré, ch.-l. d'arrond. du dép. de Maine-et-Loire, par 47°41'14" lat. N., et 3°12'35" long. O., à 36 kil. N. O. d'Angers, sur la Verzée; 2,955 hab. Blé, chanvre, bestiaux.

Seguier (Pierre), magistrat, né à Paris, 1504-1580, avocat distingué, fut nommé par François Ier avocat général à la cour des aides, 1535; puis devint avocat général au Parlement, 1550. Il combattit les prétentions de la cour de Rome. 1551, fut président à mortier, 1554, s'opposa à l'introduction de l'inquisition en France, 1555, et se distingua toujours par sa modération. On a de lui : *de Cognitione Dei et sui*, trad. par Colletet.

Seguier (Antoine), fils du précédent, né à Paris, 1552-1624, exerça dignement des emplois importants, fut premier avocat général, 1587, se déclara contre la Ligue, défendit les libertés de l'Eglise gallicane; fut président à mortier, ambassadeur à Venise, 1597; présida la chambre dirigée contre les traitants, 1607, et fonda l hospice de la Miséricorde pour les jeunes orphelins.

Seguier (Pierre), neveu du précédent, né à Paris, 1588-1672, fut arraché par son oncle aux austérités de la vie monastique, fut conseiller au Parlement, maître des requêtes, intendant de Guyenne, président à mortier; se montra grand travailleur et dévoué à Richelieu, qui le nomma garde des sceaux, 1633, chancelier, 1635. Il rappela le Parlement aux usages antiques, et seconda Richelieu avec un zèle qu'on a souvent blâmé. C'est lui qui visita les papiers de la reine au Val-de-Grâce en 1637 ; mais il avait eu soin de la faire avertir secrètement. Il réprima sévèrement la révolte des *Nu-pieds* en Normandie, 1639-1640. Il fit partie de presque toutes les commissions qui condamnèrent les ennemis du cardinal. Il resta fidèle à Mazarin; aussi la veille de la *journée des barricades*, 26 août 1648, il manqua d'être massacré par la populace. Il fut cependant forcé de céder les sceaux d abord à Châteauneuf, 1650, puis à Molé, 1651-1656. Il les reprit alors jusqu'à sa mort. Il présida la commission chargée de juger Fouquet, 1661-1664, et on lui a reproché sa partialité; il opina pour la mort. On doit le louer pour la part glorieuse qu'il prit aux ordonnances de 1669 et 1670, qui réformèrent la justice civile et criminelle. Ami éclairé des lettres, il fut l'un des fondateurs de l'Académie française, voulut en être membre, et en devint le protecteur; il la réunissait dans son hôtel de la rue de Grenelle-Saint-Honoré. Il a coopéré à la fondation de l'Académie des Inscriptions, 1663, et de l'Académie de peinture, 1664. Il construisit la moitié de Saint-Eustache. Sa bibliothèque précieuse fut léguée par lui à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. M. Floquet a publié *le Diaire ou Journal du chancelier Seguier en Normandie*, 1639-40. Mascaron a prononcé son *Oraison funèbre.*

Seguier (Antoine-Louis), de la famille des précédents, né à Paris, 1726-1792, fut avocat général au grand conseil, 1751, puis au Parlement, 1755; se distingua par son savoir et par son éloquence, et entra à l'Académie française en 1757. Dévoué au gouvernement de Louis XV, il poursuivit l'*Encyclopédie* et les jésuites, les philosophes et les prétentions ultramontaines. En 1770, il lança un réquisitoire, qui fit beaucoup de bruit, contre les ouvrages philosophiques. Il donna sa démission après l'établissement du parlement Maupeou, 1771, et ne reprit ses fonctions qu'en 1774. Il s'associa à l'opposition du Parlement contre les réformes de Turgot, mais défendit la propriété littéraire. Il fut l un des premiers à émigrer. Il a laissé des plaidoyers, des mercuriales, des discours académiques.

Seguier (Antoine-Jean-Matthieu, baron), fils aîné du précédent, né à Paris, 1768-1848, substitut du procureur général à la suppression des parlements, 1790, émigra, revint après le 9 thermidor, fut commissaire près le tribunal de la Seine, 1802, puis président de la Cour d'appel de Paris. Créé baron en 1808, il se fit remarquer par l'exagération de ses éloges à l'égard de l'Empereur, et devint, en 1810, premier président de la Cour impériale de Paris. En 1814, la Cour, sur sa proposition, adhéra à la déchéance. Exilé pendant les Cent-Jours, il reprit ses fonctions en 1815 et fut nommé pair de France. D'abord royaliste exalté, il se modéra dans les dernières années de la Restauration. Il se rallia au gouvernement de Louis-Philippe. On lui a reproché ses saillies, souvent spirituelles, mais souvent déplacées, tout en reconnaissant son intégrité, sa science et son habileté comme magistrat.

Seguier (Jean-François), antiquaire et botaniste, né à Nîmes, 1703-1784, d'une autre famille que les précédents, devint de bonne heure l'ami de Maffei, qu'il suivit dans ses voyages, et auprès duquel il se fixa à Vérone. Il revint à Nîmes en 1755. Il s'occupa toute sa vie avec passion d'histoire naturelle et de médailles; il fut associé à l'Académie des Inscriptions en 1772. On a de lui : *Bibliotheca botanica*, La Haye, 1740, in-4°; *Plantæ Veronenses*, 1745-1754, 3 vol. in-8°; *Dissertation sur l'inscription de la Maison-Carrée*, 1759; et des ouvrages restés manuscrits.

Séguin (Armand), né à Paris, 1765-1835, collaborateur de Fourcroy et de Berthollet, inventa plusieurs procédés importants, pour le tannage du cuir, par exemple; s'enrichit comme fournisseur des armées, et eut de vifs démêlés à soutenir sous l'Empire.

Ségur, village de l'arr. et à 50 kil. N. O. de Brive-la-Gaillarde (Corrèze); 1,200 hab. Berceau de la famille du même nom.

Ségur (Henri-François, comte de), général, 1689-1751, d'une ancienne famille du Limousin, fut colonel à 17 ans, puis lieutenant général de Champagne et de Brie. Il se distingua, comme maréchal de camp, en Italie, 1733-35, devint lieutenant général, 1738, et combattit, sans beaucoup de succès, pendant la guerre de la succession d Autriche, en Bavière et aux Pays-Bas.

Ségur (Philippe-Henri, marquis de), fils du précédent, 1724-1801, colonel à 18 ans, se distingua par son courage dans la guerre de la succession d'Autriche, fut maréchal de camp en 1748, devint lieutenant général après les batailles d'Hastenbeck, de Crevelt et de Minden, 1760, fut pris à Clostercamp. En 1780, il devint ministre de la guerre, montra de l'activité, mais eut le malheur de contre-signer l'ordonnance qui attribuait à la noblesse seule les emplois d'officiers. Nommé maréchal en 1783, il donna sa démission en 1787. La Révolution le ruina; Bonaparte lui accorda une pension en 1800.

Ségur (Louis-Philippe, comte de), diplomate et historien, fils aîné du précédent, né à Paris, 1753-1830, sous-lieutenant à 15 ans, bientôt connu dans le monde élégant et spirituel, prit part à la fin de la guerre d'Amérique, et fut nommé colonel de dragons en 1783. Ambassadeur en Russie, 1784, il réussit à merveille auprès de Catherine II, qu'il accompagna dans son fameux voyage de Crimée, 1787. Il revint en 1789, fut du parti d'une monarchie constitutionnelle; fut repoussé de Rome, où il avait été envoyé en ambassade, 1791, fut nommé maréchal de camp, mais échoua dans la mission qu'on lui avait donnée en Prusse, 1792. Retiré à Chatenay, près de Sceaux, il s'occupa de littérature, et ne rentra dans la vie publique qu'après le 18 brumaire. Il fut député au Corps législatif, conseiller d'Etat, 1801, grand maître des cérémonies, 1804, comte de l'Empire, 1810, sénateur, 1813. Il vota la déchéance de l'Empereur, fit partie de la Chambre des pairs en 1814, soutint après Waterloo les droits de Napoléon II, et ne rentra à la Chambre des pairs qu'en 1819. Il salua avec enthousiasme la révolution de Juillet. Il avait toute sa vie cultivé les lettres avec succès, et était entré à l'Académie française en 1803. Ses ouvrages, accueillis avec faveur, se distinguent par la délicatesse fine et spirituelle du style; les principaux sont : *Pensées politiques*, 1795; *Théâtre de l'Ermitage*, 1798, 2 vol. in-8°; *Tableau historique et politique de l'Europe*, 1786-1796, Paris, 1801, 3 vol. in-8°; *Politique de tous les cabinets de l'Europe pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI*, 3 vol. in-8°, ouvrage composé en grande partie des écrits de Favier; *Contes, fables, chansons et vers; Galerie morale et politique*, 3 vol. in-8°; *Abrégé de l'Histoire universelle*, 1817 et ann. suiv., 44 vol. in-18, ouvrage qui a eu de nombreuses éditions; *Histoire de France*, 1824-30, 9 vol. in-8° (elle s'arrête à la mort de Louis XI); *Mémoires ou souvenirs et anecdotes*, 1824, 3 vol. in-8°; *Recueil de famille*, 1826, in-8°; et un grand nombre d'articles. Ses *Œuvres complètes* forment 34 vol. in-8° avec atlas.

Ségur (Joseph-Alexandre-Pierre, vicomte de), littérateur, frère du précédent, né à Paris, 1756-1805, était maréchal de camp en 1788. A l'époque de la Révolution, il ne s'occupa plus que de littérature, vivant en homme du monde et convive assidu des dîners du Vaudeville. Il a publié : *Correspondance secrète entre Ninon de Lenclos, le marquis de Villarceaux et Mme de M.* (Maintenon), 1789, in-8°, roman épistolaire qui eut du succès; *la Femme jalouse*, 1790; *Réflexions sur l'armée; Essai sur l'opinion*, etc. Il a donné au Théâtre-Français, à l'Odéon et au Vaudeville quelques comédies; il a écrit pour l'Opéra-Comique et l'Opéra. On lui doit encore : *Ma prison depuis le 23 vendémiaire jusqu'au 10 thermidor* 1795; *les Femmes*, 1803, 3 vol. in-8°; etc.

Ségur (Octave-Henri-Gabriel **de**), fils aîné de Louis de Ségur, né à Paris, 1778-1818, élève de l'Ecole polytechnique, sous-préfet à Soissons, à 22 ans, disparut tout à coup pour s'engager dans l'armée d'Italie, 1803, fit, comme chef d'escadron, la campagne de Russie, et se noya dans la Seine. On a de lui : *Lettres élémentaires sur la chimie*, 1803, 2 vol. in-12, et quelques traductions de l'anglais.

Segura, *Tader*, fleuve d'Espagne, prend sa source dans la sierra de Segura, coule à travers le roy. de Murcie par Murcie et Orihuela, et se jette dans la Méditerranée au S. O. d'Alicante, après un cours de 250 kil. De nombreuses saignées, pratiquées sur ses rives, servent à l'irrigation des plaines voisines.

Segura-de-Léon, anc. *Secura*, v. d'Espagne, dans la prov. de Badajoz et dans la capitainerie générale d'Estrémadure; 4,400 hab.

Segura-de-la-Sierra. anc. *Castrum altum*, ville d'Espagne, dans la prov. et à 104 kil. de Jaën; 4,300 h.

Seguro (Porto-). V. Porto-Seguro.

Segusiani, tribu gauloise, cliente des Eduens, habitait le Lyonnais. Villes : *Forum Segusianorum* (Feurs), *Rodumna* (Roanne) et ensuite *Lugdunum* (Lyon).

Segusienses, tribu gauloise qui habitait les passages des Alpes Cottiennes. Villes : *Segusio* (Suse), et *Brigantio* (Briançon).

Segustero, nom anc. de *Sisteron.*

Seibouse, fleuve d'Algérie, prend sa source près de Constantine, passe à Ghelma, et se jette dans la Méditerranée à l'E. de Bône, après un cours de 130 kil.

Seiches, ch.-l. de canton, de l'arr. et à 20 kil. O. de Baugé (Maine-et-Loire); 1,466 hab. Papeterie.

Seiches, ou plutôt **Seyches,** ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 kil. N. E. de Marmande (Lot-et-Garonne); 1,578 hab.

Séid ou **Sidi** signifie *seigneur*, en arabe. Ceux qui prétendent descendre de Mahomet prennent ce titre d'honneur.

Séid, esclave de Mahomet, fut l'un des premiers à le reconnaître comme prophète. Il fut tué à la bataille de Muta, 629. Son nom est devenu synonyme de fanatique.

Seignelay, ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. N. d'Auxerre (Yonne); 1,464 hab. Anc. marquisat dont le fils de Colbert porta le titre. Draps, fers.

Seignelay (Jean-Baptiste **Colbert,** marquis de), fils de Colbert, né à Paris, 1651-1690, associé à son père dès 1676, lui succéda comme secrétaire d'Etat de la marine, en 1683, et déploya beaucoup de zèle et d'intelligence pour achever son œuvre. Jamais la flotte française ne fut plus belle; c'est le temps des Duquesne et des Tourville. Il dirigea lui-même le bombardement de Gênes, 1684, et envoya Château-Renaud vers l'Irlande pour favoriser le débarquement de Jacques II.

Seihoun, petit fleuve de la Turquie d'Asie, dans le district d'Adana, naît dans le Taurus, passe à Adana et se jette dans la Méditerranée, au S. de Tarse, après un cours de 240 kil.

Seikhs, Sykes ou **Seykes,** peuple de l'Hindoustan, dans le bassin moyen de l'Indus. Ces tribus belliqueuses soumirent à la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe tout le Pendjâb, puis le Kouhistan, la vallée de Cachemire, le Moultan et même la partie E. de l'Afghanistan, et sous le roi Rundjet-Sing, elles formèrent un puissant Etat, dont la capit. était Amretsir. Mais la mort de Rundjet et les intrigues des Anglais affaiblirent le royaume; les Seikhs commirent l'imprudence d'attaquer la Compagnie : ils furent battus et soumis en 1849. V. *Lahore* (roy. de).

Seilhac, ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 kil. N. E. de Tulle (Corrèze); 1.825 hab.

Seille, riv. de Lorraine, prend sa source à l'étang de Lindres, près de Dieuze, arrose Dieuze, Marsal, Moyenvic, Vic, et se jette dans la Moselle, à Metz, dont elle protége les fortifications à l'E. et au N. E. Son cours est de 106 kilom.

Seille, riv. de France, prend sa source dans le Jura, près de Lons-le-Saulnier, coule au S. O. par Louhans, où elle est navigable, et se jette dans la Saône, au-dessus de Tournus, après un cours de 110 kil.

Seim, riv. de Russie, traverse les gouvernements de Koursk et de Tchernigov, et se jette dans la Desna, après un cours de 560 kil.

Sein, anc. *Sena*, île française de l'océan Atlantique, séparée de la côte du Finistère par le Raz de Sein; 500 hab. Côte rocheuse battue par une mer toujours agitée; autrefois séjour d'un collége de druidesses. Un phare y est établi.

Seine, *Sequana*, fleuve de France, prend sa source à Chanceaux, dans le dép. de la Côte-d'Or, au pied du mont Tasselot, à 446 mètres d'altitude. Depuis sa source jusqu'à Méry, elle coule du S. E. au N. O., et arrose Châtillon et Troyes; depuis Méry, où elle devient navigable, jusqu'à Montereau, elle coule du N. E. au S. O., et arrose Nogent-sur-Seine; depuis Montereau jusqu'à Charenton, où elle reçoit la Marne, elle reprend sa première direction du S. E. au N. O., et arrose Melun et Corbeil; depuis Charenton jusqu'à son embouchure, elle décrit de longues et nombreuses sinuosités et arrose Paris, Saint-Cloud, Saint-Denis, Saint-Germain, Mantes, Elbeuf, Rouen, Caudebec, Quillebeuf, et finit entre le Havre et Honfleur, après 740 kil. de cours. — Elle reçoit à droite : l'Aube, la Marne grossie de l'Ornain, de l'Ourcq, du Petit-Morin et du Grand-Morin; l'Oise grossie de l'Aisne et du Thérain et l'Epte. Elle reçoit à gauche l'Yonne, le Loing, l'Essonne, la Bièvre et l'Eure. — Le bassin de la Seine, avec ceux des petits fleuves qui se jettent dans la Manche, est formé : par la pente O. des collines d'Artois, des Ardennes occidentales, de l'Argonne occidental et des monts de la Meuse, qui le séparent des bassins de l'Escaut et de la Meuse; par la pente N. du plateau de Langres et de la Côte-d'Or, qui le séparent du bassin du Rhône; par la pente N. des hauteurs entre Seine et Loire, monts du Morvan, collines du Nivernais, plateau d'Orléans, collines du Perche, collines de Normandie, plateau d'Ernée, monts de Bretagne et monts d'Arrée. La vallée de la haute Seine est fertile et monotone; de Paris à Rouen, les rives sont accidentées par les hautes falaises qui déterminent les sinuosités du fleuve; de Rouen au Havre, la Seine coule entre des collines crayeuses, quelquefois abruptes, et forme une des plus riches et des plus belles vallées de France. Le climat du bassin de la Seine ou *climat séquanien* est con-

stant ou marin, c'est-à-dire qu'il n'est jamais extrême. Le froid est moins rigoureux que dans le N. E.; les hivers sont doux et humides, ce qui est favorable aux pâturages.

Seine (La), département français de la région du N., enclavé dans celui de Seine-et-Oise; ch.-l., *Paris*. Il a été formé d'une partie du Parisis et d'une partie du canton appelé la France. Superf., 47,549 hectares; popul., 2,220,060 hab. Le sol est plat, accidenté par quelques buttes isolées, telles que la butte Montmartre (136 mètres), les buttes Chaumont, le mont Valérien et les collines de Meudon. Il comprend les 20 arrond. de Paris et les 2 arrond. de Saint-Denis et de Sceaux. Il est subdivisé en 28 cantons et 72 communes. Terre fertile, presque toute consacrée à la culture maraîchère, bois de Boulogne, Vincennes, Meudon, forêt de Bondy; nombreux villages industriels, maisons de plaisance innombrables, belles routes plantées d'arbres. Industrie très-développée et prodigieusement variée; exploitation de carrières de chaux et de pierre à bâtir. Le département forme le diocèse de Paris et dépend de la Cour d'appel de Paris.

Seine-et-Marne, département de la France, compris dans la région du N.; ch.-l., *Melun*. Il a été formé d'une partie de l'Ile-de-France et d'une partie de la Champagne. Superf., 573,634 hectares; popul., 341,490 hab., soit 62 par kil. carré. Plaines riches et bien cultivées, peu d'accidents de terrain. La Brie, qui est la principale partie du dép., est une des plus belles régions agricoles de France. Culture perfectionnée : le rendement du sol est de 20 hectolitres de blé par hectare, tandis que le rendement moyen n'est en France que de 14 hectolitres. Il y a 100,000 têtes de gros bétail, et 1 million de moutons. La forêt de Fontainebleau est le point le plus pittoresque et le plus accidenté. Le département comprend 5 arrondissements : Melun, Coulommiers, Fontainebleau, Meaux, Provins; 29 cantons et 529 communes. Les principales productions sont : le grès à paver, la pierre à bâtir et la pierre meulière; les fromages de Brie, les farines et les grains, le papier, la faïence, la porcelaine, le chocolat. Il forme le diocèse de Meaux et dépend de la Cour d'appel et de l'Académie de Paris. Il fait partie de la 5me région militaire.

Seine-et-Oise, département de la France, compris dans la région du N., et formé d'une partie de l'Ile-de-France; ch.-l., *Versailles*. Superf., 560,564 hectares; popul., 580,180 hab. soit 94 par kil. carrés. Pays pittoresque, présentant tantôt des collines, tantôt des plaines et des vallées, comme celle de Chevreuse, des prairies sur les bords de la Seine et de l'Oise, des marais sur ceux de l'Essonne et de la Juigne. Culture bien entendue, grande fertilité, sauf dans l'arrond. de Corbeil. Il comprend 6 arrondissements : Versailles, Corbeil, Etampes, Mantes, Pontoise et Rambouillet; 36 cantons et 685 communes. Châteaux, maisons de campagne; exploitation de pierre, grès, chaux, marne; eaux minérales d'Enghien; industries variées et actives, telles que papeteries, cachemires français, linge damassé, couvertures de laine et de coton, etc. Il forme l'évêché de Versailles et dépend de la Cour d'appel et de l'Académie de Paris.

Seine-Inférieure, département de la France, compris dans la région du N., formé de la partie de la Normandie qui comprenait le pays de Caux, le pays de Bray et le Roumois; ch.-l., *Rouen*. Superf., 603,329 hectares; popul., 790,022 hab., soit 128 par kil. carré. Ce département si riche, si bien cultivé et si industrieux, comprend 4 régions : la vallée de la Seine est fertile, pittoresque, bordée de falaises au S., marécageuse au N., vers Ingouville. L'arrond. de Rouen est accidenté, très-peuplé et offre à la fois des herbages, des cultures perfectionnées et des bouquets de bois. Le pays de Caux est un plateau penché vers le N. et coupé de vallées qui s'ouvrent sur la Manche; le plateau est une terre à blé couverte de fermes closes et isolées; les vallées nourrissent des bestiaux, des chevaux, et les rivières alimentent de nombreuses usines. Le pays de Bray est plus montueux, plus boisé, mais aussi fertile que le précédent. Le dép. de la Seine-Inférieure comprend 5 arrondiss. : Rouen, Dieppe, le Havre, Neufchâtel et Yvetot; 51 cantons et 759 communes. Il produit du blé, du houblon, des pommes à cidre, du lin, du chanvre; il élève des chevaux, des bœufs, des vaches laitières, des moutons, des volailles; il exporte du beurre, du fromage; il fabrique des cotonnades, des draps, des calicots, de la *rouennerie*; ses pêcheries sont très-actives. Il forme le diocèse de Rouen, dépend de la Cour d'appel de Rouen, de l'Académie de Caen, et de la 3me région militaire.

Seine (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 26 kil. N. O. de Dijon (Côte-d'Or); 668 hab. Il y a eu jadis une abbaye de bénédictins, d'où le bourg a tiré son nom de *Saint-Seine-l'Abbaye*.

Seissel ou **Seyssel** (Claude de), historien, né à Aix en Savoie, vers 1450, mort en 1520, enseigna le droit à Turin; puis, appelé à Paris par Louis XII, fut conseiller d'Etat, maître des requêtes, et ambassadeur auprès de Henri VII en 1508. Il entra alors dans les ordres, devint évêque de Marseille, 1509, puis archevêque de Turin, 1517. On lui doit plusieurs ouvrages écrits en latin : *de Divina Providentia*, qu'il traduisit en français; *Disputationes adversus errores Valdensium*, également trad. en français; *Speculum feudorum;* des traductions de *Justin*, de *Thucydide*, de la *Cyropédie*, de *Diodore de Sicile*, d'*Appien*, d'*Eusèbe;* enfin des ouvrages, écrits en français avec facilité : *les Louanges du roy Louis XII*, 1508, in-4°, goth.; *la Victoire de Louis XII contre les Vénitiens*, 1510, in-4°; *la Grande Monarchie de France*, qui a eu plusieurs éditions; *la Loi salique des Français*, etc.

Seistan. V. Sedjistan.

Seix, bourg de l'arrond. et à 18 kil. S. E. de Saint-Girons (Ariége); 3,282 hab., sur le Salat. Marbre, granit. Filature de laine.

Seize (Les). On nomme ainsi le comité directeur de la Ligue à Paris, composé de membres pris dans les *seize* quartiers de la ville. Ils s'emparèrent violemment du pouvoir sous Henri III, organisèrent la Journée des barricades, 1588, furent les chefs du parti démocratique de la Ligue, surtout après l'assassinat des Guises, et après l'attentat de Jacques Clément. Ils soutinrent avec énergie la population pendant le siége de Paris, mais se perdirent par leurs excès. Ils firent une sorte de coup d'Etat contre les modérés et même contre Mayenne, en 1591, nommèrent un comité de dix membres pour s'emparer du pouvoir; et, dirigés par Bussy-Leclerc, mirent à mort Brisson, premier président du Parlement, avec les conseillers Larcher et Tardif. Ils entrèrent en relations avec Philippe II pour lui proposer la couronne. Mais Mayenne revint à Paris; et, soutenu par ses soldats, il occupa la Bastille, frappa les Seize, et mit fin à cette espèce de comité révolutionnaire.

Séjan (Ælius), chevalier romain, né à Vulsinies, commanda les prétoriens avec son père, au commencement du règne de Tibère, et gagna bientôt toute la confiance de l'empereur. Il osa aspirer à l'empire, séduisit Livilla, qui fit empoisonner son mari Drusus, fils de Tibère; fut le principal auteur de la ruine de la famille de Germanicus, et engagea l'empereur à se retirer, loin de Rome, à Caprée. Il fut alors tout-puissant, réunit dans un seul camp les cohortes prétoriennes, dont il fut le préfet, puis demanda à Tibère la main de Livilla. Le soupçonneux empereur refusa, et prépara la ruine de Séjan, en dissimulant. Une longue lettre le dénonça au sénat; Macron, qui avait reçu secrètement le commandement des prétoriens, l'arrêta; il fut aussitôt condamné et mis à mort. La populace traîna son corps par les rues; ses parents, ses amis, furent cruellement poursuivis, 31 ap. J. C.

Sel (Le), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 50 kil. N. E. de Redon (Ille-et-Vilaine); 728 hab.

Selby, v. d'Angleterre, dans le comté et à 20 kil. S. E. d'York, sur l'Ouse; 6,000 hab. Chantiers de construction. Lieu de naissance de Henri Ier Beauclerc.

Selden (John), publiciste anglais, né à Salvington (Sussex), 1584-1654, fut l'un des hommes les plus savants de son temps, et de bonne heure se fit connaître par des ouvrages d'érudition et de polémique : *Jani Anglorum facies altera*, 1610; *the Duello*, 1610; *les Titres d'honneur*, 1614; *de diis Syris*, 1617; *Histoire des dîmes*, 1618; *de Successionibus in bona defuncti secundum leges Hebræorum*, etc. Il soutint les droits du Parlement contre Jacques Ier et Charles Ier; fut emprisonné en 1621, eut une grande part au *bill des droits*, puis subit un second emprisonnement de cinq années, 1629-1634. Il fit alors paraître son livre le plus célèbre, *Mare clausum*, réponse habile au *Mare liberum* de Grotius, 1636, in-8°. Il se montra modéré, comme député au Long-Parlement, fut attaqué par le parti exagéré, mais conserva cependant l'estime générale. On lui doit encore : *de Jure naturali et gentium juxta disciplinam Hebræorum*, 1640, in-fol.; *Uxor hebraica*, 1646, in-4°; *Fleta, seu Commentarius juris anglicani*, 1647, in-8°; etc., etc. Il a aussi travaillé aux *Marmora Arundelliana*, 1629, in-4°. Ses *Œuvres* ont été réunies par D. Wilkins, 1726, 3 vol. in-fol.

Seldjoucides, dynastie de Turcs, fondée par le petit-fils de *Seldjouk*, Togrul-beg, au commencement du XIe siècle. Avec Alp-Arslan et Malek-Shah, ils se rendirent maîtres de presque toute l'Asie occidentale. Puis, à la fin du XIe siècle, et surtout pendant les croisades, une foule de petites principautés seldjoucides se formèrent, celles de Koniéh ou de Roum, d'Alep, de Damas, de Mossoul, etc. Elles furent renversées par les chrétiens d'Occident, par les sultans du Kharism, et finirent par disparaître devant les Turcs ottomans.

Sele, petit fleuve d'Italie, naît dans l'Apennin napolitain et se jette dans le golfe de Salerne après un cours de 92 kil. C'est l'anc. *Silarus*.

Sélef, petite rivière de Cilicie, dans laquelle se noya Frédéric Barberousse, en 1190.

Sélefkeh, v. de la Turquie d'Asie, dans le district d'Adana, à l'embouchure du Gœk-sou (Calicadnus). Belles ruines antiques. Ancienne *Seleucia Trachea*.

Selenga, riv. de la Sibérie, descend du plateau de la Mongolie et se jette dans le lac Baïkal, en arrosant la province de Trans-Baïkal. Son cours est d'environ 1,000 kil.

Selinginsk, v. de Sibérie, sur la Selenga; 3,000 hab. Commerce actif avec la Chine, par Kiachta.

Séleucide, prov. de l'anc. Syrie, s'étendait sur la côte de la Méditerranée depuis l'embouchure du Pinarus jusqu'à celle de l'Oronte. Elle renfermait les 4 villes de Séleucie, Antioche, Laodicée et Apamée.

Séleucides, dynastie macédonienne, fondée par Séleucus Nicator, en 312. Elle régna sur la Syrie et la plus grande partie de l'Asie occidentale, et finit en 64 av. J. C. V. Syrie.

Séleucie, v. de l'anc. Babylonie, sur la rive droite du Tigre, fondée par Séleucus Nicator, fut la capitale des Séleucides, puis des rois des Parthes. Son importance s'effaça devant celle de la ville plus récente de Ctésiphon. Les ruines des deux villes sont sur les deux rives du Tigre, près de Bagdad; on les appelle *Al-Madaïn*. — V. de l'anc. Séleucide, à l'embouchure de l'Oronte; auj. *Souéidieh*. — Ville de l'anc. Cilicie, près de l'embouchure du Calicadnus; auj. *Sélefkeh*.

Séleucus Ier, *Nicator* (vainqueur), fondateur de la dynastie des Séleucides, né vers 358 av. J. C., mort en 280, fils de l'un des lieutenants de Philippe, accompagna Alexandre dans son expédition, et, à sa mort, 323, eut le commandement des *hétaires*. Il seconda d'abord Perdiccas, puis contribua à sa mort en Egypte, 321; reçut la satrapie de Babylone, lutta contre Eumène, puis contre Antigone, et fut forcé de fuir en Egypte, 316. Il entra dans une ligue contre Antigone, et, après la victoire de Gaza sur Démétrius, 312, recouvra la Syrie et Babylone; c'est de là que date *l'ère des Séleucides*, 1er octobre 312. Vainqueur de Nicanor, lieutenant d'Antigone, il soumit la Médie, la Susiane, la Perse, l'Hyrcanie, la Bactriane, le pays jusqu'à l'Indus. Il prit le titre de roi, 306. Après avoir lutté contre Sandracottus, roi des Prasiens, il lui abandonna les provinces au delà de l'Indus, et reçut de lui 500 éléphants de guerre. Allié à Ptolémée, à Cassandre, à Lysimaque, il remporta sur Antigone et Démétrius la victoire d'Ipsus, 301. Il fonda alors un grand nombre de villes du nom de Laodicée, Apamée, Stratonice, et surtout Antioche sur l'Oronte, et Séleucie sur le Tigre. Il ouvrit de nouvelles voies au commerce, et continua en Asie l'œuvre civilisatrice d'Alexandre. Il défendit son empire contre Démétrius Poliorcète, dont il avait épousé la fille, Stratonice, 290, et se contenta de le garder prisonnier dans Apamée, 286. Entraîné dans une dernière lutte contre Lysimaque de Thrace par Ptolémée Céraunus, il fut vainqueur à Cyropédion en Phrygie, 281; s'empara de ses Etats, mais fut assassiné à Lysimachia en Thrace par Ptolémée Céraunus. Il avait protégé les sciences et les arts. On dit qu'il céda sa femme, la belle Stratonice, à son fils Antiochus, éperdûment amoureux de sa belle-mère.

Seleucus II, *Callinicus* (le Victorieux), roi de Syrie, fils d'Antiochus II, lui succéda en 246 av. J. C., fit périr sa belle-mère Bérénice, et attira sur ses Etats Ptolémée III, frère de cette princesse. Il eut ensuite à combattre son frère, Antiochus Hiérax; Tiridate, roi des Parthes; Théodote, roi de Bactriane; mérita son surnom par ses victoires, mais ne put empêcher le démembrement de l'empire. Les uns disent qu'il mourut prisonnier des Parthes; d'autres, d'une chute de cheval, en 226.

Séleucus III, *Ceraunus* (la Foudre), roi de Syrie, succéda à son père, Séleucus II, 226, lutta contre Attale, roi de Pergame, et fut empoisonné par son général Nicanor, 223 av. J. C.

Séleucus IV, *Philopator* (qui aime son père), roi de Syrie, succéda, en 186, à son père, Antiochus III, paya aux Romains des sommes immenses, combattit Eumène de Pergame, et fut empoisonné par son ministre Héliodore, qui l'avait excité à persécuter les Juifs, 175 av. J. C.

Séleucus V, *Nicator*, roi de Syrie, fils de Démétrius II, lui succéda en 124, mais fut assassiné par sa mère Cléopâtre.

Séleucus VI, *Epiphane* (l'Illustre), fils d'Antiochus VIII, fut roi d'Antioche et d'une partie de la Syrie, en 96, et eut à lutter contre plusieurs rivaux : Héracléon, Antiochus de Cyzique, son oncle, et Antiochus Eusèbe, son cousin. Il périt dans une révolte des habitants de Mopsueste, 94 av. J. C.

Séleucus, astronome du deuxième siècle av. J. C., d'origine chaldéenne, né à Séleucie, étudia les marées et leurs causes, et soutint une hypothèse identique à celle de Copernic sur le système du monde.

Selge, v. de l'ancienne Pisidie, au S. du Taurus. Ses ruines se trouvent près du village turc de *Boujak*.

Seligenstadt, v. du grand-duché de Hesse-Darmstadt, sur le Mein, à 30 kil. N. E. de Darmstadt; 3,000 hab. Ville forte. Ruines d'une abbaye fondée par Eginhard, et où l'historien de Charlemagne écrivit ses ouvrages. Exploitation de tourbe.

Sélim Ier, sultan ottoman, né en 1467, d'un caractère belliqueux, qui le fit aimer des janissaires, força son père Bajazet II à renoncer au trône, et le fit empoisonner, 1512. Il fit périr ses frères et ses neveux; puis se jeta sur l'Orient. Vainqueur des Perses à Tchalderan, 1514, il s'empara du Diarbékir et du Kurdistan; une révolte des janissaires l'arrêta. Il attaqua ensuite les mamelouks, les battit plusieurs fois, prit la Syrie, l'Egypte, 1517, et par le massacre de Touman-Bey et des principaux chefs, mit fin à la puissance des mamelouks. Le dernier calife abbasside lui transmit le titre d'iman et l'étendard du Prophète; dès lors les sultans devinrent chefs religieux de l'islamisme; les villes saintes de l'Arabie se soumirent à Sélim, qui préparait la conquête de Rhodes, lorsqu'il mourut, 1520.

Sélim II, dit *l'Ivrogne*, sultan ottoman, fils et successeur de Soliman II, 1566-1574, souilla le trône par de honteuses débauches. Il s'empara de l'Yémen, puis enleva Chypre aux Vénitiens, en ordonnant d'affreuses cruautés, 1571. Il perdit, il est vrai, la bataille de Lépante, mais reprit Tunis aux Espagnols 1574, et fit une guerre heureuse aux Moldaves révoltés.

Sélim III, sultan ottoman, né en 1761, fils de Mustapha III, succéda à son oncle Abdul-Hamid, en 1789. Il soutint péniblement la guerre contre les Autrichiens et les Russes, et fut forcé de signer les traités de Sistowa, 1791, et d'Iassy, 1792. Sélim s'efforça vainement d'arrêter la décadence de l'empire, principalement en s'appuyant sur l'amitié de la France. Mais la révolte de Paswan-Oglou, pacha de Widdin, fut un premier obstacle; puis l'expédition de Bonaparte en Egypte le força à s'allier à l'Angleterre et à la Russie, 1798. La paix fut rétablie avec la France en 1802. Mais la révolte éclatait de toutes parts dans l'empire; les Wahabites désolaient l'Arabie; l'Albanie, la Serbie se soulevaient; les Russes envahissaient les Principautés-Danubiennes; enfin l'amiral anglais Duckworth franchit les Dardanelles, avril 1807. Sélim, soutenu par Sébastiani, notre ambassadeur, montra la plus grande énergie, et repoussa les ennemis. Avec des officiers français, il voulut introduire des réformes nécessaires dans l'armée; mais il mécontenta les derviches, les janissaires, le peuple, et la révolte éclata en 1808. Il fut détrôné et relégué dans le sérail. Mustapha-Baraïktar, qui lui était dévoué, tenta vainement de le rétablir. Pendant que le pacha assiégait le palais, l'ordre fut donné de massacrer Sélim, qui se défendit longtemps contre les assassins. Son cousin, Mahmoud II, devait le venger.

Seliméh, oasis de la Nubie, près de grands gisements de sel.

Selimno, en turc *Islamdji*, ville de la Turquie d'Europe, au pied des Balkans, à 140 kil. N. d'Andrinople, dans la Roumélie; 24,000 hab. Fabr. d'armes à feu, d'essences de roses, de nattes fines et de tissus de laine; grandes foires annuelles.

Sélinonte, *Selinus*, anc. v. de Sicile sur la côte S., fondée par Megara-Hybla en 651 av. J. C., soutint de

longues guerres avec les Ségestains et les Carthaginois. Ruinée par les Sarrasins au IXe siècle de notre ère. — Ville de l'anc. Cilicie, en Asie Mineure. Trajan y mourut au retour de son expédition dans le golfe Persique. Auj. *Selinti*.

Selinti, village de la Turquie d'Asie, sur la côte S. Ruines de l'anc. Sélinonte.

Selis (Nicolas-Joseph), littérateur, né à Paris, 1737-1802, épousa la nièce de Gresset, et fut ami de Delille. Professeur au collége d'Amiens, au collége Louis-le-Grand, membre de l'Institut, 1795, examinateur des élèves du Prytanée, il occupa, en 1796, la chaire de Delille au Collége de France. On a de lui de petits poëmes, des épîtres agréables, une *Relation de la maladie, de la confession et de la mort de Voltaire*, 1781, in-12; une traduction estimée des *Satires de Perse*, 1776; des *Mémoires*, dans le Recueil de l'Institut, et il a revisé une partie de la 5e édition du *Dictionnaire de l'Académie*, 1798.

Selivri, v. de la Turquie d'Europe, à 70 kil. O. de Constantinople, sur la mer de Marmara, dans la Roumélie; 9,000 hab. Entourée de marais.

Selkirk (Alexandre), marin écossais, né vers 1680 à Lasgo (Fife), fut jeté par son capitaine dans l'île déserte de Juan Fernandez, en 1705. Il y vécut seul pendant quatre ans et demi, et fut alors ramené en Angleterre. Le récit de cette aventure a fourni à de Foë le sujet de son *Robinson Crusoé*.

Selkirk, v. d'Écosse, capit. du comté du même nom, à 56 kil. S. d'Edimbourg, sur l'Ettrick; 3,500 hab. Fabr. de souliers, de bonnets et de rubans. Montrose y fut battu en 1645; Walter Scott résida près de là au château d'Abbotsford. — Le comté de Selkirk, au S. de l'Écosse, a 68,000 hectares et 10,000 hab.

Sellasie, v. de l'anc. Laconie, au N. Le roi de Sparte, Cléomène, y fut battu par Antigone, roi de Macédoine, 222 av. J. C.

Selles-sur-Cher, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 17 kil. S. O. de Romorantin (Loir-et-Cher); 4,659 hab. Vins, draps, toiles.

Sellières, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. N. de Lons-le-Saunier (Jura); 1,778 hab. Chevaux, grains, bois.

Selly. V. Nicodème.

Selommes, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 12 kil. E. de Vendôme (Loir-et-Cher); 796 hab.

Sélongey, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 35 kil. N. de Dijon (Côte-d'Or), sur la Venelle; 1,435 hab., Eau-de-vie de pommes de terre, vins.

Seltz ou **Nieder-Selters**, village de Prusse, à 40 kil. N. de Mayence, sur l'Ems, dans l'anc. duché de Nassau; 1,500 hab. Célèbres eaux minérales gazeuses.

Seltz, anc. ch.-l. de cant. de l'arr. et à 25 kil. S. E. de Wissembourg (Bs-Alsace); 1,934 hab. Eaux minérales.

Sélune, petite rivière de France, prend sa source près de Mortain, reçoit le Beuvron et la Sée, arrose le dép. de la Manche, et finit dans la baie de Cancale, après un cours de 80 kil.

Selva, v. d'Espagne, à 15 kil. N. O. de Tarragone, dans la Catalogne; 4,500 hab.

Selve (Jean de), né en Limousin, mort en 1529, président du parlement de Rouen, puis du parlement de Toulouse, négocia la délivrance de François Ier, prisonnier à Madrid, et fut premier président du parlement de Paris. Ses *Négociations* et *Discours* sont manuscrits à la Bibliothèque impériale. On lui doit la première édition des *Mémoires de Comines*, Paris, 1523, in-fol. — Son fils, *Georges*, 1506-1541, évêque de Lavaur, employé dans plusieurs ambassades, traduisit, par l'ordre de François Ier, *Huit Vies des Hommes illustres de Plutarque*, 1547, in-8°.

Sélymbrie, *Selymbria*, v. de l'anc. Thrace, sur la Propontide, fut une colonie de Mégare. Philippe de Macédoine s'en empara. La fameuse muraille, construite par l'empereur Anastase pour couvrir Constantinople, allait de Sélymbrie sur la Propontide à Scylla sur le Pont-Euxin. Auj. *Selivri*.

Selzaete ou **Zelzaete**, comm. rurale de la Flandre orientale (Belgique), à 20 kil. de Gand, sur le canal de Gand à Terneuze. Graines; brasseries, huileries; 3,500 hab. — Le canal de *Selzaete à Heyst* sert à l'écoulement des eaux des Flandres. Il a 50 kil.

Sem, fils de Noé, fut le père des peuples qui peuplèrent l'Asie. Ses cinq fils sont : Elam, Assur, Arphaxad, Lud et Aram.

Sémélé, fille de Cadmus et d'Harmonie, aimée de Jupiter, lui demanda, par les conseils perfides de Junon, de se montrer dans toute sa puissance. Elle fut consumée par la foudre; Mercure sauva son enfant, Bacchus. Plus tard, ce dieu la tira des Enfers, et la conduisit dans l'Olympe, où elle devint immortelle sous le nom de Thyoné.

Semendraki, île de la Turquie d'Europe, dans l'Archipel, au S. de la Roumélie; 1,700 hab. Anc. *Samothrace*.

Semendria, v. de la principauté de Serbie, à 47 kil. E. de Belgrade, sur le Danube et la Morava; 10,000 hab. Place forte, anc. capitale de la Serbie, siége de l'archevêque grec primat de la principauté.

Sémigalle, canton de l'ancien duché de Courlande; ch.-l. *Mittau*.

Seminara, v. du roy. d'Italie, dans la province et à 40 kil. N. de Reggio (anc. roy. de Naples); 5,000 hab. Trois batailles y furent livrées : en 1495, les Français, commandés par Stuart d'Aubigny, y battirent les Espagnols commandés par Gonzalve de Cordoue; en 1503, ils furent battus par Gonzalve; en 1807, ils battirent les Napolitains.

Séminoles, tribu de Peaux-Rouges qui habite la région O. de la Floride.

Sémipalatinsk, v. de la Sibérie, dans le gouvernement d'Omsk, au S. E.; 4,000 hab. Mines d'émeraudes; commerce avec le Turkestan et la Chine. V. Supplément.

Sémiramis, reine d'Assyrie, dont le nom est resté célèbre, nous est fort mal connue. A-t-elle vécu au XXe siècle ou au XIIIe siècle av. J. C.? Son histoire n'est qu'un amas confus de récits légendaires, dont les contradictions ont même fait douter de son existence. Voici les principaux faits de cette histoire : Fille de Derketo ou Atergatis, prêtresse de Syrie, exposée dans le désert, nourrie par des colombes ou recueillie par le berger Simas, elle épousa Oannès, gouverneur de Syrie. Elle accompagna son mari au siége de Bactres, se signala par sa bravoure, et Ninus, qui dirigeait le siége, la prit pour épouse. Elle lui succéda; peut-être l'avait-elle fait massacrer par ses gardes. On lui attribue une suite d'expéditions glorieuses qui lui soumirent l'Asie jusqu'à l'Indus, l'Egypte, l'Ethiopie; mais elle éprouva une entière défaite en voulant s'emparer de l'Inde. Elle construisit beaucoup de villes et surtout Babylone; on lui attribua *les jardins suspendus*, l'une des sept merveilles du monde, et la ville d'Artemita ou Sémiramocerta, sur les bords du lac Arsissa. Après 42 ans de règne, elle aurait abdiqué en faveur de son fils Ninyas, et, disparaissant sous la forme d'une colombe, aurait été adorée comme une déesse; suivant d'autres traditions, elle aurait été assassinée par son fils, ou bien aurait péri, en Arménie, dans un combat que lui livrait Ninyas, soutenu par Zoroastre, gouverneur de Babylone.

Semisat, v. de la Turquie d'Asie. V. Samisat.

Sémites, descendants de Sem : ce sont les plus anciens peuples civilisés, ceux qui occupèrent le premier rang dans le monde dès la plus haute antiquité, Egyptiens, Assyriens, Chaldéens, Phéniciens, Hébreux. Ils étaient soumis à une religion sensuelle, mystérieuse et sanguinaire (les Hébreux exceptés), et à un despotisme théocratique. Les peuples japhétiques succédèrent à leur puissance, réalisant la prophétie de Noé : « Bénis soient les fils de Japhet! qu'ils habitent dans les tentes de Sem. » — On appelle *sémitiques* les langues parlées par ces peuples; leurs principaux caractères sont l'absence de voyelles dans l'écriture usuelle, l'emploi des affixes et des préfixes. On les écrit de droite à gauche. L'arabe ancien paraît en être le type.

Semler (Jean-Salomon), théologien allemand, né à Saalfeld, 1721-1791, professeur à Altdorf, puis à Halle, fut le père de l'herméneutique historique, et porta dans la critique des livres saints un esprit sévère et une finesse remarquable; mais on ne peut lui reprocher, comme on l'a fait, d'avoir réduit le christianisme à n'être qu'une doctrine purement humaine. Parmi ses nombreux écrits on cite : *Préparation à l'herméneutique biblique*, 4 parties in-8°; *Apparatus ad liberam Novi Testamenti interpretationem*, 1767, in-8°; *Apparatus ad liberam Veteris Testamenti interpretationem*, 1773, in-8°; *Traité d'une libre recherche du canon*, 4 vol. in-8°; *Recherches libres sur la soi-disant révélation de Jean; Commentationes historicæ de antiquo christianorum statu*, 2 vol. in-8°; *Essai d'un précis substantiel de l'histoire de l'Eglise*, 1778, 3 vol. in-8°; etc., etc.

Semlin, v. de l'empire d'Autriche, dans l'Esclavonie militaire, à 89 kil. S. E. de Péterwaradein, sur le Danube, et près du confluent de la Save; 12,000 hab. Commerce de transit entre l'Autriche et la Tur-

quie. Prise et saccagée par les premiers croisés que conduisait Pierre l'Ermite, 1096. Les chroniqueurs des croisades l'appellent *Malaville*.

Semnones, peuple germain de la nation des Suèves; ils habitaient de l'Elbe à l'Oder, dans les pays qui sont aujourd'hui le roy. de Saxe, le Brandebourg et la Silésie.

Semo, anc. dieu sabin, probablement le même que *Sancus*.

Sémonville (Charles-Louis-Huguet, marquis de), diplomate, né à Paris, 1759-1839, conseiller aux enquêtes du Parlement, se fit remarquer par la sagacité de son esprit, fut nommé suppléant aux États-généraux, mais ne siégea pas. Il ne fut pas étranger aux négociations qui préparèrent la défection de Mirabeau; eut une mission en Belgique, 1790, fut envoyé comme ambassadeur à Gênes, 1791, puis à Turin, où on refusa de le recevoir, avril 1792. Destiné à l'ambassade de Constantinople, 1793, il fut arrêté, avec Maret, par les Autrichiens dans le territoire des Grisons, et resta captif à Kuffstein, jusqu'à ce qu'il fut échangé, en 1795, pour la fille de Louis XVI. Après le 18 brumaire, il négocia l'alliance de la France avec la république Batave, et réussit. Il fut nommé sénateur, 1805. Il adhéra à la déchéance de l'Empereur, et fit partie de la commission chargée de préparer la charte de 1814. Il fut nommé grand référendaire de la Chambre des pairs. Il rendit de véritables services au gouvernement de la Restauration par son esprit de conciliation et par son habileté à gagner les esprits. Le 29 juillet 1830, il se rendit avec d'Argout à Saint-Cloud, et obtint, mais trop tard, le retrait des ordonnances. Il fut remplacé par le duc Decazes, comme grand référendaire, en 1834. Il fut l'un des derniers types de l'ancienne urbanité française, se montra toujours très-obligeant, mais eut une grande souplesse de caractère pour se faire accepter par tous les régimes.

Semoy, affl. de droite de la Meuse, prend sa source à 4 kil. d'Arlon, dans le Luxembourg belge, arrose Bouillon, sert un instant de frontière à la France, et finit près de Monthermé, dans le dép. des Ardennes, après un cours de 175 kil. de l'E. à l'O. Son lit est hérissé ou bordé de rochers pittoresques; ses eaux sont très-limpides et très-poissonneuses.

Sempach, village de Suisse, dans le canton, sur le lac et à 14 kil. N. O. de Lucerne; 1,200 hab. Victoire des confédérés suisses sur le duc d'Autriche, Léopold, 1386. Arnold de Winkelried s'y dévoua.

Sempad, chef de la famille arménienne des Bagratides, vivait au premier siècle ap. J. C., et devint général en chef de l'armée du roi d'Arménie, Ardachès. — Il y eut deux rois d'Arménie de ce nom, appartenant à la même famille : Sempad Ier, dit *le Confesseur*, 890-914, et Sempad II, dit *le Conquérant*, 977-989.

Sempronia, sœur des Gracques, fut la femme de Scipion Emilien; elle était laide et peu aimable; elle fut soupçonnée d'avoir fait périr son mari.

Sempronius, nom de deux familles romaines, l'une patricienne, l'autre plébéienne, plus illustre, qui, outre les Gracques, a produit :

Sempronius Longus (Titus), consul en 218 av. J. C. Collègue de Cornelius Scipion, il fut défait avec lui à la Trébie. En 215, il battit Hannon, près de Grumentum, et mourut en 210.

Sempronius Tuditanus (Publius), tribun militaire à Cannes, ramena ses soldats à Rome, fut censeur, 209, consul, 204.

Sempronius Tuditanus (Caius), préteur en 132, consul en 129, triompha des Illyriens, et eut la réputation d'être l'un des plus savants chroniqueurs romains.

Sempts, comm. rurale du Brabant (Belgique), à 20 kil. de Bruxelles. Lin, céréales, bétail; 2,800 hab.

Semur, ch.-l. d'arr. de la Côte-d'Or, par 47°30'55" lat. N., et 2°0'27" long. E., à 70 kil. O. de Dijon, sur l'Armançon; 3,815 hab. Anc. capit. du pays d'Auxois, elle posséda une charte de commune depuis 1276. On y remarque l'ancien château, auj. caserne de cavalerie, l'église gothique de Notre-Dame, un pont de 33 m. de hauteur et d'une seule arche. Bestiaux, chevaux, beurre, fruits. Patrie de Saumaise.

Semur-en-Brionnais, ch.-l. de canton de l'arr. et à 39 kil. S.O. de Charolles (Saône-et-Loire); 1,508 hab., dont 566 agglomérés.

Sena, auj. l'île de *Sein*. V. ce nom.

Sena-Gallica, v. de l'anc. Italie, fondée par une colonie de Gaulois Senonais, à l'embouchure du Sena dans l'Adriatique. Les Gaulois qui prirent Rome, 390, étaient partis de Sena. Auj. *Sinigaglia*.

Sena-Julia, v. d'Étrurie, colonie rom. Auj. *Sienne*.

Sena, v. d'Afrique, sur le Zambèze, dans la capitainerie générale de Mozambique, aux Portugais. Commerce avec les nègres du plateau central.

Senac (Jean-Baptiste), médecin, né près de Lombez (Gers), 1693-1770, se fit de protestant catholique et s'affilia, dit-on, à l'ordre des jésuites. Il suivit le maréchal de Saxe dans ses campagnes, puis devint premier médecin du roi à la mort de Chicoyneau, 1752. Il fut conseiller d'État, membre de l'Académie des sciences, et eut une grande réputation. Il a laissé plusieurs ouvrages bien écrits : *Traité des causes, des accidents et de la cure de la peste*, 1744, in-4°; et surtout, *Traité de la structure du cœur*, 1749, 2 vol. in-4°; etc.

Sénac de Meilhan (Gabriel), publiciste, fils du précédent, né à Paris, 1736-1803, fut intendant d'Aunis, de Provence et de Hainaut, enfin intendant général de la guerre, en 1776. Il eut de brillantes relations, et obtint surtout l'amitié de la marquise de Créqui. Il publia les *Mémoires* (supposés) *d'Anne de Gonzague, princesse palatine*, 1786, in-8°, qui firent beaucoup de bruit. Il écrivit ensuite : *Considérations sur le luxe et les richesses*, contre Necker, 1787, in-8°, et *Considérations sur l'esprit et les mœurs*, 1787, ouvrage curieux par les détails et par l'esprit. En 1790, il publia un livre oublié : *des Principes et des causes de la Révolution;* et, avant d'émigrer, *les Deux Cousins*, conte philosophique très-spirituel. Il passa en Russie, où il fut bien accueilli par Catherine II. Il s'établit ensuite à Hambourg, et y écrivit son livre le plus remarquable : *du Gouvernement, des mœurs et des conditions en France avant la Révolution*, 1795, in-8°, ouvrage suivi d'une galerie de *Caractères et Portraits;* il y publia également une sorte de roman, moitié historique, *l'Emigré*, 1797, 4 vol. in-8°. Il alla mourir à Vienne. Ses *Œuvres choisies* ont été publiées par M. de Lescure, 1862, in-18.

Sénancour (Etienne **Pivert de**), littérateur, né à Paris, 1770-1846, fils d'un contrôleur de rentes, eut une enfance maladive, une jeunesse contemplative, s'enfuit loin de Paris, pour éviter le séminaire, et se maria dans le canton de Fribourg, à l'âge de 20 ans. Ce mariage ne fut pas heureux. Sénancour, privé de ressources, malade de corps et d'esprit, forcé de revenir à Paris et d'embrasser un genre de vie qui répugnait à ses habitudes solitaires et à ses penchants contemplatifs, disciple attristé de J.-J. Rousseau, a répandu ses idées bizarres et ses paradoxes dans des livres, qui ne sont pas sans mérite, et qui sont d'un style grave et harmonieux. Citons : *Rêveries sur la nature primitive de l'homme*, 1798-99, in-8°; *Obermann*, 1804, 2 vol. in-8°, livre étrange, désolant, où le personnage est poursuivi par un doute universel; *de l'Amour considéré dans les lois réelles et dans les formes sociales de l'union des deux sexes*, 1805; *Observations sur le* Génie du christianisme et *les écrits de M. de B.* (Bonald) 1816; *Libres méditations d'un solitaire inconnu*, 1819, in-8°; *Résumé de l'histoire de la Chine*, 1824, in-18; *Résumé de l'histoire des traditions morales et religieuses chez tous les peuples*, 1825, in-18, livre déféré aux tribunaux; *Petit vocabulaire de simples vérités*, 1833, in-18; *Isabelle*, roman, 1833, in-8°. Il a écrit dans plusieurs journaux et dans la *Biographie universelle des Contemporains* de Rabbe.

Senar (Gabriel-Jérôme), agent révolutionnaire, né à Châtellerault, 1760-1796, avocat, procureur de la commune à Tours, en 1791, devint secrétaire et agent secret du Comité de sûreté générale. Après le 9 thermidor, il resta un an en prison, comme terroriste. On a de lui : *les Brigands de la Vendée en évidence*, 1794; *Révélations puisées dans les cartons des Comités de salut public et de sûreté générale*, livre publié en 1824, in-8°, et rempli d'erreurs et de calomnies.

Sénarmont (Alexandre-Antoine **Hureau**, baron de), général, né à Strasbourg, 1769-1810, capitaine d'artillerie en 1792, fut attaché aux armées des Ardennes et de Sambre-et-Meuse. Il se distingua dans la campagne d'Italie de 1800, au passage du Saint-Bernard, à Marengo; fut colonel en 1801, et général de brigade après Austerlitz. A Iéna, à Golymin, à Eylau, à Friedland, en Espagne, il donna de nouvelles preuves de son intrépidité et fut nommé général de division en 1808. Il fut tué par un obus au siége de Cadix.

Sénarmont (Henri **Hureau de**), minéralogiste, neveu du précédent, né à Broué (Eure-et-Loir), 1808-1862, élève de l'École polytechnique, ingénieur des mines, examinateur à l'École polytechnique, professeur.

puis directeur des études à l'École des mines, entra à l'Académie des sciences en 1852. Il a écrit de nombreux *Mémoires* dans les principaux recueils scientifiques, sur la minéralogie, la *fabrication artificielle des métaux;* on lui doit : *Essai de description géologique de Seine-et-Marne et de Seine-et-Oise.* 1844.

Sénart (Forêt de), à 3 kil. N. de Corbeil, dans le dép. de Seine-et-Oise. Autrefois célèbre par les brigands qui l'infestaient.

Senary-Beauport. V. NAZAIRE (SAINT-).

Sénat, de *senex*, vieillard, assemblée délibérante, qui, dans la plupart des États de l'antiquité ou des temps modernes, semble avoir surtout représenté l'élément aristocratique ou conservateur. — Le *sénat de Sparte* était composé des deux rois et de 28 vieillards, âgés de 60 ans au moins; les sénateurs étaient élus pour la vie, et irresponsables. — Le *sénat d'Athènes*, βουλή, se composait, au temps de Solon, de 400 membres, choisis annuellement dans les trois premières classes de citoyens, âgés de 30 ans, responsables. En 510, avec Clisthène, il y eut 500 sénateurs, tirés au sort au moyen de fèves blanches et noires, de là leur nom de *sénateurs de la fève*. Le sénat se divisait en 10 commissions ou *prytanies*, qui administraient pendant 35 jours; chaque jour, un sénateur, l'*épistate*, présidait. Le sénat discutait les lois avant qu'elles fussent présentées à l'assemblée du peuple. — On connaît mal la composition du *sénat de Carthage;* il paraît avoir formé deux assemblées, le sénat et le grand conseil, moins nombreux, qui partageait le pouvoir exécutif avec les suffètes. — L'histoire du *sénat de Rome* serait presque l'histoire de la République. On le faisait remonter à Romulus; il y avait alors 100 sénateurs, appelés *patres;* Numa ou Tullus Hostilius en porta le nombre à 200; Tarquin l'Ancien à 300. Après l'expulsion des rois, on adjoignit de nouveaux sénateurs, qui furent appelés *Conscripti* (ajoutés), d'où le nom de *Patres et conscripti, Patres conscripti,* donné désormais aux sénateurs. Le nombre s'éleva plus tard de 5 à 600; sous César, il y en eut plus de 1,000; mais Auguste réduisit ce nombre à 600. Les sénateurs, d'abord choisis par les rois, puis par les consuls, enfin par les censeurs, ne pouvaient être pris que parmi les citoyens ayant exercé des magistratures; les censeurs révisaient tous les cinq ans la liste et avaient le droit de rayer les noms de ceux qui leur paraissaient indignes; le sénateur porté le premier sur cette liste, *album curiæ*, était appelé *prince du sénat, princeps senatus*. Sous les empereurs, les sénateurs furent choisis par le maître de l'État. — Sous la République, le sénat dirigea le gouvernement; il délibérait sur la paix et la guerre, rédigeait les lois, réglait les impôts, les finances, distribuait les provinces, rendait la justice, veillait à la religion, dirigeait la politique extérieure, donnait ou refusait le triomphe. Son nom était dans les actes, sur les monuments, avant celui du peuple, S. P. Q. R., *Senatus Populusque Romanus*. Il ne pouvait se réunir que par la convocation de l'un des consuls, du dictateur, d'un magistrat curule, et plus tard d'un tribun.

Les assemblées régulières se tenaient trois fois par mois, aux calendes, aux ides, aux nones; les sénateurs se réunissaient dans un temple ou lieu consacré, dans la Curia Hostilia habituellement; chacun parlait de sa place; les votes étaient recueillis, soit au scrutin secret, avec de petits cailloux, soit en levant la main, soit en allant se ranger du côté de celui dont on adoptait l'avis (*ire pedibus in sententiam alicujus*). Les décrets rendus par le sénat s'appelaient *sénatus-consultes*. Les sénateurs avaient la toge avec une large bande de pourpre semée de clous d'or ou *laticlave*, et une chaussure fermée par un croissant d'or ou d'argent; ils avaient une place réservée dans les spectacles. Sous l'Empire, le sénat n'eut plus qu'une puissance restreinte et le plus souvent nominale; Auguste lui avait bien laissé la direction d'un certain nombre de provinces (*provinces sénatoriales*); sous les bons empereurs, comme au temps des Antonins, il eut encore de l'influence; mais depuis Septime Sévère surtout, son autorité fut presque nulle; au IVe siècle, ce n'était plus qu'une sorte de conseil municipal.

Chez les peuples modernes, on connaît les sénats de Belgique, d'Espagne, de Russie, de Suède, de Pologne, de Venise, de Gênes, des États-Unis, de France, etc. Le *sénat de Venise*, créé en 1172, remplaça les *Pregadi;* les sénateurs étaient au nombre de 60, choisis par et parmi les 470 membres du grand conseil. Il acquit plus d'importance au XIVe siècle et dirigea les affaires de la république; il compta dès lors près de 300 membres; son histoire est celle de Venise.

Le *sénat des États-Unis* est formé de deux sénateurs par État, choisis par les législatures particulières pour six ans; le renouvellement se fait tous les deux ans, par tiers. Il faut avoir 30 ans et être citoyen américain depuis 9 ans au moins. Le vice-président des États-Unis est le président du sénat.

Sénat conservateur. — Il fut créé en France par la constitution de l'an VIII. Il avait surtout pour mission de veiller à la *conservation* des lois votées par le corps législatif. Il élisait, dans la *Liste nationale*, les consuls, les membres du corps législatif, du tribunat, les juges de cassation; il pouvait dissoudre le corps législatif. Ses décisions s'appelaient *sénatus-consultes*. Les sénateurs devaient avoir 40 ans et étaient inamovibles. Ils étaient élus par le sénat lui-même, entre les candidats présentés par le Premier Consul, le corps législatif et le tribunat; leur nombre, d'abord de 60, s'éleva plus tard jusqu'à 137. Le *sénatus-consulte organique* de l'an X (4 août 1802) augmenta considérablement les attributions du sénat; le traitement sénatorial fut porté de 25,000 francs à 30,000, et l'on créa des *sénatoreries*. Le *sénatus-consulte organique* du 18 mai 1804, qui substitua l'Empire au Consulat, modifia peu les attributions du sénat. Il n'eut, d'ailleurs, aucune indépendance réelle, et, après avoir sanctionné tous les décrets impériaux, il vota la déchéance de Napoléon, le 3 avril 1814. Puis, il adopta la constitution dite *Sénatoriale*, qui appelait au trône Louis XVIII, et, par le sénatus-consulte du 14 avril, déféra le gouvernement provisoire au comte d'Artois. La Charte le supprima. — La constitution du 14 janvier 1852 a rétabli le sénat comme corps politique. Il a cessé d'exister en 1870. On a établi un nouveau sénat, 1875-76.

Sénatorerie, circonscription territoriale attribuée à des sénateurs choisis par le chef de l'État, 1803. Elle produisait de 20 à 25,000 francs de revenus.

Sénatus-Consulte, ordonnance du sénat, dans l'ancienne Rome. Il devait être approuvé par les tribuns. On le déposait dans le temple de Cérès et plus tard dans celui de Saturne. V. SÉNAT.

Senault (JEAN-FRANÇOIS), prédicateur et hagiographe, né à Anvers, près de Pontoise, 1601-1672, fils de Pierre Senault, l'un des Seize sous la Ligue, fut de la congrégation de l'Oratoire, prêcha avec succès à Paris et dans les provinces; puis, supérieur du séminaire de Saint-Magloire, forma de nombreux prédicateurs. Il fut, en 1662, supérieur général de l'Oratoire. Parmi ses ouvrages, on remarque : *Paraphrases sur Job; de l'Usage des passions*, qui a eu plusieurs éditions; *Harangues funèbres de Louis XIII et de Marie de Médicis*, 1643-44; *Panégyrique des saints*, 1655-58, 3 vol. in-4°.

Senebier (JEAN), naturaliste et littérateur, né à Genève, 1742-1809, d'une famille d'origine française, fut pasteur, puis bibliothécaire de Genève. Homme intelligent, instruit, laborieux, il a laissé des ouvrages estimés : *Essai sur l'art d'observer*, 3 vol. in-8°; *Catalogue raisonné des manuscrits conservés dans la bibliothèque de Genève*, 1779, in-8°; *Mémoires physico-chimiques sur l'influence de la lumière solaire*, 1782, 3 vol. in-8°; *Recherches sur la nature de l'air inflammable*, 1784, in-8°; *Histoire littéraire de Genève*, 1786, 3 vol. in-8°; *Physiologie végétale*, 1800, 5 vol. in-8°; *Rapports de l'air avec les êtres organisés*, 1807, 3 vol. in-8°, ouvrage extrait en partie des manuscrits de Spallanzani, dont Senebier a traduit plusieurs livres, etc., etc.

Seneca, lac des États-Unis, dans l'État de New-York, uni par un canal avec le lac Érié. La ville de *Seneca*, bâtie sur le rivage, a 10,000 hab. Il tire son nom de la peuplade indienne des *Sénécas*.

Sénecé (ANTOINE **Bauderon de**), poëte, né à Mâcon, 1643-1737, fut premier valet de chambre de la reine Marie-Thérèse, puis de Mme d'Angoulême. Homme d'une gaieté aimable et d'un esprit enjoué, il a écrit : *Nouvelles*, en vers, 1695, in-12; *Satires*, 1695, in-12; *Epigrammes*, 1717, in-12. Ses *Œuvres diverses* ont été publiées par Auger, 1805, et ses *Œuvres posthumes*, par E. Chasles et A. Cap, 1856, in-16.

Sénéchal (de *senne*, cabane, et *schalk*, serviteur), officier, qui, dans les premiers temps de la monarchie française, était chargé de mettre les plats sur la table du roi; de là son nom latin de *dapifer*. Les seigneurs puissants avaient aussi leur sénéchal; et ce nom sert même à désigner le simple administrateur d'une métairie. — Le grand sénéchal devint l'un des premiers du royaume, à l'époque des Carlovingiens; il portait la bannière royale, commandait l'avant-garde dans les marches, l'arrière-garde dans les retraites. Cette charge devint, au Xe siècle, héréditaire dans la maison des

comtes d'Anjou; elle fut supprimée par Philippe Auguste, et ses attributions furent partagées entre le connétable et le grand maître du palais, 1191. — Au commencement du XIIIe siècle, Simon de Montfort établit à Carcassonne et à Beaucaire deux *sénéchaux*, chargés surtout de rendre la justice et de présider les assises de la *sénéchaussée;* ils devaient aussi commander la noblesse, quand elle allait à la guerre. Louis VIII confirma leur autorité en 1226; et dès lors les sénéchaux eurent dans le Midi les mêmes fonctions que les baillis dans le Nord. On en appelait de leurs jugements, d'abord au parlement de Paris, plus tard au parlement de Toulouse. Leur autorité alla toujours en s'amoindrissant jusqu'à la fin de l'ancienne monarchie. — En Angleterre, la dignité de grand sénéchal (*high steward*) fut abolie par Henri IV; on la rétablit momentanément pour le couronnement solennel des rois.

Sénéchaussée, pays gouverné par un sénéchal; — juridiction d'un sénéchal ou tribunal présidé par lui.

Senecio (HERENNIUS), né en Bétique, vécut au Ier siècle ap. J. C., et fut l'un des chefs de la faction stoïcienne. Il écrivit la *Vie d'Helvidius Priscus*, et, dénoncé par Metius Carus, fut mis à mort sous Domitien.

Senef ou **Seneffe,** v. de Belgique, à 24 kil. N. O. de Charleroi, dans le Hainaut; 5,000 hab. Victoire du grand Condé sur le prince Guillaume d'Orange, 1674; victoire du général Marceau sur les Autrichiens, 1794.

Senefelder (ALOÏS), né à Prague, 1771-1834, mauvais acteur, puis auteur dramatique, inventa la lithographie, et, s'associant à Gleissner, directeur de la musique de la cour à Munich, fonda en 1796 une imprimerie musicale, où il employa ses nouveaux procédés de reproduction. L'invention fut bientôt connue du monde entier. Il a écrit *l'Art de la lithographie*, 1819, in-4°; *Portefeuille lithographique*, 1825, in-fol.; *Recueil papyrographique*, in-4°; etc.

Sénégal, fleuve d'Afrique, tributaire de l'Atlantique, emprunte son nom à celui des *Zénagas*, qui habitent sur sa rive droite. Il est formé de deux cours d'eau, le Ba-Fing et le Ba-Khoy, qui descendent des montagnes du Djalon. Il parcourt un pays montueux jusqu'à la cataracte du Félou, entre en plaine et sépare le Sahara, ou pays des Maures nomades, de la Sénégambie ou pays des nègres sédentaires. Il arrose à droite les pays de Djalonkadou, de Kaarta, à gauche ceux de Bambouk et de Khasso; reçoit la Falémé, et appartient dès lors à la France. Il passe aux forts Médine, Bakel, Matam, Saldé, Podor, Dagana, Richard-Toll. Les pays protégés ou dominés par ces forts sont le Gadiaga, le Damga, le Fouto, le Toro, le Dimar et le Oualo. Dans le Oualo, le fleuve se partage en plusieurs branches ou *marigots*, et se perd au-dessous de Saint-Louis, au milieu des sables dont son embouchure est obstruée. Il a 1,600 kil. de long, 1,500 à 1,800 mètres de large dans son cours inférieur, 10 à 12 mètres de profondeur jusqu'à 360 kil. en amont de Saint-Louis. Chaque année, de juillet à novembre, les pluies font grossir ses eaux, qui s'élèvent de 15 mètres à Bakel. Il se joint à la Gambie par un canal naturel appelé Mermérico.

Sénégal (Gouvernement du), colonie française de la Sénégambie, qui comprend la côte d'Afrique depuis le cap Blanc d'Arguin jusqu'à la rivière de Saloun, entre 21° et 14° lat. N., la vallée inférieure du Sénégal jusqu'à la chute du Félou à 1,000 kil. de Saint-Louis, et la vallée de la Falémé. La population soumise est de 250,000 âmes; la population protégée est de 1 million. Les pays qui composent la colonie sont : le Oualo, possession ancienne; le Dimar, le Toro, le Damga et le Guoy, démembrements du royaume de Fouta. Les villes sont *Saint-Louis*, capitale, Mérinaghen, Richard-Toll, Dagana, Podor, Fort-Matam, Bakel, Fort-Médine, Sénoudébou et Kéniéba. Au S. du fleuve, la colonie comprend : la province de Gandiole, le roy. de Cayor qui s'étend jusqu'au cap Vert, l'île de Gorée, le cercle de Diander, les comptoirs de Joal et de Kaolack. Au S. de la Gambie, la France possède la vallée de la Casamance. Le Sénégal est occupé par 2,200 hommes de troupes régulières, 8 compagnies de milice et 3,000 volontaires. La flottille du fleuve est formée de 13 petits bâtiments à vapeur, montés par 500 nègres. — Les principales productions sont l'or et le fer dans le Bambouk, le sel dans la province de Gandiole; les arachides et autres graines oléagineuses, la gomme, les plumes, l'ivoire, la cire et les peaux de bœuf. — Les Français s'établirent au Sénégal en 1626; en 1815, ils ne possédaient que Saint-Louis, Arguin et Gorée. En 1821, ils construisirent Richard-Toll, Dagana et Bakel; en 1837 ils acquirent la Casamance. Mais c'est de 1854 à 1865 que la colonie prit, entre les mains du général Faidherbe, un très-grand accroissement. Le Oualo fut enlevé aux Maures, le Fouta fut démembré, le Cayor annexé, les tribus des vallées du Rio Nuñez et du Rio Pongo reconnurent la suzeraineté de la France, et des postes-comptoirs, établis dans les lieux les plus importants, protégèrent le commerce, et donnèrent naissance à des villes. Des efforts sont faits aujourd'hui pour relier par des caravanes le Sénégal à l'Algérie.

Sénégambie, région de l'Afrique, bornée au N. par le Sahara, à l'E. par le Soudan, au S. par la Guinée, à l'O. par l'Atlantique. La côte en est basse, marécageuse et insalubre; on y trouve le cap Vert, l'île de Gorée et les îles Bissagos. A l'E. court une chaîne de montagnes, qui forme un arc de cercle dont la convexité est tournée vers le N. E., depuis le cap Blanc d'Arguin jusqu'à la source du Niger, où elle se rattache aux monts de Kong. Dans ces montagnes prennent source le Sénégal, la Gambie, la Casamance, le Rio Cacheo, le Rio Geba, le Rio Nuñez, le Rio Pongo et le Rio Mallécory, qui arrosent tout le pays. Le climat est très-chaud à l'O. (40° à 50° en juillet, août et septembre); à l'E., il est tempéré, et même froid l'hiver. La saison des pluies est très-dangereuse, elle développe les fièvres paludéennes, la dyssenterie et les maladies de foie. (Pour les productions, voir *Sénégal*.) — La Sénégambie est peuplée de *Maures*, de *Foulahs* et de *nègres :* les Maures sont un mélange d'Arabes conquérants, de Berbères-Zénagas et d'esclaves nègres; ils habitent au N. du Sénégal. Les Foulahs, musulmans comme les précédents, habitent la partie orientale du pays entre le Sénégal et la Gambie. Les nègres occupent tout le littoral et le pays au S. de la Gambie; les principales tribus sont les Mandingues et les Ouolofs ou Yolofs.

Sénèque (MARCUS ANNÆUS **Seneca**), rhéteur latin, né à Cordoue, vers 61 av. J. C., appartenait à l'ordre équestre, vint de bonne heure à Rome, épousa, à Cordoue, Helvia, qui lui donna trois fils : Marcus Novatus, qui prit le nom de Junius Gallion, Lucius Annæus Seneca, et Lucius-Annæus Mela, qui fut le père de Lucain. Il avait une mémoire prodigieuse, et mourut probablement vers la fin du règne de Tibère. On a de lui deux recueils d'exercices d'école : *Controversiarum lib. X*, dont on n'a que cinq livres et des fragments; *Suasoriarum liber*, également incomplet. Ce sont des déclamations sur des lieux communs ou des sujets puérils; mais on y trouve beaucoup de détails curieux. Ils sont ordinairement imprimés à la suite des œuvres de Sénèque le philosophe; les *Controverses* ont été traduites par Lesfargues, 1639, in-4°, et 1663, 2 vol. in-18.

Sénèque (LUCIUS ANNÆUS **Seneca**), philosophe, fils du précédent, né à Cordoue, vers 2 ou 3 ap. J. C., mort en 65, vint à Rome avec son père, et étudia l'éloquence et la philosophie avec une sorte de passion. Il plaida avec succès, et excita la jalousie de Caligula, qui même, dit-on, eut l'idée de le faire périr. Cependant Sénèque obtint vers cette époque la questure; puis il alla visiter l'Egypte, où son oncle maternel était préfet, et peut-être l'Inde. Sous Claude, 41, il fut exilé en Corse ; on dit que Messaline l'accusa d'adultère avec Julie, fille de Germanicus. Il resta huit ans exilé, se montrant ferme, honnête, généreux, dans son livre, *Consolations à Helvia;* énervé, abattu, avili, se répandant en misérables flatteries, dans la *Consolation à Polybe*, vil courtisan de Claude. Dès lors on trouve dans Sénèque deux hommes presque entièrement opposés : le philosophe, qui remplit tant d'ouvrages des maximes les plus pures, plein d'enthousiasme pour la vertu, ayant toutes les grandeurs de la pensée, toutes les élévations de l'âme dans ses écrits; — l'ambitieux, qui recherche la renommée, les honneurs, les richesses, qui vit au milieu de tous les vices, de toutes les infamies d'une cour corrompue; âme faible et vulgaire dans ses actes, s'abaissant jusqu'à faire l'apologie du parricide. Agrippine, devenue la femme de Claude, rappela Sénèque de son exil, le fit nommer préteur, et le chargea de l'éducation de son fils Néron, qu'elle préparait à l'empire. Claude mourut empoisonné, 54; Sénèque composa l'oraison funèbre du nouveau dieu que prononça Néron. De concert avec Burrhus, il s'efforça de contenir l'ambition envahissante d'Agrippine et les appétits impatients de l'empereur. Il vit l'empoisonnement de Britannicus; il se prêta aux amours de Néron pour l'affranchie Acté; il

se déclara pour le fils contre la mère ; il parut quelque temps tout-puissant, et fut inscrit sur la liste des consuls, 58. Il ne fut pas étranger au meurtre d'Agrippine, et il eut l'infamie de composer la lettre apologétique que Néron adressa au sénat. Après la mort de Burrhus, 63, il demanda à l'empereur la permission de quitter la cour; Néron protesta qu'il ne pouvait se passer de ses conseils; puis essaya de le faire empoisonner, enfin l'impliqua dans la conspiration de Pison, 65. Sénèque se fit ouvrir les veines, et mourut avec dignité. — Sénèque est un philosophe stoïcien, mais avec une grande liberté d'esprit ; ce n'est pas un sectaire, un spéculatif; c'est un homme mêlé aux choses du monde, qui enseigne, qui écrit pour réformer les mœurs; qui connaît l'âme humaine et sait lui donner de sages conseils, d'excellents avertissements. Il a des paroles généreuses pour les esclaves, pour les gladiateurs, pour tous les déshérités de l'ancien monde; sa morale est élevée, religieuse, animée de l'esprit de charité, ayant les plus grands rapports avec la morale chrétienne. Aussi a-t-on supposé gratuitement qu'il avait été en relation avec saint Paul à Rome, et l'on a fabriqué quatorze lettres de leur correspondance, probablement du IIIe au Ve siècle. Les ouvrages de Sénèque, curieux à étudier en eux-mêmes, contribuent surtout à nous faire connaître l'état des esprits à cette époque si remarquable de transition, qui prépare l'avénement du christianisme. Dans son style, il y a beaucoup à louer, beaucoup à admirer; il est plein de pensées brillantes, d'images hardies; mais il abonde en *défauts séduisants;* il manque souvent de goût; il ne sait pas se modérer, et l'on doit condamner sa manie des antithèses, des jeux de mots, des traits, sa manière déclamatoire et fatigante. Les ouvrages qui nous restent de lui, sont : *de la Colère; Consolations à Helvia; — à Polybe; — à Marcia; de la Providence; de la Constance du sage; du Repos du sage; de la Tranquillité d'âme; de la Clémence; de la Vie heureuse; de la Brièveté de la vie; des Bienfaits; Lettres à Lucilius; Sept livres de questions naturelles;* l'*Apokoloquintosis*, ou *Métamorphose de Claude en citrouille*, satire en prose et en vers. On s'accorde généralement à lui attribuer dix tragédies, qui ne sont que des déclamations stoïciennes, faites pour la lecture et non pour la scène, et qui rappellent bien ses pensées et son style : *Hercule furieux, Thyestes, la Thébaïde, ou les Phéniciennes, Hippolyte, Œdipe, les Troyennes, Médée, Agamemnon, Hercule sur l'Œta* et *Octavie*. Parmi les écrits de Sénèque que nous avons perdus, on cite : ses *Plaidoyers, Traités du mouvement de la terre, du Mariage, de la Superstition; Histoire; Dialogues; Livres de morale; — d'exhortations;* ouvrages *sur la Situation de l'Inde, sur l'Égypte, la Religion des Égyptiens;* etc. — *Éditions de Sénèque.* La première est celle de Naples, 1475, in-fol.; on cite celles d'Érasme, Bâle, 1515 et 1529, in-fol ; de Rome, 1585, in-fol.; de Juste Lipse, Anvers, 1605; de Gronovius, Leyde, 1640; de la collection Lemaire; de Fickert, Leipzig, 1842-47, 6 vol. in-8°. Les principales traductions françaises sont celles de Chalvet, 1604, in-fol.; de du Ryer et Baudouin, 1649, 2 vol. in-fol.; de Lagrange, 1778, 6 vol. in-12, ou 1819, 14 vol. in-12; de la *Bibliothèque Panckoucke*, de la *Collection Nisard*, de la *Nouvelle bibliothèque latine-française*, de MM. Garnier, 5 vol. in-18. — Voy. Diderot, *Essai sur la Vie de Sénèque;* A. Fleury, *Sénèque et saint Paul*, 1853, 2 vol. in-8°.; Aubertin, *Sénèque et saint Paul*, 1869.

Senez, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. N. O. de Castellane (Basses-Alpes); 675 hab. Autrefois évêché.

Senio, riv. du royaume d'Italie, prend sa source dans l'Apennin toscan, coule au N. et se jette dans le Pô au N. de Ravenne, après un cours de 90 kil.

Senkenberg (Henri-Christian, baron de), jurisconsulte allemand, né à Francfort-sur-le-Mein, 1704-1768, professeur de droit à Gœttingue et à Giessen, conseiller de l'électeur de Hanovre, a laissé de savants ouvrages : *Selecta juris et historiarum anecdota*, 6 vol. in-8°; *Corpus juris Germanici publici ac privati ineditum*, 2 vol. in-fol; *Corpus juris feudalis Germanici*, in-8°; etc.

Senlis, *Augustomagus*, ch.-l. d'arrond. du dép. de l'Oise, à 40 kil. S. E. de Beauvais, par 49°12'27" lat. N., et 0°14'57" long. E.; 6,092 hab. Ruines d'un château bâti par saint Louis. Belle cathédrale. Pierres, sables pour les glaces; toiles, dentelles; commerce de bois de charpente.—Capit. de la tribu gauloise des Sylvanectes, puis métairie royale des Mérovingiens, elle reçut une charte de commune en 1173, sous Louis VII. Charles VIII y conclut, avec Maximilien d'Autriche, un traité par lequel il lui rendait la Franche-Comté et l'Artois, 1492.

Sennaar, plaine où habitèrent les hommes après le déluge, vers les bords du Tigre et de l'Euphrate.

Sennaar, v. de la Nubie, dans le Soudan égyptien, sur le Nil Bleu ; par 13°36' lat. N., et 31°24' long. E.; 10,000 hab. Grande ville très-déchue, centre du commerce entre la Nubie et l'Abyssinie. — De 1504 à 1820, elle fut la capitale d'un royaume puissant, qui fut détruit par les Égyptiens. Récoltes de blé, sorgho, millet, riz, indigo; commerce de gomme, parfums, ivoire, plumes, encens, esclaves nègres.

Sennacherib, roi d'Assyrie, succéda, vers 704 av. J. C., à son père Sargon. Il fit des expéditions en Chaldée, en Médie; combattit une première coalition des rois d'Égypte, de Judée, de Syrie et de Phénicie; soumit ce dernier pays, força Ézéchias, roi de Juda, à payer tribut, mais fut moins heureux contre une seconde coalition des Égyptiens et des Juifs. Ézéchias paya vainement une énorme rançon ; Jérusalem soutint un long siége ; une cruelle épidémie éclata dans l'armée de Sennacherib; 180,000 hommes, dit la Bible, furent frappés par l'ange du Seigneur : Sennacherib fut forcé de se retirer, et périt assassiné vers 680. Il restaura Ninive et y fit exécuter des travaux gigantesques, entre autres le palais de *Koyoundjek*, découvert en 1851 par M. Layard. On place sous son règne les cruelles persécutions dont furent victimes les Israélites captifs, et l'histoire de Tobie.

Senne, riv. de Belgique, naît dans la forêt de Soignies, arrose Bruxelles, et se jette dans la Dyle près de Malines, après un cours de 125 kil.

Sennecey, ch.-l. de canton de l'arr. et à 18 kil. S. de Châlon-sur-Saône (Saône-et-Loire); 2,709 hab. Vins, grains.

Sennéh, v. de la Perse, à 170 kil. N. de Kirmanchah, dans le Kurdistan; 15,000 hab.

Sénonais (Le), petit pays de l'ancienne France, entre l'Ile-de-France, l'Orléanais, le Nivernais et la Bourgogne; ch.-l. *Sens;* v. princ. : Montereau, Tonnerre, Chablis, Nogent-sur-Seine. Auj. partie des dép. de l'Aube et de l'Yonne.

Senonais (Gaulois). V. Senons.

Senonches, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 35 kil. S. O. de Dreux (Eure-et-Loir), près de la source de la Blaise ; 1,946 hab. Chaux hydraulique, bois.

Sénones, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil. N. de Saint-Dié (Vosges); 2,757 hab. Anc. capitale de la principauté de Salm. Jadis abbaye de bénédictins. Filatures de coton.

Senons, *Senones*, tribu gauloise qui habitait entre les Parisii au N., les Lingons à l'E., les Éduens au S., les Carnutes à l'O. Capit., *Agendicum* (Sens); v. princ., Condate (Montereau), Vellaunodunum (Beaune), Melodunum (Melun), Autissiodurum (Auxerre). Auj. dép. de l'Yonne, Seine-et-Marne, Marne et partie de la Côte-d'Or. — En 518 avant J. C., des Senons envahirent l'Italie, et, trouvant le bassin du Pô occupé, ils s'établirent le long de l'Adriatique, au S. du fleuve. Ils envahirent l'Étrurie, assiégèrent Clusium, furent insultés par les Romains, battirent les légions à l'Allia, et prirent Rome, 390. Dolabella les vainquit, 283, et rapporta la rançon du Capitole. Leur principale bourgade était *Sena Gallica*, aujourd'hui Sinigaglia.

Sens, *Agendicum*, ch.-l. d'arrond. du dép. de l'Yonne, à 75 kil. N. d'Auxerre, sur l'Yonne, par 48° 11'54" lat. N., et 0°56'48" long. E.; 11,514 hab. Archevêché. Belles ruines romaines, telles que pans de murailles, arènes, naumachie, aqueduc. Très-belle cathédrale ogivale du XIIIe siècle. Commerce de vins, grains, chanvre, bois et charbons de bois ; filatures de coton et de laine. — Anc. capit. des Senons, elle fut prise par César, et devint une cité romaine importante. Louis VII confirma sa charte de commune. En 1140, il s'y tint un concile, où saint Bernard discuta avec Abailard et le fit condamner. En 1814, Sens fut prise par les alliés après un siége de quinze jours.

Sensée, riv. de France, a sa source dans le Pas-de-Calais, près de Bapaume, et se jette dans l'Escaut, à Bouchain, après un cours de 50 kil. — Un canal, dit *de la Sensée*, joint l'Escaut à la Scarpe, entre Arleux et Douai.

Sentinum, anc. ville d'Italie dans l'Ombrie. Les Samnites, unis aux Étrusques et aux Gaulois, y furent battus, en 295 av. J. C., par les Romains. Les consuls

Fabius Rullianus et Decius commandaient l'armée victorieuse; Decius se dévoua pour le salut des siens.

Seogoun ou **Koubo,** titre du chef temporel du Japon. V. Taicoun et Japon.

Sephoris, v. de Palestine, dans la Galilée; patrie de Joachim et d'Anne, parents de la vierge Marie. Auj. *Sefouri*, village de 500 hab.

Sepino, v. du roy. d'Italie, dans la prov. et à 30 kil. N. O. de Bénévent (anc. roy. de Naples); 4,000 h.

Septa ou **Septum,** v. de l'ancienne Mauritanie Tingitane. Auj. *Ceuta*.

Sept Ans. On a donné quelquefois ce nom à la guerre de la succession d'Autriche, 1741-1748; mais il désigne surtout la guerre faite de 1756 à 1763, dans laquelle la France lutta contre l'Angleterre, tandis que Frédéric II, roi de Prusse, se défendait héroïquement contre l'Autriche, soutenue par la Saxe, l'Empire, la Russie, la Suède et la France. Elle se termina par le traité de Paris, qui consomma la ruine de nos colonies, et par celui d'Hubertsbourg, qui laissa la Silésie à la Prusse.

Septante (Version des). On nomme ainsi la traduction grecque de la Bible, faite par 72 Juifs d'Egypte, d'après les ordres de Ptolémée Philadelphe.

Sept-Caps (Les), nom quelquefois donné au cap Boujaroni, sur la côte d'Algérie, au N. de Constantine.

Sept-Communes (Les), *Sette-Communi*, canton du roy. d'Italie, au N. de Vicence, sur les bords de la Brenta; 50,000 hab. Ch.-l., *Asiago*. Les habitants parlent un allemand corrompu, soit qu'ils descendent des Cimbres battus par Marius, soit plutôt qu'ils aient été établis dans cette contrée par les empereurs souabes.

Septembre, le 7e mois de l'année romaine et le 9e de l'année moderne. Il était sous la protection de Vulcain. — On appelle *journées de septembre* les odieux massacres exécutés dans les prisons de Paris, du 2 au 8 septembre 1792. On appela *septembriseurs* les hommes qui participèrent à ces massacres.

Septèmes, bourg de l'arrond. et à 15 kil. S. d'Aix (Bouches du-Rhône); 1,400 hab. Usines; fabr. d'acide sulfurique.

Septentrion, nom que les anciens donnaient au nord, à cause de la constellation de la grande Ourse, qui est près du pôle arctique.

Septeuil, village de l'arrond. et à 14 kil. S. de Mantes (Seine-et-Oise); 1,450 hab. Anc. abbaye de bénédictines.

Septfonds, anc. monastère de cisterciens, à 25 kil. E. de Moulins (Allier). Auj. monastère de trappistes.

Sept-Iles (Les), ilots français près de la côte du dép. des Côtes-du-Nord.

Sept-Iles. V. Ioniennes (Iles).

Septimanie, c'est-à-dire territoire de la *septième* légion, nom du canton qui s'étend autour de Béziers, où les Romains avaient établi une colonie militaire. Plus tard, ce nom fut donné au territoire qui borde le golfe du Lion, et qui comprend les sept villes de Agde, Carcassonne, Elne, Maguelonne, Narbonne, Nîmes et Uzès. Les Wisigoths la gardèrent après la défaite de leur roi Alaric II à Vouillé, 507; les Arabes la conquirent, 719; Pepin le Bref la leur arracha, 759. Elle forma sous Charlemagne la Marche de Septimanie, sous Louis le Débonnaire le duché de Septimanie. En 918, il tomba aux mains des comtes de Saint-Gilles, qui l'appelèrent duché de Narbonne, et, en 1229, le traité de Meaux le fit passer à la maison royale. La Septimanie comprenait les départements des Pyrénées-Orientales, de l'Aude, de l'Hérault et du Gard. On l'appela *Marche de Gothie*.

Septime Sévère. V. Sévère.

Septimius. V. Serenus.

Sept-Moncel, village de l'arrond. et 15 kil. E. de Saint-Claude (Jura); 1,450 h. Fromages très-renommés.

Septuagésime, nom donné, dans l'Eglise catholique, au dimanche qui est 70 jours avant Pâques.

Sépulcre (Chanoines du **Saint-**). Ils furent institués par Godefroi de Bouillon à Jérusalem, pour desservir l'église du Saint-Sépulcre. Innocent VIII les a supprimés en 1484. — Les *chevaliers du Saint-Sépulcre* furent établis par Alexandre en 1497, et réunis plus tard aux chevaliers de Malte.

Sepulveda (Juan **Ginès de**), historien espagnol, né près de Cordoue vers 1490, mort en 1573, d'une famille noble, mais pauvre, étudia à Alcala, puis fut élève de Pomponazzi à Bologne. Il devint en 1536 historiographe de Charles-Quint, puis précepteur de son fils Philippe. Il essaya de justifier l'absolutisme, la guerre de conquêtes, les excès des Espagnols en Amérique, et rencontra de nombreux adversaires, surtout Las Casas. On lui doit des ouvrages de théologie et surtout d'histoire, écrits avec noblesse, qui le firent appeler le *Tite Live espagnol*. Les principaux sont : *Rerum gestarum Albornotii cardinalis lib. III*, 1521, in-fol., trad. en espagnol et en italien; *de Fato et libero arbitrio lib. III*, 1526, in-4°; *de Ritu nuptiarum et dispensatione*, 1531, in-4°; *Apologia pro libro de Justis belli causis*, 1550, in-8°; *Epistolarum lib. VII*, 1557, in-8°; *de Regno et officio regis*, 1571, in-8°; *de Rebus gestis Caroli V*, *de Rebus Hispanorum gestis ad novum orbem Mexicumque*, *de Rebus gestis Philippi II*. Ces ouvrages ont été réunis dans l'édition de Madrid, 1780, 4 vol. in-4°. Il a encore traduit en latin plusieurs ouvrages d'Aristote, les *Météores*, la *Politique*, etc.

Sepulveda, *Confluentes*, v. d'Espagne, dans la prov. et à 45 kil. N. E. de Ségovie, et dans la capitainerie générale de la Vieille-Castille; 1,500 hab. Fueros remarquables.

Sequana, nom latin de *la Seine*.

Séquanais ou **Séquanes,** tribu gauloise qui habitait la Franche-Comté et l'E. de la Bourgogne, jusqu'aux sources de la Seine. Ennemis des Eduens, leurs voisins au S., qui entravaient leur commerce de jambons en établissant des péages sur la Saône, ils appelèrent le chef germain Arioviste, qui soumit les deux peuples à sa domination. César, invoqué à son tour, se fit leur protecteur, puis leur maître. Sous Constantin, leur pays formait la plus grande partie de la province appelée *Grande-Séquanaise*, *Maxima Sequanorum*. V. principales, Vesontio (Besançon), Magetobriga (Madebroie), Luxovium (Luxeuil).

Séquanaise (Grande-), *Maxima Sequanorum*, prov. de la Gaule romaine, qui comprenait la Franche-Comté et la plus grande partie de la Suisse.

Sequin, monnaie d'or, qui fut d'abord frappée à Venise. Sa valeur était d'environ 12 francs en Italie. En Turquie, le sequin de 1774 vaut 8 fr. 72 cent., et celui de Sélim III, 7 fr. 30 cent.

Seradpour, v. de l'Hindoustan anglais, près du Gange, dans la présidence de Calcutta; 50,000 hab.

Sérail, du persan *seraï*, palais, nom donné aux palais des princes musulmans et principalement du sultan des Turcs ottomans.

Sérain, riv. de France, prend sa source dans la Côte-d'Or, près de Montbard, baigne Chablis et se jette dans l'Yonne près de Joigny, après un cours de 112 kil.

Seraing, v. de Belgique, dans la prov. et à 8 kil. S. O. de Liége, sur la Meuse; 10,000 hab. Houillères, forges, fonderies très-renommées, verrerie et cristallerie.

Sérajévo ou **Seraïevo.** V. Bosna-Seraï.

Serampour, v. de l'Hindoustan, dans la présidence, et à 20 kil. N. de Calcutta, sur le Hougly; 16,000 hab. Anc. possession danoise achetée par les Anglais en 1845.

Seran de la Tour (L'abbé), littérateur français du XVIIIe siècle, a publié plusieurs compilations exactes d'histoire ancienne et de critique : *Histoire de Scipion l'Africain; — d'Epaminondas; — de Philippe, roi de Macédoine; — de Catilina*, etc.; *l'Art de sentir et de juger en matière de goût*, 1762, 2 vol. in-12; *Histoire du tribunat à Rome*, 1774, 2 vol. in-8°; etc.

Séraphins, c'est-à-dire *enflammés*, anges qu'Isaïe représente avec six ailes, autour du trône de Dieu.

Sérapion (Saint), dit *le Scolastique*, vécut au IVe s., fut l'ami de saint Antoine, et dirigea plus de 10,000 solitaires dans la Thébaïde. Athanase le sacra évêque de Themnis, vers 340. Il fut exilé par Constance, parce qu'il avait combattu les ariens. On a de lui un *Traité contre les manichéens*. Fête, le 21 mars.

Sérapis, dieu de l'ancienne Egypte, dont l'origine est peu connue. Ses attributions étaient mal déterminées; son culte semble s'être prêté à toutes les adorations; aussi voit-on la Grèce et l'Italie lui élever des temples, comme l'Egypte, surtout vers l'époque de la décadence du paganisme et de la fusion des croyances anciennes. Cependant tout porte à croire que Sérapis n'était autre que le *grand Apis*; on le représentait souvent avec une mesure de blé sur la tête, et le *nilomètre* lui était consacré. Son culte avait été remis en honneur par les Ptolémées, qui cherchèrent à réunir dans l'adoration d'une même divinité les Grecs et les Egyptiens. Ptolémée Ier bâtit le fameux *Serapeum*, dont la bibliothèque fut célèbre.

Seraskier (du persan *ser*, tête, et de l'arabe *asker*, armée), titre donné, chez les Turcs ottomans, surtout au pacha qui commande les forces militaires de l'empire.

Serassi (Pierre-Antoine), biographe italien, né à Bergame, 1721-1791, embrassa l'état ecclésiastique, professa les belles-lettres et écrivit plusieurs ouvrages d'une élégance toute classique : *Vie de Maffei*, en latin, puis en italien, 1746; *Vie du Tasse*, 1791, 2 vol. in-4°; *Vies de Mazzoni*, de *Dante*, d'*Ange Politien*, de *Bernardo Tasso*, de *Bembo*, de *Pétrarque*, de *Balthazar Castiglione*, etc. Il a publié un grand nombre d'éditions avec des notices estimées.

Seravezza, bourg du roy. d'Italie, dans la prov. et à 80 kil. O. de Florence; 2,000 hab. Belles carrières de marbre.

Serbelloni (Gabriel), né à Milan, chevalier de Malte, 1508-1580, s'illustra au service de Charles-Quint, puis à celui du pape; rebâtit Civita-Vecchia et les fortifications de la cité Léontine à Rome; prit part à la victoire de Lépante, 1571, défendit courageusement Tunis contre les Turcs, et fut pris ; combattit encore en Flandre, et mourut au moment où Philippe II l'avait mis à la tête de l'armée chargée d'envahir le Portugal.

Serbes, peuple slave venu des Karpathes, et établi dans la *Serbie* actuelle par l'empereur Héraclius, vers 630.

Serbie ou **Servie**, principauté vassale de la Porte Ottomane, bornée par la Hongrie au N., la Valachie et la Bulgarie à l'E., la Roumélie et l'Albanie au S., la Bosnie à l'O.; entre 42° et 45° lat. N., et 16° 50′ et 20° 30′ long. E. Superf., 43,555 kil. carrés; pop., 1,352,000 h. Capit., *Belgrade*; v. princ. : Kragojévatz, Gladova, Neu-Orsova, Passarowitz, Sémendria, Uchitza. Pays montueux, surtout au S.; fertile, couvert de pâturages et de forêts de chênes, dans lesquelles vivent d'immenses troupeaux de porcs à demi sauvages. — Les Serbes, appelés au VIIe siècle par l'empereur Héraclius, restèrent indépendants jusqu'au Xe siècle. Soumis alors par les Bulgares, puis par les Grecs, ils recouvrèrent leur liberté en 1151 et devinrent conquérants. Les *Zupans* de Serbie prirent le titre de rois, puis d'empereurs ou tzars, et l'un d'eux, Etienne Douchkhan, s'empara de toute la péninsule hellénique au XIVe siècle. Pour résister aux Serbes, les Grecs appelèrent les Turcs, qui battirent leurs ennemis à Cassovo, en 1389, et les soumirent. En 1718, la Turquie céda la Serbie septentrionale à l'Autriche, par le traité de Passarowitz, et la reprit en 1739, par celui de Belgrade. En 1800, Georges Czerni se rendit indépendant, mais dut renoncer à sa principauté en 1812. En 1816, Milosch Obrénovitch rétablit la liberté de son pays. Depuis lors la Serbie est restée à l'égard de la Porte dans la situation d'une vassale tributaire, qui n'accepte les traités qu'à contre-cœur, et qui surveille avec soin des maîtres autrefois détestés par leur despotisme, aujourd'hui méprisés pour leur affaiblissement. Un danger plus grave menace la Serbie, l'antagonisme des deux familles qui descendent des deux libérateurs Czerni et Milosch. Le fils du vieux Milosch, Michel Obrénovitch, a été assassiné en 1868 et remplacé par son neveu, le prince Milano. La Serbie, tributaire de la Turquie, s'administre d'une manière indépendante. Le prince ou *knias* héréditaire est assisté par une assemblée nationale ou *skouptchina*. Presque tous les Serbes professent la religion grecque et sont gouvernés par un métropolitain indépendant du patriarche de Constantinople; il y a un évêché catholique, celui de Belgrade-et-Sémendria. L'armée est de 52,000 hommes; le revenu de 15 millions.

Serchio, petit fl. du roy. d'Italie, prend sa source dans l'Apennin toscan, et se jette dans la Méditerranée, à 10 kil. N. O. de Pise, après un cours de 92 kil. du N. au S.

Sercq, île de la Manche. V. Sark.

Sercey (Pierre-César-Charles-Guillaume, marquis de), marin français, né près d'Autun, 1753-1836, entra dans la marine à 13 ans, se distingua à la fin de la guerre d'Amérique, et était contre-amiral en 1793, lorsqu'il sauva 6,000 colons de Saint-Domingue, qui s'étaient réfugiés sur son escadre au moment de la révolte des noirs. Incarcéré comme noble, délivré par le 9 thermidor, il combattit dans la mer des Indes, obtint sa retraite en 1804, contribua à la défense de l'île de France en 1810, fut nommé vice-amiral en 1814, et entra à la Chambre des pairs en 1832.

Serenda, anc. v. de l'Inde, d'où furent apportées en Europe les premières graines de vers à soie. Auj. *Sirhind*.

Serendib, île de l'océan Indien dont parlent souvent les géographes et les conteurs arabes; *Ceylan* ou *Sumatra*.

Sérénissime, Sérénité. Le titre de *sérénité* fut d'abord donné aux empereurs d'Orient, puis, chez les modernes, aux rois et aux évêques. Au XVIIe siècle, on donna l'épithète de *sérénissime* aux princes du sang royal, dans les branches collatérales.

Serenus (Aulus Septimius), poëte lyrique latin du Ier siècle ap. J. C., avait écrit un livre, *Opuscula ruralia*, dont il reste quelques vers, recueillis par Wernsdorff, *Poetæ latini minores*.

Serenus *d'Antissa*, mathématicien du IIIe siècle, a laissé deux opuscules : *sur la Question du cylindre*, et *sur la Section du cône*, qu'on trouve dans l'édition d'Apollonius de Perge par Halley, 1710.

Serenus. V. Sammonicus.

Sères, nom donné par l'antiquité classique aux peuples de l'extrême Orient, d'où on tirait la soie (*serica materies*). Ce sont les Chinois ou plutôt, d'après une épigramme de Martial, les Indiens occidentaux.

Sérès, *Serræ*, v. de la Turquie d'Europe, dans le vilayet et à 70 kil. N. E. de Salonique (Roumélie); 30,000 h. Archevêché grec. Tabac, coton, céréales. Elle est au centre d'une plaine très-riche.

Séreth, *Ararus*, riv. d'Autriche et de Roumanie, naît en Galicie, coule vers le S. E. et se jette dans le Danube, au-dessus de Galatz, après un cours de 480 kil.

Serfs. V. Féodalité.

Sergel (Jean-Tobie), sculpteur suédois, né à Stockholm, 1740-1814, étudia à Rome, et fut de l'Académie des beaux-arts de Paris. Le Luxembourg a de lui un *Soldat grec blessé*; plusieurs de ses groupes sont estimés.

Sergent, du latin *serviens* (serviteur), a eu plusieurs significations : 1° officier de justice, sorte d'huissier, chargé de faire les ajournements, de lever les amendes, d'emprisonner les malfaiteurs; les *sergents à verge* étaient chargés, à Paris, de la police, sous les commissaires du Châtelet, et présidaient à la vente des meubles; les *sergents à cheval* faisaient exécuter les mandements de justice; 2° les *sergents d'armes* ou *de bataille* furent institués par Philippe Auguste, pour la garde du roi. Ils étaient gentilshommes et avaient pour armes la masse d'argent, l'arc et les flèches. Ils ne pouvaient être jugés que par le connétable. Ils furent supprimés par Charles V; 3° nom des sous-officiers d'infanterie, dont l'origine remonte à Louis XII; 4° les *sergents de ville* sont des agents placés au-dessous des commissaires de police, et chargés de veiller à l'exécution des ordonnances de police et des arrêtés municipaux.

Sergent (Antoine-François), conventionnel, né à Chartres, 1751-1847, d'une famille pauvre, fut graveur à Paris, et acquit quelque réputation par des scènes familières et des portraits. Il se montra chaud partisan de la Révolution, et fut secrétaire du club des Jacobins. Il fut officier municipal en 1792, et joua un certain rôle dans les journées du 20 juin et du 10 août. Chargé de dresser l'inventaire des appartements des Tuileries, il fut accusé d'avoir volé un camée antique, d'une agate tricolore; il a toujours repoussé cette accusation non prouvée. Il fut l'un des organisateurs des massacres de septembre. Membre de la Convention, il vota la mort de Louis XVI, fut inspecteur de la salle et membre du comité des arts et de l'instruction publique; il fonda le Musée français, 1793, et, de concert avec Chénier, l'Institut national de musique. Décrété d'accusation après le 1er prairial, il se réfugia en Suisse. Il épousa la sœur aînée de Marceau en 1795. Inspecteur général des hôpitaux militaires, sous le ministère de Bernadotte, il dut encore quitter la France après le 18 brumaire. Il vécut à l'étranger dans une honorable pauvreté; depuis 1830, il reçut de Louis-Philippe une pension de 1,800 francs. Il a publié quelques ouvrages : *Costumi dei popoli antichi e moderni*; *Notice historique sur Marceau*; etc. — Sa femme, Marie Desgraviers-Marceau, née à Chartres, 1754-1834, gravait et dessinait avec goût; elle aida son mari dans ses travaux, a gravé un grand nombre de planches, et laissé un manuscrit : *Glanures dans le champ de la vérité*, 6 vol. in-4°.

Sergines, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. N. de Sens (Yonne); 1,257 hab. Serges, vins.

Sergipe, v. du Brésil, ch.-l. de la prov. du même nom, à 1,450 kil. N. E. de Buenos-Ayres, près de l'océan Atlantique; 10,000 hab. — La province de Sergippe, entre celles d'Alagoas, Pernambuco et Bahia, a 280,000 hab. Coton, sucre.

Sergius, nom d'une ancienne famille de Rome, qui prétendait descendre de Sergeste, compagnon d'Enée. Catilina appartenait à cette famille.

Sergius Ier (Saint), pape, né à Palerme, vers 635, succéda à Conon en 687, fut persécuté par un rival, l'archidiacre Pascal, et par l'exarque de Ravenne, fut exilé

de Rome pendant sept ans, puis fut soutenu par le peuple contre l'empereur d'Orient, Justinien II. On lui attribue l'institution des processions de l'Assomption et de la Présentation. Fête, le 9 septembre.

Sergius II, pape, né à Rome, succéda à Grégoire IV, 844-847, eut des démêlés avec l'empereur Lothaire, et vit Rome menacée par les Arabes.

Sergius III, pape, né à Rome, fut élu, en 904, par l'influence d'Adalbert, marquis de Toscane, se lia intimement avec Marozia, fut, dit-on, livré à toutes sortes de vices, et lutta cependant avec énergie contre les partisans des doctrines de Photius.

Sergius IV, pape, né à Rome, régna de 1009 à 1012.

Sergius (Saint), un des patrons de la Russie, né à Rostov, 1314-1392, embrassa la vie monastique, eut une grande réputation et dirigea le monastère qui porte son nom. On le fête le 25 septembre.

Sericys (Antoine), littérateur, né à Pont-de-Cyran (Rouergue), 1755-1829, eut une jeunesse assez agitée, fut professeur, censeur des études à Cahors, et produisit un grand nombre d'ouvrages, généralement peu estimés. On peut citer : *les Décades républicaines*, 1795, 7 vol. in-18; *Mémoires pour servir à l'histoire secrète de la révolution*, 1798, 2 vol. in-8°; *Anecdotes inédites de la fin du* XVIII*e siècle*, 1801, in-8°; *la Mort de Robespierre*, tragédie en 3 actes et en vers, 1801; *Tablettes chronologiques de l'histoire ancienne et moderne*, 1803, in-12; etc., etc.

Serinagar. V Kashmir et Sirinagor.

Seringapatam, v. de l'Hindoustan anglais, dans la présidence et à 425 kil. S. O. de Madras, sur le Cavéry; 40,000 hab. Autrefois très-forte, capitale du roy. musulman du Mysore, elle devint, sous les sultans Haïder-Ali et Tippoo-Saëb, le centre de la résistance aux Anglais. Elle fut prise par eux en 1799.

Seringham, île de l'Hindoustan formée par le Cavéry, dans la présidence de Madras. Temples très-fréquentés par les Hindous.

Serino, v. du roy. d'Italie, dans la prov. et à 33 kil. N. E. de Salerne (anc. roy. de Naples); 9,000 hab. Restes de l'anc. *Sebastia.*

Serio, riv. du roy. d'Italie, a sa source dans les Alpes, passe à Crême et se jette dans l'Adda après un cours de 110 kil. Elle a donné son nom à un dép. du roy. d'Italie sous le premier Empire français, ch.-l. *Bergame.*

Seriphos, île de la mer Egée, dans les Cyclades. C'est là, dit la mythologie, que fut poussé le coffre qui contenait Danaé et Persée. Persée pétrifia le roi de l'île, Polyeucte, en lui présentant la tête de Méduse. Sol stérile; mines d'aimant et de fer. Elle appartient au royaume de Grèce et fait partie du nome des Cyclades; 1,100 hab. Auj., *Serfanto.*

Serizay (Jacques **de**), poëte français, né à Paris, 1590-1653, fut intendant dans la maison de La Rochefoucauld. Il fit partie de la réunion des beaux-esprits chez Conrart, s'opposa à la fondation de l'Académie française, n'en fut pas moins l'un des premiers membres et directeur de la compagnie, 1635-1639. Il prit part à la rédaction du *Dictionnaire* et s'efforça de proscrire les locutions vieillies ou des mots qui lui semblaient lourds, *cependant, toutefois, néanmoins*, etc.

Serlio (Sébastien), dit *Bastiano da Bologna* ou *Sebastiano Bolognese*, peintre, architecte et graveur, né à Bologne, 1475-1552, fut employé dans plusieurs villes d'Italie, et fut appelé en France par François I^er^, 1541. Surintendant des bâtiments du roi et architecte de Fontainebleau, il éleva la façade orientale de la cour de la fontaine et la grotte du jardin. Il a publié un bel ouvrage, *Architettura*, Venise, 1584, in-4°, en 7 livres. La traduction française de J. Martin n'est pas complète.

Sermaize, bourg de l'arr. et à 25 kil. N. E. de Vitry-le-François (Marne), sur la Saulx; 2,319 hab. Eaux minérales ferrugineuses. Usines à fer.

Sermano, ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 kil. E. de Corte (Corse); 263 hab.

Sermione, *Sirmio*, village du roy. d'Italie, dans la prov. et à 12 kil. N. E. de Lonato, sur le lac de Garde. Patrie du poëte latin Catulle.

Sermonetta. *Sulmo*, bourg de la province de Rome (Italie), à 30 kilomètres S. E. de Frosinone; 2,200 hab. Insalubre à cause du voisinage des marais Pontins.

Sernin (Saint-), ch.-l. de cant. de l'arr. et à 33 kil S. O. de Saint-Affrique (Aveyron); 1,676 hab.

Seroux d'Agincourt (Jean-Baptiste-Louis-Georges), antiquaire, né à Beauvais, 1730-1814, fermier général d'abord, se livra à l'étude des beaux-arts, parcourut l'Italie, s'établit à Rome vers 1779, et, après 40 ans d'études, publia l'*Histoire de l'art par les monuments, depuis sa décadence au* V*e siècle, jusqu'à son renouvellement au* XV*e*, 1809-23, 6 vol. in-fol. avec 325 planches. On lui doit encore : *Recueil de fragments de sculpture antique en terre cuite*, 1814, in-4°.

Serpa, v. de Portugal, à 30 kil. S. E. de Béja, sur le Guadiana (Alemtéjo); 5,500 hab. Ville forte.

Serpents, tribu indigène des Etats-Unis, établie aujourd'hui au N. du *Territoire Indien* et du bourg de Taléquah.

Serpents (Ile des) ou **Fidonisi,** *Leuce*, îlot de la mer Noire, en face du Danube. Stérile et presque inhabitée, mais importante par sa situation; enlevée aux Russes par le traité de Paris, en 1856.

Serpoukhov, v. de la Russie d'Europe, dans le gouv. et à 90 kil. S. de Moscou, près de l'Oka; 7,000 hab. Suif, toile.

Serra (Antoine), économiste, né à Cosenza, vivait à la fin du XVI^e^ siècle, et fut compromis avec Campanella. Il a écrit un ouvrage remarquable: *Traité des moyens qui peuvent faire abonder l'argent et l'or dans un Etat qui n'a pas de mines*, 1613, in-4°; il est dans la *Collection des économistes italiens*, 1803.

Serra-Capriola, v. du roy. d'Italie, à 25 kil. N. O. de San-Severo (anc. roy. de Naples); 5,200 hab.

Serra-di-Scopamene, ch.-l. de canton de l'arr. et à 30 kil. N. E. de Sartène (Corse); 660 hab.

Serraggio, ch.-l. de canton de l'arr. et à 11 kil S. de Corte (Corse); 1,126 hab.

Serravalle, bourg du roy. d'Italie, dans la prov. et à 48 kil. N. de Trévise; 6,000 hab. Collége militaire. Vins, miel, draps.

Serre (Pierre-François-Hercule, comte **de**), homme d'Etat, né à Pagny, près de Pont-à-Mousson, 1776-1824, fils d'un officier de cavalerie, émigra, servit dans l'armée de Condé, rentra en France, en 1802, et, avocat au barreau de Metz, acquit bientôt une réputation méritée. Avocat général à Metz, puis président de la Cour impériale de Hambourg, 1811, il fut nommé par la Restauration premier président à la Cour de Colmar. Il se déclara énergiquement contre Napoléon, pendant les Cent-Jours, et rejoignit Louis XVIII à Gand. Réintégré dans ses fonctions, député du Haut-Rhin, 1815, il fut de la minorité dans la *Chambre introuvable*, se prononça contre les cours prévôtales, contre la restitution des biens non vendus au clergé, et contracta une étroite liaison avec Royer-Collard. Il fut président de la Chambre, 1817, et fut garde des sceaux dans le ministère Decazes, 30 décembre 1818. Il présenta alors trois lois remarquables sur la presse, qui réglèrent complétement la matière dans un sens vraiment libéral. Il se sépara avec éclat de la gauche, qui d'abord l'avait soutenu, en 1819, resta au ministère, même après la chute de M. Decazes, et, dans le ministère Richelieu, lutta avec une ardeur incomparable pour faire triompher la nouvelle loi électorale; il rompit alors complétement avec Royer-Collard et les doctrinaires, et se laissa de plus en plus entraîner à l'esprit de parti. Il refusa cependant d'entrer dans le ministère Villèle, reçut le titre de comte et celui de ministre d'Etat. Nommé à l'ambassade de Naples, 1822, il parut un instant au congrès de Vérone, et mourut de la poitrine près de Naples. Il a été l'un des plus remarquables orateurs de l'époque de la Restauration.

Serre (La). V. La Serre.

Serres, ch.-l. de canton de l'arr. et à 39 kil. S. O. de Gap (Hautes-Alpes); 1,143 hab. Mûriers.

Serres (Olivier **de**), seigneur *du Pradel*, agronome, né au domaine du Pradel, près Villeneuve-de-Berg (Vivarais), 1539-1619, fils d'un calviniste, réfugié à Genève, et pasteur, se maria de bonne heure, et, quoique zélé protestant, ne prit pas part aux luttes sanglantes de cette époque. Il s'occupa d'agriculture dans son domaine, et n'en sortit qu'à l'appel de Henri IV. Il publia, en 1599, *la Cueillette de la soye par la nourriture des vers qui la font*, puis *la Seconde richesse du meurier blanc*. Henri IV le chargea de recueillir des plants de mûrier pour les jardins royaux. Il fit paraître, en 1600, le grand ouvrage qui avait été le travail de sa vie : *le Théâtre d'agriculture et mesnage des champs*, in-fol. Dédié au roi, ce livre eut le plus grand succès (8 éditions du vivant de l'auteur, 11 autres au XVII^e^ siècle). Il fut le champion de l'agriculture rationnelle et méthodique, et, dans ses huit livres, traita en détail toutes ces matières avec une supériorité incontestable, montrant l'utilité des herbages, mettant en usage les prairies artifi-

cielles, introduisant plusieurs cultures nouvelles, répandant partout les notions les plus justes, les idées les plus précises, suivant avec une sollicitude charmante son *mesnager* dans tous les détails de sa vie. Son livre, remis en honneur à la fin du XVIIIe siècle, a été réimprimé par la Société d'agriculture de Paris, 1804-1805, 2 vol. in-4°. Le style a la méthode et le naturel, l'art et même l'inspiration. On a élevé à Olivier de Serres une statue de bronze dans sa ville natale, en 1856.

Serres (JEAN DE), en latin *Serranus*, historien et théologien, frère du précédent, né à Villeneuve de Berg, 1540-1598, fut forcé de se réfugier à Lausanne après la Saint-Barthélemy, fut recteur de l'Académie de Nîmes, 1578, prit part à plusieurs synodes calvinistes, s'efforça vainement de réunir les protestants et les catholiques, s'attira la haine des exagérés des deux partis, et, malgré la bienveillance de Henri IV, qui l'avait nommé historiographe de France, fut forcé de se retirer à Genève, où il mourut. On a de lui : *Mémoires de la troisième guerre civile*, 1568-69, en 4 livres; *Commentarii de statu religionis et reipublicæ in regno Galliæ*, 5 v. in-8°, histoire détaillée et très-curieuse de 1557 à 1576; *Platonis opera omnia*, 1578, 3 vol. in-fol.; *Doctrinæ Jesuitarum præcipuæ capita retexta et confutata*, 1584-86, 6 vol. in-8°; *Recueil des choses mémorables advenues en France sous les règnes de Henri II, François II, Charles IX, Henri III*, 1595, in-8°; *Inventaire général de l'histoire de France*, 1597, in-16 de 1,202 pages, souvent réimprimé, avec additions; la 19e édition, 1660, a 2 vol. in-fol.; *Apparatus ad fidem catholicam*, 1597, in-fol.; *l'Usage de l'immortalité de l'âme pour bien vivre*, 1597, in-12; etc., etc.

Serrières, ch.-l. de canton de l'arr. et à 32 kil. N. de Tournon (Ardèche), sur le Rhône; 1,574 hab. Pont suspendu sur le Rhône. Vins.

Sert, v. de la Turquie d'Asie, à 106 kil. N. E. de Nisibin; sur l'emplacement de l'anc. *Tigranocerta;* 3,000 hab.

Sertorius (QUINTUS), né à Nursia (Sabine), 121-72 av. J. C., échappa presque seul, dans la guerre des Cimbres, au massacre de l'armée de Cépion, et traversa le Rhône à la nage, sans abandonner son bouclier. Familiarisé avec la langue des barbares, il rendit des services à Marius, en pénétrant dans le camp des Teutons. Il servit en Espagne, comme tribun légionnaire, fut questeur en 91, combattit courageusement les Marses dans la guerre Sociale, et perdit un œil. Ami de Marius, il contribua à le rappeler de son exil, ne se souilla pas par les proscriptions et fit même massacrer une troupe d'esclaves égorgeurs. Au retour de Sylla, il se retira en Espagne, 82, mais il en fut chassé par le syllanien Annius; erra, sur sa flotte, des Baléares vers l'Afrique, et songea, dit-on, à fuir jusqu'aux îles Fortunées. Il guerroyait en Mauritanie, quand il fut appelé par les Lusitaniens; il battit trois généraux romains, 80, et fit reconnaître son autorité sur la plus grande partie de la péninsule. Les Espagnols furent gagnés par ses bons procédés, séduits par la supériorité de son génie militaire; ils le croyaient en rapport avec les dieux par l'intermédiaire d'une biche blanche. Avec les Romains réfugiés auprès de lui, il forma un sénat qui siégeait dans Osca; il choisissait parmi eux ses questeurs et ses lieutenants; les enfants des chefs espagnols, élevés par ses soins à Osca, lui servaient d'otages. Avec ses soldats, agiles et habitués aux montagnes, il fatigua ses adversaires, ruina en détail de grandes armées, et battit Métellus, qui mit sa tête à prix. Perpenna fut contraint par ses soldats de se joindre à Sertorius, 77. Le sénat envoya contre lui Pompée, qui fut vaincu près du fleuve Sucrone, et qui demanda, à grands cris, des renforts. Sertorius désirait pouvoir rentrer dans Rome, et offrit plusieurs fois de traiter; il fit alliance avec Mithridate, mais sans vouloir lui céder un seul point du territoire romain. Cependant Sertorius n'était pas toujours obéi; les Espagnols étaient mécontents d'être traités en *barbares;* son caractère s'aigrit; il devint plus cruel; il fit massacrer plusieurs enfants des nobles familles. Alors Perpenna, jaloux, l'assassina dans un festin. Plutarque a écrit la *Vie de Sertorius*.

Serullas (GEORGES-SIMON), pharmacien, né à Poncin (Ain), 1774-1832, fils d'un notaire, devint pharmacien militaire à 20 ans, prit part aux guerres de l'Empire, fut pharmacien en chef et premier professeur de l'hôpital militaire de Metz, puis de l'hôpital du Val-de-Grâce; il entra à l'Académie des sciences en 1829. Il a publié un grand nombre de *Mémoires* dans les recueils scientifiques, et fait de belles découvertes, surtout sur l'iode, le brome et le chlore.

Serurier (JEAN-MATHIEU-PHILIBERT, comte), maréchal de France, né à Laon, 1742-1819, fils d'un officier de la maison du roi, servit dès 1759, et était colonel en 1792. Il se distingua dans la guerre contre les Espagnols, fut nommé général de brigade en 1793, général de division en 1795. Il servit sous Schérer, 1795, puis sous Bonaparte, en Italie, fut vainqueur à Mondovi, signa la capitulation de Mantoue, et fut gouverneur de Venise. Il combattit courageusement, mais sans succès, dans la campagne de 1798-1799, sous Schérer et Moreau. Il aida Bonaparte au 18 brumaire, fut nommé sénateur, gouverneur des Invalides, 1804, maréchal de France. En 1814, il fit brûler les drapeaux déposés aux Invalides, mais adhéra à la déchéance. Il se rallia à l'empereur pendant les Cent-Jours, et vécut depuis dans la retraite. On lui a élevé une statue de bronze dans sa ville natale en 1864.

Servage, serfs. Le servage a été la condition intermédiaire entre l'esclavage antique et la liberté moderne. Il dérive en partie du colonat, en partie des conditions imposées aux esclaves qu'on affranchissait. Ces conditions ont varié à l'infini, et il y a eu, au moyen âge, bien des espèces de *serfs;* le serf ne pouvait être vendu qu'avec la terre à laquelle il était attaché; il n'était plus la chose de son seigneur; il pouvait être affranchi ou se racheter. Les rois de France ont donné l'exemple de l'affranchissement des serfs; en 1311, Philippe IV, dans une ordonnance célèbre, a assuré la liberté des serfs du Valois; Louis X a aboli le servage dans ses domaines en 1315. Il y eut cependant des serfs jusqu'à la fin du XVIIIe siècle; Louis XVI les affranchit dans les domaines royaux par l'édit du 8 août 1779; l'Assemblée constituante abolit les dernières traces du servage dans la nuit du 4 août 1789.

Servais (Saint), évêque de Tongres, mourut en 384. On le fête le 13 mai.

Servan (JOSEPH-MICHEL-ANTOINE), magistrat et publiciste, né à Romans, 1737-1807, fut avocat général au parlement de Grenoble, et excita une sorte d'enthousiasme par ses discours de rentrée, *Sur les avantages de la vraie philosophie*, 1764; *Sur l'administration de la justice criminelle*, 1766; *Sur les mœurs*, 1769, et par son *Discours pour une protestante* abandonnée de son mari catholique, qui invoquait la nullité du mariage, 1767. Il compromit sa popularité dans une cause où le comte de Suze demandait l'annulation d'une obligation de 50,000 francs, souscrite au profit d'une chanteuse de l'Opéra, 1772. Il donna sa démission et ne voulut dès lors accepter aucune fonction. Ses plaidoyers ne sont pas en rapport avec la grande réputation d'éloquence qu'il avait acquise. Parmi ses *Œuvres choisies*, 1823-25, 5 vol. in-8°, on remarque : *Réflexions sur les* Confessions *de J.-J. Rousseau*, 1783, in-12; *Essai sur la formation des assemblées nationales, provinciales et municipales*, 1789, in-8°; etc. On a publié, en 1825, un *Choix d'Œuvres inédites*, 2 v. in-8°.

Servan de Gerbey (JOSEPH), frère du précédent, né à Romans, 1741-1808, fut officier du génie et sous-gouverneur des pages de Louis XVI. Il écrivit pour l'*Encyclopédie* des articles sur l'art militaire, et publia *le Soldat citoyen*, 1781, in-8°. Maréchal de camp en 1792, lié aux Girondins, il eut le portefeuille de la guerre dans le ministère Roland, proposa de former sous Paris un camp de 20,000 fédérés, eut de violentes altercations avec Dumouriez, fut révoqué le 12 juin, et réintégré après le 10 août 1792. Quoiqu'il eût secondé les efforts de Dumouriez dans la campagne de Valmy, il donna sa démission, 3 octobre; il eut le commandement de l'armée des Pyrénées-Occidentales. Il fut incarcéré à l'Abbaye en 1793, fut chargé d'inspecter les armées du Midi en 1795, et devint inspecteur en chef aux revues en 1803. On lui doit : *Histoire des guerres des Gaulois et des Français en Italie*, 1805, 7 vol. in-8°; *Tableau historique de la guerre de la révolution de France*, 1807, 3 vol. in-4°, avec Grimoard.

Servan de Sugny (PIERRE-FRANÇOIS-JULES), poëte, né à Lyon, 1796-1861, de la famille des précédents, avocat, s'occupa avec succès de poésie latine, rédigea une grande partie de l'*Hermes romanus* et de l'*Almanach des Muses latines*. Il a traduit, en vers élégants, les *Idylles de Théocrite*, 1822, *les Noces de Pelée et de Thétis*, de Catulle, 1829; il a publié des poëmes, des romans, des *Satires contemporaines*, etc.

Servan (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 2 kil. S. de Saint-Malo, à droite de l'embouchure de la Rance (Ille-et-Vilaine); 12,565 hab. Ports militaire et marchand défendus par le fort de la Pointe. Chantiers de construc-

tion; armements pour la grande pêche et le cabotage.

Servance, bourg de l'arr. et à 25 kil. N. E. de Lure (Haute-Saône); 2,156 hab. Granit, tourbe; commerce de beurre et de fromage; filatures de coton.

Servandoni (Jean-Jérôme), peintre et architecte, né à Florence, 1695-1766, étudia à Rome, voyagea en Portugal, en France, peignit des décorations pour l'Opéra, et fut reçu à l'Académie de peinture, en 1731, pour son tableau représentant un *Temple et des ruines*, qui est au Louvre. Nommé architecte du roi, 1732, il fut chargé de construire le portail de Saint-Sulpice; on lui doit aussi la chapelle de la Vierge et les tribunes de l'orgue. D'une imagination féconde, il composa un nombre considérable de projets, donnait dans la salle des machines aux Tuileries des représentations de scènes dramatiques, avec décorations magnifiques, dirigea des fêtes splendides, comme un feu d'artifice, à Londres, qui coûta, dit-on, 2,400,000 francs, etc., etc.

Serverette, ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. N. E. de Marvejols (Lozère), sur la Trueyre; 890 hab.

Servet (Michel), né à Villanueva (Aragon), 1509-1553, étudia le droit à Toulouse, la médecine à Paris, mais se livra surtout à l'examen des questions religieuses soulevées par la Réforme. Son livre *De Trinitatis erroribus* et ses *Dialogues*, 1531-1532, révoltèrent les protestants eux-mêmes. Il connut alors Calvin et entra en discussion avec lui. Il habita Lyon, Charlieu, Avignon, écrivit pour les libraires, donna une édition de la *Géographie* de Ptolémée, 1535, in-fol., une *Bible* annotée, 1542, in-fol., etc. C'est à Vienne, en Dauphiné, qu'il publia son grand ouvrage, *Dechristianismi restitutione*, 1553, in-8°, où il attaquait le christianisme dans ses principaux dogmes et dans son essence, et professait une sorte de panthéisme. Il avait plus d'une fois blessé l'amour-propre de Calvin; il fut dénoncé au cardinal de Tournon, fut pris, s'évada, et eut la malheureuse idée de s'arrêter à Genève. Calvin le fit arrêter, le dénonça comme hérétique, conduisit le procès, l'attaqua dans plusieurs traités spéciaux, et le fit condamner à être brûlé vif. Servet refusa de se rétracter et mourut dans les flammes. On lui attribue généralement la première idée de la circulation du sang.

Servian, ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. N. E. de Béziers (Hérault); 2,395 hab. Eaux-de-vie.

Servie. V. Serbie.

Servien (Abel), marquis **de Sablé** et **de Boisdauphin**, comte **de la Roche-Servien**, diplomate, né à Grenoble, 1593-1659, d'une famille de magistrats, fut procureur général du parlement de Grenoble, 1616, conseiller d'Etat, 1618, maître des requêtes, 1624; et, remarqué par Richelieu, fut intendant de justice en Guyenne, 1627. Il fut employé dans plusieurs négociations importantes, et devint secrétaire d'Etat de la guerre, en 1630. Ambassadeur extraordinaire en Italie, il fit conclure le traité de Cherasco, 1631. Il se démit de ses fonctions en 1636, par suite d'intrigues de cour ou de différends avec Richelieu. Rappelé par Mazarin, il fut chargé, avec le comte d'Avaux, de préparer à Munster la paix de Westphalie, 1644-1648. Il eut le titre de ministre d'Etat, 1649, resta fidèle à Mazarin pendant la Fronde, et fut surintendant des finances avec Fouquet, 1653. Il fut peu regretté, à cause de son caractère haut, difficile, emporté, et laissa beaucoup de dettes; mais il avait l'esprit vif et pénétrant, et il écrivait avec force. On a de lui : *Lettres de MM. d'Avaux et Servien*, 1650; etc.

Servières, anc. ch.-l. de cant. de l'arr. et à 40 kil. S. E. de Tulle (Corrèze); 1,300 hab.

Serviez (Jacques **Roergas de**), historien, né à Saint-Gervais, près de Castres, 1679-1727, a écrit : *Les femmes des douze premiers Césars*, 1718, in-12; *Les hommes illustres du Languedoc*, 1723, in-12; etc.

Servilie, fille de Servilius Cæpion, sœur utérine de Caton d'Utique, épousa Junius Brutus, et en eut un fils, Marcus Brutus, dont plusieurs croyaient que César était le père; elle se maria ensuite à Decimus Junius Silanus.

Servilius, nom de deux familles de l'ancienne Rome, l'une patricienne, à laquelle appartenaient les Priscus et les Cæpion; l'autre, plébéienne, d'où vinrent les Casca, les Rullus, les Vatia.

Servilius Structus Ahala (Caïus), maître de la cavalerie de Cincinnatus, tua de son épée Spurius Mélius, 458 av. J. C. Il fut exilé en 454, puis rappelé et nommé consul, 427.

Servilius Cæpion. V. Cépion.

Servin (Louis), magistrat, né dans le Vendômois, 1555-1626, eut de bonne heure une grande réputation d'érudit, fut avocat général au parlement transféré à Tours, 1589, puis premier président. Il défendit avec talent les intérêts de la couronne et les libertés de l'Eglise gallicane. La Sorbonne censura ses *Plaidoyers*, publiés en 1604. En 1626, Louis XIII tenait un lit de justice pour faire enregistrer des édits bursaux; Servin en démontra l'illégalité. Louis XIII l'interrompit en le menaçant, et l'on dit que Servin fut tellement ému, qu'il s'évanouit et mourut d'une attaque d'apoplexie. On cite de lui : *Vindiciæ secundum libertatem Ecclesiæ gallicanæ; Actions notables et plaidoyers*; etc.

Servites ou *Serviteurs de la Vierge*, ordre religieux, fondé vers 1232, à Florence, soumis à la règle de Saint-Augustin. Ils portaient des manteaux blancs, et avaient une dévotion particulière pour la sainte Vierge. Ils furent supprimés en France dès 1274.

Servius Tullius, 6e roi de Rome, 578-534 av. J. C. Son histoire est légendaire, et repose sur des traditions diverses. Suivant les annalistes romains, Tite Live, Denys d'Halicarnasse, il était fils d'un noble de Corniculum, dont la femme, emmenée captive à Rome, fut donnée à la reine Tanaquil. Le jeune Servius, dont celle-ci avait prévu la grandeur future, fut élevé comme un enfant royal; il devint le gendre et le successeur de Tarquin l'Ancien. Suivant les légendes étrusques, il fut le compagnon de Cælius Vibenna, chef de bandes étrusques, vint occuper la colline de Rome, qui fut appelée le mont Cælius, quitta son nom de Mastarna, et devint roi. Les uns disent qu'il fit pendant 20 ans la guerre aux Etrusques et fut constamment victorieux; les autres prétendent que son règne pacifique ne fut troublé que par une guerre contre les Véiens. Il étendit le *pomœrium*, et réunit à la ville le Quirinal, le Viminal et l'Esquilin; il l'entoura d'une forte muraille; il forma une confédération de 30 villes du Latium, et institua les Féries latines. Il est surtout célèbre par la constitution nouvelle qu'il donna au peuple romain; voici ce que les écrivains du temps d'Auguste en disaient. Avant lui, les patriciens seuls étaient véritablement citoyens à Rome; Servius donna le premier aux plébéiens des droits civils et politiques; 1° en divisant le territoire en 30 tribus, 4 urbaines et 26 rustiques; 2° en établissant le système des classes et des centuries, où patriciens et plébéiens étaient réunis, d'après leur fortune. L'organisation politique, militaire, financière de la cité était ainsi réglée, à l'avantage des plébéiens; la constitution de Servius était encore très-aristocratique, mais elle était un progrès réel sur l'état antérieur. Aussi les patriciens lui gardèrent rancune; L. Tarquin, l'aîné des petits-fils de Tarquin l'Ancien, poussé par sa femme Tullia, fille de Servius, profita de ce mécontentement; Servius fut tué, au sortir du sénat, et sa fille fit passer son char sur le cadavre de son père. Mais la mémoire de ce roi resta chère aux plébéiens; ils célébrèrent sa fête les nones de chaque mois, jour présumé de sa naissance.

Servius (Maurus ou Marius Honoratus), grammairien latin, du IVe siècle, a laissé un célèbre *Commentaire sur Virgile*, qui, bien qu'altéré, est un précieux trésor d'informations sur une foule de questions. Il a été souvent imprimé; l'une des meilleures éditions est celle de Lyon, 1825, Gœttingue, 2 vol. in-8°. On lui doit encore : *Ars de centum metris, seu centimetrum*, dans Gaisford, *Script. lat.*, 1837.

Sésac ou **Shishak**, roi d'Egypte, régna au Xe siècle av. J. C., et fonda la 22e dynastie. Il soutint Jéroboam, révolté contre Salomon, puis combattit Roboam et pilla Jérusalem.

Sesia, *Sessites*, riv. du roy. d'Italie, prend sa source au pied du mont Rose, passe à Verceil, et se jette dans le Pô à l'E. de Casal, après un cours de 170 kil. Elle donnait son nom à un dép. français, sous le premier Empire; ch.-l. *Verceil*.

Sésostris, roi célèbre de l'ancienne Egypte, dont voici la légende d'après les historiens grecs. Fils d'Aménophis, il aurait peut-être régné au XVIIe siècle av. J. C. Il fut élevé avec tous les enfants nés le même jour que lui; ils formèrent plus tard sa garde. Grand conquérant, il soumit les Ethiopiens, et, tandis que sa flotte parcourait victorieuse les côtes méridionales de l'Asie, il traversa le pays de Chanaan, la Syrie, poussa jusqu'à l'Indus, revint par la Bactriane, la Médie, les régions du Caucase, l'Asie Mineure, les Cyclades, et ramena en Egypte un grand nombre de captifs, qu'il employa à construire des monuments. Il divisa son royaume en 36 nomes, voulut réunir le Nil à la mer Rouge par un grand canal, devint aveugle et se tua. —

La critique moderne a cru reconnaître que les anciens avaient attribué à un seul roi les actions de cinq ou six rois au moins : *Sesortesen*, 3e roi de la 3e dynastie, qui aurait divisé le peuple en castes, et simplifié les caractères hiératiques; — *Sesortesen Ier*, 2e roi de la 12e dynastie, prince puissant et juste, qui soumit les Ethiopiens. Sous son règne, les Israélites seraient entrés en Egypte. Il serait le fondateur du temple d'Ammon à Karnak; — *Sesortesen II*, également de la 12e dynastie; — *Sesortesen III* envahit plusieurs fois la Nubie; — *Ramsès II* et surtout *Ramsès III*, de la 20e dynastie, dont les exploits sont figurés sur les murailles du temple d'Ammon de Medinet-Abou, et sur celles de deux sanctuaires à Karnak. Prince guerrier, il aurait vaincu les peuples de Libye, de la terre de Chanaan, de Phénicie, d'Arabie, et noué des relations avec l'Asie Mineure.

Sessa, *Suessa Aurunca*, v. du roy. d'Italie, dans la prov. et à 39 kil. N. O. de Capoue (Terre de Labour, anc. roy. de Naples); 4,500 hab. Evêché. Titre de duché créé par Ferdinand le Catholique pour Gonzalve de Cordoue.

Sestertius, *sesterce*, petite monnaie d'argent chez les Romains, n'eut pas toujours la même valeur; elle valut d'abord 41 centimes, puis 22, 20, 28, 25 centimes sous les empereurs. — *Sestertium*, monnaie de compte, qui valait 1,000 sesterces.

Sestos, v. de l'anc. Thrace, en face d'Abydos, sur l'Hellespont.

Sestri-di-Levante, v. du roy. d'Italie, dans la prov. et à 50 kil. S. E. de Gênes; 7,000 hab. Port de cabotage; fabr. de savon.

Sestri-di-Ponente, v. du roy. d'Italie, dans la prov. et à 6 kil. O. de Gênes; 6,000 hab.

Seth, fils d'Adam et d'Eve, vécut 912 ans, et fut le père des *Enfants de Dieu*. Des hérétiques, au IIe siècle, les *Séthéens*, prétendaient que le Christ n'était que Seth revenu sur la terre.

Séthos Ier, roi d'Egypte, du XVe ou du XVIe siècle, fit de nombreuses expéditions contre les Assyriens, les Arméniens, les Mésopotamiens, les Arabes, etc. Le temple d'Ammon, à Karnak, les temples de Gourna, de Redesieh, rappellent ses exploits. L'Egypte se couvrit alors de monuments. Son fils fut Ramsès le Grand — On cite un *Séthos II*, vers la fin du XIVe siècle av. J. C.

Séthos, prêtre de Phtha à Memphis, s'empara du trône vers 713 av. J. C. Il eut à lutter contre Sennacherib, roi d'Assyrie, et Hérodote raconte qu'à sa prière une multitude de rats, envoyés par Phtha, rongea pendant la nuit toutes les cordes des arcs de l'ennemi, ce qui força les Assyriens à la retraite.

Setia, v. de l'Italie ancienne, dans le Nouveau Latium, sur une colline au N. O. des marais Pontins. Colonie romaine. Ses vins, aujourd'hui médiocres, étaient renommés. Auj. *Sezza*.

Sétif, *Sitifis*, v. d'Algérie, dans la prov. et à 130 kil. S. O. de Constantine; 2,000 hab. Conquise en 1839; ch.-l. de subdivision militaire. Ruines romaines, belles forêts de cèdres. Fruits, chevaux, sel.

Setledje ou **Sutledje,** anc. *Hyphasis*, riv. de l'Hindoustan anglais, sort du lac Manasarowar, dans le Thibet, traverse le Thibet occidental en coulant au N. O. dans une profonde vallée, puis se dirige vers le S., traverse l'Himalaya, arrose Rampour, dans le Bissahir, entre dans le Pendjab et passe à Loudianah, Firozepour et Bahawalpour, et enfin se joint au Tchenab pour former le Pendjinad, affluent de l'Indus, après un cours de 1,200 kil. C'est une rivière large, profonde, froide et infestée de crocodiles. Elle reçoit le Beyah.

Setubal ou **Sétuval,** *Cetobriga*, v. de Portugal, département et à 35 kil. S. E. de Lisbonne (Estrémadure), port sur la baie du même nom, à l'embouchure du Sadao; 13,000 hab. Exportation de vins, oranges et sel. Elle a été en partie détruite par le tremblement de terre de 1755. Ruines romaines.

Seudre, petit fleuve de France, naît près de Plassac, dans le dép. de la Charente-Inférieure, coule au N. O. et se jette dans le golfe de Gascogne, en face de l'île d'Oléron, après un cours de 80 kil.

Seu-d'Urgel (La). V. Urgel.

Seume (Jean-Gottlieb), poëte et voyageur allemand, né en Saxe, 1763-1810, étudia à Leipzig, et, en se rendant à pied à Paris, fut pris par les recruteurs du landgrave de Hesse. Il a raconté ses aventures dans une intéressante autobiographie; il fut forcé d'aller en Amérique, au service de l'Angleterre; à son retour, il s'empressa de déserter, fut de nouveau saisi par des recruteurs prussiens, et ne parvint à fuir qu'à la troisième tentative. Il donna des leçons à Leipzig, où il devint docteur en philosophie, fut précepteur, s'attacha au service de Catherine II, rédigea pour elle les actes diplomatiques relatifs au partage de la Pologne, puis écrivit une intéressante relation de ces événements, *Wichtige Nachrichten*, 1796, in-8°; et un essai *Sur la vie et le caractère de Catherine II*, 1797, ainsi que des mélanges sous le titre d'*Oboles*, 2 vol. in-8°. Après deux ans de travaux littéraires, il parcourut une partie de l'Europe, en se rendant à Syracuse, et écrivit sa *Promenade à Syracuse*, 1802, 3 vol. Il parcourut ensuite le nord de l'Europe, en 1805. Il écrivit une tragédie de *Miltiade*, les *Apocryphes* et des *Poésies*. Wieland l'avait surnommé *le noble cynique*. Ses *Œuvres complètes* ont été plusieurs fois publiées.

Seurre, ch.-l. de canton de l'arr. et à 30 kil. E. de Beaune (Côte-d'Or), sur la Saône; 2,590 hab. Eglise ogivale du style flamboyant. Vins ordinaires, blé, charbon, bois. Seurre porta, de 1619 à 1646, le nom de Bellegarde.

Sevanga, lac de l'Arménie russe, au S. O. d'Erivan; il a 65 kil. de long sur 29 de large, et s'écoule par la riv. Zenghi dans l'Aras.

Sévastopol. V. Sébastopol.

Sevelinges (Charles-Louis **de**), littérateur, né à Amiens, 1767-1832, émigra, servit dans l'armée de Condé, et, de retour en France, traduisit *Werther*, *l'Histoire de la guerre d'Amérique*, par Botta, etc. On lui doit : *Histoire de Schinderhannes et autres chefs de brigands*, 1810, 2 vol. in-12; *Mémoires secrets et correspondance inédite du cardinal Dubois*, 1814, 2 vol. in-8°; beaucoup d'articles dans la *Biographie universelle*, etc.

Seveneeken, comm. rurale de la Flandre orientale (Belgique), à 15 kil. de Gand. Toiles, siamoises; commerce de céréales et de lin; 2,100 hab.

Sever (Saint-), ch.-l. d'arr. du dép. des Landes, à 15 kil. S. de Mont-de-Marsan, sur l'Adour, par 43°45′38″ lat. N., et 3°2′43″ long. O.; 4,799 habitants. En 982, les Normands ayant remonté l'Adour et ravagé le pays, Sanche, duc de Gascogne, fit vœu de bâtir un monastère à Saint-Sever s'il remportait la victoire. La ville naquit autour de l'abbaye. Prise par Charles VI, sur les Anglais, 1426. Anc. ch.-l. du pays de Chalosse. Marbres, pierres; vins, grains, jambons, oies, chevaux. Patrie du général Lamarque.

Sever (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 14 kil. O. de Vire (Calvados); 1,526 hab. Belle forêt. Anc. abbaye de Bénédictins fondée au VIe siècle.

Sévérac-le-Château, ch.-l. de canton de l'arr. et à 30 kil. N. de Millau (Aveyron), près des sources de l'Aveyron; 2,797 hab. Mines de houille.

Sévère Ier (Lucius Septimius **Severus**), empereur romain, né en 146, près de Leptis (Afrique), d'une famille originaire des Gaules, commença sa fortune sous Marc-Aurèle, devint sénateur et préteur. Sous Commode, il fut gouverneur de la Gaule Lyonnaise, légat en Pannonie, proconsul en Sicile. Il commandait l'armée d'Illyrie, lorsqu'à l'avénement de Didius Julianus il fut proclamé empereur par ses soldats, 193. Il marcha droit sur Rome, fit massacrer Didius et forma, avec l'élite de ses soldats, une nouvelle garde prétorienne. Il avait deux rivaux redoutables, Pescennius Niger, en Syrie, et Clodius Albinus, en Bretagne; il caressa d'abord Albinus, alla combattre et vaincre Niger en Orient; puis se dirigea vers Albinus, qui fut tué à Trévoux, près de Lyon, 197. Il se montra cruel surtout envers les grands, humilia le sénat, mais se concilia le peuple par des fêtes, et, en s'attachant surtout les soldats, commença la période du despotisme militaire. Il alla combattre les Parthes, prit Babylone, Séleucie, Ctésiphon, pénétra jusque dans le royaume d'Atra en Arabie, et revint à Rome par l'Egypte, 202. On lui éleva alors un arc de triomphe au pied du Capitole. Il célébra des jeux magnifiques et embellit Rome de monuments. Secondé par le jurisconsulte Papinien, il rendit une justice rigoureuse et se montra sévère administrateur. Mais il eut à souffrir des vices de sa femme, la Syrienne Julia Domna, et de la haine de ses fils, Caracalla et Géta. En 207, il battit les Calédoniens, s'empara du pays jusqu'à la Clyde, et fit élever la muraille qui porte son nom, entre le golfe de Forth et l'embouchure de la Clyde. Son fils, Caracalla, conspira sa mort; le chagrin hâta la fin de ses jours à York, 211. On lui a reproché sa cruauté et sa faiblesse à l'égard des soldats. Il persécuta les juifs et les chrétiens; c'est à lui que Tertullien a dédié son *Apologie*.

Sévère (Alexandre). V. Alexandre.

Sévère II (Flavius Valerius **Severus**), empereur romain, né en Illyrie, d'une famille obscure, parvint aux grades les plus élevés de l'armée, s'attacha à Galère et fut par lui nommé césar, 305, avec le gouvernement de l'Italie et de l'Afrique. Il devint auguste à la mort de Constance, combattit Maxence en Italie, fut repoussé de Rome, pris dans Ravenne et forcé de se donner la mort, 307.

Sévère III (Libius **Severus**), empereur romain, né en Lucanie, fut placé sur le trône par Ricimer, en 461. Il vécut, renfermé dans son palais, pendant que les Barbares ravageaient l'empire, et fut peut-être empoisonné par Ricimer, 465.

Sévère (Sulpice-). V. Sulpice.

Sévère (Sainte-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 kil. S. de La Châtre (Indre), sur l'Indre; 1,082 hab.

Sévérie, anc. duché vassal de la Pologne; capitale *Tchernigov*. Auj. partie des gouvernements de Tchernigov et de Poltava.

Séverin (Saint), abbé d'Agaune, en Valais, mort en 507. Fête, le 11 février. — Solitaire, mort à Paris en 555. Fête, le 24 novembre.

Séverin, pape, né à Rome, succéda à Honorius Ier en 640, et mourut peu après.

Severino (San-), v. du roy. d'Italie, à 25 kil. S. O de Macerata, dans la marche d'Ancône et sur la Potenza (autrefois dans les États de l'Église); 2,200 hab.

Severn ou **Saverne,** fl. d'Angleterre, anc. *Sabrina*, descend du Plinlimmon, dans les montagnes du pays de Galles, décrit un demi-cercle en traversant une riche prairie, arrose Shrewsbury, Worcester, Glocester, et se perd dans le canal de Bristol après un cours de 250 kil. Elle reçoit à droite la Wye, à gauche l'Avon. La Severn est le plus grand cours d'eau de la Grande-Bretagne.

Severo (San-), v. du roy. d'Italie, dans la prov. et à 28 kil. N. O. de Foggia (anc. roy. de Naples); 25,000 hab. Évêché.

Sévéro-Vostochnii, cap de Sibérie, au N. E. de l'emb. de l'Iénisséi, le point le plus sept. de l'Asie, par 78° lat. N.

Sévigné (Marie **de Rabutin-Chantal,** marquise de), née à Paris, le 6 février 1626, morte à Grignan (Drôme), le 18 avril 1696, était la fille unique du baron de Chantal et de Marie de Coulanges. Son père fut tué dans l'île de Ré, en 1627, et elle perdit sa mère en 1632. Placée d'abord sous la tutelle de son grand-père maternel, puis sous la surveillance de l'abbé de Coulanges, son oncle, elle reçut une excellente éducation; elle eut pour maîtres Ménage et Chapelain; elle brilla de bonne heure à la cour polie d'Anne d'Autriche, et épousa à 18 ans Henri de Sévigné, maréchal de camp, d'une ancienne maison de Bretagne, unie à celle de Retz. Le marquis, dissipateur et débauché, négligea sa jeune femme, qu'il estimait cependant, et fut tué en duel, 1651. Elle avait déjà vécu dans la société la plus brillante de Paris et avait été mêlée aux deux Frondes. Elle se dévoua alors à l'éducation de ses enfants, de son fils, né en 1647, et de sa fille, qui fut Mme de Grignan, née en 1648, après avoir rétabli sa fortune qui était assez considérable, mais laissée par son mari dans le plus grand désordre. Elle repoussa les hommages des plus grands personnages, Conti, Turenne, Servien, Fouquet, etc., et sut conserver l'amitié de tous ceux qu'elle avait éconduits Elle vivait dans son hôtel Carnavalet, mais reparut dans le monde et fut l'un des ornements de l'hôtel de Rambouillet; on la compta au nombre des *précieuses*, à une époque où ce nom était synonyme de femme d'esprit. Elle eut seulement à se plaindre de son cousin, le peu scrupuleux Bussy, qui, dans son *Histoire amoureuse des Gaules*, fit un portrait satirique et faux de Mme de Sévigné; il est vrai qu'il se repentit et obtint son pardon. Elle fut toujours l'amie fidèle et hardie des malheureux; elle osa visiter Mademoiselle, exilée à Saint-Fargeau; elle resta toujours dévouée à Fouquet, et suivit avec anxiété les débats de son procès; elle consola d'Ormesson disgracié, et pendant toute sa vie eut les relations les plus délicates avec Bussy exilé et avec le cardinal de Retz. En 1663, elle présenta sa fille dans le monde, et jouit de ses succès; elle la maria en 1669 au comte de Grignan, déjà deux fois veuf; elle espérait vivre auprès de sa fille qu'elle adorait; son attente fut trompée. M. de Grignan fut nommé, peu après, lieutenant général au gouvernement de la Provence et il emmena sa femme avec lui. Mme de Sévigné fut alors forcée de faire d'assez fréquents voyages en Provence; elle revoyait encore sa fille, quand sa fille venait à Paris; mais pour combler le vide douloureux d'une séparation à laquelle elle ne put jamais s'habituer, elle multiplia ses *lettres*, et c'est cette correspondance qui a fait sa gloire. Elle vivait à Paris dans une société d'élite; à Livry, auprès du bon abbé de Coulanges; aux Rochers, où elle était forcée d'aller faire des économies; portant partout son esprit si vif et si gracieux, causant de tout avec un charme inimitable, des nouvelles de la cour, comme des événements de la Bretagne, de ses amis et de sa vie solitaire, mais bien remplie, aux Rochers; lisant et relisant ses livres chéris, Virgile, Montaigne, Molière, Pascal, Arnauld, Nicolle et Corneille, mais surtout écrivant sans cesse à sa fille adorée. Elle avait marié son fils, qui lui donna plus d'une inquiétude, en 1684; elle rejoignit définitivement Mme de Grignan en 1694, bénit successivement le mariage de son petit-fils, le chevalier de Grignan, et celui de sa petite-fille Pauline, qui fut la marquise de Simiane. Elle prodigua ses soins à sa fille, dont la vie fut en danger; puis fut elle-même atteinte d'une petite vérole maligne qui l'emporta. — Ses *Lettres*, si curieuses pour l'histoire des mœurs au XVIIe siècle et pour l'histoire littéraire, étaient déjà recherchées et célèbres de son vivant; on les montrait, elles couraient de main en main, et elle n'ignorait pas ces indiscrétions. Mme de Sévigné ne travaillait pas ces lettres assurément, elle ne se préoccupait pas de leur succès; mais, malgré la rapidité avec laquelle courait sa plume, elle ne laissait pas de mettre une certaine coquetterie de bon goût dans ses improvisations; elle cherchait au moins à plaire. On a épuisé tous les éloges sur son enjouement, la finesse et la verve de son esprit, le naturel, l'abandon, l'élan spontané, toujours piquant, parfois sublime, de son style pittoresque, hardi, varié. Contentons-nous de dire que la postérité a ratifié le jugement des contemporains, et l'a placée au premier rang parmi les illustres écrivains du grand siècle. Le premier recueil imprimé parut en 1726, la Haye, 2 vol. in-12; en 1734, le chevalier Perrin, ami de Mme de Simiane, donna une édition plus complète, 4 vol. in-12, puis l'édition de 1754, 8 vol. in-12; malheureusement beaucoup de lettres avaient été abrégées ou retranchées, pour complaire au vœu de la famille. M. de Monmerqué a publié le premier un texte véritablement restauré, 1818, 10 vol. in-8° ou 11 vol. in-12; c'est ce texte qui a servi de base à l'excellente édition de M. Ad. Regnier, 1862-64, 12 vol. gr. in-8°. V. Walckenaër, ***Mémoires touchant la vie et les écrits de Mme de Sévigné***, 5 vol. in-18.

Séville, v. d'Espagne, capitale de la prov. du même nom, anc. capit. de l'Andalousie, sur le Guadalquivir, à 388 kil. S. de Madrid; par 37°23′ lat. N. et 8°21′ long. O.; 82,000 hab. Université, école de navigation, académie des beaux-arts, musée de peinture, fonderie de canons et de projectiles, manufacture célèbre de tabacs, fabriques de soieries, mégisseries, filatures de lin; très-importante fabrique de faïences de table et d'ornement dans le faubourg de *Triana*. Cette ville, située à 75 kil. de la mer, est le principal port de commerce de l'Espagne du S. Mais son port, gêné par la barre du fleuve à San-Lucar, ne reçoit que des navires de 300 tonneaux. Exportation considérable de blé. — Séville, anc. *Hispalis*, fut prise par César après la bataille de Munda, et reçut le nom de *Julia Romulea*. Auguste lui donna les droits municipaux. Trajan, qui y était né, y construisit de beaux monuments. Lors de la grande invasion, elle tomba tour à tour aux mains des Vandales et des Goths; les Arabes la prirent en 712, et le roi saint Ferdinand la reprit en 1248. C'est là que siégea le tribunal central de l'inquisition qui y fut établie en 1481. Prise par les Français en 1810 et 1823; bombardée par Espartero en 1843. Patrie de Trajan, Adrien, Théodose, des peintres Herrera, Murillo, Esteban, Vélasquez.

Séville (Province de), formée d'une partie de l'Andalousie, au S. de celle de Cordoue. Superf., 13,714 kil. carrés; popul., 515,000 hab. Sol fertile, arrosé par le Guadalquivir et le Xénil; agriculture arriérée, canalisation négligée.

Sevin (L'abbé François), philologue, né à Villeneuve-le-Roi (Yonne), 1682-1741, fut secrétaire de l'abbé Bignon, élève de l'Académie des Inscriptions, accompagna l'abbé Fourmont à Constantinople, et en rapporta plus de 600 manuscrits précieux. Il devint, en 1737, garde des manuscrits à la Bibliothèque du roi, en dressa le catalogue, et fut membre de l'Académie des Inscriptions Il a inséré dans le ***Recueil*** de cette compagnie un grand nombre de ***Mémoires*** sur les écrivains grecs et l'histoire des peuples de l'Orient. On a encore de lui quatre *Lettres sur Constantinople*, 1802, in-8°.

Sevirs, nom des prêtres d'Auguste ou *Augustals*; — des commandants des escadrons de chevaliers romains; etc.

Sèvre Nantaise, riv. de France, prend sa source au plateau de la Gatine, coule vers le N. O., arrose Tiffauges et Clisson, et se jette dans la Loire à Nantes, après un cours de 134 kil. Vallée pittoresque; lit encaissé; crues dangereuses et subites.

Sèvre Niortaise, petit fleuve de France, descend des monts du Poitou, coule vers l'O., arrose Saint-Maixent, Niort et Marans, et finit dans la baie d'Aiguillon, après un cours de 152 kil. La vallée est montueuse jusqu'à Niort, où la Sèvre devient navigable. Cours lent et sinueux, sauf à l'embouchure où il devient très-rapide. Elle reçoit à droite la Vendée.

Sèvres (Deux-), département français de la région de l'O., entre ceux de Maine-et-Loire, de la Vienne, de la Charente et de la Charente-Inférieure, formé du Haut-Poitou. Ch.-l., *Niort*. Superf., 599,990 hectares; popul., 331,245 hab., soit 56 par kil. carré. Au N. E. sont des plaines traversées par l'Argenton, le Thoué et la Dive; au S. O. est la vallée de la Sèvre-Niortaise, ou *Marais*, auj. desséchée et fertile; au S. E. et au centre est un pays accidenté et pittoresque appelé le *Bocage*, coupé de chemins profonds, bordés de haies épaisses et élevées. Département très-agricole; les deux tiers du sol sont en terres de labour; il y a aussi 70,000 hectares de prairies. Bœufs, dits de Parthenay, chevaux, mulets, baudets très-forts. Il y a 4 arrondissements : Niort, Bressuire, Melle et Parthenay; 31 cantons et 356 communes. Il dépend de l'évêché, de la Cour d'appel et de l'Académie de Poitiers; il fait partie de la 9me région militaire.

Sèvres, ch.-l. de canton de l'arr. et à 10 kil. N. E. de Versailles (Seine-et-Oise), à 10 kil. S. O. de Paris, sur la rive g. de la Seine; 7,096 hab. Manufacture nationale de porcelaine, fondée à Vincennes en 1738 et transférée à Sèvres en 1750. On y fabrique de la porcelaine de luxe, de la porcelaine tendre, des émaux sur cuivre, de la faïence émaillée, des vitraux peints et des copies sur porcelaine des tableaux des grands maîtres. La manufacture a un beau musée céramique.

Sevsk, v. de Russie, dans le gouv. et à 155 kil. S. O. d'Orel; 6,000 hab. Evêché grec.

Sextiæ-Aquæ, nom latin d'*Aix*.

Sextius Lateranus (Lucius), tribun du peuple avec Licinius Stolon, fut le premier consul plébéien, 366 av. J. C.

Sextius Calvinus (Caïus), consul en 124, puis proconsul dans la Gaule Transalpine, battit les Salyes, et fonda *Aquæ Sextiæ* (auj. Aix).

Sextius (Publius), questeur du consul Antonius, contribua à la défaite de Catilina, fut défendu par Cicéron dans une accusation de concussion, et plus tard lorsque Clodius l'accusa de violence à son égard (*pro Sextio*). Préteur en 53, il fut condamné à l'exil.

Sextus de Chéronée, philosophe grec stoïcien, neveu de Plutarque, vivait au IIe siècle, et fut l'un des précepteurs de Marc-Aurèle. Suidas cite de lui deux ouvrages : *Ethica* et *Episceptica*. On lui attribue cinq petites dissertations, imprimées dans les *Fragmenta Pythagoræorum* de H. Estienne. On l'a souvent confondu avec Sextus Empiricus.

Sextus Empiricus, médecin et philosophe grec, né peut-être à Mitylène, vivait au IIIe siècle. Il appartenait à la secte des médecins *empiriques* (de là son surnom). Il a résumé dans ses écrits tout le scepticisme de l'antiquité. On a perdu ses *Mémoires sur la médecine*, son *Traité de l'âme*, ses *Mémoires sceptiques*; mais on a conservé un traité *Contre les savants*, en deux parties, dirigé contre les grammairiens, les rhéteurs, les géomètres, les astrologues, les musiciens, et surtout contre les philosophes; il oppose leurs systèmes, leurs opinions, et conclut à la nécessité de ne rien affirmer. Dans un second traité, les *Hypotyposes pyrrhoniennes*, en 3 livres, il expose les principes du scepticisme. Ces ouvrages, remarquables par la précision et la sagacité, ont beaucoup servi aux sceptiques modernes. Ils ont été imprimés à Paris, 1621, in-fol. Les *Hypotyposes* ont été traduites en latin par H. Estienne, 1562, in-8°, en français par Huart, 1725, in-12; l'autre traité a été traduit en latin par Gentien Hervet, 1569, in-fol.

Seybouse. V. Seibouse.

Seychelles ou **Séchelles**, îles anglaises de l'océan Indien, au N. N. E. de Madagascar, par 5° 30' lat. S., et 51° long. E.; 8,000 hab. Elles forment un groupe de 30 petites îles ou îlots granitiques, entourés de récifs et de bancs de coraux. La plus grande est *Mahé*, les deux principales sont *Silhouette* et *Praslin*. Elles produisent des cocos de mer, de l'huile de coco, du coton, du café, du manioc et du maïs. Occupées d'abord par les Français, elles ont été cédées à l'Angleterre en 1815.

Seyches. V. Seiches.

Seymour (Jeanne), 3e femme de Henri VIII, née à Wulf-Hall Yorkshire), demoiselle d'honneur d'Anne Boleyn, la supplanta en 1536, épousa le roi le jour même de l'exécution d'Anne, et succomba après avoir donné le jour à un fils, qui fut Edouard VI.

Seymour (Edouard), duc **de Somerset**, frère de la précédente, se distingua dans la campagne d'Ecosse, en 1542, et fut nommé grand chambellan. A l'avénement de son neveu, Edouard VI, il se fit nommer protecteur et duc de Somerset, 1547. Il s'efforça d'introduire en Angleterre la réforme protestante, avec l'aide de Cranmer, et fit la guerre à l'Ecosse, dans l'espoir de marier la jeune reine Marie Stuart à Edouard VI. Il fit périr son frère, Thomas Seymour, excita de nombreuses haines contre lui, se démit de ses fonctions en 1549, fut arrêté en 1551, comme coupable de félonie, et fut décapité, janv. 1552. Il a laissé : *Epistola exhortatoria missa ad populum Scotiæ*, 1548, in-4°.

Seymour (Thomas), baron **de Sudeley**, frère du précédent, grand amiral, épousa la veuve de Henri VIII, Catherine Parr, et chercha à gagner l'affection de la jeune Elisabeth. Son frère, le Protecteur, menacé par son ambition, le fit arrêter et condamner à mort par le parlement, 1549.

Seyne, ch.-l. de canton de l'arr. et à 54 kil. N. de Digne (Basses-Alpes); 2,512 hab. Ville forte.

Seyne (La), v. de l'arrond. et à 8 kil. S. O. de Toulon, sur la rade intérieure de Toulon (Var); 10,125 hab. Chantiers de construction; cabotage; pêcheries.

Seyssel, ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. N. E. de Belley (Ain), sur le Rhône, à l'endroit où il devient navigable; 1,184 hab. Pierres, asphalte, vins blancs. — De l'autre côté du fleuve, il y a une partie de *Seyssel*, qui est ch.-l. de canton de l'arr. de Saint-Julien (Haute-Savoie); 1,553 hab.

Seyssel. V. Seissel.

Sézanne, ch.-l. de canton de l'arr. et à 44 kil. S. O. d'Epernay (Marne); 4,197 hab. Ville murée. Belle église de Saint-Denis. Fabr. de poterie; commerce de vins, grains, chaux.

Sèze (Raymond, comte de), magistrat, né à Bordeaux, 1748-1828, d'une ancienne famille de Guyenne, eut de bonne heure de la réputation comme avocat, et, sur l'invitation du ministre de Vergennes, vint s'établir à Paris. En plaidant la cause des filles d'Helvétius, il se plaça au premier rang; défendit Besenval, en 1789, et le fit acquitter. Il renonça alors au barreau. Sur la demande de Malesherbes, il accepta, sans hésiter, la tâche de défendre Louis XVI. Il prononça son discours, d'une éloquence remarquable, le 26 décembre 1792. Arrêté, le 20 octobre 1793, il fut retenu jusqu'après le 9 thermidor. Il vécut à l'écart, étranger aux hommes et aux affaires du temps, et fut dénoncé injustement par Napoléon Ier comme un agent secret de l'Angleterre, 1er janv. 1814. Il fut nommé premier président à la Cour de cassation, 1815, suivit Louis XVIII à Gand, entra à la Chambre des pairs, 1815, à l'Académie française, 1816.

Sezza, ville de la province de Rome (royaume d'Italie), à 35 kil. S. de Frosinone; 7,000 hab. Evêché. Anc. *Suessa* ou *Setia*.

Sfakia, bourg de l'île de Candie, sur la côte S.; 2,000 hab.

Sfaks, v. de la Tunisie, à 220 kil. S. E. de Tunis, sur le golfe de Cabès; 7,000 hab. Port; commerce de melons, concombres, huile.

Sfondrati (François), né à Crémone, 1493-1550, fils d'un jurisconsulte distingué, enseigna le droit à Padoue, Pavie, Bologne et Rome. Charles-Quint le combla d'honneurs; il fut bon gouverneur de Sienne, puis entra dans l'Eglise; conseiller de Paul III, il fut nommé cardinal, 1544, et évêque de Crémone, 1549. Il a laissé un poëme latin, *De raptu Helenæ*, en 3 liv., 1559, in-4°.

Sfondrati (Celestino), descendant du précédent, né à Milan, 1644-1696, professeur de théologie, défendit le Saint-Siége contre la déclaration du clergé de France de 1682, fut évêque de Novare, 1684, prince-abbé de Saint-Gall, 1687, puis cardinal, 1695. Parmi ses ouvrages on cite : *Tractatus regaliæ contra clerum gallica-*

num, 1682, in-4°; *Regale sacerdotium romano pontifici assertum*, 1684, in-4°; *Gallia vindicata*, 1687, in-4°; *Cursus philosophicus*, 1699, 3 vol. in-4°; *Nodus prædestinationis dissolutus*, 1696, in-4°, ouvrage vivement attaqué par Bossuet, le cardinal de Noailles, etc.

Sforza (GIACOMUZZO ATTENDOLO), né à Cotignola (Romagne), 1369-1424, d'abord laboureur, s'enrôla dans une troupe de condottieri, reçut de ses compagnons le surnom de Sforza (le Fort), et eut bientôt sous ses ordres 1,000 cavaliers d'élite, dont les chefs étaient presque tous ses parents. Il servit Florence contre Pise, 1405, le marquis d'Este, le roi de Naples, Ladislas, qui le nomma grand connétable, et fut tout-puissant sous Jeanne II; fut jeté en prison par Jacques de Bourbon, mari de la reine, fut sauvé de la mort par l'énergie de sa sœur, reçut de nombreux fiefs, changea plusieurs fois de parti, combattit Alphonse d'Aragon, et se noya dans la Pescara.

Sforza (FRANCESCO-ALESSANDRO), fils naturel du précédent, né à San-Miniato, 1401-1466, remplaça son père et se montra bon général à la tête des *Sforzeschi*. Il se mit au service de différents Etats italiens et lutta plus d'une fois contre Philippe-Marie Visconti, qui, pour le gagner, lui donna en mariage sa fille Bianca, avec Crémone, Pontremoli et une partie du district de Milan, 1441. Il était également maître d'Ancône et de Pesaro, qu'il avait forcé le pape à lui céder. A la mort de son beau-père, 1447, il montra la plus grande habileté, se mit au service de Milan, qui s'était érigée en république, battit ses ennemis et surtout Venise; puis, réunissant tous les condottieri, et s'alliant aux Vénitiens et à Cosme de Médicis, s'empara de toutes les villes de la Lombardie et força Milan à l'accepter comme prince, 1450. Il sut se défendre contre l'empereur Frédéric III, contre les Vénitiens, fut recherché par tous les Etats italiens, fut l'ami de Louis XI, qui lui abandonna Savone et les prétentions de la couronne de France sur la seigneurie de Gênes, 1463-1464. Pendant la ligue du Bien public, Sforza envoya son fils Galéas avec 4 ou 5,000 hommes au secours de Louis XI. Il accueillit les Grecs chassés de Constantinople, et protégea Philelphe, Simonetta, etc.

Sforza (GALEAZZO-MARIA), duc de Milan, fils du précédent, né à Fermo, 1444-1476, était en France à la mort de son père, échappa, sous un déguisement, aux embûches du duc de Savoie; soutint Pierre de Médicis, épousa Bonne de Savoie, belle-sœur de Louis XI, et se montra fastueux, débauché, cruel. On l'accuse d'avoir fait périr sa mère. Une conspiration se forma contre lui; son ancien précepteur, Cola de Montano, et trois jeunes nobles, Lampugnani, Visconti et Olgiati, le frappèrent dans l'église Saint-Etienne.

Sforza (GIOVANNI-GALEAZZO-MARIA), duc de Milan, fils du précédent, 1468-1494, fut placé sous la tutelle de sa mère et du ministre Simonetta. Bonne de Savoie gouverna d'abord avec fermeté; mais elle sacrifia Simonetta à son beau-frère, Ludovic le Maure, qui le fit décapiter, 1480, puis se fit proclamer lui-même régent. Dès lors Ludovic régna véritablement. En 1489, Jean Galéas épousa Isabelle, fille d'Alphonse, duc de Calabre; tous deux furent bientôt relégués dans le château de Pavie. Le roi de Naples et son fils se préparèrent à les défendre; mais Ludovic fut soutenu par le pape, par Venise, par Maximilien Ier, à qui il donna sa nièce, Blanche Sforza, avec une dot de 400,000 ducats. Il excita Charles VIII à faire son expédition en Italie. Le roi de France visita à Pavie le jeune Jean Galéas, sans pouvoir le secourir. Quelques jours après, ce prince mourut empoisonné. — Son fils, *Francesco*, né en 1490, reçut de Louis XII l'abbaye de Marmoutiers, et mourut, en 1511, d'une chute de cheval.

Sforza (LUDOVICO-MARIA), dit *le Maure*, à cause de son teint basané, ou parce qu'il avait un mûrier dans ses armes, duc de Milan, 4e fils de François Sforza, 1451-1508, s'empara du pouvoir comme régent de son neveu, et fut proclamé duc en 1494. Il abandonna bientôt son allié, Charles VIII, et entra dans la ligue de Venise; il assiégea Louis d'Orléans dans Novare, et, au traité de Verceil, obtint Novare et Gênes, 1495. Prince perfide, il s'attira bien des haines par ses intrigues. Louis XII, descendant des Visconti, le traita d'usurpateur, et, en 1499, le Milanais fut envahi par les Français; ses mercenaires l'abandonnèrent, les villes ouvrirent leurs portes, les Milanais se soulevèrent contre lui; il fut forcé de se retirer en Allemagne par la Valteline. Mais la mauvaise administration de Trivulce excita la haine des Milanais. Ludovic, aidé de l'empereur Maximilien, réunit une armée d'Allemands et de Suisses, et rentra dans le duché, 1500. Mais il fut trahi à Novare par ses auxiliaires et livré par eux aux Français. Il fut retenu captif à Loches et y mourut. Il avait protégé les poëtes et les artistes, élevé de nombreux monuments et agrandi l'Université de Pavie.

Sforza (MASSIMILIANO), duc de Milan, fils aîné du précédent, 1491-1530, réfugié en Allemagne, fut réintégré dans les Etats de son père en 1512. Après la victoire de Novare, gagnée par les Suisses sur Trivulce et la Trémoille, 1513, il resta maître du Milanais. Mais, après la victoire de François Ier à Marignan, 1515, il capitula dans Milan, vécut obscur en France et reçut une pension de 30,000 ducats.

Sforza (FRANCESCO-MARIA), duc de Milan, frère du précédent, 1492-1535, vécut d'abord en Allemagne; puis, après la défaite de Lautrec à la Bicoque, 1522, prit possession du Milanais. Charles-Quint fut son redoutable protecteur, surtout après la bataille de Pavie, et songea dès lors à réunir le Milanais à ses possessions. Le faible François, entraîné par son ministre Morone, entra dans une ligue pour la délivrance de l'Italie; mais il fut indignement traité par les troupes impériales d'Antoine de Leyva et par les bandes de Bourbon, qui dévastèrent impitoyablement la Lombardie. François Sforza s'humilia; Charles-Quint lui laissa le duché, sauf Pavie, Côme et le château de Milan; plus tard, il lui donna en mariage sa nièce, Christine de Danemark, 1534. L'année suivante, il mourut, sans laisser de regrets, et le duché de Milan tomba au pouvoir de la maison d'Autriche.

Sforza (ALEXANDRE), fils naturel du premier Sforza, né à Cotignola, 1409-1473, devint seigneur de Pesaro en 1445, se soutint contre les Malatesta et contre le pape Eugène IV, et fut grand connétable de Ferdinand, roi de Sicile.

Sforza (CONSTANT), son fils, combattit pour les Florentins et les Vénitiens. Il mourut en 1483.

Sforza (JEAN), fils naturel du précédent, fut le premier époux de Lucrèce Borgia, 1493, fit prononcer son divorce en 1497, fut dépouillé de Pesaro par César Borgia et mourut à Venise, vers 1501.

Sforza (CATARINA), fille naturelle du duc Galéas-Marie, née en 1460, épousa Jérôme Riario en 1477; après l'assassinat de son mari, 1488, elle tomba au pouvoir de ses ennemis avec son fils Octavien, parvint à leur échapper, grâce à son audace, vengea la mort de Riario, et gouverna à Imola et à Forli avec vigueur. En 1496, elle épousa Jean de Médicis, qui mourut en 1498. César Borgia s'empara alors d'Imola et de Forli, malgré la résistance énergique de Catherine. Elle fut enfermée au château Saint-Ange, mise en liberté par l'intercession de Louis XII, et mourut à Florence.

'S Gravenhage, nom hollandais de *La Haye*.

'S Gravesande (GUILLAUME-JACOB), physicien, algébriste et philosophe hollandais, né à Bois-le-Duc, 1688-1742, docteur en droit à Leyde, 1707, s'établit à La Haye, y fonda un *Journal littéraire*, et y inséra un grand nombre d'articles de physique et de philosophie. Envoyé à Londres pour y féliciter George Ier, il fut admis dans la Société royale. Professeur à l'Université de Leyde, 1717, il y fit un cours complet d'expériences physiques, et, en 1734, professa la logique et la métaphysique. Il eut une réputation méritée et fut en correspondance avec beaucoup de savants distingués. Parmi ses œuvres on remarque : *Physices elementa mathematica*, La Haye, 1720, 2 vol. in-4°; *Philosophiæ newtonianæ institutiones, in usus academicos*, 1723, 2 vol. in-8°, abrégé de l'ouvrage précédent; *Matheseos universalis elementa*, 1727, in-8°, traité d'arithmétique et d'algèbre; *Introductio ad philosophiam, metaphysicam et logicam continens*, 1736, in-8°, ouvrage traduit en français et très-estimé; etc., etc. L'on a réuni ses *Œuvres philosophiques et mathématiques*, 1774, 2 vol. in-4°.

Sgricci (THOMAS), improvisateur italien, né à Castiglione (Toscane), 1788-1836, eut un goût très-vif pour la poésie et un talent remarquable pour improviser sur tous les sujets dramatiques. Il parcourut les plus grandes villes de l'Italie et se fit admirer à Paris, en 1824. On n'a recueilli de ses improvisations que *Hector*, la *Mort de Charles Ier* et la *Chute de Missolonghi*. Il a publié des *Canzone*.

Shadwell (THOMAS), poëte anglais, né dans le Norfolk, 1640-1692, voyagea, puis écrivit pour le théâtre. Sa première comédie, *The Sullen Lovers, les Amants chagrins*, réussit, 1668. Il devint célèbre; les whigs en firent le rival de Dryden; il fut nommé poëte lauréat. Parmi ses *Œuvres*, Londres, 1720, 4 vol. in-12, on remarque : *les Eaux d'Epsom*, *Timon le Misanthrope*, la tragédie de *Psyché*, *les Sorciers de Lancastre*; etc.

Shadwell (Saint-Paul-), bourg d'Angleterre, tout près et au S. E. de Londres (Middlesex); 15,000 hab.

Shaftesbury, v. d'Angleterre, à 40 kil. N. de Dorchester (Dorset); 10,000 hab. Elle possédait autrefois des manuf. de boutons de chemises. Titre d'un comté.

Shaftesbury (Antoine **Ashley-Cooper**, comte de), né à Winborne (Dorset), 1621-1683, entra au Parlement dès 1640, chercha à servir la royauté, puis se déclara pour la révolution. Plus tard il fit de l'opposition à Cromwell, et prit une part active à la restauration de Charles II, 1660. Il fut nommé comte de Shaftesbury, 1672, grand-chancelier dans le ministère de la *Cabal*, et, quoique dévoué aux intérêts du roi, fit rendre le bill de l'*Habeas corpus*. A sa sortie du ministère, il fit de l'opposition à la cour, fut détenu 13 mois à la Tour, 1677-78, présida un nouveau ministère, fit rendre le *bill d'exclusion* contre le duc d'York, et fut de nouveau disgracié et emprisonné, 1681. Il fut acquitté; impliqué dans le complot de Rye-House, il alla mourir en Hollande. Il fut orateur distingué, politique habile, et célèbre par sa corruption.

Shaftesbury (Antoine **Ashley-Cooper**, comte de), petit-fils du précédent, né à Londres, 1671-1713, fut membre de la Chambre des communes, en 1694, puis remplaça son père à la Chambre des lords, en 1699. Il a laissé des *Recherches sur la vertu*, une *Lettre sur l'enthousiasme*, et des écrits de philosophie morale, *Characteristiks of men, manners, opinions, times*, 1713, 3 vol. in-8°, trad. en français, 1769.

Shah. V. Schah.

Shahdjehanpour, v. de l'Hindoustan, dans l'Etat de Scyndyah, à 50 kil. N. O. d'Oudjein.

Shakspeare (William) ou **Shakespeare** ou **Shakspere**, né à Stratford-sur-Avon (Warwick), en avril 1564, mort le 23 avril 1616, a eu une existence peu connue et sur laquelle on a débité beaucoup de fables ou d'anecdotes hasardées. Son père était un bourgeois de Stratford, qui fut membre de la corporation municipale, et même aldermann et *bailiff* ou premier magistrat; il est probable qu'il exploitait lui-même ses fermes, vendant les veaux de son herbage et la laine de ses moutons. Sa mère, Marie Arden, appartenait à une famille riche et considérable du comté de Warwick. Le jeune William, pour des raisons que l'on connaît peu, fut forcé de se créer des moyens d'existence, d'autant plus qu'il se maria à 18 ans avec Anne Hathaway, qui avait 8 ans de plus que lui, et qui semble avoir tenu peu de place dans sa vie. Elle lui avait donné trois enfants, lorsqu'il se rendit à Londres vers 1585, et s'associa à une troupe d'acteurs. Pour expliquer cette détermination singulière, on a inventé des anecdotes qui semblent controuvées; il est probable qu'il fut entraîné par son esprit aventureux et par les inspirations de son génie qui le poussait vers le théâtre. Il n'est pas vrai de dire que, dépourvu de ressources, il fut réduit à garder les chevaux des curieux à la porte d'un théâtre. On le trouve, en 1589, l'un des copropriétaires de Blacfriars; il avait déjà écrit *Vénus et Adonis* et *Lucrèce*, poëmes dans le genre élégiaque pastoral et descriptif, qu'il dédia au comte de Southampton, dont la protection et l'amitié ne l'abandonnèrent jamais; ils attestent la richesse de son imagination et l'originalité de son style. Puis, comme acteur et comme auteur, il acquérait vers cette époque un commencement de réputation. Dès qu'il eut abordé le théâtre, il donna chaque année une ou deux pièces et mérita la protection et l'estime de la reine Elisabeth: il contribuait largement à la prospérité de la troupe dont il faisait partie; aussi on agrandit l'ancien théâtre et l'on en bâtit un nouveau, le *Globe*, en 1595, pour servir aux représentations dans la belle saison. Il faisait vivre sa famille dans l'aisance et acheta alors la plus belle maison de Stratford, 1597. Cependant il ressentait quelque souffrance de sa position de comédien, comme on peut le conjecturer en lisant le recueil de 154 *Sonnets*, qu'il publia en 1609. Il avait alors abandonné la profession d'acteur, mais il continua d'écrire, resta copropriétaire des deux théâtres et augmenta sa fortune; en 1607, il maria sa fille aînée au médecin John Hall; il s'était retiré à Stratford, lorsqu'il mourut, deux mois après le mariage de sa seconde fille avec Thomas Quiney; son seul fils était mort jeune, dès 1596. On a si peu de détails sur la vie du grand poëte, qu'on a longtemps discuté pour savoir s'il était catholique ou protestant. Mais son génie est connu par ses œuvres; pour l'apprécier, il faudrait analyser les 36 pièces qui nous restent de lui. Ses conceptions sont originales; elles ne rappellent pas les systèmes dramatiques de l'antiquité; elles diffèrent également des habitudes du théâtre moderne. Ses drames sont la représentation d'événements terribles ou singuliers, où il met en jeu les passions tragiques ou comiques, tendres ou violentes, bonnes ou mauvaises, avec une richesse d'imagination et une puissance admirables. Il mêle l'horreur à l'attendrissement, les types grossiers ou burlesques aux personnages gracieux ou terribles. Son génie est essentiellement créateur. Rien de plus varié et de plus vivant que son théâtre; rien de plus étonnant que la liberté de son génie. Malgré les défauts qu'on a pu lui reprocher, les invraisemblances, les bizarreries, les grossièretés qu'on rencontre dans ses œuvres, il n'en est pas moins, de l'aveu de tous, le plus grand poëte qu'ait produit l'Angleterre. Il fut justement apprécié par ses contemporains; sa renommée subit une courte éclipse à l'époque de la Révolution; mais, dès le temps de Charles II, ses pièces attirèrent de nouveau le public, malgré l'influence de la littérature française; Pope parle de lui avec admiration. En 1741, Garrick ranima la popularité de Shakspeare, et Johnson, en 1765, publia en tête de son édition la célèbre préface qui acheva d'établir d'une manière définitive la gloire du grand poëte. C'est plus tard seulement, à la fin du XVIIIe siècle et surtout au XIXe qu'il a été compris et admiré, comme il devait l'être, par l'Allemagne et par la France. — Dans les œuvres de Shakspeare, sans parler des pièces qu'on lui a attribuées sans preuves, on distingue ses drames ou tragédies, ses comédies, qui ne sont pas à la même hauteur, puis les œuvres d'une conception fantastique, comme la *Tempête* et le *Songe d'une nuit d'été*. Voici, sans commentaires, la liste chronologique des pièces de Shakspeare: *Titus Andronicus*, et *Périclès*, que plusieurs lui contestent et dont il est peut-être en partie l'auteur; *Henri VI*, en trois parties, 1589-91; *le Songe d'une nuit d'été*, 1592; *les Méprises*, jouée précédemment et imprimée en 1594; *la Méchante mise à la raison*, 1594; *Peine d'amour perdue*, 1594; *les Deux gentilshommes de Vérone*, 1595; *Tout est bien qui finit bien*; *Roméo et Juliette*, 1595; *Hamlet*, 1596; *le Roi Jean*, 1596; *Richard II et Richard III*, 1597; *Henri IV*, en deux parties, 1597-98; *le Marchand de Venise*, 1598; *Henri V*, 1599; *Beaucoup de bruit pour rien*, 1600; *Ce que vous voudrez* ou *la Douzième nuit*, 1600; *les Commères de Windsor*, 1601; *Henri VIII*, 1601; *Troïlus et Cressida*, 1602; *Ruse contre ruse*, 1603; *Conte d'hiver*, 1604; *le Roi Lear*, 1604; *Cymbeline*, 1605; *Macbeth*, 1606; *Jules César*, 1607; *Antoine et Cléopâtre*, 1608; *Timon d'Athènes*, 1609; *Coriolan*, 1610; *Othello*, 1611; *la Tempête*, 1612; *le Jour des Rois*, 1614. — Ces pièces furent probablement publiées de son vivant par quelques libraires qui se passaient de l'autorisation de l'auteur; ces éditions originales, malgré leurs défectuosités, ont une grande valeur. Deux des camarades de Shakspeare, Heminge et Condell, publièrent le premier recueil de ses pièces, 1623, in-fol.; il y eut de nouvelles éditions in-fol. en 1632, 1664 et 1685; puis les éditeurs voulurent corriger le texte primitif, d'après le goût littéraire de leur temps; telles sont les éditions de Rowe, 1709, 7 vol. in-8°; de Pope, 1725, 6 vol. in-4°; de Warburton, de Blair, et surtout de Samuel Johnson, 1765, 8 vol. in-8°. On s'efforça ensuite d'éclaircir et de corriger le texte au moyen des œuvres des poëtes contemporains; telles sont les éditions de Steevens et de Malone. Enfin les travaux récents de la critique ont produit de nouvelles éditions parmi lesquelles on remarque celles de Chambers, 1861-62, 12 vol in-8°, de Clark, Glover et Wright, 1863, 8 vol. in-8°. La traduction française de Letourneur, 1776-1782, 20 vol. in-8°, eut le plus grand succès; les faibles imitations de Ducis attestèrent et propagèrent la vogue dont jouissait Shakspeare. Plus tard M. Guizot, par la préface de sa révision de Letourneur, M. Villemain, par une excellente biographie, MM. Francisque Michel, Benjamin Laroche, François-Victor Hugo, Montégut, par de bonnes traductions, ont contribué à faire connaître en France un poëte dont tous, sans acception d'école, admirent le génie original et supérieur.

Shangallas ou **Changallas**, peuple nègre, répandu au S. de la Nubie et à l'O. de l'Abyssinie. Ils sont principalement occupés de la chasse des éléphants et des autruches.

Shang-Haï ou **Chang-Haï**, v. de Chine, sur le Hoang-pou ou Wousong, près de son embouchure dans le Yang-tsé-Kiang. C'est le principal centre de commerce de la Chine avec l'Europe et les Etats-Unis: 1,500 millions d'affaires; 3,500 bâtiments entrent et sortent tous les ans. Principaux articles d'exportation: thés, soies grèges et moulinées, soieries, porcelaine, coton, rhu-

barbe, éventails, etc. Articles d'importation : tissus de coton et de laine, rubans, fer, quincaillerie, nids d'hirondelles, riz, poivre, et surtout opium (pour 150 millions). A côté de la ville chinoise sont les concessions ou villes américaine, anglaise et française, gouvernées par les consuls et gardées par les escadres des trois nations. La concession française compte 300 européens et 80,000 Chinois. A 8 kil. de Shang-Hai est le collége des Jésuites de *Zi-ka-Weï*, où des Chinois chrétiens font leurs études chinoises et apprennent le français.

Shannon, *Scenus*, fleuve d'Irlande, prend sa source au mont Cuilcagh, forme les loughs (lacs) Allen, Ree et Derg, arrose Carrick, Athlone, Limerick et se jette dans l'Atlantique par un large estuaire, après un cours de 250 kil. Vallée plate et marécageuse.

Sharp (Jacques), archevêque de St-Andrew's (Ecosse), né dans le comté de Banff, 1618-1679, d'abord presbytérien, devint ensuite archevêque dans l'Eglise anglicane. Son apostasie lui suscita de nombreux ennemis, et il finit par être assassiné sur un grand chemin par neuf puritains fanatiques.

Sharp (John), prélat anglais, né à Bradford (Yorkshire), 1644-1714, fut archevêque d'York, s'opposa aux catholiques sous Jacques II et fut grand-aumônier de la reine Anne. Il a laissé des *Sermons* plusieurs fois réimprimés.

Sharp (Granville), philanthrope, petit-fils du précédent, né à Bradford, 1734-1813, donna sa démission d'un emploi dans les bureaux de la guerre, à l'époque de la guerre d'Amérique, 1775. Il attaqua surtout la traite des nègres, dans un livre intitulé : *A Representation of the injustice of tolerating slavery in England*, 1769, in-8°. C'est lui qui fit déclarer que tout esclave devient libre en touchant le sol de l'Angleterre. Il fut le premier président de la *Société pour l'abolition de la traite des nègres*, 1787 ; fonda la colonie de Sierra-Leone ; s'opposa à la presse maritime, et fut l'un des principaux avocats de la réforme parlementaire.

Sharp (Abraham), mathématicien anglais, né à Little-Horton (Yorkshire), 1651-1742, de la famille des précédents, ouvrit une école populaire à Liverpool, fut douanier, puis, ayant fait un petit héritage, vint à Londres, où il s'occupa des sciences mathématiques. Il fut, à Greenwich, l'aide dévoué et intelligent de Flamsteed, dans ses travaux et surtout dans son *Historia cœlestis*. On a de lui un ouvrage fort rare : *Geometry improved*, 1717, in-4°.

Sharp (William), graveur anglais, né à Londres, 1749-1824, a été l'un des premiers graveurs de son temps. On cite : *la Dispute des docteurs* et *l'Ecce Homo*, d'après Guido-Reni ; *Sainte Cécile*, d'après le Dominiquin ; *la Vierge à l'enfant*, d'après Carlo Dolci ; *Diogène, la Pythonisse d'Endor*, d'après Salvator Rosa, etc.

Shaw (Thomas), voyageur anglais, né à Kendal (Westmoreland), 1692-1751, chapelain au comptoir anglais d'Alger, visita l'ancienne Numidie, l'Egypte et la Syrie. Son récit, *Travels or observations, relating to several parts of Barbary and the Levant*, 1738, in-fol., est intéressant, instructif et agréable. Il a été traduit en français, 1743, 2 vol. in-4°. Il a rapporté en Angleterre beaucoup de médailles, d'objets d'antiquité et d'histoire naturelle.

Shaw (George), naturaliste anglais, né à Bierton (Buckingham), 1751-1813, enseigna la botanique à Oxford, puis la médecine à Londres. Il fit des cours qui eurent beaucoup de succès, fut l'un des fondateurs de la Société linnéenne et membre de la Société royale, 1789. Il finit par être conservateur du British Museum. On lui doit : *Zoologie générale*, continuée par Stephens, 1800-1819, 11 vol. in-8° ; *The Naturalist's Miscellany*, revue mensuelle, 1789-1813, 24 vol. in-8° ; *Cimelia physica*, 1796, in-4°, magnifique ouvrage, etc.

Sheerness, v. d'Angleterre, à 10 kil. E. de Londres, dans l'île de Sheppey, au confluent de la Tamise et de la Medway ; 9,000 hab. Ville fortifiée ; chantiers de construction de la marine militaire. Prise par Ruyter, en 1667.

Sheffield, v. d'Angleterre, dans le comté et à 66 kil. S. d'York, sur le Don, à l'endroit où il devient navigable, dans le district de Hallamshire ; 240,000 hab. Centre d'une très-grande production de fer, acier, acier fondu, clous, outils, limes, quincaillerie, coutelleries, tapis.

Scheikh ou **Cheikh,** *ancien*, nom donné par les Arabes aux chefs de tribus, aux savants, aux desservants des mosquées, etc.

Sheil (Richard-Lalor), homme politique anglais, né à Dublin, 1793-1851, d'une famille catholique, avocat, littérateur, se fit orateur populaire. Membre de l'association catholique, il la défendit avec O'Connell, 1825, et fut envoyé au Parlement, 1829. Il fut l'un des membres les plus brillants des Communes, et se rapprocha peu à peu du gouvernement. En 1838, il fut nommé commissaire de l'hôpital de Greenwich, puis vice-président du conseil du commerce, en 1839. Surintendant de la Monnaie en 1846, il fut ministre à la cour de Toscane, 1850.

Shelburne (William **Petty,** comte de), marquis de **Lansdowne,** homme d'Etat anglais, 1737-1805, servit dans la guerre de Sept Ans, fut aide de camp de George III, et succéda à son père dans la Chambre des lords, en 1761. Il fut de l'opposition et se rapprocha de lord Chatam, avec qui il entra au ministère, en 1766. Il aurait voulu empêcher toute collision avec les colonies d'Amérique ; aussi il se retira dès 1768, et rentra dans l'opposition jusqu'en 1782. Il déploya des talents supérieurs d'orateur libéral, surtout lorsqu'il eut remplacé lord Chatam à la tête des whigs. Il fut ministre, en 1782, et prépara le traité de Versailles. Renversé par la scandaleuse opposition de Fox et de North, il ne rentra plus aux affaires, mais fut toujours estimé par William Pitt. Il combattit, en 1789, toutes les mesures qui devaient conduire à la guerre contre la France, applaudit à l'union de l'Irlande et de l'Angleterre, mais conseilla toujours un esprit libéral à l'égard des Irlandais.

Shelley (Percy-Bisshe), poëte anglais, né à Field-plain (Sussex), 1792-1822, d'une famille noble, était, dès l'université, d'une mélancolie mystique et disposé à la révolte. Choqué du formalisme des habitudes anglaises, d'une intelligence brillante, mais incomplète, il tomba dans une sorte de panthéisme philosophique. La société, sa famille même, le traitèrent en ennemi. Un divorce le priva de ses enfants d'un premier mariage ; il parcourut avec sa seconde femme les différentes parties de l'Italie, voué à la cause de toutes les insurrections contre toutes les tyrannies, ayant pour amis Byron, Keats, Leigh Hunt. Il se noya par accident dans la baie de la Spezzia. Parmi ses œuvres on remarque : *la Reine Mab*, 1813, poëme qui fit scandale ; *Alastor, la Révolte d'Islam ;* deux essais dramatiques, *Béatrix Cenci* et *Prométhée déchaîné ; Hellas, Hélène et Rosalinde*, etc. M^me^ Shelley a publié les *Poésies posthumes* de son mari, 1824, in-8° ; ses *Œuvres poétiques*, 1839, 4 vol. in-12 ; ses *Œuvres en prose et ses Lettres*, 1840, 2 vol. in-8°. On a encore fait paraître *Shelley Memorials*, 1859, in-12, et *Relics of Shelley*, 1862, in-12. Sa célébrité a grandi après sa mort, et toute une école s'est rattachée à son inspiration panthéiste.

Shelley (Mary), femme du précédent, 1798-1851, fille du romancier Godwin, d'un caractère fantasque et bizarre, n'avait que 16 ans quand elle s'attacha à Shelley. Son roman, *Frankenstein*, 1816, eut un succès prodigieux. Elle écrivit plus tard d'autres romans qui n'eurent pas la même vogue : *Valperga, Falkland, le Dernier homme, Perkin Warbeck.* On lui doit aussi le récit de ses voyages avec Shelley.

Shenectady. V. Schenectady.

Shenstone (William), poëte anglais, né à Leasowes (Shropshire), 1714-1763, s'est fait connaître par ses poésies et par ses jardins pittoresques de Leasowes, qui compromirent sa fortune. Ses *Œuvres*, réunies par Dodsley, 1764, 3 vol. in-8°, ont été plusieurs fois réimprimées ; on y remarque *la Maîtresse d'école*, des *Elégies*, des *Ballades ;* ses *Essais*, en prose, montrent une grande connaissance du cœur humain.

Sheppey, île d'Angleterre, au S. de l'embouchure de la Tamise, dans le comté de Kent. V. princ. *Sheerness.*

Shepton-Mallet, bourg d'Angleterre, à 10 kil. S. O. de Wells (Somerset) ; 7,000 hab. Lainages.

Sherborne, bourg d'Angleterre, sur l'Ivel, à 28 kil. N. de Dorchester (Dorset) ; 5,200 hab. Bonneterie, toiles, soieries. Château des comtes de Digby.

Sherburn, bourg d'Angleterre, dans le comté et à 20 kil. S. O. d'York ; 4,400 hab. Prunes, chanvre.

Sheridan (Thomas), né à Quilca (Irlande), 1721-1788, fut acteur, directeur de théâtre, professeur de déclamation. Pour assurer la prospérité de son pays, il voulut réformer le système de l'éducation, et écrivit : *British education, the source of the disorders in Great-Britain*, 1755, in-8°. On lui doit un *Dictionnaire anglais* estimé, 1780, 2 vol. in-4° ; une *Vie de Swift*, etc. — Sa femme, *Françoise*, née en Irlande, 1724-1766, fut une femme aimable et spirituelle. Elle a écrit des romans, *Sidney Biddulph*, 1761, 5 vol. in-8°, et *Histoire de*

Nourjahah, 1767, in-12, traduits en français; deux comédies assez médiocres, *la Découverte* et *la Dupe*.

Sheridan (Richard-Brinsley-Butler), auteur dramatique et orateur, fils des précédents, né à Dublin, 1756-1816, fit de mauvaises études et s'occupa cependant, très-jeune encore, de littérature. Il épousa une cantatrice distinguée, Elisabeth Linley, et chercha des ressources dans le théâtre. Sa première comédie, *les Rivaux*, réussit, 1775. Il écrivit ensuite *la Saint-Patrick* et *la Duègne*, puis devint directeur de Drury-Lane; c'est là qu'il fit représenter sa meilleure comédie, *l'Ecole du scandale*, 1777. *Le Critique*, 1779, est une farce amusante. En 1780, il représenta dans la Chambre des communes le bourg de Stafford; ami de Fox, il s'attacha au parti whig, et donna bientôt des preuves d'éloquence. Il fut sous-secrétaire d'Etat dans le ministère Rockingham, 1782, puis secrétaire du trésor, dans le cabinet Portland, 1783. Son talent brilla surtout dans le fameux procès de Warren Hastings. Il fut l'un des défenseurs de la Révolution française. Mais le désordre et la passion du jeu avaient embarrassé ses affaires, malgré le succès de deux drames de Kotzebue qu'il arrangea pour la scène anglaise, *Pizarre* et *Misanthropie et repentir*, 1798. Il vendit la direction de son théâtre et fut nommé receveur général du comté de Cornouailles. Il fut trésorier de la marine dans le ministère Fox, 1806; mais Fox mourut bientôt. Les embarras pécuniaires revinrent avec la maladie; les amis disparurent; Sheridan mourut dans la misère et dans l'abandon; mais on l'enterra solennellement à Wesminster. Ses *Œuvres dramatiques* ont été réunies par Thomas Moore, 1821, 2 vol. in-8°; ses *Discours politiques* forment 5 vol., 1816, ou 3 vol., 1842. On a recueilli ses bons mots sous le titre de *Sheridania*. Ses comédies ont été traduites en français, surtout par Bonnet, 1836, 2 vol. in-8°, et par Benjamin Laroche, 1841, in-18. — V. Th. Moore, *Mémoires sur la vie de Sheridan*, trad. par M. Parisot, 1826, 2 vol. in-8°. — Son frère aîné, *Charles-Francis*, a été membre de la Chambre des communes, et a publié une *Histoire de la révolution de Suède du 19 août* 1772, trad. en français, 1785, in-8°.

Sheriff, premier juge d'un comté en Angleterre. Il préside la *Cour du comté*, qui connaît des affaires civiles de peu d'importance, et juge la plupart des délits ou crimes. Les juges du comté présentent six candidats, entre lesquels le souverain choisit le sheriff.

Sherlock (Thomas), prédicateur anglais, né à Londres, 1678-1761, fils d'un théologien distingué, William Sherlock, enseigna à Cambridge, comme son père, et fut l'un des premiers prédicateurs de son temps. Doyen de Chichester, il soutint la politique des tories et combattit les libres penseurs. Il fut évêque de Bangor, 1727, de Salisbury, 1734, de Londres, 1748. On a de lui : *Vindication of the corporation and test acts*, 1718, in-8°; *the Use and intent of prophecy in the several ages of the world*, 1725, in-8°; *the Trial of the witnesses of the resurrection of Jesus*, 1729, in-8°; *Sermons*.

Sherwood, ancienne forêt d'Angleterre, dans le comté de Nottingham, célèbre après la conquête de Guillaume le Bâtard, parce qu'elle devint le refuge des Saxons proscrits ou *outlaws*, et de leur chef, Robin Hood. Il n'en reste plus que des débris.

Shetland, anc. *Emodæ*, îles écossaises de l'Océan Atlantique, situées à 80 kil. N. E. des Orcades, font partie du comté des Orcades-et-Shetland. Superficie, 225,000 hectares. On en compte 86, dont 20 sont habitées. La principale est Maitland, 80 kil. de long sur 8 à 20 de large; puis viennent Yell qui a 32 kil. sur 15, House, Burray, Noss, Whalsay, Skerries, Fetlar, Unst, Bressay, Papa, Stour, Mickle Rhœ, Little Rhœ, Trondray, etc. Les seules villes sont Lerwick et Scalloway, sur les côtes de Maitland, dont la première a 2,500 hab. La popul. est de 32,000 hab., d'origine norvégienne. Ces îles renferment des mines de cuivre, du pyrite de fer, du cristal de roche, du soufre, de l'hydrate natif de magnésie; végétation pauvre, sol marécageux; tourbières. Elève de bétail, pêche; chevaux très-estimés.

Shetland (Nouvelle-) ou **Shetland du Sud,** archipel de l'océan Atlantique austral, au S. E. de la Terre de Feu, par 60° 65′ lat. S. et 55° 65′ long. O. Il y a douze îles principales, telles que Lewingston, Cornwallis, King-George, etc. Il a été exploré par Dumont d'Urville, 1838.

Shield (William), compositeur anglais, né dans le comté de Durham, 1754-1828, a laissé des opéras qui eurent du succès, et des chansons qui sont devenues nationales.

Shields (North-), bourg d'Angleterre, à 11 kil. E. de Newcastle (Northumberland), à l'embouchure de la Tyne; 11,000 hab. Beau port, chantiers de construction maritime, exportation de houille; bière, et toiles à voiles.

Shields (South-), bourg d'Angleterre, dans le comté et à 25 kil. N. de Durham, à l'embouchure de la Tyne, rive droite, en face de North-Shields; 45,000 hab. Salines, houillères, fer, savon, verre, chantiers maritimes.

Shire, nom des divisions administratives de la Grande-Bretagne, qui se traduit par *comté*.

Shishak. V. Sésac.

Shore (Jeanne), née à Londres, 1460-1524 ou 1525, femme d'un orfévre, fut la maîtresse d'Edouard IV. Après la mort du roi, Richard, duc de Glocester, la fit condamner comme adultère à faire amende honorable devant Saint-Paul, 1483. Elle fut dépouillée de tout ce qu'elle possédait et reléguée à Ludgate, où elle vécut dans la misère et mourut presque de faim. Elle était d'une beauté remarquable, et, dans sa prospérité, s'était montrée très-charitable.

Shoreham (New-), bourg d'Angleterre, à 20 kil. O. de Lewes, sur la Manche (Sussex); 1,800 hab. Huîtrières. Près de là est le village d'*Old-Shoreham*, autrefois important.

Shrewsbury, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Salop ou Shreswsbury ou Shropshire, sur la Severn et le canal du même nom, à 250 kil. N. O. de Londres; 24,000 hab. Deux beaux ponts sur la Severn; rues étroites, tortueuses, rapides et mal pavées; statue de lord Hill sur une colonne. Ville industrieuse, manufactures de toiles et de flanelles; fonderies de fer, fabriques de gâteaux, préparation de porc salé. Dépôt d'armes. Bataille de 1403 gagnée par le prince de Galles, plus tard Henri V, sur les barons révoltés. — Le comté de *Shrewsbury*, *Shrop* ou *Salop*, a 285,000 hab. Sol montueux et fertile, arrosé par la Severn. Mines, usines, manufactures de toiles et de lainages; céréales, houblon, chanvre, lin, fromages dits de Chester.

Siak, petite ville maritime de l'île de Sumatra, sur la côte E., capitale du royaume du même nom, jadis étendu et puissant, aujourd'hui sans importance.

Siam, v. du roy. de Siam, sur le Ménam, à 75 kil. N. de Bangkok; 40,000 hab. Ville nouvelle, auprès de l'anc. *Siam* ou *Youthia*, capitale primitive du royaume. Tout près est le kral ou parc des éléphants du roi.

Siam (Royaume de), en siamois *Mouang-Thaï* (le royaume des hommes libres), État de l'Indo-Chine, borné au N. par le Laos birman; à l'E. par le Cambodge et l'Annam; au S. par le golfe de Siam; à l'O. par la Birmanie et l'Indo-Chine anglaise. Il comprend : la vallée du Mé-nam, marécageuse vers les embouchures, fertile et peuplée partout ailleurs; des contrées montueuses, arides et inconnues au N.; la majeure partie de la presqu'île de Malacca; 3,500,000 hab., Thaï, Laotiens, Malais et Chinois. Capit., *Bangkok;* villes princ., Siam ou Youthia, Chantibon, Méklong. Ce royaume est gouverné par deux rois, dont le second n'est qu'une sorte de vice-roi presque sans pouvoir. L'armée est de 25,000 hommes d'infanterie et d'artillerie, d'un bataillon de 400 femmes pour la garde du roi, d'un corps de 400 éléphants de combat et de 400 éléphants de transport. Les productions sont le riz, la canne à sucre, le tabac, le poivre, le bétel, la laque, les bois précieux; mines de fer, plomb, étain et cuivre. En 1680, le roi de Siam envoya une ambassade à Louis XIV, mais les troupes françaises furent massacrées. Tributaire des Birmans, 1759, le royaume de Siam s'est affranchi en 1768.

Siam (Golfe de), golfe du grand Océan formé par la mer de Chine, entre les presqu'îles de Cambodge et de Malacca; il reçoit le Mé-nam.

Sibénik. V. Sebenico.

Sibérie, vaste région de l'Asie septentrionale, qui a pris son nom de la ville de *Sibir*, capitale d'un khanat tartare conquis par les Russes en 1580. Elle appartient à l'empire russe depuis le xvii^e^ siècle. Bornée au N. par l'océan Glacial arctique depuis le cap de Waigatz jusqu'au cap Oriental; à l'E. par le détroit et la mer de Behring, la mer d'Okhotsk et la mer du Japon jusqu'à l'embouchure du Toumen; au S. par la Mandchourie dont elle est séparée par l'Argoun, l'Amour et l'Oussouri, par la Mongolie, la Dzoungarie, le Turkestan chinois, les khanats de Bokhara et de Khiva dans le Turkestan indépendant; à l'O. par la mer Caspienne, le fleuve Oural, les monts Ourals. Elle a de l'E. à l'O. 7,000 kil., du N. au S. 3,000 kil. Sur la côte N. sont les golfes de l'Obi, de l'Iénisséi, de la Léna, les caps Sévéro-Vostochnii et

Oléni, les îles de la Nouvelle-Sibérie ou de Liakhov; sur la côte E. la presqu'île du Kamtchatka terminée par le cap Lopatka, l'archipel des Kouriles et la grande île de Tarrakaï ou Saghalien. — La Sibérie offre divers aspects : au N. du 65° de lat. sont les *toundras*, plaines basses, glacées pendant les deux tiers de l'année, marécageuses pendant la saison chaude. Au S. O., entre l'Oural, la Léna et le 65°, le sol forme une pente douce du S. au N. Au S. E., entre la Léna, le Grand Océan et le 65°, il est accidenté, boisé et couvert de hautes montagnes du côté de la Mongolie. Le Kamtchatka et les Kouriles forment une région montueuse et volcanique. En général, la Sibérie est froide, stérile et mal peuplée. — A l'O. sont les monts Ourals; au S. les monts Alguidim, le grand et le petit Altaï, les monts Tang-nou, de Daourie, Stanovoï et Jablonoï; il s'en détache, vers le S., les monts du Kamtchatka, où l'on distingue le volcan d'Avatcha. Les fleuves qui coulent vers l'océan Glacial sont : l'Obi, grossi de l'Irtych qui reçoit le Tobol; l'Iénisséi, grossi de l'Angara qui sort du lac Baïkal, de la Toungouska moyenne et de la Toungouska inférieure; la Léna, la Kolyma. Vers le Grand Océan coulent : l'Anadyr, l'Amoûr; vers la mer Caspienne et la mer d'Aral, l'Oural, l'Irghiz, le Sir-Daria, le Sari-sou; ce dernier se perd dans le lac Tata-Koul. Les lacs sont : le Baïkal, 675 kil. sur 200; l'Aral, 500 kil. sur 200; le Balkach, grand marécage. — La Sibérie est située entre 62° long. E. et 173° long. O., et 45° et 76° lat. N. Ses parties méridionales sont donc dans la même zone que l'Angleterre, l'Ecosse, la Belgique, la Hollande et la Prusse; mais son climat est beaucoup plus froid parce que la chaîne qui la borde au S. s'oppose à l'action des vents chauds, tandis que rien n'arrête le vent du N. Sauf dans la Mandchourie et le Kamtchatka, le climat est extrême; on a constaté à Iakoutsk des froids de 54° et des chaleurs de 25°. — La Sibérie produit : l'or, dans l'Oural, l'Altaï et son contre-fort le mont Sayansk, la province de Transbaïkal et la vallée de la Léna; l'argent dans l'Altaï et le Transbaïkal; le cuivre dans l'Oural, les steppes des Kirghis et le Transbaïkal; le fer dans l'Oural et l'Altaï; la houille dans le bassin de l'Amoûr, l'île Tarrakaï et le bassin O. de l'Obi; le graphite, le sel, le jaspe, le malachite, les pierres précieuses. Au S. du 60°, on cultive le seigle, l'orge, l'avoine, le millet et le dikoucha ou sarrasin de Tartarie. Les animaux sont : l'ours blanc et l'ours noir, le loup, le lynx, le cerf, l'élan, le renne, l'hémione, la zibeline, le renard noir, le renard bleu, l'hermine, la martre, la loutre, l'écureuil ou petit gris, le castor, le blaireau et le lièvre, la plupart animaux à fourrures. — La population se compose de 4 millions d'individus, dont 1 million et demi de Cosaques, exilés russes, polonais et circassiens, criminels déportés, métis russes, et 2 millions et demi d'indigènes, Ostiaks, Samoyèdes, Yakoutes, Kamtchadales, Baschkirs, Kirghis, Bouriates, Khalkhas, Dzoungares, Tongouses et Mandchoux; tous sont nomades, pasteurs, et, la plupart, barbares et misérables. — La Sibérie a pour capitale *Tobolsk*, au confluent de l'Irtych et du Tobol. La Sibérie proprement dite se divise en 8 gouvern. : prov. du Littoral, de l'Amoûr, d'Iakoutsk, de Transbaïkalie; gouvern^ents d'Irkoutsk, d'Iénisséisk, de Tomsk, de Tobolsk. Les autres prov. font partie de l'Asie centrale. Les Sibériens font un grand commerce avec la Chine : le centre des opérations est Kiachta, dans le Transbaïkal, et Maïmatchin de l'autre côté de la frontière; on y échange le thé, dit thé de caravane, le sucre, le coton, la soie, les draps, les cotonnades, les cuirs et maroquins, les fourrures, les pièces d'orfévrerie et l'opium; le chiffre annuel des affaires est de 100 millions. — Avant le XVI^e siècle, la Sibérie appartenait à des hordes de Tartares. Un chef cosaque, Yermak, la conquit en 1580, et la laissa aux Russes. Depuis ce temps, ils se sont agrandis au S. O. aux dépens du Turkestan, et au S. E. aux dépens de la Chine; la frontière de Sibérie touche au S. E. de la mer Caspienne et au N. de la presqu'île de Corée.

Sibérie (Nouvelle-) ou archipel de *Liakhov*, îles de l'océan Glacial arctique, au N. de la Sibérie, entre 71° et 74° lat. N., et 130° et 153° long. E. Trois îles principales : Kotelnoï, Fadevskoï, Atrikonskoï. Climat glacé, la terre est gelée à plus de 100 mètres de profondeur; grands dépôts d'ivoire fossile et de corps d'éléphants conservés intacts par la glace depuis des temps antéhistoriques.

Sibilet (Thomas), poëte, né à Paris, 1512-1589, avocat au Parlement, ami de l'Estoile et royaliste comme lui, a écrit un *Art poétique*, 1548, in-8°, ouvrage curieux pour le temps. On lui doit encore : *Iphigénie d'Euripide, tournée du grec en français*, 1549, in-8°; *Traité du mépris de ce monde*, 1579, in-16, etc.

Sibir, anc. v. de Sibérie, capitale d'un khan tatar avant la conquête russe, elle était à 20 kil. au N. de Tobolsk, sur l'Irtych.

Sibour (Marie-Dominique-Auguste), prélat, né à Saint-Paul-Trois-Châteaux, 1792-1857, prêtre en 1818, fut chanoine de l'église de Nîmes, se distingua comme prédicateur, prit part à la rédaction de *l'Avenir*, et devint évêque de Digne en 1839. Il se mêla à la lutte pour la liberté de l'enseignement, publia des *Institutions diocésaines* remarquables, 2 vol., et fut nommé archevêque de Paris, au mois de juillet 1848. Esprit libéral, il encouragea les études religieuses, présida un concile provincial en 1849, infligea un blâme sévère à *l'Univers*, fonda la *Fête des Ecoles* en 1853, et mourut assassiné dans l'église Saint-Etienne-du-Mont par un prêtre interdit, appelé Verger.

Sibthorp (John), botaniste anglais, né à Oxford, 1758-1796, succéda à son père, comme professeur de botanique, à Oxford, 1784; fit un voyage scientifique en Grèce et sur les côtes de l'Archipel, rapporta plus de 3,000 espèces de plantes, 1786-1787, et acheva son œuvre dans un second voyage de dix-huit mois; il mourut des suites de ses fatigues. On lui doit : *Flora Oxoniensis*, 1794, in-8°, et *Flora græca*, magnifique recueil, en 10 vol. in-fol. et 966 planches.

Sibylle, fille d'Amauri I^er, roi de Jérusalem, eut de son mariage avec Guillaume, marquis de Montferrat, Baudouin V, qui fut roi, en 1185. Après la mort de cet enfant, elle épousa Guy de Lusignan, qui monta sur le trône avec elle, 1186.

Sibylles (de σιοῦ pour θεοῦ, et βουλή, *décret de Dieu?*), prophétesses chez les Grecs et les Romains. On en comptait généralement dix, d'après Varron. La plus célèbre était celle de Cumes; on parlait aussi souvent de celle d'Erythres, en Ionie. — Suivant les traditions romaines, celle-ci, ou plutôt la sibylle de Cumes, aurait vendu à Tarquin le Superbe des livres qui contenaient les destinées de Rome. Ces trois *livres sibyllins*, placés dans un caveau du temple de Jupiter Capitolin, étaient sous la garde de trois patriciens, et, plus tard, d'un collége de quinze prêtres, les *quindécemvirs*. Le sénat ordonnait de les consulter dans les circonstances graves; ils périrent dans l'incendie du Capitole, sous Sylla, 84 av. J. C. Le sénat en fit composer un autre recueil, qui fut conservé dans le temple d'Apollon, sur le Palatin, jusque sous Théodose, qui les fit brûler en 389. Les chrétiens invoquèrent plus d'une fois le témoignage des Sibylles, comme on le voit dans la prose du jour des Morts.

On a fabriqué, au II^e siècle, des *Oracles sibyllins*, en huit livres et en vers hexamètres grecs, annonçant l'établissement du christianisme. Ils ont été publiés, avec commentaires et une traduction en vers latins, par M. Alexandre, 1841-56, 2 vol. in-8°.

Sicambres. *Sicambri*, tribu germanique, qui habitait au N. de la Lippe. Ils furent battus par Drusus, et entrèrent, à la fin du III^e siècle, dans la confédération des Francs.

Sicanes, peuplade ibère qui passa d'Espagne en Etrurie, puis en Sicile; elle donna à l'île le nom de *Sicania*.

Sicard (Roch-Ambroise **Cucurron**, abbé), instituteur des sourds-muets, né au Fousseret (Haute-Garonne), 1742-1822, vicaire général à Bordeaux, fut envoyé à Paris, par son archevêque, M. de Cicé, pour apprendre la méthode de l'abbé de l'Epée; fut mis à la tête de l'établissement de Bordeaux, et remplaça l'abbé de l'Epée en 1789. Il fut arrêté en 1792, et retenu prisonnier malgré la pétition touchante de ses élèves qui le réclamaient. Transféré à l'Abbaye, le 2 septembre, il fut sauvé comme par miracle. Il professa avec succès la grammaire générale à l'Ecole normale, 1794; fit partie de l'Institut dès sa création, 1795; mais fut condamné à la déportation, au 18 fructidor, pour la part qu'il avait prise à la rédaction des *Annales religieuses*. Il parvint à se cacher et ne fut rendu à ses fonctions qu'après le 18 brumaire. Il fut protégé par Chaptal; mais Napoléon ne put jamais le souffrir, on ne sait pour quelle cause. Sa réputation était cependant européenne, et il était de l'Académie française depuis 1803. Il est certain qu'il a ajouté aux découvertes de l'abbé de l'Epée, quoique l'on ait parfois exagéré les résultats auxquels sa méthode devait aboutir. On a de lui : *Méthode sur l'art d'instruire les sourds-muets de naissance*, 1789; *Catéchisme à l'usage des sourds-muets*, 1796; *Manuel de l'enfance*, 1796, in-12; *Eléments de grammaire générale appliquée à la langue française*, 1799, 2 vol. in-8°;

Cours d'instruction d'un sourd-muet de naissance, 1800; *Journée chrétienne d'un sourd-muet*, 1805; *Relation historique sur les journées des 2 et 3 septembre; Théorie des signes pour l'instruction des sourds-muets*, etc., etc.

Sicca *Venerea*, anc. v. de Numidie, près du Bagradas, au N. de Zama. Marius y battit Jugurtha, 109 av. J. C. Auj. *El-Kef*, dans la Tunisie.

Siceleg, v. de Palestine, chez les Philistins. David, poursuivi par Saül, s'y réfugia.

Sichée ou **Sicharbas,** mari de Didon.

Sichem, v. de Palestine. dans la tribu d'Ephraïm, entre les monts Garizim et Hébal. Jéroboam en fit sa capitale, après le schisme des dix tribus et avant la fondation de Samarie. Vespasien la nomma *Flavia Neapolis*. Auj. *Naplouse*.

Sichem, bourg du Brabant (Belgique), à 30 kil. de Louvain. Eglise curieuse. Brasseries, meuneries; 2.400 h.

Sicile, grande île de la Méditerranée, entre le bassin O. et le bassin E. de cette mer; séparée de l'Italie par le détroit ou phare de Messine, de l'Afrique par le canal de Malte, entre 36° 30′ et 38° lat. N., et 10° et 15° 20′ long. E. Elle a la forme d'un triangle, et se termine par les caps Faro au N. E., Passaro au S. E., et Boeo à l'O. Superf., 29,241 kil. carr.; popul., 2,584,000 h. Les côtes ont un développement de 1,300 kil. Mais les seuls ports fréquentés sont ceux de Palerme, Messine et Catane. Les monts Madonia longent la côte N., et couvrent l'intérieur de leurs rameaux. Le littoral est peuplé, l'intérieur désert, sans routes et sans bois. Les principaux cours d'eau sont : à l'E., l'Alcantaro, au pied de l'Etna; la Gieretta, dans la plaine de Catane; l'Anapo; au S., le Salso, le Platani; au N., le Termini. Le volcan de l'Etna s'élève sur la côte E. Sauf la plaine de Catane, la vallée de Taormina et les abords des grandes villes, la Sicile est inculte. On y exploite beaucoup de soufre; on ne tire aucun parti des marbres, de l'albâtre, du fer, du plomb et du cuivre qui s'y trouvent. Courges, huile, citrons, un peu de blé, excellents vins de Zucco, Syracuse et Marsala. — La capitale est *Palerme*. Les sept provinces sont : Palerme, Caltanisetta, Catane, Girgenti, Messine, Noto et Trapani. Les îles Egades et Lipari dépendent de la Sicile.

La géographie d'Homère plaçait la Sicile à l'extrémité du monde, et en faisait le séjour des Cyclopes. Vers la fin du VIIIe s. av. J. C., l'Athénien Théoclès y conduisit des Chalcidiens, et fonda Naxos et Léontini, 735. L'année suivante, le Corinthien Archias bâtit Syracuse. Cent ans après, des Mégariens s'établirent à Sélinonte, des Crétois à Géla, et Géla fonda Agrigente, 582. Des Chalcidiens se fixèrent à Zancle ou Messine. Les Grecs avaient trouvé dans l'île des *Sicanes* ibères, des *Sicules* pélasges, des *Phéniciens*, des *Elymiens;* ils les chassèrent dans l'intérieur. Bientôt les villes nouvelles s'accrurent par le commerce, se donnèrent des constitutions démocratiques, souffrirent des luttes intestines, et se soumirent à des tyrans ou monarques temporaires : Panœtius à Léontini, Scytès et Anaxilas à Zancle, Pythagoras à Sélinonte; Phalaris, Alcandre et Théron à Agrigente; Cléandre et Gélon à Géla. Celui-ci s'empara de Syracuse. Naxos, Zancle et Léontini; s'établit à Syracuse, et mérita son pouvoir par un grand service. Les Carthaginois débarquèrent en Sicile, comme alliés de Xerxès; Gélon les battit à Himère. 480. Hiéron, son frère, lui succéda, appela en Sicile Pindare, Simonide et Eschyle, et rattacha plus étroitement les Grecs de Sicile à ceux de la métropole : Pindare chanta ses succès aux jeux Olympiques. Thrasybule. son successeur, fut chassé, et la démocratie fut rétablie partout. Cinquante ans après, une querelle entre Egeste et Sélinonte amena l'intervention des Athéniens. Ils débarquèrent en Sicile, sous le commandement d'Alcibiade, Nicias et Lamachus; ne purent prendre Syracuse, que défendait le Spartiate Gylippe; se mirent en retraite vers l'intérieur et furent tués ou pris, 413. Les Carthaginois, qui s'établissaient à l'O., ne tardèrent pas à être plus redoutables que les Athéniens. Denys l'Ancien les combattit heureusement, et conquit la Grande Grèce, 405-368. Denys le Jeune, son fils, plusieurs fois chassé et rétabli, fut enfin expulsé par Timoléon, 343, qui battit les Carthaginois. Agathocle les poursuivit jusqu'en Afrique, Pyrrhus les refoula vers l'O. de la Sicile, et fut chassé par les Siciliens qu'il tyrannisait. Carthage s'établit de nouveau à Agrigente, Enna et Palerme, tandis que les Mamertins, anciens mercenaires d'Agathocle, s'emparaient de Zancle. Ces brigands, menacés par Hiéron de Syracuse, 264, appelèrent les Romains. La Sicile fut le théâtre de la première guerre punique, 264-241, et Rome réduisit la Sicile carthaginoise en province, en respectant le royaume d'Hiéron. Hiéronyme, son petit-fils et son successeur, fut assassiné, 214. Syracuse prit parti pour Annibal, et fut prise par Marcellus, malgré le génie d'Archimède, 212. La province romaine s'étendit sur l'île entière. Elle fut gouvernée par un préteur romain, qui ne respecta pas toujours les privilèges accordés par le sénat à certaines villes; elle paya un tribut en argent et en blé, et devint le grenier de Rome. Pour cultiver leurs terres, les grands propriétaires romains et siciliens se servaient de bandes d'esclaves, qui se soulevèrent deux fois, en 133 sous le Syrien Eunus, en 103 sous Salvius et Athénion, et saccagèrent l'île. Verrès s'y rendit célèbre par ses concussions, Sextus Pompée en fit le centre de sa puissance maritime, et fut battu à Nauloque par Agrippa, 36. Sous l'empire, la Sicile eut le sort de l'Italie. Envahie par les Vandales d'Afrique, 440 apr. J. C.; par les Goths d'Italie, 493; reprise par Bélisaire, général de l'empereur Justinien, 535; elle resta aux Grecs jusqu'à sa conquête par les Sarrasins de Kaïroan, 827. Ils y apportèrent la culture de la canne à sucre et du coton et la rendirent florissante. Le Normand Roger, frère de Robert Guiscard, l'occupa après de fabuleuses prouesses, 1058-1090, et prit le titre de grand-comte de Sicile. Son petit-fils, Roger II, la réunit aux provinces méridionales de l'Italie conquises par ses compatriotes, et fonda le royaume des Deux-Siciles, 1130. L'héritière de cette famille, Constance, la fit passer à l'empereur Henri VI, par son mariage, et Charles d'Anjou la conquit sur Manfred, petit-fils de Henri VI. Elle ne put supporter la tyrannie fiscale des Français; les massacra aux Vêpres siciliennes, 1282, et appela le roi Pierre d'Aragon. Séparée de Naples jusqu'en 1435, elle appartint à l'Espagne depuis 1503. En 1713, le traité d'Utrecht la sépara de nouveau, et la donna à la maison de Savoie, qui l'échangea, 1720, contre la Sardaigne et la donna à l'Autriche. Le traité de Vienne, 1738, la rendit à une branche des Bourbons d'Espagne, qui y trouvèrent un refuge, 1806, lorsque Napoléon les eut chassés de Naples. Les traités de 1815 rétablirent le royaume des Deux-Siciles, en proclamant la déchéance de Murat. Les Siciliens, peu instruits, sont hostiles à tout ce qu'aiment les Napolitains, et se regardent ordinairement comme sacrifiés à leurs compatriotes de terre ferme. Le général Garibaldi, débarqué à Marsala, 1860, occupa rapidement l'île entière qui vint à lui, et, s'appuyant sur l'enthousiasme violent et peu durable des Siciliens, il put détrôner le roi François II de Bourbon. La Sicile fait aujourd'hui partie du royaume d'Italie.

Siciles (Royaume des **Deux-**), ancien Etat de l'Italie méridionale, détruit en 1860 et annexé au royaume d'Italie. Il était borné au N. et à l'E. par la mer Adriatique, au S. par la mer Ionienne, à l'O. par la mer Tyrrhénienne et les Etats de l'Eglise. Sa superficie était de 114,000 kil. carrés; sa population, de 10 millions d'habitants. Capit., *Naples*. La prise de Gaëte par les Piémontais, le 13 février 1861, a décidé la déchéance de la maison de Bourbon. Aujourd'hui les *provinces napolitaines* comprennent : Naples, ch.-l. *Naples;* Abruzze citérieure, *Chieti;* Abruzze ultérieure première, *Teramo;* Abruzze ultérieure deuxième. *Aquila;* Basilicate, *Potenza;* Bénévent, *Bénévent;* Calabre citérieure, *Cozenza;* Calabre ultérieure première, *Reggio;* Calabre ultérieure deuxième, *Catanzaro;* Capitanate, *Foggia;* Molise ou Sannio, *Campobasso;* Principauté citérieure, *Salerne;* Principauté ultérieure, *Avellino;* Terre de Bari, *Bari;* Terre de Labour, *Caserte;* Terre d'Otrante, *Lecce;* et en outre les sept provinces siciliennes qui portent le nom de leurs chefs-lieux. (V. *Sicile*.)

L'origine du royaume des Deux-Siciles est l'établissement formé par des aventuriers normands à Amalfi, 1043. Guillaume Bras-de-Fer, Drogon et Humfroi, fils d'un gentilhomme de Coutances, Tancrède de Hauteville, combattirent les Sarrasins et les Grecs pour les habitants de Salerne et de Naples, et établirent douze comtés sur le territoire d'Amalfi, 1043. Guillaume, l'aîné, se fit comte de la Pouille; son frère, Robert Guiscard, s'empara des Calabres, de Salerne, de Bénévent, de Tarente et d'Otrante, s'allia avec le saint-siége et se fit donner par lui l'investiture de ses conquêtes. Réunies, 1130, la Sicile et l'Italie méridionale passèrent aux empereurs souabes, Henri VI, Frédéric II, puis à Manfred. Le pape les donna à Charles d'Anjou, frère de saint Louis qui battit Manfred, et s'empara de Conradin, petit-fils de Frédéric II, qu'il fit décapiter. Chassé de la Sicile, 1282, il régna à Naples; son fils Charles II céda l'île à Frédéric d'A-

ragon, 1300. Robert le Sage, 1209-1343, laissa Naples à sa petite fille Jeanne Ire, qui mourut après une vie de désordres et de cruautés, 1382. Son héritage fut disputé par Charles de Duras, son héritier, et Louis d'Anjou, frère du roi de France, Charles V, son fils adoptif. Louis mourut à Bari, Charles fut assassiné, et leurs fils Louis II et Ladislas continuèrent leur querelle. Ladislas l'emporta, 1403, et laissa le trône à sa sœur Jeanne II, 1414. Elle adopta tour à tour Alphonse V d'Aragon, Louis III d'Anjou et René, frère de Louis III. Alphonse victorieux, 1442, reçut l'investiture du pape Eugène IV, et réunit les Deux-Siciles. A sa mort, 1458, la Sicile appartint à Jean, son fils légitime, et Naples à Alphonse, son fils naturel. Sous Alphonse II, fils de Ferdinand Ier, Charles VIII, roi de France, héritier des droits de la maison d'Anjou, occupa Naples. Louis XII partagea le pays avec Ferdinand le Catholique, roi d'Aragon, aux dépens du roi Frédéric II, par le traité de Grenade (1500); il en fut chassé par la trahison de son allié. Le royaume resta une dépendance de l'Espagne jusqu'en 1647. Alors le pêcheur Masaniello souleva Naples, et fut assassiné par le vice-roi, duc d'Arcos, 1652. Le traité d'Utrecht, 1713, donna Naples à la maison d'Autriche. Le traité de Vienne, 1738, rendit les Deux-Siciles à une branche puînée des Bourbons d'Espagne. En 1799, les Français transformèrent le royaume en *république parthénopéenne;* les Bourbons y revinrent; Joseph Bonaparte en fut déclaré roi, 1806; Murat lui succéda 1808, tandis que Ferdinand IV de Bourbon gardait la Sicile, sous la protection des Anglais. En 1815, le royaume des Deux-Siciles fut rétabli et eut pour rois jusqu'en 1860 Ferdinand Ier (Ferdinand IV de Sicile), François Ier, Ferdinand II et François II. Ces rois maintinrent le pouvoir absolu, réprimèrent les mouvements révolutionnaires et les complots des sociétés secrètes, refusèrent d'accorder une constitution libérale plusieurs fois demandée ou exigée, et s'appuyèrent sur les Autrichiens contre les Napolitains. Ce beau pays était sans industrie, sans commerce, sans richesse, sans instruction, sans voies de communication, lorsqu'il fut touché par un contre-coup de la bataille de Solférino. La Sicile et Naples reçurent les volontaires piémontais comme des libérateurs, mais les Italiens du Sud sont loin d'être satisfaits de leur nouvel état.

SOUVERAINS DES DEUX-SICILES.

COMTES, PUIS DUCS DE POUILLE.		GRANDS-COMTES DE SICILE.	
Guillaume Ier	1043	Roger Ier	1070
Drogon	1046	Roger II	1101
Humfroi	1051		
Robert Guiscard	1057		
— Duc	1060		
Roger	1085		
Guillaume II	1111-1127		

ROYAUME DE SICILE (Naples et la Sicile).

Dynastie normande.

Roger Ier, d'abord grand-comte de Sicile, puis roi	1130
Guillaume Ier	1154
Guillaume II	1166
Tancrède	1189
Guillaume III	1194

Dynastie des Hohenstauffen.

Henri VI, époux de Constance	1195
Frédéric Ier (II, comme empereur)	1197
Conrad	1250
Conradin	1254
Manfred	1258

Première maison d'Anjou.

Charles Ier	1266-1282

Séparation des deux royaumes.

NAPLES (maison d'Anjou).		SICILE (maison d'Aragon).	
Charles Ier	1282	Pierre Ier (III, comme roi d'Aragon)	1282
Charles II	1285	Jacques	1285
Robert *le Sage*	1309	Frédéric Ier ou II	1296
Jeanne Ire	1343	Pierre II	1321
Charles III	1382	Louis	1342
Ladislas	1386	Frédéric II ou III	1374
Jeanne II	1414-1435	Marie	1398
		Martin Ier	1402
		Martin II, roi d'Aragon	1409
		Ferdinand Ier, roi d'Aragon	1412
		Alphonse Ier, roi d'Aragon	1416

Réunion des deux royaumes.

Alphonse d'Aragon	1435-1458

Deuxième séparation.

NAPLES.		SICILE, A L'ARAGON.	
Ferdinand Ier	1458	Jean II	1458
Alphonse II	1494	Ferdinand *le Catholique*	1479-1504
Ferdinand II	1495		
Frédéric III	1496-1501		

Troisième réunion.

Ferdinand *le Catholique*	1504-1516

Maison d'Autriche.

Charles Ier (Charles-Quint)	1516
Philippe Ier (II, comme roi d'Espagne)	1556
Philippe II (III)	1598
Philippe III (IV)	1621
Charles II	1665-1700

Maison de Bourbon.

Philippe IV (V, en Espagne)	1700

Troisième séparation.

A NAPLES.		EN SICILE.	
Charles VI, emp. d'Allemagne	1707-1713	Victor-Amédée, duc de Savoie	1713-1718

Quatrième réunion.

Charles VI, empereur, ou Charles III	1720-1736
Charles IV, de Bourbon	1736-1759
Ferdinand IV	1759-1806

Quatrième séparation.

NAPLES.		SICILE.	
Joseph Bonaparte	1806-1808	Ferdinand IV ou Ier	1806-1815
Joachim Murat	1808-1815		

Cinquième réunion.

Ferdinand Ier	1815-1825
François Ier	1825-1830
Ferdinand II	1830-1859
François II	1859-1861

Sicinius Bellutus fut l'un de ceux qui se mirent à la tête des plébéiens, lorsqu'ils se retirèrent sur le mont Sacré, 493 av. J. C. Il fut l'un des premiers tribuns élus. — Son fils, *C. Sicinius*, dirigea également la retraite du peuple sur l'Aventin, à l'époque de la chute des Décemvirs, 449 av. J. C.

Sicinius Dentatus (LUCIUS), l'un des héros de la lutte des plébéiens contre les patriciens, avait, dit-on, assisté à 120 batailles et reçu 45 blessures. Nommé tribun, 454 av. J. C., il reprit la loi agraire et fit condamner les consuls à l'amende. En 450, les Décemvirs, redoutant son influence, le firent assassiner.

Sicinnis, danse sacrée chez les Grecs et les Romains, aux fêtes de Bacchus ou dans les grandes funérailles; danse des satyres dans la procession des jeux romains.

Sickingen ou **Seckingen**, v. du grand-duché de Bade, dans une île du Rhin, près et au S. O. de Fribourg-en-Brisgau. Elle appartenait au partisan Frantz de Sickingen, qui fut le chef de la noblesse secondaire insurgée contre les princes en 1523.

Sickingen (FRANTZ DE), capitaine allemand, né au château d'Ebernbourg, 1481-1523, d'une ancienne famille de chevaliers du Palatinat, élève de Reuchlin, se déclara le défenseur des faibles, et se distingua dans plusieurs guerres contre Worms, contre le duc de Lorraine, etc. Il se mit au service de François Ier, 1517, puis se déclara, en 1519, pour Charles-Quint, dont il avait soutenu l'élection avec une armée de 15,000 hommes. Il combattit Robert de La Marck pour l'Empereur et prit part au siége de Mézières. Gagné aux idées nouvelles par Ulrich de Hutten, ennemi du clergé, il se déclara le protecteur de la réforme luthérienne et se mit à la tête d'une vaste ligue de chevaliers, 1522; il réunit une armée de 20,000 hommes et attaqua, sans grand succès, l'électeur de Trèves; il mourut pendant la lutte, après avoir reçu les sacrements des mains d'un prêtre catholique.

Sicle, poids de 4 drachmes, chez les Hébreux; — monnaie d'argent, valant de 1 fr. 25 c. à 2 fr.

Sicoris, aujourd'hui la SÈGRE, affluent de l'Ebre.

Sicules, une des tribus primitives de la Sicile, d'origine pélasgique. L'invasion des Celto-Rhétiens ou Rhasénas dans l'Illyrie et la haute Italie les chassa; ils allèrent se joindre aux Sicanes ibères dans l'île de Sicile.

Siculiana, v. de Sicile, dans la province et à 15 kil. O. de Girgenti, port; 6,000 hab. Export. de soufre.

Siculum Fretum. nom latin du *Phare de Messine.*

Sicyone. v. de l'anc. Grèce, au N. E. du Péloponnèse, près de l'embouchure de l'Asopus dans le golfe de Corinthe. Fondée par les Pélasges de la côte d'Achaïe, elle fut occupée par les Ioniens, puis par les Doriens d'Argos. Au VIIe siècle, Andréas y fonda la dynastie des *Orthagorides*, qui fut remplacée par l'aristocratie. Sicyone, alliée de Sparte pendant la guerre du Péloponnèse, fut soumise par Epaminondas, eut plusieurs tyrans, Euphron, Aristrate, Epicharès, fut disputée par les successeurs d'Alexandre, Cassandre, Ptolémée, Démétrius Poliorcète, et retomba pendant 50 ans sous le pouvoir des tyrans. Aratus la délivra, 252, la fit entrer dans la ligue achéenne, et elle fut conquise comme elle par les Romains, 146. Patrie d'Aratus, de Polyclète, de Lysippe, de Timante, de Pausias, etc. Le petit territoire, dont elle était la capitale, était borné par le golfe de Corinthe, la Corinthie, l'Achaïe. Les cours d'eau étaient l'Asopus, l'Hélisson; ses bourgades étaient Phœbia, Ephyra, Epœcia et Titanè. La plaine de l'Asopus était fertile en vins.

Siddons (SARAH **Kemble,** mistress), tragédienne anglaise, née à Brecon (Galles), 1755-1831, sœur de l'acteur Kemble, épousa l'acteur Siddons, joua à Londres, dès 1775, mais n'obtint de véritables succès qu'en 1782, à Covent-Garden. Elle fut admirée par ses contemporains à cause de son talent hors ligne et de la dignité de sa vie privée. Elle quitta définitivement le théâtre dès 1799.

Side, v. de l'anc. Pamphylie, colonie de Cyme, sur la côte. Aujourd'hui *Eski-Adalia*, sur le golfe d'Adalia ou de Satalieh. Patrie de Tribonien.

Siders ou **Sierre.** bourg de Suisse, sur le Rhône, à 20 kil. E. de Sion (Valais); 1050 hab. Vins, nickel.

Sidi. en arabe *seigneur*.

Sidi-bel-Abbès, v. d'Algérie, dans la prov. et à 80 kil. S. d'Oran; 5,000 hab. Fondée en 1843, elle est le ch.-l. d'une subdivision militaire.

Sidi-bou-Saïd, village de Tunisie, à 25 kil. N. E. de Tunis. Tombeau de saint Louis.

Sidi-Brahim. marabout au S. de Djemma-Ghazouat, où 450 Français furent massacrés par les Arabes.

Sidi-Ferruch, pointe et baie d'Algérie, à 26 kil. O. d'Alger. Débarquement et victoire des Français, 14 juin 1830.

Sidi-Hescham, petit Etat musulman du Maghreb, au S. O. du Maroc; capit., *Talent*. Il a été fondé en 1810 par Hescham. On prétend qu'il n'existe plus.

Sidi-Mohammed. empereur du Maroc, né vers 1702, succéda à son père, Muley-Abdallah, en 1757, chercha à faire pénétrer la civilisation dans ses Etats, conclut des traités de commerce avec la plupart des nations européennes, attira les étrangers, commerçants et ouvriers; fonda Mogador, 1760, mais eut le tort de s'emparer plus tard du monopole du commerce. Il enleva Mazagan aux Portugais, 1769, mais échoua devant Mélilla, que défendaient les Espagnols, 1774. Il aida les Français et les Espagnols, pendant le siége de Gibraltar, 1780-82. Il mourut en 1790.

Sidicins, *Sidicini*, peuple de l'anc. Campanie, voisin des Samnites; ville : *Teanum*. Les Samnites les attaquèrent, 343 av. J. C., et ils appelèrent les Capuans, qui appelèrent les Romains. Ainsi commença la *guerre du Samnium*.

Sidmouth, v. d'Angleterre, sur la Manche, à 20 kil. E. d'Exeter (Devon); 4,000 hab. Bains de mer.

Sidney, v. d'Australie. V. SYDNEY.

Sidney (sir PHILIP), homme d'Etat et littérateur, né à Ponshurst (Kent), 1554-1586, après de brillantes études, parcourut une partie de l'Europe, et, à son retour, déjà connu par son instruction et son esprit, fut ambassadeur à Vienne, 1576-1577. A la suite d'une querelle avec le comte d'Oxford, il fut obligé de s'éloigner de la cour, 1580. Il composa alors l'*Arcadie*, pastorale imitée de Sannazar, qui fut achevée par sa belle-sœur, la comtesse de Pembroke; ce roman eut un succès européen. Membre de la Chambre des communes, il écrivit sa *Défense de la poésie*. Elisabeth l'empêcha d'accompagner Drake dans les Indes, et d'accepter la couronne de Pologne qui lui était offerte; elle ne voulait pas perdre, disait-elle, le *plus beau joyau de ses domaines;* Sidney était, en effet, le modèle du chevalier accompli. Lieutenant de son oncle, le comte de Leicester, dans les Pays-Bas, gouverneur de Flessingue, il fut blessé mortellement à Zutphen et mourut à Arnheim. On a encore de lui : un poëme, *Remedy for love;* un recueil de sonnets; *Astrophel* et *Stella*, etc. Sa correspondance a été publiée par Collins, 1746, 2 vol. in-fol. Ses *Œuvres* forment 3 vol., Londres, 1725.

Sidney (ALGERNON), né à Londres, 1617-1683, deuxième fils de Robert, comte de Leicester, le suivit dans ses ambassades de Danemark, de France, et en Irlande, où il était lord lieutenant, en 1641. Il se déclara pour le Parlement en 1643, devint colonel, puis gouverneur de Dublin, 1646, siégea parmi les juges de Charles Ier, mais ne prit point part à la condamnation; se retira des affaires sous Cromwell, rentra au Long-Parlement en 1659 et fut nommé conseiller d'Etat. A l'époque de la Restauration, il ménageait une alliance entre le Danemark et la Suède; il resta dix-sept ans dans un exil volontaire. Il rentra en Angleterre en 1677; républicain exalté, il fut élu membre de la Chambre des communes, 1678, et fut l'un des chefs de l'opposition, l'un des ennemis politiques du duc d'York. Impliqué dans le complot de Rye-House, il fut illégalement condamné à mort par un tribunal que présidait Jeffries. Il partagea courageusement le sort de William Russell. On a de lui : *Discourses concerning government*. 1698, in-fol., trad. en français par Samson, 1702, 3 vol. in-8°.

Sidney-Smith. V. SMITH.

Sidon, v. de la côte de Phénicie, au N. de Tyr, aujourd'hui *Saïda*, fut de bonne heure célèbre par son industrie et son commerce. Elle avait un double port, aujourd'hui presque entièrement comblé par les sables. Elle était très-commerçante et avait des manufactures de verre renommées. Elle avait des rois particuliers. Elle fut éclipsée par Tyr; fut soumise par Cyrus, vers 536, et fut presque entièrement ruinée, à la suite d'une révolte contre la domination des Perses, en 351 av. J. C. Elle se déclara pour Alexandre contre Tyr. Souvent ravagée par la peste et les tremblements de terre, elle est complétement déchue, et donne son nom à l'eyalet turc de *Saïda*, dont le ch.-l. est *Beyrout*.

Sidonius Apollinaris (CAÏUS SOLLIUS), en français **Sidoine Apollinaire,** poëte latin, né à Lyon, vers 430, mort en 488. D'une famille illustre de Gaule, gendre de l'empereur Avitus, il célébra son panégyrique en vers et fut nommé préfet de Rome, 456. Sous Majorien et plus tard sous Anthémius, il reçut également de grands honneurs, et chanta leurs louanges. Quoique marié, il fut élu par le peuple évêque de Clermont, 472, et se consacra dès lors à ses fonctions épiscopales. Il fut le défenseur de son peuple, et sa sollicitude s'étendit au loin en faveur des malheureux. Il fut plusieurs fois persécuté par les rois wisigoths. Ses contemporains ont célébré ses vertus, ses talents poétiques; les églises de Clermont et de Lyon l'ont placé au nombre des saints; on le fête le 21 août. Ses *Œuvres* ont été publiées à Milan, 1498, in-4°; à Lyon, 1552, 1598, in-8°; à Paris, par le P. Sirmond, 1652, in-4°; elles ont été traduites par J.-F. Grégoire et Collombet, 1836, 3 vol. in-8°. Elles comprennent des poëmes (panégyriques, pièces de circonstances, épithalames, etc.), qui sont d'un style souvent obscur et barbare, mais qui dénotent un certain talent; neuf livres de *Lettres*, très-curieuses pour connaître la société gallo-romaine au moment de l'invasion.

Sidre (Golfe de la), *Syrta major*, golfe de la Méditerranée sur la côte de Tripoli. Embarrassé de bas-fonds, entre autres ceux d'Isa à l'O. et de Koudia à l'E. Côtes marécageuses et sans ports.

Siebenburgen, c'est-à-dire *les Sept Forteresses*, nom allemand de la Transylvanie.

Siebengebirge, c'est-à-dire *les Sept Montagnes*, montagnes de Prusse, entre Cologne et Neuwied, sur la rive droite du Rhin.

Siedlce, v. de la Russie, ch.-l. du gouv. du même nom ou *Podlaquie*, à 108 kil. E. de Varsovie (Pologne); 3,500 hab. Combats en 1831.

Sieg, riv. de Prusse, prend sa source en Westphalie, arrose Siegen, et se jette dans le Rhin en face de Bonn, après un cours de 150 kil. de l'E. à l'O.

Siegbourg, v. de Prusse, à 35 kil. S. E. de Cologne, sur la Sieg (Prov. du Rhin); 3,500 hab. Prise et reprise par Charlemagne et les Saxons, 773-774.

Siegen, v. de Prusse sur la Sieg (Westphalie); 8,000 hab. Mines de fer; fabr. de quincaillerie, aciéries.

Siegen (LOUIS **de**), inventeur de la gravure à la manière noire, né à Utrecht, 1609-1680, fit sa découverte à la cour de Cassel, où il était gentilhomme de la chambre, vers 1641. Il la publia en 1643; plus tard, protégé par le prince Rupert, il produisit à Bruxelles un certain nombre d'estampes d'après la nouvelle méthode.

Sienne, *Sena Julia*, v. du roy. d'Italie, dans l'anc grand-duché de Toscane, à 60 kil. S. de Florence; 23,000 hab. Archevêché, université, bibliothèque. On y remarque la cathédrale ou *Dôme*, le palais public sur la place del Campo, la fontaine Branda. Fabriques de chapeaux de paille, draps, objets de cuivre; marbres dits *brocatelles*, vins. Sienne fut, au moyen âge, une république rivale de Pise. Elle fut soumise par Charles-Quint, 1540. Patrie de sainte Catherine. Les habitants passent pour y parler le plus pur italien, et les femmes ont une grande réputation de beauté. Réunie à la France en 1808, elle fut le ch.-l. du département de l'Ombrone.

Sienne, petit fleuve de France, prend sa source à Saint-Sever (Calvados), passe à Villedieu, et se jette dans la Manche, près de Coutances, après un cours de 70 kil. Elle reçoit la Soule.

Sierck, anc. ch.-l. de cant. de l'arr. et à 20 kil. N. E. de Thionville (Lorraine), sur la Moselle; 2,300 hab. Murailles, château, bureau de douanes, vins blancs, pavés. Elle appartient à la France depuis 1643.

Sierra, c'est-à-dire *scie*, mot espagnol, qui désigne une chaîne de montagnes.

Sierra-Leone, c'est-à-dire *Montagne des Lions*, portion de la côte de Guinée, entre la Sénégambie au N. O., et Libéria au S. E., entre 17° et 13° long O. Cette colonie anglaise a été fondée en 1792. Climat très-insalubre, chaud, humide et marécageux. Ch.-l., *Freetown*, 4,000 hab. La population compte 45,000 nègres capturés sur les bâtiments négriers, déposés à Sierra-Leone par les croiseurs anglais, instruits par des missionnaires protestants nègres. La colonie fournit des soldats aux régiments noirs de l'Inde. La rivière de *Sierra-Leone* est plus connue sous le nom de *Rokelle*.

Sierre, bourg de Suisse. V. Siders.

Sievsk, v. de Russie, dans le gouv. et à 150 kil. d'Orel; 6,000 hab.

Sieyès (Emmanuel-Joseph, abbé, puis comte), né à Fréjus, 1748-1836, fils d'un contrôleur des actes, fut un peu malgré lui envoyé au séminaire de Saint-Sulpice, et reçut la prêtrise. L'étude de Locke, Condillac, Bonnet et des économistes développa son esprit tourné vers la métaphysique; chanoine de Tréguier, 1775, vicaire général du diocèse de Chartres, membre de la Chambre supérieure du clergé de France, 1787, il s'habitua aux affaires et au gouvernement. Convaincu de l'approche d'une révolution nécessaire, il se fit connaître par trois brochures : *Vues sur les moyens d'exécution dont les représentants de la France pourront disposer; Essai sur les priviléges*, 1788; et surtout *Qu'est-ce que le tiers état?* 1789. Il rédigea, pour le duc d'Orléans, un *Projet de délibération à prendre dans les assemblées de bailliages*, et fut nommé aux Etats généraux par les électeurs de Paris. Dès les premiers jours, il se plaça au premier rang des députés, fut le principal promoteur de la réunion des ordres; et obtint que l'assemblée se déclarât *Assemblée nationale;* rédigea le serment du Jeu de Paume; et, dans la séance du 23 juin, résuma les décisions de l'assemblée par ces paroles célèbres : « Nous sommes aujourd'hui ce que nous étions hier... Délibérons. » Il parut rarement à la tribune; mais il fut comme la tête de l'assemblée, dont Mirabeau était la voix éloquente. Membre du comité de constitution, il prit une part considérable à presque toutes les grandes mesures de l'époque. Il jeta les bases de la déclaration des droits, dans un excellent écrit intitulé : *Reconnaissance et exposition des droits de l'homme*, 1789. Il s'opposa à l'abolition des dîmes ecclésiastiques sans rachat, et publia ses *Observations sur les biens ecclésiastiques*. Il inspira le rapport de Thouret sur la division de la France en départements, et écrivit un *Aperçu d'une nouvelle organisation de la justice et de la police en France*, 1790. Adversaire du *veto* absolu, il exposa son système représentatif dans une brochure, *Dire de l'abbé Sieyès sur la question du veto royal*, sans pouvoir le faire triompher. Souvent attaqué, peu populaire, malgré la grande considération dont il jouissait, il sembla s'éclipser dans la dernière période de l'Assemblée constituante. Membre du Directoire de la Seine, il refusa l'évêché de Paris. Il vécut dans la retraite pendant l'Assemblée législative, fut nommé par trois départements à la Convention, parut un instant au comité de constitution, vota la mort de Louis XVI, se contenta de voter en silence toutes les mesures révolutionnaires; et, comme on lui demandait ce qu'il avait fait sous la Terreur : « J'ai vécu, » répondit-il. Il ne rappela son nom au public que par quelques travaux législatifs: *Rapport sur l'organisation provisoire du ministère de la guerre, Nouvel établissement d'instruction publique*, plan communiqué à la Convention par Lakanal et qui fut repoussé par le parti montagnard. A l'époque de la fête de la Raison, il remit ses lettres de prêtrise et abandonna une rente viagère de 10,000 francs. Après le 9 thermidor, il fit réintégrer les Girondins, entra dans le nouveau Comité de salut public, mais refusa de participer à la nouvelle constitution; il contribua beaucoup aux traités signés en 1795 avec la Hollande, la Prusse et l'Espagne. Dans le conseil des Cinq-Cents, il continua de garder un silence prudent, refusa une place de directeur, mais fut chargé de fonctions importantes dans les comités. Après l'attentat de l'abbé Poulle contre sa vie, 12 avril 1797, il se rapprocha de la majorité du Directoire, et appuya le coup d'Etat du 18 fructidor. Il fut ambassadeur à Berlin, juillet 1798, et montra de véritables talents diplomatiques. A son retour, il remplaça Rewbell au Directoire, et prépara dès lors un changement dans le gouvernement. Après avoir songé d'abord à se servir de Joubert pour accomplir ses projets, il se rapprocha de Bonaparte, revenu d'Egypte, et fit avec lui le 18 brumaire. Nommé consul provisoire avec Bonaparte et Roger-Ducos, il présenta aux comités son plan de constitution depuis longtemps élaboré dans le silence; mais Bonaparte le modifia complétement en faveur de la dictature qu'il s'était réservée. Sieyès, froissé dans son orgueil de métaphysicien et d'homme politique, mais incapable de lutter, rentra dans le silence. Il refusa la place de second consul, mais fit partie du sénat, reçut, comme récompense nationale, le beau domaine de Crosne (Seine-et-Oise), et vota généralement avec la minorité opposante. Cependant il fut nommé grand officier de la Légion d'honneur et comte de l'Empire, 1808. Il était membre de l'Institut depuis la création, et fit partie de la classe de littérature en 1804. Membre de la Chambre des pairs pendant les Cent-Jours, il blâma l'acte additionnel. Proscrit à la seconde Restauration, il vécut dans l'exil jusqu'en 1830. Il revint mourir à Paris. Son influence a été immense au début de la Révolution; son esprit était profond, ses idées avaient de la hardiesse; il connaissait les hommes, mais dédaignait l'art de les gouverner. Son ambition n'était pas d'ailleurs à la hauteur de son esprit, et son caractère était encore moins élevé. — V. M. Mignet, *Notices historiques*.

Sifanto. V. Siphnos.

Siga, v. de l'anc. Mauritanie Césarienne, sur la Méditerranée, capit. de Syphax; auj. détruite.

Sigalon (Xavier), peintre, né à Uzès, 1788-1837, étudia à Nîmes, exécuta dès lors quelques tableaux d'église; puis, avec ses économies, vint à Paris, passa quelque temps dans l'atelier de Guérin, et se livra surtout à des études solitaires. D'un talent original, il se fit connaître en exposant, 1822, la *Jeune Courtisane*, puis *Locuste essayant des poisons*, et *Athalie faisant massacrer ses enfants*, 1827. On lui doit encore la *Vision de saint Jérôme* et le *Christ en croix*. Lorsque les commandes de l'Etat vinrent à lui manquer, il fut presque réduit à la misère, revint à Nîmes pour donner des leçons et peindre des portraits. En 1833, le gouvernement l'envoya à Rome pour copier la fresque immense du *Jugement dernier* de Michel-Ange; il accomplit avec succès en trois ans et demi ce travail difficile, et mourut lorsqu'il venait d'être justement récompensé. Son œuvre est à l'École des beaux-arts de Paris.

Sigean ou Sijean, ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. S. de Narbonne (Aude), sur l'étang du même nom. Salines considérables. Vins, eaux-de-vie; 3,478 hab.

Sigebert Ier, roi d'Austrasie, troisième fils de Clotaire Ier, né en 535, eut en partage, 561, le royaume des Francs de l'est, avec l'Auvergne et plusieurs villes du midi. Il montra sa bravoure, en repoussant les Avares, 565, puis en chassant de ses Etats son frère Chilpéric. Il épousa Brunehaut, 566; et, après le meurtre de Galswinthe, recommença la lutte contre le roi de Neustrie. Dans cette guerre civile, Chilpéric vaincu plusieurs fois allait succomber; les Neustriens se donnaient à Sigebert; Chilpéric et Frédégonde étaient réfugiés à Tournai, et Sigebert était élevé sur le pavois à Vitry sur la Scarpe, lorsque des émissaires de Frédégonde le frappèrent mortellement de leurs couteaux empoisonnés. Son fils, Childebert II, lui succéda, 575.

Sigebert II, roi d'Austrasie, fils de Dagobert, lui succéda en 638 et mourut en 654 ou 656. Pepin de Landen, puis son fils Grimoald, gouvernèrent en son nom. Il fut le père de Dagobert II.

Sigebert de Gemblours ou Gembloux, chroniqueur, né vers 1030 dans la Belgique wallonne, mort à Gemblours en 1112, moine bénédictin, savant et poëte facile, a soutenu la cause de l'empereur Henri IV dans sa lutte contre Grégoire VII. Sa *Chronique* (de 381 à 1111) est intéressante et faite avec une véritable science critique. Elle a été publiée, Paris, 1513, in-4°; Anvers, 1608, in-4°, et dans le t. VI des *Monuments* de Pertz. On doit encore à Sigebert : *Gesta abbatum Gemblacensium; Vita Sigeberti Austrasiorum regis; de Viris illustribus, sive scriptoribus ecclesiasticis*, etc., etc.

Sigée (Cap), cap de l'anc. Asie Mineure, au N. O., dans la Troade, en face de l'entrée de l'Hellespont. Station de la flotte grecque pendant le siége de Troie; tombeau d'Achille. Au pied du cap était la ville de *Sigée*, où se retira Hippias, fils de Pisistrate.

Sigée (Louise), savante du xvie s., née à Tolède, morte en 1560, fut surnommée la *Minerve* de son temps, à cause de son érudition. Elle fut la compagne de la princesse Marie, fille d'Emmanuel de Portugal, et l'institutrice d'une fille de Jean III. Elle a laissé des *épîtres* et des *poésies latines*.

Sigismond, roi de Bourgogne, fils de Gondebaud, lui succéda en 516. L'empereur Anastase le nomma patrice. Élevé par saint Avitus dans la foi catholique, il fut libéral à l'égard des églises, et fonda le monastère d'Agaune dans le Valais. Après la mort de la reine Amalberge, fille de Théodoric, roi des Ostrogoths, il épousa une suivante de cette princesse, fit périr, à l'instigation de sa nouvelle épouse, son fils Sigeric; fut attaqué par Clodomir, roi d'Orléans, et pris, au moment où il se réfugiait dans l'abbaye d'Agaune. Il fut mis à mort, près d'Orléans, avec sa femme et ses deux enfants. On l'a honoré comme un martyr; sa fête est au 1er mai. Il a ajouté plusieurs titres à la *loi Gombette* publiée par son père.

Sigismond, empereur d'Allemagne, né en 1368, était fils de Charles IV. Il fut de bonne heure investi du margraviat de Brandebourg, reçut une bonne éducation, et épousa, en 1385, Marie de Hongrie, fille du roi Louis, qui le chargea de gouverner la Pologne ; mais les Polonais lui préférèrent Hedwige, sa belle-sœur. Après la mort de Louis, il fut régent, puis roi de Hongrie; soumit la Moldavie, la Valachie, la Bosnie, mais fut battu par le sultan Bajazet à Nicopolis, 1396; il fut forcé de s'enfuir, par la mer Noire, sur la flotte vénitienne. Après une absence de dix-huit mois, il trouva la Hongrie soulevée contre lui; combattit deux rivaux, Ladislas de Naples et Albert d'Autriche, parvint à triompher de ses ennemis et gouverna sagement. Son frère, l'empereur Venceslas, avait été déposé comme incapable; Sigismond fut proclamé empereur, en 1411, et fut bientôt délivré de la concurrence de Josse, margrave de Brandebourg. Mais, occupé des affaires de Pologne, d'une guerre contre Venise, d'une expédition en Italie, il ne fut sacré qu'en 1414. Il avait fait décider la réunion du concile de Constance; s'il abandonna Jean Huss à la justice religieuse, malgré le sauf-conduit qu'il lui avait donné, il s'efforça de rétablir la concorde dans l'Eglise; fit déposer Jean XXIII, mais ne put mettre fin au schisme. Il alla ensuite à Paris, puis en Angleterre, pour réconcilier Charles VI et Henri V, mais ne réussit pas davantage. De retour en Hongrie, il repoussa et battit les Turcs; devint roi de Bohême, à la mort de Venceslas, 1419, et eut alors à lutter contre la terrible insurrection des Hussites. Malgré ses belles qualités, Sigismond, jeté au milieu d'une anarchie déplorable, eut peu d'influence dans l'Empire et perdit ses forces dans des luttes continuelles en Hongrie, en Italie, en Bohême, contre les Turcs. Malgré les concessions qu'il avait été forcé de faire aux Bohémiens, les révoltes éclataient de nouveau, lorsque Sigismond mourut. De sa deuxième femme, Barbe de Cilley, surnommée la *Messaline* de l'Allemagne, il avait eu une fille, Elisabeth, qui épousa Albert d'Autriche ; ce prince hérita de ses Etats.

Sigismond Ier, *le Grand*, roi de Pologne, né en 1467, fils de Casimir IV, succéda à son frère Alexandre en 1506. Il gouverna avec une sage fermeté; il battit les Moscovites, que guidait le traître Michel Glinski, 1508 et 1514 ; il leur imposa une paix onéreuse. Il soumit la Moldo-Valachie à la Pologne, repoussa de la Prusse polonaise Albert, grand maître de l'Ordre teutonique, qu'excitait l'empereur Maximilien; puis lui conféra, en 1525, le titre de duc héréditaire de Prusse, sous condition de foi et hommage. Il réunit la Mazovie à ses Etats; protégea les sciences et les arts, et acquit une juste renommée de loyauté et de grandeur. Il mourut en 1548.

Sigismond II (Auguste), roi de Pologne, fils du précédent, né à Cracovie, en 1520, roi en 1548; força les nobles soulevés à reconnaître son mariage avec Barbe Radziwill; puis combattit avec succès la Suède, le Danemark et la Moscovie, qui disputaient à la Pologne la Livonie et l'Esthonie. La Lithuanie fut définitivement réunie à la Pologne, en 1569, à la diète de Lublin. Il favorisa les protestants. Avec lui finit la descendance mâle des Jagellons; il eut pour successeur, en 1572, le duc d'Anjou, depuis Henri III.

Sigismond III, roi de Pologne et de Suède, fils de Jean III, roi de Suède, et de Catherine, sœur de Sigismond II, né en 1566, fut nommé par les Polonais, après la mort d'Etienne Batory, 1587, et succéda en Suède à son père, 1592. Catholique zélé, mais peu capable, il souleva d'abord contre lui les Suédois, qui prirent pour roi le duc de Sudermanie, son oncle (Charles IX), en 1604. Il combattit les Moscovites, alors livrés à l'anarchie, fut victorieux, mais ne sut pas soutenir à temps son fils Wladislas, qu'ils étaient disposés à reconnaître comme souverain. Il eut ensuite à lutter contre les Turcs, puis contre Gustave-Adolphe, son cousin, qu'il ne voulait pas reconnaître comme roi de Suède, et qui lui disputait la Livonie et l'Esthonie. Il mourut en 1632. Ses fils, Wladislas ou Ladislas, et Jean Casimir, régnèrent après lui.

Sigmaringen, v. de Prusse, cap. de l'anc. principauté de Hohenzollern-Sigmaringen, à 100 kil. S. de Stuttgart, sur le Danube; 1,800 hab. Château royal. Forges.

Signa, village de Toscane (Italie), sur l'Arno, centre d'une immense fabrication de chapeaux de paille, dits de *Florence*. Macaroni estimé.

Signia, v. de l'anc. Latium, dans le pays des Volsques, à 50 kil. S. E. de Rome, fondée par Tarquin le Superbe. On appelait *travail de Signia*, *Signinum opus*, un mastic composé de cailloux, de chaux et de sable, qui servait à recouvrir le sol des cours et des chambres. Auj. *Segni*.

Signorelli (Luca), dit **Luca da Cortona,** peintre de l'école florentine, né à Cortone, vers 1440, mort en 1525, l'un des grands précurseurs de la Renaissance du xvie siècle; eut un talent supérieur dans l'art de grouper les figures; on ne lui reproche qu'un peu de sécheresse. On cite de lui de belles fresques, et surtout, à Orvieto, le *Jugement dernier*, que Michel-Ange a largement imité. Il y a encore beaucoup de ses tableaux à l'huile dans les galeries d'Italie; on voit au Louvre une *Nativité de la Vierge* et une *Adoration des Mages*.

Signy-l'Abbaye ou **le Grand,** ch.-l. de canton de l'arrond., et à 30 kil. S. O. de Mézières (Ardennes); 2,818 hab. Ancienne abbaye cistercienne, fondée par saint Bernard en 1134. Filatures de laine, usines à fer.

Signy-le-Petit, ch.-l. de canton de l'arrond., et à 20 kil. O. de Rocroy (Ardennes); 2,053 hab. Forges, tuileries

Sigolène (Sainte-), village de l'arrond. et à 20 kil. N. E. d'Yssingeaux (Haute-Loire); 2,948 hab., dont 950 agglomérés. Fromages.

Sigonius (Carlo **Sigonio,** en latin), érudit italien, né à Modène (?), 1524-1584, fut professeur à Modène, à Venise, à Padoue, à Bologne, et acquit une grande réputation par son érudition et ses travaux considérables. Il a ouvert à l'histoire des routes nouvelles; il a éclairci les antiquités de Rome et de la Grèce; il a presque créé la *diplomatique*, c'est-à-dire l'art de déchiffrer les vieilles écritures. Parmi ses nombreux ouvrages, on cite : *Regum, consulum, dictatorum ac censorum romanorum fasti*, 1550, in-fol.; *De nominibus Romanorum*, 1553, in-fol.; *De antiquo jure civium romanorum; De antiquo jure Italiæ; De antiquo jure provinciarum*, 1560, in-fol.; *De republica Atheniensium; De Atheniensium et Lacedemoniorum temporibus*, 1564, in-4°; *De judiciis Romanorum*, 1574, in-4°; *De regno Italiæ lib. XX*, 1580, in-fol.; *De occidentali imperio lib. XX* (281-575), 1577, in-fol.; *De republica Hebræorum*, 1582, in-4°, etc., etc. Ses *Œuvres complètes* forment 6 vol. gr. in-fol., Milan, 1732-1737.

Sigoulès, ch.-l. de canton de l'arrond., et à 16 kil. S. O. de Bergerac (Dordogne); 725 hab.

Sigovèse, chef gaulois, neveu d'Ambigat, roi des Bituriges, quitta la Gaule, avec son frère Bellovèse vers le vie siècle av. J. C. Il se dirigea vers la forêt Hercynienne, au sud de la Germanie, tandis que Bellovèse entrait en Italie.

Siguenza, *Segontia*, v. d'Espagne, dans la prov. et à 75 kil. N. E. de Guadalajara (Nouvelle-Castille), sur le Hénarès; 5,000 hab. Evêché, sources salées. Prise aux Maures par Alphonse VI, 1106.

Siguenza (José **de**), historien espagnol, né à Siguenza, 1545-1606, de l'ordre des ermites de Saint-Jérôme, en devint supérieur, et a écrit avec talent: *Vida de san Geronimo*, 1595, in-4°, et *Historia de la orden de San-Geronimo*, 2 vol. in-4°, 1600.

Sigurd Ier, roi de Norvége, d'abord roi des Hébrides, des Orcades, etc., en 1098, succéda à son père, Magnus III, en Norvége, 1103; alla combattre en Palestine, 1110, et prit Sidon. Il fut bien accueilli à Constantinople, et revint dans ses Etats par le continent. Secondé par son frère Eystein, il gouverna avec sagesse, consolida le christianisme dans ses Etats, et envoya un évêque au Groënland. Il mourut en 1130.

Sigurd II régna de 1136 à 1155.

Sigurd III régna de 1162 à 1168.

Sihoun. V. Sir-Daria.

Sijean. V. Sigean.

Si-Kiang, fl. de Chine, dont le nom signifie *fleuve de l'Ouest*, arrose la prov. de Kouang-Si, et se jette dans le golfe de Canton, en face des îles Hong-Kong et Macao, après un cours de 920 kil. Il reçoit le Po-Kiang, et porte aussi le nom de *Tigre*.

Sikka, riv. d'Algérie, dans la prov. d'Oran, se jette dans la Tafna. Victoire du général Bugeaud en 1836.

Sikkim, Etat de l'Hindoustan septentrional, entre le Thibet, le Boutan et le Népaul, gouverné par un prince à peu près soumis aux Anglais, qui administrent ses finances, commandent ses armées et occupent ses principaux forts. Sup., 6,485 kil. carrés; popul., 90,000 hab. Capit., *Tumlong* ou *Tamlang*.

Sikok ou **Sikokf,** une des îles du Japon, au S. de Nipon et au N. E. de Kiou-Siou. Villes: Ava, Tosa, Sanoki. 260 kil. sur 120.

Sil, riv. d'Espagne, prend sa source aux monts Cantabres, traverse les prov. de Léon et de Galice, arrose Toreno et Ponferrada, et se jette dans le Minho, après un cours de 150 kil.

Sila (La), du latin *Sylva*, grande forêt des Apennins dans les Calabres. Exploitation de résine, débit de bois de construction.

Silanion, statuaire athénien du IVe siècle av. J. C., contemporain de Lysippe ou un peu plus jeune, fut célèbre dans l'antiquité. Il cherchait surtout à se rapprocher de la réalité.

Silanus (Marcus Junius), consul, est célèbre par la grande défaite que lui firent éprouver les Cimbres dans la Gaule Narbonnaise, 109 av. J. C.

Silanus (Decimus Junius), fils du précédent, consul désigné à l'époque de la conjuration de Catilina, opina d'abord pour la mort, puis changea d'avis, après le discours de César.

Silanus (Appius Junius), consul en 26 apr. J. C., épousa la mère de Messaline, refusa de répondre à la passion criminelle de l'impératrice, qui le rendit suspect à Claude et le fit assassiner. — Junius **Silanus,** son fils, fiancé à Octavie, fille de Claude, fut contraint par Agrippine de rompre ce mariage, et se donna la mort, 53 apr. J. C.

Silarus, petit fl. de Lucanie, descendait de l'Apennin dans le golfe de Pæstum. Spartacus y fut battu par Crassus, 71 av. J. C. Auj *Sélé*.

Silberberg, v. de Prusse, à 75 kil. S. de Breslau (Silésie); 2,000 hab. Forteresse bâtie sur un rocher par Frédéric II. Mines de plomb argentifère.

Silberstadt. V. Mies.

Silène. fils de Mercure ou de Pan et d'une nymphe, fut le père nourricier et le compagnon de Bacchus. On le représente, ivre sur un âne, environné de satyres.

Silentiaire, magistrat de l'empire byzantin, chargé spécialement de maintenir l'ordre et le silence dans le palais. — Secrétaire du cabinet de l'empereur.

Silésie, en allemand *Schlesien*, prov de Prusse, entre le Brandebourg et le duché de Posen, au N.; le duché de Posen, la Pologne russe et la Galicie autrichienne, à l'E.; la Silésie, la Moravie et la Bohême autrichienne au S.; la Bohême, la Saxe royale et le Brandebourg à l'O.; 40,289 kil. carrés; 3,707,000 hab. Capit., *Breslau*. Elle se divise en trois régences ou arrondissements: ceux de Breslau, Liegnitz et Oppeln. Au S., sont les monts Sudètes et des Géants, au centre et au N., est une plaine traversée par l'Oder, la Neisse, la Bober et la Sprée. Belles forêts; blés, vins, légumes; nombreux troupeaux de moutons; mines de fer, houille, argent, plomb. Grande fabric. de toiles, draps, fonte et objets de fer. — La Silésie, longtemps disputée par les rois de Bohême et de Pologne, fut indépendante de 1168 à 1357. Réunie alors à la Bohême, elle fut ravagée par la guerre de Trente Ans. Frédéric II, roi de Prusse, l'occupa, en 1741, sans raison, et se l'assura par la victoire de Molwitz.

Silésie autrichienne, prov. de l'empire d'Autriche, bornée au N. par la Silésie prussienne. à l'E. par la Galicie, au S. par la Hongrie, à l'O. par la Moravie. 5,148 kil. carrés; 513,000 hab. Capit., *Troppau*. Cette petite partie de la Silésie a été laissée à l'Autriche par le traité de Hubertsbourg, 1763.

Silhouette (Etienne **de**), né à Limoges, 1709-1767, conseiller au parlement de Metz, maître des requêtes, commissaire pour fixer les limites des possessions françaises et anglaises en Acadie, 1749; commissaire du roi près la Compagnie des Indes; devint enfin contrôleur général des finances, 1759, par le crédit de Mme de Pompadour. Ses premières opérations financières excitèrent un grand enthousiasme; mais bientôt on reconnut qu'il n'avait ni plan ni idées; le cri public s'éleva contre lui; son nom fut une injure. On fit des *portraits à la Silhouette*, simples linéaments tracés autour de l'ombre de la figure, des *culottes à la Silhouette*, qui manquaient de gousset; l'épigramme est facile à comprendre. Il fut forcé de quitter le ministère. On a de Silhouette: *Idée générale du gouvernement et de la morale des Chinois*, 1729, in-4°; *Réflexions sur les plus grands princes; Lettres sur les transactions publiques du règne d'Elisabeth*, 1736, in-12; *Mémoires des commissaires du roi et de ceux de S. M. Britannique sur les droits respectifs des deux couronnes en Amérique*, 4 vol., in-4°; *Voyage de France, de Portugal et d'Italie*, en 1729, 2 vol. in-8°; des traductions, etc.

Silistrie, v. de la Turquie d'Europe, sur le bas Danube, à 110 kil. N. E. de Routschouk (Bulgarie); 20,000 h. Ch.-l. d'un gouvern. qui comprend les quatre livas de Silistrie, Toultcha, Varna et Babadagh. Place forte, ville de commerce. Assiégée vainement par les Russes, en 1828; prise par le général Diébitsch en 1829, elle résista à Paskiéwitch, en 1854.

Silius Italicus (Caius), poëte latin. né à Italica ou à Corfinium, 25-100 ap. J. C., d'une famille noble, modéré et timide de caractère, arriva sans peine aux honneurs; était consul l'année de la mort de Néron, 68; fut l'ami de Vitellius; eut, sous les Flaviens, le gouvernement de l'Asie; passa la fin de sa vie dans un repos opulent, et surtout dans une maison de Puteoli, qui avait appartenu à Cicéron, et dans une maison près de Naples, qu'avait occupée Virgile. Atteint d'un mal incurable, il se laissa mourir de faim. Le Pogge a retrouvé à l'abbaye de Saint-Gall, en 1414, son poëme épique de *la Guerre punique* (*Punica*); c'est une longue rhapsodie en dix-sept chants, dans laquelle il raconte tous les événements, de la prise de Sagonte à la bataille de Zama, en suivant Tite Live et Polybe. Il est faible pour le fond comme pour la forme, sans chaleur, sans invention; la diction n'est cependant pas mauvaise; mais il est bien loin de son modèle, Virgile, sur la tombe duquel il sacrifiait chaque année. Les meilleures éditions sont celles de Cellarius, Leipzig, 1695; d'Ernesti, Leipzig, 1792, 2 vol. in-8°; de Lemaire, 1823. Il a été traduit par Villebrune, 1781, in-8°, et dans les collections Panckoucke et Nisard.

Silivri, anc. *Selymbria*, v. de la Roumélie (Turquie), à 70 kil. O. de Constantinople, sur la mer de Marmara; 8 000 hab.

Sillé-le-Guillaume, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 36 kil. N. O. du Mans (Sarthe); 3,531 hab. Château fort. Toiles, fils, grains, bestiaux.

Sillery (Nicolas **Bruslart** ou **Brulart**, marquis de), né à Sillery (Champagne), 1544-1624, fut conseiller au parlement de Paris, maître des requêtes, ambassadeur en Suisse, 1589 et 1595; président à mortier au Parlement, plénipotentiaire pour la paix de Vervins, 1598. Puis il négocia le divorce de Henri IV et son mariage avec Marie de Médicis, 1599. Il fut garde des sceaux en 1604, et chancelier en 1607. Le maréchal d'Ancre le fit éloigner du conseil en 1612; il garda les sceaux jusqu'en 1616, les reprit en 1623. Richelieu le fit définivement disgracier en 1624. Patient, souple, adroit, mais avide d'argent, il avait surtout une grande expérience des hommes et des choses.

Sillery (Pierre **Bruslart de**), *marquis de Puisieux*, fils du précédent, 1583-1640, conseiller d'Etat, secrétaire des affaires étrangères, en 1606; négocia le mariage de Louis XIII avec Anne d'Autriche, fut tout

puissant au temps de Luynes, et partagea la disgrâce de son père.

Sillery (CHARLES-ALEXIS **Bruslart**, marquis DE), *comte de Genlis*, né à Paris, 1737-1793, cousin du marquis de Puisieux, ministre des affaires étrangères, servit de bonne heure dans la marine, devint capitaine de vaisseau, fut blessé et pris au siége de Pondichéry, et, à son retour en France, fut nommé colonel des grenadiers de France. Il épousa Mlle de Saint-Aubin (V. Mme DE GENLIS), en 1762 ; il devint alors capitaine des gardes du duc de Chartres, son ami, son confident. Député de la noblesse de Champagne aux Etats-généraux, il se réunit au tiers-état, siégea près du duc d'Orléans, et prit une part active à la réorganisation de la marine. Membre de la Convention, il vota pour la détention et le bannissement à la paix, puis pour l'appel au peuple dans le procès du roi. Accusé d'être complice de Dumouriez, et agent du duc d'Orléans, il fut compris dans la proscription des Girondins, et exécuté le 31 octobre.

Sillery, village de l'arrond. et à 12 kil. S. E. de Reims (Marne); 700 hab. Récolte de vins blancs mousseux les plus estimés de la Champagne.

Silly, anc. abbaye de l'ordre des Prémontrés, fondée en 1151, à 10 kil. d'Argentan (Normandie).

Silly, commune du Hainaut (Belgique), à 26 kil. de Mons. Industrie linière, raffinerie de sel, briqueteries; 2,700 hab.

Silo, v. de Palestine, au S. de Sichem, dans la tribu d'Ephraïm. Première capitale des Hébreux. Josué y plaça l'arche d'alliance.

Siloë, fontaine de Jérusalem, au pied de la colline de Sion. Jésus rendit la vue à l'aveugle-né avec l'eau de Siloë.

Silsilis, montagne de granit dans la Haute-Egypte, d'où l'on tira les pierres de Thèbes. Auj. *Djebel-Selséleh*.

Silures, tribu de l'anc. île de Bretagne, qui, sous Caractacus, résista courageusement aux Romains, et fut soumise par Frontinus, 75 apr. J. C. Ch.-l.. *Isca Silurum*, auj. *Caerléon*.

Silvanectes, tribu gauloise du pays de *Senlis*.

Silvanès, village de l'arrond. et à 25 kil. S. E. de Saint-Affrique (Aveyron); 520 hab. Etablissement thermal dans une anc. abbaye de bernardins.

Silvère (Saint), pape, né à Frosinone, 536-538, fils du pape Hormisdas, avant qu'il fût entré dans les ordres, placé violemment sur le trône pontifical par Théodat, refusa d'obéir aux ordres de l'impératrice Théodora; fut enlevé par Bélisaire, relégué en Lycie, puis dans l'île de Palmaria, où il mourut, dit-on, de faim. Fête, le 20 juin.

Silvestre Ier ou SYLVESTRE, pape, né à Rome, vers 270, succéda à Melchiade, 314 ; convoqua le concile de Nicée contre les ariens, 325, et le fit présider en son nom par Osius, évêque de Cordoue. Il mourut en 335.

Silvestre ou SYLVESTRE II, pape en 999, né à Aurillac, mort en 1003, se nommait Gerbert ou Gerlent. Il prit l'habit religieux dans le monastère de Saint-Gérault, à Aurillac; suivit en Espagne Borel, comte de Barcelone; fréquenta les maîtres arabes; étonna ses contemporains de son prodigieux savoir, et donna lieu à beaucoup de légendes populaires, surtout à cause du grand rôle qu'il a joué. Il vécut en Italie, en Allemagne; puis, de retour en France, fut secrétaire de l'archevêque de Reims, Adalbéron ; prit une part active aux affaires politiques du temps, continuant avec ardeur ses études, construisant des instruments d'astronomie et de mathématiques, restaurant l'école de Reims, ayant pour élève Robert, fils de Hugues Capet. Lorsque le successeur d'Adalbéron, Arnoul, fils naturel de Lothaire, eut été déposé, comme coupable de trahison, sur la demande du roi Hugues le concile de Saint-Basle, près de Reims, nomma Gerbert archevêque, 991. Jean XV cassa cette élection. Vainement Gerbert, soutenu par le roi, résista avec force à la puissance pontificale; il lui fallut céder lorsque Robert l'abandonna, 996. Gerbert se soumit avec une habileté remarquable, et fut bien accueilli par l'empereur Otton III, qui le fit nommer archevêque de Ravenne, 997. Enfin, en 999, il succéda à Grégoire V. Il donna des preuves nombreuses d'activité et d'intelligence, s'efforça de pacifier les chrétiens pour les tourner contre les musulmans; mais mourut au milieu de ses travaux. Ses *Lettres*, qui sont d'un grand intérêt pour l'histoire du xe siècle, ont été publiées par Papire Masson, 1621, in-4°, et se trouvent dans les recueils de Duchesne et de dom Bouquet. Nous n'avons qu'un seul de ses ouvrages de pure philosophie, *De rationali et ratione uti*, publié par Bern. Pez, dans le t. Ier du *Thesaurus novissimus*. On cite plusieurs de ses ouvrages sur les mathématiques, qui sont encore manuscrits, des *Discours*, les *Actes du concile de Saint-Basle*, Francfort, 1600, in-12, etc.

Silvestre III, antipape, né à Rome, fut opposé, par le consul de Rome, Ptolémée, à Benoît IX et à Grégoire VI, en 1044. Henri III fit déposer ces trois rivaux au concile de Sutri, 1046.

Silvestre (Saint) ou SILVESTRO **de' Gozzolini**, né à Osimo, 1177-1267, chanoine d'Osimo, se retira dans la solitude, et y fonda la congrégation des *Silvestrins*, 1231, sous la règle de saint Benoît. Elle fut approuvée par Innocent IV en 1248.

Silvestre (ISRAEL), dessinateur et graveur, né à Nancy, 1621-1691, d'une famille originaire d'Ecosse, vint à Paris auprès de son oncle, Israël Henriet, qui avait donné des leçons de dessin à Louis XIII. Il fit le commerce d'estampes et fut nommé, en 1662, dessinateur et graveur du roi. Il fut membre de l'Académie en 1670. Son œuvre considérable comprend surtout des vues d'Italie et de France, très-intéressantes au point de vue historique. — Son frère aîné, FRANÇOIS, a gravé des paysages. — Ses quatre fils ont aussi cultivé les beaux-arts : CHARLES-FRANÇOIS, né à Paris, 1667-1738, également dessinateur habile et graveur.— LOUIS, l'*aîné*, 1669-1740, peintre de paysages, membre de l'Académie, 1706. — ALEXANDRE, né en 1672, entra dans les ordres. — Louis, 1675-1760, peintre distingué, fut de l'Académie en 1702, dirigea vingt-quatre ans l'Académie de Dresde, et, de retour en France, fut directeur de l'Académie de peinture, 1752. La plupart de ses tableaux sont à Dresde.

Silvestre (NICOLAS-CHARLES **de**), fils de Charles-François, peintre et graveur, né à Paris, 1698-1767, fut, comme son père, maître à dessiner des enfants de France, fut peintre de paysages, entra à l'Académie en 1747, et fut amateur passionné d'estampes et de dessins.

Silvestre (AUGUSTIN-FRANÇOIS, baron DE), agronome, petit-fils du précédent, 1762-1851, étudia le dessin à Rome, fut lecteur et bibliothécaire du comte de Provence, et se livra à l'étude des sciences naturelles. Il prit la plus grande part à la fondation et aux travaux de la Société philomathique. Il fut secrétaire perpétuel de la Société d'agriculture, professa l'économie rurale au Lycée républicain, de 1793 à 1798; fut chef des bureaux de l'agriculture et des haras pendant tout l'empire Il entra à l'Institut en 1806. Par son zèle et par ses nombreux écrits, il a concouru aux progrès de l'industrie agricole.

Silvestre de Sacy. V. SACY.

Silvestrins. V. SILVESTRE (SAINT) DE' GOZZOLINI.

Simancas, v. d'Espagne, dans la prov. et à 12 kil. O. de Valladolid (roy. de Léon), sur la Pisuerga; 1,200 h. Dans le château sont conservées les archives d'Espagne. Bataille indécise, livrée aux Maures par Ramire II, roi de Léon, et Fernand Gonzalès, comte de Castille, 939 Pont de dix-sept arches.

Simart (PIERRE-CHARLES), sculpteur, né à Troyes, 1806-1857, d'abord apprenti menuisier, eut pour maîtres à Paris Cortot et Pradier. Il avait déjà composé plusieurs morceaux, lorsqu'il eut le grand prix en 1833. De Rome, il envoya des œuvres remarquables : une belle copie du *Gladiateur mourant; Pallas enseignant aux hommes l'art d'atteler la charrue;* un *Discobole ; Sara et Tobie ;* un *Oreste*. Puis il composa de nombreuses sculptures, bas-reliefs ou statues, pour l'Hôtel de Ville, le Louvre, le tombeau de Napoléon Ier. Il fut de l'Académie des beaux-arts en 1852; il consacra les dernières années de sa vie à la magnifique restitution de la *Minerve* de Phidias, commandée par le duc de Luynes.

Simbirsk, v. de Russie, ch.-l. du gouv. du même nom, au confluent de la Sviaga et du Volga, à 1,470 kil. S. E. de Pétersbourg ; 25,000 hab. Grand commerce de grains. — Le gouvernement de Simbirsk, compris dans la Russie orientale, a 49,494 kil. carrés et 1,206,000 hab. Grandes forêts de la couronne, fer, soufre, céréales.

Siméon, deuxième fils de Jacob et de Lia, fut retenu en otage par Joseph, au premier voyage de ses frères en Egypte. Avec son frère Lévi, il prit part au massacre des habitants de Sichem, et, à cause de cela, ne fut pas béni par Jacob. Sa tribu n'eut en partage qu'un canton situé entre la tribu de Juda à l'E., les Philistins, à l'O., les Amalécites, au S.

Siméon, vieillard juif, averti par l'Esprit-Saint qu'il ne mourrait pas sans avoir vu le Messie, se trouva dans le temple lorsque la Vierge y apporta l'Enfant divin. Il

entonna alors le cantique : *Nunc dimittis servum tuum, Domine.*

Siméon (Saint), neveu de la Vierge, fut le second évêque de Jérusalem, en 67, et fut martyrisé en 107. Fête, le 18 février.

Siméon Stylite (Saint) (de στύλος, *colonne*), anachorète, né à Sisan (Cilicie), 390-460, fut célèbre par ses austérités, ses jeûnes prolongés dans la solitude du mont Télénisse ; puis se retira sur le haut d'une montagne de Syrie, et finit par établir sa demeure sur le haut d'une colonne, ayant trois pieds de diamètre, avec une balustrade ; il s'y tenait debout le jour et la nuit, et de là donnait des consultations ou instruisait le peuple. Trois empereurs vinrent le voir. On le fête le 5 janvier. On a de lui quatre *lettres* et on lui attribue une *homélie.*

Siméon de Dorham, chroniqueur anglais, mort après 1130, a écrit une *Historia de gestis regum Anglorum*, de 616 à 1129, qui est insérée dans *Anglicanæ historiæ scriptores X*, de Twysden, 1652, in-fol.

Siméon (Joseph-Jérome, comte), né à Aix, 1749-1842, fils d'un avocat renommé, *Joseph-Sextius*, fut lui-même avocat distingué, puis professeur de droit à Aix. Il fut peu sympathique à la Révolution, perdit sa chaire, s'associa au mouvement fédéraliste, fut mis hors la loi, et forcé de fuir en Italie. Il ne rentra qu'après le 9 thermidor. Au conseil des Cinq-Cents, il prit place parmi les modérés ; il présidait l'assemblée au 18 fructidor, fut inscrit sur la liste de déportation, et, après avoir erré 18 mois, se rendit prisonnier à l'île d'Oléron ; le 18 brumaire lui rendit la liberté. Membre du tribunat, il défendit le gouvernement consulaire et concourut aux actes les plus importants de l'époque, au Concordat, aux travaux du Code civil. Conseiller d'Etat, 1804, il fut chargé, avec Beugnot et Jollivet, de présider à la formation du royaume de Westphalie, 1807; il y constitua surtout la justice. Au retour des Bourbons, il fut préfet du Nord ; en 1815, il fut membre de la Chambre des représentants. A la seconde Restauration, il fit partie des modérés de la Chambre introuvable, fut nommé conseiller d'Etat, inspecteur des écoles de droit, 1819, ministre de l'intérieur, 1820, pair de France, 1821. Il reconnut le gouvernement de Juillet, fut de l'Académie des sciences morales en 1832, et président de la cour des comptes, 1837-39. Il avait été créé baron par Napoléon et comte par Louis XVIII. — V. Mignet, *Notices et portraits.*

Siméon (Joseph-Balthazar, vicomte), fils du précédent, né à Aix, 1781-1846, employé dans la diplomatie sous l'Empire, a été préfet sous la Restauration, directeur-général des Beaux-Arts, 1828, conseiller d'Etat, 1829. Il entra à la Chambre des pairs en 1835. Il aimait les beaux-arts, peignait et gravait à l'eau forte.

Simèthe, auj. Giaretta, fleuve de Sicile, qui se jetait dans la mer Ionienne, près de Catane.

Simféropol ou Ak-Metched (Mosquée blanche), v. de Russie, dans la Crimée, sur le Salghir, ch.-l. du gouv. de Tauride, à 2,070 kil. S. de Pétersbourg ; 8,000 hab. Conquise sur les Turcs en 1791.

Simiane, village de l'arr. et à 12 kil. S. d'Aix (Bouches-du-Rhône); 750 hab. Marquisat. — Village de l'arr. et à 25 kil. N. O. de Forcalquier (Basses-Alpes); 900 hab.

Simiane (Pauline d'Adhémar de Monteil de Grignan, marquise de), née à Paris, 1674-1737, fille du comte de Grignan et de Mlle de Sévigné, eut une brillante éducation, et montra, de bonne heure, avec beaucoup de grâce et d'esprit, une certaine inégalité d'humeur, qui venait d'une trop grande sensibilité. Elle épousa, en 1695, Louis de Simiane, premier gentilhomme de la chambre du duc d'Orléans, qui devint en 1715 lieutenant général en Provence. Après la mort de son mari, 1718, elle se retira dans sa terre de Belombre, près d'Aix. Elle a laissé quelques poésies, publiées sous ce titre : *Portefeuille* de Mme ***, 1715, et des *Lettres*, éditées par La Harpe en 1773. On lui doit la publication des *Lettres* de Mme de Sévigné ; mais, cédant à des scrupules de délicatesse, elle anéantit une partie de la correspondance de sa mère.

Simler (Josias), érudit Suisse, né à Cappel, 1530-1576, fut professeur de mathématiques et de théologie à Zurich. Parmi ses ouvrages on cite : *Epitome bibliothecæ C. Gesneri; De vita P. Martyris; Vita Gesneri; scripta veterum latina de una persona et duabus naturis Jesu-Christi*, 1571, in-fol.; *De Helvetiorum republica lib. II*, 1574, in-8°, trad. en français, 1579; *Vocabularia rei nummariæ, ponderum et mensurarum*, 1784, in-8°, etc.

Simmern, v. de la Province du Rhin (Prusse), à 42 kil. S. de Coblentz. Anc. principauté du Palatinat ; 2,000 hab.

Simmias de Rhodes, poëte grec de l'école d'Alexandrie, vivait vers 300 av. J. C. Il avait composé des livres de grammaire, des poëmes, des épigrammes. On a de lui trois pièces figuratives, où les vers de différents mètres sont disposés de manière à représenter un objet, les *Ailes*, l'*Œuf*, la *Hache*. V. Jacobs, *Anthologie grecque.*

Simnel (Lambert), imposteur anglais, né vers 1471, à Oxford, fils d'un boulanger, fut élevé par un prêtre, Richard Simon, pour jouer le rôle de Richard d'York, deuxième fils d'Edouard IV, puis celui du comte de Warwick, fils du duc de Clarence. Il fut proclamé par les Irlandais, mais quand il débarqua en Angleterre, ses troupes furent battues à Stoke, 1487. Il fut pris, relégué comme marmiton dans les cuisines; plus tard il sollicita et obtint une place de fauconnier.

Simoda, v. du Japon, port sur la côte de l'île de Nipon ; 10,000 hab.

Simoïs, petit fleuve de la Troade, prend sa source au pied de l'Ida et se jette dans l'Hellespont. Auj. *Mendéré-Sou.*

Simon (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 kil. S. O. de Saint-Quentin (Aisne); 651 hab. Anc. duché.

Simon, grand prêtre des Juifs, de 292 à 284 av. J. C., fortifia Jérusalem. On pense qu'il mit au nombre des livres sacrés ceux d'*Esdras*, de *Néhémie* et des *Chroniques.*

Simon-Maccabée. V. Maccabée.

Simon (Saint), l'un des apôtres, surnommé le *Cananéen* et le *Zélé*, nous est peu connu. Les uns le montrent prêchant l'Evangile et subissant le martyre dans la Grande-Bretagne; d'autres le font aller en Egypte, en Mauritanie, en Perse, où il aurait été mis en croix avec Thaddée, frère de Jacques. On le fête avec saint Jude, le 28 octobre.

Simon le Magicien, sectaire juif, dont la vie peu connue a donné lieu à beaucoup de légendes que la critique moderne n'a pas encore bien éclaircies. Né au village de Gittes (Samarie), il s'attacha à Jean-Baptiste, puis à l'illuminé Dosithée, qui se proclamait le Messie, et qu'il supplanta. Etonné des miracles des apôtres Pierre et Jean, il voulut pénétrer leurs secrets et les acheter à prix d'argent, d'où le nom de *simonie.* Dès lors sa vie n'est plus qu'un roman. On en fait un prophète puissant, parcourant en triomphateur une partie du monde romain, et se déclarant l'adversaire du christianisme ; plusieurs auteurs ecclésiastiques le montrent si puissant à Rome, sous le règne de Claude, qu'on lui élève une statue dans une île du Tibre, avec ces mots : *Simoni deo sancto;* ce qui est invraisemblable Il en est de même de la légende qui le représente luttant partout contre saint Pierre, régnant à Rome au nom de Satan, faisant miracle sur miracle, s'enlevant dans les airs sur un char de feu, puis précipité à terre par la vertu des prières de l'apôtre, et tellement meurtri qu'il expire à Brindes peu après. Sa secte lui survécut longtemps, surtout en Orient. Mais quelles étaient ces doctrines, c'est ce qu'on ne sait pas ; il paraît que Simon était une sorte d'illuminé, qui déclarait que les religions sont l'œuvre des esprits rebelles, qu'il n'y a point d'acte bon ou mauvais en soi, et que la grâce suffit pour être sauvé.

Simon Ben Jochai, rabbin juif du deuxième siècle, élève d'Akiba, fut l'un des cinq docteurs qui fondèrent l'école célèbre de Jamnia. Le *Michna* contient environ 300 décisions légales qui sont de lui ; on le considère comme l'un des créateurs de la *Cabale ;* mais on lui a attribué à tort le livre de *Zohar* ou *Lumière.*

Simon (Richard), hébraïsant, né à Dieppe, 1638-1712, oratorien, professeur de philosophie à Juilly, s'occupa avec succès des langues orientales, et fut chargé de dresser le catalogue des livres orientaux de la bibliothèque de l'Oratoire à Paris. D'une hardiesse d'opinions singulière, d'une opiniâtreté insurmontable, il fut en lutte avec Port Royal, fut poursuivi par Bossuet comme un hérétique, et forcé de quitter l'Oratoire en 1678. L'œuvre qui le fit surtout connaître est l'*Histoire critique du Vieux Testament*, 1678, in-4°; il arrivait à cette conclusion que le *Pentateuque* n'est pas de Moïse, mais a été composé par des scribes du temps d'Esdras; sur les instances de Bossuet, le conseil du roi ordonna la suppression de l'ouvrage. Il s'attira encore plus d'hostilités par son *Histoire critique des principaux commentateurs*

du *Nouveau Testament*, 1692, in-4°; Bossuet lui répondit par la *Défense de la tradition et des saints Pères*. On a encore de lui : *Histoire de l'origine et du progrès des revenus ecclésiastiques*, 1684, 2 vol. in-12; *Histoire critique de la créance et des coutumes des nations du Levant*, 1684, in-12; *Novorum Bibliorum polyglottorum synopsis; Hist. critique du texte du Nouveau Testament*, 1689, in-4°; *Nouveau Testament traduit en français, avec des remarques littéraires et critiques*, 1702, in-8°, traduction censurée par Bossuet et par le cardinal de Noailles, etc., etc.

Simon (Honoré-Richard), prêtre érudit, né à Castellane, mort à Lyon, 1693. a publié un *Grand Dictionnaire de la Bible*, 1693, in-fol., qui a été augmenté, et n'a pas été inutile à D. Calmet.

Simon (Edouard-Thomas), littérateur, né à Troyes, 1740-1818, fut docteur médecin, avocat du barreau de Paris, mais s'occupa seulement de littérature. Il remplit plusieurs fonctions pendant la Révolution, fut bibliothécaire du tribunat en 1799, censeur du lycée de Nancy, 1808, enfin professeur d'éloquence latine à Besançon. 1810. On lui doit plusieurs pièces de vers, épîtres, héroïdes, tragédie, chansons; *Saint-Louis*, poëme en huit chants, etc.; mais surtout : *Choix de poésies traduites du grec, du latin, de l'italien*, 1786, 2 vol. in-12, et une traduction estimée de *Martial*, 1819, 3 vol. in-8°.

Simonde de Sismondi. V. Sismondi.

Simonetta, nom d'une famille originaire de Calabre. dont les principaux membres sont : *Angelo*, né à Caccuri (Calabre), 1400-1472, s'attacha à la fortune de François Sforza, qui, devenu duc de Milan, le nomma conseiller. — *Francesco*, neveu du précédent, né à Caccuri, 1410-1480, conseiller du roi de Naples, passa au service des Sforza, et devint conseiller intime du duc François. Il fut tout-puissant, pendant la minorité de Jean-Galeas, mais fut sacrifié par la régente, Bonne de Savoie, à son indigne amant, Tassino de Ferrare; puis, victime de l'ambition de Louis le Maure, fut injustement accusé et décapité. — *Giovanni*, frère du précédent, partagea sa faveur et sa disgrâce, il mourut en 1491. Il a écrit avec élégance : *De rebus gestis Francisci Sfortiæ libri* XXXI, dans Muratori, t. XXI. — *Giacomo*, fils du précédent, cardinal, 1475-1539, administra plusieurs diocèses, sous Clément VII et Paul III, et fut l'ami de Sadolet.

Simonide d'Amorgos, poëte grec, du vii° siècle av. J. C., né à Samos, conduisit une colonie dans l'île d'Amorgos. Il était célèbre par ses vers ïambiques. On lui attribue un petit poëme satirique sur les femmes; il a de l'imagination, une sorte de gravité naïve et est curieux au point de vue de la langue. Welcker l'a édité, Bonn, 1835.

Simonide de Céos, poëte grec, 556-467 av. J. C., eut de bonne heure une grande réputation par ses poésies lyriques. visita l'Asie Mineure, fut bien accueilli à Athènes par Hipparque et Hippias; en Thessalie, par les Aleuades et les Scopades; il revint à Athènes, et célébra les victoires de Marathon, des Thermopyles, de Salamine, de Platée; il fut l'ami de Pausanias et de Thémistocle, puis il se rendit à Syracuse, où l'appelait le roi Hiéron. Sa gloire était immense; on le mettait même au-dessus d'Eschyle et de Pindare; il a été le type le plus parfait du poëte habile et sage, et dans ses œuvres, comme dans sa vie, il a toujours su garder la mesure. Il avait composé des *éloges*, des *chants de victoire*, des *hymnes*, des *chansons à boire*, des *chants pour les chœurs de jeunes filles, pour la danse*, des *élégies*, des *épigrammes;* il s'était montré supérieur dans tous ces genres, mais il était surtout remarquable dans l'expression des sentiments pathétiques, comme on peut en juger par son élégie de *Danaé*. Les fragments ont été surtout recueillis par Schneidewin, 1835, et par Bergk, dans les *Poetæ lyrici græci*.

Simonie. On nomme ainsi, de Simon le Magicien, la vente ou l'achat des choses spirituelles. L'Église a promulgué les peines les plus sévères contre la simonie.

Simoniens (Saints-). V. Saint-Simon.

Simonneau (Charles), graveur, né à Orléans, 1656-1728, élève de Noël Coypel et de Château, fut de l'Académie, 1710, et premier graveur du cabinet du roi. On a de lui plus de 130 pièces remarquables. — Son père, *Louis*, 1657-1727, fut, comme lui, graveur et membre de l'Académie, 1706.

Simons (Jean), né à Bruxelles, 1737-1822, fit de la carrosserie l'une des branches les plus importantes de l'industrie bruxelloise, fut estimé, honoré et surtout chéri par les nombreux ouvriers dont il fut le bienfaiteur. — Son fils, *Pierre*, 1767-1847, étendit l'œuvre de son père. — Le fils de ce dernier, *Pierre*, né à Bruxelles, 1797-1843, ingénieur des ponts et chaussées, directeur de tous les chemins de fer de la Belgique, a contribué, plus que tout autre, à doter son pays d'un vaste système de chemins de fer. On lui doit : *Description d'une route en fer à établir d'Anvers à Cologne; mémoire à l'appui*, etc., 1833. Des rivalités de profession l'attristèrent; il partit pour exécuter un vaste projet de colonisation dans le Guatemala, et mourut en mer.

Simon's-Town, v. d'Afrique, dans la colonie du Cap, à 20 kil. S. du Cap, sur la baie du même nom, *Simon's-Bay*. Port, arsenal, hôpital maritime, résidence de l'amiral anglais commandant la station.

Simoun, vent du sud, qui souffle dans les déserts de l'Afrique et de l'Arabie, et qui est terrible aux caravanes.

Simphéropol. V. Simféropol.

Simplicius, philosophe grec, né en Cilicie, vivait au vi° siècle, et, disciple d'Ammonius et de Damascius, fut l'un des derniers néoplatoniciens. Il professa à Athènes, et, quand Justinien fit fermer les écoles, 529, se réfugia auprès de Chosroès, roi de Perse, qui plus tard, en 533, obtint son retour. C'est le plus judicieux des commentateurs anciens de la philosophie. Nous avons de lui : *Commentaires sur les catégories d'Aristote*, 1499, in-fol.; *Commentaire sur la Physica auscultatio d'Aristote*, 1526, in-fol.; — *Sur le traité de Cœlo*, 1526, in-fol.; — *Sur le traité de Anima*, 1527, in-fol.; *Une interprétation du Manuel d'Epictète*, 1528, in-4°.

Simplicius (Saint), pape, né à Tivoli, succéda à Hilaire, 468, soutint les orthodoxes contre les eutychiens et l'empereur Léon. Il mourut en 483. On a de lui 18 *lettres*, dans le *recueil* du P. Labbe. On le fête le 2 mars.

Simplon, *Mons Cæpionis*, *Scipionis* ou *Sempronius*, montagne des Alpes centrales, entre le Valais suisse et le Piémont italien ; sa hauteur est de 3,518 mètres. Sur le versant méridional est la fameuse route du Simplon, entre Brieg et Domo-d'Ossola, qui mène de Genève à Milan. Sa plus grande hauteur est de 2,193 mètres. Elle fut construite par les Français, de 1801 à 1807. En 1810, le Valais formait le départ. français du *Simplon*, ch.-l., *Sion*.

Simpson (Edward), né à Tottenham, 1578-1651, professeur à Cambridge, a écrit : *Chronicon catholicum, ab exordio mundi ad nativitatem J. C. et inde ad annum* 70, Oxford, 1652, in-fol., compilation estimée.

Simpson (Thomas), mathématicien, né à Bosworth (Leicester), 1710-1761, d'abord simple tisserand, s'instruisit par lui-même, et, pour vivre, joua quelque temps le rôle de sorcier. Il enseigna les mathématiques à Londres avec succès, et fut admis dans la Société royale en 1745. Il s'est montré mathématicien distingué; ses ouvrages renferment des idées simples et nouvelles.

Simpson (Christophe), compositeur anglais, 1610-1688, violiste habile, a écrit sur son art quelques ouvrages estimés; *le Violiste improvisateur*, 1659, in-fol.; *Compendium, or introduction to practical music*, qui a eu de nombreuses éditions.

Simpson (Elisabeth). V. **Inchbald** (Mistress).

Sin, désert du S. E. de l'Égypte où les Hébreux fugitifs reçurent pour la première fois la manne.

Sin, bourg de l'arr. et à 3 kil. E. de Douai (Nord); 4,919 hab. Fabriques de sucre et de cuir verni.

Sinaï ou Sina, montagne d'Arabie entre les golfes de Suez à l'O. et d'Akabah à l'E. C'est là que Dieu donna à Moïse les préceptes de la loi. Il a deux sommets, le *Djebel Mousa* (Mont de Moïse), et l'autre, plus élevé (2,814 m.), qui porte le couvent de Sainte-Catherine, fondé par Justinien.

Sinak, v. de la Russie transcaucasique, à 88 kil. S. E. de Tiflis (Géorgie); 4,000 hab.

Sinan-Pacha (Scipione **Cicale,** dit), probablement renégat italien de Florence ou de Milan, 1515-1595, fut l'un des meilleurs généraux ottomans sous Soliman II et ses successeurs. Il fut quatre fois grand vizir, et gouverna l'Égypte avec intelligence. Très-avide, il laissa d'immenses trésors.

Sinay, commune de la Flandre orientale (Belgique), à 18 kil. de Termonde. Commerce de chevaux et bestiaux. Fabriques de siamoise; brasseries importantes; 4,000 hab.

Sind, anc. *Indus*, fl. de l'Hindoustan, prend sa source

sur le plateau du Thibet, à 4,600 m. environ de hauteur, coule du S. E. au N. O. dans le Thibet et le Ladak, tourne au S., traverse l'Himalâya en se précipitant dans des gorges profondes et entre dans la plaine du Pendjâb. Il arrose Attok, Mittan, Haïderabad, Tattah et forme un delta compris entre le Sata ou bras oriental et le Baggâr ou bras occidental. Il se jette dans la mer d'Oman après un cours de 2,800 kil. Il est navigable à partir d'Attok. Il reçoit à gauche le Pendjnad formé par la réunion de Tchenab (Acesines) et du Setledje (Hyphasis); à droite, le Caboul.

Sindelfingen, v. du royaume de Wurtemberg, près de Boblingen, dans le cercle du Necker; 4,000 hab. Toiles, cotonnades, soieries.

Sindes, anc. peuple du Caucase entre le Pont-Euxin et l'Hypanis (Kouban). La ville de *Sinda* ou Sindglick est aujourd'hui Anapa.

Sindhy, région de l'Hindoustan baignée par le Sind, entre le Lahore au N. et le golfe d'Omân au S.; capit., *Kurrachee;* villes, Mirpour, Khirpour, Haiderabad. Le pays a été soumis par les Anglais en 1843. Le sol est sablonneux et le climat brûlant.

Sindyah ou **Scindia,** Etat de l'Hindoustan, sous la protection des Anglais, dans la région de Malwah, entre la Djemnah et la Nerbuddah; 85,975 kil. carrés; 3,200,000 hab. Capit., *Goualior;* villes, Maharadjapour, Bouhranpour, Asurgar, Oudjeïn.

Sindjar, v. de la Turquie d'Asie, à 160 kil. O. de Mossoul, dans la prov. de Bagdad, près du canton montagneux habité par les féroces Yésidis. Anc. *Singara.*

Sines, *Sinæ,* anc. peuple de l'Asie orientale. Ce sont probablement les Siamois.

Sines ou **Sinys,** bourg de Portugal, à 110 kil. O. de Béja (Alemtéjo), sur l'Atlantique; 1,800 hab. Patrie de Vasco de Gama.

Sineu, v. de l'île de Majorque, à 34 kil. N. E. de Palma; 4,200 hab.

Si-ngan, v. de Chine, sur le Weï-ho, dans la prov. de Chen-si. Résidence du général en chef de l'armée mandchoue. Près de Si-ngan on a découvert, en 1625, l'inscription célèbre de *Si-ngan-fou,* qui prouve que le christianisme était introduit en Chine au VIIe siècle.

Singapour ou **Singapore** (VILLE DU LION), v. de l'Indo-Chine anglaise, sur la côte S. de l'île du même nom, près de la pointe S. de la presqu'île de Malacca, à l'entrée du détroit de Malacca, par 1°17'25" lat. N., et 101° 51' long. E.; 110,000 hab., la plupart Chinois; le reste se compose de Malais, Javanais, Hindous et Arabes. Très-bien située sur la route maritime de l'Inde à la Chine, entrepôt des marchandises de l'Europe, de l'Asie méridionale et orientale, des Indes néerlandaises et de l'Australie. Importations principales: cotonnades anglaises et suisses, poudre et fusils anglais, lainages et quincaillerie. Exportations: poivre, muscade, café, rotins, ailerons de requin. L'île de Singapour a été acquise par les Anglais en 1819. Elle a 40 kil. sur 20.

Singara, v. de l'anc. Mésopotamie sur le Mygdonius. Victoire de Sapor II, roi de Perse, sur les Romains, en 348. Auj. *Sindjar.*

Singidunum, v. de l'anc. Dacie; patrie de l'empereur Jovien. Auj. *Belgrade.*

Singitique (GOLFE), golfe de la mer Egée sur la côte S. de Macédoine, entre les deux presqu'îles orientales de la Chalcidique, celles de Sithonie et du mont Athos. Auj. golfe de *Monte-Santo.*

Singlin (ANTOINE), théologien, né à Paris, mort en 1664, s'attacha à Saint-Cyran, et fut confesseur des religieuses de Port-Royal. Il fut plus tard supérieur des deux maisons de Paris et des Champs. Il inspirait beaucoup de respect et l'on vantait la solidité de son jugement. On a de lui: *Instructions chrétiennes,* 1671, 1672, 1673, 5 vol. in-8°, et 1736, 12 vol. in-12.

Sinigaglia, v. d'Italie, sur l'Adriatique, à 35 kil. S. E. de Pesaro, dans la prov. d'Ancône; 10,000 hab. Evêché. Foire célèbre. Patrie du pape Pie IX. Anc. *Sena-Gallica.*

Sinnamary, petit fleuve de la Guyane française, se jette dans l'Atlantique, à 90 kil. N. O. de Cayenne, après un cours de 250 kil. Bords marécageux et malsains. Les vaincus du coup d'Etat du 18 fructidor an V (4 septembre 1797) y furent déportés.

Sinnis, brigand de la Grèce ancienne, qui, posté à l'isthme de Corinthe, assommait les voyageurs, les écartelait, puis jetait leurs corps à la mer. Il fut tué par Thésée.

Sinon, personnage sans doute inventé par Virgile, qui, dans le 2e livre de l'Enéide, le représente comme trompant les Troyens par ses perfidies, et les décidant à introduire dans leur ville le fameux cheval de bois.

Sinope, v. d'Asie Mineure, dans la Paphlagonie, sur le Pont-Euxin, fondée d'après la mythologie par Autolicus, compagnon de Jason, et d'après l'histoire par des colons de Milet. Elle fonda Cotyora, Cérasus, Trapezus ou Trébizonde, et domina la mer Noire. Mithridate en fit sa capitale. Lucullus la lui enleva, 71, et César y envoya une colonie. Les Turcs Seldjoucides la prirent aux Grecs, et la cédèrent aux Ottomans. Elle est le ch.-l. d'un des livas de l'eyalet de Kastamouni. Elle a 5,000 hab., un bon port, une rade très-sûre et des chantiers de construction maritime. Elle fut bombardée par les Russes en 1853. Patrie du philosophe Diogène le Cynique et du poëte comique Diphile.

Sintoïsme, ou religion de SINTO, religion primitive du Japon. Elle reconnaît l'existence d'un Dieu suprême, de dieux inférieurs, de génies; elle enseigne que les âmes des hommes vertueux iront habiter les régions lumineuses, et que celles des méchants erreront éternellement dans les airs, repoussées de la terre et du ciel. C'est la religion des princes et des classes supérieures. Les prêtres s'abstiennent de toute nourriture animale. On ne peut adresser de prières qu'à une divinité, *Ten-sio-daï-zin,* considérée comme la déesse du soleil, et encore par l'intermédiaire des *Kamis* (esprits ou hommes déifiés) et du *Mikado,* qui est comme son incarnation. Les sectateurs du Sinto n'ont pas d'idoles; ils ont généralement confondu leurs doctrines avec celle du Bouddhisme et celles de Confucius.

Sintzheim, v. du grand-duché de Bade, à 20 kil. S. d'Heidelberg; 3,000 hab. Victoire de Turenne sur les Impériaux en 1674.

Sinuessa, anc. v. d'Italie, sur la mer Tyrrhénienne et dans le Nouveau Latium. Elle communiquait avec Rome et Capoue par la voie Appienne, et y envoyait les vins de Falerne et de Massique récoltés sur les collines voisines. Ses eaux thermales étaient très-fréquentées. Ses ruines sont près du village de *Rocca di Mondragone.* Elle fut ravagée par les Arabes au Xe siècle.

Siolki (MONTS), portion de la grande chaîne qui commence au cap Oriental et finit au cap Romania, en Asie, en séparant le versant du Pacifique du plateau central. Ils ont 1,500 kil. de longueur et joignent au N. les monts Stanovoï vers la source de l'Amour, au S. les monts In-chan. Ils sont en Chine.

Sion, montagne de Jérusalem. — Une congrégation de religieuses, fondée par le P. Ratisbonne, établie dans le sanctuaire de l'*Ecce Homo* de Jérusalem, approuvée par Pie IX en 1863, porte le nom de *Notre-Dame de Sion.*

Sion, *Sedunum,* en all. *Sitten,* v. de Suisse, capit. du canton du Valais, sur le Rhône, à 90 kil. E. de Genève; 4,000 hab. Evêché, cathédrale, hôtel de ville. Deux buttes s'élèvent dans la ville et portent les ruines de trois châteaux forts. Anc. capitale des *Seduniens.* Prise par les Français en 1798, elle devint le ch.-l. du département du Simplon, en 1810.

Sion, commune du canton de Derval, arr. de Châteaubriant (Loire-Inférieure). Forges, verrerie, bétail; 2,915 hab.,

Sionie, anc. principauté d'Arménie, au S. E. du lac d'Erivan. Auj. elle donne son titre à un archevêque catholique *in partibus.*

Sionite. V. GABRIEL.

Siouah ou **Syouah,** anc. *Oasis d'Ammon,* vallée de 200 kil. de long sur 500 de large, dans le désert de Libye, à l'O. du Nil. Lacs salés, couches épaisses de sel gemme; blé, orangers, palmiers, pâturages. Ch-l., *Siouah,* 2,000 hab. Ruines du temple de Jupiter Ammon et de beaucoup d'autres édifices. L'oasis est administrée par 22 cheiks indigènes sous la surveillance d'un officier égyptien.

Sioule, riv. de France, naît au pied du mont Dore et se jette dans l'Allier au-dessous de Moulins, après un cours de 100 kil.

Siouth ou **Syouth,** v. de la Haute-Egypte, sur le Nil, à 300 kil. S. du Kaire; 30,000 hab. Grottes curieuses. Point d'arrivée des caravanes de l'Afrique centrale. Anc. *Lycopolis.*

Sioux, tribu indigène de l'Amérique du Nord encore indépendante. Les principaux peuples sont les *Dacotahs* au S., et les *Iowas* au N. Le *district des Sioux* est en grande partie dans l'État d'Iowa, à l'O. du Mississipi.

Sioux, affluent du Missouri, dans les Etats-Unis.

Siphnos, l'une des îles Cyclades, à l'O. de Paros; 15 kil. sur 8. Elle avait autrefois des mines d'or. On y trouve encore du plomb, du marbre et du granit. Elle appartint aux ducs de Naxos, puis à la famille italienne des Coronia, et aux Turcs depuis le règne de Soliman II. Elle fait partie du royaume de Grèce et est comprise dans le nome des Cyclades. Auj. *Siphno* ou *Sifanto ;* 8.000 hab.

Siponte, *Sipontum*, anc. v. d'Italie, sur l'Adriatique, au pied du promontoire de Garganum, fondée, dit-on, par Diomède. Auj. *Manfredonia*.

Sipyle, montagne de Lydie, dans l'Asie Mineure, domine la rive gauche de l'Hermus. Une ville antique, située sur la pente N., et appelée *Sipyle* ou *Tantalis*, fut détruite par un tremblement de terre. Plus tard, sous Tibère, un second tremblement détruisit les villes de Sardes et de Magnésie du Sipyle. On y trouve des ruines importantes, connues sous le nom de *tombeau de Tantale*.

Sir est un titre affecté, en Angleterre, aux chevaliers et aux baronnets. Il doit toujours être suivi d'un nom de baptême. Employé seul, il correspond à notre mot *monsieur*.

Sirampour. V. Serampour.

Sirault, commune du Hainaut (Belgique), à 15 kil. de Mons. Tuiles, poteries de terre. Brasseries, raffinerie de sel; 2.500 hab.

Sirbonis lacus, lagune de la basse Egypte, près de la Méditerranée et du mont Casius, à l'E.; elle est en partie desséchée.

Sir-Daria ou **Sihoun**, anc. *Iaxarte*, fleuve de la Russie d'Asie, prend sa source au pied des monts Bolor, coule au N. O., passe à Khokhand, Kodjend, Tachkend, Otrar et Perowski, et se jette dans le lac d'Aral, après un cours de 1.500 kil.

Sirani (Giovanni-Andrea), peintre italien, né à Bologne, 1610-1670, élève du Guide, l'a imité et a terminé quelques-uns de ses tableaux. Il eut pour élèves ses trois filles, Barbara, Anna-Maria et Elisabetta.

Sirani (Elisabetta), femme peintre, née à Bologne, 1638-1665, a imité le Guide avec talent, et a excellé à peindre des saintes et des madones. Dans sa courte carrière, elle a produit des œuvres remarquables, le *Baptême de Jésus-Christ*, *saint Antoine*, une *Conception*, *Timoclée au sac de Thèbes*, *le Meurtre d'Abel*, etc. Elle a fait aussi des portraits remarquables. Elle mourut empoisonnée.

Sirdjan. V. Kerman.

Sire (peut-être du grec *κύριος*), mot jadis synonyme de *seigneur*, et dont on forma *messire*. Depuis le XVI^e^ siècle il est réservé aux rois de France.

Sirènes, filles du fleuve Achéloüs et de la muse Calliope, compagnes de Proserpine, furent métamorphosées par Cérès en monstres marins, parce qu'elles ne s'étaient pas opposées à l'enlèvement de Proserpine. Elles avaient un buste de femme sur un corps d'oiseau; les anciens en comptaient deux, trois, quatre et même huit. Elles demeuraient entre Caprée et la côte d'Italie, ou au cap Pélore; elles attiraient les navigateurs par le charme de leurs chants, et les faisaient périr dans les flots. Ulysse, dit la Fable, ayant échappé à leurs piéges, par les conseils de Circé, elles se précipitèrent dans la mer et furent changées en rochers, qu'on appelait *Sirenuses*, sur la côte de Campanie.

Siret (Louis-Pierre), grammairien, né à Evreux, 1745-1798, a composé de bonnes grammaires : *Eléments de la langue anglaise*, qui a eu plus de 40 éditions; *Eléments de la langue italienne; Grammaire portugaise*.

Siret (Pierre-Hubert-Christophe), né à Reims, 1754-1834, chanoine de Sainte-Geneviève, théologien, prédicateur, a laissé : *Eloges du cardinal de Belloy et de Louis XVI; Mémorial de la chaire*, 1824, in-12.

Siret (Charles-Joseph), frère du précédent, 1760-1830, fut professeur et censeur au lycée de Reims. Il est l'auteur de l'*Epitome historiæ græcæ*, 1798, in-12.

Sirey (Jean-Baptiste), jurisconsulte, né à Sarlat, 1762-1845, d'abord ecclésiastique, épousa une nièce de Mirabeau, se livra à l'étude du droit, et devint avocat à la Cour de cassation. On lui doit : *Du Tribunal révolutionnaire considéré à ses différentes époques*, 1797, in-8°; avec Denevers et Duvergier, *Recueil général des lois et des arrêts...*, *depuis* 1800, 32 vol. in-4°, 1800-1830; recueil continué par MM. de Villeneuve, son gendre, et Carette; *Lois civiles intermédiaires...*, *depuis le* 4 *août* 1789 *jusqu'au* 30 *ventôse an XII*, 1806, 4 vol. in-8°; *Du Conseil d'Etat selon la Charte constitutionnelle*, 1818, in-4°; *Jurisprudence du conseil d'Etat, depuis* 1806 *jusqu'en* 1823, 5 vol. in-4°, etc. Il a aussi donné les différents *Codes*, avec des annotations.

Sirey (Marie-Jeanne-Catherine-Joséphine **de Lasteyrie du Saillant**, M^me^), femme du précédent, née au Bignon (Loiret), 1776-1845, a publié des romans de mœurs, *Marie de Courtenay*, *Louise et Cécile*, et surtout *Conseils d'une grand'mère aux jeunes femmes*, 1838, in-12.

Sirhind, anc. v. de l'Hindoustan, chez les Seikhs, à 220 kil. N. O. de Delhi; aujourd'hui presque ruinée.

Siri (Vittorio), historien, né à Parme, 1608-1685, bénédictin, professeur de mathématiques à Venise, se montra partisan de la France dans les discussions au sujet de la succession de Mantoue, et fut nommé par Mazarin, aumônier et historiographe du roi. Il passa la dernière partie de sa vie à Paris, où il eut un logement au Louvre. On a de lui : *Il Mercurio, ovvero historia de' correnti tempi*, en 15 vol. in-4°, qui embrassent l'histoire de 1635 à 1655; *Mémorie recondite dell'anno* 1601 *sino al* 1640, 8 vol. in-4°, qui ont été traduits en français, et d'où l'on a tiré les *Anecdotes du ministère de Richelieu*, 1717, 2 vol. in-12, et du *ministère d'Olivarès*, 1722, in-12.

Siricius (Saint), pape, né à Rome, succéda à Damase en 384, et mourut en 398. Le premier il prit le titre de *pape*. Il condamna les manichéens, les priscillianites, les novatiens, les donatistes, et contribua à éteindre le schisme d'Antioche. On a de lui trois épîtres authentiques et une lettre à Himerius, évêque de Tarragone.

Sirinagor ou **Serinagor**, v. du Pendjab (Hindoustan), sur la rive gauche de l'Alacananda. Jadis capitale florissante du Gherwal, elle a été presque détruite par les Gorkhas et par des tremblements de terre.

Siris, petit fleuve de l'Italie anc., arrosait la Lucanie et se jetait dans la mer Ionienne. Auj. *Sinno*.

Sirius, constellation du Chien ou Canicule.

Sirmium, v. de l'anc. Pannonie, sur la Save, devint très-importante à partir du III^e^ siècle de notre ère, lorsque l'invasion des Goths en Germanie eut poussé les tribus germaniques sur l'Empire. Elle était la station principale de la flottille du Danube. Les Avares la détruisirent au VI^e^ siècle. On en trouve les ruines dans l'Esclavonie militaire.

Sirmond (Jacques), érudit, né à Riom, 1559-1651, de l'ordre des jésuites, professeur à Paris, secrétaire, à Rome, du général de son ordre, Aquaviva; acquit la réputation d'un savant de premier ordre, et, de retour à Paris, se livra à des travaux d'érudition. Il fut confesseur du roi en 1637. Dans ses nombreux écrits, clairs et méthodiques, il a débrouillé la chronologie, commenté des ouvrages obscurs, fait revivre des auteurs ignorés. On cite : *Dissertatio in qua Dionysii Parisiensis et Dionysii Areopagitæ discrimen ostenditur*, 1641, in-8°; *Historia pœnitentiæ publicæ*, 1651, in-8°; *Concilia antiqua Galliæ*, 1629, 3 vol. in-fol. Il a publié Ennodius, Sidoine Apollinaire, Eugène de Tolède, la Chronique d'Idace, celles de Marcellin, d'Anastase le Bibliothécaire, saint Avitus, Théodulfe d'Orléans, Rufin, Flodoard, Paschase Radbert, Théodoret, Hincmar, etc. Ses *Œuvres* ont été recueillies par le P. Jacques de Labaume, 1696, 5 vol. in-fol. — Son neveu, Jean, né à Riom, 1589-1649, fut protégé par Richelieu, nommé historiographe, et devint l'un des premiers membres de l'Académie française. Ses ouvrages de circonstance sont depuis longtemps oubliés.

Sirocco, vent qui souffle de l'Afrique dans la Méditerranée et en Italie, surtout vers le commencement de mars. Les bourrasques ne durent que de 36 à 40 heures; quand il est dans toute sa force, il brûle, abat, dessèche l'herbe et les plantes.

Siroès, roi de Perse, fit périr son père Chosroès II, 628, prit sa place, et ordonna la mort de tous ses frères. Il ne régna que neuf mois.

Sirven, commissaire terrier à Castres et protestant, fut accusé, en 1764, d'avoir fait périr sa fille pour l'empêcher de se convertir au catholicisme. Après un procès inique, il fut condamné à mort par le parlement de Toulouse; il parvint à fuir, se réfugia en Suisse et réclama l'appui de Voltaire, qui, secondé par Elie de Beaumont, réussit, en 1775, à faire acquitter le malheureux Sirven.

Sirvente, pièce de vers ordinairement satirique. Les sirventes des troubadours sont célèbres.

Sis, v. du pachalick et à 65 kil. N. E. d'Adana (Turquie d'Asie). Jadis capitale de la petite Arménie, et résidence d'un patriarche arménien, qui a embrassé le

catholicisme au XVIIIe siècle, et réside maintenant dans le Liban.

Sisaponte. *Sisapus.* v. de l'Espagne anc., dans la prov. de Tarraconaise. Mines de sulfure de mercure. Auj. *Almadea de la Plata.*

Sisara, général du roi d'Azor, Jabin, défait par Barac et Débora, à la tête des Israélites, fut tué, pendant son sommeil, par Jahel, femme juive qui l'avait reçu dans sa tente.

Siscia ou **Segesta,** v. de la Pannonie, sur la Save. Elle fut le point de rassemblement des troupes dirigées par Auguste contre les Illyriens. Tibère l'agrandit, Septime Sévère y envoya des colons militaires et en fit une des principales places de la frontière de Germaine. Auj. *Sissek,* en Croatie.

Sisebut, roi des Wisigoths d'Espagne, succéda à Gondemar, 612; chassa les Grecs de leurs possessions du littoral, protégea le commerce, mais persécuta les juifs, puis irrita le clergé, en déposant l'évêque de Barcelone. On a conservé plusieurs de ses *Lettres.*

Sisenand, roi des Wisigoths d'Espagne, chassa du trône le roi Suintila, avec le secours des Francs de Dagobert, 631, et mourut en 636.

Sisenna (L. Cornelius), historien romain, 120-67 av. J. C., fut préteur et lieutenant de Pompée. Il avait écrit l'histoire de son temps, en 12 ou 14 livres. Salluste et Cicéron ont fait son éloge; il nous reste quelques fragments de son ouvrage.

Sisinnius, pape, né en Syrie, successeur de Jean VII, ne régna que quelques jours, 708.

Sismondi (Jean-Charles-Léonard **Simonde de**), historien et économiste, né à Genève, 1773-1842, d'une famille originaire de Pise, établie dans le Dauphiné au XVe siècle, et réfugiée à Genève après la révocation de l'édit de Nantes. Forcé par la révolution de quitter Lyon, où il apprenait le commerce; puis Genève, où ses parents étaient accusés d'appartenir au parti aristocratique, il vécut en Angleterre, puis au Val-Chiusa, en Italie; y fit valoir un domaine, et y écrivit son premier livre, *Tableau de l'agriculture toscane,* 1801. De retour à Genève, il publia le *Traité de la richesse commerciale,* 1803, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, dans lequel, disciple d'Adam Smith, il se prononçait pour la liberté absolue, commença sa réputation, le mit en relations avec Necker, avec Mme de Staël et la société de Coppet. Il fut secrétaire de la chambre de commerce du département du Léman, et commença son *Histoire des républiques italiennes,* 1807-1818, 16 vol. in-8°, ou 1840, 10 vol. in-8°; cet ouvrage était écrit avec un vaste savoir et dans un esprit vraiment libéral. Il accompagna Mme de Staël dans deux voyages en Allemagne et en Italie, 1804, 1808, et publia un *Mémoire sur le papier monnaie dans les Etats autrichiens, et des moyens de le supprimer,* 1810, in-8°. Ses compatriotes le forcèrent à faire, à Genève, en 1811, un cours qui a donné naissance à l'ouvrage, *De la littérature du midi de l'Europe,* 4 vol. in-8°, qu'on lit encore avec intérêt. Il vint à Paris en 1813, et y fut très-goûté. Il y retourna en 1815, accueillit l'*Acte additionnel* comme un retour sincère de l'empereur à la liberté, et, peut-être à l'instigation de son ami Benjamin Constant, le défendit dans une série d'articles insérés au *Moniteur,* qui, réunis, forment l'*Examen* de la constitution française, 1815. Napoléon lui en témoigna sa satisfaction; mais Sismondi refusa la croix d'honneur qu'il lui offrait. Il commença, en 1818, à réunir les matériaux de son *Histoire des Français,* qui l'occupa jusqu'à sa mort, et qui forme 30 vol. in-8° (le dernier a été écrit par Amédée Renée). C'est un livre d'une érudition étendue, quoique Sismondi n'ait pas tenu assez compte des histoires provinciales et des travaux modernes; il a voulu faire l'histoire du peuple et non celle des rois; on a pu lui reprocher ses jugements souvent sévères à l'égard de la royauté et du clergé. Le style est négligé, diffus, froid. Cependant l'œuvre est remarquable, et partout animée d'un souffle libéral. En 1819, Sismondi avait épousé, en Angleterre, la belle-sœur de James Mackintosh; il fut alors témoin de la grande crise financière et industrielle qui frappa ce pays. Par amour de l'humanité, il ne craignit pas d'écrire un livre en contradiction avec ses anciennes opinions, et dans ses *Nouveaux principes d'économie politique,* 2 vol. in-8°, il signala les dangers d'une protection exagérée, et réclama l'intervention du gouvernement. Il refusa des chaires au Collége de France et à la Sorbonne, mais fut membre associé de l'Académie des sciences morales et politiques, 1833. Il resta toute sa vie attaché à la cause libérale. Ses autres ouvrages sont moins importants; on peut citer: *De l'intérêt de la France à l'égard de la traite des nègres,* 1814, in-8°; *Julia Severa, ou l'an 492,* 1822, 3 vol. in-12, roman historique où il peint l'état de la Gaule sous Clovis; *Considérations sur la guerre actuelle des Grecs et sur ses historiens,* 1825, in-8°; *Histoire de la renaissance de la liberté en Italie, de ses progrès et de sa chute,* 1832, 2 vol. in-8°; *Histoire de la chute de l'Empire romain et du déclin de la civilisation,* 250-1000, 1835, 2 vol. in-8°; *Etudes des sciences sociales,* 1836-1838, 3 vol. in-8°; *Précis de l'histoire des Français,* 1839, 2 vol. in-8°. Il a publié beaucoup d'articles dans plusieurs recueils: *Biographie universelle, Encyclopédie des gens du monde,* etc.

Sissonne, ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. E. de Laon (Aisne); 1,430 hab. Chanvre, toile.

Sisteron, ch-l. d'arrond. du départ. des Basses-Alpes, par 44°11′57″ lat. N. et 30°36′25″ long. E., à 40 kil. N. O. de Digne, sur la Durance; 4,575 hab. Pont d'une seule arche sur la Durance, citadelle. Fabriques de soieries. Evêché fondé en 500, supprimé en 1801. Elle eut pendant le moyen âge des institutions municipales. Anc. *Segustero.*

Sistova, v. de la Turquie d'Europe, sur le Danube, à 40 kil. S. E. de Nicopolis, dans la Bulgarie; 23,000 hab. Traité de 1791 entre l'Autriche et la Turquie.

Sisygambis, mère de Darius Codoman, fut traitée avec générosité par Alexandre, après la bataille d'Issus, et se laissa mourir de faim à la mort du conquérant.

Sisyphe, fils d'Eolus et petit-fils d'Hellen, d'après les légendes grecques, était célèbre par ses fourberies. On lui attribue la fondation d'Ephyre ou Corinthe, où il rançonnait les voyageurs qui traversaient l'isthme. Il fut tué par Thésée, et condamné, pour ses crimes, à rouler une grosse roche jusqu'au sommet d'une montagne d'où elle retombait aussitôt. Quelques-uns disent qu'il eut d'Anticlée Ulysse.

Sit, riv. de la Russie, coule vers l'E. en arrosant les gouvernements de Tver et d'Iaroslav, puis vers le N., et se jette dans la Mologa, après un cours de 150 kil. Les Tartares battirent les Russes sur ses bords, en 1327.

Sitacène, prov. de l'ancienne Assyrie, tirait son nom de *Sitace,* sur le Tigre, au N. de Ctésiphon.

Sithieu ou **Sithiu,** nom primitif de *Saint-Omer.*

Sithonie, *Sithonia,* presqu'île centrale de la Chalcidique entre celles de Pallène à l'O. et du mont Athos à l'E.

Sitifis, v. de l'anc. Mauritanie, donnait son nom à la *Mauritanie sitifienne,* à l'E. de la contrée. Auj. *Sétif.*

Sitjès, v. de la prov. et à 34 kil. S. O. de Barcelone (Espagne). Bon port sur la Méditerranée; 5,500 hab.

Sitka, île de l'Amérique du N. dans le Grand Océan; ch.-l., *New-Arkangel.* Cédée aux Etats-Unis par la Russie, avec le reste de l'Amérique russe, elle fait aujourd'hui partie du territoire d'Alaska.

Sitons, anc. peuple scandinave, dans la Norvége actuelle.

Sittard, v. des Pays-Bas à 17 kil. N. E. de Maëstricht, dans la prov. de Limbourg; 6,000 hab. Brasseries; fabr. de chicorée, tabac et noir animal.

Sitten, nom allemand de *Sion.*

Siva (en sanscrit, *heureux, fortuné*), le dernier des trois grands dieux de la Trimourti indienne. C'est le dieu de la destruction et de la mort; mais il détruit pour créer. On le représente avec trois yeux et quatre bras, tenant à la main un trident; on le représente aussi avec cinq têtes, monté sur un taureau, et ayant dans ses quatre mains un trident, un lotus, un cerf-nain, une roue symbolique, etc.

Sivas, anc. *Diospolis* et *Sebaste,* v. de la Turquie d'Asie, à 760 kil. E. de Constantinople, par 39° 15′ lat. N., et 34° 2′ long. E.; capit. du pachalik du même nom; 18,000 hab. Elle se nommait d'abord *Cabira.* Les Romains y battirent Mithridate sous le commandement de Lucullus; Pompée lui donna le nom de *Diospolis,* puis Pythadoris, reine du Pont, y substitua celui de *Sebaste* ou *Augusta,* en l'honneur du premier empereur. Tamerlan la saccagea. — Le vilayet de Sivas ou pays de Roum, au S. de la mer Noire, entre le pachalik de Trébizonde à l'E. et l'Anatolie à l'O., est peuplé d'environ 572,000 hab. Le pays est parcouru de l'E. à l'O. par l'Anti-Taurus et arrosé du S. au N. par le Kizil-Irmak; il produit du blé, du miel, de la soie. Il a été formé par l'E. du Pont, le N. de la Galatie et l'O. de l'Arménie.

Sivasch (Golfe de). V. Putride (Mer).

Sivry, bourg de Belgique, à 37 kil. S. O. de Charle-

roi (Hainaut); 5,400 hab. Beurre, fromage; fabrication importante de bonnets de laine.

Six-Fours, bourg de l'arr. et à 8 kil. O. de Toulon (Var); 2,840 hab. Fabr. d'huile d'olive.

Six (Jean), poëte hollandais, né à Amsterdam, 1618-1700, est surtout connu par la tragédie de *Médée*, que les critiques hollandais regardent comme un chef-d'œuvre.

Sixte Ier (Saint), né à Rome pape, de 119 à 127, fut martyrisé sous Adrien. On l'honore le 6 avril.

Sixte II (Saint), pape, né à Athènes, succéda à Etienne Ier, 257-258, fut martyrisé sous Valérien. Fête le 6 août.

Sixte III (Saint), pape, né à Rome, succéda à Célestin Ier, 432-440, travailla à la réunion des Eglises d'Orient et bâtit quelques églises à Rome. On a de lui huit *épîtres* et quelques poésies latines. Fête, le 28 mars.

Sixte IV (Francesco Della Rovere), pape, probablement fils d'un pêcheur, né près de Savone, en 1414, élevé par le cardinal Bessarion, fut général des frères mineurs, cardinal, et succéda à Paul II, en 1471. Il essaya encore de réunir les chrétiens contre les Turcs et envoya en Orient une flotte qui eut peu de succès. Il défendit avec opiniâtreté les priviléges de la papauté, voulut rétablir sa puissance temporelle et songea trop à l'agrandissement de sa famille. Ses quatre neveux reçurent des principautés ou furent cardinaux; pour eux, il poursuivit les Colonna, leurs ennemis; pour eux, il soutint, à Florence, les Pazzi, contre les Médicis, et fut soupçonné d'avoir pris part à la conjuration des Pazzi, 1478; il excommunia Florence et lui fit la guerre. Il se ligua avec Venise contre le duc de Ferrare, que défendirent le roi de Naples et Florence. Il épuisa le trésor public et multiplia les impôts. Il a fait construire la chapelle Sixtine au Vatican, et fondé, en 1475, la fête de la Conception de la Vierge.

Sixte V (Félix **Peretti**) ou **Sixte-Quint,** pape, né au village des Grottes, près de Montalto (Marche d'Ancône), en 1521, instruit par charité chez les cordeliers à Ascoli, fut prédicateur distingué, professeur de droit canon, inquisiteur à Venise, évêque, enfin cardinal, en 1570, et archevêque de Fermo. On a souvent répété que, cachant son ambition, il vécut alors dans la retraite, feignant d'être accablé d'infirmités; mais qu'une fois nommé pape en 1585, il rejeta son bâton, ses béquilles, et se montra plein de vigueur; c'est peu probable. Il poursuivit le brigandage avec une fermeté inexorable; fit renaître l'agriculture, le commerce et l'industrie, fit dessécher les marais Pontins, établir des manufactures de laine et de soie; protégea les lettres et les arts; embellit surtout Rome (Sainte-Marie-Majeure, Saint-Pierre, le Belvédère au Vatican, la bibliothèque du Vatican, un aqueduc de vingt-deux milles, l'obélisque de la place de Saint-Pierre, etc.). Il fonda ou réforma plusieurs congrégations, confia l'administration des Etats romains à 15 comités, et fixa le nombre des cardinaux à 70. Il soutint le parti catholique en Europe; il excommunia Henri de Navarre et Elisabeth; aida l'*Armada* de Philippe II, en 1588; mais ne se fit pas illusion sur la Ligue et sur l'ambition du roi d'Espagne. Il condamna la journée des Barricades, excommunia Henri III, après le meurtre du cardinal de Guise, fit, il est vrai, l'apologie de Jacques Clément; mais se rapprocha de Henri IV, dès qu'il le vit pencher vers le catholicisme, si bien que les Espagnols en étaient arrivés à le détester. Il mourut en 1590.

Sixte de *Sienne*, théologien et prédicateur, né à Sienne, 1520-1569, Juif de naissance, se convertit au catholicisme, entra dans l'ordre des frères mineurs, et eut bientôt une grande réputation. Il tomba à deux reprises différentes dans des erreurs qui le firent condamner au bûcher. Sauvé par Michel Ghislieri (Pie V), il se fit dominicain. On a de lui un savant ouvrage: *Bibliotheca sancta*, Rome, 1586, in-4°; Naples, 1742, 2 vol. in-4°.

Sizeboli, *Apollonie*, v. de la Turquie d'Europe, à 20 kil. S. O. de Bourgas, dans la Roumélie. Rade excellente sur la mer Noire.

Sizun, ch.-l. de canton de l'arr. et à 35 kil. S. O. de Morlaix (Finistère), sur l'Elorn; 3,716 hab., dont 651 agglomérés. Toiles.

Skagen, *Cimbricum promontorium*, cap du Danemark, au N. du Jutland, entre le Skager-Rack et le Kattégat. Les récifs qui l'entourent le rendent dangereux.

Skager-Rack, bras de mer entre la Norvége au N. et le Jutland danois au S. Il a 300 kil. de long sur 115 de large, et fait communiquer la mer du Nord avec le Kattégat et la mer Baltique au S. E. On l'appelle quelquefois *Canal de Jutland* et *Golfe de Bohus*. C'est une des mers les plus fréquentées du globe.

Skalholt ou **Reinkirik,** autrefois capitale de l'Islande, à 65 kil. E. de Reikiavik; résidence de l'évêque. Près de là sont les *Geysers*.

Skalitz, v. du comitat et à 80 kil. N. O. de Neutra (Hongrie). Draps, marbres; 7,000 hab.

Skara, v. de Suède, à 45 kil. S. de Marienstadt, dans le lan de Skaraborg ou de Mariestadt ou de Wester-Gothland; 1500 hab. Evêché luthérien.

Skaraborg ou **Wester-Gothland,** lan de Suède, dans la Gothie, qui a 8,571 kil. carrés et 249,080 hab. Le ch.-l. est *Marienstadt;* les villes principales sont: *Carlsborg* et *Skara*. Il y a beaucoup de bois et de petits lacs; il touche au lac Wetter, à l'E., et au lac Wener à l'O.

Skardin. V. Scardona.

Skelton (John), poëte anglais, né dans le Cumberland, 1469-1529, quoique ecclésiastique, attaqua les prêtres, et surtout Wolsey, dans des satires très-mordantes, pleines de verve et de facéties grivoises. La meilleure édition de ses *Œuvres* est celle de Dyce, 1843, 2 vol. in-8°.

Skeneateles, v. des Etats-Unis, sur le lac du même nom, à 11 kil. E. d'Auburn (New-York); 7,000 hab.

Skenninge, bourg de Suède, sur la Skenna, dans le lan et à 30 kil. O. de Linkœping; 1,500 hab. Foires.

Skiatho, anc. *Sciathos*, île de l'Archipel, au N.E. de Négrepont; 8,000 hab. Ch.-l., *Skiatho*. Elle fait partie du roy. de Grèce et du nome de Négrepont.

Skibbereen, v. d'Irlande, à 16 kil. S. E. de Bauhy, dans le comté de Cork; 4,200 hab. Toiles.

Skioldungiens, dynastie du Danemark, tirant son origine de Skiold, fils d'Odin. Elle fut remplacée par les Esthrithides, en 1047.

Skipétars, nom indigène des Albanais.

Skipton, bourg d'Angleterre, dans le comté et à 60 kil. O. d'York, sur l'Aire; 7,200 hab. Grains, bestiaux. Fabr. de cotonnades et de soieries.

Skopin, v. de la Russie d'Europe, dans le gouvern. et à 90 kil. S. de Riazan; 9,000 hab. Cuir préparé.

Skrzynecki (Jean **de Matha**), général polonais, né en Galicie, 1786-1860, combattit dans les légions polonaises dès 1806; était chef de bataillon en 1812, et sauva Napoléon à Arcis-sur-Aube, 1814. Il fut ensuite colonel dans l'armée polonaise. En 1830, il fut nommé, lors de l'insurrection, général de brigade, et se distingua, par son énergie et sa présence d'esprit, à Dobre, à Grochow. Elu généralissime, le 25 février 1831, il releva le moral de l'armée et l'organisa fortement; mais il se contenta d'arrêter les Russes, parce qu'il espérait l'intervention des puissances étrangères. Il fut vainqueur à Wawer, à Dembie, à Siedlce, à Iganie; puis retomba dans ses hésitations, et fut défait à Ostrolenka. Lorsque les Russes marchèrent sur Varsovie, il fut remplacé par Dembinski; il se réfugia peu de temps après en Autriche; offrit plus tard ses services à la Belgique, et fut nommé général de division en disponibilité, 1839. Il a vécu depuis dans la retraite.

Skye, île d'Ecosse, dans le groupe des Hébrides, au N. de Mull, dépend du comté d'Inverness; 65 kil. de long sur 32 de large; 24,000 hab. Ch.-l., *Portree*. Sol montagneux, grottes curieuses, beaux pâturages, excellents bestiaux, pêche active, richesses minérales, agates, topazes, corail, pierre à chaux, marnières.

Slagelse, v. de Danemark, dans l'île de Seeland, près de la côte O., à 75 kil. S. O. de Copenhague; 2,200 hab.

Slane, v. de l'East-Meath (Irlande), près de la Boyne, à 11 kil. O. de Drogheda; 1,500 hab. Ruines d'une abbaye; c'est là que Grimoald, maire d'Austrasie, et fils de Pépin de Landen, relégua Dagobert II, roi d'Austrasie

Slataoust, v. de Russie, à 210 kil. N. O. de Troitzk, dans le gouv. d'Orembourg; 4,500 hab. Mines d'or et de platine.

Slaug. V. Schlau.

Slavensk, v. de Russie, dans le gouv. et à 205 kil. S. E. de Kharkov; 4,000 hab. Anc. capit. des Cosaques Zaporogues.

Slaves, une des grandes variétés de la race indo-européenne. Leurs tribus, parties d'Asie dès une haute antiquité, pénétrèrent en Europe, et s'établirent en Italie sous le nom de *Wendes* ou *Vénètes;* sur les bords de la mer Noire et du bas Danube, sous les noms de *Jazyges*, *Bastarnes* et *Roxolans*. Ils furent soumis partout par leurs voisins, Romains, Macédoniens, Scythes, Goths

et Huns. Jornandès, l'historien des Goths, leur donne, pour la première fois, le nom de *Slaves*, qui signifie *les hommes illustres*, et qui a fini par prendre la signification de *peuples assujettis, esclaves*. A l'époque de la grande invasion des barbares, les Slaves étaient épars entre la Vistule, la Theiss et le Volga. Ils se divisaient en trois branches. Les *Wendes*, ou Slaves occidentaux, s'avancèrent jusqu'à l'Elbe, en prenant la place de peuplades émigrées. Ils comprenaient les Tchèques, qui occupèrent la Bohême, les Leckhes, les Polèzes et les Lettons, qui s'établirent en Pologne et en Lithuanie; les Moraves en Moravie; les Sorabes, les Wiltzes et les Obotrites, dans la Poméranie, le Brandebourg, le Mecklembourg et la Lusace. Les Slaves septentrionaux, ou *Antes*, s'unirent aux Finnois de la mer Baltique, et formèrent le principal fond de la nation russe. Les Slaves méridionaux, ou *Esclavons*, échappèrent à la domination des Huns, après la mort d'Attila; passèrent le Danube, et se répandirent au S. du fleuve, depuis l'Adriatique jusqu'à l'Archipel, sous les noms de Bosniaques, Serbes, Esclavons et Croates. Au XIVe siècle, les Serbes, sous leur empereur Etienne Douza, soumirent la plus grande partie de la péninsule hellénique, et paraissaient devoir fonder un nouvel empire d'Orient, lorsque Amurat Ier les battit à Cassova, 1389; ils furent soumis par les Turcs. Les Slaves de l'O. tombèrent sous la suzeraineté de Charlemagne, puis sous la domination d'Otton le Grand et de ses successeurs. Les Slaves du N. formèrent, sous la direction de quelques aventuriers scandinaves, l'empire russe; ils furent soumis par les Mongols, puis par les Tatars, et ne furent délivrés que par Ivan IV. Aujourd'hui, la race slave compte près de cent millions d'individus, dont 70 millions en Russie, et le reste en Autriche, en Prusse et en Turquie. Sur ce nombre, il y a 17 millions de catholiques, 2 millions de protestants, et à peu près 80 millions qui professent la religion grecque, et reconnaissent la suprématie, soit du tzar, soit du patriarche de Constantinople. La communauté de religion et de race, voilà les deux idées dont se sert la politique russe pour attirer sous un même gouvernement tous les Slaves : cette politique s'appelle le *panslavisme*.

Slavonie, anc. royaume situé sur les côtes de la Baltique, de l'Elbe à la Peene, fondé en 1047 par Gottschalk, vainqueur des Obotrites; détruit et démembré en 1131 par les Obotrites et les Saxons.

Slavonie, prov. autrichienne. V. Esclavonie.

Sleidan (Jean **Philippson**, dit), historien allemand, né à Sleiden, près de Bonn, 1506-1556, acheva ses études à Paris et à Orléans; s'attacha à Jean Du Bellay, et fréquenta avec lui une société d'élite. La rigueur des édits de François Ier le força à se retirer à Strasbourg, où il fut nommé professeur d'histoire, 1542. Il fut chargé de plusieurs missions importantes en France et au concile de Trente. Il a écrit l'histoire dans un style clair, poli, élégant; son impartialité et son exactitude sont attestées par les catholiques, comme de Thou. Ses principaux ouvrages sont : un abrégé de Froissart, et une version libre de Comines; *De statu religionis et reipublicæ, Carolo quinto Cæsare, Commentarii*, en 25 livres, 1555, in-fol., ou 1785, 3 vol. in-8°; ce bon ouvrage a été traduit plusieurs fois en français (Le Courrayer, 1767-69, 3 vol. in-4°); *De quatuor summis imperiis lib. III*, 1556, in-8°; livre qui a eu plus de 60 éditions, et a été plusieurs fois traduit; etc., etc.

Slesvig ou **Schleswig** (Duché de), prov. de Prusse enlevée au Danemark en même temps que le Holstein. Il est séparé du Jutland, au N., par le cours de la Kœnigsau; du Holstein, au S., par celui de l'Eyder. Il comprend les îles d'Alsen et de Femern dans la mer Baltique, et l'île de Sylt dans la mer du Nord. Il a 6,000 kil. carrés et 450,000 hab. Capit., *Slesvig;* v. pr., Apenrade, Düppel, Eckernfœrde, Flensburg, Friedrichstadt, Friedrichsort, Husum, Tondern, Tonningen, Sonderbourg, Augustenbourg, Burg. On distingue, dans le Slesvig, comme dans le Holstein, trois régions : les *Marsch*, à l'O., sur la mer du Nord, pays d'alluvions, large de 5 à 20 kil.; la *Geest*, à l'E. sur la mer Baltique, ligne de coteaux large de 12 à 15 kil.; les *Landes*, au centre. — Le Slesvig appartint au Danemark jusqu'en 1864. Il fut plusieurs fois donné en apanage à des princes de la famille royale, et fit toujours retour à la couronne. Les expéditions de Henri Ier, *l'Oiseleur*, roi de Germanie, d'Otton Ier, *le Grand*, empereur d'Allemagne, et de Henri *le Lion*, duc de Saxe, transportèrent dans le pays de nombreux colons allemands, qui restèrent peu affectionnés au gouvernement danois. En 1848, ils essayèrent d'obtenir par la révolte une administration particulière, et n'y réussirent pas. En 1864, la Prusse, l'Autriche et la Diète de la Confédération germanique sommèrent le roi de Danemark, membre de la Confédération, de donner satisfaction aux habitants du Slesvig-Holstein, et, sur son refus, elles l'attaquèrent. Les Danois, vaincus à Düppel, furent chassés; l'Autriche et la Prusse expulsèrent des duchés les troupes des petits Etats, et, par la convention de Salzbourg (1865), se partagèrent la conquête : la Prusse obtenait le Lauenbourg et le Slesvig; l'Autriche, le Holstein. Enfin, les deux puissances copartageantes se brouillèrent, et l'Autriche vaincue perdit sa part. V. Prusse au Supplém.

Slesvig, v. de Prusse, capit. du duché du même nom, à 12 kil. N. de Kiel; 12,000 hab. Bon port sur la Schlei ou Sley-Fiord. Aux environs est le château de Gottorp; un peu au S. sont les restes du fameux rempart appelé Danewirk; tout près est le village de Haddebye, où Anschaire baptisa les Danois convertis. Dans la ville, on remarque la cathédrale et l'hôtel de ville. Raffineries de sucre, lainages, batiste.

Sleydinge, commune de la Flandre orientale (Belgique), à 12 kil. de Gand. Commerce de chevaux, de lin, de toiles, de garance. Brasseries, huileries; 5,000 hab.

Sligo, v. d'Irlande, ch.-l. du comté du même nom, à l'embouchure du Garrow, dans la baie de Sligo, à 102 kil. S. de Londonderry (Connaught). Toiles, laines, grains; 11,000 hab. — Le comté de Sligo touche à ceux de Leitrim, Roscommon et Mayo; sol montueux, landes; mines de cuivre.

Slingelandt (Pierre **van**), peintre hollandais, né à Leyde, 1640-1691, élève de Gérard Dow, a peint avec un soin infini des scènes familières et quelques portraits. On cite de lui : *la Répétition, le Marchand de gibier, la Dentellière, la Famille hollandaise* (au Louvre). On a dit que ses tableaux n'étaient que de grandes miniatures.

Sloane (Sir Hans), médecin et botaniste, né à Killileagh (Irlande), 1660-1753, compléta ses études en France et, après un voyage à la Jamaïque, exerça sa profession à Londres, où il acquit bientôt une grande réputation par son talent, ses connaissances, sa générosité philanthropique, ses magnifiques collections. George Ier le nomma médecin en chef de l'armée. Membre de la Société royale de Londres, membre associé de l'Académie des sciences de France, 1708, il appartenait à presque toutes les Académies de l'Europe. Il légua, en mourant, ses collections à l'Etat (c'est le fonds du *British Museum*). On a de lui : *Catalogus plantarum quæ in insula Jamaica sponte proveniunt vel vulgo coluntur*, 1696, 3 vol. in-8°; *Voyage aux îles Madère, la Barbade, Saint-Christophe et la Jamaïque*, 1707-1725, 2 vol. in-fol., avec 274 planches, etc., etc.

Slobode-Pavlovskaia, v. de Russie, dans le gouv. et près de Saint-Pétersbourg, fondée en 1851 par l'empereur Nicolas, pour servir d'asile aux sous-officiers et soldats de la garde et à leurs familles.

Slobodskoï, v. du gouvern. et à 32 kil. N. E. de Viatka (Russie), sur la Viatka. Grand commerce; 6,000 h.

Slodtz (Sébastien), sculpteur flamand, né à Anvers, 1655-1726, élève de Girardon, à Paris; a laissé quelques bons ouvrages : *Annibal mesurant au boisseau les anneaux des chevaliers tués à Cannes*, aux Tuileries; *Saint Ambroise*, et *Saint Louis envoyant des missionnaires en Orient*, aux Invalides; *Protée et Aristée*, à Versailles; etc. Ses quatre fils furent artistes. — Sébastien-Antoine, l'aîné, mort en 1754, travailla avec ses frères. — Paul-Ambroise, 1702-1758, dessinateur au cabinet du roi, membre de l'Académie, 1743, a laissé des œuvres dans plusieurs églises de Paris.

Slodtz (René-Michel), sculpteur, troisième fils de Sébastien, né à Paris, 1705-1764, envoyé à Rome comme pensionnaire du roi, y a exécuté plusieurs œuvres, remarquables pour cette époque de décadence, comme *Saint Bruno refusant la mitre qu'un ange lui apporte*. Son ouvrage capital, à Paris, est le *Tombeau du curé Languet* à Saint-Sulpice.

Slonime, v. de Russie, dans le gouv. et à 130 kil. S. E. de Grodno; 6,000 hab. Autrefois ch.-l. du gouv., et siége de la diète de Lithuanie.

Sloutch, nom de deux riv. de Russie : l'une, affl. de la Goryne, arrose la Wolhynie, coule à l'E., au N., au N. O., et finit après 450 kil. de cours; l'autre, affl. du Pripet, arrose le gouv. de Minsk, et a un cours de 150 kil.

Sloutsk, v. du gouv. et à 105 kil. S. de Minsk (Russie), sur le Sloutch; autrefois ch.-l. d'une principauté; 5,000 hab.

Slovaques, peuples de race slave, répandus dans

la Moravie et la Hongrie, et soumis, depuis le commencement du xe siècle, aux Magyars. Ils sont, en Hongrie, au nombre d'environ 1,800,000, dans les montagnes du N. O., de Presbourg à Eperies.

Sluys. V. Ecluse (L').

Smaland, anc. division de la Suède, qui forme aujourd'hui les préfectures de *Calmar*, *Jonkœping* et *Cronoborg* ou *Kronoberg*.

Smalkalde, v. de Prusse, dans l'anc. Electorat de Hesse-Cassel, à 60 kil. N. E. de Fulde; 6,000 hab. Mines de fer, fabriques d'armes, fonderie de canons. En 1530, neuf princes protestants et onze villes impériales y conclurent une ligue contre l'empereur Charles-Quint, pour ne pas obéir aux décisions de la diète d'Augsbourg.

Smeaton (John), ingénieur anglais, né à Austhorp, dans le comté d'York, 1724-1792, membre de la Société royale, a construit le beau phare d'Eddystone, dirigé les travaux de la Calder, et a écrit des *Recherches expérimentales sur la puissance mécanique de l'eau et du vent pour faire mouvoir les machines de rotation*, 1794, trad. en français par Girard, 1810.

Smerdis, fils de Cyrus, fut tué par l'ordre de son frère Cambyse, qui mourut peu après. Un mage prit alors le nom de Smerdis, 522 av. J. C., et régna. Mais son imposture fut découverte; sept des principaux seigneurs formèrent un complot, et le massacrèrent avec son frère et beaucoup de mages. Darius fut alors nommé roi, 521.

Smeyers (Gilles-Joseph), peintre et biographe, né à Malines, 1694-1771, fils d'un peintre, étudia à Dusseldorf, fut protégé par l'archevêque de Malines, et s'occupa avec zèle de l'histoire de son pays. Il mourut dans une profonde misère. On lui doit : *Analecta Mechliniensia ab anno* 1344 *ad annum* 1732; *Analecta Rubeniana*, manuscrit sur la vie de Rubens, 2 vol. in-fol., etc.

Sminthée, surnom donné par les Phrygiens à Apollon, qui les avait délivrés d'une multitude de rats (du grec σμίνθος, rat).

Smith (Thomas), savant anglais, né dans le comté d'Essex, 1514-1577, fut professeur à Cambridge, et, protégé par le duc de Somerset, puis par Elisabeth, travailla au succès de la réforme religieuse. On a de lui : *De recta et emendata linguæ græcæ pronunciatione*, 1568, in-4°; *De republica Anglorum*, 1583, in-4°, etc.

Smith (John), navigateur anglais, 1579-1631, conduisit une colonie en Virginie, fut pris par les indigènes, et allait être mangé, lorsqu'il fut sauvé par Pocahontas, fille de leur chef. On a de lui : *Description de la Nouvelle-Angleterre*, 1616, in-8°.

Smith (Robert), physicien anglais, 1689-1768, fut professeur à Cambridge, y enseigna l'astronomie et la physique, et, de concert avec son cousin, Roger Cotes, répandit la philosophie de Newton. On a de lui : *Système complet d'optique*, 1728, 2 vol. in-4°, trad. en français, surtout par Duval Leroy, 1767, in-4°.

Smith (Adam), économiste écossais, né à Kirkaldy (Fife), 1723-1790, étudia à Oxford et à Glasgow. Après avoir donné des *lectures* publiques sur les belles-lettres, à Edimbourg, il fut professeur de logique à Glasgow, 1751, puis de philosophie morale. Il eut bientôt une grande réputation. Il publia, en 1755, une *Lettre critique sur le Dictionnaire de Johnston*, puis la *Théorie des sentiments moraux*, en 1759, 2 vol. in-8°, plusieurs fois trad. en français, par Eidous (*Métaphysique de l'âme*, 1764, 2 vol. in-12), par l'abbé Blavet, 1774, et par Mme de Condorcet, 1798, 2 vol. in-8°; *Traité sur l'origine des langues*, trad. par Boulard, 1796, et Manget, 1809. Dans sa *Théorie des sentiments moraux*, Smith pose la *sympathie* comme le principe de nos actions morales. En 1764, il suivit le jeune duc de Buccleugh sur le continent, séjourna à Toulouse, à Genève, à Paris; y fut en relations avec les principaux physiocrates; puis se retira à Kirkaldy, et y vécut, pendant dix ans, dans un isolement presque absolu. Il publia, en 1776, son grand ouvrage : *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, 2 vol. in-4°, trad. par Blavet, 1788, 4 vol. in-8°, par Germain Garnier, 1802, 5 vol. in-8°, et par Blanqui, 1843, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage remarquable, divisé en 5 livres, démontre que le travail est le principe de la richesse des nations, et pose les véritables bases de l'économie politique; il fait voir la nécessité de l'union du capital et du travail, décrit surtout les avantages qui résultent de la division du travail, interdit à l'Etat toute espèce de contrôle et de prohibition sur le commerce intérieur et extérieur, demande libre carrière pour la concurrence, pose les véritables principes du crédit, etc., etc. Ce livre, qui manque un peu de méthode, renferme des vues aussi ingénieuses que vraies; il fut partout reçu avec enthousiasme, et il a fait regarder Adam Smith comme le père de l'économie politique. Il fut nommé, en 1778, commissaire des douanes, en Ecosse, et recteur de l'Université de Glasgow, en 1787. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées par Dugald Stewart, Edimbourg, 1812, 5 vol. in-8°.

Smith (Charlotte **Turner,** dame), née à Londres, 1749-1806, eut de la réputation, en publiant *Elegiac Sonnets and others essays*, 1784, in-4°; puis une traduction de *Manon Lescaut*, 1785. Elle se sépara de son mari, après une union malheureuse, en 1788, et pourvut à son existence en écrivant un assez grand nombre de romans, qui ont été loués par Walter Scott, et dont la plupart ont été traduits en français.

Smith (James-Edward), botaniste anglais, né à Norwich, 1759-1828, s'occupa surtout des sciences naturelles, quoiqu'il fût docteur médecin, acheta les livres et les collections de Linné, et a été le premier président de la Société linnéenne, 1788. On lui doit un assez grand nombre d'ouvrages sur la botanique, aux progrès de laquelle il a puissamment contribué.

Smith (William **Sidney**), amiral anglais, né à Londres, 1764-1840, servit sous Rodney, dès l'âge de douze ans, et était capitaine de frégate, dès 1783. Il passa au service de la Suède en guerre contre la Russie, 1788-1790, parcourut une partie de l'Europe, et de Constantinople vint rejoindre l'amiral Hood à Toulon, 1793. C'est lui qui se chargea d'incendier l'arsenal et les vaisseaux français du port. Il se distingua par ses courses, mais se fit prendre dans la Seine, et fut retenu prisonnier au Temple, 1796; il s'échappa comme par miracle ou à prix d'argent, 1798. Il fut envoyé en Orient, et, de concert avec son ami Phelippeaux, dirigea la défense de Saint-Jean-d'Acre, 1799. Le Parlement lui vota des remerciements. Il protégea l'armée turque qui fut vaincue à Aboukir, et conclut le traité d'El-Arisch avec Kléber; il coopéra vigoureusement à la prise d'Alexandrie, et signa la convention du 30 août 1801 avec Menou. Reçu en Angleterre avec enthousiasme, nommé député par Rochester, il commanda l'escadre de la Manche, 1803, fut contre-amiral, 1805; protégea la Sicile contre les Français, maîtres de Naples, 1806; força le passage des Dardanelles, 1807; surveilla l'embarquement de la famille de Bragance pour le Brésil, contribua à l'occupation de la Guyane française, devint vice-amiral en 1810, commandant de l'ordre du Bain, 1815, amiral, 1821. Il ne s'occupa plus que d'œuvres philanthropiques. Il mourut à Paris.

Smith (Sidney), publiciste anglais, né à Woodford (Essex), 1771-1845, après une jeunesse assez triste, curé de village, précepteur, eut l'idée de la *Revue d'Edimbourg*, dont il fut le premier directeur, 1802. Il s'y montra publiciste indépendant et libéral. Il vint s'établir à Londres, 1803, et donna une série de *lectures* sur la philosophie morale; elles eurent beaucoup de succès. Il continuait de fournir des articles remarquables à la *Revue*. Il s'établit avec sa famille dans le bénéfice de Foston-le-Clay (York), 1807, et y publia, sous le nom de Plymley, les *Lettres au sujet des catholiques, à mon frère Abraham*, 1808; on en vendit plus de 20,000 exemplaires. Sa fortune alla toujours en s'améliorant; il reçut de nouveaux bénéfices, et, en 1831, devint chanoine de Saint-Paul à Londres. Il a recueilli et publié ses articles de la Revue, 1842, 5 vol. in-8°; sa fille, lady Holland, a fait imprimer une partie de sa correspondance, 1855, 2 vol. in-8°.

Smith (Joseph), fondateur de la secte des Mormons, né à Sharon (Vermont), 1805-1844, de parents pauvres, membres de l'Eglise presbytérienne, prétendait que de bonne heure il avait eu des visions, et qu'un ange lui avait révélé l'existence d'un livre écrit sur des lames d'or, contenant l'histoire des anciens habitants de l'Amérique, descendants du peuple juif, et l'Evangile éternel annoncé par Jésus. Il trouva ces plaques d'or dans un coffre caché sous un rocher, près de Manchester, 1827, et composa alors l'Évangile de la religion nouvelle qu'il allait prêcher, 1828. Ses biographes le représentent, au contraire, comme une sorte de vagabond, cherchant à spéculer sur la crédulité humaine. Il dut se retirer en Pennsylvanie avec quelques adeptes, écrivit ou traduisit le *Livre de Mormon*, et le publia en 1830; il fit rapidement son chemin, et la nouvelle Eglise reçut alors sa première organisation; en 1831, un premier temple fut bâti près du lac Erié (Missouri). Le nombre des Mormons s'accrut; mais ils excitèrent de

vives antipathies, et furent chassés en 1835. Smith se réfugia à Far-West; il y fut arrêté et condamné à mort, 1838; on saccagea la ville; mais Smith parvint à s'échapper et se retira dans l'Illinois, où s'éleva bientôt la cité de Nauvoo; Smith en fit un véritable Etat indépendant, qui en 1841 avait 16,000 habitants et une milice de 1,400 hommes: il y avait alors, dit-on, 150,000 Mormons. Leurs doctrines religieuses et sociales soulevèrent encore les habitants du voisinage; un journal de Nauvoo accusa même le prophète d'immoralité. Le gouverneur ordonna à Smith de se remettre entre les mains de la justice; il se rendit à la prison de Carthage avec quelques-uns des siens; ils y furent massacrés par leurs ennemis.

Smithfield, v. du Rhode-Island (Etats-Unis), à 15 kil. N. O. de Providence; 10,000 hab.

Smithson (James), fils naturel du duc de Northumberland, 1770-1829, vécut dans les principales villes de l'Europe, fut lié avec les savants les plus distingués, fit lui-même de savantes recherches sur les métaux et les poisons, et légua aux Etats-Unis, en 1826, 100,000 livres sterling, pour fonder à Washington l'*Institution Smithsonienne*, qui édite de nombreux travaux sur les sciences mathématiques, physiques, historiques et économiques.

Smolensk, v. forte de la Russie, sur le Dniéper, ch.-l. du gouv. du même nom, à 720 kil. S. de Saint-Pétersbourg; 23,000 hab. Evêché grec; belle église de Saint-Michel; école militaire, gymnase, séminaire. Commerce de bois et de blé. Fabriques de papier, toiles et chapeaux. Cette ville, très-importante au moyen âge et l'une des *villes saintes* de la Russie, fut ravagée par la peste de 1348, prise et reprise, d'abord par les Tatars et les Lithuaniens, puis par les Russes et les Polonais. Le père de Pierre le Grand la prit, 1654, et la réunit définitivement à la Russie. Les Français s'en emparèrent après les combats des 16 et 17 août 1812. — Le gouvernement de Smolensk, situé dans la Moscovie ou Grande-Russie, a 56,041 kil. carrés et 1,140,000 hab. Il touche à ceux de Tver, Moscou, Kalouga, Orel, Tchernigov, Mohilev, Vitebsk et Pskov. Il est arrosé par la Dvina du Sud, le Dniéper et ses affluents. Il renferme de vastes forêts, des terres arables très-fertiles, des mines de sel, de fer et de cuivre.

Smollett (Tobias-George), littérateur anglais, né à Dalquhurn (Dumbarton), 1721-1771, fut chirurgien de marine, médecin à Londres, voyagea en Amérique, et se mit à écrire par goût et pour vivre. Après avoir composé des odes et des essais dramatiques, il publia *Roderick Random*, son meilleur roman, 1748. Vinrent ensuite les *Aventures de Peregrine Pickle*, 1751, les *Aventures du comte Fathom*, 1754, une traduction de *Don Quichotte*, 1755, *Sir Lancelot Greaves*, 1762. Il dirigea la *Revue critique*, mais sans succès, et dans sa comédie des *Représailles*, écrite contre la France, 1759, flatta grossièrement les préjugés populaires. Il publia alors une *Histoire d'Angleterre*, 1757, 6 vol. in-4°, et la *Continuation* de cette histoire de 1688 à 1764, 16 vol. in-8°, qui a été souvent ajoutée à l'*Histoire d'Angleterre* de Hume. Cet ouvrage a été traduit en français par Targe, 24 vol. in-12, et par Campenon, 11 vol. in-8°; la facilité et la clarté du style sont les principaux mérites de l'historien. Il soutint le ministère de lord Bute dans un journal hebdomadaire, *the Briton*, qui fut bientôt réduit au silence par le *North Briton* de Wilkes. Abandonné par lord Bute, il se vengea, en publiant les *Aventures d'un atome*, 1769. On lui doit encore un *Voyage à travers la France et l'Italie*, 1666, 2 vol. in-8°, dont Sterne s'est moqué. Malade, il se rendit à Livourne, où il écrivit un dernier roman, *Expedition of Humphrey Clinker*, 1771, 3 vol. in-12. On a publié un choix des œuvres littéraires de cet écrivain facile, élégant, mais immoral, 1797, 8 vol. in-8°. On y remarque *les Larmes de l'Ecosse*, poëme en faveur des vaincus de Culloden, et une *Ode à l'Indépendance*.

Smyrne, en turc *Ismir*, grande ville de commerce de la Turquie d'Asie, sur le golfe du même nom, à 435 kil. S. de Constantinople, par 38° 25 lat. N., et 24° 48′ long. E.; 130,000 hab. Smyrne fait annuellement 400 millions d'affaires avec l'Angleterre, l'Autriche, la France, les Etats-Unis, la Turquie, etc. Elle exporte surtout les objets suivants: garance, scammonée, noix de galle venue du Kourdistan, figues, raisins secs, tabac, coton, dattes, opium, laines, soies grèges ou filées, cocons, poil de chèvre, maïs, orge, blé, huile d'olive, essence de roses, cire, sésame, sangsues, éponges et tapis dits de Smyrne, qui sont fabriqués dans les villes de l'intérieur, surtout à Ouschak. Elle importe les objets suivants: tissus de toutes sortes, verrerie, quincaillerie, porcelaine, métaux, fers, houille, horlogerie, bijouterie, tabac manufacturé, sucre, café, vins, eaux-de-vie, liqueurs diverses, salaisons et fromages. De Smyrne partent deux chemins de fer, l'un va à Aïdin, l'autre dans la direction de Scutari par Brousse et Kutahieh; ce dernier est en construction. La ville est partagée en haute ville ou quartier turc, et basse ville ou quartier franc; ce dernier, séjour des marchands étrangers, est sous l'autorité directe des consuls, et ne dépend en aucune façon du gouverneur turc. — Smyrne fut fondée par des colons éoliens, qui furent supplantés par des habitants de Colophon. Dès lors, bien que éolienne d'origine, elle fit partie de la confédération ionienne. Sadyatte, roi de Lydie, la détruisit. Quatre siècles après, Antigone la rebâtit et Lysimaque l'embellit. Elle passa sous la domination des rois de Pergame, puis sous celle des Romains. Lors de la grande révolte de l'Asie, 88 ans av. J. C., elle fut la capitale de Mithridate. Presque détruite par Dolabella pendant la guerre civile qui suivit la mort de César, puis par un tremblement de terre sous Tibère, restaurée par Marc Aurèle, elle fit partie de l'empire d'Orient jusqu'à l'arrivée des Turcs Seldjoucides, 1094. Les Grecs la reprirent, 1097, les Ottomans la saisirent, 1312, les chrétiens coalisés s'en emparèrent, 1344, Tamerlan la détruisit, 1402. Elle se releva pour devenir la principale des Echelles du Levant. — Le golfe de Smyrne forme une rade magnifique, bien abritée, par le mont Mimas au S., le Pagus à l'E., le Sipyle au N.; il a 50 kil. de long sur 20 de large.

Snaith, v. d'Angleterre, dans le comté et à 40 kil. S. E. d'York; 7,000 hab. Commerce de lin.

Snayers (Pierre), peintre belge, né à Anvers, 1593-1670, élève de H. van Balen, étudia en Italie, et fut bon peintre d'histoire, de portraits, de batailles et de paysages. Il y a beaucoup de ses tableaux à Bruxelles.

Snayers (Henri), graveur belge, né à Anvers, 1612, fut un artiste très-habile, et grava d'après Jordaens, van Dyk, Rubens, etc.

Sneek, v. des Pays-Bas, à 22 kil. S. de Leeuwarden (Frise); 8,000 hab. Fabriques d'horloges de bois.

Snell de Royen (Rodolphe), mathématicien hollandais, né à Oudewarden, 1547-1613, enseigna les mathématiques et l'hébreu à Leyde. Il a commenté les méthodes d'enseignement de son maître Ramus.

Snell de Royen (Willebrod), géomètre, fils du précédent, né à Leyde, 1591-1626, de bonne heure mathématicien distingué, recueillit les leçons de Tycho-Brahé et de Képler; il succéda à son père. Il a trouvé la loi de la réfraction de la lumière, et déterminé la grandeur de la terre par la mesure géométrique et astronomique d'un arc du méridien. On a de lui: *De re numeraria*, 1615; *Eratosthenes batavus*, 1617, in-4°; *Cyclometricus, seu De circuli dimensione*, 1621, in-4°; etc.

Sneyders ou **Snyers.** V. Snyders.

Snorri Sturleson, historien islandais, 1178-1241, d'une illustre famille, joua un rôle important dans les discordes civiles de son pays, fut quatre fois juge suprême et fut créé baron et comte par les princes de Norvége. Bon poëte lui-même, il a publié: *Snorra Edda*, exposé méthodique et en prose de la mythologie scandinave, Copenhague, 1665, in-4°, avec trad. latine de Resenius; *Heimskringla* ou le *Globe du Monde*, Stockholm, 1697, 2 vol. in-fol., avec trad. latine et suédoise; Copenhague, 1777-1826, 6 vol. in-fol., avec traduction latine et danoise; c'est une chronique des rois véritables ou fabuleux de la Norvége, base de l'histoire de la Scandinavie septentrionale; l'ouvrage, écrit d'un style énergique et plein d'élévation, renferme de nombreux fragments des chants des scaldes et beaucoup de traditions orales que Snorri avait recueillies.

Snowdon, nœud de montagnes du pays de Galles, en Angleterre, entre les comtés de Caernarvon et de Mérioneth; 1,185 m. d'altitude.

Snowhill, v. des Etats-Unis, à 226 kil. S. E. d'Annapolis, dans le Maryland; 5,300 hab.

Snyatyn, v. de l'empire d'Autriche, sur le Pruth, dans le cercle et à 45 kil. E. de Koloma (Galicie); 7,300 hab.

Snyders (François), peintre flamand, né à Anvers, 1579-1657, reçut les leçons de Pierre Breughel, de Henri van Balen, et les conseils de Rubens. Il peignit avec talent des animaux, des chasses, des fruits; Rubens et Jordaens employèrent souvent le talent de Snyders ou l'aidèrent dans ses compositions. Il eut une grande réputation et fut surtout employé à décorer les appar-

tements des palais. Le Louvre possède de lui sept tableaux remarquables : le *Paradis terrestre*, *Entrée des animaux dans l'arche*, *Cerf poursuivi par une meute*, *Chasse au sanglier*, les *Marchands de poissons*, des *Chiens dans un garde-manger*, *Fruits et animaux*.

Soana ou **Sovana,** *Suanum*, v. de Toscane, dans la province et à 94 kil. S. de Sienne. Evêché. Patrie de Grégoire VII. Ruines étrusques.

Soane, riv. de l'Hindoustan, arrose les régions de Gandwana, Allehabad, Béhar, reçoit la Kanhor et le Mahanody, et se jette dans le Gange à l'O. de Patna, après un cours de 750 kil.

Soanen (Jean), prélat, né à Riom, 1647-1740, fils d'un procureur et d'une nièce du P. Sirmond, de la Congrégation de l'Oratoire, professa, prêcha avec talent et devint évêque de Senez en 1695. Il se distingua par sa charité, et continua à prêcher; mais, en 1714, il refusa d'accepter la bulle *Unigenitus*, et fut exilé dans son diocèse. Il en appela au futur concile général, en 1717, en 1720, publia en 1726 une *Instruction pastorale*, fut condamné par le concile d'Embrun, 1727, et fut exilé à l'abbaye de la Chaise-Dieu en Auvergne. Les jansénistes en firent un saint et un martyr. On a de lui : *Sermons sur différents sujets, prêchés devant le roi*, 1761, 2 vol. in-12; des *Lettres* imprimées avec sa *Vie*, 1750, 2 vol. in-4° ou 8 vol. in-12.

Sobernheim, v. de Prusse, sur la Nahe, à 16 kil. O. de Kreuznach, dans la province du Rhin; 3,000 hab. Papeteries, manufacture de tabac.

Sobieski (Marc), capitaine polonais, 1525-1606, d'une famille ancienne, du palatinat de Lublin, fut grand échanson de la couronne, palatin de Lublin, se distingua contre les Moldaves, 1550, dans la guerre contre Dantzig, 1577, et contre les Russes, 1572-1582.

Sobieski (Jacques), fils du précédent, 1579-1647, fut quatre fois maréchal de la diète, et reçut le nom de *bouclier de la liberté polonaise*. Il montra son courage dans les guerres contre les Russes, les Turcs, les Suédois; fut chargé de missions à Vienne, à Rome, à Paris; assista au congrès de Westphalie. On lui doit : *Commentarium Chotinensis belli*, 1646, in-8°; *Voyages en Europe, entrepris dans les années* 1608 à 1612; etc.

Sobieski (Jean), roi de Pologne, sous le nom de Jean III, né à Olesko (Galicie), 1624-1696, fils du précédent, servit en France dans les mousquetaires rouges, 1645, et mérita la bienveillance de Condé. Il alla visiter la Turquie avec son frère; ils s'empressèrent de revenir, 1648, pour délivrer leur pays envahi par les Cosaques. Marc Sobieski, son frère aîné, fut pris et mis à mort, 1652. Jean avait déjà montré de grands talents militaires; le roi Jean-Casimir le nomma porte-enseigne de la couronne. Il se distingua ensuite dans la guerre contre les Russes et contre Charles-Gustave, 1655-1660. Les Cosaques furent à leur tour battus à Stobodysza, 1665. La reine Marie-Louise de Gonzague le fit nommer grand maréchal de la couronne, et lui fit épouser M^{lle} de la Grange d'Arquien, l'une de ses filles d'honneur; aussi lorsque la révolte de Lubomirski éclata, Sobieski, investi de l'office de grand général de la couronne, 1667, battit les rebelles, les arrêta seize jours au siége de Podhaycé, les tailla en pièces, et sauva la république, compromise par la faiblesse de Jean-Casimir. Sous Michel Koributt, 1669, Sobieski, qu'un parti puissant lui opposait, oublia ses ressentiments, pour combattre le Khan des Tatars, Selim-Ghéraï, et l'armée turque de Mahomet IV; il fut vainqueur à Kaluza, 1672, et à Buczac; mais le roi, épouvanté, n'en signa pas moins une paix ignominieuse. Sobieski se retira dans ses domaines; Louis XIV lui offrit le bâton de maréchal. Mais la guerre contre les Turcs recommença en 1673, et Sobieski, vainqueur à Choczim, s'empara de la Moldavie et de la Valachie.

A la mort de Michel Koributt, 1674, dix-sept candidats au trône se présentèrent. Sobieski l'emporta, et fut proclamé sous le nom de Jean III. Il continua glorieusement la guerre contre les Turcs, et les battit surtout à Lemberg, 1675. Malheureusement les Polonais étaient divisés; l'anarchie enlevait au roi ses meilleurs soldats; il contraignit cependant les ennemis à signer la paix, 1676. Sobieski aurait voulu remédier à l'anarchie; il fit voter l'établissement d'une capitation pesant sur tous, l'organisation d'une infanterie permanente de 30,000 hommes, la création de magasins militaires; il voulait aussi que les grandes charges de la couronne fussent triennales et non inamovibles. Mais les Polonais s'opposèrent à ces sages mesures; les diètes étaient déchirées par l'abus du *liberum veto;* la reine, Marie-Casimire, avare, ambitieuse, livrée à tous ses caprices, troublait la Pologne de ses intrigues. Sobieski aurait désiré former une ligue de l'Europe chrétienne contre les Turcs; mais la politique de Louis XIV était contraire à ce projet, et dans ce moment-là même il excitait Tékéli et les Hongrois à faire alliance avec le sultan contre l'Autriche. Sobieski fut forcé de se rapprocher de l'empereur Léopold, et, lorsque le grand vizir Kara-Mustapha vint assiéger Vienne, le héros de la Pologne accourut, se précipita sur les Turcs, les mit en déroute, et fut proclamé le sauveur de Vienne et de la chrétienté, 12 septembre 1683. Léopold se montra peu reconnaissant et sut à peine remercier Sobieski, qui, après avoir chassé les Turcs de la Hongrie, rentra à Cracovie. La Pologne lui fit un froid accueil; l'alliance avec l'Autriche n'était pas populaire. Sobieski n'en resta pas moins uni à l'Autriche et à la Russie contre les musulmans; on lui promettait de puissants secours, et la Moldavie et la Valachie pour ses enfants; mais les divisions de la Pologne firent échouer la campagne de 1686; et dès lors Sobieski fut exposé à des complots qui menaçaient son pouvoir et sa vie. A la diète de Grodno, les injustes attaques lui arrachèrent les plaintes les plus éloquentes; il voulut même abdiquer, 1688. Les diètes de 1689 et 1690 furent encore plus agitées: la reine excitait un mécontentement général; elle se montrait pleine de haine à l'égard du prince Jacques Sobieski, son fils aîné, et animait contre lui son frère Alexandre. On rejeta toutes les propositions du roi; on l'appela tyran, ennemi de la patrie; le sang coula dans les assemblées. Sobieski chercha des consolations dans une nouvelle lutte contre les Turcs, les battit à Pézérita, et resta maître de la Moldavie, 1691. Ses dernières années furent encore plus tristes; les diètes furent rompues violemment, la guerre civile éclata; la reine continuait ses complots; les monnaies étaient altérées; le trésor, livré au pillage; l'armée n'était pas payée.

Sobieski, qui depuis longtemps souffrait d'une hydropisie, mourut en 1696. Grand capitaine, généreux, dévoué, Sobieski n'eut pas assez de force pour dominer les factions et guérir les vices de la constitution polonaise; époux trop faible, il ne sut pas se faire obéir dans sa famille, dont les dissensions ajoutèrent aux désordres de l'Etat; il a jeté un grand éclat sur la Pologne, il en a été le héros; mais ses victoires n'ont fait que retarder la chute de son pays. — V. Salvandy. *Histoire de la Pologne sous Jean Sobieski*.

Sobieski (Jacques-Louis-Henri), fils aîné du précédent, né à Paris, 1667-1734, eut une éducation française et accompagna son père dans ses campagnes. En 1696, il fut repoussé par la noblesse polonaise, et se retira en Silésie. En 1704, Charles XII ayant manifesté l'intention de lui donner le trône, Auguste II le fit enlever avec son frère Constantin, et les retint prisonniers à Pleissenburg jusqu'en 1706. Il vécut à Ohlau et à Zolkiew, maria l'une de ses filles au prétendant Jacques III, et mourut en Pologne, dernier représentant d'une illustre famille.

Sobral, v. du Brésil, dans la prov. et à 210 kil. N. O. de Céara. Mines d'or et d'améthystes.

Sobraon, v. de l'Hindoustan, près du Sutledje, dans le Pendjab. Victoire des Anglais sur les Seikhs en 1846.

Sobrarbe ou **Sobrarve,** anc. comté indépendant d'Espagne, capit. *Ainsa;* aujourd'hui partie de la province d'Huesca. Il défendit victorieusement son indépendance contre les Arabes, et fut le noyau du royaume d'Aragon.

Soccia (La), ch.-l. de canton de l'arr. et à 65 kil. N. E. d'Ajaccio (Corse); 798 hab.

Socho ou **Sochoth,** v. de l'anc. Palestine, dans la tribu de Gad, sur le Jourdain, près de laquelle David tua Goliath.

Sociale (Guerre). On nomme ainsi dans l'antiquité : 1° la guerre que Chios, Rhodes, Byzance, etc., soutinrent contre Athènes, de 359 à 356 av. J. C. Chabrias fut tué devant Chios; Charès accusa, fit rappeler Timothée et Iphicrate, et perdit tout par son incapacité. Les alliés demeurèrent indépendants; 2° la lutte que les Italiens, auxquels on refusait le droit de cité, entreprirent contre Rome, 90 av. J. C. La plupart des peuples de l'anc. Samnium et de l'Italie méridionale se soulevèrent pour former une *république italique*, qui eut Corfinium pour capitale, avec des consuls, des préteurs, un sénat. C'était une véritable guerre civile. Pompédius Silo, Judacilius, Egnatius, Pontius Telesinus furent les principaux chefs. Rome leur opposa ses meilleurs généraux, Marius, Sylla, Quintus Métellus, Sertorius, Pompéius Strabo, César,

Caton, Carbon. Après une lutte acharnée de deux ans, le sénat accorda aux vaincus qui se soumettaient le droit de cité, mais en le rendant presque illusoire. Les débris des troupes alliées se joignirent plus tard aux partisans de Marius et furent exterminés par Sylla, à son retour en Italie, 82.

Société (Ile de la). V. Taïti.

Socin (Lelio **Sozzini**, en français), hérésiarque, né à Sienne, 1525-1562, s'occupa de droit et surtout de théologie, fut, à cause de ses opinions religieuses, forcé de quitter l'Italie, vers 1544, s'établit à Zurich, puis séjourna en Pologne et revint mourir à Zurich. Soumettant l'Ecriture sainte aux règles de la critique humaine, il niait la plupart des dogmes du christianisme. On a de lui : *Dialogus inter Calvinum et Lutherum; De sacramentis; De resurrectione corporum.*

Socin (Fausto **Sozzini**, en français), neveu du précédent, né à Sienne, 1539-1604, adopta ses opinions, fut forcé de se réfugier en France, recueillit à Zurich les écrits de son oncle; puis, rentrant en Italie, fut bien accueilli par François de Médicis. En 1574, il le quitta brusquement, se rendit à Bâle, de là en Transylvanie, puis en Pologne, 1579. Il défendit les antitrinitaires ou *sociniens*, s'efforça de les réunir et donna à leur système religieux sa forme définitive. Il souleva contre lui les catholiques et les protestants; il réduisit au silence les théologiens luthériens dans la conférence de Posna; mais ses adversaires excitèrent contre lui la colère du roi de Pologne et il dut se cacher. Il supporta avec courage la perte de ses biens, et parvint à réunir tous les antitrinitaires au synode de Brzesc, 1588. Encore poursuivi par ses adversaires, il manqua d'être tué dans une émeute de la populace de Cracovie, 1598. Ses écrits forment les deux premiers tomes de la *Bibliotheca fratrum Polonorum*, 1656, 8 vol. in-fol.

Sociniens. Cette secte de chrétiens antitrinitaires ou rationalistes, dont les chefs sont les deux Socin, se répandit en Pologne, où son principal établissement fut à Rakow. Chassés en 1658, les sociniens se dispersèrent en Transylvanie, en Hollande, en Angleterre; il y en a beaucoup aux Etats-Unis. Leur docrine est surtout consignée dans les deux *Catéchismes de Rakow*, rédigés, l'un par Schoman, 1574, l'autre par Fauste Socin, et publié en 1608. Fock a écrit leur *Histoire*, Kiel, 1847.

Socorro, v. des Etats-Unis de Colombie ou Nouvelle-Grenade, ch.-l. de l'Etat de Santander, à 250 kil. N. de Santa Fé de Bogota; 10,000 hab. Le sol de la province est fertile et bien cultivé.

Socotora, île de la mer des Indes qui appartient à l'iman de Mascate. Elle est située à 200 kil. N. E. du cap Guardafui, par 13° lat. N. Elle a 1,600 kil. carrés et 6,000 hab. Montueuse, pierreuse et aride, elle produit surtout de l'aloès. Les habitants sont des Arabes qui ont pour capitale le chétif village de *Tamarida* sur la côte N. — Les anciens l'appelaient *Dioscoridis insula*. Les Portugais s'y établirent en 1509; les Anglais l'ont quelque temps occupée, après 1835, pour établir une station de la navigation entre Suez et Bombay.

Socrate, né à Athènes, 469-401 ou 400 av. J. C., était fils du sculpteur Sophronisque et de la sage-femme Phénarète. On connaît peu son enfance et sa jeunesse. Il travailla d'abord avec son père, et on lui a attribué, sans preuves, le groupe des *Grâces voilées*, dans l'Acropole. Il perdit son modeste héritage; mais, grâce à l'appui de Criton, il put quitter l'atelier et se livrer à des études plus élevées. Il paraît, si l'on cherche à expliquer son rôle dans les *Nuées* d'Aristophane, qu'il fut d'abord mêlé aux sophistes et aux philosophes de l'école d'Ionie ou physiciens. Mûri par l'âge et par la réflexion, il étudia les maximes des anciens sages, et adopta le fameux précepte : *Connais-toi toi-même*, comme le commencement et la fin de la philosophie. Dès lors, on le représente allant çà et là dans Athènes, sur la place publique, dans les gymnases, les boutiques des artisans, s'entretenant, avec ceux qu'il rencontrait, des principes de leur art ou de leur métier, du fondement des lois, de l'économie domestique, des devoirs, du Dieu qui a disposé le monde avec tant d'ordre et de sagesse; faisant la guerre aux préjugés et aux vices, réveillant les âmes et améliorant les mœurs. Pour confondre les sophistes, il avait recours à des questions qui les embarrassaient, à une sorte d'interrogatoire serré, qu'on a appelé l'*ironie de Socrate*. Pour instruire, il faisait de nouvelles questions, adroitement conduites, éclairées d'exemples vulgaires, et tirait une à une de l'esprit de ses auditeurs les idées justes et saines qu'il voulait faire prévaloir; c'est la méthode d'*induction* ou, comme il le disait, l'*art d'accoucher les esprits*. Instituteur des âmes, il croyait remplir une sorte de mission sacrée. Il parlait souvent du *démon*, du *génie familier*, qui l'inspirait. Etait-ce seulement la voix de sa conscience? Etait-il halluciné, visionnaire? comme on l'a soutenu de nos jours (*Du démon de Socrate*, par M. Lélut); ou plutôt ne se croyait-il pas *possédé* à la façon des prophètes et des poëtes divins, inspiré par quelque esprit surnaturel? Ce qui est certain, c'est qu'il joignait au bon sens le plus ferme un véritable enthousiasme mystique. — Il se tint éloigné des affaires publiques, mais il sut remplir tous ses devoirs de citoyen. Au siége de Potidée, 432-430, il donna l'exemple des vertus militaires, et sauva Alcibiade blessé. Il montra son courage à Délium, 424, à Amphipolis, 423; plus tard, désigné par le sort pour être *prytane*, il s'opposa seul à la condamnation des généraux coupables de n'avoir pas recueilli les morts au combat des îles Arginuses, 406. Il condamnait les excès de la démocratie; il garda sa libre parole sous le gouvernement des Trente, résista à Critias et à Chariclès, refusa d'aller prendre, à Salamine, Léon, leur ennemi, qu'ils voulaient injustement faire périr; toujours ennemi de la tyrannie, soit du peuple, soit de l'oligarchie. Les démagogues, les partisans de la démocratie, les prêtres, les dévots, les défenseurs des anciennes traditions ne lui pardonnaient pas ses enseignements subversifs de l'ordre établi. En 400, Mélitus, Lycon et Anytus l'accusèrent d'être l'ennemi de la religion et de corrompre la jeunesse, et demandèrent qu'il fût puni de mort. Avant lui, bien des grands hommes avaient été accusés d'impiété, parce que, dans l'antiquité, la religion était essentiellement une institution politique. Socrate refusa de fuir. L'affaire fut portée au tribunal des *héliastes*, pour la plupart hommes du peuple. Socrate refusa le brillant plaidoyer préparé par Lysias, et se défendit lui-même avec une noble et imprudente fierté qui dut blesser ses juges. Ils étaient au nombre de 559; une majorité de trois ou de six voix le déclara coupable. On lui demanda la peine à laquelle il se condamnait : « S'il faut déclarer, dit-il, ce que je mérite, en bonne justice, c'est d'être nourri au Prytanée. » Les juges, évidemment provoqués, prononcèrent la mort. Condamné à boire la ciguë, il passa trente jours dans la prison, en attendant le retour de la galère de Délos, adressant à ses amis ses suprêmes conseils; il refusa de s'évader et mourut en sage. Socrate avait donné l'exemple de toutes les vertus, et la postérité s'est inclinée avec respect devant sa mémoire. — Pour lui, la philosophie ne doit pas se perdre dans la recherche des causes inconnues des phénomènes naturels; elle doit avant tout chercher à connaître la nature morale de l'homme, la véritable science, l'art de bien vivre, l'art d'être à la fois honnête et heureux. Sa morale, telle qu'on la trouve dans son enseignement pratique et familier, est une morale vivante et positive. « En philosophie, il a proclamé que la vraie sagesse consiste à se connaître soi-même et à connaître Dieu. En morale, il a laissé de nobles préceptes, réhabilité le travail, relevé la dignité de la femme et celle de l'esclave; en politique, il a posé le principe des lois non écrites, et subordonné la politique à la morale; en religion, il a révélé à la Grèce et à l'Occident le Dieu invisible, le Dieu moral, intelligent, cause et principe de la vie et de l'ordre universels, et enseigné l'immortalité de l'âme. Toutes les vérités les plus utiles, les plus précieuses, les plus chères au cœur de l'homme, il les a ou connues ou pressenties. Socrate est moins un fondateur d'école qu'un sage... Il a surtout donné le branle aux esprits. C'est à lui que se rattachent, de près ou de loin, toutes les écoles qui s'élevèrent après sa mort. » (M. Aubé.)

Socrate n'a rien écrit; les sept *Lettres* qu'on a publiées sous son nom, Paris, 1637, in-4°, sont apocryphes. Mais on peut le connaître dans les ouvrages de Xénophon (*Mémorables, Apologie, Economique*), et de Platon (*Apologie, Criton, Phédon, le Banquet*, etc.).

Socrate, dit *le Scholastique*, c'est-à-dire l'avocat, historien grec, né à Constantinople, vers 379, mort après 440, a écrit, avec beaucoup d'impartialité et d'un style clair et simple, une *Histoire ecclésiastique*, en 7 livres, de 306 à 439. Elle a été souvent imprimée; citons les éditions de Henri de Valois, grec et latin, 1688, in-fol., et d'Oxford, 1844, in-8°; elle a été traduite par le président Cousin.

Soderini (Pierre), né vers 1450, ami des arts, bon patriote, mais d'un caractère timide, fut proclamé gonfalonier perpétuel de Florence, en 1502. Il chercha à

se maintenir neutre entre Louis XII et Jules II, et fut déposé au retour des Médicis, 1512. Alors exilé, il put s'établir à Rome, à l'avénement de Léon X, et y mourut.

Sodoma. V. Razzi.

Sodome, v. de l'anc. Palestine, dans la vallée de Siddim, à l'O. de la mer Morte. Elle fut détruite par le feu du ciel en même temps que Gomorrhe, Adama, Séboïm et Ségor, à cause des débauches de ses habitants. M. de Saulcy en a retrouvé les ruines.

Sodor, ch.-l. de l'île de Man.

Sœderhamn, v. de Suède, dans le lan et à 90 kil. N. de Gèfle port sur le golfe de Bothnie; 2,200 hab.

Sœderkœping, v. de Suède, dans le lan et à 42 kil. E. de Linkœping; 1,400 hab. Eaux minérales fréquentées.

Sœmias ou **Sœmis** (Julia), sœur de Julia Mœsa, eut. dit-on, Héliogabale d'un commerce adultère avec Caracalla, fit proclamer son fils empereur, s'associa à ses extravagances, voulut prendre place au sénat, présida un sénat de femmes, qui réglait les modes, et fut massacrée avec son fils.

Sœmmering (Samuel-Thomas **de**), anatomiste allemand, né à Thorn, 1755-1830, professa la médecine à Mayence, à Francfort, à Heidelberg, et fut médecin du roi de Bavière. On peut le considérer comme un des créateurs de l'anatomie chirurgicale. Ses ouvrages les plus remarquables sont : *De la structure du corps humain*, 6 vol. in-8°, qui a été trad. en latin et en français; *Sur le supplice de la guillotine*, 1796; *Figures des organes des sens*, 4 vol. in-fol., etc. En 1809, il inventa un appareil qui, au moyen d'une pile de Volta, transmettait les signes à plus de 2,000 pieds; il communiqua cette découverte à l'Institut de France, qui la négligea; c'était cependant l'idée première de la télégraphie électrique.

Sœmmering (Monts), chaîne de montagnes de l'empire d'Autriche, qui se détache des Alpes Styriennes, entre l'archiduché d'Autriche et le comté de Styrie.

Sœmund Sigfusson, historien islandais, né en 1056, était prêtre. Il a recueilli les chants des anciens Scaldes, sous le nom d'*Edda poétique*. Le texte, avec notes, a été publié à Copenhague, 3 vol., 1787, 1818, 1831, et à Stockholm, 1818.

Sœndenfields, nom de la région S. E. de la Norvège, au S. du Nordenfields et à l'O. de la Suède; elle comprend dix préfectures.

Soest, v. de Prusse, dans l'arrond. et à 25 kil. N. d'Arensberg (Westphalie); 10,000 hab. Séminaire et gymnase. Saline, fabriques de cuirs et d'eaux-de-vie de grains. Ville commerçante. Elle fit jadis partie de la Hanse teutonique, et fut ville impériale.

Sœurs grises, religieuses instituées par saint Vincent de Paul et Louise de Marillac, en 1655, pour soigner les malades et instruire les enfants. Elles suivent la règle de Saint-François, et ne sont pas cloîtrées.

Sœurs des pauvres (Petites), association formée, en 1858, par un vicaire de Saint-Servan et deux pauvres ouvrières, pour secourir les vieillards. A force de dévouement, l'œuvre s'est développée; plusieurs maisons ont été fondées dans différentes villes de France; Pie IX l'a approuvée en 1854.

Sofala, fl. d'Afrique, arrose le pays du même nom, et se jette dans le canal de Mozambique, au-dessous de Sofala, après un cours de 350 kil.

Sofala (Côte de), nom de la côte d'Afrique, entre les embouchures du Zambèze et du Marfumo.— Ville de l'Afrique portugaise, sur la Sofala, ch.-l. du gouvern. du même nom, à 900 kil. S. O. de Mozambique. C'est un simple village de nègres défendu par un fort. — Le gouvernement de Sofala, partie centrale de la capitainerie générale de Mozambique, fait le commerce d'ivoire et de poudre d'or. C'est une colonie portugaise peu florissante.

Soffarides, dynastie persane, qui, dans le démembrement du califat de Bagdad, régna sur le Séistan, Balk, le Khoraçan, le Kerman, le Tabaristan. Elle fut fondé par Yacoub, fils d'un chaudronnier (*soffar*), en 872, et fut remplacée, en 902, par les Samanides.

Sofis. V. Sophis.

Sogd ou **Zer-Afchan,** anc *Polytimetus*, riv. du Turkestan, dans la Boukharie, arrose Samarcand, et se perd dans le lac Karakoul, près du Sir-Daria. On l'appelle *Kohik*, dans la partie supérieure de son cours, qui est de 450 kil.

Sogdiane, pays de la haute Asie, était située entre le pays des Scythes au N., ceux des Saces et des Indiens à l'E., la Bactriane au S., la Margiane à l'O. Elle touchait à l'Iaxarte et à l'Oxus. Cette région est aujourd'hui le khanat de Bokhara et le Turkestan russe (anciens khanats de Khokand et de Khodjend). Plate et déserte à l'O., la Sogdiane était montueuse, verdoyante et bien arrosée à l'E. Cyrus y fonda Cyropolis, auj. Khodjend. Alexandre la soumit avec peine, et y fonda Alexandrie de l'Oxus et Alexandreschata sur l'Iaxarte. Les Séleucides la possédèrent après la mort du conquérant; les Parthes la leur enlevèrent, pour la céder au second empire des Perses, aux Arabes et aux Turkomans, qui l'occupent encore, et y ont détruit presque toute civilisation. La Russie, qui a conquis une portion du pays, cherche à rétablir, à travers cette région, l'ancienne route commerciale des Indes à la Caspienne. Capit., *Maracanda*, auj. Samarcande.

Sogdiana. V. Petra-Oxiana.

Sogdien, roi de Perse, 424 av. J. C., deuxième fils d'Artaxerxès Ier, tua son frère aîné Xerxès II, et fut lui-même mis à mort par un autre de ses frères, Ochus ou Darius II Nothus.

Soham, bourg d'Angleterre, à 10 kil. S. d'Ely, dans le comté de Cambridge; 3,700 hab. Fromages renommés.

Sohar, v. d'Arabie. V. Oman.

Sohl, comitat de Hongrie, dans le cercle en deçà du Danube, ch.-l. *Neusohl* ou *Besztercze-Banya*. Ce pays, peuplé de 112,000 hab., possède d'importantes mines d'argent, de cuivre et de fer.

Soho, bourg d'Angleterre, à 2 kil. N. O. de Birmingham, dans le comté de Stafford. Grande usine fondée par Watt et Boulton.

Soignies, v. de Belgique, sur la Senne, à 18 kil. N. E. de Mons (Hainaut); 7,000 hab. Ancienne église, très-curieuse, qui date de 965; hôtel de ville, dans le style espagnol, de 1620. Grande exploitation de carrières de pierre; forges, raffineries de sel, fabriques de dentelles. Soignies remonte au milieu du VIIe siècle.

Soignies, forêt du Brabant (Belgique); elle appartient à l'Etat, et était jadis beaucoup plus considérable; elle n'a plus que 4,000 hectares.

Soissonnais, un des dix pays de l'Ile-de-France, ch.-l. *Soissons*, comprenait le marquisat de Cœuvres, érigé en duché d'Estrées, Braine, Coucy et l'abbaye de Prémontré. Auj. partie du départ. de l'Aisne.

Soissons, *Noviodunum*, *Suessionum civitas*, ch.-l. d'arrond. du départ. de l'Aisne, par 49°22′53″ lat. N., et 0°59′18″ long. E., à 41 kil. S. O. de Laon, sur l'Aisne; 10,404 hab. Place forte, évêché. Ancien château, église cathédrale du XIIe et du XIIIe siècle, église abbatiale de Saint-Léger, du XIIe siècle; portail de l'église détruite de Saint-Jean des Vignes, abbaye de Saint-Médard aux environs, auj. occupée par une école de sourds-muets. Blé, haricots; poterie, quincaillerie, mercerie, tapisserie, bonneterie. Cette ville a joué, dans l'histoire de France, un rôle important. Elle était la capitale de Syagrius, qui y fut battu par Clovis, 486; Louis *le Débonnaire* y fut déposé par ses fils, en 833, dans l'abbaye de Saint-Médard; Charles *le Simple* y fut battu par Robert, 923. Les alliés prirent Soissons en 1814, et cette perte décida de l'issue de la campagne de France.

Soissons (Royaume de). C'est le nom que porta d'abord, après la mort de Clovis, dans le démembrement de l'empire des Francs, le royaume plus connu sous le nom de *Neustrie*.

Soissons (Comtes de). Il y eut, dès le IXe siècle, des comtes de Soissons, qui furent vassaux des ducs de France. Au XIIIe, ce titre appartint à la maison de Chimay; des mariages le portèrent aux maisons de Hainaut et de Châtillon. En 1391, Guy de Châtillon vendit le comté à Louis, duc d'Orléans; il appartint à Dunois. Le mariage de Françoise d'Orléans-Longueville avec Louis Ier, prince de Condé, 1555, le fit entrer dans la maison de Bourbon. Marie, petite-fille de ce prince, épousa, en 1625, Thomas-François, prince de Savoie-Carignan.

Soissons (Charles **de Bourbon**, comte de), fils de Louis Ier, prince de Condé, et de Françoise d'Orléans-Longueville, né à Nogent-le-Rotrou, 1566-1612, élevé dans la religion catholique, changea plusieurs fois de religion et de parti, par ambition mauvaise; se brouilla avec Henri IV, parce qu'il voulait, malgré le roi, épouser sa sœur, Catherine de Navarre; eut le gouvernement du Dauphiné; puis, sous la régence de Marie de Médicis, celui de Normandie; contribua au renvoi de Sully, son ennemi, et s'allia au prince de Condé contre la régente.

Soissons (Louis **de Bourbon**, comte de), fils du précédent, né à Paris, 1604-1641, gouverneur du Dauphiné, entra dans toutes les cabales de cette époque de

troubles, et fut exilé lors du complot de Chalais, 1626; il se distingua cependant devant La Rochelle et en Italie, reçut le gouvernement de la Champagne; montra peu de talents dans la campagne de 1636, en Picardie; complota avec Gaston d'Orléans l'assassinat de Richelieu à Amiens, et se réfugia à Sedan. De concert avec les ducs de Bouillon et de Guise, il prit les armes contre Richelieu, et fut soutenu par les Espagnols; vainqueur du maréchal de Châtillon, au combat de la Marfée, il fut trouvé mort; selon les uns, il s'était tué par un accident; suivant d'autres, il avait été frappé par un gendarme français qui resta inconnu.

Soissons (Eugène-Maurice **de Savoie**, comte de), fils puîné de Thomas de Savoie, prince de Carignan, et de Marie de Bourbon, héritière du comté de Soissons, né à Chambéry, 1635-1673, épousa Olympe Mancini, nièce de Mazarin, 1657, fut nommé colonel général des Suisses et gouverneur de Champagne; se distingua aux Dunes, en Flandre, en Hollande, fut nommé lieutenant général, 1672, et mourut subitement. C'était un fort honnête homme, mais d'un esprit borné. L'un de ses fils fut le prince Eugène.

Soissons (Olympe **Mancini**, comtesse de), née à Rome, 1640-1708, vint à Paris dès 1647, et voulut profiter d'une fantaisie passagère qu'elle inspirait à Louis XIV, dans l'intérêt de son ambition. Epouse du comte de Soissons, surintendante de la maison de la reine, elle entra en lutte avec la duchesse de Navailles, et se fit éloigner. Plus tard, elle essaya de substituer Mlle de la Mothe d'Argencourt à Mlle de la Vallière; elle échoua et dut se démettre de sa charge, 1665. On l'accusa, sans raison, de la mort de son mari; elle fut compromise, avec sa sœur, la duchesse de Bouillon, par les déclarations de la Voisin, 1679; s'enfuit, se laissa juger par contumace; fut assez maltraitée par le peuple, en Belgique, et finit par s'établir à Bruxelles, 1680. Elle alla en Espagne, et Saint-Simon l'accuse d'avoir empoisonné la jeune reine, Marie-Louise d'Orléans, 1689. Elle erra encore en Allemagne, puis revint mourir à Bruxelles, probablement poursuivie, dans son exil, par le mépris de Louis XIV et par la haine de ses ministres, qui la craignaient.

Soja, riv. de Russie, prend sa source dans le gouv. de Smolensk, arrose ceux de Mohilev, Tchernigov, et se jette dans le Dnieper, après un cours de plus de 480 kil.

Sojaro (Le). V. Gatti.

Sokhondo, point culminant des montagnes de la Daourie, près et au S. O. de Nertschinsk; 2,640 mètres.

Soko, v. de la Guinée septentrionale, capit. du roy. nègre du même nom, au N. de Coumassie.

Solana, v. d'Espagne, dans la prov. et à 35 kil. N. O. de Valence; 7,000 hab.

Solander (Daniel-Charles), naturaliste, né à Upsal, 1736-1781, élève de Linné, s'établit en Angleterre, entra dans la Société royale, fut attaché au Musée britannique, accompagna Cook dans son premier voyage, 1768-1771, et a publié *Fossilia Hantoniensia*, etc.

Solari ou **Solario** (Antonio), dit *il Zingaro*, peintre italien, né dans les Abruzzes, 1382-1455, d'abord chaudronnier ambulant, se fit peintre pour épouser la fille d'un artiste napolitain. Ses têtes ont beaucoup d'expression; ses paysages sont bien composés. Son école, dite des *Zingaresques*, a été florissante à Naples.

Solari (Cristoforo), dit *il Gobbo* (le Bossu), sculpteur et architecte milanais du xve siècle, travailla à la chartreuse de Pavie et à la cathédrale de Milan.— Son frère, Andrea, a vécu au commencement du xvie siècle. Il fut coloriste habile, et travailla au château de Gaillon en France. Le Louvre a de lui un portrait de *Charles d'Amboise* et *la Vierge allaitant l'Enfant Jésus*.

Soldau, v. de Prusse, dans l'arrond. et à 20 kil. S. O. de Neidenburg (Prusse); 2,200 hab. Eaux ferrugineuses.

Soldin, v. de Prusse, dans l'arrond. et à 80 kil. N. de Francfort-sur-l'Oder, sur le lac du même nom (Brandebourg); 6,000 hab. Fabriques de draps, rubans, toiles et cuirs.

Sole (Antonio-Maria **dal**), peintre italien, né à Bologne, 1597-1684, élève de l'Albane, eut de la réputation comme paysagiste. — Son fils, Jean-Joseph, né à Bologne, 1654-1719, élève du Pasinelli, se plaça au premier rang des peintres de son temps, par l'élégance de ses compositions et son coloris remarquable. On le surnomma le *Guide moderne*. On cite de lui : un *Soir*, une *Nuit*, une *Aurore*, *Saint-Pierre d'Alcantara* (à Milan); *Bacchus et Ariane* (à Vérone). Il a gravé à l'eau-forte plusieurs de ses compositions.

Solebay, baie de la côte S. E. d'Angleterre, où Ruyter résista glorieusement à la flotte anglo-française, en 1672.

Soledad, une des îles Falkland ou Malouines, par 51° 30′ lat. S. et 61° long. O. Port sûr.

Soledad (La), village du Mexique, au pied des Cumbres, à 25 kil. E. de Puebla. Le président Juarez y signa, avec le général espagnol Prim, l'amiral français Jurien de la Gravière et le négociateur britannique, une convention qui autorisait les troupes alliées à monter sur les plateaux pour échapper à la fièvre jaune, et annonçait l'ouverture de négociations pour la paix, 19 février 1862.

Soleiman. V. Soliman.

Soleri (Georges), peintre italien, né à Alexandrie, vivait au xvie siècle, et fut un artiste distingué de l'école milanaise.

Soles, *Soli*, v. de l'anc. Cilicie, colonie de Rhodes. Le langage de ces colons se corrompit, et *solériser* signifia parler mal. Le philosophe platonicien Crantor et le poëte Aratus y naquirent. Pompée y établit les pirates qu'il avait soumis, et donna à la ville le nom de *Pompeiopolis*. Auj. *Mezllu*.

Soles, *Soli*, v. de Chypre sur la côte N., bâtie, dit-on par Solon, qui lui donna son nom.

Solesmes, village de l'arrond. et à 30 kil. N. O. de la Flèche (Sarthe ; 850 hab. En 1833, des prêtres se réunirent dans l'ancien prieuré de bénédictins pour y rétablir l'ordre de Saint-Benoît. Le prieuré de Solesmes a reçu le titre d'abbaye du pape Grégoire XVI, en 1835. Dans l'église sont des morceaux remarquables de sculpture. La nouvelle congrégation publie un recueil précieux pour l'histoire ecclésiastique, sous le titre de *Spicilegium Solesmense*.

Solesmes, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. E. de Cambrai, sur la Selle (Nord); 6,202 hab. Fabriques de tissus de lin et de toiles.

Soleure, en allemand *Solothurn*, v. de Suisse, capit. du canton du même nom, à 40 kil. S. de Bâle, sur l'Aar; 6,000 hab. Résidence de l'évêque catholique de Bâle. On y remarque les églises de Saint-Ours et des Professeurs, l'Arsenal, qui contient une belle collection d'armures anciennes, le Muséum, qui possède une très-curieuse collection de fossiles du Jura et de roches des Alpes, et la maison où est mort Kosciuszko. Soleure est, dit-on, une des douze villes que détruisirent les Helvétiens lorsqu'ils envahirent la Gaule, en 58 av. J. C. Rétablie par une colonie romaine, elle devint une forteresse sous le nom de *Castrum Solodurense*. Détruite par les barbares, elle se rétablit peu à peu, conquit son indépendance, et entra dans la Confédération suisse, en 1481. Une aristocratie étroite la gouverna jusqu'à la révolution, et les derniers serfs ne furent affranchis qu'en 1785. — Le canton de *Soleure* touche, au N. aux cantons de Bâle et de Berne; à l'E, à ceux de Bâle et d'Argovie; au S. et à l'O., à celui de Berne. Il est le neuvième par l'ordre de son admission dans la Confédération, le quinzième par son étendue, 785 kil. carrés, le treizième par sa population, 75,000 hab. Il professe la religion catholique et parle l'allemand. « De tous les anciens gouvernements de la Suisse, dit Lutz, c'est celui de Soleure qui a fait le plus en grand la traite des blancs, connue sous le nom de capitulations militaires. » Il fournissait la plupart des pays étrangers, surtout la France; aussi Louis XIV donna-t-il cent mille livres pour la construction de la cathédrale de Saint-Ours. La dernière capitulation, celle de Naples, datait de 1825; elle a cessé en 1855. Le gouvernement est démocratique.

Soleure, château près de Montmédy, où fut signée une trêve entre Louis XI et Charles *le Téméraire*, en 1475.

Solfatare (La) ou *la Soufrière*, anc. *Campi Phlegræi*, cratère de volcan éteint entre Pouzzoles et Naples. On en tire du vitriol et de la fleur de soufre.

Solférino, bourg d'Italie, près de la rive droite du Mincio, à 4 kil. S. E. de Castiglione, entre Peschiera et Mantoue. L'armée franco-sarde y remporta une victoire décisive sur les Autrichiens, le 24 juin 1859.

Solié (Jean-Pierre **Soulier,** dit), compositeur, né à Nîmes, 1755-1812, jouait d'abord du violoncelle, puis fut acteur intelligent et chanteur agréable à l'Opéra-Comique. Il composa ensuite plusieurs opéras d'un style facile et enjoué : *Jean et Geneviève*, 1792, *le Jockey*, 1795, *le Secret*, *le Diable à quatre*, etc.

Solignac, ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. S. du Puy (Haute-Loire), sur la Loire; 1,185 hab. Abbaye célèbre au viie siècle par son école d'orfèvrerie.

Solignac, bourg de l'arr. et à 11 kil. S. de Limoges (Haute-Vienne); 2,000 hab. Fabrique de porcelaine.

Soligny, bourg de l'arr. et à 11 kil. N. de Mortagne (Orne); 850 hab. Grand couvent de la Trappe.

Solikamsk, v. de Russie, dans le gouv. et à 200 kil. N. de Perm, sur la Kama; 5,000 hab. Salines considérables, fonderies de suif.

Soliman, calife ommiade, fils d'Abd-el-Melek, succéda à son frère Walid Ier en 715 et mourut en 717. Il fut débonnaire et célèbre par sa gloutonnerie.

Soliman Ier, fils aîné de Bajazet, sultan des Turcs ottomans, se réfugia à Andrinople, après la bataille d'Ancyre, 1403; fut soutenu par les Grecs, lutta contre son frère Mouça, fut pris et étranglé, 1410.

Soliman II, dit LE GRAND, le *Législateur, le Magnifique*, sultan ottoman, fils de Selim Ier, né en 1495, succéda à son père en 1520 et mourut en 1566. Il répara d'abord les injustices de Selim, acheva la soumission de la Syrie et des Mamelouks d'Égypte, puis tourna ses armes contre l'Europe. Il prit Belgrade, 1521, et une partie de la Hongrie. En 1522, il s'empara de l'île de Rhodes, malgré la résistance énergique de Villiers de l'Ile-Adam et des chevaliers. Pour éviter les révoltes des janissaires, il érigea la guerre en système. En 1526, il envahit la Hongrie, fut vainqueur à Mohacz, s'empara de Bude, et prit sous sa protection Jean Zapoly, rival de Ferdinand d'Autriche. En 1529, après avoir reçu la soumission de la Moldavie, il conduisit 120,000 hommes devant Vienne, mais après 20 assauts, fut contraint à la retraite. Il revint, sans plus de succès en 1530 et 1532, tandis que Doria attaquait les côtes de Morée. Il signa une trêve avec Ferdinand, et marcha contre la Perse, 1533. Il prit Tauris, Bagdad, 1534, réunit l'Yémen à son empire, 1538. Il s'était de bonne heure uni secrètement à François Ier contre Charles-Quint, et en 1535 signa avec lui les fameuses capitulations qui ouvraient aux Français, avec privilèges, le commerce du Levant. Chaque année, il conduisait de nouvelles expéditions en Europe et en Asie; les Turcs échouèrent devant Corfou; Khair-Eddyn Barberousse, son capitan-pacha, fut vaincu par les Espagnols dans l'expédition de Tunis, 1535, mais Charles-Quint fut moins heureux devant Alger, 1541. Alors Soliman s'unit ouvertement à François Ier, et la flotte turque rejoignit à Toulon la flotte française, pour aller bombarder Nice, 1543. Pendant ce temps, Soliman avait profité de la mort de Jean Zapoly, pour s'emparer de presque toute la Hongrie, 1540. Il recommença la guerre contre les Perses, en 1547, et, vainqueur près de Van, fit la conquête du Chirvan et de la Géorgie. La Hongrie fut de nouveau envahie, tandis que l'amiral Dragut ravageait toutes les côtes de la Méditerranée. Mais les Turcs échouèrent devant Malte, défendue par la Valette, 1565, et Soliman mourut de colère et d'apoplexie, au siége de Szigeth en Hongrie. C'est le plus illustre des sultans; ami de la justice, il se montra cependant cruel, et fit périr son fils Mustapha, qu'il sacrifia aux artifices et à l'ambition de sa favorite Roxelane; on peut aussi lui reprocher la mort de son grand vizir Ibrahim. Il établit l'ordre et la sécurité dans ses Etats, divisa l'empire en districts, introduisit un bon système d'administration financière et s'occupa surtout de l'armée. Il aimait les mathématiques et l'histoire; il fonda des colléges et des bibliothèques. Après lui la puissance des Turcs diminua.

Soliman III, frère et successeur de Mahomet IV, régna de 1687 à 1691. Son grand vizir, Mustapha-Kiuperli, soutint alors la guerre en Hongrie.

Soliman, roi de Perse, fils et successeur d'Abbas II, né en 1646, régna de 1666 à 1694. Très-vigoureux, mais très-faible d'esprit, débauché et cruel, il laissa ravager ses provinces par les Cosaques, les Uzbeks, les Arabes et les Kourdes. L'empire ne fut sauvé que par les talents supérieurs de son ministre Cheikh-Ali-Khan, qui s'efforça d'introduire en Perse la civilisation européenne.

Soliman II. V. ROKN-EDDYN.

Solimena (FRANCESCO), peintre italien, né à Nocera de' Pagani, 1657-1747, fut en quelque sorte un artiste universel et composa un grand nombre de tableaux en tout genre. Sa réputation fut immense, et il fut comblé d'honneurs, et de richesses. Il avait de grandes qualités, imagination, coloris vigoureux, science de la composition; le Louvre a de lui *Adam et Eve épiés par Satan, Héliodore chassé du temple*.

Solimoes ou **Solimoens,** un des noms du Rio des Amazones.

Solinus (CAIUS JULIUS), compilateur latin, vivait probablement au IIIe siècle. On a de lui un *Abrégé de géographie*, intitulé *Collectanea rerum memorabilium* ou *Polyhistor*. Il a pillé Pline l'Ancien, sans le nommer. La première édition datée est celle de Venise, 1473; cet ouvrage a été souvent imprimé depuis; il a été traduit par M. Agnant, dans la *Bibliothèque Panckoucke*. Solin avait encore composé un poëme sur les poissons, dont il ne reste que le début en 22 vers.

Solingen, v. de Prusse, dans l'arrond. et à 36 kil. E. de Düsseldorf (Prov. du Rhin); 20,000 hab. Cette ville est, avec *Velbert*, le centre d'une très-grande fabrication de lames de sabres, d'épées et de fleurets, de coutellerie, quincaillerie, limes et outils de serrurie. Ces produits sont très-estimés et donnent lieu à un grand commerce d'exportation.

Solis (JUAN **Diaz de**), navigateur espagnol, né à Lebrixa au milieu du XVe siècle, découvrit avec Pinçon les bouches de l'Amazone, en 1507, puis fut chargé à Lisbonne de la direction des cartes nautiques. En 1515, à la tête d'une expédition, il reconnut les côtes du Brésil, et voulut remonter le fleuve de la Plata; il fut tué et mangé par les Indiens Charruas, 1515.

Solis (ANTONIO **de**), historien espagnol, né à Alcala de Hénarès, 1610-1686, ami de Calderon, écrivit avec talent plusieurs comédies, comme *l'Amour à la mode;* fut secrétaire du comte d'Oropesa, et composa pour lui *Orphée et Eurydice;* puis secrétaire de Philippe IV, célébra la naissance d'un infant par *les Triomphes de l'Amour et de la Fortune*, comédie que Quinault imita. Nommé historiographe des Indes en 1666, il embrassa l'état ecclésiastique, ne composa plus que quelques pièces de dévotion, *Autos sacramentales*, et publia l'*Histoire de la conquête du Mexique*, dans le genre de Quinte Curce, 1684, in-fol., souvent réimprimée, et traduite en français par la Guette, 1691, in-4°. Ses *Comedias* ont paru à Madrid, 1681, in-4°.

Solis (FRANÇOIS **de**), peintre espagnol, né à Madrid, 1629-1684, fut encouragé par Philippe IV et eut beaucoup de réputation. Son tableau de la *Conception de la Vierge* excita surtout l'admiration.

Solitude, village de Wurtemberg, à 5 kil. N. O. de Stuttgart. Château royal achevé en 1767.

Soller, v. d'Espagne, sur la côte N. de l'île de Majorque, à 26 kil. N. de Palma; 9,000 hab. Oranges.

Solliès-Pont, ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 kil. N. E. de Toulon (Var); 2,692 hab. Soieries, commerce d'huile.

Solmona ou **Sulmona,** anc. *Sulmo*, v. du roy. d'Italie, dans la prov. et à 70 kil. S. E. d'Aquila (anc. roy. de Naples); 9,000 hab. Evêché. Confitures renommées, fabriques de papier. Patrie d'Ovide.

Solms, nom d'une ancienne famille d'Allemagne; qu'on fait remonter à un frère de Conrad Ier. Elle s'est partagée en plusieurs branches, Solms-Braunfels, Solms-Lich, Hohen-Solms, Solms-Laubach, etc., et ses domaines se trouvent dans la Hesse, le Wurtemberg et la Prusse; ils ont été médiatisés en 1806. Elle tire son nom d'un château fort, dont on voit les ruines près de Braunfels (rég. de Coblentz).

Solofra, v. du roy. d'Italie, dans la prov. et à 11 kil. S. E. d'Avellino (anc. roy. de Naples), à la source du Sarno; 6,800 hab. Bijouterie, parchemin, cuirs.

Sologne, pays de l'anc. France, dans l'Orléanais, ch.-l., *Romorantin*. Elle est auj. répartie dans les départ. du Loiret, du Cher et de Loir-et-Cher, et occupe 460,000 hectares. C'est une plaine, traversée par la Sauldre, le Beuvron et le Cosson, couverte de marais insalubres, d'étangs et de landes sablonneuses, dont les genêts et les bruyères nourrissent de maigres moutons. Depuis quelques années, on a planté des pins, desséché des marais, marné les terres, et commencé ainsi la transformation de la Sologne. L'empereur Napoléon III y a créé, à grands frais, des fermes modèles, comme la Motte-Beuvron. — La Sologne, jadis prospère, a été ruinée, au XVIe s., par les guerres de religion, au XVIIe, par la révocation de l'édit de Nantes.

Solon, législateur d'Athènes, né à Salamine, vers 638 av. J. C., mort en 558, descendant de Codrus, se livra d'abord au commerce, surtout pour s'instruire, et visita la Grèce, l'Egypte, l'Asie. On le mit au nombre des sept sages, et ses poésies ajoutèrent à sa célébrité. C'est lui qui par son adresse et par son courage entraîna les Athéniens contre Salamine, qui fut reprise aux Mégariens. Il termina aussi la *Guerre sacrée* par la prise de Cirrha et mit fin aux troubles qui divisaient la cité depuis le meurtre de Cylon, en décidant les meurtriers à s'éloigner. Enfin on le chargea de réformer les lois de sa patrie et il fut nommé seul archonte, en 594.

Il commença par remédier à la misère des pauvres, accablés de dettes, par la *Seisachthie* ou décharge, et supprima la contrainte par corps. Puis il divisa les citoyens en quatre classes, d'après leurs revenus : les *Pentacosiomédimnes*, ayant au moins 500 médimnes de revenu ; les *Chevaliers* (300 médimnes) ; les *Zeugites* (150 ou 200), qui avaient un attelage de bœufs ; les *Thètes* ou mercenaires. Tous les citoyens formaient l'assemblée du peuple, qui avait les plus grands pouvoirs, et où l'on comptait les votes par tête ; mais les magistrats ne pouvaient être élus que dans les trois premières classes. Les juges ou *Héliastes* étaient chaque année tirés au sort dans toutes les classes. Pour contre-balancer le pouvoir du peuple, il établit ou organisa le *Sénat* et l'*Aréopage* (V. ces mots). Il conserva les *Archontes*. Athènes fut une démocratie tempérée. Les tables de Solon contenaient une législation complète ; il en reste des fragments importants. Il s'efforça de donner au mariage toute sa dignité, en réduisant le luxe des femmes ; il limita le droit du père sur sa famille, étendit le droit de tester ; mais les biens du père durent être partagés également entre tous les enfants. Il favorisa l'industrie et honora le travail. Les étrangers ou *métèques* furent attirés à Athènes ; ils furent seulement assujettis à un impôt annuel de 12 drachmes, et il leur était facile de devenir citoyens. Les esclaves durent être bien traités et furent plus heureux à Athènes qu'en aucun autre pays. Il fit jurer aux Athéniens de ne rien changer à ses lois pendant dix ans ; puis il alla visiter Amasis en Egypte, l'île de Chypre, l'Asie, où peut-être il aurait vu Crésus ; mais les anecdotes célèbres racontées par les anciens semblent inventées, car Crésus paraît n'avoir succédé à son père que vers 560. A son retour, Athènes était troublée par les factions ; Solon fit de vains et généreux efforts pour empêcher Pisistrate de s'emparer du pouvoir ; il ne fut pas soutenu par le peuple. Il vécut, respecté par Pisistrate, qui maintint ses lois, et ne s'occupa plus que de poésie. Nous avons conservé plusieurs fragments de ces chants élégiaques ; ils sont dignes des plus grands poëtes. Quelques-uns disent qu'il alla mourir dans l'île de Cypre. Sa gloire resta toujours vivante chez les Athéniens, qui lui érigèrent une statue sur la place publique de Salamine. Les fragments de ses poésies sont dans les recueils des Gnomiques. Plutarque a raconté sa *Vie*. — V. G. Schmidt, *De Solone legislatore*, 1688, in-4° ; Kleine, *Quæstiones de Solonis vita et fragmentis*, 1832, in-4° ; H. Schelling, *De Solonis legibus*, 1842, in-8°, etc.

Solon, graveur grec, vivait sous Auguste et fut le fondateur d'une école célèbre de graveurs sur pierres précieuses.

Solor, île de la Malaisie, dans les Indes Néerlandaises, à l'E. de Florès. Commerce d'ambre gris et d'huile de baleine.

Solothurn, nom allemand de SOLEURE.

Solovetsk, île de la Russie, dans la mer Blanche ; elle dépend du gouv. d'Arkhangel et possède un grand couvent qui est un lieu de pélerinage fréquenté.

Solre-le-Château, ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 kil. N.-E. d'Avesnes (Nord) ; 2,821 hab. Tissus de laine. tanneries.

Solsona, v. forte d'Espagne, dans la prov. et à 90 kil. N. E. de Lerida (Catalogne) ; 2,400 hab. Assiégée sans succès par les bandes carlistes en 1835 et en 1837.

Soltikof ou **Saltikof**, famille russe, d'origine prussienne, a fourni à la Russie plusieurs hommes célèbres.

Soltikof (PIERRE, comte), 1700-1772, fut protégé par Anne Iwanowna, et devint lieutenant général en 1733. Feld-maréchal sous Elisabeth, il se distingua dans la guerre de Sept Ans, et gagna la victoire de Kunnersdorf, 1759. Mais il ne voulut pas se brouiller avec l'héritier du trône, Pierre, grand admirateur de Frédéric II, demanda à se retirer et fut gouverneur de Moscou.

Soltikof (IVAN, comte), fils du précédent, 1736-1805, fut aussi feld-maréchal et gouverneur de Moscou. Il se distingua dans les guerres contre les Turcs et contre les Suédois.

Soltwedel, v. de Prusse, dans l'arrond. et à 96 kil. N. O. de Magdebourg (Prov. de Saxe) ; 6,500 hab. Fabriques de draps, toiles de coton et souliers. Résidence primitive des Margraves de Brandebourg au XIe siècle.

Soltyk (STANISLAS), patriote polonais, né dans le palatinat de Plock, 1751-1830, se rattachait à la famille des Soltikof ; il était neveu de Gaëtan Soltyk, évêque de Cracovie, que les Russes avaient exilé en 1766, fut l'un des plus ardents patriotes en 1791, se dévoua tout entier à son pays ; et, de retour en Pologne, 1798, fit les efforts les plus intelligents pour entretenir chez ses compatriotes l'amour de leur nationalité. Il fut maréchal de la diète en 1811 ; il se rallia sincèrement à Alexandre Ier, qui le nomma sénateur. Mais, en 1825, il fut impliqué dans les conspirations, et, quoique absous, resta trois ans en prison.

Soltyk (ROMAN, comte), fils du précédent, né à Varsovie, 1791-1848, élève de l'Ecole polytechnique de Paris, entra dans l'armée, et, en 1813, fut nommé général de brigade. Il se retira à Varsovie et y ouvrit une maison de commerce. En 1830, il proposa dans l'assemblée nationale la déchéance des Romanof, déploya beaucoup de courage, et dut se retirer en France. On lui doit : *la Pologne, Précis historique de sa révolution*, 1833, 2 vol. in-8° ; *Napoléon en* 1812, 1836, in-8° ; *Relation des opérations de l'armée de Poniatowski pendant la campagne de* 1809, 1841, in-8°.

Solvyns (FRANÇOIS-BALTHAZAR), né à Anvers, 1760-1824, apprit à peindre et à graver, puis voyagea dans l'Inde, et, de retour à Paris, publia : *les Hindous, ou Description de leurs mœurs, coutumes, cérémonies*, etc., *dessinées d'après nature dans le Bengale*, 1808-1811, 4 vol. gr. in-fol., avec 288 planches coloriées ; il y a aussi une édition in-4°. Solvyns y perdit sa fortune.

Solway (Golfe de), *Ituna æstuarium*, golfe de la mer d'Irlande à l'E., sur les côtes d'Angleterre et d'Ecosse. Il touche aux comtés de Wigton, Kirkudbright, Dumfries et Cumberland. Rivages unis, bas, rarement rocheux ; beaucoup de petits ports. Il est bordé au N.E. par le *Solway-Moss* ou marais de Solway ; les Ecossais y furent battus par les Anglais en 1542.

Solyme, nom poétique de Jérusalem.

Solymes, *Myliades* ou *Termiles*, peuple de la Lycie qui fut vaincu par Bellérophon.

Somain, bourg de l'arr. et à 17 kil. E. de Douai (Nord) ; 4,221 hab. Fabriques de métiers à filer, et de sucre de betterave.

Somaize (ANTOINE **Baudeau de**), littérateur, né vers 1630, fut secrétaire de Marie Mancini, et publia, pour défendre les Précieuses, plusieurs ouvrages, curieux par les renseignements qu'on y puise, mais d'ailleurs très-faibles : *le Grand dictionnaire des Prétieuses, ou la Clef de la langue des Ruelles*, 1660, in-12 ; *les Véritables Prétieuses*, comédie en prose, 1660 ; *les Prétieuses ridicules mises en vers*, 1660 ; le *Grand Dictionnaire des Prétieuses, historique, poétique, géographique, cosmographique, chronologique et armoirique*, 1661, 2 vol. in-8° ; etc. M. Livet a réédité ces ouvrages dans la *Bibliothèque elzévirienne*, 1856, 2 vol. in-16.

Somasque, bourg d'Italie, à 13 kil. N. O de Bergame, a donné son nom à la congrégation des *Somasques*, qui y fut fondée, en 1531, par Jérôme-Emilien de Venise. Approuvée par Paul III, 1540, soumise à la règle de Saint-Augustin, 1568, elle a pour but principal l'éducation des orphelins et l'instruction religieuse. Les Somasques ou *Clercs réguliers de S. Maïeul* dirigent encore à Rome le collége Clémentin.

Somaulis (Pays des) ou **Somal**, contrée de l'Afrique, au S. du golfe d'Aden, à l'O. de la mer des Indes, à l'E. des plateaux habités par les Gallas, arrosée par le Denok et le Nogal. Les Somaulis sont une race issue du mélange des Arabes et des nègres. Ils se divisent en une grande quantité de tribus. Celles de l'intérieur sont nomades et pastorales ; elles élèvent des chameaux, des chevaux, des bœufs de grande taille, des ânes, des mulets, des moutons et des chèvres. Celles du littoral sont commerçantes et sédentaires. Les villes de la côte sont : Braoua, Marka, Magadchou et Keram. Ces villes exportent de l'ivoire, des cornes de rhinocéros, de la gomme, de l'ambre gris, des peaux de bœufs, du suif et du beurre fondu. Elles importent du sucre et des cotonnades.

Sombernon, ch.-l. de canton de l'arr. et à 36 kil. O. de Dijon (Côte-d'Or) ; 855 hab. Plâtre.

Sombreffe, commune de la prov. et à 21 kil. de Namur (Belgique). Carrières de pierres calcaires. Industrie linière ; 2,500 hab.

Sombrerete, v. du Mexique, dans le dép. et à 150 kil. N. O. de Zacatecas ; 11,000 hab. Mines d'argent.

Sombreuil (CHARLES-FRANÇOIS **Vérot**, marquis DE), né à Ensisheim, 1727-1794, lieutenant général, gouverneur des Invalides, fut accusé d'avoir pris part à la défense des Tuileries, et mis à l'Abbaye. Le dévouement de sa fille le sauva. Mais il fut arrêté deux ans plus tard et mis à mort avec son fils aîné. — Sa fille, MARIE-

Maurille, née près de Limoges, en 1774, déploya le plus grand courage pour sauver son père, lorsque, le 3 septembre, il comparut devant le tribunal de Maillard; son dévouement a été souvent célébré, mais il n'est pas vrai qu'elle ait racheté la vie de son père en buvant *à la santé de la nation* un verre de sang, ou tout au moins un breuvage mêlé de sang et de vin. Elle épousa en Allemagne M. de Villelume, qui fut nommé gouverneur des Invalides à Avignon, sous la Restauration. Elle mourut en 1823.

Sombreuil (Charles **Vérot,** vicomte de), fils du précédent, né en 1769, émigra, fit plusieurs campagnes sur le Rhin, et, dans l'expédition de Quiberon, fut mis à la tête de la seconde division. Il succéda dans le commandement à d'Hervilly, blessé mortellement; mais, pressés par Hoche, abandonnés par les Anglais, les émigrés furent forcés de se rendre, sans capitulation. Sombreuil fut fusillé à Vannes, 28 juillet 1795.

Somergem, commune de la Flandre orientale (Belgique), à 16 kil. N. O. de Gand, sur le canal de Gand à Bruges. Industrie linière; étoffes de coton; 7,500 hab.

Somers (John), baron d'**Evesham,** légiste et homme d'Etat anglais, né à Worcester, 1650-1716, reçu avocat en 1676, écrivit dès lors quelques ouvrages et fut mêlé à la plupart des affaires qui préparèrent la chute de Jacques II et l'avénement de Guillaume d'Orange. Il passe pour avoir été l'un des principaux rédacteurs de la *Déclaration des Droits*. Solliciteur général, 1689, attorney général, 1692, garde du grand sceau, puis chancelier et pair d'Angleterre, 1697, il montra dans tous ces emplois des qualités éminentes et une grande modestie. Il fut l'un des chefs du ministère whig, se retira en 1700 devant les attaques des tories, mais repoussa les accusations dirigées contre lui. Il fut quelque temps président du conseil en 1708. Outre les *Somers' Tracts*, collection de pièces rares réunies par lui, publiées en 16 vol. in-4°, 1748, puis par M. Scott, 13 vol. in-4°, il avait laissé plus de 60 volumes de manuscrits, qui ont été détruits par un incendie, en 1752. Il protégea Addison, Locke et Newton, et contribua à remettre en honneur *le Paradis perdu* de Milton.

Somerset. V. **Seymour** (Edouard).

Somerset (Robert **Carr,** vicomte de **Rochester,** puis comte de), né vers 1589, en Ecosse, mort après 1636, fils d'un petit gentilhomme, page de Jacques Ier, devint son favori, et fut nommé grand trésorier d'Ecosse, pair d'Angleterre, etc. Epris d'une violente passion pour la comtesse d'Essex, il la poussa au divorce afin de l'épouser. Son ami Overbury s'était vainement efforcé de le dissuader. Carr, irrité, le fit enfermer à la tour de Londres et le fit empoisonner. Quelques jours après il put épouser la comtesse, 1613, et reçut sept grands domaines avec le titre de duc. Mais ses crimes furent découverts; Jacques abandonna son favori, qui fut condamné à mort avec sa femme. Le roi, par faiblesse, leur épargna le supplice, leur permit même de résider à la campagne en 1621, et leur accorda des lettres de pardon en 1624.

Somerset, comté du S. de l'Angleterre, touche au N. au canal de Bristol, à l'E. aux comtés de Glocester et de Wilts, au S. à celui de Dorset, à l'O. à celui de Devon; 445,000 hab.; ch.-l. *Bath;* villes principales : Bridgewater, Wells, Yovil; il renferme une partie de la grande ville de Bristol. Pays de pâturages, exportation de laines et de produits agricoles. Mines de plomb, cuivre, houille; sources minérales renommées.

Somma, bourg du roy. d'Italie, sur le Tessin; 2,200 hab. Annibal y battit P. Corn. Scipion en 218 av. J. C.

Somma, v. de la Terre de Labour (Italie), à 15 kil. E. de Naples, au pied du Vésuve. Vins estimés; 7,000 hab.

Sommariva (Jean-Baptiste **de**), né à Milan vers 1760, mort en 1826, avocat à l'époque de la révolution, fut secrétaire général, puis directeur de la république Cisalpine, 1799. Il vint, peu de temps après, habiter Paris, et y consacra son immense fortune à réunir de magnifiques collections de tableaux et d'objets d'arts, qu'il transporta dans sa belle villa de Sommariva, sur les bords du lac de Côme.

Sommariva, v. du roy. d'Italie, dans la prov. de Coni; 5,200 hab.

Somme, *Samara*, fl. de France, prend sa source à Font-Somme, dans le départ. de l'Aisne, arrose Ham, Péronne, Corbie, Amiens, Abbeville, Saint-Valery et le Crotoy, et se jette dans la baie de la Somme après un cours de 220 kil., navigable pendant 50 kil. depuis Amiens. Vallée marécageuse, surtout dans sa partie supérieure, remplie de tourbières, mais fertile; lit encombré d'obstacles, cours lent, eaux peu profondes. Un canal latéral de 159 kil. longe la Somme de Saint-Valery à Saint-Simon, où commence le canal de Crozat.

Somme, département français de la région du Nord, formé d'une partie de la Picardie. Superficie, 616,119 hectares; populat., 557,015 hab., soit 92 par kil. carré; ch.-l., *Amiens*. Sol généralement plat, fertile, bien cultivé, couvert de pommiers, coupé de petites collines et de bouquets de bois. Le Marquenterre, canton situé entre l'Authie et la Somme, est surtout fertile. Le Vimeu, entre la Somme et la Bresle, nourrit des chevaux boulonnais. Les tourbières donnent de grandes quantités de combustible. L'industrie du pays est très-active, et consiste surtout en tissus de laine, de soie, de coton, velours, stoffs, tricots, papiers, craie, argile, etc. Il comprend cinq arrondissements : Amiens, Abbeville, Doullens, Montdidier, Péronne. Il appartient à la 2e région militaire, forme le diocèse d'Amiens et est du ressort de la Cour d'appel d'Amiens, et de l'Académie de Douai.

Somme (Villes de la). On appelait ainsi au xve siècle les villes fortes de Picardie qui séparaient la France des possessions flamandes de la maison de Bourgogne : c'étaient Roye, Péronne, Corbie, Amiens, Abbeville. Charles VII les céda au duc Philippe le Bon au traité d'Arras, 1435; Louis XI les disputa à Charles le Téméraire et ne put s'en emparer qu'en 1477.

Sommeil (Le), divinité allégorique des anciens, fils de la Nuit, père des Songes et frère de la Mort.

Sommepuis ou **Sompuis,** ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. S. O. de Vitry-le-François (Marne), 455 hab. Patrie de Royer-Collard.

Sommerard (Du). V. Du Sommerard.

Sommerda, v. de Prusse, sur l'Unstrutt, dans l'arrond. et à 25 kil. N. d'Erfurt (Saxe); 4,000. Fabr. d'armes blanches.

Sommerghem, v. de Belgique, à 17 kil. N. O. de Gand (Flandre orientale); 8,000 hab. Toiles, cotonnades, métiers à tisser.

Sommershausen, bourg de Bavière, à 10 kil. S. E. de Wurtzbourg, sur la droite du Mein. Turenne et Wrangel y battirent les Impériaux en 1648.

Sommevoire, bourg de l'arr. et à 15 kil. S. O. de Vassy (Haute-Marne); 1,500 hab. Eglise de Notre-Dame qui date des premiers temps du moyen âge.

Sommières, ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. S. O. de Nîmes (Gard); 4,000 hab.; sur le Vidourle. Pont romain. Eaux-de-vie; draps. Anc. place forte des calvinistes; il reste un château fort.

Somorostro, bourg d'Espagne, à 10 kil. N. O. de Portugalète, dans la prov. de Bilbao; 3,000 hab. Près de là est le mont Triano, qui contient une très-riche mine de fer.

Somo-Sierra, chaîne de montagnes d'Espagne, dans la Vieille-Castille. La route de Burgos à Madrid la traverse à un défilé du même nom, célèbre par une victoire des Français sur les Espagnols, en 1808.

Somptuaires (Lois). Les Romains ont souvent essayé d'arrêter les progrès du luxe dans les repas, les vêtements, les funérailles; de là les lois somptuaires (de *sumptus*, dépense), *Oppia*, *Orchia*, *Fannia*, *Didia*, *Licinia*, *Cornelia*, *Æmilia*, *Antia*, *Julia*, etc. — Il y a eu également des lois somptuaires dans les Etats modernes, en France, par exemple, depuis Charlemagne jusqu'à Louis XIV; elles n'ont produit aucun bon résultat, et l'on a reconnu, mais bien tard, qu'elles étaient contraires aux notions les plus simples de l'économie politique.

Sompuis. V. Sommepuis

Soncino, v. du roy. d'Italie, sur l'Oglio, dans la prov. et à 40 kil. N. O. de Crémone; 4,700 hab. Prise par le prince Eugène de Savoie, et reprise par le duc de Vendôme.

Sonde (Archipel de la), longue chaîne d'îles de la Malaisie, disposées en arc de cercle dont la convexité est tournée vers le S. O., sur une longueur de 4,500 kil. Elles se trouvent entre 6° 4' lat. N. et 11° 5' lat. S., et entre 92°48' et 131° long. E. Les principales sont Sumatra, Java, Sumbava, Banca, Billiton, Bali, Lombok, Banca, Flores, Timor; 25 millions d'habitants. La majeure partie appartient à la Hollande.

Sonde (Mer de la) ou de **Java.** On nomme ainsi la mer qui environne les îles de la Sonde.

Sonde (Détroit de la), détroit qui sépare Sumatra de Java; 130 kil. de longueur, 50 de large en moyenne.

Sonderbourg, v. de Prusse, sur la côte O. de l'île d'Alsen et sur le détroit du même nom, dans le Slesvig-Holstein; 3,200 hab. Château. La ville a été incendiée dans la guerre de 1864.

Sonderbund, c'est-à-dire *ligue séparative*, association formée en 1846 par 7 cantons catholiques de la Suisse, Fribourg, Lucerne, Schwytz, Unterwald, Uri, Zug, Valais, pour résister à la diète fédérale, qui avait prescrit l'expulsion des jésuites et d'autres congrégations religieuses. Le général Dufour, avec des forces considérables, amena sa dissolution. V. Crétineau-Joly, *Histoire du Sonderbund*, 1850, 2 vol. in-8°.

Sondershausen, v. de la Confédération de l'Allemagne du Nord, capit. de la principauté de Schwarzbourg-Sondershausen, à 60 kil. N. O. de Weimar, sur la Wipper; 5,600 hab. Château, gymnase. Eaux sulfureuses de Gunthersbad. Succès du prince de Soubise sur les Anglais et les Hanovriens, 1758.

Sondrio, v. du roy. d'Italie, ch.-l. de la province du même nom, sur l'Adda, dans la Valteline, à 160 kil. N. de Milan; 5,000 hab. Eaux minérales de Masino. La province de Sondrio forma, sous Napoléon I^er^, le département de l'Adda, dans le royaume d'Italie, ch.-l. *Sondrio.*

Songeons, ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. N. O. de Beauvais (Oise), sur le Thérain; 1,212 hab. Fabriques d'instruments d'optique.

Songes (Les), enfants du Sommeil et de la Nuit; ils se divisaient en vrais et faux : les premiers sortaient des enfers par une porte de corne, les seconds par une porte d'ivoire. — Les anciens, qui croyaient que les songes annonçaient l'avenir, venaient dormir dans le temple du dieu qu'ils voulaient consulter. Les plus célèbres des oracles rendus par les songes étaient ceux de Trophonius, d'Amphiaraüs et de Sérapis.

Sonnaz (Joseph **de Gerbaix,** comte de), né à Thonon, 1780-1861, d'une ancienne famille de Savoie, fit les campagnes de 1796-1800 contre les Français, resta fidèle au roi de Sardaigne, reprit les armes en 1814, fut aide de camp de Victor-Emmanuel I^er^, 1816, vice-gouverneur des deux princes de Savoie-Carignan, 1830, enfin, aide de camp de Charles-Albert, 1838. Il termina sa vie à Thonon, avec le grade de lieutenant général.

Sonnenberg, v. du nouvel Empire d'Allemagne, dans le duché de Saxe-Meiningen, à 55 kil. E. de Meiningen; 4,000 hab. Fabriques de crayons d'ardoise, de billes de marbre et de jouets.

Sonnenburg, v. de Prusse, sur la Wartha, dans l'arrond. et à 29 kil. N. de Francfort-sur-l'Oder (Brandebourg); 3,600 hab. Maison de détention, autrefois château des chevaliers de Malte.

Sonnerat (Pierre), voyageur et naturaliste, né à Lyon, 1749-1814, fut emmené par Poivre à l'île de France, en 1767, explora Madagascar, puis les Moluques et les Philippines; plus tard parcourut l'Inde et fut correspondant de l'Académie des sciences. On lui doit : *Voyage dans la Nouvelle-Guinée,* 1776, in-4°; *Voyages aux Indes orientales et à la Chine,* 1782, 2 vol. in-4°. Ses récits sont intéressants.

Sonnethal, ou *Vallée du soleil*, vallée de l'ancienne Saxe, entre les sources de l'Aller et de l'Ocker. Les lieutenants de Charlemagne y furent surpris par Witikind, en 782.

Sonnini de Manoncourt (Charles-Nicolas-Sigisbert), voyageur français, né à Lunéville, 1751-1812, renonça au barreau pour pouvoir voyager, servit dans les troupes de la marine française, et se distingua, à Cayenne, par de nombreuses expéditions dans l'intérieur des terres. Il séjourna six mois à Montbard, en 1776, et décrivit pour Buffon 26 espèces d'ornithologie étrangère. Attaché à l'expédition du baron de Tott, en 1777, il parcourut l'Egypte et l'Orient. De retour en France, il eut une vie assez agitée, publia de nouveaux ouvrages et parcourut les Provinces danubiennes, en 1810. On cite : *Voyage dans la haute et la basse Egypte,* 1799, 3 vol. in-8°, avec Atlas; *Voyage en Grèce et en Turquie*, 1801, 2 vol. in-8°; *Histoire naturelle des reptiles*, 1802, 4 vol. in-18; *Histoire naturelle des poissons et des cétacés*, 1804, 14 vol. in-8°; *Manuel des propriétaires ruraux*, 1808, in-12; etc., etc. Il a attaché son nom à la première édition complète des *Œuvres de Buffon*, 1798-1807, 127 vol. in-8°.

Sonora, v. du Mexique, dans le départ. du même nom, à 80 kil. S. d'Arispe; 6,000 hab. Evêché. L'Etat de Sonora, baigné par le Grand Océan, est situé au N. de celui de Cinaloa : ch.-l., *Ures;* v. princip., Arispe, Guaymas, Hermosillo. Il renferme beaucoup de mines d'or. — Il a 204,600 kilomètres carrés et 109,000 habitants.

Sonseca, v. d'Espagne, dans la prov. et à 20 kil. de Tolède (Nouvelle-Castille); 6,500 hab. Eaux-de-vie, draps.

Sonsonate (Santissima Trinidad de), v. de l'Amérique centrale, dans la république et à 100 kil. O. de San-Salvador; 5,500 hab. Bon port sur le Grand Océan.

Sontag (Henriette), comtesse **Rossi,** cantatrice allemande, née à Coblentz, 1805-1854, fille de chanteurs nomades, eut de bonne heure de grands succès, grâce à sa voix de soprano étendu, d'un timbre charmant et d'une rare flexibilité. Elle se fit entendre à Paris, 1826, puis à Londres, épousa le comte Rossi, chargé d'affaires du Piémont à Paris, se retira du théâtre en 1830; et se fit partout respecter par sa grâce et ses vertus. Des revers de fortune la déterminèrent à reparaître sur la scène en 1848; elle chanta à Londres, à Paris, se rendit en Amérique et mourut du choléra à Mexico.

Sonthonax (Léger-Félicité), né à Oyonnax (Bugey), 1763-1813, avocat, fut rédacteur des *Révolutions de Paris*, et fut l'un des commissaires nommés par Louis XVI, en 1792, pour rétablir l'ordre à Saint-Domingue. Les nègres s'étaient révoltés; Sonthonax proclama l'affranchissement des esclaves, 29 août 1793, s'attira la haine des blancs et des hommes de couleur, mais défendit courageusement le Port-au-Prince contre les Anglais. Il revint en France pour se disculper, fut renvoyé à Saint-Domingue par le Directoire en 1796. Il fut nommé par la colonie membre du Conseil des Cinq-Cents, et laissa tout le pouvoir à Toussaint-Louverture. Après le 18 brumaire, il fut poursuivi par le gouvernement consulaire, et plusieurs fois arrêté et éloigné de Paris. Dévoué à la liberté et désintéressé, il a été la victime de la calomnie.

Sontius, nom anc. de l'*Isonzo.*

Sophène, partie S. O. de l'anc. Arménie; capit., *Arsamosate.*

Sophia, v. de la Turquie d'Europe, au pied des Balkans, à 575 kil. N. O. de Constantinople. Archevêché grec, évêché catholique. Grands bazars; 45,000 hab. Fabr. de draps unis, tabac; eaux thermales aux environs. Anc. *Ulpia Sardica*, patrie de l'empereur Galérius. Le concile de Sardique, qui condamna les ariens, y fut assemblé en 347.

Sophie (Sainte), veuve, subit le martyre, à Rome, avec ses trois filles, sous Adrien. Fête, le 1^er^ août. — Une magnifique église lui fut consacrée par Justinien I^er^; il en fit la dédicace en 537; elle a été transformée en mosquée par Mahomet II.

Sophie, femme de l'empereur d'Orient Justin II, régna en son nom, et, par son arrogance, détermina la révolte de Narsès en Italie. Elle contribua à l'élévation de Tibère, espéra l'épouser, après la mort de Justin, conspira contre lui, mais échoua et fut emprisonnée.

Sophie, princesse russe, née à Moscou, 1657-1704, fille d'Alexis Mikhaïlovitch, excita, à la mort de son frère Fédor, en 1682, une révolte des strélitz, fit couronner ses frères Ivan V, incapable, et le jeune Pierre; s'empara de la régence, et, secondée par le prince Galitzin, gouverna avec fermeté et intelligence. Elle introduisit les premières représentations théâtrales en Russie et envoya une ambassade en France. Elle imposa aux Polonais la paix de Moscou, 1686. Elle pensait peut-être à se débarrasser de son jeune frère; mais Pierre la prévint et la fit enfermer dans le couvent de Novo-Devitchéi, près de Moscou, 1689. On l'accusa d'avoir pris part à la révolte des strélitz; le tzar resserra sa captivité, et plusieurs ont même dit qu'elle mourut empoisonnée.

Sophie-Dorothée de Brunswick, 1666-1726, fille du duc de Zell et d'Eléonore d'Olbreuse, dont le père était un gentilhomme français protestant, belle, douce et franche jusqu'à l'imprudence, épousa, malgré elle, son cousin germain George, qui fut électeur de Hanovre, 1682. Maltraitée par ce prince, emporté et débauché, elle fut la victime de la jalousie et de la haine. M^me^ de Platen, maîtresse du père de George, accusa la princesse d'être la maîtresse du comte de Kœnigsmark. Celui-ci fut attiré dans un guet-apens et mis à mort; Sophie-Dorothée fut jugée; le divorce fut prononcé, en 1694, et elle fut enfermée dans le château d'Ahlden. La publication de ses *Mémoires,* écrits en français, a fait connaître la vérité sur cette ténébreuse histoire. Elle avait eu deux enfants, un prince qui

fut George II, roi d'Angleterre, et une fille, *Sophie-Dorothée*, née en 1687, qui fut la mère de Frédéric le Grand, roi de Prusse, et mourut en 1757.

Sophis ou **Sofis,** c'est-à-dire *mystiques*, nom généralement donné en Orient à ceux qui mènent une vie ascétique, et, en particulier, à une secte musulmane qui professe le déisme, et ne regarde le Coran que comme un livre de morale. Elle fut fondée dans le Kerman, au VIII^e siècle, par Abou Saïd-Aboul-Chéir, et elle est encore très-répandue en Perse et dans l'Inde. Le Sophi Azzeddin a exposé le système de la secte, au XII^e siècle, dans un livre intitulé : *Fruits et Fleurs*, trad. en français par Garcin de Tassy, 1821.

Sophis, dynastie persane, qui remplaça celle des Turcomans du Mouton-Blanc, en 1499. Ismaïl, son fondateur, prétendait descendre d'un sophi célèbre au temps de Tamerlan, qui serait lui-même issu d'Ali par Mouça, le dernier des imans légitimes. Cette dynastie, qui a donné treize souverains à la Perse, finit avec Abbas III, renversé du trône par Nadir, en 1736.

Sophistes, c'est-à-dire *amis de la sagesse*. Ce nom, d'abord employé en bonne part, désigna chez les Grecs les interprètes et les panégyristes des poëtes. Mais vers le V^e siècle avant J. C., il fut appliqué à des rhéteurs ou dialecticiens qui enseignaient à prix d'argent l'art de parler sur toute matière, de soutenir le pour et le contre, et qui érigeaient le doute en système. Socrate fut l'adversaire de ces sophistes corrupteurs ; les plus célèbres furent Gorgias de Léontini, Protagoras, Prodicus de Céos, Hippias d'Elis, Polus, Euthydème, etc. — Sous les empereurs, on appela *sophistes* des littérateurs qui improvisaient ou parlaient sur les belles-lettres ; leurs lectures étaient nommées *déclamations*.

Sophocle, poëte tragique, né à Colone, près d'Athènes, 496-405 av. J. C., appartenait à une bonne famille, et conduisit le chœur des enfants dans le *péan* chanté après la victoire de Salamine. Il concourut, à 27 ans, pour le prix de la tragédie, et l'emporta sur Eschyle ; après la retraite et la mort de celui-ci, il eut la première place parmi les tragiques athéniens et fut, dit-on, vingt fois victorieux. Après le succès de sa tragédie d'*Antigone*, il fut élu stratége, 440, contribua à la soumission de Samos, et exerça plus tard d'autres fonctions publiques. De sa femme légitime, Nicostrata, il eut un fils, Iophon, qui fut aussi poëte tragique ; d'une femme étrangère, Théoris de Sicyone, il eut un autre fils, Aristion, qui mourut jeune, laissant lui-même un fils, nommé Sophocle, objet des prédilections de son aïeul. On dit qu'Iophon mécontent demanda l'interdiction de son père, pour cause de faiblesse d'esprit, que le vieillard lut devant ses juges quelques vers de son *Œdipe à Colone*, récemment composé, et qu'Iophon fut débouté de sa demande ; mais l'anecdote n'est peut-être pas bien certaine. Aucun poëte ne fut plus aimé des Athéniens que Sophocle ; il était aimable, affectueux, sans orgueil, et dans sa vie, comme dans sa nature, on trouve toujours le bonheur et la mesure. Les anciens lui attribuaient plus de 100 pièces ; il n'en reste que sept, mais ce sont probablement les plus belles : *Antigone, Electre, les Trachiniennes, Œdipe roi, Ajax, Philoctète* et *Œdipe à Colone*. Il a développé l'art dramatique, augmenté le nombre des personnages, restreint le rôle du chœur, et donné plus d'étendue à chacune de ses pièces. Eschyle avait été plus lyrique que dramatique, et avait laissé une grande place à la fatalité dans ses grands sujets historiques ou légendaires. Sophocle s'est surtout attaché à peindre les caractères ; si la fatalité se rencontre encore dans ses drames, l'homme, en vertu de sa liberté morale, lutte contre elle, et s'il ne sort pas triomphant du combat, il excite l'intérêt jusqu'au dénouement. L'harmonie est la principale qualité de son langage ; le style est élégant, riche, poétique dans les parties lyriques, précis, vigoureux dans le dialogue. Toutes les parties de ses drames sont coordonnées dans les plus justes proportions ; Sophocle a été par excellence le poëte athénien.

La première édition de Sophocle est celle d'Alde l'ancien, Venise, 1502, in-8° ; parmi les éditions, très-nombreuses du grand poëte, citons celles d'Henri Estienne, Paris, 1568, in-4° ; de Brunck, Strasbourg, 1786, 2 vol. in-4° ; de Musgrave, Oxford, 1800, 2 vol. in-8° ; de Bothe, Leipzig, 1806, 2 vol. in-8° ; de Elmsley, Oxford, 1826, 2 vol. in-8° ; de Dindorf, d'Ahrens, avec une trad. latine de Benlœv, dans la *Bibliothèque grecque* de Didot ; de Wunder, avec un excellent commentaire, Gotha et Leipzig ; de Tournier, etc. Les meilleures traductions françaises sont celles de Dacier, Brumoy, Rochefort, Artaud ; il a été traduit en vers par M. Faguet, 1849, 2 vol. in-12, et par M. Guiard, 1852, in-8°.

Sophonie ou **Sophonias,** le neuvième des petits prophètes, vivait sous Josias, roi de Juda, vers 624 av. J. C. Dans ses trois chapitres, qui rappellent Jérémie, il exhorte les Juifs à la pénitence et prédit la ruine de Ninive.

Sophonisbe, née à Carthage, fille d'Asdrubal, destinée d'abord à Massinissa, épousa Syphax, roi des Numides, le détacha des Romains, mais tomba au pouvoir de Lélius. Massinissa allait l'épouser ; Scipion, redoutant l'influence de Sophonisbe, réclama la princesse. Celle-ci, craignant l'humiliation d'être traînée à Rome, demanda à Massinissa, pour présent nuptial, une coupe empoisonnée, et elle la vida courageusement.

Sophron, poëte grec, né à Syracuse, vivait dans la seconde moitié du V^e siècle av. J. C. Il inventa ou perfectionna un genre nouveau de comédie, le *mime*, qui reproduisait les scènes de la vie privée. Il y avait des *mimes sérieux* et des *mimes plaisants ;* ceux de Sophron étaient surtout du premier genre, et il paraît que Théocrite l'a imité dans deux de ses idylles. Les fragments peu nombreux qui nous restent de lui sont en vieux dorien, mêlé de locutions siciliennes ou populaires.

Sora, v. du roy. d'Italie, sur le Garigliano, dans la prov. et à 146 kil. N. de Naples ; 8,200 hab. Evêché, belle cathédrale. Dans l'antiquité, Sora était une ville du pays des Volsques dans le Nouveau Latium. Les Romains y envoyèrent une colonie que les habitants massacrèrent, 313 av. J. C. ; une autre la remplaça onze ans après.

Sorabes, peuple slave. V. Serbes.

Soracte, montagne d'Etrurie sur la rive droite du Tibre, haute de 710 mètres. Couronnée par un temple d'Apollon, elle dominait le temple de Féronia. En hiver le sommet était souvent couvert de neige. Auj. *Mont Saint-Oreste.*

Sorata (Nevado de), massif de montagnes qui fait partie de la Cordillère des Andes, dans l'Amérique du Sud, sur les frontières du Pérou et de la Bolivie ; 7,696 m. C'est le pic le plus élevé de toute la chaîne.

Sorau, v. de Prusse, dans l'arrond. et à 100 kil. S. de Francfort-sur-l'Oder (Brandebourg) ; 9,000 hab. Gymnase, maison d'aliénés. Fabriques de bougies et de tabac.

Sorbière (Samuel), né à Saint-Ambroix (diocèse d'Uzès), 1615-1670, neveu de Samuel Petit, d'abord protestant, exerça la médecine en Hollande, dirigea le collége d'Orange, en France, se convertit au catholicisme et fut historiographe du roi, en 1660. Il fut l'ami et l'intermédiaire de plusieurs savants, Gui Patin, Baluze, Gassendi, dont il publia les œuvres, Hobbes, dont il traduisit plusieurs livres, etc. On lui doit aussi une traduction estimée de l'*Utopie* de Morus.

Sorbiers, bourg du canton de Saint-Héand, dans l'arrond. de Saint-Etienne (Loire). Houille ; commerce de grains, vins, laines ; 2,023 hab., dont 457 agglomérés.

Sorbin de Sainte-Foi (Armand), prélat français, né à Montech (Quercy), 1532-1606, s'éleva à force de travail, devint docteur en théologie, prédicateur célèbre, et fut l'un des polémistes les plus fougueux du XVI^e siècle. On cite son traité, intitulé : *Trace du ministère visible de l'Eglise catholique romaine*, 1568, in-8° ; *le Vray Resveille-matin pour la défense de la majesté de Charles IX*, 1574, in-8°, apologie de la Saint-Barthélemi. Evêque de Nevers, en 1578, il se montra plus modéré et jouit de la confiance de Henri IV. Parmi ses nombreux ouvrages on remarque : une *Histoire abrégée de Charles IX*, 1574, in-8° ; des *Sermons*, des *Homélies*, des *Oraisons funèbres*, etc.

Sorbon (Robert **de**), né à Sorbon, près de Rethel, 1201-1274, savant docteur, chanoine à Cambrai, mérita, par ses sermons et ses conférences de piété, de devenir le chapelain de saint Louis. Il établit une société d'ecclésiastiques séculiers, vivant en commun et enseignant gratuitement. Secondé par quelques amis, par le roi, par la reine Blanche, il fonda, en 1253, le collége qui s'appela la *Sorbonne ;* il en fut nommé le proviseur. La *Société des pauvres maîtres de la Sorbonne* fut approuvée par Alexandre IV, en 1259. Robert de Sorbon, chanoine de Paris, en 1258, conserva, jusqu'à sa mort, la plus grande réputation de piété et de science ; ses ouvrages, *De conscientia, Super confessione, Iter Paradisi*, sont d'un style assez plat ; ses *Sermons* sont restés manuscrits.

Sorbonne. Cette maison célèbre, établie par Robert de Sorbon, qui en rédigea les statuts en 38 articles, eut des cours publics de théologie, de philosophie, d'humanités. Elle était dirigée par un proviseur, un prieur, quatre docteurs et des procureurs. Elle conférait les grades de bachelier, de licencié et de docteur ; elle a produit beaucoup d'hommes éminents, a établi dans ses bâtiments la première imprimerie parisienne, et, malgré ses erreurs politiques, à plusieurs époques de notre histoire, a mérité le surnom de *Concile subsistant des Gaules*. Elle fut supprimée en 1790.— En 1808, ses bâtiments furent donnés à l'Université, qui y installa des cours pour les Facultés de théologie, de lettres et de sciences, en 1821. C'est le chef-lieu de l'Académie universitaire de Paris. — En 1635, Richelieu fit démolir l'ancien collége de Sorbonne, et, sur son emplacement, fit élever les bâtiments de la nouvelle Sorbonne, autour d'une vaste cour quadrangulaire ; l'un des côtés est occupé par l'église de la Sorbonne, bâtie sur les plans de J. Lemercier, et terminée en 1653. Elle renferme le mausolée en marbre blanc du cardinal, chef-d'œuvre de Girardon. On a décidé, en 1857, la reconstruction et l'agrandissement des bâtiments de la Sorbonne.

Sorcy, bourg de l'arrond. et à 12 kil. S. E. de Commercy, sur la Meuse (Meuse); 1,900 hab. Fabriques de fromages. Autrefois abbaye de bénédictins.

Sordello, poëte italien, né à Goito, près de Mantoue, mort après 1266, fit des vers en italien, en français, en provençal, et les chantait dans les différentes villes d'Italie. Sa réputation le suivit en Provence, où Charles d'Anjou l'accueillit ; il l'accompagna dans son expédition contre Mainfroi, et mourut en Italie. Dante a fait le plus grand éloge du poëte ; il nous reste de lui une trentaine de pièces, *canzones* ou *sirventes*, imprimées dans le recueil de Raynouard; la plus célèbre est sa complainte sur la mort de Blacas.

Sore, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 48 kil. N. de Mont-de-Marsan (Landes); 1,907 hab., dont 382 agglomérés. Verrerie.

Sorec, torrent qui prenait sa source près de Jérusalem, et se jetait dans la Méditerranée.

Sorel ou **Soreau** (Agnès), fille d'un gentilhomme attaché à la maison de Clermont, née à Fromenteau (Touraine), 1409-1450, d'une grande beauté et d'un esprit remarquable; d'abord fille d'honneur auprès de la duchesse d'Anjou, vint à la cour de Charles VII, en 1431. Le roi l'aima, la nomma dame d'honneur de la reine, et la combla de ses dons. Si l'on en croit la tradition, elle se servit de son influence pour le faire sortir de son indolence. Mais le peuple ne l'aimait pas, et le dauphin Louis s'emporta, dit-on, jusqu'à la frapper. Elle s'était depuis quelque temps retirée de la cour, lorsqu'en 1450, elle vint rejoindre le roi dans l'abbaye de Jumiéges; elle y tomba bientôt malade et mourut. Plusieurs prétendirent que la *dame de beauté* avait été empoisonnée. Les trois filles qu'elle avait eues de Charles VII furent déclarées *filles de France* et mariées richement.

Sorel (Charles), sieur **de Souvigny,** littérateur, né à Paris, 1597-1674, neveu de l'historiographe Charles Bernard, lui succéda en 1635. Il a beaucoup écrit, et plusieurs de ses ouvrages eurent de la vogue; il a souvent attaqué, en employant la raillerie bouffonne, l'emphase, la solennité prétentieuse des littérateurs de son temps. On cite de lui : *la Vraye histoire comique de Francion*, qui a été reproduite dans la *Bibliothèque gauloise*, 1858, in-16, après avoir été imprimée soixante fois au xvii^e^ siècle; *le Berger extravagant*, 1627, qui eut aussi un très-grand succès; *Bibliothèque française*, in-12, que l'on peut encore consulter avec fruit, etc.

Sorel, riv. du Canada, sort du lac Champlain, coule vers le N. et se jette dans le Saint-Laurent après un cours de 130 kil.

Soresina, v. du roy. d'Italie, dans la prov. et à 25 kil. N. O. de Crémone ; 5,000 hab. Confitures appelées *mostarda*.

Sorèze, bourg de l'arrond. et à 29 kil. S. O. de Castres (Tarn), sur le ruisseau de Sor; 2,630 hab. Anc. abbaye de bénédictins, fondée au ix^e^ siècle. Une grande école y fut établie en 1682; ruinée pendant la Révolution, elle est dirigée, depuis 1854, par les dominicains. Aux environs, est le bassin de Saint-Féréol, qui alimente le canal du Midi. Patrie d'Azaïs.

Sorgues, bourg de l'arrond. et à 10 kil. N. E. d'Avignon (Vaucluse), près du confl. de la Sorgues et de l'Ouvèze ; 4,550 hab. Usine à garance, papeterie, filatures de soie.

Sorgues, riv. de France, sort de la fontaine de Vaucluse, et se jette dans l'Ouvèze, près de Sorgues, après un cours de 35 kil.

Soria, v. d'Espagne, ch.-l. de la prov. du même nom, à 236 kil. N. O. de Madrid (Vieille-Castille), sur le Douro ; 6,000 hab. Laines. Fondée, en 1122, par Alphonse *le Batailleur*, roi d'Aragon, elle est non loin de l'ancienne Numance. La prov. a 9,935 k. c. et 159,000 h.

Soriano, v. des Etats de l'Eglise, dans la délégation et à 10 kil. E. de Viterbe; 5,600 hab.

Sorlin (Saint-), bourg de l'arrond. et à 22 kil. S. O. de Lyon (Rhône); 2,000 hab. Anc. marquisat qui appartenait à la maison de Savoie.

Sorlingues (Iles), en anglais *Scilly*, anc. *Cassitérides* (de κασσίτερος, étain), groupe de 145 petites îles, situées dans l'Atlantique, en face du cap Lands-End. Cinq sont habitées. La plus grande est Sainte-Marie, ch.-l., *Newton*. Elles ont 3,000 hab. pêcheurs. Elles possédaient de riches mines d'étain, exploitées par les Phéniciens et les Grecs.

Sornac, ch.-l. de canton de l'arrond., et à 25 kil. N. O. d'Ussel (Corrèze); 2,038 hab., dont 316 agglomérés.

Soroe, v. de Danemark, dans l'île de Seeland, à 85 kil. S. O. de Copenhague; 1,200 hab. Académie jadis riche et célèbre.

Sorr, village de Bohême, près de Kœniggratz. Les Prussiens y battirent les Autrichiens en 1745.

Sorrente, ital. *Sorrento*, latin *Surrentum*, v. du roy. d'Italie, dans la prov. et à 26 kil. S. de Naples, sur la côte S. du golfe de Naples ; 8,000 hab. Archevêché, belle cathédrale. Grottes curieuses, sites admirables souvent célébrés. A moitié détruite par l'éruption du Vésuve, 79 apr. J. C. Patrie du Tasse.

Sos, v. d'Espagne dans la prov. de Saragosse (Aragon); 3,200 hab. Château où naquit le roi Ferdinand *le Catholique*, en 1458.

Sosigène, philosophe péripatéticien et astronome d'Alexandrie, avait écrit plusieurs ouvrages qui ne nous sont pas parvenus. Il fut chargé par César de réformer le calendrier romain, l'an 46 av. J. C. Il emprunta le système des Egyptiens, chez lesquels l'année solaire comprenait 365 jours, divisés en mois, sans tenir compte du cours de la lune; comme cette année était trop courte de 5 heures 48 min. 46 sec., il intercalait, tous les quatre ans, un jour supplémentaire. Les pontifes romains le comprirent mal, et intercalèrent un jour tous les trois ans. Auguste remédia à l'erreur, l'an 8 de J. C. Plus tard, on reconnut que, dans le *calendrier Julien*, il y avait encore une erreur, puisque l'on ajoutait, chaque année, 6 heures au lieu de 5 h. 49 m. La réforme du pape Grégoire XIII la fit disparaître. Le calendrier de Sosigène n'est plus en usage que chez les Russes ou les Grecs schismatiques.

Sosithée, poëte grec du iii^e^ siècle av. J. C., appartient à la pléiade tragique de l'école d'Alexandrie. Il nous reste vingt-quatre vers de son *Daphnis*.

Sospello ou **Sospel,** *Hospitellum*, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 26 kil. N. E. de Nice (Alpes-Maritimes), sur la Bevera. Les Français y battirent les Piémontais, en 1793; 3,563 hab.

Sosthène, général macédonien, se distingua par son courage au moment où la Macédoine était envahie par les Gaulois, reçut le titre de roi, vers 279 av. J. C., et mourut deux ans après, peut-être dans un engagement contre les barbares.

Sostrate, architecte grec, né à Cnide, vivait au iii^e^ siècle av. J. C. Il dut sa célébrité au phare d'Alexandrie, qu'il construisit par l'ordre de Ptolémée, fils de Lagus, et à la colonnade de Cnide, qui supportait une terrasse servant de promenade.

Sosva, riv. de la Sibérie, prend sa source dans les monts Ourals, traverse le gouvern. de Tobolsk, et se jette dans l'Obi, près de Bérézov, après 640 kil. de cours.

Sotade, poëte grec, né à Maronée (Thrace), ou en Crète, vivait au iii^e^ siècle av. J. C., et écrivit à Alexandrie des ouvrages licencieux; ses *Contes ioniens* et ses *Vers sotadiques*, eurent une triste célébrité. Il offensa Ptolémée Philadelphe par ses attaques injurieuses, fut jeté en prison, s'enfuit, dit-on, d'Alexandrie, et, arrêté par Patrocle, général du roi, fut enfermé dans un coffre de plomb et précipité dans la mer.

Soter (Saint), pape, né à Fondi, près de Naples, succéda à Anicet, en 162 ou 168, et mourut en 177. On l'honore le 22 avril.

Sothis, nom donné par les Egyptiens à l'étoile Si-

rius. Ils appelaient *période sothiaque* un espace de 1460 ans, au bout duquel l'année de 365 jours, en retard tous les quatre ans d'un jour sur l'année solaire, coïncidait de nouveau avec elle. On appelait cette période *sothiaque*, parce qu'elle commençait avec le lever héliaque de Sothis. On place le premier cycle sothiaque, de 2782 à 1322 av. J. C.; le second cycle se termina 139 apr. J. C.

Sotiates, peuple de la Novempopulanie (Gaule), qui fut soumis par Crassus, lieutenant de César. Il occupait une partie du départ. de Lot-et-Garonne, où l'on trouve encore le village de *Sos*.

Soties, farces satiriques et grossières, jouées par une troupe dont le chef s'appelait le *Prince des sots*, au XIVe, au XVe et au XVIe siècle. Sous une forme allégorique, on attaquait, dans les soties, les grands personnages de l'Etat et de l'Eglise, Louis XII comme Jules II. François Ier les défendit.

Soto (Luis **Barahona de**), poëte espagnol du XVIe siècle, né à Lucena, près de Grenade, a composé des odes, des églogues, et un poëme estimé, *las Lagrimas de Angelica*.

Soto (Hernandez **de**), né à Villanueva (Estrémadure), 1496-1542, passa en Amérique, 1520, et fut l'un des bons lieutenants de Pizarre. Plus tard, nommé gouverneur de Cuba, il se mit à la tête d'une expédition, composée de 620 hommes et de 123 cavaliers, pour aller conquérir la Floride. Il s'aventura dans l'intérieur des terres, à la recherche des métaux précieux, au milieu des plus grandes fatigues; il atteignit le Mississipi, et mourut sur ses bords.

Soto (Dominique), théologien espagnol, né à Ségovie, 1494-1560, fils d'un jardinier, s'instruisit lui-même, entra chez les dominicains, professa à Salamanque, fut confesseur de Charles-Quint et fut envoyé par lui au concile de Trente, comme premier théologien, 1545. Pris pour juge, il se prononça en faveur de las Casas contre Sépulvéda, dans leur querelle au sujet des Indiens réduits en esclavage. Il a laissé des traités de théologie estimés.

Sotteghem, bourg de Belgique, à 15 kil. N. E. d'Oudenarde (Flandre orientale); 3,000 hab. Anc. château des comtes d'Egmont; dans l'église du bourg est le tombeau du comte exécuté par ordre du duc d'Albe.

Sotteville, bourg de l'arr. et à 3 kil. S. de Rouen, sur la Seine (Seine-Inférieure); 10,592 hab. Filatures de coton, fabriques de machines; lait renommé. Les abattoirs de Rouen sont à Sotteville.

Sottomarina, île du roy. d'Italie, dans les lagunes de l'Adriatique. Elle renferme le ville de Chioggia.

Sou ou **Sol**, monnaie de France. Le *sou d'or*, sous les Mérovingiens, paraît avoir eu une valeur de 100 francs environ. — Le *sou d'argent* représentait, au temps de Charlemagne, environ 36 francs. — Le *sou de cuivre* ne date que de Louis XV, en 1719. Quand le système décimal fut adopté, le sou devint la pièce de 5 centimes, 20e partie du franc.

Souabe, allemand *Schwaben*, latin *Suevia*, contrée de l'anc. Allemagne; bornée au N. par la Thuringe, à l'E. par la Bavière, au S. elle comprenait la Suisse septentrionale; à l'O. elle touchait à la Forêt-Noire. Les villes principales étaient : Augsbourg, Bade, Constance, Hall, Nordlingen, Rhinfeld, Tubingen, Ulm, Zurich, etc. La Souabe, ou pays des Suèves, était une portion du pays des Alamans qui couvrait la contrée au S. du Mein. En 912, un seigneur appelé Erchanger la constitua en duché qui passa en 1080 à la maison de Hohenstaufen. A l'extinction de cette maison, 1268, la Souabe fut réunie à l'empire.

Souabe (Cercle de), un des dix cercles créés par l'empereur Maximilien Ier. Il était borné par ceux d'Autriche, de Franconie, du Bas-Rhin, du Haut-Rhin, et par la Suisse. Voici le tableau des Etats, principautés, villes libres, etc., qui en faisaient partie, avec l'indication des puissances qui les possèdent aujourd'hui : Evêché d'Augsbourg (auj. à la Bavière); Evêché de Constance (Bade); abbaye de Kempen (Bavière); abbaye d'Ellwangen (Wurtemberg); duché de Wurtemberg (roy. de Wurtemberg); principauté de Montbéliard (France); margraviats de Baden-Baden, de Baden-Dourlach, de Baden-Hochberg (gr.-duché de Bade); principauté de Hohenzollern (Prusse); principauté de Furstemberg (Bade et Wurtemberg); principauté d'Œtting (Bavière); comtés de Lœwenstein et de Waldbourg (Wurtemberg); Souabe autrichienne, comprenant Brisgau, Ortenau et Constance (Bade); les quatre villes forestières, Waldshut, Seckingen (Bade), Laufenbourg et Rhinfeld (Suisse); le margraviat de Burgau (Bavière); les fiefs de Nellenburg, Kletgau et Geroldseck (Bade); ceux de Hohenberg, Montfort, Kœnigseck et Scheer (Wurtemberg); les villes impériales de Ulm, Heilbronn, Esslingen, Reutlingen, Rottenburg, Ravensburg, Hall, Rottweil, Gmund et Biberach (Wurtemberg); celles de Augsbourg, Memmingen, Nordlingen, Kempen, Lindau, Kaufbeuren (Bavière); celles de Uberlingen, Zell, Offenbourg, Pfullendorf, Gengenbach (Bade).

Souabe (Maison de). V. Hohenstaufen.

Souakin, v. et port de Nubie sur la mer Rouge; 8,000 hab. Echange d'esclaves et de café d'Arabie. Pêcheries de perles.

Soubab, nom des vice-rois dans l'ancien empire mogol de l'Inde. Leur gouvernement s'appelait *Soubabie*, et ils avaient sous leur dépendance des *nababs*.

Soubeyran (Pierre), graveur suisse, né à Genève, 1709-1775, fut l'un des plus habiles graveurs de son temps. Il fut directeur de l'école de dessin fondée à Genève en 1748.

Soubise, village de l'arr. et à 18 kil. N. E. de Marennes (Charente-Inférieure); 960 hab. Eaux minérales. Anc. seigneurie qui appartenait à la maison de Rohan.

Soubise (Benjamin **de Rohan**, seigneur de), troisième fils de René de Rohan et de Catherine de Parthenay, frère de Henri de Rohan, né à La Rochelle, 1583-1642, servit en Hollande sous Maurice de Nassau, et fut l'un des principaux chefs du parti calviniste sous Louis XIII. En 1621, il souleva les provinces de l'Ouest, et se défendit dans Saint-Jean-d'Angely contre le roi. Il reprit les armes en 1622, enleva les Sables-d'Olonne, fut battu par Louis XIII, à l'embouchure de la Vie, puis, à la tête de dix bâtiments légers, dévasta les côtes de la Saintonge et du Poitou. En 1625, il surprit une escadre royale à l'embouchure du Blavet, mais fut battu par Montmorency. En 1626, sa baronnie de Fontenay fut érigée en duché-pairie. En 1627, il s'unit aux Anglais, essaya avec eux de débloquer La Rochelle, refusa de retourner en France, malgré l'édit de pacification, et mourut en Angleterre.

Soubise (François **de Rohan**, prince de), chef de la branche de Rohan-Soubise, 1631-1712, était fils d'Hercule de Rohan, duc de Montbazon, et de Marie d'Avaugour. Il fut lieutenant général en 1679, gouverneur du Berri, 1681, de Champagne, 1692. La baronnie de Soubise, qu'il tenait de sa seconde femme, fut érigée en principauté, 1667. — Cette femme, Anne **de Rohan**, née en 1648, épousa son cousin en 1663, fut dame du palais, fut aimée de Louis XIV, et se montra avide d'honneurs et de richesses pour elle et pour les siens. Elle mourut en 1709. — *Hercule-Mériadec*, l'un de leurs fils, 1669-1749, fut connu sous le nom de *duc de Rohan-Rohan* et de *prince de Rohan*. Il fut lieutenant général en 1704, gouverneur de Champagne; et, sur les instances de sa mère, Louis XIV érigea sa terre de Fontenay en duché-pairie, 1714.

Soubise (Charles **de Rohan**, prince de), petit-fils du précédent, né à Paris, 1715-1787, fut élevé par son grand-père, et, de bonne heure jouit de la plus haute faveur auprès de Louis XV. D'un caractère facile, il fut soutenu par toutes les favorites; on l'appelait l'*ami de cœur du roi*, et il était des *soupers des cabinets*. Après le mariage de sa fille aînée avec le prince de Condé, 1753, il se fit nommer *très-haut et très-excellent prince*, et voulut prendre rang au-dessus des autres pairs. Aide de camp de Louis XV en Flandre, il montra du courage et devint lieutenant général en 1748. Ami dévoué de Mme de Pompadour, il fut nommé gouverneur de Flandre, et reçut des commandements importants pendant la guerre de Sept Ans. Vaincu à Rosbach par Frédéric II, 1757, il fut l'objet de bien des railleries, mais conserva sa faveur. Vainqueur à Sondershausen et à Lutzelberg, il fut nommé maréchal, 1758, et ministre d'Etat, 1759. Sa rivalité avec le maréchal de Broglie amena de nouveaux revers. Toujours courtisan, il flatta Mme Du Barry, et cependant, malgré ses faiblesses, conserva à la cour une certaine réputation d'*honnête homme*. Seul parmi les courtisans, il accompagna les funérailles du roi.

Soubise (Armand **de Rohan**, dit le cardinal de), frère du précédent, né à Paris, 1717-1756, fut cardinal en 1747, évêque de Strasbourg en 1749, devint grand aumônier du roi et membre de l'Académie française.

Soubrany (Pierre-Auguste **de**), conventionnel, né à

Riom, 1750-1794, officier, riche, adopta avec enthousiasme les principes de la Révolution, vota la mort du roi à la Convention, remplit avec courage plusieurs missions aux armées, fut impliqué dans l'insurrection de prairial (juin 1795), décrété d'accusation et condamné avec Romme, Bourbotte, Duroy; il se frappa d'une paire de ciseaux et fut traîné tout sanglant à l'échafaud.

Souchon (François), peintre, né à Alais (Gard), 1785-1857, se perfectionna à Paris dans l'atelier de David, puis dans celui de Gros. Il fut l'ami de Sigalon, qu'il aida dans ses travaux. Plusieurs de ses tableaux d'église sont estimés.

Soudan, appelé aussi *Nigritie* ou *Takrour*, vaste contrée de l'Afrique, bornée au N. par le Sahara, à l'E. par la Nubie, au S. par des régions inconnues et la Guinée, à l'O. par la Sénégambie; 4,600 kil. de long sur 600 à 700 de large. Sol plat au N., montueux à l'O., au S. O. et au S. du lac Tchâd. Sol presque partout cultivé. Les rivières sont : le Chary, le Komadongou, le Kouarra ou Niger, le Sokoto. Le lac Tchâd est un vaste marécage situé à 252 m. d'altitude. Le climat du Soudan est très-chaud, 45° en avril. Les productions sont le fer, le cuivre, l'or ; le dourah dont on fait une bouillie, le blé, le maïs, le riz, la patate, l'igname, les dattes, les bananes. Les cultures donnent encore le coton, l'indigo, le tabac, le poivre, les arachides, le ricin. Les animaux domestiques sont : les zébus, les chevaux du Bornou et du Ouaday, les ânes, les moutons à poil ras, les chèvres, les chameaux, les porcs et les abeilles. Les animaux sauvages sont nombreux, éléphants, hippopotames, rhinocéros, léopards, panthères, lions, crocodiles, buffles, sangliers, autruches, girafes, antilopes ; les plus nuisibles sont de grands vers noirs qui exercent d'affreux ravages. — Le Soudan est habité par les nègres indigènes, par les Fellatah, établis à l'O. du lac Tchâd, les Arabes qui dominent à l'E. Les premiers sont idolâtres et esclaves, les autres sont musulmans et dominent le pays. Ils sont féroces, fanatiques, et chassent les nègres sauvages pour les vendre aux caravanes du Maroc, de Tripoli et de l'Egypte. Le pays renferme un grand nombre d'Etats qui sont de l'E. à l'O. : le Darfour, le Ouaday, le Baghirmi, le Kanem, l'Adamaoua, le Bornou, le Haoussa, le Borgou, le pays des Sourhaï, la ville de Tombouctou, le Massina, le Bambarra, le pays des Mandingues (V. ces mots).

Soudan Egyptien. V. Nubie.

Soudan, altération du nom de sultan. On appela ainsi principalement les Seldjoucides, les Atabeks, Nourreddin et Saladin, les souverains musulmans de l'Egypte.

Soudjouk-Kalé, forteresse de la Russie, sur la mer Noire, à 30 kil. S. E. d'Anapa. Les Russes l'ont enlevée aux Turcs en 1791.

Soudras, nom de la quatrième caste dans l'Inde.

Soucirah. V. Mogador.

Soufflot (Jacques-Germain), architecte, né à Irancy, près Auxerre, 1713-1780, étudia à Rome, et, de retour en France, construisit à Lyon la *Loge du Change*, aujourd'hui temple protestant, la belle façade de l'Hôtel-Dieu, le Grand-Théâtre, etc. Membre de l'Académie d'architecture, 1749, ami de M. de Marigny, il fut contrôleur, puis intendant général des bâtiments de la couronne. Louis XV avait fait vœu, pendant sa maladie à Metz, d'élever un temple magnifique à la place de la vieille église de Sainte-Geneviève ; après concours, le projet de Soufflot fut adopté, et la première pierre de l'église Sainte-Geneviève ou Panthéon fut posée en 1764. L'édifice, terminé par Rondelet, est assurément, malgré les défauts qu'on peut lui reprocher, l'un des monuments les plus remarquables de Paris par la grandeur de la conception, la pureté des ordonnances, le vaste portail et le dôme hardi. On lui doit encore l'Ecole de droit, la fontaine de la rue de l'Arbre-Sec, etc. Il a publié ses *Œuvres*, 1767, 2 vol. in-fol., avec 230 planches.

Soufrière (La), montagne de la Guadeloupe, qui lance continuellement une fumée sulfureuse.

Souham (Joseph, comte), général, né à Lubersac (Corrèze), 1760-1837, simple soldat en 1782, chef de bataillon des volontaires de la Corrèze, en 1792, eut un avancement rapide à l'armée du Nord, et devint général de division en 1793. Il fut l'un des meilleurs lieutenants de Pichegru, en 1794. Mais compromis avec Pichegru, il fut destitué en 1797. Il fit partie de l'armée du Danube, 1798-1801, fut de nouveau compromis dans la conspiration de Moreau, Pichegru, Cadoudal, enfermé au Temple et destitué, 1805. Remis en liberté, réintégré dans les cadres, il se distingua en Espagne, en Portugal, à Lutzen, à Leipzig, et commandait la 1re division du corps de Marmont, lors de sa défection en 1814. Il servit sous la Restauration et ne prit sa retraite qu'en 1832.

Souillac, ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. N. de Gourdon, sur la Dordogne (Lot) ; 3,115 hab. Vins, truffes, sel, cuirs, tabac. Eglise byzantine du XIe siècle.

Souilly, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 18 kil. S. O. de Verdun, (Meuse); 888 hab.

Soukoum-Kalé, fort russe au S. du Caucase, à l'embouchure de la Balasta dans la mer Noire, à 200 kil. N. O. de Koutaïs. Autrefois capitale de l'Abasie et port de commerce.

Soulaines, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 29 kil. N. de Bar-sur-Aube (Aube) ; 805 hab. Tuileries.

Soulavie (Jean-Louis **Giraud**), littérateur, né à Largentière (Ardèche), 1752-1813, vicaire général à Châlons, adopta avec ardeur les idées de la Révolution, prêta serment à la constitution civile du clergé, se maria en 1792, fut nommé résident à Genève, 1793, fut révoqué en 1794, et emprisonné comme partisan de Robespierre; puis, libre en 1795, ne s'occupa plus que de travaux littéraires. Compilateur prolixe, il a écrit une foule d'ouvrages, dans lesquels on rencontre cependant des documents curieux qu'il avait puisés aux archives des affaires étrangères. La publication des *Mémoires du maréchal de Richelieu*, 1790-91, 9 vol. in-8°, fit beaucoup de bruit. Il a édité : *Œuvres complètes d'Hamilton; Mémoires de Saint-Simon ; Correspondance du comte de Saint-Germain ; Mémoires de Choiseul ; Vie privée du maréchal de Richelieu ; Mémoires de Maurepas, du ministère du duc d'Aiguillon*, etc. On lui doit encore : *Histoire naturelle de la France méridionale*, 8 vol. in-8°; *Histoire de la convocation et des élections aux états généraux en* 1789 ; *Mémoires historiques et politiques du règne de Louis XVI*, 6 vol. in-8° ; *Histoire de la décadence de la monarchie française*, 3 vol. in-8° ; *Pièces inédites sur les règnes de Louis XIV et de Louis XV*, 2 vol. in-8°; *Histoire, cérémonial et droits des états généraux de France*, 1789, 2 vol. in-8° (avec le duc de Luynes), etc., etc.

Soule (La), pays et vicomté de l'anc. France, entre le Béarn à l'E. et la Navarre française à l'O.; ch.-l., *Mauléon*. Auj. partie du départ. des Basses-Pyrénées. Elle fut réunie à la couronne par Philippe le Bel, en 1306.

Soulès (François), littérateur, né à Boulogne-sur-Mer, 1748-1809, s'est fait connaître par de bonnes traductions de l'anglais, et surtout par une *Histoire des troubles de l'Amérique anglaise*, 1787, 4 vol. in-8°, ouvrage estimable, dédié à Louis XVI.

Souli, v. de la Turquie d'Europe, à 50 kil. S. O. de Janina (Albanie) ; ch.-l. des *Souliotes*, tribu grecque célèbre par sa résistance à Ali-Pacha, 1792-1803. Le canton de Souli est un fouillis de montagnes abruptes et coupées de défilés très-difficiles. Au fond des gorges coulent le Mavro-Potamo et le Systroumi. Il est aujourd'hui désert; la population a été anéantie par les Turcs.

Soulié (Melchior-Frédéric), né à Foix, 1800-1847, fils d'un employé des droits réunis, qui avait été professeur de philosophie, abandonna l'administration en 1824, vint à Paris, et publia ses premiers vers, *Amours françaises*, qui eurent du succès. *Roméo et Juliette*, tragédie en 5 actes et en vers, réussit à l'Odéon, 1828; il fut moins heureux avec *Christine à Fontainebleau*, 1829. Après 1830, il refusa plusieurs fonctions politiques et administratives; il écrivit encore pour le théâtre, *Clotilde*, au Théâtre-Français, 1832, et plus tard *la Closerie des Genêts*, 1846, drame qui est resté populaire. Mais, forcé de vivre de sa plume, il préféra composer des romans, presque toujours avec trop de rapidité, souvent avec une énergie passionnée. Les principaux sont : *les Deux Cadavres*, 1832; *le Port de Créteil*, 1833 ; *le Magnétiseur*, 1834 ; *le Vicomte de Béziers*, 1834; *le Comte de Toulouse*, 1835; *le Conseiller d'Etat*, 1835; *Un Eté à Meudon*, 1836 ; *les Mémoires du Diable*, son plus grand succès, 8 vol. in-8° ; *Confession générale*, 6 vol. in-8° ; *Eulalie Pontois*, 1842 ; etc., etc. Il a collaboré à plusieurs journaux ou recueils.

Soulier. V. Solié.

Soulina, une des branches du delta du Danube, avec un petit port du même nom.

Souliotes. V. Souli.

Soulou (Iles), îles de la Malaisie, au N. de Bornéo, par 5°45′ et 6°43′ lat. S., et par 117° et 120° long. O. Elles sont au nombre d'environ 70 ; la plus grande est *Soulou*,

ch.-l. *Soulou;* les principales sont : Pangoutaran, Pata, Siboutou, Bassilan, etc. Elles sont fertiles et font un commerce assez important avec la Chine et l'Inde, mais elles sont environnées de récifs. Les habitants, au nombre de plus de 180,000, sont mahométans et infestent les côtes des Philippines par leurs pirateries. Elles sont soumises à un sultan.

Soult (Nicolas-Jean de Dieu), duc **de Dalmatie,** maréchal de France, né à Saint-Amans-Soult (Tarn), 1769-1851, fils d'un notaire, soldat à 16 ans, fut nommé sous-lieutenant de grenadiers en 1791, se signala sous Custine, sous Hoche, sous Jourdan, surtout à la bataille de Fleurus, et gagna alors le grade de général de brigade, 1794. Il contribua au succès de la journée d'Altenkirchen en 1796, se distingua à Wildendorf, à Friedberg; puis, en 1799, à la malheureuse bataille de Stokach. Masséna le fit nommer général de division. Il comprima l'insurrection des petits cantons suisses, eut une grande part dans la victoire de Zurich, et poursuivit au delà de la Linth les débris de l'armée russe de Souvarof. Il partagea avec Masséna les travaux et la gloire de la défense de Gênes, 1800, eut la jambe fracassée et tomba au pouvoir des Autrichiens. Rendu à la liberté après Marengo, il eut le commandement du Piémont, puis en 1801 fut chargé d'occuper la presqu'île d'Otrante. Sur la recommandation de Masséna, il fut nommé colonel général de la garde consulaire, 1802, commanda le camp de Saint-Omer et fut nommé maréchal de France en 1804. A la tête du 4e corps, dans la guerre contre l'Autriche, il fut vainqueur à Landsberg, à Memmingen, prit une part considérable à la capitulation d'Ulm, à la victoire d'Hollabrünn, et se couvrit de gloire à Austerlitz, où, suivant l'expression de Napoléon, *il mena la bataille,* 1805. Dans la campagne de Prusse, il commanda l'aile droite à Iéna, poursuivit les Prussiens avec la plus grande activité et força Blücher à capituler dans Lubeck, 1806. Dans la campagne de Pologne, il se distingua à Pultusk, à Eylau, à Heilsberg, prit Kœnigsberg, et, après la paix de Tilsitt, fut nommé *duc de Dalmatie.* A l'armée d'Espagne, en 1808, il ouvrit à Napoléon, par la victoire de Burgos, la route de Madrid; poursuivit John Moore jusqu'à La Corogne, et s'empara des places de la Galice. Chargé d'envahir le Portugal par le nord, en 1809, il battit le général espagnol, La Romana, et après le combat de Braga s'empara d'Oporto. On lui reprocha d'avoir fait un trop long séjour dans cette ville, et de s'être isolé, par ambition, pour augmenter son importance. Les Anglais purent revenir, commandés par Wellington, et Soult fut forcé de rentrer en Galice, où il fit lever le siége de Lugo. Mais il ne s'entendit pas avec Ney, que l'empereur plaça sous ses ordres; il empêcha Wellington de profiter de sa victoire de Talavera, et maltraita son arrière-garde à Arzobispo. Nommé major-général de l'armée, il remporta la victoire éclatante d'Ocaña; puis, pénétrant en Andalousie, il s'empara de presque toutes les villes, et investit Cadix. Général en chef de l'armée du Midi, chargé de coopérer, par une diversion, à l'expédition de Masséna en Portugal, il envahit l'Estrémadure, 1811, fut vainqueur à Gebora, prit Badajoz, mais malgré ses efforts au combat d'Albufera, ne put empêcher la reprise de cette ville par Wellington. Malheureusement Soult entra en lutte avec le roi Joseph, auquel il refusait d'obéir. Après la bataille des Arapiles, il l'engagea à venir audacieusement en Andalousie; mais ce fut en vain, quoique Napoléon eût approuvé ses plans. Il fut rappelé à Paris sur sa demande. En 1813, il prit part aux victoires de Lutzen et de Bautzen. L'empereur, apprenant la défaite de Vittoria, renvoya Soult en Espagne; il disputa le terrain pied à pied à l'armée anglo-espagnole, qui envahissait la France, et se montra le digne émule de Wellington, surtout aux batailles d'Orthez et de Toulouse, 27 février, 10 avril 1814. Il ne donna son adhésion aux actes de Paris qu'à la réception d'une dépêche venue de Fontainebleau. Louis XVIII lui confia le commandement de la 1re division militaire et lui donna le grand cordon de Saint-Louis. Soult provoqua l'érection d'un monument expiatoire en l'honneur des victimes de Quiberon et reçut le ministère de la guerre. A la nouvelle du retour de l'île d'Elbe, quoiqu'il eût signé une proclamation où *Buonaparte* était qualifié *d'usurpateur et d'aventurier,* on lui retira son portefeuille, 11 mars. Napoléon le nomma major-général de l'armée et pair de France. Il combattit avec valeur à Fleurus et à Waterloo, mais on lui a reproché plus d'une faute dans cette courte campagne de Belgique. Exilé par la seconde Restauration, il put rentrer en France en 1819; Louis XVIII lui rendit le bâton de maréchal, 1820, Charles X la pairie en 1827. Il se rattacha au gouvernement de 1830, fut ministre de la guerre dans le ministère Laffitte, puis dans celui de Casimir Périer, enfin présida le cabinet du 11 octobre 1832. Il travailla surtout à l'organisation de l'armée. En 1838, ambassadeur extraordinaire en Angleterre pour assister au couronnement de la reine Victoria, il fut accueilli avec enthousiasme par le peuple anglais. Il présida encore le ministère du 17 mai 1839; puis dirigea avec M. Guizot l'administration pacifique du 29 octobre. Sous sa direction, on éleva les fortifications de Paris. Par raison de santé il résigna ses fonctions de ministre de la guerre, en 1845, et celles de président du conseil en 1847. Le roi lui décerna le titre honorifique de *maréchal général,* qui avait été porté par Turenne, Villars et Maurice de Saxe. Il a laissé des *Mémoires,* dont la première partie seule, *Histoire des guerres de la Révolution,* a paru en 1854, 3 vol. in-8°, avec atlas. Sa magnifique galerie de tableaux, composée principalement d'œuvres de l'école espagnole, a été dispersée après sa mort.

Soultz, anc. ch.-l. de cant. de l'arrond. et à 28 kil. S. O. de Colmar (He-Alsace); 4,635 hab. Bonnets, rubans de soie.

Soultz-les-Bains, village de l'arrond. et à 23 kil. O. de Strasbourg (Bs-Alsace), sur la Brusche; 1,300 hab. Eaux minérales fréquentées.

Soultz-sous-Forêts, anc. ch.-l. de cant. de l'arr. et à 15 kil. S. de Wissembourg (Be-Alsace); 1,667 hab. Source salée.

Soultbach, village de l'arrond. et à 20 kil. S. O. de Colmar (He-Alsace); 1,400 hab. Eaux minérales.

Soultmatt, bourg de l'arrond. et à 25 kil. S. O. de Colmar (He-Alsace); 2,698 hab. Eaux minérales.

Soumagne, commune de la prov. et à 14 kil. de Liége (Belgique). Houillères; 2,400 hab.

Soumarokof (Alexandre-Petrovitch), poëte russe, 1718-1777, fut directeur des théâtres de la cour, et a composé dix tragédies, dont cinq ont été traduites en français, 1801, 2 vol. in-8°. Dans ses *Œuvres,* 1787, 10 vol., on trouve des odes, des églogues, des satires, des madrigaux.

Soumet (Alexandre), poëte, né à Castelnaudary, 1788-1845, remporta, jeune encore, des prix aux Jeux floraux, vint à Paris, en 1808, et, quoique auditeur au Conseil d'Etat, se livra tout entier à la poésie. Il publia : *le Fanatisme, l'Incrédulité, les Embellissements de Paris;* chanta Louis XVIII, après avoir chanté Napoléon; fut bibliothécaire à Saint-Cloud, et, en 1815, remporta deux prix le même jour à l'Académie française, pour les poëmes de la *Découverte de la vaccine* et *les Derniers moments de Bayard.* Il avait déjà composé quelques touchantes élégies, comme la *Pauvre fille.* Quoique rattaché à la nouvelle école romantique, il ne prit pas part aux controverses théoriques. Il obtint deux succès en deux jours, avec ses tragédies de *Clytemnestre* et de *Saül,* 1822; il entra à l'Académie française en 1824. *Cléopâtre,* 1824, *les Macchabées,* 1827, *Elisabeth de France,* 1828, réussirent moins; mais *Jeanne d'Arc,* 1825, *Emilia,* 1827, *une Fête de Néron,* 1829, furent vivement applaudies.

On lui doit encore plusieurs opéras : *Norma,* 1831, *Pharamond, le Siége de Corinthe, David.* Il écrivit avec sa fille : *le Gladiateur, le Chêne du roi, Jeanne Grey.* Dans toutes ces œuvres, il y a peu de force dramatique, mais les vers sont beaux, sonores, colorés. Il travailla longtemps à deux épopées : *la Divine Epopée,* en douze chants, 1840, 2 vol. in-8°, a pour sujet le rachat de l'enfer par le Christ; *Jeanne d'Arc,* 1845, in-8°, en trois parties. Là encore se rencontrent les beaux vers plus que les vastes et fortes conceptions. Il a écrit, en prose, les *Scrupules littéraires de Mme de Staël,* 1814, et l'*Oraison funèbre de Louis XVI,* 1817.

Soumy, v. de Russie, dans le gouv. et à 190 kil. N. de Kharkov; 14,000 hab. Foires importantes.

Soumy, lac de Sibérie, dans le gouv. d'Omsk; près de 5,000 kil. carrés.

Sound, nom général de plusieurs bras de mer sur la côte des Etats-Unis.

Soungari, riv. de l'Empire Chinois, arrose la Mandchourie et se jette dans l'Amour.

Souque (Joseph-François), littérateur, 1767-1820, secrétaire d'ambassade et membre du Corps législatif, sous Napoléon Ier; a fait jouer, avec succès, deux jolies comédies : *le Chevalier de Canolle, ou un Episode de la Fronde,* en 5 actes, 1816; *Orgueil et vanité,* 1819.

Sour ou **Tsour,** anc. *Tyr,* v. de la Turquie d'Asie,

à 35 kil. N. d'Acre, sur la Méditerranée. Cette ville, autrefois si fameuse, n'est plus qu'un misérable village de 1,000 hab.

Soura, riv. de Russie, arrose les gouvernements de Simbirsk, Penza, Nijni-Novgorod, et se jette dans le Volga, après un cours de 760 kil.

Sourabaya, grande ville marit. de l'île de Java, sur le détroit de Madura. Arsenal maritime, fonderies et fabriques d'armes, usines pour la construction de machines à vapeur, chantiers de construction et docks flottants pour radouber les vaisseaux. Elle est entourée d'une enceinte bastionnée et défendue par une citadelle; c'est le centre de la puissance militaire des Hollandais dans la Malaisie; 90,000 hab. européens, chinois et javanais.

Sourakarta, v. de l'île de Java, grande capitale d'un sultan, vassal des Hollandais.

Sourdeval-de-la-Barre, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 12 kil. N. de Mortain (Manche); 3,943 hab. Papeterie, coutellerie.

Sourdis (François **d'Escoubleau,** cardinal de), prélat français, 1575-1628, parent de Gabrielle d'Estrées, dut à sa protection la faveur de Henri IV, fut cardinal en 1598, et archevêque de Bordeaux en 1599. Sous ses auspices, beaucoup de maisons religieuses s'établirent dans son diocèse. D'un caractère vif et emporté, il eut de longs démêlés avec le Parlement.

Sourdis (Henri **d'Escoubleau de**), frère du précédent, né à Paris, 1594-1645, devint évêque de Maillezais, en 1623, puis archevêque de Bordeaux, en 1629. Il fut l'un des meilleurs lieutenants de Richelieu, devant La Rochelle et au Pas de Suze. En 1633, il eut, avec le duc d'Epernon, de violents démêlés; frappé par lui, il l'excommunia, et le vieux seigneur fut forcé de faire amende honorable. Mis à la tête d'une flotte, il se distingua, de 1636 à 1641, par plusieurs actions d'éclat: prise des îles Sainte-Marguerite, combat de Gattari, etc. Il a laissé des *Mémoires*, publiés par Eugène Sue, 1839, 3 vol. in-4°, dans les *Documents inédits de l'histoire de France*.

Sournia, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil N. de Prades (Pyrénées-Orientales); 896 hab.

Sous, ruines qu'on croit être celles de *Suze* ou d'*Elymais*, dans le Khousistan (Perse). Elles s'étendent sur un espace de 16 kil.

Sousa ou **Soussa,** v. et port de la Tunisie, à 110 kil. S. E. de Tunis, sur la Méditerranée; 8,000 hab. Ruines de l'anc. *Adrumète*.

Soustons, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. N. O. de Dax (Landes); 3,458 hab. Bois, résine.

Soutchawa, v. d'Autriche, à 48 kil. S. de Tchernowitz (Galicie); 7,000 hab. Cuirs, toiles.

Sou-Tcheou, v. de Chine, à 150 kil S. E. de Nankin, dans la prov. de Kiang-Sou, sur le Canal impérial; ville d'industrie et de commerce. C'est la plus grande ville de la Chine. On estime sa population à 3 millions d'hab. Filatures de soie, fabriques de soieries, rubans, passementeries, broderies, nankin, laques, meubles, papier, émaux, tabletterie, bronzes et poterie. Elle exporte surtout de la soie, du coton, du thé, des toiles et du riz.

Souterraine (La), ch.-l. de canton de l'arrond., et à 35 kil. N. O. de Guéret (Creuse); 4,151 hab. Fabriques de toiles, commerce de chanvre. Un cours d'eau *souterrain* passe à côté.

Southampton, v. d'Angleterre, dans le comté du même nom, sur la Manche, à 120 kil. S. O. de Londres; 54,000 hab. Située au fond d'une baie qui débouche sur la rade de Spithead, elle est le point de départ des navires de commerce pour l'Espagne, le Portugal et la Méditerranée; les paquebots transatlantiques de l'Inde, la Chine, l'Australie et l'Amérique centrale, y apportent l'or de la Californie et de l'Australie, l'argent du Mexique et du Chili, le platine du Pérou, les perles du golfe Persique, les pierres précieuses et les tissus de la Perse et de l'Inde, l'ivoire de l'Afrique, la cochenille de l'Amérique centrale, les crêpes de la Chine.

Southampton (Comté de), ou Hampshire, ou comté de Hants, comté de l'Angleterre méridionale, sur la Manche, à l'est du comté de Dorset. Il est arrosé par l'Avon, l'Anton, l'Itchin, et par de nombreux canaux C'est une contrée riche en céréales et en forêts, maritime et commerçante; marais salants. Grande fabrication de lainages. La superficie est d'environ 412,000 hectares; la population de 485,000 hab. Le ch-l. est *Winchester;* les v. princ. sont: Gosport, Portsmouth, Lymington, Northam, Southampton. L'île de Wight fait partie de ce comté.

Southampton, v. des Etats-Unis, sur la côte S. de Long-Island, dans l'Etat de New-York; 8,500 hab.

Southern (Thomas), poëte dramatique anglais, né à Dublin, 1659-1736, a écrit des comédies et des tragédies, d'un style élégant, qui eurent du succès. Ses *Œuvres* ont été publiées, 1735, 2 vol. in-12.

Southey (Robert), poëte anglais, né à Bristol, 1774-1843, débuta par un drame d'une exaltation démocratique, *Wat Tyler*, qui le força à s'éloigner quelque temps; il séjourna en Portugal. En 1801, il fut nommé secrétaire du chancelier de l'Echiquier d'Irlande, devint ardent tory, puis se livra tout entier à la littérature, s'établit à Greta-Hall, dans le Cumberland, et devint l'un des chefs de l'école des *Lakistes*. Il fut nommé poëte lauréat en 1813. Il a réussi dans presque tous les genres; il a composé six poëmes épiques: *Jeanne d'Arc*, 1796; *Thalaba, la Malédiction de Kehama*, imitations des épopées orientales; *Madoc*, 1805; *Roderick, le dernier des Goths*, 1814; *the Vision of Judgement*, 1821. Il a montré plus d'originalité véritable dans ses charmantes ballades: *la Jeune fille de l'auberge, la Sorcière de Berkeley, Saint-Gualbert, la Reine Urraca, Don Ramire.* Il a réuni ses *Œuvres poétiques* en 10 vol. in-12. Ses ouvrages en prose sont écrits avec facilité et d'une érudition solide; on cite: *Histoire du Brésil*, 1810-19, 3 vol. in-4°; *Histoire de la guerre de la Péninsule*, 1823-32, 3 vol. in-4°; *Histoire chronologique des Indes occidentales*, 1827, 3 vol. in-8°; *Histoire de la marine anglaise*, des biographies de *Nelson*, 1813, 2 vol. in-8°, de *Wesley*, 1824, 2 vol. in-8°; *Letters from England*, 3 vol. in-12; *Vindiciæ Ecclesiæ anglicanæ*, etc., etc. Il a fait plusieurs traductions de l'espagnol et du portugais, et a accompagné plusieurs éditions d'excellentes notices; il a fourni un grand nombre d'articles à plusieurs revues. Ses *Mémoires* et sa *Correspondance* ont été publiés par son fils.

Southwark, partie de Londres qui se trouve au S. de la Tamise et dans le comté de Surrey. V. Londres.

Southwell, bourg d'Angleterre, dans le comté et à 24 kil. N. E. de Nottingham; 4,400 hab. Maison de correction. Anc. palais des archevêques d'York.

Southwold, bourg d'Angleterre, à 50 kil. N. E. d'Ipswich (Suffolk); port à l'embouchure de la Blythe; 2,700 hab. Bains de mer, salines. Batailles navales entre les Anglais et les Hollandais, en 1666 et 1672.

Soutzo (Alexandre), d'une illustre famille phanariote de Constantinople, qui a donné des hospodars à la Moldavie et à la Valachie, né en 1800, a écrit des satires. des pièces de théâtre, un roman en grec moderne, et une *Histoire de la révolution grecque*, en français, 1829.

Souvarow ou mieux **Souvorof** (Alexandre-Vassiliévitch, comte), général russe, né à Moscou, 1729-1800, fils d'un général, entra au service comme simple soldat, en 1742, était déjà lieutenant-colonel au commencement de la guerre avec la Prusse, et se distingua par son courage. Plus tard, il fut envoyé, comme général, contre les Polonais, battit les Pulawski, prit Cracovie, 1768, et fut nommé major général. Il devint général de division dans la guerre contre les Turcs, 1773, soumit, en 1783, les Tatars du Kouban et du Boudjak, et devint général en chef. Dans une seconde guerre contre les Turcs, il se signala au siége d'Otchakof, fut vainqueur à Fokchani, sur les bords du Rymnik, 1789, s'empara d'Ismaïl, où 30,000 Turcs périrent, eut le gouvernement d'Iékatérinoslav, de la Tauride, 1792, et resta deux ans à Kherson. Envoyé contre les Polonais, il battit Kosciuszko à Macejovice, prit d'assaut Praga, et entra à Varsovie le 19 novembre 1794. Il fut nommé feld-maréchal, et fut comblé de dons. Un instant disgracié et même destitué sous Paul Ier, il fut chargé, en 1799, de commander l'armée russe envoyée contre les Français en Italie; de concert avec les Autrichiens, il fut vainqueur à Cassano à la Trebbia, à Novi, et fut récompensé par le titre de prince *Italiiski*, c'est-à-dire d'Italie. Mais en voulant pénétrer en Suisse par le Saint-Gothard, il vint se heurter contre les troupes de Lecourbe et de Molitor, dans la vallée de la Reuss, se jeta à travers les montagnes et les précipices, et parvint difficilement à rejoindre Korsakof. Il fut rappelé par Paul Ier, dégoûté de la guerre; il devait faire une entrée triomphale à Pétersbourg; mais l'empereur, apprenant qu'il n'avait pas observé une de ses ordonnances sur la discipline, le disgracia avant son arrivée. Souvorof mourut peu de jours après à Pétersbourg; on lui fit des funérailles magnifiques, et Alexandre Ier lui fit élever une statue sur le Champ de Mars, en 1801. Homme bizarre, extraordinaire, dur pour lui-même comme pour les autres, il avait une sorte de

mysticisme militaire ; il affectait un style laconique dans ses discours ; il était l'idole des soldats, mais les officiers le détestaient. Il a fait preuve de talent, mais on lui a justement reproché sa cruauté. La *Vie de Souvorof, tracée par lui-même* ou *Collection de ses lettres et de ses écrits*, a été publiée par Glinka, 1819, 2 vol. in-8 , Moscou.

Souverain, monnaie d'or, valant, en Angleterre, 20 schellings, ou 25 fr. 20 c. environ.

Souvestre (Emile), littérateur, né à Morlaix, 1806-1854, fils d'un ingénieur des ponts et chaussées, avait, de bonne heure, composé *le Siége de Missolonghi*, drame en vers, reçu au Théâtre-Français, mais qui ne fut pas joué, lorsque, pour soutenir sa famille, il entra comme commis à Nantes, dans la maison Mellinet, puis se fit maître de pension, devint rédacteur du *Finistère*, à Brest, professeur de rhétorique, et vint, en 1836, s'établir à Paris pour se livrer aux lettres. En 1848, ses lectures du soir eurent un grand succès ; en 1853, il fut également applaudi en Suisse pour des lectures semblables. Dans ses romans, il a toujours eu une intention morale et philosophique ; le style est simple, naturel, gracieux ; on peut citer : *un Philosophe sous les toits*, couronné par l'Académie française ; *Confessions d'un ouvrier* ; *Au coin du feu ; Sous la tonnelle ; Récits et souvenirs*. L'amour de la Bretagne l'a également bien inspiré dans *les Derniers Bretons*, 1835-37, 4 vol. in-8° ; *le Finistère en* 1836, *le Foyer breton*, 1844, *la Bretagne pittoresque*. Il a écrit un grand nombre de romans, publié des *Causeries historiques et littéraires*, 2 vol. in-12, collaboré au *Magasin pittoresque*, et composé plusieurs drames et plusieurs comédies-vaudevilles.

Souvigny, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 17 kil. S. O. de Moulins (Allier) ; 2,951 hab. Anc. prieuré de bénédictins, dont l'église, qui subsiste, renferme les tombeaux des seigneurs de Bourbon.

Souvigny. V. Sorel.

Souvorof. V. Souvarow.

Souza, v. de Portugal, à 20 kil. S. E. de Porto (Minho) ; 4,200 hab. Titre d'un comté.

Souza-Botelho (Jose-Maria, marquis de), né à Oporto, 1758-1825, d'une ancienne famille, fut ministre plénipotentiaire en Suède, en Danemark, en France. Il s'établit à Paris, et ne s'occupa plus que de littérature. Il a édité, avec un grand luxe typographique, les *Lusiades* de Camoens, 1817, in-4°, et traduit en portugais les *Lettres portugaises*, 1824, in-12.

Souza-Botelho (Adélaïde-Marie-Emilie **Filleul,** comtesse **de Flahaut,** puis marquise de), née à Paris, 1761-1836, épousa le comte de Flahaut, qui ne la rendit pas heureuse, et qui mourut sur l'échafaud en 1793. Elle se trouvait alors en Angleterre. Elle chercha, et trouva dans les lettres des distractions et des ressources, rencontra M. de Souza-Botelho à Hambourg, et, de retour à Paris, l'épousa en 1802. Elle fut appréciée pour les qualités supérieures de son esprit fin et aimable ; mais, sous la Restauration, son fils, ancien aide de camp de l'Empereur, fut exilé, et elle vécut désormais dans la retraite. Dans ses romans, elle a peint les beaux côtés de la société aristocratique du XVIII^{e} siècle, avec beaucoup d'atticisme et de naturel ; le style est orné avec mesure. Ses principaux ouvrages sont : *Adèle de Senanges*, 1794 ; *Emilie et Alphonse*, 1799 ; *Charles et Marie*, 1802 ; *Eugène de Rothelin*, 1808 ; *Eugénie et Mathilde*, 1811 ; *M^{lle} de Tournon*, 1820 ; *la Comtesse de Fargy*, 1822 ; *la Duchesse de Guise*, 1831. Ses *Œuvres complètes* ont paru en 1821, 6 vol. in-8° ou 12 vol. in-12 ; ses *Œuvres choisies* forment un vol. de la *Bibliothèque Charpentier*.

Souza-Holstein. V. Palmella.

Souzdal, v. du gouvern. et à 38 kil. N. de Vladimir (Russie), sur la Kamanka. Vieux palais des archevêques de Vladimir. — La principauté de *Souzdal*, apanage des princes de la maison de Rurik, au XI^{e} siècle, fut indépendante de 1167 à 1392. Elle comprenait les gouvernements actuels de Vladimir, de Nijni-Novgorod, de Moscou, etc.

Sovana. V. Soana.

Sozomène (Hermias), historien ecclésiastique, né près de Gaza, en Palestine, à la fin du IV^{e} siècle, mort après 443, fut avocat à Constantinople. Il a dédié à l'empereur Théodose II une *Histoire ecclésiastique*, de 323 à 439, continuation de celle d'Eusèbe de Césarée, écrite en grec avec pureté et élégance. On peut la comparer avec celle de Socrate, qui embrasse la même période, et dont Sozomène eut probablement connaissance. On a perdu son *Abrégé d'histoire ecclésiastique*, depuis l'Ascension de J. C. jusqu'à la mort de Licinius. Les meilleures éditions sont celles de Henri de Valois, 1668, in-fol., et de Cambridge, 1720, in-fol. Le président Cousin a traduit en français Sozomène et Socrate.

Sozzini. V. Socin.

Spa, *Aquæ Spadanæ*, v. de Belgique, dans la prov. et à 34 kil. S. E. de Liége ; 5,000 hab. Sources ferrugineuses froides très-fréquentées, ville de plaisir. Exportation de cruchons d'eaux minérales. Ouvrages en bois et en fer-blanc peint, appelés *boîtes de Spa*.

Spada (Leonello), peintre italien, né à Bologne, 1576-1622, élève des Carraches, émule du Guide, imita aussi le Caravage, qui fut son ami. Il montra beaucoup de hardiesse et d'esprit et une grande puissance de coloris dans ses fresques à Bologne, à Reggio, à Parme. Il a laissé de nombreux tableaux très-estimés ; le Louvre possède de lui *le Retour de l'enfant prodigue*, *Enée et Anchise*, et *le Martyre de Saint-Christophe*.

Spaendonck (Gérard **van**), peintre hollandais, né à Tilbourg, 1746-1822, élève de Herreyns, vint de bonne heure s'établir à Paris, fut peintre en miniature du roi, et fut admis à l'Académie de peinture en 1781. Il a surtout peint les fruits et les fleurs avec une délicatesse exquise. Attaché au Jardin des Plantes, il y fut nommé professeur d'iconographie naturelle, et a formé de nombreux élèves. Il fut membre de l'Institut à son origine. Le Louvre a de lui un tableau de *Fleurs et Fruits*. Il a laissé une belle collection de fleurs gravées, et des *Souvenirs ou recueils de fleurs lithographiées*, 1826, in-4°.

Spagnuoli. V. Battista.

Spahis ou **Sipahis,** c'est-à-dire *cavaliers* en persan, corps organisé en Turquie par Amurat I^{er}. — On a établi dans l'Algérie française des spahis, divisés en réguliers et irréguliers ; les premiers, composés en grande partie d'indigènes, sont équipés selon l'usage du pays, et commandés par des officiers français ; les autres ne sont tenus de servir qu'en cas d'appel et sont recrutés parmi les indigènes et les colons européens.

Spalatro, v. d'Autriche, sur un golfe de l'Adriatique, à 170 kil. S. E. de Zara (Dalmatie) ; 8,000 hab. Archevêché, séminaire. La cathédrale est un ancien temple de Diane, le baptistère un temple d'Esculape. Pêcheries ; commerce de vins, huile, blé, cire, figues, suif. Non loin sont les ruines de *Salone*, patrie de l'empereur Dioclétien.

Spalding, bourg d'Angleterre, dans le comté et à 54 kil. S. E. de Lincoln ; 7,000 hab. Eglise remarquable, maison de correction. Grains, chanvre, laines.

Spalding (Jean-Joachim), prédicateur et théologien protestant, né à Triebsess (Poméranie suédoise), 1714-1804, fut pasteur à Lassahn, puis à Saint-Nicolas de Berlin. Il a laissé : *Sermons*, ouvrage devenu classique, 4 vol. in-8° ; *la Destination de l'homme*, in-8°, d'une morale pure et d'un style très-clair ; *Pensées sur l'importance des sentiments religieux*, in-8° ; *Lettres confidentielles sur la religion*, in-8° ; etc. — Son fils, *Georges-Louis*, né à Barth, près de Stralsund, 1762-1811, professeur et membre de l'Académie de Berlin, savant philologue, a laissé : *Dissertation sur l'école philosophique de Mégare*, 1792, et une excellente édition de *Quintilien*, Leipzig, 1798-1816, 4 vol. in-8°.

Spallanzani (Lazaro), anatomiste italien, né à Scandiano (Modène), 1729-1799, s'engagea dans les ordres, mais se livra tout entier à l'étude. Il enseigna la logique, la métaphysique, le grec, à Reggio, puis à Modène, et l'histoire naturelle à Pavie, 1768. L'éclat de son enseignement attira une foule d'élèves. Chargé de la direction du cabinet scientifique à l'Université, il l'enrichit par ses voyages dans une partie de l'Europe, de 1779 à 1787. Ses travaux, surtout depuis son installation à Pavie, lui donnèrent une réputation méritée ; il s'occupa principalement des phénomènes de physique animale, et a fait des observations intéressantes sur la circulation du sang, la génération, la digestion, les animaux microscopiques, la reproduction d'organes amputés, etc. Ses principaux ouvrages sont : *Observations microscopiques sur le système de génération de Needham et de Buffon*, trad. en français par Regley ; *Essai sur les animalcules infusoires ; Des phénomènes de la circulation*, 1777, trad. en français par Tourdes, 1800 ; *Opuscules de physique animale et végétale*, 2 vol., trad. en français par Senebier ; *Expériences pour servir à l'histoire de la génération*, 1785 ; *Mémoire sur la respiration*, 1803, 2 vol. in-8°, trad. par Senebier ; *Rapport de l'air atmosphérique avec les êtres organisés*, 1807, 3 vol. in-8° ; etc., etc. On lui doit encore : *Voyages*

dans les Deux-Siciles et dans plusieurs parties de l'Apennin, 1792, 6 vol. in-8°, trad. par Senebier, 5 vol. in-8°, par Toscan et Amaury Duval, 1800, 6 vol. in-8°.

Spandau, v. forte de Prusse, dans l'arr. et à 15 kil. O. de Berlin (Brandebourg), au confluent du Havel et de la Sprée; 16,000 hab. Grande citadelle; belle église. Manufacture d'armes; brasseries renommées. Prise par les Suédois en 1631, par les Français en 1806.

Spangenberg (Auguste-Gottlieb), sectaire allemand, né à Klettenbourg (comté de Hohenstein), 1704-1792, fils d'un pasteur protestant, s'attacha au comte de Zinzendorf, et fut avec lui l'un des principaux chefs des Moraves. Il déploya le plus grand zèle, dans ses voyages continuels, pour propager ses doctrines religieuses, et se concilia l'estime générale. On lui doit: *Vie du comte de Zinzendorf*, 1772-1775; *Notice historique sur la constitution actuelle de la communauté évangélique des frères;* etc., etc.

Spanheim (Frédéric), théologien allemand, né à Amberg, 1600-1649, fut ministre protestant, prédicateur à Genève, professeur de théologie à Leyde. Parmi ses nombreux ouvrages, on cite: *Le soldat suédois*, 1633; *Le Mercure suisse*, 1634; *Dubia evangelica*, 1634-39, 3 part. in-4°; *Geneva restituta;* etc.

Spanheim (Ezéchiel), érudit et numismate, fils du précédent, né à Genève, 1629-1710, eut le titre de professeur d'éloquence à Genève; et, après avoir élevé le fils de l'électeur palatin, Charles-Louis, fut chargé par ce prince, puis par l'électeur de Brandebourg, de nombreuses missions diplomatiques, dont il s'acquitta avec honneur. Il est surtout connu par ses ouvrages d'érudition: *Des Césars, de l'empereur Julien, trad. du grec*, avec des remarques estimées; *Dissertationes de præstantia et usu numismatum antiquorum*, 1664, in-4° ou 1717, 2 vol. in-fol.; *Orbis romanus, seu ad constitutionem imp. Antonini exercitationes duæ*, 1697, in-4°; etc., etc.

Spanheim (Frédéric), théologien, frère du précédent, né à Genève, 1632-1701, pasteur protestant, professa la théologie à Heidelberg, puis à Leyde. Il fut bibliothécaire et recteur de l'Université de cette ville. Ses *Œuvres*, publiées à Leyde, 1701-1703, 3 vol. in-fol., renferment surtout: *Summa historiæ ecclesiasticæ ad sæculum XVI*, 1689, in-12; *De papa fœmina*, trad. par Lenfant, sous le titre d'*Histoire de la papesse Jeanne*, 1694, in-12 et 1720, 2 vol. in-12.

Spanheim ou **Sponheim,** bourg de Prusse, dans l'arr. et à 12 kil. N. O. de Kreuznach (prov. du Rhin). Autrefois capitale d'un comté souverain qui appartint aux familles de Neubourg, de Bade et de Simmern. Restes d'un château féodal.

Spanish-Town ou *Santiago de la Vega*, v. capitale de la Jamaïque, à 25 kil. O. de Kingston; 6,000 hab. Résidence du gouverneur anglais, d'un évêque anglican et d'un vicaire apostolique catholique. Fondée par Diégo Colomb, en 1520.

Spanish-Town. V. Port-d'Espagne.

Sparta, v. des Etats-Unis, dans l'Etat et à 130 kil. N. O. de New-York; 8,000 hab.

Spartacus, né en Thrace, vers 113 avant J. C., mort en 71. Soldat auxiliaire dans les armées romaines, déserteur, fait prisonnier, destiné au métier de gladiateur, il s'échappa de Capoue avec quelques compagnons, 73, fut rejoint par beaucoup d'esclaves et commença la guerre des gladiateurs, qui mit Rome en danger. Au Vésuve, il battit le préteur Claudius, et il eut 10,000 hommes sous ses ordres. Il voulait regagner la Thrace; mais ses compagnons, qui désiraient piller et se venger, le ramenèrent vers la Campanie et la Lucanie. Il battit encore le préteur Varinius et ses deux lieutenants, réunit 60,000 hommes, défit les deux consuls Gellius Publicola et C. Lentulus, en remontant vers le nord de l'Italie, puis le préteur Manlius près de Modène. Les Romains effrayés confièrent six légions à Crassus, qui le ramena vers le Sud de la Péninsule. Spartacus ne put passer en Sicile, faute de moyens de transport; il franchit le fossé et le retranchement de 15 lieues de long, derrière lesquels Crassus espérait l'enfermer, et, après quelques succès, fut forcé d'accepter une bataille décisive, sur les bords du Silarus. Il tomba, percé de coups; on ne put retrouver son corps.

Sparte ou **Lacédémone,** ville de l'anc. Grèce, capitale de la Laconie et de la république de Sparte. Elle était située sur l'Eurotas, entre les chaînes du Parnon à l'E. et de l'Eurotas à l'O., d'où l'épithète de *Creuse* que lui donnent les anciens. Elle n'avait ni fortifications, ni monuments remarquables, et se divisait en quatre parties: au N. *Pitane*, où étaient l'Acropole ou citadelle et l'Agora ou place publique; à l'E., *Limné*, le long du fleuve; à l'O., *Cynosura*, près du ruisseau de la Tiasa; au centre, *Messoa*. Sparte fut peuplée d'abord par la tribu pélasgique des Léléges, à laquelle elle fut enlevée par les Achéens. Cette tribu hellénique joua le rôle le plus brillant dans les temps héroïques; mais le grand effort qu'elle fit contre Troie l'affaiblit, et les Doriens l'attaquèrent pour la dépouiller. Conduits par les deux fils d'Aristodème, Eurysthène et Proclès, ils occupèrent la vallée supérieure de l'Eurotas; mais les villes achéennes d'Amyclées, de Pharès et de Géranthrées ne cédèrent que plusieurs générations après la conquête. Les Doriens se cantonnèrent donc à Sparte, au nombre de 35,000, et surveillèrent avec un soin jaloux leurs sujets, les 118,000 Laconiens, et leurs esclaves, les 220,000 Ilotes. Les conquérants se partagèrent le pays par lots tirés au sort; mais cette égalité dura peu. Les riches s'emparèrent des biens des pauvres, confisquèrent la puissance politique et formèrent une oligarchie étroite et dominante. Lycurgue se proposa de faire revivre les anciennes coutumes doriennes, persuadé qu'une législation sévère pouvait seule faire de Sparte une cité puissante et de ses citoyens de courageux soldats. (V. *Lycurgue*.) Sa constitution visait uniquement à former un peuple guerrier: aussi Sparte fut-elle comme une machine de guerre toujours tendue et braquée sur les peuples voisins. Les deux guerres de Messénie (743-723, 685-668) lui donnèrent la possession de tout le S. du Péloponnèse. Tégée fut soumise, l'Argolide conquise, excepté Argos; Corinthe et l'Elide reconnurent la suprématie de Sparte, et Athènes fut attaquée (510). Avant les guerres médiques, la cité de Lycurgue était donc la plus puissante de la Grèce. C'est pourquoi elle joua un rôle prépondérant dans la grande lutte contre les barbares. Son roi Léonidas se dévoua aux Thermopyles, 480; Eurybiade commanda la flotte qui vainquit à Salamine, et Pausanias les 110,000 Grecs qui détruisirent à Platées l'armée de Mardonius, 479. Quand Aristide eut fait décider que l'on poursuivrait les Perses chez eux, ce fut le Spartiate Pausanias qui reçut la direction de la guerre nationale; mais les alliés, irrités de son insolence, l'abandonnèrent, et Aristide forma une nouvelle ligue dans laquelle Athènes prit la place de Sparte, 477. La rivalité des deux républiques éclata dans la guerre du Péloponnèse, 431-404. (V. ce mot.) Sparte, victorieuse à l'aide des Perses, fit peser sur les Grecs une domination impérieuse et arbitraire, et ne craignit pas d'attaquer le grand roi. Elle souffrit que le Spartiate Cléarque conduisît 13,000 hommes au jeune Cyrus, révolté contre son frère Artaxerxès, 401; puis elle entreprit une guerre ouverte. Thymbron et Dercyllidas secoururent les Grecs d'Asie; Agésilas, 397-395, s'avança même vers la haute Asie. Mais les agents du roi semèrent l'or en Grèce, où les mécontents étaient nombreux, et firent former une ligue entre Athènes, Argos, Corinthe et Thèbes. Les alliés, vainqueurs de Lysandre à Haliarte, 394, furent vaincus par Agésilas à Coronée; mais ils détruisirent la flotte spartiate à Cnide, et Sparte signa avec le grand roi le traité d'Antalcidas, 387. Elle abandonnait les Grecs d'Asie, donnait à toutes les petites cités grecques l'indépendance, c'est-à-dire l'isolement et la faiblesse, gardait elle-même la Laconie et la Messénie et recevait du roi une flotte de 80 vaisseaux. Une vulgaire prudence suffisait pour perpétuer l'ouvrage d'Antalcidas. Mais comment les dominateurs de la Grèce usèrent-ils de leur puissance? Mantinée fut détruite, Phlionte forcée de recevoir ses bannis, Platées opposée à Thèbes, Olynthe ruinée, des garnisons placées dans la moitié des villes, des harmostes envoyés dans le reste, partout le parti populaire poursuivi, dépouillé, assassiné, partout la faction des grands protégée, encouragée, applaudie. Enfin Sparte s'empara par surprise de la Cadmée, citadelle de Thèbes, 382, et y mit un harmoste. Le Thébain Pélopidas, à la tête des exilés, rentra dans sa patrie, massacra les tyrans, chassa la garnison et rétablit la liberté. Les Spartiates furent vaincus sur terre à Thespies, 377, à Orchomène et à Tégyre, sur mer à Naxos et à Leucade, puis le héros thébain, Epaminondas, les battit à Leuctres, envahit quatre fois le Péloponnèse, fonda Mégalopolis en Arcadie, Messène en Messénie, menaça Sparte et périt victorieux à Mantinée, 363. Mais Sparte ne put se relever des coups qu'il lui avait portés. Quand elle voulut attaquer Messène et Mégalopolis, Philippe, roi de Macédoine, la força de rentrer dans ses limites, 350.

Elle le laissa accabler les Grecs à Chéronée, refusa de reconnaître son titre de généralissime contre les Perses, ne prit aucune part à l'expédition d'Alexandre, et attaqua même la Macédoine en son absence; mais le roi Agis fut battu et tué par Antipater. Dès lors, Sparte ne joua plus qu'un rôle secondaire. Sa population libre diminuait prodigieusement ; les lois de Lycurgue tombaient dans le mépris, les Spartiates étaient maintenant célèbres par leur mollesse et leur avidité. Le roi Agis essaya, en rétablissant les anciennes lois, de rendre à son pays la force qu'il avait perdue. Alors la colère des riches, menacés d'un nouveau partage des terres, et l'opposition de son collègue Léonidas, firent échouer ses desseins et le conduisirent à la mort. Cléomène III, fils de Léonidas, entreprit de nouveau la réforme. Maître de l'armée par le prestige de deux victoires sur la ligue Achéenne, il égorgea les éphores, bannit les partisans de l'oligarchie, fit le partage des terres et remit en vigueur les lois de Lycurgue. Pour affermir la constitution, il fallait des victoires : Cléomène entreprit aussitôt de rétablir en Grèce la suprématie de Sparte, comme il avait rétabli à Sparte le règne des lois. Il attaqua les Achéens. Mais le temps n'était plus où les Spartiates ne rencontraient devant eux que des Messéniens, des Tégéates ou des Mantinéens. Aratus appela Antigone de Macédoine, qui battit Cléomène à Sellasie, 222; le roi, culbuté par la phalange, se réfugia en Egypte et y fut tué. Sparte se replongea dans le sommeil dont l'avaient tirée une réforme tardive et un réformateur sanguinaire. Le tyran Machanidas s'empara du pouvoir absolu, 210. Il fut tué à Mantinée par Philopémen, stratége des Achéens, et Nabis lui succéda. Tour à tour allié et ennemi de Philippe de Macédoine et des Romains, il finit par être vaincu et mis à mort par les Etoliens, 192. Sparte, d'abord introduite dans la ligue Achéenne, s'en sépara, 188, par ordre du sénat, et fut réduite en province romaine avec le reste de Grèce, 146. Elle fit partie de la province d'Achaïe jusqu'au VII^{e} siècle de notre ère ; du thème du Péloponnèse jusqu'au XIII^{e} ; de la principauté latine de Morée, en 1204 ; elle forma sous un Paléologue le despotat de Sparte, qui fut conquis par les Turcs en 1460 Elle fut brûlée et détruite par Malatesta, prince de Rimini, 1465, et rebâtie de nos jours par le roi Othon. Elle est maintenant le chef-lieu du nome de Laconie et renferme 1,600 habitants.

ROIS DE SPARTE.

1° *Avant les Héraclides* (dates incertaines).

Sparton, vers 1880.	Œbalus.
Lélex.	Hippocoon.
Myles.	Tyndare, vers 1328.
Eurotas.	Ménélas, vers 1280.
Lacédémon.	Oreste (déjà roi d'Argos), vers 1240.
Amyclas.	
Argalus.	Tisamène, 1220 ou 1192.
Cynortas.	

2° HÉRACLIDES.

Aristodème, père de Proclès et d'Eurysthène, 1190.

Proclides ou Eurypontides.		*Agides ou Eurysthénides.*	
Proclès.	1186	Eurysthène.. . . .	1186
Soüs.	1142-986	Agis.	1186
Eurypon. . .	1142-986	Echestrate	1186
Prytanis.. . .	1142-986	Léobotas..	1186
Eunome.. . . .	986	Dorissus..	986
Polydecte. . . .	907	Agésilas.	957
Charilaüs (rég. de Lycurgue).	898	Archélaüs.	909
		Télècle.	853
Nicandre. . . .	809	Alcamène.	813
Théopompe. . .	770	Polydore.	776
Zeuxidame. . .	725	Eurycrate I^{er}. . .	724
Anaxidame. . .	690	Anaxandre.. . . .	687
Archidame. . .	651-605	Eurycrate II. . . .	652
Agasiclès. . . .	645	Léon.	645
Ariston.	597	Anaxandride. . . .	597
Démarate. . . .	520	Cléomène I^{er}.. . .	519
Léotychide.. . .	492	Léonidas I^{er}. . . .	491
Archidame I^{er}. .	469	Plistarque.	489
Agis I^{er}.	427	Plistoanax.. . . .	466
Agésilas.. . . .	400	Pausanias.	409
Archidame II. .	361	Agésipolis I^{er}.. . .	397
Agis II.	338	Cléombrote I^{er}.. .	380
Eudamidas I^{er}. .	330	Agésipolis II.. . .	371
Archidame III. .	296	Cléomène II . . .	370
Eudamidas II. .	261	Aréus ou Arétas I^{er}.	309
Agis III. . . .	244	Acrotatus.	265
Eurydamas ou Eudamidas III.	239	Aréus ou Arétas II.	264
		Léonidas II. . . .	257
Euclidas ou Epiclidas, *prince eurysthénide, frère de Cléomène III* . . .	234	Cléombrote II. . .	243
		Cléomène III. . .	238
		Euclidas..	234
		Agésipolis III. . .	219

Lycurgue, tyran de la famille des Proclides. 219
Machanidas, tyran. 210
Nabis, tyran. 205-192

Spartel (Cap), anc. *Ampelusia*, cap du Maroc à l'entrée S. O. du détroit de Gibraltar, par 35°47′ lat. N., et 8°15′6″ long. O. Beau phare.

Spartien (ÆLIUS SPARTIANUS), l'un des six auteurs de l'*Histoire Auguste*, vivait à la fin du IV^{e} siècle. On lui attribue généralement les Vies d'Adrien, Ælius Verus, Didius Julianus, Septime Sévère, Pescennius Niger, Caracalla et Géta. Ce sont de sèches notices, qui renferment quelques faits intéressants. Saumaise a conjecturé que c'était le même que Lampride. Il a été traduit par Moulines, 1806, par Legay, dans la *Bibliothèque Panckoucke*, par Baudement, dans la *Collection Nisard*.

Spartivento, c'est-à-dire *qui coupe le vent*, cap qui termine la chaîne des Apennins au S. O. de l'Italie, par 37°56′ lat. N., et 13°43′ long. E. Anc. *Herculis promontorium*.

Speed (JOHN), historien anglais, né à Farington (Cheshire), 1552-1629, longtemps tailleur à Londres, a écrit fort tard des ouvrages judicieux, d'un style assez rude : *Theatre of Great Britain*, 1606, 1650, in-fol., *History of Great Britain from Julius Cæsar to king James*, 1614, in-fol., etc.

Spello, v. du roy d Italie, dans la prov. et à 6 kil. N. O. de Foligno; 6,200 hab. Tombeau de Properce.

Spelman (HENRY), antiquaire anglais, né à Congham, près Lynn (Norfolk), 1562-1641, avait une assez grande fortune, protégea les savants et a écrit plusieurs ouvrages érudits : *Glossarium archæologicum*, 1626, in-fol., achevé par W. Dugdale, 1664, in-fol.; *Concilia, decreta, leges Ecclesiæ Angliæ*, 1639, in-fol.; un second volume a été ajouté par Dugdale, 1664; *Codex legum veterum regni Angliæ*, dans les *Leges saxonicæ* de Wilkins, etc.

Spencer (HENRY), comte **de Sunderland,** né à Althorp (Northampton), 1620-1643, d'une ancienne famille, membre de la Chambre des lords, défendit la cause royale et fut tué à Newbury.

Spencer (ROBERT), comte **de Sunderland,** fils du précédent, né à Paris, 1641-1702, fut employé comme diplomate par Charles II, et, par la protection de la duchesse de Portsmouth, entra dans le ministère, 1679. Type de l'immoralité de son époque, intrigant sans principes, il se déclara d'abord contre le duc d'York, puis le servit avec un dévouement servile, quand il fut roi, sous le nom de Jacques II, fut président du conseil privé, se laissa convertir par le roi au catholicisme, se vendit secrètement à Louis XIV, proposa vainement des concessions au roi, et bien qu'ayant confessé publiquement le catholicisme, fut disgracié, en 1688. Il était déjà en relation avec le prince d'Orange; Guillaume III lui donna en 1695 le poste de grand chambellan.

Spencer (CHARLES), comte **de Sunderland,** fils du précédent, 1674-1722, épousa une fille de Marlborough, et devint secrétaire d'Etat, 1707. Il partagea la disgrâce des whigs, en 1710. Sous George I^{er}, il n'eut cependant que des charges secondaires, lutta contre Walpole, puis regagna la faveur du roi vers 1717. Il rentra au ministère et fut tout-puissant jusqu'à sa mort. Il avait réuni un grand nombre de livres rares et d'objets précieux dans son château d'Althorp.

Spencer (CHARLES), duc **de Marlborough,** second fils du précédent, 1707-1759, hérita de la fortune immense et du titre de son grand père maternel ; il fut lieutenant général.

Spencer (GEORGE-JOHN), vicomte *Althorp*, puis comte **Spencer,** neveu du précédent, 1758-1834, se sépara des whigs en 1794 et fut ministre avec Pitt. Depuis 1806, il ne s'occupa plus que de satisfaire sa passion pour les livres ; Dibdin, qui fut son bibliothécaire, a publié la *Bibliotheca Spenceriana*, 1815-21, 7 tom. in-8°, description des richesses littéraires du château d'Althorp et de l'hôtel Spencer.

Spencer (JOHN-CHARLES), vicomte *Althorp*, puis comte **Spencer,** fils du précédent, 1782-1845, entra à la Chambre des communes en 1804, soutint le parti

whig, et acquit une grande influence par la fermeté de ses principes, sa conduite prudente, sa parole sobre et digne ; on l'appelait l'*honnête lord Althorp*. Il fit partie de l'administration de lord Grey, en 1830, entra dans la Chambre des lords, en 1834, et se dévoua dès lors à l'agriculture.

Spendius, jadis esclave à Rome, se réfugia dans l'armée carthaginoise et fut l'un des chefs des mercenaires révoltés, 240. Amilcar le prit et le fit mettre en croix.

Spener (Philippe-Jacques), théologien protestant, fondateur de la secte des *piétistes*, né à Ribeauvillé (Alsace), 1635-1705, prédicateur renommé à Strasbourg, premier pasteur à Francfort, établit chez lui, vers 1670, des assemblées appelées *Collegia pietatis*, pour donner tous les éclaircissements possibles sur la morale évangélique. En 1686, il fut prédicateur à la cour de Dresde, et membre du consistoire supérieur. Disgracié en 1691, il se rendit à Berlin, où l'électeur encouragea ses efforts pour une régénération religieuse. Ses disciples se sont appelés les *piétistes*. Parmi les 140 écrits de cet homme simple, modeste, bon et très-instruit, on cite : *Tabulæ chronologicæ*, 1660, in-8° ; *Sylloge genealogico-historica*, 1665, in-8° ; *Theatrum nobilitatis Europæ*, 1668-1678, 2 vol. in-fol. ; *Le sacerdoce spirituel*, 1667, in-12 ; *Historia insignium illustrium, seu opus heraldicum*, 1680-90, 2 vol. in-fol. ; *Plaintes sur la corruption du christianisme*, 1684, in-12 ; *Illustriores Galliæ stirpes*, 1689, in-fol. ; *Récit de ce qui s'est passé en Allemagne au sujet du soi-disant piétisme*, 1697, in-12 ; *Œuvres spirituelles*, *Questions théologiques*, *Sermons*, *Oraisons funèbres*, etc., etc.

Spenser (Hugues), nom de deux favoris, le père et le fils, d'Edouard II, roi d'Angleterre. Ils furent poursuivis par les barons, exilés en 1320, tout-puissants en 1321. La reine Isabelle, qu'ils avaient chassée, se mit à la tête des barons, les prit dans Bristol et les fit pendre, 1327.

Spenser (Edmond), poëte anglais, né à Londres, 1552-1599, débuta par quelques traductions de Du Bellay et de Pétrarque, et commença son *Calendrier du berger*, qui parut en 1579 ; il donne pour chaque mois de l'année une pastorale, en vers anglais de mesures différentes, imitant les subtilités du style de Pétrarque. Il fut présenté par son ami Harvey à Philippe Sidney, qui le protégea et l'introduisit auprès du comte de Leicester. Il obtint la place lucrative de secrétaire du lord lieutenant d'Irlande, reçut un beau domaine dans le comté de Cork et vécut dans le manoir de Kilcolman. Walter Raleigh l'emmena à Londres, le présenta à Elisabeth, et il publia en 1590 les trois premiers livres de la *Reine des Fées* (*The Faerie Queene*), formant 36 chants. Il fit également paraître de petits poëmes : le *Retour de Colin Clout;* le *Conte de la mère Hubbard;* les *Larmes des Muses*, etc. Il chanta ses amours dans de nombreux sonnets et célébra le bonheur de son mariage dans son *Epithalame*, puis publia trois nouveaux livres de la *Reine des Fées*. Il présenta à Elisabeth un excellent mémoire sur la situation de l'Irlande, retourna à Kilcolman, 1597, fut shériff du comté de Cork, mais dans l'insurrection de Tyrone vit son manoir brûlé, échappa avec peine avec sa femme et deux de ses fils, revint à Londres, et y mourut, non pas de faim, comme on l'a dit, mais ruiné. La *Reine des Fées* est son poëme le plus connu, il devait avoir douze livres ; les six premiers seuls ont paru. C'est une série d'épopées faiblement rattachées l'une à l'autre; il a pris son sujet dans le cycle d'Arthur et des chevaliers de la Table ronde, mais a transformé ces légendes poétiques en allégories, qui rappellent le Roman de la Rose ; c'est la peinture des combats de l'âme contre les passions ; c'est aussi la représentation d'événements contemporains, la lutte de la réforme contre le catholicisme. La reine des fées *Gloriana*, c'est Elisabeth ; *Una*, c'est la vraie religion ; *Duessa*, c'est la superstition papale. Sa poésie n'en est pas moins abondante et originale ; il emploie la stance italienne de huit vers avec un neuvième vers plus long qui sert de base à la stance. C'est peut-être l'œuvre la plus pure et la plus originale du xvi^e siècle ; son imagination, moins brillante et moins agréable que celle de l'Arioste, est plus forte, plus créatrice. Il y a eu 34 éditions de ses *Œuvres;* citons celles de 1609 et de 1679, in-fol., et surtout celle de Payne Collier, 1861, 5 vol. in-8°, digne du grand poëte.

Speranski (Michel, comte), homme d'Etat russe, né à Tcherkoutino (Vladimir), 1772-1839, fils d'un pope de village, fut professeur de mathématiques et de physique à Pétersbourg, dès l'âge de 21 ans. En 1797, il fut attaché au conseil de l'empire, et devint secrétaire d'Etat, en 1801. Il fut chargé d'organiser le ministère de l'intérieur en 1802, et en 1808 présida la commission des lois instituée par Catherine II ; collègue du ministre de la justice, gouverneur de Finlande, il dirigea avec intelligence l'Université de ce pays ; puis fut chargé de réorganiser les finances et le conseil de l'empire; il en fut le secrétaire avec un pouvoir supérieur à celui des ministres. Son activité incroyable s'exerça sur toutes les parties de l'administration. Sa puissance excita l'envie; il était partisan de l'alliance française; l'invasion de 1812 hâta sa chute ; on l'accusa de correspondre avec les Français; on l'exila à Perm. Il traduisit alors en russe l'*Imitation de J. C.* Il fut rappelé aux affaires en 1816, nommé gouverneur de Penza, puis gouverneur général de la Sibérie, 1819. Il parcourut tous le pays pendant deux ans, et rédigea le Règlement général, qui sert encore de base à l'administration de la Sibérie. En 1821, il rentra au conseil de l'empire, et conserva dès lors la faveur d'Alexandre et de Nicolas. Il fut chargé par ce dernier d'achever le digeste ou corps des lois russes; ce travail forme 45 vol. in-4°, publiés en 1830 ; il l'a condensé dans un *Précis*, 1833, 15 vol. in-8°, qui sert encore de guide dans la législation russe. Speranski a été assurément l'un des hommes d'Etat les plus remarquables de la Russie.

Sperchius, petit fleuve de la Grèce ancienne, prenait sa source dans le Pinde, coulait de l'O. à l'E., entre l'Othrys au N. et l'Œta au S., et se jetait dans le golfe Maliaque, près d'Anticyre. Auj. *Hellada*.

Sperlinga, petite ville de Sicile, dans la prov. de Catane ; la seule qui offrit un asile aux Français lors du massacre des Vêpres siciliennes, en 1282.

Speroni, dit *degli Alvarotti*, littérateur italien, né à Padoue, 1500-1588, a écrit une tragédie, la *Canace*, qui a longtemps passé pour un chef-d'œuvre. On lui doit encore des *Lettres*, des *Observations sur Virgile*, etc. Ses *Œuvres* forment 5 vol. in-4°, Venise, 1740.

Spessart, montagne d'Allemagne, au N. O. de la Bavière, se rattachant au N. à la chaîne du Rhœn-Gebirge, et dominée par le Geyersberg.

Spetzia, *Tiparenos*, île de l'Archipel, sur la côte E. de la Morée, à l'entrée du golfe de Nauplie. Elle a 9 kil. sur 5, et 15,000 hab., pour la plupart marins et pêcheurs, qui font un assez grand commerce. Elle joua un rôle important dans la guerre de l'indépendance. Elle a une capitale de 4,000 hab., avec un bon port, et dépend de la nomarchie d'Argolide-et-Corinthie (Grèce).

Speusippe, philosophe grec, né à Athènes, fils d'une sœur de Platon, l'accompagna en Sicile, lui succéda dans la direction de l'Académie, de 347 à 339, et se rapprocha de la philosophie morale d'Aristote. La théorie pythagoricienne des nombres tenait une grande place dans ses conceptions philosophiques. Il ne reste rien de ses traités, cités par Diogène Laerce.

Spey, petit fl. d'Ecosse, prend sa source dans le lac de Spey, traverse le comté d'Elgin, et se jette dans le golfe de Murray, après un cours de 160 kil.

Speyer, nom allemand de *Spire*.

Speyk (Jean-Charles-Joseph **Van**), officier de la marine hollandaise, né à Amsterdam, vers la fin du xviii^e siècle, élevé par charité, se distingua aux Indes orientales, et commandait un navire de guerre dans l'Escaut, à l'époque de la Révolution de 1830. Séparé de l'escadre par un gros temps, entouré par les Belges devant Anvers, il refusa de se rendre, et se fit sauter le 5 février 1831. Cet acte d'héroïsme a été souvent célébré, et on lui a élevé un monument magnifique dans la nouvelle église d'Amsterdam.

Spezzia (La), v. du roy. d'Italie, port militaire au fond du golfe du même nom, à 85 kil. S. E. de Gênes ; 13,000 hab. Ch.-l. de l'arr. de Levante. Le golfe de la Spezzia, *Portus Lunæ*, qui forme sept ports, et qui est bien abrité des vents, est l'un des plus beaux bassins du monde.

Sphactérie, petite île de la mer Ionienne, sur la côte de Messénie, s'allonge du N. au S., à l'entrée de la baie de Navarin, au S. de Pylos. Pendant la guerre du Péloponnèse, 420 Spartiates s'y rendirent aux Athéniens, 425 av. J. C. Auj. *Sphagia*.

Sphæria, auj. *Poros*, île de la mer Egée, près de la côte de l'Argolide, ainsi nommée de Sphærus, écuyer de Pélops, qui y fut inhumé.

Sphinx, rocher colossal, à l'E. de la deuxième pyramide de Ghiseh, auquel les Egyptiens donnèrent la forme d'une lionne à tête de femme. La tête et le cou ont

encore 27 mètres de hauteur au-dessus des sables. On a découvert dans le voisinage, en 1854, les ruines d'un temple très-ancien en granit et en albâtre, peut-être consacré à la déesse Neith.

Sphinx, monstre fabuleux, né de Typhon et d'Echidna, qui désolait la route de Delphes à Thèbes, en proposant des énigmes aux passants, et en jetant à la mer ceux qui ne pouvaient les deviner. Les Thébains offrirent le trône et la main de Jocaste à celui qui les délivrerait. Œdipe devina l'énigme, et le sphinx se précipita dans les flots.

Spichel (Cap). V. Espichel.

Spiegel (Henri), poëte hollandais, né à Amsterdam, 1549-1612, acquit une grande fortune dans le commerce, et s'occupa de poésie. On l'a surnommé l'*Ennius hollandais*. Son poëme, *Hart Spieghel* (*le Miroir du cœur*), 1614, in-12, est d'un style nerveux et imagé.

Spielberg, citadelle de l'Autriche, qui défend la ville de Brünn, et a servi, jusqu'en 1857, de prison d'Etat.

Spielmann (Jacques-Reinhold), médecin et chimiste, né à Strasbourg, 1722-1783, fut pharmacien, docteur en médecine, maître ès arts, et se distingua comme professeur et comme directeur du jardin botanique. Ses ouvrages sont remarquables par la science, la précision, la clarté; les principaux sont: *Institutiones chemiæ*, trad. en français, 1770, 2 vol. in-12; *Prodromus floræ argentoratensis*, 1766, in-8°; *De plantis venenatis Alsatiæ*, 1766, in-8°; *Institutiones materiæ medicæ*, 1774, in-4°, etc.

Spifame (Jacques-Paul), né à Paris, 1502-1566, fut conseiller au parlement et conseiller d'Etat. Il entra dans l'Eglise, et devint grand vicaire de l'archevêque de Reims, puis évêque de Nevers, 1546. Il avait eu deux enfants de son commerce illégitime avec la femme d'un procureur au Châtelet de Paris. En 1559, il se rendit à Genève, et abjura le catholicisme; il fit légitimer son union, en présentant au consistoire un faux contrat de mariage; il fut consacré ministre par Calvin, et osa rentrer en France. Le parlement le condamna, par défaut, à être pendu, 1562. Mais il se fit une ennemie irréconciliable de Jeanne d'Albret, qui l'accusa au moment où il rentrait à Genève. Malgré sa défense touchante, il fut condamné à mort comme adultère.

Spina, anc. v. d'Italie, dans le territoire des Lingons (Gaule Cispadane), sur l'embouchure la plus méridionale du Pô, appelée de son nom *Ostium Spineticum*.

Spinazzola, v. du roy. d'Italie, dans la prov. et à 20 kil. E. de Venosa (anc. roy. de Naples); 5,000 hab.

Spincourt, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 34 kil. S. E. de Montmédy (Meuse); 479 hab.

Spinelli (Matteo), chroniqueur italien, né dans la province de Bari, 1230-1285, soutint Charles d'Anjou, combattit pour lui à Tagliacozzo, 1268, et, dans ses *Diurnali*, a raconté les événements contemporains. C'est l'un des premiers monuments de la prose italienne; le style est énergique. On le trouve dans le t. VII des *Rerum italicarum scriptores* de Muratori.

Spinelli (Spinello), dit *Spinelli Aretino*, peintre italien, né à Arezzo, 1323-1415, a composé beaucoup de fresques qui sont perdues: mais on en voit encore plusieurs à Arezzo, à Florence, au Campo-Santo de Pise. On a aussi conservé plusieurs de ses tableaux; le Louvre possède: la *Vierge dans une gloire*, le *Couronnement de la Vierge*, la *Vie de saint Laurent*, la *Madone sur un trône avec six saints*. Le coloris est vigoureux, mais le dessin est très-incorrect.— Son fils, Gasparri, qui vivait encore en 1426, a été l'un des meilleurs coloristes de son temps.

Spinola (Ambrogio, marquis de), né à Gênes, 1569-1630, d'une des premières familles de Gênes, attachée au parti gibelin, et enrichie par le commerce du Levant, s'appliqua d'abord aux lettres et aux mathématiques, et remplit plusieurs fonctions publiques. Son frère cadet, Frédéric, amiral au service de l'Espagne, l'engagea à le seconder. Spinola s'improvisa général, prit à sa solde 9,000 vieux soldats, et les conduisit à ses frais dans les Pays-Bas, 1602. Il se montra le digne rival de Maurice de Nassau, fut nommé commandant général de l'armée de Philippe III, et prit Ostende après un siége célèbre, 1604; il reçut la Toison d'or. Il déploya les plus grands talents jusqu'à la trêve de 1609, et fut maintenu à la tête de l'armée. Au commencement de la guerre de Trente Ans, il soutint la cause de Ferdinand II, s'empara du bas Palatinat, et, en 1621, enleva Juliers. Il fit, en 1622, une retraite admirée, et prit Bréda, en 1625. Nommé lieutenant général de Philippe IV, dans le Milanais, il eut à se plaindre des Autrichiens et du duc de Savoie, ne put réduire Casal, et mourut dans un château voisin. Il laissait la réputation de grand capitaine.

Spinoza (Baruch de), philosophe, né à Amsterdam, 1632-1677, appartenait à une famille de juifs espagnols. Il s'affranchit bientôt de l'orthodoxie rabbinique, et fut le disciple de van Ende, qui, suspect d'athéisme, fut forcé de se réfugier en France, où il fut impliqué dans la conspiration de Rohan et pendu. Spinoza lut, avec une avide curiosité, les œuvres de Descartes, et s'attacha surtout à ce précepte, qu'il ne faut recevoir pour vrai que ce qui a été prouvé par de bonnes et solides raisons. Persécuté par les juifs, qui tentèrent même de l'assassiner, il quitta Amsterdam en 1656, et finit par s'établir à la Haye; taillant le verre et le polissant pour les lunettes d'approche, gagnant ainsi sa vie, d'une extrême sobriété, déjà malade de la phthisie, qui le fit mourir jeune, d'un parfait désintéressement, qui lui fit refuser tous les secours qu'on lui offrit généreusement. Uniquement voué à l'étude, il mourut dans la plus grande pauvreté; son hôte fut obligé de faire vendre ses meubles pour subvenir aux frais de son enterrement. Il a publié de son vivant: *Renati Descartes Principiorum philosophiæ pars I et II, more geometrico demonstratæ*, 1663, in-8°, résumé très-bien fait de la philosophie de Descartes; *Tractatus theologico-politicus*, 1670, in-4°, ouvrage qui fut proscrit dès son apparition, et qui ne put circuler que sous de faux titres. Ses écrits posthumes, publiés, dès 1677, par ses amis, L. Meyer et J. Jellis, sont: *Ethica more geometrico demonstrata*, son plus important ouvrage; *Tractatus politicus*, où il expose de nouveau les idées du *Theologico-politicus; Tractatus de emendatione intellectus*, qui n'est pas achevé; 74 *Lettres* et *Compendium grammatices linguæ hebreæ*. Les éditions complètes des *Œuvres* de Spinosa sont: celles de Paulus, Iéna, 1803 2 vol. in-8°; de Gfrœrer, Stuttgart, 1830, in-8°: de Bruder, Leipzig, 1843-46, 3 vol. in-16. Il a été traduit en français par Saisset, 1842, 2 vol. in-18, et 1861, 3 vol. in-8°. — La mémoire de Spinoza, très-maltraitée au XVIIe siècle et au XVIIIe, a été réhabilitée surtout en Allemagne. Toute sa philosophie n'est que le développement d'une seule idée, celle de la substance; il affirme qu'il n'y a qu'une substance, qu'un être, c'est Dieu; du sein de la substance s'écoulent une infinité d'attributs, et ces attributs ont une infinité de modes. Dieu est tout, tout est lui; c'est la doctrine appelée le *panthéisme*. Dieu n'existe pas plus sans la nature, que la nature sans Dieu, ou, pour parler le langage de Spinoza, il n'y a qu'une nature, cause et effet, substance et mode, *naturante* et *naturée*. La substance et ses attributs, dans l'abstraction de leur existence solitaire, c'est la *nature naturante;* l'univers, matériel et spirituel, abstractivement séparé de sa cause immanente, c'est la *nature naturée*, et tout cela, c'est Dieu. L'âme n'est que le corps se pensant, et le corps n'est que l'âme s'étendant. Spinoza nie le libre arbitre et l'ordre moral, et cependant il dit que la plus grande félicité de l'âme consiste dans la connaissance vivante de Dieu; la vie en Dieu est la meilleure vie, la plus raisonnable, la plus parfaite. Il parle de l'immortalité de l'âme, mais c'est une immortalité sans conscience, sans mémoire, sans peine ni rémunération personnelle. En politique, il affirme l'omnipotence de l'Etat, qui donne à l'individu la sécurité, la justice, la propriété; l'obéissance des citoyens doit être passive et absolue; cependant il réclame la liberté de la pensée et le droit illimité de la manifester. Il a donné au panthéisme sa forme la plus rigoureuse et la plus originale; son influence a été immense sur la philosophie allemande du XIXe siècle. Fichte, Schelling, Hegel relèvent plus ou moins de lui.

Spire, anc. *Augusta Nemetum* ou *Noviomagus*, en allemand *Speyer*, v. de Bavière, ch.-l. du cercle du Palatinat du Rhin ou Bavière Rhénane, sur le Rhin, à 265 kil. N. O. de Munich; 15,000 hab. Jadis évêché princier. Belle cathédrale du XIVe siècle. Spire a joué un grand rôle dans l'histoire d'Allemagne. En 1247, elle fut la capitale de la ligue du Rhin formée par les villes commerçantes contre les seigneurs de châteaux. De 1530 à 1688, elle fut le siége de la Chambre impériale. En 1526, une diète y fut convoquée pour régler les affaires de la Réforme. En 1529, Charles-Quint y tint une nouvelle diète qui mit les réformés hors la loi; ceux-ci protestèrent contre les décisions de l'assemblée et reçurent dès lors le nom de *protestants*. En 1689, les Français la brûlèrent; en 1792, ils la prirent; elle fut de 1796 à 1814 sous-préfecture du départ. du Mont-Tonnerre.

Spiridion (Saint), évêque de Trimithonte (Chypre), mort en 348, avait été persécuté sous Galérius. Fête, le 14 décembre.

Spithead, rade formée par la Manche sur la côte S. d'Angleterre, entre la côte S. O. du Hampshire et la côte N. E. de l'île de Wight. Elle a 33 kil. de long sur 5 de large. Elle est à l'abri de tous les vents, excepté de celui du S. E.

Spitzberg, groupe d'îles situé à 600 kil. au N. de la Laponie, entre 8° et 22° 30′ long E., et 76° et 81° lat. N. Il se compose de quatre grandes îles montueuses et d'une multitude d'îlots et de récifs. Le point culminant est le Lindstrom (1,005 m.). On croit qu'il y existe de riches mines de houille. On y trouve du bois, des oiseaux, des rennes, des renards et des ours. Le climat n'est pas aussi rigoureux que la latitude pourrait le faire supposer : la température moyenne de l'hiver est de — 18°, celle de l'été de + 3°. Découvert par l'Anglais Willoughby, 1563, il a été reconnu par le capitaine Phipps, 1773.

Splugen, village de Suisse, à 37 kil. S. O. de Coire (Grisons), dans la vallée de Rheinwald et au pied de la gorge du même nom. Cette gorge, qui est un des principaux passages des Alpes, a 1,925 m. de hauteur et se trouve entre Splugen et Chiavenna. On y a construit une belle route de 1818 à 1820.

Spohn (Frédéric-Auguste-Guillaume), philologue, né à Dortmund, 1792-1824, fils d'un orientaliste distingué, professeur de littérature ancienne à Leipzig, a laissé de savantes dissertations sur Homère, et *De lingua et litteris veterum Ægyptiorum*.

Spohr (Louis), compositeur allemand, né à Brunswick, 1784-1859, fut élève d'Eck, célèbre violoniste, et dirigea l'opéra de Francfort. Il y fit représenter plusieurs opéras. *Faust, Zémire et Azor*, 1818, *le Duel des Amants*, 1819. Il eut plus de succès à Londres qu'à Paris, 1819, 1820, et devint maître de chapelle à Cassel, 1822. Il y composa *Jessonda, l'Esprit de la Montagne, l'Alchimiste, Pietro d'Albano, les Croisés*, et dirigea la plupart des grandes fêtes musicales de l'Allemagne. Il a fondé une école de violon célèbre, a été excellent chef d'orchestre, et a joui d'une grande renommée, comme compositeur, par ses mélodies et son harmonie; mais il a peu d'inspiration, et partout on aperçoit le travail. Il a composé beaucoup de morceaux de musique religieuse et de musique vocale et instrumentale.

Spolète, ital. *Spoleto*, latin *Spoletum*, v. du roy. d'Italie, dans la province d'Ombrie ou de Pérouse, sur la Maroggia, à 190 kil. S. E. de Florence; 21,000 hab. Archevêché; belle cathédrale de la Renaissance; ruines d'un théâtre et d'un palais de Théodoric le Grand, le seul monument que les Goths aient laissé en Italie. Vins, raisins, chevaux. Fabriques de draps, — Spolète, colonie romaine, repoussa Annibal après sa victoire de Trasimène; elle appartint aux Goths, aux Lombards, à la papauté; elle a été occupée par les Italiens en 1859. — Elle fut le ch.-l. du département de Trasimène, dans le roy. d'Italie, sous Napoléon Ier.

Spolverini (Giambattista, marquis), poëte italien, né à Vérone, 1695-1762, a écrit un poëme sur *la Culture du riz*, en 5,000 vers, 1758, in-4°. On le regarde en Italie comme un des chefs-d'œuvre de la poésie bucolique.

Spon (Jacob), antiquaire, né à Lyon, 1647-1685, était fils d'un médecin distingué, *Charles Spon*. Lui-même était médecin, mais il eut de bonne heure l'amour des antiquités. Il visita l'Italie, la Dalmatie, les îles de l'Archipel, la Troade, l'Asie Mineure, la Grèce, et rapporta un grand nombre d'inscriptions et 150 manuscrits. Il quitta la France peu de temps avant la révocation de l'édit de Nantes, après avoir adressé au père La Chaise une *Lettre sur l'antiquité de la religion* (réformée). Parmi ses ouvrages érudits on cite : *Recherches des antiquités et curiosités de Lyon*, 1673, in-12, ou 1858, in-8°, avec notes de L. Renier; *De l'origine des estrennes*, 1694, in-12; *Relation de l'état présent de la ville d'Athènes*, 1674, in-12; *Ignotorum atque obscurorum quorumdam Deorum aræ*, 1676, in-12; *Voyage d'Italie*, de *Dalmatie*, de *Grèce*, du *Levant*, 1678, 3 vol. in-12, ouvrage très-estimé; *Histoire de la république de Genève*, 1680, 2 vol. in-12; *Recherches curieuses d'antiquités*, 1683, in-4°; *Miscellanea eruditæ antiquitatis*, 1685, in-fol.; etc.

Sponde (Henri de), prélat, né à Mauléon, 1568-1643, filleul de Henri IV, accompagna Du Bartas dans son ambassade d'Écosse, fut maître des requêtes de Navarre, abjura le calvinisme en 1595, se fit prêtre à Rome, et fut nommé en 1626 évêque de Pamiers. On a de lui : *les Cimetières sacrés*, 1596, in-12; *Annales ecclesiastici Baronii in epitomen redacti*, 1612, in-fol.; *Annalium Baronii continuatio* (1197-1640), 2 vol. in-.

Sponheim. V. Spanheim.

Spontini (Gaspare-Luigi-Pacifico), compositeur italien, né à Majolati (Marche d'Ancône), 1779-1851, fut destiné au sacerdoce, mais de bonne heure montra les plus belles dispositions musicales. Il étudia à Naples, fut remarqué par Cimarosa, et dès 1796 écrivit de nombreux opéras pour les théâtres de Rome, de Venise, de Parme, de Naples, de Florence et de Palerme. Il vint à Paris en 1803, et fit jouer avec un certain succès la *Finta Filosofa*. Quelques opéras-comiques tombèrent; mais *Milton*, opéra en un acte, resta au répertoire. Il fut protégé par Joséphine, dont il dirigeait la musique particulière, et, grâce à elle, il put faire représenter *la Vestale*, en 5 actes, 1807, qui eut le plus grand succès, qui est un chef-d'œuvre de sentiment et d'expression, et qui obtint l'un des prix décennaux. En 1809, *Fernand Cortez* réussit également. Directeur de l'Opéra italien, malgré le concours d'excellents artistes, il ne put faire prospérer son théâtre. Sous Louis XVIII, il écrivit *Pélage, ou le Roi et la Paix, Olympie*, opéra en trois actes, qui ne réussit pas, etc. En 1820, il accepta du roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III, les fonctions de surintendant de sa musique, de maître de sa chapelle et de directeur de son opéra. Il écrivit alors l'opéra-ballet, *Lalla Roukh; Nurmahal*, grand opéra; *Alcidor*, opéra féerique, et *Agnès de Hohenstaufen*, l'un de ses chefs-d'œuvre. Il composa une marche pour la fête du roi de Prusse, le *Chant du peuple prussien*, etc. Son talent trouva cependant des détracteurs; il fut contesté, il quitta alors l'Allemagne et revint en France. En 1839, il fut nommé membre de l'Institut. Il alla mourir dans son pays natal, à Jesi, qu'il avait doté de plusieurs fondations charitables

Sporades, c'est-à-dire *éparses*, nom ancien des îles de l'Archipel situées entre les Cyclades à l'O. et l'Asie Mineure à l'E. Les principales étaient : Théra, Ios, Amorgos, Astypalée, Icaria, Patmos, Cos, Chalcia, Carpathos. Auj. ces îles sont partagées entre la Grèce et la Turquie. — On nomme quelquefois *Sporades occidentales* les îles grecques d'Egine, de Poros, de Spetzia, d'Hydra; et *Sporades septentrionales* les îles grecques au N. de Négrepont, Scopélo, Skyato, Skyro, etc.

Spranger (Barthélemi), peintre flamand, né à Anvers, 1546-1628, vécut en Italie, à Parme, à Rome, où il fut employé par le cardinal Farnèse et par Pie V; en Allemagne, où il fut chargé de travaux importants par Maximilien II et Rodolphe II. Il a exagéré la manière de Michel-Ange; la plupart de ses œuvres sont au musée de Vienne.

Sprée (La), riv. de l'Allemagne du Nord, prend sa source près de Neu-Salza en Saxe, entre en Prusse, arrose Bautzen, Berlin, Charlottembourg, et se jette dans le Havel, en face de Spandau, après un cours de 370 kil. vers le N. E.

Spremberg, v. de Prusse, dans l'arr. et à 110 kil. S. de Francfort-sur-l'Oder (Brandebourg); 5,200 hab. Foires.

Sprengel (Mathieu-Chrétien), historien allemand, né à Rostock, 1746-1803, enseigna l'histoire à Halle. On a de lui : *Histoire des découvertes géographiques les plus importantes*, 1782; *Vie de Hyder-Aly et de Tippo-Saheb*, 1784, 2 vol. in-8°; *Histoire des Mahrattes dans la dernière guerre avec les Anglais*, 1786, in-8°; *Histoire des révolutions de l'Inde de* 1756 *à* 1783, 1788, 2 vol. in-8°; *Choix des meilleurs ouvrages étrangers sur la géographie, la statistique et l'histoire, pour servir à l'éclaircissement de la géographie et de l'ethnographie*, 1794-1800, 14 vol. in-8°; *Bibliothèque des Voyages*, 1800-1801, 7 vol. in-8°; etc., etc.

Sprengel (Kurt-Polycarpe-Joachim), médecin et naturaliste allemand, né en Poméranie, 1766-1833, neveu du précédent, professa à Halle depuis 1789 avec un zèle et une érudition qui le rendirent célèbre. Parmi ses nombreux ouvrages on remarque : *Essai d'une histoire pragmatique de la médecine*, 1821-1840, 6 vol. in-8°; *Mémoires sur l'histoire de la médecine*, 1794-1796, 3 vol. in-8°; *Manuel de pathologie*, 3 vol. in-8°; — *de séméiotique; Histoire de la chirurgie*, 1815-19, 2 vol. in-8°; *Historia rei herbariæ*, 1807-1808, 2 vol. in-8°; *Institutiones medicæ*, 6 vol in-8°; *Nouvelles découvertes en botanique*, 1819-22, 3 vol. in-8°; etc., etc.

Sprimont, commune de la prov. et à 19 kil. de Liége (Belgique), sur l'Ourthe et l'Amblève. Carrières de pierres de taille, fours à chaux; 3,000 hab.

Springfield, v. des Etats-Unis, capit. de l'Etat d'Illinois, par 39° 48' lat. N., et 89° 34' long. O.; 8,000 hab.— Ville des Etats-Unis, sur le Connecticut, à 142 kil. O. de Boston (Massachusetts); 27,000 hab.; coton, papier, armes blanches. — Ville des Etats-Unis, sur le Connecticut, en face de Charlestown (Vermont); 4,000 hab. — Village du Missouri, à 150 kil. de Jefferson, où les fédéraux furent battus, en 1861.

Sprottau, v. de Prusse, dans l'arr. et à 67 kil. N. O. de Liegnitz (Silésie); 5,000 hab. Bonneterie.

Spurinna (Vestritius), général romain, qui défendit, pour l'empereur Othon, Plaisance contre Cécina, et vécut jusque sous Domitien. Il reste de lui quelques poésies, traduites, dans la collection Panckoucke, par Cabaret-Dupaty.

Spurzheim (Jean-Gaspard), médecin allemand, né près de Trèves, 1776-1832, fut disciple de Gall, qu'il accompagna en Allemagne, à Paris, et avec lequel il publia l'*Anatomie et physiologie du système nerveux*. Il alla répandre ses doctrines nouvelles en Angleterre, soutint à Paris, en 1821, une thèse pour le doctorat; retourna en Angleterre, puis alla mourir aux Etats-Unis, à Boston. Il a fait subir des modifications au système de Gall; c'est lui qui l'a nommé *phrénologie*. Parmi ses ouvrages particuliers on cite : *Observations sur la phrénologie*, 1810 ; *the Physiognomical systems of Gall and Spurzheim*, 1815, in-8°; *Du Cerveau sous le rapport anatomique*, 1821, in-4°; *Essai philosophique sur la nature morale et intellectuelle de l'homme*, 1820, in-8°; *Précis de phrénologie ;* etc., etc.

Spy, commune de la prov. et à 13 kil. de Namur (Belgique). Houillères. Commerce de laine et de beurre; 2,500 hab.

Squarcione (Francesco), peintre, né à Padoue, 1394-1474, parcourut l'Italie et la Grèce, y recueillit un grand nombre d'objets d'art, ouvrit une école célèbre à Padoue et mérita le surnom de *il primo maestro de' pittori*. Il reste de lui quelques tableaux; le Louvre a une *Madone avec deux anges*.

Squillace, *Scylaceum*, v. du roy. d'Italie, dans la prov. et à 26 kil. S. de Catanzaro, près du golfe de Squillace ; 3,800 hab. Evêché. Elle a été très-éprouvée par le tremblement de terre de 1783.

Sse-Ma-Kouang, historien chinois, né vers 1018, mort en 1086, fils d'un ministre, obtint de bonne heure, par son mérite, des emplois importants, fut disgracié en 1063, ne conserva que le titre d'historiographe, et écrivit un ouvrage, longtemps classique, le *Toung-kian*, chronique qui comprend 14 siècles depuis 1110 av. J. C., et qui contient 294 livres de texte. On l'a plusieurs fois résumé, et il a été traduit en français par le P. Mailla, 1777-1782, 12 vol. in-4°.

Sse-Ma-Tsian, historien chinois, né vers 145 av. J. C., mort vers 80, fut, après son père, principal historiographe de l'empire; mêlé aux événements politiques, il fut mutilé, banni, quoique innocent, et rentra plus tard en grâce. Dans son exil, il composa un grand recueil historique, *Sse-ki*, divisé en 130 livres; il commence au règne de Hoang-ti, en 2697, et finit en 122 av. J. C. C'est une sorte de vaste encyclopédie historique, remarquable par l'ordre, la netteté, la noblesse du style et l'abondance des détails. La Bibliothèque nationale en possède une édition en 32 volumes.

Staal (Marguerite-Jeanne **Cordier de Launay**, baronne de), née à Paris, 1684-1750, fille d'un pauvre peintre, forcé de s'expatrier en Angleterre, fut élevée dans un couvent de Rouen et reçut une brillante éducation. Elle fut placée par la duchesse de la Ferté, comme femme de chambre, auprès de la duchesse du Maine, resta longtemps dans une position subalterne, jusqu'au jour où une lettre charmante qu'elle écrivit à Fontenelle attira l'attention sur elle. Son existence fut dès lors plus supportable ; elle prit part aux fêtes et aux conversations de la cour de Sceaux ; mais elle fut impliquée par la duchesse dans la conspiration de Cellamare. Son courage et son sang-froid, quand elle fut arrêtée, lui firent beaucoup d'honneur ; elle fut cependant prisonnière à la Bastille pendant deux ans. Mise en liberté, 1720, elle fut assez froidement reçue par la duchesse, pour laquelle elle s'était dévouée. Celle-ci l'empêcha d'épouser Dacier, mais la maria au baron de Staal, que le duc du Maine nomma maréchal de camp de ses gardes, 1735. Elle a laissé des *Mémoires*, qui parurent en 1755; elle a raconté sa vie ; elle a peint avec un charme particulier la petite cour dont elle connut tous les secrets. C'est l'un des meilleurs livres du XVIIIe siècle par l'esprit, le goût et le style. Ces *Mémoires* ont été plusieurs fois imprimés. On a publié en 1801 le *Recueil des Lettres de Mlle de Launay à MM. de Mesnil, de Silly et d'Héricourt*, 2 vol. in-12. Ses *Œuvres complètes* ont été réunies, 1821, 2 vol. in-8°.

Stabies, *Stabiæ*, anc. v. de Campanie, près de Pompéi, engloutie par l'éruption du Vésuve, l'an 79 ap. J. C. C'est là que périt Pline l'Ancien. Auj. *Castel-a-Mare di Stabia*.

Stabroek. V. Georgetown.

Stabroek, commune de la prov. et à 17 kil. d'Anvers (Belgique). Céréales, beurre, laines; fabriques de chicorée-café ; 2,700 hab.

Stace (Publius Papinius Statius), poëte latin, né à Naples, 61-96, fils d'un poëte souvent couronné dans les jeux de la Grèce, qui fut peut-être le maître de Domitien, eut de bonne heure une grande facilité pour la versification. A vingt ans, il commença *la Thébaïde*, poëme épique en douze chants, et excita l'enthousiasme dans les lectures publiques. Puis il publia cinq livres de poésies diverses ou *Sylvæ*; il entreprit un second poëme épique, *l'Achilléide ;* il ne put achever que les deux premiers chants. Quelques-uns ont dit qu'il mourut frappé par Domitien. Il a de l'imagination, un talent véritable de style ; mais l'exagération, le désir de faire de l'effet, sont ses défauts habituels; sa poésie est brillante, mais souvent creuse. Parmi les éditions de Stace, citons celles de Venise, 1483, in-fol., de Gronovius, Amsterdam, 1653; de Dübner, 1837. Il a été traduit dans les collections Panckoucke et Nisard. Cournaud et Luce de Lancival ont imité en vers *l'Achilléide*.

Stade, mesure itinéraire des anciens Grecs ; elle se divisait en 600 pieds ou 400 coudées; mais les stades variaient de longueur. Il y avait six sortes de stades, qui valaient 100, 133, 159, 167, 185 et 222 mètres. Le plus usité était le stade olympique, de 600 au degré, valant 185 mètres, ce qui faisait, pour 10 stades, 1,852 mètres environ. — On nommait *stade* l'enceinte où l'on disputait le prix de la course dans les jeux publics, parce que, dans l'origine, la lice n'avait qu'un stade de longueur.

Stade, v. forte de Prusse, dans l'anc. roy. de Hanovre, à 33 kil. O. de Hambourg, sur la Schwinge et près de l'Elbe ; 6,500 hab. Armements pour la grande pêche; chantiers de construction, arsenal, fonderie de canons. Elle fut ville libre et impériale, ch.-l. du comté de Stade, et, à l'époque de Napoléon Ier, sous-préfecture du départ. des Bouches-de-l'Elbe.

Staden, commune de la Flandre orientale (Belgique), à 23 kil. d'Ypres. Industrie linière; 4,500 hab.

Stadion (Jean-Philippe-Charles-Joseph, comte de), homme d'Etat autrichien, né à Mayence, 1763-1824, d'une ancienne famille de Souabe, fut ambassadeur à Stockholm, à Londres, à Berlin, à Saint-Pétersbourg; contribua beaucoup à former la troisième coalition contre la France; fut ministre des affaires étrangères après la paix de Presbourg; poussa à la guerre contre Napoléon, en 1809, et, plus tard, prit une part active aux événements de 1813 et 1814; puis introduisit de sages réformes dans l'administration des finances.

Stadt-am-Hof, v. du Haut-Palatinat (Bavière), sur la rive gauche du Danube, en face de Ratisbonne, dont elle est comme un faubourg. Elle fut brûlée par les Français en 1809 ; 2,000 hab.

Stæfa, bourg de Suisse, dans le canton et sur le lac de Zurich ; 3,800 hab. Eaux minérales; filatures de soie et de coton.

Staël-Holstein (Eric-Magnus, baron de), diplomate suédois, né en Ostrogothie, 1749-1802, fut conseiller d'ambassade, puis ambassadeur à Paris, en 1783. Il épousa Mlle Necker, en 1786; cette union ne fut pas heureuse. Il accueillit la Révolution avec une sorte d'enthousiasme, fut rappelé en Suède, 1792, mais revint comme ambassadeur en 1795, et fut reçu avec éclat par la Convention. Il fut encore rappelé par son gouvernement, en 1799, et mourut au moment où il allait s'établir en Suisse, avec sa femme, auprès de M. Necker.

Staël-Holstein (Anne-Louise-Germaine **Necker**, baronne de), femme du précédent, née à Paris, 1766-1817, fille du célèbre Necker, fut élevée par une mère froide et rigoriste, dont la sévérité fut heureusement tempérée par les affectueuses caresses du père. Sa précoce intelligence se développa au milieu des discussions sérieuses de la société d'élite qui fréquentait le salon de Necker. A quinze ans, elle présenta à son père de nombreux extraits de *l'Esprit des lois*, accompagnés de réflexions personnelles, et écrivit quelques pages remarquables sur la révocation de l'édit de Nantes. En 1781,

elle adressa à Necker, sous le voile de l'anonyme, une lettre pour le féliciter de son fameux *Compte rendu;* son style et ses pensées la trahirent. En 1786, elle se maria. En 1788, elle publia ses *Lettres sur les écrits et le caractère de J.-J. Rousseau*, qu'elle admirait. Elle s'associa de toute son âme au grand mouvement de 1789; mais les excès de la Révolution et les malheurs de la famille royale émurent son cœur. Elle rédigea, vers le milieu de 1792, un plan d'évasion des Tuileries qui ne fut pas suivi, et, après le 2 septembre, se retira en Suisse près de son père. Elle entreprit vainement de sauver la reine, et écrivit les *Réflexions sur le procès de la reine, par une femme*, août 1793 En 1795, elle publia une brochure qui fut remarquée, *Réflexions sur la paix, adressées à M. Pitt et aux Français;* puis un volume contenant ses œuvres de jeunesse : *Recueil de morceaux détachés*. Elle revint à Paris sous le Directoire, et se fit l'âme du *Cercle constitutionnel*, dont Benjamin Constant se constitua l'orateur; elle contribua à faire nommer Talleyrand ministre des affaires étrangères. Elle donna alors le livre : *De l'Influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*, 1796. De bonne heure, elle avait deviné Bonaparte, et avait voulu s'opposer à son ambition. Quand il fut tout-puissant, il ne lui pardonna pas. La publication des *Dernières vues de finances et de politique de M. Necker* acheva de la perdre dans l'esprit du Premier Consul, 1801. Elle fut forcée de se cacher à Saint-Brice, chez Mme Récamier; puis exilée à quarante lieues de Paris, elle se retira en Allemagne, au moment où elle venait d'accroître sa réputation par son ouvrage *sur la Littérature considérée dans ses rapports avec l'état moral et politique des nations*, 2 vol. in-8°, et par le roman de *Delphine*, 1802, 4 vol. in-12. A Weimar, elle connut les grands écrivains de l'Allemagne; elle fut parfaitement accueillie à Berlin. La mort de son père la rappela à Coppet, 1804; elle l'avait toujours adoré; aussi sa douleur fut immense; pour la distraire, elle voyagea en Italie, et commença à composer *Corinne*, qu'elle acheva en France, et qui parut en 1807. Napoléon, après avoir écrit lui-même, dit-on, la critique qui parut au *Moniteur*, lui intima l'ordre de sortir de France. Etablie à Coppet, elle fit plusieurs voyages en Allemagne, et composa son ouvrage le plus célèbre, *De l'Allemagne*, dont elle vint surveiller l'impression en France. Mais la censure impériale fit saisir et détruire toute l'édition, et le livre ne put être réimprimé qu'en 1814. Le duc de Rovigo lui intima l'ordre de s'éloigner dans trois jours, 1810. Elle regagna Coppet; elle fut surveillée par la police, frappée dans ses amis; s'échappa, se réfugia à Vienne, en Russie, à Stockholm, en Angleterre, excitant partout les haines contre Napoléon. Elle revint en France avec Louis XVIII, qui lui fit le plus gracieux accueil, et lui restitua les deux millions dus à son père par le trésor. Après un dernier voyage en Italie, pour rétablir sa santé gravement altérée, elle mourut à Paris. On apprit alors son second mariage avec M. de Rocca, jeune officier qu'elle avait connu à Genève en 1812. De son premier mariage, elle eut trois enfants : AUGUSTE, ALBERT, tué en duel, 1813, et ALBERTINE-IDA-GUSTAVINE, qui épousa le duc de Broglie. Mme de Staël, sans avoir composé un véritable chef-d'œuvre, a été cependant l'un de nos grands écrivains. Elle a fait connaître l'Allemagne à la France, et, par là, a exercé une immense influence sur notre littérature au XIXe siècle. Dans tous ses ouvrages, on sent un enthousiasme libéral qui n'a pas eu une moins grande influence sur l'esprit de la génération qu'elle a inspirée. Ses *Considérations sur la Révolution française*, qui ne parurent qu'en 1818, malgré certaines exagérations, resteront comme l'une des plus belles œuvres de ce génie incomplet, mais puissant. « Son style est un éclatant compromis entre la sobriété si riche de l'auteur d'*Emile* et l'intempérance plus fastueuse que riche du chantre d'*Atala*. » (Ph. Chasles.) Les *Œuvres complètes* de Mme de Staël ont été publiées par son fils, 1821, 17 vol. in-8° et in-12; elles ont eu depuis plusieurs éditions. Ses *Œuvres inédites* ont paru en 1836, in-8°.

Staël-Holstein (AUGUSTE-LOUIS, baron DE), fils de la précédente, né à Paris, 1790-1827, fut un agronome distingué, et d'une bienfaisance active et inépuisable. Ses écrits ont été recueillis par la duchesse de Broglie, sa sœur, sous ce titre : *Œuvres diverses*, 1829, 5 vol. in-8°. Il a donné des éditions des ouvrages de Necker et de Mme de Staël.

Stæudlin (CHARLES-FRÉDÉRIC), théologien allemand, né à Stuttgart, 1761-1826, professeur de théologie à Gœttingue, a laissé des travaux estimés : *Histoire et esprit du scepticisme*, Leipzig, 1794; *Principes fondamentaux de la morale et du dogme*, 1798; *Histoire universelle de l'Eglise chrétienne*, 1806; *Histoire générale de l'Eglise d'Angleterre*, 1816; *Histoire de la philosophie morale*, 1823; *Bibliographie et histoire de l'histoire de l'Eglise*, 1827, etc.

Staffa, une des îles Hébrides, à 8 kil. O. de l'île de Mull, dans le comté d'Argyle; elle est inhabitée. Au S. O. est la *grotte de Fingal*, dans laquelle l'écho répercute le bruit de la mer, et le *fauteuil d'Ossian*, dont le dais ogival est formé de colonnes basaltiques brisées.

Staffarde, village du roy. d'Italie, près du Pô, dans la prov. et à 6 kil. N. de Saluces. Victoire de Catinat sur le duc de Savoie, 1690.

Stafford. v. d'Angleterre, ch.-l. du comté du même nom, à 230 kil. N.O. de Londres, sur le Sow; 12,000 hab. Tanneries, fabriques de chaussures. Ruines d'un château bâti par Guillaume *le Conquérant*.

Stafford, comté au centre de l'Angleterre, touche à ceux de Chester, Derby, Warwick, Worcester et Shrewsbury; 746,584 hab. Ch.-l., *Stafford;* v. princ.: Stoke-Upon-Trent, Burton, Wolverhampton, Willenhall, Soho. Houillères très-riches et très-étendues; agriculture développée, beaux domaines.

Stafford (WILLIAM **Howard,** vicomte), 1611-1680, fils cadet du duc de Norfolk, hérita des titres de son beau-frère, Henry Stafford, et fut toujours attaché aux Stuarts. Il excita la haine des whigs, et fut accusé par Oates d'être l'un des principaux chefs de la conspiration papiste, 1678. Son procès traîna en longueur. Stafford se défendit avec énergie et noblesse; il fut condamné à mort, malgré son innocence. Sa mémoire a été réhabilitée en 1824.

Stagire, anc. v. de Macédoine, dans la presqu'île de Chalcidique. Patrie d'Aristote. Auj. *Stavro*.

Stahl (GEORGES-ERNEST), médecin et chimiste allemand, né à Anspach, 1660-1734, fut professeur à Halle, et médecin du roi de Prusse. On le regarde comme l'un des médecins les plus profonds qui aient existé, malgré sa tendance au mysticisme. Savant chimiste, il est auteur de la première théorie de la combustion; il regardait les oxydes comme indécomposables, et formant les métaux par leur union avec ce qu'il appelait le *phlogistique*. Cette doctrine a été dominante jusqu'aux découvertes de Lavoisier. Comme médecin, il est auteur d'un système connu sous le nom d'*animisme;* c'est l'âme qui dirige tous les phénomènes de la vie animale, mais sans en avoir conscience. Tous les mouvements, circulatoire, sécrétoire, excrétoire ; se nourrir, dormir, digérer, se mouvoir, sont des actes de l'âme. Cette doctrine, qu'on a eu tort de regarder comme un matérialisme déguisé, a compté de nombreux disciples, surtout dans l'école de Montpellier. Les principaux ouvrages de Stahl sont : *De motu tonico vitali*, 1692, in-4°; *De autocratia naturæ*, 1696, in-4°; *De morborum ætatum fundamentis*, 1698, in-4°; *Podagræ nova pathologia*, 1698; *Mortis theoria medica*, 1702; *Disputationes medicæ*, 1707-12, 2 vol. in-4°; *Theoria medica vera*, 1707, 3 vol. in-12; *Fundamenta chymiæ dogmaticæ et experimentalis*, 1723, 3 vol. in-4°, trad. en français par Demachy, 1757, 6 vol. in-12, etc., etc.

Stahremberg (ERNEST-RUDIGER, comte DE), général autrichien, né au château de Wesendorf, 1638-1701, d'une illustre famille, se rendit surtout célèbre par la défense de Vienne contre les Turcs, en 1683. Mais d'un caractère violent et orgueilleux, il ne sut pas s'entendre avec Sobieski.

Stahremberg (GUI UBALDO, comte DE), général autrichien, 1657-1737, fit ses premières armes sous son cousin Rudiger, se distingua au siége de Vienne, en Hongrie contre les Turcs, et surtout à la bataille de Zentha, 1697. Il suivit le prince Eugène en Italie, et devint feld-maréchal en 1704. On l'envoya en Espagne, où il remporta d'abord de nombreux succès sur les armées de Philippe V, surtout à Almenara et à Saragosse, 1710; mais il fut battu par Vendôme à Villaviciosa. Il quitta le gouvernement de la Catalogne en 1713. Il fut président du conseil aulique de la guerre jusqu'à sa mort.

Stains, village de l'arrond. et à 4 kil. N. E. de Saint-Denis (Seine); 1,500 hab. Château qui a appartenu aux familles de Thou et de Harlay.

Stair (JOHN **Dalrymple,** comte DE), diplomate et général anglais, né à Edimbourg, 1673-1747, était petit-fils d'un magistrat distingué. Bien jeune encore, il contribua au succès de Guillaume III, qui le prit en affection; il était colonel dès 1692. Plus tard il s'attacha

à Marlborough, partagea sa disgrâce, et fut rappelé avec les whigs, au début du règne de George Ier. Il fut envoyé en France comme ambassadeur, 1714, fit suspendre les travaux du canal de Mardyck; s'attacha au régent, prépara le traité de la Quadruple alliance, et poursuivit avec acharnement le fils de Jacques II. Il fut grand amiral d'Écosse en 1730. Il commandait l'armée, qui, avec George II, combattit à Dettingen, 1743; il remporta une victoire inespérée, mais il fut forcé de résigner son commandement par la jalousie du roi. Il se montra plein d'énergie en Écosse, pour combattre l'insurrection jacobite de 1745.

Stalimène, nom moderne de Lemnos. (V ce mot.)

Stamboul, nom de Constantinople, vient, dit-on, des mots grecs εἰς τὴν πόλιν, vers la ville. Les musulmans ont changé ce nom en celui de *Islamboul*, la ville de l'Islam.

Stambruges, commune de la prov. de Hainaut (Belgique), à 28 kil. E. de Tournay. Commerce de gros lainages. Grès; fours à chaux; 2,000 hab.

Stamford, bourg d'Angleterre, sur la Welland, dans le comté et à 60 kil. S. de Lincoln; 11,000 hab. Commerce de houille, drèche, bois.

Stamford. V. Raffles.

Stamford-Bridge (West-), village d'Angleterre, dans le comté et à 12 kil. N. E d'York. Victoire de Harold, roi des Anglo-Saxons, sur Harald, roi des Norvégiens, en 1066.

Stampalie, anc. *Astypalée*, île de l'Archipel, une des Sporades, près de Rhodes; 125 kil. carrés; 1,600 hab. Au roy. de Grèce.

Stampart (François), peintre, né à Anvers, 1675-1750, élève de Tyssens, réussit surtout dans le portrait et fut peintre de l'empereur Léopold Ier et de ses deux fils.

Stancho, île de l'Archipel, une des Sporades, à 18 kil. de la côte d'Anatolie; ch.-l. *Stancho*. A la Turquie. C'est l'anc. *Cos*. (V. ce mot.)

Stanhope, famille illustre d'Angleterre, originaire du comté de Nottingham. Elle se divisa en deux branches sous Jacques Ier; la branche aînée descend de *Philippe*, qui reçut le titre de baron Stanhope de Shelford et celui de comte de Chesterfield; la branche cadette eut pour chef *John*, oncle de Philippe, qui hérita du titre de lord Stanhope de Harvington.

Stanhope (James, comte), général et diplomate, 1673-1721, fut en France l'ami du duc d'Orléans, puis combattit en Savoie, en Flandre, sous Guillaume III; fut membre du parlement sous la reine Anne; mais se distingua dans la guerre de la Succession d'Espagne, en Portugal et en Catalogne. Commandant des troupes anglaises en 1708, il prit Minorque; il s'unit à Stahremberg, fut vainqueur avec lui à Almenara et à Saragosse, puis battu et pris à Villaviciosa, 1710. L'un des chefs du parti whig, il fut l'un des principaux ministres sous George Ier, et contribua aux traités de la Triple et de la Quadruple alliance. Il fut nommé pair, baron d'Elvaston, vicomte de Mahon, 1717, puis comte, 1718. On a de lui un *Mémoire sur la constitution du sénat romain*, 1721, in-4°, imprimé dans plusieurs éditions des *Révolutions romaines* de Vertot.

Stanhope (Charles, vicomte **de Mahon**, comte), petit-fils du précédent, né à Londres, 1753-1816, fut élevé à Genève, s'occupa de sciences, publia en 1779 de curieux travaux sur l'*Electricité*; puis, membre des communes, s'associa aux efforts des whigs, et entra à la chambre des lords en 1786. Il fut l'un des partisans les plus décidés de la Révolution française, attaqua la traite des nègres et défendit la liberté de la presse par ses discours et par sa plume (*Essay on juries*, 1792). Il se retira de la politique jusqu'en 1800; recommença à défendre les idées libérales, mais revint surtout à ses études scientifiques. Il a imaginé deux machines arithmétiques très-curieuses, une presse typographique perfectionnée qui porte son nom, un nouveau procédé de stéréotypie, un système de toiture pour les maisons, etc., etc.

Stanhope (Philippe-Henry, comte), fils du précédent et de Louise Grenville, 1781-1855, suivit une ligne politique diamétralement opposée à celle de son père; se distingua par sa haine furibonde contre la France, dont il demanda le démembrement en 1818, et plus tard s'opposa de toutes ses forces aux réformes de R. Peel.

Stanhope (Esther-Lucy), sœur du précédent, et nièce, par sa mère, de William Pitt, née à Londres, 1776-1839, eut une jeunesse difficile, bizarre, loin de ses parents, loin du monde, et dès lors montra un caractère impérieux et indomptable, avec de grandes qualités d'esprit. Pleine d'admiration pour son oncle, Pitt, elle alla vivre avec lui, gouverna sa maison, l'aida de ses conseils, rédigea ses notes, et joua un véritable rôle politique. La mort du ministre, puis celle du général Moore, qu'elle aimait en secret, la déterminèrent à fuir le monde. En 1810, elle quitta l'Angleterre, et après de longues pérégrinations dans la Méditerranée, en Egypte, en Palestine, elle s'établit en Syrie. Grâce à l'or qu'elle dépensait largement, grâce à son caractère résolu, à sa présence d'esprit, au mystère dont elle aimait à s'envelopper, elle prit un ascendant extraordinaire sur les peuples du pays, qui l'appelaient la *reine*. Elle fit en 1813 une fameuse excursion à Palmyre, habita plusieurs demeures dans le Liban, exerçant le plus grand prestige, visitée par les voyageurs les plus illustres, tenant tête à l'émir Béchir, toujours vêtue en homme, avec le costume musulman, aimant à se faire passer pour prophétesse et sorcière. Cependant elle perdit la plus grande partie de sa fortune; elle vendit peu à peu ce qu'elle possédait de précieux; sa maison tombait en ruines. Son dernier acte politique fut l'insurrection des Druses, qu'elle souleva contre Ibrahim en 1838.

Stanhope. V. Chesterfield.

Stanislas (Saint), né en 1030, devint évêque de Cracovie en 1072, et se distingua par son zèle et son austérité. Il adressa de sévères remontrances au roi Boleslas II, qui lui fendit la tête au pied de l'autel. Innocent IV, en 1253, a canonisé Stanislas, qui est devenu le patron de la Pologne. Fête, le 7 mai.

Stanislas Kostka (Saint), né au château de Rostkow, 1550-1568, fils d'un sénateur polonais, fut élève des jésuites à Vienne, et reçut l'habit de l'ordre à Rome, 1567; il mourut 9 mois après. Il a été canonisé par Clément XI. Fête, le 13 novembre.

Stanislas Ier Leszczinski (on prononce *Leschtchinski*), roi de Pologne, né à Léopol, 1677-1766, était fils du grand trésorier du royaume. Il se distingua de bonne heure par ses belles qualités, et Auguste II le nomma grand échanson de la couronne en 1697. A la mort de son père, il devint palatin de Posnanie, 1703. Député vers le roi de Suède, Charles XII, par la confédération de Varsovie, en 1704, il lui plut. Charles, après la déposition d'Auguste, le fit nommer roi à Wola. Stanislas et Charles soutinrent la lutte contre Auguste II, qui fut forcé, par le traité d'Alt-Ranstadt, de reconnaître et de féliciter son rival, 1707. Mais Stanislas fut perdu par les désastres de son protecteur; après Poltava, il fut forcé de fuir, et il alla, après bien des aventures, rejoindre Charles en Turquie. Il reçut de lui la principauté de Deux-Ponts; il échappa à plusieurs tentatives d'assassinat, et, après la mort de Charles XII, fut forcé de chercher un asile en France. Il s'établit à Wissembourg (Alsace), vivant d'une modique pension. En 1725, sa fille Marie épousa Louis XV; il habita alors le château de Chambord, puis celui de Meudon. A la mort d'Auguste II, 1733, il fut nommé roi par la grande majorité des Polonais; mais l'Autriche et la Russie se déclarèrent pour Auguste III Stanislas, abandonné par le gouvernement de Fleury, fut mal soutenu par les Polonais, fut assiégé à Dantzig par les Russes du général Munnich, 1734, et fut forcé de fuir, déguisé en paysan. Par le traité de Vienne, 1735-38, il ne garda que le titre du roi, mais on lui donna les duchés de Lorraine et de Bar, qui, à sa mort, devaient être réunis à la France. Il mérita, par sa sagesse et la douceur de son gouvernement, le surnom de *Bienfaisant*; il a surtout embelli Nancy et Lunéville; il a fondé l'Académie royale de Nancy ou *Académie de Stanislas*. On lui a élevé une statue sur la place Royale de Nancy, en 1831. Il a écrit plusieurs ouvrages, réunis sous ce titre: *Œuvres du philosophe bienfaisant*, 1763, 4 vol in-12; on y remarque l'*Incrédulité combattue par le simple bon sens*.

Stanislas II (Stanislas-Auguste **Poniatowski**), roi de Pologne, né à Wolczyn (Lithuanie), 1732-1798, était le huitième enfant de Stanislas Poniatowski et de la princesse Constance Czartoriska. Doué de brillantes qualités, bien fait, spirituel, courageux, il voyagea en Europe, puis fut présenté à la cour de Russie en 1755. Il devint l'amant de la grande-duchesse Catherine, et fut nommé ministre plénipotentiaire de Pologne à Saint-Pétersbourg. Il fut rappelé sur les représentations du cabinet de Versailles. Lorsque Catherine II fut impératrice, elle le fit nommer roi de Pologne, après la mort d'Auguste III, 1764. Keyserling et Repnine, ses

ambassadeurs, et des troupes russes, avaient appuyé les efforts des Czartoriski. Stanislas était intelligent, mais faible, sans caractère ; aussi son règne ne fut qu'une longue anarchie, qui amena la ruine de la Pologne. Il seconda d'abord les Czartoriski dans leurs tentatives de réformes ; puis laissa les Russes intervenir sous tous les prétextes, pour soutenir les patriotes et défendre l'ancienne constitution, pour protéger les dissidents, pour combattre les confédérés de Bar. Dans la nuit du 3 novembre 1771, il fut même enlevé par quelques conjurés et conduit dans une forêt; mais il sut gagner ceux qui le gardaient et fut rendu à la liberté. Il assista, sans protestation, au premier démembrement de la Pologne, 1772-1773, et signa l'abandon des territoires dont s'emparèrent les trois puissances alliées. Il fit, il est vrai, quelques efforts pour rétablir la concorde dans les esprits, pour encourager le commerce, l'industrie, les lettres. Mais il n'osa pas secouer le joug de l'étranger, alla s'humilier devant Catherine, lors de son fameux voyage de Crimée. 1787, et laissa faire les patriotes, qui tentaient de donner à la Pologne une nouvelle constitution, 1791. Il jura de la maintenir au péril même de sa vie ; mais lorsque Catherine II se déclara en faveur des mécontents, qui avaient fait la confédération de Targowice, il oublia ses serments, sollicita la clémence de l'impératrice et laissa consommer le second démembrement de la Pologne, 1793. Il désavoua formellement la proclamation d'indépendance en 1794, déclara Kosciuszko *criminel*, et cependant fut contraint d'abdiquer, 1795. Il vécut à Grodno, puis à Saint-Pétersbourg, où les puissances co-partageantes lui firent une pension de 200,000 ducats (2,350,000 francs).

Stanislawow, v. d'Autriche, sur la Bistritza, à 130 kil. S. O. de Lemberg (Galicie) ; 12,000 hab. Grains, tabac. Ch.-l. du cercle du même nom.

Stanley (Thomas), né dans le comté de Hereford (Angleterre), 1625-1678, a surtout laissé une *Histoire de la philosophie*, 3 vol. in-fol., dont les réimpressions attestent le mérite. Elle a été traduite en latin par Olearius, Leipzig. 1712. On lui doit aussi des traductions de plusieurs auteurs grecs (Anacréon, Moschus, Bion, etc.), et une édition remarquable d'*Eschyle*, 1663, in-fol., avec une version latine.

Stanovoï ou **Jablonoï** (Monts), c'est-à-dire *Monts neigeux*, chaîne de montagnes de la Sibérie, s'étendant depuis la source de l'Amour jusqu'au cap Oriental, dans la direction du N. E., en séparant les versants de l'océan Glacial Arctique et du Grand Océan. Mines d'or, de cuivre, de zinc, de fer et de graphite.

Stanz, ch.-l. du Bas-Unterwald, dans le canton d'Unterwald (Suisse), près de l'Aa, dans une vallée étroite et très-encaissée ; 2,000 hab. Patrie d'Arnold de Winkelried, qui y a une statue. Victoire de Brune sur les petits cantons insurgés, 9 sept. 1798.

Staouéli, établissement de trappistes fondé en 1845, à 25 kil. O. d'Alger. Victoire des Français, le 19 juin 1830.

Stapfer (Jean-Frédéric), théologien protestant, né dans le canton d'Argovie, 1708-1775, fit servir les principes de philosophie de Leibniz et de Wolf à la défense du christianisme. Ses principaux ouvrages, qui ont conservé de l'autorité dans l'Église réformée, sont : *Institutiones theologiæ polemicæ*, 5 vol. in-8°; *Fondements de la vraie religion* (en allemand), 12 vol.; *la Morale chrétienne*, 6 vol. in-8°. Il avait vécu pasteur de Diesbach, près de Thun, dans le canton de Berne.

Staps (Frédéric), 1792-1809, fils d'un ministre luthérien à Naumbourg (Thuringe), était employé à Leipzig, lorsqu'il résolut de délivrer l'Allemagne de Napoléon. Il se rendit à Vienne, s'approcha de l'Empereur, qui allait passer une revue à Schœnbrunn, fut arrêté, avoua son dessein sans hésitation, déclara qu'il recommencerait, si on le laissait libre, et mourut en criant : « Vive la liberté ! vive l'Allemagne ! Mort au tyran ! »

Stapulæ, nom latin d'Étaples.

Staraïa-Roussa, v. de Russie, dans le gouv. et à 126 kil. S. de Novgorod ; 6,000 hab. Grandes salines ; grains, bois.

Starasol, v. d'Autriche, près de Sambor, en Galicie; 5,000 hab. Source de pétrole.

Stargard (Seigneurie de). Elle forme la partie orientale du grand-duché de Mecklembourg-Strélitz, et a pour v. pr. *Alt-Stargard*.

Stargardt, v. forte de Prusse, à 45 kil. E. de Stettin (Poméranie); 16,000 hab. Ancienne ville hanséatique, puis ch.-l. de la Poméranie-Ultérieure. Foires très-importantes ; fabriques de cuirs, chapeaux et draps. — Ville de Prusse, à 45 kil. S. O. de Posen (Posen) ; 4,000 hab. — Ville de Prusse. à 50 kil. S. O. de Dantzig (Prusse propre); 4,500 hab.

Staritza, v. de Russie, sur le Volga, dans le gouv. et à 70 kil. S. O. de Tver ; 4,000 hab. Grandes carrières de pierres à bâtir.

Stark (Jean-Auguste), né à Schwerin, 1741-1816, professeur de théologie et prédicateur luthérien, a laissé de savants ouvrages : *Histoire du premier siècle de l'Église chrétienne*, Berlin, 1779, 3 vol. in-4°; *Essai d'une histoire de l'arianisme*, 1783, 2 vol.; *Histoire du baptême et des Anabaptistes*, 1789 ; *Triomphe de la philosophie dans le* XVIII*e siècle*, 2 vol.; *le Banquet de Théodule, ou Entretiens sur la réunion des différentes communions chrétiennes*, 1818, in-8°.

Starodoub, v. du gouvernement et à 170 kil. N. E. de Tchernigov (Russie); 5,000 hab.

Starostie, domaine royal, donné en fief par le roi de Pologne à un gentilhomme. Il y rendait la justice, en percevait les revenus, et n'en payait que le quart à la couronne.

Stasinus *de Cypre*, poëte grec du VIIIe ou du VIIe siècle av. J. C., a été regardé comme l'auteur des *Vers cypriaques*, qui forment l'introduction de l'*Iliade*. On ne sait rien de certain sur ce poëte cyclique. Des *Fragments* sont à la suite d'Homère, dans la *Collection* Didot.

Stassart (Goswin-Joseph-Augustin, baron de), né à Malines, 1780-1854, étudia à Namur, à Paris, fut auditeur au conseil d'État, 1804, puis intendant dans plusieurs provinces d'Allemagne occupées par les armées françaises, sous-préfet d'Orange, préfet de Vaucluse et des Bouches-de-la-Meuse. Il retourna dans les Pays-Bas après 1815, siégea dans la seconde chambre des États-Généraux; fut, après la révolution de 1830, gouverneur des provinces de Namur et de Brabant, fut président du sénat de 1831 à 1838, et envoyé extraordinaire à la cour de Turin en 1840. Directeur de l'Académie royale de Bruxelles, il fut correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques de France. Il a publié beaucoup d'ouvrages, écrits avec goût, et réunis, sous le titre d'*Œuvres complètes*, 1855, gr. in-8°. On y remarque des *Idylles*, des *Fables* en vers ; des *Pensées, maximes, réflexions*, etc.

Staszow, v. de la Pologne russe, dans le gouv. et à 45 kil. S. O. de Sandomir ; 4,500 hab. Usine à cuivre.

Statère, monnaie d'argent des anciens Grecs, valant quatre drachmes. Il y avait aussi des statères d'or d'Athènes, valant un peu plus de 19 francs.

Stathouder, c'est-à-dire *lieutenant*, nom donné d'abord aux gouverneurs des provinces des Pays-Bas, sous les princes de la maison de Bourgogne et de la maison d'Autriche. Quand la république des Provinces-Unies fut fondée, le nom subsista ; mais le même homme pouvait être à la fois stathouder de plusieurs provinces. Ainsi les stathouders de la province de Hollande, de la maison de Nassau, réunirent le stathoudérat de plusieurs provinces. Le *stathoudérat*, aboli à la mort de Guillaume II, en 1650, fut rétabli en faveur de son fils, Guillaume III, 1672. Encore aboli à la mort de ce dernier, 1702, il fut reconstitué en faveur de Guillaume IV de Nassau, 1747. Le *stathoudérat général et héréditaire* fut dès lors une véritable royauté qui dura jusqu'en 1795.

Statira, sœur et femme de Darius Codoman, fut prise par Alexandre, avec sa mère Sisygambis, après la bataille d'Issus et fut bien traitée par le vainqueur. Sa fille *Statira* épousa Alexandre et plus tard fut mise à mort par Roxane, 323 av. J. C.

Statius Cæcilius. V. Cecilius.

Statuts d'Oxford. V. Oxford.

Statyelles, tribu gauloise des Alpes, dont les villes étaient *Aquæ Statyellæ* (Aix-les-Bains), *Dertona, Asta, Alba Pompeia*. Attaqués d'abord sans raison par le consul Cassius, ils furent soumis par les Romains, 173 av. J. C.

Stauffacher. V. Melchthal.

Staunton (George-Léonard), diplomate anglais, né à Cargin, 1737-1801, fut d'abord médecin à la Grenade, puis fut nommé avocat général, et devint l'ami du gouverneur, lord Macartney. Il le suivit dans l'Inde comme secrétaire de légation, et fut chargé de missions importantes, ce qui lui valut le titre de baronnet et une pension. Il accompagna Macartney dans l'ambassade extraordinaire en Chine qui lui fut confiée en 1792. Son *récit authentique*, 1797, 2 vol. in-4°, avec cartes,

a été lu avec avidité; il a été traduit en français par Castera, 5 vol. in-8°.

Staunton (George-Thomas), fils du précédent, né à Salisbury, 1781-1859, accompagna son père en Chine, rendit, comme sinologue expérimenté, de grands services au gouvernement anglais de l'Inde, et fut membre de la chambre des communes. Il a laissé des travaux estimés sur la Chine, et, en particulier, *Code pénal de l'empire chinois*, 1810, 2 vol. in-8°, traduit en français.

Staupitz (Jean de), né dans la Saxe électorale, mort en 1524, d'une ancienne famille, fut vicaire général de l'ordre des augustins en Allemagne, et doyen de la faculté de théologie à l'université de Wittemberg. Il protégea Luther, l'excita à défendre son ordre contre les dominicains et approuva ses premières thèses. Redoutant les excès des querelles religieuses, il se retira à Salzbourg, où il eut l'abbaye de Saint-Pierre. Il n'avait pas cessé cependant d'accepter les nouvelles doctrines du réformateur.

Staurace, empereur d'Orient, succéda à son père Nicéphore Ier, 811, et fut détrôné par son beau-frère Michel Rhangabé.

Stavanger, v. de Norvége, à 580 kil. O. de Christiania, avec un bon port sur le Bukke-Fiord; 18,000 hab. Commerce de poisson salé et d'articles en fer.

Stavelot, flamand *Stablo*, latin *Stabulum*, v. de Belgique, dans la prov. et à 48 kil. S. E. de Liége, sur l'Amblève; 5,000 hab. Grande fabrique de cuirs et de crayons. Anc. abbaye princière, fondée par Sigebert II, roi d'Austrasie. Charles Martel y fut vainqueur des Neustriens, 719.

Stavelot (Jean de), chroniqueur belge, né à Stavelot, 1388-1449, fut ecclésiastique et a laissé une *Chronique*, qui continue celle de Jean d'Outremeuse. Elle a été publiée en 1861, Bruxelles, in-4°, par M. Borgnet.

Stavropol, v. de Russie, ch.-l. du gouvernement du Caucase ou de Stavropol, au nord de la chaîne. Ville forte de 21,000 hab., fondée en 1780.

Steele (Richard), littérateur anglais, né à Dublin, 1671-1729, étudia à Londres, où il se lia avec Addison, s'enrôla malgré sa famille et devint capitaine. Au milieu d'une vie déréglée, il écrivit un traité religieux, *the Christian hero*, 1701; puis des comédies, qui furent bien accueillies, *the Funeral, or Grief à la mode*, 1702, et *the Tender Husband*, 1703. Découragé par un échec, il quitta le théâtre et n'y revint qu'en 1722, où sa comédie, *the Conscious Lovers*, eut un succès mérité. Il avait quitté le service militaire en 1703; il se fit journaliste. Avec le concours d'Addison, il dirigea plusieurs feuilles périodiques, qui réussirent : *the Tatler* (le Babillard), 1709-1711; *the Spectator*; *the Guardian*, 1713; *the Englishman*, etc. Membre des Communes en 1713, il soutint avec ardeur le parti whig; mais les tories le firent exclure comme auteur de libelles séditieux. Sous George Ier, il eut plusieurs places lucratives et rentra aux communes en 1715. Une vie irrégulière épuisa ses ressources et sa santé; frappé de paralysie, il abandonna ses biens à ses créanciers et alla mourir dans le pays de Galles. Il a été un des meilleurs *essayistes* de l'Angleterre; sa morale est pure, son esprit fin et vif, son style aisé. *Le Babillard*, *le Spectateur* et *le Mentor moderne* ont été traduits en français. On lui doit encore : *the Lady's library*, 1714, 3 vol. in-12; *the Romish ecclesiastical history of late years*, 1714, in-8°; *Political writings*, 1715, in-12; des pamphlets et sa *Correspondance*, 1787, 2 vol. in-8°.

Steen (Corneille van den), théologien belge, né à Bockholt près Liége, vers 1566, mort en 1637, de l'ordre des jésuites, professeur d'Écriture sainte à Louvain, puis à Rome, a écrit 18 *Commentaires* sur l'Écriture qui ont fait autorité au xviie siècle et qui ont été souvent imprimés, 1681, 10 vol. in-fol.; 1708, 16 vol. in-fol., etc.

Steen (Jean van), peintre hollandais, né à Leyde, 1626-1679, fils d'un brasseur, fut élève du paysagiste Goyen, dont il épousa la fille. On a singulièrement exagéré les désordres de sa vie, en le représentant comme un buveur émérite; il est vrai qu'il a été à la fois cabaretier et peintre, et qu'il passa dans la gêne une partie de sa vie. Il a exécuté un grand nombre de tableaux, traitant les sujets les plus variés, mais surtout les scènes familières de la vie hollandaise, avec beaucoup de vérité et de verve comique. Le Louvre a de lui une *Fête flamande dans l'intérieur d'une auberge*.

Steenbock (Magnus, comte), général suédois, né à Stockholm, 1664-1717, petit-fils de la Gardie, servit en Hollande contre Louis XIV, puis fit toutes les campagnes de Charles XII, de 1700 à 1707. Il commandait dans la Scanie, lorsqu'à la tête de 8,000 paysans mal armés, il battit les Danois près d'Helsingborg, 1710. Charles XII le nomma général en chef et lui ordonna d'envahir la Poméranie. Il vainquit encore les Danois à Gadebusch, brûla Altona sans nécessité, 1713, n'éprouva plus que des revers, et fut forcé de capituler à Tonningen, 1714. Il voulut fuir, fut jeté dans un cachot obscur et y mourut de douleur.

Steenvoorde, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 17 kil. N. E. d'Hazebrouck (Nord); 4,002 hab. Houblon, beurre, miel, bestiaux.

Steenwerck, bourg de l'arrond. et à 25 kil. S. E. d'Hazebrouck (Nord); 4,465 hab. Brasseries.

Steenwyk (Henri van), dit *le Vieux*, peintre hollandais, né à Steenwyk en 1550, mort après 1604, peignit des intérieurs d'église, comme son maître, Hans de Vries; ses productions sont remarquables par une grande finesse de pinceau et par de beaux effets de lumière.

Steenwyk (Henri van), dit *le Jeune*, peintre, né à Amsterdam, en 1589, mort après 1642, fils et élève du précédent, le surpassa par la délicatesse du pinceau. Van Dyk l'emmena en Angleterre, lui confia l'exécution des perspectives d'architecture qui servaient de fond à ses grands portraits, et le présenta à Charles Ier, qui lui fit construire plusieurs édifices. Le Louvre possède de lui quatre intérieurs d'église.

Steenwik, v. de l'Over-Yssel (Pays-Bas), à 60 kil. N. de Zwoll, souvent prise et reprise au xvie siècle; 2,000 hab.

Steffani (Agostino), compositeur italien, né à Castelfranco, près de Trévise, 1655-1730, d'abord chantre dans une église, alla étudier à Munich, fut directeur de la musique de chambre de l'électeur de Bavière, maître de chapelle du duc de Brunswick et le servit habilement dans les négociations qui lui firent donner le titre d'électeur de Hanovre. Il a composé des psaumes, des sonates, des opéras, *Marco Aurelio*, *Servio Tullio*, *Alexandre l'Orgueilleux*, *Roland*, *Alcibiade*, etc.

Steffelsdorf (Grossa), v. de la monarchie austro-hongroise, dans le comitat et à 27 kil. O. de Gœmœr (Hongrie); 9,000 hab. Draps, couvertures de laine, articles de fer battu.

Steffens (Henri), philosophe et littérateur allemand, né à Stavanger (Norvége), 1773-1845, eut de bonne heure la passion des sciences naturelles, vint achever ses études en Allemagne, et fut professeur de philosophie et de minéralogie à l'Université de Halle. Il se distingua parmi les patriotes allemands, en 1813, 1814, et fut professeur à Breslau, puis à Berlin. Très-religieux, il chercha toute sa vie à éclairer les mystères de la création avec le flambeau de la foi. Ses ouvrages sont remarquables par l'abondance des idées et la richesse du style. On cite : *Essais sur la construction centrale de la terre*, 1801; *Principes de la philosophie de la nature*, 1806; *Mémoires de géognosie et de géologie*, 1810; *De l'Époque actuelle et de ses origines*, 1817, 2 vol. gr. in-8°; *Anthropologie*, 1822, 2 vol. gr. in-8°; *la Fausse théologie et la Foi véritable*, 1823; *Des Sociétés secrètes dans les Universités*, 1835; *Philosophie chrétienne*, 1839, 2 vol. in 8°; *Ce que j'ai vu*, 1840-44, 10 vol. in-8°, mémoires souvent intéressants; des romans, des nouvelles, etc.

Steibelt (Daniel), pianiste et compositeur, né à Berlin, 1765-1823, fut, depuis 1790, le rival de Pleyel à Paris. Il donna, en 1793, au théâtre Feydeau, *Roméo et Juliette*, et composa des ballets. L'un des premiers il écrivit des fantaisies avec variations.

Stein (Henri-Frédéric-Charles, baron de), né à Nassau, 1757-1831, entra au service de la Prusse en 1780, fut attaché au département des mines, et, après un voyage en Angleterre, devint conseiller supérieur des mines, puis président de l'administration de la Westphalie. Il fut ministre des finances, après la mort de Struensée, 1804, mais fut, à cause de ses idées libérales, disgracié en 1807. Rappelé après la paix de Tilsitt, il déploya une activité infatigable pour rendre à la Prusse sa puissance, et proposa les réformes intérieures qui devaient régénérer le royaume et unir le peuple au roi. Napoléon exigea son renvoi, novembre 1808, le persécuta, confisqua ses biens. Réfugié en Autriche, Stein contribua à la fondation et au développement du *Tugendbund*, se rendit en Russie pour pousser le tzar à la guerre contre la France, et fut mis en 1813, à la tête du conseil des pays allemands délivrés par les

alliés. Après 1814, ses avis furent peu écoutés, et il se retira bientôt des affaires. Il fonda en 1819 la Société historique et aida à la publication des *Monumenta Germaniæ historica*. Il n'avait cessé d'être partisan de l'unité allemande.

Stein, v. d'Autriche, sur le Danube, près de Krems (Basse-Autriche); 1,800 hab. Vins, bois. — Ville de l'empire d'Autriche, ch.-l. du comtat d'Eisenburg (Hongrie), à 275 kil. O de Bude; 4,300 habitants. Evêché, belles antiquités.

Steinau, v. de Prusse, à 60 kil. N. E. de Breslau (Silésie), 3,000 hab. Victoire de Wallenstein sur les Suédois, 1633. — Ville de Prusse, sur la Kinzig, dans l'anc. électorat de Hesse-Cassel; 2,800 hab. Distilleries.

Steinbach, v. de Prusse, à 8 kil. N. E. de Smalkalde, dans l'anc. électorat de Hesse-Cassel; 3,100 hab. Forges, hauts fourneaux.

Steinfurt, v. de Prusse, à 58 kil. N. O. de Munster, sur l'Aa (Westphalie); 3,000 hab. Château des comtes de Bentheim.

Steinkerque, v. de Belgique, sur la Senne, à 27 kil. N. de Mons (Hainaut); 1,200 hab. Victoire du maréchal de Luxembourg sur Guillaume III, le 4 août 1692.

Steinla (Maurice), graveur allemand, 1791-1858, a laissé des œuvres remarquables, d'après les grands maîtres.

Stekene, v. de Belgique, à 28 kil. N. de Termonde (Flandre orientale); 6,000 hab. Fabriques de poterie et de tuiles. — Le canal de *Stekene*, construit en 1315, coule au nord de la Flandre orientale.

Stella, nom d'une famille des peintres flamands (*les van den Star*), qui s'établirent en France au XVIe siècle. *Jean Stella*, né à Anvers, 1525, mourut à Paris en 1601. — *François Stella*, son fils, né à Malines, 1563-1605, exécuta à Lyon un grand nombre de tableaux religieux. — Jacques **Stella,** fils aîné du précédent, né à Lyon, 1596-1657, séjourna sept ans à Florence auprès de Côme II de Médicis; connut le Poussin à Rome et reçut ses conseils, puis revint en France, où Richelieu lui accorda de grands avantages. Il exécuta beaucoup de tableaux pour le cardinal, le roi, les églises de Paris; ils sont estimés, et il fait preuve d'une imagination heureuse. Il a aussi gravé à l'eau-forte.

Stella (François), frère du précédent, né à Lyon, 1603-1647, fut son élève, le suivit en Italie, et, comme lui, fut peintre du roi.

Stella (Antoine **Bouzonnet-**), neveu des précédents, né à Lyon, 1637-1682, fut élevé chez son oncle Jacques, fut admis à l'Académie de peinture, en 1666, et a composé beaucoup de tableaux religieux pour les églises de Paris. Ses sœurs, *Claudine*, 1636-1697, *Françoise*, 1638-1691, *Antoinette*, 1641-1676, ont été des graveurs de talent.

Stelvio, montagne et col des Alpes, au nord-ouest du mont Ortler, sur les confins du Tyrol, de la Suisse et de l'Italie. Le col est traversé par une belle route militaire que les Autrichiens ont construite, pour aller de Vienne à Milan.

Stenay, ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 kil. S. O. de Montmédy (Meuse), sur la Meuse; 2,575 hab. Fabriques de biscuits et de macarons. Forges. Elle appartenait à la maison de Condé.

Stendal, v. de Prusse, à 63 kil. N. E. de Magdebourg (Saxe); 7,100 hab. Etoffes de laine et de coton, tapis, gants, cuirs. Patrie de Winckelmann.

Stendhal. V. Beyle.

Steno (Michele), doge de Venise, né en 1331, l'un des chefs de la *quarantie criminelle*, insulta le doge Marino Faliero et ne fut condamné qu'à deux mois de prison, 1355; ce qui décida la conspiration de Faliero. Bien plus tard, en 1400, il fut élu doge; sous son gouvernement, les Vénitiens battirent les flottes de Gênes et détruisirent la puissance des Carrare, 1405; ils s'emparèrent aussi de Lépante et de Patras.

Steno (Nicolas), anatomiste danois, né à Copenhague, 1631-1687, étudia la médecine à Copenhague et à Leyde, découvrit le canal excréteur parotidien, qu'on appelle *conduite de Steno;* vint à Paris, où il lut un mémoire remarquable sur le cerveau, s'établit à Florence, et y abjura le luthéranisme. Plus tard il entra dans les ordres, et fut nommé évêque d'Héliopolis et vicaire apostolique dans le nord de l'Europe. Parmi ses nombreux ouvrages, on cite : *De glandulis oris; Elementorum myologiæ specimen*, 1667, in-4°; *Discours sur l'anatomie du cerveau*, 1669, in-12; etc.

Stenon Stare. V. Sture.

Stentor, un des héros de la guerre de Troie, dont la voix avait autant de force que celles de cinquante hommes réunis.

Stenyclaros, anc. v. de Messénie, sur le Pamisus, au S. de Messène, dans une plaine fertile; résidence des rois doriens, détruite pendant les guerres de Messénie par les Spartiates.

Stephenson (George), ingénieur anglais, né à Wylam (Northumberland), 1781-1848, fils d'un ouvrier mineur, garda les vaches, fut aide chauffeur, s'instruisit lui-même, et montra de bonne heure des aptitudes étonnantes pour la mécanique. Il devint ingénieur des mines de Willington, 1812. Secondé par l'un des propriétaires, lord Thomas Ravensworth, il appliqua toutes les ressources de son esprit à l'emploi pratique de la vapeur comme moyen de traction; il inventa dès 1814, et perfectionna plus tard les locomotives encore employées aujourd'hui; il imagina les rails en fer, et une première ligne de chemin de fer, de Stockton à Darlington, fonctionna en 1825. Il fonda une fabrique de locomotives à Newcastle. Malgré des obstacles de toute nature, il se chargea de construire un chemin de fer de Manchester à Liverpool, et réussit, 1826-1827. Dès lors, la grande industrie des chemins de fer était fondée. Dès lors aussi, il fut employé dans la construction de presque toutes les lignes établies jusqu'en 1840. Il a inventé une lampe de sûreté, en même temps que Davy, 1815; elle lui valut une récompense de 25,000 livres.

Stephenson (Robert), ingénieur anglais, fils du précédent, né à Willington, 1803-1859, fut de bonne heure associé aux études et aux travaux de son père; fut employé dans la construction des principaux chemins de fer, et s'établit à Londres, en 1837, comme ingénieur en chef de la ligne de Birmingham. Il est surtout célèbre par les ponts tubulaires qu'il a construits sur la Tyne à Newcastle, sur la vallée de la Tweed à Berwick et sur le détroit de Menai, entre l'île d'Anglesey et le continent. Le pont Victoria, qui traverse le Saint-Laurent, près de Montréal, au Canada, est le chef-d'œuvre de Stephenson.

Steppes, plaines désertes et généralement herbacées et marécageuses, situées dans la Russie d'Europe, la Sibérie et le Turkestan.

Sternberg, v. d'Autriche, à 18 kil. N. d'Olmütz (Moravie); 10,000 hab. Cotonnades, draps, toiles. Château des princes de Lichtenstein.

Sterne (Laurence), né à Clonmel (Irlande), 1713-1768, d'une famille ancienne d'Angleterre, mais fils d'un pauvre officier d'infanterie, fut recueilli par un de ses cousins du Yorkshire, qui lui fit donner une bonne éducation à Cambridge. Il entra dans l'état ecclésiastique et reçut la cure de Sutton; il se maria en 1741, et ne fut pas toujours en bonne intelligence avec sa femme, qui ne le comprenait pas. Longtemps il offrit le type du curé de campagne, franc, plein de verve et de malice, vivant assez joyeusement, ayant une existence assez décousue, mais lisant beaucoup, surtout les vieux auteurs, d'un cœur léger, mais d'un esprit toujours vif et dispos. Il avait publié deux sermons que personne n'avait lus, lorsqu'il eut l'idée de faire imprimer à Londres son *Tristram Shandy;* il ne trouva pas d'éditeurs, et fut forcé de publier son œuvre, à ses frais, sans nom d'auteur, à York, 1759, t. I et II, in-12. Cette piquante satire des mœurs anglaises eut beaucoup de succès, mais rencontra aussi beaucoup de critiques. On admira la verve de l'auteur, ses observations fines et judicieuses, le pathétique de plusieurs scènes; mais on lui reprocha son humeur licencieuse, l'affectation du style, le défaut d'ordonnance. Néanmoins il fut bien accueilli à Londres, en 1760; on le traita de Rabelais anglais; il fut à la mode à tous ses voyages, et il lui fut facile de continuer la publication de *Tristram Shandy* et de trouver un éditeur pour ses *Sermons*. Il passa dès lors l'été au presbytère de Coxwold (Yorkshire), et l'hiver à Londres. Malade d'une inflammation des poumons, il vint en 1762 passer l'hiver à Montpellier; il retourna en France, en 1764, et c'est alors qu'il écrivit le *Voyage sentimental*, le meilleur de ses ouvrages, où abondent les pages éloquentes et fines, qui font naître tour à tour le sourire et les larmes. Une passion de vieillard pour la belle Mme Draper, qu'il a rendue fameuse sous le nom d'Eliza, marqua les dernières années de sa vie; le départ de cette dame pour les Indes le plongea dans un morne accablement, et il mourut seul, abandonné, dans un de ses voyages à Londres. Ses *Œuvres*, réunies à Londres, 10 vol. in-8°, ont été traduites en français par Fresnais,

1787, 6 vol. in-12, par Crassous, 1806, 6 vol. in-8°, et par M. Fr. Michel, 1840. *Tristram Shandy* et le *Voyage sentimental* ont été séparément traduits par M. L. de Wailly. Outre ces deux ouvrages, Sterne a publié des *Sermons*, trad. par de la Baume; *Lettres à ses amis*, 1775, 3 vol. in-12, trad. par le même; et *Lettres à Eliza*, 1776, in-12.

Stésichore, l'un des neuf poëtes lyriques grecs, né à Métaurus, dans l'Italie méridionale, ou plutôt à Himère en Sicile, vivait dans la première moitié du VIe siècle av. J. C. Son premier nom était *Tisias*; il reçut plus tard celui de Stésichore, c'est-à-dire *régulateur du chœur*, parce qu'on lui attribua l'invention ou la disposition du chœur, comprenant trois parties : la strophe, l'antistrophe et l'épode. Il y a sur sa vie beaucoup de légendes fabuleuses; il aurait été frappé de cécité par Castor et Pollux, pour avoir mal parlé d'Hélène, et n'aurait recouvré la vue qu'en la célébrant dans un poëme contraire ou *palinodie*. Il puisait ses sujets dans les œuvres d'Homère et d'Hésiode et chantait avec une simplicité noble les légendes de l'âge héroïque. Les *Fragments* de Stésichore ont surtout été publiés par Kleine, Berlin, 1828, in-8°.

Stettin, v. de Prusse, capitale de la Poméranie, et ch.-l. de l'arr. du même nom, à 60 kil. S. de la Baltique, et 140 kil. N. E. de Berlin, sur l'Oder; 74,000 hab. Évêché évangélique. Arsenal, place royale ornée des statues de Frédéric II et de Frédéric-Guillaume III. Chantiers de construction. Les gros bâtiments s'arrêtent à Swinemunde. Fabriques de draps, lainages, serges, rubans, bonneterie, cuirs; brasseries renommées. — Stettin fut cédée aux Suédois par la paix de Westphalie, 1648; prise par l'électeur de Brandebourg, Frédéric-Guillaume, 1672; donnée à la Prusse, 1720; prise par les Français à la première sommation que firent deux régiments de hussards, 1806; occupée par eux jusqu'en 1815. Patrie de la tzarine Catherine II.

Steuben (Charles-Guillaume-Auguste-Henri-François-Louis, baron de), peintre, né à Bauerbach, près Mannheim, 1788-1856, fils d'un lieutenant-colonel au service de la Russie, étudia à Saint-Pétersbourg, puis à Paris, sous Gérard. Il fut professeur de dessin à l'École polytechnique en 1834, fut chargé de nombreux travaux en Russie par l'empereur Nicolas, 1844-1854, et revint mourir en France. Il a réussi dans le genre mélodramatique, et ses tableaux, franchement conçus, mais exagérés dans l'exécution et d'un dessin lourd, ont eu de la réputation. On cite : *Pierre le Grand sur le lac Ladoga*, 1812; *Mercure endormant Argus*, 1822; le *Serment des trois Suisses*, 1824; la *Révolte des Strélitz*, 1827; la *Bataille de Poitiers*, 1838; la *Esméralda et Quasimodo*, 1836; *Napoléon travaillant avec Daru; Napoléon dans les Alpes*, etc. Il a composé beaucoup de portraits.

Stevershausen ou **Sievershausen**, village du Hanovre (Prusse), où Maurice de Saxe fut vainqueur du margrave de Brandebourg, mais mortellement blessé, 1553.

Stevin (Simon), mathématicien flamand, né à Bruges, 1548-1620, teneur de livres à Anvers, employé de finances à Bruges, parcourut les pays du Nord, s'occupa de sciences positives, les enseigna à Leyde, eut probablement pour élève Maurice de Nassau, qui resta son ami et fut ingénieur des digues de Hollande. On le considère comme le père de la statique moderne; il a trouvé la théorie des plans inclinés, le parallélogramme des forces, la loi de la pression des fluides sur les parois d'un vase, etc. On lui attribue la découverte de la pesanteur de l'air, l'idée de noter les puissances par des exposants numériques, des chariots à voiles, etc. Sa fortification par écluses est encore admirée. On lui a élevé une statue à Bruges. On cite parmi ses ouvrages : *Principes de statique et d'hydrostatique*, 1586, in-4°; *Système nouveau de fortification*, 1586, in-4°; *Traité de navigation*, 1599, in-4°; etc. Ces ouvrages ont été réunis, Leyde, 1605, 2 vol. in-fol.

Stewart (Dugald), philosophe écossais, né à Edimbourg, 1753-1828, fils d'un mathématicien distingué, fut élève de Ferguson, puis de Reid. Suppléant de son père, à l'âge de 19 ans, il le remplaça en 1775; puis succéda à Ferguson, comme professeur de philosophie morale, en 1785. Son enseignement le fit connaître; il professa à Edimbourg des cours de physique, de rhétorique, de langue grecque, d'économie politique; se fit suppléer en 1810 par Thomas Brown et donna sa démission en 1820. Ses ouvrages ont ajouté à sa réputation; disciple de Reid, il observe les faits de conscience, et cherche par l'induction les lois de ces faits; il ne connaît que la méthode expérimentale; pour lui la philosophie n'est que le bon sens élevé à la hauteur d'une méthode. Sa logique est pleine de sens et de justesse; il est aussi distingué comme moraliste. Ses ouvages sont : *Éléments de la philosophie de l'esprit humain*, en trois parties, trad. par Peisse et Ricard, 1843, 3 vol. in-18; *Esquisses de philosophie morale*, trad. par Jouffroy, 1826, in-8°; *Essais sur la vie et les écrits d'Adam Smith; Essais sur la vie et les écrits de Robertson; Essais sur la vie et les écrits de Th. Reid*, trad. par Jouffroy et par Thurot; *Essais philosophiques*, trad. en partie par Huret, 1828, in-8°; *Discours sur l'histoire des sciences métaphysiques et morales*, trad. par Buchon, 1820-23, 3 vol. in-8°; *Philosophie des facultés actives et morales*, trad par L. Simon, 1834, 2 vol. in-8°; etc. On lui doit aussi une bonne édition des *Œuvres d'Adam Smith*.

Stewarton, bourg d'Écosse, à 7 kil. N. O. de Kilmarnoch (Ayr); 4,000 hab. Anc. château royal des Stuarts.

Steyer, v. d'Autriche sur l'Ens et la Steyer, à 6 kil. S. E. de Linz (Haute-Autriche); 12,000 hab. Fabriques de coutellerie, armes, tissus. Le général Moreau, vainqueur des Autrichiens à Hohenlinden, y signa un armistice, 1800.

Sthénélus, fils de Persée et d'Andromède, fut roi de Mycènes, vainquit et prit son neveu, Amphitryon, meurtrier involontaire d'Electryon, et fut tué par Hyllus, fils d'Hercule. Il eut pour fils Eurysthée. — Fils de Capanée, l'un des sept chefs qui assiégèrent Thèbes, fut un des *Epigones*, qui prirent la ville. Il suivit Diomède au siége de Troie et à la guerre contre Agrius, roi d'Étolie.

Sthénobée, fille d'Iobate, roi de Lycie, et femme de Prœtus, roi d'Argos, eut pour Bellérophon un amour qui fut repoussé, et excita son mari à la mort du héros.

Stiefel (Michel), mathématicien allemand, né à Esslingen (Saxe), 1486-1567, moine augustin, adopta les doctrines de Luther, fut ministre protestant, et dans son *Arithmetica integra*, 1544, in-4°, semble avoir eu l'idée des logarithmes. On lui attribue l'emploi des lettres de l'alphabet pour désigner les valeurs inconnues et des signes + et — pour signifier *plus* et *moins*. Il voulut appliquer la science des nombres à l'interprétation des Écritures et prédit la fin du monde pour 1532 ou 1533.

Stiévenart (Jean-François), helléniste, né à Commercy, 1794-1860, élève de l'École normale, professeur de littérature grecque à Strasbourg, à Dijon, doyen de la faculté des lettres de cette ville, a laissé des traductions estimées : *Odes d'Horace, Harangues de Démosthène et d'Eschine*, etc.

Stilicon (Flavius), né vers le milieu du IVe siècle, était d'origine vandale. Il reçut une éducation toute romaine, s'attacha à Théodose, se distingua dans les armées, devint patrice et épousa Séréna, nièce de l'empereur. Il fut chargé de la tutelle d'Honorius et de la régence dans l'empire d'Occident, 395. Il défendit la Gaule contre les barbares, surtout contre les Saxons et les Francs. Mais il eut à lutter contre Rufin, le tuteur d'Arcadius et contre les bandes d'Alaric, qui dévastaient la Grèce et l'Illyrie. Il prépara la mort de Rufin, de concert avec son ami Gaïnas; mais il eut à se plaindre des intrigues d'Eutrope, son successeur. Il comprima la révolte de Gildon, qui s'était soulevé en Afrique, et fit épouser à Honorius sa fille Marie. Il célébra avec pompe son consulat de 400. Alaric, excité par la cour de Constantinople, se jeta alors sur l'Italie avec les Wisigoths. Stilicon déploya la plus grande activité, le battit à Pollentia, 402, à Vérone, et le repoussa de l'Italie. Il extermina ensuite près de Fésules le Suève Radagaise et son armée de barbares, 405. Mais il fut accusé de vouloir donner le trône à son fils Eucherius; un parti romain se forma contre l'illustre général, qui s'appuyait principalement sur des auxiliaires barbares. Stilicon, menacé par son rival Olympius, ne voulut pas donner le signal de la guerre civile; condamné à mort par Honorius, il se livra lui-même au bourreau et périt à Ravenne, 408.

Stilling (Jean-Henri **Jung**, dit), mystique allemand, né à Grund (Nassau), 1740-1817, fut tailleur, maître d'école, professeur d'économie politique à Lautern, à Marbourg, à Heidelberg, conseiller aulique du grand-duc de Bade. D'un mysticisme exalté, il croyait au commerce des esprits avec le monde sublunaire, et ne fut pas sans influence sur Mme de Krudner. On a de lui : *Scènes du règne des esprits*, 1803; *Théorie de*

la connaissance des esprits, 1808; *Apologie de la théorie des esprits*, 1809; etc., etc. On lui doit aussi une *Méthode d'opérer la cataracte*, 1781, et il a laissé d'intéressants *Mémoires*, 3 vol.

Stillingfleet (Edouard), controversiste anglais, né à Cranburn (Dorset), 1635-1699, aumônier de Charles II, évêque de Worcester, 1689, fut chargé par Guillaume III de reviser la liturgie anglicane. A force d'attaquer les différentes sectes chrétiennes, il tomba dans une sorte de scepticisme. Ses principaux ouvrages sont : *Origines sacræ*, 1662, in-4°; il y prouve la vérité de la religion naturelle et de la religion révélée; *Origines britannicæ*, 1685, livre savant sur l'origine des Eglises de l'Angleterre. Ses *Œuvres* forment 6 vol. in-fol., 1710.

Stilo, *Consulinum*, v. du roy. d'Italie, à 40 kil. S. de Squillace (anc. roy. de Naples); 2,000 hab. Fonderie de canons, mines de fer. Patrie de Campanella. Elle a été dévastée par les Sarrasins et par le tremblement de terre de 1783.

Stilpon, philosophe grec, né à Mégare, florissait vers 300 av. J. C., eut une grande réputation, et dépassa les doctrines de l'école de Mégare. Il admettait l'unité absolue, et, en morale, reconnaissait l'impassibilité de l'âme comme souverain bien.

Stilton, village d'Angleterre, dans le comté et à 23 kil. N. O. de Huntingdon; 850 hab. Fromages célèbres.

Stirling, v. d'Ecosse, sur le Forth, ch.-l. du comté du même nom, à 50 kil. O. d'Edimbourg; 14,000 hab. L'anc. château royal est aujourd'hui une caserne. Belle église gothique. Fabriques de tapis; commerce de laines. Communication par paquebots avec Edimbourg. — Le comté de Stirling, presque tout entier dans les basses terres (Lowlands), a 87,000 hab. Il touche à ceux de Perth, Clackmannan, Linlithgow, Lanark et Dumbarton. Villes pr., Bannockburn, Falkirk, Carron.

Stirling (William-Alexandre, comte de), né en Ecosse, 1580-1640, jouit de la faveur de Jacques Ier et de Charles Ier. Il fonda la colonie de la Nouvelle-Ecosse, 1631, fut secrétaire d'Etat pour l'Ecosse, 1626, et pair, 1630. Il a écrit des drames en vers, *Tragédies monarchiques*, qui furent assez goûtées de son temps, mais qui n'ont pas été représentées.

Stirling (James), mathématicien anglais, né vers la fin du xviie siècle, a surtout publié : *Methodus differentialis, sive tractatus de summatione et interpolatione serierum infinitarum*, 1730, in-4°.

Stoa. V. Quinzano.

Stobée (Jean) ou *Jean de Stobi*, compilateur grec du ive siècle après J. C., était sans doute de Stobi en Macédoine. L'importante compilation, qu'il recueillit pour l'instruction de son fils, forme deux ouvrages séparés; l'un, en deux livres, rassemble sous le titre d'*Eclogues* une foule de passages de poëtes et de prosateurs anciens sur la physique, la dialectique, la morale; le troisième livre, intitulé *Florilegium*, est consacré à la politique et à la morale. Il a fait des emprunts à 500 écrivains grecs, dont beaucoup sont perdus. La meilleure édition des *Eclogæ* est celle de Heeren, 1792-1801, 4 vol. in-8°; les meilleures du *Florilegium* sont celles de Gaisford, 1822, 4 vol. in-8°, et de Meineke, 1855-56, 3 vol. in-12.

Stobes, *Stobi*, anc. chef-lieu de la Péonie (Macédoine), fut, sous les Romains, la capitale de la Macédoine Salutaire; auj. *Istib*.

Stockach, bourg du grand-duché de Bade, dans le cercle et à 30 kil. N. O. de Constance; 1,700 hab. Jourdan y fut défait par l'archiduc Charles, 1799; Moreau y battit le général Kray, 1800.

Stockholm, capitale du roy. de Suède, par 59°20' lat. N., et 15°45' long. E.; 140,000 hab. Résidence du gouvernement. Elle est bâtie sur sept îles entre le lac Mælar et la Baltique. Le port, appelé ordinairement le *lac salé*, est vaste et parfaitement sûr; les approches en sont couvertes par 4,000 îlots qui le protégent à la fois contre les vents et contre l'ennemi; aucune flotte ne pourrait s'aventurer dans ce labyrinthe inextricable; les passes les plus ouvertes sont défendues par les forts de Waxholm et de Fredriksborg et par une flottille de chaloupes canonnières. Stockholm possède une académie des sciences militaires, une école des mines, une école forestière, une belle bibliothèque, un musée de peinture et un musée des antiques, une fonderie de canons et des chantiers de construction. Le commerce y est actif; le chiffre annuel des affaires atteint 45 millions. Principaux objets d'exportation : bois, planches, fer ou bois, potasse; objets d'importation : tissus de laine et de coton, vins, sucre, café, huile, houille, suif, tabac, soie destinée aux fabriques de soieries de la ville. Dans les environs est le château de *Skokloster*, sur le lac Mælar, bâti par le général Wrangel, qui renferme des collections d'armes, de livres, de manuscrits et d'objets d'art. La province ou lan de Stockholm, dans la Suède propre, entre celles d'Upsal, de Nikœping à l'O., et la mer Baltique, a 134,000 habitants, en dehors de Stockholm. On y trouve Drottningholm, et les châteaux royaux de Carlberg, Haga, Rosendal.

Stockmans (Pierre), jurisconsulte belge, né à Anvers, 1608-1671, fut professeur de droit et exerça des fonctions importantes dans l'administration des Pays-Bas espagnols. On lui doit : *Jus Belgarum circa bullarum pontificiarum receptionem*, 1642, in-4°; *De jure devolutionis*, 1666, 1668, etc.

Stockport, v. du comté et à 55 kil. N. E. de Chester (Angleterre), à 12 kil. S. E. de Manchester, sur la Mersey et sur un canal qui la joint à Manchester. Draps, mousselines, laines, soieries; grand commerce; 53,000 hab.

Stockton, v. du comté et à 32 kil. S. E. de Durham (Angleterre), sur la Tees, à 17 kil. de son embouchure. Bel hôtel de ville. Constructions maritimes, corderies, toiles, draps, linge damassé, fonderies de fer. Grand commerce de bois, blé, chanvre, vins, fruits, sucre, houille, fer, toiles, faïence, etc.; 28,000 hab.

Stœchades insulæ, nom des petites îles de la Méditerranée, du Rhône au Var. On appela plus tard : *Petites Stœchades* les îles en face de Marseille, *Proté* ou *Themista* (auj. Ratoneau), *Mese* ou *Pompeiana* (Pomègue), *Hypea* (If); et *Grandes Stœchades*, le groupe actuel des îles d'Hyères, *Sturium* (Porquerolles), *Phenice* (Portcros), et *Phila* (île du Levant). Plus tard, à la fin de l'empire romain, on étendit le nom de Stœchades aux îles Lérins, *Lerina* ou *Planasia* (Saint-Honorat), *Lero* ou *Lerone* (Sainte-Marguerite).

Stofflet (Nicolas), général vendéen, né à Lunéville, 1752-1796, fils d'un meunier, fut caporal, puis garde-chasse de son colonel, le comte de Colbert-Maulevrier. Au mois de mars 1793, il rejoignit Cathelineau à la tête d'une bande d'insurgés, concourut à la prise de Cholet et de Fontenay, se distingua dans la campagne de Saumur, et fut nommé major général, 15 juillet. Il prit part à presque tous les combats avant et après le passage de la Loire, surtout à Antrain, et, après la mort de la Rochejaquelein, prit le commandement. Il contribua à la perte de Marigny, et entra en lutte avec Charette; peu sympathique, dur pour les autres, il était surtout poussé par l'ambition; guidé par l'abbé Bernier, il gouverna despotiquement l'Anjou. Il fut forcé de traiter à Saint-Florent avec les envoyés de la Convention, 2 mai 1795. Il oublia les promesses solennelles qu'il avait de nouveau faites à Hoche, au mois de septembre, et reprit les armes; mais il fut arrêté, condamné à mort et fusillé à Angers, le 24 février 1796.

Stoïciens, de στοά, portique, nom de l'école philosophique fondée par Zénon, vers 300 av. J. C. Ses disciples avaient coutume de se réunir au Pécile, portique d'Athènes. Plus tard Chrysippe put être considéré comme le second chef des stoïciens; puis le stoïcisme se transforma et fut avant tout une doctrine morale, au temps de Sénèque, d'Epictète, de Marc Aurèle. Leur principe était : « Supporte et abstiens-toi. »

Stoke-upon-Trent, v. d'Angleterre, à 3 kil. de Newcastle, dans le comté de Stafford; 131,000 hab. Elle se compose de plusieurs villes qui se touchent, et qui sont, outre Stoke, Longton, Shelton, Burslem, Hanley, Lane-End. C'est la principale ville du district, dit des *Poteries*; on y fabrique une très-grande quantité de poterie de grès, de faïence et de porcelaine.

Stoke, bourg du comté et au N. de Nottingham (Angleterre). L'imposteur Simnel y fut défait par Henri VII, en 1487.

Stolberg, v. de Prusse, dans l'arrond. et à 16 kil. E. d'Aix-la-Chapelle (prov. du Rhin); 5,000 hab. Ville peuplée en partie par les descendants des protestants français émigrés en 1685. Fabriques d'aiguilles, épingles, coutellerie, etc. Mines de zinc et de cuivre.

Stolberg-am-Harz, v. de Prusse, dans l'arrond. et à 85 kil. O. de Mersebourg (Saxe); 4,500 hab. Château. Fabriques de papier.

Stolberg (Christian, comte de), poëte allemand, né à Hambourg, 1748-1821, d'une famille illustre, fut bailli dans le Holstein, et s'est fait connaître par ses poésies, qu'il a souvent réunies à celles de son frère : *Poésies lyriques*, 1779; *Poésies traduites du grec*, 1782; *Drames*

avec chœurs, 1787; traduction en vers de *Sophocle*, 1787; *Poésies patriotiques*, 1815; etc.

Stolberg (Frédéric-Léopold, comte de), frère du précédent, né à Bramstedt (Holstein), 1750-1819, passa sa jeunesse à Copenhague, dans la société des hommes les plus distingués; voyagea en Allemagne, en Suisse, en Italie; fut chargé de plusieurs missions par l'évêque de Lubeck, se convertit au catholicisme en 1800, et vint s'établir à Munster. Il s'est exercé dans tous les genres de poésie, et est supérieur à son frère par la hardiesse des idées et la facilité de la versification. On a de lui: *Iambes*, 1784, in-8°; *Die Insel*, roman lyrique, 1788; *Voyage*, 1794, 4 vol. in-8°; *Histoire de la religion chrétienne*, 1811-1818, 15 vol. in-8°; elle s'arrête à l'année 430, mais a été continuée par Kerz et par Brischar, en tout 48 vol.; *Vie d'Alfred le Grand*, 1815; etc., etc.

Stolbova, village près de Saint-Péterbourg (Russie), où fut conclu le traité de 1617 entre la Russie et la Suède.

Stolon. V. Licinius.

Stolpe, v. de Prusse, dans l'arrond. et à 60 kil. N. O. de Kœslin (Poméranie), sur la *Stolpe*, qui se jette dans la Baltique à *Stolpemünde*; 12,000 hab. Fabriques de draps, papier, toiles, poudre, ambre. Patrie de Ruhnkenius.

Stone, bourg d'Angleterre, dans le comté et à 12 kil. N. O. de Stafford, sur le Trent; 11,000 hab. Fabriques de souliers.

Stonehaven, v. d'Ecosse, ch.-l. du comté de Kincardine, à 26 kil. S. O. d'Aberdeen, port sur la mer du Nord; 4,000 hab. Pêche du hareng.

Stonehenge, ruines d'un ancien monument druidique, dans le comté de Wilts, à 4 kil. N. O. d'Amesbury, à 15 kil. N. O. de Salisbury (Angleterre). Il se compose de quatre rangées de pierres brutes, placées debout, en cercle; plusieurs ont 10 mètres de long.

Stonehouse, v. d'Angleterre, qui touche à Plymouth (Devon); 8,000 hab. Hôpital de marine, casernes.

Stonington, v. des Etats-Unis, sur le golfe de Long-Island (Connecticut); 5,500 hab. Bains de mer.

Stora, v. d'Algérie, dans la prov. et à 88 kil. N. E. de Constantine, sur le golfe du même nom; 900 hab. Elle est le port de Philippeville.

Stora-et-Kopparberg, l'un des gouvernements ou læn de la Suède propre, dans l'ancienne Dalécarlie, est borné par des montagnes à l'O., renferme beaucoup de lacs, est assez fertile, et a du cuivre en abondance (*Kopparberg* veut dire mont de cuivre). Il a 29,110 kil. carrés, et 181,000 hab. Le ch.-l. est *Falun*; les v. pr. sont Mora et Elfdalen.

Storch (Nicolas), anabaptiste allemand, né à Stolberg (Saxe), mort en 1530, traduisit son nom en celui de *Pelargus* (cigogne). Il était drapier, lorsqu'il fonda, avec Munzer et Cellarius, la secte des anabaptistes. Chassé de sa patrie, puis de Wittemberg, il parcourut la Silésie, la Pologne, et revint mourir en Bavière.

Storch (Henri-Frédéric de), né à Riga, 1766-1835, étudia en Allemagne, fut précepteur des filles de Paul Ier et membre de l'Académie des sciences de Pétersbourg. Parmi ses ouvrages, on remarque: *Tableau historique et statistique de l'empire de Russie à la fin du* XVIIIe *siècle*, 8 parties, 1797-1803, trad. en français; *Cours d'économie politique*, 1815, 6 vol. in-8°, et 1823, 4 vol. in-8°, avec notes de J.-B. Say.

Storoe, île de la mer du Nord, sur la côte O. de Norvége, à 45 kil. S. de Bergen. Elle a 26 kil. sur 15; 2,500 hab.

Storthing, c'est-à-dire *grande assemblée*, nom de la diète de Norvége. Elle se divise en haute chambre ou *Lag-thing*, et chambre basse ou *Odels-thing*. Le storthing est élu à deux degrés par les citoyens de plus de vingt-cinq ans, ayant cinq ans de résidence, étant ou ayant été fonctionnaires, propriétaires, fermiers, bourgeois d'une ville de commerce, ou inscrits depuis cinq ans sur le registre des imposables des *Marches finnoises*. Pour être éligible, il faut être âgé de trente ans. Les députés, au nombre de 111, se réunissent tous les trois ans, et ne peuvent siéger plus de trois mois, sans l'autorisation du roi; ils partagent avec lui l'initiative des lois. C'est le storthing qui élit le quart de ses membres pour former le *Lag-thing*. En cas de conflit entre les deux chambres, elles se réunissent en une seule assemblée (storthing).

Story (Joseph), magistrat américain, né dans le Massachusetts, 1779-1845, avocat célèbre à Salem, membre de la législative du Massachusetts, 1805, entra au congrès, 1809, et devint juge de la cour suprême en 1811. Parmi ses ouvrages, on cite: *Laws of the United States*, 1827, 3 vol. in-8°; *Commentaries on the constitution*, 1833, 3 vol. in-8°, trad. par Odent, 1843; *Commentaries on the conflict of laws*, 1834, 3 vol. in-8°; etc., etc.

Stosch (Philippe, baron de), diplomate et antiquaire allemand, né à Custrin, 1691-1757, parcourut la Hollande, l'Angleterre, la France, l'Italie, recueillit de magnifiques collections d'objets d'art, manuscrits, dessins, armes, médailles, pierres gravées, et a publié un ouvrage d'un grand mérite, *Gemmæ antiquæ sculptorum imaginibus insignitæ*, Amsterdam, 1724, in-fol.

Stothard (Thomas), peintre anglais, né à Londres, 1755-1834, fils d'un aubergiste, montra de bonne heure d'heureuses dispositions, fut attaché comme dessinateur à plusieurs feuilles périodiques, composa un grand nombre de tableaux, la *Guerre*, l'*Intempérance*, la *Descente d'Orphée aux enfers*, *Antoine et Cléopâtre*, et prit part à plusieurs ouvrages de sculpture, comme le *Monument de Garrick*, à Westminster.

Stothard (Charles-Alfred), antiquaire, fils du précédent, né à Londres, 1786-1821, fut un dessinateur et un peintre distingué, mais est surtout connu par un grand recueil de portraits, *Monumental effigies of Great Britain*, 1811-21, in-fol., 147 figures au trait, et par *the Tapestry of Bayeux*, 1816-23, in-fol.

Stouf (Jean-Baptiste), sculpteur, né à Paris, 1742-1826, fils d'un menuisier, fréquenta les ateliers de Coustou et de Slodtz, entra à l'Académie royale en 1785, et fut appelé à l'Institut en 1817. Parmi ses œuvres peu nombreuses, on cite: *Abel expirant*, *Hercule combattant les centaures*, *Androclès pansant les blessures d'un lion*, *Saint Vincent de Paul*, la statue de *Suger*, à Versailles, etc.

Stour, nom de quatre cours d'eau d'Angleterre. Le premier a sa source dans le comté de Dorset, coule au S. et finit dans la Manche à Christ-Church; 68 kil. — Le deuxième arrose le comté de Kent, passe à Cantorbéry, coule à l'E. et finit dans la mer du Nord, en formant l'île de Thanet. — Le troisième prend sa source dans le comté d'Essex, coule à l'E. et se jette dans la mer du Nord, à la baie de Harwick; 70 kil. — Le quatrième arrose le comté de Worcester, passe à Stourbridge et se jette dans la Severn à Stourport.

Stourbridge, bourg d'Angleterre, dans le comté et à 30 kil. N. de Worcester, sur la Stour; 7,000 hab. Fer, houille; briqueteries, fonderies de fer, fabriques de draps.

Stourdza, famille moldave de boïards, qui tire son origine des Hongrois. *Jean Stourdza* fut hospodar de 1822 à 1828. *Michel Stourdza*, né en 1795, nommé également hospodar en 1834, fut forcé de se démettre du pouvoir en 1849.

Stourdza (Alexandre), né à Jassy, 1788-1854, fit ses études en Allemagne, puis se mit au service de la Russie et écrivit pour elle. Ses *Considérations sur la doctrine et l'esprit de l'Eglise orthodoxe*, 1816, in-8°, lui valurent le titre de conseiller d'Etat. En 1818, il accompagna Alexandre à Aix-la-Chapelle, et publia un *Mémoire sur l'état de l'Allemagne*, qui causa une vive sensation. Il écrivit, en 1822, *la Grèce en 1821*. Sous Nicolas Ier, il fut conseiller intime, et, depuis 1840, ne s'occupa plus que d'œuvres philanthropiques. Ses œuvres littéraires ont été recueillies récemment en France par les soins de sa fille, la princesse Gagarin.

Stourport, bourg d'Angleterre, au confl. de la Stour et de la Severn, dans le comté et à 20 kil. N. de Worcester; 7,200 hab. Argile pour poterie; houblon, grains.

Strabon, géographe grec, né à Amasia (Cappadoce), vers 60 av. J. C., mort dans les premières années de Tibère, d'une famille qui avait joué un rôle assez considérable à la cour des rois de Pont, reçut une excellente éducation, conçut de bonne heure l'idée d'un vaste ouvrage de géographie, parcourut une partie du monde romain, séjourna plusieurs années à Rome, à Alexandrie, et, de retour à Amasia, composa deux ouvrages avec les matériaux qu'il avait recueillis. Le premier, *Mémoires historiques*, composé de 43 livres, ne nous est pas parvenu; c'était une continuation de l'*Histoire générale* de Polybe. Le second, qui nous est connu, fut écrit dans la vieillesse de Strabon; il comprend 17 livres. Il suit Eratosthènes dans ses considérations générales de géographie mathématique et physique; à partir du 3e livre, il décrit les pays alors connus de la terre habitée, en commençant par la péninsule Ibérique, et il finit sa description par les contrées de l'Asie au delà du Taurus, par l'Egypte, l'Ethiopie et la Libye. Il ne se contente pas d'indiquer des noms, des positions; il donne

des détails nombreux et judicieux sur l'histoire, les mœurs, les institutions des peuples, sur leurs origines et leurs traditions. Son style est simple et clair, si ce n'est dans les controverses. Mais on a pu lui reprocher ses hors-d'œuvre, ses approximations vulgaires, son admiration exclusive pour Homère, et son dédain pour certaines sources importantes, comme celles qui venaient des Romains. Il a été peu cité dans les premiers siècles, puis il est devenu tout d'un coup populaire à l'époque byzantine. La fin du 7ᵉ livre manque; le texte du 9ᵉ est très-altéré; le 17ᵉ est incomplet. On cite, parmi les éditions de Strabon, celles de Xylander, Bâle, 1571; d'Isaac Casaubon, 1587 et 1620, in-fol.; de Falconer, Oxford, 1807, 2 vol in-fol.; de Siebenkæs, Tzschucke et Friedmann, Leipzig, 1796-1818, 7 vol. in-8°; de Kramer, Berlin, 1844-52, 3 vol. in-8°; de Meineke, Leipzig; de Müller et Dübner, avec traduction latine, dans la collection Didot, 1853-57, 2 vol. gr. in-8°. Strabon a été traduit par La Porte du Theil, Letronne, Coray et Gosselin, 1805-1819, 5 vol. in-4°, et par M. Tardieu, 1861.

Strada (Jacopo **de**), antiquaire italien, né à Mantoue, vers 1515, mort en 1588, passa sa vie à trafiquer d'antiques, de médailles, de tableaux, et vendit ses collections à prix d'or en Allemagne, où il eut le titre d'antiquaire impérial. On lui doit: *Epitome thesauri antiquitatum*, 1553, in-4°; *Imperatorum Romanorum effigies*, 1559, in-fol.; *Dessins artificieux de toutes sortes de machines, moulins, pompes et autres inventions pour faire monter l'eau en haut*, 1617-18, 2 vol. in-fol.

Strada (Famiano), historien italien, né à Rome, 1572-1649, professeur de rhétorique chez les jésuites, est surtout connu par un récit assez impartial de l'insurrection des provinces bataves contre l'Espagne, *De bello belgico decades II*, Rome. 1632-47, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage a été traduit par Du Ryer, 1649, 2 vol. in-fol.; il s'étend de 1555 à 1590.

Stradella, v. de la prov. de Pavie (Italie), à 50 kil. N. E. de Voghera; 4,000 hab.

Stradella (Alexandre), chanteur et compositeur italien, né à Naples, vers 1645, possédait une voix magnifique. Il enleva une jeune Vénitienne, de famille noble, et l'emmena à Rome. Des assassins, apostés par les parents pour le tuer au sortir de Saint-Jean-de-Latran, se laissèrent émouvoir par son chant dans l'oratorio de *San-Giovanni-Battista*, qu'il avait composé. C'est le sujet d'un opéra de Niedermeyer. Deux ans après, 1678, il succomba à Gênes sous les coups d'autres meurtriers.

Stradivarius (Antoine), célèbre facteur d'instruments à cordes, né à Crémone, en 1664, mort après 1746, élève des Amati. Le prix de ses violons a toujours été très-élevé.

Straeten (Ferdinand **van der**), économiste belge, né à Gand, 1771-1823, voyagea pour ses relations de commerce, mais en étudiant les diverses branches de l'économie politique. Plus tard, il établit une brasserie à Bruxelles. Un livre qu'il publia sur l'*Etat actuel du royaume des Pays-Bas et des moyens de l'améliorer*, 2 vol. in-8°, le fit poursuivre en cour d'assises; le procès eut un grand retentissement; il fut condamné à une forte amende, mais il fut reconduit à sa demeure au milieu des applaudissements, et l'amende fut payée au moyen d'une souscription. Il publia ensuite un journal politique: *l'Ami du roi et de la patrie*, qui commença une guerre vigoureuse contre le gouvernement des Pays-Bas.

Strafford (Thomas **Wentworth**, comte de), homme d'Etat anglais, né à Londres, 1593-1641, d'une ancienne famille du Yorkshire, possesseur d'une fortune considérable, siégea dans le parlement en 1614, fut garde des archives du comté d'York en 1615, rentra au parlement en 1621, et parla avec force contre les actes absolutistes de Jacques Iᵉʳ. A la tête de l'opposition sous Charles Iᵉʳ, il refusa de payer une taxe illégale et fut conduit en prison, 1627. Dans le parlement de 1628, il fut le principal rédacteur de la *Pétition des droits*. Cependant il n'avait jamais été l'ennemi déclaré de la royauté; aussi il se réconcilia avec Buckingham, obtint une pairie au titre de baron Wentworth, et, après l'assassinat du favori, se rapprocha complétement du roi, qui voulait gouverner sans parlement; il fut, avec Laud, son principal conseiller. Président de la cour du Nord, puis gouverneur d'Irlande en 1632, il fut nommé comte de Strafford, et devint vice-roi d'Irlande, en 1639. Son administration fut ferme et habile; il fit renaître le calme dans ce malheureux pays, et s'efforça d'y développer l'industrie; mais son gouvernement fut despotique. Lorsque les troubles de l'Ecosse éclatèrent, Strafford conseilla la vigueur, et commanda l'armée royale en 1640. Il avait excité beaucoup de haines; aussi supplia-t-il Charles Iᵉʳ de le dispenser d'assister aux séances du Long-Parlement, réuni à la fin de 1640. Charles lui promit son appui; mais les chefs de l'opposition, dirigée par Pym, le prévinrent; il fut accusé de trahison par la chambre des communes; c'était le *grand délinquant* qu'on rendait responsable de tous les actes arbitraires de la royauté. Son procès commença devant la chambre des lords, le 22 mars 1641; seul, il se défendit avec éloquence contre treize accusateurs. La foule était pleine de colère; les lords semblaient hésiter. Alors la chambre des communes, ayant recours à une arme du despotisme, le déclara coupable par un *bill d'attainder*. Le roi avait en vain essayé de sauver les jours de son ministre. La chambre haute, intimidée, sanctionna la condamnation; Charles Iᵉʳ, par faiblesse, vaincu par les pleurs de la reine, par les cris du peuple, signa à son tour le bill fatal. Strafford, après avoir reçu la bénédiction de Laud, en passant devant sa prison, porta courageusement sa tête sur l'échafaud. Il existe de Strafford un recueil intitulé: *Strafford's Letters and Despatches*, 1739, 2 vol. in-fol. — V. *Essai sur Strafford*, par Lally-Tollendal, 1795.

Stratford, v. d'Angleterre, dans le comté et à 15 kil. S. O. de Warwick, sur l'Avon; 5,700 hab. Patrie de Shakspeare, dont le tombeau est dans l'église de la ville. Commerce de drêche.

Stralsund, v. de Prusse, ch.-l. d'un des arrond. de la Poméranie, à 240 kil. N. de Berlin, sur le Gellen, détroit qui sépare l'île de Rügen du continent; 27,000 hab. Grande place forte, anc. capitale de la Poméranie suédoise. Manufacture de tabac, cartes à jouer, raffineries, distilleries, etc. Grand commerce de bois et de grains; arsenal. Elle renferme beaucoup d'édifices du moyen âge (hôtel de ville, églises Sainte-Marie, Saint-Nicolas, Saint-Jacques, etc.). Fondée en 1209, elle entra dans la hanse teutonique en 1242. Wallenstein l'assiégea vainement en 1628. La paix de Westphalie la donna à la Suède, 1648; elle fut prise par l'électeur de Brandebourg en 1678; les Suédois et Charles XII y soutinrent un siége mémorable, 1713-1715. Les Français s'en emparèrent en 1807; elle appartient à la Prusse depuis 1815.

Strange (Robert), graveur anglais, né à Pomona (Orcades), 1721-1792, renonça à l'étude du droit pour se livrer à son goût des beaux-arts. Il prit les armes en faveur de Charles-Edouard, 1745, fut forcé de se cacher, puis se rendit en France, à Rouen, à Paris, où il eut pour maîtres Le Bas et Descamps. En 1751, il s'établit à Londres; il séjourna cinq ans en Italie, 1760-65, et consacra son talent à la reproduction presque exclusive des chefs-d'œuvre des peintres italiens. Ses estampes, très-nombreuses, sont remarquables par la douceur et la netteté du burin.

Straparola (Gian-Francesco), conteur italien, né à Caravaggio, mourut après 1557. Il est connu par un recueil de *Sonetti, strambotti, epistole e capitoli*, mais surtout par les *Piacevoli notte*, recueil de 73 contes, qui ont été souvent imités, 1557, 2 vol. in-8°. La traduction de J. Louveau et de Larivey a été reproduite par M. Janet, dans la *Bibliothèque elzévirienne*, 1857, 2 vol. in-12.

Strasbourg, allemand *Strassburg*, latin *Argentoratum*, ancien chef-lieu du Bas-Rhin, par 48°34'57" lat. N., et 5°24'54" long. E., sur l'Ill à 1 kil. du Rhin, à 460 kil. E. de Paris, avec lequel elle communique par la ligne principale des chemins de fer de l'Est; 85,000 hab. Evêché, chef-lieu du district de la Bᵉ-Alsace, consistoire général de la confession d'Augsbourg; consistoire israélite; université allemande; école de théologie protestante; école supérieure de pharmacie, école des médecins militaires. Musées d'histoire naturelle et de peinture, bibliothèque, arsenal d'artillerie, fonderie de canons, hôtel des monnaies. Son plus beau monument est sa cathédrale gothique, dont la flèche, haute de 142 mètres, est découpée à jour jusqu'au sommet. Les fondements en furent posés en 1015 par l'évêque Werner de Habsbourg, la flèche fut commencée par Erwin en 1277, continuée par son fils Jean et sa fille Sabine, et achevée, en 1365, par Hültz. Dans l'église sont les orgues de Silbermann et une célèbre horloge astronomique, œuvre de Schwilgué, et achevée en 1842. Dans le temple protestant est le tombeau du maréchal de Saxe, par Pigalle. Strasbourg a peu d'industrie, sauf ses brasseries et ses fabriques de pâtés de foie gras; jambons renommés. — L'antique

Argentoratum, détruite par Attila, fut relevée sous le nom de *Strateburgum*, *le fort de la route*. Au moyen âge, elle resta longtemps une ville libre, d'abord gouvernée par son évêque, puis, à partir de 1449, par ses magistrats municipaux. Elle embrassa le protestantisme, fit partie de la ligue de Smalkalde, et obtint de Charles-Quint la liberté de conscience, 1555. En 1681, Louis XIV se la fit adjuger par édit des Chambres de réunion, l'occupa, et y fit construire par Vauban sa redoutable citadelle. Elle fut la capitale de l'Alsace jusqu'en 1790, mais en gardant ses priviléges religieux et municipaux. Patrie de Kléber, Kellermann, Andrieux, Schweighæuser. Statue de Gutenberg. Capitulation du 27 sept. 1870.

Strassburg, v. de Prusse, dans l'arrond. et à 64 kil. S. de Marienwerder (Prusse propre), sur la Brewenz; 4,000 hab. Fabriques de draps.

Strassburg, v. de Prusse, dans l'arrond. de Potsdam, à 25 kil. N. de Prenzlau (Brandebourg); 4,900 hab. Fabriques de tabac et de draps.

Stratége ou *général*; ce mot désigna spécialement les chefs des ligues achéenne et étolienne.

Strathaven, v. du comté de Lanark (Ecosse), à 24 kil. S. E. de Glasgow. Cotonnades; 5,500 hab.

Straton *de Lampsaque*, philosophe grec du IIIe s. av. J. C., fut, après Théophraste, le chef du Lycée, 286. Il enseigna la philosophie à Ptolémée Philadelphe. Il paraît qu'il s'appliqua surtout à la physique; il n'admettait pas la nécessité d'une intelligence souveraine pour expliquer le monde; il soutenait qu'il est l'œuvre d'une force innée de la matière.

Straton, poëte grec, né à Sardes, vivait dans le IIe siècle apr. J. C. Il a recueilli 258 épigrammes, dont 98 sont de lui. On les trouve dans Jacobs, *Anthologie grecque*, t. III et XIII.

Stratonice, fille de Démétrius Poliorcète, née vers 306 av. J. C., épousa Séleucus Ier, en 299. Sa beauté inspira au jeune Antiochus, fils du roi de Syrie, une vive passion, qui le fit tomber dans une langueur mortelle. Le médecin Erasistrate en découvrit la cause, et avertit Séleucus, qui consentit à unir Stratonice et Antiochus.

Stratonicée, v. d'Asie Mineure, dans la Carie, fondée par Antiochus Ier, et appelée ainsi en l'honneur de la reine Stratonice. On y a découvert le texte latin de la loi de maximum édictée par Dioclétien en 301. Auj. *Eski-Hissar*.

Stratos, anc. v. d'Acarnanie, sur l'Achéloüs, dans une très-forte position. Les Etoliens s'y retranchèrent dans leurs guerres contre Philippe de Macédoine et contre les Romains.

Straubingen, *Castra Augustana*, v. de Bavière, à 90 kil. O. de Passau, sur le Danube, dans le cercle du Danube inférieur; 9,000 hab. Eglise de Saint-Jacques avec une tour haute de 90 mètres. Anc. capitale d'un duché.

Strélitz (Alt-), c.-à-d. *Vieux-Strélitz*, v. du nouvel Empire d'Allemagne, dans le grand-duché de Mecklembourg-Strélitz, à 6 kil. S. de la capitale; 4,800 hab. Manufactures de tabacs.

Strélitz (Neu-), c.-à-d. *Nouveau-Strélitz*, capitale du grand-duché de Mecklembourg-Strélitz, sur le lac de Zieritz, à 140 kil. S. E. de Schwérin; 8,500 hab. Château qui possède une belle collection d'antiquités.

Strélitz (*chasseurs, tireurs*, en russe), corps d'infanterie russe, organisé par Ivan IV, en 1545, et formant la garde du tzar. Ils étaient environ 40,000; ils avaient de nombreux priviléges, dont ils abusèrent souvent; ils se révoltaient et dictaient leurs volontés aux souverains; ils donnèrent le pouvoir à la tzarine Sophie. Pierre le Grand punit cruellement leur révolte en 1698; il les décima et exila leurs débris vers Astrakhan. Ils se soulevèrent de nouveau, en 1705, et furent entièrement détruits.

Strengnæs, v. du gouvern. et à 65 kil. N. de Nykœping (Suède), sur une presqu'île du lac Mælar. Evêché luthérien; 1,200 hab.

Strido, *Stridonia*, bourg du comitat de Szalad (Hongrie), à 25 kil. N. O. de Warasdin. Patrie de saint Jérôme. Pèlerinage fréquenté.

Striegau, ch.-l. de cercle de la Silésie (Prusse), à 58 kil. S. O. de Breslau. Toiles, lainages. Frédéric II y battit les Austro-Saxons, en 1745.

Strigonium, nom latin de *Gran*.

Strivali, nom moderne des *Strophades*.

Strogonof, anc. famille russe, connue depuis le XVIe siècle. Parmi ses membres les plus distingués, on cite : le comte ALEXANDRE, né vers 1750, mort en 1811, qui résida longtemps à Paris, protégea les lettres, les arts et les artistes, et fut président de l'Académie des beaux-arts de Saint-Pétersbourg. — Le comte PAUL, neveu du précédent, servit avec distinction contre les Turcs, 1788-91, fit les campagnes d'Autriche, 1805, de Prusse, 1807, de Moldavie, 1809, de France, 1814, et fut tué sous les murs de Laon.— Le comte GRÉGOIRE, 1770-1857, ambassadeur à Madrid, à Stockholm, à Constantinople, 1822, où il défendit la cause des Grecs; etc.

Stromboli, anc. *Strongyle*, une des îles Lipari, au N. de la Sicile, par 38° 45′ lat. N., et 12° 52′ long. E. C'est un rocher conique, haut de 700 mètres qui jette sans cesse de la fumée et de la flamme. Au N. E. de l'île est une petite plaine avec le village d'Inostra. Bataille navale indécise entre Duquesne et Ruyter en 1676. Stromboli dépend du royaume d'Italie.

Stromo, la plus grande des îles Fœroër, par 62° 10′ lat. N., et 9° 50′ long. O.; 60 kil. de long, sur 20 de large; 2,500 hab. Ch.-l., *Thorshaven*.

Strongoli, *Petilies*, v. du roy. d'Italie, dans la prov. et à 60 kil. N. E. de Catanzaro (anc. roy. de Naples); 2,500 hab. Evêché. Mines d'or, d'argent, de mercure et de soufre qui ne sont pas exploitées.

Strongyle. V. STROMBOLI.

Stronsay, une des îles Orcades, au N. E. de Pomona; 1,700 hab. Sources ferrugineuses. Exportation de soude.

Strontian, village du comté d'Argyle (Ecosse). Aux environs, mines de plomb, où l'on a découvert la *strontiane*, en 1790.

Strophades, groupe de quatre petites îles de la mer Ionienne. Leur nom (de *στρέφω*, je tourne) vient de ce que Calaïs et Zétès, poursuivant les Harpies, y furent arrêtés par une voix inconnue. Auj. *Strivali*.

Stroud, v. d'Angleterre, dans le comté et à 20 kil. S. de Glocester, sur la Frome et la Stroud-Water. Grande fabrication de vêtements, draps, lainages, teintureries; 35,000 hab.

Strouma, nom moderne du *Strymon*.

Strozzi, famille ancienne de Florence, attachée au parti guelfe, qui fut très-puissante au XIIIe et au XIVe siècle. Ils résistèrent vainement aux Médicis.

Strozzi (PALLA DI NOFERI), né à Florence, 1372-1462, consacra son immense fortune à la protection et à la culture des lettres. Il fit recueillir à Constantinople beaucoup de manuscrits (Œuvres de Plutarque et de Platon, Politique d'Aristote, Cosmographie de Ptolémée). Il fut mis à la tête de l'Université en 1428; il fut exilé par Côme de Médicis et se retira à Padoue, 1434.

Strozzi (FILIPPO), dit *l'ancien*, parent du précédent, 1426-1491, fut banquier et négociant à Naples, y acquit une grande fortune et put rentrer à Florence, en 1466. Il posa les fondations du *palais Strozzi*, achevé vingt-trois ans après sa mort.

Strozzi (GIOVAN-BATTISTA, surnommé FILIPPO), dit *le jeune*, fils du précédent, né à Florence, 1488-1538, épousa en 1508 Clarisse de Médicis, sœur de Laurent, alors banni de Florence. Il s'efforça de rester à l'écart de toutes les intrigues politiques; il était ennemi du despotisme, mais peu sympathique au gouvernement populaire. Cependant il s'associa aux efforts des patriotes qui rétablirent le gouvernement républicain en 1527. Mais il se rapprocha de Clément VII en 1530, aida au triomphe d'Alexandre de Médicis, 1532, se brouilla avec lui, et fut forcé de se réfugier à Venise, où il s'occupa de lettres. A la nouvelle de l'assassinat d'Alexandre, 1537, il réunit à Bologne les exilés florentins, mais il se laissa surprendre à Montemerlo par les soldats de Côme de Médicis, fut mis à la torture et se tua dans sa prison ou fut égorgé par l'ordre de Côme.

Strozzi (PIERRE), maréchal de France, fils du précédent, 1510-1558, cousin-germain de Catherine de Médicis, vint en France, 1536, fut nommé colonel des bandes italiennes, rejoignit son père à Bologne, fut battu avec lui à Montemerlo et parvint avec peine à échapper. Il jura de le venger. Il ne cessa de combattre dans les armées de François Ier et de Henri II. Il contribua beaucoup à la défense de Metz en 1552. Il fut envoyé au secours de Sienne contre Côme de Médicis en 1554, mais fut battu à Marciano. En 1556, il devint maréchal de France; il osa pénétrer dans Calais pendant la nuit, reconnut l'état de la place et contribua à la prise de la ville par le duc de Guise. Il fut tué au siége de Thionville. On le considérait comme l'un des plus habiles capitaines de son temps. Ses *Poésies* ont été publiées, Bassano, 1806, in-8°

Strozzi (LEONE), frère du précédent, né à Florence,

1515-1554, entra dans l'ordre de Malte et se distingua dans les guerres contre les Turcs. Il prit du service en France pour venger son père; alla soutenir en Écosse Marie de Lorraine contre ses sujets révoltés, 1547, commanda l'escadre de la Méditerranée contre André Doria, quitta le service de la France, pour faire la guerre de sa propre autorité, combattit de nouveau pour Henri II et fut tué au siége de Scarlino, dans la principauté de Piombino.

Strozzi (Filippo), fils du maréchal, né à Venise, 1541-1582, fut enfant d'honneur du dauphin François, se distingua aux siéges de Calais et de Guines, mais surtout dans les guerres de religion. Il combattit à Saint-Denis, à Jarnac, fut nommé colonel-général de l'infanterie française, 1569, puis lieutenant-général de l'armée navale en 1581. Il fut envoyé par Catherine de Médicis au secours d'Antonio, prétendant au trône de Portugal, fut battu près des Açores par le marquis de Santa-Cruz, fut pris, couvert de blessures, et jeté à la mer.

Strozzi (Tito-Vespasiano), poëte latin moderne, né à Ferrare, 1422-1505, parent des précédents, fut chargé de missions importantes par les princes de la maison d'Este, et se rendit odieux par les impôts dont il accabla le peuple. Ses *Poésies* rappellent celles d'Ovide; elles ont été publiées avec celles de son fils.

Strozzi (Ercole), poëte, fils du précédent, né à Ferrare, 1471-1508, fut élève de Bembo, partagea les travaux de son père, mais, comme lui, encourut la haine publique. Il était marié depuis deux ans avec Barbara Corelli, lorsqu'il fut assassiné par un rival jaloux; plusieurs ont accusé de ce crime le duc Alphonse lui-même. Ses poésies latines sont élégantes; elles ont été éditées par Alde, avec celles de son père, Venise, 1513, in-8°.

Strozzi (Bernardo), dit le *Capuccino*, peintre, né à Gênes, 1581-1644, de l'ordre des capucins, s'enfuit du couvent et se réfugia à Venise où il prit l'habit séculier. Son coloris rappelle celui de Murillo, sa composition est riche et variée; ses portraits l'ont placé au premier rang. Il a laissé quelques belles fresques, comme le *Paradis* à Saint-Dominique de Gênes. Ses tableaux sont fort nombreux dans les galeries d'Italie. Le Louvre a de Strozzi une *Madone sur des nuages* et *saint Antoine de Padoue avec l'enfant Jésus*. On l'appelle *le Génovèse*.

Struensée de Carlsbach (Charles-Auguste), économiste allemand, né à Halle, 1735-1804, fils d'un théologien distingué, fut professeur de philosophie à Liegnitz, puis intendant des finances en Danemark, 1770. Enveloppé dans la ruine de son frère, il fut relâché après quelques mois de prison, mais dut revenir en Prusse. Directeur de la banque succursale d'Elbing en 1777, conseiller supérieur des finances à Berlin, 1782, il devint ministre des finances en 1791. On a de lui: *Eléments d'artillerie*, Liegnitz, 1760; *Eléments d'architecture militaire*, Liegnitz, 1767-73, 3 vol. in-8°; *Description abrégée du commerce des grands Etats de l'Europe*, 1778, 2 vol. in-8°; *Mémoires sur des objets essentiels de l'économie politique*, Berlin, 1800, 3 vol. in-8°.

Struensée (Jean-Frédéric, comte de), né à Halle, 1737-1772, docteur en médecine à 19 ans, eut une jeunesse dissipée et libertine; de bonne heure il s'était persuadé de la vérité du matérialisme. Cependant il avait d'aimables qualités et il se fit de nombreux amis. Le comte de Rantzau le fit nommer médecin du roi de Danemark, Christian VII, 1768. Il accompagna le jeune prince dans ses voyages, et finit par acquérir sur son esprit un ascendant considérable. Il eut encore plus d'empire sur la reine Caroline-Mathilde; il fut nommé conseiller d'État, et, de concert avec ses amis Brandt et Rantzau, il s'empara du gouvernement. Elève des philosophes français, partisan enthousiaste des réformes de Frédéric II, il se déclara l'ennemi systématique de la haute noblesse; mais, s'inquiétant peu de l'opinion publique, il fut novateur absolutiste, et crut pouvoir par des décrets transformer subitement les institutions et les mœurs d'un peuple arriéré. Il renversa du pouvoir le comte de Bernstorff et les autres ministres, 1770, supprima le conseil d'État, gouverna seul, et devint premier ministre, en 1771. Il travailla à la réorganisation de l'armée, à l'affranchissement des paysans, attaqua l'abus des titres et des priviléges, se déclara pour la tolérance religieuse, fonda de nombreux établissements de charité, réforma l'organisation des capitaux, créa des écoles spéciales, protégea le commerce et l'industrie, adoucit la législation criminelle et appela dans le Slesvig une colonie de frères moraves, etc. Ces réformes, dont plusieurs choquaient les habitudes populaires, excitèrent un mécontentement général. Une conspiration se forma, dirigée par la reine douairière, Julie, et par le comte de Rantzau, jaloux de Struensée. Le ministre fut arrêté, avec Brandt, pendant la nuit du 16 au 17 janvier 1772; on fit croire à Christian VII qu'il y avait un complot contre sa vie, et il signa l'ordre d'arrêter les coupables, parmi lesquels était la reine elle-même. Un tribunal extraordinaire fut chargé du procès; Struensée fut accusé de toutes sortes de crimes imaginaires; il n'était coupable que d'avoir exercé le pouvoir absolu et d'avoir été l'amant de la reine. Il fut condamné à mort et décapité avec son ami Brandt.

Strutt (Joseph), antiquaire et graveur anglais, né à Springfield (Essex), 1749-1802, a publié plusieurs ouvrages importants: *Regal and ecclesiastical antiquities of England*, 1773, in-4°; *A complete view of the manners, customs, arms, habits*, etc., *of the inhabitants of England, from the arrival of the Saxons*, 1774-76, 3 vol. in-4°; *Biographical dictionary, containing an account of all the engravers*, 1785-86, 2 vol. in-4°, etc., etc.

Struve (Georges-Adam), jurisconsulte, né à Magdebourg, 1619-1692, professeur de droit canonique à Iéna, prit une part active au gouvernement du duché de Saxe-Weimar, et a publié près de 200 ouvrages et dissertations, qui l'ont placé au premier rang des jurisconsultes allemands. On cite surtout: *Syntagma juris feudalis*, 1653, in-8°; *Jurisprudentia romano-germanica*, 1670, in-8°; *Syntagma juris civilis*, 3 vol. in-4°; etc.

Struve (Burchard-Gotthelf), bibliographe, fils du précédent, né à Weimar, 1671-1738, fut bibliothécaire et professeur d'histoire à Iéna. Parmi ses nombreux ouvrages on remarque: *Bibliotheca numismatum antiquorum*, 1692, in-12; *Bibliotheca juris selecta*, 1703, in-8°; *Bibliotheca philosophica*, 1704, in-8°; *Selecta bibliotheca historica*, 1705, in-8°; etc. etc.

Struve (Frédéric-George-Guillaume **de**), astronome russe, né à Altona, 1793-1864, directeur de l'Observatoire de Dorpat, en 1827, continua les recherches d'Herschell sur les étoiles fixes, dirigea d'importants travaux de triangulation dans le nord de la Russie; fut directeur de l'Observatoire de Poulkova, 1839, et correspondant de l'Institut de France. Parmi ses ouvrages, on cite: *Observationes astronomicæ*, 1820-40, 8 vol. in-4°; *Description de la mesure du méridien faite dans les provinces de la Baltique*, 1831, in-4°; *Description de l'Observatoire central de Poulkova*, 1845, 2 vol. in-fol.; *Etudes d'astronomie stellaire*, 1847; etc.

Stry, riv. d'Autriche (Galicie), prend sa source aux monts Karpathes et se jette dans le Dniester, après un cours de 190 kil.

Stry, v. d'Autriche, sur la Stry, ch.-l. du cercle du même nom, à 80 kil. S. de Lemberg (Galicie); 6,000 hab.

Strymon, auj. *Strouma* ou *Kara-Sou*, fleuve de Macédoine, prenait sa source dans l'Hémus (Balkans), coulait du N. au S. puis au S. E., formait près de son embouchure le lac Prasias et se jetait à Amphipolis dans le golfe du Strymon, auj. de *Contessa*.

Stuart, nom d'une famille royale d'Écosse et d'Angleterre. On la fait remonter à Banquo, assassiné par Macbeth. Un certain Walter devint sénéchal (*stewart* ou *stuart*) du roi Malcolm III; un de ses descendants épousa une fille de Robert Ier; de ce mariage naquit Robert II qui commença la dynastie des Stuarts en Écosse, en 1370. Jacques VI devint roi d'Angleterre en 1603, sous le nom de Jacques Ier; Anne Stuart fut la dernière de cette famille qui régna sur l'Angleterre, 1702-1714. Les Stuarts cherchèrent vainement à remonter sur le trône; la famille s'est éteinte en 1807.

Stuart (Robert). V. Aubigny.

Stuart (Jean). V. Buchon.

Stuart. V. Murray.

Stuart. V. Robert.

Stuart (Marie). V. Marie-Stuart.

Stuart (Jacques-Édouard), dit *le Chevalier de Saint-George*, fils de Jacques II d'Angleterre et de Marie de Modène, né à Londres en 1688, suivit son père en France, et fut, à sa mort, reconnu roi d'Angleterre par Louis XIV, 1701. En 1708, une expédition réunie pour le ramener en Écosse dut rentrer à Dunkerque. Il se distingua à la bataille de Malplaquet. Il espéra longtemps que la reine Anne, sa sœur, le nommerait son successeur; frustré dans son espoir, il fit, en 1715, une tentative pour enlever le trône à George Ier; le duc d'Argyle battit le comte de Mar et les Jacobites à Sherifmoor; Jacques-Édouard passa en Écosse, mais revint presque aussitôt sur le continent. Il avait montré peu de talent et de

décision. Les plans d'Albéroni pour le rétablir échouèrent, 1719. Son fils, Charles-Edouard, le fit proclamer roi dans sa tentative de 1745, mais ne réussit pas davantage. Il vécut en Italie, où il avait épousé, en 1720, la princesse Marie Sobieska, petite-fille de Sobieski; il en eut deux fils et mourut à Rome en 1766.

Stuart (Charles-Edouard), fils aîné du précédent. V. Charles-Edouard.

Stuart (Henri-Benoit-Marie-Clément), duc, puis cardinal d'York, second fils du prétendant Jacques III, né à Rome, 1725-1807, prit les ordres sacrés, après la malheureuse tentative de son frère Charles-Edouard, et fut nommé cardinal, en 1747. A la mort de ce dernier, 1788, il prit le nom de Henri IX. La Révolution lui fit perdre les revenus qu'il possédait en France et en Espagne; George III lui fit accepter en 1798 une pension de 100,000 francs. En lui s'éteignit la maison des Stuarts.

Stuart (Arabella), fille de Charles Stuart, comte de Lennox et frère cadet de Henri Darnley, était cousine germaine de Jacques Ier. Née en 1575, belle et intelligente, elle ne fut pas heureuse à cause de sa naissance qui pouvait lui donner des prétentions sur le trône d'Angleterre. Elisabeth la retint en prison quelque temps; quoique innocente, elle fut impliquée dans la conspiration de Raleigh. Jacques Ier parut lui permettre le mariage, puis, en apprenant qu'elle s'était unie secrètement à lord Seymour, il la fit arrêter, et elle mourut, malade, la raison égarée, dans la Tour de Londres, en 1615.

Stuart (James), antiquaire anglais, né à Londres, 1713-1788, se forma seul, devint habile dessinateur, visita l'Italie et la Grèce, avec son ami, le peintre Nicolas Revett, et, de retour en Angleterre, publia avec lui un magnifique ouvrage : *Antiquities of Athens*, 4 vol. gr. in-fol., traduit en français par Feuillet, 3 vol. in-fol. Il fut intendant de l'hôpital de Greenwich, et y a construit la chapelle neuve.

Stuart (Gilbert), historien anglais, né à Edimbourg, 1742-1786, a écrit plusieurs ouvrages remarquables : *Dissertation historique sur la constitution anglaise*, 1767, in-4°; *Tableau de la société en Europe et de ses progrès*, 1768, in-4°, trad. en français par Boulard; *Histoire de l'établissement de la réforme religieuse en Ecosse*, 1779, in-8°; *Histoire d'Ecosse*, 1782, 2 vol. in-8°; etc. Il coopéra à la publication de plusieurs journaux et revues, et s'attira la haine par ses invectives contre ses compatriotes.

Stuart (Charles), général anglais, 1753-1801, fils du marquis de Bute, servit d'abord dans la guerre d'Amérique, devint major général, s'empara de la Corse en 1794, commanda les troupes anglaises en Portugal, 1797-1798, enleva Port Mahon, s'empara de Malte, 1800, et revint mourir en Angleterre.

Stuhlweissenburg ou **Albe-Royale**, en hongrois *Székes-Fejervar*, v. de la monarchie austro-hongroise, ch.-l. du comitat du même nom, à 60 kil. S. O. de Bude (Hongrie); 23,000 hab. Evêché; cathédrale qui servait de sépulture aux rois de Hongrie. Grands marchés de bestiaux. Aux environs sont les sources acidulées de *Mora*. Cette ville, fondée par saint Etienne, fut prise par Soliman II, en 1543, et occupée par les Turcs jusqu'en 1688. L'empereur Léopold la leur enleva.

Stuhm, v. de Prusse, dans l'arr. et à 22 kil. N. E. de Marienwerder (Prusse propre); 1,500 hab. Victoire du roi de Suède Gustave-Adolphe sur Sigismond de Pologne, 1628.

Stura (La), affluent de gauche du Pô, est formée de deux torrents qui descendent des Alpes Cottiennes, arrose les vallées de Lanzo, reçoit la Chiara et se jette dans le Pô à 4 kil. N. E. de Turin. Cours de 70 kil.

Stura (La), riv. d'Italie, descend des Alpes Maritimes, près du col de l'Argentière, traverse les provinces de Coni, de Mondovi et de Saluces, et se jette dans le Tanaro à Cherasco, après un cours de 120 kil. — Elle a donné son nom, de 1801 à 1814, à un département français, dont *Coni* était le chef-lieu.

Sture (Sten), dit *l'ancien*, administrateur de la Suède, était neveu de la femme de Charles VIII. A la mort de ce prince, 1471, il fut proclamé régent du royaume par les bourgeois et les paysans, repoussa les attaques des Danois, et gouverna avec sagesse. Il inaugura l'Université d'Upsal, 1477, et introduisit l'imprimerie en Suède. Mais il eut à lutter contre les grands, puis contre les Russes en Finlande, et surtout contre le clergé suédois. Le roi de Danemark Jean profita de ces divisions, vainquit Sten Sture en 1497, et le força à le reconnaître. Mais en 1501, les Suédois rendirent le pouvoir à Sture. Il mourut, peut-être empoisonné, en 1503.

Sture (Svante), administrateur de la Suède, n'était pas de la famille du précédent. Il combattit d'abord pour Sten Sture, puis en faveur de Jean, qui le nomma maréchal, 1497. Il fut nommé régent du royaume en 1504, eut à lutter contre le sénat et contre les évêques, conclut la paix avec les Russes, 1510, et mourut en combattant les Danois, 1512.

Sture (Sten), dit *le jeune*, administrateur de la Suède, succéda à son père Svante, 1512, fut soutenu par les paysans, mais eut pour ennemi Gustave Trolle, archevêque d'Upsal, qui appela Christian II, roi de Danemark. Sture fut battu à Bogesund, 1520, et, mortellement blessé, ne put rentrer à Stockholm, où sa veuve, Christine Gyllenstjerna, se défendit vainement avec courage.

Sturleson. V. Snorri.

Sturm, premier abbé de Fulde, né en Bavière, vers 715, mort en 780, accompagna d'abord saint Boniface, étudia au couvent de Fritzlar; puis, ordonné prêtre, prêcha l'Evangile parmi les Germains. Il s'arrêta avec quelques compagnons dans la forêt de Buchonia, 744, commença à défricher un lieu qu'ils avaient choisi et éleva le monastère de Fulda. Puis, il alla passer quelques années au mont Cassin, et revint diriger son monastère, qui prit bientôt un grand développement.

Sturm (Jean), humaniste allemand, né à Schleiden, près Cologne, 1507-1589, fonda une imprimerie à Louvain, puis vint étudier et enseigner à Paris. Il fut l'un des plus zélés réformateurs; mais, craignant la persécution, il alla diriger le gymnase de Strasbourg, 1538, et y attira les élèves en foule. Il reçut les marques d'estime les plus flatteuses, et fut en correspondance avec les plus illustres de ses contemporains; on le surnomma le *Cicéron*, le *Platon*, l'*Aristote*, de l'Allemagne. Mais son esprit de tolérance excita contre lui les ministres luthériens, et ses derniers jours furent attristés. On lui doit : *De litterarum ludis recte aperiendis*, 1538, in-4°, excellent traité des études; *De amissa dicendi ratione et quomodo ea recuperanda sit*, 1538, in-4°; *Partitionum dialecticarum lib. II*, 1539, in-8°; *lib. III*, 1543; *lib. IV*, 1560; *De universa ratione elocutionis rhetoricæ*, 1576, in-8°; *De bello adversus Turcas perpetuo administrando*, 1598, in-8°; etc.

Sturm (Jean-Christophe), mathématicien et physicien allemand, né à Rippolstein (Bavière), 1635-1703, professa la physique et les mathématiques à Altdorf, et le premier fit un cours de physique expérimentale. On a de lui : *Collegium experimentale sive curiosum*, 1675-85, 2 vol. in-4°; *Cometarum natura, motus et origo*, 1677, in-4°; *Scientia cosmica*, 1684, in-fol.; *Philosophia eclectica*, 1686-98, 2 vol. in-8°; etc.

Sturm (Christophe-Chrétien), théologien allemand, petit-neveu du précédent, né à Augsbourg, 1740-1786, fut professeur, puis pasteur, et se rendit célèbre par son zèle à poursuivre l'intolérance. Parmi ses ouvrages de piété on remarque : *le Chrétien pendant le dimanche*, 1764-65, 4 parties in-8°; *Entretiens avec Dieu aux heures du matin*, 2 vol. in-8°; *Méditations sur les œuvres de Dieu*, 2 vol. in-8°; *Poésies religieuses sur les œuvres de Dieu*, 1774, in-8°; des *Sermons*, etc.

Sturm (Jacques-Charles-François), mathématicien, né à Genève, 1803-1855, donna d'abord des leçons particulières, vint à Paris avec le fils de Mme de Staël, son ancien élève, remporta en 1827, avec Coladon, le grand prix de mathématiques proposé par l'Académie des sciences, *Sur la compression des liquides*, et découvrit, en 1829, le célèbre théorème qui a conservé son nom *sur la résolution des équations numériques*. Membre de l'Académie des sciences, en 1836, professeur à l'Ecole polytechnique et à la Faculté des sciences, il a laissé deux ouvrages posthumes : *Cours d'analyse de l'Ecole polytechnique*, 2 vol. in-8°, et *Cours de mécanique de l'Ecole polytechnique*, 2 vol. in-8°.

Startzenbecher (Oscar-Patrick), né à Stockholm, 1811-1869, fut de bonne heure initié par ses études aux langues et aux littératures modernes; il disait lui-même qu'il était Français pour les neuf dixièmes. Partisan de la réunion des trois Etats Scandinaves sous un gouvernement démocratique, il a été surtout journaliste; il a écrit dans l'*Aftonbladet* et dans la *Poste du Sund*. Il a publié un grand nombre de nouvelles et de brochures littéraires, sous le pseudonyme de *Orvar Odd*. Il a écrit le texte de la *Galerie des portraits scandinaves*.

Stuttgart, capit. du roy. de Wurtemberg, sur

le Nesenbach, qui se jette dans le Necker à 6 kil. de la ville, à 208 kil. N. O. de Munich, 62 S. O. de Carlsruhe, 585 E. de Paris, par 48° 46′ 36″ lat. N., et 6° 50′ 28″ long. E.; 92,000 hab. Rues étroites et mal bâties, les faubourgs sont plus modernes; la plus belle rue est le *Graben*. Le palais du roi est dans le faubourg d'Esslingen, sur une esplanade plantée en quinconce; il s'y trouve une belle collection de statues et de tableaux. Les autres édifices sont : l'ancien palais occupé par les bureaux du gouvernement, l'église, la chancellerie et l'Opéra. La bibliothèque renferme 300,000 volumes et une collection de 12,000 bibles en soixante langues. Le gymnase de Stuttgart est remarquable par son observatoire et sa riche collection d'instruments de physique et de mathématiques. Écoles des arts et métiers, forestière, vétérinaire; écoles Catherine et Pauline pour les enfants pauvres. Très-beau haras. Fabriques de meubles, pianos, bijouterie, droguerie et couleurs, vingt-cinq imprimeries, grand commerce de livres. Aux environs sont : les châteaux de *Rosenstein* et de *la Solitude*. Dans le cimetière de la ville est le tombeau de Schiller dans le caveau de la famille royale. Patrie de Hegel.

Stylites (de στῦλος, colonne), anachorètes qui passaient leur vie au sommet d'une colonne. Le plus célèbre est saint Siméon Stylite.

Stymphale, anc. ville d'Arcadie, au N. E., près du lac de Stymphale. C'est sur ses bords qu'Hercule tua les oiseaux, qui se nourrissaient de chair humaine. Auj. *Zaraka*.

Styr, riv. qui prend sa source près de Brody, dans la Galicie autrichienne, entre en Russie, traverse les gouvernements de Volhynie et de Minsk, et finit dans le Pripet après un cours de 268 kil.

Styra, anc. v. d'Eubée, détruite par les troupes athéniennes dans la guerre lamiaque. Auj. *Sloura*.

Styrie (Duché de), *Steiermark*, prov. de l'empire austro-hongrois, bornée au N. par le duché de Salzbourg et l'archiduché d'Autriche, à l'E. par la Hongrie, au S. par la Croatie et l'Illyrie, à l'O. par le Tyrol. Superficie, 22,454 kil. carrés; population, 1,338,000 hab. Capit., *Grätz*. Elle se divise en trois cercles : Grätz, Bruck et Marburg. Elle est traversée par les Alpes Noriques, et arrosée par la Steyer, la Traun, l'Ens, la Murr, le Raab, la Drave et la Save. Mines d'argent, cuivre, zinc, fer. Verreries, draps, bois sculptés, lacs poissonneux, forêts très-giboyeuses; agriculture perfectionnée. — La Styrie, partie du Norique et de la Pannonie, appartint aux Romains, aux Ostrogoths, aux Avares, passa sous la domination de Charlemagne, fit partie du royaume de Germanie et de la Carinthie. Elle forma la marche de Steyer, en 1032, et devint duché en 1180. Elle appartint à la maison d'Autriche-Babenberg, depuis 1192, se souleva contre le roi de Bohême, Ottocar II, et fut acquise par la maison d'Autriche, en 1278. Cependant le comté de Cilly n'a été réuni à la Styrie qu'au XVIe siècle par Ferdinand Ier, frère de Charles-Quint. V. princ. : GRÄTZ, Brück, Cilly, Eisenerz, Gudenburg, Leoben, Marburg, Mariazell, Neumark, Pettau et Seckau.

Styx, riv. du Péloponnèse, prenait sa source au mont Nonacris en Arcadie (auj. *Khelmos*) et se jetait dans le Crathis. On croyait que l'eau du Styx ne pouvait être conservée que dans le sabot d'un cheval et qu'elle était mortelle pour les hommes. Aussi on avait fait du Styx un fleuve des Enfers; le serment fait par le Styx engageait les dieux; s'ils l'enfreignaient, ils devaient être privés de la divinité pendant 9 ans. Auj. *Mavro-Nero* (l'eau noire).

Suaire (Saint), linge qui servit à ensevelir le corps de Jésus-Christ, et qui garda l'empreinte de sa figure. Plusieurs villes, Turin, Besançon, Rome, Lisbonne, Aix-la-Chapelle, etc., ont prétendu posséder cette précieuse relique.

Sualem. V. RENNEQUIN.

Suard (JEAN-BAPTISTE-ANTOINE), littérateur, né à Besançon, 1733-1817, se fit de bonne heure connaître à Paris, dans la société des gens de lettres les plus distingués, et se fit estimer par son désintéressement, son honnêteté et son esprit. Il travailla avec Arnaud et Gerbier au *Journal étranger*, avec Arnaud à la *Gazette de France;* obtint une pension de 2,500 livres; publia des traductions élégantes des *Voyages de Cook*, des *Œuvres de Robertson*, et, nommé censeur dramatique, 1774, s'acquitta de ses fonctions avec impartialité. Il entra à l'Académie française en 1774. A la Révolution, il soutint d'abord la cause de la royauté constitutionnelle, fut proscrit au 18 fructidor 1797, reprit, après le 18 brumaire, la publication des *Nouvelles politiques*, sous le titre de *Publiciste*, et fut nommé secrétaire perpétuel de la classe de la littérature française, 1803. Il conserva une certaine indépendance dans ses rapports avec Napoléon, mais fut charmé du retour des Bourbons. On peut lui reprocher la part qu'il prit à la mesure par laquelle neuf de ses confrères furent éliminés de l'Institut. Ses écrits ont été réunis sous le titre de *Mélanges de littérature*, 1803-1805, 5 vol. in-8°. Mais il a été surtout journaliste et homme d'esprit; il a écrit dans beaucoup de journaux et recueils, et il a beaucoup traduit de l'anglais. — V. Garat, *Mémoire historique sur Suard et ses écrits*, 1820, 2 vol. in-8°.

Suarès (FRANÇOIS), théologien espagnol, né à Grenade, 1548-1617, de la Société de Jésus, enseigna la philosophie et la théologie. Philippe II le nomma professeur à l'Université de Coïmbre. Il prit une part active aux querelles suscitées par les opinions de Molina sur la grâce, et fut l'un des chefs du *congruisme*. Il composa un *Traité des lois* en 10 livres; mais sa *Defensio catholicæ fidei contra anglicanæ sectæ errores*, 1613, in-fol., excita la colère de Jacques Ier; des extraits de ce livre furent condamnés au feu par le Parlement de Paris, 1614. Benoît XIV et Bossuet ont fait le plus grand éloge de Suarès, dont les ouvrages sont écrits avec logique et méthode. Ses *Œuvres complètes* ont paru à Mayence et à Lyon, 23 vol. in-fol., et ont été reproduites en 26 vol. in-8°, 1856-62, dans la collection de l'abbé Migne.

Subervie (JACQUES-GERVAIS, baron), général, né à Lectoure, 1776-1856, enrôlé volontaire en 1792, devint chef d'escadron en 1803, colonel en 1805, se distingua dans la guerre d'Espagne, fut nommé général de brigade, prit une part glorieuse aux campagnes de Russie, de Saxe, de France; fut nommé général de division, le 3 avril 1814, et fit la campagne de Ligny et de Waterloo. Licencié en 1815, il reprit du service en 1830. Député de Lectoure, de 1831 à 1839, puis de 1842 à 1848, il fit partie de la gauche. En 1848, le gouvernement provisoire le nomma ministre de la guerre, et, quand il donna sa démission, le 19 mars, grand chancelier de la Légion d'honneur; il y fut bientôt remplacé par le maréchal Molitor. Il fit partie de l'Assemblée constituante et de l'Assemblée législative.

Subiaco, v. du roy. d'Italie, à 50 kil. E. de Rome, sur le Teverone; 7,000 hab. Couvent fondé par saint Benoît de Nursia, où furent établies les premières presses de l'Italie; belle église de Saint-André, bâtie par Pie VI; monastère de Sainte-Scholastique. Anc. *Sublaqueum*.

Subleyras (PIERRE), peintre et graveur, né à Uzès, 1699-1749, remporta le premier prix de l'Académie en 1726, et résida depuis lors à Rome. Son talent fut très-apprécié en Italie, et les plus grands personnages lui firent de nombreuses commandes. Le Louvre a de lui : le *Serpent d'airain*, *Jésus chez Simon le Pharisien*, le *Martyre de saint Hippolyte*, le *Martyre de saint Pierre*, les *Oies du frère Philippe*, le *Faucon*, etc.

Sublicius (Pont). Il fut construit sur le Tibre, à Rome, par Ancus Martius, pour unir le Janicule à la ville. Il était en bois; renversé par une crue du Tibre, 22 av. de J. C., il fut reconstruit en pierre et prit le nom d'*Æmilius*.

Suburbicaires (Provinces), nom de plusieurs provinces situées autour de Rome, dans l'empire d'Occident, vers le milieu du IVe siècle. — On donne le nom d'*évêchés suburbicaires* aux six évêchés d'Ostie et Velletri, de Porto-Santa-Rufina et Civita-Vecchia, d'Albano, de Frascati, de Palestrina et de Sabine, conférés à des cardinaux-évêques.

Suburre, *Suburra*, quartier de l'anc. Rome sur le penchant du mont Esquilin, fort mal famé.

Succession (Acte de). Il fut rendu par le Parlement d'Angleterre, en 1701, pour appeler au trône les princes protestants de la maison de Hanovre, à l'exclusion des princes catholiques.

Succession (Guerres de la). On a donné ce nom à plusieurs grandes guerres, qui avaient pour cause principale une question de succession : 1° *Guerre de la succession d'Angleterre* ou *guerre contre la Ligue d'Augsbourg:* Louis XIV, voulant rétablir Jacques II, chassé du trône par son gendre Guillaume III, eut à soutenir la guerre contre les princes de la ligue d'Augsbourg (Guillaume III, roi d'Angleterre et stathouder des Provinces-Unies, l'empereur Léopold Ier, Christian V, roi de Danemark, Amédée, duc de Savoie, Charles II, roi d'Espa-

gne. etc.). La guerre, qui commença en 1688, se termina par les traités de Turin, 1696, et de Ryswick, 1707. — 2° *Guerre de la succession d'Espagne :* la monarchie espagnole, après le testament et la mort de Charles II, fut disputée par Philippe V, petit-fils de Louis XIV, et l'archiduc Charles, second fils de l'empereur Léopold Ier. L'Angleterre, la Hollande, la Prusse, la plupart des Etats de l'Empire, le Portugal et la Savoie, soutinrent la cause de la maison d'Autriche. La guerre, commencée en 1701, féconde en désastres pour la France, se termina par les traités d'Utrecht, 1713, de Rastadt, de Bade, 1714, et de la Barrière, 1715. — 3° *Guerre de la succession de Pologne :* à la mort d'Auguste II, 1733, son fils Frédéric-Auguste disputa le trône à Stanislas Leszczinski; la France, l'Espagne et la Sardaigne s'unirent pour combattre l'empereur Charles VI, qui avait soutenu Frédéric-Auguste. La guerre, commencée en 1734, se termina par les traités de Vienne, 1735-38. — 4° *Guerre de la succession d'Autriche :* à la mort de l'empereur Charles VI, 1740, les princes de Bavière, de Saxe, de Prusse, d'Espagne, de Sardaigne, soutenus par la France, s'unirent pour dépouiller Marie-Thérèse de l'héritage paternel, quoique la *Pragmatique sanction* de Charles VI eût été généralement reconnue. La lutte, commencée à la fin de 1740, dura jusqu'en 1748; le traité d'Aix-la-Chapelle y mit alors fin.

Il y a encore eu d'autres *guerres de succession* moins importantes, comme la *guerre de la succession de Bretagne*, disputée par les maisons de Blois et de Montfort, de 1341 jusqu'au traité de Guérande, 1365; — la *guerre de la succession de Mantoue*, sous Louis XIII, etc., etc.

Succhi (Barthélemy de'). V. Platina.

Suchet (Louis-Gabriel), duc d'**Albuféra**, maréchal, né à Lyon, 1770-1826, fils d'un fabricant de soieries, s'enrôla comme volontaire en 1792, fut capitaine dans une compagnie franche de l'Ardèche, puis chef de bataillon en 1793. Il prit part au siége de Toulon, se distingua à l'armée d'Italie, 1796-97, à l'armée d'Helvétie, sous Brune; fut désigné pour faire partie de l'expédition d'Egypte, mais fut retenu par Brune, qui le nomma son chef d'état-major. Il continua ses fonctions sous Joubert, sous Masséna, et fut nommé général de division, 1799. Il s'illustra avec Masséna, et défendit pied à pied, contre les Autrichiens, la rivière de Gênes et la ligne du Var; il contribua à la victoire de Marengo, et prit part à toutes les brillantes affaires qui préparèrent l'armistice de Trévise, 1801. En 1805, sous les ordres de Lannes, il montra son courage à Ulm, à Hollabrunn, à Austerlitz; en 1806, à Saalfeld, à Iéna, à Pultusk, à Ostrolenka. Il reçut une dotation de 20,000 francs et le titre de comte. En Espagne, généralissime de l'armée d'Aragon, il parvint à soumettre cette province par sa bonne administration autant que par la force. En 1809, il anéantit l'armée de Blake; en 1810, il battit O'Donnell; il fut nommé maréchal en 1811, et, après avoir achevé la conquête du royaume de Valence, obtint le titre de *duc d'Albuféra*, 1812. Lors de nos revers, il sortit d'Espagne avec honneur. Louis XVIII le créa pair de France. Après le retour de l'île d'Elbe, il défendit la frontière de Savoie, et protégea Lyon contre les Autrichiens; il obtint une convention honorable, 12 juillet 1815. Il ne rentra à la Chambre des pairs qu'en 1819. Pour de futiles raisons, on ne l'employa pas dans la guerre d'Espagne de 1823. On a de lui : *Mémoires sur ses campagnes en Espagne*, 1829, 2 vol. in-8°, avec atlas.

Sucinio, anc. château des ducs de Bretagne, à l'entrée de la presqu'île de Rhuys (Morbihan), à 30 kil. S. de Vannes.

Sucre (José), né à Cumana, 1793-1830, fut l'un des plus illustres lieutenants de Bolivar, vainquit les Espagnols à La Plata, 1820, à Guayaquil, à Pichincha, 1821, à Ayacucho, 1824, et fut nommé président du Haut-Pérou ou Bolivie, 1825. Fatigué des discordes intestines, il abdiqua en 1828, et fut lâchement assassiné en 1830.

Sucre. V. Chuquisaca ou La Plata.

Sucro, petit fl. de l'anc. Espagne, dans la Tarraconaise, se jetait dans la Méditerranée, près de Sucrone. Auj. *Xucar*.

Sucrone, *Sucro*, v. de l'anc. Espagne, à l'embouchure du Sucro. Victoire de Sertorius sur Pompée, 76 av. J. C. Auj. *Cullera*.

Sud, un des points cardinaux, opposé au nord.

Sud (Mer du), un des noms du Grand océan, ainsi appelé, parce qu'en venant de la mer des Antilles, on le trouve au sud de l'isthme de Panama.

Sudbury, bourg d'Angleterre, sur la Stour, à 30 kil. O. d'Ipswich (Suffolk); 7,000 hab. Fabriques de soieries et de serges.

Sudeley. V. Seymour.

Sudermanie, en suédois *Sœdermanland*, anc. prov. de Suède, titre de duché que porta le roi Charles XIII. Capit., *Nykœping*. Elle forme auj. le gouvern. de Nykœping et une partie de celui de Stockholm.

Sudètes (Monts), *Sudeten Gebirge*, montagnes d'Allemagne qui commencent à l'angle oriental de la Bohême, au mont Schneeberg, source de la March, et finissent au mont Visoka. Elles se dirigent vers le S. E., puis vers le N. E., sur une longueur de 145 kil., et font partie de la ligne de partage des eaux européennes. Le principal sommet est l'Altvater, à la source de l'Oppa (1,458 mètres).

Sue (Jean-Joseph), chirurgien, 1710-1792, vint rejoindre à Paris son frère aîné Jean, partagea les travaux de César Verdier, et imagina de représenter toutes les parties du corps sur des cartons de grandeur convenable. Il fut professeur d'anatomie au collége de chirurgie et à l'Académie royale de peinture. On a de lui : *Abrégé d'anatomie*, 1748, 2 vol. in-12; *l'Anthropotomie ou l'Art d'injecter, de disséquer, d'embaumer toutes les parties du corps humain*, 1749, in-12; etc.

Sue (Pierre), chirurgien, né à Paris, 1739-1816, fils d'un chirurgien distingué, neveu du précédent, cultiva avec succès presque toutes les branches de la médecine. Il fut professeur à l'école pratique, s'occupa surtout de littérature médicale, et devint, en 1794, bibliothécaire de l'Ecole de santé (auj. Faculté de médecine); il peut être considéré comme le fondateur de cette bibliothèque par les soins constants qu'il lui donna. Il fut aussi professeur de médecine légale et trésorier de la Faculté. Il a laissé de nombreux ouvrages : *Eléments de chirurgie en latin et en français*, 1774, in-8°; *Essais historiques, littéraires et critiques sur la médecine, la chirurgie et la pharmacie*, 1785, 2 vol. in-12; *Essais historiques..... sur l'art des accouchements*, 1779, 2 vol. in-8°; *Histoire du galvanisme*, 1801, 2 vol. in-8°, et 1805, 4 vol. in-8°; *Mémoire sur l'état de la chirurgie à la Chine*, 1802, in-8°; etc., etc.

Sue (Jean-Joseph), chirurgien, né à Paris, 1760-1830, fils et élève de Jean-Joseph, fut chirurgien militaire, et devint, en 1809, médecin en chef de la garde impériale. Sous la Restauration, il fut médecin en chef de la maison militaire du roi, professeur d'anatomie à l'Ecole des beaux-arts, 1819, membre de l'Académie de médecine, 1821. Il avait considérablement augmenté la magnifique collection anatomique commencée par son père; il l'a donnée à l'Ecole des Beaux-arts, en 1829. Il a laissé : *Eléments d'anatomie à l'usage des peintres, des sculpteurs et des amateurs*, 1788, in-4°; *Opinion sur le supplice de la guillotine et sur la douleur qui survit à la décollation*, 1796, in-8°; *Essai sur la physionomie des corps vivants*, 1797, in-8°; *Recherches physiologiques et expérimentales sur la vitalité*, 1798, in-8°; etc.

Sue (Marie-Joseph-Eugène), romancier, fils du précédent, né à Paris, 1804-1857, étudia la médecine, fut aide-major dans une compagnie des gardes-du-corps, fit la campagne d'Espagne; puis, chirurgien de marine, fit plusieurs voyages et assista à la bataille de Navarin. Riche à la mort de son père, il quitta le service, s'occupa de peinture et de littérature, et publia, en 1830, *Kernoch le Pirate*, son premier essai de roman maritime et son premier succès. *Plick et Plock*, *Atar-Gull*, *la Salamandre*, *la Vigie de Koat-Ven*, réussirent par la peinture exagérée des passions. Il écrivit ensuite l'*Histoire de la marine française au* XVII*e siècle*, 1835-37, 5 vol. in-8°. Puis il donna des romans de mœurs, comme *Arthur*, des romans historiques, *Latréaumont*, *Jean Cavalier*, *le Marquis de Létorières*, etc. Dans *Mathilde*, il exagéra les vices de la société moderne. *Les Mystères de Paris*, 1842-43, 10 vol. in-8°, eurent un immense succès, par un singulier mélange de vues philanthropiques, de déclamations socialistes, de scènes hardies ou passionnées, par une étonnante facilité d'invention et une grande habileté de mise en scène. *Le Juif errant*, 1844-45, 10 vol. in-8°, réussit surtout par ses exagérations contre les jésuites; *Martin, l'enfant trouvé*, 1847, 12 vol. in-8°, et *les Sept péchés capitaux*, 1847-49, 16 vol. in-8°, eurent moins de succès. Candidat de la démocratie, Eugène Sue échoua aux élections de 1848, mais fut nommé par le département de la Seine à l'Assemblée législative, en 1850; il siégea à l'extrême gauche. Exilé après le 2 décembre, il se retira en Savoie, où il continua à publier des romans. Il a collaboré à plusieurs vaudevilles, à des drames, a inséré des articles

dans plusieurs revues, et a publié la *Correspondance de Henri de Sourdis*, 1859, 3 vol. in-4°.

Sueca, v. d'Espagne, dans la prov. et à 50 kil. S. de Valence, sur la Xucar; 7,500 hab. Commerce de fruits.

Suède, suédois *Sverige*, allemand *Schweden*, latin *Suecia*, l'un des trois États scandinaves, bornée au N. par l'Océan Glacial, à l'O. par la Norvége, dont la séparent les monts Dofrines, au S. par le Skager-Rack, le Sund et la Baltique, par la Baltique et la Russie à l'E. Elle est située entre 55° 20′ lat. N. au cap Falsterbo, et 70° 11′ 40″ au cap Nord, et entre 8° et 21° long. E. — Les côtes sont élevées, très-découpées et rocheuses; on voit partout des falaises hautes de 150 à 300 mètres, tandis que la mer qui les baigne n'a que de 12 à 25 mètres de profondeur. La Baltique forme au N., entre la Suède et la Finlande, le golfe de Bothnie, séparé de la Baltique par l'archipel d'Åland. Ce golfe, entre Uméa et Wasa, n'a que 75 kil. de large, il gèle souvent en entier, de sorte que, en 1809, des soldats russes ont pu le traverser pour venir attaquer la Suède. Au S. des îles d'Aland, la Suède possède les deux grandes îles de Gothland et d'Œland, celle-ci séparée du continent par le détroit de Calmar. Ports principaux: Haparanda ou Torneo, à l'embouchure de la Tornea, Luléa, Pitéa, Uméa, Gêfle, dans le golfe de Bothnie; Stockholm, Nykœping, Norrkœping, Calmar et Carlscrona, dans la Baltique; Malmoe et Helsingborg, sur le Sund; Halmstad et Gothembourg, sur le Cattégat. Le littoral de la Suède finit au Swinesund sur le Skager-Rack. — La Suède est bordée à l'O. par la grande chaîne des Dofrines ou Alpes scandinaves, qui commence au S. du Varanger-Fiord et se prolonge jusqu'au cap Lindesness en Norvége, sur une longueur de 1,800 kil. Sur le versant E. ou suédois, la pente de ces montagnes est insensible; on ne s'aperçoit de la différence de hauteur que par le changement de climat et de végétation. Le versant O. ou norvégien est très-abrupt. — La Suède renferme beaucoup de lacs; les principaux forment une chaîne dans la Suède méridionale entre le 58° et le 59° lat. N. Ce sont: le Wener (5,215 kil. carrés), le Wetter (1,853 kil. carrés), le Hielmar (484), le Mælar (1,223). Cette rangée de lacs forme une dépression continue du Cattégat à la Baltique, dont on a profité pour établir une ligne de navigation par les rivières, les lacs et le canal de Gotha. Les principaux cours d'eaux sont: la Gotha, qui sort du lac Wener et se jette dans le Cattégat; la Motala, qui sort du lac Wetter et finit dans la Baltique; le Dal, l'Angerman, l'Uméa, la Pitéa, la Luléa, le Kalix, la Tornéa, qui reçoit le Muonio; tous se jettent dans le golfe de Bothnie. — Les provinces suédoises ont des aspects très-divers. La Bothnie au N. est plate et marécageuse; la Dalécarlie et l'Angermanie sont montueuses à l'O., plates à l'E., pittoresques, couvertes de forêts de pins, de lacs et de rivières; l'hiver, tout disparaît sous une immense plaine de neige dont les pins seuls émergent. L'Upland est une plaine bien cultivée. La Sudermanie, la Westrogothie et l'Ostrogothie sont des pays où les montagnes et les lacs offrent les plus beaux aspects. Le Halland et le Smaland sont tristes, dépeuplés, couverts de bruyères et de sapins rabougris. La Blekingie et la Scanie sont une plaine peu boisée, riche en blé et ressemblant beaucoup à l'Allemagne du Nord. — Les productions de la Suède sont très-variées. Parmi les minéraux, il faut citer en première ligne le fer, dont les principales mines sont à Danemora, puis le cuivre à Fahlun, le cobalt, l'alun, le soufre, le nickel; 35,000 mineurs sont rassemblés dans les 420 mines des provinces centrales de Dalécarlie, Wermeland, Westmannie et Néricie. Les sept huitièmes de la population suédoise s'occupent de la culture. On cultive l'orge et la pomme de terre jusqu'au 67° degré lat. N., le seigle et le chanvre jusqu'au 66°, le blé et les arbres à fruits jusqu'au 62°, le houblon et le tabac jusqu'au 61°. On compte en Suède 2 millions de bêtes à cornes, 400,000 chevaux petits, mais vigoureux et rapides, 1,600,000 moutons de race petite et à laine grossière, 800,000 porcs et 400,000 chèvres. Au N. du 65°, il n'y a plus que des rennes et des chiens. — La Suède se divise en trois grandes régions: le Norrland au N., le Svealand au centre, le Gothland au S. Elle compte vingt-quatre læn ou préfectures, dont voici le tableau:

Préfectures ou län.	Superficie en kil. carr.	Population en 1875.
I. Norrland.		
1. Norrbotten	106,364	81,987
2. Westerbotten	61,807	96,607
3. Jemtland	50,725	74,758
4. Westernorrland	24,643	147,212
5. Gefleborg	19,330	160,487
II. Svealand.		
1. Stockholm (ville)	7,408	150,446
Stockholm (camp.)		134,620
2. Upsala	5,218	103,282
3. Sudermanland	6,743	139,216
4. Westmanland	6,601	121,018
5. Œrebro	9,071	177,084
6. Wermland	16,886	266,562
7. Kopparberg	29,110	184,330
III. Gothie.		
1. Œstergothland ou Linkœping	10,735	262,872
2. Skaraborg	8,572	250,257
3. Elfsborg	12,815	285,217
4. Gœtheborg et Bohus	5,056	241,916
5. Gothland	3,159	54,499
6. Calmar	11,515	238,599
7. Jœnkœping	11,136	186,841
8. Kronoborg	9,949	163,795
9. Halland	4,919	130,802
10. Blékinge	3,015	130,921
11. Christianstad	6,492	228,498
12. Malmœhus	4,783	330,115

La Suède a donc 444,814 kil. carrés et 4,341,559 habitants, soit 9 habitants par kil. carré.

La Suède est une monarchie constitutionnelle. L'ancienne représentation *par ordres* a été remplacée en 1866 par un parlement composé de deux chambres. La première compte 125 députés élus par les *Landthings* ou assemblées provinciales. Pour y être éligible il faut être âgé de 35 ans et posséder un immeuble évalué par le cadastre à 80,000 rixdalers, ou justifier d'un revenu annuel de 4,000 rixdalers. Chaque assemblée provinciale choisit dans son sein, et pour 9 ans, autant de membres de la première chambre que la province a de fois 30,000 hab. La deuxième chambre se compose de 191 députés, élus partie par les villes et partie par les campagnes. Tout citoyen âgé de 25 ans et domicilié depuis un an dans la commune est électeur et éligible. La durée du mandat est de 3 ans. Les ministres sont responsables. Chaque député a le droit de faire des propositions. La presse est libre et le droit de réunion est reconnu. La Norvége a sa constitution particulière. — Presque toute la population suédoise est luthérienne; on compte 1 archevêché luthérien (Upsal), et 11 évêchés. L'armée se compose de: l'armée *Indelta* ou distribuée sur le sol, 27,000 hommes; la *Værfvade* ou troupes permanentes soldées, 6,000 hommes; la *Bevaering* ou troupe de conscription, 86,000 hommes; la milice de Gothland, 8,000 hommes; la *Borgerskap* ou milice de Stockholm. En temps de guerre, cette armée donnerait 125,000 hommes environ. La marine militaire compte 141 bâtiments montés par 7,000 hommes, avec une réserve de 35,000 hommes. La marine marchande possède 3,800 bâtiments et 20,000 marins. Le revenu est de 140 millions de francs, la dette de 145 millions. La seule colonie suédoise est l'île Saint-Barthélemy, dans les petites Antilles, cédée par la France, 1786, en échange de divers avantages commerciaux. — Cinq lignes de chemins de fer, aujourd'hui en construction, sillonneront la Suède: 1° chemin du Sud, de Malmoë à Falkœping; 2° chemin de l'Ouest, de Stockholm à Gothembourg; 3° chemin de l'Est, de Cathrineholm à la ligne du Sud; 4° chemin du Nord-Ouest, de la ligne de l'Ouest à la frontière de Norvége; 5° chemin du Nord, de Gêfle à Fahlun. Le 1er, le 2e et le 5e sont achevés.

Histoire. On n'a sur l'histoire de la Suède pendant l'antiquité que des traditions poétiques consignées dans les *Sagas*. Elle commence à s'éclaircir après les expéditions des pirates du Nord au IXe siècle. La Suède et la Norvége étaient alors partagées en une foule de petits États païens alliés aux vassaux des rois de Danemark. La dynastie des Folkungiens, au XIIIe siècle, les réunit pour la première fois. Le premier roi de Suède fut Magnus Ladulos, 1276. L'anarchie qui suivit sa mort amena la réunion en un seul État des trois pays Scandinaves. Hakon ou Haquin VIII, roi de Norvége, avait épousé Marguerite, fille unique du roi de Danemark. Son fils, Olaüs VI, réunit les deux couronnes, et à sa mort, sa mère

Marguerite lui succéda. Albert, roi de Suède, qui lui disputa les deux trônes, fut vaincu et détrôné par ses sujets, qui offrirent sa succession à Marguerite. L'union fut décrétée par les Etats de Calmar, 1397; elle ne fut qu'une cause de guerres, et fut brisée dès 1448. En 1523, Christian II fut chassé de Suède par Gustave Wasa, descendant des anciens rois de Suède. Gustave rendit son pays luthérien, et le mêla aux affaires de l'Europe. Gustave-Adolphe, son petit-fils, qui prit une si grande part à la guerre de Trente ans, domina l'Allemagne du Nord et songea à créer un grand empire protestant; il fut tué à Lutzen, 1631. Sous sa fille Christine, le chancelier Oxenstiern gouverna les affaires, et, d'accord avec Richelieu et Mazarin, il finit par imposer à l'Autriche la paix de Westphalie. La Suède obtint la Poméranie, Wismar, Brême, Verden; ce qui, avec la Livonie, l'Esthonie et l'Ingrie, lui donna la domination de la Baltique. Christine abdiqua, en 1654, en faveur de son cousin Charles-Gustave, fils du duc de Deux-Ponts. Celui-ci enleva la Scanie au Danemark et conserva à la Suède sa suprématie dans le Nord. Mais cette puissance, qui possédait toutes les embouchures de fleuves qui se rendent dans la Baltique, avait nécessairement pour ennemis les Etats qui en possédaient les sources. L'hostilité du Danemark, de la Pologne, de la Prusse et de la Russie éclata à l'avénement de Charles XII, 1697. Après la mort de cet héroïque aventurier, 1718, la Suède céda à la Prusse une partie de la Poméranie, au Hanovre Brême et Verden, à la Russie la Livonie, l'Esthonie et l'Ingrie. Dès lors, les querelles intestines occupèrent les forces des Suédois; le parti aristocratique des *bonnets* encouragé par la Russie lutta contre le parti royaliste des *chapeaux*. Gustave III, victorieux des nobles, mourut assassiné, 1792. Gustave IV fit follement la guerre à la France et à la Russie; il y perdit la Poméranie et la Finlande, 1809. Il fut déposé et remplacé par son oncle Charles XIII qui adopta le maréchal de France Bernadotte. Bernadotte, nommé prince royal, servit la coalition contre la France, et acquit en 1814 la Norvége qu'il fallut cependant conquérir. Devenu roi en 1818 sous le nom de Charles XIV, Bernadotte mourut en 1844 et eut pour successeur son fils Oscar Ier, 1818-1859, puis son petit-fils Charles XV.

Souverains de la Suède.

La chronologie de ces princes n'offre quelque certitude qu'à partir du XIe siècle.

Famille des Skioldungiens ou de Lodbrok-Sigurdson.

Olof ou Olaüs, roi d'Upsal, 994, prend le titre de roi de Suède, en 1001 et meurt en. 1026
Anund (Jacques). 1052
Emund III, *le Vieux*. 1056

Dynastie de Stenkil.

Stenkil III. 1066
Eric VII / Eric VIII 1067
Haquin, *le Roux*. 1079
Inge Ier. 1090
Halstan. 1112
Philippe. 1118
Inge II. 1129

Familles de Sverker et d'Eric, régnant alternativement.

Sverker Ier. 1155
Eric IX. 1161
Charles VII. 1168
Canut, *Ericson*. 1199
Sverker II. 1210
Eric X. 1216
Jean Ier, *le Débonnaire*. 1222
Eric XI, *le Bègue*. 1250

Dynastie des Folkungiens.

Waldemar, déposé en. 1278
Magnus Ier, *Ladulos*, meurt en. 1290
Birger, déposé en. 1319
Magnus II, *Smek*, déposé en. 1365
Eric XII, roi de. . . . . . 1344 à 1350

Souverains étrangers et administrateurs.

Albert de Mecklembourg, roi en 1365, déposé en. 1389
Marguerite Waldemar, reine de Suède, 1389, fonde l'union des trois royaumes, 1397, meurt en. 1412
Eric XIII, *le Poméranien*, déposé en. 1439
Christophe, *le Bavarois*. . . . . . 1441—1448
Charles VIII, *Canutson*, administrateur, 1439, roi en 1448, meurt en. 1470
Christian Ier, de Danemark, roi en 1457, déposé en. 1463
Sténon-Sture Ier, administrateur en 1471, meurt en 1503
Jean II, de Danemark, roi de Suède en 1497, détrôné en. 1501
Swante-Nilsson-Sture, administrateur en 1504, meurt en. 1512
Sténon-Sture II, administrateur. 1512—1520
Christian, *le Cruel*, de Danemark, roi en 1520, détrôné en. 1523

Dynastie de Wasa.

Gustave Ier, *Wasa*. . . . . . 1523—1560
Eric XIV, déposé en. 1568
Jean III. 1592
Sigismond, roi de Pologne, déposé en. . 1600
Charles IX. 1611
Gustave II (Adolphe). 1632
Christine, abdique en. 1654

Dynastie de Deux-Ponts.

Charles X ou Charles-Gustave meurt en. 1660
Charles XI. 1697
Charles XII. 1718
Ulrique-Eléonore. 1720
Frédéric Ier, de Hesse-Cassel. 1751

Dynastie de Holstein-Gotterp.

Adolphe-Frédéric. 1771
Gustave III. 1792
Gustave IV, détrôné en. 1809
Charles XIII. 1818

Dynastie de Bernadotte.

Charles XIV ou Charles-Jean. . . 1818—1844
Oscar Ier. 1859
Charles XV. . . . . .

Suénon Ier, dit *à la Barbe fourchue*, roi de Danemark, fils de Harald II, se révolta contre lui plusieurs fois, et finit par le tuer d'un coup de flèche, 986. Il rétablit le culte de la vieille religion et persécuta les chrétiens. Chassé de son royaume par Eric, roi de Suède, il se réfugia en Norvége, alla ravager les côtes d'Ecosse, d'Irlande et d'Angleterre, força Ethelred II à payer tribut, et, après de nouvelles courses en Danemark, en Norvége, revint avec 300 vaisseaux, dévasta les côtes d'Angleterre, et se fit proclamer roi à Londres, 1013. Son fils, Canut *le Grand*, lui succéda en 1014.

Suénon II, dit *Estrithson*, roi de Danemark, petit-fils du précédent, par sa mère Estrith, né vers 1025, fut vice-roi, au nom de Magnus Ier de Norvége, se révolta contre lui et lui succéda en 1047, lutta malheureusement pendant dix-sept ans contre Harald III, roi de Norvége, mais conserva son royaume. En 1069, il envoya une flotte de 240 navires, commandée par deux de ses fils et son frère contre Guillaume *le Conquérant*; mais l'expédition échoua. Il ne fut pas plus heureux contre les Saxons, qu'il attaqua comme allié de l'empereur Henri IV, 1075. Il eut des démêlés avec l'Eglise; mais l'archevêque de Brême, Adalbert, le força à renvoyer sa parente Guda, qu'il avait épousée, et il termina sa vie dans les pratiques de la dévotion. Il était instruit, et favorisa l'agriculture et le commerce.

Suénon III (Pierre), roi de Danemark, fils naturel d'Eric II, succéda à Eric III, dans la Scanie et la Seeland, 1147; il lutta longtemps contre son rival Canut V; Frédéric Barberousse, pris pour arbitre, lui adjugea la couronne de Danemark, 1152. Il accabla le peuple d'impôts, lutta contre ses sujets révoltés, fit assassiner Canut dans un banquet, 1157; mais battu par Waldemar à Grathe, près de Viborg, il périt dans un marais.

Suessa-Aurunca, anc. v. d'Italie, dans le Nouveau Latium, chez les Aurunces, près du mont Massique. Patrie de Lucilius. Auj. *Sezza*.

Suessa-Pometia, anc. v. d'Italie, dans le Nouveau Latium, chez les Volsques, conquise par Tarquin *le Superbe*, détruite par C. Servilius dans la guerre du Samnium.

Suessiones, peuple de la Gaule, dans la Belgique deuxième, qui habitait le pays correspondant au Soissonnais, et avait pour capitale *Noviodunum* ou *Suessiones*, ou *Augusta Suessionum* (Soissons).

Suessula, anc. v. d'Italie, dans la Campanie, à 16 kil. S. E. de Capoue, colonie romaine. Auj. *Maddaloni*. Cornelius Cossus Arvina y battit les Samnites, 343 av. J. C.

Suétone (Caïus Suetonius Tranquillus), historien latin, né vers 65 ap. J. C., on ne sait en quel lieu, fils de soldat, fut l'ami de Pline *le jeune* et de Tacite. Avocat, rhéteur, homme de lettres, il fut secrétaire d'Adrien, qui le congédia parce qu'il avait montré peu de respect pour l'impératrice Sabine. Il fut aussi tribun d'une légion. Il avait écrit un grand nombre de traités qui ne nous sont pas parvenus : *De ludis Græcorum, De spectaculis et certaminibus Romanorum, De anno Romano, De nominibus propriis et de generibus vestium*, etc. Nous avons quelques parties des traités : *De illustribus grammaticis* et *De claris rhetoribus*, mais surtout les *Vies des douze Césars*. C'est un anecdotier plus qu'un historien ; mais il est bien informé, et il a donné des détails singulièrement précieux sur l'intérieur des Césars, sur leur caractère, leurs vices, leurs vertus. Il est froidement exact et froidement impartial; il ne juge pas, il ne s'indigne pas, mais il instruit dans cette chronique scandaleuse du premier siècle de l'empire. Le style est élégant et concis, mais sans force et sans éclat. Les principales éditions de Suétone sont celles de Rome, 1470, in-fol.; de Venise, 1496, in-fol.; de Paris, 1527, in-8°; de Grævius, Utrecht, 1690, 2 vol. in-8°; de Wolf, Leipzig, 1802, 4 vol. in-8°; de la collection Lemaire, 1828, 2 vol. in-8°; de Leipzig, 1860, in-8°. Il a été traduit en français plus de dix fois, par La Harpe, 1770, Delisle de Sales, 1771, de Golbéry, dans la Bibliothèque Panckoucke, Baudement, 1846, etc.

Suetonius Paulinus, général romain du Ier siècle ap. J. C., réprima, sous Claude, une révolte des Maures ; réduisit, sous Néron, plusieurs tribus de la Bretagne, vainquit la reine Boadicée en 61, et fut consul en 66. Principal lieutenant d'Othon, il le défendit mollement, et, après la défaite de Bedriac, se rallia à Vitellius. Il mourut sans doute dans l'obscurité.

Suèves, confédération au S. O. de l'anc. Germanie; très-puissante avant César, elle menaçait les Helvétiens, les Séquanes et les Eduens. La défaite de son chef Arioviste anéantit pour longtemps la puissance de ces peuples, que l'on retrouve très-probablement sous le nom d'*Allmen* ou *Alemanni* (hommes de toute espèce). En 406, une grande partie pénétra en Gaule avec les Alains, les Vandales et les Burgondes, et se fixa au N. O. de l'Espagne, 409, sous Hermanric. Les Wisigoths détruisirent leur royaume, 585. Le reste demeura en Germanie et donna son nom à la *Souabe*.

Suevia, nom latin de la *Souabe*.

Suez, en arabe *Soueys*, anc. *Arsinoë*, v. de la Basse-Egypte, sur la mer Rouge, au fond du golfe du même nom, à 140 kil. du Kaire, auquel elle est unie par un chemin de fer, par 29°58′37″ lat. N., et 30°11′4″ long. E.; 15,000 hab. Point très-important sur la route des Indes en Europe, centre du commerce entre l'Egypte et Djeddah. Commerce de produits manufacturés européens, de tapis de Turquie, de tissus brodés de Syrie et d'Egypte, de blé, fèves, dattes et figues, de café, encens, ivoire, cire, écaille et plumes d'autruche. Une nouvelle ville se fonde au S. de l'ancienne, avec des bassins de radoub et des ateliers pour la réparation des paquebots. — Le golfe de Suez, *Heroopolites sinus*, forme l'extrémité N. O. de la mer Rouge.

Suez (Isthme et canal de). L'isthme de Suez est une région basse, sablonneuse et stérile, comprise entre la Méditerranée et la mer Rouge, et large de 120 kil. On y trouve une suite de lagunes, de marais et de lacs, qui sont : le lac Menzaleh, au N., près de la Méditerranée ; les lacs Abou-Ballah et Timsah, au centre ; les lacs Amers, au S. A travers cet isthme d'une si grande importance commerciale, politique et militaire, on vient de creuser un canal maritime sans écluses, qui part de Port-Saïd, sur la Méditerranée, et aboutit à Suez, sur la mer Rouge, en passant par les lacs et par la ville nouvelle d'Ismaïlia. Un canal d'eau douce part de Zagazig, sur le Nil, passe par Ismaïlia et arrive à Suez ; il fournit l'eau douce nécessaire aux habitants de l'isthme, fertilise les terres (ancienne terre de Gessen), qu'il traverse et sert au transport des machines et des outils. Un Français, M. Ferdinand de Lesseps, secondé par d'habiles et laborieux ingénieurs, MM. Borel et Lavalley, a conçu le projet du canal en 1854, et en a poursuivi l'achèvement, malgré l'hostilité sans raison des Anglais, et avec une indomptable et admirable persévérance. Le canal a été solennellement ouvert le 13 novembre 1869. — Sésostris eut la première idée d'un canal, mais il se servit du Nil. Néchao, Darius Ier, Ptolémée Philadelphe reprirent les travaux, et le canal fut terminé sous les Lagides. Il partait de la branche Pélusiaque du Nil, près de Bubaste, et finissait à Arsinoé (Suez); il avait 200 kil. de longueur, et deux trirèmes pouvaient y passer de front. Le canal fut abandonné et obstrué sous les empereurs romains ; Trajan et Adrien le réparèrent, et il fut entretenu jusqu'au VIe siècle. A l'époque de la conquête arabe, Amrou le fit creuser de nouveau, en partant du vieux Kaire. Il fut encore abandonné, et le calife Al-Mansour fit même fermer l'embouchure, en 775, pour empêcher les incursions des Egyptiens.

Suffètes, magistrats annuels à Carthage et en Phénicie ; ils avaient quelque rapport avec les consuls de Rome.

Suffolk, comté d'Angleterre, à l'E., entre la mer du Nord et les comtés de Norfolk, de Cambridge et d'Essex; ch.-l., *Ipswich*. Popul., 336,271 hab. Il est arrosé par l'Ouse, la Stour et l'Orwell. Bétail renommé, houblon. V. pr. : Bury-Saint-Edmund's, Lowestoft, New-Markett.

Suffolk (Comtes de). Ce titre a été successivement porté par les familles de la Pole ou de Poll (1388), de Brandon (1513), de Howard (1603).

Suffolk (William **Poll,** comte, puis marquis et duc de), servit sous Henri V contre la France, se distingua au siége de Rouen, 1419, commanda le siége d'Orléans, 1428-1429, fut contraint par Jeanne d'Arc de se retirer, fut battu par elle et pris à Jargeau. Plus tard, il devint l'un des premiers ministres de Henri VI, à l'époque de Marguerite d'Anjou ; fut accusé de trahison et de concussion, exilé par le gouvernement pour le soustraire à la colère du peuple, mais arrêté sur mer et décapité par ses ennemis, 1451.

Suffolk (Charles **Brandon,** duc de), ami d'enfance de Henri VIII, fut créé par lui duc de Suffolk, 1513. Chargé de ramener de France Marie d'Angleterre, veuve de Louis XII, il lui plut et obtint sa main, 1515. Il seconda Henri VIII dans l'affaire du divorce avec Catherine d'Aragon.

Suffren de Saint-Tropez (Pierre-André, bailli de), né à Saint-Cannat (Provence), 1726-1788, fils du marquis de Saint-Tropez, entra dans les gardes de la marine en 1743, fut admis dans l'ordre de Malte, 1749, et, malgré ses talents, ne devint chef d'escadre qu'en 1779. On lui confia cinq vaisseaux et deux frégates, avec lesquels, en 17 1, il se dirigea vers les Indes. Il ravitailla la colonie hollandaise du Cap, fit alliance avec Haïder-Ali, battit plusieurs fois l'amiral anglais Hughes, s'empara de Negapatam, de Trinquemale; fut nommé bailli par le grand-maître de Malte, et, à son retour en France, fut parfaitement accueilli ; on créa pour lui une quatrième charge de grand amiral, qui devait être supprimée à son décès. Il fut tué en duel à Versailles. — Son frère, Louis-Jérôme, né à Saint-Cannat, 1722-1796, fut évêque de Sisteron, 1764, puis de Nevers, 1789. Il a fait commencer, près de Sisteron, en 1780, un canal d'irrigation qui porte son nom. Il mourut dans l'émigration.

Suger, abbé de Saint-Denis, né vers 1082, à Saint-Denis, ou à Saint-Omer, ou à Touri en Beauce, mort en 1152, d'une famille de laboureurs libres, fut élevé dans l'abbaye de Saint-Denis avec le fils de Philippe Ier, Louis. Suger rendit de grands services à l'abbaye, en soutenant ou revendiquant ses droits ; on le récompensa en le nommant prévôt du prieuré de Berneval en Normandie, puis prieur de Touri en Beauce. Admis dans les conseils de Louis VI, il l'aida dans la lutte qu'il soutenait contre les seigneurs, afin d'établir et de faire respecter la paix publique. Il négocia plusieurs fois la paix avec le roi d'Angleterre, Henri Ier. Elu par les moines abbé de Saint-Denis, en 1122, il réforma le monastère, par les conseils de saint Bernard; tripla les revenus de l'abbaye, et put faire d'énormes dépenses pour les constructions; il éleva la basilique. Il se montra favorable à l'établissement des communes, affranchit les serfs de Saint-Denis du droit de main-morte, arma les hommes des communes et se mit plusieurs fois à la tête des vassaux de l'abbaye pour soutenir la cause royale. Chargé de diriger l'éducation de Louis VII et de le conduire en Guyenne pour son mariage avec Eléonore, il

fut le principal ministre du jeune roi. Pendant la seconde croisade, qu'il avait désapprouvée, il fut régent du royaume, maintint l'ordre, contraignit les seigneurs à respecter son autorité, et reçut du roi le nom de *Père de la patrie*. Il blâma le divorce de Louis VII. Vivement frappé des malheurs des chrétiens d'Orient, il prépara une nouvelle croisade, et voulait conduire une armée levée à ses frais, quand il mourut. Il avait rendu de grands services à l'agriculture et à l'amélioration du sort des colons dans la France centrale. Il a écrit, en latin, une *Vie de Louis VI*, traduite dans la collection Guizot; des *Lettres*, dans la collection de Martène et Durand; *De rebus in sua administratione gestis*, 1648, in-8°. On suppose qu'il a le premier commencé à recueillir les *Grandes Chroniques de Saint-Denis*.

Suhl, v. de Prusse, dans l'arrond. et à 52 kil. S. O. d'Erfurt (Saxe); 8,000 hab. Direction des mines; forges, grandes fabriques d'armes.

Suhm (Pierre-Frédéric **de**), historien danois, né à Copenhague, 1728-1798, fils d'un amiral, s'instruisit en quelque sorte lui-même, remplit plusieurs fonctions publiques, fut chambellan, historiographe, prit part à la ruine de Struensée, mais consacra la plus grande partie de sa vie à des travaux historiques, qui le rendirent célèbre. Il avait réuni une bibliothèque très-considérable qu'il céda à la Bibliothèque du roi, en 1796, et il protégea toujours les écrivains avec générosité. Outre des romans historiques, des *Idylles*, des mémoires, des morceaux littéraires, réunis en 15 vol. in-8°, Copenhague, 1788-99, il a laissé : *Essai d'une réforme de l'ancienne histoire danoise et norvégienne*, 1757, in-4°; *Essai sur l'origine des peuples du Nord*, 1769-70, 2 vol. in-4°; *Odin et la mythologie du Nord païen*, 1771, in-4°; *De l'état du commerce en Danemark et en Norvége*, 1772, in-8°; *Histoire des émigrations du Nord*, 1772-73, 2 vol. in-4°; *Histoire critique du Danemark à l'époque païenne*, 1774-81, 4 vol. in-4°; *Histoire du Danemark*, 1782-1828, 14 vol. in-4°; elle s'arrête à l'année 1400; etc., etc. Il a fait imprimer, en arabe et en latin, les *Annales moslemici Abul-Fedæ*, traduites par Reiske, et les quatre derniers volumes de *Scriptores rerum danicarum* de Langenbeck.

Suidas, lexicographe grec, probablement du XI[e] s. ap. J. C. On ne sait rien de sa vie. Il est auteur d'un lexique historique, biographique et géographique, compilation mal faite, mais précieuse, à cause des renseignements qu'il avait puisés à beaucoup d'ouvrages aujourd'hui perdus; le texte est fort altéré. Les meilleures éditions sont celle de Küster, Cambridge, 1705, 3 vol. in-fol., avec la version latine de Portus corrigée, et celle de Gaisford, Oxford, 1834, 3 vol. in-fol.

Suindinum ou **Cenomani**, capit. des Cénomans, dans la Lyonnaise troisième (Gaule); auj. *le Mans*.

Suintila, roi des Wisigoths d'Espagne; lieutenant de Sisebut, il fut élu roi, après la mort de son fils Récarède II, 621. Il soumit les villes grecques du Sud, repoussa les Basques de la Catalogne, protégea le peuple contre les grands, et voulut rendre le trône héréditaire. Sisenand, gouverneur de Septimanie, se souleva contre lui, et fut soutenu par Dagobert. Suintila fut détrôné en 631; on ne sait ce qu'il devint.

Suippes, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 24 kil. N. de Châlons (Marne); 2,159 hab. Filatures, fabriques de châles; bestiaux, laines.

Suir, riv. d'Irlande, arrose Waterford, et se joint au Barrow pour former la baie de Waterford; 150 kil. de cours.

Suisse ou **Confédération helvétique**, allemand *Schweiz* ou *Schweizerland*, italien *Svizzera*, latin *Helvetia*, État de l'Europe centrale, bornée au N. et à l'E. par l'Allemagne (Tyrol autrichien, Bavière, Wurtemberg, Bade), dont elle est séparée par les monts Rhæticon, le Rhin et le lac de Constance; à l'O. par la France, dont elle est séparée par le Doubs et le Jura; au S., par la France et l'Italie, dont elle est séparée par le lac de Genève, les monts du Valais, les Alpes Pennines, une ligne conventionnelle allant du Saint-Gothard au lac Majeur et au lac de Lugano, et du lac de Lugano au Splügen, enfin les Alpes centrales et Rhétiques. Elle est située entre 45°50' et 47°50' lat. N., et entre 3°44' et 8°5' long. E. — La Suisse est traversée de l'E. à l'O. par la ligne de partage des eaux européennes, qui comprend : les Alpes Grises, du mont Selvretta au mont Maloïa, les Alpes centrales ou Lépontiennes, du Maloia au Saint-Gothard, les Alpes Bernoises, du Saint-Gothard aux Diablerets, les Alpes Vaudoises, des Diablerets au mont Tendre, le Noirmont du mont Tendre au col de Saint-Cergues. La ligne de partage longe ensuite la frontière occidentale de la Suisse, sous le nom de Jura central et septentrional. De cette longue chaîne se détachent vers le N. un grand nombre de rameaux, la plupart élevés et épais, qui font de la Suisse un pays très-accidenté. Les principaux sont, de l'E. à l'O. : 1° les Alpes d'Uri, du mont Saint-Gothard au mont Dodiberg, entre le Rhin et la Reuss. Au Dodiberg elles forment deux branches : l'une s'appelle Alpes de Zurich et sépare la Thur de la Linth, l'autre s'appelle mont Bragel et chaîne de l'Albis, et sépare la Linth de la Reuss; 2° la chaîne de l'Oberwald, qui s'étend du Gallenstock au confluent de la Reuss et de l'Aar, et forme un arc de cercle à l'O. du lac des Quatre-Cantons; 3° les nombreuses chaînes qui partent de la Grimsel, du Finster-Aar-Horn, de la Gemmi, du Gelten-Horn, dans les Alpes Bernoises, et font, de toute la partie méridionale du canton de Berne, un pays très-montueux appelé l'Oberland; 4° le Jura helvétique, qui se détache du Jura septentrional au N. O. du lac de Bienne, et court vers le N. E. jusqu'au confl. de l'Aar et du Rhin à Waldshut. Vers le S., se détachent du Saint-Gothard les Alpes Pennines, qui servent de frontière à la Suisse jusqu'au col de Balme, et les monts du Valais, du col de Balme au lac de Genève. — De ces montagnes descendent de nombreux cours d'eau. Le Rhin reçoit la Thur, l'Aar et la Birse; l'Aar reçoit la Limmat et la Reuss à droite, la Sarine et la Thièle à gauche. L'Inn, affl. du Danube, traverse la vallée de l'Engadine. Le Tessin, affl. du Pô, traverse le val Levantina. Le Rhône traverse le Valais. Les chaînes de montagnes qui couvrent la Suisse interceptent souvent la libre circulation des eaux, qui s'amoncellent, s'étendent et forment des lacs. Les plus importants par leur superficie ou la beauté de leurs rives, sont : le lac de Constance au N. E., formé par le Rhin; au centre, les lacs de Wallenstadt formé par la Séez, de Zurich formé par la Linth, de Lucerne ou des Quatre-Cantons formé par la Reuss, de Brienz et de Thun formés par l'Aar; à l'O. les lacs de Neuchâtel formé par l'Orbe, et de Genève formé par le Rhône. Ainsi, des montagnes de la Suisse, partent des cours d'eau dans toutes les directions, et, comme les chemins naturels les plus faciles se trouvent le long des rivières, le pays a une très-grande importance stratégique. C'est pourquoi les traités de 1815 l'ont déclaré neutre et inviolable, le plaçant ainsi entre les deux grandes puissances militaires de la France et de l'Autriche, pour amortir leurs chocs et contribuer à la conservation de la paix. — Les productions minérales de la Suisse sont peu abondantes; ce sont : le fer dans le Jura et dans le canton de Saint-Gall; le plomb et le zinc, à Davos (Grisons); le plâtre (Neuchâtel); la tourbe à peu près partout, l'anthracite (Valais), la houille en très-petite quantité, le sel à Bex (40,000 quintaux), à Kybourg, Rhinfeld et Schweizerhall. Les eaux minérales sont nombreuses; les principales sont : celles de Baden (Argovie), Blumenstein (Berne), Gurnigel (Berne), Lavey (Vaud), Louèche ou Leukerbad (Valais), Pfœffers (Saint-Gall), Saint-Moritz (Grisons), Sexon (Valais), Schinznach (Argovie), Tarasp (Grisons), Wildegg (Argovie), Yverdon (Vaud). — Les productions végétales varient suivant l'altitude. On trouve la vigne jusqu'à 554 mètres, les chênes jusqu'à 810 mètres, ainsi que le blé; les hêtres, le seigle et l'orge jusqu'à 1,330 mètres, les pins et les sapins jusqu'à 1,780 mètres, les prairies alpestres jusqu'à 2,700 mètres; au-dessus, il n'y a plus que des mousses, des lichens, des saxifrages et de la gentiane. La Suisse a 581,000 hectares de terres cultivées, 1,428,000 de pâturages, 712,000 de forêts, 27,000 de vignes, 1,240,000 de terres stériles. — On compte, en Suisse, 900,000 bêtes à cornes, dont 530,000 vaches laitières excellentes, qui donnent 25 millions de kilogr. de fromages et 13 millions de kilogr. de beurre; il y a 100,000 chevaux, surtout dans le Jura, 400,000 moutons communs et autant de chèvres. — La Confédération est formée par quatre populations parlant chacune une langue propre : 1,680,000 Allemands, 520,000 Français, 135,000 Italiens, 45,000 Romans. Elle se compose de 22 cantons confédérés et indépendants, dont voici le tableau :

CANTONS.	CHEFS-LIEUX.	SUPERFICIE.	POPULATION.
Appenzell. . . .	Appenzell. . . .	419	60,695
Argovie.	Aarau.	1,405	198,873
Bâle.	Bale.	458	101,887
Berne.	Berne.	6,889	506,465
Fribourg.	Fribourg.	1,669	110,832
Genève.	Genève	283	95,259
Glaris . . .	Glaris.	691	35,150

CANTONS.	CHEFS-LIEUX.	SUPERFICIE.	POPULATION.
Grisons	Coire	7,185	91,782
Lucerne	Lucerne	1,501	132,338
Neuchâtel	Neuchatel	807	97,284
Saint-Gall	Saint-Gall	2,019	191,015
Schaffhouse	Schaffhouse	300	57,721
Schwytz	Schwytz	908	47,705
Soleure	Soleure	783	74,713
Tessin	Bellinzona, Locarno, Lugano	2.835	119,619
Thurgovie	Frauenfeld	988	93,300
Unterwalden	Stanz, Sarnen	765	26,116
Uri	Altorf	1,076	16,107
Valais	Sion	5,247	96,887
Vaud	Lausanne	3.223	231,700
Zug	Zug	239	20,993
Zurich	Zurich	1,723	284,786

La Suisse a donc une superficie de 41,418 kil. carrés, et une population de 2,669,147 hab., soit 63 par kil. carré. Dans cette population, on compte 1,566,347 protestants et 1,084,369 catholiques. — Chaque canton est un Etat; cependant Appenzell en forme deux, les Rhodes-Intérieures et les Rhodes-Extérieures; Bâle également deux, Bâle-Ville et Bâle-Campagne; Unterwalden deux, Nidwald et Obwald; les Grisons trois, la Ligue-Grise, la Ligue-Caddée ou de la Maison-de-Dieu, et la Ligue des Dix-Droitures. Les 22 cantons font donc 27 républiques. Les affaires d'intérêt général et les relations extérieures sont réglées par le gouvernement fédéral, qui se compose du *Conseil national* formé de députés élus à raison de 1 par 20,000 habitants, du *Conseil des Etats* composé de 44 membres, 2 par canton, du *Vorort* ou conseil fédéral exécutif, composé de 7 membres élus pour 3 ans par les deux assemblées. Le président du Vorort est nommé pour un an par les conseils réunis. Ce gouvernement réside à Berne. — Tout citoyen suisse est soldat de 20 à 30 ans ; à 30 ans, il entre dans la réserve; à 40 ans dans la landwehr jusqu'à 44 ans. L'effectif est de 202,000 hommes, dont 84,000 hommes d'armée régulière, 51,000 hommes de réserve et 65,000 de landwehr. Les cadres seuls sont permanents. Le budget est de 39 millions, dont 19 pour le budget fédéral et 20 pour les budgets cantonaux. L'instruction est très-répandue en Suisse ; l'instruction primaire est obligatoire, sous peine d'amende et même d'emprisonnement pour les parents. — Les chemins de fer sont déjà nombreux. Un chemin longe la frontière française de Genève à Bâle par Yverdun, Neuchâtel, Soleure et Olten; il a des embranchements de Neuchâtel au fort de Joux, de Neuchâtel à la Chaux-de-Fond. Un second traverse le S. O., de Genève au Simplon par Lausanne, Sion, Louèche et Brieg. Un troisième traverse le centre, de Bâle à Thun par Berne. Un quatrième conduit de Bâle à Romanshorn sur le lac de Constance par Olten, Aarau, Baden, Zurich, Winterthur, Frauenfeld, avec deux embranchements, de Winterthur à Rorschach par Saint-Gall, et de Zurich à Sargans par Rapperschwill. Enfin, un cinquième parcourt l'Est, de Rorschach à Coire. Par ces chemins, les Suisses exportent de l'horlogerie, des soieries, des toiles, du papier, des tissus de coton, des bestiaux, des fromages et du beurre; ils importent des vins, des eaux-de-vie, des denrées coloniales, de l'huile et des tissus de laine.

Histoire. La Suisse était une portion de l'ancienne Gaule. Elle passa aux Romains, et tour à tour aux Alamans, aux Burgondes et aux Francs, qui la gardèrent jusqu'à la dissolution de l'empire carlovingien. Elle fit partie alors d'un des royaumes nouvellement formés, celui de Bourgogne transjurane, et enfin fut réunie à l'empire d'Allemagne, 1032. La féodalité s'y était organisée comme partout, et, au XIIIe siècle, elle comptait une infinité de fiefs dont le principal était le comté de Habsbourg. Les cantons de Schwytz, Uri et Unterwalden étaient gouvernés par des juges nommés par le peuple, sous la surveillance des baillis impériaux. En 1308, ces trois cantons se soulevèrent contre leurs baillis autrichiens, et furent vainqueurs à Morgarten, 1315. De 1332 à 1353, Lucerne, Zurich, Glaris, Zug et Berne se joignirent aux trois cantons primitifs, et tous ensemble assurèrent leur liberté par les victoires de Sempach et de Nœfels, 1386, 1388. De 1481 à 1513, l'admission de Soleure, Fribourg, Bâle, Schaffhouse et Appenzell, compléta la république des treize cantons, dont le traité de Westphalie reconnut l'indépendance, 1648. En 1798, la France, aidée par une partie des cantons, et par les alliés et sujets des Suisses, remplaça la Confédération par une *république Helvétique*, une et indivisible. En 1803, le Premier Consul, prenant le titre de médiateur, rétablit la Confédération, qui se composa de 19 cantons. Enfin, en 1815, on rendit à la Suisse Genève, Neuchâtel et le Valais, et la république Helvétique fut constituée telle qu'elle est aujourd'hui. Après la révolution de 1830, la Suisse fut troublée par une grande agitation démocratique ; l'on demandait aussi que l'union fût plus intime entre les cantons et le gouvernement central plus fort; Bâle-Ville se sépara de Bâle-Campagne; etc. Enfin, après la courte guerre du *Sonderbund*, 1847, on revisa le pacte fédéral et l'on adopta, le 12 septembre 1848, une constitution fédérale démocratique. Le roi de Prusse a renoncé à ses droits sur le canton de Neuchâtel en 1857. V. Supplément.

Suleau (François-Louis), pamphlétaire, né à Granvilliers (Oise), 1757-1792, avocat aux conseils du roi, se jeta avec ardeur dans la mêlée révolutionnaire, et, surtout après les journées d'octobre, fut l'ardent défenseur de l'autorité royale. On l'accusa d'avoir pris part à la conspiration de Favras et d'avoir voulu soulever la Picardie; il fut même arrêté pendant quatre mois. Sa verve de pamphlétaire, surtout dans les *Actes des Apôtres*, le rendit bientôt célèbre, non moins que ses insolences et ses provocations à l'égard des partisans de la Révolution. Il s'employa à rattacher Mirabeau à la cour. Le *Journal de Suleau*, qui parut le 26 avril 1791, donne de curieux renseignements sur les plans et les menées de l'émigration. Le 10 août 1792, il se rendait aux Tuileries, chargé d'une mission du Département, lorsqu'il fut arrêté, conduit au corps de garde de la section et massacré par la foule.

Sulina. V. Soulina.

Sulla et non **Sylla** (Lucius Cornelius), d'une branche obscure de la *gens Cornelia*, famille patricienne, né à Rome, 138-78 av. J.-C., eut une bonne éducation, mais passa sa jeunesse dans la débauche Son esprit ne fut cependant pas énervé, et, quand sa fortune eut été augmentée par les libéralités de sa belle-mère et d'un parvenu nommé Nicopolis, il brigua les honneurs, fut questeur de Marius en Afrique, et se distingua par son courage, par son habileté, surtout en obtenant que Bocchus livrât aux Romains son gendre Jugurtha. Il fut encore lieutenant de Marius dans la guerre des Cimbres, puis le quitta pour s'attacher à Catulus; il eut une part décisive à la victoire de Verceil, 101. Néanmoins il arriva difficilement aux honneurs; il n'obtint la préture, en 93, qu'après un premier refus. Propréteur en Cilicie, il rétablit Ariobarzane sur le trône de Cappadoce, traita avec Arsace, roi des Parthes, s'enrichit, et se prépara dès lors à jouer un grand rôle. Il se disait favorisé de la fortune, prit le surnom de *Felix* (heureux), et dans la guerre sociale, combattit les Italiens avec acharnement et avec succès. Il fut nommé consul en 88. Il avait besoin d'une guerre lucrative, qui lui donnerait gloire, argent et soldats; il obtint du sénat d'être chargé de combattre Mithridate. Le vieux Marius lui disputa ce commandement, et, soutenu par le tribun Sulpicius, se le fit donner par un plébisciste, au milieu d'une émeute dans laquelle Sulla manqua périr. A la tête de son armée réunie à Nola, Sulla marcha sur Rome, entra dans la ville, proscrivit quelques-uns de ses plus ardents ennemis, répartit les Italiens, nouveaux citoyens, dans huit tribus nouvelles, et, laissant ses ennemis, les démocrates, très-puissants encore à Rome, il partit pour combattre Mithridate, 87. Il prit Athènes, soulevée par le rhéteur Athénion, et fit massacrer les habitants, 86 ; vainquit les généraux de Mithridate, Archélaüs près de Chéronée, Dorilaüs près d'Orchomène, 85; passa en Asie, avec son lieutenant Lucullus, et y trouva une armée romaine, envoyée par les Marianistes, de nouveau maîtres de Rome ; Fimbria la commandait, après avoir assassiné son général, Valerius Flaccus. Sulla laissa échapper Mithridate, assiégé dans Pitane, imposa au roi de Pont un traité onéreux, 84; gagna à sa cause, en Lydie, l'armée de Fimbria et le força de se donner la mort. Il leva sur la province d'Asie une contribution de guerre de 6,000 talents, gorgea ses soldats de butin, et, après avoir rétabli Ariobarzane en Cappadoce et Nicomède en Bithynie, mena son armée en Italie pour faire la guerre civile, 83. Le parti populaire avait levé deux cent mille hommes, mais il manquait de chefs. Sulla battit Norbanus près de Capoue; les armées de Scipion et de Carbon firent défection; le jeune Marius fut vaincu à Sacriport, en Etrurie; le Samnite Telesinus, qui avait voulu surprendre Rome, fut accablé près de la porte Colline ; Sulla fit massacrer dans le cirque les 6,000

prisonniers qui avaient survécu. Pendant ce temps, les chefs de l'aristocratie avaient secondé les efforts de Sulla; Métellus lui avait amené une armée, le jeune Pompée avait levé trois légions. Le vainqueur avait dit dans le sénat : « Qu'aucun de mes ennemis n'espère le pardon. » Alors les proscriptions commencèrent; tous ses ennemis furent inscrits sur les listes fatales; les biens des proscrits furent vendus à vil prix ou donnés aux amis et aux maîtresses de Sulla. Les proscriptions s'étendirent à toute l'Italie; Préneste, où le jeune Marius s'était retiré et avait été forcé de se tuer, fut ruinée; beaucoup de villes eurent le même sort, et la plus grande partie des terres de l'Etrurie fut livrée aux soldats du vainqueur. La terreur régnait dans toute l'Italie. Alors Sulla se fit nommer dictateur pour un temps indéfini, 82, et commença ses réformes, qu'on appelle la constitution de Sulla (*leges Corneliæ*); elles ont le caractère aristocratique; mais Sulla voulait-il relever l'ancienne constitution, ou plutôt ne voulait-il pas assurer son pouvoir personnel, en accablant la démocratie, sans grande préoccupation de l'avenir? Le sénat, composé de 400 membres, dut discuter préalablement toutes les lois avant qu'elles fussent portées devant l'Assemblée centuriate; il désigna les gouverneurs des provinces qui lui furent entièrement soumis; mais il fit entrer dans ce sénat un grand nombre d'hommes obscurs. Le pouvoir judiciaire fut enlevé aux chevaliers et rendu aux sénateurs; mais il supprima la censure, qui avait toujours épouvanté les chevaliers. Il ôta aux tribuns le droit de proposer des lois; ils furent désormais incapables d'exercer les charges curules; il abolit les comices par tribus, ou du moins leur enleva toute autorité. Il régla l'ordre des magistratures; il fallut passer par la questure, par la préture pour arriver au consulat. Il fit de nouvelles lois *De falso, De sicariis, De repetundis*, et établit huit tribunaux permanents (*quæstiones perpetuæ*), pour punir ces crimes. Par dégoût du pouvoir absolu, ou par fatigue, il se démit de la dictature, en 79; mais il resta tout-puissant; trois cents sénateurs étaient ses créatures; 10,000 esclaves affranchis, les *cornéliens*, lui étaient dévoués, et 250,000 soldats, établis par lui en Italie, seraient accourus, au premier signe, pour se défendre en le défendant. Retiré dans une villa près de Puteoli (Pouzzoles), il vécut encore quelques mois, au milieu des courtisanes et des bouffons; il y mourut, de la maladie pédiculaire, fruit de ses débauches. On lui fit à Rome des funérailles magnifiques; on l'enterra dans le champ de Mars, honneur qui n'avait été décerné à personne depuis les rois, et l'on grava sur son tombeau une épitaphe, qu'il avait, dit-on, rédigée lui-même : « Aucun homme n'a fait plus de bien à ses amis et plus de mal à ses ennemis. » Il avait composé, en latin, des *Mémoires*, qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. Plutarque, qui a écrit sa *Vie*, s'en est beaucoup servi.

Sully (MAURICE **de**), prélat français, né à Sully-sur-Loire, mort en 1196, d'une naissance obscure, étudia à Paris, y enseigna les lettres et la théologie, fut chanoine à Bourges, archidiacre de l'église de Paris, puis évêque de cette ville, en 1160. Prélat distingué, il est surtout célèbre par la réédification de la cathédrale de Notre-Dame; Alexandre III posa la première pierre, en 1163; le grand autel fut consacré en 1182; on put célébrer l'office divin en 1185. Les *Sermons* de Maurice de Sully, dont on a un assez grand nombre de manuscrits, n'ont d'importance que par la traduction française, qui en a été faite presque de son temps, et qui a été imprimée à Lyon, 1511, in-8°.

Sully (ODON ou EUDE **de**), prélat français, d'une illustre maison du Berri, cousin de la reine Alix, 3ᵉ femme de Louis VII, né à la Chapelle d'Angillon (Berri), 1165-1208, élevé à Paris, fut chantre de la cathédrale de Bourges, dont son frère était archevêque. En 1196, il succéda à Maurice de Sully sur le siége épiscopal de Paris, se déclara pour Innocent III contre Philippe Auguste, lorsque l'interdit fut jeté sur les églises de France, acheva la construction de Notre-Dame, fonda le Porrois, qui devint plus tard *Port-Royal*, et mourut au moment où il venait de prêcher la croisade contre les Albigeois.

Sully (MAXIMILIEN **de Béthune**, baron DE **Rosny**, puis duc DE), né à Rosny, près Mantes, 1560-1641, appartenait à une branche cadette de la famille des Béthune, issus des comtes de Flandre. Son père l'attacha, dès l'âge de 11 ans, à la personne de Henri de Navarre, qui l'emmena à Paris; il échappa, par sa présence d'esprit, au massacre de la Saint-Barthélemi, et, après avoir terminé ses études, accompagna Henri dans toutes ses guerres, partagea ses périls, se distingua par sa valeur brillante, son habileté dans tout ce qui regarde l'art des siéges, et son dévouement à toute épreuve. Il fut nommé conseiller de Navarre et chambellan ordinaire. Après une expédition dans les Pays-Bas, à la suite du duc d'Anjou, 1580-1583, il épousa une riche héritière, Anne de Courtenay, et dès lors s'occupa sans cesse à améliorer sa fortune, sans oublier jamais les intérêts de son maître. Dans la huitième guerre civile, il contribua à la victoire de Coutras, 1587, travailla à la réconciliation de Henri III et du roi de Navarre, était au siége de Paris, et ne quitta plus dès lors Henri IV, dont il fut le principal conseiller et l'ami. Il montra sa valeur, parfois téméraire, à Arques et à Ivry, où il reçut plusieurs blessures; fut encore blessé au siége de Chartres, et, après avoir suivi le roi devant Rouen et à Aumale, épousa en secondes noces Rachel de Cochefilet, veuve du seigneur de Châteaupers, 1592. Malgré son attachement au calvinisme, il engagea vivement Henri IV à abjurer, pour frapper la Ligue d'un coup mortel. Il fut dès lors employé dans les affaires les plus importantes, chargé de négocier la soumission des seigneurs catholiques et de retenir les chefs calvinistes. En 1594, il fut nommé conseiller d'État et des finances. D'un caractère rude, obstiné, orgueilleux, mais laborieux, exact, résolu, ennemi du désordre, il fut l'instrument le plus vigoureux de la régénération de la France sous Henri IV. Après avoir ramassé 500,000 écus sur des recouvrements illégitimes, dans un voyage qu'il fit en 1596, il eut toute la charge des finances, même avant d'être nommé surintendant, 1599. Ce n'était pas un génie créateur; mais, doué d'une persévérance indomptable, il remit l'ordre là où était le chaos. Il améliora les recettes, en ayant recours à des moyens de différente nature, établit une chambre de justice, pour rechercher les malversations des financiers, en 1601, et établit le droit annuel ou *Paulette*. En même temps, il diminua les charges du trésor public, surtout par une sévère économie; il parvint à acquitter 100 millions de dettes, à racheter 30 à 35 millions de domaines et de rentes, à augmenter considérablement les revenus, et à tenir en réserve 20 ou 22 millions qu'il avait amassés à la Bastille. Associé à toutes les parties du gouvernement, il fut surintendant des bâtiments et fortifications, grand voyer, grand maître de l'artillerie, 1599, gouverneur du Poitou, 1603, puis duc de Sully et pair de France, 1606. Henri IV lui offrit la charge de connétable, s'il se faisait catholique; Sully refusa. Il favorisa surtout l'agriculture, protégea les paysans contre les gens de guerre et les agents du fisc, remit les tailles arriérées; autorisa l'exportation des grains, des vins, des eaux-de-vie, voulait diminuer la gabelle du sel, ordonna le desséchement des marais, arrêta la dévastation des forêts, multiplia les routes, forma le projet d'un vaste système de canaux et commença le canal de Briare, en 1604. Mais, ennemi du luxe, il fut peu favorable à l'industrie et au commerce. Il s'occupa très-activement de relever l'art militaire et d'entourer la France d'un vaste système de fortifications. Il fut également mêlé à toutes les grandes affaires de la politique extérieure, à la guerre contre le duc de Savoie, aux préparatifs d'une grande lutte contre la maison d'Autriche. Défenseur dévoué de la royauté, il contribua à réprimer la turbulence des grands seigneurs, catholiques ou protestants, les complots de Biron, des d'Entragues, du comte d'Auvergne, du duc de Bouillon. De mœurs austères, il résista plus d'une fois à son maître pour mieux le servir; il eut le rôle d'un véritable Mentor, quoiqu'il fût plus jeune que Henri IV. Il fut souvent chargé des missions les plus périlleuses et les plus délicates, décidant Catherine de Navarre à rompre avec le comte de Soissons; Marguerite de Valois à divorcer; en lutte avec les maîtresses, avec Gabrielle d'Estrées, avec la marquise de Verneuil; intervenant entre Henri IV et la reine Marie de Médicis; mais gardant toujours la confiance et l'affection du roi. C'était à l'Arsenal que vivait Sully et que Henri IV allait souvent le visiter. Le roi fut assassiné, lorsqu'il allait l'entretenir de la guerre enfin décidée contre l'Autriche, 1610. A cette nouvelle, Sully s'enferma dans la Bastille, puis fut nommé membre du conseil de régence; mais son rôle politique était fini; il n'était pas populaire; il n'était pas aimé par ses collègues; les courtisans le détestaient. Il se démit de la surintendance des finances et du gouvernement de la Bastille, en 1611; mais il garda ses grandes charges, malgré ses ennemis, et vécut loin de la cour; cherchant à empêcher les prises d'armes des protestants; servant encore le roi aux siéges de Saint-Jean-d'Angely et de

Montauban, 1621. En 1616, il s'était démis du gouvernement du Poitou, en faveur de son gendre, le duc de Rohan; il échangea, en 1634, sa charge de grand maître de l'artillerie pour le bâton de maréchal. Possesseur d'une grande fortune, il vivait habituellement à Villebon, à Rosny et à Sully, menant un grand train de maison, toujours grave et laborieux, toujours fidèle à la mémoire de son maître, et mettant en ordre avec ses secrétaires ses nombreux papiers et ses *Mémoires*. Quelques-uns de ses écrits sont perdus; mais son œuvre capitale, c'est le recueil publié sous le titre bizarre de *Mémoires des sages et royales Œconomies d'Estat de Henry le Grand;* ils sont écrits sans ordre; ce sont les secrétaires de Sully qui sont censés lui raconter les détails de sa vie; mais c'est un monument précieux pour l'histoire de Henri IV. Il a publié lui-même les deux premiers volumes, in-fol., 1634; les tomes III et IV ont paru à Paris en 1662. Réimprimés en 1725, 15 vol. in-12, ils ont eu de nombreuses éditions, et font partie des collections Petitot et Michaud. L'abbé de l'Écluse les a arrangés en style moderne, 1745, 8 vol. in-12. — De sa première femme, Sully eut *Maximilien*, marquis DE ROSNY, né à Paris, 1587, qui, livré à la dissipation, mourut en 1634. Son fils *Maximilien-François*, qui causa beaucoup d'ennuis à son grand-père, continua la branche des ducs de Sully. De sa seconde femme, il lui resta deux filles, *Marguerite*, mariée au duc de Rohan, *Louise*, mariée au marquis de Mirepoix; et un fils, François, 1598-1678, qui créa la branche des ducs d'Orval; celle-ci hérita en 1729 du duché-pairie de Sully; elle est aujourd'hui éteinte.

Sully (HENRI), horloger anglais, contribua beaucoup aux progrès de son art, au commencement du XVIIIe s. Il s'établit à Paris, abjura le protestantisme, et fut pensionné par le duc d'Orléans. Il mourut en 1728. On lui doit: *Description d'une horloge*, in-4°; *Règle artificielle du temps*, in-8°, 1717; *Méthode pour régler les montres et les pendules*, in-8°, 1728.

Sully-sur-Loire, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 22 kil. N. O. de Gien, sur la rive gauche de la Loire (Loiret); 2,590 hab. Érigé en duché en faveur de Maximilien de Béthune, ministre de Henri IV, 1606. Patrie de Maurice de Sully, évêque de Paris.

Sulmona. V. SOLMONA.

Sulpice-les-Champs (Saint-), ch.-l. de cant. de l'arr. et à 15 kil. N. O. d'Aubusson (Creuse); 1,107 h., dont 196 agglomérés.

Sulpice-les-Feuilles (Saint-), ch.-l. de cant. de l'arr. et à 58 kil. N. E de Bellac (Haute-Vienne); 1,992 hab., dont 402 agglomérés.

Sulpice (Saint), évêque de Bourges, en 584, mort en 591, cultivait la poésie. Fête le 29 janvier. — Autre évêque de Bourges de 624 à 644, fut aumônier de Clotaire II. Fête le 17 janvier. C'est à lui qu'est dédiée l'église Saint-Sulpice de Paris, l'une des plus belles de la capitale. On admire le superbe portail, large de 124m,75 et haut de 41 mètres, œuvre de Servandoni, terminée en 1745. Deux tours inégales, de structure différente, s'élèvent au-dessus du portail; celle du nord a 61m,21 de hauteur; Chalgrin l'a construite en 1777; celle du sud, un peu moins élevée, est due à Maclaurin, 1749. L'église, longue de 140m,33, et large de 56, commencée sur les dessins de Levau, 1665, continuée par Gillard et par Oppenord, n'a été terminée que dans le siècle suivant. Derrière le chœur est une très belle chapelle de la Vierge. Pendant la Révolution, elle fut convertie en temple de la Victoire; les théophilanthropes y tinrent leurs séances; elle a été rendue au culte en 1802.

Sulpice Sévère, écrivain ecclésiastique, né en Aquitaine, vers le milieu du IVe siècle, mort vers 410, était d'une bonne famille et fut d'abord avocat. La mort prématurée de sa femme le fit renoncer au monde vers 392. Il s'attacha à Saint-Martin de Tours, fut ordonné prêtre et mourut probablement dans un monastère de Marseille. Son *Histoire sacrée*, écrite avec pureté et élégance, est surtout importante pour le IVe siècle. On a encore de lui: *Vie de saint Martin de Tours*, deux *Dialogues*, des *Lettres*. Ses *Œuvres* ont été souvent publiées; la meilleure édition est celle de Jérôme de Prato, Vérone, 1741-1754, 2 vol. gr. in-4°; elles ont été traduites, dans la *Bibliothèque Panckoucke*, par M. Herbert, 2 vol. in-8°.

Sulpicia, femme poëte de Rome, vivant à la fin du Ier siècle. On lui attribue une satire en 78 vers hexamètres sur l'édit de Domitien qui exilait les philosophes. Elle a été traduite dans la *Bibliothèque de Panckoucke* et dans la *Collection Nisard*.

Sulpiciens, congrégation de prêtres destinés à l'instruction des jeunes ecclésiastiques, fondée en 16.1 par Olier, curé de Saint-Sulpice.

Sulpitius Rufus (PUBLIUS), tribun du peuple, à Rome, 88 av. J. C., se déclara pour le parti populaire et pour Marius; entouré de 600 jeunes gens, qu'il appelait son anti-sénat, et soutenu par les Italiens, il fit voter la répartition dans les 35 anciennes tribus des nouveaux citoyens, fit charger Marius de la guerre contre Mithridate, à l'exclusion de Sulla, à la suite d'une émeute dans laquelle celui-ci fut sur le point d'être tué; fut proscrit lorsque Sulla rentra dans Rome et fut tué.

Sulpitius Rufus (SERVILIUS), orateur distingué, au temps de Cicéron et d'Hortensius, fut surnommé le *Prince des jurisconsultes*. Cicéron lui fit élever une statue.

Sultan (de l'arabe *salatha*, dominer), titre porté du Xe au XIIIe siècle par les lieutenants des califes abbassides, qui se rendaient indépendants, comme les sultans seldjoucides. C'est la principale dénomination du souverain des Turcs Ottomans; mais ce titre est encore porté par plusieurs princes de l'Asie, de l'Afrique et de la Malaisie. Les femmes, sœurs et filles du sultan sont appelées *sultanes;* la mère du sultan est la *sultane-Validé* (sultane-mère).

Sultanieh-Hissar, v. de la Turquie d'Asie, sur le détroit des Dardanelles, à 55 kil. S. O. de Gallipoli (Anatolie); 15,000 hab. Château qui garde l'entrée S. O. du détroit.

Sulz, v. du Wurtemberg, à 56 kil. S. O. de Stuttgart, sur le Necker, dans le cercle de la Forêt-Noire; 3,000 hab. Saline considérable.

Sulzbach, v. de Bavière, à 46 kil. E. de Nuremberg, dans le cercle de la Franconie centrale; 3,400 hab. Victoire du général Jourdan sur les Autrichiens, 1796.

Sulzer (JEAN-GEORGE), né à Winterthur (Suisse), 1720-1779, professeur de philosophie à Berlin, a laissé surtout un livre remarquable, *Théorie universelle des beaux-arts*, 1786, 2 vol. in-4°.

Sumatra, île de la Malaisie, la plus grande et la plus occidentale des îles de la Sonde, séparée de l'Indo-Chine par le détroit de Malacca, de Java par le détroit de la Sonde, entre 5°40' lat. N. et 5°50' lat. S., et entre 93° et 104° long. E. Elle a 1,600 kil. de long sur 200 à 400 de large. Sa superficie est à peu près de 520,000 kil. carrés; sa population de 4 millions d'âmes. Elle est traversée du N. O au S. E. par une chaîne de montagnes volcaniques, dont les principaux sommets sont: le Gounong-Benko (4,950 m.), le Gounong-Passma (4,252 m.), le Gounong Merapi (3,675 m.). Le centre et le sud sont couverts de forêts impénétrables, peuplées d'orangs-outangs, de rhinocéros et d'éléphants. Les productions sont: poivre, café, cannelle, muscade, riz, sagou, benjoin, camphre, gutta-percha, caoutchouc, bois de teck. Il y a des mines de fer, d'étain et de houille. Les Hollandais possèdent plus de la moitié de l'île (O. et S.); leur capitale est *Padang;* villes princip., Bencoulen et Palembang. Les États indépendants sont: le royaume d'Atchin, le pays des Battahs, le royaume de Siak. L'île fut découverte par le Portugais Siqueira, 1508. Les Hollandais l'occupèrent, 1628; 1,620,000 h. dans les poss. holland. de l'E.

Sumba. V. SAMBA.

Sumbava, île de la Malaisie, dans l'archipel de la Sonde et dans le groupe de Sumbava-Timor, entre 8°10' et 9°7' lat. S., et entre 114°22' et 117° long. E. Elle a 240 kil. sur 80, et 80,000 hab. Montueuse et boisée, elle renferme le redoutable volcan de Temboro, des mines d'or, de fer, de cuivre; elle produit du riz et élève des chevaux. Elle est vassale de la Hollande. Les v. pr. sont: *Sumbava* au N. et Bima.

Sumbava-Timor (Archipel de), groupe d'îles de la Malaisie, à l'E. de Java: les principales sont de l'O à l'E., Sumbava, Samba, Florès, Solor, Subrao et Timor.

Sumeg. V. SCHUMEG.

Sumène, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 10 kil. E. du Vigan (Gard); 3,135 hab. Filatures de soie.

Summanus (de *summus*, suprême), ancienne divinité osque ou étrusque, considérée comme égale à Jupiter. Il y avait, à Rome, un temple de Summanus, près de Circus Maximus.

Summonte (GIAN-ANTONIO), historien, né à Naples, mort en 1602, notaire, a écrit, dans un style incorrect, mais naïf, l'*Istoria della cità e regno di Napoli*, 4 vol. in-4°; l'édition de 1748, en 6 vol. in-4°, est la meilleure.

Sunamite, femme née à *Sunam*, ville de la tribu d'Issachar (Palestine), au S. O. de Nazareth. On désigne sous ce nom dans la Bible: 1° Abisag, qui épousa David

dans sa vieillesse; 2° la femme qui reçut à Sunam le prophète Elisée et dont il ressuscita le fils; 3° l'épouse du *Cantique des Cantiques*, dont le vrai nom est *Sulamite*.

Sund (c'est-à-dire *détroit*), détroit qui sépare l'île danoise de Seeland de la côte de Suède et qui fait communiquer le Kattégat avec la Baltique. C'est la principale entrée de cette mer; 30,000 navires au moins le traversent annuellement. Il est profond de 14 à 32 mèt., large de 4 kil. 500 mètres. L'entrée est commandée par la forteresse danoise de Kronborg et la forteresse suédoise de Helsingborg. Sur le détroit sont les ports d'Elseneur et de Copenhague. Autrefois les bâtiments s'arrêtaient à Elseneur pour payer un droit de navigation, ou péage, destiné à l'entretien des pilotes, balises, vigies et fanaux qui protégent ce dangereux passage. Ces droits ont été abolis par le traité du 11 mars 1857, moyennant une indemnité payée au Danemark par les grandes puissances commerçantes.

Sunderland, v. d'Angleterre, dans le comté et à 22 kil. N. E. de Durham, port très-important de la mer du Nord, à l'embouchure du Wear; 105,000 hab. Fabriques de verre à vitres; grande exportation de charbon de terre. On y remarque un pont de fer d'une seule arche de 79 mètres d'ouverture et de 33 mètres de hauteur.

Sunderland. V. SPENCER.

Sundgau, partie méridionale de l'Alsace; villes: Béfort, Ferrette, Altkirch, Huningue et Thann. Il appartint longtemps à la maison d'Autriche, qui avait un bailli à Ferrette.

Sunium (Cap), auj. *Colonna*, pointe S. de l'Attique, jadis couronné par un temple de Minerve, dont il reste quelques colonnes de marbre blanc.

Sunnites (de l'arabe *sunnah*, tradition), nom d'une grande secte musulmane, qui reconnaît comme légitimes successeurs de Mahomet les trois premiers califes, Aboubekr, Omar et Othman, et qui sont opposés aux Chiites, qui n'accordent d'autorité qu'au 4e calife, Ali. Ils sont subdivisés entre quatre rites également orthodoxes, les Hanéfites, les Hanbalites, les Chafiytes et les Malekites, qui portent les noms de leurs fondateurs. Les Sunnites dominent dans l'empire Ottoman, en Arabie, en Egypte, dans les Etats Barbaresques.

Suovetaurilia, triple sacrifice d'un porc, d'un bélier, et d'un taureau, chez les Romains, offert à Mars, pour la purification des champs et des terres en culture, pour l'expiation des armées, des peuples ou des villes.

Superga (La), montagne et abbaye à 7 kil. N. E. de Turin. L'abbaye fut fondée par Victor-Amédée III, en souvenir de la levée du siége de Turin par les Français, en 1706; l'église est le lieu de sépulture des princes de la maison de Savoie.

Supérieur (Lac), le plus occidental et le plus vaste des grands lacs de l'Amérique du Nord, entre 46°4' et 48°45' lat. N., et entre 87° et 95° long. O. Il a 571 kil. de long sur 257 de large; sa superficie est de 84,800 kil. carrés, sa profondeur moyenne de 300 mèt., son altitude de 182 mèt. Il communique à l'E. avec le lac Huron par la rivière Sainte-Marie. Sur la côte méridionale est la petite presqu'île de Kewenaw et la rivière Ontonagon, où l'on exploite des mines de cuivre d'une extrême richesse.

Supérieure (Mer), *Superum mare*, nom donné par les anciens à la mer Adriatique, par opposition à la mer Inférieure ou Tyrrhénienne.

Supplimbourg, anc. comté saxon à l'E. de Brunswick. L'empereur Lothaire II, avant son avénement, était comte de Supplimbourg.

Supplication, prières publiques, sacrifices dans les temples, chez les Romains, soit pour remercier les dieux d'une victoire ou d'un heureux événement, et alors, c'était le sénat qui ordonnait la Supplication; soit pour apaiser ou détourner leur colère, et, dans ce cas, c'étaient les pontifes. Il y avait quelquefois de 9 à 15 jours de supplication.

Suprématie (Serment de). Il fut exigé, en Angleterre, depuis Henri VIII, de tous ceux qui entraient dans les charges et emplois; ils étaient forcés de reconnaître le souverain comme chef de l'Eglise anglicane.

Sura, anc. v. de Babylonie, sur l'Euphrate, entre Babylone et Apamée. Les Juifs y eurent une école célèbre. Titre d'évêché *in partibus*.

Surate, v. de l'Hindoustan anglais, sur le Tapty, dans la présidence et à 275 kil. N. de Bombay; 180,000 hab.?, pour la plupart Guèbres ou Parsis. Bombay lui a enlevé une grande partie de son commerce; elle fait encore de nombreuses affaires avec l'Arabie et la Perse. Résidence de la cour suprême de justice pour la présidence de Bombay. La Compagnie des Indes y établit un comptoir en 1612; l'Angleterre la possède depuis 1800.

Surcouf (ROBERT), corsaire, né à Saint-Malo, 1773-1827, appartenait, par sa mère, à la famille de Duguay-Trouin. Marin à 13 ans, il était lieutenant en 1791, fit secrètement la traite des noirs, et, craignant d'être découvert, prit le commandement d'un navire corsaire, 1795, et commença des courses fructueuses contre les Anglais. Il rendit bientôt son nom célèbre par la hardiesse de ses entreprises. Après la rupture de la paix d'Amiens, Bonaparte lui offrit le commandement de deux frégates; il refusa, mais accepta la croix de la Légion d'honneur. Il continua à armer des corsaires, et la mer des Indes fut surtout le théâtre de ses exploits, qui l'enrichirent. Après la Restauration, il fut l'un des premiers armateurs de Saint-Malo.

Sure, riv. de Belgique, prend sa source dans les Ardennes, reçoit l'Alzette et se jette dans la Moselle, dans le Luxembourg belge, après un cours de 180 kil.

Surena, général d'Orodès, roi des Parthes, né vers 82 av. J. C., puissant par sa naissance, ses richesses et son courage, avait replacé Orodès sur le trône et avait repris Séleucie révoltée. Mis à la tête de l'armée chargée de combattre Crassus, il le vainquit près de Carrhes, l'attira traîtreusement dans une entrevue et le tua, 53. Orodès, jaloux de la gloire de son général, le fit tuer l'année suivante. Plusieurs pensent que *Surena* était un titre et non pas un nom propre.

Suresnes, village de l'arr. et à 14 kil. S. de Saint-Denis (Seine), sur la rive gauche du fleuve et au pied du mont Valérien; 6,477 hab. Vignobles médiocres. En 1593, Henri IV y tint avec l'archevêque de Bourges des conférences qui préparèrent son abjuration.

Surgères, ch.-l. de canton de l'arr. et à 32 kil. N. E. de Rochefort (Charente-Inférieure); 3,580 hab. Vins, eaux-de-vie. Château du XVe siècle.

Surinam, fleuve de l'Amérique du Sud, prend sa source dans la Parime, arrose les Guyanes française et hollandaise, passe à Paramaribo et se jette dans l'Atlantique, après un cours d'environ 550 kil.

Surintendant. On appela d'abord en France *surintendant des finances* le ministre chargé des finances de l'Etat, depuis Enguerrand de Marigny sous Philippe le Bel, jusqu'à Fouquet sous Louis XIV, 1661; il n'y eut plus dès lors qu'un *contrôleur général des finances*. — Richelieu fut *surintendant de la navigation et du commerce*, lorsque la charge de grand amiral fut supprimée. — Colbert sous Louis XIV, le marquis de Marigny sous Louis XV, furent *surintendants des bâtiments du roi*. — Il y eut aussi un *surintendant des postes et relais*. — La reine avait une *surintendante de sa maison*. Il y a de nos jours la *surintendante de la maison d'éducation de St-Denis*.

Surius (LAURENT), hagiographe allemand, né à Lubeck, 1522-1578, vécut trente-six ans à la chartreuse de Cologne et s'occupa de travaux relatifs à l'histoire ecclésiastique. On lui doit: *Vitæ sanctorum ab Aloysio Lipomanno olim conscriptæ*, 1570 et suiv., 6 vol. in-fol., ou 1618, 12 tomes en 7 vol. in-fol.; *Commentarius brevis rerum in orbe gestarum, ab anno* 1500; 1566, in-8°; *Concilia omnia*, 1567, 4 vol. in-fol.; *Homiliæ sive Conciones præstantissimorum Ecclesiæ doctorum in evangelia totius anni*, 1569, in-fol.

Surjoux, village de l'arr. et à 30 kil. S. E. de Nantua (Ain); 420 hab. Grande exploitation d'asphalte.

Surlet de Chokier (ERASME-LOUIS, baron), homme politique, né à Liége, 1769-1839, appartenait à une noble famille de Liége, qui remonte au XIIe siècle. Il siégea au corps législatif de l'empire français, de 1812 à 1814; fit partie de la seconde chambre des Etats-Généraux des Pays-Bas; fut membre du congrès national en 1830, vint offrir à Paris la couronne de Belgique au duc de Nemours, fut nommé régent, février 1831, soutint la candidature de Léopold et se démit du pouvoir qu'il avait noblement exercé, le 21 juillet 1831.

Surrentum, v. de l'anc. Campanie. Auj. *Sorrente*.

Surrey, comté d'Angleterre, au S. E., touche à ceux de Middlesex, Buckingham, Sussex, Kent, Hants et Berks. Il a 830,685 hab. Le ch.-l. est *Guilford*; v. pr.: Claremont, Kew, Richmond, Epsom, Addiscombe. Le N. E. est couvert par les faubourgs de Londres qui sont au S. de la Tamise.

Surrey (HENRI-HOWARD, comte DE). V. HOWARD.

Surville (Marguerite-Eléonore-Clotilde **de Vallon-Chalys,** dame **de**), femme poëte du xve siècle. Son existence est encore entourée de mystère. L'éditeur de ses poésies, Vanderbourg, a assuré qu'il tenait des héritiers d'un M. de Surville le manuscrit des œuvres et les notes concernant Clotilde de Surville. Elle serait née au château de Vallon (Vivarais), en 1405, aurait reçu une brillante éducation à la cour de Gaston-Phébus, comte de Foix, et aurait épousé, en 1421, Bérenger de Surville, partisan de Charles VII, qui serait mort au siége d'Orléans, 1429. Elle se serait consacrée à l'éducation de ses enfants, et aurait vécu jusqu'à la fin du xve siècle, puisqu'elle célébra la victoire de Charles VIII à Fornoue. Parmi les critiques, les uns ont attribué les poésies de Clotilde à Vanderbourg lui-même; d'autres ont pensé, avec plus de raison, que l'auteur était le marquis *de Surville*, né en 1755, qui servit en Amérique sous Rochambeau. Royaliste dévoué, il fut chargé par Louis XVIII de soulever le midi de la France, fut arrêté au Puy et mis à mort, 1798. Peut-être se serait-il servi de quelques matériaux retrouvés, pour composer ces poésies, qui semblent souvent faire allusion aux événements contemporains. Elles furent publiées en 1803; un second recueil de vers de Clotilde parut en 1826, in-8°, par les soins de Nodier et de Roujoux; les pièces qu'il renferme ne sont pas anciennes assurément. On peut adopter pour les premières poésies le jugement de M. Villemain : « Quand on a lu Charles d'Orléans, on reconnaît dans les poésies de Clotilde une fabrication moderne, qui se trahit par la perfection même de l'artifice... La fraude une fois prouvée, reste le mérite de la fraude en elle-même. Ces poésies sont charmantes. »

Surville (Jean-François-Marie **de**), né à Port-Louis (Morbihan), 1717-1770, se signala, comme marin, dans les guerres de l'Inde, reconnut plusieurs îles du Grand Océan (îles Salomon, Nouvelle-Zélande, etc.), et mourut en mer près de Lima.

Survilliers, village de l'arr. et à 40 kil. E. de Pontoise (Seine-et-Oise); 600 hab. Joseph Bonaparte prit le nom de comte de Survilliers après la chute de Napoléon Ier.

Sus ou **Sous** (Roy. de), partie S. de l'empire du Maroc. Capit., *Tarodant;* villes pr., Agadir, Talent. Il est situé sur les deux versants de l'Atlas, et touche à l'océan Atlantique à l'O. Le sol est fertile en blé, dattes, olives, coton, indigo. Il tire son nom de l'*Ouad-Sous*, qui se jette dans l'Océan à Agadir.

Susanne. V. Suzanne.

Susarion, poëte comique grec du vie s. av. J. C., né à Tripodiscus, village de la Mégaride. Il s'établit dans le bourg d'Icaria en Attique, et introduisit la comédie de Mégare à Athènes.

Suse, anc. v. d'Asie, capit. de la Susiane et résidence d'hiver des rois de Perse. Alexandre trouva 50,000 talents dans sa citadelle de *Memnonion*. Ses ruines sont près de *Chouster*.

Suse, *Segusio*, v. du roy. d'Italie, sur la Dora-Riparia, dans la prov. et à 58 kil. O. de Turin; 4,000 hab. Evêché. Située au débouché des routes du mont Cenis et du mont Genèvre, elle a joué un rôle important; elle a été prise par les Français, 1629 et 1690. Entre Suse et Chaumont, village situé à 5 kil. à l'O., le duc de Savoie avait construit pour défendre le *pas de Suse* des barricades qui furent enlevées par Louis XIII, 1629. Le marquisat de Suse, important au moyen âge, fut réuni au duché de Savoie, en 1060.

Susiane, prov. de l'empire des Perses, bornée au N. par la Médie, à l'E. par la Perse, au S. par le golfe Persique, à l'O. par la Babylonie. Le sol, plat au S. était montagneux au N.; les laboureurs de la plaine étaient seuls soumis; et le grand roi payait un tribut aux montagnards pour avoir le passage libre de Suse à Persépolis. Capit., *Suse;* villes pr., Séleucie, Azara, Badace. Aujourd'hui elle fait partie du royaume de Perse, sous le nom de *Khouzistan.*

Susquehannah, fleuve des Etats-Unis, prend sa source dans les monts Alléghanys, traverse les Etats de Pennsylvanie, New-York et Maryland, et se jette dans la baie de Chesapeake, après un cours de 700 kil. d'une navigation difficile.

Sussex, comté de l'Angleterre, au S., entre les comtés de Kent, de Surrey, de Hants et la Manche; 363,648 hab. Ch.-l., *Chichester;* v. pr., Brigton, Hastings, Lewes, New-Haven, Worthing, Rye, Shoreham et Seaford. Il faisait partie du roy. saxon de *Sussex* (Saxe du Sud), fondé par Ælla, 491, qui comprenait en outre les comtés de Surrey et de Hants; il avait pour capitale Chichester et fut bientôt réuni au royaume de Wessex.

Sutherland, comté de l'Ecosse, au N., entre les comtés de Caithness, de Ross et l'Atlantique; 26,000 hab. Ch.-l., *Dornoch*. Elevage de moutons. Le duc de Sutherland (de la famille Gower) possède la presque totalité du territoire.

Sutledje. V. Setledje.

Sutri, v. du royaume d'Italie, prov. du Latium, et à 26 kil. S. de Viterbe; 1,800 hab. Evêché. Concile de 1046; traité de 1111 entre le pape Pascal II et Henri V. Anc. *Sutrium*.

Sutties ou **Suttées,** coutume en vertu de laquelle les femmes de l'Inde se brûlaient sur le corps de leur époux. Il y a encore eu des exemples récents de cet usage barbare, malgré les efforts des Anglais.

Sutton (Thomas), né à Smithfield (Suffolk), 1532-1611, acquit de grandes richesses dans le commerce sous Elisabeth, et fonda, en mourant, à Knaith (Cork), un magnifique hospice avec école; il est connu sous le nom de *Charter-house*, parce qu'il a été bâti sur l'emplacement d'un couvent de chartreux.

Suvalki, ch.-l. du nouv. gouvern. de Suvalki (Pologne russe), à 320 kil. N. E. de Varsovie; 3,000 hab.

Suvée (Joseph-Benoît), peintre français, né à Bruges, 1743-1807. Il vint à Paris, eut le grand prix de peinture, 1771, et se perfectionna à Rome, sous la direction de Vien. Il fut membre de l'Académie de peinture, 1780, puis professeur, 1782. Il fut nommé directeur de l'Ecole française à Rome, dès 1792, mais ne put prendre possession de cette fonction qu'en 1801. Il établit l'Ecole dans la villa Médicis et l'enrichit de belles collections. Il se rattache à l'école flamande; mais ses tableaux manquent de force et d'imagination. Le Louvre a la *Mort de Coligny;* on cite *la Vestale*, le *Retour de Tobie; Saint François de Sales et M**me* de *Chantal*, à Versailles, sont remarquables par leur beau coloris.

Suzanne, en hébreu, *lis* ou *rose* ou *joie*, femme juive de la tribu de Juda, suivit son mari à Babylone, résista aux poursuites de deux vieillards, qui l'accusèrent d'adultère et la firent condamner à mort. Le prophète Daniel, encore très-jeune, fit suspendre l'exécution, et convainquit d'imposture les vieillards, qui furent lapidés.

Suzanne (Sainte), vierge, qui peut-être subit le martyre à Rome, en 295. Fête, le 11 août.

Suzanne (Sainte-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 37 kil. E. de Laval (Mayenne); 1,666 hab. Papeteries. Monuments druidiques aux environs.

Suzanne (Sainte-), ch.-l. de canton de l'île de la Réunion, dans l'arr. et à 16 kil. E. de Saint-Denis; 9,000 hab dans le canton.

Suzanne (comte **de Sainte-**). V. Sainte-Suzanne.

Suzannet (Pierre-Jean-Baptiste-Constant, comte de), chef vendéen, 1772-1815, cousin de la Rochejaquelein, émigra en 1792, prit part à l'expédition de Quiberon, combattit sous Charette; reprit les armes en 1799, puis en 1815, et fut tué au combat de la Roche-Servière.

Suze (Henriette **de Coligny,** comtesse de **La**). V. La Suze.

Suze (La), ch.-l. de canton de l'arr. et à 22 kil. S. O. du Mans (Sarthe), sur la Sarthe; 2,468 hab. Ruines d'un château qui appartenait à Gilles de Laval, maréchal de Retz, sous Charles VII.

Suze, v. d'Italie. V. Suse.

Suzerain, nom du seigneur dominant, à l'époque féodale, dans ses rapports avec les seigneurs qui relevaient de lui, ou *vassaux*.

Svantevit ou **Svantovit,** anc. dieu des Vénèdes, avait son temple à Arkona, dans l'île de Rugen. On le représentait sous la forme d'un colosse à quatre têtes, les cheveux frisés, sans barbe, avec un arc dans la main gauche, et une corne de métal dans la main droite. On entretenait en son honneur un beau cheval blanc, que le grand prêtre seul montait une fois l'an. On venait de loin le consulter sur la guerre et sur la récolte, et on lui immolait souvent des victimes humaines. Son culte fut aboli, en 1168, par Waldemar Ier, roi de Danemark.

Sveaborg, v. de Russie, à 5 kil. S. E. d'Helsingfors (Finlande), place forte et port de guerre sur le golfe de Finlande, construite sur un groupe d'îlots. La forteresse fut construite en 1749 par le roi de Suède, Frédéric. Livrée aux Russes en 1808 par le général suédois qui y commandait; bombardée en 1855 par la flotte anglo-française. On l'a surnommée le *Gibraltar de la mer Baltique.*

Svedenborg (EMMANUEL **Svedberg**, anobli sous le nom de), savant et théosophe suédois, né à Stockholm, 1688-1772, fils d'un évêque de Skara, eut une excellente éducation, fut docteur en philosophie, publia deux volumes de poésies, 1714, 1715, et fut nommé assesseur des mines, 1716; il rendit des services à Charles XII dans son expédition de Norvége, et reçut des lettres de noblesse, 1719. Tout en remplissant ses devoirs politiques, il se dévoua de plus en plus à l'étude des sciences, fit plusieurs voyages, surtout en Allemagne, fut admis dans l'Académie des sciences d'Upsal, 1729, et publia un grand ouvrage, *Opera philosophica et mineralia*, 1734, 3 vol. in-fol. Sa réputation se répandit en Europe; il fut nommé membre de l'Académie de Pétersbourg, en 1734, et, après de nouveaux voyages en France, en Italie, etc., s'occupa surtout de physiologie et d'anatomie. Parmi ses ouvrages scientifiques très-nombreux, on remarque : *Prodromus principiorum rerum naturalium*, 1721, in-8°; *Miscellanea observata circa res naturales, præsertim mineralia, ignem et montiumstrata*, 1722, 3 part. in-8°; *Prodromus philosophiæ ratiocinantis de infinito et causa finali creationis, deque mechanismo operationis animæ et corporis*, 1734, in-4°; *OEconomia regni animalis*, 1740 45, 3 vol. in-4°. Ses écrits sur la métallurgie sont encore estimés; il a émis des idées remarquables sur les atomes, le magnétisme, la lumière, et a fait des découvertes en astronomie. Il venait de terminer à Londres son traité *De cultu et amore Dei*, 1745 lorsqu'il devint une sorte d'illuminé, un théosophe mystique. Il se crut investi par Dieu lui-même d'une mission sacrée et doué du pouvoir d'entrer en rapport avec le monde des esprits et des anges. Il résigna ses fonctions, et, dans ses voyages ou dans sa maison près de Stockholm, travailla à méditer et à promulguer, sous le nom de *Nouvelle Jérusalem*, les lois de l'Église moderne; il fut poursuivi comme hérétique par le clergé luthérien. Ses principaux ouvrages furent alors : *Arcana cœlestia*, 1749-56, 8 vol. in-4°; *De cœlo et inferno ex auditu et visis*, 1758, in-4°, trad. en français par Pernety; *De nova Hierosolyma*, 1758, in-4°, trad. par Chastanier; *Doctrina Novæ Hierosolymæ de Domino*, 1762, in-4°; *Sapientia angelica de divino amore*, 1767, in-4°, trad. par Pernety; *Deliciæ sapientiæ de amore conjugali....*, 1768, in-4°, trad. par Guyton; *Summaria expositio doctrinæ novæ Ecclesiæ*, 1769, in-4°, trad. par Chastanier; *Vera christiana religio*, 1771, in-4°; *Diarium spirituale*, 10 vol. in-8°; etc., etc. M. Le Boys des Guays a traduit presque toutes les œuvres religieuses de Svedenborg, 1842-65, 28 vol. in-8° et 21 vol. in-12. Dans ces livres, il expose la science de la correspondance du naturel et du surnaturel; il n'y a qu'un seul ordre de choses sous deux faces différentes, un seul monde sous deux formes; la terre reproduit le ciel, le ciel la terre; la vie présente doit donner la clef du problème de la vie future, etc. Cette espèce de religion a fait de rapides progrès; la *Nouvelle Église de Jérusalem* a encore de nombreux sectateurs en Angleterre, en Suède, en Pologne, en Russie, aux États-Unis, etc.

Svendborg, bon port du Danemark, au S. de l'île de Fionie. Construction de navires; 3,000 hab.

Svenksund, partie du golfe de Finlande, entre Viborg et Frédérikshamm. Gustave III y fut tour à tour vaincu et vainqueur dans la guerre contre les Russes, 1789 et 1790.

Sverrer, roi de Norvége, 1185-1202, fils de Sigurd II, échappa au massacre de sa famille, et détrôna Magnus V en 1185. Il eut à lutter contre le clergé et contre de nombreux prétendants. Il mourut jeune, mais sa dynastie a régné jusqu'à la réunion de la Norvége au Danemark.

Svetchine (SOPHIE **Soymonof,** dame), née à Moscou, 1782-1857, fille d'un administrateur distingué, épousa, en 1799, le général Svetchine. Elle se convertit au catholicisme, 1815, et vint s'établir à Paris, 1818. Pendant quarante ans, son salon, fréquenté par beaucoup d'hommes distingués, a eu une influence remarquable sur le mouvement religieux de notre époque. Ses ouvrages, qui ont eu plusieurs éditions, ont mérité les éloges unanimes pour le style comme pour les pensées; on l'a appelée la *fille aînée de M. de Maistre*, on l'a comparée à l'ingénieux Joubert, etc. Elle a laissé en manuscrit la matière de trente ou quarante volumes; on a publié : *Pensées, morceaux choisis, traités divers*, formant le t. II de sa *Vie*, par M. de Falloux, 1858, 2 vol. in-8°; *Lettres de Mme Svetchine*, 1862, 2 vol. in-8°; *Mme Svetchine, Journal de sa conversion, méditations et prières*, 1863, in-8°; *Correspondance du P. Lacordaire et de Mme Svetchine*, 1864, in-8°.

Sviatopolk Ier, grand-duc de Kiev, fils adoptif de son oncle Vladimir, lui succéda en 1015, fut soutenu par son beau-père, Boleslas, roi de Pologne; puis abandonné par lui, à cause de ses perfidies, il fut vaincu par Jaroslav, duc de Novgorod, et alla mourir en Bohême, 1019.

Sviatopolk II, 1093-1113, fils d'Isiaslav Ier, eut à combattre les Polowstoi.

Sviatoslav Ier, grand-duc de Russie, succéda à son père Igor, en 945, sous la tutelle de sa mère Olga. Brave et cruel, il combattit les Khazares et les Petchenègues; attaqua les Bulgares, à l'instigation de l'empereur Nicéphore Phocas, mais se laissa surprendre par les Petchenègues, et eut la tête tranchée, 972.

Sviatoslav II, grand-duc de Russie, régna de 1073 à 1077.

Swaffham, bourg d'Angleterre, à 40 kil. O. de Norwich, dans le comté de Norfolk; 5,000 hab. Remarquable église. Commerce de beurre.

Swammerdam (JEAN), naturaliste hollandais, né à Amsterdam, 1637-1680, fils d'un pharmacien instruit, docteur en médecine, en 1667, s'occupa surtout d'anatomie, inventa un thermomètre pour mesurer la chaleur du sang chez les animaux; décrivit la mission des vaisseaux lymphatiques, etc. Dans ses dernières années, il adopta les idées mystiques de Mlle Bourignon. On lui doit : *De respiratione usuque pulmonum*, 1667, in-4°; *Histoire générale des animalcules privés de sang*, 1669, in-4°; *Description anatomique des insectes éphémères*, 1675, in-8°; *Biblia naturæ, sive Historia insectorum in certas classes redacta*, 1737-38, 2 tomes en 3 vol. in-fol.; etc., etc.

Swanevelt (HERMANN **van**), peintre hollandais, né à Woerden (Hollande), en 1620, s'établit à Rome, imita Claude Lorrain, vint à Paris, où il fut reçu membre de l'Académie de peinture, en 1653, et mourut on ne sait en quelle année, vers 1655, à Paris, suivant les uns, vers 1690, à Rome, suivant d'autres.

Swan-River, c.-à-d. *Rivière des Cygnes*, dans l'Australie, prend sa source aux monts Darling, et se jette dans l'océan Indien, après un cours d'environ 100 kil. Une colonie anglaise établie sur ses bords porte le même nom.

Swansea, v. d'Angleterre, sur le canal de Bristol, à 80 kil. O. de Cardiff, dans le comté de Glamorgan et la principauté de Galles; 57,000 hab. Fonderies de cuivre, laiton, argent, zinc, cobalt, nickel et étain; fabriques de poterie, brasseries; exportation de houille, anthracite et coke. Swansea produit 10 millions de kilogr. de cuivre en feuilles, en fils et clous.

Swebach de Fontaine (JACQUES-FRANÇOIS-JOSEPH), peintre, né à Metz, 1769-1823, a montré un véritable talent dans la peinture de genre. Il a laissé une collection de dessins gravés par lui, et réunis en 4 vol.

Sweert (FRANÇOIS), né à Anvers, 1567-1629, savant érudit, a laissé de nombreux ouvrages : *Deorum dearumque capita ex antiquis numismatibus*, 1602, in-4°, et dans le t. VII de Gronovius; *Belgii totius descriptio*, 1603; *Selectæ orbis christiani deliciæ*, in-12, recueil d'épitaphes; *Rerum belgicarum annales*, in-fol.; *Athenæ belgicæ*, in-fol., etc.

Sweveghem, commune de la Flandre occidentale (Belgique), à 6 kil. de Courtrai. Industrie linière, chapeaux; 4,500 hab.

Swevezeele, commune de la Flandre occidentale (Belgique), à 21 kil. de Bruges. Industrie linière; 4,700 hab. Ce nom et celui de la commune qui précède rappellent l'établissement des Suèves entre Bruges et Courtrai.

Swieten (GÉRARD **van**), médecin hollandais, né à Leyde, 1700-1772, fut l'élève et l'ami de Boerhaave. Docteur en 1725, il commença vers 1736, après de longues études, des leçons publiques sur les *Institutions* de Boerhaave. En 1745, il devint médecin de Marie-Thérèse et président des études médicales en Autriche. Il régénéra toutes les branches de l'enseignement, fonda de nombreux établissements et surtout une école clinique, qui a servi de modèle. On a de lui : *Commentaria in Boerhaavii aphorismis de cognoscendis et curandis morbis*, 1741-72, 5 vol. in-4°; *Description abrégée des maladies qui règnent le plus communément dans les armées*, 1759, in-8°; etc., etc.

Swift (JONATHAN), littérateur anglais, né à Dublin, 1667-1745, étudia à l'Université de Dublin, fut accueilli en Angleterre par sir William Temple, dont la femme était parente éloignée de la mère de Swift; fut reçu maître ès arts à Oxford, 1692, entra dans les ordres, et

reçut de lord Capel, gouverneur d'Irlande, la prébende de Kilroot. Il revint en Angleterre, et dès lors commença sa liaison bizarre avec Hester Johnson, qu'il célébra sous le nom de *Stella*, et qu'il rendit malheureuse. Chapelain de lord Berkeley, il obtint plusieurs bénéfices en Irlande, et publia plusieurs écrits humoristiques qui commencèrent sa réputation. Il se lança alors dans la politique, et écrivit des pamphlets très-remarqués ; le plus célèbre est le *Conte du Tonneau*, dans lequel il attaque le pape, Luther et Calvin ; ce livre lui enleva l'espoir d'obtenir un évêché. Dédaigné par le ministre Godolphin, il attaqua dès lors les whigs dans des pamphlets mordants et dans l'*Examiner;* Marlborough fut surtout l'objet de ses railleries. En 1713, il obtint le doyenné de Saint-Patrick, rapportant plus de 1,000 liv. sterling. C'est alors qu'il se lia avec miss Vanhomrigh ; il fit le malheur des deux femmes qui l'avaient aimé ; miss Vanhomrigh mourut de douleur en se voyant préférer Stella, et Stella, que Swift consentit à épouser en 1716, ne fut pas plus heureuse et fut délaissée par lui. En 1723, il publia les *Lettres d'un drapier*, pour engager les Irlandais à ne pas accepter une monnaie de cuivre qu'on venait de frapper ; ce pamphlet valut à l'auteur une immense popularité. Il écrivit alors les *Voyages de Gulliver*, 1726, œuvre d'un misanthrope satirique, pleine d'allusions aux événements contemporains et aux hommes de son temps, d'un esprit sérieux et morose, mais l'un des livres les plus remarquables de l'époque. Plus tard, continuant sa carrière de pamphlétaire, il attaqua avec vigueur Walpole et même le roi. Mais sa santé devint de plus en plus mauvaise; le monde le délaissait ; il eut plusieurs attaques d'apoplexie et mourut presque en enfance. Ses poésies forment environ 2 vol. in-8° ; elles sont écrites avec une facilité et une perfection de forme remarquables. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées plusieurs fois, notamment par Nichols, 1808, 19 vol. in-8°, et par Walter Scott, 1824, 19 vol. in-8°, avec des notes et une notice détaillée. Quelques-uns de ses écrits ont été traduits par Léon de Wailly, sous le titre d'*Opuscules humouristiques*, 1859, in-12.

Swinburne (Henry), voyageur anglais, 1752-1803, fils d'un baronnet du Northumberland, parcourut une partie de l'Europe, et fut bien accueilli par Ferdinand IV de Naples, par Marie-Thérèse et par Joseph II. Il mourut dans l'île de la Trinité, où il avait obtenu un emploi. On a de lui : *Travels through Spain*, 2 vol. in-8°, trad. en français par J.-B. de la Borde, 1787 ; *Travels in the two Sicilies*, 1783-85, 2 vol. gr. in-4°, trad. aussi en français; *the Courts of Europe at the close of the last century*, 1841, 2 vol. in-8°.

Swinemunde, v. de Prusse, à 57 kil. N. O. de Stettin (Poméranie), sur la côte E. de l'île d'Usedom et à l'embouchure de la *Swine*, un des bras de l'Oder, dans la Baltique ; 5,000 hab. Chantiers de construction. C'est là que se déchargent les gros navires dont la cargaison est à destination de Stettin.

Syagrius (Afranius), arrière-petit-fils d'un préfet des Gaules et d'Italie, sous Gratien, fils du comte Ægidius, né vers 430, gouverna le territoire romain au sud de la Somme, et n'eut plus de supérieur quand l'empire d'Occident fut détruit, 476. Aussi le nomme-t-on *roi des Romains*. Attaqué par Clovis, il fut battu près de Soissons en 486, se réfugia auprès d'Alaric, roi des Wisigoths, fut livré au vainqueur et mis à mort.

Syagrius (Saint), prélat français, né à Autun, vers 520, mort en 600, devint évêque d'Autun en 560, cultiva les lettres, défendit les Gallo-Romains contre Gontran, roi de Bourgogne, et prit une grande part aux affaires de son temps. Il eut la confiance de Brunehaut et éleva son petit-fils Thierri ; il fonda plusieurs monastères et reçut le *pallium* de Grégoire le Grand, pour avoir protégé les missionnaires envoyés en Bretagne. On le fête le 27 août.

Sybaris, v. de l'Italie anc., dans la Lucanie, fondée au VIIIe siècle avant J. C. par des Achéens. Grâce à son commerce et à sa facilité à accorder le droit de cité aux étrangers, elle devint très-populeuse. Mais la mollesse de ses habitants s'accrut avec leurs richesses, et le nom de *Sybarite* devint une injure. Milon de Crotone s'en empara, et Sybaris fut détruite, 510 av. J. C. Des Athéniens la rétablirent, 446, sous le nom de *Thurii* ou *Thurium*.

Sydenham (Thomas), médecin anglais, né à Winford-Eagle (Dorset), 1624-1689, d'une famille noble, vint à Londres après ses études à Oxford, pour suivre la carrière médicale ; n'enseigna pas, n'eut aucun titre, et consacra toute sa vie à la pratique de son art et à des travaux qui le rendirent célèbre. Observateur très-sagace, ennemi des hypothèses dogmatiques, il étudia surtout les épidémies ; il faisait un usage très-fréquent de l'opium, et son nom est encore donné à une composition de laudanum qu'il avait inventée ; il avait aussi recours au quinquina pour combattre les fièvres intermittentes. Boerhaave a fait de lui le plus grand éloge. Ses *Œuvres complètes* ont eu en latin 14 éditions; elles ont été traduites en français par Jault, 1774, in-8°, et 1816, 2 vol. in-8°.

Sydenham, village d'Angleterre, à 8 kil. de Londres. C'est là que fut construit, par Jos. Paxton et Owen Jones, le *Palais de Cristal* pour l'Exposition universelle de 1851. Il a été agrandi en 1854 et sert à une exposition permanente.

Sydney, v. d'Australie, capit. de la Nouvelle-Galles du Sud, par 33°51'41" lat. S., et 148°53'18" long. E.; 135,000 hab. Fondée en 1788 par Arthur Philipp sur la vaste baie appelée Port-Jackson, elle est dans une des plus belles positions maritimes du monde. Exportations : or, laines, suif, peaux, huile de coco et de baleine. Importations : cotonnades, lainages, fers, bière, eau-de-vie de France, vins d'Espagne et de Portugal, thé de Chine, riz de Java, articles de Paris. Evêché catholique, université, bibliothèque, bourse, jardin botanique, observatoire.

Syène, v. de l'anc. Egypte, sur la frontière d'Ethiopie. Les anciens la croyaient sous le tropique; ils déterminèrent d'après le méridien de Syène la mesure d'un degré et par conséquent de la circonférence de la terre à ce méridien. Aux environs sont des rochers de granit rose que les Egyptiens utilisaient pour leurs monuments; on y trouve beaucoup d'inscriptions hiéroglyphiques. Auj. *Assouan*.

Sykes. V. Seikhs.

Sylburg (Frédéric), philologue allemand, né à Wetterau (Hesse), 1536-1596, fils d'un paysan, étudia les langues anciennes et l'hébreu, dirigea des écoles, puis fut chargé par l'imprimeur Wechel, à Francfort, par Commelin, à Heidelberg, de surveiller leurs collections d'auteurs latins. Il a publié la *Grammaire grecque* de Clénard ; et on lui doit un grand nombre d'éditions estimées, de Pausanias, d'Aristote, d'Isocrate, de Denys d'Halicarnasse, des *Scriptores romanæ historiæ minores*, etc., etc.

Sylla. V. Sulla.

Sylphes et **Sylphides**, génies de l'air, dans la poésie du moyen âge.

Sylt, île de la mer du Nord, sur la côte O. du Slesvig, renferme 3,000 habitants, presque tous marins ou pêcheurs.

Sylvain, dieu des forêts, chez les anciens Latins, père de génies, appelés aussi *Sylvains*. On les représentait avec des oreilles et des jambes de bouc.

Sylvain (Alexandre **van den Bussche**, dit le), littérateur belge, né en Flandre, vers 1535, mort vers 1585. Il voyagea en Europe, fut au service du duc de Ferrare, puis des rois de France, Charles IX et Henri III, et se distingua par la dignité de sa conduite comme par l'élégance de ses écrits. On cite : *les Epitomes de cent histoires tragiques*, 1581-1588, in-8° ; *Description du dernier jour*, 1575, in-8° ; *Dialogue de l'amour honnête*, 1575, in-16 ; *Poëmes et Anagrammes*, 1576 ; *Recueil des dames illustres en vertu*, 1576, in-16 ; *Œnigmes françoises*, 1582.

Sylvestre. V. Silvestre.

Sylvius, fils posthume d'Enée et de Lavinie, suivant les traditions latines, régna à Albe, et transmit son nom à ses descendants.

Sylvius. V. Boé (François de le).

Sylvius (Æneas). V. Pie II.

Symbole, c'est-à-dire *signe*, formule de profession de foi chez les chrétiens. Il y a : 1° le *Symbole des Apôtres*, en 12 articles, qu'ils rédigèrent avant de se séparer, vers 26 ; 2° le *Symbole de Nicée*, rédigé par le premier concile œcuménique, réuni à Nicée, en 325 ; on le chante à la messe ; 3° le *Symbole d'Athanase*, qui est peut-être de Vigile, évêque de Thapsus, au Ve s., et et qu'on récite dans l'office du dimanche.

Symé, petite île de l'Archipel, entre Rhodes et la presqu'île de Cnide. Les chevaliers hospitaliers s'en emparèrent en 1309, les Turcs en 1523. Pêche d'éponges sur la côte. Elle appartient à la Turquie et s'appelle *Simmi*.

Symmaque (Quintus Aurelius), né à Rome, vers 340, mort en 409 ou 410, d'une famille considérable, attachée aux vieilles traditions. Son père Lucius Aurelius Avianus Symmachus avait été consul et préfet de Rome. Lui-même, élevé par des maîtres païens, fut

questeur, préteur et agrégé au collége supérieur des pontifes; il fut gouverneur du Bruttium et de la Lucanie; alla combattre sur les bords du Rhin; fut proconsul d'Afrique en 373, puis préfet de Rome en 384. Quarante-trois rapports, adressés par lui aux empereurs, nous font connaître ses occupations. En 387, il se déclara pour l'usurpateur Maxime et prononça son panégyrique, puis se rallia à Théodose, qui l'éloigna à cause de ses instances en faveur de l'autel de la Victoire, qu'on avait enlevé de la curie. Il fut néanmoins consul en 391. Depuis cette époque, il se contenta de remplir ses devoirs de sénateur. Il est surtout célèbre parce qu'il fut le dernier avocat du paganisme en Occident. Symmaque est convaincu; la décadence du paganisme est pour lui une cause de douleur profonde. En 382, Gratien confisqua les domaines des temples et fit enlever de la curie l'autel et la statue de la Victoire; une députation du sénat fut envoyée à Milan; Symmaque devait réclamer; la députation ne fut pas reçue. Mais, après la mort de Gratien, il put se faire entendre de Valentinien II; nous avons sa harangue fort remarquable; saint Ambroise lui répondit et triompha. En 389, Symmaque revint encore à la charge et ne fut pas plus heureux. Les *Epistolæ familiares* de Symmaque ont été publiées à Venise, in-4°, de 1503 à 1513; l'édition de Scioppius, 1608, in-4°, contient 964 épîtres. La Bibliothèque nationale possède sept manuscrits de ces lettres. Le cardinal Mai a publié *Symmachi VIII orationum ineditarum partes*, Milan, 1815, in-8°, et Rome, 1823, in-8°.

Symmaque (Quintus Aurelius Memmius), probablement petit-fils du précédent et beau-père de Boèce, consul en 485, jouissait d'une réputation irréprochable. Après l'exécution de son gendre, il ne put contenir ses plaintes, et Théodoric le fit traîner à Ravenne, puis à Rome, où on le mit à mort, vers 525.

Symmaque, Juif, né à Samarie, vivait à la fin du IIe siècle. Il se fit chrétien, et traduisit en grec l'Ancien Testament. On n'a que des fragments de cette version dans les *Hexaples* d'Origène.

Symmaque (Cœlius), pape, né en Sardaigne, fut élu en 498, et fut soutenu par le roi des Ostrogoths, Théodoric, contre un rival, Laurentius, qui lui suscita de nombreux ennemis; mais les conciles se prononcèrent toujours en faveur de Symmaque. On a douze *lettres* sous son nom. Il mourut en 514.

Symphéropol. V. Simféropol.

Symphorien (Saint), martyr à Autun, vers 179, pour avoir refusé de sacrifier à Cybèle. Sa mère l'exhorta elle-même à souffrir avec courage. Fête, le 22 août.

Symphorien (Saint-), ch.-l. de cant. de l'arr. et à 50 kil. O. de Bazas (Gironde); 1,948 hab., dont 544 agglomérés.

Symphorien-de-Lay (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 18 kil. S. E. de Roanne (Loire); 4,367 hab. Fabr. de mousselines et de cotonnades.

Symphorien-d'Ozon (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 14 kil. N. de Vienne (Isère); 1,809 hab. Patrie de Berchoux.

Symphorien-sur-Coise (Saint-) ou **Symphorien-le-Château (Saint-),** ch.-l. de cant. de l'arr. et à 35 kil. S. O. de Lyon (Rhône); 1,882 hab. Fabr. de souliers.

Symplégades ou **Cyanées,** roches du Pont-Euxin, près de l'entrée du Bosphore. Elles étaient, dit la mythologie, mobiles, jusqu'à ce qu'elles se furent fixées lors du passage du navire *Argo*.

Synagogue, nom qui signifie la communauté juive d'un pays, ou une circonscription spéciale, une sorte de diocèse, ou habituellement le lieu où s'assemblent les juifs pour célébrer leur culte.

Syncelle (Le). V. George le Syncelle.

Syncelle, Proto-syncelle, officier de l'église de Constantinople, chargé de rendre témoignage des actions du patriarche. Cette dignité fut très-importante et très recherchée.

Synergistes, nom donné à des théologiens protestants, qui, contrairement à la doctrine de Luther et de Calvin, croient que l'homme, par ses efforts, doit coopérer à la grâce. Cette opinion, qu'on aperçoit déjà dans Mélanchthon, troubla le protestantisme au XVIe siècle.

Synésius, évêque de Ptolémaïs et écrivain grec, né à Cyrène, entre 360 et 370, mort vers 415, descendait, dit-on, des Héraclides et était païen. Il fut à Alexandrie le disciple d'Hypatia et resta son ami; il fréquenta aussi les écoles d'Athènes, puis vécut à Cyrène, où il dirigeait ses grands domaines. En 397, il fut chargé de porter à Constantinople les doléances de ses compatriotes; on a conservé la harangue qu'il prononça devant Arcadius, dans le sénat, en 399; il est probable qu'il l'a remaniée après coup, tant le langage est hardi. De retour à Cyrène, il repoussa les barbares qui ravageaient la province, écrivit des lettres nombreuses à ses amis, composa des hymnes, un poëme, les *Cynégétiques*, un badinage *sur la Calvitie*, acheva le roman philosophique, *l'Egyptien ou de la Providence*, qu'il avait commencé à Constantinople, puis vint à Alexandrie, où l'archevêque Théophile le maria. Il était encore païen quand il y composa deux ouvrages, *Dion* et le *Traité des songes*. A son retour à Cyrène, vers 405, il eut encore à repousser les incursions des barbares; puis il fut proclamé évêque de Ptolémaïs par le clergé et par le peuple, 409. Il n'est pas prouvé qu'il eût alors reçu le baptême; peut-être même n'était-il pas converti; et, comme l'a dit M. Villemain, on lui permit de garder sa femme et ses opinions philosophiques. Il remplit ses devoirs, en défendant ses concitoyens contre le gouverneur de la Cyrénaïque et contre les barbares; il paraît qu'il survécut peu à la perte de ses trois jeunes enfants. Synésius est à certains égards un sophiste littérateur; c'est aussi un poëte, qui mêle les idées chrétiennes aux vagues aspirations de la philosophie néoplatonicienne. On a conservé de ses ouvrages: des *Lettres* curieuses, au nombre de 156; dix *Hymnes;* un *Discours sur la Royauté; l'Egyptien; Eloge de la Calvitie; Dion, ou Traité de sa vie; Traité des Songes;* etc. Ses *Œuvres complètes*, texte et version latine, ont été publiées par D. Petau, 1612, in-fol. Les *Hymnes* ont été traduites par MM. Grégoire et Collombet, Lyon, 1840, in-8°, avec le grec; les *Lettres* ont été publiées à Paris, 1605, in-8°, grec et latin; etc.

Syngem, commune de la Flandre orientale (Belgique), à 21 kil. de Gand. Tisseranderie, meunerie; 2,500 hab.

Synnada, anc. v. de Phrygie (Asie Mineure), célèbre par ses marbres blancs tachetés de pourpre, fut, au IVe siècle, la capitale de la Phrygie Salutaire. Ruines à *Eski-Kara-Hissar*, près d'Afioum-Kara-Hissar.

Synode, d'un mot grec qui signifie *réunion*, a servi à désigner les conciles nationaux et provinciaux, les assemblées de curés d'un même canton. Chez les calvinistes, on appelle *synode* une réunion de ministres.

Syntipas, nom grécisé de *Sendebad*, sage indien, qui se trouve en tête d'une collection de contes traduits en grec par Michel Andreopoulos. C'est un recueil de contes rattachés les uns aux autres par une fable romanesque; ils paraissent d'origine indienne. Ils ont été traduits en latin vers la fin du XIIe siècle, sous ce titre: *Historia septem sapientium Romæ*, version qui a été imitée en français dans le *Roman des sept sages* et dans le *Dolopathos*. Boissonade a publié le texte grec: *De Syntipa et Cyri filio Andreopuli narratio*, Paris, 1828, in-12.

Syouah et **Syouth.** V. Siouah et Siouth.

Syphax, roi de la Numidie occidentale, fit alliance avec les Romains, vers 213 av. J. C., et eut à lutter contre Masinissa, fils de l'autre roi. Scipion le maintint dans le parti des Romains, jusqu'à ce que Syphax épousa Sophonisbe. Il se déclara alors pour Carthage, 204; mais il fut défait par Scipion et Masinissa, poursuivi dans ses Etats et fait prisonnier. Conduit en Italie, il mourut avant le triomphe de Scipion; son royaume fut donné à Masinissa, 202.

Syra, île de l'Archipel, dans les Cyclades, par 37° 28'56" lat. N., et 22°35' long. O.; 40,000 hab. Elle est fertile en blé et en vins. Elle fut conquise par les Turcs en 1566. Pendant la guerre de l'indépendance hellénique, beaucoup de Grecs de Chios et des autres îles turques vinrent s'y réfugier sous la protection de la France, et ils peuplèrent la ville nouvelle d'*Hermopolis*, auj. capit. de l'île. Anc. *Syros*.

Syracuse, v. de Sicile, dans la prov. de Noto ou de Syracuse, à 250 kil. S. E. de Palerme, port sur la côte E. de l'île; 22,000 hab. Evêché, lycée. Commerce de vins, soufre, thons marinés. Nombreuses antiquités, entre autres un vaste théâtre taillé dans le roc, qui a 66 rangs de siéges, et les Latomies. Dans l'antiquité, Syracuse était beaucoup plus grande, et contenait, dit-on, 600,000 hab. Elle se divisait en cinq quartiers: Ortygie, Achradine, Tyché, Néapolis, Epipole. La fontaine d'Aréthuse est auj. un lavoir. Cette ville, fondée en 735 av. J. C. par Archias de Corinthe, fut d'abord une république; ensuite Gélon, Hiéron, Thrasybule y régnèrent, 484-466. Alors fut rétablie la démocratie, qui repoussa

les Athéniens, 414. Carthage l'attaqua souvent et ne put la soumettre. Denys l'Ancien, Denys le Jeune, 405-343 la tyrannisèrent. Timoléon restaura une république éphémère, qui fut détruite par Sosistrate et Agathocle. Hiéron II y régna paisiblement pendant 56 ans, grâce à l'alliance de Rome ; mais, après la mort de son petit-fils, Hiéronyme, Syracuse s'unit avec Annibal et fut prise par Marcellus, malgré les efforts d'Archimède, 212. Elle subit dès lors le sort de la Sicile. Patrie d'Archimède, de Théocrite et de Moschus.

Syracuse, v. de l'Etat de New-York (Etats-Unis), à 180 kil. N. O. d'Albany, bâtie depuis quelques années à l'intersection des canaux d'Erié et d'Oswego, a environ 45,000 hab. Grande exploitation de sel.

Syrianus, philosophe et grammairien grec, né à Alexandrie, mort vers 450, étudia à Athènes, remplaça son maître Plutarque dans la direction de l'école néo-platonicienne, et eut pour disciple Proclus. On a de lui un *Commentaire sur la métaphysique* d'Aristote, dont Bagolini a traduit trois livres en latin, 1558 ; un *Traité sur les idées*, etc.

Syrie (*Aram*, dans la Bible, *Bar-el-Cham*, pays de la gauche, en arabe), région de la Turquie d'Asie, bornée au N. O. par le mont Amanus (Alma-Dagh) ; au N. E. par l'Euphrate; à l'E. et au S. E. par l'Arabie; au S. par le Tih ou désert de Sinaï; au S. O. par l'Egypte ; à l'O. par la Méditerranée. Elle est longue de 700 kil., large de 200 ; elle a 120,000 kil. carrés. La Syrie est montueuse, traversée du N. au S. par la double chaîne du Liban et de l'Anti-Liban. Elle est arrosée par l'Euphrate, le Baradah, le Kouaïk, l'Oronte ou Nahr-el-Assy, le Nahr-el-Kébir (Eleutherus), le Nahr-el-Kelb (Lycus), et le Jourdain (Scheriat-el-Kébir). On y trouve la mer Morte et le lac de Génésareth ou de Tibériade. Le climat est sec et brûlant dans la plaine de l'E., chaud et malsain sur la côte, sain et tempéré dans la montagne. — La Syrie produit l'asphalte, le fer, la houille, près de Beyrout, et le sel gemme. Les produits végétaux sont : le blé, l'orge, le dourah, la canne à sucre, les olives, le coton, le tabac (Latakiéh), le raisin, le vin du Liban, la soie et les fruits. Elle se divise maintenant en deux vilayets : Alep et Syrie. — Dans l'antiquité, la Syrie renfermait d'abord le roy. de Damas, les roy. d'Israël et de Juda, et les cités républicaines de la Phénicie. Les deux Etats des Juifs furent conquis par les Assyriens, 718, 587 av. J. C., puis par les Perses et les Macédoniens. Alexandre prit Tyr et visita Jérusalem. Après sa mort, la Syrie forma le centre de la puissance et du royaume des Séleucides. Séleucus Nicator ou le Victorieux, maître de l'Asie à la suite de la bataille d'Ipsus, 301, fonda en Syrie Antioche, sur l'Oronte. Sous son règne, le roy. de Syrie atteignit ses limites extrêmes : il comprenait, outre la Syrie propre et l'Asie Mineure, toute la haute Asie, depuis l'Euphrate jusqu'à l'Indus, et depuis l'Iaxarte jusqu'à la mer Erythrée. L'impatience des peuples et le mauvais gouvernement des rois amenèrent des démembrements, qui commencèrent dès la mort de Séleucus : la décadence succéda sans intervalle à la fondation. Sous Antiochus Ier Soter, Philéthère établit un petit Etat indépendant à Pergame, 278. Puis les Bactriens, 254, les Parthes, 238, secouèrent le joug. En même temps, les rois d'Egypte attaquaient sans relâche la Syrie, dont ils convoitaient les côtes et les forêts; et les dissensions de la famille royale provoquaient des révolutions de palais, des luttes dans la capitale et des guerres civiles dans les provinces. Antiochus III, 225-186, contint les satrapes, conquit sur les Egyptiens la Phénicie et la Palestine, et soumit les cités grecques de l'Asie Mineure, Smyrne, Lampsaque, Ephèse. C'était aller au-devant des Romains. Antiochus, qui se croyait invincible, accueillit les ennemis de Rome, le Carthaginois Annibal et l'Etolien Thoas. Il résolut d'attaquer la république romaine, et porta la guerre en Grèce. Vaincu aux Thermopyles, 191, puis à Magnésia en Asie Mineure, 190, il dut céder toute la région à l'ouest du Taurus, et payer des frais de guerre qui ruinèrent son trésor et ses sujets. La même année, l'Arménie s'affranchissait. La politique de Rome entra en Asie à la suite de ses armes, et travailla à séparer ce vaste assemblage de provinces juxtaposées sans ciment. Les Juifs se déclarèrent indépendants, 169, et, sous les Maccabées, soutinrent une guerre encouragée par les Romains. Les Arsacides, qui régnaient en Parthie, depuis 267, s'emparèrent peu à peu des contrées situées entre le Tigre et l'Indus. Dans l'Asie Mineure s'élevèrent les royaumes de Bithynie et de Pont, et il ne resta aux Séleucides que la Syrie. Quand tout fut affaibli, Pompée parut en maître ; il distribua les royaumes à sa fantaisie, et, sans faire au dernier descendant de Séleucus l'honneur de le battre, il déclara par décret la Syrie province romaine, 63. Dans le partage de l'empire romain entre les fils de Théodose, elle échut à l'empire d'Orient, auquel l'enlevèrent les Arabes, 636. Elle appartint tour à tour aux califes, 636-883, aux soudans d'Egypte, 883-1078, aux Turcs Seldjoucides, 1078-1099, aux croisés, qui fondèrent le royaume de Jérusalem et possédèrent une partie de la Syrie jusqu'en 1187, aux Atabeks, aux Ayoubites et aux Mamelouks d'Egypte, 1187-1517, aux Turcs Ottomans, 1517-1833, enfin au pacha d'Egypte, Méhémet-Ali, 1833-1840, époque à laquelle l'intervention diplomatique et armée de l'Angleterre la fit rendre aux Turcs. (V. Liban, Druses, Maronites, et, pour les rois de Syrie, Séleucides.)

Syrienne (Déesse). Elle était surtout honorée à Hiérapolis, en Syrie. On l'a identifiée avec Cybèle.

Syrinx, nymphe d'Arcadie, fille du fleuve Ladon, compagne de Diane, fut poursuivie par Pan et disparut dans le Ladon, ne laissant que des roseaux à sa place. Le dieu fit alors avec ces roseaux la flûte que l'on appela *Syrinx.*

Syrmie ou **Szerem** (Comitat de), anc. division de la Hongrie, dans l'Esclavonie, avait pour ch.-l. *Vukovar.* Il est maintenant réparti entre les comitats d'Essek et de Neusatz.

Syros. V. Syra.

Syrtes, nom anc. de deux golfes de la Méditerranée sur la côte N. de l'Afrique. La *Grande Syrte*, à l'E., est auj. le golfe de la Sidre ou de Sert, sur la côte de Tripoli. La *Petite Syrte*, à l'O., est le golfe de Cabès, sur la côte de Tunis. Toute cette partie du littoral était appelée région des Syrtes. V. Sidre, Cabès.

Syrus (Publius). V. Publius Syrus.

Szabolcs, comitat de Hongrie, dans le cercle de Gross-Wardein, est couvert de marécages, mais produit beaucoup de grains, tabac, soude, et élève beaucoup de bétail. Ch.-l., *Nagy-Kallo.* Il doit son nom à un château situé à 10 kil. de Tokay.

Szalad, comitat de Hongrie, dans le cercle d'Œdenburg, montagneux au N., touche au lac Balaton vers le N. E., produit grains, vins, fruits, élève beaucoup de bétail, et a pour ch.-l. *Szala-Egerszeg*, sur la *Szala*, qui se jette dans le lac Balaton, à 190 kil. S. O. de Pesth.

Szamos, *Samusius*, riv. d'Autriche, prend sa source en Transylvanie, arrose la Hongrie, et se jette dans la Theiss, après un cours de 450 kil. de l'E. à l'O.

Szarvas, v. d'Autriche, sur le Koros, dans le comitat et à 60 kil. O. de Bekès (Hongrie); 15,000 hab. Bétail; école industrielle.

Szaszka-Nemeth, bourg de Hongrie, à 85 kil. S. de Lugos ; 3,000 hab. Mines de plomb argentifère.

Szasz-Varos. v. d'Autriche, à 90 kil. S. de Klausenbourg (Transylvanie); 10,000 hab.

Szathmar-Nemeth, v. de l'empire d'Autriche, sur le Szamos, ch.-l. du comitat du même nom ; 13,000 hab. Evêché, séminaires, gymnase. Fabriques de poterie et de pelleteries. Elle est formée, depuis 1715, de la réunion des deux bourgs de Szathmar et de Nemeth, qui sont séparés par le Szamos.

Széchényi (Le comte Etienne), homme politique de Hongrie, né à Vienne, 1792-1860, d'une vieille famille magyare. Son père, mort en 1820, s'était rendu populaire par la fondation du musée national de Pesth. Lui-même était capitaine de hussards dans l'armée autrichienne, en 1815; dévoué aux intérêts de sa patrie, il voyagea, étudia l'économie politique, admira surtout l'Angleterre. En 1825, membre de la haute chambre de la diète hongroise, il donna le signal de la *Renaissance* nationale, en s'exprimant le premier dans la langue magyare. En 1827, il consacra 60,000 florins à la fondation d'une *académie*, et publia un livre, *le Crédit*, qui fut comme le point de départ de tous les progrès matériels de la Hongrie. Il s'occupa avec ardeur de créer un théâtre national et un conservatoire de musique ; de construire un pont permanent sur le Danube, de Bude à Pesth; de creuser un canal aux Portes de Fer, et d'établir un service de bateaux à vapeur entre Belgrade et Vienne, etc. Mais, depuis 1834, tout en restant patriote libéral, il commença à s'effrayer des principes démocratiques et révolutionnaires, dont Louis Kossuth était le principal organe; il soutint la cause du parti constitutionnel. La diète de 1840 vota la *loi de la langue* et sanctionna la reconnaissance de la nationalité hongroise ; mais, à la même époque, Széchényi rompit définitivement avec Kossuth; malgré ses efforts incessants et

généreux, il succomba dans cette lutte contre un rival de plus en plus populaire, et il vit avec douleur la proclamation de l'indépendance, mars 1848. Ministre des travaux publics dans le cabinet Bathyany, il perdit la raison au moment de la rupture définitive avec l'Autriche. Il fallut l'enfermer dans une maison de santé. Vers 1859, le *plus grand Hongrois* avait recouvré sa belle intelligence, et écrivait une *Etude sur la Hongrie ;* il touchait à une complète guérison, lorsqu'une visite de la police autrichienne dans cette maison de santé jeta de nouveau le trouble dans ce fier esprit, et, dans un accès de démence, il se brûla la cervelle.

Szegedin, v. de l'empire d'Autriche, sur la Theiss, près du confluent du Maros, dans un canton marécageux, à 150 kil. S. E. de Bude (Hongrie); 60,000 hab. C'est un des points de passage de la Theiss; navigation active, grand commerce de vins, sel, bois, tabac, bétail, grains, salpêtre.

Szeklers, population hongroise qui a été cantonnée au S. E. de la Transylvanie pour garder cette frontière contre les Turcs : plus de 200,000 personnes, qui se considèrent toutes comme nobles ; 5 districts : Aranyos, Csik, Haromszek, Maros et Udvarhely, avec des chefs-lieux de mêmes noms.

Szekszard, v. de l'empire d'Autriche, à 135 kil. S. de Bude (Hongrie); 8,000 hab. Bons vins.

Szerem. V. SYRMIE.

Szigeth ou **Sigeth**, v. de l'empire d'Autriche, à 234 kil. E. de Bude (Hongrie); 7,000 hab. Salines.

Szoboszlo, v. de l'empire d'Autriche, à 25 kil. S. E. de Debreczin (Hongrie); 14,000 hab. Une des villes des Heiduckes.

Szolnok, v. de l'empire d'Autriche, à 48 kil. S. O. de Hevesch (Hongrie), dans les marais de la Theiss; 10,000 hab.

Szolnok-intérieur, Belsœ-Szolnok, anc. comitat de Transylvanie, dans le pays des Hongrois, est aujourd'hui dans le cercle de Dees. Commerce de bois et de sel. Le ch.-l. est *Szamos-Ujvar*, 4,000 hab., la plupart d'origine arménienne.

Szolnok-moyen, **Kœsep-Szolnok**, anc. comitat de Transylvanie, dans le pays des Hongrois, forme aujourd'hui le cercle de Somlyo ; ch.-l., *Zillah*.

T

Taasinge ou **Thorseng**, île du Danemark, près et au S. E. de Fionie ; 15 kil. de long sur 7 de large ; 4,000 hab. Ch.-l., *Trœnses*. Pâturages et bestiaux.

Tab, anc. *Oroates*, fleuve de Perse, prend sa source dans les monts Démavend, passe à Zetoun et se jette dans le golfe Persique après un cours de 290 kil.

Tabago, une des petites Antilles, à 24 kil. N. E. de la Trinité, vers le 11° de latitude N., et entre 62° et 63° long. O.; 311 kil. carrés; 17,000 hab. Capit., *Scarborough*. Côtes rocheuses, sol fertile. Culture du tabac auquel l'île a donné son nom. La principale production est le sucre. Tabago fut découverte par Christophe Colomb à son troisième voyage, 1498 ; elle fut longtemps disputée entre la France et l'Angleterre et est restée aux Anglais, 1793.

Tabak-Boigrad, village de la Russie d'Europe, à 26 kil. N. de Kilia et du Danube, dans le gouv. de Bessarabie ; 600 hab. Mine considérable de sel gemme.

Tabaraud (MATTHIEU-MATHURIN), controversiste, né à Limoges, 1744-1832, élève des jésuites, se fit oratorien, professa à Nantes, à Arles, à Lyon, fut supérieur des colléges de Pézenas et de La Rochelle, puis supérieur de la maison de l'Oratoire à Limoges. Il se prononça contre les réformes religieuses de l'Assemblée constituante, passa en Angleterre et rentra en France en 1802. Il écrivit alors de nombreux ouvrages, empreints de gallicanisme et de jansénisme; il fut, en 1811, censeur pour l'examen des livres de théologie. Les principaux de ses écrits sont : *Traité historique et critique de l'élection des évêques*, 1792, 2 vol. in-8°, et 1811 ; *Principes sur la distinction du contrat et du sacrement de mariage*, 1803, 1816; *Histoire critique du philosophisme anglais*, 1806, 2 vol. in-8°; *Du Pape et des jésuites*, 1814, in-8°; *Histoire de Pierre de Bérulle*, 1817, 2 vol. in-8°; *Des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie*, 1823, in-8°; *Histoire critique de l'assemblée de* 1682; *Essai historique et critique sur l'état des jésuites en France*, 1828, in-8°; etc. Il a fourni beaucoup d'articles à la *Biographie universelle*.

Tabarca, îlot de la Méditerranée, sur la côte N. de Tunis, près de la frontière de l'Algérie. De 1793 à 1814 elle appartint à la compagnie française de la pêche du corail établie à la Calle.

Tabari ou **Thaberi** (ABOU-DJAFAR-MOHAMMED-BEN-DJERIR-ETH-), historien arabe, né à Amol (Tabaristan), 839-922, a écrit de nombreux ouvrages de droit, d'histoire, d'exégèse, mais surtout une *Chronique arabe*, qui s'étend jusqu'en 914. Elle a été traduite en latin par Kosegarten, Greifswald, 1831-53, et en français par M. Dubeux, 1836, in-4°.

Tabarieh, anc. *Tibériade*, v. de la Turquie d'Asie, dans la prov. et à 68 kil. S. E. d'Acre (Syrie), sur le lac du même nom ; 5,000 hab. Archevêché grec. Prise par les Français en 1798 ; ruinée par un tremblement de terre en 1837. V. TIBÉRIADE.

Tabarin (JEAN **Salomon**, dit), célèbre farceur, né en Lorraine (?), mort vers 1633. Il est surtout connu comme associé du charlatan Mondor, qui avait son théâtre en plein air sur la place Dauphine. Les trois quarts de ses parades sont d'une grossièreté révoltante, mais ne sont pas sans verve; il paraît qu'elles ont été recueillies, plus ou moins fidèlement, par des amateurs. Le *Recueil général des rencontres, questions, demandes et autres œuvres tabariniques*, parut à Paris, 1622-1623, 2 vol. in-12; il a eu de nombreuses éditions, ainsi que l'*Inventaire universel des œuvres de Tabarin*, in-12, publié par d'autres libraires également en 1622. Deux éditions récentes de Tabarin ont paru en 1858 à Paris ; l'une, *Œuvres complètes de Tabarin*, 2 vol. in-18, avec notice de M. Gust. Aventin ; l'autre, *Œuvres de Tabarin*, 1 vol. in-18, avec notice de M. George d'Harmonville.

Tabaristan, anc. prov. de la Perse, au N., bornée au N. par le Mazenderan, à l'E. par le Khoraçan, au S. et à l'O. par le Kouhistan et l'Irak-Adjémi ; 150,000 hab. Capit., *Damghan*; v. pr., Démavend. Sol montueux, traversé par les monts du Khoraçan, arrosé par le Démavend. Dans l'antiquité, ce pays faisait partie de l'empire des Parthes, dont Hécatompylos (Damghan) était la capitale (anc. *Hyrcanie*).

Tabasco (**San-Juan-Bautista de**) ou **Villa-Hermosa**, v. du Mexique, ch.-l. de la prov. du même nom, port à l'embouchure du Tabasco dans le golfe du Mexique, par 18°34' lat. N., et 95° long. O.; 6,000 hab. Commerce médiocre. Victoire de Fernand Cortez sur les Mexicains, 1519. — L'Etat de Tabasco, au S. E. du Mexique, a 30,680 kil. carrés et environ 84,000 habitants. Le climat n'est pas sain et le sol peu fertile ; cependant il y a du beau coton et du cacao.

Tabernacle, c'est-à-dire *tente*, nom que les Hébreux donnèrent dans le désert à un temple portatif. Il était divisé en deux parties : le *Saint*, où l'on faisait les sacrifices, et le *Saint des Saints*, qui renfermait l'Arche d'alliance ; le grand prêtre seul pouvait entrer dans ce sanctuaire, le jour de Pâques. — La *fête des Tabernacles*, destinée à rappeler le séjour des Hébreux sous les tentes du désert, durait sept jours à la fin du mois de septembre.

Tabernæ Triboccorum ou **Tres Tabernæ**, v. des Triboques, dans la Germanie 1re (Gaule). Auj. *Saverne*.

Table (Baie de la), baie de la côte O. de la colonie du Cap, en Afrique; elle s'ouvre au S. entre deux promontoires très-dangereux. Abritée du vent S. E., elle sert de mouillage d'été. Elle est dominée par la *montagne de la Table*, au S. de la ville du Cap, sur les pentes de laquelle se trouvent les vignes de *Constance*.

Table Isiaque. V. Isiaque (Table).

Table ronde (Chevaliers de la), ordre de chevalerie fabuleux, qui, suivant les légendes celtiques du moyen âge, aurait été institué à York, au v^e siècle, par le roi Uther, ou plutôt par son fils Artus, Arthur, d'après les conseils de l'enchanteur Merlin. Il comprit d'abord 24 chevaliers, puis 50, qui prenaient place autour d'une *Table ronde*, en signe d'égalité, pour éviter toute querelle de préséance. Leurs noms sont gravés sur une table ronde, en marbre, à Winchester; les plus connus sont: Amadis, Gauvain, Galaor, Tristan, Lancelot, Palamède. C'est Robert Wace, poëte anglo-normand, qui, vers 1155, semble avoir le premier, dans le *Brut*, donné un corps aux vieilles traditions celtiques, recueillies par Geoffroy de Monmouth, d'après sir Walter Calenius. Un grand nombre de poëmes, formant un véritable cycle, ont été écrits au moyen âge, surtout en France, pour célébrer les exploits des chevaliers de la Table ronde, en Grande-Bretagne, en Gaule, ou à la recherche du Saint-Graal; tels sont *Tristan de Léonnais, le Chevalier au Lion, Lancelot du Lac, Perceforest, Merlin, Flore et Blanche-Fleur, le Saint-Graal*, etc. V. de La Villemarqué, les *Romans de la Table ronde*.

Table Théodosienne, nom quelquefois donné à la table publiée par Peutinger.

Tables (Loi des Douze-). V. Douze-Tables.

Tables alimentaires, *Tabulæ alimentariæ*, actes publics, gravés sur des tables d'airain, à l'époque des empereurs romains, et contenant des constitutions de rentes sur des terres cultivées, au profit de telle ou telle ville d'Italie, pour l'entretien des enfants de pauvres familles (*Enfants alimentaires*), dont le nombre était déterminé sur la table, avec la quotité du secours à leur donner.

Tables Alphonsines, Rudolphines, Eugubines. V. Alphonse X, Rodolphe II, Eugubium.

Tables des Cærites, *Cærites Tabulæ*, tables sur lesquelles les censeurs, à Rome, inscrivaient les plébéiens et même les chevaliers qu'ils voulaient dégrader et priver du droit de suffrage. Le nom venait de ce que les habitants de Cæré, *les Cérites*, avaient obtenu le droit de cité, mais sans celui de *suffrage*, parce qu'ils avaient donné asile aux prêtres et aux choses sacrées de Rome, après la prise de la ville par les Gaulois, en 390 av. J. C.

Tables de marbre, juridictions, en France, ainsi nommées parce que les juges siégeaient primitivement autour d'une grande *table de marbre*, au palais de justice de Paris. Ces juridictions étaient l'amirauté, la connétablie et celle des eaux et forêts.

Tabor ou **Hory-Tabor** ou **Hradistie,** v. de l'empire austro-hongrois, à 100 kil. S. de Prague (Bohême); 5,000 hab. Jean Ziska, général des Hussites révoltés, y construisit une forteresse, 1419, d'où vint aux siens le nom de *Taborites*. Ch.-l. du cercle du même nom.

Tabor, montagne de Syrie. V. Thabor.

Tabor, sommet des Alpes Cottiennes, au N. du mont Genèvre, a 3,212 m. de hauteur. La Durance prend sa source à quelque distance.

Taborites. V. Tabor et Hussites.

Tabou, interdiction sacrée prononcée sur une personne ou sur un objet par les prêtres des îles de la Polynésie. Ainsi les chefs sont *tabous*, c'est-à-dire qu'on ne peut les toucher, parfois même les regarder, sans encourir la mort ou un châtiment sévère.

Tabourot (Étienne), dit *le seigneur des Accords*, écrivain facétieux, né à Dijon, 1549-1590, fils d'un célèbre avocat au parlement de Bourgogne, étudia à Paris, à Toulouse, et se fit de bonne heure connaître par la verve de son esprit rabelaisien et par ses compositions bizarres. Docteur en droit à Toulouse, avocat à Dijon, il devint bailli, puis juge châtelain de la baronnie de Verdun en Bourgogne. Catholique ardent, il a été l'un des promoteurs de la *Sainte-Union*. Parmi ses écrits on cite: les *Bigarrures du seigneur des Accords*, 1572, in-12, recueil de 30 sonnets, et les *Touches* ou *Epigrammes*, en 5 livres, 1586-88. On a souvent réuni ces deux ouvrages, mais en les défigurant et d'une manière incomplète, sous ce titre: *les Bigarrures et Touches du seigneur des Accords, avec les Apophthegmes du sieur Gaulard et les Escraignes dijonnoises*, 1614, etc. Il a réussi dans les épigrammes, les contes populaires; mais ses joyeusetés, pleines de verve, sont par trop cyniques.

Tabs ou **Tebbes,** v. de Perse, dans la prov. de Kouhistan; 6,000 hab. Le Vieux de la Montagne, ou seigneur des Assassins, y avait une forteresse.

Tabularium, grande galerie située, à Rome, dans la partie orientale de l'Intermont du Capitolin, qui servait de dépôt pour les lois gravées sur des tables d'airain. Il en reste plusieurs parties.

Tacape, anc. v. de la Tripolitaine (Afrique), dans un territoire très-fertile. Auj. *Cabès*.

Tacazzé, anc. *Astaboras*, grand affluent du Nil, par la rive droite. Il descend des montagnes du Lasta (Abyssinie), coule dans une gorge profonde de 600 mètres, arrose le Semen, le Tigré, la Nubie. Il reçoit beaucoup d'affluents et a des crues de 6 mètres. On le nomme encore *Atbarah*.

Tacca (Piétro-Jacopo), sculpteur italien, né à Carrare, mort en 1640, a laissé des œuvres estimées, la statue de Ferdinand III à Florence, les 4 esclaves de bronze au port de cette ville, la statue de Philippe IV à Madrid, etc.

Tacfarinas, Numide, soldat dans les troupes auxiliaires de l'empire, déserteur, se mit à la tête des Musulamii, des Erithiens et d'autres tribus maures, pendant le règne de Tibère. Il lutta huit ans contre les Romains, 17-24, fut enfin repoussé dans le désert par le proconsul Blæsus, puis fut vaincu et tué par Dolabella près de Umbascum.

Tachard (Gui), missionnaire français, 1650-1712, jésuite, accompagna l'amiral d'Estrées aux Antilles, puis le chevalier de Chaumont à Siam, 1685. Il servit d'interprète aux mandarins siamois envoyés à Louis XIV et à Rome. A son retour, comme une révolution avait détruit les germes de la civilisation déposés à Siam, il se rendit à Pondichéry. On a de lui *Voyage de Siam des P. Jésuites*, 1686, in-4°.

Tachau, v. de l'empire austro-hongrois, à 60 kil. N. O. de Pilsen (Bohême); 4,000 hab. Forges, sources minérales, manufacture de glaces à *Strœhl*. Victoire des Hussites sur les Impériaux, 1431.

Tachkend, v. du Turkestan russe, près du Sir-Daria, à 210 kil. N. O. de Khokand, dans l'anc. Khanat de ce nom. Grande ville de commerce, station des caravanes de Khokand à Orenbourg; 65,000 hab.

Tachos, roi d'Egypte, en 363 av. J. C., fils de Nectanébus, fut secondé contre le roi de Perse, Ochus, par Agésilas; mais fut abandonné par lui et forcé de fuir devant Nectanébus II.

Tacite (Marcus Claudius), empereur romain, né à Interamna, en 200, prétendait descendre de l'historien. A la mort d'Aurélien, 275, le sénat, sur l'invitation réitérée des légions de Thrace, le nomma empereur, malgré ses refus. Il ne put que montrer une bonne volonté inutile Il punit les meurtriers d'Aurélien, combattit les Goths, mais les soldats se soulevèrent de nouveau; il en mourut de chagrin ou fut tué par les rebelles à Tarse ou près de Tyane, 276.

Tacite (Caius Cornelius), historien latin, né probablement à Interamna (Ombrie), on ne sait en quelle année; les uns disent en 55 ou 56, mais il est plus vraisemblable qu'il faut faire remonter sa naissance au moins à l'an 50; l'époque de sa mort est également incertaine; on doit la placer au commencement du règne d'Adrien. On croit qu'il était fils d'un chevalier romain, C. Cornelius Tacitus, procurateur de la Belgique, sous Vespasien. Il se distingua comme avocat, et parcourut régulièrement la carrière des honneurs; questeur sous Vespasien, édile sous Titus, préteur sous Domitien, il fut consul subrogé sous Nerva, en 97. Une étroite amitié l'unissait à Pline le Jeune, et, jeune encore, il avait épousé la fille de l'illustre Agricola, vers 78. Il quitta Rome en 89, peut-être pour gouverner une province, et, après la mort de son beau-père, 93, revint siéger dans le sénat, attendant dans le silence la fin de la tyrannie de Domitien. C'est alors seulement qu'il commença à écrire. Il avait, dit-on, composé quelques poésies et un livre de *Dits ingénieux* (et non de *Facéties*), qui sont perdus. Il nous reste de lui: 1° La *Germanie* ou sur les *Mœurs des Germains*, tableau si remarquable, quoique parfois embelli, de l'état de ces peuples, qui devaient jouer un si grand rôle dans l'histoire du monde; 2° la *Vie d'Agricola*, la plus belle biographie que nous ait léguée l'antiquité; 3° les *Histoires*, en 14 livres, récit détaillé des événements contemporains, depuis la mort de Néron jusqu'à celle de Domitien, 68-96; nous n'avons que les quatre premiers livres et le commencement du cinquième; 4° les *Annales*, comprenant l'histoire de l'empire, depuis la mort d'Auguste jusqu'à la mort de Néron, en 16 livres; nous n'avons que les quatre premiers, la fin du cinquième, le sixième, les livres de 11 à 15, et

une partie du seizième. Il se proposait de raconter les règnes plus heureux de Nerva et de Trajan. Il est très-probablement l'auteur du *Dialogue sur les causes de la corruption de l'éloquence*, qu'on a attribué aussi à Pline le Jeune et à Quintilien. — Tacite s'est placé au premier rang parmi les historiens de l'antiquité; il a surtout la gravité, la noblesse, l'exquise sensibilité; il est moraliste; il flétrit avec une généreuse indignation, mais sans hyperbole, les vices et les crimes; il est triste, sévère; mais la période dont il racontait l'histoire devait nécessairement inspirer la tristesse d'une âme élevée et digne, ennemie du despotisme odieux, dégoûtée de la bassesse des courtisans et de la lâcheté de la foule. Ses tableaux, ses narrations, ses discours excitent le plus vif intérêt. Si on a pu lui reprocher des irrégularités grammaticales, des idiotismes étranges, des phrases rompues, on doit admirer la couleur, le mouvement, l'harmonie de l'expression, l'âme, la poésie de ce style énergique, bien en rapport avec la pensée toujours vigoureuse et profonde. — Il y a eu bien des éditions de Tacite, depuis celle de Vindelin de Spire, Venise, 1469 ou 1470, in-fol.; les meilleures sont celles d'Ernesti, Leipzig, 1752, 2 vol. in-8°; de Brotier, 1776, 7 vol. in-12; de Naudet, dans la *collection Lemaire*, 1820, 6 vol. in-8°; de Bekker, Leipzig, 1831, 2 vol. in-8°; d'Orelli, Zurich, 1848, 2 vol. in-8°; etc. Parmi les traductions françaises, citons celles de Perrot d'Ablancourt, 1650, 2 vol. in-8°; de La Bletterie, 1768, 3 vol. in-12; de Dureau de la Malle, 1808, 5 vol. in-8°, ou 1817, 6 vol. in-8°; de Burnouf, 1829-33, 6 vol. in-8°; de Panckoucke, dans la *Bibliothèque latine-française*, 1830-38, 7 vol. in-8°; la traduction de Dureau de la Malle, revue par M. Charpentier, 2 vol. in-18, est dans la collection des auteurs classiques de MM. Garnier. M. Louandre a également traduit Tacite, 2 vol. in-18.

Tacna, v. du Pérou, dans la prov. et à 300 kil. S. E. d'Aréquipa. Mines d'argent. Ville commerçante, reliée au port d'Arica par un chemin de fer.

Tacoari, riv. du Brésil, traverse les territoires inconnus du Matto-Grosso, et se jette dans le Paraguay après un cours d'environ 400 kil., de l'E. à l'O.

Taconet (Toussaint-Gaspard), acteur et auteur comique, né à Paris, 1730-1774, fils d'un menuisier, aide-machiniste à la Comédie-Française, débuta avec succès au théâtre de la Foire, mais joua surtout dans la troupe de Nicolet sur le boulevard du Temple; il représentait à merveille les savetiers et les ivrognes; il mourut des suites d'une chute. Il avait, dit-on, composé 83 pièces ou farces; quelques-unes seulement ont été imprimées. Il est aussi l'auteur d'une chanson, qui eut alors beaucoup de vogue, la *Bourbonnaise*.

Tacquet (André), mathématicien et astronome, né à Anvers, 1612-1660, entra dans l'ordre des jésuites, en 1646, enseigna les mathématiques à Louvain et à Anvers, écrivit une *Géométrie* qui devint classique, etc. On a publié ses œuvres, *Opera mathematica*, Anvers, 2 tomes en 1 vol. in-fol., 1669 et 1707.

Tacuba ou **Tlacopan,** v. du Mexique, dans la prov. et à 12 kil. N. O. de Mexico; 3,000 hab. Autrefois capit. d'un royaume vassal de l'empereur du Mexique.

Tacubaja, v. du Mexique, dans la prov. et à 8 kil. S. O. de Mexico; 2,300 hab. Palais de l'archevêque de Mexico.

Tacunga (La), v. de la république de l'Equateur, dans la prov. et à 82 kil. S. de Quito, au pied des Andes; 6,000 hab. Plusieurs fois ravagée par les éruptions du volcan voisin de Cotopaxi.

Tadjiks, descendants des anciens Perses et des Mèdes; ils forment le fond de la population de la Perse; ils sont nombreux dans le Kaboul et la Boukharie; on en compte environ 7 millions, d'une grande beauté, malgré leur mélange avec les races arabe et turque.

Tadmor. V. Palmyre.

Tadoussac, hameau du Bas-Canada, à 125 kil. N. E. de Québec, sur le Saint-Laurent. C'est là que les Français s'établirent pour la première fois.

Taepings ou **Taïpings,** insurgés chinois, qui tirent leur nom de leur chef principal, et qui depuis 1850, ont désolé les provinces méridionales de l'empire, ravagé impitoyablement plusieurs grandes villes, sans qu'on ait encore pu les détruire, malgré les secours que les Européens ont donnés plusieurs fois aux troupes impériales.

Tafalla, v. d'Espagne, dans la prov. et à 30 kil. S. de Pampelune (Navarre); 3,200 hab. Plusieurs rois de Navarre y résidèrent.

Taffin. V. Rouarie.

Tafilet, v. du Maroc, sur le Zig, dans l'oasis du même nom, à 540 kil. S. du Maroc; ch.-l. de la province du même nom. Fabriques de maroquin et de couvertures de laine.

Tafna, *Siga*, petit fl. de l'Algérie, à l'O., prend sa source près de Sebdou; reçoit à droite l'Isser, qui reçoit la Sikka, à gauche l'Isly, et se jette dans la Méditerranée, après un cours de 60 kil. C'est vers l'embouchure de la Tafna que le général d'Arlanges, bloqué dans son camp par Abd-el-Kader, fut délivré par le général Bugeaud, qui signa le traité de la Tafna, 30 mai 1837.

Taft, v. de Perse, à 30 kil. S. O. de Yezd, dans la prov. de Farsistan; 7,000 hab. Fabriques de tapis.

Taganrog, v. de Russie, dans le gouvern. et à 400 kil. S. E. d'Iékatérinoslav; port de commerce sur la mer d'Azov et à l'embouchure du Don; 18,000 hab. Grand commerce d'exportation de blé. Le tzar Alexandre Ier y mourut, 1825. Elle fut bombardée par la flotte anglo-française, 1855.

Tagaste, anc. v. de Numidie, à l'E. Patrie de saint Augustin. Auj. *Tagilt* ou *Souk-Arras*.

Tagdempt, v. d'Algérie. V. Tékédempt.

Tage, portugais *Tejo*, espagnol *Tajo*, latin *Tagus*, fleuve de la péninsule hispanique, prend sa source dans le Cerro San-Felipe, près d'Albarracin, parcourt la Nouvelle-Castille et l'Estrémadure, en coulant dans un lit encaissé au milieu de campagnes arides, brûlées et presque désertes. Il arrose Almonacid, Aranjuez, Tolède, Talavera de la Reyna, dans la Nouvelle-Castille; Alcantara, dans l'Estrémadure. Il se précipite alors dans une gorge profonde, entre en Portugal, passe à Abrantès et à Punhète, arrive aux belles plaines de l'Estrémadure portugaise, arrose Santarem, s'élargit pour former à Lisbonne un vaste bassin de 16 kil. de long sur 8 de large, qu'on appelle *mer de la Paille*, se rétrécit et se jette dans l'Atlantique, au S. du cap Espichel, par un goulet étroit et fortifié. Son cours est environ de 900 kil. de l'E. N. E. à l'O. S. O. Il reçoit à droite le Xarama, grossi du Hénarès, le Guadarrama, l'Alagon; à gauche le Zatos. Son entrée a été forcée, en 1831, par l'amiral français Roussin.

Tage, *Tagos*, nom des chefs de cité dans la Thessalie ancienne.

Tagès, nain difforme qui, suivant les vieilles traditions de l'Etrurie, sortit d'une motte de terre sous la charrue d'un laboureur, aux environs de Tarquinies, et enseigna la science de la divination et des aruspices.

Tagina, auj. *Lentagio*, v. du Picenum (Italie ancienne), sur le Métaure. Totila y fut vaincu et tué, 552.

Tagliacozzo, v. du roy. d'Italie, près de la source du Salto, dans l'Abruzze-Ultérieure deuxième (anc. roy. de Naples), à 30 kil. S. O. d'Aquila; 4,000 hab. Victoire de Charles d'Anjou sur Conradin, 1268.

Tagliamento, *Tilavemptus*, fl. d'Italie, descend des Alpes Cadoriques, arrose Tolmezzo, Osopo, Volvasone; il coule dans un lit large, se divise en plusieurs bras, et se perd dans les lagunes de l'Adriatique, après un cours de 170 kil. du N. au S. Le Tagliamento est une rivière torrentielle qui a deux époques de crue; de mars à avril, elle croît de 1 à 2 mètres; de septembre à décembre, sa hauteur s'élève à 10 mètres et sa largeur à 200 mètres. Il forme une ligne militaire importante, défendue par la place de Palma Nova. Bonaparte, en 1797, et Masséna, en 1805, y battirent les Autrichiens. — Il a donné son nom à un départ. du roy. d'Italie, sous Napoléon Ier; ch.-l., *Trévise*.

Taguin, riv. d'Algérie, prend sa source dans le Djebel-Amour, coule au N., et se jette dans le Chélif. Sur ses bords est *Aïn-Taguin*, où le duc d'Aumale battit Abd-el-Kader, 16 mai 1843, et dispersa sa *smalah*.

Tagus, nom latin du *Tage*.

Taher, fondateur de la dynastie persane des *Tahérides*, défendit Al-Mamoun, fils d'Haroun-al-Raschid, contre son frère Amyn, reçut le gouvernement du Khoraçan, s'y rendit indépendant, et mourut empoisonné, en 822. Ses descendants gouvernèrent avec justice et douceur, et furent remplacés, en 873, par les Soffarides.

Tahiti. V. Taïti.

Tahureau (Jacques), poëte français, né au Mans, 1527-1555, d'une noble et ancienne famille, servit dans les guerres d'Italie, puis se distingua dans l'école de Ronsard. On a de lui : *Poésies*, 1554, in-8°; *Oraison au Roi, de la grandeur de son règne et de l'excellence de la langue françoyse*, 1555, in-4°; *les Dialogues non moins profitables que facétieux*, 1562, in-8°, souvent réimprimés; etc.

Taïcoun, Taïkoun ou **Siogoun** ou **Koubo,** nom d'un prince qui, jusque dans ces derniers temps, a exercé au Japon le pouvoir temporel. V. JAPON.

Taillié (JACQUES), né vers 1700, mort en 1778, fut élève de Rollin, et a écrit un *Abrégé de l'histoire ancienne*, 1744, 5 vol., et un *Abrégé de l'histoire romaine*, 1755, qui eurent assez de succès.

Taillandier (CHARLES-LOUIS), bénédictin de Saint-Maur, né à Arras, 1705-1786, obtint un riche bénéfice, et se consacra à l'étude des antiquités nationales. Il avait projeté une *Histoire générale de Champagne et de Brie*. On lui doit : *Lettre sur les différentes translations du corps de saint Maur, abbé de Glanfeuil*, 1749, in-12; *Éloge* de D. Rivet, en tête du t. IX de l'*Histoire littéraire de la France;* la *Préface du dictionnaire de la langue bretonne*, par D. Le Pelletier, 1752; il a édité le t. II de l'*Histoire de Bretagne*, par D. Morice; une partie du volume est de lui.

Taillasson (JEAN-JOSEPH), peintre et littérateur, né à Blaye, 1746-1809, fut élève de Vien, à Paris, étudia quatre ans en Italie, et devint membre de l'Académie de peinture, pour son tableau de *Ulysse enlevant à Philoctète les flèches d'Hercule* (au Louvre). Ses œuvres ont de la grandeur et de l'harmonie dans la composition, mais il cherche trop le fini des détails. On cite de lui : *la Mort de Sénèque, Virgile lisant à Auguste ses vers sur la mort de Marcellus, Héro et Léandre*, etc. Il a composé un poëme sur le *Danger des règles dans les arts*, 1785, in-4°, et des *Observations sur quelques grands peintres*, 1807, in-8°.

Taille (JEAN **de la**). V. LA TAILLE.

Taille. On a donné ce nom, en France, à des impôts de diverse nature, sans qu'il soit facile de dire d'une manière précise l'origine du mot. Se servait-on d'abord d'une *taille* de bois pour marquer les sommes perçues? Le mot taille vient-il du latin *talia*, pour signifier vaguement des impôts mal déterminés? On ne sait. On peut seulement dire, d'une manière générale, que la *taille* était payée par les roturiers, en proportion de leurs biens et de leurs revenus ; c'était à la fois un impôt personnel et un impôt territorial, qu'il ne faut pas confondre, comme on l'a fait souvent, avec les aides. — Primitivement, la taille paraît avoir été un droit que les seigneurs levaient sur leurs serfs, à leur gré, *ad misericordiam domini ;* il y eut la *taille abonnée*, quand le droit fut fixé pour une année ; la plupart des communes obtinrent l'affranchissement de la taille. Philippe *le Bel* parvint, malgré plusieurs révoltes, à lever des tailles sur ses sujets roturiers ; mais Charles V fut le premier qui établit une sorte de *taille permanente*, sous le nom de *fouages ;* ils furent abolis à sa mort. Charles VII, avec le concours des états généraux d'Orléans, 1439, rendit la taille perpétuelle pour solder l'armée permanente ; les pays d'états, Languedoc, Bourgogne, Bretagne, etc., conservèrent seuls le droit de faire voter la taille par les assemblées provinciales. Les *élus* dressaient les rôles dans chaque paroisse et faisaient la répartition de la taille dans l'*élection ;* l'impôt était perçu par des collecteurs ou sergents des tailles. Le clergé, la noblesse, puis les officiers des cours souveraines, etc., furent exemptés de la taille ; en même temps cet impôt s'accroissait; d'abord de 1,200,000 livres, il fut de 4 millions sous Louis XI, de 12 millions sous François Ier, de 32 millions sous Henri III. Ce fut une cause de grandes souffrances pendant tout le XVIe siècle. Sully s'efforça de diminuer les tailles et de supprimer un grand nombre d'exemptions. Cet exemple fut suivi par Richelieu, et surtout par Colbert. Sous Louis XIV, la taille ne fut plus que de 23 millions ; mais après Colbert, la taille augmenta de nouveau et continua d'accabler le peuple jusqu'à la Révolution. On distingua parfois la *taille réelle* de la *taille personnelle;* Colbert aurait voulu rendre partout la taille réelle, c'est-à-dire faire payer la taille par tous les possesseurs de biens roturiers soumis à cet impôt; mais il n'y put parvenir. Au XVIIIe siècle, dans chaque paroisse, les paysans étaient, à tour de rôle, forcés de répartir la taille entre les gens de la paroisse ; c'était une source d'abus et de misères, d'autant plus qu'ils étaient responsables de la rentrée de l'impôt. Au commencement du règne de Louis XVI, on osa encore soutenir publiquement que le peuple était *taillable et corvéable à merci*.

Taillebourg, village de l'arr. et à 17 kil. S. O. de Saint-Jean-d'Angely (Charente-Inférieure), sur la Charente ; 1,500 hab. Victoire de saint Louis sur Henri III, roi d'Angleterre, et Hugues de Lusignan, comte de la Marche, 1242.

Tain, ch.-l. de canton de l'arr. et à 19 kil. N. O. de Valence (Drôme); 3,100 hab. Il est dominé par le célèbre coteau qui produit le vin de l'*Ermitage*, et communique avec Tournon, situé de l'autre côté du Rhône, par un pont de fil de fer. Filatures de soie ; carrière de granit.

Tain, v. d'Écosse, capit. du comté de Ross, sur le golfe de Dornoch, à 515 kil. N. d'Edimbourg ; 3,000 hab.

Taintignies, commune du Hainaut (Belgique), à 8 kil. de Tournay. Brasseries, briqueteries; 2,200 hab.

Taï-Ouan , port commerçant sur la côte O. de *Taï-Ouan* ou Formose (Chine); il est ouvert aux Européens.

Taïpings. V. TAEPINGS.

Taïti ou **Otahiti,** île de la Polynésie, dans l'archipel de la Société ; par 17°29′ lat. S., et 152° long. O.; 10,000 hab.; ch.-l., *Papéiti* au N. Ile volcanique, couverte de hautes montagnes boisées, coupées par des vallées verdoyantes. On y cultive le cocotier, l'arbre à pain, l'igname, la patate, la vanille, la canne à sucre, le café, le coton, l'oranger. Le climat, chaud et humide, est cependant sain. La saison humide dure de décembre à avril. La population est forte, intelligente et belle ; mais la dépravation des mœurs et l'infanticide l'ont presque détruite. La dépopulation paraît s'arrêter depuis la conversion des indigènes. L'île fut visitée par Quiros en 1606, par Bougainville en 1768. En 1843, l'amiral Dupetit-Thouars en prit possession; il fut désavoué, et la France ne conserva qu'un protectorat. Un gouverneur français réside à Papéiti.

Taïti (Archipel de) ou **de la Société,** dans la Polynésie, à l'O. de l'archipel Pomotou. Les principales îles sont : à l'E., Taïti, Eiméo, Maïtea, Tetouroa et Tabouaï-Manou (sous le protectorat de la France); à l'O., Maupiti, Matou-iti, Borabora, Tahoa, Raïatéa et Houakine. Ces îles sont volcaniques, entourées de ceintures coralloïdes, très-accidentées, bien arrosées, fertiles. Le climat est sain, quoique chaud et très-humide. La population, de couleur cuivrée ou brun rougeâtre, est belle et intelligente ; mais elle a considérablement diminué depuis un siècle et ne compte plus que 20 à 22,000 habitants, la plupart protestants. Cook les appela *îles de la Société*, en l'honneur de la Société royale de Londres.

Taï-Youen, v. de Chine, capit. de la prov. de Chan-Si, à 460 kil. S. O. de Pékin. Ville fortifiée, qui a été autrefois la capitale de la Chine ; fabriques de sabres, poignards, couteaux et ciseaux. Marco Polo l'appelle *Taïan-Fou*.

Takalé, pays du Soudan égyptien, peuplé de nègres, mélangés avec des hommes de la famille éthiopienne du rameau noir ou même avec des Arabes. Il est à demi soumis aux Egyptiens ; la capitale, *Tassin*, est la résidence du mek ou roi.

Takdempt ou **Tagdempt.** V. TÉKÉDEMPT.

Ta-Kiang. V. YANG-TSE-KIANG.

Ta-Kou, bourg de la Chine, sur le Peï-Ho, près de son embouchure, dans la prov. de Pét-chi-li. Les forts de Ta-Kou ont été le théâtre de trois combats entre les Chinois et les Anglo-Français. Le 20 mai 1858, ils furent pris par les alliés; le 25 juin 1859, les Anglais y furent repoussés ; le 21 août 1860 les alliés s'emparèrent de nouveau des forts. La France a une factorerie à Ta-Kou.

Takrour. V. SOUDAN.

Talabint. V. TALENT.

Talandi. V. ATALANTI.

Talapoins, nom des prêtres de Bouddha dans le roy. de Siam, le Pégou et le Laos.

Talavera-de-la-Reyna, v. d'Espagne, dans la prov. et à 66 kil. O. de Tolède (Nouvelle-Castille), sur le Tage ; 5,000 hab. Fabriques de soieries. Bataille sanglante et indécise entre les Anglo-Espagnols et les Français, 1809. Elle fut longtemps l'apanage des reines de Castille, d'où son nom. Patrie de Mariana.

Talavera-la-Real, v. d'Espagne, dans la prov. et à 14 kil. E. de Badajoz (Estrémadure), sur le Guadiana ; 3,600 hab.

Talbert (FRANÇOIS-XAVIER), littérateur et prédicateur, né à Besançon, 1728-1803, exerça diverses fonctions ecclésiastiques, remporta le prix sur la question proposée par l'Académie de Dijon, en 1754, *De l'origine de l'inégalité parmi les hommes ;* fut emprisonné pour quelques attaques dirigées contre le parlement, et se distingua, comme prédicateur, surtout devant le roi Stanislas. Il a laissé des *Sermons* et des *Eloges*, couronnés par diverses académies.

Talbot (JOHN), comte **de Shrewsbury,** né vers 1373 à Blechmore (Shropshire), descendant de Richard

Talbot, l'un des compagnons de Guillaume le Conquérant, né dans le pays de Caux, siégea, comme pair, au parlement en 1410, vainquit en Irlande le rebelle Donald Mac-Murghe, et fut gouverneur du pays ; suivit Henri V en France, prit part aux siéges de Caen et de Rouen ; puis, sous le duc de Bedford, mérita le surnom d'*Achille de l'Angleterre.* En 1427, il prend Pontorson ; en 1428, il chasse les Français du Mans ; il est au siége d'Orléans ; en 1429, il est vaincu et pris à Patay, et n'est rendu à la liberté qu'en 1433. Depuis lors il ne cessa de déployer sa bravoure et ses talents militaires. Henri VI le nomma maréchal de France, 1441, capitaine de Creil et de Rouen, comte de Shrewsbury, 1442, comte de Wexford et de Waterford, 1446, etc., etc. En 1449, il défendit Rouen avec habileté et fut donné comme otage à Charles VII, qui le remit en liberté sans rançon. Il reparut en Guyenne, 1452, mais fut vaincu et tué à la bataille décisive de Castillon, où il avait combattu en paladin des anciens temps, 17 juillet 1453.

Talbot (John), comte **de Shrewsbury,** fils du précédent, combattit à ses côtés, fut grand trésorier d'Angleterre en 1457, embrassa le parti de Lancastre, et fut tué avec son frère à Northampton, 1460. — Son arrière-petit-fils, *George*, mort en 1590, comte maréchal d'Angleterre, gardien de Marie Stuart, la traita avec beaucoup d'égards.

Talbot (Charles), duc **de Shrewsbury,** 1660-1718, filleul de Charles II, perdit, en 1667, son père tué en duel par le duc de Buckingham. Il vécut à l'écart, fut cependant chambellan sous Jacques II, mais se déclara l'un des premiers pour le prince d'Orange. Il fut nommé par Guillaume III conseiller privé et l'un des deux principaux secrétaires d'Etat. Il donna bientôt sa démission, revint au pouvoir en 1694, fut nommé duc et quitta le ministère en 1699. Sous la reine Anne, il fut grand chambellan, 1710, ambassadeur en France, vice-roi d'Irlande, 1713 ; il fut grand trésorier de la couronne sous George Ier. Plein de franchise et de probité, il passa pour un gentilhomme accompli et fut généralement aimé.

Talbot (Richard), duc **de Tyrconnel,** frère du précédent, d'abord spadassin célèbre, servit Charles II et le duc d'York, mais d'une manière peu honorable ; s'enrichit, obtint le commandement militaire de l'Irlande, en 1685, et le titre de comte, puis celui de duc de Tyrconnel. Brutal, arrogant, peu scrupuleux, il se fit de nombreux ennemis ; en 1688, il resta fidèle à Jacques II, soutint sa cause jusqu'au dernier moment, et mourut peu de temps après s'être soumis à Guillaume III.

Talbot (Pierre), théologien catholique, né dans le comté de Dublin, 1620-1680, entra dans l'ordre des jésuites en 1635, reçut la prêtrise à Rome, eut une chaire de théologie morale à Anvers, et remplit avec succès plusieurs missions importantes en Angleterre. Il fut chapelain de la reine en 1660, enveloppé dans la disgrâce de son ami, le duc de Buckingham ; puis, nommé archevêque de Dublin, 1669, déploya un zèle fougueux, qui le fit arrêter en 1678. Il a écrit : *Traité de la nature, de la foi et de l'hérésie*, 1657, in-8° ; *Traité de la religion et du gouvernement*, 1670, in-4° ; *Histoire des iconoclastes*, 1674, in-8° ; *Hist. du manichéisme et du pélagianisme*, 1684, in-8° ; etc.

Talca ou **Saint-Augustin,** v. du Chili, dans la prov. de *Talca*, à 200 kil. S. de Santiago ; 18,000 hab. Mines d'or. Victoire des Espagnols sur les Chiliens, 1818.

Talcahuano, v. du Chili, à 12 kil. N. O. de la Conception, port sur l'océan Pacifique ; 2,400 hab.

Talence, bourg du canton de Bordeaux (Gironde). Vins, allumettes chimiques ; 3,604 hab.

Talent, Tellent ou **Talahint,** v. du Maroc, dans la région S., capit. d'un petit Etat indépendant, soumis nominalement à l'empereur du Maroc, et appelé le royaume de Sidi-Hescham.

Talent, monnaie d'Athènes, valant 60 mines, ou environ, 5,560 francs. Le talent euboïque valait 56 mines ; le talent de Corinthe ou d'Egine valait 100 mines. — Le talent babylonien, qui pesait 30 kil. 837 grammes, valait 6,416 francs ; le talent des Hébreux, environ 6,000 francs. Le talent d'or valait dix talents d'argent.

Talisch, canton de la Russie du Caucase, au S. E. de la chaîne, sur la mer Caspienne, dans le gouv. de Schamakhi ; ch.-l., *Lenkoran*. Récolte de soie, coton, tabac.

Tallahassée, v. des Etats-Unis, capit. de la Floride, sur l'Appalachicola, par 30°28′ lat. N., et 86°56′ long. O. ; 5,000 hab.

Tallard, ch.-l. de canton de l'arr. et à 14 kil. S. de Gap (Hautes-Alpes), sur la Durance ; 1,036 habitants.

Tallart (Camille **d'Hostun,** duc **d'Hostun,** marquis **de la Baume,** comte de), d'une ancienne famille du Dauphiné, 1652-1728, cousin de Villeroi, fit ses premières armes dès 1668, sous Condé, sous Turenne, sous Créqui, et devint lieutenant général en 1693. D'un esprit fin et délié, il se montra bon diplomate, et, ambassadeur extraordinaire à Londres, eut le mérite de conclure les deux traités de partage de la monarchie espagnole, 1698-1700. Dans la guerre qui suivit, il eut d'abord des succès et gagna le bâton de maréchal, 1703. Il seconda Villars dans ses efforts pour se réunir à l'électeur de Bavière, puis s'empara de Vieux-Brissac ; il fut victorieux à Spire du prince de Hesse-Cassel, 15 novembre 1703, et, par la prise de Landau, délivra l'Alsace. Chef de l'armée d'Allemagne, 1704, il se joignit à Marsin et à l'électeur de Bavière ; mais ils furent complétement battus à Hochstedt par Eugène et Marlborough, 13 août 1704. Il fut pris et son fils mortellement blessé à ses côtés. Prisonnier sept ans en Angleterre, il ne fut pas, dit-on, étranger aux événements qui amenèrent la disgrâce des whigs et la paix d'Utrecht. Il fut créé duc d'Hostun, 1712 ; il se déclara pour le P. Tellier contre le cardinal de Noailles, et fut nommé membre du conseil de régence ; mais quand le testament de Louis XIV eut été cassé, il fut exclu du conseil constitué par le régent et n'y fut rappelé qu'en 1717. Il fut membre honoraire de l'Académie des sciences depuis 1723. Saint-Simon, qui ne l'aime pas, reconnaît cependant les qualités de son esprit, ses talents diplomatiques et plusieurs des mérites d'un bon général. On a publié, en 1762, les *Campagnes du maréchal de Tallart en Allemagne et celles de Marsin*, 2 vol. in-12.

Tallemant des Réaux (Gédéon), né à La Rochelle, 1619-1692, épousa sa cousine, Elisabeth de Rambouillet, 1646, et put se livrer en liberté à la culture des lettres. Il fut l'un des hôtes de l'hôtel de Rambouillet, et fut lié avec la plupart des écrivains de son temps. Il avait écrit, dit-on, des *Mémoires sur la régence d'Anne d'Autriche ;* mais on n'a conservé que ses *Historiettes*, composées de 1657 à 1659. Sur la fin de sa vie, il se convertit au catholicisme. Ces *Historiettes*, demeurées longtemps inédites dans les archives des Trudaine, ont été retrouvées par M. de Châteaugiron, qui les a publiées avec MM. de Monmerqué et Taschereau, 1833-35, 6 vol. in-8° ; M. de Monmerqué en a donné une deuxième édition, 1840, 10 vol. in-12, reproduite par les frères Garnier ; enfin, MM. de Monmerqué et Paulin Paris ont publié une dernière édition, 1854-60, 9 vol. in-8°. On y trouve un grand nombre d'anecdotes curieuses, des renseignements intimes ; Tallemant a surtout tenu registre des drôleries et des gaietés, médisant avec délices, se trompant quelquefois, mais ne cherchant pas à mentir ; il est naturel et judicieux ; sa langue est bonne, familière, assez salée, et parfois d'un cynisme trop gaulois.

Tallemant (François), littérateur, frère du précédent, né au château des Réaux, près Jonzac, 1620-1693, fut aumônier du roi, abbé du Val-Chrétien, prieur de Saint-Irénée de Lyon, et membre de l'Académie française en 1651. On a de lui : *les Vies des hommes illustres de Plutarque*, 1663-65, 8 vol. in-12 ; *Histoire de la république de Venise*, trad. de Nani, 1679-80, 4 vol. in-12 ; etc.

Tallemant (Paul), littérateur, cousin des précédents, né à Paris, 1642-1712, s'engagea dans les ordres, et de bonne heure se fit connaître par ses vers légers et les grâces mignardes de son esprit. A 24 ans, il entra à l'Académie française, et, par la protection de Colbert, fut l'un des premiers membres de l'Académie des inscriptions, dont il devint plus tard le secrétaire. Il obtint des pensions et des bénéfices, fut chargé de composer les devises et inscriptions des édifices royaux, etc. Ecrivain médiocre, mais homme aimable et spirituel, il fut estimé. Citons parmi ses ouvrages : *le Voyage de l'isle d'Amour*, 1663, in-12 ; des *Eloges*, des *Discours* ; *Remarques et décisions de l'Académie françoise*, 1698, in-12 ; il a été l'éditeur de l'*Histoire de Louis XIV par médailles*, 1702, in-fol.

Talleyrand, nom particulier d'une famille célèbre, descendant des comtes de Périgord.

Talleyrand (Elie), cardinal **de Périgord,** né à Périgueux, 1301-1364, fils d'Elie VII, comte de Périgord, entra dans l'Eglise, fut nommé évêque de Limoges, 1324, d'Auxerre, 1328, et cardinal, 1331. Il joua dès lors un rôle considérable, fit nommer Benoît XII, Clément V,

Innocent VI, Urbain V. On l'accusa, sans preuves, de n'avoir pas été étranger à l'assassinat d'André II de Hongrie, 1345. Il fit élire en Allemagne Charles IV à la place de l'empereur Louis de Bavière. Nommé légat en France, 1356, il s'interposa vainement pour empêcher la bataille de Poitiers ; il alla solliciter à Londres la liberté du roi Jean. Il laissa une fortune considérable. Instruit lui-même, il aima et protégea les lettres ; il fut l'ami de Pétrarque.

Talleyrand (Henri de), comte **de Chalais,** fils de Daniel, prince de Chalais, 1599-1626, était à 20 ans maître de la garde-robe, et fut l'un des premiers favoris de Louis XIII et de son frère. Il montra de la bravoure aux siéges de Montauban et de Montpellier, mais se fit surtout connaître par ses duels, ses aventures galantes et son ambition mal réglée. Il se déclara parmi les ennemis de Richelieu, et fut de la faction qui voulait empêcher le mariage de Gaston avec M^{lle} de Montpensier; excité par le prince et par M^{me} de Chevreuse, il forma le projet, avec d'autres gentilshommes, de tuer le cardinal dans sa maison de Fleury; puis il avertit le roi et le cardinal. Plein de faiblesse et de légèreté coupable, il prépara avec Gaston une rébellion armée ; un de ses ennemis, le comte de Louvigny, le dénonça à Louis XIII. La cour était alors à Nantes; Richelieu fit arrêter Chalais, le 8 juillet 1626 ; une commission, tirée du parlement de Rennes, commença son procès. Chalais, abandonné par le roi, par Gaston, confessa tout et implora vainement la pitié de Louis XIII et du cardinal; il fut condamné à mort. Les amis du comte avaient fait évader le bourreau ; un criminel, qui racheta sa vie en remplissant cet office, dut frapper trente-quatre coups d'une mauvaise épée, avant de séparer la tête du tronc. V. B. de la Borde, *Pièces du procès de Chalais*, 1781, in-12 ; L. Grégoire, *Chalais ou une conspiration sous Richelieu.*

Talleyrand-Périgord (Alexandre-Angélique **de**), né à Paris, 1736-1821, entra dans l'Eglise, fut l'un des aumôniers du roi, vicaire général de Verdun, coadjuteur de l'archevêque de Reims, 1766, auquel il succéda, en 1777. Il confia la direction de son séminaire à des Sulpiciens, fonda à Reims une sorte de mont-de-piété, obtint des mérinos de Charles III d'Espagne, etc. Membre de l'assemblée des notables, puis des Etats-généraux, il protesta contre les innovations, et se hâta d'émigrer. Il s'opposa aux arrangements préliminaires du Concordat, fut du conseil de Louis XVIII, et devint son grand aumônier, 1808. Membre de la Chambre des pairs, 1814, il suivit le roi à Gand, 1815 ; il fut nommé cardinal en 1817, puis archevêque de Paris.

Talleyrand-Périgord (Charles-Maurice **de**), prince **de Bénévent,** neveu du précédent, né à Paris, 1754-1838, rendu boiteux à l'âge d'un an, par suite d'un accident, fut destiné à l'Eglise, quoiqu'il fût le fils aîné du comte de Talleyrand, lieutenant général. Malgré sa jeunesse assez dissipée, il fut pourvu de plusieurs bénéfices ecclésiastiques, dès 1775, et nommé agent général du clergé de France, 1780. Il se forma aux affaires dans ce poste important, fut en relations avec Mirabeau, et s'occupa de finances. Evêque d'Autun, en 1788, membre de la seconde assemblée des notables, puis des Etats-généraux ; il se fit remarquer par son adhésion aux idées nouvelles et aux principes de la Révolution. Il se prononça, l'un des premiers, pour la réunion des ordres, fut membre du comité de constitution, prit part à la *Déclaration des droits*, et fit la première motion relative à l'aliénation des biens du clergé. C'est lui qui, dans la fête de la Fédération, 14 juillet 1790, célébra la messe solennelle sur l'autel élevé au champ de Mars. Il accepta la constitution civile du clergé, sacra de ses mains les évêques élus de l'Aisne et du Finistère, brava ouvertement les brefs pontificaux, malgré ses protestations d'attachement au Saint-Siége; fut l'un des exécuteurs testamentaires de Mirabeau, et lut son dernier discours, que la mort l'avait empêché de prononcer. Il fut membre du directoire du département de la Seine, mais refusa l'évêché de Paris. Dans l'Assemblée constituante, il avait déployé une grande activité, coopéré à l'élaboration des nombreuses mesures financières, et surtout à la loi qui sert encore de base à la perception des droits d'enregistrement ; il avait travaillé à établir l'uniformité des poids et mesures; enfin il avait présenté à l'Assemblée, septembre 1791, un vaste plan d'instruction publique, conçu dans un esprit large et libéral. Pendant l'Assemblée législative, il fut envoyé à Londres, sans caractère officiel, avec son ami le duc de Biron, pour proposer une alliance nationale ; mais il n'inspira aucune confiance, et ne put rien conclure; cependant, sous le ministère girondin, il fut renvoyé avec l'ambassadeur de Chauvelin, et il parvint à obtenir une déclaration formelle de neutralité. On l'a accusé, sans preuves, de n'avoir pas été étranger aux tristes événements qui suivirent le 10 août; mais il retourna à Londres, dès le 10 septembre 1792. Trois mois après, 5 décembre, il fut décrété d'accusation, fut porté sur la liste des émigrés, et, après la mort de Louis XVI, parvint à échapper, pendant un an, à la loi d'expulsion dirigée contre certains réfugiés français. Mais, en 1794, il dut s'embarquer pour les Etats-Unis, avec le duc de la Rochefoucauld-Liancourt et M. de Beaumetz. Après une année d'exil pénible, il s'adressa à la Convention pour faire révoquer la sentence de bannissement, et apprit à Amsterdam qu'il pouvait rentrer en France. Au mois de mars 1796, il revint à Paris avec une jeune Anglaise divorcée, M^{me} Grand, s'attacha à M^{me} de Staël, fut introduit dans le *Cercle constitutionnel*, fit quelques communications opportunes à l'Institut, qui l'avait élu récemment, et, par la protection de Barras, fut nommé ministre des relations extérieures, 15 juillet 1797. Il s'appliqua, dès le premier jour, à gagner la confiance du jeune général de l'armée d'Italie, fit publiquement l'apologie du coup d'Etat de fructidor, et, après la paix de Campo-Formio, présenta Bonaparte à l'audience solennelle des directeurs. Il fut sans doute l'un des premiers confidents de l'expédition d'Egypte, mais aussi il fut mêlé à toutes les intrigues et à beaucoup d'actes de corruption et de vénalité de cette époque troublée. Attaqué par le parti jacobin, il donna sa démission, 20 juillet 1799. Aussi Talleyrand s'associa de grand cœur au coup d'Etat du 18 brumaire, et fut nommé ministre des relations extérieures. Grand seigneur aux formes élégantes, souple, habile, il exerça une influence notable sur les manières de la nouvelle cour, comme sur les transactions politiques du Consulat. Il prit part aux négociations avec la Russie, aux traités de Lunéville, de Florence, de Badajoz, et à la conclusion du Concordat. Le pape le releva alors de ses vœux, et lui permit d'épouser M^{me} Grand, 1802. Il négocia la paix d'Amiens, et s'efforça vainement d'empêcher une rupture. Mais on lui a reproché la part considérable qu'il prit à l'arrestation et à la mort du duc d'Enghien. Sous l'Empire, il continua d'exercer ses talents diplomatiques, surtout pour former la Confédération du Rhin; il fut récompensé par le don de la principauté de Bénévent, 1806. Il sortit du ministère un mois après le traité de Tilsitt, et fut nommé prince vice-grand électeur de l'empire, avec 500,000 francs de revenus. Il fut chargé de garder les princes espagnols dans son château de Valençay, et assista à l'entrevue d'Erfurt. Aux premiers revers des Français en Espagne, il se prononça ouvertement contre cette guerre, qu'il avait cependant conseillée, se réconcilia avec Fouché, fit une certaine opposition à l'Empereur, qui lui ôta sa clef de grand chambellan, 1809. Talleyrand vécut comme dans une demi-disgrâce, toujours courtisan plein de souplesse, prévoyant et hâtant de ses vœux la chute de l'empire. En 1814, entouré d'un petit groupe d'amis dévoués, il entra en relations avec le tzar Alexandre et le comte d'Artois, dicta au sénat l'acte de déchéance de Napoléon, reçut le lieutenant général du royaume, et contribua plus que tout autre au rétablissement des Bourbons. Il fut le négociateur de l'armistice du 23 avril, du traité de paix du 30 mai, et fut nommé ministre des affaires étrangères. Il se rendit au congrès de Vienne, où il défendit la cause de la *légitimité,* et engagea la France dans une alliance dangereuse et stérile avec l'Angleterre et l'Autriche, par le traité du 3 janvier 1815. Il résista aux avances de Napoléon pendant les Cent jours, quoiqu'il y eût de la froideur entre lui et Louis XVIII, et il reprit son poste au ministère, juillet 1815. Il n'avait plus l'amitié chaleureuse d'Alexandre; la réaction royaliste devenait menaçante ; Talleyrand se retira, le 28 septembre, et fut nommé, par Louis XVIII, grand chambellan. Son dépit d'être éloigné des affaires s'exhala plus d'une fois en sarcasmes ou en appréciations injustes. Il eut une lutte à soutenir avec le duc de Rovigo, pour sa participation à l'enlèvement du duc d'Enghien, et fut, en 1817, brutalement insulté par Maubreuil, qui l'inculpait d'une mission d'assassinat, en 1814, sur la personne de l'empereur. A la chambre des pairs, il se distingua par son opposition, surtout à propos de la guerre d'Espagne, et vit avec plaisir la chute de la restauration. En septembre 1830, il accepta l'ambassade de Londres, et fonda les bases de l'alliance anglo-française, bientôt resserrée

par la communauté d'action dans les affaires de Belgique, et surtout par le traité de la Quadruple Alliance avec l'Espagne et le Portugal, 1834. Il demanda son rappel, et conserva dans la retraite toutes les qualités brillantes de son esprit gracieux et fin. En 1838, il prononça, à l'Académie des sciences morales et politiques, dont il faisait partie depuis 1832, l'éloge de Reinhard. Préoccupé de sa fin prochaine, conseillé par l'abbé Dupanloup, il fit une abjuration réservée, mais catégorique, de ses erreurs, écrivit une lettre de soumission à Grégoire XVI, et mourut quelques heures après avoir reçu la visite du roi. Il a laissé des *Mémoires*, qui sont encore inédits, et qui permettront peut-être de l'apprécier. Les jugements qu'on a portés de lui sont très-divers; la plupart ont vanté son habileté diplomatique, sa supériorité dans l'art de plaire; d'autres lui ont refusé tout génie politique; mais on s'est généralement accordé à blâmer ses transformations, ses apostasies, son immoralité, et on l'a considéré comme l'un des chefs de cette école qui légitime, par d'insidieux sophismes, le succès, sans tenir compte des droits, des principes et des moyens.

Tallien (Jean-Lambert), né à Paris, 1769-1820, fils d'un maître d'hôtel du marquis de Bercy, put, grâce à celui-ci, faire de bonnes études, fut clerc de procureur, prote dans l'imprimerie du *Moniteur*, se fit connaître aux Jacobins, et, par la publication d'un journal, *l'Ami des citoyens*, fut secrétaire-greffier de la Commune insurrectionnelle du 10 août, prit part aux massacres de septembre, et fut élu député à la Convention par le département de Seine-et-Oise. Il y défendit la Commune et Marat, poursuivit Louis XVI jusqu'à mériter un décret de censure de la part de l'Assemblée, vota la mort, et fut membre du Comité de sûreté générale. Il défendit encore Marat, et fut l'un des ennemis acharnés des Girondins au 31 mai. Chargé d'une mission à Bordeaux, il y fut le digne émule de Carrier, mêlant le luxe et la débauche aux cruautés d'un proconsul. Tout à coup, il revint à la modération, entraîné par son amour pour Mme de Fontenay, alors détenue comme aristocrate. Il réussit d'abord à la sauver, mais fut rappelé à Paris comme suspect de modérantisme, et celle qu'il aimait fut de nouveau jetée en prison. Alors il affecta une sorte de délire révolutionnaire, et fut nommé secrétaire, puis président de la Convention. Robespierre, qui le devinait, parvint à le faire rayer de la liste des Jacobins, 14 juin. Tallien résolut de prévenir son ennemi, et déploya beaucoup d'activité pour réunir un grand parti contre les triumvirs; il fut l'un de ceux qui accusèrent avec le plus d'emportement Robespierre, au 9 thermidor; il menaça de le poignarder, si la Convention ne le décrétait pas d'arrestation; il fut dès lors l'un des chefs des Thermidoriens. Il fut membre du Comité de salut public, épousa celle qu'il aimait, et qui le poussait dans la voie nouvelle où il était entré, contribua à faire supprimer le tribunal révolutionnaire, à fermer le club des Jacobins, à faire condamner Fouquier-Tinville, Carrier, Lebon, combattit la loi du maximum; mais, commissaire de la Convention à l'armée de Hoche, fit fusiller les prisonniers royalistes de Quiberon. Il fit partie du conseil des Cinq-Cents, où il fut plusieurs fois attaqué, insulté et méprisé. En 1798, il suivit Bonaparte en Egypte, comme *savant*, fut nommé administrateur du droit d'enregistrement et des domaines, membre de l'Institut d'Egypte; plus tard, renvoyé par Menou, il fut pris par des croiseurs anglais et mené à Londres, 1801. A son retour, il fut mal accueilli, et divorça avec sa femme, 1802. Nommé consul à Alicante, il vécut obscurément à Paris; le gouvernement de la restauration lui permit d'y rester, ce qui a fait penser qu'il rendait des services secrets.

Tallien (Thérèse **Cabarrus,** Mme), fille d'un financier espagnol (V. Cabarrus), née à Saragosse, vers 1775, morte en 1835, épousa fort jeune un ancien conseiller au parlement de Bordeaux, Davin de Fontenay. Elle divorça bientôt, fut arrêtée à Bordeaux comme aristocrate, et fut sauvée par Tallien, qui en devint éperdûment amoureux. Elle fut de nouveau arrêtée à Paris, et lui inspira le courage nécessaire pour jouer un grand rôle au 9 thermidor. Elle l'épousa, et fut appelée souvent *Notre-Dame de Thermidor;* elle était belle, spirituelle et bonne; elle sauva beaucoup de proscrits, et fut célèbre par les fêtes qu'elle donna, et par son influence sur la société et les mœurs à l'époque du Directoire. Après son divorce avec Tallien, 1802, elle épousa, en 1805, le comte de Caraman, depuis prince de Chimay, vécut à Paris, à Nice, au château de Chimay, et mourut au château de Ménars, près de Blois.

Talma (François-Joseph), tragédien, né à Paris, 1763-1826, fils d'un dentiste, passa plusieurs années avec lui à Londres, où il annonça déjà d'heureuses dispositions pour le théâtre. Il revint à Paris, et fut aide d'un de ses oncles, qui était dentiste, rue Mauconseil; mais il suivait les cours du Conservatoire, et il débuta avec succès à la Comédie-Française, le 21 novembre 1787, dans le rôle de Séide de *Mahomet;* deux ans plus tard il était sociétaire. Cependant il ne paraissait que rarement, et dans des rôles secondaires; il utilisait ses loisirs en étudiant l'histoire et surtout en s'occupant de la réforme du costume, tentée déjà par Lekain et Mlle Clairon; il était encouragé par son ami, le peintre David. Dans la tragédie de *Brutus*, il osa jouer le rôle du tribun Proculus, revêtu d'une vraie toge romaine; ce fut le commencement d'une heureuse innovation. Son talent se développa sous l'influence des idées de la Révolution qu'il avait adoptées. Le rôle de *Charles IX* dans la tragédie de Chénier le mit surtout en évidence, mais lui inspira une sorte d'orgueil, qui amena des querelles et une scission parmi les comédiens. Les dissidents, avec Talma, allèrent fonder au Palais-Royal le *Théâtre-Français de la rue de Richelieu*, 1791, qui devint, en 1792, le *Théâtre de la République*. Les succès de Talma lui suscitèrent de nouveaux ennemis; il fut accusé après le 9 thermidor, se défendit énergiquement et triompha de l'opposition qu'il avait rencontrée. En 1796, il renonça à jouer la comédie, dans laquelle il avait peu réussi. Sa réputation, comme son talent, grandit pendant toute la période de l'Empire; Napoléon avait eu de très-bonne heure une vive sympathie pour Talma, et, quand il fut empereur, il le reçut fréquemment en particulier, et lui donna des preuves publiques de son estime. Talma refit entièrement sa manière et l'imposa aux spectateurs; il entreprit de remettre au courant du répertoire les œuvres classiques qui en avaient été éloignées, et de cette époque datent ses plus belles créations. Il fut bien accueilli dans ses fréquentes excursions en province et même en Angleterre. Il se maria deux fois, en 1791, à Julie Carreau, avec laquelle il divorça en 1801; et un an après, avec Charlotte Vanhove. Sa dernière création fut le rôle de Danville dans l'*Ecole des Vieillards*, de Casimir Delavigne, 1823. Il avait succédé à Dazincourt, comme professeur au Conservatoire. Talma a écrit un petit ouvrage intéressant: *Réflexions sur Lekain et sur l'art théâtral*, 1825, in-8°. — Sa seconde femme, *Charlotte* Vanhove, née à La Haye, 1771-1860, fille d'un comédien, débuta à la Comédie-Française, en 1785, dans le rôle d'Iphigénie, avec le plus grand succès. Cependant elle ne put paraître dans les premiers rôles qu'après la retraite de Mlle Desgarcins. Après un premier mariage, suivi de divorce, elle épousa Talma, en 1802. Malgré son talent, elle fut forcée à prendre une retraite prématurée en 1811. Elle épousa, après la mort de Talma, le vicomte de Chalot, et écrivit des *Etudes sur l'art théâtral*, 1835, in-8°.

Talmont, ch.-l. de canton de l'arr. et à 14 kil. E. des Sables-d'Olonne (Vendée); 1,040 hab. La famille de la Trémouille possède encore le titre de prince de Talmont.

Talmud, c'est-à-dire *discipline*, recueil de traditions rabbiniques, qui sont comme le complément de la Bible. Il comprend: 1° le *Talmud de Jérusalem*, qui remonte au IIe siècle; 2° le Talmud de Babylone, divisé lui-même en deux parties: la *Mischna* ou seconde loi, rédigée vers la fin du IIe siècle, et la *Gemara* ou définition, sorte de commentaire, achevé au VIe siècle. Le Talmud a été publié par Bombery, Venise, 1520, 10 vol. in-fol., et Amsterdam, 1744.

Talon (Omer), magistrat, né à Saint-Quentin, vers 1595, mort en 1652, était fils d'un avocat au parlement, qui fut chancelier de la reine Marguerite. Avocat en 1613, il se distingua dans sa profession, et succéda à son frère aîné *Jacques* dans la charge d'avocat général, 1631. Il remplit les fonctions de procureur général aux *grands jours* de Poitiers, 1634, et fut premier avocat général, après la retraite de Bignon, 1641. Déjà sous Richelieu, il avait à plusieurs reprises fait entendre des paroles courageuses. Pendant la régence d'Anne d'Autriche, il éleva souvent la voix en faveur du peuple et des droits du parlement, pour modérer l'arbitraire du gouvernement royal. Pendant la Fronde, il se montra ferme, impartial, éloquent, défenseur dévoué de la royauté, mais sachant lui donner les plus nobles con-

seils. Comme jurisconsulte, il a traité avec une clarté remarquable les questions les plus importantes de notre droit public; comme orateur, il a eu une éloquence simple et grave, sans pédantisme et sans affectation. Ses *Mémoires*, « qui sont d'un bon magistrat et d'un bon citoyen », a dit Voltaire, s'étendent de 1630 à 1653; publiés en 1732, 8 vol. in-12, ils sont dans la collection Petitot et dans celle de Michaud et Poujoulat. Ses œuvres oratoires ont été réunies à celles de son fils.

Talon (Denis), magistrat, fils du précédent, né à Paris, 1628-1698, fut avocat du roi au Châtelet, 1648, remplaça son père comme avocat général, 1652, et fut nommé conseiller d'Etat. Il eut une grande réputation de science et d'équité. Il fut envoyé comme procureur général aux *grands jours* d'Auvergne, 1665, et prit part à la rédaction des grandes ordonnances de 1667 et 1670. Il fut président à mortier en 1691. M. Rives a publié les *Plaidoyers d'Omer et de Denis Talon*, 1821, 6 vol. in-8°.

Talthybius, héraut d'Agamemnon au siége de Troie. Ses descendants remplirent longtemps les mêmes fonctions à Sparte.

Tamaga, riv. de la péninsule hispanique, prend sa source en Galice (Espagne), arrose les prov. de Tras-os-Montes et de Minho (Portugal), et se jette dans le Douro après un parcours de 160 kil. du N. au S.

Taman, île de la Russie, entre la mer d'Azow et la mer Noire, entre les branches du Kouban. Sources de pétrole, ruines de l'anc. ville commerçante de Phanagorie. Dans l'île est une ville du même nom, sur le détroit d'Iénikalé. Ce détroit est quelquefois appelé détroit de Taman.

Tamarida, v. capit. de l'île de Socotora, sur l'océan Indien. C'est une petite bourgade composée de maisons disséminées.

Tamatave, v. de l'île de Madagascar, sur la côte E.; 20,000 hab. Principal port d'exportation des produits de l'île; commerce considérable avec Maurice et la Réunion. Tamatave exporte les articles suivants: riz, graines oléagineuses, cire, caoutchouc, bois d'ébénisterie, volailles, bœufs, porcs, poisson salé, peaux, écaille.

Tamaulipas, province du Mexique, au N. E., au S. du Rio-Grande qui la sépare du Texas, et à l'O. du golfe du Mexique. Capit., *Victoria* ou *Nuevo-Santander*; v. pr., Tampico, Matamoros. Mines d'or, d'argent, de fer, sel. Sol fécond, chevaux sauvages; 110,000 hab.

Tamayacuibo. V. Iurna.

Tambov, v. de Russie, ch.-l. du gouv. du même nom, dans la Grande-Russie, à 510 kil. S. E. de Moscou; 35,000 hab. (?), sur la Tzna. Manuf. d'alun et de vitriol; draps, verreries. Commerce de suif, cuirs, viande et laines. Fondée en 1636 par Michel Romanov. — Le gouvernement de Tambov touche à ceux de Vladimir, Nijni-Novgorod, Riazan, Voronej, Saratov et Penza. Il a 65,520 kil. carrés, et 2,151,000 hab. Grains, chevaux; pays plat.

Tamerlan. V. Timour.

Tamise, fl. d'Angleterre, en latin *Tamesis*, en anglais *Thames*, le cours d'eau le plus important des Iles-Britanniques. Elle est formée par la réunion de quatre ruisseaux, l'Isis, la Lech, la Colne et la Cherwell, qui descendent des collines de Cotswold. Elle coule de l'O. à l'E. par Oxford, Windsor, Hamptoncourt, Richmond, Londres, Greenwich, Woolwich, Tilbury, Gravesend et Sheerness, et se jette dans la mer du Nord après un cours de 320 kil. Elle a 500 mèt. de large à Londres, 7 kil. à l'embouchure. Les navires de 800 tonneaux remontent jusqu'à Londres à l'aide de la marée. Elle reçoit à droite la Wey et la Medway; à gauche la Lea. Elle est jointe à la Severn par le canal très-important de Tamise à Severn.

Tamise, en flamand *Temsche*, v. de Belgique, à 17 kil. N. E. de Termonde (Flandre orientale), sur l'Escaut; 9,000 hab. Pêche; filatures de coton; fabr. de mouchoirs et de toile à voile; brasseries. Commerce actif.

Tamouls, peuple indien, de la famille malabare, dans le Karnatic. Il a sa langue particulière, dont on emploie souvent les caractères pour écrire le sanscrit.

Tampico, v. du Mexique, à 400 kil. N. de Vera-Cruz, dans la prov. de Tamaulipas, sur un lac qui communique avec le golfe du Mexique par le Panuco; 7,000 hab. C'est le principal port du Mexique sur la côte E. Exportation de cuirs, bois de teinture jaune, jalap, salsepareille, istle (plante textile). Importation de vins, eaux-de-vie, tissus et articles de Paris. Fondée en 1824; victoire des Mexicains sur les Espagnols en 1829. Elle a été occupée par les Français en 1862.

Tamworth, v. d'Angleterre, dans les comtés de Warwick et de Stafford, au confluent de la Tame et de l'Anker; 8,000 hab. Cotonnades imprimées, lainages, brasseries. Anc. résidence des rois de Mercie.

Tana, fl. du Finmark (Norvége), coule au N. par Tana et se jette dans le golfe du même nom sur la côte de l'océan Glacial Arctique. Elle sert de frontière à la Russie.

Tanagre, v. de l'anc. Béotie, à l'E. de Thèbes, sur l'Asopus. Victoire des Spartiates et des Béotiens sur les Athéniens, 457 av. J. C. Prise et détruite par les Athéniens, en 455. Auj. *Scamino*.

Tanaïs, nom anc. du *Don*. — Il y eut une ville de *Tanaïs*, à son embouchure, près de l'emplacement actuel d'Azov; elle fut longtemps florissante par le commerce.

Tananarivou, v. de l'île de Madagascar, au centre, capit. des Hovas, dans la prov. d'Ankova ou d'Emirne; assemblage de villages, peuplés, dit-on, de 70,000 hab.

Tanaquil, femme de Tarquin l'Ancien, née à Tarquinies (Etrurie), était habile dans l'art des augures. Elle décida son mari à aller s'établir à Rome et partagea sa fortune. Plus tard elle éleva et protégea, dit-on, Servius Tullius qui devint son gendre; et, à la mort de Tarquin, elle le fit proclamer roi.

Tanaro, *Tanarus*, riv. d'Italie, descend du mont Gioje, dans les Alpes-Maritimes, passe à Ceva, Cherasco, Asti, Alexandrie, et se jette dans le Pô à Bassignano, après un cours de 200 kil. dans la direction du N. N. E. Il reçoit à droite la Bormida, à gauche l'Elero et la Stura. — Il y eut, sous Napoléon, un département français du *Tanaro*, ch.-l. Asti.

Tancarville, village de l'arr. et à 32 kil. E. du Havre (Seine-Inférieure), sur la rive droite de la Seine; 550 hab. Ruines de deux châteaux qui appartenaient, l'un aux comtes de Tancarville, l'autre au financier Law.

Tancarville (Jean III, vicomte de **Melun**, comte de), chevalier français, né vers 1318, mort en 1382, de l'illustre maison de Melun, combattit avec les chevaliers teutoniques, en Espagne contre les Maures, en Guyenne contre les Anglais, fut pris au siége de Caen, 1347, devint grand chambellan et grand maître de France; fut encore pris à la bataille de Poitiers, 1356, et fut l'un des négociateurs de la paix de Brétigny, 1360. Jean le nomma grand maître des eaux et forêts et l'emmena avec lui en Angleterre. Il conserva son crédit sous Charles V. — Son fils *Guillaume IV*, mort en 1415, grand chambellan de Charles VI, en 1385, eut part aux principaux événements du règne, et surtout aux négociations. Premier président de la Chambre des comptes, capitaine de Cherbourg, il s'attacha au parti bourguignon et fut tué à Azincourt.

Tanchelin ou **Tanquelin**, sectaire flamand, né à Anvers, mort vers 1115, doué d'éloquence et fort habile, attaqua le dogme de l'Eglise, et prêcha la licence des mœurs. Il eut de nombreux partisans, parcourut en maître, avec une troupe nombreuse, les provinces des Pays-Bas, et fut tué par un prêtre avec lequel il se prit de dispute dans un bateau. Son hérésie ne fut détruite que plus tard, surtout dans le diocèse de Trèves.

Tancrède, l'un des chefs de la première croisade, neveu, par sa mère Emma, de Robert Guiscard, accompagna son cousin Bohémond, débarqua avec lui sur les côtes d'Epire, battit les Grecs au passage du Vardar, et se distingua surtout en Asie contre les musulmans. Il s'empara de Tarse et disputa à Baudouin, frère de Godefroi de Bouillon, la possession de cette ville; il fit briller sa valeur au siége d'Antioche, commanda l'avant-garde de l'armée marchant sur Jérusalem, et planta, le premier, dit-on, son étendard sur les murs de la ville. Après la victoire d'Ascalon, il reçut de Godefroi la principauté de Galilée ou de Tibériade. Il défendit Antioche pendant la captivité et l'absence de Bohémond, puis le comté d'Edesse pendant la captivité de Baudouin du Bourg. Il mourut à Antioche, en 1112. C'est l'un des héros de la *Jérusalem délivrée* du Tasse. Sa *Vie*, écrite en latin par Raoul de Caen, est traduite dans la collection de *Mémoires* sur l'histoire de France, publiée par M. Guizot.

Tancrède, fils naturel de Roger, duc de Pouille et de la comtesse de Lecce, petit-fils du roi Roger II, fut reconnu roi en Sicile et à Naples, à la mort de son cousin, Guillaume II, 1189. Il montra du courage et de l'habileté; mais il eut à lutter contre sa tante Constance, qui avait épousé l'empereur Henri VI. Il fut en même temps menacé par Richard Cœur-de-lion, débarqué à Messine, qui lui réclamait une grosse somme

d'argent; il se débarrassa de Richard, en épuisant son trésor; mais fut moins heureux dans sa lutte contre Henri VI, quoiqu'il lui eût renvoyé généreusement Constance, faite prisonnière, 1192. Il mourut en 1194, laissant un fils Guillaume III, qui fut cruellement traité, avec toute sa famille, par Henri VI.

Tandjore ou **Tanjaour**, v. de l'Hindoustan anglais, dans la présidence et à 380 kil. S. O. de Madras, sur le Cavéry; 80,000 hab. Autrefois capit. d'un roy. indépendant, elle fut assiégée par les Anglais, 1749, par les Français, 1758, prise par les Anglais, 1773. C'est la ville savante et sacrée, la plus importante de l'Inde méridionale.

Tanganyika ou *réunion des eaux* (Lac) ou **Ujiji**, lac de l'Afrique, entre 3° et 8° lat. S., et entre 26°40′ et 27° 40′ long. E. Il a 500 kil. de long, sur 50 à 80 kil. de large. C'est une dépression du sol, profonde et étroite, entre de hautes falaises et recevant de nombreuses rivières. Les rives du lac sont couvertes de bananiers, de palmiers, de champs de manioc, de maïs, de sorgo. Le pays au S. O se nomme Cazembé; l'Ujiji est à l'E., puis, en allant vers la côte de Zanguebar, l'Ounyamouézi. Il a été découvert, en 1858, par les Anglais Burton et Speke.

Tanger, anc. *Tingis*, v. de l'empire du Maroc, port sur l'Océan Atlantique, à l'entrée du détroit de Gibraltar, par 35° 46′ lat. N., et 8° 9′ long. O.; 12,000 hab. Tanneries considérables. Relations suivies avec l'Angleterre par Gibraltar; exportation de bœufs, peaux de bœufs, de moutons et de chèvres, laines, cire, amandes, oranges et dattes; importation de tissus de laine et de coton, soies gréges, cuivre, fer, épices, café, thé et sucre. C'est là que sont les consulats européens. — Tingis paraît avoir été fondée par les Carthaginois; elle fut, sous le nom de *Traducta Julia*, la capitale de la Mauritanie Tingitane. Elle appartint aux Wisigoths d'Espagne, aux Arabes, aux Maures, aux Portugais, de 1472 à 1662; aux Anglais, comme dot de Catherine de Portugal, femme de Charles II, 1662-1684; aux Marocains. Elle a été bombardée par les Français, le 6 août 1844; la France y signa la paix avec le Maroc, le 10 septembre 1844.

Tangermunde, v. de Prusse, dans l'arrond. et à 48 kil. N. de Magdebourg (Saxe), au confluent du Tanger et de l'Elbe; 4,700 hab. Fer.

Taninges, ch.-l. de canton de l'arr. et à 18 kil. N. E. de Bonneville (Haute-Savoie); 2,457 hab. Fabriques d'aiguilles.

Tanis, v. de l'anc. Egypte, au N. E. du Delta, sur la branche du Nil dite *Tanitique*, résidence de la 21ᵉ dynastie. Auj. *San* ou *Samnah*.

Tanjaour ou **Tanjore**. V. Tandjore.

Tanlay, bourg à 8 kil. E. de Tonnerre (Yonne). Anc. titre de marquisat; château du XVIᵉ siècle.

Tannay, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. de Clamecy (Nièvre), sur l'Yonne; 1,405 hab. Eglise remarquable, forges.

Tanneguy Du Châtel, d'une ancienne famille de Bretagne, né vers 1369, mort en 1449, chambellan du duc d'Orléans, fut l'un des principaux chefs du parti armagnac. Le dauphin Charles l'avait nommé prévôt de Paris; Tanneguy le sauva des mains des Bourguignons, lorsqu'ils surprirent la ville, en 1416. Il fut l'un des meurtriers de Jean sans Peur, au pont de Montereau, 1419. Plus tard, malgré l'affection que lui portait Charles VII, il s'éloigna de la cour avec les chefs armagnacs, qui avaient soulevé contre eux bien des haines, et même, dit-on, les y contraignit. Il mourut en Provence.

Tannenberg, village du Brandebourg (Prusse), dans le cercle de Potsdam, célèbre par la victoire des Polonais sur les chevaliers Teutoniques, 15 juillet 1410.

Tanner (Thomas), antiquaire anglais, né à Market-Livington (Yorkshire), 1674-1735, eut une réputation précoce, et a publié: *Notitia monastica*, 1695, in-8°; une seconde édition des *Athenæ Oxonienses*, 1721, 2 vol. in-fol.; *Bibliotheca britannico-hibernica*, 1748, in-fol., grand travail biographique et bibliographique. Il était devenu évêque de Saint-Asaph, en 1733.

Tanquelin. V. Tanchelin.

Tansillo (Louis), poëte italien, né à Venosa, vers 1510, mort en 1568, d'une noble famille, se distingua dans la carrière des armes, et fut un poëte facile, estimé. On a de lui: *Il Vendemmiatore*, 1534, in-4°, trad. en français par Grainville, 1792, in 18, et par Mercier, 1798, in-12; *le Lagrime di san Pietro*, 1602, in-4°, poëme, imité en vers français par Malherbe; *la Balia* (la Nourrice), en trois chants; *il Podere* (la Ferme), poëme didactique en trois chants; *Rime varie;* etc., etc.

Tantale, roi de Sipyle en Phrygie, fut le père de Brontée, de Pélops et de Niobé. Il irrita Jupiter, en enlevant Ganymède; ayant reçu des dieux à sa table, il voulut les tenter, et leur fit servir les membres de son fils Pélops, qu'il avait égorgé. Il fut condamné à souffrir, dans le Tartare, la faim et la soif; les branches des arbres se retiraient quand il voulait en saisir les fruits, et l'eau fuyait loin de ses lèvres.

Tantah, v. de la Basse-Egypte, à 92 kil. N. O. du Kaire, sur le chemin de fer d'Alexandrie au Kaire; ville commerçante de 60,000 hab. Grandes foires.

Tanucci (Bernardo, marquis), jurisconsulte et homme d'Etat, né à Stia (Toscane), 1698-1783, eut une chaire de droit à l'Université de Pise, 1725, se fit connaître en soutenant l'authenticité du manuscrit des Pandectes conservé à Pise, plut à don Carlos, qui l'emmena à Naples, et le fit bientôt son premier ministre. Tanucci fut tout-puissant, et tenta de nombreuses innovations. Il attaqua surtout la cour de Rome et les privilèges de la noblesse; il limita la juridiction des évêques et des moines. Il fit composer un nouveau code par une commission d'hommes distingués, mais ce code ne fut pas appliqué. Il protégea les savants, et fit commencer les fouilles de Pompéi et d'Herculanum. Il se déclara contre l'inquisition. Sous Ferdinand IV, 1759, il fut président du conseil de régence; il bannit les jésuites du royaume en 1767, et fit occuper Bénévent et Porto-Corvo, de 1769 à 1773; il diminua le nombre des évêchés et supprima huit monastères. Tanucci s'efforça de combattre l'influence de la reine Caroline, et finit par être disgracié, 1776.

Tanzimat, c'est-à-dire *Charte d'organisation*, par laquelle le sultan Abdul-Medjid a rendu obligatoire le hatti-shérif de Gulhané, 1839, pour l'organisation politique, administrative, financière, etc., de l'empire.

Tao, un des noms de l'Etre suprême chez les Chinois. C'est la *loi* qui règle la nature. — Lao-Tsée a fondé, au VIᵉ siècle av. J. C., une secte, dite *Tao-Tsée*, dont la doctrine est exposée dans le *Tao-te-King*, publié (texte et traduction) par M. Stanislas Julien, 1841, in-8°.

Tao-Kouang (*Splendeur de la Raison*), empereur de la Chine, né en 1781, a régné de 1820 à 1850. Il a soutenu la guerre contre les Anglais, qui voulaient introduire, malgré ses édits, leurs caisses d'opium en Chine, 1839-1842, et, après avoir vu plusieurs de ses grandes villes occupées par les ennemis, il a dû abandonner Hong-Kong, payer 21 millions de dollars, et ouvrir au commerce européen les ports de Canton, Amoy, Fou-Tchéou, Ning-Po et Shang-Haï. C'est avec lui que M. de Lagrenée signa, au nom de la France, un traité favorable aux missionnaires.

Taormine, v. de Sicile, dans la prov. et à 50 kil. S. O. de Messine, sur la Méditerranée; 3,400 hab. Ruines d'une naumachie, d'un théâtre, d'aqueducs, etc. Carrières de marbre rouge. Anc. *Tauromenium*.

Tapajos ou **Rio-Preto** (*Rivière du bois*), riv. du Brésil, affl. de l'Amazone, est formé de la réunion de deux rivières qui descendent du plateau de Parexis, le Juruena (600 kil.) et l'Ariaos (500 kil.). Son lit est souvent embarrassé de rapides; il est cependant la grande voie du commerce entre Cuyaba, dans le Mato-Grosso, et le port de Para. Cours de 1,000 kil. depuis le confl. de l'Arinos. Sur ses bords, habitent les Mundurucus, Indiens industrieux et pacifiques, au nombre de 20,000 individus.

Tapajos ou **Santarem**, v. du Brésil. V. Santarem.

Taphies (Iles), *Taphiæ insulæ*, ou *îles des Teleboens*, groupe d'îlots de la mer Ionienne, près de Leucade, habités par des pirates qui se disaient descendants de Taphius, fils de Neptune. Auj. *Megalo-Nisi*.

Taphros, c.-à-d. *fossé*, nom anc. de *Pérécop*.

Taphros, nom anc. des *Bouches-de-Bonifacio*, entre la Corse et la Sardaigne.

Tapiau, v. de Prusse, sur la Prégel, dans l'arrond. et à 45 kil. E. de Kœnigsberg (Prusse propre); 4,000 hab. Anc. château des chevaliers Teutoniques.

Taprobane, nom anc. de l'île de *Ceylan*.

Tapty, *Goaris*, fl. de l'Hindoustan, dans la partie N. O. du Dekkan, coule de l'E. à l'O., parallèlement à la Nerbuddah, et finit près de Surate dans le golfe de Cambaye, après un cours de 700 kil.

Tapyres, anc. peuple nomade de l'Asie, habitaient la *Tapyrie*, au S. de la mer Caspienne, entre l'Hyrcanie à l'E., et la Médie au S. et à l'O.

Tar, fl. des Etats-Unis, prend sa source dans les monts Alléghanys, change son nom en celui de *Pamlico*, arrose la Caroline du Nord, et se jette dans l'Océan Atlantique, au Pamlico-Sound, après un cours de 250 kil. environ.

Tara, v. de Sibérie, près de l'Irtich, dans le gouv. et à 250 kil. N. d'Omsk; 7,000 hab. Caravanes pour le pays des Kirghiz.

Tarancon, v. d'Espagne, sur le Rianzarès, à 46 kil. E. d'Ocaña, dans la prov. de Tolède (Nouv.-Castille); 5,000 hab. Vins.

Tarantaise, anc. prov. de la Savoie. V. TARENTAISE.

Tarare, ch.-l. de canton à 30 kil. S. O. de Villefranche (Rhône), au pied de la montagne de Tarare; 15,694 hab. Grand centre d'industrie : 60,000 ouvriers, disséminés dans les campagnes fabriquent des peluches et des mousselines renommées.

Tarascon, ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 kil. N. d'Arles (Bouches-du-Rhône), sur le chemin de fer de Lyon à Marseille, et sur la rive gauche du Rhône, en face de Beaucaire; 11,249 hab. Belle église de Sainte-Marthe. Commerce d'huile, vins, saucissons. Industrie de la garance, du drap et des tissus mêlés de laine et soie. — Une tradition rapporte que sainte Marthe enchaîna avec sa ceinture la *Tarasque*, monstre qui désolait les rives du Rhône. On promène encore la Tarasque le jour de la Pentecôte.

Tarascon, ch.-l. de canton de l'arr. et à 18 kil. S. de Foix, sur l'Ariége (Ariége); 1,534 hab. Mines de fer, forges catalanes; bestiaux.

Tarasius ou **Taraise** (Saint), patriarche de Constantinople, né dans cette ville, vers 745, mort en 806, fut consul, puis premier secrétaire d'Etat sous Irène. Il remplaça le patriarche Paul, en 784, fit réunir le deuxième concile de Nicée, 787, pour condamner les iconoclastes, s'opposa à Constantin V, qui voulait répudier l'impératrice Marie, et s'attira la haine de l'empereur. On l'honore le 25 février.

Tarazona, v. d'Espagne, dans la prov. et à 95 kil. N. O. de Saragosse (Aragon); 11,000 hab. Evêché. Prise par les chrétiens, en 1118.

Tarazona-de-la-Mancha, v. d'Espagne, sur le Xucar, dans la prov. de Cuença (Nouvelle-Castille); 7,000 hab.

Tarbelli, peuple de la Novempopulanie (Gaule), près de l'Atlantique. V. pr., *Aquæ Tarbellicæ* (auj. Dax).

Tarbes, ch.-l. du dép. des Hautes-Pyrénées, à 820 kil. S. O. de Paris, sur l'Adour; par 43°13′58″ lat. N., et 2°15′19″ long. O.; 16,565 hab. Evêché suffragant d'Auch. De nombreux canaux dérivés de l'Adour parcourent les rues et entretiennent la fraîcheur. Dépôt d'étalons, garnison de cavalerie. Commerce de chevaux, vins, fers. La plaine de Tarbes, au pied du pic du Midi de Bigorre, est renommée pour sa fertilité. Anc. capit. du comté de Bigorre; elle eut ses lois ou *fors*, dès 1097.

Tardenois (Le), *Tardenensis ager*, pays du Soissonnais; ch.-l., *la Fère-en-Tardenois*. Auj. partie du dép. de l'Aisne.

Tordets-Sorholus, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 16 kil. S. de Mauléon (Basses-Pyrénées); 1,004 hab.

Tardieu (NICOLAS-HENRI), graveur, né à Paris, 1674-1749, élève de Gérard Audran, fut un artiste de talent, qui devint membre de l'Académie, en 1720. On cite de lui : les *Batailles d'Alexandre*, l'*Embarquement pour Cythère*, l'*Apparition de Jésus à Madeleine*, le *Sacre de Louis XV*, le *Recueil des tombeaux historiés des hommes illustres d'Angleterre*; etc. — Sa femme, Marie-Anne HORTEMELS, née à Paris, 1682-1727, a laissé de bonnes gravures.

Tardieu (JACQUES-NICOLAS), graveur, fils des précédents, né à Paris, 1716-1792, élève de son père, fut membre de l'Académie en 1749. Il a surtout gravé un grand nombre de portraits. — Sa première femme, Jeanne-Louise-Françoise DUVIVIER, morte en 1762, et sa seconde femme, Elisabeth-Claire TOURNAY, née à Paris, 1731-1775, ont également manié le burin avec talent.

Tardieu (JEAN-CHARLES), fils des précédents, né à Paris, 1765-1830, élève de Regnault, fut un peintre estimé d'histoire et de genre.

Tardieu (PIERRE-FRANÇOIS), graveur, neveu de Nicolas-Henri, 1715-1774 (?), élève de son oncle, a gravé plusieurs planches remarquables d'après Rubens.

Tardieu (PIERRE-ALEXANDRE), graveur, autre neveu de Nicolas-Henri, né à Paris, 1756-1844, prit pour modèles Nanteuil et Edelinck. Il fut de l'Institut en 1822. Il a laissé de belles gravures, qui reproduisent à merveille les œuvres de maîtres divers.

Tardieu (ANTOINE-FRANÇOIS), dit *de l'Estrapade*, graveur géographe, frère du précédent, né à Paris, 1757-1822. On lui doit des cartes estimées.

Tardieu (AMBROISE), graveur, fils du précédent, né à Paris, 1788-1841, a laissé : *Iconographie universelle*, 1820-28, comprenant 800 portraits environ; la *Colonne de la grande armée d'Austerlitz*, avec 36 planches; l'*Atlas de géographie ancienne*, par Rollin, d'après d'Anville, etc., etc.

Tard-Venus, bandes d'aventuriers, qui, après le traité de Brétigny, désolèrent la France, défirent Jacques de la Marche, à Brignais, 1361, menacèrent Urbain V dans Avignon, et se mirent à la solde du marquis de Montferrat.

Tardif (GUILLAUME), littérateur, né au Puy, vers 1440, mort à la fin du XVe siècle, professeur d'éloquence au collége de Navarre, a laissé, entre autres ouvrages, le *Livre de l'art de faulconnerie et des chiens de chasse*, 1492, pet. in-fol. gothique, réimprimé à la suite des traités de du Fouilloux et de Francières.

Tarentaise, anc. comté de la Savoie, au S. du Faucigny, vallée pauvre et nue, arrosée par l'Isère et bordée de hautes montagnes. Ch.-l., *Moutiers*. Auj. arrondissement de Moutiers (dép. de la Savoie).

Tarente, *Tarentum*, v. du roy. d'Italie, au fond du golfe du même nom, à 110 kil. N. O. de Lecce (Terre d'Otrante); 28,000 hab. Ville forte, archevêché; salines, fabr. de toiles, mousselines et velours; comm. d'huile. On y trouve une sorte d'araignée venimeuse appelée *tarentule*. — Tarente, fondée par des Crétois, fut agrandie par Phalante, qui y conduisit les jeunes gens nés des femmes spartiates pendant la guerre de Messénie, les *Parthéniens*, 707 av. J. C. Elle devint une grande ville de commerce, profita de la ruine des autres cités de la Grande-Grèce, et resta le seul port florissant de la côte S. de l'Italie. Mais la mollesse de ses habitants s'accrut avec leur prospérité. Ils provoquèrent les Romains, 284, et appelèrent Pyrrhus, qu'ils soutinrent mal. La défaite et la retraite de Pyrrhus la livra sans défense aux Romains; Papirius Cursor la prit, 272. Elle se livra à Annibal, 214, et fut reprise par Fabius, 209. Sous les princes normands elle fut la capit. d'une principauté indépendante. Elle est auj. fort déchue.

Tarente (Golfe de), golfe de la mer Ionienne au S. de l'Italie, sur les côtes de la Basilicate et de la Terre d'Otrante. Rivages bas, plats, bordés de petites lagunes. Eaux très-poissonneuses, importantes pêcheries; on y prend beaucoup de thons, d'espadons, d'anchois et de mulets; huîtres renommées. Il n'y a que deux ports, Tarente et Gallipoli.

Tarente (Duc de). V. MACDONALD.

Target (GUI-JEAN-BAPTISTE), avocat, né à Paris, 1733-1806, se plaça de bonne heure au premier rang dans le barreau de Paris, se déclara contre le parlement Maupeou, et publia alors *Lettre d'un homme à un autre homme sur l'extinction de l'ancien parlement et la création du nouveau*, 1771, in-12. Il fut membre de l'Académie française en 1785. Député du tiers état de Paris aux Etats-généraux, il prit une part active aux travaux de l'assemblée. Il entra dans la magistrature, et fut juge, puis président de l'un des tribunaux civils de Paris. Il refusa de défendre Louis XVI, à cause de l'état de sa santé, mais publia des *Observations*, 1792, in-8°, dans lesquelles il donnait tous les motifs qu'on pouvait invoquer en sa faveur. Il fut nommé juge au tribunal de cassation en 1797, puis en 1800. On a de lui : *Observations sur le commerce des grains*, 1776, in-12; *Mémoire sur l'état des protestants en France*, 1787, in-8°; *Cahier du tiers état de la ville de Paris*, 1789, in-8°; *Les états généraux convoqués par Louis XVI*, 1789, in-8°; etc.

Targon, ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. N. O. de la Réole (Gironde); 1,205 hab., dont 306 agglomérés. Montluc y battit les protestants, 1563.

Targowitz ou **Targovice,** bourg de Russie, dans le gouv. de Kiev. Les nobles polonais, partisans de la Russie, y formèrent la *confédération de Targowitz*, le 14 mai 1792. Elle prépara le deuxième démembrement de la Pologne.

Targum, c'est-à-dire *exposition*; recueil de paraphrases chaldaïques de l'Ancien Testament. Il a été publié par Buxtorf père, 1620, et par Beck, 1680-1683.

Tarifa, *Julia Traducta*, v. d'Espagne, dans la prov. et à 70 kil. S. E. de Cadix (Andalousie), port sur le détroit de Gibraltar, auprès de la *pointe de Tarifa*; 10,000 hab. Tarik y aborda, 711. Commerce d'oranges excellentes.

Tarija, capitale de la prov. de ce nom, dans la Bolivie, dans le bassin du Vermejo; 6,000 h. La prov. a 89,000 h.

Tarik ou **Tarif** *ben Zeyad*, général musulman, était un Berbère récemment converti à l'islamisme, et fut nommé gouverneur de Tanger par Mouça. En 711, à la tête d'une armée, composée de Berbères et d'Arabes, il débarqua à Algésiras, se fortifia sur le mont Calpé, qui s'appela dès lors montagne de Tarik, *Gebal Tarik*, d'où Gibraltar, défit le roi des Wisigoths, Roderic, à Xérès, s'empara de Cordoue, de Tolède et d'une partie de l'Espagne. Mouça, jaloux de ses exploits, le destitua, le fit même, dit-on, battre de verges, puis le chargea de conquérir l'Espagne orientale. Le calife Walid les rappela tous deux à Damas; son successeur Soliman, qui les jugea, condamna Mouça, mais ne rendit aucun pouvoir à Tarik.

Tarjok, v. de Russie, sur la Tvertza, dans le gouv. de Tver; 6,000 hab. Fabr. de maroquins brodés.

Tarku ou **Tarkhou**, v. de Russie, au S. du Caucase, sur la Caspienne, dans le gouv. et à 150 kil. N. O. de Derbent; 4,000 h. Relations commerciales avec la Perse.

Tarn, *Tarnis*, riv. de France, descend du mont Lozère, coule vers l'O., arrose Florac, Millau, Albi, Gaillac, Montauban, Moissac, traverse les départ. de Lozère, Aveyron, Tarn, Tarn-et-Garonne, et se jette dans la Garonne après un cours sinueux de 310 kil. Il coule dans une plaine; néanmoins son lit est profond, ses rives élevées. A 6 kil. au-dessus d'Albi, il fait une chute de 19 mèt., appelée le saut du Sabot. Il reçoit à droite l'Aveyron, à gauche l'Agout.

Tarn (Le), département français, dans la région du sud, formé d'une partie du Languedoc qui comprenait l'Albigeois et une portion du Lauraguais. Il a 574,216 hectares de superficie et 352,718 hab., soit 63 par kil. carré. Ch.-l., *Albi*. Le sol est couvert au S. E par les montagnes des Causses et par la montagne Noire; dans tout le reste sont des plateaux et des vallées larges et fertiles. Il y a 86,000 hectares de bois, 11,000 hectares de châtaigneraies, 32,000 hectares de vignes, 45,000 hectares de prés et 60,000 hectares de landes. Il comprend 4 arrondissements : Albi, Castres, Gaillac, Lavaur, 35 cantons, et 317 communes. Il est arrosé par le Tarn, l'Agout et l'Aveyron. Élève de chevaux et de bœufs; mines de houille; fabriques d'acier. Il forme le diocèse d'Albi, dépend de la Cour d'appel et de l'Académie de Toulouse, de la 16e région militaire.

Tarn-et-Garonne, département français de la région du sud-ouest, formé en 1808 de cantons distraits des départ. de l'Aveyron, de la Haute-Garonne, du Gers, du Lot et du Lot-et-Garonne. Il comprend une partie de l'Agénois, de la Lomagne, du Rouergue et du Quercy. Il a 372,016 hectares de superficie, et 221,610 hab., soit 62 par kil. carré. Ch.-l., *Montauban*. Le sol présente une plaine élevée, sillonnée par les larges vallées de la Garonne, du Tarn et de l'Aveyron. Les vallées sont fertiles, les plateaux qui les séparent sont plus arides. Il comprend 3 arrondissements : Montauban, Castelsarrasin, Moissac; il a 24 cantons et 194 communes. Vignobles, minoteries, grand commerce de farines et de grains. Il forme le diocèse de Montauban, dépend de la Cour d'appel et de l'Académie de Toulouse, de la 17e région militaire.

Tarnogrod, v. de la Pologne russe, dans le gouv. de Lublin; 3,500 hab. Ruinée par un incendie, 1856.

Tarnopol, v. de l'empire austro-hongrois, sur le Sereth, à 140 kil. E. de Lemberg (Galicie); 16,000 hab., dont 8,000 israélites. Fabriques de draps et de toiles; comm. d'eau-de-vie, céréales et cuirs. Ch.-l. du cercle du même nom.

Tarnow, v. de l'empire austro-hongrois, à 250 kil. de Lemberg (Galicie); 5,000 hab. Évêché, gymnase. Fabriques de toiles. Ch.-l. du cercle du même nom.

Tarnowitz, v. de Prusse, dans l'arr. d'Oppeln (Silésie); 3,000 hab. Exploitation de mines de zinc.

Tarnowski (Jean **Amor**), surnommé *le Grand*, général polonais, né à Tarnow, 1478-1561, voyagea, alla combattre les Maures, sous Emmanuel de Portugal, fut créé comte de l'empire par Charles-Quint, et, de retour en Pologne, se distingua dans la guerre contre les Russes, puis contre Soliman. Grand général de la couronne, il battit les Moldaves, chassa les Tatars de la Podolie, repoussa le tzar Ivan IV, et protégea les jeunes années du roi Sigismond-Auguste. Il donna une généreuse hospitalité à Jean Zapolya, chassé de Hongrie par les Autrichiens. On a de lui : *Conseils sur l'art militaire*, 1558, in-4°; *Statuts du droit commercial; De bello cum Turcis*, etc.

Taro, anc. *Tarus*, riv. d'Italie, prend sa source dans l'Apennin toscan, coule au S. E. puis au N. E., arrose Borgotaro et Fornoue, et se jette dans le Pô par la rive droite, après un cours de 125 kil. — Il y eut, sous Napoléon Ier, un département français du *Taro*, ch.-l. Parme.

Tarodant ou **Taroudant**, v. de l'empire du Maroc, à 235 kil. S. de Maroc, dans le pays de Sus ou Sous; 20,000 hab. Fabr. de selles et de manteaux de laine appelés *haïks*.

Tarpéia, fille de Tarpéius, gouverneur de la citadelle de Rome, en ouvrit les portes aux Sabins. Ils lui avaient promis de lui donner ce qu'ils portaient au bras gauche : les Sabins l'accablèrent de leurs bracelets et de leurs boucliers, et elle périt sous le poids. De son nom une partie du mont Capitolin fut appelée *Roche Tarpéienne*.

Tarpéienne (Roche), *Rupes Tarpeia*, rocher célèbre dans l'anc. Rome. Elle formait la pointe S. du mont Capitolin, était haute de 32 mètres et tirait son nom de *Tarpéia*, qui fut enterrée au-dessous. On précipitait de cette roche les citoyens, criminels de haute trahison. Elle n'a plus auj. que 2 mètres au-dessus du sol.

Tarquin *l'Ancien* (Lucius Tarquinius Priscus), cinquième roi de Rome, était, dit-on, fils du Corinthien Démarate, qui, chassé de sa patrie, vint s'établir à Tarquinies, en Etrurie, s'y maria, et eut deux fils, Lucumon et Aruns. Lucumon, qui prit le nom de Tarquin, accompagné de sa femme Tanaquil, habile dans l'art des augures, et de nombreux clients, vint à Rome, obtint le droit de cité et le rang de sénateur, et, grâce à sa fortune et à ses talents, eut bientôt une grande popularité. A la mort d'Ancus, qui l'avait nommé tuteur de ses fils, il se fit proclamer roi par le peuple, 615 av. J. C. Tarquin n'était pas un usurpateur, puisque le trône était électif, et il se montra digne du rang suprême. Il combattit heureusement les Sabins, les Latins, les Etrusques; il prit Apiolæ, Crustumerium, Nomentum, Collatia, Corniculum, etc. Les Etrusques, dit-on, auraient été forcés de reconnaître sa supériorité, et lui auraient envoyé une couronne d'or, une chaise d'ivoire, un sceptre, une toge peinte ou brodée, douze faisceaux, qui devinrent dès lors les insignes du commandement à Rome. Il institua la cérémonie du triomphe en char ou grand triomphe. Roi réformateur et civilisateur, il créa 100 nouveaux sénateurs, augmenta le nombre des chevaliers; introduisit à Rome les coutumes, les croyances, les arts de l'Etrurie, la robe prétexte, la bulle, comme insigne de la jeunesse, etc. On lui attribue de grands ouvrages; il embellit le Forum, rebâtit en pierres taillées les murs de la ville, fit creuser les magnifiques égouts, commença la construction du cirque et jeta les fondements du Capitole. Il fut tué par des assassins, apostés, dit-on, par les fils d'Ancus, 577 av. J. C. Servius Tullius lui succéda.

Tarquin *le Superbe* (Lucius Tarquinius Superbus), septième roi de Rome, petit-fils du précédent, a été maltraité par les pontifes patriciens qui ont écrit son histoire. Marié à une fille de Servius, il l'empoisonna, pour épouser sa belle-sœur Tullie, perverse comme lui, qui fit également périr son mari Aruns. Puis il forma un complot contre son beau-père, se fit proclamer roi, et, quand Servius accourut, le précipita du haut des degrés de la curie; Servius fut achevé dans la rue *Scélérate*, 534 av. J. C. Tarquin régna en tyran, sans consulter le sénat, sans convoquer les curies; il abolit les lois populaires de Servius, augmenta les impôts, persécuta les sénateurs. Il fit la guerre aux peuples voisins : il força la confédération latine, les Herniques, les Volsques à reconnaître la suprématie de Rome; il fonda les colonies de Signia et de Circeii; les Sabins payèrent tribut; Gabies fut prise par un stratagème de son fils Sextus; Ardée lui résistait encore, lorsqu'une révolution éclata à Rome. Il avait achevé la Cloaque et le Capitole, en soumettant le peuple à de dures corvées. Le mécontentement était général. L'attentat de Sextus sur Lucrèce souleva les Romains, qui, dirigés par Brutus, chassèrent les Tarquins, 510 av. J. C. Le vieux roi se rendit à Gabies, et, soutenu par son gendre Octavius Mamilius, dictateur de Tusculum, essaya de reprendre Rome, d'abord en y suscitant des conspirations, ensuite en soulevant contre elle Tarquinies et Véies, puis Porsenna, enfin la confédération latine. Il fut blessé à la grande bataille du lac Régille, 496, et mourut à Cumes, auprès du tyran Aristodème. — L'un de ses fils, *Sextus*, avait livré à son père la ville de Gabies, au moyen

d'une ruse célèbre; c'est lui qu'on accuse d'avoir outragé Lucrèce. Selon Tite Live, il fut égorgé dans Gabies; suivant d'autres, il fut tué à la bataille du lac Régille.

Tarquinies, *Tarquinii*, v. de l'anc. Etrurie, près de l'embouchure de la Marta, soumise par les Romains, en 283 av. J. C. Patrie de Tarquin l'Ancien. Auj. *Tarchina*.

Tarraco, v. de l'Espagne ancienne, auj. *Tarragone*, fondée par les Phéniciens, détruite par les Carthaginois, rebâtie par Scipion Emilien, renversée par les Wisigoths.

Tarraconaise ou *Espagne citérieure, Tarraconensis sive citerior Hispania*, la plus au N. des trois provinces de l'Espagne constituées par Auguste. Elle touchait au N. à la mer Cantabrique et à la Gaule, à l'E. à la Méditerranée, au S. à la Bétique et à la Lusitanie, à l'O. à l'Atlantique; capit., *Tarraco*. Elle comprenait les régions suivantes : Aragon, Catalogne, roy. de Valence, partie N. de la Nouvelle-Castille, Vieille-Castille, Léon, Galice, Asturies, Guipuzcoa, Biscaye et Navarre, en Espagne; Minho et Tras-os-Montes en Portugal.

Tarragone, anc. *Tarraco*, v. d'Espagne, ch.-l. de la province du même nom (Catalogne), à 100 kil. S. O. de Barcelone, à 420 kil. E. N. E. de Madrid, sur la Méditerranée; 18,000 hab. Archevêché; belle cathédrale gothique, aqueduc romain. Commerce de vins, huile, fruits. Tarragone, détruite par les Wisigoths et par les Arabes, fut rétablie au XIIe siècle; elle fut prise par les Français en 1811, après une défense opiniâtre. Patrie de l'historien Paul Orose. La prov. de Tarragone est un pays de vignobles; elle a 6,349 kilom. carrés et plus de 350,000 habitants.

Tarrakaï, appelée aussi *Saghalien* ou *Krafto*, île de l'océan Pacifique, dans la mer d'Okhotsk, le long de la côte d'Asie, dont elle est séparée par la Manche de Tarrakaï, au N. de l'île japonaise de Jéso, dont elle est séparée par le détroit de la Pérouse. Jusqu'en 1859, l'île était partagée entre la Chine et le Japon; depuis cette époque elle appartient tout entière à la Russie. L'intérieur est encore peu connu, il est habité, comme le Kamtchatka, par les Aïnos, tribu du groupe ougrien-polaire.

Tarracina. V. ANXUR et TERRACINE.

Tarse, *Tarsus*, auj. *Tarsous*, v. de l'anc. Asie Mineure, dans la Cilicie, sur le Cydnus. Alexandre y faillit périr en se baignant dans les eaux du fleuve. C'est là que Cléopâtre vint trouver Antoine, qui devait la juger. Sous les Romains, elle eut de célèbres écoles de rhétorique et de philosophie. Le philosophe Athénodore et l'apôtre saint Paul y naquirent; l'empereur d'Allemagne Frédéric Ier Barberousse y mourut.

Tarsis ou *Tharsis*, pays où les vaisseaux israélites allaient chercher de l'or et de l'argent du temps de Salomon. Il est probable que ce mot désigne le *Tartessus* des Phéniciens, c'est-à-dire la côte S. E. de l'Espagne.

Tarsous, anc. *Tarse*, au S. O. d'Adana et dans la prov. d'Itch-Ili (Turquie d'Asie), sur le Kara-sou; 10,000 hab. Exportation de blé, orge, laines, coton, cire, garance et sésame.

Tartaglia (NICCOLO), géomètre italien, né à Brescia, vers 1500, mort en 1559, pauvre orphelin à 6 ans, si maltraité au sac de Brescia, qu'il en resta bègue (de là son nom de *Tartaglia*), étudia seul, devint l'un des premiers mathématiciens de son temps, enseigna à Vérone, à Vicence, à Brescia, et est surtout célèbre pour avoir résolu les équations du troisième degré. Ce fut la cause de nombreux démêlés avec Cardan, à qui il aurait communiqué sa découverte, et qui aurait voulu se l'approprier. Les principaux ouvrages de Tartaglia sont : *Nuova scienza, cioè Invenzione nuovamente trovata*, etc., Venise, 1537, in-4°, trad. en français, par Reiffel, 1845-46, 2 parties in-8°; traduction italienne d'*Euclide; Archimedis opera emendata*, 1543, in-4°; *Quesiti ed invenzioni diverse*, 1550, in-4°; *la Travagliata invenzione*, 1551, in-4°; *Generale trattato de' numeri e mesure*, 1556, 2 vol. in-fol.; *Trattato di aritmetica*, 1556, in-4°, trad. en français par Gosselin, 1578, in-8°; etc., etc.

Tartare (Le), partie des Enfers, dans les croyances des Grecs et des Romains, où les coupables étaient punis. Le Phlégéthon l'entourait de ses replis tortueux; un triple mur en défendait l'accès, et Tisiphone en gardait l'entrée.

Tartares ou plutôt **Tatars,** nom d'une race de peuples que les anciens appelaient vaguement Scythes ou nomades, et qu'on représente vivant au nord de l'Asie et à l'E. de l'Europe, poussant leurs troupeaux dans l'immensité des steppes, à la figure plate et large, avec des pommettes saillantes, un nez écrasé, des yeux petits et très-écartés, presque toujours à cheval, et surtout animés du génie de la destruction. Il paraît que le nom de *Tatars* était celui d'une tribu particulière, voisine du lac Baïkal, et que les chrétiens, en présence des cruautés inouïes commises par les bandes des Mongols de Gengis-khan, étendirent ce nom à tous les peuples de même race, qu'ils croyaient sortis de l'enfer ou *Tartare*. Les Huns, les Avares, les Bulgares, les Madgyares ou Hongrois, les Cumans, les Khazares, les Finnois, les Turcs, les Mongols appartiennent à cette race *Tartaro-Finnoise*. L'empire du Mongol Gengis-khan fut appelé l'empire des Tartares; après lui, il se divisa en quatre royaumes distincts : 1° l'empire des Tartares de la Chine, fondé par Kublaï à l'extrémité de l'Asie; 2° l'empire du Djaggataï, fondé entre les monts Bolor et la mer Caspienne, dans le pays appelé *Tartarie indépendante* (aujourd'hui Turkestan); les princes seuls étaient des Tartares, qui commandaient à des peuplades turques; 3° l'empire des Tartares de Perse, fondé par Houlagou, soumis plus tard à Timour, et renversé au XVIe siècle par la dynastie nationale des Sofis; 4° l'empire du Kaptschak, de la mer Caspienne à la Pologne, fondé par Batou, terreur de l'Europe orientale, au XIVe et au XVe siècle; alors divisé en plusieurs khanats, d'Astrakhan, de Kazan, de Crimée, de Sibérie, dont les chefs seuls étaient tartares. — De nos jours, les Baskirs, les Kalmoucks, en Russie; les Mongols, les Khalkas, les Bouriates, les Eleutes, les Torgouts, les Toungouses, les Tzoungares, etc., en Chine ou en Sibérie, sont de véritables Tartares ou Tatars, nom qui désigne plus spécialement le rameau mongol.

Tartarie (Petite) ou khanat de Crimée, démembrement du khanat du Kaptschak, formé au XVe siècle, entre le Dniester et le Don; elle forme les trois gouvernements russes de Kherson, Tauride et Iékatérinoslav.

Tartarie (Manche de) ou *Manche de Tarrakaï*, détroit qui sépare l'île de Tarrakaï du continent asiatique.

Tartarie indépendante. V. TURKESTAN.

Tartaro, anc. *Atrianus*, cours d'eau du roy. d'Italie, prend sa source près du lac de Garde, coule entre l'Adige et le Pô, avec lesquels il communique par plusieurs canaux, et se jette dans l'Adriatique sous le nom de Canale Bianco, après un cours de 100 kil. du N. O. au S. E.

Tartas, ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. O. de Saint-Sever (Landes), sur la Midouze; 3,002 hab., dont 1,789 agglomérés. Autrefois ville forte, elle résista aux Anglais, 1441, et fut une place calviniste. Environs giboyeux; commerce de jambons, gibier (perdrix rouges), fruits, vins, eaux-de-vie.

Tartessus, île de l'anc. Espagne, à l'embouchure du Bétis. Les Phéniciens y bâtirent une ville, et donnèrent le nom de *côte de Tartessus* à toute la partie S. E. de l'Espagne.

Tartini (GIUSEPPE), violoniste et compositeur italien, né à Pirano (Istrie), 1692-1770, étudiait le droit à Padoue, lorsqu'il épousa secrètement une jeune parente du cardinal Cornaro, évêque de cette ville. Forcé de fuir, il se cacha dans un couvent d'Assise, et s'y livra avec passion à l'étude du violon. Il put obtenir son pardon, se perfectionna à Venise et à Ancône, puis revint diriger la musique de l'église Saint-Antoine, à Padoue, 1721. Il fonda une école de violon qui devint célèbre dans toute l'Europe, établit les principes fondamentaux du maniement de l'archet, qui ont servi de base à toutes les écoles d'Italie et de France, et contribua encore aux progrès de l'art par ses compositions d'un style élevé, harmonieuses et pures. On a de lui près de 150 concertos, 50 sonates, parmi lesquelles on cite la *Sonate du diable*, un *Miserere*, etc. Il a écrit un *Traité de musique*, 1754, in-4°, et une *Lettre*, à Maddalena Lombardini, l'une de ses meilleures élèves, sur les *principes de l'art de jouer du violon*; etc.

Tarus, nom anc. du *Taro*.

Tarusates, peuple de la Novempopulanie (Gaule), à l'E. des Tarbelles; capit., *Atures* (auj. Aire).

Tarvis, bourg de l'emp. d'Autriche, dans le cercle et à 28 kil. S. O. de Villach (Illyrie); 1,400 hab. Fonderies de fer et de cuivre. Le *Col de Tarvis*, dans les Alpes Juliennes, fait communiquer l'Italie avec l'Autriche; il fut forcé par Masséna, 1797.

Tarvisium, nom anc. de *Trévise*.

Tascher, nom de l'une des plus anciennes maisons de l'Orléanais, connue dès le règne de Louis VII, et dont on a la généalogie depuis 1408. Elle se divisa en deux branches : le chef de la branche aînée ajouta à son nom celui de *la Pagerie*, d'une terre située près de Blois. Il

passa aux Antilles, en 1726; c'est de lui que descend l'impératrice Joséphine. La branche cadette resta en France; à cette branche appartiennent : le comte Pierre-Jean-Alexandre **Tascher**, 1745-1822, qui fut sénateur en 1804, et qui vota la déchéance en 1814; — puis le comte Ferdinand-Jean-Samuel **Tascher**, fils du précédent, 1779-1858, ancien élève de l'Ecole polytechnique, auditeur au Conseil d'Etat, 1805, pair de France, en 1822. Il se rallia au gouvernement de Juillet.

Taschkend. V. *Tachkend.*

Tasman (Abel-Janssen), navigateur hollandais, né à Horn, vers 1600, mort après 1645, fut chargé par van Diemen, gouverneur des Indes hollandaises, de faire des découvertes, 1639, dans l'océan Pacifique. Dans un deuxième voyage, 1642, il reconnut l'île, qu'il appela *Terre de Van-Diemen*, et qu'on appelle maintenant la Tasmanie; puis il longea les côtes de la Nouvelle-Zélande, et découvrit d'autres îles où il ne put aborder. On ne sait rien de son troisième voyage, en 1644.

Tasmanie ou *Terre de Van-Diemen*, grande île anglaise de la Mélanésie, au S. de l'Australie, dont elle est séparée par le détroit de Bass. Sa superficie est d'environ 67,895 kil. carrés, et sa population de 105,000 hab. d'origine anglaise. Pays montueux, pittoresque, boisé et bien arrosé. Les princip. rivières sont le Tamar au N., et le Derwent au S. Productions minérales : fer, or, houille. Végétaux : l'eucalyptus gigantea, qui atteint 100 mètres, le gommier, l'écorce de fer, le chêne, le blackwood, qui fournit un bois noir très-beau, le blé, le houblon. Animaux : 2 millions de moutons, 100,000 bêtes à cornes. Capit., *Hobart-Town;* v. pr., New-Norfolk, Port-Arthur, Launceston. Les Anglais s'établirent dans cette île en 1804, et trouvèrent, dans les nègres indigènes, des ennemis redoutables. Ils leur firent une chasse impitoyable, les tuèrent presque tous, et transportèrent le reste dans l'île Flinders. Aujourd'hui (1869), il n'y a plus un seul indigène dans la Tasmanie.

Tassel (Richard), peintre, né à Langres, vers 1580, mort en 1660, se rendit en Italie, à pied, en mendiant, pour achever ses études, fut élève du Guide, et montra dès lors beaucoup de talent. Il ne voulut jamais quitter Langres, où il était revenu. On loue son coloris, la grâce de ses draperies, la richesse de sa composition. Ses œuvres sont surtout aux musées de Langres, de Troyes et de Dijon.

Tassillon, duc de Bavière, 748-788, le dernier des Agilolfinges, épousa Luitperge, fille de Didier, roi des Lombards. Il forma, contre Charlemagne, une ligue redoutable, dans laquelle entrèrent les Avares, les ducs lombards et Adalgise, fils de Didier. Il fut arrêté, jugé par la diète d'Ingelheim, et condamné à mort, 788. Charlemagne commua la peine en une prison perpétuelle, et il mourut à l'abbaye de Jumiéges.

Tassin (René-Prosper), érudit, né à Lonlay-l'Abbaye, près Domfront, 1697-1777, fit profession chez les bénédictins de Jumiéges, et fut l'ami intime de François Toustain. On lui doit : *Nouveau traité de diplomatique, par deux bénédictins*, 1750-65, 6 vol. in-4°, véritable trésor d'érudition; Toustain mourut pendant l'impression du second volume; *Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*, 1770, in-4°, livre très-estimé, etc., etc.

Tassisudon, v. du Boutan, dans une vallée de l'Himalâya oriental, sur le Tchin-Sian, à peu de distance de Pounakha, capitale du pays, et à 600 kil. N. E. de Calcutta. Beaucoup d'éléphants aux environs.

Tasso, île de l'Archipel. V. *Thasos.*

Tasso (Bernardo), poëte italien, né à Bergame, 1493-1569, de l'ancienne famille des *Tassi*, qui dirigea les postes en Italie, en Allemagne, en Espagne, dès le XIIIe siècle, s'attacha d'abord à son oncle, évêque de Recanati, puis, cherchant fortune dans les différentes villes de l'Italie, à plusieurs seigneurs et princes, négociant, flattant, composant des vers; il finit par être nommé gouverneur d'Ostiglia par le duc de Mantoue. Ses contemporains l'ont placé au premier rang; il eut beaucoup de facilité et d'imagination; ses descriptions sont pleines d'élégance. Il a laissé des lettres, des églogues, des odes, des élégies, qui forment 2 vol. in-12, Bergame, 1749; le poëme de *Floridant*, qui ne parut qu'en 1587, et surtout *Amadis de Gaule*, poëme en 100 chants, publié en 1560, in-4°.

Tasso (Torquato), en français *le Tasse*, poëte italien, fils du précédent, né à Sorrente, 1544-1595, étudia d'abord chez les jésuites de Naples, sous la direction de sa mère Porcia, puis à Rome, à Bergame, à Urbin, à Pesaro, à Venise, où il rejoignit son père. Bernardo voulut qu'il étudiât le droit à Padoue; mais Torquato était né poëte, et, dès 1562, il avait achevé un poëme chevaleresque en 12 chants, *Rinaldo*, inspiré par Arioste; il a été traduit plusieurs fois en français, surtout par Cavellier, 1815, in-12. Sa réputation naissante le fit appeler par l'Université de Bologne; mais il revint bientôt à Padoue, où il composa trois *Discorsi del poema eroico*, et déjà il travaillait au poëme qui devait faire sa gloire; une piété fervente, un tempérament chevaleresque, une imagination féconde l'inspiraient. Le cardinal Louis d'Este, à qui était dédié son *Rinaldo*, le nomma l'un de ses gentilshommes, et l'appela à la cour brillante de son frère, Alphonse II, duc de Ferrare, 1565. Le Tasse y passa plusieurs années, au milieu des fêtes et des plaisirs, et suivit le cardinal en France, où il fut accueilli avec distinction par Charles IX et par les poëtes célèbres de la Pléiade, 1571. Il revint à Ferrare, où le duc l'attacha définitivement à son service personnel, et il écrivit l'*Aminta*, véritable modèle du drame pastoral, qui fut représenté à la cour, en 1573, avec un éclat inouï; le style est surtout d'une pureté et d'une élégance parfaites. L'*Aminta*, publiée pour la première fois à Venise, 1581, a été souvent traduite en français, en prose et en vers. Enfin, après douze années de travail, le Tasse acheva, en 1575, *la Jérusalem délivrée*, en 20 chants, l'épopée la plus belle et la plus régulière des temps modernes, qui se place immédiatement au-dessous de l'*Enéide* par la grandeur du sujet, la beauté de l'ensemble, la variété des épisodes, l'intérêt de l'action, les caractères, et surtout les grâces de la diction. C'est au moment même où la gloire du poëte allait être à son comble, que commencèrent ces malheurs qui ont donné lieu à tant d'hypothèses, sans qu'on ait encore pu complétement en expliquer les causes et le caractère. Il paraît que l'esprit exalté du poëte fut dès lors troublé par les critiques, que la lecture du poëme, non encore publié, mais déjà connu, lui suscita; les pédants et les puritains l'accusaient de n'être pas resté orthodoxe et d'être tombé dans une sorte de paganisme irréligieux; ces tortures morales commencèrent à égarer son esprit; puis les vanités et les ambitions, mécontentes de la faveur dont abusait peut-être le poëte étranger, profitèrent des imprudences et des violences d'un caractère facilement irritable, et travaillèrent à lui aliéner l'esprit du duc de Ferrare. On a supposé, sans preuve, que la cause des malheurs du Tasse fut la passion insensée qu'il conçut pour l'une des sœurs du duc; on a prétendu qu'Alphonse fut blessé de l'ingratitude du poëte, qui aurait paru sur le point d'accepter les offres libérales du grand-duc de Toscane; c'est encore une hypothèse gratuite. Ce qui est plus certain, c'est que le Tasse échappa avec peine à une lâche tentative d'assassinat d'un ami qui l'avait trahi; c'est qu'il apprit avec douleur que son poëme paraissait, sans son aveu, dans plusieurs villes d'Italie; c'est aussi que la crainte des censures de l'Eglise devint chez lui une idée fixe; il croyait qu'on l'avait dénoncé à l'inquisition; dans sa mélancolie de plus en plus maladive, il craignait d'être empoisonné ou assassiné. Ses accès de folie véritable le firent enfermer, 1577; il s'échappa bientôt du couvent de Saint-François, et se réfugia à Sorrente, auprès de sa sœur Cornelia. La santé lui revint; il voulut revoir Ferrare; il retourna à la cour du duc; mais il se plaignit bientôt à tort ou à raison, et mena une vie errante à travers l'Italie; il revint encore à Ferrare, en 1579, au moment des fêtes du second mariage d'Alphonse. Il fut reçu avec défiance ou avec indifférence; son imagination s'exalta, il se répandit en injures contre ses anciens protecteurs; c'est alors que le duc le fit enfermer dans l'hôpital Sainte-Anne de Ferrare, comme fou ou comme criminel. Il y resta jusqu'en 1586, y recevant d'assez nombreuses visites, entre autres celles de Montaigne, recouvrant parfois assez de raison pour répondre avec dignité aux critiques injustes dont son poëme était l'objet, mais toujours malheureux. L'Italie s'émut; le pape, les princes, réclamèrent sa liberté; Vincent de Gonzague l'emmena à Mantoue. Le Tasse y composa sa tragédie de *Torrismondo;* mais le climat lui était mauvais; il alla à Rome, à Naples, où il écrivit, dans le couvent de Monte-Oliveto, *la Jérusalem conquise*, pâle écho de *la Jérusalem délivrée*. Le pape Clément VIII le manda alors à Rome, pour recevoir, au Capitole, la *couronne triomphale;* il fut parfaitement accueilli, logé au Vatican; mais, avant la cérémonie, saisi de la fièvre, il se fit transporter au couvent de Santo-Onofrio, et y mourut, le 25 avril 1595. Pie IX lui a fait élever un monument dans l'église de ce monastère. *La Jérusalem*

délivrée a été traduite dans toutes les langues de l'Europe; les principales traductions françaises sont : en prose, celles de Vigenère, 1595, de Mirabaud, 1724, de Lebrun, duc de Plaisance, 1774, de Panckoucke et Framery, 1785, de Mazuy, 1844, de Philipon de la Madeleine, de Aug. Desplaces; en vers, celles de Duvignau, 1595, de Sablon, de Le Clerc, de Montenclos, de Baour-Lormian, 1795 et 1819, d'Artaud, 1818, de Taunay, 1845, de Lechat, 1863, etc. Le Tasse, outre les œuvres que nous avons citées, a écrit des madrigaux, des sonnets, *les Sept journées de la création*, poëme qui renferme quelques belles descriptions; une comédie plaisante, *les Intrigues d'amour*, des *Discours philosophiques*, des *Lettres*, etc. Ses *Œuvres complètes* ont été plusieurs fois publiées; la meilleure édition est celle de Rosini, 1821-1832, Pise, 33 vol. in-8°; il y a une bonne édition des *Opere scelte*, Milan, 1823-25, 5 vol. in-8°.

Tassoni (Alexandre), littérateur italien, né à Modène, 1565-1635, fut secrétaire du cardinal Ascanio Colonna, 1599, puis fut employé par le duc de Savoie, Charles-Emmanuel, 1613, et par le cardinal de Savoie; enfin, François Ier, duc de Modène, lui donna le titre de conseiller, avec une pension, 1632. D'un caractère irritable et d'un esprit caustique, il s'était fait de nombreux ennemis On lui doit: *Quesiti*, 1601, 1608, ou *Varietà di pensieri*, 1612, in-4°; *Considerazioni sopra le rime del Petrarca*, 1609, in-8°; *la Secchia rapita*, 1622, in-12, poëme héroï-comique, en 12 chants, où il célèbre la guerre faite au XIVe siècle par Modène à Bologne, au sujet d'un seau enlevé par les Modenais; dans cette œuvre légère, d'une gracieuse facilité, il y a beaucoup de bonne humeur et de traits satiriques. La plus belle édition est celle de Muratori, 1744; il a été traduit en français par P. Perrault, 1678, 2 vol. in-12, et imité en vers par Creuzé de Lesser, 1796, in-18.

Tatar-Bazardjyk, v. de la Turquie d'Europe, dans le vilayet d'Edreneh et le livah de Philippopoli, à 38 kil. O. de cette ville, sur la Maritza (Thrace); 8,000 hab. Eaux thermales.

Tatars. V. Tartares.

Tatichtchef (Basile-Nikitich), historien russe, 1686-1750, fut envoyé par Pierre le Grand pour étudier à l'étranger. Il fut chargé d'inspecter les mines de l'Oural et celles de Suède; fut nommé, par l'impératrice Anne, grand maître de la cour et directeur général des mines de la Sibérie. Il était gouverneur d'Astrakhan, lorsqu'il fut disgracié par Elisabeth. Il a écrit une *Histoire russe depuis les temps anciens*, publiée à plusieurs reprises, 1764-1848, en 5 vol. in-4°; elle s'arrête à Ivan le Terrible.

Tatien, philosophe et apologiste chrétien, né en Syrie, vers 120, mort probablement à la fin du règne de Marc Aurèle, était né dans le paganisme, mais tourmenté du désir de savoir, fit de nombreux voyages pour étudier les philosophes et les religions. Il finit par se faire chrétien, remplaça Justin, son maître, dans la direction de son école, et, pour défendre le christianisme, attaqua avec violence la philosophie et la religion païennes, dans son *Discours aux Grecs*. Il se laissa entraîner à des nouveautés dangereuses, inclina au gnosticisme et à l'ascétisme, proscrivant le mariage et l'usage de la viande et du vin. Il donna naissance à la secte des *encratites* ou *continents*. Son *Discours* a été publié, avec traduction latine, par Worth, Oxford, 1700, in-8°, et par dom Maran, avec notes, commentaires, 1742 et 1747. Il a été traduit en français dans le recueil des *Pères de l'Eglise*, de Genoude, 1837-43.

Tatienses. V. Titienses.

Tatihou, îlot français de la Manche, dans le golfe du Calvados. Il est défendu par un fort et couvre l'entrée de la rade de la Hougue-Saint-Waast.

Tatius, roi des Sabins de Cures, fut introduit dans la citadelle de Rome, par la trahison de Tarpéia; et, après un combat, qu'arrêta l'intervention des Sabines, s'unit à Romulus. Ils gouvernèrent ensemble les Romains et les Sabins, 744 av. J. C. Il fut tué à Lavinium par les Laurentins, auxquels il avait refusé justice.

Tatius (Achille). V. Achille.

Tatra (Monts), section de la chaîne des Karpathes occidentales, aux sources du Waag et du Dunajec. C'est dans ces montagnes que sont les plus hauts sommets de toute la chaîne: le pic de Gerlsdorf (2,618 mèt.), et le pic de Lomnitz (2,600 m.). Ils sont compris dans la ligne de partage des eaux de l'Europe.

Ta-tsian, v. de la prov. de Sse-Tchouan (Chine), grande place de commerce entre la Chine et le Thibet; thé en briques, musc, rhubarbe.

Tatta, v. de l'empire du Maroc, dans la région méridionale; 10,000 hab. Grand marché du pays appelé Drâa.

Tattah, v. de l'Hindoustan anglais, dans le Sind et dans la présidence de Bombay, à l'origine du delta de l'Indus; 20,000 hab. Fabriques de soieries et de cotonnades; peut-être *Patala*.

Tauber, riv. d'Allemagne, coule vers l'E., puis vers le N., depuis les Alpes de Souabe jusqu'au Mein, dans lequel elle se jette à Wertheim; 130 kil. de cours à travers le Wurtemberg, la Bavière et Bade.

Taulé, ch.-l. de canton de l'arr. et à 10 kil. N. O. de Morlaix (Finistère); 2,808 hab. dont 374 agglomérés.

Taulentiens, peuple de l'anc. Epire, sur la côte de l'Adriatique, auprès d'Epidamne ou Dyrrachium.

Tauler (Jean), mystique allemand, né à Strasbourg, 1290-1361, de l'ordre de Saint-Dominique, étudia à Paris, puis, de retour à Strasbourg, fit partie de la confrérie des *Amis de Dieu*, et prêcha la réforme des mœurs en Allemagne et en Italie. On essaya vainement de le faire passer pour hérétique, mais il fut banni par l'évêque Berthold. Il continua de prêcher la *pauvreté parfaite*, l'union intime de l'homme avec le Créateur, seul être existant réellement, sans s'inquiéter, sans se douter même des conséquences de ses principes. On le regarde comme le premier orateur sacré de son temps en Allemagne. Ses *Sermons* ont été imprimés à Leipzig, 1498, in-4°; on lui doit encore : *de l'Imitation de la vie de pauvreté du Christ*, livre traduit en français par Loménie de Brienne, 1665, in-4°; *Prophéties sur les nombreux fléaux et hérésies*, etc. La meilleure édition critique des *Œuvres de Tauler* est celle de Kasseder, Francfort, 1822-24, 2 vol. in-8°.

Taulignan, bourg du canton de Grignan, dans l'arrond. de Montélimar (Drôme). Soie, faïence, huile; 2,271 hab.

Taunay (Nicolas-Antoine), peintre, né à Paris, 1755-1830, fils d'un peintre émailleur de la manufacture de Sèvres, élève de Brenet et de Casanova, se perfectionna à Rome. En 1815, il fut appelé au Brésil par Jean VI, pour prendre part à la création d'une académie des Beaux-arts. Il a laissé beaucoup de tableaux, remarquables par une habile composition et une touche vigoureuse. On les trouve dans les résidences royales du Portugal et du Brésil, à Fontainebleau, à Versailles, au Louvre.

Taunay (Auguste), statuaire, frère du précédent, né à Paris, 1769-1824, élève de Moitte, eut le prix de Rome en 1792, accompagna son frère au Brésil et y mourut. On a de lui : la statue de *Lasalle*, à Versailles; le buste de *Ducis*, au foyer du Théâtre-Français; une statuette de *Napoléon*, debout et les bras croisés; deux *Renommées* et le *Cuirassier*, à l'arc de triomphe du Carrousel; la statue de *Camoens*, au Brésil, etc.

Taunton, v. d'Angleterre, sur la Tone, à 62 kil. S. O. de Bristol (Somerset); 15,000 hab. Eglise de St-James. Soieries, lainages.

Taunton, v. des Etats-Unis, à 70 kil. S. de Boston (Massachusetts); 11,000 hab. Forges, cotonnades.

Taunus ou **Hohe-Rhœn**, chaîne de montagnes de l'Allemagne du Nord, forme la partie méridionale des Rhône-Gebirge, entre la Werra à l'E. et la Fulde à l'O. Les principaux sommets sont : le Kreutzberg (920 m.), la Wasserkuppe (956 m.), le Dammersfeldkuppe (919 m.) et le Milseburg (1,068 m.). La chaîne part de la Saxe ducale et couvre l'ancien électorat de Hesse.

Taupins (Francs-). V. Francs-Taupins.

Taupont, bourg du canton de Ploermel (Morbihan). Toiles; céréales, cidre; 2,178 hab., dont 174 agglomérés.

Taureau, 2e signe du zodiaque. C'était, dit-on, le taureau qui enleva Europe.

Tauri, anc. peuple de la Chersonèse Taurique, probablement d'origine scythique. Ils immolaient les étrangers à leurs divinités. On les appelait encore *Tauroscythes*.

Tauride, gouvern. de Russie, au S., touche à ceux d'Iékatérinoslav et de Kherson au N. et au N. O., à la mer Noire et à la mer d'Azov au S. et à l'E. Il se compose de la Crimée et d'un territoire étendu au N. de l'isthme de Pérékop. Il a 61,140 kil. carrés et 658,000 hab. Ch.-l., *Simféropol*. Les villes princ. sont : Baktchi-Saraï, Eupatoria, Caffa, Kertch, Iénikalé, Pérécop, Sébastopol, dans la presqu'île, Berdiansk dans les Steppes du N. (V. *Crimée*.)

Taurins, *Taurini*, peuple de l'anc. Gaule cisal-

pine, entre les Alpes Cottiennes et le Tanaro ; ch.-l., *Augusta Taurinorum*, auj. Turin.

Taurique (Chersonèse-), auj. *Crimée*. V. Chersonèse.

Tauris, v. de Perse, capit. de la prov. d'Aderbaïdjan, près du lac d'Ourmiah, à 550 kil. N. O. de Téhéran ; 110,000 hab. Elle fait par caravanes un assez grand commerce avec l'Angleterre et la France ; Trébizonde est le port d'embarquement de ses marchandises ; elle en envoie aussi dans l'Inde par Téhéran, et en Russie par Tiflis. Elle exporte du café, de l'indigo, du safran, des tuyaux de cerisier, des fruits secs, de la soie, du coton, des laines, des tapis et des châles. On l'appelle aussi *Tébriz*. Elle a été fondée à la fin du VIIIe siècle par le khalife Haroun-al-Raschid ; elle fut ruinée par un tremblement de terre en 1721.

Taurisci, peuple celtique, qui émigra vers le Danube, puis vint s'établir près d'Aquilée en Italie. Il y avait d'autres *Taurisques* dans les Alpes, en Thrace, en Dacie.

Taurobole (de ταῦρος, taureau, et βολή, effusion), sacrifice d'expiation, chez les Romains au temps de l'empire, sorte de régénération mystique par un baptême de sang de taureau. Celui qui offrait le sacrifice, soit pour lui-même, soit pour obtenir à l'empereur une longue vie, se mettait dans une fosse recouverte d'un plancher percé ; le victimaire égorgeait sur ce plancher un taureau, dont le sang coulait sur le corps de celui qui était au-dessous.

Tauromenium, v. anc. de Sicile, sur la côte orientale, au pied du mont Taurus, colonie de Zancle, remplaça Naxos, détruite par Denys l'Ancien. Rupilius la prit dans la première guerre servile, 132 av. J. C. V. Taormina.

Taurus, chaîne de montagnes de l'Asie Mineure. Le Taurus forme le talus méridional de cette presqu'île; il est abrupt sur la Méditerranée, et se compose d'une suite de gradins escarpés, couverts de forêts profondes et coupés dans tous les sens de gorges et de défilés ; la hauteur moyenne est de 2,900 mètres ; un des principaux défilés est le Kulek-Boghaz ou Portes de Cilicie, par lequel passe la route qui mène de Cappadoce à Tarse et de Scutari à Damas. C'est un étroit passage bordé de chaque côté par des murailles de rocher de 100 pieds de haut.

Taurus (Anti-), chaîne de montagnes de l'Asie Mineure. Il forme le talus de cette presqu'île et se dirige du S. O. au N. E. depuis l'extrémité orientale du Taurus jusqu'au nœud d'Erzeroum, en Arménie ; il s'abaisse brusquement sur le Seïhoun, du côté de l'O., et se développe en pentes douces à l'E., du côté de l'Euphrate.

Taurus Indien, nom donné par les anciens géographes aux chaînes de montagnes qu'ils supposaient s'étendre depuis le Taurus de Cilicie jusqu'à l'extrémité orientale de l'Asie, en suivant le 36e de latitude N. Ils nommaient ainsi les monts Niphates, les Paropamises ou Caucase indien, les monts Emodes et Imaüs.

Tausen (Jean), né dans l'île de Fionie (Danemark), 1494-1561, fut l'un de ceux qui introduisirent le christianisme en Danemark, et devint évêque de Ripen.

Tauss, v. de l'empire austro-hongrois, dans le cercle et à 32 kil. O. de Klattau (Bohême) ; 6,300 hab. Verrerie ; fabr. de rubans de fil.

Tauves, ch.-l. de canton de l'arr. et à 66 kil. S. O. d'Issoire (Puy-de-Dôme) ; 2,549 hab., dont 730 agglomérés.

Tavaï-Pounamou ou plutôt **Te-Wahi-Pounamou**, c'est-à-dire l'*Ile du Sud*, l'une des deux grandes îles de la *Nouvelle-Zélande*. V. Zélande (Nouvelle-).

Tavannes, bourg du canton et à 34 kil. N. O. de Berne (Suisse), dans le Jura ; 1,600 hab.

Tavannes (Gaspard **de Saulx**, seigneur de), né à Dijon, 1509-1573, d'une famille de Bourgogne, connue dès le XIe siècle et tirant son nom d'un château situé à 5 lieues de Dijon, adopta le nom de son oncle, Jean de Tavannes, qui le fit entrer dans les pages de François Ier. Prisonnier à Pavie, il fut renvoyé sans payer rançon ; puis se distingua dans toutes les guerres de l'époque : il fut le compagnon du jeune duc d'Orléans. Il s'illustra à Cérisoles, 1544, fut chambellan du roi, puis maréchal de camp, en 1552. Il s'empara de Metz par une ruse habile, contribua au succès de Renti, 1554, mais s'éloigna de la cour, où il s'était déclaré l'ennemi de Diane de Poitiers ; cependant il était l'un des juges du tournoi où périt Henri II. Tavannes, dans ses commandements en Dauphiné, Provence et Lyonnais, en Bourgogne, combattit avec ardeur et conviction toutes les tentatives d'insurrection des protestants. Cependant, en 1568, chargé par Catherine de Médicis d'arrêter Condé et Coligny au château de Noyers, il refusa de se prêter à un guet-apens, et les avertit. Il fut chargé de diriger le duc d'Anjou dans la troisième guerre civile, et fut le véritable général aux journées de Jarnac et de Moncontour, 1569. Créé maréchal de France, 1569, il fut l'un des principaux conseillers de la couronne et prit part au massacre de la Saint-Barthélemi ; cependant on a singulièrement exagéré son rôle dans ces tristes journées ; il réprima autant qu'il put le pillage et fit cesser le carnage. Il fut nommé gouverneur de Provence et amiral des mers du Levant. Il mourut au château de Sully, près d'Autun. Il a laissé quatre *Advis au roi*, qui sont insérés à la suite des *Mémoires* de sa Vie, publiés par son second fils.

Tavannes (Guillaume **de Saulx**, comte de), fils aîné du précédent, 1553-1633, enfant d'honneur de Charles IX, puis gentilhomme de sa chambre, combattit à Jarnac, fut lieutenant général en Bourgogne, après son père, se prononça contre la Ligue, servit fidèlement Henri III et Henri IV, se distingua au combat de Fontaine-Française, puis se retira dans ses terres, où il écrivit : *Mémoires de plusieurs choses advenues en France, ès guerres civiles depuis* 1560 *jusqu'en* 1596, Lyon, in-4°, reproduits dans les collections de Mémoires sur l'Histoire de France.

Tavannes (Jean **de Saulx**, vicomte de), frère du précédent, né à Paris, 1555-1629, se déclara dès son enfance contre les protestants, suivit le duc d'Anjou devant La Rochelle et en Pologne, passa en Moldavie, où il fut fait prisonnier par les Turcs. De retour en France, 1575, il se distingua au combat de Dormans ; malgré la faveur que lui témoignait Henri III, il se jeta dans le parti des catholiques ardents, combattit avec acharnement Henri III, puis Henri IV, et reçut de Mayenne le bâton de maréchal et le gouvernement de la Bourgogne, 1592 ; il y combattit trois ans son frère Guillaume, et se soumit tard et de mauvaise grâce ; ainsi il refusa d'accompagner le roi au siége d'Amiens, fut mis à la Bastille et parvint à s'échapper. Il est le véritable auteur des *Mémoires sur le maréchal de Tavannes ;* ils furent imprimés au château de Sully, à peu d'exemplaires, et seulement en 1657, à Lyon, pour le public. On les a reproduits dans les collections de Petitot et de Michaud.

Tavastehus, v. de Russie, ch.-l. du gouv. du même nom, à 140 kil. N. O. d'Helsingfors, dans la grande principauté de Finlande ; 1,500 hab. Arsenal. Le gouvernement de Tavastehus, au N. de celui de Nyland, a 22,000 kil. carrés et 194,000 hab. Lacs nombreux, bétail, chanvre et lin. V. princ., *Gustavsfœrn*.

Tavay. V. Tavoy.

Tavel, village de l'arr. et à 30 kil. E. d'Uzès (Gard) ; 1,250 hab. Vins.

Taverna, *Tabernæ*, v. de la Calabre Ultérieure 2e (Italie), à 16 kil. N. de Catanzaro. Aux environs, pierre spéculaire et pierre plombée. Patrie du peintre Preti ; 2,000 hab.

Tavernes, ch.-l. de canton de l'arr. et à 28 kil. N. de Brignoles (Var) ; 1,146 hab. Huile d'olive.

Tavernier (Melchior), graveur flamand, né à Anvers, 1544-1641, fils d'un artiste, qui établit à Paris un commerce de cartes géographiques, fut graveur et imprimeur du roi pour les tailles-douces, 1618. Il a exécuté des cartes, qui sont recherchées.

Tavernier (Melchior), graveur, neveu du précédent, né à Paris, 1594-1665 fut aussi graveur du roi. On connaît de lui deux cartes : *le royaume d'Austrasie*, et *la France en* 12 *feuilles*.

Tavernier (Jean-Baptiste), voyageur, frère du précédent, né à Paris, en 1605, mort à Copenhague en 1689, puisa le goût des voyages dans la maison de son père, graveur-géographe. Il parcourut la plupart des contrées de l'Europe, dont il apprit les langues avec facilité. En 1636, il alla à Constantinople, puis en Perse, et en rapporta des tissus et des pierres fines, qu'il vendit avec grand bénéfice. Après avoir appris du joaillier Goisse, dont il épousa la fille, l'art d'apprécier les pierres précieuses, il fit cinq autres voyages en Asie, qui lui furent très-fructueux, puisqu'en 1668 Louis XIV lui acheta pour trois millions de diamants. Il fut anobli, 1669. Il acheta la baronnie d'Aubonne en Suisse, eut un hôtel à Paris, mena la vie d'un grand seigneur, et sa ruine fut achevée par la perfidie de son neveu d'Uzès, qu'il avait envoyé en Perse avec une riche cargaison.

Il quitta la France en 1687, probablement parce qu'il était protestant, fut nommé par l'électeur de Brandebourg directeur d'une compagnie des Indes, et se préparait à faire un nouveau voyage en Asie, lorsqu'il mourut à Copenhague. *Les voyages de Tavernier en Turquie, en Perse et aux Indes*,1676-1679, 3 vol. in-4°, ont été rédigés par Chappuzeau et par la Chapelle; ils sont curieux, véridiques, et renferment des détails précieux sur les routes de commerce de l'Asie.

Tavira, *Balsa*, v. du Portugal, port sur l'Atlantique, dans l'Algarve, à 280 kil. S. E. de Lisbonne; 6,000 hab. Marais salants, vins, pêcheries.

Tavistock, v. d'Angleterre, à 58 kil. E. d'Exeter, dans le comté de Devon; 7,000 hab. Mines de fer et de cuivre, eaux minérales; fonderie de fer. Patrie du marin Drake.

Tavoy ou **Tavay,** prov. de l'Indo-Chine anglaise, dépendant de la présidence de Calcutta, entre le golfe de Bengale à l'O. et le roy. de Siam à l'E. Ch.-l., *Tavoy* ou *Tavay*, sur une rivière de ce nom.

Taxe des pauvres, *Poor-rate*. taxe établie par Elisabeth d'Angleterre, 1601. Les paroisses durent venir en aide à leurs pauvres par des taxes personnelles, destinées à fournir du travail aux indigents valides, ou des secours aux pauvres invalides, soit à domicile, soit dans des maisons spéciales. Cette taxe, qui, souvent, a été un encouragement à la paresse, a été successivement augmentée. Elle a été définitivement régularisée par une loi de 1834; on a alors établi des maisons de travail forcé, *work-houses;* il y a eu depuis plusieurs tentatives d'amélioration; mais le paupérisme n'a pas diminué, quoique la taxe des pauvres ait toujours été en augmentant.

Taxile, roi de l'Inde, entre l'Indus et l'Hydaspe, fut vaincu par Alexandre et traité par lui avec douceur. Il avait pour capit. *Taxila*, sur l'Indus, auj. *Attock*. — Général de Mithridate, fut vaincu en Grèce par Muréna, lieutenant de Sylla.

Tay, *Tavus*, petit fleuve d'Ecosse, a sa source aux monts Grampians, passe à Dunkeld et à Perth, forme le *Loch* (lac) *Tay* et se jette dans la mer du Nord au *golfe de Tay*, après un cours de 150 kil. de l'O. à l'E.

Tayef, v. d'Arabie, à 100 kil. S. E. de la Mecque, dans l'Hedjaz. On la nomme *Taïf*; c'est la résidence du chérif.

Taygète, *Taygeta* ou *Taygetus*, chaîne de montagne de l'anc. Péloponnèse, se détachait du plateau d'Arcadie, au S. E., et se terminait au S., au cap Malée. Près de Sparte se trouvait dans le Taygète un gouffre appelé les *Apothètes*, où l'on jetait les enfants infirmes. Auj. *Pentodactylon* ou *Monte di Maina*.

Taylor (Jeremy), théologien anglais, né à Cambridge, 1613-1667, devint chapelain ordinaire de Charles Ier. Pendant la guerre civile, il fut persécuté pour ses opinions politiques et religieuses. A la Restauration, il fut évêque de Down et Connor, puis devint vice-chancelier de l'Université de Dublin; il épousa une fille naturelle de Charles Ier. Ses *Sermons* se distinguent par une riche imagination, parfois *trop orientale*. Ses nombreux écrits théologiques ont été réunis en 7 vol. in-fol. et en 15 vol. in-8°, 1820-22.

Taylor (Brook), géomètre anglais, né à Edmonton (Middlesex), 1685-1731, composa, dès 1708, un mémoire *Sur les centres d'oscillation;* en 1712, il devint membre de la Société royale de Londres, après avoir publié plusieurs savants mémoires et un traité, *Nouveaux principes de perspective linéaire*, traduit en français, 1757, in-8°. En 1715, parut son ouvrage le plus important, *Methodus incrementorum directa et inversa*, in-4°, où l'on trouve le célèbre *théorème de Taylor*, l'une des conquêtes les plus précieuses du calcul infinitésimal.

Taylor (Thomas), helléniste anglais, né à Londres, 1758-1835, tout en occupant un emploi modeste dans une maison de banque, consacrait ses loisirs à la lecture de Platon et d'Aristote, ou à des expériences de chimie. Il se fit connaître, put donner des leçons de langues et de mathématiques, et se livrer tout entier à sa passion pour les philosophes anciens. On a de lui ; *Elements of a new method of reasonning in geometry*, 1780, in-4°; *On the Eleusinian and bacchic mysteries*, 1788, in-8°; *the Rights of brutes*, 1792, in-12; *Theoretic arithmetics*, 1816, in-8°; etc. On estime ses traductions des *Hymnes d'Orphée*, des *Commentaires de Proclus sur Euclide*, de *Pausanias*, d'*Apulée*, de *Maxime de Tyr*, de *Platon*, 5 vol. in-4°, d'*Aristote*, 9 vol. in-4°, de *Six Livres de Proclus sur la théologie de Platon*, des *Œuvres choisies de Plotin, de Porphyre*, etc.

Taylor (Zacharie), homme d'Etat américain, né dans la Virginie, 1784-1850, passa la plus grande partie de sa vie à guerroyer avec les Indiens de l'Ouest, et fut, en 1838, général en chef contre les Séminoles de la Floride. Dans la guerre contre le Mexique, 1846, il fut vainqueur à Palo Alto et à Resaco de la Calma, prit Monterey, et défit complétement Santa-Anna à Buena-Vista, 23 février 1847. Porté par les whigs à la présidence, il fut nommé à une forte majorité, 4 mars 1849. Il montra beaucoup de loyauté, désavoua la tentative de Lopez contre Cuba et mourut le 9 juillet 1850. Il eut pour successeur M. Fillmore.

Tchâd ou **Ouangara,** lac de l'Afrique centrale, dans le Soudan, entre 12°30′ et 14°25′ lat.N., et entre 13°20′ et 18° long. E. Il est bordé de marécages immenses, couverts de roseaux et peuplés d'animaux sauvages, éléphants, hippopotames, buffles, sangliers, léopards et antilopes. Ces marécages sont inondés pendant la saison des pluies. Reconnu pour la première fois par Denham et Clapperton en 1823.

Tchadda, nom que l'on donne parfois au Binoué, mais à tort; grande rivière, qui vient du plateau de la haute Afrique, coule de l'E. à l'O. et se jette dans le Niger; son principal affluent est le *Faro*.

Tchadir-Dagh, montagne de Crimée entre Simféropol et Sébastopol; 1,600 mètres.

Tchagaïn ou **Sagaïn,** v. de la Birmanie, sur l'Iraouaddy, en face d'Ava et très-près d'Amarapoura. Grand commerce.

Tchakkar, pays de la Mongolie chinoise, dans la Charra-Mongolie; nombreux troupeaux de bœufs, de moutons, de chameaux, de chevaux, appartenant à l'empereur de la Chine; dans les immenses pâturages vivent habituellement les troupes des Huit-Bannières, soldats-pasteurs.

Tchala-Kaleh, ville à l'O. de l'Anatolie (Turquie d'Asie), sur les Dardanelles, grand centre de fabrication de belles poteries.

Tchaldiran ou **Tchaldir,** plaine au N. O. de Tauris (Aderbaïdjan), dans laquelle Sélim Ier battit les Persans, en 1514.

Tchanak-Kalessi, v. de la Turquie d'Asie, sur le détroit des Dardanelles, à 50 kil. S. O. de Gallipoli; 4,500 hab.

Tchanargar, v. de l'Hindoustan, sur le Gange, à 34 kil. S. E. de Bénarès, dans la présidence de Calcutta; 18,000 hab.

Tchanderli, anc. *Pitane*, bourg du vilayet d'Aïdin (Turquie d'Asie), sur le golfe de son nom, à 65 kil. N. O. de Smyrne.

Tchandra, dieu des Hindous, la lune personnifiée, qui préside aux eaux, aux pluies, aux herbes médicinales, etc.

Tchandragoupta. V. Sandracottus.

Tchang-Koué, c'est-à-dire *Empire du Milieu*, nom donné par les Chinois à leur pays. Pour tous les noms géographiques commençant par *Tchang*, voir *Chang*.....

Tchar-Dagh. V. Scardus.

Tcharnikow ou **Czarnikau,** v. de Prusse, sur la Netze, dans l'arrond. et à 35 kil. O. de Bromberg (Posen); 3,800 hab.

Tché-kiang ou **Tsien-tang,** fleuve de Chine, qui arrose la prov. de ce nom et la ville de Hang-tcheou. Il est célèbre par un formidable mascaret qui se fait sentir à son embouchure après la pleine lune.

Tché-Kiang, une des provinces maritimes de l'empire chinois; cap. *Hang-tchéou*, Elle a 92,383 kil. carrés et 88 millions d'habitants. Elle est traversée par le Canal impérial. Villes: Hou-tchéou, Kia-hing. Ning-po. Elle touche au N. aux provinces de Kiang-nan et de Kiang-sou; à l'E. à la mer: au S. à la provinve de Fou-Kian; à l'O. à celle d'An-Koéi.

Tché-li ou **Tchi-li** ou **Pé-tché-li,** province de l'empire chinois, au N. de la Chine proprement dite. Elle a 148,357 kil. carrés de superficie, et 37,000,000 d'habitants. La capit. est Péking; les v. pr. sont : Toung-tchéou, Tien-tsin, Ta-kou. — Le golfe de *Tché-li* est formé par la mer Jaune sur la côte orientale de la Chine.

Tchénab ou **Tchinab,** anc. *Acesines*, riv. de l'Hindoustan, naît dans l'Himalâya, traverse le Pendjâb, passe à Moultan et se jette dans l'Indus, après un cours d'environ 1,100 kil. du N. E. au S. O. Il reçoit à droite le Djelam, anc. *Hydaspes*, à gauche le Ravi, anc. *Hydraotes*

Tchèques, peuple slave établi dans la Bohême depuis le ve siècle, et qui a donné son nom à tous les habitants de même race qui habitent ce pays. Ils sont au

nombre de 4,700,000 individus. La Russie s'efforce de les détacher de l'Autriche au nom du panslavisme.

Tchérémisses, une des tribus finnoises orientales qui habitent la Russie d'Europe. Ils suivent l'Eglise grecque et habitent les gouvernements de Kazan et de Simbirsk, au nombre de 200,000.

Tcherkask (Novo-), v. de Russie, ch.-l. du gouv. des Cosaques de Don ; 15,000 hab. Fondée en 1806 par l'hetman Platov. Evêché, gymnase, arsenal.

Tcherkesses, tribu causienne soumise à la Russie depuis 1864. Ils sont probablement d'origine scythique. Leurs armes, sauf le fusil, et leurs vêtements sont ceux des anciens Scythes. La majeure partie de la nation a été transportée ou a émigré en Turquie.

Tchernaïa, petit fl. de Crimée qui se jette dans la baie de Sébastopol. Défaite des Russes au pont de Traktir par les Franco-Sardes, le 16 août 1855.

Tchernigov, v. de Russie, ch.-l. du gouv. du même nom, sur la Desna, à 1,100 kil. S. de Saint-Pétersbourg; 11,000 hab. Archevêché grec. — Le gouvernement de Tchernigov touche à ceux de Smolensk, Orel, Koursk, Pultava, Kiev, Minsk et Molilev. Il a 52,434 kil. carrés et 1,560,000 hab. V. princ., Niejin. Sol plat; céréales, bétail.

Tchernowitz. V. Czernovicz.

Tchesmé, anc. *Cyssus*, v. de la Turquie d'Asie (Anatolie), port sur l'Archipel, au fond du golfe du même nom, en face de l'île de Chio. La flotte russe, commandée par Alexis Orloff et l'amiral anglais Elphinston, y brûla la flotte turque en 1770.

Tchetchens, tribu caucasienne de l'empire russe, qui habite le versant N. de la chaîne, vers l'E. Ils sont soumis aux Russes depuis 1859. Beaucoup de Tchetchens se sont réfugiés en Turquie, 1865, où ils ont péri du typhus, du choléra et de la petite vérole. Ils sont au Caucase environ 75,000 individus.

Tchi-li. V. Tché-li.

Tchilloumbroum, lieu célèbre de pèlerinage, près de l'embouchure du Coleroun, dans le Carnatic, présidence de Madras (Hindoustan).

Tchil-Minar ou *les 40 colonnes*, nom persan des ruines de Persépolis.

Tchinab. V. Tchénab.

Tching-Kiang, ville forte de la Chine, sur le Yang-tse-kiang, dans la prov. de Kiang-sou. Ouverte aux Européens.

Tching-tou, capit. de la prov. de Sse-tchouan (Chine), l'une des plus belles villes de l'empire.

Tchiprovatz, v. de Turquie, dans l'eyalet et à 92 kil. S. de Widdin (Bulgarie). Evêché grec primatial de Bulgarie.

Tchitchagof (Paul-Vasilievitch), amiral russe, 1767-1849, fils d'un amiral distingué, fut élevé en Angleterre, conquit ses grades par son mérite, et fut nommé par Alexandre Ier amiral et ministre de la marine. En 1812, il eut le commandement de l'armée de Moldavie, revint pour barrer la retraite de Moscou, mais ne put empêcher Napoléon de passer la Bérésina. Il obtint un congé illimité. Il était en Italie, lorsque le tzar Nicolas ordonna à tous ses sujets de rentrer dans leur pays, sous peine de confiscation ; il crut pouvoir se dispenser d'obéir ; ses biens furent immédiatement confisqués. Il se fit alors naturaliser anglais, et vécut en France. Ses *Mémoires* ont été publiés à Berlin, puis à Paris.

Tchittagong. V. Islam-Abad.

Tchoudes, c'est-à-dire *sorciers*, nom donné par les Russes aux Finnois.

Tchoudskoé. V. Peipus (lac).

Tchougouiev, v. de Russie, dans le gouv. et à 35 kil. de Kharkov ; 9,000 hab. Grand commerce de peaux travaillées.

Tchou-Kiank ou *Tigre*, c'est-à-dire *le fleuve aux perles*, fl. de Chine qui passe à Canton et dont l'embouchure s'appelle Hou-men ou la bouche du Tigre.

Tchouktchis, tribu ougrienne de la Sibérie du N. E ; ils sont au nombre de 8,000 individus.

Tchouvaches, peuple appartenant au groupe des Finnois orientaux ou ouraliens. Il habite dans la Russie d'Europe le gouv. de Kazan ; on y compte 370,000 individus.

Teano, bourg du roy. d'Italie, à 23 kil. N. de Capoue, dans la Terre de Labour (anc. roy. de Naples); 4,000 hab. Evêché. Eaux minérales. Amphithéâtre antique. Ancienne *Teanum Sidicinum*.

Teanum Appulum, auj. *Ponte Rotto*, v. de l'anc. Apulie, sur le Frento.

Teanum Sidicinum, auj. *Teano*, v. de l'anc. Campanie, ch.-l. des Sidicins. Les Samnites, étant venus l'assiéger, 343 av. J. C., se tournèrent contre les Capuans, qui étaient venus porter secours; ce fut l'occasion de la guerre du Samnium.

Teate, v. de l'anc. Samnium, ch.-l. des Marrucins, sur l'Aternus. Auj. *Chieti*. C'est là que fut institué l'ordre des *Théatins* ou *Téatins*.

Teba, v. d'Espagne, à 60 kil. N. O. de Malaga, dans la province de Séville ; 4,200 hab. Titre de comté porté par l'ex-impératrice des Français.

Tebbes. V. Tabs

Tébelen, v. de Turquie, dans le vilayet et à 150 kil. N. O de Janina (Albanie). Patrie d'Ali, pacha de Janina.

Tébessa, bourg d'Algérie, dans la prov. et à 190 kil. S. E. de Constantine; 2.000 hab. Commerce de laines. C'était dans l'antiquité une grande ville de commerce sur la frontière de Numidie, près du territoire d'Emporie; rendez-vous des caravanes de l'Afrique centrale et des marchands de Carthage et de Cirta. Elle s'appelait *Thevesta*.

Tébriz. V. Tauris.

Tech, *Tichis*, petit fleuve de France, naît dans les Pyrénées, passe à Prats-de-Mollo, et se jette dans la Méditerranée après un cours de 70 kil.

Tecmessa, fille du roi phrygien Teleutas, fut prise par les Grecs et donnée à Ajax, fils de Télamon.

Tectosages, peuple de la Gaule Transalpine, ch.-l. *Toulouse*. — Peuple gaulois émigré, qui forma avec les Trocmes et les Tolistoboïens le peuple des Galates en Phrygie.

Tecucigalpa, v. du Honduras ; 12,000 hab.

Tedjend, riv. de la Perse, arrose le Khorassan, et reçoit le Heri-Rood, qui passe à Hérat.

Téfé, riv. de l'Amérique du S., prend sa source dans la Bolivie, à la Sierra de Cochabamba, arrose le Brésil, passe à Téfé, et se jette dans l'Amazone après un cours de 800 kil. environ.

Tégée, *Tegea*, v. de l'anc. Arcadie au S. E. C'est dans son temple de Minerve-Chalciœcos que Pausanias mourut de faim. Patrie d'Aristarque, poëte tragique. Il ne reste aucun vestige de Tégée.

Tégire, anc. v. de Béotie. Oracle d'Apollon. Pélopidas y gagna la première victoire des Thébains sur les Spartiates.

Téglath-Phalasar, roi du 2e empire d'Assyrie, régna à Ninive, de 742 à 724 av. J. C., combattit heureusement les rois de Syrie et d'Israël, et fit alliance avec Achaz, roi de Juda. Il s'empara de la Syrie et de la Palestine à l'E. du Jourdain.

Tegner (Isaïe), poëte suédois, né à Kyrkerud (Warmeland), 1782-1846, orphelin à dix ans, s'instruisit en quelque sorte par lui-même, étudia à Lund et y devint professeur. Il s'engagea dans les ordres en 1812, fut évêque de Wexiœ, 1824, et se rendit célèbre comme professeur, comme ecclésiastique et comme poëte. On le regarde comme le chef de la renaissance littéraire en Suède. Ses *Œuvres* ont été recueillies en 6 vol. in-8°, Stockholm, 1847-48 ; les principales sont : *le Chant de guerre des milices scandinaves*, *Pitt et Nelson*, *Svea*, *la Première communion*, le poëme d'*Axel* et surtout la *Saga de Frithiof*. Plusieurs morceaux de Tegner ont été traduits par M. Desprez, 1843, et par M. Léouzon-Leduc, 1850.

Tegoborski (Louis), économiste polonais, né à Varsovie, 1792-1857, remplit avec distinction divers emplois dans le gouvernement russe de la Pologne, fut consul général de Russie à Dantzig, entra plus tard dans le conseil de l'empire et même dans le conseil privé. Il a écrit : *Etudes sur les forces productives de la Russie*, Paris, 1852-54, 4 vol. in-8°; *de l'Instruction publique en Autriche ; des Finances et du crédit public de l'Autriche ; Essai sur les conséquences éventuelles de la découverte des gîtes aurifères en Californie et en Australie*, 1853, etc.

Tehama, pays de l'Arabie, le long de la mer Rouge, sur les côtes de l'Hedjaz.

Téhéran, capit. de la Perse et ch.-l. de la prov. d'Irak-Adjémi, par 35°40'44" lat. N. et 49°7'15" long. E. ; 85,000 hab. Résidence du shah de Perse. Fabriques de porcelaine artificielle recherchée à cause du goût des décorations. Elle est devenue capitale depuis le règne de Kérim-Khan au siècle dernier. Aux environs sont les ruines de l'anc. *Rhagès*.

Téhuacan, v. de l'Etat et à 90 kil. S. E. de Puebla (Mexique). Belle ville commerçante, célèbre déjà du temps des Aztèques.

Tehuantepec, v. du Mexique, dans la prov. et à

250 kil. S. O. d'Oaxaca, près du Grand Océan, sur lequel elle a le port de Ventosa. Une route, établie en 1858 par une compagnie américaine, traverse l'isthme de Tehuantepec, et réunit Tehuantepec à Suchil, petite ville sur le golfe du Mexique. Un chemin de fer est projeté entre ces deux points.

Teia ou **Teias,** dernier roi des Ostrogoths d'Italie, fut élu après la mort de Totila, 552; il fut battu par Narsès et tué au pied du Vésuve, 553.

Teignmouth, v. d'Angleterre, à 20 kil. S. d'Exeter, dans le Devonshire, port à l'emb. de la Teign dans la Manche; 6,000 hab. Chantiers de construction; terre à pipes, poteries.

Teil (Le), bourg du canton de Viviers, dans l'arrond. de Privas (Ardèche). Soie, vins, grains; 2,604 hab.

Teilleul (Le), ch.-l. de canton de l'arr. et 17 kil. S. E. de Mortain (Manche); 2,358 hab., dont 857 agglomérés.

Teinturier (Jean), musicien du xve siècle, né à Nivelles, embrassa l'état ecclésiastique, et étudia surtout les œuvres de Guido. Le roi de Naples, Ferdinand, le nomma son chapelain et chantre de l'église royale. Avec Gafforio et Garneiro, il établit en Italie une école célèbre de musique.

Teissholz, v. de l'empire austro-hongrois, dans le comitat et à 48 kil. N. O. de Gœmœr (Hongrie); 4,000 hab. Eaux minérales ferrugineuses; fromages.

Tékédempt ou **Tagdempt,** v. d'Algérie, dans la prov. et à 145 kil. S. d'Oran, sur le haut Chélif. Capitale d'Abd-el-Kader de 1836 à 1841

Tékéli. V. Tœkeli.

Télamon, héros grec, fils d'Eaque, roi d'Egine, fut forcé de s'exiler après avoir tué son frère Phocus d'un coup de disque. Il épousa la fille du roi de Salamine, et régna sur l'île. Il accompagna Hercule au siége de Troie, épousa Hésione, prit part à la chasse du sanglier de Calydon et à l'expédition des Argonautes. Ses deux fils, Ajax et Teucer, combattirent devant Troie; à son retour, Teucer, maudit par son père, alla fonder Salamine dans l'île de Cypre. Télamon se vengea d'Ulysse, le rival d'Ajax, en attirant ses navires sur des écueils où ils se brisèrent.

Télamone, port de l'Etrurie ancienne, au S. de l'embouchure de l'Umbro.

Telchines, peuple primitif de la Grèce, appartenant probablement à la famille des Pélasges. On les représente comme habiles dans les travaux des mines, et ministres du dieu Vulcain. On les place dans le Péloponnèse, à Sicyone surtout, en Crète, à Rhodes, qui fut appelée *Telchinis.* On en fit des génies malfaisants, disposant des éléments, détruisant les moissons, tuant les troupeaux, etc. Ils ont certains rapports avec les Curètes, les Cabires, les Dactyles.

Télégonus, fils d'Ulysse et de Circé, suivant la Fable, fut chassé par sa mère, et jeté par la tempête sur les côtes d'Ithaque, où il tua son père, sans le connaître. Il épousa ensuite Pénélope et en eut un fils, Italus. Il aurait, dit-on, fondé Tusculum et Préneste.

Télémaque, fils d'Ulysse et de Pénélope, vingt ans après le départ de son père pour le siége de Troie, se mit à sa recherche, guidé par Minerve, sous la figure de Mentor. De retour à Ithaque, après avoir visité la Grèce, il aida Ulysse à punir les prétendants à la main de Pénélope. Il s'exila pour éviter l'oracle qui avait prédit qu'Ulysse serait tué par son fils. Ulysse fut frappé par Télégonus (V. ce mot). On attribue à Télémaque la fondation de Clusium. Fénelon l'a pris pour héros de son poëme.

Téléoutes ou **Télengoutes,** peuple de la Sibérie méridionale, près de l'Altaï; les uns sont laboureurs, les autres chasseurs; ils payent aux Russes un tribut en pelleteries.

Télèphe, fils d'Hercule et d'Augé, fut adopté par le roi de Mysie et conduisit les Mysiens au secours de Troie. Il fut blessé par Achille, mais fut guéri par un emplâtre qu'Ulysse composa avec la rouille de la lance du héros. Télèphe passa du côté des Grecs. On l'honorait sur le mont Parthénion, en Arcadie.

Télésilla vivait à Argos, de 520 à 510 av. J. C. Elle se rendit célèbre par ses poésies et son courage. A la tête d'une troupe de femmes, elle contribua à repousser Cléombrote, roi de Sparte. Il ne reste de ses odes que quelques fragments, recueillis par Bergk, *Poetæ lyrici græci,* et par Neue, *De Telesillæ reliquiis,* 1843, in-8°.

Telesio (Bernardino), philosophe et érudit, né à Cosenza, 1509-1588, fit de bonnes études sous la direction de son oncle, Antonio, humaniste renommé, et, à Padoue, à Rome, à Cosenza, se déclara contre Aristote, avec une sorte de passion, pour suivre, comme guides, les sens et la nature. Ses doctrines se propagèrent rapidement en Europe, mais lui suscitèrent beaucoup d'ennemis; Gassendi et Campanella relèvent de lui; il a été l'un des précurseurs de Bacon. On a de lui: *De natura rerum juxta propria principia lib. II,* 1565, in-4°, et en 9 liv., Naples, 1586, in-fol; *De his quæ in aere fiunt, et de terræ motibus,* 1570, in-4°; *De mari,* 1570, in-4°; *Varii de naturalibus rebus libelli,* Venise, 1590, in-4°; etc.

Telesphorus, pape, Grec de naissance, d'abord anachorète, succéda à Sixte Ier, 127, et mourut martyr sous Adrien, en 139.

Telgruc, bourg du canton de Crozon, dans l'arr. de Châteaulin (Finistère). Grains, bétail; toiles; 2,216 hab., dont 151 agglomérés.

Teligny (Louis-Charles **de**), d'une bonne famille du Rouergue, fut élevé dans la maison de Coligny, qui en fit un gentilhomme accompli, et lui donna sa fille Louise en mariage, 1571. Il fut l'une des premières victimes de la Saint-Barthélemi.

Tell (Guillaume), le héros populaire de la Suisse, naquit, suivant la légende, à Burghen (Uri), et épousa la fille de Walter Furst, qui jura au Gruttli, avec Arnold de Melchthal et Werner de Stauffacher, d'affranchir sa patrie du joug autrichien. Guillaume Tell refusa de saluer un chapeau que le bailli Gessler avait fait élever sur la place d'Altorf; il fut saisi et condamné à abattre, à la distance de 120 pas, une pomme placée sur la tête de son jeune fils, 1307. Il réussit, mais fut retenu prisonnier par Gessler, qui le conduisit lui-même au château de Kussnacht, par le lac des Quatre-Cantons. Une tempête s'éleva; Gessler lui fit ôter ses chaînes et lui confia l'aviron. Tell se dirigea vers le rivage, s'élança sur une plate-forme, encore appelée le *saut de Tell,* attendit son ennemi sur la route de Kussnacht, et le tua d'une flèche. En 1315, il combattit à Morgarten, et mourut à Bingen, receveur de l'église, en 1354. Trente-huit ans plus tard, on bâtit une chapelle à l'endroit qu'avait occupé sa maison, et, depuis lors, sa mémoire est restée vénérée en Suisse. Cependant on a contesté l'authenticité de l'histoire de Guillaume Tell, et l'on a prétendu qu'elle était tirée de légendes scandinaves; Haller fils a écrit une *Dissertation pour prouver la fausseté de l'histoire de Tell,* et l'auteur d'un écrit intitulé: *Guillaume Tell, fable danoise,* Berne, 1760, a été condamné à mort par contumace. Mais J. de Muller et Schiller ont consacré la légende, en l'adoptant, et Rossini l'a popularisée dans son opéra de *Guillaume Tell.*

Tell (d'un mot arabe qui signifie *colline*), région montueuse de l'Algérie, entre la mer Méditerranée au N. et la crête de la chaîne la plus septentrionale de l'Atlas au S. Il a une largeur de 110 kil. à l'O., 75 au Centre, 150 à l'E. Pays sain, fertile et chaud; les productions sont les mêmes que sur les côtes septentrionales de la Méditerranée: olivier, oranger, figuier, amandier, jujubier, chêne à glands doux, noyer de Kabylie, grenadier, abricotier, châtaignier, myrte, laurier, thuya, pin d'Alep et cèdre. Toutes les cultures de l'Europe du sud y réussissent parfaitement. La France en a achevé la conquête en 1857, par l'occupation de la Kabylie.

Tellent. V. Talent.

Tellez (Balthazar), historien portugais, né à Lisbonne, 1595-1675, d'une noble famille, jésuite, professa les belles-lettres, puis la théologie, et fut principal de la maison de Saint-Roch. Il a écrit: *Summa universæ philosophiæ,* 1642, in-fol.; *Chronica da Companhia de Jesus na provincia de Portugal,* 1645-47, 2 part. in-fol.; *Historia geral da Ethiopia a Alta, ou Preste Joäo,* 1666, in-fol.

Tellez. V. Tirso de Molina.

Tellier (Le). V. Le Tellier.

Telmessus ou **Telmissus,** anc. v. de la Lycie, en Asie Mineure, port à l'embouchure du Glaucus. Auj. *Méis.*

Telo Martius ou **Telonis Portus,** v. de la Narbonnaise deuxième (Gaule), près du *Citharestes portus* (auj. Toulon).

Télos ou **Agathussa,** l'une des Sporades, dans la mer Egée, près de la côte de Carie; auj. *Piskopi,* aux Turcs.

Temacin, v. de l'oasis des Ouled R'ir, dans le Sahara algérien oriental; 3,000 hab.

Téménus, l'un des chefs Héraclides qui, à la tête des Doriens, envahirent le Péloponnèse, vers 1190 av. J. C. Il reçut en partage l'Argolide.

Témès (La), riv. de l'empire austro-hongrois, prend sa source dans les Karpathes, arrose Temesvar, Lugos, et se jette dans le Danube, après un cours de 450 kil.

Temesvar, v. forte de l'empire d'Autriche, sur la Témès, dans un pays marécageux. à 350 kil. S. E. de Bude (Hongrie), capit. du Banat de Temesvar; 33,000 hab. Evêchés catholique et grec; séminaire, collége, arsenal. Fabriques de draps, toiles, peaux; centre d'un commerce important avec la Turquie. Occupée par les Turcs, de 1551 à 1716; prise en 1716 par le prince Eugène, cédée à l'Autriche par le traité de Passarowitz, 1718.

Temesvar (Banat de). V. Banat.

Temnos, anc. v. d'Ionie, près de Smyrne, en Asie Mineure.

Tempé, vallée de la Thessalie, entre les monts Olympe au N., et Ossa au S., sur les bords du Pénée. Longue de 7 kil., large de 600 mètres. C'est le seul point par où puissent s'écouler les eaux de la Thessalie. Le roi Xerxès disait qu'en y bâtissant une digue, on ferait du pays un vaste lac. Elle était célèbre dans l'antiquité par la beauté de ses sites.

Tempio, v. de Sardaigne, dans la prov. de Sassari, au S. de l'île; 10,000 hab. Commerce de porcs.

Temple (Le), bourg de l'arr. et à 35 kil. N.O. de Bordeaux (Gironde); 900 h. Il appartenait à l'ordre du Temple.

Temple (Le). Ce nom désigne spécialement le monument religieux élevé à Jérusalem par Salomon. Ses dimensions étaient peu considérables, puisqu'il n'avait que 60 coudées de longueur, 20 de largeur et 30 de hauteur, mais il était remarquable par la richesse de ses ornements. Il comprenait quatre parties : 1° *le Parvis des Gentils*, où les étrangers même étaient admis; 2° le *Parvis des Juifs;* 3° le *Parvis des prêtres;* 4° le *Saint des saints*, où le grand prêtre seul pouvait entrer une fois par an, et où était l'arche d'alliance. Détruit par Nabuchodonosor, il fut rebâti, au retour de la captivité, par Zorobabel, et refait à neuf par Hérode le Grand, 46 av. J. C. Titus le détruisit, 70 ap. J. C.

Temple (Le), à Paris, était le *chef d'ordre,* ou résidence principale des Templiers en France. Après la ruine de l'ordre, il appartint aux Hospitaliers, et devint propriété nationale en 1790. L'enclos du Temple était un lieu d'asile pour les débiteurs insolvables, et un lieu de franchise où les ouvriers pouvaient travailler, sans être assujettis aux règlements des corporations. On y voyait : la grosse *Tour du Temple,* flanquée de quatre tourelles, construite, en 1212, pour y déposer les archives des Templiers ; les rois de France y mirent plus tard leur trésor. On y enferma Louis XVI et sa famille; elle fut démolie en 1811 ; — l'*Hôtel du grand prieur de France,* bâti par Jacques de Souvré au XVIIe s.; et célèbre par les *soupers* des Vendôme; il fut restauré, sous Napoléon Ier, pour servir au ministère des cultes : fut érigé, 1816, en couvent de bénédictines, abandonné en 1848, démoli en 1854, et remplacé par un beau square et par un marché; — il y avait encore l'église conventuelle, bâtie sur le modèle de celle de Saint-Jean de Jérusalem, et un marché longtemps célèbre.

Temple (Sir William), homme d'Etat anglais, né à Londres, 1628-1699, fils d'un maître des rôles en Irlande, qui écrivit l'*Histoire de la rébellion irlandaise de* 1641, voyagea sur le continent, puis fut membre de la Chambre des communes en 1660. Il se fit bientôt connaître, et pendant vingt ans fut mêlé à toutes les négociations du règne de Charles II. En 1665, il conclut l'alliance avec l'évêque de Munster contre la Hollande; en 1668, le traité de la Triple alliance de La Haye, pour arrêter les conquêtes de Louis XIV. Il fut nommé ambassadeur extraordinaire auprès des Etats-généraux, mais il fut rappelé en 1671, lorsque Charles II s'unit à la France. Trois ans plus tard, 1674, il négocia heureusement la paix avec la Hollande, contribua au mariage de Guillaume d'Orange avec la princesse Marie, et aux négociations qui amenèrent la paix de Nimègue. Il refusa d'entrer dans le Ministère, et renonça presque entièrement aux affaires publiques. Ses *Œuvres* ont été publiées en 2 vol. in-fol. ou 4 vol. in-8°. On a traduit en français : *Remarques sur l'état des Provinces-Unies*, 1674, in-8°; *Introduction à l'histoire d'Angleterre*, 1695, in-12 ; *Lettres écrites pendant ses ambassades*, 1700-1725, 6 vol. in-12 ; *Mémoires de 1672 à 1679*, 1708, in-12, reproduits dans la collection Petitot.

Temple. V. Palmerston (vicomte).

Templeuve, bourg de l'arr. et à 18 kil. S. E. de Lille (Nord); 2,966 hab. Fabr. d'huile de colza et de sucre de betterave; commerce de nouveautés et d'étoffes d'ameublement.

Templeuve, bourg de Belgique, à 10 kil. N. O. de Tournai (Hainaut); 4,600 h. Toiles. Commerce de beurre.

Templiers ou **chevaliers de la milice du Temple** (Ordre religieux et militaire des). Il fut fondé, à la suite de la première croisade, par plusieurs chevaliers français, qui se nommèrent d'abord *Pauvres chevaliers de la sainte cité*. Hugues des Payens et huit autres gentilshommes en formèrent un ordre, en 1118, ils se nommèrent Templiers, soit parce que Baudouin II leur accorda pour demeure une maison voisine des ruines du temple de Salomon, soit parce qu'ils se considéraient comme les défenseurs du nouveau *Temple*. Honorius II fit confirmer leur institut par le concile de Troyes, 1128, et saint Bernard traça la règle des *Chevaliers du Temple*. Aux trois vœux ordinaires de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, ils ajoutèrent celui de combattre les infidèles et de protéger les pèlerins. Il devaient toujours accepter le combat, fût-ce d'un contre trois, ne jamais demander quartier ou donner de rançon. Ils portaient un vêtement blanc avec une croix rouge. Leur étendard, nommé *Beauséant*, était mi-parti de noir et de blanc; leur cri de guerre était : *A moi! beau sire, Beauséant, à la rescousse!* Les principales dignités étaient celles de *grand maître*, qui avait rang de prince, de *grands prieurs* ou *précepteurs*, de *visiteurs*, de *commandeurs*. Au-dessous des chevaliers étaient des *frères servants*. Tant que durèrent les croisades, les Templiers rendirent les plus grands services à la chrétienté. Aussi l'ordre reçut-il des dons immenses, en argent et en terres, dans toutes les parties de l'Europe. On dit qu'ils eurent jusqu'à 9,000 domaines, dont ils tiraient un revenu de 112 millions de livres. Mais lorsque la Palestine fut définitivement perdue, après la prise de Saint-Jean d'Acre, 1291, ils se retirèrent dans l'île de Chypre, puis ils se dispersèrent dans leurs commanderies, et le grand maître, avec ce qui restait des trésors de l'ordre, revint s'établir à Paris. L'habitude de la vie militaire, un long séjour en Orient, l'opulence des Templiers, avaient déjà depuis longtemps altéré leurs mœurs et même la pureté de leurs doctrines; leur orgueil, leur avidité, leur turbulence, avaient excité contre eux beaucoup d'ennemis. On leur reprochait d'avoir adopté quelques-unes des croyances mystiques et licencieuses de l'Orient; ils étaient suspects à l'Église, aux nobles, aux rois; le peuple ne les aimait pas. Philippe le Bel se crut assez fort pour faire arrêter, 13 octobre 1307, le grand maître Jacques Molay et tous les Templiers, qui se trouvaient en France. On souleva l'opinion contre eux ; on les accusa de renier Jésus-Christ et de cracher sur la croix ; de se livrer à d'infâmes impuretés; d'adorer une idole, appelée Baphomet. On leur arracha des aveux au milieu des tortures. Les Etats-généraux de Tours, en 1308, soutinrent le roi, qui força Clément V à lui abandonner le jugement et la punition des coupables. Des commissions royales, surtout à Paris, des conciles provinciaux, les poursuivirent, en ayant recours aux procédures les plus odieuses. Beaucoup de chevaliers, malgré leurs protestations, furent envoyés au supplice. Enfin, Clément V, au concile de Vienne, en 1312, supprima l'ordre, sans le déclarer coupable et sans le condamner ; ses biens devaient être donnés aux Hospitaliers ; mais Philippe IV s'adjugea la plus grande partie de leurs richesses. Le grand maître et les principaux dignitaires, qui protestaient contre cette injuste spoliation, furent condamnés par une commission à une prison perpétuelle; ils rétractèrent quelques aveux qu'on leur avait arrachés, et le roi ordonna aussitôt de les conduire au bûcher, dressé dans une petite île de la Seine, 1314. — On a prétendu qu'un simulacre de l'ordre du Temple se conserva dans l'ombre ; mais il paraît que ce fut une simple ramification de la franc-maçonnerie. — V. P. Dupuy, *Histoire véritable de la condamnation des Templiers*, 1654, in-4°; le P. Lejeune, *Histoire apologétique des Templiers*, 1789, 2 vol. in-4°; Anton, *Essai d'une histoire de l'ordre du Temple* (en allemand), 1781, in-8°; Grouvelle, *Mémoires historiques sur les Templiers*, 1805, in-8°; Raynouard, *Monuments relatifs à la condamnation des chevaliers du Temple*, 1813, in-8°; Maillard de Chambure, *Règles et statuts secrets des Templiers*, etc., 1841, in-8°; Wilcke, *Histoire des Templiers*, (en allemand), 1826,-35, 3 vol. in-8° ; M. Michelet, *Procès des Templiers*, 2 vol. in-4°, dans les *Documents inédits sur l'histoire de France*, etc., etc.

Templin, v. de Prusse, dans l'arr. et à 77 kil. N. de Potsdam (Brandebourg); 4,000 hab. Commerce de bois.

Temps (Le). V. SATURNE.

Temps (Quatre-). V. QUATRE-TEMPS.

Tenancier, à l'époque féodale, homme qui possédait une terre de roture, dépendant d'un fief. Le *franc tenancier* avait racheté le cens et les autres droits. V. TENURES.

Ténare (Cap), au S. O. de la Laconie, surmonté d'un temple de Neptune. Les anciens y plaçaient l'entrée des enfers. Au pied du cap était une ville du même nom. Auj. cap *Matapan.*

Ténassérim, fl. de l'Indo-Chine, qui arrose la prov. de Ténassérim, passe à Mergui et se jette dans le golfe du Bengale.

Ténassérim, v. de l'Indo-Chine anglaise, aujourd'hui ruinée. Elle a donné son nom à une des trois provinces enlevées aux Birmans, en 1826, et qui dépendent de la présidence de Calcutta. La province de Ténassérim est bornée par le roy. de Siam à l'E. et le golfe du Bengale à l'O. Ch.-l., *Moulmein;* villes, Martaban, Amherst, Mergui. Sol montagneux, arrosé par le Tavoy. Mines d'étain, houille, sel; culture de tabac, cacao, poivre, riz, indigo, canne à sucre; grandes forêts de bois de sandal et de teck; nombreux éléphants et rhinocéros.

Tenay, bourg de l'arr. et à 25 kil. N. O. de Belley (Ain); 2,459 hab. Commerce de toiles de chanvre.

Tence, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. E. d'Yssingeaux (Haute-Loire), sur le Lignon; 4,693 hab., dont 1,410 agglomérés. Fabr. de dentelles et de blondes.

Tencin (PIERRE **Guérin de**), né à Grenoble, 1680-1758, destiné à l'Église, fut docteur de Sorbonne, archidiacre de Sens, abbé de Vézelay. Sa sœur fit sa fortune près de Dubois. Il reçut l'abjuration de Law, 1719, fut employé aux affaires secrètes du *système,* et fut récompensé de ses services en actions de la compagnie. Homme de confiance de Dubois, il fut envoyé à Rome avec le cardinal de Rohan, qui le choisit pour conclaviste; il obtint pour Dubois le chapeau de cardinal, et fut lui-même nommé archevêque d'Embrun, en 1724. Il ranima la lutte contre les jansénistes, en faisant condamner l'évêque de Senez, Soanen, par le concile d'Embrun, qu'il présida, 1727; il se trouva dès lors en butte aux attaques des jansénistes, des philosophes et du parlement. Flatteur de Fleury, il obtint le chapeau de cardinal en 1739; il contribua à faire nommer Benoît XIV en 1740, et fut récompensé par l'archevêché de Lyon; en 1742, il eut le titre de ministre d'État. En 1750, il se brouilla avec d'Argenson et de Machault; il se retira peu après dans son diocèse, où il mourut. On a de lui différents opuscules au sujet de ses démêlés avec les jansénistes, et sa *Correspondance avec le duc de Richelieu,* 1790, in-8°.

Tencin (CLAUDINE-ALEXANDRINE **Guérin,** marquise DE), sœur du précédent, né à Grenoble, 1681-1749, destinée à la vie religieuse, vécut pendant cinq ans d'une vie mondaine au couvent des augustins de Montfleury, près de Grenoble; obtint de passer, comme chanoinesse, au chapitre de Neuville, près de Lyon; puis vint rejoindre à Paris son frère qu'elle aima toujours passionnément, 1714. Belle, spirituelle, ambitieuse, elle obtint d'être relevée de ses vœux, eut de nombreux amants, parmi lesquels le chevalier Destouche-Canon, qui la rendit mère de Dalembert, abandonné par elle sur les marches d'une église; l'amitié de Fontenelle la mit en relations avec les écrivains; ses liaisons intimes avec le régent, puis avec Dubois, firent sa fortune et celle de son frère; elle eut part aux prodigieuses largesses de Law. Plus tard, renonçant à la galanterie, elle fit de sa maison le centre des gens de lettres et le premier salon du XVIIIe siècle. Elle recevait à dîner deux fois par semaine les beaux esprits, qu'elle appelait familièrement ses *bêtes;* elle fut renommée pour ses bons mots et ses conseils; elle contribua beaucoup au succès de *l'Esprit des lois* de Montesquieu. Elle a composé des romans, remarquables par l'élégance du style et l'imagination sensible et souvent passionnée; on cite surtout : *les Mémoires du comte de Comminges,* 1735, in-12; *le Siége de Calais,* 1739, 1740, 2 vol. in-12; *les Malheurs de l'amour,* 1747, 2 vol. in-12; *Anecdotes de la cour et du règne d'Édouard II, roi d'Angleterre,* ouvrage terminé par Mme Élie de Beaumont, 1776, in-12. Ces écrits ont été publiés en 1812, 4 vol. in-18, et souvent réunis avec ceux de Mme de La Fayette. On a encore d'elle sa *Correspondance* avec le cardinal de Tencin, 1790, 2 vol. in-8°, et neuf *Lettres au duc de Richelieu,* 1806, in-12.

Tenctères, *Tencteri,* peuple germanique du N. O. Il voulut, de concert avec les Usipiens, envahir la Gaule, en 56 av. J. C. César anéantit cette horde, qui comptait 450,000 personnes. C'est ainsi que l'invasion, arrêtée sur le haut Rhin par la défaite des Suèves, en 58, se trouva aussi empêchée sur le bas Rhin.

Tende, v. du roy. d'Italie, dans la prov. et à 37 kil. S. O. de Coni, sur la route de Nice à Coni, au pied du col du même nom; 2,000 hab. — Le *col de Tende,* haut de 1,795 mètres, est un des principaux passages des Alpes Maritimes; la grande route de Turin, Coni, Nice, le traverse.

Tende (RENÉ **de Savoie,** comte DE), dit le *Grand bâtard de Savoie,* fils naturel de Philippe II, duc de Savoie, fut légitimé par son frère, Philibert, et fut nommé lieutenant général de Savoie. Mais la haine de Marguerite d'Autriche, femme de Philibert, le força à se retirer en France, 1502. Il servit Louis XII et François Ier, dont il était le neveu. Il fut grand maître de France, en 1519, combattit à Marignan, à la Bicoque, fut blessé et pris à Pavie, et mourut quelques jours après, 1525.

Tende (CLAUDE **de Savoie,** comte DE), fils du précédent et d'Anne de Lascaris, 1507-1566, chambellan de François Ier, gouverneur de Provence, grand sénéchal, amiral des mers du Levant, devint colonel général des Suisses après la bataille de Pavie. Il rendit de grands services en Provence, lorsque les Impériaux envahirent le pays, se montra impartial entre les catholiques et les protestants, eut à lutter contre son fils, catholique fougueux, et mourut au moment où on l'appelait à Paris pour rendre compte de l'état de la Provence.

Tende (HONORÉ **de Savoie,** comte DE), fils aîné du précédent, 1538-1572, fit une guerre acharnée aux protestants, et ne craignit pas de combattre son père, auquel il succéda comme gouverneur de Provence. Cependant, on dit qu'à la Saint-Barthélemy il refusa de massacrer les huguenots; mais on lui reproche de n'avoir pas été étranger au meurtre de son frère, René de Cipières.

Tende (HONORAT **de Savoie,** comte DE). V. VILLARS.

Ténédos, île de l'Archipel, près de la côte N. O. d'Asie Mineure, au S. de l'entrée des Dardanelles; elle a 8 kil. sur 5; 8,000 hab. Ch.-l., *Ténédos.* Les Grecs s'y retirèrent, lorsqu'ils voulurent persuader aux Troyens qu'ils abandonnaient le siége. Les Génois et les Vénitiens se la disputèrent au XIVe siècle, et se firent, à ce sujet, la guerre dite de Chiozza. Auj. *Bolchtcha-Adassi.*

Ténériffe, île africaine de l'Océan Atlantique, la plus grande des Canaries, entre 28° et 28° 35′ lat. N., et entre 18°25′ et 19°18′ long. O.; 90,000 h. Ch.-l., *Santa-Cruz,* siége d'un évêché et capitale de l'archipel. L'île est célèbre par son pic, volcan éteint haut de 3,710 mètres. Pêcheries importantes. Commerce de soude, vins et grains. Elle appartient à l'Espagne depuis le XVIe siècle.

Tenez, cap d'Algérie, à 54 kil. N. E. d'Oran. Autrefois *Apollinis promontorium.*

Tenez, anc. *Cartenna,* v. d'Algérie, dans la prov. et à 162 kil. O. d'Alger, près du cap du même nom; 4,000 hab. Port de cabotage. Prise par les Français en 1843. Nombreuses antiquités.

Teng-Tcheou, v. de Chine, dans la prov. de Chan-Toung, bon port à l'entrée du golfe de Pé-Tchi-li, ouvert aux Européens.

Téniah (Col de) **de Mouzaïa,** col du petit Atlas, en Algérie, au S. de la plaine de la Mitidja, dans la prov. d'Alger, forcé par les Français à la suite d'un brillant combat, le 12 mai 1840.

Téniers (DAVID), dit *le Vieux,* peintre flamand, né à Anvers, 1582-1649, élève de Rubens, se rendit en Italie, et se lia, à Rome, avec le peintre Adam Elzheimer. Ses tableaux représentent de petites scènes pleines de gaieté, des buveurs, des groupes villageois; on a souvent confondu ses œuvres avec celles de son fils.

Téniers (DAVID), dit *le Jeune,* peintre flamand, fils du précédent, né à Anvers, 1610-1685, eut pour maîtres son père, Rubens et surtout Adrien Brauwer. Après quelques difficultés, il obtint une véritable renommée; l'archiduc Léopold lui commanda un grand nombre de tableaux, et le nomma surintendant de sa collection; le roi d'Espagne, Philippe IV, fit construire une galerie destinée à contenir ses œuvres; Christine de Suède lui envoya une chaîne d'or avec son portrait. En 1644, il devint directeur de l'Académie d'Anvers. Sa vogue fut excessive; il peignait avec la plus grande facilité; aussi put-il gagner une fortune considérable. Dans ses kermesses, ses intérieurs de cabaret, ses scènes de village, il a montré beaucoup de talent, l'art de la composition et la finesse de l'exécution. On a décrit près de 700 tableaux de cet artiste remarquable, et la plupart ont été

gravés; lui-même en a reproduit quelques-uns à l'eau-forte; une partie de son œuvre a été publiée sous le titre de *Theatrum pictorium* (245 planches), Bruxelles, 1660, in-fol., et Amsterdam, 1755. Le Louvre a de lui: les *Œuvres de miséricorde*, *l'Enfant prodigue à table avec ses courtisanes*, la *Tentation de saint Antoine*, la *Chasse au héron*, le *Joueur de cornemuse*, la *Noce du village*, le *Fumeur*, un *Intérieur de cabaret*, etc.

Tennemann (Wilhelm-Gottlieb), philosophe allemand, né à Brembach, près d'Erfurt, 1761-1819, commença des cours libres sur la philosophie à Erfurth, 1788, fut professeur extraordinaire à l'Université d'Iéna, en 1798, et professeur à Marbourg, en 1804. Il était partisan des doctrines de Kant. On a de lui: *Doctrines et opinions des disciples de Socrate sur l'immortalité de l'âme*, 1791, in-8°; *Système de la philosophie de Platon*, 1792-1794, 4 vol. in-8°, et surtout *Histoire de la philosophie*, 1798-1811, 11 vol. in-8°, ouvrage remarquable, malgré des défauts réels. Il l'a abrégé sous le titre de *Manuel de l'histoire de la philosophie*, 1812, trad. par Cousin, 1829, 2 vol. in-8°. On lui doit aussi des traductions de Hume, de Locke, de l'*Histoire comparée des systèmes de philosophie*, par de Gérando.

Tennessee, riv. des États-Unis, prend sa source en Virginie, arrose les États de Tennessee, d'Alabama et de Kentucky, passe à Knoxville, coule à l'O. et se jette dans l'Ohio, après un cours de 1,000 kil. environ.

Tennessee, un des États-Unis de l'Amérique du Nord, dans le bassin du Mississipi, borné au N. par la Virginie, le Kentucky et l'Illinois, la Caroline du Nord à l'E.; le Mississipi, l'Alabama et la Géorgie au S.; l'Arkansas et le Missouri à l'O. Il a 118,099 kil. carrés, et 1,258,520 hab. Capit., *Nashville*. Sol ondulé, traversé par les monts de Cumberland, arrosé par le Tennessee, et borné par le cours du Mississipi. Riches mines de cuivre; culture de pommes de terre, blé, maïs, tabac, coton et canne à sucre. — Charles II, roi d'Angleterre, le donna, en 1664, au comte de Clarendon et à quelques autres personnages; un siècle après, des pionniers de la Virginie et de la Caroline l'occupèrent. En 1790, il fut érigé en territoire, en 1796 en État.

Ténochtitlan, nom aztèque de *Mexico*.

Tenon (Jacques-René), chirurgien, né à Scépeaux, près Joigny, 1724-1816, fils d'un médecin, mais pauvre, vint étudier à Paris, fut chirurgien militaire en 1745, chirurgien principal à la Salpêtrière, en 1749, puis agrégé à l'Académie de chirurgie, professeur distingué de pathologie, 1757, enfin membre de l'Académie des sciences, 1759. Dans un mémoire célèbre sur *les Hôpitaux de Paris*, 1788, il démontra leurs vices et leur insuffisance; il fut chargé, par l'Académie, d'aller visiter les hôpitaux de l'Angleterre. Il fit partie de l'Assemblée législative. Il a écrit de nombreux *Mémoires*, justement estimés.

Ténos, île de la mer Egée, une des Cyclades, près d'Andros. Vins. Auj. *Tino*.

Tensyft ou **Oued-Marakch,** riv. du Maroc, sort de l'Atlas, passe non loin de Maroc, et se jette dans l'Atlantique, après un cours de 400 kil.

Tentugal, bourg de Portugal, dans la prov. de Beira, à 17 kil. O. de Coïmbre; 3,000 hab. Titre de comté.

Tentyra, nom anc. de *Denderah*.

Tenures, parties de terre qu'un seigneur, au moyen âge, détachait de son domaine, et qu'il donnait à cultiver, moyennant certaines redevances. Les hommes libres ou serfs qui les occupaient sont appelés *tenanciers*.

Teocallis, pyramides analogues à celles de l'Égypte, et qu'on a trouvées en Amérique, surtout au Mexique. Les principales sont celles de Palenque, d'Otumba, de Cholula, de Mitla, de Téotihualcan. La base est en pierres ou en briques; on peut arriver, par plusieurs escaliers fort larges, à une plate-forme étendue, sur laquelle est une sorte de chapelle ou maison de Dieu, devant la porte de laquelle on immolait des victimes humaines.

Téos, anc. v. d'Ionie, en Asie Mineure, sur la côte de la presqu'île de Clazomène; une des douze cités ioniennes. Patrie d'Anacréon.

Téotihualcan, v. du Mexique, dans la prov. et à 40 kil. N. E. de Mexico; 3,700 hab. Près de là s'élève une vaste pyramide à étages surmontée d'une plate-forme. C'était, chez les Aztèques, un temple consacré à Huitzilopochtli, le dieu de la guerre; au sommet était placé le tambour sacré et la pierre sur laquelle étaient égorgées les victimes humaines. Des escaliers extérieurs servaient aux hideuses processions des prêtres pour monter au sanctuaire.

Tepic, v. du Mexique, à 50 kil. E. de San-Blas, dans la prov. de Xalisco; 8,000 hab. C'est dans cette ville, saine et agréable, que se retirent les habitants de San-Blas pendant la mauvaise saison.

Ter, anc. *Alba*, petit fl. d'Espagne, naît dans les Pyrénées, passe à Girone, et se jette dans la Méditerranée, après un cours de 145 kil. Victoire des Français sur les Espagnols, 1694.

Teramo, anc. *Interamna*, v. du roy. d'Italie, sur le Tordino, ch.-l. de la prov. d'Abruzze Ultérieure première, à 345 kil. N. de Naples (anc. roy. de Naples); 10,000 hab. Evêché. Ruines antiques.

Teramo (Jacques **Palladino,** dit **de**), ou d'*Ancaramo*, écrivain italien, né à Teramo (Abruzzes), 1349-1417, fut évêque de Monopoli, 1391, archevêque de Tarente, 1400, de Florence, 1401, évêque et administrateur de Spolète, 1410. Il fut légat du saint-siége en Pologne, et y mourut, 1417. Il a écrit plusieurs ouvrages restés manuscrits, mais il est surtout connu par un livre bizarre, *Processus Luciferi contra Jesum* ou *Consolatio peccatorum*, souvent réimprimé, dans lequel Lucifer s'oppose à ce que Jésus emmène les âmes des enfers; de là procès, plaidoirie, jugement, etc.

Terburg (Gérard), peintre hollandais, né à Zwoll (Over-Yssel), 1608-1681, fils d'un peintre d'histoire, visita la plupart des pays de l'Europe, et se fit partout connaître par ses beaux portraits. A Munster, lors du traité de 1648, il peignit tous les ambassadeurs réunis pour le congrès, tableau capital, qui appartient au comte Demidoff, et qui a été gravé par Jonas Suiderhoef. Il passa en Espagne, où il fut créé chevalier, puis alla à Londres et à Paris, où il vendit cher les portraits qu'on lui commandait. Enfin il revint dans sa patrie et fut bourgmestre de Deventer. Il excellait à peindre les étoffes de soie et de velours; son dessin est correct, son coloris harmonieux. Le Louvre possède de lui: la *Leçon de musique*, le *Concert*, un *Militaire offrant de l'argent à une jeune dame*, et une *Assemblée ecclésiastique*.

Terceira ou **Tercère,** île africaine de l'Océan Atlantique, dans l'archipel des Açores; ch.-l., *Angra*, capitale de tout le groupe; v. pr., la Raya, excellent mouillage. Sol montueux et volcanique, terre fertile en blé. Elle est aux Portugais.

Terceira (Le comte **de Villaflor,** duc de), homme d'État portugais, 1792-1860, fit ses premières armes contre les Français, se prononça pour le parti libéral, pour dom Pedro et dona Maria; fut nommé lieutenant général en combattant dom Miguel, mais dut se réfugier en Angleterre, 1828. Il établit, dans l'île de Terceira, une régence au nom de la jeune reine, 1829, et seconda dom Pedro dans son entreprise. Nommé duc de Terceira et maréchal, 1833, il battit les Miguélistes et s'empara de Lisbonne; de nouveaux succès assurèrent le triomphe de dona Maria. Il fut président du conseil et ministre de la guerre en 1836, mais fut renversé par une insurrection. Il fut encore président du conseil, après le rétablissement de la charte constitutionnelle en 1842. Il mourut étant encore président du conseil et ministre des affaires étrangères.

Térée. V. Progné.

Térek, fleuve de Russie, prend sa source au mont Kasbek dans le Caucase, coule d'abord au N. en arrosant Vladikavkas et le canton de Kabardie, change de direction à Iékatérinograd, coule à l'E., passe à Mozdok et Kisliav, et se jette dans la mer Caspienne par plusieurs bras, après un cours de 500 kil. Derrière le Térek et le Kouban, dont les sources sont proches, est établie l'armée russe du Caucase.

Térence (Publius **Terentius**), surnommé *Afer*, poëte comique latin, né à Carthage, vers 194 av. J. C., mort vers 158, fut, bien jeune encore, amené à Rome comme esclave, mais trouva un père dans son maître le sénateur Terentius Lucanus, qui le fit élever avec soin et l'affranchit. En 166, il présenta sa première comédie, *l'Andrienne*, aux édiles, qui le renvoyèrent, pour être examiné, à Cæcilius; suivant une anecdote célèbre, mais cependant douteuse, le vieux poëte, dès les premiers vers, reconnut le génie du jeune auteur. Dans les années suivantes, Térence fit représenter, avec des succès divers, *l'Hécyre* (belle-mère), qui fut désertée pour des funambules et pour des gladiateurs; *l'Heautontimorumenos* (l'Homme qui se punit lui-même); *l'Eunuque*; *Phormion*; *les Adelphes*. Il se plaint dans ses prologues des cabales que la jalousie suscita contre lui; mais il eut l'amitié des Galba, des Sulpicius, des Lælius, des Scipion, et l'on prétendit même qu'ils travaillaient à ses ouvrages. Il voulut chercher en Grèce de

nouvelles inspirations ; on dit qu'il périt dans un naufrage avec les traductions de 108 comédies de Ménandre ; d'autres prétendent qu'il mourut de chagrin, parce qu'il avait perdu, avec son bagage, plusieurs comédies qu'il avait lui-même composées. — Térence occupe avec Plaute le premier rang parmi les poëtes comiques latins ; il se distingue par la vérité des caractères et des mœurs, par la vraisemblance des discours et de l'action ; c'est un moraliste fin et judicieux ; mais il brille surtout par la pureté, la précision, la grâce et l'élégance du style. On lui a justement reproché de manquer de verve et de force comique, d'avoir trop imité Ménandre, en fondant plusieurs de ses pièces en une seule, et en compliquant ainsi les incidents et les intrigues ; aussi César l'appelait-il un *Demi-Ménandre*. — On compte plus de 400 éditions de Térence ; la première est peut-être de 1469, in-fol. ; rappelons seulement parmi les plus récentes celles de Bentley, Cambridge, 1726 ; de Brunck, Bâle, 1797, in-4° ; de Bothe, Berlin, 1806, in-8° ; celle de Londres, 1820, 2 vol. in-8° ; de la collection Lemaire, 1827-28, 3 vol. in-8° ; de Stalbaum, Leipzig, 1830-31, 6 vol. in-8° ; de Klotz, Leipzig, 1838-40, 2 vol. in-8° ; etc. Il a été traduit en français par Lancelot, Nicole et Le Maistre de Saci, 1647, in-12 ; par de Marolles, 1660, 2 vol. in-12 ; R. Sibour, 1684, in-12 ; Mme Dacier, 1688, 3 vol. in-12 ; Le Monnier, 1771, 3 vol. in-8° ; Amar, 1830-31, 3 vol. in-8°, dans la collection Panckoucke ; Alf. Magin, dans la collection Nisard ; Eug. Talbot, 1860, 2 vol. in-18. Il a été traduit en vers par Duchesne, 1806, Bergeron, 1821, Taunay, 1858, de Belloy, 1862, etc.

Terentia épousa Cicéron vers 80 av. J. C., et en eut Tullia et un fils. Elle engagea son mari à déposer contre Clodius, puis à punir de mort les complices de Catilina. Elle était ambitieuse et prodigue. Cicéron, se voyant fort endetté, divorça d'avec elle, 46, pour épouser la jeune Publilia. Il n'est pas probable que Terentia se soit remariée à l'historien Salluste et plus tard à Messala Corvinus, comme on l'a souvent répété. Elle mourut centenaire.

Terentianus Maurus. V. MAURUS.

Terentillus Arsa (CAÏUS), tribun du peuple, 461 av. J. C., demanda que dix législateurs fussent nommés pour rédiger un Code de lois, à l'usage des patriciens et des plébéiens. Le Sénat s'opposa longtemps à cette proposition, qui fut enfin adoptée.

Tergeste, nom anc. de *Trieste*.

Terglou (Mont), montagne d'Autriche, en Illyrie, est le point de jonction des Alpes Carniques et Juliennes ; il a 2,987 mèt. d'altitude. Il sépare le Frioul de la Carniole.

Tergovist ou **Tirgovist,** v. de Valachie, à 90 kil. N.O. de Bukharest. Anc. résidence des voïvodes ; 5,000 h.

Terlizzi, *Turricium* (?), v. de la Terre de Bari (Italie), à 20 kil. S. E. de Trani ; 10,000 hab.

Terlon (HUGUES, chevalier DE), diplomate, né à Toulouse, vers 1620, mort en 1690, gentilhomme de Mazarin, fut chargé, 1655, d'aller complimenter sur son mariage le roi de Suède, Charles-Gustave, fut nommé ambassadeur à Stockholm, et fut activement mêlé aux négociations diplomatiques du Nord. Il fut ambassadeur à Copenhague de 1667 à 1675. On a de lui des *Mémoires*, mal écrits, mais curieux, 1681, 1682, 2 vol. in-12.

Terme, dieu de Rome, protecteur des limites. On le représentait sous la forme d'un bloc de pierre, d'un pilier à tête humaine, d'un tronc d'arbre. Quand Tarquin le Superbe éleva à Jupiter un temple sur le Capitole, les statues du dieu Terme et de la Jeunesse résistèrent à tous les efforts qu'on fit pour les déplacer, présage que la jeunesse de Rome serait éternelle et que ses frontières ne reculeraient jamais. Ses fêtes s'appelaient *Terminales*.

Terminales, *Terminalia*, fêtes du dieu Terme. On les célébrait, depuis le temps de Numa, le 7e jour des calendes de mars (23 février). Les bornes agraires ou *Termes* servaient d'autels.

Termini, v. et port de Sicile sur la côte N., dans la prov. et à 40 kil. S. E. de Palerme ; 25,000 hab. Eaux thermales. Pêche de sardines et de thons. Au S. sont les restes de l'anc. *Himère*. Dans l'antiquité *Himerenses Thermæ*.

Termonde. V. DENDERMONDE.

Ternate, une des îles Moluques, dans la Malaisie, à l'O. de Gilolo ; elle a 18 kil. de long sur 10 de large, avec une petite ville fortifiée, du même nom ; ch.-l., *Maleya*. Ch.-l. d'une résidence des possessions hollandaises. Volcan dont la dernière éruption date de 1840.

Ternaux (GUILLAUME-LOUIS, baron), manufacturier, né à Sedan, 1763-1833, dirigea, dès l'âge de seize ans, la fabrique de draps de son père, s'éleva contre l'émission des assignats (*Vœu d'un patriote*, 1790), fut membre du conseil municipal de Sedan, fut compromis avec La Fayette, après le 10 août, émigra en Allemagne, et, sous le Directoire, vint s'établir à Paris. Il fonda plusieurs fabriques de draps dans les Ardennes, sur la Marne, à Louviers, resta toujours opposé à Napoléon, qui cependant lui donna la croix d'honneur en 1810, et se rallia franchement aux Bourbons, en 1814. Membre du conseil général de la Seine, député en 1818, en 1827, en 1830, il prit une part active aux événements de Juillet. Il avait introduit de nombreux perfectionnements dans la fabrication des tissus de laine ; il fit venir, à grands frais, du Thibet, un troupeau de chèvres, dont il voulut opérer le croisement dans le midi de la France, dota l'industrie française des cachemires qu'on appela *Cachemires-Ternaux*, établit des *silos* pour conserver les blés avec économie, inventa une substance alimentaire, le *terouen*, etc. Sa fortune, déjà compromise en 1823, fut encore atteinte par la Révolution de 1830, et il mourut presque ruiné. On lui doit plusieurs *Mémoires* : *sur les moyens d'assurer les subsistances de Paris*, 1819 ; *sur la conservation des grains dans les silos*, 1824 ; *sur la fabrication de la polenta et du terouen*, 1825 ; *sur l'amélioration des troupeaux de moutons en France*, 1827, etc.

Terneuse, en hollandais *Ter Neuzen*, v. forte de Hollande, sur l'Escaut occidental, à l'extrémité du canal de Gand, dans la prov. de Zélande ; 5,000 hab.

Terni, anc. *Interamna*, v. du roy. d'Italie, sur la Néra, à 50 kil. E. de Pérouse, dans la prov. d'Ombrie (anc. États de l'Église) ; 10,000 hab. Évêché ; ruines romaines. Comm. de vins. Aux environs sont les belles cascades du Velino, appelées chutes de Terni. Patrie de l'historien Tacite.

Ternova. V. TIRNAVA.

Terpandre, poëte lyrique grec, né à Antissa (Lesbos), vivait dans le VIIe siècle av. J. C. (700-650). Il remporta, à Sparte, le prix de musique à la fête des Carnéades, en 676, et fut plusieurs fois couronné aux fêtes de Delphes. Il ajouta trois cordes à la lyre qui n'en avait que quatre, et constitua réellement la musique grecque. Son école fut longtemps florissante à Sparte, à Lesbos, etc.

Terpsichore, c'est-à-dire *qui charme par la danse*, Muse de la danse, représentée avec une lyre et couronnée de guirlandes ou d'un diadème.

Terquem (OLRY), mathématicien, né à Metz, 1782-1862, d'une famille juive, entra à l'École polytechnique, en 1801, fut professeur de mathématiques au lycée, puis à l'École d'artillerie de Mayence, enfin, devint à Paris bibliothécaire du Dépôt central d'artillerie ; il fit de cet établissement l'un des plus complets en son genre. Il a publié d'intéressants *Mémoires* dans la plupart des journaux scientifiques, fondé les *Nouvelles annales de mathématiques*, en 1841, etc. On lui doit les *Lettres tsarphatiques*, 1821-1837, pour la réforme du culte judaïque ; des *Manuels d'algèbre, de géométrie, de mécanique*, dans la collection Roret ; des *Exercices de mathématiques élémentaires*, 1842, in-8°.

Terracine, v. de la préfec. de Rome, sur le golfe du même nom, au S. des Marais Pontins, à 100 kil. S. E. de Rome, dans la s.-préf. de Velletri ; 5,000 hab. Évêché ; pays malsain. Anc. *Anxur*. — Anxur, ville des Volsques, fut prise par les Romains, 406 av. J. C. Un canal, dit de Terracine, qui fait suite au canal Pie, conduit les eaux stagnantes des Marais Pontins jusqu'à la Méditerranée.

Terrage, droit seigneurial, qui consistait en blé et légumes, et qui se confondait souvent avec le *champart*.

Terranova, v. de Sicile, dans la prov. et à 60 kil. S. de Caltanisetta, port sur la Méditerranée ; 8,000 hab. Commerce d'huile, fruits et grains.

Terrasson, ch.-l. de canton de l'arr. et à 33 kil. N. de Sarlat, sur la Vézère (Dordogne) ; 3,680 hab. Mines de houille ; commerce de truffes.

Terrasson (ANDRÉ), prédicateur, né à Lyon, 1669-1723, de la congrégation de l'Oratoire, eut du succès, par ses sermons, à la cour et dans les églises de Paris. Ses *Sermons* forment 4 vol. in-12. — Son frère, GASPARD, 1680-1752, également de l'Oratoire, fut professeur, prédicateur, et dépassa son frère. Ses opinions jansénistes l'obligèrent à quitter l'Oratoire et la chaire. Ses *Sermons* ont paru en 1749, 4 vol. in-12.

Terrasson (L'abbé Jean), littérateur, frère des précédents, né à Lyon, 1670-1750, quitta de bonne heure l'Oratoire, fut protégé par l'abbé Bignon, associé à l'Académie des sciences, 1707, professeur de philosophie grecque au Collége de France, 1721. Il devint membre de l'Académie française en 1732. Il se déclara pour les modernes contre les anciens, soutint naïvement le système de Law, qui l'enrichit d'abord, puis le ruina, et eut une certaine réputation de simplicité et d'esprit. On a de lui : *Séthos, histoire ou vie tirée des monuments anciens, anecdotes de l'ancienne Egypte*, 1731, 3 vol. in-12; *Dissertation critique sur l'Iliade d'Homère*, 1715, 2 vol. in-12; *Histoire de Diodore de Sicile*, 1737-44, 7 vol. in-12, traduction inexacte; *la Philosophie applicable à tous les objets de l'esprit et de la raison*, 1754, in-8°, etc.

Terrasson (Mathieu), jurisconsulte, cousin des précédents, né à Lyon, 1669-1734, fut avocat estimé au parlement de Paris. On a de lui : *Œuvres contenant plusieurs discours, plaidoyers, mémoires et consultations*, 1737, in-4°.

Terrasson (Antoine), érudit, fils du précédent, né à Paris, 1705-1782, renonça à la plaidoirie pour la science, et devint professeur de droit canon au Collége de France, 1754. On lui doit : *Dissertation historique sur la vielle*, 1741, in-12; *Histoire de la jurisprudence romaine*, 1750, in fol.; etc., etc.

Terray (Joseph-Marie), né à Boen (Forez), 1715-1778, fut élevé par les soins de son oncle, premier médecin de la mère du régent, et devint conseiller-clerc au parlement. Intelligent, appliqué, il mena une vie austère jusqu'à ce qu'il eut hérité d'une fortune considérable, 1753. Il se fit alors le courtisan de Mme de Pompadour, et, depuis 1757, fut le rapporteur de la cour pour toutes les grandes affaires. Il prit une part active à l'expulsion des jésuites, et il eut alors un instant de grande popularité; il fut récompensé par l'abbaye de Molesmes de 18,000 livres de rentes. Il profita de l'édit de 1764 sur la libre circulation des grains, pour organiser la grande compagnie d'accaparement, connue sous le nom de *Malisset*. Il manœuvra avec habileté contre le contrôleur général des finances, Maynan d'Ynvau, dont il convoitait la place, et, soutenu à la fois par le parlement et par Maupeou, il lui succéda en 1769. La situation financière était déplorable ; Terray, sans principes, sans idées théoriques, sans probité, mais intelligent et hardi, entama une série d'opérations, pour la plupart arbitraires et odieuses, suspension de l'amortissement, conversion des tontines en simples rentes viagères, réduction des rentes, des actions des fermes générales, suspension du payement des *assignations et rescriptions*, sorte de *bons du trésor*, violation des dépôts judiciaires, taxe sur les anoblis depuis cinquante ans, emprunts forcés sur les fermiers généraux, sur les officiers royaux, suppression de la compagnie des Indes, etc., etc. Il prit une grande part à la ruine des parlements, et s'unit à Maupeou et à d'Aiguillon pour amener la disgrâce de Choiseul. Tous trois formèrent alors le triumvirat tout-puissant dans les dernières années de Louis XV. Terray songea, dit-on, à renverser Maupeou, à prendre sa place et à se faire nommer cardinal. En attendant, il augmenta les impôts, créa une multitude de petits offices, éleva le bail des fermes, suspendit la libre exportation des grains, et, de concert avec le roi lui-même, étendit les opérations de la compagnie Malisset. La conduite de Terray était alors aussi scandaleuse que son administration était effrontée. Il était détesté, mais la faveur de Louis XV le soutint jusqu'en 1774. Il était parvenu à rétablir à peu près l'équilibre entre les recettes et les dépenses. Il s'efforça vainement de conjurer sa disgrâce, en présentant à Louis XVI de nombreux mémoires. Son impopularité le fit congédier, le 24 août 1774. On le pendit en effigie, on voulut le jeter lui-même dans la Seine. Il ne fut pas étranger aux pamphlets dirigés contre Turgot, et à la guerre des farines. Il mourut, laissant à son neveu une fortune considérable. D'un extérieur dur et même effrayant, d'un esprit cynique et grossier, il était intelligent, positif, d'un jugement droit, habile à surmonter ou à tourner les obstacles. L'avocat Coquereau a publié, sous son nom, des *Mémoires*, où le faux se mêle à beaucoup de vrai, 1776, 2 vol. in-12.

Terre (La), *Tellus* des Latins, divinité des Grecs et des Romains, était la femme d'Uranus, la mère de l'Océan, des Titans, des Géants, des Cyclopes, de Japet, de Rhée, de Thémis, de Téthys, de Saturne ou Cronos, etc.

Terre (La Basse-). V. Basse-Terre (La).

Terre de Bari. V. Bari (Terre de).

Terre-ferme, nom des provinces de la république de Venise en Italie, par opposition aux lagunes sur lesquelles était construite la capitale; elles étaient bornées au N. et à l'E. par les Alpes Carniques et Juliennes et par l'Adriatique ; au S. par le bas Pô; à l'O. par le Mincio. — Nom de la côte du Nouveau Monde découverte par Colomb et les premiers *conquistadores*, depuis l'isthme de Panama jusqu'à la pointe de Gallinas, par opposition aux îles déjà reconnues.

Terre-de-Feu. V. Feu (Terre de).

Terre-de-Labour. V. Labour (Terre de).

Terre-Neuve. *Newfoundland*, île anglaise de l'océan Atlantique, dépendant du continent américain et de la Nouvelle-Bretagne, au N. E. du golfe du Saint-Laurent, au S. E. du Labrador, dont elle est séparée par le détroit de Belle-Isle; entre 47° et 52° lat. N., et entre 55° et 62° long. O. Elle présente au N. le cap Bault, au S. E. le cap Race, au S. O. le cap Ray. Elle a 104,114 kil. carrés et 161,000 hab. Côtes escarpées et creusées de baies profondes. Sol accidenté, coupé de nombreuses rivières, couvert de rochers, de marais et de lacs. Climat humide et brumeux ; hiver long et froid, été chaud et sec. Productions principales : houille, fer et cuivre; daims, renards, ours, martres, castors; un peu d'orge et d'avoine. Toute la population s'occupe de pêche. La mer est très-poissonneuse. Le *banc de Terre-Neuve* est un plateau sous-marin de 900 kil. de long sur 350 de large, situé au S. E. de l'île, et qui est à 40 mètres au moins 80 mètres au plus de profondeur. Ce banc est exploité surtout par les pêcheurs français (600 bâtiments 16,000 matelots) et américains; les Anglais pêchent la morue, le saumon et le hareng sur la côte même de l'île. Capitale, *Saint-John*. — Terre-Neuve est une anc. possession française, cédée à l'Angleterre par le traité d'Utrecht, 1713. Les traités ont cependant conservé à la France le droit de pêcher et de sécher la morue sur les côtes E. et O. Mais les Anglais ont seuls le droit de pêcher sur les côtes S. et S. E. L'île avec ses dépendances, Anticosti, les îles de la Madeleine et la côte orientale du Labrador, forme une colonie particulière, administrée par un gouverneur nommé par la mère patrie, et par une législature locale. Le budget est d'environ 175,000 liv. sterl.

Terre des Papous. V. Papouasie.

Terre-Sainte. V. Palestine.

Terres arctiques. V. Arctiques (Terres).

Terreur (La), nom donné au régime qui désola la France, pendant la Révolution, surtout depuis la chute des Girondins, au 31 mai et au 2 juin 1793, jusqu'à la chute de Robespierre au 9 thermidor (27 juillet 1794).

Terrible (Mont), d'abord mont *Terri*, montagne de la chaîne du Jura septentrional, au N. E. du coude que forme le Doubs à Sainte-Ursanne (793 mètres d'altitude). Il s'en détache 3 chaînes, au N. l'extrémité du Jura septentrional, à l'E. les montagnes Bleues, à l'O. le Lomont. Il est en Suisse, dans le canton de Berne. Il a donné son nom à un département français sous la 1re république; ch.-l., *Porentruy*.

Terrier. registre tenu par les seigneurs féodaux, qui contenait les cens et rentes que devaient tous ceux qui relevaient de leur fief ou *terre*.

Terrier de Monciel (Antoine-Marie-René), homme politique, né à Monciel (Franche-Comté), 1757-1831, adopta les principes de la monarchie constitutionnelle, fut chargé par Louis XVI, en 1791, d'une mission auprès de l'électeur de Mayence, et fut nommé ministre de l'intérieur, 18 juin 1792 ; il donna peu de temps après sa démission, émigra, rentra en France en 1800, joua un certain rôle en 1814 auprès du comte d'Artois, puis vécut dans la retraite.

Territoires, portions du sol des Etats-Unis d'Amérique qui n'appartiennent pas à un Etat, jusqu'à ce qu'ils aient atteint le chiffre fixé pour devenir Etat, c'est-à-dire 95,000 hab. Alors seulement ils font eux-mêmes leur constitution, qui doit être dans la forme républicaine et obtenir l'approbation du congrès. Les territoires sont aujourd'hui au nombre de 9, savoir : Dacotah, Montana, Idaho, Utah, Arizona, Washington, Wyoming, le territoire d'Alaska et le territoire Indien.

Territoire indien, contrée des Etats-Unis, située entre le Kansas et le Texas, arrosée par l'Arkansas, la Fourche-Canadienne et la Rivière-Rouge ; désignée par le gouvernement pour servir de résidence aux tribus indiennes. Les principales tribus sont : les *Creeks* (25,000), les *Cherokees* (17,000), les *Chocktaws* (16,00

et les *Chicksaws* (4,800), qui ont adopté la vie agricole et le protestantisme. Capit., *Talequah.*

Ter-Schelling. V. SCHELLING.

Tertre (JACQUES **Du**), en religion *Jean-Baptiste*, missionnaire, né à Calais, 1610-1687, fils d'un médecin, fit plusieurs voyages sur un navire hollandais, servit dans les troupes du prince d'Orange, entra dans l'ordre de St-Dominique, 1635, et resta dix-huit ans dans les Antilles françaises, 1640-1658. On a de lui *Histoire générale des Antilles habitées par les Français*, 1667-1671, 4 vol. in-4°.

Tertullien (QUINTUS SEPTIMIUS FLORENS **Tertullianus**), docteur de l'Eglise, né à Carthage, vers 160, mort vers 240, fils d'un centurion du proconsul d'Afrique, était païen, avait probablement visité Rome et s'était marié, lorsqu'il se convertit tout à coup, vers 195, probablement touché par le spectacle d'une minorité courageuse, qui luttait contre l'oppression. Il écrivit vers cette époque un petit traité sur l'*Oraison dominicale*, et sa *Lettre aux Martyrs;* puis le traité *De spectaculis*, où il s'élève avec une sauvage énergie contre les représentations de toute espèce, et le *De idolatria*, où il attaque le paganisme et tout ce qui vient du paganisme avec une éloquence pleine d'invectives et d'exagérations. Ses deux livres *Ad nationes* et surtout son *Apologeticus* sont des plaidoyers vigoureux, d'un style enflammé, en faveur du christianisme ; ils ont été écrits au commencement du IIIe siècle, à l'époque de l'édit de persécution de Septime Sévère, vers 202. Tertullien continua ses attaques contre les ennemis de la religion dans ses traités : *De testimonio animæ, De patientia, De baptismo*, *De præscriptionibus adversus hæreticos*, et écrivit probablement ses deux livres *Ad uxorem*. Il était sans doute prêtre de l'Eglise de Carthage, quand il vint à Rome, au moment où les chrétiens étaient troublés par des divisions intestines. Tertullien se déclara avec emportement contre les tendances relâchées en faveur de ceux qui outraient les principes d une rigidité austère, et il tomba dans les exagérations du *montanisme ;* il donna même son nom à une secte, qui lui survécut près de deux siècles en Afrique. Il écrivit alors quatre ouvrages, au sujet des persécutions : *De Corona militis, De Fuga in persecutione*, *Scorpiace adversus gnosticos*, et une lettre à *Scapula*, proconsul d'Afrique. Mais il montra son zèle emporté surtout contre les hérétiques, Praxeas, Hermogène, Marcion, les gnostiques, et développa ses tendances montanistes de discipline rigoureuse dans plusieurs livres de morale : *De habitu muliebri, De cultu feminarum* , *De virginibus velandis*, *De monogamia. De jejuniis*, etc. On ignore les événements des dernières années de sa vie.

Tertullien, avec l'esprit roide et inflexible d'un stoïcien des vieux temps, a surtout saisi le caractère sévère du christianisme, sans en comprendre l'esprit de douceur et de charité. Passionné jusqu'à l'emportement, âpre et subtil à la fois, d'un langage rude et incorrect, mais toujours animé, avec des éclairs d'éloquence, il a été l'un des champions les plus vigoureux de la cause chrétienne. On a pu dire de lui qu'il est l'un des ancêtres du jansénisme. Les meilleures éditions de Tertullien sont celles de Rigault, Paris, 1634, 1641, 1664, 1675, in-fol.; de Havercamp, Venise, 1746, in-fol ; de la *Patrologie* de l'abbé Migne, 1844 2 vol. gr. in-8°; d'Œhler, Leipzig, 1851-53, 3 vol. in-8°. Le *Panthéon littéraire* et la *Collection Nisard* contiennent la traduction d'une partie de ses œuvres. Elles ont été presque entièrement mises en français par M. de Genoude, 1841, 3 vol. in-8°.

Téruel, v. d'Espagne, ch.-l. de la prov. du même nom, en Aragon, à 170 kil. S. de Saragosse ; 7,000 hab. Evêché. Fabr. de chaussures et de lainages. Prise aux Maures par Alphonse II en 1171. — La province de Téruel a 14,229 kil. carrés et 252,000 hab. Elle est traversée par la Sierra de Albaracin, et arrosée par le Guadalaviar.

Teruncius. V. QUADRANS.

Tervueren, commune du Brabant (Belgique), à 16 kil. de Louvain. Exploitation des bois. Belle église gothique ; résidence royale et haras ; 2,000 hab.

Teschen, v. de l'empire austro-hongrois, à 220 kil. N. E. de Brünn (Moravie); 7,000 hab. Comm. de draps, laines, cuirs, vins. Autref. capit. d'une principauté. Traité de 1779 entre Marie-Thérèse et Frédéric II, qui reconnut les droits de la branche palatine sur la succession de Bavière, en écartant les prétentions de l'Autriche.

Teschen (Saxe-). V. SAXE-TESCHEN.

Tésin. V. TESSIN.

Tessé (MANS-JEAN-BAPTISTE-RENÉ **de Froulay,** comte DE), maréchal, né dans le Maine, 1651-1725, fit ses premières armes en 1669, se signala au passage du Rhin, en Sicile, dans les campagnes du Rhin, sous le maréchal de Créqui ; fut gouverneur du Maine, 1680, du Dauphiné, 1681; devint l'ami intime de Louvois, et fut nommé, en 1684, mestre de camp général des dragons. Maréchal de camp et chevalier du Saint-Esprit en 1688, il fut l'implacable exécuteur des ordres de Louvois pour l'incendie du Palatinat; servit sous Catinat, et, gouverneur de Pignerol, négocia la paix entre Louis XIV et le duc de Savoie, 1696. Il déploya beaucoup d'habileté diplomatique pour gagner des alliés à la France en Italie, mais il contribua de tous ses efforts à la disgrâce de Catinat. Il défendit vigoureusement Mantoue, contribua à la victoire de Luzzara, et fut nommé maréchal, 1703. Envoyé en Espagne, au secours de Philippe V, il assiégea vainement Gibraltar, 1704, repoussa les alliés de l'Estrémadure, échoua au siége de Barcelone, 1705, défendit la Provence contre le duc de Savoie et le prince Eugène, 1707, fut ambassadeur à Rome, devint général des galères à la mort de Vendôme, 1712, et à la mort de Louis XIV se retira chez les Camaldules de Grosbois. En 1724, il fut encore ambassadeur extraordinaire pour décider Philippe V à reprendre la couronne, et mourut peu après. Grimoard a publié les *Mémoires et lettres du maréchal de Tessé*, 1806, 2 vol. in-8°.

Tessenderloo, commune du Limbourg (Belgique), à 30 kil. de Hasselt. Tanneries. C'était probablement le lieu principal des *Toxandres;* 3,500 hab.

Tessier (ALEXANDRE-HENRI), agronome, né à Angerville, près d'Etampes, 1741-1837, fut docteur de la faculté de médecine de Paris, puis membre de la Société royale de médecine et de l'Académie des sciences, 1783. Nommé directeur de l'établissement rural de Rambouillet, il y fit de nombreuses expériences et s'occupa surtout de multiplier le troupeau de mérinos envoyé par le roi d'Espagne en 1786. Plus tard il fut inspecteur général des bergeries nationales. On lui doit : *Dictionnaire d'agriculture et d'économie rurale*, 1787-1816, 6 vol. in-4°; *Instruction sur la culture du coton en France*, 1808, in-8°; — *sur les bêtes à laine*, 1810, in-8°; — *sur la manière de cultiver la betterave*, 1811, in-8°; *Histoire de l'introduction et de la propagation des mérinos en France*, 1838. Il a donné un grand nombre d'articles à beaucoup de journaux scientifiques, etc.

Tessin, italien *Ticino*, latin *Ticinus*, rivière du versant S. des Alpes, prend sa source au mont Saint-Gothard, au S. des sources de la Reuss, tombe dans le lac Majeur, après avoir arrosé le val Levantina et la ville de Bellinzona en Suisse, sort du lac à Sesto-Calende, coule au S. E. par Buffalora, Vigevano, Pavie, et se jette dans le Pô, après un cours de 100 kil. depuis Sesto-Calende. Lit profond, divisé en bras nombreux, vallee coupée de canaux et de rizières.

Tessin (Canton du), un des 22 cantons de la Suisse, au S.; borné au N. par le Valais et Uri, à l'E. par les Grisons et l'Italie, au S. et à l'O. par l'Italie. Il a 2,836 kil. carrés, et 119,000 hab. tous catholiques. Il a 3 capitales, *Bellinzona*, *Locarno* et *Lugano ;* chacune est la capitale du canton à tour de rôle pendant 6 ans. — Cette vallée, conquise par les Suisses en 1512, forma en 1798 les deux cantons de Bellinzona et de Lugano, qui furent réunis en 1803. Le canton du Tessin est le 18e par son ordre d'admission, le 5e par son étendue, le 7e par sa population.

Tessy-sur-Vire, ch.-l. de canton de l'arr. et à 19 kil. S de Saint-Lô (Manche), sur la Vire; 1,487 hab., dont 785 agglomérés.

Test, c'est-à-dire *épreuve, pierre de touche*, nom donné au serment que le parlement anglais imposa, en 1673, à tous ceux qui devaient exercer un office public. Il était surtout dirigé contre les catholiques, et l'on devait déclarer par écrit qu'on ne croyait pas à la transsubstantiation. Ce serment a été aboli en 1828.

Testa (PIETRO), dit *le Lucchesino*, peintre, né à Lucques, 1617-1650, fut à Rome élève de Pierre de Cortone. On lui doit des tableaux, remarquables par leur énergie, des fresques et un grand nombre d'eaux-fortes. Il se noya dans le Tibre.

Testament (Vieux et Nouveau). V. BIBLE.

Teste (JEAN-BAPTISTE), né à Bagnols (Gard), 1780-1852, combattit encore adolescent le fédéralisme à Marseille. Compris dans la proscription de Thermidor, il fut employé dans l'administration militaire de l'armée des

Alpes ; reçu avocat et nommé membre de l'Académie de législation, 1805, il s'établit à Nîmes, 1807. Exilé par la Restauration, après avoir été nommé commissaire spécial de police à Lyon pendant les Cent-Jours, on le vit, réfugié à Liége, prendre place au barreau de cette ville. De retour en France, après la révolution de Juillet, il fut nommé député, 1831. Il signala son expérience et son talent dans les questions de commerce et de travaux publics qui furent agitées à la Chambre. Ministre des trois jours, en 1834, vice-président de la Chambre, 1836-1839, puis garde des sceaux, il fut nommé ministre des travaux publics, en 1840. Au comble des honneurs, pair de France et grand officier de la Légion d'honneur, il fut compromis dans le procès intenté par Parmentier contre le général Despans-Cubières et mis en accusation. Après une vaine tentative de suicide, il fut condamné à la dégradation civile, à 94,000 francs d'amende et à trois années d'emprisonnement.

Teste (La) ou **Teste de Buch,** *Testa Boiorum*, ch.-l. de canton de l'arr. et à 60 kil. S. O. de Bordeaux (Gironde), port sur le bassin d'Arcachon; 4,462 hab. Bains de mer très-fréquentés, cabotage, pisciculture; comm. d'huîtres, de résine et de térébenthine. Cette ville appartenait à une branche de la maison de Foix, dont le chef portait le titre de *Captau* ou *Captal de Buch*.

Testelin (Louis), dit *l'Aîné*, né à Paris, 1615-1655, peintre français, célèbre par ses grisailles et ses peintures en camaïeu, fut élève de Vouet, après avoir reçu de son père Gille, peintre des bâtiments du roi, les premières leçons de son art. Habile, surtout, à peindre les jeux et les attitudes naïves de l'enfance, il acquit bientôt une juste réputation qui lui valut de travailler avec Philippe de Champagne à la décoration des appartements d'Anne d'Autriche, au Palais-Royal. Choisi plus tard, avec Lebrun, pour décorer la vieille église des religieuses du Val-de-Grâce, il devint l'ami intime de ce grand peintre. Lebrun ayant formé le projet de fonder l'Académie de peinture, Testelin en reçut le premier la confidence. Cet artiste était de famille protestante.

Testelin (Henri), *le Jeune*, né à Paris, 1616-1695, peintre, frère du précédent, eut les mêmes maîtres que lui. Il fut aussi un des fondateurs de l'Académie de peinture, 1648, mais exclu, 1681, à cause de sa religion, il se retira à La Haye, où il mourut. Il y avait été élu professeur, 1656, après y avoir remplacé son frère comme secrétaire historiographe. On lui doit un ouvrage intitulé : *Sentiments des plus habiles peintres sur la pratique de la peinture et de la sculpture mis en tables et préceptes,* et plusieurs conférences et discours académiques. M. de Montaiglon a aussi attribué à Testelin un manuscrit de la Bibliothèque nationale d'après lequel il a publié des mémoires pour servir à l'histoire de l'Académie de peinture, depuis 1648 jusqu'en 1664. Ses meilleurs portraits sont ceux du chancelier Séguier, 1668, de Pierre Carcavi, 1675, et deux portraits de Louis XIV, l'un fait en 1648, l'autre en 1655. On peut voir ce dernier, à Versailles, ainsi que la prise de Dôle et le passage du Rhin. Testelin, chargé des modèles des tapisseries des Gobelins, y habita longtemps.

Testi (Fulvio, comte), poëte italien, né à Ferrare, 1593-1646, fut un des plus heureux imitateurs de Marini, poëte alors célèbre en Italie. Il publia, en 1613, à Venise ses poésies, empreintes de l'enflure et de l'affectation qui gâtaient les ouvrages de ce temps; mais en 1617, il fit paraître une seconde et meilleure édition. Marié à Modène, il obtint du duc César d'Este un modique emploi; plus tard, il fut conseiller et secrétaire d'État sous le règne de François Ier, duc de Modène. Après avoir rempli plusieurs missions importantes, il fut ambassadeur à Madrid, 1638. On a fait une bonne édition de ses *Opere scelte*, Modène, 1817, 2 vol. in-8°. Il laissa aussi des lettres, *Miscellanea di lettere,* souvent intéressantes, et plusieurs autres essais.

Teston, anc. monnaie d'argent, en France, de Louis XII à Henri III. Elle avait la tête (teste) du roi pour marque et valait de 10 à 12 sols.

Testry, village de l'arr. et à 13 kil. S. de Péronne (Somme); 620 hab. Bataille de 687 dans laquelle le mérovingien Thierry III et son maire Bertaire furent vaincus par le carlovingien Pepin d'Héristal. Ce fut la victoire de l'Austrasie sur la Neustrie, de l'aristocratie sur la royauté, de la famille d'Héristal sur celle de Clovis.

Testu (Jacques), abbé et littérateur français, né à Paris, 1626-1706, obtint jeune encore l'abbaye de Belval. Nommé aumônier et prédicateur du roi, sujet déjà sans doute à ces accès de mélancolie que Mme de Sévigné appela, plus tard, les vapeurs de l'abbé Testu, il rejoignit Rancé dans sa solitude. Mais il revint bientôt dans le monde, où son esprit aimable était regretté, et fut en faveur auprès des femmes les plus distinguées de ce temps; Mmes de Sévigné, de Maintenon et de Montespan l'avaient en grande estime. Il fut admis à l'Académie française, en 1665. On lui doit : *Stances chrétiennes sur divers passages de l'Ecriture sainte et des Pères*, 1669, in-8°, 5e édition. Louis XIV lui refusa toujours le titre d'évêque, qu'il ambitionnait.

Têt, *Telis*, petit fl. de France, sort du Puy-Prigue, dans les Pyrénées-Orientales, passe à Montlouis, Villefranche, Prades et Perpignan, dans le départ. des Pyrénées-Orientales, et se jette dans la Méditerranée, après un cours de 100 kil. du S. O. au N. E.

Tété ou **Tetté,** v. portugaise de l'Afrique orientale, dans la capitainerie générale de Mozambique, sur le Zambèze; 4,500 hab. presque tous Cafres; ville déchue au centre d'un pays dépeuplé par la traite des nègres.

Têtes-Rondes. En Angleterre, pendant la guerre civile du XVIIe siècle, les *cavaliers* ou royalistes nommaient ainsi les troupes du parlement et surtout les soldats de Cromwell, parce qu'ils avaient les cheveux coupés très-courts.

Téthys, déesse de la mer, fille d'Uranus et de la Terre, épousa l'Océan, son frère, et fut la mère des Océanides, des fleuves, des fontaines.

Tétouan, v. de l'empire du Maroc, port sur la Méditerranée, à 48 kil. S. E. de Tanger; 15,000 hab. Commerce de bétail et de vivres avec Gibraltar. Fabr. de fusils, ceintures de laines, nattes fines et tabac à priser. Prise par les Espagnols en 1860.

Tétrapole, c'est-à-dire *quatre villes*, nom donné par les anciens à quelques contrées qui avaient 4 villes remarquables : la *tétrapole de Syrie* renfermait Antioche, Laodicée, Apamée, Séleucie; — la *tétrapole de Locride* avait Pinde, Erinée, Boïum, Cytinium. Il y avait des tétrapoles en Lycie, Cyrénaïque, Doride, etc.

Tétrarchie, c'est-à-dire *Etat partagé entre quatre chefs*, nom donné par les anciens : 1° aux trois petits États de Galatie, qui formaient, chacun, une tétrarchie; — 2° à la Judée, divisée, à la mort d'Hérode, en quatre parties, Galilée, Samarie, Judée, Pérée; — 3° à l'empire romain, divisé sous Dioclétien en quatre grandes parties, que gouvernaient deux Augustes et deux Césars. Cette division, même lorsqu'il n'y eut plus quatre empereurs, subsista, et il y eut les quatre préfectures des Gaules, d'Italie, d'Illyrie et d'Orient.

Tétricus (Pesuvius), l'un des trente tyrans, était sénateur et gouverneur de l'Aquitaine, quand il succéda à Victorinus. Il fut investi de la pourpre impériale à Bordeaux, 267. Claude, engagé dans de lointaines expéditions, le reconnut comme collègue. Il repoussa avec courage les barbares sur la frontière du Rhin, mais, plus tard, attaqué par Aurélien, il ne lui opposa qu'une feinte résistance à la bataille de Châlons-sur-Marne, 274. Tétricus et son fils figurèrent au triomphe du vainqueur. Il devint gouverneur de Lucanie et correcteur de toute l'Italie.

Tetté. V. Tété.

Tetzel (Jean), né à Pirna (Misnie), 1470-1519, entra dans l'ordre des dominicains en 1489, après avoir reçu du légat Cajetan le grade de maître en théologie. Condamné à la prison perpétuelle pour adultère, l'archevêque Albert obtint sa grâce. Il alla alors à Rome, pour obtenir l'absolution; non-seulement Léon X la lui accorda, mais il fut nommé par lui commissaire apostolique en Allemagne. On le vit dans cette contrée faire un commerce honteux des indulgences qu'il prodiguait, non-seulement pour les fautes passées, mais pour celles à venir. Il prétendait que le produit était destiné à une croisade contre les Turcs et à l'achèvement de la basilique de Saint-Pierre. Il soutint au sujet des indulgences les thèses le plus singulières qui furent publiées par lui sous ce titre : *Summaria instructio sacerdotum ad prædicandas indulgentias*, 1517. Luther les réfuta dans ses 95 thèses affichées à la porte de l'église principale de Wittemberg. Miltitz, envoyé par Léon X pour réconcilier les adversaires, fit à Tetzel de vifs reproches. Profondément blessé, celui-ci mourut de chagrin à Leipzig.

Teucer, roi de la Troade, qui de son nom s'appela *Teucrie*, était fils du Scamandre et de la nymphe Idée, ou, suivant d'autres, d'origine crétoise. Il purifia Dardanus, qui, souillé du sang de son frère, avait fui de

Samothrace, lui donna sa fille et lui légua le trône.

Teucer, fils de Télamon et d'Hésione, frère consanguin d'Ajax, le suivit au siége de Troie. A son retour, Télamon le chassa parce qu'il n'avait pas vengé la mort de son frère, et Teucer alla fonder Salamine en Cypre. D'autres lui attribuent même la fondation de Carthagène en Espagne.

Teufen, bourg du canton et à 8 kil. N. E. d'Appenzell (Suisse). Eaux minérales; fabriques de mousselines; 4,500 hab.

Teuta, reine d'Illyrie, après la mort de son mari, Agron, mit à mort des députés romains, 239 av. J. C., attira sur elle les armes de Rome, fut vaincue par Post. Albinus et Fulv. Centumalus. On se contenta de lui imposer un tribut, 228.

Teutatès, dieu des Gaulois, présidait au commerce, à l'argent, à l'intelligence, et conduisait aux Enfers les âmes des morts. On l'a assimilé à Mercure. On l'adorait sous la forme d'un chêne, surtout à l'époque où l'on cueillait le *gui sacré*. On l'invoquait encore sous la forme d'un javelot; on le considérait alors comme le dieu des batailles.

Teutberg (Forêt de) ou *Teutobürgerwald*, *Teutoburgiensis saltus*, chaîne de montagnes de l'Allemagne du Nord qui sépare les bassins de l'Ems et du Rhin. Elle traverse du S. E. au N. O. le Hanovre et la Westphalie. Sa plus grande hauteur est le Dœrenberg (261 mèt.). Au N. de la chaîne se détache vers l'E. le Wiehen-Gebirge.

Teutonique (Ordre). Cet ordre militaire et religieux a pris naissance en 1128, mais n'a été réellement constitué qu'en 1190. En 1128, des bourgeois de Lubeck et de Brême fondèrent à Jérusalem un hôpital, pour le soulagement des croisés malades ou blessés; ceux qui le desservaient s'appelaient *frères de Sainte-Marie;* ils étaient Allemands; bientôt ils combattirent, comme faisaient les hospitaliers et les templiers. En 1190, au siége de Saint-Jean-d'Acre, Frédéric de Souabe, fils de l'empereur Frédéric Barberousse, fonda véritablement l'*ordre des chevaliers teutoniques*. Pour les devoirs de charité, ils suivaient la règle des hospitaliers, pour la discipline militaire, celle des templiers; ils portaient un manteau blanc avec une croix noire; bientôt le grand maître y ajouta pour lui la croix d'or de Jérusalem Le premier grand maître fut Henri Walpot de Bassenheim; le quatrième grand maître, Hermann de Salza, fut nommé par Frédéric II prince de l'Empire. L'ordre acquit de vastes possessions, surtout en Allemagne. En 1230, Conrad, duc de Mazovie, appela les chevaliers pour combattre les Prussiens idolâtres, et leur abandonna les territoires de Culm et de Lœbau. La conquête et la conversion étaient achevées dès 1283; déjà l'on avait fondé Thorn, Marienwerder, Elbing; les porte-glaives de Livonie se réunirent aux chevaliers teutoniques, dès 1237; et quatre diocèses furent formés dans le pays entre la Vistule et le Memel. Après la prise de Saint-Jean d'Acre par les infidèles, le grand maître vint s'établir à Venise, 1291, puis à Marienbourg, qui, fondée en 1280, devint la capitale de l'ordre en 1309. L'ordre établit sa domination, au xive siècle, sur l'Esthonie, la Livonie, la Courlande; ce fut l'époque de sa plus grande prospérité. Mais la puissance et le luxe amenèrent la corruption des mœurs; le despotisme des chevaliers irrita leurs sujets; des divisions intestines affaiblirent l'ordre; le désordre se mit dans les finances, et de longues guerres commencèrent contre la Pologne et la Lithuanie. En 1410, les chevaliers, vaincus par les Polonais à Tannenberg, perdirent 40,000 hommes; l'ordre fut forcé d'abandonner la Samogitie; une nouvelle guerre lui enleva la Sudavie et une partie de la Poméréllie; puis Casimir IV lui prit Marienbourg, et Kœnigsberg devint la résidence du grand maître. En 1466, à la paix de Thorn, l'ordre ne garda que la Prusse orientale, sous la suzeraineté de la Pologne. En 1525, Albert de Brandebourg renonça à sa dignité de grand maître, se fit luthérien, sécularisa les biens de l'ordre, se maria et se déclara duc héréditaire de Prusse. Quelques chevaliers, choisissant pour grand maître Walter de Cromberg, établirent le siége de l'ordre à Mergentheim, en Franconie; l'ordre des porte-glaives se reconstitua sous Walter de Plettenberg. L'ordre teutonique n'a eu depuis lors qu'une misérable existence; Napoléon Ier l'a supprimé en 1809. Le roi de Prusse a essayé de le rétablir en 1852 sous le titre d'*ordre évangélique de Saint-Jean;* l'Autriche a institué, en 1840, un *ordre teutonique*, qui est purement honorifique.

Teutons, peuple germanique des bords de la mer Baltique. A la fin du IIe siècle av. J. C., il fut obligé d'émigrer avec les Cimbres, pour fuir, dit-on, devant un débordement de la mer Baltique. Les deux hordes traversèrent la Germanie jusqu'au Norique, où elles rencontrèrent les Romains; en Helvétie, elles s'adjoignirent les Ambrons, les Tigurins, les Tughènes, et envahirent la Gaule. Victorieuses de 4 armées romaines, elles passèrent en Espagne, et deux ans après elles furent exterminées par Marius, les Teutons à Aix, 102, les Cimbres à Verceil, 101. Le nom de *Teutons* a été depuis donné à tous les Germains, *Deutschen*.

Tevere, nom italien du *Tibre*.

Teverone, anc. *Anio*, riv. de l'Italie centrale, prend sa source dans l'Apennin romain, au N. de Frosinone, forme les cascades de Tivoli, et se jette dans le Tibre, en amont de Rome, après un cours de 80 kil. V. Anio.

Teviot, riv. d'Ecosse, arrose le comté de Roxburgh, et se jette dans la Tweed à Kelso, après un cours de 65 kil. du S. O. au N. E.

Teviotdals. V. Roxburgh (Comté de).

Te-wahi-Pounamoa. V. Tavai-Pounamou.

Tewkesbury, v. d'Angleterre, dans le comté et à 15 kil. N. E. de Glocester, au confluent de l'Avon et de la Severn; 6,000 hab. Bonneterie, moutarde. Grande défaite des Lancastriens en 1471.

Texas, un des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, borné au N. par l'Arkansas, à l'E. par la Louisiane, au S. par le golfe du Mexique, à l'O. par la république du Mexique et par l'Etat du Nouveau-Mexique. Capitale, *Austin*. Le Texas a 710,554 kil. carrés. et 810,218 hab. Au S. pays plat et bas, au N. sol accidenté; au N. O. hauts plateaux en partie déserts. Riches prairies, forêts le long des cours d'eau; les principales rivières sont: le Red-River, la Sabine, le Trinidad, le Brazos, le Colorado, le Nueces et le Rio-Grande-del-Norte qui forme la frontière O. Les portions défrichées da la prairie produisent abondamment coton, sucre, maïs, riz, tabac et fruits dans les parties basses, blé sur les plateaux. Beaucoup de bœufs, bisons et chevaux sauvages. Du côté du Nouveau-Mexique est une région tout à fait stérile, le *Llano estacado*. Les villes sont: Austin, Galveston, Houston, Matagorda. — Les Espagnols venus du Mexique occupèrent le Texas à la fin du xviie siècle. En 1821, un Américain du Missouri, Moses Austin y établit une colonie De 1824 à 1835 le Texas fit partie de la république mexicaine. En 1835, il se révolta sous la conduite du général Samuel Houston, et forma jusqu'en 1845 un Etat indépendant. C'est alors qu'il est devenu un Etat de l'Union.

Texel, île hollandaise de la mer du Nord, au N. du Zuiderzée, à 5 kil. N. E. du Helder; 7,000 hab. Ch.-l., *Texel*. Pêcheries. Bataille navale entre les Anglais et les Hollandais dans laquelle fut tué l'amiral Tromp, 1653. En 1794, la flotte hollandaise, retenue près du Texel par les glaces, y fut prise par la cavalerie française.

Tezcuco, v. du Mexique, sur le lac du même nom, dans la prov. et à 25 kil. de Mexico; 4,500 hab. Capit. d'un Etat vassal avant la conquête du Mexique par Cortez. Le lac de Tezcuco a 20 kil. sur 15. Il diminue sans cesse, et ne baigne plus ni Mexico ni Tezcuco.

Thaberi. V. Tabari.

Thabor, anc. *Itabyrius mons*, montagne de la Turquie d'Asie, dans la prov. d'Acre, à 10 kil. S. E de Nazareth (569 mèt.). C'est sur le sommet du Thabor que Jésus se transfigura aux yeux de ses disciples. Victoire des Français sur les Turcs en 1799.

Thackeray (William Makepeace), romancier anglais, né à Calcutta, 1811-1864, fut dès 1832 un des chroniqueurs du *Fraser's Magazine* Il avait signalé son passage à l'université de Cambridge par *the Snob*, journal satirique. Habile à manier la plume et le crayon, il publia à Paris, où il habita longtemps, un album de caricatures. De retour à Londres, privé d'une fortune qui jusqu'alors avait assuré son indépendance, il écrivit dans plusieurs journaux, le *Times*, le *Punch* et le *Fraser's Magazine*. Malgré sa verve et son talent, il rencontra souvent des obstacles et *la Foire aux vanités*, un des romans qui contribua à la popularité de l'auteur, fut refusée par le directeur d'une revue, 1836 Voici ses principaux ouvrages: *Comic tales and sketches*. Londres, 1840, 2 vol. in-8°; *Vanity fair*, Londres 1846-48, 3 vol. in-8°; *Our street*, Londres, 1847, pet. in-4°; *the Book of Snobs*, Londres, 1848, in-12; *History of Pendennis*, 2 vol. in-8°; *History of Henry Esmond*, Londres, 1852, in-8°; *Lectures on the english humorists*, 1853, Londres, in-8°; *the Four Georges*, Londres, 1860, in-8°; *the Adventures of Philip*, Londres, 1861, 3 vol. in-8°. Thackeray visita les Etats-Unis, où ses lectures furent fort goûtées.

Thaddée. V. JUDE (Saint).

Thaïs, courtisane célèbre en Grèce par son esprit, vécut environ quatre siècles avant J. C., et suivit Alexandre en Asie. Elle excita, si l'on en croit Clitarque, ce conquérant à incendier Persépolis. L'incendie de cette ville est d'ailleurs fort douteux; outre qu'il est en contradiction avec la conduite ordinaire d'Alexandre, aucun autre historien ne l'a raconté. Après la mort d'Alexandre elle vécut avec Lagus, son ancien lieutenant, devenu roi d'Égypte, et en eut trois enfants.

Thaï-Youen. V. TAÏ-YOUEN.

Thala, v. de l'anc. Numidie, où Métellus saisit les trésors de Jugurtha, 108 av. J. C.

Thalassius, dieu de l'hyménée chez les Romains.

Thaler, monnaie d'argent en Allemagne, valant 3 fr. 68 c. en Prusse, 3 fr. 75 c. en Saxe. Depuis le traité du 24 janvier 1857, le double thaler d'association, qui a cours dans toute l'Allemagne, vaut 7 fr. 28 c. et le simple thaler 3 fr. 64 c.

Thalès ou **Thaletas,** musicien et poëte lyrique grec, né à Gortyne (île de Crète), vécut dans le VIIe s. av. J. C. Il modifia l'œuvre de Terpandre et peut être regardé comme le second fondateur de la musique grecque. Choisi par les Spartiates pour apaiser leurs discordes, il y réussit grâce à la calme harmonie de sa musique. Ses chants avaient un caractère politique et religieux. Certains historiens l'ont fait naître avant Homère, d'autres prétendent qu'il fut le maître de Lycurgue.

Thalès, philosophe grec, fondateur de l'école ionienne, né en Phénicie, 640-548 av. J. C., s'établit, vers 587, à Milet, où son droit de cité, et les puissantes relations de sa famille auraient pu le faire parvenir promptement aux fonctions publiques; mais il leur préféra l'étude. Alors que la Perse victorieuse élevait sa grandeur sur les ruines de la Lydie, Thalès fondait l'astronomie, et recevait le premier, sous l'archontat de Damasius à Athènes, le surnom de σόφος, *sage, savant*. Il fut le premier, dit Eudème (*Histoire de l'astronomie*), qui prédit les éclipses, étudia le cours du soleil, et détermina les époques où cet astre entre dans les tropiques. Hérodote raconte que la fameuse éclipse qui sépara les armées des Mèdes et des Lydiens avait été prédite par Thalès aux Ioniens. Il détermina aussi le premier la succession des saisons, la durée de l'année, fixa à 365 le nombre des jours de l'année, et à 30 le nombre des jours de chaque mois. Il essaya aussi d'estimer la grandeur du soleil comparativement à celle de la lune, et il trouva qu'elle en était la cent vingtième partie. Il regardait, selon les opinions de son temps, l'eau comme principe générateur de tous les êtres. Thalès résolut certains problèmes géométriques, et trouva, dit-on, le moyen de mesurer les Pyramides d'après leur ombre. Entre autres apophthegmes moraux, on lui attribue le fameux Γνῶθι σεαυτόν : *Connais-toi toi-même*, qui fut inscrit sur le fronton du temple de Delphes. D'autres maximes, attribuées à Thalès, ont pour objet Dieu, le temps et l'espace. Une grande incertitude s'attache à savoir s'il écrivit quelques traités de ses connaissances, ou s'il ne laissa aucun ouvrage. Diogène de Laërte rapporte à ce sujet trois opinions différentes; les voici : 1° qu'on pourrait évaluer à deux cents vers ce que Thalès avait écrit sur l'ensemble de ses connaissances; 2° qu'il avait composé deux petits traités, l'un sur le cours des astres, l'autre sur l'équinoxe; 3° que Thalès n'a jamais rien écrit; qu'on lui a faussement attribué l'*Astrologie nautique*, et que l'auteur de cet ouvrage est Phocus de Samos. Les successeurs de Thalès, dans l'école ionienne, furent Anaximandre, Phérécyde, Anaximène, Héraclite, Diogène d'Apollonie, Anaxagore et Archélaüs. Sa doctrine sur la divinité paraît être le panthéisme.

Thalie (du grec θαλεία, réjouissance), l'une des neuf Muses, présidait à la comédie et aux festins. On la représente sous les traits d'une jeune fille folâtre, couronnée de lierre, chaussée de brodequins, et tenant à la main un bâton pastoral (*pedum*) ou un masque comique. — Nom de l'une des trois Grâces.

Thalweg, mot allemand, signifiant *chemin de la vallée*, souvent employé en français pour désigner la ligne du plus fort courant d'un fleuve ou d'une rivière.

Thamas ou **Thamasp,** deuxième roi de Perse, de la dynastie des Sofis, succéda, âgé de dix ans, à son père, Chah-Ismaël, 1524. Il eut à lutter contre des rebelles, repoussa les Uzbecks du Khoraçan, 1528; entra en guerre contre le sultan Soliman II, perdit Bagdad, Van, Tauris, la Géorgie, mais prit le Chirvan, 1535-1538. Dans une deuxième guerre, il reconquit ce qu'il avait perdu, 1554. Il eut à comprimer les révoltes de ses trois frères, et mourut empoisonné par l'une de ses femmes, en 1577.

Thamas ou **Thamasp,** douzième roi de Perse, de la dynastie des Sofis, 1722-1734, fut forcé, par les attaques des Afghans, des Russes et des Turcs, de se mettre sous la protection de Nadir-Chah, 1729. Il voulut s'affranchir de cette tutelle, fut déposé par Nadir, et retenu prisonnier dans le Khoraçan, où il fut tué plus tard, par ordre de Nadir.

Thamasp Kouli-Khan. V. NADIR-CHAH.

Thame, riv. d'Angleterre, prend sa source dans le comté de Buckingham, arrose celui d'Oxford, et se joint à l'Isis pour former la Tamise.

Thames, nom anglais de la *Tamise*.

Thammous, dieu assyrien, qu'on identifie avec *Adonis*.

Thamnitique, prov. de Palestine, au S. de la Galilée, qui tirait son nom de *Thamnath-Saré*, anc. ville de la tribu d'Éphraïm.

Thamyris, l'un des chantres divins de l'ancienne Grèce, fut frappé de cécité par les Muses, qu'il avait osé défier.

Thanes, nom donné par les Anglo-Saxons aux chefs d'une bande guerrière. Après leur établissement dans la Bretagne, on appela *thanes* les vassaux immédiats de la couronne.

Thanet, île d'Angleterre, formée par les deux bras de la Stour, au S. de l'estuaire de la Tamise; 16 kil. sur 12; 24,000 hab. En 449, Guorteyrn ou Wortigern, chef suprême des Bretons, la céda aux pirates saxons, Hengist et Horsa, pour obtenir leur appui contre les Scots.

Thann, anc. ch.-l. de cant. de l'arr. et à 35 kil. N. E. de Béfort (H.-Alsace); 8,154 hab. Vin blanc; filatures de coton, toiles peintes, brasseries. Belle église du XVe siècle dédiée à saint Théobald. Prise par Bernard de Saxe-Weimar, 1634 et 1639.

Thapsaque, anc. v. de Syrie, sur l'Euphrate. C'est là qu'Alexandre passa le fleuve après la conquête de l'Égypte. Auj. *Déir*.

Thapsus, anc. v. d'Afrique, à l'E. de la Byzacène. Victoire de J. César sur Varus, Pétréius et Juba, 46 av. J. C. Auj. *Demsas*.

Thargélies, fêtes à Athènes, en l'honneur d'Apollon et de Diane; étaient célébrées les 6 et 7 du mois *thargélion* (mai).

Tharsis. V. TARSIS.

Thasos, île de la mer Egée, au N., près de la côte de Thrace, renfermait de l'or et produisait des vins très-estimés. Patrie du peintre Polygnote. C'est auj. *Tasso;* elle dépend de la Turquie, et a pour ch.-l. le bourg de *Volgaro*.

Thau, étang de la France, dans le départ. de l'Hérault. Il communique avec la mer Méditerranée par l'entrée ou canal de Cette. Partout ailleurs, il est séparé de la mer par une étroite langue de terre, sorte de contre-fort des Cévennes qui suit la côte; il se joint aux étangs de Maguelonne et de Mauguio. Nombreuses salines sur ses bords.

Thaumas de la Thaumassière (GASPARD), né à Bourges, au XVIIe siècle, mort en 1712, fut à Paris un avocat, très-habile jurisconsulte. Il a donné des éditions des *Assises de Jérusalem*, des *Coutumes de Beauvoisis*, par Beaumanoir, des *Coutumes de Berry et de Lorris*. On lui doit : *Histoire du Berry et du diocèse de Bourges*, 1689, in-fol.; *Traité du franc-alleu de Berry*, 1701, in-fol.; etc.

Thaumaturges, nom donné en général à ceux qui ont fait des miracles; il est pris en bonne comme en mauvaise part.

Thaya, riv. de l'empire austro-hongrois, prend sa source dans les monts de Moravie, passe à Znaïm et Lundenburg, et se jette dans la Morava, après un cours de 190 kil.

Théaki, anc. *Ithaque*, l'une des îles Ioniennes, au N. E. de Céphalonie; 10,000 hab. Ch.-l., *Vathi* V. ITHAQUE.

Théano, fille de Pythagore, habile dans la philosophie, hérita de ses manuscrits, et, malgré sa pauvreté, refusa toujours de les vendre.

Théatins, congrégation de clercs réguliers, établie, en 1524, à Chieti (autrefois *Téate* ou *Théate*), ou plutôt parce que J.-P. Caraffa, son fondateur, était archevêque de Chieti. Ils s'établirent en France en 1594, mais pour peu de temps; puis, Mazarin les rappela, en 1644, et, par testament, leur légua 100,000 écus pour bâtir leur église sur le quai Malaquais, 1661.

Théâtre-Français ou **Comédie-Française**, théâtre de Paris, où une société de comédiens, dits *comédiens ordinaires de l'Empereur*, joue la tragédie, la comédie et le drame. Au commencement du XVII^e siècle, le *théâtre de l'hôtel de Bourgogne* avait une grande réputation; en 1659, la troupe de comédiens, formée par Molière, admise à jouer au Louvre, devant Louis XIV, reçut du roi un hôtel près du Louvre, pour y construire une salle; ce fut le *Théâtre du Petit-Bourbon;* cette troupe passa ensuite au *Théâtre du Palais-Royal*, et prit le titre de *troupe royale*. Les deux troupes de Molière et de l'Hôtel de Bourgogne se réunirent, en 1680, et jouèrent au jeu de paume de la rue des Fossés-de-Nesle, en face de la rue Guénegaud; ce fut dès lors la *Comédie-Française*. En 1687, lorsque MM. de Sorbonne prirent possession du palais des Quatre-Nations, ils forcèrent les comédiens à s'éloigner; ceux-ci s'établirent alors dans la rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés (auj. de l'Ancienne-Comédie), en face du café Procope. Ils y restèrent jusqu'en 1770, allèrent ensuite jouer sur le théâtre des Tuileries, que le roi leur prêta, jusqu'en 1782, se transportèrent alors dans l'endroit où est aujourd'hui l'Odéon; puis, après l'incendie de la salle, 1799, s'installèrent rue Richelieu, au *Théâtre des Variétés amusantes*.

Théaulon (Etienne), peintre, né à Aigues-Mortes, 1739-1780, élève de Vien, se plut à représenter, avec facilité et finesse, des scènes populaires, ou de gracieuses compositions à la Fragonard. Il fut reçu agrégé à l'Académie de peinture, le 25 juin 1774, et décora les boudoirs de Bagatelle. On a de lui, au Louvre, le *Portrait d'une femme âgée*, 1777.

Théaulon de Lambert (Marie Emmanuel-Guillaume-Marguerite), auteur dramatique, né à Aigues-Mortes, 1787-1841, vint à Paris en 1808, s'y lia avec les frères Dartois, et fit avec eux plusieurs pièces; il fit jouer son premier vaudeville, *les Fiancés*, en 1809 Ces pièces ne suffisant pas à ses besoins, il alla en Allemagne, puis en Italie, pour y remplir la place d'inspecteur des hôpitaux militaires que lui avait obtenue Cambacérès, son parent. En 1811, il publia à Milan une *Ode en l'honneur de la naissance du roi de Rome*. L'Empereur et le prince Eugène lui témoignèrent leur satisfaction par des gratifications, mais il n'en fut pas moins un des premiers à arborer la cocarde blanche en 1814. Tout dévoué dès lors aux Bourbons, il fit la première pièce qui ait été jouée en leur honneur, *les Clefs de Paris, ou le Dessert de Henri IV*, et suivit Louis XVIII à Gand, où il fonda un journal, *le Nain rose*. Il précéda le roi à Paris, à la seconde Restauration, et y composa plusieurs proclamations qu'il fit afficher. Il fit jouer dès lors, jusqu'en 1830, un nombre considérable de pièces en l'honneur de la légitimité. On en donna trois de lui dans la même soirée, dans différents théâtres: à l'Opéra, *Blanche de Provence;* aux Français, *Jeanne d'Albret*, et à l'Opéra-Comique, *C'est fête partout*, à l'occasion du baptême du duc de Bordeaux. Aussi fut-il décoré, 1821. Après la Révolution de Juillet, il se retira presque entièrement du théâtre; il collabora cependant avec Dumas à *Kean*, avec Bayart au *Père de la débutante* et à plusieurs autres vaudevilles. Il mourut épuisé et sans fortune. Il avait fait représenter à Paris environ deux cent cinquante pièces. Parmi les ouvrages qu'il signa seul, nous citerons: *l'Artiste ambitieux*, en 5 actes et en vers; *l'Indiscret*, en 5 actes et en vers; *la Mère au bal et la fille à la maison*, *Paris à Pékin*, *le Chiffonnier*, *le Bénéficiaire*, *M. Jovial ou l'huissier chansonnier*, etc.; à l'Opéra-Comique: *les Rosières*, *la Clochette*, *le Petit Chaperon rouge;* l'opéra d'*Alcindor*, joué à Berlin; *l'Anniversaire*, *le Grenadier de Fanchon*.

Thébaïde ou *Haute-Egypte*, partie méridionale de l'Egypte ancienne. De vastes déserts s'étendaient, comme auj. à l'E. de la chaîne Arabique et à l'O de la chaîne Libyque, qui longeaient le Nil. C'est là que se retirèrent les premiers solitaires chrétiens. Auj. *Saïd*, et partie S. de l'*Ouestanieh*. — Il y eut, au III^e siècle ap. J. C., une prov. romaine de la *Thébaïde*, faisant partie du diocèse d'Egypte, et comprenant toute la Haute-Egypte. La métropole fut *Antinoé*.

Thébaine ou **Thébéenne** (Légion). On nomma ainsi une légion romaine, probablement levée dans la Thébaïde. Elle était composée de chrétiens, et fut commandée par saint Maurice; sous Dioclétien, elle se laissa massacrer plutôt que de sacrifier aux idoles.

Thèbes, v. de l'anc. Egypte, capit. de la Thébaïde, *Diospolis magna*, s'étendait des deux côtés du Nil, par 26° lat. N. et 30°17′ long. E. Elle était une cité sainte à cause du culte d'Ammon, une importante station commerciale, à cause de la proximité de l'Afrique centrale, une grande ville de guerre, à cause du voisinage des Ethiopiens. Elle était entourée d'une gigantesque enceinte carrée, percée de 100 portes, ce qui lui valut son nom de *Thèbes Hécatompyle*, Thèbes aux cent portes. Cambyse, roi de Perse, la pilla; Corn. Gallus, gouverneur de l'Egypte sous Auguste, la ravagea; la domination des Arabes consomma sa ruine. Dans son enceinte sont les villages de *Medinet-Abou* sur la rive gauche, de *Louqsor* et de *Karnak* sur la rive droite. Les ruines de cette grande cité, conservées par la solidité des matériaux et la sécheresse du climat, sont peut-être les plus imposantes que nous ait laissées la main des hommes. On y remarque le temple et l'hippodrome de l'*El-Akaltch*, le *Memnonium* et le *Rhamesseium* de *Médinet-Abou*, le grand temple de *Louqsor* soutenu par plus de 200 colonnes énormes et précédé de pylônes, de colonnes et d'obélisques de granit, l'avenue de *Karnak* bordée de sphinx, la grande salle du palais auquel conduisait l'avenue, longue de 103 m., large de 51, haute de 23 et entourée de 134 colonnes. De vastes galeries creusées dans les montagnes voisines servaient de sépulture aux rois et aux habitants; les tombeaux sont couverts de sculptures et d'hiéroglyphes.

Thèbes, v. de la Grèce ancienne, au S. de la Béotie, dans une plaine fertile, défendue par la citadelle ou *Cadmée*, bâtie sur une colline. Les Grecs attribuaient la fondation de Thèbes au Phénicien Cadmus, dont les descendants sont si célèbres dans la mythologie par leurs tragiques aventures, la mort de Laïus, le mariage incestueux d'Œdipe et de Jocaste, la rivalité fraternelle d'Etéocle et de Polynice, le dévouement d'Antigone, la guerre des Sept chefs et celle de leurs fils, les Epigones. La royauté fut détruite à Thèbes vers 1126 av. J. C., et remplacée par un gouvernement oligarchique, que modérèrent au VII^e siècle les lois de Philolaüs. La ville tenait le premier rang parmi les cités de la Béotie, mais elle joua un rôle très-secondaire et souvent peu noble dans les affaires générales de la Grèce jusqu'après le traité d'Antalcidas. En 382, le Spartiate Phébidas s'empara de la Cadmée par trahison; Sparte le blâma et garda sa conquête. Mais Pélopidas, exilé thébain, trama une conspiration et délivra sa patrie, 378. Elle eut le bonheur de trouver alors pour la diriger un des plus grands hommes de la Grèce, Epaminondas. Les Thébains battirent les Spartiates à Thespies, à Platée, à Tégire, à Leuctres, 371. Ils devinrent maîtres de la Béotie, prépondérants dans la Grèce, et Epaminondas, leur général, alla chercher l'ennemi dans le Péloponnèse, où il fit quatre invasions, tandis que Pélopidas battait les Thessaliens et intimidait la Macédoine. Mais Epaminondas mourut à Mantinée, et avec lui disparut la puissance de sa patrie: avant lui, elle n'était rien encore, après lui, elle ne fut plus rien. Philippe, roi de Macédoine, longtemps otage de Pélopidas, s'était instruit à ses leçons. Il s'empara de la Phocide à la faveur de la guerre sacrée, 338, et menaça Thèbes. Thébains et Athéniens s'unirent à la voix de Démosthène, et furent vaincus ensemble à Chéronée, 338. Deux ans après, à la nouvelle de la mort de Philippe, les Thébains massacrèrent leur garnison macédonienne, mais Alexandre les punit par la destruction de leur ville, où il n'épargna que la maison du poëte Pindare, 335. Cassandre la rebâtit, mais elle perdit toute importance et ses citoyens ne furent plus célèbres que par leur indifférence politique, leurs longs festins et l'épaisseur de leur esprit. Ils se laissèrent duper et prendre par le général romain T. Quinctius Flamininus, et s'allièrent avec lui contre Philippe III. Auj. *Thiva;* elle est le ch.-l. d'une éparchie dans le nome d'Attique-et-Béotie.

Thècle (Sainte), vierge d'Isaurie au I^{er} siècle, peut-être convertie par saint Paul, échappa miraculeusement au martyre. La cathédrale de Milan lui est dédiée. Fête, le 23 septembre.

Thégan, évêque de Trèves au IX^e siècle, a écrit la *Vie de Louis le Pieux*, qui se trouve dans le Recueil des Historiens de la France.

Thégonnec (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. S. O. de Morlaix (Finistère); 3,681 hab., dont 636 agglomérés. Fabr. de toiles.

Theil (Le), ch.-l. de canton de l'arr. et à 36 kil. S. E. de Mortagne, sur l'Huisne (Orne); 1,031 hab.

Théis (Marie-Alexandre), littérateur, né à Sinceny (Aisne), 1738-1796, étudia à La Flèche, à Paris, et fut nommé maître des eaux et forêts à Nantes. Il a laissé *Contes et nouvelles en vers* ou *le Singe de la Fontaine*, où

le grand fabuliste est souvent imité avec bonheur, et deux comédies fort amusantes.

Théis (Alexandre-Étienne-Guillaume, baron de), fils du précédent, né à Nantes, 1765-1842, fut maire de Laon, en 1808, et préfet sous le gouvernement de 1830. On a de lui : *Glossaire de botanique*, 1810, in-8°; *Mémoires d'un Espagnol*, roman, 1818, 2 vol. in-12, ou 1825, 3 vol. in-12; *Voyage de Polyclète* ou *Lettres romaines*, 1821, 3 vol. in-12; *Politique des nations*, 1828, 2 vol. in-8°; etc., etc. Il était le frère de la princesse de Salm.

Theiss, anc. *Tibiscus* ou *Pathyssus*, en hongrois *Tisza*, grande rivière de l'empire austro-hongrois, descend des monts Karpathes en Hongrie, décrit un demi-cercle de l'E. à l'O., change de direction à Tokay, coule du N. au S. par Szolnok, Szegedin, Zentha et Tittel, et se jette dans le Danube au-dessous de Salankemen, après un cours d'environ 950 kil. Elle reçoit à droite le Bodrog, le Hernad, l'Eger; à gauche le Szamos, le Koros, le Maros. Elle traverse dans tout son cours inférieur une plaine basse, marécageuse et souvent inondée.

Thélène (Ambroise-Joseph), sculpteur belge, né à Liége, 1768-1819, a eu de la réputation comme sculpteur en ornements. Il a travaillé aux sculptures du château de Compiègne et de l'arc de triomphe de l'Étoile, à Paris.

Thèmes, c'est-à-dire *divisions militaires*. On substitua ce nom, dans l'empire d'Orient, vers le milieu du VIIIe siècle, à celui de provinces. Chaque thème était gardé par une légion.

Thémine (Pons **de Lauzière**, marquis de), né vers 1552, mort en 1627, sénéchal du Quercy, empêcha les Ligueurs de s'établir dans le Rouergue et le Haut-Languedoc. Sous Louis XIII, il reçut le bâton de maréchal, pour avoir arrêté le prince de Condé, 1616. Il combattit les calvinistes dans le Languedoc, et fut gouverneur de Bretagne; il eut de violents démêlés avec le parlement de Rennes.

Thémis, déesse de la justice, chez les anciens Grecs. Fille d'Uranus et de la Terre, elle rendit des oracles à Delphes, avant Apollon, dont elle fut la nourrice. Elle régna en Thessalie avec sagesse et prudence. On la représentait assise, une épée nue d'une main et une balance de l'autre.

Thémiscyre, anc. v. du Pont (Asie Mineure), près de l'embouchure du Thermodon, anc. capitale des Amazones. Auj. *Thermêh*.

Thémistius, rhéteur et philosophe grec, né en Paphlagonie, 315-390, se rendit à Nicomédie, après avoir étudié la philosophie chez un maître célèbre, et y prononça son discours, *Exhortation à la philosophie*, 344 ou 345. Il alla féliciter Constance après la victoire de Singara, et prononça à Ancyre, devant ce prince, son discours *Sur l'amour de l'humanité*. Il se fixa, vers 359, à Constantinople, et fit partie, grâce à la faveur impériale, du sénat de cette ville. Au triomphe de Constance, après sa victoire sur Vetranion et Magnence, le sénat envoya une ambassade à Rome, et Thémistius fut choisi pour haranguer l'empereur; mais sa santé étant mauvaise, il dut décliner cet honneur, et son discours seul fit le voyage. Constance n'y perdit rien, car il prononça, à Constantinople, un autre discours en son honneur. L'empereur, pour récompenser son zèle, lui décerna une statue de bronze, et l'associa à quelques-unes des plus hautes prérogatives du sénat. Thémistius se tint à l'écart sous le règne de Julien; mais, sous l'empereur chrétien Jovien, il récita à Dostina (Phrygie) le plus remarquable de ses discours. Il y loue la modération de l'empereur, et y déclare que Dieu lui-même se plaît dans la variété des hommages qu'il reçoit des hommes. On peut supposer qu'il récita de nouveau ce discours, avec quelques légers changements, lorsque Valens et Valentinien confirmèrent la liberté des cultes. A partir de 367, les discours de Thémistius se renouvellent presque annuellement. Thémistius vint à Rome et s'y fit entendre plusieurs fois, mais rien ne put l'empêcher de retourner à Constantinople, 378. La même année, il prononça son propre éloge, pour se défendre contre les attaques de ses détracteurs. En 384, sous le règne de Théodose, il obtint la préfecture de Constantinople, et fut le précepteur du fils de l'empereur. Ses derniers discours sont *Sur sa préfecture*, et sur la *Clémence de Théodose*, 385. Nous possédons de lui : *vingt panégyriques* et *treize amplifications*, et le *Discours à Valens sur les religions*. Les éditions les plus complètes de ses *Œuvres* sont celles de Hardouin, Paris, 1684, in-fol., et surtout de Dindorf, Leipzig, 1832. Thémistius paraissait avoir, pour le christianisme et pour le paganisme, une égale indifférence.

Thémistocle, célèbre homme d'État et général athénien, né à Préas en Attique, vers 535 ou 528 av. J. C., mort vers 470 ou 464. Il était d'une obscure naissance, et sa mère était originaire de Thrace ou de Carie. La guerre des Perses contre les Grecs donna carrière à sa jeune ambition. Prévoyant le retour des Perses après leur échec à Marathon, où il s'était distingué, et mettant toute son espérance dans la marine athénienne, il eut assez d'influence sur ses concitoyens pour les décider à employer le produit des mines de Laurium à la construction des vaisseaux. Élu archonte éponyme, 481, il fut choisi pour commander la flotte athénienne, quand les Perses envahirent la péninsule. Les Grecs voulurent fermer aux Perses l'entrée de la Thessalie; Thémistocle et le Spartiate Evenetus se portèrent à la vallée de Tempé; mais ils reconnurent bientôt qu'il fallait abandonner cette position. Malgré le dévouement de Léonidas aux Thermopyles et le combat acharné d'Artemisium, la flotte fédérale, que commandaient Thémistocle et le Spartiate Eurybiade, se retira dans la baie de Salamine, laissant les Perses maîtres de la Grèce jusqu'au Péloponnèse. Les Athéniens ne voulurent point se soumettre aux vainqueurs, et se réfugièrent sur leurs vaisseaux, envoyant à Salamine, à Égine et à Trézène les vieillards, les femmes et les enfants. Thémistocle, qui leur avait conseillé ce parti, voyant qu'il ne pourrait triompher de l'obstination de ses collègues, qui voulaient abandonner l'Attique, fit connaître aux Perses leur dessein. Ceux-ci bouchèrent aux Grecs toute issue, et les Grecs, avertis par Aristide, n'espérèrent plus de salut que dans le combat. Le lendemain, on vit (fait peut-être unique dans l'histoire) quatre cents vaisseaux grecs remporter une victoire complète sur les douze cents vaisseaux des Perses, 480. On sait le calme admirable qu'il montra dans ses discussions avec Eurybiade; celui-ci le menaçait de son bâton : « Frappe, mais écoute! » se contenta de dire Thémistocle. Il fut le véritable sauveur de la Grèce; aussi tous les chefs, dit-on, s'attribuaient le premier rang, mais s'accordaient à donner le second à Thémistocle. Il voulait qu'ils fermassent la retraite aux Perses, en coupant le pont que Xerxès avait jeté sur l'Hellespont; mais Eurybiade s'y opposa, et ils ne furent poursuivis que jusqu'à Andros. Thémistocle ne se fit pas moins, auprès de Xerxès, l'honneur de cette résolution qu'il avait combattue. On ne peut expliquer l'ingratitude des Athéniens, qui, depuis cette victoire due à son heureux stratagème, ne lui donnèrent plus qu'un rang secondaire dans les affaires de l'État, que par l'influence jalouse des Lacédémoniens, qui craignaient les talents de Thémistocle, et dont la haine s'accrut encore par le fait suivant : les Athéniens, rentrés dans leur ville, voulurent la protéger par des murailles et fortifier le Pirée, mais les Lacédémoniens s'y opposèrent. Thémistocle, partisan de ce projet, se flatta de les y faire consentir, et alla à Sparte, en recommandant aux Athéniens de hâter la construction des remparts et de retenir les ambassadeurs que Sparte ne manquerait pas de leur envoyer. Une fois parvenu à Lacédémone, il amusa les archontes sous différents prétextes, puis quand il sut qu'Athènes était à l'abri d'une attaque, il déclara que les fortifications étaient élevées et qu'elles s'achèveraient; qu'il avait pour garant de sa liberté les ambassadeurs retenus à Athènes par ses conseils. Il fut, malgré tout, exilé par l'ostracisme, en 471, et compromis avec Pausanias, qui paya de sa vie sa trahison; il fut contraint de s'enfuir pour échapper à la mort, à Corcyre, puis chez les Molosses, à Pydna, enfin en Ionie. Thémistocle se confia à la clémence d'Artaxerxès, auquel il promit de rendre de grands services, s'il lui accordait un an pour apprendre la langue et se mettre au courant de leurs usages. Dans une seconde entrevue, il obtint de ce prince un traitement splendide dans l'Asie Mineure. Ne pouvant reconnaître de si grands bienfaits qu'en trahissant sa patrie, il préféra, dit-on, s'empoisonner. Les Athéniens honorèrent sa mémoire, ses fils furent reçus dans leur ville; ils élevèrent à Thémistocle un cénotaphe. On le représenta dans une peinture du Parthénon. Thucydide dit qu'il mourut de sa mort naturelle. Plutarque et Cornelius Nepos ont écrit sa *Vie*. On peut lui reprocher son injuste jalousie à l'égard d'Aristide, qu'il fit bannir par l'ostracisme, et le peu de scrupule qu'il montra plus d'une fois pour réussir.

Thénard (Louis-Jacques, baron), chimiste célèbre, né à la Louptière (Aube), 1777-1857, fils de pauvres

cultivateurs, fut instruit par un curé, vint à Paris, en 1794, et suivit les cours de chimie pour se préparer à être pharmacien ; il étudia dans le laboratoire de Vauquelin, prépara les leçons de Vauquelin et de Fourcroy, mérita leur protection, et fut répétiteur à l'École polytechnique, en 1798. Il se lia dès lors intimement avec Gay-Lussac, et leurs travaux ont été souvent faits en commun. Il publia, en 1800, son premier mémoire sur les combinaisons de l'arsenic et de l'antimoine avec l'oxygène et le soufre; il obtint l'approbation de l'Académie. Puis il aborda la chimie organique, et trouva la préparation du bleu magnifique qui porte son nom, celle de la céruse et l'épuration des huiles végétales par l'acide sulfurique. Il remplaça Vauquelin à la chaire de chimie du Collége de France, 1804, fit de belles recherches sur les éthers, et, de concert avec Gay-Lussac, au moyen de la pile voltaïque, obtint en abondance le sodium, le potassium, découvrit le bore, analysa une foule de composés gazeux mal connus, etc. Professeur à l'École polytechnique, 1810, membre de l'Académie des sciences, il épousa la petite-fille de Conté. Ses cours de la Sorbonne et du Collége de France attiraient beaucoup d'élèves; il les fit rédiger et publier. En 1818, il découvrit l'eau oxygénée. Chéri de ses élèves, il reçut de Charles X, en 1825, des lettres de noblesse, avec le titre de baron ; il fut député de 1827 à 1830, et pair de France en 1832; commandeur de la Légion d'honneur en 1837, il devint grand officier en 1842. Vice-président du Conseil royal de l'instruction publique, président de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, il fut administrateur du Collége de France, en 1838, et fonda, en 1857, la Société des amis de la science. Il a écrit un grand nombre de mémoires, qui se trouvent dans le *Journal de l'École polytechnique*, dans les *Annales de Chimie*, etc. Parmi ses ouvrages séparés, on doit citer : *Recherches physiques et chimiques*, 1809, 2 vol. in-8° ; *Recherches physico-chimiques faites sur la pile*, 1811, 2 vol. in-8° ; *Traité de chimie élémentaire*, 1813-16, 4 vol. in-8° ; 6e édition, 1833-36, 5 vol. in-8°, etc.

Thénezay, ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. de Parthenay (Deux-Sèvres); 2,340 hab., dont 846 agglomérés.

Thénon, ch.-l. de canton de l'arr et à 34 kil. S. E. de Périgueux (Dordogne); 1,852 hab.

Théobald. V. Thibaut.

Théocrite *de Chios*, sophiste qui blessa Alexandre par ses traits mordants, et qui fut plus tard mis à mort, par l'ordre d'Antigone. V. *Frag. Historicorum græcorum*, dans la *Bibliothèque grecque-latine* d'A.-F. Didot.

Théocrite, poëte grec célèbre, né à Syracuse, florissait au IIIe siècle av. J.-C. ; il vint à Cos, attiré sans doute par la réputation de Philétas, célèbre grammairien et poëte, et y composa sa septième idylle. Ptolémée Philadelphe l'attira à sa cour brillante d'Alexandrie, puis il revint à Syracuse, vers 275, à la cour de Hiéron. Ses premiers ouvrages furent des essais épiques qui montrent son érudition ; mais ils ne lui auraient certes jamais valu le rang qu'il occupe parmi les poëtes et que lui conquirent ses idylles. On peut les diviser en deux genres : les mimiques, comme *Eschine, les Syracusaines* et *la Magicienne*, et les pastorales, où le plus souvent les bergers échangent entre eux des propos amis ou satiriques, qui se terminent par une lutte poétique dans laquelle ils chantent les côtés les plus séduisants de la vie champêtre avec une vérité agreste qu'on ne trouve qu'en lui. Il y mélange le dialecte dorien populaire au dialecte dorien lyrique et y emploie un hexamètre qui ne diffère du vers héroïque que par la fréquence des dactyles et la rareté des spondées. Il emprunte quelquefois dans ses descriptions la langue d'Homère et pour ses essais lyriques le vieil éolien d'Alcée et de Sapho. Il nous reste de lui trente *Idylles*, vingt-deux *Épigrammes*, qui ont un vrai mérite, mais qui ne sont probablement pas toutes de lui, et un petit poëme, *Syrinx*. Les éditions de Théocrite ont été très-nombreuses ; citons celles de Reiske, 1765, 2 vol. in-4° ; de Warton, 1770, in-4°; de Brunck, 1772, in-4°; de Walckenaër, 1779-81, in-8° ; de Gaisford, 1816, in-8°; de Meineke, 1825, in-12 ; d'Ameiss, dans la *Bibliothèque grecque* de A.-F. Didot, 1846 ; de Ahrens, Leipzig, 1855-59, 2 vol. in-8°; de Paley, Cambridge, 1863, in-8°. Il a été traduit en français, par Gail, 1792, Servan de Sugny, 1822, M. Leconte de Lisle, 1861 (en prose), et par M. Firmin Didot, 1833, in-8° (en vers).

Théodat, roi des Ostrogoths d'Italie, joignait à l'avarice la cruauté et la lâcheté. Il fut préfet de Toscane et plusieurs fois réprimandé à cause de ses usurpations, par Théodoric, son oncle par alliance, et fut condamné à rendre, pendant la régence d'Amalasonte, ce dont il s'était injustement emparé. Élevé au trône par Amalasonte, après la mort du jeune Athalaric, 534, il l'enferma et la fit périr, pour régner seul. Les troupes de Justinien, qui se déclarait le vengeur d'Amalasonte, envahirent l'Italie, sous Bélisaire, et Théodat ne leur opposa qu'une faible résistance ; les soldats, indignés de sa lâcheté, élurent roi leur général, Vitigès Théodat s'enfuit à Ravenne, où il fut égorgé, 536. Il était fort savant pour un prince de son temps.

Théodebald, roi d'Austrasie, né en 533, fils et successeur de Théodebert Ier, 547, mourut en 553, sans avoir rien fait. Sous son règne, les bandes austrasiennes, conduites par les ducs Leutharis et Buccelin, allèrent guerroyer en Italie.

Théodebert Ier, roi d'Austrasie, né en 504, était petit-fils de Clovis et fils de Thierri Ier. Encore adolescent, il combattit une armée danoise ou saxonne qui ravageait les bouches de la Meuse et fit plus tard avec succès contre les Wisigoths une expédition. Il succéda à son père, 534, repoussa les attaques de ses oncles, Childebert et Clotaire; puis, appelé en Italie par l'empereur Justinien, et par le roi des Ostrogoths, Vitigès, qui lui cédèrent la Provence, il battit successivement les Grecs et les barbares, 539, et revint en Austrasie, chargé de butin. C'est l'un des princes les plus remarquables de la dynastie mérovingienne ; le premier il fit frapper des monnaies à son effigie et voulut soumettre ses guerriers à l'impôt. Il se disposait, dit-on, à marcher contre Constantinople par la vallée du Danube, lorsqu'il fut tué à la chasse, 547. Son fils Théodebald lui succéda.

Théodebert II, roi d'Austrasie, fils et successeur de Childebert II, en 596, combattit contre son frère Thierri II, qui possédait l'Alsace et la Bourgogne, et fut deux fois vaincu par lui à Toul et à Tolbiac. Livré à Brunehaut, sa grand'mère, qui avait amené cette guerre par ses intrigues ambitieuses, il fut ordonné prêtre par ses ordres et assassiné peu de temps après ; ses enfants, à l'exception d'un seul, Sigebert, furent massacrés.

Théodelinde, reine des Lombards, fille du duc de Bavière, Garibaldi, se maria, 589, avec Autharis, roi des Lombards. Elle épousa après sa mort, Agilulphe, duc de Turin, qu'elle désigna pour monter sur le trône, 591, et qui se fit catholique, d'après les conseils de Théodelinde. Elle se brouilla cependant avec Grégoire Ier pour avoir refusé de recevoir le concile général. Cette princesse se chargea de la tutelle de son fils Adaloald, 615-625, et maintint la paix dans le royaume. C'est elle qui plaça un clou de la vraie croix dans la couronne des rois lombards.

Théodemir, prince wisigoth d'Espagne, lutta courageusement contre les Arabes, au moment de l'invasion ; et, après la bataille de Xérès, 711, prit le titre de roi dans la Sierra-Morena. Il obtint par un traité honorable, conclu avec Mouça, 713, la possession de Murcie, Valence et le pays appelé plus tard Nouvelle-Castille, en payant un léger tribut.

Théodora, impératrice d'Orient et femme de Justinien Ier, fille du gardien des bêtes féroces pour les jeux du cirque, débuta au théâtre avec sa sœur et s'y rendit célèbre plus par sa vie dissolue que par son talent. Après avoir été la maîtresse d'Eubolus et abandonnée par lui, elle changea tout à coup de conduite et mena à Constantinople une vie modeste et retirée. Justinien, qui gouvernait alors l'empire sous le nom de Justin, son oncle, s'éprit d'elle et l'épousa. Elle fut associée par lui à l'empire, 527, et prit sur lui une grande influence. Elle montra du courage dans la fameuse sédition de 532, et, par sa décision, sauva peut-être alors le trône de Justinien. Elle prit part, dit-on, à la réforme de la législation. Mais on peut lui reprocher ses intrigues, ses caprices, ses prodigalités. Complice des désordres d'Antonine, femme de Bélisaire, elle se brouilla avec elle, et plus d'une fois humilia et fit disgracier le grand général. Elle partagea la manie de Justinien pour les discussions théologiques, se fit condamner par les papes Agapet et Vigile, et fut pleurée par Justinien, quand elle mourut d'un cancer, en 548. Procope, qui la loue dans son *Histoire*, l'a fort maltraitée dans ses *Anecdotes secrètes*.

Théodora, impératrice d'Orient, née à Elissa, en Paphlagonie, femme de l'empereur Théophile, fut choisie par lui parmi les plus belles femmes du pays, 830 ;

elle modéra son goût pour les Iconoclastes et sut par ses vertus lui inspirer assez d'amour pour l'écarter des plaisirs frivoles. Elle fut régente, 842, et gouverna avec sagesse pendant la minorité de son fils Michel III ; en créant Ignace patriarche de Constantinople, elle mit fin à la lutte des iconoclastes. Elle fit des guerres en Asie, et contre les Syracusains ; la conversion de Bogoris et la soumission des Esclavons sont les faits les plus marquants de son gouvernement. Les intrigues de Bardas, son frère, l'engagèrent à se démettre de la régence, 857. Elle fut enfermée par son ordre dans une tour et eut la douleur de voir son fils massacré sous ses yeux. Elle mourut en 867. Elle est au nombre des saintes du calendrier grec.

Théodora, impératrice d'Orient. Fille de Constantin VIII, elle régna quelques semaines avec sa sœur Zoé, 1042 ; fut ensuite éloignée du pouvoir, le reprit à la mort de Constantin X, 1054, gouverna avec sagesse, et désigna pour son successeur, Michel Stratiotique, 1056. Avec elle finit la dynastie macédonienne.

Théodora, dame romaine, 890-920, était parente d'Adalbert II, marquis de Toscane et possédait une grande fortune. Toutes les charges romaines étaient à sa disposition, même le pontificat, tant elle avait d'empire sur ses nombreux amants. Elle eut deux filles que leur beauté et leur galanterie rendirent célèbres, Marozia et Théodora. Cette dernière eut assez de crédit pour faire élire son amant, ancien jeune clerc de Ravenne, au souverain pontificat, sous le nom de Jean X, 914.

Théodore, né à Cyrène vers la fin du IVe siècle av. J. C., philosophe grec surnommé l'*Athée*, professa les doctrines les plus irréligieuses et les plus immorales; il niait l'existence des dieux et assurait que le vol, l'adultère et le sacrilége n'avaient rien en eux de blâmable. Malgré les troubles et le relâchement des mœurs de ce temps, il n'en fut pas moins exilé de Cyrène, et menacé, à la cour de Lysimaque, du supplice de la croix ; à Athènes, sans la protection de Démétrius, il eût été condamné à boire la ciguë. Il périt d'une mort violente à Cyrène.

Théodore (Saint), soldat, né en Syrie, fut martyrisé à Amasée, pendant la persécution de Dioclétien, pour avoir mis le feu à un temple de Cybèle. Saint Grégoire de Nysse a écrit son panégyrique. Fête, le 9 novembre.

Théodore (Sainte), d'une naissance illustre, condamnée, sous Dioclétien, au supplice de la prostitution, fut arrachée à ses bourreaux par Didyme, et subit avec lui le martyre. C'est le sujet d'une tragédie de P. Corneille.

Théodore Ier, pape de 642 à 649, né à Jérusalem, mais Grec de naissance, combattit le monothélisme.

Théodore II, pape, né à Rome, où il mourut, fut élu en 898. Il ne régna que vingt jours, mais dans ce court espace il rappela les évêques chassés de leur siége, rétablit les clercs et fit déposer à Saint-Pierre de Rome le corps de saint Pierre retrouvé dans le Tibre.

Théodore *d'Héraclée*, né à Héraclée, au IVe siècle, fut un des chefs du parti arien et dut à Constantin sa fortune. Il obtint l'évêché d'Héraclée et assista probablement au concile de Tyr, 336. Il présenta, en 342, avec les autres évêques, chargés de cette mission, la confession d'Antioche à Constance, et assista, en 351, au concile de Sirmium. Théodore était un des hommes les plus érudits de cette époque. Il est, d'après saint Jérôme, l'auteur des *Commentaires sur les actes et les épîtres des Apôtres*.

Théodore *de Mopsueste*, auteur ecclésiastique, né à Antioche, 350-429, reçut les ordres, en 382, et obtint, 394, l'évêché de Mopsueste en Cilicie. Il assista au concile tenu à Constantinople et eut l'amitié de l'empereur Théodose; malgré ses sermons et ses ouvrages contre les ariens, les pélagiens et les apollinaristes, il fut obligé de rétracter ses opinions; sans doute, parce que ces opinions étaient différentes de celles de saint Augustin sur le péché originel, et parce qu'il avait fait accueil aux évêques pélagiens, exilés de leurs diocèses. Ses écrits, qui sont par quelques historiens évalués à plus de mille, furent traduits en arabe, en syriaque et en persan, et anathématisés par le concile tenu à Constantinople, en 553. Quelques-uns seulement nous restent : un traité contre les ariens, les eunomiens, les apollinaristes; un *Commentaire sur les Psaumes;* un traité *de la Magie en Perse;* des *Commentaires* sur la plupart des livres de la Bible, etc.

Théodore *de Césarée*, surnommé *Ascidas*, d'abord chef d'un monastère de Palestine, vint à Constantinople pour propager l'hérésie des origénistes, 535. Il fut soutenu par l'impératrice Théodora, qui le fit nommer évêque de Césarée, et fut en lutte avec le pape Vigile. Mais le concile de Constantinople, en 565, le condamna, l'excommunia et mit fin aux troubles qu'il avait suscités.

Théodore, lecteur de l'Église de Constantinople au VIe s., a écrit une *Histoire*, en 2 livres (de la vingtième année de Constantin jusqu'à Julien). Publiée par R. Estienne, 1544, puis en grec et en latin, 1612, 1673, elle a été traduite en français par le président Cousin.

Théodore *Prodrome*, surnommé *Hilarion*, écrivain byzantin de la première moitié du XIIe siècle. Il prit les ordres, et fit plusieurs ouvrages sur la philosophie, la grammaire, la théologie, l'astronomie, l'histoire, et reçut le surnom de *maître*. Les ouvrages qui nous restent de lui sont assez médiocres; les principaux sont : les *Amours de Rhodante et de Dosiclès*, roman en vers iambiques, Paris, 1625, in-8°, trad. en français, 1746, in-12; *Amarante, ou les Amours d'un vieillard; Combat des rats et du chat;* Recueil d'*Epigrammes; l'Amitié en exil*, petit drame dans le genre des moralités du moyen âge; *De sapientia;* un poëme de mille vers, publié par Coraï, 1828, dans lequel il se plaint de sa pauvreté à Emmanuel Comnène.

Théodore Studite (Saint), né à Constantinople, 755-826, abbé du monastère de Saccudion, refusa de reconnaître le divorce de Constantin VI, fut exilé, persécuté; et, plus tard, dirigea le monastère de Stude, qui compta bientôt 1,000 religieux. Il s'opposa aux iconoclastes et fut persécuté par les empereurs Nicéphore et Léon V. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages; les plus importants ont été publiés dans tome V des *Œuvres du P. Sirmond*. Fête, le 12 novembre.

Théodore Lascaris, empereur de Nicée. V. Lascaris.

Théodore *l'Ange*, empereur grec de Thessalonique, 1222-1230, servit avant de régner sous Théodore Ier Lascaris, qui régnait à Nicée, et rejoignit en Europe son frère bâtard Michel. Il lui succéda, 1216, conquit la Thessalie, la Macédoine et les pays environnants, fit massacrer les soldats de Pierre de Courtenay en Albanie et le retint prisonnier avec le légat qui l'accompagnait. L'Europe, indignée, allait aux instances du pape envahir l'Épire, quand il s'avisa de rendre la liberté au légat. Il fut couronné empereur romain, 1222, à Thessalonique et prit Andrinople, mais fut vaincu par Asan II, roi des Bulgares; ce prince lui fit crever les yeux. Asan, plus tard, lui fournit les moyens de retourner dans ses Etats, 1237, et d'en chasser son frère Manuel, qui s'en était emparé. Il laissa le gouvernement à son fils jusqu'en 1242, lorsqu'il fut contraint de résigner le titre d'empereur à Vatace.

Théodore, roi de Corse. V. Neuhof.

Théodoret, écrivain ecclésiastique grec, né à Antioche, 386-457, fut élevé dans un monastère qu'il ne quitta que pour prendre possession de l'évêché de la ville de Cyrrhus, en Syrie. Il sut par ses vertus ramener à l'orthodoxie les ariens, les macédoniens, les marcionites qui habitaient son diocèse. Il fut du petit nombre d'évêques qui, au concile d'Éphèse, prononcèrent la déposition de Cyrille, en représailles de la condamnation de Nestorius. Frappé d'anathème par le patriarche d'Alexandrie, Dioscore, successeur de Cyrille, il fut exilé dans le couvent d'Apamée. Absous par le pape Léon le Grand, il revint dans son diocèse, non sans avoir toutefois prononcé l'anathème contre Nestorius. Il laissa plus tard à Hypatius son siége épiscopal, et s'occupa de travaux littéraires. En voici quelques-uns : *Histoire ecclésiastique*, en cinq livres, traduite en français par Mathée, Poitiers, 1544, in-8°, publiée récemment par Gaisford, Oxford, 1854, in-8°; *le Mendiant*, en trois dialogues, et une *Histoire abrégée des hérésies*, Rome, 1545, in-8°; *Traité de la Providence*, trad. en français, 1555, in-4°; *de la Cure des préjugés des Grecs*, Oxford, 1839, in-8°; des discours, des homélies, 180 lettres intéressantes. On a de ses ouvrages deux éditions complètes : celle du P. Sirmond et de J. Garnier, Paris, 1642-84, 5 vol. in-fol.; et celle de Schulze et de Nœsselt, Halle, 1768-74, 5 vol. en dix parties in-8°. L'abbé Migne les a refondues, Paris, 1859-60, 5 vol. gr. in-8°.

Théodoric, roi des Ostrogoths d'Italie, surnommé *le Grand*, 455-526, était fils de Théodemir, de l'illustre famille des Amales. Il fut donné en otage à l'empereur d'Orient Léon, qui le fit élever dans son palais. Il re-

joignit son père en 472, montra son jeune courage contre les Sarmates, puis lorsque les Goths vinrent s'établir par la force dans la Mésie et la Macédoine. Il succéda à son père en 474, soutint l'empereur Zénon contre l'usurpateur Basiliscus, qui avait pour appui un autre chef goth, Théodoric le Louche, et fut nommé patrice par Zénon reconnaissant. Cependant ce chef barbare, entraîné par ses turbulents compatriotes, entra bientôt en lutte contre l'empereur, et après une alternative de succès et de revers, il fut nommé maître des milices, et put installer son peuple dans les contrées du bas Danube. On lui éleva une statue équestre à Constantinople; il combattit glorieusement les Bulgares en 485; puis, s'entendant avec Zénon, il résolut de faire la conquête de l'Italie sur Odoacre. Tous les Goths se rallièrent à sa voix; 200,000 guerriers partirent, suivis de leurs vieillards, de leurs femmes et de leurs enfants, 488. Il tailla en pièces, sur les bords de l'Unna, les Gépides, auxiliaires d'Odoacre, traversa la Pannonie, les Alpes Juliennes, défit Odoacre près de l'Isonzo, près de Vérone, 489, sur les bords de l'Adda, 490, le bloqua dans Ravenne, conclut un traité avec lui pour le partage de l'Italie, et, dans un festin de réconciliation, le massacra avec ses principaux officiers, 493. Théodoric se fit alors proclamer roi des Goths et des Romains; plus tard il prit le titre de roi d'Italie. Il publia une amnistie générale et fut reconnu dans toute la péninsule et même en Sicile. Sans rompre tout lien avec la cour de Byzance, il se considéra comme souverain indépendant, et, à l'égard des autres chefs barbares, ses contemporains, il affecta une sorte de suprématie, comme héritier des Césars; d'ailleurs, des mariages cimentèrent entre eux et lui l'alliance des intérêts. Il gouverna, en conservant tous les rouages de l'administration romaine; seulement les guerriers goths, auxquels il distribua le tiers des terres et des esclaves, formèrent l'armée; les deux peuples restèrent séparés, si bien que Théodoric défendit aux Goths de fréquenter les écoles, où ils pouvaient s'amollir. Il obtint du roi des Bourguignons, Gondebaud, les Liguriens que celui-ci avait précédemment emmenés en esclavage; il épousa Audeflède, sœur de Clovis, plaça sous sa protection les débris des Alamans, vaincus à Tolbiac, les cantonna dans la Rhétie 1re, soumit les Suèves de la Rhétie 2e, les Ruges du Norique, et reçut de l'empereur Anastase les insignes royaux. Quoique arien, il se montra sagement tolérant à l'égard des catholiques, et, secondé par de bons ministres, comme Cassiodore, il rendit quelque prospérité à l'Italie désolée. Il protégea son gendre, Alaric II, roi des Wisigoths, contre l'ambition de Clovis, et après la mort d'Alaric à Vouillé, 507, il se déclara le défenseur de son petit-fils, Amalaric. Une armée, commandée par le duc Ibbas, arrêta les Francs près d'Arles, poursuivit en Espagne l'usurpateur Gésalric, le battit près de Barcelone et le tua, 511. Il chargea le duc Theudis de gouverner le royaume des Wisigoths, au nom d'Amalaric, et garda pour lui le pays situé entre la Durance et la mer. En 515, il fit épouser à son parent Eutharic sa fille, la belle et savante Amalasonte; puis profita de la paix pour ranimer l'agriculture dans les campagnes, pour relever les édifices dans les villes, à Rome et surtout à Vérone. Une flotte de mille *dromones*, ou bâtiments légers, protégeait le commerce. Il était favorable aux lettres et aux arts. Mais une vive ferveur religieuse venait d'animer tout le monde catholique; les Italiens, surtout après la mort d'Eutharic, 525, se tournèrent vers l'empereur Justin et son neveu Justinien; des édits rigoureux furent rendus contre les ariens dans l'empire d'Orient. Théodoric réclama en faveur de ses coreligionnaires; l'effervescence s'accrut; on accusa le sénateur Albinus de conspirer; l'illustre Boëce, Symmaque, furent impliqués dans cette conspiration et condamnés; l'esprit de Théodoric s'aigrit, en voyant l'ingratitude des Italiens; il crut que le pape Jean, envoyé à Constantinople pour rétablir la concorde, s'entendait avec ses ennemis; il ordonna le supplice de Boëce et de Symmaque; il fit jeter le pape en prison, où il mourut. Théodoric, éclairé par les conseils de Cassiodore, se repentit et en revint à son ancienne ligne de modération; mais il mourut lui-même peu après, 526, laissant le trône à son petit-fils Athalaric, avec Amalasonte pour régente. Il fut enterré à Ravenne dans un mausolée, qui est devenu l'église *Maria della Rotonda*. Quoiqu'il n'ait rien fondé de durable, en voulant conserver la vieille administration romaine, et en s'opposant à la fusion des races, il a été un grand roi, et sa mémoire a vécu dans l'imagination des peuples; il figure dans les *Nibelungen*, dans le *Rosengarten*, dans la *Bataille de Ravenne*, poëmes nationaux du Nord, c'est le terrible *Dietrich de Berne* (Vérone).

Théodoric Ier, roi des Wisigoths, successeur de Wallia, fut élu en 419 et mourut en 451. Il aida les Romains dans une expédition en Espagne; le plus souvent il les combattit; il mit deux fois le siége devant Arles, 426 et 430; mais cette ville fut deux fois sauvée par Aétius. En 437, il assiégea Narbonne, où Litorius, lieutenant d'Aétius, le mit en fuite. Plus tard Litorius voulut s'emparer de Toulouse, 438, avec la cavalerie des Huns, mais Théodoric le vainquit et le fit mettre à mort. Il fut longtemps l'allié du Vandale Genséric, qui devint son gendre; puis il se brouilla avec lui. C'est alors que Genséric appela en Gaule Attila contre les Wisigoths. Théodoric réunit son armée à celle d'Aétius; il périt à la bataille de Châlons-sur-Marne, 451.

Théodoric II, roi des Wisigoths, fils du précédent, tua son frère Thorismond, 453, et lui succéda. Il poussa ses conquêtes jusque vers la Loire, s'empara en Espagne de la Bétique et de la Lusitanie, battit le roi des Suèves, Réchiaire, éleva à l'empire son ami Avitus, combattit Majorien, et reçut, de Ricimer, la Narbonnaise 1re. Il fut assassiné par son frère Euric, en 466.

Théodose Ier (Flavius), empereur romain, né à Cauca (Galice), en 346, fils du comte Théodose, général célèbre de Valentinien Ier, mis à mort par Valens, se retira alors dans ses domaines en Espagne. Après la défaite de Valens par les Wisigoths, Gratien l'associa à l'empire, pour le défendre contre les barbares, 379. Il eut tout l'Orient, la Grèce et la moitié de l'Illyrie. Il battit les bandes des barbares dans mille petits combats, les repoussa de la Macédoine, traita avec les principaux chefs, surtout avec Athanaric, et les cantonna en Thrace et en Mésie. Il repoussa une invasion de Huns, et, grâce à sa vigilance intelligente, l'agriculture et le commerce purent refleurir. Après la mort de Gratien, 383, il traita avec l'usurpateur Maxime, qui céda au jeune Valentinien II l'Italie et l'Afrique, puis avec le roi de Perse, Sapor. Bientôt, Valentinien II, dépouillé par Maxime, implora le secours de Théodose, qui avait épousé sa sœur Galla. Maxime fut vaincu à Siscia, 388, et égorgé à Aquilée par les soldats. Théodose garda l'Italie, comme tuteur; et, quand Valentinien eut été assassiné par Arbogaste, son général, 392, Théodose marcha contre le meurtrier et contre l'usurpateur Eugène qu'il avait proclamé; ils furent défaits sur la Rivière-Froide (comté de Göritz) et mis à mort, 394. Théodose, resté maître de tout l'empire, mourut peu après à Milan, 395, laissant deux jeunes fils, Arcadius, et Honorius. Il a mérité le nom de *grand*, en arrêtant l'invasion des barbares, en gouvernant avec fermeté et surtout en protégeant le catholicisme. Un édit de 381 défendit le culte public à toutes les sectes qui n'admettaient pas le symbole de Nicée; le 2e concile œcuménique de Constantinople, en 381, condamna de nouveau les ariens; les païens et les manichéens durent être punis de mort; Théodose fit fermer les temples et s'efforça d'établir l'unité religieuse. On lui a justement reproché les emportements de sa colère et son amitié pour un ministre avide, Rufin. En 387, il ordonna de punir cruellement une révolte d'Antioche, mais il eut le temps de révoquer ses ordres; en 390, à la nouvelle d'une émeute populaire à Thessalonique, il fit massacrer plus de 7,000 personnes dans le cirque; mais il se soumit à la pénitence publique que lui infligea saint Ambroise, qui lui interdit l'entrée de la cathédrale de Milan et l'éloigna pendant huit mois de la communion des fidèles. Il fut le dernier empereur qui méritât le nom de César. Fléchier a écrit la *Vie de Théodose*.

Théodose II, dit *le jeune*, empereur d'Orient, né en 401, était fils d'Arcadius, auquel il succéda en 408, sous la régence d'Anthémius d'abord, puis de sa sœur Pulchérie. Il épousa, en 421, la belle Athénaïs, fille du philosophe Léontius, qui reçut au baptême le nom d'Eudoxie. Sous son règne, on fit la guerre aux Perses, 421; on envoya en Italie une armée pour placer sur le trône Valentinien III, 425; on dirigea, sans succès, une armée contre les Vandales d'Afrique; on eut surtout à lutter contre les Huns, qui, conduits par Attila, ravagèrent toutes les provinces jusqu'à Constantinople. Théodose fut forcé d'acheter la paix; en 449, l'empereur envoya vers Attila l'ambassade de Maximin et de Priscus, qui cachait un projet d'assassinat, conseillé par le ministre favori, l'eunuque Chrysaphius. La trahison fut découverte; Attila humilia Théodose et lui fit payer de nou-

velles sommes d'argent. L'empire fut alors troublé par les querelles des nestoriens et des sectateurs d'Eutychès. Théodose pieux, mais faible et incapable, passait son temps à transcrire et à enluminer des copies d'ouvrages religieux. Il fit rédiger le *Code Théodosien*, qui fut mis en vigueur à Constantinople et à Rome, le 1er janvier 439. Il est divisé en 16 livres; mais nous ne le possédons pas complet; la dernière édition est celle d'Hænel, dans le *Corpus juris antejustinianeum*, Bonn, 1837.

Théodose III, empereur d'Orient, 716-717, était receveur des impôts à Adramytte en Mysie, lorsque la flotte révoltée le proclama, malgré lui, empereur, à la place d'Anastase II. Il abdiqua bientôt en faveur de Léon l'Isaurien, et se retira dans un monastère à Ephèse.

Théodose *de Tripoli*, géomètre grec, du Ier siècle av. J. C., né en Bithynie, a laissé des traités de mathématiques: *Sur les propriétés de la sphère*, en 3 livres, Berlin, 1852, in-8°; *Sur les nuits et les jours*, trad. en latin par Jos. Auria, Rome, 1591, in-4°; *Sur les constructions*, Rome, 1587, in-4°.

Théodosie, v. de la Chersonèse Taurique, sur le Bosphore Cimmérien, ville de commerce dans l'antiquité. Auj. *Caffa*.

Théodosien (Code). V. Théodose II.

Théodosienne (Table ou Carte). V. Peutinger.

Théodotion, de Sinope ou d'Éphèse, vivait dans la seconde moitié du IIe siècle. Il est l'auteur d'une traduction grecque de l'Ancien Testament; c'est la traduction des Septante, accommodée aux opinions des ébionites, dont Théodotion était le partisan. On la trouve dans les *Hexaples* d'Origène.

Théodulfe, évêque d'Orléans, né en Espagne, de parents wisigoths, fut élevé en Gaule, à Narbonne et à Maguelonne. Il fut appelé d'Italie auprès de Charlemagne, vers 781, fut probablement professeur dans l'abbaye de Fleury-sur-Loire, et y composa un *Traité sur les sept arts*, avant de devenir abbé; il était évêque d'Orléans en 788. Il vécut habituellement auprès de Charlemagne, mais s'occupa avec zèle des intérêts de son église, et écrivit pour elle son *Capitulaire*, dans lequel il ordonnait d'ouvrir, dans chaque village, une école publique et gratuite. En 798, nommé *missus dominicus* avec Leidrade, il visita les deux Narbonaises, et a laissé de curieux détails sur cette mission dans un poëme, *Parænesis ad judices*. Lié avec les principaux personnages de la cour, il chantait les exploits des princes et des guerriers, les brillantes toilettes des princesses, et surtout la gloire de Charlemagne. Il fut l'un de ceux qui signèrent le testament de l'empereur. En 818, accusé de complicité dans la révolte de Bernard, il fut emprisonné à Angers; il composa alors plusieurs pièces, entre autres l'hymne *Gloria, laus et honor*, qu'on chante encore dans les églises. Amnistié en 821, il fut, dit-on, empoisonné lorsqu'il revenait vers Orléans. Il fut enseveli à Angers. Ses écrits ont été publiés par le P. Sirmond, 1646, in-8°, ou dans ses *Opera varia*, t. II, p. 915-1128.

Théogamies, fête des anciens Grecs, en mémoire du mariage de Proserpine avec Pluton.

Théognis, poëte grec, né à Mégare, vers 570 av. J. C., mort vers 485, appartenait à l'oligarchie par sa naissance et par ses opinions. Il composa dès lors beaucoup d'élégies pour célébrer les joies de la vie et les dons de la fortune. Mais le parti démocratique l'emporta; Théognis perdit ses biens, il dut même quitter sa patrie, où il ne revint que dans sa vieillesse. Dès lors, il exhala son ressentiment contre ses ennemis dans des élégies, principalement adressées à Cyrnus, fils de Polypas. Les anciens ont formé de ses œuvres un recueil de sentences, qui font de Théognis le poëte *gnomique* par excellence. Il était très-apprécié par les philosophes. Dans les 1,389 vers qui nous restent de lui, on trouve des conseils d'une moralité peu élevée, mais judicieux; c'est un esprit distingué, mais chagrin, qui voit surtout le mauvais côté de la nature humaine; le langage est énergique. Les *Sentences* de Théognis, imprimées par Alde l'Ancien, Venise, 1495, in-fol., ont eu de nombreuses éditions; citons celles de Bekker, Leipzig, 1815, in-8°, et Berlin, 1828, in-8°; de Welcker, Francfort, 1826, in-8°; de Boissonade, 1823, in-32; de Schneidewin, Gœttingue, 1838, in-8°; de Bergk, Leipzig, 1843, 1852, in-8°. Théognis a été traduit par Lévesque, 1783, et par Coupé, 1796.

Théologal, prêtre qui, dans les cathédrales et dans quelques collégiales, fait des leçons de théologie aux jeunes clercs et prêche à certains jours.

Théon *de Smyrne*, mathématicien grec du IIe siècle, avait écrit un manuel des *Connaissances mathématiques utiles pour la lecture de Platon*; il nous en reste deux parties, la 1re et la 4e. L'*Arithmétique*, en 95 chapitres, dont plusieurs traitent de la musique et des nombres musicaux, a été publiée par Boulliau, Paris, 1647, avec traduction latine; les 32 premiers chapitres, sur l'arithmétique proprement dite, ont été édités par Gelder, Leyde, 1827, in-8°. L'*Astronomie* a été publiée, avec traduction et commentaires, par M. H. Martin, Paris, 1849, in-8°; elle renferme une foule de documents précieux.

Théon *d'Alexandrie*, mathématicien et astronome grec, père de l'illustre Hypatie, vivait dans le IVe siècle ap. J. C. On lui attribue des *Scholies* sur Aratus, qui ne sont qu'une compilation de peu de valeur (Bekker, Berlin, 1828, in-8°). Il a commenté l'*Almageste* de Ptolémée; mais les onze livres qui nous restent de ces commentaires ajoutent peu à l'intelligence de l'auteur; ils ont été publiés, avec les commentaires de Cabasilas et de Pappus, par Camerarius, Bâle, 1538, in-fol., et les deux premiers livres ont été traduits par l'abbé Halma, 1821-1823, 2 vol. in-4°. Théon a édité les *Tables manuelles* de Ptolémée, avec un commentaire, publiées par Halma, 1822-24, 2 vol. in-4°.

Théon (Ælius) d'Alexandrie, sophiste et rhéteur grec, postérieur à l'ère chrétienne, avait écrit de nombreux ouvrages. Il ne nous reste que ses *Exercices oratoires*, pour préparer à la profession d'orateur. Les meilleures éditions sont celles de Dan. Heinsius, Leyde, 1626, in-8°; de Schæffer, Upsal, 1680, in-8°; de Finck, Stuttgard, 1834, in-8°.

Théophane, historien byzantin, 758-818, d'une noble famille, fut abbé d'un monastère de Mysie, défendit le culte des images au concile de Nicée, 787, fut emprisonné, puis relégué dans l'île de Samothrace, où il mourut, par l'empereur iconoclaste Léon V. Il a continué la *Chronologie* de Georges Syncelle, son ami, de 284 à 811. Son ouvrage a été publié, en grec et en latin, par Combefis, Paris, 1655, in-fol. La meilleure édition est celle de la Byzantine de Bonn, 1839, 2 vol. in-8°.

Théophano, impératrice d'Orient. Fille d'un cabaretier, elle devint l'épouse du jeune Romain II, en 949. On l'accuse d'avoir poussé l'empereur à l'empoisonnement de son père, Constantin VII, 958, puis d'avoir empoisonné Romain lui-même pour épouser son amant, Nicéphore Phocas, 963. Un nouveau complot mit fin aux jours de Nicéphore, et donna le trône à Jean Zimiscès, 969, qui s'empressa de reléguer Théophano dans l'île de Proconnèse. Elle fut rappelée à Constantinople, après la mort de Zimiscès, 976, par ses deux fils, Basile II et Constantin VIII.

Théophano, fille de la précédente et de Romain II, épousa l'empereur d'Allemagne, Otton II, en 972, et fut mère d'Otton III.

Théophilanthropes ou *amis de Dieu et des hommes*, nom d'une secte qui, après les excès de l'athéisme révolutionnaire, essaya de faire une religion du déisme. Quelques hommes, pour la plupart obscurs, fondèrent l'association des *Théoandrophiles* ou *Théophilanthropes*; ils obtinrent, à la fin de 1796, la protection de Larévellière-Lepeaux, et occupèrent les principales églises de Paris. Leurs cérémonies consistaient en un sermon et des cantiques en français; les adeptes faisaient tour à tour les fonctions de prêtres, revêtus d'une robe blanche. On les accusa de jacobinisme, on les tourna en ridicule; la secte ne conserva quelques partisans qu'à Paris, jusqu'à ce qu'un arrêté des consuls, 21 octobre 1801, lui interdit l'usage des édifices nationaux.

Théophile (Saint), écrivain ecclésiastique grec, d'abord païen, se convertit, fut l'un des apologistes de la religion chrétienne, et devint évêque d'Antioche, vers 170. Il mourut de 181 à 186. De ses ouvrages, il ne reste qu'un traité, *les Trois livres à Autolycus*; c'est une apologie, pour répondre aux doutes ou aux préjugés d'un païen. Les principales éditions sont celles de Conrad Gessner, Zurich, 1546, in-fol.; de Wolf, Hambourg, 1724; de Maran, 1742; d'Otto, etc. Il a été traduit en latin par Clauser, 1546, en français, par de Genoude, dans son *Recueil des Pères de l'Église*. Fête, le 6 décembre.

Théophile, empereur d'Orient, né à Amorium (Phrygie), succéda à son père, Michel *le Bègue*, en 829. Il lutta courageusement contre les califes Al-Mamoun et Motassem. Fougueux iconoclaste, il persécuta les catholiques et chassa les peintres de l'empire. Il favorisa les

lettres et embellit Constantinople. Il mourut en 842.

Théophile, jurisconsulte grec, professeur à l'école de Constantinople, conseiller d'État, fut l'un de ceux qui aidèrent Tribonien dans son œuvre législative. On a de lui des fragments d'un commentaire grec sur le *Digeste*, et une *Paraphrase* curieuse des *Institutes*. Elle a été publiée plusieurs fois, surtout par Reitz, La Haye, 1751, 2 vol. in-4°.

Théophile, médecin byzantin, probablement du VII^e siècle, chrétien fervent, mais disciple d'Aristote, a laissé plusieurs ouvrages : *De corporis humani fabrica*, Oxford, 1842, in-8°, grec et latin; *Commentarii in Hippocratis Aphorismos*, dans les *Scholia* de Dietz, 1834, in-8°; *De urinis*, Leyde, 1703 ou 1731, in-12; *De excrementis alvinis*, *De pulsibus*, etc.

Théophile, prêtre ou moine allemand, vivait probablement à la fin du XI^e siècle. Il a écrit avec une sorte d'enthousiasme un livre très-curieux pour l'histoire de l'art, *Diversarum artium schedula*, en 3 livres et 166 chapitres, qui traite de la peinture sur toile, sur bois, sur vélin, des émaux, de la mosaïque, de l'art de nieller, de l'orfévrerie, etc. On y voit qu'on pratiquait alors la peinture à l'huile, mais qu'on ne savait pas encore la faire sécher rapidement. Il a été publié par M. de l'Escalopier, Paris, 1843, in-4°, et par Rob. Hendrie, Londres, 1847, in-8°.

Théophile de Viau. V. VIAU.

Théophraste, philosophe grec, né à Eresos (Lesbos), vers 374, mort vers 287 av. J. C., fut le disciple aimé d'Aristote, qui le laissa à la tête du Lycée, lorsqu'il se retira à Chalcis. A la mort du maître, 322, il lui succéda définitivement dans la direction de l'école péripatéticienne. Théophraste n'a rien d'original; c'est un interprète d'Aristote, qui cherche à le rendre plus intelligible, qui observe et décrit les phénomènes de la nature, les mœurs des hommes, qui est plutôt moraliste et naturaliste que philosophe. Beaucoup de ses ouvrages sont perdus. On a conservé : *L'Histoire des plantes*, en 10 livres ; les *Causes des plantes*, en 6 livres ; *sur les odeurs*, *sur la fatigue*, *sur les vertiges*, *sur l'évanouissement*, *sur la paralysie*, *sur le feu*, *sur les signes des pluies*, *des vents*, etc., fragments qui nous sont arrivés en mauvais état. Théophraste est surtout connu par son livre *des Caractères moraux*, en 30 chapitres, très-probablement extraits, avec beaucoup d'interpolations, d'un ouvrage plus considérable. La Bruyère l'a traduit avec assez peu d'exactitude, et s'en est inspiré; c'est là ce qui a surtout donné à Théophraste une grande popularité. La meilleure édition des œuvres complètes est celle de Schneider, Leipzig, 1818-21, 5 vol. in-8°; les *Caractères* ont été publiés par Dübner, 1841, dans la *Bibliothèque grecque* de Didot. Les principales traductions françaises sont celles de Levesque, 1782; de Belin de Ballu, 1790; de Coray, 1799; de Stiévenart, 1842.

Théophylacte, surnommé *Simocatta*, historien byzantin, mort vers 630, était né à Locres, d'une famille originaire d'Égypte. Il a laissé : *Histoire de l'empereur Maurice*, en 8 livres, publiée dans les Collections byzantines, et traduite par le président Cousin; *Problèmes de physique*, dialogues en 20 chapitres; *Lettres morales, champêtres et amoureuses;* ces deux ouvrages ont été édités par Boissonade, 1835, in-8°.

Théopompe, roi de Sparte, vivait au VIII^e siècle av. J. C. On place sous son règne la création des éphores. Il enleva Thyrée aux Argiens; mais, dans la première guerre de Messénie, il fut pris par Aristodème et égorgé, suivant l'usage du temps.

Théopompe, orateur et historien grec, né à Chio, vers 378, mort après 305 av. J. C., fut élève d'Isocrate. Appartenant à la faction aristocratique, il fut exilé, et parcourut les villes grecques, en faisant admirer son éloquence calme, paisible et pompeuse. Il rentra à Chio, en 333, lorsque Alexandre ordonna de rappeler les exilés, se soutint à la tête du parti aristocratique, grâce à son appui; mais à sa mort, fut encore forcé de fuir et se retira en Égypte, où il vécut dans une obscurité complète. Il avait écrit une *Histoire de la Grèce*, en 12 livres, continuation de Thucydide jusqu'à la bataille de Leuctres; et une *Histoire de Philippe, roi de Macédoine*, en 58 livres, qui a été louée par les anciens, quoique l'on reproche à Théopompe son amour de la médisance. Il composa aussi des *Panégyriques* et une *Diatribe contre Platon*. Les fragments de Théopompe, recueillis par Wichers, Leyde, 1829, in-4°, se trouvent dans le tome I^{er} des *Fragmenta hist. græc.* de la Bibliothèque grecque de Didot.

Théot (CATHERINE), visionnaire, née en 1716, à Barenton, près Avranches, morte en 1794, vint de bonne heure à Paris, fut domestique, fit des ménages au couvent des miramiones, et se persuada qu'elle avait des visions, se disant tantôt une nouvelle Ève, tantôt la mère de Dieu. Le lieutenant général de police, Lenoir, la fit conduire à la Bastille, en 1779; puis elle fut transférée à la Salpêtrière jusqu'en 1782. Elle reparut, comme prophétesse, pendant la Révolution. Le chartreux dom Gerle fut l'un de ses principaux adeptes; on ne sait trop comment Robespierre fut en rapport avec elle; mais elle annonçait qu'il était le précurseur du Verbe divin. Les ennemis du dictateur découvrirent ces relations; le comité de sûreté générale fit arrêter tous ceux qui se trouvaient dans la maison de la prophétesse, rue Contrescarpe-Saint-Marcel, et Vadier fit à la Convention, le 17 juin 1794, un rapport emphatique, probablement rédigé par Barère, sur la *conspiration de Catherine Théot*. Un décret renvoya les principaux accusés devant le tribunal révolutionnaire. Catherine Théot mourut à la Conciergerie, le 1er septembre 1794.

Theotocopuli (DOMENICO) ou **le Greco**, peintre, né en Grèce, étudia à Venise, puis vint s'établir à Tolède vers 1577. Il fit un beau tableau, dans le genre des Vénitiens, le *Partage des vêtements de Jésus;* puis, changea de manière, et adopta un dessin fantastique, un coloris grisâtre et blafard. Il a laissé des élèves meilleurs que ses œuvres, comme Luis Tristan, que Velasquez étudia avec zèle, et Juan Battista Mayno, qui fut le maître de Philippe IV.

Théra, île de l'Archipel. V. SANTORIN.

Thérain (Le), riv. de France, prend sa source près de Gruménil, dans la Seine-Inférieure, entre dans le départ. de l'Oise, passe à Beauvais, et se jette dans l'Oise près et au-dessous de Creil, après un cours de 88 kil Vallée marécageuse, remplie de tourbières, encaissée et étroite.

Théramène, homme d'État athénien, du dême de Steirra, étudia l'éloquence sous Prodicus, et fut l'un des principaux chefs du parti oligarchique. Il fut l'un des membres du conseil des Quatre-Cents, 411 av. J. C., se sépara de ses collègues, fit condamner à mort ses plus intimes amis, et contribua au rétablissement de la démocratie et au rappel d'Alcibiade. Il commanda la flotte les années suivantes. Au combat des îles Arginuses il n'était que simple triérarque, 406; accusé par les généraux, il se retourna contre eux, soutint que leur imprévoyance avait empêché de recueillir les morts et les blessés, et décida surtout leur condamnation à mort. Lorsque Athènes fut assiégée par Lysandre, Théramène négocia le traité qui livra la ville aux Spartiates. Il fut l'un des Trente, 404. Il voulut empêcher leurs cruautés; Critias, l'un de ses collègues, le fit condamner, comme traître, à boire la ciguë, 403.

Thérapeutes ou *serviteurs de Dieu*, secte religieuse, répandue en Égypte, dont les membres vivaient dans le célibat et la solitude. Les uns les rattachent aux esséniens; ils avaient, en effet, conservé plusieurs pratiques des Juifs; d'autres les considèrent comme des chrétiens. On peut néanmoins les regarder comme les ancêtres des moines en Orient.

Thérapia, village de plaisance de la Turquie, à 6 kil. N. E. de Constantinople, sur le golfe de Bouïouk-Déré. Résidence d'été de l'ambassadeur de France.

Thérapné, v. de l'anc. Laconie, près de Sparte. C'est là que naquirent Castor, Pollux et Hélène. Auj. *Kalamata*.

Thérèse, fille d'Alphonse VI, roi de Léon et de Castille, née vers 1070, morte en 1130, épousa en 1095, Henri de Bourgogne, à qui elle apporta en dot les provinces de Minho, de Beira et de Tras-os-Montes, qui formèrent le comté de Portugal. Après la mort de Henri, 1112, elle gouverna au nom de son jeune fils, Alphonse, avec énergie et prudence. Il paraît qu'elle épousa son principal conseiller, Fernando Perez, comte de Transtamare. En 1128, elle refusa de remettre le pouvoir à son fils, mais fut vaincue près de Guimaraens. Elle fut renfermée dans le château de Lanhoso et mourut peu après.

Thérèse (TERESA **de Ahumeda**, sainte), née à Avila (Vieille-Castille), 1515-1582, d'une famille noble, perdit sa mère à 12 ans. D'une imagination romanesque, elle eut d'abord une vie assez mondaine; puis, mise par son père chez les augustines, en 1531, elle prit le goût de la vie religieuse, et, comme son père s'opposait à ses vœux, elle s'enfuit chez les carmélites d'Avila, et se consacra à Dieu, 1534. Mais les souffrances d'une

santé délicate, des retours fréquents vers les dissipations du monde, la tourmentèrent pendant 20 ans ; la lecture des *Confessions de saint Augustin* la ramena définitivement dans les voies de la perfection. Elle eut des extases, des visions *intellectuelles ;* elle s'entretenait avec les personnes divines, Dieu, la Vierge, les anges et les saints; elle pressentait même l'avenir. Elle établit à Avila, en 1562, un monastère pour la stricte observance de la règle de son ordre, sous l'invocation de saint Joseph; elle fit adopter cette réforme dans 18 couvents de filles; et, inspiré par elle, saint Jean de la Croix réforma aussi les carmes (carmes déchaussés). Sainte Thérèse est également célèbre par ses écrits, que Bossuet qualifiait de *doctrine céleste*. Le style est diffus, mais la pensée est pleine d'élan, de tendresse et d'élévation. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées, à Anvers, 1630 et 1649-61, 4 vol. in-4°; à Bruxelles, 1675, 2 vol. in-fol.; à Madrid, 1793, 6 vol. in-4°, et 1861, 2 vol. gr. in-8°. Elle ont été traduites en français, moins les *Lettres*, par Arnauld d'Andilly, 1670, in-fol., et dans la collection de l'abbé Migne, 1840-45, 4 vol. in-4°; puis par le P. Bouix, 1859, 3 vol. in-8°. Ses principaux ouvrages sont : *Vie de Teresa de Jésus; le Chemin de la perfection; Statuts des couvents de carmélites;* le *Château de l'âme; sur la Manière de visiter les couvents de religieuses; Avis à ses religieuses; Pensées sur l'amour de Dieu; Méditations sur le Notre Père; Lettres*, etc. — Béatifiée en 1614 par Paul V, canonisée par Grégoire XV, en 1622, elle a été déclarée, en 1627, patronne de l'Espagne par Urbain VIII, qui lui a donné le titre de *docteur de l'Eglise*.

Theresienstadt, v. forte de l'empire austro-hongrois, au confl. de l'Eger et de l'Elbe, dans le cercle et à 4 kil. S. E. de Leitmeritz (Bohême); 3,000 hab.

Theresiopel, en hongrois *Szent-Maria-Szabatha*, v. de l'empire austro-hongrois, près du lac marécageux de Paltisch, à 44 kil. S. O. de Debreczin, dans le comitat de Bars (Hongrie) ; 56,000 hab. Fabriques de draps. Grand commerce de bestiaux.

Thermaïque (Golfe), *Thermaïcus sinus*, ainsi nommé de la ville de *Therma* (Thessalonique), golfe de la mer Egée, entre la Macédoine à l'O. et au N. et la presqu'île de Chalcidique à l'E. Auj. golfe de *Saloniki*.

Thermæ Cetiæ, nom ancien de *Bade* en Autriche.

Thermæ Himereuses, nom ancien de *Termini* en Sicile.

Thermæ Verbigenæ, nom ancien de *Bade* en Argovie.

Therméh, anc. *Thermodon*, fl. de la Turquie d'Asie, passe à Therméh et se jette dans la mer Noire.

Thermes (PAUL **de la Barthe**, seigneur DE), maréchal de France, né à Couserans (Haute-Gascogne), 1482-1562, d'une famille noble, mais pauvre, servit sous Lautrec, en 1528, au siége de Naples, fut deux ans prisonnier des corsaires turcs, se distingua à la bataille de Cérisoles, 1544, commanda les Français en Ecosse, 1549-1550, défendit Parme, 1551, souleva Sienne, 1552, et s'empara d'une grande partie de la Corse, 1553-1555. Il remplaça Brissac dans le Piémont, et fut nommé maréchal en 1557. Il prit Dunkerque, mais fut battu à Gravelines par le comte d'Egmont, et fait prisonnier. Nommé gouverneur de Paris, après le traité de Cateau-Cambrésis, il parut incliner vers la faction des Guises.

Thermes, bains publics chez les anciens Romains; c'étaient de véritables monuments, avec galeries pour la paume, la lutte, etc., portiques, jardins, et même palais, souvent en granit, marbre, porphyre, et ornés de belles statues. Les plus célèbres de Rome, furent : les *Thermes d'Agrippa*, au milieu du champ de Mars ; les *Thermes de Néron*, plus tard *Thermes Alexandrins* (rebâtis par Alexandre Sévère), au N. O. des précédents; les *Thermes de Novatius*, sur la partie E. du mont Esquilin; les *Thermes de Titus*, au S. du mont Esquilin ; les *Thermes de Caracalla*, au pied de l'Aventin; les *Thermes de Dioclétien*, sur le mont Quirinal ; les *Thermes de Constantin*, dans la partie S. du Quirinal.

Thermes (Palais et Musée des). Il s'étendait sur la rive gauche de la Seine, du mont Caticius (auj. montagne Sainte-Geneviève) jusqu'à la Seine, et de l'endroit où est la rue Saint-Jacques jusqu'au temple d'Isis (vers la rue de Seine). On pense que le palais fut construit par Constance Chlore, vers le commencement du IVe s.; Julien, qui y séjourna (de là le nom de *Thermes de Julien*), y fut proclamé empereur, en 360. Il servit de résidence à plusieurs rois de la première et de la deuxième dynastie. Il fut donné par Philippe Auguste à son chambellan, Henri, en 1218; puis, passa par ventes aux abbés de Cluny, qui bâtirent, sur une partie de l'emplacement, l'hôtel de Cluny. Depuis la fin du XVe siècle, il ne reste plus du palais que deux salles quadrangulaires qui servaient probablement de thermes. Ces ruines sont devenues la propriété de la ville de Paris, en 1836, et on les a environnées d'un beau square, où l'on a réuni des débris d'antiquités. — Quant à l'*hôtel de Cluny*, c'est l'un des monuments les plus complets de l'art du XIVe siècle et du XVe. Propriété nationale en 1790, il fut vendu; en 1843, l'Etat l'acquit avec un riche musée d'objets d'art du moyen âge que Du Sommerard y avait créé.

Thermia, île du royaume de Grèce, dans les Cyclades, au N.; 6,500 hab Ch.-l., *Thermia*. Evêché. Eaux thermales. Anc *Cythnos*.

Thermidor, de θέρμος, chaleur, onzième mois de l'année républicaine, depuis le 19 ou 20 juillet jusqu'au 18 ou 19 août. — La journée du 9 thermidor an II, 27 juillet 1794, est célèbre dans l'histoire de la Révolution par la chute de Robespierre, qui fut guillotiné le 10, avec une partie de ses complices. Ce fut la fin du régime de la Terreur. — On appela *Thermidoriens* les conventionnels qui, après avoir joué le premier rôle dans les événements de thermidor, furent entraînés, malgré eux, pour la plupart, par la réaction, qui dura du 9 thermidor au 13 brumaire an IV (4 novembre 1795).

Thermodon, petit fl. de l'anc. Asie Mineure, affl. du Pont-Euxin, où il se jetait à Thémiscyre. Sur ses bords, dit la mythologie, habitaient les Amazones.

Thermopyles, c.-à-d. *les Portes chaudes*, défilé de la Grèce entre l'Œta et la côte du golfe Maliaque, dans le pays des Locriens épicnémidiens, faisait communiquer la Thessalie avec la Grèce centrale. Il a 7 kil. de long et une largeur qui est quelquefois de 6 mètres. C'est là que se posta Léonidas avec 300 Spartiates et environ 7,000 Grecs des autres Etats, pour barrer à Xerxès l'entrée de son pays ; il y périt en 480 av. J. C. Antiochus le Grand, roi de Syrie, y éleva un mur et y plaça ses éléphants pour le défendre contre les légions romaines, commandées par Acilius Glabrion et Caton l'Ancien, en 191. Dans les deux cas, le défilé fut tourné par le sentier d'Ephialte Près de là, sont des sources *thermales*. Auj *Bocca-di-Lupo*.

Thermus, anc. v. de Grèce, capit. des Etoliens, près du mont Panætolios.

Thermutique ou **Thermutiaque** (Branche), l'un des bras du Nil, qui se détachait de la branche Athribitique pour rejoindre la branche Agathodemon. Elle tirait son nom de la ville de *Thermutis*.

Théroigne de Méricourt ou plutôt **de Marcourt** (ANNE-JOSEPH **Terwagne**, dite), née à Marcourt (Luxembourg), 1762-1817, fille d'un cultivateur et commerçant, fut élevée dans le couvent de Robermont, se brouilla avec sa belle-mère, et vint à Paris. On s'est plu à multiplier les détails romanesques sur sa jeunesse, que l'on connaît peu. Sans être régulièrement belle, elle se faisait remarquer surtout par son exaltation révolutionnaire ; elle réunissait chez elle, rue de Tournon, des personnages assez importants, parlait aux Jacobins, aux Cordeliers; vêtue et armée comme une amazone, elle exerçait un grand ascendant sur le peuple de Paris. On vit la *belle Liégeoise* à la prise de la Bastille, aux journées des 5 et 6 octobre ; le Châtelet ordonna de l'arrêter, en 1790; elle s'enfuit à Liége, fut prise par les agents de l'Autriche, et retenue quelque temps à Kuffstein. Elle reparut en France, au 20 juin et au 10 août, et ne fut pas étrangère au meurtre de Suleau, qui lui avait prodigué les outrages les plus sanglants. Elle se déclara pour les Girondins, voulut défendre Brissot dans les Tuileries, et fut publiquement fouettée par les femmes. Sa raison en resta dès lors égarée. Elle vécut presque toujours renfermée à la Salpêtrière, et ne devint plus calme qu'en 1810.

Théron, né en Béotie, épousa la fille de Gélon, devint roi d'Agrigente, et remporta plusieurs prix aux jeux Olympiques. Pindare l'a célébré. Il mourut vers 470 av. J. C.

Thérouanne ou **Thérouenne**, *Taruenna*, village de l'arr. et à 16 kil. S. de Saint-Omer (Pas-de-Calais), sur la Lys; 1,500 hab. Fondée par les Romains, elle fut la résidence d'un roi Franc, que Clovis mit à mort. En 1513, elle fut prise par les Anglais après un long siége. En 1553, Charles-Quint se vengea, en la détruisant, de son échec devant Metz. Elle ne s'est pas relevée depuis.

Théroulde, poëte du XIe siècle, est l'auteur présumé de la *Chanson de Roland*, poëme remarquable par son énergie, en vieux français, qui célèbre la défaite

des Français à Roncevaux, la mort de Roland et la vengeance qu'en tira Charlemagne. Ce poëme a été publié par Génin, 1850, p. Fr. Michel, 1863, tr. en v. p. Lehugeur.

Thersandre, fils de Polynice, fut l'un des Epigones, régna à Thèbes, alla au siége de Troie, et fut tué par Télèphe.

Thersite, Grec qu'Homère représente comme laid, lâche, outrageant avec audace les héros devant Troie, frappé par Ulysse de son sceptre, et tué d'un coup de poing par Achille. Son nom est devenu celui des lâches insolents.

Thesa, v. du Maroc septentrional. Fabriques de burnous; 10,000 hab.

Thésée, héros Grec, dont la vie est moitié fabuleuse, moitié historique. Né à Trézène, fils d'Egée, roi d'Athènes, et d'Æthra, fille du roi de Trézène, il se fit reconnaître en soulevant une pierre énorme qui cachait l'épée et la chaussure de son père. De Trézène à Athènes, il purgea la route des brigands qui l'infestaient, tua Sinnis, Scyron, Cercyon, Procruste; puis, arrivé à Athènes, vainquit les Pallantides, ennemis d'Egée, et prit le taureau qui désolait la plaine de Marathon. Il se chargea de conduire en Crète le tribut de jeunes filles et de jeunes garçons qui devaient être dévorés par le Minotaure, tua le monstre en pénétrant dans le labyrinthe avec l'aide du fil d'Ariane; enleva la jeune princesse et Phèdre, sa sœur; abandonna Ariane dans l'île de Naxos; mais oublia de changer les voiles noires de son vaisseau, et causa la mort d'Egée, qui, de désespoir, se précipita dans la mer. Roi d'Athènes, Thésée fut le législateur de ses sujets, divisa le peuple en trois classes, en tribus, phratries, familles; institua des fêtes religieuses, et prit part aux grandes aventures de l'âge héroïque, l'expédition des Argonautes, la chasse du sanglier de Calydon, la lutte contre les Amazones, etc. Il enleva Hélène, voulut enlever Proserpine, avec l'aide de son ami Pirithoüs, fut retenu par Pluton, puis délivré par Hercule. Trompé par Phèdre, il invoqua contre son fils Hippolyte la vengeance de Neptune. Le peuple se souleva contre lui; il fut forcé de fuir à Scyros, où le roi Lycomède le fit périr. Plus tard Cimon rapporta ses cendres à Athènes, qui l'adora comme un demi-dieu. Plutarque a écrit sa *Vie* légendaire.

Thesmophories, fêtes qui se célébraient, pendant 3 jours, à Athènes et à Eleusis, en l'honneur de Cérès *Thesmophore* ou législatrice. Elles avaient été instituées par Orphée, Triptolème ou les Danaïdes. Les femmes seules y assistaient, et s'y préparaient par neuf jours de retraite et d'abstinence. Le premier jour des fêtes, elles allaient en procession d'Athènes à Eleusis; le deuxième jour, armées de torches, elles cherchaient Proserpine; le troisième était consacré aux initiations.

Thesmothètes. V. Archontes.

Thespies, v. de l'anc. Béotie, au pied de l'Hélicon; 60 de ses citoyens refusèrent d'abandonner Léonidas aux Thermopyles et périrent avec les Spartiates. Auj. *Neochorio.*

Thespis, poëte grec, né à Athènes, vivait au VIe s. av. J. C., du temps de Solon. On lui attribue l'invention de la tragédie; il joignit au chœur un personnage qui l'interrogeait et qui répondait à ses questions; c'est l'origine du dialogue. Les tragédies de Thespis s'étaient perdues de bonne heure. La tradition, adoptée par Horace, qui représente Thespis promenant sur un chariot ses acteurs barbouillés de lie, semble venir d'une confusion entre les origines de la comédie et celles de la tragédie.

Thesprotie, partie occidentale de l'anc. Epire, traversée par le Cocyte et l'Achéron, avait pour villes Dodone et Buthrotum. Les Thesprotes étaient Pélasges d'origine; de leur pays sortirent les Thessaliens.

Thessalie, contrée de l'anc. Grèce, au N., bornée au N. par les monts Cambuniens, qui la séparaient de la Macédoine; à l'E. par la mer Egée; au S. par les golfes Pagasétique et Maliaque et par le mont Œta, qui la séparaient de l'île d'Eubée, des Locrides Opontienne et Epicnémidienne et de la Doride, à l'O. par la chaîne du Pinde, qui la séparait de l'Etolie et de l'Epire. Du Pinde se détachait vers l'E., parallèlement aux monts Cambuniens et à l'Œta et entre ces deux chaînes, le mont Othrys, qui divisait la Thessalie en deux vallées, celle du Pénée au N., celle du Sperchius au S. Cette dernière, moins large, ne fit plus partie de la Thessalie dès les temps héroïques. A l'extrémité E. des monts Cambuniens s'élevait du N. au S. le long de la mer Egée le mont Olympe. A l'extrémité E. de l'Othrys commençaient du S. au N., aussi le long de la côte, les monts Pélion et Ossa; entre l'Ossa et l'Olympe s'ouvrait l'étroite vallée de Tempé par laquelle s'écoulaient toutes les eaux de la Thessalie. Le Pénée qui traversait la contrée de l'O. à l'E. recevait l'Enipée, l'Ion, le Léthé, le Titarèse. Tout le pays formait primitivement un lac jusqu'à ce que l'Olympe et l'Ossa se furent séparés par un tremblement de terre: l'imagination des Grecs faisait honneur de ce travail au bras d'Hercule ou au trident de Neptune. Depuis l'antiquité, la Thessalie est renommée par sa fertilité: elle produit encore aujourd'hui en abondance le blé, les fruits, l'huile, le sésame, la cire, le bétail, le coton, la soie, le tabac et la pomme de terre. La plaine de Larisse nourrit d'excellents chevaux dans ses pâturages. — Les premiers habitants de la Thessalie, comme du reste de la Grèce, furent des Pélasges qui fondèrent Larisse. Vers 1500 av. J. C., les Hellènes, conduits, dit la mythologie, par Deucalion et son fils Hellen, l'envahirent et s'établirent dans le bassin du Sperchius, qu'ils appelèrent *Hellade* et *Phthie des Achéens.* Les fils d'Hellen, Eolus, Dorus et Xuthus, et les fils de Xuthus, Ion et Acheus, achevèrent la conquête de tout le pays en chassant les Pélasges du bassin du Pénée. Mais un demi-siècle après la guerre de Troie, des Thesprotes-Thessaliens venus d'Epire, et qui se donnaient comme les descendants des Pélasges expulsés, chassèrent vers la Grèce centrale et méridionale les conquérants hellènes, et prirent définitivement possession de la Thessalie. Ils organisèrent un gouvernement oligarchique; dans chaque canton le pouvoir appartenait à une famille noble issue, disait-elle, d'Hercule, les Scopades à Cranon, les Créontides à Pharsale, les Aleuades à Larisse. Les vaincus furent réduits à une demi-servitude. La Thessalie comprenait 4 cantons: *Histiœotide* au N.; villes: Azoros, Doliché, Pelinna; *Pélasgiotide* à l'E.; villes: Cranon, Cynoscéphales, Larisse, Phères et Scotussa; *Phthiotide* au S.; villes: Autron, Itone, Lamia, Larisse-la-Brûlée, Phylace, Ptéléon, Anticyre, Héraclée et Trachine; *Thessaliotide* à l'O.; villes: Ciérion, Métropolis et Pharsale. Les Thessaliens ne jouèrent jamais dans les affaires de la Grèce un rôle prépondérant. A l'époque des guerres médiques, les Aleuades se soumirent à Xerxès et dirigèrent son armée. Après la paix d'Antalcidas, Jason, tyran de Phères, voulut soumettre Sparte et se faire proclamer chef des Grecs contre les Perses; il fut assassiné. Son frère Alexandre fut chassé par Pélopidas, 368; et, comme il continuait à menacer les Aleuades, ceux-ci appelèrent Philippe de Macédoine, qui divisa la Thessalie et la soumit, 357. Dès lors, la Thessalie appartint aux Macédoniens, puis aux Romains. Aujourd'hui elle est divisée entre la Turquie et la Grèce par une ligne tirée du golfe de Volo dans la direction du golfe d'Arta.

Thessalonique, d'abord *Therma,* v. de l'anc. Macédoine, sur le golfe Thermaïque, fut ainsi nommée de *Thessalonice,* sœur d'Alexandre et femme de Cassandre. Elle fut, sous les Romains, la capitale de la Macédoine. Théodose Ier punit cruellement une révolte de ses habitants, 390. V. Salonique.

Thètes. V. Solon.

Thetford, anc. *Sitomagus,* v. d'Angleterre, à 45 kil. S. O. de Norwich, dans le comté de Norfolk, sur la Petite-Ouse; 5,000 hab. Anc. capit. du roy. anglo-saxon d'Est-Anglie. Houille, quincaillerie, papier.

Thétis, fille de Nérée et de Doris, petite-fille de Téthys, nymphe de la mer, épousa Pélée, roi de la Phthiotide, et fut mère d'Achille. C'est à ses noces que la Discorde jeta la pomme d'or, adjugée par Pâris à Vénus, comme à la plus belle. Thétis joue un rôle important dans l'*Iliade.*

Theudis, roi des Wisigoths d'Espagne, 531-548, lieutenant de Théodoric, roi d'Italie, tuteur de son petit-fils Amalaric, succéda à son pupille. Il fut tolérant à l'égard des catholiques; eut à lutter contre les Francs en Septimanie et en Espagne, et se fit battre par les Grecs, qui reprirent Ceuta en Afrique. Il fut assassiné à Barcelone.

Theudisèle, roi des Wisigoths d'Espagne, 548-549, succéda à Theudis, gouverna mal et fut assassiné à Séville.

Theux, v. de Belgique, dans la prov. et à 25 kil. S. E. de Liége; 6,000 hab. Fers, marbres, draps.

Thévenard (Antoine-Jean-Marie, comte), né à Saint-Malo, 1733-1815, entra dans la marine à 14 ans, étudia l'art des constructions navales; fut capitaine de frégate en 1770, capitaine de vaisseau en 1773, chef d'escadre en 1784, et vice-amiral en 1792. Membre de l'Académie royale de marine en 1773, il devint membre

de l'Académie des sciences en 1785. Il fut ministre de la marine du 16 mai au 17 septembre 1791. Préfet maritime en 1801, sénateur en 1810, il fut membre de la Chambre des pairs en 1814. Il a publié des *Mémoires relatifs à la marine*, 1800, 4 vol. in-8°.

Thevenin (JEANNE-FRANÇOISE), dite *Sophie* DEVIENNE, comédienne, née à Lyon, 1763-1841, fille d'un maître charpentier, débuta à la Comédie-Française, en 1785, y fut reçue sociétaire en 1786, et y joua avec talent les rôles de soubrettes. Elle prit sa retraite en 1813.

Thévenot (MELCHISÉDECH), voyageur, né à Paris vers 1620, mort en 1692, visita la plus grande partie de l'Europe, fut chargé de missions à Gênes, 1645, à Rome, 1652-1655, et acquit de grandes connaissances sur les pays de l'Orient. Il fut garde de la Bibliothèque du roi, en 1684. On a de lui : *Relations de divers voyages curieux qui n'ont point été publiés...*, Paris, 1663-72, 2 vol. in-fol., collection intéressante de voyages faits surtout en Asie.

Thévenot (JEAN **de**), voyageur, né à Paris, 1633-1667, neveu du précédent, visita l'Europe, l'Orient, puis l'Inde et la Perse, où il mourut. On dit qu'il apporta le premier le café en France. On a de lui : *Relation d'un voyage fait au Levant*, 1664, in-4°; *Suite du même voyage, où il est traité de la Perse*, 1674, in-4°; *Relation de l'Indostan, des nouveaux Mogols*, etc., 1684, in-4°; ces ouvrages ont été réunis en 5 vol. in-12. Ils eurent un grand succès mérité.

Thévet (ANDRÉ), voyageur, né à Angoulême, 1502-1590, prit l'habit de cordelier, et, poussé par la curiosité, visita l'Italie, Constantinople, la Grèce, l'Asie Mineure, la Terre sainte, 1549-1554. Historiographe et cosmographe du roi, aumônier de Catherine de Médicis, il jouit d'une grande faveur sous Charles IX. On a de lui : *Cosmographie du Levant*, 1554, in-4°; *les Singularitez de la France antarctique, autrement nommée Amérique*, 1558, in-4°; *la Cosmographie universelle*, 1571, 2 vol. in-fol.; *Vrais portraits et vies des hommes illustres*, 1584, 2 vol. in-fol.; etc.

Thèze, ch.-l. de canton de l'arr. et à 22 kil. N. de Pau (Basses-Pyrénées); 506 hab.

Thian-chân (Monts), c.-à-d. *monts Célestes*, chaîne de montagnes de l'Asie, dans la partie O. de l'empire chinois (Dzoungarie), fait suite au N. E. aux monts Sayansk; au S. O., aux monts Bolor. Cette chaîne forme une portion du talus occidental du plateau central ou chinois; elle est peu connue.

Thian-chân-nan-lou, c.-à-d. *région au S. des monts Thian-chân*, nom chinois de la Petite Boukharie, ou plutôt du Turkestan chinois. V. TURKESTAN.

Thian-chân-pé-lou, c.-à-d. *région au N. des monts Thian-chân*, nom chinois de la Dzoungarie.

Thianges, village de l'arr. et à 42 kil. S. E. de Nevers (Nièvre). Anc. marquisat, dont le titre fut porté par une sœur de Mme de Montespan.

Thian-Tsin, v. de Chine. V. TIEN-TSIN.

Thiard ou mieux **Tyard** (PONTUS **de**), seigneur de Bissy, poète de la Pléiade du XVIe siècle, né à Bissy-sur-Fley (Saône-et-Loire), 1521-1605, d'une maison noble de Bourgogne, fut l'ami de Ronsard, de Charles IX et de Henri III. Il devint évêque de Châlon-sur-Saône, en 1578, et fut député de la Bourgogne aux États de 1588; il y défendit le roi. Il fut, pendant la Ligue, adversaire du fanatisme, se démit de son évêché, en 1594, et termina ses jours dans l'étude des lettres. On a de lui des *Œuvres poétiques*, 1573, in-4°; elles sont peu remarquables; *Discours philosophiques*, 1587, in-4°; des *Homélies*; *Extrait de la généalogie de Hugues Capet*, 1594, in-8°; etc., etc.

Thiard (HENRI **de**), cardinal **de Bissy**, né au château de Pierres, 1657-1737, fils du comte de Bissy, qui a laissé une *Relation* de la campagne de 1664 en Hongrie, fut docteur en théologie, reçut de Louis XIV l'abbaye de Noaillé, puis l'évêché de Toul. Il eut d'interminables démêlés avec le duc de Lorraine, refusa l'archevêché de Bordeaux, eut l'abbaye de Trois-Fontaines, et fut nommé évêque de Meaux, après la mort de Bossuet, 1704, abbé de Saint-Germain-des-Prés, et enfin cardinal, 1715. Il défendit avec ardeur les prérogatives de l'Église de Rome contre les jansénistes; de là les jugements si divers portés sur ce prélat par les contemporains des deux partis. Citons parmi ses écrits : *Traité théologique adressé au clergé du diocèse de Meaux*, 1722, 2 vol. in-4°; *Instruction pastorale au sujet de la constitution* Unigenitus, 1722, in-4°. Il dépensa 500,000 fr. pour la construction du marché Saint-Germain.

Thiard (ANNE-CLAUDE **de**), marquis **de Bissy**, neveu du précédent, né au château de Savigny (Lorraine), 1682-1765, prit une part active aux dernières guerres de Louis XIV, fut maréchal de camp, en 1719, accompagna don Carlos à la conquête du royaume de Naples, contribua à la victoire de Bitonto, 1734, et fut nommé lieutenant général. Mais il partagea la disgrâce de son beau-frère Chauvelin.

Thiard (ANNE-LOUIS **de**), marquis **de Bissy**, fils du précédent, né à Paris, 1715-1748, maréchal de camp dès 1745, se distingua à la défense de Gênes, 1747; il mourut des suites d'une blessure reçue au siège de Maëstricht.

Thiard (CLAUDE **de**), comte **de Bissy**, cousin du précédent, né à Paris, 1721-1810, recueillit son riche héritage. Il fut lieutenant général en 1762, et resta l'ami de Louis XV. Malgré son ignorance, il avait été élu membre de l'Académie française, en 1750. Après la mort de Louis XV, il se retira dans sa terre de Pierres. En 1803, il fut mis dans la classe de littérature de l'Institut. Il a laissé quelques ouvrages médiocres.

Thiard (HENRI-CHARLES, comte DE), frère du précédent, né à Paris, 1722-1794, devint lieutenant général en 1762, fut premier écuyer du duc d'Orléans, et jouit d'une grande faveur sous Louis XVI. Il commanda en Provence, 1782, en Bretagne, 1787. Il eut à lutter au milieu des troubles qui agitaient la province, et, à Rennes, arrêta l'effusion du sang au péril de ses jours. Il fut blessé aux Tuileries dans la journée du 10 août, emprisonné en 1793, et condamné à mort. Maton de la Varenne a publié ses *Œuvres posthumes*, 1799, 2 vol. in-12.

Thiard de Bissy (AUXONNE-THÉODOSE-MARIE, comte DE), fils de Claude de Bissy, né à Paris, 1772-1852, était sous-lieutenant à l'époque de la Révolution. Il émigra et combattit dans l'armée de Condé; mais ses opinions se modifièrent; il rentra en France sous le Consulat, fut membre du conseil général de Saône-et-Loire en 1801, et chambellan de Napoléon en 1804. Aide de camp de l'Empereur, il fit les campagnes de 1805, 1806 et 1807, et devint gouverneur de Dresde. Cependant il donna sa démission, par suite de tracasseries dont il fut l'objet, et vécut à l'écart. Louis XVIII le nomma maréchal de camp, 1814, et commandeur de la Légion d'honneur; mais, en 1815, il refusa de marcher contre les frères Lallemand. Les ultra-royalistes l'impliquèrent plus tard dans la conspiration de Didier, et il resta six mois à l'Abbaye. Membre de la Chambre des représentants, en 1815, député de 1820 à 1848, il a toujours siégé à l'extrême gauche. Il refusa tout titre, tout honneur; en 1848, il protesta en faveur du droit de réunion. Il fut ministre de la République en Suisse, de 1848 à la fin d'avril 1849.

Thiaucourt, ch.-l. de canton de l'arr. et à 36 kil. N. de Toul (Meurthe-et-Moselle). Vins estimés; 1,402 hab.

Thibaudeau (ANTOINE-RENÉ-HYACINTHE), né à Poitiers, 1739-1813, d'une ancienne famille protestante, avocat en 1762, fut député aux États-généraux en 1789, puis président du tribunal criminel de Poitiers, 1791, procureur général syndic et administrateur de la Vienne, 1792. Quoiqu'il se fût opposé au mouvement fédéraliste, il fut incarcéré en 1793, et rendu à la liberté au 9 thermidor. Il fut député de la Vienne en 1802. On a de lui un *Abrégé de l'histoire du Poitou*, 1782, 6 vol. in-12, continué, jusqu'en 1789, par M. de Sainte-Hermine.

Thibaudeau (ANTOINE-CLAIRE, comte), fils du précédent, né à Poitiers, 1765-1854, avocat à vingt-deux ans, suivit son père à Versailles, fut procureur syndic de Poitiers, puis député à la Convention. Il siégea à la Montagne, sans paraître aux Jacobins, vota la mort de Louis XVI, eut une mission à l'armée des côtes de la Rochelle, mais ne commença à jouer un rôle vraiment actif qu'après le 9 thermidor. Il provoqua le retour des proscrits du 31 mai, attaqua la loi des suspects et la loi du maximum, et fut l'un des principaux chefs du parti conventionnel, ennemi des terroristes et des royalistes. Il montra beaucoup d'énergie dans les journées du 12 germinal et du 1er prairial an III; il fut l'un des principaux rédacteurs de la constitution de l'an III, et fut élu au conseil des Cinq-Cents par trente-deux départements. Il continua de montrer la même énergie et la même impartialité, et sortit du Corps législatif, en 1796. Bonaparte le nomma préfet de la Gironde, 1800, puis conseiller d'État; il prit une part active à la confection des codes; mais se trouva plusieurs fois en opposition avec le Premier Consul qui l'éloigna, en le nommant préfet des Bouches-du-Rhône, 1803. En 1815, quoiqu'il eût désapprouvé le retour de l'Empereur, il fut nommé à la Chambre des pairs, et, après Waterloo,

fit une sortie violente contre les Bourbons. Exilé comme régicide, il vécut en Suisse, en Allemagne, à Bruxelles, et ne revint à Paris qu'en 1830. Il ne s'occupa que de travaux littéraires. Il fut nommé sénateur en 1852. Parmi ses nombreux ouvrages, on remarque : *Opinion sur le jugement de Louis XVI*, déc. 1792; *Recueil des actes héroïques et civiques des républicains français*, 1794, in-8°; *Histoire du terrorisme dans le département de la Vendée*, 1795; *Mémoires sur la Convention et le Directoire*, 1824, 2 vol. in-8°; *Mémoires sur le Consulat*, 1826, in-8°; *Histoire générale de Napoléon Bonaparte*, 1827-28, 5 vol. in-8°; *le Consulat et l'Empire*, 1835-38, 10 vol. in-8°; *Histoire des états généraux*, 1843, 2 vol. in-8°; *la Bohême, roman historique*, 1834, 2 vol. in-8°. Il a laissé en manuscrit : des *Considérations sur la Révolution française*, des *Mémoires sur la Convention et le Directoire*, des *Mémoires*, depuis le 18 brumaire jusqu'en 1854; etc., etc. — Son fils, Adolphe-Narcisse, né à Poitiers, 1795-1856, fut lié aux hommes éminents du parti libéral; fut pris aux journées de juin 1832, dirigea *le National* avec Armand Carrel; puis fut l'un des fondateurs des lignes de chemins de fer de Paris au Havre, de Normandie et de Bretagne.

Thibault (Jean-Thomas), peintre et architecte, né à Montier-en-Der, 1757-1826, fut membre de l'Institut et professeur à l'École des beaux-arts. Il a travaillé aux châteaux de Neuilly, de la Malmaison, de l'Élysée, a restauré l'hôtel de ville d'Amsterdam, le palais de La Haye. Il a laissé: *Application de la perspective linéaire aux arts du dessin*, 1827, in-4°.

Thibaut Ier ou **Théobald**, comte de Champagne et de Blois, lutta contre Geoffroi, comte d'Anjou, et mourut en 1089.

Thibaut II, dit *le Grand*, né vers 1090, petit-fils du précédent, succéda à son père, Étienne, 1102, soutint Louis VI contre les Allemands, 1124, et son frère Étienne dans ses prétentions au trône d'Angleterre. Plus tard, il lutta contre Louis VII, pour avoir accueilli Pierre de la Châtre, archevêque de Bourges, et la ville de Vitry fut brûlée, 1142. Thibaut mourut en 1152.

Thibaut III, petit-fils du précédent, né en 1177, succéda à son frère, Henri II, 1197, prit la croix à la voix de Foulques de Neuilly, mais mourut à Troyes, en 1201.

Thibaut IV, comte de Champagne, roi de Navarre, fils de Thibaut III, 1201-1253, naquit après la mort de son père, fut élevé à la cour de Philippe Auguste, sous la tutelle de sa mère, Blanche de Navarre. Il étudia à l'Université de Paris, et eut surtout pour maître Gace Buslé. Il accompagna Louis VIII dans ses expéditions contre les Anglais et contre les Albigeois, mais l'abandonna au siége d'Avignon, 1225, probablement pour ne pas se brouiller avec les seigneurs du Midi, à cause de l'héritage de Navarre. On l'accusa faussement d'avoir empoisonné le roi et d'avoir aimé la reine Blanche. Il est seulement certain qu'elle exerça sur lui un grand ascendant, et qu'il la célébra souvent dans ses chansons. Il prit part à la ligue des seigneurs contre la régente, mais joua toujours un rôle équivoque, s'entremit pour faire conclure la paix de Vendôme, 1227, et excita la haine des confédérés, qui lui opposèrent les prétentions de sa cousine, Alix de Champagne, reine de Chypre, et envahirent ses domaines. La régente et le roi vinrent à son secours; Louis IX racheta les droits d'Alix, et reçut en payement les comtés de Blois, de Chartres, de Sancerre et la vicomté de Châteaudun. A la mort de son oncle, Sancho III, Thibaut devint roi de Navarre, 1234, et attira de nombreux colons dans son royaume, qu'il gouverna sagement. Il dirigea une croisade, en 1238, mais, plus vaillant chevalier que bon général, il fut battu par les musulmans, et revint en 1240. Il est surtout célèbre comme poëte; il a été le *premier chansonnier parmi les rois*, a dit M. Villemain. Ses *jeux partis* rappellent les discussions galantes des cours d'amour; ses chansons ont de la douceur, de la grâce, de la noblesse, avec d'heureux traits de naïveté; il a trouvé, par instinct, plusieurs des règles de versification qui ne furent établies que plus tard. Ses *Œuvres* ont été publiées par Lévesque de la Ravallière, 1742, 2 vol. in-8°; par Roquefort et Fr. Michel, 1829, in-8°; par M. Tarbé, 1851 in-8°.

Thibaut V, comte de Champagne et roi de Navarre, fils du précédent, 1240-1270, épousa la fille aînée de saint Louis, et accompagna ce prince à la huitième croisade.

Thibaut (Antoine-Frédéric-Juste), jurisconsulte allemand, né à Hameln (Hanovre), 1774-1840, d'une famille de réfugiés français, professa à Kiel, à Iéna, à Heidelberg, et fut considéré comme le chef de l'école philosophique du droit. Parmi ses nombreux ouvrages on remarque : *Essai sur quelques parties de la théorie du droit*, 1798, 2 vol. in-8°; *Théorie de l'interprétation logique du droit romain*, 1799, trad. en français par de Sandt; *de la Possession et de la prescription*, 1802; *Système du droit des Pandectes*, 1803, 2 vol. in-8°; etc. Admirateur des grands maîtres, il avait formé une précieuse collection de musique, et a écrit un curieux ouvrage *sur la Pureté de la musique*, 1825, in-8°.

Thiberville, ch.-l. de canton de l'arr. et à 13 kil. N. O. de Bernay (Eure); 1,426 hab. Rubans de coton.

Thibet, en chinois *Si-dzang*, en thibétain *Gang-djian-youl, le pays de la neige*, contrée de l'Asie centrale, tributaire de l'empire chinois. Il est borné au N. par la Petite-Boukharie ou Turkestan chinois et le plateau des Mongols du Khoukhou-noor, dont le séparent les monts Kouen-loun et Baïan-Karat; à l'E. par la Chine, dont le séparent les monts Youn-ling; au S. par l'empire Birman, dont le séparent les monts Lang-tan, et par l'Hindoustan, dont le sépare l'Himalâya; à l'O. par le Ladak. Il est situé entre 27° et 35°30′ lat. N., et entre 70° et 100° long. E. Il a environ 1,687,000 kil. carrés et 7 millions d'habitants. Le sol est montueux, très-élevé (le village de Gartok est à 4,590 mètres d'altitude), très-froid. Les principaux cours d'eau sont le Dzangbo, dont le cours inférieur s'appelle Brahmapoutra, le Yang-tse-kiang, et les trois grandes rivières de Souk-tchou, Nieu-tchou et Yar-lung, dont la réunion forme probablement le Mé-kong. — Le Thibet produit : l'or, l'argent, le borax, le mercure, les turquoises et le sel. On y cultive surtout l'orge noire, dont les Thibétains tirent leur nourriture et leur boisson. Les principaux animaux domestiques sont les chevaux, les yacks ou bœufs à longs poils, les moutons, les porcs, les chèvres à poil soyeux qui fournissent le pashm ou duvet de Cachemire. Capitale, *Lassa* ou *Lhassa*. Villes : Djachi-loumbo, Bathang, Djiga-goungar. — Le Thibet est gouverné par le Dalaï-lama, bouddha vivant qui délègue son pouvoir à un souverain temporel ou Nomekhan. Les Chinois y entretiennent quelques troupes sur la frontière de l'Hindoustan et sur la route de Lassa à Pékin.

Thibet (Petit-), nom quelquefois donné au *Ladak*. V. Ladak.

Thibouville (Henri **Lambert d'Herbigny**, marquis de), littérateur, né à Paris, 1710-1784, fut mestre de camp des dragons de la reine, mais montra peu de courage, et fut accusé de mœurs très-relâchées. Il fut pendant quarante ans lié avec Voltaire, et lui servait d'intermédiaire avec les acteurs et avec les libraires. Il écrivit des tragédies, *Télamir*, *Ramir*, des héroïdes, des romans, mais avec peu de succès.

Thiébault (Dieudonné), littérateur, né à la Roche, près Remiremont, 1733-1807, enseigna dans plusieurs colléges des jésuites, rentra dans le monde, 1762, fut nommé par Frédéric II professeur de grammaire générale à l'école militaire de Berlin, 1765, et vécut pendant 20 ans dans l'intimité du roi de Prusse. Il revint en France, en 1784, et fut sous-chef de bureau de la librairie, garde des archives et inventaire du garde-meuble. Après avoir exercé plusieurs emplois pendant la Révolution, il finit par être proviseur du lycée de Versailles, 1803. On cite parmi ses ouvrages : *Nouveau plan de l'enseignement public*, 1769, in-12; *les Adieux du duc de Bourgogne et de l'abbé de Fénelon*, ou *Dialogues sur les différentes sortes de gouvernement*, 1772, in-12; *Essai synthétique sur l'origine et la formation des langues*, 1774, in-8°; *Traité du style*, 1774, in-8°, et 1801, 2 vol. in-8°; *Grammaire philosophique*, 1802, 2 vol. in-8°; *Mes souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin*, 1804, 5 vol. in-8°; etc., etc.

Thiébault (Paul-Charles-François-Adrien-Henri-Dieudonné, baron), général, né à Berlin, 1769-1846, fils du précédent, reçut une excellente éducation, se mêla de bonne heure aux événements de la Révolution, pour soutenir le parti constitutionnel; s'enrôla après le 10 août, et servit avec distinction dans la Belgique, en Hollande, en Italie. A Gênes, en 1800, sous Masséna, il devint général de brigade. Il fut grièvement blessé à Austerlitz, gouverna dans la Hesse avec fermeté, se signala en Portugal, 1809, devint général de division, combattit en Espagne de 1808 à 1813; fut destitué sous la seconde Restauration, et passa dans le corps d'état-major en 1818. Il avait toujours cultivé les lettres avec succès. Il a publié : *les Soupers du jeudi*, 1789, in-8°; *Manuel des adjudants généraux*, etc., 1800, in-8°; *Journal des opérations militaires du siége et du blocus de*

Gênes, 1801, gr. in 8°, 1847, 2 vol. in-8°; *Manuel général du service des états-majors*, 1815, in-8°; *Relation de l'expédition de Portugal faite en* 1807 *et* 1808, 1817, in-8°; *Défense de Paris*, 1841, in-8°; etc.

Thiéblemont, ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. S. E. de Vitry-le-François (Marne); 565 hab.

Thiel, v. des Pays-Bas, à 37 kil. S. O. d'Arnheim, sur le Wahal (Gueldre); 6,000 hab. Commerce actif de grains par les canaux. Prise par les Français, en 1672.

Thielen (JEAN-PHILIPPE **van**), peintre flamand, né à Malines, 1618-1667, fut surtout élève de Daniel Seghers, et s'est fait une réputation, comme peintre de fleurs.

Thielt, v. de Belgique, à 25 kil. S. E. de Bruges (Flandre occidentale); 11,000 hab. Fabr. de toiles de lin.

Thiérache, *Theorascia*, pays de l'anc. Picardie; ch.-l., *Guise;* villes, La Fère et Vervins. Auj. dans le départ. de l'Aisne.

Thiériot. V. THÉRIOT.

Thierri (Saint), disciple de saint Remi, et abbé du mont d'Hor, près de Reims, mort vers 533, est fêté le 1er ou le 3 juillet.

Thierri Ier ou **Théodoric**, roi de Metz ou d'Austrasie, l'aîné des fils de Clovis et d'une concubine, commandait, en 508, les Francs, qui furent battus, sous les murs d'Arles, par Ibbas, général des Ostrogoths. En 511, il fut reconnu roi par les Ripuaires des deux rives du Rhin, ne voulut pas seconder ses frères contre les Bourguignons, mais s'empara de la Thuringe, et précipita du haut des murs de Tolbiac le roi Hermanfried, 530. Il dévasta cruellement l'Auvergne, qui s'était révoltée contre lui; sous son règne, la loi des Francs Ripuaires fut rédigée. Son fils Théodebert lui succéda.

Thierri II, roi de Bourgogne et d'Austrasie, né en 587, 2e fils de Childebert II, lui succéda en Bourgogne, 596, fut dominé par son aïeule Brunehaut, chassée d'Austrasie, et fit la guerre à son frère Théodebert, qui fut vaincu à Toul et à Tolbiac, puis mis à mort, 612. Maître de l'Austrasie, Thierri allait combattre le roi de Neustrie, Clotaire II, lorsqu'il mourut. On accusa, sans preuves, Brunehaut de l'avoir empoisonné.

Thierri III, 3e fils de Clovis II, exclu, dès le berceau, de la succession paternelle, fut nommé roi de Neustrie et de Bourgogne, en 670, par l'ambitieux Ebroïn; mais il fut renversé par son frère Childéric II, roi d'Austrasie, et enfermé à Saint-Denis. Il recouvra la couronne en 673, et vécut à Nogent-sur-Seine. Après la mort d'Ebroïn, il fut forcé de subir la loi de Pepin d'Héristal, vainqueur à Testry, 687. Thierri mourut en 691.

Thierri IV, fils de Dagobert III, né en 713, fut élevé au couvent de Chelles, fut nommé roi en 720, et mourut en 737, soumis à la toute-puissance de Charles Martel.

Thierri *d'Alsace*, comte de Flandre, parent de Charles le Bon, disputa le comté à Guillaume Cliton, que Louis VI voulait imposer aux Flamands. Il l'emporta sur son rival, 1128, et gouverna avec habileté; il fit quatre voyages en Palestine. On lui attribue la fondation de Gravelines et de plusieurs monastères.

Thierry (JEAN), sculpteur, né à Lyon, 1669-1739, élève de Coysevox et de Coustou, travailla pour Marly, Versailles, fut de l'Académie en 1717; puis, en Espagne, composa des œuvres nombreuses pour Saint-Ildephonse. Sa statuette de *Léda* est au Louvre.

Thierry (JACQUES-NICOLAS-AUGUSTIN), historien, né à Blois, 1795-1856, fils d'un père qui est mort bibliothécaire de la ville, fit de brillantes études au collège de Blois, sentit s'éveiller son goût pour l'histoire par la lecture des *Martyrs* de Chateaubriand, entra à l'École normale en 1811, fut régent de cinquième au collège de Compiègne, puis quitta l'Université pour la carrière littéraire. Secrétaire et *fils adoptif* de Saint-Simon, il l'aida dans ses travaux de 1814 à 1817. Ils se séparèrent à cause de la divergence de leurs opinions; A. Thierry écrivit alors dans *le Censeur européen*, 1817-20, et, dans une intention de polémique libérale, composa un récit des Révolutions de l'Angleterre, s'occupa de la formation des communes; puis, étudia la constitution de l'ancienne monarchie, et écrivit dans *le Courrier français*, 1820, les dix premières *Lettres sur l'histoire de France*. Il se renferma dès lors dans la science pure, et pendant cinq ans travailla à son *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, qui parut en 1825 et eut le plus grand succès. Un an plus tard il était aveugle, martyr de son dévouement pour la science. Dès lors il était proclamé l'un des maîtres de l'école moderne historique. Il ajouta quinze lettres nouvelles à ses *Lettres sur l'histoire de France*, et s'occupa surtout de la formation de la nation et de la révolution communale, étudiant toujours avec son ami Fauriel les monuments de notre vieille histoire, et aidé par des secrétaires intelligents, comme Armand Carrel. Il entra à l'Académie des inscriptions en 1830, salua avec joie le triomphe de la bourgeoisie sous Louis-Philippe, passa quatre années auprès de son frère, Amédée, préfet de la Haute-Saône, se maria avec Mlle de Querangal, puis écrivit à Luxeuil les *Récits des temps mérovingiens*, précédés de *Considérations sur l'histoire de France*. Le duc d'Orléans le nomma bibliothécaire du Palais-Royal, 1835, et l'Académie française lui décerna le prix Gobert, qu'il conserva pendant quinze ans, 1841-1856. M. Guizot, ministre de l'instruction publique, l'avait chargé de publier, dans la collection des documents inédits sur l'histoire de France, les *Monuments de l'histoire du tiers état*. Malgré des souffrances toujours croissantes, avec l'aide de collaborateurs dévoués, il se livra à ce travail avec ardeur, et fit paraître deux volumes de pièces, avec une introduction reproduite en 1853 sous le titre d'*Essai sur l'histoire de la formation du tiers état*. Dans ses ouvrages, remarquables et populaires, il a posé et développé avec talent, mais parfois avec quelque exagération, la grande question des races; il a revendiqué les droits des nationalités opprimées; il a démêlé avec sagacité l'origine et la marche de la révolution communale et des progrès de la bourgeoisie. Par son style animé il a surtout donné la vie aux récits des vieux âges. Il a renouvelé la science historique. Ses *Œuvres complètes* ont été recueillies deux fois par lui-même, 1846-47, 8 vol. in-18; et 1856, 10 vol. in-18. — Sa femme, *Julie* DE QUERANGAL, d'une ancienne famille de Bretagne, fille d'un contre-amiral, l'épousa à Luxeuil en 1831, s'associa avec un dévouement intelligent aux travaux de son mari, et écrivit elle-même avec talent: *Scènes de mœurs et de caractères au* XIXe *siècle et au* XVIIIe, 1835, in-8°; *Adélaïde, mémoires d'une jeune fille*, 1839, in-8°.

Thiers (JEAN-BAPTISTE), théologien, né à Chartres, 1636-1703, fils d'un cabaretier, fut curé de Champrond en Gâtine, 1666; puis, après s'être attiré de nombreux ennemis par ses ouvrages de polémique agressive, il se réfugia dans le diocèse du Mans, et eut la cure de Vibraye, 1692. Critique éclairé, mais d'un esprit singulier et mordant il a écrit: *De festorum dierum imminutione*, 1668, in-12; *Factum pour les curés de l'archidiaconé de Piuserais*, 1674, in-12; *De stola in archidiaconorum visitationibus gestanda a paræcis*, 1674, in-12°; *Traité de l'exposition du Saint-Sacrement de l'autel*, 1673, in-12, et 1679, 2 vol. in-12; *L'Avocat des pauvres*, 1676, in-12; *Sur les porches des eglises*, 1679, in-12; *Traité des superstitions*, 1679, in-12, ouvrage qui a pour complément le *Traité des superstitions qui regardent tous les sacrements*, 1703-1704, 3 vol. in-12; *Traité de la dépouille des curés*, 1683, in-12; *Traité des jeux et divertissements qui peuvent être permis ou doivent être défendus aux chrétiens*, 1681, in-12; *Histoire des perruques*, 1690, in-12; *la Plus solide, la plus nécessaire et la plus négligée de toutes les dévotions, qui est la pratique des commandements de Dieu et de l'Eglise*, 1702, 2 vol. in-12; *Observations sur le nouveau bréviaire de Cluny*, 1702, 2 vol. in-12; etc., etc.

Thiers, ch.-l. d'arrondissement du départ. du Puy-de-Dôme, à 44 kil. N. E. de Clermont-Ferrand, par 45°51'15" lat. N., et 1°12'42" long. E.; 16,635 hab. Centre d'une grande fabrication de coutellerie et de papier. Ville mal bâtie et bien située. Autrefois place forte. L'arrondissement a 6 cantons, 40 communes et 77,440 hab.

Thiersch (FRÉDÉRIC-GUILLAUME **de**), philologue allemand, né près de Freyburg-sur-Unstrutt (Prusse), 1784-1860, fut professeur au gymnase de Munich, 1809, fonda l'Institut philologique et publia le recueil, intitulé *Acta philologorum monacensium*. Il établit à Vienne, avec Capo d'Istria, l'association des *Philomuses*, s'occupa activement des affaires de la Grèce, et publia en français un ouvrage important, *de l'État actuel de la Grèce et des moyens d'arriver à sa restauration*, 1833, 2 vol. in-8°. Parmi ses ouvrages on remarque: *Grammaire grecque*, Leipzig, 1812, in-8°, dont il a donné un abrégé pour les écoles; édition et traduction de *Pindare*, 1820, 2 vol. in-8°; *des Époques de l'art plastique chez les Grecs; Cours d'esthétique générale*, 1846, etc. Il s'occupa surtout de l'organisation des études classiques, et publia deux ouvrages, *sur les Écoles supérieures, notamment sur celles de Bavière*, 1826-37, 3 vol. in-8°; puis *État actuel de l'instruction publique dans les*

Etats de l'Allemagne occidentale, *en Hollande*, *en France et en Belgique*, 1838, 3 vol. in-8°, qui provoquèrent de vives polémiques. Il fut membre de l'Académie royale de Munich, 1815, du conseil supérieur de l'instruction publique, 1832, conseiller intime, etc. On lui doit encore : *Système perfectionné de conjugaisons grecques*, 1821, petit in-folio ; *Manuel de la langue grecque*, 1828, in-8° ; *Lyrische Anthologie*, 1826, 4 vol. in-8° ; *de la Nouvelle poésie grecque*, 1828, in-8° ; *sur l'Erechtheum et l'Acropole d'Athènes*, 1850, 2 vol. in-4° ; etc., etc.

Thillot (Le), ch.-l. de canton de l'arrond. de Remiremont (Vosges); 2,188 hab.

Thimerais, *Theodomirensis pagus*, anc. pays du Perche, en France; capit., *Châteauneuf-en-Thimerais*. Auj. dans le départ. d'Eure-et-Loir.

Thimister, commune de la prov. de Liége (Belgique), à 15 kil. de Verviers. Fabriques de draps; fromages ; houillères ; 2,500 hab.

Thionville, *Theodonis villa*, en allemand, *Diedenhofen*, anc. ch.-l. d'arr. de la Moselle (Lorraine), à 20 kil. N. de Metz, sur la Moselle; par 49° 21′ 30″ lat. N., et 3°49′53″ long. E.; 7,376 hab., avant la guerre de 1870-71. Place forte; distilleries de cerises et d'eau-de-vie ; brasseries, verreries. Fondée au xe siècle, Thionville fit partie du duché de Luxembourg, puis du duché de Bourgogne. Par le mariage de Marie de Bourgogne avec Maximilien d'Autriche, elle revint à l'Empire, puis appartint à l'Espagne. Prise par Condé, 1643, elle resta à la France, fut vainement assiégée par les Prussiens, 1792, par les alliés, 1814, et prise par eux, 1815.

Thirion (Didier), né à Thionville, 1763-1816, professeur de rhétorique, fut député de la Moselle à la Convention, vota la mort du roi, défendit Marat, demanda l'établissement du *maximum*, et fut l'un des premiers à attaquer les Girondins. Plus tard il se sépara de Robespierre, et le desservit aux Jacobins et à la Convention. Après le 9 thermidor, il s'opposa à la réaction, fut arrêté lors des événements de prairial, remplit quelques fonctions sous le Directoire ; et, après le 18 brumaire, redevint professeur au lycée de Mayence et à la faculté de Douai. Proscrit en 1816, il s'empoisonna.

Thiriot ou **Thieriot,** né en 1696, mort en 1772, se lia avec Voltaire dans l'étude de procureur où ils étaient tous deux, resta son ami, fut son agent d'affaires à Paris et en fut récompensé largement, même lorsque plus tard il montra de la tiédeur pour défendre ses intérêts. Correspondant littéraire de Frédéric II, Thiriot se contenta d'aimer les lettres sans rien écrire.

Thiron-Gardais, ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 kil. E. de Nogent-le-Rotrou (Eure-et-Loir); 600 hab.

Thiroux d'Arconville (Marie-Geneviève-Charlotte **Darlus,** dame), née à Paris, 1720-1805, fille d'un fermier général, femme d'un président aux enquêtes, réunissait chez elle l'élite des savants et des littérateurs. Elle a beaucoup écrit, en gardant l'anonyme. On peut citer : *de l'Amitié*, 1761, in-8°, *des Passions*, 1764, in-8°; *Vie du cardinal d'Ossat*, 1771, 2 vol in-8°; *Vie de Marie de Médicis*, 1774, 3 vol. in-8° ; *Mélanges de littérature, de morale et de physique*, 1775, 7 vol. in-12 ; *Histoire de François II*, 1783, 2 vol. in-8° ; etc.

Thiroux de Crosne (Louis), né à Paris, 1736-1794, maître des requêtes, fut rapporteur, dans la révision de l'arrêt qui avait condamné Calas, 1763 ; fut intendant à Rouen, puis lieutenant général de police, 1785. Il supprima les anciens cimetières de Paris, et fit transférer les ossements dans les catacombes, 1788. Il fit démolir les maisons qui encombraient les ponts, construire le pont Louis XVI, une nouvelle salle d'Opéra, et acheva le quai d'Orsay. Il abandonna ses pouvoirs, le 16 juillet 1789, passa en Angleterre, revint en France, et fut l'une des victimes de la Terreur.

Thirsa, v. de la demi-tribu occidentale de Manassé (Palestine), entre Samarie et le Jourdain, fut quelque temps la capitale du roy. d'Israël, avant Samarie.

This, v. de l'anc. Egypte, dans la Thébaïde, résidence des rois des deux premières dynasties. On n'en connaît pas l'emplacement.

Thisbé. V. Pyrame.

Thistlewood (Arthur), conspirateur anglais, 1772-1820, après une vie très-désordonnée, forma le complot d'assassiner les ministres de George IV, pour opérer une révolution radicale. Il fut dénoncé, arrêté et mis à mort.

Thiva, nom moderne de *Thèbes*.

Thiviers, ch.-l. de canton de l'arr. et à 31 kil. S. E. de Nontron (Dordogne); 3,011 hab., dont 1,899 agglomérés. Vins, fromages, truffes et bestiaux.

Thizy, ch.-l. de canton de l'arr. et à 38 kil. O. de Villefranche (Rhône); 3,089 hab. Carrière de marbre noir. Toiles et calicots.

Thoas, roi de la Chersonèse Taurique, ordonna la mort sur l'autel de Diane de tous les étrangers qui aborderaient dans ses Etats. Oreste et Pylade furent sauvés par Iphigénie, qui était prêtresse de la déesse.

Thogrul Ier**,** fondateur de la dynastie des Seldjoucides, petit-fils de Seldjouk, célèbre par son courage et sa piété, se mit à la tête des Turcs de sa tribu, dans le Khoraçan, battit le sultan Massoud, et fut reconnu lieutenant du calife de Bagdad. Il détruisit la puissance des Gaznévides, puis celle des Bouides de Perse, fit d'Ispahan sa résidence, 1051, s'appela sultan, et reçut le titre d'émir-al-omra. Il s'efforça de rétablir, à son profit, le trône chancelant des Abbassides, et mourut en 1063. Alp-Arslan, son neveu, lui succéda.

Thogrul III, dernier sultan seldjoucide, né en 1169, succéda à son père, Malek-Arslan, 1176, lutta contre le calife de Bagdad, puis contre l'usurpateur Kizil-Arslan, qui le retint prisonnier. Il s'évada, reprit le pouvoir, mais il fut tué dans une lutte contre les Kharismiens, 1194.

Thoissey, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 30 kil. N. de Trévoux (Ain); 1,609 hab. Anc. place forte.

Tholen. V. Toolen.

Thollenbeek, commune du Brabant (Belgique), à 32 kil. de Bruxelles. Industrie linière ; 2,500 hab.

Thomar, v. de Portugal, à 150 kil. N. E. de Lisbonne (Estrémadure); 4,000 h. Anc. couvent de Templiers.

Thomas (Saint), apôtre, appelé aussi *Didyme* (jumeau), né à Galilée, était un simple pêcheur, qui s'attacha à Jésus-Christ et lui montra beaucoup de dévouement. On connaît son incrédulité au sujet de la résurrection de son maître, lorsqu'il crut, seulement après avoir touché les plaies du Sauveur. D'après une ancienne tradition, il prêcha l'Evangile aux Parthes, et, si l'on en croit les Portugais, jusque dans l'Inde, à Ceylan, à Sumatra ; il aurait souffert le martyre à Méliapour, sur la côte de Coromandel. Son corps fut rapporté à Edesse. Les Latins l'honorent le 21 décembre, les Grecs le 21 août. Les *Actes* et l'*Evangile* de saint Thomas, déclarés apocryphes, ont été publiés à Leipzig, 1823, in-8°.

Thomas d'Aquin (Saint), surnommé l'*Ange de l'école* ou le *Docteur angélique*, né à Rocca-Secca, près d'Aquino, 1225-1274, de la noble famille des comtes d'Aquino, était petit-fils de la sœur de Frédéric Barberousse. Il commença ses études chez les bénédictins du Mont-Cassin, puis à l'Université de Naples. Malgré les efforts de sa famille, il entra dans l'ordre des dominicains, 1243, étudia à Paris, puis à Cologne, où il eut pour maître Albert le Grand. Il était d'un caractère triste ; aussi ses camarades l'appelaient le *grand bœuf muet de Sicile*. En 1245, il accompagna Albert à Paris ; ils revinrent à Cologne en 1248, et Thomas commença à enseigner sous sa direction. Bachelier, il occupa une chaire de théologie à Paris, 1253. Dans la querelle de l'Université contre les ordres mendiants, Thomas combattit Guillaume de Saint-Amour, avec Albert et Bonaventure ; il l'emporta à Rome, et fit condamner le livre *des Périls des derniers temps* et *l'Evangile éternel*. A son retour, il fut reçu docteur, 1257 ; il ouvrit une école au collége de la rue Saint-Jacques ; sa renommée s'étendit dans toute l'Europe ; il écrivit, contre les Maures d'Espagne, la *Somme contre les Gentils*, et fut conseiller de saint Louis. Appelé par Urbain IV en Italie, il enseigna la théologie à Rome, à Orvieto, Viterbe, Pérouse ; rédigea son traité *Contre les erreurs des Grecs ;* refusa l'archevêché de Naples, et commença la *Somme de théologie*. Il retourna à Paris, en 1269, puis à Naples, et mourut, en se rendant au concile de Lyon. Jean XXII l'a canonisé en 1323 ; Pie V l'a déclaré docteur de l'Eglise, en 1567. On le fête le 18 juillet. — Saint Thomas a été assurément l'un des plus grands théologiens et l'un des plus grands philosophes du moyen âge ; son système est l'un des monuments les plus remarquables de l'esprit humain, soit en lui-même, soit par l'influence qu'il eut surtout jusqu'à la renaissance du xvie siècle. Il serait difficile d'analyser en quelques mots cette conception grandiose qui renferme toutes les questions dont s'occupent la philosophie et la théologie. Il a développé les doctrines d'Albert le Grand, en leur donnant plus de netteté et de précision. La *Somme de la foi catholique contre les Gentils* est la défense et l'exposition de

la doctrine catholique: il établit la nécessité d'une croyance, montre dans la raison des motifs évidents de croire à une révélation; s'efforce de prouver que la raison et la foi ne sont pas en opposition. Puis il considère Dieu en lui-même, Dieu par rapport aux créatures, les créatures par rapport à Dieu, enfin la doctrine catholique. La *Somme théologique*, que les Pères du concile de Trente placèrent à côté des livres saints, se divise en trois parties : la première est un traité de tous les êtres et principalement de Dieu; la seconde présente une théorie théologique des facultés de l'homme; dans la troisième partie, il s'occupe de Jésus-Christ, de la rédemption, des sacrements. Ses autres écrits théologiques sont : *In omnes epistolas divi Pauli expositio; Catena aurea*, commentaire des Evangiles par un enchaînement de passages tirés des Pères; *Contra errores Græcorum; Commentaires sur le livre de Job, sur Isaïe et Jérémie, sur les Psaumes; Quæstiones disputatæ*; etc. Ses ouvrages, plus particulièrement philosophiques, sont : *In IV Sententiarum P. Lombardi libros; Commentaires* (en latin) *sur les Seconds analytiques, la Métaphysique, la Physique, l'Interprétation, le Traité de l'âme, les Parva naturalia, la Politique, l'Ethique, les Météores*, etc., d'Aristote; une dissertation, *De Ente et Essentia;* des traités sur la *Nature de la matière*, le *Principe d'invidualion*, *l'Intellect et l'Intelligible*, etc. — Les écrits de saint Thomas ont été publiés souvent, réunis ou séparés. Les meilleures éditions des *Œuvres complètes* sont celles de Rome, 1570-71, 18 vol. in-fol.; de Venise, 1593-94, 18 vol. in-fol.; d'Anvers, 1614, 19 vol. in-fol.; de Paris, 1636-41, 23 vol. in-fol.; de Venise, 1745-60, 20 vol. in-fol., et 1765-88, 28 vol. in-4°; de Rome, 1858, 24 vol. gr. in-4°, etc. La *Somme* a été traduite en français par l'abbé Ecale, 1854, 3 vol. in-8°; par l'abbé Drioux, 1852-57, 7 vol. in-8°; par Lachat, 1856; plusieurs *Opuscules* ont été traduits par les abbés Védrine, Bandel et Fournet, 1856. V. *la Philosophie de saint Thomas* par M. Jourdain, 1856.

Thomas *de Cantimpré*, légendaire belge, né à Leuw-Saint-Pierre, près Bruxelles, 1201-1263, d'une famille noble du Brabant, étudia à Liége, et devint, en 1217, chanoine régulier de l'ordre de Saint-Augustin, dans l'abbaye de Cantimpré, près de Cambrai. En 1232, il entra au couvent des frères prêcheurs de Louvain : étudia à Cologne sous Albert le Grand, puis à Paris, enfin professa à Louvain. Il a écrit plusieurs *Vies* de saints, qui sont dans le recueil des Bollandistes; *Bonum universale de apibus*, Douai, 1597, in-8°, livre de morale, traduit en français, sous ce titre, *le Bien universel, ou les Abeilles mystiques*, Bruxelles, 1650, in-4°.

Thomas A-Kempis. V. Kempis.

Thomas de Cantorbéry (Saint). V. Becket.

Thomas Magister ou **Theodule,** moine grec du XIVe siècle, est l'auteur d'un recueil des *Elégances attiques*, publié à Rome, 1517, à Halle, par Ritschl, 1832, à Leipzig, par Jacobitz, 1833.

Thomas de Villeneuve (Saint), né à Fuenlana (Léon), en Espagne, vers 1487, mort en 1555, professeur aux universités d'Alcala et de Salamanque, de l'ordre des augustins, archevêque de Valence, fut célèbre comme prédicateur, directeur des consciences, et par sa charité. On l'honore le 18 septembre.

Thomas (Pierre), seigneur **du Fossé.** V. Fossé.

Thomas (Antoine-Léonard), littérateur, né à Clermont-Ferrand, 1732-1785, fit de brillantes études au collége du Plessis, à Paris fut professeur au collége de Beauvais, et, en 1756, publia des *Réflexions philosophiques et littéraires sur le poëme de* la Religion naturelle *de Voltaire*, qu'il désavoua plus tard. Un *Mémoire sur la cause des tremblements de terre* eut un accessit à l'Académie de Rouen, 1757. Ses succès oratoires à l'Académie française commencèrent en 1759 par l'*Eloge du maréchal de Saxe*. Il publia la même année, *Jumonville, poëme historique en quatre chants*, qui eut de la vogue, à cause de l'à-propos. Il fut couronné quatre fois par l'Académie pour les *Eloges du chancelier Daguesseau*, 1760; de *Duguay-Trouin*, 1762; de *Sully*, 1763; de *Descartes*, 1765. Son *Epître au Peuple* eut l'accessit au concours de poésie, 1760; son *Ode au Temps* eut le prix en 1762. Secrétaire du duc de Praslin, qui le fit nommer secrétaire-interprète des Suisses, il conserva son indépendance, refusa de servir les rancunes de son protecteur contre Marmontel et de se mettre sur les rangs, comme son rival, pour l'Académie française. Il perdit sa bienveillance et sa place auprès de lui, mais fut nommé historiographe des bâtiments du roi et entra à l'Académie française en 1766. Il lut à la séance publique de la Saint-Louis, 1770, son *Eloge de Marc Aurèle*, qu'il ne put publier qu'en 1775. Un *Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes*, 1772, eut peu de succès. Mais son *Essai sur les Eloges*, 1773, ouvrage de critique honnête et mesurée, est encore lu aujourd'hui. Il écrivit quelques pages émues dans son *Hommage à la mémoire* de Mme Geoffrin, sa bienfaitrice, 1777; et s'occupa dès lors presque uniquement, lorsque sa faible santé le lui permettait, de *la Pétréide*, poëme médiocre en l'honneur de Pierre le Grand, qu'il n'eut pas le temps d'achever. Ses *Lettres* à Mme Necker, à Mme Monnet, à ses amis Dacis et Deleyre, sont d'un esprit fin et délicat. Homme honnête, d'une conscience sévère, il a une place à part parmi les écrivains du XVIIIe siècle. Ses *Œuvres complètes* ont été plusieurs fois publiées, surtout en 1802, 7 vol. in-8°, et par Saint-Surin, 1822-25, ou 1825, 6 vol. in-8°.

Thomas (Saint-), une des Antilles danoises, dans le groupe des îles Vierges; elle a 86 kil. carrés et 14,000 hab. Sol montueux et fertile; culture de canne à sucre. Ch.-l., *Saint-Thomas*, v. de 4,000 hab. Son port franc est excellent; entrepôt de commerce entre l'Europe, les Antilles et l'Amérique équinoxiale, point de relâche des paquebots transatlantiques. Le gouvernement des Etats-Unis a négocié avec le Danemark l'achat de Saint-Thomas.

Thomas (Saint-), v. de la républ. de Guatemala, port au fond du golfe de Honduras, vaste, sûr, l'un des plus beaux de l'Amérique; une colonie belge y est établie. Un chemin de fer est projeté de Saint-Thomas à la côte du Pacifique.

Thomas (Saint-) ou **San-Tomé,** île portugaise du golfe de Guinée, à 180 kil. N. O. du cap Lopez; 12,000 hab. Ch.-l., *Saint-Thomas*, évêché. Sol montagneux; culture de cacao et de café. Découverte par Vasconcellos en 1471, le jour de la Saint-Thomas.

Thomasen (Jacques) ou **Thomasius,** philologue allemand, né à Leipzig, 1622-1684, fut professeur à l'université de cette ville, où il eut pour élève Leibniz. On lui doit, outre de nombreuses dissertations philosophiques et théologiques, *Origines historiæ philosophicæ et ecclesiasticæ*, 1665, in-4°; *De plagio litterario*, 1678, in-4°; etc.

Thomasen (Christian) ou **Thomasius,** érudit, fils du précédent, né à Leipzig, 1655-1728, professa le droit à Francfort-sur-l'Oder, à Leipzig, enfin à Halle. Il osa secouer le joug de la routine pour soutenir la doctrine du droit naturel; il fut le premier à enseigner en allemand. Il excita contre lui de nombreux ennemis, mais rendit des services incontestables à son pays. Parmi ses nombreux ouvrages on cite : *De injusto Pontii Pilati judicio*, 1676, in-4°; *De crimine bigamiæ*, 1685, in-4°; *Introductio in philosophiam aulicam*, 1688, in-8°; *Pensées libres, plaisantes, sérieuses*, 4 vol. in-4°; *Introduction à la logique*, 1691, 2 part. in-8°; *Introduction à la philosophie morale*, 1692, in-8°; *Histoire de la sagesse et de la folie*, 1693, 3 part. in-8°; *De crimine magiæ*, 1801, in-4°; etc., etc.

Thomassin (Philippe), graveur, né à Troyes, vers le milieu du XVIe siècle, s'établit à Rome, où il fut le maître de Callot et de Nic. Cochin. Son burin est vigoureux. On a sous son nom un *Recueil des portraits des souverains et des capitaines les plus illustres*, 1600, in-4°.

Thomassin (Simon), graveur, neveu du précédent, né à Troyes, vers 1655, mort en 1732, élève d'E. Picart, se perfectionna en Italie, fut de l'Académie et graveur du roi. On cite de lui : la *Transfiguration*, d'après Raphaël; le *Ravissement de Saint-Paul*, d'après Poussin; l'*Enfant Jésus parmi les docteurs*, d'après Le Sueur, etc.; et un *Recueil de statues, groupes, fontaines, vases*, etc., *du château et parc de Versailles*, Paris, 1694, in-8° et in-4°.

Thomassin (Henri-Simon), graveur, fils du précédent, né à Paris, 1687-1741, élève de son père et de B. Picart, fut de l'Académie en 1728. Il dessinait et gravait avec pureté et élégance. On a de lui de belles œuvres et des portraits remarquables.

Thomassin (Louis de), controversiste, né à Aix en Provence, 1619-1695, de la congrégation de l'Oratoire, enseigna dans plusieurs colléges, puis au séminaire de Saint-Magloire, à Paris. Pour concilier les doctrines de Port-Royal avec celles des molinistes, il composa dix-sept dissertations latines et des *Mémoires sur la grâce*, qui excitèrent contre lui beaucoup de colères. Ses supérieurs le forcèrent à se retirer dans la maison de l'ordre. Il y composa ses principaux ouvrages : *Ancienne et*

nouvelle discipline de l'Eglise touchant les bénéfices et les bénéficiers, 1678, 3 vol. in-fol., et en latin, 1688, 3 vol. in-fol.; *Dogmata theologica*, 1680-89, 3 vol. in-fol.; *Traités historiques et dogmatiques sur divers points de la discipline de l'Eglise et de la morale chrétienne*, 1681-83, 2 vol. in-8°; *Traité de l'unité de l'Eglise*, 1686-88, 2 vol. in-8°; *Traité des édits, et des autres moyens spirituels et temporels dont on s'est servi dans tous les temps pour établir et pour maintenir l'unité de l'Eglise catholique*, 1703, 3 vol. in-4°, etc.

Thomé (San-) ou **Méliapour,** v. de la présidence et à 10 kil. S. de Madras (Hindoustan). Evêché catholique. Elle appartint aux Portugais de 1545 à 1672, fut alors prise par les Français, puis par les Hollandais, 1674, enfin par les Anglais, qui l'ont gardée, 1749.

Thomery, village de l'arr. et à 8 kil. E. de Fontainebleau (Seine-et-Marne), sur la Seine; 1,700 hab. Raisin de table. dit *chasselas de Fontainebleau.*

Thomire (Pierre-Philippe), ciseleur, né à Paris, 1751-1843, étudia la sculpture sous Pajou et Houdon, puis se livra presque exclusivement à la fabrication des bronzes, et se montra artiste véritable dans ses œuvres nombreuses justement appréciées. On cite principalement : un *candélabre*, offert à Louis XVI (au palais de Saint-Cloud); des *candélabres* pour George IV; des *surtouts de table* pour les Tuileries et la ville de Paris; avec Odiot, le *Berceau du roi de Rome*, la *Psyché* et la *Toilette*, offertes par la ville de Paris à Marie-Louise.

Thomson (James), poëte anglais, né à Ednam (Roxburgh), en Ecosse, 1700-1748, perdit de bonne heure son père, ministre presbytérien, étudia à l'université d'Edimbourg ; et, poussé par ses instincts poétiques, vint à Londres, où il se fit connaître par son poëme de *l'Hiver*, 1721. Les quatre chants des quatre saisons parurent séparément et forment le poëme des *Saisons*, qui, malgré des formes artificielles, respire un vrai sentiment de la nature. Thomson écrivit alors un poëme *A la mémoire de Newton*, 1727; *Britannia*, 1727, invective patriotique; *Sophonisba*, tragédie assez froide. Protégé par le chancelier Talbot, il composa un poëme allégorique sur la *Liberté*, mais l'on connaît mieux l'hymne populaire, *Rule Britannia*, dont Arne a fait la musique. La mort du chancelier, 1737, le rejeta dans les embarras pécuniaires ; ses amis et le prince de Galles l'aidèrent ; il publia *Agamemnon*, 1738, *Edouard et Eléonore*, 1739, *Alfred*, 1740, *Tancrède et Sigismond*, 1745, sa meilleure tragédie. Enfin, en 1746, lord Littleton lui procura la place d'inspecteur général des Iles-sous-le-Vent, et il put vivre à l'abri du besoin. Son dernier ouvrage, *le Château de l'indolence*, 1746, est un poëme allégorique, où l'on retrouve les beautés descriptives des *Saisons*. Les *Œuvres complètes* de Thomson ont été publiées, 1762, 2 vol. gr. in-4°; 1788 et 1803, 3 vol. in-8°; ses œuvres poétiques ont eu plusieurs éditions séparées. Le poëme des *Saisons* est resté populaire ; imité par Saint-Lambert et Roucher, il a inspiré Delille et son école ; il a été souvent traduit.

Thomson ou **Thompson** (Benjamin). V. Rumford.

Thomson (Thomas), chimiste écossais, 1773-1852, professa à Edimbourg et à Glasgow et fut membre de la Société royale de Londres. Il fut grand partisan de la théorie atomistique. On lui doit: *Système de chimie* et *Principes de la chimie établis par les expériences* (trad. en français), *Chimie des corps organiques*, *Histoire de la chimie*, etc.

Thomyris, reine des Massagètes, eut à lutter contre Cyrus, qui, suivant Hérodote, fut pris et mis à mort par les ordres de la reine, désireuse de venger la mort de son fils. V. Cyrus.

Thônes, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 14 kil. S. E. d'Annecy (Haute-Savoie). Tanneries, moulins à soie; 2,770 hab.

Thonon, ch.-l. d'arrondissement du départ. de la Haute-Savoie, sur la rive S. du lac de Genève, à 32 kil. N. E. de Genève; par 46°22'22" lat. N., et 4°8'44" long. E.; à 69 kil. N. E. d'Annecy; 5,272 hab. Fromages renommés, bons vins.

Thor, dieu des Scandinaves, fils aîné d'Odin et de Frigga, était le dieu de la force, de l'air, du tonnerre Il habitait un vaste palais de 500 salles. A la fin du monde, il terrassera le grand serpent *Jormoungardour*, emblème du mal, mais périra lui-même du venin de ce monstre. On le représentait avec une couronne et une longue barbe, une massue ou un sceptre à la main, sur un char traîné par deux boucs. Le jeudi lui était consacré.

Thor (Le), comm. de l'arr. et à 17 kil. E. d'Avignon (Vaucluse); 3,678 hab. Garance. Eglise de style roman très-remarquable.

Thorda ou **Thorebourg,** anc. *Salinæ*, v. de l'empire austro-hongrois, à 30 kil. S. E. de Klausenbourg, dans la grande principauté de Transylvanie; 7,000 hab. Grandes salines.

Thorens, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 12 kil. N. E. d'Annecy (Haute-Savoie). Près de là sont les ruines du château de Sales, où naquit saint François; 2,668 hab., dont 842 agglomérés.

Thorigny. V. Torigny.

Thorins, vignoble renommé. V. Romanèche.

Thorillière (La). V. La Thorillière.

Thorismond, roi des Wisigoths d'Espagne, fils de Théodoric Ier, élève du rhéteur Avitus, succéda à son père, tué à la bataille des Champs Catalauniques, 451. Il fut assassiné par ses frères, 453, et l'un d'eux, Théodoric II, le remplaça.

Thorkelin (Grim-Jonson), antiquaire danois, né en Islande, 1752-1829, acheva ses études à Copenhague, fut docteur en droit, et devint gardien des archives royales, 1780, et conseiller d'Etat, 1810. Ses ouvrages ont répandu la lumière sur les contrées du Nord. Citons : *Jus ecclesiasticum vetus*, 1775, in-4°; *Jus ecclesiasticum novum*, 1775, in-4°; *Analecta ad historiam, antiquitates et jura regni Norvegiæ*, 1778, in-8°; *Diplomatarium Arna-Magnæanum*, 1786, 2 vol. in-4°; *Fragments of English and Irish history in the* IXth *and* Xth *century*, 1788, in-4°; *De Danorum gestis seculis* III *et* IV, *poema danicum dialecto anglo-saxonico*, 1815, in-4°; etc.

Thorn, v. de Prusse, dans l'arrond. et à 85 kil. S. de Marienwerder (Prusse propre), sur la Vistule; 16,000 hab. Culture de céréales et de navets; commerce de bois. D'abord ville hanséatique, elle appartint ensuite à l'ordre Teutonique. Patrie de l'astronome Copernic, dont l'église de Saint-Jean possède le tombeau, œuvre de Thorwaldsen. Elle appartient à la Prusse depuis 1793.

Thornhill (James), peintre anglais, né à Woodland, (Dorsetshire), 1676-1734, fut élevé par les soins de son oncle, Sydenham, visita la France et s'inspira des œuvres et de l'école de Le Brun. De retour à Londres, il peignit avec talent les plafonds et les murailles de plusieurs palais ou églises. On cite à Greenwich : *Guillaume III donnant la paix à l'Europe*, et, au dôme de Saint-Paul, huit épisodes de la vie de l'apôtre. La reine Anne lui donna le titre de peintre de la couronne, et George Ier le fit chevalier en 1715. Il fut le beau-père de William Hogarth.

Thorshavn, ch.-l. de l'archipel des Fœroë, dans l'île de Stromoe. Bon port.

Thorseng. V. Taasinge.

Thorwaldsen (Bertel ou Barthélemi), sculpteur danois, né à Copenhague, 1770-1844, fils d'un artiste qui sculptait des figures pour les proues des navires, élève de l'école gratuite de l'Académie des arts, obtint une médaille d'argent, en 1787, reçut les conseils d'Abilgaard, gagna la médaille d'or, en 1791, et en 1793, le grand prix de Rome. Il quitta Copenhague, en 1796, pour aller étudier et vivre à Rome. D'après les conseils du savant antiquaire Zoega, il fit d'abord des copies de plusieurs bustes antiques, et commença à attirer l'attention par un *Jason* de proportions colossales. Sa gloire ne fit dès lors que grandir. Il fut membre de l'Académie de Copenhague, en 1805, de l'Académie de Saint-Luc, 1808, chevalier du Danebrog, 1810, de l'Académie de Vienne, 1812. Il retourna dans sa patrie, en 1819, reçut un accueil sympathique et fut nommé conseiller d'Etat. Il revint habiter Rome, de 1820 à 1837; fut nommé asssocié étranger de l'Académie des Beaux-arts de France, 1823, et officier de la Légion d'honneur, 1831. Lorsqu'il rentra à Copenhague, en 1838, il reçut un véritable triomphe, et continua à travailler avec ardeur jusqu'à son dernier jour. En 1841-42, il avait fait un dernier voyage à Rome. Il laissa une fortune d'environ 4 millions au musée fondé par lui à Copenhague, qui renferme une grande partie de ses œuvres. Il a surtout excellé dans les bas-reliefs; on loue la sagesse de ses conceptions et la sévérité, quoique un peu lourde, de l'exécution. Parmi ses bas-reliefs on cite : *Achille et Briséis*; *l'Eté et l'Automne*; la *Danse des muses*; *l'Entrée triomphale d'Alexandre à Babylone*; *Nessus et Déjanire*; *Priam et Achille*; le *Christ avec les apôtres*; l'*Amour et Psyché*; *l'Amour et l'Hymen*; *Léda*; *Andromède*; *Rébecca à la fontaine*; *le Christ et les enfants*; l'*Entrée du Christ à Jérusalem*; la *Marche du Sauveur au Golgotha*. Parmi ses nombreuses statues on remarque : *Bacchus*, *Ganymède*, *Vénus à la pomme*, *Mars*,

Adonis, Hébé, Mercure tuant Argus; le Jour et la Nuit; les *Trois Grâces; le Christ et les douze apôtres;* la *Prédication de saint Jean-Baptiste*; puis le *Tombeau de Pie VII à Rome;* la statue équestre de *Poniatowski* à Varsovie; celle de *Max de Bavière* à Munich; le monument de *Gutenberg*, à Mayence; la statue de Schiller à Stuttgart; etc., etc. On a publié : *l'Entrée d'Alexandre à Babylone*, d'après les dessins d'Overbeck, Munich, 1835; et le *Recueil de tous les ouvrages de Thorwaldsen*, Copenhague, 1851, gr. in-fol. V. *Thorwaldsen et ses ouvrages*, par M. Plon.

Thoth, dieu de l'Egypte ancienne, présidait à la parole, à l'écriture, aux sciences. On lui attribuait toutes les inventions. Les Grecs l'ont identifié avec leur Hermès ou Mercure et lui ont donné le surnom de *Trismégiste* (trois fois grand). On le représentait avec la tête d'un ibis ou avec celle du cynocéphale. On lui attribuait 42 livres sacrés, confiés à la garde des prêtres, et qui contenaient toute l'encyclopédie religieuse et scientifique de l'ancienne Egypte.

Thou (De), famille célèbre, originaire de l'Orléanais, dont les membres les plus célèbres sont :

Thou (Christophe **de**), magistrat, né à Paris, 1508-1582, fut prévôt des marchands de Paris, puis président au parlement, 1554. Il présida plusieurs commissions judiciaires, et se montra opposé aux édits de tolérance. Il eut la faiblesse de louer Charles IX, qui se vantait du massacre de la Saint-Barthélemi; mais se rangea plus tard parmi les politiques. Son fils lui fit élever par Prieur un magnifique mausolée à Saint-André-des-Arts. Il avait amassé des matériaux considérables pour écrire une *Histoire nationale*.

Thou (Nicolas **de**), prélat, frère du précédent, né à Paris, 1528-1598, fut évêque de Chartres, en 1573. Quoique dévoué à Henri IV, il reconnut Charles X; mais il présida l'assemblée des évêques qui déclarèrent nulle l'excommunication fulminée par Grégoire XIV; il fut un des prélats chargés de recevoir l'abjuration du roi à Saint-Denis, 1593, et le sacra dans la cathédrale de Chartres.

Thou (Jacques-Auguste **de**), magistrat et historien, fils de Christophe, né à Paris, 1553-1617, après d'excellentes études de littérature et de droit, entra dans l'état ecclésiastique, et fut chanoine de Notre-Dame. A dix-neuf ans, il accompagna Paul de Foix dans son ambassade en Italie, et se lia dès lors avec les hommes les plus illustres et les plus savants. Il fut chargé, par Henri III, de plusieurs missions diplomatiques, et devint conseiller-clerc au parlement, 1578. Il fut membre de la commission chargée de rendre la justice en Guyenne, 1581, et profita de cette occasion pour se lier avec le roi et la reine de Navarre, et surtout avec Montaigne, puis pour visiter une partie de la France. Après la mort de son frère Jean, et après celle de son père, il renonça à l'Eglise, devint président à mortier et se maria, 1587. Il servit les intérêts de Henri III pendant la Ligue, parut avec distinction aux états de Blois, 1588, travailla au rapprochement du roi avec Henri de Navarre, alla chercher des secours en Allemagne et en Italie, puis suivit Henri IV dans les camps, et le servit dans ses négociations. En 1593, il fut nommé grand maître de la librairie du roi, prit part aux conférences de Suresnes, à la soumission des ducs de Guise et de Mercœur, à l'édit de Saint-Germain en faveur des protestants, 1595, mais surtout à l'édit de Nantes, 1598. Il soutint les libertés de l'Eglise gallicane, s'opposa à la réception des décrets du concile de Trente, travailla à la révision des statuts de l'Université; et, tout en remplissant avec zèle ses fonctions de magistrat, consacra la plus grande partie de son temps à la composition et à la publication de son *Histoire*, qu'il avait commencé à écrire dès 1591. En 1610, Marie de Médicis le nomma membre du conseil des finances, mais lui refusa la charge de premier président. La négociation des traités de Sainte-Menehould, 1614, et de Loudun, 1616, fut le dernier service qu'il rendit au gouvernement. Il laissait une bibliothèque qui est restée célèbre par la beauté des exemplaires, et qui, après la mort du prince de Soubise, son dernier possesseur, fut vendue et dispersée, 1789. Il est surtout connu comme historien; la première partie de l'*Histoire de son temps* parut à Paris, 1604, in-fol. et 2 vol. in-8°; elle s'étend de 1546 à 1560; l'exaltation religieuse attaqua dès lors avec violence un livre qui lui était hostile. La seconde partie, 1606, in-fol., qui s'étend de 1560 à 1572, lui valut une condamnation de la cour de Rome. La troisième et la quatrième partie parurent en 1607 et 1608; elles vont de 1572 à 1584. Il voulait poursuivre son *Histoire* jusqu'à la mort de Henri IV, et elle devait avoir 143 livres; il fut forcé de s'arrêter à l'année 1607 et au 138e livre. Cette dernière partie a paru par les soins de Du Puy et de Rigault, 1620, 5 vol. in-fol. La meilleure édition est celle qu'a donnée à Londres Samuel Buckley, 1733, 7 vol. in-fol. Elle a été traduite, en partie par Du Ryer, 1659, 3 vol. in-fol., entièrement par Desfontaines, Lebeau, etc., 1734, 16 vol. in-4°. L'*Histoire* de de Thou est remarquable par l'abondance des renseignements, l'impartialité, la dignité, l'éloquence; elle est bien écrite, mais en latin, ce qui a nui singulièrement à sa popularité. On lui doit encore des *Mémoires*, également écrits en latin, qui s'étendent de 1553 à 1601. Mis en français par Le Petit et d'Ifs, 1711, in-4°, ils font partie des collections Petitot et Poujoulat. De Thou faisait aussi de fort bons vers latins : *De re accipitraria*, poëme sur la fauconnerie, en 3 chants, 1582-1584, in-4°; *Poemata sacra*, 1588, 1599, in-8°; *Posteritati, poematium opus*, 1678, in-12; etc.

Thou (François-Auguste **de**), fils aîné du précédent, né à Paris, 1607-1642, conseiller au parlement à dix-neuf ans, puis maître des requêtes, voyagea dans une partie de l'Europe, et, à son retour de Constantinople, fut nommé conseiller d'Etat. Il eut quelques missions peu importantes; mais, d'un caractère inquiet et ambitieux, il suivit la cour, servit d'intermédiaire entre la duchesse de Chevreuse et la reine, 1637; puis se lia intimement avec le jeune Cinq-Mars, et servit à le rapprocher du duc de Bouillon et du duc d'Orléans. On a dit qu'il fut conspirateur sans le savoir, et qu'il fut seulement coupable de n'avoir pas révélé le traité conclu par Cinq-Mars avec l'Espagne. C'est peu probable. Il assistait en curieux au siége de Perpignan, lorsqu'il fut arrêté. Il fut conduit à Tarascon, puis à Lyon, où il persista dans ses dénégations devant la commission présidée par le chancelier Seguier. Condamné à mort, il subit courageusement le supplice avec Cinq-Mars sur la place des Terreaux, à Lyon, le 12 septembre 1642. Pierre Du Puy, dans ses *Mémoires et instructions*, a défendu l'innocence de son ami de Thou.

Thouarcé, ch.-l. de canton de l'arr. et à 28 kil. S. d'Angers (Maine-et-Loire); 1,628 hab., dont 495 agglomérés. Grains, vins.

Thouars, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 29 kil. N. E. de Bressuire (Deux-Sèvres), sur le Thoué; 2,622 hab. Eglise de Saint-Médard avec un beau portail. Autrefois capitale d'un puissant Etat féodal qui portait le titre de vicomté, et comprenait toute la partie N. du Poitou jusqu'à la Loire. Henri IV l'érigea en duché pour la famille de la Trémoïlle, 1594. Prise et reprise par les Vendéens et les républicains, en 1793. Le château de Thouars, bâti au XVIe siècle, sert de caserne.

Thoué ou **Thouet (Le),** riv. de France, descend du plateau de Gâtine, passe à Parthenay et à Thouars, et se jette dans la Loire, près de Saumur, après un cours de 118 kil. du S. au N. Il est guéable pendant six mois de l'année, et déborde fréquemment l'hiver.

Thoüin (André), botaniste, né à Paris, 1747-1824, succéda à son père comme jardinier en chef du Jardin des plantes, en 1764, grâce à Buffon, agrandit ce jardin, les serres, l'école de botanique, et exerça une grande influence sur les progrès de la science. Membre de la Société royale d'agriculture, 1784, de l'Académie des sciences, 1786, il fut professeur administrateur du Muséum d'histoire naturelle, 1793, et chargé du cours de culture et de naturalisation des végétaux étrangers. On lui doit, outre un grand nombre de *Mémoires : Essai sur l'exposition et la division méthodique de l'économie rurale*, 1805, in-4°; *Monographie des greffes*, 1821, in-4°; *Cours de culture et de naturalisation des végétaux*, 1827, 3 vol. in-8°, avec atlas; etc.

Thoulier, abbé d'Olivet. V. Olivet.

Thoulonides, dynastie turque, qui régna en Egypte, de 869 à 905. Elle tirait son nom de Thouloun, qui s'y rendit indépendant sous le calife Al-Mamoun.

Thoune, v. du canton de Berne, en Suisse. V. Thun.

Thouret (Jacques-Guillaume), né à Pont-l'Evêque, 1746-1794, fils d'un notaire, fut avocat au bailliage de sa ville natale, puis à Rouen, où il acquit de la réputation par l'étendue et la solidité de ses connaissances. Il rédigea le cahier du tiers état de Rouen, et fut nommé aux Etats-généraux. Partisan des réformes libérales, mais sans préjugés, il joua un rôle considérable dans l'Assemblée constituante, et fut nommé quatre fois son président. Membre du comité de constitution, dont il fut le rapporteur ordinaire, il exposa et défendit les

nouveaux projets avec une éloquence ferme et précise. Adversaire du clergé, il fit adopter sa motion relative à la vente des biens ecclésiastiques. Il fit décréter la division de la France en départements, et eut la plus grande influence sur la nouvelle organisation judiciaire. Partisan de la monarchie constitutionnelle, il travailla cependant de tous ses efforts à l'amoindrissement de l'autorité royale; c'est lui qui reçut le serment du roi à l'acte constitutionnel. Il fut juge au tribunal de cassation. Sous la Terreur, il fut mis au nombre des suspects, enfermé au Luxembourg, dénoncé par Couthon comme complice d'un complot dantoniste, et exécuté le 22 avril 1794. Outre beaucoup de brochures de circonstance, de rapports et de discours, il a écrit: *Abrégé des révolutions de l'ancien gouvernement français, extrait de Dubos et de Mably*, 1801, in-18, bon modèle d'analyse; *Tableaux chronologiques de l'histoire ancienne et moderne*, 1821, in-fol. oblong.

Thouret (Michel-Augustin), médecin, frère du précédent, né à Pont-l'Évêque, 1749-1810, fut admis dans la Société royale de médecine en 1776, remplit, jusqu'en 1792, plusieurs places du service médical de Paris, fut directeur de l'École de santé, 1794, qu'il fit prospérer, administrateur des hospices et du mont-de-piété, 1801, membre du tribunat, 1802, puis du corps législatif, enfin conseiller de l'Université, 1809, et doyen de la Faculté de médecine. Il a contribué à propager la découverte de la vaccine. On lui doit plusieurs mémoires estimés: *Observations sur l'usage de l'aimant en médecine*, 1783, in-12; *Recherches et doutes sur le magnétisme animal*, 1784, in-12; *Rapports sur les exhumations du cimetière des Saints-Innocents*, 1789, in-12, etc.

Thourout, v. de la Belgique, à 18 kil. S. O. de Bruges (Flandre occidentale); 9,000 hab. Ruines du château de Wynendael. Fabr. de chapeaux; amidon, liqueurs, sucre raffiné.

Thous, anc. capitale du Khoraçan, sur le *Thous*, tributaire de la Caspienne, détruite par les Tartares. Patrie d'Al-Gazel; Haroun-al-Raschid y mourut. Ruines près de Meschhed.

Thoutmosis, roi de la 18e dynastie égyptienne, acheva l'expulsion des Hycsos.

Thouvenel (Pierre), médecin, né à Sauville, près Neufchâteau (Lorraine), 1745-1815, docteur de la Faculté de Montpellier, s'établit à Paris, fonda l'établissement de bains de Contrexéville, fut inspecteur des eaux minérales de France, des hôpitaux militaires, etc. Mais sa vie fut troublée par ses luttes pour la défense du magnétisme animal et de l'hydroscopie ou baguette divinatoire. En 1790, il émigra en Italie; il revint en France sous le consulat, et Louis XVIII le nomma son premier médecin consultant. Parmi ses Mémoires on distingue: *Mémoire physique et médicinal, montrant des rapports évidents entre les phénomènes de la baguette divinatoire, du magnétisme, etc.*, 1781, 1784, in-8°; *Traité sur le climat de l'Italie*, 1797-98, 4 vol. in-8°; *Mélanges d'histoire naturelle, de physique et de chimie*, 1807, 3 vol. in-8°; etc.

Thouvenel (Édouard-Antoine), né à Verdun, 1818-1866, après un voyage en Orient, entra au ministère des affaires étrangères, fut attaché d'ambassade à Bruxelles, 1844, secrétaire de légation à Athènes, 1845, puis chargé d'affaires et enfin ministre plénipotentiaire, 1849. Il fut ensuite envoyé à Munich, et, après le 2 décembre 1851, chargé de la direction politique au ministère des affaires étrangères. Ambassadeur à Constantinople en 1855, il remplaça M. Walewski au ministère des affaires étrangères, 1860. Sénateur en 1859, il est mort peu de temps après avoir quitté les affaires, au sujet de la question romaine.

Thouvenin (Joseph), relieur célèbre, né à Paris, 1790-1834, élève de Boserian jeune, a imité et souvent égalé les anciens maîtres.

Thrace, région de l'anc. Europe au N. de la Grèce et de la mer Égée. Vers le temps de Périclès, les bornes de la Thrace étaient: au N. le Danube, à l'E. le Pont-Euxin et le Bosphore de Thrace, au S. la Propontide, l'Hellespont et la mer Égée, à l'O. le Strymon. Après la conquête romaine, la région N. de la Thrace, entre le Danube et l'Hémus, reçut le nom particulier de *Mésie*. — La Thrace paraît avoir envoyé à la Grèce ses premiers habitants, puisqu'elle est le théâtre d'une grande partie des légendes les plus anciennes de la mythologie: Linus, Orphée, Musée étaient des Thraces. Entre l'époque héroïque et celle des guerres Médiques, la Thrace fut sans doute envahie par des barbares venus du nord, puisque les Grecs méprisaient la grossièreté des habitants d'un pays qui leur avait donné leurs poëtes. Les principales tribus étaient: au N. les Gètes, les Triballes et les Mysiens; au S. les Odryses, les Bistoniens, les Edonites, les Odomantes et les Mésiens. Des colonies grecques s'établirent sur les côtes dès le VIIe siècle av. J. C. Les principales étaient: Tomes, Mesembria, Salmydesse, sur le Pont-Euxin; Byzance, Périnthe, Héraclée, sur la Propontide; Éléonte, Cardie, Énos, Abdère et Amphipolis, sur la mer Égée. Le roi de Perse, Darius fils d'Hystaspe, soumit les Thraces et les colons grecs. Mais, à la faveur des guerres Médiques et des querelles intestines des Grecs, la tribu des Odryses conquit tout le pays. Elle fut dépouillée par Philippe de Macédoine, 343. Après la mort d'Alexandre, la Thrace échut à Lysimaque, elle fut conquise par Séleucus, 282, annexée à la Macédoine, 281, affranchie, grâce à la confusion politique qui suivit les Gaulois. La Thrace septentrionale, entre Hémus et Danube, fut réduite en province romaine sous Auguste. La Thrace méridionale, entre Hémus et mer Égée, fut incorporée sous Tibère. Sous Constantin, elle forma un diocèse qui comprenait 6 provinces: *Scythie*, ch.-l. Tomes; *Mésie IIe*, ch.-l. Marcianopolis; *Europe*, ch.-l. Héraclée; *Rhodope*, ch.-l. Abdère; *Hémimont*, ch.-l. Andrinople; *Thrace propre*, ch.-l. Philippopolis. Auj. la Thrace du N. s'appelle Bulgarie; celle du S., Roumélie: ce sont deux provinces de l'empire turc.

Thrace (Bosphore de). V. Bosphore.

Thrace (Chersonèse de). V. Chersonèse.

Thrasea (Pætus), sénateur romain, mort en 66, était de Padoue. Il fut élevé dans les principes des stoïciens, devint le gendre de Pætus et d'Arria, et parcourut honorablement la carrière des honneurs. Il protesta par son silence contre la tyrannie de Néron, sortit du sénat lorsqu'on lisait la lettre de l'empereur après la mort d'Agrippine, ne craignit pas de soutenir plusieurs fois la cause de la justice, et encourut la haine de Néron, qui voulut tuer la vertu même, dit Tacite, en faisant périr Thrasea et Soranus. Accusés par Capito et Éprius Marcellus, ils furent condamnés à mort; Thrasea se fit ouvrir les veines, 66.

Thrasybule, général athénien, né au dème de Stiria, commandait les hoplites dans l'armée athénienne de Samos, en 410 av. J. C. Il la souleva contre le gouvernement oligarchique des Quatre-Cents, et fit rappeler Alcibiade. Il commanda une partie de la flotte, prit part à la victoire de Cyzique, 410; soumit la côte de Thrace, Thasos, Abdère, en 408; assista au combat des îles Arginuses, 406, et fut forcé de fuir devant la tyrannie des Trente, 404. Il se retira à Thèbes, et avec une cinquantaine d'exilés surprit la forteresse de Phylé; puis, marchant sur Athènes, il s'empara du Pirée, repoussa l'armée des Trente qui l'attaquait sur les pentes escarpées de Munychie, et, profitant des dissentiments survenus entre Lysandre et le roi Pausanias, il rentra dans Athènes, fit rendre une loi d'amnistie et rétablit l'ancienne constitution. Thrasybule entraîna plus tard les Athéniens dans l'alliance de Thèbes contre Sparte, 395. Mis à la tête d'une flotte en 389, il parcourut les côtes de l'Ionie et de la Thrace, imposa une forte contribution à Aspende en Cilicie; mais les habitants se soulevèrent et le tuèrent dans sa tente.

Thrasylle, philosophe platonicien du Ier siècle, écrivit en grec des traités sur la musique, dont on a conservé quelques fragments. Il fut en faveur auprès de Tibère, comme astrologue. On l'a confondu à tort avec Thrasylle *de Mendes*, qui écrivit des ouvrages d'histoire et de géographie, dont il y a quelques fragments dans les *Historicorum græcorum fragmenta*, t. III, de la bibliothèque A.-F. Didot.

Thronium, anc. capitale de la Locride épicnémidienne (Grèce), au centre du pays.

Thseng-Tseu, philosophe chinois du VIe siècle av. J. C., disciple de Confucius, a laissé: le *Taï-hio* ou *livre de la grande science*, et le *Hiao-King* ou *de l'Obéissance filiale;* ils ont été traduits par Noël dans ses *Libri classici sex*.

Thucydide, historien athénien, né au dème d'Halimous, vers 471 av. J. C., mort en 402, était fils d'Oloros, allié à la fois à la famille de Miltiade et à celle des Oloros, rois de Thrace. Il épousa une femme fort riche de Skapté-Hylé, qui possédait des mines d'or à Thasos. Il avait un commandement militaire en Thrace; mais, malgré ses efforts, il ne put sauver Amphipolis, qu'assiégeait Brasidas; quoiqu'il l'eût repoussé d'Eion, il fut condamné à l'exil, 424. Pendant vingt ans, il put rassembler les matériaux de son Histoire de la guerre du

Péloponnèse. On dit que, bien jeune encore, Thucydide, en entendant une lecture faite par Hérodote aux jeux Olympiques, versa des larmes d'admiration, et résolut de suivre son exemple. Depuis son exil, il parcourut probablement les diverses parties de la Grèce, retourna à Skapté-Hylé, pour composer son œuvre, et périt assassiné, sans l'avoir achevée, probablement au moment où il allait rentrer dans Athènes. Elle s'arrête, dans tous les manuscrits, à la victoire de Thrasybule près de Sestos, au milieu de l'été de 411. On peut croire qu'il avait réuni des matériaux pour achever le récit de la guerre, et que Xénophon les a connus, lui qui commence son histoire à l'endroit même où s'arrête Thucydide. Les anciens avaient la plus haute idée de son mérite; ils l'appelaient l'*historien* par excellence; les modernes ont confirmé ce jugement. Son œuvre est comme une grande tragédie historique, où les acteurs, dans leurs discours, exposent la situation, et marquent les caractères, les mœurs, les passions. Guidé par une raison supérieure, exact, sévère avant tout, il est admirable par sa méthode critique, d'une haute impartiatialité, cherchant à instruire plus qu'à amuser, toujours digne de l'étude des hommes d'État. Son style est remarquable par la vigueur et l'extrême concision de l'expression; Démosthène l'admirait et l'étudiait sans cesse. Il s'élève parfois jusqu'à la poésie et s'inspire du génie d'Homère; il a été regardé en tout temps comme le modèle de l'atticisme. C'est dans ses discours, écrits surtout à l'adresse des hommes politiques, que les réflexions et maximes abondent, et qu'elles semblent enveloppées comme d'une sorte d'obscurité préméditée; ce n'est pas pour le vulgaire qu'il écrit. Il pense plus qu'il ne parle, et pour le lire il faut beaucoup penser. Comme la plupart des grands hommes de la Grèce, Thucydide est peu favorable à la forme démocratique, et cependant on ne le voit pas partisan passionné de l'oligarchie; mais il admire Périclès, dont *le gouvernement était une démocratie de nom, et de fait une monarchie entre les mains du premier citoyen*. — Les éditions de Thucydide sont nombreuses; citons celles des Aldes, 1502, in-fol.; de Junte, 1506, in-fol., avec traduction latine; de Henri Estienne, 1564, in-fol., et 1588, in-fol.; de Hudson, Oxford et Londres, 1696, in-fol.; de Ducker, Amsterdam, 1731, in-fol.; de Gail, 1807, 6 vol. in-8°, ou 10 vol. in-4°, avec une traduction française; de Bekker, 1821, 4 vol. in-8°; de L. Dindorf, 1824; de Poppo, avec trad. latine, Leipzig, 1826-40, 11 vol. in-8°; de Gœller, Leipzig, 1826, 2 vol. in-8°; d'Arnold, Oxford, 1830; de Moistadt et Gervinus, Francfort, 1832-35, 2 vol. in-8°; de A. Bothe, Leipzig, 1858, 2 vol.; de Hase, dans la *Bibliothèque grecque-latine* de Didot, etc. Les principales traductions françaises sont celles de Seyssel, 1527, in-fol.; de Perrot d'Ablancourt, 1662, in-fol.; de Lévesque, 1795, 4 vol. in-8°; de M. A.-F. Didot, avec le texte grec, 1833, 4 vol. in-8°; de M. Zevort, 1853, 2 vol. in-12; de M. Betant, 1863, in-12; etc. — V. Jules Girard, *Essai sur Thucydide*, 1860.

Thueyts, ch.-l. de canton de l'arr. et à 26 kil. N. O. de Largentière (Ardèche), sur l'Ardèche; 2,568 hab., dont 646 agglomérés. Eaux minérales.

Thugs ou *Étrangleurs*, association d'assassins fanatiques de l'Hindoustan. Ils adorent Kâli, déesse de la mort, et lui immolent, en les étranglant, tous les étrangers qu'ils rencontrent. Les Anglais les pourchassent avec persévérance.

Thugut (François-Marie, baron de), diplomate autrichien, né à Lintz, 1734-1818, fils d'un pauvre batelier, fut élève de l'école des langues orientales de Vienne, puis attaché à l'ambassade de Constantinople, 1754. Chargé d'affaires auprès de la Porte, 1769, ministre plénipotentiaire, 1771, il déploya beaucoup d'habileté, et fut nommé baron par Marie-Thérèse, qui l'estimait particulièrement, 1774. Il obtint, en 1775, la cession de la Bukowine à l'Autriche, fut chargé de missions diplomatiques importantes; fut ambassadeur à Varsovie, 1780, à Naples, 1787, administra la Moldavie et la Valachie, 1789-90; seconda en France l'ambassadeur autrichien, de Mercy, 1791; fut l'un des principaux conseillers de François II, et remplaça le prince de Kaunitz, 1794. Il fut toujours l'un des ennemis les plus acharnés de la Révolution française, même quand il fut sorti du ministère, après les préliminaires de Léoben, 1797. Il reprit son portefeuille pendant la seconde coalition. On a généralement reconnu son habileté, mais on lui a reproché sa haine à l'égard de la France, son absence de moralité, son égoïsme effronté. Il a été plus nuisible qu'utile à l'Autriche.

Thuillier (Dom Vincent), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Coucy, près de Laon, 1685-1736, enseigna, puis fut sous-prieur à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. On a de lui une *Histoire de la constitution* Unigenitus, manuscrite; une traduction de *Polybe*, 6 vol. in-4°; une traduction latine des *Livres d'Origène contre Celse*, etc. Il a édité les *Œuvres posthumes de Mabillon et de Ruinart*.

Thuin, v. de Belgique, à 18 kil. S. O. de Charleroi (Hainaut), sur la Sambre; 9,000 hab. Draps grossiers.

Thuir, ch.-l. de canton de l'arr. et à 14 kil. S. O. de Perpignan (Pyrénées-Orientales); 2,407 hab. Miel, huile, eau-de-vie.

Thuiston, dieu des anciens Germains et des Celtes, fils de la Terre. Les Romains l'ont assimilé à Pluton.

Thulden (Théodore van), peintre flamand, né à Bois-le-Duc, 1607-1676, s'attacha à Anvers à la brillante école de Rubens, vint à Paris, en 1632, et peignit dans l'église des Mathurins 24 petits tableaux, qui représentaient des épisodes de la vie de Jean de Matha; il les a gravés lui-même à l'eau-forte, ainsi qu'une série d'estampes, d'après les peintures de Niccolo dell' Abbate à Fontainebleau. De retour à Anvers, 1635, il travailla avec Jordaens, Jean Lievens, et Honshorst. Il a composé aussi beaucoup de scènes villageoises. C'était un artiste abondant, mais inégal, et dessinant avec négligence. On cite de lui : le *Christ à la colonne* (Bruxelles); le *Martyre de saint André* (Gand); *Saint Sébastien* (Malines); *Jésus apparaissant à sa mère* (Paris).

Thulé, île au N. de l'Europe à laquelle Horace donne l'épithète de *ultima*, la plus éloignée. Le navigateur marseillais Pythéas la plaçait à 6 journées de navigation du *Cantium promontorium* (cap North-Foreland); l'opinion la plus probable est qu'il désignait ainsi une des Orcades.

Thulin, commune de Hainaut (Belgique), près de la Haisne, à 16 kil. de Mons. Houillères; 2,500 hab.

Thun, en français *Thoune*, v. de Suisse, sur l'Aar, et sur le lac du même nom, dans le canton et à 27 kil. S. de Berne; 6,500 hab. École militaire fédérale; château; situation très-pittoresque. — Le lac de Thun a 18 kil. sur 5; il est formé par l'Aar qui y conduit les eaux du lac de Brienz. Navigation à vapeur. Du lac on a une belle vue sur la Yung-Frau et la chaîne de l'Oberland.

Thunberg (Charles-Pierre), botaniste suédois, né à Jonkœping, 1743-1828, élève de Linné, s'embarqua comme chirurgien, en 1771, séjourna au Cap, à Java, dans l'îlot de Decima au Japon, et, à son retour, occupa la chaire de Linné à Upsal. On lui doit : *Flora japonica*, 1784, in-8°; *Voyage en Europe, Afrique et Asie*, 1788-93, 4 vol. in-8°, traduit en français; *Icones plantarum japonicarum*, 1794-1805, 5 part. in-fol.; *Flora capensis*, 1807-1820, 2 vol. in-8°; etc., etc.

Thur, riv. de Suisse, arrose les cantons de Saint-Gall et de Thurgovie, et se jette dans le Rhin près de Schaffhouse, après avoir reçu la Sitter à droite, la Murg à gauche. Elle a 100 kil. de cours.

Thureson (Gabriel). V. Oxenstierna (comte d').

Thuret, bourg de l'arrond. de Riom (Puy-de-Dôme). Bestiaux; 2,020 hab.

Thurgovie, en allemand *Thurgau* (canton de la Thur), un des 22 cantons de la Confédération suisse, borné au N. par le grand-duché de Bade; le lac de Constance à l'E.; le canton de Saint-Gall au S.; et celui de Zurich à l'O. Capit., *Frauenfeld*. Il a 988 kil. carrés, et 95,000 hab., dont 69,000 protestants et 25,000 catholiques. Villes : Arbon, Romanshorn, Ermatingen, près de laquelle est le château d'Arenenberg. Sol montagneux au S., ondulé et fertile presque partout. — Ce canton, habité d'abord par la tribu des *Tigurins*, devint au moyen âge une principauté vassale de l'empire d'Allemagne. Les Suisses s'en emparèrent, 1460. Il est le 17e par l'ordre d'admission dans la Confédération, le 12e par l'étendue, le 10e par la population. On y parle allemand.

Thurii, v. de l'anc. Italie. V. *Thurium*.

Thuringe, région centrale de la Germanie, bornée au N. par la Lippe et l'Unstrutt, à l'E. par l'Elbe, la Saale et la forêt de Bohême, au S. par le Danube, et à l'O. par une ligne tirée parallèlement au Rhin, depuis le Danube jusqu'à la source de la Lippe. Dans ces limites, le peuple des Thuringiens fonda un royaume au ve s. de notre ère. Le roi de Thuringe, Basin, donna asile à Childéric, roi des Francs. Il partagea le pays entre ses trois fils, Hermanfried, Bertaire et Badéric; Hermanfried tua ses frères avec l'aide de Thierry, roi d'Austrasie, et fut tué par son allié, 528. La Thuringe du S. fut alors occupée par les Francs, celle du N. par les Saxons. Sous

les Carlovingiens, elle fit partie de l'empire franc avec le titre de duché ou de comté. Sous les empereurs allemands, de 888 à 1024, elle fut divisée entre plusieurs comtes. Lothaire de Saxe nomma l'un d'eux, Louis, landgrave de Hesse et Thuringe. Le dernier descendant de Louis fut Henri Raspon, qui disputa l'empire à Frédéric II et mourut en 1247. Dès lors, la Hesse et la Thuringe furent séparées, et celle-ci passa à la maison ducale de Saxe. En 1547, lorsque Maurice, de la ligne Albertine de Saxe, eut reçu l'électorat, la ligne aînée ou Ernestine, qu'il frustrait de son héritage, reçut la plus grande partie de l'électorat, et y fonda les duchés de Saxe Altenbourg, Saxe-Cobourg-Gotha, Saxe-Meiningen, Saxe-Weimar. La partie septentrionale de la Thuringe laissée à l'électorat de Saxe, fut enlevée aux descendants de Maurice, devenus rois de Saxe, par les traités de Vienne, 1815, qui la livrèrent à la Prusse. Elle forme auj. la province prussienne de Saxe.

Thuringe (Forêt de) ou **Thuringerwald,** chaîne de montagnes de l'Allemagne du Nord, dans les duchés de Saxe. Elle se détache de la forêt de Franconie (Frankenwald), à la source de la Werra, court au N. O. et finit sur la Werra, au S. d'Eisenach, en séparant la Saale et la Werra. Elle est longue de 85 kil., large de 45; les sommets sont boisés. Les points les plus élevés sont : le Beerberg (1,025 m.), le Schneekopf (1,019 m.), le Dreiherrenstein (987 m.). La chaîne est traversée par les routes de Cobourg à Erfurt, de Meiningen à Gotha.

Thurium ou **Thurii,** v. de l'Italie anc. dans la Lucanie, colonie d'Athènes établie en 444 près des ruines de Sybaris. Elle eut une garnison romaine dès 282. Auj. *Torre-Brodagnato.*

Thurles, v. d'Irlande, sur la Suir, dans le comté et à 125 kil. S. O. de Tipperary; 6,700 hab. Évêché catholique.

Thurloe (John), homme d'Etat anglais, né à Abbots Roding (Essex), 1606-1668, fut protégé par Saint-John, et se distingua surtout dans l'ambassade de Hollande, 1651. A son retour, il fut nommé secrétaire du conseil d'Etat, puis secrétaire d'Etat de Cromwell, 1653. Il prit la plus grande part au gouvernement du protecteur, fut membre du Parlement, découvrit le complot d'Harrison, et jusqu'à la fin jouit de toute la confiance de Cromwell. Ses vastes connaissances diplomatiques lui conservèrent de l'influence après la mort du protecteur, mais ses avances à Charles II furent repoussées; il fut même quelque temps emprisonné. Dans la retraite de Great-Milton, où il vécut désormais, il fut plus d'une fois consulté par Clarendon. Il a laissé une collection de précieux documents, *State papers*, publiés en 1742, 7 vol. in-fol.

Thurneisser (Léonard), alchimiste allemand, né à Bâle, 1531-1596, eut une vie des plus agitées à travers toute l'Europe, et fut un savant à moitié charlatan, comme son maître Paracelse et son ami Cardan. Parmi ses écrits nombreux et bizarres on cite : *Archidoxa*, 1569, in-4°, en vers, sur les mouvements et les effets des planètes, sur la composition des métaux; *Quinta essentia*, 1570, in-4°; des *Eaux minérales, comparées avec les plantes*, 1572, in-fol.; *Historia plantarum omnium*, 1578, in-fol.; *Magna alchymia*, 1583, in-fol.; etc.

Thurnmayer ou **Thurmayer** (Jean), surnommé *Aventinus*, né à Abensberg (Aventinum), vers 1476, mort en 1534, a écrit une *Histoire de Bavière* (*Annalium Boiorum*, lib. VII), Munich, 1554, Leipzig, 1710, in-fol., ouvrage estimé.

Thurocz (Jean de), historien hongrois, né à Thurocz, vers 1420, prédicateur éloquent, a écrit une *Chronicon regum Hungariæ*, imprimée en 1488, qu'on trouve dans le recueil de Bongars et dans les *Scriptores regum hungaricarum.*

Thurocz (Comitat de), anc. division de la Hongrie, dans le cercle en deçà du Danube; ch.-l., *Szent-Martony.* Il tire son nom du *Thurocz*, qui le traverse du S. au N., et a été réuni au comitat d'Arva, en 1853.

Thurot (François), corsaire, né à Nuits, 1727-1760, chirurgien sur un corsaire de Dunkerque, fut pris par les Anglais, s'échappa audacieusement de Douvres, s'engagea comme matelot, et, grâce à son courage, devint bientôt capitaine. Au commencement de la guerre de Sept Ans, de brillants faits d'armes lui valurent un brevet de capitaine dans la marine royale; il fit éprouver des pertes nombreuses au commerce anglais, et reçut le commandement d'une escadre. En 1759, il opéra un débarquement en Irlande, s'empara de Carrick-Fergus; mais, au retour, attaqué par des forces supérieures, il fut tué près de l'île de Man, après une défense désespérée.

Thurot (Jean-François), helléniste et philosophe, né à Issoudun, 1768-1832, fut sous-lieutenant dans la compagnie des pompiers de Paris, 1789-92, puis se lia aux philosophes de la Société d'Auteuil, dirigea une *Ecole des sciences et des belles-lettres*, enfin suppléa la Romiguière à la Faculté des lettres, de 1811 à 1823, et fut, en 1814, professeur de *langue et philosophie grecques* au Collége de France. En 1830, il devint membre de l'Académie des inscriptions. Parmi ses ouvrages, on remarque : *Qu'est-ce que la philosophie?* 1819, in-4°; *de l'Entendement et de la raison*, 1830, 2 vol. in-8°; *Œuvres posthumes; Leçons de grammaire et de logique*, 1837, in-8°; etc. Il a traduit : *Hermès, par W. Harris*, 1796, in-8°; *Vie de Laurent de Médicis, par Roscoe*, 1799, 2 vol. in-8°; *la Morale et la politique d'Aristote*, 1823-24, 2 vol. in-8°; *le Manuel d'Epictète, Gorgias*; etc. Il a édité les *Œuvres philosophiques de Locke*, 8 vol. in-8°.

Thurso, bourg du comté de Caithness (Ecosse), à l'embouchure de la *Thurso.* Commerce de grains et de poissons; toiles communes. Château des comtes de Caithness; 5,000 hab.

Thyades, surnom des Bacchantes, parce que, dans les transports que leur inspiraient les mystères de Bacchus, elles immolaient ceux qu'elles rencontraient.

Thyatire, anc. v. d'Asie Mineure, sur le Lycus, au N. de la Lydie. Les chrétiens y fondèrent une de leurs premières églises. Auj. *Ak-Hissar.*

Thyeste, fils de Pélops et d'Hippodamie, frère puîné d'Atrée, roi d'Argos, séduisit sa belle-sœur Europe, fut découvert par Atrée, s'enfuit en Epire, puis revint à Argos, où son frère feignit de se réconcilier avec lui. Dans un festin solennel, Atrée fit manger à Thyeste les chairs des enfants qu'il avait eus d'Europe, puis lui révéla son horrible vengeance. Thyeste éleva son fils Egisthe pour punir Atrée, et quand Egisthe eut assassiné son oncle, il régna à sa place sur Argos; mais il en fut chassé par Agamemnon et Ménélas, et mourut dans l'île de Cythère.

Thymbrée, plaine de Phrygie, où Cyrus battit Crésus, 548 av. J. C. — Ville de Troade où Apollon avait un temple. Les poëtes appellent souvent Apollon le dieu de Thymbrée, *Thymbræus.*

Thynes, peuple thrace, qui s'établit au N. O. de l'Asie Mineure, et donna son nom à la Bithynie.

Thyre ou **Thyrium,** anc. v. de Messénie, au S. E. de Messène. Bataille entre les Spartiates et les Argiens, 554 av. J. C.

Thyrée, anc. v. de la Cynurie (Argolide). Ruines considérables.

Thyrse, javelot entouré de feuilles de vigne ou de lierre, qui servait de sceptre à Bacchus, et que portaient les bacchantes dans les fêtes du Dieu.

Tiare, espèce de mitre chez les anciens.

Tiare, coiffure du souverain pontife; c'est un haut bonnet rond, ceint de trois couronnes d'or superposées et enrichies de pierreries; il se termine en pointe, et est surmonté d'un petit globe portant une croix; par derrière, deux larges rubans tombent sur les épaules.

Tiaret, bourg de l'Algérie, dans la prov. et à 225 kil. S. d'Oran; ch.-l. de cercle et poste militaire à la limite du Tell. Il s'y tient chaque année des marchés importants.

Tiarini (Alessandro), peintre italien, né à Bologne, 1577-1668, fut à Florence l'élève et le compagnon du Passignano. Il occupe un rang élevé dans l'école bolonaise, par son coloris harmonieux, la gravité de ses figures, l'entente parfaite des raccourcis. Ses œuvres sont nombreuses à Florence, Bologne, Reggio, Modène. *Saint Dominique ressuscitant un enfant*, passe pour son chef-d'œuvre; Louis Carrache admirait, dit-on, *Saint Joseph reconnaissant l'innocence de la Vierge*, qui est au Louvre.

Tibaldi. V. Pellegrini.

Tibareni, anc. peuple du Pont (Asie Mineure); v. pr., *Polémonium.*

Tibbington. V. Tipton.

Tibbous, *Tébous* ou *Teda*, tribus berbères répandues dans le Sahara oriental. Ils sont très-mêlés aux nègres et presque noirs. Leur principale oasis est sur la route de Mourzouk à Koukaoua, entre 18° et 19° lat. N.; ch.-l., *Aschenouma*, résidence du chef des Tibbous. Les autres oasis sont celles de Koufarah avec la ville de Gebabo, et de Borgou avec la ville de Jen ou Beled-el-Omian.

Tibère (Tiberius Claudius Nero), empereur romain,

né à Rome, 42 av. J. C., mort à Misène, 37 ap. J. C., était fils de Tiberius Claudius Nero et de Livia Drusilla, qui descendait également de la *gens Claudia*. Après la ruine du parti républicain, ses parents s'enfuirent avec lui en Sicile, puis en Grèce. L'amnistie de l'an 40 les ramena à Rome, et quand Octave épousa Livie, après avoir forcé Tiberius Nero au divorce, Tibère et son frère Drusus furent élevés dans la famille impériale. Auguste maria Tibère à Vipsania Agrippina, fille d'Agrippa, le fit nommer questeur, 23, et le chargea d'exiger des Parthes des réparations pour la défaite de Crassus, 20. Tibère et Drusus allèrent ensuite achever la conquête de la Rhétie et de la Vindélicie, 15, et Tibère eut le consulat, 13. La mort d'Agrippa sembla le rapprocher de l'empire; Auguste le força de répudier sa femme pour épouser Julie, la veuve d'Agrippa. 12. Tibère fit trois belles campagnes en Pannonie; après la mort de Drusus, il commanda l'armée du Rhin, et obtint le titre d'*imperator* avec le consulat, 7, puis la puissance tribunitienne pour cinq ans, 6. Mais Tibère, jaloux de l'affection qu'Auguste témoignait à ses petits-fils, Caïus et Lucius, demanda la permission de se retirer à Rhodes, et y passa plusieurs années dans une triste oisiveté; il y apprit la condamnation de sa femme Julie, pour laquelle il intercéda vainement. Il obtint son retour à Rome, 2 ap. J. C.; la mort de Lucius et de Caïus César rendit Tibère indispensable à Auguste; il reçut la puissance tribunitienne pour une seconde période de cinq ans, et fut adopté par l'empereur, 4 ap. J. C., en adoptant lui-même son neveu Germanicus. Il commanda l'armée du Rhin, et s'efforça vainement de soumettre la Germanie jusqu'à l'Elbe; mais il fut arrêté par la confédération formidable qui, formée dans le sud par Maroboduus, menaçait les frontières de l'Italie, 6. Il prévint la révolte, pacifia le pays entre le Danube et l'Adriatique; mais, depuis cette époque, les Romains cessèrent d'avancer dans la Germanie. Après la défaite de Varus, 9, Tibère se chargea de défendre les frontières du Rhin menacées, mais ne fit rien d'important. La disgrâce et l'exil d'Agrippa Posthumus semblaient lui assurer la succession d'Auguste, qui cependant ne l'aimait pas. Tibère était déjà parti pour surveiller les légions d'Illyrie, lorsque des lettres de Livie le rappelèrent en toute hâte à Nole, où Auguste venait d'expirer, 14 ap. J. C.

Tibère avait alors cinquante-six ans. Il s'empara du pouvoir avec décision; le jeune Agrippa fut égorgé dans l'île de Pandataria. Tibère donna ses ordres aux soldats comme *imperator*, et convoqua le sénat en vertu de sa puissance tribunitienne. S'il parut refuser le pouvoir, ce fut sans doute parce qu'il voulait que le pouvoir lui fût offert, conféré, imposé par le sénat. Il supprima les comices, pour donner au sénat la nomination des magistrats; deux révoltes des soldats éclatèrent en Pannonie et sur le Rhin; elles furent apaisées par Drusus, fils de Tibère, et par Germanicus. D'ailleurs Tibère innova peu, et se contenta de consolider l'œuvre d'Auguste; il gouverna les provinces avec sagesse et fermeté, se mit en garde contre les rancunes de l'aristocratie et la malveillance du peuple qui ne l'aimait pas; et, au dehors, chercha surtout à assurer la tranquillité des frontières. L'affection publique se plaisait à lui opposer Germanicus; Tibère le rappela de l'armée du Rhin, l'envoya en Orient, fut accusé de l'avoir fait périr (V. Germanicus, Pison); mais l'accusation n'a jamais été prouvée, et l'empereur, déjà d'un caractère morose, en conçut une irritation profonde. L'extension de la loi de majesté eut les plus tristes résultats; Tibère confia au sénat le soin de veiller à l'exécution de la loi; et le sénat aggrava la pénalité en substituant souvent à l'exil la peine de mort; puis il donna à la loi une portée bien plus meurtrière en identifiant le prince avec l'État. Les accusations se multiplièrent par basse flatterie ou par cupidité, et l'on peut dire que les sénateurs furent plus coupables que Tibère, qui plus d'une fois intervint pour mitiger l'application de la loi de majesté et pour modérer leur ardeur de cruauté servile; mais son caractère, de plus en plus sombre et défiant, plein de mépris pour les hommes, encourageait les délateurs. Cependant, Rome seule et l'aristocratie eurent à souffrir de sa domination, et les provinces furent généralement heureuses. Tibère fit alors de Séjan, préfet du prétoire, son premier ministre; puis, ennuyé de Rome, il se retira en Campanie, 21. Ce choix fut un malheur pour l'empire et pour Tibère. L'ambitieux Séjan aspirait au pouvoir suprême; Drusus mourut en 23; on découvrit plus tard qu'il avait été empoisonné par sa femme Livilla, à l'instigation de Séjan. Les deux fils aînés de Germanicus avaient été présentés au sénat par Tibère; Séjan profita de la haine qu'Agrippine manifestait imprudemment à l'égard de l'empereur, pour perdre la famille de Germanicus. Il attaqua leurs amis; Silius, accusé de lèse-majesté, se donna la mort. Tibère se retira alors dans l'île de Caprée, où les Romains l'accusèrent, peut-être sans fondement, de se livrer à d'infâmes débauches; mais c'est là qu'il s'abandonna librement à son humeur soupçonneuse, 27. Après la mort de Livie, 29, Agrippine et son fils Néron furent relégués, l'une dans l'île de Pandataria, l'autre dans l'île de Pontia; Drusus fut enfermé dans les souterrains du palais. Séjan, qui avait osé demander à Tibère la main de Livilla, fut repoussé, mais il excita dès lors la défiance de Tibère; il venait de se fiancer à Drusilla, lorsque l'empereur le fit arrêter en plein sénat et massacrer par Macron, 31 (V. Séjan, Macron). Puis, Tibère frappa avec atrocité les amis et les partisans du ministre, surtout quand il eut appris que son fils avait été empoisonné; mais il n'épargna pas davantage la famille de Germanicus; Néron était déjà mort; Agrippine et Drusus furent condamnés à mourir de faim, 33. Tibère, l'esprit de plus en plus troublé, était en proie à une sombre fureur, et redoublait de cruauté à mesure qu'il s'apercevait de l'horreur qu'il inspirait. Mais les provinces continuèrent à être gouvernées avec la plus grande modération; les révoltes de Florus et de Sacrovir en Gaule, du Numide Tacfarinas en Afrique, ne l'inquiétèrent que médiocrement; sur les plaintes des Juifs, il rappela le procurateur Pontius Pilatus, et l'envoya en exil. La discipline était maintenue dans l'armée, l'ordre dans la ville. Mais Tibère n'osait rentrer dans Rome, et n'osait régler l'ordre de sa succession; le frère de Germanicus, Claude, était imbécile; il désigna pour ses légataires, Caïus Caligula, fils de ce prince, et Tiberius Gemellus, fils de Drusus; puis il se contentait de répéter: « Après moi la fin du monde. » En 37, il tomba malade en Campanie, et fut forcé de s'arrêter à Misène, dans la villa de Lucullus. Macron le crut mort, et déjà proclamait Caligula, lorsque Tibère revint à la vie. Aussitôt, le préfet du prétoire le fit étouffer sous des couvertures. Tibère avait écrit des *Mémoires*, que Suétone a pu consulter, et que Domitien lisait assidûment.

Tibère II (Anicius Thrax Flavius Constantinus), empereur d'Orient, de 578 à 582, Thrace de naissance, et d'abord simple soldat, devint capitaine des gardes de Justin II, fut nommé par lui auguste, 574, et lui succéda. L'impératrice Sophie, qui avait aidé à l'élévation de Tibère, dans l'espoir de l'épouser, conspira contre lui quand elle sut qu'il était marié; elle échoua, mais fut traitée avec douceur. Les Avares enlevèrent Sirmium à l'empire; mais le général Maurice battit les Perses. Tibère lui donna sa fille en mariage, et le proclama César. Il mourut universellement regretté, à cause de ses vertus.

Tibère III. V. Absimarus.

Tibériade, *Tiberias*, v. de Palestine, sur le lac du même nom et dans la tribu de Zabulon; fondée par Hérode Antipas, en 17 ap. J. C., elle reçut le nom de l'empereur Tibère. Bataille de 1187 dans laquelle Guy de Lusignan, roi de Jérusalem, fut battu par le sultan Saladin. Auj. *Tabariéh*.

Tibériade (Lac de), appelé aussi *lac de Génésareth*, lac de la Palestine septentrionale, a 24 kil. sur 5. Le niveau de ses eaux est à 199 mètres au-dessous du niveau de la Méditerranée, ou, suivant d'autres, à 189 mètres seulement. Il reçoit au N. le Jourdain qui en sort au S. Il baignait les villes de Tibériade, Bethsaïs et Capharnaüm. Il est célèbre par le séjour et les miracles de Jésus-Christ.

Tiberis, nom anc. du *Tibre*. V. ce mot.

Tibet. V. Thibet.

Tibiscus, nom latin de la *Theiss*.

Tibre, latin *Tiberis*, *Tibris*, *Tiberinus*, italien *Tevere*, fleuve d'Italie, descend de l'Apennin toscan, au mont Comero, coule du N. au S., arrose Borgo-San-Sepolcro en Toscane, Pérouse en Ombrie, Rome dans les États de l'Église, et se jette dans la mer Tyrrhénienne après un cours de 300 kil. Il traverse d'abord une vallée profonde, puis une plaine qu'il inonde souvent de ses eaux jaunes et limoneuses. Il reçoit: à droite, la Paglia, à gauche, le Topino, la Nera et le Teverone. La Paglia est unie à l'Arno par le canal naturel de la Chiana, qui va d'Orvieto à Arezzo. Le Tibre donna, de 1809 à 1814, son nom à un département français, ch.-l. *Rome*.

Tibulle (Albius Tibullus), poëte romain, né à Rome, 54-19 av. J. C., de famille équestre, avait perdu une partie de sa fortune, mais fut protégé par Messala. On connaît peu sa vie; il mourut peu de temps apre

Virgile. Les deux premiers livres des élégies de Tibulle sont bien de lui; le troisième ne peut lui être attribué avec certitude; le panégyrique de Messala est trop médiocre pour pouvoir être son œuvre. Il se distingue des autres élégiaques latins par une tendresse vive et touchante; il a de la véritable sensibilité. Il semble peu Romain, tant il a l'horreur de la guerre; il annonce déjà, malgré les grâces de son style, l'âge de la décadence. Les premières éditions de Tibulle paraissent être de 1472; on peut citer celles des Aldes, 1502 et 1515, de Muret, 1554, de Scaliger, 1577, de Heyne, 1798, de Voss, 1811, de Bach, 1819, de Golbéry, 1826. Parmi les traductions françaises, on remarque celles de Pastoret, 1784, de Mirabeau, 1796, de Mollevaut, en vers, 1806, in-12.

Tibur, v. d'Italie ancienne, dans le vieux Latium, sur l'Anio, à 30 kil. N. E. de Rome, avec laquelle elle communiquait par la voie Tiburtine. Elle était célèbre pour le charme de ses sites, et les riches Romains y avaient des villas de plaisance. Sur le rocher qui domine les cascades de l'Anio s'élèvent encore les restes du temple de Vesta, dit temple de la Sibylle. La maison d'Horace, sur le mont Lucrétile, était à peu de distance du temple, derrière un petit édifice consacré à Vacuna. La pierre appelée *travertin* se trouve aux environs. Auj. *Tivoli.*

Tiburce (Saint), nom de deux martyrs, l'un dont la fête est le 14 avril, l'autre qui périt à Rome en 266, dont la fête est le 11 août.

Ticinum, v. des Insubres. Auj. *Pavie.*

Ticinus, nom anc. du *Tessin.*

Ticozzi (Stefano), littérateur italien, né à Pasturo, près d'Introbbio, 1762-1836; docteur en théologie et curé, il se montra partisan zélé des principes de la Révolution française; fut forcé de fuir à Paris, et, de retour en Italie, se maria, entra dans l'administration et était préfet du département de la Piave, à la chute de l'empire. Il vécut pauvre et s'occupa surtout de littérature. On lui doit des ouvrages estimés: *le Vite dei pittori Vecellii di Cadore*, 1817, in-8°; *Dizionario dei pittori, dal rinnovamento delle belle arti fino al* 1800, 1818, 2 vol. in-8°; *Dizionario degli architetti, scultori, pittori, intagliatori*, 1830, 4 vol. in-8°; *i Secoli della letteratura italiana di G.-B. Corniani*, 1832, in-4°; *Storia di Milano, di P. Verri, continuata*, 1836, 6 vol. in-12; etc. Il a traduit plusieurs ouvrages français, comme les *Républiques italiennes* de Sismondi, l'*Histoire de l'inquisition d'Espagne* de Llorente, l'*Histoire de l'art* de Seroux d'Agincourt, etc.

Tidor, île hollandaise de la Malaisie, au S. de l'île de Ternate, dans l'archipel des Moluques; 12,000 hab. Ch.-l., *Tidor.* Sol montueux et fertile. Découverte par les Espagnols, occupée par les Hollandais depuis 1607.

Tieck (Louis), littérateur allemand, né à Berlin, 1773-1853, fils d'un cordier, fit de bonnes études et manifesta un goût décidé pour la poésie. Après quelques essais peu importants, il se fit connaître dès 1795 par des compositions originales. On peut distinguer trois périodes dans sa vie littéraire. Dans la première, il arbore le drapeau du romantisme allemand, puise aux sources des traditions nationales, poésies légendaires, contes chevaleresques, et se déclare l'admirateur de Shakspeare. Il écrit alors les romans d'*Abdallah*, 1795, de *William Lowell*, de *Peter Lebrecht;* il publie les *Contes populaires*, 1797. Dans les *Voyages de Sternbald*, 1798, il déclare la guerre à la poésie matérialiste et fait le panégyrique de l'art au moyen âge; c'est là comme la seconde phase de l'écrivain. Lié, dans son séjour à Iéna, avec Fr. Schlegel, Novalis, Schelling, il traduit *Don Quichotte* de la manière la plus remarquable, 1799-1801, 4 vol. in-8°; s'essaie dans des genres divers, met en drames les contes de *Barbe-Bleue* et des *Quatre fils Aymon;* attaque les pédants dans le *Chat botté*, le *Monde renversé*, le *Prince Zerbino*, comédies satiriques, pleines d'esprit; et publie son chef-d'œuvre, *Geneviève de Brabant*, 1800; *l'Empereur Octavien*, est écrit dans le même système, 1804. Avec A.-G. Schlegel, il publie à Dresde, en 1802, *l'Almanach des Muses;* puis les *Minnelieder* ou Chants d'amour du temps des empereurs de la maison de Souabe, 1803. La faiblesse de sa santé le condamne à quelque temps de repos; il fait ensuite paraître *le Vieux théâtre anglais*, 1811, 2 vol. in-8°; *le Vieux théâtre allemand*, 2 vol. in-8°; *Phantasus*, 1812-1815, 3 vol. in-8°. A partir de son séjour à Dresde, 1819, il entre dans une troisième période; il revient au roman et à la nouvelle, mais en abandonnant le genre fantastique, pour s'en tenir à la réalité historique et à l'observation du monde réel. Il écrit alors la *Révolte des Cévennes*, 1826; *la Vie du poète* (Shakspeare), 1828; la *Mort du poète* (le Camoëns), 1829; *le Sabbat des sorcières*, 1833; *le Jeune menuisier*, 1836; et surtout *Vittoria Accorambona*, 1840, où il s'est inspiré de Mme de Staël et de Georges Sand. Pendant plusieurs années, il avait rédigé la critique théâtrale de l'*Abendzeitung*, à Dresde; ses articles ont été réunis sous le titre de *Feuilles dramatiques*, 1826, 2 vol. in-8°. Frédéric-Guillaume IV nomma Tieck conseiller intime, en 1842. Dès lors l'écrivain, établi à Berlin, surveilla la représentation des tragédies grecques. Ses œuvres ont été plusieurs fois publiées: *Poésies complètes*, 1841, 3 vol. in-8°; *Recueil de nouvelles*, 1835-46, 20 vol. in-12, et 1852-54, 12 vol. in-12; *Œuvres critiques*, 1848-52, 4 vol. in-12. Les *Œuvres complètes* forment 20 vol., 1828-42. On a traduit en français *Sternbald*, les *Contes d'artistes*, le *Sabbat des sorcières*, les *Contes lunatiques*, etc.

Tieck (Christian-Frédéric), sculpteur, frère du précédent, né à Berlin, 1776-1851, fut élève de Schadow, puis étudia à Paris, dans l'atelier de David, 1798-1801. Il fut, en 1820, professeur de l'Académie des arts à Berlin, et a composé un grand nombre d'ouvrages, d'un style simple et grandiose, et surtout beaucoup de bustes.

Tiedemann (Thierri), philosophe allemand, né à Bremervœrde, 1748-1803, fut professeur de philosophie à l'Université de Marbourg. Il se déclara contre Kant et pencha vers l'éclectisme. On a de lui: *Système de la philosophie stoïcienne*, 1776; *les Premiers philosophes de la Grèce*, 1780; le *Système d'Empédocle*, 1781; *Esprit de la philosophie spéculative depuis Thalès jusqu'à Berkeley*, 1790-97, 6 vol. in-8°, ouvrage remarquable par l'érudition et la sagacité; etc.

Tiedemann (Frédéric), anatomiste et physiologiste, fils du précédent, né à Cassel, 1781-1861, fut élevé avec le plus grand soin par son père, fut reçu docteur en médecine, 1804, et nommé professeur suppléant de physiologie à Marbourg. Il vint à Paris pour suivre les cours des savants les plus illustres, fut professeur à Landshut, puis à l'Université d'Heidelberg, qu'il ne voulut jamais quitter, 1820. Il eut le prix de l'Institut sur l'*Anatomie des animaux rayonnés*, 1812, et jouit dès lors d'une réputation européenne. Dans sa longue carrière, il a surtout eu le génie de l'observation, et a toujours défendu la méthode empirique. Ses principaux ouvrages sont: *Zoologie*, 1808-14, 3 vol. gr. in-8°; *Anatomie du cerveau, contenant l'histoire de son développement dans le fœtus*, 1816, gr. in-4°, trad. en français par Jourdan, 1823, in-8°; *Physiologie de l'homme*, 1830-36, 3 vol. in-8°; le *Cerveau du nègre*, 1837, in-4°; et un grand nombre de travaux spéciaux d'anatomie et de physiologie, comme *Tabulæ arteriarum corporis humani*, 1822-23, gr. in-fol.; *Recherches expérimentales sur la digestion*, 1826-27, 2 vol. gr. in-8°, trad. par Jourdan; *des Vers et des insectes vivant dans les organes de l'ouïe chez l'homme*, 1844, in-8°; *Histoire du tabac*, 1854, in-8°.

Tiedge (Christophe-Auguste), poëte allemand, né à Gardelegen (Prusse), 1752-1841, appartient à l'école poétique du XVIIIe siècle, et se distingue par la délicatesse des sentiments et l'élégance du style. Dans ses *Œuvres complètes*, Halle, 1823-29, 8 vol. in-12, on remarque surtout: *Urania*, 1801, poëme didactique, qui eut un grand succès; *Elegien und vermischten Gedichte*, 1803, 2 vol.; *Frauenspiegel*, 1806; *l'Echo* ou *Alexis et Ida*, 1812, *Anne et Robert*, 1815, deux romans en vers; *Monuments du temps*, 1814, recueil de poésies détachées, etc.

Tieghem, commune de la Flandre occidentale (Belgique), à 22 kil. de Courtrai. Industrie linière; 2,200 hab.

Tien-tsin ou **Thian-Tsin,** v. de Chine, à 125 kil S. E de Pékin, dans la prov. de Pé-tchili, sur le Peï-ho. Grande place de commerce. Traité du 27 juin 1858 entre la Chine, la France, l'Angleterre, les Etats-Unis, la Russie, par lequel la Chine a été ouverte aux chrétiens.

Tiepolo (Jacopo), doge de Venise, 1229-1249, d'une famille ancienne, avait été gouverneur de Candie et podestat de Trévise. Il fit la guerre aux Gibelins de Ferrare, mais ne put s'opposer aux succès de Frédéric II, qui fit mettre à mort son fils, Pietro, podestat de Milan, 1237. Il recueillit les lois vénétiennes, et embellit la ville. Sous son administration, on organisa le conseil des *Pregadi*, et on créa les cinq *correcteurs du serment du doge;* il mourut peu de temps après avoir abdiqué.

Tiepolo (Lorenzo), doge de Venise, de 1268 à 1275, était fils du précédent. Il eut à lutter contre Ancône et Bologne.

Tiepolo (Bajamonte ou Boémond), petit-fils du précédent, conspira contre l'aristocratie, en 1310; on devait massacrer le doge Gradenigo et les membres du grand conseil; le doge, averti, se mit en défense; il y eut des combats dans la ville, dans Rialto. Tiepolo, vaincu, se retira à Trévise, puis en Croatie, où il mourut, en 1328. C'est à l'occasion de cette conspiration qu'on établit le *Conseil des Dix*.

Tiepolo (Giovanni-Battista), dit *Tiepoletto*, peintre et graveur, né à Venise, 1693-1770, étudia surtout Paul Véronèse et Albert Dürer. Il a peint de belles fresques à Milan et à Venise; ses tableaux à l'huile sont nombreux. On cite de lui : le *Martyre de sainte Agathe*, à Padoue; la *Conception*, *Vénus et l'Amour*, à Madrid; le *Repas d'Emmaüs*, à Paris, etc. Il a été l'un des derniers peintres de la grande école vénitienne, et a gravé à l'eau-forte beaucoup de planches, l'*Adoration des Mages*, deux séries de *Caprices*, etc. — Son fils, Giovanni-Domenico, né à Venise, 1726, mort à la fin du XVIII^e siècle, élève de son père, a laissé des œuvres estimables à Venise, et a gravé de nombreuses eaux-fortes.

Tiercé, ch.-l. de canton nouveau, dans l'arrond. d'Angers (Maine-et-Loire). Grains, vins, bétail; 2,147 hab.

Tierce, la deuxième des heures canoniales, parce qu'on la disait à la troisième heure du jour, c'est-à-dire à neuf heures du matin.

Tiercelins. V. Tiers-ordre.

Tierney (George), homme d'État anglais, né à Gibraltar, 1761-1830, fils d'un riche négociant, se produisit avec éclat en attaquant Pitt dans une brochure *sur la Situation de la Compagnie des Indes*, 1787. Il s'attacha au parti whig, entra aux Communes en 1796, fut l'un des plus redoutables adversaires de Pitt, qu'il appela en duel, 1798, se déclara en faveur de la Révolution française, fit partie du ministère Addington, 1801-1804, et du ministère Fox, 1806-1807. Il devint le chef de l'opposition après la mort de Ponsonby, 1817, et resta jusqu'à sa mort l'ennemi des tories.

Tiers consolidé, nom donné en France, 1797, à la dette publique, dont le tiers seul était garanti. On remboursa les deux autres tiers aux créanciers, en leur donnant des bons ou mandats territoriaux, qui pouvaient servir à l'acquisition des biens nationaux; ce fut la *dette publique mobilisée*; l'autre tiers fut porté au grand-livre de la dette publique, donnant 5 pour 100. C'était une banqueroute déguisée, car les mandats perdirent 70 à 80 pour 100, dès leur émission.

Tiers état (Le) ou le **Tiers**, c'est-à-dire le troisième ordre, nom donné en France à la classe de la bourgeoisie; réuni aux ordres du clergé et de la noblesse, il formait les États-généraux. Le tiers état ne comprenait pas les habitants des campagnes, paysans ou serfs. Il commence à obtenir une place dans la monarchie, vers la fin du XI^e siècle et sous Louis VI, lorsque les *communes* s'organisent, lorsque, dans toutes les villes, les bourgeois obtiennent des franchises, des droits. La bourgeoisie soutient dès lors la royauté pour constituer l'unité nationale; des bourgeois sont plus d'une fois admis déjà à des assemblées politiques; mais c'est seulement sous Philippe le Bel que les États-généraux sont réunis, 1302. En France, le tiers état joue un rôle de plus en plus considérable jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Lorsque les États-généraux sont convoqués, sous Louis XVI, le roi décide que le *tiers* aura un nombre de députés égal au nombre des députés du clergé et de la noblesse; mais il ne se prononce pas sur le vote par tête ou par ordre. C'est la cause du conflit qui amène la transformation des États-généraux en Assemblée nationale, 1789. Le nom de tiers état disparaît alors. — V. Sieyès, *Qu'est-ce que le tiers état?* et Aug. Thierry, *Essai sur l'histoire de la formation et des progrès du tiers état*.

Tiers ordre ou **Tiercelins**, nom donné aux séculiers, même mariés, qui s'attachaient à certains ordres religieux, franciscains, augustins, dominicains, pour en suivre la règle, sans renoncer à la vie civile.

Tiete, riv. du Brésil, a sa source dans la Serra-do-Mar, coule vers l'O. dans la prov. de San-Paulo, et se jette dans le Parana.

Tifernas (Gregorio), helléniste, né vers 1415, à Città-di-Castello (jadis Tifernum), dans les États de l'Église, mort vers 1465, eut pour maître Emmanuel Chrysoloras, passa plusieurs années en Grèce, enseigna à Naples, à Milan, à Rome, vint à Paris, en 1455, et obtint la permission de professer le grec; mais ses appointements étaient insuffisants; il retourna à Venise, 1459. On a de lui : *Hymnes et autres poésies*, 1472, in-fol.; il a achevé la traduction de Strabon, commencée par Guarino, et traduit le traité *de Regno*, de Dion Chrysostome.

Tifernum, nom de deux villes de l'Italie anc.; l'une en Ombrie, chez les Senons; — l'autre, dans le Samnium, où les Romains battirent les Samnites, 305, 295 av. J. C.

Tifernus, petit fl. de l'Italie anc., dans le Samnium, affl. de l'Adriatique.

Tiffauges, village de l'arr. et à 54 kil. N. E. de La Roche-sur-Yon, sur la Sèvre-Niortaise (Vendée); 1,200 hab. Ruiné en 1795. Débris d'un grand château féodal.

Tifleck. V. Tipsa.

Tiflis, en géorgien *Thilis-Kalakhi*, la ville aux eaux chaudes, v. de la Transcaucasie russe, sur le Kour, ch.-l. du gouv. du même nom, à 3,200 kil. S. E. de Saint-Pétersbourg; 64,000 hab. Eaux sulfureuses. Commerce de soie et de coton. Détruite par Gengis-Khan, disputée par les Turcs et les Persans, cédée à la Russie en 1801. Traité de 1814 entre la Russie et la Perse. Le gouv. de Tiflis comprend la Géorgie.

Tigellinus (Sophonius), peut-être d'origine grecque, dut son élévation à son caractère hardi, insinuant, sans scrupule. Il fut surtout puissant après la mort de Burrhus, et fut nommé préfet du prétoire avec Rufus. Il acheva de corrompre Néron, encouragea ses débauches et ses crimes, déploya beaucoup d'activité pour punir les complices de la conspiration de Pison; puis abandonna l'empereur, et, de concert avec son collègue Nymphidius, dirigea la défection des prétoriens. Vinius le protégea pendant le règne de Galba; mais, à l'avénement d'Othon, il fut forcé de se couper la gorge avec un rasoir.

Tigrane I^er ou **Dikran**, roi d'Arménie, fils d'Erovant I^er, régna de 565 à 520 av. J. C. Il s'allia, dit-on, à Cyrus contre Astyage, qu'il aurait tué de sa propre main. Il l'accompagna contre Crésus et contre Babylone; il ajouta à ses États la Géorgie, l'Albanie, la Cappadoce, etc. On lui attribue la fondation de Tigranocerte.

Tigrane II, *le Grand*, roi d'Arménie, succéda à son père, Ardaschès I^er, en 89, s'empara de la Syrie, de la Célésyrie, d'une partie de l'Asie Mineure sur Antiochus XIII, de la Mésopotamie, de l'Adiabène et de l'Atropatène sur les Parthes. Il s'intitulait le *roi des rois*, et, lorsqu'il sortait, quatre princes couraient devant lui. Époux de Cléopâtre, fille de Mithridate, il soutint son beau-père contre les Romains. Il fut battu par Lucullus, à Artaxata, 69, à Tigranocerte, 68; il fut forcé de s'humilier devant Pompée, qui lui enleva la Syrie, la Phénicie, la Cilicie, la Cappadoce, et le força à payer 6,000 talents, 66. Il vécut sans gloire jusque vers 56 av. J. C. Il avait considérablement agrandi Tigranocerte.

Tigrane III, petit-fils du précédent, fut mené en Égypte par Antoine, à Rome par Octave. Il fut replacé sur le trône d'Arménie, s'unit aux Parthes, et une armée romaine marchait contre lui, lorsqu'il mourut, 6 av. J. C.

Tigrane IV, fils du précédent, lui succéda, fut détrôné par Auguste, reprit la couronne, et fut tué en combattant les barbares voisins de l'Arménie, 2 av. J. C.

Tigrane V, d'une autre famille, fut mis à mort par l'ordre de Tibère.

Tigrane VI, nommé par Néron, fut chassé par ses sujets, 62 ap. J. C.

Tigrane VII régna vingt ans, et fut renversé par Lucius Verus, 161.

Tigranocerte, v. de l'anc. Arménie, fondée en 78 av. J. C. par Tigrane II, qui enleva, pour la peupler, 300,000 hab. de la Cappadoce. Prise par Lucullus, 68, qui y fut introduit par ses habitants. On pense qu'elle occupait l'emplacement de la moderne *Diarbékir*.

Tigre, *Tigris*, fl. de la Turquie d'Asie, prend sa source dans le nœud de montagnes d'Erzeroum, passe à Diarbékir, Mossoul, Bagdad et Kornah, où il se joint à l'Euphrate, après un cours de 1,300 kil. Il ne reçoit d'affl. que sur sa riv. gauche. Les principaux sont : le grand Zab, le petit Zab, le Schirwan, le Kerkhah et le Kouren. Le Tigre a un courant très-rapide; les Arabes l'appellent *Djdjalet*, la flèche. — Il arrosait, dans l'antiquité, Amida, Ninive, Ctésiphon, Séleucie et Apamée.

Tigre, fl. de Chine. V. Tchou-Kiang.

Tigré, région N. de l'Abyssinie, dans le bassin supérieur de l'Atbarah. Il est divisé en plusieurs provinces : Hamazène, au N.; Agamé, à l'E.; Chiré, au S. O.; Enderta, au S. E. Capit., *Adouah*, ville moderne (5,000 hab.); villes : Axoum, anc. cité qui n'est plus qu'un monastère,

Chélikout et Antalo. Sol très-accidenté, coupé de vallées fertiles. Beaucoup d'animaux féroces.

Tigurins, tribu helvétienne qui habitait les cantons actuels de Thurgovie et de Zurich.

Tijuco (San-Antonio-de-) ou **Diamantina,** v. du Brésil, à 600 kil. N. de Rio-de-Janeiro, dans la prov. de Minas-Geraës et dans le fameux district des Diamants. Evêché; résidence de l'intendant général des mines; 7,000 hab.

Tikhvin, v. de Russie, dans le gouv. et à 195 kil. N. de Novogorod; 6,000 hab. Exportation de blé pour Saint-Pétersbourg.

Tilaventus, nom ancien du *Tagliamento.*

Tilborgh (Gilles **van**), peintre flamand, né à Bruxelles, 1625-1678, peut-être élève de David Teniers, a peint avec talent des intérieurs de taverne, des danses rustiques, etc.

Tilburg, v. des Pays-Bas, à 25 kil. S. O. de Bois-le-Duc (Brabant septentrional); 25,000 hab. Fabriques de draps.

Tilff, commune de la prov. de Liége (Belgique), à 12 kil. de Liége. Laminage du zinc. A 2 kil., on a découvert, en 1837, une grotte magnifique, l'une des curiosités les plus remarquables de la Belgique.

Tillemont (Louis-Sébastien **Le Nain de**), historien, né à Paris, 1637-1698, fils d'un maître des requêtes, fut élevé à Port-Royal, et eut dès lors le goût le plus décidé pour l'histoire. Destiné à l'Eglise, il s'occupa de théologie, sans renoncer à ses études favorites. Il ne fut ordonné prêtre qu'en 1676. La persécution le chassa de Port-Royal des Champs, où il s'était établi, 1679; il se réfugia dans le petit domaine de Tillemont, entre Vincennes et Montreuil, puis alla visiter Arnauld en Hollande, 1681. Erudit d'une exactitude scrupuleuse et généralement admirée, il a laissé: *Histoire des empereurs et des autres princes qui ont régné durant les six premiers siècles de l'Eglise,* 1690-1738, 6 vol. in-4°, ou Bruxelles, 1707-39, 16 vol. in-12; c'est un guide sûr, d'une précision sévère, mais souvent trop sec; *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles, avec une chronologie et des notes,* 1693-1712, 16 vol. in-4°. « C'est le plus savant travail qui existe sur les cinq premiers siècles de l'Eglise, » a dit Daunou; *Vie de saint Louis,* recueil de matériaux réunis pour Lemaistre de Saci, exploités par Filleau de La Chaise, et publiés par la Société de l'Histoire de France, 1847-51, 6 vol. gr. in-8°. Il a aidé plusieurs de ses amis de Port-Royal dans leurs travaux, et laissé inédits des ouvrages assez considérables: *Histoire des rois de Sicile de la maison d'Anjou; Mémoires touchant Guillaume de Saint-Amour,* etc.

Tillet (Jean **du**), sieur de la Bussière, érudit, né à Paris, mort en 1570, fut greffier civil au Parlement de Paris. Il présenta à Charles IX 6 vol. in-fol. de recherches précieuses sur les Annales de l'ancienne France; on ne sait quel a été le sort du manuscrit. On a de lui: *Discours sur la majorité du roi très-chrétien,* 1560, in-8°; *Institution du prince chrétien,* 1563, in-8°; *Mémoires et recherches touchant plusieurs choses mémorables,* 1577, in-fol., ou *Recueil des rois de France, leur couronne et maison,* 1580, in-fol.; *Recueil de guerres et de traités de paix d'entre les rois de France et d'Angleterre,* 1588, in-fol.; *Sommaire de l'histoire de la guerre faite contre les Albigeois,* 1590, in-12, etc., etc.

Tilleur, commune de la prov. et à 5 kil. de Liége (Belgique). Travail du fer; 2,200 hab.

Tillot (Guillaume-Léon **du**). V. Félino.

Tillotson (John), prédicateur anglais, né à Sowerby (Yorkshire), 1630-1694, fils d'un marchand drapier, élève de Cambridge, s'affranchit de bonne heure des exagérations du puritanisme, et soutint les principes d'un anglicanisme tolérant. Il dirigea plusieurs paroisses, et, en 1664, fut appelé pour prêcher à Londres. Il fut bientôt célèbre, grâce à son goût, à sa modération, à son langage clair, précis, élégant. Il eut en 1675 un canonicat à Saint-Paul de Londres, et assista William Russell jusqu'à la mort. Il fut doyen de Saint-Paul, en 1688, puis archevêque de Canterbury, 1691. Il avait épousé une nièce de Cromwell. Guillaume III disait *qu'il n'avait jamais connu de plus honnête homme et eu de meilleur ami.* Ses *Œuvres* ont été publiées plusieurs fois; la meilleure édition est celle de Warburton, 1757, 12 vol. in-8°, et 1826, 10 vol. On l'a comparé à Massillon. La version donnée par Barbeyrac, 6 vol. in-12, n'est souvent qu'une paraphrase.

Tilly (Jean **Tserclaes,** comte de), général allemand, né au château de Tserclæs (Brabant), 1559-1632, fut élève des jésuites. Il se forma à l'école d'Alexandre Farnèse, et se montra de bonne heure fanatique et impitoyable. Il se distingua contre les Turcs, 1602, reçut le commandement de l'armée bavaroise, et devint le chef de l'armée de la Ligue catholique, pendant la guerre de Trente ans. La bataille de Prague fut livrée d'après ses avis, 1620; il poursuivit Mansfeld, Brunswick, le margrave de Bade, s'empara du Palatinat, et fut créé comte de l'Empire par Ferdinand II. Il battit les Danois à Lutter, 1626, et, de concert avec Wallenstein, força Christian IV à signer la paix de Lubeck, 1629. Après la disgrâce de Wallenstein, il commanda les troupes impériales. Il prit et saccagea impitoyablement Magdebourg, 1631; mais il fut vaincu par Gustave-Adolphe à Breitenfeld. Il fut une seconde fois battu à Rain, au passage du Lech, et mourut de ses blessures à Ingolstadt. Gustave-Adolphe l'appelait *le vieux caporal;* les historiens l'ont surnommé *le Démon de la guerre.*

Tilly (Jacques-Pierre-Alexandre, comte de), né probablement au Mans, 1764-1816, quitta de bonne heure le service militaire, se déclara l'ennemi de la Révolution, dans *les Actes des apôtres* et *la Feuille du jour,* émigra, et, après une vie orageuse, revint en France et se tua. On l'a représenté comme un type des roués froids et méchants. Entre autres ouvrages on lui doit: *Œuvres mêlées; Mémoires pour servir à l'histoire des mœurs à la fin du* XVIIIe *siècle,* 3 vol. in-8°.

Tilly-sur-Seulles, ch.-l. de canton de l'arr. et à 21 kil. O. de Caen (Calvados); 1,127 hab. Dentelles.

Tilsitt, v. de Prusse, dans l'arr. et à 65 kil. N. O. de Gumbinnen (Prusse propre), sur la Tilse et le Niémen; 20,000 hab. Douanes; fabr. de draps, brasseries; comm. de bois et de grains. Traité du 7 juillet 1807 entre la France, la Prusse et la Russie. La Prusse perdait ses provinces polonaises et ses possessions à l'O. de l'Elbe; la Russie reconnaissait le système fédératif institué par Napoléon et le blocus continental.

Timagène, historien et rhéteur grec, né à Alexandrie, fils d'un banquier de Ptolémée Aulète, fut pris par Gabinius, emmené à Rome comme esclave; fut affranchi par Faustus, fils de Sylla, devint professeur de rhétorique, et perdit par ses sarcasmes la faveur d'Auguste. Timagène se vengea, en jetant au feu l'histoire louangeuse du prince. Il fut protégé par Asinius Pollion. Il avait encore écrit une *Histoire de Gaule* et une *Histoire des rois,* c'est-à-dire d'Alexandre et de ses successeurs. Ces ouvrages sont perdus.

Timante, peintre grec, né à Cythnos, élève de l'école de Sicyone, était le contemporain et le rival de Parrhasius et de Zeuxis. Il excellait, dit-on, dans l'expression, et allait même jusqu'à l'exagération. On a souvent cité son tableau du *Sacrifice d'Iphigénie,* dans lequel il avait voilé le visage d'Agamemnon, ne pouvant rendre à la fois le désespoir du père et le sentiment de la nécessité politique imposée au roi des rois. Dans un *Cyclope endormi,* des satyres mesuraient avec un thyrse le pouce du géant.

Timar ou *bénéfice militaire,* concession de terres faite par le sultan, en faveur d'un soldat turc, à la condition de fournir autant de cavaliers qu'il possédait de fois 3,000 aspres de rente, et de servir lui-même. Mahmoud les abolit et indemnisa les *Timariots* par une pension viagère.

Timavo, anc. *Timavus,* petit fl. de l'empire austro-hongrois, prend sa source au S. de Göritz, en Illyrie, et se jette dans le golfe de Trieste après un cours de 5 kil. navigable.

Timbo, nœud de montagnes de la Sénégambie, où le Sénégal et la Falémé prennent leur source. Près de la montagne est une ville du même nom.

Timée, de Locres, philosophe grec, de l'école de Pythagore, vivait dans le Ve siècle av. J. C. Il donna, dit-on, des leçons à Platon, qui a puisé dans ses écrits la matière de son célèbre dialogue, *le Timée.* Il reste sous son nom un petit traité, *de l'Ame du monde et de la nature,* en 6 chapitres, écrit en dorien. Il a été traduit en français par d'Argens, 1763, in-8°, et par Batteux, 1768, in-12.

Timée, historien grec, né à Tauromenium, vers 352, mort en 256 av. J. C., fut chassé de sa patrie par Agathocle, et vécut plus de 50 ans à Athènes; il retourna mourir dans sa patrie. Il écrivit une *Histoire de Sicile,* en 40 livres, depuis les temps les plus anciens jusque vers 264; Polybe l'a jugé avec une extrême sévérité. On lui attribue encore une *Vie de Pyrrhus,* des *Fastes olympiques,* une *Histoire de Syrie.* On le considère comme le principal fabricateur de l'histoire romaine

avant Rome, et Cicéron a fait son éloge. Les *Fragments* de Timée ont été recueillis par Gœller, Leipzig, 1818, et dans le t. Ier des *Fragmenta histor. græcorum* de Didot, 1841.

Timée, grammairien grec, probablement du IIIe siècle apr. J. C., nous a laissé un *Lexique des mots de Platon*, qui a été publié par Ruhnkenius, Leyde, 1755, in-8°, et 1789, in-8°, avec un excellent commentaire.

Timok, anc. *Timacus*, riv. de la Turquie, arrose la Serbie et la Bulgarie, coule vers l'E., et se jette dans le Danube au-dessus de Widdin, après un cours de 200 kil.

Timoléon, général corinthien, né entre 415 et 410 av. J. C., mort en 337, d'une noble famille, tua son frère, Timophane, à qui il avait précédemment sauvé la vie, parce qu'il avait usurpé le pouvoir suprême à Corinthe, 364. Après ce meurtre, maudit par sa mère, il vécut pendant vingt ans dans la solitude. Les Syracusains, tyrannisés par Denys le jeune, implorèrent l'appui de Corinthe, leur métropole. Timoléon fut mis à la tête d'une petite flotte, 344, força Denys à se rendre et l'envoya à Corinthe; battit Hicétas, qui voulait s'emparer de la tyrannie, et les Carthaginois, qu'il avait appelés; rappela les exilés et donna à Syracuse une bonne constitution. Il battit de nouveau les Carthaginois sur les rives du Crimesus, 339, les rejeta au-delà de l'Halycus, 338, et rétablit la démocratie et la liberté dans les villes grecques de Sicile. Plutarque et Cornelius Nepos ont raconté sa *Vie*, qui ressemble un peu à une légende.

Timon, *le Misanthrope*, du dème de Colyttus, (Attique), vivait au Ve siècle av. J. C. Il se rendit célèbre par la haine qu'il avait conçue contre tous ses concitoyens, à l'exception d'Alcibiade, parce qu'il prévoyait qu'il serait la ruine d'Athènes. Les poëtes s'emparèrent de ce personnage bizarre, et en firent le type de la misanthropie, variant beaucoup sur les causes et le caractère de cette maladie; Antiphane avait composé sur lui une comédie; Lucien l'a pris pour sujet d'un beau dialogue, et Shakspeare a composé *Timon d'Athènes*.

Timon, poëte grec, né à Phlionte, vivait dans le IIIe siècle av. J. C., étudia la philosophie à Mégare, sous Stilpon, à Elis, sous Pyrrhon; enseigna à Chalcédoine, s'enrichit, et finit ses jours à Athènes. D'un esprit brillant et sarcastique, il aborda tous les genres, mais se distingua surtout par ses *Silles*, espèce de satires, en vers hexamètres. Il ne reste presque rien de ses trois livres. Ses fragments ont été recueillis par Brunck, dans ses *Analecta*, t. II; par Wœlke et par Paul, dans leurs traités *De sillis;* par M. Mullach, dans les *Philosoph. græcor. fragmenta* de la Biblioth. gréco-latine de Didot.

Timor, île de la Malaisie, dans la partie E. de l'archipel de la Sonde et dans le groupe de Sumbava-Timor, au S. des Moluques, entre 8° 1/2 et 10° 1/2 lat. S., et entre 121° et 125° long. E. Elle a 57,000 kil. carrés et 900,000 hab. L'ouest appartient aux Hollandais, ch.-l. *Koupong*. L'est appartient aux Portugais, ch.-l. *Dilly;* ce comptoir, qui n'est qu'une réunion de misérables cases, est le dernier reste de la puissance des Portugais dans ces mers. Timor est célèbre par la beauté de ses paysages.

Timor-Laout, île à l'extrémité orientale de l'archipel de la Sonde, est à demi soumise aux Hollandais.

Timothée, poëte et musicien grec, né à Milet, 446-357 av. J. C., disciple et rival de Phrynis, ajouta une onzième corde à la lyre, et chercha surtout à plaire, à amuser. Il excellait dans le dithyrambe. Il reste quelques fragments de ses œuvres, recueillis par Bergk, *Poetæ lyrici græci*.

Timothée, général athénien, fils de Conon, mort en 354 av. J. C., se signala d'abord par sa dissipation. Mis à la tête de la flotte, en 378, dans la guerre de Thèbes contre Sparte, il se plaça au premier rang parmi les capitaines de l'époque, véritables aventuriers, qui, tout en combattant les ennemis d'Athènes, cherchaient à s'enrichir, en louant leurs services aux satrapes perses et aux princes grecs. Il rattacha l'Eubée et Corcyre à la confédération athénienne, s'unit à Jason de Thessalie, à Amyntas de Macédoine, guerroya pour Artaxerxès II contre Nectanébis, roi d'Égypte, 372, prit, pour Athènes, Samos, Sestos, etc., mais échoua devant Amphipolis. Il enleva aux Olynthiens Potidée, Torone, et fit une brillante expédition sur les côtes de la Chalcidique et de la Chersonèse, 364-363. Dans la guerre sociale, 358-356, il s'opposa, ainsi qu'Iphicrate, aux plans de Charès, fut mis en jugement et condamné à une amende de 100 talents. Ne pouvant la payer, il se retira à Chalcis en Eubée, où il mourut. Sa *Vie* a été écrite par Cornelius Nepos.

Timothée (Saint), évêque d'Éphèse, né à Lystra (Lycaonie), vers 35, était déjà chrétien, quand saint Paul l'attacha à sa personne, vers 51. Il l'emmena en Phrygie, en Galatie, en Mysie, en Troade, en Macédoine; Timothée signala son zèle surtout à Thessalonique et Corinthe; il suivit saint Paul à Rome et partagea sa captivité. Il fut le premier évêque d'Éphèse, vers 65, et subit probablement le martyre, en 97, en voulant s'opposer à la célébration d'une fête en l'honneur de Diane. On a deux épîtres de saint Paul à Timothée. Fête, le 24 janvier.

Timour, en français **Tamerlan** (Timour-Leng, *Timour le boiteux*), conquérant tatar, né à 8 kil. faubourg de Kesch, 1336-1405, descendait de Gengis-Khan par les femmes. Robuste, adroit dans les exercices guerriers, il profita de l'anarchie de la Transoxiane pour commencer sa fortune; servit d'abord le roi de Kaschgar, Togiouk-Timour, et parvint à se rendre maître de la Transoxiane, après de nombreux combats, où il montra son courage et son intelligence, mais dans l'un desquels il reçut une blessure qui le rendit boiteux. En 1369, il se fit proclamer chef du Djagataï par l'assemblée générale des Tatars, et posa lui-même la couronne d'or sur sa tête. Il choisit Samarcande pour sa capitale, se prépara lentement à la guerre et à la conquête de tous les pays qui jadis avaient obéi à Gengis-Khan. Il envahit et soumit le Khorassan, 1380, saccageant les villes impitoyablement, entassant vivants les prisonniers avec des briques et du mortier, pour en faire des tours et des murailles. Il attaqua ensuite la Perse, 1386, soumit Tebris, Kars, Tiflis, Van, Ispahan, Schiraz, renouvelant partout les mêmes atrocités. Il s'empara du Kaptschak, 1391, puis s'avança vers le nord jusqu'aux monts Altaï, franchit l'Oural, et pénétra dans le bassin du Volga; il battit complétement, sur les bords du Bielaya, l'armée de Toktamisch, souverain du Kaptschak, qui s'y était réfugié. Après avoir célébré sa victoire par de grandes fêtes, il regagna Samarcande, 1392. Il réprima la révolte de plusieurs provinces de la Perse, occupa Bagdad, combattit les chefs turbulents du Caucase; puis, en 1395, à la tête de 400,000 hommes, recommença la guerre contre Toktamisch, qui fut de nouveau vaincu près du Térek; il poursuivit l'ennemi jusqu'aux environs de Moscou, envoya son petit-fils Mohamed ravager la Pologne, soumit toute la Russie méridionale, détruisit Astrakhan, et revint à Samarcande, 1397. Sous prétexte de propager l'Islamisme, il envahit l'Inde, en 1398, arriva sous les murs de Delhi, battit le sultan Mahmoud, et fit égorger 100,000 prisonniers; il revint, après avoir soumis une grande partie de l'Inde. Sollicité par l'empereur grec de Constantinople, il entra en lutte contre le sultan des Turcs Ottomans, Bajazet Ier, se détourna contre les Mamelouks, les battit près d'Alep et de Damas, 1400, 1401, punit cruellement une révolte de Bagdad; puis, à la tête de 800,000 Tartares, rencontra et battit Bajazet, près d'Angora ou Ancyre, le 18 juin 1402. Bajazet, prisonnier, fut conduit dans la tente de Timour, qui le traita honorablement, bien loin de le charger de lourdes chaînes et de le traîner après lui dans une cage de fer. Tamerlan prit presque toute l'Asie Mineure, imposa un tribut à l'empereur grec, reçut la soumission des Mamelouks d'Égypte, et rentra à Samarcande, 1404. Il se préparait à faire la conquête de la Chine, lorsqu'une fièvre violente le saisit à Otrar. Il y mourut, laissant le souvenir du plus grand destructeur de villes et du plus impitoyable exterminateur de peuples. Après lui, son empire resta à Chah-Rokh, son 4e fils, et fut peu à peu morcelé. On possède, sous son nom, un traité de politique et de tactique, écrit d'abord en mongol, mais dont on n'a que la traduction en persan, imprimée avec une version anglaise par White et Davy, Oxford, 1783, gr. in-4°; Langlès en a donné une traduction française: *Instituts politiques et militaires de Tamerlan*, 1787, in-8°.

Timsah, lac au centre de l'isthme de Suez, qui sert au canal de Suez. Ismaïlah est située sur ses bords.

Tinchebrai, ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. N. O. de Domfront (Orne); 4,496 hab. Bataille de 1106 dans laquelle Henri Ier, roi d'Angleterre, fit prisonnier son frère aîné, Robert Courte-Heuse. Lingerie, serges, fonte.

Tinctor ou **Tinctoris** (Jean), musicien belge, né à Nivelle, vers 1434, mort en 1520, ecclésiastique, né

maître de chapelle de Ferdinand Ier, roi de Naples. Il fut l'un des fondateurs de l'école de musique de Naples, revint à Nivelle, vers 1490, et fut chanoine de la collégiale. Il a écrit sur toutes les parties de la musique des traités remarquables, qui pour la plupart sont restés manuscrits; le plus important est le *De arte contrapuncti;* le traité intitulé *Terminorum musicæ definitorium* a été imprimé à Trévise.

Tindal (Matthew), déiste anglais, né à Beer-Ferres (Devonshire), vers 1657, mort en 1733, étant encore à Oxford, fit profession de catholicisme, puis retourna à l'anglicanisme, en 1688, et s'attacha à Guillaume III, qu'il défendit dans plusieurs écrits contre les Jacobites. Il publia, en 1706, *les Droits de l'Eglise chrétienne défendus contre les prêtres romains*, livre qui excita beaucoup de colères et fut condamné au feu par le Parlement, 1710. Après être revenu à la politique, il publia en 1730 l'ouvrage qui l'a surtout rendu célèbre, *le Christianisme aussi vieux que la création*, 4 vol.; il y soutenait hardiment les doctrines du déisme pur; aussi souleva-t-il toute l'Angleterre protestante; mais il trouva des défenseurs et des disciples parmi les philosophes français, et Voltaire l'appela *le plus intrépide champion de la religion naturelle.*

Tinèh, v. de la Basse-Egypte, port sur le lac Menzaléh; v. malsaine, bâtie sur l'emplacement de l'anc. Péluse.

Tingis, ou *Julia Traducta*, v. de l'Afrique anc., capit. de la Mauritanie Tingitane. Auj. *Tanger.*

Tingitane (Mauritanie). V. Mauritanie.

Tinnevelly, v. de l'Hindoustan anglais, dans la présidence et au S. E. de Madras, dans le Karnatic; 20,000 hab. Rizières autour de la ville; climat malsain.

Tino, anc. *Tenos*, île grecque de l'Archipel, dans les Cyclades, au S. E. d'Andros; 30,000 hab. Ch.-l. *Tino* ou *San-Nicolo*. Vins, fruits, huile d'olive, miel, soie.

Tinténiac, ch.-l. de canton de l'arr. et à 42 kil. S. E. de Saint-Malo (Ille-et-Vilaine), sur le canal d'Ille-et-Rance; 2,184 hab., dont 791 agglomérés. Beurre, bestiaux.

Tintingue, v. et port de l'île de Madagascar, sur la côte E., en face de l'île française de Sainte-Marie.

Tinto, petit fl. d'Espagne, prend sa source dans la Sierra-Morena, et se jette dans l'Atlantique, après un cours de 90 kil. Vignobles très-estimés sur ses bords.

Tintoret (Giacomo **Robusti**, dit **le**), peintre italien, né à Venise, 1512-1594, fils d'un teinturier (d'où son nom), fut élève du Titien, qui, dit-on, jaloux de lui, le congédia, étudia les œuvres de Michel-Ange, quelques statues antiques, et s'éleva au premier rang dans l'école vénitienne. Il eut une grande hardiesse d'invention, un bon coloris, une rare intelligence du clair-obscur. Il aimait, dans ses tableaux, le mouvement jusqu'au désordre, et il a outré une grande qualité réelle. Dans la seconde partie de sa vie, poussé par une femme avide, il travailla trop vite et composa beaucoup d'œuvres indignes de lui. Ses tableaux sont partout en grand nombre; parmi les plus célèbres, on cite : le *Miracle de l'esclave*, la *Cène*, les *Noces de Cana*, la *Résurrection de Jésus-Christ*, la *Piscine probatique*, une *Assomption*, les *Signes précurseurs du jugement dernier*, la *Présentation au temple*, l'*Adoration du veau d'or*, la *Gloire du Paradis*, etc., à Venise; le Louvre a de lui : son *Portrait*, une *Suzanne au bain*, le *Christ mort*, etc. — Sa fille, Marietta, 1560-1590, se distingua par ses portraits. — Son fils, Domenico Tintoretto, 1562-1637, suivit de loin les traces de son père, et a laissé des portraits et des tableaux d'histoire estimés.

Tiogé, riv. de l'Afrique australe, qui coule du N. O. au S. E., et se jette dans le lac N'gami.

Tioumen, v. de Sibérie, dans le gouv. et à 220 kil. S. O. de Tobolsk, sur la Toura; 10,000 hab. Fonderie de cloches.

Tiparenos, île de la mer Egée; auj. *Spetzia.*

Tiphernas. V. Tifernas.

Tipperary, v. d'Irlande, à 17 kil. O. de Cashel, dans le comté de Tipperary; 6,000 hab.

Tipperary, comté d'Irlande, dans la prov. de Munster, sur la limite S. de la prov. de Connaught; ch.-l. *Cashel*. Il est peuplé de 329,000 hab. Sol fertile, population misérable et qui diminue sensiblement. Commerce de lard, beurre, céréales, houille. Villes : Clonmel et Tipperary.

Tippou-Saïb ou **Tippoo-Saëb,** sultan de Maïssour, fils d'Haïder-Ali, 1749-1799, ne montra de zèle que pour les exercices du corps, et fut instruit dans l'art militaire par des officiers français. Son courage le rendit cher à son père et à son peuple, et il remporta plusieurs victoires dans les guerres contre les Mahrattes, 1775-1779, et contre les Anglais, 1780-82. Il succéda à son père, décembre 1782, s'empara de Bednore, 1783, et, malgré la retraite des Français, ses alliés, continua la lutte jusqu'à ce qu'il obtînt le traité de Mangalore, 1784. Il organisa l'administration de ses Etats, eut une armée de 150,000 hommes, avec 2,000 canons, 700 éléphants, d'énormes approvisionnements d'armes et de munitions; son trésor était estimé à 2 milliards de francs. Il déploya un fanatisme cruel pour convertir à l'islamisme les chrétiens et les hindous. Mais ce qu'il voulait surtout, c'était l'expulsion des Anglais de l'Inde; en 1787, il envoya vainement des ambassadeurs en France, pour demander des secours, et fit couper la tête à ces ambassadeurs qui n'avaient pas réussi. Lord Cornwallis, gouverneur de l'Inde, se contentait d'aider indirectement contre lui le Nizam et les Mahrattes; Tippou, impatient d'agir, le força à la guerre, en envahissant le territoire du rajah de Travancore, 1790. Attaqué de quatre côtés, dans le Maïssour, il se défendit avec intelligence et courage, battit le colonel Floyd, franchit le Kavery, et envahit à son tour les possessions anglaises jusqu'auprès de Madras. Mais Cornwallis prit lui-même le commandement des Anglais, s'empara de Bangalore et de plusieurs autres places, assiégea Seringapatam, et allait l'emporter d'assaut, lorsque Tippou demanda la paix, 1792; il dut abandonner une partie de ses Etats, et payer 70 millions de francs. Exaspéré par ce revers, il ne cessa de chercher des ennemis contre les Anglais; il attira à sa cour les aventuriers français par des faveurs signalées, il noua des relations avec le gouverneur de l'île de France; il envoya des agents auprès de Bonaparte, alors en Egypte. Le nouveau gouverneur, Wellesley, lui déclara la guerre, 1799, et fit attaquer Seringapatam par les généraux Harris et Stuart. Tippou périt, en combattant avec la fureur du désespoir. Son empire fut démembré; ses fils eurent pour résidence la ville de Vellore, avec une pension considérable. C'était un prince remarquable, mais violent et cruel. On a publié un choix de sa *Correspondance*, Londres, 1811, in-4°.

Tipsa ou **Tifeck,** anc. *Tipasa*, v. de la prov. et à 280 kil. S. E. de Constantine (Algérie). Antiquités romaines.

Tipton ou **Tibbington,** v. du comté de Stafford (Angleterre), près de la source du Trent. Mines de houille et de fer aux environs. Forges, clouterie, etc.; 25,000 hab. dans la ville et la paroisse.

Tipuani, affl. du Béni, vient des Andes, arrose la Bolivie et roule de l'or.

Tiraboschi (Girolamo), littérateur italien, né à Bergame, 1731-1794, de l'ordre des jésuites, fut instituteur primaire, professeur d'éloquence, préfet de la bibliothèque de Modène, puis conseiller du duc. Ses ouvrages lui firent une réputation méritée; les principaux sont : *Vetera Humiliatorum monumenta*, 1766, 3 vol. in-4°; *Histoire de la littérature italienne*, 1772-1782, 13 vol. in-4°, travail immense, d'une saine érudition, dont Ginguené s'est beaucoup servi, sans le dire; cette Histoire s'arrête à la fin du XVIIe siècle; elle a été abrégée, en français, par Landi, 1784, 5 vol. in-4°, et en italien, par Zanoni, 1801, 8 vol. in-8°; *Bibliothèque modenaise*, 1781, 5 vol. in-4°, vaste recueil biographique, riche en renseignements précieux; *Notizie de' pittori, scultori, incisori ed architetti modenesi*, 1786, in-4°; *Memorie storiche modenesi*, 1793-94, 5 vol. in-4°; etc.

Tiraqueau (André), jurisconsulte, né à Fontenay-le-Comte, vers 1480, mort en 1558, fut lieutenant général au bailliage de sa ville natale, refusa une place de conseiller au parlement de Bordeaux, et fut nommé, par François Ier, conseiller au parlement de Paris, 1541. Son vaste savoir le fit surnommer le *Varron de son siècle*. Ses *Œuvres* ont été réunies par son fils, Michel, Lyon, 1574, 5 vol. in-fol.; elles contiennent surtout des traités, en latin, sur le droit civil.

Tiraspol, v. de Russie, sur le Dniester, dans le gouv. et à 265 kil. N. O. de Kherson; 7,000 hab.

Tireh, v. de la Turquie d'Asie, à 90 kil. S. E. de Smyrne (Anatolie); 20,000 hab. Fabriques de tapis et de toiles de coton.

Tirésias, devin de Thèbes, fils de Phorbas et de la nymphe Chariclo, fut frappé de cécité par Minerve, qu'il avait vue se baignant dans l'Hippocrène, ou par Junon, irritée de ce qu'il s'était prononcé contre elle dans un différend qu'elle avait avec Jupiter. Habile dans l'art des augures, il joue un grand rôle dans l'histoire de Jocaste et d'Œdipe. Il fut le père de la prophétesse Manto.

Tirey, l'une des Hébrides (Ecosse), à l'O. de Mull Sol fertile; marbres exploités; 5,000 hab.

Tiridate ou **Dertad** (Dieudonné), roi d'Arménie, frère de Vologèse, roi des Parthes, s'empara, avec son aide, de l'Arménie sur Rhadamiste, 55. Mais il fut deux fois chassé par Corbulon; il vint à Rome pour recevoir la couronne des mains de Néron, 66, et mourut en 75.

Tiridate II, fils de Chosroès I^{er}, fut emmené à Rome, après le meurtre de son père, 232, y reçut une éducation brillante, et beaucoup plus tard, en 286, fut rétabli sur le trône d'Arménie par Dioclétien, qui le maintint contre les attaques de Sapor I^{er}, roi de Perse. Après avoir persécuté le christianisme, il l'adopta, et mourut, en 314.

Tiridate, roi parthe. V. Arsace II.

Tirlemont, en flamand *Theenen*, v. de Belgique, à 20 kil. E. de Louvain (Brabant), sur la Grande-Geete; 12,000 hab. Bel hôtel de ville. Fabriques de tissus de laine et de coton, brasseries de bière blanche. Grande foire aux chevaux. Prise par Dumouriez, 1792, et par Jourdan, 1794. Patrie de J. Bolland.

Tirnava ou **Ternova**, v. de Turquie, à 100 kil. S. E. de Nicopolis (Bulgarie); 13,000 hab. Evêché grec.

Tiron (Tullius Tiro), affranchi, fut le secrétaire et l'intendant de Cicéron, dont il nous a conservé les *Lettres*. Il perfectionna la tachygraphie, dont les signes furent appelés *Notes tironiennes*. V. *Traité de diplomatique* de Mabillon et *Corpus inscriptionum* de Gruter.

Tiron, anc. abbaye de la congrégation de St-Maur, à 4 kil. E. de Nogent-le-Rotrou, fondée au commencement du XII^e siècle.

Tirso de Molina (Gabriel **Tellez**, dit), auteur dramatique espagnol, né à Madrid, 1585-1648, entra dans l'Eglise en 1613, puis dans l'ordre de la Merci, 1620; il fut prieur du couvent de Soria en 1645. Il a composé un très-grand nombre de pièces, souvent grossières et indécentes, mais d'une grande richesse poétique et d'une brillante imagination. Ses drames religieux, ses *autos*, ont des inspirations sublimes au milieu de bouffonneries triviales; ses comédies d'intrigues ont encore de la popularité. Dans son *el Burlador de Sevilla* il a développé le type de don Juan avec une énergie remarquable. Une partie de son théâtre a paru de son vivant: *Comedias del maestro Tirso de Molina*, 1626-1636, 5 vol. in-8°; une édition choisie a paru à Madrid, 1839-42, 12 vol. pet. in-8°. Il a aussi publié des nouvelles, *los Cigarrales de Toledo*, 1624, in-4°, et *Deleytar aprovechando*, 1635, in-4°. Le *Théâtre* de Tirso de Molina a été traduit en partie par M. A. Royer, 1 vol. in-12.

Tirynthe, *Tiryns*, anc. v. du Péloponnèse, au N. E. de Nauplie, dans l'Argolide. Elle eut pour roi Amphitryon. Monuments cyclopéens

Tisamène, fils d'Oreste et d'Hermione, roi d'Argos et de Sparte, fut chassé par l'invasion des Doriens, se retira dans l'Egialée, qui prit le nom d'Achaïe, et périt en combattant les Ioniens.

Tischbein (Jean-Henri), peintre allemand, né à Haina (Hesse), 1722-1789, fils d'un boulanger, fut envoyé en France par le comte de Stadion, étudia sous Vanloo, visita l'Italie, et fut directeur de l'Académie de peinture de Cassel. Bon coloriste, il a traité des sujets mythologiques et fondé une école importante.

Tischbein (Jean-Henri-Guillaume), peintre, neveu et élève du précédent, né aussi à Haina, 1751-1829, fut directeur de l'Académie de peinture de Naples. On lui doit surtout le *Recueil de gravures d'après des vases antiques, la plupart de travail grec*, publié en anglais, 1791, 4 vol. in-fol., traduit en français, 1803-1806, 4 vol. in-fol.; et *Homère, dessiné d'après l'antique*, 2 vol. in-fol.

Tisi ou **Tisio** (Benvenuto), dit *le Garofalo*, peintre italien, né à Garofalo, près de Ferrare, 1481-1559, étudia sous différents maîtres, mena une vie assez errante, enfin s'enthousiasma à la vue des chefs-d'œuvre de Michel-Ange et de Raphaël, s'inspira des conseils de ce dernier, et retourna à Ferrare. C'était un artiste original, plein de grâce et de douceur, d'un coloris vif, brillant, harmonieux. Ses ouvrages, pour la plupart sujets religieux, sont en grand nombre; les plus estimés sont: à Ferrare, la *Rédemption du monde*, *Jésus au jardin des Oliviers*, le *Massacre des Innocents*, l'*Adoration des Mages*, la *Vierge adorant son fils*, l'*Arrestation de Jésus*, fresque qui est peut-être sa plus belle œuvre; la *Résurrection de Lazare*, le *Martyre de saint Pierre dominicain*, une *Sainte Famille*, la *Vierge sur un trône*; à Rome, les *Noces de Cana*, une *Descente de croix*, la *Transfiguration*, l'*Enlèvement des Sabines*; etc. Ses tableaux se trouvent dans les grands musées; le Louvre a de lui: une *Madone*, le *Mystère de la Passion*, une *Sainte Famille*, la *Circoncision*.

Tisiphone, c'est-à-dire *qui punit le meurtre*, l'une des Furies, était assise à la porte du Tartare. On la représente sous la forme d'une femme ailée, avec des serpents entrelacés dans la chevelure et des larmes de sang dans les yeux.

Tissapherne, satrape de Perse, dénonça Cyrus le jeune à son frère Artaxerxès, contribua à la victoire de Cunaxa, 401 av. J. C., fut chargé de conduire les Dix mille vers le Pont-Euxin, fit égorger, par trahison, Cléarque et les autres chefs sur les bords du Zabatès, mais ne put triompher des Grecs. Artaxerxès lui donna sa fille en mariage et le gouvernement de l'Asie Mineure. Il fut vaincu par Agésilas près du Pactole; Parysatis, mère de Cyrus, qui voulait venger la mort de son fils, l'accusa de trahison, et Artaxerxès le fit tuer à Colosses, en Phrygie, pendant son sommeil.

Tissier (Bertrand), théologien, né à Rumigny (Champagne), vers 1610, mort vers 1670, réforma l'abbaye de Bonnefontaine, de l'ordre de Cîteaux, dont il était grand prieur, 1664, et, entre autres ouvrages, a laissé *Bibliotheca patrum cisterciensium*, 1660-69, 8 tomes en 4 vol. in-fol., recueil d'ouvrages de théologie ou d'histoire.

Tissot (Simon-André), médecin, né à Grancy (pays de Vaud), 1728-1797, étudia à Montpellier, et, établi à Lausanne, acquit bientôt une grande réputation par la pratique de son art et par ses écrits. Il fut trois ans professeur à l'Université de Pavie, où Joseph II l'avait appelé, 1780-1783. Il retourna à Lausanne, et on le consultait de toutes les parties de l'Europe. Il a réuni ses *Œuvres* françaises et latines, 1769, 10 vol. in-12, et Lausanne, 1781-85, 14 vol. in-12; on y remarque: l'*Histoire de la fièvre bilieuse de Lausanne*; l'*Avis au peuple*, qui eut un succès prodigieux; *De la santé des gens de lettres*; *De l'Onanisme*; *Essai sur les maladies des gens du monde*; *Traité des nerfs et de leurs maladies*; *l'Inoculation justifiée*; *Vie de Zimmermann*, etc., etc.

Tissot (Pierre-François), littérateur, né à Versailles, 1768-1854, après de brillantes études, vit les dernières fêtes de l'ancien régime, et adopta avec enthousiasme les principes de la Révolution; mais il prit peu de part aux événements et surtout ne fut pas coupable des excès que l'esprit de parti lui a injustement reprochés. Il épousa la sœur de Goujon, entra dans les bureaux de l'administration départementale de la Seine, puis fit une campagne dans la Vendée, reprit sa place dans la commission d'agriculture, la perdit, 1795; et, après la mort de son beau-frère, se jeta dans l'industrie pour subvenir aux besoins de sa famille. Il fut secrétaire-rédacteur dans les bureaux de la police générale après le 18 fructidor, fut élu député de la Seine, 1798, mais vit son élection annulée, et dès lors se livra à la culture des lettres. Il traduisit en vers *les Bucoliques* de Virgile, et, en 1806, Français de Nantes lui procura une sinécure dans ses bureaux. Delille le choisit pour son suppléant au Collége de France, 1810; Tissot réussit et le remplaça comme titulaire, en 1813. Napoléon lui confia la direction de la *Gazette de France*, en 1812. Pendant les Cent Jours il écrivit un nouveau journal, qui devint le *Constitutionnel*, après la seconde Restauration. Il fut destitué en 1821, continua son opposition dans plusieurs journaux, et ne fut réintégré dans sa chaire qu'en 1830; il entra à l'Académie française en 1833. Parmi ses nombreux ouvrages on remarque: *Souvenirs du 1^{er} prairial an III*, 1799, in-12; *Les Bucoliques*, 1800, in-8°; *Trophées des armées françaises depuis 1792 jusqu'en 1815*, 1819 *et ann. suiv.*, 6 vol. in-8°; *Précis des guerres de la Révolution jusqu'à 1815*, 1820-21, 2 vol. in-8°; *Etudes sur Virgile*, 1825-30, 4 vol. in-8°; *Poésies érotiques*, qui renferment *les Baisers* de Jean Second, 1826, 2 vol. in-18; *Souvenirs historiques sur la vie et la mort de Talma*, 1826, in-8°; *Histoire complète de la Révolution française*, de 1789 à 1804, 1833-36, 6 vol. in-8°; *Histoire de Napoléon*, 1833, 2 vol. in-8°; *Leçons et modèles de littérature française*, en prose et en vers, 1835, 2 vol. gr. in-8°; etc. Il a rédigé les *Mémoires de Carnot*, d'après ses manuscrits, et l'*Histoire de la guerre de la Péninsule sous Napoléon*, par le général Foy, 1827, 4 vol. in-8°.

Tista (Le), riv. de l'Hindoustan, qui arrose le Sikkim et se partage en deux bras: l'un, l'*Astri*, se jette

dans le Gange; l'autre se réunit à une branche du Brahmapoutre.

Titan (Ile du), anc. *Hypæa*, l'une des îles d'Hyères.

Titans, fils de la Terre et de *Titan*, frère aîné de Saturne et fils du Ciel ou Uranus. Ils devaient régner après Saturne, qui leur avait promis de faire périr ses enfants mâles. Mais Rhée, femme de Saturne, sauva de la mort Jupiter, Neptune et Pluton. Alors les Titans déclarèrent la guerre à Saturne ; mais ils furent foudroyés par Jupiter et précipités dans le Tartare.

Titarèse, riv. de l'anc. Thessalie, affl. du Pénée. Ses eaux étaient bleu foncé.

Tite Live (Titus Livius), historien latin, né à Padoue, 59 av. J. C., mort en 17 apr. J. C., était citoyen romain. Il vint à Rome vers l'époque de la bataille d'Actium, et fut bien accueilli par Auguste, qui l'admit dans son intimité ; il n'est pas probable que l'empereur lui confia l'éducation du jeune Claude ; mais celui-ci s'adonna à l'étude de l'histoire par les conseils de Tite Live. Sous Tibère, il retourna mourir à Padoue. Même à la cour d'Auguste, il avait conservé ses sentiments républicains; aussi l'empereur l'appelait-il, en plaisantant, le *Pompéien*. Tite Live avait composé des *Dialogues* sur la philosophie et un ouvrage sur l'éducation de la jeunesse, qui sont complétement perdus. L'œuvre qui a fait sa gloire, de son vivant même, c'est son *Histoire romaine*, qu'il publia, à mesure qu'il l'écrivait, de 30 à 9 av. J. C. L'admiration fut générale. Tite Live avait sans doute consulté la plupart des ouvrages historiques qui avaient été publiés avant lui; il aimait la vérité, et souvent se donna beaucoup de peine pour la découvrir. Mais on doit regretter qu'il n'ait pas pris connaissance de livres comme ceux de Caton et de Varron, qu'il n'ait pas lu les documents officiels et authentiques, si nombreux alors à Rome, ni fouillé dans les archives; qu'il ait ignoré les annales des villes d'Italie, les vieilles langues de ce pays, et qu'il ait tout à fait négligé la géographie. Il aimait Rome avant tout et la grandeur romaine ; c'est là l'un des grands intérêts de son œuvre ; mais il est amené trop souvent à justifier les Romains ou à pallier leurs fautes. C'est avant tout un grand artiste et un écrivain éloquent ; ses personnages ont de la vie ; il montre leurs sentiments, leurs passions, il aime à vivre au milieu de ces hommes des temps anciens qu'il admire; il a le sentiment de l'esprit romain. Ses discours ne sont pas des déclamations de rhéteur; il fait parler ses personnages comme ils ont dû parler, et leurs paroles expliquent leurs actions. Il a respecté les légendes pieuses qu'il rencontrait dans les vieux livres ; il s'est plu en quelque sorte à ne pas toucher à la sainteté de l'histoire romaine. Ses *Annales* commençaient à l'arrivée d'Enée en Italie et s'arrêtaient à la mort de Drusus ; elles étaient divisées en 140 livres, dont on a à peine conservé le quart : les livres 1 à 10, jusqu'à 294 av. J.C.; les livres 21-30, de 219 à 201 ; les livres 31-45, de 201 à 167; enfin des fragments peu considérables, surtout du livre 91ᵉ. Nous avons les sommaires des 140 livres; il n'est pas probable qu'ils soient de lui, mais ils sont précieux ; Freinshemius a essayé de combler les lacunes, avec l'aide de ces sommaires. On a généralement admiré le style de Tite Live et l'éloquence de ses discours; plusieurs, parmi les anciens, lui ont reproché sa *patavinité*, c'est-à-dire certaines formes particulières de langage, certains gallicismes qui trahissaient l'homme de Padoue, dans la Gaule cisalpine. — Les principales éditions de Tite Live sont : l'édition *princeps* de Rome, vers 1469, in-fol.; celles de Venise, 1491, in-fol., souvent reproduite; de Paris, 1510, in-fol.; de Bâle, 1531, in-fol.; de Lyon, 1542, 4 vol. in-8°; des Elzeviers, 1634, 3 vol. in-12, de 1665 et 1679, 3 vol. in-8°; de J. Le Clerc, 1710, 10 vol. in-8°, avec les suppléments de Freinshemius, et de Crevier, 1735-41, 6 vol. in-4° ; de Drakenborch, Leyde, 1738-46, 7 vol. in-4° ; de Kreyssig, Leipzig, 1823-27 ; de Lemaire, dans sa *Bibliothèque latine*, 12 vol. in-8°; etc. Il a été traduit en français, par Berchoire, 1486-87, 3 vol. in-fol., par Vigenère, 1582, par Du Ryer, 1653, 2 vol. in-fol., par Dureau de La Malle et Noël, 1810-12, 15 vol. in-8°; par Liez, Dubois, Verger, dans la *Bibliothèque Panckoucke*, 17 vol. in-8°; dans la *Collection Nisard*, 2 vol. gr. in-4°; par MM. Charpentier, Blanchet et Pessonneaux, dans la *Collection Garnier frères*; par M. Gaucher, etc., etc.

Tithon, fils de Laomédon et frère de Priam, célèbre par sa beauté, fut enlevé par l'Aurore, et reçut de Jupiter le don de l'immortalité. Mais l'Aurore avait oublié de demander pour lui l'éternelle jeunesse ; il vécut dans la décrépitude et fut métamorphosé en cigale. Il fut le père de Memnon et d'Emathion.

Titi (Santi di), architecte et surtout peintre italien, né à Borgo-San-Sepolcro (Toscane), 1538-1603, eut un style pur et gracieux. Ses tableaux sont nombreux à Pise, à Florence. Il a formé de nombreux élèves.

Titicaca (Lac) ou **Chucuito,** grand lac de l'Amérique du Sud, sur le plateau de la Bolivie, dans les Andes, à 3,915 mètres d'altitude. Il est situé entre 15° 1/2 et 17° 1/2 lat. S., et entre 71°15′ et 73°12′ long. O.; il a 240 kil. sur 80 environ. Les anciens Péruviens l'appelaient l'*Eau sacrée;* les habitants du pays le nomment *laguna de Puno*. Il est dominé par les pics gigantesques de Sorata (6,490 mètres) et d'Illimani (6,510 mètres). La partie S., ou lac Aullagas, est unie à la partie N. par le Rio Desaguadero.

Titien (Tiziano **Vecellio,** dit **Le**), le plus illustre peintre de l'école vénitienne, né à Cadore, 1477-1576, d'une ancienne famille noble, montra de bonne heure les plus grandes dispositions, étudia à Venise sous Zuccati, Giovanni Bellini, et se perfectionna surtout par l'exemple du Giorgione, son condisciple. Nommé premier peintre de la République par le sénat de Venise, il fut appelé à Ferrare par Alphonse Iᵉʳ, en 1514, revint à Venise, 1518, fut appelé à Bologne par Charles-Quint, à la fin de 1528, sur la recommandation de P. Arétin, son ami, travailla pour le duc de Mantoue, et enfin, cédant aux instances de Paul III, vint à Rome, en 1545. Sa longue vie ne fut qu'un long triomphe ; Charles-Quint l'admira, le protégea et le nomma comte palatin; en public, il lui cédait toujours la droite. « Je puis bien créer un duc, disait-il, mais où trouverais-je un autre Titien? » Et l'on sait qu'il ramassa le pinceau du peintre. Tous les souverains, ses contemporains, l'honorèrent à l'envi. Il menait à Venise une vie presque royale ; sa maison était splendide, et il y recevait les princes et les plus grands seigneurs. Arrivé à l'extrême vieillesse, après avoir toujours travaillé, il avait conservé toutes ses facultés; la peste l'enleva à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans. — C'est le premier des coloristes ; il a reproduit la nature avec vérité; son dessin, quoique manquant parfois de correction, est savant et fin. Ses portraits ont le caractère le plus élevé ; son talent embrassa les genres les plus divers ; il fut le plus habile des peintres d'histoire dans l'art du paysage, et ses architectures sont dignes du Véronèse. Sa fécondité semblait inépuisable; quoique beaucoup de ses œuvres aient péri, on a près de 900 gravures faites d'après lui. Il est difficile d'énumérer ici ses chefs-d'œuvre ; citons cependant : le *Triomphe de Judith*, la *Mort de saint Pierre martyr*, une *Assomption* (Venise); le *Triomphe de l'Amour*, les *Bacchanales* (Ferrare); *Danaé* (Rome); *la Religion et la Sainte-Trinité recevant la famille impériale au ciel; Diane et Actéon, Diane et Callisto, Andromède et Persée, Médée et Jason, Pan et Syrinx, Vénus et Adonis*, le *Martyre de saint Laurent*, la *Flagellation de Jésus*, la *Cène*, le portrait de Florence, connu sous le nom de *la Flore*, la *Bataille de Lépante*, *Hérodiade*, etc. Le Louvre a de lui: les portraits de *François Iᵉʳ*, d'*Alphonse d'Avalos*, les *Pèlerins d'Emmaüs*, le *Christ au roseau*, le *Christ porté au tombeau*, la *Vierge à l'Enfant*, le *Concile de Trente*, la *Vierge au lapin*, *Saint Jérôme dans le désert*, *Jupiter et Antiope*, le tableau intitulé *le Titien et sa maîtresse*, qui représente Alphonse, duc de Ferrare, et Laura de' Dianti, etc. — On connaît de lui trois pièces authentiques à l'eau-forte: la *Mort*, un *Voyageur dormant au clair de lune*, un *Berger jouant de la flûte*. Ses dessins sont très-rares et ne sont en général que des croquis à la plume.— Pour ses parents, qui furent peintres, voyez Vecellio.

Titienses ou **Tatienses,** nom de la 2ᵉ tribu des Romains primitifs, formée des Sabins de Cures, qui se réunirent, avec leur roi Tatius, aux Romains de Romulus.

Titlis, pic des Alpes Bernoises, en Suisse, entre les cantons de Berne et d'Uri; 3,239 mètres.

Titon du Tillet (Evrard), littérateur, né à Paris, 1677-1762, d'une famille originaire d'Ecosse, capitaine de dragons, maître d'hôtel de la duchesse de Bourgogne, aima les lettres et les arts avec passion. Il est surtout connu par *le Parnasse français*, qu'il avait imaginé, qu'il fit exécuter en petit par Louis Garnier et qu'il s'efforça vainement de faire exécuter en grand sur une place ou dans un jardin public. C'était, en bronze, la montagne du Parnasse, avec Louis XIV au sommet, sous la figure d'Apollon, les trois Grâces (Mᵐᵉˢ de La Suze, Des Houlières, de Scudéry), les neuf Muses

(Corneille, Molière, Racan, Segrais, La Fontaine, Chapelle, Racine, Boileau et Lully), les médaillons des hommes moins célèbres, etc. Il a été placé à la Bibliothèque nationale. Titon du Tillet en a donné *la Description*, 1727, in-12, 1732, in-fol., avec deux *Suppléments*, 1743, 1755, etc.

Tittel, v. de l'empire austro-hongrois, sur la Theiss, dans les anc. Confins milit.; ch.-l. du district des Tschaikistes ou du bataillon de Tittel; 3,000 hab. Chantiers et magasins pour la flottille du Danube, arsenal. Le *bataillon de Tittel* se compose de Slaves-Illyriens qui font l'équipage des galères ou tschaïques de la flottille.

Tittery, anc. région de l'Algérie, était soumise à un bey avant l'occupation française, entre les beylicks de Constantine à l'E. et de Mascara à l'O. Occupée en 1842, elle fait partie de la prov. d'Alger.

Titus (Flavius Sabinus Vespasianus), empereur romain, né à Rome, 41-81, fils aîné de Vespasien, fut élevé à la cour de Claude et de Néron avec Britannicus, dont il conserva toujours la mémoire. Doué de brillantes qualités, bon poëte en grec et en latin, il montra son courage en Bretagne, et y sauva la vie de son père. Il se distingua surtout en Judée, dans la guerre contre les Juifs, prit Tarichée, Gamala, Jotapate, où il épargna le gouverneur, l'historien Josèphe, et, après le départ de son père, s'empara de Jérusalem, qui fut ruinée, 70. Il fut nommé par le sénat césar, prince de la jeunesse et consul désigné; puis, il revint triompher à Rome. Il ramenait parmi ses captives Bérénice, Juive, reine d'Orient, que les Romains, dit-on, craignirent pendant quelque temps voir monter sur le trône, mais qu'il sacrifia à la politique, pour épouser Marcia Furnilla. Investi de la puissance tribunitienne, 71, il fut véritablement associé à l'empire, reçut plusieurs fois le consulat, fut censeur, préfet du prétoire. On peut lui reprocher sa sévérité à l'égard des stoïciens et des novateurs; le consul Cæcina, qui conspirait, fut mis à mort au sortir de sa table. Empereur, à la mort de Vespasien, 79, il se rendit célèbre et cher au peuple par sa bienveillance et sa douceur, et les historiens se sont plu à rappeler ces mots heureux et ces actes de clémence qui le firent surnommer *les délices du genre humain*. Pendant qu'Agricola combattait les Pictes de la Calédonie, Titus répandait partout ses bienfaits, secourait généreusement les victimes de l'éruption du Vésuve, d'une peste qui ravagea l'Italie, d'un terrible incendie qui brûla une partie de Rome. Il fit célébrer des jeux magnifiques, qui durèrent cent jours, consacra la dédicace du fameux Colisée, orna Rome de plusieurs beaux monuments et surtout de l'arc de Titus, à la base du Palatin, qui rappelait ses exploits en Judée. Il mourut, probablement empoisonné par son frère Domitien.

Titus ou **Tite** (Saint), converti par saint Paul, le suivit aux conciles de Jérusalem et d'Ephèse, puis en Macédoine, et gouverna sagement les églises de Crète. Saint Paul lui a adressé une épître. Les Latins célèbrent sa fête le 4 janvier, et les Grecs le 25 août.

Tityе, l'un des géants, fut percé de flèches par Apollon et Diane, parce qu'il avait voulu faire violence à leur mère, Latone. Dans le Tartare, ses entrailles, sans cesse renaissantes, étaient dévorées par un vautour.

Tiverton, v. d'Angleterre, à 26 kil. N. d'Exeter, sur l'Exe (Devonshire); 13,000 hab. Grande fabrique de dentelles.

Tivoli, v. du royaume d'Italie, sur le Teverone, dans la province et à 30 kil. N. E. de Rome; 7,000 hab. Evêché. Belles ruines, surtout celles de la villa d'Adrien, de celle de Mécène, le temple de la Sibylle, la grotte de Neptune. Le couvent de Saint-Antoine occupe la place de la maison d'Horace. Anc. *Tibur.*

Tixier de Ravisi. V. Ravisius Textor.

Tixtlan, capit. de la prov. de Guerrero (Mexique); 6,000 hab.

Tlacopan. V. Tacuba.

Tlalpan ou **San-Agostino de las Cuevas,** v. de l'Etat de Mexico (Mexique), dont elle a été quelque temps la capitale; 6,000 hab.

Tlascala, v. du Mexique, ch.-l. de la prov. du même nom, par 19° 20′ lat. N. et 100° 20′ long. O.; 12,000 hab. Autref. ville très-peuplée et très-florissante, capit. d'une république belliqueuse qui s'allia avec Fernand Cortez contre les Aztèques.

Tlemcen, v. d'Algérie, dans la prov. et à 120 kil. S. O. d'Oran; 17,000 hab. Ch.-l. d'une subdivision milit. et d'un arrond.; grands marchés agricoles de l'Algérie: fabr. de burnous, haïks, babouches en maroquin, sellerie, passementerie, tabac. Autref. capit. d'un Etat musulman. Prise par les Français en 1835. Anc. *Pomaria.*

Tlépolème, fils d'Hercule et d'Astyoché, alla fonder les villes de Lindos, Jalysos et Camiros dans l'île de Rhodes. Il fut tué au siége de Troie par Sarpédon.

Tmolus, montagne de l'anc. Lydie, en Asie Mineure, dominait une ville du même nom. La ville s'appelle auj. *Berki* et la montagne *Bouz-dagh.*

Toaldo (Giuseppe), physicien italien, né à Pianezze, près de Vicence, 1719-1798, docteur en théologie, prêtre, fut professeur d'astronomie, de géographie et de météorologie à l'Université de Padoue. Il fonda en 1767 un observatoire, qui est devenu célèbre; il répandit l'usage du paratonnerre, et remarqua qu'au bout de 18 ans les phénomènes météorologiques se reproduisaient dans le même ordre; il a dressé les tables de trois de ces périodes qu'il appela *Saros* et que les astronomes ont nommées *Cycles toaldins.*

Tobi ou **Scombi,** petit fl. de Turquie, prend sa source dans les Alpes Helléniques près de Monastir, coule à l'O., et se jette dans l'Adriatique après un cours de 165 kil.

Tobie, nom de deux Juifs, célèbres par leur piété, dont l'histoire est racontée dans le *livre de Tobie* de l'Ancien Testament. Le père, emmené captif à Ninive, après la prise de Samarie, fut attaché à la maison de Salmanasar, mais disgracié par Sennachérib. Dieu le soumit à plusieurs épreuves: pauvre, il recouvra ses biens, mais perdit la vue. Sur le point de mourir, il chargea son jeune fils d'aller réclamer une somme de dix talents à Gabélus, qui demeurait à Ragès en Médie. Protégé par l'ange Raphaël, qui avait pris la figure d'un jeune homme, Tobie accomplit heureusement son voyage, épousa à Ragès Sara, fille de Raguel, qui fut délivrée du démon par Raphaël; et, à son retour, rendit la vue à son père, grâce au fiel d'un poisson monstrueux, qu'il avait pris avec le secours de l'ange.

Tobol, riv. de la Sibérie, prend sa source dans les monts Alguidims, coule vers le N. E. et se jette dans l'Irtich à Tobolsk, après un cours de 900 kil. Il arrose les gouvernements d'Orenbourg et de Tobolsk, et reçoit la Tarda, la Toura, l'Abouga.

Tobolsk, v. de la Sibérie, ch.-l. du gouvernement du même nom, au confl. du Tobol et de l'Irtych, par 58°12′39″ lat. N. et 66° long. E.; 18,000 hab. Archevêché grec. Principale place de commerce de la Sibérie; pelleteries, entrepôt des marchandises venues de la Chine par Kiachta. Au N. de Tobolsk sont les ruines de Sibir, autref. capitale de la Sibérie. — Le gouvernement de Tobolsk, le plus occidental de la Sibérie, a 1,474,588 kil. carrés et 1,120,000 hab. Sol plat, arrosé par le Tobol, l'Irtych et l'Obi; froid très-vif. Mines d'or, argent, cuivre et fer. Beaucoup d'animaux à fourrures dans les forêts.

Toboso (Le), v. d'Espagne, dans la prov. et à 100 kil. S. E. de Tolède (Manche); 3,000 hab. Cervantes en a fait la patrie de la Dulcinée de don Quichotte.

Tocantins, grande riv. du Brésil, prend sa source dans la Serra Pyrenæos, sous le nom de Rio Urubu, coule au N. et se jette dans la rivière de Para, bras méridional de l'Amazone, après un cours de 2,500 kil. Navigation difficile, rives malsaines, peuplées d'Indiens féroces. Il reçoit à gauche l'Araguaya. Il est la principale voie de communication entre la prov. de Goyas et le port de Para.

Tockembourg. V. Toggenbourg.

Tocqueville (Hervé-Louis-François-Joseph-Bonaventure **Clérel**, comte de), né à Claroix, près Compiègne, 1772-1856, d'une ancienne famille de Normandie, fut préfet depuis la première Restauration jusqu'en 1827, et fut alors nommé par Charles X gentilhomme de la chambre et pair de France. Il a écrit: *de la Charte provinciale*, 1829; *Pétition aux deux Chambres, relative à Mme la duchesse de Berri*, 1832; *Histoire philosophique du règne de Louis XV*, 1846, 2 vol. in-8°; *Coup d'œil sur le règne de Louis XVI*, in-8°.

Tocqueville (Alexis-Charles-Henri **Clérel de**), publiciste et homme politique, fils du précédent, né à Paris, 1805-1859, visita l'Italie et la Sicile en 1826, et fut nommé juge auditeur au tribunal de Versailles, 1827. Il accepta la révolution de Juillet, puis fut chargé par M. de Montalivet d'aller, avec son ami, G. de Beaumont, étudier aux Etats-Unis le régime des prisons. Ils revinrent avec 6 vol. in-fol. de documents et publièrent, en 1832, *du Système pénitentiaire aux Etats-Unis et de son application en France*, livre très-remarqué et qui reçut de l'Académie française le prix Montyon. Il se dé-

mit de ses fonctions de juge, pour conserver son indépendance, et travailla à la composition d'un ouvrage qui devait assurer sa réputation, *de la Démocratie en Amérique;* la première partie parut en 1835, et obtint le plus grand succès. L'Académie française lui décerna un prix extraordinaire de 8,000 francs, 1836; il devint membre de l'Académie des sciences morales et politiques, 1838, et de l'Académie française en 1841. Élu député par l'arrondissement de Valognes, 1839, il publia la seconde partie de son grand ouvrage *de la Démocratie en Amérique*, qui forme 4 vol. in-8°; et dont le succès a toujours été croissant. Dès lors la vie politique sembla l'absorber tout entier, et jusqu'en 1848 il sut se distinguer et se faire apprécier à la Chambre des députés. A l'Assemblée constituante, il fut membre du comité de constitution, se prononça pour deux chambres, soutint le général Cavaignac; il fut vice-président de l'Assemblée législative, fut ministre des affaires étrangères du 2 juin au 31 octobre 1849, et plus tard fit partie de l'opposition au président de la République. Il fut arrêté, au 2 décembre 1851, puis rentra dans la vie privée. Il composa alors son dernier livre, *l'Ancien régime et la Révolution*, 1856, in-8°, où il montre que la révolution a été à la fois préparée et provoquée par l'état social qui l'a précédée, et que la nation était surtout disposée par l'ancien régime au triomphe de l'égalité. Il s'était proposé une œuvre plus considérable, l'État nouveau depuis 1789, la Révolution, ses Suites, l'Empire, lorsque la mort interrompit une vie si bien remplie. On a publié, en 1860, *Œuvres et correspondance inédites.*

Tocuyo, v. de la Colombie, sur le Tocuyo, à 55 kil. N. E. de Truxillo; 8,000 hab.

Todi, v. du roy. d'Italie, à 25 kil. O. de Spolète, dans la prov. d'Ombrie; 5,000 hab. Évêché. Concile de 1101. Murs étrusques.

Tœkœly (Emeric, comte de), noble hongrois, né à Kæsmark (comitat de Zips), 1656-1705, d'une illustre famille, fut, dès 1671, forcé de fuir en Pologne, et, après la mort de son père, Étienne, devint premier ministre d'Apafy, ban de Transylvanie. Il se mit à la tête des insurgés hongrois, en 1687, et fut secouru par la France, la Pologne et la Turquie; il fit battre monnaie au nom de Louis XIV. L'amour de Tœkœly pour Hélène Rakoczy, née Zringi, le décida surtout à traiter avec l'empereur; il épousa la princesse en 1682, mais recommença bientôt la lutte, et s'unit aux Turcs, qui le reconnurent prince de Hongrie; il fut alors abandonné par beaucoup de ses partisans, mais sa femme, Hélène, résista héroïquement, pendant trois ans, dans le château de Munkacs, 1685-88. Tœkœly continua de lutter en Transylvanie et en Hongrie; mais se retira définitivement en Turquie, où le sultan lui donna le titre de prince de Widdin, 1695.

Tœplitz, v. de l'empire austro-hongrois, dans le cercle et à 22 kil. N. O. de Leitmeritz (Bohême); 4,000 hab. Eaux thermales et sulfureuses. Un traité y fut signé contre la France entre l'Autriche, la Prusse et la Russie, en 1813.

Toge, vêtement du citoyen romain. C'était un manteau de laine blanche, qui se mettait par-dessus la tunique; on la posait sur l'épaule gauche; un pan descendait par derrière, le reste enveloppait le corps, en laissant libre le bras droit. Les magistrats avaient à leur toge une large bordure de pourpre; c'était la *toge prétexte.*

Toggenburg, vallée de la Suisse, dans le canton de Saint-Gall, traversée par la Thur; ch.-l., *Lichtensteig.* En 1436, les cantons de Schwytz et de Zurich se disputèrent le Toggenburg par une guerre dite *de Toggenburg.* De 1706 à 1718, les habitants de la vallée soutinrent contre l'abbaye de Saint-Gall une seconde guerre de Toggenburg qui aboutit à leur affranchissement.

Togrul. V. Thogrul.

Tohan-Hoa. V. Ke-Hoa.

Toiras (Jean **de Saint-Bonnet,** seigneur de), maréchal de France, né à Saint-Jean-de-Gardonnenques (Languedoc), 1585-1636, de l'ancienne famille de Caylar, dut sa fortune à son habileté dans l'art de prendre les oiseaux. Il fut page du prince de Condé, puis de Henri IV, lieutenant de la vénérie de Louis XIII, capitaine de la volière des Tuileries, 1619. Capitaine d'une compagnie des gardes, 1620, il se distingua dans les guerres contre les protestants, fut gouverneur du fort Louis, près de La Rochelle, 1624, de l'île de Ré, du pays d'Aunis et de l'île d'Oleron, 1626. Il se défendit vigoureusement contre Buckingham dans les forts de Saint-Martin et de la Prée, puis contribua à la prise de La Rochelle. Nommé gouverneur de Casal, en 1629, il fit une défense mémorable contre les Autrichiens et les Espagnols de Spinola; il fut récompensé par le bâton de maréchal, 1630. Mais sa roideur avait mécontenté Richelieu, qui n'aimait pas d'ailleurs les favoris du roi. Toiras fut éloigné pour négocier le traité de Chérasco; il fut complétement disgracié en 1633, et privé de ses emplois. Il prit du service en Savoie et fut tué d'un coup de mousquet devant Fontanette.

Toise, anc. mesure de longueur, en France, subdivisée en 6 pieds, et valant 1 m. 949.

Toison d'or, toison du bélier, qui porta dans leur fuite Phryxus et Hellé. Elle était suspendue à un arbre de la Colchide, dans un bois sacré, et gardée par un dragon qui ne dormait jamais. Les Argonautes, réunis pour s'emparer de ce trésor, y parvinrent grâce aux enchantements de Médée. On a supposé que cette fable poétique faisait allusion aux richesses de la Colchide, dont les rivières roulaient des paillettes d'or.

Toison d'or, ordre de chevalerie institué à Bruges, 1429, par le duc de Bourgogne Philippe le Bon, sous le patronage de saint André, pour la défense de la foi catholique, mais réellement en l'honneur de Marie de Crumbrugge, maîtresse du duc, dont la chevelure rouge avait excité quelques railleries. Le nombre des chevaliers, d'abord de 24, fut porté à 50, en 1516. Le duc de Bourgogne était grand maître de cet ordre, qui fut bientôt très-célèbre; par Charles-Quint, les rois d'Espagne héritèrent de la grande maîtrise, puis Philippe V, par le traité d'Utrecht, resta en possession de cette prérogative; mais les empereurs d'Allemagne la réclamèrent également, et depuis lors ont aussi conféré l'ordre de la Toison d'or. L'insigne est une toison d'or, suspendue à un collier d'or, avec briquets en forme de B, et cailloux étincelants. V. Reiffenberg, *Histoire de l'ordre de la Toison d'or*, 1830, in-4°.

Tokat, v. de la Turquie d'Asie, dans la prov. de Roum-Ili, à 90 kil. N. O. de Sivas; 40,000 hab. Cette ville, située sur un des bras du Iéchil-Irmak, est le centre d'une grande fabrication de tapis dits de Smyrne. Archevêché arménien. Anc. *Comana.*

Tokay, bourg de l'empire austro-hongrois, dans le comitat de Zemplin, et à 38 kil. N. d'Ujhély; 5,000 hab. Vins de liqueur très-renommés.

Toland (John), philosophe anglais, né à Redcastle, près Londonderry, 1670-1722, de parents catholiques, se fit de très-bonne heure protestant, se rendit à Oxford, et y publia, en 1696, *le Christianisme sans mystère,* livre hardi, qui excita des clameurs furieuses et fut condamné au feu par le parlement de Dublin. Il se réfugia en Angleterre, écrivit une *Apologie* de ses opinions, soutint ardemment le parti des whigs, mais fut forcé par la pauvreté de se mettre au service des libraires. *L'Anglia libera* lui valut quelques dons de l'électrice de Hanovre, 1701. Dans les *Lettres à Serena,* 1704, et dans *le Socinianisme tel qu'il est*, 1705, il jeta complétement le masque et adopta le panthéisme (le mot paraît même de son invention). Il se rendit sur le continent et joua en quelque sorte le rôle d'espion politique, au service d'Harley. Il revint mourir en Angleterre, toujours pauvre et malheureux, toujours singulier et d'une vanité excessive. Les théologiens se sont acharnés sur sa mémoire. On a encore de lui: *Vie de Milton*, 1698, in-8°; *the Art of restoring*, 1714, in-8°; *Reason for naturalising the Jews in Great Britain and Ireland*, 1714, in-8°; *Nazarenus, ou le Christianisme judaïque, païen et mahométan*, 1718, in-8°; *Pantheisticon, sive formula celebrandæ sodalitatis socraticæ*, 1720, in-8°, etc.; et *Œuvres posthumes*, 1726, 2 vol. in-8°.

Tolbiac, v. de l'anc. Gaule, près de Cologne. Victoire de Clovis sur les Alamans, 496; de Thierry II sur Théodebert II, 612. Auj. *Zulpich.*

Tolède, anc. *Toletum*, v. d'Espagne, sur le Tage, ch.-l. de la prov. du même nom, dans la Nouvelle-Castille, à 62 kil. S. O. de Madrid; 20,000 hab. Archevêché, université, collége militaire; très-belle cathédrale. Fabrique d'armes blanches. — Cette ville, autrefois très-importante, fut la capitale des Wisigoths, et le siége de 17 conciles. Conquise sur les Maures, elle devint la capitale de la Castille, et ensuite de l'Espagne, jusqu'à la fondation de Madrid par Philippe II, en 1560. Patrie de saint Ildefonse et de Garcilaso de la Vega. — La province de Tolède a 344,000 hab. Les villes sont: Almonacid, Aranjuez, Ocaña, Alcazar de San-Juan, Talavera de la Reyna.

Toledo, v. de l'État d'Ohio (États-Unis), avec un

bon port sur le Maumee, près de son embouchure dans le lac Érié. Grand commerce de grains, farines, bétail, viandes salées, peaux, bois; 32,000 hab.

Toledo (Frédéric **de**), duc d'Albe, d'une famille illustre, se distingua contre les Maures de Grenade, conquit la Navarre, en 1512, et reçut de Charles-Quint la Toison d'or.

Toledo (Pedro **de**), marquis de Villafranca, fils du précédent, né à Alba-de-Tormès, 1484-1553, accompagna son père à la conquête de la Navarre, contribua à la répression des Comuneros, fut vice-roi de Naples, en 1532, rétablit l'ordre et la sécurité dans le pays, ouvrit de nouvelles rues à Naples, éleva le *Palazzo Vecchio*, fortifia plusieurs villes; zélé catholique, il expulsa les juifs, poursuivit les réformés, institua l'inquisition, 1547, mais fut forcé de la supprimer, après une insurrection des Napolitains. Un de ses fils fut le fameux duc d'Albe (V. ce nom).

Toledo (Pedro **de**), de la même famille que les précédents, fut connétable de Castille. Il combattit glorieusement les Turcs, en 1595, et fut ambassadeur en France, 1608. Il était le confident de Philippe III.

Toledo (Jean-Baptiste) fut architecte de Philippe II, roi d'Espagne, et bâtit l'Escurial.

Toledo (Francisco **de**), en français *Tolet*, né à Cordoue, 1532-1596, de parents pauvres, devint docteur en théologie et professa la philosophie dès 1555. Il entra chez les jésuites, fut envoyé à Rome, et, prédicateur de quatre papes, acquit une grande réputation d'éloquence. Il accompagna le cardinal Commendon dans son ambassade en Allemagne, et, à son retour, fut nommé cardinal, 1593. Parmi ses ouvrages on cite : *Summa casuum conscientiæ*, 1602, in-4°.

Tolentino, bourg du roy. d'Italie, sur le Chienti, dans la prov. et à 20 kil. S. O. de Macerata (Marches); 3,000 hab. Le pape Pie VI y signa un traité avec le général Bonaparte, 1797; les Autrichiens y battirent les Napolitains, les 2 et 3 mai 1815.

Tolet (François). V. Toledo.

Toletum, nom anc. de *Tolède*.

Tolhuys, village des Pays-Bas, sur le Rhin, près et au-dessus du fort de Schenk (Gueldre). Passage du Rhin par Louis XIV, 1672.

Tolima, l'un des États de la Confédération Colombienne (Amérique méridionale), a pour capitale *Ibagué*. Elle tire son nom du volcan de *Tolima*, et est arrosé par la Magdalena.

Tolistoboiens, une des trois tribus des Galates. Ch.-l., *Amorium*.

Tolly. V. Barclay de Tolly.

Tolna, comitat de Hongrie, dans le cercle d'Œdenburg, limité à l'E. par le Danube, est très-fertile en blé, vins, tabac, élève beaucoup de bétail, et a pour ch.-l., *Szexard*. Il tire son nom de *Tolna* (Altinum), bourg près de la rive droite du Danube.

Tolometa, anc. *Ptolémaïs*, v. du Barcah, dans le pays de Tripoli, à 110 kil. N. E. de Benghazy, avec un port. Beaucoup de ruines grecques et romaines.

Tolosa, nom anc. de *Toulouse*.

Tolosa, v. d'Espagne, capit. du Guipuzcoa, à 20 kil. S. de Saint-Sébastien; 8,500 hab. Fabriques d'armes blanches.

Tolosa (Navas-de-). V. Navas-de-Tolosa.

Tolosates, peuple de la Narbonnaise première (Gaule), dans la confédération des Volces Tectosages; capit., *Tolosa*.

Tolstoï (Pierre-Andrevitch, comte), diplomate russe, 1645-1729, d'une famille originaire d'Allemagne, servit dans les nouveaux régiments formés par Pierre le Grand, fut ambassadeur à Constantinople, 1702, et fut enfermé au château des Sept-Tours, de 1710 à 1714. Le tzar l'emmena avec lui en Hollande et en France, 1716; puis le chargea de ramener en Russie son fils Alexis. Pierre le récompensa de son dévouement servile par les plus grands honneurs, et se fit suivre par lui dans sa campagne contre la Perse, 1722. Il conserva sa puissance sous Catherine Ire; mais Pierre II le relégua dans le monastère de Solovetzk, où il mourut.

Toltèques, anc. peuple de l'Amérique, qui, d'après certaines traditions assez vagues, serait venu de l'Asie orientale. Ils s'établirent dans le Mexique, vers le milieu du VIIe siècle; leur domination fut renversée par celle des Aztèques, au XVIe siècle; leur capitale était *Tula*.

Tolu, v. de la Colombie, dans la prov. et à 130 kil. S. de Carthagène, avec un port sur la mer des Antilles; 4,000 hab. Une espèce d'arbres résineux, qui croît dans les environs, produit le *baume de Tolu*.

Toluca, capit. de la prov. de Mexico (Mexique), à 40 kil. S. O. de Mexico; 12,000 hab. — Le *Nevado de Toluca*, qui est près de là, a 4,621 mètres de hauteur.

Tolumnius, roi des Véiens, soutint la révolte de Fidènes contre Rome, vers 438 av. J. C., et fut tué par Cornelius Cossus.

Tom, riv. de la Sibérie, se jette dans l'Obi au N. de Tomsk, après un cours de 480 kil. du S. E. au N. O.

Toman, monnaie d'or en Perse, vaut 11 fr. 14 c.

Tomaszow, v. de Russie, dans l'anc. royaume de Pologne, au S.O. de Varsovie, sur la Pilica; 7,000 hab. Draps. Elle a été fondée, en 1822, sur les domaines du comte Ant. Ostrowski. Prise et reprise dans la guerre de 1863.

Tombara. V. Irlande (Nouvelle-).

Tombeckbee, riv. des États-Unis, arrose les États de Mississipi et d'Alabama, et se jette dans l'Alabama, après un cours de 660 kil. du N. au S.

Tomboro, volcan de l'île de Sumbava, dont une éruption détruisit la ville de Tomboro, en 1816.

Tombouctou, v. du Soudan occidental, près du Niger, par 18°3′45″ lat. N., et 4°5′10″ long. O.; 15,000 à 20,000 hab., composés de Foulbé, Haoussaoua esclaves, Arabes et Touaregs. Entrepôt du commerce du Soudan occidental avec Ghât et le Maroc. Du Maroc elle reçoit des marchandises anglaises. Les caravanes de Tombouctou transportent de l'or, du sel, de la gomme, des chemises brodées en soie et des vêtements de coton fabriqués à Kano. Fabriques de sacs et valises de cuir, de bagues et de bijoux d'or. Cette ville était beaucoup plus importante, il y a trois cents ans. *Kabra* lui sert de port sur le Niger. On écrit aussi *Tem-bouctou*.

Tombridge, v. d'Angleterre, à 23 kil. S. O de Maidstone (Kent), sur la Medway; 13,000 hab. Fabrique de poudre; commerce de bestiaux; eaux ferrugineuses.

Tomes, *Tomi*, v. de la Mésie, au S. du Danube et sur le Pont-Euxin. Ovide y fut exilé par Auguste: c'était peut-être le petit port de *Tomisvar* ou *Kustendjé*. Tomes fut la capitale de la Petite-Scythie.

Tomisvar, en turc *Eski-Pargana*, v. dans le vilayet et à 125 kil. S. E. de Silistrie (Turquie). Petit port sur la mer Noire. V. Tomes.

Tommasi (Jean **de**), dernier grand maître de Malte, né à Crotone, 1731-1805, occupa divers emplois importants dans l'ordre. Lorsque l'empereur Alexandre renonça au magistère, le pape nomma Tommasi, 1803; celui-ci se fit reconnaître par les chevaliers à Messine, et s'établit à Catane, où il mourut.

Tomrut. V. Toumert.

Tomsk, v. de Sibérie, sur le Tom, ch.-l. du gouv. du même nom, par 56° 1/2 lat. N. et 83° long. E.; 20,000 hab. Tanneries considérables. — Le gouvernement de Tomsk, à l'est de celui de Tobolsk, a 863,847 kil. carrés et 784,000 hab. Mines d'argent, d'or, de plomb argentifère, de cuivre et de zinc; immenses forêts.

Tomyris. V. Thomyris.

Tonal (Alpes du), rameau des Alpes Rhétiques, qui sépare les Grisons du Tyrol, puis le Tyrol de la Lombardie, culmine au mont Tnesero (3,617 m.), se divise en Alpes de la Valteline à l'O. et *Alpes du Tonal* au S.E. Celles-ci séparent les bassins du Pô et de l'Adige, et forment le massif du *Tonal* (3,345 m.), élevant une barrière de glaciers au S. O. du Tyrol, et se prolongeant par les monts de la Chiese au S. O. et par le Monte-Baldo au S. E. Macdonald, en 1800, ne put que tourner ce rempart de glaces.

Tondern, v. du Slesvig (Prusse), à 45 kil. S. de Ribe. Grains et bestiaux; 3,700 hab.

Tondu. V. Lebrun.

Tone (Théobald-Wolf), patriote irlandais, né à Dublin, 1763-1798, bien que fils de parents protestants, se voua à la cause de ses compatriotes, fut l'un des fondateurs de la ligue des *Irlandais-unis*, fut compromis dans un complot qui avait pour but le soulèvement de l'Irlande, et dut passer aux États-Unis avec sa famille, 1795. Il arriva bientôt en France, décida le Directoire à diriger une expédition vers l'Irlande, fut adjudant-général sous les ordres de Hoche; puis, en 1798, accompagna le général Hardy, fut pris par les Anglais, condamné à la potence, et se coupa la gorge avec un petit couteau de poche.

Tonga (Archipel) ou **des Amis**, archipel de la Polynésie, à l'E. des îles Viti, entre 17° et 22° lat. S., et entre 176° et 178° long. O.; 50,000 hab. Il se compose de 3 grandes îles volcaniques, *Tonga*, *Eocca* et *Wawaou*, dont la dernière possède l'excellent port de Curtis-Sound, et d'une centaine de récifs. *Bea*, dans l'île Tonga, est la résidence du principal chef. La population est

convertie au christianisme. Cook appela les îles Tonga îles des Amis à cause du bon accueil qu'il reçut des naturels.

Tongerloo, commune de la prov. d'Anvers (Belgique), à 28 kil. de Turnhout. Exploitation des bois. Célèbre abbaye de Prémontrés, fondée en 1130, supprimée à la fin du XVIIIe s., rétablie en 1830; 2,000 hab.

Tongouses ou **Toungouses**, indigènes de la Sibérie. Au nombre de 100,000, ils habitent entre l'Iénisséi, le Baïkal, la Léna et la Mandchourie. Ils sont nomades, chasseurs et pêcheurs. Les Russes ont commencé à répandre parmi eux leur langue et leur religion.

Tongres, en flamand *Tongeren*, en allemand *Tongern*, v. de Belgique. chef-lieu d'arrondissement (Limbourg); 7,000 hab. Belle église Notre-Dame. Eaux minérales ferrugineuses. — Cette ville, capitale des *Tongriens*, fut, sous le nom d'*Aduatica*, une cité romaine importante dans la prov. de Germanie IIe. Les Huns la ruinèrent en 450, les Normands en 881, les Bourguignons en 1468, les Français en 1673 et en 1677.

Tongriens, *Tungri*, peuple de la Gaule belgique, dans la Germanie 2e. Ils vinrent de la Germanie et s'établirent sur le territoire des Eburons exterminés par César; ils s'étendirent ensuite dans la forêt des Ardennes, du Rhin à l'Escaut; capit. *Aduatica* ou *Tungri* (auj. Tongres).

Tonkin ou **Dang-ngaï** (roy. du dehors), région N. de l'empire d'Annam, dans lequel il forme un royaume tributaire, borné au N. par la Chine, à l'E. par le golfe de Tonkin, au S. par la Cochinchine, à l'O. par le Laos; entre 18° et 24° lat. N., et 101° et 106° long. E.; environ 5 millions d'habitants. Jusqu'au XVIIIe siècle, il était une province chinoise. Capit. *Ke-tcho*, sur le Sang-Koï; 50,000 hab.; résidence du roi. Riches mines d'argent, de fer et d'étain; riz, maïs, canne à sucre, cocotiers; bois de teck, ébénier, bois de rose; beaucoup d'animaux féroces. Hiver brumeux, été brûlant, ouragans fréquents et terribles.

Tonkin (Golfe de), golfe formé par la mer de la Chine au S. O. de l'île de Haï-nan, entre les empires de la Chine et d'Annam.

Tonlieu, du latin *teloneum*, droit payé au seigneur pour les places où l'on étalait dans un marché, ou bien encore impôt prélevé sur les marchandises, transportées par terre ou par mer.

Tonnage et **Pondage,** droits perçus en Angleterre, le premier sur les vins importés, le deuxième sur toutes les marchandises importées et exportées. Ces impôts furent l'une des occasions de la lutte entre Charles Ier et la nation.

Tonnay-Boutonne, ch.-l. de canton de l'arr. et à 19 kil. N. O. de Saint-Jean-d'Angely (Charente-Inférieure), sur la Boutonne; 1,129 hab.

Tonnay-Charente, ch.-l. de canton de l'arr. et à 8 kil. E. de Rochefort (Charente-Inférieure), sur la Charente; 3 872 hab. Autref. principauté qui appartenait aux ducs de Mortemart. Exportation de vins et eaux-de-vie pour l'Angleterre; importation de houille, acier et laines.

Tonneins, ch.-l. de canton de l'arr. et à 19 kil. S. E. de Marmande (Lot-et-Garonne), sur la Garonne; 8,275 hab. Manufacture nationale de tabacs. Commerce de vins, eaux-de-vie et pruneaux. Duché-pairie érigé en 1758. Patrie de Mme Cottin.

Tonnerre, ch.-l. d'arrond. du départ. de l'Yonne, sur l'Armançon et près du canal de Bourgogne, à 40 kil. N. E. d'Auxerre, par 47°51'23" lat. N. et 1°38'6" long. E.; 5,332 hab. Vins très-estimés. Commerce de pierres de taille. Autref. capit. d'un comté qui relevait du duché de Bourgogne, elle fut prise par les Anglais en 1359, et par Jean sans Peur en 1414. Anc. *Tornodurum*.

Tonnerre (Mont-), anc. *Mons Jovis*, montagne de la Bavière rhénane, qui donna son nom à un département français du 1er Empire, ch.-l. *Mayence*.

Tonningen, v. de Prusse, dans le duché et à 52 kil. O. de Slesvig, port à l'embouchure de l'Eider; 3,000 hab. Elle est unie par un canal avec Rendsbourg. Chantiers de construction.

Tonti (Lorenzo), banquier italien, vint en France, vers 1650, et, sous les auspices de Mazarin, imagina les emprunts en rentes viagères, dont les extinctions profitent aux survivants. On les a appelées *tontines*.

Tooke (William), littérateur anglais, né à Islington, 1744-1820, fut ministre protestant à Cronstadt, puis chapelain de la compagnie russe de Pétersbourg. Il rentra en Angleterre en 1792. On lui doit plusieurs ouvrages estimés sur la Russie : *Russia, ou Tableau historique de toutes les nations qui composent cet empire*, 1780, 4 vol. in-8°; *Vie de Catherine II*, 1798, 3 vol. in-8°; *Tableau de l'empire russe pendant le règne de Catherine II*, 1799, 3 vol. in-8°; *Histoire de Russie, depuis la fondation de la monarchie*, 1800, 2 vol. in-8°. On lui doit encore : *Othoniel et Achsah*, conte chaldéen, 1767, 2 vol in-12; *Variétés littéraires*, 1795-98, 4 vol. in-8°. Il a été l'un des éditeurs du *General biographical Dictionary*, 15 vol. in-8°, et a traduit les *Œuvres de Lucien*.

Tooke. V. Horne-Tooke.

Toolen ou **Tholen,** v. forte du Brabant septentrional (Pays-Bas), dans une île de la Meuse, à 10 kil. N. O. de Berg-op-Zoom; 2,000 hab.

Topal-Osman, c.-à-d. *Osman le Boiteux*, fut chargé, jeune encore, en 1699, d'une mission importante en Egypte. Attaqué par un corsaire chrétien, il fut blessé (d'où son surnom), pris, conduit à Malte, racheté par un négociant de Marseille, Arnaud, et reconduit en Egypte. Le sultan Mahmoud lui fournit plusieurs occasions de se distinguer, surtout dans la guerre de Morée contre les Vénitiens, 1715. Il devint grand vizir en 1731, montra les qualités de général et d'administrateur, obtint de la Perse, par le traité de Kazbin, la Géorgie, et commença à discipliner les Turcs à l'européenne, avec l'aide du Français Bonneval. Disgracié par les intrigues de la sultane validé, il commanda néanmoins l'armée contre Thamasp Kouli-Khan, le battit plusieurs fois près de Bagdad, refusa de signer la paix; mais, réduit à des forces insuffisantes, fut battu et tué à Akderbend, 1733.

Topayos. V. Tapajos.

Töpffer (Rodolphe), littérateur suisse, né à Genève 1799-1846, fils d'un peintre distingué, devait suivre la carrière paternelle, lorsqu'une maladie des yeux le força d'y renoncer. Il vint à Paris, 1819, et se voua à l'enseignement. Il fonda à Genève une maison d'éducation, et professa la rhétorique à l'Académie des belles-lettres; il se délassait de ses travaux en écrivant et en crayonnant lestement de grotesques charges (*M. Vieux-Bois, M. Jabot, Albert, Festus, M. Pencil, M. Crépin, M. Cryptogame*). Pendant les vacances, il parcourait joyeusement avec ses élèves les Alpes, la Savoie, le Dauphiné, ce qui nous a valu les deux séries des *Voyages en zig-zag*, 1843-53, 2 vol. gr. in-8°. Comme écrivain, Töpffer se distingue par un talent naïf et affectueux, par une gaieté douce et honnête; il cache son art sous une fine bonhomie; son style, plein de saveur gauloise, a quelque parenté avec celui de Bernardin de Saint-Pierre et de Xavier de Maistre. Parmi ses ouvrages on remarque : *Réflexions et menus propos d'un peintre genevois*, 1839, 2 vol. in-8°; *la Bibliothèque de mon oncle*, 1832; *le Presbytère*, 1833; *Nouvelles genevoises*, 1841, in-18; *Rosa et Gertrude*, 1846, in-18; *Essai de physiognomonie*, 1845, in-4°; etc.

Tophet, endroit de la Palestine, dans la vallée d'Hennon, où les Hébreux élevèrent un autel à Moloch.

Topinambaras, bras de rivière détaché de la Madeira (prov. de Mato-Grosso, dans l'empire du Brésil), qui rejoint le Rio des Amazones, en embrassant ainsi, entre trois cours d'eau, une île de 200 kil. de long sur 30 de large. C'est dans cette île qu'habitent les restes de la tribu des *Topinambous* ou *Tupinambas*.

Topino-Lebrun (François-Jean-Baptiste), peintre, né à Marseille, 1769-1801, fut élève et ami de David, dont il partagea l'exaltation révolutionnaire. Juré au tribunal révolutionnaire, il vota la mort des Girondins et de Danton, mais plusieurs fois fit absoudre quelques accusés. Robespierre le fit arrêter, et il ne fut sauvé que par le 9 thermidor. Il défendit la Convention au 13 vendémiaire, fut impliqué dans la conspiration de Babeuf; exposa, au Salon de 1797, la *Mort de Caius Gracchus*, tableau qui fut couronné, et se déclara contre le coup d'Etat du 18 brumaire. Il fut compromis dans le complot de Ceracchi et d'Arena, condamné à mort, malgré son innocence et malgré la défense de Chauveau-Lagarde, et exécuté.

Topolias (Lac). V. Copaïs.

Tor (El-), bourgade d'Arabie, sur le golfe de Suez, au pied du Djebel Tor ou Sinaï; presque abandonnée.

Torbay, baie d'Angleterre, dans la Manche, sur la côte du Devonshire. Guillaume d'Orange y débarqua, en 1688.

Torcello, v. de la Vénétie (Italie), à 12 kil. N. E. de Venise, sur une île des lagunes. Elle fut jadis très-florissante; 9,000 hab., en hiver.

Torcy (Jean-Baptiste **Colbert,** marquis de), fils de Colbert de Croissy, neveu de l'illustre Colbert, 1665-1746, fit de nombreux voyages dans les différents pays de l'Europe, épousa la fille d'Arnauld de Pomponne, et fut se-

crétaire d'Etat pour les affaires étrangères, de 1696 à 1715. Il montra de l'habileté, de la probité et du dévouement à la chose publique, surtout dans les graves affaires qui préparèrent l'acceptation, par Louis XIV, du testament de Charles II; puis, dans la guerre de la succession d'Espagne, lorsque Louis XIV l'envoya vainement négocier la paix à La Haye; enfin, lors des traités d'Utrecht et de Rastadt, qui terminèrent cette guerre. Il a laissé des *Mémoires*, très-importants pour la dernière partie du règne de Louis XIV; ils ont été publiés en 1756, et se trouvent dans les Collections de Mémoires sur l'Histoire de France.

Tordenskiold (Pierre), amiral danois, né à Drontheim (Norvége), 1691-1720, d'une famille d'origine hollandaise, appelée *Wessel*, montra, dès sa jeunesse, la plus grande turbulence; s'enfuit sur un bâtiment de la marine royale, 1704; passa quelques mois dans l'école de navigation de Copenhague, puis se distingua dans la guerre de 1709 contre la Suède, par son courage et son sang-froid. Il eut le commandement d'une frégate, en 1712, fut nommé capitaine en 1714, et se couvrit de gloire dans la campagne de 1715. C'est alors que Frédéric IV lui accorda la noblesse, et changea son nom en celui de *Tordenskiold* (*foudre-bouclier*). Il devint vice-amiral en 1718, prit d'assaut la ville de Marstrand, 1719, et périt, à Hanovre, dans un duel avec le colonel suédois Stahl.

Tordesillas, v. d'Espagne, dans la prov. et à 38 kil. O. de Valladolid (Vieille-Castille), sur le Douro; 4,700 hab. Convention de 1495 conclue entre l'Espagne et le Portugal, sous la médiation du pape : elle fixa une ligne de *marcation* passant à 370 lieues à l'O. des Açores; à l'O. de cette ligne toute terre découverte appartiendrait aux Espagnols ; toute terre découverte à l'E. serait aux Portugais. Plus tard, les navigateurs des deux nations poussant toujours les uns à l'O., les autres à l'E., se rencontrèrent en Océanie; une ligne de *démarcation*, passant à l'E. des Moluques, sépara leurs domaines.

Tordesillas. V. Herrera.

Torelli (Lelio), jurisconsulte italien, né à Fano, 1489-1576, fut podestat de Fossombrone, contribua à chasser de Fano Scanderbeg Comnène, à qui le pape avait donné cette ville, gouverna sagement Bénévent, et occupa d'importantes fonctions à Florence. On lui doit la magnifique édition des *Pandectes*, d'après le manuscrit d'Amalfi, 1553, 3 vol. in-fol.

Torelli (Jacques), architecte, de la famille du précédent, né à Fano, 1608-1678, fut célèbre à Venise par les machines qu'il inventa pour faire mouvoir les décorations du théâtre, vint à Paris, et monta l'opéra d'*Andromède*, de Corneille, en 1650. A son retour en Italie, il bâtit le théâtre de Fano.

Torelli (Luigi), historien italien, né à Bologne, 1609-1683, fut moine augustin, professeur, prédicateur, et a surtout écrit une volumineuse histoire : *Secoli Agostiniani, overo Historia generale dell'ordine eremitano di Sant'Agostino*, 8 vol. in-fol.

Toreno (José-Maria **Queipo de Llano**, comte de), homme d'Etat espagnol, né à Oviedo, 1786-1843, d'une famille noble, prit part à l'insurrection de Madrid du 2 mai 1808, souleva Oviedo, fut chargé d'aller demander des secours à l'Angleterre, réussit, et, à son retour, déploya la plus grande activité en faveur de la cause nationale. Elu député du sa province, il siégea aux Cortès de Cadix, bien qu'il n'eût pas encore l'âge légal, 1810. Il provoqua l'abolition des droits féodaux, de l'inquisition et des ordres religieux. Proscrit au retour de Ferdinand VII, il fut rappelé par la révolution de 1820, se distingua dans les Cortès par une rare aptitude pour la discussion des affaires, dut encore fuir en 1823, et vint s'établir à Paris. Après l'amnistie de 1832, il rentra en Espagne, fut ministre des finances, 1834, président du conseil avec le portefeuille des affaires étrangères, 1835. Il supprima les jésuites, limita le pouvoir des municipalités et reconnut la dette étrangère. Mais débordé par les exaltés, en présence de l'insurrection qui désolait les provinces, il se retira, 1835, et retourna vivre à Paris. Son principal ouvrage est *l'Histoire du soulèvement, de la guerre et de la révolution d'Espagne*, 1835-38, 3 vol. in-8°, ou 1848, 4 vol. in 8°, traduite par M. Viardot, 1835-38, 5 vol. in-8°.

Torfesen (Thormod), en latin *Torfæus*, érudit islandais, né dans l'île d'Engoë, 1636-1719. Il étudia à Skalholt, à Copenhague, fut chargé par Frédéric III de traduire les ouvrages islandais de sa bibliothèque, 1660, puis de recueillir les écrits historiques et poétiques de son pays. Secondé par l'évêque de Skalholt, Svendsen, il accomplit cette mission avec zèle, fut conservateur du cabinet royal des antiques, 1667, fut disgracié, après avoir été condamné à mort, pour avoir tué un de ses compatriotes qui l'avait attaqué; mais, à l'avénement de Christian V, fut nommé historiographe de Norvége. L'un des premiers, il a débrouillé les annales du Nord, par l'étude intelligente des *sagas*. Ses principaux ouvrages sont : *De rebus gestis Færoensium*, 1695; *Historia Orcadum*, 1697, in-fol.; *Series dynastarum et regum Daniæ*, 1702, in-4°; *Historia Hrolfi Krakii*, *Daniæ regis*, 1705, in-8°; *Historia Vinlandiæ antiquæ*, 1705, in-8°; *Groenlandia antiqua*, 1706, in-8°; *Trifolium historicum*, 1707, in-4°; *Historia rerum Norvegicarum*, 1711, 4 vol. in-fol.; etc.

Torfou, bourg de l'arrond. de Cholet (Maine-et-Loire). Fabr. de toiles; bestiaux. Célèbre dans les guerres de la Vendée; 2,124 hab.

Torgau, v. de Saxe (Prusse), arrond. et à 78 kil. N. E. de Merseebourg, sur l'Elbe; 12,000 hab. Place forte, gymnase. Lainages, draps et brasseries. Tombeau de Catherine Boren, femme de Luther. En 1526, les luthériens conclurent la ligue de Torgau pour s'opposer à la ligue catholique de Dessau. Victoire de Frédéric II sur les Autrichiens, 1760.

Torgouts, tribu mongole de la Dzoungarie chinoise.

Toribio (Toribio-Alfonso **Mongrovejo**, saint), prélat espagnol, né à Mayorga, près de Valladolid, 1538-1606, fut nommé par Philippe II archevêque de Lima, 1580, et se rendit célèbre par la généreuse protection qu'il accorda aux Indiens, par sa charité inépuisable et par sa fervente piété. Il fut canonisé par Benoît XIII, en 1726. Fête, le 23 mars.

Tories (au singulier, *tory*), nom donné en Angleterre au parti conservateur, attaché à la royauté, à l'épiscopat anglican, à la grande propriété, et généralement opposé aux innovations, soutenues par les whigs. Il paraît dérivé de l'irlandais *toree* (*donne-moi*), mot par lequel les voleurs abordent les passants, et qui fut d'abord donné, comme une injure, vers 1648, aux royalistes irlandais, révoltés contre le Parlement.

Torigny-sur-Vire, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 15 kil. S. E. de St-Lô (Manche); 2,008 hab. Volailles expédiées en Angleterre. Patrie de Brébeuf.

Torino, nom italien de *Turin*.

Torjok, v. de Russie, dans le gouv. et à 72 kil. N. O. de Tver, sur la Tvertza; 12,000 hab. Fabr. de cuir de Russie.

Tormès, riv. d'Espagne, prend sa source dans la Sierra de Gredos, arrose Alba, et se jette dans le Douro, au-dessous de Miranda, après un cours de 165 kil.

Tornéa, fl. de Suède, reçoit le Muonio, coule du N. O. au S. E., sépare la Russie de la Suède et se jette dans le golfe de Bothnie, après un cours de 420 kil.

Tornéa, v. de Russie, sur la Tornéa et le golfe de Bothnie, dans le gouv. d'Uléaborg (Finlande); 900 hab. C'est là que se rendit Maupertuis pour déterminer la figure de la terre, en 1736.

Tornielli (Augustin), né à Barengo près de Novare, 1543-1622, général des barnabites, refusa plusieurs évêchés, et a laissé un savant ouvrage: *Annales sacri et profani, ab orbe condito ad eumdem Christi passione redemptum*, 2 vol. in-fol.

Tornodurum, nom anc. de *Tonnerre*.

Tornomagus, nom anc. de *Tournon*.

Toro, v. d'Espagne, à 50 kil. N. E. de Salamanque, sur le Douro et dans la prov. de Zamora (Vieille-Castille); 5,000 hab. Evêché. Palais des ducs de Berwick. Victoire d'Isabelle la Catholique sur Alphonse V, roi de Portugal, 1476. Anc. *Octodurum*.

Torone, v. de l'anc. Macédoine, sur le golfe du même nom au S. de la Chalcidique. Auj. *Toron*.

Toronto, v. du Haut-Canada, à 780 kil. S. O. de Québec, sur le lac Ontario. Elle s'appela d'abord *York*. Grande place de commerce de 56,000 hab.; bon port, université, évêché catholique.

Toropetz, v. de Russie, dans le gouv. et à 250 kil. S. E. de Pskov, sur la Toropa; 8,000 hab. Lin, graine de lin, chanvre, bois, céréales.

Torquatus V. Manlius.

Torquemada (Jean de), théologien espagnol, né à Valladolid, 1388-1468, dominicain, fut prieur de son ordre à Valladolid et à Tolède, et devint maître du sacré palais sous Eugène IV. Il fut délégué aux conciles de Bâle et de Florence, fut nommé cardinal, 1439, fut envoyé en France pour y faire rejeter les décisions du concile de Bâle, 1440, et fut évêque de Palestrina, puis de Sabine. Il a laissé plusieurs ouvrages de piété et de théologie.

Torquemada (Thomas **de**), de la famille du précédent, né à Valladolid, 1420-1498, entra dans l'ordre de Saint-Dominique. Sixte IV avait autorisé en Espagne, 1478, la moderne inquisition contre l'apostasie des juifs et des Maures récemment convertis; deux grands inquisiteurs furent nommés, 1481; on leur donna bientôt des adjoints, parmi lesquels se distingua Torquemada, prieur des dominicains de Ségovie. En 1483, il fut nommé inquisiteur général dans la Castille et l'Aragon, et, sous les auspices de cet homme d'une foi inexorable, le terrible tribunal déploya ses rigueurs excessives. Il créa quatre tribunaux subalternes, à Séville, Cordoue, Jaen et Tolède; promulgua les *Instructions* ou code des inquisiteurs, 1484; et, malgré de sanglantes protestations, multiplia les condamnations et les supplices. Pendant les dix-huit premières années, 105,294 victimes furent frappées par l'inquisition ; les livres, les bibles hébraïques étaient jetés dans les flammes ; un décret royal, qu'il inspira en partie, bannit les juifs de l'Espagne, 1492. Alexandre VI crut devoir modérer son ardeur, et en 1494 lui adjoignit quatre collègues, sous prétexte de soulager sa vieillesse. Le nom de Torquemada est resté tristement célèbre.

Torquemada, v. d'Espagne, dans la prov. et à 23 kil. E. de Palencia (Vieille-Castille); 2,800 hab. Anc. *Turris Cremata.*

Torre-dell'-Annunziata, v. du roy. d'Italie, dans la prov. et à 20 kil. S. E. de Naples, sur le golfe de Naples; 12,000 hab. Eaux minérales. Pêcheries.

Torre-del-Greco, v. du roy. d'Italie, dans la prov. et à 12 kil. S. E. de Naples, sur le golfe de Naples; 15,000 hab. Fortement atteinte par l'éruption du Vésuve de 1794. Vins renommés.

Torre-di-Camarina, v. sur la côte S. de Sicile; anc. *Camarine.*

Torre-di-Mare, anc. *Métaponte*, dans la Basilicate (Italie).

Torre-di-Polluce, anc. *Sélinonte*, au S. O. de la Sicile.

Torre-don-Ximeno, v. d'Espagne, dans la prov. et à 18 kil. O. de Jaen (Andalousie); 8,000 hab. Toiles, huile, vin.

Torre (Les **Della**) ou **Torriani,** famille célèbre, originaire de Valsanina dans le Milanais, qui joua un rôle important à Milan, dans le parti guelfe, de 1242 à 1312.

Torre (Pagano **della**), fut chef de la république de Milan, de 1242 à 1256. — *Martino*, son neveu, lui succéda et devint podestat de Lodi et de Novare. Il mourut dans la lutte contre les Visconti, 1263. — *Filippo*, frère du précédent, gouverna Milan, Côme, Verceil, Bergame, 1263 1265. — *Napoleone*, neveu du précédent, seigneur de Milan de 1265 à 1278, seconda Charles d'Anjou dans son expédition contre Naples, lutta contre les Visconti, fut reconnu comme vicaire impérial par Rodolphe de Habsbourg, fut pris par Othon Visconti et mourut dans une cage de fer. — *Guido*, neveu du précédent, parvint à ressaisir l'autorité à Milan, fut seigneur de Plaisance, 1306, fut reconnu par Henri VII, mais fut chassé par les Gibelins, 1311, et mourut l'année suivante.

Torre (Giovanni-Maria **della**), naturaliste italien, né à Rome, 1713-1782, d'une famille patricienne de Gênes, entra dans l'ordre des somasques, professa dans plusieurs colléges, fut directeur de la bibliothèque royale à Naples et surintendant de l'imprimerie palatine. Il perfectionna les télescopes et les microscopes, fit de nombreuses observations sur les parties constituantes des corps organisés, et surtout étudia pendant vingt ans les phénomènes du Vésuve. On a de lui : *Scienza della natura*, 1745-50, 2 vol. in-4°; *Storia e fenomeni del Vesuvio*, 1755, in-4°, trad. en français par Péton, 1760, in-8°, et par lui-même, 1770, in-8°; *Elementa physices generalis et particularis*, 1767, 9 vol. in-8°; *Nuove Osservazioni microscopiche*, 1776, in-4°; etc.

Torrès (Louis **Da Motta Feo das**), amiral portugais, né à Lisbonne, 1769-1822, se distingua de bonne heure par ses services dans la marine et dans le gouvernement d'une partie du Brésil; fut vice-amiral au Brésil en 1811, capitaine général de la capitainerie d'Angola, 1816, du conseil de l'amirauté, etc.

Torrès (Détroit de); il sépare la Papouasie, au N., de l'Australie, au S. Il est d'une navigation très-dangereuse, à cause des récifs dont il est semé. Découvert en 1606 par Luis de Torrès, décrit par l'expédition française de *l'Astrolabe* et de *la Zélée*, en 1840.

Torres-Novas, v. de Portugal, sur le Tage, à 24 kil. N. E. de Santarem (Estrémadure); 5,000 hab.

Torres-Vedras, v. de Portugal, à 52 kil. N. de Lisbonne (Estrémadure); 1,500 hab. Wellington s'y retrancha derrière les fameuses *lignes de Torres-Vedras*, 1810.

Torricelli (Evangelista), physicien italien, né à Faenza, 1608-1647, étudia les mathématiques à Rome sous Benedetto Castelli, composa dès lors un traité *sur le Mouvement*, et recommandé par lui vint en 1641 rejoindre Galilée à Florence. Il ferma les yeux à l'illustre vieillard, fut nommé professeur de mathématiques, construisit des télescopes supérieurs à ceux qu'on employait, des microscopes sphériques, et découvrit le baromètre, en 1643. Il fut en relation avec Niceron, Roberval, Fermat, Mersenne; résolut plusieurs problèmes sur la cycloïde, perfectionna la méthode des indivisibles, trouva un théorème curieux sur le mouvement des fluides, etc. Ses ouvrages ont été réunis sous le titre d'*Opera geometrica*, 1644, in-4°; on a encore de lui un travail sur le cours de la Chiana et une *Lettre à Roberval.*

Torrigiani (Pietro), sculpteur italien, né à Florence, 1472-1522, fut condisciple de Michel-Ange, auquel dans une dispute il écrasa le nez; il se réfugia alors à Rome, et, après avoir servi quelque temps dans l'armée de César Borgia, il se rendit en Angleterre. Henri VII lui confia d'importants travaux ; on remarque à Westminster le tombeau de la mère du roi, et le mausolée de ce prince. Il passa ensuite en Espagne, fit pour le couvent des Hiéronymites près Séville les statues de *Saint Léon* et de *Saint Jérôme*, pour la chapelle royale de Grenade deux chefs-d'œuvre, la *Charité* et un *Ecce Homo.* Le duc d'Arcos lui ayant donné 30 ducats pour une statue de *la Vierge*, Torrigiani, indigné, brisa son œuvre; le duc le dénonça à l'Inquisition, et l'artiste, menacé du bûcher, se laissa mourir de faim.

Torstenson (Lennart), comte **d'Ortala,** général suédois, né au château de Torstena, 1603-1651, fut d'abord page de Gustave-Adolphe, et gagna sa faveur, dans la guerre de Livonie, en prenant sur lui de modifier sur le champ de bataille l'ordre qu'il était chargé de transmettre. Il se distingua surtout dans la guerre de Trente-Ans; contribua aux victoires de Leipzig et du Lech, fut pris près de Nuremberg, 1632, échangé après une dure captivité; combattit sous Horn et sous Baner, auquel il succéda en 1641. Paralytique, presque toujours porté sur un brancard, il étonna par la rapidité de ses manœuvres. Il battit le duc de Lauenbourg près de Schweidnitz, puis Piccolomini et l'archiduc Léopold à Breitenfeld, 1642. Il envahit alors la Bohême et la Moravie, s'entendit avec le prince de Transylvanie, et menaçait Vienne, lorsqu'il fut rappelé pour combattre les Danois. Trompant les ennemis, il marcha rapidement sur le Holstein, et occupa tout le Jutland; il échappa à Gallas, qui croyait l'avoir enfermé, et détruisit l'armée impériale à Bernbourg et à Juterbock, 1644. Il marcha de nouveau vers la Bohême, battit les Impériaux à Jancowitz, 1645, menaça Vienne, mais fut trahi par Rakoczy. Obligé par la goutte de déposer le commandement, il revint en Suède. Christine lui donna de grandes récompenses et le gouvernement de la Poméranie et de la Westrogothie.

Tortola, une des petites Antilles anglaises, dans le groupe des îles Vierges; 30 kil. sur 9; 7,500 hab. Ch.-l., *Road-Town.* Commerce de rhum et de sucre.

Tortone, v. du roy. d'Italie, dans la prov. et à 28 kil. E. d'Alexandrie, sur la Scrivia; 13,000 hab. Autrefois place très-forte. Evêché. Soieries, vins. Ville gauloise, puis colonie romaine, détruite par l'empereur Frédéric Barberousse, soumise aux ducs de Savoie; elle fut prise et perdue plusieurs fois dans les guerres du XVIIIe siècle. Anc. *Dertona.*

Tortose, v. d'Espagne, dans la prov. et à 75 kil. S. E. de Tarragone (Catalogne), sur l'Ebre; 25,000 hab. Evêché; belle cathédrale gothique. Mines de fer, houille, alun, mercure ; carrières de marbre et de jaspe; eaux minérales. Grand commerce de poisson. Ville forte. Anc. *Dertosa.*

Tortue (La), en espagnol *Tortuga*, îlot de l'archipel des Antilles, sur la côte N. O. de Haïti; 30 kil. sur 9; 6,000 hab. Cette petite île montueuse fut le premier établissement français de Saint-Domingue. Elle appartient à la république d'Haïti.

Tory (Geoffroi), imprimeur et graveur, né à Bourges, vers 1480, mort vers le milieu du XVIe siècle, étudia à Rome et à Bologne, professa les lettres et la philosophie à Paris, corrigea et annota quelques ouvrages latins; puis, retourna en Italie pour étudier l'art de la gravure, s'établit, à Paris, libraire, à l'enseigne du *Pot cassé*, 1518; enfin imprimeur, donna des traductions du

grec et du latin, avec de charmantes vignettes, et, pour réformer la langue et l'art typographique, publia, en 1529, un livre curieux : *Champ Fleury*..... Il reçut de François Ier le titre d'imprimeur du roi. Dans la dernière partie de sa vie, il grava ou dessina une grande collection de vignettes, frontispices, lettres ornées ; on lui doit surtout les poinçons des caractères typographiques dont usèrent Simon de Colines et Robert Estienne; Claude Garamond fut son élève.

Toscane, anc. *Etruria*, région centrale du royaume d'Italie, bornée au N. par l'Emilie (anc. duché de Modène), à l'E. par les Marches et l'Ombrie (anc. Etats de l'Eglise), au S. par la prov. de Rome, à l'O. par la mer Tyrrhénienne. Elle est comprise entre 42° 20′ et 44°14′ lat. N., et entre 8° et 10° long. E. Capit., *Florence*. Elle a 24,053 kil. carrés et 2,142,500 hab. L'Apennin toscan la traverse au N. E. et à l'E.; la Magra, l'Arno, l'Ombrone et le Tibre l'arrosent. Sur la côte s'étendent des marécages malsains, appelés *Maremmes de Sienne*. Partout ailleurs le sol est très-fertile, bien irrigué et cultivé avec soin; les routes et les chemins sont nombreux; la population est active et laborieuse; outre leurs travaux agricoles, les femmes font des chapeaux de paille ou des cotonnades. Les principales récoltes sont le blé, le maïs, les fèves, qui remplacent l'avoine pour les chevaux, et le lupin. Les prairies naturelles sont peu nombreuses, et le bétail assez rare. Beaucoup de châtaigniers dans la montagne, de vignes et d'oliviers sur les collines, de mûriers et d'arbres à fruits partout. Les richesses minérales de la Toscane sont considérables : on trouve du fer à l'île d'Elbe, du cuivre à Monte-Catini, du plomb argentifère au Bettino, du mercure à Castel-Azara, Giano et Seravezza, du soufre à Peretta, de l'antimoine à Orbitello. Les carrières de Carrare et de Massa donnent des marbres célèbres; il y a 580 carrières à Carrare et 80 à Massa; on en extrait 60,000 tonnes de marbres, valant 1,800,000 francs; 30,000 tonnes sont exportées à l'état brut ou à l'état d'objets fabriqués; près de 4,000 ouvriers sont employés à ce travail. Les Toscans sont les plus industrieux et les plus policés des Italiens; ils parlent le dialecte le plus pur. Il y a quatre archevêchés : Florence, Pise, Sienne et Lucques, et dix-sept évêchés. La Toscane a donné naissance à un grand nombre de génies qui se sont illustrés dans les lettres et les arts, tels que Dante, Pétrarque, Galilée, Machiavel, Giotto, Cimabué, les Médicis, Léonard de Vinci et Michel-Ange. — (V. l'histoire ancienne de la Toscane au mot *Etrurie*.) Après la dissolution de l'empire d'Occident, la Toscane appartint, comme le reste de l'Italie, aux barbares fédérés d'Odoacre, puis aux Ostrogoths de Théodoric. Reconquise par Justinien, elle fut perdue sous Justin II, et occupée par les Lombards, qui en firent un duché. Ce duché, conquis par Charlemagne, fut gouverné, à partir du règne de Louis le Débonnaire, par des comtes, marquis ou ducs, qui se rendirent héréditaires. Leur dernière héritière fut la comtesse Mathilde d'Este, qui légua ses Etats au pape Grégoire VII. Les empereurs souabes disputèrent la Toscane aux papes, et les villes, profitant des querelles de leurs maîtres, s'affranchirent au XIIIe siècle, et se constituèrent en républiques. Telles furent, Pise, Lucques, Sienne, Pistoie, Arezzo, Volterra, Florence. Les luttes de ces petits Etats furent acharnées et continuelles; dans chaque ville, les riches et les pauvres, les Guelfes et les Gibelins, se disputèrent l'autorité et exercèrent tour à tour de sanglantes vengeances. Cependant Florence s'élevait parmi les autres, les soumettait, et se donnait elle-même à une famille de banquiers hommes de lettres, les Médicis. Cosme et Laurent de Médicis régnèrent sans faire sentir leur pouvoir, et ensevelirent la liberté mourante sous l'incomparable éclat des lettres et des arts. Les Médicis furent confirmés dans la souveraineté héréditaire du pays par Charles-Quint, qui érigea, en 1531, le duché de Florence ou de Toscane en faveur d'Alexandre de Médicis. Voici la liste de ses successeurs :

Alexandre Ier, duc.	1531-1537
Cosme Ier.	1537-1574
François-Marie Ier, grand-duc. . .	1574-1587
Fernand Ier.	1587-1608
Cosme II	1608-1621
Fernand II.	1621-1670
Cosme III.	1670-1723
Jean-Gaston.	1723-1737

La maison de Médicis s'éteignit avec Jean-Gaston, en 1737, et le grand-duché de Toscane fit retour à la couronne d'Allemagne, comme fief d'empire. Il fut donné à la maison de Lorraine-Autriche, dont des membres l'ont possédé jusqu'en 1859.

François II (empereur en 1745). .	1737-1765
Léopold (empereur en 1790). . .	1765-1790
Fernand III.	1790-1801

A la paix de Lunéville, 1801, Fernand ou Ferdinand III reçut, en échange de la Toscane, Salzbourg et Wurzbourg, et le grand-duché, devenu royaume d'Etrurie, passa au prince héréditaire de Parme, Louis Ier, 1801, et à son fils Louis II, 1801-1807. De 1807 à 1814, ce royaume fut annexé à l'empire français, et alors Fernand III fut réintégré dans sa principauté. Il régna de 1814 à 1824, et eut pour successeur Léopold II. Le gouvernement du grand-duc était habile et éclairé, mais absolu et appuyé sur l'armée autrichienne. En 1859, lorsque l'armée franco-sarde remporta ses premiers succès sur les Autrichiens, les Toscans se soulevèrent, réunirent une assemblée nommée par le suffrage universel, et elle vota la déchéance de l'ancien gouvernement, et l'annexion au royaume de Sardaigne. Cette délibération, soumise au suffrage universel du peuple, au mois de mars 1860, fut ratifiée. L'annexion fut décrétée par le roi de Sardaigne, le 22 mars 1860. Aujourd'hui Florence est la capitale du royaume d'Italie. La Toscane est divisée en 8 prov., qui sont : Florence, Arezzo, Grossetto, Livourne, Lucques, Pise, Sienne et Maa Carrara.

Toscanelli (Paul **del Pozzo**), astronome italien, né à Florence, 1397-1482, étudia les mathématiques sous Brunelleschi, et devint l'un des hommes les plus savants de son temps. Il partagea les idées de Marco Polo, qui prolongeait beaucoup l'Asie vers l'orient, et il imagina la possibilité de rejoindre le Cathay en naviguant vers l'ouest ; il pensait que la distance n'était que de 120 degrés; ses projets furent communiqués à Alfonse V de Portugal et à Christophe Colomb. En 1468, il établit sur la cathédrale de Florence un beau gnomon, pour déterminer les points solsticiaux, les variations de l'écliptique, et pour corriger les *Tables Alphonsines*.

Toschi (Paolo), graveur italien, né à Parme, 1788-1854, étudia à Paris, puis fonda à Parme une école de gravure, et y fut directeur de l'Académie des beaux-arts. Ses gravures sont estimées, surtout l'*Entrée de Henri IV à Paris*, d'après Gérard, *Vénus et Adonis*, d'après l'Albane, *lo Spasimo di Sicilia*, d'après Raphaël, etc.

Toscolano, bourg du roy. d'Italie, dans la prov. et à 36 kil. N. E. de Brescia, sur le lac de Garde; 4,000 hab. Grande fabrication de papier.

Tostana, v. d'Espagne, dans la prov. et à 18 kil. N. E. de Lorca (Murcie); 9,000 hab. Poterie, toiles peintes.

Tôtes, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 30 kil. S. de Dieppe (Seine-Inférieure); 850 hab.

Totila, roi des Ostrogoths, de 541 à 552, fut proclamé après la mort de son oncle Hildibald et du roi Eraric, 541. Brave, prudent, généreux, il retarda la ruine du royaume des Ostrogoths. Il battit les généraux de Justinien, reprit Vérone, la Toscane, la Campanie, les provinces méridionales; eut à lutter contre Bélisaire, qui n'avait pas des forces assez considérables pour le repousser, et, après le rappel du grand général, s'empara de Rome, 549, ravagea la Sicile, les côtes de la Grèce, prit la Corse et la Sardaigne. Mais Narsès, avec une grande armée, pénétra en Italie, et Totila fut vaincu dans les plaines de Tagina, entre Urbin et Fossombrone ; il mourut de ses blessures dans le village de Capres.

Totma, v. de Russie, dans le gouv. et à 200 kil. N. E. de Vologda, sur la Totma; 4,300 hab. Salines très-importantes.

Totness, bourg d'Angleterre, à 46 kil. S. d'Exeter (Devonshire); 5,000 hab. Lainages. Petit port sur la Dart.

Totonicapan, v. de la république de Guatemala, à 160 kil. de la capitale; 8,000 hab. Eaux minérales.

Tott (François, baron de), diplomate, né à Chamigny, près la Ferté-sous-Jouarre, 1733-1793, fils d'un gentilhomme hongrois, servit dans les hussards de Berchiny, suivit son père à Constantinople, 1755, s'y familiarisa avec la langue et les mœurs de la Turquie, et fut nommé, par Choiseul, consul de France en Crimée, 1767. Il contribua beaucoup à la rupture, désirée par le ministre français, entre Catherine II et le sultan. Appelé à Constantinople auprès de Mustapha III, il déploya beaucoup d'activité pour défendre les Dardanelles contre la flotte russe d'Orlof, 1770; travailla à la réorganisation de l'armée et de la marine; fortifia les abords de la mer Noire, fut nommé commandant d'armes par le sultan, et brigadier par Louis XV, 1773. Dégoûté de l'apathie

des Turcs, il revint en France, 1776, et fut nommé inspecteur général des consulats dans les échelles du Levant. Maréchal de camp, en 1781, gouverneur de Douai, 1786, il fut forcé de fuir devant l'émeute des soldats, en 1790. Il mourut en Hongrie. On a de lui : *Mémoires sur les Turcs et les Tartares*, 1784, 4 vol. in-8°, ouvrage curieux, qui eut beaucoup de succès, parce qu'il commença à nous faire connaître les mœurs et les institutions des Turcs.

Touaregs ou **Touaricks,** peuple nomade du Sahara central, entre les Maures à l'O et les Tibbous à l'E. Ils sont de race berbère et se partagent en 4 groupes de tribus : Touaregs-Hoggar dans le Djebel-Hoggar; Touaregs-Azghers dans l'oasis de Ghât ; Touaregs-Kéloui dans le Djebel-Aïr; Touaregs-Ouéliméniden vers le Niger. Les Berbères purs forment les tribus nobles, les Berbères mêlés aux nègres et presques noirs sont serfs et chargés du soin des troupeaux. Ils sont musulmans très-tièdes, monogames, presque tous nomades. Ils escortent les caravanes, moyennant un droit d'un centième. Ils possèdent des troupeaux de moutons, de chèvres et de chameaux.

Touât, groupe d'oasis, situé dans le Sahara central, à 700 kil. S. O. de Laghouat, sur l'Oued-Touât, entre 27° et 30° lat. N.; v. principales : Insalah, Agably et Timimoun. Pays bien arrosé, assez fertile ; on y trouve du blé, de l'orge, du maïs, des pastèques, des melons, etc. Cependant les produits sont insuffisants ; et les habitants émigrent vers la côte de la Méditerranée, où ils se font négociants ou instituteurs. Le Touât commerce par caravanes avec le Maroc, Ouargla, le Souf, Ghât, le Haoussa et Tombouctou.

Touchet (Marie), née à Orléans, 1549-1638, fille d'un apothicaire, ou plutôt d'un lieutenant au bailliage d'Orléans, remarquable par sa beauté et par son esprit, fut aimée par Charles IX et l'aima véritablement; elle en eut un fils, Charles, duc d'Angoulême. Après la mort du roi, elle épousa en 1578, François de Balzac d'Entragues, dont elle eut deux filles, Henriette, qui fut la marquise de Verneuil, et Marie-Charlotte, marquise d'Entragues, qui fut la maîtresse de Bassompierre. Elle quitta la cour après la mort de Henri IV.

Touchi ou **Tchouchi-Khan,** un des fils de Gengis-Khan, fut envoyé par lui pour envahir l'Europe, battit les Polovtses, entre le Don et le Danube, puis les Russes, à la grande bataille de Khalkha, 1224; alla ensuite combattre les Abases, les Tcherkesses dans le Caucase, et mourut avant son père. Batou fut l'un de ses fils.

Toucques. V. Touques.

Toucy, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 26 kil. S. O. d'Auxerre (Yonne); 2,857 hab. Source minérale ferrugineuse. Lainages.

Tougourt ou **Tuggurt,** v. d'Algérie, capit. de l'oasis des Ouled R'ir, dans le Sahara algérien oriental, et dans la prov. de Constantine, à 220 kil. S. de Biskra; 3.000 hab. Centre d'un commerce considérable, dans une contrée fertile et bien arrosée, mais malsaine, à cause des marécages.

Touka ou **Flèche d'Arabat,** langue de terre basse et étroite qui se détache de la Crimée au S. E. et se dirige vers le N., en séparant la mer d'Azov de la Sivache.

Toul, *Tullium Leucorum*, ch.-l. d'arrond. du dép. de Meurthe-et-Moselle, à l'O. de Nancy, sur la Moselle et sur le chemin de fer de l'Est ; par 48° 40'32" lat. N., et 3° 33'14" long. E.; 6,950 hab. Place forte. Belle cathédrale gothique. Victoire de Thierry II sur Théodebert II en 611. Au moyen âge, Toul devint ville impériale, et reçut une charte de commune de ses évêques souverains. Elle formait un des *trois évêchés* lorrains qui ne relevaient pas du duché de Lorraine, lorsque Henri II s'en empara, 1552. Le traité de Westphalie en assura la possession à la France, 1648 Patrie de saint Waast, du maréchal Gouvion Saint-Cyr, du baron Louis et de l'amiral de Rigny. Sous l'anc. monarchie, Toul formait un gouvernement militaire particulier. Siége en 1870.

Toula, v. de Russie, ch.-l. du gouvern. du même nom, à 200 kil. S. de Moscou; 58,000 hab. Evêché grec. Manufacture impériale d'armes, fonderie de canons, fabriques de serrurerie, de quincaillerie et de cuirs, école militaire, arsenal considérable. Aux environs, mines de fer et forges, dont la principale est celle de Dugna. — Le gouvernement de Toula fait partie de la Grande-Russie et a pour limites au N. celui de Moscou, à l'E. ceux de Riazan et de Tambov, au S. ceux de Voronéj et d'Orel à l'O. celui de Kalouga. Il a 30,900 kil. carrés et 1,554,000 hab Forêts, fers, abeilles, peu de fertilité.

Toullier (Charles-Bonaventure-Marie), jurisconsulte, né à Dol, 1752-1835, fut agrégé à la faculté de droit de Rennes, dès 1778. Après des études sérieuses et un voyage en Angleterre, pour étudier les méthodes d'enseignement, il revint à Rennes. Partisan de la Révolution, administrateur du district de Rennes, il s'opposa aux excès de Carrier. Quelque temps juge au tribunal d'Ille-et-Vilaine, il redevint avocat. Professeur de Code civil, lors de la réorganisation des écoles, 1806, il fut bientôt nommé doyen de la faculté, et se distingua par sa science et son indépendance. La Restauration le priva du décanat, qui ne lui fut rendu qu'en 1830. Il fut membre correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques en 1833. Toullier s'est rendu célèbre par un grand ouvrage : *le Droit civil français, suivant l'ordre du Code Napoléon*, 1811-1831, 14 vol. in-8°; la 6ᵉ édition a été complétée par M. Duvergier, 1846-48, 7 tomes en 14 vol. in-8°. Toullier est le Pothier moderne, a dit Dupin; il a la même clarté et la même profondeur, avec plus de précision et d'élégance dans le style. Son livre est un des beaux monuments de la jurisprudence moderne.

Toulon, *Telonis portus*, ch.-l. d'arrond. du départ. du Var, à 80 kil. S. O. de Draguignan, à 930 kil. S. E. de Paris par le chemin de fer de Lyon, au fond d'une double rade et au pied du mont Faron, par 43° 7'20" lat. N., et 3° 35'22" long. E.; 69,127 habitants. Principal arsenal et le premier port de France sur la Méditerranée, siége d'une préfecture maritime. Bagne où l'on envoie les forçats avant de les diriger sur la Guyane. Toulon est une grande place forte défendue du côté de la mer par 5 forts à l'O.: Croix des Signaux, Saint-Elme, Balaguier, Napoléon, l'Éguillette, 5 forts à l'E. la Grosse Tour, Saint-Louis, la Malgue, le cap Brun, Sainte-Marguerite. Du côté de la terre elle est défendue par 7 forts : Sainte-Catherine, Lartigue, Faron, le Petit et le Grand Saint-Antoine, Saint-André, les Pomets. Ces forteresses commandent tout le pays, et en outre la ville est entourée d'une enceinte bastionnée. La grande rade, ou rade extérieure de Toulon, s'ouvre au S. E. entre les presqu'îles Cepet et de Giens ; la petite rade, ou rade intérieure, s'ouvre au fond de la grande par un goulet que défendent le fort de l'Éguillette et les batteries du Mourillon. L'importance de Toulon date de Louis XIV, qui fit construire les magnifiques bâtiments de l'arsenal. Le prince Eugène l'assiégea vainement en 1707. En 1793, les royalistes livrèrent Toulon aux Anglais, qui en furent chassés la même année, après avoir incendié les vaisseaux de la flotte. En 1798, Bonaparte en partit pour l'Égypte. L'empereur Napoléon III a fait creuser les bassins de Castigneau pour la marine à vapeur, et doubler l'enceinte de la ville. Patrie de l'amiral Truguet.

Toulon-sur-Arroux, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 37 kil. N. de Charolles (Saône-et-Loire); 1,852 hab.

Toulongeon (Jean III de), d'une ancienne famille de Bourgogne, s'attacha de bonne heure à Jean sans Peur, et acquit une grande renommée militaire. Philippe le Bon le nomma grand maréchal, 1422. De concert avec les comtes de Suffolk et de Salisbury, il défit l'armée de Charles VII à Cravant-sur-Yonne, 1423. Mais l'année suivante, il fut défait et pris par les Lombards qu'envoyait Marie-Philippe Visconti, duc de Milan. Il mourut probablement peu après.

Toulongeon (Antoine de), frère puîné du précédent, fut son compagnon d'armes et lui succéda comme maréchal de Bourgogne. Il avait cherché vainement à détourner Jean sans Peur de l'entrevue de Montereau. Il se distingua dans la guerre de Cent Ans, et remporta la victoire de Bulgnéville sur René d'Anjou et Barbazan, 1431. René resta en son pouvoir, et pour obtenir sa liberté dut lui payer 200,000 écus d'or.

Toulongeon (François-Emmanuel, vicomte de), littérateur, de la famille des précédents, né à Champlitte, (Franche-Comté), 1748-1812, destiné à l'Église, suivit la carrière des armes et devint colonel. Il fut l'ami intime du comte de Guibert. Député de la noblesse aux États-généraux, il fut l'un des premiers à se réunir au tiers état, prit une part active aux travaux de l'assemblée, se montra partisan éclairé de la révolution, mais, ennemi des excès, défendit toujours la prérogative royale. Il se retira dans la vie privée ; fut membre de la classe des sciences morales de l'Institut, en 1797, et, en 1802, devint député de la Nièvre au Corps législatif. On a de lui : *Principes naturels et constitutifs des assemblées nationales*, 1788, in-8°; *Eloge véridique de Guibert*, 1790 ; *Manuel révolutionnaire ou Pensées morales sur l'état politique des peuples en révolution*,

1796, in-18; *Histoire de France, depuis la révolution de 1789*, 1801-1810, 4 vol. in-4° ou 8 vol. in-8°; *Manuel du Muséum français*, 1802-1808, 9 livr. in-8°; *Commentaires de César*, 1813, 2 vol. in-12; etc.

Touloubre, anc. *Cœnus*, petit fl. de France qui se jette dans l'étang de Berre après un cours de 50 kil. Il communique avec la Durance par le canal de Craponne.

Toulouse, anc. *Tolosa*, ch.-l. du département de la Haute-Garonne, sur la Garonne et entre le canal du Midi et le canal latéral à la Garonne, sur le chemin de fer du Midi, à 700 kil. S. de Paris; par 43° 36′ 33″ lat. N., et 0° 53′ long. O.; 124,852 habitants. Archevêché, Cour d'appel, quartier général de la 17e région militaire, chef-lieu d'Académie, facultés de droit, de théologie, des lettres et des sciences, école vétérinaire, écoles de musique et des beaux-arts. Arsenal d'artillerie, fonderie de canons, poudrerie et raffinerie de salpêtre, observatoire, manufacture de tabacs, nombreuses sociétés savantes et littéraires, parmi lesquelles la plus célèbre est l'Académie des Jeux floraux, bibliothèque, musées de peinture et d'antiquités. Ses principaux monuments sont: l'hôtel de ville ou Capitole, la cathédrale et l'église Saint-Sernin. Les industries de Toulouse sont la minoterie, les pâtes alimentaires, les tanneries, les couvertures de laine et de coton, la carrosserie, les machines, le cuivre laminé, les marbres. C'est un grand entrepôt de commerce qui fournit à toute la région du S. O. les produits des grandes villes industrielles du N. et de l'E., Paris, Rouen, Sedan, Elbeuf, Saint-Etienne, Mulhouse et Lyon. Située en face de la chaîne centrale des Pyrénées, elle est aussi le centre principal du commerce franco-espagnol. Les objets de ce commerce sont le blé, le maïs, les farines, les vins et les fers. — Toulouse est une cité ancienne; capitale des Volces Tectosages, elle fut pillée par le consul Cépion. Elle fut la capitale du royaume des Wisigoths au ve siècle, du duché d'Aquitaine aux viie et viiie siècles, du comté de Toulouse du ixe au xiiie siècle. Elle souffrit beaucoup de la guerre des Albigeois et fut prise par Simon de Montfort, en 1213. Le 10 avril 1814, il se livra près de cette ville une bataille dans laquelle le maréchal Soult soutint avec 30,000 hommes l'attaque des 80,000 hommes de Wellington. Patrie de Cujas et de Paul Riquet.

Toulouse (Comté de), créé par Charlemagne, il devint au xe siècle un des six grands fiefs de la couronne. Il comprenait le Toulousain, l'Agénois, le Quercy, le Rouergue, l'Albigeois, le marquisat de Provence ou comtat Venaissin, le Vivarais, le Gévaudan, le marquisat d'Anduze, les comtés de Nîmes, de Saint-Gilles, de Lodève, le vicomté de Béziers, les comtés de Carcassonne, de Lauraguais, de Razès et la vicomté de Sault. Le traité de Meaux céda la partie E. à saint Louis, 1229. La mort d'Alphonse de Poitiers, époux de Jeanne, fille de Raymond VII, 1271, fit passer le reste dans le domaine royal. Les derniers et les plus célèbres comtes sont :

Raymond IV	1088—1105
Bertrand	1105—1112
Alphonse Jourdain	1112—1148
Raymond V	1148—1194
Raymond VI	1194—1222
Raymond VII	1222—1249
Jeanne et Alphonse	1249—1271

Toulouse (Louis-Alexandre **de Bourbon**, comte de), fils légitimé de Louis XIV et de Mme de Montespan, né à Versailles, 1678-1737, fut grand amiral de France, 1683, colonel, 1684, gouverneur général de Guyenne, 1689, puis de Bretagne, 1695. A treize ans, 1691, il montra de la bravoure aux siéges de Mons et de Namur; il fut nommé maréchal de camp, 1696, lieutenant général, 1697. A la tête d'une escadre, il fit reconnaître Philippe V à Messine et à Palerme, 1702; il fut vainqueur de l'amiral Rooke, à la bataille de Malaga, 1704, et reçut la Toison d'or; il bloqua vainement Barcelone, en 1706. La maladie de la pierre le força de quitter le service. Elevé au rang de prince du sang par Louis XIV, avec son frère, le duc du Maine, il resta éloigné des factions, sans ambition, aimé, estimé de tout le monde, même du duc de Saint-Simon. Il épousa, en 1723, Marie-Sophie-Victoire de Noailles, veuve du marquis de Gondrin. Ils vécurent surtout à Rambouillet, léguant l'exemple de leurs vertus à leur fils, le duc de Penthièvre.

Toultscha, v. de Turquie, à 20 kil. S. d'Ismaïl, au sommet du delta du Danube, à la bifurcation de la Sulina et de la branche de Saint-George (Bulgarie); 8.000 hab. Place forte. Anc. *Œgissus*.

Touman II, sultan de la 2e dynastie des Mameloulks d'Egypte, fut le ministre, puis le successeur de son oncle, Kansou-Al-Gouri, 1516. Il résista courageusement à Sélim Ier, fut battu près du Kaire, se défendit dans la ville, se retira vers le sud, mais fut livré par des traîtres au sultan, qui le fit pendre.

Toumert, **Toumrout** ou **Tomrut** (Mohammed-al-Mahdi-ben-Abdallah), fondateur de la dynastie des Almohades, né dans la Mauritanie, 1087-1130, étudia à Bagdad, et, vers 1116, se présenta à Tlemcen, comme le véritable mahdi ou 12e iman, qui devait soumettre la terre à sa puissance. Il prêcha la réforme des abus, donna lui-même l'exemple de l'austérité, et souleva contre les Almoravides les Arabes et les Berbères. Ses partisans prirent le nom d'Almohades ou Unitaires. Il vainquit le souverain de Maroc, Ali, 1122, et étendit sa domination sur une partie de l'Afrique septentrionale. Il se retira à Tinamal dans l'Atlas, transmit le commandement et le titre d'iman à son ami, Abd-el-Moumen, puis mourut peu après.

Toumet, pays de la Charra-Mongolie (Chine), habité par des Mongols, qui cultivent la terre, et qui ont adopté la langue et les mœurs des Chinois. V. princ. : Tchagan-Kouren et Khoukhou-Khote.

Toung-tchéou, v. de la Chine, sur le Peï-Ho, près et à l'E. de Pékin. Grande ville de commerce dans la prov. de Pé-tcheli.

Toungouses. V. Tongouses.

Toungouska, nom de 3 riv. de la Sibérie, affl. de droite de l'Iénisséi: la Toungouska supérieure ou Angara, la Toungouska moyenne et la Toungouska inférieure.

Toup (Jean), érudit anglais, né à Saint-Yves (Cornouailles), 1713-1785, fut un savant ecclésiastique, qui vécut dans la solitude, et a donné des ouvrages estimés : *Emendationes in Suidam*, 4 vol. in-8°, ou *Opuscula ad Suidam*, édition de *Longin*, notes sur *Théocrite*, etc.

Touques, rivière de France, descend du plateau du Perche, coule vers le N., passe à Lisieux, Pont-l'Evêque, Touques, Trouville, et se jette dans le golfe du Calvados après un cours de 90 kil.

Touques, bourg de l'arrond. et à 10 kil. N. O. de Pont-l'Evêque, sur la Touques; 1,500 hab.

Tour (La). Pour les noms géographiques composés qui commencent ainsi, voy. *la dernière partie du mot*.

Tour-de-Roussillon, tour à 2 kil. S. de Perpignan, près du Tet, sur l'emplacement de l'anc. *Ruscino*.

Tour-et-Taxis, ancienne maison princière originaire d'Italie, et se rattachant aux della Torre. Un membre de cette famille aurait pris le nom de seigneur de Tasso, du mont *Tasse*, dans le pays de Bergame, et les Tassi se seraient de bonne heure chargés du service des postes en Italie, puis en Allemagne; Roger Ier aurait établi la première poste aux chevaux dans le Tyrol, sous Frédéric III, qui le nomma chevalier. Ses descendants conservèrent et étendirent cette administration, qui fut comme héréditaire dans la famille; Léopold Ier créa princes de l'Empire les princes de Tour-et-Taxis. Au xixe siècle, la plupart des Etats allemands ont racheté le monopole postal de ces princes, qui avaient surtout servi les intérêts politiques de la maison d'Autriche, au xviiie siècle, contre un dédommagement en argent ou en biens-fonds; les deux lignes principales de la famille résident à Ratisbonne et en Bohême.

Touraine, *Turonia*, province de l'anc. France, capitale *Tours*. Elle avait pour bornes : au N. le Maine, à l'E. l'Orléanais et le Berry, au S. le Berry et le Poitou, à l'O. le Poitou et l'Anjou. Les cours d'eau sont la Loire, le Cher, l'Indre, la Vienne et la Creuse. Elle comprenait les villes de Loches, le Plessis-lez-Tours, Marmoutiers, Amboise, Chenonceaux, Chinon, Montbazon, Maillé. Outre la Touraine propre, on y trouvait la Brenne à l'E., avec la ville de Châtillon-sur-Indre et l'abbaye de Saint-Cyran, les Gâtines au N., la Champagne entre Cher et Indre. — La Touraine ou pays des *Turones* fut soumise par César après la défaite de Vercingétorix et fit partie de la Lyonnaise IIIe. Les Wisigoths en furent chassés en 428, et s'en emparèrent définitivement en 480. Clovis, vainqueur à Vouillé, l'occupa et la laissa à son fils Clodomir. Sous les successeurs de Clovis, elle eut le sort des autres provinces de la Gaule, disputée comme elles et ravagée par les divers rois mérovingiens. Cependant le respect inspiré par saint Martin, évêque de Tours, et par saint Grégoire,

un de ses successeurs, la garantit. En 803, Charlemagne en fit une province du royaume d'Aquitaine. En 941, le comte Thibaut le Tricheur, profitant de la faiblesse des Carlovingiens et des malheurs de l'invasion normande, s'y rendit indépendant, et la laissa à ses fils. Mais Thibaut III, battu et fait prisonnier par Geoffroy, comte d'Anjou, fut contraint de lui céder son comté, qui devint un domaine des Plantagenets. Le roi Philippe Auguste l'enleva à Jean sans-Terre, 1203; les Valois la donnèrent fréquemment en apanage jusqu'au XVIe siècle. François d'Alençon, frère de Henri III, en fut le dernier seigneur, 1576-1582. Sous les Valois, elle fut très-souvent la résidence des rois, qui aimaient ce sol fertile, cette belle rivière, ces sites pleins de douceur et de grâce. Ils embellirent les villes, bâtirent des châteaux et attirèrent des habitants ; au commencement du XVIIe siècle, Tours occupait 60,000 ouvriers en soie. La Touraine a gardé sa fécondité et sa molle beauté, ses habitants ont encore cette vie calme et un peu languissante propre aux gens pour qui la nature a beaucoup fait; mais la population a considérablement décru. V. l'abbé Bourassé, *la Touraine, histoire et monuments*, Tours, 1855, in-fol.

Touran, nom donné par les Mèdes et les Perses au pays des nomades situé au N. du leur. La lutte de l'*Iran* et du *Touran* est, dans le Zend-Avesta, la guerre des agriculteurs contre les pasteurs. C'est auj. le *Turkestan*.

Tourane, v. et port de l'empire d'Annam, à 10 kil. S. E. de Hué. Elle a été bombardée par la flotte française en 1847, et ses forts ont été détruits par les Franco-Espagnols en 1858.

Tourcoing ou **Turcoing,** ch.-l. de canton de l'arrond. et à 14 kil. N. E. de Lille (Nord), près de la frontière de Belgique; 43,322 hab. Importante ville manufacturière; nombreuses filatures de laine. Grand marché de laines pour tout le nord de la France. Fabr. de lainages de fantaisie, de tissus mélangés de laine et de soie, de soie et de coton, de laine et de coton, coutils, camelot, alpaga et orléans, tapisseries pour meubles, tapis et moquettes.

Tourkmantchaï, village de Perse, près de Tauris, dans la prov. d'Arménie. Traité de 1828 entre la Russie et la Perse. La Perse cédait les provinces d'Erivan et de Naktchivan.

Tourlaville, village de l'arrond. et à 6 kil. E. de Cherbourg (Manche); 5,543 hab., dont 1,467 agglomérés. Colbert y établit une manufacture de glaces, 1665. Elle n'existe plus.

Tourlet (René), né à Amboise, 1756-1836, médecin à Montpellier, puis à Paris, depuis 1799, fut employé aux Archives. Il écrivit dans plusieurs journaux, et a traduit *Quintus de Smyrne*, *Pindare* et *Julien*.

Tourmalet, un des 150 ports ou passages des Pyrénées, au S. E. de Baréges.

Tourmentes (Cap des), nom donné par Barthélemy Diaz au cap qui fut bientôt après nommé cap de Bonne-Espérance.

Tourmouz, v. du Khanat et à 350 kil. S. E. de Boukhara, dans le Turkestan. Prise par Gengis-Khan, 1221.

Tournan, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 28 kil. N. de Melun (Seine-et-Marne); 1,682 hab. Châteaux d'*Armainvilliers* et de *Combreux*.

Tournavos. V. Tournovo.

Tournay ou **Tournai,** en flamand *Doornyk*, v. de Belgique, anc. *Turris Nerviorum*, à 49 kil. S. O. de Mons, sur l'Escaut (Hainaut); 32,000 hab. Evêché, séminaire. Ville bien bâtie, belle cathédrale en pierres bleues. Industrie très-active en tapis, dentelles, cuirs, rubans, couvertures, bonneterie, poterie, chaux hydraulique. — Tournay était la capitale de la tribu gauloise des Nerviens; elle fut comprise dans la prov. romaine de Belgique IIe, et devint la conquête de Chlodion, chef des Francs Saliens, en 438. Ville du comté de Flandre jusqu'à Philippe le Bel, elle dépendit encore des Pays-Bas de 1521 à 1667. Perdue par la France en 1709, reprise en 1745, cédée en 1748, reprise en 1792, elle fut rendue aux Pays-Bas en 1814, et fait partie du roy. de Belgique depuis 1830

Tournay, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. de Tarbes (Hautes-Pyrénées); 1,357 hab.

Tournefort (Joseph **Pitton de**), botaniste, né à Aix, en Provence, 1656-1708, fut forcé par ses parents, malgré son goût pour la botanique, d'entrer au séminaire d'Aix; mais, à la mort de son père, 1677, il put se livrer à sa passion dominante, d'abord en Provence, puis dans les montagnes du Dauphiné et de la Savoie. Il étudia la médecine à Montpellier, 1779, et alla herboriser dans les Pyrénées et en Espagne. Fagon l'attira à Paris et le fit nommer professeur de botanique au Jardin royal, 1683. Il augmenta les richesses de cet établissement, attira un grand nombre d'étudiants, fit plusieurs voyages scientifiques en Espagne, en Portugal, en Angleterre, en Hollande. Il fut membre de l'Académie des sciences, en 1692, mais ne publia son premier ouvrage qu'en 1694 : *Eléments de botanique, ou Méthode pour connaître les plantes*, 3 vol. in-8°. Sa réputation fut dès lors européenne. Docteur en médecine, 1698, il reçut de Louis XIV une mission pour le Levant et l'Afrique, 1700, visita Candie, l'Archipel, Constantinople, les côtes méridionales de la mer Noire, l'Arménie, la Géorgie, l'Asie Mineure; mais la peste l'empêcha d'aller en Egypte. Il rapportait 1356 plantes, la plupart nouvelles, et d'excellentes observations sur toutes sortes de sujets. Il fut nommé professeur de médecine au Collége de France. Il a traduit en latin ses *Eléments de botanique*, sous le titre d'*Institutiones rei herbariæ*, 1700, 3 vol. in-4°; on a encore de lui: *De optima methodo instituenda in re herbaria*, 1697, in-8°, *Histoire des plantes qui naissent aux environs de Paris, avec leurs usages dans la médecine*, 1725, 2 vol. in-12; *Relation d'un voyage du Levant*, 1717, 2 vol. in-4° ou 3 vol. in-8°, ouvrage remarquable par l'intérêt du récit et l'exactitude des observations; *Mémoires*, dans le recueil de l'Académie des sciences; *Traité de la matière médicale*, 1712, 2 vol. in-12. Tournefort a formé Linné; il a donné une classification des plantes fondée sur la forme de la corolle; la plupart des genres qu'il a établis ont été conservés; comme botaniste descripteur, il est au premier rang.

Tournelle (La), nom de deux chambres de justice au Parlement de Paris: la *Tournelle criminelle*, instituée en 1436, modifiée en 1452 et 1519, pour juger en dernier ressort les affaires criminelles; — l'autre, la *Tournelle civile*, établie en 1667 pour juger les affaires civiles au-dessus de 3,000 livres. On les nommait ainsi, parce qu'elles étaient composées de membres du Parlement qui y siégeaient à *tour de rôle*.

Tournemine (René-Joseph), jésuite érudit, né à Rennes, 1661-1739, d'une famille noble de Bretagne, professa dans plusieurs maisons de son ordre, puis, en 1701, vint à Paris diriger le *Journal de Trévoux*. Il montra une saine critique, de l'impartialité et une grande variété de connaissances. En 1718, il devint bibliothécaire dans la maison professe de son ordre. Ses savantes dissertations se trouvent dans la collection du *Journal de Trévoux*, de 1702 à 1736. On lui doit de plus un *Panégyrique de saint Louis*, 1753, in-4°, une excellente édition des *Commentarii totius Scripturæ* de Menochius, 1719, 2 vol. in-fol., et une autre de l'*Histoire des Juifs* de Prideaux, 1726, 6 vol. in-12.

Tourneppe, en flamand *Dworp*, commune du Brabant (Belgique), à 16 kil. de Bruxelles. Papeteries; 3,000 hab.

Tourneur (Le). V. Letourneur.

Tournois, jeux et exercices chevaleresques, dont le nom vient sans doute de *tornare*, tourner, parce qu'on s'y exerçait au maniement des armes en tournant en rond. Ces jeux militaires, d'origine germanique, existaient longtemps avant la chevalerie; Nithard, au IXe s., parle de véritables tournois, célébrés après les serments de Strasbourg, 842, par les guerriers de Charles le Chauve et de Louis le Germanique. Mais c'est à l'époque de la chevalerie, que ces *pas d'armes*, image de la guerre, furent régularisés; on attribue à Geoffroy de Preuilly, au XIe siècle, les lois qui réglèrent les tournois. On les appelait parfois *joûtes françaises;* mais de France, les tournois passèrent dans les différents pays de l'Europe. C'est là que les seigneurs déployaient leur courage, leur magnificence et leur galanterie, en présence des nobles dames qui encourageaient et récompensaient leurs exploits On se servait habituellement d'armes courtoises, et des juges étaient chargés de veiller à ce que les conditions prescrites fussent religieusement observées. Cependant ces tournois dégénérèrent trop souvent en combats mortels. Les papes les interdirent vainement, au XIIIe s., sous peine d'excommunication; saint Louis et ses successeurs les prohibèrent; mais ces jeux chevaleresques n'en continuèrent pas moins jusqu'en 1559, lorsque la mort de Henri II, qui périt dans un tournoi, y mit fin.

Tournois (Monnaie). On appela d'abord ainsi une monnaie qui était fabriquée à Tours; puis les tournois ne furent qu'une monnaie de compte dont on se servit concurremment avec les parisis, jusque sous Louis XIV.

Tournon (François **de**), prélat, né à Tournon (Vivarais), 1489-1562, d'une famille illustre (les seigneurs de

Tournon), d'abord chanoine régulier de Saint-Augustin, fut nommé par François Iᵉʳ abbé de la Chaise-Dieu, puis archevêque d'Embrun, 1517, et archevêque de Tours, 1525. Il négocia les traités de Madrid, 1526, et de Cambrai, 1529; il célébra le mariage du roi avec Eléonore d'Autriche, 1530, reçut l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, fut nommé cardinal, mais échoua dans ses missions à Rome et à Londres, pour empêcher la rupture de Henri VIII avec le Saint-Siége. Comme lieutenant général, il contribua, de concert avec Montmorency, à repousser Charles-Quint de la Provence, 1536; il signa la trêve de Nice en 1538. Bon diplomate, habile administrateur, il se montra l'ennemi déclaré des innovations et poursuivit avec ardeur les calvinistes; on lui attribue les persécutions dirigées contre les Vaudois et l'établissement de la Chambre ardente. Mais sa faveur tomba à la mort de François Iᵉʳ; les Guises le firent alors envoyer à Rome, où il chercha à créer des ennemis à l'Empereur. Pendant son absence il fut promu à l'archevêché de Lyon; Jules III le fit évêque de Sabine; Pie IV, évêque d'Ostie et de Vélitres. A la mort de Henri II, rappelé au conseil par Catherine de Médicis, il contribua à faire admettre en France les jésuites, poursuivit de nouveau les réformés, assista aux Etats d'Orléans, 1560, et présida le colloque de Poissy, 1561. Il avait reçu de nombreuses abbayes et accaparé les bénéfices et les hautes charges. Sans être homme de lettres, il protégea les lettrés et les savants; plusieurs l'accompagnaient toujours dans ses voyages; il fonda le magnifique collége de Tournon.

Tournon (Charles-Thomas **Maillard de**), cardinal italien, né à Turin, 1668-1710, d'une ancienne famille de Savoie, fut nommé, en 1701, patriarche d'Antioche, et chargé par Clément XI de régler les affaires de la chrétienté en Chine et aux Indes. Arrivé en Chine, il enjoignit aux missionnaires de faire disparaître des églises les images et les emblêmes relatifs au culte du ciel et des ancêtres, 1705. Ses mandements excitèrent le mécontentement des jésuites et la colère de l'empereur Khang-hi, qui fit arrêter le visiteur apostolique, 1707. Le pape approuva son légat et le nomma cardinal; mais il mourut à Macao en 1710. Ses *Mémoires* ont été publiés, 1762, 8 vol. in-8°.

Tournon-Simiane (Philippe-Marie-Marcelin-Casimir, comte de), de la famille du précédent, né à Apt, 1778-1833, fut auditeur au conseil d'Etat en 1806, remplit plusieurs missions en Allemagne, et fut préfet de Rome, de 1810 à 1814. Sous la Restauration, il fut préfet de la Gironde, 1815, puis du Rhône, 1822. Conseiller d'Etat, il devint pair de France en 1824. On lui doit: *Etudes statistiques sur Rome et la partie occidentale des Etats romains*, 1831, 2 vol. in-8°, ouvrage intéressant au point de vue de l'administration et de la description du pays.

Tournon, *Tornomagus*, ch.-l. d'arrond. du départ. de l'Ardèche, à 6 kil. N. E. de Privas, sur le Rhône; par 45° 4′2″ lat. N., et 2° 29′56″ long. E.; 5,390 hab. Grand commerce de soie; vins, surtout de l'Ermitage. Pont suspendu sur le Rhône entre Tournon et Tain. Belle église gothique; château sur un rocher. Tournon appartint jusqu'en 1644 à des comtes particuliers. L'arrondissement a 11 cantons, 125 communes et 149,571 habitants.

Tournon *en Agénois*, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 26 kil. E. de Villeneuve-d'Agen (Lot-et-Garonne); 4,256 hab., dont 534 agglomérés. Serges.

Tournon *en Brenne*, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 15 kil. N. O. du Blanc (Indre), près de la rive droite de la Creuse; 1,507 hab. Pierres de taille, foires fréquentées.

Tournovo ou **Tournavos,** v. de Turquie, dans le vilayet et à 20 kil. N. O. de Larisse (Albanie); 7,000 hab. Fabr. d'étoffes de soie et coton.

Tournus, *Tinurtium castrum*, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 35 kil. N. de Mâcon, sur la Saône (Saône-et-Loire); 5,553 hab. Ville ancienne, vieille église de Saint-Philibert. Fabr. de chapeaux, soieries, broderies. Commerce de vins. Patrie de Greuze.

Tourouvre, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 14 kil. N. E. de Mortagne (Orne); 1,828 hab., dont 555 agglomérés. Verrerie.

Tourreil (Jacques **de**), littérateur, né à Toulouse, 1656-1714, fils d'un procureur général au parlement de cette ville, remporta le prix d'éloquence de l'Académie française, 1681, 1683, et fut de l'Académie française, 1692. Il travailla à l'*Histoire du règne de Louis XIV par les médailles* et au *Dictionnaire*. Il a traduit d'une manière défectueuse, mais avec de bonnes préfaces, les *Harangues de Démosthène*, 1721, 2 vol. in-4° et 4 vol. in-12.

Tours, *Cæsarodunum* et *Turones*, ch.-l. du départ. d'Indre-et-Loire, ancienne capitale de la Touraine, sur la Loire, à 236 kil. S. O. de Paris par le chemin de fer d'Orléans; par 47° 23′ 47″ lat. N., et 1° 38′35″ long. O.; 43,368 hab. Archevêché, quartier général de la 9ᵉ région militaire, ch.-l. d'un grand commandement. Musée de peinture, bibliothèque; fabriques de soieries riches et brodées, de tapis et de galons de soie; faïences émaillées, poteries sculptées, modelées et vernissées; manufacture de vitraux peints; grande imprimerie Mame, célèbre à la fois par ses livres à bon marché et par ses éditions de luxe. Commerce de chanvre. On y remarque la cathédrale gothique de Saint-Gatien, le pont de la Loire, la statue de Descartes. De l'antique église de Saint-Martin, il ne reste que deux tours.— Anc. capit. des *Turones*, cette ville fut prise aux Wisigoths par Clovis en 507. Au S. de Tours, Charles Martel battit les Arabes, 732. Elle appartint aux Plantagenets, fut conquise par Philippe Auguste, 1203. Elle eut un hôtel des monnaies dont les pièces dites *livres tournois* pesaient 1/5ᵉ de moins que les *livres parisis*. Les Etats-généraux y furent assemblés par Louis XI, 1470, Anne de Beaujeu, 1484, Louis XII, 1506. Patrie de Gabrielle d'Estrées, Boucicaut, Destouches, Honoré de Balzac. Siége de la délégation, 13 octobre 1870.

Tourteron, ch.-l. de canton de l'arrond. à 24 kil. N. O. de Vouziers (Ardennes); 600 hab.

Tourville (Anne-Hilarion **de Cotentin,** comte de), né à Paris, 1642-1701, d'une ancienne maison du Cotentin, entra dans l'ordre de Malte à 15 ans, et, quoique d'une apparence presque féminine, déploya un courage téméraire contre les Barbaresques. Sa renommée parvint jusqu'à Louis XIV, qui le nomma capitaine de vaisseau, 1667. Il prit part à l'expédition de Candie, 1669, à la bataille de Solebay, 1672, mais surtout, dans la campagne de Sicile, aux victoires de Stromboli, d'Agosta et de Palerme, 1675-1676. Il combattit les Barbaresques, sous Duquesne, 1681-1684, assista, comme lieutenant général, au bombardement de Gênes, 1684; et, après la mort de Duquesne, fut au premier rang de nos marins. Il fut nommé vice-amiral du Levant, 1689, remporta une victoire brillante sur la flotte anglo-hollandaise à Beachy-Head, 1690, brûla douze bâtiments dans la baie de Tynemouth, et fit, en 1691, dans la Manche, une campagne, dite *du large*, qui passe pour son chef-d'œuvre. En 1692, pour protéger une descente de Jacques II en Irlande, il reçut de Louis XIV l'ordre de combattre l'ennemi fort ou faible; d'Estrées, qui devait le rejoindre, en fut empêché par les vents contraires; on apprit qu'il ne fallait plus compter sur les défections promises dans la flotte ennemie; mais l'ordre d'éviter la bataille ne put parvenir à Tourville, qui engagea le combat à quelques lieues au large entre le cap de la Hougue et la pointe de Barfleur, 29 mai 1692. Tourville, avec 44 vaisseaux et 13 brûlots soutint héroïquement la lutte contre les alliés qui avaient 99 vaisseaux et 37 brûlots. Après 12 heures d'un combat admirable, Tourville, qui n'avait fait aucune perte sensible, se retira; mais ses vaisseaux furent forcés de se séparer pour chercher des abris; Tourville, resté à la Hougue avec 10 bâtiments, les défendit vainement contre des forces supérieures, et eut la douleur de les voir brûler, 2 juin; c'est ce qu'on appela le désastre de la Hougue. Nommé maréchal de France, 1693, il détruisit en grande partie la flotte marchande de Smyrne, dans la baie de Lagos, et ravagea les côtes de l'Espagne. Il a fait faire de grands progrès à la science navale, a perfectionné l'art des signaux, et a composé un *Traité de tactique navale*, rédigé par le P. Lhoste, aumônier de la flotte. Les *Mémoires de Tourville*, 1742, 3 vol. in-12, sont apocryphes.

Tourzel (Louise-Elisabeth-Félicité-Françoise de Croy d'Havré, marquise, puis duchesse de), née à Paris, 1748-1832, succéda, en 1789, à la duchesse de Polignac comme gouvernante des enfants de France. Elle accompagna la reine dans la fuite de Varennes, et a suivit au Temple, après le 10 août. Conduite à la Force, avec sa fille, depuis Mᵐᵉ de Béarn, elle fut sauvée par Hardy, membre du conseil général de la Commune. Elle fut encore arrêtée en 1794 et en 1795. Sous l'Empire, elle fu exilée de Paris, ainsi que son fils et trois de ses filles Louis XVIII la créa duchesse, 1816.— L'une de ses filles *Pauline*, née en 1771, mariée au comte de Béarn, 1797 morte en 1839, a écrit: *Souvenirs de quarante ans*, 1789-1830; *Récits d'une Dame de madame la Dauphine*, 1861, in-12

Tous-les-Saints (Baie de), baie de l'océan Atlantique, sur la côte de la prov. de Bahia, dans le Brésil. Sur la rive E. est la ville de *Bahia* (la baie).

Toussaint (François-Vincent), littérateur, né à Paris vers 1715, mort en 1772, abandonna le barreau pour les lettres, fut janséniste déclaré, se lia avec les Encyclopédistes, et publia un livre sur *les Mœurs*, 1748, in-12, où il exposait un plan de morale naturelle, indépendant de toute croyance religieuse et de tout culte. Ce livre fut condamné au feu par arrêt du Parlement; Toussaint le défendit dans ses *Eclaircissements*, 1762, in-12. Il s'était réfugié à Bruxelles, et y rédigea une gazette française en faveur de l'Autriche; puis, Frédéric II, qu'il avait attaqué, le nomma professeur de logique et de rhétorique à Berlin, 1764.

Toussaint-Louverture (François-Dominique), né à Saint-Domingue, près du Cap-Français, 1743-1803, fils d'esclaves noirs, esclave lui-même sur l'habitation du comte de Noë, se sauva, fut repris, devint le cocher d'un capitaine de la marine marchande française, apprit à lire, et devint *commandeur* dans le domaine de son maître. Son intelligence l'avait déjà fait remarquer, lorsque l'insurrection de Saint-Domingue éclata, 1791; il ne rejoignit les insurgés qu'après le massacre des blancs, fut nommé *médecin des armées du roi* dans les bandes de Jean-François et de Biassou, puis obtint un commandement, et fit une guerre de partisans, désastreuse aux Français. Plus tard, lorsque la République eut décrété la liberté de tous les esclaves, il se fit reconnaître par le gouverneur Laveaux, comme général de division, et combattit heureusement les Espagnols. Les succès qu'il avait obtenus firent dire au commissaire de la République, Polverel : « Mais cet homme fait ouverture partout! » La voix publique lui donna aussitôt le nom de *Louverture*. En 1795, Laveaux, qu'il avait sauvé lors de la révolte du Cap, le nomma lieutenant au gouverneur de la colonie; grâce à lui les nègres déposèrent les armes, et les Anglais furent chassés de l'île. Le Directoire, par l'organe de son commissaire Sonthonax, le nomma commandant en chef des armées de Saint-Domingue, avril 1796. Dès lors, il résolut de s'emparer de la colonie; il réunit une armée, la disciplina, embarqua de force Sonthonax pour la France, et resta le maître. Il fut proclamé le libérateur de Saint-Domingue. Le Directoire ferma d'abord les yeux, puis envoya le général Hédouville. Toussaint l'accueillit fort mal, suscita la révolte des noirs, et força le général à fuir avec 1,500 personnes de diverses conditions. Mais les mulâtres prirent les armes, sous la conduite de Rigaud; la guerre désola l'île; Rigaud fut repoussé jusqu'aux Cayes, lorsque le Premier consul Bonaparte envoya à Saint-Domingue une députation pour confirmer Toussaint dans son grade de général en chef. Rigaud avait été forcé de fuir. Toussaint s'entoura d'une maison militaire brillante, se conduisit en véritable souverain, et s'écriait : « Je suis le Bonaparte de Saint-Domingue. » Il occupa la partie espagnole, cédée à la France par le traité de Bâle, publia un simulacre de constitution, qui le créait président à vie, et demanda au gouvernement français l'approbation de ses actes. Il réprima vigoureusement une révolte des noirs dans les districts du Nord, et fit fusiller l'un de leurs chefs, son propre neveu, le général Moyse, 1801. Il rappela les émigrés, s'efforça de rallier les blancs à sa cause, et montra une grande habileté dans l'exercice du pouvoir absolu. Il faisait régner à sa cour une étiquette rigoureuse, affectant la simplicité la plus grande, d'une sobriété extraordinaire, d'une activité étonnante. Mais Bonaparte avait résolu de replacer l'île sous la domination française; une grande expédition fut confiée au général Leclerc. Toussaint n'était nullement disposé à renoncer au pouvoir. Il résista. Il incendia le Cap avant de l'évacuer; mais, malgré la défection du général nègre Clairvaux, et la défaite de son lieutenant Dessalines, il enfouit ses trésors, fut mis hors la loi, et soutint la lutte avec acharnement. Cependant, il fut forcé de capituler; on lui assigna son habitation de Sancey comme résidence. La fièvre jaune décimait alors l'armée; on craignit un nouveau soulèvement; on l'arrêta par trahison et on l'envoya en France. Détenu au fort de Joux, il y languit dix mois, et mourut frappé d'apoplexie foudroyante.

Toussaint (Fête de la). Elle fut instituée en l'honneur de *tous les saints*, 731, par Grégoire III, et fut introduite en France, 835. Elle se célèbre le 1er novembre. C'est l'une des quatre grandes fêtes reconnues par le Concordat.

Toustain (Charles-François), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né au Repas (diocèse de Séez), 1700-1754, prêtre, a travaillé, avec dom Tassin, à une édition des œuvres de Théodore Studite. Il publia à Paris : *Eclaircissements sur la diplomatique*, 1748, 2 vol. in-4°; il a laissé plusieurs autres ouvrages, et un *Nouveau traité de diplomatique*, avec dom Tassin, 1750-65, 6 vol. in-4°.

Touvet (Le), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 28 kil N. E. de Grenoble (Isère); 1,595 hab. Filatures de soie.

Touz-Koul, lac de la Dzoungarie, dans l'empire chinois.

Townshend (Charles, vicomte), homme d'Etat anglais, 1676-1738, se fit de bonne heure remarquer dans la Chambre des lords, et se déclara pour le parti whig. Garde du sceau privé, en 1702, il négocia la paix aux conférences de Gertruydemberg, 1709, conclut le traité secret de la Barrière, en 1712, et fut éloigné par les tories. Il composa le premier cabinet de George Ier, 1714, déplut à la faction hanovrienne, et se retira, en 1717, avec son beau-frère, Robert Walpole. Il reparut aux affaires, de 1721 à 1730, et se montra ministre capable et honnête.

Towton, village d'Angleterre, dans le comté et à 18 kil. S. O. d'York. Victoire de 1461 gagnée par Edouard IV sur Henri VI.

Toxandrie, petit canton situé autour de Tournay (Hainaut belge), où s'établit Chlodion.

Trabea (Quintus), poëte comique romain, vivait vers 130 av. J. C. Les anciens ont vanté son talent dans la peinture des caractères et dans le pathétique; mais il ne reste de lui que quelques vers, recueillis par Bothe : *Poetarum Latii scenicorum fragmenta*, t. II.

Trabée, toge romaine, courte et s'attachant sur l'épaule droite. — On appela *Trabeatæ* les pièces latines dont les personnages étaient Romains et portaient la trabée.

Trachée (Cilicie). V. Cilicie.

Trachine, *Trachis*, anc. v. de la Thessalie méridionale, près de l'Œta. On appelait *Roches Trachiniennes* les rochers qui l'entouraient. Il y avait un petit pays de *Trachinie*, où demeurait Déjanire. La tragédie de Sophocle, qui représente la mort d'Hercule, est intitulée *les Trachiniennes*.

Trachonitide, *Trachonitis*, canton de l'anc. Syrie, à l'E. de l'Anti-Liban, entre la Cœlé-Syrie à l'O. et l'Arabie à l'E. Auj. *Hauran*.

Tracy (Stutt ou Estut de), nom d'une famille originaire d'Ecosse, qui s'établit en France sous Charles VII, et dont plusieurs membres s'illustrèrent dans les armes, et devinrent comtes et marquis de Tracy, nom d'une terre située en Nivernais. Bernard Destutt de Tracy, né à Paray-le-Fraisil, près Moulins, 1720-1786, théatin, a publié plusieurs ouvrages de piété : la *Vie de saint Gaétan de Thierne, fondateur des théatins*, 1774, in-12; la *Vie de saint Bruno, fondateur des chartreux*, 1785, in-12, etc.

Tracy (Antoine-Louis-Claude **Destutt de**), philosophe, neveu du précédent, né dans le Bourbonnais, 1754-1836, fils d'un maréchal de camp, acheva ses études à Strasbourg, et, à vingt-deux ans, devint colonel de cavalerie. Député de la noblesse aux Etats-généraux, il siégea à côté de La Fayette, son ami; il devint maréchal de camp en 1792, fut arrêté comme suspect en 1793, et ne fut rendu à la liberté qu'un an après. Il ne s'occupa plus que de philosophie, fut membre associé de la classe des sciences morales de l'Institut, secrétaire d'un comité d'instruction publique, l'un des premiers sénateurs, après le 18 brumaire; mais il était du nombre des *idéologues*, qui formaient la société indépendante d'Auteuil. En 1808, il entra à l'Académie française; en 1814, il vota la déchéance de l'empereur, et passa dans la Chambre des pairs. En 1832, il fit partie de la nouvelle Académie des sciences morales et politiques. Sa philosophie est le sensualisme de Condillac, et il fut plus rigoureux et plus logique que lui; il pensait que les opérations mécaniques de l'organisme produisent tout le travail de l'intelligence; que l'*idéologie faisait partie de la zoologie;* que la vertu consistait, pour l'homme, à conformer ses désirs aux ressources qu'il possédait en lui-même, et que la justice n'avait pour base que des conventions sociales. Ses principaux ouvrages sont : *Projets d'éléments d'idéologie à l'usage des écoles centrales*, 1801, in-8°; *Grammaire générale*, 1803, in-8°; *Logique*, 1805, in-8°; *Traité de la volonté et de ses effets*, 1814, in-8°; il a réuni ces parties séparées dans ses *Eléments d'idéologie*, 1817-18, 4 vol. in-8°. Il a commenté l'*Esprit des lois* dans le sens de la liberté,

1819. On lui doit encore quelques *Mémoires* dans le recueil de l'Institut.

Tracy (Alexandre-César-Victor-Charles **Destutt**, marquis de), fils du précédent, né à Paris, 1781-1864, élève de l'École polytechnique, était chef de bataillon en 1809; il fut pris dans la campagne de Russie. Colonel en 1814, il épousa la veuve du général Letort, 1816, et fut mis à la retraite en 1820. Député de l'Allier, 1822-1824, il prit place à l'extrême gauche; réélu en 1827, il fut l'un des 221, demanda, en 1830, la suppression de la peine de mort, vota contre l'hérédité de la pairie, signa le compte-rendu de 1832, réclama l'abandon de l'Algérie, mais défendit le droit de visite, comme nécessaire à la répression de la traite. En 1848, il se distingua aux journées de juin, comme colonel de la 1re légion de la garde nationale. Il fit partie de l'Assemblée constituante, fut ministre de la marine, le 20 décembre 1848, et, après sa sortie du ministère, combattit la politique de l'Elysée, et protesta contre le coup d'État du 2 décembre. On a de lui : *Lettres sur l'agriculture*, 1857, in-8°. — Sarah **Newton**, marquise **de Tracy**, femme du précédent, née à Stockport (Angleterre), 1789-1850, était arrière-petite-nièce de Newton. Veuve du général Letort, 1815, elle épousa Victor de Tracy, 1816, et, par les qualités du cœur comme par celles de l'esprit, fit de son salon l'un des premiers de Paris. Elle avait fait de sérieuses études sur les écrivains sacrés, et elle a laissé plusieurs volumes in-folio, dont M. Teulet a extrait : *Essais divers, lettres et pensées de Mme de Tracy*, 1852-55, 3 vol. in-12.

Traducta Julia. V. Tingis.

Traerbach, v. fortifiée de la Prusse rhénane, sur la Moselle, à 52 kil. S. de Trèves.

Traetta (Tommaso), compositeur italien, né à Bitonto, 1727-1779, élève de Durante et surtout de Leo, eut une grande renommée, grâce à son génie dramatique, et à son pathétique, qui atteint quelquefois le sublime. On admira principalement ses opéras de *Farnace*, 1750, *Ezio*, 1754, *Ippolito ed Aricia*, 1759, *Ifigenia in Aulide*, 1759, *Armida*, 1760, etc.

Traetto, bourg du roy. d'Italie, dans la prov. et à 70 kil. N. O. de Naples; 4,000 hab. Anc. *Minturnes*.

Trafalgar, anc. *Junonis promontorium*, cap d'Espagne, au N. O. du détroit de Gibraltar, par 36°9'10" lat. N., et 8°21'42" long. O. Bataille du 21 octobre 1805, entre l'amiral anglais Nelson et l'amiral français Villeneuve. Nelson, vainqueur, fut tué; Villeneuve fut fait prisonnier.

Tragus (Jérôme **Bock**, dit), botaniste allemand, né à Heidesbach (Bavière rhénane), 1498-1554, ouvrit à Deux-Ponts une école florissante, adopta la réforme et devint même pasteur luthérien, mais s'appliqua surtout à la botanique. Le premier, il introduisit dans cette science une certaine méthode, et il écrivit un ouvrage, *Neues Kræuter-Buch*, 1539, in-fol.; réimprimé dix fois dans le même siècle, et traduit en latin par David Kyber, 1552, in-4°, avec 568 figures, et une savante introduction par Conrad Gesner.

Traisen. V. Trasen.

Traites (du latin *transitura*, droit de passage), droits que, dans l'ancienne France, on prélevait sur les marchandises à l'entrée et à la sortie du royaume ou d'une province. Souvent on ajoutait au mot *traites* celui de *foraines* (du dehors). Au XVIIIe siècle, elles avaient deux administrations différentes : l'une comprenait les droits sur toutes les marchandises importées ou exportées; l'autre, les droits d'entrée et de sortie sur les marchandises transportées des provinces de la ferme générale dans les provinces du royaume réputées étrangères, ou réciproquement. La Révolution a aboli ces traites.

Trajan (Marcus Ulpius Trajanus), empereur romain, né à Italica (Espagne), en 53, fut dix ans tribun militaire, combattit les Parthes, devint préteur avant l'année 86, consul ordinaire, 91, et fut nommé légat de la Germanie supérieure. C'est alors que Nerva l'adopta, 97, et l'investit de la puissance tribunitienne. Trajan lui succéda quelques mois après, fin de janvier 98. Il fut salué empereur à Cologne, resta encore quelques mois en Germanie, pour assurer les frontières, et rentra dans Rome, à pied, au milieu des applaudissements. Il fêta son avénement par un congiaire aux soldats et au peuple, et surtout par la belle institution d'assistance publique en faveur des enfants de condition libre dont les parents étaient pauvres. Brave, bon, affable, plein de franchise, il se préoccupa tout d'abord de la question alimentaire, par un système de libre échange, par l'abaissement des taxes, par l'amélioration des routes et des ports, par la réorganisation de la corporation des boulangers. Il diminua les impôts, chassa les délateurs et mit fin aux confiscations; il surveilla avec intelligence les proconsuls et les légats, et punit plusieurs coupables. Il commença la guerre contre les Daces, en 101, pénétra dans leur pays par la Pannonie et par la Mœsie, battit leur roi ou Décébale dans plusieurs rencontres, prit leur capitale Sarmizegethusa, et força le roi à subir les dures conditions du vainqueur, 103. La guerre recommença bientôt; un pont de pierre, chef-d'œuvre d'architecture, fut jeté sur le Danube par l'architecte Apollodore, probablement entre Gladova en Serbie et Turn-Severin en Valachie; les Romains furent partout victorieux, Décébale se donna la mort, et la Dacie fut réduite en province romaine, 106. Pendant ce temps, Cornelius Palma avait vaincu les Nabathéens et soumis l'Arabie Pétrée. Avec les trésors de Décébale et les revenus du vaste empire, Trajan embellit Rome et les provinces, fit construire beaucoup de routes, *viæ Trajanæ*, amena à Rome l'eau du lac Sabatinus (auj. fontaine Pauline), fit construire un Forum magnifique, avec la fameuse colonne Trajane, haute de cent pieds, et qui rappelait, taillés dans le marbre, les principaux événements des guerres daciques, avec la basilique ulpienne, avec une bibliothèque où se trouvaient les statues des écrivains les plus célèbres; un vaste atrium, entouré de colonnades, renfermait la statue équestre du prince. Il fit également construire une vaste route du Pont-Euxin en Gaule, une autre à travers les Marais Pontins, les ports d'Ancône et de Centumcellæ (auj. Civitá-Vecchia), un canal artificiel formant la branche occidentale du Tibre, un nouveau bassin au port d'Ostie, un pont sur le Tigre, un autre pont sur le Tage, à Alcantara, des arcs de triomphe, etc.; il fit aussi travailler au canal de l'isthme de Suez, que Ptolémée appelle *le fleuve de Trajan*. Entouré d'hommes illustres et dévoués, Trajan consultait le sénat et lui avait rendu une grande autorité; c'était un bon prince, et on lui donna justement les surnoms d'*Optimus* et de *Père de la Patrie*. On doit lui reprocher la persécution contre les chrétiens, en rappelant toutefois qu'il montra à leur égard une modération relative, et qu'on poursuivait alors avec le soin le plus scrupuleux toutes les associations, quelles qu'elles fussent, qui semblaient toutes menacer la sûreté de l'empire. Trajan, pour diverses raisons, fut amené à combattre les Parthes, qui avaient entretenu des relations avec Décébale, et voulaient rétablir leur domination sur l'Arménie, relevant alors de l'empire. Trajan partit de Rome, en 113, repoussa les propositions de Chosroès, ne voulut pas recevoir l'hommage de Parthamasiris, qui vint le trouver sur les frontières de la grande Arménie, et qui périt peu après sa sortie du camp romain, dans une sorte de tumulte qu'il cherchait à exciter. La grande et la petite Arménie formèrent une province romaine, 114; tous les rois des pays entre le Pont-Euxin et la Caspienne firent leur soumission. En 115, Trajan était à Antioche, lorsque la ville fut presque détruite par un tremblement de terre. Il marcha ensuite contre les Parthes, prit Nisibe, traversa le Tigre, entra dans Arbelles, dans Babylone, dans Ctésiphon, et reçut alors le surnom de *Parthicus*; il descendit le Tigre jusqu'au golfe Persique, regrettant de n'avoir plus l'âge d'Alexandre pour poursuivre les mêmes conquêtes. Mais la révolte de la Parthie, de la Mésopotamie, des Juifs de plusieurs provinces le rappelèrent. Près de Ctésiphon, il mit la couronne des Arsacides sur la tête d'un prince, appelé Parthamaspate, revint vers la Mésopotamie, échoua au siége d'Hatra, et y contracta les germes de l'hydropisie, qui le força de s'arrêter à Sélinunte, en Cilicie, où il mourut, août 117. L'époque de Trajan a été l'une des plus heureuses de l'empire; il a été grand homme de guerre et bon administrateur; aussi, quoiqu'on lui ait reproché son incontinence et son amour du vin, une légende, accréditée au moyen âge, voulait que le pape saint Grégoire eût demandé à Dieu et obtenu par ses prières le salut de ce prince; Dante a placé Trajan dans son paradis. Il avait écrit l'histoire de ses guerres contre les Daces; elle est perdue; on a de lui quelques *Lettres* dans le recueil de Pline le Jeune.

Trajanopoli, anc. *Trajanopolis*, v. de Turquie, sur la Maritza, au pied du Despoto-dagh, à 80 kil. S. O. d'Andrinople, dans la Roumélie; 14,000 hab. Ville de commerce. On l'appelle aussi *Orikhova*.

Trajectum Mosæ, v. des Tongriens, dans la Germanie IIe. Auj. *Maestricht*.

Trajectum Rheni, v. des Bataves, dans la Germanie IIe. Auj. *Utrecht*.

Traktir, pont sur la *Tchernaïa*. Voy. Tchernaia.

Tralée, v. d'Irlande, sur la Lee, ch.-l. du comté de Kerry, à 95 kil. N. O. de Cork; 8,200 hab. Port assez actif.

Tralles, v. de l'anc. Asie Mineure, sur le Méandre, au S. de la Lydie. Patrie du médecin Alexandre de Tralles. Auj. *Sultan-Hissar*.

Tralles, peuple illyrien au N. de la Macédoine.

Tramayes, ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. O. de Mâcon (Saône-et-Loire); 2,149 hab., dont 858 agglomérés.

Trani, v. du roy. d'Italie, sur l'Adriatique, à 50 kil. N. O. de Bari, dans la Terre de Bari (anc. roy. de Naples); 12,000 hab. Archevêché. Commerce de vins et d'huile.

Tranquebar, v. de l'Hindoustan anglais, sur la côte de Coromandel, à l'une des bouches du Kavéry, dans la présidence et à 234 kil. S. O. de Madras; 15,000 hab. Cédée par les Danois aux Anglais, en 1845.

Transalpine (Gaule), nom donné par les Romains à la Gaule située au delà des Alpes, par rapport à Rome. V. Gaule.

Transbaïkalie, prov. de la Sibérie russe, au S., peuplée de 420,000 hab. Les v. princ. sont: Tchita, Nertschinsk, Kiakhta. Elle comprend le pays à l'E. du lac Baïkal, et le cours supérieur de l'Amour et de la Selenga. Les plaines sont fertiles; il y a des mines de plomb, d'argent, de fer, d'or, dans les monts Jablonoï, de Daourie et Kenteï; beaucoup de bois et des salines.

Transcaucasie, partie de l'empire russe située au S. du Caucase. V. Caucase et Russie.

Transfiguration (La), fête, célébrée le 6 août, en souvenir de l'apparition de Jésus-Christ, avec Moïse et Elie, en présence des apôtres saint Pierre, saint Jacques et saint Jean, sur le mont Thabor. Raphaël a représenté la *Transfiguration* dans un chef-d'œuvre qui est au Vatican.

Transoxiane ou **Mawarannahar,** c.-à-d. région *au delà de l'Oxus*, nom donné par les anciens à la partie de l'Asie qui était bornée par l'Oxus et l'Iaxarte.

Transpadane (Gaule), partie de la Gaule Cisalpine située au N. du Pô. V. Gaule.

Transpadane (République), ou *au delà du Pô*, nom donné, en 1796, au Milanais délivré par les Français. Cette république fut réunie à la Cispadane, juin 1797, et forma la *République cisalpine*.

Transtibérine (Région), région de l'anc. Rome, située sur la rive droite du Tibre. Auj. *Trastevere*.

Transtigritanes (Provinces), c.-à-d. *au delà du Tigre*, provinces de l'Arménie, acquises des Perses par l'empereur Dioclétien, en 297.

Transvaal (République de), Etat de l'Afrique méridionale, bornée au S. par le Vaal, qui la sépare de la république du fleuve Orange; à l'O. et au N., par le Limpopo, tributaire de l'océan Indien; à l'E., par les monts Draken-Berg. La superficie est d'environ 240,000 kil. carrés. C'est un pays de hauts plateaux, boisés, bien arrosés, d'un climat sain, couvert de prairies immenses, où l'on chasse l'éléphant. La population est d'environ 40,000 Boers et de 250,000 Cafres soumis. Ces Boers, anciens colons hollandais, émigrés de la colonie du Cap, sont des pasteurs à demi sauvages. Leurs stations les plus importantes sont: Potchefstroom ou Vrijburg, Pretoria, Rostenburg, Orichstad, Zout-Pans-Berg.

Transylvanie, grande division de l'empire austro-hongrois, *Ardealoul* en valaque, *Siebenbürgen* en allemand, *Erdely-Orszag* en hongrois, *Transylvania* en latin, située à l'E.; bornée au N. et à l'O. par la Hongrie, au S. et à l'E. par la Roumanie, entre 45°12′ et 47°43′ lat. N., et entre 20° et 30° long. E. Elle a 54,948 kil. carrés, et 2,115,000 hab. Capit., *Klausenburg*. Elle est habitée par quatre populations: *Roumains*, anc. habit. du pays, et formant la majorité; *Saxons*, *Magyars*, *Szeklers*, d'origine magyare. Depuis 1863, les trois races ont l'égalité des droits, et les deux religions grecque-unie et grecque-orientale sont placées dans les mêmes conditions. La Transylvanie se divise en trois grandes parties: le pays des Hongrois, le pays des Szeklers et le pays des Saxons, subdivisées en comitats. Les Karpathes entourent le pays à l'O. et au S., et y projettent de nombreux contreforts; le Szamos, le Maros et l'Aluta l'arrosent. On y trouve l'or, l'argent, le cuivre, le zinc, le fer, le plomb, le mercure, la houille, les pierres précieuses. Le commerce comprend: vins, graines, miel, laine et surtout bestiaux. Peu d'agriculture et d'industrie. Les villes principales sont: dans le pays des Hongrois, Klausenburg, Karlsburg, Varhély; dans le pays des Szeklers, Szekely-Vasarhély ou Markstadt, Szeklerburg, Kezdy-Vasarhély, Sepsi-Szent-Gyœrgy; dans le pays des Saxons, Hermanstadt, Bistritz, Cronstadt, Segesvar, Orlath, Naszod. — La Transylvanie, conquise par l'empereur Trajan, fit partie de la Dacie Trajane. Les Goths l'occupèrent, puis les Huns et les Avares. En 1004, Etienne Ier, roi de Hongrie, s'en empara; en 1526, Jean Zapolya en fit une principauté indépendante, où régnèrent, après lui, Jean-Sigismond Zapolya, Etienne Ier Bathory, Christophe Bathory, Sigismond Bathory, Etienne II Botskay, Gabriel Bathory, Bethlem Gabor, Georges Ier Ragoczy, Georges II Ragoczy, Michel Ier Abaffi, Michel II Abaffi. En 1699, par le traité de Carlovitz, la Transylvanie fut placée sous la suzeraineté de l'Autriche, et, en 1765, à l'extinction de la maison princière, elle fut réunie à la Hongrie.

Trapani, anc. *Drepanum*, v. de Sicile, ch.-l. de la prov. du même nom, port sur la côte O. de l'île, à 85 kil. O. de Palerme; 34,000 hab. Evêché. Fabriques de parures de corail et de petits objets d'ivoire. Commerce de soufre, soude, corail, vin, thon, sel. Les Carthaginois y gagnèrent une grande victoire navale sur les Romains, en 249 av. J. C. — La prov. de *Trapani* a 8,146 kil. carrés et 236,388 hab.

Trapézonte, *Trapezos*, v. d'Asie Mineure, sur le Pont-Euxin, était une colonie grecque fondée à l'E. du Pont. Les Dix-Mille s'y embarquèrent pour Byzance. Auj. *Trébizonde*.

Trappe (Soligny-la-) ou *Notre-Dame-de-la-Trappe*, village de l'arr. et à 12 kil. N. de Mortagne (Orne), près de la source de l'Iton. C'est là que fut fondée, en 1140, par Rotrou, comte du Perche, une célèbre abbaye de Cisterciens, qui fut réformée, en 1662, par l'abbé de Rancé. Chassés de leur couvent, en 1792, les Trappistes continuèrent à l'étranger la vie monacale, revinrent en 1815, et fondèrent plusieurs autres établissements à La Meilleraye, près de Montélimar, à Sept-Fonts, à Staouéli en Algérie, à Fontgombault. Leur règle est d'une extrême sévérité; elle impose le silence, le travail manuel, la prière, un seul repas composé de légumes cuits à l'eau.

Trarzas, tribu de Maures, dans la Sénégambie, sur la rive droite du Sénégal.

Trasen ou **Traisen,** riv. d'Autriche, descend des Alpes, arrose la basse Autriche, coule dans une vallée montueuse par Saint-Polten, et se jette dans le Danube, par la rive droite, après un cours de 210 kil. Elle est importante comme ligne de défense en avant de Vienne.

Trasimène (Lac), *Trasimenus lacus*, auj. *lac de Pérouse*, lac de l'anc. Etrurie, au N. E. près de Perusia. Annibal y battit le consul Flaminius, en 217 av. J. C. Il y eut le département du *Trasimène*, dans le premier Empire français; ch.-l., *Spolète*.

Tras-os-Montes, prov. du Portugal, bornée au N. et à l'E. par l'Espagne, au S. par la prov. de Beira, à l'O. par celle d'Entre-Douro-et-Minho. Elle a 11,105 kil. carrés et 366,000 hab. Ch.-l., *Bragance*. Elle est divisée en deux districts: Bragance et Villa-Real.

Trau, anc. *Tragurium*, v. de l'empire austro-hongrois, sur l'Adriatique, à 54 kil. N. O. de Spalatro (Dalmatie); 4,000 hab. Evêché, belle cathédrale; commerce de vins. Cette ville, d'abord république indépendante, appartint à Venise, de 991 à 1797.

Traun (La), *Traunus*, riv. de l'empire austro-hongrois, affl. de droite du deuxième bassin du Danube, descend des montagnes de la Haute-Autriche; forme plusieurs lacs, arrose Ischl, Gmund, Wels, Ebersberg, et finit près de Linz, après un cours de 170 kil. Rivière rapide, coulant dans un pays difficile. Le passage de la Traun a été forcé par les Français à Lambach, 1800 et 1805, à Ebersberg, 1809.

Traunstein, v. de Bavière, à 100 kil. S. E. de Munich, dans le cercle de Haute-Bavière; 4,000 hab. Salines très-considérables.

Travancore, Etat de l'Hindoustan, placé sous la protection des Anglais. Il est situé à l'extrémité S. du Dékan. Il a 12,201 kil. carrés et 1,000,000 d'habitants. Capit., *Trivanderam*; v. pr., Quilon. L'anc. ville de *Travancore*, qui a donné son nom au roy., n'a plus d'importance.

Trave (La), petit fl. de l'Allemagne du Nord, arrose Sarau, Lubeck, et se jette dans la Baltique, à Travemunde, après un cours de 100 kil. Elle reçoit la Stecknenitz, qui est jointe par un canal au Delvenau, qui se jette dans l'Elbe à Lauenbourg.

Travemunde, v. de l'Allemagne du Nord, dans la république et à 16 kil. N. E. de Lubeck, port à l'em-

bouchure de la Trave, dans la Baltique ; 1,500 hab. Bains de mer.

Traventhal ou **Travendal,** château du Holstein, sur la Trave, où fut conclu, entre la Suède et le Danemark, le traité de paix du 8 août 1700.

Travers (Val-), vallée de la Suisse, dans le canton de Neuchâtel, entre le Jura proprement dit et le Jura helvétique; 5,000 hab. Les femmes des villages du Val-Travers fabriquent beaucoup de dentelles. Le village de Couver est le centre d'une grande fabrication d'absinthe.

Travers (Nicolas), théologien et historien, né à Nantes, 1674-1750, prêtre en 1702, fut persécuté à cause de ses doctrines jansénistes. Il publia, en 1725, une *Explication historique et littérale d'une inscription ancienne conservée à Nantes*, puis la *Vie de Jean Litoust*, 1729. Plusieurs écrits jansénistes furent refondus par lui dans un grand ouvrage, *les Pouvoirs légitimes du premier et du second ordre dans l'administration des sacrements et le gouvernement de l'Eglise*, 1744, in-4°. M. de Sanzay, évêque de Nantes, fit enfermer l'auteur, qui put se retirer, seulement en 1748, dans sa maison de campagne, près de Nantes. On doit encore à Travers : *Dissertation sur les monnaies de Bretagne*, 1749, in-8°; *Catalogue des princes et comtes seigneurs de Nantes, jusqu'en* 1750, 1750, in-18; *Histoire civile, politique et religieuse de la ville et du comté de Nantes*, 1836-41, 3 vol. in-4°, et, en manuscrit, *Concilia provinciæ Turonensis*, 5 vol. in-fol.

Traviès de Villers (Charles-Joseph), peintre, né à Wulflingen (canton de Zurich), d'une famille d'origine française, 1804-1859, élève de Heim, a été l'un des dessinateurs les plus féconds du *Charivari* et de *la Caricature*. Il a surtout représenté des types grotesques, et quelques-unes de ses œuvres ont été réunies (*la Vie littéraire, Comme on dine à Paris*). Il a travaillé aux *Français peints par eux-mêmes*, etc. Il a aussi fait des portraits et un tableau, *Jésus et la Samaritaine*.

Travnik. *Traunik* ou *Varoch*, v. de Turquie, ch.-l. de prov. dans le vilayet de Séraïévo (Bosnie), a 80 kil. N. O. de Seraïévo; 80,000 hab. Ville fortifiée ; fabriques de maroquins et de coutellerie. Aux environs, mines d'or de *Stanitza*.

Travot (Jean-Pierre, baron), général, né à Poligny, 1767-1836, s'engagea en 1786, et, dans les guerres de la Révolution, conquit rapidement ses premiers grades. Il fut adjudant général sous Hoche, en Vendée, 1794, fit Charette prisonnier, 1796, au moment où lui-même était nommé général de brigade, procéda au désarmement des Vendéens, et devint général de division, en 1805. Il servit en Portugal, sous Junot, qui fut jaloux de lui et le fit en quelque sorte disgracier. Commandant de la 13e division militaire pendant les Cent jours, il pacifia le pays presque sans faire couler le sang, et fut appelé à la Chambre des pairs. Le 14 janvier 1816, le duc de Feltre le fit arrêter à Lorient, par dépêche télégraphique, contrairement à toute justice. Le général Canuel, son ennemi personnel, fut nommé pour présider le conseil de guerre; malgré les efforts de son défenseur, malgré son innocence, il fut condamné à mort, le 20 mars; la peine fut commuée, par le roi, en vingt années de détention ; on le transféra au fort de Ham ; sa raison s'égara; il sortit de prison au bout de quatre ans, mais il ne recouvra jamais la santé. On lui a élevé une statue à La Roche-sur-Yon.

Trazegnies, commune du Hainaut (Belgique), à 16 kil. de Charleroi. Etoffes de laine ; 2,000 hab. Eglise et château remarquables. Les seigneurs de Trazegnies ont produit plusieurs personnages distingués.

Trebbia ou **Trébie,** anc. *Trebia*, riv. d'Italie, affl. de droite du Pô, descend des Apennins, coule au N. E., arrose Bobbio et Rivalta, et finit un peu à l'O. de Plaisance, après un cours de 80 kil. C'est une rivière torrentielle, presque à sec en été, sujette à des crues rapides, coulant dans un lit irrégulier, plat et encombré de graviers. Victoire d'Annibal sur Sempronius, en 218 av. J. C. Victoire de Souvarov sur Macdonald, les 17, 18 et 19 juin 1799.

Trebellianus (Annius), ancien chef de pirates, en Isaurie, se fit proclamer empereur, en 266, mais fut tué dans un combat contre l'un des généraux de Gallien.

Trebellius Pollion, historien latin, vivait au commencement du IVe siècle. Il avait écrit l'histoire des empereurs depuis Philippe jusqu'à Claude II; il reste de son livre un fragment, qui comprend les règnes de Valérien, de Gallien, des Trente Tyrans, de Claude II. Il fait partie des écrivains de l'*Histoire Auguste*, et a été traduit par M. Legay, dans la *Collection Panckoucke*, et par M. Baudement, dans la *Collection Nisard*.

Trébie. V. Trebbia.

Trébigne ou **Trébinié,** v. de Turquie, dans la prov. de Mostar, vilayet de Seraïévo, capit. de la contrée appelée Herzégovine ; 10.000 hab. ville forte ; évêché catholique.

Trébitsch, v. de l'empire austro-hongrois, à 50 kil. O. de Brünn (Moravie) ; 5,400 hab. Château des comtes de Wallenstein.

Trébizonde, anc. *Trapezus, Tirabzôn* des Turcs, v. de la Turquie d'Asie, capit. de la prov. de Djanik, port sur la mer Noire, à 900 kil. E. de Constantinople, par 41° lat. N. et 37°25′ long. E.; 50,000 hab. Port peu sûr. Cette ville est l'entrepôt du commerce entre l'Europe, la Perse et l'Asie centrale. Importations : cotonnades anglaises, draps, soieries, armes de Liége, articles de Paris, quincaillerie, sucre. Exportations : soies grèges, cocons, buis. — Trébizonde, colonie de Sinope, fut saccagée par les Goths, à la fin du IVe siècle. En 1204, le grec Alexis Comnène y fonda un duché indépendant de l'empire latin de Constantinople, qui prit le nom d'empire sous Jean Ier, 1235-1238, et garda une existence éphémère jusqu'en 1461. Mahomet II le détruisit.

SOUVERAINS DE TRÉBIZONDE :

Alexis Ier, *Comnène*	1204
Andronic Ier	1222
Jean Ier	1235
Manuel Ier	1238
André	1263
George	1266
Jean II	1280
Alexis II	1298
Andronic II	1330
Manuel II	1332
Basile Ier	1332
Irène	1340
Anna	1341
Michel	1341-1350
Jean III	1344
Alexis III	1350
Manuel III	1390
Alexis IV	1412
Jean IV	1447
David	1458-1461

Trebnitz, v. de Prusse, dans l'arr. et à 26 kil. N. E. de Breslau (Silésie); 4,500 hab. Brasseries. Belle église de Sainte-Hedwige.

Trebonianus Gallus. V. Gallus.

Trebonius (Caïus), tribun du peuple, 56 av. J. C., fit proroger César pour cinq ans dans le proconsulat des Gaules, l'accompagna comme lieutenant, fut chargé du siége de Marseille, 48, commanda en Espagne comme proconsul, 46, fut consul subrogé. Cependant il fut l'un des meurtriers de César. Le sénat lui décerna le gouvernement de l'Asie; il y fut tué par Dolabella, 43.

Treffort, ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 kil. N. E. de Bourg (Ain); 1,832 hab. Fabr. d'eau-de-vie.

Tréguier, ch.-l. de canton de l'arr. et à 21 kil. E. de Lannion (Côtes-du-Nord); 3,815 hab. Port sur le Tréguier, à 10 kil. de la Manche. Belle cathédrale gothique; Tréguier a été le siége d'un évêché. Armements pour la pêche de la morue. Commerce de blé, beurre, chanvre et chevaux. Pillée par les Espagnols, en 1592.

Treignac, ch.-l. de canton de l'arr. et à 46 kil. N. de Tulle (Corrèze), sur la Vézère; 2,788 hab. Manufacture de platines d'armes à feu. Beau pont d'une seule arche. Très-belle cascade à 4 kil. du bourg.

Treilhard (Jean-Baptiste, comte), homme politique, né à Brive, 1742-1810, avocat au parlement de Paris, dès 1761, plaida avec talent plusieurs causes importantes, résista courageusement au parlement Maupeou, et, en 1789, fut nommé, à Paris, député aux Etats-généraux. Il joua un rôle assez important, surtout dans le comité ecclésiastique, fut président de l'assemblée et demanda pour Voltaire les honneurs du Panthéon. Il fut ensuite président du tribunal criminel de la Seine. Membre de la Convention, il présida avec impartialité pendant une partie du procès de Louis XVI, vota pour la mort avec sursis et contre l'appel au peuple. Il s'effaça dès lors le plus possible, et cependant siégea plusieurs fois au Comité de salut public. Membre du conseil des Cinq-Cents, il déploya une grande ferveur républicaine, refusa le ministère de la justice, 1796,

fut membre du tribunal de cassation, et fut envoyé à Rastadt, comme ministre plénipotentiaire. Il fut rappelé pour entrer dans le Directoire, 15 mai 1798, treize mois plus tard, son élection fut annulée, et il fut accusé, sans raison, de dilapidations. Après le 18 brumaire, il fut vice-président, puis président du tribunal d'appel de la Seine, membre du Conseil d'Etat, 1802, président de la section de législation, 1808, ministre d'Etat, comte. Il a pris une part active à la rédaction du Code civil. C'était un homme honnête, éclairé, rude de manières, mais faible de caractère.

Treisam, affl. de l'Elz, sort de la forêt Noire, arrose le grand-duché de Bade, et a 45 kil. de cours.

Trélazé, village de l'arrond. et à 10 kil. d'Angers (Maine-et-Loire); 4,607 hab., dont 594 agglomérés. Ardoisières considérables.

Trélon, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. S. E. d'Avesnes (Nord); 3,000 hab. Forges, fabr. de bouteilles.

Trelovouni, nom moderne de l'*Hymette*.

Tremblade (La), ch.-l. de canton de l'arr. et à 14 kil. S. de Marennes (Charente-Inférieure), sur la Seudre, près de son embouchure; 2,636 hab. Huîtres vertes très-estimées, vins blancs, salines.

Tremblay (Le P. Joseph **du**). V. Joseph.

Trembleurs. V. Quakers.

Trembley (Abraham), naturaliste suisse, né à Genève, 1700-1784, d'une famille protestante d'origine française, fit l'éducation des enfants du comte Bentinck, résident anglais à La Haye, puis fut gouverneur du jeune duc de Richmond, et voyagea avec lui en Allemagne et en Italie. Il s'était occupé avec zèle des sciences naturelles; de retour à Genève, 1757, il fut directeur de la bibliothèque et siégea dans le conseil des Deux-Cents. Il était membre de la Société royale de Londres, et correspondant de l'Académie des sciences de Paris. On a de lui: *Mémoires pour servir à l'histoire d'un genre de polypes d'eau douce, à bras en formes de cornes*, Paris, 2 vol. in-12; *Instructions d'un père à ses enfants sur la nature et la religion*, 1775, 2 vol. in-8°; *Instructions sur la religion naturelle et révélée*, 1779, 3 vol. in-8°; *Instructions sur le principe de la religion et du bonheur*, 1782, in-8°; etc.

Trémentines, bourg de l'arrond. de Cholet (Maine-et-Loire). Toiles; commerce de grains; 2,337 hab.

Tremiti, anc. *Diomedeæ Insulæ*, îles de la mer Adriatique, qui dépendent du roy. d'Italie, à 20 kil. E. de la côte de la Capitanate. Elles sont au nombre de 5, dont la plus grande est San-Domenico.

Trémoille (La). V. La Trémoille.

Trenck (François, baron de), né à Reggio (Calabre), 1711-1749, fils d'un lieutenant-colonel autrichien, étudia à Vienne, fut officier à 16 ans, et se fit dès lors remarquer par sa force, sa bravoure et sa férocité. A la tête d'une compagnie de 300 hommes, il alla servir contre les Turcs, dans l'armée russe, sous les ordres de Münnich, fut condamné à mort pour avoir frappé son colonel, et fit six mois de détention dans la forteresse de Kiev. En 1740, il organisa en Hongrie un régiment de Pandours, offrit ses services à Marie-Thérèse, combattit les Français et les Bavarois, mettant tout à feu et à sang en Allemagne et en Alsace. En 1745, à la bataille de Sorr contre Frédéric II, il s'amusa à piller le camp prussien et causa la défaite du prince Charles; condamné à payer 120,000 florins, il fut jeté en prison, parvint à fuir en Hollande, fut repris et s'empoisonna dans la forteresse du Spielberg.

Trenck (Frédéric, baron de), cousin du précédent, né à Kœnigsberg, 1726-1794, était, lui aussi, d'une force remarquable. Il servit dans l'armée prussienne, et gagna la faveur de Frédéric II; mais il devint l'amant de la princesse Amélie, sœur du roi, qui, après l'avoir averti indirectement du danger auquel il s'exposait, le fit mettre aux arrêts, lui rendit la liberté, mais le fit de nouveau enfermer à Glatz, lorsqu'il eut appris sa correspondance avec son cousin François. Trenck parvint à fuir, se mit au service de la Russie, eut de nouvelles intrigues galantes, et alla à Vienne pour réclamer l'héritage de son cousin; il abjura le luthéranisme, eut de nombreux procès à soutenir, et, en définitive, ne recueillit que 63,000 florins. S'étant rendu à Dantzig, 1753, il fut enlevé par les ordres de Frédéric II, et renfermé dans une étroite prison à Magdebourg. Il y souffrit d'horribles tourments pendant dix ans, 1753-1763. A Vienne, ses ennemis le firent encore enfermer comme fou; François I[er] le délivra. Trenck se retira à Aix-la-Chapelle, s'y maria, publia quelques ouvrages, dirigea des gazettes, fut chargé de missions secrètes en France et en Angleterre; et, après la mort de Marie-Thérèse, revint en Autriche, et s'occupa d'agriculture. En 1787, il put revoir sa patrie et la princesse Amélie. Partisan de la Révolution française, il vint à Paris, mais fut arrêté par l'ordre du Comité du salut public, comme émissaire secret du roi de Prusse; on l'impliqua dans une prétendue conspiration, et il mourut avec André Chénier et Roucher. On a de lui: *Sæmmtliche Gedichte und Schriften*, 1786, 8 vol. in-8°, et *Mémoires*, traduits en français par lui-même, 1788, 3 vol. in-8°; le 3[e] volume contient les Mémoires de François de Trenck.

Trencsin, v. de l'empire austro-hongrois, ch.-l. du comitat du même nom, à 240 kil. N. O. de Bude (Hongrie); 4,000 hab. Brasseries.

Trent, riv. d'Angleterre, prend sa source dans le Staffordshire, coule du S. au N. dans une vallée fertile, reçoit le Don, et se joint à l'Ouse pour former l'Humber, après un cours de 150 kil.

Trente, latin *Tridentum*, allemand *Trient*, italien *Trento*, v. de l'empire austro-hongrois, à 190 kil. S. d'Insprück (Tyrol); ch.-l. du Tyrol italien ou Trentin, sur l'Adige; 15,000 hab. Evêché, belle cathédrale. Ville ancienne et commerçante. Ils'y tint un concile fameux de 1545 à 1563. V. *l'article suivant*.

Trente (Concile de), le dernier des conciles œcuméniques, fut enfin réuni par le pape Paul III, en 1545, pour combattre la réforme protestante et affermir, avec l'autorité du pape, les dogmes du catholicisme. Il fut transféré à Bologne en 1546, et les séances furent suspendues; Jules III le rétablit à Trente, en 1551; l'approche de Maurice de Saxe et des Luthériens força les Pères à se disperser, 1552. Repris en 1562, il acheva son œuvre en 1563. Il a affirmé l'autorité supérieure du saint-siége contre toutes les sectes du protestantisme; il a fixé les dogmes de l'Eglise catholique, en déterminant les livres canoniques, en défendant la tradition, en admettant le Symbole des Apôtres, les sept sacrements, le péché originel, la présence réelle, la messe, le purgatoire, etc. Enfin il a introduit des réformes dans la discipline ecclésiastique; il a fait rédiger le catéchisme et a institué des séminaires. La partie dogmatique de son œuvre a été adoptée par tous les Etats catholiques; mais beaucoup de ses décisions relativement à la discipline n'ont pas été partout acceptées, notamment en France, où le Parlement les repoussa comme contraires aux libertés de l'Eglise gallicane. L'histoire du concile a été écrite par Sarpi et par le cardinal Pallavicini.

Trente (Combat des), célèbre combat de 30 Bretons contre 30 Anglais. Jean, sire de Beaumanoir, défia le chef de la garnison anglaise de Ploërmel. La lutte s'engagea entre Josselin et Ploërmel, dans la lande de Mi-Voie; la victoire resta aux Français et fut célébrée par beaucoup de poëmes. V. Beaumanoir. On a élevé un monument commémoratif à l'endroit du combat, qui fut probablement livré vers 1352, au commencement du règne de Jean.

Trente Ans (Guerre de). Ce fut une guerre à la fois politique et religieuse, allemande, puis européenne. Il s'agissait de savoir si les protestants obtiendraient la liberté du culte en Allemagne, et si la maison d'Autriche, soumettant à sa domination les divers Etats allemands, établirait sa suprématie en Europe. La révocation des *Lettres de Majesté*, l'avénement du redoutable Ferdinand II, la *Défénestration* de Prague, en donnèrent le signal. Elle se divise en 4 périodes: 1° *Période palatine*, 1618-1625: les Bohémiens, soulevés contre Ferdinand II, donnèrent la couronne de Bohême à Frédéric V, électeur palatin; mais ils furent battus à la Montagne-Blanche, près de Prague, 1620; la Bohême fut accablée; l'électeur fut dépouillé de ses domaines et de son électorat, qui fut donné à la Bavière. 2° *Période danoise*, 1625-1629; Christian IV prit alors la défense des protestants et des princes allemands; mais il fut battu à Lütter par Tilly, 1626, tandis que le général de l'empereur, Waldstein, vainqueur de Mansfeld à Dessau, soumettait la Poméranie, le Mecklembourg, et assiégeait Stralsund; le roi de Danemark dut subir le traité de Lubeck, 1629. 3° *Période suédoise*, 1630-35; Gustave-Adolphe, excité d'ailleurs par Richelieu, descendit à son tour sur le grand champ de bataille de l'Allemagne. Vainqueur de Tilly à Leipzig, 1631, il parcourut en libérateur l'Allemagne du Nord et de l'Ouest, battit encore Tilly au passage du Lech, mais périt à Lützen, 1632. Les Suédois continuèrent la lutte; mais, après la défaite de Nordlingen, 1634, Ferdinand II put encore imposer à l'Allemagne protestante les conditions onéreuses du traité de Prague, 1635. 4° *Période française*, 1635-48 · Richelieu

intervint alors directement dans la lutte, et, soutenu de nombreux alliés, fit une guerre glorieuse aux deux branches de la maison d'Autriche. Mazarin continua son œuvre. Partout nos armées triomphèrent, avec Bernard de Saxe-Weimar, d'Harcourt, Guébriant, Condé, Turenne, etc. Enfin les traités de Westphalie, conclus en 1648, réglèrent l'état politique et religieux de l'Europe. Schiller a écrit l'*Histoire de la guerre de Trente-Ans*, et la fameuse *Trilogie* de Wallenstein. Le P. Bougeant a fait l'histoire de la guerre et des traités de Westphalie.

Trente tyrans (Les). On a ainsi nommé : 1° les 30 magistrats que Lysandre imposa aux Athéniens, après la guerre du Péloponnèse, 404 av. J. C.; ils furent chassés huit mois après par Thrasybule; — 2° les nombreux usurpateurs, qui parurent dans l'empire romain, sous Valérien, Gallien, Claude II et Aurélien, de 253 à 270. Les principaux sont : Auréolus, Quiétus, Macrien, Baliste, les deux Posthumius, Marius, Tétricus, Hérennien, Trébellianus, Odénath, Zénobie, etc. On leur donna ce nom, en souvenir de l'état malheureux d'Athènes sous les Trente tyrans; car on ne peut compter qu'une vingtaine de ces usurpateurs.

Trenton, v. des Etats-Unis, capit. de l'Etat de New-Jersey, sur la Delaware, à 510 kil. N. E. de Philadelphie; 23,000 h. Victoire de Washington sur les Anglais en 1776.

Trépied, siége sacré à trois pieds, sur lequel s'asseyaient les sibylles, les pythies, les prêtres, pour rendre des oracles. On connaît surtout celui de Delphes, recouvert de la peau du serpent Python.

Tréport (Le), *Ulterior portus* (?), bourg de l'arr. et à 28 kil. N. E. de Dieppe (Seine-Inférieure), port à l'embouchure de la Bresle dans la Manche; 3,840 hab. Bains de mer très-fréquentés. Port envahi par le sable, mais pêche active.

Treptow, ville de Prusse, dans l'arr. et à 78 kil. N. E. de Stettin (Poméranie); 6,000 hab. Fabriques de draps communs.

Trésor des Chartes, dépôt des titres de la couronne de France. Il comprend les registres de la chancellerie depuis Philippe le Bel jusqu'à Charles IX, 1302-1568; les *layettes*, formant aujourd'hui près de 600 cartons, qui contiennent 17,000 pièces environ. L'inventaire du *Trésor des chartes* a été fait par Théodore Godefroy et Pierre Dupuy. Il fait partie des Archives impériales.

Trésorier de l'Épargne, administrateur du trésor public, institué par François Iᵉʳ; il y en eut un second sous Henri II; un troisième sous Louis XIII. Ils furent remplacés sous Louis XIV par les gardes du trésor royal.

Trésoriers de France, officiers de finances, chargés, dans les généralités, de la répartition des impôts et de la surveillance des agents financiers. Il y avait deux trésoriers par généralité; on attribue leur création à Henri III.

Tressan (Louis-Elisabeth **de la Vergne,** comte de), littérateur, né au Mans, 1705-1783, neveu de la duchesse de Ventadour, devint à 13 ans le compagnon du jeune Louis XV, et fut bien accueilli dans la société de Fontenelle au Palais-Royal. Il fut mestre de camp, dès 1723, voyagea en Italie, à la suite de l'ambassadeur, M. de Bissy, et y prit le goût de la littérature chevaleresque. Il fit la campagne d'Allemagne de 1733-34, et fut en faveur auprès de la reine, qui le regardait comme *le plus aimable des vauriens*. Maréchal de camp, en 1744, il se distingua dans la guerre de Flandre, et devint lieutenant général, 1747. Il fut ensuite grand maréchal de la petite cour de Stanislas à Lunéville, organisa l'Académie de Nancy, conserva sa réputation d'homme d'esprit, mais s'attira de nombreux ennemis par ses épigrammes et ses chansons malignes. Il se retira à Franconville, dans la vallée de Montmorency, et s'y occupa surtout de science et de littérature. Son *Traité sur l'électricité*, connu dès 1749, l'avait fait admettre à l'Académie des sciences, en 1750; son *Essai sur le fluide électrique*, 1786, 2 vol. in-8°, fut remarqué. Il remplaça Condillac à l'Académie française en 1781. Il est surtout connu par ses traductions de romans de chevalerie, écrits en langue romane, quoique la copie ressemble peu aux originaux (*Amadis des Gaules*, *Histoire du chevalier du Soleil*, etc.). La traduction du *Roland furieux* renferme beaucoup d'infidélités et d'incorrections. Ses œuvres choisies ont paru, 1787-91, 12 vol. in-8°; ses *Œuvres complètes*, avec une notice de Campenon, 1822-23, 10 vol. in-8°.

Tressan (L'abbé de), fils du précédent, né dans le Boulonnais, 1749-1809, grand vicaire de l'archevêché de Rouen, émigra. Il a traduit les *Sermons de Blair*, 5 vol. in-8°, et écrit la *Mythologie comparée avec l'histoire*, 1776, in-8°.

Tres Tabernæ. V. Tabernæ triboccorum.

Trets, ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. S. E. d'Aix (Bouches-du-Rhône); 2,794 hab. Vins, eaux-de-vie, marbre. C'est près de là que Marius battit les Teutons en 102 av. J. C.

Trêve ou **paix de Dieu,** suspension d'armes que l'Eglise imposait aux seigneurs, pour diminuer les souffrances des guerres privées. On prêcha d'abord la *paix de Dieu*, dès la fin du xᵉ siècle, mais sans pouvoir réussir; plus tard, au xiᵉ siècle, les évêques et les prêtres se contentèrent d'imposer une *trêve*. Les hostilités étaient défendues depuis le mercredi soir jusqu'au lundi matin, depuis l'Avent jusqu'à l'Epiphanie, depuis la Quinquagésime jusqu'à la Pentecôte, pendant les Quatre-Temps, les grandes fêtes. De plus, on mettait sous la protection de la *paix de Dieu* les églises, les cloîtres, l'intérieur des villages, les moulins, etc. Ceux qui violaient la trêve étaient poursuivis par les anathèmes de l'Eglise; le service divin était suspendu; le seigneur coupable pouvait être privé de ses alleux et de ses fiefs; etc. Il est certain que la trêve de Dieu ne fut pas souvent respectée; mais ces prescriptions, sans cesse renouvelées, exercèrent une heureuse influence sur l'état de la société, préparèrent l'affranchissement des classes inférieures, les progrès de la royauté, et même, à certains égards, le grand mouvement des croisades. V. Sémichon, *la Paix et la Trêve de Dieu*, 1857, in-8°.

Trèves, *Treviri* ou *Augusta Trevirorum*, en allemand *Trier*, v. de Prusse, ch.-l. de l'arr. dans la Prusse rhénane, sur la rive droite de la Moselle, à 680 kil. S. O. de Berlin, à 105 kil. S. O. de Coblentz; 22,000 hab. Evêché catholique; belle cathédrale, église de Saint-Siméon en style roman; antiquités romaines, telles que amphithéâtre, thermes, aqueduc, palais de Constantin. Fonderies, raffineries de sucre; fabr. de toiles et de lainages; commerce de vins dits *de la Moselle*. — Trèves, ville principale des Trévires, fut choisie par Auguste comme capitale de la Belgique Iʳᵉ, et par Constantin comme capitale de tout le diocèse des Gaules. Après l'invasion des barbares, dont elle souffrit plus qu'aucune autre cité, elle appartint au royaume franc d'Austrasie, puis au royaume de Germanie, en 888. En 1356, elle devint la capitale d'un électorat ecclésiastique; prise par les Français, en 1794, elle fut le ch.-l. du départ. de la Sarre. Les traités de 1815 la donnèrent à la Prusse.

Trèves (Archevêché-Electorat de), un des trois électorats ecclésiastiques de l'ancien empire d'Allemagne. En vertu de la Bulle d'or de Charles IV, 1356, l'archevêque de Trèves fut un des 7 électeurs de l'empereur, avec le titre d'archichancelier du royaume d'Arles. Cet Etat était borné au N. par le duché de Juliers et l'électorat de Cologne, à l'E. par le duché de Nassau et l'électorat de Mayence, au S. par le comté palatin du Rhin et la France, à l'O. par le Luxembourg. Il était compris dans le cercle du Bas-Rhin. Il s'étendait sur les deux rives du fleuve. La partie E. fut donnée par le recès de 1803 au duc de Nassau; la partie O. fut cédée à la France par le traité de Lunéville, 1801. Celle-ci a été livrée à la Prusse, en 1815; elle a confisqué l'autre en 1866.

Trèves, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 40 kil. N. O. du Vigan (Gard); 485 hab. Mines de houille.

Trévières, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. N. O. de Bayeux (Calvados); 1,100 hab. Bestiaux, beurre.

Tréviglio, ville du roy. d'Italie, dans la province et à 24 kil. S. O. de Bergame; 6,700 hab. Soie.

Trevigno. V. Rovigno.

Trévirs, *Treviri*, nom de 3 magistrats, chargés à Rome de surveiller la fabrication de la monnaie.

Trévires, peuple gaulois de la Belgique; ch.-l. *Trèves*. Il fut compris dans la Belgique première.

Trévisane (Marche), prov. de l'anc. république de Venise, au S. du Tyrol : elle comprenait les territoires de Trévise, Bellune, Cadore et Feltre.

Trévisani (Francesco), peintre, né à Capo d'Istria, 1656-1746, a fait un grand nombre de tableaux d'histoire à Rome, a copié et imité habilement les plus beaux ouvrages du Corrége, du Parmésan, de Paul Véronèse. Le Louvre a de lui : le *Sommeil de l'Enfant Jésus*, et *Jésus assis sur une table et montrant à sa mère une grenadille*.

Trévise, latin *Tarvisium*, italien *Treviso*, v. du roy. d'Italie, dans la prov. de Trévise, au N. O. de Venise; 28,000 hab. Evêché. Fabr. de soieries, papier, faïences. Cette ville fut acquise par les Vénitiens à la fin du xivᵉ siècle. Le traité de Campo-Formio la donna à l'Autriche,

1797; elle appartint au royaume d'Italie, en 1805. Rendue à l'Autriche en 1815, elle a été cédée au roy. d'Italie en 1866. La prov. a 352,538 hab.

Trévise (Duc de). V. Mortier.

Trévoux, ch.-l. d'arrond. du départ. de l'Ain, à 54 kil. S. O. de Bourg, sur la Saône, par 45° 56′37″ lat. N., et 2° 26′19″ long. E.; 2,655 hab. Orfévrerie. Cette ville très-ancienne tirait son nom de *Trivium* des trois routes qui s'y croisaient. Au moyen âge, elle devint la capitale de la principauté de Dombes. En 1671, J. Molin y établit une imprimerie qui devint bientôt active et célèbre: en 1704, elle édita le Dictionnaire universel, dit *de Trévoux*, 1704, 3 vol. in-fol. Les jésuites y fondèrent, en 1701, le *Journal de Trévoux* pour soutenir les intérêts catholiques. Ce journal, transporté à Lyon, puis à Paris, dura jusqu'en 1783.

Trézel (Camille-Alphonse), général, né à Paris, 1780-1860, d'abord dessinateur au dépôt de la guerre, sous-lieutenant dans les ingénieurs-géographes, plus tard aide de camp du général Gardanne, l'accompagna en Perse, 1807. Il servit en Espagne, fit la campagne de Russie, défendit Mayence, comme chef d'état-major, 1814, et fut nommé général de brigade, après la bataille de Ligny, 1815; mais le gouvernement de Louis XVIII ne confirma pas cette nomination. Attaché au dépôt de la guerre, il prit part à l'expédition d'Espagne et à celle de Morée, et fut enfin nommé maréchal de camp, 1829. En Afrique, il fut blessé dans l'expédition de Bougie et au siége de Constantine; il devint lieutenant général en 1837. Directeur du personnel au ministère de la guerre, 1839, commandant de la division de Nantes, pair de France, 1846, ministre de la guerre, 1847, il fut, après la révolution de février, chargé de diriger les études militaires du comte de Paris et du comte de d'Eu.

Trézène, ville de l'anc. Argolide, près du golfe Saronique, sur lequel elle avait pour port *Pogon*. C'est là qu'on place la mort d'Hippolyte, fils de Thésée.

Triaires, *Triarii*, fantassins qui, dans la légion romaine, occupaient d'abord le 3ᵉ rang et ne donnaient que pour soutenir les deux premiers rangs. Ils avaient une javeline (pilum), une épée, un casque, une cuirasse et un bouclier long, appelé *scutum*. Marius mit les *Triaires* au premier rang.

Trial (Antoine), comédien, né à Avignon, 1737-1795, débuta à la Comédie-Italienne, en 1764, et malgré sa voix grêle et nasillarde, réussit à cause de son jeu plaisant. Son nom désigne encore au théâtre l'emploi de ténor comique. Il embrassa la cause de la Révolution avec fureur, fut l'un des familiers de Robespierre, et, après sa chute, fut tellement maltraité par l'opinion publique qu'il s'empoisonna. — Sa femme, Marie-Jeanne **Milon**, née à Paris, 1746-1814, débuta à la Comédie-Italienne, en 1766, sous le nom de Mˡˡᵉ Mandeville, épousa Trial, après la mort d'un premier mari, et obtint la faveur du public par la légèreté de sa voix. Elle quitta la scène en 1786. — Leur fils, Armand-Emmanuel, né à Paris, 1772-1803, donna au théâtre Favart plusieurs opéras-comiques, qui eurent du succès, et mourut, par suite des déréglements de sa vie.

Trianon. V. Versailles.

Triaucourt, ch.-l. de canton de l'arr. et à 27 kil. N. O. de Bar-le-Duc (Meuse); 990 hab.

Triballes, peuple thrace qui habitait au S. du bas Danube. Il fut vaincu par Philippe, roi de Macédoine, et par Alexandre.

Tribau, ville de l'empire austro-hongrois, à 50 kil. N. O. d'Olmütz (Moravie); 4,000 hab. La famille princière de Lichtenstein est originaire de Tribau.

Tribolo (Niccolò **Pericoli**, dit le), sculpteur italien, né à Florence, 1500-1565, fut élève de Jacopo Sansovino, et fit preuve d'un talent vif et flexible. On cite *les Sibylles* et le bas-relief de *la Visitation* pour la façade de l'église Sainte-Pétrone à Bologne, une statue de *la Nature* pour Fontainebleau, de délicieuses sculptures à Lorette, le tombeau d'Adrien VI à Rome, de nombreux travaux à Castello, villa des Médicis, la statue équestre de Jean de Médicis à Florence, etc., etc.

Tribonianus, *Tribonien*, jurisconsulte, né à Side (Pamphylie), vers 475, mort en 545, eut les plus brillantes qualités de l'esprit, la plus vaste instruction, et devint le confident favori de Justinien. Questeur, maître du palais, consul, préfet du prétoire, il eut la haute direction des travaux législatifs du règne; les mérites comme les défauts de l'œuvre lui appartiennent. Mais sa rapacité et sa vénalité excitèrent la colère du peuple, qui exigea sa disgrâce en 531. Après quelques mois d'éloignement, il revint plus puissant que jamais.

Triboques, *Tribocci*, peuple gaulois qui habitait l'Alsace actuelle; ch.-l., *Argentoratum*.

Triboulet, fou, en titre d'office, de Louis XII et de François Iᵉʳ, né à Blois vers la fin du xvᵉ siècle, mort avant 1536; c'était une sorte d'idiot que Louis XII prit en pitié, et auquel on a attribué gratuitement beaucoup de reparties spirituelles.

Tribuns des soldats, *Tribuni militum*. Les tribus primitives de Rome eurent des chefs militaires, appelés tribuns. Puis, quand la légion fut organisée, elle eut pour chefs des tribuns, d'abord au nombre de trois, puis de six, depuis 309 av. J. C. Ils recevaient les ordres du général, veillaient à la discipline et rendaient la justice aux soldats. Les consuls les nommaient d'abord; puis les comices par tribus en désignèrent une partie. Il fallait avoir fait dix campagnes, et le grade n'était conféré que pour la durée d'une campagne. Les tribuns avaient pour insignes l'angusticlave, un casque doré, un anneau d'or, un bouclier (*parma*) et une épée.

Tribuns du peuple, *Tribuni plebis*, magistrats de la république romaine, institués, en 493 av. J. C., après la retraite des plébéiens sur le mont Sacré, pour protéger le peuple contre les patriciens. Il y en eut d'abord deux, puis cinq, enfin dix, 296 av. J. C.; ils étaient élus, parmi les plébéiens, âgés au moins de trente ans, d'abord dans l'assemblée des centuries, et, depuis 283, dans l'assemblée par tribus. Leurs fonctions étaient annuelles. Armés du droit de *veto*, ils pouvaient s'opposer aux décisions du sénat, des comices, qui ne devenaient obligatoires qu'après avoir été souscrites par eux de la lettre T (Tribuni). D'abord modestement assis à la porte du sénat, ils entrèrent dans l'assemblée et prirent part aux délibérations. Bientôt ils convoquèrent et présidèrent les comices par tribus et leur proposèrent des lois sous le nom de plébiscites. L'opposition d'un seul tribun suffisait pour arrêter la marche des affaires. Chefs des plébéiens, ils les menèrent à l'attaque de tous les priviléges possédés par les patriciens; ils conservaient leurs charges, même pendant la dictature; ils étaient inviolables, mais on pouvait les mettre en accusation, à leur sortie de charge. Ils ne pouvaient sortir de la ville, si ce n'est pour aller aux Féries latines; leur maison devait rester toujours ouverte. Un simple viateur les précédait. Ils jouèrent le plus grand rôle dans l'histoire de la république, arrachant aux patriciens l'égalité civile, l'égalité politique, les menaçant sans cesse par les lois agraires (voy. Terentillus Arsa, Icilius, Canuleius, Licinius Stolon, les Gracques, Saturninus, Sulpitius, etc.). Sylla, dictateur, ruina leur pouvoir en leur interdisant de haranguer le peuple et de proposer des lois, en supprimant leur *veto*, en fermant l'accès des autres magistratures à ceux qui auraient été tribuns; Pompée, 70 av. J. C., leur rendit leur ancienne autorité; César la diminua; Octave s'empara de la puissance tribunitienne. Il y eut encore des tribuns, qu'il choisissait parmi les patriciens et les chevaliers, qui entraient au sénat, mais qui n'avaient que peu d'influence. Le Tribunat dura jusqu'à Constantin.

Tribuns militaires ou **consulaires**, *Tribuni militum consulari potestate*, magistrats de l'ancienne Rome, ayant les mêmes attributions que les consuls. Le tribun Canuleius demandait le partage du consulat entre les deux ordres; le sénat ne céda qu'en partie, 444 av. J. C. On substitua aux consuls des *Tribuns militaires revêtus du pouvoir consulaire*, qui pouvaient être patriciens ou plébéiens; leurs fonctions paraissent avoir été les mêmes, mais ils étaient au nombre de trois, de quatre, de six; on en nomma même huit, et ils avaient moins de considération. Les comices par centuries ne choisirent pendant longtemps que des patriciens, et l'on revenait souvent au consulat; ainsi, en 78 ans, il n'y eut que 49 années d'élection de tribuns. Quand le consulat fut partagé entre les deux ordres, 366 av. J. C., le tribunat militaire cessa d'exister.

Tribuns du trésor, *Tribuni ærarii*, magistrats chargés à Rome de veiller sur le trésor public, de remettre la paye des soldats aux questeurs, etc. Ils étaient plébéiens, et vers la fin de la république firent partie du corps judiciaire.

Tribunal révolutionnaire. Il fut créé à Paris, sur la proposition de Danton, le 10 mars 1793, pour poursuivre extraordinairement les ennemis de la révolution. La Convention nomma les juges, l'accusateur public et ses deux substituts, les membres du jury. Herman présida le tribunal, et Fouquier-Tinville fut accusateur public.

Tribunat, en France, assemblée législative, établie par la constitution de l'an VIII (1799). Elle se composait de cent membres, appelés *tribuns*, âgés de vingt-cinq ans au moins, élus par le Sénat et se renouvelant par cinquième. Ils discutaient les projets de loi présentés par le gouvernement et nommaient des orateurs pour les soutenir ou les combattre, contradictoirement avec les orateurs du conseil d'Etat, devant le Corps législatif, qui seul votait. Le Tribunat siégeait au Palais-Royal. Les tribuns firent quelque opposition au gouvernement consulaire; ils furent punis; on réduisit leur nombre à cinquante, en 1802; leur traitement, qui était d'abord de 15,000 fr. par an, fut réduit depuis à 18 fr. par jour. Le Tribunat fut supprimé par un sénatus-consulte du 19 août 1807.

Tribunitienne (Puissance), *Tribunitia potestas*. Auguste, en 23 av. J. C., se fit décerner la puissance tribunitienne, qui lui donnait le pouvoir et les prérogatives des tribuns du peuple; chaque année il se fit renouveler cette puissance, qui le rendait inviolable. Ses successeurs suivirent son exemple, et marquèrent ainsi les années de leur règne.

Tribur, bourg du grand-duché de Hesse-Darmstadt, près du Rhin, à 25 kilom. O. de Darmstadt; 1,600 hab. Elle fut importante sous les Carlovingiens. En 887, la diète, assemblée à Tribur, déposa Charles le Gros comme inutile et incapable.

Tribus, divisions territoriales ou politiques chez plusieurs peuples anciens. 1° Les Hébreux formèrent 12 tribus, qui descendaient des fils de Jacob (10) et des fils de Joseph (2). Le territoire de la Palestine fut partagé entre les douze tribus. Les descendants de Lévi, 12e fils de Jacob, n'eurent pas de territoire particulier, et furent voués au sacerdoce; 2° Les Athéniens eurent d'abord 4 tribus (*Cécropis*, *Autochthon*, *Actée*, *Paralie*), qui changèrent plusieurs fois de nom, et furent enfin appelées *Hoplites* (guerriers), *Georgoi* (laboureurs), *Ægicores* (chevriers), *Ergates* (artisans). Au temps de Clisthène, il y eut 10 tribus: *Acamantide*, *Antiochide*, *Cécropide*, *Eantide*, *Egéide*, *Erechthéide*, *Hippotoontide*, *Léontide*, *Œnéide*, *Pandionide;* plus tard, sous les empereurs, on ajouta les 3 tribus *Ptolémaïde*, *Attalide* et *Adrianide*. Le chef d'une tribu se nommait *phylarque*. Au temps de Solon, chacune des 4 tribus fournissait 100 sénateurs; plus tard, chacune des 10 tribus en nommait 50; 3° A Rome, il y eut, sous Romulus, 3 tribus, grandes divisions du peuple: les *Ramnenses*, les *Titienses* et les *Luceres;* elles étaient divisées en *curies* et *gentes;* ceux qui les composaient formaient les *comices par curies*. Plus tard, sous Servius Tullius, lorsque les plébéiens furent compris dans la cité avec les patriciens, le territoire romain (*ager romanus*) fut divisé en circonscriptions appelées *tribus;* il y en eut 19 ou 20 dans l'origine, et enfin 35. Chaque tribu avait son organisation particulière, ses fêtes, ses chefs et son nom, pris des lieux qu'elle habitait ou de quelque famille illustre qui en faisait partie. Il y eut 4 tribus urbaines, les moins considérées, car elles n'étaient pour ainsi dire composées que de pauvres plébéiens: Palatine, Colline, Esquiline et Suburrane. Les tribus rustiques étaient: 5, Romilia; 6, Crustuminia; 7, Lemonia; 8, Pupinia; 9, Veientana; 10, Galeria; 11, Pollia; 12, Voltinia; 13, Claudia; 14, Æmilia; 15, Cornelia; 16, Fabia; 17, Horatia; 18, Meniana; 19, Papiria; 20, Sergia; 21, Veturia; 22, Stellatina; 23, Tromentina; 24, Sabatina; 25, Aniensis; 26, Pomptina; 27, Popilia; 28, Mœcia; 29, Scaptia; 30, Ufentina; 31, Falerina; 32, Arniensis; 33, Terentina; 34, Velina; 35, Quirina. Elles formèrent les *comices par tribus*. A la fin de la guerre Sociale, on créa 8 tribus nouvelles pour les Italiens à qui l'on avait donné le droit de cité; mais bientôt on les confondit dans les anciennes tribus.

Tricala, anc. *Tricca*, v. de Turquie, ch.-l. de la province du même nom, dans l'eyalet et à 90 kil. E. de Janina (Albanie); 10,000 hab.

Tricamara ou **Tricaméron,** anc. v. d'Afrique, à 35 kil. S. O. de Carthage. Victoire de Bélisaire sur Gélimer, roi des Vandales, en 533.

Tricarico, v. du roy. d'Italie, à 50 kil. O. de Matera, dans la Basilicate (anc. roy. de Naples); 5,700 hab. Evêché.

Tricasses, peuple de l'ancienne Gaule; ch.-l., *Augustobona* ou *Tricasses* (*Troyes*); auj. Champagne.

Tricastins, peuple gaulois de l'anc. Narbonnaise; ch.-l., *Augusta Tricastinorum* (*Aoust*).

Tricca, v. de l'anc. Thessalie, capit. de l'Histiœotide. Auj. *Tricala.*

Trident, sceptre à trois pointes que portait Neptune, et avec lequel il soulevait ou calmait les flots, brisait les rochers, en faisait jaillir des sources.

Tridentum, v. de l'anc. Rhétie; nom latin de *Trente*.

Trie, ch.-l. de canton de l'arr. et 32 kil. N. E. de Tarbes (Hautes-Pyrénées); 1,668 hab. Bestiaux, fourrages.

Triel, bourg de l'arr. et à 25 kil. N. de Versailles (Seine-et-Oise), sur la Seine et le chemin de fer de l'Ouest; 2,266 hab. Abricots renommés. Exportation de grès à paver et de pierres à plâtre.

Triens, petite monnaie d'airain, chez les anciens Romains; elle valait le tiers d'un as (2 cent. 1/8), et était souvent marquée d'une proue de navire.

Triest (Pierre-Joseph), philanthrope belge, né à Bruxelles, 1760-1836, prêtre en 1786, curé à Assche, puis à Lovendeghem près de Gand, eut une charité sincère et ardente. Il a institué les *Sœurs de la charité de Jésus et de Marie*, l'ordre des *Frères de la Charité*, la *Congrégation des dames de la Charité maternelle*, celle des frères de *Saint-Jean de Dieu*, enfin l'*Institut des sœurs de l'Enfance*.

Trieste, anc. *Tergeste*, v. de l'empire austro-hongrois, port sur le golfe du même nom, capitale de la province formée du comté de Goritz et Gradisca, du margraviat d'Istrie et de la ville de Trieste, à 580 kil. S. O. de Vienne, à laquelle elle est unie par un chemin de fer; par 45°39' lat. N. et 11°26' long. E.; 109,000 hab. Evêché catholique, évêché grec; école d'hydrographie, académie de commerce et de marine avec une bibliothèque, musée. Son port est l'entrepôt de l'Adriatique, le plus important de l'empire, et un des plus grands centres de commerce de la Méditerranée. Il se fait à Trieste pour 600 millions d'affaires et on y compte 24,000 entrées et sorties de navires. Cette ville est le siége de la grande compagnie maritime du Lloyd autrichien, fondée en 1833, et qui possède 60 paquebots. Trieste se trouve par là en communication régulière avec les ports autrichiens de l'Adriatique; les ports grecs de Corfou, Patras, Athènes, Nauplie, Syro; les ports turcs de Salonique, Constantinople, la Canée, Rhodes, Smyrne, Larnaca, Beyrout; Alexandrie et Port-Saïd en Egypte; Galatz, Sinope, Samsoum et Trébizonde dans la mer Noire. Les navires du Lloyd transportent 300,000 voyageurs, 1 million de lettres, 1,200,000 colis et paquets. Grande fabrication de farines pour l'exportation. Trieste, tombée sous la domination de Venise, se donna à l'Autriche au XIVe siècle. Marie-Thérèse en fit un port franc, 1750, et fut la cause de sa prospérité.

Trieste (Golfe de), golfe formé par l'Adriatique, au N. O. de l'Istrie.

Triétérides, fêtes de Bacchus, qui se célébraient tous les 3 ans en Béotie et en Thrace.

Trieux (Le), rivière de France, sort de l'étang de Coëtmalouen, arrose Guingamp et se jette dans la Manche en face de l'île de Bréhat, après un cours de 65 kil.

Trifels, bourg de Bavière; ruines d'un château où fut enfermé Richard Cœur de Lion.

Trigault (Nicolas), missionnaire jésuite, né à Douai, 1577-1628, prêcha l'Evangile à Goa, Macao, en Chine, revint de l'Inde vers l'Egypte, à pied, à travers mille dangers; et, de retour en Chine, 1620, s'établit à Nankin. Parmi ses ouvrages on cite: *De christiana expeditione apud Sinas suscepta ab Societate Jesu, ex P. Matthæi Ricii commentariis, lib. V*, 1615, in-4°, trad. en français sous le titre de *Voyages des PP. Jésuites en Chine*, 1617, in-8°; *Rei christianæ apud Japonios commentarius*, 1615, in-8°; *De christianis apud Japonios triumphis*, 1623, in-4°, trad. en français par le P. Morin, sous ce titre: *Histoire des martyrs du Japon depuis 1612 jusqu'en 1620*; *Vocabulaire chinois*, 3 vol., etc.

Trigno, riv. d'Italie, qui se jette dans l'Adriatique, après un cours de 110 kil., dans le Sannio.

Trim, v. d'Irlande, ch.-l. du comté de Meath, sur la Boyne, à 42 kil. N. O. de Dublin; 6,000 hab. Grandes ruines d'un château construit par Henri II.

Trimouille (La), ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. N. E. de Montmorillon (Vienne); 1,845 hab., dont 1,054 agglomérés.

Trimourti, la trinité des Indiens, Brahma, Vichnou et Siva.

Trinacrie, *Trinacria*, c'est-à-dire *l'île aux trois promontoires*, nom donné à la Sicile à cause des 3 caps *Pelorum* au N. E., *Pachynum* au S. E., *Lilybœum* à l'O.

Trincavelli (Victor), médecin italien, né à Venise, 1495-1568, fut un praticien habile, un savant hellé-

niste, eut une chaire de philosophie à Venise, puis une chaire de médecine à Padoue. On a de lui des éditions de *Thémistius*, des *Commentaires de Jean le grammairien sur Aristote*, d'*Arrien*, de *Stobée*, d'*Hésiode*. Ses *Œuvres médicales* forment 2 vol. in-fol., Lyon, 1586-92.

Trencomalee, nom anglais de *Trinquemale*. Voy. ce mot.

Trinidad (La), v. de l'île de Cuba, port sur la côte S., à 350 kil. S. E. de la Havane; 8,000 hab.

Trinidad (La), fl. des États-Unis, arrose le Texas et se jette dans le golfe du Mexique à la baie de Galveston, après un cours de 480 kil.

Trinidad (La), capit. du départ. de Beni, dans la Bolivie, sur le Mamoré; 4,000 hab.

Trinitaires ou **Mathurins**, ou **Ordre de la Rédemption**, ordre religieux, fondé, en 1198, par saint Jean de Matha et Félix de Valois pour la délivrance des chrétiens captifs chez les infidèles. L'ordre fut approuvé par Innocent III; la règle était alors très-dure; aussi, en 1267, Clément IV y apporta quelques adoucissements; ils eurent pour vêtements l'habit blanc avec une croix rouge et bleue sur la poitrine. Le ch.-l. de l'ordre était *Cerfroi*, sur les limites de la Brie et du Valois. Ils prirent le nom de Mathurins, lorsqu'ils s'établirent, dès 1228, à Paris, dans une ancienne aumônerie de Saint-Benoît dédiée à saint Mathurin, sur une partie de l'emplacement des Thermes de Julien. L'ordre fut supprimé en 1790.

Trinité (Confrérie de la). V. Oratoire.

Trinité (La), fête de l'Église catholique, instituée au XIVe siècle en l'honneur de la Sainte Trinité; elle se célèbre le dimanche qui suit la Pentecôte.

Trinité (La), v. de la Martinique, sur la côte E., à 42 kil. N. de Port-de-France; 7,000 hab. Nombreuses sucreries.

Trinité (La) ou *Trinidad*, la plus méridionale et la plus grande des petites Antilles, en face des bouches de l'Orénoque, dans le groupe des Iles sous le Vent, entre 10° et 11° lat. N., et entre 63° et 64° long. O. Elle a 4,543 kil. carrés et 110,000 hab. Capit., *Port d'Espagne*, *Puerto de España* ou *Port of Spain*. Terre volcanique qui renferme de nombreux volcans de boue. Les rivages sont bordés de hautes collines, l'intérieur est plat. L'île produit du cacao, du sucre, du café, de la vanille, du tabac et de l'arrow-root; elle nourrit beaucoup de bétail. Découverte par Colomb, en 1498, elle devint une colonie espagnole; les Anglais la conquirent, en 1797, et l'obtinrent de l'Espagne à la paix d'Amiens, en 1802.

Trinité-Porhoët (La), ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. N. O. de Ploërmel (Morbihan); 1,201 hab., dont 691 agglomérés.

Trino, v. du roy. d'Italie, sur le Pô, à 20 kil. S. O. de Verceil, dans la prov. de Novare; 6,000 hab. Autrefois fortifiée. Jambons.

Trinobantes, peuple de l'anc. île de Bretagne, ch.-l. *Londinium* (Londres).

Trinquemalé ou **Trincomaly,** v. de l'île de Ceylan, port sur la côte N. E., un des plus beaux de la mer des Indes, par 8° et demi lat. N. et 79° long. E.; 5,000 hab. Prise par les Français, en 1782, par les Anglais, en 1795.

Triocale, v. de Sicile, occupée par les esclaves révoltés en 105 av. J. C. Auj. *Calatabellota*.

Triomphale (Voie), rue de l'anc. Rome, qui partait du pont Vatican, traversait le champ de Mars, et rejoignait la Voie Sacrée à l'E. du Palatin.

Triomphe, honneur militaire accordé, chez les anciens Romains, à un général en chef qui avait remporté une grande victoire. Il fallait avoir tué au moins 5,000 ennemis en bataille rangée, agrandi le territoire de la république ou terminé une guerre. Pour les exploits moins importants, on n'accordait que l'*ovation*. Celui qui demandait le triomphe ne pouvait pas entrer dans Rome avant de l'avoir obtenu; c'était le sénat, qui, réuni hors des murs, écoutait le candidat; s'il accueillait sa demande, les comices par tribus donnaient au général le droit d'entrer dans Rome avec le pouvoir militaire, pour le jour du triomphe. Le *triomphateur*, revêtu d'une tunique bordée de palmes, d'une toge de pourpre à rosaces d'or, avec une couronne de laurier, et tenant à la main un sceptre d'ivoire surmonté d'une aigle, faisait son entrée dans la ville, monté sur un char conduit par quatre chevaux blancs attelés de front, et quelquefois par quatre éléphants. Il était accompagné de son armée ou d'un détachement; ses parents, ses amis, ses clients l'entouraient; le sénat, les consuls, les magistrats suivaient son char; les soldats chantaient leurs louanges, et parfois lançaient des traits satiriques contre leur général. Un esclave, placé derrière le triomphateur, dans son char, lui disait de temps en temps: *Souviens-toi que tu es homme*. On portait en même temps le butin qui avait été fait sur l'ennemi; tout était disposé avec symétrie sur des chariots ou des brancards; des écriteaux rappelaient l'origine de chaque chose, les noms des villes conquises, les principaux faits d'armes de la campagne; les prisonniers de guerre suivaient. La pompe triomphale traversait le champ de Mars, passait dans le Vélabre, le grand Cirque, longeait le mont Palatin, et par la Voie Sacrée, par le Forum, montait au Capitole. Le triomphateur offrait à Jupiter une branche de laurier, les prémices du butin, lui adressait des actions de grâces et lui sacrifiait deux bœufs blancs. Le triomphateur conservait, à perpétuité, le droit de porter en public une couronne de laurier. On attribuait la cérémonie du triomphe à Romulus ou à Tarquin l'Ancien. Depuis Auguste, le triomphe fut réservé aux empereurs, seuls généraux en chef; on n'accorda plus aux généraux vainqueurs que les *insignes triomphaux* (la robe et la couronne triomphale). Le dernier triomphe célébré à Rome fut celui de Dioclétien et de Maximien, en 303; Bélisaire triompha le dernier à Constantinople, en 534.

Triomphe au mont Albain. Plusieurs fois les généraux vainqueurs allèrent triompher au temple de Jupiter sur le mont Albain, parce qu'ils pouvaient ainsi se dispenser de l'autorisation du sénat et du peuple.

Triphylie (*les trois tribus*), canton S. de l'anc. Élide; ch.-l., *Scillonte*.

Tripier (Nicolas-Jean-Baptiste), avocat et magistrat, né à Autun, 1765-1840, étudia à Paris, fut avoué, défenseur officieux des indigents, fut dénoncé pendant la Terreur, se retira en Flandre, et, après le 9 thermidor, fut substitut de l'accusateur public près le tribunal criminel de la Seine, puis rentra au barreau, 1795. Il se plaça au premier rang des avocats, et plaida plusieurs causes célèbres, entre autres celle de La Valette. Membre de la Chambre des députés, en 1815 et 1822, il cessa de plaider, en 1825. Bâtonnier de l'ordre, en 1828, il fut nommé conseiller à la cour de Paris, président de chambre, en 1830, conseiller à la Cour de cassation, 1831, enfin pair de France, 1832.

Tripoli, anc. *Tripolis*, v. de la Turquie d'Asie, appelée par les Turcs *Tarabolous*, dans le pachalik de Beyrout, près de la mer; par 34°26′ lat. N., et 33°29′ long. E.; 15,000 hab. Fabr. de bons savons; exportation de savons, éponges fines, tabac et oranges; prise par les croisés en 1109, et érigée en comté par Raymond de Toulouse.

Tripoli, anc. *OEta*, v. d'Afrique, capitale de la régence de Tripoli, port sur la Méditerranée, par 32° 53′30″ lat. N., et 10° 51′18″ long E.; 30,000 hab. Centre principale du commerce entre l'Europe et l'Afrique centrale; fabr. d'essences et d'eau de fleur d'oranger. Bombardée par les Français en 1685.

Tripoli (Régence de), État de l'Afrique, au N., sur la côte de la Méditerranée, borné au N. par la mer, au N. E. par l'Égypte, au S. E., au S. et à l'O. par le Sahara, au N. O. par la régence de Tunis. Le pays a 900,000 kil. carrés et 1,150,000 hab., dont la majorité est de race arabe; les autres sont des Berbères, des Turcs, des Koulouglis, des Juifs et des nègres esclaves. Il est situé entre 27° et 33° lat. N., et entre 10° et 22° long. E. Capit., *Tripoli*. Il dépend de l'empire turc et forme un vilayet gouverné par un pacha. Le sol est composé de plateaux, de déserts de sable et de quelques oasis; c'est à proprement parler le Sahara maritime. C'est une terre misérable, couverte de ruines, mal peuplée, dont le rivage n'a pas de ports. La régence se divise en 5 parties: la Tripolitaine, l'oasis de Ghadamès, le Fezzan, le Barka, l'oasis d'Audjila. La Tripolitaine est de beaucoup la plus importante; elle produit des olives, de l'orge, des grenades, des oranges, de l'huile, du beurre et du bétail, dont une partie est exportée à Malte. Le plus beau canton est la *Mechiah*, dans laquelle est située Tripoli. Les autres villes remarquables sont: Lebdah et Mesurata sur la côte, Misdah à l'intérieur. Dans l'oasis de Ghadamès sont Ssinaoun et Ghadamès; dans le Fezzan, Sokna et Mourzouk; dans le Barka, Benghazy (anc. Bérénice) et Krennah (anc. Cyrène); dans l'oasis d'Audjila est la bourgade d'Audjila (anc. Augéla).— La partie N. de la régence formait sous l'empire romain la province de Tripolitaine. Les Arabes l'occupèrent au VIIe siècle; au IXe, les Aglabites de Kaïroan s'en emparèrent, et les Fatimites d'Égypte la leur disputèrent. Ferdinand le Catholique, roi d'Aragon, conquit Tripoli à la fin du XVe siècle; en 1551, le sultan Soliman II l'enleva

aux chevaliers de Malte, à qui Charles-Quint l'avait cédée. En 1714, Hamet-Bey y fonda une dynastie tributaire de la Porte, et une puissance fort incommode pour les chrétiens, à cause de ses pirateries incessantes. En 1825, la flotte piémontaise détruisit celle du bey de Tripoli, et dix ans après, la régence rentra sous la domination du sultan.

Tripolis, v. de l'anc. Phénicie, fondée par des citoyens de trois villes, Aradus, Sidon et Tyr. Elle était le centre de la confédération phénicienne. Auj. *Tripoli de Syrie*.

Tripolis, v. de l'anc. Afrique, capit. de la Tripolitaine. Auj. *Tripoli d'Afrique*.

Tripolitaine, *Tripolitana provincia*, province romaine de l'Afrique ancienne, dans le diocèse d'Afrique, ainsi appelée de ses trois principales villes : Œta, Leptis magna ou Tripolis, et Sabrata.

Tripolitza, v. du roy. de Grèce, ch.-l. du nome d'Arcadie, à 62 kil. S. O. de Corinthe; archevêché grec. Jadis importante, détruite en 1825 par les Turcs, elle n'a plus que quelques maisons au milieu des ruines.

Triptolème, fils de Célée, roi d'Eleusis, qui avait donné l'hospitalité à Cérès, apprit de cette déesse l'art de cultiver la terre, et l'accompagna à la recherche de Proserpine. Il enseigna l'agriculture aux habitants de l'Attique, et institua les *Thesmophories*, et, dit-on, les mystères d'Eleusis.

Trismégiste, V. Hermès et Thoth.

Trisparadisus, ville de l'anc. Cœlé-Syrie. En 320 av. J. C. les généraux d'Alexandre y conclurent une trêve, après la mort du régent Perdiccas.

Trissin (Jean-George **Trissino**, dit **le**), poëte italien, né à Vicence, 1478-1550, d'une famille illustre, perdit son père de bonne heure, et étudia fort tard sous Démétrius Chalcondyle. Il vint s'établir à Rome, et obtint une grande réputation par sa tragédie de *Sophonisbe*, 1515. Léon X le chargea de plusieurs missions à Venise, en Danemark, en Allemagne; Clément VII lui accorda également sa faveur. Ses dernières années furent troublées par des chagrins domestiques. Son œuvre la plus remarquable est la tragédie de *Sophonisbe*, dans laquelle il a employé les *versi sciolti* ou vers non rimés; elle fut imprimée à Rome, en 1524, a été plusieurs fois traduite en français et souvent imitée. La comédie des *Simillimi* est une médiocre imitation des *Ménechmes* de Plaute. Il mit vingt ans à composer une épopée héroïque, *l'Italia liberata da' Goti*, ouvrage languissant et fastidieux, en 27 chants. Parmi ses œuvres en prose on cite : *Dubii grammaticali*, 1529, in-fol., où il propose de sages réformes grammaticales; *Grammatichetta*, 1529, in-4°; *il Castellano*, 1529, in-4°, où il démontre que la langue d'Italie doit s'appeler italienne, et non pas toscane; *la Poetica*, 1529, petit in-fol.; *Lettres*; etc. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Venise, 1729, 2 vol. in-fol.

Tristan (Nuño), navigateur portugais, mort vers 1443, de famille noble, pénétra jusqu'au cap Blanc, puis en 1443 parvint jusqu'à l'île de Gete (auj. Arguin) et au delà du Rio do Ouro. Il revint alors en Portugal et on n'a plus entendu parler de lui.

Tristan d'Acunha (Iles), groupe d'îles dépendant de l'Afrique, dans l'Océan Atlantique, au S. O. du cap de Bonne-Espérance, à 2,500 kil. S. O de Sainte-Hélène, par 37° lat. S. et 14° long. O. Le groupe se compose de 3 îles, dont une seule, *Tristan d'Acunha*, est habitée. Les Anglais y ont fondé un établissement en 1817 pour le ravitaillement des vaisseaux.

Tristan (Louis), né en Flandre, au commencement du XVe siècle, combattit les Anglais sous Charles VII, donna des preuves de courage, devint, sous Louis XI, grand prévôt de son hôtel et l'instrument de ses vengeances. Le roi l'appelait familièrement son compère.

Tristan l'Hermite. V. l'Hermite.

Tristan (Jean), sieur de **Saint-Amant**, numismate, né à Paris, vers 1595, mort en 1656, gentilhomme de la chambre du roi, a écrit : *Commentaires historiques contenant l'histoire générale des empereurs, impératrices, césars et tyrans de l'empire romain*, 1635, in-fol., et 1644, 3 vol. in-fol.

Triste (Golfe), formé par la mer des Antilles, sur la côte du Venezuela, au N. O. de Puerto-Cabello.

Tritchinapaly, v. de l'Hindoustan anglais, sur le Kavéri, à 155 kil. O. de Tanjaore, dans la présidence de Madras; 40,000 hab. Orfèvrerie renommée.

Trith-Saint-Léger, bourg de l'arr. et à 5 kil. S. O. de Valenciennes (Nord); 4,019 hab. Fonderie de fer, tréfilerie, fabr. de clous de fer et de cuivre.

Tritheim ou **Trithème** (Jean), chroniqueur et théologien, né à Trittenheim, près de Trèves, 1462-1516, fils d'un chevalier qui le laissa de bonne heure orphelin, abandonna sa famille, étudia à Trèves et à Heidelberg, entra chez les bénédictins de Spanheim, 1482, et fut élu abbé, dès 1483. Il travailla avec ardeur à la réforme de la discipline, forma une grande bibliothèque pour l'époque, et eut bientôt une si grande réputation, que le peuple le considérait comme sorcier et magicien. Les moines se soulevèrent contre lui, 1505; il devint alors abbé de Wurzbourg, 1506. Le nombre de ses ouvrages est très-considérable; Freher a recueilli ses *Opera historica*, 1601, in-fol., qui renferment : *De Scriptoribus ecclesiasticis collectanea*, série de 963 notices, continuée par Aubert le Mire; *De luminaribus Germaniæ; Compendium sive breviarium chronicorum de origine gentis et regum Francorum ad Pippinum; De origine gentis Francorum; Epistolarum familiarium lib. II; Chronicon successionis ducum Bavariæ et comitum Palatinorum; Chronicon monasterii Hirsaugiensis*, 830-1370, ouvrage important pour l'histoire du moyen âge; *Chronicon monasterii Spanheimensis*, etc. J. Busée a réuni les *Opera spiritualia*, 1604, in-fol., qui renferment 26 ouvrages sur divers sujets : *De vanitate et miseria ac brevitate humanæ vitæ; Curiositas regia; Sermonum vel exhortationum ad monachos lib. II*, etc. On a encore de lui : *Polygraphia cum clave*, espèce de manuel d'écriture cabalistique; *Steganographia*, 1531, 2 vol. in-8°, etc., etc.

Triton, fils de Neptune et d'Amphitrite, dieu de la mer, était représenté moitié homme et moitié poisson, avec une conque marine à la bouche. — On appelait *tritons*, d'un nom général, les dieux marins qui environnaient Neptune.

Triton (Lac du), *Tritonis palus*, lac marécageux situé près de la Petite-Syrte. Les anciens appelaient Minerve *Tritonis*, parce qu'ils croyaient qu'elle était née sur ses bords. Il s'écoulait dans la Petite-Syrte par un petit fleuve du même nom. C'est auj. le *Hâu'a-bou-Khôch*.

Triumvirat. On a ainsi appelé, à Rome : 1° L'association formée par Pompée, César et Crassus, 60 av. J. C., pour combattre le parti conservateur du sénat et s'emparer du pouvoir. César fut nommé consul, Pompée obtint la ratification des actes de son proconsulat d'Asie; puis les trois associés se firent décerner le gouvernement de provinces importantes. Après la mort de Crassus, le triumvirat fut rompu, et la guerre civile fut imminente entre César et Pompée. 2° Après le meurtre de César, Antoine, Octave et Lépide se réunirent pour le venger et pour s'emparer du pouvoir, 43 av. J. C.; ils se firent donner le titre de *triumviri reipublicæ constituendæ*, organisèrent les proscriptions, et allèrent combattre en Orient Brutus et Cassius. Ils se partagèrent ensuite l'empire; Lépidus fut le premier dépouillé par Octave; puis la guerre civile éclata entre Octave et Antoine; la victoire d'Actium, 31 av. J. C., et la mort d'Antoine, laissèrent Octave seul maître de l'empire. 3° En France, sous Charles IX, on appela *triumvirat* la ligue formée, après l'édit de janvier 1562, entre le duc de Guise, le connétable de Montmorency et le maréchal de Saint-André, pour défendre la religion catholique contre les huguenots, mais aussi pour défendre leurs biens menacés et accroître leur pouvoir.

Triumvirs, *Triumviri*, nom donné, chez les Romains, à divers magistrats, réunis au nombre de trois :

1. *Triumvirs capitaux*, chargés de la garde des prisonniers et de l'exécution des coupables; ils étaient élus dans les comices par tribus.
2. *Triumvirs épulons*, chargés de présider aux repas publics.
3. *Triumvirs monétaires*, préposés à la fabrication des monnaies; ils étaient élus dans les comices par tribus.
4. *Triumvirs nocturnes*, veillant à la police de la ville pendant la nuit, et combattant les incendies.
5. *Triumvirs nummulaires*, essayeurs de la monnaie.
6. *Triumvirs pour les colonies ou pour le partage des terres*, chargés de la conduite et de l'organisation d'une colonie nouvelle; ils étaient nommés dans les comices par tribus, et leurs pouvoirs duraient parfois plusieurs années.

Triumvirs. V. Triumvirat.

Trivanderam, v. de l'Hindoustan, au S., sur la côte de Malabar; capitale du petit royaume vassal de Travancore.

Trivento, v. du roy. d'Italie, à 40 kil. N. O. de

Campobasso, dans la prov. de Molise (anc. roy. de Naples); 4,000 hab. Evêché.

Trivier-de-Courtes (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 32 kil. N. O. de Bourg (Ain); 1,594 hab.

Trivier-sur-Moignant (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. N. E. de Trévoux (Ain), dans un pays marécageux; 1,787 hab.

Trivium, nom anc. de *Trévoux.*

Trivium, v. de l'Italie ancienne, dans le pays des Hirpins; auj. *Trivico.*

Trivium et Quadrivium, noms de l'ensemble des études au moyen âge. Le *Trivium* (les trois routes) comprenait la *grammaire*, la *rhétorique* et la *dialectique*. V. Quadrivium.

Trivulzi (Famille **de'**), en français *Trivulce.* Elle était originaire de Milan et connue dès le XIe siècle. Elle fut surtout célèbre à l'époque des guerres d'Italie, et prétendit avoir pour origine la ville de Trévoux, qui lui aurait donné son nom.

Trivulzi (Teodoro **de'**), maréchal de France, 1456-1532, appartenait à la branche aînée. Il servit avec le grand Trivulce, son cousin germain, s'attacha au service de la France, sous Charles VIII, se distingua à Agnadel, à Ravenne, conduisit les armées de Venise, 1515, rentra au service de François Ier, fut nommé maréchal de France, 1526, défendit Gênes contre André Doria, 1528, et eut le gouvernement du Lyonnais.

Trivulzi (Gian-Jacopo **de'**), dit le *grand Trivulce*, maréchal de France, né à Milan, 1448-1518, de la seconde branche de la maison, était cousin du précédent. Il suivit Galéas Sforza, qui vint en France soutenir Louis XI contre la ligue du Bien public; mais fut banni de Milan par Ludovic *le Maure*, 1483. Il passa au service de Ferdinand, roi de Naples, rendit Capoue aux Français après une faible résistance, 1495 ; fut soupçonné de trahison, et se déclara pour Charles VIII. Il se distingua à Fornoue, fut comblé de faveurs par Charles VIII et Louis XII, qui le nomma maréchal, 1499. Il fit la conquête du Milanais, devint gouverneur du pays, mais, par sa dureté excessive, excita une révolte générale; il la comprima par son activité, et s'empara de Ludovic Sforza près de Novare. Il conduisit l'avant-garde à Agnadel, 1509, commanda l'armée après Chaumont d'Amboise et après la mort de Gaston de Foix, mais il ne sut pas défendre le Milanais, 1512. Il montra une grande bravoure à la bataille de Marignan, qu'il appelait *un combat de géants*, 1515; mais il ne put prendre Brescia, fut disgracié par François Ier, et mourut de douleur. Sa fortune, fruit de ses exactions, était immense; mais son avarice, non moins grande, était pour les courtisans un sujet de moqueries.

Troade, *Troas*, contrée au N. E. de l'Asie Mineure, sur le rivage méridional de l'Hellespont, arrosée par le Scamandre ou Xanthe et le Simoïs. Capit., *Troie.*

Troarn, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. E. de Caen, sur la Dive (Calvados); 797 hab. Commerce de volailles et de beurre.

Trocadéro. V. Cadix.

Trocmes, une des trois tribus des Galates, à l'E. de la Phrygie. Ville, *Tavium.*

Trogen, bourg de Suisse, dans le canton d'Appenzell, à 125 kil. N. E. de Berne, est, avec *Hérisau*, un des deux chefs-lieux de la république des Rhodes-extérieures.

Troglodytes, c.-à-d. *habitants des cavernes*, peuple de l'anc. Afrique, au S. de l'Egypte, le long de la mer Rouge.

Trogoff (Jean-Honoré, comte de), marin français, né à Lanmeur, 1751-1794, d'une ancienne famille de Bretagne, se distingua dans la guerre d'Amérique, et, en 1784, devint capitaine de vaisseau. Après une expédition contre Cagliari, 1793, il fut nommé contre-amiral. Il s'entendit avec les royalistes et les Anglais pour leur livrer Toulon ; quand les troupes de la Convention rentrèrent dans la ville, il s'échappa, s'enfuit en Espagne, et mourut peu après d'une épidémie sur la côte de l'île d'Elbe.

Trogue-Pompée, *Trogus Pompeius*, historien latin, né dans la Gaule Narbonnaise, vivait sous Auguste. Son grand-père avait reçu de Pompée le droit de cité, et il avait pris le nom de son patron ; son père fut un des secrétaires de César. Très-versé dans la littérature grecque, il composa une *Histoire des animaux*, mais surtout une *Histoire Philippique*, en 44 livres, dont il nous reste une suite d'extraits faits par Justin, et des sommaires de chaque livre. C'était une histoire universelle, dans laquelle il donnait pour centre à sa composition l'empire macédonien, et s'occupait beaucoup plus de la Grèce et de l'Orient que de Rome. Les anciens ont donné de grands éloges au mérite de l'historien ; mais il paraît qu'il avait peu de critique, et qu'il contenait moins de faits que la *Bibliothèque historique* de Diodore de Sicile.

Troie, *Troja, Ilion* ou *Pergama*, v. de l'anc. Asie Mineure, capitale de la Troade, près de la côte de l'Hellespont, au pied du mont Ida. Ses premiers rois furent, disent les traditions, Scamandre, Teucer, Dardanus, Erichthonius, Tros, Ilus. Ce dernier fonda la ville de Troie ou Ilion, au pied de la montagne, tandis que ses prédécesseurs habitaient la citadelle de Pergame. Hercule s'en empara sous le règne de Laomédon, père de Priam. Celui-ci soumit presque toute la côte O. de l'Asie Mineure, et était un puissant roi, lorsqu'il fut attaqué par les Grecs, au XIIIe siècle av. J. C. D'après la fable, Pâris, fils de Priam, enleva Hélène, femme de Ménélas, roi de Sparte, et tous les rois de la Grèce se rangèrent sous la conduite d'Agamemnon pour venger cet outrage. On a considéré la guerre de Troie comme la lutte des Hellènes, guerriers et pasteurs, contre les Pélasges, industrieux et agriculteurs. Elle dura dix ans, et se termina par la prise de la ville, 1270 ou 1183 av. J. C. On pense que l'emplacement de Troie est occupé par le village turc de *Bounar-Bachi.*

Troie-la-Nouvelle, *Alexandria Troas*, v. fondée par Antigone, entre le Simoïs et la mer Egée, près des ruines de l'anc. Troie Elle eut un évêché. Auj. *Eski-Stamboul.*

Troilus, fils de Priam et d'Hécube, fut tué par Achille, qu'il avait provoqué. Les Destins avaient arrêté que Troie ne pourrait être prise qu'après sa mort. Les amours de ce prince avec Cressida, fille de Calchas, ont fourni à Shakspeare le sujet d'un drame.

Trois Chapitres. On appela ainsi 3 ouvrages théologiques de Théodore de Mopsueste, de Théodoret, évêque de Cyrrhe, et d'Ibas, évêque d'Ephèse, accusés de partager les erreurs de Nestorius sur l'incarnation et sur l'union des deux natures en J. C. Ils ne furent pas expressément condamnés par le concile de Chalcédoine, 521; les fidèles se partagèrent en deux grands partis, qui troublèrent le règne de Justinien. Enfin le concile de Constantinople, en 553, condamna les Trois Chapitres.

Trois-Evêchés (Les), Metz, Toul et Verdun. V. ces mots.

Trois-Fontaines, abbaye fondée par les moines de Cîteaux, au XIIe siècle, à 9 kil. S. de Saint-Dizier.

Trois-Moutiers, ch.-l. de canton de l'arr. et à 8 kil. N. O. de Loudun (Vienne); 1,222 hab., dont 228 agglomérés.

Trois-Pointes (Cap des), cap de l'Afrique occidentale, dans la Guinée septentrionale, par 4°40 lat. N. et 5°4' long. O.

Trois-Rivières, v. de l'Amérique anglaise, dans le bas Canada, à 115 kil. S. O. de Québec, au confluent du Saint-Maurice et du Saint-Laurent; 8,000 hab. Evêché. Commerce de bois, grains et pelleteries.

Trois-Villes, bourg de l'arrond. de Cambrai (Nord). Tulles; céréales; 2,045 hab.

Troïtzkoï, c'est-à-dire *la Trinité*, couvent russe, dans le gouv. et à 56 kil. N. E. de Moscou, fondé en 1330 par saint Serge. Riche trésor dans l'église, couvent, séminaire, archevêché, palais impérial, 9 églises. Troïtzkoï est entouré de hautes et solides murailles de 4 kil. de tour. C'est un lieu de pèlerinage très-célèbre.

Troja, nom anc. de *Troie.*

Troja, v. du roy. d'Italie, à 83 kil. S. O. de Foggia, dans la Capitanate (anc. roy. de Naples); 5,000 hab. Evêché.

Troki, v. de Russie, dans le gouv. et à 25 kil. S. O. de Wilna; 3,500 hab. Capit. de la Lithuanie avant Wilna.

Trolle (Gustave), prélat suédois, né vers la fin du XVe siècle, mort en 1535, d'une ancienne famille, d'origine danoise, fut nommé archevêque d'Upsal par Stenon Sture le jeune, 1514; mais se déclara bientôt contre lui, et s'entendit avec Christian II, roi de Danemark. Déclaré rebelle par la diète, il fut assiégé dans son château de Stœke, forcé de se rendre et de se retirer dans un couvent de Væsteræs. Après la mort de Sture, 1520, il remonta sur son siége, sacra Christian II, présida le tribunal qui frappa les plus illustres patriotes, et gouverna la Suède, en l'absence de Christian. Mais il ne put triompher de l'insurrection dirigée par Gustave Wasa, fut maltraité par Christian, dont il partagea la

destinée, chercha vainement à soulever la Norvége en sa faveur, 1531, se réfugia à Lubeck, fut nommé évêque de Rœskild par Christophe, comte d'Oldenbourg, et fut tué dans l'île de Fionie, en combattant les troupes de Christian III.

Trollhatta (Canal de), canal latéral à la Gotha, en Suède, du lac Wener au Kattégat.

Trollope (Frances **Milton,** mistress), femme de lettres anglaise, née à Heckfield (Hampshire), 1791-1863, veuve d'un avocat en 1835, était déjà connue par ses ouvrages. Un séjour de 3 ans aux Etats-Unis lui permit de publier en 1831 : *Mœurs domestiques des Américains*, 3 vol. in-8°, tableau satirique de la société américaine, qui eut beaucoup de vogue en Angleterre, et fut traduit en français par Defauconpret. Elle publia dans le même esprit : *la Belgique et l'Allemagne occidentale*, 1834, 2 vol.; *Paris et les Parisiens*, 1836, 3 vol ; *Vienne et les Autrichiens*, 1838, 2 vol.; *un Tour en Italie*, 1842, 2 vol.; *Voyages et voyageurs*, 1846, 2 vol. Dans le roman, elle a fait preuve de fécondité, mais n'a pas eu autant d'originalité piquante; on cite : *le Réfugié*, *les Aventures de Jonathan Jefferson Whitlaw*, *le Vicaire de Wrexhill*, *Michel Armstrong*, *la Veuve Barnabé*, *la Veuve mariée*, *les Bas-Bleus d'Angleterre*, etc.

Trombetas, riv. du Brésil, arrose la prov. de Para, coule vers le S. et se jette dans l'Amazone après un cours de 525 kil.

Tromp (Martin-Happertzoon), marin hollandais, né à la Brille, 1597-1653, servit sur mer dès l'âge de 8 ans, fut pris par un corsaire anglais, qui l'employa pendant deux ans, puis par des pirates de la Méditerranée. De retour dans sa patrie, il se mit au service des Etats-généraux, gagna l'amitié de l'amiral Pierre Hein, et devint lieutenant amiral, en 1637. Il détruisit presque complétement une flotte espagnole, près de Gravelines, 1639; puis remporta une seconde victoire, avec le concours de Corneille de Witt. Il fut dès lors très-populaire. Il fit de belles campagnes contre l'amiral anglais Blake, 1652; vainqueur, il pénétra même dans la Tamise, se réunit à Ruyter, remporta encore plusieurs avantages à Nieuport, à Scheveningue ou Katwick, et fut mortellement frappé dans ce dernier combat.

Tromp (Corneille), fils du précédent, né à Rotterdam, 1629-1691, se forma sous son père, combattit les Anglais dans la Méditerranée, 1652-56, châtia les pirates algériens, 1662, fut lieutenant général, 1665, mais malheureusement s'entendit fort mal avec Ruyter, dont il était jaloux. Après la mort des frères de Witt, Guillaume d'Orange parvint à les réconcilier. Il défendit avec succès le Danemark contre les Suédois, 1674, devint grand amiral de Hollande, 1677, et allait recommencer la guerre contre la France, lorsqu'il mourut.

Trompette (Château-), forteresse construite à Bordeaux par Charles VII pour contenir la ville et commander le port. Il fut détruit sous Louis XIV.

Trompettes (Fête des); elle était célébrée, chez les Hébreux, le 1er jour de l'année civile, en septembre. Elle avait été instituée en mémoire du tonnerre qu'on entendit sur le Sinaï, quand Dieu donna la loi à Moïse; ou, suivant d'autres, pour rappeler la délivrance d'Isaac.

Tromsœ, v. de Norvége, ch.-l. du bailliage de Finmarken dans le Nordlandens, sur la côte E. de l'île de Tromsœ, par 70° lat. N. et 16° 1/2, long. E.; 800 hab. Comm. de vivres, blé et poisson avec la Russie septentrionale.

Tronchet (François-Denis), jurisconsulte et magistrat, né à Paris, 1726-1806, fils d'un procureur au Parlement, s'adonna surtout à la consultation, et déploya beaucoup de tact et de sagacité. Il fut l'un de ceux qui protestèrent contre le parlement Maupeou. En 1789, il fut nommé bâtonnier de son ordre et député de Paris aux Etats-généraux. Il fut l'un des membres les plus modérés du parti constitutionnel. Il prit une part considérable aux travaux que nécessitèrent l'abolition du régime féodal et la nouvelle organisation judiciaire; il combattit avec énergie le jury en matière civile et contribua à la création du tribunal de Cassation. Louis XVI le choisit pour l'un de ses défenseurs; après le vote de la Convention, Tronchet chercha vainement à démontrer que les principes avaient été méconnus, et qu'il aurait fallu une majorité des deux tiers pour une condamnation. Il fut membre du Conseil des Anciens, 1795-99, puis, sous le Consulat, président du tribunal de Cassation, et chargé de rédiger un projet de code civil avec Portalis, Malleville et Bigot de Préameneu. Il contribua surtout à y faire prédominer l'esprit du droit coutumier sur celui du droit écrit; son autorité fut grande dans les discussions célèbres du conseil d'Etat. En 1801, il fut nommé sénateur; en 1802, il présida l'Assemblée. Ses *Consultations*, au nombre d'environ 3,000, sont placées à la bibliothèque de la cour de Cassation. Sa statue a été réunies au conseil d'Etat.

Tronchiennes, en flamand *Drongen*, v. de Belgique, à 4 kil. O. de Gand, près de la Lys (Flandre orientale); 5,000 hab. Fabriques de garance, filatures de coton. Anc. abbaye de Prémontrés, fondée par saint Amand vers 633, supprimée en 1796.

Tronchin (Théodore), théologien protestant, né à Genève, 1582-1657, était d'une famille champenoise, forcée de se réfugier en Suisse. Théodore de Bèze fut son parrain. Il professa l'hébreu, la théologie et fut recteur de l'Académie, 1620.

Tronchin (Louis), fils du précédent, né à Genève, 1629-1705, étudia à Genève, à Saumur, fut pasteur de l'église de Lyon, et professeur de théologie à Genève; ses idées de tolérance excitèrent de violentes polémiques et finirent par avoir quelques succès.

Tronchin (Théodore), médecin, né à Genève, 1709-1781, arrière-petit-fils du précédent, étudia la médecine à Cambridge, puis à Leyde sous Boerhaave, devint l'un des premiers médecins d'Amsterdam, y épousa une petite-fille de Jean de Witt, et rentra dans sa patrie en 1750, après le rétablissement du stathoudérat. Il popularisa l'inoculation en Suisse et en France, vint s'établir à Paris, 1766, et fut premier médecin du duc d'Orléans. Il fut dès lors le médecin à la mode dans le grand monde, il fut comblé d'honneurs, eut pour amis les hommes les plus illustres, et mérita sa popularité par ses belles qualités et sa charité. Il a écrit quelques articles dans l'*Encyclopédie*.

Tronchin (Jean-Robert), jurisconsulte, parent du précédent, né à Genève, 1710-1793, exerça plusieurs charges importantes dans sa patrie, et chercha à justifier la conduite du grand conseil, qui avait condamné l'*Emile* et le *Contrat social* de J.-J. Rousseau; il publia alors ses *Lettres écrites de la campagne*, 1765, auxquelles Rousseau répondit avec éloquence dans ses *Lettres de la Montagne*. Tronchin consacra ses dernières années à des œuvres de bienfaisance.

Trond (Saint-), ville de Belgique, à 16 kil. S. O. de Hasselt (Limbourg) ; 12,000 hab. Petit séminaire. Brasseries ; fabr. de dentelles, manuf. de tabac.

Trondjem ou **Trondhjem,** ville de Norvége. V. Drontheim.

Tronquière (La), ch.-l. de canton de l'arr. et à 28 kil. N. de Figeac (Lot); 566 hab.

Tronson (Louis), écrivain ecclésiastique, né à Paris, 1622-1700, fils d'un conseiller d'Etat, aumônier du roi en 1648, entra dans la congrégation de Saint-Sulpice, et en devint le supérieur, 1676. Il combattit le jansénisme, s'abstint de signer les quatre articles de 1682, et assista aux conférences d'Issy, où furent examinés les livres de Mme Guyon. Ses *Œuvres complètes* forment 2 vol. grand in-8°, 1857 ; on y remarque : *Forma cleri*, sur la vie et les mœurs des ecclésiastiques, et *Examens particuliers sur divers sujets propres aux ecclésiastiques*, livre qui a eu de nombreuses éditions.

Tronson du Coudray (Guillaume-Alexandre), né à Reims, 1750-1798, de la famille du précédent, s'occupa d'abord de commerce, puis étudia la jurisprudence, et, sous les auspices d'Elie de Beaumont et de Malesherbes, acquit bientôt, comme avocat, une assez grande réputation. A l'époque de la Révolution, il défendit courageusement la royauté menacée, sollicita l'honneur périlleux d'être l'un des avocats de Louis XVI; prêta le secours de sa parole brillante à Marie-Antoinette et à d'autres illustres victimes; entra au Conseil des Anciens et se déclara contre le Directoire. Frappé au 18 fructidor 1797, il fut déporté à Sinnamary et y mourut.

Tronto, anc. *Truentus*, petit fleuve d'Italie, prend sa source dans la province d'Abruzze Ultérieure 1re, arrose celle de Fermo, coule vers le N. et se jette dans l'Adriatique, après un cours de 90 kil.

Troost (Corneille), peintre hollandais, né à Amsterdam, 1697-1750, eut du succès grâce à ses portraits, à ses scènes comiques, à ses peintures caricaturales.

Tropea, ville du roy. d'Italie, dans la prov. de Calabre Ultérieure IIe, sur la baie de Santa-Eufemia, à 55 kil. S. O. de Catanzaro (anc. roy. de Naples); 5,000 hab. Evêché. Fondée par Scipion l'Africain en mémoire des *trophées* rapportés de Carthage.

Tropez (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à

50 kil. S. E. de Draguignan (Var), port sur le golfe du même nom ; 3,552 hab. Tribunal de commerce, école d'hydrographie, chantiers de construction. Commerce de vins, olives, oranges, thons, sardines, anchois. Patrie du général Allard.

Trophée, monument de victoire, élevé par les Romains, quand l'ennemi avait pris la fuite. On érigeait sur le champ de bataille une tour ou une pyramide en pierres, sur laquelle le vainqueur inscrivait son nom et le sommaire de ses exploits. Plus tard, 121 av. J. C., on commença à couronner le trophée de monceaux d'armes des vaincus.

Trophime (Saint), disciple de saint Paul, était d'Ephèse. Arles l'a pris pour patron. Fête, le 29 décembre.

Trophonius et **Agamède,** habiles architectes, étaient deux frères auxquels on attribue le temple de Delphes. La roi d'Orchomène, Hyriée, leur fit construire un édifice pour y placer ses trésors; ils y ménagèrent une issue secrète, au moyen de laquelle ils venaient la nuit ravir les richesses du roi. Agamède fut pris dans un piége qu'Hyriée avait tendu ; Trophonius lui coupa la tête et s'enfuit, pour ne pas être reconnu, mais il périt bientôt dans une grotte près de Lébadée. Apollon lui accorda le don de prédire l'avenir, et la grotte où il était mort devint le siége d'un oracle fameux.— On n'était admis dans l'*antre de Trophonius* qu'après de sévères épreuves, propres à inspirer l'effroi ; on n'y entrait que la nuit, par une ouverture très-étroite, au moyen de petites échelles, puis on était entraîné au fond du souterrain. La plupart de ceux qui revenaient étaient sombres et soucieux; de là l'expression proverbiale : « Il revient de l'antre de Trophonius. »

Tropiques (du grec τροπή, action de tourner), nom de deux cercles de la sphère, parallèles à l'équateur, dont ils sont éloignés de 23°27'30", aux points solsticiaux. Ils servent de limites à l'écliptique, et c'est entre ces deux cercles, fermant la zone torride, que le soleil semble effectuer son mouvement annuel autour de la terre. Le *Tropique du Cancer* est dans l'hémisphère septentrional ; le soleil semble l'atteindre le 20 ou le 21 juin ; le *Tropique du Capricorne* est dans l'hémisphère méridional, et le soleil y arrive, le 20 ou 21 décembre.

Troplong (Raymond-Théodore), jurisconsulte et homme polique, né à Saint-Gaudens, 1795-1869, avocat, puis substitut du procureur du roi, 1819, procureur du roi, substitut du procureur général ; avocat général à Bastia, à Nancy, président de chambre, 1833, conseiller à la cour de Cassation, 1835, pair de France, 1846, premier président à la cour de Paris, 22 décembre 1848. Nommé sénateur, 1852, vice-président, puis président du Sénat, 1854, premier président de la Cour de Cassation, membre du conseil privé, 1858, il a occupé le premier rang jusqu'à sa mort dans les conseils de l'Empire. Son principal ouvrage, qui a fondé sa réputation, est le *Droit civil expliqué*, 1833-1858, 28 vol. in-8°, qui contient différents traités, publiés séparément : *des Priviléges et hypothèques*, 4 vol. in-8° ; *de la Vente*, 2 vol.; *de la Prescription*, 2 vol.; *du Contrat de mariage*, 4 vol. ; *des Donations*, 4 vol. On a encore de lui : *de l'Influence du christianisme sur le droit civil des Romains*, 1843, in-8°; *du pouvoir de l'Etat sur l'enseignement*, 1844; *de la Propriété*, 1848 ; etc., etc. Depuis 1840, il était membre de l'Académie des sciences morales et politiques.

Troppau, v. de l'empire austro-hongrois, capit. de la Silésie autrichienne, sur l'Oppa, près de la frontière de Prusse, à 170 kil. N. E. de Brünn ; 20,000 hab. Fabr. de draps. Les souverains alliés s'y réunirent en congrès en 1820, pour aviser aux moyens de réduire les Napolitains révoltés.

Tros, fils d'Erichthonius et d'Astyoché, donna son nom à Troie, où il régna. Il fit la guerre à Tantale, roi de Sipyle, et eut, de Callirhoé, Ilus, Assaracus et Ganymède.

Trotti (Giovanni-Battista), dit *le Malosso*, peintre italien, né à Crémone, 1555, mort après 1607, fut le meilleur élève de B. Campi. Ses têtes sont pleines de charme; son coloris est brillant, un peu trop clair ; ses fonds de paysage sont traités avec un soin extrême. Ses tableaux sont nombreux à Crémone ; on cite ses peintures de l'église Saint-Luc, la *Résurrection du Christ*, la *Décollation de saint Jean-Baptiste*, une *Descente de Croix*, une *Tentation de saint Antoine*, etc.

Troubadours (du provençal *troubar*, trouver, inventer), poëtes du midi de la France, du XIe au XIIIe siècle, qui écrivaient en langue d'Oc. Leur langue était harmonieuse et sonore, leur génie vif et brillant. Ils ont surtout cultivé la poésie lyrique, *canzones*, *plaints*, *tensons*, *ballades*, *novas* ou nouvelles ; et la poésie satirique, *sirventes*. Ils ont aussi laissé des poëmes plus étendus, comme le *Cansos de la Crozada*, et des romans, *Gérard de Roussillon*, le *Bréviaire d'Amour*, etc. Les plus célèbres sont Guillaume IX d'Aquitaine, Richard Cœur de lion, Bertrand de Born, Pierre Vidal, Arnauld Daniel, Bernard de Ventadour, Faydit, le comte de Provence, Raymond Bérenger, Pierre Cardinal, Sordello de Mantoue, Geoffroi Rudel, etc. Le troubadour allait de château en château, récitant ou chantant ses vers, en s'accompagnant de quelque instrument; il était souvent suivi d'un jongleur, qui l'aidait et chantait ses vers. Ils soutenaient, dans des *jeux-partis*, des luttes poétiques devant les *cours d'amour*, Toulouse, Narbonne, Aix étaient les principaux centres où ils brillaient. La guerre des Albigeois porta un coup mortel à l'indépendance et à la civilisation du Midi ; la langue et la poésie des troubadours furent en même temps frappées ; les *Jeux Floraux*, créés au XIVe siècle, ne purent les ranimer. V. Millot, *Histoire littéraire des Troubadours*, 1774, 3 vol. in-12 ; Raynouard, *Choix de poésies des Troubadours*, 1816-24.

Trouile, riv. de Belgique, vient du Hainaut, passe en France, rentre dans le Hainaut, arrose Mons, et se réunit à la Haisne, dans le territoire de Jemmapes.

Trouvères, poëtes de la France septentrionale, qui du XIe au XVe s. écrivirent en langue d'Oïl ou roman-wallon. Leur nom a le même sens que celui de Troubadours. Ils ont surtout brillé dans la poésie épique et ont écrit un grand nombre de romans chevaleresques, dont la réputation s'étendit dans toute l'Europe (*Cycles Carlovingien, de la Table Ronde, d'Alexandre*, etc.). Ils ont aussi composé des romans allégoriques, satiriques et moraux (le *Roman de la Rose*, le *Roman du Renart*, le *Dolopathos*, la *Bible Guyot*, etc.); des fabliaux, contes, ballades, chansons, lais et virelais ; enfin, on leur doit des romans de chevalerie en prose. Les plus connus des trouvères sont : Auboin de Sézanne, Huon de Villeneuve, Jean Bodel, Chrestien de Troyes, Thibaut de Champagne, Marie de France, Rutebœuf, Guillaume de Lorris, Jean de Meung, Wace, l'auteur du *Brut d'Angleterre* et du *Rou*, Lambert li Cors et Alexandre de Bernay, qui ont composé le roman d'*Alexandre*, Renaut et Gauder, auteurs du *Chevalier au Cygne;* Gilbert de Montreuil, de *Gérard de Nevers;* Jehan de Flagy, de *Garin le Lohérain*, etc., etc. V. l'abbé de la Rue, *Essais historiques sur les bardes, les jongleurs et les trouvères normands et anglo-normands*, Caen, 1834, 3 vol. in-4°.

Trouville, bourg de l'arrond. et à 12 kil. N. E. de Pont-l'Evêque (Calvados); sur la rive droite de l'emb. de la Touques, qui la sépare de Deauville. Bains de mer très-fréquentés ; 5,761 hab.

Trowbridge, v. d'Angleterre, à 35 kil. N. O. de Salisbury, dans le comté de Wilts ; 15,000 hab. Draps, tissus de laine.

Troy, v. des Etats-Unis, à 12 kil. N. d'Albany, sur l'Hudson, dans l'Etat de New-York. Fonderies de fer, forges, laminoirs, grandes usines à fer, fabr. de quincaillerie, coutellerie, machines agricoles, ateliers de construction de voitures et de wagons pour les chemins de fer ; fabriques de munitions et d'armes de guerre ; 46,000 hab.

Troy (François de). V. Detroy.

Troyes, *Augustobona*, *Tricasses*, ch.-l. du département de l'Aube, à 166 kil. E. S. E. de Paris, sur la Seine ; par 48°18' lat. N., et 1°45' long. E.; 38,113 hab. Evêché, bibliothèque, musée de peinture. Belle cathédrale de Saint-Pierre, hôtel de ville remarquable dont la façade a été construite par Mansart, halle au blé regardée comme un chef-d'œuvre de charpente. Grand centre de fabrication de bonneterie, tricots, gants de laine, de soie, de filoselle et de coton, fabriques de doublures de coton, finettes, basins, coutils et piqués ; charcuterie très-renommée. — Troyes, ch.-l. des Tricasses, fut sous les Romains une des cités de la Gaule Celtique. Lors de l'invasion d'Attila, elle fut sauvée par son évêque saint Loup. Au moyen âge elle devint la capitale du comté de Champagne, et un des principaux centres du commerce de l'Europe. Charles VI, Isabeau de Bavière, Philippe le Bon, duc de Bourgogne et Henri V, roi d'Angleterre, y signèrent, le 21 mai 1420, un traité par lequel le roi d'Angleterre, gendre de Charles VI, était reconnu héritier de la couronne de France, à l'exclusion du dauphin. Jeanne d'Arc s'en empara par escalade en 1429. Le par-

lement de Paris y fut exilé en 1787. En 1814, Napoléon l'enleva aux Russes après un combat acharné. Patrie de Chrestien de Troyes, des deux Pithou, de Passerat, Mathieu Molé, Girardon et Mignard.

Troyon (Constant), peintre, né à Sèvres, 1813-1865, travailla d'abord dans la manufacture de Sèvres, puis, après plusieurs voyages dans les provinces de France, se fit connaître comme excellent paysagiste et peintre d'animaux. Dès 1833, il envoya au Salon ses tableaux, et sa réputation ne fit que grandir; il a surtout représenté les sites des environs de Paris, et la gravure a souvent reproduit ses études variées de personnages et d'animaux. Ce qui distingue son talent, c'est la touche virile, la richesse des tons, la variété des effets, la couleur brillante, l'imagination originale et fantaisiste.

Trubia, village d'Espagne, dans la prov. et à 12 kil. S. d'Oviédo (Asturies). Grande fonderie de canons.

Trublet (Nicolas-Charles-Joseph), littérateur, né à Saint-Malo, 1697-1770, entra dans les ordres, accompagna Tencin à Rome, 1721, écrivit dans *le Mercure* à Paris, fut protégé par La Motte et Fontenelle, attaqua les vers, n'épargna pas Voltaire, qui le maltraita si durement dans *la Pauvre diable*, mais plus tard se réconcilia avec lui. Chanoine de Saint-Malo, trésorier de l'église de Nantes, il écrivit dans le *Journal des Savants* et dans le *Journal chrétien*. Il vaut mieux que sa réputation ; ses *Essais de morale et de littérature*, 1735, 2 vol. in-12, et 1768, 4 vol. in-12, méritèrent les éloges de d'Alembert; on a encore de lui : *Pensées choisies sur l'incrédulité*, 1737, in-8°; *Panégyriques des Saints*, 1764, 2 vol. in-12; *Mémoires sur les ouvrages et la vie de Fontenelle et de Lamotte*, 1759, in-12. Il fut de l'Académie française en 1761.

Truchet (Jean), mécanicien, né à Lyon, 1657-1729, de l'ordre des carmes, sous le nom de *P. Sébastien*, s'appliqua à la mécanique, fut connu de Colbert et de Louis XIV, étudia l'hydraulique et prit une part très-active à la conduite des eaux dans les jardins de Versailles ; il dirigea les travaux du canal d'Orléans, et inventa plusieurs machines, comme *le diable*, pour transporter facilement les plus grands arbres.

Truchsess (Gerhard), baron de Waldbourg, d'une famille illustre de Souabe, archevêque de Cologne, en 1577, s'éprit d'Agnès, comtesse de Mansfeld, chanoinesse de Gerisheim, et l'épousa secrètement en 1582. Il introduisit alors la réforme dans ses États, rendit public son mariage, 1583, et voulut séculariser son évêché. Le pape l'excommunia; Truchsess fut battu par Ernest de Bavière et par les Espagnols; il se réfugia en Hollande, fit la campagne de 1586, sous les ordres du comte de Leicester, et enfin mourut à Strasbourg, 1601, dans un état voisin de la misère.

Truchtersheim, anc. ch.-l. de cant. de l'arrond. et à 20 kil. N. O. de Strasbourg (B.-Alsace) ; 697 hab.

Trudaine (Charles), prévôt des marchands de Paris, 1659-1721, conseiller d'État et prévôt en 1718, fut disgracié par le régent, parce qu'il avait témoigné hautement son indignation en voyant les preuves de l'improbité de Law et de ses agents. — *Daniel Charles*, fils du précédent, né à Paris, 1703-1769, conseiller au Parlement, intendant, conseiller d'État, directeur des ponts et chaussées, fit construire des routes magnifiques qui aboutissaient à Paris, et les ponts d'Orléans, de Moulins, de Tours, de Saumur et de Neuilly. Il fut de l'Académie des sciences. — Trudaine de Montigny (Jean-Charles-Philibert), fils du précédent, né à Clermont-Ferrand, 1733-1777, fut intendant des finances, aima les lettres, et fut, lui aussi, de l'Académie des sciences. — Ses deux fils furent très-liés avec le peintre David, qui fit pour l'aîné *la Mort de Socrate*. Amis d'André Chénier, ils partagèrent son sort et périrent sur l'échafaud, le 8 thermidor.

Truentus, nom anc. du *Tronto*.

Trueyre ou **Truyère**, riv. de France, descend des monts de la Margeride, coule vers l'O. en décrivant un demi-cercle dans une vallée profonde, et se jette dans le Lot après un cours de 120 kil.

Truguet (Laurent-Jean-François, comte), amiral, né à Toulon, 1752-1839, fils d'un chef d'escadre, entra dans la marine en 1766, se distingua dans la guerre d'Amérique sous d'Estaing et de Grasse, et, par les soins de Choiseul-Gouffier, reçut le commandement d'une corvette, sur laquelle il leva les premières cartes marines de l'Archipel, de la mer de Marmara et de la mer Noire. Il rédigea à Constantinople un *Traité pratique de manœuvres et de tactique*, qui fut traduit en turc et est encore en usage. Il négocia avec les beys d'Égypte des traités de commerce et de transit par l'isthme de Suez et la mer Rouge. Contre-amiral, en 1792, il contribua à la prise de Nice, de Villefranche et d'Oneille, mais échoua contre Cagliari. En 1793, il fut incarcéré comme suspect. Libre après le 9 thermidor, il fut nommé vice-amiral; puis, ministre de la marine sous le Directoire, 1795, il réorganisa le personnel, arma une flotte destinée à porter Hoche et une armée en Irlande, fut ambassadeur en Espagne, 1797, tomba en disgrâce et fut exilé en Hollande. Après le 18 brumaire, il entra au Conseil d'État, commanda en 1802 les flottes combinées de France et d'Espagne, réunies à Cadix ; mais une lettre qu'il écrivit à Bonaparte pour le dissuader d'accepter l'empire le fit disgracier. En 1809, il commanda les restes de l'escadre de Rochefort; en 1811, il fut préfet des provinces maritimes de la Hollande, fut nommé comte par Louis XVIII, 1814, resta étranger aux événements des Cent-Jours, devint pair de France en 1819, et amiral honoraire en 1831.

Trujillo. V. *Truxillo*.

Trun, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 14 kil. N. d'Argentan (Orne); 1,616 hab.

Truro, bourg d'Angleterre, à 12 kil. N. E. de Falmouth (Cornouailles); 9,000 hab. Fabriques de papier et de tapis ; export. d'étain et de cuivre.

Truro, v. de la Nouvelle-Écosse, au fond de la baie de Fundy.

Truxillo ou **Trujillo**, anc. *Turris Julia*, v. d'Espagne, dans la prov. et à 47 kil. E. de Cacérès (Estrémadure); 6,000 hab. Fabr. de cuirs. Patrie de Pizarre et d'Orellana.

Truxillo, v. de la république de Honduras, sur la baie de Truxillo et le golfe de Honduras, à 560 kil. N. O. de Comayagua; 4,000 hab. Fondée par l'évêque Las Casas, en 1524.

Truxillo, v. de la république de Venezuela, ch.-l. de la prov. du même nom; 7,000 hab. Élève de bestiaux.

Truxillo, v. du Pérou, port sur le Grand Océan, ch.-l. du département de Libertad, à 590 kil. N. O. de Lima; 15,000 hab. Évêché; souvent maltraitée par les tremblements de terre. Fondée par Pizarre, en 1535.

Truyère. V. Trueyre.

Trye-Château, village de l'arr. et à 30 kil. S. O. de Beauvais (Oise) ; 1,250 hab. Église très-remarquable. Filature de laine.

Tryphiodore, grammairien et poëte grec, du IVe ou du Ve siècle, était né en Égypte. Ses ouvrages de grammaire sont perdus, ainsi que plusieurs de ses poëmes, *les Marathoniques*, *l'Odyssée moins une lettre*, en 24 livres, œuvre bizarre et puérile, où, suivant Hesychius, il avait omis dans chaque livre une lettre de l'alphabet. On a conservé *la Destruction de Troie*, en 691 vers; c'est le même sujet que celui du deuxième livre de *l'Énéide;* il a été plusieurs fois publié, surtout par Schæfer, Leipzig, 1808, et par Wernicke, 1819. Le texte et la traduction latine sont, à la suite d'Hésiode, dans *la Bibliothèque grecque* de Didot.

Tryphon (**Diodote**, dit), né près d'Apamée (Syrie), combattit pour Alexandre Bala et pour son fils Antiochus VI, fit mourir ce dernier, 140 av. J. C., fut proclamé roi par ses soldats, mais fut vaincu par Antiochus VII Sidétès, et périt à Apamée, 133.

Tryphon (**Salvius**, dit), esclave joueur de flûte, fut proclamé roi par les esclaves révoltés de Sicile, en 104 av. J. C., combattit courageusement les Romains et fut tué en 99.

Tsana (Lac), nom véritable du lac Dembéa. V. Dembéa.

Tschirnhausen (Ehrenfried-Walther **de**), physicien et mathématicien allemand, né près de Gœrlitz, 1651-1708, d'une famille noble de Moravie, fit en Hollande la campagne de 1672 contre les Français, visita l'Angleterre, la France, l'Italie, et, de retour dans ses terres, se livra exclusivement à l'étude des sciences. En 1682, il vint à Paris pour soumettre à l'Académie des sciences des verres brûlants d'une force extraordinaire, qu'on a appelés *caustiques de Tschirnhausen ;* il fut alors nommé membre associé de l'Académie. Il établit en Saxe plusieurs verreries, fit faire des miroirs convexes qui excitèrent l'admiration générale, et trouva, dit-on, le secret d'imiter la porcelaine de Chine. Il refusa tous les titres qu'on lui offrit. Outre quelques *Mémoires* dans le recueil de l'Académie des sciences, il a écrit : *Medicina corporis, seu cogitationes de conservanda sanitate*, 1686, in-4° ; et *Medicina mentis, seu Tentamen geminæ logicæ*, 1687, in-4°, ouvrages bien écrits, et remplis d'idées saines et ingénieuses.

Tschudi (Gilles), historien suisse, né à Glaris, 1505-1572, eut pour précepteur Zwingle, puis Glareanus, et étudia à Paris sous Lefèvre d'Etaples. Il resta catholique, mais se montra impartial et tolérant. Il exerça des fonctions importantes dans sa patrie, et s'occupa toute sa vie de l'histoire nationale. On a de lui : *Descriptio de prisca ac vera Alpina Rhætica, cum Alpinarum gentium tractu*, Bâle, 1538, in-4°; *Chronique de la Suisse*, depuis 1000 jusqu'à 1470, en allemand, Bâle, 1734, 2 vol. in-fol.; cet ouvrage valut à l'auteur le nom *de père de l'histoire suisse; Description de l'origine, des contes populaires, des noms anciens et des langues de la Gallia comata*, Constance, 1758, in fol.; etc. Beaucoup de travaux historiques de Tschudi, qui n'ont pas été publiés, se trouvent dans les bibliothèques de Zurich, Saint-Gall, Glaris, etc.

Tseu-sse, philosophe chinois, né vers 515 av. J. C., mort vers 453, était petit-fils de Confucius et l'un de ses principaux disciples. Il a composé *le Tcheunh-young* ou *l'Invariable milieu*, en 23 chapitres, livre de morale, plusieurs fois traduit, surtout par Abel Rémusat, dans le tome X des *Notices et extraits des manuscrits*.

Tsiampa, région méridionale de l'empire d'Annam, au S. de la Cochinchine; ville princ., Bin-thouan.

Tsien-tang. V. Tche-kiang.

Tsi-nan, v. de Chine, capit. de la prov. de Chan-toung.

Tsiouen-tcheou, v. de Chine, dans la prov. de Fo-kien; très-bon port en face de l'île de Formose; pêche active.

Tsou-Sima, groupe d'îles de l'Archipel japonais, dans le détroit de Corée, dont la Russie a pris possession en 1861.

Tsour. V. Sour.

Tuam, v. d'Irlande, dans le comté et à 32 kil. N. E. de Galway; 6,000 hab. Archevêché catholique, belle cathédrale catholique; évêché anglican. Brasseries.

Tubal-Caïn, fils de Lamech, inventa, suivant la Bible, l'art de battre le fer et de travailler l'airain.

Tubantes, peuple du N. O. de la Germanie, dans le bassin du Rhin inférieur.

Tuberon (Quintus Ælius Tubero), ami de Cicéron, fut son lieutenant en Cilicie, combattit à Pharsale contre César et obtint son pardon. — Son fils fut un habile jurisconsulte, qui voulut vainement s'opposer au rappel de Ligarius.

Tuberville. V. Needham.

Tubi (Giovanni-Battista), dit *Tuby le Romain*, sculpteur, né à Rome, 1635-1700, fut appelé en France pour travailler aux décorations de Versailles et de Trianon. Il fit partie de l'Académie de peinture et de sculpture. On lui doit une belle copie du *Laocoon* (à Versailles), les groupes de *Flore*, de la *Paix*, d'*Apollon sur son char*, les statues de l'*Amour*, de *Galatée*, de la *Poésie lyrique* (à Versailles); le *tombeau de Turenne*, d'après les dessins de Le Brun (aux Invalides); etc. — Il eut un fils, 1665-1735, et un petit-fils, né en 1702, portant les mêmes noms que lui, et qui furent également sculpteurs.

Tübingue ou **Tübingen,** v. du roy. de Wurtemberg, sur le Necker, au confl. du Steinbach, dans le cercle de la Forêt-Noire, à 36 kil. S. O. de Stuttgart; 9,000 hab. Université importante qui possède une belle bibliothèque. On y remarque l'église Saint Georges, l'hôtel de ville, le pont du Necker et le *Pfalz* ou château, dans lequel sont réunies les collections scientifiques. Prise par les Français, en 1688.

Tucca, bourgade de la régence de Tunis, à 115 kil. S. O. de Tunis. Ruines romaines.

Tuchan, ch.-l. de canton de l'arr. et à 66 kil. S. E. de Carcassonne (Aude); 1,209 hab.

Tucker (Abraham), métaphysicien anglais, né à Londres, 1705-1774, vécut dans la retraite la plus grande partie de sa vie, travaillant sans cesse, comme il l'a écrit, à exercer sa raison. Il a composé un livre bizarre, mais curieux, *the Light of nature pursued*, Londres, 1765-76, 7 vol. in-8°, abrégé par Hazlitt; *the Picture of artless love*, 1754, in-8°; etc.

Tucker (Josiah), publiciste anglais, né dans le pays de Galles, 1711-1799, étudia à Oxford, reçut les ordres et devint doyen de Gloucester. Il a beaucoup écrit, et, dans plusieurs questions d'économie politique, a devancé Adam Smith et Turgot. Dans plusieurs essais, il attaqua les tailles, la gabelle, les monopoles, les maîtrises, préconisa l'affranchissement du commerce, et réfuta ce préjugé que la guerre favorise le progrès du commerce; Turgot traduisit ce dernier essai, en 1765. Le plus remarquable de ses écrits est le livre dans lequel il suggère l'idée d'affranchir le commerce de l'Irlande et même le commerce en général, par le rappel des lois qui restreignaient la navigation. Il proposa, dès le premier jour, d'abandonner les colonies d'Amérique.

Tuckey (James-Hingston), voyageur anglais, né à Greenhill (Irlande), 1776-1816, entra dans la marine royale, 1791, explora avec soin le détroit de Bass et Port-Phillip (Australie), 1803, fut pris à son retour par les Français, et resta prisonnier, de 1805 à 1814. En 1816, il fut chargé de remonter le Zaïre, et pénétra fort avant dans l'intérieur des terres; il fut arrêté par le mauvais vouloir des indigènes, et succomba à ses fatigues. On a de lui : *Relation d'un voyage à Port-Phillip*, 1805; *Relation de l'exploration du Zaïre*, 1818, in-4°, trad. en français, 2 vol. in-8°; *Géographie maritime*, 1815, 4 vol. in-8°.

Tucson, capit. du territoire d'Arizona (Etats-Unis), dans la partie méridionale.

Tucuman, v. de la république Argentine, capit. de la prov. du même nom, sur le Tucuman, à 1,200 kil. N. O. de Buenos-Ayres; 11,000 hab. C'est dans cette ville que le congrès argentin proclama l'indépendance du pays, en 1816.

Tudebode (Pierre). V. Pierre Tudebode.

Tudela, *Tutela*, v. d'Espagne, dans la prov. et à 64 kil S. de Pampelune (Navarre), sur l'Ebre; 6,000 hab. Evêché. Huileries. Victoire du maréchal Lannes sur le général espagnol Castaños, en 1808. Patrie de Benjamin de Tudèle.

Tudors (Les), maison royale d'Angleterre, qui a occupé le trône, de 1485 à 1603, et a donné cinq souverains : Henri VII, Henri VIII, Edouard VI, Marie et Elisabeth. — Elle vient d'Owen-Meredith **Tudor,** d'une famille obscure du pays de Galles, qui épousa secrètement Catherine de France, veuve du roi Henri V et mère de Henri VI; il prit parti pour les Lancastre dans la guerre des Deux-Roses, et fut décapité, en 1461, par ordre d'Edouard IV. De ce mariage naquit Edmond, comte de Richmond, qui épousa Marguerite de Lancastre, petite-fille d'Edouard III, par Jean de Gand. Il fut le père de Henri Tudor, qui devint roi, sous le nom de Henri VII.

Tuffé, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 37 kil. S. E. de Mamers (Sarthe); 1,629 hab., dont 599 agglomérés. Poteries, toiles.

Tugend-bund, c.-à-d. *lien de vertu*, société patriotique, formée en 1813, d'abord parmi les étudiants allemands, pour travailler à l'expulsion des Français. Après 1815, il y eut une réaction des souverains et des gouvernements pour contenir et réprimer les tendances libérales de cette association, qui fut proscrite.

Tuggurt. V. Tougourt.

Tughènes, peuple de l'anc. Helvétie, à l'E du lac de Zurich.

Tuileries (Palais et Jardin des); résidence du souverain à Paris, sur la rive droite de la Seine; le palais se compose de trois grands pavillons : le pavillon de *Marsan*, au N., celui de *Flore*, au S., celui de l'*Horloge*, au centre, reliés par des corps de logis dissemblables. Il est maintenant joint au Louvre par de magnifiques galeries, récemment achevées. Le terrain, occupé par des fabriques de tuiles, fut acheté par François Ier, en 1518 Catherine de Médicis fit élever le palais sur les plans de Philibert Delorme; il fut continué par Jean Bullant et Le Vau. Napoléon Ier, Louis-Philippe, Napoléon III, y ont fait exécuter d'importantes restaurations. — Le jardin, commencé en 1600, fut refait par Le Nôtre, en 1665; il a 710 mètres de longueur sur 316 de largeur; sa forme est celle d'un rectangle. — Les Tuileries ont été rarement habitées par les rois jusqu'à la Révolution; Louis XVI y fut ramené, après les journées des 5 et 6 octobre 1789; il y fut insulté par le peuple, au 20 juin 1792; le château fut assiégé et pris le 10 août. La Convention s'y installa, puis le Conseil des Anciens. Bonaparte, Premier Consul, en fit sa résidence officielle, 1er février 1800; depuis, le palais a toujours été occupé par les souverains. Il a été brûlé par la Commune, mai 1871.

Tula ou **Tampico,** petit fleuve du Mexique, arrose les prov. de Mexico, Queretaro, Potosi et Vera-Cruz, et se jette dans le golfe du Mexique.

Tulinges, tribu germanique qui habitait entre le Rhin et la Forêt Noire.

Tullamore, v. d'Irlande, à 110 kil. S O de Dublin, sur le Grand-Canal, ch.-l. du comté du Roi; 5,200 hab.

Tulle, *Tutela*, ch.-l. du départ. de la Corrèze, sur la Corrèze, à 475 kil. S. de Paris, par 45°16′ lat. N., et 0°34′ long. O.; 13,681 hab. Evêché, tribunal de commerce. Manufacture nationale d'armes à feu. Fabriques de papier et de bougie. Commerce de fer, huile, laine

et de chevaux. L'arrond. de Tulle a 12 cantons, 118 communes, et 129,001 habitants.

Tullia, fille de Servius Tullius et femme de Tarquin le Superbe, empoisonna, suivant la légende romaine, son premier mari, Aruns Tarquin, pour épouser son beau-frère, Lucius, qui, lui-même, avait fait périr sa femme, la douce Tullia. Elle s'associa à la criminelle ambition de Tarquin, fit passer son char sur le corps palpitant de son père, et, plus tard, partagea la fortune et l'exil de son mari.

Tullia, fille de Cicéron et de Terentia, née à Rome, 78-45 av. J. C., fut tendrement aimée par son père, épousa successivement C. Calpurnius Piso Frugi, 63, Furius Crassipes, 56, et, après un divorce, Dolabella, perdu de dettes et débauché, 50. Dès 47, un divorce était imminent entre les deux époux; il y eut cependant un rapprochement, 46, et Tullia alla mourir auprès de son père, à Tusculum. Cicéron composa alors un traité *Sur la Consolation*, qui ne nous est pas parvenu.

Tullianum. La prison de l'anc. Rome, *carcer*, bâtie sur la pente N. E. du Capitolin, se composait d'une chambre quadrangulaire, appelée *Mamertine*, du nom d'Ancus Martius ou Mamercus, qui l'avait fait construire; au-dessous était un cachot obscur, le *Tullianum*, qui tirait son nom de Servius Tullius; c'est dans ce cachot que les criminels étaient mis à mort, et les cadavres étaient ensuite tirés avec des crocs jusque sur les degrés d'un escalier, *Scalæ Gemoniæ*. Cette prison existe encore; en 1539, la *Mamertine* a été consacrée en chapelle de *Saint-Joseph*, et le *Tullianum* en chapelle de *Saint-Pierre dans la prison*.

Tullins, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil. N. E. de Saint-Marcellin (Isère); 4,854 hab. Forges et aciéries; fabriques de jus de cerise.

Tullius, nom d'une *gens* de l'anc. Rome, à laquelle appartenait Cicéron, souvent désigné par le nom de Tullius.

Tullum, anc. capit. des Leuci, dans la Belgique Ire (Gaule). Auj. *Toul*.

Tullus Hostilius, troisième roi de Rome, régna de 673 à 641 av. J. C. D'après la légende romaine, il était petit-fils d'un Latin, fut élu après la mort de Numa, et fut plus belliqueux que Romulus. Il attaqua les Albains; dans une première guerre, le combat des Horaces contre les Curiaces assura la souveraineté de Rome. La trahison de Mettus Fuffetius, dictateur d'Albe, amena une seconde guerre, dans laquelle Albe fut complétement ruinée. Les Albains furent transportés à Rome; le nombre des citoyens fut doublé, et le mont Cœlius ajouté à la ville. Des prodiges menaçants, une peste terrible poussèrent Tullus vers la superstition; il offrit des sacrifices à Jupiter Elicius, mais, ne connaissant pas assez les rites sacrés, il fut frappé de la foudre.

Tumulte. Les Romains nommaient ainsi un grand danger public, causé par une guerre contre les Gaulois. On déclarait alors *la patrie en danger*. Un sénatus-consulte déclarait qu'il y avait *tumulte*. Tout le monde, même les magistrats et les sénateurs, prenait l'habit de guerre; les consuls faisaient des levées en masse.

Tunes ou **Tunesium,** v. de l'Afrique anc., près de Carthage. Défaite de Régulus par Xanthippe, en 255 av. J. C. Auj. *Tunis*.

Tunguragua, volcan de la Cordillère des Andes, dans la république de l'Equateur; 5,200 mètres d'altitude. Au pied de la montagne, est le petit lac de Lauricocha, d'où sort le *Tunguragua*, un des cours d'eau qui forment le fleuve des Amazones. Le Tunguragua arrose le Pérou, puis le sépare de la république de l'Equateur; il a de nombreux affluents : à droite, le Huallaga; à gauche, le Macas et le Pastaza, etc. Il a 1,300 kil. de cours, et, réuni à l'Ucayali, à Nauta, il forme le fleuve des Amazones.

Tunis, anc. *Tunes*, v. de l'Afrique septentrionale, capitale de la régence du même nom, à 40 kil. de la Méditerranée, avec laquelle elle communique par le canal de la Goulette, par 36°46' lat. N., et 7°51'52" long E.; 120,000 hab., dont 40,000 juifs et beaucoup d'Européens. Fabr. de couteaux, de poignards, de yatagans et de serrurerie; vestes brodées d'or et d'argent, fez, peaux tannées et teintes, babouches brodées, meubles, selles et harnais richement ornés, tabatières, pipes, burnous, tapis, nattes, essences de rose et de jasmin, savons. Exportation de dattes et d'huile pour l'Europe, de marchandises indigènes et européennes pour l'Afrique centrale. A 2 kil. de Tunis est le Bardo, forteresse et résidence du bey. — Tunis a été prise par les Normands, assiégée par saint Louis, 1270, et prise par Charles-Quint, en 1535.

Tunis (Régence de) ou **Tunisie,** Etat de l'Afrique septentrionale, bornée au N. et au N. E. par la Méditerranée, au S. E. par la régence de Tripoli, au S. par le Sahara, à l'O. par l'Algérie. Il a 120,000 kil. carrés, et environ 2 millions d'habitants, appartenant surtout aux races berbère, arabe et maure; il y a aussi des Turcs, des Koulouglis, des juifs et des nègres. L'esclavage est aujourd'hui aboli. La religion est l'islamisme. La régence est comprise entre 33° et 37° lat. N., et entre 5°1/2 et 9° long. E. — En suivant la côte de la Méditerranée, on rencontre : l'île Tabarque, le cap Blanc, le point le plus septentrional de l'Afrique, le golfe de Bizerte, le cap Carthage, le cap Bon, le golfe de Hammamet, le golfe de Cabès (petite Syrte), les îles Kerkénah et la grande île de Djerba, habitée par 40,000 Berbères industrieux. — Le sol se divise en deux régions : une région montueuse au N., couverte par les deux chaînes de l'Atlas, c'est le Tell ou Ferikia; une région plate au S., composée de plaines de sable, d'oasis et de marais salés ou sebkhas, c'est le Sahara tunisien ou Beled-el-Djérid. Le principal cours d'eau est la Medjerdah (Bagradas); les lacs salés sont : la sebkha *Gharnis*, le chott *El-Kébir* ou *El-Faroun*, et le chott *El-Fejej*, qui sont disposés sur une même ligne, depuis le lac Melghigh jusqu'au golfe de Cabès. Il est probable que la mer a couvert autrefois tout ce pays. — Les principales productions de la Tunisie sont : le fer, le blé, le maïs, l'orge, la garance, les amandes, les figues, les raisins, mais surtout les dattes dans le Sahara, et les olives dans le Tell. On y élève des chevaux barbes, des moutons à grosse queue, de beaux chameaux et des bœufs de petite taille. — Outre Tunis, les villes les plus importantes sont, sur la mer : Bizerte (Hippone-Zarite), Porto-Farina (ruines d'Utique), Hammamet, Sousa, Monastir, Mahadia (Thapsus), Sfaks, Cabès (Tacapa); dans l'intérieur : Zaghouan, El-Keff, Kairoan, Gafsa (Capsa), Nefta (Negeta), Kebilli. — Le bey de Tunis est nominalement vassal de la Porte, mais, en fait, il est à peu près indépendant; il reçoit l'investiture du sultan, et envoie un contingent de troupes en cas de guerre.— Ce pays, soumis successivement aux Carthaginois, aux Romains, aux Vandales, à l'empire grec, aux Arabes, fut occupé par le corsaire Khaïreddin Barberousse, 1534, et rendu vassal de Constantinople par Sinan-Pacha, 1574. Le bey de Tunis a pris part à l'expédition de Crimée et à l'Exposition universelle de 1867. Ses finances sont en assez mauvais état.

Tunja, v. des Etats-Unis de Colombie ou Nouvelle-Grenade, capit. de l'Etat de Boyaca, à 100 kil. N. E. de Bogota; 6,000 hab. Anc. capitale des rois des Muyscas, nation puissante qui occupait le pays au XVe siècle.

Tunnel de la Tamise, passage souterrain creusé sous la Tamise à Londres. Il a 396 mèt. de long, 4 m. 27 de large, et 6 mèt. de haut. L'ingénieur français Brunel l'a commencé en 1825 et terminé en 1843. Le passage est médiocrement fréquenté, et le tunnel est plus remarquable par la hardiesse de la conception que par l'utilité pratique.

Tupinambas. V. Topinambaras.

Tupis, tribus indiennes répandues dans les provinces orientales du Brésil.

Tur-Kevi, v. de l'empire austro-hongrois, dans le canton appelé Grande-Cumanie (Hongrie), à 32 kil. S. O. de Kartzag; 7,000 hab.

Tura (Alt-), v. de l'empire austro-hongrois, à 36 kil. E. de Skalitz, dans le comitat de Neitra (Hongrie); 9,200 hab. Draps; beurre, fromage.

Tura (Cosimo), dit *Cosmé*, peintre italien, né à Ferrare, en 1406, mourut après 1481. La plupart de ses œuvres sont à Ferrare; elles sont remarquables par l'exécution excellente des architectures. Le Louvre a de lui une *Piété* et *Saint Antoine lisant*.

Turcoing. V. Tourcoing.

Turbie (La), village des Alpes-Maritimes, à 14 kil. N. E. de Nice, d'où l'on aperçoit la Corse et l'Apennin. C'était jadis la limite de la Provence et de la Ligurie.

Turbigo, bourg du Milanais, sur la rive gauche du Tessin, au N. E. de Magenta. Passage du Tessin par Napoléon III, 3 juin 1859.

Turchi (Alessandro), dit *Alessandro Veronese* ou *l'Orbetto*, peintre italien, né à Vérone, 1582-1648, sut unir la force à la grâce; une certaine teinte rosée donne à ses toiles un cachet tout particulier. On cite de lui : la *Passion des quarante martyrs*, *Saint François*, une *Piété*, *Saint Augustin en méditation*, etc., à Vérone; *Saint Félix capucin*, une *Sainte Famille*, etc., à Rome; le *Déluge*, *Samson et Dalila*, le *Mariage mystique de sainte Catherine*, la *Femme adultère* et la *Mort de Cléopâtre*, au Louvre.

Turckheim, bourg de l'arr. et à 6 kil. O. de Colmar, sur la Fecht (H.-Alsace); 2,900 hab. Vins estimés. Victoire de Turenne sur les Impériaux, le 5 janvier 1675.

Turcomans, peuple du groupe turc répandu dans toute l'Asie antérieure, Turkestan, Afghanistan, Hérat, Turquie d'Asie, Transcaucasie russe et Perse.

Turcs, groupe de peuples de la race scythique ou tartare. Ils habitent le Turkestan, le S. O. de la Sibérie, la Russie entre l'Oural et le Volga, la Crimée, l'Asie Mineure, quelques parties de la Turquie d'Europe et la partie E. de la Transcaucasie russe. Les principaux peuples sont : les *Turcomans*, dans tout le bassin de la Caspienne et au delà vers le S., les *Nogaïs* en Crimée, les *Baschkirs* sur le haut Oural, les *Kirghiz* et les *Ouzbeks* dans le Turkestan, les *Cumans* établis au centre de la Hongrie, les *Petschénègues* et les *Turcs du Kaptchak* en Russie, les *Turcs Ottomans* disséminés dans tout l'empire turc et en majorité dans l'Asie Mineure.

Turdétans, *Turdetani*, peuple de l'anc. Espagne, au S., dans la Bétique ; ch.-l., *Gadès*.

Turdules, *Turduli*, peuple de l'anc. Espagne, au S., dans la Bétique; ch.-l., *Corduba;* v. princ., Illiturgis et Astapa.

Turenne (Henri **de La Tour d'Auvergne,** vicomte de), né à Sedan, le 11 septembre 1611, mort le 27 juillet 1675. Deuxième fils de Henri, duc de Bouillon, et d'Elisabeth, fille de Guillaume Ier, prince d'Orange, il fut élevé dans la religion protestante. Il servit d'abord en Hollande, sous ses oncles, Maurice et Henri de Nassau, fut nommé colonel par Richelieu, en 1630, et devint maréchal de camp, en 1635. Il se distingua sous La Valette, en Lorraine, en Franche-Comté, en Flandre, puis sous Bernard de Saxe-Weimar, sur les bords du Rhin, 1638, et sous le comte d'Harcourt, en Italie, 1639-1641. Nommé lieutenant général, 1642, il suivit Louis XIII dans le Roussillon et en Languedoc. Au commencement de la régence, il reparut en Italie, reçut le bâton de maréchal, 1643, et fut chargé de recueillir en Allemagne les bandes weimariennes. Il passa le Rhin à Brisach, battit l'ennemi, et, réuni à Condé, remporta sur Mercy la victoire de Fribourg, 1644. Il prit Philipsbourg, Mayence, sauva Spire, et repoussa Mercy en Souabe et en Franconie; mais il se laissa surprendre à Marienthal, 1645, et se retira fièrement vers la Hesse. Condé vint le rejoindre, et tous deux remportèrent sur Mercy la victoire de Nordlingen, 1645; puis, Turenne chassa les Espagnols de l'électorat de Trêves. En 1646, il traversa la Westphalie et la Hesse, pour se réunir aux Suédois, ils envahirent la Bavière et forcèrent le duc Maximilien à demander la paix. Après avoir vigoureusement réprimé une révolte de ses bandes weimariennes, il rejoignit les Suédois, et remporta à Sommershausen, 1647, une victoire décisive, qui contribua à décider la paix de Westphalie. A l'époque de la Fronde, Turenne, pour plaire à la duchesse de Longueville, et d'ailleurs excité par son frère, le duc de Bouillon, voulut entraîner ses soldats contre Mazarin; il fut forcé de se retirer en Hollande jusqu'à la paix de Ruel. Lors de l'arrestation des princes, il repoussa les offres de Mazarin qu'il n'estimait pas, se rendit à Stenay, s'unit aux Espagnols et fut complètement battu près de Rethel, décembre 1650. Dégoûté de la guerre civile, n'étant plus d'ailleurs retenu par des intérêts de famille, il revint à Paris, rentra dans le devoir et épousa, en 1651, la fille du maréchal de La Force, Charlotte de Caumont. Pendant la deuxième guerre de la Fronde, il défendit la Cour contre Condé, la sauva à Jargeau, battit l'armée des princes près d'Etampes, et fut vainqueur de Condé au combat du faubourg Saint-Antoine, 1652. Il repoussa les Espagnols vers la Flandre, brava, dans son camp de Villeneuve-Saint-Georges, les attaques du duc de Lorraine, et, après l'éloignement de Mazarin, ramena Louis XIV à Paris. Nommé gouverneur du Limousin et ministre d'Etat, il dirigea avec habileté, sur la frontière du Nord, la guerre contre les Espagnols et Condé ; en 1653, il prit Rethel, et força Condé à évacuer la Picardie; en 1654, il força les lignes espagnoles devant Arras et prit le Quesnoy; en 1655, il enleva Landrecies, Condé, Saint-Guislain; en 1656, par la faute du maréchal de la Ferté, il fut repoussé de Valenciennes, mais s'empara de la Capelle; enfin, en 1658, la victoire des Dunes, la prise de Dunkerque, de Gravelines, d'Oudenarde, d'Ypres, préparèrent le traité des Pyrénées, 1659. Turenne fut récompensé par le titre de *maréchal général des camps et armées du roi*, 1660. Il avait fait de sérieux efforts pour rétablir les Stuarts sur le trône d'Angleterre; il prit part aux négociations qui nous donnèrent Dunkerque et Mardick, et s'efforça de resserrer l'alliance de la France avec les Provinces-Unies. Dans la guerre, dite de *Dévolution*, contre l'Espagne, il fut le chef suprême de l'armée qui envahit les Pays-Bas espagnols, 1667. C'est alors, après la mort de sa femme, qu'il se convertit au catholicisme, simplement, sans bruit, 1668. Dans la guerre de Hollande, 1672, il commanda l'armée sous les ordres du roi et seul après son départ; mais les conseils de Louvois l'emportèrent sur ses sages avis. Traversant alors le Rhin à Wesel, il poursuivit l'électeur de Brandebourg, malgré les ordres du roi, malgré l'hiver, jusqu'à l'Elbe, et le força à traiter, 1673. Mais il était trop faible pour empêcher la jonction des Impériaux et du prince d'Orange. La campagne de 1674 devait être admirable ; pour sauver l'Alsace menacée par plusieurs armées, il franchit le Rhin, et fut vainqueur à Sinzheim et à Ladenbourg ; malgré les ravages du Palatinat, par les ordres de Turenne, les alliés parvinrent à franchir le Rhin au pont de Strasbourg, et l'Alsace fut envahie. Turenne, quoique vainqueur à Ensheim, fut forcé de reculer vers Saverne. Puis avec quelques renforts, il fit filer ses troupes derrière les Vosges, rentra en Alsace par Béfort, surprit les ennemis à Mulhouse, à Turckheim, et, après avoir délivré l'Alsace, revint à Versailles, au milieu des acclamations enthousiastes de la foule. En 1675, il avait franchi le Rhin et avait tout préparé pour battre Montecuculli, lorsqu'il fut tué d'un boulet de canon à Salzbach. La douleur publique fut générale; Mascaron et Fléchier prononcèrent l'oraison funèbre du héros; Louis XIV le fit enterrer à Saint-Denis; son tombeau a été transporté aux Invalides en 1800. Il fut regardé comme le plus habile capitaine de l'Europe ; Condé, Napoléon, les plus grands juges dans l'art de la guerre, l'ont admiré sans restriction; son caractère était à la hauteur de son génie; plein de sang-froid, de bienveillance, de respect pour les autres comme pour lui-même, il n'abandonnait rien au hasard, épargnait le sang de ses soldats, évitait ce qui est éclatant, mais inutile, et cherchait avant tout à remplir son devoir. On a de lui un récit très-simple de ses campagnes depuis 1643 jusqu'à 1659 ; il a été publié, sous le titre de *Mémoires*, à la suite de l'*Histoire de Turenne* par Ramsay, 1735, 2 vol in-4°, et réimprimé dans les *Mémoires sur l'Histoire de France*, de Michaud et Poujoulat. Les *Lettres et Mémoires du maréchal de Turenne* ont été publiés par Grimoard, 1782, 2 vol. in-fol. Il attend encore son historien.

Turenne, bourg de l'arr. et à 16 kil. S. E. de Brives (Corrèze); 1,600 hab. Autrefois capit. d'une vicomté qui appartint au maréchal de Turenne.

Turgot (Michel-Etienne), né à Paris, 1690-1751. d'une ancienne famille de Bretagne, plus tard établie en Normandie, président d'une chambre des requêtes au Parlement, fut prévôt des marchands de Paris, 1729, s'occupa de l'assainissement de la ville, élargit et prolongea le quai de l'Horloge, fit construire l'immense égout de la rive droite et la fontaine de la rue de Grenelle, etc. Conseiller d'Etat, en 1737, il fut président du grand conseil, en 1741.

Turgot (Etienne-François, marquis), fils aîné du précédent, né à Paris, 1721-1789, servit dans l'ordre de Malte, fut brigadier des armées du roi, 1764, et gouverneur général de la Guyane française. Mais l'établissement d'une nouvelle colonie échoua ; Turgot revint à Paris et fut même détenu ; il vécut depuis lors dans la retraite. L'un des fondateurs de la Société royale d'agriculture, associé libre de l'Académie des sciences, il a laissé plusieurs mémoires d'histoire naturelle.

Turgot (Anne-Robert-Jacques), baron **de l'Aulne,** frère du précédent, né à Paris, 1727-1781, d'abord destiné à l'Eglise, entra au séminaire de Saint-Sulpice, et fut licencié en théologie. Il se montra dès lors sérieux, laborieux, d'un esprit porté aux études philosophiques et économiques. Il écrivit une *Lettre sur le papier-monnaie*, où il se montre le précurseur de Smith et de J.-B. Say. Prieur de Sorbonne, à la fin de 1749, il prononça deux discours latins, l'un, *Sur les avantages que la religion chrétienne a procurés au genre humain ;* l'autre, *Sur les progrès successifs de l'esprit humain.* En 1751, il renonça à l'Eglise, par scrupule de conscience; et, après la mort de son père, fut substitut du procureur général, puis conseiller au Parlement, 1752, et maître des requêtes, 1753. Quoique toujours un peu gauche de manières, il fréquenta les salons les plus célèbres, mais consacra la plus grande partie de son temps à des études sérieuses et variées. Dans ses

Lettres à Mme de Graffigny, il critique la pédanterie des systèmes d'éducation; dans ses *Lettres sur la tolérance* et dans *le Conciliateur*, 1753, il repousse toute protection de la religion par l'Etat; il multiplie ses essais de traduction, compose quelques vers sur les événements, fournit plusieurs articles importants à *l'Encyclopédie*, et se lie d'une amitié étroite avec Quesnay et Gournay; il réfléchit sur les problèmes de l'économie politique, écrit un traité sur les *Valeurs et monnaies* et surtout ses *Réflexions sur la formation et la distribution des richesses;* disciple éclectique des physiocrates, il prépare Adam Smith. En 1761, il fut nommé intendant de Limoges, et pendant treize ans il réalisa dans ce pays pauvre la plupart des réformes que son esprit avait conçues, suppression des corvées, adoucissement des octrois et du recrutement militaire, allégement des tailles, établissement des *bureaux de charité*, emploi des populations pauvres à des travaux d'utilité publique, liberté du commerce des grains, suspension du privilége de la boulangerie, propagation de la culture de la pomme de terre, etc., etc. Il fut bientôt célèbre et populaire; il refusa les intendances de Lyon, de Rouen et de Bordeaux; il établit une école vétérinaire à Limoges, favorisa les bureaux d'agriculture et l'introduction des prairies artificielles. C'est alors qu'il publia, outre les ouvrages cités plus haut, un traité *Sur les prêts d'argent*, des *Lettres sur la liberté du commerce des grains*, un *Mémoire sur les mines et carrières*. Louis XVI, à son avénement, l'appela au ministère de la marine, 1774; déjà il avait conçu de remarquables projets, lorsqu'il fut chargé des finances, 24 août 1774. Dans une lettre au roi il avait tracé son programme: « Point de banqueroute, point d'augmentation d'impôts, point d'emprunts. » C'était par l'économie et le développement de la richesse publique qu'il voulait rétablir les finances et assurer la prospérité du royaume. Il s'opposa avec prévoyance au rappel des parlements; Louis XVI lui promit de le soutenir contre ses ennemis. Turgot se mit à l'œuvre avec ardeur, mais cependant avec prudence; ce qu'il fit est vraiment prodigieux, dans son ministère de vingt mois; ce qu'il voulait faire l'est encore plus. Il supprima *les croupes*, chercha à substituer partout la régie au système des fermes, résilia les baux où l'intérêt de l'Etat était sacrifié; dégagea la législation fiscale des procédures vexatoires, abolit les contraintes solidaires, etc. Il voulait surtout émanciper le travail en lui donnant la liberté. Il rétablit la libre circulation des grains à l'intérieur, accorda la liberté à plusieurs industries, racheta les priviléges relatifs aux voitures publiques, et établit sur toutes les grandes routes des voitures nouvelles, qu'on appela *turgotines*. Il étendit à plusieurs ports le privilége du commerce avec l'Amérique; rendit beaucoup de terrains à l'agriculture, abolit les réquisitions pour les convois militaires, favorisa les canaux, et songea à créer la publicité des hypothèques. Il diminua beaucoup la dette de l'Etat, tout en remplissant scrupuleusement ses obligations, surtout à l'égard des petits créanciers; le crédit public fut considérablement relevé. En même temps Turgot créait au Collége de France deux chaires pour le droit de la nature et des gens et pour la littérature française; une école de clinique, un cours d'anatomie comparée, la Société royale de médecine, des cours d'hydrodynamique, etc., etc. Il avait encore bien d'autres projets; c'est ainsi que dans un *Mémoire au roi*, il proposait d'établir un vaste système de municipalités depuis la commune jusqu'au royaume, pour intéresser et faire participer tous les citoyens aux affaires; il songeait aussi à organiser l'instruction publique sur des bases tout à fait libérales; etc. Toutes ces réformes, toutes ces créations se succédaient au milieu des attaques et d'obstacles de toute nature. La liberté intérieure du commerce des grains fut combattue par Necker, par Linguet, par les lettres de Grimm et de Mallet du Pan. Puis vint *la guerre des farines*, suscitée par une mauvaise récolte et par les ennemis du contrôleur général. Des bandes de paysans soulevés ou de brigands soudoyés commirent des excès dans les campagnes. Turgot déploya la plus grande énergie et resta maître de la situation; mais son autorité était affaiblie. La Cour, les parlements, le clergé se déclaraient contre le ministre, que Malesherbes soutenait avec peine, et que le comte de Saint-Germain, ministre de la guerre, compromettait par ses réformes maladroites. Maurepas, par jalousie, commençait à être hostile à Turgot. En janvier 1776, celui-ci présenta au roi un mémoire sur six projets d'édit; malgré une vive opposition, Louis XVI les adopta. Mais le Parlement, *arsenal des priviléges*, n'enregistra que l'édit supprimant la caisse de Poissy, et fit des remontrances sur les cinq autres édits, qui abolissaient la corvée, les jurandes et maîtrises, etc. Le roi, dans un lit de justice, les fit enregistrer, 12 mars 1776. Paris accueillit le triomphe de Turgot par des démonstrations de joie. La création d'une caisse d'escompte, fondée sur d'excellents principes, et un édit sur la libre circulation et l'exportation des vins ajoutèrent encore à cette allégresse. Mais les ennemis de Turgot redoublèrent d'efforts; Maurepas multiplia ses épigrammes et ses insinuations malignes; Malesherbes donna sa démission. Turgot attendit son renvoi; Louis XVI le lui donna, 12 mai 1776. Malesherbes a dit de son ami qu'il avait « le cœur de l'Hospital avec la tête de Bacon, » et Voltaire, atterré par la disgrâce de Turgot, le vengea noblement de ses ennemis dans *l'Epître à un homme*. Le ministre tombé partagea ses loisirs entre l'étude des sciences et le commerce des savants; il était membre honoraire de l'Académie des inscriptions; il écrivit pour Price des *Réflexions sur la situation des Américains des Etats-Unis*, et pour Franklin un *Traité des vrais principes de l'imposition*. Il mourut de la goutte, à 54 ans. Il aimait le peuple, il respectait l'autorité royale; il essaya courageusement de prévenir une révolution sanglante par des réformes nécessaires. Il échoua, mais non pas par sa faute; aussi sa renommée n'a-t-elle fait que grandir. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées par son ami Dupont de Nemours, 1808-1811, 9 vol. in-8°; elles ont été rééditées par MM. Dussard et Daire, 1844, 2 vol. gr. in-8°. — Voyez sa *Vie* par Condorcet, 1786, in-8°, par M.-J. Tissot, 1862, in-8°, par Batbie; son *Eloge* par Baudrillart; et *Essai sur l'administration de Turgot à Limoges*, par d'Hugues, 1859, in-8°; etc., etc.

Turin, anc. *Augusta Taurinorum*, en italien *Torino*, v. du royaume d'Italie, ch.-l. de la province du même nom, anc. capit. du royaume de Sardaigne, au confluent du Pô et de la Doria Riparia, à 150 kil. O. de Milan, 835 S. E. de Paris; par 45° 4′ lat. N. et 5° 21′ long. E.; 215,000 hab. Archevêché; Université, Académies des beaux-arts, militaire, des sciences, musées de peinture, belle collection d'antiquités, surtout d'antiquités égyptiennes; bibliothèque, observatoire, arsenal, manufactures d'armes, fonderie de canons. Fabriques de gants, cuirs, draps, velours, soieries, chapeaux de soie et de feutre, meubles, papiers, voitures de luxe, verre, produits chimiques; vermouth renommé. Grand commerce des soies gréges du Piémont. Des fortifications qui entouraient autrefois Turin, il ne reste que la citadelle. Ville de construction très-régulière; toutes les rues se coupent à angle droit. On y remarque le palais du roi, la cathédrale de Saint-Jean, les églises de Saint-Charles-Borromée, de Saint-Philippe de Néri, l'hôpital Saint-Louis et le théâtre. — Turin, capit. des *Taurins*, fut pillée par Annibal, embellie par Auguste, prise par les Français en 1536 et 1640. Ils l'assiégèrent vainement en 1706, et y furent battus par le prince Eugène. Patrie de Lagrange.

Turkestan ou **Touran**, région de l'Asie, bornée au N. par la Sibérie, à l'E. par le Turkestan chinois, au S. par l'Afghanistan et la Perse, à l'O. par la mer Caspienne; entre 35° et 50° lat. N., et entre 48° et 80° long. E. Le sol est montagneux à l'E. et au S. E. Il est couvert par les monts Bolor ou Belour-Dagh, le plateau de Pamir et l'Asferah-Dagh, à l'E.; par l'Hindou-Kousch au S. E. Au centre de cette haute chaîne, passe la route de Boukhara à Kaboul, au col de Kalou. Au centre, à l'O. et au N. O, le sol est plat, et partout aride, excepté sur le bords des cours d'eau: au N. est le désert de Kisilkoum, entre Boukhara et Khokand; au S., le désert de Kharism, entre les monts du Khorassan et l'Amou-Daria; au S. O., les steppes des Turcomans. Les cours d'eau sont: le Sir-Daria ou Sihoun (anc. Iaxarte), le Mourgab, l'Amou-Daria ou Djihoun (anc. Oxus), et le Zeraf ou Kohik. Le climat est extrême, très-chaud en été (40° à Khiva), très-froid en hiver: en 1840, les troupes du général russe Perovski, dans leur marche vers Khiva, subirent une *bourane*, ou ouragan de neige, qui fit descendre le thermomètre jusqu'à 50° de froid. — Sur les rives des fleuves, on cultive le blé, le maïs, le riz, les pois, l'orge, le djougara qui donne un bon fourrage, le trèfle, le chanvre, le coton, le tabac, le pavot, la soie et beaucoup de fruits. Le bétail fait la principale richesse du pays, surtout les moutons et les chèvres; les chevaux et les ânes sont grands, forts et rapides. Le Turkestan est habité par des peuples de race turque: Turcomans, Ouzbeks, Kirghiz et Bouroutes; il y a aussi des Afghans, des Tadjiks, des Arabes et des Juifs. La religion domi-

nante est l'islamisme. — La superficie du Turkestan est de 1,800,000 kil. carrés, et la population d'environ 8 millions d'habitants. La Russie a occupé depuis 30 ans le territoire situé entre la mer Caspienne et le lac d'Aral, les steppes des Kirghiz et tout le bassin du Sir-Daria jusqu'au plateau de Pamir, qu'elle a annexé à la Sibérie. Les trois principaux États indépendants sont les Khanats de Boukhara, de Khiva et de Koundouz; les contrées soumises aux Russes sont les steppes des Turcomans, le Khanat de Khokand, etc.

Turkestan chinois, ou **Tartarie chinoise,** ou **Petite Boukharie,** en chinois *Thiân-chân-nan-lou* (pays au S. des monts Célestes), partie de l'empire chinois à l'O., bornée au N. par la Dzoungarie et les monts Célestes, à l'E. par la Mongolie, au S. par le Thibet et le Ladak, à l'O. par le Turkestan. C'est un plateau élevé, montueux à l'O. et au S., plat et désert à l'E.; entre 35° et 44° lat. N., et entre 70° et 93° long. E. Le Turkestan chinois a 1,320,000 kil. carrés et 1,500,000 habitants musulmans, qui sont Tadjiks à l'O. et Turcs à l'E. Il y a des Chinois à Yarkand et des Kalmouks à Kachgar. Les principales chaînes sont : les monts Thiân-chân ou Célestes au N. O.; les monts Bolor à l'O.; les monts Mouz-Tagh, Tsoung-ling ou Karakoroum au S. O., dans lesquels s'élève le gigantesque Dapsang (8,619 mèt.), et les monts Kouen-loun au S. Le principal cours d'eau est le Tarim, formé de la réunion du Kachgar et de l'Yarkand, qui se jette dans le lac Lob. Toute la partie E. du pays s'appelle le désert de Gobi. Les seules parties fertiles sont les vallées du Tarim et de ses affluents; elles produisent : blé, orge, riz, millet, coton, raisins, abricots, pêches, pommes, poires, melons et oranges; on élève dans les pâturages des chameaux, des chevaux et des moutons. L'été est chaud et court; l'hiver long et rigoureux. Depuis quelques années le Turkestan s'est rendu indépendant. V. *Supplément.*

Turkestan russe, prov. formée récemment de la partie septentrionale du Khanat de Khokand, arrosée par le Sir-Daria, et comprenant une partie des steppes des Kirghiz. C'est un pays fertile, qui a beaucoup de fer et de houille. V. princ.: Turkestan, Tachkend, Tchemkend et Port-Perovski.

Turkestan ou **Taraz,** v. du Turkestan, dans le khanat de Khokand, sur le Sir-Daria, occupée par les Russes.

Turlupin, nom de théâtre adopté par H. Legrand, acteur comique de l'hôtel de Bourgogne, 1583-1634. Il joua avec Gros-Guillaume et Gautier-Garguille des farces, qui furent appelées *turlupinades.*

Turlupins, hérétiques du XIVe siècle, qui se rattachaient aux Bégards. Ils enseignaient que l'homme peut arriver ici-bas à un état de perfection qui le rend impeccable, et qu'il peut alors accorder à son corps tout ce qu'il demande. Ils allaient nus et se livraient à toutes sortes d'excès. Ils étaient nombreux dans les Pays-Bas et le nord de la France. Grégoire XI les excommunia en 1373, et Charles V les poursuivit.

Turnacum, nom anc. de *Tournay.*

Turnau, v. de l'empire austro-hongrois, à 32 kil. N. d'Iung-Bunzlau (Bohême); 4,000 hab. Pierres précieuses.

Turnèbe (Adrien), érudit, né aux Andelys, 1512-1565, étudia à Paris, fut maître ès arts en 1532, enseigna les belles-lettres à Toulouse, puis la langue grecque, 1547, et la philosophie grecque, 1561, au Collège de France. En 1552, il surveilla l'impression des ouvrages grecs à l'Imprimerie royale. Son érudition immense, la douceur de son caractère, ses mœurs irréprochables lui valurent l'estime générale. Il a écrit : *In Ciceronis De legibus lib. III commentarii; Comm. in Ciceronis Academicarum quæstionum lib. I; Disputatio ad librum Ciceronis De fato; Commentarii et emendationes in lib. Varonis De lingua latina*; *Adversaria* (tablettes), recueil précieux d'observations sur un grand nombre de passages d'auteurs anciens. Il a traduit en latin plusieurs traités de Théophraste, de Plutarque, de Philon, d'Oppien, etc ; il a donné de bonnes éditions. Ses œuvres, *Opera Turnebi*, ont été recueillies à Strasbourg, 1600, in-fol.

Turner (Samuel), voyageur anglais, né dans le comté de Gloucester, 1759-1802, capitaine au service de la Compagnie des Indes, fut envoyé par Hastings au Thibet, et a laissé une relation intéressante de cette mission : *an Account of an embassy to Tibet*, 1800, in-4°.

Turner (Sharon), historien anglais, né à Londres, 1768-1847, fut attorney ou procureur, et consacra tous ses loisirs à des recherches historiques. Ses ouvrages, d'une érudition consciencieuse, sont : *History of the Anglo-Saxons*, 1799-1805, 3 vol. in-8°; *History of England to the death of Elisabeth*, 1838, 6 vol. in-8°; *Sacred History of the world*, 3 vol. in-8°; etc.

Turner (Joseph-Mallord-William), peintre anglais, né à Londres, 1775-1851, fils d'un perruquier, eut de bonne heure de grandes dispositions pour le dessin ; elles furent encouragées par le docteur Munro, et Turner put entrer, comme élève, à l'Académie royale, en 1789. Il exposa, dès 1790, une *Vue du palais archiépiscopal de Lambeth*, et jusqu'à sa mort ne cessa de produire tableaux, aquarelles, dessins, en nombre très-considérable. Il fut membre de l'Académie en 1802, et dès lors sa réputation alla toujours en grandissant. Il visita la France, la Suisse, l'Italie, admira et étudia surtout Claude Lorrain. Il a fait un grand nombre d'*illustrations* pour les plus luxueuses publications; il a composé de charmantes aquarelles, confiées à d'habiles graveurs pour les *keepsakes*. Il s'est surtout préoccupé dans ses œuvres plus considérables des effets de la lumière ; il a peint le soleil, les crépuscules, les aurores, la nuit, avec un sentiment admirable de vérité et de poésie. On cite : *Bateaux près d'échouer; Mercure et Argus ;* la *Chute de Carthage;* le *Naufrage;* la *Grêle; la Pluie et la Vitesse*, etc. Dans les dernières années de sa vie, il cacha sa fortune et sa personne dans un obscur logement de Chelsea, et légua ses tableaux à la nation.

Turnhout, v. de Belgique, dans la prov. et à 48 kil. N. E. d'Anvers, dans la Campine ; 14,000 hab. Fabr. de toiles, coutils, tapis et épingles. Victoire de Maurice de Nassau sur les Espagnols en 1597.

Turnus était, d'après *l'Enéide*, roi des Rutules, et fiancé à Lavinie, fille du roi Latinus. Lorsque Enée lui ravit la main de cette princesse, il le combattit et fut tué par son rival.

Turons, *Turones*, peuple gaulois au S. de la Lyonnaise IIIe; ch.-l., *Cæsarodunum* ou *Turones* (Tours).

Turpin ou **Tilpin** fut moine de Saint-Denis, archevêque de Reims, 753, assista au concile de Rome, en 769, et fut peut-être le secrétaire et l'ami de Charlemagne. Il mourut vers 800. Il est surtout célèbre par la *Chronique* qu'on lui a attribuée, et qui, intitulée : *De vita Caroli Magni et Rolandi*, a pour sujet les exploits de l'empereur et de son neveu en Espagne. Cet ouvrage paraît avoir été fabriqué vers la fin du XIe siècle ; plusieurs pensent que l'auteur est un moine de Saint-André de Vienne (Dauphiné); il fut traduit en français, dès 1206, puis par Robert Gaguin. Le texte latin de ce roman a été publié en 1566, en 1584; puis par Ciampi, Florence, 1822, in-8°, et par Reiffenberg, Paris, 1836.

Turpin (François-Henri), littérateur, né à Caen, 1709-1799, fut professeur à l'Université de Caen, vint à Paris et fut l'un des protégés d'Helvétius. Il eut peu de célébrité, quoique ses ouvrages ne soient pas dépourvus de mérite, mais il fut forcé de mettre sa plume aux gages des libraires. On peut citer: *Vie de Louis II de Bourbon, prince de Condé, Vies de Charles et de César de Choiseul*, dans les *Hommes illustres de la France* de d'Auvigny ; *Histoire universelle*, 4 vol. in-12; *Hist. naturelle et civile du royaume de Siam jusqu'en* 1770, 2 vol. in-12 ; *Histoire de Mahomet*, 3 vol. in-12; *Histoire de l'Alcoran*, 2 vol. in-12; *la France illustre*, ou *le Plutarque français*, 5 vol. in-4° ou 7 vol. in-12 ; *Hist. des révolutions d'Angleterre*, de 1688 à 1747, 2 vol. in-12 ; etc.

Turpin de Crissé (Lancelot, comte), né dans la Beauce, vers 1716, mort en 1795. Il entra dans l'armée en 1732, prit part à toutes les guerres du règne de Louis XV, fut maréchal de camp en 1761 et lieutenant général en 1780. Il émigra en Allemagne, 1792. Ses nombreux travaux sur la stratégie sont estimés : *Essai sur l'art de la guerre*, 1754, 2 vol. in-4°; *Commentaires sur les Mémoires de Montecuculli*, 1769, 3 vol. in-4°; *Commentaires sur les Institutions de Végèce*, 1779, 3 vol. in-4°: *Commentaires de César, avec des notes historiques, critiques et militaires*, 1785, 3 vol. in-8°; etc.

Turques (Iles), groupe de 5 îlots, situé près de la côte N. de Haïti et appartenant à l'Angleterre ; 1,400 hab. La plus grande, appelée la *Petite-Saline*, renferme une importante mine de sel gemme.

Turquie ou **Empire ottoman,** vaste État de l'ancien continent, qui s'étend sur les côtes de la mer Noire, de l'Archipel, de la Méditerranée orientale et de la mer Rouge, en Europe, en Asie et en Afrique. Il est compris entre 51° et 48° lat. N., et entre 13° et 46° long. E. Il se compose de 5 parties : 1° la Turquie d'Europe, c'est-à-dire la péninsule turco-hellénique, sauf le petit royaume de Grèce; 2° la Turquie d'Asie, c'est-à-dire l'Asie Mineure, l'Arménie, la Syrie et la Mésopotamie; 3° l'Hedjaz en Arabie ; 4° la province de Tripoli, en Afrique ; 5° il y a 6 pays vassaux qui sont : la principauté

de Roumanie ou Moldo-Valachie, la principauté de Serbie, la principauté de Montenegro, la principauté de Samos, la vice-royauté d'Égypte et la régence de Tunis. L'empire ottoman est borné au N. par la Russie, la mer Noire et l'Autriche; à l'E. par la Perse; au S. par l'Arabie, la Nubie, la Méditerranée et la Grèce; à l'O. par l'Adriatique et la Dalmatie autrichienne. Capitale, *Constantinople*. Superficie: en Europe, 525,000 kil. carrés; en Asie, 1,700,000; en Afrique, 2,680,000; total, 4,905,000 kil. carrés. Population: en Europe, 16,000,000; en Asie, 16,000,000; en Afrique, 10,000,000; total, 42,000,000 d'habitants. Sur ces 42 millions, on trouve: en Europe, 13,500,000 chrétiens, 2,300,000 musulmans, 200,000 juifs; en Asie, 3,350,000 chrétiens, 12,600,000 musulmans, 70,000 juifs; en Afrique, 200,000 chrétiens, 9,770,000 musulmans, 30,000 juifs. La population de l'empire se compose donc ainsi au point de vue des religions: 16,350,000 chrétiens, 25,370,000 musulmans, 300,000 juifs. V. SUPPLÉMENT.

Géographie physique. — La côte de la mer Noire appartient à la Turquie depuis un point situé un peu au N. de l'embouchure septentrionale du Danube; elle présente l'île rocheuse de Fidonisi ou des Serpents, avec un phare qui éclaire la Sulina, principale bouche du fleuve, la baie de Baltschik, le golfe de Bourgas, les ports de Sulina, Kostendjeh, Varna et Bourgas. De la mer Noire on entre dans la mer de Marmara par le Bosphore, qui a 27 kil. de long sur 550 à 2000 mètres de large; au S. du Bosphore est Constantinople, et en face, sur la rive asiatique, Scutari. A peu de distance, au S.E., sont les îles des Princes. On entre dans l'Archipel par le canal des Dardanelles, long de 50 kil. et large de 4 à 6. Dans l'Archipel sont la presqu'île de Gallipoli, le golfe de Saros, le golfe d'Orfano, la presqu'île de Chalcidique, le golfe de Salonique, le canal de Trikhéri et le golfe de Volo, où commence le royaume de Grèce. La côte de l'Adriatique et de la mer Ionienne appartient à la Turquie depuis Antivari au N. jusqu'à Prévéza au S. On y distingue le cap Glossa sur le canal d'Otrante. — Sur les côtes de la Turquie d'Asie les principaux accidents des côtes sont: le cap Sinope dans la mer Noire, les golfes d'Isnikmid et d'Isnik dans la mer de Marmara, le cap Baba et le golfe de Smyrne dans l'Archipel, les golfes de Satalieh et d'Alexandrette dans la Méditerranée. — Le système montagneux de la Turquie d'Europe se compose d'un plateau central et de quatre chaînes. Le plateau qui entoure le mont Tchar-dagh, comprend la Bosnie méridionale ou Rascie, la Serbie méridionale, la Serbie turque, le N. O. de la Thrace, le N. de la Macédoine et l'E. de la haute Albanie, du Montenegro et de l'Herzégovine. Les sommets les plus élevés de cette région coupée de ravins et de gorges et couverts de forêts, sont: le Tchar-dagh (2,630 mèt.), le Dormitor (2,600), le Rilo-dagh (2,500). Du plateau partent quatre grandes chaînes: vers le N. les Véliki-Balkans, vers l'E. la double chaîne des Balkans et du Despoto-dagh, vers le S. les Alpes Helléniques, vers l'O. les Alpes Illyriennes. Toutes sont épaisses, difficiles, flanquées de contre-forts qui se dirigent dans tous les sens. Cette configuration explique la formation de plusieurs États dans cette région, la longue résistance des populations slaves et albanaises aux Turcs, et l'esprit particulariste des habitants. De ces montagnes descendent: vers le Danube, à droite, la Save, qui reçoit l'Unna, le Verbas, la Bosna, la Drina et la Grande-Morava, le Timok et l'Isker; à gauche, dans la Roumanie, le Schill, l'Aluta, l'Ardjisch, la Jalomitza, le Sereth, qui reçoit la Moldava et la Milkova, le Pruth. Vers l'Archipel coulent la Maritza (Hebrus), le Karasou (Nestus), le Strouma (Strymon), le Vardar (Axius), le Vistritza (Haliacmon), la Salemvria (Pénée). Vers la mer Ionienne coule l'Arta (Arachtus). Vers la mer Adriatique, la Voïoutza, l'Ergent, le Scoumbi, le Drin albanais (Drilo), la Moratcha, qui forme le lac de Scutari, la Narenta (Naro). — La Turquie d'Asie comprend 7 régions naturelles très-distinctes, placées sous le même joug par le hasard de la conquête: l'Asie Mineure ou Anatolie, l'Arménie, l'Al-Djésireh, l'Irak-Arabi, le Kourdistan turc, la Syrie et les Iles; les plus importantes sont l'Anatolie et la Syrie. L'Anatolie est une presqu'île qui forme un vaste plateau plus élevé à l'E. qu'à l'O., et dont les talus sont: au N. l'Anti-Taurus et les montagnes du Pont, de la Paphlagonie et de la Bithynie; à l'O. l'Olympe; au S. le Taurus (2,600 mèt.), traversé par beaucoup de défilés dont le principal est le Kulek-Boghaz (Portes Ciliciennes); à l'E. l'Anti-Taurus, qui se rattache à l'Amanus vers les sources du Djihoun. Vers la mer Noire coulent le Kizil-Ermak (Halys), le Sakaria (Sangarius); vers la mer de Marmara, le Sousoughourlou (Rhyndacus), le Khodja-Tchaï (Granique); vers l'Archipel, le Mendereh-Sou (Simoïs), qui reçoit le Bounarbachi-Sou (Scamandre), le Kédis-Tchaï (Hermus), dont l'embouchure est dans le golfe de Smyrne, le Koutschouk-Mendereh (Caystre), le Bougouz-Mendereh (Méandre); vers la Méditerranée, l'Etcheu-Tchaï (Xanthe); le Kœpri-Sou (Eurymédon), le Karasou (Cydnus), le Seïhoun (Sarus), le Djihoun (Pyramus). L'Arménie, l'Al-Djézireh, l'Irak et le Kourdistan sont arrosés par le Tigre, grossi des deux Zabs et par l'Euphrate. La Syrie est une région montueuse qui s'allonge du N. au S. le long de la côte de la Méditerranée. Du nœud de l'Amanus au N. se détachent le Karadja, le Djebel-el-Nosaïrieh et le Djebel-el-Kossaïr; puis se développent les deux chaînes parallèles du Liban à l'O. et de l'Anti-Liban à l'E. La Syrie est arrosée par l'Euphrate, le Baradah, l'Oronte ou Nahr-el-Assy, le Nahr-el-Kebir (Eleutherus), le Nahr-el-Kelb (Lycus), le Jourdain. Les lacs sont la mer Morte, dont le niveau est à 392 mèt. au-dessous du niveau de la Méditerranée, le lac de Génésareth ou de Tibériade, le Bahret-el-Atebeh à l'E. de Damas.

Voir pour les autres parties de l'empire Ottoman: BOSNIE, SERBIE, ROUMANIE, MONTÉNÉGRO, ÉGYPTE, TRIPOLI, TUNIS.

Productions. — Dans la Turquie d'Europe, les productions sont très-variées, comme les climats. Au N. l'hiver est long et froid, et le thermomètre descend jusqu'à 26°; la neige reste sur terre pendant 7 mois. Au centre le climat est doux et l'été chaud; le thermomètre monte jusqu'à 38°. Au S., dans la Thessalie et l'Epire, la chaleur est grande dans les plaines, et le froid vif dans les montagnes. Les parties basses des côtes sont malsaines, surtout le long de la mer Noire. Les productions minérales paraissent être nombreuses, mais elles sont encore peu connues; il y a de la houille à Dobra en Serbie et à Salonique; du fer en Serbie, en Bosnie et en Bulgarie; du sel en Valachie; des eaux minérales à Sophia, Kostendil et Novi-Bazar. Les productions végétales sont très-riches: ce sont, le maïs, le blé, le seigle, l'orge, l'avoine, le sorgho, le riz, le lin, le chanvre, le colza, le sésame, presque partout; le coton autour de l'Archipel; le tabac en Thessalie, en Thrace, en Albanie; la vigne à Candie, en Roumanie, en Epire; l'olivier sur tout le littoral, les arbres à fruits des pays chauds, les cerisiers, les pommiers, les fraises, la soie. Les forêts les plus importantes sont sur les montagnes de Roumanie, de Serbie, de Bosnie, d'Albanie, de Roumélie; ces forêts ont pour essences le pin, le sapin, le chêne, le hêtre, le platane et le buis. Le bétail est nombreux en Roumanie, rare en Turquie; les chevaux moldaves, turcs et tartares sont estimés; les moutons et surtout les chèvres et les porcs se trouvent partout. — La Turquie d'Asie, si riche et si florissante dans l'antiquité, est maintenant mal cultivée. Il y a dans l'Asie Mineure d'abondantes mines de fer, de cuivre, de plomb, d'argent, de sel, dont on ne tire qu'un médiocre parti. Les productions végétales et animales sont plus variées encore que dans la Turquie d'Europe; citons le coton, la soie et la laine d'Angora.

Géographie politique. — L'empire ottoman se divise en vilayets ou gouvernements généraux dirigés par des *valis* ou gouverneurs et subdivisés en *livas* ou provinces, administrées par des *kaimakans* ou lieutenants-gouverneurs.

TURQUIE D'EUROPE.

Régions.	*Gouvernements.*	*Livas.*
ROUMÉLIE	EDRENEH	Edreneh. Slivno. Rodosto. Philippopoli. Gallipoli.
	OUSKOUP	Ouskoup. Pristina. Vrania.
	SALONIQUE	Salonique. Sérès. Drama.
THESSALIE ET ALBANIE	JANINA	Janina. Bérat. Arta. Tricala.
	BITOLIA	Bitolia. Okhrida. Prisrendi. Scutari. Kastoria.

BOSNIE, HERZÉGOVINE ET CROATIE	Séraïévo	Séraïévo. Novi-Bazar. Donia-Tousla. Travnik. Mostar. Banialouka.
BULGARIE	Silistrie	Silistrie. Toultscha. Varna. Babadagh.
	Widdin	Widdin. Nicopoli. Tirnova.
	Nisch	Nisch. Les Kovatz. Sophia. Kostendil. Samakovo.
CANDIE	Candie.	
ILES DE L'ARCHIPEL	Iles.	

TURQUIE D'ASIE.

Régions.	*Gouvernements.*	*Capitales.*
BITHYNIE	Khoudavendiguiar	Brousse.
LYDIE	Yzmir	Smyrne.
PHRYGIE ET PAMPHYLIE	Karaman	Konia.
PHRYGIE	Angora	Angora.
PAPHLAGONIE	Kastamouni	Kastamouni.
ARMÉNIE	Sivas	Sivas.
ARMÉNIE	Erzeroum	Erzeroum.
ASSYRIE	Kourdistan	Diarbékir.
ARMÉNIE	Kharpout	Kharpout.
CILICIE, OSROENE	Alep	Alep.
SYRIE	Djebel-Libnan	Deïr-el-Kamar.
SYRIE	Syrie	Damas.
PHÉNICIE ET PALESTINE	Saïda	Saïda.
BABYLONIE	Bagdad	Bagdad.
ARABIE PÉTRÉE	La Mecque	La Mecque.
ARABIE MARITIME	Arabie	Djeddah.
ARABIE PÉTRÉE	Harémi Nébéri	Médine.
ARABIE HEUREUSE	Yémen	Mokka.

Administration. Le gouvernement de la Turquie est absolu et appartient au *sultan* ou padischah. La succession au trône a lieu par ordre de primogéniture masculine, parmi tous les princes du sang ; de sorte que le fils ne succède à son père que si, parmi les frères et les neveux de celui-ci, il n'en existe pas de plus âgés que lui. Les deux principaux fonctionnaires de l'empire sont le *grand-vizir* et le *muphti*. Le grand vizir a la direction de la politique, de l'administration, de la guerre et des finances. Il est l'intermédiaire entre les autres ministres et le sultan, et surveille l'exécution de toutes les décisions souveraines appelées *firmans, iradès, haw, hattichériff, hatti-humayoum*. Le muphti est l'interprète de la loi. Il est le chef des *ulémas*, jurisconsultes, juges et prêtres; il dirige l'instruction publique. Tous deux ont place au *divan*, avec les ministres. Les rapports de la *Porte* avec les principautés vassales de Montenegro, Serbie, Roumanie ou Moldo-Valachie, Egypte, Samos, Tunisie (voy. ces mots), sont réglés par des conventions politiques spéciales. — L'armée permanente et régulière, ou *nizam*, est divisée en 7 corps d'armée ou *ordous*. Chaque ordou comprend environ 20,000 hommes de ligne, répartis en 6 régiments d'infanterie, 3 régiments de cavalerie et un régiment d'artillerie. Chaque ordou comprend encore des troupes de réserve, ou *rédif*, qui y sont réunies en temps de guerre et sont censées en doubler l'effectif. Le nizam compte en outre les 3 régiments d'artillerie des détroits, 2 régiments du génie et les brigades de Candie et de Tripoli. Les troupes irrégulières des *bachi-bouzouks*, les gendarmes ou *cavas* et les contingents auxiliaires de Bosnie, Albanie, Serbie, Tunis et Egypte, complètent l'armée turque :

Six ordous	100,000 h.
Rédif	60,000
Génie	1,500
Artillerie des Détroits	2,000
Brigades détachées	7,000
Cavas et bachi-bouzouks	50,000
Auxiliaires	50,000
Total	270,500

La flotte se compose de : 5 frégates cuirassées, 3 vaisseaux, 8 frégates, 10 corvettes, 15 avisos, 10 chaloupes canonnières et 30 transports à hélice, et 60 bâtiments à voiles, montés par 11,000 marins. — Le revenu est d'environ 250 millions de francs, et la dette atteint le chiffre de 1,200 millions.

Histoire. Les Turcs ottomans ou osmanlis tirent leur nom d'Osman ou Othman, chef d'une bande de 800 cavaliers nomades, qui s'établit au XIIIe siècle dans la Bithynie, et se mit au service du sultan seldjoucide de Roum. L'Etat de Roum fut détruit en 1307 par les Mongols, et les Osmanlis devinrent maîtres du pays qu'ils occupaient. Ils firent des conquêtes en Asie Mineure et se mêlèrent aux luttes des Grecs contre les Slaves et les Bulgares. En 1357, ils s'emparèrent de Gallipoli, sur la rive européenne des Dardanelles et tournèrent tous leurs efforts vers l'Occident. Amurat Ier conquit la Macédoine, la Thrace, les côtes de la mer Noire jusqu'aux Balkans et fit d'Andrinople sa capitale. Bajazet Ier y ajouta la Valachie, repoussa à Nicopolis les croisés d'Occident, soumit la Grèce, et assiégeait Constantinople lorsque l'invasion de Tamerlan le rappela en Asie; il fut vaincu et fait prisonnier à Angora (1402). Mahomet Ier et Amurat II reprirent l'œuvre interrompue, et soumirent l'Albanie et la Serbie; Jean Hunyade et Scanderbeg ne purent arrêter que pour un temps les progrès des Turcs. Mahomet II occupa Constantinople, le 29 mai 1453, conquit la Morée, la Moldavie, la Crimée et attaqua l'Italie. En 1517, Sélim Ier subjugua la Syrie, l'Egypte, et se fit reconnaître khalife et commandeur des croyants. Soliman le Magnifique donna à l'empire son plus haut degré de splendeur : il enleva Rhodes aux chevaliers hospitaliers, se fit prêter hommage par les souverains d'Alger, de Tunis, de Tripoli et de Transylvanie, soumit la Hongrie méridionale et menaça Vienne. Après lui, la décadence commence; la défaite de Lépante (1571) fit perdre aux Turcs l'empire de la mer; les batailles de Saint-Gothard (1664), de Vienne (1683), de Mohacz, de Zentha (1697), leur fixèrent la Save et le Danube pour limites, et la paix de Carlowitz (1699) leur ôta la Hongrie et la Transylvanie. C'est alors que la Russie commença ses attaques, plus suivies et plus ardentes que celles de l'Autriche. En 1774, elle s'ouvrit la Crimée, la mer Noire, la mer d'Azov et le Caucase, par le traité de Kaïnardji ; en 1784, elle acquit la Crimée et le Kouban; en 1792, le pays entre le Bug et le Dniester, par le traité d'Iassy. En 1808, à l'avénement de Mahmoud, l'empire turc paraissait près de sa fin, lorsque le sultan entreprit de lui rendre la vie par d'énergiques réformes : les Russes enlevèrent la Bessarabie, les Serbes se rendirent indépendants, Ali, pacha d'Albanie, se révolta, les Grecs s'affranchirent, Méhémet-Ali, pacha d'Egypte, se souleva et battit les armées du sultan, les Russes prirent Andrinople. En 1853, le tzar Nicolas résolut d'en finir avec cet empire qu'il appelait *le malade;* il réclama le protectorat de tous les chrétiens d'Orient. La France et l'Angleterre intervinrent, battirent les Russes et les obligèrent d'abandonner les bouches du Danube, la domination de la mer Noire et le protectorat des Provinces danubiennes. Depuis ce temps, les réformes nécessaires ont rencontré, dans l'apathie et le fanatisme des populations musulmanes, la rancune et l'hostilité des populations chrétiennes, la corruption de l'administration, des obstacles invincibles. Les finances sont en mauvais état, et l'empire ne subsiste que par la protection des puissances garantes. Voici la suite des padischahs depuis Othman :

Othman Ier, sultan en	1299
Orkhan	1326
Amurat Ier	1360
Bajazet Ier	1389
Soliman Ier	1402
Musa	1410
Mahomet Ier	1413
Amurat II	1421
Mahomet II	1451
Bajazet II	1481
Sélim Ier	1512
Soliman II	1520
Sélim II	1566
Amurat III	1574
Mahomet III	1595
Achmet Ier	1603
Mustapha Ier	1617
Othman II	1618
Mustapha Ier, 2e fois	1622
Amurat IV	1623
Ibrahim	1640

Mahomet IV.	1649
Soliman III.	1687
Achmet II.	1691
Mustapha II.	1695
Achmet III.	1703
Mahmoud Ier.	1730
Othman III.	1754
Mustapha III.	1757
Abdul-Hamid.	1774
Sélim III.	1789
Mustapha IV.	1807
Mahmoud II.	1808
Abdul-Medjid.	1839
Abdul-Aziz.	1861

V. Supplément.

Turquie d'Asie. V. Turquie.

Turquie d'Europe. V. Turquie.

Turreau de Linières (Louis-Marie, baron), général, né à Evreux, 1756-1816, servit dans les gardes du comte d'Artois, 1786, fut élu chef de bataillon de l'Eure, en 1792, passa de l'armée de la Moselle à celle de la Vendée, et était général de division, en septembre 1793. Commandant en chef de l'armée des Pyrénées-Orientales, il livra le combat du Boulou, fut mis à la tête de l'armée de l'Ouest, prit Noirmoutier, et divisa son armée en douze colonnes infernales chargées de dévaster en tous sens le territoire vendéen. Après le 9 thermidor, il fut dénoncé, suspendu, arrêté, mais acquitté par un conseil de guerre, 1795. Il servit dans l'armée de Mayence, 1797, puis en Italie; fut ambassadeur aux Etats-Unis, en 1804, et, à son retour, créé baron, 1811. Pendant les Cent-Jours, il fut chargé de défendre la rive gauche de la Seine. On a de lui : *Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre de la Vendée*, an III. in-8°, et 1815, in-8°; *Aperçu sur la situation politique des Etats-Unis*, 1815, in-8°.

Turreau (Louis), conventionnel, cousin du précédent, né à Orbec (Normandie), 1760-1796, épousa Mme veuve Davout, en 1789, fut député suppléant à l'Assemblée législative, et membre de la Convention. Il fut l'un des plus ardents Montagnards, vota la mort de Louis XVI, montra beaucoup d'exagération dans ses missions dans l'Yonne et en Vendée; se prononça contre les terroristes après le 9 thermidor, et mourut garde-magasin à l'armée d'Italie. Il ne fut pas étranger à la première fortune de Bonaparte.

Turriers, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 40 kil. N. E. de Sisteron (Basses-Alpes); 550 hab.

Tursan (Le), petit pays de l'anc. Guyenne, capit *Aire*, compris aujourd'hui dans les départ. des Landes et du Gers.

Tursi, v. du roy. d'Italie, à 70 kil. N. de Potenza, dans la Basilicate (anc. roy. de Naples); 5,000 hab. Evêché.

Turyassu, fl. du Brésil, coule entre les prov. de Maranhao et de Para, et se jette dans l'Atlantique, après un cours de 550 kil.

Tusca, riv. de l'Afrique anc., entre les prov. de Numidie et d'Afrique. Auj. *Ouad-el-Berber*.

Tuscaloosa, v. des Etats-Unis (Alabama), sur le Blak-Warrior-River; 6,000 hab. Université.

Tuscie, une des dix-sept provinces du diocèse d'Italie, au IVe siècle, comprenait l'Etrurie et l'Ombrie; ch.-l., *Florence*.

Tusculum, v. de l'anc. Latium, au S. E., colonie d'Albe. Elle eut pour dictateur Octavius Mamilius, gendre de Tarquin le Superbe, et qui essaya de le rétablir à la tête des Latins. Cicéron y composa ses *Tusculanes*. Il en reste des ruines à *Frascati*.

Tutela, nom latin de *Tudela* et de *Tulle*.

Tuttlingen, v. de Wurtemberg, sur le Danube, à 120 kil. S. O. de Stuttgart, dans le cercle de la Forêt-Noire; 6,000 hab. Forges, coutelleries, filatures de laine. Victoire des Impériaux sur les Français, commandés par Rantzau, en 1643.

Tuy, v. d'Espagne, à 92 kil. S. O. d'Orense (Galice); 4,200 hab. Evêché. Elle est fortifiée. Fabriq. de linge. Anc. *Tudæ ad fines*.

Tvartko Ier (Etienne), neveu et successeur du ban Etienne Cotromanovitch, 1357, conquit, en 1366, la principauté de Zentha (Herzégovine), se fit couronner roi de Bosnie et de Rascie, 1376, fut reconnu par Louis Ier, roi de Hongrie, son beau-frère, fut forcé de faire hommage à Sigismond Ier, puis s'allia aux Turcs, après la bataille de Cassovie, 1389, s'empara de presque toute la Dalmatie, et mourut en 1391.

Tvartko II, son fils, roi de Bosnie et de Rascie, 1391-1443, parvint à s'affranchir de la suzeraineté de Sigismond, mais devint tributaire des Turcs, en 1415. Il mourut sans postérité.

Tver, v. de Russie, ch.-l. du gouvern. du même nom, au confl. de la Tvertza et du Volga, sur le chemin de fer de Saint-Pétersbourg à Moscou, dans la Grande-Russie, à 540 kil. S. E. de Saint-Pétersbourg; 30,000 hab. Reconstruite par Catherine II, après un incendie, en 1768. Archevêché, cathédrale, bazar, palais de justice. Navigation active, pêche, commerce de transit. — Le gouvern. de Tver touche à ceux de Novgorod, Jaroslav, Wladimir, Moscou, Smolensk et Pskov. Il a 65,330 kil. carrés et 1,550,000 hab. Lin, chanvre, blé, forêts; sol plat, climat froid.

Tvertza, riv. de Russie, affl. de gauche du Volga, se jette à Tver, après un cours de 215 kil.

Tweed, petit fl. de la Grande-Bretagne, prend sa source en Ecosse, arrose Peebles, Kelso, entre en Angleterre, passe à Berwick, et se jette dans la mer du Nord, après un cours de 160 kil., de l'O. à l'E.

Twickenham, village d'Angleterre, sur la Tamise, à 15 kil. O. de Londres (Middlesex); 8,000 hab.

Tyane, v. de l'anc. Cappadoce, patrie du thaumaturge Apollonius. Auj. *Kara-Hissar*.

Tyard. V. Thiard.

Tyburn, village d'Angleterre, près de Londres (Middlesex), où étaient autrefois les fourches patibulaires.

Tycho-Brahé, célèbre astronome danois, né à Knudstrup (Scanie), 1546-1601, d'une famille d'origine suédoise, reçut, par les soins de son oncle maternel, Steno, une éducation qui contrariait les préjugés de ses nobles parents. Dès son séjour à l'Université de Copenhague, il eut la passion de l'astronomie; à Leipzig, où il devait étudier le droit, il passait les nuits à observer le ciel et à corriger les erreurs des tables Alphonsines et Pruténiques. A son retour auprès de son oncle, 1571, il installa dans sa maison un observatoire et un laboratoire, et attira l'attention publique, en publiant, 1573, un mémoire curieux, *De nova stella*, au sujet d'une étoile nouvelle qu'il avait observée dans la constellation de Cassiopée. En 1574, il fit un cours public d'astronomie à Copenhague; enfin, le roi Frédéric II lui concéda la propriété de l'île de Hven, à trois lieues de Copenhague, et Tycho-Brahé s'installa magnifiquement dans le château d'*Uraniberg*, où il commença ses observations, qu'il poursuivit pendant vingt ans, 1577-1597. Mais, à l'avénement de Christian IV, on déclara que les découvertes de Tycho étaient complétement stériles pour l'Etat, et l'illustre astronome quitta l'île, se rendit dans le Holstein, puis accepta la généreuse hospitalité que l'empereur Rodolphe II lui offrit au château de Benateck, à cinq milles de Prague. Tycho-Brahé a été surtout un grand observateur; malheureusement pour sa mémoire, il a soutenu, après Kopernik, que la terre était immobile au centre du monde, et que les planètes, tournant autour du soleil, circulaient avec lui autour de la terre. Mais il a poussé à une perfection jusqu'alors inconnue la construction et l'emploi des instruments; il a fait la première table de réfractions; il a donné un catalogue des étoiles bien supérieur à ceux que l'on avait; il a ajouté de nouveaux perfectionnements à la théorie lunaire de Kopernik; il a protégé Kepler, et lui a légué le soin de terminer ses *Tables Rudolphines*. On doit lui reprocher d'avoir cru à l'astrologie et d'avoir partagé bien des préjugés de son temps. Ses principaux ouvrages sont : *De nova stella*, 1573, in-4°, opuscule reproduit dans ses *Progymnasmata Astronomiæ instauratæ*, 1602, in-4°; *Epistolarum astronomicarum libri duo*, 1596 et 1610; *Astronomiæ instauratæ mechanica*, 1598, in-fol.; *De mundi ætherei recentioribus phænomenis*, 1603, in-4°; *Historia cœlestis, ex observationibus Tychonis Brahe*, 1582-1601, *per Barrettum*, 1656-66, 2 part. in-fol.; *Tabulæ Rudolphinæ*, mises au jour par Kepler, 1627, in-4°.

Tychsen (Olaus-Gerhard), orientaliste allemand, né à Tondern (Slesvig), 1734-1815, apprit la plupart des langues de l'Orient, les enseigna à Bützow, à Rostock, et acquit une réputation méritée d'érudit. Il a été le véritable créateur de la paléographie arabe. Ses *Passe-temps de Bützow*, 6 volumes in-8°, sont un trésor d'observations. Il a écrit beaucoup d'ouvrages et surtout *Introductio in rem nummariam Muhammedanorum; De cuneatis inscriptionibus Persepolitanis*, etc.

Tydée, fils d'Œnée, roi de Calydon, se réfugia à Argos, après avoir tué, sans le vouloir, son frère

Ménalippe; épousa la fille du roi Adraste et fut père de Diomède. Il fut tué au siége de Thèbes.

Tyndale ou **Tindale** (William), réformateur anglais, né vers 1477, à Hunt's Court (Gloucester), étudia à Oxford et à Cambridge, prêcha de bonne heure la réforme religieuse, fut forcé de quitter l'Angleterre, se rendit en Saxe, où il eut des conférences avec Luther, s'établit à Anvers, fut arrêté à l'instigation de Henri VIII, reconnu coupable d'hérésie et brûlé à Anvers, 1536. Il avait commencé à traduire la Bible en anglais.

Tyndare, fils aîné d'Œbalus, roi de Sparte, chassé du trône par son frère, fut rétabli par Hercule. Il eut de Léda Castor et Pollux, Clytemnestre et Hélène.

Tyndaris, v. de l'anc. Sicile, au N., près de Myles, fut engloutie par la mer.

Tyne. petit fl. d'Angleterre, arrose le comté de Northumberland, passe à Newcastle, où il devient navigable, à North-Shields, et se jette dans la mer du Nord à Tynemouth, après un cours de 60 kil. de l'O. à l'E.

Tyne, petit fl. d'Ecosse, se jette dans la mer du Nord près de Dunbar, après un cours de 44 kil. du S. O. au N. E.

Tynemouth, v. d'Angleterre, sur la Tyne, à 40 kil. N. E. de Newcastle (Northumberland); 39,000 hab. Port de refuge.

Type, édit publié en 648 par l'empereur Constant II, au sujet de l'hérésie des monothélites.

Typhée, géant à cent têtes, fils du Tartare et de la Terre, força les Dieux du ciel à se cacher en Egypte, sous la figure d'animaux. Jupiter le foudroya et l'ensevelit sous l'Etna. Il est le père de Géryon et de Cerbère.

Typhon, dieu de l'ancienne Égypte, était le dieu du mal, des ténèbres, de la stérilité. Chargé par son frère Osiris de gouverner les déserts à l'E. de l'Egypte, il se révolta, le tua, et fut à son tour tué par Horus. On lui consacrait le crocodile, l'hippopotame, l'âne, le scorpion. On l'honorait surtout à Héracléopolis Parva ou *Typhonopolis*.

Tyr, anc. v. de Phénicie, célèbre par sa marine, son commerce, ses colonies et son industrie de la pourpre. Elle fut fondée par des Sidoniens, sur la côte du continent, et devint promptement la plus importante cité des Phéniciens par l'étendue de son commerce et la célébrité de ses temples de Malkarth, Adonis et Astarté. Elle eut des rois, parmi lesquels nous connaissons Hiram, allié de Salomon, Ithobal, père de Jézabel, Pygmalion, frère de Didon, Ithobal II, sous le règne duquel la ville fut assiégée et prise par Nabuchodonosor, 572 av. J. C. Cinq des habitants qui échappèrent à l'esclavage s'établirent dans une petite île située en face de leur ville et y fondèrent la Nouvelle-Tyr. Elle accepta la suzeraineté des Perses, fut prise par Alexandre, 332, se soumit aux Romains et fut privée de ses franchises par Auguste. Elle ne perdit sa population et son commerce qu'au moyen âge. Elle appartint successivement aux Grecs, aux Arabes, aux Croisés, aux Mamelucks; elle est aux Turcs depuis 1517. C'est un misérable village appelé *Sour* ou *Tsour*

Tyran, τύραννος, nom donné chez les anciens Grecs à celui qui, dans une république, s'emparait d'un pouvoir perpétuel, ou à celui qui, dans une monarchie, renversait le souverain légitime. On donna plus tard ce nom au roi qui abusait de son pouvoir et violait les lois.

Tyrannion, grammairien et géographe, né dans le Pont, fut prisonnier de Lucullus et esclave. Son second maître, Muréna, l'affranchit; il devint l'ami de Cicéron, ouvrit dans la maison de l'orateur une école qui fit sa fortune, et forma une belle bibliothèque. Le premier, à Rome, il publia les ouvrages d'Aristote.

Tyras. nom anc. du Dniester.

Tyrconnel (Duc de). V. Talbot.

Tyrnau, v. de l'empire austro-hongrois, dans le comitat, et à 26 kil. N. E. de Presbourg (Hongrie); 9,000 hab. Cour d'appel, séminaire, gymnase, observatoire. Nombreux monastères. Grand commerce de vins.

Tyrol (Le), province de l'empire austro-hongrois, réunie au Vorarlberg; il est borné au N. par la Bavière, à l'E. par les prov. de Salzbourg et de Carinthie, au S. par la Carinthie, le roy. d'Italie et la Suisse, à l'O. par la Suisse. Capitale, *Insprück*. Superficie, 29,327 kil. carrés; population, 886,000 hab. Le Tyrol se divise en 5 parties: l'*Innthal*, ou vallée de l'Inn, au N., habitée par un peuple pauvre, généreux, ami des arts et d'une singulière valeur morale; le *Pusterthal* ou vallées de l'Eisack et de la Drave, à l'E.; le *Vorarlberg*, dans le bassin du Rhin au N. O.; le *Vintschgau*, ou vallée de l'Etsch, à l'O., et la vallée du haut Adige, au S. Le sol est montagneux et couvert par les Alpes Rhétiques; il est arrosé par le Rhin, l'Inn, le Lech, l'Isar, l'Adige, la Brenta; il est baigné par les lacs de Constance, de Garde et Achensee. La terre est rocheuse et peu fertile; le bétail est beau dans les pâturages alpestres; le climat est rude au N., chaud au S. dans le versant italien. Chanvre, tabac, vin, vers à soie, mines, sources thermales; industrie active en tissus et objets de métal et de bois. Les Tyroliens sont renommés pour leur adresse au tir et leur goût pour la musique. — C'est en 1180 que fut constitué le comté de Tyrol en faveur de Berthold. En 1363, il devint possession de la maison d'Autriche, et fut donné souvent en apanage jusqu'en 1665. Dès lors il resta dans les Etats héréditaires, fut cédé à la Bavière, 1805, se souleva, 1809, fut vaincu, mais revint à l'Autriche, 1814.

Tyrone, comté de l'Irlande, dans l'Ulster; 252,000 hab. Ch.-l., *Omagh*. Arrosé par le Blackwater. Houille, bière, whisky. La population a diminué de plus d'un quart depuis 20 ans.

Tyrrel (James), historien anglais, né à Londres, 1642-1718, petit-fils d'Usher, soutint dans ses écrits la cause libérale. Il défendit la révolution de 1688 dans 14 *Dialogues politiques* (*Bibliotheca politica*), et écrivit une *Histoire générale d'Angleterre*, Londres, 1700-1704. 5 vol. in-fol.; elle s'arrête à la mort de Richard II et est presque entièrement fondée sur des chroniques originales.

Tyrrhénienne (Mer), partie de la Méditerranée occidentale située entre la Corse, la Sardaigne, la Sicile et l'Italie. Les anciens l'appelaient *Inferum sive Tyrrhenicum mare.*

Tyrrhéniens, tribu pélasgique qui s'établit en Italie entre la Macra et le Tibre. Les Rhasénas lui succédèrent, et donnèrent à la *Tyrrhénie* le nom d'*Etrurie*.

Tyrtée, poëte grec, florissait au VIIe siècle av. J. C. Il était de Milet, ou plutôt d'un bourg de l'Attique. Suivant une légende très-contestable, les Spartiates, vaincus par les Messéniens, s'adressèrent à l'oracle de Delphes, qui leur ordonna de demander un général aux Athéniens. Ceux-ci, par dérision, leur envoyèrent Tyrtée, qui était maître d'école et boiteux. Tyrtée sauva Sparte par ses conseils et par ses chants belliqueux. Il composa de véritables chansons de guerre, que l'armée entonnait en chœur, lorsqu'on marchait au combat, et qu'on nommait *embateria* ou *marches*. Dans une élégie toute politique, qu'on appelle *Eunomia*, dont il reste quelques fragments, il ramena les esprits au respect des lois. Nous avons encore de lui trois élégies guerrières et quelques lambeaux d'anapestes, où l'on trouve beaucoup de vigueur et de fermeté. Ce qui reste de Tyrtée forme à peine quelques pages dans les recueils de Brunck et de Gaisford, dans les monographies de Klotz, 1764, et de Bach, 1831. Il a été traduit en vers par Firmin Didot, 1826, in-12, en prose, par M. Baron, 1835, in-8°.

Tyrwhitt (Thomas), critique anglais, né à Londres, 1730-1786, fut sous-secrétaire au département de la guerre, 1781, secrétaire de la chambre des communes, 1762-1768, et conservateur du *British Museum*, 1784. Parmi ses ouvrages d'érudition on cite: *Observations et conjectures sur quelques ouvrages de Shakspeare*, 1766, in-8°; *Poëmes supposés écrits au* XVe *siècle par Rowley et autres*, 1777, in-8°; il montra que ces poésies étaient un pastiche de Chatterton; *Conjectures sur Strabon*, 1783, in-8°; etc. Il a donné une bonne édition des *Contes de Canterbury* par Chaucer, 5 vol. in-8°.

Tysdrus, v. de l'anc. Afrique, colonie de Carthage, sur la Méditerranée. Auj. *El-Djem*.

Tyssens (Pierre), né à Anvers, 1625-1692, peintre estimé, a été directeur de l'Académie de peinture d'Anvers en 1661. On lui doit un grand nombre de tableaux d'église.

Tzapar-Bazardjik, *Bessapara*, v. de la Turquie d'Europe, à 36 kil. O. de Philippopoli, près de la Maritza. Eaux thermales; 10,000 hab.

Tzar ou **Czar,** titre que porte l'empereur de Russie, depuis Ivan III.

Tzaritzin, v. de Russie, dans le gouv. et à 360 kil. S. de Saratov, au confl. de la Tzaritza et du Volga; 5,000 hab. Eaux minérales très-fréquentées.

Tzarskoë-Selo. v. de Russie, dans le gouvern. et à 25 kil. S. de Saint-Pétersbourg; 8,000 hab. Palais impérial célèbre par ses jardins.

Tzetzès (Jean), poëte et grammairien grec, vivait à

Constantinople, au XIIe siècle. Il a beaucoup écrit, avec une rapidité malheureuse, dont il tire vanité; c'est le type du pédant byzantin, qui fait sans cesse son éloge, et sans cesse se plaint du dédain du public et de l'ingratitude des princes et des grands. Il a laissé: *les Chiliades*, en 13 livres de mille vers chacun, recueil d'anecdotes sur les personnages célèbres de la fable et de l'histoire, sans art et sans style, publié par Gerbelius, Bâle, 1546, in-fol., et par Kiessling, Leipzig, 1826, in-8°; *Interprétation allégorique d'Homère*, publiée dans les *Anecdota græca* de Matranga, Rome, 1850; *les Iliaques*, abrégé et complément de *l'Iliade* en vers hexamètres, publié par Jacobs, Leipzig, 1793, in-8°, et par Bekker, Berlin, 1816; *Théogonie, ou Commentaires sur Hésiode*, qu'on trouve dans les *Anecdota* de Matranga; des *Scolies* sur Lycophron, données par Müller, Leipzig, 1811, 3 vol. in-8°; des *Lettres* publiées par Pressel, Tubingue, 1851, in-8°; etc.

Tzin-Tzon-Tzan, v. du Mexique, dans la prov. de Mechoacan, autref. capit. du roy. indien de Mechoacan, qui était très-puissant et peuplé par les Tarascas; 5,500 hab.

U

Ubaldini (Ruggieri ou Roger **d'**), archevêque de Pise, en 1276. V. Gherardesca (Ugolino della).

Ubaye, riv. de France, passe à Barcelonnette, arrose le départ. des Basses-Alpes et se jette dans la Durance, rive gauche, après un cours de 85 kil.

Ubeda, v. d'Espagne, dans la prov. et à 50 kil. N. E. de Jaen (Andalousie). Belle église de Saint-Sauveur. Élève de chevaux, commerce de vins; 14,000 hab.

Ubeleschi (Alexandre), dit *Alexandre*, peintre, probablement d'origine génoise, né à Paris, vers 1651, fut l'un des meilleurs élèves de Le Brun, membre de l'Académie de peinture comme peintre d'histoire, 1682, et mourut en 1718.

Uberlingen, v. du grand-duché de Bade, sur le lac d'Uberlingen, partie N. O. du lac de Constance, dans le cercle du Lac, à 15 kil. N. de Constance; port commerçant; 3,000 hab.

Uberti (Farinata degli), chef des Gibelins de Florence, au XIIIe siècle, fut chassé par les Guelfes en 1250, mais, soutenu par Manfred, roi de Naples, fut vainqueur à la bataille de l'Arbia, 1260; rentra dans Florence, où il se montra vainqueur généreux, et mourut en 1266, au moment où son parti était de nouveau expulsé. Dante a célébré son patriotisme.

Ubiens, tribu germanique; ils furent établis par Auguste dans la prov. gauloise, appelée dès lors Germanie IIe; ch.-l., *Colonia Agrippina* (Cologne).

Ubilla y Medina (Don Antonio **de**), historiographe de Philippe V, roi d'Espagne, né en Castille, vers 1660, mérita cet emploi, en écrivant: *Succession des Belges, ou Droit du roi Philippe V à la couronne d'Espagne; Journal des voyages de ce prince*, 1704, in-fol.

Ubrique, v. d'Espagne, dans la prov. de Cadix et la capitainerie générale de Grenade; 5,200 hab.

Ucayale ou **Yucali**, un des noms du Rio des Amazones. Il fait suite à l'Apurimac, depuis l'endroit où ce grand cours d'eau sort de plateau des Andes, se dirige vers le N. E. jusqu'à sa jonction avec le vieux Maragnon, et prend alors le nom de Solimoens, Maragnon ou Rio des Amazones.

Uccello (Paolo di **Dono**, dit), peintre italien, né à Florence, 1389-1472, d'abord orfèvre, eut, comme peintre, un talent ingénieux et facile. Ses fresques, à Florence, sont remarquables; il a aussi peint quelques tableaux, tels que *Saint Jérôme*, à Munich, et les cinq portraits réunis du Giotto, de Donatello, de Brunelleschi, de Manetti et de lui-même (au Louvre).

Uccle, bourg de Belgique, dans la prov. de Brabant méridional, à 5 kil. S. de Bruxelles; 7,000 hab. Fabriques d'indiennes et blanchiment des toiles de coton. Culture du mûrier et élève des vers à soie.

Ucetia, v. de l'anc. Gaule, dans la Narbonnaise IIe. Auj. *Uzès*.

Uchitza ou **Ujitza**, v. de la principauté de Serbie, près de la Morava serbe; elle est commerçante; 6,000 h.

Uchoreus, roi d'Égypte, huitième successeur d'Osymandias, suivant Diodore, qui lui attribue la fondation de Memphis.

Ucker, petit fleuve de Prusse, prend sa source au lac d'*Ucker*, arrose Prenzlow; traverse le Brandebourg, et se jette dans la Baltique, après un cours de 37 kil.

Uckermunde, v. de Prusse, à l'embouchure de l'Ucker, à 60 kil. N. O. de Stettin (Poméranie); 4,000 hab. Chantiers de construction maritime; armements pour la pêche.

Uclès, *Urcesa* (?), v. d'Espagne, dans la prov. et à 45 kil. O. de Cuença (Nouvelle-Castille); 1,200 hab. Evêché. Les Almoravides y battirent les chrétiens en 1108; les Français y furent vainqueurs en 1811.

Uddevalla, v. de Suède, dans le départ. et à 76 kil. N. de Gothembourg, sur le Skager-Rack; 5,000 hab. Manufacture de tabac; exportation de goudron et de bois de construction.

Uden (Lucas **van**), paysagiste flamand, né à Anvers, 1595-1660 ou 62, fut surtout formé par Rubens, qui lui apprit à peindre largement; il a souvent fait les paysages dans les tableaux de son ami. Il était lui-même un habile figuriste, comme on le voit dans les tableaux de l'*Enlèvement de Proserpine*, de *Cérès* et de la *Nymphe Cyané*, qui sont au Louvre. Il a gravé à l'eau-forte avec talent.

Udine, anc. *Utinum*, v. du roy. d'Italie, ch.-l. de la prov. du même nom, dans la Vénétie, sur la Roja, à 160 kil. N. E. de Venise; 30,000 hab. Evêché, collége. Cathédrale, anc. château fort. Soieries, chaudronnerie. Anc. capitale du Frioul. Elle a été le ch.-l. du départ. de Passeriano, dans le roy. d'Italie sous Napoléon Ier. — La province d'*Udine* a 6,515 kil. carrés et 481,556 hab.

Udine (Giovanni **Ricamatore**, dit **Nanni da**), peintre italien, né à Udine, 1489-1561, étudia à Venise sous le Giorgione, puis vint à Rome, où il travailla, sous la direction de Raphaël, aux décorations du Vatican, et surtout aux arabesques peintes ou en stuc. Après le sac de Rome, 1527, il alla dans plusieurs villes d'Italie, à Udine, à Florence, ornant le palais, composant des tableaux gracieux et même de grandes scènes, comme la *Présentation de Jésus au temple*, et la *Dispute avec les docteurs*, qui sont à Venise. Il mourut à Rome, et fut enterré auprès de Raphaël.

Udine (Jean-Martin **d'**). V. Pellegrino.

Udvarhély, v. de l'empire austro-hongrois, ch.-l. du cercle du même nom, à 110 kil. N. E. d'Hermanstadt (Transylvanie); 6,000 hab. Gymnases catholique et protestant.

Uechtland, anc. nom de la partie O. de la Suisse, entre les lacs de Neuchâtel, de Morat et Bienne, et le cours de l'Aar.

Uerdingen, v. de Prusse, à 6 kil. N. E. de Crevelt, sur le Rhin (Westphalie); 2,400 hab. Vins, raffineries de sucre.

Ufens, cours d'eau de l'anc. Italie, dans le Nouveau-Latium, traversait les Marais Pontins, au milieu desquels il se perdait. Aujourd'hui *Ofanto*.

Ugento, anc. *Uxentum*, v. du roy. d'Italie, dans la prov. et à 60 kil. S. de Lecce (anc. roy. de Naples), près du golfe de Tarente. Evêché; 3,000 hab.

Ugernum, v. de l'anc. Gaule, dans la Narbonnaise Ire. Auj. *Beaucaire*.

Ughelli (Ferdinand), né à Florence, 1595-1670, fut procureur général de l'ordre de Cîteaux. Il a écrit un ouvrage considérable, l'*Italia sacra*, 9 vol. in-fol., 1643-1652, qui a été abrégé en 1704, 2 vol. in-fol.

Ugijar, v. d'Espagne, dans la province et à 60 kil. S. E. de Grenade; 3,300 hab. Mines de plomb.

Ugines, ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. N. d'Albertville (Savoie); 2,854 hab., dont 526 agglomérés. Vins. Commerce de mulets et de bestiaux.

Ugolino della Gherardesca. V. Gherardesca.

Ugotsch ou **Ugocza** (Comté d'), l'une des divisions de la Hongrie, dans le cercle au delà de la Theiss. Le ch.-l. est *Nagy-Szœllœs*.

Uhland (Jean-Louis), poëte allemand, né à Tubin-

gue, 1787-1862, étudia à l'Université de cette ville, fit son droit et devint avocat. Mais déjà il s'occupait de poésie avec passion; de concert avec son ami, Justinus Kœrner, il publia un journal hebdomadaire manuscrit, le *Journal des illettrés*, dirigé contre les ennemis du romantisme. Reçu docteur en 1810, il vint à Paris, et fut avec zèle les manuscrits de nos vieux poëmes chevaleresques; il écrivit alors une longue et curieuse dissertation sur ce sujet encore très-obscur, revint en Allemagne, fit paraître l'*Almanach poétique*, *la Forêt des poëtes*, et fut l'un des premiers à proclamer, dans des chants, qui devinrent populaires, les espérances et les succès de la patrie allemande, 1813-1815. Il fut élu député du Wurtemberg, 1819, défendit les idées libérales, surtout après 1830, et renonça à sa chaire de littérature allemande à Tubingue, pour remplir son mandat politique. Il lutta contre les tendances réactionnaires et donna sa démission en 1839. En 1848, il fut envoyé au parlement de Francfort, et se plaça au côté gauche; il fut l'un des derniers à siéger dans la diète, transférée à Stuttgart, et ne se retira que devant la force. Ses poésies politiques ont commencé sa réputation; il est encore l'un des poëtes les plus populaires de l'Allemagne, dont il exprime les tendances, les qualités et même les défauts. Il a imité, avec un artifice profond, les vieux *lieds*, qu'il avait étudiés en érudit et en poëte; le peuple et les étudiants les chantent, les enfants récitent ses ballades, les compositeurs se sont emparés de ses romances. Parmi ses œuvres on cite: *Vieux chants populaires de la haute et basse Allemagne*, 1844-1845, 2 part. in-8°; *Poésies*, 47e édition, 1865, in-12; *le Mythe scandinave de Thor*, 1836; deux tragédies, *Louis de Bavière* et *Ernest de Souabe*, etc., etc.

Uist, nom de deux des îles Hébrides, qui dépendent du comté d'Inverness (Ecosse): *North-Uist* a 22 kil. carrés et 5,000 hab.; ch.-l., *Naddy*; *South-Uist* a 24 kil carrés et 4,300 hab. Bétail; exploitation de soude.

Uitenhagen, v. de la colonie anglaise du Cap, à l'E., ch.-l. de district; 2,500 hab.

Ujhély, v. de l'empire austro-hongrois, à 15 kil. S. O. de Zemplin (Hongrie); 7,000 habit. Vins estimés.

Ujiji. V. Tanganyika.

Ujitza. V. Uchitza.

Ukase, nom qui désigne en Russie toute ordonnance du tzar.

Ukéréwé, lac de l'Afrique, appelé aussi *Victoria-Nyanza*, découvert par le capitaine Speke en 1858. Il est traversé par l'équateur. C'est un triangle dont chaque côté a 350 kil. Il reçoit le Kitangelé qui vient du S.-O., et s'écoule au N. par le Somerset-Riv. vers le lac Albert. Le Somerset s'appelle aussi Kari

Ukraine, c.-à-d. *frontière* en polonais, pays de la Russie, est aujourd'hui divisée en quatre gouvernements: Kharkov, Kiev, Poltava et Tchernigov. Arrosée par le Dniéper, très-fertile, elle comprend une partie des *terres noires*; élève de bestiaux et de chevaux petits, robustes et rapides. Elle a été conquise par les Russes sur la Pologne, l'*Ukraine russe*, à l'E. du Dniéper, en 1667 et 1686; l'*Ukraine polonaise*, à l'O., en 1793.

Uléa, petit fleuve de Russie, coule en Finlande et se jette dans le golfe de Bothnie à Uléaborg, après un cours de 130 kil.

Uléaborg, v. de Russie, ch.-l. du gouvernement d'Uléaborg, port sur le golfe de Bothnie à l'embouchure de l'Uléa, à 610 kil. N. O. de Pétersbourg (Finlande); 6,000 hab. Chantiers de construction; grande exportation de résine, goudron et salaisons. Conquise sur la Suède en 1809.

Ulémas, c.-à-d. *sages*, docteurs de la religion et de la loi, chez les Turcs Ottomans. Ils expliquent le Coran, s'occupent du culte, rendent la justice. Le *mufti* est leur chef; au-dessous de lui sont les *imans*, les *mollahs*, les *cadis*, les *muezzins*, etc.

Ulft (Jacob **van der**), peintre hollandais, né à Gorcum, en 1627, mort après 1688. Il commença par peindre sur verre; puis reproduisit avec un talent spirituel et un pinceau léger quelques-uns des monuments antiques de Rome, des édifices en ruines, de hautes colonnes.

Uliarus, nom ancien de l'île d'*Oléron*.

Ulliac-Trémadeure (Mlle Sophie), née à Lorient, 1794-1862, fille d'un colonel du génie, a composé un grand nombre d'ouvrages destinés à l'éducation, remarquables par la pureté de la morale et l'intérêt du récit: *Contes aux jeunes Agronomes*, *Histoire de Jean-Marie*, *le Petit Bossu*, *Claude Bernard*, *la Pierre de touche*, *Emilie, ou la jeune fille auteur*, les *Contes de la mère l'Oie*, *Souvenirs d'une vieille fille*. Elle a rédigé avec succès, de 1835 à 1855, le *Journal des jeunes personnes*.

Ulloa, petit fleuve de l'Amérique centrale, arrose le territoire du Honduras, et se jette dans le golfe de Honduras. Cours de 260 kil.

Ulloa (Saint-Jean-de-), forteresse bâtie sur un îlot, qui commande l'entrée du port de Véra-Cruz (Mexique). V. *Vera-Cruz*.

Ulloa (Antonio **de**), savant marin espagnol, né à Séville, 1716-1795, entra dans les gardes-marines en 1733, fut l'un des deux officiers chargés de protéger au Pérou les savants français, qui allaient mesurer un arc du méridien, 1735, fit lui-même de savantes études; tomba, 1744, entre les mains d'un corsaire anglais, fut bien accueilli à Londres, où on le nomma membre de la Société royale, et put regagner l'Espagne en 1746. Charles III le nomma chef d'escadre, et commandant de la flotte des Indes; il alla gouverner la Louisiane, donnée à l'Espagne en 1763, fut nommé lieutenant général des armées navales, 1779. L'Espagne lui doit l'observatoire de Cadix, le premier cabinet d'histoire naturelle, le premier laboratoire de métallurgie, la première idée du canal de navigation de la Vieille-Castille, la connaissance du platine, de l'électricité, du magnétisme artificiel, le perfectionnement de la gravure et de l'imprimerie, etc. Ses principaux ouvrages sont: *Relation du voyage fait dans l'Amérique méridionale*, 1748, 2 vol. in-4°, traduit en français par Mauvillon; *Noticias americanas*, recueil de dissertations, 1772, in-4°; *Observation faite en mer d'une éclipse de soleil*, 1778, in-4°.

Ulloa (Luis **de**), poëte espagnol, né à Toro, 1590-1660, fut protégé par Olivarès, mais s'occupa surtout de littérature. La meilleure partie du recueil publié par son fils, Madrid, 1659, 1674, in-4°, comprend des sujets religieux, des poésies lyriques, des sonnets, et le poëme de *Rachel*.

Ulm, v. forte du roy. de Wurtemberg, sur la rive gauche du Danube, autrefois place forte fédérale de la Confédération germanique, ch.-l. du cercle du Danube, à 80 kil. S. E. de Stuttgart; 25,000 hab. Cour d'appel, gymnase. Belle et vaste cathédrale de Notre-Dame bâtie au xive siècle. Fabr. de toiles, lainages, cotonnades, quincaillerie; brasseries et tanneries renommées; fabr de têtes de pipes en bois madré (bois qui a de petites taches brunes); grand commerce d'escargots et de chevaux. Célèbre par la capitulation de l'armée autrichienne le 20 octobre 1805. Ulm est dominée par les hauteurs fortifiées du Michelsberg. Patrie du savant latiniste Freinshemius.

Ulphilas ou **Wulfilas** (Wœlfen, petit loup), évêque des Goths, né vers 311, mort en 381, était, dit-on, d'une famille, originaire de Cappadoce, mais emmenée captive par une bande de Goths au nord du Danube. Il est plus probable qu'Ulphilas était Goth et d'une famille noble. Envoyé, comme otage, à Constantinople, il se convertit à l'arianisme, fut employé au service religieux des Goths qui étaient dans l'Empire, inventa un alphabet adapté à la langue gothique, et traduisit les Ecritures à l'usage de ses compatriotes. En 341, il fut sacré évêque, retourna au nord du Danube et commença la conversion des Goths à l'arianisme. Dès 348, il obtint des terres en Mésie pour ceux qu'il avait convertis, et continua ses prédications, malgré les dangers qu'il courait. Il contribua sans doute à obtenir de l'empereur Valens la permission pour les Wisigoths, vaincus par les Huns, de se mettre à l'abri au sud du Danube, 376. On a conservé des fragments de sa curieuse traduction, une partie des Evangiles, les Epîtres de saint Paul, etc.; c'est le plus ancien monument des idiomes germaniques. Ces fragments sont conservés dans deux manuscrits: le *Codex argenteus* (*Code d'argent*), ainsi nommé parce que les lettres et la reliure sont d'argent; il est à la bibliothèque de l'Université d'Upsal. Le texte a été plusieurs fois reproduit, surtout par Gabelentz et Lœbe, Leipzig, 1836-43, 2 vol. in-4°, édition revue par Upstroem, 1860; le *Codex carolinus*, qui appartient à la bibliothèque du duc de Brunswick-Wolfenbuttel; il a été en dernier lieu publié par Gangengigl, 1847. Le cardinal Mai et le comte de Castiglione ont découvert d'autres fragments dans la bibliothèque de l'abbaye de Bobbio, en 1808; ils sont dans l'édition de Lœbe et Gabelentz. Il y a aussi une bonne édition de Masmann, avec traduction grecque et latine, Stuttgart, 1855, gr. in-8°.

Ulpia Sardica. V. Sardique.

Ulpia Trajana. V. Sarmizegethusa.

Ulpianum ou **Justiniana secunda,** v. de la

Mésie première, aujourd'hui *Ghiustendil* ou *Kostendil*.

Ulpien (Domitius Ulpianus), jurisconsulte romain, d'une famille originaire de Tyr, professa le droit à Rome, fut préfet du prétoire sous Héliogabale, puis sous Alexandre Sévère; mais les prétoriens, mécontents de ses réformes, l'égorgèrent en 228. Il avait composé une trentaine d'ouvrages de droit, écrits d'un style clair et élégant, et traitant à fond toutes les questions; ils jouirent d'une très-grande autorité. Près de 2,500 extraits ont été recueillis dans le Digeste. On a conservé le *Liber singularis regularum*, publié par Du Tillet, 1549, in-8°, et souvent réimprimé. Bœcking a donné une édition complète des fragments d'Ulpien, Leipzig, 1855, in-12.

Ulric (Saint), évêque d'Augsbourg, au xe siècle. Fête, le 4 juillet.

Ulric de Türheim, minnesinger du xiiie siècle, probablement originaire de Thurgovie. Il a continué le poëme de *Tristan et Isolt*, par Godefroi de Strasbourg; puis, sous le titre de *Vaillant Rennewart*, le poëme *Willehelm d'Oranse*, de Wolfram d'Eschenbach.

Ulric de Hutten. V. Hutten.

Ulric, comte de Cilley, magnat de Hongrie, gouverneur de Bohême sous Albert d'Autriche, fit, après la mort de ce prince, 1439, couronner son fils posthume Wladislas, gouverna en son nom, fut l'ennemi de Jean Hunyade, et périt sous les coups du fils de ce prince, 1456.

Ulricehamn, anc. **Bogesund**, v. de Suède, dans le départ. et à 40 kil. E. de Jönkoeping; 1,800 hab. Son nom, qui signifie *port d'Ulrique*, lui a été donné en l'honneur d'Ulrique-Eléonore, sœur de Charles XII.

Ulrique-Eléonore de Danemark, fille de Frédéric III, roi de Danemark, née en 1656, épousa le roi de Suède, Charles XI, en 1680. Mais toute l'influence appartint à la mère de Charles, Hedwige-Eléonore. La reine se consola dans la culture des lettres et dans le soulagement des malheureux. Elle fut la mère de Charles XII et mourut en 1693.

Ulrique-Eléonore de Suède, fille de la précédente, née à Stockholm, 1688-1741, épousa, en 1715, le prince Frédéric de Hesse-Cassel. A la mort de son frère Charles XII, les Etats l'élurent reine de Suède, 1719, en limitant beaucoup l'autorité royale. Mais bientôt elle céda le trône à son mari, du consentement des Etats, 1720. Elle vécut dans une sorte de retraite, passant ses jours dans la lecture et les bonnes œuvres, mais roide, hautaine et peu aimée.

Ulster, *Ultonia*, la plus septentrionale des quatre provinces de l'Irlande. Il comprend les comtés de Antrim, Armagh, Cavan, Donegal, Down, Fermanagh, Londonderry, Monaghan, Tyrone : 1,833 000 hab. L'Ulster eut longtemps des rois particuliers, les O'Neill, qui jouèrent un rôle assez considérable jusque sous Elisabeth; Jacques Ier dépouilla de leurs biens, en 1607, toutes les familles nobles irlandaises de l'Ulster. Sup., 22,189 k. c.

Ultramontains. On désigne ainsi en France, par opposition aux *Gallicans*, ceux qui reconnaissent dans toute son extension l'autorité du Saint-Siége, parce que le pape, résidant à Rome, est *au delà des monts* (*ultra montes*), par rapport à la France.

Ulubræ, v. de l'anc. Latium, près de Velitres.

Ulverstone, v. d'Angleterre, dans le comté et à 34 kil. N. O. de Lancastre; 9,000 hab. Port sur la baie de Morecambe. Minerai de fer ou de cuivre, ardoisières, exploitation de chaux hydraulique.

Ulysse, l'un des héros de l'*Iliade* et le héros principal de l'*Odyssée* (Ὀδυσσεύς est le nom grec d'Ulysse), fils de Laërte, ou plutôt de Sisyphe et d'Anticlée, succéda à Laërte sur le trône d'Ithaque, épousa Pénélope et fut le père de Télémaque. A l'époque de la guerre de Troie, il feignit la folie pour ne pas se réunir aux autres chefs grecs; mais sa ruse fut déjouée par Palamède. Il découvrit Achille caché sous des vêtements de femme, dans le palais de Lycomède, à Scyros; et, pendant le siége, se distingua par sa prudence autant que par son courage. Il se glissa dans Troie avec Diomède, pour y enlever les chevaux de Rhésus et le Palladium, obtint les armes d'Achille que lui disputait Ajax, fils de Télamon, ramena Philoctète de Lemnos, imagina le stratagème du cheval de bois, et, quand la ville fut prise, donna le conseil de faire périr Astyanax et Polyxène. — Homère a raconté les aventures de son retour vers Ithaque; poursuivi par la colère des Dieux, battu par la tempête, il erra pendant dix ans, abordant tour à tour chez les Ciconiens, au cap Malée, près de Salamine, dans l'île des Lotophages, en Sicile, où il échappa au cyclope Polyphème et aux Lestrigons; il évita avec peine les enchantements de Circé, les écueils de Charybde et de Scylla, les chants des Sirènes, fut retenu sept ans dans l'île d'Ogygie par la nymphe Calypso; enfin, fut bien accueilli par Alcinoüs, roi des Phéaciens, et put rentrer dans Ithaque après une absence de vingt ans. Reconnu par son fidèle serviteur Eumée, secondé par son fils Télémaque, il tua les prétendants qui obsédaient Pénélope et mettaient ses biens au pillage; il comprima une révolte du peuple qui voulait les venger. Un oracle avait prédit qu'il mourrait de la main de son fils; Télémaque fut exilé; mais un autre fils, Télégonus, qu'il avait eu de Circé, aborda à Ithaque et le tua sans le connaître. On lui attribua la fondation de plusieurs villes, Scylacium, Olisippo (Lisbonne), et même Flessingue (*Ulyssingen*); on lui prêta d'autres aventures moins célèbres que celles qu'Homère a racontées.

Umamarca, lac de la Bolivie, qui communique avec la lagune de Puño ou lac de Titicaca, au N. O. sur la frontière du Pérou.

Umbriatico, v. du roy. d'Italie, dans la prov. de Catanzaro (anc. roy. de Naples); 1,500 hab. Evêché.

Umbro, nom latin de l'*Ombrone*.

Uméa, fl. de Suède, descend des monts Kiœlen, et se jette dans le golfe de Bothnie à Uméa, après un cours de plus de 430 kil.

Uméa, v. de Suède, ch.-l. de la Bothnie occidentale, près de l'embouchure de l'Uméa, à 680 kil. N. de Stockolm; 2,000 hab. Exportation de goudron, résine, bois scié en planches.

Umerapoura ou **Amarapoura**, anc. v. de la Birmanie, sur l'Iraouaddy. Elle fut la capitale de l'empire, de 1783 à 1824. Ruinée par un tremblement de terre, puis pillée, elle est auj. en ruines.

Underwald. V. Unterwalden.

Unelles, peuple de l'anc. Gaule, dans la Lyonnaise IIe; ch.-l., *Constantia* (Coutances).

Ungärn, nom allemand de la Hongrie.

Unghvar, v. de l'empire austro-hongrois, ch.-l. du comitat du même nom, sur l'*Ungh*, affl. de la Laborcza, à 450 kil. N. E. de Bude-Pesth; 6,500 hab. Evêché grec-uni. Eaux ferrugineuses.

Ungrisch Kanisa. V. Kanisa.

Uniformité (Acte d'). V. Acte.

Unigenitus (Bulle). Sur la demande de Louis XIV excité par le jésuite Tellier, Clément XI publia *la bulle Unigenitus*, le 8 septembre 1713. Elle condamnait 101 propositions tirées des *Réflexions morales* du P. Quesnel. C'était le jansénisme qu'on avait voulu frapper, et ce fut l'occasion de querelles interminables qui troublèrent la plus grande partie du xviiie siècle, entre les Jansénistes et les Jésuites, le Parlement et la Cour.

Union (L'). Nom par lequel on désigne souvent les Etats-Unis.

Union (Acte d'). V. Acte d'union.

Union (Arrêt d'), arrêt du 13 mai 1648, par lequel le Parlement de Paris s'unit aux cours souveraines, chambre des aides, cour des comptes, grand conseil, pour résister à Mazarin et entreprendre la réforme de l'Etat. Le Parlement se déclarait solidaire des autres cours, sur lesquelles le ministre voulait prélever quatre années de gages, en forme de prêt.

Union (Edit d'), acte par lequel Henri III s'unit de nouveau à la Ligue; il fut rendu à Rouen, en 1588.

Union (La Sainte-). V. Ligue.

Union évangélique, ligue formée, en 1608, à Auhausen (Bavière), et resserrée à Halle, en 1610, par plusieurs des Etats protestants de l'Allemagne, pour résister à la ligue catholique ou *Sainte-Ligue*, formée à Wurzbourg, sous la direction de Maximilien, duc de Bavière.

Union héréditaire, acte qui déclara la couronne de Suède héréditaire dans la maison de Vasa. Adopté par la diète d'Œrebro, en 1540, il fut confirmé par la diète de Vesteras, en 1544, et par celle de Nordkœping, en 1604.

Union (Le comte de **La**). V. Carvajal.

Unitaires, nom donné à tous ceux qui nient la Trinité, et n'admettent en Dieu qu'une personne. Tels furent jadis les Ariens; on a plus particulièrement désigné ainsi les Sociniens, au xvie siècle, et les disciples de Channing, au xixe.

Université. On désigna par ce nom, depuis le xiiie siècle, les grands centres d'enseignement, à l'imitation de l'Université de Paris, qui leur servit généralement de modèle. Le mot *Universitas* s'appliquait d'abord à toute corporation dont les membres avaient des priviléges communs; il y eut des *universités* ou corps de marchands, des *universités* ou corps de villes; mais

il fut plus tard réservé à la grande corporation des maîtres et des élèves, ***universitas magistrorum et auditorum.***

Université de Paris. Une ancienne tradition, qui ne s'appuie sur aucun fondement, a fait remonter l'origine de l'Université jusqu'à Charlemagne, et l'on a conservé cette tradition en faisant de la Saint-Charlemagne la fête des écoles. Mais elle ne date véritablement que de Philippe Auguste et de l'année 1200. Il y avait déjà à Paris, depuis un siècle, des écoles célèbres, à Notre-Dame, au cloître Saint-Victor, sur la montagne Sainte-Geneviève. Philippe Auguste les réunit en corporation, ayant ses priviléges, ses assemblées, ses dignitaires. L'Eglise protégea également l'Université naissante, dont les premiers statuts furent rédigés, en 1215, par Robert de Courçon. Ces priviléges s'étendirent non-seulement aux maîtres et aux écoliers, mais aux parcheminiers, aux copistes, aux libraires, en un mot, à tous les *suppôts* de l'Université. Le *quartier de l'Université*, plus tard *quartier latin*, eut sa juridiction particulière, et forma comme une sorte de république, intelligente et turbulente, dont la renommée fut très-grande dès le XIIIe siècle, lorsqu'on voyait affluer à Paris des étrangers de tous les pays, Albert le Grand, l'Ecossais Duns Scott, l'Espagnol Raymond Lulle, l'Anglais Roger Bacon, les Italiens Brunetto Latini et Dante.

L'Université comprenait d'abord les deux *facultés* de théologie et des arts; on y ajouta les facultés spéciales de médecine et de droit ou *décret;* mais cette dernière faculté lui fut enlevée par Honorius III, en 1218, et le droit civil ne fut plus enseigné dans l'Université de Paris qu'au temps de Louis XIV. C'est la faculté des arts qui établit la distinction fameuse des quatre nations : la nation de France, surnommée *Honoranda*, la nation de Picardie, *Fidelissima*, la nation normande, *Veneranda*, et la nation d'Angleterre, remplacée sous Charles VI par la nation allemande, *Constantissima.* On distribuait les étudiants entre ces quatre nations, qui étaient elles-mêmes divisées en provinces; ainsi la province de Bourges comprenait les étudiants d'Italie, d'Espagne, de Syrie, d'Egypte, d'Arménie, de Perse, etc. Chaque nation était régie par un procureur qui défendait ses intérêts.

A la tête de l'Université était un recteur (voy. ce mot), qui jouissait des plus grands honneurs. Dans l'origine, le chancelier de l'Université fut le chancelier de Sainte-Geneviève; puis, en 1238, Grégoire IX concéda au chancelier de Notre-Dame le droit d'accorder les licences et les grades pour la faculté de théologie; il partagea même le privilége de donner la licence d'enseigner les arts; ces deux chanceliers conféraient les grades, après avoir fait subir un examen qui constatait la capacité, et ils surveillaient les écoles de l'Université. Les évêques de Meaux, de Beauvais et de Senlis étaient conservateurs des priviléges apostoliques de l'Université; le prévôt de Paris était conservateur de ses priviléges temporels.

Grégoire IX avait permis à l'Université de suspendre ses leçons, exercices et sermons, en cas de violation de ses priviléges; elle usa et abusa souvent de cette permission. Ce fut pendant une suspension de ce genre, 1229-1231, que les moines mendiants, Dominicains et Franciscains, établirent leurs premières écoles. Une lutte très-vive s'engagea entre eux et l'Université; elle eut contre elle les papes et saint Louis; elle fut forcée de céder, en 1257; saint Bonaventure et saint Thomas furent admis au nombre des docteurs; mais un décret de 1260 plaça les Dominicains et les Franciscains au dernier rang dans les assemblées générales. Dans l'intérêt des écoliers et de l'ordre, on fonda des établissements où ils vivaient en commun; ces *colléges*, dotés par les papes, les rois, les grands personnages, eurent bientôt des maîtres particuliers et un enseignement plus ou moins complet. Les plus célèbres sont ceux de Sorbonne, 1250, des Bons-Enfants, des Bernardins, des Trésoriers, de Cluny, des Cholets, d'Harcourt, 1280, du cardinal Le Moine, de Bayeux, de Navarre, 1304, de Presles, de Montaigu, 1317, de Narbonne, de Tréguier, du Plessis, 1322, de Cornouailles, des Ecossais, d'Arras, des Lombards, 1334, de Lisieux, 1336, de l'Ave-Maria, de Boncour, de la Marche, de Justice, de Beauvais, etc.

L'Université joua un rôle considérable dans l'Eglise et dans l'Etat, surtout au XIVe siècle et au XVe; elle soutint Philippe le Bel contre Boniface VIII; donna son avis, aux Etats-généraux de 1308, contre les Templiers; se déclara en faveur de la loi salique, 1317; fut soutenue par Jean XXII contre l'évêque de Paris, reçut de lui le privilége de posséder des bénéfices sans obligation de résidence, et cependant se déclara vivement contre lui dans la fameuse question de la ***vision béatifique.*** Le prévôt de Paris, Hugues Aubriot, fut forcé de faire des excuses à l'Université, pour avoir enfreint ses priviléges; Charles V lui donna le titre de *Fille aînée des rois de France*, et elle prit désormais place après les princes du sang. Pendant le grand schisme d'Occident, son influence fut prépondérante dans l'Eglise; ses docteurs, Jean Gerson, Pierre d'Ailly, Nicolas de Clémenges, furent l'âme des conciles de Pise, de Constance et de Bâle. Mais elle voulut aussi régenter les rois; elle ne se contenta pas de punir Charles de Savoisy et le prévôt de Paris, Guillaume de Tignonville, dont elle avait à se plaindre; elle se mêla avec plus d'ardeur que de raison aux factions politiques du temps de Charles VI; ses docteurs s'unirent aux Cabochiens pour réformer le royaume et ne furent pas étrangers à la rédaction de la *grande Ordonnance* de 1413; ils proclamèrent Henri VI, roi de France, au détriment du dauphin Charles. Plus tard, il est vrai, l'Université soutint Charles VII et la Pragmatique-Sanction de Bourges contre les papes. Mais lorsque l'ordre se rétablit dans le royaume, le cardinal d'Estouteville, assisté de commissaires choisis dans le Parlement, procéda à la réforme de l'Université, 1452, restreignit ses priviléges, dont elle avait abusé et la soumit au contrôle gênant du Parlement. Vainement l'Université voulut résister sous Louis XI et sous Louis XII; elle perdit dès lors la plus grande partie de son influence politique.

Au XVIe siècle, elle défendit hautement les libertés de l'Eglise gallicane contre les rois et les papes, le catholicisme contre les réformés; mais son influence intellectuelle diminuait également; elle restait fidèle aux études du moyen âge, lorsque la renaissance des lettres exigeait de nouvelles méthodes; elle s'opposa vainement à la création du Collége de France, sous François Ier; à l'établissement des colléges des Jésuites, qui s'emparèrent peu à peu de l'enseignement secondaire; la faculté de théologie se déconsidéra par la part malheureuse qu'elle prit aux excès des Ligueurs. Aussi, après les troubles, Henri IV chargea une commission, composée surtout d'illustres magistrats, d'une nouvelle réforme de l'Université; le règlement fut publié le 18 septembre 1600. L'Université fut renfermée dans ses fonctions, et au XVIIe siècle, excitée par la rivalité des Jésuites, par l'exemple des écoles de Port-Royal, par les progrès de la congrégation enseignante de l'Oratoire, elle eut une influence utile, en redoublant d'efforts; plusieurs de ses maîtres acquirent une juste célébrité; on cite encore avec reconnaissance les noms de Rollin, Hersant, Vittement, Coffin, Crévier, Lebeau, etc. Au XVIIIe siècle, les querelles du jansénisme troublèrent de nouveau l'Université; elle se déclara d'abord contre la bulle *Unigenitus*, en appela au futur concile; puis se désista et fut exposée aux sarcasmes des jansénistes. Cependant son importance s'accrut, après l'expulsion des jésuites, 1762; le collége Louis-le-Grand devint le chef-lieu de l'Université. Elle conserva jusqu'à la Révolution ses priviléges royaux et ses priviléges apostoliques: lorsqu'elle disparut avec l'ancienne monarchie, la théologie avait deux écoles, la Sorbonne et le collége de Navarre; les écoles de droit étaient sur la place Sainte-Geneviève, les écoles de médecine dans la rue Saint-Jean-de-Beauvais. La Faculté des arts avait dix colléges : Harcourt, le Cardinal-Lemoine, Navarre, Montaigu, Le Plessis, Lisieux, La Marche, les Grassins, Mazarin ou des Quatre-Nations, Louis-le-Grand. A la fin de chaque année scolaire, l'Université distribuait des prix aux écoliers qui l'avaient emporté dans le concours. V. *L'Histoire de l'Université de Paris*, par Du Boulay, 1665-73, 6 vol. in-fol.; cet ouvrage a été continué, pour les XVIIe et XVIIIe siècles, par M. Charles Jourdain, 1862-64; Crévier l'a abrégé 1761, 7 vol. in-12; M. Dubarle a aussi écrit l'*Histoire de l'Université*, 1829, 2 vol. in-8°.

Universités provinciales. Sur le modèle de l'Université de Paris, des universités avaient été fondées dans les différentes provinces de France :

Toulouse, fondée en.	1233
Montpellier.	1289
Orléans.	1312
Cahors (réunie à celle de Toulouse, 1751).	1322
Grenoble (transférée à Valence, 1454). .	1339
Angers.	1364
Orange.	1365
Aix.	1409

Dôle (transférée à Besançon, 1676). . . 1422
Poitiers. 1431
Caen. 1436
Nantes. 1460
Bourges. 1465
Bordeaux. 1473
Reims. 1548
Pont-à-Mousson. 1572
Douai. 1572
Pau. 1722
Dijon. 1722
Nancy. 1769

Ces universités furent supprimées, en 1792.

UNIVERSITÉS ÉTRANGÈRES.

1° *Allemagne.*

Prague. 1348
Vienne. 1365
Heidelberg. 1386
Leipzig. 1409
Rostock. 1419
Greifswalde. 1456
Tubingue. 1477
Marbourg. 1527
Kœnigsberg. 1544
Iéna. 1558
Wurzbourg. 1589
Kiel. 1665
Halle. 1694
Breslau. 1702
Gœttingue. 1733
Erlangen. 1743
Giessen. 1807
Berlin. 1810
Bonn. 1818
Munich. 1826

D'autres universités allemandes, plus ou moins célèbres, n'existent plus; celle de Francfort-sur-l'Oder, 1506, a été réunie à celle de Berlin ; celle de Munster a formé celle de Bonn ; celle de Landshut a été réunie à celle de Munich; celle de Wittemberg, fondée en 1502, a été transférée à Halle en 1816. D'autres ont complétement disparu : Cologne, Erfurt, Trèves, Ingolstadt, Mayence, Helmstædt, Stuttgart, etc. — Ces universités, qui donnent l'enseignement supérieur, se composent de quatre facultés : théologie, droit, médecine et philosophie, c'est-à-dire lettres et sciences ; quelques-unes ont une cinquième faculté des *sciences morales* ou administratives et politiques. Chaque université est administrée par un recteur et un sénat, élus par les professeurs.

2° *Angleterre.*

Oxford. . . . . XIIIe siècle
Cambridge. . . . . XIIIe siècle
Saint-Andrew's. 1411
Glasgow. 1450
Aberdeen. 1506
Edimbourg. 1582
Dublin. 1591
Londres. 1825

3° *Espagne.*

Valence. 1209
Salamanque. 1255
Valladolid. 1346
Barcelone. 1430
Saragosse. 1474
Santiago. 1509
Séville. 1504
Grenade. 1531
Madrid. 1836

Il y a eu en Espagne beaucoup d'autres universités, qui ont cessé d'exister; les plus célèbres sont : Palencia, 1212; Murcie, 1310; Huesca, 1354; Avila, 1482; Alcala de Henarès, 1515 ; Tolède, 1520; Osma, 1551 ; etc.

4° *Portugal.*

Coimbre. 1270
Lisbonne. 1290

5° *Italie.*

Bologne. 1111
Naples. 1224
Padoue. 1228
Rome. 1245
Pise. 1343
Florence. 1349
Pavie. 1360
Sienne 1380
Palerme. 1394
Turin. 1405
Parme. 1482

6° *Grèce.*

Athènes. 1836

7° *Suisse*

Bâle. 1459
Zurich. 1832
Berne. 1834

L'Université de Genève, fondée en 1368, n'a plus que le titre d'Académie.

8° *Pays-Bas.*

Louvain. 1426
Leyde. 1575
Francker. 1585
Groningue. 1614
Utrecht. 1636
Liége. 1816
Gand. 1816
Bruxelles. 1834

9° *États du Nord.*

Cracovie. 1364
Copenhague. 1476
Upsal. 1476
Dorpat. 1632
Moscou. 1803
Vilna. 1803
Saint-Pétersbourg. 1819

Université de France. — Après diverses tentatives, faites sous la république, pour reconstituer l'instruction publique, Napoléon créa, par la loi du 10 mai 1806, l'*Université de France*, qui fut organisée par les décrets du 17 mars 1808 et du 15 novembre 1811. Elle comprenait tous les fonctionnaires appartenant à l'instruction publique; il y eut dès lors trois ordres d'enseignement : l'enseignement supérieur, donné dans les Facultés (théologie, droit, médecine, sciences et lettres), l'enseignement secondaire, donné dans les lycées et dans les colléges; l'enseignement primaire, donné dans les écoles. L'Université avait pour chef un *Grand Maître*, assisté d'un *Conseil de l'Université;* l'Empire fut divisé en *Académies* (en nombre égal à celui des Cours impériales), régies chacune par un *Recteur* et un *Conseil académique*. Cette organisation a été, depuis lors, souvent modifiée. Depuis 1850, la liberté de l'enseignement a été proclamée; le Grand Maître de l'Université n'a plus été que le ministre de l'instruction publique; mais l'enseignement de l'Etat a été maintenu. L'administration de l'Université est régie par la loi du 15 mars 1850, amendée ou développée par les lois du 14 juin 1854, du 21 juin 1865 et du 11 mars 1867. Il y a 17 Académies dans l'Empire; l'Algérie forme une Académie particulière. L'enseignement supérieur est donné par 16 facultés des lettres, 16 facultés des sciences, 11 de droit, 8 de théologie et 3 de médecine. L'enseignement secondaire classique est donné par l'Etat dans 75 lycées, par l'Etat et les communes dans 250 colléges communaux, par le clergé dans les petits séminaires et par les laïques dans les établissements libres. L'enseignement secondaire spécial, consacré par la loi de 1865, est donné par l'Etat dans beaucoup de lycées, par l'Etat et les communes dans des colléges et des établissements spéciaux. Pour former les professeurs de cet enseignement, l'Etat a créé l'Ecole normale de Cluny. L'enseignement primaire est donné dans les écoles communales, dirigées par des instituteurs et des laïques ou congréganistes. Le recensement de 1866 accusait plus de 4 millions d'écoliers, répartis dans plus de 68,000 écoles.

Unkiar-Skelessi, village de la Turquie d'Asie, sur le canal de Constantinople. Le 8 juillet 1833, la Turquie y signa avec la Russie un traité d'alliance offensive et défensive de 8 années, en vertu duquel l'armée et la flotte russes devaient aider le sultan contre le pacha

d'Egypte, Méhémet-Ali. Un article secret ouvrait aux Russes le passage des Détroits et le fermait aux autres puissances.

Unna, v. de Prusse, à 23 kil. S. de Hamm (Westphalie); 4,000 hab. Saline considérable. Autrefois siége central des tribunaux secrets de la Sainte-Wehme.

Unna, riv. de la Turquie d'Europe, a sa source dans les Alpes Illyriennes, forme la frontière N. de la Bosnie, et se jette dans la Save après un cours de 220 kil.

Unst, une des îles Shetland, au N. (Ecosse); 3,000 hab. Bétail, pêcheries, cristal de roche.

Unstrutt, riv. de Prusse, arrose la prov. de Saxe, reçoit la Salza et la Géra, et se jette dans la Saale à Naumbourg, après un cours de 190 kil. Elle formait, avant Charlemagne, une partie de la frontière S. du pays des Saxons.

Unterwalden, c'est-à-dire *sous les forêts*, l'un des 22 cantons de la Suisse, borné au N. par Schwytz et Lucerne, à l'E. par Schwytz et Uri, au S. par Uri et Berne, à l'O. par Lucerne; 765 kil. carrés; 26,000 habitants; religion catholique, langue allemande. Divisé en deux républiques: *Obwald*, ch.-l. *Sarnen; Nidwald*, ch.-l. *Stanz*, qui n'ont qu'une voix commune à la diète fédérale. Il touche au lac des Quatre-Cantons et renferme celui de Sarnen. Pâturages, bétail, fromages, peu de terres à blé. Il est le 15e de la Confédération helvétique par sa superficie, le 20e par sa population, et l'un des trois cantons primitifs qui s'unirent contre l'Autriche en 1307. Le gouvernement est une démocratie pure qui choisit les magistrats du pouvoir exécutif.

Unyamuesi, c'est-à-dire *contrée de la Lune*, région de l'Afrique qui s'étend entre 3° et 7° lat. S., et entre 27° et 34° long. E., au S. du lac Ukéréwé, et entre le lac Tanganyika à l'O. et les monts Kénia et Kilimandjaro à l'E. Beaux pâturages, forêts profondes, nombreuse population de nègres. Villes ou villages principaux: Umma, Ururi, Kazeh, Mséné, Kabogo. Des marchands arabes vont y chercher des esclaves et de l'ivoire.

Unzer (Jean-Auguste), médecin et littérateur, né à Halle, 1727-1799, s'établit à Altona, en 1750. Son recueil périodique, *le Médecin*, et son *Dictionnaire médical*, ont eu du succès et de l'utilité. On a de lui: *Pensées sur l'influence de l'âme sur le corps*, 1746; *Pensées sur le sort des savants*, 1746; *Pensées sur le sommeil et les songes; Dissertation sur les soupirs, sur la sensibilité des corps animés; De la contagion et surtout de la petite vérole*, etc.

Upernavic, établissement danois du Groenland, sur la côte O., par 72°46′ lat. N. et 54°2′ long. O.; 700 hab. Esquimaux. Fréquenté par les navires baleiniers.

Upland, anc. prov. de Suède, ch.-l. Upsal, divisée auj. en deux départements: Upsal et Stockholm.

Upsal ou **Upsala,** v. de Suède, dans le Svealand, ch.-l. de département, à 70 kil. N. O. de Stockholm; 12,000 hab. Archevêché luthérien, siége primatial du royaume, université, belle bibliothèque, observatoire, beau cabinet d'histoire naturelle, académie des sciences. Cathédrale gothique, bâtie sur le modèle de Notre-Dame de Paris; statue du roi Charles XIV. Anc. résidence des rois. Mines de fer aux environs. La préfecture ou lan d'*Upsal* a une population de 103,000 hab. et 5,218 kil. c.

Ur, patrie d'Abraham, dans la Chaldée.

Urach, v. de Wurtemberg, dans le cercle de la Forêt-Noire, à 45 kil. S. de Stuttgart; 4,000 hab. Fabriques de toiles; foires aux moutons très-fréquentées.

Uraguay. V. Uruguay.

Uranienbaum, village de Russie, sur le golfe de Finlande, près et à l'O. de Pétersbourg. Magnifique château impérial.

Uranie, l'une des neuf Muses, présidait à l'astronomie. On la représente avec une robe d'azur, et couronnée d'étoiles, tenant à la main un globe céleste, avec des instruments de mathématiques. V. Vénus Uranie.

Uranienburg. V. Hven.

Uranus ou **le Ciel,** fils et époux de la Terre, fut le père de Saturne, des Cyclopes et des Titans qui le détrônèrent.

Urba, auj. *Orbe*, chez les *Urbigènes*, dans l'ancienne Helvétie.

Urbain Ier, pape, succéda à Calliste Ier, en 222, et mourut en 230. Fête, le 25 mai.

Urbain II (Eudes ou Odon), pape, originaire de Lagery, près de Châtillon-sur-Marne, eut à Reims saint Bruno pour maître, fut prieur de Cluny, puis fut nommé par Grégoire VII cardinal et évêque d'Ostie, 1078. A la mort de Victor III, il fut élu pape, 1088. Il eut à lutter contre l'antipape Guibert, que soutenait Henri IV, suivit la politique de Grégoire VII, excommunia le roi de France, Philippe Ier, aux conciles d'Autun et de Clermont, et surtout prit une grande part à la prédication de la première croisade. Il encouragea Pierre l'Ermite, prépara l'expédition au concile de Plaisance, 1094, la décida au concile de Clermont, 1095, et eut pour successeur Pascal II, 1099. On a de lui 59 lettres, dans les *Conciles* du P. Labbe.

Urbain III (Hubert ou Alberto **Crivelli**), pape, né à Milan, fut archevêque de cette ville en 1182, cardinal en 1185, pape après Lucius III, 1185. Il mourut de douleur, en apprenant la prise de Jérusalem par Saladin, 1187. Grégoire VIII lui succéda.

Urbain IV (Jacques **Pantaléon**), pape, né à Troyes, fils d'un pauvre cordonnier, fut archidiacre à Laon, à Liége, légat en Poméranie, en Prusse, en Livonie, évêque de Verdun, en 1252, puis patriarche de Jérusalem. Il succéda à Alexandre IV, en 1261. En guerre avec Manfred, roi de Naples, il offrit sa couronne à Charles d'Anjou, frère de saint Louis; Manfred le battit et le menaça dans Rome. Il eut pour successeur Clément IV, en 1264. Il a institué la fête du Saint-Sacrement, en 1264.

Urbain V (Guillaume **de Grimoard** ou **Grimoald**), pape d'Avignon, né à Grisac, près de Mende, 1309-1370, entra dans l'ordre de Saint-Benoît, professa le droit avec succès à Toulouse, Paris et Avignon, fut employé par Innocent VI auprès de Jeanne, reine de Naples, pour l'aider à gouverner, et fut élu pape en 1362. Il montra beaucoup de fermeté. Cédant aux prières des Italiens et aux lettres de Pétrarque, il se rendit à Rome, 1367, mais, à la sollicitation du roi de France, Charles V, revint mourir à Avignon, en 1370. Il eut pour successeur Grégoire XI.

Urbain VI (Bartolommeo **Prignano**), pape, né à Naples, en 1318, d'une famille originaire de Pise, fut évêque d'Acerenza, puis archevêque de Bari, 1370. Les Romains forcèrent les cardinaux à nommer un pape italien qui résiderait à Rome; Urbain VI fut élu, 1378. Mais quinze cardinaux, du parti français, effrayés des réformes qu'il annonçait, se retirèrent à Anagni et choisirent Robert de Genève, qui s'appela Clément VIII. Alors commença le schisme d'Occident. Urbain lutta contre son rival, que soutenait Jeanne de Naples, et contre Charles Durazzo, qui le retint même prisonnier. Il se retira à Gênes, à Lucques, à Pérouse, et eut pour successeur Boniface IX, en 1389. Il avait institué la fête de la Visitation de la Vierge et réduit à 33 ans l'espace du Jubilé.

Urbain VII (Giovani-Battista **Castagna**), pape, né à Rome, en 1521, d'une noble famille génoise, fut archevêque de Rossano, assista au concile de Trente, fut nonce à Madrid; et, nommé pape après Sixte-Quint, mourut au bout de 13 jours. Grégoire XIV lui succéda.

Urbain VIII (Maffeo **Barberini**), pape, né à Florence, en 1568, d'une famille considérable, exerça plusieurs emplois importants, fut nommé archevêque *in partibus* de Nazareth, 1604, fut nonce en France et contribua au rappel des Jésuites, devint cardinal en 1606, archevêque de Spolète, 1608, et succéda à Grégoire XV, 1623. Il obligea les évêques à la résidence, supprima l'ordre des jésuitesses, condamna en 1642 le livre de Jansénius, et approuva l'ordre de la Visitation. D'abord en lutte avec Richelieu, au sujet de l'affaire de la Valteline, 1624-1626, il le soutint dans la guerre de la succession de Mantoue contre la maison d'Autriche. Il réunit à ses Etats le duché d'Urbin et ses annexes, 1626-31; mais il fut moins heureux dans ses différends avec Venise et le Portugal, et surtout dans la guerre de Castro, lorsqu'il voulut, à l'instigation de ses neveux, les Barberini, enlever ce petit duché à la maison de Farnèse, 1641-44. Protecteur des lettres et des arts, il cultiva lui-même la poésie avec succès. On a de lui: *Rime*, recueil de sonnets et d'hymnes, 1640, in-12; *Maffei Barberini poemata*, 1642, in-fol. Il mourut en 1644, et eut pour successeur Innocent X.

Urbain (Saint-), village de l'arrond. et à 25 kil. S. O. de Vassy (Haute-Marne); 1,150 hab. Vins estimés. Autrefois abbaye et lieu de pèlerinage où se rendit Joinville avant de partir pour la Terre-Sainte.

Urbania, v. du royaume d'Italie, dans la prov. de Pesaro, sur le Métauro, à 10 kil. S. O. d'Urbin; 4,500 hab. Evêché.

Urbigènes, *Urbigenæ*, peuple de l'anc. Helvétie, au S. O.; ch.-l., *Urba* (Orbe).

Urbin, anc. *Urbinum*, v. du roy. d'Italie, dans la prov. de Pesaro; 9,000 hab. Archevêché. Blé, soie. Patrie

de Raphaël, de Bramante, de Polydore Virgile et du pape Clément XI. Anc. capit. du duché d'Urbin; anc. ch-l. du départ. du Métauro, sous Napoléon Ier.

Urbin (Duché **d'**), anc. principauté de l'Italie. Fondé au XIIIe siècle, il fut possédé tour à tour par les Montefeltri, César Borgia, les della Rovere, et le Saint-Siége. Il fut incorporé au roy. d'Italie en 1860.

Urdos, village de l'arrond. et à 40 kil. d'Oloron (Basses-Pyrénées); 600 hab. Fort qui commande le port d'Urdos.

Urès (Los). v. du Mexique, ch.-l. de l'État de Sonora. sur le Rio de Los Urès, à 2,550 kil. N. O. de Mexico; 7.000 hab. Or, argent, coton, sucre.

Urfé (Anne **d'**), poëte, né dans le Forez, 1555-1621, d'une famille ancienne et alliée aux maisons de Lascaris et de Savoie, fut bailli du Forez, en 1574, épousa, vers 1575, Diane de Châteaumorand, la plus riche héritière de la province, mais fit annuler ce mariage en 1598, et entra dans les ordres, 1603. Il avait été l'un des principaux chefs de la Ligue dans sa province, et ne se soumit qu'après l'abjuration de Henri IV. Il a laissé un grand nombre de poésies restées manuscrites, comme la *Diane*, recueil de 150 sonnets en l'honneur de sa fiancée; *les Misères de la France*, en 20 sonnets, etc. On a publié de lui : *l'Honneur et la Vaillance, dialogues*, 1592, in-4°; le *premier livre des Hymnes*, 1608, petit in-4°.

Urfé (Honoré **d'**), romancier, frère du précédent, né à Marseille, 1568-1625, fut entraîné dans le parti de la Ligue, servit courageusement son ami et parent, le duc de Nemours, qui le nomma son lieutenant général. Il se retira à la cour du duc de Savoie, et épousa sa belle-sœur, Diane de Châteaumorand, pour ne pas laisser sortir de la famille les grands biens qu'elle y avait apportés. Mais il fut bientôt dégoûté de cette femme, hautaine, orgueilleuse de sa beauté passée, et vivant dans sa chambre entourée de chiens. Ils se séparèrent sans formalités légales. Retiré dans le Piémont, il y commença le roman qui a fait sa réputation, l'*Astrée;* la Ire partie parut en 1610, la 2e en 1612, la 3e en 1619; le reste était attendu avec une extrême impatience en France et à l'étranger; il ne put y mettre la dernière main. En combattant pour le duc de Savoie contre la république de Gênes. il fit une chute de cheval, et mourut des suites de sa blessure. Son secrétaire, Baro, publia la 4e partie et acheva probablement la 5e. — L'*Astrée* est un roman pastoral, mêlé de prose et de vers; sous le voile de l'allégorie, ses bergers des bords du Lignon, avec leur cortége de chevaliers et d'enchanteurs, avec leurs descriptions, leurs dissertations philosophiques, leurs interminables dialogues, offraient un certain tableau de la société contemporaine; il ne fut pas sans action sur les destinées de notre langue. Le succès fut grand, puisque 8 éditions furent publiées en quelques années. François de Sales l'approuva ; des esprits délicats, Segrais, Pellisson, La Rochefoucauld, La Fontaine, y trouvaient un charme véritable. Les meilleures éditions sont celles de Paris, 1637, 5 vol. in-8°, et de Rouen, 1647, 5 vol. in-8°; il a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. D'Urfé a composé des vers d'un tour facile et gracieux : *le Sireine*, petit poëme pastoral, 1611, 1618, in-8°; *la Sylvanire* ou *la Morte vive,* pastorale en 5 actes et en vers blancs, 1625, in-8°; *des Epîtres morales,* etc. V. Aug. Bernard, *les d'Urfé,* 1839, in-8°; N. Bonafous, *Etudes sur l'Astrée et sur Honoré d'Urfé,* 1847, in-8°; de Chantelauze, *Etude sur les d'Urfé.*

Urgel ou **la Seu d'Urgel.** v. d'Espagne, au pied des Pyrénées, dans la prov. de Lérida (Catalogne); 5,000 hab. Ville forte, évêché. L'évêque d'Urgel partage avec le gouvernement français le protectorat de la république d'Andorre. Prise par les Français en 1794 et en 1809, elle a été en 1823 le siége d'une junte royaliste.

Uri. l'un des 22 cantons de la Suisse, borné au N. par Schwytz; par Glaris et les Grisons à l'E.; par le Tessin au S.; par le Valais, Berne et Unterwalden à l'O.; il a 1,076 kil. carrés et 16,000 hab., tous catholiques. Capit., *Altorf*. La Reuss la traverse du S. au N. et s'y jette à Fluelen dans le lac des Quatre-Cantons. La partie S. de ce lac est comprise dans le canton jusqu'à Brunen, et porte le nom de lac d'Uri. Pâturages; fromages. Uri est le 11e de la confédération par sa superficie, le 22e par sa population. Il est l'un des 3 cantons primitifs. La constitution est démocratique.

Uriage. V. Martin d'Uriage (Saint-).

Urias *Sinus*, nom anc. du golfe de Manfredonia, sur les côtes italiennes de l'Adriatique, au N. E. de l'Apulie; son nom vient de la ville d'*Uria* ou *Urium.*

Urie. officier de David, mari de Bethsabée, fut exposé, par l'ordre du roi, à tous les traits de l'ennemi, pendant le siége de Rabbath, et périt. Plus tard David pleura son crime et en fit pénitence.

Uriel (en hébreu *Lumière*) était, suivant les Juifs, l'ange de la lumière et l'un des ministres de la colère divine.

Urquijo (Mariano-Luis **de**), homme d'Etat espagnol, né à Bilbao, 1768-1817, fils d'un avocat, se fit de bonne heure connaître par ses tendances philosophiques, et par un *Discours sur le théâtre espagnol* qu'il publia à la tête d'une traduction de *la Mort de César*, tragédie de Voltaire. Florida-Blanca le défendit contre l'inquisition; d'Aranda le protégea. Il fut secrétaire d'ambassade à Londres, en 1795; il eut le portefeuille des affaires étrangères, en 1798; il attaqua vigoureusement les abus, protégea les lettres, les arts, l'industrie, l'agriculture; lutta surtout contre l'inquisition, introduisit la vaccine en Espagne, donna son appui à Clavijo, à Humboldt, et signa, avec la France, le traité d'Aranjuez, 1800, qui lui cédait Parme, l'île d'Elbe, la Louisiane, en échange du royaume d'Etrurie pour l'infant Louis de Parme. Les intrigues de Godoï causèrent sa disgrâce; les inquisiteurs le firent enfermer à Pampelune. En 1808, Ferdinand VII le fit mettre en liberté; Urquijo le détourna vainement du voyage de Bayonne. Il se rallia au gouvernement du roi Joseph, et fut ministre secrétaire d'Etat. Il se fixa à Paris, en 1814, et y mourut.

Urraca. reine de Castille. née en 1081, était fille d'Alphonse VI. Elle épousa d'abord Raymond de Bourgogne, comte de Galice, 1090, puis, à la mort de ce prince, Alphonse Ier, roi d'Aragon, 1109. La même année elle succéda à son père; hautaine, avide de domination, d'une conduite licencieuse, elle entra en lutte contre son mari, qu'elle voulait empêcher de régner en Castille. Elle fut prise et enfermée au château de Castellas (Aragon). Elle parvint à fuir, souleva les grands et le clergé, mais fut battue près de Sepulveda. 1110 ; elle se retira en Galice, et la guerre civile désola l'Espagne. Elle fit proclamer roi son fils Alphonse VIII, né d'un premier mariage, 1112, et voulut gouverner en son nom; mais les désordres de sa vie, la faveur du comte de Lara, son amant, lui aliénèrent les grands, qui lui enlevèrent le pouvoir en 1122. Elle mourut en 1126, après avoir fait la guerre à son fils lui-même.

Ursel, commune de la Flandre orientale (Belgique), à 22 kil. de Gand. Industrie linière ; 2,400 hab.

Urseolo. V. Orseolo.

Urseren. V. Andermatt.

Ursicin ou **Ursin,** antipape, fut opposé à Damase Ier, en 366. Il y eut bataille dans Rome, et Ursin fut exilé; Valentinien Ier lui permit de revenir; il excita de nouveaux troubles et fut encore exilé. En 384, il disputa encore la tiare à Sirice; Valentinien le condamna à un bannissement perpétuel.

Ursins (Les), forme française du nom des *Orsini*, célèbre famille italienne.

Ursins (Juvénal **des**). V. Juvénal.

Ursins (Anne-Marie **de la Trémouille,** princesse **des**), fille aînée de Louis de la Trémouille, duc de Noirmoutiers; née de 1636 à 1641 (?), morte en 1722, fut mariée, en 1659, au prince de Talleyrand-Chalais, et brilla dès lors à l'hôtel d'Albret, à côté de Mme Scarron. Elle suivit son mari en exil et le perdit en 1670. Elle épousa, en 1675, Flavio Orsini, duc de Bracciano, et dès lors le palais Orsini, à Rome, fut le foyer de l'influence française en Italie. Veuve une seconde fois, en 1698, elle se livra tout entière à la politique, prit le titre de princesse des Ursins, et se mêla fort activement à toutes les intrigues qui préparèrent l'avènement de Philippe V au trône d'Espagne. Par le crédit de Mme de Maintenon, elle fut nommée *camerera mayor* de la nouvelle reine, Marie-Louise-Gabrielle de Savoie, et l'accompagna en Espagne, 1701. Elle prit bientôt un ascendant sans bornes sur cette princesse et sur le jeune roi; elle régna véritablement sur l'Espagne, parvint à faire disgracier son ancien ami, le cardinal Porto-Carrero, à faire rappeler l'ambassadeur de France, le cardinal d'Estrées, et essaya de soustraire le gouvernement espagnol à la tutelle de la France. Mais elle avait de nombreux ennemis qui n'épargnèrent ni la princesse, ni son intendant, d'Aubigny. Louis XIV, mécontent, la força à quitter l'Espagne, 1704. Elle vint en France, et, après un court séjour à Toulouse, se justifia à Versailles. Elle rentra en grâce, retourna toute-puissante à Madrid, 1705, fut acclamée par le peuple et

parfaitement accueillie par le roi et par la reine. Elle ranima leur courage au milieu des revers, déploya beaucoup d'énergie, surtout lorsque Louis XIV abandonna l'Espagne à ses seules ressources, et décida Philippe V à se mettre à la tête du mouvement national. Elle enthousiasma les Espagnols, obtint de Louis XIV l'envoi du duc de Vendôme, qui gagna la bataille de Villaviciosa, 1710, et contribua pour beaucoup à sauver la couronne de Philippe V. On lui reprocha d'avoir voulu, lors des négociations d'Utrecht, se faire donner une souveraineté dans les Pays-Bas pour prix de ses services; elle échoua. A la mort de la reine d'Espagne, 1714, se laissant tromper par les conseils de l'astucieux Albéroni, dont elle avait commencé la fortune, elle fit épouser à Philippe V Elisabeth de Parme, au nom de laquelle elle espérait encore gouverner. Le premier acte de la nouvelle reine fut le renvoi brutal de Mme des Ursins, qui fut reconduite à Saint-Jean-de-Luz, au mois de janvier 1715. Froidement accueillie à Versailles, elle quitta la France et alla s'établir à Gênes, puis à Rome; elle continua à y faire une grande figure, et finit par s'attacher à la fortune du prétendant, Jacques Stuart. C'est là qu'elle mourut en 1722. Beaucoup de ses *Lettres*, écrites d'un grand style, ont été insérées par l'abbé Millot dans les *Mémoires de Noailles;* on a publié ses *Lettres inédites au maréchal de Villeroy*, 1806, in-12; sa *Correspondance avec Mme de Maintenon*, 1826, 4 vol. in-8°; de nouvelles *Lettres inédites de la princesse des Ursins* (Geffroy, 1859, in-8°), etc. M. Combes a donné un *Essai sur sa vie et son caractère politique*, 1858, in-8°; Sainte-Beuve l'a finement jugée au point de vue littéraire, dans les *Causeries du lundi*, tome V.

Ursule (Sainte), fille d'un prince de la Grande-Bretagne, fut, dit la tradition, martyrisée avec ses compagnes, près de Cologne, par les Huns, en 452. On l'honore le 21 octobre. Ses compagnes étaient au nombre de *onze* et non de *onze mille*, comme on l'a souvent répété, probablement d'après le dire d'un traducteur ignorant qui aura mal lu l'inscription : *VRSVLA ET XI MM VV*, Ursule et onze vierges martyres, prenant MM pour *mille*. Ursule était la patronne de l'ancienne Sorbonne.

Ursulines ou *Filles de la Doctrine chrétienne*, congrégation de religieuses, fondée en 1537 par la bienheureuse Angèle de Brescia, pour l'éducation gratuite des jeunes filles. Elles furent soumises par Grégoire XIII à la règle de saint Augustin et à la vie claustrale, 1572. L'ordre, introduit en France, à l'Isle (Vaucluse), en 1596, s'établit à Paris par les soins de Marie L'Huillier, comtesse de Sainte-Beuve, 1604. Les maisons des Ursulines étaient très-nombreuses, quand les ordres furent abolis en 1790. Elles ont été rétablies il y a quelques années.

Uruguay, riv. de l'Amérique du Sud, a sa source dans les monts de Sainte-Catherine, coule du N. E. au S. O., arrose d'abord le Brésil, puis le sépare de la République Argentine, et enfin sépare la République Argentine de celle de l'Uruguay. Il a 1,500 kil. de cours, dont 500 navigables. Il reçoit le Rio-Negro.

Uruguay (République de l'), ou République Orientale, Etat de l'Amérique du Sud, borné au N. et au N. E. par le Brésil, au S. E. par l'Atlantique, au S. par le Rio de la Plata, à l'O. par l'Uruguay; ces deux cours d'eau le séparent de la République Argentine. Elle a 400 kil. de long sur 400 de large, et 180,000 kil. carrés. Le sol est traversé par des collines qui sont le prolongement de la chaîne du Brésil, et par une infinité de cours d'eau. Pâturages très-riches et très-étendus; 6 millions de bêtes à cornes, moutons et chevaux nombreux. Capit., *Montevideo;* v. princ., la Colonia. Popul., 450,000 hab., parlant la langue espagnole, et catholiques. Exportations : cuirs de bœuf et de cheval, bœufs et mules, suifs, graisses, cornes, crin, laines. Importations: quincaillerie anglaise, tissus, vins de France, farine du Brésil, sucre et café. Le territoire de l'Uruguay était une des intendances de la vice-royauté de la Plata. Il se souleva contre l'Espagne avec Buenos-Ayres, et fit partie de la République Argentine sous le nom de *Banda Orientale*. En 1821, le Brésil le conquit. Il forme un Etat à part depuis 1828. Beaucoup de Français, Basques et Gascons, s'y sont établis; le code français est la base de la législation.

Urville (Ile d'), île de la Micronésie, l'une des Carolines, découverte en 1824. — Ile de la Mélanésie, près de la Nouvelle-Guinée.

Urville (D'). V. Dumont d'Urville.

Uscoques. V. Uskoks.

Usedom, île prussienne de la Baltique, à l'E. de Wollin, à l'entrée du Pommersches-Haff, entre la Peene et la Swine; 12,000 hab. Pêcheries. Ch.-l., *Usedom*. Elle dépend de la Poméranie.

Usher (James), en latin *Usserius*, théologien et érudit anglais, né à Dublin, 1580-1656, s'occupa de bonne heure de controverses théologiques, s'adonna à la prédication contre les catholiques, et fut nommé, en 1607, professeur de théologie à l'Université de Dublin, puis chancelier de l'église de Saint-Patrick, évêque de Meath, membre du conseil privé d'Irlande, enfin archevêque d'Armagh, 1624. Malgré son érudition, il se montra toujours ennemi de la tolérance; aussi, dans l'insurrection des catholiques, en 1641, il perdit tous ses biens et fut forcé de fuir. Il mena dès lors une vie errante et assez agitée. Cromwell, qui appréciait sa science, le fit enterrer à Westminster. Ses ouvrages sont très-nombreux, mais manquent de critique: *De christianarum ecclesiarum in Occidentis præsertim partibus*, 1613, in-4°, et 1687, in-fol.; *A discourse of the religion anciently professed by the Irish and British*, 1631, in-4°; *Veterum epistolarum hibernicarum sylloge*, 1632, in-4°; *Britannicarum ecclesiarum antiquitatis historia*, 1639, in-4°; *Annales Veteris et Novi Testamenti*, 1650-54, 2 vol. in-fol; c'est dans cet ouvrage qu'il a fixé la création du monde à 4004 av. J. C.; *Chronologica sacra* 1660, in-4°; *the Power of the prince and obedience, of the subject stated*, 1661, in-8°, etc., etc.

Usicza, v. de Serbie, à l'O.; 6,500 hab.

Usingen, v. de Prusse, dans l'ancien duché de Nassau, à 35 kil. N. E. de Wiesbaden; 2,000 hab. Beau château.

Usipètes ou **Usipiens**, peuple germain qui envahit la Gaule avec les Tenctères et fut battu par César, en 55 av. J. C.

Usk, riv. d'Angleterre, arrose Usk et Newport et finit dans le canal de Bristol, après un cours de 90 kil.

Uskoks ou **Uscoques**, tribu slave établie sur la côte de Dalmatie, autour du golfe de Fiume. Ils firent longtemps la piraterie dans l'archipel Dalmate. Les Turcs ne parvinrent définitivement à les détruire qu'après une longue guerre, 1592-1606.

Uspallata, v. du Chili, à 80 kil. N. de Santiago Riche mine d'argent.

Ussat, village de l'arrond. et à 20 kil. S. de Foix (Ariége); 325 hab. Eaux minérales; nombreuses cavernes curieuses aux environs.

Ussel, ch.-l. d'arrond. du départ. de la Corrèze, par 45°32'50" lat. N., et 0°1'41" long. O., à 64 kil. N. E. de Tulle; 3,830 hab. Minerai de fer. Anc. ch.-l. du duché de Ventadour.

Usserius. V. Usher.

Ussieux (Louis d'), littérateur, né à Angoulême, 1744-1805, fut l'un des fondateurs du *Journal de Paris*, 1777, concourut à la plupart des entreprises littéraires du temps, publia des traductions de l'allemand et de l'italien, s'occupa d'agriculture avec peu de succès, fut proscrit au 31 mai 1793, fit partie du conseil des Anciens, 1795-1799, et a laissé un grand nombre d'ouvrages. Citons: *Histoire abrégée de la découverte et de la conquête des Indes par les Portugais*, 1770, in-12; *Le Décaméron français*, 1774, 2 vol. in-8°; *Nouvelles françaises*, 1775, 3 vol. in-8°; une faible traduction du *Roland furieux*, 4 vol. in-8°; etc. Il a pris part à la traduction de l'*Histoire universelle*, et a publié, comme éditeur, une *Collection universelle des Mémoires particuliers relatifs à l'histoire de France*, 1785-90, 67 vol. in-8°; *la Bibliothèque universelle des Dames*, 1785, 154 vol. in-18, etc., etc.

Usson, village de l'arrond. et à 10 kil. E. d'Issoire (Puy-de-Dôme); 960 hab. Ruines d'un château qu'habita 20 ans Marguerite de Valois, femme divorcée de Henri IV.

Usson, bourg de l'arrond. et à 56 kil. de Montbrison (Loire), jadis ville importante sur une grande voie romaine; 3,272 hab., dont 893 agglomérés.

Ustaritz, ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 kil. S. de Bayonne, sur la Nive (Basses-Pyrénées); 2,265 hab. Autrefois ch.-l. du Labourd.

Ustaritz, (Jérôme), un des premiers économistes de l'Espagne, né en Navarre à la fin du XVIIe siècle, a surtout écrit une *Théorie et Pratique du commerce et de la marine*, 1724, trad. en français par Forbonnais, 1753, in-4°.

Uster, ville de Suisse, à 4 kil. de Greifensee (Zurich); 6,000 hab. Industrie active; forges, cotonnades.

Ustica, île italienne à l'O. des îles Lipari; 3,000 hab.

Usuard, moine de Saint-Germain-des-Prés, dès 840, ordonné prêtre, fut chargé par l'abbé Hilduin d'aller en

Espagne rechercher les reliques de saint Vincent; il en rapporta les corps de plusieurs saints. Charles le Chauve lui donna mission de composer un nouveau martyrologe, qui lui fut dédié, et qui a servi de base au *Martyrologe romain*. Imprimé à Lubeck, 1475, in-fol., il a eu de nombreuses éditions; la meilleure est celle du P. Sollier, Anvers, 1714.

Utah, territoire des Etats-Unis, borné au N. par l'Idaho, à l'E. par le Colorado, au S. par l'Arizona, à l'O. par le Nevada; 218,784 kil. carrés; 86,786 hab. On y trouve les lacs Salé, Utah, etc., et les monts Wahsatch. Il est traversé par la grande ligne du chemin de fer du Pacifique. Capit., *Fillmore;* v. pr., Great-Salt-Lake-City, capitale des Mormons. Acheté au Mexique en 1845, territoire depuis 1850. il n'a pu obtenir encore le rang d'Etat.

Utelle, ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. N. E. de Nice (Alpes-Maritimes); 1,905 hab., dont 654 agglomérés.

Utica, v. des Etats-Unis, sur le canal Erié et la Mohawk, à 150 kil. N. O. de New-York (Etat de New-York); 29,000 hab. Forges et fonderies, wagons, filatures de laine et de coton.

Utiel, v. d'Espagne, dans la prov. et à 125 kil. N. O. de Valence; 6,200 hab. Fabr. de savon.

Utique. *Utica*, anc. ville d'Afrique, sur la Méditerranée, au N. O. de Carthage. Célèbre par la mort du second Caton, dit Caton d'Utique. Auj. en ruines.

Utraquistes. V. Calixtins.

Utrecht (Adrien **Van**), peintre flamand, né à Anvers, 1599-1655, fut très-employé par le roi d'Espagne, l'empereur et d'autres princes. Il s'est distingué dans la peinture des animaux, des fruits, des intérieurs de cuisine; on vante surtout la *Boutique d'un marchand de poissons* (à Gand).

Utrecht, *Trajectum ad Rhenum*, v. du royaume des Pays-Bas, ch.-l. de la province du même nom, sur le Vieux-Rhin, à 55 kil. E. de la Haye, à 36 kil. S. d'Amsterdam; 65,000 hab. Fabriques de soieries et de draps. Université, école de médecine militaire, hôtel des monnaies du royaume. Les Etats-généraux y proclamèrent l'indépendance des Provinces-Unies, 1579. On y signa en 1713 les traités qui mirent fin à la guerre de la succession d'Espagne. Patrie du pape Adrien VI et du savant latiniste Drakenborch. — La prov. d'Utrecht a 1,385 kil. carrés et 179,000 hab.

Utrera, v. d'Espagne, dans la prov. et à 25 kil. S. de Séville (Andalousie); 11,000 hab. Elève de taureaux et de chevaux; mines de sel. Sol fertile aux environs.

Uttoxeter, ville d'Angleterre, dans le comté et à 24 kil. N. E. de Stafford; 5,500 hab. Forges.

Uxbridge, v. d'Angleterre, sur la Colne et le canal de Grande-Jonction, à 24 kil. O. de Londres (Middlesex); 4,000 hab. Fabr. d'instruments aratoires; grand marché de grains. Traité de 1645 entre Charles Ier et le Parlement.

Uxelles (D'). V. Huxelles.

Uxellodunum, anc. v. de la Gaule, chez les Cadurques. César la prit en 50 av. J. C. et fit couper le poing à tous les habitants. C'est aujourd'hui Cap-de-Nac ou le Puy-d'Issolu.

Uxiens, tribu de montagnards qui habitaient au N. E. de la Susiane; ils vivaient indépendants et exigeaient même des rois de Perse une redevance. Alexandre les soumit.

Uz (Jean-Pierre), poëte allemand, né à Anspach, 1720-1796, a traduit avec talent les plus beaux morceaux d'Homère, de Pindare et d'Anacréon. Puis il publia ses *Poésies lyriques*, 1749, in-8°; la *Victoire du dieu de l'amour*, conte en 4 chants; la *Théodicée*, 1755; l'*Art d'être toujours joyeux*, poëme didactique en vers alexandrins, 1760; des *Odes et Chansons*, 6 vol. Il excelle surtout dans le genre badin. Ses *Œuvres poétiques* ont été publiées à Vienne, 1804, 4 vol. in-4°.

Uzbek, khan du Kaptchak de 1305-1342, domina presque toute la Russie, renversa à son gré les grands-ducs de Moscou, saccagea Tver, Kachin, Torjok, etc., pour venger un massacre des Mongols, 1327. De lui ses sujets prirent le nom d'Uzbeks.

Uzbeks, tribu turkomane qui habite le Turkestan et la Sibérie méridionale.

Uzel, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 16 kil. N. O de Loudéac (Côtes-du-Nord); 1,585 hab. Toiles.

Uzerche, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 56 kil. N. O. de Tulle (Corrèze), sur la Vézère; 3,022 hab. Forges importantes.

Uzès, ch.-l. d'arrond. du départ. du Gard, par 44° 0′ 46″ lat. N., et 2° 4′ 59″ long. E., à 25 kil. N. de Nîmes; 5,574 hab. Anc. château, anc. palais épiscopal. Comm. important de vins, eaux-de-vie et grains; filatures de soie, magnaneries. Les habitants embrassèrent le calvinisme; Louis XIII s'empara de leur ville et en détruisit les murailles, 1629. Patrie de l'amiral Brueys et du peintre Sigalon. Uzès a donné le titre de duc à une famille française élevée à la pairie par Charles IX. Le duc d'Uzès a aujourd'hui le duché le plus ancien de France.

Uznach, v. de Suisse, dans le canton et à 52 kil. S. O. de Saint-Gall, à l'E. du lac de Zurich; 1,800 hab.

Uzum-Cassan. V Ouzoun Haçan Beyg.

V

V. Voir par un **W** les mots qui ne seraient pas à la lettre V.

Vaagen, nom de deux îles du groupe de Lofoden (Norvége); *Ost-Vaagen* a 54 kil. de longueur, et renferme le port de *Vaagen; Vest-Vaagen* a 50 kil. de longueur.

Vaast (Saint-). V. Wast (Saint-).

Vabre, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil. N. E de Castres (Tarn); 2,450 hab., dont 1,215 agglomérés. Eglise calviniste. Draps.

Vabres, *Vabrincum* (?), bourg de l'arrond. et à 5 kil. S. O. de Saint-Affrique (Aveyron), sur le Dourdon; 1,500 hab. Anc. évêché, depuis 1319.

Vaca (Alvaro-Nuñez **Cabeza de**), gouverneur espagnol du Paraguay, en 1540, traversa le sud du Brésil et le pays des Guaranis, encore inconnus, pour se rendre à l'Assomption. Son administration excita une révolte; il fut ramené en Europe et condamné à la déportation en Afrique, avec son confident Pedro Fernandez. Dans leur mémoire justificatif, publié à Valladolid, 1555, se trouve la première relation sur le Paraguay.

Vaca de Castro. V. Castro (Vaca de).

Vacca, v. de l'anc. Afrique, dans la Zeugitane, et près de la frontière de Numidie, prise par Q. Métellus dans la guerre contre Jugurtha, et par Juba dans la guerre civile contre César.

Vacca (Flaminio), sculpteur et antiquaire italien, né à Rome, vers 1538, mort en 1600, a exécuté pour Sixte-Quint de nombreuses restaurations d'antiques. On a de lui une belle statue de *saint François*, à la chapelle Sixtine, et le *Lion de Florence*, qui est sur la place du Palais Vieux. Il a écrit un journal des fouilles faites à Rome à la fin du XVIe siècle, *Memorie di varie antichità di Roma*, publié par Falconieri, 1704, in-8°, et réimprimé dans la *Roma antica* de Nardini, édition de Nibby, 1820.

Vaccaro (Andrea), peintre italien, né à Naples, 1598-1670, eut un rang distingué parmi ses contemporains par sa manière franche et gracieuse. Ses tableaux sont nombreux dans les différents musées; le Louvre a de lui : *Vénus pleurant la mort d'Adonis*.

Vaccéens, anc. peuple d'Espagne (Tarraconaise), au S. des Cantabres; ch.-l., *Palentia*. Conquis par Posthumius, en 178 av. J. C., ils se révoltèrent et furent soumis définitivement vers l'an 100.

Vaçous, dieux ou génies, qui, dans la mythologie indienne, viennent au-dessous de Brahma. Ils sont au nombre de huit, et régissent chacun l'une des huit régions du monde : *Indra*, gardien de l'Est, préside à l'éther et au jour; *Jama*, gardien du Sud, préside à la mort et aux enfers; *Nirouti*, gardien du S. O., préside aux mauvais génies; *Agni*, gardien du S. E., est le dieu du feu; *Varouna* ou *Pratcheta*, gardien de l'O., préside aux eaux et à l'Océan; *Paoulastia*, gardien du N., veille sur les richesses enfouies dans l'intérieur de la

terre; *Pavana* ou *Marouta*, gardien du N. O., est le roi de l'air, des vents, des odeurs; enfin, *Içania*, gardien du N. E., est une incarnation de Siva.

Vacquerie (Jean **de La**), magistrat, né à Arras, au xvᵉ siècle, mort en 1497, défendit Arras contre les Français, et fut nommé, par Louis XI, premier président au Parlement, 1481. Il s'honora en résistant courageusement à plusieurs édits du roi qui établissaient de nouvelles taxes; il fit également de fermes représentations à Anne de Beaujeu, au commencement du règne de Charles VIII.

Vada (Caput), auj. *Capudia*, anc. ville de l'Etat de Carthage, près du cap *Brachodes*, à l'entrée de la Petite-Syrte.

Vadderc (Jean-Baptiste **de**), né à Bruxelles, mort en 1681, fut chanoine d'Anderlecht. On a de lui : *Traité de l'origine des ducs et du duché de Brabant*, Bruxelles, 1672, in-4°; il y a une édition de 1784, en 2 vol. in-12.

Vadé (Jean-Joseph), poëte burlesque, né à Ham, 1720-1757, fils d'un petit marchand qui vint s'établir à Paris, eut une jeunesse dissipée, fut secrétaire du duc d'Agénois, et inventa le genre *poissard*, qui a donné à son nom une certaine célébrité. Il fut recherché dans toutes les classes de la société, mais les excès abrégèrent sa vie. Ses *Œuvres poissardes* ont été souvent réimprimées depuis l'édition de 1796, gr. in-8°; il imitait le langage des halles, dans *la Pipe cassée, poëme épitragi-poissardi-héroï-comique*, dans les *Lettres de la Grenouillère*, dans les *Bouquets poissards*. Il a aussi composé quelques pièces de vers d'un goût plus relevé, des fables ingénieuses, des opéras comiques (*Nicaise*, *les Troqueurs*, etc.); des comédies-vaudevilles (*le Suffisant*, *le Trompeur trompé*, *les Racoleurs*, *Fanchonnette*, etc.); la comédie des *Visites du jour de l'an*, en vers, jouée au Théâtre-Français, en 1749, etc. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées en 4 vol. in-8°, 1775, et plusieurs fois depuis. Voltaire a écrit, sous le pseudonyme de Guillaume Vadé, des contes et des pamphlets facétieux.

Vadicasses ou **Viducasses**, peuple de l'anc. Gaule dans la Belgique IIᵉ, au S.O. des Suessions, dans le *Valois*.

Vadier (Marc-Guillaume-Alexis), conventionnel, 1736-1828, conseiller au présidial de Pamiers, fut député aux Etats-généraux, 1789, puis à la Convention, 1792. Il se rangea parmi les Montagnards, vota la mort de Louis XVI, poursuivit avec violence les Girondins, les Dantonistes, fut membre du Comité de sûreté générale, septembre 1793, imagina les prétendues conspirations des prisons qui firent tant de victimes, se tourna contre Robespierre, l'attaqua indirectement, en accusant Catherine Théot, prit une part active à la journée du 9 thermidor, mais fut dénoncé comme terroriste, par Lecointre, puis par Legendre. Il fut condamné à la déportation avec Billaud-Varennes et Collot d'Herbois, avril 1795, se cacha, fut compromis dans la conspiration de Babeuf, acquitté par la haute cour de Vendôme, mai 1797, vécut depuis dans l'obscurité, et, proscrit en 1816, comme régicide, se retira dans les Pays-Bas, où il mourut à Bruxelles.

Vadimon (Lac), *Vadimonius lacus*, lac de l'anc. Etrurie, au N. Victoire des Romains sur les Etrusques, en 310 av. J. C., sur les Gaulois Senons, en 283. Auj. lac de *Bassano*.

Vado, v. et port militaire du roy. d'Italie, à 6 kil. S. O. de Savone, sur le golfe de Gênes; 1,500 hab.

Vaduz, capit. de la principauté de Liechtenstein, à 2 kil. E. du Rhin, à 48 kil. S. de Bregenz; 1,600 hab. Château princier.

Vaechtlein (Hans-Ulrich), graveur allemand, florissait au commencement du xviᵉ siècle, et vécut probablement à Strasbourg. Il passe pour l'inventeur, en Allemagne, de la gravure en camaïeu; ses planches sont très-rares et très-recherchées.

Vænius (Otto), peintre. V. Van Veen.

Væroe, île de Norvége, au S. du groupe des Lofoden, près du tourbillon de Malstroem.

Væsteræs, v. de Suède, ch.-l. du lan du même nom, à 145 kil. N. O. de Stockholm, sur le lac Mælar; 3,500 hab. Evêché luthérien. Château royal. Fer, cuivre, laiton. Dans cette ville, se tint la diète de 1544, qui constitua la Suède en monarchie héréditaire. — Le lan de *Wæsteræs* ou *Westmanland*, dans la Suède proprement dite, a un sol plat. Industrie métallurgique; sources minérales, la superficie est de 6,600 kil. carrés; la popul., de 119,000 hab.

Vaga (Perino del). V. Perino.

Vagiennes, peuple ligure, au N. O. de la Gaule Cisalpine; v. princ., *Augusta Vagiennorum* (Saluces).

Vagney, bourg de l'arrond. et à 15 kil. E. de Remiremont (Vosges); 3,187 hab., dont 525 agglomérés. Commerce de fromages.

Vaguemestres, de deux mots allemands signifiant *maîtres des chariots*, espèce de bas officiers ayant rang de sergents, et établis sous Louis XIV pour avoir soin des charrois et équipages de guerre.

Vaïgatz ou **Vaïgatsch**, île russe de l'Océan Glacial arctique, séparée du continent par le détroit du même nom, par 68°30′ lat. N., et 56° long. E.

Vaïgatz (Cap), extrémité N. des monts Ourals, dans l'Océan Glacial arctique; il marque le commencement de la ligne de partage des eaux européennes.

Vaï-giou, île de la Mélanésie, au N. O. de la Nouvelle-Guinée, longue de 150 kil., couverte de montagnes boisées. Dépendance de l'Etat de Tidor. On y trouve le port Dony.

Vaihingen, v. du Wurtemberg, à 26 kil. N. O. de Stuttgard, dans le cercle du Necker, sur l'Ens; 3,500 hab. Fabriques d'huile et de farine.

Vaï-hou ou *île de Pâques*, île de la Polynésie, par 27° lat. S. et 112° long. E.; 1,600 hab. Découverte par Davis, en 1686, reconnue par Roggeween, le jour de Pâques 1722, visitée par Cook et La Pérouse.

Vaillant (Walleran), peintre, né à Lille, 1623-1677, élève de Quellyn, fut habile dessinateur et bon coloriste. Il eut du succès, comme portraitiste, à la cour de l'empereur Léopold, puis à la cour de France. L'un des premiers il grava à la manière noire; il tenait cette découverte du prince Rupert, à qui Louis de Siegen l'avait communiquée. Il perfectionna cette invention, et grava plus de 120 estampes, d'après les maîtres italiens et flamands. — Il eut 4 frères, artistes comme lui : *Jean*, né en 1624, peintre; *Bernard*, 1625-1674, dont les portraits eurent de la réputation; *Jacques*, 1628-1691, peintre distingué, qui vécut en Allemagne; *André*, 1629-1693, bon graveur.

Vaillant (Jean **Foy-**), numismate, né à Beauvais, 1632-1706, abandonna l'étude des lois et la pratique de la médecine pour l'étude des médailles. Il fut présenté à Colbert, qui le chargea d'une mission en Italie et en Grèce, pour compléter le cabinet du roi. En retournant à Rome, 1674, il fut pris par un corsaire et retenu quatre mois et demi prisonnier à Alger. A son retour, poursuivi par un autre corsaire, il avala, pour les sauver, une vingtaine de médailles rares en or. Il explora, à plusieurs reprises, une partie de l'Europe, l'Egypte, la Perse, et recueillit un très grand nombre de médailles et d'objets d'antiquité. Il était membre de l'Académie des inscriptions. Ses nombreux ouvrages se recommandent par la sagacité et l'érudition; on cite particulièrement : *Numismata imperatorum romanorum præstantiora, a Julio Cæsare ad Postumum et tyrannos*, 1674, in-4°, et 1692, 2 vol. in-4°; *Seleucidarum imperium, sive Historia regum Syriæ ad fidem numismatum accommodata*, 1681, in-4°, et 1725, 2 vol. in-4°; *Numismata ærea imperatorum, augustorum et cæsarum, in coloniis, municipiis.... percussa*, 1688, in-fol.; *Numismata imperatorum...... a populis romanæ dictionis græce loquentibus percussa*, 1698, in-4°; *Historia Ptolemæorum..... ad fidem numismatum accommodata*, 1701, in-fol.; *Nummi antiqui romanarum familiarum*, 1703, 2 vol. in-fol.; *Arsacidarum imperium.....*, *Achæmenidarum imperium*, 1725, 2 vol. in-4°; des *Mémoires* dans le *Recueil de l'Académie*, etc.

Vaillant de la Bassardrie (Guillaume **Le**), écrivain belge, né à Tournay, 1667-1746, de l'ordre des jésuites, dirigea plusieurs de leurs colléges, et a laissé : *Nouvelle science des nombres; Ode sur la bataille et la prise de Belgrade*, 1717; *l'Accord de la grâce et de la liberté*, poëme, 1740, in-4°.

Vaillant (Sébastien), botaniste, né à Vigny, près de Magny (Seine-et-Oise), 1669-1722, fut d'abord chirurgien à Evreux, assista à la bataille de Fleurus, 1690, puis vint à Paris, où il suivit les leçons de Tournefort. Fagon le protégea, lui donna la direction du Jardin des Plantes, le fit nommer professeur de botanique, 1708; en 1716, il entra à l'Académie des sciences. Il entrevit le système sexuel des plantes qui a fait la gloire de Linné. Ses travaux sur la flore parisienne n'étaient pas encore en état d'être imprimés, quand il mourut; il chargea de ce soin son ami Boerhaave, qui publia, 1727, in-fol., le *Botanicon parisiense*. Plusieurs de ses *Mémoires* sont insérés dans le *Recueil de l'Académie des sciences*.

Vaillant (Le). V. Le Vaillant.

Vailly, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 21 kil. E. de Soissons (Aisne), sur l'Aisne; 1,648 hab. Vins.

Vailly, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil N. O. de Sancerre (Cher), sur la Sauldre; 1,111 hab.

Vaise, quartier de Lyon. V. Lyon.

Vaison, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil. N. E. d'Orange (Vaucluse), près de l'Ouvèze; 3,279 hab. Anc. évêché. Pont romain d'une seule arche de 20 mèt. d'ouverture, ruines d'un aqueduc et d'un théâtre. Filatures de soie. Anc. capitale des *Voconces*. Patrie de l'historien Trogue-Pompée. Plusieurs conciles s'y réunirent aux v^e et vi^e siècles.

Vaissète (Dominique-Joseph), savant bénédictin, né à Gaillac (Albigeois), 1685-1756, fut d'abord avocat, procureur du roi, puis entra dans la congrégation de Saint-Maur, 1711, pour se livrer à l'étude. Appelé à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, 1713, il fut chargé par ses supérieurs de travailler, avec dom de Vic, à la composition d'une *Histoire générale du Languedoc*, pour répondre aux vœux de l'archevêque de Narbonne, de La Berchère. Il y consacra 30 années; cet ouvrage savant, judicieux, bien écrit, parut de 1730 à 1745, 5 vol. in-fol.; il s'arrête en 1643. Il a été réimprimé et continué jusqu'en 1830, par M. Du Mége, Toulouse, 1838-47, 10 vol. gr. in-8°. On doit encore à D. Vaissète: *Dissertation sur l'origine des Français*, 1722, in-12; *Abrégé de l'Histoire du Languedoc*, 1749, 6 vol. in-12; *Géographie historique, ecclésiastique et civile, ou Description de toutes les parties du globe terrestre*, 1755, 4 vol. in-4° ou 12 vol. in-12; etc.

Vaï-tahou, une des îles Marquises, dans la Polynésie. Elle appartient à la France; colonie pénitentiaire depuis 1850.

Vakhtang, nom de plusieurs rois de Géorgie. Le plus connu, Vakhtang V, le dernier de la famille des Pagratides ou Bagratides, régna de 1703 à 1724, fut forcé d'abdiquer par Nadir-Chah, et alla mourir à Astrakhan. Il a laissé une *Chronique universelle de Géorgie* et une *Description des pays Caucasiens*, en partie publiée par Klaproth (*Voyage au Caucase*).

Val ou **Vau**, synonyme de *vallée*, entre dans la composition de beaucoup de noms géographiques français.

Vala. V. Wala.

Valachie ou **Valaquie**, en roumain *Zara Romanesca*, en grec *Vlachia*, en turc *Iflak*, une des Principautés Danubiennes, forme avec la Moldavie un Etat vassal de la Porte Ottomane, sous le nom de *Moldo-Valachie* ou *Roumanie*. Elle est située entre 44° et 46° lat. N., et entre 20°25′ et 38° long. E.; elle est bornée au N. par la Transylvanie et la Moldavie; à l'E. et au S. par la Bulgarie; à l'O. par la Serbie; 2,700,000 hab. Capit., *Bukharest*. Sol montagneux au N., plat au S., arrosé par le Danube et ses affluents, l'Aluta et le Séreth. Pays fertile en blé, maïs, lin, houblon, tabac, vin. Vallées verdoyantes, où l'on élève de bons chevaux. Forêts profondes sur les pentes des Karpathes. Mines de mercure, d'or, de cuivre, inexploitées faute de moyens de transport et d'extraction; exploitation de houille, salpêtre, asphalte et soufre. Presque pas de manufactures. Exportation de blé, laines, suifs, vin par le Danube.— Les Valaques, qui s'appellent eux-mêmes *Roumouni*, descendent des Daces, mêlés aux colons italiens et gaulois établis dans le pays par Trajan. Ce mot est une altération du mot slave *Vlakh*, qui est le même que *Velche*. La langue parlée en Valachie est le roumain (*Roumaneschti*) ou langue d'or: elle vient du latin pour les neuf dixièmes de ses mots; l'autre dixième se compose de mots turcs, grecs, slaves et hongrois. La religion est le rite grec. Villes: Ardjisch, Fokschani, Giurgewo, Ibraïla, Oltenitza, Piteschti, Tergowitz, Tournoul, dans la Grande-Valachie à l'E.; Craiova, Kalafat et Citate, dans la Petite-Valachie, à l'E. — La Valachie, portion de la Dacie Trajane, fut occupée par les Goths à la fin du ii^e siècle de notre ère. Les Huns les en chassèrent à la fin du iv^e siècle; puis les Avares, les Bulgares, les Petchénègues s'y établirent successivement; nul pays ne fut plus souvent ruiné et traversé par les barbares, qui le trouvaient tous sur le chemin de Rome ou de Constantinople. En 1421, les Turcs battirent l'hospodar de Valachie et le rendirent tributaire en réservant au sultan le droit de le nommer et le déposer. Le pays resta misérable, sans industrie ni commerce jusqu'au xviii^e siècle. En 1716, un prince du Fanar, Nicolas Maurocordato, fut choisi pour hospodar, et releva un peu la Valachie de sa profonde misère. En 1829, la Russie la prit sous sa protection en vertu du traité d'Andrinople, et régla le chiffre du tribut annuel à 2 millions de piastres: de 1829 à 1856, elle s'appliqua à fomenter le mécontentement, en se servant de la passion religieuse et de l'idée du panslavisme. Le traité de Paris, 1856, lui enleva son protectorat. Depuis lors, la Valachie s'est unie à la Moldavie sous le gouvernement du prince Couza, qu'elle a remplacé en 1867 par un prince de la maison de Hohenzollern. Le prince gouverne avec des ministres responsables, et une diète élue pour cinq ans. Engel a écrit au xviii^e siècle l'*Histoire de la Valachie*; Elias Regnault a publié, en 1855, l'*Histoire des Principautés Danubiennes*. V. au Suppl. Roumanie.

Valais (Le), en allemand *Wallis*, en latin *Pennina Vallis*, l'un des 22 cantons de la Suisse, borné au N. par Berne et Vaud; à l'E. par Uri, le Tessin et le roy. d'Italie; au S. par le royaume d'Italie; à l'O. par la France. Il a 5,247 kilomètres carrés, 97,000 habitants, dont 96,000 catholiques. Capitale, *Sion*; villes, Saint-Maurice, Martigny, Louèche ou Luck, et Brieg. C'est la vallée supérieure du Rhône entre les Alpes Bernoises au N. et les Alpes Pennines au S. On y remarque au N. la Jungfrau et le Grimsel, au S. le Rosa, le Cervin, le Grand Saint-Bernard et le Simplon. Forêts de pins; mines d'or, houille, cuivre, fer et cobalt; marbres et pierres; fruits, vins. Le fond de la vallée a un climat chaud et humide; les habitants y sont sujets au goître. Le Valais est le 20^e canton admis dans la Confédération, il est le 3^e par sa superficie et le 11^e par sa population.— Il formait une portion de la province romaine des Alpes Pennines; il appartint ensuite aux Burgondes et aux Francs, fit partie du roy. d'Arles, fut divisé entre les comtes de Savoie et la république helvétique, s'érigea en république libre en 1801, et fut de 1810 à 1814 le département français du Simplon. Le gouvernement comprend le Grand Conseil, présidé par l'évêque de Sion, et le Conseil d'Etat qui a le pouvoir exécutif.

Valazé (Charles-Éléonore **du Friche de**), né à Alençon, 1751-1793, fut lieutenant au régiment provincial d'Angoumois, 1774, puis se fit avocat, adopta les principes de la Révolution, et fut envoyé à la Convention par le département de l'Orne. Il se lia avec les Girondins, fut chargé, dans le procès de Louis XVI, de faire un rapport sur les faits qu'on lui reprochait, vota pour l'appel au peuple, pour la mort, pour le sursis, protesta contre les violences du 31 mai, voulut courageusement rester à Paris, fut décrété d'accusation le 28 juillet, fut condamné le 30 octobre par le tribunal révolutionnaire, avec ses amis les Girondins, et se frappa d'un coup de poignard. Son corps fut conduit à la guillotine avec les autres condamnés. On a de lui: *le Rêve, conte philosophique*, 1783; *les Lois pénales dans leur ordre naturel*, 1784, in-8°; *A mon fils*, sur l'éducation, 1785; sa *Défense*, trouvée dans la fente du mur de son cachot, 1793, in-8°.

Valbonnais, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 50 kil. S. E. de Grenoble (Isère); 1,290 hab., dont 517 agglomérés.

Valcarès, étang communiquant avec la mer, situé entre les bras du Rhône, dans l'île de la Camargue.

Valckenaer (Louis-Gaspard), philologue hollandais, né à Leeuwarden, 1715-1785, professa à Campen, à Franeker, à Leyde. On a de lui des éditions estimées, et des travaux de saine érudition: *De ritibus in jurando a veteribus Hebræis, maxime ac Grecis observatis*, 1735, in-4°; *De causis neglectæ litterarum græcarum culturæ*, 1741, in-fol.; *Observationes academicæ*, précieux recueil pour la connaissance du grec, 1790, in-8°.

Valckenaer. V. Walckenaer.

Valdaï, v. de Russie, sur le lac du même nom, dans le gouv. et à 140 kil. S. E. de Novogorod; 4,000 hab.

Valdaï (Plateau de), relevé de terrain peu considérable, dans la Russie, dont le point culminant, le *Popova-Gora*, n'a pas 300 mètres. Il se trouve dans la ligne de hauteur qui divise l'Europe en deux versants. Il s'en détache, vers le N., les monts Olonetz, qui séparent les bassins de la mer Glaciale et de la Baltique, et vers le S., la chaîne de collines entre Don et Volga, qui sépare les bassins de la mer Noire et de la Caspienne.

Val-d'Ajol (Le), bourg de l'arrond. et à 20 kil. S.O. de Remiremont (Vosges); 1,350 hab. Fabriques de kirsch, filatures de coton, scieries mécaniques pour les planches.

Valdegamas. V. Donoso Cortès.

Val-de-Grâce, église et hôpital militaire, à l'extrémité S. de la rue Saint-Jacques, à Paris. Anne

d'Autriche, par suite d'un vœu qu'elle avait fait pour obtenir la naissance de son fils, Louis XIV, fonda un couvent de Bénédictines, sous le nom de *Val-de-Grâce de Notre-Dame de la Crèche*. François Mansart donna les plans; les travaux commencèrent en 1645 ; Le Muet et Gabriel Le Duc terminèrent l'église en 1665. Le dôme rappelle, avec de moindres proportions, celui de Saint-Pierre de Rome; la coupole intérieure a été peinte par Mignard; l'édifice a plus de 40 mètres de hauteur. Sous le premier Empire, le couvent est devenu un hôpital militaire. La statue de Larrey se trouve dans la cour de l'hôpital.

Valdemar. V. Waldemar.

Valdepeñas, v. d'Espagne, dans la prov. et à 42 kil. S. E. de de Ciudad-Real (Nouvelle-Castille). Beau palais des marquis de Santa-Cruz. Vins renommés, savonneries; 12,000 hab.

Valderiès, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 12 kil. N. E. d'Albi (Tarn); 1,128 hab., dont 251 agglomérés.

Val-des-Ecoliers, abbaye fondée par les Augustins, en 1212, à 4 kil. S. de Chaumont-en-Bassigny (Champagne), près de la Marne.

Valdès-Léal (Jean de), peintre et graveur espagnol, né à Cordoue, 1630-1691, présida l'Académie de Séville, de 1663 à 1666, et eut surtout beaucoup de vogue, après la mort de Murillo. Il produisit beaucoup, visant plus à l'effet qu'à la correction.

Valdieu (Col de), dans la trouée de Béfort, entre les Vosges et le Jura. Passage important pour pénétrer en France, de Bâle vers Béfort.

Valdivia, port du Chili, à 70 kil. S. O. de Santiago, ch.-l. de la prov. du même nom; 3,000 hab. Son port est à l'anse du Corral; le mouillage y est très-sûr, mais peu spacieux. Fondée par Pedro de Valdivia, un des compagnons de Pizarre; presque ruinée par un tremblement de terre, en 1837.

Valdivia (Pedro de), capitaine espagnol, né vers 1510, mort en 1559, fit ses premières armes en Italie, puis passa en Amérique, et se distingua dans la conquête du Venezuela, 1535. Il alla combattre au Pérou avec Pizarre, fut chargé d'achever la conquête du Chili, commencée par Almagro, fonda Santiago, 1541, Valdivia, et s'occupa avec énergie et intelligence de la colonisation agricole du pays. En 1548, il offrit ses secours au président La Gasca pour combattre la rébellion de Gonzalo Pizarre; il battit l'ennemi à cinq lieues de Cuzco, puis revint à Santiago. En 1559, un soulèvement des Indiens ayant éclaté à la Conception, Valdivia partit avec 40 hommes; mais il fut surpris près du fort de Tucapel par une multitude d'ennemis, tomba en leur pouvoir et fut mis à mort après trois jours d'horribles tortures. Ercilla a chanté ses exploits et ses vertus.

Valdo (Pierre) ou *Pierre de Vaux*, hérésiarque, né à Vaux, près de Lyon, riche marchand de cette ville, fut tellement frappé de la mort d'un de ses amis, dans une réunion de plaisir, qu'il renonça au monde, donna ses biens aux pauvres, se mit à prêcher sur les places publiques et eut des disciples qu'il appela *les pauvres de Lyon*. Il reconnaissait à tous les fidèles le même pouvoir qu'aux prêtres et expliquait la Bible en langue vulgaire. Frappé d'anathème, il s'enfuit en Picardie, en Allemagne, et mourut en Bohême. Il n'est pas probable que le nom de Vaudois vienne de Valdo.

Valdrade. V. Waldrade.

Valée (Silvain-Charles, comte), maréchal de France, né à Brienne-le-Château (Aisne), 1773-1846, élève du roi à l'école militaire de Brienne, fut lieutenant d'artillerie en 1793, se distingua sur plusieurs champs de bataille, et cependant ne devint chef d'escadron qu'en 1802. Lieutenant-colonel en 1804, il fit la campagne d'Allemagne en 1805, celle de Prusse, 1806, fut colonel en 1807 et se signala à Eylau et à Friedland. Il fut envoyé en Espagne, où il dirigea plusieurs siéges comme général de brigade, 1809, commanda l'artillerie de Suchet et fut nommé général de division, 1811. Il rendit les plus grands services jusqu'à la fin, et, en 1814, ramena en deçà des Pyrénées son immense matériel; Napoléon le créa comte de l'Empire. Il fut inspecteur général du 3e arrondissement à Strasbourg, sous Louis XVIII, fut spécialement chargé de l'armement de Paris pendant les Cent-Jours, et fit partie du comité d'artillerie, de 1815 à 1828. Il attacha son nom à des réformes de toutes sortes dans cette arme; c'est ce qu'on nomme le *système Valée ;* Charles X, pour le récompenser, le nomma premier inspecteur général de l'artillerie, et l'éleva à la pairie, 1830. Mis en disponibilité après la révolution de Juillet, il se retira dans sa terre du Loiret. Quatre ans plus tard, il entra au Conseil d'État, puis on lui rendit la pairie en 1835, et on le chargea, en 1837, de diriger l'artillerie et le génie dans la deuxième expédition de Constantine. Le général en chef Danrémont ayant été tué, il prit le commandement du siége et enleva la ville. Élevé à la dignité de maréchal, il fut nommé gouverneur de l'Algérie, parvint à pacifier la province de Constantine, occupa Stora, Milah, Sétif, Koléah, Blidah, mais ne put empêcher Abd-el-Kader de tenir la campagne. En 1839, il fit, avec le duc d'Orléans, l'expédition des Portes de Fer, puis battit l'émir dans la plaine de Bouffarik, et le força à repasser l'Atlas. La campagne de 1840, brillante et décisive, couronna les travaux militaires de Valée. Il fut remplacé en 1841 par le général Bugeaud et rentra en France. Il a été enterré aux Invalides. — On lui a élevé une statue à Constantine.

Valençay, ch.-l. de canton de l'arrondissement et à 40 kil. N. O. de Châteauroux (Indre), sur le Nahon; 3,547 hab., dont 1,841 agglomérés. Beau château bâti par Philibert Delorme ; de 1808 à 1814, Ferdinand VII y fut détenu; de 1840 à 1845, don Carlos y résida aussi. Il appartient à la famille de Talleyrand.

Valençay (Achille d'Étampes-), dit le *cardinal de Valençay*, né à Tours, 1589-1646, chevalier de Malte, se signala à la prise de Sainte-Maure, combattit en Italie. dans les Pays-Bas, commanda l'armée d'Urbain VIII contre le duc de Parme, et reçut, comme récompense de ses services militaires, le chapeau de cardinal.— Son frère, *Léonor d'Étampes-Valençay*, évêque de Chartres, archevêque de Reims, assista aux États-généraux de 1614, passa pour un bon prédicateur, et mourut en 1651.

Valence, en espagnol *Valencia*, v. d'Espagne, ch.-l. de la prov. du même nom, anc. capit. du royaume de Valence, près de l'embouchure du Guadalaviar dans la Méditerranée, à 250 kil. S. E. de Madrid, par 39° 29' lat., N. et 2° 45' long. O.; 87,000 hab. Archevêché, université composée de 7 colléges. Cette ville, surnommée *la Belle*, est admirablement située au milieu d'une *huerta* ou plaine très-fertile. Centre de l'industrie de la soie en Espagne ; fabr. de soieries ordinaires et riches, velours, satins, rubans, damas, brocarts, tulles de soie unis et brochés; grande fabrication d'éventails, faïences et *azulejos* ou carreaux émaillés pour le pavage et la décoration des appartements.— Valence était la capit. des Edétans; elle eut le rang de colonie romaine, fit partie après 712 du khalifat de Cordoue, et devint au XIe siècle, la capitale d'un royaume maure indépendant. Le Cid la prit en 1094; elle fut reconquise par les Maures et enlevée en 1238 par le roi, Jacques Ier d'Aragon. En 1808, elle massacra les négociants français qui y résidaient, fut assiégée vainement par Moncey et prise par Suchet en 1812. Patrie des papes Alexandre VI et Célestin III, et du poëte dramatique Guilhem de Castro.

Valence (Royaume de), anc. division de l'Espagne; il était borné au N. par la Catalogne, à l'E. par la Méditerranée, au S. par le roy. de Murcie, à l'O. par la Nouvelle-Castille et l'Aragon. Cette région, conquise sur les Maures au XIIIe siècle par les Aragonais, fut réunie à l'Espagne, à la fin du XVe siècle et garda sa législation particulière jusqu'en 1707. Philippe V la lui enleva, parce qu'elle avait embrassé le parti de l'archiduc Charles. Elle comprend aujourd'hui les trois provinces de Valence, Alicante et Castellon-de-la-Plaña.— La prov. ou intendance de Valence a 11,272 kil. carrés et 635,000 habitants. Le ch.-l. est *Valence;* les villes sont : Murviedro Segorbe, Villa Nueva del Grao.

Valence, *Julia Valentia*, ch.-l. du départ. de la Drôme, sur le Rhône et le chemin de fer de Lyon, à 616 kil. S. E. de Paris, par 44°56'5" lat. N., et 2°33'18" long. E.; 20,668 hab. Évêché ; église calviniste; école d'artillerie. Belle cathédrale en style roman-byzantin ; pont suspendu sur le Rhône, statue du général Championnet. Fabr. de bonneterie, mouchoirs imprimés, gants et toiles; comm. de vins, soie, huile. Anc. capit. des *Segalaunes*, Valence fut colonie romaine sous Auguste, puis fut soumise par les Burgondes et les Francs. Comprise ensuite dans le royaume d'Arles, annexée au comté de Provence et à celui de Toulouse, elle fut enfin gouvernée par ses évêques. Cujas enseigna dans son Université. Patrie de Championnet.

Valence, ch.-l. de canton de l'arrond. à 10 kil. S. de Condom (Gers); sur la Baïse; 1,683 hab.

Valence d'Agen, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil. E. de Moissac (Tarn-et-Garonne); 3,625 hab. Toiles, volailles.

Valence-en-Albigeois. ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. N. E. d'Albi (Tarn); 1,451 hab., dont 704 agglomérés.

Valence (CYRUS-MARIE-ALEXANDRE **de Timbrune,** comte DE), général, né à Agen, 1757-1822, d'une famille ancienne, fils d'un lieutenant général, entra dans l'artillerie en 1774, et était colonel en second du régiment de Bretagne, dès 1784. Après son mariage avec la fille cadette de Mme de Genlis, il devint premier écuyer du duc d'Orléans et colonel des dragons de Chartres. Il adopta la cause de la Révolution, fut député suppléant aux Etats-généraux, commanda le département de la Sarthe; puis, maréchal de camp, 1791, servit sous Luckner et sous Dumouriez, qui lui fit donner le grade de lieutenant général, 1792. Il commandait la réserve à Valmy. Général en chef de l'armée des Ardennes, il battit les Autrichiens, prit Dinant, Charleroi, Namur, rejoignit Dumouriez, fut blessé à Nerwinde, et fit défection en même temps que lui. Il rentra en France à la fin de 1799; il fut nommé sénateur en 1805, et hérita de toute la fortune de Mme de Montesson, 1806. Il commanda une division de cavalerie en Espagne, 1808, en Russie, 1812, organisa la défense de la Franche-Comté, à la fin de 1813, puis signa, comme secrétaire du sénat, la déchéance de Napoléon. Louis XVIII le nomma pair de France; dans les Cent-Jours, Napoléon l'appela à la Chambre des Pairs; il fit partie de la commission chargée de demander un armistice à Blücher. Il ne rentra à la Chambre des Pairs qu'en 1819 et défendit la cause libérale. On a de lui un *Essai sur les finances de la république française et sur les moyens d'anéantir les assignats*, 1796.

Valencia-de-Alcantara, v. d'Espagne, dans la prov. de Cacérès, à 45 kil. S. O d'Alcantara (Estrémadure; 4,500 hab. Ville forte; fabr. de toiles et de chapeaux.

Valencia-del-Ventoso. v. d'Espagne, dans la prov. de Badajoz, à 28 kil. O. de Llerena (Estrémadure); 4,100 hab.

Valencia-Nueva. v. du Venezuela, sur le lac du même nom, à 35 kil. S. E. de Porto-Cabello; 14,000 hab. Coton, grand commerce d'indigo. Fondée en 1555, incendiée en 1814.

Valenciana, v. du Mexique, dans la prov. et près de Guanaxuato; 3,800 hab. Mines d'argent très-riches.

Valenciennes. ch.-l. d'arrond. du départ. du Nord, au confluent de l'Escaut et de la Ronelle, à 54 kil. S. E de Lille, par 50°21'29" lat. N., et 1°11'12" long. E; 24,662 hab. Ville industrielle, commerçante et place forte de premier ordre. Musée, école des beaux-arts. Centre d'une grande fabrication de sucre de betterave, filature à la main de fils de lin très-fins pour batistes; dentelles renommées. Hauts fourneaux, forges et laminoirs; verreries. Commerce de houille d'Anzin. On y célèbre, depuis 1825, une pompeuse mascarade, dite des Incas.— Valenciennes, capit. du Hainaut, possédait au moyen âge de grands priviléges communaux, entre autres celui d'être un lieu de franchise pour tout accusé qui pouvait s'y réfugier. Assiégée par Louis XI en 1477, par Turenne en 1656, prise par Louis XIV en 1677 et cédée à la France au traité de Nimègue en 1678; elle fut prise par les alliés en 1793, et reprise par Schérer en 1794. De 1815 à 1818 elle fut occupée par les troupes étrangères. Patrie de Froissart, qui y a une statue, de Mlle Duchesnois, des peintres Watteau et Pater.

Valenciennes (PIERRE-HENRI), paysagiste, né à Toulouse, 1750-1819, élève de Doyen, acheva son éducation en Italie et s'inspira surtout des ouvrages du Poussin. Il s'efforça d'élever le paysage à la dignité du genre historique, et fut le chef d'une école d'où sont sortis Bertin et d'excellents artistes. Ses principales œuvres sont : *Cicéron découvrant le tombeau d'Archimède*, au Louvre; *Philoctète dans l'île de Lemnos*, *Œdipe trouvé sur le Cithéron*, *Œdipe devant le temple des Euménides*. Il a laissé des *Eléments de perspective pratique à l'usage des artistes*, 1800, 1820, in-4°.

Valenciennes (ACHILLE), naturaliste, né à Paris, 1794-1865, fut professeur à l'Ecole normale, en 1830, puis au Muséum et au Collége de France. Il devint membre de l'Académie des sciences en 1844. On lui doit : une traduction des *Observations de Zoologie* d'Alexandre de Humboldt; une *Histoire naturelle des Poissons*, qu'il avait commencée avec Cuvier, 11 vol. in-8, et une *Histoire naturelle des Mollusques, des Annélides et des Zoophytes*, etc.

Valengin. v. de Suisse, dans le canton et à 5 kil. N. O. de Neuchâtel; 700 hab. Anc. ch.-l. de comté qui appartenait au roi de Prusse depuis le traité d'Utrecht, en 1713.

Valens (VALERIUS), l'un des trente tyrans, était un brave soldat, nommé proconsul d'Achaïe par Gallien. Il prit la pourpre, 261, mais au bout de six semaines fut massacré par ses soldats.

Valens (AURELIUS VALERIUS) fut associé à l'empire par Licinius, qui le fit périr quelques mois après, 314, quand il se réconcilia avec Constantin.

Valens (FLAVIUS), empereur romain, né à Cibali, (Pannonie), en 328, frère cadet de Valentinien Ier, fut associé par lui à l'empire, en 364, et chargé de gouverner l'Orient. Arien et intolérant, il dépouilla les orthodoxes de l'Église de Constantinople, fit périr des prêtres catholiques, et persécuta même les anachorètes au fond de leurs déserts. Son règne fut troublé par les révoltes et par les guerres extérieures; il eut de la peine à vaincre le prétendant Procope, 366; il fit périr le secrétaire impérial Théodore, parce que des magiciens avaient annoncé que Valens aurait pour successeur un homme dont le nom commençait par les lettres *Théod.* Il combattit les Perses; mais le traité qui termina la guerre, en 377, ne fut pas avantageux. Il lutta plus heureusement contre les Goths, établis entre le Danube et le Dniester, et força le roi Athanaric à traiter, en 369. Il permit aux Wisigoths, refoulés par les Huns, de traverser le Danube, et de s'établir en Mésie et en Thrace, à la condition qu'ils se feraient ariens; mais les exactions des magistrats les soulevèrent; ils battirent les légions à Marcianopolis et Valens lui-même près d'Andrinople. Mortellement blessé, il se réfugia dans une chaumière, où il fut brûlé par les ennemis, en 378.

Valensolle. ch.-l. de canton de l'arrond. et à 53 kil. S. O. de Digne (Basses-Alpes); 3,186 hab. Fabr. de chapeaux; commerce d'amandes.

Valentia, petite île et bourg d'Irlande, près de la côte S. O. du comté de Kerry, le point de l'Europe le plus rapproché de l'Amérique. Point d'attache du câble transatlantique anglais qui va atterrir au cap Race, dans l'île de Terre-Neuve.

Valentia, nom latin de *Valence*.

Valentia, la plus septentrionale des cinq prov. de la Bretagne romaine, entre les murailles de Septime Sévère au N. et d'Adrien au S. Elle correspondait aux comtés actuels de Northumberland, Durham, Cumberland, Westmoreland, et au N. de celui d'York. Elle tirait son nom de Valentinien Ier, sous lequel le général Théodose en acheva la conquête.

Valentin (Le), château royal de l'Italie, près et au S. E. de Turin, bâti par René de Birague, en 1550, tandis que le Piémont appartenait à la France.

Valentin (Saint), prêtre italien, martyrisé à Rome en 270, ou à Terni, en 306. Fête, le 14 février.

Valentin, pape, successeur d'Eugène II, ne régna que six semaines, 827.

Valentin, hérésiarque du IIe siècle, né à Pharbé (Basse-Egypte), n'ayant pu, dit-on, parvenir à l'épiscopat, se jeta, par dépit ou par ambition, dans l'hérésie et devint vers 140 le chef d'une secte des Gnostiques, les *Valentiniens*. Adoptant, à ce que l'on croit, les erreurs de Basilide, il mêlait, dans une sorte de syncrétisme peu compréhensible, quelques idées du platonisme et de Pythagore à quelques croyances orientales, à la théogonie d'Hésiode et à l'Evangile de saint Jean. Il imaginait deux mondes, l'un visible, l'autre invisible; dans celui-ci il mettait l'*Etre incompréhensible* et sa compagne, *Sigé*, le silence ou la pensée, d'où émanaient quinze couples d'*Eons* ou essences immortelles, dont la réunion constituait le *Plérome* ou la *Plénitude* invisible et spirituelle. Le monde visible avait été créé par un ouvrier de nature secondaire, par un *Démiurge*, seul coupable des imperfections qu'on y trouve. Il classait les hommes en spirituels, animaux ou psychiques et charnels; ceux-ci ne pouvaient être sauvés, les premiers l'étaient nécessairement, les psychiques seuls avaient besoin de la sanctification des bonnes œuvres. Au reste, les doctrines de Valentin sont fort mal connues. Il vint à Rome sous le pape Hygin, y fut excommunié, 142, et retourna plus tard en Orient, où il propagea sa doctrine. On a attribué à Valentin un livre sur la *Foi*, trad. en latin, Berlin, 1853.

Valentin (BASILE), alchimiste, dont la chronique a fait un moine bénédictin, vivant à Erfurt au commencement du XVe siècle; en cherchant la pierre philosophale, il aurait découvert les propriétés médicales de l'antimoine. On croit que sous ce pseudonyme s'est ca-

ché quelque auteur plus récent, qui connaissait l'imprimerie. Les ouvrages publiés sous son nom, écrits en allemand, ont été traduits en latin ; les principaux sont : *De microcosmo*; *Azoth, sive Aurelia occulta*; *Practica, una cum duodecim clavibus*, trad. en français sous ce titre : *Douze clefs de la philosophie, traitant de la vraie médecine métallique; Currus triumphalis antimonii*. L'édition la plus ancienne de ses œuvres est de 1602.

Valentin (VALENTIN **de Boullongne,** dit le), peintre, né à Coulommiers, 1591-1634, élève de Simon Vouet, se perfectionna à Rome, où il fut l'ami du Poussin et où il eut pour protecteur le cardinal F. Barberini. Il fit pour celui-ci : le *Martyre des saints Processe et Martinien*. Le Louvre possède de Valentin : l'*Innocence de Suzanne reconnue*, le *Jugement de Salomon*, le *Tribut de César*, les *Quatre Evangélistes*, deux *Concerts*, *Deux militaires accompagnés de deux femmes*, la *Diseuse de bonne aventure*. Il a reproduit la nature avec plus de vigueur que d'élégance ; son dessin est correct, sa touche est ferme, mais il pèche par le coloris. Il a surtout imité le Caravage.

Valentine de Milan, duchesse d'**Orléans,** fille de Jean-Galéas Visconti, seigneur de Milan, et d'Isabelle de France, née vers 1370, morte en 1408, épousa son cousin Louis d'Orléans, frère de Charles VI, en 1389, et lui apporta en dot le comté d'Asti, celui de Vertus en Champagne, un million de francs, et des droits sur la seigneurie de Milan, si les fils de Jean-Galéas mouraient sans enfants mâles. Epouse fidèle et gracieuse d'un mari très-inconstant qu'elle aimait, elle exerça une douce influence sur l'esprit de son beau-frère, Charles VI, lorsqu'il tomba en démence ; mais la crédulité superstitieuse du peuple en fit l'objet d'odieuses accusations qui la forcèrent de s'éloigner de la cour. Elle vécut ordinairement au château de Blois, occupée surtout de l'éducation de ses fils. Après l'assassinat du duc d'Orléans, 1407, elle vint à Paris, vêtue en grand deuil, pour demander justice et vengeance au roi ; mais Charles VI était impuissant ; Isabeau de Bavière n'aimait pas Valentine, et le meurtrier, Jean sans Peur, triomphait. Elle se retira à Blois, désespérée ; elle avait pris pour devise :

Rien ne m'est plus,
Plus ne m'est rien.

Elle mourut à la fin de 1408, laissant plusieurs enfants, entre autres Charles d'Orléans et Jean, comte d'Angoulême, et leur léguant ses droits sur le duché de Milan, que devaient faire valoir Louis XII et François Ier.

Valentinien Ier (FLAVIUS VALENTINIANUS), empereur romain, né à Cibalis (Pannonie), 321, fils aîné du comte d'Afrique Gratien et frère de Valens, servit avec distinction sous Constance, Julien et Jovien, refusa d'obéir à Julien, qui voulait le forcer à sacrifier aux idoles, et fut exilé. A la mort de Jovien, les soldats le proclamèrent empereur près de Nicée, 364. Il donna aussitôt l'Orient à Valens, puis se dirigea par l'Italie vers la Gaule, attaquée par les barbares. Il séjourna à Lutèce, repoussa les Alemani, les Saxons, et épousa Justine. En 374, il marcha contre les Quades, qui avaient envahi l'Illyrie ; il ravagea leur pays, et les réduisit à demander la paix ; pendant qu'il disputait les conditions avec leurs députés, il fut frappé d'apoplexie, 375. Empereur remarquable par ses grandes qualités, il s'occupa avec zèle de l'administration, et institua les *défenseurs des cités*; orthodoxe sincère, il ne montra pas cependant d'intolérance ; s'il interdit les cérémonies païennes et les sacrifices nocturnes, ce fut par mesure de police ; mais il refusa de se mêler aux querelles religieuses. On lui a reproché sa trop grande sévérité, qui, parfois, devenait cruauté ; il tenait dans des cages, près de sa chambre à coucher, deux ourses par lesquelles il faisait dévorer les condamnés.

Valentinien II (FLAVIUS), fils du précédent et de Justine, né vers 371, fut d'abord le collègue de son frère aîné Gratien, et eut pour sa part l'Italie, l'Illyrie, l'Afrique, 375 ; ce fut Justine qui gouverna en son nom. Gratien fut assassiné par Maxime, 383 ; Théodose protégea le jeune Valentinien, et lorsque Maxime envahit l'Italie, il battit et tua l'usurpateur, 388. Mais le jeune empereur fut étranglé, à Vienne, par les ordres d'Arbogast, 392. Saint Ambroise prononça son oraison funèbre ; Théodose le vengea et lui succéda.

Valentinien III (FLAVIUS PLACIDIUS), empereur romain, né à Ravenne, 419, fils du général Constance et de Galla Placidia, sœur d'Honorius. Il fut élevé à Constantinople, sous les yeux de son cousin Théodose II, qui, en 424, le fit nommer empereur d'Occident, sous la tutelle de sa mère Placidie. Sous son administration, la rivalité d'Aétius et de Boniface fut fatale à l'empire : Boniface appela le Vandale Genséric en Afrique ; Aétius défendit avec peine la Gaule contre les barbares, Wisigoths, Bourguignons, Francs. Attila, vaincu par Aétius dans les Champs Catalauniques, 451, se jeta sur l'Italie pour la ravager, 452. Valentinien III, qui commençait à régner par lui-même, tua de sa propre main Aétius, dont il était jaloux. Lui-même fut assassiné, 455, par Maxime, dont il avait enlevé la femme.

Valentinois (Le), anc. pays de France, à l'E. du Rhône, formait la partie O. du Dauphiné; ch.-l., *Valence;* villes, Montélimar , Crest et Saint-Marcellin. D'abord comté, cédé à la France en 1446, il fut érigé, par Louis XII, en duché, et donné à César Borgia. Diane de Poitiers porta, depuis 1548, le titre de duchesse de Valentinois. Louis XIII donna ce titre à Honoré de Grimaldi, prince de Monaco, dont le descendant s'appelle encore duc de Valentinois.

Valentinois (Duc DE). V. GRIMALDI.

Valentinois (Duchesse DE). V. DIANE DE POITIERS.

Valenza, v. d'Italie, à 12 kil. N. d'Alexandrie, sur la rive droite du Pô. Position militaire importante; beau château; 7,000 hab.

Valère (Saint), martyr à Soissons, en 287. Fête, le 14 juin. — **Valère** (Sainte), vierge et martyre dans le Limousin, au IIIe siècle. Fête, le 10 décembre.

Valère-André. V. ANDRÉ.

Valère Maxime, historien latin, peut-être de l'illustre famille des Valerius, écrivit sous Tibère, et publia, après la mort de Séjan, un ouvrage intitulé, *De dictis et factis memorabilibus*, recueil d'anecdotes rangées dans un ordre méthodique, sous des titres généraux, *de la religion, des mœurs*, etc. C'est une compilation pleine de superstitions puériles , de flatteries indignes à l'égard de Tibère, et de pédantisme sans goût ; mais il nous a conservé beaucoup de faits, de dates, de détails d'antiquités ; le style est médiocre. Les meilleures éditions sont celles de Torrenius, Leyde, 1726, in-4°; de Kapp, Leipzig, 1782, in-8°; de Hase, dans la *Collection* Lemaire ; de Kempf, Berlin, 1854. Il a été traduit en français par Binet, 1796, Peuchot et Allais, 1822, Frémion, dans la *Collection Panckoucke*, Baudement, dans la *Collection Nisard*.

Valeria gens, l'une des plus anciennes maisons patriciennes de Rome, d'origine sabine, remontait à Volusus, compagnon de Tatius. Les membres de cette famille se montrèrent de bonne heure populaires.

Valeria (GALERIA), impératrice romaine, fille de Dioclétien et de Prisca, fut mariée, en 292, à Maximien Galère, nommé César. A la mort de son mari, 311, elle fut dépouillée de ses biens par Maximien II. Plus tard, Licinius poursuivit Valeria et sa mère, qui furent prises à Thessalonique, et eurent la tête tranchée, 315.

Valeria, prov. de l'Italie anc., formée par Dioclétien, entre l'Ombrie, le Picenum et la Campanie. — Province du diocèse d'Illyrie, formée de la Pannonie inférieure, entre le Raab et la Drave.

Valeriano (GIAMPETRO), en latin *Valerianus Pierius*, érudit italien, né à Bellune, 1477-1558, d'une famille patricienne, celle des Bolzani, réduite à la pauvreté, put faire de bonnes études à Venise, fut protégé par Léon X et par Clément VII, et resta toute sa vie attaché aux Médicis. Sa réputation d'érudit fut si grande, qu'on lui éleva une statue à Venise. Parmi ses nombreux ouvrages, on cite : *De fulminum significationibus*, 1517, in-8°; *Pro sacerdotum barbis defensio*, 1531, in-8°; *Poemata, Amorum lib. V et alia poemata ; Hieroglyphica, sive de sacris Ægyptiorum aliarumque gentium litteris commentariorum lib. LVIII*, 1556, in-fol.; *Contarenus, seu de Litteratorum infelicitate*, 1620, in-4°, ouvrage curieux sur les écrivains malheureux, etc.

Valérien (PUBLIUS LICINIUS **Valerianus**), empereur romain, de noble famille, s'éleva, par son mérite, aux premiers grades de l'armée. Il fut prince du sénat, 238, censeur, 251. A la mort de Gallus, il fut proclamé empereur par les légions de Gaule et de Germanie, 253. Il s'occupa avec zèle de l'administration, prit pour collègue son fils Gallien, le chargea de combattre les Francs en Gaule, et marcha lui-même contre les Perses. Il reprit Antioche, mais, dans une entrevue près d'Edesse, Sapor s'empara de lui par trahison, 259. Il passa les dernières années de sa vie dans une horrible captivité ; suivant, enchaîné, son vainqueur, lui servant de marchepied pour monter à cheval. On dit que sa peau, tan-

née et teinte en rouge, fut suspendue dans un temple de la Perse.

Valérien (Saint), martyr en 179, eut la tête tranchée à *Castrum Tinurtium* (Tournus). Au XIe s., on lui consacra dans ce lieu une abbaye qui porte son nom. Fête, le 15 septembre. — VALÉRIEN (Saint), évêque d'Aquilée, mort vers 389. Fête, le 27 novembre.

Valérien (Le mont), la plus haute colline des environs de Paris, près de la rive gauche de la Seine, audessus de Suresnes. Il a été longtemps un lieu de pèlerinage; des anachorètes y vécurent; en 1634, un prêtre de Paris y fonda un *Calvaire*, qui, dévasté pendant la Révolution, fut rétabli sous la Restauration. Le mont Valérien est aujourd'hui une importante forteresse, qui fait partie du système de défense de Paris.

Valerius Corvus (MARCUS), tribun des soldats sous Camille, combattit un Gaulois d'une taille redoutable, qu'il renversa, dit-on, à l'aide d'un *corbeau* (corvus), descendu sur son casque. Il fut six fois consul, six fois dictateur, six fois édile, six fois préteur, battit les Samnites près du mont Gaurus, 341 av. J. C., puis les Etrusques. Il vécut près de 100 ans et a joué un grand rôle dans les événements de cette époque; on le représente comme toujours populaire et aimé des soldats.

Valerius Flaccus, poëte latin de la fin du Ier siècle, né à Padoue ou à Setia, d'une branche pauvre de l'illustre *gens Valeria*, fut l'ami de Pline, de Quintilien, de Juvénal. On lui doit un poëme épique, *l'Argonautique, ou la Conquête de la Toison d'or*, en 8 chants; il est inachevé; c'est une imitation d'Apollonius de Rhodes; il manque d'invention, il est froid; le style est médiocre, quoique la versification soit facile. La meilleure édition est celle de Harles, avec notes de Burmann, Altenbourg, 1781; elle a été reproduite dans la *Bibliothèque latine* de Lemaire. Il a été traduit en vers par Dureau de la Malle, 1811; en prose, par Caussin de Perceval, dans la *Collection Panckoucke*, et par M. Ch. Nisard, dans la *Collection Nisard*.

Valerius Publicola, patricien populaire, qui contribua beaucoup à la fondation de la république romaine, fut consul avec Brutus, 509 av. J. C., et, après la mort de Brutus, exerça seul le consulat. Il abandonna sa maison du Vélia, sur le Palatin, pour ne pas porter ombrage au peuple, fit baisser les faisceaux des licteurs devant l'assemblée, et enlever les haches, signe du droit de vie et de mort; distribua aux pauvres les biens des Tarquins, donna à tout citoyen le droit d'en appeler au peuple des sentences des consuls, et créa deux questeurs pour la garde du trésor. Plutarque a raconté sa *Vie*.

Valerius Messala. V. MESSALA.

Valery-en-Caux (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 32 kil. N. d'Yvetot (Seine-Inférieure); 4,522 hab. Port de pêche sur la Manche; bains de mer.

Valery-sur-Somme (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. N. d'Abbeville (Somme), port sur la baie de la Somme et à gauche de l'embouchure de ce fleuve dans la Manche, en face du Crotoy; un port de relâche a été creusé au Hourdel, et on a élevé le phare de Cayeux à l'embouchure de la Somme; 3,686 hab. Pêche, chantiers de construction. Anc. capitale du Vimeu. Guillaume de Normandie s'y embarqua pour conquérir l'Angleterre, en 1066.

Valery (Saint), mort en 622, fut le premier abbé d'un monastère de Picardie qui porte son nom. Fête, le 12 décembre.

Valery (ANTOINE-CHARLES **Pasquin**), né à Paris, 1789-1847, conservateur des bibliothèques de la couronne, sous Charles X, bibliothécaire des palais de Versailles et de Trianon, sous Louis-Philippe, a publié: *Etudes morales, politiques et littéraires*, 1824, in-8°; *Sainte Périne, souvenirs contemporains*, 1826, in-12; *Voyages en Corse, à l'île d'Elbe, en Sardaigne*, 1837, 2 vol. in-8°; *Voyages... en Italie, guide raisonné et complet du voyageur et de l'artiste*, 1838, 3 vol. in-8°, ouvrage estimé et utile; *Curiosités et anecdotes italiennes*, 1842, in-8°; *l'Italie confortable*, 1841, in-12, etc. Il a édité la *Correspondance inédite de Mabillon et de Montfaucon*, 1847, 3 vol. in-8°.

Valespir, petit pays du Roussillon, eut le titre de comté, et relevait de la Cerdagne; ch.-l., *Prats-de-Mollo*.

Valet ou **Varlet,** nom donné pendant le moyen âge aux jeunes nobles placés auprès d'un puissant seigneur, et se préparant, en le servant, à recevoir l'ordre de chevalerie. Ce mot paraît avoir la même origine que vassal. Plus tard il fut pris dans le sens qu'il a conservé dans notre langue.

Valette (La) ou **Cité-Valette,** en italien *Città-Valetta*, capit. de l'île de Malte, port sur la côte E., 60,000 hab. Elle est bâtie sur une langue de terre entre deux ports, à l'E. le *grand port* pour les vaisseaux de guerre, à l'O. le port *Marza-Muscetto* pour le commerce. Place très-forte. La cathédrale, l'ancien palais des grands maîtres de l'ordre de Malte, l'arsenal, l'hôpital Saint-Jean, le lazaret, en sont les monuments les plus remarquables. Fondée par le grand maître Parisot de la Valette, elle soutint un siége mémorable contre les Turcs, qu'elle repoussa. Le général Bonaparte la prit en 1798 après une attaque de 5 jours. Le général Vaubois, qu'il y laissa comme commandant, fut assiégé par les Anglais pendant 2 ans, 1798-1801. Depuis ce temps, l'Angleterre la possède et en fait la principale station de sa flotte dans la Méditerranée.

Valette (La), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil. S. E. d'Angoulême (Charente); 891 hab., dont 486 agglomérés. On l'appelle aussi *Villebois-la-Valette*. Erigée en duché-pairie pour le duc d'Epernon par Louis XIII.

Valette (La), commune de l'arrond. et à 5 kil. de Toulon (Var); 2,180 hab., dont 1,719 agglomérés.

Valette (La). V. LA VALETTE et EPERNON.

Valgorge, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. N. O. de Largentière (Ardèche); 1,352 hab., dont 287 seulement agglomérés.

Valhalla. V. WALHALLA.

Valhubert (JEAN-MARIE-MELLON **Roch-**), général, né à Avranches, 1764, conquit tous ses grades sur le champ de bataille, se distingua comme chef de la 28e demi-brigade à Marengo, fut général de brigade en 1804, et fut tué à Austerlitz, 1805. Napoléon Ier a donné son nom à une place de Paris, au bout du pont d'Austerlitz; on lui a érigé une statue à Avranches.

Validé (Sultane). V. SULTAN.

Valieri (BERTUCCIO), doge de Venise, de 1656 à 1658, ne put faire conclure la paix avec les Turcs. — VALIERI (Salvestro), fils du précédent, doge de Venise, de 1694 à 1700, conclut avec les Turcs la paix de Carlowitz, 1699.

Valin (RENÉ-JOSUÉ), jurisconsulte, né à la Rochelle, 1695-1765, d'une famille catholique de Hollande, procureur de l'amirauté et de l'hôtel de ville; a composé des ouvrages justement appréciés: *Nouveau commentaire sur la coutume de la Rochelle et du pays d'Aunis*, 1756, 3 vol. in-4°; *Commentaires sur l'ordonnance de la marine de* 1681, 2 vol. in-4°; *Traité des prises*, 1762-63, 2 vol. in-8°.

Valincourt (JEAN-BAPTISTE-HENRI **Du Trousset,** sieur DE), écrivain, né à Paris, 1653-1730, d'une ancienne famille, se fit connaître de bonne heure, en publiant: Les *Lettres à la Marquise de* ***, sur la princesse de Clèves, 1678, in-12, et *Vie de François de Lorraine, duc de Guise*, 1681, in-12. Recommandé par Bossuet, il entra dans la maison du comte de Toulouse, fut secrétaire général de la marine, 1688, puis des commandements du prince, fut blessé à la bataille de Malaga, 1704; mais il est surtout connu par son amitié avec Racine, à qui il succéda dans l'Académie française, 1699, et dans les fonctions d'historiographe, avec Boileau, qui lui dédia sa XIe satire. Il prit part à la querelle des anciens et des modernes, mais parvint à réconcilier La Motte avec Mme Dacier. Il fut nommé, en 1721, membre honoraire de l'Académie des sciences. On lui doit la *Préface* de l'édition du *Dictionnaire* de l'Académie, donnée en 1718. Il a traduit quelques *Odes d'Horace*.

Valis, v. d'Espagne, dans la prov. et à 18 kil. N. de Tarragone (Catalogne); 10,000 hab. Fab. d'eaux-de-vie.

Valki, v. de Russie, dans le gouv. et à 50 kil. S. O. de Kharkov; 12,000 hab.

Valkiries, déesses de la mythologie scandinave, qui choisissent sur les champs de bataille les guerriers destinés à la mort. Elles les conduisent dans le Walhalla, où elles leur versent la bière et l'hydromel. Il y avait des *valkiries terrestres*, comme Brinhild, dans le poëme des *Nibelungen*.

Valla (LORENZO), érudit italien, né à Rome, 1406-1457, d'une famille originaire de Plaisance, étudia le latin et le grec avec le zèle le plus persévérant, fut ordonné prêtre, 1431, quitta Rome, mécontent du pape Martin V, professa à Pavie, où il attaqua violemment Bartole, à Milan, à Gênes, à Florence, enfin s'attacha à Alphonse V d'Aragon, qui ne cessa de le protéger. De retour à Rome en 1445, il s'attira la haine de la cour pontificale, en attaquant la prétendue donation faite par Constantin; il fut forcé de s'enfuir à Naples, où il ouvrit

une école d'éloquence grecque et latine. D'un esprit arrogant et agressif, il se fit beaucoup d'ennemis et revint à Rome, où le pape Nicolas V l'accueillit avec bonté, 1447. Mais il entra bientôt en lutte avec de nouveaux adversaires, surtout avec Poggio ; ils s'accablèrent d'invectives. Vers la fin de sa vie, il retourna à Naples. — Il a rendu de grands services par ses leçons et par ses travaux à la renaissance des lettres; ses livres ont été souvent réimprimés. L'édition de ses *Œuvres*, à Bâle, 1543, in-fol., comprend : *De elegantia latinæ linguæ lib. VI*, qui traite surtout de la synonymie ; *De libero arbitrio; Antidoti in Poggium lib. IV; De dialectica lib. III; De amore cum commento; De voluptate et vero bono lib. III; De donatione Constantini imperatoris*; etc., etc. Il a de plus écrit : *Historiarum Ferdinandi regis Aragoniæ lib. III*, et donné des traductions latines de 33 fables d'*Esope*, de *l'Iliade*, d'Hérodote, de Thucydide.

Valla (George), médecin savant du XVe siècle, né à Plaisance, professa les belles-lettres à Milan, à Pavie, à Venise ; traduisit plusieurs ouvrages d'Aristote ; écrivit des livres de médecine, des traités de grammaire ; et a laissé une sorte d'encyclopédie, divisée en 49 livres, *De expetendis et fugiendis rebus*, 2 vol. in-fol., Venise, 1591.

Valla (Joseph), né à l'Hôpital (Forez), vers 1720, mort en 1790, oratorien, professa la philosophie et la théologie à Soissons et à Lyon. Il rédigea, par ordre de l'archevêque de Lyon, Montazet, les *Institutiones theologicæ*, 1782-84, 6 vol. in-12, et les *Institutiones philosophicæ*, 1783, 5 vol. in-12, ouvrage qui est connu sous le nom de *Philosophie de Lyon*.

Valladolid, anc. *Pintia*, v. d'Espagne, ch.-l. de la prov. du même nom, à 160 kil. N. de Madrid, sur la Pisuerga (Léon), près du canal de Castille; 43,500 hab. Archevêché, université, cour d'appel. Belle cathédrale inachevée. Nombreuses minoteries, tanneries, fonderies et filatures; grand marché de grains et farines. Le mariage de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille y fut célébré en 1469. Prise par les Français le 12 juin 1808; Christophe Colomb y mourut en 1506. Patrie de Philippe II. — La province de *Valladolid*, formée d'une partie de la Vieille-Castille, a 7,880 kil. carrés et 242,000 hab. Le ch.-l. est Valladolid; les v. princ. sont : Benavente, Medina del rio Seco, Simancas, Tordesillas.

Valladolid, ou **Morella**, v. du Mexique, ch.-l. de la prov. de Mechoacan, à 190 kil. N. O. de Mexico; 24,000 hab. Archevêché. Beaux aqueducs. Patrie d'Augustin Iturbide.

Vallage, pays de l'anc. France, en Champagne ; les villes princ. étaient : Joinville, Bar-sur-Aube, Vassy.

Vallangin. V. Valengin.

Vallavoire (François-Auguste **de**), d'origine provençale, né probablement vers 1614, fut maréchal de camp, en 1650, lieutenant général en 1675, commanda en Sicile sous Vivonne, et, pendant son absence, gouverna Messine jusqu'en 1678. Il mourut en 1694.

Valle d'Alesani, ch.-l. de canton de l'arr. et à 36 kil. E. de Corte (Corse); 600 hab.

Vallée (Geoffroi), sieur de *la Planchette*, né à Orléans, se livra aux spéculations philosophiques, et, secouant la tradition, rejeta toute doctrine religieuse. Dans son opuscule : *la Béatitude des Chrétiens, ou le Fleo de la Foy*, réimprimé vers 1770, il professa le déisme et le doute philosophique. L'ouvrage fut dénoncé et détruit; l'auteur fut condamné à être pendu, en 1572; la sentence fut exécutée le 8 février 1574.

Vallée (Guillaume-François **Fouques Des Hayes Des Fontaines de La**), auteur dramatique, né à Caen, 1733-1825, secrétaire des commandements du duc de Deux-Ponts, bibliothécaire ordinaire de Monsieur (depuis Louis XVIII), accepta franchement la Révolution, qui lui enlevait ses places, fut l'un des fondateurs des *Dîners du Vaudeville*, et l'un des plus féconds chansonniers français. Il écrivit, avec Barré et Radet, une foule de pièces gaies et spirituelles, qui firent la fortune des théâtres de second ordre : *la Dot*, en 3 actes, 1785 ; *l'Incendie du Havre*, 1786; *Fanchette ou l'heureuse épreuve*, en 2 actes, 1788; *le Distrait de village*, 1790; *le Dîner imprévu*, 1792; *Arlequin-Afficheur*, comédie-parade, qui eut le plus grand succès, 1792; *l'Union villageoise*, 1793; *les Vieux époux*, 1794; *la Fille soldat*, 1795, etc. On lui doit encore : *Lettres de Sophie et du chevalier de ****, 1765, 2 vol.; il a travaillé à la *Nouvelle Bibliothèque des Romans*.

Vallée (Joseph **La**), marquis **de Bois-Robert**, littérateur, né à Dieppe, 1747-1816, d'une famille noble, capitaine en 1789, adopta les idées de la Révolution, et devint plus tard chef de division de la chancellerie de la Légion d'honneur. Parmi ses nombreux écrits, on peut citer : *les Bas-reliefs du XVIIIe siècle*, 1786, in-12; *Cécile, fille d'Achmet III*, 1788, 2 vol. in-12; *Tableau philosophique du règne de Louis XIV*, 1791, in-8°; *le Départ des volontaires villageois pour les frontières*, comédie en un acte, 1793; *Manlius Torquatus*, tragédie en 3 actes, 1794; *Semaines critiques, ou les gestes de l'an V*, 1797, 4 vol. in-8°; *les Dangers de l'intrigue*, 1798, 4 vol. in-12; *Eloge historique de Marceau*, 1797, in-8°; *de Desaix*, 1800; *Voyage dans les départements de la France par une société d'artistes et de gens de lettres*, 1792-1800, 13 vol. in-8°; *Voyage pittoresque de l'Istrie et de la Dalmatie*, 1802, gr. in-fol.; *Lettre d'un Mameluck*, 1803, in-8°; *Voyage au cap Nord*, 1804, 3 vol. in-8°; *Annales nécrologiques de la Légion d'honneur*, t. Ier, 1807, in-8°; *Histoire des inquisitions religieuses d'Italie, d'Espagne et de Portugal*, 1809, 2 vol. in-8°; *la Nature et les sociétés, ou Arianne et Gualter*, 1815, 4 vol. in-12; *Histoire de l'origine, des progrès et de la décadence des factions qui ont agité la France, depuis 1789 jusqu'à l'abdication de Napoléon*, 1817, 3 vol. in-8°; etc. On lui doit encore un grand nombre de poésies diverses.

Valleix (François-Louis-Isidore), médecin, né à Toulouse, 1807-1856, fut professeur à la Pitié, en 1852. On a de lui : *Clinique des maladies des enfants nouveau-nés*, 1838, in-8°; *Traités des névralgies*, 1841, in-8°; *Guide du médecin praticien*, 1842-48, 10 vol. in-8°, et 1850-51, 5 vol. in-8°; etc., etc.

Vallemont (Pierre **Le Lorrain**, abbé de), littérateur, né à Pont-Audemer, 1649-1721, docteur en théologie, enseigna l'histoire au fils du marquis de Dangeau, puis eut une chaire au collége du Cardinal-Lemoine. Quoique très-instruit, il n'a laissé que des compilations médiocres : *la Physique occulte, ou Traité de la baguette divinatoire*, livre souvent réimprimé ; *les Eléments de l'histoire*, 1696, 2 vol. in-12, livre utile, rédigé avec méthode, qui a eu de nombreuses éditions; *Curiosités de la nature et de l'art sur la végétation*, 2 vol. in-12 ; *du Secret des mystères, ou Apologie de la rubrique des missels*, 1710, 2 vol. in-12, etc.

Vallendar, v. de Prusse, sur le Rhin, à 4 kil. N.E. de Coblentz, dans la prov. du Rhin; 3,700 hab. Fabr. de pipes de terre et de draps.

Valleraugue, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 21 kil. du N. du Vigan, sur l'Hérault (Gard); 3,443 hab., dont 1,664 agglomérés. Elève de vers à soie, filatures de soie importantes. Patrie de La Beaumelle.

Vallet, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 24 kil. E. de Nantes (Loire-Inférieure); 5,091 hab., dont 1,140 agglomérés. Vins.

Vallet de Viriville. V. au Supplément.

Vallia. V. Wallia.

Vallier (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 33 kil. N. de Valence (Drôme), sur le Rhône, à l'entrée de la vallée de la Galaure; 3,173 hab. Beau château gothique, dont les jardins ont été plantés par Le Nôtre. Filatures de soie ; fabr. de poterie.

Vallier-de-Thiey (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. N.O. de Grasse (Alpes-Maritimes); 501 h.

Vallière (Jean-Florent **de**), officier d'artillerie, né à Paris, 1667-1759, assista, dit-on, à 60 siéges et à 10 batailles rangées, se distingua surtout au siége du Quesnoy, 1713; fut chargé de réorganiser l'artillerie, dont il fut directeur général en 1720, fit, comme lieutenant général, la campagne de 1733, dirigea l'artillerie à la bataille de Dettingen. Il était de l'Académie des sciences.

Vallière (Joseph-Florent, marquis de), fils du précédent, né à Paris, 1717-1776, fut, comme son père, lieutenant général et directeur de l'artillerie et du génie. Sur la demande de Charles III, il alla organiser l'artillerie en Espagne, et se rendit ensuite à Naples dans le même but. Il fut, lui aussi, de l'Académie des sciences.

Vallière (Mlle de **La**). V. La Vallière.

Vallin (Louis, vicomte), général, né à Dormans (Marne), 1770-1854, enrôlé volontaire de 1792, était capitaine en 1793, fut chef d'escadron à l'armée du Rhin sous Moreau, devint colonel de hussards en 1807, après la campagne de Pologne, et général de brigade, à la bataille de Smorgoni, dans la campagne de Russie. Il assista à la bataille de Waterloo et ramena l'arrière-garde française jusqu'à Paris. Inspecteur général de cavalerie, sous la Restauration, il figura à l'avant-garde de l'armée d'Espagne, en 1823, et fut nommé lieutenant général. Il fut sous Louis-Philippe inspecteur général de la gendarmerie.

Vallisnieri (Antoine), naturaliste italien, né dans le Modenais, 1661-1730, élève de Malpighi à Bologne, docteur en médecine à Reggio, pratiqua son art à Modène, tout en s'occupant d'histoire naturelle, et eut la chaire de médecine pratique de Padoue, en 1700, puis celle de médecine théorique, 1709. Il eut une grande réputation et reçut de nombreux honneurs. Il combattit avec énergie la routine et soutint des thèses savantes et hardies; il attaqua l'opinion de la génération spontanée et adopta le système des œufs; l'histoire naturelle lui est redevable d'une foule d'observations intéressantes, relatives surtout aux insectes. Ses écrits ont été recueillis par son fils, Venise, 1733, 3 vol. in-fol.

Vallombreuse, *Vallis umbrosa*, vallée de la Toscane, près de San-Giovanni sur l'Arno. Célèbre abbaye bénédictine fondée par saint Gualbert, en 1060.

Vallon, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 22 kil. S. E. de Largentière (Ardèche); 2,489 hab., dont 1,541 agglomérés. Culture des vers à soie. Aux environs belle cascade du Ray-Pic.

Vallon-Chalys (de). V. Surville (Clotilde de).

Vallot (Antoine), médecin, né à Reims ou à Montpellier, 1594-1671, fut médecin d'Anne d'Autriche, puis de Louis XIV, 1652. Il était partisan de l'émétique, du quinquina, du laudanum; il guérit le roi, en 1658, avec du vin émétique, et fut récompensé par la place de surintendant du Jardin des Plantes. Il y fit venir de nombreux végétaux des pays étrangers. La mort d'Henriette de France, 1669, fut l'occasion d'une nouvelle campagne contre l'émétique et contre ses partisans.

Vallouise, bourg de l'arrond. et à 19 kil. S. O de Briançon (Hautes-Alpes); 1,120 hab. Il est dominé par le Pelvoux de Vallouise, la plus haute montagne des Alpes du Dauphiné.

Valmiki, poëte indien, qui, suivant les uns, aurait vécu au xve siècle av. J. C., suivant une opinion plus probable, seulement au vᵉ siècle av. J. C.; mais les hagiologues indiens ont fait de Valmiki un personnage mystique. Il est l'auteur du *Ramayana*, poëme en six chants, qui contient 24,000 *sloka* ou distiques, de deux vers de seize syllabes, ayant chacun une césure au milieu et se divisant en quatre pieds de quatre syllabes; chaque vers se termine par un diiambe. V. Ramayana.

Valmont, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil. N. O. d'Yvetot (Seine-Inférieure); 950 hab. Ruines d'une abbaye célèbre.

Valmont de Bomare (Jacques-Christophe), naturaliste, né à Rouen, 1731-1807, étudia les sciences à Paris, y fut deux ans pharmacien, et, protégé par d'Argenson, ministre de la guerre, put parcourir les différentes contrées de l'Europe. A son retour, 1756, il ouvrit un cours public sur l'histoire naturelle; il le continua jusqu'en 1788, et eut beaucoup de succès; il réussit moins, de 1795 à 1806, et fut alors nommé censeur au lycée Charlemagne. Par ses ouvrages, comme par ses leçons, il a contribué à répandre le goût de l'histoire naturelle. On a de lui : *Minéralogie* ou *Nouvel exposé du règne minéral*, 1761-62, 2 vol. in-8°; *Dictionnaire raisonné d'histoire naturelle*, 1764, 5 vol. in-8°; il a été souvent remanié et augmenté dans plusieurs éditions successives.

Valmore (Marceline-Félicité-Josèphe **Desbordes,** dame), femme poëte, née à Douai, 1787-1859, fille d'un peintre et doreur en blason sans fortune, accompagna, à 13 ans, sa mère qui allait à la recherche d'une riche parente à la Guadeloupe; à leur arrivée, cette parente avait tout perdu, la mère de Marceline succomba à la fièvre jaune. A son retour en France, la jeune fille se fit actrice au théâtre Feydeau; puis, elle fut forcée de retourner en province, toujours pauvre et triste; mais déjà poëte, en 1817, elle épousa l'acteur tragique Valmore. Elle avait déjà publié quelques romances; en 1818, elle fit paraître un volume, *Elégies, Marie* et *Romances*, qui lui donna de la réputation. En 1825, le duc de Montmorency lui obtint du roi une pension de 1,500 francs. Elle resta pauvre néanmoins, vivant dans une profonde mélancolie, adoucie par le sourire de ses enfants ou par l'affection de quelques amis, continuant d'écrire des vers d'une simplicité un peu étrange, naïve avec élégance, passionnée avec ingénuité : *Elégies et poésies nouvelles*, 1824, in-18; *Recueil des poésies*, 1829, 3 vol. in-18; *Poésies inédites*, 1829, in-18; *les Pleurs*, 1833, in-8°; *Pauvres fleurs*, 1839, in-8°; *Contes en vers pour les enfants*, 1840, in-8°; *Bouquets et prières*, 1843, in-8°; *Idylles, élégies, romances*, 1860, in-18. Elle a aussi composé des romans agréables : *Contes et Scènes de la vie de famille*, *les Poésies de l'enfance*, etc., etc. Elle a collaboré à plusieurs recueils. Sainte-Beuve lui a consacré une longue et touchante notice, 1869.

Valmy, village de l'arrond. et à 10 kil. O. de Sainte-Menehould (Marne); 520 hab. Dumouriez et Kellermann y battirent le général prussien, duc de Brunswick, le 20 septembre 1792. Kellermann reçut de Napoléon le titre de duc de Valmy.

Valmy (Kellermann, duc de). V. Kellermann.

Valognes, ch.-l. d'arrond. du départ. de la Manche, à 59 kil. N. O. de Saint-Lô, à 16 kil. S. de Cherbourg; par 49°30′32″ lat. N., et 3°48′24″ long. O.; 5,584 hab. Commerce de beurre, volailles, œufs, miel, andouillettes, fil, cire, toiles. Patrie de Letourneur, Dacier et Vicq-d'Azyr. Prise par les Anglais, en 1418.

Valois, *Valesiensis pagus*, pays de l'anc. France, au N. de la prov. d'Ile-de-France; ch.-l., *Crespy;* villes, la Ferté-Milon, Villers-Cotterets, Senlis, Compiègne. Il était habité, avant César, par les *Vadicasses*. En 1284, Philippe III le donna en apanage à son fils Charles, qui fut père du roi Philippe VI de Valois. Louis XIV l'érigea en duché-pairie pour son frère Philippe d'Orléans. Auj. il forme l'E. du départ. de l'Oise et le S. de l'Aisne.

Valois (Branche des), maison royale, qui a régné sur la France, de 1328 à 1589. Elle se rattache à la dynastie capétienne par Charles de Valois, deuxième fils de Philippe III le Hardi, qui mourut en 1325. Le fils de ce prince, Philippe de Valois, à la mort de son cousin, Charles IV, le dernier des Capétiens directs, fut nommé roi, en vertu de la loi salique, 1328. Philippe VI, 1328-1350, eut pour successeurs : Jean, 1350-1364; Charles V, 1364-1380; Charles VI, 1380-1422; Charles VII, 1422-1461; Louis XI, 1461-1483 et Charles VIII, 1483-1498. Après Charles VIII, commence la branche des Valois-Orléans, qui a donné un roi à la France, Louis XII, petit-fils de Louis duc d'Orléans, frère de Charles VI, 1498-1515. — Puis vient la branche de Valois-Angoulême, qui descend également de Louis, duc d'Orléans, par son second fils, Jean, comte d'Angoulême. Le petit-fils de ce dernier prince, François Iᵉʳ, 1515-1547, doit avoir pour successeurs : Henri II, 1547-1559, et ses trois fils, François II, 1559-1560; Charles IX, 1560-1574; Henri III, 1574-1589. A la mort de Henri III, la branche des Valois étant éteinte, la branche des Bourbons commence avec Henri IV.

Valois (Henri **de**), en latin *Valesius*, seigneur d'Orcé, érudit, né à Paris, 1603-1676, d'une famille noble de Normandie, abandonna le barreau pour se livrer à l'étude, et acquit une grande réputation d'érudit en France et en Europe; il reçut une pension du président de Mesmes, une pension du clergé de France, de Mazarin, de Louis XIV, qui le nomma historiographe. On lui doit : *Polybii, Diodori Siculi, Nicolai Damasceni, etc..., excerpta*, 1634, in-4°; *Ammiani Marcellini rerum gestarum lib. XVIII*, 1636, in-4°, 1681, in-fol.; *Eusebii ecclesiastica historia, gr. et lat.* 1659, in-fol.; *Socratis Sozomeni, Theodoreti* et *Evagrii Hist. ecclesiastica..., gr. et lat.*, 1668-73, 2 vol. in-fol.; divers opuscules, sous le titre de *Emendationum lib. V*, et *De critica lib. II*, 1740, in-4°; etc.

Valois (Adrien **de**), en latin *Valesius*, seigneur de la Mare, né à Paris, 1607-1692, érudit, frère du précédent, fut aussi historiographe du roi, 1660, avec une pension de 1,200 livres. Il refusa le poste de sous-précepteur du dauphin, parce qu'il refusa de s'engager dans l'état ecclésiastique. Il s'occupa surtout de notre histoire nationale. On lui doit : *Gesta Francorum, seu Rerum francicarum tom. III*, 1646-58, 3 vol. in-fol.; c'est une histoire savante des Gaulois et des Francs, de 254 à 752; *Notitia Galliarum ordine litterarum digesta*, 1675, in-fol. Il a encore écrit quelques opuscules de moindre intérêt.

Valois (Charles **de**), né à Paris, 1671-1747, fils du précédent, s'occupa de littérature érudite, et surtout de numismatique. Il avait formé un cabinet de 6,000 médailles, et devint membre de l'Académie des inscriptions, en 1705. Il a revu l'*Histoire des Arsacides* de Vaillant, a édité le *Valesiana*, recueil de remarques historiques et critiques, laissées par son père, et a composé plusieurs savants *Mémoires*, qui sont dans le *Recueil* de l'Académie (*Sur les Amphictyons, sur les première et deuxième guerres sacrées de la Grèce*, etc.).

Valorbe, bourg de Suisse, à 12 kil. S. O. d'Orbe (Vaud); 1,800 hab. Vins. Près de là est la *Grotte des Fées*.

Valoutina, village de Russie, sur la route de Smolensk à Moscou, près du Dniéper; combat du 18 août 1812, où périt le général Gudin.

Valparaiso, c.-à-d. *Vallée du Paradis*, v du Chili, port de commerce sur le Grand Océan, dans la prov. de Valparaiso, N. O. de Santiago, par 33° 1′ 55″ lat. S., et 73°57′22″ long. O. Défendue par trois forts et une batterie ; 97,600 hab. Chantiers de construction; commerce de peaux, suif, laines, métaux, indigo; 3,000 navires entrent annuellement dans le port. Tremblements de terre en 1822 et en 1829; incendie en 1843.

Valperga di Caluso (Tommaso), savant italien, né à Turin, 1737-1815, fut marin, voyageur, oratorien, professeur de littérature grecque et orientale à l'Université de Turin, directeur de l'Observatoire, correspondant de l'Institut de France. On lui doit : *Litteraturæ copticæ rudimenta*, 1783, in-8° ; *Prime lezioni di grammatica ebraïca*, 1805, in-4°; des vers latins, grecs et italiens; etc.

Valperga, v. du roy. d'Italie, dans la prov. et à 40 kil. N. O. de Turin; 3,700 hab.

Valréas. ch.-l. de canton de l'arrond. et à 34 kil. N. E. d'Orange (Vaucluse); 4,675 hab. Commerce de soie et de garance. Patrie du cardinal Maury.

Val-Richer, anc. abbaye de l'ordre de Cîteaux, fondée en 1146, près de Cambremer, dans le diocèse de Bayeux. Célèb. propriété de M. Guizot, qui y réunit une belle bibliothèque (Calvados).

Valromey, *Vallis romana*, canton du Bugey; ch.-l., *Châteauneuf*, puis *Champagne*. Cédé à Henri IV par le duc de Savoie, en 1601. Auj. partie E. du départ. de l'Ain.

Vals, bourg de l'arrond. et à 53 kil. N. O. de Privas (Ardèche), sur l'Ardèche; 3,240 hab. Eaux minérales froides dont on fait un grand commerce.

Valsalva (Antonio-Maria), anatomiste, né à Imola, 1666-1723, étudia la médecine sous Malpighi, fut professeur d'anatomie à l'Université de Bologne. Il simplifia les instruments de chirurgie, se montra d'une habileté remarquable, et fit de beaux travaux sur l'organe de l'ouïe ; son livre, *De aure humana*, Bologne, 1704, in-4°, est devenu classique en Italie.

Valserine, riv. de France, qui sépare les départ. du Jura et de l'Ain, et se jette dans le Rhône, par la rive droite, à Bellegarde. Son cours est de 45 kil.

Valteline, en italien *Val Tellina*, vallée de l'Italie, entre le lac de Côme et l'Adda ; 106,000 hab. Le ch.-l. est *Sondrio*. Terre fertile, aspects pittoresques. — Les évêques de Coire la tenaient en fief de l'Empire; ils la cédèrent aux Grisons, en 1530. La maison d'Autriche, dont elle séparait les possessions du Milanais et du Tyrol, la convoitait; en 1622, elle la fit occuper par le pape, sous prétexte de soustraire les Valtelins catholiques au joug pesant des Grisons protestants; puis elle remplaça les troupes pontificales par des soldats espagnols, et bâtit des forteresses. Le premier acte de Richelieu fut d'envoyer le marquis de Cœuvres avec une armée pour s'emparer de la Valteline et la rendre aux Grisons. Elle forma le départ. de l'*Adda* dans le royaume d'Italie. Le traité de Vienne, 1815, la donna à l'Autriche; le traité de Zurich, 1859, à l'Italie.

Val-Travers. V. Travers.

Valva (La), v. du roy. d'Italie, dans la Principauté citérieure; 1,600 hab. Évêché.

Valvasone (Erasmo de), poëte italien, né au château de Valvasone (Frioul), 1523-1593, partagea son temps, dans son opulente retraite, entre la chasse et la littérature. Il a laissé un grand nombre de sonnets, de canzoni, des traductions de la *Thébaïde* de Stace, de l'*Electre* de Sophocle; des poëmes, *I quattro primi canti del Lancilotto, le Lagrime di S. Maria Maddalena*, l'*Angeleida* qui a quelque rapport avec *le Paradis perdu; Della Caccia* (la Chasse), l'un des meilleurs poëmes didactiques de l'Italie.

Valvasone, bourg d'Italie sur le Tagliamento, près duquel Bonaparte battit l'archiduc Charles, en 1797.

Valverde, ch.-l. de l'île de Fer, l'une des Canaries, port sur la côte N. E.; 1,600 hab.

Valverde-del-Camino, v. d'Espagne, dans la prov. et à 75 kil. N. O. de Séville; 6,000 hab.

Valverde (Vincent de), missionnaire espagnol, né à Oropeza, accompagna Pizarre au Pérou, se montra d'une cruauté fanatique à l'égard de l'Inca Atahualpa et des malheureux Indiens, voulut plus tard modérer les excès des Espagnols, devint évêque de Cuzco, en 1538, et fut pris par les Indiens, qui le dévorèrent, 1543.

Vamba. V. Wamba.

Vampires, en slavon, *sangsues*, êtres fantastiques, sortant à minuit de leurs tombeaux pour venir sucer le sang de leurs victimes, leurs parents surtout et leurs amis, sans les éveiller, jusqu'à les faire mourir. Cette croyance est encore répandue en Hongrie, en Pologne, en Esclavonie, dans les îles de la Grèce.

Van, *Artemita, Semiramocerta*, v. de la Turquie d'Asie, sur la rive E. du lac de Van, en Arménie, ch.-l. de la prov. du même nom, à 270 kil. S. E. d'Erzeroum; 25,000 hab. Pêcheries ; commerce de transit avec Erzeroum, la mer Noire et le Caucase.

Van (Lac de), *Arsissa palus*, lac de la Turquie d'Asie, dans la prov. de Van ; 140 kil. de long sur 60 de large. Eau saumâtre et poissonneuse. Il renferme 4 îles dans l'une desquelles est le couvent d'Akthamar.

Van. V. au mot qui suit Van.

Van Aarsens. V. Aarsens.

Van Aelst (Everard), peintre hollandais, né à Delft, 1602-1658, peignit avec talent des fleurs, des fruits, etc. — Son neveu *Guillaume*, 1620-1679, eut aussi de la réputation dans le même genre.

Van Almonde. V. Almonde.

Van Baerle. V. Baerle.

Van Balen. V. Balen.

Van Bloemen. V. Bloemen, etc.

Vanbrugh (John), auteur comique et architecte anglais, né à Londres ou à Chester, 1666-1726, d'une famille originaire de Gand, vint à Paris, fut quelque temps soldat, et avait déjà acquis, en 1695, quelque réputation comme architecte, puisqu'on le chargea de transformer le palais de Greenwich en hôpital. A la même époque, il se fit auteur dramatique et dirigea quelque temps, avec Congrève, le théâtre d'Haymarket. Ses meilleures comédies, *la Rechute*, 1697, *Esope*, 1698, *la Femme poussée à bout*, 1698, *la Ligue des femmes mariées*, 1699, ont de la verve, mais sont très-licencieuses. Il a construit Haymarket, le château d'Howard, pour le comte de Carlisle, celui de Blenheim, offert par la nation à Marlborough, et beaucoup d'autres châteaux aristocratiques; on reconnaît chez lui l'influence française. Ses œuvres dramatiques ont été plusieurs fois réunies, 1719, 1727, 1756, 1776, 2 vol. in-12.

Vancouver (George), navigateur anglais, né vers 1750, mort en 1798, entra dans la marine à 13 ans, accompagna Cook dans son second et dans son troisième voyage, servit sous Rodney dans les Antilles, jusqu'en 1789, puis fut chargé par l'amirauté de rechercher s'il existe une communication maritime entre le Grand Océan et l'Océan Atlantique, au N. de l'Amérique. Il partit en 1791, reconnut la côte S. de l'Australie, la terre de Chatham, traversa l'Océanie, puis explora les côtes occidentales de l'Amérique depuis le cap Mendocino jusqu'au port de Conclusion. Il n'avait pas trouvé la communication cherchée, mais il avait reconnu avec le plus grand soin toutes les îles et toutes les côtes de cette partie de l'Amérique, l'Archipel du roi George et du prince de Galles, l'île de l'Amirauté, l'île qu'il avait explorée avec l'Espagnol Quadra, et qui porte leurs deux noms, etc. Il doubla le cap Horn, en 1794, et revint en Europe par Sainte-Hélène. On a *son Voyage de découvertes à l'Océan Pacifique du N. et autour du monde*, Londres, 1798, 3 vol. in-4°, avec atlas, trad. en français par Demeunier et Morellet, 1799, et par Henry, 1802, 6 vol. in-8°.

Vancouver (Ile), île anglaise du Grand Océan. V. Quadra-et-Vancouver.

Vandales, peuple germain de la famille des *Wendes* ou *Vindiles*, qui habita sur les bords de la Baltique, entre la Vistule et l'Oder, puis à l'O. de ce fleuve, et qui, se dirigeant vers le Sud, fut chassé de la Pannonie par Marc Aurèle, et vint s'établir dans la Dacie au IIIe siècle. Convertis à l'arianisme sous Constantin, ils se fixèrent entre le Mein et la Lippe, au IVe siècle. Ils prirent part à la grande invasion de la Gaule, 406, traversèrent le Rhin avec les Bourguignons, les Suèves et les Alains, soutinrent l'usurpateur Gérontius, passèrent en Espagne, la ravagèrent, finirent par s'établir dans la Bétique (d'où son nom de *Vandalousie, Andalousie?*) 411, absorbèrent les Alains, puis, pressés par les Suèves et les Wisigoths, répondirent à l'appel du comte Boniface, qui les appelait en Afrique, et leur fournit des moyens de transport, 429. Conduits par Genséric, soutenus par les Maures et les hérétiques persécutés, ils commirent d'horribles ravages, et, après la prise de Carthage, 439, se trouvèrent maîtres de tout le nord de l'Afrique. Se faisant alors pirates, ils désolèrent toutes les côtes de la Méditerranée, s'emparèrent de la Sicile, de la Sardaigne, de la Corse, des Baléares, déjouèrent toutes les tentatives dirigées contre leur domination,

appelèrent Attila au ravage de l'empire d'Occident, et, en 455, pillèrent Rome pendant 14 jours et 14 nuits. Les Vandales ariens persécutèrent les catholiques d'Afrique; ils eurent à soutenir des guerres difficiles contre les Maures et les Numides, rendirent la Sicile à Théodoric, roi des Ostrogoths d'Italie, s'affaiblirent par leurs divisions et s'amollirent dans les jouissances, sous le climat énervant de l'Afrique. Après Genséric, qui mourut en 477, Huneric, 477-484, Gondamond, 484-496, Thrasimond, 496-523, Hildéric, 523-530, régnèrent sans gloire. Gélimer détrôna Hildéric et persécuta de nouveau les catholiques, ce qui fournit à l'empereur Justinien une double occasion d'attaquer les Vandales. Bélisaire, vainqueur de Gélimer, mit fin à leur royaume, en 534. — Le nom de *Vandales* a été donné, peut-être avec quelque exagération, à tous les ennemis ignorants ou cruels de la civilisation et des arts. — Plusieurs rois de Danemark, maîtres du pays entre l'Elbe et l'Oder, ont pris le nom de *rois des Vandales;* les ducs de Mecklembourg s'intitulent encore *princes des Vandales*. V. L. Marcus, *Histoire des Vandales*, 1836.

Vandalia, v. des Etats-Unis, à 520 kil. O. de Washington, sur la Kaskaskia ; anc. capit. de l'Etat d'Illinois; 3,000 hab.

Vandalie, anc. duché dans le Mecklembourg ; ville, Gustrow. — Anc. duché dans la Poméranie ; villes, Polnov, Rumelsberg, Stolpe.

Vandamme (Dominique-René), comte *d'Unebourg*, général, né à Cassel (Flandre), 1770-1830, fils d'un chirurgien, soldat en 1788, reçut son congé en 1792. Chargé par La Bourdonnaye d'organiser à Cassel une compagnie franche de chasseurs, il en eut le commandement, et se distingua tellement par son courage et son exaltation patriotique, qu'après Hondschoote, il fut nommé général de brigade, 1793. Il fut dès lors l'un des plus brillants soldats et l'un des chefs les plus intelligents des armées du Nord, du Rhin, du Danube, 1793-1799. Il fut nommé général de division, 1799, commanda l'aile gauche à l'armée du Danube, puis servit sous Brune en Hollande. Bonaparte l'apprécia, et, en 1804, lui donna le commandement d'une des divisions actives du camp de Boulogne. Il se distingua dans la campagne de 1805, surtout à Austerlitz, fit les campagnes de Prusse et de Pologne sous Jérôme, s'empara des villes de la Silésie, et reçut le commandement de la 16e division militaire (Lille), 1807. Il combattit, en 1809, à Abensberg et à Eckmühl. En 1812, de vives discussions avec le roi Jérôme empêchèrent Vandamme de faire la campagne de Russie; mais, en 1813, il fut, pendant la campagne de Saxe, chargé par Napoléon d'une opération importante qui devait, si elle réussissait, lui donner le bâton de maréchal. A la tête de son corps d'armée, et d'après les ordres qu'il avait reçus, il s'engagea en Bohême et parvint jusqu'aux défilés de Culm ; enveloppé par les ennemis bien supérieurs en nombre, il fut fait prisonnier, août 1813. Il ne rentra en France que le 1er septembre 1814. Napoléon le nomma pair de France en 1815, et lui donna le commandement du 3e corps d'armée; Vandamme contribua au succès de la bataille de Ligny, puis il se battit à Wavres pendant que se livrait la bataille de Waterloo. Il ramena une partie de l'armée sous les murs de Paris; plusieurs généraux lui offrirent le commandement des troupes, il refusa. Proscrit dès le 24 juillet 1815, il se réfugia aux Etats-Unis ; il put revenir en France et mourir à Cassel. Il a laissé une curieuse correspondance.

Van den Baugaerten. V. Desjardins.

Van den Eeckhout. V. Eeckhout.

Van den Hoeck. V. Hoeck.

Van den Velde. V. Velde.

Van der. Voir le nom qui vient après *der*.

Vanderberghe (Auguste), peintre, né à Beauvais, 1798-1856, élève de Girodet et de Gros, séjourna à Rome, de 1827 à 1830, et se fit remarquer par la correction de son dessin et l'éclat de son coloris. On cite de lui : une *Descente de croix* (Aurillac); l'*Enterrement de la Vierge* (Nantes); la *Résurrection de Lazare* (Périgueux) ; *Alice et Cora*, tableau popularisé par la gravure ; le *Déjeuner de Quentin Durward et de Louis XI*, etc.

Vanderbourg (Martin-Marie-Charles **de Boudens,** vicomte de), littérateur, né à Saintes, 1765-1827, sous-lieutenant en 1781, s'enrôla dans la marine et devint lieutenant de vaisseau, 1788. Il émigra en 1793, se réfugia en Allemagne, s'acquitta avec intelligence d'une mission qui lui fut confiée dans les Antilles danoises, et, de retour en France, 1802, s'occupa de travaux littéraires et philologiques. C'est lui qui publia les poésies de Clotilde de Surville (V. Surville), en 1803. Il écrivit dans un grand nombre de recueils des articles de philologie, et a traduit : *Waldemar*, par Jacobi; *du Laocoon*, par Lessing; *Voyage en Italie*, par Meyer ; *Cratès et Hipparque*, par Wieland ; les *Odes d'Horace*, en vers. Il entra à l'Académie française en 1814.

Vanderburch (Emile-Louis), littérateur, né à Paris, 1794-1862, après avoir enseigné l'histoire, se fit auteur dramatique. Son premier ouvrage, *Brelan de Gascons*, est de 1816. Dès lors il a fait jouer un grand nombre de pièces, d'une gaieté de bon aloi, soit seul, soit avec beaucoup de collaborateurs : *le Procès ou Racine conciliateur, Jean de Calais, Cotillon III ou Louis XV chez Mme Dubarry, l'Avoué et le Normand, le Sergent Frédéric, le Tailleur et la fée, le Camarade de lit, un Premier amour, le Gamin de Paris, un Oiseau de passage, la Dame de la Halle*, etc., etc.; *une Nuit au Louvre* et *le Sanglier des Ardennes*, drames; mais il a échoué dans son drame de *Jacques II*, aux Français. Il a encore publié : *Louis XI et Louis XVIII*, en vers, 1824; *le Petit neveu de Berquin, théâtre d'éducation*, 1825, 2 vol. in-12; *l'Epingle noire, épisode de* 1816, 1829, 4 vol. in-12; *le roi Margot, épisode de la fin du* XVe *siècle*, 1835, 2 vol. in-8°; *le Curé de Salbris*, 1838, in-12 ; *Mémorial français*, 1855-56, 2 vol. in-8°, etc., etc.

Vanderburch (Jacques-Hippolyte), peintre de paysages, 1796-1854, a fait faire de grands progrès au genre de l'aquarelle.

Van der Does. V. Dousa.

Van der Faes. V. Lély

Van der Goes. V. Goes.

Van der Helst. V. Helst.

Van der Heyden. V. Heyden.

Van der Linden (Jean-Antoniade), médecin, né à Enckuysen, 1609-1664, fut professeur à Franeker et à Leyde. Il a écrit: *De Scriptis medicis lib. II*, Amsterdam, 1637, bibliographie médicale, considérablement augmentée par Mercklein (*Lindenius renovatus*, Nuremberg, 1686) ; *Medicina physiologica*, 1653, in-4°; etc. On lui doit encore des éditions de *Celse* et d'*Hippocrate*.

Van der Mersch. V. Mersch.

Van der Meulen. V. Meulen.

Vandermonde (Charles-Augustin), médecin français, né à Macao, 1727-1762, fils d'un médecin, professa la chirurgie à Paris et fut censeur royal, en 1757. On a de lui : *Essai sur la manière de perfectionner l'espèce humaine*, 1756, 2 vol. in-12 ; *Dictionnaire portatif de santé*, 1759, 2 vol. in-8°.

Vandermonde (Alexandre-Théophile), mathématicien, cousin du précédent, né à Paris, 1735-1796, entra à l'Académie des sciences en 1771, après son beau travail *Sur la résolution des équations*. Il a publié dans le *Recueil de l'Académie* d'importants *Mémoires, sur le problème du cavalier, sur les puissances du second ordre* (ou *factorielles*), etc. Il a concouru avec Monge et Berthollet à la publication de l'*Avis aux ouvriers sur la fabrication de l'acier*, 1793. Il a dirigé le Conservatoire des arts et métiers et a professé l'économie politique à l'Ecole normale en 1795.

Van der Neer. V. Neer.

Van der Noot. V. Noot.

Van der Velde (Charles-François), romancier allemand, né à Breslau, 1779-1824, ne réussit pas au théâtre, mais composa des romans historiques qui eurent beaucoup de succès. On cite: *les Patriciens, les Anabaptistes, les Hussites, Paul de Lascaris, Christine et sa cour, le Roi Théodore, les Amazones de Bohême*, etc. Ses *Œuvres*, publiées à Dresde, 1823, 14 vol. in-8°, ont été traduites par Loève-Weimars, 1826-28, 16 vol. in-12.

Van der Vynckt (Lucas-Jean-Joseph), historien belge, né à Gand, 1690-1779, avocat à Malines, puis membre du conseil de Flandre à Gand, s'occupa surtout de l'histoire de son pays. On lui doit: *Recherches chronologiques et historiques sur le gouvernement et les gouverneurs des Pays-Bas depuis* 1476 *jusqu'en* 1753, in-fol.; *Recherches sur le conseil provincial de Flandre*, 2 vol. in-fol.; — *sur le Grand-Conseil de Malines*, 2 vol. in-fol.; — *sur les magistrats des deux bancs de la ville de Gand*, 2 vol. in-4°; *Mémoires d'un voyage par la France, l'Italie et l'Allemagne*, 3 vol. in-fol.; *Dissertation sur les abbayes et bénéfices en commande dans les Pays-Bas; Histoire des troubles des Pays-Bas sous Philippe II;* cet ouvrage a eu trois éditions, in-4°; 1822, 4 vol. in-8°; 1822, 3 vol. in-8°; il a été traduit en allemand et en hollandais.

Van der Werf. V. Werf.

Van der Weyden. V. Weyden.

Vandeuvre ou **Vendruvre,** ch.-l. de canton de l'arrond. et à 28 kil. O. de Bar-sur-Aube (Aube); 1,942 hab. Moutons mérinos; fabr. de bonneterie de coton. Château.

Van Diemen. V. Tasmanie.

Van Dieve, historien belge, né à Louvain, 1536-1581, greffier de Louvain, joua un rôle assez important dans la lutte contre Philippe II, et fut l'ami de Juste-Lipse. On lui doit: *Rerum Brabanticarum libri XIX*, 1610, Anvers, in-4°; *De Galliæ Belgicæ Antiquitatibus; Rerum Lovaniensium libri IV*, Louvain, 1757, etc.

Vandrille (Saint), *Wandregisilus*, né à Verdun, comte du palais sous Dagobert Ier, se fit moine en 629, fonda l'abbaye de son nom, dans le pays de Caux, en 648, et mourut en 667. Fête, le 21 juillet.

Vandrille (Saint-), célèbre abbaye de Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur, était située à 4 kil. S. de Caudebec (Seine-Inférieure). Elle fut fondée en 648 par saint Vandrille, sous le nom de *Fontenelle*. Les Normands la saccagèrent au IXe siècle, elle fut reconstruite en 1035. Elle est en ruines.

Van Dyck (Antoine), peintre flamand, né à Anvers, 1599-1641, fils d'un peintre verrier, fut élève de Van Balen, puis de Rubens. Il passa trois ans en Italie, et y fit des études remarquables. Peu apprécié par ses compatriotes, malgré ses grandes qualités, il se rendit en Angleterre, 1632, sur l'invitation de Charles Ier, qui le combla d'honneurs et de richesses. Il abandonna le genre de l'histoire, où il avait cependant réussi, pour le portrait, et il égala presque le Titien. Il a plus de grâce et de finesse que Rubens, et l'on retrouve chez lui l'influence des maîtres italiens. On connaît de lui plus de 70 tableaux d'histoire: *Saint Augustin en extase*, à Anvers; *le Couronnement d'épines*, à Courtrai; *Jésus élevé en Croix; Saint Sébastien; la Vierge et l'Enfant Jésus, Vénus demandant à Vulcain des armes pour Énée*, etc., au Louvre. Ses portraits, si remarquables, sont très-nombreux; on cite surtout ceux de Charles Ier et de Van Dyck lui-même; il en a gravé beaucoup à l'eau-forte, avec le plus grand talent.

Van Dyck (Philippe), dit le *petit Van Dyck*, peintre hollandais, né à Amsterdam, 1680-1753, se distingua dans le portrait et dans les tableaux de genre. On lui reproche la minutie de l'exécution et son coloris, qui n'est pas naturel, mais terne. Il fut peintre officiel du landgrave de Hesse-Cassel; puis se fit marchand de tableaux et s'enrichit honorablement par cette industrie. Il a laissé un grand nombre de portraits de grandeur naturelle ou en miniature. On lui attribue *Sara présentant Agar à Abraham*, et *Abraham renvoyant Agar et Ismaël*, qui sont au Louvre.

Vane (Henry, baron), homme d'Etat anglais, né dans le comté de Kent, 1589-1654, se fit remarquer à la Chambre des communes par ses opinions royalistes, devint membre du conseil privé, 1625, et fut chargé de plusieurs ambassades. Jaloux et ennemi de Strafford, il se jeta dans l'opposition, 1639, prit part à la mort de son rival, puis se retira avec sa famille à Ruby-Castle.

Vane (Sir Henry), fils aîné du précédent, 1612-1662, se montra de bonne heure plein d'enthousiasme pour le puritanisme et pour les idées républicaines. Président de la colonie de Massachusetts, 1635, il souleva les esprits par ses audaces religieuses, et dut revenir en Angleterre, 1636. Il était trésorier de la marine, lorsqu'il se jeta, avec son père, dans les rangs de l'opposition. Il se joignit à Pym pour dénoncer Strafford et Laud, fut l'un des plus ardents promoteurs du *Covenant* ou alliance avec l'Ecosse; entra au Conseil d'Etat, après la proclamation de la république, 1648, s'opposa souvent à l'ambition de Cromwell, et fut emprisonné après la dissolution du Long-Parlement, 1653. Il écrivit, en 1656, un pamphlet vigoureux: *Question de guérison proposée et résolue*, contre le Protecteur, qui paraissait vouloir rétablir la monarchie; il fut encore emprisonné. Egalement hostile à Richard Cromwell, il fit partie du comité de sûreté et du conseil d'Etat, 1659; mais il fut écarté par son propre parti. Après la restauration, il fut arrêté par l'ordre de Charles II, malgré une adresse favorable des deux Chambres, 1660, conduit dans l'île de Scilly, puis accusé de haute trahison; il se défendit avec une courageuse éloquence, et fut décapité dans la Tour, 14 juillet 1662. Il avait été chef de dissidents plutôt qu'homme politique; ses partisans sont appelés *Vanists* ou *Seekers* (chercheurs); il prêchait une religion toute négative, comme on le voit par ses ouvrages: *the Retired man's meditations*, 1656, in-4°; *Of the Love of God*, 1657, in-4°; *the Face of the times*, 1662, in-4°; *the People's cause stated, meditations*, 1662, in-4°, ouvrage écrit dans sa prison.

Van Effen (Juste), littérateur hollandais, né à Utrecht, 1684-1735, fut inspecteur des magasins de Bois-le-Duc. Il a rédigé *le Misanthrope*, feuille périodique dans le genre du *Spectateur* d'Addison; *le Spectateur hollandais*. On lui doit encore un *Parallèle d'Homère et de Chapelain*, et des traductions de *Robinson Crusoé*, du *Mentor moderne* d'Addison, du *Conte du tonneau*, de Swift, etc.

Van Espen (Bernard), savant canoniste belge, né à Louvain, 1646-1728, enseigna le droit avec grand succès, mais fut forcé de quitter Louvain, à cause de ses opinions jansénistes. Son *Jus ecclesiasticum universum*, et ses autres ouvrages ont été plusieurs fois réimprimés, 4 vol. in-fol.

Van Everdingen. V. Everdingen.

Van Eyck. V. Eyck.

Vangions, *Vangiones*, peuple gaulois de la Germanie Ire, au N. des *Nemètes*. Capit., *Borbetomagus* ou *Vangiones* (Worms).

Van Goyen. V. Goyen.

Van Heem. V. Heem.

Van Heemskerk. V. Heemskerk.

Van Helmont. V. Helmont.

Van Heurn. V. Heurne (Jean de).

Van Hoeck. V. Hoeck.

Van Hoofft (Cornélius), historien et poëte hollandais, né à Amsterdam, 1581-1647, se contenta d'être magistrat civil (*drossart*) à Muiden, et a contribué aux progrès de la littérature hollandaise. On lui doit: *Granida*, drame; *Gérard de Velsen, Bato*, tragédies; des *Poésies diverses*. Il a écrit la *Vie de Henri le Grand, roi de France et de Navarre*, 1627, in-fol.; *Histoire de la maison de Médicis*, 1649; *Histoire de Hollande*, en 27 livres, exacte et d'un style rapide, 1677, in-fol.; une traduction de *Tacite*, 1684, in-fol.; etc.

Van Huysum. V. Huysum.

Vanière (Jacques), poëte latin moderne, né à Causses, près de Béziers, 1664-1739, entra dans l'ordre des jésuites, professa à Toulouse, à Montpellier, et cultiva en même temps la poésie latine avec beaucoup de succès. Il écrivit un petit poëme sur les *Etangs* (*Stagna*), puis *Columbaria, Vitis, Olus*, qui le firent connaître avantageusement. Encouragé par Lamoignon de Basville et par Fléchier, il fondit et développa ces différents morceaux dans un ouvrage plus vaste, le *Prædium rusticum*, qui parut en 1707, mais qui ne fut terminé qu'en 1730. Il reçut alors à Paris une véritable ovation littéraire. Il consacra le reste de sa vie à un *Dictionarium poeticum*, et à un grand dictionnaire français-latin, qu'il ne put achever. Son *Prædium rusticum*, divisé en 16 chants, est une œuvre pleine de fraîcheur et d'élégance, d'un style agréable et poétique; il a été souvent réimprimé, et plusieurs fois traduit en français; les meilleures éditions sont celles de Barbou, 1774, in-8°, et de Capperonnier, 1786, in-12. On a encore publié ses *Opuscula*, 1730, 1746, in-12.

Vanikoro, appelée aussi *île de La Pérouse*, île de la Polynésie, dans l'archipel de Santa-Cruz, par 12° lat. S. et 163°30′ long. E. Sol montagneux, couvert de bois; côtes rocheuses sur lesquelles La Pérouse fit naufrage, en 1788. Dumont d'Urville la visita en 1828, et éleva un monument à la mémoire de son malheureux compatriote.

Vanina d'Ornano, femme du capitaine corse Sampiétro, fut étranglée par son mari, parce qu'elle avait imploré sa grâce auprès du sénat de Gênes.

Vanini (Lucilio), philosophe italien, né à Taurisano (Terre d'Otrante), 1584-1619, étudia à Rome, à Naples, fut ordonné prêtre à Padoue, prêcha sans négliger l'étude d'Aristote, d'Averroès, de Cardan, de Pomponazzi; puis se mit à voyager en Allemagne, dans les Pays-Bas, à Genève, en France. Il ouvrit à Lyon un cours de philosophie; mais ses opinions le forcèrent à fuir; en Angleterre, il fut emprisonné deux mois à Londres, 1614, il revit l'Italie, partout dogmatisant, partout forcé de fuir. On le retrouve à Lyon, où il publie son *Amphitheatrum;* dans un monastère de Guyenne, d'où ses vices le font chasser; à Paris, où il gagne la confiance du nonce Ubaldini, devient aumônier de Bassompierre, et lui dédie ses *Dialogues de la nature*, qui furent condamnés au feu par la Sorbonne, 1617; à Toulouse, où le premier président du Parlement lui confie l'éducation de ses enfants. C'est là qu'il fut arrêté, con-

damné comme athée, malgré ses protestations et ses rétractations, à avoir la langue coupée, et à être pendu et brûlé. Ses deux ouvrages sont : *Amphitheatrum æternæ providentiæ divino-magicum*, *christiano-physicum*, etc....., 1615, in-8°; dans ce livre en 50 chapitres, il sème des protestations outrées d'orthodoxie, professe une théodicée incomplète, un déisme d'une qualité médiocre, et développe assez mal le péripatétisme d'Aristote; son second ouvrage est : *De admirandis naturæ reginæ deæque mortalium arcanis lib. IV*, Paris, 1616, in-8°; ce livre est écrit en forme de dialogues; il se montre ennemi mal déguisé du christianisme, ne reconnaît d'autre Dieu que la nature, et n'a d'autre morale que celle d'Epicure; il est impie et panthéiste. Ses *Œuvres* ont été traduites en français par M. Rousselot, 1841, in-18.

Van Kessel. V. Kessel.

Van Laan. V. Laan.

Van Laar. V. Laar (Pierre de).

Vanloo (Jacques), peintre hollandais, né à l'Ecluse, 1614-1670, élève de son père, peignit des portraits à Amsterdam, vint à Paris, et fut de l'Académie de peinture, en 1663. Ses œuvres sont rares; on cite le portrait de Michel Corneille le père, au Louvre, des portraits, à Rotterdam, et une grande *Etude de nu*, que Porporati a gravée sous le titre du *Coucher*.

Vanloo (Abraham-Louis), peintre, né à Amsterdam, 1641-1713, fils du précédent, fut forcé, à la suite d'un duel, de se réfugier à Nice. Il s'établit à Toulon, en 1684, et travailla aux peintures décoratives des vaisseaux du roi.

Vanloo (Jean), peintre, frère du précédent, né vers 1650, mort au commencement du XVIII° siècle, travailla avec son frère à la décoration des vaisseaux, à Toulon.

Vanloo (Jean-Baptiste), peintre, né à Aix, 1684-1745, fils et élève d'Abraham-Louis, acheva son éducation d'artiste en Italie, put, grâce à la faveur du prince de Carignan, étudier à Rome, sous Benedetto Lati, et vint à Paris en 1719. Il y eut bientôt une grande réputation, fut reçu membre de l'Académie en 1731, devint professeur-adjoint en 1733, et professeur titulaire en 1737. Il fit un séjour de quatre ans en Angleterre, où il fut bien accueilli par Rob. Walpole et par l'aristocratie, 1737-1741. Ses portraits sont remarquables par le coloris et par une touche légère et spirituelle; on cite ceux de *Louis XV*, de *Marie Lesczynska*, de *M*mes *de Prie* et *de Sabran*, du graveur *Nicolas Tardieu*. Ses tableaux d'histoire ont du mérite : *Diane et Endymion*, *Saint Pierre délivré de prison*, *Henri III instituant l'ordre du Saint-Esprit* (au Louvre). Il exécuta aussi d'importants travaux pour l'hôtel de ville de Paris, pour les églises, et fut chargé de restaurer, à Fontainebleau, les peintures de la galerie de François Ier.

Vanloo (Louis-Michel), peintre, fils aîné du précédent, né à Toulon, 1707-1771, élève de son père, eut le premier prix de peinture, en 1725, alla à Rome, avec son oncle Carle, fut de l'Académie en 1733, et professeur-adjoint en 1735. Il réussit surtout dans les portraits. En 1736, il alla en Espagne, fut nommé, par Philippe V, son premier peintre, et contribua à la création de l'Académie de San-Fernando, dont il fut le directeur. Il revint à Paris en 1752, et continua de faire un grand nombre de portraits. On cite de lui : *Apollon poursuivant Daphné* (au Louvre), et le *Concert espagnol*.

Vanloo (François), peintre, frère du précédent, né à Aix, 1711-1733, fut élève brillant de l'Académie de Saint-Luc, à Rome, et mourut par accident, après avoir donné les plus grandes espérances.

Vanloo (Charles-Amédée-Philippe), peintre, frère des précédents, né à Turin, en 1718, mort après 1790, fut reçu à l'Académie de peinture de Paris, en 1747, fut professeur-adjoint, 1760, professeur, 1770. Il a produit beaucoup, mais sans grand talent; il aimait les sujets mythologiques (*Deux familles de satyres*), ou bizarres (un *Oiseau dans la machine pneumatique*, une *Jeune fille électrisée*). Il a travaillé pour Frédéric II, à Berlin, de 1751 à 1769; un *Saint Sébastien*, son morceau de réception à l'Académie, est à Notre-Dame de Versailles.

Vanloo (Charles-André, dit *Carle*), peintre, frère de Jean-Baptiste, né à Nice, 1705-1765, le plus célèbre des Vanloo, fut l'élève de son frère, qu'il suivit à Rome, à Paris, et qu'il aida dans ses travaux de restauration à Fontainebleau. Il eut le premier prix en 1724, mais ne partit pour l'Italie qu'en 1727, avec deux de ses neveux. Son dessin à la sanguine du *Refus de Balthasar*, lui valut le prix à l'Académie de Saint-Luc; il peignit des fresques à Rome, de charmantes peintures décoratives dans le palais du roi, à Turin, revint à Paris, 1734, fut de l'Académie, 1735, devint premier peintre du roi, etc. Comme artiste et comme professeur, il eut une grande réputation; il peignait tous les genres avec la plus grande facilité, et les plus habiles graveurs ont popularisé ses œuvres. Son invention est inépuisable, son coloris est brillant, son pinceau est plein d'habileté; mais on lui reproche de la mollesse et de la froideur, peu de précision dans le dessin et trop de simplicité. On cite plusieurs de ses portraits, qui sont à Versailles : *Apollon faisant écorcher Marsyas*, le *Mariage de la Vierge*, *Enée portant son père Anchise* (au Louvre); la *Halte de chasse*; trois tableaux de la *Vie de la Vierge* (à Saint-Sulpice); l'*Histoire de saint Augustin* (aux Petits-Pères); *Saint Charles Borromée* (à Saint-Merry); etc., etc. Il a formé un grand nombre d'élèves, Doyen, Lagrenée aîné, etc.

Vanloo (Jules-César-Denis), peintre, fils du précédent, né à Paris, 1743-1821, fut paysagiste, et a surtout représenté des vues d'Italie. Il fut membre de l'Académie en 1784; ses œuvres sont médiocrement estimées.

Van Loon (Gérard), historien et numismate hollandais, né à Leyde, 1683-1760 (?), a écrit : *Histoire métallique des Pays-Bas depuis l'abdication de Charles-Quint jusqu'à la paix de Bade*, en 1716, La Haye, 1723, 4 vol. in-fol., trad. en français par Van Effen; *Histoire ancienne de Hollande*, 1732, 2 vol. in-fol.; etc.

Van Mander. V. Mander.

Van Mons (Jean-Baptiste), chimiste belge, né à Bruxelles, 1765-1842, fut membre associé de l'Institut de France, dès 1796, et professeur de chimie et de physique à l'école centrale du départ. de la Dyle, 1797. Il fut l'un des principaux rédacteurs des *Annales de chimie* de Paris, et fonda à Bruxelles un *Journal de chimie et de physique*, qui eut beaucoup de succès. En 1816, il fut professeur de chimie et d'agronomie à l'Université de Louvain. Il dota la Belgique de magnifiques pépinières et rendit de grands services à la pomologie. Il a publié beaucoup d'ouvrages estimés : *Pharmacopée nouvelle*, 1800; *Principes d'électricité*, 1802; *Théorie de la combustion*, 1802; *Principes élémentaires de chimie philosophique*, 1818; *Chimie des éthers*, 1837; *Arbres fruitiers et leur culture*, 2 vol. in-12; etc.

Vanne (Saint), évêque de Verdun, de 498 à 525, a donné son nom à une abbaye de Verdun, célèbre par une congrégation de Bénédictins, formée en 1600, et émule celle de Saint-Maur.

Vannes, *Dariorigum Veneti*, ch.-l. du département du Morbihan, près du golfe de Vannes, à 460 kil. O. de Paris, sur le chemin de fer de l'Ouest, par 47° 39′30″ latit. N., et 5° 5′42″ long. O.; 14,690 hab. Evêché; école d'hydrographie. Port peu profond sur un petit bras de mer. Chantiers de construction; pêche de sardines; commerce de sel, beurre, miel, cire, chanvre, grains et cidre.

Van Nève (François), peintre et graveur, né à Anvers en 1627, se forma à l'école de Rubens et de Van Dyck, se perfectionna en Italie par l'étude des œuvres de Raphaël, et a laissé plusieurs tableaux remarquables. Ses eaux-fortes sont estimées.

Vanni (Andrea), peintre italien, né à Sienne, florissait de 1370 à 1413. Il a laissé quelques peintures à Sienne et à Naples.

Vanni (Francesco), peintre, architecte et graveur, né à Sienne, 1563-1609, de la famille du précédent, étudia à Rome, d'après Raphaël et les meilleurs maîtres, puis à Parme, d'après le Corrége, et à Bologne. Il s'appropria surtout la manière du Baroccio. Il a composé de belles fresques à Sienne : les *Siennois à la croisade*, le *Concile de Sienne*, etc., et de nombreux tableaux, le *Martyre de Sainte-Lucie*, le *Baptême de Constantin*, la *Rencontre de Jésus et de la Vierge*, la *Fuite en Egypte*, etc. Il fit à Rome, pour Clément VIII, la *Chute de Simon le magicien*, son chef-d'œuvre, et d'autres tableaux moins remarquables. Ses tableaux sont répandus dans toute l'Europe; le Louvre possède deux *Repos de la Sainte Famille* et le *Martyre de sainte Irène*. Son coloris est ferme et vigoureux, sa touche gracieuse. Il a laissé des eaux-fortes recherchées, a construit quelques monuments, et a eu une heureuse influence sur l'école de Sienne.— Ses deux fils, *Michel-Ange*, 1583-1671, et *Raphaël*, 1596-1673, ont été d'habiles artistes; le premier a trouvé un procédé pour colorer le marbre; le second, élève d'Annibal Carrache, a laissé beaucoup de peintures à Rome et à Sienne (*Victoire de Clovis sur Alaric*, *Assomption*, *saint François de Sales*, etc.). Son dessin est large, son coloris gracieux.

Vannucchi (Andrea). V. André del Sarto.

Vannucci (Pietro), dit **le Pérugin,** de Perugia (Pérouse), sa résidence habituelle, peintre italien, né à Città della Pieve, près de Pérouse, 1446-1524, fils d'un pauvre paysan, étudia probablement à Florence, on ne sait sous quels maîtres. Après avoir lutté courageusement contre la misère, il acquit de la réputation, et on lui commanda un grand nombre d'ouvrages. On cite de lui : une *Vierge entourée d'anges* (à Pavie)), *la Vierge avec saint Michel, sainte Catherine, sainte Apollonie et saint Jean* (à Bologne). En 1480, il peignit à la chapelle Sixtine de Rome cinq fresques qui ont à peu près disparu ; le *Martyre de saint Marc pape* et celui de *saint Marc évangéliste;* des fresques au Capitole et à Saint-Pierre in Montorio. Il vint s'établir à Pérouse, en 1490, et y multiplia ses chefs-d'œuvre, les *Sibylles*, les *Prophètes*, le *Père éternel dans une gloire*, une *Transfiguration*, la *Nativité*, etc., etc., pour la Bourse (*Stanze del Cambio*) ; des tableaux, des fresques, pour les églises, *Saint Jean-Baptiste*, le *Sauveur mort*, une *Adoration des Mages*, la *Vierge couronnée*, l'un de ses chefs-d'œuvre, une *Ascension;* etc. Il alla ensuite à Florence, où on a de lui : une *Assomption*, une *Descente de croix*, une *Mise au tombeau*, des *Madones*, etc., etc. Ses œuvres sont nombreuses dans toutes les grandes villes d'Italie et dans les musées de l'Europe; ainsi on admire à Rome la *Nativité*, dite *della Spineta*, une *Sainte Famille;* à Naples, une *Ascension;* à Vienne, une *Madone et deux saintes femmes;* à Munich, la *Vierge apparaissant à saint Bernard;* au Louvre, une *Nativité*, *la Vierge tenant dans ses bras l'Enfant Jésus adoré par sainte Catherine, sainte Rose et deux anges*, le *Combat de l'Amour et de la Chasteté*, la *Madeleine enlevée au ciel, Saint Pierre marchant sur les eaux*, etc.— Le Pérugin, encore un peu sec dans son style, est surtout remarquable par le charme de ses têtes de jeunes gens et de femmes, par la grâce des poses et des mouvements, par l'éclat du coloris, l'élégance de ses architectures. On peut lui reprocher de n'avoir pas assez varié ses compositions. Il était avare et défiant, et menait une vie misérable, malgré ses richesses. Son école fut bientôt célèbre; il a été le maître de Raphaël, du Pinturicchio, de l'Ingegno, d'Ubertino, Ghiberti, etc.

Van Oort. V. Oort.

Van Oost. V. Oost.

Van Ostade. V. Ostade.

Van Praet. V. Praet.

Van Pynacker. V. Pynacker.

Van Robais (Josse), manufacturier, né à Courtrai, vers 1630, mort en 1685, d'une famille hollandaise, fut appelé de Middelbourg par Colbert, pour établir une fabrique de draps à Abbeville, 1665. Le roi lui avança des sommes considérables, et lui accorda de grands priviléges ; les gentilshommes purent s'associer à ses travaux, sans déroger. Aux approches de la révocation de l'édit de Nantes, il fut harcelé par les convertisseurs, lui et ses ouvriers; il résista, et par une exception presque unique, il obtint, en 1685, le privilége, pour lui et ses descendents, de faire baptiser ses enfants par le chapelain de l'ambassade de Hollande.

Vans (Les), ch.-l. de canton de l'arr. et à 26 kil. S. O. de Largentière (Ardèche) ; 2,625 hab. Fabr. de soie ; comm. de vins et châtaignes.

Van Spaendonck. V. Spaendonck.

Van Steen. V. Steen.

Van Steenwyck. V. Steenwyck.

Van Swieten. V. Swieten.

Van Uden. V. Uden.

Van Veen .V. Veen.

Vanves ou **Vanvres,** village de l'arr. et à 6 kil. N. de Sceaux (Seine) ; à 7 kil. S. O de Paris; 7,926 hab., dont 7,212 agglomérés. Fort protégeant Paris. Maison d'aliénés. Anc. château avec parc, occupé par le lycée du Prince-Impérial, maintenant lycée de Vanves.

Vanvitelli (Gaspard **Van Wittel**), peintre hollandais, né à Amersfoot, 1653-1736, alla s'établir à Rome dès 1679, et peignit avec talent des paysages, d'un bon coloris, places publiques, monuments, avec de nombreuses figures. Le Louvre a de lui deux *Vues de Venise*.

Vanvitelli (Luigi), architecte et peintre italien, fils du précédent, né à Naples, 1700-1773, abandonna de bonne heure le pinceau pour l'architecture. Il étudia les monuments antiques de Rome, et bientôt contruisit à Urbin les églises Saint-François et Saint-Dominique, puis le nouveau port d'Ancône, et le couvent de Saint-Augustin à Rome. Le roi de Naples, Charles III, le chargea d'élever le palais de Caserte; c'est là le chef-d'œuvre de Vanvitelli; il construisit aussi le superbe aqueduc qui amène l'eau dans le palais, sur une longueur de 42 kil. Il fut l'un des plus grands artistes de son temps, d'un goût excellent, unissant l'élégance à la magnificence, et, dans la majesté de l'ensemble, n'oubliant pas la beauté des détails.

Vaour, ch.-l. de canton de l'arrond et à 25 kil. N. O. de Gaillac (Tarn) ; 573 hab., dont 238 agglomérés.

Vapincum, v. de l'anc. Gaule dans la Narbonnaise I^{re}. Auj. *Gap*.

Var, italien *Varo*, latin *Varus*, fleuve de France, prend sa source au mont Camelcone dans les Alpes-Maritimes, arrose Entrevaux et Puget-Théniers, reçoit l'Esteron et la Vesubia, et se jette dans la Méditerranée à Saint-Laurent-du-Var, après un cours de 114 kil. C'est un torrent qui n'est pas navigable et qui déborde au printemps et en automne. On a dernièrement endigué la rive gauche pour régulariser le cours du fleuve.

Var, département français de la région du S. E., formé de la basse Provence. Il a 608,325 hectares et 293,757 habitants, soit 54 par kil. carré. Ch.-l., *Draguignan*. Il renferme 350,000 hectares de landes, terres incultes et montagnes déboisées. Le littoral est riche et produit les fruits, la soie, les olives et le raisin ; la petite vallée de l'Argens est également fertile. Les parties montagneuses, dont le bois n'a pas été ravagé, contiennent beaucoup de chênes-liéges. Le département a trois arrondissements : Draguignan, Brignoles et Toulon, 28 cantons et 145 communes. Côtes très-découpées qui présentent les golfes de Saint-Tropez et de Fréjus. Pêche de thons et d'anchois; commerce d'eau-de-vie, liqueurs, parfumerie, savons, vin, huile d'olive, soie, bouchons de liége, fruits. On en a distrait, en 1860, l'arrond. de Grasse, pour le réunir aux Alpes-Maritimes. Il y a un évêché à Fréjus ; le départ. dépend de la Cour d'appel et de l'Académie d'Aix ; 15^e région militaire (Marseille).

Varades, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 13 kil. E. d'Ancenis, sur la Loire et le chemin de fer de l'Ouest (Loire-Inférieure); 3,560 hab., dont 714 agglomérés. Vins blancs. Les Vendéens y passèrent la Loire en 1793.

Varadin (Grand-). V. Wardein (Gross-).

Varadin (Peter-). V. Peterwardein.

Varagine. V. Voragine.

Varallo, v. du roy. d'Italie, sur la Sesia, dans la prov. et à 60 kil. N. O. de Novare ; 4,000 hab. Aux environs est la belle église appelée Sanctuaire de Varallo, lieu de pèlerinage.

Varanes ou **Bahram,** nom de plusieurs rois Sassanides de Perse : *Varanes I^{er}*, 273-276; *Varanes II*, 276-293; *Varanes III*, 293-294 ; *Varanes IV*, 389-399; *Varanes V*, 420-440.

Varangar, garde particulière des empereurs d'Orient au XI^e siècle et au XII^e; la plupart des soldats étaient Norvégiens ; beaucoup de Saxons, après la conquête de l'Angleterre par Guillaume de Normandie, allèrent s'enrôler dans cette garde, qui eut une forte paye et de nombreux priviléges.

Varanger, golfe de Norvége, dans la partie orientale du Finmark, sur l'Océan Glacial; il a environ 90 kil. de longueur.

Varangiens. V. Varègues.

Varchi (Benedetto), poëte et historien italien, né à Florence, 1502-1565, étudia le droit à Padoue et à Pise, fut notaire à Florence, lutta contre les Médicis, fut exilé, puis se laissa gagner par les avances bienveillantes de Cosme I^{er}. Il fut chargé par ce prince d'écrire l'histoire de Florence. Pourvu du prieuré de Monte-Varchi, il entra dans les ordres et ouvrit sa maison aux hommes les plus illustres de l'Italie. Dans les différents genres où il a réussi, il s'est montré surtout bon écrivain ; il a composé des *Oraisons funèbres*, des *Sonnets*, *la Belle-mère*, comédie imitée de Térence, *l'Ercolano*, dialogue estimé sur l'origine et la différence des langues, une *Histoire de Florence*, de 1527 à 1538, composée avec indépendance, 1721, in-fol; des traductions, etc.

Vardane ou **Bardane,** roi des Parthes, succéda à son père Artaban III, 44-47, combattit son neveu Gotarsès, et fut assassiné par ses officiers.

Vardane, prince d'Arménie, gouverna ce pays de 415 à 442, fut forcé de subir la domination et la religion des Perses, se souleva contre Yezdedgerd II, le battit sur les bords du Cyrus, mais fut tué dans l'Aderbaïdjan, 451.

Vardar, anc. *Axius*, fl. de la Turquie d'Europe, prend sa source au pied du Tchar-Dagh, traverse la Roumélie, arrose Uskup et Gradisca, et se jette dans le golfe de Saloniki, après un cours de 300 kil.

Vardes (François-René **du Bec-Crespin,** marquis de), né vers 1621, mort en 1688, courtisan célèbre au XVIIe siècle, était fils de la comtesse de Moret, devint maréchal de camp en 1649, et resta fidèle à la cause royale pendant la Fronde. Lieutenant général en 1654, gouverneur d'Aigues-Mortes, 1660, il fut capitaine-colonel des Cent-Suisses en 1665. C'était l'un des seigneurs les plus à la mode, et Louis XIV le prit pour confident de ses amours avec Mlle de La Vallière. Mais il se fit l'instrument de la jalousie de la comtesse de Soissons, et l'on adressa à la reine une lettre supposée du roi d'Espagne qui lui révélait les galanteries de Louis XIV. Il fut d'abord emprisonné, puis exilé dans son gouvernement. On ne lui permit de revenir à la cour qu'en 1683.

Vardo, nom latin du *Gardon*.

Varègues ou **Varangiens,** bannis Scandinaves qui prêtèrent leur secours à la république de Novogorod contre les Finnois. Leur chef, Rurik, prit le titre de grand-duc ou plutôt grand-prince, 862 ; d'autres s'établirent à Kiev, en 864.

Varel, v. de l'Allemagne du Nord, dans le grand-duché d'Oldenbourg, à 33 kil. N. d'Oldenbourg, sur la Hase et le golfe de la Jahde; 3,300 hab. Jadis ch.-l. de la seigneurie de Kniphausen, qui appartenait aux lords Bentinck.

Varela ou **Værela,** bourg, au S. de la Finlande, à 30 kil. N. de Fredericksamn, où Gustave III, roi de Suède, signa la paix avec la Russie, 1790.

Varen (Bernhard), en latin *Varenius*, géographe hollandais, né à Amsterdam vers 1620, mort vers 1680. Bon médecin, il s'occupa de mathématiques, de physique et de géographie. On a de lui : *Descriptio regni Japoniæ et Siam*, 1673, in-8°; *Geographia generalis*, 1650, in-12, ouvrage fort savant, dont Newton a donné une édition annotée, 1681, in-8°, et qui a été trad. en français par Puisieux, 4 vol. in-12, 1755.

Varengeville, village de l'arrond. et à 8 kil. O. de Dieppe (Seine-Inférieure) ; 1,400 hab. Le fameux armateur Ango y avait son château.

Varennes, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 30 kil. E. de Langres (Haute-Marne) ; 1,307 hab.

Varennes-en-Argonne, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 30 kil. N. O. de Verdun (Meuse); 1,453 hab. Grandes fabriques de biscuits de table et de macarons. Louis XVI et sa famille y furent arrêtés, le 22 juin 1791.

Varennes-sur-Allier, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 30 kil. N.-O. de la Palisse (Allier), sur l'Allier; 2,505 hab.

Varent (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 31 kil. N. E. de Bressuire (Deux-Sèvres), sur le Thoué; 1,745 hab., dont 413 agglomérés. Récolte de vins.

Varèse, v. du roy. d'Italie, près du lac du même nom, sur l'Olona, dans la prov. et à 26 kil. O. de Côme; 7,000 hab. Lieu de pèlerinage, dit *Sacro-Monte-di-Varese*. Prise par le général Garibaldi, le 2 juin 1859, après trois jours de combats acharnés.

Vargas (Louis **de**), peintre espagnol, né à Séville, 1502-1568, étudia à Rome sous Perino del Vaga, resta longtemps en Italie, et, à son retour, régénéra l'école de Séville, dont il fut l'un des premiers maîtres. Ses œuvres sont remarquables par la perfection des contours, l'expression des figures, les draperies. D'une piété poussée jusqu'à l'ascétisme, il portait un cilice, et couchait tous les soirs dans un cercueil pour y méditer sur la mort. On cite de lui : une *Nativité*, la *Vierge du rosaire*, la *Voie douloureuse*, la *Génération temporelle de Jésus-Christ*, une fresque représentant un *Jugement dernier*, un *Calvaire*, qui passe pour son chef-d'œuvre. Le Louvre a de lui : *Saint Michel domptant le démon* et une *Madone*.

Vargas (André **de**), peintre espagnol, né à Cuença, 1613-1671, bon coloriste, a laissé des fresques et des tableaux estimés.

Vargas (Jean **de**), jurisconsulte espagnol, présida le *Conseil des troubles* ou *Conseil de sang*, créé par le duc d'Albe dans les Pays-Bas, en 1566. Il a laissé une triste réputation de cruauté.

Varhély, anc. capit. des Daces sous le nom de *Sarmizegethusa*, colonie romaine dite *Ulpia Trajana*, bourg de l'empire austro-hongrois, dans la Transylvanie. Ruines et inscriptions romaines.

Varignon (Pierre), géomètre, né à Caen, 1654-1722, se lia d'étroite amitié avec le jeune abbé de Saint-Pierre, vint vivre avec lui dans le faubourg Saint-Jacques à Paris, et se livra sans partage à sa passion pour les mathématiques. Il publia, en 1687, un *Projet d'une nouvelle mécanique*, in-4°, dans lequel toute la statique était déduite d'un principe unique, celui de la composition du mouvement uni à l'équilibre. Il entra à l'Académie des sciences, 1688, fut nommé professeur de mathématiques au collège Mazarin, publia d'excellents mémoires, *sur la cause de la pesanteur*, 1690, sur *l'analyse des infiniment petits*, pour défendre le calcul infinitésimal, nouvellement créé par Leibniz et Newton; obtint une chaire au Collège de France en 1704, et entretint une vaste correspondance avec tous les savants de l'Europe. On a publié après sa mort : *Traité du mouvement et de la mesure des eaux courantes et jaillissantes*, 1725, in-4°; *Nouvelle mécanique ou statique*, 1725, 2 vol. in-4° ; *Eléments de mathématiques*, 1732, in-4° ; et un curieux ouvrage de théologie, *Démonstration de l'impossibilité de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie*, Genève, 1730, 1747, in-8°.

Varilhes, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 8 kil. S. de Pamiers (Ariége), sur l'Ariége; 1,646 hab.

Varillas (Antoine), historien, né à Guéret, 1624-1696, d'abord précepteur, devint historiographe du duc d'Orléans, 1648, puis fut employé à la bibliothèque du roi, 1655-1662. Retiré dans la communauté de Saint-Côme, il s'y livra à des travaux historiques. Il a beaucoup écrit et eut d'abord une assez grande réputation; mais l'on s'aperçut bientôt de sa faiblesse réelle ; il cherchait à amuser plutôt qu'à instruire. On peut citer parmi ses nombreux ouvrages : *Politique de la maison d'Autriche*, 1658, in-4° ; *Histoire du règne de saint Louis*, 1682, in-8°; *Histoire de Charles IX*, 1683, 2 vol. in-4°; *Histoire de François Ier*, 1685, 2 vol. in-4° ou 3 vol. in-12 ; *les Anecdotes de Florence*, 1685, in-12; *Histoire des Révolutions arrivées dans l'Europe en matière de religion, depuis 1374 jusqu'en 1569*, Paris, 1686-89, 6 vol. in-4°; *la Politique de Ferdinand le Catholique, roi d'Espagne*, 1688, in-12; *Histoire de Louis XI*, 1686, 2 vol. in-4°; *Histoire de Louis XII*, 1688, 3 vol. in-4° ; *Histoire de Charles VIII*, 1691, in-4°; *Histoire de Henri II*, 1692, 2 vol. in-4°; *Histoire de François II*, 1693, in-12; *Hist. de Henri III*, 1694, 2 vol. in-4°; etc., etc.

Varinas, v. de la république de Venezuela, ch.-l. de la prov. du même nom, sur le Santo-Domingo, à 455 kil. S. O. de Caracas; 8,000 hab. Récolte de tabac et d'indigo.

Varius (Lucius), poëte latin du siècle d'Auguste, fut l'ami de Virgile et d'Horace. Il écrivit un poëme *sur la mort*, un poëme épique en l'honneur d'Auguste et d'Agrippa, une tragédie de *Thyeste*, que Quintilien égalait aux belles tragédies grecques, un *Panégyrique d'Auguste*. Il fut chargé par Virgile de revoir et de publier l'*Enéide*, et mourut probablement vers 10 av. J. C. Il reste de lui quelques vers, recueillis surtout par M. Otto Ribbeck, dans les *Scenicæ Romanorum poesis fragmenta*, Leipzig, 1852.

Varna, anc. *Constantia*, v. de la Turquie d'Europe, port sur la mer Noire, dans la Bulgarie, à 470 kil. N. de Constantinople, 380 kil. S. E. de Bukharest; 22,000 hab. Archevêché grec. Exportation de blé, fruits, vins, cire, miel, bois. Victoire du sultan Amurat II sur les Hongrois commandés par le roi Ladislas V, le voïvode de Transylvanie, Jean Hunyade, et le légat Julien Cesarini, le 10 nov. 1444. Ladislas et Cesarini y furent tués. Prise par les Russes, 1828, rendue au traité d'Andrinople Elle est fortifiée. En 1854, les troupes anglo-françaises s'y embarquèrent pour la Crimée.

Varner (François), vaudevilliste, né à Paris, 1789-1854, élève de Sainte-Barbe, servit dans les dragons, entra dans les bureaux du ministère de la guerre, fit la campagne de Moscou ; et, sans emploi sous la Restauration, travailla pour le théâtre. Soit seul, soit avec Ymbert, Scribe, Bayard, Mélesville, etc., il composa de spirituels vaudevilles : *le Solliciteur*, *les Deux maris*, *la Mansarde des artistes*, *le Précepteur dans l'embarras*, *l'Académicien de Pontoise*, *la Perle des servantes*, etc. Chef de bureau à l'Hôtel de ville, en 1830, il perdit sa place en 1848.

Varnhagen d'Ense (Charles-Auguste-Louis-Philippe), littérateur et homme d'État prussien, né à Düsseldorf, 1785-1858, d'une famille ancienne, abandonna la médecine qu'il étudiait à Berlin pour la carrière littéraire, commença avec Chamisso, dès 1804, la publication du *Musenalmanach*, puis fit, à Halle, avec Neumann, un roman, 1806. Il revint à Berlin, s'éprit de Rachel Levin, et, pour obtenir sa main, se rendit à Tubingue, afin d'achever ses études médicales. Mais il y rencontra Uhland et Kœrner, qui le détournèrent encore

vers la littérature, 1808. Il entra au service de l'Autriche, fut blessé à Wagram, connut M. de Stein à Prague, puis, en 1813, devint capitaine dans un régiment russe, et fit la campagne de France. C'est alors qu'il écrivit : *Chants du soldat*, 1813, in-8°; *Récit des événements de Hambourg*, 1813, in-8° ; *Histoire de la campagne de Tettenborn*, 1814, dont il fut l'aide de camp. Après son mariage avec Rachel, il suivit le prince de Hardenberg au congrès de Vienne, et à Paris ; fut chargé d'affaires à Carlsruhe, puis rentra dans la vie privée, 1819. Il a écrit, d'une manière remarquable, surtout des biographies, et s'est placé au premier rang parmi les prosateurs de l'Allemagne. On a de lui : *Nouvelles allemandes*, 1815; *Poésies mêlées*, 1816; *Sentences spirituelles d'Ange Silesius*, 1822, in-8°; *Gœthe dans le souvenir des contemporains*, 1823, in-8°; *Monuments biographiques*, 1824-30, 5 vol. in-8°; *Souvenirs et Mélanges*, 1837-46, 7 vol. in-8°; les biographies de Seydlitz, du général Winterfeld, de la reine de Prusse, Sophie-Charlotte, du maréchal de Schwerin, de Keith, de Karl Müller, de Bülow, etc.; *Rachel, livre-souvenir pour ses amis*, 1833-34, 3 vol. in-8°, et *la Société de Rachel*, 1836, 2 vol. in-8°.

Varnhagen d'Ense (RACHEL-ANTONIA-FRÉDÉRIQUE **Levin**, Mme), femme du précédent, née à Berlin, 1771-1833, de parents israélites, s'associa de bonne heure au grand mouvement littéraire de l'Allemagne, et réunit dans son salon les esprits les plus éminents. Elle exerça une grande influence par les belles qualités de son esprit; en 1808, elle rencontra le jeune Varnhagen, qui contracta dès lors avec elle une promesse de mariage; il ne put être célébré qu'en 1814; jamais union ne fut plus heureuse. Désormais sa vie se confondit avec celle de son mari, et elle resta digne de l'estime et de l'admiration qu'elle avait inspirée à ses nombreux amis.

Varotari (DARIO), peintre et architecte, né à Vérone, 1539-1596, élève et ami de P. Véronèse, devint à Padoue le chef d'une nouvelle école. On cite de lui : un *Saint Barnabé*, à Venise; *les Saintes femmes au Sépulcre*, le *Pape approuvant les statuts de l'Ordre des Carmes*, à Padoue.

Varotari (ALESSANDRO), dit *le Padovanino*, peintre, fils du précédent, né à Padoue, vers 1580, mort vers 1640, prit le Titien pour modèle et eut un rang honorable parmi les artistes de Venise. On cite les *Noces de Cana*, à Venise, comme étant son chef-d'œuvre, puis l'*Incrédulité de saint Thomas*, la *Femme adultère*, un *Christ mort*, *Lucrèce, le poignard à la main*, à Padoue. Le Louvre a de lui *Vénus et l'Amour*.

Varouna, l'un des huit *Vaçous* de la mythologie indienne, est le gardien de l'Ouest, et préside à la mer et aux eaux. On le représente couronné de lotus et voguant sur un crocodile.

Varron (CAIUS TERENTIUS **Varro**), consul romain, était fils d'un boucher, suivant Tite Live, ce qui est peu probable. Il fut porté au consulat par le parti plébéien, en 216 av. J. C.; il avait déjà rempli les fonctions de questeur, d'édile curule, de préteur, et il s'était déclaré l'adversaire du système de temporisation adopté par Fabius. Malgré son collègue Paul Émile, il livra et perdit la bataille de Cannes contre Annibal, 2 août. Il s'enfuit à Venouse, puis, avec beaucoup de présence d'esprit, organisa la défense à Canouse. Lorsqu'il revint à Rome, toute la population se porta à sa rencontre, et le sénat le remercia de n'avoir pas désespéré de la république. Il eut divers commandements militaires jusqu'à la fin de la 2e guerre punique; le peuple lui resta toujours attaché.

Varron (MARCUS TERENTIUS **Varro**), polygraphe romain, né à Reate, vers 114, mort vers 26 av. J. C., d'une famille plébéienne, riche et distinguée. Il acheva son éducation à Athènes, et suivit, avec Cicéron, les cours d'Antiochus d'Ascalon. Il se lia avec Pompée, fut l'un de ses lieutenants dans la guerre contre les pirates, remporta une victoire navale et obtint une couronne rostrale. Il protesta contre le premier triumvirat, en écrivant un pamphlet, *le Monstre à trois têtes*, mais se réconcilia bientôt avec les triumvirs, fut édile, tribun, et à l'époque de la guerre civile, s'associa à la cause de Pompée, mais après beaucoup de tergiversations. Il était alors lieutenant de Pompée en Espagne ; abandonné d'une partie de son armée, il fit à Cordoue sa soumission à César. Il parut un instant au camp de Pompée, en Epire, revint en Italie, et se consacra entièrement aux lettres. Retiré dans sa villa de Tusculum, il se lia intimement avec Cicéron ; César le chargea de réunir des livres pour plusieurs bibliothèques publiques. Après la mort du dictateur, Antoine, son ennemi, s'empara de la maison de Varron et le proscrivit. Il parvint à échapper, grâce au dévouement de ses amis. Il vécut dès lors tranquille dans ses belles villas de Casinum, de Cumes, de Tusculum, respecté par Auguste, qui voulut que le buste du *plus savant des Romains* fût placé dans la bibliothèque fondée par Asinius Pollion. — Il avait beaucoup lu, beaucoup écrit; on parle de 80 ouvrages formant près de 500 livres ; on n'en connaît que les titres; mais nous possédons deux de ses œuvres : *De lingua latina*, qui avait 30 livres; il n'en reste plus que 6 (du Ve au Xe); et le *De re rustica*, suite de trois dialogues ; c'est un ouvrage mieux composé que celui de Caton ; l'auteur cherche à régénérer la Rome d'Auguste par des leçons renouvelées du rigide Censeur. Il nous reste des fragments de ses *Satires Ménippées*, compositions mêlées de prose et de vers, ayant pour but d'initier les Romains à la philosophie grecque. Ses *Logistorici* étaient des dialogues du genre de ceux de Cicéron ; on a l'analyse, faite par saint Augustin, d'un traité *Sur la philosophie*, et des fragments du recueil des *Sentences*. Ses *Antiquités humaines* se divisaient en quatre sections, consacrées à l'ethnologie, à la géographie, à la chronologie et aux institutions; mais ses *Antiquités divines* firent surtout la réputation de Varron ; il traitait des *hommes* ou des prêtres, des *lieux* ou des temples, des *temps* ou des fêtes, des *choses* ou des cérémonies, puis des *dieux certains*, *incertains*, *principaux* ou *d'élite ;* cet ouvrage précieux a été malheureusement perdu, probablement au XIVe siècle ; on n'a plus également ses *Hebdomades* ou *Livre des images*, sorte de biographie des hommes célèbres. Antiquaire passionné, Varron admire beaucoup les vieux auteurs, et reproduit leur style ; il abonde en formes archaïques. Le *De re rustica* a été surtout publié par Schneider, Leipzig, 1794-97, dans ses *Rei rusticæ scriptores*, et traduit en français par Saboureux de la Bonneterie, 1771, in-8°, par Rousselot, dans la *Collection Panckoucke*, par M. Wolff, dans la *Collection Nisard*. Le *De lingua latina* a été publié par O. Müller, Leipzig, 1833, par M. Egger, 1837, in-16 ; les fragments des *Satires Ménippées*, par Fr. Œhler, Quedlimbourg, 1844; les *Sentences*, avec traduction, par M. Chappuis, 1856, in-18. V. Boissier, *Etude sur la vie et les ouvrages de Varron*, 1859.

Varron (PUBLIUS TERENTIUS **Varro**), poëte latin, né à Narbonne, chez les Atacini, d'où son surnom d'*Atacinus*, 81-37 av. J. C., s'exerça dans l'épopée, la poésie didactique, l'élégie, la satire. Les anciens lui attribuaient une *Chorographie* ou description des régions terrestres, des *Libri navales*, un poëme intitulé : *Europe*, une imitation des *Argonautiques* d'Apollonius de Rhodes, sous le titre de *Jason*, et un poëme, *de Bello sequanico*, sur la guerre de César contre les Sequani. Il avait peu réussi dans la satire, mais on vantait ses élégies. Les rares fragments de Varron ont été recueillis dans les *Poetæ latini minores* de Lemaire, d'après Wernsdorf.

Varsovie, en polonais *Warszawa*, en allemand *Warschau*, v. de la Russie, capit. de l'anc. roy. de Pologne et du gouvernement du même nom, sur la rive gauche de la Vistule, à 1,180 kil. S. O. de Saint-Pétersbourg, 610 de Vienne, 2,100 de Paris par les voies ferrées; par 52° 13′ lat. N., et 18° 41′ 42″ long. E.; 280,000 hab., avec le faubourg fortifié de Praga sur la rive droite du fleuve. Grande place forte, clef de la Vistule. Archevêché ; université, école d'agriculture, institut forestier, école des beaux-arts. Commerce important et grand marché de laines; foires considérables. On y remarque la cathédrale de Saint-Jean, le temple luthérien, le Zamek, anc. palais royal, le palais Krasinski, résidence du gouverneur ; les palais Zamoïski, Radzyvill, Poniatowski, Casimir, de Saxe; le bazar de Marie-Ville, la belle place de Sigismond, une très-spacieuse place d'armes, le pont de pierres avec la statue de Jean Sobieski, le pont du chemin de fer. — Varsovie ne fut qu'un gros bourg jusqu'au XVIe siècle. En 1566, Sigismond II en fit la capitale de la Pologne. Victoire de Charles-Gustave, roi de Suède, sur les Polonais, 1656. Prise par Charles XII en 1703, saisie par la Prusse au partage de 1793, occupée par les Français, en 1806 ; capitale du grand-duché de Varsovie de 1807 à 1814; donnée à la Russie par les traités de Vienne, révoltée en 1830, prise par le général Paskiewitch en 1831 ; bombardée en 1848.

Varsovie (Gouvernement de), gouv. de la Pologne russe, entre ceux de Plock, Lublin, Radom et la Prusse. Sol plat, arrosé par la Vistule, la Pilica, le Bug, la Prosna et la Wartha. Forêts de pins et de bouleaux;

beaucoup de céréales. Superficie, 14,562 kil. carrés; popul. 926,000 hab.; d'après la nouv. division.

Varsovie (Grand-duché de), Etat formé par Napoléon Ier, en 1807, d'une partie de l'anc. royaume de Pologne, borné par la Prusse au N., la Russie à l'E., la Galicie autrichienne au S., la Silésie prussienne à l'O. Capit., *Varsovie;* villes principales, Cracovie, Lublin, Posen, Zamosch. Le grand-duc fut le roi de Saxe, Frédéric-Auguste. Il était rattaché à la Confédération du Rhin. Il fut démembré en 1815.

Varus (P. Quintilius), général romain, fils de l'un des lieutenants de Brutus et de Cassius, fut consul, 13 av. J. C., et eut le gouvernement de la Syrie; il s'y enrichit. Auguste lui confia le gouvernement de la Germanie, 6 après J. C. Indolent et impérieux, Varus voulut imposer aux tribus germaniques au delà du Rhin les formes régulièrement oppressives de l'administration romaine. Les Germains, conduits par un jeune chef des Chérusques, Arminius, surprirent Varus et ses trois légions dans les défilés de Teutberg; le général montra peu de sang-froid et de courage; il ne sut que se percer de son épée; sa tête fut envoyée à Maroboduus, roi des Marcomans, 9 après J. C. La Germanie échappait à la domination de Rome. On dit que pendant longtemps Auguste s'écriait : « Varus! Varus! rends-moi mes légions. »

Varus, nom latin du *Var.*

Varzy, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 15 kil. S. O. de Clamecy (Nièvre); 2,988 hab. Belle église ogivale du XIVe siècle. Patrie des Dupin, de Delangle.

Vasa ou **Wasa,** famille qui a donné sept rois à la Suède et trois à la Pologne. Elle tirait son nom d'un château, situé à 4 kil. de Stockholm.

Vasa ou **Wasa.** V. Nicolaïstadt.

Vasa (Ordre de), ordre suédois, institué, en 1772, par Gustave III, en l'honneur de Gustave Vasa. Il récompense les services rendus à l'agriculture, et a pour insignes un médaillon portant au milieu une gerbe d'or, et suspendu par un ruban vert.

Vasarhély, v. de l'empire austro-hongrois, à 24 kil. N. E. de Szegedin (Hongrie); 7,000 hab. Vin, fruits, tabac, bestiaux.

Vasarhély (Maros-), en allemand *Markstadt*, v. de l'empire austro-hongrois, sur le Maros, à 75 kil. S. E. de Klausenbourg (Transylvanie); 15,000 hab. Cour d'appel, lycée. Beau château. Vin, grains, fruits.

Vasarhély (Somlyo-), v. de l'empire austro-hongrois, dans le comitat et à 55 kil. O. de Veszprim (Hongrie); 5,000 hab. Comm. de vins.

Vasari (Giorgio), peintre, architecte et biographe, né à Arezzo, 1512-1574, d'une famille d'artistes connus, étudia à Florence sous Michel-Ange et Andrea del Sarto. Il peignit d'abord des fresques et des tableaux à Arezzo, à Pise, à Florence, où il fut protégé par le duc Alexandre de Médicis; puis commença à s'occuper d'architecture. Il était depuis longtemps connu et apprécié, à Rome, à Naples, à Florence, lorsqu'en 1555 le grand-duc Cosme Ier l'attacha à sa personne et le chargea de nombreux travaux d'architecture et de peinture. Il abusa de sa facilité, et, malgré ses heureuses dispositions, ne fut pas un grand artiste; quoiqu'il fût bon dessinateur, ses figures ne sont pas toutes correctes, et son coloris est pâle et sans vigueur. Parmi ses œuvres nombreuses on peut citer : une *Adoration des Mages*, pour les Camaldules de Toscane; *Abraham et les Anges* (à Florence); *Saint Grégoire à table avec douze pauvres* (à Bologne); une *Descente de croix* (à Pise); la *Conversion de saint Paul* (à Rome); les décorations de la chancellerie de Rome, du palais Farnèse, du palais Médicis; les *Noces de Cana;* le *Prophète Elisée; Saint Benoît* (à Pérouse); une *Assomption* (à Florence); la *Bataille de Lépante* et trois scènes de la *Saint-Barthélemy* (au Vatican); le *Festin d'Assuérus* (à Arezzo); la *Décollation de saint Jean-Baptiste* (à Rome); etc., etc. Le Louvre a de lui : une *Annonciation, saint Pierre marchant sur les eaux;* une *Cène* et une *Passion* en dix compartiments. Comme architecte, il a restauré le *Palazzo-Vecchio* de Florence, et le *Palais des Offices;* etc. Il a fondé, en 1561, l'Académie des beaux-arts de Florence. Il est surtout célèbre par son recueil biographique, *le Vite de' più eccellenti pittori, scultori, e architetti*, 1550, 3 parties pet. in-4°, et 1568, 2 vol. en 3 parties in-4°. Quoique cet ouvrage renferme de nombreuses erreurs, et que l'auteur ne soit pas toujours impartial, il est précieux pour l'histoire de l'art et est écrit avec une élégante simplicité. Il a été traduit en français par Jeanron et Léclanché, Paris, 1840, 10 vol. in-8°.

Vasates, anc. peuple de la Novempopulanie (Gaule); ils avaient pour capitale *Vasates* ou *Cossio*, auj. *Bazas.*

Vasco de Balboa. V. Balboa.

Vasco-Fernandes, surnommé *Gran-Vasco*, peintre portugais, né à Viseu, en 1552, a composé des œuvres d'un caractère grave et élevé.

Vasco de Gama. V. Gama.

Vasconcellos (Miguel de), homme d'Etat portugais, fils d'un jurisconsulte renommé, accepta la domination espagnole, et fut, à Lisbonne, secrétaire d'Etat, auprès de Marguerite de Savoie, vice-reine au nom de Philippe IV, 1635. Habile, laborieux, mais dur, inflexible, dévoué à son ambition et à Olivarès, il excita la haine des Portugais et les disposa à la révolte. Il fut la première victime de la conjuration qui rendit au Portugal son indépendance, 1640. Découvert dans une armoire, il fut percé de coups d'épée et jeté par la fenêtre.

Vascongades (Provinces); synonyme de *Provinces basques*, ce mot désigne les trois prov. de Biscaye, Guipuzcoa et Alava.

Vasconia, nom latin de la *Gascogne.*

Vascons, *Vascones*, peuple de l'anc. Espagne, dans la Tarraconaise, entre l'Ebre et les Pyrénées (Navarre et Biscaye). Soumis aux Romains, puis aux Wisigoths, ils s'établirent au N. des montagnes, au VIIe siècle de notre ère, et donnèrent à l'anc. Novempopulanie le nom de Vasconie ou Gascogne.

Vascosan (Michel), imprimeur, né à Amiens, vers 1500, mort en 1576, fut imprimeur à Paris, en 1530, épousa Catherine Bade, dont la sœur était mariée à Robert Etienne, et fut le beau-père de Frédéric Morel. Imprimeur du roi et de l'Université, il rejeta les caractères gothiques, et donna beaucoup d'éditions, qui se distinguent par la beauté du papier, l'élégance des caractères et la correction du texte. On cite surtout celle de *Quintilien*, in-fol., des *Vies de Plutarque*, trad. d'Amyot, 6 vol. in-8°, des *Œuvres morales de Plutarque*, trad. d'Amiot, 7 vol. in-8°, des *Œuvres de Cicéron*, etc.

Vasi (Giuseppe), graveur et dessinateur, né en Sicile, 1710-1782, vécut à Rome. Il a publié : *Delle magnificenze di Roma*, 1761, 10 vol. in-fol.; *Tesoro Sacro*, 1778, 2 vol. in-fol.; *Itinerario instruttivo di Roma*, 1777; *Prospeto d'alma citta di Roma*, 1765, belle vue de Rome, prise du Janicule, en 12 feuilles.

Vasili. V. Vassili.

Vasiliko, petit village du roy. de Grèce, dans la nomarchie d'Achaïe, à 15 kil. N. O. de Corinthe. Aux environs sont les ruines de l'anc. Corinthe.

Vasili-Potamo, petit fleuve de Grèce, qui se jette dans le golfe de Kolokythia; plusieurs pensent qu'il est l'anc. Eurotas.

Vasio, v. de l'anc. Gaule, chez les Voconces, patrie de Trogue-Pompée. V. Vaison.

Vasquez (Gabriel), jésuite, né à Belmonte (Nouvelle-Castille), 1551-1604, professa la théologie), à Ocaña, à Alcala, à Rome, et eut une grande réputation comme casuiste; ses doctrines se rapprochent de celles d'Escobar. Ses *Œuvres* forment 10 vol. in-fol., Lyon, 1604.

Vasquez (Alphonse), peintre italien, né à Rome, 1575-1645, a composé des fresques, qui ont été célèbres, mais qui ont disparu, et laissé des tableaux estimés.

Vassal, Vassaux, du germain *gast*, convive, ou *gessel*, compagnon. On nommait ainsi, à l'époque féodal, le seigneur, possesseur d'un fief, dans ses rapports avec le seigneur *suzerain*, dont il relevait. Le duc de Normandie, par exemple, vassal du roi de France, était le suzerain des comtes d'Evreux, d'Aumale, etc., ses vassaux. On appela *grands vassaux* ceux qui relevaient directement du souverain; *arrière-vassaux* ou *vavasseurs*, ceux qui tenaient leur fief d'un seigneur déjà vassal lui-même. Plus tard, le nom de *vassal* a été pris, par erreur, dans le langage vulgaire, pour désigner des gens de condition inférieure. V. Féodalité.

Vasse (Cornélie-Pétronille-Bénédicte **Wouters,** baronne de), femme auteur, née à Bruxelles, 1737-1802, parcourut une partie de l'Europe avec son mari, se retira en France après sa mort, et trouva des consolations et des ressources dans ses travaux littéraires : *Aveux d'une femme galante*, 1782, in-12; *l'Art de corriger et de rendre les hommes constants*, 1783, in-12; *Traduction du théâtre anglais depuis l'origine des spectacles jusqu'à nos jours*, 1784-87, 12 vol in-8°; *le Plutarque anglais*, 1785, 12 vol. in-8°; *la Belle Indienne, ou les Aventures de la petite-fille du Grand-Mogol*, 1798, 2 vol. in-12; etc., etc.

Vassebourg (Richard), historien, né à Saint-Michel en 1482, mort après 1549, ecclésiastique, a laissé : *Antiquités de la Gaule Belgique jusqu'à François Ier*, 1549, 2 vol. in-fol.

Vassili, Vasili ou **Basile** Ier, grand-prince de Russie, fils d'Iaroslav II, succéda à son frère, Iaroslav III, en 1272, avec l'appui des Tatars, qu'il suivit dans leur guerre en Lithuanie et qui lui laissèrent fort peu d'indépendance. Il mourut en 1276.

Vassili II, fils et successeur de Dmitri IV, en 1389, combattit son beau-père Vitold, grand-duc de Lithuanie, puis les Tatars, qui l'assiégèrent dans Moscou, et auxquels il paya rançon, 1408. La Russie fut alors désolée par la peste et la famine. Il mourut en 1425.

Vassili III, fils et successeur du précédent, à l'âge de dix ans, fut dépossédé par son oncle, Iouri Dmitriévitch ; puis reprit le pouvoir, mais fut vaincu et pris par le khan tartare de Kazan, 1446. Rendu à la liberté, il tomba, à Moscou, au pouvoir de son cousin, le fils d'Iouri, qui lui fit crever les yeux. Les habitants indignés rétablirent Vassili, qui s'associa aussitôt son fils aîné, Ivan III. Il mourut en 1462.

Vassili IV, fils et successeur d'Ivan III, en 1505, porta le premier le titre *d'autocrate*, soumit complétement Novgorod et Pskov, enleva Smolensk aux Lithuaniens, mais perdit Moscou, qui tomba au pouvoir des Tatars, 1,521. Il reprit peu après l'avantage, battit les Tatars de Kazan, leur imposa un khan, réunit à la couronne plusieurs principautés ; se fit religieux, après une grave maladie, et mourut bientôt, 1533.

Vassili V, Chouiski, tzar de Russie, descendant de Vladimir le Grand, fut régent pendant la minorité de Fédor II, 1605. Celui-ci fut renversé par un faux Dmitri (Grégoire Otrepiev) ; Vassili chassa l'usurpateur ; fut proclamé tzar, et, soutenu par 5,000 Suédois commandés par Jacques de La Gardie, que lui envoya le roi de Suède, Charles IX, battit plusieurs faux Dmitri. Mais il fut vaincu, en 1609, par Sigismond, roi de Pologne ; il lui fut livré par les Moscovites, et mourut captif à Varsovie.

Vassy, *Vassiacum*, ch.-l. d'arrond. du départ. de la la Haute-Marne, à 60 kil. N. O. de Chaumont, sur la Blaise ; par 48° 30'3" lat. N., et 2° 36'48" long. E ; 3,112 habitants. Forges, bois, vins, ciment romain très-estimé. Le 1er mars 1562, les protestants qui chantaient dans une grange ayant refusé d'obéir aux gens du duc de Guise, qui leur enjoignaient de se taire, il s'ensuivit une collision et un massacre des réformés, qui étaient sans armes. Le *massacre de Vassy* fut le signal des guerres civiles religieuses.

Vassy, ch.-l. de canton de l'arrond et à 18 kil. E. de Vire (Calvados) ; 2,822 hab., dont 711 agglomérés.

Vasthi, femme d'Assuérus, roi de Perse, fut répudiée par ce prince, qui choisit Esther pour la remplacer.

Vasto (Le marquis de). V. Avalos.

Vasto (Il), *Istonium*, v. du roy. d'Italie, dans la prov. et à 72 kil. S. E. de Chieti (anc. roy. de Naples), près de l'Adriatique ; 10,000 hab. Eaux minérales. Ce lieu a donné son nom aux marquis del Vasto ou du Guast.

Vatable (François **Watebled** ou), hébraïsant français, né à Gamaches (Picardie), mort en 1547, fut curé de Bramet dans le Valois, puis professeur au Collége de France, 1530, enfin abbé de Bellozane. Ses leçons avaient beaucoup d'auditeurs. Robert Estienne a joint à sa Bible latine de Léon de Juda des notes, puisées dans les réformateurs du XVIe siècle, qu'il publia sous le nom de Vatable ; elles furent condamnées par la Sorbonne. La Bible qui porte le nom de *Bible Vatable* contient, avec le texte hébreu, la version de la Vulgate et celle de Léon de Juda. Les *Psaumes* ont été imprimés à part, Genève, 1556, avec des notes, vraisemblablement recueillies aux leçons de Vatable. Il a traduit en latin les *Parva naturalia* d'Aristote ; on trouve la traduction dans l'édition de Nic. Duval.

Vatace (Jean III **Ducas,** dit), empereur de Nicée, né à Didymotique (Thrace), en 1193, appartenait à la famille de Ducas. Il montra beaucoup d'intelligence et de courage contre les Latins, maîtres de Constantinople, devint le gendre de Théodore Lascaris, empereur de Nicée, et lui succéda, en 1222. Il eut à lutter contre Robert de Courtenay, empereur de Constantinople, le battit, s'empara des îles de l'Archipel, et lui imposa un traité honteux. Il fut, plus tard, en 1235, attaqué par Jean de Brienne, battu dans plusieurs rencontres ; puis il reprit l'offensive, força Baudouin II à chercher des secours par toute l'Europe ; il s'empara de Jean Comnène, qui s'était fait empereur de Thessalonique, 1241, prit Thessalonique, 1246, et resserra de plus en plus Constantinople. Quand il mourut, en 1255, il avait bien préparé le rétablissement de l'empire grec. Il eut pour successeur Théodore II Lascaris.

Vatan, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 21 kil. N. O. d'Issoudun (Indre) ; 2,980 hab., dont 2,092 agglomérés. Ancienne ville ; commerce de laines.

Vatel ou plutôt **Wattel** (François), maître d'hôtel, attaché d'abord à Fouquet, puis au prince de Condé. La marée ayant manqué lors d'une fête que M. le Prince donna à Louis XIV, à Chantilly, 1671, Vatel se perça de son épée. On a aussi prétendu que la cause de sa mort était une passion malheureuse pour une dame de la cour ; mais c'est une supposition peu admissible.

Vater (Jean-Séverin), théologien et philologue allemand, né à Altenbourg (Saxe), 1771-1826, professeur à Iéna, à Halle, à Kœnigsberg, a laissé : *Grammaire hébraïque*, 1797, in-8° ; *Manuel des grammaires hébraïque, syriaque, chaldéenne et arabe*, 1802, in-8° ; *Livre de lecture arabe, syriaque et chaldéenne*, 1802, in-8° ; *Commentaire sur le Pantateuque*, 1802, 3 vol. in-8°, bon ouvrage de critique biblique ; *Archives générales d'ethnographie*, 1808, in-8° ; *Grammaire russe*, 1808, in-8° ; *Sur le mysticisme et le protestantisme*, 1812, in-8° ; *Linguarum totius orbis index alphabeticus*, 1815, in-8° ; *Histoire universelle de l'Eglise chrétienne, depuis la réforme*, 1818-23, 3 vol. in-8 ; etc., etc. Il a continué le *Mithridate* d'Adelung, et a donné les 3 derniers volumes, 1809-1817.

Vathi, v. du roy. de Grèce, ch.-l. de l'île de Théaki (Ithaque), port sur la côte E. ; 2,000 hab.

Vathi, capit. de la principauté de Samos, vassale du sultan, port sur la côte N. de l'île ; 2,400 hab.

Vathi, nom moderne d'*Aulis*.

Vatican, palais et résidence ordinaire des papes à Rome, entre le mont Vatican et le Tibre, à l'extrémité N. O. de la ville. Fondé, dit-on, par Constantin ou par le pape saint Symmaque, à la fin du IVe siècle ap. J. C., il fut rebâti par Eugène IV, au XIe siècle, augmenté par Nicolas V, Sixte IV, Alexandre VI, Jules II, Léon X, Sixte-Quint, et plus récemment par Pie VI et Pie VII. On y admire la *chapelle Sixtine*, décorée du *Jugement dernier* de Michel-Ange, les *Loges de Raphaël*, les *Musées de sculpture et de peinture*, qui renferment des richesses artistiques inestimables, le *Laocoon*, le *Jupiter romain*, l'*Apollon du Belvédère*, et des tableaux de Raphaël, du Guide, de Paul Véronèse, du Dominiquin, enfin la *Bibliothèque Vaticane*, qui possède 24,000 manuscrits. Les jardins du Vatican ont été dessinés par Bramante, sous le pontificat de Jules II. Le 8 décembre 1869, le pape Pie IX y a inauguré le premier *concile œcuménique du Vatican*.

Vatican (Mont), une des collines de Rome, sur la rive droite du Tibre, n'était pas comprise dans l'anc. ville.

Vatimesnil (Antoine-François-Henri **Lefebvre de**), homme politique, né à Rouen, 1789-1860, fils d'un conseiller au parlement de Normandie, fut conseiller auditeur à la Cour impériale de Paris, en 1812, et, rallié aux Bourbons, devint substitut près le tribunal de la Seine, en 1815, puis substitut à la Cour de Paris, 1818, et substitut du procureur général, 1821. Il eut à parler dans de nombreux procès politiques, qui le mirent en évidence, et il devint secrétaire général du ministère de la justice, en 1822. Avocat général à la Cour de cassation, et conseiller d'Etat, 1824, il fit partie du ministère Martignac ; ministre de l'instruction publique, il représentait, dans la pensée de Charles X, l'élément religieux et politique, 1828. Cependant il se rallia franchement à cette tentative de conciliation, qui pouvait encore sauver la Restauration. Il améliora la situation de l'Université ; M. Guizot put remonter dans sa chaire d'histoire ; M. de Vatimesnil soutint énergiquement les ordonnances du 16 juin 1828, qui soumettaient au régime universitaire les établissements des jésuites, et limitaient le nombre des écoles secondaires ecclésiastiques. Il s'occupait aussi de réorganiser l'instruction primaire, lorsque le ministère Martignac tomba, 8 août 1829. Sa conduite avait été taxée d'apostasie par le parti royaliste, et Charles X ne voulut pas lui donner le titre de ministre d'Etat. Député, de 1830 à 1834, il ne refusa pas son concours au nouveau gouvernement, tout en gardant son respect pour la famille déchue. Il exerçait avec talent la profession d'avocat à Paris, lorsqu'il fut frappé, à l'audience même, par le mari d'une cliente qu'il défendait, 1838. Il se contenta désormais du travail du

cabinet, devint le conseil de nombreuses congrégations religieuses, et revendiqua énergiquement la liberté d'enseignement. Il fit partie de l'Assemblée législative, en 1849, et fut membre influent du *parti de l'ordre*. Il protesta contre le coup d'Etat du 2 décembre 1851, et rentra pour toujours dans la vie privée. On lui doit la traduction du traité *de la Clémence* de Sénèque, dans la *Collection Panckoucke*, et des articles publiés dans *le Correspondant*.

Vatinius (Publius), démagogue de Rome, questeur en 62 av. J. C., par le crédit de César, puis tribun du peuple, en 58, le seconda contre Bibulus, l'accompagna en Gaule, fut préteur en 55, se déclara pour César, dès le début de la guerre civile, leva pour lui des troupes en Italie, battit le pompéien Octavius en Illyrie, fut consul, en 46, et reçut le triomphe, en 43. Il eut, à Rome, une triste réputation.

Vatout (Jean), né à Villefranche (Rhône), 1792-1848, fit avec éclat ses études à Sainte-Barbe, fut sous-préfet de Blaye et de Libourne, dans les Cent-Jours, secrétaire de M. Decazes, sous-préfet de Semur, et fut révoqué, en 1820, à cause de ses tendances libérales. Il entra dans la maison du duc d'Orléans, qui le nomma son bibliothécaire. Après la révolution de 1830, il fut député, et plus d'une fois défendit avec talent la cause des lettres et des arts. Premier bibliothécaire de Louis-Philippe, 1832, conseiller d'Etat en service extraordinaire, directeur des monuments publics et historiques, il vécut dans l'intimité du roi, et fut élu membre de l'Académie française, le 6 janvier 1848. Il suivit la famille royale dans l'exil, et mourut à Claremont. D'un esprit vif et gaulois, il écrivit avec succès. On a de lui : *les Aventures de la fille d'un roi racontées par elle-même*, histoire piquante de la Charte de Louis XVIII, 1820-21, 3 part. in-8°; *les Gouvernements représentatifs au congrès de Troppau*, 1821, in-8°; *de l'Assemblée constituante*, 1821, in-8°; *Catalogue historique des tableaux appartenant au duc d'Orléans*, 1823-26, 4 vol. in-8°; *la Nièce d'un roi*, 1824, in-8°; *Galerie lithographiée des tableaux du duc d'Orléans*, 1824-29, 2 vol. in-fol.; *Histoire du Palais-Royal*, 1830, in-8°; *l'Idée fixe*, roman, 1830, 2 vol. in-8°; *la Conspiration de Cellamare*, 1832, 2 vol. in-8°; *Souvenirs historiques des résidences royales de France*, 1837-46, 7 vol. in-8°; etc., etc.

Vattel (Emmerich de), publiciste suisse, né à Couvet (Neuchâtel), 1714-1767, fils d'un ministre calviniste, sollicita vainement un emploi de Frédéric II, dont il était le sujet, fut mieux accueilli à la cour de Dresde, devint conseiller d'ambassade, ministre à Berne, conseiller privé d'Auguste III, et fut activement mêlé aux graves événements de la guerre de Sept Ans. On lui doit : *Défense du système de Leibniz*, 1742, in-12; *Loisir philosophique*, 1747, in-12; *Poliergie ou mélanges de littérature et de poésie*, 1757, in-12. Mais il est surtout connu par son livre sur *le Droit des gens*, 1757, 2 vol. in-4°; cet ouvrage, malgré ses lacunes, et malgré les changements considérables dans l'état des nations, restera comme l'un des livres fondamentaux de la science; il s'efforce de donner pour base à la politique la justice et la probité, il est clair et ingénieux ; il a résumé les doctrines de Grotius, de Puffendorf et de Wolf. On cite les éditions de P. Royer-Collard, 1830, 2 vol. in-8°, et de MM. de Chambrier d'Oleires et de Hoffmans, 1839, 2 vol. in-8°.

Vatteville. V. Watteville.

Vauban (Sébastien **Le Prestre**, seigneur de), maréchal de France, né à Saint-Léger de Foucheray (Nièvre), 1633-1707. Fils d'un gentilhomme pauvre, il perdit son père à dix ans; recueilli par le curé de son village, il s'enrôla, à dix-sept ans, dans l'armée du prince de Condé, révolté contre l'autorité royale. Il fut pris en 1653, fut gagné par Mazarin, qui le nomma lieutenant, et bientôt se distingua comme ingénieur, en conduisant le siége de Clermont-en-Argonne. Après avoir servi sous le chevalier de Clerville, il reçut le brevet d'ingénieur du roi, 1655, dirigea les siéges de Landrecies, de Condé, de Saint-Ghislain, échoua au siége de Valenciennes, 1656, prit Mardyck, 1657, Gravelines, Oudenarde, Ypres, 1658. Malgré la paix et malgré son mariage, 1660, il travailla aux places de Lorraine et aux fortifications de Brisach. En 1667, il accompagna Louis XIV dans la guerre de Flandre, prit Tournai, Douai, Lille; et, en 1668, contribua à la prise de Dôle. C'est alors que Louvois se déclara son protecteur ; Vauban fut chargé de tous les travaux de fortification sur la frontière du Nord, et se montra aussi probe qu'intelligent. Dans la guerre de Hollande, il conduisit la plupart des siéges, prit Maëstricht qu'il fortifia, Trèves, puis traça un système de défense pour les côtes françaises. En 1674, il enleva, sous les yeux du roi, Besançon et Dôle, força Guillaume d'Orange à lever le siége d'Oudenarde, et fut nommé brigadier des armées du roi. En 1675, il obtint la création du corps des ingénieurs, prit Condé, Bouchain, et devint maréchal de camp, 1676. L'année suivante, il s'illustra aux siéges de Valenciennes, de Cambrai, de Saint-Omer, etc. Dans les dix années qui suivirent la paix de Nimègue, il entoura la France, de Dunkerque aux Pyrénées orientales, d'une admirable ceinture de forteresses, en sa qualité de commissaire général des fortifications; citons, parmi les trois cents places auxquelles il a travaillé, parmi les trente-trois places nouvelles qu'il a construites, Dunkerque, Toulon, Perpignan, Mont-Louis, Maubeuge, Charlemont, Philippeville, Verdun, Longwy, Thionville, Sarrelouis, Bitche, Phalsbourg, Lichtenberg, Haguenau, Landau, Fribourg, Schlestadt, Belfort, Huningue, Pignerol, Bayonne, etc. Il portait également son activité et son génie sur les côtes de l'Océan; à Saint-Martin de Ré et à La Rochelle, à l'île d'Aix, au goulet de Brest, aux pointes de Camaret et de Bertheaume, etc. Strasbourg devint alors le boulevard de la frontière de l'est. En 1683, après avoir pris et fortifié Luxembourg, il retourna achever les fortifications de l'Alsace. En 1688, il fut nommé lieutenant général; prit Philipsbourg, Mannheim, Frankenthal, puis dirigea les grands siéges de Mons, 1691, de Namur, 1692. Il fortifia Briançon, Fenestrelles, Mont-Dauphin, donna l'idée de la création de l'ordre de Saint-Louis, dont il fut grand-croix, 1693, fit le siége de Charleroi, puis s'occupa de défendre les côtes jusqu'à la fin de la guerre. En 1699, il fut élu membre honoraire de l'Académie des sciences; en 1703, il fut nommé maréchal; en 1705, il reçut le cordon bleu. — Comme ingénieur, Vauban s'est placé au premier rang dans l'art d'attaquer et de fortifier les places. Pour l'attaque, il imagina l'usage des feux croisés, les boulets creux, le tir à ricochet, les cavaliers de tranchée, les parallèles avec leurs places d'armes, etc.; pour la défense, les fortifications rasantes, le système des inondations autour des places, les terrains ménagés pour cultiver les légumes et nourrir les bestiaux, les contre-mines, etc. C'est lui qui a inventé la baïonnette à douille et le fusil-mousquet. Grand *patriote*, comme l'appelle Saint-Simon, il n'avait pas craint d'adresser à Louvois, et peut-être à Louis XIV, des *Mémoires* pour demander le rétablissement de l'édit de Nantes. Depuis la paix de Ryswick, il tourna son activité vers des recherches qui pouvaient l'éclairer sur l'état de la France, et il fut le précurseur des économistes modernes; il n'épargna ni dépenses, ni travail, et réunit ainsi une multitude d'écrits, qu'il intitulait : *Mes Oisivetés*, et qui formaient 12 vol. in-fol.; 4 vol. in-8° ont été publiés, 1843-1846, mais ce n'est qu'une faible partie de tout ce qu'il avait amassé. Il écrivit *la Dîme royale*, ouvrage remarquable par le but et par les idées; il proposait de remplacer la multitude des taxes arbitraires par une contribution unique du *dixième* au maximum du revenu en nature de toutes les terres et du revenu en argent de tous les autres biens; mais il conservait les parties casuelles, les douanes extérieures, et ne répugnait pas à un impôt sur les marchandises, le luxe, l'eau-de-vie, etc. Il soutenait que tout sujet doit contribuer en proportion de ses facultés, etc.; puis il faisait un tableau saisissant des misères des classes inférieures. Ce livre parut en 1707, et fut très-mal accueilli par Louis XIV; un arrêt du conseil en ordonna la confiscation. Vauban en mourut peut-être de chagrin quelques jours après. — Le général de la Tour-Foissac a réuni les *Œuvres militaires* de Vauban, 1796, 3 vol. in-8°. Parmi ses autres ouvrages imprimés, on trouve : *Traité de l'attaque et de la défense des places*, suivi d'un *Traité des mines*, 1737, 2 vol. in-4°; *Essais sur la fortification*, 1739, in-12; *Traité des siéges*, 1747, in-8°; *de l'Importance dont Paris est à la France, et le soin que l'on doit prendre de sa conservation*, 1821, in-8°; *Communauté de principes entre la tactique et la fortification*, 1825, in-8°; *Mémoires inédits sur Landau et Luxembourg*, 1841, in-8°; etc. Le *Projet d'une dixme royale* a été réimprimé dans les *Economistes français du* XVIIIe siècle, 1843, gr. in-8°.

Vauban (Antoine **Le Prestre**, comte de), cousin du précédent, 1659-1731, entra au service dès 1672, fit office d'ingénieur au siége de Besançon, 1674, et accompagna son illustre parent dans presque tous ses travaux. Seul, il conduisit les siéges de Courtrai, 1683, de Huy, 1693, d'Ath, 1697; fut maréchal de camp, en 1702, et lieutenant général, en 1704. Il contribua à

la défense de Lille, 1708, et résista courageusement dans Béthune, 1710. Il dirigea le siége de Barcelone, 1714. Sa terre de Saint-Servien (Mâconnais) fut érigée en comté de Vauban, 1725.

Vauban (Jacques-Anne-Joseph **Le Prestre,** comte de), petit-fils du précédent, né à Dijon, 1754-1816, sous-lieutenant de dragons dès 1770, fut aide de camp de Rochambeau en Amérique, devint colonel en 1784, émigra en 1791, fut aide de camp du comte d'Artois, prit part à l'expédition de Quiberon, 1795, et n'échappa qu'avec peine au désastre. Il rentra en France sous le Consulat. Il fut arrêté en 1806, et enfermé au Temple, sous prétexte d'intrigues royalistes. Il rédigea des *Mémoires historiques pour servir à l'histoire de la guerre de la Vendée*, 1806, 1815, in-8°; ils ménageaient peu les émigrés et même les princes; d'ailleurs, du consentement de l'auteur, et d'après le désir de Napoléon, ils avaient été modifiés par Alph. de Beauchamp dans un sens qui compromit le nom de Vauban auprès des royalistes. Vauban, remis en liberté, avait recouvré une partie de ses biens. Les Bourbons ne voulurent pas le voir en 1815.

Vaubecourt, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 28 kil. N. de Bar-le-Duc (Meuse), près des sources de l'Aisne; 946 hab.

Vaublanc (Vincent-Marie **Viénot,** comte de), homme politique, né à Saint-Domingue, 1756-1845, d'une famille originaire de Bourgogne, sortit sous-lieutenant de l'École militaire, en 1774, mais quitta l'armée dès 1782. Député de Seine-et-Marne à l'Assemblée législative, 1791, il fut l'un des chefs du parti constitutionnel, et montra beaucoup de franchise et d'énergie à défendre ses opinions. Au 10 août, il ne dut la vie qu'au dévouement d'un jeune officier du génie, qui fut plus tard le général Bertrand. Après le 9 thermidor, il fut l'un des chefs du parti clichien; fut, après le 13 vendémiaire, condamné à mort par contumace, mais parvint cependant à entrer au Conseil des Cinq-Cents, 1796. Après le 18 fructidor, condamné à la déportation, il se réfugia en Italie. Rentré en France sous le Consulat, il fut membre du Corps législatif, 1800, et se montra l'un des partisans les plus enthousiastes de Napoléon. Préfet de la Moselle, 1805, baron, puis comte de l'Empire, 1810 et 1813, il se distingua par l'exagération de ses adulations. Il accueillit la Restauration avec enthousiasme, fut nommé conseiller d'État et préfet des Bouches-du-Rhône, 1815, puis ministre de l'intérieur. Il eut toutes les sympathies de la *Chambre introuvable*, fut le favori particulier du comte d'Artois, *épura* l'administration, l'Institut, et prononça la dissolution de l'École polytechnique. Il fut chargé de poser les bases de la nouvelle loi électorale, qui était entièrement favorable au pouvoir royal; la Chambre lui substitua un autre projet élaboré par M. de Villèle. M. de Vaublanc fut remplacé par M. Lainé, 8 mai 1816. Il ne reparut à la Chambre qu'en 1820, et fut membre influent du côté droit; en 1824, membre du conseil supérieur du commerce, il fut hostile au ministère Villèle. Il se retira complétement des affaires en 1830. On a de lui : *Rivalité de la France et de l'Angleterre*, 1808, in-8°; *Tables synchroniques de l'histoire de France*, 1818, in-8°; *du Gouvernement représentatif en France*, 1820, in-8°; *du Commerce de la France*, 1824, in-8°; *des Administrations provinciales et municipales*, 1828, in-8°; *Mémoires sur la révolution de France*, 1832, 4 vol. in-8°; *Essai sur l'éducation d'un prince au* xix*e* *siècle*, 1833, in-8°; *le Dernier des Césars, ou la chute de l'empire romain*, poëme en 12 chants, 1836, in-8°; *Fastes mémorables de la France*, 1838, in-8°; cinq *Tragédies*, 1839, in-8°; *Mémoires et souvenirs*, 1839, 2 vol. in-8°; etc., etc.

Vaubois (Claude-Henri **Belgrand,** comte de), général, né à Château-Vilain, 1748-1839, était capitaine d'artillerie à l'époque de la Révolution, servit au siége de Lyon, en Italie sous Bonaparte, devint général de division, et fit partie de l'armée envoyée en Égypte, 1798. Chargé de commander à Malte, avec 4,000 hommes il défendit la ville contre les habitants de l'île soulevée, contre les Anglais, les Russes, les Portugais, les Napolitains qui l'assiégeaient; il capitula avec tous les honneurs de la guerre, 1800. Il fut nommé sénateur et comte de l'Empire. Il vota la déchéance de Napoléon, en 1814, et fut pair sous la Restauration.

Vaucanson (Jacques **de**), célèbre mécanicien, né à Grenoble, 1709-1782, montra de bonne heure les dispositions les plus grandes pour la mécanique, vint étudier les sciences à Paris, et s'y fit connaître surtout par ses automates, *le joueur de flûte, le joueur de tambourin et de galoubet, les Canards*, qui barbotaient, mangeaient avec gloutonnerie, agitaient leurs ailes, digéraient, etc. La collection de ses machines a été malheureusement dispersée après lui. Il avait appliqué son génie à l'industrie; et, chargé par Fleury d'inspecter les manufactures de soie, il avait perfectionné le métier à organsiner, inventé des machines pour dévider la soie, pour former une chaîne sans fin. Il fut membre de l'Académie des sciences, en 1746.

Vaucelles, village du Cambrésis, à 7 kil. S. de Cambrai; autref. abbaye de Cisterciens, fondée en 1132. Trêve signée le 5 février 1556 entre Charles-Quint et Henri II.

Vauchamps, village de l'arrond. et à 34 kil. S. O. d'Épernay (Marne); 620 hab. Victoire des Français sur le général prussien Blücher, le 14 février 1814.

Vaucluse, *Vallis clausa*, village de l'arrond. et à 30 kil. E. d'Avignon (Vaucluse); 610 hab. Papeteries. Il est situé près de la *fontaine de Vaucluse* chantée par Pétrarque. Cette belle source sort d'une caverne et s'écoule dans le Rhône par la Sorgue.

Vaucluse, département français de la région du S. E., formé du Comtat-Venaissin, de la principauté d'Orange et d'une partie de la haute Provence. Ce département fut constitué, le 25 juin 1793, avec les districts de Vaucluse et d'Ouvèze d'abord attribués aux départements des Bouches-du-Rhône et de la Drôme. Ch.-l., *Avignon*. Il a 354,771 hectares et 263,451 hab.; soit 76 par kil. carré. L'ouest se compose de plaines peu fertiles, mais fécondées artificiellement par une culture savante et de nombreux *béals* ou canaux d'irrigation. On y récolte les olives, le raisin, la garance, les fruits, les melons; il y a peu de blé, de prairies et de bétail. A l'E. d'Orange, Carpentras et Cavaillon, le sol est montagneux, peu boisé et stérile. Il est arrosé par le Rhône, la Durance, et de nombreux torrents qui descendent des montagnes, Lez, Aigues, Ouvèze, Nesque, Sorgue. Grande culture de mûrier; élève de vers à soie et d'abeilles. Fabr. de soieries, lainages; commerce d'eaux-de-vie, d'essences, de confitures, etc. Il y a quatre arrondissements : Avignon, Apt, Carpentras et Orange, 22 cantons et 150 communes. Il forme le diocèse d'Avignon; dépend de la Cour d'appel et de l'Académie de Nîmes; de la 15e région militaire.

Vaucouleurs, ch.-l. de canton de l'arr. et à 30 kilomètres S. de Commercy (Meuse), sur la Meuse; 2,670 hab. Jeanne d'Arc vint y trouver le gouverneur Baudricourt pour lui demander une escorte. La comtesse Dubarry y naquit. Aux environs, fonderie de *Thusey*. Fabriques de bonneterie, de toiles de coton, etc.

Vaud, anc. *Pagus Urbigenus*, en allemand *Waadt*, l'un des 22 cantons suisses, borné par Neuchâtel au N., Fribourg à l'E., le Valais et Genève au S., la France à l'O. Capit. *Lausanne*. Il a 3,223 kil. carrés, 232,000 hab., dont 211,000 protestants. Il est arrosé par la Saane, et touche au Rhône, aux lacs de Genève et de Neuchâtel. Sol très-riche et très-pittoresque; sur les bords du lac de Genève, coteaux couverts de vignes. Vins estimés, fruits, chanvre, lin. Mines de houille, fer, sel, soufre. Eaux minérales. Grande fabrication de pièces d'horlogerie. Population très-intelligente et très-avancée, une des plus remarquables de l'Europe; on y trouverait difficilement une personne illettrée. Ce canton est le 19e de la Confédération par ordre d'admission, le 4e par l'étendue, le 3e par la population. Constitution démocratique. — Possédé par les empereurs d'Allemagne, les comtes de Zæhringen, les ducs de Savoie, il fut conquis par les Bernois et resta sous leur domination jusqu'en 1798.

Vaudemont, village de l'arrond. et à 35 kil. S. O. de Nancy (Meurthe-et-Moselle). On y remarque la *Tour de Brunehaut* ou *des Sarrasins*. Autrefois ch.-l. de comté érigé en 1070, qui appartint à la maison de Lorraine depuis la fin du xive siècle.

Vaudemont (Antoine **de Lorraine,** comte de), était petit-fils de Jean Ier, duc de Lorraine. A la mort de son oncle, le duc Charles, 1431, il disputa la succession à René d'Anjou, époux d'Isabelle, fille et héritière de Charles. Le comte de Vaudemont fut soutenu par le duc de Bourgogne, Philippe le Bon, et, avec l'aide du maréchal Jean de Toulongeon, il battit et prit son rival à Bulgnéville. Mais les hostilités et ce grand procès ne cessèrent que par le mariage de Ferri, fils du comte de Vaudemont, avec Yolande, fille de René, 1444. De ce mariage naquit *René II de Vaudemont*, qui fut duc de Lorraine après la mort de Nicolas d'Anjou, en 1473. Le comte de Vaudemont était mort en 1447.

Vaudois, sectaires, ainsi nommés, dit-on, mais c'est peu probable, de leur chef, Pierre Valdo ou de Vaux. On les trouve à Lyon, vers le milieu du XIIe siècle, et on leur donne différents noms, *Pauvres de Lyon*, *Humiliés*, *Sabotés*. Ils affichaient de grandes prétentions à la pureté des mœurs; aussi les appela-t-on *Cathares*, d'un mot grec, qui signifie *purs*. Ils voulaient que l'Eglise revînt à sa pauvreté primitive, attaquaient la hiérarchie ecclésiastique, demandaient la traduction des Ecritures en langue vulgaire, et avaient des prêtres appelés *barbes*. On les a confondus à tort avec les Albigeois; mais ils partagèrent leur malheureux sort, et furent poursuivis par le fer comme par le feu. Ils se réfugièrent, au XIIIe siècle, dans les montagnes de la Provence et du Piémont; ils y vécurent dans une obscurité paisible jusqu'au XVIe siècle. Ils essayèrent alors de se rapprocher des protestants, ce qui attira sur leur tête de nouvelles persécutions. Le parlement d'Aix, entraîné par leurs ennemis, les condamna à l'extermination; l'arrêt, sanctionné par François Ier en 1545, fut impitoyablement exécuté. D'Oppède, La Garde, Guérin détruisirent, à la tête de soldats, les bourgs de Mérindol et de Cabrières, les villages qu'ils occupaient; beaucoup de Vaudois furent massacrés ou jetés sur les galères; d'autres parvinrent à se réfugier dans les Alpes, en Suisse et dans le Piémont. Ces derniers furent persécutés dans leurs montagnes, en 1686-87; on leur fit une guerre cruelle, à l'instigation du gouvernement français. Mais Victor-Amédée permit aux *Barbets* de revenir dans leurs villages, 1689. Ils sont encore au nombre d'environ 20,000. V. Ch. Coquerel, *Notice sur les églises vaudoises*, 1822; Muston, *l'Israël des Alpes*, 1851, 4 vol. in-18, etc.

Vaudoncourt (Frédéric-François **Guillaume**, baron de), né à Vienne (Autriche), 1772-1845, passa ses premières années à Berlin, où son père *Paul* **Guillaume** était examinateur d'artillerie à l'école des cadets; s'enrôla dans l'armée française, en 1791, se distingua si bien, à la tête d'un corps franc, que les habitants de Metz lui décernèrent une couronne civique. Il servit, sous son père, nommé général, sur le Rhin et en Italie, fut chargé, en 1797, d'organiser l'artillerie de la république cisalpine, et réussit. Il fut colonel après Marengo, puis rendit les plus grands services en Italie, sans obtenir l'avancement qu'il méritait. Il demanda alors à servir dans l'infanterie, et, après les victoires de Sacile et de Raab, fut nommé général de brigade, 1809, et baron, 1810. Il fut fait prisonnier dans la campagne de Russie, 1812-14; au retour de l'île d'Elbe, Napoléon le fit général de division. Il fut condamné à mort par contumace, à la seconde Restauration, se réfugia en Belgique, puis en Allemagne, et, après une vie assez agitée, put rentrer en France, 1825. Il fonda alors le *Journal des sciences militaires*, prit part à la révolution de Juillet, commanda dans les départements du Finistère et de la Charente, fut mis à la retraite, en 1832. — Comme écrivain militaire, il a composé des ouvrages sérieux, mais qui furent loin de l'enrichir: *Histoire des campagnes d'Annibal en Italie, suivie d'un Abrégé de la tactique des Romains et des Grecs*, 1812, 3 vol. in-4° avec atlas; *Relation impartiale du passage de la Bérésina*, 1815, in-8°; *Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre entre la France et la Russie en* 1812, Londres, 1816, in-4°; *Mémoires sur les îles Ioniennes et Ali-Pacha*, 1816, in-8°; *Mémoires sur la campagne du vice-roi en Italie*, en 1813 et 1814, 1817, in-4°; *Hist. de la guerre soutenue par les Français en Allemagne en* 1813, 2 vol. in-4°, 1818; *Hist. des campagnes de* 1814 *et de* 1815 *en France*, 1826, 5 vol. in-8°; *Hist. politique et militaire du prince Eugène*, 1828, 2 vol. in-8°; *Quinze années d'un proscrit*, 1835, 4 vol. in-8°; etc. Il a écrit dans plusieurs *Recueils*.

Vaudreuil (Louis-Philippe **de Rigaud**, comte de), marin français, né à Québec, 1691-1763, fils d'un capitaine de vaisseau, *Philippe*, marquis de Vaudreuil, gouverneur du Canada, fut capitaine de vaisseau lui-même, en 1738, se distingua surtout, sur *l'Intrépide*, au combat du cap Finistère, 1747, fut nommé chef d'escadre, puis lieutenant général, 1753; il montra son courage dans la défense du Canada, pendant la guerre de Sept Ans.

Vaudreuil (Louis-Philippe **de Rigaud**, marquis de), fils du précédent, né à Rochefort, 1724-1802, entra dans la marine, devint chef d'escadre en 1777, prit une part brillante à la guerre d'Amérique, et surtout à la bataille des Saintes. Nommé lieutenant général, 1782, puis inspecteur général des classes, il fut député de la noblesse aux Etats-généraux, siégea au côté droit, et défendit la famille royale dans la nuit du 5 au 6 octobre. Il émigra en 1791, et rentra en France sous le Consulat.

Vaugelas (Claude **Favre de**), grammairien, né à Meximieux, à 40 kil. E. de Trévoux, 1585-1660, était le second fils du jurisconsulte A. Favre. Il fut chambellan de Gaston d'Orléans, et eut de bonne heure la réputation d'un homme qui connaissait à fond la langue française. Il fut l'un des premiers membres de l'Académie, 1635, et chargé de diriger les travaux du *Dictionnaire*, 1638. Ses scrupules et son purisme exagéré sont restés célèbres; il ne publia qu'en 1647 ses *Remarques sur la langue françoise*, in-4°, réimprimées en 1738, 3 vol. in-12, avec les notes de Patru et de Th. Corneille, et ne put achever le second volume; il travailla trente ans à une traduction de Quinte Curce, qui parut en 1653, in-4°, et qui eut plusieurs éditions remaniées par lui, surtout celle de 1659. Hôte assidu de l'hôtel de Rambouillet, il exerça une influence véritable sur notre langue.

Vaugirard, *Vallis Bostroniæ*, *Vauboitron*, au moyen âge, autrefois village du départ. de la Seine, entre le mur d'octroi de Paris et l'enceinte fortifiée, au S. O. Annexé à la ville, en 1860, il en forme le XVe arrondissement; 75,449 hab. On y trouve une grande maison d'éducation dirigée par les jésuites. Il tire son nom moderne d'une maison bâtie, au XIIIe s., par l'abbé de Saint-Germain-des-Prés, Gérard de Moret (*Vallis Gerardi*), pour ses religieux malades.

Vaugneray, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 15 kil. O. de Lyon (Rhône); 1,977 hab., dont 582 agglomérés.

Vaugondy (Robert de). V. Robert.

Vauguyon (La). V. La Vauguyon.

Vaujours, village de l'arrond. et à 48 kil. S. E. de Pontoise, entre la Marne et le canal de l'Ourcq; 1,800 hab. Erigé en duché, 1752, pour Mme de Pompadour. *Asile Fénelon* pour les orphelins.

Vaulion (Dent de), montagne du canton de Vaud (Suisse), dans la chaîne du Jura, à 1,140 mèt. au-dessus du lac de Genève.

Vaulry (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 12 kil. N. O. de Guéret (Creuse); 2,567 hab.

Vaulx-Cernay, anc. abbaye cistercienne, entre Chevreuse et Rambouillet, dans l'Ile-de-France, fondée en 1128.

Vaulx. V. Vaux.

Vauquelin (Jean), sieur **de la Fresnaye**, né au château de La Fresnaye, près de Falaise, 1535-1607, étudia le droit, prit part aux guerres civiles, et fut nommé par Henri III lieutenant général au bailliage de Caen, par Henri IV président au présidial de cette ville. Il avait toujours cultivé la poésie et ses œuvres sont agréables; on y remarque les *Foresteries*, des idylles, des sonnets, des épigrammes, un *Art poétique* en 3 chants, etc.

Vauquelin (Nicolas), sieur des **Yveteaux**, poëte, fils aîné du précédent, né au château de la Fresnaye, 1567-1649, lieutenant général au bailliage de Caen, fut ensuite précepteur de César de Vendôme, fils naturel de Henri IV; il composa pour lui son poëme sur l'*Institution du prince*. Il fut précepteur du dauphin, en 1609, mais quitta la cour après la mort de Henri IV; peut-être avait-il été disgracié, à cause de ses désordres et de sa hardiesse de langage. Il était riche; sa vie fut dès lors celle d'un épicurien. Il a composé des sonnets, des odes, des stances, qui ne sont pas sans mérite; ses *Œuvres poétiques* ont été recueillies par M. P. Blanchemain, 1854, in-8°.

Vauquelin, marin intrépide, né à Caen, 1726-1763, s'embarqua dès l'âge de dix ans, se signala, comme corsaire, dans les guerres contre les Anglais, porta à plusieurs reprises des secours à Louisbourg et à Québec, et fut nommé lieutenant de vaisseau, en récompense de ses services signalés, 1763. Il périt assassiné par une main inconnue.

Vauquelin (Louis-Nicolas), chimiste, né à Saint-André-d'Hébertot, près de Pont-l'Évêque, 1763-1829, fils de pauvres cultivateurs, fut garçon chez un apothicaire de Rouen, vint à Paris avec un seul écu dans sa bourse, fut recueilli par un pharmacien, se livra avec ardeur à l'étude, et fut recommandé par lui à Fourcroy, qui le prit chez lui, le guida et l'associa à ses travaux. Il dirigea une pharmacie en 1792, fut nommé pharmacien de l'hôpital militaire de Melun, 1793, devint inspecteur et professeur de docimasie à l'École des mines, 1795, professeur adjoint de chimie à l'École poly-

technique, membre de l'Institut. Sous le Consulat, il fut professeur au Collége de France, essayeur des matières d'or et d'argent à la Monnaie, directeur de l'École de pharmacie, puis professeur de chimie au Jardin des plantes, 1804, enfin professeur de chimie à la Faculté de médecine. Vers la fin de sa vie, il fut député de Lisieux, 1827. Travailleur infatigable, doué du talent de l'analyse, il a rendu de grands services à la science et à l'industrie; il a formé beaucoup d'hommes distingués; il a découvert le *chrome* et la *glucine*, en 1798; il a fait de nombreuses observations, utiles à l'hygiène, à la médecine, etc. On a de lui plus de 60 Mémoires avec Fourcroy, et 180, publiés par lui seul, dans les différents recueils scientifiques de l'époque; il a de plus laissé: *Instruction sur la combustion des végétaux*, in-4°; *Expériences sur les sèves des végétaux*, in-8°; *Manuel de l'essayeur*, 1812, in-8°, etc.

Vauvenargues (Luc **de Clapiers,** marquis DE), moraliste, né à Aix, 1715-1747, sous-lieutenant à dix-huit ans, fit avec distinction les campagnes de 1734 et de 1741-42; il eut les pieds gelés dans la retraite de Bohême, et fut forcé de se retirer du service, avec le grade de capitaine. Il passa ses dernières années dans la souffrance; c'est alors qu'il composa ses ouvrages. Il s'était lié avec Marmontel, et avec Voltaire, qui avait pour lui une généreuse sympathie et qui faisait le plus grand cas de son talent. Il publia, en 1746, une *Introduction à la connaissance de l'esprit humain, suivie de Réflexions et de Maximes*, in-12. C'est un moraliste moins profond que Pascal, moins abondant que La Bruyère, moins égoïste que La Rochefoucauld; il se fait aimer; il est religieux, mais en conservant sa liberté d'esprit; il écrit avec élégance. Loué par Voltaire avec une sorte d'enthousiasme, il a été justement apprécié par nos bons critiques. Les meilleures éditions sont celles de Fortia d'Urban, 1797, 2 vol. in-8°; de Suard, 1806, 2 vol. in-8°; de Brière, 1821, 3 vol. in-8°; et surtout de M. Gilbert, avec l'*Éloge* de Vauvenargues, couronné par l'Académie française, 2 vol. in-8°.

Vauvenargues, village de l'arrond. et à 13 kil. N. E. d'Aix (Bouches-du-Rhône); 700 hab. Autrefois marquisat.

Vauvert, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. S. de Nîmes (Gard); 5,137 habit. calvinistes. Vins, huile.

Vauvert, anc. château, qui se trouvait entre l'Observatoire actuel et le palais du Luxembourg; on disait, au XIIIe siècle, qu'il était hanté par les revenants; de là l'expression: *aller au diable Vauvert* pour dire, entreprendre une chose périlleuse. Saint Louis le donna, en 1258, aux Chartreux, pour y bâtir leur couvent.

Vauvillers, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 45 kil. N. O. de Lure (Haute-Saône); 1,204 hab. Chaux, suif; fabr. de chandelles.

Vauvilliers (Jean-François), helléniste, fils d'un professeur distingué, né à Noyers (Yonne), 1737-1801, fut professeur de grec au Collége de France. Il écrivit un *Examen historique et politique du gouvernement de Sparte*, 1769, in-12, et des *Essais sur Pindare*, 1772, in-12. Membre de l'Académie des Inscriptions, 1782, il travailla aux *Notices et extraits des manuscrits*, acheva le *Sophocle* de Capperonnier, 2 vol. in-4°, etc., etc. Député suppléant à l'Assemblée constituante, il ne voulut pas cependant y siéger, fut membre de la municipalité, et, comme lieutenant du maire de Paris au bureau des subsistances, combattit énergiquement la disette et les excès des révolutionnaires. Deux brochures lui furent alors attribuées: *Témoignage de la raison et de la foi contre la constitution civile du clergé*, 1791, in-8°, et les *Vrais principes de l'Église*, 1791, in-8°. Il donna sa démission du Collége de France, fut forcé de se cacher après le 10 août, eut la direction générale des approvisionnements en 1795, mais ne voulut pas prêter le serment de haine à la royauté, donna sa démission et publia une sorte de pamphlet: *Question sur les serments ou promesses politiques*, 1796, in-8°. Membre du conseil des Cinq-Cents, il fut proscrit au 18 fructidor, se réfugia en Russie, où il fut bien accueilli par Paul Ier, et mourut peu après.

Vaux (Noel **de Jourda,** comte DE), maréchal de France, né au château de Vaux, près du Puy, 1705-1788, était lieutenant dès 1724, se distingua dans les guerres du règne de Louis XV, fut brigadier en 1746, lieutenant général en 1759, et, général en chef, soumit la Corse en deux mois, 1769. Maréchal en 1783, il mourut au moment où il arrivait à Grenoble pour apaiser les troubles.

Vaux, village de l'arrond. et à 30 kil. N. O. de Versailles (Seine-et-Oise), sur la Seine; 1,700 hab. Pierre à plâtre. Château.

Vaux-Praslin. V. Maincy.

Vaux-de-Vire (Les), vallée de la Normandie, près de Vire (Calvados), célébrée par le poëte Olivier Basselin, dont les chansons furent désignées sous le nom de *Vaux-de-Vire*, d'où est venu, par corruption, le nom de *Vaudevilles*.

Vaux-sous-Chèvremont, commune de la prov. de Liége (Belgique), à 8 kil. de Liége, sur la Vesdre. Fonderies et laminoirs pour le fer; 2,500 hab.

Vauxcelles (Simon-Jérôme **Bourlet,** abbé DE), littérateur, né à Versailles, 1733-1802, fut prédicateur du roi, 1756, obtint l'abbaye de Vauxcelles, fut l'ami de Delille et de Thomas, collabora à *la Quotidienne* et au *Mémorial*, ce qui le fit comprendre parmi les journalistes proscrits au 18 fructidor, mais put se cacher à Paris. On a de lui: *Éloge de Daguesseau*, 1760; *Panégyrique de saint Louis*, 1761; *Oraison funèbre de Louis XV*, 1774; *Neckeriana ou Lettres sur les mélanges de Mme Necker*, 1792, in-8°; une édition des lettres de Mme *de Sévigné*, 1801, 10 vol. in-12, de l'*Éducation des filles* de Fénelon, des *Oraisons funèbres* de Bossuet, et beaucoup d'articles dans les journaux.

Vauxcelles. V. Vaucelles.

Vaux-Cernay. V. Pierre-de-Vaux-Cernay.

Vavasseurs ou **Vavassaux.** A l'époque féodale, on désignait par ce nom les arrière-vassaux, c'est-à-dire les vassaux d'un seigneur qui était lui-même vassal.— On appelait aussi *vavassoreries* des terres roturières, occupées librement par ces arrière-vassaux; elles pouvaient se diviser entre plusieurs héritiers; mais l'aîné seul était en rapport avec le seigneur suzerain.

Vavincourt, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 8 kil. S. de Bar-le-Duc (Meuse); 609 hab.

Vayrac, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 54 kil. N. E. de Gourdon (Lot); 1,875 hab.

Vayres, bourg de l'arrond. et à 6 kil. S. O. de Libourne (Gironde), sur la Dordogne; 2,000 hab. Château où demeura Henri IV, avant la bataille de Coutras, 1587.

Vayvode. V. Voivode.

Veau d'or, idole que les Hébreux élevèrent, au pied du Sinaï, faite en forme de *veau* et avec l'or des bijoux donnés par leurs femmes. C'était un souvenir du *bœuf Apis*. Moïse, descendant du Sinaï, arma les lévites, brisa l'idole, et fit périr 23,000 impies.— A l'époque du schisme, Jéroboam fit élever des *Veaux d'or* à Dan et à Béthel.

Vecellio (Tiziano), dit **le Titien.** V. Titien.

Vecellio (Francesco), peintre, frère aîné du Titien, né à Cadore, 1475-1560, d'abord élève de Gentile Bellini, se fit soldat, et ne revint à Venise qu'en 1513. Il reprit les pinceaux et montra un talent véritable; on cite de lui quelques tableaux: *la Madeleine au pied du Christ ressuscité*, une *Nativité*, *San Vito* (à Cadore), *la Vierge sur un trône* (à Berlin).

Vecellio (Orazio), peintre, fils aîné du Titien, né à Venise, 1515-1576, élève de son père, travailla avec lui et se distingua surtout par ses portraits.

Vecellio (César), peintre, cousin du Titien, né à Cadore, vers 1530, mort en 1600, reçut les leçons du Titien, dont il saisit habilement la manière, et a laissé des tableaux estimés: *Plusieurs saints avec un dévot agenouillé devant eux* (à Bellune), *Vue du palais ducal de Venise*, etc. Il a laissé deux recueils assez rares: *Degli Abiti antichi e moderni in diverse parte del mondo*, Venise, 1590, in-8°, avec 420 pl.; il a été réédité par MM. Didot, 1861-62, 2 vol. pet. in-4°, avec un beau travail de M. Amb.-Firmin Didot; et la *Corona delle nobile e virtuose donne*, Venise, 1591, 3 tomes en 1 vol petit in-fol.

Vecellio (Marco), peintre, cousin du Titien, né à Venise, 1545-1611, fut élevé avec soin par le grand peintre, qu'il aida dans ses travaux. Le palais des doges et les églises de Venise renferment plusieurs de ses tableaux.

Vecellio (Tiziano), dit *Tizianello*, peintre, fils du précédent, né à Venise, 1570-1650, élève de son père, imita le Titien avec talent, mais tomba plus tard dans le maniérisme et dans l'afféterie. On cite de lui: *Saint Charles Borromée distribuant des aumônes*.

Vechel, bourg des Pays-Bas, sur l'Aa, dans le Brabant septentrional; 4,000 hab. Exportation de beurre en Angleterre.

Vecht, petit fleuve de la basse Allemagne, arrose les

prov. prussiennes de Westphalie et de Hanovre, les prov. hollandaises de Drenthe et d'Over-Yssel, et se jette dans le Zuiderzée après un cours de 175 kil.

Vecht, un des bras du Rhin, se sépare du Vieux-Rhin, rive droite, à Utrecht, et se jette dans le Zuiderzée.

Vechte ou **Vechta**, v. du grand-duché et à 16 kil. N. d'Oldenbourg (Empire d'Allemagne). Maison de détention; 3,000 habitants.

Vectons. V. Vettons.

Védanta, l'un des deux systèmes orthodoxes de la Mimansa indienne ; il s'appuie sur les *Védas*. Ce système philosophique et religieux enseigne le culte d'un seul Dieu abstrait; il a pour fondateur Vyasa.

Védas, livres sacrés des Hindous, écrits en sanscrit; ils sont au nombre de quatre : 1° le *Rig*, recueil de prières et d'hymnes en vers : 2° l'*Yadjour*, prières en prose ; 3° le *Sama*, prières destinées à être chantées ; 4° l'*Atharvan*, formules de consécration, d'expiation et d'imprécation. Les trois premiers livres, inspirés, disent les brahmanes, par Brahma lui-même, ont été publiés par Vyasa. Il y a un grand nombre de commentaires des Védas, surtout les *Pouranas* et les *Soutras;* on en a aussi tiré le système orthodoxe de la *Védanta* ou *conclusion des Védas*. Au XVIIe siècle, un frère d'Aureng-Zèbe en fit faire une traduction abrégée en langue persane ; elle fut elle-même traduite en latin; Anquetil du Perron l'a publiée sous le titre d'*Oupnekhat*. Une édition complète des Védas, avec traduction allemande, a été donnée par Rosen et Max. Müller, Berlin, 1841. Le *Rig-Véda* a été traduit en français par Langlois, 1848-51, et en anglais par Wilson, 1850. V. Barthélémy Saint-Hilaire, *des Védas*, 1854.

Vedrin, bourg de Belgique, dans la prov. et à 4 kil. N. de Namur ; 1,500 hab. Mines de soufre et de plomb argentifère.

Veen (Octavio ou Othon **Van**), ou *Otto Venius*, peintre hollandais, né à Leyde, 1556-1634, étudia en Italie, visita l'Allemagne, et devint en 1594 directeur de l'Académie d'Anvers. Le duc de Parme le nomma peintre en chef de la cour d'Espagne ; l'archiduc Albert lui confia l'intendance des monnaies de Bruxelles. Rubens, son élève, lui doit beaucoup ; Van Veen manquait d'expression, mais était très-habile dans l'emploi du clair-obscur. Ses principaux ouvrages sont à Anvers. Le Louvre a de lui : *Otto Venius et sa famille*. Il a aussi cultivé les lettres, et laissé : *Guerre des Bataves contre les Romains*, tirée de Tacite, Anvers, 1612, in-4°, avec 40 estampes ; *Emblèmes d'Horace; Vie de saint Thomas d'Aquin*, avec 32 planches; *Hist. des sept infants de Lara*.

Veendam, v. de la prov. et à 30 kil. S. E. de Groningue (Pays-Bas) ; 6,400 hab.

Veere, v. des Pays-Bas, port sur la côte E. de l'île de Valcheren, à 6 kil. N. de Middelbourg (Zélande) ; 1,700 hab. Armements pour la pêche.

Vega (Garcilasso de la). V. Garcilasso.

Vega-Carpio (Félix **Lope de**), poëte espagnol, né à Madrid, 1562-1635, perdit de bonne heure ses parents et montra dès son enfance une facilité extraordinaire. Il étudia d'abord au collége impérial de Madrid, se sauva avec un de ses camarades pour voir le monde, fut ramené à son oncle l'inquisiteur don Miguel de Carpio, se fit soldat en 1577, puis alla achever ses études à l'université d'Alcala. Il allait recevoir les ordres, quand il devint amoureux, se rendit à Madrid, et s'attacha au jeune duc d'Albe, pour lequel il composa, en 1585, un roman pastoral, *l'Arcadie*, froid, d'un langage affecté, mais parsemé de descriptions pittoresques. Il se maria ; mais, à la suite d'un duel où il avait blessé son adversaire et d'autres folies de jeunesse, il fut mis en prison, puis exilé à Valence; quand il put revenir à Madrid, il perdit sa femme, reprit le mousquet et s'embarqua à Lisbonne sur *l'Invincible Armada*, 1588. Il échappa aux désastres de l'expédition, pendant laquelle il composa un poëme, *la Beauté d'Angélique*. Il fut secrétaire de plusieurs grands seigneurs, se remaria, puis se livra tout entier à la littérature; il eut alors quelques années heureuses, mais perdit encore sa femme, s'attacha à dona Maria de Luxan, qui lui donna deux enfants; enfin, après une vie trop agitée par les passions, il revint vers la religion, entra dans les ordres, 1609, et fut chapelain de la confrérie de Saint-François; il abrégea même ses jours par les rigueurs de sa dévotion. C'est surtout dans cette dernière partie de sa vie qu'il a multiplié ses œuvres littéraires. Il eut de son vivant une immense renommée, reçut d'Urbain VIII la croix de Malte, fut admis par l'Inquisition au nombre de ses familiers, gagna beaucoup d'argent, fut admiré par les plus grands seigneurs et fut très-populaire. Avant tout, il eut une fécondité prodigieuse; il composa de longs poëmes sur *Isidore le laboureur*, patron de Madrid, dont la cour d'Espagne demandait la béatification; *la Beauté d'Angélique*, continuation singulière du *Roland furieux*, en 20 chants; *la Dragontea*, épopée satirique en 10 chants contre Francis Drake; *le Pèlerin dans sa patrie*, roman en prose; *la Jérusalem conquise*, en 20 livres, poëme dans lequel il lutte malheureusement contre le Tasse, et célèbre la croisade de Richard Cœur de lion; *les Bergers de Bethléem*, en 5 livres, pastorale en prose et en vers ; *les Ballades religieuses*, de petits poëmes sacrés; *la Gatomachie, ou Bataille des chats*, badinage brillant en 2,500 vers; *la Filomene, la Tapado, Andromède, les Aventures de Diane*, etc., etc.; *les Triomphes divins*, poëme en 5 chants; *la Couronne tragique, le Laurier d'Apollon, la Dorotea*, long roman dialogué où il a probablement raconté sa jeunesse aventureuse, etc. Dans ces œuvres, il a montré une grande puissance d'invention et une étonnante facilité de versification ; mais il est surtout célèbre par son théâtre; là il a été vraiment créateur. On lui a attribué 1,800 pièces et 400 *autos;* il écrivit cinq drames en quinze jours ; plus de 500 pièces ont été imprimées, elles sont généralement en vers. On les a classées en plusieurs catégories : 1° *les Comédies de cape et d'épée*, dont les personnages appartiennent à la noblesse, et qui roulent sur des aventures d'amour, des intrigues romanesques, mêlées d'incidents bouffons, sans but véritablement moral ou philosophique; on cite : *la Beauté laide, l'Argent fait l'homme, les Pruderies de Bélise, l'Acier de Madrid*, etc.; 2° *les drames historiques*, où les personnages sont des rois et des princes, mais où l'on trouve les mêmes intrigues, la même sentimentalité romanesque; on cite : *Rome incendiée, le Prince parfait, le Nouveau Monde, la Punition, non la Vengeance, l'Etoile de Séville*, peut-être son chef-d'œuvre, *les Sept infants de Lara, la Conquête de l'Arauco, la Sainte Ligue, le Grand-duc de Moscovie*, etc.; 3° *les comédies familières*, où les personnages sont de la classe commune : *l'Esclave de son amant, l'Homme sage à la maison, les Captifs d'Alger*, etc.; 4° *les Autos;* en 1598, l'Eglise fit interdire à Madrid toutes les pièces séculières; Lope se rejeta sur les sujets pieux; il composa des pièces sacrées, *comedias de santos*, qui rappellent les mystères du moyen âge, et de petites pièces appelées *Représentations du Saint Sacrement* (*Autos sacramentales*). D'une imagination inépuisable, mais peu réglée, il manque de profondeur, ne cherche pas à peindre les caractères, mais n'a pour but que d'amuser ou d'émouvoir les spectateurs. Il a beaucoup de finesse dans les détails, beaucoup de vivacité et de naturel dans le dialogue, de charme et de facilité dans la versification. On a dit de lui, avec raison, qu'il est le poëte ayant fait le plus de bonnes scènes et le plus de mauvaises pièces; mais s'il a laissé une grande renommée, il n'a pas produit de chef-d'œuvre véritable, et n'a créé aucun type durable. — Le théâtre de Lope de Vega forme 26 vol. in-4°, Madrid, 1609-1647 ; il faut y ajouter le *Vega del Parnasso*, 1637, qui renferme huit comédies : les *Autos sacramentales*, 1644, in-4°. Les autres ouvrages du poëte ont été publiés sous le titre de *Obras sueltas*, Madrid, 1771-1779, 21 vol. in-4°. Plusieurs pièces ont été traduites par La Beaumelle et Esménard, dans les tomes XIV et XV de la *Collection des théâtres étrangers*, 1822, in-8°; et par M. Damas-Hinard, *Théâtre choisi* de Lope de Vega, 1842, 2 vol. in-12.

Végèce (Vegetius Flavius Renatus), écrivain latin, vivait dans la 2e moitié du IVe siècle. Il a dédié à Valentinien II son ouvrage, *Rei militaris instituta* ou *Epitome rei militaris*, en 5 livres qui traitent : 1° des levées, des exercices des jeunes soldats, des armes, de la fortification des camps ; 2° de l'organisation de l'ancienne légion ; 3° des opérations d'une armée en campagne; 4° de l'attaque et de la défense des places fortes; 5° de la tactique navale. C'est un compilateur qui n'a pas toujours fait bon usage des documents qu'il consultait, mais il est d'une grande utilité. Le livre de Végèce a été souvent réimprimé; citons les éditions de Scriverius, Leyde, 1633, in-12; de Schwebel, Nuremberg, 1767, in-4°; d'Oudendorp et de Bessel, Strasbourg, 1806, in-8°; il a été traduit en français par Bourdon de Sigrais, 1743, in-12, par Bongars, etc.

Végèce (Publius) est l'auteur d'un *Traité de l'art vétérinaire*, en 4 livres, qui se trouve dans les *Rei rusticæ Scriptores*, et qui a été traduit par Saboureux

de la Bonnéterie parmi les *Anciens ouvrages relatifs à l'agriculture*, tome VI.

Veglia, *Curicta*, île de l'Adriatique, à l'entrée du golfe de Fiume, la plus grande et la plus septentrionale de l'archipel dalmate; 30 kil. de long sur 25 de large; 22,000 hab. Ch.-l., *Veglia*, port, évêché. Elle dépend de l'Autriche.

Vehme (Sainte-), ou *Cours vehmiques* (du vieil allemand *fehmen*, condamner), tribunaux secrets, établis probablement dès l'époque de Charlemagne en Westphalie, surtout à Dortmund, pour maintenir la paix publique et la religion. Les membres du tribunal, ou *Francs-Juges*, s'enveloppaient d'un profond mystère et avaient partout des initiés, qui leur déféraient les coupables. Il semble que cette justice secrète, indépendante de la justice seigneuriale, était comme la tradition du vieux droit germanique. Lorsque le coupable avait été condamné, il était frappé par une main inconnue, généralement celle d'un juge; le cadavre était suspendu à un arbre près de la voie publique, souvent à quelques pas de la potence seigneuriale; on fichait dans l'arbre un couteau d'une forme particulière, on laissait le poignard dans la plaie, comme signe de la vengeance de la Sainte-Vehme. Si l'accusé était lui-même franc-juge, il pouvait se disculper par son serment ou par le témoignage d'un certain nombre de francs-juges; mais dans le cas contraire, on ne le citait même pas devant le tribunal. Ces tribunaux furent surtout redoutables au XIIe siècle, et se développèrent dans une grande partie de l'Allemagne aux XIVe et XVe siècles; les princes de l'Empire étaient eux-mêmes exposés à cette terrible juridiction; elle donna lieu à de graves abus. Aussi plusieurs empereurs, Albert II, Frédéric III et surtout Maximilien Ier, travaillèrent énergiquement à les réprimer, et à substituer une justice régulière à ces tribunaux extraordinaires. Charles-Quint acheva cette réforme en publiant l'*Ordonnance Caroline*, 1532; peu à peu les Cours vehmiques disparurent. V. Gaupp, *des Cours vehmiques*, Breslau, 1857.

Véies, *Veii*, v. de l'Etrurie du S., à 20 kil. N. O. de Rome. Ses habitants furent vaincus par le consul Brutus, 509 av. J. C.; ils furent attaqués par les 306 Fabius et leurs clients, qu'ils anéantirent sur les bords du Crémère, 376, et campèrent deux ans sur le Janicule. 59 ans après, Corn. Cossus les vainquit et tua leur roi, Tolumnius. Véies elle-même soutint un siége de 10 ans, 405-395, et fut prise par Camille. Elle est auj. détruite.

Veillane. V. Avigliana.

Veimars (Loève-). V. Loève-Veimars.

Vejovis, dieu des Romains, appartenant au vieux culte italique. On a expliqué de plusieurs manières, toutes peu satisfaisantes, ce nom souvent uni à celui de *Diiovis*. C'était probablement Jupiter dans la jeunesse, ou le dieu du soleil, des expiations, de la guérison. A Rome, il avait un sanctuaire fameux entre les deux sommets du mont Capitolin; il y était représenté tenant à la main une poignée de traits; il avait aussi un temple dans l'île du Tibre. On l'adorait particulièrement aux nones de mars; on lui immolait une chèvre.

Vela (Blasco-Nuñez), vice-roi du Pérou, tué près de Quito, en 1546, fut gouverneur de Malaga, directeur des douanes, puis chargé par Charles-Quint d'aller pacifier le Pérou, 1543. Il manqua de prudence, s'aliéna les esprits, et souleva les colons, qui prirent pour chef Gonzalo Pizarre. Les membres du conseil de Lima le forcèrent à retourner en Europe; mais il parvint à se réfugier dans les montagnes, réunit 450 hommes, et fut complétement défait à Iñi-Quito; il fut pris et décapité par l'ordre de Carvajal. Pizarre lui fit faire des obsèques honorables.

Velabres, quartiers de Rome ancienne, *Velabrum majus* et *Velabrum minus*, allant de la rive gauche du Tibre au Forum. C'était jadis un ancien marais, où l'on allait en barques à voiles (*vela?*), pendant les crues du Tibre.

Velaines, commune du Hainaut (Belgique), à 11 kil. de Tournay. Distilleries; commerce de bestiaux; 2,600 hab.

Velarium, grande voile, qui, dans les théâtres et les amphithéâtres romains, abritait les spectateurs des rayons du soleil.

Velasquez (Diego), né vers 1460 à Cuellar (Vieille-Castille), mort en 1523, accompagna Christophe Colomb à son second voyage, s'attacha à Barthélemy Colomb, gagna la faveur d'Ovando, gouverneur d'Hispaniola, et fut chargé par l'amiral Diego Colomb de faire la conquête de Cuba, 1511. Il réussit et fut gouverneur de l'île. Il envoya Grijalva faire la conquête du Yucatan, 1517-18, et aida Fernand Cortez dans son expédition dirigée contre le Mexique. Il essaya plus tard de lui disputer sa conquête ou d'en partager les bénéfices; mais Narvaez, son lieutenant, fut défait, et Velasquez perdit dès lors toute influence politique.

Velasquez de Silva (Diego Rodriguez), peintre espagnol, né à Séville, 1599-1660, eut successivement pour maîtres Herrera le Vieux, Fr. Pacheco, qui lui donna sa fille en mariage, et surtout L. Tristan de Tolède; mais il étudia principalement la nature. Il peignit le portrait d'Olivarès avec tant de succès que Philippe IV le nomma son premier peintre, 1623, et le combla de faveurs. Il eut bientôt une grande renommée. Il passa trois ans en Italie, 1628-1631, étudiant les chefs-d'œuvre et composant lui-même des tableaux remarquables, les *Forges de Vulcain* et la *Tunique de Joseph*. Il fit un second voyage pour réunir des objets d'art qui devaient servir à l'instruction dans la nouvelle école des Beaux-arts de Madrid, 1648-1651. Il a surtout réussi dans les portraits; on cite le *Tableau de famille* (la famille royale) et le portrait du poëte Quevedo; mais il a peint avec le même talent des fruits, des fleurs, des animaux, des paysages. Ses toiles sont remarquables par l'harmonie; elles sont peintes avec une franchise surprenante; le coloris est riche, les poses sont naturelles, les draperies ont de l'élégance. C'est assurément l'un des plus grands peintres de l'Espagne. On cite : la *Vue d'Aranjuez;* la *Vue du Pardo;* la *Visite de saint Antoine à saint Paul l'Ermite;* la *Reddition de Breda;* les *Buveurs;* les *Meñinas*, qui sont à Madrid. Le Louvre a de lui 4 tableaux, dont 3 sont des portraits, entre autres, celui de l'*infante Marguerite*.

Velasquez (Alexandre-Gonzalès), peintre et architecte, né à Madrid, 1717-1772, a fait les plans du palais d'Aranjuez.

Velasquez (Antonio), frère du précédent, né à Madrid, 1729-1793, étudia à Rome, fut peintre de Charles III et directeur de l'Académie de peinture de Madrid.

Velasquez (Louis-Gonzalès), frère des précédents, né à Madrid, 1715-1764, a orné de belles fresques la coupole de l'église Saint-Marc.

Velasquez de Velasco (Louis-Joseph), littérateur espagnol, né à Malaga, 1722-1772, correspondant de l'Académie des inscriptions de France, passa les dernières années de sa vie en prison, comme auteur de pamphlets injurieux au gouvernement, 1766-1772. Ferdinand VI l'avait chargé de recueillir les anciens monuments de l'histoire d'Espagne. On a de lui : *Essai sur les alphabets inconnus qu'on trouve en Espagne*, 1752; *Origines de la poésie castillane*, 1754; *Conjectures sur les médailles des rois goths et suèves d'Espagne*, 1759; *Annales de la nation espagnole depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'entrée des Romains*, 1759, in-4°.

Velay, jadis pays des *Vellavi*, pays de l'anc. France au S. du Forez et au N. du Gévaudan, dans le Languedoc. Ch.-l., *le Puy*; villes principales, Yssingeaux et le Monestier. C'est une partie du départ. de la Haute-Loire.

Velay (Monts du) et **du Forez,** rameau des Cévennes, qui part des sources de la Loire, sépare ce fleuve de l'Allier, en se dirigeant vers le N., sur une longueur de 200 kil., avec une hauteur moyenne de 1,000 mèt. Son point culminant, le mont Saint-Pierre-sur-Haute, a 1,634 mèt. de hauteur.

Velde (Isaïe **Van den**), peintre hollandais, né à Leyde, vers 1597, mort après 1652. Après avoir gravé à l'eau-forte, il peignit, l'un des premiers, des paysages, des scènes rustiques, de petite dimension. Il habita longtemps Harlem, et mourut à Leyde. Il a très-habilement gravé une douzaine de ses paysages, et a reproduit des scènes de la vie militaire et des combats de cavalerie.

Velde (Guillaume **Van den**), dit *le Vieux*, peintre, probablement frère du précédent, né à Leyde, 1610-1693, d'abord marin, apprit à reproduire ce qu'il voyait dans des dessins à la plume fort remarquables. Charles II et Jacques II le nommèrent peintre royal. Vers la fin de sa vie, il peignit des grisailles, avec le plus grand soin dans les détails.

Velde (Guillaume **Van den**), dit *le Jeune*, peintre, fils aîné du précédent, né à Amsterdam, 1633-1707, eut pour maîtres son père et Simon de Vlieger. Il eut de bonne heure de la réputation; en 1665 et 1666, il assistait aux combats de Ruyter et d'Opdam contre les Anglais, pour mieux prendre des esquisses. Il rejoignit son père à Londres, et s'associa à sa fortune, repro-

duisant en couleur les dessins paternels. Il a peint la mer sous tous les aspects, mais a principalement réussi à représenter les temps calmes, la transparence de l'atmosphère, les nuages vaporeux, les brouillards, les doux effets de soleil.

Velde (Adrien **Van den**), peintre et graveur, frère du précédent, né à Amsterdam, 1639-1672, élève de Jean Wynants, gravait à l'eau-forte à 14 ans, et, à 16, peignait le tableau des *Deux vaches*, qui annonçait un grand paysagiste. Il a semé de charmantes figurines dans les œuvres de ses amis, Hobbema, Ruysdael, Hackaert. Ses tableaux représentent des animaux ou des paysages; il a cependant composé une *Descente de croix;* il a surtout représenté *la plage de Schevelingen*, et l'on admire encore au Louvre ses deux *paysages* et le *Canal glacé*. Il a gravé à l'eau-forte avec talent.

Veldecke (Henri **de**), minnesinger allemand de la fin du XII° siècle, d'une famille noble de Westphalie, a vécu auprès des princes de Thuringe, et a été l'un des poëtes qui illustrèrent le plus la période de la maison de Souabe. On a de lui : l'*Enéide*, imitée du *Roman de l'Eris* de Chrestien de Troyes, publiée par Müller, 1784; *Ernest de Bavière*, poëme épique (à la bibliothèque de Gotha), et la *Légende de saint Gervais, évêque de Maëstricht*, en 4 chants (à la bibliothèque du Vatican).

Veldenz, château à 5 kil. S. O. de Berncastel (Prusse rhénane), près de la Moselle, qui a donné son nom à un rameau de la maison palatine de Deux-Ponts, éteint en 1694.

Veleia, anc. ville de la Gaule Cisalpine, près de Plaisance, détruite par un éboulement de rochers, peu de temps après Constantin. On y a retrouvé la *Table Trajane* dans les fouilles qui y furent exécutées de 1760 à 1764.

Velez, v. de la Nouvelle-Grenade ou Colombie, à 70 kil. S. O. de Socorro; 3,000 hab. Mines d'or.

Velez-Blanco, v. d'Espagne, dans la prov. de Grenade; 5,800 hab.

Velez-de-Gomera, v. du Maroc, dans un îlot fortifié, à 100 kil. E. de Ceuta; c'est l'un des *présides* de l'Espagne.

Velez-Malaga, *Menoba*, v. d'Espagne, dans la prov. et à 25 kil. E. de Malaga, près de la Méditerranée; 12,500 hab. Commerce de vins, raisins, liqueurs.

Velez-Rubio, v. d'Espagne, dans la prov. et à 100 kil. E. d'Alméria; 8,000 hab. Fabriques de tissus de laine.

Velez (Peñon de). V. Peñon.

Velika-Louki, v. de Russie dans le gouv. et à 185 kil. S. E. de Pskov; 4,000 hab. Brûlée en 1611, repeuplée 9 ans après.

Veliki-Balkans, chaîne qui se détache du massif du Tchar-Dagh, dans la Turquie d'Europe, court au N. E. et finit sur le Danube, en face des Karpathes du S. Le défilé, qui se trouve entre les deux chaînes, et où passe le fleuve, s'appelle *Portes de fer*.

Vélines, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 38 kil. O. de Bergerac (Dordogne); 873 hab.

Velino, *Velinus*, riv. d'Italie, arrose la prov. italienne de l'Abruzze-Ultérieure II° et les Etats de l'Eglise, passe à Rieti et se jette dans la Néra, après un cours torrentueux de 100 kil.

Velino, montagne d'Italie, un des points culminants de la chaîne des Apennins, au N. E. du lac Fucin; 2,505 mètres d'altitude.

Veliocasses, peuple de l'anc. Gaule, dans la Lyonnaise II°, au S. E. des Calètes; ils avaient pour capitale, *Rotomagus*, Rouen.

Vélites, *Velites*, infanterie légère de la légion romaine; ils servaient à l'avant-garde et dans les escarmouches, gardaient les retranchements du camp, formaient les sentinelles avancées. Ils avaient une épée, 7 javelots, un petit bouclier (parma), un casque recouvert d'une peau de bête. Ils furent établis pendant la 2° guerre Punique, et formèrent le quart de la légion, puis le 10°, quand elle fut de 6,000 hommes; ils furent supprimés pendant la guerre Sociale.— Il y eut aussi des *vélites* dans la garde impériale, sous Napoléon I^{er}; il y avait un bataillon de vélites dans chaque régiment d'infanterie, et 8 compagnies dans chaque régiment de cavalerie.

Vélitres, *Velitræ*, anc. v. du Latium, chez les Volsques, colonie romaine depuis 491 av. J. C. Patrie d'Auguste. Auj. *Velletri*.

Vellaudunum, v. de l'anc. Gaule, dans la Lyonnaise IV°, chez les Sénons. Probablement *Château-Landon*.

Vellavi ou **Velauni**, peuple de l'anc. Gaule, dans la Lyonnaise IV°; ils habitaient le pays, appelé plus tard *le Velay*.

Velléda ou **Véléda**, prophétesse de la nation des Bructères (Germanie), vivait à la fin du I^{er} siècle. Elle habitait une tour élevée sur les bords de la Lippe. Elle prit une part active au soulèvement de la Gaule contre Rome, en 70; puis, elle aida Céréalis à pacifier les nations révoltées. Sous Domitien, vers 85, elle essaya d'exciter une nouvelle insurrection, fut prise par Rutilius Gallicus et menée à Rome en triomphe.

Velleius Paterculus. V. Paterculus.

Velletri, anc. *Velitræ*, ville du royaume d'Italie, dans la province de Latium, à 36 kil. S. E. de Rome; 12,000 habitants. Évêché. Bel hôtel-de-ville, œuvre du Bramante.

Vellore, v. de l'Hindoustan anglais, dans la présidence et à 130 kil. S. O. de Madras, dans le Karnatic, 28,000 hab. Indigo et coton.

Velly (Paul-François), historien, né à Crugny, près de Reims, 1709-1759, quitta la société des jésuites en 1740, mais continua de professer dans leur collége de Louis-le-Grand. Il travailla longtemps à une *Histoire générale de France*. Son plan était bien disposé et comprenait plus de parties que les histoires de Mézerai et de Daniel; mais il ne tira pas tout le parti désirable des sources de notre histoire; le style est assez net. Il publia, en 1755, les deux premiers volumes, et il avait commencé le 8°, qui atteint le règne de Philippe IV, lorsqu'il mourut. Villaret et Garnier ont continué son œuvre avec supériorité. L'édition de 1770-85 comprend 15 vol. in-4°.

Velpeau (Alfred-Armand-Louis-Marie), chirurgien, né à la Brèche (Indre-et-Loire), 1795-1867, fils d'un maréchal ferrant, aida son père dans son métier, s'instruisit presque seul, fit ses études à Tours et vint les achever à Paris. Aide d'anatomie, il fit plusieurs cours qui eurent du succès; docteur en 1823, il fut nommé au concours chirurgien de la Pitié, 1830, professeur de clinique chirurgicale, 1835. Membre de l'Académie de médecine, 1842, il entra la même année à l'académie des sciences. Sa clinique, à la Charité, l'a rendu aussi célèbre que ses livres; MM. Jeanselme et Pavillon, ses élèves, ont publié 3 vol. de ses *Leçons*. Parmi ses ouvrages on cite: *Traité d'anatomie chirurgicale*, 1825, 2 vol. avec atlas; *Anatomie chirurgicale générale et topographique*, 2 vol. in-8°; *Traité de l'art des accouchements*, 1835, 2 vol. in-8°; *Nouveaux éléments de médecine opératoire*, 1839, 4 vol. in-8°; *Embryologie ou ovologie humaine*, 1833; *Traité de l'opération du trépan*, 1834; *Manuel pratique des maladies des yeux*, 1840, in-18; *Traité des maladies du sein*, 1853; et un grand nombre de *Mémoires*.

Velsique-Ruddershove, bourg de la Flandre orientale (Belgique), à 17 kil. E. d'Oudenarde. Tissage de lin et de coton; meunerie; 2,800 hab.

Velte, anc. mesure de capacité pour les liquides, contenant 7 litres 1/2.

Velthuysen (Lambert), en latin *Velthusius*, théologien protestant, né à Utrecht, 1622-1685, a laissé plusieurs ouvrages savants et curieux : *Traités médico-physiques*, 1657, in-12; *Usage de la raison dans les controverses théologiques*, 1668; *Traité moral sur la pudeur naturelle et la dignité humaine*, 1676, in-4°. Ses *Œuvres* ont été réunies, 1680, in-4°.

Venafro, *Venafrum*, v. du roy. d'Italie, près d'Isernia, dans la province de Naples; 3,800 hab. Évêché. Les olives de Vénafre étaient très-estimées des anciens.

Venaissin (Comtat-), *Comitatus Vindascinus* ou *Avennicinus*, petit pays du midi de la France, qui appartint longtemps aux papes avec la ville d'Avignon (d'où le nom de *Comtat d'Avignon*, quoique cette ville fût en dehors du Comtat). Il était situé entre le Dauphiné, au N. et au N. E.; la Provence, à l'E.; la Durance, au S.; le Rhône et la principauté d'Orange, à l'O. Il tirait son nom de la ville de *Vénasque*, qui en fut longtemps la capitale, et qui fut remplacée par *Carpentras;* les autres villes étaient: Cavaillon, Vaison, Valréas. Jadis occupé par les Cavares et les Voconces, il fit partie de la Narbonnaise, puis de la Viennoise; après l'invasion des barbares, il resta aux Bourguignons; puis tomba au pouvoir des Francs. Au IX° siècle, il fut compris dans le royaume de Boson, passa aux comtes d'Arles et aux comtes de Toulouse. Raymond VII, à la fin de la guerre des Albigeois, 1229, avait été forcé de le céder aux papes, mais il parvint à le conserver; et c'est seulement en 1271 que Philippe III s'en empara pour le donner au pape Grégoire X.

1274. Depuis ce temps, le Comtat-Venaissin a toujours appartenu aux papes jusqu'en 1791 ; mais les rois de France l'ont plusieurs fois occupé, en 1663, 1688, 1768. Les papes vinrent résider à Avignon en 1309; puis habitèrent encore cette ville, à l'époque du schisme d'Occident. Depuis Charles IX, les habitants du Comtat et d'Avignon ont toujours joui, en France, des droits des regnicoles. Depuis longtemps Carpentras et Avignon étaient en rivalité; à l'époque de la Révolution, Avignon se déclara pour la réunion à la France, Carpentras resta attachée aux papes. En 1791, la réunion fut décrétée et accomplie, au milieu d'excès malheureux. Les traités de Tolentino et de Lunéville confirmèrent cette réunion. Le Comtat a formé le département de Vaucluse.

Venansault, commune de l'arrond. et à 8 kil. N. O. de La Roche-sur-Yon (Vendée); 1,900 hab. Aux environs, source ferrugineuse froide.

Venant (Saint-), commune de l'arrond. et à 16 kil. N. de Béthune. sur la Lys (Pas-de-Calais); 900 hab. Place forte, prise par les Français, 1645, par les Espagnols, 1649, par Turenne, 1657, par les coalisés, 1710.

Venasque, v. d'Espagne, au N. de l'Aragon, près de la frontière de France; 5,500 hab. Eaux minérales chaudes; mines de plomb argentifère et de cuivre; le col ou port de Venasque s'ouvre près de la ville.

Vénasque, bourg de l'arr. et à 4 kil. S. E. de Carpentras (Vaucluse); 1,600 hab. Autrefois capit. du Comtat-Venaissin.

Vence, *Vincium,* ch.-l. de canton de l'arrond. et à 22 kil. N. E. de Grasse (Alpes-Maritimes); 2,259 hab. Evêché jusqu'au XIIIe siècle.

Vence (Henri-François **de**), hébraïsant, né à Pareid en Voivre (Barrois), vers 1675, mort en 1749, docteur en Sorbonne, fut précepteur des enfants de Léopold, duc de Lorraine, fut nommé prévôt de l'église primatiale de Nancy, et fut chargé de surveiller l'impression de la Bible du P. de Carrières, 1738-43, 22 vol. in-12; il y ajouta 6 vol. de *Dissertations sur l'Ancien Testament,* et 2 vol. d'*Explications des Psaumes.* Aussi cette édition, plusieurs fois réimprimée, s'appelle-t-elle *Bible de Vence.*

Venceslas. V. Wenceslas.

Vendée, riv. de France, prend sa source dans le plateau de Gâtine, coule au S. O., passe à Fontenay-le-Comte, et se jette dans la Sèvre-Niortaise, rive droite, près de Marans, après un cours de 75 kil.

Vendée, département français de la région O., formé du bas Poitou, borné au N. par la Loire-Inférieure, à l'E. par les Deux-Sèvres, au S. par la Charente-Inférieure, à l'O. par la mer. Il a 670,549 hectares, et 401,406 hab., soit 60 hab. par kil. carré. Il comprend 3 régions : le Bocage, la Plaine et le Marais. Le Bocage, au N., est accidenté ; bien qu'il n'y ait que 27,000 hectares de forêts dans toute la Vendée, le Bocage ressemble à une forêt continue, parce que les champs et les chemins sont bordés de haies vives de 3 mètres de hauteur, au milieu desquelles sont plantés de nombreux chênes. Ce pays, grâce au chaulage, à la culture des plantes fourragères et au développement du bétail, a fait de merveilleux progrès; les champs ont remplacé les landes, et le blé est cultivé au lieu du seigle; il reste à améliorer les chemins, qui sont plus pittoresques que praticables. La Plaine est une longue bande de terrain jurassique. Le Marais est un terrain d'alluvion qui s'étend sur le rivage marécageux, malsain et protégé par des digues; il a des salines au N. O. Les îles Bouin, Noirmoutier et d'Yeu, dépendent de ce département. C'est un pays agricole; bœufs parthenais dans le Bocage, grands bœufs, dits maraîchins, dans le Marais, chevaux de trait et mules dans la Plaine. Il y a 48,000 hectares de landes et 120,000 hectares de prairies. Ch.-l., *La Roche-sur-Yon*; 3 arrondissements. La Roche-sur-Yon, Fontenay-le-Comte et les Sables d'Olonne; 30 cantons et 298 communes. Il forme le diocèse de Luçon, est du ressort de la Cour d'appel et de l'Académie de Poitiers; il appartient à la 11e région militaire (Nantes).

Vendée (Guerres de la); on donne ce nom aux guerres civiles qui désolèrent l'ouest de la France, après la chute de l'ancienne monarchie. Les paysans du bas Poitou, de l'Anjou, du bas Maine et de la Bretagne, connus sous le nom de *Vendéens*, prirent les armes contre les innovations révolutionnaires, au mois de mars 1793. Il y avait eu déjà des troubles dans le Poitou à propos de la Constitution civile du clergé; l'insurrection éclata, lorsqu'on voulut procéder à la levée des 300,000 hommes décrétée par la Convention. Les paysans se soulevèrent, mirent à leur tête les nobles, qu'ils aimaient et respectaient, et combattirent dès lors pour la royauté et la religion. Conduits par Cathelineau, Stofflet, Lescure, Bonchamps, d'Elbée, La Rochejaquelein, Charette, etc., les Vendéens, au S. de la Loire, surprirent d'abord leurs ennemis désorganisés par leurs attaques imprévues, remportèrent de nombreux succès, pénétrè jusqu'à Saumur, puis vinrent échouer au siége de Nantes, fin de juin 1793; plus tard, la grande armée Vendéenne, trompée par les promesses des émigrés et des Anglais, passa la Loire à Saint-Florent, se dirigea vers Granville, fut repoussée, puis battue au Mans, dispersée, exterminée dans la retraite de Savenay. A la grande guerre succéda la guerre de partisans, dans laquelle se distinguèrent Charette et Stofflet; les insurgés se confondirent alors souvent avec les *Chouans*. Après la mort de Charette et de Stofflet, Hoche mérita le titre de *pacificateur de la Vendée*, 1796. La guerre se ralluma à la fin du Directoire, 1799; mais les mesures du Premier Consul, secondées par l'énergie de Brune, y mirent bientôt fin, 1800. Pendant les Cent-Jours, en 1815, des mouvements insurrectionnels éclatèrent dans l'Ouest, mais furent comprimés par le général Lamarque. En 1832, la duchesse de Berri essaya vainement de soulever la Vendée ; quelques bandes se montrèrent ; il y eut le combat de la Pénissière; mais l'arrestation de la duchesse mit fin à ce commencement d'insurrection. V. Beauchamp, Crétineau-Joly, Théodore Muret, *Histoire des guerres de la Vendée.*

Vendémiaire, premier mois de l'année républicaine, commençait le 22 septembre. C'est le temps des vendanges (*vindemiæ*), aux environs de Paris. — On appelle *journées du 12 et du 13 vendémiaire*, les journées des 3 et 4 octobre 1795, lorsque les sections de Paris, excitées surtout par les royalistes, s'insurgèrent contre les décrets de la Convention, qui avait décidé que les deux tiers de ses membres feraient nécessairement partie de la prochaine législature. Après quelques succès sur Menou, dans la journée du 12, les sectionnaires furent écrasés, devant Saint-Roch, par les troupes de Barras et du général Bonaparte, 13 vendémiaire.

Vendidad, livre sacré des Parsis, qui fait partie du Zend-Avesta. V. ce mot.

Vendôme, *Vendocinum*, ch.-l. d'arrond. du départ. de Loir-et-Cher, à 36 kil. N. O. de Blois, sur le Loir et le chemin de fer de Paris à Tours; par 47°47'30" lat. N., et 1°16'7" long. O.; 9,828 hab. Bestiaux, grains, cotonnades, gants de peau. — Anc. capitale d'un comté qui fut érigé en duché par François Ier pour Charles de Bourbon, père d'Antoine de Vendôme et grand-père de Henri IV. Prise par Henri IV, en 1589. Le duché de Vendôme fut donné par lui à son fils César, qu'il avait eu de Gabrielle d'Estrées. Combat de déc. 1870.

Vendôme (César, duc de), fils naturel de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, né au château de Coucy (Picardie), 1594-1665, fut légitimé, en 1595, reçut le duché de Vendôme, 1598, et eut rang immédiatement après les princes du sang. Il fut fiancé à la fille unique du duc de Mercœur, qui se démit, en sa faveur, de son gouvernement de Bretagne. Il prit les armes contre la régente, Marie de Médicis, 1614, mais fut forcé d'accepter les conditions de la paix de Loudun, 1616. Il combattit les protestants avec Louis XIII, en 1621. Avec son frère, le grand-prieur, il prit part aux intrigues de Chalais; tous deux furent arrêtés à Blois, et conduits à Amboise, puis à Vincennes, 1626. Vendôme, pour recouvrer sa liberté, dut abandonner son gouvernement. D'une ambition brouillonne et turbulente, il ne cessa d'intriguer contre Richelieu, s'enfuit en Hollande, puis en Angleterre, et, à l'avénement de Louis XIV, fut de la cabale des *Importants*, 1643, avec son fils, le duc de Beaufort. Il fut forcé de s'éloigner de la Cour. Dès lors, dévoué à Mazarin, il fut nommé gouverneur de Bourgogne, 1650, puis surintendant de la navigation. Il combattit ensuite les Espagnols, et, en 1655, détruisit une flotte ennemie, à la hauteur de Barcelone. Sa femme, Françoise de Lorraine, duchesse de Mercœur, morte en 1669, lui donna deux fils, Louis, duc de Vendôme, et François, duc de Beaufort.

Vendôme (Louis, duc de), fils aîné du précédent, 1612-1669, porta le titre de duc de Mercœur jusqu'à la mort de son père, fit ses premières armes en Piémont, 1639, servit en Flandre, devant Arras, 1640, et passa en Hollande. En 1649, vice-roi de Catalogne, il eut à lutter contre le comte de Marsin, partisan de Condé; en 1651, il épousa Laure Mancini, nièce de Mazarin, eut le gouvernement de la Provence, alla combattre les Espagnols dans le Milanais, 1656, et, après la mort de sa femme,

1657, entra dans les ordres, devint cardinal, en 1667, et fut légat *a latere* en France.

Vendôme (Louis-Joseph, duc de), fils aîné du précédent, né à Paris, 1654-1712, porta d'abord le titre de duc de Penthièvre, eut une éducation assez négligée, mais montra un esprit vif, auprès de la duchesse de Bouillon, sa tante. Il servit en Hollande, 1672, sous Turenne, en Alsace, 1675, fut nommé brigadier, 1677, puis maréchal de camp, 1678. Gouverneur de Provence, il vivait le plus souvent dans son château d'Anet, ou à Paris, dans la fameuse société du *Temple*, spirituelle, incrédule et licencieuse. Lieutenant général en 1688, il se distingua aux siéges de Mons et de Namur, surtout à Steinkerque, 1692; il commandait l'aile gauche à La Marsaille, 1693; il fut nommé général des galères, 1694. Enfin Louis XIV se décida à le mettre à la tête d'une armée, et l'envoya en Catalogne, 1695; Vendôme était, comme Luxembourg, de l'école de Condé; en 1697, il emporta Barcelone, ce qui décida la paix de Ryswick. En 1702, Vendôme fut envoyé en Italie pour réparer les fautes de Villeroi; il eut plusieurs avantages sur le prince Eugène, surtout à Luzzara, et le rejeta au delà du Mincio. Mais s'il était brave et plein de décision sur le champ de bataille, il était mauvais administrateur, laissait piller, avait beaucoup de négligence et de paresse, et souvent était malade par suite de ses débauches. Il eut cependant des succès contre Stahrenberg, dans le Tyrol, contre le duc de Savoie, dans le Piémont, balança la fortune d'Eugène à Cassano, 1705, fut vainqueur à Calcinato; mais, rappelé par Louis XIV, laissa l'ennemi s'avancer pour dégager Turin, que les Français menaçaient. Il alla en Flandre remplacer Villeroi, battu à Ramillies; malheureusement on lui adjoignit le duc de Bourgogne; la mésintelligence entre les chefs et leur entourage amena la déroute d'Oudenarde, 11 juillet 1708. Vendôme voulut se justifier en accusant; l'opinion publique lui était assez favorable; mais Louis XIV le tint dans une sorte de disgrâce jusqu'en 1710. Vendôme fut alors chargé de sauver la couronne de Philippe V; il le ramena dans Madrid, poursuivit vivement les ennemis, battit Stanhope à Brihuega, et remporta la victoire décisive de Villaviciosa sur Stahremberg, 10 décembre. Il mourut à Viñaroz (Valence). Philippe V ordonna un deuil public et le fit ensevelir à l'Escurial. Vendôme eut plusieurs des qualités d'un grand général; il était spirituel, mais on lui a reproché avec raison le scandale de sa vie privée.

Vendôme (Philippe, chevalier de), grand prieur de France, frère du précédent, né à Paris, 1655-1727, chevalier de Malte, 1666, suivit son oncle, le duc de Beaufort, dans l'expédition de Candie, combattit en Hollande, en Flandre, fut maréchal de camp, en 1691, grand prieur de France, lieutenant général, 1693. Il suivit son frère en Catalogne, puis en Italie; mais fut disgracié pour n'avoir pas donné à la bataille de Cassano, 1706. Il alla vivre à Rome, revint en 1711 en France, mais ne rentra à Paris qu'en 1715. Il vécut dans son palais du Temple, à Paris, aimant les lettres, mais surtout les épicuriens délicats, comme Chaulieu et La Fare. Il avait de grands revenus, se faisait remarquer par le brillant de son esprit, mais il était débauché comme son frère, et avait bien plus de vices, si l'on en croit Saint-Simon, qui ne l'a pas flatté.

Vendôme (Place), l'une des plus belles places de Paris, de forme octogone, et bâtie dans le style corinthien, sur le dessin de J.-Hardouin Mansard, a 146 m. de longueur sur 136 m. de largeur. Louis XIV la fit ouvrir, en 1686, sur l'emplacement de l'ancien hôtel de Vendôme; on l'appela aussi *place des Conquêtes* et *place Louis-le-Grand*. Une statue équestre colossale de Louis XIV, œuvre de Girardon, fut brisée en 1793. En 1805, on éleva au centre la *Colonne de la Grande armée*, faite en bronze avec les canons enlevés aux Allemands; elle était surmontée de la statue de Napoléon Ier, qui fut indignement renversée en 1814. Louis-Philippe fit replacer une statue de l'Empereur, en 1833; on a substitué à cette dernière une statue nouvelle de Napoléon Ier, en costume impérial. La colonne renversée, mai 1871.

Vendômois, pays de l'anc. France, dans la Beauce; ch.-l., *Vendôme*. Auj. partie des départ. de la Sarthe et du Loir-et-Cher.

Vendotena, île du roy. d'Italie, à 10 kil. N. O. d'Ischia. Anc. *Pandataria*

Vendredi, du latin *Veneris Dies*, jour de Vénus, ainsi nommé par les anciens, qui l'avaient dédié à cette déesse. Il a été consacré à la pénitence et au jeûne, dans l'Église catholique. Le *Vendredi saint* est celui qui précède le jour de Pâques.

Vendrell, v. d'Espagne, dans la prov. et 25 kil. E de Tarragone (Catalogne); 3,800 hab.

Vénèdes. V. Wendes.

Venedig, nom allemand de *Venise*.

Vener, lac de Suède, au nord du Gothland; il a 150 kil. de long et 72 de large. Il s'écoule dans le Kattégat par la Gotha, et communique avec le lac Vetter par le canal de Gotha. Il renferme beaucoup de petites îles, bien cultivées.

Veneroni. V. Vigneron.

Vénètes, *Veneti*, peuple de l'anc. Gaule, dans la Lyonnaise IIIe; capit., *Dariorigum* (Vannes). César les battit dans un combat naval.

Vénètes, peuple de l'anc. Italie, entre l'Ollius et le Sontius. V. Hénètes.

Vénétie, *Venetia*, partie N E. de l'anc. Italie. Villes : Adria, Aquilée, Padoue, Vérone et Vicence. Aux xive et xve siècles, elle fut conquise par la république de Venise, cédée à l'Autriche par le traité de Campo-Formio, réunie à l'Italie par celui de Lunéville, rendue à l'Autriche en 1815, cédée au royaume d'Italie en 1866.

Venette (Jean de), chroniqueur et romancier, né vers 1307, au village de Venette, près de Compiègne, mort en 1369, était prieur du couvent du Carmel, à Paris. On lui doit la *Deuxième continuation de la Chronique de Guillaume de Nangis*, de 1348 à 1398, publiée dans le *Spicilegium* de d'Achery; une *Chronique des Carmélites*, et un roman en vers, *les Trois Maries*, traduction d'un poëme latin sur le même sujet; J. Droyn en a publié, au xvie siècle, une version libre en prose, qui eut du succès.

Veneur (Grand-), l'un des grands officiers de la couronne dans l'ancienne monarchie. Au xiiie siècle, il y eut un *maître veneur;* un *maître de la vénerie*, en 1344; un *grand veneur*, depuis 1414. Cette charge, rétablie sous Napoléon Ier, puis supprimée de 1830 à 1848, a été rétablie par Napoléon III, 1852.

Venezia, nom italien de *Venise*.

Veneziano (Antonio), peintre italien, né à Venise, vers 1310, mort en 1383, a laissé de belles fresques, d'un coloris vif et harmonieux, au *Campo-Santo* de Pise.

Venezuela, république de l'Amérique du Sud, bornée au N. par la mer des Antilles, à l'E. par la Guyane anglaise, au S. par le Brésil, à l'O. par la Colombie ou Nouvelle-Grenade. Son territoire a 1,400 kil. de long, de l'E. à l'O., 680 du N. au S.; sa superficie est de 1,044,000 kil. carrés. Elle est arrosée par la Zulia, le Tocuyo, l'Orénoque et ses affluents, Meta, Apure à gauche, Ventuari, Caroni, à droite, par le Cassiquiare et le Cuyuni, affl. de l'Esséquibo. Sur ses côtes sont le golfe et la lagune de Maracaïbo. Elle possède les îles de Aves, les Roques, Orchilla, Tortuga, Blanquilla et la Marguerite. On y trouve, au S. E., la chaîne de la Parime, au N. O. les Andes. La région N. est agricole; on y cultive le café, le cacao, la canne à sucre, le coton, le tabac, l'indigo, le maïs, le bananier. La région centrale se compose de *Llanos*, ou plaines herbacées, qui nourrissent des bœufs, des chevaux et des mulets. La région du S., ou Guyane espagnole, est montagneuse et peuplée de quelques Indiens. On trouve de l'or dans la vallée du Rio-Yuruari, du cuivre à Aroa et dans la sierra de San-Felipe, du sel dans la grande saline d'Araya. La république est divisée en 21 provinces : District fédéral, capitales : Caracas; Guarico; Bolivar; Guzman-Blanco; Carabobo; Cojedès; Barquisimeto; Yaracui; Falcon; Portugueza; Zamora; Nova Esparta; Barcelona; Cumana; Maturin; Trujillo; Guzman-Mérida; Tachira; Zulia; Apure; Guyana. La population est de 1,784,000 habitants. Un quart sont des créoles ou descendants d'Espagnols; la moitié des sang-mêlé, mulâtres, Zambos et Cholos; le reste se compose de nègres libres, d'Indiens sauvages et d'Indiens civilisés et chrétiens. Les principales tribus indigènes sont les Caraïbes, les Maypures et les Ottomaques. Le revenu est de vingt-huit millions de francs; la dette de trois cent quinze millions; la marine compte 2 frégates à vapeur et 4 goëlettes; l'armée, 10,000 hommes. La langue est l'espagnol. Le Venezuela était compris dans la vice-royauté de Santa-Fé-de-Bogotta, où elle formait l'audience de Caracas. Il se souleva en 1818, et de 1819 à 1829, il fit partie intégrante de la république de Colombie. Il s'est alors séparé pour s'ériger en république indépendante. L'esclavage est aboli.

Venezuela (Golfe de). V. Macaraïbo.

Venise, en latin *Venetia*, en italien *Venezia*, en allemand *Venedig*, v. du royaume d'Italie, sur la mer Adriatique, au fond du golfe du même nom, ch.-l. de la prov. de Venise, à 312 kil. E. de Milan par le chemin de fer; par 45°26'2" lat. N., et 10°0'7" long. E.; 128,000 habitants. Patriarcat catholique, archevêché arménien, évêché grec. Bâtie dans les lagunes, sur un grand nombre d'îlots séparés par des canaux et reliés par des ponts; un chemin de fer, qui passe sur un viaduc, la réunit au continent. Entre les lagunes et la haute mer est une bande de terre et de sable qui protége la ville; cette digue naturelle est consolidée par les *murazzi* ou murailles de marbre. Elle s'appelle le *Lido*, et est coupée de 6 ouvertures qui sont les entrées du port de Venise; on les appelle, du N. au S.: Tre-Porti, Lido, Saint-André, Malamocco, Chioggia et Brondolo: la passe principale est défendue par les forteresses Alberoni et Saint-Pierre. Du côté de la terre le plus important des forts est celui de Malghera. Le port de Venise, qui manque de profondeur, est bien déchu de son ancienne splendeur; cependant le chiffre des affaires se monte à 70 millions et tend à augmenter. On exporte le lin du Crémonais, le chanvre de la Romagne, les bois de construction des Alpes Cadoriques. Bel arsenal maritime, chantiers de construction. Venise a été le siége d'une illustre école de peinture, à laquelle elle a donné son nom; les maîtres principaux sont le Corrége, le Titien et Paul Véronèse. Beau musée de l'académie des beaux-arts, nombreux monuments, tels que le palais des doges, la basilique de Saint-Marc, la place du même nom, la *piazzetta* ou petite place, le théâtre de *la Fenice*. — Venise a été fondée en 452 par des Vénètes qui cherchèrent dans les lagunes un asile contre l'invasion d'Attila. Ils bâtirent des cabanes dans l'île de Rivo-Alto (Rialto), et ces cabanes devinrent la dominante Venise. En 697, les habitants de toutes les îles, dont chacune s'était jusqu'alors gouvernée à part, élurent un duc ou *doge* à vie: le premier fut Paul-Luc Anafeste. Ils se donnèrent une marine militaire pour repousser et détruire les pirates dalmates, conquirent l'Illyrie sous le doge Orseolo II; et, à partir du XIe siècle, ils créèrent des relations commerciales hors de l'Adriatique, avec les rivages de la Méditerranée orientale. Les croisades leur furent très-favorables; ils fournissaient aux pèlerins des vaisseaux, des vivres, formaient par leur marine le lien nécessaire entre la Terre-Sainte et l'Occident, et pénétraient sans péril en Asie à la suite des armées. Ils prirent une part active à la 4e croisade, sous le doge Henri Dandolo, contribuèrent à la conquête de Constantinople, et furent reconnus seigneurs d'un quart et demi de l'Empire, 1204. Ils s'étaient attribué deux quartiers de Constantinople et presque tous les ports de l'Archipel. En 1175, l'autorité du doge fut limitée par l'institution d'un Grand-Conseil annuel de 480 membres, composé de citoyens riches qui formèrent bientôt une aristocratie plus puissante que le doge. Le pouvoir administratif fut confié au sénat, le pouvoir exécutif au conseil des 9 *pregadi*, dont le doge n'avait que la présidence, le pouvoir judiciaire à la *quarantie*. Il ne resta rien au chef de l'Etat, qui ne fut plus que le courtisan entouré d'honneurs d'une aristocratie ombrageuse et souveraine. En 1310, le doge Tiepolo essaya d'échapper à cette servitude; il échoua, et le *Conseil des Dix* fut créé; en même temps l'élection au Grand-Conseil fut abolie, le *Livre d'Or* fut fermé, et le gouvernement oligarchique le plus étroit se trouva constitué. En vain Marino Faliero essaya-t-il de rendre leurs droits au doge et au peuple; il fut décapité, 1355, et les Dix choisirent parmi eux *les Trois* inquisiteurs d'Etat. De 1293 à 1381, Venise soutint contre Gênes 4 guerres, dont la dernière et la plus grave fut la guerre de Chioggia. elle se termina par la paix de Turin à l'avantage des Vénitiens. Alors ils eurent 40,000 matelots, 3,000 vaisseaux et des comptoirs partout. Mais l'invasion des Turcs leur fit perdre leur commerce dans le Levant, la découverte du cap de Bonne-Espérance détourna vers les rivages de l'Atlantique les précieuses denrées de l'Inde, les expéditions des Français, des Suisses, des Allemands compromirent leur puissance en Italie, et leur firent perdre des sommes considérables. Dès lors la décadence de Venise ne s'arrêta pas. En 1797, elle possédait encore en Italie toute la Vénétie actuelle et les provinces de Brescia, Bergame, Côme; hors de l'Italie, l'Istrie, la Dalmatie, les îles Illyriennes et les îles Ioniennes. La république fut détruite par Bonaparte, 1797, et cédée à l'Autriche en vertu du traité de Campo-Formio. Elle se souleva, 1848, contre les Autrichiens, et ne fut reprise par eux qu'après un siége d'un an, le 24 août 1849. Ils la cédèrent en 1866 à l'empereur des Français, qui la rétrocéda au roi d'Italie. V. Daru, *Hist. de la République de Venise*, Paris, 1828, 8 vol. in-8°.

Venise (Golfe de), golfe de la mer Adriatique, au N. O., entre les bouches de l'Isonzo et du Pô. Il reçoit l'Isonzo, le Tagliamento, la Livenza, la Piave, la Brenta et l'Adige. Côtes basses, sablonneuses, bordées de marécages ou de lagunes.

Venise (Gouvernement de), partie E. de l'anc. roy. Lombard-Vénitien; ch.-l., *Venise*. De 1859 à 1866, après la cession faite par l'Autriche à l'Italie de la plus grande partie de la Lombardie, il forma le roy. Lombard-Vénitien avec la partie de la délégation de Mantoue située à l'E. du Mincio.

Venlo ou **Venloo**, v. des Pays-Bas, sur la Meuse, à 20 kil. N. E. de Ruremonde (Limbourg); 7,000 hab. Ville forte. Commerce d'épingles, huile, tabac. Prise par Marlborough en 1708.

Venosa, v. du roy. d'Italie, dans la prov. et à 38 kil. N. de Potenza (anc. roy. de Naples); 6,000 hab. Evêché; cathédrale qui renferme le tombeau de Robert Guiscard. Anc. *Venusia*.

Venray, v. des Pays-Bas, à 30 kil. N. de Ruremonde (Limbourg); 4,700 hab. Fabr. de cordonnerie.

Vent (Iles du). V. Antilles.

Vent (Iles sous le). V. Antilles.

Venta Belgarum, nom ancien de *Winchester*; — Venta Icenorum, nom ancien de *Norwich*.

Ventadour, village de l'arrond. et à 24 kil. de Tulle (Corrèze). Titre d'un duché-pairie érigé en 1578.

Ventenat (Etienne-Pierre), botaniste, né à Limoges, 1757-1808, entra dans la congrégation des chanoines réguliers de Sainte-Geneviève, se maria à l'époque de la Révolution, fut membre de l'Institut, 1796, et conservateur de la bibliothèque du Panthéon. On lui doit: *Principes de botanique*, 1797, in 8°; *Tableau du règne végétal*, 1799, 4 vol. in-8°; *le Jardin de la Malmaison*, 1803, 2 vol. gr. in-fol., avec 120 pl. dessinées par Redouté; *Choix de plantes dont la plupart sont cultivées dans le jardin de Cels*, 1803, 3 vol. in-fol.; *Decus generum novorum*, 1808, in-fol.; etc.

Ventidius Bassus, général romain du Ier siècle av. J. C., né dans le Picenum, fut réduit en esclavage, dans la Guerre sociale, par Pompeius Strabon, 89 av. J. C. Il fut d'abord muletier, s'éleva à force d'intelligence et d'énergie, accompagna César en Gaule, et lui rendit d'importants services. Préteur désigné en 44, il s'unit à Antoine pour combattre les meurtriers, fut nommé consul substitué, se tint sur la défensive pendant la guerre de Pérouse, 41-40, alla combattre les Parthes et Labienus, soumit Antiochus, roi de Comagène, excita la jalousie d'Antoine, et reçut à Rome les honneurs du triomphe, 38.

Ventimiglia. V. Vintimille.

Ventôse, 6e mois de l'année républicaine, commençait le 19 ou le 20 février. Son nom lui vient des vents qui soufflent à cette époque de l'année.

Ventoux (Mont), *mons Ventosus*, montagne de France, dans un rameau des Alpes du Dauphiné, près de Carpentras (Vaucluse); 1,905 m.

Vents (Les), divinités des anciens, mises sous le commandement d'Eole. On les plaçait vers la Thrace ou dans les Iles Eoliennes, au N. de la Sicile. Les principaux étaient: Aquilon, Africus, Auster, Borée, Caurus, Eurus, Favonius, Japyx, Notus, Zéphyre. On les représentait avec des ailes à la tête et aux épaules.

Vents alizés ou **alisés**, vents qui soufflent régulièrement dans la même direction. Il y a les *vents alisés du N.*, qui soufflent du N. E. au S. O., entre 25° et 9° lat. N.; les *vents alisés du S.*, soufflant du S. E. au N. O., entre 4° lat. N. et 25° lat. S.; les *contre-alisés du N.*, entre 60° et 35° lat. N.; les *contre-alisés du S.*, entre 35° et 60° lat. S. — Dans la mer des Indes, on donne à certains vents alisés le nom de *moussons*. V. Moussons.

Ventura (Gioacchino), né à Palerme, 1792-1861, entra chez les jésuites, puis dans l'ordre des théatins, se fit connaître comme prédicateur et se livra à des travaux de philosophie religieuse. Il collabora à l'*Enciclopedia ecclesiastica* de Naples et fut membre du conseil royal de l'instruction publique. Il soutint les premières opinions de La Mennais, traduisit le livre *du Pape*, de J. de Maistre, et celui sur *la Législation primitive*, de Bonald. En 1826, il publia le *De jure ecclesiastico*, fut

comblé d'honneurs par les papes, mais rencontra quelques difficultés, après la publication de son ouvrage, *De methodo philosophandi*, 1828, in-8°, et par suite de sa collaboration au *Mémorial catholique*. Il fut élu général de son ordre en 1830. Renommé comme prédicateur, il écrivit *les Beautés de la Foi*, 1839, 3 vol. in-8°, et la *Bibliotheca parva*. Sans aller aussi loin que La Mennais, il désirait des réformes politiques, et était entouré d'une grande popularité, lorsqu'il prononça l'oraison funèbre d'O'Connell et celle des victimes du siége de Vienne, 1848. Il seconda de tous ses efforts le mouvement séparatiste de la Sicile, publia des brochures politiques, qui produisirent une grande impression en Italie, et travailla avec l'abbé Rosmini à l'établissement d'une confédération italienne dont le pape aurait été le chef. Resté à Rome, après la fuite de Pie IX à Gaëte, il se prononça énergiquement pour la séparation complète du temporel et du spirituel; il chercha vainement à s'interposer entre le triumvirat romain et les Français, se retira à Montpellier, prêchant et écrivant ses *Lettres à un ministre protestant*, 1849, in-12. A Paris, il fit des conférences à Saint-Louis d'Antin, à l'Assomption, à la Madeleine; il prêcha le carême aux Tuileries en 1857; restant toujours catholique, quoique démocrate. Il écrivit alors: *la Femme chrétienne*, 1851, in-12; *Traité sur le culte de la Vierge*, 1852, in-12; *la Raison philosophique et la Raison catholique*, 1852-59, 3 vol. in-8°; *Essai sur l'origine des idées*, 1853, in-8°; *l'Ecole des miracles*, 1854-58, 3 vol. in-18; *la Tradition et les semi-pélagiens de la philosophie*, in-8°; *le Pouvoir politique et chrétien, sermons prononcés aux Tuileries*, 1857, in-8°; *Essai sur le pouvoir public, Exposition des lois naturelles dans l'ordre social*, in-8°.

Vénus ou *Aphrodite* en grec, déesse de la beauté et de l'amour chez les anciens. Les Grecs la disaient fille de Jupiter et de Dioné; d'autres légendes la faisaient sortir de l'écume de la mer (ἀφρός), d'où son nom d'*Aphrodite* et son surnom d'*Anadyomène* (sortant des flots). Jupiter la donna pour femme à Vulcain, mais elle lui fit de nombreuses infidélités, et, enfermée par lui avec Mars dans un filet qu'il avait forgé, fut exposée à la risée des dieux. Elle eut de Jupiter, les Grâces; de Mercure, Hermaphrodite; de Bacchus, Priape et l'Hymen; de Mars, l'Harmonie et l'Amour; de Butès, Eryx; d'Anchise, Enée. Elle aima surtout le bel Adonis. Le berger Pâris lui décerna sur le mont Ida le prix de la beauté, de préférence à Junon et à Minerve; aussi elle soutint les Troyens contre les Grecs et fut blessée par Diomède; pour se venger, elle inspira à la femme de ce prince des amours adultères. Elle punit également avec cruauté ceux qui la méprisaient, les Prœtides, les Lemniennes, les filles de Cinyre, Pasiphaé, Phèdre, etc. Les poëtes lui donnaient une magique *ceinture;* celles qui la portaient avaient un charme irrésistible. On l'adorait dans toute la Grèce, mais surtout dans l'île de Cythère, et à Paphos, Amathonte, Idalie, dans l'île de Chypre. Ses fêtes s'appelaient *Aphrodisies* ou *Adonies*. Le myrte, la rose, la colombe, lui étaient spécialement consacrés. On la représentait nue, belle, riante, tantôt le pied sur les flots, sur une tortue de mer ou sur une conque marine, tantôt traînée sur un char attelé de colombes; elle est souvent accompagnée de son fils Eros, l'Amour ou Cupidon. On lui donnait les surnoms de *Cypris, Paphia, Cytherea, Dioné, Anadyomène, Génétyllide* (présidant à la génération), *Pandemos* (vulgaire), etc. — La *Vénus-Uranie* était la déesse de l'amour platonique et des sciences. — Il est probable que le culte de Vénus vient de l'Orient, où les Phéniciens la nommaient *Astarté*. Chez les Romains, Vénus fut d'abord une divinité peu importante; plus tard, lorsqu'ils l'identifièrent avec l'Aphrodite des Grecs, son culte prit une grande extension. On la surnommait, à Rome, *Murta* ou *Murcia* (de myrtus), *Calva*, *Verticordia* (qui tourne l'esprit), *Obsequens, Genitrix*. Le culte de Vénus fut surtout encouragé par César, qui faisait remonter son origine à Enée, fils de la déesse; c'était elle, d'après les traditions rendues célèbres par Virgile, qui avait protégé l'établissement dans le Latium des Troyens fugitifs. Le mois d'avril lui était spécialement consacré. Il reste de Vénus un grand nombre de statues; les plus célèbres sont la Vénus de Médicis, qu'on croit être une copie de la Vénus de Cnide par Praxitèle, et la Vénus de Milo, découverte à Milo, en 1820.

Venusia, v. de l'anc. Apulie, au S. O. de Cannes. Patrie d'Horace. Auj. *Venosa*. V. ce mot.

Venusti (Marcello), dit *le Mantouan*, peintre de l'école florentine, né à Mantoue, 1515-1580, fut élève de Michel-Ange, qui l'aida plus d'une fois dans ses travaux. On cite de lui: *Histoire de la vierge* (à Rome), *le Christ en croix* (à Gênes), *le Christ au jardin des Oliviers* (à Berlin). On regarde comme son chef-d'œuvre une copie réduite du *Jugement dernier* de Michel-Ange (à Naples).

Venuti (Niccolò-Marcello), antiquaire italien, né à Cortone, 1700-1755, est connu pour avoir présidé aux recherches de l'antique cité d'Herculanum que l'on découvrit en 1736. Il écrivit sa *Descrizione delle prime scoperte dell' antica città di Ercolano*, 1749, in-4°, ouvrage qui fut traduit dans presque toutes les langues de l'Europe.

Venuti (Ridolfino), antiquaire, frère du précédent, né à Cortone, 1705-1763, fut le fondateur et l'un des secrétaires de l'Académie étrusque. Il a laissé une foule de mémoires, de dissertations, d'ouvrages estimés sur les antiquités romaines. On cite surtout: *Collectanea antiquitatum romanarum*, 1736, gr. in-fol.; *Antiqua numismata maximi moduli ex museo Albano in Vaticanam bibliothecam translata*, 1739-44, 2 vol. in-fol.; *Descrizione topografica delle antichità di Roma*, 1763, 2 vol in-4°; *Descrizione topografica ed istorica di Roma moderna*, 1766, 2 vol. in-4°; *Vetera monumenta quæ in hortis cœlimontanis et in ædibus Mathæorum adservantur*, 1765-79, 3 vol in-fol.

Vêpres (du latin *vesper*, soir), partie de l'office divin dans l'Eglise catholique, ainsi nommée parce qu'on la célébrait jadis vers le coucher du soleil. On a institué les *vêpres* pour honorer spécialement la mémoire de la sépulture de Jésus-Christ ou de la descente de croix.

Vêpres siciliennes, nom donné au massacre des Français par les Siciliens, en 1282. Mécontents de la domination française, les habitants de l'île, excités par plusieurs patriotes, entre autres par Jean de Procida, n'attendaient qu'une occasion pour se soulever; mais le massacre n'était pas prémédité, comme on l'a souvent répété. Le lundi de Pâques, lorsque les habitants de Palerme se rendaient vers l'église de Montréal, à l'heure des vêpres, le Provençal Drouet insulta une femme; ce fut le signal d'un massacre qui fit 8,000 victimes dans la Sicile. Les Siciliens se donnèrent à Pierre III d'Aragon, et Charles d'Anjou s'efforça vainement de les soumettre. La dénomination de *Vêpres siciliennes*, qui ne date que du XVIe siècle, est due, dit-on, à un roman historique publié en Italie par Muñoz. Cas. Delavigne a écrit une tragédie des *Vêpres siciliennes*.

Ver sacrum. V. Printemps sacré.

Vera (Pedro **de**), capitaine espagnol, né à Xérès de la Frontera, 1440-1500, alcade de sa ville natale, fut envoyé comme gouverneur des Canaries, en 1480, poursuivit et détruisit les indigènes ou *guanches*. Il se montra plein de cruauté, et, sur les plaintes de l'évêque, Juan de Frias, fut rappelé vers 1490.

Vera, v. d'Espagne, dans la prov et à 60 kil. N. d'Almeria (Andalousie); 7,000 hab.

Vérac, village de l'arrond. et à 18 kil. N. de Libourne (Gironde); 1,100 hab. Aux environs, ruines d'une église qui dépendait de l'ordre de Fontevrault.

Vera-Cruz, v. du Mexique, ch.-l. du départ. du même nom, port sur le golfe du Mexique, à 375 kil. E. de Mexico, par 19°11'52" lat. N., et 98°29' long. O.; 10,000 hab. Ville malsaine, entourée de sables brûlants et de marécages pestilentiels; chaleur excessive en été; la fièvre jaune y fait souvent des ravages. La rade est mauvaise, exposée aux vents du nord. Port commandé par le fort de Saint-Jean-d'Ulloa, pris par les Français en 1838. Exportation de vanille, tabac, métaux précieux. Fernand Cortez aborda à ce port en 1519. La ville a été prise par les Mexicains insurgés contre l'Espagne, en 1823, par les Américains de l'Union, en 1847, par les Français, en 1862.

Veragri, peuple de l'anc. Gaule, dans l'Helvétie; capit., *Octodurus*, auj. *Martigny* Leur territoire correspondait au centre du Valais.

Veragua, prov. de l'Etat de Panama, dans la Nouvelle-Grenade; ch.-l., *Santiago de Veragua;* ville de 8,000 hab.

Vera-Paz (San-Domingo de la). V. Coban.

Verard (Antoine), imprimeur-libraire, mort vers 1513, imprimait à Paris, dès 1485, année où il publia la traduction du *Décaméron* de Boccace, par Laurent du Premier Fait. On a de lui plus de 200 éditions d'ouvrages français, notamment des chroniques, des romans de chevalerie, des mystères, souvent remarquables par leurs belles miniatures. On lui doit les planches cu-

rieuses, dans l'histoire de l'art, de la *Danse des Morts*, 1485, de la *Mer des Histoires*, 1491, etc.

Verazzini (Jean), navigateur florentin, fut chargé, par François Ier, en 1524, d'explorer l'Amérique septentrionale. Il visita les côtes orientales, depuis le 30° lat. N. jusqu'à Terre-Neuve, dont il prit possession au nom de la France. La relation de son voyage est dans la *Collection de Ramusio*.

Verbanus lacus, nom anc. du *lac Majeur*.

Verbasz ou **Verbitza**, riv. de la Turquie, sort du mont Vranja, coule vers le N. dans la Bosnie, et se jette dans la Save, à Gradisca, après un cours d'environ 200 kil. Anc. *Urpanus*.

Verberie, *Verberiacum*, bourg de l'arrond. et à 16 kil. N. O. de Senlis, sur l'Oise (Oise); 1,700 hab. Domaine des Carlovingiens, où mourut Charles Martel. Monuments druidiques.

Verbiest (Ferdinand), missionnaire jésuite, né à Bruges, vers 1630, mort en 1688, fut envoyé en Chine, 1659, gagna la confiance de l'empereur Kang-Hi, lui donna des leçons de mathématiques, devint président du tribunal des sciences, et dirigea la fabrication de l'artillerie. On a de lui différents ouvrages en langue chinoise, qui sont manuscrits à la Bibliothèque nationale, et *Liber organicus astronomiæ Europæ apud Sinas restitutæ*, 1668, pet. in-fol.

Verceil, en latin *Vercellæ*, en italien *Vercelli*, v. du roy. d'Italie, sur la Sesia, dans la prov. de Novare; 20,000 hab. Ville forte. Archevêché, collége royal. Commerce de blé, soie, vins, chanvre, riz. Victoire de Marius et Catulus sur les Cimbres, 101 av. J. C. Prise par les Français, en 1704, reprise par les Autrichiens, en 1705. Ch.-l. du départ. français de la Sésia, de 1796 à 1814.

Vercel, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 22 kil. S. de Baume-les-Dames (Doubs); 1,156 hab.

Vercellæ, v. de l'anc. Gaule Transpadane; auj. *Verceil*.

Vercingétorix, chef gaulois, du pays des Arvernes, était d'une illustre famille. On ne sait si c'était son nom ou son titre (*Vercinn-cedo-righ*, grand capitaine). Son père Celtill voulut usurper le pouvoir, et fut mis à mort; son fils résista aux avances de César, et prépara le soulèvement des Gaulois, dont les Carnutes donnèrent le signal. Vercingétorix fut nommé chef suprême, 52 av. J. C. Il allait attaquer la province romaine, lorsque César arriva en toute hâte. Vercingétorix, après avoir vainement assiégé Gergovie des Boïens, ordonna de détruire les villages et même les villes, pour affamer l'ennemi; mais les Gaulois ne purent se résoudre à brûler Avaricum (Bourges); César profita de cette faute et s'en empara, malgré les efforts héroïques du chef gaulois pour sauver la ville; mais César échoua au siége de Gergovie des Arvernes (près de Clermont). La gloire de Vercingétorix fut alors à son comble; toute la Gaule applaudissait et se soulevait; César était forcé de se retirer vers le pays des Lingons, et d'appeler à son secours des cavaliers germains. Une bataille sanglante fut indécise. Vercingétorix se dirigea alors vers Alesia, capitale des Mandubiens; il y fut poursuivi par César. La lutte fut admirable des deux côtés, Vercingétorix et les défenseurs de la place étaient tourmentés par la famine; la grande armée de secours, réunie par les Gaulois, fut repoussée par César. Alesia était perdue sans ressource. Vercingétorix, toujours noble et généreux, lança son cheval au galop jusqu'au camp romain, jeta ses armes aux pieds du proconsul, et se livra. César, dit-on, insulta à son malheur; le prisonnier, garrotté sur-le-champ, fut envoyé à Rome, et ne sortit de prison, au bout de six ans, que pour orner le triomphe de son ennemi, et marcher au supplice.

Vercors (Le), *Vertacomicorus pagus*, pays de l'anc. Dauphiné, compris auj. dans l'arrond. de Die (Drôme).

Verde (Rio-). V. Rio-Verde.

Verde (Sierra-), massif de montagnes de l'Amérique du Nord, sur les confins des États-Unis et du Mexique, peut être considérée comme le point d'où partent les trois grandes chaînes qui forment les trois arêtes du continent de l'Amérique du Nord; il s'en détache les monts Rocheux vers le N.; les collines entre Saskatchawan et Saint-Laurent d'une part, et Missouri et Mississipi de l'autre, vers l'E.; la Cordillère des Andes vers le S.

Verden, v. de Prusse, sur l'Aller, à 30 kil. S. E. de Brême, dans l'anc. roy. de Hanovre; 5,000 hab. Fers. Charlemagne y fit mettre à mort 4,500 Saxons, en 782. C'était jadis la capitale de l'évêché de Verden, érigé en duché par les traités de Westphalie, et donné à la Suède, 1648. Il fut occupé par l'électeur de Hanovre, en 1709.

Verdets, volontaires royalistes, qui s'organisèrent dans le midi de la France, après le 9 thermidor 1794, et se livrèrent à toutes sortes d'excès. Ils portaient un *ruban vert* au bras. Les *Verdets* reparurent en 1815.

Verdier (François), peintre, né à Paris, vers 1650, mort en 1730, étudia à Rome, fut élève de Le Brun, et épousa sa nièce. Il a travaillé beaucoup aux peintures du Louvre, de Versailles et de Trianon, qu'exécutait son maître. Il fut de l'Académie de peinture, en 1678. Le Louvre a de lui une *Assomption de la Vierge*.

Verdier, officier chargé de surveiller et de commander les gardes d'une forêt éloignée des maîtrises.

Verdon, riv. de France, a sa source dans les Alpes, près de Barcelonnette, arrose Colmars et Castellane, et se jette dans la Durance, après un cours de 160 kil.

Verdre, riv. de Belgique, affl. de l'Ourthe, arrose Limbourg et Verviers.

Verdun, *Verodunum*, ch.-l. d'arrond. du départ. de la Meuse, à 48 kil. N. de Bar-le-Duc, sur la Meuse, par 49°9'20" lat. N., et 2°59'29" long. E.; 12,758 hab. Place forte avec une citadelle. Évêché. Inspection forestière. Fabriques de dragées, confitures, anis et liqueurs. Traité fameux de 843, entre les trois fils de Louis *le Débonnaire*, pour le partage de l'empire carlovingien. Soumise, au moyen âge, à ses évêques, elle fut un des trois évêchés lorrains qui ne relevaient que de l'Empereur. Conquise par Henri II, roi de France, en 1552, elle fut cédée définitivement par l'Allemagne au traité de Westphalie, 1648. Prise par les Prussiens, en 1792. Patrie de Chevert, qui y a sa statue. — Le gouvernement de *Verdun* fut l'un des huit petits gouvernements de l'ancienne France; il se composait de la ville et comté de Verdun, de l'évêché de Verdun. Il fut plus tard compris dans le gouvernement de Metz-et-Verdun.

Verdun-sur-Doubs, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 22 kil. N. E. de Châlon-sur-Saône (Saône-et-Loire), près du confluent du Doubs et de la Saône; 1,980 hab. Tuileries.

Verdun-sur-Garonne, ch.-l. de canton de l'arr. et à 33 kil. S. E. de Castelsarrasin (Tarn-et-Garonne); 3,677 hab., dont 1,500 agglomérés.

Verdunois, petit pays et gouv. militaire de l'anc. France; ch.-l., *Verdun*.

Verdunois ou **Rivière-Verdun**, petit pays de l'anc. Gascogne, dans le Bas-Armagnac; ch.-l., *Verdun-sur-Garonne*; auj. compris dans les départ. de Haute-Garonne et de Tarn-et-Garonne.

Vereia, v. de Russie, dans le gouv. et à 120 kil. S. O. de Moscou; 7,000 hab. Autref. capit. d'une principauté indépendante.

Véretz, bourg à 10 kil. S. E. de Tours (Indre-et-Loire), sur la rive gauche du Cher. Ancien château de la Bourdaisière, qui fut célèbre, et où naquit Gabrielle d'Estrées.

Verfeil, ch.-l. de canton de l'arr. et à 28 kil. N. E. de Toulouse (Haute-Garonne); 2,342 hab., dont 745 agglomérés.

Vergara (Joseph), peintre espagnol, né à Valence, 1726-1799, d'une famille d'artistes, déjà connus au XVIe siècle, se forma surtout d'après les œuvres de l'Espagnolet. Il a laissé beaucoup de portraits et de tableaux d'histoire. Il dessinait bien et avait un assez bon coloris.

Vergara. V. Bergara.

Vergennes (Charles **Gravier**, comte de), né à Dijon, 1717-1787, fils d'un président à mortier du parlement de Bourgogne, entra de bonne heure dans la carrière diplomatique, fut, en 1750, ministre près l'électeur de Trèves, déploya beaucoup d'habileté aux congrès de Hanovre, 1752, et de Manheim, 1753; puis, fut nommé ambassadeur à Constantinople, 1755-1768. Il eut à lutter contre les intrigues politiques de l'Angleterre et de la Prusse; il ne partageait pas l'ardeur du duc de Choiseul, qui voulait entraîner le sultan dans une guerre contre la Russie; il fut rappelé au moment cependant où la Porte venait de déclarer la guerre. En 1771, Vergennes fut ambassadeur en Suède; il travailla activement, dans l'intérêt de la France, à la révolution qui donna le pouvoir à Gustave III, 1772. Ministre des affaires étrangères, sous Louis XVI, 1774, il se prononça contre le rappel du Parlement, mais sembla disposé à défendre les prérogatives du pouvoir absolu; il ne fut pas étranger à la chute de Turgot. Il eut pour but, dans sa politique extérieure, de former une union des États secondaires sous la protection de la France; renouvela,

en 1777, un traité d'alliance avec les cantons suisses, favorisa secrètement les *insurgents* d'Amérique, et leurs amis, La Fayette, Beaumarchais; conclut avec eux un traité d'alliance offensive et défensive, 6 février 1778, évita habilement un conflit européen en faisant accepter une médiation qui amena la paix de Teschen, 1779; enfin prépara et signa le traité de Versailles, 3 septembre 1783. Ennemi du système prohibitif, il signa avec l'Angleterre, le 26 septembre 1786, un traité de commerce sur les bases du libre échange. Il avait contribué à la chute de Necker, en 1781, et avait été nommé chef du conseil royal des finances, 1783; il fit créer un comité des finances, qu'il dirigeait, et à qui tous les ministres devaient rendre compte; il prit une part décisive à la nomination de M. de Calonne; il mourut au moment où il avait reconnu la nécessité d'une assemblée de notables. On a de lui plusieurs *Mémoires* dans la *Politique de tous les cabinets*, et des *Mémoires* sur la Louisiane, l'Hindoustan, Saint-Domingue, la Corse, la Guyane.

Vergerio (Pierre-Paul), dit *l'Ancien*, littérateur italien, né à Capo-d'Istria, vers 1349, mort vers 1420, fut professeur de dialectique à Padoue, 1393-1400, fut précepteur des enfants de François II de Carrare, seigneur de Padoue, et finit par s'attacher à l'empereur Sigismond. On a de lui : *De ingenuis moribus*, essai de pédagogie qui eut beaucoup de vogue; *Petrarchæ vita; Vitæ principum Carrariensium*, etc., etc.

Vergerio (Pierre-Paul), dit *le Jeune*, de la famille du précédent, né à Capo d'Istria, vers 1495, mort en 1565, docteur en droit, avocat distingué, fut en faveur auprès de Clément VII, qui l'envoya comme nonce en Allemagne pour s'opposer à la tenue d'un concile national, 1530. Après une nouvelle mission à Naples, auprès de Charles-Quint, il fut élevé à l'épiscopat. Évêque de Capo-d'Istria, 1536, il fut mêlé à d'autres négociations; puis, en étudiant les écrits des luthériens pour les réfuter, il adopta leurs opinions et se mit à les propager. Il fut persécuté; on refusa de l'admettre au concile de Trente, 1546, il fut exclu de son diocèse, se réfugia dans la Valteline, puis à Tubingue, où il mourut, en faisant les fonctions de ministre évangélique. Ses principaux écrits, devenus très-rares, sont : *De republica Veneta liber*, 1526, in-4°; *De unitate et pace Ecclesiæ*, 1542, in-4°; *Concilium non modo Tridentinum sed omne papisticum, perpetuo fugiendum esse omnibus piis*, 1553, in-4°; *Postremus catalogus hæreticorum conflatus Romæ*, 1560, in-8°, etc. Le premier volume de ses œuvres, *Opera adversus papatum*, a seul paru en 1563.

Vergier (Jacques), poëte, né à Lyon, 1655-1720, fils d'un cordonnier, fut protégé par Seignelay, devint commissaire ordonnateur de la marine, président du conseil de commerce à Dunkerque, et s'occupa toute sa vie de littérature. Il fut assassiné dans une rue de Paris. Ses chansons de table eurent une grande réputation; ses contes sont ses meilleurs ouvrages. La meilleure édition de ses *Œuvres* est celle de Lausanne, 1750, 1752, 2 vol. in-12.

Vergniaud (Pierre-Victurnien), né à Limoges, le 31 mai 1753, fils d'un fournisseur des vivres, fut encouragé dans ses études par Turgot, qui lui procura une bourse au collége du Plessis, à Paris. Par les conseils de son beau-frère, Alluaud, il se rendit à Bordeaux, fut bien accueilli par Dupaty, et se fit recevoir avocat, 1782. Il avait acquis de la réputation, lorsque la Révolution en fit un homme politique. Administrateur du département de la Gironde, 1790, il fut élu à l'Assemblée législative, 1791. Il se montra, dès les premières séances, ennemi de la monarchie, sans cependant se déclarer ouvertement républicain. Il attaqua les émigrés, les frères du roi, les ministres, dans des discours d'une éloquence tantôt grave, tantôt impétueuse, mais toujours élégante, pleine d'images et de pompe; il fut dès lors l'un des chefs et l'une des gloires du parti girondin. Il se montra grand partisan de la guerre; après la destitution de Roland et de ses collègues, il frappa des coups redoublés sur la royauté, et ne fut pas étranger à la démonstration populaire du 20 juin 1792; le 3 juillet, il attaqua Louis XVI dans un discours plein d'ironie et d'audace, mais sans conclure; car, dans ce moment même, le premier valet de chambre du roi, Thierry, remettait à Louis XVI un mémoire apostillé par Gensonné, Guadet et Vergniaud, pour l'engager à reprendre ses ministres girondins. Vergniaud et ses amis, qui commençaient à s'effrayer des progrès du parti montagnard, espéraient encore ramener vers eux la royauté en l'intimidant. Au 10 août, la royauté fut violemment renversée; Vergniaud présidait l'assemblée. Les Girondins furent bientôt débordés. Au 2 septembre, Vergniaud trouva des paroles courageuses, mais on lui reprocha de n'avoir pas montré assez d'énergie pour arrêter les massacres. A la Convention, Vergniaud fut, dès le premier jour, dans une situation embarrassante, sinon équivoque; ses ennemis l'accusaient de tendances royalistes, ou bien encore de vouloir une république oligarchique, à cause de ses relations avec Guadet et Gensonné, ou une république fédéraliste, à cause de ses rapports avec Ducos, Fonfrède et Buzot; les Girondins n'étaient réunis que par leur haine contre la commune de Paris. Vergniaud fit partie du premier comité de constitution; il attaqua plus d'une fois avec véhémence Robespierre, Marat, les septembriseurs. Dans le procès du roi, qu'il aurait voulu sauver, il vota d'abord pour l'appel au peuple, puis pour la mort et contre le sursis; c'est lui qui, en sa qualité de président, prononça la sentence. Cependant il ne put regagner la confiance populaire; on dénonça le mémoire que les députés girondins avaient jadis fait remettre au roi, on les compromit dans les intrigues de Dumouriez. Vergniaud combattit vainement l'établissement du tribunal révolutionnaire; il fut dénoncé par Robespierre comme fédéraliste et ennemi de la république; dès le 15 avril, des pétitionnaires vinrent, au nom des sections, demander l'expulsion de vingt-deux députés, parmi lesquels était Vergniaud. Après un premier échec, les Montagnards et la Commune l'emportèrent, au 31 mai et au 2 juin. Prisonnier sur parole, il ne voulut pas fuir. Transféré, depuis le 25 juin, à la Force, il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, 25 octobre. Malgré sa défense habile et courageuse, il fut condamné à mort, le 30, et monta le lendemain sur l'échafaud. On l'a généralement accusé de paresse et d'indécision, mais tous s'accordent à louer son patriotisme et son éloquence. Ses principaux discours sont dans le *Choix de rapports, opinions et discours*, publié par Lallement, 1818-25, 24 vol. in-8°.

Vergobret, magistrat suprême des Éduens et d'autres peuples gaulois, élu chaque année par les druides. Il ne pouvait sortir de la cité, et seul pouvait prononcer la peine capitale. Ce nom se retrouve altéré dans celui de *Vierg*, que porta le premier magistrat d'Autun jusqu'à la Révolution. Il était le premier des maires aux États de Bourgogne.

Vergt. V. Jean-de-Vergt (Saint-).

Vergy, illustre maison de Bourgogne, qui remontait à l'établissement de la féodalité. On cite parmi ses membres : *Antoine* de Vergy, comte de Dammartin, mort en 1439, qui fut chambellan du duc de Bourgogne, Jean sans Peur, fut pris à l'entrevue de Montereau, 1419, reçut de Henri V le titre de maréchal de France, 1422, contribua à la défaite des Français à Crevant, 1423, eut plus tard le collier de la Toison d'or, et prit part à la victoire de Bulgnéville. — *Guillaume* de Vergy, maréchal de Bourgogne, servit Charles le Téméraire et sa fille Marie; fut gagné par Louis XI, et, après la mort de Charles VIII, devint maréchal dans le comté de Bourgogne. — Son fils, *Antoine*, 1488-1541, fut archevêque de Besançon, 1517.

Vergy (Gabrielle **de**), plus connue au moyen âge sous le nom de *la dame de Fayel*, personnage probablement imaginaire. La tradition poétique raconte que Raoul de Coucy, étant mort à la 3e croisade, chargea son écuyer de porter son cœur à sa maîtresse, la dame de Fayel; mais l'écuyer fut surpris par le mari outragé, qui fit servir à sa femme le cœur de son amant; elle se serait laissée mourir de faim. Des romans, des tragédies, des romances ont donné le nom de Gabrielle de Vergy à l'héroïne de cette histoire, qui se trouve d'ailleurs, avec des variantes, attribuée à des personnages divers de différents pays.

Verhaegen (Théodore), sculpteur belge du xviiie s., né à Malines, a laissé plusieurs œuvres remarquables, et surtout la chaire de Lokeren (Flandre orientale). — Son frère, Pierre-Joseph, né à Aerschot, 1728-1811, peintre d'histoire, a composé des ouvrages d'un bon coloris, à Bruxelles, à Anvers, etc.

Verheyden (François-Pierre), peintre et sculpteur hollandais, né à La Haye, 1657-1711, fut d'abord habile à modeler les figures décoratives, puis fut peintre de chasses, d'animaux, de gibier. Il a imité Snyders et Hondecoeter.

Verheyen (Philippe), né à Verbroek (Flandre orientale), 1648-1710, fut un célèbre anatomiste belge. Il suivit à Leyde les cours de Ruysch et de Swammerdam.

eut une chaire d'anatomie, puis une chaire de chirurgie à Louvain. Son Anatomie (*Anatomia corporis humani*), 1693, in-4°, a été un ouvrage classique, traduit en plusieurs langues.

Verhoeven (GUILLAUME-GOMAR-FRANÇOIS), écrivain belge, né à Lierre, 1738-1809, a publié un savant *Mémoire sur l'état du commerce et des manufactures aux* XIIIe *et* XIVe *siècles*, un *Mémoire sur les constitutions, la religion et les droits de la nation belge*, 1790; etc.

Verhuell (CHARLES-HENRI), comte **de Sevenaar,** amiral hollandais, né à Doetichem (Gueldre), 1764-1845. Cadet dans un régiment d'infanterie, en 1775, garde de la marine, en 1779, il se distingua par son courage, et était capitaine de vaisseau en 1795. Il quitta alors le service. Il ne rentra dans la marine qu'en 1803, comme contre-amiral, et fut appelé au commandement de la flottille fournie par la Hollande pour l'expédition de Boulogne. Plusieurs engagements heureux contre les Anglais lui valurent le grade de vice-amiral, 1804; il fut appelé au ministère de la marine en Hollande. En 1806, il présida la députation chargée de demander Louis Bonaparte pour roi; il fut nommé maréchal, puis ambassadeur en France, 1807. Il protégea les côtes de Hollande contre les Anglais, en 1809, et fut nommé comte de Sevenaar, 1810. Après la réunion de la Hollande à l'empire français, il commanda les forces navales de la mer du Nord et de la Baltique, fut député au Corps législatif pour le département de l'Yssel supérieur, commanda la flotte du Helder et du Texel, et défendit la cause française jusqu'à l'abdication de Napoléon. Louis XVIII lui accorda des lettres de grande naturalisation, 1814. Il fut nommé pair de France en 1819; protestant, il défendit avec zèle les intérêts de ses coreligionnaires.

Veria, v. de Turquie, à 60 kil. N. de Saloniki, sur la Veria (Roumélie); 9,000 hab. Teintureries, cotonnades. Anc. *Berœa*.

Vérine, impératrice d'Orient, femme de Léon Ier, conspira, après la mort de son mari, contre Zénon l'Isaurien, son gendre, pour mettre à sa place son propre frère Basiliscus, 475. Elle se réconcilia avec Zénon et suscita plus tard de nouvelles révoltes contre lui. Zénon la fit enfermer dans un château de Cilicie.

Verjus (LOUIS **de**), comte *de Crécy*, diplomate, né à Paris, 1629-1709, fils d'un conseiller au Parlement, s'acquitta habilement d'une mission en Portugal, puis, envoyé en Allemagne pour s'opposer à la maison d'Autriche, eut de vifs démêlés avec le baron de Lisola. Il fut plénipotentiaire à la diète de Ratisbonne, 1679, et au congrès de Ryswick, 1697. Membre de l'Académie française en 1679, il a écrit *la Réfutation d'un libelle adressé à M. le prince d'Osnabrück*, 1674, in-12.— Son frère, *Jean*, mort en 1663, docteur en Sorbonne, aumônier du roi, bon prédicateur, a laissé des *Panégyriques*, 1664, in-4°.— *Antoine*, frère des précédents, né à Paris, 1632-1706, de l'ordre des jésuites, suivit le comte de Crécy en Allemagne, puis fut nommé directeur des missions du Levant. On a de lui: *Vie de Michel Le Nobletz*, 1666, in-8°; *Vie de saint François de Borgia*, 1672, in-4°; etc., etc.

Verkhotourié, v. de Russie, sur la Toura, dans le gouv. et à 125 kil. N. E. de Perm; 4,500 hab. Mines d'or et de cuivre; forges et fonderies.

Verkolie (JEAN), peintre hollandais, né à Amsterdam, 1650-1693, vécut à Delft, et peignit surtout des assemblées de village, des scènes domestiques, d'une manière toute gracieuse.— Son fils, *Nicolas*, né à Delft, 1673-1746, peignit le portrait et l'histoire. Tous deux ont été bons graveurs à la manière noire.

Vermand, ch.-l. de canton de l'arr. et à 13 kil. N. O. de Saint-Quentin (Aisne); 1,238 hab. C'est peut-être l'anc. *Augusta Veromanduorum*.

Vermandois, pays de l'anc. France, dans la Picardie; ch.-l., *Saint-Quentin*; villes, Vermand, Ham, le Câtelet, Saint-Simon. Charlemagne le donna à son fils Pepin, dont la postérité le garda jusqu'au XIe siècle. Philippe Auguste le réunit au domaine par son mariage avec Isabelle de Hainaut. Partie des départ. de la Somme et de l'Aisne.

Vermandois (HERBERT Ier, comte DE), 4e descendant de Pepin, 2e fils de Charlemagne, roi d'Italie, se déclara pour Eudes contre Charles le Simple, et fut assassiné par le comte de Flandre, Baudouin, 923.

Vermandois (HERBERT II, comte DE), fils du précédent, attira Charles le Simple à Péronne et le retint prisonnier jusqu'à sa mort, 929. Il se déclara ensuite pour Louis IV contre Raoul et contre Hugues le Grand; il perdit Laon et la plus grande partie de ses domaines. Il mourut en 943.

Vermandois (RAOUL comte DE), dit *le Vaillant*, petit-fils du roi Henri Ier, fils de Hugues de France et d'Adèle de Vermandois, 1094-1152, aida Louis VI contre ses vassaux, fut nommé grand sénéchal, 1131, épousa Adélaïde, sœur d'Éléonore de Guyenne, commanda les troupes royales, pendant l'absence de Louis VII, à la 2e croisade, et dépouilla sa sœur du comté d'Amiens, qu'il unit au Vermandois.

Vermandois (HUGUES **de**), fils du précédent, 1127-1212, fut élevé par saint Bernard, se fit moine, et fonda avec Jean de Matha l'ordre des Mathurins. Fête, le 20 novembre.

Vermandois (LOUIS **de Bourbon,** comte DE), fils naturel de Louis XIV et de Mme de La Vallière, né à Paris, 1667, légitimé en 1669, grand amiral de France la même année, mourut en 1683. On a supposé, mais à tort, qu'il aurait alors donné un soufflet au Dauphin, qu'on l'aurait enfermé, et qu'il ne serait autre que le fameux *Masque de fer*, mort en 1703, à la Bastille.

Vermeille (Mer). V. CALIFORNIE (Golfe de).

Verméjo (Rio), riv. de l'Amérique du Sud, sépare la Bolivie de la Confédération Argentine, et se jette dans le Paraguay, après un cours de 1,100 kil.

Vermenton, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 22 kil. S. E. d'Auxerre (Yonne), sur la Cure; 2,332 hab. Église ogivale. Vins estimés; commerce de bois.

Vermeulen (CORNEILLE), graveur belge, né à Anvers, 1644-1702, a surtout gravé les portraits avec une rare perfection.

Vermigli (PIETRO-MARTIRE). V. MARTYR (PIERRE).

Vermond (MATHIEU-JACQUES **de**), né à Vienne (Autriche), vers 1735, fils d'un chirurgien de village, fut docteur en Sorbonne et bibliothécaire du collége Mazarin. Loménie de Brienne le fit envoyer à Vienne pour achever l'éducation de Marie-Antoinette, 1769. Après son mariage avec le Dauphin, cette princesse la garda auprès d'elle, avec le titre de lecteur. On a dit, probablement à tort, qu'il eut un grand ascendant sur son esprit, qu'il encouragea ses travers, et l'engagea à prendre part aux affaires publiques. Il paraît, au contraire, qu'il voulait développer son intelligence par des lectures sérieuses, et, que, mécontent de ses efforts inutiles, il résolut plusieurs fois de quitter la cour. Il est certain que Marie-Antoinette eut de l'attachement pour lui, et qu'elle fit porter ses revenus à 80,000 livres en biens ecclésiastiques. Il parvint à faire nommer ministre son ancien protecteur, Loménie de Brienne, 1787; c'est alors seulement qu'il manifesta ouvertement son crédit. A la Révolution, il dut quitter Versailles, dès le 17 juillet 1789; il se réfugia en Autriche, où il mourut obscurément à la fin du siècle.

Vermont, un des États-Unis de l'Amérique du Nord, borné au N. par le Canada, à l'E. par le New-Hampshire, au S. par le Massachusetts, à l'O. par le New-York. Il a 26,447 kil. carrés, et 330,551 hab. Capit., *Montpellier*. Admis dans l'Union en 1791. Mines de fer, cuivre et plomb; céréales et bétail. Il emprunte son nom à la chaîne des montagnes Vertes qui le sillonne à l'E. Constitution calquée sur celle de l'Union: un gouverneur et 12 conseillers, un sénat de 30 membres, une chambre de 230 représentants.

Vernantes, bourg de l'arrond. et à 25 kil. S. E. de Baugé (Maine-et-Loire); 2,000 hab., dont 571 agglomérés. Ruines de l'abbaye cistercienne du *Louroux*.

Verne (La), petite riv. de Belgique, formée de plusieurs branches qui arrosent le Hainaut (Verne de Bury, de Péruwelz, de Wiers), et se jette en France dans l'Escaut.

Vernes (JACOB), né à Genève, 1728-1791, pasteur protestant, eut des relations amicales avec J.-J. Rousseau, mais se déclara contre lui après la publication de l'*Émile*. Il fut exilé par le parti populaire, de 1782 à 1789. On a de lui: *le Choix littéraire*, recueil de pièces en vers et en prose, 1755-60, 24 vol. in-4°; des *Lettres*, des *Dialogues* contre Rousseau, 1763; *Confidence philosophique*, 1772, 2 vol. in-8°; *Catéchisme*, 1774; *Sermons*, 1790, in-8°

Vernet, village de l'arrond. et à 14 kil. S. de Prades (Pyrénées-Orientales); 1,150 hab. Eaux minérales chaudes.

Vernet-la-Varenne (Le), commune de l'arrond. et à 20 kil. d'Issoire (Puy-de-Dôme); 2,216 hab.

Vernet (JACOB), théologien suisse, né à Genève, 1698-1789, d'une famille de réfugiés français, pasteur à Genève, professeur à l'Académie, a eu surtout des

démêlés littéraires avec Voltaire. On a de lui : *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, 1730-82, 10 vol. in-8°; *Dialogues socratiques* ou *Entretiens sur divers sujets de morale*, 1746, in-12; *Instruction chrétienne*, 1752, 4 vol. in-12; *Lettres à M. de Voltaire*, 1757, in-8°; *Lettres critiques d'un voyageur anglais sur l'article Genève du Dictionnaire Encyclopédique*, 1760, 6 vol. in-8°; etc., etc.

Vernet (Claude-Joseph), peintre, né à Avignon, 1712-1789, fils d'*Antoine* Vernet, peintre assez habile, étudia à Aix, où il peignit à 17 ans la décoration de l'hôtel bâti par la marquise de Simiane, put aller étudier à Rome, 1734, et, dès l'âge de 25 ans, eut une réputation établie. Il fut de l'Académie de Saint-Luc, en 1743. Il ne vint à Paris qu'en 1753, mais non pas sur l'ordre du roi, comme on l'a dit; il fut reçu membre de l'Académie, la même année, puis chargé par Louis XV de peindre les *Ports de mer de France ;* il consacra 9 années à cette œuvre; il ne fit que quinze vues sur vingt qui lui étaient commandées ; las de cette vie nomade et mal payé, il revint à Paris, 1762. Il continua de travailler jusqu'à son dernier jour, attristé par la folie d'une femme bien-aimée, mais jouissant de sa réputation incontestée, des charmes d'une société choisie, des succès de son fils Carle. Il a été surtout peintre de marines; on sait que pour mieux observer les effets d'une tempête, il se fit attacher au mât du navire qui le ramenait d'Italie en France. Dans sa première manière, il eut surtout de la vigueur, mais pas assez de simplicité; plus tard, il se distingua par une science plus profonde et par un coloris plus varié. Le Louvre, outre les 15 vues des *Ports de France*, possède encore 26 tableaux de cet artiste ; remarquable; Versailles, la plupart des musées des départements ont de ses œuvres. On admire surtout ses *Effets de matin* ou du *Soleil couchant ;* son chef-d'œuvre est *le Soir*, ou *la Tempête*, gravé par Balechou.

Vernet (Antoine-Charles-Horace, dit **Carle**), fils du précédent, né à Bordeaux, 1758-1836, fut longtemps le compagnon de son père, et l'un des élégants les plus à la mode par ses manières et par son esprit pétillant. En 1782, il eut le premier prix de Rome ; mais il revint bientôt d'Italie, 1783, reprit sa vie mondaine, et composa une vaste toile, le *Triomphe de Paul Émile;* il fut agréé à l'Académie en 1789. Sous le Directoire, il composa, avec une verve intarissable, ses *Merveilleuses*, ses *Incroyables*, de nombreuses études de chevaux; puis, à l'époque de l'Empire, se révéla comme peintre de bataille; on cite la *Bataille de Marengo*, le *Matin d'Austerlitz*, le *Passage du mont Saint-Bernard*, le *Bombardement de Madrid*, la *Bataille de Rivoli*, la *Revue dans la place du Carrousel*, etc. Peintre du dépôt de la guerre, 1806, il fit, sous les Bourbons, le portrait du *duc de Berry*, la *Prise de Pampelune*, une *Chasse dans le bois de Meudon;* mais surtout il multipliait ses spirituelles lithographies, ses scènes populaires, qui eurent alors un si grand succès; leur nombre ne s'élève pas à moins de 660. Dans un voyage en Italie, avec son fils Horace, il peignit avec lui une course de chevaux libres, les *Barberi*, 1819. En 1828, à la villa Médicis, où ils vivaient tous deux, Carle Vernet avait conservé toute la verve de son esprit, et toute la souplesse de son corps.

Vernet (Jean-Émile-Horace), peintre, fils du précédent, né à Paris, 1789-1863, reçut les leçons de son père, mais fit des études peu sérieuses. Carle, aveuglé par sa tendresse, le détournait du travail, et lui communiquait sa passion pour les chevaux, pour les armes, pour la chasse. Ses premiers essais furent des scènes militaires; en 1812, il composa pour le roi Jérôme la *Prise d'un camp retranché près de Glatz*. En 1814, il se distingua au combat de la barrière de Clichy, et devint ardent bonapartiste. La *Prise d'une redoute*, la *Mort de Poniatowski*, le *Bivouac du colonel Moncey*, le *Massacre des Mameluks*, le *Chien du régiment*, le *Cheval du trompette*, rendirent son nom populaire. La gravure répandit partout ces œuvres, qui ont contribué à former la légende napoléonienne : les *Adieux de Fontainebleau*, *Napoléon le soir de Waterloo*, le *Rocher de Sainte-Hélène*, le *Soldat laboureur*, la *Dernière cartouche*, une *Scène d'Auvergne en* 1815. Toutes ces toiles furent écartées du Salon de 1822, par mesure politique; il les exposa lui-même dans son atelier, et sa popularité en fut encore accrue. De 1822 à 1827, il peignit les batailles de *Jemmapes*, de *Montmirail*, de *Hanau*, de *Valmy*, la *Défense de la barrière de Clichy*, le *Pont d'Arcole*. Horace Vernet entra à l'Académie des Beaux-arts en 1826 ; Charles X lui permit d'exposer ses œuvres, lui donna un plafond du Louvre à décorer, lui commanda les *Batailles de Bouvines* et de *Fontenoy*, la *Revue au Champ-de-Mars*, et le nomma directeur de l'École de Rome, 1828. C'est vers cette époque, heureuse dans la vie d'Horace Vernet, qu'il peignit, peut-être avec moins de bonheur, la *Dernière chasse de Louis XVI*, les deux tableaux de *Mazeppa*, *Edith cherchant le corps d'Harold*, *les Brigands et les Carabiniers*, la *Confession du Brigand*, le *Pape porté dans la basilique de Saint-Pierre*, la *Rencontre de Raphaël et de Michel-Ange*, etc. A son retour à Paris, 1835, il trouva sur le trône son ancien protecteur, et reprit avec ardeur la manière et le genre qui lui plaisaient surtout ; on lui dut alors les batailles d'*Iéna*, de *Friedland*, de *Wagram*, le *Siége d'Anvers*, le *Siége de Constantine ;* sa vie fut alors active, vaillante, pleine d'émotions, surtout en Algérie et en Orient. En 1842, il se rendit en Russie; l'empereur Nicolas chercha vainement à se l'attacher. De retour à Paris, 1843, Vernet peignit pour Versailles l'immense toile de la *Smalah d'Abd-el-Kader surprise*, puis la *Bataille d'Isly*. La révolution de 1848 fut un coup pour l'homme et pour l'artiste; déjà sa popularité n'était plus incontestée; sa verve ne l'inspirait plus aussi heureusement. Cependant il continua de travailler, et parmi ses œuvres on cite : le *Portrait équestre de Napoléon III* et une *Messe au camp de Kabylie*. En 1855, un jury de peintres, choisis dans tous les pays de l'Europe, lui décerna la grande médaille d'honneur. Il avait également réussi dans le portrait et le tableau de genre : on cite parmi ses portraits ceux de *Napoléon Ier*, de *Louis-Philippe* et de *ses fils*, de *Napoléon III*, de *Gouvion Saint-Cyr*, du *maréchal Vaillant*, du *Frère Philippe;* parmi ses tableaux de genre : *Abraham renvoyant Agar*, *Rébecca donnant à boire à Eliézer*, un *Intérieur d'atelier*, etc. Les œuvres de cet artiste sont innombrables et dénotent une facilité merveilleuse, une intelligence rare, une imagination pleine de souplesse. Il a eu la popularité de son vivant ; quelle que soit l'opinion de la postérité, on le placera parmi les premiers artistes de son temps, et l'on reconnaîtra qu'il était bon dessinateur, et coloriste, non par la puissance des tons, mais à force de clarté. Sa fille avait épousé le peintre Delaroche. — V. A. Durande, *Joseph, Carle et Horace Vernet*, 1865, in-18.

Verneuil, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 50 kil. S. O. d'Évreux (Eure), sur l'Iton et l'Avre. Anc. couvent de Bénédictines. Lainages, bonneterie, toiles, forges. Jadis fortifiée, elle fut prise plusieurs fois par les Français et les Anglais; en 1424, ceux-ci y battirent complétement l'armée de Charles VII; elle fut reprise en 1449. Il ne reste de ses fortifications que la *Tour grise;* 3,896 hab.

Verneuil, anc. château, à 8 kil. N. O. de Senlis (Oise), sur l'Oise. Cette terre fut érigée en marquisat par Henri IV pour Henriette d'Entragues ; et en duché-pairie par Louis XIV, 1652, en faveur d'un fils naturel de Henri IV et de la marquise, qui mourut en 1682. Il passa alors à la maison de Condé.

Verneuil (La marquise de). V. Entragues.

Vernier (Pierre), mathématicien, né à Ornans (Franche-Comté), 1580-1637, fut directeur général des monnaies dans le comté de Bourgogne. On a de lui : *la Construction, l'usage et les propriétés du quadrant nouveau de mathématiques*, 1631, in-8°; c'est là qu'il décrit l'instrument de son invention, qu'on appelle encore *vernier*.

Verninac Saint-Maur (Raymond), homme politique, né à Gourdon, 1762-1822, avocat, vint à Paris, s'occupa d'abord de poésie ; puis, à l'époque de la Révolution, joua un rôle dans les événements qui préparèrent la réunion du Comtat-Venaissin à la France, 1791 ; fut chargé d'affaires en Suède, envoyé extraordinaire à Constantinople, 1795; fut préfet du Rhône en 1800, puis ministre plénipotentiaire en Suisse, 1801-1802. On lui doit une *Description physique et politique du département du Rhône*, 1802, in-8°.

Verniquet (Edme), architecte, né à Châtillon-sur-Seine, 1727-1804, après avoir beaucoup construit, surtout en Bourgogne, vint occuper à Paris la place de commissaire-voyer, en 1774. Il travailla pendant 28 ans à dresser le plan général de la ville, qui parut en 72 feuilles gr. in-fol.

Vernon (Edward), amiral anglais, né à Westminster, 1684-1757, se distingua de bonne heure dans la marine, et était contre-amiral à 24 ans. Membre du Parlement de 1727 à 1741, il ne cessa d'attaquer le ministère Walpole. En 1739, pour complaire à l'opinion publique et peut-être pour se débarrasser de lui, on le nomma

vice-amiral, avec la mission de détruire les établissements espagnols du Nouveau-Monde. Il s'empara de Porto-Bello, 1739, mais échoua devant Carthagène, 1741. Il garda néanmoins sa popularité. Plus tard il fut rayé des cadres pour n'avoir pas obéi aux ordres de l'Amirauté.

Vernon, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 35 kil. N. E. d'Evreux (Eure), sur la rive gauche de la Seine. Pont de 22 arches, église gothique de Notre-Dame, tour qui faisait partie des anciennes fortifications. Parc d'artillerie, magasins du train des équipages militaires. Commerce de grains, vins, laines, pierres de taille. Toiles de coton. Aux environs, forêt de *Vernon* et château de Bizy, qui appartint à la famille d'Orléans. Cédée à la France en 1198, elle fut occupée par les Anglais de 1419 à 1449; 7,961 hab.

Vernoux, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 36 kil. S. O. de Tournon (Ardèche). Eglise calviniste, école de sourds-muets. Draps, filatures de soie; 3,240 hab., dont 1,448 agglomérés.

Verny-et-Pournoy-la-Grasse, anc. ch.-l. de c. de l'arrond. et à 14 kil. S. de Metz (Lorraine); 538 hab.

Verocchio (Andrea **del**), peintre et sculpteur, né à Florence, 1432-1488, élève de Donatello, excella surtout dans l'art de travailler le bronze. On cite de cet artiste remarquable : *David*, une *Madone entre deux anges en adoration*, *Alexandre le Grand et Darius*, le mausolée de Jean et de Pierre de Médicis, l'*Incrédulité de saint Thomas* (à Florence); la *statue équestre de Bart. Colleoni* (à Venise), l'une des premières statues équestres que produisit la Renaissance. Comme peintre, il a moins de réputation, quoique son dessin soit correct. Il a eu pour élèves le Pérugin et Léonard de Vinci.

Verodunenses ou **Veroduni,** anc. peuple de la Belgique Ire (Gaule), qui avait pour capit., *Verodunum* (Verdun).

Veroli anc. *Verulæ* ou *Verulum* v. de la sous-préf. et à 10 kil. S. E. de Frosinone (royaume d'Italie), à 1 source du Garigliano. Evêché; 5,000 hab.

Veromandui, peuple de la Belgique 2e (Gaule), au S. des Atrebates et des Nerviens; capit. *Augusta Veromanduorum* (Saint-Quentin). V. Vermandois.

Véron, sieur **de Forbonnais.** V. Forbonnais.

Vérone, *Verona*, en allemand *Bern*, ch.-l. de la prov. de ce nom (Italie), sur l'Adige, à 150 kil. E. de Milan, par 45°26'8" lat. N., et 8°38'50" long. E. Place fortifiée dans une position superbe; arsenal, camp retranché. Evêché, cathédrale du XIe siècle, arc de triomphe, plusieurs palais (Canossa, della Ragione), jardins Giusti, restes d'un magnifique amphithéâtre romain, dit *Arena*. Académies de peinture, d'agriculture, société des sciences et des arts. Soieries, toiles, lainages, draps, cuirs, gants, etc. — Probablement fondée par les Etrusques, colonisée par César, cette ville fut prise par Constantin, en 312; Stilicon y battit Alaric, 403; elle fut la capit. de Théodoric, roi des Ostrogoths, fut le ch.-l. d'un duché Lombard, d'une Marche du royaume d'Italie, sous les Carlovingiens. Otton le Grand la réunit à l'empire d'Allemagne, 952. Elle fit partie des Ligues Lombardes, s'érigea en république, 1201; appartint à Eccelino da Romano, aux Della Scala, aux Visconti, aux Carrare, à Venise, depuis 1403 jusqu'en 1797, à l'Autriche, de 1797 à 1805, devint le ch.-l. du départ. de l'Adige (roy. d'Italie), et fut rendue à l'Autriche, qui l'a conservée de 1815 à 1866. Dans un congrès célèbre, du 20 octobre au 14 décembre 1822, les souverains de la Sainte-Alliance décidèrent l'intervention des Français en Espagne. Radetzky y résista, en 1848, à tous les efforts des Italiens. Patrie de Catulle, Cornelius Nepos, Pline l'Ancien, Fracastor, Scipion Maffei, Paul Véronèse, Pindemonte, etc.; 60,000 hab.— La prov. de Vérone a 2,747 kil. carrés et 367,000 hab.

Véronèse (Paolo **Caliari,** dit Paul), peintre de l'école vénitienne, né à Vérone, 1528-1588, était fils d'un sculpteur médiocre, *Gabriele*, et neveu d'Otonio Badile, qui fut son principal maître. Il copia les dessins du Parmesan et les gravures d'Alb. Durer; doué d'une grande facilité et d'une rare intelligence, il se fit connaître par la *Tentation de saint Antoine*, peinte à Mantoue. A Venise, il étudia les œuvres du Titien et du Tintoret, qu'il s'efforça de surpasser par l'élégance. L'*Histoire d'Esther* commença sa réputation. Dès lors il multiplia ses chefs-d'œuvre avec une facilité incroyable et une activité prodigieuse. Il n'a pas le coloris du Titien, la puissance du Tintoret; son dessin est parfois incorrect; mais il s'est placé au premier rang par la fécondité de son imagination, par la vérité et le naturel de ses têtes, par la richesse de ses compositions, par la fraîcheur de ses teintes et le doux éclat de leur couleur argentine, par la noblesse de ses architectures. Il est impossible ici d'énumérer ses œuvres si nombreuses; citons les plus belles ou les plus connues : les décorations de la salle du grand conseil, au palais ducal de Venise, et surtout le plafond où il a représenté l'*Apothéose de Venise;* les tableaux de la salle du conseil des dix, comme l'*Enlèvement d'Europe*, un *Vieillard assis et une jeune femme;* puis, dans le *Collegio*, le *Sauveur dans une gloire*, *Venise personnifiée*, *Neptune et Mars*, *Venise assise sur un globe*, etc., etc.; dans la salle de l'ancienne bibliothèque de Saint-Marc, la *Musique*, *la Géométrie et l'Arithmétique*, *l'Apothéose de l'Honneur*, etc. Les églises de Venise renferment une grande quantité de ses œuvres : *le Premier martyre de saint Sébastien*, *Saint Jérôme dans le désert*, *une Nativité;* etc.; la *Famille de Darius présentée à Alexandre*, qui ornait le palais Pisani, a été vendue 350,000 francs à l'Angleterre. Il a reproduit un certain nombre de sujets, qui ornent les musées de l'Europe : *Adoration des Mages*, *Adoration des Bergers*, *Résurrection de Jésus*, *Annonciation*, *Repos en Egypte*, *Descente de croix*, *Mise au tombeau*, *Mariage mystique de sainte Catherine*, *Jésus sur la croix*, la *Femme adultère*, *Eliézer et Rébecca*, *Moïse sauvé des eaux*, *Suzanne au bain*, *Evanouissement d'Esther*, *Judith*, *mort de Lucrèce*, *Vénus et Adonis*, quatre *Cènes*, etc., etc. Le Louvre possède *Loth et ses filles*, *Suzanne au bain*, l'*Evanouissement d'Esther*, *la Vierge et l'Enfant Jésus*, le *Repas chez Simon le Pharisien*, les *Pèlerins d'Emmaüs*, *Jupiter foudroyant les crimes*, deux *Cènes* et surtout l'admirable tableau des *Noces de Cana*, peint en 1563, comprenant 130 figures, pour la plupart portraits de personnages célèbres, composition prodigieuse d'art et de richesse, d'une magie de couleurs incomparable. Le Guide disait que, s'il avait à choisir entre tous les peintres, il voudrait être Véronèse.

Véronique, nom donné à la représentation de la figure de Jésus-Christ, imprimée sur un linge que l'on garde à Saint-Pierre de Rome. Quelques-uns pensent que ce linge est le suaire mis sur le visage de J. C. après sa mort; d'autres que c'est le linge avec lequel une sainte femme (Bérénice, d'où l'on aurait fait Véronique) aurait essuyé le visage de Jésus, montant péniblement au Calvaire; la plupart font venir le nom de Véronique du latin *vera*, vraie, et du grec *eikon*, image. Une fête est célébrée le 4 février en l'honneur de cette sainte image.

Véronique (Sainte), religieuse du couvent de Sainte-Marthe, à Milan, morte en 1497, patronne des lingères. Fête, le 13 janvier.

Vérot. V. Sombreuil.

Verpillière (La). V. La Verpillière.

Verrès (Caius). On l'a rattaché sans preuves à la *gens Cæcilia*. Né vers 119 av. J. C., il entra d'abord dans le parti populaire, et fut questeur du consul Carbon; puis, emportant les fonds qu'on lui avait confiés, il se déclara pour Sylla et s'enrichit dans les proscriptions. Proquesteur du préteur Dolabella en Cilicie, 80, il commit une foule de brigandages, acheta la préture, 74, administra la justice à Rome, puis reçut la plus riche province de la république, la Sicile. Pendant trois ans il accabla les Siciliens d'impôts, spéculant sur les grains, dépouillant les particuliers et les temples, maltraitant les propriétaires et même des citoyens romains. Mais Pompée et Crassus, nommés consuls, voulaient abaisser le parti oligarchique et sénatorial; ils choisirent Verrès pour frapper tout le parti. Les villes de Sicile l'accusèrent au sortir de sa charge; Cicéron prit en main leur cause. Le sénat aurait voulu écarter ce procès, dont il devait être la victime, quelle qu'en fût l'issue; il fallait gagner du temps. Cicéron poussa l'affaire avec vigueur; il fit rejeter la demande d'un certain Cæcilius, qui s'entendait avec Verrès et réclamait le droit de l'accuser le premier. Verrès disait impudemment qu'il avait fait trois parts de sa fortune, l'une pour son défenseur Hortensius, la 2e pour ses juges, la 3e pour lui-même. Mais Cicéron termina l'enquête préalable en 50 jours; il revint avec un ensemble de témoignages accablants, qu'il se contenta de produire pendant neuf jours, avec quelques explications rapides. Verrès prévint sa condamnation par un exil volontaire et se retira à Marseille; il dut restituer aux Siciliens environ 9 millions de notre monnaie, ce n'était que le tiers de ce qu'il avait volé. Cicéron, dans un intérêt politique, rédigea à loisir les cinq mémoires, qu'on nomme les *Verrines: De la préture urbaine*, *De l'administration de la justice en Sicile*, *Des affaires de blé*, *Des Statues*, *Des Supplices*. Quant à Verrès, il ne

revint à Rome qu'après 24 ans d'exil; mais Antoine, désireux de s'approprier sa belle collection de vases précieux, le fit comprendre dans les proscriptions de 43.

Verri (Pietro, comte), économiste, né à Milan, 1728-1797, fils d'un jurisconsulte distingué, *Gabriele* Verri, fut capitaine au service de l'Autriche, et s'occupa avec zèle de questions administratives et financières. Il devint président de la chambre des comptes et conseiller d'Etat, 1783, puis, il fut disgracié, 1786. Il fut membre de la municipalité de Milan, en 1796. Il a poursuivi la réforme des abus, et forma, avec son frère, Alessandro, avec Beccaria, Frisi, Carli, la *Société du Café*, qui publia, depuis 1764, le journal intitulé *il Caffè*. Il n'a pas réussi dans ses essais dramatiques; mais on lut avidement ses opuscules, d'une ironie spirituelle. Son *Discorso sull' indole dell piacere e del dolore*, essai philosophique, a été traduit par Couret de Villeneuve et par Mingard; il s'est placé au premier rang des économistes de son temps par ses *Meditazioni sull' economia politica*, 1771, in-8°, trad. en français par Mingard. On lui doit encore une *Storia di Milano*, 1783-98, 2 vol. in-4°; et on lui attribue une grande part dans la publication du fameux traité de son ami Beccaria.

Verri (Alessandro), frère du précédent, né à Milan, 1741-1816, s'occupa de jurisprudence, fut avocat distingué, mais partagea surtout les travaux de son frère, et écrivit des articles remarquables dans le journal *il Caffè*. Après un voyage à Paris et en Angleterre, il s'établit à Rome et s'occupa de littérature. Il eut l'idée malencontreuse d'abréger l'*Iliade*, 1789, in-4°, composa de froides tragédies, publia deux romans intéressants, *les Aventures de Sappho*, 1780, in-8°, et *la Vie d'Erostrate*, trad. en français par Lestrade; mais son ouvrage le plus connu, ce sont les *Nuits romaines au tomb. au des Scipions*, dialogues trop déclamatoires, entre d'illustres Romains de la république et de l'empire. Un recueil de ses meilleurs ouvrages a paru à Milan, 1822, 2 vol. in-8°, sous le titre d'*Opere scelte*.

Verri (Carlo), agronome, frère des précédents, né à Milan, 1743-1823, fut préfet du départ. de la Mella, 1802, membre du Conseil d'Etat, puis sénateur du royaume d'Italie. On lui doit : *l'Art de cultiver les mûriers*, *Sur la culture de la vigne*, etc.

Verria, anc. *Berœa*, v. de Macédoine (Turquie d'Europe), sur le Karasou ; 8,000 hab.

Verrières, village de l'arrond. et à 14 kil. S. E. de Versailles (Seine-et-Oise), sur la Bièvre. Bois; source minérale ferrugineuse. Exelmans y battit les Prussiens, le 2 juillet 1815; 1,200 hab.

Verrières, commune de l'arrond. et à 24 kil. de Montmorillon (Vienne). Forges, hauts fournaux; fabr. d'instruments aratoires.

Verrius Flaccus, grammairien latin, du temps d'Auguste, esclave, puis affranchi, ouvrit une école à Rome, et fut précepteur des deux petits-fils d'Auguste, Caïus et Lucius Agrippa. Il avait composé des traités de grammaire et d'histoire, *Saturnalia*, *Res memoria dignæ*, *de Orthographia*, etc.; son traité *De verborum significatione* était une espèce de lexique latin, qui a été abrégé par Sext. Pompeius Festus, puis encore résumé par Paul Warnefriede; on a aussi les restes d'un calendrier romain qu'il avait rédigé, les *Fastes Prénestins*, publiés par Foggini, Rome, 1779, in-fol. Les fragments de Verrius ont été recueillis par Denis Godefroy, *Auctores linguæ latinæ*, et réimprimés par Lindemann, 1832, et par M. Egger, 1838, in-16.

Verrochio. V. Verocchio.

Verrue (Jeanne-Baptiste d'**Albert de Luynes**, comtesse de), 1670-1736, fille de Louis-Charles, duc de Luynes, épousa, en 1683, le comte de Verrue, maréchal de camp au service de la France. Belle et d'un esprit charmant, elle devint la maîtresse de Victor-Amédée II, duc de Savoie, et bientôt gouverna toute la cour. Elle se fit haïr par sa hauteur. Elle finit par s'ennuyer de la gêne où le duc la retenait, de l'étiquette et des désagréments que lui causaient ses ennemis. Elle s'enfuit de Turin avec son frère, le chevalier Charles de Luynes. Elle vécut à Paris, attirant autour d'elle les gens d'esprit et les philosophes épicuriens. On l'avait surnommée *la Dame de volupté*. Son mari avait été tué à Hochstædt. — L'une de ses filles, *Victoire-Françoise*, née en 1690, épousa en 1714 le prince de Carignan, d'où descend la famille qui règne actuellement en Italie.

Verrue, bourg fortifié à 40 kil. N. E. de Turin (Italie), sur un rocher escarpé, à la droite du Pô.

Versailles, ch.-l. du départ. de Seine-et-Oise, à 18 kil. S. O. de Paris, par 48°47'56" lat. N., et 0°12'44" long. O. Evêché suffragant de Paris. La ville se compose de trois quartiers : Saint-Louis, Notre-Dame et Montreuil. C'est une ville régulièrement bâtie, mais triste, avec de magnifiques avenues; églises Saint-Louis et Notre-Dame; statues de Hoche et de l'abbé de l'Epée. Versailles semble une dépendance de son château célèbre, dont l'histoire est en grande partie celle de la ville. — La seigneurie de Versailles, possédée par Martial de Loménie, secrétaire de Charles IX, puis par les Gondi, fut achetée par Louis XIII, qui y fit construire un petit château pour ses équipages de chasse, vers 1627. Louis XIV résolut d'y faire sa résidence habituelle, et, pendant plus de 20 ans, on travailla à la construction et aux embellissements du château et du parc. Le Vau, mais surtout Jules Hardouin Mansard, dirigèrent les travaux; Lebrun fut chargé de la décoration intérieure, Le Nôtre dessina le parc et l'embellit. Louis XIV put habiter le château dès 1672; la cour s'y établit définitivement en 1682. Ce n'est pas ici le lieu de donner une description des magnificences de Versailles, de la Place d'Armes, avec les bâtiments des grandes et des petites écuries (maintenant casernes), qui précède la *Cour des ministres* avec ses 16 statues colossales et celle de Louis XIV au milieu, de la *Cour de marbre*, entourée des anciens bâtiments du château de Louis XIII, de la chapelle, chef-d'œuvre de Mansard, de la salle de spectacle, si élégante, de la façade donnant sur le parc, formant une ligne de 450 mètres de longueur, des appartements, etc. Louis XIV avait dépensé des sommes immenses pour créer un palais digne de lui. Le parc, long de 4,680 mètres et large de 3,120 mètres, régulier, grandiose, est orné d'un monde de statues, de pièces d'eau magnifiques, alimentées par l'aqueduc de Marly, avec un grand canal; un deuxième parc, renfermant des bois, des fermes, contient le *Grand Trianon* et le *Petit Trianon*, qui sont des dépendances de Versailles. — Le Grand Trianon, construit en 1676, se compose d'un vaste rez-de-chaussée; le Petit Trianon, créé par les soins de Louis XV, est un joli petit château, accompagné d'un charmant jardin anglais, avec de beaux arbres et les constructions champêtres, qui rappellent les goûts de Marie-Antoinette. — L'histoire du palais de Versailles est celle de l'ancienne monarchie; Louis XIV, Louis XV, Louis XVI y résidèrent jusqu'aux fameuses journées des 5 et 6 octobre 1789. On y signa le traité de 1685 avec Gênes, celui de 1756 avec Marie-Thérèse, celui de 1783, qui assura l'indépendance des Etats-Unis. C'est à Versailles que s'ouvrirent les Etats-généraux, le 5 mai 1789; c'est dans la salle du Jeu de Paume (elle existe encore) que les députés jurèrent de ne se séparer qu'après avoir donné une Constitution à la France, 20 juin. On voulut, sous la Convention, faire du palais une succursale des Invalides; sous Napoléon I^{er} et Louis XVIII on répara les dégâts de l'époque révolutionnaire; mais c'est Louis-Philippe, qui a véritablement sauvé Versailles, et qui a réalisé une idée grande et généreuse, en dépensant des sommes énormes pour en faire un *Musée national*, consacré aux gloires de la France, et renfermant, à côté des souvenirs de Louis XIV et de Louis XV, des tableaux et des statues, qui rappellent les principaux faits et les plus illustres personnages de notre histoire. Ce musée a été inauguré en 1837.— Versailles est la patrie de Philippe V, roi d'Espagne, de Louis XV, Louis XVI, Louis XVIII, Charles X, de Miot, de l'abbé de l'Epée, Hoche, Ducis, Arnault, Tissot, Houdon, Alex. Berthier, Gourgaud, etc. Versailles a peu d'industrie et de commerce, de belles pépinières, une fabrique d'horlogerie assez célèbre. Garnison nombreuse; parc d'artillerie de la garde impériale. Deux chemins de fer (rive droite et rive gauche) l'unissent à Paris; 61,686 hab. V. Suppl.

Verschaffelt (Pierre de), surnommé *Pietro Flamingo* ou Pierre le Flamand, par les Italiens, statuaire belge, né à Gand, 1710-1793, vécut longtemps en Italie, y fit de belles statues à Rome, à Naples, à Bologne, à Ancône, et mourut directeur des beaux-arts de Mannheim.

Verseau (Le), 11^e signe du Zodiaque, tire son nom des pluies qui tombent en janvier, lorsque le soleil l'atteint. On le représente sous la figure d'un jeune homme qui laisse tomber de l'eau d'une urne.

Versecz ou **Versetz**, v. du Banat de Témesvar (emp. austro-hongrois), à 80 kil. S. de Témesvar, sur le *canal de Versecz*. Evêché grec. Vins, riz; élève de vers à soie; 21,000 hab.

Versoix, petite ville du canton et à 10 kil. N. de Genève (Suisse), sur le lac Léman. Fondée en 1770, elle appartint à la France jusqu'en 1789; 1,600 hab.

Verste, mesure itinéraire des Russes, vaut 1,067 mètres.

Vert (Cap-). V. CAP-VERT.

Vert (CLAUDE **de**), né à Paris, 1645-1708, entra dans l'ordre de Cluny, et est connu par son *Explication simple, littérale et historique des cérémonies de l'Eglise*, 4 vol. in-8°.

Vertaizon, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. E. de Clermont (Puy-de-Dôme); 2,134 hab.

Verte (Rivière). V. RIO-VERDE et GREEN-RIVER.

Verteillac, ch.-l. de canton de l'arr. et à 14 kil N. de Ribérac (Dordogne); 1,117 hab.

Vertes (Montagnes). V. GREEN-MOUNTAINS.

Vertot (RENÉ **Aubert,** sieur DE), historien, né au château de Benetot (pays de Caux), 1655-1735, se fit d'abord capucin, puis, par raison de santé, passa dans l'ordre des Prémontrés. Successivement prieur de Joyenval, 1685, curé de Croissy-la-Garenne, 1686, de Fréville, 1693, puis de Saint-Paer, près de Rouen, 1695, il se livra avec délices à ses goûts pour l'étude. Ses *Révolutions de Portugal*, 1689, eurent le plus grand succès; les *Révolutions de Suède*, 1695, 2 vol. in-12, eurent cinq éditions successives. Membre titulaire de l'Académie des Inscriptions, 1703, il vint habiter Paris, qu'il avait fui jusqu'alors, et eut même une passion très-vive pour Mlle de Launay (Mme de Staal). Il écrivit huit dissertations sur notre histoire, dans les *Mémoires de l'Académie;* publia le *Traité historique de la mouvance de Bretagne*, 1710, in-12, et, contre D. Lobineau, qui avait soutenu une thèse contraire, composa, en 1720, l'*Histoire critique de l'établissement des Bretons dans les Gaules*, 2 vol. in-12. Ses *Révolutions romaines*, 1719, 2 vol., et 1720, 3 vol. in-12, ajoutèrent encore à sa réputation; l'ordre de Malte lui confia la rédaction de ses héroïques annales; l'*Histoire des chevaliers hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem*, 1726, 4 vol. in-4°, 1727, 7 vol. in-12, est peut-être le meilleur de ses ouvrages. Vertot fut, à la fin de sa vie, secrétaire des langues de Louis, duc d'Orléans, et secrétaire des commandements de la duchesse. Il mourut au Palais-Royal, où il était logé. Il avait écrit le récit des ambassades de François et d'Antoine de Noailles en Angleterre; cet ouvrage a été publié par Villaret, 1763, 3 vol. in-12; on a encore de lui: *Origine de la grandeur de la cour de Rome, et de la nomination aux évêchés et aux abbayes de France*, 1737, in-8°. Ses *Œuvres choisies* ont été publiées, 1819-21, 12 vol. in-8°. Vertot n'a pas écrit l'histoire d'une manière sérieuse; il n'y a chez lui ni instruction profonde, ni couleur locale; mais son récit est rapide, le style est d'une facilité élégante, et il sait intéresser en dramatisant les événements.

Vertou, ch.-l. de canton de l'arr. et à 8 kil. S. E. de Nantes (Loire-Inférieure), sur la Sèvre-Nantaise; 5,788 hab., dont 795 agglomérés.

Verts (Les), faction du cirque. V. BLEUS (LES).

Vertue (GEORGE), graveur anglais du XVIIIe siècle, a surtout reproduit les tableaux de Keller; il forma une belle collection d'estampes pour le prince de Galles, et aida Horace Walpole dans la composition de son livre, *Anecdotes of painting*.

Vertumne ou **Vortumnus** (de *vertere*, changer), dieu étrusque et latin, présidait aux transformations annuelles de la nature; c'est surtout le dieu de l'automne. On lui donna pour épouse, à Rome, Pomone, la déesse des fruits. On le représentait sous les traits d'un jeune homme, couronné d'herbes, tenant des fruits à la main gauche et une corne d'abondance à la droite. Vertumne avait, à Rome, une chapelle au Vicus Etruscus, et une autre sur le versant de l'Aventin, où on lui faisait un sacrifice le 23 août. Il avait un flamine spécial, *flamen vertumnalis*.

Vertus, ch.-l. de canton de l'arr. et à 28 kil. S. O. de Châlons-sur-Marne (Marne). Autrefois ch.-l. d'un comté, érigé en faveur de Philippe, oncle de Louis XII. Vins rouges estimés; 2,520 hab.

Verulam, *Verulamium*, anc. ville d'Angleterre, au N. de Saint-Albans (Hertford), auj. en ruines. Jadis baronnie que posséda le chancelier Bacon.

Verus (LUCIUS AURELIUS CEIONIUS COMMODUS VERUS), fils d'Ælius Verus, qu'Adrien avait adopté, né à Rome, en 130, fut lui-même adopté par Antonin avec Marc Aurèle, qui en montant sur le trône, l'associa à l'empire et lui donna sa fille, 161. Envoyé contre les Parthes, il laissa son lieutenant Avidius Cassius combattre les ennemis, pendant qu'il se livrait à toutes les débauches, 165. Il mourut au retour d'une expédition contre les Marcomans, à Altinum, en Vénétie, 169.

Verviers, v. de la prov. et à 25 kil. S. E. de Liége (Belgique), sur la Vesdre. Fabriques de draps renommés, étoffes de laine; construction de machines à vapeur; 39,000 hab.

Vervins, *Verbinum*, ch.-l. d'arrond. de l'Aisne, à 40 kil. N. E. de Laon, par 49°50'8" lat. N., et 1°34'16" long. E. Toiles, bonneterie, chaussons, vannerie, huile. Autrefois fortifiée, cette ville appartint à la maison de Coucy jusqu'au XVe siècle; elle avait obtenu une charte de commune en 1123. Le traité du 2 mai 1598, entre Henri IV et Philippe II, termina la période des guerres de religion; on rétablit les frontières fixées par la paix de Cateau-Cambrésis, en 1559. Prise par les Espagnols, en 1653, elle fut reprise en 1654; 2,934 hab.

Verzy, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 16 kil. S. E. de Reims (Marne). Vins estimés, dits *de Sillery;* 1,095 h.

Vesale (ANDRÉ), anatomiste belge, né à Bruxelles, 1514-1564, d'une famille originaire de Wesel, d'où son nom de *Wessale* ou *Vesale*, fit d'excellentes études à Louvain, apprit la médecine à Montpellier, la chirurgie à Paris; puis il donna des leçons d'anatomie à Louvain, et devint chirurgien des armées de Charles-Quint. Il alla en Italie, faisant partout des démonstrations publiques, et sollicitant des magistrats, pour les dissections, les corps des suppliciés. Le sénat de Venise lui donna la chaire d'anatomie de Padoue, en 1537. Il reconnut alors que les descriptions de Galien se rapportaient non à l'homme, mais au singe, et il commença son traité *De corporis humani fabrica.* Il revint dans sa patrie en 1543, publia son grand ouvrage, répondit victorieusement à toutes les attaques dont il fut l'objet, et vint donner des leçons publiques à Bâle, 1546. Après l'abdication de Charles-Quint, qu'il avait plus d'une fois soigné, il suivit Philippe II en Espagne; on a raconté bien des fables au sujet de ses démêlés avec l'Inquisition; il est plus probable que Vesale, malade et ennuyé, obtint du roi la permission de faire un voyage à la Terre-Sainte. En revenant vers l'Europe, il fit naufrage sur les côtes de l'île de Zante, et mourut de misère dans la ville de ce nom. On a plusieurs ouvrages du grand anatomiste; les principaux sont: *De corporis humani fabrica librorum epitome*, Bâle, 1542, in-fol.; *De humani corporis fabrica lib. VIII*, 1543, in-fol., avec des gravures sur bois et des augmentations; *Anatomicarum Gab. Fallopii observationum examen*, Venise, 1564, in-4°; *Chirurgia magna in VII libros digesta*, Venise, 1569, in-8°; etc. Les *Œuvres complètes, Andreæ Vesalii Opera omnia anatomica et chirurgica,* forment 2 vol. in-fol. Leyde, 1725.

Vescovato, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. S. de Bastia (Corse). Bons vins; environs pittoresques; 1,339 hab.

Vesdre ou **Vèse,** riv. de Belgique, affl. de l'Ourthe, vient de la Prusse Rhénane, passe à Limbourg, à Verviers, et finit après un cours de 50 kil. Elle alimente beaucoup d'usines, et se perd pendant 3 kil., entre des roches calcaires.

Veseris, endroit de la Campanie ancienne, au pied du Vésuve, où Manlius Torquatus et Decius Mus, qui se dévoua, battirent les Latins, en 340 av. J. C.

Véséronce, village à 8 kil. E. de Vienne (Isère), où Clodomir, roi d'Orléans, fut surpris et tué par les Bourguignons, en 524.

Vésinet (Le), village près de Saint-Germain, traversé par le chemin de fer; maisons de campagne; asile pour des ouvrières convalescentes. Auj. commune.

Vesle (la), riv. de France, passe à Châlons-sur-Marne et à Reims (Marne), et se jette dans l'Aisne, après un cours de 140 kil.

Vesone, *Vesunna*. V. PÉRIGUEUX.

Vesontio, capit. de la Grande-Séquanaise (Gaule); auj. *Besançon*.

Vesoul, ch.-l. du départ. de la Haute-Saône, sur le Drugeon, à 360 kil. S. E. de Paris, par 47°37'26" lat. N., et 3°49'6" long. E. Toiles, vanneries, fonderies, commerce de grains, bestiaux, cuirs, fer. Jadis fortifiée, cette ville, qui date du IXe siècle, a soutenu plusieurs siéges. Aux environs, eaux minérales de *Rèpes*, grottes curieuses, etc.; 7,716 hab.

Vespasien (TITUS FLAVIUS SABINUS VESPASIANUS), empereur romain, né à Phalacrine, près de Réate, 9-79, d'une petite famille provinciale, parcourut la série des grades militaires et des charges. Légat en Germanie et en Bretagne, il fut consul, en 51. Il fut disgracié avec son protecteur Narcisse, revint aux affaires en 59, fut proconsul en Afrique, et montra de la capacité, mais aussi de l'avarice. Néron le chargea de réprimer la ré-

volte des Juifs, 66. Les armées d'Orient voulurent faire un empereur, dans les troubles qui suivirent la mort de Néron. Vespasien se laissa entraîner par Mucien, proconsul de Syrie, et par son fils Titus, 69; tout l'Orient se déclara pour lui. Pendant que Vitellius était renversé à Rome par les lieutenants de Vespasien, l'empereur, après un long séjour à Alexandrie, se dirigea vers l'Italie. Il fallait rétablir l'ordre dans l'empire. Vespasien fut à la hauteur des circonstances. Pendant que son fils Titus, par la prise de Jérusalem, mettait fin à la guerre de Judée, 70, Cerialis combattait la révolte des Gaules, et forçait les Bataves de Civilis à traiter. Puis Cerialis, Frontinus, Agricola poursuivirent la conquête de la Bretagne. Vespasien s'occupa surtout du gouvernement intérieur; censeur avec Titus, 72, il créa de nouveaux patriciens, reporta à mille le nombre des familles sénatoriales, et montra beaucoup de fermeté. Mais on lui reprocha son avidité à se procurer de l'argent; il augmenta le nombre des provinces soumises à l'impôt, enleva leur autonomie à l'Achaïe, à la Lycie, à Rhodes, à Byzance et à Samos; supprima les souverainetés de Thrace, de Cilicie, de Comagène; créa de nouvelles taxes, augmenta les tributs des provinces, et eut recours à toutes sortes d'expédients pour accroître ses revenus. Mais il poursuivit les travaux publics avec une louable activité, rebâtit le Capitole, et y forma de nouvelles archives qui contenaient 3,000 pièces; il fit construire un temple de la Paix, un nouveau Forum, commença le Colisée et les Thermes de Titus, paya les professeurs, récompensa les artistes, mais poursuivit les philosophes, stoïciens et cyniques, qui faisaient de l'opposition au pouvoir impérial, fit tuer Helvidius Priscus, qui le bravait, etc. Il travailla jusqu'au dernier jour, et, un moment avant d'expirer, demanda qu'on le soulevât sur son lit, disant : « Un empereur doit mourir debout, » 79. Il laissa deux fils, Titus et Domitien; c'est ce qu'on nomme la famille des Flaviens.

Vesper. V. Hesper.

Vespucci (Amerigo), en français *Vespuce*, navigateur italien, né à Florence, 1451-1512, d'une famille éminente, vint chercher fortune en Espagne, vers 1490, et s'occupa d'abord de commerce. Tout nous prouve qu'il eut dès lors de bons et nombreux rapports avec Christophe Colomb. Il quitta sa maison de Séville pour se vouer aux grandes explorations; il avait des connaissances assez rares en astronomie nautique et en cartographie; il fit quatre voyages, deux au service de l'Espagne, deux au profit du Portugal; en 1497 ou 1499, il visita les côtes du Honduras, du Yucatan, navigua sur le Mississipi, et reconnut la pointe de la Floride, puis il alla vers le golfe de Saint-Laurent; en 1499-1500, il fit un second voyage avec Diego de Lepe; les troisième et quatrième voyages semblent coïncider avec ceux de Cabral, 1501, et de Coelho, 1503-1504. Il était resté pauvre; peut-être fit-il un cinquième voyage dans les eaux du Darien? Il fut nommé *piloto mayor*, en 1508, et, dans ses dernières années, eut plusieurs charges lucratives. Ce n'est pas lui-même qui a ravi à Christophe Colomb l'honneur de donner son nom au Nouveau Monde. On n'avait encore que des notions imparfaites et vagues sur les grandes découvertes des Espagnols, lorsque Martin Waldseemüller publia à Saint-Dié, en 1507, un livre intitulé : *Cosmographiæ introductio*, où il proposait de donner le nom d'Amerigo à la quatrième partie du monde; les éditions de cette géographie populaire répandirent bientôt cette injustice; Amerigo Vespucci n'eut peut-être pas connaissance de cette erreur, contre laquelle protesta vainement Las Casas. — V. Varnhagen, *Vespucci, son caractère, ses écrits, sa vie et ses navigations*, Lima, 1865, petit in-fol.; A. de Humboldt, *Géographie du nouveau continent*.

Vesta, fille de Jupiter et de Rhée, était la déesse du feu; elle était identique à la *Hestia* des Grecs. Son culte est probablement venu de la Perse; peut-être les Pélasges l'ont-ils apporté de l'Asie Mineure en Grèce, puis en Italie. Vesta était particulièrement honorée à Troie, à Athènes, à Rome. Dans cette ville, elle fut l'une des grandes divinités *Pénates*, la déesse du foyer domestique et de la patrie, du feu intérieur, de la terre elle-même; aussi fut-elle parfois confondue avec Rhée, Cybèle ou Tellus. Numa lui éleva un temple, entre les monts Capitolin et Palatin, où les Vestales entretenaient un feu perpétuel; à la porte de chaque maison, il y avait un feu sacré en son honneur (d'où le mot *vestibulum*). Dans l'origine, elle n'avait pas de statues; plus tard, on la représenta sous les traits d'une femme noble et belle, ayant un sceptre à la main, près d'un brasier. — Les *Vestalia* étaient une fête populaire, célébrée à Rome le 8 ou le 9 juin; on promenait dans les rues des ânes couronnés de fleurs.

Vestales, prêtresses de Vesta, chargées d'entretenir le feu sacré sur l'autel de la déesse. Il paraît qu'il y avait des vestales en Étrurie, chez les Sabins et les Latins, puisque Rhea Sylvia, mère de Romulus, était vestale. Numa créa quatre vestales; Tarquin Ier ou Servius Tullius en ajouta deux; la plus âgée se nommait la grande Vestale. Elles étaient choisies parmi les enfants de six à dix ans, sans défaut corporel, de père et mère encore vivants, de naissance libre et n'exerçant aucun métier vil. Leur ministère durait trente ans; si elles laissaient éteindre le feu sacré, elles étaient battues de verges; si elles violaient leur vœu de chasteté, elles étaient punies de mort; on les enfermait vives dans un caveau, voisin de la porte Colline, avec du pain, de l'eau, du lait et un peu d'huile; dans l'espace de onze siècles, treize furent ainsi enterrées vives, sept choisirent un autre genre de mort. Elles avaient de grands priviléges, n'étaient pas assujetties à l'autorité paternelle, ni à la tutelle, se faisaient précéder de licteurs, et avaient une place d'honneur dans les spectacles; elles sauvaient la vie du criminel qu'elles rencontraient par hasard. Au bout de trente ans, elles étaient libres de quitter le temple et pouvaient se marier. Elles portaient de longues stoles blanches, dont la partie supérieure couvrait presque toute la tête. L'ordre des vestales fut aboli par Théodose, en 389.

Vesteras. V. Væsteræs.

Vestier (Antoine), peintre, né à Avallon, en 1740, étudia à Paris, fut bon peintre émailleur, puis portraitiste habile. Il fut de l'Académie de peinture, en 1786. Il a laissé des œuvres distinguées; le portrait de Latude qu'il grava en 1789 eut beaucoup de succès.

Vestins, *Vestini*, peuple de la race Sabellienne, dans l'Italie centrale, au N. des Marrucins; capit., *Amiternum*. Ils ne furent soumis par les Romains que vers 295 av. J. C.

Vestris (Gaetano-Apollino-Baldassare **Vestri,** en français), danseur italien, né à Florence, 1729-1808, vint à Paris en 1740, eut pour maître Dupré, et débuta à l'Opéra, en 1748, avec le plus grand succès. Il devint membre de l'Académie de danse, 1755, maître des ballets, 1761, compositeur des ballets, 1770; il quitta la scène en 1781. On le nomma *le dieu de la danse;* sa vanité était aussi grande que son talent; « Il n'y a que « trois grands hommes en Europe, disait-il, le roi de « Prusse, Voltaire et moi. » — Sa femme, *Anne-Frédéric* **Heynel,** née à Baireuth, 1752-1808, était la première danseuse de son temps dans le genre noble. Vestris reparut sur la scène, le 1er mars 1800, avec son fils et son petit-fils. Il a laissé quelques médiocres compositions, *Endymion*, *le Nid d'Oiseaux*, etc.

Vestris (Marie-Auguste), fils naturel du précédent et de Marie Allard, danseuse célèbre dans le genre comique, 1760-1842, débuta comme danseur, en 1772, fut premier sujet en 1780 et ne prit sa retraite qu'en 1816. Il fut nommé professeur de grâces au Conservatoire, 1819-1829. — Son fils, *Auguste-Armand*, débuta, en 1800, sous les auspices de son père et de son aïeul, mais porta ses talents à l'étranger.

Vestris (Françoise-Rose **Gourgaud,** Mme), actrice, femme d'*Angiolo* **Vestris,** frère cadet du premier Vestris, née à Marseille, 1743-1804, fut forcée de se faire actrice, par suite de revers de fortune. A Stuttgart, où elle jouait, en 1766, elle épousa Vestris, se sépara bientôt de son mari, débuta au Théâtre-Français, en 1768, et fut reçue sociétaire, en 1769. Sa rivalité avec Mlle Saint-Val divisa longtemps la ville et la cour. Elle prit sa retraite en 1803. Élève favorite de Le Kain, elle eut plus de succès que de mérite. Elle était la sœur de l'acteur Dugazon.

Vesunna. V. Périgueux.

Vésuve, *Vesevus* ou *Vesuvius*, volcan à 10 kil. S. E. de Naples (Italie). Il a 40 kil. de tour et 1,200 mètres de hauteur. Il a deux sommets, la *Somma* et l'*Ottajano;* celui-ci renferme le cratère profond de 115 mètres; on y jouit d'une vue magnifique. Les pentes sont cultivées jusqu'à la maison dite l'*Ermitage*, sont très-fertiles et couvertes de vignobles qui produisent le vin de *Lacryma-Christi*. La première éruption, en 79, coûta la vie à Pline l'Ancien et détruisit Herculanum, Pompéi, Stabies. Depuis lors, on a compté plus de 50 éruptions; celles de 472, 1631, 1737, 1779, 1794, 1819, 1822, 1833, 1839, 1850, 1855, etc., sont les plus célèbres.

Veszprim, ch.-l. du comitat de ce nom (Hongrie) sur la Sarviz, à 98 kil. S. O. de Bude, près du lac Balaton. Evêché catholique. Vins; grand marché de grains. Ses fortifications ont été rasées en 1702; il reste un vieux château; 9,000 hab.— Le comitat de Veszprim a un sol assez accidenté; l'agriculture est prospère, les bestiaux sont nombreux.

Vetera-Castra, anc. ville de la Germanie 2e (Gaule), près du Rhin, chez les Ménapiens; auj. *Xanten.*

Vétérans. Chez les anciens Romains, on nommait ainsi les soldats, qui avaient servi 10 ans dans la cavalerie et 20 ans dans l'infanterie; Auguste fixa la vétérance à 16 ans pour les légionnaires, à 12 pour les prétoriens. On leur donnait des terres du domaine public; ils formèrent, sous les empereurs, des colonies qui défendaient les frontières. On appela plus tard *vétérans* ou *vexillaires* les soldats libérés, qui rentraient sous les drapeaux pour quelques années; ils étaient dispensés de tout service et devaient seulement combattre.— En France, on donna ce nom, sous Louis XV, à de vieux soldats, qu'on décorait d'une médaille. La loi du 16 mai 1792 établit des compagnies de *Vétérans*, anciens soldats chargés du service des places à l'intérieur, de la garde des batteries des côtes; l'effectif a beaucoup varié, et, de nos jours, est extrêmement réduit.— Sous Napoléon Ier, les *vétérans des camps* étaient des soldats grièvement blessés, casernés dans des camps fortifiés, pour concourir à la défense des places fortes; on leur donnait à cultiver un certain nombre d'hectares de terres qu'ils ne pouvaient aliéner durant 25 ans.

Vétérinaires (Ecoles). On y apprend l'art de guérir les chevaux et les bestiaux. Il y en a 3 en France: Alfort, Lyon et Toulouse.

Veto, c'est-à-dire en latin *j'empêche, je m'oppose,* formule dont se servaient à Rome les tribuns du peuple pour s'opposer aux sénatus-consultes, aux plébiscites, ou pour arrêter l'action des autres magistrats et même les propositions d'un tribun.— En Pologne, depuis 1652, tout membre de la chambre des *nonces* pouvait par son *veto* arrêter les opérations de la diète et même la dissoudre; il se servait aussi des mots *sisto activitatem,* j'arrête l'action. Ce droit, source d'abus et d'anarchie, ne fut supprimé que par la constitution de 1791.— Dans plusieurs Etats, dans l'Empire germanique, en Angleterre, on appelait ainsi le refus fait par le souverain de sanctionner une loi adoptée. En France, la constitution de 1791, après d'orageuses discussions, n'accorda au roi que le *veto suspensif,* pendant deux législatures (4 ans). Louis XVI opposa ce veto aux décrets contre les prêtres et les émigrés. D'après la charte constitutionnelle de 1814, le *veto royal* était absolu.

Vétranio, général romain, en Mésie, mort en 356, avait vieilli dans les armées, et commandait les légions d'Illyrie et de Pannonie, lorsque Magnence se révolta contre Constance, en 350. Il se laissa proclamer lui-même par les soldats qui le chérissaient, mais consentit peu après, dans l'entrevue de Sardique, à reconnaître Constance. On lui donna de grands biens et il vécut paisiblement à Pruse.

Vetter, lac de Suède, à 35 kil. S. E. du lac Vener, auquel il est uni par le canal de Gotha. Il a 110 kil. sur 30, et s'écoule dans la Baltique par la Motala. La plus grande profondeur est de 130 mètres. Jonköping, Motala, Vadstena, Carlsborg, etc., sont sur ses bords.

Vettons ou **Vectons,** *Vettones* ou *Vectones,* anc. peuple de l'Espagne, entre le Durius au N., le Tagus au S., les Vaccéens et les Carpétans à l'E.; capit., *Salmantica.* C'est aujourd'hui la prov. de Salamanque. Défaits par les Romains à Toletum, 192 av. J. C., ils prirent part aux soulèvements des Lusitaniens, 153, mais furent défaits et soumis, vers 150.

Vettori (Piétro), en latin *Victorius,* littérateur italien, né à Florence, 1499-1585, se déclara contre les Médicis, reçut néanmoins de Cosme une chaire d'éloquence grecque et latine, 1538, et l'occupa avec honneur. Il a formé de nombreux élèves, revu beaucoup d'éditions, donné d'excellents commentaires, et laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels: *Trattato delle lodi e della coltivazione degli ulivi,* 1569 ou 1574, in-4°, petit traité devenu classique en Italie.

Vetulonies, *Vetulonii,* auj. *Vetulia,* anc. ville de l'Etrurie, sur la côte entre l'Arnus et l'Ombrone, l'une des 12 lucumonies étrusques. Elle avait pour port *Telamone.*

Véturie, mère de Coriolan.

Vevay ou **Vevey,** *Vibiscum* ou *Viviacum,* jolie ville du canton de Vaud (Suisse), au pied du Jorat, et à l'embouchure de la *Vevayse* dans le lac de Genève, à 20 kil. S. E. de Lausanne. Environs charmants, beaux châteaux. Commerce important de vins, de fromages, de bois de construction; bijouterie, horlogerie. Elle appartint aux ducs de Savoie pendant le moyen âge, passa aux Bernois en 1536, et fut donnée au canton de Vaud, en 1798; 5,500 hab.

Vexillaire, porte-étendard dans la légion romaine; les tribuns le choisissaient parmi les plus braves.— Soldat vétéran demeuré au service.

Vexille, *Vexillum,* enseigne ou drapeau dans les légions romaines; il y en avait un dans chaque cohorte et dans chaque escadron de cavalerie. C'était une sorte de voile carrée, en laine, pendue par ses deux coins supérieurs à un bâton fixé en croix au-dessus du fer d'une lance. Sous les empereurs, il était surmonté d'une aigle.

Vexin, *Vulcassinus pagus,* pays de l'anc. France, qui fut divisé en *Vexin français* (Ile-de-France, villes princ.: Pontoise, Chaumont. La Roche-Guyon, Magny (Oise et Seine-et-Oise); et *Vexin normand* (Normandie), v. princ.: Gisors, Jumiéges, Noyon, les Andelys, Lions, Vernon (Seine-Inférieure et Eure).— Habité d'abord par les *Veliocasses,* il fut donné par Dagobert à l'abbaye de Saint-Denis, et devint plus tard un comté, placé sous la suzeraineté du duc de France; au traité de Saint-Clair-sur-Epte, en 912, le Vexin normand fut cédé à Rollon par Charles le Simple; le Vexin français, réuni à la couronne en 1082, fut donné à Guillaume Cliton par Louis VI en 1126, et revint au domaine, 1128.

Vexiœ, ch.-l. du lan de Vexiœ ou Kronoborg (Suède); 2,000 hab.

Veyle (La), riv. de France, passe près de Bourg (Ain), à Pont-de-Veyle, et se jette dans la Saône près de Mâcon; cours de 100 kil.

Veynes, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 22 kil de Gap (Hautes-Alpes), sur le Buech. Aux environs, ruines de l'ancienne ville romaine de *Mons Seleucus*; 1,706 habitants.

Veyre-Monton, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 15 kil. S. E. de Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme); 2,025 habitants.

Vézelay, *Vizeliacum,* ch.-l. de canton de l'arrond. et à 15 kil. O. d'Avallon (Yonne), près de la Cure. Magnifique église de Sainte-Madeleine, qui dépendait d'une riche abbaye, fondée en 864; elle a été récemment restaurée. Saint Bernard y prêcha une 2e croisade, en 1145; Philippe Auguste et Richard Cœur de Lion y prirent la croix, en 1190. L'histoire de la commune de Vézelay a été racontée par Aug. Thierry. Eaux minérales salées; bons vignobles; patrie de Théodore de Bèze; 1,053 hab.

Vézelise, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 28 kil. S. O. de Nancy (Meurthe), au confluent du Brenon et de l'Uvry. Anc. capit. du comté de Vaudemont. Cotonnades. Patrie de Saint-Lambert; 1,326 hab.

Vézénobres, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 12 kil. S. E. d'Alais (Gard); 1,001 hab.

Vézère, riv. de France, vient du plateau de Mille-Vaches, arrose le départ. de la Corrèze, puis celui de la Dordogne, et se jette dans la Dordogne, par la rive droite, à Limeuil; cours de 170 kil. Elle reçoit la Corrèze.

Vézère (Haute-), riv. de France, affluent de l'Isle, arrose la Corrèze, la Dordogne, et a 80 kil. de cours.

Vezins, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 30 kil. N. O. de Millau (Aveyron); 1,918 hab.

Vezouze, riv. de France, arrose Cirey et Blamont (Meurthe), et finit dans la Meurthe à Lunéville; 75 kil. de cours.

Vezzani, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil. S. E. de Corte (Corse); 944 hab.

Viadrus, nom ancien de l'**Oder.**

Vialas, bourg de l'arrond. de Florac (Lozère). Mine de plomb argentifère; 2,310 hab.

Viana, v. de l'anc. Navarre (Espagne), à 50 kil. N. O. de Pampelune, près de l'Ebre, jadis capitale d'une principauté, possédée par l'héritier de la couronne de Navarre, depuis la fin du XIVe siècle. Le *prince de Viane* le plus célèbre est don Carlos, fils de Jean II; 3,300 hab.

Viana, ch.-l. du district de Viana, dans la prov. de Minho (Portugal), à 70 kil. N. de Porto, port sur la Lima près de son embouchure dans l'Océan. Commerce de vins; pêche active; 8,000 hab.

Viane, commune de l'arrond. et à 42 kil. de Castres (Tarn). Tissus de coton; huileries; 2,177 hab.

Vianen ou **Viane,** bourg de la Flandre Orientale

(Belgique), à 30 kil. S. E. d'Oudenarde. Ruines d'un château du comte d'Egmont ; 1,700 hab.

Vianen, bourg de la Hollande méridionale (Pays-Bas), sur le Leck, à 12 kil. S. d'Utrecht. Prise par les Français en 1672 ; 2,700 hab.

Viareggio, v. d'Italie, dans la prov. et à 25 kil. O. de Lucques, port assez commerçant sur la mer Tyrrhénienne; 8,000 hab.

Vias (Balthazar **de**), poëte latin moderne, né à Marseille, 1587-1667, docteur en droit, assista aux États de 1614, fut gentilhomme de la chambre de Louis XIII et conseiller d'État. On a de lui : *Henricæa*, recueil de poésies dédiées à Henri IV, 1606, in-4°; *Silvæ regiæ*, 1623, in-4°; *Charitum libri III*, 1660, in-4°. C'est un poëte élégant et facile.

Viateur, *Viator*, appariteur chargé de précéder chacun des tribuns et des édiles plébéiens, à Rome.

Viatka ou **Vjatka,** riv. de Russie, affl. de droite de la Kama, arrose le gouvern. de Viatka, et a 960 kil. de cours.

Viatka ou **Vjatka,** ch.-l. du gouvern. de ce nom (Russie), au confluent de la Viatka et de la Klinovka, à 1,450 kil. S. E. de Saint-Pétersbourg. Archevêché grec, cour d'appel. Elle est encore fortifiée, a une belle cathédrale et fait un commerce de grains assez actif; on y fabrique beaucoup d'objets en bois ; 20,000 hab. — Ville ancienne, occupée par des habitants de Novogorod, à la fin xiie siècle; elle fut ravagée par les Tartares en 1391, et fut soumise par Ivan III, au xvie siècle. — Le gouvern. de Viatka, entre ceux de Vologda, Kostroma, Kazan, Perm, a 153,245 kil. carrés et 2,348,000 habit. Le sol est plat, marécageux, couvert de forêts, peu fertile ; on y trouve du fer, du cuivre, de la houille. Élève de bestiaux.

Viau (Théophile **de**), plus souvent nommé *Théophile*, poëte français, né à Clairac (Agénois), 1590-1626, vint à Paris en 1610, eut bientôt un certain renom parmi les beaux esprits, se lia avec Balzac, se brouilla avec lui, après un voyage en Hollande, 1612; entra dans la maison du duc de Montmorency, composa des vers pour les ballets de la cour, une détestable tragédie, *Pasiphaé*, fit jouer avec grand succès, en 1617, *Pyrame et Thisbé*, malgré le mauvais goût qui s'y trouve, etc. Théophile, d'une grande licence d'esprit et de mœurs, d'une humeur satirique, s'attira de nombreux ennemis, qui le firent exiler, 1619. Il fut forcé de fuir et se réfugia en Angleterre, d'où il adressa à Louis XIII l'une de ses meilleures odes. Il obtint la permission de rentrer en France, abjura le calvinisme, mais conserva toujours ses allures d'esprit fort. En 1622, parut un livre obscène, le *Parnasse satyrique ;* son nom fut mis à la tête de l'édition de 1625, probablement sans son aveu; il se hâta vainement de faire son apologie; le livre fut saisi, et Théophile fut condamné à être brûlé vif, 1623. Il trouva un asile auprès du duc de Montmorency à Chantilly ; mais on le saisit peu après, et on le ramena enchaîné à Paris. Il adressa au roi requête sur requête; il sembla prendre dans sa prison des pensées plus sérieuses; enfin, au bout de deux ans, il fut interrogé, se défendit courageusement, et ne fut condamné par le Parlement qu'à un bannissement perpétuel, 1625. Il alla rejoindre le duc de Montmorency et mourut peu après. Ses contemporains le regardèrent comme un grand poëte ; plus tard il tomba dans un discrédit exagéré. Il ne manque pas de mérite ; il a de l'aisance, de la clarté, de la souplesse; mais tombe parfois dans l'emphase. Les réimpressions des œuvres de Théophile ont été très-nombreuses jusqu'en 1677 ; M. Alleaume en a donné une dernière édition complète dans la *Bibliothèque elzévirienne*, 1856, 2 vol. in-16.

Viaur, riv. de France, arrose le département de l'Aveyron, le sépare du départ. du Tarn et se jette dans l'Aveyron, à Saint-Amans. Cours de 90 kil. Truites

Viazma, v. du gouvern. et à 160 kil. N. E. de Smolensk (Russie), sur la *Viazma*, affl. du Dniéper. Fabr. de cuirs et de pain d'épice ; commerce de chanvre, lin, graines ; 12,000 hab. — Traité de 1634, entre Ladislas VII, roi de Pologne et le tzar Michel Romanov, qui renonça à ses prétentions sur la Pologne, la Courlande, la Livonie et l'Esthonie. Combat du 3 novembre 1812.

Vibius Gallus. V. Gallus.

Vibius Sequester, géographe latin, qui vivait peut-être du ve au viie siècle. On a de lui un opuscule intitulé : *De fluminibus, fontibus, lacubus, nemoribus... quorum apud poetas fit mentio*, espèce de dictionnaire géographique; la meilleure édition est celle d'Oberlin, 1778, in-8°.

Vibo, nom donné par les Romains à la ville grecque d'Hipponium, sur la côte S. O. du Bruttium (Italie), sur le *sinus Vibonensis* ou *Hipponiates*. Colonisée en 194 av. J. C., sous le nom de *Vibo Valentia*, elle devint un municipe florissant au temps d'Auguste.

Viborg ou **Wiborg,** ch.-l. du gouvern. de Viborg, dans la prov. de Finlande (Russie), sur une baie du golfe de Finlande, à 140 kil. N. O. de Saint-Pétersbourg. Place forte, citadelle, muraille de rochers, arsenal, magasins militaires. Cette ville fait un grand commerce et la pêche est active ; le port est à Trang-Sund, à 12 kil.; 6,000 hab. — Fondée par les Suédois, fortifiée par le régent Torkel Kanutson, 1293, elle fut la capitale de la Carélie; les Russes l'attaquèrent souvent ; un traité y fut conclu entre eux et les Suédois, 1609 ; prise par Pierre le Grand, en 1710, elle lui resta par la paix de Nystadt, 1721. — Le gouvern. de Viborg, au S. E. de la Finlande, a 280,000 habitants; il est entrecoupé de lacs, Saïma, Ladoga, etc., et arrosé par la Kymmène.

Viborg, ch.-l. de diocèse dans le Jutland (Danemark), sur le lac de Viborg, à 400 kil. N. O. de Copenhague, sur le lac Asmild. Ville ancienne, évêché luthérien, cathédrale du xie siècle, siége des États du Jutland; foires considérables; 6,000 hab.

Vibraye, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 18 kil N. de Saint-Calais (Sarthe), sur la Braye et près de la forêt de *Vibraye*. Forges, poteries; 2,918 hab.

Vic-Dessos, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 31 kil. S. O. de Foix (Ariége), sur le *Vic-Dessos*, affl. de l'Ariége. Mines de fer, forges à la catalane ; 855 hab.

Vic-en-Bigorre, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 16 kil. N. de Tarbes (Hautes-Pyrénées), sur l'Echez. Chaux, briques, tuiles, tanneries ; commerce de vins et de bestiaux. Restes d'un château fort; 3,889 hab.

Vic-Fezensac, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 28 kil. N. O. d'Auch (Gers), sur la Losse. Commerce de grains, vins, eaux-de-vie, châtaignes. Anc. capitale du Fézensaguet ou comté de Fézensac ; 3,957 hab.

Vic-le-Comte ou **Vic-sur-Allier,** ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. S. E. de Clermont (Puy-de-Dôme), sur l'Allier. Eaux minérales; vins rouges. Anc. résidence des comtes d'Auvergne; 2,706 hab.

Vic-sur-Aisne, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. O. de Soissons (Aisne). Jadis place forte ; grains et bois; 871 hab.

Vic-sur-Cère ou **Vic-en-Carladès,** ch.-l. de canton de l'arrond. et à 18 kil. N. E. d'Aurillac (Cantal), sur la Cère. Eaux minérales acidules. Bétail, toiles. Anc. capitale du Carladès. Aux environs, ruines du château de Muret ; 1,876 hab

Vic-sur-Seille, ancien ch.-l. de canton de l'arr. et à 6 kil. S. E. de Château-Salins (Lorraine), sur la Seille. Dans les environs, grande mine de sel gemme, moulins à plâtre ; grains, vins, lainages. Anc. séjour des rois d'Austrasie, capitale du pays Saunois ; traité de 1632, entre Louis XIII et Charles IV de Lorraine ; 2,480 hab.

Vic-d'Osona. V. Vich.

Vic (Claude **de**), érudit, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Sorèze, 1670-1734, enseigna la rhétorique, fut, à Rome, secrétaire du procureur général de la congrégation, 1701 ; puis fut, depuis 1715, le collaborateur de D. Vaissète pour l'*Histoire générale du Languedoc*. Il mourut au moment où il venait d'être élu procureur général.

Vic (Henri ou Denys **de**), mécanicien allemand, fut appelé en France, vers 1370, par Charles V, pour construire sur la tour du Palais de Justice la première horloge qu'on ait vue à Paris.

Vicaire, *Vicarius* (qui tient la place de), nom donné depuis Dioclétien au gouverneur d'un diocèse ; ils étaient subordonnés aux préfets. — Dans l'empire d'Allemagne, il y avait deux *vicaires impériaux*, pour gouverner depuis la mort d'un empereur jusqu'à l'élection de son successeur. On donnait aussi ce titre à ceux que l'empereur déléguait, pour le représenter, dans les pays où il ne résidait pas, l'Italie, le Milanais, le royaume d'Arles, etc.

Vicaire, prêtre qui, dans la hiérarchie ecclésiastique, est délégué par l'évêque pour aider un curé dans ses fonctions. Les *grands vicaires* ou *vicaires généraux* sont attachés aux évêques, pour les aider dans leurs fonctions, qui n'appartiennent pas spécialement à l'ordre épiscopal. Les *vicaires apostoliques* sont des prêtres revêtus par le pape du caractère épiscopal, qu'il envoie

dans des églises éloignées où la hiérarchie ecclésiastique n'existe pas. Benoît III prit, en 856, le titre de *Vicaire de Saint-Pierre*, que ses successeurs ont remplacé depuis le XIIIe siècle par celui de *Vicaire de Jésus-Christ*.

Vicence, *Vicenza*, ch.-l. de la prov. de son nom (Italie), sur le Bacchiglione, à 80 kil. O. de Venise. Évêché, plusieurs belles églises; hôtel de ville, théâtre Olympique, chef-d'œuvre de Palladio; beaux palais, arc de triomphe du Champ-de-Mars. Soieries, draps, faïence, porcelaine. — Fondée par les Etrusques, agrandie par les Sénons, possédée par les Romains, elle fut dévastée par les Wisigoths d'Alaric et par Attila. Elle fut la capitale d'un duché lombard, s'érigea en république, fit partie de la Ligue lombarde, mais fut saccagée par Frédéric II, en 1236. Tyrannisée par les Romano, elle se donna à Venise, en 1404, et depuis lors a suivi les destinées de la Vénétie. Elle fut, de 1805 à 1814, le ch.-l. du départ. du Bacchiglione, dans le roy. d'Italie. Patrie du Trissin, de Scamozzi, de Palladio; 38,000 hab. — La province de Vicence a 2,632 kil. carrés et 365,000 hab.

Vicence (duc DE). V. CAULAINCOURT.

Vicente (Gil-), poëte portugais, 1480-1557, fut surtout célèbre par ses œuvres dramatiques, où on trouve de l'imagination, de l'originalité, du naturel, et beaucoup de force comique. On a de lui des tragédies, des comédies, des *autos* et il excelle principalement dans les *farces*. Les *Œuvres* du poëte, qu'on a surnommé le *Plaute portugais*, ont été publiées à Lisbonne, 1562, in-fol., puis en 1585, in-4°, enfin à Hambourg, 1834, 3 vol. in-8°.

Vicente (San-), v. de la Nouvelle-Castille (Espagne), à 40 kil. de Ciudad-Real. Lainages, cuirs; 8,000 habitants.

Vich ou **Vic d'Osona**, *Ausona* ou *Vicus Ausonensis*, v. de Catalogne (Espagne), à 60 kil. N. de Barcelone. Evêché, belle cathédrale. Toiles, commerce actif; aux environs, mines de cuivre et de houille, améthystes, topazes, cristaux magnifiques, dans le mont Seni; 15,000 hab. — Anc. capitale des *Ausetani*, cette ville fut plusieurs fois prise et saccagée; les Français y battirent les Espagnols, en 1810 et en 1823.

Vichmann (BURKHARD), historien russe, né à Riga, 1786-1822, étudia en Allemagne, fut, à Saint-Pétersbourg, professeur d'histoire au corps des cadets, et précepteur des enfants de la princesse Romantzoff. On a de lui: *Tableau de la monarchie russe*, 1813, in-8°; *Collection d'ouvrages inédits relatifs à l'histoire ancienne de la Russie*, 1820; *Aperçu chronologique de l'histoire moderne russe*, 1821, 2 vol. in-8°; etc. Il a écrit en allemand.

Vichneï-Volotchok, canal de Russie, qui réunit le Volga à la Msta, affl. du lac Ilmen.

Vichnou, dieu hindou, la deuxième personne de la *Trimourti* ou Trinité indienne, est le dieu de la force conservatrice de l'univers. Dans l'intérêt des hommes, il s'est déjà incarné neuf fois; ces incarnations s'appellent *avatar* ou *avatâras*, c'est-à-dire descentes. Dans le premier âge du monde, l'âge d'or (*Satia-Youga*), il a pris successivement les formes, de plus en plus parfaites, d'un poisson, d'une tortue, d'un sanglier et d'un lion. Dans le deuxième âge (*Tréta-Youga*), Vichnou a pris une forme plus noble, celle de l'homme; il a été successivement le brahme nain, Vamana; le brahme guerrier, Paraçou-Rama; le beau prince, Rama, dont les aventures sont le sujet du *Ramayana*. Dans le troisième âge (*Douapara-Youga*), il s'incarne en Krichna, le bon pasteur, puis en Bouddha, le sage par excellence. Il s'incarnera une dixième et dernière fois, pour mettre fin au quatrième âge (*Kali-Youga*), sous la forme du cheval exterminateur, Kalki, qui, d'un coup de pied, réduira le monde en poussière. — Le culte de Vichnou est très-répandu dans l'Inde; il est surtout adoré à Djaggernat. On le représente à côté de sa femme, la belle *Sri* ou *Lakchmi;* ses statues ont la figure bleue et quatre bras, quatre mains, qui tiennent une massue, une roue magique, une conque et un lotus; sur sa tête est une triple tiare.

Vichnou-Sarma, brahmane hindou auquel plusieurs attribuent les *Fables* dites *de Pilpay*.

Vichy, *Aquæ calidæ*, v. de l'arr. et à 24 kil. S. O. de La Palisse (Allier), sur la rive droite de l'Allier. Eaux thermales renommées; établissement de bains très-fréquenté; belles promenades aux environs. Jadis place forte, prise par Charles VII, en 1440; 6,028 hab.

Vicksbourg, v. de l'Etat de Mississipi (Etats-Unis), à 500 kil. N. de la Nouvelle-Orléans, sur le Mississipi. Place très-commerçante, surtout pour les cotons, à l'intersection de plusieurs chemins de fer. Prise par les Fédéraux sur les Confédérés, le 3 juillet 1863; 5,000 hab.

Vico, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 30 kil. N. d'Ajaccio (Corse). Bons vins, huile d'olive, châtaignes, cire; 1,971 hab.

Vico-di-Sorrente ou **Equense**, v. d'Italie, à 6 kil. S. O. de Castellamare, près du golfe de Naples. Evêché, cathédrale où est le tombeau de Filangieri; 2,500 hab.

Vico, v. d'Italie, à 60 kil. de Foggia (Capitanate), sur le mont Gargano; 5,000 hab.

Vico (ENEA), graveur et antiquaire italien, né à Parme, vers 1520, mort vers 1570, se fit connaître à Florence par la gravure de la *Conversion de saint Paul*, de Franc Floris; puis il reproduisit les plus belles œuvres de Raphaël et de Michel-Ange. Ses portraits sont surtout estimés. On cite: *le Imagini e le vite degli imperatori, tratte dalle medaglie*, 1548, in-4°; *le Imagini delle donne Auguste*, 1557, in-4°; etc.

Vico (GIOVANNI-BATTISTA), philosophe italien, né à Naples, 1668-1743, fils d'un pauvre libraire, fut précepteur pendant neuf ans, puis eut une chaire de rhétorique à l'Université de Naples, 1697. Il ne fut connu de son vivant que par de plats panégyriques et de mauvais vers latins; il fut nommé historiographe du royaume, en 1734, et mourut obscur dans le plus grand dénûment. L'ouvrage qui a rendu son nom célèbre est la *Science nouvelle*, qui a vraiment créé la philosophie de l'histoire. C'est un ouvrage bizarre et souvent paradoxal, dans lequel Vico s'efforce d'expliquer par l'histoire mieux interprétée et mieux comprise, la marche des sociétés humaines. Il distingue trois âges qui se succèdent uniformément chez tous les peuples: *l'âge divin*, dans lequel tout est divinisé, et les prêtres sont possesseurs de l'autorité; c'est l'époque des Hercule, des Mercure, des Jupiter. Hermès, Pythagore, Dracon, Solon, Homère, Romulus, n'ont pas existé; ce sont les symboles des anciennes aristocraties, qui forment *l'âge héroïque*, règne de la force matérielle et des héros; puis vient *l'âge humain*, période de civilisation, pendant laquelle l'autorité et la raison, le sentiment et l'idée semblent s'accorder. Les hommes reviennent ensuite à l'état primitif; les sociétés rouleront éternellement dans le même cercle. Vico n'a pas laissé de disciples; il est absolument isolé; mais plusieurs de ses idées ingénieuses ont été acceptées et reproduites, surtout au XIXe siècle. Les *Principj di una nova Scienza intorno alla natura delle nazione*, 1725, 2 vol. in-12, ont été traduits en français par M. Michelet, 1827, in-8°, qui a publié ses *Œuvres choisies*, 1835, 2 vol. in-8°; M. Ferrari a publié ses *Œuvres complètes*, Milan, 1834-35, 6 vol. in-8°, et écrit *Vico et l'Italie*, Paris, 1840.

Vicomte (de *vice-comitis*, qui tient la place du comte), nom donné, à la fin de l'Empire romain, au vicaire ou lieutenant d'un comte. Il fut conservé chez les Francs, après l'invasion des barbares. A l'époque féodale, les vicomtes érigèrent leurs gouvernements en fiefs, et relevèrent habituellement des comtes ou des ducs. En Normandie, il y avait des *vicomtes*, gens de robe ou magistrats, qui rendaient la justice au nom du roi et des seigneurs; leur juridiction s'appelait *vicomté*. Le titre de vicomte n'est plus qu'honorifique, et se place entre celui de comte et celui de baron.

Vicomterie (La). V. LA VICOMTERIE.

Vicq d'Azyr (FÉLIX), médecin et anatomiste, né à Valognes, 1748-1794, fils d'un médecin estimé, embrassa la carrière médicale, vint à Paris, en 1765, étudia avec ardeur les sciences physiques et naturelles, enseigna avec éclat l'anatomie, en 1773, fit des cours particuliers d'anatomie comparée, et acquit de bonne heure une réputation méritée. Son mariage avec une nièce de Daubenton le mit en rapport avec les savants, et l'Académie des sciences l'accueillit en 1774. Une société fut créée, sous son impulsion, pour l'étude des maladies épidémiques; de là, sortit, en 1776, la *Société royale de médecine*, dont il fut le secrétaire perpétuel; chargé de l'éloge des médecins, il s'acquitta de cette tâche avec tant de goût, qu'il entra à l'Académie française, comme successeur de Buffon, en 1788. Il fut nommé premier médecin de la reine, en 1789. Ses *Œuvres*, annotées par Moreau de la Sarthe, 1805, 6 vol. in-8°, avec un vol. de planches, contiennent tous ses Mémoires ou articles séparés: le *Traité de l'anatomie du cerveau*, le *Traité d'anatomie et de physiologie*, le *Système anatomique des quadrupèdes*, les *Eloges lus dans la Société royale de médecine; etc.* On a publié à part: *la Médecine des bêtes à cornes*, 1781, 2 vol. in-8°.

Vicramaditya, prince indien, souverain d'Oudjein,

au 1er siècle ap. J. C. Il s'empara de toute l'Inde septentrionale, protégea les lettres, et surtout le poëte Kalidaça. Il périt dans une bataille. Il a donné son nom à une ère, qui commence l'an 56 av. J. C.

Victoire (La), déesse des anciens, fille, suivant les Grecs, de Pallas et du Styx, était adorée dans l'Acropole d'Athènes. On lui éleva des temples à Rome, sur le Palatin, au Capitole; Sylla lui bâtit un temple; Auguste, après Actium, lui offrit une statue, qui devint comme la protectrice ordinaire des séances du sénat. Après de longs débats, et, malgré le plaidoyer de Symmaque en sa faveur, Gratien la fit enlever, en 382. On l'a souvent représentée avec Jupiter ou Minerve; on lui a donné pour attributs une palme, une couronne, des ailes; on la voit élevant des trophées ou gravant sur un bouclier les exploits des vainqueurs.

Victoire (Jeux de la). Ils furent institués à Rome, en souvenir de différentes batailles, par exemple, le 27 octobre, en souvenir de celle de la Porte Colline, gagnée par Sylla, et le 20 juillet, en souvenir de la bataille d'Actium.

Victoire (Sainte), vierge et martyre à Rome, en 249; fête, le 23 décembre; — martyre à Carthage, en 304, avec saint Saturnin; fête, le 11 février.

Victoire (Louise-Marie-Thérèse, Mme), fille de Louis XV, née à Versailles, 1733-1799, bonne, pieuse, d'une grande pureté de mœurs, dans une cour corrompue, montra la plus vive affection pour son père, qu'elle soigna dans sa dernière maladie, 1774. Sous Louis XVI, elle vécut à Bellevue avec sa sœur Adélaïde. Toutes deux émigrèrent en 1791, habitèrent le Piémont, Rome, Naples, et, fuyant devant les armées françaises, se retirèrent enfin à Trieste, 1798. Elles y moururent à quelques mois de distance. Louis XVIII a fait déposer leurs restes dans les caveaux de Saint-Denis.

Victoire (La), ancienne abbaye de chanoines réguliers de Saint-Augustin, fondée par Philippe Auguste, près de Senlis, en souvenir de la victoire de Bouvines, 1214.

Victoires (Place des), l'une des places principales de Paris, fut ouverte par les soins du maréchal de La Feuillade, en 1684, et bâtie sur les plans de J.-H. Mansard. Le duc fit mettre au milieu une statue de Louis XIV, en manteau royal, couronné de lauriers par une Victoire; aux angles du piédestal étaient quatre statues de nations, sous figures d'esclaves enchaînés. En 1792, ce groupe fut détruit, et les statues des nations furent portées aux Invalides, pour orner la façade principale. On éleva à la place un monument à Desaix et à Kléber, 1803; puis, en 1816, une statue de Louis XIV, œuvre de Bosio.

Victor Aurelius. V. Aurelius Victor.

Victor (Saint), de Marseille, soldat de l'armée de Maximien, fut martyr, en 303. Fête, le 21 juillet.

Victor Ier (Saint), pape, de 185 à 197, Africain de naissance, poursuivit avec vigueur les hérétiques, comme Théodote de Byzance, fixa la fête de Pâques au dimanche qui suit le quatorzième jour de la lune de mars, et fut peut-être martyr sous Septime-Sévère. Fête, le 28 juillet.

Victor II (Gebhard), pape, de 1055 à 1057, était évêque d'Eichstædt, et ami ou parent de l'empereur Henri III. De concert avec Hildebrand, il poursuivit la réforme des abus de l'Église.

Victor III (Didier), pape, de 1086 à 1087, était né à Bénévent, et était petit-fils de Landulfe V, duc de Bénévent. Abbé du Mont-Cassin, en 1057, il eut une grande influence, recueillit beaucoup de manuscrits, fut pris plusieurs fois pour arbitre entre les princes, et donna asile à Grégoire VII. Les cardinaux, réunis à Salerne, le nommèrent pape, en 1085; mais il résista pendant un an; ce fut, malgré lui, et par une sorte de violence, qu'il fut proclamé à Rome, 1086. Il résista encore, mais enfin céda, et rentra dans la ville, d'où fut chassé l'antipape Guibert. On a de lui : *Dialogorum lib. IV*, 1651, in-4°, etc.

Victor IV, antipape, de la famille des comtes de Tusculum, fut soutenu par le parti impérial, en 1159, contre Alexandre III, chassa celui-ci de Rome, et mourut en 1164.

Victor, évêque de Vite (Byzacène), persécuté par Hunnéric, roi des Vandales, se réfugia à Constantinople, en 485. On a de lui : *Historia persecutionis Vandalicæ sive Africanæ sub Genserico et Hunnerico*, 1694, in-8°, ce livre intéressant a été traduit par Arnaud d'Andilly, en 1664.

Victor (Claude-Victor **Perrin,** dit), *duc de Bellune*, maréchal de France, né à La Marche (Vosges), 1764-1841, fils d'un huissier, s'engagea, en 1781, dans le 4e régiment d'artillerie, et reçut son congé en 1791. Il reprit du service dans les volontaires de la Drôme, se distingua à l'armée d'Italie, au siége de Toulon, et fut nommé chef de brigade, puis général de brigade, 1793. Il servit aux Pyrénées-Orientales, en Italie, contribua à la victoire de Loano, mais s'illustra surtout sous Bonaparte, en 1796-1797; après le combat de la Favorite, il fut nommé général de division. Il signala de nouveau son courage dans la campagne de 1798-99, à Vérone, à la Trebbia, à Fossano; puis, en 1800, il décida en partie le gain de la journée de Montebello, et reçut un sabre d'honneur pour sa conduite à Marengo. Il commanda en Batavie, fut ministre plénipotentiaire à Copenhague, fit la campagne de Prusse de 1806, et, après la bataille d'Iéna, eut le commandement du 10e corps de la grande armée; après Friedland, où il s'était particulièrement distingué, il fut nommé maréchal de France, 1807. Il fut chargé du gouvernement de la Prusse, et créé duc de Bellune, 1808. Dans la guerre d'Espagne, il battit le général Blake à Espinosa, et enleva le défilé de Somo-Sierra; en 1808, il remporta les victoires d'Uclès, de Medelin, contribua au succès de Talaveyra, et assiégea Cadix, 1810. Il fit la campagne de Russie, couvrit la retraite sur la Bérésina, combattit dans la campagne de Saxe, depuis Lutzen jusqu'à Leipzig, 1813; puis, dans la campagne de France, se distingua surtout à Brienne, à La Rothière, à Mormans, à Valjouan; mais, à la suite d'une vive discussion avec l'empereur, perdit son commandement. Les Bourbons le nommèrent gouverneur de la 2e division militaire; il se déclara, avec une violence extrême, contre Napoléon, au retour de l'île d'Elbe, et alla rejoindre Louis XVIII à Gand. Il fut nommé pair de France et major général de la garde royale, à la deuxième Restauration, fut ministre de la guerre, en 1821, prépara la campagne de 1823, en Espagne; mais le duc d'Angoulême ne voulut pas qu'il l'accompagnât. Il se démit, à la fin de 1823 et entra, en 1828, au conseil supérieur de la guerre. On a de lui un *Mémoire sur les marchés Ouvrard*, 1826, in-8°; des *Extraits de ses mémoires inédits* ont été publiés par son fils, 1846, in-8°.

Victor (Chanoines de **Saint-**), ou **Victorins,** congrégation religieuse, fondée à Paris, en 1113, dans un prieuré de Bénédictins, dépendant de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille. Établie au pied de la montagne Sainte-Geneviève, elle eut, sous Louis VIII, 40 établissements en France; elle produisit des personnages célèbres, Guillaume de Champeaux, Hugues de Saint-Victor, Pierre Lombard, Santeul, etc.

Victor-Amédée Ier, duc de Savoie, fils de Charles-Emmanuel Ier, né à Turin, 1587, fut associé aux travaux de son père, épousa Christine, sœur de Louis XIII, en 1619, et succéda à Ch.-Emmanuel en 1630. Il soutint la guerre avec la France, au sujet de la succession de Mantoue; il fut battu, après le passage du Pas de Suze et dut signer le traité de Cherasco, qui lui enleva Pignerol, 1631. Il s'unit à Richelieu contre l'Autriche par le traité de Rivoli, 1635, commanda les troupes françaises en Italie, fit la guerre avec vigueur, et mourut presque subitement, après la victoire de Monbaldone sur les Espagnols, 1637. Ses deux fils, François-Hyacinthe et Charles-Emmanuel II régnèrent après lui.

Victor-Amédée II (François), duc de Savoie, puis roi de Sicile et de Sardaigne, né en 1666, fils de Charles-Emmanuel II, succéda à son père en 1675, sous la régence de sa mère, Jeanne de Savoie-Nemours. Malgré la mauvaise éducation qu'elle lui donna, il montra de bonne heure de l'ambition et de l'énergie; il épousa Anne d'Orléans, nièce de Louis XIV, 1684. Celui-ci voulut le traiter comme un vassal et lui demanda les forteresses de Verrue et de Turin; Victor-Amédée accéda à la ligue d'Augsbourg, 1690. Malgré son courage, il fut battu par Catinat à Staffarde, 1690; il perdit une partie de ses États, 1691; voulut se venger en envahissant le Dauphiné, mais fut repoussé, en 1692, et fut encore battu à La Marsaille, 1693. La guerre ne fit plus que languir, et il fut le premier à se détacher de la coalition, en signant, dès 1696, le traité de Turin, qui lui rendit ses États, avec 4 millions de dédommagement; sa fille, Marie-Adélaïde, devait épouser le duc de Bourgogne, et on devait le traiter à l'égal des têtes couronnées. Dans la guerre de la succession d'Espagne, il fut d'abord l'allié de la France et de l'Espagne; sa seconde fille, Marie-Louise, épousa même Philippe V. Mais il se

brouilla avec Villeroi; puis on lui refusa le Milanais; craignant pour l'indépendance de ses Etats, il se rapprocha de l'Empereur, dès 1702; celui-ci lui promit le Montferrat, Alexandrie, Valence, la Lomelline, etc. Vendôme lui enleva une partie de ses provinces; mais il ne perdit pas courage, et, profitant de nos fautes, il gagna avec le prince Eugène la victoire de Turin, qui le délivra complétement, 7 sept. 1706. De concert avec Eugène, il envahit la France en 1707; mais ils échouèrent devant Toulon; l'année suivante, il fut repoussé du Dauphiné par Villars. Le traité d'Utrecht, 1713, lui laissa ce que les alliés lui avaient promis; il eut de plus la Sicile et le titre de roi. Mais la Sicile était une possession mal assurée; puis Victor-Amédée entra, sans grande franchise, dans les menées d'Albéroni; il en fut puni; la Sicile lui fut enlevée, et on lui donna en échange la stérile Sardaigne, 1720. Il eut de violentes luttes avec le saint-siége, conserva le droit de nommer aux bénéfices vacants, soumit à l'impôt foncier les terres ecclésiastiques et disgracia les jésuites. Il éleva les impôts, créa les archives publiques, favorisa l'industrie et l'agriculture, promulgua le *code Victorien*, 1723-1729, et montra les qualités d'un bon souverain; on peut lui reprocher ses emportements et sa foi dans les astrologues. En 1730, il abdiqua en faveur de son fils, et se retira au château de Saint-Alban, près de Chambéry, avec la marquise de Spino, qu'il venait d'épouser secrètement. Excité par cette femme ambitieuse, il essaya, à deux reprises, de s'emparer de la couronne; mais il échoua, et Charles-Emmanuel crut devoir le faire arrêter. Sa raison s'égara; il tomba dans un morne abattement, fut transporté au château de Moncalieri, et y mourut en 1732.

Victor-Amédée III (Marie), roi de Sardaigne, fils de Charles-Emmanuel III, né à Turin, 1726-1796, monta sur le trône en 1773, fit achever les fortifications d'Alexandrie, agrandit le port de Nice, fonda à Turin une académie des sciences et une académie des beaux-arts. Ses deux filles épousèrent les frères de Louis XVI. Adversaire de la révolution française, il accueillit ses gendres, les émigrés, puis soutint une guerre malheureuse depuis 1792; la Savoie et Nice furent réunies à la république française. En 1794, les Piémontais furent battus à Saorgio; en 1795, à Loano; en 1796, Piémontais et Autrichiens furent culbutés par Bonaparte, et Victor-Amédée dut abandonner, par l'armistice de Cherasco, Coni et Tortone; par le traité de Paris, Nice et la Savoie. Il laissait en mourant trois fils, qui ont régné successivement: Charles-Emmanuel IV, Victor-Emmanuel Ier et Charles-Félix.

Victor-Emmanuel Ier (Gaston-Jean-Népomucène), roi de Sardaigne, né à Turin, 1759, d'abord duc d'Asti, succéda à son frère, Charles-Emmanuel IV, 1802. Dépouillé de ses provinces continentales par les Français, il vécut en Sardaigne depuis 1806, avec les subsides que lui fournirent les Anglais. En 1814, il recouvra ses États, auxquels on ajouta Gênes; en 1815, pour prix de ses services, il reprit Annecy et Monaco. Il s'était empressé de détruire tout ce que les Français avaient fait et de rétablir l'ancien régime. Menacé par une insurrection formidable en 1821, il abdiqua plutôt que d'accorder une constitution libérale, en faveur de son frère, Charles-Félix. Il vécut à Modène, à Turin, à Moncalieri, où il mourut en 1824.

Victoria, prov. anglaise de l'Australie méridionale, séparée de la Nouvelle-Galles du S. par le fleuve Murray au N.; bornée à l'O. par l'Australie occidentale; au S. par le détroit de Bass, à l'E. par le Grand Océan. Elle a été fondée en 1837, et a fait partie de la Nouvelle-Galles du Sud jusqu'en 1851. Elle est très-importante par les riches mines d'or qu'on a trouvées dans les Alpes australiennes, et par ses beaux pâturages du nord, où l'on élève de nombreux troupeaux. La capitale est *Melbourne;* les villes princ. sont: Geelong et Ballarat. La population augmente chaque jour par suite de l'émigration. V. Supplément a australie.

Victoria, capitale de l'île de Hong-Kong, qui appartient aux Anglais, sur la côte de la Chine. Elle a été fondée en 1842, s'est considérablement agrandie par le commerce, et compte près de 100,000 habitants, la plupart Chinois.

Victoria, ch.-l. de la province de Tamaulipas (Mexique); 6,000 hab.

Victoria (Nossa-Senhora da), ch.-l. de la prov. d'Espiritu-Santo (Brésil), port dans une île à l'embouchure de l'Espiritu-Santo; 5,000 hab.

Victoria (La), v. du Venezuela, à 60 kil. S. O. de Caracas. Colonie agricole fondée par le gouvernement; 6,000 hab.

Victoria (Terre de), terre du Grand Océan Austral, découverte en 1841 par le capitaine James Ross qui lui donna le nom de la reine d'Angleterre. Située entre 70° et 79° lat. S., et entre 163° et 170° long. E., elle offre des côtes glacées, peu abordables, un sol montagneux et volcanique; on y remarque l'*Erebus*, volcan élevé de 3,781 mètres.

Victoria (Ordre de), ordre militaire, institué en Angleterre, en 1857, à la suite de la guerre de Crimée. La décoration est une croix de Malte, faite avec les canons pris sur les Russes à Sébastopol, et suspendue par une agrafe en forme de V (Victoria), à un ruban, rouge pour l'armée de terre, bleu pour la marine. Au centre est la couronne royale, surmontée d'un lion, avec ces mots: *A la bravoure!*

Victorien (Saint), proconsul d'Afrique, martyrisé par les Vandales en 484 (?). Fête, le 23 mars.

Victorina ou **Victoria** (Aurelia), sœur de Postumus, dit-on, lui fit adopter son fils Victorinus, se mit à la tête des légions, qui lui donnèrent le surnom de *mère des camps;* et, après la mort de son fils et de son petit-fils, fit donner la pourpre à l'armurier Marius, puis à son gendre, le sénateur Tétricus. Elle mourut en 268.

Victorinus (Marcus Piauvonius), l'un des 30 tyrans de l'empire romain, fils de Victorina, fut associé vers 265 au gouvernement des Gaules par son oncle Postumus, fut proclamé auguste en 267, et périt, peu après, assassiné près de Cologne.

Victorinus, écrivain ecclésiastique latin, évêque de Petabium en Syrie, souffrit le martyre sous Dioclétien. Saint Jérôme a fait l'éloge de ses écrits, qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous; on l'a souvent confondu avec le suivant.

Victorinus (Caius ou Fabius Marius), dit l'*Africain*, mort en 370, enseigna avec talent la rhétorique à Rome; il se convertit au christianisme et, sous Julien, aima mieux fermer son école que de renier sa religion. Ses traités de théologie sont au-dessous de sa renommée; ils sont obscurs et sans érudition. Ses principaux ouvrages sont: *Expositio in Ciceronis Rhetoricam*, Milan, 1474, in-fol.; *De generatione Verbi divini; De Trinitate contra Arium lib. IV*; *Ars grammatica de orthographia et ratione metrorum*, en 4 liv., Tubingue, 1537, in-4°; *Ad Justinum Manichæum contra duo principia Manichæorum*, etc.. etc.

Victorius (Petrus). V. Vettori.

Vicus, nom latin de Vic.

Vicus Aquensis, auj. *Bagnères-de-Bigorre.*

Vicus Augusti, v. anc. de Byzacène; auj. *Kairouan.*

Vicus Ausonensis, auj. *Vich d'Osona.*

Vicus Julii, v. de la Lyonnaise 3e (Gaule); auj. *Aire-sur-l'Adour.*

Vicus Julius, auj. *Germersheim.*

Vicus Spacorum, v. de l'anc. Tarraconaise (Espagne); auj. *Vigo* (?).

Vicus Veragrorum, auj *Martigny.*

Vida (Marco-Girolamo), poëte latin moderne, né à Crémone, vers 1480, mort en 1566; après de brillantes études, il entra dans la congrégation des chanoines réguliers de Saint-Marc de Mantoue, vint à Rome, où il commença à publier des poésies latines qui l'ont mis au premier rang des poëtes modernes. Léon X lui donna le prieuré de Saint-Sylvestre, à Frascati, où il passa presque toute sa vie. Evêque d'Alba, dans le Montferrat, en 1532, il montra les plus belles vertus épiscopales; savant théologien, il accompagna au concile de Trente les légats du pape, 1545. Dans ses poëmes, il a montré un véritable talent; c'est la langue élégante et classique, mais c'est une élégance vieille et morte; il a déployé une habileté extraordinaire à exprimer les règles les plus techniques et qui paraissaient le plus opposées aux formes de la poésie; mais il a abusé de la paraphrase et de la périphrase; il a singulièrement confondu les souvenirs païens et les traditions chrétiennes. Ses principaux ouvrages sont: *Scacchia ludus* (Jeu des échecs), plusieurs fois trad. en français, surtout par Levée et par Alliey; *De arte poetica*, en 3 chants; ce poëme didactique a été traduit en prose par l'abbé Batteux dans ses *Quatre poétiques*, 1771, et en vers, par Barrau, 1808, par Valant, 1814, par Gaussein, 1819, par Bernay, 1845; *De bombyce* (le ver à soie), poëme d'une pureté et d'une élégance remarquable, trad. par Grignon, 1786, par Levée, 1809, par Bonafous, 1840; *Hymni de rebus divinis; Carminum liber*, recueil d'élé-

gies, d'odes, d'épîtres; l'œuvre la plus importante est la *Christiade*, en 6 liv., 1535, in-4°; l'on y trouve de très-beaux vers, et parfois même une véritable inspiration. Les poésies de Vida, recueillies dans l'édition de Crémone, 1550, 2 tomes in-8°, ont été souvent réimprimées ; l'édition la plus recherchée est celle des Volpi, Padoue, 1731, 2 vol. in-4°.

Vidal (Pierre), troubadour provençal, né en 1160, mort vers 1200, vécut en Italie, fit la 3e croisade, et mourut à la cour d'Alphonse III d'Aragon. Il eut de nombreuses aventures galantes, dont il fut parfois la victime, et il parut même que sa raison s'égara en Orient. On a de lui environ 60 pièces de poésie faciles et gracieuses; 9 ont été publiées par Raynouard.

Vidal de Besaudun (Raymond), troubadour et grammairien du XIIIe siècle. M. Guessard a publié, en 1858, sa *Grammaire provençale*, avec celle de H. Faydit.

Vidal (Auguste), chirurgien, né à Cassis (Bouches-du-Rhône), 1803-1856, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris, et chef de service à l'hôpital du Midi, a laissé de savantes monographies (*De la cure radicale du varicocèle; Des hernies ombilicales et épigastriques*, etc.), mais surtout un *Traité de pathologie externe et de médecine opératoire*, 1839 et 1846, 5 vol. in-8°, qui est estimé.

Vidame (de *vice domini*, à la place du seigneur), officier chargé, au moyen âge, de l'administration temporelle des biens ecclésiastiques, du soin de rendre la justice, du commandement des troupes. Les vidames étaient nommés par les évêques et les abbés, ou par les rois dans les églises qu'ils avaient fondées. On les appelait encore *avoués*, *avoyers*, défenseurs.

Vidauban, commune de l'arrond. et à 8 kil. de Draguignan (Var), sur l'Argens. Fabrique de bouchons ; 2,880 hab.

Vidimées (Chartes) ou **Vidimus**, copies d'anciennes chartes collationnées avec soin et revêtues d'un caractère authentique. On les nommait ainsi, parce qu'elles commençaient généralement par le mot *vidimus* (nous avons vu). Les *vidimus* ont été surtout en usage du XIIe au XIVe siècle.

Vidourle (La), riv. de France, prend sa source près de la Cadière, sépare les départ. du Gard et de l'Hérault, et se jette dans l'étang de Mauguio; 85 kil. de cours.

Viducasses. V. Vadicasses.

Vie, riv. de France, arrose le départ. de la Vendée, et se jette dans l'Atlantique, après 50 kil. de cours, au petit port de Saint-Gilles.

Vieille-Aure, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 45 kil. S. de Bagnères-de-Bigorre (Hautes-Pyrénées); 426 hab.

Vieille-Montagne. V. Moresnet.

Vieilleville (François **de Scépeaux**, sire de), comte de **Duretal**, maréchal de France, 1510-1571, d'une ancienne maison d'Anjou, acquit une éclatante réputation de bravoure dans les guerres d'Italie, sous François Ier, fut armé chevalier par ce prince, se signala à la bataille de Cérisoles ; et, nommé ambassadeur en Angleterre par Henri II, s'acquitta habilement de sa mission, 1547; au conseil d'État, il décida l'alliance avec les protestants d'Allemagne, assista à la prise de Metz, de Toul et d'Yvoi, fut maréchal de camp, gouverneur de Metz, en 1553, s'opposa aux conditions onéreuses de la paix de Cateau-Cambrésis et recommanda la tolérance à l'égard des protestants. Il fut maréchal de France, en 1562, et refusa la charge de connétable en 1567. On a dit, sans preuves, qu'il mourut empoisonné. Les *Mémoires* qui portent son nom, rédigés par Vincent Carloix, son secrétaire, édités par Griffet, 1757, 5 vol. in 8°, font partie des *Collections* Petitot et Michaud.

Vieira (Antonio), missionnaire portugais, né à Lisbonne, 1608-1697, de l'ordre des jésuites, fut nommé prédicateur de Jean IV, fut chargé de missions diplomatiques à Paris, à La Haye, à Londres, à Rome, à Naples ; puis, en 1652, accomplissant son vœu le plus cher, se consacra à la conversion des Indiens; il déploya beaucoup de zèle, mais rencontra des obstacles de toute nature. Ses rêves mystiques le firent jeter dans les cachots de l'inquisition, 1665-67 ; Alexandre VII le fit mettre en liberté. Il se distingua surtout comme prédicateur, et on le regarde comme un des meilleurs prosateurs du Portugal. Ses principaux ouvrages sont : *Sermoes*, 1683-1754, 16 vol. in-4°; *Cartas* ou correspondance, 1735-46, 3 vol. in-4°; *Voz sagrada, politica, rhetorica e metrica*, 1748, in-4°; etc. On lui a attribué l'*Arte de Furtar*, 1652, in-4°.

Vieilmur, ch.-l. de canton de l'arrond et à 14 kil. O. de Castres (Tarn). Laines et draps ; 1,155 hab.

Vielsam, commune de la prov. de Luxembourg (Belgique), sur la Salm, à 80 kil. d'Arlon. Ardoises, pierres à aiguiser, pierres meulières. Patrie de J. Bertholet, historien du Luxembourg ; 2,600 hab.

Vien (Joseph-Marie, comte), peintre, né à Montpellier, 1716-1809, entra comme décorateur dans une fabrique de faïence, puis dans l'atelier du peintre Giral, et à Paris dans celui de Natoire. Il obtint le grand prix, 1743, et, à Rome, s'adonna à l'étude de la nature et des grands maîtres de la Renaissance. Il composa alors l'*Ermite endormi*, une suite de 32 eaux-fortes (la *Caravane du sultan à la Mecque*), et six grands tableaux de la *Vie de sainte Marthe*. A son retour, il entra à l'Académie, 1754. Dans son enseignement, il fut le précurseur de l'école de David, rendit l'étude du modèle vivant obligatoire, et forma d'excellents élèves. Il fut directeur de l'Académie de France à Rome, 1775-1781, recteur de l'Académie de peinture, 1781, premier peintre du roi, 1789. Il fit partie du Sénat, et reçut le titre de comte en 1808. Le Louvre a de lui : *saint Germain et saint Vincent*, *Dédale et Icare*, *l'Ermite endormi*, *Amour jouant avec des fleurs*, *des cygnes et des colombes ;* beaucoup de ses tableaux sont dans les musées de Montpellier, de Nîmes, de Toulouse, etc.; la *Prédication de saint Denis* est à Saint-Roch. — Sa femme *Marie-Thérèse* **Reboul**, née à Paris, 1735-1806, peignit avec talent la nature morte et fut reçue à l'Académie de peinture, en 1757.

Viennaise ou **Viennoise** (La), *Viennensis provincia*, l'une des 17 prov. de la Gaule, à la fin de l'Empire romain. Formée aux dépens de la Narbonnaise, elle comprenait les Allobroges, les Ségalaunes, les *Voconces*, les Cavares, les Helviens et les Tricastins. La capitale était *Vienne*. Au Ve siècle, on la divisa en *Viennaise* Ire, capit. *Vienne*, et *Viennaise* 2e, capit. *Arles*. Elle correspondait à l'O. du Dauphiné et de la Provence, et au Comtat-Venaissin.

Vienne, en allemand *Wien*, en latin *Vindobona*, *Flaviana castra*, capitale de l'empire d'Autriche, ch.-l. du gouvernement de la Basse-Autriche, sur la rive droite du Danube, qui y forme trois bras (Gross-Donau, Kaiser-Arm, Wiener-Donau-Canal), sur la Wien, l'Alserbach et le Dœblingerbach; par 48°12'33" lat. N., et 14°2'22" long. E., à 1400 kil. E. de Paris. Population, 835,000 hab. Résidence de l'empereur, siége du gouvernement. Archevêché catholique; consistoires protestants, synagogue. Université, fondée en 1365, avec riche bibliothèque, observatoire, jardin botanique, etc.; institut polytechnique, fondé en 1816 pour le commerce et l'industrie; collége *Theresianum*, école de cadets, fondé par Marie-Thérèse, en 1745, avec de nombreuses collections; Académies *Joséphine* (de médecine et de chirurgie), des sciences, des beaux-arts, du génie militaire, des langues orientales ; conservatoire de musique, nombreux établissements d'instruction, observatoire, bibliothèque impériale, très-riche en *Incunables* et en estampes, etc. Parmi les églises on cite la cathédrale de Saint-Étienne, en style gothique du XIVe siècle, l'église des Capucins du XVIIe, qui contient les tombeaux de la famille impériale, l'église des Augustins ou de la Cour, celle des Bénédictins écossais de Saint-Pierre, Saint-Michel des Barnabites, Saint-Rupert, etc. La ville proprement dite ou *stadt* est entourée de bastions convertis en promenade et enveloppée de 34 faubourgs, qui communiquent avec elle par 12 portes, dont la plus belle est le *Burgthor*. Dans la cité on voit le *Burg* ou *Hofburg*, palais impérial, composé de bâtiments de toutes les époques, les palais des chancelleries d'Autriche et de Bohême, de Hongrie, de Transylvanie, de l'Hôtel de ville, l'hôtel du Conseil de guerre, les palais des princes de Liechtenstein, Lobkovitz, Stahremberg, Schwarzemberg, Esterhazy, avec une belle galerie de tableaux ; etc., etc. Dans les faubourgs et sur les glacis, il y a le palais Metternich, la promenade du *Volksgarten*, celle du *Prater* dans l'île de Léopoldstadt, les jardins *Augarten*, *Brigitten-Au*, etc.; le *Belvédère*, avec une galerie de tableaux, des collections d'armes, d'antiquités égyptiennes; on peut encore citer les arsenaux, le musée d'artillerie, les Invalides, la banque, la douane, la monnaie, le théâtre ; les places de *Graben*, avec les statues de saint Joseph et de saint Léopold, de la *Freiung*, *Am Hof*, *Josephsplatz* avec la statue équestre de Joseph II, etc. — Vienne est une ville d'industrie : armes, porcelaine, glaces, fonderies de fer; tissus de coton, soieries, velours, tapis, rubans, dentelles et galons d'or et d'argent, fleurs artificielles, voitures, bronzes, bijouterie, orfèvrerie, instru-

ments de musique, de mathématiques et de physique, importantes imprimeries, etc., etc. Unie par des chemins de fer aux principales villes d'Allemagne, elle est l'intermédiaire du commerce entre l'Europe occidentale et l'Europe orientale.— Vienne, fondée par les Wendes, devint une station de la flottille romaine sur le Danube. Plus tard, résidence des margraves d'Autriche, elle fut une ville sous Henri Ier Jasomirgott, 1150, fut entourée de murailles et reçut de Frédéric II le titre de ville impériale, 1237. Elle fut prise par Rodolphe de Habsbourg, en 1277, et grandit avec la puissance de la maison d'Autriche. Mathias Corvin s'en empara, en 1485 ; Soliman II l'assiégea vainement en 1529 et perdit 40,000 hommes ; en 1683, elle allait succomber sous les coups d'une grande armée turque, lorsqu'elle fut sauvée par Jean Sobieski; en 1619, les Bohémiens soulevés y assiégèrent vainement Ferdinand II. Napoléon Ier y entra en 1805 et en 1809. Elle fut le théâtre de sanglantes collisions pendant les révolutions de 1848; l'empereur dut s'éloigner; la ville fut bombardée par son armée.— Plusieurs traités ont été signés à Vienne; les plus célèbres sont : 1° celui de 1738, qui mit fin à la guerre de la succession de Pologne, donna la Lorraine au roi Stanislas, la Toscane à François, époux de Marie-Thérèse, les Deux-Siciles à l'infant don Carlos; 2° celui de 1809, après Wagram; l'empereur d'Autriche céda à Napoléon Ier les provinces Illyriennes et une partie du Tyrol ; 3° un congrès célèbre s'y réunit, du 3 octobre 1814 au 9 juin 1815, pour régler l'Etat de l'Europe, après la chute de l'empire de Napoléon; la *Déclaration de Vienne* était l'acte par lequel les souverains alliés mirent l'empereur hors la loi au retour de l'île d'Elbe.

Vienne, *Vienna Allobrogum*, ch.-l. d'arrond. de l'Isère, sur la rive gauche du Rhône, à son confluent avec la Gère, à 90 kil. N. O. de Grenoble, par 45°31′28″ lat. N., et 2°32′11″ long. E. Population, 26,017 hab. Belle cathédrale de Saint-Maurice, églises de l'abbaye de saint André, de saint Pierre; temple d'Auguste et de Livie qui a été restauré et où l'on a placé un musée d'antiquités; ruines d'un théâtre, d'un amphithéâtre, d'une naumachie, d'un aqueduc, d'un arc de triomphe.— Draps, soieries, papeteries, fonderies de plomb et de fer, verreries, corderies, etc.— Capitale des Allobroges, colonie romaine sous Tibère, elle reçut de Claude un Sénat et fut la capitale de la Narbonnaise, puis de la Viennaise. Elle fut l'une des premières villes de Gaule qui embrassèrent le christianisme ; ses évêques, jusqu'à la Révolution, portèrent le titre de *primat des Gaules*. Elle fut l'une des capitales du royaume des Bourguignons au ve siècle ; en 879, elle devint la capitale du royaume de Bourgogne Cisjurane; au xie siècle, elle fut gouvernée par ses évêques, et ne fut réunie à la France qu'en 1448. Clément V y présida, en 1311, le concile général où fut aboli l'ordre des Templiers. Patrie de saint Mamert, de Claudien Mamert, de Nic. Chorier, de Ponsard, à qui on a élevé une statue, 1870.

Vienne (La), *Vigenna*, riv. de France, affl. de droite de la Loire, prend sa source au plateau de Mille-Vaches (Corrèze), arrose, dans la Haute-Vienne, la Vienne et Indre-et-Loire, Saint-Léonard, Limoges, Chabannais, Confolens, l'Ile-Jourdain, Lussac, Châtellerault, Chinon, et se jette dans la Loire à Candes. Elle reçoit la Creuse, le Clain, le Thorion. Cours de 390 kil., navigable depuis Châtellerault.

Vienne (La), département à l'O. de la France, entre les départ. de Maine-et-Loire et d'Indre-et-Loire au N., de l'Indre à l'E., de la Haute-Vienne au S. E., de la Charente au S., des Deux-Sèvres à l'O. Il a 697,037 hectares et 320,598 hab., soit 46 hab. par kil. carré. C'est un pays de plaines avec quelques collines à l'O.; il est arrosé par la Vienne, le Clain, l'Auzance la Gartempe, la Dive, la Creuse, la Charente. Il produit des céréales, des vins ordinaires, du chanvre, du lin, des châtaignes; il y a beaucoup de bruyères, de landes, de bons pâturages, des forêts ; on élève des moutons excellents, des chevaux, des mulets; on récolte des truffes. On exploite le fer, la houille, le marbre, le granit, les pierres meulières et lithographiques; il y a des eaux minérales. Usines à fer, coutellerie, papeterie, dentelles communes; commerce de foin, d'eau-de-vie, de miel, de cire, etc. Le ch.-l. est *Poitiers;* il y a 5 arrond.: Poitiers, Châtellerault, Civray, Loudun, Montmorillon. Il a été formé d'une partie du Poitou, de la Touraine et du Berri. Il y a un évêché à Poitiers. il appartient à la 9e région militaire, et dépend de la Cour d'appel et de l'Académie de Poitiers.

Vienne (Haute-), départ. du centre de la France, entre les départ. de la Vienne et de l'Indre au N., de la Creuse à l'E., de la Corrèze et de la Dordogne au S., de la Charente à l'O. Il a 551,658 hectares et 322,447 hab., soit 58 hab. par kil. carré. Il est traversé par les ramifications des montagnes d'Auvergne; arrosé par la Vienne, la Gartempe, le Thorion, la Briance; couvert de plus de 500 étangs, et par conséquent d'un climat très-humide. Le sol est peu fertile; il produit peu de céréales, mais des pommes de terre, du chanvre, des vins communs et surtout des châtaignes. On y élève des chevaux renommés, des moutons, des porcs, des abeilles. On y trouve du fer, du plomb, de l'étain, de l'antimoine, du marbre gris, du granit, de la terre à porcelaine (kaolin). Fabr. de porcelaine, draps, gros lainages, fers, papiers. Beaucoup d'habitants émigrent pendant plusieurs mois, comme maçons, charpentiers, moissonneurs. Le ch.-l. est *Limoges;* il y a 4 arrond., Limoges, Bellac, Rochechouart, Saint-Yrieix. Il a été formé du Limousin et de parties de la Marche, du Poitou et du Berri. Il y a un évêché à Limoges. Le départ. dépend de la 12e région militaire et de la Cour d'appel de Limoges.

Vienne (Jean de), d'une ancienne maison de Bourgogne, défendit Calais contre Edouard III, en 1347, fut gouverneur de Honfleur, en 1370, puis, amiral de France, fit une descente en Angleterre, brûla Rye (Sussex), saccagea l'île de Wight; se signala à Rosebecque, 1382, accompagna le duc de Bourbon dans son expédition d'Afrique et au siége de Carthagène, enfin périt à la bataille de Nicopolis contre les Turcs, où il commandait l'avant-garde, 1396.

Viennet (Jean-Pons-Guillaume), poëte, né à Béziers, 1777-1868, fils d'un membre de la Convention, fut lieutenant dans l'artillerie de marine, en 1796, fut pris par les Anglais, mais avança très-lentement; il n'était que capitaine en 1813. Admis dans le corps royal d'état-major en 1818, nommé chef d'escadron, 1823, il fut rayé des cadres, en 1827, pour son *Epître aux chiffonniers*. Il prit alors dans la presse une part active aux luttes du libéralisme, joua un rôle à la Révolution de Juillet, fut nommé lieutenant-colonel, 1834, et prit bientôt après sa retraite. Membre de l'Académie française, 1830, de la Chambre des députés jusqu'en 1837, il s'attira beaucoup d'impopularité par ses attaques vives et franches contre les révolutionnaires. Il fut nommé pair de France en 1839, et se retira de la scène politique en 1848. Il a été l'ennemi constant et souvent mordant du mouvement romantique. Ses œuvres sont nombreuses, mais la plupart sont déjà oubliées; citons : *L'Austerlide*, 1808, in-8°; *Epîtres*, 1813, in-12; *Parga*, poëme, 1820, in-8°; *Dialogues des morts*, 1824, in-8°; *Promenade philosophique au cimetière du Père Lachaise*, 1824, in-8° ; *le siége de Damas*, 1825; *la Philippide*, poëme en 24 chants, 1828, 2 vol. in-18; un grand nombre d'*Epîtres* en vers; *la Tour de Montlhéry*, roman, 1833, 2 vol. in-8°; *le château Saint-Ange*, roman, 1834, 2 vol. in-8°; *Fables; la Franciade*, 1863, in-12; les tragédies de *Clovis*, 1820, d'*Arbogast*, 1842; des comédies, *les Serments*, 1839, *la Course à l'héritage*, 1847 ; un drame, *Michel Brémond*, 1846 ; etc., etc. On a conservé le souvenir de ses fables, pour la plupart satiriques, et de quelques-unes de ses épîtres.

Viennois (Le), pays de l'anc. France, ch.-l., *Vienne*, dans le Bas-Dauphiné. Auj. partie de la Drôme et de l'Isère.

Viennoise. V. Viennaise.

Viénot. V. Vaublanc.

Vierg. V. Vergobret.

Vierge (La sainte). V. Marie.

Vierge (La), 6e signe du zodiaque; le soleil paraît entrer dans cette constellation le 23 août et en sortir le 22 septembre. Selon la Fable, la Vierge était Astrée, Thémis, Cérès ou Erigone.

Vierges (Les **onze mille**). V. Ursule (Sainte).

Vierges (Les) ou *Virgin Islands*, groupe d'îles au N. des Petites-Antilles; il y en a environ 40; les principales sont : Tortola, Virgin-Gorda et Anegada, aux Anglais; Sainte-Croix, Saint-Jean, Saint-Thomas, aux Danois; Borequim, Vique, aux Espagnols; 20,000 hab.— Découvertes en 1493 par Ch. Colomb, qui leur donna ce nom en souvenir des 11,000 *Vierges*, elles furent colonisées par les Hollandais, qui s'établirent à Tortola, dont les Anglais s'emparèrent en 1666.

Vierzon ou Vierzon-Ville, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 35 kil. N. O. de Bourges (Cher), au confluent de l'Yèvre et du Cher, sur le canal de Berry; importante station du chemin de fer du Centre. Manufac. de porcelaine, poterie ; forges; 8,296 hab.— *Vierzon-Village*, à 2 kil. au S., est le faubourg de la ville ; for-

ges importantes, fonderies, fabrique de faïence; 5.716 habitants.

Viesti ou **Vietri**. *Apenestæ* ou *Merinium?* v. de la Capitanate (Italie), à 45 kil. N. E. de Manfredonia, sur l'Adriatique. Evêché. Pêche active. Anc. temple de Vesta; 5.000 hab.

Viète (François), géomètre, né à Fontenay (Poitou), 1540-1603, était protestant. Il fut avocat, conseiller au parlement de Rennes, maître des requêtes, 1585, et ami de De Thou. On peut le considérer comme le second inventeur de l'algèbre; c'est lui qui a créé la science des symboles, qui a appris à soumettre à des signes toutes les opérations que l'on exécutait sur des nombres; il a appliqué sa féconde méthode à la géométrie, il a donné de nouveaux procédés pour résoudre les équations du 3e et du 4e degré, etc. Il ne faisait imprimer ses écrits qu'à un petit nombre d'exemplaires; la plupart ont été réunis par van Schooten, *Opera mathematica*, 1646, in-fol.; il y a de plus un recueil de tables trigonométriques qu'il avait publié en 1579, gr. in-fol., sous le titre de *Canon mathematicus*.

Vietri. V. Viesti.

Vieussens (Raimond **de**), anatomiste, né dans le Rouergue, 1641-1715, médecin de l'hôpital de Saint-Eloi, à Montpellier, fut de l'Académie des sciences de Paris et de la Société royale de Londres. On lui doit : *Nevrologia universalis*, 1685, in-fol., son meilleur ouvrage; *Nouvelles découvertes sur le cœur*, 1706, in-12; *Traité sur la structure de l'oreille*, 1714, in-4°; *Traité sur les liqueurs du cœur humain*, 1715, in-4°; *Histoire des maladies internes*, 1774-76, 4 vol. in-4°; etc.

Vieux. *Viducasses*, village à 10 kil. S. O. de Caen (Calvados), anc. capit. des Viducasses; 600 hab.

Vieux-Berquin. bourg de l'arrond. et à 10 kil. N. E. d'Hazebrouck (Nord); 3,579 hab.

Vieux-Brisach. Vieux-Condé. V. Brisach, Condé.

Vieux de la Montagne (Le). V. Assassins.

Vif. ch.-l. de canton de l'arrond. et à 18 kil. N. de Grenoble (Isère), sur la Grèze; 2,506 hab.

Vigan (Le). *Vindomagus*, ch.-l. d'arrond. du Gard, à 75 kil. N. O. de Nîmes, sur l'Arre, au pied des Cévennes, par 43°59′28″ lat. N., et 1°16′6″ long. E. Bonneterie, étoffes de soie et de coton, tanneries; commerce de vins, soie, huile. Patrie du chevalier d'Assas, à qui l'on a élevé une statue; 5.024 hab.

Vigée (Louis), peintre français, 1727-1767, fit des portraits, mais a surtout développé les dispositions de sa fille.

Vigée (Marie Louise-Elisabeth). V. Mme Lebrun.

Vigée (Louis-Jean-Baptiste-Etienne), littérateur, fils de L. Vigée, né à Paris, 1758-1820, prit Dorat pour modèle, et eut quelque réputation pour ses poésies légères et ses comédies. Il fut secrétaire de la comtesse de Provence, et contrôleur à la caisse d'amortissement. Il fut enfermé sous la Terreur; nommé, en 1795, chef de bureau à la liquidation de la dette des émigrés; remplaça La Harpe à l'Athénée, en 1803, et eut surtout le talent de lire les vers. Il chanta tous les pouvoirs sous lesquels il vécut. Il dirigea l'*Almanach des Muses*, de 1789 à 1820. Ses comédies sont froides, sans intérêt, mais renferment de jolis vers : *les Aveux difficiles*, 1783; *la Fausse coquette*, 1784; *les Amants timides*, 1785; *la Belle-mère* et *l'Entrevue*, 1788; *la Matinée d'une jolie femme*, 1792; *Ninon de Lenclos*, 1797, etc., On lui doit encore : *Manuel de littérature*, 1809, in-12; *la Tendresse filiale*, 1812, in-16; *Poésies*; etc.

Vigenère (Blaise **de**), littérateur, né à Saint-Pourçain (Bourbonnais), 1523-1596, fut secrétaire du duc de Nevers, reçut des leçons de Turnèbe et de Dorat, fut secrétaire d'ambassade à Rome, 1566-69, et eut une grande réputation pour ses traductions, beaucoup trop vantées, de César, de Tite Live (1re décade), du Tasse, etc. On lui doit encore : *Traité des comètes, avec leurs causes et leurs effets*, 1578, in-8°; *Traité des chiffres, ou secrète manière d'écrire*, 1586, in-4°; *Discours sur l'histoire de Charles VII*, 1589, in-8°; *Traité du feu et du sel*, 1608, in-4°; etc., etc.

Vigenna. nom ancien de la *Vienne*.

Vigeois. ch.-l. de canton de l'arr. et à 35 kil. N. de Brive (Corrèze), sur la Vézère; 2,581 hab.

Viger (François), jésuite, né à Rouen, 1590-1647, a donné une traduction latine estimée de la *Préparation évangélique* d'Eusèbe, 1628, 3 vol. in-fol., et un bon traité *De præcipuis linguæ græcæ Idiotismis*, 1632, in-12.

Vigevano. *Victumviæ*, v. d'Italie, à 35 kil. O. de Pavie, sur la Mora, près du Tessin. Ch.-l. du *Vigevanasque*. Evêché. Vieux château fort. Manufactures de soieries, filoselle, bonneterie, savon, chapeaux. Patrie de François II Sforza; 18.000 hab. Aux environs, *villa Sforziana*, anc. couvent de Dominicains.

Viggiano. v. de la Basilicate (Italie), à 36 kil. S. de Potenza. Sur le mont Viggiano, chapelle visitée par de nombreux pèlerins; 6,000 hab.

Vigilantius, hérétique du IVe siècle, né chez les Convènes, à Calagorris (auj. Cazères), fut prêtre de l'église de Barcelone, gagna l'amitié de saint Paulin, accompagna saint Jérôme en Palestine; puis soutint des opinions contraires à l'orthodoxie, attaquant les honneurs rendus aux reliques, le jeûne, le célibat des prêtres, la vie monastique. Il fut combattu par saint Jérôme.

Vigile, pape, né à Rome, fut élu, en 537, par l'influence de l'impératrice Théodora et de Bélisaire, du vivant même du pape Silvère, qui fut exilé. Il alla à Constantinople, résista d'abord aux menaces de Justinien et de Théodora, excommunia les évêques hérétiques dans l'affaire des Trois-Chapitres, puis céda, et finit par être exilé par l'empereur. Il mourut à Syracuse, 555. On a de lui 18 *Epîtres*, Paris, 1642, in-8°.

Vigile, évêque de Thapsus en Afrique, vivait vers la fin du Ve siècle, fut persécuté par Huneric, roi des Vandales, et se retira à Constantinople. Il a écrit contre les Ariens, les Nestoriens, les Eutychiens, mais en mettant ses ouvrages sous le nom de Pères de l'Eglise; ce qui a amené bien des confusions. Ses écrits ont été réunis par Chifflet, Dijon, 1664, in-4°.

Vigile, *veille* d'une fête dans l'Eglise catholique. Les fidèles commencèrent par s'assembler la veille de Pâques, pour célébrer les saints mystères pendant la nuit; on étendit peu à peu cet usage aux autres fêtes. On observe le jeûne aux vigiles des grandes fêtes, Noël, la Toussaint, etc.

Vigiles, gardes de nuit, établis à Rome par Auguste, pour veiller aux incendies. Ils formaient 7 cohortes, de 600 hommes chacune, choisis parmi les affranchis, commandées par des tribuns et un préfet. Ils étaient répartis dans les quatorze régions de la ville.

Vigintivirat, collége de vingt magistrats dans l'ancienne Rome, établi par Auguste. Il comprenait les triumvirs monétaires, les triumvirs capitaux, les quatuorvirs ou inspecteurs des rues, les décemvirs judiciaires. C'était le premier degré des honneurs; les comices par tribus y élisaient; les chevaliers pouvaient seuls être élus, dès l'âge de dix-huit ans.

Viglius, jurisconsulte, né au château de Barrahuys, dans la Frise (Pays-Bas), 1507-1577, entra dans les ordres, fonda le collége de *la Gerbe*, à Louvain, et est surtout connu comme conseiller de Marguerite de Parme, gouvernante des Pays-Bas. Il fut un instrument trop docile de la politique cruelle de Charles-Quint et de Philippe II à l'égard des réformés. Il a laissé quelques écrits : *Commentarius in titulum Digestorum*, 1582, in-8°; *Vita Viglii; Epistolæ politicæ et historicæ ad Joachimum Hopperum*, dans le t. Ier des *Annales de Hoynck van Papendrecht*, 1743; etc.

Vignacourt. bourg de l'arrond. et à 20 kil. N. O. d'Amiens (Somme). Laines, toiles; 3,141 hab.

Vignacourt (Alof **de**), d'une ancienne famille de Picardie, fut grand maître de l'ordre de Malte, de 1601 à 1622. Il embellit la Cité-La-Valette, et, sous son magistère, les chevaliers combattirent vaillamment les Turcs et les Barbaresques. — Son neveu, *Adrien*, grand maître de 1690 à 1697, fit construire un vaste arsenal à Malte.

Vigné (Jean-Baptiste), médecin, 1771-1842, exerça à Rouen avec succès, devint médecin en chef de l'hôpital, s'occupa avec zèle du traitement des fous, d'après la méthode de Pinel, et a publié des ouvrages estimés : *Traité de médecine légale*, 1805; *De la mort apparente*, 1841, etc.

Vignemale (Le). montagne des Pyrénées, à 28 kil. S. E. de Luz (Hautes-Pyrénées); 3,290 mètres de hauteur. Il est recouvert de glaciers.

Vigneron (Jean), dit **Veneroni**, grammairien, né à Verdun, 1642-1708, donna des leçons d'italien à Paris, et se fit passer pour Florentin. Il contribua beaucoup à propager en France le goût de la littérature italienne. On a de lui : *le Maître italien ou Grammaire française et italienne*, 1686, in-12, très-souvent réimprimée; *Dictionnaire italien-français et français-italien*; etc. Il fut interprète du roi.

Vignes (Pierre **des**), *Petrus a Vineis*, né à Capoue, de parents pauvres, à la fin du XIIe siècle, s'éleva par

son mérite, et devint chancelier de Frédéric II. Il aida l'Empereur dans l'administration de ses États, surtout à Naples, améliora la législation et le seconda avec zèle dans ses luttes contre les papes. Frédéric se crut cependant trahi par son chancelier, par son ami; il l'accusa d'avoir voulu l'empoisonner, et lui fit crever les yeux. P. des Vignes se brisa la tête contre les murs de sa prison, en 1246. *Vie de P. de La Vigne*, par Huillard-Bréholles.

Vigneulles, ch.-l. de canton de l'arr. et à 30 kil. N. E. de Commercy (Meuse); 967 hab.

Vigneux, commune de l'arrond. et au N. de Saint-Nazaire (Loire-Inférieure). Carrière de granit; 3,290 hab. dont 270 agglomérés.

Vignier (Nicolas), historien, né à Bar-sur-Seine, 1530-1596, étudia le droit, la médecine, fut forcé, à cause de ses opinions calvinistes, de se réfugier en Allemagne, y composa de nombreux ouvrages, et, en étudiant, reconnut ses erreurs, revint en France pour se faire catholique, et fut médecin de Henri III, historiographe et conseiller d'État. On a de lui : *Rerum Burgundionum chronicon*, 1575, in-4°; *Sommaire de l'histoire des François, en IV livres*, 1579, in-fol., ouvrage exact et plein de recherches; *Traité de l'origine, état et demeure des anciens François*, 1582, in-4°; *De la noblesse, ancienneté, remarques et mérites d'honneur de la troisième maison de France*, 1587, in-8°; *les Fastes des anciens Hébreux, Grecs et Romains*, 1588, in-4°; *la Bibliothèque historiale*, 4 vol. in-fol.; *Histoire de la maison de Luxembourg*, 1617, in-8°; *Traité de l'ancien État de la petite Bretagne et du droit de la couronne de France sur icelle*, 1619, in-4°; etc.

Vignola, bourg à 20 kil. S. de Modène (Italie). Patrie de Muratori et de l'architecte Vignole; 4,000 hab. — V. de la Basilicate (Italie), à 10 kil. S. O. de Potenza; 4,500 hab.

Vignola (Giacomo **Barozzio,** dit **da**), en français *Vignole*, architecte italien, né à Vignola (Modenais), 1507-1573, s'occupa d'abord de dessin et de peinture, puis étudia l'architecture à Rome et en France. Il construisit, à Bologne, le portique *del Cambio*, fournit les plans de *la Citadella*, palais ducal de Plaisance, de l'église de Notre-Dame des Anges, près Assise; devint architecte de Jules III, éleva le château de Caprarola, près de Ronciglione, l'un de ses ouvrages les plus remarquables, l'église de Saint-André, à Rome, dont la rotonde est du style le plus pur, acheva la porte du Peuple, le tombeau du cardinal Farnèse, à Saint-Jean de Latran, et succéda à Michel-Ange, comme architecte de Saint-Pierre. Mais il doit surtout sa réputation à son livre, *Règles des cinq ordres d'architecture*, 1563, in-fol., savant traité qui a été traduit dans toutes les langues, et, en français, par Le Muet, 1658, in-8°, et par Jombert, 1764, gr. in-8°. On a encore de lui un *Traité de la perspective*, 1583, pet. in-fol. MM. Le Bas et Debret avaient entrepris la publication de ses *Œuvres*, 1815, in-fol.; l'ouvrage est resté inachevé.

Vignolles (Alphonse **de**), véritable nom du chronologiste, souvent appelé **Desvignoles,** né au château d'Aubais (Languedoc), 1649-1744, ministre calviniste, quitta la France à la révocation de l'édit de Nantes, et finit par se retirer à Berlin, où il fut membre, puis directeur de l'Académie. On a de lui : *Chronologie de l'histoire sainte et des histoires étrangères, depuis la sortie d'Égypte jusqu'à la captivité de Babylone*, 1738, 2 vol. in-4°, ouvrage savant et estimé. Il a beaucoup travaillé à la *Bibliothèque germanique*.

Vignon (Claude), peintre, né à Tours, vers la fin du XVIe siècle, fut l'ami de Vouet en Italie, vint s'établir à Paris, et produisit beaucoup avec une merveilleuse facilité. Il mourut en 1670.

Vignory, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. N. de Chaumont (Haute-Marne). Jadis baronnie. Ruines d'un château fort. Fabriq. de bas de laine; 581 hab.

Vigny (Alfred-Victor, comte de), littérateur, né à Loches, 1797-1863, d'une famille originaire de la Beauce, et qui s'était distinguée dans l'armée, servit sous la Restauration, et donna sa démission en 1827; il était alors capitaine. Lié avec les frères Deschamps, il avait été, sans exagération, l'un des premiers écrivains de l'école romantique. Il publia, en 1822 et en 1824, deux recueils de *Poésies*, parmi lesquelles on distingua surtout *Eloa, ou la sœur des Anges, mystère; le Déluge, Moïse, Dolorida*, furent insérés dans les *Poètes antiques et modernes*; l'auteur subissait alors de plus en plus l'influence de Victor Hugo. Son premier roman, *Cinq-Mars*, eut un succès de salon prodigieux, 1826, 2 vol. in-8°. Rédacteur de *la Muse française*, lié avec Lamartine, et prôné par le parti romantique, de Vigny fut alors à l'apogée de sa renommée. Cependant *Othello*, exactement traduit de Shakspeare, n'obtint que peu de succès, 1829; il en fut de même de *la Maréchale d'Ancre*, 1831. *Stello*, 1832, et *Servitude et grandeur militaire*, 1835, ajoutèrent à la gloire de l'écrivain, surtout le dernier, l'un de ses livres qui resteront; *Chatterton*, en 1835, obtint un grand succès, grâce au talent de Mme Dorval. De Vigny garda dès lors le silence, si ce n'est qu'en 1841 il adressa à la Chambre des députés un *Mémoire sur la propriété littéraire*. Il entra à l'Académie française, en 1845. Il légua en mourant, à son ami, M. Ratisbonne, le soin de publier un recueil posthume, *les Destinées*, 1864, in-8°, poésies philosophiques, pleines de scepticisme et de découragement.

Vigo, *Vicus Spacorum*, v. forte de la prov. de Pontevedra (Espagne), à 80 kil. S. O. de Santiago. Bon port sur la *baie de Vigo;* commerce actif, pêche abondante de sardines. Une flotte espagnole, chargée d'or, y fut coulée bas par les Anglais et les Hollandais, en 1702; 6,000 hab.

Vigona, bourg à 14 kil. S. E. de Pignerol (Italie); 5,000 hab.

Vigor (Simon), né à Évreux, vers 1515, mort en 1575, docteur en théologie, curé de Saint-Paul à Paris, prédicateur de Charles IX et archevêque de Narbonne, fut un fougueux adversaire des Calvinistes. Il a surtout laissé des *Sermons et prédications*, 1577, 3 vol. in-8°, et des *Sermons catholiques sur le Saint-Sacrement*, 1585, in-8°.

Vigoureux (La), fameuse empoisonneuse du XVIIe siècle; elle prédisait l'avenir, fut condamnée par la Chambre ardente de 1680, avec l'abbé *Vigoureux*, son frère, et fut brûlée, en place de Grève avec La Voisin et ses complices, après l'affaire de la marquise de Brinvilliers.

Viguier, du latin *vicarius*, nom donné dans plusieurs des provinces de l'ancienne France à des juges de première instance dans les tribunaux appelés *Vigueries*. Le nom de *vicomte* a été plus souvent employé.

Vigy, anc. ch.-l. de cant. de l'arrond. et à 15 kil. N. E. de Metz (Lorraine), 821 hab.

Vihiers, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 38 kil. S. O. de Saumur (Maine-et-Loire). Victoire des Vendéens, le 18 juillet 1793. Il a beaucoup souffert des guerres de la Vendée. Toiles; 1,527 hab.

Vilagos, bourg de Hongrie, au N. E. d'Arad, célèbre par la honteuse capitulation de Gœrgey, qui livra, sans condition, l'armée hongroise aux Russes, le 13 août 1849.

Vilain XIIII, nom d'une famille belge, qui tire son origine de Wichman, frère d'Herman, duc de Saxe, au IXe siècle. C'est en 1240 que le nom de Vilain a été donné à une branche de cette famille; on ne connaît pas trop bien l'origine du chiffre XIIII qu'elle ajoute à son nom.

Vilaine, *Herius* et *Vicinovia*, riv. de France, prend sa source près de Juvigné (Mayenne), dans les collines du Maine, arrose l'Ille-et-Vilaine, sépare la Loire-Inférieure du Morbihan, passe à Vitré, Rennes, Redon, La Roche-Bernard. Son cours est de 230 kil., dont 140 navigables, depuis Rennes, au moyen de 15 écluses, établies, sous François Ier, d'après les plans de Léonard de Vinci, dit-on. Elle reçoit à droite l'Ille et l'Oust, à gauche la Seiche et le Cher.

Vilains, *Villani;* on désignait ainsi, au moyen âge les gens de condition inférieure qui habitaient une *villa* (bourg ou village). On étendit ce nom à tous les roturiers.

Vilaris (Marc-Hilaire), pharmacien, né à Bordeaux, 1720-1792, a découvert le kaolin; ce qui détermina la création de la manufacture de porcelaines de Limoges.

Vilate (Joachim), né à Ahun (Limousin), 1768-1795, fils d'un médecin, fut l'un des membres les plus fougueux de la société des Jacobins et contribua à la journée du 10 août. Après la chute des Girondins, il s'attacha à Robespierre et s'appela *Sempronius Gracchus*. Il fut juré au tribunal révolutionnaire. Plus tard, emprisonné à la Force, il écrivit pour accuser bassement Robespierre, dans l'espoir de se sauver lui-même; il n'en fut pas moins exécuté. On a de lui : *De nos maux et des remèdes qu'il faut y apporter*, déc. 1793; *Causes secrètes de la révolution du 9 thermidor*, 1795, 2 part. in-8°; *Mystères de la mère de Dieu* (Catherine Théot) *dévoilés*, 1795, in-8°.

Vilia, affluent du Niémen, vient des marais de Schilintzi, coule de l'E. à l'O., en faisant de grandes sinuosités, arrose Wilna et finit à Kovno.

Villa: les Romains désignaient d'abord par ce mot une exploitation rurale; puis une maison plus ou moins somptueuse, entourée de vastes jardins; enfin, vers la fin de l'Empire, une bourgade.

Villa-Bella. V. Mato-Grosso.

Villa-Boa. V. Goyaz.

Villach, v. de la Carinthie (Emp. d'Autriche), à 50 kil. O. de Klagenfurt, sur la Drave. Mines de fer et de cuivre, aux environs; eaux minérales et salines; carrières de marbre. Commerce de transit assez actif; 5,000 hab. — Le cercle de Villach, formé de l'O. de la Carinthie, est très-montagneux, peu fertile, mais il est riche en minerais et en forêts.

Villacidro, v. de l'île de Sardaigne. Citrons et cédrats. Mines de plomb aux environs; 6,000 hab.

Villa-Clara ou **Santa-Clara,** v. de Cuba, dans le départ. du Centre; 9,000 hab.

Villa-da-Praya, port de Terceira (Açores). La flotte de dom Miguel fut détruite dans la baie, en 1829; 3,000 hab.

Villa-del-Fuerte, v. de la prov. de Cinaloa (Mexique), à 150 kil. N. de Cinaloa; 8,000 hab.

Villa-do-Conde, v. de la prov. de Minho (Portugal), à l'embouchure de l'Ave; 3,000 hab.

Villa-do-Principe, v. de la prov. de Minas-Geraës (Brésil), à 200 kil. N. E. de Villa-Rica; 5,000 hab.

Villaflor, duc **de Terceira.** V. Terceira.

Villafranca, v. d'Italie, à 12 kil. S. O. de Vérone, sur la rive gauche du Mincio. Armistice du 8 juillet 1859 entre les Français et les Autrichiens; Napoléon III et François-Joseph y signèrent les préliminaires de la paix, le 12 juillet; 5,000 hab.

Villafranca, v. d'Italie, à 25 kil. S. E. de Pignerol, sur le Pô; 6,000 hab.

Villafranca, v. de l'Estrémadure (Portugal), à 35 kil. N. E. de Lisbonne, sur le Tage. Salines; 5,000 habitants.

Villafranca, port de la côte E. de San-Miguel (Açores); 3 000 hab.

Villafranca-de-las-Abujas, v. de l'Andalousie (Espagne), à 25 kil. N. E. de Cordoue, sur le Guadalquivir; 5,000 hab.

Villafranca-de-los-Banos, v. de l'Estrémadure (Espagne), à 35 kil. S. de Merida; 6,000 hab.

Villafranca-de-Paradès, v. de Catalogne (Espagne), à 50 kil. O. de Barcelone, sur le Tet; 5,000 habitants.

Villafranca-del-Vierzo, v. de la prov. et à 70 kil. de Léon, sur la Rubia. Château fort; 3,000 hab.

Villa-Hermosa-de-Tabasco. V. Tabasco.

Villaines-la-Juhel, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 30 kil. E. de Mayenne (Mayenne). Anc. château fort; 2,855 hab.

Villajoyosa, bourg de la prov. et à 30 kil. N. E. d'Alicante (Espagne), près de la Méditerranée. Pêche et cabotage; 8,000 hab.

Villalar, bourg de la prov. et à 35 kil. S. O. de Valladolid (Espagne). Défaite des *Comuneros*, en 1521; D. Juan de Padilla y fut pris par les troupes de Charles-Quint.

Villalobos (Francisco **de**), né à Tolède, 1480-1560, fut médecin de Charles-Quint en Espagne, et écrivit: *Sumario de la medicina*, in-fol.; c'est un abrégé de la doctrine d'Avicenne, en 500 strophes de 5 vers; *Tratado sobre las pestiferas bubas*, également en vers; *Problemas, con dos dialogos de medicina;* etc. Il a aussi publié une élégante traduction de l'*Amphitryon* de Plaute.

Villalobos (Ruy **Lopez de**), navigateur espagnol du XVIe siècle, fut chargé par Mendoza, vice-roi du Mexique, de reconnaître les îles situées à l'O. de l'Amérique, 1542. Il découvrit les Carolines, les îles Pelew, peut-être Luçon, et mourut, à Amboine, de ses fatigues.

Villamblard, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 24 kil. N. E. de Bergerac (Dordogne); 1,308 hab.

Villandrando (Rodrigue **de**), gentilhomme de Biscaye, né vers 1385, se mit à la tête d'une bande d'aventuriers, qui, sous Charles VI et Charles VII, s'attacha aux Armagnacs et ravagea la France centrale. Il combattit pour Charles VII contre les Anglais, puis fut proscrit après le traité d'Arras, 1435, et rentra en Espagne.

Villandrando (Augustin **Roxas de**), écrivain espagnol, né vers 1577, est surtout connu par le *Voyage amusant*, dans lequel il a retracé avec verve la vie des comédiens.

Villandraut, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 14 kil. N. O. de Bazas (Gironde). Patrie de Clément V; 1,104 hab.

Villani (Giovanni), historien italien, né à Florence, vers 1280, mort en 1348, visita l'Italie, la France, fut prieur en 1316, directeur de la monnaie, et joua un rôle assez considérable dans les événements de sa patrie. Il mourut de la peste. Il a écrit une *Histoire florentine*, qu'il a commencée à la fondation de Florence, et il y a rattaché les principaux faits de l'histoire des autres pays; elle est d'un style pur et élégant, mais il manque souvent de critique. Elle a été continuée jusqu'en 1363 par son frère *Matteo; Philippe*, fils de ce dernier, y a ajouté l'histoire des années 1363 et 1364. Les *Storie fiorentine*, imprimées à Venise, 1537, in-fol., et à Florence, 1554, in-8°, font partie du *Recueil* de Muratori, t. XIII et XIV. Philippe Villani avait aussi écrit en latin les *Vies des hommes illustres de Florence*, dont une traduction italienne a été imprimée en 1747.

Villanueva-de-Cabellas, v. de la Catalogne (Espagne), à 50 kil. N. E. de Tarragone, sur la Méditerranée. Blondes, dentelles; 9,000 hab.

Villanueva-de-la-Serena, v. de l'Estrémadure (Espagne), à 100 kil. E. de Badajoz, près de la Guadiana; 7,000 hab.

Villanueva-de-los-Infantes, v. de la prov. et à 60 kil. S. E. de Ciudad-Real (Espagne); 7,000 hab.

Villanueva-de-San-Marcos, v. de la prov. de Grenade (Espagne), à 25 kil. N. E. d'Antequera; 5,500 hab.

Villard-de-Lans, ch.-l. de canton de l'arrond. et 22 kil. S. O. de Grenoble (Isère); 2,002 hab.

Villareal, v. de la prov. de Tras-os-Montes (Portugal), à 22 kil. N. de Lamego. Bons vins; 1,970 hab.

Villareal, v. de la prov. et à 10 kil. S. O. de Castellon-de-la-Plaña (Espagne), sur le Mijarès; 8,000 hab.

Villareal-de-Santo-Antonio, port des Algarves (Portugal), à l'embouchure du Guadiana, fondé par le marquis de Pombal, en 1774; 2,000 hab.

Villaret (Guillaume **de**), grand maître des Hospitaliers, d'une ancienne famille de Provence, élu en 1300, s'établit d'abord dans l'île de Chypre, puis songea à s'emparer de Rhodes, alors occupée par des Grecs révoltés et des corsaires musulmans. Il mourut en 1307.

Villaret (Foulques **de**) succéda, comme grand maître des Hospitaliers, à son frère, 1307; prêcha une croisade, s'empara de presque toute l'île de Rhodes, battit une armée de l'empereur Andronic, et, après la prise de la capitale, 1310, resta maître de l'île. Il enrichit son ordre d'une partie des biens enlevés aux Templiers, repoussa une attaque du sultan Othman Ier; mais se laissa entraîner au luxe et au despotisme, fut déposé, 1319, et alla finir ses jours en France, 1327.

Villaret (Claude), historien, né à Paris, vers 1715, mort en 1766, étudia le droit, s'essaya sans succès dans la comédie et le roman, se fit acteur, directeur de théâtre; puis, changeant complétement d'habitudes, fut premier commis à la Chambre des comptes, se plongea dans l'étude des archives, et fut chargé de continuer l'*Histoire de France* de Velly; il l'a conduite de 1329 à 1469, et a surpassé son modèle; il a eu Garnier pour successeur. On cite encore de lui: *Considérations sur l'art du théâtre*, 1758, in-8°, en réponse à la *Lettre sur les spectacles*, de Rousseau; *Esprit de M. de Voltaire*, 1759, in-8°; etc., etc.

Villaret de Joyeuse (Louis-Thomas, comte), amiral, né à Auch, 1750-1812, d'une ancienne famille de Gascogne, servit dans la marine depuis 1766, fit plusieurs campagnes dans la mer des Indes, sous Suffren, fut décoré de la croix de Saint-Louis, 1783; puis, pendant la Révolution, fut nommé contre-amiral et mis à la tête de la flotte de Brest, en 1793. Accompagné de Jean Bon Saint-André, il engagea contre l'amiral anglais Howe, supérieur en forces, un combat terrible, qui fut soutenu avec la plus grande vigueur, et dans lequel il déploya beaucoup d'habileté et de courage; c'est là que périt *le Vengeur;* il fut forcé de rentrer à Brest, mais il avait assuré le salut du grand convoi de grains venant d'Amérique, 1er juin 1794. Il se prononça vainement contre la funeste croisière, dite du *grand hiver*, en 1795, et contre l'expédition d'Irlande, 1796. Député au conseil des Cinq-Cents, 1797, il s'attacha au parti clichien, fut condamné à la déportation, 18 fructidor, et vécut en exil à Oleron jusqu'au 18 brumaire. En 1801, il dirigea les forces navales qui portaient à Saint-Domingue l'armée du général Leclerc. Capitaine général de la Martinique et de Sainte-Lucie, il ne se rendit aux Anglais qu'après une héroïque défense, 1809. Napoléon

le nomma gouverneur général de Venise, en 1811; c'est là qu'il mourut.

Villa-Rica. V. Ouro-Preto.

Villaropedo, v. de la Nouvelle-Castille (Espagne). Fabr. de jarres et de poterie; 7,000 hab.

Villars ou **Villar del Varo,** ch.-l. de canton de l'arrond. de Puget-Théniers (Alpes-Maritimes), à 25 kil. N. O. de Nimes. Anc. château des Grimaldi; 847 hab.

Villars, nom d'une famille originaire de Lyon, que fit anoblir un fréquent exercice des charges municipales; elle tirait son nom d'un village, aujourd'hui ch.-l. de canton de l'arrond. et à 14 kil. N. E. de Trévoux (Ain); 1,473 hab. Les personnages les plus illustres de cette famille sont :

Villars (Pierre Ier **de**), né à Lyon, 1517-1592, s'attacha au cardinal de Tournon, fut évêque de Mirepoix, 1561, archevêque de Vienne, 1575, soutint les droits de Henri III aux États de Blois, 1576, et finit ses jours dans un couvent de capucins, à Moncalieri.

Villars (Pierre **de**), lieutenant général, 1620-1698, fut l'un des plus brillants seigneurs de la cour au XVIIe siècle. Son air de héros lui fit donner le surnom d'*Orondate*, l'un des personnages du *Cyrus*. Cependant il fut mal avec les ministres et surtout avec Louvois. Il quitta la carrière des armes pour la diplomatie, et fut ambassadeur en Espagne, 1672, en Savoie, 1676, en Danemark, 1683. Il fut peu récompensé de ses services réels. On a de lui *Mémoires de la cour d'Espagne depuis* 1679 *jusqu'en* 1681, Paris, 1733, in-8°, et Londres, 1861, in-8°.

Villars (Claude-Louis-Hector, duc de), maréchal de France, fils du précédent, né à Moulins, 1653-1734, fit de brillantes études au collége de Juilly, et de bonne heure se distingua par sa bonne mine, son courage et son savoir-faire. Louis XIV le remarqua au passage du Rhin, au siége de Maëstricht. Villars fit, sous Turenne, les campagnes de Franconie et d'Alsace, mérita, par sa conduite, à Sénef, d'être nommé colonel de cavalerie, 1674, contribua aux victoires de Cassel, de Kokersberg, à la prise de Fribourg et de Kehl, etc. En 1686, dans une mission à Vienne, il trouva le moyen de gagner le jeune duc de Bavière à l'alliance française; il fut nommé brigadier, 1688, et mérita la faveur de Mme de Maintenon et de Louvois. Dans la guerre contre la ligue d'Augsbourg, il devint maréchal de camp, 1690, lieutenant général, 1693, gouverneur de Fribourg, et ne cessa d'adresser à Louis XIV des mémoires et des plans hardis pour vaincre l'ennemi. Ambassadeur à Vienne, en 1698, il déploya la plus grande habileté, et, quand la guerre de la succession d'Espagne eut commencé, il trouva l'occasion, bien longtemps attendue, de déployer ses brillantes qualités. Placé sous le commandement supérieur de Catinat, il eut la mission aventureuse de percer la ligne des ennemis pour venir joindre les Bavarois, nos alliés. Il fut vainqueur du prince de Bade à Friedlingen, 14 octobre 1702; ses soldats le proclamèrent maréchal sur le champ de bataille, et Louis XIV confirma cette élection soldatesque. Il remplaça Catinat dans le commandement de l'armée du Rhin. En 1703, il passa le Rhin, prit Kehl, traversa la Forêt-Noire, rejoignit l'électeur, voulut, dans un plan de campagne hardi, l'entraîner vers Vienne; mais les incertitudes du duc de Bavière firent échouer ses belles combinaisons; Villars se vengea sur le comte de Stirum, qu'il battit complétement à Hochstedt, 21 septembre. Brouillé avec l'électeur, il donna sa démission, fut envoyé dans les Cévennes contre les Camisards, 1704, et parvint à les soumettre autant par la douceur que par la force; Louis XIV lui donna le titre de duc, 1705. Aussitôt Villars fut chargé, avec l'armée de la Moselle, de défendre la frontière menacée; établi à Sierk, il arrêta Marlborough, puis alla ravager le pays de Bade. En 1706, il reprit Lauterbourg et Haguenau; en 1707, prenant l'offensive, il traversa le Rhin, et enleva les fameuses lignes de Stolhofen, arriva jusqu'au Necker et même jusqu'au Danube, et proposa vainement au roi de Suède, Charles XII, de renouveler avec la France la glorieuse et féconde alliance de Gustave-Adolphe. En 1708, il défendit le Dauphiné contre le duc de Savoie. Après la défaite d'Oudenarde, Villars fut chargé de protéger la frontière du Nord menacée par Eugène et Marlborough; avec une armée qui manquait souvent de pain, mais qu'il savait électriser, il livra bataille à Malplaquet, 11 septembre 1709; il fut grièvement blessé; les Français furent repoussés du champ de bataille, mais cette glorieuse défaite avait coûté 20,000 hommes aux ennemis. Louis XIV logea Villars au palais de Versailles jusqu'à sa guérison, et le nomma pair du royaume. Il retourna à son armée, sans être encore parfaitement guéri, protégea l'Artois et la Picardie, prit une part active aux négociations de Gertruydemberg, resta sur la défensive en 1711, puis, en 1712, remporta sur le prince Eugène la belle victoire de Denain, qui sauva la France, et hâta la signature de la paix d'Utrecht, 1713. L'Empereur persistant seul dans la lutte, Villars continua la guerre sur le Rhin contre Eugène, enleva Spire, Worms, Landau, Fribourg, et força l'Autriche à signer le traité de Rastadt, 1714. Sa faveur fut immense comme sa gloire; il eut à Versailles l'appartement du duc de Bourgogne, le gouvernement de la Provence, la Toison d'Or; l'Académie française le reçut dans son sein. Il fut membre du conseil de régence sous Louis XV, s'opposa vainement à la politique du régent, à Law, à Dubois, puis entra au conseil comme ministre d'État. Il poussa vivement Louis XV à soutenir Stanislas, et à punir l'Autriche, qui s'était alliée à la Russie contre lui. Nommé maréchal général, ayant encore toute l'ardeur de la jeunesse, il commanda l'armée d'Italie, s'empara du Milanais et du Mantouan, mais, mécontent du roi de Sardaigne, il obtint son rappel, et mourut à Turin, en 1734. Villars a été certainement l'un de nos meilleurs généraux; son bonheur constant n'est pas dû au hasard; excellent tacticien, d'un coup d'œil remarquable, il déroula souvent ses adversaires par la promptitude de ses conceptions et la hardiesse de ses manœuvres. Il était populaire parmi ses soldats, et il sut toujours les entraîner. On lui a reproché sa vanité, et surtout son ardeur extrême à s'enrichir. Il existe des *Mémoires de Villars*, La Haye, 1734, 3 vol. in-12; le premier volume seul est de lui; les autres ont été rédigés par l'abbé de Margon; Anquetil, dans sa vie de Villars, a reproduit une partie de sa correspondance militaire et un journal du maréchal rédigé par lui-même. Les *Mémoires de Villars*, des collections Petitot et Michaud, sont une combinaison de ces deux ouvrages.

Villars (Honoré-Armand, duc de), prince de Martigues, fils du précédent, 1702-1770, reçut le grade de brigadier en 1734, et hérita, après la mort de son père, de tous ses titres, même de son siége à l'Académie française. Il passa presque toute sa vie dans son gouvernement, et fut l'ami de Voltaire.

Villars (Montfaucon, abbé de), littérateur, né près de Toulouse, 1635-1673, neveu du célèbre Montfaucon, eut quelque succès, comme prédicateur, et fut surtout connu par des ouvrages spirituels : *le Comte de Gabalis*, 1670, in-12, dialogues sur les sciences occultes, les génies et les gnomes; *la Suite du Comte de Gabalis*, Amsterdam, 1715, in-12; *l'Amour sans faiblesse, ou Anne de Bretagne et Almanzaris*, 1671, 3 vol. in-12; *de la Délicatesse*, 1671; etc.

Villars (Dominique), botaniste, né au hameau de Villars, près Gap, 1745-1814, fut admis comme interne à l'hôpital de Grenoble, 1771, étudia la médecine avec succès, et devint médecin en chef de l'hôpital militaire de Grenoble, 1782, professeur au jardin botanique, 1783, professeur d'histoire naturelle à l'école centrale de l'Isère, 1794, membre associé de l'Institut, 1796, professeur à la Faculté de Strasbourg, 1805. On a de lui : *Histoire naturelle des plantes du Dauphiné*, 1786-89, 3 vol. in-8°; *Principes de médecine et de chirurgie*, 1797, in-8°; *Mémoires sur la topographie et l'histoire naturelle*, 1804, in-8°; *Essai de littérature médicale*, 1811, in-8°; *Précis d'un voyage botanique fait en Suisse*, 1812, in-8°; etc.

Villars-Brancas. V. Brancas.

Villars (Honorat de Savoie, comte de) et de **Tende,** frère de Claude de Savoie, comte de Tende, 1509-1580, se signala à la journée de Saint-Quentin, 1557, sauva Corbie, fut lieutenant général dans le Languedoc, et se montra cruel à l'égard des protestants. Il combattit bravement à Saint-Denis et à Moncontour, fut lieutenant général en Guyenne, 1570, maréchal, 1571, et amiral en 1572.

Villatte (Jean-Louis), homme de couleur, né au Cap-Français (Saint-Domingue), 1751-1802, élevé en France, fit partie de l'expédition du comte d'Estaing, se distingua par son courage contre les Espagnols et contre les Anglais, devint général, se brouilla avec le gouverneur Laveaux, fut déporté en France, revint avec le général Leclerc et mourut peu de temps après.

Villaviciosa, v. de l'Alemtejo (Portugal), à 25 kil. S. O. d'Elvas. Beau palais des ducs de Bragance; ch.-l. de l'ordre de Notre-Dame de la Conception. Bataille dite

de *Montes-Claros*, où Schönberg et les Portugais défirent les Espagnols, en 1665.

Villaviciosa, bourg de la Nouvelle-Castille (Espagne), à 22 kil. E. de Guadalaxara. Victoire du duc de Vendôme sur les ennemis de Philippe V, en 1710.—Petit port de commerce des Asturies (Espagne), sur le golfe de Gascogne.

Villaviciosa (JOSEPH **de**), poëte espagnol, né à Siguenza, 1589-1658, jurisconsulte, inquisiteur du roy. de Murcie, a écrit, en bon style, un poëme héroï-comique, en 12 chants, *la Mosquea*, le Combat des mouches et des fourmis, 1615, in-8°.

Ville (ANTOINE, chevalier DE), ingénieur, né à Toulouse, 1596-1656, apprit l'art des fortifications, d'après les ouvrages d'Erard, servit dans l'armée du duc de Savoie, se distingua dans la période française de la guerre de Trente ans, et fut chargé de fortifier les villes cédées à la France par le traité de Westphalie, 1648. Il introduisit plusieurs réformes heureuses, qui préparèrent Vauban, et fut nommé maréchal de camp. On a de lui : *les Fortifications du chevalier Ant. de Ville*, 1629, in-fol., avec 55 planches; *Pyctomachia veneta, seu de pugna Venetorum in ponte*, 1633, in-4° ; *Descriptio urbis Polæ antiquitatum*, 1633, in-4°; *de la Charge de gouverneur des places*, 1639, in-fol.; etc.

Villé, jadis *Ortenberg*, ancien chef-lieu de canton et à 15 kil. de Schlestadt (B.-Alsace). Bonneterie, usines, kirschwasser. Anc. seigneurie des Habsbourg, qui passa aux Choiseul; 1,275 hab.

Villebois, bourg de l'arrond. et à 35 kil. N. O. de Belley (Ain), près du Rhône. Pierres de taille, pierres lithographiques ; minerai de fer ; 2,000 hab

Villebrumier, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 16 kil. S. E. de Montauban (Tarn-et-Garonne), sur le Tarn ; 697 hab.

Villebrune (JEAN-BAPTISTE **Lefebvre de**), littérateur, né à Senlis, 1732-1809, médecin, professeur de langues orientales au Collége de France, conservateur de la bibliothèque nationale, professeur à l'École centrale d'Angoulême, a traduit : les *Nouvelles de Cervantès*, 1775, 2 vol. in-8° ; les *Aphorismes d'Hippocrate*, 1786; *Silius Italicus*, le *Manuel d'Epictète*, le *Tableau de Cébès*, *Athénée;* 5 vol. in-4° ; etc. Ces traductions ne sont pas très-fidèles.

Ville-d'Avray, bourg à 2 kil. N.O. de Sèvres (Seine-et-Oise) ; touchant au parc de Saint-Cloud, dans une jolie position près des bois et des étangs bien connus. Beau château bâti sous Louis XVI; fontaine célèbre, dont l'eau était seule servie sur les tables du roi à Versailles. Nombreuses maisons de campagne.

Villedieu, bourg de l'arrond. de Châteauroux (Indre), sur la Tergouze. Fabriques de porcelaines; 2,310 h.

Ville-Dieu (La). ch.-l. de canton de l'arrond. et à 15 kil. S. de Poitiers (Vienne); 455 hab.

Villedieu-Les-Poëles, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 22 kil. N. E. d'Avranches (Manche), sur la Sienne. Chaudronnerie, dentelles; 3,572 hab.

Villedieu (MARIE-CATHERINE-HORTENSE **Desjardins,** plus connue sous le nom de Mme **de**), née à Saint-Remi-du-Plain, près Fougères, 1631-1683, fut protégée par la duchesse de Rohan, et se fit connaître par ses grâces et son esprit, mais aussi par les emportements d'une imagination passionnée. Elle s'attacha à un officier marié, Boisset de Villedieu, plus tard à un marquis de Chatte, également marié. Malgré l'éclat de ses déréglements, elle fut liée avec les femmes du plus haut monde. Elle eut de la réputation comme auteur ; sa prose a de l'élégance ; ses poésies fugitives sont gaies et naturelles. Dans ses *Œuvres* plusieurs fois réunies après sa mort, on remarque : *Manlius Torquatus* et *Nitetis*, tragédies représentées à l hôtel de Bourgogne, en 1662 et 1663; *le Favori*, comédie en vers, 1663; *les Annales galantes*, 1670, in-12 ; *Amours des grands hommes*, 1679, in-12; *Annales galantes de la Grèce;* etc.

Villedieu. V. ALEXANDRE DE VILLEDIEU.

Ville-en-Tardenois, ch -l. de canton de l'arrond. et à 20 kil S. O. de Reims (Marne) ; 495 hab.

Villefagnan, ch.-l. de canton de l arrond. et à 10 kil. S. O de Ruffec (Charente) ; 1,454 hab.

Villefore (JOSEPH-FRANÇOIS **Bourgoin de**), littérateur, né à Paris, 1652-1737, fut de l'Académie des inscriptions, en 1706. On a de lui : *Vie de saint Bernard*, 1704, in-4°; *Vies des Pères des déserts*, 1706-1708, 5 vol. in-12 ; *Vie de sainte Thérèse*, 1712, in-4° ; *Anecdotes ou Mémoires secrets sur la constitution Unigenitus*, 1730-33, 3 vol. in-12 ; *Vie de la duchesse de Longueville*, 1738, in-12; etc.

Villefort, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 50 kil. S. E. de Mende (Lozère), sur la Devèze, au pied du mont Lozère. Commerce de transit assez actif; mines de cuivre, de plomb et d'argent. Fabriques de cadis; 1,658 habitants.

Villefranche, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 2 kil. E. de Nice (Alpes-Maritimes), port sur le golfe de Gênes, dominé par le fort de Montalbano. Chantiers de constructions de la marine ; école de navigation. Pêche active du thon. Huile, oranges, vins, soie, etc.; 3,095 habitants.

Villefranche, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 18 kil. E. d'Albi (Tarn) ; 1,555 hab.

Villefranche-de-Belvès, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 35 kil S. O. de Sarlat (Dordogne) ; 1,681 hab.

Villefranche-de-Conflent, v. forte des Pyrénées-Orientales, à 6 kil. S. O. de Prades, dans la *vallée de Conflent*, sur la rive droite du Têt. Citadelle construite sous Louis XIV, pour commander le défilé. Marbres rouges; eaux thermales sulfureuses. Grotte célèbre de *Cava Bastera*.

Villefranche-de-Lauraguais, ch.-l. d'arrond. de la Haute-Garonne, à 36 kil. S. E. de Toulouse, sur la Lers et le canal du Midi ; par 43°25′56″ lat. N., et 0°37′13″ long. O. Toiles à voiles, cuirs, poterie ; 2,648 hab.

Villefranche-de-Longchapt, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 40 kil. N. O. de Bergerac (Dordogne); 900 hab.

Villefranche-de-Rouergue, ch.-l. d'arrond. du départ. de l'Aveyron, à 56 kil. O. de Rodez, au confluent de l'Alzon et de l'Aveyron; par 44°21′10″ lat. N., et 0°17′58″ long. O. Eglise Notre-Dame et anc. Chartreuse. Culture de mûriers ; chaudronnerie, lampes, toiles d'emballage, chapeaux ; commerce de vins, grains, truffes. Patrie du maréchal de Belle-Isle et du médecin Alibert. — Fondée, en 1252, par Alphonse, comte de Toulouse, désolée par la peste en 1628, elle fut le centre de l'insurrection des *Croquants*, en 1648. Elle fut la capit. de la Basse-Marche; 9,312 hab.

Villefranche-sur-Saône, ch.-l. d'arrond. du départ. du Rhône, à 30 kil. N. O. de Lyon, sur le Morgon, près de la Saône, par 45°59′21″ lat. N., et 2°22′56″ long. E. Industrie très-active : coton filé, couvertures, toiles peintes, toiles de fil; commerce de bons vins du *Beaujolais*. — Fondée au XIIe siècle par Humbert IV, sire de Beaujeu, elle fut, au XVIe siècle, la capit. du Beaujolais; elle eut une Académie célèbre, érigée en 1695. Eglise paroissiale de Notre-Dame; environs pittoresques. Patrie du girondin Roland; 12,170 hab.

Villegagnon (NICOLAS **Durand,** chevalier DE), né à Provins, 1510-1571, fut admis dans l'ordre des Hospitaliers, dont son oncle, Villiers de l'Isle-Adam, était grand maître. Il suivit Charles-Quint contre Alger, 1541, conduisit en Ecosse les troupes de Montalembert d'Essé, 1548, et ramena heureusement en France la jeune Marie Stuart ; défendit Malte contre les Turcs, mais ne put sauver Tripoli. Nommé vice-amiral de Bretagne, il proposa à l'amiral de Coligny de conduire au Brésil une colonie de protestants français. Il forma, en 1555, dans une île de la baie de Rio-de-Janeiro, une colonie qui ne prospéra pas. Il revint en France, poursuivi par les plaintes des réformés, et entama avec Calvin une vive controverse, qui augmenta le nombre de ses ennemis. Il a écrit : *Caroli V imp. expeditio in Africam ad Algieram* (Alger), 1542, in-8°; *De bello melitensi*, 1553, in-4°, trad. par Edoart, et des ouvrages de controverse religieuse.

Villegas Marmolejo (PEDRO **de**), peintre espagnol, né à Séville, en 1520, fut un bon peintre d'histoire. On cite de lui : une *Visitation de Notre-Dame* et un *Saint Lazare*, dans la cathédrale de Séville.

Villegas (ESTEBAN-MANUEL **de**), poëte lyrique espagnol, né à Najera (Vieille-Castille), 1596-1669, publia dès 1617 des poésies, *las Eroticas*, dans lesquelles il a traduit ou imité Anacréon et Horace. Il renonça de bonne heure à la culture des lettres; seulement vers la fin de sa vie, il traduisit, d'une manière très-remarquable, *la Consolation de Boëce*. On a réimprimé ses *Œuvres*, 1774 et 1797, 2 vol. in-8°.

Villegas (FERNAND-RUIZ), né à Burgos, vers 1510, cultiva surtout la poésie latine, et écrivit avec élégance des *Epîtres*, des *Eglogues*, des *Epigrammes*. Ses *Œuvres* ont été publiées à Venise, 1743, in-4°.

Villegas (Quevedo y). V. QUEVEDO.

Villehardouin (GEOFFROI, sire DE), né vers 1155, au château de Villehardouin, près de Troyes, était maréchal du comte de Champagne, Thibaut III, et déjà

père de cinq enfants, lorsqu'il prit la croix en 1199. Il fut l'un des six députés choisis pour demander à Venise les navires et les vivres nécessaires à l'armée des croisés. Il prit part à tous les événements de la 4e croisade, au siége de Zara, 1201, à la soumission de Trieste et de l'Istrie, pour le compte des Vénitiens, à l'expédition qui eut pour résultat la prise de Constantinople et la fondation d'un empire latin, 1204. Il fut nommé maréchal de Romanie par l'empereur Baudouin, montra toujours beaucoup de courage et d'intelligence, sauva l'armée, après la défaite et la mort de l'empereur, tué par les Bulgares, 1206, soutint de son pouvoir Henri Ier, et se retira dans ses fiefs de Thessalie. C'est là qu'il rédigea son intéressante chronique, *Histoire de la Conqueste de Constantinople, ou Chronique des empereurs Baudouin et Henri*. C'est l'un des plus anciens monuments de la prose française; la langue est rude, mais expressive; l'ouvrage offre un curieux mélange de naïveté et de grandeur; on y sent l'émotion d'une âme bien trempée au spectacle de grands événements. La première édition est celle de Vigenère, 1585, in-4°, avec une traduction en regard; le texte a été remanié, corrigé par Du Cange, avec de précieuses observations, et une traduction nouvelle, 1657, in-fol.; il a été reproduit dans le *Recueil des Historiens des Gaules*, par Buchon, Petitot, Michaud et Poujoulat; une dernière édition, celle de M. Paulin Paris, a été publiée par la Société de l'histoire de France, 1838, in-8°.— Son neveu, *Geoffroi de Villehardouin*, s'empara de la principauté d'Achaïe, que ses descendants ont possédée jusqu'à la fin du XIVe siècle.

Villejuif, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 6 kil. N. E. de Sceaux (Seine). Carrières de pierres à bâtir et de plâtre; pépinières. Ce bourg tire son nom des Juifs de Paris, qui le possédaient au XIIe siècle; 1,917 hab.

Villèle (JEAN-BAPTISTE-SÉRAPHIN-JOSEPH, comte DE), homme d'Etat, né à Toulouse, 1773-1854, d'une famille noble du Languedoc, servit dans la marine jusqu'en 1792, donna sa démission après le 10 août, se réfugia dans l'île Bourbon, s'y maria, et devint membre de l'assemblée coloniale. Il revint à Toulouse, en 1807, et fut du conseil général de la Haute-Garonne. Ardent partisan de la Restauration, il combattit, en 1814, la théorie d'une charte et d'une chambre élective; il fut nommé maire de Toulouse, 1815, fit partie de la *Chambre introuvable*, et s'y distingua par ses convictions royalistes et de véritables talents, surtout dans les débats de la loi électorale. Il se mit ensuite à la tête de l'opposition ultra-royaliste, sut la discipliner, attaqua le ministère, en prenant souvent la défense des libertés publiques, et soutenant en même temps ses opinions dans *le Conservateur*. Après l'assassinat du duc de Berry, Villèle se rapprocha du gouvernement; il entra, avec M. de Corbière, comme ministre sans portefeuille, dans le ministère Richelieu, 1820, se retira en 1821, contribua à renverser le cabinet, devint ministre des finances, décembre 1821, puis président du conseil, 1822, et comte. Dans sa longue administration, il mit une capacité incontestable au service d'une cause impopulaire; supérieur à ses collègues, il n'eut pas cependant d'idées larges; il fut avant tout administrateur habile et homme d'affaires de son parti, plutôt qu'homme d'Etat. Il laissa faire la guerre d'Espagne, qu'il condamnait; profitant du triomphe de l'opinion royaliste, il consolida le ministère par la grande mesure de la septennalité et du renouvellement intégral de la Chambre. Il fut forcé d'associer un projet remarquable de conversion des rentes, dans l'intérêt du trésor public, au projet impopulaire d'un milliard d'indemnité en faveur des émigrés; ce projet fut rejeté par la Chambre des pairs, juin 1824. Le ministère conserva la confiance du nouveau roi, Charles X; l'indemnité fut votée, mais le projet de loi pour la conversion des rentes avait été modifié, de manière à perdre presque toute son efficacité. Le parti réactionnaire s'imposa de plus en plus à M. de Villèle; c'est l'époque de la création du ministère des affaires ecclésiastiques, de l'entrée des évêques au Conseil d'Etat, de la loi du sacrilége, des congrégations autorisées par simple ordonnance, du projet de loi sur le droit d'aînesse, etc. M. de Villèle subit, mais en souffrant, le joug de plus en plus pesant de la congrégation. Il fit reconnaître l'indépendance de Saint-Domingue, moyennant une indemnité de 150 millions pour les anciens colons, 1826. Enfin les lois contre la presse, le licenciement de la garde nationale ajoutèrent à l'impopularité du ministère; M. de Villèle fit dissoudre la Chambre, 1827; mais les élections amenèrent une Chambre nouvelle, qui appela le ministère *déplorable*, et le força à se retirer. Charles X le nomma pair de France, janvier 1828. Après 1830, M. de Villèle, retiré à Toulouse, renonça tout à fait à la vie politique.

Villemain (sieur **de**). V. NICOT.

Villemur, ch.-l. de canton de l'arr. et à 38 kil. N. de Toulouse (Haute-Garonne), sur le Tarn; 4,510 hab.

Villena, *Turbula* (?), v. à 40 kil. N. O. d'Alicante (Espagne), érigée en marquisat en faveur de D. Juan Pacheco. Draps, savons, eaux-de-vie, sel; 8,000 hab.

Villena (HENRI **d'Aragon,** marquis DE), fils du roi d'Aragon, Ferdinand Ier, et petit-fils du roi de Castille, Jean Ier, 1384-1434, grand maître de Calatrava, entra en lutte avec son cousin Jean II, le tint quelque temps captif, fut à son tour battu et enfermé au château de Mora. Poëte lui-même, il protégea les poëtes; il traduisit l'*Enéide*, la *Divine Comédie;* écrivit un poëme des *Travaux d'Hercule;* fonda des Académies littéraires, et fut accusé de sorcellerie, à cause de ses connaissances en physique et en histoire naturelle. Ses ouvrages furent brûlés après sa mort; il ne reste qu'une espèce de poétique, *la Gaya ciencia* (la Gaie science).

Villena (JUAN-FERNANDEZ **Pacheco,** marquis DE), favori du roi de Castille, Henri IV, se rendit odieux aux grands, qui le firent disgracier, en l'accusant de s'être vendu à Louis XI. Il se mit alors à la tête des mécontents, forma la ligue de Burgos, et fit proclamer roi Alphonse, frère de Henri, 1464-66. Puis il rentra en grâce, devint grand maître de l'ordre de Saint-Jacques, et s'efforça de soutenir la cause de Jeanne, qu'il avait d'abord déclarée illégitime, contre Isabelle, sœur de Henri IV. Il mourut au moment où celle-ci épousait, malgré lui, Ferdinand d'Aragon, 1474.

Villenauxe, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. N. E. de Nogent-sur-Seine (Aube). Bonneterie, vinaigre. Jadis fortifié, ce bourg fut pillé par les alliés, en 1814; 2,561 hab.

Villenave (MATTHIEU-GUILLAUME-THÉRÈSE), littérateur, né à Saint-Félix-de-Caraman (Languedoc), 1762-1846, fut de bonne heure envoyé à Paris, fut précepteur, et débuta par une *Ode sur le dévouement du duc de Brunswick*, 1786. Il s'établit à Nantes, comme avocat, en 1791, fut arrêté, pour cause de modérantisme, par ordre de Carrier, 1793, et envoyé à Paris avec 131 accusés; il publia, en prison, sa *Relation du voyage de 132 Nantais*, qui eut huit éditions en quinze jours. Après le 9 thermidor, il fut acquitté avec ses compagnons. De retour à Paris, il collabora à plusieurs journaux, s'occupa de travaux littéraires, fut rédacteur en chef de *la Quotidienne*, en 1814 et 1815, fonda *le Mémorial religieux, politique et littéraire*, 1815, les *Annales politiques et littéraires*, qui prirent bientôt le nom de *Courrier français*. Il fut l'un des principaux collaborateurs de la *Biographie Michaud*, de l'*Encyclopédie des gens du monde*, des *Hommes utiles*, etc. De 1824 à 1831, il fit avec succès, à l'Athénée, un cours d'histoire littéraire de la France; il fut secrétaire général de l'Académie celtique, de la Société des antiquaires de France, et fit partie d'un grand nombre de sociétés littéraires et philanthropiques. Son salon était l'un des mieux fréquentés de Paris; il avait une magnifique bibliothèque de 25,000 volumes, une collection curieuse d'estampes, et une collection très-complète d'autographes Il a beaucoup écrit; ses principaux ouvrages, sont : Traductions des *Métamorphoses d'Ovide*, 1807-22, 4 vol. in-8°; de l'*Enéide*, pour la *Bibliothèque Panckoucke*, 1832, 3 vol. in-8°; *Abélard et Héloïse*, 1834, in-8°; *Nouvel abrégé des Vies des saints*, 1812-13, 4 vol. in-8° et 5 vol. in-12; *la Vie future*, fragments d'un poëme, 1837; de nombreux pamphlets politiques, une foule d'éloges et de notices biographiques, des éditions de Barthélemy, de Duclos, de Marmontel, de Thomas, etc. Il est le père de Mme Mélanie Waldor.

Villeneuve, ch.-l. de canton de l'arr. et à 10 kil. N. de Villefranche (Aveyron); 3,213 hab. Commerce de vins et de bestiaux.

Villeneuve-d'Agen, ch.-l. d'arrond. du Lot-et-Garonne, à 26 kil. N. E. d'Agen, sur le Lot, par 44°24'31" lat. N., et 1°37'30" long. O. Maison centrale de détention. Fabriques de toiles, cuirs, faïence, exploitation de marbre; grand commerce de prunes, farines, etc. Fondée par Alphonse, comte de Toulouse, au XIIIe siècle, elle souffrit beaucoup des guerres de religion; 13,681 h.

Villeneuve-de-Berg, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 28 kil. S. O. de Privas (Ardèche). Patrie d'Ollivier de Serres, à qui on a élevé un obélisque. Elève de vers à soie, vins; 2,402 hab.

Villeneuve-de-Marsan, ch.-l. de canton de l'arr.

et à 20 kil. E. de Mont-de-Marsan (Landes), sur le Midou; 2,105 hab. Droguets, grosses étoffes de laine.

Villeneuve-l'Archevêque, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 24 kil. E. de Sens (Yonne), sur la Vanne. Draps, lainages; 1,841 hab.

Villeneuve-le-Roi ou **Villeneuve-sur-Yonne**, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. N. O. de Joigny (Yonne). Commerce de vins, bois, draps, tuiles. Louis VII lui donna une charte de commune; les rois de France y eurent un château, dont il reste une grosse tour. Église Notre-Dame, du XIVe au XVIe siècle; 5,095 hab.

Villeneuve-le-Roi ou **Villeneuve-sur-Seine**, bourg, près de la Seine, de l'arrond. et à 25 kil. N. O. de Corbeil (Seine-et-Oise). Claude Le Pelletier, sous Louis XIV, y fit bâtir un beau château.

Villeneuve-lès-Avignon, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 30 kil. E. d'Uzès (Gard), sur la rive droite du Rhône, en face d'Avignon. Le fameux pont sur le fleuve est maintenant en ruines; mais l'on voit encore la tour élevée par saint Louis pour le défendre. Mausolée d'Innocent VI dans la chapelle de l'hôpital; ancienne Chartreuse. Soieries, toiles, corderie; 2,730 hab.

Villeneuve-Saint-Georges, bourg de l'arr. et à 18 kil. N. de Corbeil (Seine-et-Oise), au confluent de l'Yères et de la Seine. Nombreuses maisons de campagne dans une charmante position; château de Beauregard.

Villeneuve-sur-Yonne. V. VILLENEUVE-LE-ROI.

Villeneuve (HUON **de**), poëte français, contemporain de Philippe Auguste, a laissé plus de dix ou douze romans de chevalerie ou *Chansons de geste*, dont plusieurs ont été imprimés: *les Quatre fils Aymon* (retouché au XVIe siècle), *Renaud de Montauban*, *Doolin de Mayence*, que plusieurs attribuent au poëte Adenez.

Villeneuve, grande famille du Languedoc, issue des vicomtes de Narbonne, et tirant son nom de Villeneuve-lès-Béziers. Elle a produit plusieurs personnages importants, entre autres:

Villeneuve (ROMIEU ou ROMÉE **de**), grand sénéchal de Provence, né vers 1170, mort vers 1250, fut le principal ministre de Béranger, comte de Provence, administra le pays, comme tuteur de sa fille Béatrix, 1245, la maria à Charles d'Anjou, frère de Louis IX, et prépara ainsi la réunion de la Provence à la France.

Villeneuve (ELION ou HÉLION **de**), né vers 1270, en Provence, mort en 1346, devint grand maître des Hospitaliers, en 1319, prit une part glorieuse à la bataille de Cassel, sous Philippe VI, en 1328, gouverna sagement à Rhodes, prit Smyrne aux Turcs, 1344, et battit sur mer le roi de Maroc.

Villeneuve (PONS-FRANÇOIS, marquis DE), né à Saint-Pons, 1774-1842, servit les Bourbons avec dévouement, mérita la confiance de Charles X et du duc d'Angoulême, fut préfet et conseiller d'État.

Villeneuve, anc. famille de Provence, qui se rattache à la précédente, et tire son nom distinctif de Bargemont, près de Draguignan. Elle a fourni plusieurs personnages célèbres.

Villeneuve (LOUIS **de**), marquis DE **Trans**, 1451-1516, servit sous René d'Anjou, sous Charles VIII, commanda la flotte dans l'expédition de Naples, 1494, fut le compagnon de Bayard et de Gaston de Foix, signala son courage dans les guerres d'Italie, et perdit son fils unique à Marignan, où il combattit héroïquement.

Villeneuve (GUILLAUME **de**), chevalier de Provence, fut gouverneur de Trani, après la conquête de Naples par Charles VIII, défendit vigoureusement cette place, fut maître d'hôtel du roi, et a laissé des *Mémoires*, publiés par D. Martène, dans le *Thesaurus anecdotorum*, t. III.

Villeneuve-Bargemont (CHRISTOPHE, comte DE), né à Bargemont (Provence), 1771-1829, préfet de Lot-et-Garonne sous l'Empire, des Bouches-du-Rhône sous la Restauration, a écrit: *Notice historique sur Nérac*, 1807, in-8°; *Précis historique sur René d'Anjou*, 1819; *Notice sur la peste de Marseille, en* 1720 *et* 1721; *Statistique du département des Bouches-du-Rhône*, 1821-29, 4 vol. in-4°, avec atlas, etc.

Villeneuve-Bargemont (JEAN-PAUL-ALBAN, vicomte DE), économiste, né à Saint-Auban, près Grasse, 1784-1850, administra plusieurs départements sous l'Empire et la Restauration. Il fut député du Var sous Louis-Philippe, puis député d'Hazebrouck, de 1840 à 1848. Il resta attaché au parti légitimiste, et devint membre de l'Académie des sciences morales et politiques, en 1845. On a de lui: *Économie politique chrétienne*, 1834, 3 vol. in-8°; *Histoire de l'économie politique*, 1841, 2 vol. in-8°; *le Livre des affligés*, 1841, 2 vol. in-18; etc.

Villeneuve-Trans (LOUIS-FRANÇOIS, marquis DE), littérateur, frère jumeau du précédent, né à Saint-Auban, 1784-1850, a été membre libre de l'Académie des inscriptions, en 1840. On a de lui: *Précis de l'histoire en général jusqu'à nos jours*, 1821, in-8°; *Lyonnel, ou la Provence au XIIIe siècle*, 1824, 5 vol. in-12; *Histoire de René d'Anjou*, 1825, 3 vol. in-8°; *Chapelle ducale de Nancy*, 1826, in-8°; *Monuments des grands maîtres de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem*, 1829, 2 vol. in-8°; *Histoire de saint Louis, roi de France*, 1836, 3 vol. in-8°; *Notice sur la tapisserie de Charles le Téméraire à Nancy*, 1838; *Notice sur les tombeaux de Charles le Téméraire et de Marie de Bourgogne*, 1840, in-8°.

Villeneuve (PIERRE-CHARLES-JEAN-BAPTISTE-SILVESTRE **de**), vice-amiral, né à Valensoles (Basses-Alpes), 1763-1806, garde-marine à quinze ans, se distingua dans la guerre d'Amérique, était capitaine de vaisseau en 1793, et contre-amiral en 1796. Il fut empêché par les vents contraires de prendre part à l'expédition d'Irlande, 1796; commanda l'aile droite à la bataille d'Aboukir, ne sut pas seconder Brueys, et se retira avec ses vaisseaux intacts, 1798. Nommé vice-amiral, 1804, il fut choisi par Napoléon pour préparer le succès de la descente en Angleterre; il sortit de Toulon, en 1805, rallia à Cadix les vaisseaux de l'amiral Gravina, parut à la Martinique, en échappant à Nelson, revint précipitamment des Antilles, combattit, à son retour, la flotte anglaise de Calder, à la hauteur du Ferrol, n'osa plus se diriger vers la Manche, et vint s'enfermer à Cadix. Cette conduite, diversement jugée, avait fait avorter les grands desseins de Napoléon. Désespéré de la colère de l'empereur, il livra à Nelson la funeste bataille de Trafalgar, 21 octobre 1805. Il fut fait prisonnier; redevenu libre, en 1806, il prit la route de Paris; arrivé à Rennes, redoutant une disgrâce de l'empereur, il se donna la mort.

Villeneuve (THÉODORE-FERDINAND **Vallon de**), vaudevilliste, né à Boissy-Saint-Léger (Seine-et-Oise), 1801-1858, a collaboré à plus de 140 pièces avec Dupeuty, Scribe, Xav. Masson, Ch. de Livry, Et. Arago, Eugène Sue, etc. On cite: *Fille et garçon*, 1822; *l'Actrice*, 1823; *Yelva*, 1828; *le Hussard de Felsheim*, *M. Botte*; *Bonaparte à Brienne*, 1830; *le Secret d'État*, 1831; *la Fille de Dominique*, 1833; *la Révolte des femmes*, 1834; *Voltaire en vacances*, 1836; *Mlle Dangeville*, 1838; *un Bas-Bleu*, 1848; *la Femme à trois maris*, 1854; etc., etc.

Villeneuve (ARNAUD **de**). V. ARNAUD.

Villeneuvette, village près de Lodève (Hérault). Draps pour l'armée.

Villepreux, village à 12 kil. de Versailles (Seine-et-Oise), où se trouvent une filature de duvet de cachemire et une fabrique de tissus de cachemire.

Villequier, bourg de l'arrond. d'Yvetot (Seine-Inférieure), à 5 kil. S. O. de Caudebec, sur la Seine. Vue superbe sur le fleuve; 900 hab.

Villequier (ANTOINETTE **de Maignelais**, baronne DE). V. MAIGNELAIS.

Villeréal, ch.-l. de canton de l'arr. et à 38 kil. N. de Villeneuve-d'Agen (Lot-et-Garonne); 1,642 hab.

Villermé (LOUIS-RENÉ), économiste, né à Paris, 1782-1863, fils d'un procureur au Châtelet, étudia la médecine, servit dans l'armée comme chirurgien, se fit recevoir docteur en 1814, et se donna tout entier à des travaux d'économie et de statistique médicale. Collaborateur du *Grand dictionnaire des sciences médicales*, il fut élu membre de l'Académie de médecine, en 1823. Il publia, en 1820, un livre intéressant: *des Prisons telles qu'elles sont et telles qu'elles devraient être*, qu'il compléta, en 1829, par un *Mémoire sur la mortalité des prisons*. Il fonda alors les *Annales d'hygiène*, et écrivit un grand nombre de *Mémoires* sur des questions du plus grand intérêt, qui le désignèrent, en 1832, au choix de l'Académie des sciences morales et politiques. Il publia le *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie*, 1840, 2 vol. in-8°; donna, après 1848, d'excellents conseils dans un petit traité sur les *Associations ouvrières*; écrivit un livre sur les *Cités ouvrières*, qu'il combattit, 1850, et un autre livre sur les *Accidents produits dans les ateliers industriels par les appareils mécaniques*, 1851, in-8°. Il a collaboré aux *Archives générales de médecine* et au *Journal des Économistes*.

Villeroi (NICOLAS **de Neufville**, seigneur DE), secrétaire d'État, 1542-1617, fils d'un prévôt des marchands de Paris, fut secrétaire d'État, à la mort de son beau-père de l'Aubespine, 1567, gagna la confiance de

Charles IX, et conserva celle de Henri III. Il lui conseilla de s'unir au parti catholique, fut accusé, par d'Epernon, d'être vendu à l'Espagne, 1587, fut chargé de conclure l'*édit d'Union*, après la journée des Barricades, entre le roi et la Ligue, 1588, fut accusé d'avoir outrepassé ses pouvoirs, et disgracié. Il devint l'un des conseillers de Mayenne, fut membre du conseil de l'Union, fit reconnaître le cardinal de Bourbon comme roi, mais dès lors entra dans de longues négociations avec Henri IV, qu'il reconnut en 1594. Il fut réintégré dans ses fonctions de secrétaire d'Etat, et chargé spécialement de diriger les affaires étrangères. Il négocia l'absolution du roi par Clément VIII, le traité de Vervins, 1598, le mariage du roi avec Marie de Médicis, le traité de Lyon avec la Savoie, 1601, la soumission du duc de Bouillon, 1606. Partisan de l'alliance espagnole, il fut en lutte avec Sully. Après la mort de Henri IV, il contribua à la disgrâce de ce dernier, fit décider les mariages espagnols, conseilla d'agir vigoureusement contre les princes soulevés, mais fut sacrifié à Concini. On a publié sous son nom : *Mémoires d'Etat, servant à l'histoire de notre temps, depuis* 1567 *jusqu'en* 1604, 1622, in-4°, et 1634-36, 4 vol. in-8°, 1729, 7 vol. in-12. On les a insérés dans les collections Petitot et Michaud. On a encore de lui : *Lettres écrites au maréchal de Matignon*, 1581-96, Montélimar, 1749, in-12.

Villeroi (Charles **de Neufville**, marquis de), fils du précédent, 1560-1642, servit sous Lesdiguières, fut, pendant la Ligue, gouverneur de Pontoise, 1589, prévôt de Paris, 1592, se fit payer fort cher sa soumission, eut le gouvernement du Lyonnais, fut ambassadeur à Rome, 1600, et fut éloigné des affaires à l'avénement de Louis XIII.

Villeroi (Nicolas **de Neufville,** marquis, puis duc de), maréchal de France, fils du précédent, 1598-1685, enfant d'honneur de Louis XIII, servit sous Lesdiguières, contre les protestants, fut maréchal de camp en 1624, lieutenant général en 1643, maréchal en 1646, et gouverneur de Louis XIV. Il sut se maintenir, grâce à son caractère aimable et facile. En 1661, nommé chef du conseil des finances, il laissa tout le pouvoir à Colbert. Sa terre de Villeroi fut érigée en duché-pairie, 1663.

Villeroi (François **de Neufville,** duc de), maréchal de France, fils du précédent, né à Paris, 1644-1730, fut élevé avec Louis XIV, et reçut d'abord des dames le surnom de *Charmant*. Colonel du régiment de Lyonnais, il fit ses premières armes au combat de Saint-Gothard, 1664, fit les campagnes de Flandre, de Franche-Comté, de Hollande, fut maréchal de camp en 1674, lieutenant général en 1677, maréchal en 1693. Il avait montré de la bravoure, mais il ne montra que de l'incapacité comme général en chef, 1695. C'était un courtisan délié, glorieux à l'excès, *fait pour présider à un bal, pour être le juge d'un carrousel*, dit Saint-Simon. Mis à la tête de l'armée d'Italie, il se signala par sa présomption ridicule, se fit battre à Chiari par Eugène, 1701, prendre à Crémone, 1702. Renvoyé en Flandre, 1703, il montra la même incapacité, et, en 1705, perdit la bataille de Ramillies, qui nous enleva les Pays-Bas espagnols. Il ne reparut plus à l'armée, mais eut toujours beaucoup de crédit; il devint ministre d'Etat, en 1714, fut nommé, dans le testament du roi, membre du conseil de régence et gouverneur du jeune Louis XV. Mais il trahit, dit-on, Louis XIV, en révélant tout au duc d'Orléans, qui le laissa dans le conseil de régence et le nomma président du conseil des finances. Villeroi n'eut aucune autorité réelle, mais le régent le ménageait, parce qu'il était gouverneur du roi et que Louis XV l'aimait, à cause de ses adulations. Cependant le duc d'Orléans se lassa de ses précautions injurieuses et de ses prétentions insolentes; il le fit arrêter et conduire dans sa terre de Villeroi, 1722. On lui permit de reprendre son gouvernement de Lyon.

Villeroi (Louis-Nicolas **de Neufville,** duc de), fils du précédent, né à Paris, 1663-1734, colonel, puis brigadier d'infanterie, 1693, maréchal de camp, 1696, lieutenant général, 1702, n'eut qu'un rôle effacé à la cour. Il obtint la survivance de son père dans la charge de capitaine des gardes du corps, et dans celle de gouverneur du Lyonnais ; il était duc et pair, et avait épousé une fille de Louvois. — Son fils, *Louis-François-Anne*, mourut sans postérité ; avec son neveu, *Gabriel-Louis* de Neufville, duc de Villeroi, né en 1731, mort sur l'échafaud en 1794, la famille s'éteignit.

Villers, dans la commune de Tilly (Brabant belge), renferme les belles ruines de l'abbaye de Villers, de l'ordre de Cîteaux, à laquelle saint Bernard donna sa règle, en 1147 ; elles sont au milieu d'une vallée entourée de bois.

Villers-Bocage, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 26 kil. S. O. de Caen (Calvados). Commerce d'œufs et de bestiaux; 1,147 hab.

Villers-Bocage, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 14 kil. N. d'Amiens (Somme); 1,290 hab.

Villers-Bretonneux, bourg de l'arr. et à 20 kil. E. d'Amiens (Somme). Filatures, bonneterie; commerce de laine; 4,956 hab.

Villers-Cotterets. ch.-l. de canton de l'arr. et à 26 kil. S. O. de Soissons (Aisne), près de la forêt du même nom. L'ancien château royal, restauré par François Ier, sert de dépôt de mendicité. Commerce de grains et de bois. Patrie de Demoustier. Aux environs, ruines de l'abbaye de Longpont. — Célèbre ordonnance du 10 août 1539, dite *Guillelmine*, parce qu'elle fut rédigée par Guillaume Poyet ; François Ier limitait la compétence des tribunaux ecclésiastiques, créait les registres de l'état civil, et ordonnait que les actes judiciaires fussent prononcés et rédigés en français ; 3,119 hab.

Villers-Farlay, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. N. de Poligny (Jura); 754 hab.

Villers-Sexel ou **Villersexel,** ch.-l. de canton de l'arrond. et à 18 kil. S. de Lure (Haute-Saône). Usines à fer. Jadis marquisat, appartenant à la maison de Gramont ; 1,159 hab. Combat du 1er janv. 1871 (Bourbaki).

Villers (Charles-François-Dominique), littérateur, né à Boulay (Lorraine), 1767-1815, fut officier d'artillerie, émigra en 1792, s'enthousiasma pour la littérature allemande, s'éleva avec force contre la réunion des villes hanséatiques à la France, et cependant fut nommé professeur de littérature à Gœttingue par le roi Jérôme Bonaparte. Ses principaux ouvrages sont : *Philosophie de Kant, ou Principes fondamentaux de la philosophie transcendantale*, 1801, in-8°; *Essai sur l'esprit et l'influence de la réformation de Luther*, 1804, ouvrage qui eut alors beaucoup de succès et fut couronné par l'Institut de France.

Ville-sur-Tourbe, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 16 kil. N. O. de Sainte-Menehould (Marne); 566 hab.

Villes libres; c'était, dans l'empire d'Allemagne, des villes qui se gouvernaient par elles-mêmes ; la plupart, placées sous la protection immédiate des empereurs, s'appelaient *villes impériales*. Les villes libres s'associèrent plus d'une fois, pour se défendre et formèrent la Ligue du Rhin, la Hanse Teutonique, etc. Trois villes, Hambourg, Brême et Lubeck, sont encore de petites républiques dans le nouvel empire d'Allemagne, 1871.

Villette (La), anc. bourg du départ. de la Seine, au N. de Paris, a été annexée à la capitale, en 1860, et forme le 19e arrondissement. On y voit un vaste bassin, qui reçoit le canal de l'Ourcq, et alimente le canal Saint-Martin. Le marché aux bestiaux, pour l'approvisionnement de Paris, y a été récemment transféré.

Villette-Marsay (Philippe **de Valois,** marquis de), d'une ancienne famille du Poitou, 1631-1707, petit-fils par sa mère, d'Agrippa d'Aubigné, cousin de Mme de Maintenon, fut élevé dans le calvinisme. Il servit dans la marine, se distingua dans la campagne de 1676, sous Duquesne, devint chef d'escadre, puis abjura le calvinisme et fut comblé de faveurs. Il a laissé des *Mémoires*, publiés par M. de Monmerqué, in-8°.

Villette (Charles, marquis de), né à Paris, 1736-1793, fils d'un trésorier de l'extraordinaire des guerres, qui lui laissa une grande fortune, prit part à la guerre de Sept-Ans, comme maréchal général des logis de la cavalerie, et fut parfaitement accueilli à Ferney par Voltaire, qui avait été l'ami de sa mère. Sous ses auspices, Villette fit beaucoup de vers médiocres, quoique Voltaire l'appelât le *Tibulle français*, et épousa, en 1777, Mlle de Varicourt, que Mme Denis avait adoptée. Villette, d'ailleurs, menait une vie scandaleuse. Il se prononça avec ostentation pour la Révolution, fut nommé député à la Convention, vota, dans le procès du roi, pour la réclusion, et mourut peu après. C'est dans sa maison, à Paris, que mourut Voltaire ; il avait acheté le château de Ferney. Ses *Œuvres* ont été réunies, 1784, in-12, et 1786, in-16. — Sa femme, *Reine-Philiberte* Rouph de Varicourt, née à Pougny, 1757-1822, fille d'un lieutenant-colonel de cavalerie, fut élevée, sous les yeux de Voltaire, par Mme Denis. Mariée au marquis de Villette, pleine de vénération pour le souvenir de Voltaire, elle vécut digne et respectée, et se signala par sa bienfaisance.

Villeurbanne, ch.-l. de canton de l'arrond. et à

10 kil. E. de Lyon (Rhône). Produits chimiques, blanchisserie de cire; 7,474 hab.

Villiers-Saint-Georges, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 15 kil. N. E. de Provins (Seine-et-Marne); 945 hab.

Villiers-le-Bel, bourg de l'arrond. et à 22 kil. S. E. de Pontoise (Seine-et-Oise). Maisons de campagne; 2,000 hab.

Villiers (Jean de), seigneur **de l'Isle-Adam**, maréchal de France, né vers 1384, d'une famille illustre, fut pris par les Anglais au siége d'Harfleur, entra au service de Jean sans Peur, s'empara de Paris sur les Armagnacs en 1418, et fut nommé maréchal. Il déplut à Henri V roi d'Angleterre, qui le fit enfermer à la Bastille, 1421. Rendu à la liberté par le duc de Bedford, il devint capitaine du Louvre, chevalier de la Toison d'Or, gouverneur de Paris, combattit le parti de Charles VII jusqu'à la paix d'Arras, 1435, et fut confirmé dans sa dignité de maréchal. Il contribua vaillamment à la prise de Paris, 1436, et périt dans une sédition populaire à Bruges, 1437.

Villiers de l'Isle-Adam (Philippe **de**), grand maître des chevaliers de Rhodes, petit-fils du précédent, né à Beauvais, 1464-1534. Il fut élu grand maître en 1521, lorsque Soliman II se préparait au siége de Rhodes. Avec 600 chevaliers et 4,500 soldats, il résista à la flotte immense des ennemis et à leurs 150,000 hommes, et déploya le plus grand héroïsme; il eut à déjouer les complots du grand prieur de Castille, d'Amaral, depuis longtemps son rival, le fit juger et décapiter. Enfin, à bout de ressources, il dut capituler, 22 décembre 1522. Il quitta l'île avec les débris de l'ordre, relâcha à Messine, reçut de Clément VII Viterbe pour résidence, et put enfin s'établir, grâce à une concession de Charles-Quint, dans les îles de Malte et de Gozzo, 1530. Ses derniers jours furent empoisonnés par les dissensions qui éclatèrent parmi les chevaliers. On grava sur sa tombe l'inscription suivante: *C'est ici que repose la vertu victorieuse de la fortune.*

Villiers (Pierre **de**), littérateur, né à Cognac, 1648-1728, de l'ordre des jésuites, fut bon prédicateur, passa en 1689 dans l'ordre de Saint-Benoît, et composa des ouvrages remarquables par leur netteté et leur simplicité: *Entretien sur les tragédies de ce temps*, 1675, in-12; *L'Art de prêcher, poëme en IV chants*, 1682, in-12; *Réflexions sur les défauts d'autrui*, 1690, 2 vol. in-12; *De l'Amitié, poëme satirique*, en 4 chants, 1692; *Traité de la Satire*, 1695, in-12; etc., etc.

Villiers. Voy. Buckingham et Clarendon.

Villingen, v. du grand-duché de Bade, sur l'une des sources du Danube, à 90 kil. N. O. de Constance. Ville jadis fortifiée et importante; draps, porcelaine; 4,500 hab.

Villoison. V. Dansse.

Villon (François), poëte, né à Paris, en 1431, mort entre 1480 et 1489, n'est véritablement connu que par ses vers. Enfant des rues de Paris, pauvre, d'une jeunesse folle, vivant aux dépens du prochain, avec des compagnons d'une moralité peu relevée, Villon eut plus d'un démêlé avec le lieutenant criminel. Il se décida à quitter Paris pour Angers, et composa alors son *Petit Testament*, œuvre d'une haute bouffonnerie et d'une verve capricieuse, 1456. Mais, dès la fin de 1457, Villon était de retour aux environs de Paris, avec quelques mauvais garnements; il mérita d'être arrêté, enfermé au Châtelet et condamné à mort; Charles d'Orléans intervint, et le poëte fut seulement banni. En 1461, il fut encore retenu dans la prison de Meung-sur-Loire, par le fait de l'évêque d'Orléans. Fut-il délivré par les soins de Louis XI? alla-t-il en Angleterre, à Saint-Maixent dans le Poitou, comme le dit Rabelais? quand et où mourut-il? il est impossible de répondre à ces questions. La plus ancienne édition de ses œuvres parut en 1489, in-4°, goth., sous ce titre: *Le Grand Testament Villon et le Petit; Son Codicille; Le Jargon et ses Ballades*; il y eut 30 réimpressions successives jusqu'en 1542; la plus célèbre est celle de Cl. Marot, dédiée à François Ier, en 1533. En 1723 parut l'édition de Coustelier, en 1742, celle de Marchand, avec les notes de Le Duchat. Enfin une nouvelle édition a été donnée, dans la *Bibliothèque elzévirienne*, par le bibliophile Jacob, 1854. — Villon fut un poëte populaire, d'un tour vif et spirituel, d'une allure pleine de franchise, quelquefois plein de grâce et de malice, de bon sens et d'imagination, ayant même des accents de profonde mélancolie au milieu de ses éclats de joie grossière. Chez lui plus d'allégories métaphysiques, mais un esprit vraiment gaulois; d'ailleurs il aime la France, il croit au Dieu du ciel. Son vers est franc, la forme est variée, les tours sont piquants, les saillies naturelles; de lui procèdent Marot, Régnier, La Fontaine, et, à certains égards, Voltaire.

Vilmanstrand, v. du gouvern. et à 50 kil. N. O. de Viborg, dans la Finlande (Russie), sur le lac Saïma. Victoire des Russes sur les Suédois en 1741.

Vilna. V. Wilna.

Vils, riv. de Bavière, affluent de droite du Danube, a 112 kil. de cours.

Vils, riv. de la Bavière, passe à Amberg, et se jette dans le Naab, après un cours de 90 kil.

Vilvorde, en flamand *Vilvoorde*, v. du Brabant (Belgique), à 10 kil. N. E. de Bruxelles, près de la Senne et du canal de Bruxelles. Maison centrale de détention. Étoffes de crin, indiennes, produits chimiques, etc.; 6,700 hab.

Vimeux (Le), *Vimacensis pagus*, pays de l'anc. Picardie, entre la Bresle et la Somme; capit., *Saint-Valery-sur-Somme.*

Vimieiro ou **Vimeiro**, bourg de l'Estrémadure (Portugal), à 65 kil. N. de Lisbonne. Les Français, commandés par Junot, y furent battus, le 21 août 1808, par les Anglo-Portugais; 1,800 hab.

Viminal (Mont), l'une des collines de l'ancienne Rome, à l'E., ainsi nommée parce qu'il s'y trouvait d'abord une saulsaie (Viminalia).

Vimory, village à 8 kil. S. de Montargis (Loiret). Henri de Guise y battit, en 1587, les Allemands qui venaient au secours des Calvinistes.

Vimoutiers, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 30 kil. N. E. d'Argentan (Orne), sur la Vie. Toiles cretonnes, blanchisseries, tanneries; 3,800 hab.

Vimy, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 10 kil. N. d'Arras (Pas-de-Calais). Sucre de betterave; 1,444 hab.

Vinadio, v. d'Italie, sur la Stura, défend le passage du col d'Argentière.

Vinage, droit perçu par les seigneurs du moyen âge sur le vin récolté dans leurs domaines ou transporté à travers leurs terres.

Vinamarea, lac du Pérou, sur les limites de la Bolivie, près du lac de Titicaca, a 110 kil. de longueur, sur une largeur moyenne de 44 kil.

Vinaroz, v. de la prov. et à 44 kil. de Castellon-de-la-Plaña (Espagne); port de pêche sur la Méditerranée, près de l'embouchure de l'Èbre. Le duc de Vendôme y mourut en 1712; 10,000 hab.

Vinay, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 10 kil. N. E. de Saint-Marcellin (Isère). Filatures de soie, boutons de nacre; 2,990 hab.

Vinça, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 10 kil N. E. de Prades (Pyrénées-Orientales), sur le Têt. Eaux minérales, établissement de bains; 2,144 hab.

Vincennes, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. N. E. de Sceaux (Seine), à 6 kil. E. de Paris. Cet endroit se nommait jadis *La Pissotte* et dépendait de Montreuil. Château fort et arsenal; école et parc d'artillerie. *Asile impérial*, élevé par les ordres de Napoléon III. Le château, bâti par Philippe Auguste, fut l'une des résidences favorites des rois, surtout aux XIIIe et XIVe siècles; saint Louis rendait justice sous les chênes du bois. Philippe VI fit abattre le vieux château et commença le donjon, qui fut achevé sous Charles V; la chapelle fut achevée sous François Ier et sous Henri II; elle est ornée de vitraux peints par Jean Cousin sur les dessins de Raphaël. Depuis Louis XI, le château a souvent servi de prison d'État, et d'illustres personnages y furent enfermés; mais la Cour y résidait souvent, même au temps de Mazarin. Le duc d'Enghien y fut jugé et fusillé dans les fossés du château, le 20 mars 1804. Les alliés en firent le blocus en 1814 et 1815; mais le général Daumesnil, qui y commandait, refusa de le rendre; en 1830, il le défendit encore, lorsque les ministres de Charles X y furent renfermés. — La ville et le château sont entourés par un bois, d'environ 850 hectares, qui a été transformé en un beau parc paysagiste, avec lacs, rivières, etc., en 1860; 17,064 hab. Depuis 1860, un chemin de fer relie Vincennes à Paris.

Vincennes, v. de l'État d'Indiana (États-Unis), près du confluent du Wabash et de l'Ohio, à 200 kil. S. O. d'Indianopolis. Évêché catholique. Elle a été fondée, en 1735, par des émigrants français du Canada; 3,500 hab.

Vincent (Saint), martyr, né à Saragosse, diacre de cette ville, fut arrêté avec son évêque Valère, et périt dans d'horribles supplices, en 304; le geôlier, à la vue de sa constance, se fit chrétien. Ses reliques furent

transportées à Paris par Childebert Ier, qui fit élever en son honneur une église, plus tard Saint-Germain-des-Prés. Fête, le 22 janvier.

Vincent de Lerins (Saint), né en Gaule, porta les armes, exerça des emplois importants, puis se retira au monastère de Lerins, où il devint un profond théologien. Il mourut vers 450. Fête, le 24 mai. Il ne reste de lui qu'un petit traité : *Commonitorium pro catholicæ fidei antiquitate,* écrit en 434, pour réfuter les erreurs des donatistes, des ariens, etc. Il est remarquable par la pureté et l'élégance du style, par l'enchaînement logique des idées. Il a eu un grand nombre d'éditions; celle de Baluze, 1663, in-8°, est estimée.

Vincent de Beauvais, dominicain, né vers 1190, mort vers 1264, est fort peu connu; on ignore le lieu de sa naissance; peut-être a-t-il longtemps résidé dans la maison des dominicains à Beauvais. Saint Louis aimait à l'entendre lire et prêcher. Il était très-instruit, mais les livres qu'il a composés ne sont que de vastes compilations, qui ont été utiles, et qui peuvent nous fournir de précieux renseignements. Le principal a pour titre: *Bibliotheca mundi, Speculum majus, Speculum triplex;* il a été souvent imprimé; la principale édition est celle de J. Mentelin, Strasbourg, 1473, 10 vol. in-fol. L'ouvrage comprend trois parties: le *Speculum historiale,* trad. en français par J. du Vignay, sous le titre de *Miroir historial,* 1495-96, 5 vol. in-fol.; le *Speculum naturale,* recueil d'histoire naturelle ; le *Speculum doctrinale,* qui traite de la théologie, de la philosophie et même de la politique. V. J.-B. Bourgeat, *Etudes sur Vincent de Beauvais,* 1857, in-8°; M. Boutaric a obtenu le prix proposé par l'Académie des Inscriptions, en 1856, pour la recherche des sources du *Speculum historiale.*

Vincent Ferrier (Saint), né à Valence (Espagne), en 1355, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, fut docteur en théologie, prêcha avec talent et devint confesseur de Benoît XIII, maître du sacré palais. Il aurait voulu rétablir l'unité de l'Eglise; ses conseils n'étant pas écoutés, il reprit le cours de ses prédications, et exerça une très-grande influence. Consulté par le concile de Constance, en 1415, sur le moyen de mettre fin au schisme, il proposa de déposer les trois pontifes. Il mourut à Vannes, où il avait été reçu, comme en triomphe, par le duc Jean V, en 1419. Fête, le 5 avril. On a de lui: trois volumes de *Sermons* et de *Lettres,* Lyon, 1550, in-8°; plusieurs traités, *De vita spirituali, De fine mundi,* etc. Ses *Œuvres* ont été publiées à Valence, 1591, in-4°.

Vincent de Paul ou plutôt **Depaul** (Saint), né au village de Pouy, près Dax, 1576-1660, fils d'un cultivateur, garda lui-même les troupeaux de son père, fut mis en pension chez les cordeliers de Dax, étudia la théologie à Toulouse, et fut ordonné prêtre, en 1600. Dans un voyage par mer de Marseille à Narbonne, il fut pris par des pirates, et emmené, comme esclave, à Tunis; il y convertit son dernier maître, renégat italien, et s'enfuit avec lui sur une barque. Il gagna à Rome la confiance du cardinal d'Ossat, reçut de lui une mission secrète pour Henri IV, et, à Paris, se mit à servir et à consoler les malades. Marguerite de Valois le nomma son aumônier ordinaire, Bérulle le décida à accepter la petite cure de Clichy, Philippe-Emmanuel de Gondi, comte de Joigny, lui confia l'éducation de ses enfants. C'est alors qu'il conçut l'idée de ses nombreuses institutions de charité, qui ont rendu son nom si populaire. En 1617, il établit à Folleville (diocèse d'Amiens) une première mission ou compagnie pour la prédication des pauvres paysans. Après avoir occupé cinq mois la cure de Châtillon-lès-Dombes, il fonda la première confrérie des servantes et des gardes des pauvres; cette institution se répandit rapidement, grâce à l'élément laïque qu'il avait introduit dans ces associations de charité; car il prêchait la vie active, sociale, la véritable fraternité, l'amour de Dieu et du prochain, mis au service de toutes les misères humaines. Les associations de femmes réussirent beaucoup mieux que les associations d'hommes. Secondé par le comte et la comtesse de Joigny, par l'archevêque de Paris, il institua la communauté, qui prit plus tard le nom de *Prêtres de la Mission* et de *Lazaristes;* elle fut autorisée par Louis XIII en 1627, et érigée en congrégation par une bulle d'Urbain VIII, 1632. Il visitait souvent les galériens détenus, dans les prisons de Paris, et fut nommé par le roi, en 1619, aumônier général des galères; il n'est pas prouvé qu'il ait pris la place d'un malheureux galérien de Marseille, dont le désespoir l'avait ému; mais c'est à lui qu'on doit la fondation d'un hôpital pour les galériens dans cette ville. Il s'occupa avec zèle de la réforme ecclésiastique, pour procurer aux campagnes de dignes pasteurs, et de l'établissement des aumôniers des armées. En 1638, il commença à se dévouer à l'œuvre des *Enfants trouvés,* secondé par Mme Legras, nièce des Marillac, et par l'association des *Filles de la Charité;* mais ce fut seulement en 1648 qu'il put assurer le succès de cet établissement à force de persévérance et d'éloquence. L'association des *Filles de la Charité* se développait en même temps, et, en 1634, les deux confréries des *Dames de Charité* et des *Servantes des pauvres* furent réunies en congrégation sous le patronage de Mme Le Gras. Avec l'aide d'un donateur inconnu, il fonda dans le faubourg Saint-Martin l'hospice dit du *Nom de Jésus,* pour des vieillards, puis l'hôpital général de la Salpêtrière, en 1655. Sa charité s'étendit aux aliénés, aux jeunes détenus, à tous ceux qui souffraient. Il jouissait de la plus grande vénération ; Louis XIII l'appela pour l'assister dans ses derniers moments ; Anne d'Autriche le nomma membre du conseil de conscience ; il fut supérieur de plusieurs congrégations religieuses. Les misères du temps de la Fronde le mirent à de nouvelles épreuves; il fut comme le créateur de ce qu'on nomme aujourd'hui l'assistance publique, et on lui donna le titre de *Père de la patrie.* Aidé par les *Frères de la mission* et par les *Sœurs grises,* il vint au secours des malheureuses populations désolées par les ravages des gens de guerre et par la famine; une ordonnance royale de 1651 lui accorda même des pouvoirs supérieurs pour exercer sa charité inépuisable. En 1659, il eut l'idée de *placards charitables* pour faire appel à la nation entière, afin de subvenir à la misère générale.— Béatifié en 1729, il fut canonisé, après une enquête solennelle, par Clément XII, en 1737. Fête, le 19 juillet. Il n'a publié que les *Regulæ seu constitutiones communes congregationis missionis* , 1658, in-18; on a mis au jour en 1826 *les Conférences spirituelles pour l'explication des règles des Sœurs de la charité,* in-4°; sa volumineuse correspondance est encore inédite. Sa *Vie* a été écrite par Abelly, 1664, Noiret, 1729, Collet, 1748, Bégat, 1787, Lemaire, 1825, Capefigue, 1827, Challamel, 1841, Th. Nisard, 1844, et surtout par l'abbé Maynard, 1860, 4 vol. in-8°. M. Feillet a écrit un livre intéressant, *la Misère au temps de la Fronde et saint Vincent de Paul,* 1863, in-8°.

Vincent-de-Paul (Société de Saint-), association catholique de charité, fondée à Paris, en 1833, par M. Bailly de Surcy, pour soulager la misère et habituer ses membres à la pratique des bonnes œuvres. Approuvée par le Saint-Siége, elle se répandit de France dans toute l'Europe et dans le monde entier. Mais l'organisation de la société a excité les défiances politiques, et le gouvernement français a supprimé, en 1861, le conseil général de l'œuvre.

Vincent de Paul (Eglise de **Saint-**), l'une des principales de Paris, sur la place La Fayette, à l'extrémité N. de la rue Hauteville. Commencée en 1824, sur les plans de MM. Lepère et Hittorf, elle a été achevée en 1844. L'intérieur offre l'image d'une basilique romaine avec une triple nef ; c'est le plus beau temple de Paris dans le genre d'architecture grecque; il est surmonté de deux tours quadrangulaires ; il est orné de sculptures, dues à MM. Ramey, Foyatier, Bar, Brian, Valois, Lemaire, et de peintures dues à MM. Picot et Flandrin.

Vincent (William), savant et prédicateur anglais, né à Londres, 1739-1815, fut chapelain du roi, directeur de l'école de Westminster, etc. Il a laissé des *Sermons,* 1819-1836, 2 vol. in-8°; *De legione Manliana,* 1793, in-8°; *le Voyage de Néarque,* suivi du *Périple de la mer Erythrée,* etc., réimpr. sous le titre général d'*Histoire du commerce et de la navigation des anciens dans l'Océan Indien,* 1807, 2 vol. in-4°.

Vincent (François-André), peintre, né à Paris, 1747-1816, fils d'un habile miniaturiste, entra dans l'atelier de Vien, eut le premier prix de Rome en 1768, étudia avec zèle les grands maîtres et surtout Raphaël ; fut membre de l'Académie, 1782, professeur, 1792. Parmi ses tableaux, bien composés, d'une couleur harmonieuse, mais d'un dessin peu correct, on remarque : *Bélisaire mendiant;* le *Président Molé saisi par les factieux* le *Combat des Romains et des Sabins,* le *Paralytique guéri à la piscine, Henri IV rencontrant Sully blessé après la bataille d'Ivry, Zeuxis choisissant pour modèles les plus belles filles de Crotone, Guillaume Tell renversant la barque qui porte Gesler, Arria et Pætus;* etc., etc. Il a formé de nombreux élèves. — Sa femme, *Adélaïde* Labille des Vertus (?), née à Paris, 1749-1803, fut premier

peintre de Mesdames de France, fut reçue à l'Académie de peinture, en 1783, et a composé des œuvres distinguées.

Vincent (François-Nicolas), agent révolutionnaire, né à Paris, 1767-1794, fils d'un concierge de prison, était clerc de procureur, au commencement de la Révolution. Membre ardent du club des Cordeliers, il prit part à la journée du 10 août. Il fut chef de bureau au ministère de la guerre, secrétaire général de Bouchotte; lui et ses amis furent alors les maîtres au ministère de la guerre, et menacèrent tellement la Convention, que Vincent et Ronsin furent emprisonnés au Luxembourg: ils furent remis en liberté; mais Vincent continua ses déclamations furieuses et fut entraîné dans la ruine du parti des Hébertistes.

Vincent (Alexandre-Joseph-Hidulphe), mathématicien et érudit, né à Hesdin (Pas-de-Calais), 1797-1868, élève de l'Ecole normale, professeur de physique et de chimie, puis de mathématiques spéciales, à Reims, aux colléges Rollin, Bourbon et Saint-Louis, a écrit un grand nombre d'ouvrages remarquables sur presque toutes les sciences, devint membre de l'Académie des Inscriptions en 1850, et fut au ministère de l'instruction publique conservateur de la collection des *Mémoires des sociétés savantes*. Citons parmi ses œuvres : *Considérations nouvelles sur la nature des courbes exponentielles et logarithmiques; Dialogue sur la loterie; Cours de géométrie élémentaire; Origine de nos chiffres; Sur le nombre de Platon; Dissertation sur la position géographique de Vicus Helena;* de nombreux mémoires *sur la musique*, principalement chez les Grecs; *Sur l'harmonie chez les Grecs; Sur la poésie lyrique grecque et le vers dochmiaque; Sur des fragments inédits de Proclus; Essai d'explication de quelques pierres gnostiques*, etc., etc. Il a écrit dans un grand nombre de journaux scientifiques.

Vincent (Saint-). V. Saint-Vincent.

Vincent (Isabeau), dite *la Bergère de Crest*, fanatique du Dauphiné, née vers 1670, de pauvres parents calvinistes. En gardant les troupeaux près de Crest, elle se mit à prophétiser, et eut quelques succès jusqu'à ce que l'intendant de Dauphiné la fit arrêter et lui fit avouer ses erreurs, 1688. Elle retomba dès lors dans l'oubli.

Vincent (Saint-), anc. *Sacrum Promontorium*, cap au S. O. du Portugal, célèbre par une victoire de Tourville sur les Anglo-Hollandais, en 1693, et par une bataille entre les Espagnols et les Anglais, 1797.

Vincent (Saint-), fort bâti sur la montagne de la Croix-de-Colbas, près de Barcelonnette, pour défendre le passage de l'Ubaye.

Vincent (Saint-), île dans le groupe des îles du Cap-Vert, à l'O. de l'Afrique. Elle a 26 kil. sur 11, et est montagneuse.

Vincent (Saint-), l'une des Petites-Antilles, traversée du N. au S. par une chaîne volcanique, dont le point culminant, le morne Garou, a 1,463 m. Elle a 339 kil. carrés et 35,700 habit. Elle produit surtout du sucre. La capit. est *Kingstown*. Longtemps disputée par la France et l'Angleterre, elle est restée à cette dernière, depuis la paix de Versailles, 1783.

Vincent-de-Reins (Saint-), commune de l'arrond. et à 32 kil. de Villefranche (Rhône); 2,364 hab.

Vincent-de-Tyrosse (Saint-), ch.-l. de canton et à 24 kil. S. O. de Dax (Landes); 1,215 hab.

Vinchon (Auguste-Jean-Baptiste), peintre, né à Paris, 1789-1855, élève de l'Ecole des beaux-arts, eut le premier grand prix en 1814, composa à Rome *Cyparisse, Ajax défiant les dieux, Berger endormi sur le tombeau d'un empereur*, mais s'occupa surtout de peintures à fresque. A Paris, il décora la chapelle de Saint-Maurice à l'église de Saint-Sulpice, fit de nombreuses grisailles pour le tribunal de commerce et le tribunal de première instance, et composa un grand nombre de tableaux estimés : *Jeanne d'Arc sous les murs d'Orléans*, le *Sacre de Charles VII*, l'*Entrée des Français à Bordeaux* (à Versailles); *Boissy d'Anglas* (pour la Chambre des pairs); la *Présentation de la Vierge au Temple* (à Notre-Dame de Lorette); la *Mort d'Henriette d'Angleterre*, les *Enrôlements volontaires*, les *Martyrs sous Dioclétien, Achille de Harlay et le Duc de Guise*, etc., etc.

Vinci (Léonard de), peintre de l'école florentine, sculpteur, architecte, ingénieur, écrivain et musicien, né au château de Vinci, près de Florence, en 1452, fils naturel d'un notaire de la seigneurie, montra de bonne heure les dispositions les plus extraordinaires pour les exercices corporels, les arts, les sciences, la littérature. Il fut l'élève d'Andrea Verocchio, et commença bientôt à produire des œuvres remarquables. Il fut appelé à Milan, en 1489, par Ludovic Sforza, et fut accueilli avec une sorte d'enthousiasme. Il fut chargé d'établir et de diriger une Académie comprenant à la fois ce qui touche aux sciences et aux beaux-arts; construisit la plupart des canaux de Lombardie, travailla au dôme de Milan, fit la statue équestre de François Sforza, dans des proportions colossales (elle fut détruite par les Français, en 1499), composa plusieurs tableaux, et surtout l'admirable *Cène* du réfectoire de Sainte-Marie des Grâces, qui est aujourd'hui dans un état de dégradation presque complet, mais dont il y a de belles copies à Londres, au Louvre, à Milan. Après l'invasion du Milanais par Louis XII, Léonard se retira à Florence, où il fut bien accueilli par le gonfalonnier, Soderini; il y composa plusieurs de ses belles œuvres, et fut chargé de peindre avec Michel-Ange la salle du conseil; le carton qu'il exécuta, et qui périt dans les guerres du XVIe siècle, représentait la *Bataille d'Anghiari*. César Borgia le nomma son architecte et son ingénieur en chef; Léonard travailla alors à la canalisation de l'Arno près de Pise. Plus tard il alla à Rome, où il fut accueilli froidement à la cour de Léon X; froissé dans son amour-propre, il retourna à Milan, où il fut parfaitement traité par François Ier, qui l'emmena en France; Léonard s'établit au château de Clou, près d'Amboise; c'est là qu'il mourut en 1519, dans les bras du roi lui-même, suivant une tradition populaire, mais peu probable. Léonard est l'un des grands peintres de la Renaissance; il a eu à un haut degré le sentiment du beau idéal, il a peint les plus belles têtes de Vierges, avec celles de Raphaël; son dessin est d'une précision remarquable, mais il n'est pas irréprochable comme coloriste. Parmi ses œuvres les plus remarquables on cite : au Louvre, le portrait de *Madonna Lisa del Giocondo*, dite *la Joconde*, celui de *Ginevra di Amerigo Benci*, dite *la belle Ferronnière*, un *saint Jean-Baptiste*, la *Vierge sur les genoux de sainte Anne*, la *Vierge aux rochers*, un *Bacchus;* une *Vierge portant l'Enfant Jésus* (en Angleterre); les portraits de *Louis le More* et de sa femme *Béatrice d'Este* (à Milan); le portrait de *Vinci*, une *Léda*, dont on n'a plus que la gravure; etc., etc. Comme sculpteur, il a laissé de superbes chevaux en relief, un *Saint Jérôme*, à Florence, un *Jésus enfant*. Il avait inventé une nouvelle espèce de lyre; il a laissé un grand nombre de manuscrits, dont il est parlé avec détail dans le t. III de l'*Histoire des sciences mathématiques en Italie*, par Libri, et dont on trouve l'analyse sommaire dans le *Cabinet de l'Amateur*, 1862. On a publié un *Traité de la peinture*, avec dessins du Poussin, 1651, trad. en français par Gault de Saint-Germain, 1803. — V. Rio, *Léonard de Vinci et son école*, 1855.

Vincy ou **Vinciac,** anc. village de France, entre Arras et Cambrai, où Charles Martel battit les Neustriens, en 717; peut-être *Crèvecœur* ou *Jinchy*.

Vindau, port de Courlande (Russie), à l'embouchure de la *Vindau* dans la Baltique. Commerce actif d'exportation surtout; 2,500 hab.

Vindel-Elf, riv. de Suède, affluent de l'Umea, vient des Dofrines, et a 360 kil. de cours.

Vindélicie, pays de l'anc. Germanie, entre le Danube au N.; la Gaule à l'O.; la Rhétie au S.; et le Norique à l'E. Il tirait son nom de deux rivières : le *Vindo* (Wertach) et le *Licus* (Lech), ou des *Vindelici*, peuple belliqueux au S. Il renfermait encore les *Licates*, les *Rucinates*, les *Catenates*, les *Consuanetes*, les *Brigantii*, sur le lac de Constance et les *Brenni*, dans le Tyrol actuel. La capitale était *Augusta Vindelicorum* (Augsbourg), qui fut fondée par Auguste, lorsque le pays eut été réduit en province, 15 ans avant J. C. La Vindélicie fut d'abord unie à la Rhétie; elle forma plus tard la *Rhétie IIe*. C'est aujourd'hui le sud du Wurtemberg, la Bavière occidentale, le N. E. de la Suisse.

Vindex (Caius Julius), né en Aquitaine, issu, dit-on, des anciens chefs gaulois, fut propréteur de la Lyonnaise sous Néron. Il se souleva, à la tête d'une armée composée surtout de Gaulois, et se déclara pour Galba, 67; les légions du Rhin, conduites par Virginius Rufus, vinrent pour le combattre; les deux généraux s'entendaient, mais leurs soldats engagèrent, malgré eux, la bataille, près de Vesontio; ceux de Vindex furent vaincus et lui-même se perça de son épée.

Vindhya, chaîne de montagnes, au N. du Dekkan, dans l'Hindoustan, s'étend de l'E. à l'O., de Benarès au golfe de Cambaye, sur une longueur d'environ 1,300 kil. Elle sépare le bassin du Gange de celui de la Nerbuddah.

Vindicius, esclave qui révéla, dit-on, la conspiration formée à Rome pour le rétablissement des Tarquins; il obtint sa liberté.

Vindilis, nom ancien de *Belle-Ile* et de *Portland*.

Vindobona, v. de la Pannonie supérieure, sur le Danube; auj. *Vienne* (Autriche).

Vindomagus, v. de la Narbonnaise Ire (Gaule), auj. *Le Vigan*.

Vindonis, v. des Trinobantes, dans la Flavie Césarienne (Bretagne); auj. *Windsor*.

Vindonissa, v. de la Grande-Séquanaise (Gaule), chez les Helvètes; auj. *Windisch*.

Vinet (Élie), érudit, né au hameau des Vinets, près Barbezieux, 1509-1587, fut professeur au collége de Guyenne, à Bordeaux, sous André de Gouvea, fut lui-même principal en 1558, et mérita l'estime des plus savants par son érudition variée. On a de lui : *la Manière de faire les solaires ou cadrans*, 1564, in-4°; *l'Antiquité de Bordeaux, de Bourg sur mer, d'Angoulême et autres lieux*, 1565, in-4°, et 1861, in-4°; *l'Antiquité de Saintes et de Barbezieux*, 1571, in-4°; *l'Arpenterie, livre de géométrie, en VII livres*, 1577, in-4°; etc. On lui doit des éditions estimées de Sidoine Apollinaire, d'Eutrope, de Solin, de Perse, de Florus, de Pomponius Mela, d'Ausone, etc.; des traductions de la *Sphère de Proclus*, de la *Vie de Charlemagne*, par Eginhard, etc.

Vinet (Alexandre-Rodolphe), littérateur et théologien suisse, né à Ouchy (Lausanne), 1797-1847, d'une famille d'origine française, était fils d'un secrétaire du département de l'intérieur. Il fut chargé, dès 1817, du cours de littérature française à l'Université de Bâle, fut consacré pasteur, en 1819, et se montra l'un des plus dévoués défenseurs de la conscience libre, l'un des partisans les plus convaincus de la séparation du spirituel et du temporel. Il fut un des collaborateurs du *Nouvelliste Vaudois* et du *Semeur*. En 1837, il fut appelé à Lausanne pour y enseigner l'éloquence de la chaire, et fut l'un des maîtres les plus goûtés. Il se sépara de l'Eglise officielle, et, avec quelques autres ministres, forma une Eglise indépendante. La révolution Vaudoise de 1845, plus sociale que politique, l'affligea; il se démit de sa chaire d'éloquence, fut nommé professeur de littérature française, puis révoqué à la fin de 1846. « Comme pasteur et prédicateur évangélique, a dit Sainte-Beuve, il est le plus sympathique des protestants;... comme professeur, il avait une éloquence élevée et pénétrante, un langage fin et serré, grave à la fois et intérieurement ému. » Comme critique, il n'était pas moins remarquable; il a été à la fois un écrivain très-français et un écrivain tout à fait de la Suisse française; son style, nerveux et précis, est souvent étrange, incorrect, entaché de locutions particulières. Ses principaux ouvrages sont : *Du respect des opinions*, 1824, in-8°; *Sur la liberté des cultes*, 1826, in-8°, ouvrage couronné par la Société de la morale chrétienne; *Chrestomathie française*, 1829-36, 3 vol. in-8°, ou recueil de morceaux choisis, avec des analyses, des notes, des notices et trois discours excellents sur la littérature : *Discours sur quelques sujets religieux*, 1835, in-8°; *Essais de philosophie morale et de morale religieuse, suivis de quelques essais de critique littéraire*, 1837, in-8°; *Essais sur la manifestation des convictions religieuses et sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat*, 1842, in-8°; *Etudes évangéliques*, *Méditations évangéliques; Etudes sur la littérature française au* XIXe *siècle*, 1849, 2 vol. in-8°; *Histoire de la littérature française au* XVIIIe *siècle*, 1851, 2 vol. in-8°; *l'Education, la famille et la société*, 1855, in-8°; *Etudes sur Blaise Pascal*, 1856, in-8°; *Moralistes des* XVIe *et* XVIIe *siècles*, 1859, in-8°; *Histoire de la prédication parmi les réformés de France au* XVIIe *siècle*, 1860, in-8°; etc., etc. — V. Astié, *l'Esprit d'Alex. Vinet*, 1861, 2 vol. in-8°.

Vingeanne, riv. de France, vient du plateau de Langres, arrose la Côte-d'Or, et finit dans la Saône, à 7 kil. N. E. de Saint-Jean-de-Losne; 40 kil. de cours.

Vingtain, droit seigneurial qui donnait au seigneur la 20e partie des fruits que produisaient les terres de ses sujets; ils étaient dispensés de travailler aux fortifications du château seigneurial.

Vin-Luong, ville de Cochinchine, au S. O. de Saïgong, sur un affluent du Cambodge. Prise par les Français en 1862.

Vinnen (Arnold), en latin *Vinnius*, jurisconsulte hollandais, né près de La Haye, 1588-1657, professeur de digeste à l'Université de Leyde, a laissé des ouvrages estimés, et surtout : *In IV libros Institutionum imperialium commentarius*, Leyde, 1642, in-4°, souvent réimprimé; *Justiniani Institutionum lib. IV*, Leyde, 1646, in-12, bon commentaire des Institutes, etc.

Vintimille, *Albium Intemelium*, en italien *Vintimiglia*, v. d'Italie, à l'embouchure de la Roja dans le golfe de Gênes, à 32 kil. N. E. de Nice. Evêché; port de pêche; 6,000 hab.— Fondée par les Ligures, colonie florissante sous les Romains, elle eut des comtes indépendants au moyen âge, fut prise par les Génois, 1222, cédée à Charles d'Anjou, 1266, prise par les Français en 1792.

Vintimille (comtes de), maison illustre d'Italie, descendant de Conrad, 4e fils de Bérenger, empereur et roi d'Italie. Elle se partagea en plusieurs branches, les comtes de Tende, alliés aux Lascaris, les marquis de Luc, les barons d'Ollioules, etc.

Vintimille-Lascaris. V. Lascaris (Paul).

Vintimille (Jacques, comte de), littérateur et magistrat, né dans l'île de Cos ou Lango, 1512-1582, de la branche des Lascaris, fut sauvé, lors de la prise de Rhodes par les Turcs, et conduit en France par Georges de Vauzelles, ami de son père, qui venait de périr. Il servit dans les armées françaises, suivit Charles-Quint dans son expédition d'Alger, fut protégé par François Ier et par Henri II, fut conseiller au parlement de Bourgogne, prépara avec l'Hospital l'ordonnance de Moulins, 1566, travailla à la réformation de la coutume de Bourgogne, et préserva la province des massacres qui suivirent la Saint-Barthélemi. Il a composé des poésies latines, souvent éloquentes, a traduit en français *la Cyropédie* et *Hérodien*, et a donné une édition du *Code*, des *Novelles* et du *Digeste*, 1548-50, 9 vol. in-8°.

Vintimille du Luc (Charles-Gaspard-Guillaume **de**), né dans le diocèse de Fréjus, 1655-1746, de la branche des comtes de Luc, entra dans l'Eglise, fut désigné au siége de Marseille, en 1684, mais ne fut préconisé qu'en 1692. Il fut transféré à Aix, en 1708, s'illustra par sa courageuse charité pendant la peste de 1720, et remplaça le cardinal de Noailles sur le siége de Paris, en 1729. Il montra beaucoup de modération, mais, faible et d'ailleurs très-âgé, il ne put empêcher les troubles religieux de cette époque. Il fit fermer le petit cimetière de Saint-Médard, pour empêcher les folies des convulsionnaires, et défendit la lecture des *Nouvelles ecclésiastiques*, organe des jansénistes.

Vintimille (Charles-François **de**), comte du **Luc**, diplomate, frère du précédent, 1653-1740, servit dans l'armée de terre, puis sur la flotte, enfin reçut l'ambassade de Suisse, en 1708. Il fut second plénipotentiaire à Bade, 1714, conseiller d'Etat et ambassadeur à Vienne. Il fut le protecteur de J.-B. Rousseau exilé.

Vintimille (Jean-Baptiste-Félix-Hubert, marquis de), comte **du Luc**, petit-fils du précédent, 1720-1775, mestre de camp, consentit à épouser, en 1739, la maîtresse de Louis XV, Pauline-Félicité de Mailly, qui mourut subitement en 1741. On prétendit, sans raison, qu'il l'avait empoisonnée. Il devint lieutenant général en 1759.

Vintschgau (Le), ou vallée de l'Etsch, l'une des parties du Tyrol, à l'O. (Emp. d'Autriche), renferme Glurns et Méran.

Violons (Les vingt-quatre). Les 24 *ou* 25 *violons* de la chambre du roi, qui datent de la fin du XVIe siècle, furent organisés au XVIIe. Ils jouaient dans l'antichambre, pendant le dîner du roi, et faisaient danser aux bals de la cour. Les particuliers les obtenaient quelquefois pour leur usage privé.

Vioménil (Antoine-Charles **Du Houx**, baron de), général, né à Fauconcourt (Vosges), 1728-1792, d'une ancienne famille de Lorraine, était maréchal de camp, lorsqu'il fut envoyé en Pologne, pour soutenir les confédérés contre les Russes, 1770; il se distingua à la défense du château de Cracovie. Il servit de second à Rochambeau dans la guerre d'Amérique, devint lieutenant général, 1783, eut le gouvernement de La Rochelle, défendit la famille royale jusqu'au 10 août, et mourut peu après. Grimoard a publié les *Lettres particulières de Vioménil sur les affaires de Pologne en* 1771 *et* 1772, Paris, 1808, in-8°.

Vioménil (Charles-Joseph-Hyacinthe **du Houx**, marquis de), maréchal de France, frère du précédent, né à Ruppes (Vosges), 1734-1827, entra dans l'armée en 1747, servit dans la guerre de Sept Ans, devint brigadier en Corse, maréchal de camp en 1780, prit part à la guerre d'Amérique, fut gouverneur de La Martinique, 1789-90, émigra en 1791, et servit dans l'armée des princes jusqu'en 1797. Paul Ier le nomma lieutenant général; Jean VI le fit, en 1801, maréchal général du

Portugal. Louis XVIII le fit entrer dans la Chambre des pairs, 1814, lui donna le bâton de maréchal en 1816 et le titre de marquis.

Viotti (Jean-Baptiste), violoniste italien, né à Fontanetto (Piémont), 1753-1824, fils d'un maréchal ferrant, jouait du violon avec talent dès l'âge de huit ans. Élève de Pugnani, il dépassa bientôt son maître; tous deux parcoururent une partie de l'Europe et le talent supérieur de Viotti excita partout l'admiration. Il s'établit à Paris en 1782; il donna des concerts, eut de nombreux élèves, et dirigea l'Opéra italien; la Révolution lui fit perdre ses économies. Il alla refaire sa fortune à Londres; puis s'associa à un commerce de vins, tout en écrivant ses plus remarquables concertos. Il revint à Paris en 1802, en 1804, et s'y établit définitivement en 1818. Nommé directeur de l'Opéra, 1819, il ne put le relever de l'état de décadence où il était tombé; il alla mourir en Angleterre. On a de lui des concertos, des symphonies, des quatuors, des trios, des duos, des sonates, remarquables par les idées, le goût exquis, l'harmonie. Comme violoniste, il s'est placé au premier rang par l'élégance et la verve de son jeu.

Vipsania Agrippina, fille de Vipsanius Agrippa, épousa Tibère, qui l'aimait beaucoup, et en eut un fils Drusus. Tibère ayant été forcé de divorcer, pour épouser Julie, fille d'Auguste, Vipsania se remaria à Asinius Gallus.

Vique, l'une des petites Antilles, dans le groupe des Vierges, à 17 kil. E. de Porto-Rico. Elle appartient aux Espagnols.

Virbius, nom que Diane donna à Hippolyte, quand Esculape l'eut rendu à la vie. C'était une divinité, honorée avec Diane dans le bois d'Aricie, au pied du mont Albain.

Vire (La), riv. de France, naît sur les confins des départ. de la Manche et du Calvados, arrose Vire et Saint-Lô, reçoit l'Aure et la Douve, et se jette dans la Manche au-dessous d'Isigny; cours de 110 kil.

Vire, *Viria*, *Viriense castrum*, ch.-l. d'arrond. du Calvados, sur la Vire, à 60 kil. S. O. de Caen, par 48° 50′21″ lat. N., et 3°13′39″ long. O. Bel hôtel de ville; église gothique de Notre-Dame, tour de l'Horloge. Gros draps, moulins à foulon, papeteries, toiles; commerce de grains. Patrie d'Olivier Basselin, du jésuite Le Tellier, de Chênedollé, du savant Duhamel; 6,788 hab.

Viret (Pierre), réformateur, né à Orbe (pays de Vaud), 1511-1571, fils d'un tondeur de draps, finit ses études à Paris, s'associa à Farel, prêcha la réforme en Suisse et surtout à Genève et à Lausanne, où il fut nommé second pasteur. En 1540, pendant l'absence de Calvin, il exerça le ministère à Genève; plus tard, forcé de quitter Lausanne, il passa encore deux ans dans cette ville, 1559-61. Forcé de s'éloigner à cause de sa santé délabrée, il prêcha à Lyon, à Vienne, à Orange, dans le Béarn, où la reine de Navarre l'avait appelé. Ses écrits sont nombreux, d'un style mordant, pleins de hardiesse; aussi ont-ils été populaires. On peut citer: *Exposition familière sur le symbole des Apôtres*, 1543, in-8°; *Disputations chrestiennes en manière de devis*, 1544, in-8°; *Du ministère de la parole de Dieu*, 1548, in-8°; *Métamorphose chrétienne*, 1552, in-8°; *Satyres chrestiennes de la cuisine papale*, 1560, in-8°; *Des actes des vrais successeurs de Jésus-Christ et des apostats de l'Eglise papale*, 1554, in-8°; etc., etc.

Virey (Jules-Joseph), médecin, né à Hortes (Haute-Marne), 1776-1847, membre de l'Académie de médecine, pharmacien en chef des hôpitaux militaires, député, a laissé des ouvrages facilement écrits : *Histoire naturelle du genre humain*, 1801 ; *Traité de pharmacie*, 1800-1811 ; *Hist. naturelle des médicaments*, 1820 ; *Mœurs et instincts des animaux*, 1821 ; *De la puissance vitale*, 1823; *De la femme*, etc. Il a été, en médecine, l'un des défenseurs du vitalisme.

Virgile (Publius Virgilius Maro), né le 15 octobre 70 av. J. C., à Andes (Pietola), près de Mantoue, mort le 22 septembre 19 av. J. C. Son père, honnête fermier, lui fit donner une bonne éducation à Crémone, à Milan, à Naples. Il embrassa tous les genres d'études, lettres latines et grecques, histoire et mythologie, mathématiques et astronomie, mais il conserva toujours le sentiment et le goût des travaux de la campagne. Il débuta par de petites pièces, *Culex*, *Ciris*, *Copa*, *Moretum*, *Hortulus*, *Catalecta*, *Priapeia*, qui n'étaient probablement pas celles que nous avons aujourd'hui sous ces titres. Après la bataille de Philippes, 43, le territoire de Crémone et de Mantoue fut distribué par les triumvirs à leurs vétérans; Virgile dut à la protection de Pollion et de Mécène la restitution du petit domaine paternel, et, pour témoigner sa reconnaissance, il composa une suite de dix Eglogues, sous le titre de *Bucoliques;* il imitait Théocrite et égalait presque les grâces naïves de son modèle par la finesse exquise du dessin, par l'élégance de la forme ; mais ses bergers, ses dieux, ses nymphes ne sont que les interprètes de ses malheurs et de sa reconnaissance; partout sont des allusions spirituelles et délicates; mais ce n'est pas toujours la vérité simple et pure. Peut-être sur l'invitation politique de Mécène, mais certainement inspiré par son amour pour les travaux de la campagne, et les joies des laboureurs, il composa, en sept années, les *Géorgiques*, en 4 livres; c'est un poëme didactique, riche et brillant dans les descriptions, où l'on sent partout l'amour vrai de l'agriculture et l'horreur des guerres civiles, où les préceptes sont donnés en vers simples et gracieux, et que relèvent de magnifiques épisodes. Il travailla ensuite douze ans au grand poëme national, qui devait rappeler les origines de Rome, à *l'Enéide*, qui raconte les aventures d'Enée, s'échappant des ruines de Troie, et, conduit par les destins, venant s'établir dans le Latium, qui sera le berceau de Rome. Dans les six premiers livres, il s'inspire de *l'Odyssée*, dans les six derniers de *l'Iliade;* il est certain qu'Homère a été son guide, et qu'on ne retrouve pas dans Virgile l'inspiration spontanée du grand poëte de la Grèce ; mais on a pu dire avec vérité que c'est une composition peut-être imparfaite, dont les parties sont des chefs-d'œuvre; que c'est une imitation, devenue la source la plus féconde de créations poétiques. Pour les Romains c'était comme un poëme sacré ; pour tous c'est une œuvre magnifique, d'un pathétique admirable et d'un style incomparable. Virgile est plein d'une sensibilité exquise; il excelle à rendre les passions ; ses vers sont d'une correction irréprochable, d'une heureuse facilité, d'une harmonie qui n'a rien d'affecté ou de monotone; son style prend tous les mouvements et toutes les formes, grâce touchante, majesté sublime, force imposante. Il n'avait pas encore achevé son poëme, quand il quittait l'Italie, pour visiter la Grèce et l'Asie; il rencontra dans Athènes Auguste au retour de l'Orient ; il tomba malade à Mégare, et mourut en arrivant à Brindes. Il n'eut que le temps d'instituer héritiers de ses biens Proculus, Auguste, Mécène, Tulca et Varius, et de composer l'inscription de sa tombe :

Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet nunc
Parthenope. Cecini pascua, rura, boves.

Il fut enterré près de Pouzzoles où l'on montre encore son tombeau. Il avait ordonné de brûler *l'Enéide*, qu'il laissait imparfaite ; Auguste s'y opposa noblement, et les amis de Virgile, Tulca et Varius, publièrent le poëme, sans y rien changer. — Les éditions de Virgile sont innombrables ; les principales sont l'édition *princeps* de Rome, 1469, petit in-fol.; de Strasbourg, 1469, in-fol. goth.; de Venise, 1470, in-fol.; puis l'édition critique de Venise, avec commentaire de Servius, 1475, in-fol.; celles des Alde, 1501, in-8°, de R. Estienne, 1532, in-fol.; de Lyon, 1612-19, 3 vol. in-fol., avec notes de La Cerda; de Paris, 1682, in-4°, *ad usum Delphini*, avec un bon commentaire de La Rue; de Burmann, Amsterdam, 1746, 4 vol in-4°; de Birmingham, 1757, in-4°, le chef-d'œuvre de Baskerville ; de Strasbourg, 1789, gr. in-4°, éd. de Brunck ; de Pierre Didot, 1798, in-fol., avec les figures de Gérard et de Girodet; de Heyne, Leipzig, 1800, 6 vol. in-8°, reproduite dans la *Bibliothèque* de Lemaire, 8 vol. in-8°; de Valpy, Londres, 1819, 10 vol. in-8°, etc., etc. Les *Bucoliques* ont été traduites en vers par Gresset, Firmin Didot, Millevoye, Lauwereyns, Tissot, etc ; les *Géorgiques* ont été traduites en vers par G. Michel, Segrais, Delille, Le Franc de Pompignan, Mollevaut; etc.; *l'Enéide*, par Oct. de Saint-Gelais, Des Mazures, Perrin, Segrais, Marolles, Boissière, Delille, Gaston, Mollevaut, Barthélemy, etc. — V. Tissot, *Etudes sur Virgile*, 1825-1830, 4 vol. in-8°; Eichhoff, *Etudes grecques sur Virgile*, 1825, 3 vol. in-8°; Sainte-Beuve, *Etudes sur Virgile*, 1857, in-12; Malfilâtre, *le Génie de Virgile*, 1810, 4 vol. in-8°; etc., etc.

Virgile (Saint), né en Aquitaine, moine de Lérins, évêque d'Arles en 588, reçut le pallium de Grégoire le Grand, en 595, et fut vicaire du Saint-Siége en Bourgogne et en Austrasie. Il mourut en 624. Fête, le 10 octobre.

Virgile (Saint), d'une famille noble d'Irlande, évêque de Salzbourg, en 764, fut censuré par le pape Zacharie, suivant les uns, pour avoir soutenu qu'il existe,

aux Antipodes, des habitants qui ne descendent pas d'Adam; suivant d'autres, pour avoir avancé qu'il y a sous terre un autre monde et d'autres hommes, un autre soleil et une autre lune. Il mourut en 784. Il fut canonisé par Grégoire IX. Fête, le 27 novembre.

Virgile (Polydore), historien, né à Urbin, vers 1470, mort en 1555, entra dans l'Eglise, fut professeur à Bologne, puis envoyé en Angleterre, par Alexandre VI, pour réclamer le denier de Saint-Pierre. Henri VII le nomma archidiacre de Wells, 1507; il plut également à Henri VIII, et ne revint en Italie qu'en 1550. On a de lui: *Anglicæ historiæ libri XXVI*, Bâle, 1534, in-fol.; *De Inventoribus rerum libri VIII, necnon de Prodigiis lib. III*, 1571, in-12, trad. en français par Belleforest, 1582, in-8°.

Virgin-Gorda, l'une des Petites-Antilles, dans le groupe des Vierges, a 30 kil. de longueur; 8,000 hab.

Virginie, jeune plébéienne de Rome, fut aimée par Appius Claudius, le plus influent des Décemvirs. Il aposta l'un de ses clients, qui la réclama comme son esclave. Vainement le père de la jeune fille, Virginius, centurion dans l'armée romaine, accourut pour la sauver; au moment où elle allait être adjugée à celui qui la réclamait, le malheureux père saisit un couteau à l'étal d'un boucher, et lui perça le sein, 448 av. J. C. Cette légende a inspiré plusieurs poëtes: Mairet, 1628, Leclerc, 1645, Campistron, 1683, La Beaumelle, Chabanon, 1769, La Harpe, 1786, Guiraud, 1827, Latour-Saint-Ybars, 1845, Alfieri, Lessing, etc.

Virginie (La), un des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, a pour bornes: au N. et au N. E. le Maryland; à l'E. la baie de Chesapeake; au S. la Caroline du Nord; à l'O. la Virginie occidentale. Elle a 99,328 kil. carrés, et 1,225,163 hab. Le pays est traversé à l'O. par les montagnes Bleues; il est couvert à l'E. de marais et de forêts de pins; aussi le climat est-il malsain. Il est arrosé par le Potomac, le Rappahannock, le James-River. Il exporte beaucoup de tabac, de coton, de grains et de farines. Elève considérable de bétail; industrie très-active; mines de fer, plomb, cuivre. Le ch.-l. est *Richmond;* les villes princ. sont: Charlottesville, Hampton, Harpers-Ferry, Lynchburg, Petersburg, Norfolk, Williamsburg, Yorktown. — Walter Raleigh, qui visita ce pays en 1584, le nomma Virginie en l'honneur d'Elisabeth; Jacques Ier concéda la souveraineté aux deux compagnies de Londres et de Plymouth, 1606. Les Virginiens restèrent longtemps fidèles aux Stuarts et conservèrent leurs franchises et leurs priviléges; c'était un pays de grandes cultures et de riches propriétaires. Ils prirent une part active à la guerre de l'Indépendance. La Virginie a donné naissance à un grand nombre d'hommes d'Etat, parmi lesquels on cite surtout Washington, Jefferson, Madison, Monroë, etc.

Virginie occidentale, l'un des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, formé en 1862 de la partie occidentale de l'ancienne Virginie. Elle a pour bornes: au N., la Pennsylvanie; à l'O., l'Ohio et le Kentucky; au S. O., le Tennessee; au S. E., la Caroline du Nord; à l'E., la Virginie. Elle a 59,568 kil. carrés et 442,014 hab. Elle est arrosée par l'Ohio et ses affluents, la Monongahela et la Kanawha; à l'O., elle est couverte par les monts Alléghanys. Le ch.-l. est *Wheeling.*

Virginius, père de Virginie.

Virginius Rufus (Lucius), né aux environs de Côme, 14 ap. J. C., fut trois fois consul, 63, 70, 97, gouverneur de la Haute-Germanie, comprima, sans trop le vouloir, la révolte de Vindex, refusa deux fois l'empire, que lui offraient ses soldats, et mourut en 97.

Viriathe, chef lusitanien, pâtre, chasseur et brigand, échappa au massacre de ses compatriotes ordonné par Sulpicius Galba, 149 av. J. C. Il réunit de nombreux compagnons qui le nommèrent leur chef, fit aux Romains une guerre d'embuscades, battit successivement quatre préteurs, C. Vetilius, C. Plautius, Cl. Unimanus, C. Nigidius Figulus. On envoya alors contre ce redoutable ennemi le consul Q. Fabius Æmilianus, qui le vainquit en 144, et le força à abandonner les Celtibériens et à rentrer en Lusitanie. En 143, il battit encore le propréteur Pompeius, puis força le consul Q. Fabius Servilianus à traiter d'égal à égal avec lui, 141. Mais Servilius Cæpion, successeur de son frère, recommença les hostilités, et fit assassiner Viriathe par trois de ses officiers, 140. Les Lusitaniens lui firent de magnifiques funérailles, mais furent bientôt forcés de se soumettre.

Viridomare, chef des Gaulois Gésates, soutint les Insubres contre les Romains, et fut tué en combat singulier, devant Clastidium, par le consul Marcellus, qui remporta les troisièmes dépouilles opimes, 222 av. J. C.

Virieu, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 12 kil. S. E. de la Tour-du-Pin (Isère), sur la Bourbre. Scieries; 1,130 hab.

Virieu-le-Grand, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 12 kil. N. O. de Belley (Ain); 950 hab.

Virieu (François-Henri, comte de), né à Grenoble, 1754-1793, d'une ancienne famille de Dauphiné, entra dans l'armée dès 1768, et était colonel à l'époque de la Révolution. Très-instruit, sincèrement libéral, il fut élu député de la noblesse aux Etats-généraux, fut l'un des premiers à se réunir au tiers état, à abandonner les priviléges dans la nuit du 4 août, mais il défendit les droits de la royauté et de la religion. Il eut des relations suivies avec Louis XVI et lui donna les meilleurs conseils. Il prit une part active au soulèvement et à la défense de Lyon, en 1793; il fut tué, en cherchant à fuir, lorsque la ville tomba au pouvoir des républicains.

Viroflay, commune à 4 kil. de Versailles (Seine-et-Oise), au milieu des bois; 1,500 hab.

Viroin, petite riv. de Belgique, formée de 2 sources; l'une naît près de Rocroy, l'autre passe près de Marienbourg; elle se jette dans la Meuse à Vireux.

Virton, v. du Luxembourg belge, à 26 kil. S. O. d'Arlon. Filat. de coton, poteries de terre, huileries; commerce de bois et de fer. Charles-Quint la fortifia et elle soutint un siége contre Robert de la Marck, en 1523; ses fortifications ont été détruites par les Français en 1688; 2,000 hab.

Visapour. V. Bedjapour.

Visa (Chambre du). Après la chute de Law, le régent de France établit, en 1721, une chambre chargée de juger les financiers qui avaient été préposés au *visa* des billets de banque et qui étaient accusés de malversation.

Visa, *Bizia*, ch.-l. d'un livah de la Roumélie (Turquie d'Europe), à 130 kil. N. O. de Constantinople.

Visby. V. Withby.

Viscaino (Sebastiano), navigateur espagnol, fut chargé de reconnaître les côtes de la Californie, en 1596, et s'acquitta bien de cette mission. En 1602, accompagné d'un excellent pilote, Toribio Gomez, et de deux cosmographes expérimentés, il partit d'Acapulco, à la recherche d'une prétendue ville magnifique, qu'il ne trouva pas, mais explora les côtes de Californie, et dressa des cartes remarquables. Ses relations ont été publiées dans la Collection de Navarrète.

Vischnou-Sama. V. Pilpaï.

Visconti, nom d'une famille gibeline de Lombardie qui s'empara de la souveraineté de Milan, à la fin du XIIIe siècle.

Visconti (Ottone de), archevêque de Milan, né au bourg d'Ucogne, près du lac Majeur, 1208-1295, fut nommé au siége de Milan par Urbain IV, 1262; il eut à lutter contre Martino della Torre, chef du parti guelfe, qui ne voulait pas le reconnaître; plusieurs fois vaincu, et altéré de vengeance, Ottone se mit à la tête des Gibelins, fut vainqueur à Desio, 1277, entra triomphalement dans Milan, et fut investi de la seigneurie. Il chassa les Torriani, affermit son pouvoir, et fit de Milan une véritable principauté.

Visconti (Matteo Ier de), surnommé *le Grand*, né à Invorio, sur le lac Majeur, 1250-1322, neveu du précédent, capitaine du peuple en 1288, fut également reconnu comme capitaine par Novare, Verceil, Côme, le Montferrat, et reçut d'Adolphe de Nassau le titre de vicaire impérial en Lombardie, 1294. Il succéda à son oncle, 1295. Mais les Torriani, soutenus par les seigneurs de Lombardie, le renversèrent en 1302. L'empereur Henri VII le rétablit en 1311. Il eut de nombreuses luttes à soutenir pour rétablir sa domination sur la Lombardie, combattit le roi de Naples, Robert, le pape Jean XXII, qui finit par l'excommunier, abdiqua en faveur de Galeazzo, son fils, et mourut peu après au couvent de Crescenzago, près de Milan.

Visconti (Galeazzo Ier de), fils aîné du précédent, 1277-1328, fut l'un des principaux lieutenants de son père, auquel il succéda, en 1322. Il fut un instant forcé de quitter Milan, fut bientôt rappelé; et, soutenu par l'empereur Louis de Bavière, triompha plusieurs fois des troupes pontificales. Nommé par l'empereur son vicaire en Lombardie, il fut arrêté avec son fils et deux de ses frères, et jeté dans un horrible cachot. L'intercession intéressée de Castruccio Castracani le délivra, et il mourut peu après.

Visconti (Azzo de), fils du précédent, 1302-1339, acheta de Louis de Bavière le titre de vicaire impérial,

1329, puis contribua à le chasser d'Italie; il se réconcilia avec Jean XXII. Il entra dans la ligue qui força Jean de Bohême à quitter la Péninsule, étendit sa domination sur presque toute la Lombardie, entoura Milan de murailles, fit orner son palais de peintures faites par Giotto, fut libéral et juste, et le premier mit sur les monnaies la couleuvre des Visconti.

Visconti (Lucchino de'), troisième fils de Matteo, 1287-1349, fut seigneur de Milan, après son neveu Azzo. Il se montra cruel et débauché; il s'empara de Pavie, de Parme, d'Asti, Tortone, Alexandrie, Cherasco; fit la guerre aux Florentins et aux Pisans, fut loué par Pétrarque, et éleva de somptueux édifices.

Visconti (Giovanni de'), quatrième fils de Matteo, 1290-1354, fut cardinal et évêque de Novare, 1330; il devint archevêque de Milan, en 1342. Il abandonna le pouvoir à son frère Lucchino, et le remplaça en 1349. Il s'empara de Bologne, malgré le pape Clément VI, fit une guerre heureuse aux villes guelfes de Toscane, et reçut la seigneurie de Gênes. Mais une ligue venait de se former contre lui, quand il mourut.

Visconti (Matteo II de'), neveu du précédent, fils d'Etienne, cinquième enfant de Matteo Ier, partagea le pouvoir avec ses frères, Galeazzo et Barnabo. Il voulut enlever Bologne à son cousin, Giovanni da Oleggio, fils naturel de l'archevêque; mais il fut empoisonné par ses frères, qui se partagèrent ses dépouilles, 1355.

Visconti (Galeazzo II de'), frère du précédent, 1320-1378, eut d'abord, en 1354, Côme, Pavie, Novare, Verceil, Alexandrie, Tortone, Asti; puis, à la mort de Matteo, Plaisance et Bobbio. C'était alors le règne des *condottieri;* aussi les guerres étaient continuelles; Galeazzo et son frère Barnabo eurent à lutter contre les marquis d'Este, les Gonzague, les Carrare, les della Scala, le marquis de Montferrat, le cardinal Albornoz, etc. Il dépensait des sommes énormes pour satisfaire ses goûts de plaisir et de magnificence; il régna en véritable tyran, entouré de bourreaux et d'espions; on a cependant célébré son esprit, la protection qu'il accorda aux lettres, à Pétrarque; il a fondé l'école de Pavie.

Visconti (Barnabo de'), frère des deux précédents, 1319-1385, eut d'abord en partage Bergame, Brescia, Crême et Crémone; puis, à la mort de Matteo, Lodi, Parme, Bologne. Il fut encore plus cruel que Galeazzo, ambitieux, toujours en guerre pour s'agrandir, libéral seulement pour les capitaines de bande, rappelant les folies furieuses des tyrans de Rome. Il était aussi débauché que cruel, et affectait la plus grande dévotion. Il chercha partout d'illustres alliances de famille, et pour bien doter ses enfants accabla le peuple d'exactions. Plusieurs ligues se formèrent contre les Visconti; il en triompha, grâce aux compagnies de l'Anglais Hawkwood; ils se moquèrent des excommunications lancées contre eux par le pape Urbain V. Enfin Gian-Galeazzo, son neveu et gendre, s'empara de Barnabo par surprise; on lui fit son procès, on le conduisit au château de Trezzo, où il fut, dit-on, empoisonné.

Visconti (Giovanni-Galeazzo de'), fils de Galeazzo II, 1347-1402, succéda à son père en 1378, s'empara de la personne de son oncle et de celles de ses deux fils, 1385, et fut ainsi maître de toutes les possessions des Visconti. Soupçonneux, avare, perfide, secondé par les meilleurs capitaines de *condottieri*, il s'efforça de dominer l'Italie, et parut sur le point de réussir. Il enleva Vérone et Vicence aux della Scala; Padoue et Trévise à Francesco de Carrare, qu'il retint prisonnier avec ses fils; menaça Venise jusque dans ses lagunes, Gênes, la Sicile, Florence, etc. Il triompha de plusieurs ligues formées contre lui, et acheta de l'empereur Wenceslas, pour 100,000 florins, en 1395, le titre de duc de Milan. Il se fit reconnaître seigneur à Sienne, à Pérouse, à Assises; il battit les troupes de l'empereur Robert, 1402, prit Bologne, enveloppa Florence de toutes parts, et se proposait de s'y faire couronner roi d'Italie, quand il mourut de la peste. Il favorisa les arts et les sciences. Il avait épousé en premières noces Isabelle de Valois, fille du roi de France, Jean; et sa fille Valentine fut mariée au duc d'Orléans, frère de Charles VI.

Visconti (Giovanni-Maria de'), duc de Milan, fils aîné du précédent, 1389-1412, partagea les Etats de son père avec son frère, Filippo-Maria. L'anarchie fut à son comble, pendant la régence de sa mère Catarina; celle-ci fut empoisonnée, 1404. Le jeune duc, lâche et féroce, ne se distingua que par son ardeur à commander les supplices; les nobles gibelins le massacrèrent dans l'église de Saint-Gothard.

Visconti (Filippo-Maria de'), duc de Milan, frère du précédent, 1391-1447, eut d'abord en partage, à la mort de son père, le comté de Pavie; puis, après l'assassinat de son frère, déploya une activité extraordinaire. Lui aussi, dissimulé, cruel et ambitieux, se servit des *condottieri*, et, avec l'aide de Carmagnola, s'empara de toute la Lombardie; les Génois durent le reconnaître pour leur seigneur, 1421. Il eut plusieurs guerres à soutenir contre Venise, Florence; et, lorsque Carmagnola l'eut abandonné, il prit à son service Piccinino, Francesco Sforza, dont les talents le protégèrent contre ses ennemis. Il se déclara pour le concile de Bâle contre Eugène IV, pour René d'Anjou contre Alphonse d'Aragon; mais Cosme de Médicis l'arrêta; Sforza se déclara contre lui, et infligea plusieurs défaites à ses troupes. Pour gagner le redoutable capitaine, Filippo-Maria lui donna en mariage sa fille Bianca avec Crémone et Pontremoli. Il mourut en 1447; avec lui finit la maison des Visconti; trois ans après celle des Sforza devait la remplacer sur le trône de Milan.

Visconti (Giovanni-Battista-Antonio), antiquaire, né à Vernazza (Etat de Gênes), 1722-1784, mérita l'estime et l'amitié de Winckelmann, et lui succéda dans la charge de préfet des antiquités à Rome, 1768. Il forma au Vatican le *Museo Pio-Clementino*, et dirigea la publication du premier volume des antiquités qu'il renfermait.

Visconti (Ennius-Quirinus), archéologue, fils du précédent, né à Rome, 1751-1818, remarquable par la précocité étonnante de son intelligence, aida son père dans la publication du t. Ier du *Museo Pio-Clementino*, 1782, fut conservateur du musée du Capitole, 1784, et eut bientôt une réputation européenne. Il fut en 1797 ministre de l'intérieur de la république romaine, puis l'un des cinq consuls, 1798. Il fut ensuite forcé de se réfugier en France, fut nommé administrateur du musée des antiques et des tableaux au Louvre, eut une chaire d'archéologie, devint membre de l'Institut, en 1804, et embrassa dans ses études variées toutes les branches de l'archéologie. Ses publications artistiques ont été réunies sous le titre d'*Opere*, Milan, 1818-22, 12 vol. in-4°, et ses œuvres diverses forment 5 vol. in-8°, 1827-30. Il a donné en outre un grand nombre d'articles au *Magasin encyclopédique*, à la *Biographie universelle*, au *Journal des Savants*, etc. Ses principaux ouvrages sont: *Iscrizioni greche Triopee, ova Borghesiane*, 1794, in-fol.; *Notice des statues, bustes et bas-reliefs de la galerie des antiques du musée national du Louvre*, 1801, in-12; *Description des vases peints du Musée*, 1802, in-12; *Explication de la tapisserie de la reine Mathilde*, 1803, in-12; *Iconographie ancienne*, 1811-21, 5 vol. in-4°, avec deux atlas in-fol.; *Mémoires sur les ouvrages de sculpture du Parthénon*, 1818, in-8°; etc., etc.

Visconti (Louis-Tullius-Joachim), architecte, fils du précédent, né à Rome, 1791-1853, eut Percier pour maître, se distingua à l'Ecole des Beaux-arts, puis, comme architecte, surtout quand il eut élevé l'élégante fontaine de la place Louvois, 1835. Architecte du ministère de l'intérieur pour les fêtes publiques, il acquit une réputation populaire. On lui doit la fontaine Molière, 1841, celle de la place Saint-Sulpice, 1842, des hôtels, les tombeaux de Suchet, Lauriston, Gouvion Saint-Cyr, Soult, mais surtout le tombeau de Napoléon aux Invalides. En 1852, il fut chargé d'une œuvre immense, la réunion du Louvre aux Tuileries; il fit tous les plans pour dissimuler le défaut de parallélisme entre les deux palais, et mourut de fatigues lorsque déjà les constructions s'élevaient. Il était de l'Académie des Beaux-arts.

Visdelou (Claude de), missionnaire, né au château de Bienassis en Pléneuf (Côtes-du-Nord), 1656-1737, entra chez les jésuites, fut envoyé en Chine par Louis XIV avec le P. Tachard, en 1685, se familiarisa avec la langue et l'écriture du pays, de manière à étonner les Chinois eux-mêmes. Il fut nommé évêque de Claudiopolis. Il a écrit l'*Histoire de la Tartarie*, qui a paru dans la *Bibliothèque orientale*, 1777-79, 4 vol. in-4° ou 2 vol. in-fol.; il a annoté la fameuse inscription de *Si-an-Fou*, constatant l'introduction du christianisme en Chine, dès le VIIe siècle.

Visé, v. de la prov. et à 16 kil. de Liége (Belgique), sur la Meuse. Bonneterie, tissus de laine, sucrerie de betteraves. Elle est très-ancienne; elle fut entourée de murailles, en 1334; Louis XIV la fit démanteler, en 1675; 2,500 hab.

Vise ou **Vizé** (Jean Donneau de), littérateur, né à Paris, 1638-1710, débuta par de médiocres essais de critique, aborda le théâtre sans succès; puis publia,

depuis 1672, sous le titre de *Mercure galant*, un recueil périodique, contenant les nouvelles du jour, des pièces de vers, et l'annonce ou la critique des ouvrages nouveaux; il prit, en 1677, le titre de *Mercure de France*. Louis XIV, qu'il flattait, le nomma historiographe, lui donna une pension et un logement au Louvre. On a de lui : 12 *comédies*, des *Nouvelles nouvelles*, des *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV*, 1697-1705, 10 vol. gr. in-fol., ouvrage de luxe, sans valeur; etc.

Viseu, ch.-l. de district de la prov. de Beïra (Portugal), entre le Mondego et la Vouga, à 80 kil. N. E. de Coimbre. Evêché; ancien duché. La plus importante foire du royaume s'y tient en septembre. Le titre de duc de Viseu a été porté par plusieurs princes de la famille royale, au XVe siècle et au XVIe; 9,000 hab. — Le district de Viseu a 369,000 hab.

Visigoths. V. WISIGOTHS.

Visitandines ou *Religieuses de la Visitation*, ordre institué, en 1610, à Annecy, par saint François de Sales et la baronne Jeanne de Chantal, en mémoire de la Visitation de la sainte Vierge. Il fut approuvé, en 1626, par Urbain VIII, sous la règle de saint Augustin, et se répandit en Italie, en Allemagne, en Pologne, en France. Le costume des religieuses était une robe noire, un voile d'étamine, un bandeau noir au front et une croix d'argent sur la poitrine. La *Vie des premières religieuses* a été donnée par la mère de Changy; M. L. Veuillot en a publié une nouvelle édition, 2 vol. in-8°.

Visitation de la sainte Vierge, fête de l'Eglise catholique, instituée en mémoire de la visite que la sainte Vierge fit à sa cousine, sainte Elisabeth, après l'Annonciation. On la célèbre le 2 juillet. Etablie par saint Bonaventure, en 1263, pour l'ordre de Saint-François, elle a été étendue à toute l'Eglise par Urbain VI, en 1379.

Visite (Droit de). On nomme ainsi le droit qu'a un bâtiment de guerre de visiter les navires de la marine marchande, pour voir s'ils ne transportent pas, pendant la guerre, des marchandises dites *de guerre*, et, pendant la paix, s'ils ne violent pas les traités concernant la traite des noirs. Le *droit de visite réciproque*, établi pour réprimer la traite entre la France et l'Angleterre, ayant suscité des récriminations passionnées, surtout en France, a été aboli et remplacé par des croisières que les deux puissances ont entretenues, depuis 1845, sur la côte d'Afrique.

Visites pastorales. Elles sont faites par les évêques et les archidiacres dans les diocèses ou parties de diocèses qu'ils doivent surveiller. Quelquefois, ils dressaient un registre de ces visites; nous avons, sous le titre de *Registre des visites pastorales d'Eudes Rigault*, un ouvrage très-curieux pour connaître l'état des mœurs de la Normandie au XIIIe siècle.

Viso (Mont), *Vesulus mons*, montagne des Alpes Cottiennes, entre la France et le Piémont. Il a 3,836 mèt. de haut. Belle route, construite au XIVe siècle dans le roc vif, refaite par Napoléon Ier, en 1811. Le Pô y prend sa source.

Visscher (ROEMER), poëte hollandais, né à Amsterdam, 1547-1620, avait acquis une belle fortune dans le commerce. Il fut appelé le nouveau Martial pour son livre d'emblèmes, *Zinnepoppen*, 1614, in-4°, et pour son recueil d'épigrammes, *Brabbelinghen*, 1614, in-8°.

Visscher (CORNEILLE), graveur hollandais, né à Harlem, vers 1629, mort en 1658, dépassa son maître Soutman par la largeur de son exécution. Il a laissé des estampes estimées. Ses portraits, *le Marchand de mort aux rats*, *la Fricasseuse*, sont principalement cités par les connaisseurs.

Vistre, riv. de France, arrose le départ. du Gard, passe au S. de Nîmes, et se joint au canal de la Radelle, après 150 kil. de cours.

Vistritza ou **Indjé-Karasou,** anc. *Haliacmon*, fleuve de Turquie, tributaire de l'Archipel. V. INDJÉ-KARASOU.

Vistule (La), en polonais *Wisla*, en allem. *Weichsel*, fleuve tributaire de la Baltique, naît au mont Skalza, dans les Karpathes, près de Teschen (Silésie autrichienne), traverse la Galicie, la Pologne et la Prusse; arrose Cracovie, Sandomir, Pulawy, Ivangorod, Varsovie, Modlin, Plock, Thorn, Bromberg, Culm, Graudenz, Elbing, Marienbourg; se divise en trois bras, dont l'un passe à Dantzig, à l'O., et les deux autres, ou Nogat, se jettent dans le Frische-Haft. Il a 1,100 kil. de cours, et est navigable depuis Cracovie; mais des bancs de sable encombrent son lit. Il reçoit : à droite, la Poprad, le Dunajec, le San, la Wieprz, la Narew, le Boug et la Drewenz; à gauche, la Pilica, la Bzura, la Brahe. La Vistule communique à l'Oder, au Niémen, au Dniéper, par plusieurs canaux. La Pologne forme le gouv. de la *Vistule*.

Visurgis, nom ancien du *Weser*.

Vital (Saint), martyr du Ier siècle, à Ravenne, dont il est devenu le patron. Fête, le 28 avril.

Vital (Saint), né vers 1050, à Tierceville, près Mortain, mort en 1122, fut chapelain de Robert, comte de Mortain, renonça au monde, vers 1091, se retira dans la forêt de Craon, puis dans celle de Fougères, enfin fonda, dans la forêt de Savigny, près de Mortain, en 1105, une abbaye dédiée à la Trinité. Il avait une grande réputation de sainteté, et fit beaucoup de conversions. La maison qu'il fonda donna naissance à un grand nombre de monastères, et passa, en 1148, dans l'ordre de Cîteaux.

Vital *de Blois*, poëte latin du XIIe siècle, composa en 1186 un poëme en 4 chants et en vers élégiaques, intitulé *De querolo*, imprimé en 1595, à la suite du *Querolus*, comédie longtemps attribuée à Plaute. Il y a une bonne édition de 1830, in-8°.

Vital. V. ORDERIC.

Vitalien, général scythe, arrière-petit-fils d'Aspar, était le chef d'une confédération des peuples de la Scythie, de la Thrace et de la Mœsie, qui, au temps d'Anastase, vint deux fois devant Constantinople, 513 et 518, pour protéger les catholiques que l'empereur poursuivait. Justin Ier le créa consul, en 520; quelque temps après, Justinien, neveu de l'empereur, le fit assassiner par la faction des Bleus.

Vitalien, pape, né à Segni, en Campanie, succéda à Eugène Ier, 657, et mourut en 672. Il eut des démêlés avec l'empereur Constant II.

Vitelli (Van). V. VANVITELLI.

Vitellius (AULUS), empereur romain, né à Luceria, 15-69, fils de Lucius Vitellius, l'un des plus vils courtisans de Tibère, de Caligula et de Claude, fut consul, en 48, avec son frère Lucius, montra, dans le gouvernement de l'Afrique, de la modération et de l'honnêteté, mais fut aussi un flatteur infatigable. Sous Néron, il était connu à Rome par sa gloutonnerie. Galba le nomma commandant des légions de basse Germanie. Vitellius gagna les soldats, déjà mécontents, par ses caresses et ses prodigalités; à la nouvelle de la mort de Galba, ils le proclamèrent empereur, 69. Ses deux lieutenants, Valens et Cecina, à la tête de 80,000 hommes, descendirent en Italie, et furent vainqueurs de l'armée d'Othon, à Bédriac. Vitellius, plein d'une lourde quiétude, s'avançait lentement, à travers une série d'interminables repas; il visita le champ de bataille de Bédriac, et prononça, dit-on, ces paroles : « Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon. » Il entra dans Rome, accompagné de 60,000 soldats, qui commettaient toutes sortes d'excès; Tacite prétend que lui-même dépensa 900,000,000 de sesterces pour ses prodigalités et ses repas. Mais les légions d'Orient proclamèrent Vespasien; de toutes parts il y avait défection. Antonius Primus, à la tête des légions d'Illyrie, marcha contre les Vitelliens; ceux-ci furent battus, et Crémone fut horriblement pillée par les légions victorieuses. Vitellius offrit d'abdiquer, mais les soldats le ramenèrent de force au palais, puis assiégèrent Sabinus, frère de Vespasien, dans le Capitole, et l'incendièrent, au moment où l'avant-garde des légions d'Illyrie entrait dans Rome. La bataille se livra dans la ville même; Vitellius essaya de se sauver; il fut pris dans la cachette où il s'était réfugié, fut maltraité, injurié par les soldats, et mis à mort sur l'escalier des Gémonies.

Vitepsk. V. WITEPSK.

Viterbe, *Fanum Voltumniæ*, s.-préf. de la prov. de Rome (Italie) à 80 kil. N. O. de Rome, au pied du mont Cimino. Evêché; cathédrale, couvent de dominicains. Eaux minérales. Verroterie; raffinerie de soufre. Commerce de blé, vins, raisins secs. Aux environs, villas nombreuses; 14,000 hab. — Fondée par Didier, roi des Lombards, en 773, donnée au Saint-Siége par la comtesse Mathilde, elle fut la capitale du *Patrimoine de Saint-Pierre*. Traité de 1515, par lequel François Ier enlevait à Léon X Parme et Plaisance. Patrie de Nanni ou Annius de Viterbe. — La s.-préf. de Viterbe a 2,992 kil. carrés et 128,000 hab.; le sol est accidenté, fertile, mais mal cultivé; il produit du vin en abondance; les v. princ. sont : Civita-Castellana, Montefiascone, Nepi, Ronciglione.

Viteric, roi des Wisigoths d'Espagne, tua le roi Liuva, et régna, de 603 à 610; arien, il persécuta les catholiques, et fut assassiné.

Vitet (Louis), médecin, né à Lyon, 1736-1809, fut maire de Lyon, député à la Convention et au conseil des Cinq-Cents. On a de lui : *Médecine vétérinaire*, 1771, 3 vol. in-8°, livre qui eut un grand succès; *Médecine expectante*, 1803, in-8°; *Médecine du peuple*, 1804; etc.

Viti Archipel de). V. Fidji.

Vitigès, roi des Ostrogoths d'Italie, s'éleva par sa valeur sous Théodoric, et fut proclamé roi par les soldats, indignés de la lâcheté de Théodat, 536. Il fit tuer ce prince, et épousa Matasonte, petite-fille de Théodoric. Il vint assiéger Bélisaire dans Rome, 537, mais ne put triompher de la résistance héroïque du grand général. Il fut, à son tour, forcé de se renfermer dans Ravenne, et chercha vainement à susciter contre Justinien le roi de Perse, Chosroès. Bélisaire entra dans Ravenne, et emmena Vitigès à Constantinople, 539. L'empereur le traita avec honneur, lui donna les titres de comte et de patrice, et lui assigna des terres sur les frontières de la Perse. Vitigès mourut en 542.

Vitim, affl. de droite de la Léna, naît dans les montagnes, à l'E. du lac Baïkal, et a environ 1,420 kil. de cours.

Vitiza. V. Witiza.

Vito (San-), v. d'Italie, à 40 kil. S. O. d'Udine; 5,000 hab.

Vitoria, capit. de la prov. d'Alava (Espagne), près de la Zadorra, à 330 kil. N. E. de Madrid, à 50 kil. S. E. de Bilbao. Ville fortifiée; évêché; anc. Université, réunie à celle de Valladolid, en 1842. Industrie assez active; commerce de vins et de poteries; 12,000 hab.— Fondée, dit-on, par le roi Léovigilde, en mémoire d'une victoire sur les Suèves, à la fin du VIe siècle, célèbre par la victoire de Wellington sur les Français, le 21 juin 1813.

Vitré ou **Vitray** (Antoine), imprimeur, né à Paris, 1595-1674, fils d'un imprimeur, fut imprimeur du roi en langues orientales, 1630, imprimeur du clergé, 1635, directeur de l'imprimerie royale. Il a publié beaucoup de beaux livres, des Bibles in-fol. et in-12 surtout, et principalement la Bible polyglotte de Le Jay, 1628-1645, en 10 vol. in-fol.

Vitré, ch.-l. d'arrond. d'Ille-et-Vilaine, près de la rive gauche de la Vilaine, à 36 kil. E. de Rennes, par 48°7'32" lat. N., et 3°32'29" long. O. Enceinte fortifiée avec château fort; église gothique de Notre-Dame. Toiles. Bonneterie, flanelle, cuirs, miel, cantharides. Jadis baronnie, possédée par la maison de La Trémoille; anc. abbaye de bénédictins. Elle fut un des principaux centres du calvinisme au XVIe siècle, et fut vainement assiégée par le duc de Mercœur. Patrie de Pierre Landais, de Bertrand d'Argentré, du voyageur Savary. A 2 kil. est le château *des Rochers*, séjour célèbre de Mme de Sévigné; 8,752 hab.

Vitrey, ch.-l. de canton de l'arr. et à 42 kil. N. O. de Vesoul (Haute-Saône); 932 hab.

Vitrolles (Eugène-François-Auguste **d'Arnaud**, baron de), homme politique, né à Vitrolles, près d'Aix en Provence, 1774-1854, émigra, servit dans l'armée de Condé, et ne rentra en France qu'à la fin de 1799. Il fut, sous l'Empire, inspecteur des bergeries impériales. Intimement lié avec le duc de Dalberg, et, par lui, avec Talleyrand, il fut l'un des premiers, en 1814, à agir auprès des souverains alliés, réunis à Troyes, en faveur des Bourbons. Il contribua, par ses menées, à la rupture du congrès de Châtillon, et fut nommé secrétaire d'Etat dans le conseil établi par le comte d'Artois, à sa rentrée dans Paris. Malgré ses services, il fut peu écouté. En 1815, il s'efforça d'organiser la résistance à Napoléon dans les départements du Sud, mais il fut arrêté, proscrit par l'empereur, et ne dut la vie qu'à l'intercession du duc de Vicence. Louis XVIII le nomma ministre d'Etat, sans lui accorder de pouvoir; il fut l'un des ultra-royalistes de la Chambre de 1815, devint le confident du comte d'Artois, rédigea, en 1818, la fameuse *Note secrète*, adressée à l'empereur Alexandre, et fut disgracié. Charles X le nomma ministre plénipotentiaire en Toscane, 1827; il contribua à la formation du ministère Polignac, et fut élevé à la pairie, 1830. Il se retira des affaires après la Révolution de Juillet. Il a laissé des *Mémoires* manuscrits, et deux brochures : *De l'économie publique réduite à un principe*, 1801, et *le Ministère dans le gouvernement représentatif*, 1814.

Vitruve (Marcus Vitruvius Pollio), architecte romain, vivait dans le Ier siècle av. J. C. Il était né à Vérone ou plutôt à Formies. Instruit, il servit comme ingénieur militaire, et fut employé par César dans la guerre d'Afrique; Auguste le chargea de construire des machines de guerre, et le nomma inspecteur des bâtiments publics. A la demande de l'empereur, il composa et publia vers 11 av. J. C., son traité *De architectura*. Cet ouvrage renferme des notions importantes pour l'histoire de l'art; il est divisé en 10 livres; il traite de tous les sujets qui intéressent l'architecte et l'architecture, des matériaux, des ordres classiques, des temples, des maisons, de la décoration intérieure, des eaux, des cadrans solaires, des machines et instruments de construction, des engins militaires. Le style est simple, sans prétention, mais obscur, à cause du sujet. La première édition est celle de Rome, 1486, in-fol.; parmi les nombreuses éditions qui suivent, on peut citer : l'édition de Giocondo, Venise, 1511, in-fol.; de Florence, 1513 et 1522, in-8°; de Philander, Lyon, 1552, in-4°, avec commentaires; de Bode, Berlin, 1800, in-4°; de Schneider, Leipzig, 1807, 3 vol. in-8°, bien supérieure aux précédentes; de Stratico, Udine, 1825-30, 4 vol. in-8°; de Marini, Rome, 1836, 4 vol. gr. in-fol. — Parmi les traductions françaises, on remarque celles de J. Martin, 1572, in-fol., avec figures de J. Goujon; de Cl. Perrault, 1673, 1684, gr. in-fol.; de Maufras, dans la *Bibliothèque Panckoucke;* de Baudement, dans la *Collection Nisard;* de Tardieu, 1859, 3 tomes en 2 vol. in-4°; la traduction italienne de Galiani, Naples, 1758, in-fol., est estimée.

Vitry-en-Artois, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 18 kil. N. E. d'Arras (Pas-de-Calais), sur la Scarpe. Sigebert Ier, roi d'Austrasie, y fut assassiné par les émissaires de Frédégonde, en 575; 2,608 hab.

Vitry-le-Brûlé ou **Vitry-en-Perthois**, bourg de l'arrond. et à 4 kil. N.E. de Vitry-le-François (Marne), sur la Saulx. Ville jadis importante, quand elle fut prise et brûlée par Louis VII, qui mit le feu à une église où périrent 1,300 personnes; Charles-Quint acheva sa ruine, en 1544.

Vitry-le-François, ch.-l. d'arrond. du départ. de la Marne, sur la Marne, à 32 kil. S. E. de Châlons-sur-Marne, par 48°57'21" lat. N. et 2°1'18" long. E. Place de guerre. Bonneterie, chapellerie, huileries; commerce de vins, grains, laines. Elle fut fondée par François Ier, en 1545, pour servir de refuge aux habitants de Vitry-le-Brûlé; 7,177 hab.

Vitry-sur-Seine, bourg de l'arrond. et à 12 kil. N. E. de Sceaux (Seine), à 7 kil. S. E. de Paris, près de la Seine. Nombreuses pépinières; carrières de pierres; 3,758 hab.

Vitry (Jacques **de**). V. Jacques de Vitry.

Vitry (Louis **Gallucio de l'Hospital**, marquis de), d'une famille napolitaine, établie en France au XIVe siècle, fut d'abord gentilhomme du duc d'Alençon, 1575, puis servit Henri III jusqu'à sa mort. Il fut alors l'un des lieutenants de Mayenne, prit part à la défense de Paris, 1590, secourut Rouen assiégée par Henri IV, et, aux Etats-généraux de 1593, se prononça fortement contre les prétentions de Philippe II. Après l'abjuration du roi, il lui livra Meaux, dont il était gouverneur, invita les chefs ligueurs à suivre son exemple, combattit à Fontaine-Française, et fut nommé capitaine des gardes, marquis de Vitry, mestre de camp de la cavalerie légère. Il mourut en 1611.

Vitry (Nicolas **de l'Hospital**, marquis, puis duc de), fils aîné du précédent, 1581-1644, fut capitaine des gardes et gouverneur de Meaux, en 1611; se lia intimement avec Albert de Luynes, pour renverser le maréchal d'Ancre, reçut l'ordre d'arrêter ce dernier, et l'assassina au moment où il entrait dans le Louvre, 1617. Il fut récompensé de ce triste exploit par le bâton de maréchal de France; se fit donner une charge de conseiller au parlement de Paris, pour ne pouvoir être jugé que par les chambres assemblées, dans le cas où il serait poursuivi pour ce meurtre; combattit les protestants en 1621, puis au siége de La Rochelle, et fut gouverneur de Provence, en 1635. Dans une discussion avec M. de Sourdis, il s'emporta jusqu'à donner des coups de bâton à l'archevêque; Richelieu le fit renfermer à la Bastille, de 1637 à 1643. Il fut nommé duc et pair en 1644.

Vitslibochtli, dieu de la guerre chez les Aztèques du Mexique; il avait à Mexico un temple où l'on immolait des victimes humaines. On le représentait assis sur un trône, coiffé d'un casque de plumes, la main droite sur une couleuvre, tenant de la gauche quatre flèches et un bouclier. Il avait un visage affreux.

Vitteaux, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 24 kil. S. E. de Semur (Côte d'Or), sur la Brenne. Anc. château fort. Commerce de pruneaux, chanvre, laine; fabr. de châles; 1,634 hab.

Vittel, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 15 kil. S. O. de Mirecourt (Vosges). Dentelles et broderies; 1,526 habitants.

Vittoria. V. Vitoria.

Vivarais (Le), pays de l'anc. France, au N. E. du Languedoc, avait pour capit. *Viviers*. Habité jadis par les Helviens, il dépendit du comté de Provence, puis des comtes de Toulouse. Il fut réuni au domaine royal en 1229. Il forme auj. la plus grande partie du départ. de l'Ardèche.

Viverols, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 28 kil. S. E. d'Ambert (Puy-de-Dôme). Dentelles; 1,095 hab.

Vivès (Jean-Louis), érudit espagnol, né à Valence, 1492-1540, étudia à Paris, à Bruges, à Louvain, s'y perfectionna sous Erasme et y enseigna les belles-lettres. Henri VIII, charmé de son érudition, le fit venir en Angleterre, pour enseigner le latin à sa fille Marie, 1522; mais il osa désapprouver le roi, qui voulait répudier Catherine d'Aragon; il fut mis en prison, 1528, y resta six semaines seulement, mais se hâta prudemment de quitter l'Angleterre. Il revint à Bruges, et reprit ses leçons et ses études. Il a formé avec Erasme et Budé une sorte de triumvirat littéraire; mais ses ouvrages, qui eurent une grande réputation, sont aujourd'hui presque oubliés, quoiqu'ils soient judicieux. On cite : *De initiis, sectis et laudibus philosophiæ*, Bâle, 1521, in-4°; *De civitate Dei lib. XXII, commentariis illustrati*, 1522, in-fol.; *De subventione pauperum lib. II*, Bruges, 1526, in-12; *De causis corruptarum artium lib. VII; De tradendis disciplinis lib. V; De prima philosophia; Exercitatio linguæ latinæ*, 1538, in-8°; *De ratione studii puerilis; De institutione christianæ fœminæ*, 1538, in-12; etc., etc. Ses *Œuvres* ont été réunies à Bâle, 1555, 2 vol. in-fol., et à Valence, 1782.

Viviani (Vincenzo), géomètre italien, né à Florence, 1622-1703, d'une noble famille, fut pendant trois ans, avec Torricelli, le disciple assidu de Galilée, puis aida Torricelli dans ses expériences sur le baromètre et la pesanteur de l'air, et se livra à d'importants travaux sur la géométrie; c'est ainsi qu'il restitua, par une sorte de divination, les traités d'Aristée l'Ancien et d'Apollonius, de Perga sur les *Sections coniques*. Premier mathématicien du grand-duc Ferdinand II, pensionné par Louis XIV, associé de l'Académie des sciences de Paris, membre de la Société royale de Londres, professeur de mathématiques à l'Académie de Florence, il eut une réputation européenne. Parmi ses ouvrages on cite : *De maximis et minimis geometrica divinatio*, Florence, 1659, in-fol.; *De resistentia solidorum*, 1669; *Quinto libro degli Elementi d'Euclide*, 1674, in-4°; etc., etc.

Vivien (Joseph), peintre, né à Lyon, 1657-1734, élève de Le Brun, se fit une grande réputation dans le portrait au pastel. Il fut logé au Louvre, fut membre de l'Académie 1701, et devint premier peintre de l'électeur de Bavière, 1706. Plusieurs de ses ouvrages sont au Louvre et à Versailles; mais la plupart sont perdus.

Vivien (Alexandre-François-Auguste), homme politique, né à Paris, 1799-1854, fut d'abord avocat à Amiens, puis à Paris, et écrivit alors : *le Joueur à Paris*, 1825, in-8°, ouvrage couronné par la Société de la morale chrétienne, et, avec M. Ed. Blanc, *Traité de la législation des théâtres*, 1830, in-8°. Après la révolution de Juillet, il fut nommé procureur général à Amiens, 1830, puis préfet de police, 21 février 1831. Il entra au conseil d'Etat, septembre, 1831, et y occupa un rang considérable par sa science de l'administration. Il fut député de 1833 à 1848, et sut conserver à la chambre une indépendance honorable; il prit part à la discussion de lois importantes, et devint président du comité de législation, 1839. Il fit partie du cabinet du 1er mars 1840, comme ministre de la justice. Il rentra bientôt dans l'opposition jusqu'en 1848. Membre de l'Assemblée constituante, il prit une part considérable aux longs débats sur la constitution, fut ministre des travaux publics sous l'administration de Cavaignac, fut nommé 3e candidat à la vice-présidence de la république, conseiller d'Etat, président de la section de législation, et se retira de la vie publique, après le 2 décembre 1851. Membre de l'Académie des sciences morales et politiques depuis 1845, il a publié des *Etudes administratives*, 1853, 2 vol. in-18, et écrit un mémoire *sur les Etats-Généraux de* 1593, et une *Etude sur la Hollande à deux époques* (Louis-Bonaparte et Guillaume Ier).

Vivien (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. N. O. de Lesparre (Gironde) Marais salants; 1,257 hab.

Viviers, *Alba Helviorum, Vivarium*, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 38 kil. S. E. de Privas (Ardèche), près du Rhône. Evêché suffragant d'Avignon; cathédrale. Filatures de soie; vignes, mûriers; carrières de pierres à chaux. Anc. capitale du Vivarais; 2,937 hab.

Vivonne ou **Vivône,** ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil. S. O. de Poitiers (Vienne), au confluent du Clain et de la Vonne. Cordes, gros lainages. Anc. titre de duché; 2,290 hab.

Vivonne (Louis-Victor **de Rochechouart,** comte, puis duc de **Mortemart** et de), maréchal de France, 1636-1688, fils du duc de Mortemart et frère de Mme de Montespan, fut enfant d'honneur de Louis XIV, et gagna ses bonnes grâces par son esprit brillant. Il fit ses premières armes sous Turenne, en 1655, fut mestre de camp en 1659, maréchal de camp en 1664, prit part à l'expédition de Beaufort contre Gigeri, fut capitaine général des galères, 1665, et général des galères, 1669. Il fit la campagne de Flandre, en 1667, suivit Beaufort dans l'expédition de Candie, commanda la flotte après lui, et revint pour prendre part à la guerre de Hollande. Il reçut, en 1674, le gouvernement de la Champagne et de la Brie. Il fut nommé gouverneur et vice-roi de Sicile, après la révolte de Messine contre l'Espagne, 1675, battit une flotte ennemie, prit Agosta, et reçut le bâton de maréchal. Il fut mal secondé, contribua à la belle victoire de Palerme, remportée par Duquesne, ne put s'emparer de Syracuse, et fut rappelé en 1678; il ne s'était pas rendu odieux aux Siciliens, comme on l'a dit, mais avait, au contraire, montré de la prudence et de la générosité. Duc, après la mort de son père, et premier gentilhomme de la chambre, il suivit le roi au siége de Gand, et commanda l'armée de Flandre, sous le duc d'Orléans. Courtisan spirituel, il fut l'ami de Boileau et de Molière.

Vivonne (Catherine **de**). V. Rambouillet.

Vix, bourg de l'arrond. et à 12 kil. S. de Fontenay-le-Comte (Vendée). Culture de chanvre; 2,855 hab.

Vizagapatam, port de la présidence et au N. E. de Madras (Hindoustan). Commerce de céréales, cire, sel, toiles, etc.; 10,000 hab.

Vizille, *Castrum Vizillæ*, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. S. E. de Grenoble (Isère), près de la Romanche. Château du connétable de Lesdiguières, où se tinrent, en 1788, les célèbres Etats du Dauphiné. Indiennes, calicots, filatures de coton; 2,903 hab.

Vizir ou **Vézir,** c.-à-d. *porte-fardeau*, nom donné, chez les Turcs Ottomans, aux pachas à trois queues. Le *Grand Vizir* est le premier ministre de l'empire.

Vlaardingen, v. de la Hollande méridionale (Pays-Bas), à 18 kil. S. de La Haye, sur la Meuse. Chantiers de construction; pêche du hareng; 7,500 hab.

Vladimir, ch.-l. du gouvern. de ce nom (Russie), sur la Kliazma, à 730 kil. S. E. de Moscou. Archevêché grec; belle cathédrale, palais archiépiscopal. Fabr. de toiles et d'étoffes de coton. Fondée au XIIe siècle, cette ville fut la capit. du grand-duché de Vladimir, de 1157 à 1339. Les princes de Vladimir, de la famille de Rurik, prirent alors le titre de grands-ducs de Moscou; 12,000 hab.— Le gouvernement de Vladimir a 48,855 kil. carrés, et 1,260,000 hab. Le sol est plat et fertile; il renferme beaucoup de forêts; l'industrie est active.

Vladimir, en polonais *Wlodzimierz*, v. de la Volhynie (Russie), à 360 kil. N. O. de Jitomir, sur le Boug. Evêché catholique du rit ruthénien. Toiles, indiennes, soieries; 5,000 hab., presque tous juifs. Fondée par Vladimir le Grand, en 992, capitale d'une *principauté de Vladimir* ou *de Lodomérie*, appartenant à une branche de la maison de Rurik, elle forma avec la principauté de Halicz le royaume de Galicie et de Lodomérie, vers 1246; il passa, par mariage, au XIVe siècle, au grand-duc de Lithuanie, puis appartint à la Pologne, avant de tomber au pouvoir des Russes, en 1795.

Vladimir Ier, dit *le Grand* et *le Saint*, grand-prince de Russie, arrière-petit-fils de Rurik, fils de Sviatoslaf, n'eut d'abord que Novgorod en apanage, 973, fut menacé par son frère aîné Iaropolk, mais, avec le secours des Varègues, se rendit maître de toute la Russie, 980. Il s'empara de la Galicie, étendit ses conquêtes jusqu'au golfe de Finlande, et força les Bulgares à la paix. Il soumit la république de Kherson, en Crimée, 988, épousa la princesse grecque Anne, sœur des empereurs Basile II et Constantin VII, et se convertit au christianisme. Il fut dans de bons rapports avec le Saint-Siége, fonda des écoles et des églises, secourut les pauvres et les malades, partagea ses Etats entre ses fils, et mourut en 1015. On l'honore le 15 juillet. Sviatopolk lui succéda.— Un ordre de *Saint-Vladimir* a été institué par Catherine II, en

1782. Il a pour insignes une croix à huit pointes en or, émaillée en rouge, et une plaque offrant les initiales de S. Vladimir, avec ces mots : *Utilité, Honneur, Renommée*.

Vladimir II, dit *Monomaque*, grand duc de Russie, fils de Vsévolod Ier, était arrière-petit-fils du précédent, et petit-fils, par sa mère, de l'empereur grec Constantin *Monomaque*. Après la mort de Sviatopolk II, son cousin, il fut élu, en 1113. Il se distingua par ses vertus, donna de sages lois à ses sujets, et combattit les Livoniens, les Bulgares, les Cumans et les Grecs. Il mourut en 1125.

Vladislas. V. Wladislas.

Vladsloo, commune de la Flandre occidentale (Belgique), à 24 kil. de Furnes. Commerce de grains et de bétail; tissanderies; 2,500 hab.

Vlamertinghe, commune de la Flandre occidentale (Belgique). Industrie linière; fabrique de pipes; 2,700 hab.

Vlaming (Pierre), poëte hollandais, né à Amsterdam, 1686-1733, a publié un recueil estimé d'idylles (*Dichtlievende Uitspannigen*), 1710, in-8°, et plusieurs éditions du *Hertspiegel*, 1723, in-8°, des vers de Sannazar, de M. de L'Hospital, etc.

Vlasta, d'abord compagne de Libussa, voulut, après la mort de cette princesse, 735, former en Bohême un Etat où les femmes auraient la supériorité. Elle s'établit dans une forteresse sur le mont Vidlové, et de là dévasta pendant huit ans le pays voisin. Elle publia un code, où il était défendu aux hommes de porter les armes, sous peine de mort. Assiégée par le duc de Bohême, Przémislas, elle fut tuée, les armes à la main, avec ses compagnes.

Vlieland, *Flevolandia*, île qui dépend de la Hollande septent. (Pays-Bas), à 9 kil. N. E. du Texel ; ch.-l., *Vlieland*. Elle n'a que 700 hab.

Voconces, *Vocontii*, anc. peuple gaulois de la Viennoise IIe, aujourd'hui partie E. de la Drôme. Ils avaient deux capitales : *Vasio* (Vaison), pour le district du S., et *Dea* (Die), pour celui du N.

Vodable, village à 12 kil. S. O. d'Issoire (Puy-de-Dôme). Ruines de l'antique palais des dauphins d'Auvergne.

Vodena, *Edesse* de Macédoine, v. du vilayet et à 80 kil. N. O. de Salonique; 12,000 hab.

Voet (Gisbert), théologien hollandais, né à Heusden, 1589-1676, fut l'un des gomaristes les plus ardents, et attaqua avec violence le système de Descartes. Ses ouvrages ont été réunis sous le titre de *Selectæ disputationes theologicæ*, 1648-69, 5 vol. in-4°, et de *Politica ecclesiastica*, 1663-76, 4 vol. in-4°.

Vogel (Jean-Christophe), compositeur, né à Nuremberg, 1756-1788, a imité la manière de Gluck. Il a donné à l'Opéra *la Toison d'or*, 1786, et l'on a représenté, après sa mort, *Démophon*, dont l'ouverture est restée célèbre.

Vogelberg, *Avicula*, sommet des Alpes Lépontiennes, au S. E. du Saint-Gothard, haut de 3,423 mètres. Source du Rhin postérieur.

Vogelsberg ou **Vogels-Gebirge,** chaîne de montagnes de l'Allemagne du N., entre les bassins du Weser et du Mein, entre le Spessart et le Taunus. Son point culminant, l'Oberwald, a 741 mèt.

Vogelweide (Walther de), minnesinger allemand, né dans le château de ce nom, en Thurgovie, prit part au combat poétique du château de la Wartbourg, 1206. Ses poésies ont été publiées dans les recueils de Manessen, 1758, et de Muller, 1784, et à part, par Lachmann, Berlin, 1813 et 1853.

Vogesus Mons, nom latin des *Vosges*.

Voghera, *Vicus Iriæ*, v. d'Italie, à 58 kil. N. E. d'Alexandrie, sur la Staffora. Evêché. Soieries; 12,000 habitants.

Vogler (Georges-Joseph), compositeur de musique, né à Würzbourg, 1749-1814, entra dans l'Eglise, fut maître de chapelle, réussit peu au théâtre, mais s'est rendu célèbre par son enseignement et ses travaux sur la théorie de l'harmonie. Il a eu pour élèves Winter, Weber, Meyerbeer, etc.

Vogouls, peuple de race finnoise, encore nomade dans les gouvernements de Perm et de Tobolsk (Russie). Ils font le commerce des pelleteries; beaucoup sont chrétiens, mais encore très-grossiers.

Voïart (Anne-Elisabeth **Petitpain,** connue sous le nom d'*Elisa*), née à Nancy, 1786-1866, fille d'un pauvre organiste, épousa un homme de lettres, M. Voïart, et dès lors s'occupa elle-même de littérature. Elle traduisit des romans allemands, puis composa des ouvrages de fantaisie et d'éducation : *la Vierge d'Arduenne*, 1820, in-8°; *Essai sur la danse*, 1823, in-8°; *la Femme ou les Six Amours*, 1827, 6 vol. in-12 ; *Nouvelles étrennes, dédiées aux enfants*, 1833, 2 vol. in-18; *le Mariage et l'amour*, 1834, in-8° ; *Mignonne*, 1834, 2 vol. in-8°; avec Mme Tastu, sa belle-fille, *le Livre des enfants, contes*, 1836-37, 8 vol. in-16; *Jacques Callot, roman*, 1841, 2 vol. in-8°; etc. Elle a collaboré à beaucoup de journaux ou recueils littéraires.

Void, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 10 kil. S. E. de Commercy (Meuse). Fromages; truites, écrevisses de la Meuse ; 1,284 hab.

Voies Romaines. Les plus importantes étaient les *voies militaires, consulaires* ou *prétoriennes;* elles étaient avant tout stratégiques et avaient été établies pour faciliter les mouvements des armées. Créées d'abord, en vertu de plébiscites, par les consuls, elles furent plus tard construites ou entretenues par les édiles, par les censeurs, par les quatuorvirs et les viocures. Elles n'avaient pas plus de 5m,50 de largeur, et étaient construites très-solidement ; elles se composaient d'une couche de sable fin et de quatre couches de maçonnerie ; la couche supérieure était formée de béton de gros cailloux ou d'un pavage en pierre dure, en lave basaltique, etc.; le tout était encadré entre des marges en grosse pierre. Elles partaient généralement de Rome. Elles étaient droites, autant que possible, avec des chaussées, des viaducs et des ponts, pour traverser les marécages et les rivières. Les plus anciennes étaient les voies *Latina, Salaria, Appia, Valeria, Flaminia, Cassia, Æmilia*, etc.; il y avait encore les voies *Amerina, Antiana, Ardeatina, Asinaria, Aurelia, Ciminia, Claudia, Collatina, Domitia, Labicana, Laurentina, Laviniensis, Nomentana, Ostiensis, Portuensis, Prænestina, Setina, Severiana, Sablacensis, Tiburtina, Triomphale, Tusculana, Vitellia*. Les voies militaires se prolongèrent, hors de l'Italie, dans toutes les provinces romaines; les légions travaillèrent à leur construction, sous la surveillance des gouverneurs. — Il y avait en outre des *voies vicinales*, qui s'embranchaient sur les premières, unissaient les villes et les bourgs, dans l'intérêt du commerce.— V. Bergier, *Hist. des grands chemins de l'empire romain*, 2 vol. in-4°, 1728; Nibby, *Delle vie degli antichi*, dans le 4e vol. de son édition de Nardini ; etc., etc.

Voigtland, *Variscia*, pays de l'anc. empire d'Allemagne, comprenant aujourd'hui le cercle de Zwickau (Saxe royale), le bailliage de Weyda (Saxe-Weimar), le cercle de Ziegenrück (Saxe prussienne), le bailliage de Ronneburg (Saxe-Gotha), les principautés de Reuss.— L'anc. cercle de *Voigtland*, dans le roy. de Saxe, avait pour capit. *Plauen*, et est aujourd'hui compris dans le cercle de Zwickau.

Voïoussa, *Aoüs*, riv. qui descend du Mezzovo, arrose les livahs de Janina, d'Avlone, baigne Premiti et Tebelen, se jette dans l'Adriatique au N. du golfe d'Avlone, après un cours de 200 kil.

Voiron, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil. N. O. de Grenoble (Isère), sur la Morge. Industrie active : toiles de chanvre, draps, chapeaux de paille; 10,262 h.

Voisenon (Claude-Henry **de Fuzée,** abbé de), littérateur, né au château de Voisenon, près de Melun, 1708-1775, fut de bonne heure admis à Paris dans le meilleur monde, où le charme de ses saillies le mit à la mode. Il écrivit, en 1738, *l'Heureuse ressemblance*, comédie en un acte et en vers, puis donna au Théâtre-Français, en 1739, *l'Ecole du monde*, en 3 actes et en vers, qui fut mal accueillie. A la suite d'un duel, pressé par sa famille et par les remords, il entra dans les ordres, fut nommé grand vicaire par l'évêque de Boulogne, son parent, 1740, et, à sa mort, refusa l'évêché. Le cardinal Fleury lui donna l'abbaye du Jars. Il s'établit à Paris, devint l'ami de M. et de Mme Favart, partagea son temps entre la cour et le théâtre, écrivit avec la plus grande facilité comédies, romans, petits vers, oratorios, ballets, et fut élu à l'Académie française, en 1760. Le duc de Choiseul, qui le protégeait, le fit admettre dans l'intimité de Mme de Pompadour, et le chargea de composer des essais historiques à l'usage des petits-fils de Louis XV; le duc d'Aiguillon le fit nommer ministre plénipotentiaire à Paris de l'évêque de Spire, 1771. Parmi ses comédies, *la Coquette fixée*, donnée aux Italiens, 1746, en 3 actes et en vers, est la meilleure et celle qui eut le plus de succès; on peut encore citer *la Jeune Grecque*, en 3 actes et en vers, 1756; parmi ses contes, presque toujours très-licencieux : *Zulmis et Zelmaïde*, 1745, in-12; *le Sultan Misapouf et la princesse Grisemine*, 1746, 2 vol. in-12; *Histoire de la féli-*

cité, 1751, in-12; des parodies; *les Fureurs de Saül*, poëme, 1759, in-4°; *Romans et contes*, 1767, 2 vol. in-12; etc., etc. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées en 1781, 5 vol. in-8°. Son style est souvent lourd, la phrase est indécise ; il y a dans toutes ses œuvres beaucoup de banalité et beaucoup d'indécence ; mais il a aussi du naturel, de la vivacité d'esprit et parfois de la grâce. Il a racheté bien des fautes par des actes nombreux de bienfaisance secrète.

Voisin (Catherine **Deshayes**, veuve **Monvoisin**, dite la), d'abord sage-femme à Paris au xviie siècle, se mit à faire le métier de devineresse, exploita la crédulité publique, mais fut compromise dans l'affaire de la marquise de Brinvilliers. Accusée d'avoir vendu des poisons, qu'on nommait alors *Poudres de succession*, elle fut condamnée par la Chambre ardente, et brûlée avec La Vigoureux et plusieurs autres, en place de Grève, 1680

Voisin. V. Voysin.

Voisin (Auguste), né à Pernes (France), 1800-1843, professeur à l'Athénée, puis à l'Université de Gand, rédacteur du *Messager des sciences historiques*, a publié de nombreux ouvrages, sur la Belgique principalement : *Guide des voyageurs dans la ville de Gand*, 1826 ; *Description des monuments gothiques du royaume des Pays-Bas*, 1829-1830, ouvrage complété en 1834, sous ce titre : *Description des monuments gothiques de la Belgique, de l'Allemagne, de la France et de l'Angleterre*, en allemand et en français ; *le Livre de Baudoyn, comte de Flandre; Notice sur la bataille de Courtrai ou des Eperons ; Notice sur la découverte et la colonisation des îles flamandes*, 1839; *la Châsse de sainte Ursule*, 1840; *Examen critique des historiens de J. Van Artevelde*, 1841 ; etc.

Voiteur, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 12 kil. N. E. de Lons-le-Saulnier (Jura), près de la Seille. Exploitation de gypse. Toiles de chanvre; 1,098 hab.

Voiture (Vincent), poëte et bel-esprit, né à Amiens, 1598-1648, fils d'un riche marchand de vins, fut le condisciple du comte d'Avaux, qui ne cessa de le protéger. De bonne heure reçu dans le meilleur monde, il gagna la faveur des grands par des pièces de vers latins et français, et fut nommé par Gaston d'Orléans contrôleur général de sa maison, puis introducteur des ambassadeurs. Il devint l'oracle de l'hôtel de Rambouillet par son esprit, sa verve, et la politesse de sa galanterie. Il suivit Gaston hors de France, négocia pour lui auprès d'Olivarès, dont il gagna les bonnes grâces, écrivant, dans toutes ces courses, de nombreuses lettres, spirituelles et intéressantes, adressées à ses amis de France. Il ne rentra à Paris qu'en 1633, et fut reçu en triomphe à l'hôtel de Rambouillet. Dès lors il se ménagea l'appui de Richelieu, surtout par sa fameuse lettre sur la prise de Corbie, qui est son chef-d'œuvre. Il fit partie de l'Académie française, dès son origine, 1635. Chargé d'une mission en Toscane, il poussa jusqu'à Rome et fut élu membre de l'Académie des Humoristes. A son retour, 1639, il fut nommé maître-d'hôtel du roi, suivit la cour, et reçut du comte d'Avaux une belle sinécure de 4,000 livres de rentes. Mazarin et Anne d'Autriche continuèrent à le protéger. Mais Voiture, entraîné par la passion du jeu et par la galanterie, gaspillait en grande partie la fortune qu'on lui prodiguait. Il fut pour ainsi dire le premier bourgeois qui, à force d'esprit, parvint à vivre dans la haute société. A sa mort, toute l'Académie prit le deuil. Il fut placé beaucoup trop haut par ses contemporains, dont il est difficile de comprendre l'engouement; son sonnet de *la Belle matineuse* passionna la cour et la ville, qui se déclarèrent en grande partie pour lui contre le sonnet rival de Maleville ; en 1638, son sonnet sur *Uranie*, opposé au sonnet de Benserade sur *Job*, causa la retentissante querelle des *uranistes* et des *jobelins*. Pendant tout le xviie siècle, il ne cessa d'être admiré, même par les meilleurs esprits, comme Boileau et Mme de Sévigné. Il est certain qu'il a rendu service à la langue en l'assouplissant, en la dégourdissant, en lui donnant un tour vif et ingénieux ; mais il est tombé souvent dans la recherche et l'affectation ; son esprit trahit toujours l'effort ; c'est avant tout l'homme de la *société polie* du xviie siècle. Ses *Œuvres* ont été plusieurs fois publiées depuis 1650 ; elles renferment surtout ses *Lettres* et des pièces de vers sur des sujets légers. Elles ont été rééditées par M. Ubicini, 1855, 2 vol. in-18, et par M. Am. Roux, 1858, in-8°.

Voïvode ou **Vayvode,** c'est-à-dire *chef de guerre*, en slave, nom porté dans l'anc. Pologne par les gouverneurs de provinces, et par les princes de Moldavie et de Valachie, avant qu'ils eussent pris celui d'hospodar.

Voïvodie Serbe, pays de l'empire Austro-Hongrois, maintenant réuni au gouvernement du banat de Temès. Il occupe le rectangle compris entre le Danube et la Theiss; le sud s'appelle Syrmie. C'est une contrée généralement plate, d'un sol humide et gras, qui donne d'abondantes récoltes en blé, maïs, riz et tabac. Il y a de riches mines de houille et de fer, encore peu exploitées. Les v. princ. sont : Baja, Theresienstadt, Kis-Kanisa, Szenta, Zombor, Vukovar, Neusatz, Ruma, etc. La population est surtout composée de Slaves.

Volaterræ, auj. *Volterra*, l'une des 12 lucumonies de l'anc. Etrurie, à l'O. de Sena Julia. Les Romains y battirent les Etrusques, 298 avant J. C. Patrie de Perse.

Volcano, *Hiera* ou *Volcania*, la plus au S. des îles Lipari. Elle renferme un volcan qui lance de la fumée et est inhabitée.

Volces, *Volcæ*, peuple de l'anc. Narbonaise Ire, qui comprenait plusieurs peuplades, les *Tectosages*, ch.-l. *Toulouse*, les *Arécomiques*, ch.-l. *Nîmes*. Auj. c'est la plus grande partie du Languedoc.

Voléro (Publilius), centurion romain, maltraité par les consuls, souleva les plébéiens, et se fit nommer tribun, 472 av. J. C. Il proposa alors de faire élire les tribuns par l'assemblée des tribus et non plus dans les comices par centuries, et de donner à l'assemblée plébéienne le droit de faire des *plébiscites*. Les grands et surtout le consul Appius Claudius luttèrent vainement contre ces propositions, qui furent adoptées.

Volga (Le), fleuve de Russie, anc. *Rha*, appelé *Etel* ou *Atel* ou *Idel* par les peuplades turques voisines de ses bords, a sa source dans l'immense forêt de Volkonski (gouvern. de Tver), sur le plateau du Valdaï, coule de l'O. à l'E. jusqu'à Kazan, puis du N. E. au S. O. jusqu'à Sarepta, enfin se dirige vers le S. E., et se jette dans la mer Caspienne par 70 embouchures environ. Ce delta est un labyrinthe de rivières, d'îles, de bancs de sable, de barres. Il arrose les gouvernements de Tver, Iaroslav, Kostroma, Nijni-Novogorod, Kazan, Simbirsk, Saratov, Astrakhan. Il reçoit : à droite, l'Oka, la Soura, la Sarpa; à gauche, la Tvertza, la Mologda, la Kostroma, la Kama, la Samara, etc. Son cours est d'environ 3,400 kil.; c'est le plus grand fleuve de l'Europe ; la navigation y est facile, mais la profondeur diminue graduellement, et il reste gelé pendant 5 mois ; il est très-poissonneux, surtout en saumons et en sterlets. Des canaux le relient à la Néva, la Dwina du nord, le Don.

Volhynie, en polonais *Wolhynsk*, gouvernement de la Russie, au S. O., entre ceux de Minsk et de Grodno au N., de Kiev à l'E., de Podolie au S., et la Pologne à l'O. Il est en grande partie couvert par les marais du Pripet, renferme de grandes forêts, qui fournissent résine, poix, goudron, et cachent beaucoup de bêtes féroces; il y a des terres très-fertiles en grains, légumes, fruits, plantes oléagineuses, tabac, lin, chanvre, etc. Fer, chaux, gypse, salpêtre. Industrie active : toiles, lainages, cuirs, poteries, porcelaine, etc. La Volhynie a 71,838 kil. carrés et 1,704,000 hab., en grande partie Ruthéniens. Le ch.-l. est *Jitomir*.— Réunie à la Lithuanie au xive siècle, elle fit partie de la Pologne jusqu'aux partages de 1793 et 1795. Elle fut mise en état de siége, lors de l'insurrection polonaise de 1863.

Volkhov, riv. de Russie, longue de 200 kil., qui unit le lac Ilmen au lac Ladoga.

Volkonsky, noble famille princière de Russie, qui prétend descendre de Rurik ; elle tire son nom de la *Volkona*, riv. du gouvern. de Toula. Elle a produit plusieurs hommes distingués, et principalement :

Volkonsky (Pierre, prince), mort en 1852. Entré fort jeune au service militaire, il attira l'attention de Paul Ier, devint colonel en 1800, et fut nommé aide de camp d'Alexandre Ier, en 1801. Il accompagna l'empereur dans ses campagnes et dans ses voyages, devint lieutenant général, après Lutzen, en 1813, contribua au succès de la campagne de Saxe et de la campagne de France, comme chef de l'état-major général. L'empereur Nicolas le nomma ministre de la maison impériale, dès son avénement, et accrut considérablement les attributions de ce ministère. Il présida à toutes les constructions et aux embellissements des résidences impériales, fut comblé de faveurs, et reçut le titre d'altesse avec le bâton de maréchal.

Volkyr ou **Volzir de Seronville** (Nicolas), historien né à Bar-le-Duc vers 1480, secrétaire d'Antoine de Lorraine, a écrit : *Chronique des rois d'Austrasie*, en vers, in-4°, 1530 ; *Hist. de la victoire du duc Antoine contre les Luthériens*, in-fol., 1526, etc.

Vollenhove (Jean), théologien protestant du xvii^e siècle, fut pasteur à Zwolle et à la Haye. On le considère comme l'un des meilleurs poëtes hollandais et Vondel l'appelait son fils. Parmi ses *Poésies*, réimprimées en 1750, in-4°, on remarque surtout *le Triomphe de la Croix*.

Vollore-Ville. *Volotrense Castrum*, v. de l'arrond. et à 12 kil. S. E. de Thiers (Puy-de-Dôme). Ruines romaines; elle était jadis fortifiée; 2,450 hab. A quelque distance se trouve le bourg de *Vollore-Montagne*.

Volsmunster. anc. ch.-l. de cant. de l'arrond. et à 40 kil. E. de Sarreguemines (Lorraine); 1,125 hab.

Volnay. village de l'arrond. et à 6 kil. S. O. de Beaune (Côte-d'Or). Excellents vins rouges, recueillis sur les coteaux des environs; 700 hab.

Volney (Constantin-François **Chasseboeuf,** comte de), né à Craon (Anjou), 1757-1820, fils d'un avocat, fit de brillantes études à Angers, puis vint à Paris, et abandonna bientôt la médecine pour l'érudition. Il publia. dès 1781, un mémoire *Sur la chronologie d'Hérodote*, qui commença sa réputation. et fut bien accueilli chez le baron d'Holbach et chez M^{me} Helvétius. Ayant fait un héritage de 6,000 francs, il se prépara à un grand voyage en Orient, et partit, à pied, le sac sur le dos, 1782. Il se confina pendant plusieurs mois dans un couvent du Liban. pour apprendre l'arabe, visita pendant quatre ans la Syrie et l'Egypte ; puis, à son retour, publia le *Voyage en Egypte et en Syrie*, 1787, 2 vol. in-4° et in-8°, qui eut le plus légitime succès ; on y trouve, en effet, beaucoup d'exactitude, un grand talent d'observation, et un style remarquable. Il écrivit ensuite des *Considérations sur la guerre des Turcs et de la Russie*, 1788, in-8°, et publia à Rennes le journal *la Sentinelle*. Il fut nommé député aux Etats-généraux, et se montra partisan d'une liberté intelligente, mais sans passion, et plutôt en philosophe qu'en homme politique. Il continuait d'ailleurs ses travaux littéraires, envoya au concours de l'Académie des inscriptions en 1790 un mémoire sur la *Chronologie des douze siècles antérieurs au passage de Xerxès en Grèce*, et publia en 1791 *les Ruines ou méditations sur les révolutions des empires*, in-8°, livre froid, déclamatoire, anti-religieux, qui renferme cependant de grandes beautés. Volney se rendit ensuite en Corse, acheta près d'Ajaccio un domaine, qu'il nommait *ses petites Indes*, pour y acclimater les cultures coloniales, mais fut arrêté dans ses essais par les troubles politiques. En 1793, il fit paraître un traité de morale sous ce titre : *la Loi naturelle, ou catéchisme du citoyen français*, in-16. Attaché au parti girondin, il fut dix mois prisonnier; le 9 thermidor le rendit à la liberté. Il professa l'histoire à l'Ecole normale, puis alla aux Etats-Unis, où il fut bien accueilli ; à son retour, il apprit qu'il avait été nommé membre de l'Institut. Il avait connu Bonaparte en Corse ; il adhéra au 18 brumaire, mais refusa le ministère de l'intérieur. Nommé sénateur, il s'opposa au Concordat, à l'expédition de Saint-Domingue, à l'établissement de l'Empire; il n'en fut pas moins créé commandant de la Légion d'honneur, 1804, et comte, 1808. Il s'occupa d'ailleurs plus assidûment des lettres que des affaires, et fut de la Société d'Auteuil, de ceux que Napoléon appelait les *idéologues*. Il signa l'acte de déchéance en 1814, et continua de siéger dans la Chambre des pairs. Dans ses *Œuvres complètes*, publiées en 8 vol. in-8°, 1820-26, on trouve, outre les ouvrages déjà cités : *De la simplification des langues orientales*, 1795 ; *Tableau du climat et du sol des Etats-Unis d'Amérique*, 1803, 2 vol. in-8°; *Recherches nouvelles sur l'Histoire ancienne*, qui renferment sa *Chronologie d'Hérodote ; Alphabet européen appliqué aux langues asiatiques*, 1819; *Discours sur l'étude philosophique des langues ;* etc. Il a fondé un prix annuel de 1,200 francs pour le meilleur travail sur les langues orientales.

Volo. anc. *Pagasus* ou *Iolcos*, port de la Turquie d'Europe, sur le *golfe de Volo* (golfe *Pélasgique* ou *Pagasétique* des anciens), à 60 kil. S. E. de Larisse. Archevêché grec. Commerce actif ; 4,000 hab.

Vologda (La), riv. de Russie, affluent de la Soukhona, a 180 kil. de cours.

Vologda. ch.-l. du gouvernement de ce nom (Russie), sur la Vologda, à 730 kil. S.E. de Saint-Pétersbourg. Archevêché grec; églises nombreuses. Cuirs, toiles, draps, couleurs ; commerce actif avec Arkhangel, la Sibérie, Saint-Pétersbourg. Fondée par les marchands de Novogorod au x^e siècle, elle fit partie de la principauté de Rostov et fut soumise aux grands-ducs de Moscou, en 1390 ; 16,000 hab.

Le gouvern. de *Vologda*, entre ceux d'Arkhangel, au N.; d'Olonetz et de Novogorod, à l'O.; d'Iaroslav, de Kostroma, de Viatka, de Perm, au S.; et la Sibérie, à l'E., a 1,005,000 kil. carrés, et 402,725 hab. Arrosé par la Petchora, la Soukhona, la Vologda, il a un sol plat, excepté vers l'E., où sont les monts Ourals ou Poyas ; il renferme d'immenses forêts et quelques lacs ; le climat est très-rigoureux; il y a quelques sources salées, des mines de fer, de cuivre, du granit, du grès, etc.

Vologèse I^{er}, roi des Parthes, succéda à son père Vonones II, en 50, donna à ses frères Tiridate et Pacorus l'Arménie et la Médie, lutta contre les Romains, qui voulaient mettre sur le trône d'Arménie leur protégé Tigrane, fut battu par Corbulon, mais finit par assurer le pays à son frère. Il mourut probablement vers 81 et eut son fils Pacorus pour successeur.

Vologèse II, roi des Parthes, succéda à son père Chosroès, régna probablement de 122 à 149, repoussa les Alains de l'Arménie et de la Cappadoce, et fut en rapport avec Antonin.

Vologèse III, fils du précédent, voulut, à la mort d'Antonin, reprendre l'Arménie, 162, eut d'abord quelques succès, puis fut battu par les lieutenants de Marc Aurèle, et perdit probablement la Mésopotamie.

Vologèse IV, 191-208 (?), fils du précédent, soutint la cause de Pescennius Niger, mais fut battu par Septime Sévère, qui prit et pilla sa capitale.

Vologèse V, fils du précédent, eut à combattre ses frères, puis les Romains L'histoire de Perse est alors pleine d'obscurités; on ne sait pas s'il fut détrôné par son frère Artaban, ou s'il mourut dans la lutte contre Artaxerxès I^{er}, chef des Sassanides.

Volonne, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 18 kil. S. E. de Sisteron (Basses-Alpes), sur la rive gauche de la Durance ; 988 hab.

Volons, *Volones*, esclaves de Rome, qui formèrent deux légions, après la bataille de Cannes, se battirent vaillamment et furent affranchis, aux frais du trésor public, après deux ans de service.

Volpato (Giovanni), graveur italien, né à Bassano, 1735-1802, publia, sous le pseudonyme de *Jean Renard*, des gravures d'un trait vigoureux, fut initié par Bartolozzi à tous les secrets de l'art, grava avec talent à Rome les peintures de Raphaël, et forma un grand nombre de bons élèves, entre autres Morghen, qui devint son gendre. On a de lui : *Principes du dessin, tirés des meilleures statues antiques*, Rome, 1786, in-fol., et atlas de 35 pl.

Volpi (Gianantonio), érudit et éditeur italien, né à Padoue, 1686-1766, fit de bonnes études, cultiva la poésie latine, et fonda un établissement typographique, d'où sortirent des livres remarquables par l'élégance des caractères et par les annotations critiques qui les accompagnent; on cite surtout les classiques anciens et modernes, et principalement le Catulle. Volpi fut professeur de philosophie, puis d'éloquence latine, à l'Université de Padoue.

Volsk. v. du gouvern. et à 140 kil. N. E. de Saratov (Russie), sur le Volga. Tanneries, briqueteries; navigation active ; 14,000 hab.

Volsques. *Volsci*, peuple de l'Italie ancienne, dans le sud du Latium; ils appartenaient à la race des Osques. Ils étaient divisés en un grand nombre de petits Etats, qui formaient une sorte de confédération mal unie; les princ. villes étaient : Antium, Anxur, Arpinum, Privernum, Vélitres; les Volsques de la côte avaient une petite marine marchande. Soumis, en partie, par Tarquin le Superbe, ils s'affranchirent après son expulsion, luttèrent contre Rome, surtout au temps de Coriolan, s'unirent souvent aux Eques et aux Etrusques, furent forcés de mettre bas les armes, après la prise d'Antium et d'Anxur, 406 av. J. C., reprirent les armes, après l'invasion gauloise de 390, et finirent par être complétement domptés dans la grande insurrection latine de 341-338.

Volta (Alessandro), physicien italien, né à Côme 1745-1827, entretenait, dès l'âge de 18 ans, une correspondance avec l'abbé Nollet. Deux mémoires, adressés l'un à Beccaria, *De vi attractiva ignis electrici*, 1769, l'autre à Spallanzani, *De modo construendi novam machinam electricam*, 1771, lui valurent la chaire de physique à l'école de Côme, 1774. Les travaux sur l'électricité le rendirent bientôt célèbre, et il fut nommé professeur à l'Université de Pavie, en 1779. Il visita à plusieurs reprises, 1777, 1782, une partie de l'Europe pour se mettre en rapport avec les hommes les plus savants. En 1801, il répéta ses expériences sur l'électricité devant une commission de l'Institut et devant Bonaparte, premier

Consul, qui lui fit voter une médaille d'or; en 1802, il fut associé de l'Institut. Membre de la consulte de Lyon, il fut nommé sénateur du royaume d'Italie, avec le titre de comte. Il ne quitta ses fonctions de professeur qu'en 1819. Son grand titre de gloire, c'est la découverte de la pile. Toute sa vie, Volta s'était occupé des phénomènes de l'électricité ; il a attaché son nom à l'électrophore, à l'électromètre, à l'eudiomètre; à la suite des nombreux débats suscités par la découverte de Galvani et par les partisans de l'électricité animale, il parvint à force de sagacité à composer la pile voltaïque, 1799, cette merveilleuse invention qui devait rendre tant de services en chimie, en médecine, dans tous les arts, et qui plus tard amènera à la télégraphie électrique. Les travaux de Volta ont été presque tous réunis par Antinori, Florence, 1816, 3 tomes en 5 vol. in-8°.

Volta, fleuve de la Guinée (Afrique), vient des montagnes de Kong, et se jette dans le golfe de Guinée, sur les limites de la Côte-d'Or et de la Côte des Esclaves. Cours de 620 kil.

Voltaire (François-Marie **Arouet de**), né à Châtenay, près de Sceaux, le 20 février 1694 (ce qui est peu probable), ou plutôt à Paris, le 21 novembre 1694, mort à Paris, le 30 mai 1778, était le 5e enfant de François Arouet, ancien notaire au Châtelet et de Marie-Marguerite Daumart, tous deux originaires du Poitou. Il naquit si faible qu'on ne put le baptiser que 9 mois après ; le parrain fut l'abbé de Châteauneuf, fort ami de madame Arouet, femme aimable et spirituelle, qui mourut avant 1714. Le père d'Arouet, receveur des épices de la chambre des comptes en 1701, ne semble pas avoir été pour ses enfants un guide tendre ou éclairé. Voltaire avait un frère aîné, *Armand*, né vers 1685, mort en 1745, qui tomba dans les folies du jansénisme ; et une sœur, *Marie*, mariée en 1709 à Mignot, correcteur de la chambre des comptes, morte en 1726. Le jeune Arouet passa sept années au collége Louis-le-Grand, sous la direction des jésuites, et conserva toute sa vie une vive affection pour le P. Porée, son maître de rhétorique; il y fit de brillantes études, et composa dès lors un grand nombre de vers, poésies légères, odes, et même une tragédie, *Amulius et Numitor*. Il fut alors présenté par l'abbé de Châteauneuf à Ninon de Lenclos, qui lui légua 2,000 livres pour former sa bibliothèque. A sa sortie du collége, il fut envoyé aux écoles de droit, mais abandonna dès le premier jour la jurisprudence pour vivre dans la *société du Temple*, frondeuse et débauchée, où l'avait fait introduire l'abbé de Châteauneuf ; il y fut bientôt à la mode et on l'appelait déjà le *familier des princes*. Il composa, en 1712, l'*Ode sur le vœu de Louis XIII*, en 1713, l'*Ode sur les malheurs des temps*, et se mit à travailler à une tragédie d'*Œdipe*. Son père l'attacha en qualité de secrétaire au marquis de Châteauneuf, ambassadeur auprès des Provinces-Unies, qui l'emmena à La Haye. Il y mena une vie dissipée et eut une liaison amoureuse avec la fille cadette de Mme du Noyer, espèce d'aventurière, réfugiée en Hollande. On l'éloigna de La Haye ; son père venait de le déshériter et d'obtenir contre lui une lettre de cachet. Voltaire se laissa enfermer dans une étude de procureur, 1714, et s'y lia avec Thieriot, garçon d'esprit, qui resta son ami. Mais il continuait à courir les théâtres, à fréquenter les salons, à rimer pour les grandes dames et les actrices. Son père, en désespoir de cause, le confia à M. de Caumartin, oncle maternel des deux d'Argenson, condisciples de Voltaire. C'est dans le château de ce vieillard intelligent, c'est en l'entendant parler, qu'il conçut l'idée de *la Henriade* et du *Siècle de Louis XIV;* il résolut dès lors de suivre la carrière des lettres. Au commencement de la Régence, on lui attribua des vers cyniques, dirigés contre le Régent ; il fut exilé à Tulle, puis à Sully-sur-Loire. Il y connut le duc de Sully. Il put bientôt revenir à Paris, et prit part à la querelle des anciens et des modernes, en choisissant La Motte pour sujet de ses épigrammes. De nouveaux couplets circulèrent contre le Régent; Voltaire fut dénoncé comme en étant l'auteur, et fut mis à la Bastille, 1717-1718 ; c'est là qu'il écrivit les deux premiers chants de *la Henriade* et qu'il acheva son *Œdipe*. Remis en liberté, il fut présenté au Régent, qui lui donna une gratification de 1,000 écus : « Je remercie Votre Altesse Royale de ce qu'elle veut bien se charger de ma nourriture, lui dit-il, mais je la prie de ne plus se charger de mon logement. » C'est alors qu'il changea son nom d'Arouet contre celui de Voltaire. Le succès d'*Œdipe*, qui fut joué le 18 novembre 1718, acheva de le mettre à la mode ; le prince de Conti, la belle maréchale de Villars, le Régent lui-même l'accueillaient avec faveur; sa vie était aussi dissipée que laborieuse. Il fit jouer *Artémire*, 1720, puis *Marianne*, 1724, et la comédie de *l'Indiscret*, sans beaucoup réussir. C'est alors qu'il entra en relations avec lord Bolingbroke ; mais tout en multipliant ses études, il ne négligea pas de courtiser les grands personnages, même Dubois, et, par la protection des seigneurs, ses amis, il obtint des priviléges qu'il revendit à des traitants; il plaça une partie de son bien dans la Compagnie des Indes ; il poursuivit à la fois la gloire et la fortune, composant de charmantes épîtres et des poésies légères, tout en continuant *la Henriade*. Cependant, en 1722, il fut frappé à l'improviste par un certain Beauregard, espion qui jadis l'avait dénoncé, et poursuivit un procès contre lui, sans obtenir satisfaction. Il accompagna en Hollande Mme de Rupelmonde, pour laquelle il composa sa belle *Épître à Uranie*, visita J.-B. Rousseau, à Bruxelles, et se brouilla pour toujours avec lui. Il venait d'achever *la Henriade ;* l'abbé Desfontaines la fit imprimer frauduleusement à Rouen, sous le titre de *la Ligue*, 1723, in-8°; ce fut pour le poëte une cause de vif déplaisir. Il se fit alors le courtisan du duc de Bourbon et de la marquise de Prie, recevant des pensions du roi et de la reine, se liant avec les frères Pâris, pour accroître sa fortune déjà assez belle. Une cruelle aventure vint interrompre sa vie de plaisirs et de succès. Le chevalier de Rohan, qu'il avait blessé par quelques vives paroles, le fit bâtonner au sortir d'un dîner chez le duc de Sully, 1726. Personne ne soutint l'homme outragé qui demandait justice de ce lâche guet-apens ; Voltaire, après avoir passé six semaines dans la retraite pour apprendre les armes, envoya un cartel au chevalier de Rohan ; mais il fut arrêté par la police et de nouveau jeté à la Bastille. Au bout d'un mois, plein de ressentiment contre la société, il demanda et obtint la permission de passer en Angleterre.

Il vécut aux environs de Londres, surtout chez un riche négociant, M. Falkener, écrivant peu, travaillant beaucoup, en contact avec les lettrés et les libres penseurs que Bolingbroke réunissait auprès de lui, à Dawley ; il connut alors Pope et Swift; il put voir porter à Westminster le corps du grand Newton, 1727 ; il lut Shakspeare et Addison; il lut surtout les écrits des sceptiques anglais, Tindal, Collins, Shaftesbury. Il publia en anglais : *Essay on epic poetry*, et *Essay upon the civil wars of France*, appendices de *la Henriade* qu'il venait d'achever. Ce poëme, dont Louis XV avait refusé d'accepter la dédicace, parut sous le patronage de la reine d'Angleterre, au moyen d'une souscription qui réussit complétement. Il fut accueilli avec une sorte d'enthousiasme ; on le considéra, en France, comme un ouvrage merveilleux, beau comme Virgile ; la postérité n'a pas ratifié cette admiration, quoiqu'il y ait dans *la Henriade* plus de talent et plus de vers remarquables que dans tous les poëmes épiques écrits en français. Voltaire revint à Paris en 1729, et nous le voyons alors occupé d'augmenter sa fortune par d'heureuses spéculations financières, tandis qu'il compose *Brutus* et achève l'*Histoire de Charles XII*. *Brutus* n'obtint qu'un succès médiocre, 1730 ; mais l'*Histoire de Charles XII*, qu'il fut forcé de faire imprimer secrètement à Rouen, 1731, fut accueillie comme devait l'être ce chef-d'œuvre de narration, d'un goût parfait, d'un style net, intelligent, précis. A la même époque, Voltaire improvisait la comédie des *Originaux*, écrivait pour Rameau l'opéra de *Samson*, attaquait l'intolérance qui avait refusé à son amie Adrienne Lecouvreur les honneurs de la sépulture, et faisait jouer *Eriphile*, 1732, mais avec très-peu de succès. Aiguillonné par cet échec, il composa et fit représenter *Zaïre, cette pièce enchanteresse*, inspirée par Shakspeare et par l'intelligence du sentiment chrétien ; *la Mort de César*, autre souvenir du grand poëte anglais, fut d'abord jouée dans un collége, 1733. Les *Lettres sur les Anglais*, plus connues sous le nom de *Lettres philosophiques*, révélèrent à la France la littérature anglaise, Shakspeare, Locke, Newton, mais aussi la verve d'un esprit audacieux qui commençait ouvertement ses attaques contre la religion. Le Parlement les condamna à être brûlées, 1734, et un décret de prise de corps fut lancé contre l'auteur. En même temps la publication du *Temple du Goût* empêchait Voltaire d'entrer à l'Académie française, et contribuait à faire accueillir avec froideur *Adélaïde Du Guesclin*, 1734. *Le Pour et le Contre, ou Épître à Uranie*, augmenta le nombre de ses ennemis. Menacé dans sa liberté, Voltaire courut se cacher à Cirey, sur les confins de la Lorraine. C'est là qu'il devait passer les années les plus heureuses de sa vie, auprès

de Mme Du Châtelet, dont il avait fait depuis quelque temps la connaissance.

Cette liaison célèbre dura plus de quinze ans; Voltaire était véritablement sous le charme de la marquise, femme supérieure malgré ses étrangetés, qui exerça la plus grande influence sur ses études et sur ses travaux. Il dut faire de fréquentes absences, à Paris, en Hollande, à Lunéville, à Berlin; mais c'est à Cirey qu'il est définitivement installé, vivant largement, sans cesse entouré d'hôtes spirituels, travaillant la plus grande partie de la journée, jouant la tragédie, la comédie, la farce, jusqu'aux marionnettes, déployant une ardeur infatigable et une verve intarissable. Il écrit des contes, des comédies; il travaille au *Siècle de Louis XIV;* il tente une représentation de *la Mort de César;* il s'associe aux études de Mme Du Châtelet sur la physique et la géométrie; c'est alors qu'il concourut avec Mme Du Châtelet pour un prix de physique sur la nature du feu, prix qui fut décerné à Euler; mais les travaux des deux *amis* furent jugés dignes d'être insérés dans les Mémoires de l'Académie. En 1736, il fait jouer à Paris avec un très-grand succès sa tragédie d'*Alzire*, l'un de ses chefs-d'œuvre, et, la même année, *l'Enfant prodigue*, la meilleure de ses comédies; mais il s'abandonne à des invectives médiocres contre J.-B. Rousseau, et, en publiant *le Mondain*, 1736, poëme badin, dans lequel il fait l'apologie du luxe et des arts, il excite contre lui de nouveaux ennemis, et croit devoir passer quelque temps en Hollande; c'est là qu'il achève ses *Éléments de Newton*, commencés à Cirey. Il n'oubliait pas d'ailleurs ses ennemis; lançait contre l'abbé Desfontaines le pamphlet du *Préservatif*, et cherchait à le peindre dans la comédie de *l'Envieux*, 1738, qui ne fut cependant pas représentée. *Zulime*, tragédie inspirée par le *Bajazet* de Racine, fut jouée sans succès, 1740; de cette époque datent l'opéra de *Pandore*, la comédie de *la Prude*, et les beaux *Discours sur l'homme*, imités de Pope. Depuis longtemps le prince de Prusse, Frédéric, était en correspondance avec Voltaire; ils eurent une première entrevue en 1740, au château de Meurs, près de Clèves; puis, quand Frédéric II fut roi, Voltaire se rendit à Berlin, mais sans s'y arrêter. A son retour à Cirey, il acheva *Mahomet*, qui fut joué d'abord à Lille, 1741, puis au Théâtre-Français en 1742; cette pièce réussit, mais Fleury força l'auteur à la retirer, et Voltaire, payant d'audace, dédia cette pièce au pape lui-même, Benoît XIV, qui accepta la dédicace avec force louanges. *Mérope* eut un succès éclatant, 1743; l'auteur, porté en triomphe dans la loge de la maréchale de Villars, dut être embrassé, aux cris enthousiastes de la foule, par la jeune duchesse de Villars. Voltaire crut pouvoir aspirer au fauteuil académique; il fut encore une fois repoussé; il se consola de cette injustice dans l'amitié et dans l'estime du jeune Vauvenargues. C'est alors que le comte d'Argenson, ministre de la guerre, eut l'idée d'employer Voltaire, comme diplomate, pour décider Frédéric II à rompre avec Marie-Thérèse; il se rendit à Berlin, fut parfaitement accueilli par le roi, par la margrave de Baïreuth, par la princesse Ulrique, pour laquelle il composa la charmante épître du *Rêve*, mais échoua dans sa mission, 1743. Voltaire, reprit ses travaux et sa vie de Cirey, composa le *Poëme sur les événements de l'année* 1744, s'appliqua à gagner les bonnes grâces de la nouvelle favorite, Mme de Pompadour, et écrivit *la Princesse de Navarre*, comédie-ballet, dont la musique était de Rameau; *cette farce de la foire*, comme il disait lui-même, fut représentée à Versailles, en 1745, et lui rapporta plus d'honneurs de cour que tous ses chefs-d'œuvre. Il fut nommé historiographe de France, et gentilhomme ordinaire de la chambre; dans sa reconnaissance de courtisan, il composa le *Poëme de Fontenoy* et l'opéra du *Temple de la gloire*. Mais un nouvel adversaire venait de prendre la place de Desfontaines, mort en 1745; Fréron commença contre lui ses critiques mordantes et spirituelles. Cependant Voltaire, avec l'appui de Mme de Pompadour, parvint à entrer à l'Académie française, 1746. Il ne devait pas longtemps rester en repos. On lui opposa le vieux Crébillon, dont les tragédies furent imprimées au Louvre; puis, à la suite d'une querelle particulière, Voltaire, craignant la vengeance de quelques ennemis, se réfugia à Sceaux, auprès de la duchesse du Maine, 1746; c'est là qu'il composa le premier de ses romans, *Zadig;* c'est là qu'il forma le projet de refaire une à une toutes les pièces de Crébillon, et qu'il commença *Sémiramis*. En 1748, il passa quelque temps à Lunéville, auprès du bon roi Stanislas, revint à Paris, pour assister à la représentation de cette tragédie, par laquelle il avait voulu faire une sorte de révolution dans l'art dramatique, et qui fut mal accueillie. C'est alors qu'il apprit l'intimité qui venait de s'établir entre Mme Du Châtelet et le jeune Saint-Lambert; il pardonna, se résigna avec esprit, mais non sans douleur, et se consola, en redoublant d'activité intellectuelle. Il écrivit *Nanine*, représentée à Paris avec succès, 1749, *la Femme qui a raison*, jouée à Lunéville, et s'occupa avec ardeur de travaux plus graves : *Histoire de la guerre de* 1749, *Eloge des officiers qui sont morts dans la campagne de* 1741, *Panégyriques de Louis XV*, de *saint Louis*, etc. Il se délassait en publiant les *Embellissements de Paris*, *le Philosophe indien et le Bostangi, ou les Embellissements de la ville de Cachemire;* il soutenait une vive polémique, malheureusement sans avoir raison, pour révoquer en doute l'authenticité du *Testament du cardinal de Richelieu*. La mort de Mme Du Châtelet à Lunéville fut pour Voltaire un coup terrible; il abandonna Cirey, et revint à Paris, 1749.

Il s'établit dans la maison qu'avait habitée la marquise, rue Traversière-Saint-Honoré, et appela auprès de lui sa nièce, Mme Denis, alors âgée de trente-neuf ans; il fit jouer ses tragédies dans sa maison, sur un petit théâtre intime, et donna au Théâtre-Français *Oreste*, tragédie dans laquelle il s'était inspiré de Sophocle, et qui ne fut pas goûtée. Le roi et Mme de Pompadour lui témoignaient alors beaucoup de froideur; ses amis se montraient indifférents; il échoua deux fois, lorsqu'il voulut entrer à l'Académie des sciences et à l'Académie des Inscriptions; enfin il souleva de nouvelles passions, en défendant *l'Esprit des lois*, et le contrôleur général Machault, qui avait établi l'impôt du vingtième, même sur les biens ecclésiastiques (*la Voix du sage et du peuple*). Alors seulement il céda aux sollicitations du roi de Prusse et se rendit à Berlin, pour y demeurer. Il fut comblé d'attentions et d'honneurs, nommé chambellan, pourvu d'un traitement de 20,000 livres et reçut la croix du Mérite. Ce fut d'abord un enchantement. Il travaillait avec Frédéric, revoyait ses écrits, soupait le soir avec les philosophes qui formaient la compagnie du roi, et donnait un libre cours à la verve pétulante de son esprit. Mais la bonne intelligence ne dura pas longtemps; il y eut des torts réciproques; Voltaire s'emporta contre Maupertuis, contre Baculard d'Arnaud; quelques indiscrétions augmentèrent le mécontentement; Voltaire ne pouvait être dupe du roi et s'en était moqué plusieurs fois; Frédéric ne pouvait longtemps supporter l'humeur intolérante du poëte, qui, tout en flattant, se croyait bien supérieur et voulait se mêler de politique. Voltaire attaqua violemment Maupertuis et l'Académie de Berlin dans la célèbre *Diatribe du docteur Akakia;* ses disputes bruyantes avec La Beaumelle achevèrent de porter le trouble dans les relations du poëte et du roi; Voltaire quitta Berlin en 1753. Il avait achevé *le Siècle de Louis XIV*, qui parut à Berlin, 1752, 2 vol. in-12; il y travaillait depuis longtemps; c'est son chef-d'œuvre dans le genre historique; la conception est originale, malgré les divisions un peu arbitraires qu'on lui a reprochées; le style en est toujours clair, vif, rapide et pur. Il avait écrit le conte de *Micromégas*, dirigé contre Maupertuis, le beau poëme de *la Loi naturelle*, et sa tragédie de *Catilina ou Rome sauvée* venait d'obtenir un grand succès à Paris, en 1752; mais *le Duc de Foix* et *le Duc d'Alençon* étaient de pâles imitations d'*Adélaïde Du Guesclin*.

Voltaire, en quittant Berlin, traversait lentement l'Allemagne, par Leipzig, d'où il lança un nouveau pamphlet à Maupertuis, *Lettre du docteur Akakia au natif de Saint-Malo;* par Gotha, où il commença les *Annales de l'Empire*, le plus aride de ses ouvrages, et où il se vengea de Frédéric, en montrant un *Recueil de poésies*, que celui-ci lui avait jadis donné, et où il se moquait de plusieurs grands personnages. Frédéric fut instruit de cette indiscrétion, et donna l'ordre au baron de Freytag, son résident à Francfort, de reprendre à Voltaire sa clef de chambellan et le ruban de l'ordre *pour le Mérite*, ainsi que tous les papiers appartenant au roi. Par une exagération de zèle ridicule, Freytag arrêta Voltaire à Francfort, lui fit supporter toutes sortes d'avanies à lui et à sa nièce, et lui donna lieu d'exercer plus tard sa verve satirique aux dépens *des poésies du roi son gracieux maître*. Après quelque séjour à Mayence et auprès de l'électeur palatin, Voltaire rentra en France, demeura quelque temps à Colmar, alla passer un mois auprès de dom Calmet à l'abbaye de Senones, préparant en secret des matériaux pour l'*Essai sur les mœurs*, adressant des articles à d'Alem-

bert pour l'*Encyclopédie ;* puis, il se rendit à Lyon pour rendre visite à son vieil ami, le duc de Richelieu, et enfin se décida à s'établir sur les frontières de la France et de la Suisse, pour pouvoir vivre tranquille, parler et écrire librement, à l'abri des persécutions et des intrigues, 1754.

Après un séjour de deux mois au château de Prangins, il acheta pour sa résidence d'hiver Monrion près de Lausanne, et pour sa résidence d'été *les Délices*, près du confluent du Rhône et de l'Arve. Il fit plus tard l'acquisition de Ferney et de Tourney, pour pouvoir être complétement indépendant, 1758. *L'Orphelin de la Chine* eut un éclatant succès à Paris, 1755 ; puis il publia le poëme du *Désastre de Lisbonne*, et l'*Essai sur l'histoire générale et sur les mœurs et l'esprit des nations depuis Charlemagne jusqu'à nos jours*, 1756, 7 vol. in-8°, œuvre admirable en beaucoup de points, mais où les préoccupations antireligieuses se font trop souvent sentir. Malgré les nombreux visiteurs qui venaient rendre hommage à ce génie universel, Voltaire restait toujours laborieux et fécond. C'est alors surtout qu'il se livra presque tout entier à la polémique religieuse, économique, parlementaire, qui devait encore augmenter son influence et le nombre de ses ennemis. Il était comme l'âme de l'*Encyclopédie;* il attaquait avec une violence inouïe ceux qui la décriaient, les Nonnotte, les Chaumeix, les Vernet, les Moreau, les Berthier, Pompignan comme Joly de Fleury ; c'est alors qu'il écrivit tant de pamphlets contre Fréron, la comédie de *l'Ecossaise*, 1760, la satire du *Pauvre Diable*. Dans le même temps il fit jouer *Tancrède*, et publia *Candide*, chef-d'œuvre d'esprit et de turpitude, 1761. Il avait d'ailleurs repris sa correspondance avec Frédéric II, et ne fut peut-être pas étranger à l'inconcevable inaction de Richelieu après la capitulation de Closterseven. C'est vers 1760, 1761, qu'il devint complétement le *patriarche de Ferney*, admiré ou détesté, mais à coup sûr indifférent à personne, en France et même en Europe. Enhardi par la sûreté de l'asile qu'il a su se ménager, il attaque ouvertement le catholicisme; il écrit le *Sermon des cinquante*, l'*Extrait des sentiments de Jean Meslier*, *Dieu et les hommes*, la *Collection d'anciens évangiles*, la *Bible enfin expliquée*, les *Droits des hommes et les usurpations des papes*, le *Cri des nations*, etc. Égaré par la passion, il se déclarait pour Catherine II, qui, sous prétexte de protéger les dissidents contre l'intolérance, préparait la ruine de la Pologne ; sans être jaloux de J.-J. Rousseau, il s'irritait outre mesure contre le philosophe, qui se montrait l'ennemi des sciences et des arts, et, après sa *Lettre sur les spectacles*, surtout après les *Lettres de la montagne*, il donna libre cours à son humeur satirique et l'accabla en publiant contre lui *les Sentiments des citoyens*, 1765. Parmi les ouvrages qui nuiront le plus à la mémoire de Voltaire, il faut bien citer le poëme de la *Pucelle*, dans lequel il a profané l'héroïsme de Jeanne d'Arc; c'est une mauvaise action, vraiment impardonnable, et Voltaire travailla à cette œuvre grossière, indigne de son esprit et de son talent, pendant une partie de sa vie. Mais à la même époque, il adoptait généreusement M^lle^ Corneille, parente collatérale du grand poëte, et il lui donnait la plus grande partie des bénéfices de la vente de son *Commentaire sur Corneille ;* il accueillait la famille du malheureux Calas, exécuté à Toulouse ; il écrivait un livre plein d'éloquence, *Traité sur la tolérance, à l'occasion de la mort de J. Calas*, 1763 ; et, grâce à son infatigable correspondance, à ses *Mémoires*, à son influence, il obtenait que la sentence du parlement de Toulouse fût cassée, 1765. Il poursuivit dès lors avec une sorte d'acharnement les parlements, dont il n'avait pas eu d'ailleurs à se louer, à propos des affaires de Sirven, du chevalier de La Barre et d'Etalonde, de l'abbé Claustre, de Montbailly, des serfs du mont Jura contre les chanoines de Saint-Claude, du malheureux Lally. Dans de nombreux ouvrages, il attaquait les abus dans l'administration de la justice, en même temps qu'il écrivait l'*Histoire du Parlement*, pamphlet plutôt qu'œuvre historique ; il applaudissait au coup d'Etat du chancelier Maupeou et à ses réformes judiciaires, quoique l'opinion publique ne fût pas de son côté. L'Université, la Sorbonne et leurs défenseurs ne furent pas non plus à l'abri de ses railleries ; mais tout en défendant les philosophes et leurs écrits, il s'indignait contre les fauteurs de l'athéisme, contre le *Système de la Nature* du baron d'Holbach. Ses dernières œuvres, tragédies et comédies, se ressentaient de son âge avancé ; citons *Olympie*, où il y a encore quelques lueurs de génie, *les Scythes*, *Sophonisbe*, *les Guèbres*, *Don Pèdre ;* etc. Son *Histoire de Russie sous Pierre le Grand*, la *Philosophie de l'Histoire* sont bien inférieures à ses premières œuvres historiques ; mais il restait inimitable dans le roman (*Jeannot et Colin*, *l'Ingénu*, etc.), et dans la poésie légère (*la Tactique*, *le Russe à Paris*, *l'Epître à Horace*). Par son immense *Correspondance*, si remarquable à tous les points de vue, il était devenu pour ainsi dire le *ministre des relations extérieures de la philosophie;* les souverains, Frédéric II, Catherine II, Joseph II, Gustave III, étaient ses admirateurs et, à certains égards, ses disciples. Il applaudissait au succès de *la Sémiramis du Nord*, et, par amour de la tolérance et de la civilisation, il lui abandonnait la Pologne et la Turquie.

Voltaire s'était d'ailleurs peu préoccupé de la liberté politique et des droits des peuples, qu'il traitait avec une sorte de dédain aristocratique. Ce qu'il désirait avant tout, c'était la liberté littéraire, ou plutôt la liberté de penser et d'écrire; il était l'ennemi des préjugés et des abus; il les poursuivit surtout dans la dernière partie de sa vie si remplie. A l'avénement de Louis XVI, les édits réformateurs de Turgot excitèrent son enthousiasme ; il défendit les théories économiques avec une verve spirituelle ; et, quand Turgot fut renversé, il fut comme frappé au cœur, et le vengea noblement dans l'*Epître à un homme*. Comme philosophe, Voltaire est le disciple de Locke ; il est fort peu métaphysicien, et ne s'élève pas beaucoup au-dessus des données ordinaires du sens commun. Dans le *Dictionnaire philosophique*, dans *le Philosophe ignorant*, les *Lettres au prince de Brunswick*, le *Traité de l'âme*, les *Dialogues d'Evhémère*, il croit à une raison innée, à une loi morale nécessaire ; il est théiste, mais d'une manière un peu vague et sans trop d'affirmations précises. N'est-ce pas lui qui a écrit de la philosophie: « Tout cela, questions d'aveugles qui disent à d'autres aveugles. Qu'est-ce que la lumière ? »

Pressé par M^me^ Denis et surtout avide de jouir de sa gloire, Voltaire voulut revoir Paris; il y arriva le 10 février 1778, descendit chez le marquis de Villette, et fut accueilli avec un enthousiasme extraordinaire par la cour et par la ville. Il tomba malade ; ce fut un empressement universel ; il bénit le fils de Franklin, en prononçant ces mots : *Dieu, liberté et tolérance.* Quand il revint à la santé, il s'occupa avec une activité fébrile de sa tragédie d'*Irène*, qui fut représentée le 16 mars ; ce fut un véritable triomphe pour le vieillard : « Vous voulez me faire mourir de plaisir? » disait-il en pleurant de joie. Il détermina l'Académie à faire son dictionnaire sur un nouveau plan, se chargea de la lettre A et se mit aussitôt à l'œuvre. Mais le 20 mai, il retomba malade, se montra peu docile aux conseils de son médecin Tronchin, et mourut le 30 mai ; suivant les uns, ses dernières heures furent calmes et tranquilles, et il répondit au curé de Saint-Sulpice et à l'abbé Gaultier : *Laissez-moi mourir en paix ;* d'autres, au contraire, prétendent qu'il était comme fou de terreur et de rage. Son neveu, l'abbé Mignot, s'empressa de faire transporter ses restes à l'abbaye de Scellières, dont il était commendataire ; en 1791, l'Assemblée nationale décréta que le corps de Voltaire serait transporté au Panthéon; ce fut l'occasion d'une fête nationale, le 11 juillet. Le cœur de Voltaire, d'abord déposé à Ferney, puis au château de Villette, a été donné à la Bibliothèque nationale par les héritiers Villette, en 1864.

Il serait difficile d'apprécier en quelques mots ce génie si multiple et si fécond. Il se place après nos grands poëtes tragiques du XVII^e^ siècle, et il a donné à la tragédie des formes nouvelles et un autre but, la prédication philosophique ; il est au premier rang par ses poésies légères, si faciles, si gracieuses, si spirituelles; c'est un de nos grands prosateurs par la pureté et la clarté admirable d'un style qui fait toujours ressortir et briller la pensée vive et ingénieuse ; mais il a été surtout le représentant le plus remarquable de l'esprit français au XVIII^e^ siècle ; il a eu sans contestation la royauté des intelligences ; il a combattu, pendant toute sa vie si remplie, pour affranchir la raison de tous les préjugés, pour délivrer la société de tous les abus. Il a préparé, plus que tout autre, la grande révolution qu'il pressentait, et qui éclata quelques années après sa mort. Sa gloire, toute française, a eu cependant ses vicissitudes depuis un siècle ; elle pâlit un peu sous la Convention et sous l'Empire, elle devint populaire sous la Restauration, lorsque l'ancien régime et l'intolérance semblèrent vouloir renaître ; l'école romantique, s'inspirant aux sources étrangères, fut injuste à l'égard de cette grande

renommée. « De nos jours, a dit Sainte-Beuve, on rend plus de justice à ce naturel parfait, à cette langue qui ne demande qu'à être l'organe rapide du plus agréable bon sens, qui l'est si souvent chez lui. On s'est laissé reprendre à tant de qualités de vive justesse, de raison railleuse et de grâce. » Contentons-nous de rappeler ce jugement de Gœthe : « Génie, imagination, profondeur, étendue, raison, goût, philosophie, élévation, originalité, naturel, esprit et bel-esprit et bon esprit, variété, justesse, finesse, chaleur, charme, grâce, force, instruction, vivacité, correction, clarté, éloquence, élégance, gaieté, moquerie, pathétique et vérité : voilà Voltaire. C'est le plus grand homme en littérature de tous les temps, c'est la création la plus étonnante de l'auteur de la nature. » L'on a le portrait de Voltaire par Largillière (vers 1720), celui du musée de Versailles, et le pastel de La Tour (vers 1736 ; sa statue en marbre, exécutée par Pigalle, est à l'Institut ; Houdon a fait la célèbre statue assise qu'on admire au Théâtre-Français.

Dans la liste nombreuse des éditions de ses *Œuvres*, citons l'édition de Kehl, 1785-89, avec notes de Condorcet, imprimée aux frais de Beaumarchais, par les soins de M. Decroix, 70 vol. in-8° ou 92 vol. in-12 ; puis les éditions de Palissot, 1798-1800, 55 vol. in-8°; de Stoupe et Servière, 1798, 40 vol. in-8°; de Desoër, 1817-19, 13 vol. in-8°; de Renouard, 1819-25, 66 vol. in-8°; de Lequien, 1822-26, 70 vol. in-8°; de Touquet, 1821 et suiv., 75 vol. in-12; de Dalibon, 1824 et suiv., 95 vol. in-8°; de Beuchot, 1829-34, 70 vol. in-8°, avec Table analytique; de F. Didot, 13 vol. in-8°; de Hachette, 1860-61, 35 ou 46 vol. in-18. Depuis la bonne édition de Beuchot, on a publié un grand nombre de lettres inédites de Voltaire : *Correspondance avec Frédéric II, le président des Brosses et autres personnages*, 1836, in-8°; *Lettres inédites recueillies par M. de Cayrol*, 1856, 2 vol. in-8°; *Voltaire à Ferney; sa correspondance avec la duchesse de Saxe-Gotha*, par MM. E. Bavoux et A. F., 1860, in-8°; *Lettres inédites sur la tolérance, publiées par A. Coquerel*, 1765, in-18; etc. Le *dernier volume des Œuvres de Voltaire*, recueil de pièces inédites, a paru en 1862. — La *Vie* de Voltaire a été écrite par Luchet, 1781, 6 vol. in-8°, le P. Harel, 1781, Taillefer, 1785, l'abbé Duvernet, 1786, Condorcet, 1787, Lepan, 1817, Durdent, 1818, Mazure, 1821, Paillet de Warcy, 1825, 2 vol. in-8°, etc., etc. Frédéric II, D'Alembert, Ducis, F.-A. Harel, etc., ont écrit son *Éloge*. L'édition la plus belle et la plus complète est celle de MM. Garnier, 1877-1878.

Volterra, v. d'Italie, à 50 kil. S. E. de Pise. Évêché. Restes de murs cyclopéens, d'un amphithéâtre et de thermes romains. Musée étrusque; fabr. d'objets étrusques et d'objets en albâtre. Aux environs, riches salines, carrières de marbre et d'albâtre, mines de houille ; près de là, au mont Cerboli, se trouvent les *Lagoni*, petits lacs d'où se dégagent des vapeurs très-chaudes, qui contiennent beaucoup d'acide borique. Patrie de Maffei, de Peruzzi, de Ricciarelli, dit le *Volterran*. Jadis république indépendante, elle fut soumise par Florence en 1361 ; 5,000 hab. V. Volaterræ.

Volterran (Le). V. Ricciarelli.

Voltri, v. d'Italie, à 12 kil. O. de Gênes, au fond du golfe. Importantes fabriques de draps et de papier ; combats en 1796 et 1800 ; 10,000 hab.

Voltumna, déesse du bon conseil, en Étrurie, avait à Vulsinies un temple où se réunissaient les assemblées des douze lucumonies.

Volturno, *Vulturnus*, fleuve d'Italie, tributaire de la mer Tyrrhénienne, naît dans le Sannio, traverse la Terre de Labour, passe à Capoue, reçoit le Calore et finit à Castel-Volturno, après un cours de 150 kil. Bataille de 1860 entre les troupes de François II, roi de Naples, et les bandes de Garibaldi, que soutint l'armée piémontaise.

Volumnie, femme de Coriolan. V. Coriolan.

Volusianus (Caïus Vibius) fut associé à l'empire par son père Gallus, 251, fut, comme lui, méprisable, et fut massacré avec lui par les soldats, à Interamna, 253.

Volvic, *Vialoscensis pagus*, bourg à 8 kil. S. O. de Riom (Puy-de-Dôme). Anc. église ; école d'architecture, fondée en 1820 par le comte Chabrol de Volvic. Aux environs, grande exploitation de *pierres de Volvic*, bleuâtres et provenant des lacs volcaniques; 3,522 hab.

Volzir. V. Voleyr.

Vomitoires, *Vomitoria*, portes qui, dans les cirques et les théâtres des Romains, conduisaient des couloirs intérieurs sur les gradins.

Vonck (Jean-François), homme politique belge, né à Baerdeghem (Flandre orientale), 1743-1792, d'une famille de cultivateurs, fut avocat distingué à Bruxelles, et se déclara contre les réformes ordonnées despotiquement par Joseph II ; il s'attacha au parti oligarchique, et forma la société *Pro aris et focis*, qui s'entendit avec les comités démocratiques. Retiré à Bréda, il organisa, sous la protection de la Hollande, une petite armée qui, conduite par le général van der Mersch, triompha des Autrichiens. Vonck fut mécontent de la popularité alors acquise par van der Noot, et forma un nouveau parti, qui tendit de plus en plus vers la démocratie. Il fut déclaré traître à la patrie, se retira en France, où il fut bien accueilli par les démocrates, et publia à Lille un *Mémoire apologétique*. Quelques mois après le retour des Autrichiens à Bruxelles, il put y revenir, 1791, mais se condamna à l'exil et mourut à Lille.

Vondel (Josse **van den**), poëte hollandais, né à Cologne, 1587-1679, de pauvres anabaptistes d'Anvers, tint une boutique de bonneterie à Amsterdam, et, pendant que sa femme s'occupait des affaires, cultiva les lettres avec beaucoup de succès. Malheureusement pour lui il se mêla aux querelles religieuses de son pays, attaqua les Gomaristes avec une ardeur imprudente, fut persécuté, et, de dépit, se fit catholique. Il perdit plusieurs procès, fut ruiné et contraint d'accepter un emploi de teneur de livres au mont-de-piété. Il passe avec raison pour le père de la poésie néerlandaise et le restaurateur de la langue nationale des Pays-Bas. Il a écrit 32 tragédies, parmi lesquelles on remarque : *Lucifer*, *Jephté*, *Palamède*, *Gisbert d'Amstel* et *l'Exil de Gisbert*. Il a traduit les *Psaumes* de David, *Virgile*, *Horace*, *Euripide*, *Sophocle*, *Du Bartas;* ses *Satires* ont été comparées à celles de Juvénal ; ses poésies lyriques sont belles. La meilleure édition de ses *Œuvres* est celle de J. van Lennep, 1850-61, 7 vol. gr. in-8°.

Von der Hardt (Hermann), critique allemand, né à Melle près d'Osnabrück, 1660-1746, étudia les langues orientales et surtout l'hébreu, fut conservateur de la bibliothèque du duc de Brunswick, professeur à l'Université d'Helmstædt, 1690, recteur du gymnase de Marienbourg, 1709. Ses interprétations de plusieurs passages de la Bible lui attirèrent beaucoup d'ennemis. On a de lui : *Autographa Lutheri aliorumque celebrium virorum*, 3 vol. in-8°; *Histoire du concile de Constance*, en latin, 3 v. in-fol., puis 6 v. in-fol.; *Ænigmata Judæorum ; Ænigmata prisci orbis; Historia litteraria Reformationis;* etc.

Vonges, village de l'arrond. de Beaune (Côte-d'Or), où il y a une poudrerie nationale.

Vonitza, *Anactorium*, v. de la nomarchie d'Étolie-et-Acarnanie (Grèce), sur la côte S. du golfe d'Arta. Archevêché grec; 2,000 hab.

Vonones Ier, roi des Parthes, l'un des fils de Phraatès IV, fut envoyé à Rome comme otage, et devint véritablement romain de mœurs et d'habitudes. Aussi, quand ses compatriotes le réclamèrent comme souverain, après Orodès II, vers 14 ap. J. C., Vonones leur déplut. Ils lui préférèrent Artaban, roi de Médie, qui le força à se réfugier en Syrie. Germanicus le fit transférer à Pompeiopolis, en Cilicie; il voulut fuir et fut tué, 19.

Vonones II, roi des Parthes, régna quelques mois après Gotarzès, en 50.

Voorne, île de la Hollande méridionale (Pays-Bas), à l'embouchure de la Meuse; ch.-l. *Briel;* v. princ., Helvoet-Sluys.

Vopiscus (Flavius), historien latin, né à Syracuse, vivait à Rome au temps de Dioclétien. Il put consulter les pièces officielles, et a écrit, dans l'*Histoire Auguste*, les vies d'Aurélien, de Tacite, de Florianus, de Probus, de Carus et de ses fils. On lui reproche sa crédulité ; mais on loue son exactitude et sa méthode. Il a été traduit en français par Moulines, puis par MM. Taillefer et Chenu, dans la *Bibliothèque Panckoucke*, et par M. Baudement, dans la *Collection Nisard*.

Voragine ou **Varagine** (Giacomo da Varaggio, en français Jacques **de**), hagiographe italien, né à Varaggio, près de Gênes, vers 1230, mort en 1298, entra chez les dominicains, fut pendant dix-huit ans provincial de la Lombardie, fut archevêque de Gênes en 1292, et se montra toujours dévoué au Saint-Siége. Il doit sa célébrité à une *Vie des saints*, devenue populaire sous le titre de *Légende dorée ;* elle fut d'abord composée en latin, *Historia lombardica, seu Legenda Sanctorum*, et reçut de l'enthousiasme des contemporains le surnom de *Legenda aurea*. C'est l'un des premiers livres imprimés, et il eut de très-nombreuses éditions depuis 1470. Il en existe plusieurs traductions françaises, du P. Batelier, de M. Gust. Brunet, 1843, 2 vol. in-8°, etc. J. de Voragine a encore écrit des *Sermons* en latin,

1484, et une *Chronique de la ville de Gênes jusqu'en* 1277, insérée dans Muratori, tom. IX.

Vorarlberg, *Albergica provincia*, cercle du Tyrol (emp. d'Autriche), entre la Bavière et la Suisse, a pour ch.-l. *Bregenz*. La chaîne de l'Arlberg le traverse; il est arrosé par l'Aach, l'Ill, le Fussach, le Lech et l'Iller. Forêts, pâturages, vignobles estimés. Mines de fer.

Voreppe, bourg de l'arrond. et à 14 kil N. de Grenoble (Isère). Cuirs, chapellerie ; 2,769 hab.

Vorey, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. N. du Puy (Haute-Loire), au confluent de la Loire et de l'Arzon. Vignobles estimés; 2,310 hab.

Vorganium, anc. ville de Gaule (Lyonnaise 3e), chez les Osismiens; auj. *Carhaix*.

Voronèje, ch.-l. du gouvern. de ce nom (Russie), sur le *Voronèje*, affluent du Don (250 kil. de cours), à 1,200 kil. S. E. de Saint-Pétersbourg. Archevêché grec : palais archiépiscopal, deux cathédrales. Belle ville ; industrie active des draps et du fer ; fonderie de canons ; savons, cuirs. Commerce de laines et de grains.— Fondée par les Khazares, au XIIe siècle, elle dépendit de la principauté de Riazan, fut saccagée par les Tartares de Batou-Khan, en 1237, par les Cosaques en 1590. Pierre le Grand y établit, en 1696, des chantiers de construction, d'où sortit une flotte pour son expédition d'Azov ; ils ont été plusieurs fois détruits par l'incendie; 42,000 hab.— Le gouvernement de *Voronèje*, entre ceux de Tambov au N., d'Orel et de Koursk à l'O., de Kharkov au S., et les Cosaques du Don à l'E., a 65,882 kil. carrés et 2,070,000 hab. Vastes plaines, arrosées par le Don, fertiles en grains, lin, chanvre, fruits ; beaux pâturages. Pêche active.

Voronzof (MICHEL, comte), homme d'Etat russe, 1714-1767, contribua à l'élévation d'Elisabeth, devint vice-chancelier, puis chancelier, à la mort de Bestoujef, 1758. Il se déclara pour Catherine II contre Pierre III, la dissuada d'épouser Grégoire Orlof, et fut, par suite de cela, à peu près disgracié. — La princesse Dachkof, qui joua un rôle important dans la révolution de 1762, et la princesse Élisabeth Voronzof, maîtresse de Pierre III, étaient ses nièces.

Vorort (c.-à-d. *en place de*), nom jadis donné en Suisse au Directoire fédéral, chargé d'expédier les affaires. Il était composé du Conseil d'État du canton directeur, présidé de l'avoyer de ce canton.

Vorskla, riv. de Russie, vient du gouvern. de Kharkov, passe par Poltava, traverse le gouvernement de ce nom, et se jette dans le Dniéper, après un cours de 230 k.

Vorst, commune de la prov. d'Anvers (Belgique), à 30 kil. de Turnhout ; 2,000 hab.

Vorsterman (LUCAS), graveur flamand, né à Anvers, vers 1578, mort vers 1640, entra dans l'atelier de Rubens, qui l'engagea à quitter le pinceau pour la gravure. Il travailla longtemps à Londres pour Charles Ier et pour le comte d'Arundel ; il exécuta de nombreuses estampes d'après Adr. Brauer, Rubens et Van Dyck ; ses portraits sont considérés comme des œuvres d'élite.

Vortigern ou **Guortigern**, chef breton, fut élu chef des chefs ou *Penteyrn*, lorsque les tribus bretonnes se réunirent pour faire cesser l'anarchie et repousser les incursions des Pictes et des Scots, vers 445. Il prit à son service des pirates saxons, conduits par Hengist et Horsa, et leur donna pour récompense l'île de Thanet. Hengist réclama bientôt tout le pays de Kent, et, soutenu par de nouvelles bandes saxonnes, commença la lutte contre Vortigern ; il fut battu, demanda la paix, mais, dans un festin de réconciliation, fit égorger les chefs bretons et n'épargna que Vortigern qui devint suspect aux siens. Ambrosius Aurelianus fut alors nommé penteyrn, et, suivant les légendes bretonnes, aurait assiégé et tué Vortigern dans son château de Cambri.

Vos (MARTIN **de**), peintre flamand, né à Anvers, 1531-1603, fils d'un peintre médiocre, fut élève distingué de Frantz Floris, alla en Italie, vécut longtemps à Venise où il fut pris en affection par le Tintoret, et, de retour à Anvers, produisit avec facilité des portraits, des allégories, des tableaux de sainteté. Il aime les nuances vives et les tons éclatants. Ses principaux ouvrages sont à Anvers : le grand triptyque du *Triomphe du Christ*, le *Denier de César*, *Saint Luc peignant le portrait de la Vierge*, etc. Le Louvre a de lui : *saint Paul, dans l'île de Mytilène, piqué par une vipère*.

Vos (CORNEILLE **de**), peintre flamand, né à Hulst, vers 1585, mort en 1651, élève de David Remeeus, n'était pas parent du précédent. Il fut l'ami de Snyders, qui épousa sa sœur, et de Van Dyck. Il excella dans le portrait; ses figures sont vivantes, colorées, lumineuses. On a aussi de lui des tableaux religieux.

Vos (PAUL **de**), peintre flamand, frère du précédent, né à Hulst, vers 1590, mort vers 1654, également élève de Remeeus, fut surtout guidé par Snyders ; comme lui, il excella dans les sujets de chasse. Il a travaillé beaucoup pour le roi d'Espagne et le duc d'Aerschott.

Vos (SIMON **de**), peintre flamand, né à Anvers, 1603-1676, a été souvent confondu avec les précédents ; il n'était pas de leur famille, mais fut élève de Corneille de Vos. Il n'a occupé qu'un rang secondaire dans l'école d'Anvers, et ses tableaux sont rares.

Vosges (Les), *Vogesus mons*, en allemand *Vogesen* ou *Wasgau*, chaîne de montagnes, qui s'étend au N. E de la France, et dont les ramifications couvrent le S. E. de la Belgique, la Bavière rhénane et la Prusse rhénane. Elle se dirige du S. O. au N. E., parallèlement au cours du Rhin et à la chaîne de la Forêt Noire. Elle commence vers le S. au col de Valdieu, dans la trouée de Béfort, qui la sépare du Jura; elle établit le partage entre les eaux du Rhin et celles de la Moselle. Les Vosges se divisent en 3 sections : *Vosges méridionales*, entre le col de Valdieu et le ballon d'Alsace; hautes de 500 mèt., elles s'élèvent jusqu'à 800; le *Bærenkopf* a 1,005 mèt.; leur longueur est de 27 kilom.— 2° *Vosges centrales*, entre le ballon d'Alsace et le col de Saverne, sur une longueur de 110 kil., et d'une largeur de 54. Formées de roches cristallines, elles ont des sommets arrondis en dômes, et souvent désignés sous le nom de ballons : le *ballon de Guebwiller* a 1426 mèt., le *ballon d'Alsace* a 1250 mèt., le *Donon* a 1010 mèt. Ces sommets sont couverts de broussailles ou de prairies appelées *chaumes ;* leurs flancs sont tapissés de forêts de pins et de merisiers, avec des étangs, des marécages, de petits lacs ; c'est une excellente ligne de défense militaire.— 3° *Les Vosges septentrionales*, longues de 110 kil., ont d'abord de 400 à 450 mèt. de hauteur, puis se relèvent ; leurs sommets sont plats, sablonneux, sans forêts, d'une largeur de 20 kil.; on peut facilement les traverser. Elles prennent le nom de *Hardt*, dans la Bavière rhénane et finissent au mont Tonnerre ; le Hardt est couvert de forêts; ses sommets sont plats et formés de grès rougeâtre, ou grès des Vosges.— Le versant oriental est abrupt ; le versant occidental s'abaisse en pentes douces sur la Moselle ; on y voit les lacs de Gérardmer, de Retournemer, de Longemer, et les cascades de Teudon, du Bouchot et du Valentin. Elles renferment des mines de fer et des eaux minérales estimées. Les rivières qui descendent des Vosges sont : à l'E., la Bruche, la Zorn, la Moder, la Lauter, la Queich, le Speierbach, tributaires du Rhin ;— à l'O., la Moselle, affl. du Rhin, la Meurthe, la Seille, la Sarre, la Blies, affl. de la Moselle : le Glan et la Nahe, qui se jettent dans le Rhin. La chaîne des Vosges a deux contre-forts principaux, les monts Faucilles au S., et le Hundsrück au N.

Vosges (Département des), au N. E. de la France, entre le département de Meurthe-et-Moselle au N.; l'Alsace-Lorraine à l'E.; la Haute-Saône au S., et la Haute-Marne à l'O. Il a 5,876 kil. carrés et 392,988 hab., soit 68 hab. par kil. carré. Sillonné par les Vosges à l'E., par les Faucilles au S., il est arrosé par la Moselle, la Meurthe, la Meuse, le Mouzon. Il y a des pâturages dans les montagnes et beaucoup de forêts; le climat est froid sur les hauteurs. On y récolte beaucoup de fruits à noyaux, de pommes de terre, de houblon ; les bestiaux sont nombreux, mais de petite espèce. Fer, plomb, cuivre, antimoine, houille, marbre, granit, pierres meulières, grès blanc, sable à verre; eaux minérales à Bains, Bussang, Contrexéville, Plombières. Hauts fourneaux, usines à fer, faïences, verreries, distilleries, papeteries; fabriques de dentelles, broderies, instruments de musique ; fromage, façon Gruyère, etc Le ch.-l. est *Epinal;* il y a 5 arrond.: Epinal, Mirecourt, Remiremont, Saint-Dié, Neufchâteau. Il a été formé du sud de la Lorraine et de la principauté de Salm. Il y a un évêché à Saint-Dié ; il dépend de la Cour d'appel de Nancy et de la 6e région militaire.

Vosgien (L'abbé), chanoine de Vaucouleurs, a rédigé avec Ladvocat un *Dictionnaire géographique portatif*, qui parut en 1747, et eut beaucoup de succès.

Voss (JEAN-HENRI), poëte et critique allemand, né à Sommersdorf (Mecklembourg), 1751-1826, montra de bonne heure de grandes dispositions pour l'étude des langues et pour la poésie. Après avoir été quelque temps pauvre précepteur, il étudia à Gœttingue, dans le séminaire philologique, sous Heyne, et faisait en même temps partie de la société des *Amis de Gœttingue*, qui

cherchait à développer la poésie nationale. Il entra dès lors en lutte avec Heyne, qui le fit rayer de la liste des étudiants; mais il se lia avec Klopstock, et prit la direction de l'*Almanach des Muses*, 1774, bientôt nommé l'*Anthologie*, dont il augmenta le succès, en y insérant d'excellentes poésies jusqu'en 1800. Recteur du collége d'Otterndorf (Hanovre), 1778, puis du collége d'Eutin (Oldenbourg), 1782, il eut une chaire à Heidelberg, en 1805. D'un caractère franc et loyal, mais vain, emporté, il soutint d'ardentes polémiques contre Heyne, attaqua violemment Frédéric de Stolberg, qui avait été son ami, parce qu'il s'était converti au catholicisme, et la *Symbolique* de Creuzer, qui voulait trouver des dogmes philosophiques derrière tous les mythes de l'antiquité. Profondément versé dans l'étude des langues anciennes, il a rendu de grands services, comme philologue, comme traducteur et comme poëte. Ses œuvres originales sont: 18 idylles, chefs-d'œuvre de sentiment et de poésie; des *Poésies* diverses, élégies, odes, épigrammes; *Louise*, charmante pastorale, en 3 chants, qui inspirera Gœthe dans *Hermann et Dorothée*. Il a traduit l'*Odyssée*, en vers hexamètres, en suivant et reproduisant l'original avec une scrupuleuse exactitude, 1781; puis il a adopté le même système dans ses traductions, pour la plupart très-remarquables, de l'*Iliade*, de l'*Hymne à Cérès*, des *Églogues* et des *Géorgiques* de Virgile, puis de l'*Énéide* et d'un choix des *Métamorphoses* d'Ovide; d'*Horace*, d'*Hésiode*, de *Théocrite*, *Bion et Moschus*, de *Tibulle* et de *Lygdamus*, d'*Aristophane*, d'*Aratus*, etc. Il a commencé avec ses deux fils une traduction de Shakspeare, et a donné une version des *Mille et une Nuits*, d'après Galland. La dernière édition de ses *Œuvres* est celle de Leipzig, 1835; ses opuscules ont été publiés sous le titre de *Feuilles critiques*, 1829, 2 vol., et ses *Lettres*, 1820-33, 3 vol.

Vossius (Gérard-Jean), érudit hollandais, né près d'Heidelberg, 1577-1649, fut professeur à Dordrecht, à Leyde, et se trouva engagé, malgré lui, dans la querelle des Gomaristes et des Arminiens; il écrivit une *Histoire du pélagianisme*, 1618, qui irrita les Gomaristes, le fit destituer et suspendre de la communion, 1620. Il eut cependant une chaire d'éloquence et d'histoire à Leyde, 1622, et plus tard à l'Académie d'Amsterdam. Il était très-savant, et on le consultait de tous côtés comme un oracle. Ses *Œuvres complètes* forment 6 vol. in-fol., 1695-1701; on y remarque surtout: *Commentarii rhetorici*, 1597, in-4°; *Theses theologicæ et historicæ de variis doctrinæ christianæ capitibus*, 1615, in-4°; *Historia de controversiis quas Pelagius ejusque reliquiæ moverunt lib. VII*, 1618, in-4°; *Syntaxis latina*, 1618, in-8°; *Ars historica*, 1623, in-4°; *De historicis græcis lib. IV*, 1624, in-4°; *De historicis latinis lib. III*, 1627, in-4°; *Aristarchus, sive de arte grammatica lib. VII*, 1635, 2 vol. in-4°; *De theologia gentili et physiologia christiana, sive de origine ac progressu idolatriæ lib. IV*, 1641, 2 vol. in-4°; *De vitiis sermonis et glossematis latino-barbaris lib. IV*, 1645, in-4°; *Poeticarum institutionum lib. III*, 1647, in-4°; *Etymologicon linguæ latinæ*, 1662, in-fol.; *Epistolæ*, 1690, in-fol.; etc., etc.

Vossius (Isaac), érudit hollandais, fils du précédent, né à Leyde, 1618-1689, compléta la solide éducation que lui donna son père par des voyages en France, en Angleterre, en Italie, d'où il rapporta beaucoup de manuscrits. Il fut historiographe des États de Hollande et bibliothécaire d'Amsterdam. La reine Christine l'appela auprès d'elle et le combla de faveurs; mais à la suite d'une brouille avec Saumaise, il fut comme disgracié. Il s'établit à Londres, en 1670, et reçut de Charles II un canonicat à Windsor. Louis XIV lui faisait depuis 1663 une pension de 1,200 livres. Il était très-savant, mais d'une telle liberté d'esprit que la plupart de ses ouvrages ont été mis à l'index. On lui doit: *Periplus Scylacis*, 1639, in-4°; *De vera ætate mundi*, 1659, in-4°; *De lucis natura*, 1662, in-4°; *De motu marium et ventorum*, 1663, in-4°; *De Nili et aliorum fluminum origine*, 1666, in-4°; *De poematum cantu et viribus rhythmi*, 1673, in-8°; *De Sibyllinis, aliisque oraculis*, 1679, in-8°; des éditions savantes de Justin, de saint Ignace, de Pomponius Mela, et surtout un *Catulle*, 1684, in-4°.

Vostitza, *Ægium*, v. de la nomarchie d'Achaïe (Grèce), sur le golfe de Lépante, à 35 kil. S. E. de Patras. Évêché; port assez commerçant; 6,000 hab.

Votiaks, peuple de race finnoise, répandu dans les gouvernements d'Orenbourg et de Viatka (Russie), au nombre d'environ 100,000.

Vottem, commune de la prov. et à 4 kil. de Liége (Belgique). Fabr. d'armes et d'ustensiles de fer; houillères; combat de 1347, dans lequel les Liégeois battirent l'armée de l'évêque Engelberg de La Marck; 1,800 hab.

Vouache (Mont), extrémité d'un rameau des Alpes Pennines, qui court entre l'Arve et le Fier; il est près du fort l'Écluse, sur le Rhône, en face du mont Credo, dernière sommité du Jura. Il a 1,100 mèt. de hauteur.

Vouet (Simon), peintre, né à Paris, 1590-1649, fils d'un peintre médiocre, *Laurent*, fut emmené à Constantinople par l'ambassadeur Harlay de Sausay, peignit de mémoire le portrait du sultan Achmet Ier, puis passa quinze ans en Italie, 1612-1627; il travailla avec talent et avec succès à Venise, à Rome, à Gênes. Louis XIII le rappela en France, le prit pour professeur de pastel, le nomma son premier peintre et lui donna un logement au Louvre; Vouet devint comme une sorte de surintendant des beaux-arts; mais sa facilité et son avidité furent nuisibles à son talent; pour satisfaire à de trop nombreuses commandes, il se livra à une pratique expéditive qui gâta son coloris. Il a prodigué ses peintures dans les châteaux, dans les églises, dans les hôtels des grands personnages. On lui reproche sa jalousie à l'égard de Poussin. On cite parmi ses meilleures œuvres: *Saint François de Paule ressuscitant un enfant*, pour les Minimes; la *Présentation au Temple*, qui est au Louvre; *le Christ en croix*, *le Christ au tombeau*, *la Charité romaine*, *le Portrait en pied de Louis XIII*; etc., etc. Il a fondé la grande école de peinture du XVIIe siècle, et a compté parmi ses élèves beaucoup de bons peintres et surtout Le Sueur, Le Brun et Mignard.

Vouga (La), riv. de Portugal, prend sa source au N. E. de Viseu, et se jette dans la mer au-dessous d'Aveiro, après un cours de 85 kil.

Vougeot, village à 6 kil. N. E. de Nuits (Côte-d'Or), où se trouve le *Clos-Vougeot*, côteau célèbre par ses excellents vins rouges; il appartenait jadis aux abbés de Cîteaux.

Vouillé, ou **Vouglé**, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 16 kil. N. O. de Poitiers (Vienne), sur l'Auzance. Victoire de Clovis sur Alaric II, roi des Wisigoths, en 507; 1,851 hab.

Voulland (Henri), conventionnel, né à Uzès, 1750-1802, avocat à Nîmes, fut député aux États-généraux, puis juge suppléant au tribunal de cassation, 1791. Membre de la Convention, il se rangea parmi les Montagnards, vota la mort de Louis XVI, contribua à la chute des Girondins, et siégea une année au comité de sûreté générale; il était de ceux qu'on appelait *gens d'expédition*. Il se déclara contre Robespierre au 9 thermidor, mais ne joua plus aucun rôle et mourut dans la pauvreté.

Voulte (La). V. Lavoulte.

Vouneuil, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 12 kil. S. de Châtellerault (Vienne), sur la Vienne; 1,411 hab.

Vourla, *Clazomènes*, v. de l'eyalet d'Aïdin (Turquie d'Asie), port à 35 kil. S. O. de Smyrne; 5,000 hab.

Vouvant, village de l'arrond. et à 12 kil. de Fontenay-le-Comte (Vendée), où l'on exploite de la houille.

Vouvray, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 12 kil. E. de Tours (Indre-et-Loire), près de la Loire. Bons vins blancs. Beau château de Moncontour; 2,180 hab.

Vouziers, ch.-l. d'arrond. des Ardennes, à 54 kil. S. de Mézières, sur l'Aisne, par 49°23'53" lat. N., et 2°22'6" long. E. Commerce de grains, bestiaux; usines à fer, vannerie fine, ardoises; 3,059 hab.

Voves, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 22 kil. S. E. de Chartres (Eure-et-Loir); 1,845 hab.

Voyer. V. Argenson.

Voyer (Grand-), officier préposé à l'administration des voies publiques. Cette charge, créée pour Sully, en 1599, fut supprimée en 1626.

Voysin (Daniel-François), chancelier de France, né à Paris vers 1654, mort en 1717, fils d'un intendant allié aux Lamoignon et aux Talon, fut conseiller au Parlement, 1674, maître des requêtes, 1683, intendant du Hainaut, 1688. Mme de Maintenon, charmée par les grâces et par l'esprit de Mme Voysin (née Trudaine), le fit nommer conseiller d'État, 1694. Il remplaça Chamillart dans la direction de Saint-Cyr, 1709; il fut très-appliqué aux affaires. Il fut chancelier en 1714, après Pontchartrain, et se prêta servilement aux plus mauvais actes des derniers temps de Louis XIV (affaires des bâtards légitimés, rigueurs à la suite de la bulle *Unigenitus*); il vendait en même temps au duc d'Orléans le secret des dernières volontés du roi. Cependant il ne conserva que les sceaux, en 1716.

Vracene, commune de la Flandre orientale (Belgique), dans le pays de Waes, à 26 kil. de Termonde. Grains et bestiaux; industrie linière, tissus de coton; 5,900 hab.

Vrachori, *Agrinion*, v. de la nomarchie d'Acarnanie-et-Etolie (Grèce), au N. O. du lac de Vrachori, dont les eaux se déversent dans l'Aspro-Potamo.

Vraita, *Fevus*, riv. d'Italie, vient des Alpes Maritimes, au S. O. du mont Viso, et se jette dans le Pô, après 90 kil. de cours.

Vratislas Ier, fut duc de Bohême, de 921 à 925.

Vratislas II, d'abord duc de Bohême, en 1061, soutint l'empereur Henri IV, reçut la main de sa fille, le titre du roi et la souveraineté de la Lusace, 1086. Il mourut en 1092.

Vrée (Olivier **de**), en latin *Vredius*, historien flamand, né à Bruges, 1578-1652, jésuite, puis magistrat, a laissé de bons ouvrages : *Historia comitum Flandriæ, pars prima*, 2 part. in-fol., 1680 ; *Hist. comitum Flandriæ, pars secunda*, in-fol.

Vries (Jean-Fredeman **de**), peintre hollandais, né à Leeuwarden, 1527, a laissé beaucoup de dessins d'architecture et a excellé dans la perspective.

Vries (Gérard **de**), philosophe hollandais, né à Utrecht, vivait au XVIIe siècle. Il a défendu la doctrine de Descartes.

Vries (Martin **Gerritson de**), navigateur hollandais, fut chargé, en 1643, par le gouverneur Van Diemen, d'explorer les côtes du Japon et des Kouriles. La relation de son voyage est dans le recueil de Thévenot.

Vries (Jérôme **de**), né à Amsterdam, en 1770, a laissé une *Histoire de la poésie néerlandaise*, 1810.

Vrigne-aux-Bois, village de l'arrond. de Sedan (Ardennes). Fabr. de fers à repasser; 2,216 hab.

Vrillière (Louis **Philippeaux,** marquis de **La**), 1672-1718, ministre de la maison du roi sous Louis XIV, fut seul conservé par le Régent, et laissa son portefeuille à son fils, Saint-Florentin.

Vsévolod Ier, grand-duc de Russie, reçut en apanage, à la mort de son père, Jaroslav Ier, 1054, la principauté de Péréieslav. Il eut des guerres à soutenir contre ses frères, Isiaslav et Sviatoslav; il succéda au premier, comme grand-prince de Kiev, en 1078, et mourut en 1093.

Vsévolod II, arrière-petit-fils du précédent, duc de Novgorod, en 1123, s'empara des duchés de Minsk et de Polotsk, soumit la Livonie et l'Esthonie, succéda à Iaropolk comme grand-prince de Kiev, 1138, et mourut en 1146.

Vsévolod III, fut grand-duc de Russie de 1177 à 1212.

Vuez (Arnould **de**), peintre, né à Saint-Omer, 1642-1720, étudia en Italie, puis fut employé à Paris par Le Brun, et fut reçu à l'Académie de peinture, 1681. Un duel malheureux le força à s'éloigner. A son retour, il s'établit à Lille, et produisit beaucoup de tableaux qu'on trouve dans le musée, dans les églises et à l'hôtel de ville.

Vukovar, v. de l'Esclavonie (emp. d'Autriche), à 32 k. S. E. d'Eszek, au confluent du Danube et de la Vuka ; 6,000 hab.

Vulcain, en grec, Ἥφαιστος, dieu du feu et des volcans, fils de Jupiter et de Junon, naquit laid et difforme, et fut précipité du ciel par son père ou par sa mère ; il tomba dans l'Océan ou dans l'île de Lemnos, et resta toute sa vie boiteux. Il établit des forges souterraines dans Lipari et sous l'Etna, et il y travaillait avec les Cyclopes, pour forger les foudres de Jupiter. Il aida son père à vaincre les Géants ; il lui ouvrit la tête d'un coup de hache pour en faire sortir Minerve; il enchaîna Prométhée sur le Caucase. Les poëtes lui donnent pour femme Vénus, qu'il aurait enfermée dans un filet avec Mars, son amant. On lui attribuait mille ouvrages merveilleux et on lui donnait pour fils Ceculus, Cacus, Cercyon, êtres malfaisants ; pour élève, l'ingénieur Dédale.—Son culte paraît originaire de l'Égypte ; il était surtout adoré en Sicile, à Athènes; Romulus lui éleva, dit-on, un temple en dehors de la ville. On le représente un marteau à la main et un bonnet conique sur la tête.

Vulcaniennes (Iles), nom ancien des îles *Lipari*.

Vulcanius (Bonaventure **de Smet,** connu sous le nom de), philologue belge, né à Bruges, 1538-1614, professeur de grec à Leyde, a laissé : *Version de Callimaque, de Moschus et de Bion*, in-12; bonnes éditions d'*Ammien*, d'*Agathias le Scolastique*, in-fol., 1660; *Collection d'anciens grammairiens latins*, 1577, in-fol.; des éditions de *Jornandès* et d'*Apulée;* enfin *De litteris et lingua Getarum sive Gothorum, item de Notis longobardicis*, 1597, in-8°, livre rare et curieux.

Vulcatius Gallicanus, un des auteurs de *l'Histoire Auguste*, était sénateur au IIIe siècle. Il ne reste de lui qu'un fragment sur la révolte d'Avidius Cassius.

Vulfran (Saint), né d'une famille noble, dans le Gâtinais, fut évêque de Senlis, en 682, prêcha l'Evangile en Frise, et mourut dans l'abbaye de Fontenelle, en 721. C'est le patron d'Abbeville. Fête, le 20 mars.

Vulgate (de *Vulgatus*, rendu public), version latine de la Bible, rédigée probablement au IIe siècle, et révisée par saint Jérôme, vers 384, sur le texte original. Seule reconnue comme canonique par le concile de Trente, elle a eu plusieurs éditions critiques, notamment celles de Sixte-Quint, 1592, et de Clément VIII.

Vulgientes, v. de la Narbonnaise IIe, dans la Gaule ancienne; capit. *Apta;* auj. Apt.

Vulsinies, *Vulsinii*, auj. *Bolsena*, une des 12 lucumonies de l'anc. Etrurie, sur les bords du lac de son nom, au N. de Tarquinies. Dans son temple de Voltumna se tenaient les assemblées générales de la confédération. Les Romains la prirent, en 294 av. J. C.

Vulson (Marc), sieur *de la Colombière*, héraldiste, mort en 1658, combattit pour Henri IV, acheta une charge de gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, et s'occupa à Paris de recherches historiques et surtout de blason. On a de lui : *Recueils de plusieurs pièces et figures d'armoiries obmises par les autheurs qui ont écrit jusques ici sur cette science*, 1639, in-fol.; *la Science héroïque traitant de la noblesse, de l'origine des armes, de leurs blazon et symboles*, etc., in-fol.; *De l'office des roys d'armes, des héraults et poursuivans*, 1644, in-4°; *le Vray théâtre d'honneur et de chevalerie*, 1648, 2 vol. in-fol., ouvrage rempli de recherches curieuses; *les Portraits des hommes illustres français qui sont peints dans la gallerie du Palais-Cardinal de Richelieu*, 1650; etc.

Vultur Mons, montagne des Apennins entre la Lucanie et l'Apulie.

Vulturnus. V. Volturno.

Vuorden (Michel-Ange, baron de), diplomate belge, né à Chièvres (Hainaut), 1629-1699, servit dans les armées espagnoles, fut employé dans plusieurs négociations diplomatiques, et s'attacha à la France. Il devint grand-bailli des Etats de Lille. On a de lui: *Journal historique contenant les événements les plus mémorables de l'histoire sacrée et profane*, 1684, 2 vol. in-8°, et des ouvrages manuscrits conservés à la bibliothèque de Cambrai.

Vuoxen, fleuve de la Finlande (Russie), vient du gouvernement de Kuopio, forme beaucoup de lacs, traverse le Saïma, en sort par la belle cataracte d'Imatra, puis se jette dans le Ladoga, près de Kexholm. Son cours est d'environ 500 kil.

Vyasa, c.-à-d. *le compilateur*, anachorète indien, qu'on place au XVe ou au XVIe siècle av. J. C. C'est lui qui, dit-on, mit en ordre les *Védas;* il aurait rédigé les 18 *Pouranas* et les 18 *Oupa-Pouranas*. On lui attribue le grand poëme du *Mahabharata*, et un ouvrage de philosophie idéaliste, le *Védanta-Darsana*.

Vynckt, commune de la Flandre orientale (Belgique), à 24 kil. de Gand. Toiles, industrie linière, huileries, amidon ; 2,000 hab.

Vytchegda, riv. de Russie, arrose le gouvern. de Vologda et se jette dans la Dwina septentrionale, après un cours de 680 kil.

Vyeslav, grand-prince de Russie, arrière-petit-fils de Vladimir le Grand, d'abord prince de Polotsk, lutta contre Isiaslav Ier, avec l'aide des Petchenègues, fut pris, délivré par le peuple de Kiev, et proclamé grand-duc en 1078. Il ne put conserver le pouvoir, mais resta indépendant à Polotsk, et mourut en 1101.

W

Waag ou **Wag** (Le), affluent de gauche du Danube, formé par la réunion du Waag-Blanc et du Waag-Noir, qui viennent des Karpathes, arrose la Hongrie. Il traverse les comitats de Liptau, d'Arva-Thurocz, de Trenczin, de Neutra, et finit à Komorn. Il a un cours de 380 kil., et reçoit l'Arva et la Neutra; il est sujet à des crues fréquentes et redoutables; il coule, surtout dans sa partie supérieure, dans une vallée étroite et encaissée.

Waast ou **Wast** (Saint), *Vedastus*, né à Toul, ou sur les limites du Périgord et du Limousin, prêtre du diocèse de Toul, fut désigné par son évêque pour instruire Clovis, 496. Il fut nommé évêque d'Arras, 499, puis de Cambrai, 510. Il y poursuivit l'idolâtrie, et mourut en 540 à Arras. On éleva plus tard à l'endroit où il fut enterré l'abbaye qui porte son nom. Fête, le 6 février.

Waast-la-Hougue (Saint-), v. de l'arrond. et à 20 kil. N. E. de Valognes (Manche); port défendu par le fort de la Hougue. Commerce assez actif; chantiers de construction. Elle a donné son nom à la bataille perdue contre les Anglais, par Tourville, en 1692; il fut forcé d'abandonner et de brûler plusieurs de ses vaisseaux qui s'y étaient vainement réfugiés; 3,664 habitants.

Wabash, riv. des Etats-Unis, affluent, par la droite, de l'Ohio, arrose l'Indiana, le sépare de l'Illinois, a 750 kil. de cours, est presque toujours navigable, et reçoit le White-River.

Wabash, v. de l'Indiana (Etats-Unis), sur le canal du Wabash à l'Erié, au milieu d'une riche contrée; 4,000 habitants.

Wace (Robert ou Richard), poëte anglo-normand, né à Jersey, vers 1120, mort de 1174 à 1184, vint étudier à Caen, puis à Paris probablement. Il écrivit d'abord des traductions, puis il mit en vers d'anciennes chroniques latines. Henri II le récompensa du *Roman de Rou*, en lui donnant un canonicat à Bayeux; on ne sait pas au juste quand il mourut. Ses ouvrages sont : *le Roman du Brut*, version romane en vers de 8 syllabes des traditions bretonnes qui racontaient la fondation d'un royaume de Bretagne par Brutus, fils d'Ascagne; il a consulté probablement les traditions de Walter, archidiacre d'Oxford, et l'*Histoire des Bretons* de Geoffroi de Monmouth. Ce poëme de 15,300 vers a été publié par Le Roux de Lincy, 1836-38, 2 vol. in-8°; — le *Roman de Rou* (Rollon) est la chronique des ducs de Normandie jusqu'à la 6ᵉ année du règne de Henri Iᵉʳ; il est divisé en 4 parties; la 1ʳᵉ et la 2ᵉ sont en vers de 8 syllabes, la 3ᵉ et la 4ᵉ en vers alexandrins; le poëme entier contient plus de 16,000 vers; il a été publié par Pluquet, Rouen, 1827, 2 vol. in-8°; — *Chronique ascendante des ducs de Normandie*, poëme en 314 vers de 12 syllabes, publié par Pluquet dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de Caen;* mais est-il de Wace? *C'est comment la Conception Notre-Dame fut établie*, poëme de 1,800 vers de 8 syllabes, publié par MM. Mancel et Trébutien, Caen, 1842, in-8°; — *Vie de saint Nicolas*, publiée par Delius, Bonn, 1850, et par Monmerqué (t. VII des *Mélanges de la Société des bibliophiles français*); — *Vie de la Vierge Marie, suivie de la vie de saint George*, Tours, 1859, in-12.

Wachau, village à 10 kil. S. E. de Leipzig (Saxe), où se passa la seconde journée de la grande bataille, 18 octobre 1813. Les Français y conservèrent l'avantage.

Wachtebeke, commune de la Flandre orientale (Belgique), à 20 kil. de Gand. Industrie linière; brasseries, poteries de terre; commerce de grains, bois et bétail; 4,200 hab.

Wachter (Jean-Georges), philologue allemand, né à Memmingen, 1673-1757, conservateur à la bibliothèque de Leipzig, a publié : *Glossarium germanicum*, Leipzig, 1736-37, 2 vol. in-fol.; *Archæologia nummaria*, 1740, in-4°; etc.

Wacken, commune de la Flandre occidentale (Belgique), à 18 kil. de Courtrai. Tabac, amidonneries, brasseries, huileries; 2,500 hab.

Waday. V. Ouadaï.

Wadden, détroit qui se trouve entre les prov. de Frise et de Groningue (Pays-Bas), et les quatre îles voisines de la côte. Il est rempli de bas-fonds, et peu profond.

Wadding (Luke), théologien et historien anglais, né à Waterford (Irlande), 1588-1657, acheva ses études dans le séminaire irlandais de Lisbonne, entra chez les franciscains, professa la théologie à Salamanque, fut envoyé à Rome par Philippe III pour défendre le dogme de l'Immaculée Conception, fut procureur général de son ordre, et jouit d'une très-grande influence. On a de lui : *Legatio Philippi III et IV ad summos pontifices, pro definienda controversia conceptionis B. Mariæ Virginis*, Louvain, 1624, in-fol.; *Annales ordinis Minorum*, 1628-54, 8 vol. in-fol., histoire très-détaillée de l'ordre de Saint-François jusqu'en 1540; elle a été refondue et augmentée par le P. Fonseca, Rome, 1731-45, 19 vol. in-fol.; elle a été continuée par Michelesi, 1794; et Melchiorri, 1844; *Scriptores ordinis Minorum*, 1650, in-fol.; *Immaculatæ Conceptionis Virginis Mariæ opusculum*, 1655, in-8°. Il a édité les *Sermones* de saint Antoine de Padoue, les *Opuscula* de saint François d'Assise, les *Opera omnia* de Duns Scott, etc.

Wadenschwyl, v. du canton et à 20 kil. S. E de Zurich (Suisse), à l'O. du lac de Zurich. Draps, étoffes de laine; 6,000 hab.

Wadowice ou **Wadetz**, ch.-l. du cercle de ce nom dans la Galicie (emp. d'Autriche), à 45 kil. S. O. de Cracovie; 3,500 hab.

Wadstena, v. du lan et à 50 kil. O. de Linköping (Suède), sur le lac Vetter. Belle église de l'anc. couvent. Source minérale. Toiles, dentelles, manufacture de tabac; 2,200 hab.

Waelhem, commune de la prov. d'Anvers (Belgique), à 5 kil. de Malines, près de la Nèthe et de la Dyle. Combat où les Belges battirent les Hollandais en 1830; 1,100 hab.

Waengler. V. Pareus.

Waereghem, commune de la Flandre orientale (Belgique), à 16 kil. N. E. de Courtrai. Commerce de toiles et de bestiaux; courses de chevaux; 6,800 hab. C'était probablement un ancien campement romain.

Waerschoot, commune de la Flandre orientale (Belgique), à 16 kil. N. O. de Gand, sur la Lys. Toiles, siamoises; 5,800 hab.

Waes, pays de la Flandre (Belgique), entre Gand, le village de Doel, près Anvers, et le canal du Sas-de-Gand à l'O. Là se trouvent les villes de Saint-Nicolas, de Lokeren, 36 villages et le lac de Berlaere. Il est extrêmement fertile, grâce à l'industrie de ses habitants; on y compte 5,250 individus par lieue carrée.

Waesmunster, commune de la Flandre orientale (Belgique), à 9 kil. N. de Termonde, sur la Durme. Belle église, richement ornée, avec beaucoup de tombeaux. Draps, siamoises, mouchoirs, toiles d'emballage; 5,500 habitants. Il y eut un monastère de femmes, fondé au IXᵉ siècle, dévasté au Xᵉ, et rétabli en 1226 et en 1833.

Wafflard (Alexis-Jacques-Marie), auteur comique, né à Versailles, 1787-1824, fut un poëte de l'école bourgeoise de Picard, qui possédait le talent de l'observation, et dont le dialogue est spirituel. On lui doit : *Haydn ou le Menuet du bœuf*, 1811; *un Moment d'imprudence* (avec M. de Bury); *le Voyage à Dieppe*, jolie pièce de l'ancien répertoire (avec M. de Bury); *le Célibataire et l'Homme marié*, les *Deux Ménages* (avec Picard et de Bury), etc.

Wagenaar (Jean), historien hollandais, né à Amsterdam, 1709-1773, fut historiographe de cette ville. Il a d'abord publié des traductions, puis une *Dissertation sur le baptême des petits enfants, par un ministre remontrant*, 1740. Mais on lui doit surtout des ouvrages historiques : *Etat présent des Provinces-Unies*, 1738-48, 11 vol. in-8°; *Histoire nationale*, 1749-59, 22 vol. in-8°, trad. en français, 1757-72, 8 vol. in-4°; *Description d'Amsterdam*, 1760-67, 3 vol. in-fol. Il a encore écrit : *le Patriote*, 1748, in-8°; *Amsterdam en réjouissance à l'occasion de la visite solennelle de Guillaume d'Orange*, 1768, in-fol.; *Histoire de l'Eglise chrétienne pendant le Iᵉʳ siècle*, 1773, in-8°; *la Réforme en* 1578; *Description de Berg-op-Zoom; du Pouvoir du Stathoudérat*, etc.

Wageningen, v. de la Gueldre (Pays-Bas), sur le Rhin Bestiaux, grains et tabac ; 3.500 hab.

Wagnière (Jean-Louis), littérateur français, né en Suisse, en 1759, mort après 1787, de bonne heure au service de Voltaire, devint son secrétaire à Ferney ; puis fut appelé à Saint-Pétersbourg par Catherine II, pour mettre en ordre la bibliothèque de Voltaire. Il eut de longs démêlés avec Mme Denis, et a écrit : *Mémoires sur Voltaire et sur ses ouvrages par Longchamp et Wagnière*, 1825, 2 vol. in-8°.

Wagram, village de la Basse-Autriche, sur la rive gauche du Russbach, à 18 kil. N. E. de Vienne. Victoire de Napoléon Ier sur le prince Charles, les 5 et 6 juillet 1809.

Wagram (Prince de). V. Berthier.

Wagrie, anc. pays de Holstein, où se trouvent Lubeck, Oldenbourg, Eutin, Travemunde.

Wahabites, secte musulmane, formée dans le Nedjed ou Arabie centrale, au milieu du xviiie siècle, par Mohammed-ben-del-Wahab et par le scheik Ebn-So'Oud ou Seboud. Ils acceptent le Koran, mais sans interprétation, rejettent toute tradition, défendent de reconnaître à Mahomet et aux califes une mission divine, une autorité religieuse. Ils ont conservé l'égalité des temps patriarcaux, repoussent toute prééminence, sont remarquables par leur simplicité frugale, leur énergie et leur bravoure, mais sont superstitieux, cruels et rapaces. Ils propagèrent leurs doctrines égalitaires en Arabie, en Egypte, dans la Turquie d'Asie ; s'emparèrent de la Mecque, 1801, mais furent repoussés de l'Egypte par les Mamelucks, en 1803. Après Mohammed, qui fut assassiné, So'Oud les dirigea, puis son fils Abdallah, qui s'avança victorieux jusqu'à Damas. Ibrahim, fils de Méhémet-Ali, les refoula en Arabie, 1812. Méhémet-Ali, lui-même, avec Ibrahim, leur fit la guerre de 1814 à 1818, prit Derréyéh, leur capitale dans le Nedjed, s'empara d'Abdallah, et l'envoya à Constantinople, où le sultan le fit mettre à mort. Ils sont encore nombreux dans le Nedjed et le Lahsa. V. Palgrave, *Voyage en Arabie*.

Wahal, en allemand *Waal*, bras méridional du Rhin, commence à Schenk, arrose Nimègue et Thiel, s'unit à la Meuse près de l'île de Voorne, passe à Bommel, et se confond encore avec la Meuse à Gorkum. Il a 80 kil. de cours.

Wahlershausen, village à 6 kil. O. de Cassel (Prusse). Magnifique château de *Weissenstein ;* aux environs, riches mines de houille.

Wahsatch, montagnes des Etats-Unis, à l'O. du territoire d'Utah ; elles ont des pics de 2,600 à 3,600 mèt. de hauteur.

Waiblingen ou **Wiblingen,** v. du cercle du Neckar (Wurtemberg), à 14 kil. N. E. de Stuttgard, sur le Rems Draps, marché important de bestiaux ; 3.500 hab. — A la bataille de Weinsberg, en 1141, son nom fut pris pour cri de guerre par les partisans de Conrad III, qui y possédait un château ; de là le nom de *Gibelins*, qui servit à les désigner.

Waifer ou **Guaifre,** duc d'Aquitaine, né vers 725, succéda à son père Hunald, en 745. Il eut à défendre l'indépendance de son pays contre les Francs de Pepin le Bref ; il donna asile à son frère Grippon et à des leudes mécontents, ne voulut pas rendre les biens qui appartenaient aux églises du Nord, et fut vigoureusement attaqué en 760. Pendant huit ans il se défendit avec courage contre les ennemis, qui ravagèrent impitoyablement le pays au sud de la Loire, il perdit ses lieutenants et ses alliés, fut forcé de démanteler ses places fortes, se réfugia dans les hautes terres de l'Auvergne et du Querci ; mais fut assassiné, en 768, probablement à l'instigation de Pepin.

Waigatz. V. Vaigatz.

Wailly (Noel-François **de**), grammairien, né à Amiens, 1724-1801, vint de bonne heure à Paris, et se fit connaître par de nombreux travaux de grammaire. Il fit partie de l'Institut à sa création, 1795. Il publia les *Principes généraux et particuliers de la langue française*, 1754, in-12 ; ce livre, qui eut beaucoup de succès, fut adopté par l'Université. On a encore de lui : *de l'Orthographe*, 1771, in-12 ; *l'Orthographe des Dames*, 1782, in-12 ; *Nouveau Vocabulaire* ou *Abrégé du Dictionnaire de l'Académie*, 1801, gr. in-8°, souvent réimprimé. Il a donné plusieurs éditions corrigées des *Principes de la langue latine* du P. Saugier, 1768, in-12, du *Dictionnaire portatif de la langue française* de Goujet, 1775, 2 vol. in-8°, du *Dictionnaire des Rimes*, de Richelet, etc. Il a concouru à l'édition du *Dictionnaire de l'Académie* de 1798 et a surveillé la publication des classiques de Barbou.

Wailly (Etienne-Augustin **de**), fils du précédent, né à Paris, 1770-1821, fut emprisonné en 1793, suivit les cours de l'Ecole polytechnique, et fut proviseur du lycée Napoléon depuis 1805. On lui doit quelques articles dans le *Mercure de France*, un *Dictionnaire des Rimes*, 1812, et une traduction en vers des trois premiers livres des *Odes* d'Horace. — *Augustin-Jules*, son 3e fils, né à Paris, 1806-1866, employé au ministère d'Etat, a collaboré à quelques-unes des plus jolies pièces du nouveau répertoire : *Moiroud et compagnie*, 1836 ; *le Comité de bienfaisance*, 1839 ; *le Mari à la campagne*, 1844 ; etc.

Wailly (Charles **de**), architecte, frère de Noël-François, 1729-1798, élève de Blondel et de Servandoni, eut le grand prix d'architecture en 1752, fut membre de l'Académie d'architecture, en 1767, et de l'Académie de peinture, en 1771. Conservateur du Muséum, il fut membre de l'Institut, à sa création, 1795. Il a élevé l'hôtel d'Argenson à Paris, le théâtre de l'Odéon, 1782, le château des Ormes en Touraine, le palais Spinola à Gênes. Il a laissé une énorme quantité de dessins et de plans, qui ont trait à l'ornementation. Il fut le principal fondateur de la Société des amis des arts.

Wailly (Armand-François-Léon **de**), littérateur, petit-fils du précédent, né à Paris, 1804-1863, écrivit, en 1825, avec son cousin Gustave, une comédie en vers, *le Mort dans l'embarras ;* puis des opéras, *Ivanhoe*, 1826, *Benvenuto Cellini*, 1834 ; des romans, *Angelica Kauffmann*, 1838, 2 vol. in-8° ; *Stella et Vanessa*, 1846 ; *les Deux filles de M. Dubreuil*, 1860. Il a traduit beaucoup d'ouvrages anglais : *le Moine* de Lewis, *Tom Jones* de Fiedling, le *Voyage sentimental* de Sterne, les *Poésies* de Burns, *Simple Histoire* de miss Inchbald, *Evelina* de miss Burney, *Histoire d'Angleterre* de Lingard, *Tristam Shandy* de Sterne, une partie de Walter Scott, etc., etc. Il a publié de bons articles dans la *Revue des Deux Mondes*, et rédigé la chronique littéraire de *l'Illustration*, etc.

Waitzen, en hongrois *Vacz*, v. du comitat et à 36 kil. N. de Pesth-Pilis (Hongrie), sur la rive gauche du Danube. Evêché, belle cathédrale, sur le modèle de Saint-Pierre de Rome ; gymnase de Piaristes, école de sourds-muets. Commerce de vins, bestiaux ; papeteries ; 12,500 hab. Elle fut le théâtre de plusieurs combats en 1849.

Wakefield, v. du comté d'York, dans le West-Riding (Angleterre), à 15 kil. S. E. de Leeds, sur le Calder. Elle est bien bâtie ; belles églises, chapelle gothique de Market-Cross ; maison de correction. Draps, laine tordue, teintureries, ganteries ; grands marchés aux grains et aux bestiaux ; 28,000 hab. — Richard d'York y fut vaincu et tué, en 1460, par les troupes de Marguerite d'Anjou.

Wakefield (Gilbert), critique et théologien anglais, né à Nottingham, 1756-1801, entra dans l'Eglise, mais s'éloigna de plus en plus des doctrines anglicanes ; fut professeur distingué, controversiste emporté, s'élança dans la politique, défendit les idées libérales et se fit condamner à la prison. On a de lui : des éditions annotées de Virgile, Horace, Lucrèce, Bion, Moschus ; des *Commentaires* sur les poésies de Gray et sur une partie des œuvres de Pope ; *Enquête sur l'utilité et la convenance du culte public ou social ; Sylva critica, sive in auctores sacros profanosque commentarius philologus*, 5 part. in-8° ; traduction annotée du *Nouveau Testament*, 1791, 3 vol. in-8° ; *Recherches sur les opinions des écrivains chrétiens des trois premiers siècles sur la personne de Jésus*, 1784, in-8°, ouvrage inachevé ; des pamphlets politiques ; des Mélanges ou *Noctes carcerariæ*, 1799, in-8° ; etc.

Wal (Guillaume-Eugène-Joseph, baron de), né au château d'Anthisnes (Liége), 1736-1818, d'une ancienne maison de Lorraine, servit la France dans la guerre de Sept ans ; puis fut l'un des membres les plus importants de la noblesse du pays de Liége ; il finit par entrer dans l'ordre Teutonique. On lui doit : *Annales de l'ordre Teutonique*, 8 vol. in-12, avec 2 vol. de Supplément.

Wala ou **Vala,** abbé de Corbie, fils de Bernard, frère naturel de Charlemagne, né probablement près d'Oudenarde, vers 765, mort en 835, étudia sous Alcuin à l'école Palatine, fut économe de la maison de l'Empereur, duc, et le premier signa le testament de Charlemagne, 814. Il se fit moine de Corbie, en 817, et en devint abbé en 826 ; se mit à la tête du parti opposé aux ministres de Louis le Débonnaire, et surtout au duc Bernard, joua un grand rôle dans les troubles et les guerres des fils contre leur père, fut exilé près du lac Léman, puis à Noirmoutier, puis en Germanie, fut dépouillé de son titre d'abbé, s'éleva contre le partage de l'empire entre les trois fils de Louis, et alla mourir en Italie au monastère de Bobbio.

Walcheren, île de la prov. de Zélande (Pays-Bas), entre les deux grandes embouchures de l'Escaut, séparée à l'E. des îles de Nord et Sud-Beveland par la passe étroite de Sloe. Elle a 19 kil. du N. O. au S. E., sur 16 kil., et 38,000 hab. Elle est protégée contre les inondations par des dunes et par des digues. C'est la mieux cultivée des îles de la Zélande. Ch.-l., *Middelbourg*; v. princ., Flessingue et Veere. Elle fut occupée, en 1809, par les Anglais, mais ils furent bientôt forcés de l'évacuer avec perte.

Walckenaer (Charles-Athanase), érudit et littérateur, né à Paris, 1771-1852, orphelin, fut élevé avec le plus grand soin par son oncle, notaire royal, riche et instruit, termina ses études à Oxford, et, en 1793, fut nommé inspecteur général des transports militaires à l'armée des Pyrénées-Orientales. Soupçonné de modérantisme, il donna sa démission, fut menacé d'arrestation; mais, protégé par Dugommier et par Tallien, put venir se cacher à Paris. Il suivit les cours de l'École polytechnique, mais préféra se livrer à sa passion, un peu encyclopédique, pour l'étude. Il commença à se faire connaître dès 1797, écrivant sur la philosophie de l'histoire, publiant des romans, de sérieux travaux de géographie, d'histoire naturelle, et s'occupant de beaux-arts. En 1814, il accepta des Bourbons, qui avaient ses sympathies, des fonctions administratives, fut maire du IVe arrondissement de Paris, secrétaire général de la préfecture de la Seine, préfet de la Nièvre, 1826, de l'Aisne, 1828; il fut créé baron en 1823. Après la révolution de Juillet, il rentra dans la vie privée. Membre de l'Académie des inscriptions depuis 1813, il en devint secrétaire perpétuel, 1840, fut trésorier de la Bibliothèque royale et conservateur adjoint au département des cartes et plans. A toutes les époques de sa vie, il déploya une grande activité littéraire et scientifique; aussi le nombre de ses ouvrages en tout genre est-il très-considérable. Citons les principaux : *Essai sur l'histoire de l'espèce humaine*, 1798, in-8°; — des romans: *l'Ile de Wight* ou *Charles et Angelina*, 1799, 3 vol. in-12; *Histoire d'Eugénie*, 1803, in-12; — des travaux d'histoire naturelle : *Faune parisienne*, 1802, 2 vol. in-8°; *Histoire naturelle des Aranéides*, 1805, in-8°; *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle des abeilles solitaires qui composent le genre Halicte*, 1817, in-8°; *Histoire naturelle des insectes*, 1836-38, 3 vol. in-8°; — des ouvrages estimables de géographie : édition princeps du manuscrit de Dicuil, *De mensura orbis*, 1807, in-8°; *Mémoire sur les anciens peuples de la Gaule*, 1819, couronné par l'Institut; *Notes critiques sur les voyages d'Enée*, 1813; *Cosmologie*, 1815, in-8°; *le Monde maritime, ou Tableau géographique et historique de l'archipel d'Orient, de la Polynésie et de l'Australie*, 1818, 4 vol. in-8°; *Recherches sur l'intérieur de l'Afrique septentrionale*, 1821, in-8°; *Recherches sur la géographie ancienne et celle du moyen âge*, 1822-23; *Histoire générale des Voyages*, 1826-31, 21 vol. in-8°; *Recherches sur la Régence d'Alger et sur l'administration de ce pays à l'époque de la domination romaine*, 1835; *Géographie ancienne, historique et comparée des Gaules cisalpine et transalpine, suivie de l'analyse géographique des itinéraires anciens*, 1839, 3 vol. in-8°, avec atlas, le plus important de ses ouvrages de géographie; etc. etc. Les œuvres littéraires de Walckenaer ne sont pas moins nombreuses : *Histoire de la vie et des ouvrages de J. de La Fontaine*, 1820, in-8°, dans laquelle la biographie de l'écrivain s'enrichit de tout ce que l'étude de ses ouvrages a pu révéler; *Lettres sur les contes des fées, attribués à Perrault, et sur l'origine de la féerie*, 1826, in-12; *Vies de plusieurs personnages célèbres*, recueil d'articles publiés dans la *Biographie universelle*, 1830, 2 vol. in-8°; *Histoire de la vie et des poésies d'Horace*, 1840, 2 vol. in-8°; *Mémoires touchant la vie et les écrits de Mme de Sévigné*, 1842-52, 5 vol. in-12; une bonne édition de *La Bruyère*, 1845, 2 vol.; *Recueil de notices historiques*, 1850, in-8°; *Recherches statistiques sur la ville de Paris*, 1821, in-8° et 1823, in-4°; etc., etc.

Walcourt, village de la prov. et à 49 kil. S. O. de Namur (Belgique). Son église est un lieu de pèlerinage célèbre. Etoffes de laine, commerce de bestiaux; 1,200 habitants.

Walcourt (Etienne de), grammairien, peut-être né à Walcourt, tenait à Anvers une école française, au XVIe siècle. Il est auteur de deux ouvrages rares : *Nouvel A B C contenant plusieurs sentences très-utiles pour apprendre à écrire*, 1576, in-8°; et *Recueil de plusieurs belles chansons joyeuses... corrigées des plus excellents poëtes français*, 1576, in-12.

Wald, v. de la Prusse Rhénane, à 40 kil. E. de Dusseldorf. Cotonnades, quincaillerie; 5,000 hab.

Wald, bourg du canton de Zurich (Suisse). Tissage du coton et de la soie; 4,000 hab.

Waldbourg, anc. comté de la Souabe, dans l'Empire d'Allemagne, dont les possesseurs, nommés princes en 1803, avaient depuis longtemps le titre de sénéchal de l'Empire (*Truchsess*). Le plus célèbre, *Georges Truchsess de Waldbourg*, a surtout contribué à comprimer la révolte des paysans de 1525.

Waldeck (Principauté de), Etat du nouvel Empire d'Allemagne, comprenant : la principauté de Waldeck, proprement dite, enclavée dans la Hesse-Cassel, et la prov. prussienne de Westphalie; le comté de Pyrmont. La superficie est de 1,121 kil. carrés; la population, de 57,000 hab. Elle est divisée en 4 cercles : Twiste, Eisemberg, Eder et Pyrmont. La capitale est *Arolsen*. On y trouve des mines de fer, de cuivre, de plomb; des carrières de marbre et d'albâtre; des eaux minérales à Pyrmont et à Wildungen. Mais le sol est rocailleux et peu fertile. Arrosée par l'Eder et le Dimel, elle est dans le bassin du Weser. Par le traité de 1867, la principauté est presque entièrement administrée par la Prusse, qui nomme les fonctionnaires, perçoit les revenus, fait toutes les dépenses, etc.— Les princes de Waldeck prétendent descendre de Witikind, et sont princes depuis 1582.

Waldeck (Georges-Frédéric, prince de), 1620-1692, d'une illustre famille d'origine saxonne, servit l'empereur Léopold Ier, se distingua à la bataille de Saint-Gothard, 1664; fut nommé feld-maréchal, combattit sur le Rhin Turenne et Condé; prit part à la défense de Vienne contre les Turcs, 1683; puis reçut le commandement des troupes hollandaises, battit le maréchal d'Humières à Walcourt, 1689, mais fut vaincu par Luxembourg à Fleurus, 1690.

Waldeck (Chrétien-Auguste, prince de), 1744-1798, au service de l'Autriche, combattit les Turcs, puis la France en 1792. Il prit part à l'attaque des lignes de Wissembourg, 1793, fut attaché au général Mack; alla en Portugal commander l'armée en 1797, et y mourut.

Waldegrave (James, comte), 1715-1763, fut gentilhomme de la chambre et favori de George II, roi d'Angleterre, qui le nomma gouverneur du prince de Galles, 1752. Il a laissé des *Mémoires* intéressants sur les dernières années du règne, Londres, 1821, in-4°, trad. en français, 1825, in-8°.

Waldemar Ier, dit *le Grand*, roi de Danemark, né à Slesvig, en 1131, fils du roi Canut, fut d'abord appelé *Wladimir*. Emmené par sa mère en Russie, après l'assassinat de son père, il parvint plus tard, au milieu de l'anarchie qui désolait le Danemark, à s'emparer du Jutland et du Slesvig, 1157; puis, après la mort de ses rivaux, Canut et Suénon, il resta maître de tout le royaume. Il gouverna avec sagesse; il attaqua les Vendes de la Baltique et leur imposa la paix et le christianisme; il prit Stettin, 1171, Julin, 1175; pour se protéger contre les menaces des Allemands, il fit relever la grande muraille du Danewirk, repoussa les prétentions de l'empereur Frédéric Barberousse, qui se disait son suzerain, et se fit respecter par les Courlandais et les Esthoniens. Grand guerrier, bon administrateur, il est l'auteur de la *Loi de Scanie* et de la *Loi de Seeland*. L'une de ses filles, Ingeburge, épousa Philippe Auguste, roi de France. Il mourut en 1182.

Waldemar II, *le Victorieux*, roi de Danemark, fils du précédent, né en 1170, fut d'abord duc de Slesvig, et succéda à son frère aîné, Canut VI, en 1202. Il prit Lauenbourg, soumit le roi de Norvége au tribut, 1204, mais échoua contre les païens de la Livonie. Il s'étendit sur les côtes de la Baltique, s'empara de Dantzig, releva Lubeck après un incendie, et fonda Stralsund. Il se déclara pour Frédéric II contre Otton IV, puis alla combattre en Esthonie. Mais un seigneur, qu'il avait dépouillé de ses biens, sans raison, Henri de Schwerin, le surprit pendant la nuit et le retint enchaîné dans le château de Dannenberg (Mecklembourg). Frédéric II et le pape Honorius III réclamèrent vainement sa mise en liberté; son neveu prit les armes, fut défait et partagea son sort, 1224. Enfin Waldemar fut délivré, recommença une lutte malheureuse contre son ennemi, et fut forcé de consentir au démembrement de son royaume; il promulgua *le code du Jutland*, et mourut en 1241.

Waldemar III, fils du précédent, fut couronné par son père en 1218, et mourut, en 1231, des suites

d'un accident à la chasse. Il n'a vraiment jamais régné.

Waldemar IV, roi de Danemark, né en 1315, était fils de Christophe II. A la mort de son père, le royaume, livré à l'anarchie, était envahi par les Suédois et démembré par les seigneurs. Secondé par l'empereur Louis de Bavière, il se fit reconnaître roi, 1340, proclama une amnistie générale, se montra sévère justicier, mais eut encore des troubles à réprimer. Il fut forcé de céder au roi de Suède, Magnus, le Halland, la Scanie, la Blékingie, 1343; mais rétablit l'ordre dans ses Etats, fit un pèlerinage en terre sainte; combattit les Esthoniens et finit par céder leur pays à l'ordre Teutonique, 1347. Vers la fin de son règne, il reprit les provinces qu'il avait abandonnées à la Suède, et s'empara de Gothland et d'Œland. Il triompha d'une ligue formée par ses voisins, et maria sa fille Marguerite au roi de Norvége, Haquin, 1362. Il eut de longs démêlés avec les villes Hanséatiques, fit deux voyages en Allemagne, et fut contraint, par le traité de Stralsund, 1372, de reconnaître pour successeur le fils du duc de Mecklembourg, son ennemi. Il mourut en 1375. Avec lui s'éteignit la ligne masculine des rois Esthritides.

Waldemar, roi de Suède, né en 1242, succéda à Eric Ericson, son grand-père maternel, 1250. Pendant la régence de son père Birger, la Suède fut désolée par la guerre civile; après sa mort, 1266, il gouverna par lui-même; mais sa conduite dissolue mécontenta ses sujets; il fut forcé de faire un pèlerinage à Rome, puis il eut à combattre son frère Magnus, qui ne lui laissa que la Gothie, et se fit proclamer roi, 1279. Il tenta de reprendre la couronne, fut emprisonné au château de Nykœping, 1288, et y mourut en 1302.

Waldemar (Marguerite). V. Marguerite.

Waldenburg, v. de la régence et à 70 kil. S. O. de Breslau dans la Silésie (Prusse), ch.-l. d'un arrondissement minéralogique. Houillères considérables; mines de fer; beaucoup d'usines aux environs. Toiles, porcelaine, filature mécanique du chanvre; 4,500 hab.

Waldenburg, v. du cercle et à 17 kil. N. de Zwickau (roy. de Saxe), sur la Mulde. Château des princes de Schœnburg. Eaux minérales. Lainages, bonneterie, papeterie; 3,500 hab.

Waldheim, v. du cercle de Leipzig (roy. de Saxe), sur la Zchopa. Draps, flanelles, toiles, tabac; 3,500 habitants.

Waldkirch, v. du cercle du Haut-Rhin (grand-duché de Bade), sur l'Elz. Polissage des grenats et de cristaux de roche, horlogerie, etc.; 3.000 hab.

Waldrade, d'une famille ancienne, d'origine gallo-romaine, fut la concubine de Lothaire II, roi de Lotharingie. De concert avec son oncle Gonthier, archevêque de Cologne, elle fit condamner la reine Teutberge par le concile d'Aix-la-Chapelle, 860. Elle gagna les légats, envoyés par Nicolas Ier pour examiner cette affaire; cependant elle finit par être excommuniée; elle s'était retirée à l'abbaye de Ludre, quand elle apprit la mort de Lothaire, 869, et alla vivre au monastère de Remiremont. Sa fille Berthe épousa plus tard Adelbert, marquis de Toscane.

Waldstættes (Lac des) ou **lac des Quatre-Cantons,** au centre de la Suisse, baigne les cantons de Lucerne, d'Uri, de Schwytz et d'Unterwalden, qui, couverts de forêts au moyen âge, prirent le nom d'*Etat des Forêts* (*Vier-Waldstætte*). Il a environ 32 kil. de longueur, de Lucerne à Flüelen, et 18 kil. de largeur, de Küssnacht à Alpnach. Il forme de nombreuses sinuosités, et est entouré de hautes montagnes et de rochers escarpés; il a parfois 200 mètres de profondeur, et est agité par des vents violents. Il reçoit la Matta, les deux Aa, la Reuss.

Waldstein ou **Wallenstein** (Albert-Wenceslas-Eusèbe, comte de), duc **de Mecklembourg, de Friedland et de Sagan,** né au château d'Hermanic (Bohême), 1583-1634, d'une noble famille de Bohême, de bonne heure orphelin, élève des jésuites d'Olmütz, se convertit au catholicisme, acheva ses études en Italie, apprit les langues et dès lors s'occupa particulièrement d'astrologie. Il combattit contre les Turcs, épousa, en 1610, une riche veuve qui, en mourant, lui laissa de grands biens, 1614; put équiper à ses frais un corps de 300 dragons; servit Ferdinand, duc de Styrie, contre les Vénitiens, et fut nommé colonel, puis comte, par l'empereur Mathias. Il venait de se remarier avec la fille du puissant comte de Harrach, lorsque la guerre de Trente ans éclata, 1618. Envoyé en Bohême contre les rebelles, il signala son courage, mais n'assista pas à la bataille de Prague; il s'enrichit des dépouilles des vaincus, combattit Bethlen Gabor en Moravie, et le força à traiter, 1621; de nouveaux services lui valurent de l'empereur Ferdinand les titres de duc de Friedland et de prince du Saint-Empire, 1624. Dans la période danoise, il offrit à Ferdinand de lever à ses frais une armée de 40,000 hommes, qu'il ferait vivre sur le pays ennemi; il eut le pouvoir de nommer tous les officiers, 1625. Il battit Ernest de Mansfeld à Dessau sur l'Elbe, 1626, le poursuivit en Moravie, en Hongrie, puis força l'électeur de Brandebourg à la soumission. Il s'empara ensuite du Mecklembourg, de la Poméranie, occupa les marches du Brandebourg, se forma une armée de 100,000 hommes de tous les aventuriers de l'Allemagne, accabla les peuples d'énormes contributions, et plein d'ambitieuses espérances se fit nommer par l'empereur au titre de *général de l'armée océanique et baltique,* 1628. Il échoua cependant au siége de Stralsund, qui fut défendue par les Suédois, mais força Christian IV de Danemark à signer la paix de Lubeck, 1629. Il se chargea alors de mettre à exécution le terrible *édit de restitution,* et devint la terreur de l'Allemagne. La diète de Ratisbonne, excitée par les envoyés de Richelieu, Léon Brulard et le P. Joseph, exigea le rappel de Waldstein, *cette verge sanglante qui flagellait l'Allemagne,* 1630; l'empereur, qui commençait à s'inquiéter de son ambition, le remercia de ses services, au moment où Gustave-Adolphe débarquait dans l'île de Rugen. Waldstein se retira dans ses terres de Moravie et de Bohême, où il mena l'existence la plus fastueuse. Après les victoires des Suédois à Leipzig, 1631, sur les bords du Lech, 1632, après la mort de Tilly, la Bavière était envahie, l'Autriche menacée; Ferdinand II n'eut qu'à se jeter dans les bras de l'illustre aventurier qu'il avait jadis disgracié. Il consentit à lever une armée, mais ne voulut pas d'abord la commander; sur les instances pressantes de l'empereur, il accepta, mais à la condition qu'il serait le maître de cette armée, qu'il aurait le gouvernement des pays conquis et un Etat souverain après la guerre. Il força les Saxons à évacuer la Bohême, se réunit aux Bavarois, tint en échec pendant deux mois Gustave-Adolphe devant Nuremberg, puis se jeta sur la Saxe, mais fut vaincu à Lutzen par les Suédois, 1632. Cessant de lutter contre les généraux de Gustave, il signa un armistice avec l'électeur de Saxe, entama des négociations avec les Suédois, l'électeur de Brandebourg, peut-être avec Richelieu, sans que l'on ait complétement pénétré les mystères de son ambition. Il resta en Bohême, dans une formidable inaction; était-ce prudence? Etait-ce trahison? Ferdinand II était entouré d'ennemis de Waldstein; il crut à un vaste complot ourdi par le général pour se rendre indépendant, avec l'aide de son armée dévouée; Waldstein l'aurait, dit-on, révélé à Piccolomini, qui le trahit, et, dans une assemblée tenue à Pilsen, il se serait assuré le concours de ses généraux et de ses officiers, 1634. C'est alors que Ferdinand donna l'ordre d'arrêter Waldstein; celui-ci était à Egra, attendant, suivant une tradition, avec son astrologue de confiance, l'heure favorable pour l'exécution de ses projets. Trois officiers, Gordon, Butler et Leslie, tentés par la promesse d'une récompense, résolurent de tuer le général; avec quelques soldats ils commencèrent par massacrer quelques amis de Waldstein, pénétrèrent dans sa maison et l'assassinèrent. Les dépouilles de la victime furent distribuées à Gallas, à Piccolomini, à Aldringer, qui avaient dirigé les assassins. L'empereur fit dire 3,000 messes pour le repos de l'âme de Waldstein. Fœrster a publié les *Lettres de Waldstein,* 1828-29, 3 vol. in-8°. On connaît la fameuse *Trilogie* de Schiller, dont Waldstein est le héros.

Wale (Antoine de), en latin *Walœus,* théologien protestant, né à Gand, 1573-1639, fut pasteur, professeur de grec et de théologie à Leyde, prépara Barneveldt à la mort, et devint recteur de l'Académie de Leyde. On lui doit: *l'Office des ministres,* en flamand, 1625, in-4°; *Compendium ethicæ aristotelicæ,* 1627, in-12; etc. Ses *Œuvres théologiques* forment 2 vol. in-fol., 1643 et 1647, Leyde.

Waleff (Blaise-Henri **de Corte,** baron de), poëte belge, né à Liége, 1652-1734, servit tour à tour l'évêque de Liége, Louis XIV, l'Espagne, puis encore la France; fut colonel et maréchal de camp dans les troupes anglo-hollandaises, lieutenant général en Espagne, gouverneur du royaume de Valence, enfin feld-maréchal lieutenant de l'Empire. Il a publié des poésies, faciles, d'une pensée originale, mais d'un style incorrect: *les Titans ou l'Ambition punie,* 1725, 2 vol. in-8°; *Œuvres*

nouvelles, 1731, 5 vol. in-8°, qui comprennent des *Odes*, la tragédie d'*Electre*, *le Siècle de Louis le Grand*, en 8 chants, *Thémire*, poëme en 12 chants, *les Echasses*, poëme en 4 chants, *les Augures ou la conquête de l'Afrique*, 1754, in-8°, etc.

Wales, nom de la principauté de **Galles**.

Walewski (Alexandre-Florian-Joseph **Colonna**, comte), homme politique, né au château de Walewice (Pologne), 1810-1868, défendit la cause de son pays sur les champs de bataille et dans plusieurs négociations, passa en France, fut naturalisé Français, 1833, servit en Afrique comme capitaine, comme directeur des affaires arabes à Oran ; puis, quittant l'armée, se fit connaître comme publiciste et comme auteur dramatique. M. Thiers et M. Guizot lui confièrent plusieurs missions diplomatiques. Le prince Louis-Napoléon le nomma ministre plénipotentiaire à Florence, 1849, puis à Naples, enfin à Londres. Il fut ministre des affaires étrangères en 1855, et présida le congrès de Paris ; remplacé en 1860 par M. Thouvenel, il passa au ministère d'Etat jusqu'en 1863. Il était sénateur depuis 1856. En 1865, il fut nommé président du Corps législatif. On lui doit : *Un mot sur la question d'Afrique*, 1837, in-8°; *l'Alliance anglaise*, 1838, in-8°; *l'Ecole du monde ou la Coquette sans le savoir*, comédie en 5 actes, jouée au Théâtre-Français, 1840.

Walhalla, c.-à-d. *portique des guerriers*, sorte de paradis des Scandinaves, palais où Odin reçoit les guerriers morts en combattant. Ils se livrent de perpétuels combats, et se reposent en buvant l'hydromel dans un crâne, ou en écoutant les chants des scaldes.— Le roi de Bavière, Louis Ier, a fait construire et inauguré, en 1842, un *Walhalla*, sorte de temple de la Gloire, consacré aux grands hommes de l'Allemagne, sur le mont Brauberg, près de Ratisbonne et de Donaustau. Il a à peu près la forme du Parthénon.

Wali, titre que portaient au VIIIe siècle les lieutenants des califes de Damas, chargés de gouverner l'Espagne.

Walid Ier (Aboul-Abbas), calife ommiade de Damas, né vers 669, succéda à son père, Abd-el-Melek, en 706. Prince faible et indolent, il eut des lieutenants, Moslemah, Kotaïbah, Mousa et Tarik, qui firent pour lui la conquête de l'Arménie et de la Cappadoce ; du Turkestan et du Khowaresm ; de l'Espagne, de la Sardaigne et de la Corse. Il agrandit le temple de Médine, fit construire à Damas une magnifique mosquée, et mourut en 715.

Walid II (Aboul-Abbas), calife ommiade, né en 705, fils de Yézid II, succéda à son oncle Hescham, 743, se livra à des scandales de toute sorte, et périt dans une révolte que dirigeait son cousin Yézid.

Walincourt, bourg de l'arrond. et à 17 kil. de Cambrai (Nord). Rouenneries, étoffes de soie; 2,530 habitants.

Walker (John), grammairien anglais, né à Colney-Hatch (Middlesex), 1732-1807, fut acteur, professeur, puis maître d'élocution. Il a laissé des ouvrages qui ont eu beaucoup de succès : *a Dictionary of the english language*, 1775, in-8°; il a eu plus de 30 éditions ; *Elements of elocution*, 1781, in-8°; *Rhetorical grammar*, 1785; *Critical pronouncing Dictionary*, 1791, in-4° ; *the Melody of speaking delineated*, 1791, in-8°; etc.

Wallace (Sir William), né à Paisley, près Glasgow, vers 1270, mort en 1305, est surtout célèbre dans les légendes écossaises. Encore au collége de Dundee, il aurait tué le fils du gouverneur anglais et se serait réfugié dans les bois. Fort, éloquent, il commença contre les ennemis de sa patrie une guerre de partisans qui prépara la grande insurrection de 1297. Il combattit avec vigueur les troupes d'Edouard Ier, mais ne fut pas toujours bien secondé par les seigneurs écossais, jaloux de l'autorité d'un simple gentilhomme. La victoire de Stirling-Bridge délivra l'Ecosse, et même il poursuivit les Anglais jusque sur leur territoire. Il prit le titre de *Gardien du royaume*, mais fut vaincu à Falkirk par Edouard Ier, en 1298. Il se retira dans les montagnes, et les ballades nationales lui attribuent une foule d'exploits. Enfin il fut, dit-on, livré par un de ses amis, conduit à Londres, condamné, et traîné à West-Smithfield, pour y être pendu et écartelé, 1305.

Walla-Walla, v. de l'Orégon anglais (Amérique du Nord). Evêché depuis 1847.

Wallenstadt (Lac de) ou **Wallensee**, lac de Suisse, entre les cantons de Saint-Gall et de Glaris, long de 16 kil., large de 2, profond de 160 mèt., entre des montagnes très-élevées, d'une navigation dangereuse. Il est formé par la Linth. La petite ville de *Wallenstadt* (Saint-Gall) est sur ses bords.

Wallenstein. V. Waldstein.

Waller (Edmond, poëte anglais, né à Coleshill (Hertford), 1605-1687, se rattachait à la famille d'Essex et à celle de Cromwell. Membre de la Chambre des communes à dix-huit ans, admis à la cour de Jacques Ier, il épousa une riche héritière, et resta bientôt veuf. Il adressa d'ambitieux hommages à la fille aînée du comte de Leicester, qu'il a chantée sous le nom de *Sacharissa*. Un second mariage lui donna treize enfants. Il fit partie du Long-Parlement, 1640, vota souvent avec l'opposition, mais s'éloigna des exagérés et fut même compromis dans une espèce de complot royaliste, en 1643. Il resta un an en prison, paya une grosse amende, fut exilé, et vécut dix ans à Rouen et à Paris. En 1653, Cromwell, son cousin, lui permit de rentrer en Angleterre ; il célébra en vers le puissant Protecteur, ce qui ne l'empêcha pas de féliciter Charles II de son retour. Sous les Stuarts, il fut recherché à la cour et à la ville, siégea dans les parlements de 1661 à 1685, et conserva toute la gaieté de son esprit jusqu'à sa mort. Il faisait partie du cercle où brillaient Saint-Evremond, les duchesses de Bouillon et de Mazarin. Ses poésies sont principalement remarquables pour la forme ; on cite les éditions de 1729, in-4°, et de 1829, 2 vol. in-12.

Wallerius (Jean-Gottschalk), naturaliste suédois, 1709-1785, professeur de chimie à l'université d'Upsal, membre de l'Académie des sciences de Stockholm, a publié de savants ouvrages : *Mineralogia systematice proposita*, 1747, trad. par d'Holbach, 1753, 2 vol. in-8° ; *Chemia physica*, 2 vol. in-8° ; *Elementa metallurgiæ*, 1778; *Systema mineralogicum*, 1775, 2 vol. in-8° ; *Meditationes physico-chemicæ de origine mundi*, trad. par Dubois, 1791, in-12 ; *Elementa agriculturæ physicæ et chemicæ*; etc.

Wallia, roi des Wisigoths, célèbre par son courage, fut élu roi après l'assassinat de Sigeric, 415. Il s'empara de la plus grande partie de l'Espagne, rendit Placidie, la veuve d'Ataulf, au général d'Honorius, Constance, se mit au service de l'empereur, battit les Alains, les Vandales et les Suèves, et, avec l'autorisation d'Honorius, établit son peuple dans l'Aquitaine. Il mourut en 419. Théodoric lui succéda. Ricimer fut son petit-fils.

Wallich (Nathaniel), botaniste danois, né à Copenhague, 1787-1854, fut médecin à Serampour (Hindoustan), passa au service de l'Angleterre, devint surintendant du jardin botanique de Calcutta, 1817, et recueillit plus de 9,000 plantes dans un voyage qu'il fit dans l'intérieur de l'Asie. Il fut membre correspondant de l'Institut de France. Il a laissé : *Flora indica; Tentamen floræ Nepalensis ; Plantæ asiaticæ rariores*.

Wallingford, v. du comté de Berks (Angleterre), à 18 kil. N. O. de Reading, sur la Tamise. Commerce de grains et de drèche; restes de fortifications romaines ; 7,000 hab.

Wallis (John), mathématicien anglais, né à Ashford (Kent), 1616-1703, fit d'excellentes études à Cambridge, fut ordonné ministre en 1640, eut une chaire de géométrie à Oxford, 1649, et fut chargé de la garde des archives de l'Université. Il fut l'un des premiers membres de la Société royale de Londres. Il prit part aux querelles religieuses de son temps, fut habile dans l'art de déchiffrer les écritures, parvint à faire parler artificiellement des sourds-et-muets, eut des démêlés avec Pascal et Fermat, se montra injuste à l'égard de Descartes, mais occupe une place considérable dans l'histoire des sciences, comme précurseur de Newton. Son *Arithmetica infinitorum* a fait faire de grands progrès aux mathématiques. Ses *Œuvres* ont été réunies sous le titre d'*Opera mathematica*, Oxford, 1695-99, 3 vol. in-fol.

Wallis (Samuel), navigateur anglais, était lieutenant en 1755, et capitaine en 1757. Il fut surtout chargé de continuer les découvertes de Byron dans le Grand Océan, 1766, reconnut plusieurs îles et entre autres celles qui portent son nom. Il se retira du service en 1772. La relation intéressante de son voyage se trouve dans la collection de Hawkesworth, 3 vol. in-4° ; elle a été traduite par Suard, 1774, 4 vol. in-4°, avec cartes.

Wallis (Iles), archipel de la Polynésie, au N. E. des îles Viti ; elles sont au nombre de 12. Le sol est fertile; les naturels sont robustes et intelligents; depuis 1842, ils se sont placés sous le protectorat de la France.

Wallons, nom donné aux Belges d'origine gauloise et parlant le français. Le *pays wallon* correspondait aux provinces de Hainaut, Namur, Liége, Luxembourg et Brabant méridional. — Les *gardes wallonnes* étaient des troupes d'infanterie levées dans les provinces belges, et qui s'illustrèrent dans les armées espagnoles, aux XVI^e et XVII^e siècles.

Wallsend, v. du comté de Northumberland (Angleterre), à 6 kil. N. E. de Newcastle, sur la Tyne. Houille, produits chimiques; chantiers de construction; 5,000 hab.

Walmer, paroisse à 4 kil. S. de Deal, dans le comté de Kent (Angleterre). Bains de mer. Forteresse construite par Henri VIII. On dit que César débarqua dans cet endroit; 2,200 hab.

Walmersley, bourg du comté de Lancastre (Angleterre), sur l'Irwell. Filatures de coton; 5,000 habitants.

Walpole (Robert), comte d'Orford, homme d'Etat anglais, né à Hougton (Norfolk), 1676-1746, d'une famille ancienne, possesseur d'une fortune considérable, entra au Parlement en 1700, et soutint avec ardeur les opinions des whigs. Il devint conseiller de George de Danemark, alors grand amiral, 1705, secrétaire d'État au département de la guerre, 1708, trésorier de la marine, 1709; mais fut entraîné dans la disgrâce de Marlborough, et même condamné comme coupable d'abus de confiance et de corruption, 1711. A l'avénement de George I^{er}, il fut nommé payeur général de l'armée, premier lord de la Trésorerie, chancelier de l'Échiquier; poursuivit les tories et les jacobites, fit rendre en 1716 le bill de septennalité; puis se retira des affaires de 1717 à 1721, pour y rentrer plus puissant que jamais. Il fut premier lord de la Trésorerie et chancelier de l'Echiquier, seul secrétaire d'Etat pendant les voyages du roi en Hanovre. Sous George II, 1727, l'appui de la reine Caroline lui conserva le pouvoir. Il introduisit de sages réformes, favorables au commerce, s'efforça de maintenir la paix au dehors et d'étendre au dedans la prérogative royale; on lui a reproché d'avoir érigé en système de gouvernement la corruption, et on lui attribue la fameuse maxime : « Tout homme a son tarif. » D'autres ont loué sa prudence, sa vigilance et la douceur de son caractère, qui contribuèrent à affermir la maison de Hanovre. Il s'opposa à la guerre contre l'Espagne que la nation désirait; le prince de Galles se mit à la tête des mécontents, et Walpole se retira avec 4,000 liv. sterl. de pension, les titres de comte d'Orford et de pair d'Angleterre. V. les *Mémoires sur la vie et l'administration de R. Walpole*, par Coxe, Londres, 1798, 3 vol. in-4°.

Walpole (Horace), frère du précédent, né à Houghton, 1678-1757, exerça plusieurs emplois importants, fut ambassadeur près la cour de France, 1727, se lia avec le cardinal Fleury, et contribua à maintenir la paix entre l'Angleterre et la France. Ministre plénipotentiaire dans les Provinces-Unies, 1733, receveur de l'Echiquier, 1741, il fut créé pair, 1746.

Walpole (Horace), 3^{me} fils de Robert Walpole, né à Houghton, 1717-1797, voyagea sur le continent, en compagnie de son condisciple le poëte Gray, 1739-41, fit partie de la Chambre des communes jusqu'en 1768, resta toujours attaché aux whigs, en faisant parfois parade de républicanisme, quoiqu'il fût très-aristocrate dans ses goûts et dans ses manières. La révolution française le rendit réactionnaire décidé. En toutes choses il fut ce qu'on peut appeler un amateur; il cultivait les lettres et les arts dans son château de Strawberry-Hill; il avait de magnifiques collections et une imprimerie particulière pour ses ouvrages; il fut l'un des premiers à raviver le goût du gothique et du moyen âge. On connait sa liaison intime et bizarre avec madame du Deffand, âgée de 70 ans et aveugle. Il hérita, à la mort de son neveu, du titre de comte d'Orford. Ses ouvrages forment 9 vol. in-4°; on y remarque : un roman, le *Château d'Otrante;* ses *Anecdotes de la peinture en Angleterre*, 1762-71, 4 vol. in-4°; *Doutes sur la vie et la mort de Richard III*, 1768, in-4°, trad. en français, 1800, in-8°; une tragédie, *la Mère mystérieuse*, 1768, in-8°; *Ædes Walpolianæ*, description du palais de son père à Hougthon, 1752. Après sa mort, on a publié ses *Mémoires, sur la cour de George I^{er} et de George II*, 1805, in-fol., trad. en français, 1826, in-12; *Mémoires des dix dernières années du règne de George II*, 1822, in-4°, trad. en français, 1823, 2 vol. in-8°; *Mémoires du règne de George III jusqu'en* 1771, Londres, 1845, 4 vol. in-8°. Son ouvrage, probablement le plus intéressant, est sa *Correspondance*, 1735-1797, publiée surtout à Londres, 1857-59, 9 vol. in-8°, et 1861, 9 vol. in-8°; ces lettres, très-curieuses en elles-mêmes, et, pour tout ce qu'elles renferment concernant les écrivains français et la littérature du XVIII^e siècle, sont les meilleures qu'il y ait dans la langue anglaise.

Walpurgis, sauvage montagne du Brocken, en Allemagne, où, suivant les légendes populaires du moyen âge, les esprits infernaux se donnent rendez-vous, principalement dans la nuit du 30 avril au 1^{er} mai.

Walsall, v. du comté et à 24 kil. S.E de Stafford (Angleterre). Industrie florissante : fonderies, ferrures pour la carrosserie, sellerie. Aux environs, houille et mine de fer. Commerce de blé, fromages, bestiaux; 49,000 habitants.

Walsh, poëte anglais, 1660-1710, ami de Pope, a laissé *Eugénie*, dialogue pour défendre les femmes, *Esculape ou l'hôpital des fous*, traduits en français par de la Flotte; des *Poëmes galants*, des poésies diverses, etc.

Walsh (Joseph-Alexis, vicomte), littérateur, né au château de Sérant en Anjou, 1782-1860, d'une ancienne famille catholique d'Irlande, attachée aux Stuarts, suivit ses parents dans l'émigration, fut, sous le Consulat, inspecteur de la librairie dans les provinces de l'Ouest, puis devint directeur des postes à Nantes. Démissionnaire en 1830, il a pris une part active aux travaux de la presse légitimiste. Plusieurs de ses nombreux ouvrages ont eu un légitime succès: *Lettres vendéennes*, 1825, 2 vol. in-8°; *Tableau poétique des fêtes chrétiennes*, 1836, in-8°; *Journées mémorables de la révolution française*, 1839-40, 5 vol. in-8°; *Vie de M^{me} de Sévigné*, 1841, in-18; *les Paysans catholiques*, 1848, in-8°; *Histoires, contes et nouvelles; Légendes; Souvenirs et impressions de voyages;* etc., etc.

Walsingham (Thomas), chroniqueur anglais, né vers 1410, dans le comté de Norfolk, bénédictin dans l'abbaye de Saint-Albans, historiographe du roi Henri VI, a laissé deux chroniques, publiées par Parker, 1574, in-fol.: *Historia brevis, ab Edvardo I ad Henricum V* (1273-1422), et *Ypodigma Neustriæ.*

Walsingham (Sir Francis), homme d'État anglais, né à Chislehurst (Kent), 1536-1590, d'une ancienne famille du Norfolk, voyagea sur le continent et parla presque toutes les langues de l'Europe. William Cécil en fit son premier agent politique; il fut ambassadeur en France, en 1561, puis en 1570-73, et déploya beaucoup de ruse diplomatique. Secrétaire d'État, membre du conseil privé, faisant de l'espionnage le grand ressort de la politique, il entretenait beaucoup d'agents secrets dans les cours étrangères. Il hâta la formation de la république des Provinces-Unies, 1579, réussit moins dans une mission en Écosse, 1583, et poursuivit avec une sorte d'acharnement perfide la ruine de Marie Stuart; c'est lui qui l'impliqua dans la conspiration de Babington, et s'efforça de la faire juger et condamner. Il travailla plus honorablement à déjouer les projets de Philippe II contre l'Angleterre et retarda d'une année *l'invincible Armada* par ses intrigues. D'ailleurs probe, désintéressé, religieux, il dépensa une partie de sa fortune pour surveiller les catholiques; il mourut très-pauvre. Ami des lettres, il protégea Hackluyt, Drake et Gilbert, fonda la bibliothèque du collége du roi à Cambridge et une chaire de théologie à Oxford. Ses *Négociations* en France ont été publiées par Dudley Digges, *the Complete Ambassador*, Londres, 1655, in-fol., trad. en français, Amsterdam, 1700, in-4°.

Walsrode, v. de l'arrond. de Lünebourg, dans le Hanovre (Prusse), sur la Bohme. Chapitre de dames nobles; 2,500 hab

Walter (Jean-Théophile), anatomiste allemand, né à Kœnigsberg, 1734-1818, enseigna l'anatomie à Berlin. On a de lui : *Traité des os secs du corps humain*, 1763, *Manuel de Myologie*, 1777; etc.

Waltham, v. du Massachusetts (États-Unis), à 15 kil. N. O. de Boston. Nombreuses maisons de campagne; 6,000 hab.

Waltham-Abbey, bourg à 18 kil. N. E. de Londres (Essex), sur la Lea. Poudrière royale. Belles ruines d'une ancienne abbaye; 5,000 hab.

Walton (Isaac), littérateur anglais, né à Stafford, 1593-1683, défendit la cause royaliste, et s'est rendu célèbre par un ouvrage : *the Complet Angler*, le parfait pêcheur à la ligne, 1653, in-16; ce livre, souvent traduit, a été encore plus souvent réimprimé, même de nos jours, avec des illustrations.

Walton (Bryan), orientaliste anglais, né à Cleveland (Yorkshire), 1600-1661, fut chapelain de Charles Ier et défendit avec ardeur la cause du trône et de l'Église établie. Dépouillé de ses bénéfices par les puritains et réfugié à Oxford, il y a commencé *la Bible polyglotte* de Londres, 1654-57, 6 vol. gr. in-fol. ; il en a écrit les *Prolégomènes*, trad. en français par le P. Emery, 1699. On lui doit encore *Introductio ad lectionem linguarum orientalium*, 1655, in-12. Il mourut évêque de Chester.

Wamba, roi des Wisigoths d'Espagne, mort en 683, fut élu après Receswinde, 672. Il combattit les Vascons et la Septimanie rebelles ; détruisit une flottille arabe qui menaçait Algésiras, mais fut la victime d'un certain comte Erwig, qui le contraignit à se faire moine, 680.

Wambrechies, commune de l'arrond. de Lille (Nord). Bleu de Prusse, fécule ; moulins à huiles ; 3,714 habitants.

Wandre, commune de la prov. et à 8 kil. de Liége (Belgique), près de la Meuse. Platines pour les armes à feu ; clouteries ; 2,800 hab.

Wandsbeck, bourg du Holstein. Draps, impression sur calicots, produits chimiques, tanneries. Monument en l'honneur du poëte Claudius, connu sous le nom de *Messager de Wandsbeck* ; 5,500 hab.

Wandsworth, v. à 10 kil. S. O. de Londres, dans le comté de Surrey (Angleterre), sur la Tamise. Imprimeries sur étoffes ; produits chimiques ; 8,000 hab.

Wanfercée-Baulet, commune du Hainaut (Belgique), à 15 kil. de Charleroi. Houillères ; lin ; 3,000 habitants.

Wantage, v. du comté de Berks (Angleterre), à 34 kil. N. O. de Reading, sur l'Ock. Commerce de grains. Patrie d'Alfred le Grand ; 4,000 hab.

Warasdin ou **Varadin**, ch.-l. du comitat de ce nom, dans le gouvernement de Croatie et Slavonie (emp. d'Autriche), sur la Drave, à 75 kil. N. E. d'Agram. Il y a quelques vieilles fortifications. Eaux thermales. Culture du mûrier, tabac ; commerce de produits agricoles ; 11,000 hab.— Les *Frontières de Warasdin* forment un cercle du généralat croato-esclavonien.

Warbeck (Perkins). V. Perkins.

Warburg, v. de la Westphalie (Prusse), sur la Diemel. Toiles et tabac ; commerce de fer, de grains, de bestiaux. Jadis ville libre de l'empire d'Allemagne, puis ville de la Hanse. Victoire du duc de Brunswick sur les Français, 1760 ; 4,000 hab.

Warburton (William), savant prélat anglais, né à Newark, 1698-1779, abandonna le barreau pour la carrière ecclésiastique, obtint plusieurs bénéfices, se rangea parmi les détracteurs de Pope, mais se fit surtout connaître par son traité *de l'Alliance de l'Église et de l'État*, 1736 ; ce livre mécontenta les dissidents et le haut clergé. *La Divine mission de Moïse*, 1765, 5 vol. in-12, lui attira encore plus d'ennemis ; Warburton leur tint tête à tous, avec la plus grande violence, d'un ton toujours acerbe et tranchant. Chapelain du prince de Galles, 1738, il se mit à défendre Pope, qu'il avait jadis maltraité, devint son ami et l'un de ses héritiers. Il ne devint évêque de Gloucester qu'en 1759. D'une intelligence ardente, d'une mémoire prodigieuse, très-laborieux il eut dans la controverse de l'abondance et de l'énergie, mais peu de goût et de netteté. Ses *Œuvres* ont été recueillies par Hurd, 1788, 7 vol. in-4° ; on y trouve, outre les livres cités plus haut : *Letters in defence of the Essay on man* ; *Julien*, ou Discours *sur l'éruption qui empêcha cet empereur de rebâtir le temple de Jérusalem*, trad. en français, 1754, 2 vol. in-12 ; *the Doctrine of grace*, 1762, 2 vol. in-12, etc. Il a donné ses soins à une édition de Shakspeare, 1747, 8 vol. in-8°, et à une édition de Pope, 1751, 9 vol. in-8°.

Ward (Seth), savant prélat anglais, né à Buntingford (Hertford), 1617-1689, fut professeur d'astronomie à l'Université d'Oxford, 1649, et sous Charles II devint évêque d'Exeter et de Salisbury, puis chancelier de l'ordre de la Jarretière. Il fut l'un des fondateurs de la Société royale de Londres. Il fut surtout savant astronome ; on lui doit : *De Cometis*, 1653, in-4° ; *In Th. Hobbesii philosophiam exercitatio*, 1656, in-8° ; *Astronomia geometrica*, 1656, in-8° ; etc.

Wardein (Gross-), en hongrois, *Nagy-Varda*, ch.-l. du comitat de Sud-Bihar (emp. austro-hongrois), à 310 kil. E. de Bude. Evêché catholique et évêché grec-uni ; cathédrale, beau palais épiscopal. Soieries, poteries. Eaux thermales sulfureuses et ferrugineuses, 29,000 hab.

Ware (Sir James), antiquaire anglais, né à Dublin, 1594-1666, fut membre du conseil privé d'Irlande et député au Parlement ; il chercha à s'entremettre entre Charles Ier et ses ennemis, fut dix mois prisonnier à Londres, fut exilé et passa deux ans à Paris. A son retour, il continua paisiblement ses études historiques sur les antiquités de son pays. On l'a surnommé le *Camden de l'Irlande* ; on lui doit beaucoup de travaux, qui n'étaient que les éléments d'un vaste ouvrage ; on remarque : *De Scriptoribus Hiberniæ*, *De Hibernia et antiquitatibus ejus disquisitiones*, *Rerum hibernicarum annales*, *De Præsulibus Hiberniæ*, etc., etc. ; ces écrits ont été réunis et traduits en anglais, 1705, in-fol., et 1739-1745, 3 vol. in-fol.

Ware, v. du comté et à 4 kil. N. E. de Hertford (Angleterre), sur la Lea. Commerce de grains et de drèche ; 5,000 hab.

Wareham, v. du comté de Dorset (Angleterre), à 21 kil. S. E. de Dorchester, sur la Piddle et la Frome. Fabriques de boutons, chapeaux de paille, pipes, poterie ; 6,600 hab.

Waremme, commune de la prov. et à 26 kil. N. O. de Liége (Belgique), sur le Geer. Commerce de céréales. Autrefois ch.-l. du Hesbaye ; 2,000 hab.

Waren, v. du grand-duché de Mecklembourg-Schwerin, sur le lac Müritz. Distilleries d'eau-de-vie, draps ; construction de machines ; 5,000 hab.

Warendorf, v. de la prov. de Westphalie (Prusse), sur l'Ems. Toiles, cotonnades, fonderies de cloches, tabac ; 4,500 hab.

Warin (Jean), graveur, né à Liége, 1604-1672, fils d'un gentilhomme, devint très-habile dans la gravure et la sculpture. Il inventa d'ingénieux procédés pour monnayer les médailles qu'il gravait. Appelé par Richelieu, il grava le sceau de l'Académie française, 1635, fut protégé par Richelieu et fut nommé garde général des monnaies de France, graveur général des poinçons, etc. Il fut, sous Louis XIV, intendant des bâtiments de la couronne, de l'Académie de peinture, en 1664, et eut une réputation méritée. Il grava la suite des médailles destinées à conserver le souvenir des événements de la régence d'Anne d'Autriche, etc. Il a aussi fait quelques statues de Richelieu, de Louis XIV, et quelques portraits. « C'est lui, dit Voltaire, qui tira cet art (des médailles) de la médiocrité. »

Warin (Joseph), graveur, de la famille du précédent, né à Châlons-sur-Marne, 1740-1800, s'établit à Paris, avec son frère, *Charles-Nicolas*, 1745-1805, et dirigea un atelier, qui fut bientôt célèbre. Charles-Nicolas reproduisait les tableaux de genre ; Joseph faisait des planches d'architecture et de géographie. Il a orné de ses estampes un grand nombre de beaux ouvrages, *l'Instruction pour la marine*, de Bellin, le *Voyage de la Grèce*, de Choiseul-Gouffier, etc., etc.

Warmbrunn (fontaine chaude), v. de Silésie (Prusse), près du Riesen-Gebirge, à 10 kil. S. O. de Hirschberg. Sources sulfureuses alcalines très-fréquentées. Verreries, polissage du cristal ; 2,600 hab.

Warmeland, anc. province de Suède ; auj. læn de Carlstadt.

Warmholtz (Charles-Gustave), savant suédois, né à Stockholm, 1713-1785, a travaillé pendant quarante ans à sa *Bibliotheca historica sveogothica*, 15 vol. in-8°.

Warmie ou **Ermeland**, anc. district de la Prusse polonaise, auj. dans la Prusse orientale.

Warminster, v. du comté de Wilts (Angleterre), à 35 kil. N. O. de Salisbury, sur la Willey. Ville ancienne ; église gothique. Gros draps ; commerce de drèche. Aux environs, fortifications celtiques ; 6,500 habitants.

Warm-Spring (source chaude), v. de la Virginie (États-Unis), au N. O. de Richmond. Eaux thermales très-fréquentées.

Warnachaire ou **Garnier**, maire du palais de Thierry II, roi de Bourgogne, livra Brunehaut au roi de Neustrie, Clotaire II, 613, et obtint l'inamovibilité de sa charge. Il mourut en 626.

Warne. V. Warnow.

Warnefride (Paul). V. Paul Diacre.

Warnemunde, v. du grand-duché de Mecklembourg-Schwerin, qui sert de port à Rostock, à l'embouchure de la Warne. Navigation active, bains de mer ; 2,000 hab.

Warner (Ferdinand), historien anglais, 1703-1768, a laissé plusieurs ouvrages : *Histoire d'Irlande*, 1763, in-4° ; *Histoire de la rébellion et de la guerre civile en Irlande*, 1767, in-4° ; *Histoire ecclésiastique du* XVIIIe

siècle, 1756-57, 2 vol. in-fol.; *Mémoires de la vie de Thomas Morus*, 1758, in-8°; etc.

Warneton, en flamand *Waesten*, v. de la Flandre occidentale (Belgique), sur la rive gauche de la Lys, à 12 kil. d'Ypres. Toiles, dentelles, tanneries; 6,000 hab.

Warnow ou **Warne,** riv. du grand-duché de Mecklembourg-Schwerin, passe à Butzow, Rostock, et finit à Warnemunde, dans la Baltique. Cours de 112 kil.

Warren Hastings. V. Hastings.

Warrington, v. du comté de Lancastre (Angleterre), sur la Mersey, à 26 kil. E. de Liverpool. Industrie active; cotons, toiles, futaines, verreries, fonderies de fer; commerce de draps et de bestiaux; 32,000 habitants.

Warta ou **Wartha,** riv. de Pologne, affluent de droite de l'Oder, arrose les gouvernements russes de Varsovie et de Kalisch, entre en Prusse, traverse la province de Posen, l'Est du Brandebourg et finit près de Kustrin. Elle a 795 kil. de cours, est navigable depuis Konin; reçoit la Prosna, l'Obra, à gauche; la Widawoka, la Velna, la Netze, à droite. Elle communique à la Vistule, par la Netze, le canal de Bromberg et la Brahe.

Wartbourg, château des anc. landgraves de Thuringe, qui appartint ensuite aux électeurs de Saxe. Le landgrave Hermann I^{er} y donna, en 1207, un tournoi poétique, où les minnesingers les plus célèbres se disputèrent le prix de la poésie. L'on a un poëme où est raconté ce *combat de la Wartbourg*. Frédéric le Sage y recueillit Luther, mis au ban de l'Empire, après la diète de Worms, 1521; le réformateur y travailla deux ans dans la solitude. Il est à 2 kil. d'Eisenach, dans le grand-duché de Saxe-Weimar.

Warton (Joseph), littérateur anglais, né à Dunsford (Surrey), 1722-1800, entra dans les ordres, publia un volume de vers, *Odes and other poems*, in-8°, 1746, puis une édition de *Virgile*, avec une traduction en vers, sans grande valeur, 4 vol. in-8°. Il devint sous-directeur, puis principal du collége de Winchester, et écrivit son meilleur ouvrage, *Essay on the writings and genius of Pope*, 2 vol. in-8°; il prépara une excellente édition annotée des œuvres de Pope, 1797, 9 vol. in-8°.

Warton (Thomas), frère du précédent, né à Basingstoke, 1728-1790, professa l'histoire et la poésie à Oxford, entra dans les ordres et obtint des cures dans les comtés d'Oxford et de Somerset. On lui doit des poésies, parmi lesquelles on remarqua *le Triomphe d'Isis*, 1749; *des Observations sur la Reine des Fées de Spenser*, 1762, 2 vol. in-8°; *Histoire de la poésie anglaise*, 1774-81, 3 vol. in-4°, savant ouvrage qui s'arrête au règne d'Elisabeth; des satires, des badinages, des facéties en vers; une magnifique édition de *Théocrite*, 1770, 2 vol. in-4°. Il a lui-même donné un recueil de ses meilleures *Poésies*, 1777, in-8°, qui a été souvent réimprimé; elles lui méritent une place distinguée parmi les poëtes anglais, pour l'harmonie du style et le charme des descriptions.

Warwick, comté du centre de l'Angleterre, entre les comtés de Leicester au N. E., de Northampton à l'E., d'Oxford et de Glocester au S., de Worcester à l'O., de Stafford au N. O. Il est traversé par une chaîne de collines qui séparent le bassin de la mer du Nord de celui du canal de Bristol; il est arrosé par l'Avon, la Stour, la Blythe, etc. Il est fertile, nourrit de magnifiques troupeaux, a des mines de houille, de fer, des eaux minérales abondantes. L'industrie est très-active : serrurerie, cuivre, fer, machines, pendules, rubans, soieries, etc. Il a 232,000 hect. de superficie, et 562,000 hab. Le ch.-l. est *Warwick;* les v. princ. sont : Birmingham, Coventry, Edgehill, Kenilworth.

Warwick, ch.-l. du comté de ce nom (Angleterre), sur l'Avon, à 160 kil. N. O. de Londres, à 30 kil. S. E. de Birmingham; ville régulière, avec de beaux édifices modernes. Draps, bonneterie, chapeaux; commerce de grains. Beau château du comte de Warwick, avec une longue suite d'appartements, et une galerie de tableaux; 11,000 hab.

Warwick, v. de l'Etat de Rhode-Island (Etats-Unis), à 16 kil. S. de Providence; 6,000 hab.

Warwick, v. de l'Etat à 90 kil. N. O. de New-York (Etats-Unis); 5,000 hab.

Warwick (Richard **de Beauchamp,** comte de), de l'illustre maison de Beauchamp, 1381-1439, fut aimé par Henri V, qui le nomma chef de la brillante ambassade envoyée au concile de Constance, 1414. Il prit part à la conquête de la Normandie et devint gouverneur de Paris, 1420. Il fut tuteur du jeune Henri VI, se montra l'un des plus acharnés persécuteurs de Jeanne d'Arc, et vit les premiers revers des Anglais, qu'il ne put empêcher, malgré tout son courage. Il mourut à Rouen.

Warwick (Richard **Nevil,** comte de), surnommé *le Faiseur de rois*, né vers 1420, fils aîné de Richard, comte de Salisbury, devint comte de Warwick par son mariage avec Anne, fille du précédent; sa tante avait épousé Richard, duc d'York; aussi, dès le commencement de la *Guerre des Deux-Roses*, Warwick se déclara pour la maison d'York. Très-riche, courageux, résolu, politique habile et peu scrupuleux, il joua le premier rôle dans cette lutte. Il contribua beaucoup à la victoire de Saint-Albans, où Henri VI fut fait prisonnier, 1455, reçut le gouvernement de Calais et le commandement de la flotte; plus tard il fut encore vainqueur à Northampton, 1460. Après la mort de Richard d'York à Wakefield, il prévint Marguerite d'Anjou victorieuse, entra dans Londres, et fit proclamer roi le jeune Edouard IV, 1461; le grand succès de Towton assura la couronne au jeune prince. Warwick et les siens furent alors tout-puissants. Mais le mariage d'Edouard IV avec Elisabeth Grey, à l'insu de Warwick, et la faveur des parents de la nouvelle reine, irritèrent l'ambitieux seigneur, qui entra dès lors en relations avec Louis XI, et se prépara à renverser celui qu'il avait élevé. Il donna sa fille en mariage au duc de Clarence, frère d'Edouard IV, se rendit maître de la personne du roi et fut pendant quelque temps comme le maître du royaume, 1468. Une nouvelle révolte le força de se réfugier en France; Louis XI l'accueillit bien, et ménagea l'alliance de Warwick avec Marguerite d'Anjou et le duc de Clarence. Débarquant à Darmouth, 1470, il marcha sur Londres, et fut reçu au milieu des acclamations du peuple, qui l'appelait *le Faiseur de rois;* il remit la couronne sur la tête de Henri VI, tiré de la Tour, pendant qu'Edouard IV se réfugiait auprès de Charles le Téméraire, son beau-frère. Mais ce triomphe ne fut pas de longue durée; Edouard reparut bientôt en Angleterre, et, secondé par une nouvelle trahison de Clarence, fut vainqueur à Barnet; Warwick fut tué au milieu de l'action, 1471. Avec lui s'évanouit la grandeur de la maison de Nevil.

Warwick (Edouard **d'York,** comte de), petit-fils du précédent, fils du duc de Clarence, né vers 1475, fut élevé par son oncle Edouard IV, puis jeté en prison par l'usurpateur Richard III. Henri VII le transféra à la Tour de Londres. Les partisans de la maison d'York firent plus d'une tentative pour lui rendre la liberté et la couronne (V. *Simnel, Perkins Warbeck*). Dans sa prison, il se lia d'amitié avec Warbeck, et forma avec lui un plan d'évasion; le complot fut découvert, et Warwick fut mis à mort par les ordres de Henri VII, en 1498.

Warwick (Philippe), homme politique anglais, né à Londres, 1608-1683, secrétaire de l'évêque de Londres, Juxon, gagna la faveur de Charles I^{er}, et défendit sa cause dans le Parlement et sur les champs de bataille. Plus tard il prépara la restauration des Stuarts. Ses *Mémoires*, publiés à Londres, en 1701, ont été traduits par M. Guizot, dans sa *Collection des Mémoires relatifs à la Révolution d'Angleterre;* ils sont intéressants.

Wasa. V. Vasa.

Wasa, l'un des gouvernements de la Finlande (Russie), a pour ch.-l. *Wasa* ou *Nicolaïstadt*. Il est couvert de lacs et de marais, mais assez fertile en céréales.

Wash (Le), golfe, formé par la mer du Nord sur la côte orientale de l'Angleterre (comté de Norfolk et de Lincoln). Il reçoit le Witham, le Welland, la Nen et la Grande-Ouse.

Washington (George), né à Bridges Creeck (Virginie), en 1732, mort le 14 décembre 1799, était d'une ancienne famille anglaise, dont on a retrouvé les traces jusqu'au temps qui suivit l'invasion de Guillaume le Conquérant; elle était établie en Virginie depuis le milieu du XVII^{e} siècle. A la mort de son père, riche planteur, il dut avoir pour sa part la maison et les terres du Rappahanock. De bonne heure il excella dans les exercices du corps, et gagna beaucoup dans ses rapports avec William et Thomas Fairfax, alliés à sa famille. Thomas fit de lui son compagnon de chasse, et le chargea, en 1748, d'aller lever le plan d'une partie de ses domaines encore inexplorée au-delà des montagnes Bleues; le jeune homme s'acquitta parfaitement de cette mission difficile, et fut nommé arpenteur public. En 1751, il fut choisi, comme major, pour commander la milice

d'un district, fut chargé de gérer les biens considérables de son frère Laurent, qui venait de mourir; puis commença à se distinguer dans la lutte que les colons anglais soutenaient alors contre les Français des bords de l'Ohio; il déploya beaucoup d'énergie et d'intelligence dans plusieurs missions difficiles qui lui furent confiées par le gouverneur de la Virginie, et, dans une rencontre avec une troupe de Français, que commandait Jumonville, tua ce jeune officier et s'empara de son détachement, 1754; cet événement fit beaucoup de bruit; Villiers, beau-frère de Jumonville, attaqua la troupe de Washington retranchée au fort de la Nécessité, et le força de capituler; la mort de Jumonville fut qualifiée *d'assassinat*, à l'insu de Washington, qui donna bientôt sa démission et se retira à Mount-Vernon, pour exploiter les vastes domaines de sa famille. Mais peu après il accompagna, comme aide de camp, le général Braddock, qui n'écouta pas ses conseils, et il assista au désastre des Anglais près du fort Duquesne, 9 juillet 1755. Il fut alors placé à la tête des milices de la Virginie, pour défendre le pays contre les incursions de l'ennemi; il occupa le fort Duquesne, en 1758; puis revint dans ses propriétés et épousa une jeune veuve, très-riche, mistress Martha Curtis. Il vécut plusieurs années de la vie de planteur, remplissant tous ses devoirs à la Chambre des bourgeois de Virginie, et de plus en plus considéré. Au moment de la paix avec la France, le mécontentement contre la métropole se manifestait en Amérique; Washington prit part, avec modération, mais avec une fermeté décidée, à l'opposition de plus en plus grande contre les prétentions injustes du gouvernement anglais; il s'associa à tous les votes de l'assemblée de Virginie, et fut nommé l'un des délégués au congrès général de Philadelphie, 1774.

Les hostilités avaient commencé; Washington avait été l'un des premiers à penser et à déclarer que la force des armes était désormais le seul moyen de décider la querelle entre la métropole et ses colonies. Après l'affaire de Lexington, les milices américaines assiégèrent Boston; Washington fut nommé à l'unanimité par le congrès pour commander l'armée nationale, 1775. Dès lors il eut à jouer le premier rôle dans la guerre de l'indépendance; bon général et brave soldat, tout entier dévoué à ses devoirs, ne désespérant jamais au milieu des revers, il eut à lutter contre des obstacles de toute nature, contre l'indiscipline et le découragement de ses soldats, contre la pénurie d'argent et de provisions, contre l'opinion publique, souvent plus difficile à vaincre que l'ennemi lui-même; ses vertus austères sauvèrent plus d'une fois la jeune république. A force de patience, il prit Boston, 1776; quelques semaines après, le Congrès déclarait l'indépendance des Etats-Unis. Les Anglais, conduits par Howe, s'emparèrent de Long-Island, après un combat acharné; Washington dut évacuer New-York, le 14 septembre; mais il continua à tenir la campagne, quoiqu'il n'eût que 5 ou 6,000 soldats, sur les bords de la Delaware; puis reprenant tout à coup l'offensive, il releva les affaires par les deux beaux succès de Trenton et de Princeton. L'opinion publique s'émut très-vivement en France, et de nombreux volontaires accoururent se mettre sous les ordres de Washington, qui reçut du Congrès de pleins pouvoirs pour la réorganisation de l'armée. En 1777, quoique battu à Brandywine-Creek, il se retira dans la bonne position de Germantown, pendant que les Anglais occupaient Philadelphie; c'est de cette époque que date son affection pour le jeune marquis de La Fayette, désormais associé à son œuvre glorieuse. Par sa ferme contenance, il empêcha le général Howe de marcher au secours de l'armée de Burgoyne, qui venait du Canada, et il eut ainsi une part indirecte au grand succès de Saratoga, 17 octobre 1777. Déjouant toutes les intrigues dirigées contre lui, de plus en plus aimé par ses soldats, qui avaient confiance dans leur général, il s'établit à Valley-Forge, près de Philadelphie, refit son armée, et paralysa tous les efforts des Anglais.

C'est alors que la France se déclara ouvertement en faveur des Etats-Unis; les Anglais évacuèrent Philadelphie; Washington, mal secondé par plusieurs de ses lieutenants, ne put que les battre imparfaitement à Monmouth, lorsqu'il espérait les envelopper; il fit traduire le général Lee devant un conseil de guerre, qui le suspendit de son commandement; Washington alors, comme toujours, se montrait sévère pour toute tentative d'insubordination. En 1779, il se servit énergiquement de son influence pour ramener la concorde parmi les Etats, et pour décider le Congrès à s'occuper sérieusement de l'armée; la trahison du général Arnold mit à une dure épreuve la sévérité de Washington, et le jeune officier anglais André, qui avait négocié la trahison, fut impitoyablement pendu. Lorsque les soldats américains, trop négligés par le Congrès, se mutinèrent, Washington ne se montra pas moins rigoureux, et ordonna de fusiller plusieurs des plus coupables. Enfin Washington put reprendre l'offensive; il trompa Clinton, renfermé dans New-York, se réunit à La Fayette, et, secondé par la flotte française de l'amiral de Grasse, força Cornwallis à capituler dans Yorktown, 19 octobre 1781.

Cet événement devait hâter la fin de la guerre; les hostilités ne firent plus que languir jusqu'à la paix de 1783. Mais l'armée était pleine de mécontents; quelques officiers imaginèrent, en 1782, de substituer la forme monarchique à la république et d'offrir la couronne à Washington; il fut encore plus surpris qu'indigné, et sa réponse fut celle d'un honnête homme et d'un grand citoyen. Il parvint, à force de loyauté et d'éloquence, à rétablir la concorde entre les soldats et le Congrès, c'était un immense service qu'il rendait à son pays. Lorsque l'armée fut licenciée, les officiers fondèrent une association fraternelle, qu'ils appelèrent la *Société des Cincinnati;* Washington, qui en accepta la présidence, la réduisit à n'être qu'un glorieux souvenir et une société d'assistance. Dans une lettre adressée aux gouverneurs des différents Etats, il exposa les principes qui lui paraissaient indispensables à la prospérité et même à l'existence de la république; puis, il adressa à l'armée sa proclamation d'adieu, présenta le compte de ses dépenses pendant la guerre, refusa toute espèce d'appointements, remit solennellement ses pouvoirs au Congrès, et rentra, simple citoyen, dans sa résidence de Mount-Vernon, heureux d'avoir accompli son devoir, et d'être enfin débarrassé du fardeau des affaires publiques, 1783.

Mais l'Union sembla bientôt sur le point de se dissoudre, à cause des rivalités des Etats; de toutes parts on lui demandait d'user de son influence pour rétablir l'ordre; il répondit qu'il fallait constituer un gouvernement; une convention se réunit à Philadelphie, en 1787, et Washington fut nommé président à l'unanimité. Lorsque la constitution eut été votée, il fut élu président, et prit possession du pouvoir à New-York, 30 avril 1788. Cette première présidence fut heureuse et tranquille; il s'était entouré des hommes les plus remarquables de tous les partis, du démocrate Jefferson, des conservateurs comme Adams, Hamilton, Jay, Madison; il fonda le gouvernement républicain. Mais les partis s'accentuaient de plus en plus; les fédéralistes et les démocrates se séparaient chaque jour d'une manière plus nette; la haute raison de Washington était seule capable d'empêcher une collision; des deux côtés on le pressa vivement de rester au pouvoir; il consentit à sacrifier encore quatre années de sa vie, et fut réélu à l'unanimité, 1793. Sa seconde présidence fut plus troublée que la première; malgré l'opinion publique, peu favorable aux Anglais, il s'efforça de maintenir la paix; il eut surtout à lutter contre les menées de Genet, ministre de la république française; il demanda et obtint son rappel. Washington eut à réprimer quelques troubles, causés surtout par les démocrates de la Pennsylvanie, et donna de sévères leçons aux turbulents Indiens de l'ouest. Il persévéra dans sa politique de neutralité. Il se refusa nettement à une nouvelle élection que beaucoup désiraient, déposa ses pouvoirs, le 4 mars 1797, et fut reconduit à sa demeure par le peuple tout entier. Puis il se rendit à Mount-Vernon; sa tranquillité fut troublée par les nombreux visiteurs, qui venaient admirer le grand homme; d'ailleurs les Etats-Unis, blessés par les mauvais procédés du Directoire, se préparaient à la guerre contre la France; Washington fut nommé généralissime des armées américaines, 1798. Il mourut l'année suivante, à la suite d'un refroidissement. Sa mort fut regardée comme une calamité publique; le Congrès décida que tous les citoyens des Etats-Unis prendraient le deuil pour trente jours, et qu'un monument serait élevé en son honneur dans la ville fédérale, qui prit ensuite le nom de Washington. En France, le Premier Consul ordonna que pendant dix jours un crêpe noir serait suspendu à tous les drapeaux de la république, et, dans une cérémonie funèbre aux Invalides, Fontanes prononça l'éloge de Washington, 9 février 1800. — Sa correspondance, *The Writings of George Washington*, recueillie par M. Sparks, forme 12 vol. in-8°; M. Guizot, sur la prière des éditeurs amé-

ricains, en a extrait un ouvrage remarquable, *Vie, correspondance et écrits de Washington*, précédés d'une belle introduction, 1839-40, 6 vol. in-8°. Parmi les nombreux ouvrages consacrés à Washington, le plus honorable des grands hommes, citons : Marshall, *Vie de Washington*, 5 vol. in-4°, trad. en français par Henri, 1807-1808, 5 vol. in-8°; Ramsay, *Vie de Washington*, trad. en français, 1811, in-8°; Bancroft, *Essai sur la vie de Washington*, 2 vol. in-12; Washington Irving, *Vie de Washington*, 1855-59, 5 vol. in-8°; Corn. de Witt, *Histoire de Washington et de la république des Etats-Unis*, 1859, in-8°; etc., etc.

Washington, capit. de la république des États-Unis, ch.-l. du district fédéral de Colombia, sur le Potomac, par 38° 53′ 20″ lat. N., et 79° 20′ 33″ long. O. Elle est grande, régulièrement bâtie, traversée par des rues qui, du Capitole, se dirigent vers les 4 points cardinaux. Parmi les édifices nombreux, on remarque : l'hôtel du président (la Maison Blanche), la trésorerie, la direction des postes, et, au centre de la ville, le Capitole, élevé sur une éminence, en grès blanchâtre, qui imite le marbre; c'est là que siégent le sénat, la chambre des représentants, la cour suprême, avec une bibliothèque nationale. Les géographes américains y font passer leur premier méridien. On peut encore citer : les ministères de la marine, de la guerre, de l'intérieur, de l'extérieur, l'hôtel de ville, l'arsenal de la marine; l'*Institut Smithsonian*, avec musée, bibliothèque, galerie de peinture et de sculpture, fondé en 1846, l'observatoire, etc. Il y a de nombreuses églises. Le port est très-beau; chantiers de construction; papeteries, verreries; sur la proposition de Washington, le Congrès désigna l'emplacement de la ville, en 1790; le président posa la première pierre du Capitole en 1793; le gouvernement y fut transféré de Philadelphie en 1800. Les Anglais s'en emparèrent en 1812 et brûlèrent le Capitole, qui fut restauré en 1815; 109,199 hab.

Washington, territoire des Etats-Unis, situé entre la Colombie anglaise au N., l'Orégon au S., et le Montana à l'E. C'est un pays de montagnes et de vallées, qui est couvert à l'E. par les ramifications des monts Rocheux, à l'O. par la chaîne de la Cascade. Il est arrosé par l'Orégon et le Clark. Belles prairies; forêts de cèdres, de sapins et de pins. Il est très-fertile, et pourrait produire beaucoup de céréales. La capitale est *Olympia*, excellent port, qui fait un grand commerce de bois de construction. Erigé en territoire, 1853, il a 181,275 kil. carrés, mais la population est encore très-faible, 124,000 hab.

Washington, nom d'un grand nombre de comtés et de villes des Etats-Unis, dans l'Iowa, la Caroline du Nord, la Géorgie, la Louisiane, le Texas, l'Arkansas, etc.; — *Washington*, dans la Pennsylvanie, à 40 kil. S. O. de Pittsbourg, est élégamment bâtie; 3,000 hab.

Washington, groupe d'îles, formant la partie N. O. de l'archipel des Marquises.

Washington (Terre de); elle est au N. du Groënland, séparée de la Terre de Grinnell par le détroit de Kennedy et baignée au N. par la mer Polaire de Kane. Le cap Indépendance, reconnu en 1854, est situé par 81° 12′ lat. N.

Washita, riv. des Etats-Unis, affluent de la rivière Rouge, arrose l'Arkansas et la Louisiane.

Wasmes, commune du Hainaut (Belgique), dans le Borinage, à 11 kil. de Mons. Houillères, forges à martinet; pierres calcaires, brasseries; 7,000 hab.

Wasselone ou **Wasslenheim,** anc. ch.-l. de cant. de l'arrond. et à 25 kil. O. de Strasbourg (B.-Alsace), sur la Mossig. Bonneterie en laine, indiennes, calicots, huile, savon noir. Carrières importantes de pierres de taille du Kronthal et de Fmharg. Source d'eau minérale. Ruines d'un vieux château; 4,300 hab.

Wassigny, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 30 kil. N. O. de Vervins (Aisne). Serges; 1,331 hab.

Wastelain (Charles), savant belge, de l'ordre des jésuites, né à Mariemont (Hainaut), 1695-1782, a laissé une *Description de la Gaule Belgique selon les trois âges de l'histoire*, 1761, in-4°, et 1788, in-8°.

Wat Tyler, ou *Gautier le tuilier*, était un simple ouvrier tuilier du comté de Kent. Les esprits, excités par les prédications de Wicleff et de John Ball, étaient préparés à la révolte, lorsqu'un collecteur d'impôts outragea la jeune fille de l'ouvrier, qui tua l'insolent. Ce fut le signal de la révolte, qui souleva la population des campagnes au Sud de l'Angleterre. Wat Tyler fut le principal chef de cette espèce de jacquerie; les paysans, au nombre de 100,000, prirent Canterbury, Rochester, et entrèrent à Londres, 1381. On tua l'archevêque de Canterbury et plusieurs ministres; le jeune Richard II engagea une partie des révoltés à sortir de la ville; il leur promit de leur délivrer à chacun une charte d'affranchissement. Mais Wat Tyler, resté à Londres, voulait appliquer les doctrines égalitaires de John Ball; il s'était rendu à Smithfield, pour assister à une entrevue avec le roi; il se montra menaçant; alors le maire de Londres l'abattit aux pieds de Richard d'un coup de son grand coutelas; le roi eut la présence d'esprit de s'élancer au milieu des rebelles et de les calmer par ses promesses; mais on en tua beaucoup isolément, lorsqu'ils retournaient dans leur pays.

Watelet (Claude-Henri), littérateur et dessinateur, né à Paris, 1718-1786, receveur général des finances de la généralité d'Orléans, vécut entouré d'artistes et d'écrivains, et fut lui-même dessinateur facile et spirituel, littérateur distingué; il fut membre de l'Académie française, en 1760, et membre associé de l'Académie de peinture. Il introduisit en France le goût des jardins anglais. On lui doit : *Sylvie*, roman, 1742, in-8°; *Zénéide*, comédie, 1744; *l'Art de peindre*, poëme didactique en quatre chants, froid, mais écrit avec élégance, précédé de *Réflexions sur la peinture* écrites avec goût, 1760, gr. in-4° et pet. in-8°; *Deucalion et Pyrrha*, tragédie lyrique, 1768; *la Maison de campagne à la mode*, comédie en 2 actes, 1784; *Dictionnaire des beaux-arts*, 1788, 2 vol. in-4°, augmenté et continué par L'Evêque, 1792, 5 vol. in-8°; etc.

Watelet (Louis-Etienne), paysagiste, né à Paris, 1782-1866, procédait de l'école de Valenciennes, et fut un artiste habile, laborieux et modeste. Il a surtout réussi dans les paysages rustiques et fut de l'Académie royale des Beaux-Arts de Berlin. Il fut le premier maître de Delaroche.

Watelin, petite île des Lucayes (Amérique), la première terre, suivant plusieurs écrivains, découverte par Christ. Colomb, en 1492. On écrit plutôt *Watlings*.

Waterbury, v. du Connecticut (Etats-Unis), dans la belle vallée de Nogatuck, à 36 kil. N. O. de New-Haven. Industrie active : boutons dorés et argentés, quincaillerie, épingles, etc.; 7,000 hab.

Wateree, riv. des Etats-Unis, prend naissance dans la Caroline du Nord, sous le nom de Catawba, passe par Camden, dans la Caroline du Sud, et se jette dans le Congaree.

Waterfliet, v. de l'Etat de New-York (Etats-Unis), au confluent de la Mohawk et de l'Hudson. Elle fait beaucoup de commerce; 20,000 hab.

Waterford (Havre ou Baie de), sur la côte S. E. de l'Irlande, entre les provinces de Leinster et de Munster, sur la limite des comtés de Waterford et de Wexford. Il reçoit la Suir et le Barrow.

Waterford, comté d'Irlande, dans la prov. de Munster, a pour bornes : au N., les comtés de Kilkenny et de Tipperary; à l'E., celui de Wexford; au Sud, l'océan Atlantique; à l'O., le comté de Cork. Il a 191,000 hectares et 165,000 hab. Il est couvert de collines assez élevées, surtout celles de Cumeragh; il est arrosé par le Blackwater, la Suir, etc. Il est fertile dans les vallées et renferme de beaux pâturages sur les pentes des montagnes. On y trouve du marbre, des ardoises, du cuivre, du plomb, du fer. Il y a quelque industrie à Waterford et à Portland. Le ch.-l. est *Waterford*.

Waterford, ch.-l. du comté de ce nom, port sur la rive droite de la Suir, à 14 kil. de son embouchure, à 150 kil. S. O. de Dublin. Evêchés anglican et catholique; cathédrale protestante avec un magnifique clocher, cathédrale catholique. Chantiers de construction, corderies, fonderies de fer. Les quais sont très-beaux, le port est défendu par le fort Duncannon; commerce de bestiaux, jambons, beurre, céréales, saumons; paquebots pour Dublin, Bristol, Liverpool, etc.; 30,000 hab. — Aux environs, belle résidence de *Curraghmore*, à la famille Beresford.

Waterland, pays de la Hollande septentrionale (Pays-Bas), entre Amsterdam et Alkmaar. Il est très-fertile.

Waterlo. V. Watrelos.

Waterloo, village du Brabant (Belgique), à 10 kil S. E. de Bruxelles, sur la lisière méridionale de la forêt de Soignes ou Soignies; 3,300 hab. Il a donné son nom à la grande bataille du 18 juin 1815; Wellington avait son quartier général à Waterloo; les Français occupaient *Mont-Saint-Jean;* c'est à la *Belle-Alliance*, ferme située près de la *Haie-Sainte*, que Wellington et Blücher opérèrent leur jonction. Plusieurs monuments commémoratifs ont été élevés sur les points principaux

de l'action; le plus remarquable, dans la plaine de Mont-Saint-Jean, a 160 mèt. de diamètre, 60 mèt. de hauteur, et est surmonté d'un lion en bronze.

Waterloo, v. de l'Etat de New-York (Etats-Unis), à 30 kil. O. d'Auburn. Cotonnades, lainages; forges, fonderies de fer; 5,000 hab.

Waterloo (Antoine), peintre et graveur hollandais, né vers 1600, à Utrecht ou à Amsterdam, mort en 1662. Il fut reçu dès 1619 dans la corporation des peintres d'Utrecht; excellent dessinateur, il a un coloris monotone et peu agréable; il a surtout composé des paysages, et l'on croit qu'il faisait peindre les figures de ses tableaux par son voisin J.-B. Weenix. Comme graveur, il est beaucoup plus estimé.

Watermael-Boilsfort, commune du Brabant (Belgique), à 6 kil. de Bruxelles, près de la forêt de Soignes. Exploitation de bois; 3 800 hab.

Waterstaat (La), administration spéciale aux Pays-Bas, chargée de l'entretien, de la construction des digues, des écluses et des canaux de dessèchement; les ingénieurs se recrutent à l'école du génie hydraulique de Delft, auj. transférée à Bréda.

Watertown, v. de l'Etat de New-York (Etats-Unis), sur le Black, au N. O. d'Albany. Manufactures de coton et de laine; 7,000 hab.

Watervliet, commune de la Flandre orientale (Belgique), à 30 kil. de Gand. Fabr. de pompes en bois; meunerie, tannerie; 2,000 hab.

Watford, paroisse du comté et à 25 kil. S. O. de Hertford (Angleterre), sur la Colne et le canal de Grande-Jonction. Filatures de soie; commerce de drêche et de bestiaux; 6,000 hab.

Wath-Upon-Dearn, paroisse du comté d'York (Angleterre), sur le canal de la Dore. Houille, fonderies, poteries; 9,000 hab.

Wathek-Billah (Abou-Djafar-Haroun, al), calife abbasside de Bagdad, né en 811, succéda à son père Motassem, 842. Son règne fut signalé par plusieurs révoltes, et il échoua dans une guerre contre les Grecs d'Asie Mineure. Il scandalisa les musulmans orthodoxes par la faveur qu'il accordait aux Fathimites; il soutint que le Koran était créé et que les fidèles ne devaient pas jouir après leur mort de la vue de Dieu; il fut intolérant et cruel. Mais il protégea les poëtes et les savants, et dépensa des sommes énormes en folles prodigalités. Il mourut en 847.

Waton, commune de la Flandre occidentale (Belgique). Tanneries, fabriques de chocolat et de tabac; 3,000 hab.

Watrelos ou **Waterlo** (Lambert), chroniqueur belge, né en Flandre vers 1107, mort vers 1172, abbé de Mont-Saint-Eloi près d'Anvers, puis curé d'Owiller près de Cateau-Cambrésis, a écrit *la Chronique de Cambray* de 1108 à 1170, dont on trouve un fragment dans le recueil de D. Bouquet.

Watrin (Henriette, Hélène et Agathe), nées à Etain, près de Verdun, filles d'un officier supérieur français, offrirent des fleurs au roi de Prusse, lorsqu'il entra dans Verdun, 1792, et prêtèrent de l'argent à des émigrés. Condamnées par le tribunal révolutionnaire, elles périrent sur l'échafaud. Delille et Victor Hugo ont célébré leur malheur.

Watson (Robert), historien anglais, né à Saint-Andrew's (Ecosse), 1730-1780, fut professeur et principal de collége. On a de lui: *Histoire du règne de Philippe II, d'Espagne*, 1777, 2 vol. gr. in-4°, trad. en français par Mirabeau et Durival, 1778, 4 vol. in-12; *Histoire du règne de Philippe III*, 1783, gr. in-4°, trad. en français par Bonnet, 1809, 3 vol. in-8°, et continuée par W. Thompson. Elève de Robertson, il ne l'a pas égalé; le style est lourd et uniforme, et il n'a point puisé aux sources originales.

Watson (Richard), savant prélat anglais, né à Heversham (Nottingham), 1737-1814, fut professeur de chimie à Cambridge, 1764, puis professeur de théologie, 1771, sans avoir préalablement étudié ces deux sciences; mais il se forma lui-même et réussit également. En 1768, il publia ses leçons sous le titre d'*Institutiones metallurgicæ*, in-8°; et ses *Chemical Essays*, 1781-87, 5 vol. in-12, qui ont eu sept éditions En 1782, il devint évêque de Llandaff, et, dans la Chambre des lords, se prononça presque toujours en faveur des whigs. Il a laissé de nombreux ouvrages, parmi lesquels on cite: *Apology for Christianity*, 1776; *Collection of theological tracts*, 1785, 6 vol. in-8°; *Apology of the Bible*, 1796, in-12; etc.

Watt (James), ingénieur-mécanicien anglais, né à Greenock (Ecosse), 1736-1819, fils d'un fournisseur d'instruments nécessaires à la navigation, montra de bonne heure une curiosité insatiable, passa un an à Londres chez un constructeur d'instruments de mathématiques, et fut attaché à l'Université de Glasgow en qualité d'ingénieur. Il se fit bientôt remarquer par sa dextérité, son intelligence et son esprit d'invention. Chargé de réparer une petite machine à vapeur de Newcomen, 1765, il reconnut et corrigea les vices de construction; ce fut comme le point de départ des recherches qui amenèrent la création de la machine à vapeur moderne. La machine de Newcomen était une machine atmosphérique, dans laquelle il y avait une grande perte de vapeur et de combustible: Watt découvrit *le condensateur*, sa plus précieuse invention, 1765, et il obtint par là une économie considérable de combustible. Puis il inventa *la machine à double effet* et *la machine à détente;* il ajouta de nouveaux perfectionnements à ses inventions, la manivelle, l'enveloppe ou chemise des corps de pompe, le parallélogramme pour donner à la tige du piston un mouvement vertical presque rectiligne, etc., etc. D'importants travaux, relatifs au canal Calédonien, l'avaient mis en rapport avec des capitalistes et des entrepreneurs considérables; puis il s'associa avec son ami Boulton, en 1774, et ils formèrent à Soho, près de Birmingham, un établissement pour la construction des machines, qui n'a fait que prospérer; il se retira des affaires en 1800, et en abandonna la direction à ses deux fils et à Boulton jeune. D'une souplesse d'esprit qui se prêtait à toutes les inspirations et le rendait capable de tout, il conserva la supériorité de son intelligence jusqu'au dernier jour. Il a pris part à la découverte de la composition de l'eau, avec Priestley, au chauffage par la vapeur, à la vulgarisation du blanchissage par le chlore, etc. Sa statue en marbre blanc est avec celles des grands hommes dans l'abbaye de Westminster.

Watteau (Jean-Antoine), peintre, né à Valenciennes, 1684-1721, fils d'un maître couvreur, apprit à dessiner par lui-même, s'attacha à un artiste qui peignait des décorations de théâtre, et vint avec lui à Paris en 1702. Après avoir végété, en peignant des *saints Nicolas* à 3 livres par semaine et la soupe, il eut pour maître Claude Gillot, et dans son atelier essaya ses forces presque en tous les genres. Puis il travailla pour Claude Audran, peintre d'ornements et de grotesques, qui l'introduisit au Luxembourg, où Watteau se prit d'une belle passion pour les tableaux de Rubens. Au concours de l'Académie, 1709, il n'eut que le second prix; mais deux tableaux qu'il composa peu après, un *Départ de troupes* et une *Halte d'armée*, commencèrent à le faire connaître. Il fut reçu à l'Académie en 1717; sa réputation devint bientôt considérable; on se disputa ses tableaux de genre, ses scènes champêtres et riantes; mais *le peintre des fêtes galantes*, comme il se nommait, était triste, fantasque, malade. Après son voyage en Angleterre, où il était allé consulter le docteur Mead, et où il fut parfaitement accueilli, Watteau revint mourir dans les bras de son ami Gersaint. Il occupe dans notre école une place à part; son coloris est vrai, ses carnations sont chaudes et colorées, à la manière des Vénitiens; mais pour la grâce, l'esprit, la composition, il est tout français; il a compris et exprimé le caractère de son époque, comme il en a reproduit exactement le costume. Il est paysagiste hardi et spirituel; ses gravures à l'eau-forte ont du mordant; on peut lui reprocher un goût maniéré; il n'en est pas moins l'un de nos artistes les plus remarquables, et, malgré sa courte existence, il a beaucoup produit, puisque son œuvre, en 3 vol., contient 563 planches.

Wattel. V. Vatel.

Watten, bourg de l'arrond. et à 34 kil. de Dunkerque (Nord). Poterie de terre, tuileries, briqueteries. Restes de l'anc. abbaye de Watten. Les Romains y avaient élevé une forteresse, et la ville a été plusieurs fois prise et reprise dans les guerres des XVIe et XVIIe siècles.

Watteville (Jean de), né à Besançon, 1613-1702, d'une famille ancienne de Berne, établie en Franche-Comté, fut page du duc de Savoie et s'enfuit en Franche-Comté, après un duel où il tua son adversaire, puis entra dans un couvent de Chartreux. Pour s'en échapper, il tua le prieur d'un coup de pistolet. Il eut encore des aventures à Madrid, à Lisbonne, à Smyrne, à Constantinople, et entra dans l'armée turque Il devint pacha en M[illegible], pour obtenir son pardon, il livra aux Impériaux un corps de troupes qu'il commandait. Le pape lui

donna l'absolution et l'abbaye de Baume, en Franche-Comté, 1659. Il devint haut doyen du chapitre de Besançon, 1661, et maître des requêtes au parlement de Dôle. Il fut l'agent le plus actif de la réunion de la Franche-Comté à la France, ne put obtenir l'archevêché de Besançon, mais fut nommé grand bailli d'Amont. Il vécut, depuis 1674, à l'abbaye de Baume, en menant une vie somptueuse.

Watteville (Charles de), frère aîné du précédent, représenta l'Espagne dans les négociations qui eurent lieu avant le traité des Pyrénées; fut grand d'Espagne de 1re classe, ambassadeur à Londres, et, dans une cérémonie publique, prit le pas sur l'ambassadeur de France, comte d'Estrades; il s'ensuivit une collision, 1661. Louis XIV exigea une réparation. Watteville fut nommé vice-roi de Biscaye, ambassadeur en Portugal, puis enfin vice-roi de Naples et chevalier de la Toison d'Or.

Watteville du Grabe (Adolphe, baron de), administrateur et économiste, de la même famille que les précédents, né à Paris, 1799-1866, fut inspecteur des établissements de bienfaisance, en 1832, et inspecteur général, en 1838; en se retirant du service actif, 1864, il fut appelé à diriger, comme inspecteur général honoraire, l'institution impériale des Jeunes-Aveugles. Il était membre de l'Institut national de Washington, des Académies de Lyon, de Bordeaux, etc., etc. A la demande du gouvernement russe, il avait préparé et rédigé les lois qui régissent actuellement les bureaux de bienfaisance de Russie et le service des enfants trouvés du royaume de Pologne. Il avait également préparé, pour le gouvernement brésilien, tous les règlements relatifs aux enfants assistés. De 1856 à 1860, il fut chargé d'organiser et d'installer les asiles impériaux de Vincennes et du Vésinet, destinés aux ouvriers convalescents. Il a laissé de nombreux ouvrages : *Du sort des Enfants trouvés*, 1846, in-8°; *Essai statistique sur les établissements de bienfaisance*, 1846, in-8°; *Code de l'administration charitable*, 2e édition, in-8°; *Situation administrative et financière des Monts-de-piété*, 1848, 2e édition, in-8°; *Législation charitable*, 2e édition, 1847-64, 2 vol. gr. in-8°; *du Patrimoine des pauvres*, 1849, in-12; *Rapport au ministre de l'intérieur sur le service des enfants trouvés et abandonnés*, 1849, in-4°; *Du travail dans les prisons et établissements de bienfaisance*, 1850, in-12; *Rapport au ministre de l'intérieur sur l'administration des monts-de-piété*, 1850, in-4°; *Sur l'administration des hôpitaux et hospices*, 1851, in-4°; *Sur l'administration des bureaux de bienfaisance et la situation du paupérisme*, 1854, in-4°; *Sur les tours, les abandons, les infanticides, et les morts-nés*, 1856, in-4°; *Sur les sourds-muets et les aveugles*, 1861, in-4°; etc. M. de Watteville a collaboré au *Journal des économistes*, au *Journal des Débats*, à la *Gazette des Tribunaux*, à l'*Annuaire de l'Economie politique*, au *Journal des Communes*, aux *Annales de la Charité*, aux *Annales de l'Education des Sourds-Muets et des Aveugles*, etc., etc.

Wattignies, bourg de l'arrond. et à 15 kil. d'Avesnes (Nord) Jourdan y défit les Autrichiens, qui assiégeaient Maubeuge, en 1793; 1,500 hab.

Wattignies, bourg de l'arrond. et à 7 kil. de Lille (Nord). Fabr. de chicorée, rubans pour filatures, huile; 2,592 hab.

Wattrelos, bourg de l'arrond. et à 14 kil. N. E. de Lille (Nord). Filatures de coton, moulins à huile; 14,682 hab., dont 3,542 agglomérés.

Watts (Isaac), théologien anglais, né à Southampton, 1674-1748, a laissé plusieurs ouvrages encore estimés : une *Logique*, trad. en français par E. Jouffroy, 1846; le *Perfectionnement de l'esprit*, trad. par de Superville, 1762, in-12 ; etc.

Wattwiller, ville de l'anc. arrond. et à 40 kil. N. E. de Béfort (H.-Alsace). Broches pour filatures. Sources d'eaux minérales aux environs. Victoire des Suédois sur les Impériaux en 1634; 1,500 hab.

Wavre, v. du Brabant (Belgique), à 29 kil. N. E. de Nivelles, et à 25 kil. de Bruxelles, sur la Dyle. Commerce de bétail et de grains; tabac. Combat entre Grouchy et les Prussiens, le 18 juin 1815; 5,900 hab.

Wavre-Notre-Dame, commune de la prov. d'Anvers (Belgique), sur la Nèthe, à 10 kil. de Malines. Brasseries; 2,500 hab.

Wavre-Sainte-Catherine, commune de la prov. d'Anvers (Belgique), à 7 kil. de Malines. Vinaigreries, huileries; 3,200 hab.

Wavrin, commune de l'arrond. et à 14 kil. de Lille (Nord), sur la Deule; 3,070 hab.

Wazemmes, jadis commune, annexée à Lille depuis 1860. Grande industrie : fabr. d'amidon, colle-forte, vinaigre; tulles, toiles cirées, linge, pipes; filatures de coton et de lin; briqueteries; blanchisseries de fils ; produits chimiques, etc.; 18,500 hab.

Wear, riv. d'Angleterre, tributaire de la mer du Nord, arrose Durham, et finit à Wearmouth, près de Sunderland.

Wearmouth (Bishop's), v. du comté de Durham (Angleterre), à l'embouchure de la Wear, et à l'O. de Sunderland; 15,000 hab.— De l'autre côté d'un beau pont de fer, *Monk-Wearmouth* ; 8,000 hab.

Weber (Godefroi), musicographe allemand, né à Freinsheim (Bavière rhénane), 1779-1839, magistrat et habile jurisconsulte, est surtout connu par ses ouvrages théoriques sur la musique ; il poussa le scepticisme jusqu'à ses dernières limites, en soutenant que l'analyse des faits de pratique est le seul moyen d'enseignement profitable. On a de lui : *Essai d'une théorie coordonnée de la musique pour s'instruire soi-même*, 1817-21, 3 vol. in-8°; *Science de la Musique*, 1822, in-8°; *Essai d'une acoustique pratique des instruments à vent ;* etc. Il a aussi publié les 20 premiers volumes d'un excellent répertoire musical, intitulé *Cæcilia*.

Weber (Charles-Marie, baron de), compositeur allemand, né à Eutin (Holstein), 1786-1826, fils d'un violoniste distingué, reçut une éducation tout artistique, et étudia la peinture aussi bien que la musique. Il fut de bonne heure excellent pianiste, apprit à Salzbourg la composition sous Mich. Haydn, sans avoir beaucoup de sympathie pour lui, mais fut surtout l'élève de l'organiste Kalcher. A 13 ans, il composa son premier opéra, *la Force de l'Amour et du Vin ;* à 14 ans, il fit représenter avec succès à Munich *la Fille des bois*, puis un opéra-comique, *Pierre Schmoll et ses voisins*, 1802. Il fut à Vienne l'élève chéri de l'abbé Vogler, et se livra pendant deux ans à l'étude des grands maîtres. En 1804, il fut directeur de la musique du théâtre de Breslau ; en 1806, le duc Eugène de Wurtemberg l'attira dans ses terres de Silésie; puis il se rendit à Stuttgart, où il composa l'Opéra de *Sylvana*. Il s'établit à Darmstadt, en 1809, y composa *Aboul-Hassan*, 1810, mais se rendit surtout célèbre en faisant la musique des chants guerriers de Kœrner, *Leier und Sieg* (La Lyre et l'Épée). Directeur de l'Opéra de Prague, il écrivit sa belle cantate, *Combat et Victoire*, à l'occasion de la bataille de Waterloo. Il fit représenter à Berlin, en 1822, le *Freyschütz* ou Franc-Tireur, dont le succès fut immense, grâce au charme rêveur et poétique de ses mélodies; on l'arrangea pour la scène française, en 1824, sous le titre de *Robin des Bois*. Après le drame de *Preciosa*, il composa pour le théâtre de Vienne la partition d'*Euryanthe*, 1823, qui, d'abord accueillie froidement, a depuis reconquis l'admiration. Il fit jouer à Londres, en 1826, *Obéron*, qui est encore considéré comme l'un de ses chefs-d'œuvre. Il mourut peu de temps après. Une statue, œuvre de Rietschel, lui a été élevée à Dresde. On lui doit encore des cantates, des messes, des concertos, des ouvertures. On a publié en 1828, 3 vol. in-8°, un recueil qui contient les fragments d'un roman, *la Vie d'artiste*, quelques *Pensées* détachées sur la musique. Il avait une grande originalité et beaucoup de grâce tendre et mystérieuse.

Webster (Noé), grammairien américain, né à West-Hartford (Connecticut), 1758-1843, combattit avec son père dans la guerre de l'indépendance, dirigea un pensionnat à Goshen, près de New-York. écrivit des brochures politiques et publia des journaux. Sa renommée est due surtout à ses travaux de grammaire; dès 1783, il composa un manuel d'éducation primaire, *Grammatical Institute of the english language*, qui a eu de nombreuses éditions; son *Dictionnaire de la langue anglaise*, 1828, 2 vol. in-4°, est encore une autorité dans les grandes écoles des Etats-Unis ; dans ses *Dissertations on the english language*, 1789, in-8°, et dans plusieurs autres ouvrages, il aurait voulu créer une sorte de *langue américaine*, en modifiant surtout l'orthographe.

Webster (Daniel), homme d'Etat américain, né à Salisbury (New-Hampshire), 1782-1852, fut, après une jeunesse rudement exercée, avocat à Salisbury, à Boston, à Portsmouth. Sa réputation de jurisconsulte et d'orateur le fit nommer représentant au Congrès, en 1813; il fut représentant de Boston depuis 1817, et prit place au Sénat en 1828. Après un voyage en Europe, il fut secrétaire d'Etat, sous la présidence de Harrison, 1841 ; puis, de nouveau sénateur en 1845, combattit

l'annexion du Texas ainsi que la guerre avec le Mexique. En 1850, il fut secrétaire d'Etat, sous la présidence de M. Fillmore. Il échoua deux fois, 1836 et 1848, dans sa candidature à la présidence des Etats-Unis. Grand orateur, il fut fédéraliste décidé. On a réuni ses discours, ses papiers diplomatiques, une partie de sa correspondance sous ce titre : *Works of D. Webster*, 1851, 6 vol. in-8°.

Wechel (Christian ou Chrétien), imprimeur du XVIe siècle, né en Allemagne, vers 1485, vint s'établir à Paris en 1522, et mourut après 1554. Il édita un grand nombre de livres grecs, et fut l'un des premiers qui firent paraître des ouvrages en grec et en latin sur deux colonnes, et qui publièrent séparément les diverses parties des ouvrages des auteurs classiques.

Wechel (André), fils du précédent, né à Paris, vers 1510, mort en 1581. Libraire en 1535, imprimeur en 1555, il acheta en 1560 le fonds d'imprimerie de Henri Estienne, manqua d'être massacré à la Saint-Barthélemi, et se retira à Francfort.

Weckherlin (Georges-Rodolphe), poëte allemand, né à Stuttgart, 1584-1653, voyagea beaucoup, fut attaché à la chancellerie allemande de Londres, et fut employé par Jacques Ier et Charles Ier. On a de lui : *Odes et cantiques*, 1618, in-8°; *Portrait de Gustave-Adolphe*, 1633, in-8°; *Poésies sacrées et profanes*, 1641, in-12. On loue chez lui la vigueur de la pensée et la délicatesse du sentiment.

Wedgwood (Josiah), manufacturier anglais, né à Burslem (Stafford), 1730-1795, fils d'un très-habile potier, eut une jeunesse malheureuse, perdit la jambe droite, et, ne pouvant plus être ouvrier, devint inventeur. Il fonda une manufacture de poterie, et, par de nombreux perfectionnements, put rivaliser bientôt avec la France, l'Allemagne et la Hollande. Il eut une manufacture de poterie blanche, une manufacture d'où sortit la faïence café au lait qui porte son nom. Sa réputation fut grande ; il devint potier de la couronne ; il réussit à reproduire des statuettes, des camées, des médailles de la plus grande délicatesse, à imiter les porcelaines orientales. Il a inventé le *pyromètre*, qui porte son nom, et l'art de peindre la terre cuite. Plus de 20,000 ouvriers étaient employés dans le district du comté de Stafford qu'on surnommait *les Poteries*. Il était membre de la Société royale de Londres et de la Société des Antiquaires.

Wednesbury ou **Wedgbury**, v. du comté de Stafford (Angleterre), à 15 kil. N. O. de Birmingham. Fabr. d'armes, d'aiguilles, de quincaillerie ; sellerie, peintures sur émail. Mines de houille aux environs; 12,000 hab.

Wednesfield, paroisse du comté de Stafford (Angleterre). Fabr. de clefs de serrures; 4,000 hab.

Weenix ou **Weeninx** (Jean-Baptiste), peintre hollandais, né à Amsterdam, 1621-1660, élève de Bloemaert et de Moeynard, a traité presque tous les genres. Son talent fut très-goûté à Rome, à Amsterdam, à Utrecht. Sa touche est libre et hardie; son coloris riche et énergique. Le Louvre a de lui *les Corsaires repoussés*.

Weenix (Jean), peintre, fils du précédent, né à Amsterdam, 1644-1719, a été l'élève de son père, qu'il a imité avec talent. Il a surtout réussi dans les sujets de chasse, mais a traité presque tous les genres avec talent ; son coloris est vigoureux, la conception et l'exécution de ses tableaux sont spirituelles et intelligentes. Le Louvre a de lui : *Gibier et ustensiles de chasse*, les *Produits de la chasse*, *Port de mer*.

Weerden. V. Wörden.

Weerdt, **Weert** ou **Werth**, v. du Limbourg, (Pays-Bas), à 20 kil. E. de Ruremonde; 7,000 hab. Tombeau du comte de Hoorn dans l'église paroissiale. Patrie de Jean de Werth.

Weerdt (Jean de). V. **Werth** (Jean de).

Wegelin (Jacques), historien, né à Saint-Gall, 1721-91, fut pasteur, bibliothécaire, professeur dans sa ville natale, puis eut une chaire d'histoire à Berlin, 1765, et y fut membre de l'Académie des sciences, 1766. On a de lui : en allemand, *Considérations politiques et morales sur la législation de Lycurgue*, 1763, in-8°; *Dialogues des morts sur la religion*, 1763; — en français, *Mémoires sur les principales époques de l'histoire d'Allemagne*, 1766, in-8°. *Caractères des empereurs depuis Auguste jusqu'à Maximin*, 1768, 2 vol. in-8°; *Histoire universelle et diplomatique*, 1776-80, 6 vol. in-8°, etc., etc.

Wehlau, v. de la prov. de Prusse (roy. de Prusse), à 50 kil. E. de Kœnigsberg, au confluent du Pregel et de l'Alle. Poterie; commerce de chevaux; 5,000 hab. Traité de 1657, par lequel l'électeur de Brandebourg, Frédéric-Guillaume, obtint du roi de Pologne la souveraineté du duché de Prusse.

Wehme (Sainte-). V. Vehme.

Wehrgeld (de *wehr*, guerre, défense, et *geld*, argent). On nommait ainsi, chez les Germains, la *composition* que le criminel devait payer à la victime ou à sa famille. On tenait compte, dans l'estimation du wehrgeld, de la nature du crime, de la qualité ou de la valeur de la victime, des circonstances aggravantes. Si l'offensé n'avait pas de famille, le Wehrgeld était payé à son seigneur. On payait pour le meurtre d'un antrustion, d'un comte, d'un prêtre né libre, 600 sous d'or; pour un Romain convive du roi, 300 sous ; pour un antrustion, tué dans sa maison par une bande armée, 1800 sous; pour un Franc libre, 200; pour l'esclave bon ouvrier en or chez les Bourguignons, 160 sous; pour le Romain possesseur chez les Saliens, 100 sous; pour l'esclave forgeron chez les Bourguignons, 50 sous, etc. D'après la loi des Wisigoths, on payait 100 sous d'or pour une main coupée ; pour le pouce, 50; pour chacun des doigts suivants, 40, 30, 20 et 10, etc.

Weiblingen. V. Waiblingen.

Weidler (Jean-Frédéric), astronome allemand, né à Gross-Neuhausen (Thuringe), 1661-1755, fils d'un ministre protestant, fut professeur de mathématiques supérieures à Wittemberg, membre de la Société royale de Londres et de l'Académie royale de Berlin. Il a été en correspondance avec les savants les plus illustres, et a laissé plus de 70 ouvrages, parmi lesquels on remarque : *Institutiones mathematicæ*, 1718, in-8°; *De machinis hydraulicis toto terrarum orbe maximis*, 1728, in-4°; *Historia astronomiæ*, 1741, in-4°; etc., etc.

Weigel (Erhard), astronome allemand, né à Weida (Saxe-Weimar), 1625-1699, fut professeur de mathématiques à Iéna, mathématicien de la cour et surintendant des bâtiments. Ses nombreux ouvrages ont répandu en Allemagne le goût des mathématiques. Il a inventé une machine qui représente le mouvement du soleil et de la lune, le *Pancosme*, et un cadran astronomique, marquant avec exactitude les minutes et les secondes.

Weil, v. du cercle du Necker (Bavière), à 25 kil. S. O. de Stuttgart, sur le Würm. Jadis ville impériale; patrie de Képler ; 2,000 hab.

Weilburg, v. de la H.-Nassau (Prusse), sur la Lahn, à 50 kil. N. E. de Wiesbaden. Château ducal, faïence, toiles ; mines de fer ; 3,000 hab.

Weimar, capit. du grand-duché de Saxe-Weimar, au confl. de l'Ilm et de la Lotter, à 70 kil. S. O. de Leipzig. Palais ducal, orné de belles fresques; bibliothèque de 140,000 vol.; église paroissiale avec des tableaux de Cranach ; dans le nouveau cimetière sont les caveaux de la famille grand-ducale, les cimetières de Schiller et de Gœthe. Musées de tableaux, d'antiques et de médailles; école des beaux-arts ; institut géographique. Industrie peu active.— Weimar, sous Charles-Auguste et sous la duchesse Amélie, fut le séjour d'un grand nombre d'illustres écrivains, Gœthe, Schiller, Wieland, Herder, Falck, Musæus; on l'appela l'*Athènes de l'Allemagne*. Patrie du poëte Kotzebue. Dans le voisinage, château du *Belvédère*, résidence d'été du grand-duc; 16,000 hab.

Weimar (Duché de **Saxe-**). V. Saxe-Weimar.

Weimar (Bernard de **Saxe-**). V. Bernard.

Weinfelden, bourg du canton de Thurgovie (Suisse), sur la Thur ; 2,500 hab. Château. Vins estimés.

Weingarten, hameau du Wurtemberg; anc. abbaye de Bénédictins fondée en 920 ; église remarquable, but de pèlerinage.

Weinheim, v. du grand-duché de Bade, à 20 kil. N. de Heidelberg. Tanneries ; bons vins; aux environs, source acidulée ; 6,000 hab.

Weinsberg, v. du Wurtemberg, sur la Salm, à 5 kil. N. E. d'Heilbronn. Carrière de plâtre ; vins renommés. Jadis ville libre. Anc. château de *Burgberg*, célèbre par le combat de 1140, entre les Guelfes et les Gibelins ; les femmes de Weinsberg obtinrent de Conrad III la permission d'emporter ce qu'elles avaient de plus précieux ; chacune d'elles enleva son mari; 2,200 habitants.

Weise (Chrétien), pédagogue et poëte allemand, né à Zittau (Saxe), 1642-1708, acheva ses études à Leipzig, professa à Weissenfels, puis dirigea, après son père, le gymnase de Zittau. Il a composé des ouvrages scolaires très-estimés, et inventé une bonne méthode d'enseignement. Comme poëte et romancier, il s'est distingué par l'élévation de la pensée plus que par le style ; ses poé-

sies lyriques et religieuses ont de la valeur. mais ses œuvres dramatiques sont faibles. Parmi ses nombreux ouvrages, citons : *l'Orateur politique*, 1677, in-8°; *Doctrina logica*, 1681, in-8°; *Ethica Christiana*, 1639, in-4°; *Tabulæchronologicæ*, 1691, in-4°; *l'Orateur savant*, 1692, in-8°; *Géographie statistique*, 1706, in-8°; — des romans, *les Trois grands corrupteurs*, 1671, in-8°; *les Trois plus méchants fous fieffés de l'univers*, 1672, in-12; *les Trois seuls sages de l'univers*, 1673, in-12; une vingtaine de tragédies sacrées ou historiques, de comédies morales; et trois recueils de poésies.

Weishaupt (Adam), fondateur de la secte des *Illuminés*, né à Ingolstadt, 1748-1830, élève des jésuites, fut professeur de droit canonique à Ingolstadt, 1775, et, pour combattre ses anciens maîtres, fonda, en 1776, avec ses élèves, une société secrète, connue sous le nom *d'Ordre des Perfectibilités* ou *des Illuminés;* son but était de soumettre, par l'attrait du mystère et la force de l'association, à la volonté de chefs invisibles, des milliers d'adeptes recrutés en Allemagne en France, dans l'intérêt du progrès et de la fraternité humaine. Il y avait des degrés parmi les initiés : les *novices*, les *minervals*, les *illuminés mineurs*, les *illuminés majeurs*. La secte se recrutait parmi les hommes graves, vertueux, au moyen de *frères insinuants ;* des serments redoutables liaient les Illuminés ; le but de la société et tous ses mystères n'étaient connus que des initiés au grade supérieur, c'est-à-dire des *prêtres* ou *époptes*. Il essaya de réunir la secte à la franc-maçonnerie, mais il échoua. Poursuivi en Bavière, il trouva un asile à Gotha, et y passa le reste de sa vie dans des travaux scientifiques. On a de lui . *Jus civile privatum et determinatio juris Boici*, 1773, 2 vol.; *Apologie des Illuminés*, 1786, in-8°; *Système amélioré des Illuminés*, 1787, in-8°; *Pythagore ou réflexions sur l'art secret du monde et de la politique*, 1790, in-8°; *Matériaux pour servir à la connaissance du monde et des hommes*, 1810, 3 vol. in-8°; *Des problèmes de l'Etat*, 1820, in-8°, etc.

Weisse (Chrétien-Félix), littérateur allemand, né à Annaberg (Saxe), 1726-1804, fut l'ami de Lessing, de Klopstock, de J.-W. Schlegel, et se fit connaître, en 1758, par ses *Chansons badines*, in-8°; il écrivit à la cour de Gotha *les Chants des Amazones ;* fut nommé collecteur des contributions, et se livra avec ardeur à des œuvres dramatiques ; parmi ses tragédies, *Trauerspiele*, 1776-80, 5 vol. in-8°, on cite *Richard III* et *Edouard III;* parmi ses comédies, *Lustspiele*, 1783, 3 vol. in-8°, on apprécie surtout *Amélie*. Il a composé aussi de *Petites poésies lyriques*, 1772, 3 vol. in-8°, et des opéras comiques, 1777, 3 vol. in-8°. A partir de 1774, Weisse consacra sa plume à l'enfance, et il obtint un grand succès; il a publié *l'Ami des enfants*, feuille hebdomadaire, 1775-1784, 24 vol. in-8°; Correspondance de la famille de *l'Ami des enfants*, 1784-1792, 12 vol. in-8°; *Comédies pour les enfants*, 1792, 3 vol. in-8°, trad. en français par Naudé, 2 vol. in-8°; *Chants et fables pour les enfants*, 1807, in-8°. Il dirigea aussi, d'abord avec Mendelssohn, puis seul, la *Bibliothèque des belles-lettres*, 1760-66, 8 vol., qui prit le nom de *Nouvelle Bibliothèque*, 1766-71, 12 vol. in-8°. Comme poëte dramatique, il eut la facilité de la versification et l'art de créer des situations heureuses; ses œuvres lyriques sont pleines de grâce et devinrent populaires.

Weissembourg, ville du cercle de Franconie moyenne (Bavière), sur la Rezat, à 40 kil. S. E. d'Anspach. Jadis ville impériale. Bijouterie, orfévrerie; 4,500 hab.

Weissembourg-inférieur, anc. comitat de Transylvanie (emp. austro-hongrois); ch.-l., *Carlsbourg*. Auj. partie O. du cercle de Carlsbourg.

Weissembourg supérieur, anc. comitat de Transylvanie; ch.-l., *Furstenburg*.

Weissembourg. V. Wissembourg.

Weissenfels, v. de la prov. de Saxe (Prusse), sur la Saale, à 20 kil. S. de Mersbourg. Anc. château. Tombeau de Gustave-Adolphe Soieries, porcelaines, poterie, cuirs; 10,000 hab.

Weistritz, riv. de Prusse, arrose Schweidnitz et Lissa, dans la Silésie, et se jette dans l'Oder, par la gauche, au-dessous de Breslau.

Wélatabes. V. Wendes.

Welches, corruption de *Gaëls, Gallois*, nom primitif des Celtes. On nomme *Flandre welche* le pays situé au N. de la Flandre Française, dont les habitants étaient appelés *Wallons*.— Le *welche* est un dialecte de la langue romane, parlé dans le Valais et le pays de Vaud. — Le nom de *Welche* a été souvent employé pour désigner des hommes ignorants et grossiers, des barbares.

Welf. V. Guelfe.

Welland, riv. d'Angleterre, arrose les comtés de Northampton, Leicester, Rutland, Lincoln, passe à Stamford et à Spalding, et se jette dans le Wash. Cours de 110 kil.

Wellekens (Jean-Baptiste), poëte belge, né à Alost, 1658-1726, étudia la peinture en Italie, mais est surtout connu par ses poésies pastorales, dont les plus jolies sont dans le recueil intitulé : *Récréations poétiques*, 1710, in-8°. Il a traduit l'*Aminte* du Tasse.

Wellen, commune du Limbourg (Belgique), à 14 kil. de Tongres. Brasseries, huileries; fabrication de sabots ; 2,200 hab.

Wellesley (Richard **Colley,** marquis de), né à Brompton (Yorkshire), 1760-1842, d'une famille irlandaise, originaire de Castille, fit d'excellentes études au collége d'Eton, fut membre de la Chambre des lords d'Irlande, 1781, puis de la Chambre des communes d'Angleterre. Il déploya beaucoup d'activité pour soutenir Pitt, qui lui voua un grand attachement. Lord de la trésorerie en 1787, membre du conseil privé, 1793, pair de la Grande-Bretagne, avec le titre de comte Mornington, 1797, il prit le titre de marquis de Wellesley, en 1799. Nommé gouverneur général de l'Inde, en 1797, après Cornwallis, il combattit vigoureusement Tippou-Saeb, qui périt à l'assaut de Seringapatam, 1799. Il gouverna avec intelligence, favorisa le commerce, et éleva considérablement les revenus de la Compagnie. Il enleva au nabad d'Oude une partie de son territoire, 1801 ; puis attaqua les Mahrattes, et, après une guerre difficile, leur enleva le pays entre la Djemnah et le Gange. Mais, arrêté dans ses conquêtes par les directeurs de la Compagnie, il demanda son rappel, 1805. Il repoussa facilement une accusation de dilapidation, reçut l'ordre de la Jarretière, et fut envoyé en Espagne, pour profiter du soulèvement contre les Français. Il fut ministre des affaires étrangères dans le cabinet Perceval, 1809-12; fit une opposition modérée au ministère Liverpool; accepta, en 1821, la place de lord lieutenant d'Irlande, pour préparer l'émancipation des catholiques, et donna sa démission en 1828. Il remplit les mêmes fonctions, 1833-34; fut grand-chambellan dans le cabinet whig de lord Melbourne, 1835, puis se retira des affaires publiques. M. Montgomery Martin a publié, aux frais de la Compagnie des Indes : *Despatches and correspondence of the marquis Wellesley during his administration in India*, 1836, 5 vol. in-8°; et *Despatches and correspondence of the marquis Wellesley during is mission to Spain*, 1838, in-8°. Homme très-remarquable, il n'eut pas l'influence qu'il méritait, parce qu'il défendit la cause catholique; sa gloire s'est effacée devant celle de son frère, le duc de Wellington.

Wellesley, prov. de l'Indo-Chine anglaise, à l'entrée du détroit de Malacca. Elle est fertile en riz, épices, etc. ; elle a 100,000 hab.

Wellesley, groupe de 7 îles, dans le golfe de Carpentarie, au N. de l'Australie.

Wellingborough, v. du comté de Northampton (Angleterre), sur la Nen. Commerce de blé. Fabr. de chaussures et de dentelles; 5,000 hab.

Wellington (Arthur **Colley Wellesley,** duc de), général et homme d'Etat anglais, né à Dublin, 1769-1852, frère du précédent, était le 4e enfant du comte Mornington, mort en 1781. Elève médiocre du collége d'Eton, il suivit les cours de l'école militaire d'Angers, entra dans l'armée comme enseigne, 1787, servit en Belgique, en Hollande, comme lieutenant-colonel, fut nommé colonel en 1796, et fut envoyé dans l'Inde, 1797. Son frère était alors gouverneur général; Wellesley prit une part brillante à la guerre contre Tippou-Saeb, et, après la prise de Seringapatam, fut gouverneur de la ville, 1799. Major général en 1802, il se distingua contre les Mahrattes, surtout à la glorieuse bataille d'Assaye, 23 septembre 1803. Il revint en Angleterre, 1805, entra à la Chambre des communes, puis commanda une division d'infanterie sous les ordres de lord Cathcart, dans l'expédition de Copenhague, 1807. Nommé lieutenant général, 1808, il fut envoyé dans la Péninsule, sous les ordres de Dalrymple, repoussa l'attaque de Junot à Vimieiro, et fut arrêté dans la poursuite des Français par son chef, qui signa la capitulation de Cintra, 31 août 1808. Après la catastrophe de sir John Moore, il fut nommé général en chef des

troupes anglaises dans le Portugal, délivra Oporto, força Soult à la retraite, pénétra en Espagne par la vallée du Tage, livra aux Français les combats de Talaveyra, et mérita le titre de baron de Douro, de vicomte Wellington, avec une rente viagère de 50,000 francs; la junte centrale d'insurrection le nomma généralissime de l'armée espagnole; mais il eut dès lors pour principe de combattre pour les Espagnols, et jamais avec eux. Il avait été forcé de se retirer en Portugal, il se mit alors à fortifier les lignes formidables de Torrès-Vedras, appuyées d'un côté à l'Océan, de l'autre à l'embouchure du Tage; mais, pour rendre sa position inexpugnable, il avait commencé par ruiner le Portugal. Tous les efforts de Masséna vinrent se briser contre la résistance opiniâtre de Wellington. Il poursuivit les Français dans leur retraite, 1811, livra la bataille acharnée et indécise de Fuentes d'Oñoro, ne fut pas toujours heureux, mais parvint à se maintenir, grâce aux divisions des généraux français. En 1812, il prit Ciudad-Rodrigo et Badajoz, gagna sur Marmont la bataille de Salamanque ou des Arapiles, 22 juillet, et obtint le titre de marquis avec une récompense nationale de 2,500,000 francs. Il entra dans Madrid en triomphe, le 12 août. Contraint encore à la retraite par les savantes manœuvres de Soult, il revint par l'Estrémadure avec une fermeté et un sang-froid dignes d'éloges. Il reprit l'offensive en 1813, en apprenant les désastres des Français en Russie, trompa ses adversaires par des marches habiles, et remporta la victoire décisive de Vittoria, 13 juin. Il fut nommé maréchal et duc. Soult chercha vainement à empêcher l'invasion de la France; Wellington le força à se replier, et pénétra sur le territoire ennemi, comme par une brèche, 10 novembre. Avançant avec une lenteur prudente, vainqueur à Orthez et à Bayonne, il dirigea vers Bordeaux son lieutenant Beresford, tandis que lui-même poursuivait Soult jusque sous les murs de Toulouse. Là se livra la bataille indécise du 10 avril 1814; il entra dans la ville le 12, au moment où il apprenait les graves événements de Paris et la chute de l'empire.

Il joua alors un rôle considérable dans les événements politiques, fut accueilli avec enthousiasme en Angleterre, et le Parlement lui accorda une pension de 10,000 liv. sterling. Il fut envoyé comme plénipotentiaire au congrès de Vienne, 24 janvier 1815. Au retour de l'île d'Elbe, Wellington, nommé généralissime des troupes alliées, déploya une grande activité pour réunir et fortifier son armée en Belgique. Il paraît qu'il ne devina pas le plan d'opérations conçu par Napoléon, et qu'il fut servi par d'heureuses circonstances; mais il ne faut pas méconnaître la ténacité admirable qu'il déploya au moment du danger. Après l'attaque infructueuse de Ney aux Quatre-Bras, il se retrancha dans la position de Mont-Saint-Jean, et résolut de tenir ferme jusqu'à l'arrivée des Prussiens de Blücher. A la journée de Waterloo, 18 juin 1815, les Anglais et leur chef, malgré leur fermeté héroïque, auraient été écrasés, sans l'arrivée des Prussiens, sans le défaut de coopération de Grouchy : « Tenez ferme, *my boys!* criait-il à ses soldats décimés; si nous lâchons pied d'ici, que dira de nous l'Angleterre ? » Après la capitulation de Paris, Wellington reçut un don de 200,000 livres sterling, tous les souverains le comblèrent de richesses et de dignités, il fut duc de Ciudad-Rodrigo, et grand d'Espagne, duc de Vittoria et marquis de Torrès-Vedras; en Hollande, prince de Waterloo, avec une dotation de 200,000 florins; en Autriche, en Prusse, en Russie, feld-maréchal; en Angleterre, toutes les faveurs lui furent accordées. En 1814, Wellington avait été plus que tiède à l'égard des Bourbons; en 1815, il fut l'un des principaux auteurs de la seconde restauration; et il se prononça nettement pour le rappel de Louis XVIII, décida le roi à publier la proclamation conciliante de Cambrai; après avoir pris la plus grande part à la convention du 3 juillet, il la laissa violer par le gouvernement royal; il avait pu imposer à Louis XVIII la monstrueuse alliance de Fouché; il ne fit rien pour sauver le maréchal Ney. Dans les négociations du traité du 20 novembre, il se montra opposé aux prétentions des puissances allemandes sur l'Alsace et la Lorraine, fit preuve de modération, comme commandant en chef des corps d'occupation; en 1818, à Aix-la-Chapelle, il se prononça pour l'évacuation immédiate; en 1822, à Vérone, il blâma l'intervention armée de la France en Espagne.

En Angleterre, il joua un rôle politique important; il fut l'un des chefs du parti tory; malgré la rectitude de son jugement, il s'opposait avec opiniâtreté aux innovations, et ne cédait qu'au dernier moment, par force, par devoir, mais sans grâce. Commandant général de l'artillerie, et pouvant à ce titre siéger dans les conseils de cabinet, il s'opposa longtemps à l'émancipation des catholiques, et se retira, lorsque Canning forma un ministère plus libéral, 1827. Mais il crut devoir accepter la présidence d'un ministère de transaction, avec Robert Peel, et son influence personnelle décida la Chambre des lords à voter enfin l'émancipation, 1829. L'opinion publique se déclara contre lui, surtout après la révolution de Juillet, et il se retira, le 16 novembre 1830. A deux reprises, les fenêtres de celui que le peuple appelait *le duc de fer* furent brisées à coups de pierres; il fit poser des volets en fonte. Il s'abstint avec ses amis de voter la réforme parlementaire, 1832, et fut encore insulté; mais en 1834, on accueillit avec une sorte d'enthousiasme sa nomination de chancelier à l'Université d'Oxford. Robert Peel le rappela deux fois aux affaires, en 1834 et en 1841. L'année suivante, il eut le commandement en chef de l'armée. Suivant l'exemple de Robert Peel, il fit passer à la Chambre des lords le rappel des lois sur les céréales, 1846; cette conduite prudente lui rendit toute sa popularité, au moment où l'on inaugurait sa statue équestre dans Green-Park. En 1848, il parvint à paralyser avec quelques milliers d'hommes la manifestation des Chartistes. Il est mort entouré de respect et presque d'adoration, laissant deux fils, *Arthur* né en 1806, et *Charles* né en 1808. Comme homme de guerre, il eut plus de prudence et d'opiniâtreté que de génie; la persévérance était sa grande vertu, *Virtutis fortuna comes*, suivant sa devise; la fortune a sans doute fait beaucoup pour lui, mais il ne s'en est pas moins placé, par des qualités plus solides que brillantes, au rang des grands capitaines. Ses *Dépêches* et sa *Correspondance* ont été publiées à Londres, 1838-1852, 12 vol. in-8°; puis son fils aîné à fait paraître *Supplementary dispatches, correspondence and memoranda*, 1860-66, 14 vol. in-8°.—V. Maxwell,—Wright, *Vie de Wellington*; de Brialmont, *Vie du duc de Wellington*, 1858, 3 vol. gr. in-8°.

Wellington, v. du Shropshire (Angleterre), sur le canal de Shrewsbury et à 15 kil. S. E. de cette ville. Usines, verreries. Aux environs, mines de fer et de houille, eaux minérales ferrugineuses et sulfureuses; 11,500 hab.

Wellington, v. du comté de Somerset (Angleterre), à 65 kil. S. O. de Bristol, sur la Tone. Serges, droguets, vaisselle de terre; 6,000 hab.

Wellington (Port-), v. de la Nouvelle-Zélande, à l'entrée orientale du détroit de Cork. Excellent port; 6,000 hab.

Wells, v. du comté de Somerset (Angleterre), à 25 kil. S. de Bristol, à l'embouchure de l'Axe. Evêché annexé à celui de Bath; belle cathédrale du XIII^e siècle; palais épiscopal. Fabr. de bas; commerce de grains, bestiaux, fromages; 8,000 hab.

Wells-Next-the-Sea, port du comté de Norfolk (Angleterre), à 50 kil. N. O. de Norwich, sur la mer du Nord, à l'embouchure de la Stiffey. Commerce de houblon, bois, goudron, jadis plus considérable; 5,000 hab.

Wels, v. de la Haute-Autriche, sur la rive gauche de la Traun, à 26 kil. S. O de Linz. Vieux château du prince d'Auersperg. Poudrerie, papeterie; commerce de grains, de bois et de chevaux; 5,500 hab.

Welser, anc. famille patricienne d'Augsbourg, était très-riche au XVI^e s.; *Barthélemi* WELSER prêta de grosses sommes à Charles-Quint. Ils possédèrent le Venezuela de 1528 à 1555. Une nièce de Barthélemi épousa un neveu de Charles-Quint en 1550.

Welser (MARC), historien et philologue, neveu de Barthélemi, né à Augsbourg, 1558-1614, fut à Rome élève de Muret, exerça de hautes fonctions municipales à Augsbourg, protégea les savants, et a laissé des ouvrages estimés, réunis à Nuremberg, 1682, in-fol. : *Fragmenta tabulæ antiquæ, ex Peutingerorum bibliotheca*, 1591, in-4°; *Rerum Augustanarum Vindelicarum lib. VIII*, 1594, in-fol.; *Rerum Boicarum lib. V*, 1602, in-4°; etc. etc.

Welshpool, v. du comté de Montgomery et à 12 kil. N. (Princip. de Galles), sur la Severn. Flanelle, tanneries. Commerce considérable de drèche, bestiaux, fromages; 5,000 hab. — Aux environs, magnifique château de Powis.

Wem, paroisse du Shropshire (Angleterre), sur la Roden. Tanneries; commerce de drèche; 5,000 hab.

Wemyss, paroisse du comté de Fife (Écosse), au N. du Forth. Bon port; commerce de houille, vitriol, sel, toiles; 5,500 hab.

Wenceslas Ier, dit *le Saint*, duc de Bohême, né en 908, fils du duc Wratislas et d'une princesse chrétienne, du rite slave, Drahomira, succéda à son père en 926, fut catholique fervent, se soumit au roi de Germanie, Henri Ier, éloigna sa mère, et mécontenta le parti national. Il fut assassiné par son frère Boleslas, au milieu d'une cérémonie religieuse; plus tard la Bohême le prit pour son patron.

Wenceslas II, duc de Bohême, fils de Sobieslas Ier, succéda à son oncle Conrad, 1191, eut à lutter contre son parent, Przemislas, et, malgré l'appui de l'empereur Henri VI, fut forcé de quitter la Bohême. Il mourut, en 1193, prisonnier du margrave de Lusace.

Wenceslas Ier, roi de Bohême, fils de Przemislas-Ottokar Ier, né en 1205, succéda à son père en 1230; favorisa les arts et les lettres, aima avec passion les tournois et la chasse, introduisit la civilisation et le luxe en Bohême; fut l'ami et le défenseur de l'empereur Frédéric II, lutta heureusement contre Frédéric d'Autriche, puis se réconcilia avec lui contre l'Empereur; mais fut forcé de défendre ses États contre les Tartares. Il eut à combattre une révolte de son fils Przemislas-Ottokar, fut reconnu prince d'Autriche, et mourut en 1253.

Wenceslas II, dit *le Vieux*, roi de Bohême, né en 1271, fils d'Ottokar II, fut proclamé roi en 1278, mais ne fut reconnu qu'en 1283, après avoir cédé à l'empereur Rodolphe l'Autriche et la Styrie. En 1300, il fut élu roi de Pologne par le parti opposé à Wladislas, et fut couronné à Gnesne. Les Hongrois lui offrirent la couronne en 1301; il la céda à son fils Wenceslas. Il s'unit à Philippe le Bel contre le pape Boniface VIII et contre l'empereur Albert, qu'il repoussa de la Bohême, 1304. On prétend qu'il fut empoisonné en 1300. C'est le héros d'une tragédie de Rotrou.

Wenceslas III, *le Jeune*, roi de Bohême, de Hongrie et de Pologne, fils du précédent, né en 1289, fut élu roi de Hongrie, sur le refus de son père, 1302, mais fut repoussé par Charobert; succéda à son père en Bohême et en Pologne, et mourut assassiné à Olmütz. Son beau-frère, Henri de Carinthie, lui succéda, 1306.

Wenceslas IV, roi de Bohême, empereur d'Allemagne, surnommé *l'Ivrogne* ou *le Fainéant*, né à Nuremberg, en 1361, fils de l'empereur Charles IV de Luxembourg, fut couronné roi de Bohême en 1363, et élu roi des Romains en 1376. Après la mort de son père, il devint empereur d'Allemagne, 1378. Très-instruit et doué de quelques qualités, il se montra plus bohémien qu'allemand, et excita contre lui beaucoup d'ennemis, surtout ses cousins, Josse et Procope, ainsi que son frère Sigismond. L'anarchie désola l'Allemagne; il fit de vains efforts pour rétablir la concorde; seigneurs, bourgeois, clergé prenaient les armes; en Bohême, l'archevêque de Prague, excité par son vicaire, Jean Népomucène, ne cessait de troubler le royaume. Wenceslas fit jeter en prison Népomucène, le fit condamner à mort et exécuter, 1393. Sigismond, Josse de Moravie et Albert d'Autriche s'emparèrent de Wenceslas, en 1394; et nommèrent Josse, régent du royaume, 1395. La Bohême se souleva et le roi fut rendu à la liberté. Il tomba alors dans une noire mélancolie, s'adonna à l'ivresse pour étancher une soif intolérable, causée, dit-on, par le poison; mais après un voyage en France auprès de Charles VI, il fut déposé par les princes allemands, qui donnèrent la couronne à Robert, comte palatin du Rhin, 1400. Wenceslas, trahi par son frère Sigismond, fut encore retenu prisonnier à Vienne, s'évada, s'unit au roi de Pologne, Wladislas Jagellon; mais fut enfin forcé de renoncer à l'Empire, et se contenta de la Bohême, 1411. C'est alors que le royaume fut troublé par les Hussites, et Wenceslas mourut, frappé d'apoplexie, au moment où Jean Ziska prenait les armes pour le détrôner, 1419.

Wendelin (Godefroy), astronome belge, 1580-1660, fut avocat à Paris, puis entra dans l'Église et eut un bénéfice dans sa patrie. Il a déterminé la parallaxe du soleil. On a de lui : *Loxia, seu de obliquitate solis diatriba*, Anvers, 1626; *Arcanorum cœlestium lampas*, 1643; etc.

Wendes, en allemand *Wenden*, peuples de la race slave, épars depuis la mer Baltique jusqu'aux Alpes Carniques. On distinguait les *Wendes* ou *Vénèdes*, d'abord établis dans la vallée de l'Elbe, en Bohême, en Lusace, puis vers le Danube et les Alpes, en Styrie et en Illyrie; les *Vindiles*, le long du golfe Vénédique (Prusse actuelle); les *Wélatabes* ou *Wiltzes*, les *Obotrites*, les *Polabes*, les *Wagres*, entre l'Elbe et l'Oder.

Wener. V. Vener.

Wenlock, v. du Shropshire (Angleterre), à 16 kil. S. E. de Shrewsbury, sur la Wenlock. Ruines d'une anc. abbaye. Commerce de bestiaux, grains, drèche; 2,500 hab.

Wentworth. V. Strafford, Rockingham, Roscommon.

Wen-Wang, empereur de la Chine, tige de la dynastie des Tcheou, mort vers 1127 av. J. C., a laissé, dit-on, des commentaires sur les *Koua* ou lignes brisées de Fo-hi, que l'on trouve dans l'*Y-King*, le premier des livres sacrés des Chinois.

Wenzel (Charles-Frédéric), chimiste, né à Dresde, 1740-1793, chirurgien de la marine hollandaise, directeur des mines de Freyberg, en Saxe, a écrit un savant ouvrage, *Leçons sur l'affinité*, 1777, où il expose la loi qui a conservé son nom, et qui est la base de la théorie des équivalents chimiques.

Weppes, petit pays de l'ancienne Flandre, auj. dans l'arrond. de Lille (Nord).

Werdau, v. du roy. de Saxe, à 12 kil. O. de Zwickau, sur la Pleisse. Filatures de laine, draps, machines, carrosserie; 7,000 hab.

Werden, v. de la province Rhénane (Prusse), à 26 kil. N. E. de Dusseldorf, sur la Ruhr. Lainages, velours, papeteries, filatures de coton; commerce de houille; produits chimiques; forges de fer et de cuivre; 5,000 hab.

Werenfels (Samuel), théologien suisse, né à Bâle 1657-1740, occupa plusieurs chaires dans sa patrie, eut une réputation méritée, et a laissé de savants ouvrages : *De logomachiis eruditorum*, 1692, in-4°; *Dissertationum theologicarum sylloge*, 1709, in-8°, etc. Ses œuvres forment 2 vol. in-4°, 1739.

Werff (Adrien **Van der**), peintre hollandais, né à Rotterdam, 1659-1722, fils d'un meunier, fut élève d'Eglon Van der Neer, et eut un talent précoce. A 17 ans, la délicatesse de son pinceau lui avait déjà donné de la réputation. Il peignit de petits portraits, des scènes mythologiques, des épisodes de l'histoire sainte; mais partout il a un style léché, fade; il manque de vérité et de vie; ses tableaux ont les tons de l'ivoire. Cependant il eut une très-grande renommée, et l'électeur palatin fut pris pour lui d'une passion extraordinaire, l'anoblit, lui donna une pension de 6,000 florins, et voulut qu'il passât chaque année neuf mois à Dusseldorf. Le Louvre a plusieurs de ses tableaux. — Son frère, *Pierre*, 1665-1718, fut son élève, l'imita, et travailla constamment avec lui.

Werner (Abraham-Gottlob), minéralogiste allemand, né à Wehrau (Haute-Lusace), 1750-1817, fils d'un inspecteur des forges des comtes de Solms, devint, en 1775, professeur de minéralogie à l'école de Freyberg, et inspecteur des collections. Il fut membre associé de l'Institut de France, 1802. Il a été le maître d'une foule d'hommes distingués, Humboldt, de Buch, etc. Il sépara l'art du mineur de la géologie, et donna à la géognosie une forme scientifique; il observa avec le plus grand soin la croûte du globe, et attribua à l'eau la cause de toute formation nouvelle et de toute mobilité; c'est ce qu'on nomme le *neptunisme*. Selon lui, les volcans n'ont aucune importance réelle. Ses ouvrages, d'ailleurs remarquables, sont : *Caractères extérieurs des fossiles*, 1774, in-4°, trad. en français par Mme Guyton-Morveau, 1790, in-8°; *Courte classification et description des espèces de montagnes*, 1787, in-8°; *Nouvelle théorie sur la formation des filons*, 1791, in-8°, trad. par Daubuisson, 1803, in-8°; *Oryctognosie* ou *Livre destiné à l'usage des amateurs de minéralogie*, 1792, in-8°; *Dernier système de minéralogie*, 1818, in-8°; etc.

Werner (Joseph), peintre suisse, né à Berne, 1637-1710, étudia à Rome, s'adonnant tour à tour à la peinture à l'huile et à la peinture à fresque; il acheva deux compositions importantes, *Diane découvrant la grossesse de Calypso*, et *Europe prête à monter sur le taureau divin;* puis il s'adonna exclusivement à la miniature. Il fut appelé à la cour de Louis XIV, et fit pour Quinault, son ami intime, beaucoup de jolis petits tableaux, les *Muses sur le Parnasse*, *Diane*, *Flore*, la *Mort de Didon*, etc. Il retourna en Allemagne, 1667, puis revint ouvrir à Berne, en 1682, une académie de dessin. Il fit pour l'hôtel de ville un grand tableau représentant l'*Union de la Justice et de la Prudence*, puis *Adam et Eve dans le paradis terrestre*. On cite encore

de cet artiste estimé : *Saül*, l'*Annonciation*, la *Nativité*, etc.

Werner (Frédéric-Louis-Zacharie), poëte dramatique allemand, né à Kœnigsberg, 1768-1823, fils d'un professeur d'histoire, eut une vie très-dissipée et très-bizarre. Il se maria plusieurs fois, et toujours assez mal ; fut employé dans les bureaux de l'administration à Varsovie, se fit franc-maçon, puis fut connu comme poëte. Il avait déjà composé *les Fils de la vallée*, 1803, et *la Croix sur les bords de la Baltique*, 1806, lorsqu'il aborda le théâtre. Il donna à Berlin sa tragédie de *Martin Luther*, 1807; voyagea en Allemagne, en Suisse, en France, en Italie, tantôt menant une vie de dissipation, tantôt s'attachant à A.-G. Schlegel et à Mme de Staël; puis, à Rome, il embrassa le catholicisme, 1811, reçut la prêtrise à Aschaffembourg, et se rendit à Vienne, où il prêcha avec beaucoup de succès. Ses tragédies offrent de grandes beautés, malgré son imagination mal réglée, et sa tendance mystique. Il a laissé : *Poésies*, 1789, in-8°; *les Fils de la vallée*, vaste composition dramatique en vers, comprenant deux parties : *les Templiers en Chypre* et *les Frères de la Croix; la Croix sur les bords de la Baltique*, 1806, in-8°; *Martin Luther, Attila, Wanda, Sainte Cunégonde, la Mère des Maccabées*, tragédies ; le drame du *Vingt-quatre février ; Complainte de Louise de Prusse;* etc. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées, 1839-41, 14 vol. in-8°.

Wernigerode, v. de la prov. de Saxe (Prusse), à 70 kil. S. O. de Magdebourg, sur le versant septentrional du Harz. Château des comtes de Stolberg-Wernigerode. Direction des mines; laminoirs de cuivre, papeteries, poteries, produits chimiques. Autrefois comté souverain. Dans les environs, forges d'Ilsenburg et de Schierke ; 5,600 hab.

Wernitz, affl. de gauche du Danube, arrose la Bavière, et a 90 kil. de cours.

Wernsdorf (Gottlieb), philologue, né à Wittemberg, 1710-1774, fils d'un théologien distingué, fut professeur à Dantzig. Il a laissé de nombreux ouvrages d'érudition : *De regibus crinitis Francorum Merovingiæ stirpis*, 1742, in-4°; *De republica Galatarum*, 1743, in-4°, etc.

Wernsdorf (Ernest-Frédéric), théologien, frère du précédent, né à Wittemberg, 1718-1782, fut professeur à Wittemberg. On cite de lui ; *De Zenobia Palmyrenorum augusta*, 1742, in-4°; *De statua Memmonis vocali*, 1745, in-4°; *Historia templi Hierosolymitani a Constantino exstructi*, 1770, in-4°; etc.

Wernsdorf (Jean-Chrétien), philologue, frère des précédents, né à Wittemberg, 1723-1793, professeur d'éloquence à Helmstædt, a écrit : *De Hypathia philosopha;* 1747-48 ; *De vestigiis rhetorices in poetis veteris Latii satyricis*, 1752, in-4°; etc. Il est surtout connu par une excellente édition des *Poetæ latini minores*, 1780, 6 vol. in-8°, reproduite par Lemaire dans sa *Bibliothèque latine*.

Werra (La), riv. d'Allemagne, vient du Thüringer-Wald, dans le duché de Saxe-Meiningen, passe à Hildburghausen, Meiningen, entre dans la Saxe-Weimar, arrose la Hesse, le Hanovre, et se joint à la Fulde, pour former le Weser à Münden. Elle reçoit à gauche l'Ellster. Cours de 225 kil.

Werschitz, ville du cercle au-delà de la Theiss (Hongrie); évêché grec ; commerce actif ; 16,000 hab.

Wertach, riv. de Bavière, passe près d'Augsbourg, et se jette dans le Lech, par la rive gauche. Cours de 130 kil.

Werth (Jean, baron de), général allemand, né à Weerdt (Limbourg), 1594-1652, fit l'apprentissage de la guerre sous Spinola, servit Maximilien de Bavière, assista à la prise de Ratisbonne et à la victoire de Nordlingen, 1634 ; se joignit au duc de Lorraine pour combattre les Français ; puis, en 1636, envahit la Picardie, s'empara de la Capelle, de Roye, et répandit la terreur dans Paris, en ravageant impitoyablement le pays entre la Somme et l'Oise. Mais il perdit un temps précieux au siége de Corbie, et fut forcé de se retirer. Il eut à lutter en Allemagne contre Bernard de Saxe-Weimar, fut battu par lui près de Rhinfeld, 1638, fut pris et envoyé à Paris, où il fut bien traité. Échangé en 1642, il fut battu par Guébriant, puis gagna avec Mercy la victoire de Duttlingen sur Rantzau, 1643; il décida également la défaite du Turenne à Marienthal, 1645, et, commandant à Nordlingen, après la mort de Mercy, ne put empêcher la victoire des Français. En 1647, il trahit le duc de Bavière, et passa au service de Ferdinand III, puis commanda de nouveau les troupes de l'électeur. Après la paix de Westphalie, il se retira dans ses terres de Bohême.

Werth, V. Weerdt.

Wertheim, v. du grand-duché de Bade, au confl. du Mein et de la Tauber, à 80 kil. N. E. de Manheim. Vieux château fort. Commerce de vins renommés. Toiles, calicots, distilleries ; 4,000 hab. Anc. capitale de la principauté de Lœvenstein.

Wertingen, village de Bavière, à 44 kil. N. O. d'Augsbourg. Succès de Lannes et de Murat sur les Autrichiens, le 8 oct. 1805.

Wervick, commune de la Flandre occidentale (Belgique), sur la Lys, qui la sépare de la France, à 18 kil. S. E. d'Ypres. Belle église gothique. Tanneries, raffineries de sel, savon noir, tabac ; 6,000 hab.— C'est le *Viroviacum* des Romains, dans l'Itinéraire d'Antonin.

Werwick-Sud, commune de l'arrond. et à 20 kil. de Lille (Nord), sur la rive droite de la Lys, en face de la précédente. Blanchisseries de toiles, brasseries; 3,000 hab. Elle était jadis beaucoup plus importante par son industrie ; mais elle a souffert beaucoup de plusieurs incendies.

Wesel (Nieder-), place forte de la Prov. Rhénane (Prusse), sur la rive droite du Rhin, au confluent de la Lippe, et à 40 kil. S. E. de Clèves. Église de Saint-Willibrod du XIIe siècle ; bel hôtel de ville du XIVe. Filatures de laine, bonneterie de laine, draps, cotonnades, raffineries de sucre, distilleries. Port franc et navigation active sur le Rhin. Autrefois ville libre, elle fit partie de la Hanse, fut souvent prise et reprise ; 18,000 hab.

Wesel (Ober-), ville de la Province Rhénane (Prusse), sur le Rhin, à 30 kil. S. E. de Coblentz ; 3,000 habitants.

Weser, *Visurgis*, fleuve d'Allemagne, tributaire de la mer du Nord, est formé par la réunion de la Werra et de la Fulde, à Münden, arrose la Hesse, le Hanovre, la Westphalie, le duché de Brunswick, le Schaumbourg-Lippe, Brême, le duché d'Oldenbourg ; passe à Hameln, Minden, Brême, et se jette dans la mer par une vaste embouchure embarrassée de bancs de sable. Il reçoit : à droite, l'Aller et la Wumme; à gauche, la Diemel, la Werra, la Hunte. Il est navigable depuis Münden, et a 480 kil. de cours.

Weser (Bouches-du-). V. Bouches.

Wesley (John), réformateur anglais, né à Epworth (Lincoln), 1703-1791, fit ses études à Oxford, lut avec ardeur la Bible, l'Imitation de Jésus-Christ, les livres ascétiques, reçut les ordres en 1725, et forma, avec quelques étudiants, une société religieuse, que, par plaisanterie, on nomma la société des *Méthodistes*. Il se rendit en Amérique pour prêcher l'Évangile aux colons et aux Indiens, 1735, mais il réussit peu, à cause de sa sévérité. Il se rapprocha des Frères Moraves, et, après un voyage en Allemagne, où il étudia leur organisation, il se mit à prêcher avec succès, souvent en plein air. Il se sépara alors des Frères Moraves, puis de son ancien coopérateur, Whitefield ; fit construire de vastes salles de réunion pour les méthodistes, leur donna une organisation sévère, voyageant continuellement, prononçant au moins deux sermons par jour, travaillant avec une exactitude extrême, d'une vertu exemplaire, charitable et désintéressé. Sa parole était claire et abondante ; il aimait surtout à émouvoir les esprits des gens du peuple. Il a laissé de nombreux écrits, formant 32 vol. in-8°, dans l'édition de 1774; on y remarque : *le Papisme examiné de sang-froid ; Nature, objet et règlements généraux des sociétés méthodistes ; Médecine primitive, recueil de remèdes simples ;* etc. Le méthodisme n'était pas une nouvelle religion, mais une renaissance du christianisme ; Wesley insiste surtout sur une vie pure et sévère, toute donnée à Dieu, et sur une observation exacte des pratiques religieuses. Le méthodisme, malgré de grandes difficultés, s'est répandu en Angleterre et surtout aux États-Unis. V. de Rémusat, *Revue des Deux Mondes*, 15 janv. 1870.

Wessel, poëte norvégien, né à Vestby, 1742-1782, a traduit des ouvrages français pour le théâtre, et publié de jolis contes en vers ; son œuvre principale est *l'Amour sans bas*, parodie fort amusante du style emphatique de la scène française.

Wesseling (Pierre), philologue allemand, né à Steinfurt (Westphalie), 1692-1764, fut professeur à Middlebourg, Deventer, Utrecht, et a laissé des ouvrages estimés : *Observationum variarum lib. II*, 1727, in-8°; *Vetera Romanorum itineraria, Antonini, Hierosolymitanum et Hieroclis synecdemus*, 1735, in-8°; *De Archontibus Judæorum*, 1738, in-8° ; d'excellentes éditions de *Diodore de Sicile*, 2 vol. in-fol., et d'*Hérodote*, in-fol.

Wessex, c.-à-d. *Saxe de l'Ouest*, l'un des royaumes fondés par les Saxons, à l'O. de la Bretagne. Cerdic en fut le premier roi, vers 516. La capitale était *Winchester*. Il comprenait les comtés de Berks, Wilts, Hamp et Dorset. Il eut à soutenir de longues guerres contre les Bretons du pays de Galles, et domina les autres royaumes de l'Heptarchie, surtout au IXe siècle, sous Egbert.

West (Gilbert), littérateur anglais, 1706-1756, servit dans l'armée, puis dans l'administration. Il devint secrétaire du conseil privé et trésorier de l'hôpital de Chelsea. Il a laissé une traduction estimée de Pindare, 1748; quelques poëmes, et surtout *Observations on the History and Evidence of the Resurrection of Jesus-Christ*, 1750, in-8°, trad. en français par l'abbé Guénée, 1757, in-12. Ses poésies forment 3 vol. in-12, 1766.

West (Benjamin), peintre américain, né à Springfield (Pennsylvanie), 1738-1820, révéla de bonne heure un goût extraordinaire pour le dessin, reçut des quakers, ses coreligionnaires, l'autorisation de suivre sa vocation; et, après quelque séjour à Philadelphie, put aller étudier à Rome, 1760. Il fut présenté au cardinal d'Albani, fut bien accueilli, se lia avec Mengs, et, après avoir acquis quelque réputation, se rendit à Londres, où il se fixa en 1765. Il y trouva de puissants protecteurs, fut aimé de George III, contribua à fonder l'Académie royale de peinture, et tenta une révolution dans les habitudes de l'école anglaise, en recherchant la vérité des costumes. Il retraça, pour le château de Windsor, les glorieux événements du règne d'Edouard III, et entreprit, toujours par les ordres du roi, de retracer *les Progrès de la révélation divine*. Lorsque le prince de Galles s'empara du pouvoir, West tomba en disgrâce; ses travaux furent interrompus. Mais il reprit bientôt courage et ne cessa de peindre jusqu'à sa mort. Il fut inhumé en grande pompe à Saint-Paul. Mauvais coloriste, il a été bon compositeur; aussi ses tableaux gagnent beaucoup à être reproduits par la gravure. On cite: la *Mort de Wolfe*, la *Bataille de la Hogue*, la *Mort de Nelson*, *Cromwell renvoyant le Parlement*, la *Bataille de la Boyne*, etc.

West, c.-à-d. *ouest, occident*, en langue germanique.

West-Bay, baie formée par la Manche, sur la côte S. de l'Angleterre, entre les comtés de Dorset et de Devon. Elle est large de 68 kil., et reçoit l'Ex et l'Ax.

West-Field, bourg de l'Etat de Massachusetts (Etats-Unis), sur le West-Fields, à 15 kil. N. O. de Springfield; 5,000 hab.

West-Fiord, golfe de l'océan Atlantique, entre les côtes de Norvége et les îles Lofoden.

West-Lothian. V. Linlithgow.

West-Meath. V. Meath.

West-Philadelphie, bourg de la Pennsylvanie (Etats-Unis), sur la rive O. de Schuylkill, en face de Philadelphie. Nombreuses maisons de campagne. Usines, fabr. de locomotives, verreries, produits chimiques; 6,000 hab.

West-Point, place forte de l'Etat de New-York (Etats-Unis), à 100 kil. de New-York, sur l'Hudson. Ecole militaire fédérale, fondée en 1802.

West-Port, bourg du comté de Mayo (Irlande), à 16 kil. S. O. de Castlebar, sur la baie Clew. Salaisons; 5,000 habitants.

West-Riding. V. York (Comté d').

Westbury, paroisse du comté de Wilts (Angleterre), à 35 kil. N. O. de Salisbury. Commerce de drèche et de grains; draps, casimirs; 9,000 hab.

Westchester, v. de la Pennsylvanie (Etats-Unis), à 40 kil. O. de Philadelphie. La ville est bien située et bien bâtie; précieuses collections d'histoire naturelle; 5,000 hab.

Wester-Gothland. V. Skaraborg.

Westerloo, commune de la prov. d'Anvers (Belgique), à 30 kil. S. de Turnhout, sur la Grande-Nèthe. Distilleries de genièvre; 2,700 hab.

Westermann (François-Joseph), général, né à Molsheim (Alsace), 1751-1794, fils d'un chirurgien, servit dans la cavalerie, embrassa avec ardeur les principes de la Révolution, fut membre de la municipalité de Haguenau, 1790; se rendit à Paris, s'y lia avec Danton, se mit à la tête des Fédérés au 10 août, et fut nommé adjudant-général. Il se distingua, sous Dumouriez, dans la campagne de Valmy, en Belgique, en Hollande; fut nommé général de brigade, mai 1793, partit pour la Vendée, battit La Rochejaquelein à Châtillon, mais fut forcé d'évacuer la ville. Il fut accusé de trahison, et se défendit victorieusement. Il prit part à la victoire des Aubiers, entra dans Beaupréau, poursuivit les Vendéens au-delà de la Loire; il se distingua surtout au Mans et à Savenay. Il revint à Paris, janv. 1794, et fut entraîné dans la ruine des Dantonistes. C'était un vrai général révolutionnaire, enlevant ses soldats par une audace enthousiaste.

Western (Iles). V. Hébrides.

Westervick, v. du læn et à 160 kil. N. de Calmar (Suède), sur un golfe du même nom. Port; chantiers de construction; 4,000 hab.

Westerwald, chaîne de montagnes de l'Allemagne, qui se détache du Rothaar, vers les sources de la Sieg et de la Lahn, et se termine sur la rive droite du Rhin, en face de Coblentz. Elle a environ 110 kil. de longueur, renferme beaucoup de basalte et de lave, et est bien boisée. Son point culminant, le Saltburgerkopf a 868 mèt. de hauteur.

Westhoffen, commune du district et à 25 kil. de Strasbourg (B.-Alsace). Poterie de terre. Belle église gothique du XIIIe siècle.

Westkapelle, bourg à l'extrémité occidentale de Walcheren (Pays-Bas), où sont de puissantes digues élevées au XVIe siècle.

Westland, région de la Hollande méridionale (Pays-Bas), au S. de La Haye. Elle a 50 à 60 kil. de circonférence et est entourée de digues. Elle est très-fertile et la culture maraîchère y est très-développée.

Westminster. V. Londres.

Westmoreland, comté du N. de l'Angleterre, entre la mer d'Irlande au S. O., les comtés de Durham au N., de Cumberland au N. E., d'York à l'E., de Lancastre au S. et à l'O. Il a 198,000 hectares et 62,000 hab. Il est couvert par les collines de *Moreland;* arrosé par la Ken au S., l'Eden au N.; renferme des lacs célèbres par la beauté des sites, Ulleswater, Winandermere. La plus grande partie du sol est stérile; le climat est très-humide. On y trouve du granit, du basalte, du schiste, de la houille, des ardoises. Le ch.-l. est *Appleby;* les v. princ. sont: Ambleside, Kendal, Kirkby, etc.

Westphalie, contrée de l'Allemagne, au N. O., entre le Rhin et le Weser, tirait son nom des *Westphaliens* ou Saxons de l'ouest.

Westphalie (Duché de). On nomma d'abord ainsi la partie occidentale du duché de Saxe, qui forma une province de l'électorat de Cologne, lorsqu'il eut été démembré, sous Frédéric Ier Barberousse, en 1180, après la condamnation de Henri le Lion; le ch.-l. était *Arensberg*.

Westphalie (Cercle de), l'une des grandes divisions de l'anc. empire d'Allemagne. Il comprenait, au XVIIIe siècle: les évêchés de Liége, Munster, Osnabrück et Paderborn; les abbayes de Corvey, Stablo, Malmédy; les principautés de Minden, Meurs, Nassau et Verden; les duchés de Clèves, Juliers, Berg et Oldenbourg; les comtés de la Marck, Schaumbourg, Ravensberg, Hoya, Pyrmont, Delmenhorst, Lippe, Bentheim et Diepholtz; les seigneuries d'Anhalt; les villes libres de Cologne, Aix-la-Chapelle et Dortmund. Les directeurs du cercle étaient alternativement les électeurs de Brandebourg et Palatin, et l'évêque de Munster.

Westphalie (Royaume de). Il fut créé, en 1807, par Napoléon Ier et donné par lui à son frère Jérôme. Il faisait partie de la Confédération du Rhin, et fut gouverné et administré d'après les principes et les usages de l'empire français. Après la bataille de Leipzig, 1813, il fut occupé par les alliés, et les parties qui le composaient retournèrent à leurs anciens possesseurs. La capitale était *Cassel*. Il comprenait: la Hesse-Cassel, le sud du Hanovre, l'évêché de Paderborn, les duchés de Brunswick et de Magdebourg, les principautés de Verden et d'Halberstadt, etc.

Westphalie, prov. du roy. de Prusse, au N. O., entre les Pays-Bas au N. O., la province rhénane à l'O., les pays de Nassau, Waldeck, Hesse, Brunswick au S. et à l'E., le Hanovre au N. Le sud, l'est et le nord-est sont montagneux (Westerwald, Rothaar, Egge, Teutoburgerwald, Weser-Gebirge); au nord-ouest sont de grandes plaines, parsemées de bruyères et de marécages. Elle est arrosée par le Weser, l'Ems, la Lippe, la Ruhr, le Diemel. Houille, fer excellent, cuivre, plomb, calamine, zinc, vitriol; riches salines; sources minérales à Brakel, Driburg, Bünde, Viestel, Lippspring, etc. Le pays est généralement fertile: céréales, pommes de terres, chanvre, lin excellent, tabac; bons chevaux. Industrie active: toiles, tissus de coton et de laine, draps, articles en

fer et en acier, machines, verres, papiers, etc.— La Prusse possédait une partie du pays depuis 1613; elle perdit ses possessions en 1806, mais les recouvra en 1814, avec d'importants accroissements. Elle a 20,200 kil. carrés et 1,775,000 hab. La capitale est *Münster;* elle est divisée en 3 régences : Münster, Minden et Arensberg. Il y a deux évêchés catholiques, à Münster et Paderborn, suffragants de l'archevêché de Cologne. Elle ne comprend qu'une partie de l'ancien cercle de ce nom (évêchés de Münster, Minden, Paderborn, abbaye de Corvey, comtés de la Mark, Berg, Ravensberg, Mecklembourg, Linange, etc.).

Westphalie (Traité de). Il termina la guerre de Trente Ans. Il se compose de deux traités particuliers, l'un signé à Münster, le 6 août 1648, entre Ferdinand III, la Suède et ses alliés protestants; l'autre signé à Osnabrück, le 24 octobre, entre l'Empereur, la France et ses alliés catholiques. Les principaux plénipotentiaires étaient : pour la France, le comte d'Avaux, Abel Servien et le duc de Longueville; pour la Suède, Oxenstierna et Salvius ; pour l'Empereur, les comtes de Trautmansdorf et de Nassau ; pour Venise, Contarini ; pour le pape, Fabio Chigi, etc. L'Espagne, qui avait signé à Münster un traité particulier avec les Provinces-Unies, refusa d'accéder aux conditions de la paix de Westphalie, et continua la guerre contre la France.—Ce traité réglait: 1° l'*état religieux* de l'Allemagne: la paix d'Augsbourg de 1555 était confirmée et étendue aux calvinistes; les biens ecclésiastiques, sécularisés avant 1624 (*année décrétoire* ou *normale*), restaient entre les mains de leurs possesseurs. Des protestants étaient admis dans la Chambre impériale et dans le Conseil aulique. —2° Pour *l'état politique* de l'Allemagne, il était décidé que l'Empereur, chef de la maison d'Autriche, n'aurait qu'une puissance limitée par les diètes et les princes; États et villes libres avaient l'exercice de la souveraineté territoriale, le droit de faire des alliances, même avec les souverains étrangers. L'Empire restait donc divisé en 343 États : 158 séculiers, 123 ecclésiastiques et 62 villes impériales. Le grand corps germanique, grâce à ces divisions, n'était donc plus menaçant pour l'indépendance de ses voisins; l'équilibre européen semblait assuré. — 3° Des *clauses territoriales* stipulaient de grands avantages pour la plupart de ceux qui avaient combattu la maison d'Autriche : 1° *la France* recevait l'Alsace, sauf Strasbourg et Montbéliard ; l'Empire lui reconnaissait la possession des Trois-Évêchés ; 2° *la Suède* avait la Poméranie citérieure, Rugen, Wismar, l'archevêché de Brême, l'évêché de Verden sécularisés, et 3 voix dans la diète germanique; 3° l'électeur de Brandebourg avait l'archevêché de Magdebourg, les évêchés d'Halberstadt, Minden, Camin, sécularisés; 4° l'électeur Palatin recouvrait le bas Palatinat et la dignité d'électeur; 5° l'électeur de Bavière conservait le haut Palatinat ; 6° le duc de Mecklembourg avait les évêchés de Ratzebourg et de Schwerin ; 7° le landgrave de Hesse et le duc de Brunswick recevaient des domaines ecclésiastiques sécularisés, etc., etc. On reconnaissait l'indépendance des Provinces-Unies et de la Confédération helvétique.— Ce grand traité, qu'on appela le *Code des nations*, quoique plusieurs fois modifié, surtout par la paix d'Utrecht de 1713, a subsisté dans ses parties essentielles jusqu'à la Révolution française. — V. Von Meyern, *Acta pacis Westphaliæ*, 1734, 4 vol. in-fol.; Bougeant, *Hist. des guerres et des négociations qui précédèrent le traité de Westphalie*, 1751, 3 vol. in-4°; Woltmann, *Hist. du traité de Westphalie*, 1808, 2 vol. in-8°; etc.

Westray, l'une des Orcades, au N. E. de Pomona, couverte de montagnes élevées; 2,000 hab.

Wette (Wilhelm-Martin-Leberecht **de**), théologien allemand, né près de Weimar, 1770-1849, professeur à Iéna, à Heidelberg, à Berlin, à Bâle, a laissé de nombreux ouvrages : *Mémoires pour servir d'introduction au Nouveau Testament*, 1806, in-8°; *Critique de l'Histoire des Juifs*, 1807, in-8°; *Manuel de dogmatique chrétienne*, 1813, 2 vol. in-8°; *De la Religion et de la Théologie*, 1815, in-8°; *Manuel d'archéologie hébraïque et juive*, 1814, in-8°; *Manuel d'introduction historique et critique à la Bible*, 1817-26, 2 vol. in-8°; etc., etc.

Wettstein (Jean-Jacques), théologien allemand, né à Bâle, 1693-1754, fut pasteur à Bâle, professeur de philosophie à Amsterdam, puis d'histoire ecclésiastique. Ses principaux écrits sont : *Novum Testamentum græcum editionis receptæ*, Amsterdam, 1751-52, 2 vol. in-fol. ; *Clementis Romani duo Epistolæ ad virgines*, 1754, in-fol. ; etc.

Wetter, riv. de la Hesse-Darmstadt, affluent de la Nidda, près d'Assenheim, a donné son nom à la Wetteravie.

Wetteravie ou **Wetterau,** anc. pays de l'Allemagne occidentale, s'étendant du mont Vogelberg à la chaîne du Taunus, arrosé par la Wetter, la Nidda, le Mein; il est aujourd'hui réparti entre la Hesse-Darmstadt et les nouvelles acquisitions de la Prusse (Hesse-Cassel, Nassau, Francfort).

Wetteren, commune de la Flandre orientale (Belgique), à 17 kil. O. de Termonde sur la rive droite de l'Escaut. Poudre à canon, savon, étoffes de laine et de coton, raffineries de sel, brasseries renommées, huileries; 9,000 hab.

Wetterhorn, montagne de l'Oberland bernois (Suisse), entre les vallées de Haslie et de Grindelwald. La cîme (3,916 mèt.) est souvent voilée de nuages ; la première ascension date de 1844.

Wettin, v. de la prov. de Saxe (Prusse), sur la Saale, à 36 kil. N. O. de Mersebourg. Inspection des mines. Tabac, chicorée; mines de houille. Château, berceau des comtes de Wettin, et, par eux, de la maison royale de Saxe; 3,500 hab.

Wetzlar, v. de la prov. Rhénane (Prusse), au confluent de la Lahn et de la Dill, à 80 kil. N. E. de Coblentz, dans la Wetteravie. Belle cathédrale du XI° siècle. Tanneries, gants; commerce de fer; sources minérales. — Ville impériale, siége de la Chambre impériale, de 1693 à 1806, elle appartint, de 1803 à 1814, au prince Dalberg, archi-chancelier de l'Empire. Combat entre les Français et les Autrichiens en 1796; 5,500 hab.

Weustenraad (Théodore), poëte, né à Maëstricht, 1805-1849, fut greffier du tribunal de première instance de Bruxelles. Doué d'une brillante imagination, il a laissé des œuvres, appréciées surtout en Belgique, comme *le Remorqueur*, *les Hauts Fourneaux*, *les Chants du Réveil*, et un drame qui eut du succès à Liége, en 1835, *la Ruelle au banquet de Warfusée*. Il s'est distingué aussi comme poëte flamand, et l'on a publié après sa mort le recueil de ses *Poésies néerlandaises*.

Wevelghem, commune de la Flandre Occidentale (Belgique), sur la Lys, à 7 kil. S. O. de Courtray. Tissus de lin et de coton; 4,000 hab.

Wexford, comté d'Irlande, au sud du Leinster, borné par le canal Saint-George à l'E. et au S., par le comté de Waterford au S. O., par les comtés de Kilkenny et de Carlow à l'O., par celui de Wicklow au N. Il a 215,000 hectares et 180,000 hab. Il est arrosé par le Barrow, la Slaney, est fertile sur les côtes, montagneux au N. O. Il y a peu d'industrie, mais la pêche est abondante. Le ch.-l. est *Wexford* : les v. princ. sont : Enniscorthy, New-Ross, Gorey, etc.

Wexford, ch.-l. du comté de ce nom, port à l'embouchure du Slaney, à 100 kil. S. de Dublin. Pont de bois de 700 mètres jeté sur un bras de mer. Lainages, chantiers de construction. Commerce de grains, bestiaux, cuirs, huîtres, drèche; bains de mer fréquentés. Elle fut jadis le siége de la commanderie des Hospitaliers dans les îles Britanniques ; 13,000 hab.

Wexiœ, ch.-l. du lan de Kronoberg (Suède). Évêché luthérien. Usines à fer ; 1,500 hab.

Weyden (Roger **Van der**), dit *l'Ancien*, ou *Rogier de Bruges*, peintre flamand, né probablement à Bruxelles ou à Bruges, vers 1390, mort en 1464, élève de Jean Van Eyck, reçut de lui le secret de la peinture, fut peintre de la ville de Bruxelles, visita l'Italie en 1450, puis revint mourir dans sa patrie. Le musée de Berlin possède de lui un triptyque représentant la *Nativité de Jésus-Christ*, la *Descente de croix* et *l'Apparition du Sauveur à sa mère;* à Anvers, il y a de lui un panneau sur lequel sont personnifiés les *Sept sacrements*. Il joignait à une naïveté charmante un coloris harmonieux.

Weyer. V. Wier.

Weyerman (Jacques **Campo**), peintre hollandais, né à Breda, 1679-1747, élève de F. Van Kessel, a peint avec talent les fleurs et les fruits. Mais ses débauches le forcèrent à une vie errante. A Rome, il prit le nom de *Campo*, puis fut contraint de se réfugier en Allemagne. Il revint en Hollande, finit par être condamné à la réclusion, et mourut en prison. On a de lui des satires audacieuses : *l'Hermès d'Amsterdam*, 1722-23, 2 vol. in-4°; *l'Histoire de la papauté*, 1725-28, 3 vol. in-4°; *l'Écho du monde*, en vers et en prose, 1726-27, 2 vol. in-4°; *Vies des peintres hollandais*, 4 vol. petit in-4°; etc.

Weymouth, v. du comté de Dorset (Angleterre), à l'embouchure de la Wey dans la Manche, à 12 kil. S. de

Dorchester. Jolie ville; bains de mer fréquentés. Port assez important; commerce de blé, briques, pierres de taille, houille; 12,000 hab.

Wezel (Jean-Charles), littérateur allemand, né à Sondershausen, 1747-1819, fils d'un cuisinier, fut précepteur, se distingua, comme poëte dramatique, mais perdit la raison en 1786. Ses comédies sont imitées de Marivaux; ses romans sont d'un esprit observateur, et la narration est pleine de verve et de fantaisie. Parmi ses œuvres on remarque : *Filibert und Theodosia*, drame en vers, 1772, in-8°; *der Graf von Wickham*, tragédie, 1774, in-8°; *Lutspiele*, recueil de 15 comédies, 1778-87, 4 vol. in-8°; des romans, *Vie de Tobie Knaut le sage*, *Belphégor*, *Peter Mark*, *Robinson Krusoe*, *Herman und Ulrique*, traduit en français, etc.; *De la langue, des sciences et du goût des Allemands*, 1781, in-8°; *les Comédiens*, tableau des mœurs de théâtre; *Essai sur la connaissance de l'homme*, 2 vol. in-8°; *Verge du dieu Wezel pour châtier la race des hommes*, 1804, 4 vol. in-8°, ouvrage écrit pendant sa folie.

Whampoa ou **Houang-fou**, port de la Chine, dans une île de la rivière des Perles, à 4 kil. au-dessous de Canton. Un traité y fut signé entre la France et la Chine, le 24 octobre 1844. La rade est bonne, mais malsaine; la plupart des bâtiments, à destination de Canton, s'y arrêtent.

Wharf (La), riv. d'Angleterre, arrose l'ouest du comté d'York, et se jette dans l'Ouse. Cours de 90 kil.

Wharton (Thomas, marquis de), homme d'Etat anglais, né à Londres, 1640-1715, fut l'un des chefs du parti whig, sous Charles II et Jacques II, se déclara l'un des premiers pour Guillaume d'Orange, en 1688, fut nommé contrôleur du palais et membre du conseil privé, poussa à la guerre contre la France en 1701, fut lord lieutenant d'Irlande en 1708; et, après la chute du ministère whig, 1710, redevint l'un des orateurs les plus ardents de l'opposition. Swift traça alors de lui, sous le nom de Verrès, un portrait, chef-d'œuvre de méchanceté. A l'avénement de George Ier, il fut nommé lord du sceau privé, 1714, et marquis, 1715.

Wharton (Philip, duc de), fils du précédent, 1698-1731, se distingua de bonne heure par la bizarrerie de ses actions politiques. En 1716, il sembla se déclarer pour le prétendant, courtisant à la fois à Paris l'ambassadeur de George Ier et la veuve de Jacques II; reçut du roi le titre de duc, et fit de l'opposition au ministère dans la Chambre des lords; perdit la plus grande partie de sa fortune, puis parcourut le continent; offrit à Rome ses services au Prétendant, combattit pour les Espagnols au siége de Gibraltar, fut nommé colonel, au moment où le parlement d'Angleterre le déclarait déchu de ses titres et dignités, et confisquait ses biens, 1727. Orateur remarquable, il est auteur d'un certain nombre d'écrits politiques réunis sous ce titre : *the Life and writings of Philip, duke of Wharton*, 1732, 2 vol. in-8°; on aussi de lui des *Poetical Works*, 1727, 2 vol. in-8°. C'est l'un des excentriques du xviiie siècle.

Wheeling, ch.-l. de la Virginie occidentale (Etats-Unis), sur l'Ohio, au S. O. de Pittsburg. Fonderies, forges, verreries, filatures, produits chimiques. Mines abondantes de houille aux environs; 12,000 hab.

Whigs, nom donné en Angleterre à ceux qui défendent les libertés publiques. Ce mot paraît venir de *Whiggam*, cri par lequel les charretiers d'Ecosse excitaient leurs chevaux; on l'appliqua d'abord aux rebelles d'Ecosse, sous Charles II, en 1680; on l'étendit ensuite à tous les ennemis des Stuarts, et il fut opposé à l'expression de *tories*, qui désignait les conservateurs. Les Whigs ont fait la révolution de 1688; ils ont soutenu la maison de Hanovre contre les Jacobites. Depuis lors, ils forment le parti libéral.

Whiston (William), mathématicien et théologien anglais, né à Norton (Leicester), 1667-1752. Il fut chapelain de l'évêque de Norwich, recteur de Lowestoft (Suffolk); puis adjoint de Newton et son successeur dans la chaire de mathématiques de Cambridge, 1703. Ses opinions théologiques le firent destituer comme hérétique, en 1710. On prêcha contre lui, on refusa de le recevoir dans la Société royale de Londres. En 1715, il forma une sorte de secte, s'érigea en prophète, s'entoura de douze disciples, tomba dans l'arianisme, se fit anabaptiste, et, malgré ses divagations, continua de publier des dissertations scientifiques. Parmi ses nombreux ouvrages, on remarque : *Nouvelle théorie de la terre, depuis la création jusqu'à la consommation de toutes choses*, 1696, in-8°, ouvrage loué et estimé par Bentley, Locke, Newton; *Exposé de la Chronologie de l'Ancien Testament*, 1702, in-4°; une édition d'*Euclide*, avec notes, 1703, in-4°; *Essai sur la révélation de saint Jean*, 1707, in-8°; *Prælectiones astronomicæ*, 1707, in-4°; *le Christianisme primitif rétabli*, 1711, 4 vol. in-4°; *Philosophia Newtoni mathematica illustrata*, 1710, in-4°; *Mémoires sur la vie de Samuel Clarke*, 1732, in-4°; *the Genuine works of Flavius Josephus*, 1737, in-fol.; *Memoirs of is own life and writings*, 1749-50, 3 vol. in-8°; etc., etc.

Whitaker (John), littérateur anglais, né vers 1735, à Manchester, mort en 1808, eut divers bénéfices dans l'Eglise et écrivit avec talent plusieurs ouvrages estimés : *Histoire de Manchester*, 1771-72, 2 vol. in-4°; *Histoire des Bretons*, 1772, in-8°; *Marie, reine des Ecossais*, 1787, 3 vol. in-8°; *Origine de l'Arianisme*, 1791, in-8°; *Passage d'Annibal à travers les Alpes*, 1794, 2 vol. in-8°; etc., etc.

Whitby, v. du comté d'York (Angleterre), à l'embouchure de l'Esk, à 65 kil. N. E. d'York. Bon port; chantiers de construction. Aux environs, houille, mines d'alun; 14,000 hab.

Whitchurch, v. du Shropshire (Angleterre), sur le canal d'Ellesmere, à 27 kil. N. E. de Shrewsbury. Fabr. de chaussures; commerce de grains, drèche, etc.; 6,500 hab.

White (Henri-Kirke), poëte anglais, né à Nottingham, 1785-1806, déploya une persévérance extrême pour pouvoir faire de bonnes études à Cambridge, et mourut au moment où il avait surmonté par son courage tous les obstacles. Southey a publié ses *Œuvres* posthumes, 1807-22, 3 vol. in-8°; ses poésies, tristes, un peu sauvages, irrégulières, ne manquent ni de vigueur, ni de charme.

White-Boys, c'est-à-dire *Garçons blancs*. C'est le nom sous lequel on a surtout connu les paysans d'Irlande, formés en sociétés secrètes, depuis 1760, pour combattre par la violence les abus de la propriété territoriale dans ce pays. Le visage noirci, couverts d'un sarreau blanc, ils allaient la nuit par bandes et faisaient disparaître les limites des pâturages; aussi s'appelaient-ils *Niveleurs;* ils réglaient à leur gré les corvées, les redevances, le prix de la vente des céréales. En 1763, les populations de l'Ulster se soulevèrent; on arrêta le mouvement en remplaçant la corvée par une taxe égale sur les terres; dans le Munster, l'insurrection dura plus de trois ans. Les White-Boys reparurent à plusieurs reprises, et le parlement irlandais crut devoir, en 1775, prendre les mesures les plus sévères, dans le *White-boy Act*, pour comprimer par la terreur ces insurrections; mais, à la fin du xviiie siècle et au commencement du xixe, l'Irlande a été encore souvent troublée par les excès de ces associations toujours existantes.

Whitefield (George), un des chefs du méthodisme, né près de Glocester, 1714-1770, adopta de bonne heure les idées de Wesley, 1735, et fut bientôt célèbre par son éloquence véhémente et emportée. Il le suivit en Amérique, eut plus de succès que son maître, y retourna sept fois, et prêcha plusieurs fois en Irlande, en Angleterre, devant des auditoires de 30,000 personnes. Il se sépara de Wesley sur la doctrine de la Prédestination, dont il était partisan, 1741. Depuis lors les Méthodistes sont restés divisés en deux partis. Il remit en honneur la *stichomancie*, cette pratique du moyen âge, qui consiste à consulter la Bible en l'ouvrant au hasard. On a de lui des *Sermons*, *Traités*, *Lettres*, publiés à Londres, 1771, 6 vol. in-8°.

Whitehall, bourg de l'Etat de New-York (Etats-Unis), à l'extrémité S. du lac Champlain. Lainages, bois de charpente; 5,000 hab.

Whitehaven, v. du Cumberland (Angleterre), à 52 kil. S. O. de Carlisle, port sur la mer d'Irlande. Manufactures de coton, cordes, toiles à voiles; chantiers de construction. Commerce actif; aux environs, houillères considérables; 16,000 hab.

Whitelocke (Bulstrode), homme d'Etat anglais, né à Londres, 1605-1676, d'une famille honorable, entra au Parlement, en 1640, servit dans l'armée parlementaire, 1642, montra de la modération, et fut chargé de plusieurs négociations avec Charles Ier. Il sut cependant gagner la confiance de Cromwell; il protesta contre l'épuration du Parlement, et refusa de siéger parmi les juges du roi. Il se soumit au gouvernement de la république; mais Cromwell, pour se débarrasser de son opposition, le nomma ambassadeur en Suède, 1653. Il fit partie du second et du troisième parlement convoqué par le Protecteur, sachant toujours se maintenir au

pouvoir, malgré ses récriminations. Il refusa les titres de vicomte et de pair, 1658. Devenu l'un des conseillers intimes de Richard Cromwell, il abandonna les affaires au retour du Long-Parlement. Il vécut dès lors dans la retraite, occupé à conserver le souvenir des événements auxquels il avait pris part dans trois ouvrages importants : *Memorials of the english affairs, from the beginning of the reign of Charles I to the happy restauration of Charles II*, 1682, in-fol.; *Memorials of the english affairs, from the supposed expedition of Brute to the end of the reign of James Ier*, 1709, in-fol.; ces deux ouvrages ont été réunis dans l'édition d'Oxford, 1853, 4 vol. in-8°; *Journal of the swedish embassy*, 1772, 2 vol. in-4°, et 1855.

White-Mountains. V. Blanches (Montagnes).

Whitewater, riv. des Etats-Unis, arrose les Etats d'Indiana et d'Ohio, et se jette dans le Miami ; cours de 160 kil.— Riv. qui arrose les Etats de Missouri et d'Arkansas, et se jette dans le lac de Big; cours de 400 kil.

Whithorn, v. du comté et à 17 kil. S. de Wigton (Ecosse), avec un port sur la baie de Wigton; 2,500 hab. Elle a été le siége du plus ancien évêché d'Ecosse.

Wiarda (Tilleman Dothias), historien hollandais, né à Emden (Frise), 1746-1826, a publié l'*Histoire de la Frise orientale*, 1791-1826 ; un *Dictionnaire de l'ancien frison;* l'ancien *Code des Frisons;* une dissertation sur *la Loi salique*, etc.

Wibald, religieux, né dans la principauté de Stavelot, 1097-1158, devint abbé du monastère de Stavelot, 1130, fut employé par l'empereur Lothaire II dans plusieurs affaires importantes, fut abbé du Mont-Cassin, mais ne put rétablir la concorde parmi les moines, et revint en Allemagne. Abbé de Corvey, en 1147, il retourna à Stavelot en 1148, fut ambassadeur de Frédéric Ier à Constantinople, 1157, et mourut en revenant. Ses *Lettres* ou celles qu'on lui adressa, au nombre de 441, sont curieuses, et se trouvent dans l'*Amplissima collectio* de Martène et Durand, t. II.

Wiblingen. V. Waiblingen

Wiborg. V. Viborg.

Wicar (Jean-Baptiste-Joseph), peintre, né à Lille, 1762-1834, fils d'un menuisier, put fréquenter les écoles publiques de dessin, obtint une petite pension qui lui permit de venir à Paris étudier sous David, qui l'emmena avec lui en Italie. Il dessina avec soin les œuvres d'élite de la galerie des Uffizi, à Florence, et, de retour à Paris, fut membre du conservatoire du Muséum national, 1794 Il fut chargé d'aller recueillir en Italie les œuvres d'art qui devaient être envoyées en France, s'acquitta de cette mission avec succès, et s'établit à Rome. Peintre de second ordre, élève consciencieux de David, il a rassemblé une admirable collection de dessins de Raphaël, de Michel-Ange, des grands maîtres, qu'il a léguée à sa ville natale. Il a publié : *Tableaux, statues, bas-reliefs et camées de la galerie de Florence et du palais Pitti*, Florence, 1789, 4 vol. in-fol., avec un texte de Mongez.

Wichelen, commune de la Flandre occidentale (Belgique), sur l'Escaut, à 11 kil. de Termonde. Industrie linière; savonneries, distilleries; 4,000 hab.

Wicherley. V. Wycherley.

Wichmann (Burchard **Von**), historien, né à Riga, 178 -1823, directeur des écoles du gouvernement de Courlande, a laissé : *Tableaux de la monarchie russe*, in-8°, 1813; *Charte sur l'élection de Michel Romanow*, 1813. in-8°; *Collection de plusieurs écrits relatifs à l'histoire de Russie*. 1820, in-8°; *Aperçu chronologique de l'histoire russe, depuis la naissance de Pierre le Grand jusqu'à nos jours*, 2 vol. in-8°, 1821-25.

Wick, ch.-l. du comté de Caithness (Ecosse), port à l'embouchure de la *Wick* dans la mer du Nord, à 270 kil. N. d'Edimbourg. Construction de navires. Centre de la pêche aux harengs. Exportation de laine et de bestiaux ; 1,500 hab.

Wicklow, ch.-l. du comté de ce nom (Irlande), à l'embouchure du Vartrey dans le canal Saint-Georges, à 40 kil. S. E. de Dublin. Exportation de grains, cuivre, plomb; 3,000 hab.— Le comté de *Wicklow*, dans le Leicester, au S. E. de l'Irlande, est borné par les comtés de Dublin au N., de Kildare et de Carlow à l'O., de Wexford au S., et par le canal Saint-George à l'E. Il a 200,000 hectares de superficie et 100,000 hab. Le nord est montagneux ; il est arrosé par la Liffey, la Slaney, la Vartrey. Le sol n'est fertile que sur les bords des rivières. Il y a des richesses minérales, cuivre, plomb, ardoises, cristal de roche, quartz, etc.

Wicksburg, forteresse de la Louisiane (Etats-Unis), sur le Mississipi, a joué un grand rôle dans la guerre civile. Les Fédéraux finirent par s'en emparer, après une longue résistance; le général Grant fut, à cette occasion, nommé lieutenant général.

Wiclef ou **Wycliffe** (John **de**), hérésiarque célèbre, né à Hipswell (Yorkshire), 1324-1387, devint en 1361 principal du collége de Baliol, à Oxford, puis du collége de Canterbury, 1365; mais destitué par l'archevêque de Canterbury, Langham, 1367, il commença à attaquer les moines mendiants. Il défendit Edouard III, qui refusait de payer le tribut, comme vassal du saint-siége, et reçut du roi la riche prébende de Lutterworth (Leicester); il devint même son chapelain Le clergé l'attaqua violemment ; au commencement du règne de Richard II, Wiclef comparut devant une cour ecclésiastique à Londres, mais il fut défendu par le duc de Lancastre et par le maréchal d'Angleterre, Henri Percy. Comptant aussi sur l'appui des Lollards et sur les dispositions hostiles des Anglais à l'égard de la papauté, il attaqua le catholicisme au point de vue dogmatique, soutint que l'Eglise de Rome n'avait aucune prééminence; que le clergé et les moines ne devaient posséder aucun bien temporel, aucune juridiction, aucune fonction publique ; il nia la présence réelle, les sacrements de l'ordre et du mariage, les indulgences, les prières pour les morts, la nécessité de la confession, la damnation des enfants morts sans baptême. Le synode de Londres, en 1382, condamna 24 de ses propositions, et Richard II, malgré la Chambre des communes, ordonna d'arrêter quiconque soutiendrait ses opinions sur l'Eucharistie. Beaucoup d'ecclésiastiques, sous le nom de *pauvres prêtres*, se groupèrent autour de lui, et propagèrent ses doctrines. Wiclef traduisit lui-même la Bible en langue vulgaire. Il finit ses jours à Lutterworth, après avoir préparé la réforme du xvie siècle. Beaucoup de ses livres, brûlés en 1410, ont disparu ; d'autres sont restés manuscrits; on a imprimé : *Dialogorum lib. IV*, 1525, in-4°; *Wickliffe's Wicket*, 1546, in-12; *Against the orders of the begging friars*, 1608, in-8°; *Traduction du Nouveau Testament*, 1731, in-fol.; *the lest Age of the Church*, 1840, in-8°; *Tracts and treatises of John of Wicliffe*, 1845, in-8°.

Wicquefort (Abraham **de**), diplomate hollandais, né à Amsterdam, 1598-1682, s'établit en France, comme négociant, fut ministre résident de l'électeur de Brandebourg à Paris, 1626-1658 ; fut mis à la Bastille par Mazarin, qui l'accusait de révélations indiscrètes, et revint dans sa patrie. Jean de Witt le fit nommer historiographe des Etats de Hollande, et il devint le résident à La Haye du duc de Brunswick-Lünebourg. Il fut arrêté comme conspirateur, condamné à une prison perpétuelle, 1675, mais parvint à s'évader et à se réfugier en Allemagne. Parmi ses ouvrages, qui ont eu de la réputation au xviie siècle, on cite : *Discours historique de l'élection de l'empereur et des électeurs de l'Empire*, 1658, in-4°; *Avis fidèle aux véritables Hollandais*, 1673, in-4°; *Mémoires touchant les ambassadeurs et les ministères publics*, 1676-79, 2 part. in-12 ; l'*Ambassadeur et ses fonctions*, 1681, 2 vol. in-4°; l'*Histoire des Provinces-Unies des Pays-Bas depuis le parfait rétablissement de cet Etat par la paix de Munster*, 1719-43, 2 vol. in-fol.; *Mémoire sur le rang et la préséance entre les souverains de l'Europe*, 1746, in-4°.

Widdin, *Bodun* en hongrois, v. de la Bulgarie occidentale, ch.-l. de la prov. de *Widdin* (Turquie d'Europe), à 700 kil. N. O. de Constantinople, sur la rive droite du Danube, ch.-l. de sandjak. Archevêché grec, palais du pacha. C'est l'une des plus importantes forteresses turques sur le Danube. Commerce actif de grains, vins, sel; 20,000 hab.

Widmer (Samuel), industriel, neveu d'Oberkampf, né dans le canton d'Argovie (Suisse), 1767-1821, fut associé aux travaux de son oncle, inventa la machine à graver les cylindres à impression, perfectionna le blanchîment des toiles, découvrit la couleur appelée le *vert solide*, etc., etc. Il se tua dans un accès d'aliénation mentale.

Wied, anc. comté d'Allemagne, sur la rive droite du Rhin, auj. à la Prusse; v. princ.: *Dierford* et *Wied-Neuwied*.

Wied, affluent du Rhin, par la rive droite, passe à Altenkirchen et finit à Neuwied; sa vallée est étroite et abrupte.

Wiegleb (Jean-Chrétien), chimiste allemand, né à Langensalza (Prusse), 1732-1800, pharmacien, membre de l'Académie des Curieux de la nature, a écrit : *Essais*

chimiques sur les alcalins, 1774, in-8°; *Recherches sur l'alchimie*, 1777, in-8°; *Manuel de la chimie générale et appliquée*, 1781, in-8°, et 1786, 2 vol. in-8°; *Histoire de la chimie*, 1790-92, 2 vol. in-8°, etc.

Wieland (Christophe-Martin), poëte et littérateur allemand, né à Oberholz près Biberach (Souabe), 1733-1813, fils d'un pasteur protestant, fut poëte dès sa première jeunesse, et, tout en étudiant à Tubingue, composa un poëme en six chants, *De la nature des choses*, 1751. Il séjourna à Zurich auprès de Bodmer, et écrivit alors l'*Anti-Ovide*, les *Epîtres morales*, les *Contes moraux*, le *Sacrifice d'Abraham;* puis, à Berne, les *Sympathies* et les *Sentiments d'un chrétien*. C'est alors que ses tendances se modifièrent, surtout sous l'influence du comte de Stadion, qui résidait près de Biberach, où Wieland avait obtenu, en 1760, l'emploi de secrétaire greffier de la ville. Ainsi l'on reconnaît le sensualisme dans *Théagis*, 1760, *Nadine, Diane et Endymion, le Jugement de Pâris*, contes en vers; il persifle le monde romantique dans le roman de *don Sylvio de Rosalva*, trad. en français par Mme d'Ussieux, 1770, 2 vol.; même influence de Voltaire et des incrédules du XVIIIe siècle dans *Agathon*, trad. en français, 1768, 4 part. in-12, dans *Idris et Zénide*, dans le poëme de *Musarion*. De 1769 à 1771, Wieland fait la guerre à l'ascétisme et publie *les Grâces, Diogène, le Nouvel Amadis;* il excite contre lui de nombreux ennemis, prédicateurs, journalistes, poëtes de l'école de Klopstock; il est vrai que la duchesse Amélie de Saxe-Weimar lui confia l'éducation de ses fils en 1772. A Weimar, son talent s'épura; il publia, dans le *Mercure galant*, journal littéraire mensuel, des articles de saine critique et de gracieux contes de fées ou de chevalerie; la plus remarquable de ses compositions fut *Oberon*, 1780, poëme romantique, où l'on trouve le charme et l'ironie gracieuse de l'Arioste, joints aux couleurs vives et aux sentiments de la poésie contemporaine. Dans le roman comique des *Abdérites*, la première partie est écrite avec une verve admirable. Puis Wieland, qui déjà avait traduit Shakspeare, traduisit Lucien, les lettres de Cicéron, imita les satires et les épîtres d'Horace; composa lui-même des *Dialogues des Dieux*, et dans deux romans, *Peregrinus Proteus* et *Agathodémon*, se déclara de nouveau l'ennemi de l'enthousiasme aveugle, du mysticisme, de l'idéalisme. Wieland ne peut être comparé à Voltaire, quoiqu'on l'ait appelé le *Voltaire allemand;* il est sans principe, sans foi aucune; son âme allemande semble le pousser vers le sentiment et fait toujours la guerre à sa raison, formée sur les modèles français. Malgré quelques tristesses et quelques déceptions dans ses vieux jours, il mourut sans avoir perdu son égalité d'humeur, et ayant encore toute sa gloire. Il avait publié lui-même la collection complète de ses œuvres: *Sæmmtliche Werke*, Leipzig, 1794-1802, 36 vol. in-4°, et suppl., 1796, 6 vol. in-4°. On cite l'édition de Grüber, Leipzig, 1818-27, 53 vol. in-8°, et 1839-40, 36 vol. in-16.

Wieliczka, v. de la prov. et à 15 kil. S. E. de Cracovie (Galicie), dans une contrée fertile. Mines considérables de sel, exploitées depuis le milieu du XIIIe siècle, et s'étendant au-dessous de la ville, dans une longueur de 3,200 mètres, sur une profondeur de 400 mèt. Elles sont entièrement à l'Autriche depuis 1814; 7,000 hab.

Wielitz, v. du gouvern. et à 120 kil. E. de Witepsk (Russie), sur la Dwina méridionale. Comm. de grains, lin, chanvre; 7,000 hab.

Wien, nom allemand de *Vienne*.

Wienerwald, c'est-à-dire *forêt de Vienne*, anc. *Cetius mons*, chaîne de montagnes, couvertes de forêts, dans la basse Autriche. Elle se détache des Alpes Noriques, et se termine près du Danube, au N. O. de Vienne, sous le nom de *Kahlenberg*. Elle a 90 kil. de longueur.

Wieprz, riv. de Russie, vient d'un petit lac à 20 kil. S. de Zamosk, arrose le gouvernement de Lublin, et se jette dans la rive droite. Cours de 225 kil.

Wier ou **Weyer** (Jean), surnommé *Piscinarius*, médecin belge, né à Grave, 1515-1588, étudia à Paris, voyagea et devint médecin du duc de Clèves. Il a surtout combattu les préjugés de ses contemporains, attaqué les sorciers, les charlatans, les possédés, etc. Il a laissé *De præstigiis dæmonum et incantationibus ac veneficiis lib. VI*, Bâle, 1564, in-8°, trad. en français par Grevin, 1567, et par Sim. Goulart, 1579; *Medicarum observationum rararum liber unus*, Bâle, 1567, in-4°; *Liber apologeticus, et pseudo-monarchia dæmonum*, Bâle, 1577, in-4°; etc.

Wiers, commune de la province de Hainaut (Belgique), sur la Verne, à 17 kil. de Tournai. Lainages; 3,200 hab.

Wiesbaden, *Aquæ Mattiacæ*, anc. capitale du duché de Nassau (Prusse), sur le versant septentrional du Taunus, à 9 kil. N. de Mayence. Anc. château ducal, avec bibliothèque, musée d'antiquités, galerie de bons tableaux. Sociétés d'histoire, d'archéologie, d'histoire naturelle; école pour la peinture, l'architecture et les mathématiques. Evêché luthérien. Sources thermales sulfureuses, qui sont très-fréquentées; 30,000 hab.

Wieselburg, en hongrois *Mosony*, dans le comitat de Wieselburg (Emp. austro-hongrois), sur un bras du Danube, à 32 kil. S. de Presbourg. Raffinerie de salpêtre, draps; commerce considérable de grains; 21,000 hab.—Le comitat de *Wieselburg* a pour ch.-l. *Ungarisch-Altenburg;* il est arrosé par le Danube et la Leitha; l'agriculture y est florissante; on y élève beaucoup de chevaux, de bestiaux et d'abeilles.

Wiesloch, v. du grand-duché de Bade, sur la Leimbach. Source sulfureuse froide, mines de calamine; 2,300 hab.

Wigan, v. du comté de Lancastre (Angleterre), à 24 kil. N. O. de Manchester, sur le canal de Leed à Liverpool. Fabr. de coton, soieries, toiles; mines de houille et industrie active dans les environs; 39,000 hab.

Wight, *Vectis* ou *Vecta*, île de la Manche, qui dépend du comté de Southampton (Angleterre), dont elle est séparée par le canal de Spithead, large de 4 à 18 kil. Elle a 35 kil. sur 20, et 43,000 hab. Les côtes sont généralement élevées; elle renferme de beaux pâturages, et produit beaucoup de grains. On y trouve de la houille, de la pierre de taille, de l'alun, du sable à verre et à porcelaine. Le gibier y est commun; les côtes sont très-poissonneuses. Le commerce est actif. On l'a surnommée le *jardin de l'Angleterre*. Le ch.-l. est *Newport*, v. princ.: Cowes et Saint-Helens. On y trouve les ruines de Carisbrooke-Castle, où Charles Ier fut enfermé, et la belle résidence royale d'Osborne.

Wignehies, commune de l'arrond. et à 13 kil. d'Avesnes (Nord). Blanchisseries de toiles; filatures de laines, bonneterie; 2,519 hab.

Wigton, v. du comté de Cumberland (Angleterre), à 14 kil S. O. de Carlisle sur le Wampool. Commerce de chevaux considérable; 5.000 hab.

Wigton ou **Wigtown,** baie d'Ecosse, formée par la mer d'Irlande, entre les comtés de Wigton et de Kirckcudbrigt. Profonde de 26 kilom., elle a 20 kil. de large.

Wigton ou **Wigtown,** comté du S. O. de l'Ecosse, entre ceux de Kirckcudbright à l'E., d'Ayr au N., le canal du Nord à l'O., et la mer d'Irlande au S. Il a 120,000 hectares de superficie et 44,000 hab. Il projette deux longues presqu'îles, séparées par la baie de Luce. Il est arrosé par la Cree et le Bladenoch. Les côtes sont fertiles, mais il y a beaucoup d'endroits stériles dans l'intérieur; on y élève de magnifiques troupeaux. Carrières d'ardoises, marbre. Les v. princ. sont: Wigton, Stranraer, Whithorn, etc.

Wigton ou **Wigtown,** ch.-l. du comté de ce nom, sur la baie de Wigton, et le Bladenoch, au S. O. d'Edimbourg. Le port est relié à celui de Dumfries; 2,600 hab.

Wilberforce (William), philanthrope anglais, né à Hull, 1759-1833, fils d'un commerçant, eut une éducation religieuse, finit ses études à Cambridge, fut membre de la Chambre des communes, 1780, et y retrouva son ami Pitt, avec qui il fit un voyage en France. Il le soutint de ses votes et de sa parole au Parlement, puis employa toute son éloquence et toute son énergie à combattre la traite des nègres, provoquant des meetings, des enquêtes, des correspondances, plaidant sans cesse sa cause au Parlement, dans la presse, enfin luttant quarante ans avant de remporter la victoire. Un décret de l'Assemblée législative de France du 26 août 1792 lui décerna le titre de citoyen français. Dès 1797, il publia un ouvrage, qui eut beaucoup d'éditions et qui fut traduit en français sous ce titre: *le Christianisme des gens du monde, mis en opposition avec le véritable christianisme*, 2 vol. in-8°. En 1807, il venait de publier un éloquent manifeste contre le commerce des esclaves, *A lettre on the abolition of the slave trade*, lorsque le bill sur l'abolition de la traite obtint enfin la majorité. Il fallut ensuite décider les autres nations à suivre l'exemple de l'Angleterre; toutes les occasions

lui furent bonnes, le retour des Bourbons en France, le congrès de Vienne; il s'adressa à tous les grands personnages de l'époque; il ne se contenta pas de poursuivre l'abolition de la traite, il s'attaqua à l'esclavage lui-même. Il se retira du Parlement en 1825. Il a été inhumé à Westminster.

Wilberforce (Robert-Isaac), fils du précédent. 1802-1857, fut professeur dans un collége de l'Université d'Oxford, et, après avoir fait longtemps partie du clergé anglican, s'efforça de faire pénétrer les idées catholiques dans l'Université d'Oxford. En 1855, dans son livre sur l'*Autorité de l'Eglise*, il exposa les raisons qui l'avaient engagé à se convertir au catholicisme. Il a publié la *Vie* de son père, 1838, 5 vol. in-8°, et sa *Correspondance*, 1840, 2 vol. in-8°.

Wilberforce, v. de la Nouvelle-Galles méridionale (Australie), à 50 kil. N O. de Sidney, sur la rive gauche du Hawkesbury; 6,000 hab.

Wildbad, v. du cercle de la Forêt-Noire (Wurtemberg), à 45 kil. S. O. de Stuttgart, sur l'Enz. Château royal. Papeteries, commerce de bois; sources thermales renommées; 2,500 hab.

Wilde (Joseph **de**), numismate hollandais du XVIIe siècle, possédait une collection très-riche en antiquités et en médailles. On a de lui: *Selecta numismata antiqua*, 1692, in-4°; *Signa antiqua*, 1700, in-4°; *Gemmæ selectæ antiquæ*, 1705, in-4°.— Sa fille, *Marie* de Wilde, a travaillé avec lui et gravé à l'eau-forte les gravures de plusieurs de ses ouvrages.

Wildens (Jean), peintre flamand, né à Anvers, 1584-1653, fut l'un des premiers à se ranger parmi les admirateurs de Rubens, et peignit des fonds de paysage dans ses tableaux d'histoire ou de mythologie. Sa manière est large; plusieurs de ses paysages sont très-remarquables et ont été gravés par Hollar et Matham. Ses chefs-d'œuvre sont: les *Douze mois de l'année*, la *Fuite en Egypte* et le *Repos de la Vierge*.

Wildhaus, village du canton et à 22 kil. S. de Saint-Gall (Suisse). Patrie de Zwingle.

Wildungen, v. de la principauté de Waldeck (Allemagne). Eaux minérales renommées; 1,800 hab.

Wilfrid (Saint), né dans le Northumberland, vers 634, mort en 709, noble d'origine, se fit religieux dans le monastère de Lindisfarne, se rendit en Italie, reçut, à son retour, la tonsure à Lyon, et revint dans sa patrie, où il fonda le monastère de Stamford, 661. Il devint abbé de Ripon, puis évêque d'York, 669. Après avoir contribué à remettre Dagobert II sur le trône, il quitta l'Angleterre, 678, pour convertir les Frisons. Il reparut plusieurs fois dans sa patrie et dans son évêché d'York, travailla à répandre l'Evangile parmi les Anglais et les Saxons, et mourut dans le monastère d'Oundle. On fête, le 12 octobre, l'*apôtre des Frisons*.

Wilhem (Guillaume-Louis **Bocquillon**, dit), compositeur français, né à Paris, 1781-1842, fut soldat dès sa première jeunesse, devint élève du Conservatoire, 1799, enseigna la musique au prytanée de Saint-Cyr; fut employé au ministère de l'intérieur, et s'y lia avec Béranger. Professeur d'harmonie au lycée Napoléon, 1810, il appliqua la méthode de l'enseignement mutuel à l'enseignement du chant dans les écoles, et réussit. Puis il imagina des réunions périodiques des élèves de toutes les écoles en un seul chœur, qu'il appela *orphéon;* le premier essai fait en octobre 1833 excita l'enthousiasme. Il fut nommé directeur inspecteur des écoles de chant, en 1835. Sa méthode se répandit dans les départements; elle fut adoptée par les Anglais. On lui doit: *Guide de la méthode élémentaire et analytique de musique et de chant*, 1821-23, in-8°; *Tableau de lecture musicale et d'exécution vocale*, 1827-32, in-fol.; *Manuel musical*, 1836, in-8°. Il a composé la musique de plusieurs chansons de Béranger, et a laissé un *Choix de psaumes*, 1836, in-12; l'*Orphéon, répertoire de musique vocale en chœur*, 1837-40, 5 vol. in-8°.

Wilia, riv. de Russie, vient du gouvern. de Minsk, passe à Smorgoni, Wilna, et se jette dans le Niémen à Kowno. Cours de 630 kil.

Wilken (Frédéric), orientaliste et historien allemand, mort en 1840, fut professeur à Heidelberg, puis à l'Université de Berlin. Membre de l'Académie des sciences, il en devint le secrétaire, en 1829, fut historiographe royal et professeur d'histoire à l'école militaire. Il était de l'école de Sylvestre de Sacy. Son principal ouvrage est une *Histoire des croisades*, Leipzig, 1807-32, 7 vol. in-8°, écrite avec science et impartialité.

Wilkes (John), publiciste anglais, né à Londres, 1727-1797, fils d'un riche distillateur, termina de bonnes études à l'Université de Leyde; de retour en Angleterre, tout en menant une vie assez dissipée, il fréquenta la société élégante et lettrée, traduisit Anacréon, et donna de bonnes éditions de Théophraste et de Catulle. Shériff du comté de Buckingham, 1754, il entra à la Chambre des communes en 1757. Il demanda vainement divers emplois au ministère de lord Bute, et se jeta dans l'opposition, en publiant son premier pamphlet, *Observations on the rupture with Spain*, 1762, in-8°; puis il attaqua vivement le gouvernement dans un journal qu'il fonda, le *North-Briton*. Jeté à la Tour de Londres, pour avoir censuré avec outrage un discours de George III, il fut traduit devant la Cour des plaids communs et acquitté, sur les conclusions célèbres du chef de la Cour, sir Charles Pratt, 1763. Il s'empressa d'entamer contre les officiers publics qui l'avaient arrêté un procès fameux dans l'histoire du droit constitutionnel en Angleterre. Lord Granville fit décider par la Chambre que le n° 45 du *North-Briton* serait brûlé par la main du bourreau, et lord Sandwich déféra à la Chambre des lords un poëme burlesque, *Essay on woman*, attribué à Wilkes. Celui-ci devint alors très-populaire; malgré un discours de Pitt, la Chambre décida que l'auteur serait poursuivi; ce fut le signal d'une terrible émeute; Wilkes se réfugia en France, et la Chambre prononça son expulsion, 1764. Il revint en Angleterre, en 1768, et fut élu par le comté de Middlesex, au milieu des émeutes; malgré son inviolabilité, il fut condamné à un emprisonnement de 22 mois et à une amende de 1,000 liv. sterl. Quatre fois repoussé par la Chambre, il fut quatre fois réélu, et l'on finit par déclarer son concurrent membre du Parlement. De nombreuses souscriptions s'ouvrirent en sa faveur; il fut nommé alderman de la cité, shériff, lord-maire, 1774, et put rentrer dans la Chambre, sans opposition, en 1775. La popularité bruyante qui l'avait entouré diminua peu à peu; cependant il fut nommé chambellan de Londres, 1779, encore réélu député en 1784, et mourut oublié en 1797. Il avait publié: *Lettres et discours*, 1769, 3 vol. in-12; *Discours*, 1787, 1 vol. in-8°; depuis on a fait paraître *Letters to his daughter*, 1804, 2 vol. in-8°, et *Correspondence with his friends*, 1805, 2 vol. in-8°.

Wilkie (Sir David), peintre anglais, né à Cults (Fifeshire), 1785-1841, fils d'un pasteur de Cults, étudia avec succès à l'Académie d'Edimbourg, puis à Londres. Les *Politiques de village* commencèrent sa réputation, qui fut confirmée et accrue par ces scènes du genre familier, où il a mis tant d'esprit et de sentiment, où il a montré tant d'observation de la nature: l'*Aveugle qui joue du violon*, le *Payement des fermages*, le *Doigt coupé*, la *Fête du village*, le *Colin-maillard*, les *Raccommodeurs de porcelaine*. Membre de l'Académie royale en 1811, il visita une partie du continent de 1825 à 1828, et changea alors de manière, mais sans réussir également. La *Prédication de John Knox*, la *Jeune fille de Saragosse*, la *Première boucle d'oreille* sont peut-être d'une peinture plus large, mais d'un dessin moins franc et moins net. Nommé peintre ordinaire du roi, en 1830, il reçut des lettres de noblesse, en 1836, alla visiter l'Orient, et mourut en mer à quelque distance de Gibraltar. Dans ses eaux-fortes on retrouve quelque chose du génie libre et spirituel de Van Ostade.

Wilkins (John), prélat anglais, né à Fawsley (Northampton), 1614-1672, entra dans les ordres, se rangea du parti du Parlement, et épousa une sœur de Cromwell. Principal du collége de la Trinité à Cambridge, il perdit cette place à la Restauration; mais, protégé par le duc de Buckingham, devint évêque de Chester, en 1668. Il fut l'un des premiers membres de la Société royale de Londres. Ses ouvrages philosophiques et mathématiques ont été réimprimés à Londres, 1708, et 1802, 2 vol. in-8°.

Wilkins (David), 1685-1745, archidiacre de Suffolk, parent du précédent, étudia avec succès les langues orientales, et a publié: *Novum Testamentum ægyptiacum*, 1716, in-4°; *Leges anglo-saxonicæ ecclesiasticæ et civiles*, 1721, in-fol.; *Concilia Magnæ Britanniæ et Hiberniæ*, 1736, 4 vol. in-fol.

Wilkins (Sir Charles), orientaliste anglais, né à Frome (Somerset), 1749-1836, fut employé au Bengale par la compagnie des Indes; parvint à faire imprimer la *Grammaire bengali* de Halhed, devint très-savant dans l'étude du sanscrit, traduisit le *Bhagavad-Gita*, 1785, in-4°, et l'*Hitopadesa*, 1787, in-4°, recueil d'apologues de Vichnou-Sarma, l'*Histoire de Doushmanta et de Sacontalâ*, épisode du Mahâbhârata, 1795. Il publia un recueil de racines sanscrites, 1815, et surveilla une

édition du *Dictionnaire arabe et persan* de Richardson. Il fut membre associé étranger de l'Institut de France.

Willaerts (Adam), peintre flamand, né à Anvers, 1577-1640, a surtout représenté les eaux avec talent. — Son fils, *Abraham*, né à Utrecht, en 1613, élève de son père et de Vouet, fut le peintre de Maurice de Nassau.

Willaumez (Jean-Baptiste-Philibert, comte), né à Belle-Isle, 1763-1845, fils d'un chef canonnier garde-côtes, mousse en 1777, premier pilote en 1782, partit comme enseigne avec d'Entrecasteaux, reçut le grade de lieutenant pendant le voyage, 1790; se distingua à l'Ile de France contre les Anglais, devint capitaine de frégate, fit partie de l'expédition de Saint-Domingue, et fut nommé contre-amiral en 1804. A la tête de l'escadre légère de la flotte de Brest, il lutta contre les Anglais, ne put arriver assez à temps pour empêcher la colonie du Cap de tomber en leur pouvoir; commanda la flottille du Zuiderzée, en 1811, et fut vice-amiral en 1819. Il rédigea alors un *Dictionnaire de marine*. Inspecteur général des ports en 1833, président du conseil des travaux de la marine, 1834, il devint pair de France, en 1837.

Wille (Jean-George), graveur allemand, né près de Kœnigsberg (Hesse-Darmstadt), 1714-1808, montra de bonne heure de grandes dispositions pour le dessin, vint à Paris, en 1736, avec son ami G.-F. Schmidt, se consacra à la gravure, et eut bientôt une grande réputation, après avoir fait les portraits du *maréchal de Belle-Isle* et du *maréchal de Saxe*. Ce qui distingue ses planches, c'est le brillant et la netteté du travail. Après avoir gravé beaucoup de portraits, il entreprit en 1754 de graver des compositions; il réussit également, et ses estampes sont aujourd'hui fort recherchées. Il fut de l'Académie de peinture, en 1761. Il a formé un grand nombre d'élèves. On a de lui des *Mémoires*, publiés par G. Duplessis, 1857, 2 vol. in-8°.

Willebrœck, commune de la prov. d'Anvers (Belgique), à 11 kil. N. O. de Malines, sur le Rupel et sur le canal de Bruxelles. Commerce de céréales, de beurre, de houille, de pierre à chaux; 3,500 hab.— Le *canal de Willebrœck*, construit de 1550 à 1561, s'étend dans les prov. d'Anvers et de Brabant, sur une longueur de 30 kil., s'embranche à Bruxelles au canal de Charleroi et débouche dans le Rupel à Willebrœck. Il a 30 mèt. de largeur et 2 mèt. 50 de profondeur. Locquenghien, bourgmestre de Bruxelles, en a été l'ingénieur et l'ordonnateur.

Willemin (Nicolas-Xavier), antiquaire, né à Nancy, 1763-1833, vint à Paris, où il eut pour maître de dessin Lagrenée; il s'appliqua surtout à reproduire nos antiquités nationales. Les publications dont il fit les dessins et les gravures ont été exécutées avec beaucoup de goût: *Choix de costumes civils et militaires des peuples de l'antiquité, leurs instruments de musique, leurs meubles*, 1798-1802, 2 vol. gr. in-fol; *Monuments français inédits, pour servir à l'histoire des arts, des costumes civils et militaires, armes et meubles*, etc., 1806-39, 50 liv. in-fol.; *Collections des plus beaux ouvrages de l'antiquité, statues, bustes, groupes*, 2 vol. in-4°; *Monuments de l'antiquité, et du moyen âge de la France et de l'Italie*, 1re livraison, 1825. Il fut membre de la Société des Antiquaires en 1821.

Willems (Jean-François), poëte et savant, né à Bouchout, près d'Anvers (Belgique), 1793-1846, a laissé un grand nombre de travaux scientifiques et littéraires, et a cherché à ranimer l'idiome flamand. On lui doit: *Belgisch Museum*, 10 vol. in-8°; *Oude Vlaemsche Liederen*, in 8°; *Verhandeling over de Nederduitsche tael in België*, 2 vol. in-8°, et des ouvrages scientifiques qui ont rendu son nom célèbre.

Willemsoord, bourg de la Hollande septentrionale (Pays-Bas), près du Helder, où est établie l'école navale du royaume.

Willemstadt, v. fortifiée de la Hollande septentrionale (Pays-Bas), à 30 kil. N. O. de Bréda, sur un bras de la Meuse; 2,000 hab.

Willemstadt, ch.-l. de l'île de Curaçao, sur la côte S. C'est l'un des plus beaux ports de l'Amérique, défendu par le fort Amsterdam; 10,000 hab.

Willems-Waart, canal des Pays-Bas, qui joint l'Yssel au Zwarte-Water.

Willenhall, v. du comté de Stafford (Angleterre), dans le voisinage de Wolverhampton. Serrurerie, quincaillerie; 12,000 hab.

William. V. Guillaume.

William-Henry, fort construit à l'embouchure du Sorelle, qui vient du lac Champlain (Canada).

William (Fort-), entrepôt principal des Anglais pour le commerce des pelleteries, sur la rive septentrionale du lac Supérieur (Amérique du Nord).

Williams (John), prélat anglais, né à Aberconway, (Caernarvon), 1582-1650, fut chapelain de lord Egerton, qui lui confia ses manuscrits, chapelain de Jacques Ier, doyen de Salisbury, de Westminster, remplaça Bacon comme chancelier, par la faveur de Buckingham, 1621, et fut nommé évêque de Lincoln. Sa puissance excita la jalousie de son protecteur, qui le fit disgracier à l'avénement de Charles Ier. Alors Williams fut, dans la Chambre des lords, un des principaux chefs de l'opposition; Laud, son rival acharné, le fit condamner, en 1636, à une amende de 10,000 liv. st., à la suspension de toutes ses charges et à la prison. Le Parlement le fit remettre en liberté, 1640; alors il se rapprocha du roi, l'engagea à signer la sentence de mort de Strafford, et fut nommé archevêque d'York, 1641. Il disparut de la scène politique, à l'époque de la guerre civile.

Williams (David), littérateur anglais, né près de Cardigan (pays de Galles), 1738-1816, dirigea une congrégation de dissidents à Frome, puis à Exeter, fonda une école à Chelsea, l'abandonna à la mort de sa femme, établit à Londres une association de libres penseurs, et prêcha avec zèle le nouveau *Culte des prêtres de la nature*. Il vint en France en 1792, se lia avec les Girondins, et reçut le titre de citoyen français. A son retour, il fonda une société, appelée *Fonds littéraire*, pour venir en aide aux gens de lettres. Parmi ses nombreux ouvrages on cite: *Sermons sur l'hypocrisie religieuse*, 1774, 2 vol. in-8°; *Traité d'éducation*, 1774, in-12; *Lettres sur la liberté politique*, 1782, in-8°, trad. en français par Brissot; *Lettres sur l'éducation*, 3 vol. in-8°; etc., etc.

Williamsburg, v. de l'Etat de New-York (Etats-Unis), en face de New-York, est comme une dépendance de la grande ville; 50,000 hab.

Williamsburg, v. de la Virginie (Etats-Unis), au S. E. de Richmond. Jadis capitale de la Virginie et plus importante; 5,000 hab.

Willibrod ou **Willebrord** (Saint), apôtre des Frisons, né dans le Northumberland, 657-738, fut élevé dans le monastère de Ripon, passa en Irlande, 677, puis s'embarqua pour la Frise, en 690, avec onze autres moines, pour continuer l'œuvre de Wilfrid. Il fut secondé par Pepin de Héristal, fut nommé évêque des Frisons par le pape, s'établit à Utrecht, puis fonda l'abbaye d'Epternach, près de Trèves, où il mourut. On le fête le 7 novembre.

Willot (Amédée, comte de), général, né à Saint-Germain-en-Laye, 1757-1823, devint général de brigade dès 1792, combattit contre les Espagnols, fut nommé général de division, 1795, et, envoyé dans la Vendée, excita les soupçons de Hoche. Il réprima vigoureusement une émeute jacobine à Marseille, 1796, fut nommé au Conseil des Cinq-Cents, et devint l'un des chefs du partie clichien. Au coup d'Etat du 18 fructidor, il fut déporté à Sinnamari. Il parvint à s'échapper, se réfugia aux Etats-Unis, et eut le commandement de la Corse, sous la Restauration.

Willoughby (Sir Hugh), navigateur anglais, né à Risley, mort vers 1554, fut chargé par plusieurs marchands de chercher un passage menant au Cathay (Chine), par le nord-est. Il partit de Deptford avec trois navires, 1553, fut séparé par une tempête de son compagnon Chancellor, s'avança jusque vers la Nouvelle-Zemble, et probablement mourut de froid avec ses équipages sur la côte de la Laponie orientale. Un journal, attribué à Willoughby, est dans la collection de Hakluyt.

Wilmergen, petite ville du canton d'Argovie (Suisse), célèbre par les batailles de 1656, 1712 et 1841.

Wilmington, v. de l'Etat de Delaware (Etats-Unis), à 45 kil. S. O. de Philadelphie, sur la Brandywine. Filatures de coton et de laine, ateliers de construction de wagons, de machines à vapeur, forges, fonderies de fer, etc. Port. commerce assez actif; 31,000 hab.

Wilmington, v. de la Caroline du Nord (Etats-Unis), sur la riv. du Cape-Fear, à 150 kil. S. E. de Raleigh. Elle est commerçante et a de nombreuses manufactures; scieries à vapeur; elle a une marine marchande considérable; 10,000 hab.

Wilmot. V. Rochester.

Wilmslow, paroisse du comté de Chester (Angleterre). Filatures de coton et de soie; 5,000 hab

Wilna ou **Vilna,** ch.-l. du gouvernement de ce nom (Russie), sur la Wilia et la Wileika, à 950 kil. S. O. de Saint-Pétersbourg. Archevêché catholique, évêché

grec, consistoire protestant; résidence du gouverneur général du gouvernement de Wilna, Grodno, Minsk et Kowno. Nombreuses églises, cathédrale de Saint-Stanislas, églises Saint-Jean et Saint-Pierre, couvents catholiques et grecs. Hôtel de ville; palais du gouverneur, Oginski, Radzivil; édifice de l'ancienne. Université, fondée en 1578, supprimée en 1832. Nombreux établissements d'instruction; bibliothèques, observatoire dont le méridien a été adopté par les Russes; musée d'archéologie. Le commerce et la navigation ont une grande activité; 80,000 hab.— Cette ville, fondée au commencement du XIV siècle, a été la capitale de la Lithuanie, et fut très-florissante au XVI siècle; mais elle a été souvent ravagée par des incendies, et au XVII siècle elle eut beaucoup à souffrir des Suédois et des Russes. Prise par les Français en 1812; de sanglants combats eurent lieu aux environs en 1831. Patrie de Casimir Sarbieski.

Wilna, gouvernement de la Russie occidentale, formée de l'ancienne Lithuanie proprement dite, entre les gouvernements de Kowno au N. O.; de Courlande et de Witepsk au N. et à l'E.; de Minsk, au S. E.: de Grodno au S.; d'Augustowo à l'O. C'est un pays plat, arrosé par le Niémen, la Wilia et la Düna. Il est fertile en céréales et renferme beaucoup de bois; on y élève des bestiaux et des abeilles. Le commerce est considérable, la navigation active. La superficie est de 42,488 kil. carrés; la population, de 775,000 hab.; le ch.-l. est *Wilna*.

Wilryck, commune de la prov. et à 8 kil. d'Anvers (Belgique). Brasseries; fabriques de cierges; 2,500 habitants.

Wilson, cap de l'Australie, au S., sur le détroit de Bass, par 39°11'30" lat. S., et 144° 3'45" long. E.

Wilson (RICHARD), peintre anglais, né à Pinegas (Montgomery), 1713-1782, fils d'un pauvre ministre, étudia à Londres, fit quelques portraits, et, après un voyage en Italie, se révéla comme grand peintre de paysage. Il fut l'un des premiers membres de l'Académie royale de peinture, 1768. Son talent était très-réel; on loue son coloris vif et naturel, et la vérité saisissante de ses compositions; il ne fut cependant jamais populaire, trouvait difficilement à placer ses compositions, et mena une existence souvent difficile. On peut le comparer à Joseph Vernet.

Wilson (ALEXANDRE), ornithologiste anglais, né à Paisley (Ecosse), 1766-1813, fils d'un pauvre tisserand, fut lui-même tisserand, puis colporteur, publia des ballades dans le genre de Burns et un recueil de vers, *Poems humorous satirical and serious*, 1790; la pièce intitulée *Watty and Meg* fut vendue à 100,000 exemplaires. Il se rendit aux Etats-Unis en 1794, et après plusieurs métiers, fut maître d'école, puis directeur d'un pensionnat, près de Philadelphie. Lié avec le naturaliste William Bartram, et avec le graveur Lawson, il sentit se révéler sa véritable vocation. Après un voyage au Niagara, après avoir revu une édition nouvelle de la *Cyclopædia* de Rees, il commença la publication d'une vaste ornithologie américaine, dont le 1er volume excita l'admiration, 1808; fit une longue excursion à travers l'Amérique, et, à son retour, continua son œuvre; il allait publier le 8e volume, quand il mourut. Elle fut continuée par G. Ord et par le prince Charles Bonaparte. Le recueil de Wilson a eu plusieurs éditions; outre son mérite scientifique, il est encore remarquable par ses descriptions pleines de vivacité et de grandeur.

Wilson (SIR ROBERT-THOMAS), général anglais, né à Londres, 1777-1849, fils d'un peintre, s'engagea comme volontaire à 16 ans, et obtint le brevet d'officier en 1794. Il se distingua en Hollande, en Egypte, sous Abercromby, puis commanda, en Portugal, une brigade sous Wellington, 1809, suivit les armées russe et prussienne, 1812-1814, et entra à Paris avec les alliés. Il fit une vaine tentative pour sauver le maréchal Ney, mais fut plus heureux, en faisant évader La Valette. Arrêté avec ses complices, Bruce et Hutchinson, défendu par Dupin, il ne fut condamné qu'à trois mois de prison. Bien accueilli en Angleterre, il fut député libéral dans la Chambre des communes, de 1821 à 1831, mais fut rayé des cadres de l'armée par le duc d'York : on ouvrit en sa faveur une souscription publique. En 1823, il alla se mettre au service de l'insurrection espagnole contre Ferdinand VII, fut nommé lieutenant général par les Cortès, et, après l'intervention française, vint reprendre sa place dans la Chambre des communes. Il finit par être rétabli dans son grade, fut lieutenant général en 1848, et gouverneur de Gibraltar, de 1842 à 1849. On lui doit de bons ouvrages : *History of the British expedition to Egypt*, 1802, gr. in-4°; *Campaigns in Poland, with remarks on the Russian army*, 1811, in-8°; *Récit des événements survenus en* 1812, *lors de l'invasion de la Russie et de la retraite de l'armée française*, 1860, in-8°; *Journal des événements accomplis durant sa mission au quartier général de la coalition de* 1812 *à* 1814, 1860, 2 vol. in-8°, etc.

Wilson (HORACE-HAYMAN), orientaliste anglais, né vers 1785, mort en 1860, médecin au service de la Compagnie des Indes, se livra à Calcutta à l'étude du sanscrit, et publia, en 1813, le *Megha-douta* (Nuage messager), poëme de Kâlidâsa, avec une traduction en vers anglais. Son grand dictionnaire sanscrit-anglais est son œuvre capitale. On lui doit encore le *Théâtre indou*, qui comprend la traduction de 6 drames et l'analyse de 23 autres; il a été mis en français par Langlois. Professeur de sanscrit à l'Université d'Oxford, bibliothécaire de la Compagnie des Indes, il a encore traduit le *Sankhya-Kârika* et le *Vichnou-Pourâna;* puis une *Histoire de l'Inde britannique de* 1805 *à* 1835, une *Grammaire de la langue sanscrite*, etc.

Wilton, v. du comté de Wilts (Angleterre), à 5 kil. N. O. de Salisbury. Manufactures de tapis. Anc. capitale du roy. saxon de Wessex; jadis évêché, transféré à Old-Sarum. Ruines de châteaux et d'abbayes. Aux environs, magnifique château de *Wilton-House*, au comte de Pembroke; 8,000 hab.

Wilts, comté au S. de l'Angleterre, borné par ceux de Glocester au N., de Somerset à l'O., de Dorset au S. O., de Berks au S. E. et à l'E. Il a 353,000 hectares de superficie et 250,000 habitants. Au N., plaines; au S., collines crayeuses; il est arrosé par les deux Avon et par plusieurs canaux. Il nourrit beaucoup de moutons, des porcs estimés, et on y fabrique des fromages renommés. Il y a de nombreuses fabriques de draps, lainages, couvertures, soieries, coutellerie, tapis, cotonnades, gants. Le ch.-l. est *Salisbury;* les villes princ. sont Devizes et Trowbridge. Il renferme beaucoup de monuments druidiques. *Stone-henge*, *Avesbury*, etc.

Wilts-et-Berks, canal d'Angleterre, qui joint la Tamise au canal Saint-George, entre Abingdon sur la Tamise et Bristol sur l'Avon. Il a un développement de 90 kil.

Wiltzes ou **Wélatabes.** V. WENDES.

Wilz, riv. de Belgique, naît près de Bastogne (Luxembourg), passe à Wilz et se jette dans la Sure.

Wilz, v. du grand-duché de Luxembourg, sur la rive droite du Wilz. Papiers, draps, cuirs; 3,000 hab.

Wimborne-Minster, v. du comté de Dorset (Angleterre), sur la Stour et l'Allen, à 48 kil. N. E. de Dorchester. Jadis monastère célèbre. Lainages et bas; 4,500 hab.

Wimille, village de l'arrond. et à 4 kil. de Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais), sur le Wimeux. Minerai de fer. Tombeau de Pilâtre de Rozier et Romain, qui y périrent; 2,234 hab., dont 488 agglomérés.

Wimpfen-am-Berg, v. du grand-duché de Hesse-Darmstadt, sur la rive gauche du Necker, à 12 kil. N. d'Heilbronn. Vins, tabac. Près de là, saline importante de Ludwigshall. Tilly y battit, en 1622, le margrave de Bade-Durlach; 2,500 hab.

Wimpfen (LOUIS-FRANÇOIS, baron DE), général français, né à Deux-Ponts, 1732-1800, l'aîné des 18 enfants d'un chambellan du roi Stanislas, gagna ses grades dans l'armée française et devint maréchal de camp en 1771, puis lieutenant général en 1790. On lui doit: *Commentaires des Mémoires du comte de Saint-Germain*, 1780, in-8°; *Refonte de l'économie de l'armée française*, 1787, in-8°; etc.

Wimpfen (FÉLIX DE), général, frère du précédent, né à Deux-Ponts, 1745-1814, servit aussi dans l'armée française en Corse, dans la guerre d'Amérique, et fut nommé brigadier, au siége de Gibraltar. Député de la noblesse aux États-généraux, il adopta les principes de la Révolution, défendit courageusement Thionville contre les Prussiens, 1792, et eut le commandement de l'armée des côtes de Cherbourg. Après le 31 mai, il offrit son épée aux Girondins, fut général en chef de l'armée qui se réunit dans le Calvados, fit arrêter à Caen Prieur et Romme, envoyés par la Convention, mais inspira peu de confiance à cause de ses sentiments royalistes. Son avant-garde, conduite par Puisaye, fut dispersée à Pacy; il fut forcé de fuir, et se tint caché à Bayeux. Il reparut après le 18 brumaire, fut inspecteur général des haras, 1806, et nommé baron de l'empire, 1809. On a loué la vivacité de son esprit aimable; il a laissé des *Mémoires* manuscrits.

Winandermere ou **Windermere,** lac d'Angleterre, entre les comtés de Lancastre et de Westmo-

reland. Il a 12 kil. sur 3; ses bords sont très-pittoresques.

Winchelsea, v. du comté de Sussex (Angleterre), à 98 kil. E. de Chichester, à l'embouchure de la Rother dans la Manche. Autrefois bien plus importante et l'un des cinq ports; la mer s'en est retirée depuis le XVI^e siècle.

Winchester, *Venta Belgarum*, ch.-l. du comté de Hants (Angleterre), sur l'Itchin, à 92 kil. S. O. de Londres. Evêché. Belle cathédrale du XI^e siècle, contenant les tombeaux de Guillaume II et de plusieurs grands personnages; magnifique collége fondé au XIV^e siècle; palais élevé par Charles II; hôtel de ville curieux. Commerce de bestiaux, laine, blé, fromages; 14,000 hab.— Elle était déjà importante sous les Bretons et sous les Romains; elle fut la capitale du royaume de Wessex, et ville royale sous Guillaume le Conquérant. Henri III y naquit; elle déclina sous Henri VI.

Winchester, v. de la Virginie (Etats-Unis), à 240 kil. N. O. de Richmond. Eaux minérales; 5,000 habitants.

Winckelmann (Jean-Joachim), antiquaire allemand, né à Stendall (Brandebourg), 1717-1768, fils d'un pauvre cordonnier, allait chanter de porte en porte pour gagner son pain, servit de guide et de lecteur à un vieux maître d'école aveugle, compléta ses études à Berlin, puis à Halle, et déjà était passionné pour l'antiquité et pour l'art. Il fut précepteur, régent au collége de Seehausen, sous-bibliothécaire chez le comte de Bünau. Pour pouvoir faire le voyage de Rome, il se fit catholique, 1754, publia des *Réflexions sur l'imitation de l'art grec*, et put enfin se diriger vers l'Italie en 1755. Il fut présenté à Benoît XIV, et dut beaucoup à l'amitié et aux conseils de Mengs. En 1758, il visita Naples et les fouilles commencées à Herculanum, à Pompéi, à Pæstum. Il reçut de nombreux secours et de précieux encouragements du peintre Füssli, du graveur Wille, du cardinal Archinto; le cardinal Albani le prit pour bibliothécaire et gardien de sa galerie d'Antiques; il put dès lors travailler en liberté. En 1763, il fut nommé antiquaire de la Chambre apostolique, puis bibliothécaire du Vatican. Il revenait d'un voyage en Allemagne, lorsqu'il fut assassiné à Trieste par un certain Arcangeli, qui avait gagné sa confiance et qui voulait s'emparer de ses médailles et des cadeaux de prix qu'il avait reçus de Vienne. Ses principaux ouvrages sont : *Remarques sur l'architecture des anciens*, 1761, in-4°, trad. en français par Jansen; *Lettres sur les découvertes d'Herculanum*, 1762, in-4°; trad. par Jansen; *de la Capacité de sentir le beau dans les ouvrages de l'art*, 1763, in-4°; *Histoire de l'art dans l'antiquité*, 1764, 2 vol. in-4°, trad. par Huber, 1781, et par Jansen, 1798-1803, 3 vol. in-4°, c'est son principal ouvrage; *Allégorie pour les artistes*, 1766, in-4°; *Remarques sur l'histoire de l'art*, 1767, in-4°; *Monumenti antichi inediti, spiegati ed illustrati*, 1767, 2 vol. in-fol., trad. en français par Fantin des Odoards, 1809, 3 vol. in-8°; *Lettres à Heyne*, 1777-80, 2 vol. in-8°; etc., etc. Les *Œuvres* de Winckelmann ont été réunies, Dresde, 1808-20, 8 vol. in-8°, avec un recueil de ses *Lettres;* Berlin, 1824-25, 3 vol in-8°; et Donaueschingen, 1825-29, 12 vol. in-8°.— Il a créé un grand mouvement dans l'étude de l'art antique; on le regarde comme le fondateur de l'esthétique. On peut contester sa conception de la beauté; il n'a pas connu les monuments les plus remarquables de la belle antiquité; il est sans doute incomplet et trop absolu dans ses doctrines; mais il est plein d'enthousiasme, lorsqu'il parle des œuvres des grands artistes, et il sait communiquer aux autres cet enthousiasme chaleureux; on admire son goût, naturellement pur, noble, grand; sa clairvoyance remarquable pour classer les œuvres d'art, déterminer leur place, leur caractère, leur époque. C'est lui qui a porté l'ordre et la lumière dans l'histoire de l'art antique, et son influence n'a pas été moins grande dans l'archéologie que dans les beaux-arts.

Winckelried. V. Arnold.

Windau, port de Courlande (Russie), sur la Baltique, jadis lieu de réunion des Etats du duché; 1,800 habitants.

Windermere. V. Winandermere.

Windham (William), homme d'Etat anglais, né à Londres, 1750-1810, fils d'un colonel, fit de brillantes études à Oxford, voyagea d'abord jusqu'en Norvége; puis entra dans la carrière politique, fut quelques mois principal secrétaire d'Irlande, 1783, entra à la Chambre des communes, 1784, montra sa brillante éloquence dans le procès de W. Hastings, mais n'arriva au ministère de la guerre qu'en 1794. Il fut habile administrateur, patriote tenace, orateur accompli; il se retira en 1801, fit de l'opposition au ministère Addington, et fit partie du ministère Grenville-Fox, 1806; il rentra dans l'opposition en 1807; il mourut des suites d'un accident. Ses discours ont été publiés en 3 vol. in-18, et l'on a donné en 1866 son *Journal*, in-8°.

Windham. V. Wymondham.

Windhia (Monts), série de groupes et de plateaux de 800 à 1,000 mètres de hauteur, dirigés de l'ouest à l'est, et renfermant de tous côtés le bassin étroit de la Nerbuddah. C'est cette masse de hauteurs qui rattache la presqu'île hindoustanique ou Dekkan au continent de l'Inde.

Windisch (Charles-Gottlieb), historien hongrois, né à Presbourg, 1725-1793, a écrit de nombreux ouvrages sur la géographie et l'histoire de son pays.

Windischgrætz (Alfred, prince), 1787-1862, d'une famille illustre, entra de bonne heure au service de l'Autriche, fit la campagne de 1814, comme colonel de cuirassiers, commanda des divisions et des corps d'armée, mais joua surtout un rôle historique en 1848. Il commandait en Bohême, lorsque la révolte de Prague éclata au mois de juin; sa femme fut tuée d'une balle dans son palais; il comprima l'insurrection et se montra clément. Nommé feld-maréchal, il se rendit maître de Vienne soulevée; puis marcha contre les Hongrois, s'empara de Bude et de Pesth, mais éprouva quelques échecs, qui lui firent enlever le commandement, avril 1849. Partisan de l'alliance russe, il n'approuva pas l'introduction du régime parlementaire en Autriche

Windsheim, v. de Bavière, à 50 kil. O. de Nuremberg. Eaux minérales. Ancienne ville impériale; 5,000 habitants.

Windsor, bourg du comté de Berks (Angleterre), sur la Tamise, à 35 kil. O. de Londres, en face d'Eton. Beau château royal, bâti par Guillaume le Conquérant, restauré en 1824; c'est encore la résidence ordinaire de la cour pendant l'été. On y admire d'anciennes collections de tableaux et des peintures représentant les annales historiques de l'Angleterre. La chapelle est l'un des plus jolis édifices gothiques du royaume; on y reçoit les chevaliers de la Jarretière; l'ordre fut fondé à Windsor par Edouard III. Le parc a des jardins vastes et élégants; la forêt qui y touche a 90 kil. de circuit. Edouard III et Henri VI naquirent à Windsor; 10,000 h. — A 3 kil. au S. E. est *Old-Windsor*, anc. résidence des rois saxons.

Windsor, v. de la Nouvelle-Ecosse (Amérique anglaise), à 45 kil. N. d'Halifax. Université renommée.

Windsor, v. du Vermont (Etats-Unis), à 100 kil S. de Montpellier; 3,500 hab. —Ville du Connecticut (Etats-Unis), sur le Connecticut, à 18 kil. N. de Hartford. Construction de machines à vapeur.

Windsor, v. de la Nouvelle-Galles mérid. (Australie), à 52 kil. N. O. de Sydney, sur le Hawkesbury; 18,000 hab.

Winfried. V. Boniface (Saint).

Winkel-Saint-Eloi, commune de la Flandre orientale (Belgique), à 10 kil. de Courtrai. Tisseranderie, huileries; 2,400 hab.

Winnipeg, Ouinnipeg ou **Bourdon,** lac de la Nouvelle-Bretagne, au N. O. du lac Supérieur. Il offre de belles cataractes, reçoit la Saskatschewan, le Red-River, l'Assiniboine, et communique, par la Severn et le Nelson, avec la baie d'Hudson. On le nommait jadis *lac des Assiniboines*. Il a 350 kil. de longueur.

Winoc (Saint), fondateur et premier abbé du monastère de Wormhout (Flandre), mort en 717. Après l'incendie de ce monastère par les Normands, 880, on transporta les reliques du saint au château de Berg; de là le nom de Berg-Saint-Winoc.

Winschoten, v. de la prov. de Groningue (Pays-Bas), sur le Rensel, à 44 kil. S. E. de Groningue. Victoire de Guillaume d'Orange sur les Espagnols, en 1568; 4,500 hab.

Winslow (Jacques-Bénigne), anatomiste danois, né à Odensée, 1669-1760, vint de bonne heure s'établir à Paris, abjura le luthéranisme entre les mains de Bossuet, 1699, fut reçu docteur en 1705, et élève de l'Académie des sciences, 1707. Il professa l'anatomie et la chirurgie au Jardin du Roi. Il a rassemblé les découvertes anatomiques éparses dans divers ouvrages, et peut être considéré comme le créateur de l'anatomie descriptive. Parmi ses ouvrages on doit citer : *Exposition anatomique de la structure du corps humain*, 1732, in-4°, et 5 vol. in-12.

Winter (Jean-Guillaume de), amiral hollandais, né au Texel, 1750-1812, se déclara contre le stathouder, et fut forcé de s'exiler, en 1787. Il rentra dans son pays, en 1795, contribua à l'établissement de la république batave, eut le commandement de la flotte du Texel, mais fut battu par l'amiral anglais Duncan, devant Camperduin, 1797. Louis Bonaparte le nomma maréchal du royaume et commandant des armées de terre et de mer.

Winterswyk, bourg de la Gueldre (Pays-Bas), à 60 kil. S. E. de Zutphen. Toiles; 5,800 hab.

Winterthur, v. du canton et à 20 kil. N. E. de Zurich (Suisse), sur l'Eulach. Beaux monuments; musée d'antiques, collection de médailles. Cotonnades, vitriol; horlogerie, fusils. Source minérale; 5,500 hab.

Wintzenheim, commune du district et à 6 kil. O. de Colmar. Filature de coton et de laine, fonderies de fer; 4,086 hab. dans la H^te^.-Alsace.

Wintzingerode (Ferdinand, baron de), général russe, né à Bodenstein (Wurtemberg), 1770-1818, combattit au service de la Hesse, de l'Autriche, de la Russie; fut aide de camp de l'empereur Alexandre I^er^, 1802, ambassadeur extraordinaire à Berlin, 1805; se distingua par sa haine contre la France dans les guerres de la 3^e^, de la 4^e^ et de la 5^e^ coalition; fut pris en 1812 par les Français, et exposé aux violentes récriminations de Napoléon; parvint à fuir, contribua à chasser les Français de la Hollande et de la Belgique, en 1813; s'empara d'Avesnes, de Soissons, 1814, fut battu par Napoléon à Saint-Dizier, le 26 mars, et joignit la grande armée austro-russe à la Fère-Champenoise.

Wippach, affluent de gauche de l'Isonzo, descend du col d'Adelsberg, près du fort *Prewald*.

Wipper, riv. de Poméranie (Prusse), tributaire de la mer Baltique. Cours de 100 kil.

Wipper, riv. de la Saxe prussienne, passe dans la principauté d'Anhalt, et se jette dans la Saale, par la rive gauche, un peu au-dessus de Bernbourg; cours de 80 kil.

Wipper, riv. de la province Rhénane (Prusse), passe à Wipperfürth, Lennend, Barmen, Elberfeld, Solingen, Burscheid, et se jette dans le Rhin, à 10 kil. N. de Cologne. Cours de 100 kil.; la vallée est remplie d'usines.

Wirksworth, v. du comté de Derby (Angleterre), à 20 kil. N. O. de Derby. Mines de houille et de plomb; coton, tabac, chapeaux; 8,000 hab.

Wirtemberg. V. Würtemberg.

Wisbeach-Saint-Peter, port du comté de Cambridge (Angleterre), dans l'île d'Ely, au confluent de la Nen et du Wisbeach, à 46 kil. N. de Cambridge. Fonderies, brasseries, tanneries. Port encombré par les sables, mais assez commerçant; 10,000 hab.

Wisby, capit. de l'île de Gothland (Suède), sur la côte O., à 170 kil S. E. de Stockholm. Evêché. Toiles, ouvrages en marbre. Jadis ville hanséatique, elle eut un code maritime, qui régla longtemps avec celui de Lubeck le commerce de la Baltique; son port est encore assez important; 4,500 hab.

Wisconsin, riv. des Etats-Unis, traverse l'Etat de ce nom et se jette dans le Mississipi, après un cours de 600 kil., embarrassé par de nombreuses barres de sable. Ses rives sont bordées de magnifiques forêts.

Wisconsin, un des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, borné par le lac Supérieur au N., par le lac et l'Etat de Michigan à l'E., par l'Etat d'Illinois au S., par les Etats d'Iowa et de Minnesota à l'O. Il a 139,658 kil. carrés et 1,054,670 hab. Il est arrosé par le Mississipi et le Wisconsin et renferme plusieurs lacs. Le sol est fertile en grains, cannes à sucre, etc.; il est bien boisé; on y trouve beaucoup de fer, de cuivre, de plomb. Le climat est froid et humide. On y élève beaucoup de bestiaux. La capitale est *Madison;* les villes principales sont : Green-Bay, Monroë, Milvaukee.— Il a remplacé l'ancien *District Huron*, a été organisé en Territoire, 1836, et a été admis dans l'Union en 1847.

Wiseman (Nicolas-Patrick-Etienne), cardinal, né à Séville, 1802-1865, fils d'un commerçant irlandais, originaire de Waterford, acheva ses études à Rome, reçut la prêtrise en 1824, et fut docteur en théologie. Dès 1827, il enseigna la littérature orientale à l'Université de la Sapience; il avait déjà publié le I^er^ vol. des *Horæ syriacæ*, 1828, in-8°, lorsqu'il se dévoua tout entier à la cause du catholicisme en Angleterre. Il fit des conférences, des discours, soit à Rome, soit à Londres, réunis sous le titre de *Lectures on the principal doctrines and practices of the catholic church*, 1837, 2 vol. in-8°. Il eut le titre d'évêque de Mellipotamos en 1840; fonda la *Revue catholique* de Dublin, dirigea le collége de Sainte-Marie d'Ascott, et devint vicaire apostolique titulaire en 1849. Lorsque l'ancienne hiérarchie romaine fut rétablie en Angleterre, il fut nommé archevêque de Westminster et cardinal, 1850. Son patriotisme sincère, son savoir, son éloquence, contribuèrent surtout à faire triompher la cause de la tolérance religieuse; sa visite en Irlande, 1858, excita un enthousiasme extraordinaire. On a de lui : *Fabiola*, roman chrétien, 1854, in-8°, souvent traduit en français; *Recollections of the last four Popes and of Rome in their times*, 1858, in-8°; *the Hidden gem*, drame religieux, 1860, in-8°.

Wishart (George), l'un des premiers réformateurs de l'Ecosse, entreprit, après un voyage en Allemagne, de propager dans son pays les réformes de Luther, 1544. Le cardinal Beaton le fit brûler vif, 1545.

Wisigoths, c'est-à-dire *Goths de l'Ouest;* ils faisaient partie de la grande confédération des Goths, lorsque, vaincus et poursuivis par les Huns, ils furent refoulés vers le Danube. Ils demandèrent à l'empereur Valens la permission de se mettre à l'abri au sud du fleuve; ils l'obtinrent, à la condition d'embrasser l'arianisme (V. *Ulphilas*) et de livrer leurs armes; la vénalité des officiers impériaux leur permit de les garder et les excita à en faire usage. Ils se soulevèrent, et, conduits par Fritigern et Alavivus, ravagèrent la Thrace et gagnèrent la bataille d'Andrinople, où périt Valens, 378. Théodose les contint, gagna leurs chefs, et s'en servit comme d'auxiliaires dans ses guerres. Après lui, 395, ils recommencèrent leurs incursions dans l'empire d'Orient; conduits par Alaric (V. ce nom), ils se jetèrent d'abord sur la Grèce, puis attaquèrent l'Italie, combattirent Stilicon, et, après sa mort, prirent Rome, 410. Ataulf, successeur d'Alaric, épousa Placidie, sœur de l'empereur Honorius, traita avec lui, et vint en son nom combattre les usurpateurs et les barbares de la Gaule et de l'Espagne. Ils s'établirent alors dans l'Aquitaine, du consentement de l'empereur. Avec Wallia, 415-420, ils s'emparèrent du nord de l'Espagne; avec Théodoric I^er^, 420-451, ils s'étendirent entre les Pyrénées et la Loire, malgré les efforts d'Aétius, auquel ils s'unirent pour combattre Attila à Orléans et aux Champs Catalauniques; Théodoric fut tué dans la bataille. Après lui, Thorismond, 451-453, Théodoric II, 453-465, et surtout Eurie, 465-484, agrandirent les possessions des Wisigoths, qui se trouvèrent maîtres d'une belle partie de la Gaule et de presque toute l'Espagne; la cour de leurs rois à Toulouse et à Bordeaux était brillante; ils paraissaient les premiers d'entre les barbares. Mais leurs possessions étaient trop étendues pour leurs forces; et de plus ils étaient ariens au milieu de populations catholiques. Aussi, après la défaite et la mort d'Alaric II, à Vouillé, en 507, Clovis s'empara facilement de leurs provinces de Gaule, à l'exception de la Septimanie. Le roi des Ostrogoths d'Italie, Théodoric le Grand, protégea la jeunesse de son petit-fils Amalaric, 507-531. Les Wisigoths eurent plusieurs luttes à soutenir contre les rois mérovingiens et contre les Suèves du N. O. de l'Espagne, dont le royaume tomba en leur pouvoir, vers 585. Leurs rois furent : Theudis, 531; Théodégisèle, 548; Agila, 549; Athanagilde, 554; Liuba I^er^, 567; Léovigilde, 572; Herménigilde, 585; Récarède I^er^, 586; Liuba II, 601; Vitteric, 603; Gondemar, 610; Sisebut, 612; Récarède II, 621; Suintila, 621; Ricimer, 625; Sisenand, 631; Chintila, 636; Tulga, 640; Chindasuinte, 642; Recesuinthe, 652; Wamba, 672; Ervige, 680; Egiza, 687; Witiza, 700; Roderic, 710. Quoique convertis au catholicisme, à la fin du VI^e^ siècle, les Wisigoths étaient affaiblis par leurs dissensions intestines; il n'y avait pas d'ordre régulier de succession; beaucoup de rois furent déposés ou assassinés. Aussi les Arabes, commandés par Tarik, vainqueurs de Roderic, à la bataille de Xérès, 711, s'emparèrent facilement du royaume. Les coutumes des Wisigoths, recueillies par Eurik, furent fondues avec le *Breviarium Aniani*, et formèrent la collection connue sous le nom de *Forum judicum*.

Wislok, riv. de Galicie (emp. d'Autriche), vient des Karpathes, et se jette dans le San, par la rive gauche, après un cours de 200 kil.

Wisloka, riv. de Galicie (emp. d'Autriche), vient des Karpathes, arrose les cercles d'Iaslo et de Tarnow, et se jette dans la Vistule, par la rive droite. Cours de 140 kil.

Wismar, port du grand-duché de Mecklembourg-Schwerin, sur un petit golfe de la Baltique, à 30 kil. N de Schwerin. Cuirs, machines, cartes à jouer, toiles à

voiles, fonderie de cloches, chantiers de construction. Commerce important d'exportation : céréales, beurre, bestiaux; — d'importation : houille, fer, bois de construction; 13,000 hab.— Fondée en 1229, jadis capitale du Mecklembourg, elle fut ville hanséatique et place forte considérable. Donnée à la Suède en 1648, elle fut rendue au Mecklembourg en 1803.

Wisnowiecki. V. Koributh.

Wissant, commune de l'arrond. et à 22 kil. N. E de Boulogne (Pas-de-Calais). C'est, dit-on, le *Portus Itius* des Romains, et César s'y serait embarqué pour ses expéditions en Bretagne. Détruite par les Normands au IXe siècle, rebâtie par Louis d'Outremer, en 933, elle fut importante jusqu'au XIVe siècle; mais son port a été depuis envahi par les sables; 1,100 hab.

Wissembourg, ch.-l. de district de Bº.-Alsace, sur la Lauter, au pied des Vosges, à 60 kil. N. E. de Strasbourg, par 49°2'17" lat. N., et 5°36'24" long. E. Place de guerre sur la frontière de la Bavière rhénane. Eglise collégiale gothique du XIIIe siècle; hôtel de ville; église protestante. Bonneterie, allumettes chimiques, savon, faïence, poterie; commerce d'eau-de-vie et tabac; 5,500 hab.— Elle doit son origine à une abbaye, fondée par Dagobert II; érigée en ville impériale, 1247, ruinée pendant la guerre des paysans, en 1525, pendant les guerres du XVIIe siècle, elle fut cédée à la France au traité de Westphalie, 1648.— Les *lignes de Wissembourg*, fortifications qui s'étendaient de Wissembourg à Lauterbourg, en avant de la Lauter, avaient été élevées par les Autrichiens; les Français en furent chassés par Würmser, en 1793; mais, conduits par Hoche et par Pichegru, ils les reprirent bientôt. Désastre de 1870.

Witepsk ou **Witebsk,** ch.-l. du gouvern. de ce nom (Russie), sur la Dwina méridionale, à 620 kil. S. E. de Saint-Pétersbourg. Cour d'appel. Siége du gouvernement général de Smolensk, Witepsk et Mohilev. Tanneries, draps; commerce de blé et de bois; 30,000 hab., dont beaucoup de juifs. — Cette ville fit partie de la Lithuanie; les Russes la prirent en 1654.

Witepsk (Gouvernement de); il est dans la Russie occidentale, et est borné par les gouvernements de Pskov au N., de Smolensk à l'E., de Mohilev et de Minsk au S., et par la Courlande à l'O. C'est un pays plat, bien arrosé, avec beaucoup de petits lacs, fertile en blé, chanvre et lin, renfermant de belles forêts; on y élève des bestiaux et des abeilles; le commerce est actif. La superficie est de 45,142 kil. carrés; la population, de 838,000 hab. Ce pays appartient aux Russes depuis 1773; il a formé, de 1796 à 1802, le gouvernement de la Russie Blanche, avec Mohilev.

Witham, riv. d'Angleterre, arrose le comté de Rutland, est navigable à Lincoln, et se jette dans le Wash, après un cours de 110 kil.

Withby. V. Visby.

Wither (George), poëte anglais, né à Bentworth (Hampshire), 1588-1667, publia, dès 1613, un volume de satires politiques, qui lui attira un emprisonnement de plusieurs mois. Il continua de dénoncer les abus dans des improvisations rimées et dans des pamphlets plus ou moins mordants. Dans la guerre civile, il servit la cause du Parlement, et fut nommé major-général par Cromwell. Jusqu'à nos jours on a réimprimé ses chants religieux ; ses poésies se distinguent par la tendresse des sentiments et une sorte de charme pastoral; on en a fait un choix, *Poems*, 1820, 3 vol. in-8°.

Witikind, c'est-à-dire *enfant blanc*, chef saxon, fut le principal adversaire de Charlemagne. C'est vers 775 qu'il commença à se distinguer par son audace. En 776, il s'empara d'Ehresbourg, mais échoua au siége de Siegberg; il ne voulut pas se soumettre, et se réfugia chez les Danois. Profitant de l'absence de Charlemagne, alors en Espagne, il souleva les Saxons en 778, et s'avança jusqu'au Rhin, ravageant tout le pays, de Deutz à Coblentz; mais il fut battu à Buckholz, 779. Witikind se réfugia de nouveau chez son parent, le danois Sigfried. Quand il reparut, il surprit les lieutenants de Charlemagne près du mont Sonnethal; puis il chercha à soulever la Frise. Charles, vainqueur dans les deux batailles de Detmold et de la Haro, poursuivit impitoyablement les Saxons jusqu'au fond de leurs forêts. Witikind fut forcé de se soumettre; à la diète d'Attigny, il reçut le baptême, 785, et fut nommé duc en Saxe. Il fut tué en 807 dans un combat contre Gérold, duc de Souabe; on montre encore son tombeau à Ratisbonne. Les princes de Waldeck se disaient issus de Witikind, et plusieurs ont prétendu, sans preuve, que Robert le Fort, tige des Capétiens, était son petit-fils.

Witikind, moine allemand de l'abbaye de Corvey, a écrit : *Annales de gestis Othonum*, en 3 liv., chronique qui finit à la mort d'Othon Ier et se trouve dans les *Scriptores rerum germanicarum*, Helmstædt, 1688. Il mourut vers 975.

Witiza, roi des Wisigoths d'Espagne, fils du roi Egiza, gouverna la Galice, et, à la mort de son père, s'empara du pouvoir, sans se faire consacrer par l'élection, 701. Il périt dans une conspiration qui donna le trône à Roderic, 709; ses fils eurent des partisans, comme le comte Julien, qui aidèrent les Arabes de Tarik dans leur invasion.

Witney, bourg du comté et à 16 kil. N. O. d'Oxford (Angleterre). Couvertures, vareuses, gants; commerce de grains, bestiaux, drèche; 5,800 hab.

Witold (Alexandre), grand-duc de Lithuanie, reçut le baptême à Cracovie, en 1386, avec son cousin Wladislas Jagellon, et fut son lieutenant en Lithuanie, 1392. Il lutta contre l'Ordre teutonique, envahit la Livonie, repoussa les Russes, battit les Tartares de Crimée. Il est surtout célèbre par la victoire de Tannenberg, qu'il gagna sur les chevaliers teutoniques, en 1410, et qui lui assura la Samogitie. Il prit Novgorod, soumit Pskov au tribut, et mourut en 1430

Witt (Jean de), homme d'Etat hollandais, né à Dordrecht, 1625-1672, fils d'un bourgmestre de cette ville, bon patriote, fut lui-même pensionnaire de Dordrecht, en 1650, puis grand pensionnaire de Hollande, en 1653. La guerre venait d'éclater avec l'Angleterre; de Witt la soutint avec honneur; par le traité de Westminster qui la termina, 1654, Cromwell exigea, dans un article secret, que la maison d'Orange, alliée aux Stuarts, fût exclue à perpétuité du stathoudérat. De Witt était le chef du parti républicain, qui craignait pour la liberté la trop grande puissance de cette famille; aussi, après la restauration des Stuarts en Angleterre, il négocia avec Louis XIV un traité de commerce et de défense, 1662. Bientôt la lutte recommença contre l'Angleterre; après la défaite d'Opdam et de Tromp à Lowestoft, il monta lui-même sur la flotte du Texel et alla délivrer à Berghen la flotte des Indes, puis il envoya Tromp insulter les côtes d'Angleterre; il réclama les secours de Louis XIV, et fit adopter le jeune Guillaume d'Orange par la république. La paix de Bréda fut honorablement conclue en 1667, et il fit rendre un édit perpétuel, par lequel la charge de capitaine général ne devait jamais être conférée à celui qui serait investi du stathoudérat. Les républicains furent bientôt effrayés des progrès de Louis XIV dans les Pays-Bas, pendant la guerre de Dévolution, et de Witt fut le principal auteur du traité de la Triple Alliance, 1668. Louis XIV irrité résolut de punir les Hollandais; de Witt ne put empêcher l'alliance de la France avec Charles II; pour rallier les partis, il fit nommer le prince d'Orange capitaine général, 1672; mais les Etats-généraux refusèrent de prendre les mesures vigoureuses de défense qu'il avait proposées. Malgré la victoire navale de Solebay, le territoire de la république fut envahi par la grande armée française; de Witt fut d'avis de négocier; mais les ministres calvinistes et les orangistes soulevaient le peuple contre lui; on le dénonçait comme complice de l'invasion, on l'accusait de concussion; on essaya de l'assassiner; il fut grièvement blessé à La Haye, au sortir de la salle des Etats, et les meurtriers trouvèrent un asile auprès du prince d'Orange. Les exigences insolentes de Louis XIV soulevèrent des manifestations tumultueuses; Guillaume fut nommé stathouder; Jean de Witt résigna sa charge, ne conservant que son siége au grand conseil. Cet éloignement volontaire ne désarma pas ses ennemis; son frère, Corneille de Witt, était en prison à La Haye; un geôlier, complice d'une odieuse perfidie, fit savoir à Jean de Witt que son frère désirait le voir; pendant qu'ils étaient réunis, la populace furieuse entoura la prison, brisa les portes, et les massacra; leurs amis furent poursuivis, tandis que les principaux auteurs de cette sanglante tragédie étaient récompensés par des honneurs populaires. Jean de Witt, grand citoyen, sobre, simple, infatigable au travail, était un bon politique et un savant de premier ordre, qui s'entretenait avec Huygens et Spinosa. On a de lui : *Elementa linearum curvarum*, 1650; *Mémoires de J. de Witt*, 1667, in-8°, trad. en français; *Lettres et négociations entre Jean de Witt et les plénipotentiaires des Provinces-Unies aux cours de France, d'Angleterre, de Suède*, etc., 1725, 5 vol. in-12.

Witt (Corneille de), frère aîné du précédent, né à Dordrecht, 1623-1672, fut l'auxiliaire le plus ferme et le plus actif du gouvernement de Jean de Witt. Il fut

bourgmestre de Dordrecht, député aux Etats-généraux, et devint grand bailli de Pulten ; chargé de pleins pouvoirs, il se distingua surtout sur les flottes, à côté de Tromp et de Ruyter, dans les guerres contre l'Angleterre. Il eut les mêmes ennemis que son frère, fut comme lui exposé au fer des assassins ; puis, accusé de complot contre la vie du prince d'Orange, il fut arrêté et transféré à La Haye. Mis à la torture, il récitait d'une voix ferme les vers d'Horace : *Justum et tenacem propositi virum*. Les juges le déclarèrent déchu de ses charges et banni à perpétuité ; le lendemain il fut massacré avec son frère par la populace furieuse.

Witt (Terre de), partie de la côte N. O. de l'Australie, entre les Terres d'Endracht et de Diémen. Elle s'étend du golfe de Cambridge au cap Nord-Ouest, sur une longueur de 1,800 kil. Elle a été découverte, en 1628, par un Hollandais, nommé de Witt.

Wittelsbach, anc. château de Bavière, près d'Augsbourg, berceau de la famille de Wittelsbach, qui règne sur la Bavière et le Palatinat.

Wittelsbach (Otton de). V. Otton.

Wittenberg, v. de la Saxe prussienne, sur la rive droite de l'Elbe, à 97 kil. S. O. de Berlin. Elle est fortifiée ; château fort, anc. résidence des électeurs de Saxe ; l'église, sur les portes de laquelle Luther afficha ses fameuses thèses, en 1517, renferme les tombeaux de Luther, de Mélanchthon, de plusieurs électeurs de Saxe ; couvent des Augustins, où vécut le réformateur ; statue en bronze de Luther. Fabr. de draps, lainages, tanneries, distilleries ; commerce de bois. Université, fondée en 1502, et transférée à Halle en 1815 ; 13,000 hab. — Wittenberg a été le berceau de la réforme luthérienne ; elle fut prise et saccagée par Charles-Quint, en 1547, par les Impériaux en 1760, par les Français en 1806, par les Prussiens en 1814.

Witenagemot, c'est-à-dire *assemblée des sages*, nom de l'assemblée nationale dans les sept royaumes Anglo-saxons de l'Angleterre.

Wittgenstein (Louis-Adolphe-Pierre, prince de **Sayn-**), feld-maréchal russe, né à Pereiaslav, 1769-1843, d'origine allemande, conquit ses grades sur les champs de bataille, se distingua surtout dans les campagnes de 1805 et de 1807 ; puis, en 1812, fut chargé de protéger Saint-Pétersbourg, et conçut, dit-on, le plan de défense qui contribua à sauver la Russie. Il remporta plusieurs avantages sur Oudinot, puis sur Gouvion-Saint-Cyr et Victor ; fut nommé général en chef, dirigea en 1813 les armées de Russie et de Prusse, commanda les alliés à Lutzen, à Bautzen, et, malgré ses habiles dispositions, fut battu. Il se plaça ensuite sous les ordres de Schwartzenberg, et montra partout autant de modération que de courage ; il fut blessé à Bar-sur-Aube, en 1814. Plus tard, en 1825, il remplit un pénible devoir, en arrêtant les commandants de régiment, accusés de conspiration ; il fut nommé feld-maréchal en 1826, puis fut chargé de la guerre contre la Turquie, 1828 ; fatigué par l'âge, mais surtout par les intrigues du général Diebitch, il se démit de ses charges. Son titre de prince lui fut donné par le roi de Prusse en 1834.

Wittengeau ou **Trzeben,** v. de Bohême (emp. d'Autriche), à 26 kil. E. de Budweis, sur le Goldbach. Château des princes Schwartzenberg ; 5,000 hab.

Wittstock, v. du Brandebourg (Prusse), à 100 kil. N.O. de Potsdam. Draps, cuirs, tabac. Victoire du Suédois Baner sur les Impériaux, le 24 septembre 1636 ; 7,000 h.

Witzenhausen, v. de l'anc. Hesse-Cassel (Prusse), sur la Werra. Cuirs, tabac, papiers ; commerce de bois ; 3,500 hab.

Wladimir. V. Vladimir.

Wladislas Ier (Herman), roi de Pologne, né en 1043, fils de Casimir Ier, succéda à son frère Boleslas II, en 1081. Faible et indolent, il se contenta du titre de duc et laissa le roi de Bohême prendre le titre de roi de Pologne. Mais le palatin de Cracovie, Sieciech, sut défendre la Pologne contre ses ennemis. Wladislas mourut en 1102.

Wladislas II, roi de Pologne, né en 1104, succéda à son père Boleslas III, en 1139, mais dut partager le royaume avec ses trois frères ; ce fut une cause de troubles et d'anarchie. Il fut forcé de se réfugier auprès de l'empereur Conrad III, en 1146 ; il mourut à Altembourg, en Saxe, 1159.

Wladislas III, dit *Laskonogi* (aux jambes déliées), roi de Pologne, né en 1168, second fils de Mieczyslas III, fut élu en 1203, chercha à corriger les abus, et fut deux fois excommunié par le clergé. Il fut forcé d'abdiquer, et se retira à Posen, où il mourut en 1231.

Wladislas IV, dit *Lokietek* (le Bref), roi de Pologne, né en 1260, fils de Casimir, duc de Cujavie, fut nommé roi en 1290, mais eut pour rivaux, Henri, duc de Breslau, Wenceslas, duc de Bohême, et Przemyslas, duc de la Grande-Pologne. Ce fut une cause de longues guerres ; Wladislas, qui assistait au jubilé de Rome, en 1300, gagna les bonnes grâces de Boniface VIII, et parvint à reprendre la couronne. Il s'allia aux Lithuaniens, dont le grand-duc Gedymin épousa sa fille Anne, 1325 ; combattit les chevaliers Teutoniques, qui furent défaits. C'est lui qui a convoqué la première diète vraiment nationale. Il mourut en 1333.

Wladislas V. V. Jagellon.

Wladislas VI, roi de Pologne, né en 1423, fils du précédent, lui succéda en 1434, fut couronné roi de Hongrie en 1440, et périt à Varna, dans la guerre contre les Turcs, 1444.

Wladislas VII, roi de Pologne, né en 1595, fils de Sigismond III, fut choisi par les Moscovites comme successeur de Vasili V, 1610, et fit céder à la Pologne les duchés de Smolensk et de Czernìechow, 1619. Il succéda à son père en 1632, força le tzar Michel à signer la paix de Polanow, 1634, repoussa les Turcs, et finit par conclure avec les Suédois une trêve de 26 ans, 1635. La fin de son règne fut signalée par des troubles que suscitèrent les Cosaques de l'Ukraine. Il mourut en 1648.

Wladislas Ier, duc de Bohême, né en 1066, fut élu en 1109, eut à lutter contre son frère Borziwoï ; mais il finit par triompher de ses ennemis. Il mourut en 1125.

Wladislas II, roi de Bohême, fils du précédent, succéda à son oncle Sobieslas, en 1140. Il fut protégé par l'empereur Conrad III, et prit part à la 2e croisade ; mais la maladie l'obligea de revenir sur ses pas, 1147. Frédéric Ier lui conféra la dignité royale, 1158 ; Wladislas vint l'aider dans ses expéditions d'Italie. Il secourut Étienne III, roi de Hongrie. Il abdiqua en faveur de son fils Frédéric, et mourut peu après, 1174.

Wladislas III, duc de Bohême, fils du précédent, succéda à son oncle Brzetislas, puis abandonna le trône à son frère Przemislas, 1197, se contenta de la Moravie pour apanage et mourut en 1222.

Wladislas, rois de Hongrie. V. Ladislas.

Wladsloo, commune de la Flandre occidentale (Belgique), près de Furnes ; 2,500 hab.

Woahou. V. Ouahou.

Woburn, v. du comté et à 18 kil. S. O. de Bedford (Angleterre). Anc. abbaye, qui est devenue le magnifique château des ducs de Bedford, avec parc superbe et riches collections de tableaux ; 2,000 hab.

Wocquier (Léon), littérateur belge, 1815-1864, professeur à la Faculté philosophique de Gand, a publié : *les Chroniques historiques et traditions populaires du Luxembourg*, 1842, 2 vol. in-8° ; *Souvenirs de la vie universitaire ou aimer sans savoir qui*, recueil de poésies, 1847, in-8°. Il a entrepris une traduction française des œuvres de Henri Conscience et d'Hildebrand.

Wodeck, commune du Hainaut (Belgique), à 30 kil. de Tournai. Industrie linière ; 2,500 hab.

Woden. V. Odin.

Woepcke (Franz), mathématicien et orientaliste allemand, né à Dessau, 1826-1864, étudia à Berlin, à Bonn, puis vint à Paris, où il explora avec fruit les manuscrits orientaux de la Bibliothèque nationale. Il publia, en 1851, *l'Algèbre d'Omar Alkhayyâmi*, in-8°, texte, traduction et commentaire ; en 1853, *Extrait du Fakhri*, traité d'algèbre composé, au xie siècle, par Al-Karkhi. On lui doit encore de nombreux mémoires sur les mathématiques pures et sur l'histoire de la science, principalement un *Mémoire sur la propagation des chiffres indiens*, 1863, in-8°. Ces travaux estimables se trouvent dans le *Journal asiatique*, le *Journal de Crelle*, celui de *Liouville*, etc., etc.

Woeringen, v. de la province Rhénane (Prusse), à 22 kil. N. O. de Cologne. Le duc de Brabant, Jean Ier, y gagna, en 1288, une bataille qui lui donna le Limbourg ; 1,500 hab.

Woerth-sur-Sauer, anc. ch.-l. de c. de l'arrond. et à 25 kil. S. O. de Wissembourg (Bas-Alsace), dans une île formée par la Sauer et le Sultzbach ; 1 114 hab.

Wohlau, v. de Silésie (Prusse), près de Breslau. Toiles, draps ; 2,500 hab.

Wohlgemuth (Michel), peintre et graveur allemand, né à Nuremberg, 1434-1519, imita Van Eyck, et obtint une grande réputation surtout comme dessinateur sur bois. On lui doit les gravures de la *Bible* imprimée par Koburger, en 1491, de la *Chronique de Nuremberg*, *de Hroswitha*. Il fut aussi peintre habile, et beaucoup de

ses œuvres se trouvent encore dans les églises et les musées de l'Allemagne, surtout à Nuremberg. Il a été le maître d'Albert Dürer.

Woivode. V. VOIVODE.

Woivre, *Vabrensis pagus*, petit pays de l'anc. Lorraine, auj. dans les arrond. de Verdun et de Commercy (Meuse).

Wola, village de l'anc. Pologne, à 4 k. O. de Varsovie. Là, dans la plaine de *Kolau*, l'on réunissait la diète polonaise pour l'élection des rois.

Wolcott (JOHN), poëte anglais, dit *Peter Pindar*, né à Dodbrooke (Devonshire), 1738-1819, fut médecin à la Jamaïque, puis entra dans l'Église; de retour en Angleterre, il exerça la médecine, mais se fit connaître par ses poésies. Il composa de vives satires, *Epître aux critiques, Odes lyriques, adressées aux membres de l'Académie royale de peinture.. par Peter Pindar;* puis attaqua audacieusement le roi, les ministres, les chefs de l'opposition, les écrivains Une partie de ses nombreux ouvrages a été réimprimée en 1812, 5 vol. in-18.

Wolf (JÉRÔME), érudit allemand, né dans la principauté d'Œttingen (Souabe), 1516-1580, après une vie laborieuse, triste et bizarre, finit par diriger le collége d'Augsbourg et la bibliothèque de la ville, 1557. Il est surtout connu par ses traductions latines d'Isocrate, de Démosthène, de Nicétas, de Zonaras, d'Epictète, de Nicéphore Grégoras, de Suidas, etc.

Wolf (JEAN-CHRISTOPHE), érudit et théologien allemand, né à Wernigerode (Haute-Saxe), 1683-1739, fut professeur de philosophie à Wittemberg, 1710, de langues orientales à l'Académie de Hambourg ; rassembla dans plusieurs voyages un grand nombre de manuscrits précieux, et légua à Hambourg sa bibliothèque, qui comprenait près de 30,000 volumes. Parmi ses nombreux ouvrages on cite : *Historia lexicorum hebraicorum*, 1705, in-8° ; *Origenis φιλοσοφούμενα recognita et notis illustrata*, 1706, in-8°; *Manicheismus ante Manichæos et in christianismo redivivus*, 1707, in-8°; *Casauboniana*, 1710, in-8°; *Historia Bogomilorum*, 1712, in-4°; *Bibliotheca hebræa*, 1715-35, 4 vol. in-4°, recueil excellent, continué par Kœcher; *Anecdota græca sacra et profana*, 1722-24, 4 vol. in-8°; *Curæ philologicæ et criticæ in Novum Testamentum*, 1725-35, 4 vol. in-4°, etc.

Wolf (JEAN-CHRÉTIEN), érudit, frère du précédent, né à Wernigerode, 1689-1770, fut professeur de physique et de poétique au gymnase de Hambourg. On a de lui : *Sapphûs poetriæ Lesbiæ fragmenta*, 1733, in-4° ; *Poetriarum octo, Myrûs, Myrtidis, Erinnæ, Corinnæ, Telesillæ, Nossidis, Anytæ, Elephantidis fragmenta*, 1739, in-4°; *Monumenta typographica quæ artis hujus præstantissimæ originem, laudem et abusum posteris produnt*, 1740, 4 vol. in-8°.

Wolf (FRÉDÉRIC-AUGUSTE), philologue allemand, né à Haynrode (Saxe), 1759-1824, compléta ses études à l'Université de Gœttingue, où il eut pour maître Heyne, qui goûta peu ses premiers essais de critique, et cependant lui procura une place de professeur au gymnase d'Ilfeld, 1779. Il y prépara une édition du *Banquet de Platon*, Leipzig, 1782, in-8°, qui lui mérita les suffrages des juges éclairés. Il fut professeur à Osterode, puis eut une chaire de philosophie à l'Université de Halle, 1783; c'est là que, à force de persévérance, il commença sa réputation de philologue profond et original. En 1807, les événements politiques le forcèrent à quitter Halle pour Berlin; le roi de Prusse lui accorda le titre de conseiller privé avec un traitement considérable; il put continuer ses études, contribua à la fondation de l'Université de Berlin, publia un *Muséum d'Antiquités*, puis les *Analekten*, journal littéraire, de 1817 à 1820. Malade, il voulut se rendre à Nice, et mourut en route à Marseille. Ses ouvrages sont très-nombreux ; citons : l'*Odyssée*, accompagnée des petits poëmes attribués à Homère, 1783; l'*Iliade*, 1785; les *Prolégomènes à Homère*, 1795; une édition remarquable de la harangue de Démosthène *Contra Leptinem*, 1790; les *Quatre Discours* de Cicéron, après son retour de l'exil, 1801, et la harangue pour Marcellus, dont il révoquait en doute l'authenticité; la *Théogonie d'Hésiode*, 1783; *Histoire de la littérature romaine*, 1787, in-8°; *Eléments d'Histoire de la littérature grecque*, 1787, in-8° ; *Luciani libelli quidam*, 1791, in-8°; *Ciceronis Tusculanæ quæstiones*, 1792; *Herodiani Historia*, 1792; *Suetonii Opera*, 1802, 4 vol. in-8°; etc., etc. Depuis sa mort, quelques-uns de ses cours ont été imprimés. Il est surtout célèbre par les opinions qu'il a soutenues au sujet d'Homère ; l'*Iliade* et l'*Odyssée* ne sont pas, suivant lui, l'œuvre d'un poëte unique, mais ont été composées par des *aèdes* ou *rhapsodes*, les *Homérides;* et il a cherché à prouver que plusieurs de ces chants avaient été postérieurement réunis, et qu'on pouvait reconnaître le style des différents auteurs et les traces du travail de réunion. Vico avait déjà soutenu une opinion semblable; mais l'hypothèse de Wolf, soutenue par des raisonnements spécieux et des recherches ingénieuses, fit beaucoup de bruit, et a donné lieu à beaucoup de controverses savantes et passionnées.

Wolf (PIERRE-PHILIPPE), historien, né à Pfaffenhofen (Bavière), 1761-1808, fut libraire à Leipzig. On lui doit: *Histoire générale des Jésuites*, 1789-92, 4 vol. in-8°; *Hist. de l'Eglise catholique sous Pie VI*, 1793-98, 6 vol. in-8°; *Hist. de la religion et de l'Eglise de France*, 1802; *Hist. de Maximilien Ier et de son époque*, 1807-1809, 3 vol. in-8°; etc.

Wolfe (JAMES), général anglais, né à Westerham (Kent), 1726-1759, fils d'un lieutenant général, sous-lieutenant à 15 ans, servit dans la guerre de la Succession d'Autriche, 1743-47, devint colonel en 1757, et se distingua à la journée de Minden. Envoyé en Amérique contre les Français, il prit Louisbourg, 1758 ; fut nommé major général et chargé par Pitt d'expulser les Français du Canada. Dans la bataille qu'il livra à Montcalm, sur le plateau d'Abraham, près de Québec, les deux généraux tombèrent mortellement frappés ; mais les Anglais étaient victorieux, et cette victoire allait décider du sort du Canada.

Wolff ou **Wolf** (JEAN-CHRÉTIEN, baron DE), philosophe allemand, né à Breslau, 1679-1754, fils d'un brasseur instruit, étudia à Breslau, à Iéna, à Leipzig, et commença de bonne heure des cours publics qui attirèrent beaucoup d'auditeurs. Il entra en rapport avec Leibniz, et l'influence du philosophe sur son esprit fut très-considérable, puisque Wolf peut être considéré comme le continuateur et le vulgarisateur de ses idées. Appelé à Halle, comme professeur de mathématiques, 1706, il y composa une grande partie de ses ouvrages, et y acquit une réputation européenne. Mais les piétistes l'attaquèrent; on l'accusa d'athéisme, si bien que le roi de Prusse le chassa de ses Etats, 1723. Il se retira chez le landgrave de Hesse-Cassel, qui le nomma professeur de philosophie à Marbourg. C'est là qu'il développa ses principes philosophiques, qui se répandirent au loin, grâce à ses nombreux élèves et à ses manuels latins. Il ne voulut remonter dans sa chaire de Halle que sur les instances du nouveau roi de Prusse, Frédéric II, 1740. Tous les souverains d'Allemagne s'empressèrent de l'honorer par des lettres et des distinctions; il fut membre de l'Académie de Berlin, de la Société royale de Londres, de l'Académie des sciences de Paris, vice-président de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg; il fut créé baron par l'électeur de Bavière, etc. Il a popularisé les doctrines de Leibniz ; il a fait de l'allemand une langue scientifique, en la rendant plus claire et plus logique. Son rationalisme s'attache à prouver l'accord de la science et de la révélation; son originalité est surtout dans son esprit encyclopédique et systématique. Ses ouvrages comprennent: 1° ceux qui sont écrits en allemand : *Eléments de toutes les sciences mathématiques*, 1709, in-4°, trad. en français, 1747, 3 vol. in-8°; *Pensées raisonnables sur les forces de l'esprit humain*, 1712, trad. en français par Deschamps, 1736, in-8°; *Dieu, le Monde et l'âme humaine*, 1720, in-8°, trad. en français, 1745, in-12; *les Mobiles de l'homme dans la recherche du bonheur*, 1720, in-8°; *la Société*, 1721 ; *les Opérations de la nature ; le But des états naturels; le Corps humain, les animaux et les plantes; Dictionnaire complet de mathématiques*, 1716, gr. in-8°; *Essais utiles conduisant à une connaissance complète de la nature et de l'art*, 1721-23, 3 vol. in-8°; etc., etc. 2° Ceux qui sont écrits en latin : *Elementa matheseos universæ*, 1713-15, 2 part. in-4°; *Logica*, 1724, in-4°; *Ontologia*, 1730, in-4°; *Cosmologia generalis*, 1731 ; *Psychologia empirica ; Psychologia rationalis; Theologia naturalis; Philosophia practica universalis*, 2 vol. in-4°; *Jus naturæ*, 8 vol. in-4°; *Jus gentium ; Philosophia moralis*, 5 vol. in-4°; *Institutiones juris naturæ et gentium*, 6 vol. in-12; etc., etc.

Wolfenbüttel, v. du duché de Brunswick (Allemagne du Nord), sur l'Ocker, à 15 kil. S. de Brunswick. Siége de la cour d'appel du duché. Bibliothèque très-riche. Toiles, cuirs, articles vernissés, papiers peints, tabac ; commerce de grains ; 9,000 hab.

Wolffhart (CONRAD), dit *Lycosthènes* (*loup vigoureux*, trad. grecque de son nom), philologue allemand, né à Ruffach (Alsace), 1518-1561, enseigna la grammaire et la dialectique à Bâle, 1542, et fut diacre de l'église

Saint-Léonard. Parmi ses ouvrages on cite : *Apophegmatum sive responsorum memorabilium loci communes*, 1555. in-fol. ; *Prodigiorum et ostentorum chronicon*, 1557. in-fol.; *Teatri vitæ humanæ farrago infinita*, 1565, in-fol. ; etc.

Wolfgang (Saint), né en Souabe, mort en 994, prêcha l'Évangile en Hongrie, vers 972, et fut évêque de Ratisbonne, 974. Fête, le 31 octobre.

Wolfhagen, v. de la Hesse (Prusse), sur le Diemel, à 25 kil. O. de Cassel. Toiles, papeterie ; 3,200 hab.

Wolgast, v. de Poméranie (Prusse), port de la Baltique à l'embouchure de la Peene. Chandelles, savon, tabac ; 6,000 hab.

Wollaston (William), philosophe anglais, né à Côton-Clamford (Staffordshire), 1659-1724, fut sous-maître dans une école de Birmingham, entra dans les ordres; puis, grâce à un riche héritage, put se livrer à ses goûts pour la philosophie. Il est surtout connu par un ouvrage célèbre : *the Religion of nature delinœted*, 1722, in-8°; il fonde la morale sur la base immuable de la raison ; cet ouvrage a été traduit en français sous ce titre : *Ébauche de la religion naturelle*, 1726 in-4°, et 1756, 3 vol. in-12.

Wollaston (William-Hyde), chimiste et physicien anglais, né à Londres, 1776-1828, descendant du précédent, fut médecin, membre de la Société royale de Londres, de la Société de géologie et du bureau des longitudes. Il consacra sa vie à la chimie et à la physique; toutes ses recherches eurent un but pratique, et l'application industrielle de ses découvertes l'enrichit. Il fit de curieux travaux sur le palladium et le rhodium, métaux qu'il parvint à isoler, sur le tentalium, sur la malléabilité du platine, etc. Il inventa le goniomètre à réflexion, perfectionna la *Camera lucida* de Hook, ou chambre obscure périscopique; introduisit dans l'appareil de Volta un perfectionnement qui augmente la rapidité de la circulation électrique, etc., etc. Ses *Mémoires* se trouvent dans *les Philosophiques Transactions*.

Wollin, île de la Poméranie (Prusse), formée à l'embouchure de l'Oder, entre la Swine à l'O. et la Divenow, à l'E., bornée au N. par la Baltique. Elle a 27 kil. sur 22; elle est réunie à la terre ferme par trois ponts. Renommée pour ses pâturages et ses pêches d'anguilles, elle a 7,000 hab. — Le ch. l., *Wollin*, sur la côte E., a 3,000 hab., renferme des chantiers de construction et fait commerce de bois.

Wolsey (Thomas), né Ipswich, 1471-1530, fils d'un bourgeois assez riche, et non d'un boucher, étudia avec succès, à Oxford, fut précepteur des fils du marquis de Dorset, qui lui fit obtenir le rectorat de Lymington (Somerset), devint chapelain de Henri VII, qui le chargea d'une négociation délicate auprès de l'empereur Maximilien, et lui donna le doyenné lucratif de Lincoln, 1508. Aumônier du nouveau roi, Henri VIII, il gagna la faveur du souverain, qui le combla d'honneurs, et le nomma doyen d'York, évêque de Tournay, évêque de Lincoln, archevêque d'York, 1514, et chancelier, 1515. Léon X le fit cardinal et légat. Il fut recherché, flatté, pensionné par François I^{er} et par Charles-Quint, qui se disputaient le titre d'empereur et l'alliance de Henri VIII. Il se crut même assez puissant pour aspirer à la tiare, et Charles-Quint lui promit son appui ; il décida Henri VIII à se prononcer d'abord pour lui; plus tard, quand son ambition eut été plusieurs fois trompée, il le ramena à l'alliance de François I^{er}; il faut reconnaître que cette politique était d'ailleurs dans les intérêts de l'Angleterre. Son opulence était grande alors; il avait une maison, composée de plus de 800 personnes, dont beaucoup étaient d'un rang élevé ; son palais de Hampton-Court était magnifique ; il avait fondé des chaires et le collége de Christ-Church à Oxford. Il venait d'obtenir les revenus de plusieurs évêchés, Worcester, Bath, Hereford, Durham, lorsque l'affaire du divorce de Henri VIII prépara sa chute. Il conseilla au roi de répudier Catherine d'Aragon, mais de ne pas épouser Anne de Boleyn; il excita contre lui de puissants ennemis, d'autant plus qu'il voulait rester fidèle à l'Église romaine. Le roi, las de ses tergiversations, de ses lenteurs, qu'il prit pour des trahisons, confisqua tous ses biens et honneurs, 1529. Il se retira à Esher (Surrey), et y vécut dans un abattement profond. Quelques amis lui firent rendre l'évêché de Winchester et l'archevêché d'York ; mais Henri VIII, probablement décidé par Anne de Boleyn, le fit arrêter à Cawood, comme coupable de haute trahison ; on le conduisait à Londres, lorsqu'il mourut dans l'abbaye de Leicester, regrettant de n'avoir pas servi Dieu comme il avait servi le roi.

Woltman (Charles-Louis de), historien allemand, né à Oldenbourg, 1770-1817, professeur à Gœttingue et à Iéna, résident du landgrave de Hesse-Hombourg à Berlin, chargé d'affaires de la cour de Cassel, s'associa aux généreuses tentatives de Stein pour secouer le joug étranger. On a de lui : *Histoire de France*, 1797, 2 vol. in-8°; *Petits écrits historiques*, 1797, 2 vol. in-8° ; *Histoire de la Réforme*, 3 vol. in-8°; *Hist. de la paix de Westphalie*, 1808-1809, 2 vol. in-8°; *Hist. de Bohême*, 1815, 2 vol. in-8 ; *Mémoires du baron de S.-A.*, 1815, 3 vol. in-8°. Ses *Œuvres complètes* ont paru par les soins de sa femme, 1818-27, 15 vol. in 8°. — Cette dame, *Caroline* **Stosch**, 1782-1847, a écrit des *Mélanges*, 1806-1807, 5 vol., des romans et des légendes populaires.

Wolverhampton, v. du comté et à 25 kil. S. de Stafford (Angleterre), sur les canaux de Birmingham et d'Essington. Grande industrie d'ouvrages de fer, de cuivre, d'étain, serrures, clefs, cadenas, etc. ; aux environs, riches mines de houille et de fer, terre à porcelaine ; commerce de grains, bestiaux ; 150,000 hab. dans la paroisse; 68 000 dans la ville.

Wolverton, bourg du comté de Buckingham (Angleterre), sur l'Ouse et le canal de Grande-Jonction. Grande fonderie et ateliers du chemin de fer du Nord-Ouest; 6,500 hab.

Wolverthem, commune du Brabant (Belgique), à 14 kil. de Bruxelles. Brasseries, distilleries ; 3,500 hab.

Wonder (Pierre-Christophe), peintre hollandais, né à Utrecht, 1777-1852, eut de la réputation pour ses portraits et ses tableaux de genre. Ils rappellent les chefs-d'œuvre de l'école hollandaise.

Wood (Anthony), antiquaire et biographe anglais, né à Oxford, 1632-1695, après de bonnes études à l'Université, s'occupa avec passion des antiquités et de l'histoire de cette ville. Il écrivit en anglais *History of Oxford*, qui a été publiée, 1786-90, 2 vol. in-4°, et qui fut traduite en latin, *Historia et antiquitates universitatis Oxoniensis*, 1674-75, 2 vol. in-fol. On lui doit surtout *Athenæ Oxonienses*, ou histoire de tous les écrivains et personnages célèbres sortis d'Oxford, de 1500 à 1690 ; Londres, 1691-92, 2 vol. in-fol., ou 1813-20, 4 vol. in-4°.

Wood (Robert), archéologue anglais, né à Riverstown (Irlande), 1716-1771, élève d'Oxford, visita l'Italie, la Grèce, l'Asie Mineure, la Syrie. A son retour, il publia des ouvrages remarquables : *the Ruins of Palmyra*, 1753, in-fol., avec 57 planches; texte français, 1819, in-4°; *the Ruins of Balbec*, 1757, gr. in-fol., 47 planches. Il fut sous-secrétaire d'État en 1759. On fit paraître après sa mort une savante dissertation, pleine de vues ingénieuses, intitulée : *Essai sur le génie original d'Homère*, avec une comparaison de l'ancienne et de la nouvelle Troade, 1775, gr. in-4°, trad. en français, 1777, in-8°.

Woodan, *Wooden*. V. Odin.

Woodbridge, v. du comté de Suffolk (Angleterre), à 10 kil. N. E. d'Ipswich. Port assez commerçant sur la Deben; chantiers de construction ; 5,000 hab.

Woodstock, v. du comté et à 12 kil. N. O. d'Oxford (Angleterre). Fabr. de gants et d'ouvrages en acier poli. Château royal, construit au XII^{e} siècle, par Henri II, pour y cacher la belle Rosemonde. Aux environs, magnifique château de *Blenheim*, donné par l'Angleterre à Marlborough; 9,000 hab.

Woodward (John), géologue anglais, né dans le comté de Derby, 1665-1722, professeur de médecine au collége de Gresham, membre de la Société royale de Londres, a écrit un livre bizarre qui fit beaucoup de bruit, véritable roman géologique, dans lequel il suppose que le déluge a été causé par la mise en mouvement d'une masse d'eau centrale : *Essai sur l'histoire naturelle de la terre et des corps qu'elle contient*, in-4° ; Buffon l'a réfuté.

Woollett (William), graveur anglais, né à Maidstone (Kent), 1735-1785, fils d'un tisserand, excella surtout à reproduire le paysage, et a principalement interprété les œuvres de Wilson ; ses planches passent pour les chefs-d'œuvre de la gravure anglaise.

Woolston (Thomas), écrivain anglais, né à Northampton, 1669-1731, fut professeur à Cambridge, mais perdit sa chaire à cause de la hardiesse de ses opinions religieuses. Ses *Discours sur les miracles de J. C.* firent beaucoup de bruit ; il fut attaqué par les théologiens, poursuivi par le gouvernement, condamné à l'amende et mourut en prison.

Woolwich, v. du comté de Kent (Angleterre), à 12 kil. E. de Londres, sur la rive droite de la Tamise.

pauvre village jusqu'à Henri VIII, Woolwich devint alors le principal arsenal de la marine royale ; cette ville renferme de vastes dépôts d'armes et de munitions de guerre, d'immenses chantiers de construction, des fonderies de canons, enfin tout le matériel nécessaire aux armées de terre et de mer. Ecole d'artillerie ; hôpital militaire; 40,000 hab.

Woonsocket, v. de Rhode-Island (Etats-Unis), sur le Blackstone. Filatures, fonderies, ateliers de machines; commerce actif; 6,500 hab.

Woosung, v. de Chine, sur le Yang-tsé-kiang, importante par le commerce de l'opium.

Worcester, comté à l'O. de l'Angleterre, borné par ceux de Hereford à l'O , de Shrops au N. O., de Stafford au N., de Warwick à l'E., de Monmouth et de Glocester au S. Il a 186,000 hectares de superficie et 308,000 hab. Il est arrosé par la Severn et plusieurs de ses affluents, la Stour, l'Avon. D'un aspect riant, il est fertile en céréales, a de beaux pâturages, où l'on élève de magnifiques bestiaux; on y récolte beaucoup de fruits et surtout des pommes. Il y a de la houille et quelques sources minérales. Le commerce et l'industrie y ont de l'activité : serrurerie, fers et acier, verres, gants de peau, fabriques de soie et de coton. Le ch.-l. est *Worcester;* les villes princ. sont : Droitwich, Dudley, Evesham, Kidderminster, Redditch, Stourbridge, Bromsgrove.

Worcester, v. d'Angleterre, ch.-l du comté de ce nom, sur la Severn, à 36 kil. S. O. de Birmingham, à 176 kil. N. O. de Londres. Evêché; belle cathédrale gothique, rebâtie en 1320 et renfermant le tombeau du roi Jean; palais de justice; nombreux établissements d'éducation et de bienfaisance. Industrie active : gants, porcelaines, bottes et souliers, etc.; 33,000 hab. — C'est l'une des plus anciennes villes du royaume; elle s'appelait *Caer Guorangon* chez les Bretons; elle fut l'une des princ. villes du roy. saxon de Mercie. Charles II y fut battu par Cromwell, en 1651. Patrie de Berkeley.

Worcester, v. du Massachusetts (Etats-Unis), à 70 kil. S. O. de Boston. Belles collections de la Société des antiquaires. Grand centre manufacturier, étoffes de coton et de laine, tapis, faïence, fontes, forges, armes, papeteries. Exploitation d'anthracite; 41,000 hab.

Wörden ou **Weerden,** v. forte de la Hollande méridionale (Pays-Bas), à 15 kil. O. d'Utrecht. Tanneries, chantiers de navires ; 4,000 hab. Prise par Luxembourg, en 1672.

Wordsworth (William), poëte anglais, né à Cockermouth (Cumberland), 1770-1850, fils d'un homme de loi, fut élevé d'une manière libre et rustique, lut beaucoup, tout en admirant les beautés de la nature, et termina ses études à Cambridge. Il fit un voyage en France, en Suisse, en Italie, se prit d'enthousiasme pour la révolution française ; établi à Londres, il publia deux petits poëmes, qui lui rapportèrent peu de gloire et peu d'argent. Un de ses amis, en mourant, lui légua une petite fortune, qui lui permit de se retirer à Racedown (Dorset), puis à Alfoxden (Somerset), où la connaissance de Coleridge lui révéla sa vocation. Ils se réunirent pour publier les *Lyrical ballads*, 1798, qui leur permirent de faire un voyage en Allemagne. A leur retour, Wordsworth s'installa avec sa sœur à Grassmere, près des lacs du Westmoreland, qu'il a chantés. Il reçut peu après de lord Lonsdale une forte somme d'argent, obtint la place de distributeur du timbre du Westmoreland; et, marié à une jeune fille qu'il aimait depuis l'enfance, établi définitivement à Rydal-Mount, il mena une existence simple et heureuse, qui ne fut pas sans gloire. L'Université d'Oxford lui conféra le grade de docteur en droit, 1839, et il fut nommé poëte lauréat, après la mort de Southey, 1843. Wordsworth, d'abord libéral très ardent, se déclara contre la France, lorsque l'établissement du Consulat et de l'Empire détruisit toute liberté dans un pays qui avait fait la révolution ; il publia un pamphlet *Sur la capitulation de Cintra*, et, dans ses *Sonnets à la liberté*, sympathisa avec les défenseurs de l'indépendance nationale. Mais il fut avant tout le poëte du peuple, de la vie simple et honnête, du foyer domestique, dans ses *Poems*, 1807, 2 vol., dans *l'Excursion*, 1815, dans *le Chien de Rylstone*, 1815, dans *Peter Bell, le Charretier, la Visite à Yarrow*, etc. Ses *Œuvres* ont été plusieurs fois réimprimées, notamment en 1849, 7 vol. in-18, 1856, 6 vol. in-8°. Quoiqu'on puisse lui reprocher des longueurs et trop de prose dans sa poésie, il a eu une influence réelle; il a été le chef de l'école des lacs ou *lakiste*, que l'éclat supérieur de Byron n'a pas même éclipsée en Angleterre.

Workington, v. du Cumberland (Angleterre), à l'embouchure de la Derwent dans la mer d'Irlande, à 60 kil. S. O. de Carlisle. Port commode et sûr, qui relève de celui de Whitehaven ; pêche active du saumon; commerce de cabotage. Grande exploitation de houille, fonderies, chantiers de construction ; 7,000 hab.

Worksop, v. du comté et à 35 kil. N. de Nottingham (Angleterre), sur le canal de Chesterfield. Grand commerce de drêche, chevaux, bestiaux ; 6,500 hab.

Workum, v. de la Frise (Pays-Bas), près du Zuiderzée; 3,000 hab.

Worm (Olaüs), médecin et antiquaire danois, né à Aarhuus, 1588-1654, fut médecin à Londres, professeur de belles-lettres à Copenhague, professeur de médecine en 1624, a fait quelques découvertes en anatomie, et s'est surtout occupé des antiquités danoises. Parmi ses ouvrages on cite : *Fasti danici*, 1626, in-fol. ; *Regum Daniæ series duplex et limitum inter Daniam et Sueciam descriptio*, 1642, in-fol.; *Danica litteratura antiquissima vulgo gothica*, 1643, in-4° ; etc., etc

Worm (Jens), biographe danois, arrière-petit-fils du précédent, né à Aarhuus, 1716-1790, a laissé plusieurs ouvrages savants et principalement : *Essai d'un dictionnaire des savants danois, norvégiens et islandais*, 3 parties in-8°; *Essai d'une histoire des écoles en Danemark;* etc.

Wormhoudt, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. S. E. de Dunkerque (Nord), sur l'Yser. Blanchisseries de toiles, briqueteries, moulins à huile; 3,701 hab., dont 972 agglomérés.

Worms, *Borbetomagus*, v. du grand duché de Hesse-Darmstadt, sur la rive gauche du Rhin, à 35 kil. S. O de Darmstadt. Cathédrale du XIe siècle; églises de la Trinité, de Saint-Paul, de Notre-Dame. Cuirs vernis, tabac, chicorée, produits chimiques; commerce de vins renommés ; 8,000 hab. — Ville très-ancienne, conquise par César, capitale des Vangiones, elle fut dévastée par les Huns, puis rebâtie ; Clovis et plusieurs rois carlovingiens y résidèrent. Elle eut un évêché au VIe s. et devint ville impériale au XIe. Plusieurs conciles et plusieurs diètes s'y réunirent. En 1122, Henri V et Calixte II y signèrent le Concordat, qui mit fin à la querelle des Investitures; la diète de 1495 prépara la paix publique de l'Allemagne; Luther fut condamné à la diète de 1521 ; elle souffrit beaucoup de la guerre de Trente Ans et fut saccagée par les Français, en 1689. En 1743, un traité y fut conclu entre Marie-Thérèse, l'Angleterre et le roi de Sardaigne; elle fut incorporée à l'Empire français en 1802, et donnée par les traités de Vienne de 1815 au duc de Hesse-Darmstadt.

Woronzoff (Michel, prince de), né à Moscou, 1782-1856, petit-fils d'un favori d'Elisabeth, fils d'un ambassadeur en Angleterre, combattit les Français de 1812 à 1815, commanda le contingent russe de l'armée d'occupation jusqu'en 1818, et représenta la Russie au congrès d'Aix-la-Chapelle. Gouverneur général de la Nouvelle-Russie et de la Bessarabie, 1823, il agrandit Sébastopol, et prit part à la guerre contre les Turcs en 1828 et 1829. Ses succès contre les montagnards du Caucase, en 1845, lui valurent le titre de prince.

Worsley (Richard), historien anglais, né dans l'île de Wight, 1751-1805, a surtout publié un magnifique ouvrage : *Museum Worsleyanum*, 1794-1803. 2 vol. in-fol., collection de bas-reliefs antiques, de bustes, de statues, etc.

Worsley, v. du comté de Lancastre (Angleterre), à 10 kil. N. O. de Manchester. Riches mines de houille ; 9,000 hab.

Wortegem, commune de la Flandre orientale (Belgique), à 8 kil. d'Oudenarde. Toiles de lin ; 3,500 hab.

Worthing, v. du comté de Sussex (Angleterre), sur la Manche, à 20 kil. O. de Brighton. Pêche du hareng et du maquereau. Bains de mer ; cabotage ; 4,800 hab.

Wortley, bourg du comté d'York (West Riding). Manufactures de coton, poteries, pipes; 7,000 hab.

Wortley. V. Montague (Lady Marie).

Wotawa, riv. de Bohême, vient du Bœhmerwald, et se jette dans la Moldau, par la rive gauche, après 110 kil. de cours.

Wotton, bourg du comté et à 30 kil. S. O. de Glocester (Angleterre). Draps ; 6,000 hab.

Wotton (Sir Henry), diplomate et littérateur anglais, né à Bocton-Hall (Kent), 1568-1639, voyagea, fut l'un des secrétaires du comte d'Essex, se réfugia sur le continent, en 1601, et rédigea à Florence le traité intitulé : *the State of Christendom*, 1657, in-fol. Il parvint à gagner la faveur de Jacques Ier, qui l'envoya comme ambassadeur à Venise, 1604,

puis en 1615. Il fut ensuite proviseur du collége d'Eton, et s'occupa surtout de littérature. On lui doit: *the Elements of architecture*, 1624, in-4°; *a Philosophical Survey of education*, 1630, in-4°; *Poems*, 1645, in-8°; etc. Ses principaux écrits ont été réimprimés dans les *Reliquiæ Wottonianæ*, 1651, in-8°.

Wotton (William), philologue anglais, né à Wrentham (Suffolk), 1666-1726, eut dès l'enfance une mémoire prodigieuse. Il exerça plusieurs fonctions ecclésiastiques, et a publié : *Reflexions upon ancient and modern learning*, thèse très-savante; *History of Rome from the death of Antoninus Pius to the death of Severus Alexander*, 1701, in-8°; *Linguarum veterum septentrionalium Thesauri conspectus*, 1708, in-8°; *Miscellaneous discourses on the traditions and usages of the Scribes and Pharisees*, 1716, 2 vol. in-8°; *Leges Wallicæ ecclesiasticæ et civiles Hoeli Boni et aliorum Walliæ principum*, 1730, in-fol.

Woumen, commune de la Flandre occidentale (Belgique), près de l'Yser, à 21 kil. de Furnes. Brasseries, huileries, tanneries ; 3,200 hab.

Wou-tchang, ch.-l. de la province de Hou-pé, dans la Chine proprement dite, sur le Yang-tsé-kiang, au S. O. de Pékin. Elle est très-commerçante; thé de qualité supérieure; papier de bambou, beau cristal dans les montagnes voisines ; 600,000 hab. (?)

Wou-tchin, v. de la prov. de Kiang-si (Chine). Elle fait un grand commerce, fabrique des porcelaines et a des temples richement décorés.

Wouters (François), peintre flamand, né à Lierre, 1614-1659, élève de Rubens, s'est principalement distingué dans ses paysages, comme coloriste; on les préfère à ses tableaux d'histoire. Peintre de Ferdinand II et du prince de Galles, Charles, il fut tué par un inconnu, d'un coup de pistolet.

Wou-tsoung. V. Khai-sang.

Wouwerman ou **Wouwermans** (Philippe), peintre hollandais, né à Harlem, 1620-1668, fut élève de Jean Wynants et de Pierre Verbeck. Il a composé un très-grand nombre de tableaux de genre, Départs ou Retours de chasse, Récolte des foins, Patineurs, Traîneaux, Foires de chevaux, etc. C'est le peintre élégant de la vie des gentilshommes, de la guerre, de la chasse, de l'équitation. On loue son coloris, sa touche fine, la précision des détails, la transparence des ciels et des lointains. La plupart des galeries de l'Europe, surtout celles de Dresde et de Saint-Pétersbourg, possèdent de ses toiles; le Louvre en a treize. Ce fut un prodige de fécondité.— Ses deux frères, *Pieter*, 1625-1683, et *Jan*, 1629-1666, ont été ses élèves et ont eu du talent. Le Louvre a du premier une *Vue de la tour et de la porte de Nesle*, en 1664.

Woxa, rivière de Russie, qui décharge dans le lac Ladoga les eaux abondantes du lac Saïma.

Wrangel (Hermann), général suédois, né en Livonie, 1587-1644, servit sous La Gardie, fut nommé feld-maréchal par Gustave-Adolphe, 1621, s'empara de Riga, mais échoua devant Thorn. Il signa la paix avec la Pologne, en 1635; il obtint plus tard le gouvernement de la Livonie.

Wrangel (Charles-Gustave), c^te de **Sylfnitzbourg**, général, fils du précédent, né à Skokloster (Upland), 1613-1676, servit avec son père, fut officier des gardes de Gustave-Adolphe; combattit avec Bernard de Saxe-Weimar, Baner, Torstenson; fut amiral de la flotte, qui contraignit le roi de Danemark à signer la paix, en 1645; puis remplaça Torstenson, et, nommé feld-maréchal, 1646, fit sa jonction avec Turenne, et assiégea Augsbourg ; en 1647, il gagna avec lui la sanglante victoire de Sommershausen. Il servit aussi glorieusement Charles-Gustave dans ses guerres contre la Pologne et contre le Danemark ; il reçut le titre de grand amiral. Il traversa le Petit-Belt sur la glace, battit les ennemis, prit Kronborg (Scanie), et rejoignit le roi sous les murs de Copenhague; il dispersa la flotte hollandaise d'Opdam, 1658, soumit les îles de Langeland, Alsen, Fionie; etc. Il fut l'un des régents de Charles XI ; en 1666, il réprima la révolte du duché de Brême ; il mourut, en 1676, dans l'île de Rugen, au moment où il se préparait à repousser les ennemis.

Wrath, cap d'Ecosse, au N. O. du comté de Sutherland. Il est dangereux.

Wratislas I^er, duc de Bohême, fils de Borsiwoï, succéda, vers 912, à son frère aîné Spitignew I^er. Il favorisa le christianisme et mourut en 926.

Wratislas II, premier roi de Bohême, fils de Brzetislas I^er, succéda à son frère Spitignew II, 1061, soutint l'empereur Henri IV, qui le proclama roi de Bohême à la diète de Mayence, 1086, et lui confirma la possession de la Lusace. Il mourut d'une chute de cheval à la chasse, en 1092.

Wray. V. Ray.

Wrède (Charles-Philippe, prince de), feld-maréchal allemand, né à Heidelberg, 1767-1838, fut d'abord magistrat, puis s'attacha aux armées autrichiennes, luttant contre la France, et fut nommé colonel. En 1799, à la tête d'un corps de volontaires bavarois, il aida le prince Charles, se distingua à Hohenlinden, 1800, et gagna le grade de major général. Placé à la tête des troupes bavaroises, il devint l'un des meilleurs lieutenants de Napoléon, de 1805 à 1813; grand officier de la Légion d'honneur, comte de l'Empire, il contribua, par suite de ressentiments personnels, à faire entrer le roi de Bavière dans la coalition, 8 oct. 1813; il voulut couper la retraite de l'armée française, mais fut complétement battu à Hanau, 30 octobre. Il prit part à la campagne de France, et fut récompensé de ses services par les dignités de feld-maréchal et de prince. En 1815, il commanda encore l'armée bavaroise et représenta la Bavière au congrès de Vienne. Généralissime en 1822, il réprima quelques troubles dans la Bavière Rhénane, après 1830.

Wree (Olivier de), historien belge, né à Bruges, 1596-1652, a écrit plusieurs ouvrages savants sur l'histoire de son pays : *Sigilla comitum Flandriæ et inscriptiones diplomatum ab iis editorum*, 1639, in-fol., trad. en flamand par l'auteur; *Genealogia comitum Flandriæ, a Balduino Ferreo usque ad Philippum IV, Hisp. regem*, 1642-43, 2 vol. in-fol., trad. en français par l'auteur, 1642-44, 2 vol. in-fol.; ouvrage très-important par le grand nombre de pièces qu'il renferme; *Historia comitum Flandriæ*, 1650, in-fol.; etc.

Wren (Mathieu), prélat anglais, né à Londres, 1585-1667, d'une famille originaire de Danemark, fils d'un marchand mercier, fit ses études à Cambridge, entra dans les ordres, fut chapelain du prince de Galles, qu'il accompagna dans son voyage en Espagne, 1623; acquit de nombreuses dignités ecclésiastiques; et, après l'avénement de Charles I^er, fut membre de la chambre étoilée, 1629, prit part à la rédaction de la liturgie imposée à l'Ecosse, 1637, devint évêque de Hereford, de Norwich, d'Ely; fut dénoncé par Hampden à la chambre des lords, au nom des communes, en 1640, et fut condamné à la prison. Il resta dix-huit ans à la Tour de Londres, et fut rétabli sur le siége d'Ely, en 1660. Très-attaché à l'Église anglicane, il joua à peu près le même rôle que Laud.

Wren (Sir Christopher), architecte anglais, né à East-Knoyle (Wiltshire), 1632-1723, neveu du précédent, montra beaucoup d'aptitude pour les sciences exactes, inventa de bonne heure plusieurs machines, publia un traité d'algèbre, un mémoire sur la trigonométrie sphérique, et, en 1657, fut professeur d'astronomie au collége de Gresham, à Londres. En 1660, il occupa la chaire d'Oxford, fut membre de la Société royale de Londres, 1663, fit un voyage d'étude à Paris, 1665; puis, lors du grand incendie de Londres, en 1666, proposa un plan général de reconstruction, d'une grandiose simplicité, qui ne fut pas adopté; mais il fut nommé architecte de la ville en 1668. Depuis cette époque, il fit les plans ou dirigea la construction d'un grand nombre d'édifices à Londres et dans d'autres villes ; il érigea le *Monument*, grande colonne destinée à perpétuer le souvenir de l'incendie de Londres, et commença, en 1675, la grande et belle cathédrale de Saint-Paul, qui fut ouverte au culte, en 1697, et achevée en 1710. On lui doit encore la Bourse et la Douane, Temple-Bar et l'église de Saint-Etienne, les tours et la façade occidentale de l'abbaye de Westminster; le théâtre de Sheldon à Oxford; le collége de la Trinité à Cambridge; les hôpitaux de Chelsea et de Greenwich, le palais royal et le palais épiscopal de Winchester, la façade de l'appartement du roi à Hamptoncourt; des palais, des églises, l'observatoire de Greenwich, etc., etc. Président de la Société royale, en 1680, il occupa, à deux reprises, un siége dans le Parlement, en 1685 et 1700. C'était un grand architecte, modeste et désintéressé; sa tombe est dans la cathédrale de Saint-Paul.

Wrexham, v. du comté, et à 36 kil. S. E. de Denbigh, dans la principauté de Galles (Angleterre), sur la Dee. Belle église de Saint-Asaph, bâtie sous Henri VII. Grand marché de flanelles ; houille, plomb et chaux, aux environs; 10,000 hab.

Wrietzen, v. du Brandebourg (Prusse), sur le Vieil-Oder, à 52 kil. de Berlin. Draps, lainages, distilleries; 6,500 hab.

Wright (Edouard), mathématicien anglais, né à

Gaveston (Norfolk), 1560-1615, fut un habile mécanicien. Il a fait plusieurs belles inventions et trouvé une méthode rationnelle de dresser des cartes d'après le système de Mercator. Dans un ouvrage, *Certain errors in navigation detected and corrected*, 1599, in-4°, il a expliqué la théorie de la levée des cartes hydrographiques. Il fut l'un des promoteurs de la théorie et de la pratique des logarithmes.

Wright (Joseph), peintre anglais, né à Derby, 1734-1797, étudia en Italie, s'établit à Derby; peignit le portrait avec succès, puis des paysages d'un beau coloris, qui l'ont fait comparer à Claude Lorrain, et de petits sujets historiques, qui sont estimés.

Writ, mot anglais signifiant *ordre par écrit;* on l'emploie surtout, en Angleterre, dans le sens d'assignation d'une cour de justice.

Wronsky (Hoene), mathématicien et philosophe polonais, né à Posen, 1778-1853, officier d'artillerie à 16 ans, combattit sous Kosciuszko, accepta du service dans l'armée russe, et devint lieutenant-colonel. Il s'établit ensuite en France, pour s'y livrer à des spéculations philosophiques et mathématiques. Novateur en religion, en politique, en sciences, il se disait le Messie et le Newton des temps nouveaux. On lui doit un certain nombre d'ouvrages, obscurs par le style, comme par les idées : *Philosophie critique découverte par Kant*, 1803, in-8°; *Philosophie de l'infini*, 1814, in-4°; *Messianisme, union finale de la philosophie et de la religion*, 1831-39, 2 vol. in-4°; etc.

Wulfran (Saint), archevêque de Sens, mort en 720, fut l'un des apôtres de la Frise, se retira dans l'abbaye de Saint-Wandrille, et est devenu le patron d'Abbeville. On l'honore le 20 mars.

Wunsiedel, v. du roy. de Bavière (Haute-Franconie), à 50 kil. E. de Baireuth. Lainages, toiles. Mines de fer et d'alun, terre de pipe. Patrie de J.-Paul Richter, à qui on a élevé un monument; 4,000 hab.

Wurmser (Dagobert-Sigismond, comte de), général autrichien, né en Alsace, 1724-1797, d'une famille noble et riche, voulut d'abord se consacrer à la philosophie, puis embrassa la carrière des armes; servit la France, comme capitaine de cavalerie, puis l'Autriche, depuis 1750. Il conquit ses grades dans la guerre de Sept Ans, devint lieutenant général en 1778, commanda en Galicie, et fut général d'artillerie en 1787. Dépouillé de ses biens en Alsace par la Révolution, il combattit les Français en 1793, s'établit à Spire, où il fut rejoint par le corps de Condé, emporta les lignes de Wissembourg, puis fut forcé de se retirer et remplacé par le prince de Waldeck, 1794. Il reprit Manheim, en 1795; succéda à Beaulieu en Italie, fut battu par Bonaparte à Lonato, à Castiglione, à Roveredo, à Bassano, s'enferma dans Mantoue, et fut forcé de capituler, le 2 février 1797. Nommé commandant des troupes en Hongrie, il mourut en se rendant à son poste.

Wurschen, village à 10 kil. E. de Bautzen, a été le théâtre de la bataille, dite de Bautzen, gagnée par Napoléon Ier sur les Prussiens et les Russes, 21 mai 1813.

Würtemberg ou **Wirtemberg** (Royaume de), Etat de l'Empire d'Allemagne, borné à l'O. par le grand-duché de Bade, au N., à l'E. et au S. par la Bavière. Il a 19,504 kil. carrés de superficie et 1,818,000 habitants. Il est sillonné de montagnes assez élevées, la Forêt-Noire à l'O., le Rauhe Alp à l'E.; il est arrosé par le Necker et ses deux affluents, le Jaxt et le Kocher, et par le Danube, avec ses affluents, la Riss et l'Iller. C'est un pays assez fertile (grains, vins, houblon), remarquable surtout par ses arbres fruitiers; on y élève des bestiaux et des abeilles. Mines de fer et de houille; marbre, albâtre, terre à porcelaine; eaux minérales, salines. Industrie assez active (fonderies, machines à vapeur, coutellerie, instruments aratoires, armes, poterie, porcelaines, bimbeloterie, pianos, produits chimiques, lainages, etc.). Commerce de produits agricoles, d'horlogerie. Il y a une Université à Tubingue, et l'instruction est généralement répandue. Il y a 1,250,000 protestants et 554,000 catholiques. Le gouvernement est une monarchie constitutionnelle, avec deux chambres. L'armée forme le 13e corps de l'armée de l'Empire allemand; le revenu est d'environ 22,600,000 florins; la dette de 184,000,000 de florins. La capit. est Stuttgart ; le royaume est divisé en quatre cercles: 1° *Cercle du Necker*, v. princip. : Stuttgart, ch-lieu, Cannstadt, Esslingen, Felbach, Heilbronn, Kirchheim, Ludwigsbourg, Waiblingen; 2° *Cercle de la Forêt-Noire*, v. princ. : Reutlingen, ch.-l., Calw, Freudenstadt, Friedrichsthal, Nürtingen, Rottenburg, Rottweil, Tubingue, Tuttlingen, Urach, Wildbad; 3° *Cercle du Danube*, v. princ. : Ulm ch.-l., Biberach, Ehingen, Geislingen, Gœppingen; 4° *Cercle du Jaxt*, v. princ. : Ellwangen, ch.-l., Hall, Lorch, Mergentheim, Neresheim, etc. — La maison régnante est très-ancienne; le comté de Wurtemberg, considérablement accru au XIIIe siècle et au XIVe, devint un duché, en 1495. Napoléon Ier l'agrandit encore et en fit un royaume en 1806. — Parmi les princes de Wurtemberg, les plus remarquables sont : *Ulric Ier*, comte de Wurtemberg, prince immédiat de l'Empire, vers 1250, qui s'enrichit de presque toute la Souabe, à l'époque des malheurs de la maison de Hohenstaufen, sous Conradin. Il mourut en 1265. — *Eberhard Ier*, 1265-1325; *Ulric II*, 1325-1344; *Eberhard II* et *Ulric III*, 1344-1361; *Eberhard III*, 1392-1417; *Eberhard IV*, 1417-1419; *Louis Ier* et *Ulric IV*, 1419-1441; — sous *Eberhard V*, le premier duc, 1457-1496, l'Université de Tubingue fut fondée ; — *Ulric V*, 1498-1550, eut un règne très-troublé, fut mis au ban de l'Empire pendant 15 ans, recouvra ses Etats, à la condition de relever de l'Autriche, et n'entra pas moins dans la ligue de Smalkalde contre Charles-Quint ; — *Eberhard-Louis*, 1677-1733, entra dans la ligue d'Augsbourg contre la France, commanda les armées impériales, pendant la guerre de la succession d'Espagne, et lutta contre les Turcs en Hongrie; — *Frédéric II*, duc en 1797, électeur en 1803, s'unit à Napoléon Ier, qui le créa roi; il prit alors le nom de Frédéric Ier 1806, et entra dans la Confédération du Rhin. Il fut l'allié de la France jusqu'en 1813, s'unit alors à la coalition et conserva ses Etats, à la paix de Vienne. Il mourut en 1816. Après lui, *Guillaume Ier* a régné de 1816 à 1864, et a laissé le trône à son fils *Charles Ier*.

Würzburg ou **Würtzbourg,** *Herbipolis*, ch.-l. du cercle de Basse-Franconie (Bavière), sur le Mein, à 110 kil. S. E. de Francfort, à 230 kil. N. O. de Munich. Evêché catholique; cathédrale de Saint-Kilian, du XIIe siècle; église de Neümunster, de Sainte-Marie, du chapitre de Hauch. Château royal, bâti en 1720, sur les plans de celui de Versailles. Hôpital Jules, écoles de médecine, d'anatomie, musée d'histoire naturelle; Université. Forteresse de *Marienberg*, sur la rive gauche du Mein. Fonderies de canons, de cloches, instruments de musique; draps, cuirs, chapeaux. Commerce de vins; 40,000 hab. — Würzburg date du VIIe siècle; saint Boniface y fonda un évêché. Elle fut importante au moyen âge; plusieurs diètes s'y réunirent. Au XVe siècle, les juifs y furent cruellement persécutés, et, en 1616, on y brûla 300 sorcières. L'évêque y fonda l'Université en 1582; une ligue de catholiques s'y forma en 1610; elle fut prise, en 1630, par Gustave-Adolphe, en 1793, par les Français; le général Jourdan y fut battu par l'archiduc Charles en 1796. Elle fut donnée à la Bavière en 1802, occupée par les Français en 1806, et rendue à la Bavière en 1814.

Würzburg ou **Würtzbourg** (Evêché de), anc. Etat de l'empire d'Allemagne, dans le cercle de Franconie, fut sécularisé en 1803, à la paix de Presbourg, et donné à l'ancien duc de Toscane, Ferdinand, en échange de la principauté de Salzbourg, cédée à la Bavière. — Le *grand-duché de Würtzbourg* fit partie de la Confédération du Rhin; lorsque le duc Ferdinand recouvra la Toscane, en 1814, le duché de Würtzbourg fut donné à la Bavière. Les princ. villes étaient *Würtzbourg*, la capitale, Melrichstadt, Nordheim, Kitzingen.

Wustwezel ou **Wuestwesel,** commune de la prov. et à 25 kil. d'Anvers (Belgique). Draps communs; tisseranderie, brasseries; 2,200 hab.

Würzen, v. du royaume de Saxe, sur la Mulde, à 24 kil. E. de Leipzig. Blanchisseries, teintureries, orfèvrerie; 5,300 hab.

Wutach, riv. du grand-duché de Bade, affluent du Rhin, a 70 kil. de cours.

Wyatt (sir Thomas), poëte anglais, né au château d'Allington (Kent), 1503-1542, d'une noble famille, gentilhomme de la chambre de Henri VIII, épousa une fille de lord Cobham. Nommé grand shériff de Kent, 1537, ambassadeur à Madrid, envoyé extraordinaire auprès de la cour de France, il fut disgracié par le roi, à l'instigation de Bonner, mais parvint à être acquitté, 1541. Il se retira dans ses terres, et mourut, en laissant la réputation d'un cavalier accompli. Ses satires ont plus de mérite que ses poésies amoureuses; quelques unes de ses pièces fugitives sont des modèles de grâce et d'élégance. Ses *Œuvres* ont été publiées avec celles de Surrey, 1557, in-4°, 1815, 2 vol. in-4°; 1856, in-8°; et isolément, 1831, in-8°, et 1854, in-12.

Wyatt (Sir Thomas), fils du précédent, 1521-1554, se

mit à la tête des mécontents du pays de Kent, après la mort d'Édouard VI, battit les troupes de Marie Tudor, arriva jusque auprès de Londres, mais tomba au pouvoir des royalistes et fut mis à mort.

Wyatt (Jacques), architecte anglais, né à Burton (Stafford), 1743-1813, étudia à Rome, fut inspecteur des bâtiments, et président de l'Académie de peinture. Il éleva le Panthéon de Londres, le palais de Kew, la chapelle de Henri VII à Westminster, le château de Windsor, etc. On loue dans ses compositions la pureté du goût et la grandeur du style.

Wyatt (Richard), sculpteur anglais, né à Londres, 1795-1850, élève de Charles Rossi, à Londres, de Bosio, à Paris, se lia en Italie avec Canova, et s'établit sur les bords du Tibre. Travailleur infatigable, il a laissé beaucoup d'ouvrages distingués par leur élégance, leur grâce et le fini de l'exécution. On cite de lui : une *Nymphe entrant au bain*, une *Bergère avec un chevreau*, *Glycère*, *Bacchus*, *Pénélope*, etc., etc.

Wycherley (William), auteur dramatique anglais, né vers 1640, mort en 1715, d'une noble famille, acheva son éducation en France, se fit catholique, se réconcilia avec l'Église anglicane, en revenant en Angleterre, fut protégé par la duchesse de Cleveland, figura à la cour de Charles II, et prit rang parmi les beaux esprits. Ses comédies, *Love in a wood*, le *Gentleman dancing master*, *Plain dealer* et *Country wife*, pièces imitées de Molière, réussirent ; il a beaucoup d'esprit, mais non moins d'immoralité. Plus tard, après la mort de sa femme, la comtesse de Drogheda, il fut ruiné à la suite d'un procès que lui intentèrent les parents de la comtesse, et jeté en prison. Pour obtenir les générosités de Jacques II, il revint au catholicisme ; mais la révolution de 1688 fut de nouveau funeste à sa fortune. Son théâtre a paru en 1712, in-8° ; on a aussi de lui deux recueils de vers médiocres.

Wycliffe. V. Wiclef.

Wycombe, bourg du comté et à 53 kil. S. E. de Buckingham (Angleterre). Papier, chaises ; commerce de drêche ; 6,500 hab.

Wyck (Thomas), surnommé le *Vieux*, peintre et graveur à l'eau-forte, né à Harlem, 1616-1686, a peint avec talent des ports de mer, des foires, des places publiques, des intérieurs de laboratoires, etc. Ses tableaux étaient déjà très-recherchés de son vivant. Il a gravé à l'eau-forte divers petits sujets qui ne sont pas moins estimés que ses toiles.— Son fils, Jean **Wyck,** né à Utrecht vers 1645, mort en 1702, élève de son père, s'est placé au rang des maîtres. Il a surtout représenté des chasses au cerf, au sanglier ; sa couleur est brillante.

Wye, *Ratostathybius*, riv. d'Angleterre, vient du comté de Montgomery (Principauté de Galles), arrose les comtés de Radnor, Brecknock, Hereford, Monmouth, Glocester, et se jette dans la Severn à Chepstow, après 180 k. de cours.

Wyk-by-Durstede, v. de la prov. et à 24 kil. E. d'Utrecht (Pays-Bas), sur le Leck ; 2,000 hab. — Près de là était *Vyk-Durstude* ou *Vyk Duurstede*, détruite par les Normands au IXe siècle.

Wymondham ou **Windham,** v. du comté de Norfolk (Angleterre), à 16 kil. S. O. de Norwich, sur l'Yare. Jolie église. Maison de correction. Fabr. de crêpes, indiennes, ustensiles en bois ; 5,500 hab.

Wynants (Jean), peintre hollandais, né à Harlem, vers 1600, mort après 1679, se rendit célèbre par ses paysages, dans lesquels il copie la nature avec une exactitude minutieuse poussée jusqu'à l'exagération ; ils sont d'ailleurs remarquables par l'unité de composition, et parce qu'ils sont comme baignés dans une atmosphère limpide ; les personnages et les animaux qui les animent sont l'œuvre de ses élèves, Wouwerman, Thulden, d'Ostade, Adrien van de Velde et Lingelbach. On cite parmi ses plus beaux tableaux : *Paysage boisé* (à La Haye), les *Fauconniers* (palais de Buckingham), la *Lisière de forêt* (au Louvre), et le tableau de la même galerie dû à la collaboration de Wynants et de Van de Velde.

Wynants. V. Pighius.

Wynelet, commune de la Flandre orientale (Belgique). Amidon, chandelles ; 4,200 hab.

Wyndham. V. Windham.

Wynghene, comm. de la Flandre occidentale (Belgique), à 22 k. de Bruges. Toiles ; comm. de farine ; 7,000 h.

Wyon (Guillaume), graveur anglais sur médailles, né à Birmingham, 1795-1851, d'une famille d'artistes d'origine allemande, se distingua par son habileté, fut graveur de la Monnaie de Londres et membre de l'Académie royale. Sa renommée s'étendit au loin ; l'étranger s'adressa plusieurs fois à lui, et il mourut avec la réputation de premier graveur de l'Angleterre.

Wyrsch (Jean-Melchior-Joseph), peintre suisse, né à Buochs (Unterwald), 1732-1798, étudia surtout à Rome, se fit admettre à l'école française, dirigée par Natoire, et fréquenta l'atelier de l'Espagnolet. Il vécut à Zurich, à Soleure, à Besançon, où il fonda une académie particulière, et se distingua par un heureux mélange du coloris italien et de la naïveté allemande. Il finit par diriger l'école de peinture de Lucerne ; il fut tué dans sa maison de Buochs par un soldat français. Il a réussi dans le portrait ; on cite de lui l'*Apothéose de sainte Cécile*, à Poligny ; le *Chanoine Quirot visitant les malades*, à Salins ; les *Lois de Moïse*, à Lucerne, etc.

Wyrwicz, savant jésuite, né en Pologne, 1716-1793, recteur du collége des nobles à Varsovie, abbé de Habdow, a laissé : *Histoire des révolutions russes*, de Lacombe, traduite en polonais ; *Chronologie des monarques russes de 879 à 1762*, 1766 ; *Abrégé raisonné de l'histoire universelle tant sacrée que profane*, 2 vol. in-8° ; *Géographie des États actuellement existants*,..., in-8°, 1768 ; etc.

Wyss (Rodolphe), écrivain suisse, né à Berne, 1781-1830, fut pasteur protestant et professeur à Berne. Il a composé plusieurs ouvrages ; mais celui qui l'a rendu célèbre et qui est resté populaire, c'est le *Robinson suisse*, traduit dans toutes les langues de l'Europe.

Wytschaete, commune de la Flandre orientale (Belgique). Linge de table, briqueteries ; 3,200 hab.

Wyttenbach (Daniel), humaniste hollandais, né à Berne, 1746-1820, étudia à l'Université de Marbourg, puis à Gœttingue, où il reçut les leçons de Heyne, et à Leyde, où il se fit connaître de Ruhnkenius, en lui adressant une *Epistola critica super nonnullis locis Juliani*, 1769, in-8°. Il obtint une chaire de langue grecque et de philosophie à l'Athénée d'Amsterdam, 1771, puis une chaire à Leyde, 1779. Plus tard il remplaça son maître Ruhnkenius. Membre de l'Institut royal en 1808, il fut associé étranger de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres, en 1814. Profondément versé dans toutes les parties de la science de l'antiquité, il a publié un grand nombre de savants ouvrages, et a contribué par ses leçons, comme par ses livres, à ranimer la culture des classiques. On cite principalement : *De philosophia*, 1779, in-4° ; *Præcepta philosophiæ logicæ*, 1782, in-8° ; *Selecta principum Græciæ historicorum*, 1794, in-8° ; *Moralia* de Plutarque, 1795-1802, 5 vol. in-4°, avec des *Animadversiones*, 1810-21, 3 vol. in-8°, et un *Index græcitatis*, 1830, 2 vol. in-8° ; *Vita Ruhnkenii*, 1799, in-8° ; *Brevis descriptio institutionum metaphysicarum*, 1826, in-8° ; *Epistolæ selectæ*, 1829-32, in-8° ; *Bibliotheca critica*, 1777-1808, 3 vol. in-8° ; *Philomathia, sive Miscellaneæ doctrinæ lib. III*, 1809-17, 3 part. in-8° ; etc. etc.

X

X, comme lettre numérale, valait dix, chez les Romains ; surmontée d'un trait horizontal, $\bar{X}$, elle vaut 10,000.

Xaintrailles. V. Saintrailles.

Xalapa. V. Jalapa.

Xalisco ou **Guadalaxara.** État de la Confédération Mexicaine, sur le Grand Océan, a 101,405 kil. carrés et 967,000 hab. Le territoire est montueux, surtout au N., où se trouve la cordillère d'Anahuac ; il y a plusieurs volcans, comme celui de Colima au S. ; il est arrosé par le Rio-Grande. Le climat est très-chaud et malsain sur les côtes ; le sol est fertile en blé, riz, oliviers, cannes à sucre, coton, tabac ; on élève la cochenille et beaucoup de moutons. Riches mines de fer, de magnésie ; carrières de marbre et de pierre à bâtir ; fabriques de chapeaux, draps, papiers, savons. Ch.-l., *Guadalaxara* ; v. princ. : San-Blas, Tepic, San-Pedro de Tonala, *Xalisco*, situé sur les ruines d'une ville aztèque très-importante.

Xalon, *Salo* ou *Bilbilis*, riv. de l'Aragon (Espagne),

vient des monts Albarracin, arrose les prov. de Soria et de Saragosse, et se jette dans l'Ebre, après un cours de 170 kil. Elle reçoit le Xiloca à Calatayud.

Xanten ou **Santen,** v. de la Province Rhénane (Prusse), sur la rive gauche du Rhin, à 50 kil. N. O. de Düsseldorf. Belle église gothique de Saint-Victor. Draps, lainages, rubans de soie, carrosserie, fabrique d'épingles; 3,500 hab. Saint Victor et ses compagnons y furent martyrisés en 286. Patrie de saint Norbert. Aux environs sont les ruines de *Vetera castra.*

Xanthe. V. SCAMANDRE.

Xanthe, anc. capitale de la Lycie (Asie Mineure), sur une rivière de ce nom. Elle fut prise par Cyrus, qui fit périr ses habitants. On en voit les ruines curieuses près du village de *Kounik.*

Xanthippe, général athénien du vᵉ siècle. av. J. C., se distingua dans les guerres médiques. Avec le Spartiate Léotychidès, il remporta la victoire navale de Mycale, 479, et prit Sestos dans la Chersonnèse. Il fut le père de Périclès.

Xanthippe, femme de Socrate, tourmenta souvent le philosophe par son humeur acariâtre; à sa mort, elle témoigna une vive douleur.

Xanthippe, aventurier lacédémonien au service de Carthage, prit le commandement de l'armée après la victoire de Régulus à Adys, le battit et le prit près de Tunis, 255 av. J. C.; il périt au retour de cette expédition, peut-être victime des défiances de Carthage.

Xanthus, historien grec, né en Lydie, vers 500 av. J. C., qui aurait vécu jusqu'au temps de Thucydide. On lui attribue une *Histoire de Lydie* en 4 livres, dont il y a quelques fragments dans le 1ᵉʳ vol. des *Historiens grecs* de la Collection A.-F. Didot.

Xarama, affluent de droite du Tage, descend de la Somo-Sierra et finit au-dessous d'Aranjuez. Il reçoit le Tajuna, le Henarez et le Mançanarez.

Xarayes (Lac des), immense marais de l'Amérique méridionale, sur la limite orientale du Paraguay. Il ne se remplit d'eau que lorsque le Paraguay et ses affluents débordent dans la saison des pluies.

Xavero ou **Xavier,** village de la Navarre (Espagne), près de Sanguesa. Château où est né saint François Xavier.

Xenaïas. V. PHILOXÈNE.

Xenia, v. de l'Etat d'Ohio (Etats-Unis), à 90 kil. N., E. de Cincinnati. Commerce actif; plusieurs lignes de chemins de fer y aboutissent; 4,000 hab.

Xenil ou **Genil,** riv. d'Espagne, vient de la Sierra-Nevada, arrose Grenade, Loxa, Ecija, et se jette dans le Guadalquivir, par la rive gauche, après 220 kil. de cours. Elle reçoit le Darro, la Cabra et le Dilar.

Xénocrate, philosophe grec, né à Chalcédoine, vers 396, mort vers 314 av. J. C., s'attacha à Platon, fut plusieurs fois envoyé par les Athéniens auprès de Philippe, et, vers 322, auprès d'Antipater. Il dirigea l'Académie après Speusippe, 339. Grave, sobre, pur, mais lent et peu gracieux, il résista, dit-on, aux avances de la fameuse Phryné et refusa les présents d'Alexandre. Il fut avant tout moraliste. Il ne reste rien de ses ouvrages, *Traités de l'art de régner, de la Nature, de la Philosophie, des Richesses.*

Xénophane, philosophe grec, né vers 620 à Colophon, mort vers 520 av. J. C., fut forcé de s'expatrier en Sicile, d'abord à Zancle, puis à Catane; à la fin de sa vie, il s'établit à Elée. Il paraît que ses doctrines n'étaient pas bien arrêtées; adversaire du polythéisme, il croyait qu'il n'y a qu'un seul Dieu, peut-être même, d'après un texte conservé par Aristote, professait-il le panthéisme. Il expliquait la formation du monde matériel par l'action combinée des quatre éléments; au reste, tournant au scepticisme, il croyait peu au témoignage des sens, et disait que, selon l'apparence, la terre était un cône tronqué, dont la base se perdait dans l'infini. Il avait composé 2000 vers sur les origines de Colophon et d'Elée, des poésies élégiaques, des ïambes contre Hésiode et Homère, un poëme en vers hexamètres *sur la Nature.* Quelques fragments de Xénophane ont été recueillis par Brandis, *Commentationum eleaticarum pars prima;* par Karsten, *Philosophorum græcorum veteres reliquiæ;* par Cousin, *Fragments pour servir à l'histoire de la philosophie.*

Xénophon, historien, philosophe et général grec, né à Athènes, vers 445, mort vers 355 av. J. C. à Corinthe, fils de Gryllus, s'attacha de bonne heure à Socrate, qui lui sauva la vie au combat de Délium, 424. Déjà il avait sans aucun doute composé plusieurs de ses ouvrages, lorsqu'il se mit au service de Cyrus le jeune, contre le roi Artaxerxès Mnémon; il n'était ni soldat, ni officier; il faisait la guerre comme amateur, comme curieux, par besoin d'action. Après la bataille de Cunaxa, 401, et surtout après l'assassinat des généraux grecs par Tissapherne, il devint véritablement le chef des Dix mille, ranima leur courage par son éloquence et sa fermeté, conduisit la retraite par des routes inexplorées, des bords du Tigre aux rives du Pont-Euxin, et triompha de tous les obstacles. Après avoir aidé Seuthès, roi de Thrace, à remonter sur le trône, il revint en Asie pour combattre les Perses avec Thimbron, puis rentra dans sa patrie en 399. Quoique suspect aux Athéniens, pour avoir combattu avec les Spartiates, il n'en défendit pas moins courageusement la mémoire de son maître Socrate, et publia plusieurs ouvrages qui devaient provoquer le repentir tardif de ses concitoyens. Il devint vers cette époque l'ami et l'admirateur passionné d'Agésilas, le rejoignit en Asie, 395, et fut banni d'Athènes, comme coupable de *laconisme;* il méritait cette condamnation, puisqu'il se trouvait à la bataille de Coronée, où il combattit contre les Athéniens et leurs alliés. Les Spartiates lui conférèrent le droit de *proxénie* dans leur ville, et lui donnèrent des domaines considérables à Scillonte en Elide; il s'établit, en 392, dans cette délicieuse retraite, y passa de longues années et y écrivit ses ouvrages les plus importants. Mais vers la fin de sa vie, il fut forcé de fuir loin de Scillonte, occupée par les Eléens, et de se retirer à Corinthe. Il ne voulut pas rentrer dans sa patrie, quoiqu'on eût révoqué la sentence de bannissement, en 367; mais il envoya ses fils combattre à Mantinée dans l'armée athénienne, 362; il supporta noblement la mort de son fils Gryllus, qui y fut tué. Il mourut, travaillant encore à ses ouvrages, et témoignant par de belles paroles qu'il n'avait jamais cessé d'aimer sa patrie, malgré sa préférence pour les institutions, les mœurs et les grands hommes de Sparte, malgré son aversion pour les déréglements et les excès de la démagogie athénienne. D'ailleurs Xénophon paraît avoir entrevu dans un lointain obscur Alexandre et les Macédoniens; il fut Grec plutôt qu'Athénien, il eut le patriotisme plus large du pays tout entier.— Nous avons de lui quinze ouvrages, en y comprenant l'*Apologie de Socrate* et *la Vie d'Agésilas*, indignes de son talent et probablement apocryphes. Ses ouvrages historiques sont : *les Helléniques,* ou Histoire de la Grèce en 7 livres, depuis la bataille de Sestos, 412, jusqu'à la bataille de Mantinée, 362; c'est la continuation de Thucydide, dont Xénophon, à ce qu'il paraît, aurait conservé l'œuvre; c'est une composition assez froide, où les grands événements sont assez sèchement racontés, qui manque de portée et d'impartialité, où il parle à peine de Pélopidas et d'Epaminondas, mais glorifie outre mesure la politique mauvaise de Sparte. L'*Anabase,* qui contient le récit de l'expédition de Cyrus le jeune et la retraite des Dix mille, est un ouvrage bien supérieur; c'est un récit vivant et intime, où l'auteur occupe simplement le premier plan, et dont toutes les parties sont remarquables. La *Cyropédie* ou l'*Enfance de Cyrus,* en 8 livres, est une sorte de roman politique et moral, où le génie de Xénophon se révèle dans toute sa liberté; la vie de Cyrus n'est pour lui qu'un cadre pour mettre en lumière, dans une suite de récits et de dialogues, l'idéal d'un bon gouvernement et d'un grand prince. Dans ses ouvrages de philosophie, Xénophon est avant tout un moraliste et un historien; dans les *Mémoires* ou *Entretiens de Socrate,* en 4 livres, dans l'*Economique,* le *Banquet,* l'*Hiéron,* il expose fidèlement les opinions de son maître sous la forme animée du dialogue; il n'a point d'originalité, il n'a même peut-être pas compris les grands côtés des doctrines et du caractère de Socrate, mais il écrit franchement, avec simplicité, avec clarté, en homme d'action plutôt qu'en homme de spéculation. Ses ouvrages didactiques et ses opuscules politiques ont le même caractère; il y a des trésors d'expérience et des modèles d'exposition dans ses traités de *la Cavalerie,* de *la Chasse,* de *l'Equitation*; dans ses *Observations sur le gouvernement de Sparte, sur le gouvernement d'Athènes, sur les Finances des Athéniens.*— Les anciens ont admiré la grâce et la douceur du style de Xénophon, qu'ils surnommèrent l'*Abeille attique;* il a une simplicité, qui plaît presque toujours, peu d'éclat, peu d'énergie, en un mot, un rare assemblage de qualités dans un parfait équilibre, sans rien de supérieur ou d'entraînant, une harmonie heureuse et charmante qui le place au premier rang, quoiqu'il ne soit pas un homme de génie. Les éditions les plus célèbres ou les meilleures de Xénophon sont celles de Ph. Giunta, Florence, 1516; d'Asola, Ve-

nise, 1525, in-fol.; de Brylinger, Bâle, 1545, in-fol., grecque-latine; de H. Estienne, 1561 et 1581, in-fol.; de Weiske, Leipzig, 1798-1804, 6 vol. in-8°; de Gail, 1797-1814, 7 vol. in-4°, avec traduction française; de Dübner, dans la collection grecque de Didot, 1838, gr. in-8°. Les meilleures traductions françaises sont celles de Trianon, 1842, 2 vol. in-12, de Talbot, 1859, 2 v. in-16.

Xénophon, d'Ephèse, romancier grec, paraît avoir vécu au IIe siècle. Il a laissé *les Ephésiaques*, ou *les Amours d'Abrocome et d'Anthia*, roman en 5 livres, publié à Londres, 1726, in-4°, et traduit par Jourdan, Paris, 1748.

Xerès-de-la-Frontera, v. de la prov. d'Andalousie (Espagne), au N. E. de Cadix, près du Guadalete; a 39,000 habitants. Commerce de blé, fruits, vins renommés. Les Arabes, commandés par Tarik, y vainquirent Roderic, le dernier roi des Wisigoths, qui y fut tué, 711. Elle fut prise par Alphonse X en 1255.

Xerès-de-los-Caballeros, v. de l'Estrémadure espagnole, à 60 kil. S. de Badajoz. Toiles, cuirs, chapeaux. Aux environs, mines de soufre et d'argent. Patrie de Balboa. Elle fut possédée par les *Chevaliers du Temple*; 9,000 hab.

Xerta, *Indibilis*, v. d'Espagne (Tarragone), à 30 kil. de Tortose, sur l'Ebre; 2,300 hab.

Xertigny, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 16 kil. S. d'Epinal (Vosges). Forges. Il y a près de là un étang, qui verse ses eaux dans la Saône et dans la Moselle; 3,860 hab.

Xerxès Ier, roi de Perse, succéda à son père Darius Ier, en 485 av. J. C. Il pacifia l'Egypte révoltée, puis, sur les instances de son beau-frère Mardonius, sur celles des Aleuades de Thessalie, il renouvela la guerre contre la Grèce, 480. Les Grecs et surtout Hérodote ont donné des détails, à certains égards légendaires, sur son expédition; son armée aurait compté plus de cinq millions d'hommes; il aurait jeté un pont sur l'Hellespont, percé le mont Athos, et étonné par ses cruautés et ses folies. Il reçut la soumission de la Macédoine et de la Thessalie, et arriva aux Thermopyles. Sa flotte, qui comptait 1,200 vaisseaux et 3,000 bâtiments de transport, fut battue par la tempête à la hauteur de Sépias, en Magnésie; Léonidas, aux Thermopyles, lui fit perdre 20,000 hommes; puis, la flotte perse éprouva encore un échec près du promontoire Artemisium. Xerxès avait tout brûlé sur terre jusqu'à la citadelle d'Athènes, lorsque les Grecs, dirigés par Thémistocle, détruisirent sa flotte à Salamine. Xerxès s'empressa de regagner l'Asie par la Thessalie, la Macédoine et la Thrace. Mais ses troupes de terre, commandées par Mardonius, furent battues par les Grecs à Platée; sa flotte fut défaite le même jour près du promontoire de Mycale, 479. Il essaya de corrompre le roi de Sparte, Pausanias, fut poursuivi par les troupes de Cimon, et fut assassiné, en 472, par l'Hyrcanien Artaban. Suivant M. Oppert, ce serait l'Assuérus du livre d'Esther.

Xerxès II, roi de Perse, fils d'Artaxerxès Ier, fut assassiné par son frère Sogdien, 424 av. J. C.

Xhrouet ou **Chrouet**, né à Spa, vivait au XVIIIe s., et montra beaucoup de talent dans l'art de tourner le bois. Il donna des leçons à l'empereur François Ier et à son frère Charles de Lorraine.

Xhrouet (Joseph), graveur distingué du XVIIIe s., né à Spa, de la famille du précédent, a travaillé au grand ouvrage, *les Délices des Pays-Bas*.

Xiloca, riv. d'Espagne, affluent du Xalon à Calatayud, arrose la prov. de Teruel. Cours de 130 kil.

Xilocastron, bourg de la nomarchie d'Achaïe (Grèce), près du golfe de Lépante, à 80 kil. N. O. de Corinthe, sur les ruines de l'anc. *Egyre*. Son port exporte beaucoup de raisins de Corinthe.

Ximena-de-la-Frontera, v. de la prov. de Cadix (Espagne), à 40 kil. N. E. de Médina-Sidonia; 6,000 habitants.

Ximénès (Roderic), d'une noble famille de Navarre, combattit les musulmans, devint archevêque de Tolède et cardinal, et mourut en 1247. On a de lui: *Histoire d'Espagne; Histoire des Ostrogoths; — des Huns et des Vandales; — des Arabes*, de 770 à 1150, publiées par Schott dans l'*Hispania illustrata*, T. II.

Ximénès de Cisneros (François), cardinal et ministre, né à Torrelaguna (Castille), 1436-1517, fils d'un receveur des dîmes, étudia à Salamanque, alla à Rome en 1455, et attira l'attention du pape Sixte IV; mais l'archevêque de Tolède, Carillo d'Acunha, se montra son ennemi et le retint même enfermé pendant six ans dans les cachots de San-Torcaz. L'évêque de Siguenza le nomma son vicaire général, 1480; le comte de Cifuentes, prisonnier des Maures, le chargea d'administrer ses biens, 1483. Il était déjà puissant et recherché, lorsqu'il se fit moine franciscain, pour échapper au monde, 1484. Mais la reine Isabelle le tira de sa solitude de Castañar, pour en faire son confesseur et son conseiller intime. Il put alors déployer les grandes qualités de son génie. Nommé provincial des Cordeliers, il travailla pendant seize ans à réformer les abus, malgré tous les obstacles, malgré le général de l'ordre lui-même. Il accepta, malgré lui, et sur l'ordre du pape, l'archevêché de Tolède, 1495, mais il conserva ses habitudes austères au milieu des grandeurs. Il s'efforça de répandre partout l'instruction, en composant des catéchismes, en multipliant les livres de piété; il protégea les lettrés, fonda des bibliothèques, le collége de Siguenza, l'Université d'Alcala, et travailla lui-même à une édition des œuvres d'Aristote; enfin on lui doit la célèbre *Bible polyglotte*, publiée de 1502 à 1517, en 4 vol. in-fol.

Conseiller intime d'Isabelle, il prit part à tous les actes importants du règne; on peut lui reprocher les moyens violents qu'on employa, après la prise de Grenade, pour empêcher les révoltes des Maures et opérer leur conversion. C'est lui qui eut l'idée d'aller combattre les infidèles jusqu'en Afrique; dans une première expédition, il prit Mers-el-Kébir; dans une seconde expédition, faite à ses frais, il s'empara d'Oran, 1509. Après la mort d'Isabelle, il contint les grands de Castille dans le devoir, 1504, et, après la mort de Philippe le Beau, rattacha le clergé et les villes à Ferdinand le Catholique, qui fut nommé régent, 1506. Le roi, qui ne l'aimait pas, mais qui l'estimait et le craignait, le fit nommer cardinal en 1507, et, à sa mort, 1516, lui confia l'administration de la Castille et de l'Aragon. Pour assurer le trône au jeune roi Charles d'Autriche, Ximénès déjoua les intrigues de ceux qui auraient voulu nommer roi son jeune frère Ferdinand; il acheva *d'écraser la fierté des grands sous ses sandales*; et, comme plusieurs lui demandaient un jour raison de sa conduite, il les conduisit sur un balcon, leur montra ses soldats, son artillerie, et ajouta: « *Voilà la dernière raison des rois* (*Hæc est ultima ratio regum*). » Il réussit; à l'arrivée de Charles en Espagne, le royaume était paisible et florissant; Charles, au lieu de le remercier, ne voulut pas le voir et le relégua dans son diocèse, où il mourut bientôt. Son histoire a été souvent écrite: en Espagne, par Castro (*De vita F. Ximenii*), 1581, in-fol.; par Mendoza, 1653, in-fol.; en France, par Fléchier, Marsollier, Baudier; en Allemagne, par Héfélé, 1844, in-8°, trad. en français par les abbés Sisson et Crampon, 1856, in-8°.

Ximénès (Leonardo), géomètre et astronome italien, né à Trapani, 1716-1786, de l'ordre des jésuites, enseigna dans plusieurs colléges, mais se fit surtout connaître en indiquant les moyens de prévenir les ravages causés par les débordements du Pô et de ses affluents. De toutes parts, les gouvernements lui demandaient des conseils; il fut nommé inspecteur des eaux par Léopold, grand-duc de Toscane. Il a laissé plusieurs savants ouvrages: *Primi elementi della geometria piana*, 1751, in-8°; *De maris æstu*, 1755, in-4°; *Del vecchio e nuovo gnomone florentino lib. IV*, 1757, in-4°, ouvrage précédé d'une histoire de l'astronomie en Toscane; *Nuove sperienze idrauliche*, 1780, in-4°, excellent travail d'hydraulique; etc.

Ximénès (Augustin-Marie, marquis de), littérateur français, né à Paris, 1726-1817, d'une famille originaire d'Aragon, quitta l'armée, où il était devenu mestre de camp pour se livrer aux plaisirs du monde et à la culture des lettres. Il fut de la société de Voltaire, qui le traita assez durement. Mais Ximénès avait la manie d'écrire et le désir de se faire connaître parmi les littérateurs; il se présenta vainement à l'Académie de 1754 à 1804; il écrivit des vers à toutes les époques et pour toute circonstance, pour les sans-culottes, les théophilanthropes, les Bourbons. Il fit jouer trois tragédies, *Epicharis*, 1753, *Amalazonte*, 1754, *don Carlos*, 1761, qui eurent peu de succès. Il a composé des Lettres, des Poésies, collaboré à plusieurs journaux, mais n'a rien laissé qui mérite d'être cité.

Ximo. V. Kiou-siou.

Xingu, riv. du Brésil, vient de la province de Mato-Grosso, coule à travers des territoires peu connus, habités par des peuplades sauvages, arrose la prov. de Para et finit dans l'Amazone, par la rive droite. Elle reçoit de nombreux affluents, et a 2,000 kil. de cours.

Xiphilin (Jean), patriarche de Constantinople, en 1064, était d'une famille noble de Trébizonde. On a pu

lui reprocher la duplicité de sa conduite dans ses rapports avec l'impératrice Eudoxie, veuve de Constantin X. Il mourut en 1075. On a de lui des constitutions sur des matières ecclésiastiques, dans le *Jus græco-romanum* de Leunclavius, et des sermons publiés avec ceux de saint Basile par Matthæi, 1775, in-4°, Moscou.

Xiphilin (Jean), neveu du précédent, moine à Constantinople, a fait, par l'ordre de l'empereur Michel VII, un abrégé des 45 derniers livres de Dion Cassius, qui comprennent l'Histoire romaine depuis César et Pompée jusqu'à Alexandre Sévère. Cette compilation sommaire, souvent défectueuse, renferme des parties dont l'original est perdu; elle a été publiée par Robert Estienne, 1551, in-4°, et traduite en français par Boisguillebert, 1674, 2 vol. in-12, et par le président Cousin, 1678, in-4°, et 1686, 2 vol. in-12.

Xisuthrus, dernier roi antédiluvien, suivant Bérose. Averti en songe par un dieu que les hommes allaient périr, il s'enferma dans un navire avec sa famille et un certain nombre d'animaux. Il en sortit après l'inondation et fut enlevé au ciel. C'est l'histoire de Noé.

Xivrey (Jules **Berger** de), érudit français, né à Versailles, 1801-1863, abandonna l'étude de la peinture pour la littérature. Il donna une élégante traduction de la *Batrachomyomachie* d'Homère et travailla à la nouvelle édition du *Thesaurus græcus* de Henri Estienne. Plusieurs traités d'archéologie historique le firent admettre à l'Académie des Inscriptions, et il fut bibliothécaire à l'Arsenal et à la Bibliothèque nationale. Il a fourni plusieurs savants mémoires au recueil de l'Académie et a écrit dans le *Journal des Débats*. C'est lui qui a recueilli et publié les *Lettres missives de Henri IV* dans la collection des documents inédits sur l'histoire de France. Il a réuni ses meilleurs articles dans deux volumes intitulés : *Essais d'appréciations historiques*.

Xoïs, v. de l'anc. Égypte, dans le Delta, près de Busiris et de Sébennyte. Elle fut le ch.-l. du nome *Xoïte*, et la résidence de la 14e dynastie égyptienne.

Xucar ou **Jucar,** anc. *Sucro*, fleuve d'Espagne arrose la province de Cuença, passe à Cuença, Alcira, Callera, et se jette dans la Méditerranée, après 350 kil. de cours.

Xuthus, fils d'Hellen, eut de Créüse, fille d'Erechthée, deux fils, Ion et Achæus, qui donnèrent naissance aux Ioniens et aux Achéens. On dit que, chassé de Thessalie par ses frères, Dorus et Æolus, il se réfugia à Athènes; et que plus tard il fut encore forcé de fuir par ses beaux-frères, et de se retirer à Ægialus, dans le Péloponnèse.

Xylander (Guillaume **Holtzemann,** dit en grec), traduction du mot allemand, qui signifie *homme des bois*, philologue, né à Augsbourg, 1532-1576, fut professeur de grec à Heidelberg, et joua un certain rôle dans l'histoire de la réforme luthérienne. On lui doit des éditions d'*Euripide*, de *Théocrite*, d'*Etienne de Byzance*, d'*Horace;* des traductions latines de *Tryphiodore*, de *Dion Cassius*, de *Marc-Aurèle, de Plutarque*, de *Strabon;* etc.

Xylopolis, anc. v. de la Mygdonie, en Macédoine.

Xynœcies ou **Metœcies,** fêtes, instituées à Athènes par Thésée, pour rappeler la réunion des anciens dèmes de l'Attique en une seule ville. On les célébrait en juillet.

Xynia, anc. ville de Thessalie (Grèce), sur les bords du lac *Xynias*.

Y

Y (Golfe de l'), bras de mer formé par le Zuyderzée, entre la Hollande septentrionale et la Hollande méridionale. Il pénètre jusqu'à Beverwyk, dans un espace de 27 kil.; sa plus grande largeur est de 5 kil. Amsterdam est près de l'entrée, au S.

Yacoba, pays du Soudan (Afrique centrale), au S. du Haoussa. Mines d'antimoine et d'argent. Il est peu connu.

Yacoub (Ibn-Leitz), fondateur de la dynastie des Soffarides, en Perse, fils de chaudronnier, chaudronnier lui-même, d'où le surnom d'*al Soffar*, se fit chef de brigands, combattit les Tahérites, s'empara du pouvoir souverain, en 862, dans le Séistan, et reçut l'investiture du calife, 862. Il s'empara du Khoraçan, du Tabaristan, du Farsistan, de Hérat, marcha contre Bagdad, mais fut défait par le calife Motammed, 876; il mourut en 879. Il était de la secte d'Ali.

Yacoub Al-Mansour-Billah (Abou-Yousouf), né vers 1209, fut le plus illustre prince de la famille des Mérinides. Il succéda à son frère Abou-Bekr sur le trône de Fez, 1258, s'empara de Salé sur les chrétiens, 1260, de Maroc sur les Almohades, 1269. Il gouverna avec sagesse et avec gloire; le roi de Grenade l'appela à son secours; maître de Tanger, 1275, il s'embarqua pour l'Espagne, fut vainqueur à Ecija, mais signa la paix avec Alphonse X de Castille. Il revint en 1277, et, après la victoire de Séville, prit Alcala, se fit céder Malaga, et excita les craintes du roi de Grenade lui-même. Après avoir soumis le roi de Tlemcen, il reparut en Espagne, 1281, soutint Alphonse X contre son fils Sanche révolté; mais ne put en triompher. Il mourut en 1286.

Yacout (Abou-Abd-Allah), géographe arabe, né vers 1178 en Grèce, mort en 1227, fut esclave, puis associé d'un négociant de Bagdad, voyagea jusqu'aux frontières de l'Inde, et a laissé plusieurs ouvrages d'érudition : *Irschad el-alibba* ou Manuel des lettrés, 4 vol.; *Dictionnaire des poëtes;— des philologues;— de géographie*, dont un abrégé a été traduit en français par M. Barbier de Meynard, 1861, in-8°.

Yadkin, riv. des Etats-Unis, vient des monts Blue-Ridge, arrose la Caroline du Nord, prend le nom de *Great-Pedee*, et se jette dans l'Atlantique, près de Georgetown, après un cours de 520 kil.; c'est une belle rivière, dont le cours est entravé par des rochers et des rapides.

Yagnez (Ferdinand), peintre espagnol, né à Almedina (Manche), mort vers 1560, fut élève de Raphaël. On cite avec éloges ses tableaux dans plusieurs églises et surtout la *Nativité*, la *Résurrection, Saint Pierre, Saint Paul*, dans la cathédrale de Cuença.

Yahia-ben-Gamia, général almoravide, mort en 1148, remporta sur Alphonse d'Aragon la victoire de Fraga, 1134, eut le gouvernement de l'Espagne musulmane, au moment où les chrétiens se soulevaient, où les Almohades débarquaient en Espagne. Il s'allia avec Alphonse-Raymond, roi de Castille, perdit Séville, 1146, Cordoue, 1148, et fut tué dans une bataille sous les murs de Grenade.

Yaïla (Monts). Ils bordent la côte S. E. de la Crimée formant comme une muraille de 150 kil. de long, sur 10 à 40 d'épaisseur, et laissant entre la chaîne et la mer une lisière de petites vallées fertiles, pittoresques. Le point culminant est le *Tchatir-Dagh* (montagne de la Tente), qui a 1,580 mètres de hauteur.

Yakoutes. V. Iakoutes.

Yakoustk. V. Iakoustk.

Ya-loung-kiang, riv. de l'Empire chinois, vient des limites du Thibet et du pays de Khoukhou-noor, et, après un cours de 1,100 kil., se joint au Kin-cha-kiang, pour former le Yang-tsé-kiang.

Yalpuch, riv. de Bessarabie (Russie), a 100 kil. de cours, et se jette près de Bolgrad dans le lac Yalpuch, qui communique avec le Danube par un petit canal. C'est une partie de la limite de la Russie et de la Moldavie, depuis 1856.

Yalta ou **Ialta,** v. de la Tauride (Russie d'Europe), port sur la mer Noire, à 80 kil. S. de Simféropol.

Yambo, port de l'Hedjaz (Arabie), sur la mer Rouge, au S. O. de Médine, dont c'est le port. La ville est entourée de murs; elle fait un commerce actif.

Yanaon, v. de l'Hindoustan, dans le pays des Circars du Nord, sur le Godavéry, à 780 kil. N. E. de Pondichéry. La ville et son territoire ont 8 kil. carrés et 7,000 hab. Ils appartiennent à la France depuis 1752.

Yandabou, v. de l'empire des Birmans (Indo-Chine), sur la rive gauche de l'Iraouaddy, à 92 kil. S. O. d'Ava. Traité de 1826, par lequel les Birmans ont cédé aux Anglais une partie de leurs provinces méridionales.

Yanez (Ferdinand), peintre espagnol, né dans la Manche, vers la fin du XVe siècle, étudia en Italie, et rappelle la manière de Léonard de Vinci. Il mourut vers 1555.

Yang-tcheou, v. de la prov. de Kiang-sou (Chine), sur le canal impérial et près du Yang-tsé-kiang, à 70 kil. N. E. de Nankin. Beau palais impérial. Soieries, crêpes. Grand commerce de sel; cultures de fleurs renommées; 2.000.000 (?) hab.

Yang-tsé-kiang, c'est-à-dire *fils aîné de la mer*, ou **Fleuve Bleu**, appelé aussi **Ta-kiang**, le grand fleuve, le plus grand fleuve de l'Asie, dans l'empire chinois, est formé par la réunion du Ya-loung-kiang et du Kin-cha-kiang; coule de l'O. à l'E. dans les provinces de Sse-tchouan, Hou-pe, Kiang-si, Ngan-hoei, Kiang-sou; passe à Wou-tchang, Han-keou, Han-yang, Ngan-king, Nan-king et Tching-kiang; et se jette dans la mer Bleue, après un cours de 2.900 kil., ou de 4,500 kil., depuis les sources du Kin-cha-kiang. Il reçoit : à droite, l'Ou-kiang, le Youan-kiang, le Hang-kiang; à gauche, le Min-kiang, le Kia-ling-kiang, etc. La marée se fait sentir jusqu'au lac Pho-yang, à 600 kil. de la mer; les navires le remontent jusqu'au lac Thoung-thing, à 1.000 kil. Il a 31 kil. à son embouchure et est très-poissonneux. Il est maintenant ouvert aux Européens.

Yani, roy. de la Sénégambie (Afrique), à la droite de la Gambie. Le territoire est fertile en blé, tabac, coton, indigo; nourrit beaucoup de bestiaux et renferme de grandes forêts. La capit. est *Kataba*.

Yankees, nom donné par les Anglais aux habitants des Etats-Unis, surtout à ceux de la Nouvelle-Angleterre. C'est une sorte de sobriquet dérisoire, dérivé, dit-on, du mot *English* (Anglais), mal prononcé.

Yan-ngan, v. importante de la province de Chen-si (Chine).

Yan-phing, v. de la prov. de Fou-kian (Chine), au N. O. de Fou-tchéou.

Yan-Tcheou, v. de la prov. de Chan-toung (Chine); — v. de la prov. de Tché-kiang (Chine).

Yao, empereur célèbre de la Chine, vivait, disent les annales chinoises, 23 siècles av. J. C. On lui attribue un calendrier et l'invention de la musique religieuse. C'était un prince savant, bon et charitable. On place sous son règne une grande inondation, qu'on a voulu assimiler au déluge d'Ogygès.

Yao, v. du Japon, dans l'île de Niphon sur le golfe d'Osaka, à 60 kil. S. O. de Kioto; 15,000 hab.

Yaouri, royaume du Soudan (Afrique centrale), entre le Haoussa à l'E. et le Borgou à l'O. On y cultive le blé, le riz, le tabac, l'indigo. Le gouvernement est absolu. — La capitale, *Yaouri*, près de la rive gauche du Kouarra ou Niger, à 250 kil. de Sackatou, est grande et bien peuplée.

Yapura, riv. de l'Amérique du Sud, vient des Andes, arrose la république de l'Equateur, pénètre dans le Brésil, traverse la province de Para et se jette dans l'Amazone, après un cours d'environ 1,500 kil.

Yard, mesure de longueur, en Angleterre, valant $0^m,914$.

Yarkand, riv. du Turkestan oriental, vient du point de jonction des monts Karakoroum et Thsoung-ling, et, après un cours de 1,600 kil. se jette dans le lac Lop-noor. Elle reçoit le Kaschgar et le Khotan.

Yarkand, v. du Turkestan oriental, sur la rivière de son nom, est une place de guerre, avec une forte garnison. Ses bazars sont bien fournis; on y fabrique des tapis, des étoffes de soie, de coton, de lin, des objets en jaspe. Le commerce est actif avec Samarcande, Boukhara, Balkh, Hérat. Elle fut la capitale du royaume de Kaschgar, et a été réunie à l'empire chinois depuis 1757; 60,000 hab. (?)

Yarmouth, v. du comté de Norfolk (Angleterre), à 28 kil. N. de Norwich, à l'embouchure de la *Yare*, petite rivière de 66 kil. Elle est entourée d'un mur; on y a élevé une colonne à Nelson. Port actif pour l'exportation des produits agricoles et des objets manufacturés du comté. Pêche du hareng, quoique la côte soit mauvaise. Arsenal, chantier de construction. Bains de mer fréquentés; 42,000 hab.

Yarriba, roy. du Soudan (Afrique centrale), au S. du Borgou. La capitale est *Katonga*.

Yativa. V. Jativa.

Yatreb, nom primitif de *Médine*, avant Mahomet.

Yazoo, riv. des Etats-Unis, arrose l'Etat de Mississipi et se jette dans le fleuve, après 450 kil. de cours. C'est un torrent profond, impétueux, mais navigable, qui arrose un pays très-riche.

Yazoo-City, v. de l'Etat de Mississipi (Etats-Unis), sur la rivière de ce nom, à 80 kil. N. O. de Jackson. Commerce considérable de coton, envoyé à la Nouvelle-Orléans.

Ybera (Laguna de) ou **Caracares,** lac de l'Amérique du Sud, dans l'Etat de Buenos-Ayres, a 220 kil. de longueur sur 130 de large. Il donne naissance à 3 rivières, et est couvert de petites îles remplies de gibier.

Yberville (Lemoyne d'), d'origine normande, né à Montréal (Canada), 1662-1706, construisit un fort pour protéger les établissements français de la baie d'Hudson, le défendit contre les Anglais, puis les combattit courageusement au Canada. En 1698, il reconnut les embouchures du Mississipi, dont une branche reçut son nom, remonta le fleuve et fonda la première colonie française de la Louisiane. Il enleva aux Anglais l'île de Nevis et 30 bâtiments, 1706; il mourut lorsqu'il allait attaquer la Jamaïque. — Son frère, *Lemoyne de Bienville*, gouverneur de la Louisiane, a fondé la Nouvelle-Orléans, au XVIIIe s.

Ybicuy. V. Ibicuy.

Yé, v. de l'Indo-Chine anglaise, sur le golfe de Martaban, dans un territoire couvert de jungles.

Yecla, v. de la prov. et à 70 kil. de Murcie (Espagne). Savon blanc, eau-de-vie, cuirs; commerce de vins; 14,000 hab.

Yedena-Shuebon. V. Mandalé.

Yédo, grande ville de l'île de Niphon (Japon), sur la côte orientale, à l'embouchure de l'Okava. Jadis résidence du Taïcoun, elle se compose de deux villes : la ville officielle, qui comprend le Siro, grand palais-forteresse, les palais des Daïmios, les temples; et la ville populaire. Yédo renferme beaucoup d'établissements d'instruction, et exporte des bronzes, des laques, des porcelaines, des objets en écaille, en ivoire, etc. Il y avait à Yédo 1 800.000 hab., dont 200,000 prêtres et 180,000 soldats du Taïcoun; auj. 675,000 hab.

Yell ou **Zell,** l'une des Shetland, entre Mainland et Uist, longue de 40 kil. sur 13 de large. Elle a 3,500 hab. et trois petits ports.

Yellow-Stone (la pierre jaune), riv. des Etats-Unis, affluent navigable du Missouri, a environ 1.800 kil. de cours, et reçoit le Bighorn et le Powder.

Yemanah, v. très-ancienne du Nedjed (Arabie), à 130 kil. S. E. de Derreyeh, près de l'Aflan.

Yémen, région de l'Arabie au S. O., entre l'Hedjaz au N., la mer Rouge à l'O., le détroit de Bab-el-Mandeb au S. O., le golfe d'Aden au S., l'Hadramaout à l'E., le Nedjed au N. E. C'est l'*Arabie Heureuse* des anciens. Le *Tehama*, à l'O., est un pays de plaines arides et desséchées; mais le *Djébaïl*, au centre et à l'est, renferme des vallées fertiles, bien cultivées, d'un climat agréable; on y trouve les plantes aromatiques, l'encens, la myrrhe, le baume, les dattes, le café dit de *Moka*. L'Yémen renferme 3.000,000 d'habitants et forme un Etat gouverné par l'iman de Sana, chef de la secte des Zeïdites, et vassal nominal du sultan. Les villes princ. sont : Sana, Mareb, Bedr, Damar, Loheïah, Hodeïdah, Moka. Aden est au pouvoir des Anglais depuis 1839.

Yenne, *Epauna*, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 24 kil. N. O. de Chambéry (Savoie), sur le Rhône. Anc. capitale du Petit-Bugey. Sigismond, roi de Bourgogne, y tint un concile, en 517; 2,880 hab.

Yeomanry, milice à cheval, en Angleterre, composée de propriétaires des campagnes, ou *yeomen*. Elle est chargée de la police locale et de la défense du pays.

Yeou, riv. du Soudan (Afrique centrale), profonde et rapide, qui a 100 mètres de largeur à son embouchure, arrose le Haoussa et le Bournou, et se jette dans le lac Tchad au N. de Kouka. Cours de 750 kil.

Yeovil, v. du comté de Somerset (Angleterre), sur l'Yvel ou Yeo, à 26 kil. S. de Wells. Grandes fabriques de gants. Sources minérales; 7,000 hab.

Yères, riv. qui prend sa source près de Villegagnon (Seine-et-Marne), arrose l'arrond. de Corbeil (Seine-et-Oise), et se jette dans la Seine, par la rive droite, à Villeneuve-Saint-Georges. Nombreuses maisons de campagne sur ses rives; 90 kil. de cours.

Yères, bourg de l'arrond. et à 15 kil. N. de Corbeil (Seine-et-Oise), sur l'Yères. Filature de laine. Beau château de La Grange, qui appartint à La Fayette; anc. abbaye de Bénédictines fondée en 1122; 1,000 hab.

Yermouk, *Hieromax*, riv. de Syrie, sur les bords laquelle les Arabes battirent l'armée d'Héraclius, en 636.

Yerville, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 12 kil. N. E. d'Yvetot (Seine-Inférieure). Tissus de coton, briqueteries, 1,652 hab.,

Yéso, l'une des grandes îles du Japon, séparée au S. de Niphon par le détroit de Tsongaar, au N. O. de Tarrakaï par le détroit de La Pérouse, au N. E. des

Kouriles par le détroit d'Yéso, a 560 kil. sur 450. Elle est sillonnée par une chaîne de montagnes, qui renferme des volcans, des mines d'or, de cuivre et de plomb. Les côtes forment plusieurs baies importantes. Il y a de vastes forêts de sapins, de bouleaux et de cyprès. Les Japonais possèdent le sud de l'île, qui forme le gouvernement d'*Yéso;* v. princ., Matsmaï et Hakodadi. Le nord est peuplé d'environ 100,000 Aïnos, qui sont presque sauvages.

Yeste, bourg de la prov. d'Albacète (Espagne). Étoffes communes de laine; bains d'eaux minérales aux environs; 5,500 hab.

Yeu (Ile **d'**). V. Dieu.

Yèvres, commune de l'arrond et à 20 kil. de Châteaudun (Eure-et-Loir).

Yévrette, petite rivière qui se joint à l'Auton, à Bourges, pour former l'Evre; 45 kil. de cours.

Yezd, v. du Farsistan (Perse), à 260 kil. S. E. d'Ispahan, dans une plaine sablonneuse. Citadelle. Étoffes de soie, de soie et or ou argent, de taffetas, draps, châles tartans. Entrepôt du commerce de l'Inde, de Hérat, de Boukhara et d'Ispahan; 30,000 hab.

Yezdegerd Ier, ou **Yezdedgerd,** roi de Perse, de la dynastie des Sassanides, fils de Sapor III, succéda à son frère Varanes IV, en 399, fut en paix avec l'empire romain, et se montra tolérant envers les chrétiens; mais il encourut la haine des mages. Il mourut d'une chute de cheval, en 420.

Yezdegerd II, roi de Perse, petit-fils du précédent, succéda à Varanes V, son père, en 441; fut brave et généreux, mais persécuta les chrétiens. Il força Théodose II à lui céder la Persarménie, et eut à lutter contre les Huns.

Yezdegerd III, roi de Perse, né en 617, petit-fils de Khosroës II, fut proclamé roi, le 16 juin 632; c'est le commencement d'une ère pour les Perses. Il repoussa le calife Omar, qui voulait lui imposer l'islamisme; ses armées furent battues par les Arabes à Djalulah, à Nehavend, à Kadésiah; chassé de province en province, il implora l'appui des Tartares et des Chinois, reparut en 651 dans le Khoraçan; mais fut trahi, près de Mérou, par ses auxiliaires turcs et périt misérablement. Avec lui finit la dynastie des Sassanides.

Yézid Ier, 2e calife ommiade, né en 644, succéda à Moaviah, son père, en 680. Avare et intempérant, il eut à lutter contre un rival, Hoccin, second fils d'Ali, qui périt à Kerbelah; Abdallah se mit alors à la tête des Chyitres et se fit proclamer à La Mecque et à Médine; Médine tomba au pouvoir d'Yézid, qui fit tuer ou vendre comme esclaves tous les habitants; mais La Mecque résista. Yézid mourut détesté, en 683.

Yézid II, 9e calife ommiade, né en 684, petit-fils du précédent, succéda à son cousin Omar II, en 720. Sous le règne de ce prince indolent, son frère Moslemah soumit le Khoraçan rebelle; et son général, Al-Samah, fut vaincu sous les murs de Toulouse par Eudes, duc d'Aquitaine, en 721. Yézid mourut en 724.

Yézid III, 12e calife ommiade, né en 701, fils de Walid Ier, succéda à son cousin, Walid II, 744. Il mourut peu de temps après.

Yézidis, peuple de la Turquie d'Asie, que l'on trouve entre Mossoul et le Khabour, ou dans le sud de la Syrie et du Kourdistan. Ils sont au nombre d'environ 200,000, détestent l'islamisme, attaquent souvent les caravanes et reconnaissent pour chef de leur religion particulière le cheikh Yézid. Reschid-Pacha leur a fait une guerre cruelle en 1834.

Yoens (Jean), doyen des bateliers de Gand, au XIVe siècle, se mit à la tête du peuple soulevé contre le comte de Flandre, Louis de Male, et forma le parti des *Blancs-Chaperons.* Il mit le feu au château de Wondelghem, entraîna Bruges dans la ligue, 1379, et mourut subitement, peut-être empoisonné.

Yokohama, v. de l'île de Niphon (Japon), sur la baie de Kanagawa. Elle a été occupée, en 1863, par les forces maritimes de la France et de l'Angleterre; puis ouverte au commerce des Européens; 10,000 hab. Ce n'était qu'un village avant 1859. La compagnie des Messageries nationales y a un dépôt de charbon. On exporte du thé, des soies et du coton.

Yolofs, Ghiolofs ou **Ouolofs,** peuples nègres de la Sénégambie. Ils sont soumis à la France et combattent avec nous les Peuls et les Maures. Ils habitent le Oualo, le Cayor, le Djiolof, presque tout l'ouest du Sénégal, entre le Sénégal et la Gambie. Ce sont de beaux noirs, grands, bien faits, braves et cultivateurs. Les mulâtres, issus du mélange des Français et des Yolofs, sont assez nombreux et très-intelligents.

Yon (Saint), disciple de saint Denis, passe pour avoir fondé une église à Châtres (Arpajon), et pour avoir subi le martyre en 290. Fête, le 5 août.

Yon (Saint-), abbaye près de Rouen, où les Frères des écoles chrétiennes avaient leur principal établissement, ce qui leur fit donner le nom de *Frères de Saint-Yon.*

Yon, riv. de France, affluent du Lay, arrose le département de la Vendée, et passe à la Roche-sur-Yon (jadis Napoléon-Vendée). Cours de 65 kil.

Yonne, *Icauna,* riv. de France, vient des étangs de Belleperche, au pied du mont Beuvron (Nièvre), arrose le départ. de l'Yonne, une petite partie de Seine-et-Marne, et se jette dans la Seine, par la rive gauche, à Montereau, après un cours de 288 kil. Elle passe à Corbigny, Clamecy, Coulanges, Auxerre, Joigny, Villeneuve-le-Roi, Sens, et transporte beaucoup de bois, de charbons et de vins. Elle reçoit la Moine, le Touron, le Beuvron, la Cure, l'Armançon, la Vanne; elle est reliée à la Loire par le canal du Nivernais, à la Saône par celui de Bourgogne.

Yonne (L'), département de la France du centre, entre les départ. de Seine-et-Marne au N.; de l'Aube et de la Côte-d'Or à l'E.; de la Nièvre au S.; du Loiret à l'O. Le sol est accidenté, et traversé à l'E. par plusieurs ramifications du Morvan. Il est arrosé par l'Yonne, la Cure, l'Armançon, le Serein, la Vannes, le Loing, et traversé par les canaux du Nivernais, de Bourgogne et de Briare. Récolte de céréales, de légumes, de bons fruits, de châtaignes; vins estimés (Tonnerre, Auxerre, Coulanges, Chablis, etc.); bois qui renferment beaucoup de gibier; beaux pâturages. Fer, granit rouge, grès à paver, pierres de taille, pierres meulières et lithographiques, ocre, argile, craie. L'industrie est peu développée: fers, draps, lainages communs, verreries, faïenceries, tonnellerie. Commerce d'exportation. La superficie est de 742,804 hectares et la population de 363,608 habit. Le ch.-l. est Auxerre; il y a 5 arrond.: Auxerre, Avallon, Joigny, Sens, Tonnerre. Il a été formé de parties de la Champagne, de la Bourgogne et de l'Orléanais. Il forme le diocèse de Sens, fait partie de la 5em région militaire et dépend de la Cour d'appel et de l'Académie de Paris.

Yorck (Jean-David-Louis), comte **de Wartenburg,** général prussien, né à Kœnigsberg, 1759-1830, d'une famille d'origine anglaise, servit dans l'armée hollandaise, rentra dans l'armée prussienne, devint colonel de cavalerie, en 1803, montra de l'énergie dans les désastres de 1806, fut nommé major général, 1807, puis inspecteur de toutes les troupes légères, 1810. Il commandait le corps prussien de l'armée française dans la campagne de Russie, et faisait partie du corps de Macdonald, qui resta en Livonie. Lors de la retraite, pressé par les patriotes allemands, surtout par Stein, il se décida à faire défection, dans les derniers jours de décembre, et se réunit aux Russes, quoique officiellement désavoué par le roi de Prusse. Il continua de faire partie du corps de Wittgenstein, combattit avec acharnement à Lutzen et à Bautzen; entra dans l'armée de Silésie, sous Blücher, et se distingua depuis le combat de la Katzbach jusqu'à la bataille de Laon, où il défit le corps de Marmont, 10 mars 1814. Créé comte de Wartenburg, il commanda l'armée de Silésie et de Posen. Il fut nommé feld-maréchal en 1821.

York, comté d'Angleterre au N. E., a pour bornes: la mer du Nord, à l'E.; les comtés de Lincoln, de Nottingham et de Derby, au S.; ceux de Chester, de Lancastre et de Westmoreland, à l'E.; celui de Durham au N. Il a 1,479,000 hectares et 2,395,500 hab. Le ch.-l. est *York.* Il se divise en trois *Ridings* ou provinces: le *North-Riding*, arrosé par la Tees, la Derwent et l'Ouse, est généralement montagneux; il y a des vallées fertiles et pittoresques, au pied des Moorlands; on y élève des chevaux renommés, et on y trouve du plomb, du fer, du marbre, de la pierre à chaux; les villes princ. sont: Boroughbridge, Marston-Moor, Northallerton, Pickering Richmond, Scarborough, Visby; — le *West-Riding* est arrosé par le Calder, le Don, l'Aire, la Ribble; la partie orientale est plate, la partie occidentale est pittoresque. Il y a de nombreux troupeaux et de belles forêts. C'est peut-être le pays le plus manufacturier du monde; il suffit de nommer Bradford, Halifax, Leeds, Sheffield, Wakefield, Huddersfield, etc., etc.; — l'*East-Riding*, entre la mer, l'Humber, l'Ouse et la Derwent, a des sites variés vers l'embouchure de l'Humber. L'agriculture y est très-perfectionnée, mais l'industrie est moins importante. Les villes princ. sont: Hull, Beverley,

Pocklington. La ville d'*York* forme comme une 4e division.

York. *Eboracum*, cité-comté, au confluent de l'Ouse et du Trent, à 320 kil. N. de Londres. Archevêque, primat d'Angleterre, cathédrale du XIIIe siècle et du XIVe, l'un des plus beaux monuments gothiques de l'Europe ; parmi de nombreuses églises remarquables, celle de Tous-les-Saints ; restes d'une célèbre abbaye. Bel hôtel de ville du XVe siècle ; palais de justice, prison. Beaucoup de ruines et d'antiquités romaines. — Fabr. de chaussures, de toiles, de gants, de verres, etc. ; commerce de toiles, drogues, verre, jambons, etc. — Ancienne capitale des Brigantes, Eboracum ou York fut importante sous les empereurs romains ; Adrien, Septime Sévère y séjournèrent; Constance Chlore y mourut ; Constantin y fut proclamé empereur. Elle fut la capitale des royaumes saxons de Northumbrie et de Deïra. Elle fut presque ruinée par Guillaume le Conquérant ; elle vit plusieurs combats dans la guerre des Deux Roses et sous Charles Ier. Patrie d'Alcuin et de Flaxman. Elle a perdu de son importance et ne possède plus que 44,000 hab.

York, l'une des îles de l'archipel de la Nouvelle-Bretagne (Mélanésie), a un bon port, *Hunter*.

York (Cap), pointe septentrionale de l'Australie, sur le détroit de Torrès, en face de la Nouvelle-Guinée.

York, fort de la Nouvelle-Galles méridionale (Amérique anglaise), sur la côte O. de la mer d'Hudson. Grand entrepôt de pelleteries.

York ou **Toronto.** V. Toronto.

York, port de l'Etat du Maine (Etats-Unis), à 16 kil. N. E. de Portsmouth. Commerce actif ; 3,500 hab.

York (Maison d'), branche de la famille royale des Plantagenets, en Angleterre, qui descendait d'Edouard III par Edmond de Langley, 4e fils de ce prince. Le fils d'Edmond, Richard, épousa Anne Mortimer, petite-fille de Lionel de Clarence, 2e fils d'Edouard III. Richard, né de cette union, disputa plus tard le trône à Henri VI, qui descendait du duc de Lancastre, 3e fils d'Edouard III. La maison d'York avait dans ses armoiries une *rose blanche*, la maison de Lancastre *une rose rouge ;* de là le nom de la guerre civile *des Deux Roses*. La maison d'York a donné trois rois à l'Angleterre, Edouard IV, Edouard V et Richard III.

York (Edmond **de Langley,** duc d'), 4e fils d'Edouard III, d'abord comte de Cambridge, fut l'un des régents de l'Angleterre sous son neveu, Richard II, favorisa la révolte du duc de Lancastre, et reconnut le fils de ce prince, Henri IV, comme roi d'Angleterre. Il mourut en 1402. — Son fils, Richard d'York, comte de Cambridge, fut décapité, en 1415, par l'ordre de Henri V, pour avoir conspiré.

York (Richard, duc d'), fils de ce dernier et d'Anne Mortimer, né en 1416, réunit les droits des deux maisons d'York et de Clarence, fut régent de France, à la mort du duc de Bedford, 1435, et signa en 1443 une suspension d'armes avec Charles VII. Il eut pour successeur le duc de Somerset, et fut envoyé en Irlande, 1447. Mécontent de cette sorte de disgrâce, ennemi de la reine Marguerite d'Anjou, il ne fut pas étranger au meurtre du duc de Suffolk, 1450, et à la révolte de l'aventurier irlandais, John Cade, 1450. Il se mit à la tête du parti qui se déclarait de plus en plus ouvertement contre la cour, la reine Marguerite et le faible roi Henri VI. Il réclama d'abord le titre de *Protecteur* et le gouvernement du royaume ; puis, soutenu par le duc de Norfolk, par la puissante famille des Nevils, il leva l'étendard de la révolte et commença la guerre civile des Deux Roses. Vainqueur à Saint-Albans, 1455, il se fit de nouveau décerner le titre de protecteur; mais Marguerite ne tarda pas à obtenir du Parlement la déclaration que Henri VI était capable de gouverner par lui-même, et la guerre recommença. De nouveau vainqueur à Northampton, grâce à Warwick, 1460, maître de la personne du roi, il réclama la couronne; les lords se contentèrent de le déclarer héritier présomptif de Henri VI, au détriment du jeune prince de Galles. Marguerite d'Anjou protesta; le duc d'York, ne voulant pas reculer devant une femme, fut tué à Wakefield, 1460; sa tête, couronnée de papier, fut exposée sur les murs d'York. De son mariage avec Cécile Nevil il avait eu 4 fils : Edouard, comte de March, qui fut Edouard IV ; Edmond, comte de Rutland, tué dans la déroute de Wakefield ; George, duc de Clarence ; et Richard, duc de Glocester, qui fut Richard III ; une de ses filles, Marguerite, fut la 3e femme de Charles le Téméraire.

York (Jacques, duc d'). V. Jacques II.

York (Le cardinal d'). V. Stuart (H.-Benoit).

York et d'Albany Frédéric, duc d', 2e fils de George III, roi d'Angleterre, 1763-1827, pourvu de l'évêché luthérien d'Osnabrück, préféra la carrière des armes, servit sous Frédéric II, et épousa la fille aînée du prince royal, depuis Frédéric-Guillaume III. Il commanda en 1793 l'armée anglaise envoyée dans les Pays-Bas pour aider les Autrichiens; il prit Valenciennes, mais échoua devant Dunkerque et fut battu à Hondschoote. Il fut vivement poursuivi par les Français et forcé de s'embarquer à Cuxhaven. Nommé feld-maréchal, 1795, commandant des Anglais en Hollande, il fut battu par Brune à Bergen, à Kastricum, et forcé de capituler à Alkmaar, 1799. Il fut accusé d'avoir favorisé les dilapidations de sa maîtresse, mistriss Clarke, qui trafiquait des commissions d'officier ; se livra à la dissipation et à la débauche, vit plus d'une fois ses meubles saisis par ses créanciers, mais combattit toujours l'émancipation des catholiques.

York-Town, port de l'Etat de Virginie (Etats-Unis), sur la rivière d'York, à 110 kil. S. E. de Richmond. La capitulation de lord Cornwallis, en 1781, fut l'un des événements qui préparèrent la fin de la guerre de l'Indépendance américaine ; 2,000 hab.

Yo-tchéou. v. de la prov. de Hou-nan (Chine), peuplée, dit-on, de 200,000 hab.

Youan-kiang, v. de la prov. de Yun-nan (Chine). Grande fabrication de soieries

Youan-tcheou, v. de la prov. de Kiang-si (Chine), à 180 kil. S. O. de Nan-tchang.

Youghall, v. du comté de Cork (Irlande), à l'embouchure du Blackwater, à 45 kil. S. E. de Cork. Lainages grossiers, poterie, briques. Port vaste et sûr ; 12,000 hab.

Young (Edouard), poëte anglais, né à Upham (Hampshire), 1684-1765, fils d'un chapelain de Guillaume III, agrégé de l'université d'Oxford, s'occupa beaucoup plus de poésie que de droit. Il écrivit d'abord quelques pièces de vers, sans grande valeur, pour gagner la faveur des grands, fit jouer avec succès une tragédie de *Busiris*, 1719, s'attacha au duc de Wharton, qui le traita généreusement, et réussit peu avec sa tragédie de *la Vengeance*, qui est cependant son chef-d'œuvre. Mais ses satires, réunies sous le titre de *Love of fame, the universal passion*, 1725-28, eurent beaucoup plus de succès, quoiqu'elles manquent de colère et de gaieté. En 1727, il entra dans les ordres, pour obtenir quelque bénéfice, fut nommé au rectorat de Welwyn, dédia deux odes à Voltaire alors en Angleterre, et fut chapelain de George II. La mort de sa belle-fille, qu'il chérissait, et celle de sa femme, 1740, le jetèrent dans une profonde mélancolie et lui inspirèrent ses *Pensées nocturnes* ou ses *Méditations de la Nuit*, qui ont assuré sa réputation. C'est un ouvrage emphatique, rempli de déclamations, d'images lugubres, manquant souvent de sensibilité et même de poésie, mais avec un certain luxe d'imagination. Les *Pensées nocturnes*, divisées en *Nuits*, parurent de 1742 à 1746 ; chaque *Nuit* est dédiée à un grand personnage. Il fit jouer une troisième tragédie, *les Frères*, en 1753; il obtint enfin, en 1761, la place de secrétaire du cabinet de la princesse douairière de Galles, et publia, en 1762, son dernier ouvrage, le poëme de *Résignation*. Ses *Œuvres* ont été souvent réunies, 1762, 4 vol. in-12; 1802, 3 vol. gr. in-8°; 1834 et 1852, 2 vol. in-8°. Le Tourneur en a donné une traduction, 1796, 6 vol. in-18; Barère a publié quelques extraits d'Young, *Beautés poétiques*, 1804, in-8°, et un anonyme a mis en vers libres les plus beaux passages des *Nuits*, sous le titre de *Vérités philosophiques*, 1747, 2 vol. in-12.

Young (Arthur), agronome anglais, né à Londres, 1741-1820, fils d'un ecclésiastique, travailla dans une maison de commerce de Lyon, publia une brochure sur *la Guerre de l'Amérique du Nord*, 1758, et créa un recueil périodique, *Universal Museum*. Mais ses goûts le portaient vers l'agriculture ; il exploita d'abord une ferme dans l'Essex, mais sans beaucoup de succès, lord Kinsborough lui confia l'administration d'un vaste domaine, qu'il améliora. Mais il dut sa réputation à ses écrits et surtout à ses voyages agronomiques dans la Grande-Bretagne : *Six week's Tour through the southern counties of England and Wales*, 1768, in-8°; *a Six months' Tour through the north of England*, 1770 4 vol. in-8°; *a Tour in Ireland*, 1780, 2 vol. in-8. Son *Manuel du Fermier*, publié en 1771, est encore aujourd'hui populaire. Il fonda la grande publication : *Annals of Agriculture*, 1790-1804, 40 vol. in-8°. Il fit un voyage célèbre

en France, au moment où commençait notre révolution; et publia une relation, tableau complet de l'état de notre pays vers 1789 : *Travels during the years* 1787-8 *and* 9, ouvrage plusieurs fois réimprimé, et traduit en français par Soulès, 1793, 3 vol. in-8, et par Lesage, 1856, 2 vol. in-12. *Les Voyages en Italie et en Espagne pendant les années* 1787 *et* 1789, également traduits par Lesage, 1859, en forment la suite naturelle. Il fut nommé secrétaire du Bureau d'agriculture, membre de la Société royale de Londres. On lui doit encore beaucoup d'ouvrages : *Letters to the landlords of the Great-Britain*, 1771, 2 vol. in-8°; *Rural economy*, 1772, in-8°; *Political arithmetic*, 1774, in-8°, trad. en français par Fréville, 1775, 2 vol. in-8°; etc., etc. Beaucoup de ses ouvrages d'agriculture, des plus importants, ont été, d'après les ordres du Directoire, traduits en français par Lamare, Benoist, Billecoq, sous ce titre : *le Cultivateur anglais*, an IX, 18 vol. in-8°.

Young (Thomas), savant anglais, né à Milverton (Somerset), 1773-1829, d'abord médecin, put se livrer à son goût pour les sciences, après avoir recueilli l'héritage de son oncle. Il commença ses curieuses recherches sur les phénomènes de la vision, dans un mémoire intitulé : *Outlines and experiments respecting sound and light*, 1799, et soutint que le cristallin était doué de la propriété de changer de courbure. Nommé professeur de philosophie naturelle à l'Institut royal, il fit des leçons qui ont formé le fond du *Course of Lectures on natural philosophy and mechanical arts*, 1807, 2 vol. in-4°, trad. par Hachette, 1829, in-32; c'est là qu'il a développé la belle *théorie des interférences*, dont on peut le considérer comme l'inventeur. Il imagina l'*ériomètre*, pour mesurer les dimensions des plus petits corps. Il tenta, avant Champollion, d'expliquer les hiéroglyphes, étudia l'inscription de Rosette et découvrit que les signes renfermés dans des encadrements elliptiques correspondent aux noms propres, et que les cartouches représentent non des idées, mais des sons. Il fut l'un des secrétaires de la Société royale et secrétaire du Bureau des longitudes. Il exerçait en même temps la médecine et fut l'un des médecins de l'hôpital Saint-George. On lui doit encore : *an Introduction to medical literature*, 1813, in 8°; *Account of some recent discoveries in hieroglyphical literature*, 1823, in-8°; *Hieroglyphics collected by the Egyptian Society*, 1823-28, in-fol.; etc. En 1855, on a donné un choix de ses œuvres, *Miscellaneous works*, 4 vol. in-8°.

Young-tchang, v. de la prov. d'Yun-nan (Chine), à 360 kil. O. d'Yun-nan. Elle est très-peuplée et fait un grand commerce avec l'empire Birman.

Youn-ling, chaîne de montagnes de l'Asie intérieure, entre la Chine propre et le Thibet. Les monts Pé-ling s'en détachent vers l'est. V. Yun-ling.

Yousouf, dernier wali d'Espagne au nom des califes d'Orient, s'était distingué par son courage et sa bonne administration, lorsque Abdérame, échappé au massacre des Ommiades, vint se faire reconnaître calife à Cordoue, 756. Yousouf fut battu à Moussarah, près de Cordoue, puis près d'Almuñecar, et enfin périt près de Lorca, 758.

Yousouf-Balkin, fondateur de la dynastie des Zeïrites en Afrique, vers 971, s'empara de Bougie, Biskara, Bafra, Tlemcen, Fez, reçut l'investiture du calife Moez-Ledinillah, et mourut en 984.

Yousouf-ben-Taschfyn, chef musulman d'Afrique, se mit à la tête des Almoravides, en 1069, fonda Maroc, détruisit la puissance des Zéirites, passa en Espagne, battit Alphonse VI de Castille, à Zalaca, en 1086, et mourut en 1106.

Yperlée, riv. de la Flandre occidentale (Belgique), naît à Zillebeke, près d'Ypres, et vient finir dans l'Yser, à 4 kil. au-dessus de Nieuport, après un cours de 65 kil.

Ypres, en flamand *Yperen*, ch.-l. d'arrond. de la Flandre occidentale (Belgique), sur l'Yperlée, à 51 kil. S. O. de Bruges. On y remarque la *Halle*, avec son beffroi, vaste monument des XIIIe et XIVe s. ; l'église Saint-Martin, du XIIIe s.; l'ancienne *châtellenie*, etc. Dentelles, étoffes de laine, de coton, rubans, savons, tabac, tanneries ; commerce d'huile et de grains. Ypres, ville forte, souvent prise et reprise, au moyen âge et aux temps modernes, eut un évêché de 1560 à 1801 ; Jansénius fut évêque d'Ypres, en 1635 ; 18,000 hab. Au moyen âge, la population fut, dit-on, de 200,000 hab.

Ypsilanti (Alexandre), grec fanariote, d'une famille originaire de Trébizonde, qui prétendait descendre des Comnènes, et qui fut riche et puissante à Constantinople au XVIIIe siècle, fut hospodar de Valachie, mais disgracié et mis à mort en 1805.

Ypsilanti (Constantin), fils du précédent, né à Constantinople, 1760-1816, fut drogman à la cour de Selim III, puis hospodar de Moldavie, 1799, et de Valachie, 1802; il montra de la sagesse et de l'énergie, mais ses sympathies pour la Russie le firent destituer en 1806. Les Russes le rétablirent en 1807, puis il se retira à Kiev, où il mourut. On lui doit : *Anecdotes sur le sérail*, traduction d'*Anacréon* en vers italiens, traduction de *Pindare* et d'*Hésiode* en vers français, etc.

Ypsilanti (Alexandre), second fils du précédent, 1792-1828, se distingua au service de la Russie et devint aide de camp de l'empereur Alexandre. En 1820, il se mit à la tête des *hétairistes* pour délivrer les Grecs, recueillit de nombreuses souscriptions en Russie, et pénétra en Moldavie avec une petite troupe, 1821, en appelant les Hellènes à la révolte. Mais il fut désavoué par l'ambassadeur russe à Constantinople, fut peu secondé par les boyards, fut battu près de Galatz et se réfugia en Transylvanie. Arrêté avec son frère Nicolas par les Autrichiens, il fut emprisonné à Munkacs et alla mourir à Vienne.

Ypsilanti (Démétrius), frère du précédent, 1793-1832, servit la Russie, s'associa à l'entreprise d'Alexandre, alla soulever la Morée, s'empara de Tripolitza, se défendit énergiquement dans Argos, fut nommé président du gouvernement d'Argos, président du conseil législatif, et sénateur, 1823. Il s'illustra en 1825 à la défense de Napoli, fut généralissime de 1827 à 1830, et donna alors sa démission.

Yriarte (Juan de), érudit espagnol, né à Orotava (Ténériffe), 1702-1771, fit ses études en France, puis, de retour en Espagne, se livra à l'étude dans la bibliothèque royale de Madrid. Il fut secrétaire de l'imprimerie royale, et bibliothécaire, 1732. Il se confina jusqu'à sa mort dans de sérieux travaux d'érudition, et fut l'un des membres les plus actifs de l'Académie royale depuis 1743.

Yriarte (Thomas de), poëte espagnol, neveu du précédent, né à Orotava (Ténériffe), 1750-1791, fut de bonne heure littérateur fécond et distingué, exerça divers emplois, fut accusé devant l'Inquisition à cause de ses doctrines philosophiques, et resta toujours le représentant rigoureux de la tradition littéraire. Il a écrit des épîtres, un poëme didactique sur la *Musique;* il a traduit l'*Art poétique* d'Horace et des pièces françaises du XVIIIe siècle; il a composé lui-même des comédies, assez vives et assez naturelles; mais il est surtout connu par ses *Fables littéraires*, 1782, in-4°, spirituelle critique des écrivains contemporains ; elles ont été traduites en vers français par Lanos, 1801, in-12, par Ch. Brunet, 1838, in-12, par Ch. Lemesle, 1841, in-18. Ses *Œuvres complètes* forment, 1787, 6 vol. in-8°, et 1805, 8 vol. in-12.

Yrieix (Saint-), ch.-l. d'arrond. de la Haute-Vienne, sur la Loue, à 46 kil. S. de Limoges, par 45° 30′ 57″ lat. N., et 1°8′ 7″ long. O. Belle église paroissiale gothique du XIIIe siècle; tour de *Plo*, du XIIe. Exploitation considérable de terre à porcelaine (kaolin). Fabriques de toiles et de fils ; forges ; 7,086 hab., dont 3,473 agglomérés. Saint-Yrieix s'est formée autour du monastère d'Atane, fondé au VIe siècle, par *saint Yrieix*, en latin *Aredius*, chancelier du roi d'Austrasie Théodebert. On le fête le 25 août.

Yroise (Canal de l'), passage entre le Bec-du-Raz (Finistère) et l'île d'Ouessant.

Ysabeau (Claude-Alexandre), conventionnel, né à Gien, 1754-1831, prêtre de l'Oratoire, préfet du collége de Tours, renonça à la prêtrise pour se marier en 1791. Député à la Convention, il vota la mort du roi, fut en mission à Bordeaux avec Tallien, et fut accusé de modérantisme. Il eut encore plusieurs missions dans le Midi, et fit partie du Conseil des Anciens. Il fut exilé comme régicide, en 1816, et se retira en Belgique.

Yser, riv. qui vient du départ. du Nord, près de Saint-Omer, entre en Belgique, arrose dans la Flandre occidentale Rousbrugge, Dixmude, Nieuport, et finit dans la mer du Nord, après 52 kil. de cours. Elle reçoit l'Yperlée, au fort de Knocke, et est canalisée de cet endroit à Nieuport.

Yssel, *Over-Yssel* ou *Yssel supérieur*, riv. des Pays-Bas, formée près de Duisbourg ou Doesburg, par la réunion du Vieux et du Nouvel-Yssel. Le *Vieux-Yssel*, *Oude-Yssel* en hollandais, vient de la Westphalie prussienne, arrose la Gueldre, et a 70 kil. de cours; — le *Nouvel-Yssel*, *Nieuw-Yssel* en hollandais, est une branche du Rhin, qui s'en sépare au-dessous d'Arnheim. L'Over-Yssel passe à Zutphen, sert de limite aux provinces de

Gueldre et d'Over-Yssel, arrose Deventer, et se jette dans le Zuiderzée, au-dessous de Kampen, après un cours de 90 kil. C'est l'anc. canal de Drusus.

Yssel (Province d'**Over-**). V. Over-Yssel.

Yssel supérieur. ancien département de l'empire de Napoléon Ier, formé après la réunion de la Hollande à la France; ch.-l., *Arnheim*.

Yssel (Bouches-de-l'). V. Bouches de l'Yssel.

Yssel inférieur ou **Nieder-Yssel,** branche du Leck, qui s'en sépare à l'O. de Vianen (Utrecht), passe à Oudewater et Gouda, et se jette dans la Meuse, en face de l'île d'Ysselmonde. Cours de 50 kil.

Ysselmonde, île de la Hollande méridionale (Pays-Bas), formée par deux bras de la Meuse, qui reçoit là le Leck et l'Yssel inférieur. Elle a 22 kil. de long sur 7 de large.

Ysselstein, v. de la prov. d'Utrecht (Pays-Bas), sur l'Yssel inférieur ; 3,0.0 hab.

Yssingeaux. V. Issengeaux.

Ystad. port du lan de Malmœ (Suède), sur la Baltique, à 60 kil. S. E. de Malmœ. Draps ; commerce de blé et bestiaux; 5,000 hab.

Ytapua. v. du Paraguay, sur la rive droite du Parana; à 390 kil. S. E. de l'Assomption. Commerce assez important avec le Brésil. Récolte de *Yerva-Maté*, ou thé du Paraguay; 3,000 hab.

Yu, empereur de la dynastie chinoise des Hia, vivait, suivant les annales chinoises, 23 siècles avant J. C. Après avoir été intendant des travaux publics sous Yao, et premier ministre de Choun, il régna lui-même sept ans. On lui attribue le *Yu-koung* (travaux d'Yu), qui se trouve dans le *Chou-king*.

Yucatan. l'un des Etats du Mexique, dans une presqu'île, dirigée vers le N., qui s'avance entre le golfe du Mexique, à l'O. et au N., et la mer des Antilles, à l'E. Il touche à la république de Guatémala au S., aux Etats de Chiapa et de Tabasco au S O. Le golfe du Mexique forme à l'ouest la baie de Campêche et la lagune de Terminos; la mer des Antilles forme la baie de Yucatan; le cap Catoche termine la presqu'île au N. E., en face de Cuba. Une chaîne de montagnes parcourt l'intérieur. Le sol est arrosé par la Honda et la Balise. Le climat est chaud ; la côte orientale est presque déserte. On trouve dans le Yucatan du blé, du maïs, de l'indigo, du coton, des forêts de bois de Campêche et d'acajou. Il a 143,450 kil. carrés et 500,000 hab. La capit. était *Mérida*. Depuis 1861, le Yucatan s'est légalement partagé en deux Etats séparés : le *Yucatan* ou *Etat du Nord*, avec *Mérida* pour capitale, et le *Campêche* ou *Etat du Sud*, dont la capitale est *Campêche*.

Yucatan (Baie du); elle est formée par la mer des Antilles sur la côte E. du Yucatan, entre les caps Brava et Roja, sur une largeur de 440 kil. Elle est embarrassée par des bancs de sable, des ilots et des iles.

Yucatan (Détroit du) ou *de Cordova*, entre la mer des Antilles et le golfe du Mexique. Sa largeur est d'environ 170 kil. entre le cap Catoche (Yucatan) et le cap San-Antonio (Cuba).

Yukon, fl. de l'Amérique septentrionale, qui arrose les anciennes possessions russes du N. O., et se jette dans la mer de Behring. Dans son cours inférieur, il s'appelle le Kwichpak.

Yun-ling (Monts). Cette chaîne de l'Asie sert de talus oriental au vaste plateau du Khoukhounoor, et sépare les fleuves Hoang-ho et Kiang-ho, sur lesquels elle jette les masses confuses des *Pé-ling*. Elle force les deux fleuves à couler, l'un au nord, l'autre au sud, dans un éloignement de 1,600 kil.; c'est seulement dans le voisinage de la mer qu'ils se rapprochent.

Yun-nan (*le midi orageux*), prov. au S. O. de la Chine, bornée au N. par la prov. de Tse-tchouan ; à l'E. par celles de Koueï-tcheou et de Kouang-si ; au S. par les empires d'Annam et Birman ; au N. O. par le Thibet. Elle a 317,162 kil. carrés et 5,823,000 hab. On trouve dans ses montagnes de l'or, du cuivre, du plomb, de l'étain, des rubis, des saphirs, des agates, des perles, du marbre. Elle est très-fertile et produit du thé, de la gomme, des plantes médicinales ; nourrit de bons chevaux et fait un commerce actif. Le ch.-l. est *Yun-nan*, à 1,000 kil. N. O. de Canton; elle a les manufactures des plus beaux tapis de la Chine et de riches étoffes de soie.

Yuste, près de Plasencia, jadis couvent d'Hiéronymites de l'Estrémadure (Espagne), dans une belle vallée. Charles-Quint s'y retira après son abdication et y mourut, en 1558.

Yvan (Antoine), né à Rians (Provence), 1576-1653, d'abord Frère de la doctrine chrétienne, puis précepteur et prêtre, enfin Oratorien, fonda, en 1633, la congrégation des *Religieuses* de Notre-Dame de *la Miséricorde*.

Yvard (Jean-Augustin-Victor), agronome, né à Boulogne-sur-Mer, 1764-1831, professeur d'économie rurale à l'École d'Alfort, membre de l'Institut, a laissé ; *Coup d'œil sur le sol, le climat et l'agriculture de la France, comparée avec les contrées qui l'avoisinent*, 1807, in-8° ; *Traité des assolements, jachères*, etc.

Yverdun ou **Yverdon.** *Ebrodunum*, en allemand, *Yferten* ou *Ifferten*, v. du canton de Vaud (Suisse), à l'endroit où l'Orbe sort du lac de Neuchâtel, à 26 kil. N. O de Lausanne. Elle est bien bâtie, dans une jolie position. Vieux château des ducs de Zæhringen, où Pestalozzi établit son institut en 1805. Commerce actif par son port sur le lac et par le chemin de fer. Aux environs, bains d'eaux sulfureuses. Place forte sous les Romains, elle appartint aux rois de Bourgogne, aux ducs de Zæhringen, aux comtes de Savoie et aux Bernois; elle était jadis plus importante ; 3,600 hab.

Yves (Saint), en latin *Ivo*, évêque de Chartres, né en Beauvoisis, vers 1040, acheva ses études sous Lanfranc, à l'abbaye du Bec, dirigea avec talent l'abbaye de Saint-Quentin de Beauvais, et y acquit une grande réputation. Évêque de Chartres en 1091, il s'opposa au mariage illégitime de Philippe Ier avec Bertrade de Montfort. Le roi, irrité, le fit retenir deux ans prisonnier par Hugues du Puiset, vicomte de Chartres. Protecteur des lettres, il accrut la célébrité des écoles de Chartres. Fête, le 28 mai. — Il a composé une collection de *canons*, divisée en 2 parties : la 1re en 8 livres, appelée *Pannormia*, a été imprimée à Bâle, 1499, in-4° ; la 2e, sous le nom de *Decretum*, en 17 livres, à Louvain, 1561, in-fol.; il a laissé 289 *Lettres* curieuses, 24 *Sermons*, etc Ses *Œuvres complètes* ont été publiées, en 1647, in-fol.

Yves (Yves de **Ker-Martin,** connu sous le nom de Saint), né au manoir de Ker-Martin (Bretagne), 1253-1303, d'une famille noble du diocèse de Tréguier, étudia le droit à Paris, à Orléans, à Rennes ; fut official auprès des évêques de Rennes et de Tréguier, mais est surtout resté célèbre par sa charité qui le fit surnommer l'*avocat des pauvres*. Il prit, dit-on, à Guingamp l'habit de franciscain. Canonisé par Clément VI, en 1347, il est honoré le 19 mai. Il est le patron des avocats et des gens de loi.

Yves (Saint-), v. du comté de Cornouailles (Angleterre), à 100 kil. O. de Launceston, sur la baie de Saint-Yves ; 6,000 hab. — V. du comté et à 8 kil. E. d'Huntingdon (Angleterre), sur l'Ouse; 4,000 hab.

Yveteaux (Nicolas **Vauquelin,** sieur des). V. Vauquelin.

Yvetot, ch.-l. d'arrond. de la Seine-Inférieure, à 35 kil. N. O. de Rouen, par 49° 37′ 3″ lat. N., et 4° 35′ 2″ long. O. Ville bien bâtie sur un plateau élevé et presque sans eau. Toiles, basins, coutils, siamoises, velours de coton, calicots; commerce considérable de grains et de moutons. Patrie de Chappe ; 8,282 hab. — L'histoire du royaume d'Yvetot, pure invention des anciens chroniqueurs, ne repose sur aucune base solide. On a dit que c'était un ancien *alleu*, qui avait conservé son indépendance à l'époque féodale. On a répété que Clotaire Ier, pour expier le meurtre d'un seigneur d'Yvetot, avait érigé ses terres en royaume; ce qui est certain, c'est que les seigneurs d'Yvetot ont porté le titre de *roi*, du XIVe au XVIe siècle, que ce titre leur fut reconnu de Louis XI à Henri II, et qu'il disparut au XVIe siècle.

Yvette, riv. de France, naît près de Rambouillet (Seine-et-Oise), arrose Chevreuse, Orsay, Palaiseau, Longjumeau, et se jette dans l'Orge, après 50 kil. de cours.

Yvon (Claude), théologien français, né à Mamers, 1714-1791, reçut les ordres, mais n'exerça aucune fonction ecclésiastique. Il écrivit des articles dans l'*Encyclopédie*, et fut soupçonné d'avoir pris part à la fameuse thèse de l'abbé de Prades, qui fit beaucoup de bruit, en 1751. Il s'enfuit en Hollande, et, à son retour, obtint un canonicat de la cathédrale de Coutances et le titre d'historiographe du comte d'Artois. On a de lui : *Liberté de conscience resserrée dans des bornes légitimes*, 1754-55, 3 part. in-8° ; *Lettres à Rousseau, pour servir de réponse à sa lettre contre le mandement de l'archevêque de Paris*, 1763, in-8°; *Discours généraux et raisonnés sur l'histoire de l'Église*, 1768, 3 vol. in-12 ; *Histoire philosophique de la religion*, 1779, 2 vol. in-8° ; etc

Yvoy. V. Carignan.

Yvoy-le-Pré. V. Ivoy-le-Pré.

Yvré-l'Évêque, commune de l'arrond. et à 8 kil. du Mans (Sarthe). Toiles ; 2,305 hab.

Yzeure, commune de l'arrond. et à 3 kil. E. de Moulins (Allier). Jolie église fort ancienne, château de Beaumanoir ; 3,850 hab.

Z

Z, dans la numération grecque, valait 7 ; dans la numération romaine, 2,000, et surmonté d'un trait horizontal, 7, 2,000,000.

Zaandam, nom hollandais de **Saardam.**

Zaandyk, commune de la Hollande septentrionale (Pays-Bas), dans l'arrond. de Harlem ; 2,200 hab.

Zaatcha, bourg de la prov. de Constantine (Algérie), dans l'oasis de ce nom, à 30 kil. S. O. de Biskara. Attaqué par le général Herbillon, en 1849, il fut pris, après un assaut meurtrier où se distingua le colonel Canrobert.

Zab (Grand-). *Zabates major* ou *Lycus*, riv. du Kourdistan (Turquie d'Asie). Elle se jette dans le Tigre, à 80 kil. S. O. de Mossoul, après 260 kil. de cours.

Zab (Petit-). *Zabates minor* ou *Caprus*, riv. du Kourdistan (Turquie d'Asie), se jette dans le Tigre, audessous du confluent du Grand-Zab, après un cours de 100 kil.

Zab, contrée de la prov. de Constantine (Algérie), ch.-l. *Biskara*, soumise par le duc d'Aumale, en 1844. Elle correspond à une partie de l'ancienne Gétulie.

Zabache (Mer de), nom donné pendant le moyen âge à la mer d'Azov.

Zabaglia (Nicolò), mécanicien italien, né à Rome, 1674-1750, d'abord simple charpentier, inventa plusieurs machines et mérita la place d'architecte de Saint-Pierre. Il a montré comment on pouvait détacher les peintures à fresque.

Zabarah (Djebel), ou *Monts des Emeraudes*, dans la Haute-Egypte. Ils renfermaient des mines d'émeraudes, exploitées dans l'antiquité et retrouvées par Cailliaud, en 1816.

Zabarella ou **de Zabarellis** (Francisco), dit le *Cardinal de Florence*, né à Padoue, 1339-1417, professa le droit canonique à Florence et à Padoue, fut employé dans plusieurs négociations importantes, devint évêque de Nicosie, puis de Florence, 1410, et cardinal en 1411. Il dirigea les travaux du concile de Constance, 1414, s'efforça de rétablir la paix entre les Polonais et les chevaliers Teutoniques, fit déposer Jean XXIII, examina la doctrine de Jean Hus, et a laissé plusieurs écrits : *De schismate*, Strasbourg, 1545, in-fol.; *Historia sui temporis*; *Acta in conciliis Pisano et Constantiensi*; *Commentarii in Decretales et Clementinas*, 6 vol. in-fol ; etc.

Zabarella (Giacomo, comte), philosophe italien, né à Padoue, 1533-1589, professa la philosophie à l'Université de Padoue, eut de la réputation, s'engoua pour l'astrologie judiciaire et fit des prédictions. Il a composé plusieurs ouvrages scolastiques d'après les idées d'Aristote : *Logica*, 1587, in-fol ; *De rebus naturalibus lib. XXX*, 1589, in-4° ; *Physica*, 1601, in-fol. ; etc. Dans ses *Œuvres*, recueillies à Francfort, 1619, in-4°, on trouve un livre, *De inventione æterni motoris*, qui le fit accuser d'athéisme.

Zabulon, fils de Jacob et de Lia, donna son nom à l'une des douze tribus du peuple hébreu. — La tribu de *Zabulon* était située entre la mer de Tibériade à l'E. et la Méditerranée à l'O.; elle était bornée au N. par les tribus d'Aser et de Nephthali, au S. par celle d'Issachar et par la demi-tribu occidentale de Manassé. Elle correspondait à la partie S. de la Galilée. Les villes princ. étaient : Béthulie, Nazareth, Endor, Séphoris, Jezraël, Cana, Tibériade. — Il y avait une ville de *Zabulon* dans la tribu d'Aser.

Zacatecas, Etat de la Confédération mexicaine, entre les Etats de Chihuahua au N., de Nouveau-Léon au N. E., de San-Luis-Potosi à l'E., de Guanaxuato au S., de Xalisco au S. O., de Durango au N. O. Il a 59,550 kil. carrés de superficie et 398,000 hab. Le climat est froid, car il est tout entier sur le plateau central du Mexique; il renferme des mines d'argent.

Zacatecas, le ch.-l., à 466 kil. N. O. de Mexico, a un hôtel des monnaies, et des fabriques de poudre et de coton ; 25,000 hab.

Zaccaria (Francesco-Antonio), érudit italien, né à Venise, 1714-1795, jésuite, professa la rhétorique, fut prédicateur éloquent, et devint conservateur de la bibliothèque de Modène. Sous forme de journal, il publia l'histoire littéraire de son temps. Il fut plus tard historiographe des jésuites à Rome, défendit le pouvoir temporel des papes, et a laissé plus de cent ouvrages imprimés : *Storia letteraria d'Italia*, Modène, 1751-57, 14 vol. in-8°, avec 2 vol. de supplément ; *Annali letterari d'Italia*, Modène, 1762-64, 3 vol. in-8° ; *Theologia moralis R. P. Tamburini*, Venise, 1755, 3 vol. in-8° ; *Anecdotorum medii ævi collectio*, Turin, 1755, in-fol. ; *Biblia sacra*, 1758, 2 vol. in-fol. ; *D. Petavii opus de theologicis dogmatibus*, Venise, 1757, 7 vol. in-8° ; *Apologie de la théorie morale des PP. Busenbaum et Lacroix, jésuites*, 1758, in-12 ; *Institutiones numismaticæ*, 2 vol. in-8° ; etc.

Zach (Antoine baron de), général autrichien, né à Pesth, 1747-1826, d'une ancienne famille hongroise, fut colonel en 1795, général en 1805, gouverneur de Trieste, 1806, d'Olmütz, 1813. Il eut surtout de la réputation, comme professeur de mathématiques militaires, et a écrit : *Cours de fortification*, Vienne, 1783, in-8° ; *Eléments de l'art de manœuvrer*, 1812-14, 2 vol. in-8° ; etc.

Zach (François-Xavier, baron de), mathématicien et astronome, né à Presbourg, 1754-1832, frère du précédent, servit d'abord l'Autriche, puis fut chargé par le duc Ernest de Saxe-Gotha, de diriger l'observatoire de Seeberg, près Gotha. Il entreprit, en 1798, un recueil intéressant, les *Ephémérides géographiques*, y fit paraître un grand nombre d'observations et les fruits de sa vaste correspondance, et forma de nombreux élèves qui devinrent de bons astronomes. Ses ouvrages sont d'une clarté remarquable : *Novæ et correctæ tabulæ motuum solis*, 1792, in-4° ; *Fixarum stellarum catalogus novus*, 1804, in-8° ; *Table abrégée et portative du soleil et de la lune*, 1809, 2 vol. in-8° ; *l'Attraction des montagnes*, 1814, 2 vol. in-8° ; *Correspondance astronomique, géographique et hydraulique*, 1818-26, 15 vol. in-8°, etc.

Zachariæ (Just-Frédéric-Guillaume), poëte allemand, né à Frankenhausen (Thuringe), 1726-1777, s'attacha d'abord à l'école de Gottsched, et composa *der Renommist* (le Rodomont), poëme héroï-comique. Puis, professeur à Brunswick, directeur de l'imprimerie et de la librairie de la maison des orphelins, il travailla à la régénération poétique de l'Allemagne, et eut de la réputation par ses œuvres où brille la fantaisie souvent gracieuse, mais qui manquent de force et de pensée. Dans ses *Poetische Schriften*, Brunswick, 1763-65, 9 vol. in-8°, on trouve : *les Métamorphoses*, poëme héroï-comique, trad. en français par de Muller, 1764 ; *Phaéton*, poëme héroï-comique, trad. en français par Fallet ; *le Mouchoir*, poëme burlesque en 5 chants ; *Raton aux enfers*, poëme burlesque, trad. en français, 1774 ; *les quatre Parties du jour*, poëme descriptif en 4 chants, trad. en français par Muller, 1769 ; *Théâtre espagnol*, 1770-71, 3 vol. in-8° ; *Fables et contes*, 1771, in-8° ; *Otahiti ou l'île fortunée*, 1777, in-8° ; etc. Il a aussi composé un oratorio, des symphonies, des chansons.

Zachariæ (Charles-Salomon), jurisconsulte allemand, né à Meissen (Saxe), 1769-1843, élève de Haubold, fut professeur à Wittemberg, juge, et publia des ouvrages estimés : *Manuel du droit féodal de la Saxe électorale*, Leipzig, 1796, in-8° ; *l'Unité de l'Etat et de l'Eglise*, 1797, in-8° ; *Essai d'une herméneutique universelle du droit*, 1805, in-8°. Nommé professeur à Heidelberg, il enseigna avec le plus grand succès, et publia, dès 1808, le *Manuel du droit civil français*, 2 vol. in-8°, l'un des ouvrages le plus fortement conçus, le plus rigoureusement écrits sur le nouveau droit civil français, trad. par MM. Massy et Vergé, 1856-46, 5 vol. in-8°, et par MM. Aubry et Rau, 1854-60, 5 v. in-8° ; dans le livre intitulé *Quarante livres sur l'Etat*, 1820-32, 5 vol. in-8°, ou 1839-43, 7 vol. in-8°, il a réuni tout ce qui se rattache aux sciences politiques. Citons encore une belle étude, *L. C. Sulla, als Ordner des Ræmischen Freistaates*, 1834, 2 part. in-8° ; etc.

Zacharie, l'un des petits prophètes juifs, vivait au VIe s. av. J. C. Emmené captif à Babylone, il en revint avec Zorobabel, et prophétisa sous le règne de Darius, fils d'Hystaspe. Il exhorta les Juifs à rebâtir le temple de

Jérusalem. Ses quatorze chapitres sont très-obscurs.

Zacharie, roi d'Israël, succéda à son père Jéroboam II, en 773 av. J. C., fut vicieux et impie, et fut tué par Sellum.

Zacharie, fils du grand prêtre des Juifs Joïada, fut mis à mort par l'ordre de Joas.

Zacharie, époux de sainte Elisabeth, prêtre du temple de Jérusalem, était déjà avancé en âge, quand l'ange Gabriel lui annonça qu'il avait un fils. Il ne voulut pas croire à la parole de l'ange, qui le rendit muet jusqu'à ce que la prédiction fût réalisée. Son fils fut saint Jean-Baptiste. On croit que Hérode le fit mourir. Les Grecs le fêtent le 5 septembre.

Zacharie (Saint), pape, né dans la Grande-Grèce, succéda à Grégoire III, en 741, et mourut en 752. Il protégea Rome contre les Lombards, décida le roi Rachis à se renfermer dans un cloître, et Carloman, duc d'Austrasie, à se retirer au mont Cassin. C'est lui qui répondit à la fameuse consultation de Pepin le Bref: «Il vaut mieux appeler roi celui qui en a le pouvoir.» Il a commencé la bibliothèque du Vatican. On a de lui une traduction en grec des *Dialogues* du pape Grégoire Ier. On l'honore le 15 mars.

Zacharie (Pierre **Firmian,** dit le **P.**), littérateur français, né à Lisieux, 1582-1660, capucin, se distingua par son éloquence, fit partie pendant 20 ans de la mission catholique en Angleterre, et a écrit des ouvrages assez curieux : *Philosophie chrétienne*, 1657, in-8°; *Gyges Gallus*, 1659, in-12, description de la vie intérieure des Français au XVIIe s.; *Genius sæculi*, 1659, in-12, satire allégorique des vices du temps; *Relation du pays de Jansénie*, 1660, in-8°; etc.

Zacht-Leven ou **Saft-Leeven** (Corneille), peintre et graveur hollandais, né à Rotterdam, en 1606, mort après 1661, a peint des scènes de bivouac, des fêtes rustiques, etc. Il a gravé des eaux-fortes estimées.

Zacht-Leven ou **Saft-Leeven** (Herman), peintre et graveur, frère du précédent, né à Rotterdam, 1609-1685, élève de Van Goyen, a imité Paul Potter dans ses paysages, où il représente les bords du Rhin, vers Utrecht. Ses toiles sont estimées. Il a gravé à l'eau-forte et au burin.

Zacynthe, auj. *Zante*, île de la mer Ionienne, appartint à Ulysse, aux Athéniens, et, plus tard, suivit les destinées de l'Epire.

Zadorra (Le), affluent de l'Ebre, par la rive gauche, passe à Vittoria, et est enfermé dans un bassin très-escarpé.

Zæhringen (Maison de), ancienne maison d'Allemagne, qui tirait son nom d'un château, situé à 3 kil. de Fribourg-en-Brisgau (grand-duché de Bade). Elle descendait de Gontran le Riche, comte du Brisgau, au Xe siècle. Berthold Ier prit le titre de duc en 1052, et devint maître de la Carinthie et de la Marche de Vérone. Cette famille, dont les domaines comprirent une partie de la Suisse actuelle, s'éteignit vers 1159. Le grand-duc de Bade, Charles, a fondé, en 1812, l'ordre du *Lion de Zæhringen*.

Zaffarines, petites îles de la Méditerranée, sur la côte du Maroc, à l'E. de Mélilla. Les Espagnols les ont occupées en 1848.

Zafra, v. de la prov. et à 80 kil. S. O. de Badajoz (Espagne). Eglise paroissiale, palais des ducs de Medina-Cœli. Tanneries, gants, chapeaux, orfévrerie; 6,000 hab.

Zaganelli. V. Cotignola.

Zagora, anc. *Acheron*, riv. de l'Albanie (Turquie d'Europe), prend le nom de *Mavro-Potamo*, reçoit le Cocyte, forme le marais de Tchouknida (anc. *Acherusia palus*), et se jette dans la mer Ionienne, après 80 kil. de cours.

Zagrée, dieu des Crétois, fils de Jupiter et de Proserpine, était assimilé à Bacchus.

Zagros (Mont), auj. *Djebel-tagh*, chaîne de montagnes, qui se rattachent au Taurus près du lac de Van, et suivent la rive droite du Tigre jusque vers le golfe Persique.

Zaionczek (Joseph), général polonais, né à Kamiéniec-Podolski, 1752-1826, se distingua surtout dans la guerre de 1792 contre les Russes, et dans l'insurrection de 1794. Il fut arrêté par les Autrichiens, et écrivit, dans sa prison de Josephstadt, l'*Histoire de la révolution de Pologne, par un témoin oculaire*, Paris, 1797, in-8°; les Polonais, irrités, ne voulurent pas qu'il servit dans les légions polonaises au service de la France. Il fut général de brigade à l'armée d'Italie, suivit Bonaparte en Egypte, fut nommé par Menou général de division, 1801; fit les campagnes d'Austerlitz et de Prusse, commanda une légion polonaise en 1807, fut blessé dans la campagne de Russie, pris par les Russes, et dès lors servit d'instrument au tzar et à son frère Constantin; aussi fut-il créé prince et lieutenant du roi dans le royaume de Pologne.

Zaïré ou **Congo,** fleuve de l'Afrique centrale, qui vient du haut plateau de l'intérieur, coule vers l'ouest, et, après un cours de 2,600 kil. environ, se jette dans l'Océan Atlantique par une embouchure, large de 4 kil. On ne connaît bien que la partie inférieure de son cours; il est formé par plusieurs grandes rivières, le Bankara, le Kasai, le Cango, etc. Il est très-rapide et rempli d'îles; il forme plusieurs hautes cataractes; il abonde en crocodiles et en hippopotames. Il fut découvert, en 1484, par le Portugais Diégo Cam.

Zalamea-la-Real, bourg de la prov. de Badajoz (Espagne); 4,000 hab.

Zalathna, bourg de Transylvanie (emp. d'Autriche), à 25 kil. N. O. de Carlsbourg. Mines d'or, d'argent, de mercure, de plomb, de cuivre; 5,000 hab.

Zaleszczyki, bourg de la Galicie (emp. d'Autriche), sur le Dniester, à 160 kil. S. E. de Lemberg. Draps, verrerie; 5,500 hab.

Zaleucus, législateur grec du VIe ou du VIIe siècle av. J. C., est fort mal connu. On ne sait quand il a vécu; quelques-uns le font disciple de Pythagore, né cependant après lui; plusieurs doutent de son existence. Il donna des lois aux Locriens Épizéphyriens d'Italie; plusieurs de ces lois, sévères et morales, ont été rapportées par Diodore, Athénée et surtout Stobée.

Zama, anc. ville de la Zeugitane, au S. O. de Carthage, près d'un affluent du Bagradas. Victoire de Scipion l'Africain sur Annibal, 202 av. J. C. Cédée à la Numidie, après la prise de Carthage, elle devint ville royale. Métellus ne put la prendre, en 109; elle fut détruite après la défaite de Juba par les Romains, en 46.

Zambelios (Jean), poëte grec, né à Sainte-Maure (îles Ioniennes), 1787-1856, fut l'un des plus actifs propagateurs de l'Hétairie. Il est surtout connu par ses tragédies, qui sont d'un style élevé et rappellent la manière d'Alfiéri : *Timoléon*, *Georges Castriotis*, *Rhigos*, *Constantin Paléologue*, *Karaiskakis*, *Botzaris*, *Codrus*, *Christine*, etc.

Zambèze (la grande rivière) ou **Couama,** fleuve de l'Afrique australe, vient du pays des Cazimbes dans le plateau central; il est formé de deux rivières, la Liba et le Liambai ou Kabompo. Il traverse la Cafrerie (pays des Makalolos, des Barotsé, etc.), arrose Libonto, Narièle, Sescheké, Lynianti, forme l'admirable cascade Victoria, haute de 30 mètres, passe à Teté, franchit les monts Lupata par un étroit défilé, se divise en deux bras : celui du N. passe près de Quilimané et se jette dans l'Océan Indien, à 34 kil. au-dessous de cette ville; celui du S. s'y jette par la barre d'Olinde. Il déborde de novembre à mai, est navigable sur une étendue de 1,330 kil., est embarrassé de rochers et de bancs de sables, et infesté de crocodiles et d'hippopotames. Son bassin a été surtout exploré par le docteur Livingstone, dans ces dernières années. Il reçoit de nombreux affluents, le Kalomo, le Kafoué, le Longoué, le Loangoua, le Schiré, qui vient du lac Nyassa, etc.

Zambri, roi d'Israël, était commandant de la cavalerie quand il se révolta contre Ela, l'assassina et s'empara du trône, 918 av. J. C. Assiégé dans Thersa par Amri, il périt dans son palais incendié.

Zamet (Sébastien), financier, né à Lucques, vers 1549, mort en 1614, fils d'un cordonnier, vint en France, fut protégé par Catherine de Médicis, qui le donna, comme valet de chambre, à son fils Henri III. Il sut plaire au prince et aux grands de la cour, et fit une belle fortune dans les affaires de finances. Il se jeta dans le parti de la Ligue, à la mort de Henri III, fut le caissier et le confident de Mayenne, fut chargé de plusieurs négociations auprès de Henri IV, qui l'admit dans son intimité. Zamet prêtait de l'argent au roi et le servait surtout dans ses intrigues amoureuses; il fut payé en faveurs, en concession d'impôts, en considération. Il sut conserver les bonnes grâces de la régente. — Un de ses fils, Jean *Zamet*, maréchal de camp, ami d'Arnauld d'Andilly, fut tué au siége de Montpellier, 1620. Un autre, Sébastien *Zamet*, fut aumônier de Marie de Médicis, évêque de Langres, en 1615, et mourut en 1665. Il avait protégé les solitaires de Port-Royal.

Zamolxis, personnage fabuleux, qui, dit-on, enseigna aux Gètes de Thrace le dogme de l'immortalité de l'âme.

Zamora, ch.-l. de la prov. de ce nom (Espagne),

sur la rive droite du Douro, au N. O. de Madrid. Evêché, suffragant de Santiago; belle cathédrale; ruines de la maison du Cid. Fabr. de chapeaux, couvertures, étoffes de laine communes, teintureries, eaux-de-vie et liqueurs. Conquise une première fois par Alphonse le Catholique, en 748, reprise par Almanzor de Cordoue, 985, elle fut reconquise et rebâtie par le Cid, en 1093; 9,000 hab. — La province de Zamora, formée de l'anc. royaume de Léon, touche au Portugal à l'O.; elle est arrosée par le Douro et l'Esla; elle est fertile et l'on exporte des vins. Elle a 10,711 kil. carrés et 251,000 hab.

Zamora, v. du départ. d'Assuay (Républ. de l'Equateur). Elle a des mines, jadis bien exploitées; 8,000 hab.

Zamorin, nom que les Portugais donnaient, au XVIe siècle, au souverain de Calicut.

Zamosc, v. forte du gouvern. et à 80 kil. S. E. de Lublin (Russie), sur le Wieprz. Château, hôtel de ville, couvents; blanchisseries, tanneries; 6,000 hab. Elle appartint à l'Autriche de 1722 à 1809; elle fut prise par les Russes en 1814.

Zamoyski (Jean-Savius), chancelier de Pologne, né à Skokow, dans le palatinat de Culm, 1541-1605, étudia à Paris, puis à Padoue. Partisan d'une royauté élective, ambitieux, il contribua à faire nommer le duc d'Anjou, et fut mis à la tête de la députation qui vint lui offrir la couronne, 1572-73. Il fit ensuite élire Etienne Batory, 1575, fut grand général et grand chancelier, se distingua dans les guerres contre les Russes et contre les Tartares; puis, après la mort de Batory, fit nommer roi Sigismond Wasa, 1587. Il remporta encore quelques succès sur les ennemis de la Pologne, et donna de sévères avertissements au roi, surtout en 1605. Il a fondé la ville et l'Université de Zamosc. On lui doit quelques ouvrages: *De senatu romano lib. II*, 1563, in-4°; *De libertate suffragiorum*, 1572, in-4°; etc.

Zamoyski (André), chancelier de Pologne, né à Biezun, dans le palatinat de Plock, 1716-1792, servit en Saxe, en Pologne, et fut nommé par Stanislas-Auguste grand chancelier de la couronne, 1764. Il n'en fut pas moins zélé patriote, et, à la diète de 1776, fut chargé de revoir les anciennes lois et d'en former un code; comme il était favorable aux paysans et aux bourgeois, il fut rejeté par les nobles à la diète de 1780 et condamné à être brûlé par les mains du bourreau. Son œuvre, publiée sous le titre de *Code des lois judiciaires*, 1778, in-fol., devint la base de la constitution de 1791.

Zampieri (Domenico). V. Dominiquin (Le).

Zanchi (Basile), littérateur italien, né à Bergame, vers 1501, mort en 1558, chanoine de Latran, a cultivé la poésie latine. Soupçonné d'être favorable au protestantisme, il fut arrêté, par l'ordre de Paul IV, et mourut en prison. On lui doit: *De horto Sophiæ lib. II*, 1540, in-4°; *Poemata lib. VIII*, 1550, in-8°; *Dictionarium poeticum et epitheta veterum poetarum*, 1612, in-8°; etc.

Zancle, nom primitif de **Messine.**

Zanesville, v. de l'Etat d'Ohio (Etats-Unis), à 100 kil. E. de Columbus, sur le Muskingum. Cotonnades, lainages, forges, fonderies; 10,000 hab.

Zanetti (Guido), numismate italien, né au château de Bassano, près de Bologne, 1741-1791, conservateur du musée des antiques de Ferrare, a laissé: *Nuova raccolta delle monete e zecche d'Italia*, Bologne, 1775-89, 5 vol. in-fol.

Zanguebar (Côte de), c'est-à-dire *pays des Zangues*, ou *des noirs*, vaste contrée de l'Afrique orientale, le long de l'Océan Indien, depuis la côte d'Ajan au N. jusqu'à la capitainerie générale de Mozambique au S., de 0°30' lat. S. à 11° lat. S. L'intérieur du Zanguebar n'est connu que sur quelques points. La terrasse inférieure, près de la mer, appelée *Ousaramo*, est un pays couvert d'une végétation splendide, très-humide et malsain, cultivé par des nègres, que le contact des Arabes a pervertis, et qui ont adopté quelques pratiques de l'islamisme. En allant vers l'O., on trouve l'*Ousagara*, pays couvert de jungles et de grandes herbes, où l'on rencontre le chacal, l'hyène, le zèbre, les antilopes, la mouche tsetsé, les termites, d'énormes fourmis. Puis viennent les montagnes de l'*Ougogo*, peuplées d'animaux sauvages; plus au N., le plateau montueux présente les deux hauts massifs du Kilimandjaro et du Kenia, qui séparent le Zanguebar de la région des grands lacs. Le Zanguebar est arrosé par le Loufidji, le Kingani, le Pangani, l'Adi, le Dana et le Djoub ou Juba. Les productions sont: le dourah, le riz, le manioc, le maïs, le millet, les arachides, les fèves, les bananes, les oranges, le coton, la canne à sucre, le tabac, etc. Il y a quelques troupeaux et beaucoup d'abeilles. La population se compose d'Arabes, de Beloutchis, de Souahilis qui sont musulmans, et de nègres. Les villes sont sur la côte Quiloa, Zanzibar, Bagamoyo, Pangani, Tanga, Mombaze, Grand-Rabaye, Rabaye M'pia, Melinde, Lamon.

Zannequin, ou **Zannekem** (Nicolas), bourgeois de Furnes, était, dit-on, marchand de poisson. Forcé de se réfugier à Bruges, il devint bourgmestre de la ville, souleva les métiers contre le comte de Flandre, 1324, et mourut, en combattant à Cassel, le roi de France, Philippe VI, 1328.

Zannoni (Giovanni-Battista), archéologue italien, né à Florence, 1774-1832, a publié une longue série de travaux qui lui ont valu de la réputation. Il fut conservateur des antiques de la galerie de Florence, 1811. On a de lui: *Degli Etruschi*, 1810, in-8°; *Inscriptionum lib. II*, 1815-22, 2 vol. in-8°; *Storia dell' Academia della Crusca*, 1818, in-4°; beaucoup de dissertations archéologiques, etc. Il a pris une part active à la publication de la *Reale galeria di Firenze*, 13 vol. in-8°.

Zanobi *da Strata*, littérateur italien, né à Strata, près de Florence, 1312-1361, enseigna les belles-lettres à Florence, fut secrétaire du roi de Naples, et reçut à Pise, de l'empereur Charles IV, la couronne de laurier, 1355. On a de lui: *I morali di san Gregorio volgarizzati*, 1486, 2 vol. in-fol., traduction remarquable, mise par l'Académie de la Crusca au nombre des monuments de la langue italienne.

Zanoni (Antonio), agronome, né à Udine, 1696-1770, introduisit dans le Frioul la culture du mûrier et l'élève des vers à soie. On a de lui: *Lettres sur l'influence de l'agriculture*, 1763, 7 vol. in-8°; *De la culture et de l'usage des patates*, 1767, in-4°; etc.

Zanoni (Giacomo), botaniste, né à Montecchio (duché de Reggio), 1615-1682, eut une chaire de botanique à Bologne, et a composé plusieurs ouvrages: *Erbario miniato al naturale e ornato di fregi d'oro; Istoria botanica*, 1675, in-fol.; etc.

Zanotti (Giovanni-Pietro **Cavazzoni**), peintre et poëte italien, né à Paris, d'un père bolonais, 1674-1765, élève de L. Pasinelli, dont il épousa la nièce, a composé des tableaux dont on loue la composition, le bon coloris, la vérité des figures. Il a écrit: *Didone, tragedia*, 1718, in-8°; *Storia dell' Accademia Clementina*, 1739, 2 vol. in-4°; etc.

Zanotti (Francesco-Maria), philosophe, frère du précédent, né à Bologne, 1692-1777, propagea en Italie les idées de Descartes et les découvertes de Newton. On lui doit: *Della forza attrativa delle idee*, 1747, in-8°; *Tre orazioni sopra la pittura, la scultura e l'architettura*, 1750, in-8°; *Della forza de' corpi che chiamano viva*, 1752, in-4°; *Filosofia morale*, 1754, in-4°; *Dell' Arte poetica*, 1768, in-8°; etc. Tous ses écrits ont été réunis en 1779, 9 vol. in-4°.

Zanotti (Eustachio), astronome, fils de Giovanni-Pietro, né à Bologne, 1709-1782, fut professeur à Bologne. On a de lui: *Ephemerides motuum cœlestium*, 1751-86, 5 tomes en 3 vol. in-4°; *Trattato teorico-pratico di prospettiva*, 1766, in-4°; etc

Zante, anc. *Zacynthe*, une des îles Ioniennes (roy. de Grèce), à 12 kil. S. de Céphalonie, à 20 kil. O. de la Morée. Elle a 38 kil. sur 17, et 44,000 hab. Les côtes sont escarpées et n'ont pas de bons ports; le sol est montagneux à l'O.; on y trouve une source de bitume; elle produit en abondance des oliviers, des orangers, des pêchers, des raisins, des grenades, des citrons.

Zante, capitale de l'île, sur la côte E., a un archevêché grec, un évêché catholique, de nombreuses églises, une citadelle. Fabriques de tapis, étoffes de coton, soieries, savon, chaînes de montres; 20,000 hab.

Zantvliet (Corneille), chroniqueur flamand, ainsi nommé du lieu de sa naissance, mort doyen de l'abbaye de Stavelot, vers 1462, a laissé une *Chronique*, estimée surtout pour les temps rapprochés de son époque; elle commence à la Création et se termine en 1461.

Zanzibar ou **Souayeli,** île de l'Océan Indien, sur la côte du Zanguebar, longue de 75 kil., large de 26. La côte orientale est escarpée; le pays est souvent marécageux et très-insalubre. Elle renferme de belles forêts, de bons pâturages, des terres bien cultivées, qui produisent oranges, limons, citrons, ananas, bananes, etc. On exporte de la gomme et du riz. Les habitants, au nombre d'environ 100,000, sont d'origine arabe et musulmans; il y a beaucoup de Banians et de nègres. Ils font un assez grand commerce d'importation et d'exportation.

Zanzibar, la capitale, a un bon port sur la côte de l'O.,

et fait un assez grand commerce avec la mer Rouge, Madagascar, etc.; 10.000 hab.

Zanzibar, royaume de la côte orientale d'Afrique, dans le pays de Zanguebar, entre le roy. de Quiloa au N. et celui de Mélinde au S. L'île de Zanzibar en fait partie. Il a, jusqu'en 1857, appartenu au sultan de Mascate; il est aujourd'hui gouverné séparément par un prince de sa famille.

Zapolya (Etienne **de**), d'une famille noble et puissante, palatin de Hongrie, servit avec dévouement Matthias Corvin, contre les Turcs et contre l'empereur Frédéric III, qu'il chassa de Vienne, 1485. Après la mort de Matthias, il se déclara pour Wladislas Jagellon, 1490. Sa fille Barbe épousa le roi de Pologne, Sigismond Ier.

Zapolya (Jean **de**), fils du précédent, 1487-1540, voïvode de Transylvanie, comprima une révolte de paysans en 1514. Après la bataille de Mohacz et la mort de Louis II, 1526, il fut proclamé roi de Hongrie à Stuhlweissenbourg, tandis que ses adversaires, conduits par Etienne Batori, nommaient roi, à Presbourg, Ferdinand d'Autriche. Zapolya fut forcé de se réfugier en Pologne; il y trouva des partisans; Georges Martinuzzi souleva les Hongrois, et le sultan Soliman II, envahissant le pays, se déclara le protecteur redoutable de Zapolya, qui fut rétabli dans Bude. Le traité de Weitzen, en 1538, conclu par les soins de Charles-Quint et de Sigismond de Pologne, partagea le pays entre les deux rivaux.

Zapolya (Jean-Sigismond **de**), prince de Transylvanie, fils du précédent, né à Bude, 1540-1571, fut proclamé roi par les partisans de son père, et soutenu par Soliman II. La régente, sa mère Isabelle, et l'évêque Martinuzzi, premier ministre, repoussèrent de Bude les Autrichiens; mais le sultan relégua le jeune prince en Transylvanie, en attendant sa majorité. Trahi par Martinuzzi, Zapolya fut forcé de se retirer en Silésie, puis en Pologne. Plus tard, il lutta contre Ferdinand d'Autriche et son fils Maximilien; en 1570, il renonça enfin au titre de roi, et conserva la Transylvanie. Il mourut peu après.

Zaporogues ou **Zaporaviens**, c'est-à-dire *sur les cataractes*, Cosaques de l'Ukraine, établis d'abord près des cataractes du Dniéper. Ils se rendirent célèbres par leurs brigandages et vécurent longtemps presque indépendants entre les Russes et les Polonais. Soumis par Pierre le Grand, ils se révoltèrent sous leur hetman Mazeppa. Catherine II les transplanta sur les bords du Kouban, où ils prirent le nom de Cosaques de la mer Noire, *Tchernomorski*.

Zara, v. forte de la Dalmatie (Emp. d'Autriche), port sur l'Adriatique, par 44° 6′ 51″ lat. N., et 12° 55′ 35″ long. E. Archevêché, belle cathédrale. Arsenal maritime. Soieries, lainages, tanneries; commerce de vins, huiles, amandes, liqueurs; 18,000 hab. — Le cercle de Zara renferme un grand nombre d'îles, Grossa, Incoronata, Meleda, Longa, etc.

Zara-Vecchia ou **Biograd,** *Alba maritima*, bourg de la Dalmatie, à 25 kil. S. E. de Zara, sur l'Adriatique. Anc. capitale de la Liburnie sous les Romains, prise par les Vénitiens, qui la détruisirent, en 1202, avec l'aide des croisés; 1,500 hab.

Zarate (Augustin **de**), historien espagnol, mort vers 1560, fut employé par Charles-Quint en Espagne et au Pérou, puis fut surintendant des finances en Flandre. Il a écrit l'*Histoire de la découverte et de la conquête du Pérou*, Anvers, 1555, pet. in-8°, trad. en français par Broë, 1700, 2 vol. in-12, 1831, 2 vol. in-8°.

Zarate (Francisco-Lopez **de**), poëte espagnol, né à Logroño, vers 1590, mort en 1648, suivit la carrière des armes, fut secrétaire de Rodrigue de Calderon, puis ne s'occupa plus que de poésie. Il a écrit des *Eglogues*, une tragédie d'*Hercule*, et surtout un poëme lyrique, la *Invencion de la Cruz*, Madrid, 1648, in-4°, composé de 22 chants en strophes de 8 pieds. Ses *Obras varias* ont été réunies à Madrid, 1651, in-4°.

Zarate (Antonio **Gil y**), poëte espagnol, né à l'Escurial, 1793-1861, fils d'un acteur, fut élevé en France. Suspect de libéralisme, en 1823, il fut interné à Cadix, et composa des pièces de théâtre qui eurent beaucoup de succès. Il fut professeur à Madrid, et devint en 1850 chef de la division de l'instruction publique au ministère de l'intérieur. Ses meilleurs drames sont : *Dom Pedro de Portugal*, *Blanche de Bourbon*, *Charles II*, *Guzman le Brave*. Il a aussi écrit un *Manuel de littérature* et une *Histoire de l'instruction publique en Espagne*.

Zarco (Joao-Gonçalvez), navigateur portugais, né à la fin du XIVe siècle, suivit l'infant dom Henri à l'expédition de Ceuta, 1415, fut chargé d'explorer la côte d'Afrique, et découvrit Madère, 1419; il y fonda Funchal.

Zarlino (Giuseppe), musicien italien, né à Chioggia (Etat de Venise), 1519-1590, élève de Willaert, fut maître de chapelle à Saint-Marc, 1565, et chanoine de sa ville natale. On lui doit : *Modulationes VI vocum*, Venise, 1566, in-4°, et surtout *Istituzioni harmoniche*, Venise, 1558, in-fol. Son livre, *Dimostrazioni harmoniche*, 1571, in-fol., suscita de vives critiques auxquelles il répondit par le traité, *Sopplementi musicali*, 1588, in-fol., qui est plus remarquable. Tous ses ouvrages ont été recueillis à Venise, 1589, 4 vol. in-fol.

Zarmizegethusa. V. Sarmizegethusa.

Zarren, commune de la Flandre occidentale (Belgique), à 25 kil. de Furnes; 2,500 hab.

Zarskoë-Selo, v. du gouvern. et à 20 kil. de Saint-Pétersbourg (Russie). Château impérial; 5,300 hab.

Zaruma, v. du départ. d'Assuay (Répub. de l'Equateur), au milieu des Andes. Jadis mines d'or importantes; 5,000 hab.

Zator ou **Auschwitz,** v. de la Galicie (emp. d'Autriche), à 8 kil. N. O. de Wadowice, sur la Sola, affluent de la Vistule. Château.

Zea (Francesco-Antonio), né à Médellin (Nouvelle-Grenade), 1770-1822, de bonne heure professeur d'histoire naturelle à Santa-Fé de Bogota, subit deux années de captivité à Cadix, à cause de son patriotisme, eut une mission scientifique en France, puis fut nommé directeur du cabinet botanique de Madrid, 1804. Après l'abdication de Charles IV, 1808, il fut ministre de l'intérieur sous le roi Joseph, et préfet de Malaga. Puis, il se retira en Amérique, seconda Bolivar, qui le nomma intendant général de son armée; présida, en 1819, le congrès d'Angostura, et fut vice-président de la république de Colombie. Envoyé en Europe, il travailla à faire reconnaître la nouvelle république par l'Angleterre et par la France.

Zea Bermudez (François), homme d'Etat espagnol, né à Malaga, 1772-1850, d'abord marchand, fut ensuite secrétaire du consul général d'Espagne à Saint-Pétersbourg, lutta en 1809 pour défendre l'indépendance nationale, et fut secrétaire d'ambassade en Russie jusqu'en 1820. Il représenta ensuite l'Espagne à Constantinople, à Londres, et devint ministre des affaires étrangères en 1824. Il fut disgracié, envoyé à Dresde, et obtint seulement, en 1828, l'ambassade de Londres. Il fut ministre dans les derniers temps du règne de Ferdinand VII et au commencement de la régence de Marie Christine; comme il voulait défendre le pouvoir de la royauté, il dut se retirer devant le mouvement libéral, mais ne cessa de donner les conseils les plus écoutés à la mère d'Isabelle II, sans jamais rentrer aux affaires. Il fut nommé sénateur en 1845.

Zea ou **Zia,** anc. *Ceos*, l'une de Cyclades (Grèce), à 17 kil. S. E. du cap Colone. Elle a 22 kil. sur 13, et 5,000 hab. Les côtes sont basses; le sol est fertile; on y élève des troupeaux et des vers à soie. — Le ch.-l., *Zea*, a un bon port.

Zeben, v. du comitat de Saros (Hongrie), à 15 kil. N. O. d'Eperiès. Draps, toiles; 3,000 hab.

Zébédée, mari de Salomé, était pêcheur sur la mer de Galilée, avec ses deux fils, saint Jacques et saint Jean l'Evangéliste, lorsqu'ils le quittèrent pour suivre J. C.

Zébid, v. de l'Yémen (Arabie), près de la côte de la mer Rouge, et de la fertile vallée de Tehama, à 150 k. S. O. de Sana. Collége sunnite renommé. Manufactures de soie et de coton. Citadelle. Entrepôt du commerce de café.

Zébina (Alexandre). V. Alexandre.

Zébu, l'une des îles Philippines, dans le groupe des Bissayas, au N. de Mindanao. Elle a 7.700 kil. carrés et 200,000 hab. Elle renferme des forêts d'ébéniers et de bois de teinture; elle produit beaucoup de tabac et de canne à sucre. La capit. est *Zébu*, avec un bon port fortifié sur la côte E. Evêché; 8,000 hab. Magellan, qui la découvrit en 1521, y fut tué par les indigènes.

Zedelghem, commune de la Flandre occidentale (Belgique), à 11 kil. de Bruges. Lin écru, toiles, écorces de chêne; 3,500 hab.

Zedlitz (Charles-Abraham, baron de), homme d'Etat prussien, né à Schwarzwald, près Landshut (Silésie), 1731-1793, fut protégé par Frédéric II, devint référendaire à la chambre des comptes de Berlin, conseiller de régence à Breslau, président de la cour suprême de Silésie, 1764, enfin ministre de la justice, 1770, des affaires ecclésiastiques, avec l'inspection des universités, la présidence du tribunal des douanes, etc. Il introduisit

de sages réformes et favorisa l'instruction publique. Il perdit une partie de ses emplois, en 1788, sous Frédéric-Guillaume II, et donna sa démission l'année suivante.

Zedlitz (JEAN CHRÉTIEN, baron DE), poète allemand, né dans la Silésie, 1790-1862, servit dans l'armée autrichienne, devint chambellan de l'empereur d'Autriche, secrétaire du prince de Metternich, chargé d'affaires de la cour de Nassau à Vienne. On cite avec éloge ses poésies lyriques, ses tragédies, ses comédies. Il a traduit en vers le *Childe Harold* de Byron.

Zégris. V. ZÉIRITES.

Zeïlah, *Avalites portus*, v. de l'Afrique orientale, dans un îlot de la côte d'Adel, sur le golfe d'Aden, dans le pays des Somaulis. Commerce de café, ivoire, myrrhe, plumes d'autruche, gomme arabique; 5,000 hab.

Zéïrites ou **Zégris,** tribu maure et dynastie qui a donné des souverains à l'Afrique septentrionale. Les *Zéïrites-Badissites*, depuis Yousouf-Balkin, régnèrent sur Tunis et Alger, de 972 à 1050; leur capitale fut Achir, entre Constantine et Kairoan; ils furent renversés par les Almoravides; mais passèrent au sud de l'Espagne, où l'on retrouve à Grenade les Zégris, rivaux des Abencerrages. Les *Zéïrites-Zénates* se rendirent indépendants à Fez, sous Zéïri-Ben-Atyah, et régnèrent de 988 à 1070.

Zéist, bourg de la prov. d'Utrecht (Pays-Bas). Colonie de Frères Moraves. Gants, rubans, savon, orfévrerie; 2,500 hab. Près de là, obélisque qui rappelle l'Union des Sept-Provinces, en 1579.

Zeïtoun (Golfe de), anc. *golfe Maliaque*, formé par l'Archipel, sur la côte orientale de la Grèce. Il a 26 kil. sur 13. L'Hellada vient s'y jeter, à côté du défilé des Thermopyles.

Zeïtoun ou **Lamie,** anc *Lamia*, ch.-l. de la nomarchie de Phocide-et-Phthiotide, à 7 kil. du golfe de ce nom, près de l'Hellada; 4,000 hab.

Zeïtoun, v. de l'île de Malte, à 7 kil. S. E. de La Valette; 4,000 hab.

Zeitz, v. de la Saxe prussienne, sur l'Elster-Blanc, à 45 kil. S. de Mersebourg. Maison de correction, maison d'aliénés. Draps, cotonnades, cuirs, poteries, impression sur tissus; 12,000 hab.

Zéla, auj. **Zilèh,** anc. ville du Pont (Asie Mineure). Mithridate y battit Triarius, lieutenant de Lucullus, 67 av. J. C., et César y fut vainqueur de Pharnace, en 47; il annonça cette victoire, en écrivant ces mots si connus: *Veni, vidi, vici.*

Zelaka, localité voisine de Badajoz (Espagne), où Alphonse VI de Castille fut battu par les Almoravides, en 1086.

Zélande, en hollandais *Zeeland* (pays de la mer), province du royaume des Pays-Bas, composée principalement d'îles entre les deux grands bras de l'Escaut, un bras de la Meuse et la mer du Nord. Elle a pour bornes: la Hollande septentrionale au N.; le Brabant à l'E.; la Belgique au S. Les îles les plus importantes sont: Walcheren, les deux Beveland, Schouwen, Tholen, Duivelard, etc. La superficie est de 1,765 kil. carrés; la population, de 184,000 hab. Elle est divisée en 5 districts: Middelbourg, Sluys, Hulst, Goes et Zieriksée. Le ch.-l. est *Middelbourg*; les v. princ. sont Flessingue, Zieriksée, Sluys ou L'Ecluse, Terneuse, Veere, Westkapelle. C'est un pays bas et plat, protégé contre les inondations de la mer et des fleuves par des digues de 4 à 5 mètres d'élévation. Le climat est humide et engendre des fièvres endémiques. Le sol est gras, fertile, produit beaucoup de céréales et on y élève de nombreux troupeaux, mais la laine des moutons est médiocre. Fabriques de fil, de toiles, d'étoffes de laine, distilleries, huileries, raffineries de sel, fabriques de garance, chantiers de construction. On exporte du blé, de la garance, du chanvre, du bétail, du poisson, de l'huile.— Possédées par de petits seigneurs, les îles de la Zélande furent réunies par Florent V, comte de Hollande, en 1256. Elles passèrent à la maison de Bourgogne, sous Philippe le Bon, puis à la maison d'Autriche; elles formèrent l'une des 17 provinces des Pays-Bas sous Charles-Quint. La Zélande fut l'une des premières à secouer le joug de Philippe II, et depuis l'union d'Utrecht, en 1579, fit partie des Provinces-Unies. Elle forma, en partie, le département d'Escaut-et-Meuse, dans la république Batave, puis la province de Zélande, dans le royaume de Hollande, de 1806 à 1810, et le département des Bouches-de-l'Escaut, sous la domination française, de 1810 à 1814. Elle a été ravagée par des inondations en 1825.

Zélande (Nouvelle-), archipel de la Polynésie (Océanie), à 1,000 kil. S. E de l'Australie, à 600 kil. S. E. de la Nouvelle-Calédonie, entre 34°12′ et 47°20′ lat. S., et entre 164° et 178°40′ long. E. Il se compose de deux grandes îles, séparées par le détroit de Cook, l'*île du Nord* (*Te-Ika-a-Maoui* des indigènes), l'*île du Sud* ou *Te-Wahi-Pounamou*, et d'une petite île montueuse et boisée, l'île *Stewart*, séparée de l'île du Sud par le détroit de Furneaux. Les deux grandes îles ont, chacune, 900 kil. de longueur, sur 285 de largeur; leur superficie est d'environ 275,000 kil. carrés.— L'île du Nord, haute terre montueuse, renferme plusieurs volcans, le Tongariro (1,982 mèt.) et le mont Egmont (2,522 mèt.), volcans éteints, le Ruapehou (2,804 mèt.), encore actif. Au sud du Tongariro, on trouve une région volcanique, avec de grands lacs qu'alimentent des sources presque bouillantes, des solfatares, des volcans de boue.— L'île du Sud est traversée par une haute chaîne de montagnes boisées (le mont Cook atteint 4,000 mèt.); on remarque à l'E. la presqu'île de Banks, sur le rivage de laquelle est la baie d'Akaroa, où des Français avaient fondé un établissement en 1840.— Le climat, tempéré et salubre, rappelle celui de la France, dont la Nouvelle-Zélande est l'antipode. Les produits minéraux sont la houille, le fer, le cuivre et l'or, dont l'exploitation a récemment attiré un grand nombre d'aventuriers. La végétation est splendide; on y admire les magnifiques forêts de pins Kauri, de puriri, dont le bois est excellent pour les mâts et les constructions; d'excellents pâturages où l'on élève d'immenses troupeaux de moutons à laine fine. La terre produit blé, orge, pommes de terre, légumes, fruits, lin, houblon, etc. Il n'y a ni insectes, ni reptiles venimeux; la pêche est abondante sur les côtes.— La population est d'environ 30,000 indigènes, appelés *Maoris*, qui sont presque tous dans l'île du Nord, grands, robustes, belliqueux et cruels; ils se rapprochent des Peaux-Rouges de l'Amérique; ils ont souvent lutté contre les Anglais; beaucoup d'entre eux sont maintenant chrétiens, agriculteurs, à demi civilisés. Il y a plus de 315,000 Européens, la plupart Anglais. Les villes principales sont: *Auckland*, la capitale, dans l'île du Nord, Wellington, Nelson, Bluff-Harbour, le Port-Macquarie, etc.— La Nouvelle-Zélande, découverte en 1642 par le Hollandais Tasman, a été surtout explorée par Cook, et depuis par de nombreux navigateurs. Le gouvernement anglais en a pris possession, en 1840, et, depuis 1853, elle a une administration coloniale, dirigée par un gouverneur que nomme la métropole, avec une chambre de représentants élue par des électeurs anglais ou indigènes, qui payent un certain cens.

Zélateurs, sectaires juifs du Ier siècle ap. J. C., disciples de Judas de Galilée, entraînés par un patriotisme aveugle et fougueux, soulevèrent la Judée contre les Romains, et amenèrent la ruine de Jérusalem, en 70. Jean de Gischala était un de leurs chefs. On les appela aussi *sicaires* ou *assassins.*

Zelaya, v. de l'Etat et à 60 kil. S. E. de Guanaxuato (Mexique), sur le Rio-Grande de Santiago. Commerce actif de sucre, vins, huiles; 8,000 hab.

Zèle, v. de la Flandre Orientale (Belgique), à 25 kil. E. de Gand, et à 7 kil. N. O. de Termonde, sur l'Escaut, calicots, siamoises, toiles peintes, toiles d'emballage, cordes, tabac; 11,500 habitants.

Zell (ULRICH), imprimeur allemand, né à Hanau, vers 1430, mort vers 1500, travailla dans l'imprimerie de Fust et Schœffer à Mayence, puis s'établit à Cologne, vers 1465. Plusieurs des livres sortis de ses presses ont été attribués à Fust et à Schœffer.

Zell. V. YELL.

Zell, ville de la province Rhénane (Prusse), au S.-O. de Coblentz, sur la rive gauche de la Moselle; 2,500 hab.

Zelle ou **Celle,** v. du Hanovre (Prusse), sur l'Aller, à 35 kil. S. O. de Lünebourg. Laines, cire, bois, tabac. Courses de chevaux; 12,000 hab. avec ses faubourgs.— Les ducs de Zelle, de 1369 à 1705, étaient une branche collatérale de la maison de Brunswick.

Zeller-See, *Lacus Venetus*, partie N. O. du lac de Constance, formée par le Rhin, entre le grand-duché de Bade et le canton de Thurgovie.

Zelotti (GIOVANNI-BATTISTA), dit *Battista de Vérone*, peintre, né à Vérone, vers 1532, mort vers 1592, fut condisciple de Paul Véronèse, qu'il surpassa quelquefois par son dessin et dans ses fresques; mais il lui est bien inférieur dans ses peintures à l'huile. On cite cependant de lui la *Conversion de saint Paul* et la *Pêche miraculeuse*, à Vicence.

Zelzaete. V. SELZAETE.

Zemble (Nouvelle-), en russe *Novaïa-Zemlia*, c'est-

à-dire *Nouvelle-Terre*, groupe de deux îles de l'Océan Glacial, séparé du gouvernement d'Arkhangel (Russie), par le détroit de Vaigatch. On leur donne environ 165,000 kil. carrés de superficie. C'est un désert glacé, qui renferme des montagnes de 1,000 mètres, un volcan, et quelques espaces où poussent des mousses, des lichens, des saules nains, des bouleaux. Les rennes, les renards polaires, les ours blancs, les hermines y abondent; les côtes fourmillent de cachalots, de phoques, de dauphins, de marsouins. Elles sont inhabitées; mais elles sont fréquentées par des chasseurs et des pêcheurs russes qui viennent d'Arkhangel et de Mezen. Le climat est très-froid. La Nouvelle-Zemble, découverte par l'Anglais Willoughby, en 1553, reconnue à la fin du XVIe siècle par les Hollandais et surtout par Barentz, n'a été véritablement bien explorée que par les expéditions russes, que dirigèrent, de 1819 à 1824, les commandants Lazaref et Lütke.

Zemplin, comitat de Hongrie, au N. E., dans le cercle de Kaschau. Les Karpathes couvrent une partie du pays vers le N.; il est borné au S. par la Theiss. Les vallées sont riches en blé, tabac, chanvre, fruits; les collines en vignes; les montagnes en bois. La population se compose de Magyars et de Slovaques. La capit. est *Ujhély*.

Zend, langue qui fut parlée à une époque reculée dans la Bactriane et les pays voisins; elle précéda le pehlvi et le parsi. Dans cette langue fut composé, en partie, le Zend-Avesta. C'est une langue morte; mais les Guèbres ou Parsis récitent encore des prières en langue zend, sans en comprendre le sens.

Zend, nom d'une dynastie de la Perse, au XVIIIe s., rivale de celle des Kadjars.

Zend-Avesta, c'est-à-dire *parole vivante*, recueil des livres sacrés des Parsis, attribués à Zoroastre. Il se compose de six parties: 1° Le *Vendidad*, écrit en langue bactrienne, appelée improprement *zend*, divisé en 22 *fargards*, et offrant la forme d'un discours d'Ormuzd à Zoroastre, ou d'un dialogue entre la divinité et le prophète; 2° Le *Yaçna*, recueil de 72 hymnes, divisées en deux parties; la seconde partie, composée de 45 hymnes, et appelée *Gâthâs*, est ce qu'il y a de plus ancien dans le Zend-Avesta; 3° et 4° le *Vispered*, et le *Sirozé*, recueils de prières; 5° le *Yescht*, principal livre liturgique des Parsis, de différentes époques; il est écrit en pehlvi; 6° le *Boundehesch*, également écrit en pehlvi, compilation faite d'après des livres aujourd'hui perdus, est une exposition complète de la doctrine persane. Les quatre premières parties forment seules véritablement l'Avesta. Le Zend-Avesta a été apporté de l'Inde en Chine et traduit en latin par Anquetil-Duperron, 1771, 3 vol. in-4°; Eugène Burnouf a publié et traduit en français, avec un commentaire, le *Vendidad*, 1829-43, in-4°.

Zendrini (Bernardo), ingénieur italien, né à Saviore, près de Brescia, 1679-1747, fut quelque temps médecin, puis s'occupa spécialement d'études scientifiques à Venise et surtout d'hydraulique. Ses travaux le firent nommer hydraulicien de Ferrare, puis du duc de Modène; Venise lui confia la surintendance des eaux et ports de la république; l'empereur d'Allemagne, Clément XII, Lucques le chargèrent de travaux considérables. On a de lui plusieurs œuvres remarquables: *Modo di ritrovare ne fiumi la linea di corrosione; Considerazioni sopra la scienza della acque correnti e sopra la storia naturale del Po*, Ferrare, 1717, in-8°; *Leggi e fenomeni, regulazioni ed usi delle acque correnti*, Venise, 1741, in-4°; *Memorie storiche dello stato antico e moderno delle lagune di Venezia*, Padoue, 1811, 2 vol. in-4°; etc.

Zengh ou **Szeny**, v. des anc. Confins milit. (Empire d'Autriche), port franc sur le golfe de Quarnero, en face de l'île Veglia, à 80 kil. S. O de Carlstadt. Evêché catholique. Commerce de blé, vin, miel, tabac, bestiaux; 5,000 habitants. Ancien chef-lieu des Uscoques au XVIe siècle.

Zenghi (Omad-Eddyn), fondateur de la dynastie des Atabeks, fut, sous les Seldjoucides, gouverneur de Bassorah, de Bagdad, de Mossoul, reçut la soumission d'Alep, battit Bohémond II, prince d'Antioche, mais fut repoussé par Foulques, roi de Jérusalem. Il s'empara d'Édesse, en 1144, y extermina les chrétiens, et fut assassiné peu de temps après. Noureddin hérita de sa puissance.

Zeno (Raniero), doge de Venise, succéda à Morosini, en 1252; sous son règne, la guerre éclata entre Venise et Gênes, à l'occasion d'une église de Saint-Jean d'Acre, dont on se disputait la possession. Gênes soutint Michel Paléologue, qui s'empara de Constantinople, 1261, et en chassa les Vénitiens. Zeno mourut en 1268.

Zeno (Carlo), amiral de Venise, né vers 1334, mort en 1418, d'abord destiné à l'état ecclésiastique, eut une jeunesse dissipée, alla combattre les Turcs en Orient et faire le commerce dans la mer Noire. Il contribua à donner Ténédos aux Vénitiens, 1376; puis se rendit célèbre dans la guerre contre Gênes; il fit beaucoup de prises, reprit Chioggia aux Génois, 1380, et nommé grand amiral, à la place de Pisani, brigua vainement la dignité de doge. Il gouverna Milan, pendant cinq ans, au nom de Jean-Galéas Visconti, et fut ambassadeur en France et en Angleterre, pour décider les rois à une croisade contre les Turcs. En 1403, il battit la flotte de Boucicaut sur les côtes de Morée; en 1404, il commanda, comme provéditeur, les troupes envoyées contre François de Carrare, seigneur de Padoue. Il fut cependant accusé d'avoir reçu 400 ducats d'or des ennemis de Venise, fut dépouillé de ses charges et condamné à la prison par le Conseil des Dix. Rendu à la liberté, en 1408, il fit un pèlerinage à la Terre-Sainte, combattit encore les Génois pour Jean II de Lusignan, roi de Chypre, et les força à signer la paix. La culture des lettres adoucit les malheurs de sa vieillesse.

Zeno (Nicolo et Antonio), frères de Carlo Zeno, voyageurs vénitiens, ont exploré les terres situées au nord-ouest de l'Europe, probablement le Groënland, le Labrador et Terre-Neuve. — Un petit-fils d'Antonio, *Caterino* **Zeno**, a tiré de leurs manuscrits un livre intitulé: *Découverte des îles de Frislanda, Eslanda*, etc., Venise, 1558, reproduit dans le recueil de Ramusio, 1583.

Zeno (Apostolo), littérateur italien, né à Venise, 1668-1750, d'une famille originaire de Candie, montra de bonne heure beaucoup d'ardeur pour les belles-lettres, et, en 1691, fonda l'Académie *degli Animosi*. Il composa bientôt des opéras, d'une forme plus raisonnable et plus étudiée; sa réputation se répandit en Italie et en Allemagne; on lui demanda des drames; pour suffire à la demande, il s'adjoignit la collaboration de Pietro Pariati. Il s'occupait en même temps d'érudition littéraire, fonda le *Journal des Lettrés* avec Maffei et Vallisnieri, 1710; fut appelé à Vienne par l'empereur Charles VI, qui le nomma historiographe et *poeta cesareo*, 1718. Il y resta onze ans, y composa trente-six pièces, dont quinze oratorios, et revint à Venise en 1729. Il a eu le sentiment de l'art dramatique; mais ses intrigues sont lentes et compliquées, son style est faible et négligé; il a passé pour être le premier poëte lyrique de son temps, mais sa réputation ne s'est pas soutenue. On a de lui 63 pièces dramatiques, tragédies, comédies, opéras, oratorios, recueillies par Gozzi, Venise, 1744, 10 vol. in-8°; huit de ces pièces ont été traduites par Bouchaud, 1758, 2 vol. in-12; des *Poëmes; Mappemondo istorico*, 1702-1705, 4 vol. in-4°; *Compendio del Vocabolario della Crusca*, 1705, 2 vol. in-4°; *Dissertazioni Vossiane*, 1752-53, 2 vol. in-4°; etc. Ses *Lettres* ont été publiées surtout par Morelli, 1785, 6 vol. in-8°.

Zénobie, fille de Mithridate, roi d'Arménie, et femme de Rhadamiste, roi d'Ibérie, fuyait avec son époux devant les Arméniens soulevés contre Rhadamiste. Enceinte, accablée de fatigue, elle supplia son mari de la tuer, pour la soustraire aux outrages et à la captivité. Rhadamiste la poignarda et la précipita dans l'Araxe; mais Zénobie fut recueillie, respirant encore, par des pâtres qui la firent reconduire en Arménie, 53 ap. J. C. C'est le sujet d'une belle tragédie de Crébillon.

Zénobie (Septima Zenobia), reine de Palmyre, fille d'un prince arabe de Mésopotamie, seconde femme d'Odenath, chef des tribus voisines de Palmyre, le seconda dans ses entreprises, et, après la mort de son mari, qu'on l'accusa d'avoir empoisonné, prit la pourpre impériale, 266. Etablie à Palmyre, elle étendit son autorité sur la Syrie et la plus grande partie de l'Asie Mineure; elle ajouta même un instant l'Égypte à ses Etats. Elle aimait la civilisation grecque, tout en vivant comme une princesse orientale; parmi ses ministres on comptait le célèbre rhéteur Longin. Palmyre, sous son administration, se couvrit de monuments magnifiques. Aurélien, après une victoire décisive à Emèse, l'assiégea dans Palmyre; elle chercha à fuir chez les Perses, mais fut atteinte sur les bords de l'Euphrate; pour obtenir la vie, elle sacrifia son ministre Longin, 273. L'empereur la conduisit à Rome, où elle précéda le char du triomphateur, chargée de joyaux et de chaînes d'or. Elle reçut une villa à Tibur et y vécut avec ses enfants.

Zénodore, statuaire grec, probablement né en Gaule, peut-être à Marseille, vivait au Ier siècle. Il fit pour les Arvernes un *Mercure* colossal, qu'on lui paya 40,000,000 de sesterces. Néron le chargea à Rome de sa

statue, qui avait cent dix pieds de haut; Pline l'Ancien admirait cette œuvre plus grandiose que belle; Vespasien la dédia au soleil, et substitua une tête du dieu à celle de l'empereur. Au reste, Zénodore réussit également dans des sujets de petite dimension.

Zénodote, d'Éphèse (?), critique grec, vivait dans le IIIe siècle av. J. C., sous les deux premiers Ptolémées. Il fut, sous Philadelphe, directeur de la bibliothèque d'Alexandrie; chargé de la révision des poëtes grecs avec Alexandre d'Étolie et Lycophron de Chalcis, il se chargea des poëtes épiques et lyriques. Il donna une édition des poésies homériques, dont les traces ont été recueillies par Düntzer, *De Zenodoti studiis homericis*, Gœttingue, 1848, in-8°.

Zénon *d'Élée*, philosophe grec, né à Élée (Grande-Grèce), vivait au Ve siècle av. J. C. Il vint à Athènes avec son maître Parménide vers 454 ou 453, fut, dit-on, le maître de Périclès, et exerça peut-être une certaine influence sur l'esprit du jeune Socrate. Les anciens ont dit qu'il périt en voulant délivrer sa patrie opprimée par un tyran; mais ils varient beaucoup sur les détails: suivant une opinion répandue, il aurait dénoncé tous les amis du tyran, comme ses complices, puis, s'étant coupé la langue avec les dents, il l'aurait crachée à la face du tyran; Zénon serait mort, broyé dans un mortier. Il a été le plus brillant disciple de l'école éléatique; tous ses écrits sont perdus, mais nous connaissons quelques-unes de ses opinions par Aristote et par Simplicius. Il a surtout lutté contre les philosophes naturalistes, et cherché à prouver par plusieurs arguments qu'il est tout aussi impossible d'expliquer les phénomènes physiques par le principe de la pluralité que par le principe de l'unité. Il mérite d'être regardé comme le créateur de la dialectique et le précurseur de Socrate. Les *Fragments* peu nombreux de Zénon ont été recueillis par M. Mullach, dans la *Bibliothèque grecque* de Didot.

Zénon *de Citium*, fondateur de l'école stoïcienne, né à Citium dans l'île de Chypre, 358-260 av. J. C. (?), fils d'un riche marchand, vint de bonne heure s'établir à Athènes, ou par amour de la philosophie, ou après un naufrage qui avait englouti non loin du Pirée son vaisseau chargé de pourpre de Tyr. Il eut pour maître Cratès le Cynique, étudia pendant vingt ans, sous Stilpon, Xénocrate, Polémon, à l'école de Mégare et à l'Académie, puis commença à enseigner publiquement dans un des endroits les plus fréquentés d'Athènes, le Portique (en grec *στοά*) situé au nord-ouest de l'Agora, d'où ses disciples prirent le nom de *stoïques* ou *stoïciens*. Il eut une grande réputation; Antigone Gonatas, Ptolémée Philadelphe voulurent l'attirer à leur cour. Athènes lui donna le droit de cité, et, après sa mort, lui vota une sépulture publique dans le Céramique avec une couronne d'or. Il ne reste rien de ses écrits, nombreux et variés, à en juger par leurs titres. Il est assez difficile de discerner les doctrines du maître de celles de ses disciples. Il divisait la philosophie en trois parties: la logique, la physique et la morale. La logique ou l'art de raisonner doit surtout s'attacher à bien définir et à bien classer. Dans leur physique, les stoïciens ramenaient tout à une substance unique et matérielle, qui a en elle un principe actif, le feu; ils devaient donc aboutir au panthéisme, à la *nature naturante* et à la *nature naturée* de Spinoza. Dans la morale, Zénon proclame Dieu la loi universelle; l'homme ne peut posséder le bien ou le bonheur, que s'il est en parfaite harmonie avec Dieu, c'est-à-dire avec la nature, que par l'accord parfait de la raison individuelle avec la raison universelle. Zénon paraît avoir pris aux cyniques leur doctrine morale, mais en l'adoucissant à certains égards, en y introduisant une culture intellectuelle plus large; le stoïcisme, dans la décadence du monde ancien, devint la religion des âmes les plus nobles et les plus généreuses.

Zénon *l'Isaurien*, empereur d'Orient, chef de bandes isauriennes au service de l'empereur Léon Ier, épousa sa fille Ariadne, excita la jalousie du puissant patrice Aspar, qui voulut le faire périr, et qu'il tua à Chalcédoine, avec son fils Ardaburius, 471. Son jeune fils Léon II fut proclamé empereur en 474, et Zénon régna sous son nom; la mort de cet enfant le laissa seul maître de l'empire. Zénon ignorant, grossier, cruel, fut détesté; Verina, sa belle-mère, et Basiliscus, frère de Verina, le détrônèrent en 475; mais Zénon rentra dans Constantinople en 477. Il eut ensuite à combattre un roi des Ostrogoths, Théodoric le Louche, et, grâce au secours d'un autre chef plus illustre qui fut Théodoric le Grand, il triompha de ses ennemis; puis il détourna les Goths vers l'Italie, qu'ils enlevèrent à Odoacre. En 482, pour rétablir la paix religieuse, il publia l'*Henoticon*, qui mécontenta tout le monde. Il mourut en 491.

Zenta, v. de la voïvodie Serbe (Emp. d'Autriche), sur la Theiss, à 70 kil. N. E. de Zombor. Victoire du prince Eugène sur les Turcs, en 1697.

Zéphirin (Saint), pape, Romain de naissance, succéda à Victor Ier, en 197 ou en 202. On présume qu'il mourut en 217. On célèbre sa fête le 26 août.

Zéphyre, vent d'ouest, doux et léger. Les Grecs le disaient fils d'Éole et de l'Aurore. On le représentait sous la forme d'un jeune homme, ayant une couronne de fleurs et des ailes de papillon.

Zephyrium Promontorium, cap de l'Italie ancienne, au S. E. du Bruttium, près de Locres.

Zer Afchan. V. Sayd.

Zerbi. V. Gerbi.

Zerbst, v. du duché d'Anhalt-Dessau (Allemagne du Nord), à 22 kil. N. O. de Dessau. Beau château, anc. résidence des ducs d'Anhalt-Zerbst. Belle église gothique moderne. Orfèvrerie, soieries, draps, passementeries d'or et d'argent. Patrie de Catherine II; 11,500 hab.

Zerrah, *Aria Palus*, partie méridionale du lac Hamoun, dans l'Afghanistan. Il a 160 kil. sur 45, et est en partie desséché. La ville de *Zerrah* est sur la rive S. E.

Zervane-Akérène, *le temps sans limite*, *l'infini*, dieu suprême dans la religion de Zoroastre.

Zétès et **Calaïs,** fils jumeaux de Borée et d'Orithyie, firent partie de l'expédition des Argonautes et furent tués par Hercule. Ils furent changés en deux vents, qu'on appelait *prodromes*, parce qu'ils invitaient au départ.

Zéthus, fils de Jupiter et d'Antiope, habile chasseur, aida son frère Amphion à élever les murailles de Thèbes.

Zeugitane, contrée de l'Afrique ancienne, entre la Méditerranée au N. et à l'E., la Byzacène au S., et la Numidie à l'O. C'était l'anc. pays de Carthage et d'Utique.

Zeugites, 3e classe des citoyens d'Athènes, dans la constitution de Solon; ils devaient posséder un attelage de bœufs ou de chevaux, et récoltaient 200 médimnes de blé ou de produits liquides.

Zeugma, anc. ville de Syrie, dans la Comagène, sur la rive droite de l'Euphrate, unie par un pont à Apamée; de là son nom, qui signifie *lien*, *réunion*. Elle fut bâtie par Séleucus Ier.

Zeus était chez les Grecs le plus grand des dieux; c'est le *Jupiter* des Romains.

Zeuxis, peintre grec, né peut-être à Héraclée du Pont, vivait dans la dernière moitié du Ve siècle av. J. C. Il étudia probablement en Asie Mineure, mais c'est à Athènes qu'il acquit une immense réputation. Le roi de Macédoine, Archélaüs, l'appela à sa cour et l'employa à décorer son palais de peintures qui furent richement payées à l'artiste. Les anciens ont dit que Zeuxis, au comble de la richesse et de la gloire, donnait ses tableaux, parce qu'on n'aurait pas pu les payer à leur juste valeur; ils ont raconté beaucoup d'anecdotes au sujet de sa rivalité avec Parrhasius, qui l'aurait presque toujours emporté dans l'imitation exacte de la nature. Zeuxis se préoccupait surtout de l'élégance et de l'agrément, mais Aristote lui reproche de n'avoir pas eu assez d'élévation morale; il réussit dans l'emploi harmonieux de la lumière et des ombres; moins simple que Polygnote, il fut plus pur que les artistes du siècle d'Alexandre. On citait de lui: une *Hippocentaure femelle*, que Sylla envoya à Rome et qui périt dans un naufrage; une *Hélène courtisane*, un *Hercule enfant étranglant les serpents*, l'*Amour couronné de roses*, un *Marsyas enchaîné*, une *Pénélope*, *Jupiter sur son trône, entouré des autres dieux*, etc. Tous ses tableaux ont péri.

Zeveneeken, commune de la Flandre orientale (Belgique). Étoffes de coton, siamoises, teintureries; graines, lins; 2,400 hab.

Zezère, riv. de Portugal, vient de la Serra da Estrella, et se jette dans le Tage, après 170 kil. de cours.

Zia. V. Zéa.

Ziani (Sebastiano), doge de Venise, 1173-1179, au moment où le pouvoir ducal fut limité par l'établissement d'un grand conseil de 470 membres, d'un conseil intime pour surveiller le doge, et d'un sénat de 60 membres, rééligibles d'année en année, se déclara pour Alexandre III contre Frédéric Barberousse, battit la flotte impériale, et signa la trêve conclue à Venise entre le pape et l'empereur, 1177. C'est à lui qu'on attribue la cérémonie, si fameuse, des épousailles du doge et de la mer.

Ziani (Pietro), doge de Venise, fils du précédent,

succéda à Henri Dandolo, en 1205, et mourut en 1229. Pendant son règne, Venise acheva la conquête de la Grèce et des îles voisines, de Corfou, de Candie, de Malte.

Ziban (Les), c'est-à-dire *les Oasis*, nom de la région voisine de Biskara, au sud de la province de Constantine (Algérie).

Zicavo, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 60 kil. E. d'Ajaccio (Corse). Fromages renommés; 1,642 hab.

Ziégler (Claude-Louis), peintre, né à Langres, 1804-1856, élève d'Ingres, a été un bon coloriste. On cite de lui: *Giotto et Cimabue*, *Daniel dans la fosse aux lions*, la *Vierge aux neiges*, *Charles-Quint dirigeant ses funérailles*, la *Paix d'Amiens*, etc.; des peintures à la Madeleine. Il a modelé avec talent des vases en terre et en grès, et écrit *Recherche des principes du beau dans l'art céramique, l'architecture et la forme en général*, 1850, in-8°.

Zielenzig, v. du Brandebourg (Prusse), à 60 kil. N. E. de Francfort-sur-l'Oder. Draps, toiles; houillères, mines de lignite; 4,800 hab.

Zierikzee, v. forte de la Zélande (Pays-Bas), dans l'île de Schouwen, près de la rive droite de l'Escaut oriental, à 25 kil. N. E. de Middelbourg. Chantiers de construction; pêche aux huîtres; raffineries de sel; 6,900 hab. — C'est la plus ancienne ville de la Zélande; elle date du IXe siècle, et fut la résidence des comtes. Les Flamands y furent battus sur mer par la flotte du roi de France, Philippe IV, 1304.

Ziethen (Jean-Joachim **de**), général prussien, né à Wustrow (comté de Ruppin), 1699-1786, se distingua surtout dans la guerre de la succession d'Autriche; à la tête des *hussards de Ziethen*, il assista à toutes les batailles livrées par Frédéric II. Créé lieutenant général, il fut l'un des meilleurs lieutenants du roi de Prusse dans la guerre de Sept Ans. Frédéric lui a fait ériger un monument sur la place Guillaume à Berlin.

Zigeunes ou **Zigueunes.** V. Bohémiens.

Zileh. V. Zela.

Zimbaoe, v. de l'Afrique australe, sur la rive droite du Zambèze, anc. capit. du Monomotapa.

Zimiscès (Jean), empereur d'Orient, né en Arménie, 925, d'une famille illustre, fut surnommé *Zimiscès*, à cause de sa petite taille. Il se distingua par sa force et par son courage. Il aida Nicéphore Phocas à s'emparer du trône. Vainqueur des Arabes à la bataille d'Adana, 965, il prit la Cilicie, pénétra en Syrie, s'empara de Mopsueste, et fut injustement disgracié. De concert avec l'impératrice Théophano, il assassina Nicéphore et s'empara du trône, 969. Après avoir banni son indigne complice, il gouverna glorieusement; les Bulgares, les Russes, les Arabes furent vaincus. Son grand chambellan, Basile, l'empoisonna en 976, et le remplaça.

Zimmermann (Jean-Jacques), né à Wayhingen (Wurtemberg), 1644-1695, s'appliqua avec succès aux mathématiques, et publia un livre, *Scriptura sancta Copernicans*, où il cherche à montrer que le système de Copernic n'est pas en contradiction avec l'Ecriture. Sectaire fanatique, il propagea les opinions de Böhme dans sa *Révélation presque complète de l'Antechrist*, troubla l'Allemagne de ses prédications, et mourut au moment de partir pour l'Amérique.

Zimmermann (Jean-Georges **de**), médecin suisse, né à Brugg (Argovie), 1728-1795, étudia la médecine à Gœttingue, sous Haller, exerça sa profession à Berne, à Brugg, et y composa des ouvrages remarquables, qui le firent nommer, en 1768, médecin du roi d'Angleterre pour l'électorat de Hanovre; plus tard il donna ses soins à Frédéric II mourant. Zimmermann, atteint d'une mélancolie profonde, que vinrent aggraver des malheurs de famille, eut horreur des excès de la révolution française, et s'attira de nombreux ennemis en attaquant avec violence les savants de l'Allemagne, qu'il appelait *les illuminés*. Il tomba dans un état de misanthropie, voisin de la folie, et succomba au milieu des plus pénibles hallucinations. Il est surtout célèbre par ses ouvrages: *De la solitude*, 1773-86, 4 vol. in-8°, dont il y a des traductions abrégées par Mercier, 1788, in-12, par Jourdan, 1825, in-8°, par X. Marmier, 1845 in-18; *De l'orgueil national*, 1758, in-8°, trad. en français, 1769, in-12; *De l'expérience en médecine*, 1763-67, 2 vol. in-12, trad. en français par Lefebvre de Villebrune, 1774, 3 vol. in-12, et par Prunelle, 1820, 3 vol. in-8°; *De la dyssenterie épidémique en* 1765, trad. en français par Lefebvre de Villebrune, 1774, in-12; *Sur Frédéric le Grand et mes entretiens avec lui peu de temps avant sa mort*, 1788, in-8°; *Fragments sur Frédéric le Grand son gouvernement et son caractère*, 1790, 3 vol. in-8°; etc.

Zimmermann, compositeur de musique, né à Paris, 1785-1853, élève de Boïeldieu, fut professeur au Conservatoire de musique, de 1816 à 1848. Il a formé une brillante école de piano; on lui doit une *Encyclopédie du pianiste*, *l'Enlèvement*, opéra-comique, des messes, etc.

Zingarelli (Niccolò-Antonio), compositeur italien, né à Naples, 1752-1837, donna des leçons, fut protégé par la duchesse de Castelpagano, devint maître de chapelle à Milan, à Lorette, à Saint-Pierre de Rome, enfin à Naples. Il était depuis 1804 associé de l'Institut de France. Sa renommée a été assez grande, mais il avait peu d'idées, peu de force dramatique, et son enseignement à Naples a été funeste à beaucoup d'égards. Il a écrit beaucoup de musique d'église. Ses principaux opéras sont *Montézuma*, 1781, *Alsinda*, opéra bouffe, 1785, *Telemacco*, 1785, *Ifigenia in Aulide*, 1787, *la Morte di Cesare*, 1791, *Pirro*, 1792, *la Secchia rapita*, 1793, *Giuletta e Romeo*, 1796, *Meleagro*, 1798, *Inès de Castro*, 1803, etc. Son *Antigone*, donnée à Paris en 1789, ne réussit pas. Son opéra religieux de *la Distruzzione di Gerusalemme*, 1810, est peut-être son meilleur ouvrage.

Zingari. V. Bohémiens.

Zingaro (Le). V. Solari (Andrea).

Zinkeisen (Jean-Guillaume), historien allemand, né à Altenbourg, 1803-1863, publia, à Munich, dès 1832, une *Histoire de la Grèce*, puis recueillit à Paris de nombreux documents sur la révolution française. Rédacteur de la *Gazette officielle de Prusse*, à Berlin, en 1840, il changea le titre du journal, à la suite des événements de 1848, et fut chargé de développer, dans le *Moniteur prussien*, les doctrines constitutionnelles. Depuis 1851, il s'est exclusivement consacré à ses travaux historiques: *Histoire de l'empire des Osmanlis en Europe*, 2 v.; *Histoire de la révolution grecque*, 2 vol.; *Histoire des partis et des mœurs politiques en temps de révolution*, 1852-53, 2 vol. in-8°; etc.

Zinzendorf (Philippe-Louis, comte de), homme d'État autrichien, 1671-1742, fut ambassadeur extraordinaire en France après la paix de Ryswick, fut en grand crédit sous Joseph Ier et Charles VI, dirigea les affaires après le prince Eugène, et se retira à l'avénement de Marie-Thérèse.

Zinzendorf (Nicolas-Louis, comte de), né à Dresde, 1700-1760, d'une famille originaire d'Autriche, fut élevé parmi les piétistes, visita la Hollande, la France, la Suisse, voulut dès l'âge de vingt ans se consacrer à des œuvres de bienfaisance, fut nommé conseiller de justice à Dresde, puis se décida à relever la secte des Frères Moraves. Il fonda sur ses terres l'établissement de Herrnhut (*bergerie du Seigneur*), et, en 1728, se dévoua tout entier à son œuvre de prosélytisme. Banni par le gouvernement saxon, 1735, il se retira en Hollande, y fonda la colonie de Heerendyk, visita les contrées du Nord, et plut tant au roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, que celui-ci le fit ordonner évêque luthérien, 1737. Il visita l'Angleterre, puis se rendit dans l'Amérique du Nord, en Russie, en Suisse, en Hollande, propageant partout ses doctrines. Parmi ses écrits on cite: *Voyage d'Atticus à travers le monde*; *la Bonne parole du Seigneur*, espèce de catéchisme; *le Lait pur de la doctrine de Jésus-Christ*; le *Socrate allemand*, etc. Il laissa en mourant 7 millions de dettes; mais la communauté les a payés; elle est propriétaire de plusieurs seigneuries en Saxe, et le nombre des Herrnhuters est considérable, surtout en Amérique.

Zipangu, nom que Marco Polo donne au Japon.

Zipaquira, v. de la Confédération Grenadine, à 22 kil. N. E. de Bogota. Riche mine de sel gemme; 4,000 hab.

Zips, comitat du roy. de Hongrie, dans le cercle de Kaschau, borné au N. par la Galicie, en grande partie couvert par les Karpathes, arrosé par la Poprad, le Hernad, le Gölnitz et le Dunajec. On y trouve du lin, des bois, des bestiaux, des porcs, des abeilles; mines de fer et de cuivre, sources minérales. Le ch.-l. est *Leutschau*. — Le pays de Zips, d'abord à la Pologne, appartint à la Hongrie, au XIIe siècle, revint à la Pologne, en 1412, et fut acquis par l'Autriche, lors du premier partage de la Pologne. Les 16 *bourgs privilégiés* qu'il possédait formèrent un district particulier jusqu'en 18[illegible].

Ziriksée. V. Zierikzée.

Zirknitz, lac de la Carniole (Autriche) dans le cercle [illegible]sberg. Il se dessèche pendant l'été et on le cultive.

Ziska (Jean **Troczenow**, dit), c'est-à-dire *le Borgne*, né vers 1380, à Trocznow (Bohême), se signala dans les guerres des Polonais contre les chevaliers Teutoniques, et perdit un œil dans un combat. Il fut chambellan de l'empereur Wenceslas; mais le supplice de Jean Hus et de Jérôme de Prague excita son indignation, et, de concert avec son ami, Nicolas de Husinec, il se mit à la tête des Hussites. Une guerre terrible commença; les troupes de Sigismond, nouveau roi de Bohême, furent vaincues près de Prague, 1419; Ziska se fortifia sur le mont Tabor, puis il s'empara de Prague et repoussa une grande armée de croisés, envoyés par le pape Martin V, 1420. Ziska resta à la tête des exaltés, qui prirent le nom de Taborites, et remporta de nombreux succès ; au siége du château de Rabi, il perdit l'œil qui lui restait, mais continua de diriger son armée avec autant de courage et de sagacité, malgré tous les obstacles que lui suscitèrent les nobles et même les habitants de Prague. Il se jeta sur la Moravie, fit trembler l'Allemagne et la Hongrie, et fut encore vainqueur à la bataille de Malin. Il mourut peu après en 1424; les Taborites prirent le nom d'*Orphelins*; on a dit sans raison que, pour obéir aux ordres de Ziska mourant, ils firent de sa peau un tambour.

Zittang ou **Sittang**, fl. de l'Indo-Chine, vient de l'empire Birman, passe dans le Pégou, et se jette dans le golfe de Martaban, à l'E. de Rangoun. Son cours est de 700 kil.

Zittau, v. du cercle de Bautzen (roy. de Saxe), au confluent de la Neisse et de la Mandau, à 40 kil. S. E. de Bautzen. Toiles, papiers, fonderies de fer; aux environs, riches mines de lignite. Commerce actif de toiles. Eaux minérales d'*Augustusbad*. Elle fut prise par les Autrichiens, en 1757, presque détruite, et depuis lors rebâtie; 11,000 hab.

Ziz, riv. du Maroc, descend du Grand-Atlas, coule vers le S. et se perd dans les sables du Sahara, après 440 kil. de cours.

Zizim ou **Djem**, fils puîné de Mahomet II, 1459-1495, se révolta contre son frère Bajazet II, fut vaincu et se réfugia chez les chevaliers de Rhodes, 1482, qui l'envoyèrent en France, où on le retint prisonnier dans le château de Rochechinard (Drôme), puis en Auvergne. Le pape Innocent VIII le réclama ; on voulait, dit-on, se servir de son nom, au moment d'entreprendre une grande croisade contre les Turcs. Charles VIII, pendant son séjour à Rome, obtint d'Alexandre VI que Zizim lui fût livré; mais le malheureux prince était, dit-on, empoisonné, quand il arriva au camp français ; il mourut à Terracine.

Zloczow, v. de la Galicie (Emp. d'Autriche), ch.-l. du cercle de ce nom à 80 kil. E. de Lemberg. Toiles à voiles. Vieux château; 5,000 hab.

Zmeïnogorsk, v. du gouvern. de Tomsk (Sibérie), au pied de l'Altaï. Mines d'argent aux environs; 8,000 hab.

Znaïm ou **Znaym**, ch.-l. de cercle de la Moravie (Emp. d'Autriche), sur une colline baignée par la Taya, à 55 kil. S. O. de Brünn. Eglise paroissiale de Saint-Nicolas, hôtel de ville, vieux château. Draps, toiles, faïences. En 1809, victoire de Marmont sur les Autrichiens, puis armistice du 11 juillet, qui précéda la paix de Vienne. Anc. capitale de la Moravie; 6,500 hab.

Zodiaque (du grec ζώδιον, diminutif de ζῶον, animal), nom donné par les Grecs à la zone céleste, que le soleil semble parcourir dans sa révolution annuelle. Ils l'ont divisé en douze parties, correspondant aux douze mois de l'année, et renfermant chacune une constellation ou *signe*. Les signes du Zodiaque sont le *Bélier* (mars), le *Taureau* (avril), les *Gémeaux* (mai), l'*Ecrevisse* (juin), le *Lion* (juillet), la *Vierge* (août), la *Balance* (septembre), le *Scorpion*, (octobre), le *Sagittaire* (novembre), le *Capricorne* (décembre), le *Verseau* (janvier), les *Poissons* (février). Les anciens avaient réuni ces noms dans les deux vers suivants

> Sunt Aries, Taurus, Gemini, Cancer, Leo, Virgo,
> Libraque, Scorpius, Arcitenens, Caper, Amphora, Pisces.

Zoé, impératrice d'Orient, fut la maîtresse, puis l'épouse de Léon VI. Après la mort de ce prince, 911, elle fut d'abord éloignée du palais, mais elle fut rappelée par son fils, Constantin VII, et favorisa l'ambition de son amant, Romain Lécapène, qui, maître du pouvoir, 919, la fit renfermer dans un cloître.

Zoé, impératrice d'Orient, fille de Constantin VIII ou IX, fut débauchée, ambitieuse, cruelle. Elle eut pour premier mari Romain III, 1028, qu'elle fit empoisonner et étrangler dans un bain, pour pouvoir épouser Michel IV le Paphlagonien, qui fut empereur, 1034. Puis elle transmit la couronne à Michel V, fils adoptif de son second mari, qui s'empressa de la bannir. Au bout d'un an, 1042, elle fut replacée sur le trône avec sa sœur Théodora, et épousa l'homme le plus corrompu de la cour, Constantin Monomaque. Elle mourut en 1050.

Zoega (George), antiquaire danois, né à Dahlen (Jutland), 1755-1809, fils d'un pasteur luthérien, termina ses études à Gœttingue, montra de bonne heure beaucoup de goût pour l'étude de l'antiquité et des monuments des arts. Le ministre danois Guldberg le chargea de classer les médailles de Copenhague, puis lui confia une mission numismatique aux frais du roi, 1782. Il visita Vienne et se rendit à Rome, où il se maria secrètement et abjura le luthéranisme. On lui continua cependant la mission dont on l'avait chargé; l'amitié du cardinal Borgia lui procura les fonctions d'interprète de la Propagande. Il put dès lors se livrer à ses études archéologiques. Il publia, en 1787, *Nummi Ægyptii imperatorii prostantes in Museo Borgiano Velitris*, savant ouvrage qui établit sa réputation. Pour obéir au pape Pie VI, il écrivit son célèbre ouvrage ***De usu et origine obeliscorum***, 1797, in-fol., dans lequel il réunit toutes ses connaissances sur l'archéologie égyptienne; il s'y occupa particulièrement des hiéroglyphes, et posa les bases sur lesquelles devait plus tard s'appuyer Champollion pour ses découvertes. Lorsqu'un institut national fut créé à Rome, il fut attaché à la section d'histoire et d'archéologie, en même temps qu'il était élu membre de la Société royale des sciences de Copenhague, 1802. Il acheva son *Catalogus codicum Copticorum manuscriptorum musæi Borgiani*, 1805, in-8°, et publia, avec Piranesi et le graveur Piroli, les *Bassirilievi antichi di Roma*, 1808, gr. in-4°; il travaillait au second volume, quand il mourut. Welcker a publié un volume de ses *Dissertations*, 1817, in-8°, et un recueil de ses *Lettres*, 1819, 2 vol. in-8°.

Zofingen, v. du canton d'Argovie (Suisse), sur la Wigger, à 20 kil. S. O. d'Aarau. Rubans de soie, cotonnades. Anc. ville impériale, elle appartint ensuite aux ducs d'Autriche; 3,500 hab.

Zohar, c.-à-d. *lumière*, livre religieux des juifs modernes. Il contient des explications cabalistiques et bizarres sur les livres de Moïse. Attribué à Simon ben Jochai, il a été plutôt composé au XIIe siècle; écrit en syriaque, il a été traduit en latin par Rosenroth (*Cabala denudata*).

Zoheir (Ben-Abou-Selma), poëte arabe du VIe siècle, est l'auteur d'un des sept *Moallakat*, poëme à l'occasion de la paix qui termina la guerre des Dahis et des Gabras. Mahomet le visita quand il avait atteint l'âge de cent ans.

Zoïle, grammairien et critique grec, né à Amphipolis ou à Éphèse, peut-être du IVe siècle, peut-être contemporain de Ptolémée Philadelphe, est aussi mal connu que son nom est resté célèbre. Il attaqua Homère avec tant de sévérité qu'on le surnomma *Homeromastix* (le fouet d'Homère); il ne ménagea pas plus Isocrate et Platon ; aussi son nom a-t-il servi à désigner les critiques envieux et méchants ; cependant Denys d'Halicarnasse parle de lui avec éloge. On lui attribuait : 9 livres de *Remarques critiques sur Homère;* un *Discours contre Isocrate ;* une *Critique de Platon* ; une *Histoire d'Amphipolis;* une *Histoire du monde jusqu'à la mort de Philippe;* un traité des *Figures du discours*, etc.

Zolkiew, ch.-l. de cercle de la Galicie (Emp. d'Autriche), à 32 kil. N. de Lemberg. Anc. château des Sobieski. Draps, cuirs, faïence; 4,000 hab.

Zollikofer (George-Joachim), prédicateur suisse, né à Saint-Gall, 1730-1788, fut pasteur protestant dans le pays de Vaud, dans les Grisons, à Leipzig, et fut célèbre par son éloquence. On a de lui : *Nouveau recueil de cantiques*, Leipzig, 1766, in-8°; *Réflexions sur le mal en ce monde*, 1777, in-8°; *Sermons*, 1789-1804, 15 vol. in-8°; *Exercices de piété et de prières*, 1804, 4 vol. in-8°, trad. en français, etc.

Zollverein (de l'allemand *zoll*, douane, et *verein*, union), association douanière des Etats allemands. En 1819, l'économiste List se mit à la tête d'une ligue d'industriels et de négociants pour obtenir la suppression des douanes entre les différents Etats allemands. Plusieurs associations particulières se formèrent à la suite de ce mouvement ; celle du Wurtemberg et du Hohenzollern, en 1824; celle du Wurtemberg et de la Bavière en 1826 ; celle des Etats de Thuringe. Le Brunswick, le Hanovre, l'Oldenbourg, puis la Saxe, la Hesse-Electorale, Nassau, Reuss, Brême, Francfort, Schwarzbourg-Rudolstadt formèrent, en 1828, le *Steuerverein*. Déjà

Frédéric-Guillaume III, roi de Prusse, en 1818, avait aboli dans ses États toutes les douanes provinciales, et établi de nouveaux tarifs pour les importations et les exportations, sur les principes d'une protection modérée. Plusieurs petits États s'unirent successivement à la Prusse, dans l'intérêt de leur commerce et de leur industrie : Schwarzbourg-Sondershausen et Rudolstadt, Saxe-Weimar, Anhalt-Bernbourg, Lippe-Detmold, Mecklembourg-Schwerin, Anhalt-Kœthen, Anhalt-Dessau, Saxe-Cobourg-Gotha, Hesse-Hombourg, Oldenbourg, Waldeck; puis les deux Hesses, en 1828.

Enfin le 23 mars 1833, l'union prussienne et l'union bavaro-wurtembergeoise se fondirent ensemble, pour former le *Zollverein;* le royaume de Saxe et l'union thuringienne adhérèrent à la ligue, et le Zollverein commença à fonctionner, le 1er janvier 1834. Plus tard d'autres petits États, enfin le *Steuerverein* se réunirent à la grande ligue douanière; et, malgré les efforts de l'Autriche pour entraver cette union, si favorable aux intérêts prussiens, le Zollverein a continué de se développer.

Les États associés sont régis par une législation uniforme pour ce qui concerne le commerce. Les lignes de douanes ont été abolies entre eux ; elles existent seulement aux limites extérieures de l'association. Les recettes générales, perçues en commun, sont réparties entre ces États, proportionnellement à la population. Les poids et les monnaies sont les mêmes ; au dehors les consuls et les navires de chaque État sont partout sous la protection de tous. Le Zollverein a beaucoup contribué au développement du commerce et de l'industrie en Allemagne ; il n'a pas moins contribué peut-être à préparer les succès politiques de la Prusse et l'unité allemande. Le traité d'union douanière de 1867 a reproduit en grande partie le traité du 16 mai 1856. La principale disposition nouvelle stipule que le pouvoir législatif en matières communes sera exercé par un *conseil fédéral*, nommé par les gouvernements intéressés, et par une *représentation* élue par les populations. Dans le conseil fédéral les voix sont ainsi réparties : la Prusse, 17 ; la Bavière, 6 ; la Saxe, 4 ; le Würtemberg, 4 ; Bade, 3 ; Hesse, 3 ; Mecklembourg-Schwerin, 2 ; Saxe-Weimar, 1 ; Mecklembourg-Strelitz, 1 ; Oldenbourg, 1 ; Brunswick 2 ; Saxe-Meiningen, Saxe-Altenbourg, Saxe-Cobourg-Gotha, Anhalt, Schwarzbourg-Rudolstadt, Swarzbourg-Sondershausen, Waldeck, les deux Reuss, Schaumbourg, Lippe, Lubeck, Brême, Hambourg, chacun, 1 ; ensemble 58 voix. La présidence appartient à la Prusse, qui peut négocier au nom de tous les traités avec l'étranger. Le *Parlement* douanier se compose de membres du Reichstag de la Confédération du Nord et de députés des États de l'Allemagne du Sud, élus par le suffrage universel. — Le Zollverein a cessé d'exister, 1871.

Zoltan, chef des Magyares ou Hongrois, fils d'Arpad, dévasta l'Allemagne au xe siècle, à l'époque de Conrad Ier et de Henri l'Oiseleur. Battu par Otton le Grand, près d'Augsbourg, en 955, il s'établit enfin dans le pays qui a pris le nom de Hongrie, et mourut en 960.

Zombor, v. de la Voïvodie (Emp. d'Autriche), dans une vaste plaine, près du canal François, à 140 kil. O. de Témeswar. Évêché grec ; école normale d'instituteurs grecs orthodoxes. Soieries ; commerce de grains et bestiaux ; 25,000 hab.

Zonaras (Jean), historien byzantin, né à Constantinople, mort vers 1130, fut premier secrétaire sous Alexis Comnène, puis, sous Jean II, se retira dans un couvent du mont Athos. On lui doit une *Chronique* en XVIII livres, qui va de la création à l'an 1118, qui fait partie de la *Collection byzantine*, et a été traduite par le président Cousin, 1678, in-4° ; un *Lexique*, publié en 1808, Leipzig, 2 vol. in-4° ; des *Lettres*, des *Commentaires*, etc.

Zonhoven, commune du Limbourg (Belgique), à 7 kil. d'Hasselt; 3,000 hab.

Zonnebeke, commune de la Flandre occidentale (Belgique), à 8 kil. de Termonde. Huileries, grosses toiles; 2,600 hab.

Zonzonate. V. Sonsonate.

Zopyre, fils de Mégabyze, seigneur persan, se dévoua pour donner à Darius Ier Babylone révoltée. Il se coupa le nez et les oreilles, se fit passer pour une victime de la cruauté du roi ; parvint à se faire charger de la défense de la ville, et la livra au roi, vers 520 av. J. C.

Zorg (Henri-Martin **Rokes,** dit), peintre hollandais né à Rotterdam, 1621-1682, élève de Dav. Téniers et de Buytenweg, a peint des chaumières, des cuisines, des foires, des charlatans, etc. Sa couleur est douce et harmonieuse. Il était en même temps conducteur de barque marchande et peintre.

Zorgdraker (Cornelus-Gisbert), navigateur hollandais, né vers 1650, visita plusieurs fois le Groënland. Ses travaux ont été publiés par Abraham Monbach, sous ce titre : *Progrès florissants de la pêche au Groënland, et traité de la pêche à la baleine*, avec cartes et figures, 1720, in-4°.

Zorn, rivière, qui vient des Vosges, arrose une petite partie de la Lorraine, traverse la Basse-Alsace, et se jette dans la Moder, par la rive droite, après un cours de 90 kil. Elle reçoit la Rohrbach.

Zorndorf, village du Brandebourg (Prusse), à 10 kil. N. de Kustrin. Victoire de Frédéric II sur les Russes, 25 et 26 août 1758.

Zoroastre, législateur religieux des populations bactriennes et fondateur de la religion, appelée *parsisme* et *mazdéisme*. On ne sait quand et où il a vécu ; plusieurs même ont supposé l'existence de plusieurs Zoroastre. Il est probable que du xviie au xve siècle av. J. C., un législateur religieux, qu'on nomme Zoroastre, apparut chez les peuples Ariens, dans une tribu à demi nomade, qu'il conçut l'idée de simplifier le culte, de le ramener à une sorte de monothéisme, et de réunir tous les peuples Ariens par les liens d'une même religion, en les attachant à la vie agricole. Sa prédication devint surtout importante, quand il la porta dans la Bactriane, la plus riche et la plus belle partie de l'Ariane. Il rencontra de grands obstacles ; mais un chef puissant, Kara-Vistaçpa, se convertit ; la Bactriane fut conquise à la loi de Zoroastre ; les tribus nomades résistèrent plus longtemps, et, après une longue lutte, une partie des Ariens émigra peut-être vers l'Inde, les Daêvayaçnas ou adorateurs des Daêvas, qui ont leur livre sacré dans le *Rig-Veda;* tandis que les sectateurs de Zoroastre, les Mazdayaçnas ou adorateurs de Mazda, se répandirent dans tous les pays de l'Iran, et eurent pour livres religieux les livres qui forment le *Zend Avesta* (V. ce nom). La doctrine de Zoroastre repose sur l'existence de deux principes, le principe du bien, *Ormuzd* (Ahoura-Mazda), et le principe du mal, *Ahriman* (Agra-Mainyou); Ormuzd a créé toutes les choses parfaites, Ahriman pénètre dans cette œuvre pour la bouleverser; de là une lutte qui doit se terminer par la victoire définitive d'Ormuzd ; celui-ci a pour auxiliaires les *Izeds*, ayant à leur tête les sept *Amschaspands* (les saints immortels), dont Ormuzd est le premier, et les *Ferouers*, esprits purs, qui sont les génies des hommes sages et des animaux utiles. Ils luttent contre l'armée du mal, contre les *Daêvas* ou *Dews*, contre tous les êtres malfaisants, enfants d'Ahriman. La morale de Zoroastre est excellente ; il recommande aux hommes le travail de l'agriculture, la prière ; après le combat de la vie, ils trouveront le repos et la récompense auprès d'Ormuzd, tandis que le méchant est précipité dans les ténèbres. Le culte était très-simple ; pas de représentations figurées de la Divinité ; son principal symbole était le feu conservé au foyer de chaque maison, et aussi le feu du ciel, le soleil, *Mithra*. L'Iran, l'empire médo-bactrien, était l'image de l'empire d'Ormuzd, tandis que le Touran, pays des nomades du nord, était l'image de l'empire d'Ahriman. Le mazdéisme de Zoroastre devint la loi religieuse des Médo-Perses ; déjà profondément altéré sous les Achéménides, il subit les influences des peuples voisins de l'Euphrate ; c'est la période du magisme ; il fut en partie restauré par le fondateur de la dynastie des Sassanides, et succomba devant l'islamisme. Mais il garde encore quelques partisans, les Parsis, les Guèbres, en Perse et dans l'Inde ; c'est par eux qu'Anquetil-Duperron a pu connaître et nous faire connaître l'une des plus pures religions de l'antiquité.

Zorobabel, Juif de la maison de David, ramena ses compatriotes dans leur pays en vertu de l'édit de Cyrus, 536 av. J. C., rebâtit le temple de Jérusalem et rétablit le culte du vrai Dieu.

Zosime, historien grec, de la seconde moitié du ve siècle, fut avocat du fisc, et a composé une *Histoire nouvelle*, en 6 livres, commençant au règne d'Auguste et allant jusqu'à Théodose II. Le style est net, concis, agréable ; l'historien est judicieux, animé d'un certain esprit philosophique ; mais on lui reproche ses préventions contre le christianisme. La première édition complète est celle de Sylburg, Francfort, 1590 ; la plus récente, celle de Bekker, 1837, dans la collection des historiens byzantins. Il a été traduit par le président Cousin, 1678, in-4°.

Zosime (Saint), pape, Grec de naissance, succéda à Innocent Ier, en 417 ; après avoir approuvé Célestius et Pélage, que le clergé d'Afrique avait condamnés, il reconnut les erreurs des deux hérétiques et les dénonça au monde chrétien dans une sorte d'encyclique. On a de lui quatorze *Lettres* ou *Décrets*. Fête, le 26 décembre.

Zouaves, de l'arabe *Zouaoua*, nom d'une confédération de tribus Kabyles, dans le Djurjura; corps d'infanterie créé en Algérie, 1831, sur la proposition du maréchal Clausel. Il y eut d'abord deux bataillons, dans lesquels on reçut des indigènes et des Européens; tous les officiers et sous-officiers furent Français. Le régiment des zouaves fut porté à 3 bataillons en 1841. On créa, en 1852, 3 régiments de zouaves de 3 bataillons chacun, et un 4e, en 1855.

Zoubof (Platov, prince), favori de l'impératrice Catherine II, 1767-1822, était lieutenant des gardes, lorsqu'il fut créé grand maître d'artillerie, chevalier de Saint-André, etc. Il eut le plus grand crédit et acquit d'immenses richesses. Paul Ier, en 1796, lui enleva plus de trente emplois et le fit voyager à l'étranger. De retour à Saint-Pétersbourg, il fut avec Pahlen, l'un des principaux chefs de la conjuration qui fit périr le tzar. Il mourut dans la retraite.— Son frère aîné, *Nicolas*, gendre de Souvarof, général et sénateur, partagea la disgrâce de son frère, conspira avec lui contre Paul Ier, fut le premier à le frapper et mourut en 1804.— *Valérien*, frère cadet des précédents, 1771-1804, eut également part aux faveurs de Catherine II, était lieutenant général à 23 ans, fit la guerre de Pologne en 1794, et eut une jambe emportée, fut envoyé en Perse, 1795, prit Derbent, et n'eut ensuite que des revers.

Zouk-Mikael, v. de la Syrie (Turquie d'Asie), dans le Kesrouan, à 30 kil. N. O. de Beirout; 12,000 habitants.

Zoumbo, établissement portugais du gouvernement de Mozambique, dans une île du Zambèze. Commerce d'or et d'ivoire.

Zschokke (Jean-Henri-Daniel), littérateur allemand, né à Magdebourg, 1771-1848, perdit de bonne heure ses parents, s'enrôla dans une troupe de comédiens, puis se réconcilia avec sa famille, alla étudier à Francfort-sur-l'Oder, mais dès lors fit représenter deux drames, *Abellino, chef de brigands*, 1793, et *Julius van Sassen*, 1796, qui eurent un grand succès. Forcé de quitter la Prusse, à cause de ses opinions libérales, il fonda à Reichenau, en Suisse, une école qui prospéra. Il favorisa de tout son pouvoir la création d'une Suisse une et démocratique, fut commissaire du directoire helvétique dans Unterwald, à Berne, à Bâle, de 1798 à 1800; puis s'occupa surtout de travaux littéraires et s'établit définitivement à Aarau, en 1808. Journaliste, romancier, historien, poëte, conteur naïf, écrivain plein de lucidité et d'imagination, il a fait preuve d'une fécondité, presque toujours heureuse. Ses principaux ouvrages historiques, qu'on place auprès de ceux de Müller, sont : *Histoire de l'Etat libre des trois ligues dans la Rhétie*, 1798, in-8°; *Hist. des combats et de la chute des cantons montagnards et forestiers de la Suisse*, 1801, in-8°, traduite par Briatte, 1802, par Pictet, 1823; *Histoire de la nation bavaroise et ses princes*, 1813-18, 4 vol. in-8°; *Histoire de la Suisse pour le peuple suisse*, 1822, in-8°, trad. par Monnard, 1823, par Manget, 1828, 2 vol. in-8°; *Mélanges pour la connaissance du monde moderne*, 1807-1813; *Additions à l'histoire de notre temps ;* etc. Parmi ses romans et nouvelles citons : les *Contes Suisses*, traduits par Loewe-Weimars, 1828, 4 vol. in-12 ; les *Soirées d'Aarau*, traduites par le même, 1829, 4 vol. in-12; les *Matinées suisses*, traduites par Cherbuliez, 1830-32, 12 vol. in-12 ; les *Nouvelles allemandes*, traduites par X. Marmier, 1847, in-18 ; les *Nouvelles soirées d'Aarau*, traduites par Cherbuliez, 1833, 5 vol. in-12; etc. Ses *Œuvres complètes* forment 40 vol. in-16.

Zschopau, riv. du royaume de Saxe, vient de l'Erzgebirge, arrose les cercles de Zwickau et de Leipzig, et se jette dans la Mulde de Freyberg, après 110 kil. de cours.

Zschopau, v. du cercle de Zwickau (Saxe), sur la Zschopau. Cotonnades, toiles; 6,000 hab.

Zuallart (Jean), voyageur belge, né à Ath ou à Silly (Hainaut); visita la Terre-Sainte en 1586, et fut *mayeur* de la ville d'Ath. Il a publié *Il devotissimo Viaggio di Gerusalemme*, 1587, in-4°, qu'il a traduit en français, 1608; *Description de la ville d'Ath*, 1608, in-4°. Il vivait encore en 1632.

Zuccaro (Taddeo), peintre de l'école romaine, né à San-Angelo-in-Vado, 1529-1566, a composé des fresques estimées au château de Caprarola, et les a gravées.—Son frère, *Frédéric*, 1542-1609, a peint à Florence la coupole de Sainte-Marie-des-Fleurs, et à Rome le plafond de la chapelle Pauline. Il a écrit : *Idea de' pittori, scultori e architetti*, 1607, in-fol.

Zucchi (Jacques), peintre, né à Florence, élève de Vasari, a peint de belles fresques au Vatican, et est mort vers 1590.— Son frère, *François*, élève du précédent, mort vers 1620, a fait les mosaïques de la coupole de Saint-Pierre à Rome.

Zucchi (Bartolommeo), littérateur italien, né à Monza vers 1560, mort en 1631, ecclésiastique, secrétaire du cardinal de Mondovi, a laissé : l'*Idea del segretario*, traité de l'art épistolaire, 1606, in-4°; *Istoria di Teodolinda*, 1613, in-4°; *Istoria della corona ferrea*, 1619, in-4°; etc.

Zug (Lac de), en Suisse ; il s'étend entre les cantons de Zug, de Lucerne, de Schwytz. Il a 18 kil. du N. au S., et 4 kil. de l'E. à l'O.; vers le S., il a 200 mètres de profondeur. Il reçoit la Loretz, qui en sort pour se jeter dans la Reuss. Zug et Arth sont sur ses rives.

Zug, canton de la Suisse centrale, entre ceux de Zurich au N., de Schwytz à l'E. et au S.; de Lucerne au S. O.; d'Argovie à l'O. Une partie du pays est montagneuse ; on y remarque les monts Rossberg et Morgarten, les lacs de Zug et d'Egeri. On y récolte des grains, des fruits, des légumes. Filatures de soie, tanneries, tissus de paille, papeteries. La superficie est de 239 kil. carrés ; la population, de 21,000 hab., dont 20,000 catholiques. La constitution est démocratique; il y a un grand conseil; le pouvoir législatif appartient à une assemblée de 67 membres; le pouvoir exécutif à un conseil de 11 membres, présidé par le landamman.— Le pays fut jadis peuplé par les *Tugeni*, et appartint successivement aux comtes de Lenzbourg, de Kybourg et de Habsbourg; c'est sur son territoire que se livra la bataille de Morgarten. Il entra dans confédération en 1352 ; c'est le 6e canton par l'ordre d'admission, le 22e par l'étendue, le 21e par la population. Il a fait partie du Sunderbund, en 1846. Le ch.-l. est *Zug*.

Zug, *Tugium*, ch.-l. du canton de ce nom, entre le lac de Zug et le Zugerberg, à 80 kil. N. E. de Berne. Eglise Saint-Oswald, arsenal, hôtel de ville. Tissus de soie, papeteries. Commerce de grains, bois, châtaignes, kirschenwasser. Un incendie détruisit une partie de la ville en 1795; 3,300 hab.

Zuiderzée. V. Zuyderzée.

Zujar, bourg de la prov. de Grenade (Espagne). Mines de cuivre ; eaux thermales sulfureuses très-fréquentées ; 2,600 habitants.

Zulia, riv. de la république du Venezuela (Amérique), qui se jette dans le golfe de Maracaïbo.

Züllichau, v. du Brandebourg (Prusse), près de l'Oder, à 35 kil. E. de Francfort. Draps, futaines, cuirs. Victoire des Russes sur les Prussiens, 23 juillet 1759 ; 5,000 hab.

Zulpich, anc. *Tolbiac* (?), v. de la Prusse Rhénane, à 32 kil. S. O. de Cologne ; 1,400 hab.

Zumala-Carregui (Thomas), général espagnol, né à Ormaiztegui (Guipuzcoa), 1788-1835, d'une famille noble, combattit contre les Français et fut nommé capitaine. Plus tard il fit partie de l'armée de la Foi, 1822-23, et devint colonel sous Ferdinand VII. A la mort de ce prince, il se déclara pour don Carlos, et déploya la plus grande activité contre les Christinos; il battit les troupes de Rodil et de Mina, 1834. Il fut blessé mortellement au siége de Bilbao, 1835. Il a terni ses belles qualités par les cruautés qu'il commit ou laissa commettre.

Zumbo (Gaëtan-Jules), modeleur en cire, né à Syracuse, 1656-1701, employait une cire colorée qu'il composait lui-même. On a souvent parlé des cinq figures qu'il exécuta à Florence, et qu'on nomme *la Putréfaction* ; il fit aussi à Gênes une *Nativité* et une *Descente de croix*.

Zuñiga, bourg de la Navarre (Espagne), à 50 kil. S. O. de Pampelune, a donné son nom à la maison de Zuñiga, qui a fourni plusieurs hommes célèbres à l'Espagne. V. Requesens.

Zurawno, bourg de la Galicie (Emp. d'Autriche), sur le Dniester. Sobieski s'y défendit courageusement, pendant 23 jours, avec 10,000 Polonais, contre une immense armée de Turcs et de Tatars, en 1676.

Zurbaran (Francisco), peintre espagnol, né à Fuente de Cantos (Estrémadure), 1598-1662, fils d'un

laboureur, étudia, à Séville, sous Juan de las Roëlas, puis se prit d'une vive admiration pour les œuvres du Caravage, dont il imita le style, de manière à être appelé le *Caravage espagnol*. Il résida quelque temps à Guadalupe, puis à Xérès, et vint s'établir à Madrid, où Philippe IV, qui appréciait son talent remarquable, le chargea de travaux importants. Il a été, par excellence, le peintre de l'Espagne religieuse et mystique; brutal, comme Caravage, dans le maniement du pinceau, il donne à ses figures un caractère de foi ardente, de beauté morale et d'amour, qui font penser à Le Sueur; il aime les violentes oppositions de lumière et d'ombre. On cite parmi ses œuvres: *Saint Thomas d'Aquin*, immense composition à Séville; la *Vie de Saint Jérôme*, à Guadalupe; les *Travaux d'Hercule*, au Buen-Retiro; des travaux d'église et de piété, à Madrid, à Cadix, dans les galeries d'Angleterre; etc.

Zürich (Lac de), en Suisse. Il est situé entre les cantons de Zürich, de Schwytz et de Saint-Gall. Il a 40 kil. de longueur, sur 3 de largeur; en quelques endroits il a 200 mètres de profondeur. Le pont de Rapperschwyl le divise en *Lac supérieur* et *Lac inférieur*. Il reçoit la Linth au S. E., et l'Aa; la Limmat en sort au N. O. Il est très poissonneux; ses bords sont riants; on y trouve Zürich, Horgen, Richterswyl, Rapperschwyl, Lachen.

Zürich, canton de la Suisse septentrionale, entre le grand-duché de Bade et le canton de Schaffhouse au N.; les cantons d'Argovie à l'O.; de Zug et de Schwytz au S.; de Saint-Gall et de Thurgovie, à l'E. Il renferme plusieurs montagnes, le Hornli, les chaînes d'Albis et d'Allmann. Il est arrosé par la Thür, la Töss, la Glatt, la Limmat, la Sihl, les lacs de Zürich, de Geiffen et de Pfaffikon. Belles forêts, nombreux troupeaux, tourbe, houille, eaux minérales. Industrie active: tissus de soie, filatures de coton, cotonnades, lainages; papeteries, machines, fabriques de chapeaux. Exportation de soieries, cotonnades, bestiaux, vins. L'instruction est très-développée. La superficie est de 1,723 kil. carrés; la population, de 285,000 hab., dont 264,000 protestants. Le canton est le 5e de la Confédération par l'ordre d'admission, le 2e par la population, le 7e par l'étendue. La constitution est démocratique; le *Grand conseil* a le pouvoir législatif, et nomme les membres du *Petit conseil*, qui a le pouvoir exécutif, dont le président est le premier magistrat du canton. Zürich entra dans la Confédération en 1351; il a été de 1815 à 1848 l'un des trois cantons directeurs de la confédération.

Zürich, *Turicum* ou *Tigurum*, ch.-l. du canton, sur la Limmat, à sa sortie du lac de Zürich, à 88 kil. N. E. de Berne. Cathédrale du *Grand Munster*, du XIe s.; cathédrale du *Frauenmünster* du XIIe; hôtel de ville, jardin botanique, pont de Münster, place du Tir, avec la statue de Gessner. Université, école polytechnique fédérale, hospice d'aveugles et de sourds-muets. Soieries, rubans, crêpes, cotonnades, lainages, teintureries. Patrie de C. Gessner, Bodmer, Lavater, Pestalozzi, etc.; 21,000 hab. — Zürich, qui existait du temps des Romains, ville impériale en 1218, admise dans la Confédération en 1351, se rattacha à l'Autriche, de 1439 à 1450, pour disputer le Tockembourg à Glaris et à Schwytz. Zwingle, curé de Zürich, y prêcha la réforme dès 1516. Victoire de Masséna sur les Austro-Russes, en 1799. Le traité de Zürich, conclu, en 1859, entre l'Autriche, la France et la Sardaigne, n'a pas été exécuté.

Zurita (Geronimo), historien espagnol, né à Saragosse, 1512-1580, fut gentilhomme de la chambre de Charles-Quint, secrétaire de l'inquisition à Madrid, historiographe d'Aragon, 1548. Philippe II le chargea de recueillir tous les papiers secrets qui ont formé le célèbre dépôt de Simancas. Il s'est montré historien savant, consciencieux, impartial, mais prolixe; on a de lui: *Anales de la corona de Aragon*, Saragosse, 1562-79, 6 vol. in-fol.; elles comprennent l'histoire depuis la ruine du califat de Cordoue jusqu'à la mort de Ferdinand le Catholique; *Indices rerum ab Aragoniæ regibus gestarum ab initiis regni ad annum* 1410, 1578, in-fol.; *Progressos de la historia en el reyno de Aragon*, 1512-1580, Saragosse, 1580, in-fol.; etc.

Zurla (Placide), cardinal italien, né à Legnano (Etat de Venise), 1769-1834, devint abbé de l'ordre des Camaldules, fut nommé, par Pie VII, préfet des études au collége de la Propagande, à Rome, 1821, puis cardinal en 1823. On lui doit: *Enchiridion theologicum*; *Il mappamondo di Fra Mauro descritto ed illustrato*, 1818, in-fol.; *Di Marco Paulo e degli altri Viaggiatori Veneziani più illustri dissertazione*, 1818, 2 vol in-4°, etc.

Zurlauben (Le baron **de La Tour-Châtillon de**), né à Zug, 1720-1795, d'une famille noble d'Allemagne, fit ses études à Paris, servit la France depuis 1742, et prit sa retraite, en 1780, avec le grade de lieutenant général. Il fut membre associé de l'Académie des inscriptions. Il a écrit: *Histoire militaire des Suisses au service de la France*, 1751-53, 8 vol. in-12; *Code militaire des Suisses*, 1758-64, 4 vol. in-12; *Bibliothèque militaire*, 1760, 3 vol. in-12; *Tableaux topographiques, physiques, historiques..... de la Suisse*, 1780-86, 4 vol. in-fol., et 420 planches; *Mémoires sur les Alpes Pennines et le dieu Pennin*, 1782, etc.

Zurlo (Giuseppe, comte), homme d'Etat italien, né à Naples, 1759-1828, fut chargé, en 1783, d'une mission importante dans les Calabres, et fit d'éloquents rapports qui furent remarqués. Il devint directeur des finances en 1798, et manqua de périr sous les coups de la populace, à l'arrivée des Français. Au retour du roi, il fut ministre des finances, mais fut disgracié par les intrigues d'Acton. Il suivit la cour à Palerme, en 1806, revint à Naples en 1809, fut nommé par Murat ministre de la justice, puis ministre de l'intérieur, déploya une heureuse activité, protégea l'agriculture, le commerce, les lettres et les sciences; accompagna, en 1815, la reine Caroline Bonaparte à Trieste, puis se retira à Rome. Il rentra à Naples, et fut nommé ministre de l'intérieur, en 1820; mais il avait contre lui les Carbonari et fut obligé de donner sa démission. Il rentra dès lors dans la vie privée.

Zurzach, bourg du canton d'Argovie (Suisse), près du Rhin. Jadis abbaye célèbre et pèlerinage fréquenté au tombeau de sainte Ocrine.

Zutman, nom d'une famille d'artistes belges, originaire de Maëstricht, qui s'établit à Liége, au commencement du XVe siècle. On cite parmi les membres de cette famille: *Lambert* **Zutman**, et ses deux fils, *Lambert*, dit *Suavius*, et *Henri*, qui furent des sculpteurs distingués; — *Lambert* et *Henri*, fils de Henri, qui furent d'habiles orfèvres; — et surtout *Lambert* **Zutman**, surnommé, comme Lambert, son père, *Suavius;* il a laissé de nombreuses estampes d'un fini très-remarquable; il florissait vers le milieu du XVIe siècle.

Zutphen, v. forte de la Gueldre (Pays-Bas), sur l'Yssel, à 24 kil. N. E. d'Arnheim. Eglise de Sainte-Walburge, hôtel de ville, anc. palais des comtes. Cuirs, huileries, papeteries, toiles cirées; commerce de grains. — Ville très-ancienne, elle fit partie de la Hanse Teutonique, devint la capitale d'un comté, passa au duc de Gueldre, et fut souvent prise, en 1572, par les Espagnols; en 1591, par Maurice de Nassau; en 1672, par Louis XIV; en 1795, par les Français; en 1813, par les Prussiens; 13,500 hab.

Zuyderzée, c'est-à-dire *Mer du Sud*, golfe formé par la mer du Nord, sur les côtes des Pays-Bas, entre les provinces de Hollande septentrionale, à l'O.; d'Utrecht et de Gueldre, au S.; d'Over-Yssel à l'E., et de Frise, au N. E. Les îles Ameland, Ter-Schelling, Vlieland et Texel, le ferment vers le nord; dans le golfe est l'île Wierengen. Il forme lui-même au S. O. le golfe de l'Y, qui lui est joint par le canal de Pampus. Il a 220 kil. sur 75; il reçoit l'Yssel et les deux Wecht. L'entrée du golfe est parsemée de nombreux bancs de sable, et l'on en rencontre encore beaucoup sur ses côtes. La plus grande partie du Zuyderzée formait jadis le lac *Flevo*; en 1282, une inondation terrible, qui submergea 72 villages et fit périr 100,000 personnes, réunit le lac à la mer. On a conçu le projet gigantesque de dessécher le Zuyderzée, comme on a fait pour la mer de Harlem. — Sous Napoléon Ier, la Hollande septentrionale et la prov. d'Utrecht formèrent le département du *Zuyderzée*, qui avait pour ch.-l. *Amsterdam*.

Zvornick, v. de la Bosnie (Turquie), sur la Drina, à 140 kil. N. E. de Traunik. Commerce de bois; mines de plomb argentifère; 15,000 hab.

Zwartesluys, bourg fortifié de l'Over-Yssel (Pays-Bas); 2,500 hab.

Zwart-Berg, chaîne de montagnes de la colonie du Cap (Afrique). Elle a 80 kil. de longueur, a des sommets de 1,400 mètres, et renferme des sources minérales.

Zwettl, v. de la Basse-Autriche, à 50 kil. N. O. de Krems. Près de là, ancienne abbaye de Cisterciens, fondée en 1138; 1,100 hab.

Zwickau, chef-lieu de cercle du royaume de Saxe, sur la Mulde de Zwickau, à 90 kil. S. O. de Dresde

Eglise de Sainte-Marie du xvᵉ siècle; hôtel de ville, palais du gouverneur; gymnase avec une belle bibliothèque; le vieux château sert de maison de détention. Draps, produits chimiques, lainages, papiers, huiles, porcelaines, miroirs. Aux environs, riches mines de houille; usines de fer. Jadis ville impériale. Patrie de Feller; 27,000 hab.

Zwicker (Daniel), sectaire allemand, né à Dantzig, 1612-1678, médecin, s'occupa surtout de théologie, s'attacha aux Sociniens, puis se jeta dans le système d'Arminius. Il voulut réunir les diverses communions chrétiennes, et publia un livre intitulé: *Irenicon Irenicorum, seu Reconciliatoris Christianorum hodiernorum norma triplex*, 1658, in-8° Il a écrit beaucoup d'autres ouvrages du même genre, sans réussir.

Zwinger (Théodore), médecin, né à Bâle, 1533-1588, professeur de grec, de morale et de médecine, a laissé: *Theatrum vitæ humanæ*, 1565, recueil d'anecdotes.

Zwinger (Théodore), dit *le Jeune*, descendant du précédent, né à Bâle, 1658-1724, médecin, fut professeur d'éloquence, de physique, d'anatomie et botanique, de médecine. On a de lui: *Théâtre botanique*, 1696, in-fol.; *Epitome totius medicinæ*, 1701, in-8°; *Pædoiatreia practica, seu curatio morborum puerilium*, 1722, 2 vol. in-8°.

Zwingli (Ulrich), réformateur suisse, né à Wildenhaus (Saint-Gall), 1484-1531, fils d'un riche fermier, acheva ses études à Vienne; fut professeur de langues anciennes à Bâle, et devint curé de Glaris, en 1506. Il continua à étudier le grec, et, en 1512, suivit la bannière de son canton, en qualité d'aumônier, dans les guerres d'Italie contre les Français; il assista aux batailles de Novare, 1513, et de Marignan, 1515. Appelé comme prédicateur à la chapelle d'Einsiedeln, lieu de pèlerinage très-fréquenté, 1516, il prêcha contre l'usage de se mettre au service de l'étranger, contre l'adoration des reliques, contre les moines, contre le luxe de la cour de Rome. Il reçut cependant de Léon X une pension et le titre de chapelain du Saint-Siége. Prédicateur à Zürich, en 1518, il continua ses attaques, surtout quand les indulgences furent prêchées en Suisse avec une honteuse impudence; il renonça à la pension qu'il tenait du pape. L'évêque de Constance commença à s'inquiéter et le censura indirectement; Zwingli répondit d'un ton ferme, 1522, et écrivit un *Traité sur l'observation du Carême*, pour défendre ceux qu'on emprisonnait comme coupables de ne pas avoir jeûné. Le conseil de Zürich se déclara pour lui, et Zwingli marcha hardiment dans la voie des innovations religieuses; il se maria en 1524, fit supprimer la messe, 1525, puis les communautés monastiques. Il organisa l'Université de Zürich; il refusa d'assister à une conférence où ses ennemis voulaient s'emparer de sa personne, 1526; mais, en 1528, il se rendit à Berne et contribua à y introduire la réforme. Il ne put ramener à ses doctrines les Anabaptistes, mais dans les conférences de Marbourg, 1529, il se rapprocha de Luther, sans vouloir cependant admettre la présence réelle dans l'Eucharistie. Il fit tous ses efforts pour empêcher la guerre civile en Suisse; suspendue par la trêve de Cappel, en 1529, elle éclata enfin, en 1531; forcé d'accompagner les hommes de Zürich, il fut tué à la bataille de Cappel, le 11 octobre; les vainqueurs mirent son corps en pièces. Il s'était proposé, même avant Luther, de restaurer le *Christianisme primitif*; « il y avait beaucoup de netteté dans son discours, a dit Bossuet, et aucun des prétendus réformateurs n'a expliqué ses pensées d'une manière plus précise, plus uniforme et plus suivie. » Il voulait donner au culte une forme simple et austère; dans la cène il ne voyait que des symboles de la présence spirituelle de Jésus-Christ. Ennemi de la prédestination, il ouvrait le ciel à tous ceux qui vivaient conformément à la droite raison, à Marc Aurèle, comme à Socrate et à Aristide. Ses doctrines se rapprochaient assez du déisme chrétien, et l'on peut dire que les protestants les plus éclairés sont aujourd'hui plus près de Zwingli que de Luther ou de Calvin. Ses *Œuvres* ont été publiées, à Zürich, 1530, in-fol.; en 1545, 4 vol. in-fol.; en 1581, 4 vol. in-fol.; à Bâle, 1593; la plus complète et la plus exacte des éditions est celle de Zürich, 1828-42, 11 vol. gr. in-8°; on y remarque: *Brevis et christiana in evangelicam doctrinam isagoge; Commentarius de vera et falsa religione*, traité dédié à François Iᵉʳ, 1525; *Amica exegesis, id est expositio de eucharistiæ negotio*, 1537, in-4°, etc.

Zwindrecht, Zwyndricht ou la **Tête de Flandre**, commune de la Flandre orientale (Belgique), à 35 kil. N. E. de Termonde, sur la rive gauche de l'Escaut, en face d'Anvers. Le fort est entouré de larges fossés. Belle église paroissiale; 2,200 hab.

Zwirner (Ernest-Frédéric), architecte allemand, né à Jacobswald (Silésie), 1802-1861, abandonna la métallurgie pour s'adonner à l'architecture. Il étudia à Breslau, à Berlin, et se fit connaître en reconstruisant l'hôtel de ville gothique de Colberg, d'après les plans de Schinkel. Architecte de la cathédrale de Cologne, en 1833, il osa en entreprendre la restauration complète; des souscriptions furent ouvertes partout; le roi de Prusse, Guillaume IV, soutint l'œuvre de tous ses efforts, et elle restera comme l'une des restaurations les plus remarquables de notre époque. On doit encore à cet habile architecte des églises, des chapelles gothiques, des châteaux sur les bords du Rhin.

Zwittau, v. de la Moravie (Emp. d'Autriche), près des sources de la Zwitawa, affl. de la Schwarza (cours de 90 kil.), à 66 kil. N. O. d'Olmütz. Evêché. Draps, toiles; 4,000 hab.

Zwolle, v. forte de la prov. d'Over-Yssel (Pays-Bas), sur l'Yssel, à 80 kil. N. E. d'Amsterdam. Ecole des beaux-arts; église Saint-Michel. Chapeaux, bas, cotonnades, cuirs, toiles cirées; chantiers de construction. La place est défendue par 11 bastions et 65 forts. Jadis ville impériale, elle fit partie de la Hanse Teutonique, fut démantelée par les Français, en 1672, et ravagée par une inondation, en 1825; 21,000 hab.

Zyll (Othon **Van**), jésuite belge, né à Utrecht, 1588-1656, fut lié, à Louvain, avec Jansenius, dirigea plusieurs colléges, et eut la réputation de bon écrivain. On lui doit: *Ruræmunda illustrata*, poëme, 1613, in-8°; *Cameracum obsidione liberatum*, poëme, 1650, in-4°; etc.

Zypœtas, roi de Bithynie, de 328 à 281 av. J. C., se soumit à Alexandre, et transmit le trône à son fils Nicomède.

Zypte, canton de l'arrond. d'Alkmaar, dans la Hollande septentrionale (Pays-Bas), qui renferme d'excellents pâturages, où l'on élève des moutons renommés.

Zyrianes, peuple de la Russie, de la race ouralienne ou finnoise, répandu dans les gouvernements de Perm, Vologda et Tobolsk.

Zywiec, v. de Galicie (Emp. d'Autriche), sur la Sola. Draps, toiles; 3,000 hab.

FIN.

DICTIONNAIRE

ENCYCLOPÉDIQUE

D'HISTOIRE, DE BIOGRAPHIE

DE MYTHOLOGIE ET DE GÉOGRAPHIE

SUPPLÉMENT

A

Aa'li-pacha (MEHEMED-EMIN), né à Constantinople en 1815, mort en septembre 1871, secrétaire d'ambassade à Vienne, grand interprète du Divan, chargé d'affaires à Londres (1838), ambassadeur (1841-44), ministre des affaires étrangères, seconda Réchid-pacha jusqu'en 1852, fut nommé *muchir*, puis *grand-vizir*. Après une courte disgrâce, il fut rappelé de Brousse à Constantinople et devint ministre des affaires étrangères, puis fut de nouveau grand-vizir en 1855. Il contribua au *hatti-chérif* du 18 février 1856, et prit une part active aux conférences qui amenèrent le traité de Paris. Il quitta le grand-vizirat, au mois de novembre; mais fut président du *tanzimat* ou conseil des réformes. Depuis il a été plusieurs fois rappelé au poste de grand-vizir, eut la régence de l'empire pendant le voyage du sultan à Paris, et essaya vainement de pacifier la Crète. Il a été l'un des meilleurs hommes d'État de la Turquie, l'un des partisans les plus sincères des réformes, et l'on a vanté ses talents poétiques.

Achard (LOUIS-AMÉDÉE-EUGÈNE), né à Marseille, 1814-1875, s'occupa d'abord de commerce, d'agriculture, puis il vint à Paris, écrivit dans les journaux, se fit un nom dans la littérature, surtout après avoir écrit le roman de *Belle-Rose*. Après 1848, il entra dans la presse politique, écrivit *le Pamphlet*, *les Lettres parisiennes*, dans *l'Assemblée nationale*, *la Chasse royale*, etc. Parmi ses nombreux romans on cite : *les Petits-Fils de Lovelace; les Châteaux en Espagne; Maurice de Treuil; la Robe de Nessus; Madame Rose; le Clos-Pommier; la Famille Guillemot; les Misères d'un millionnaire*, etc. Il a aussi travaillé pour le théâtre.

Agassiz (LOUIS), naturaliste, né à Orbe, dans le canton de Vaud (Suisse), 1807-1873, fils d'un pasteur protestant, étudia à Lausanne, Zurich, Heidelberg, Munich. Lié de bonne heure avec Martins et Spix, il se chargea, à la mort de ce dernier, de publier la description de 116 espèces de poissons qu'il avait recueillies au Brésil, Munich, 1829-1831. Il travailla dès lors à une *Histoire naturelle des poissons d'eau douce de l'Europe centrale*, qui parut de 1839 à 1845. En même temps il écrivait ses *Recherches sur les poissons fossiles*, 15 vol. gr. in-4°, 1833-1842; la *Description des échinodermes fossiles de la Suisse*, 1839; la *Monographie d'échinodermes vivants et fossiles*, 1838-1842; des *Etudes critiques sur les mollusques fossiles*, 1840; des *Mémoires sur les moules de mollusques*; la *Monographie des poissons fossiles du vieux grès rouge du Devonshire*; des *Etudes sur les glaciers*, 1840 et 1847, ouvrage du plus grand intérêt. Il était professeur d'histoire naturelle à Neuchâtel, depuis 1838, lorsqu'il alla prendre possession d'une chaire à New-Cambridge, près de Boston, aux Etats-Unis, 1846. Sa réputation ne fit que grandir depuis cette époque en Amérique comme dans l'ancien monde. L'Académie des sciences de Paris décerna un grand prix à ses travaux; il présida un congrès de naturalistes en Suisse, et l'empereur du Brésil lui fournit généreusement les moyens de faire un beau voyage scientifique sur l'Amazone. On lui doit encore deux grands ouvrages, outre la relation de ce voyage : *Zoologie générale et esquisses générales de zoologie, contenant la structure, le développement, la classification de tous les types d'animaux vivants et détruits*, etc., puis *Bibliographie zoologique*, 4 vol. in-8°.

Agoult (Mme D'). (V. STERN) (Daniel).

Alaska ou **Aliaska** (Territoire d'). Les possessions russes situées au N.-O. de l'Amérique septentrionale ont été vendues aux Etats-Unis, en 1867, et forment le *territoire d'Alaska*, dont la superficie est d'environ 1,495,380 kil. carrés. Il est entre 133° et 172° long. O., et entre 54° 40' et 72° lat. N ; il a pour limites : l'Océan glacial au N.; le détroit et la mer de Behring, à l'O.; le Grand Océan au S.; la Nouvelle-Bretagne à l'E. Les côtes, découpées à l'O et au S., forment les presqu'îles du Prince-de-Galles et d'Alaska; les golfes Kotzebue, Norton, de Bristol, de Cook. Les montagnes semblent le prolongement de celles du Kamtchatka, auxquelles elles se rattachent par la presqu'île d'Alaska et les volcans des îles Aléoutiennes; elles sont élevées et couvertes de neige; le mont Saint-Élie a 5,113 mètres; le mont Fairweather est un volcan de 4,550 mètres. Le Youkoun, qui, venant des monts Rocheux, se jette dans l'Océan Glacial, a, dit-on, 2,900 kil. de cours. Le climat est froid, la terre stérile, excepté sur la côte du S. et dans les îles, où la température est réchauffée par le courant tiède qui traverse le Grand Océan, en venant du Japon; mais les pluies sont abondantes, les brouillards très-épais et la côte est considérée comme l'un des pays les plus humides du globe; on y trouve de belles forêts.

Les Russes ont découvert ces terres de 1728 à 1741, et n'y ont fondé qu'en 1799 des établissements peu importants, concédés à bail à une compagnie pour l'exploitation des fourrures. Les castors, les renards, les martres, etc., puis la baleine, le morse, l'ours blanc, sont en effet la seule richesse du pays. Cependant on dit qu'on a découvert des mines de houille, de fer, de cuivre et même de l'or. Il y a de belles pêcheries de morues, soles, saumons.

La capitale, la *Nouvelle-Arkhangel* ou *Sitka*, est dans l'île de Sitka ou Baranov, longue de 135 kil. sur 32, et couverte de montagnes arides et de marais ; il y a des postes militaires à *Tongass*, dans l'île de ce nom, au S., près de la Colombie ; à *Wrangel*, dans une île près de l'embouchure du Stekeen ; à *Kadiak*, dans l'île de ce nom qui est assez peuplée ; à *Kenaï*, à *Koutznou*, dans l'île de l'Amirauté. On cite encore l'établissement de *Saint-Michel*, à l'embouchure du Youkon, et le *Fort Simpson*, sur la frontière de la Colombie. On donne à la côte S.E. les noms de Nouveau-Cornouailles et de Nouveau-Norfolk.

La population se compose de 2,000 blancs et d'environ 68,000 Indiens, appartenant à plusieurs tribus peu connues : au N. sont des Eskimaux, grands, forts, assez intelligents ; au S.-E., les Kolionches sont cruels et belliqueux ; près du mont Saint-Elie, les Kenayens sont plus pacifiques ; ils restent sauvages, quoique beaucoup soient baptisés et aiment assez le commerce ; les Tchoutchis vivent sur les rives du détroit de Behring ; les Aléoutiens sont presque civilisés et parlent le russe.

Le territoire d'Alaska comprend : dans la mer de Behring, les îles Saint-Laurent, Saint-Mathias, Pribiloff ; — puis les îles Aléoutiennes ; — et dans le Grand Océan, les îles Kadiak, Kotscheck, de l'Amirauté, de Sitka, du Prince-de-Galles.

Alaska (presqu'île d') ; elle est à l'O. du Territoire auquel elle donne son nom, entre le Grand Océan et la mer de Behring. Elle a 800 kil. de longueur sur 40 à 50 de largeur : au S., le Grand Océan y forme le golfe de Cook ; les îles Aléoutiennes en sont comme le prolongement vers l'Asie.

Alava y Beaumont (Diego de), né à Madrid vers 1560, fils d'un grand maître d'artillerie, a écrit *el Perfecto capitan, instruido en la disciplina militar y nueva ciencia de la artilleria ;* Madrid, 1590, in-fol.

Alava y Navarete (don Ignacio Maria de), amiral espagnol, né à Vitoria, mort en 1817, fit un voyage important de circumnavigation en 1794, fut blessé à Trafalgar, 1805, et devint grand amiral.

Alava (Miguel Ricardo d'), général espagnol, né à Vitoria, 1771-1843, d'abord capitaine de frégate, entra dans l'armée de terre ; se déclara, en 1808, pour le roi Joseph ; puis l'abandonna en 1811, fut remarqué par Wellington, et, grâce à lui, devint général de brigade. Après avoir été jeté en prison par Ferdinand VII, il parvint à gagner sa faveur et fut nommé ambassadeur dans les Pays-Bas ; cependant sa modération le fit rappeler en 1819. Député aux Cortès de 1820, il devint président de l'Assemblée en 1822, défendit la Constitution à Madrid, à Cadix, et fut chargé de négocier la paix avec le duc d'Angoulême en 1823. Il se retira en Angleterre, ne rentra en Espagne qu'à la mort de Ferdinand VII, et servit la cause de la reine Christine, qui le nomma ambassadeur à Londres, 1834, à Paris, 1835. Après les événements de la Granja, il se retira en France et y mourut.

Alcala-Galiano (don Antonio), homme d'État espagnol, né à Cadix, 1789-1865, prit part à la guerre contre les Français, écrivit contre eux, fut attaché aux ambassades d'Angleterre, 1812, de Suisse, 1813. Plus tard, à l'époque de la révolution de 1820, le général Quiroga, dont il était le secrétaire, le nomma chef politique de Cadix ; il fit partie des Cortès, en 1821. Après la prise du Trocadero, en 1823, il se retira en Angleterre, puis vécut en France, de 1830 à 1834. Il rentra en Espagne sous le ministère de Martinez de la Rosa, fut député aux Cortès et l'un des chefs du parti progressiste. Il fit partie du ministère Mendizabal, 1837. Sous la régence d'Espartero, ses opinions se modifièrent peu à peu et il devint l'un des chefs du parti conservateur. Il fut ambassadeur en Portugal, 1851 ; plus tard ministre des travaux publics dans le ministère Narvaez, 1864.

Algérie. — Dans un rapport officiel, en 1870, on donnait les chiffres suivants pour la population de l'Algérie dans les territoires civils :

Province d'Alger : 204,711 habitants, dont 54,965 Français, 41,222 Européens, 10,946 Juifs et 97,578 Musulmans.

Province d'Oran : 136,475 hab., dont 33,376 Français, 35,000 Européens, 14,336 Juifs et 53,764 Musulmans.

Province de Constantine : 137,156 hab., dont 33,288 Français, 21,692 Européens, 7,835 Juifs, 74,351 Musulmans.

En tout 478,343 habitants.

La population indigène est évaluée à 2,435,000 hab.

Alison (Sir Archibald), historien anglais, né à Kenley (Écosse), 1792-1867, fils d'un théologien estimé, fut avocat, et mérita la charge importante de shériff du comté de Lanark, 1834, par deux savants ouvrages : *les Principes des lois criminelles de l'Ecosse*, 1832, in-8°, et *la Pratique des lois criminelles*, 1833, in-8°. Il est surtout connu par son *Histoire de l'Europe moderne depuis la Révolution française jusqu'à la Restauration des Bourbons en* 1815, 20 vol. in-8°, qui a eu 9 éditions et a été traduite dans presque toutes les langues. Il n'a publié que le commencement d'une *Histoire de l'Europe depuis la chute de Napoléon jusqu'à l'avénement de Louis-Napoléon.* On lui doit encore une *Vie de Marlborough*, 1847, 2 vol. ; de nombreux articles politiques, dont un choix forme 3 vol. d'*Essays*, et des livres contre le libre échange, comme *Libre échange et protection*, 1844, *l'Angleterre en* 1815 *et en* 1845, etc., etc.

Allemagne (Empire d'). A la suite des événements politiques et militaires de 1870, après les traités du 15 nov. 1870, conclus par la Prusse avec Bade et la Hesse ; du 23 nov. avec la Bavière ; du 25 nov., avec le Wurtemberg, l'empire d'Allemagne a été fondé. Le roi Guillaume Ier de Prusse a accepté, à Versailles, la couronne impériale, le 18 janv. 1871 ; la constitution de l'empire allemand, décrétée le 16 avril 1871, est entrée en vigueur le 4 mai. Le pouvoir impérial est exercé par l'Empereur et par un ***conseil fédéral*** composé des 58 représentants des membres de l'empire (la Prusse a 18 voix, la Bavière 6, la Saxe 4, le Wurtemberg 4, Bade 3, la Hesse 3, etc. Le pouvoir impérial est soumis, dans l'exercice de certaines fonctions, à l'assentiment du ***parlement*** ou ***Reichstag***, composé de représentants (382) librement élus du peuple allemand. Le gouvernement de l'empire a dans ses attributions la surveillance et l'inspection des affaires intérieures ; — les affaires étrangères ; — la juridiction suprême en cas de contestations entre les États fédéraux. L'empereur d'Allemagne exerce ses pouvoirs par l'intermédiaire du chancelier de l'empire, qui est en même temps le président du conseil des ministres de Prusse. Le conseil fédéral et le Parlement fédéral siégent à Berlin.

Voici les États de l'empire d'Allemagne avec leur superficie et leur population.

	kil. carr.	habitants.
1. Royaume de Prusse (et Lauenbourg).	348,358	24,656,078
2. — Bavière.	75,863	4,852,026
3. — Saxe.	14,990	2,556,244
4. — Wurtemberg.	19,504	1,818,539
5. Grand-duché de Bade.	15,075	1,461,562
6. — Hesse.	7,676	852,894
7. — Mecklembourg-Schwérin. .	13,306	557,897
8. — Saxe-Weimar..	3,593	286,188
9. — Mecklembourg-Strélitz. . .	2,929	96,982
10. — Oldenbourg	6,397	312,396
11. Duché de Brunswick..	3,690	311,764
12. — Saxe-Meiningen	2,468	187,957
13. — Saxe-Altenbourg.	1,321	142,122
14. — Saxe-Cobourg-Gotha.. . . .	1,968	174,339
15. — d'Anhalt.	2,347	203,437
16. Principauté de Schwarzbourg-Rudolstadt..	942	75,523
17. — Schwarzbourg-Sondershausen.	862	67 191
18. — de Waldeck.	1,135	56,224
19. — Reuss (ligne aînée).	319	45,094
20. — Reuss (ligne cadette). . . .	829	89,032
21. — Schaumbourg-Lippe. . . .	443	32,059
22. — Lippe-Detmold.	1,134	111,135
23. Ville libre de Lubeck.	283	52,158
24. — Brême.	250	122,402
25. — Hambourg.	417	338,974
26. Alsace-Lorraine.	14,512	1,549,738

Ainsi l'Empire d'Allemagne a 540,583 kil. carrés de superficie et 41,060,846 hab., dont 25,581,709 protestants, 14,867,091 catholiques, 512,171 israélites, etc.

En temps de paix, l'armée de l'empire allemand se compose du corps d'armée de la garde, de 11 corps d'armée prussiens, du corps d'armée saxon (12e), du corps d'armée de Wurtemberg (13e), du corps d'armée prussien n° 14, formé des troupes de Bade et de quelques régiments prussiens, du corps d'armée n° 15, composé de divers régiments des autres corps d'armée pour former la garnison d'Alsace-Lorraine, de deux corps

d'armée bavarois, enfin de la division du grand-duché de Hesse; en tout, 18 corps d'armée et 1 division.

Sur le pied de paix, il y a :

767 bataillons d'infanterie,
465 escadrons de cavalerie,
299 batteries,
1,198 canons,
17,056 officiers,
1,445 médecins,
401,659 hommes,
96,158 chevaux.

Sur le pied de guerre;

910 bataillons d'infanterie,
609 escadrons de cavalerie,
457 batteries,
2,622 canons,
31,006 officiers,
4,576 médecins,
1,276,526 hommes,
287,746 chevaux.

Le service est obligatoire, il dure 12 ans : 3 dans l'armée active, 4 dans la réserve, 5 dans la landwehr.

La flotte (pavillon noir-blanc-rouge), en 1875, comprend 42 navires à vapeur, dont 6 vaisseaux, de la force de 9,741 chevaux, avec 524 canons, et 49 bâtiments à voiles, armés de 484 canons. On doit construire d'ici à 1877 11 vaisseaux blindés, 11 corvettes, 4 avisos, 3 transports.

L'union douanière et commerciale, ou Zollverein, qui devait durer jusqu'en 1877, n'a plus de valeur. Le conseil fédéral du Zollverein s'est confondu avec le conseil fédéral de l'Empire; le parlement douanier est remplacé par le parlement de l'Empire allemand. L'Alsace-Lorraine a dû entrer en 1872 dans le cercle des douanes, qui comprend à peu près tout l'Empire.

Au 1er janvier 1874, il y avait 24,273 kil. de chemins de fer exploités dans l'Empire ou concédés.

Almonte (JUAN NEPOMUCENO), général mexicain, 1812-1869, probablement fils du curé Morelos, vécut d'abord aux États-Unis, s'attacha à Santa-Anna, fut ministre plénipotentiaire à Washington, ministre de la guerre, puis ambassadeur à Paris, sous le président Paredes, et revint combattre les Américains avec Santa-Anna. Plus tard il représenta son pays aux États-Unis et en France. Il contribua à l'expédition dirigée contre Juarez, retourna au Mexique en 1862, et fut nommé par un parti qui prononça la déchéance du président. Le général Forey lui enleva le pouvoir; mais la consulte qu'il établit à Mexico confia le gouvernement à un triumvirat composé de l'archevêque de Mexico et des généraux Salas et Almonte. Nommé par Maximilien grand-maréchal de l'Empire, il fut envoyé comme ministre plénipotentiaire à Paris, en 1866. Il est mort dans cette ville.

Alpes helléniques. Elles se détachent du plateau central de la Péninsule turco-hellénique, au S. du lac d'Okhrida, séparent l'Albanie de la Macédoine et de la Thessalie, et prennent différents noms : mont *Grammo*, entre la Vistritza et la Voïoutza; mont *Zygo* (2,000 mèt.), au S. du Metzovo; *Pinde*, entre l'Epire et la Thessalie. Cette dernière chaîne entre en Grèce et se partage en deux branches au mont *Véloukhi*. Ces montagnes sont couvertes d'excellents pâturages; elles sont traversées par la route de Tricala à Metzovo et par celle de Tricala à Arta, où l'on rencontre les gorges d'Agrapha. Elles ont de nombreux contre-forts : les *monts Kroutchevo*, qui couvrent la Thessalie et se terminent au massif de l'*Olympe;* le *mont Othrys*, qui sépare la Grèce de la Thessalie; puis des ramifications qui s'étendent à l'O. dans la Basse-Albanie et l'Epire. — Les monts Helléniques se continuent en Grèce, couvrent de leurs contre-forts toute la Grèce centrale, d'un côté jusqu'au golfe de Patras, de l'autre jusqu'au cap Colonnes, au S. de l'Attique. Les montagnes de la presqu'île de Morée forment un massif séparé du système des Alpes Helléniques.

Alsace-Lorraine. Ce pays cédé par la France à l'Empire allemand par le traité de Francfort-sur-le-Main du 10 mai 1871, avec la convention additionnelle du 12 octobre, est gouverné immédiatement par les agents de l'Empire. Par la loi du 25 juin 1873, la constitution de l'Empire d'Allemagne a dû entrer en vigueur le 1er janvier 1873. Il comprend : 1° le département du Bas-Rhin : 4,550 kil. carrés; 562 communes et 588,970 hab.; 2° le départ. du Haut-Rhin (sans les cantons de Belfort, de Delle, de Giromagny; sans 21 communes du canton de Fontaine, 4 communes du canton de Massevaux, 3 communes du canton de Dannemarie) ; 3,506 kil. carrés, 384 communes, 473,303 hab.; 3° la Lorraine allemande se composant : — de la Moselle, sans les cantons de Conflans et de Longuyon; sans 12 communes du canton de Gorze, sans 17 communes du canton de Briey, sans 24 communes du canton d'Audun-le-Roman, sans 25 communes du canton de Longwy; 4,242 kil. carrés et 395,753 hab.;— des arrondissements de Sarrebourg (sans 7 communes du canton de Lorquin) et de Château-Salins (sans 11 communes du canton de Vic et 3 communes du canton de Château-Salins), dans le département de la Meurthe; 2,007 kil. carrés et 120,701 hab.; — du canton de Schirmeck, sans la commune de Raon-sur-Plaine, et 7 communes du canton de Saales dans le département des Vosges; 211 kil. carrés, 18 communes et 21,617 habitants.

L'Alsace-Lorraine est divisée en trois départements *Basse-Alsace* (Strasbourg), *Haute-Alsace* (Colmar), *Lorraine allemande* (Metz). Le premier comprend 8 cercles et 562 communes; le second, 6 cercles et 384 communes; la Lorraine, 8 cercles et 748 communes. En tout, 22 cercles, administrés par des directeurs, et 1,694 communes; 14,550 kil. carrés et 1,631,805 hab. On compte environ 1,305,000 catholiques, 215,000 luthériens, 33,000 calvinistes, 44,000 israélites, etc. Les Allemands disent que dans la population totale il y a environ 1,545,000 personnes d'origine allemande et 254,000 d'origine française, principalement en Lorraine.

Amoûr. Les Russes ont récemment formé deux nouvelles provinces à l'E. de la Sibérie; la province du Littoral et celle de l'*Amoûr*. Celle-ci est située entre les monts Iablonoï et le fleuve Amoûr; elle a, dit-on, 282,000 kil. carrés de superficie; le pays est riche en belles forêts; les vallées, arrosées par les cours d'eau, sont fertiles; des colons militaires et des forts peuplent et protégent la nouvelle province; des bateaux à vapeur remontent le fleuve. Le chef-lieu est *Blagovestchensk* au confluent de l'Amoûr et de la Zéya; – Albaziu est une forteresse déjà ancienne sur l'Amoûr.

Andersen (HANS-CRISTIAN), né à Odensée (Fionie), 1805-1875, fils d'un pauvre cordonnier, de bonne heure orphelin, se rendit seul à Copenhague, essaya vainement d'entrer au théâtre, publia plusieurs poésies qui lui valurent des protecteurs, et put commencer ses études à 23 ans. Les premiers recueils, *Poésies*, *Fantaisies*, excitèrent un grand enthousiasme, 1830 et 1831. Il put voyager dans une partie de l'Europe, publia des *Esquisses de voyage*, des romans, *l'Improvisateur*, *O-T*, *Rien qu'un violoniste;* il visita et décrivit l'Orient dans son *Bazard du poëte*. Aigri par des jalousies littéraires, il passa la plus grande partie de sa vie dans les pays étrangers, écrivant toujours des œuvres appréciées et souvent traduites : *le Mulâtre*, drame; *Raphaella; la Fleur du bonheur*, comédie; *Album sans dessins*, et surtout trois volumes de *Contes*, *Livres d'images sans images*, *Nouveaux contes*, *Fantaisies danoises*, etc. Il a été l'un des poëtes les plus originaux du dix-neuvième siècle.

Andersson (CHARLES-JOHN), voyageur suédois, né, en 1827, d'un père anglais et d'une mère suédoise, vint dans l'Afrique australe en 1850, et jusqu'à sa mort, 1867, ne cessa de se livrer à son goût pour les grandes chasses et pour les explorations géographiques Il publia, en 1855, *Lake N'gami, or Explorations and discoveries during four years' Vanderings in the wilds of South-Western Africa;* en 1861, *Okavango river, a Narrative, exploration and adventure*. Il mourut de fatigues, en allant à la découverte du fleuve Cunéne, qui débouche dans l'Atlantique.

Andral (GABRIEL), médecin, né à Paris, 1797-1876, fils d'un médecin distingué, agrégé à la Faculté dès 1823, fut professeur d'hygiène en 1828, de pathologie interne en 1830. Membre de l'Académie de médecine depuis 1824, il succéda à Broussais dans la chaire de pathologie et de thérapeutique générale, en 1839; il fut élu membre de l'Académie des sciences en 1843. On lui doit de nombreux ouvrages : *Précis élémentaire d'anatomie pathologique*, 3 vol. in-8°, 1829; *Clinique médicale*, 5 vol. in-8°; *Traité de l'auscultation médiale et du cœur*, 2 v. in-8°, 1836; ouvrage de Laennec, considérablement augmenté; *Cours de pathologie interne*, 3 vol. in-8°, etc., etc.

Antonelli (GIACOMO), cardinal et homme d'État italien, né à Sonnino, avril 1806, d'une famille de bûcherons, mort en novembre 1876; fit ses études au séminaire de Rome, et sut gagner la faveur de Grégoire XVI qui le créa prélat, juge au tribunal criminel supérieur,

délégué à Orvieto, à Viterbe et à Macerata, puis secrétaire d'État au ministère de l'intérieur en 1841, et au ministère des finances en 1843. Pie IX lui conserva la faveur pontificale, le nomma cardinal en 1847, premier secrétaire d'Etat et lui confia la présidence d'une commission extraordinaire qu'il avait chargée, dans son désir de réformes libérales, d'étudier les changements nécessités par des besoins nouveaux. Antonelli, placé entre le peuple qui accentuait des tendances libérales et le haut clergé qui réagissait violemment, ne put résister longtemps, et, après avoir essayé de faire accepter le fameux *Statut* du 4 mars 1848, après avoir levé 17,000 hommes pour combattre les Autrichiens dans les légations il fut forcé, malgré toute son habileté, de céder la place à M. Mamiani; mais il resta le conseiller intime et toujours écouté du pape, place qu'il a pu conserver toute sa vie. L'assassinat de Rossi, qu'Antonelli avait fait nommer ministre, changea l'esprit politique du cardinal et le donna tout entier à la contre-révolution. Réfugié à Gaëte (nov. 1848), il devint secrétaire d'Etat de la cour papale, et adressa, le 18 février 1849, une circulaire collective aux puissances pour obtenir le rétablissement du pouvoir temporel du pape. Rentré à Rome avec Pie IX, le 4 avril 1850, président du conseil, chargé de l'extérieur et de l'intérieur, il sévit, sans miséricorde, contre les vaincus et empêcha le *motu proprio* d'être mis à exécution jusqu'en 1852. Il réorganisa l'administration des communes et des provinces d'une façon déplorable et qui devait ruiner tout commerce et toute richesse. Le libéralisme s'était réfugié au Piémont que dirigeait Cavour. Antonelli lutta avec énergie, mais sans succès, contre cet ennemi nouveau; il fit excommunier les députés qui avaient voté la suppression des corporations religieuses et le roi qui avait sanctionné la loi; mais le Piémont obtenait un avantage décisif, en prenant part à la guerre de Crimée, malgré tous les efforts du cardinal. La campagne de 1859 préparait l'unité de l'Italie; Antonelli ne sut lutter que par les armes, et il perdit l'Ombrie et les Marches. Toujours secouru par le pape, malgré les attaques les plus vives, Antonelli a combattu jusqu'au dernier moment, par des circulaires dont quelques-unes ont eu un grand retentissement, et par des protestations contre la politique de Victor-Emmanuel.

Apodaca (don Juan Ruiz de), comte de Venadito, né à Cadix, mort en 1835, garde-marine dès 1767, alferez de frégate, en 1770, fit de nombreux voyages dans les deux hémisphères, devint capitaine de vaisseau en 1788 et major-général de l'escadre d'évolution en 1789. Il prit une part active aux événements militaires de cette époque, et écrivit plusieurs ouvrages utiles, comme *Estudos de los materiales, pertrechos y jornales, con su costo en reales de vellon, que se necesitan para cada buque desde goleta hasta un navio de tres puentes, formados bajo la direccion de Apodaca*. Il battit une escadre française. en 1808, dans la baie de Cadix; envoyé en Angleterre, 1809, il conclut une alliance intime. En 1812, il fut nommé gouverneur général de Cuba. En 1816. il devint vice-roi de la Nouvelle-Espagne, qui était alors en pleine révolution; par son activité et par des moyens de conciliation, il parvint à rétablir en partie l'autorité du roi d'Espagne, et reçut le titre de comte de Venadito. De retour en Espagne, 1822, il eut la vice-royauté de Navarre; en 1830, il fut élevé à la dignité de capitan-général de la flotte.

Archiac (Etienne-Jules-Adolphe **Desmier de Saint-Simon**, vicomte d'), géologue, né à Reims, 1802-1869, d'abord officier de cavalerie, s'occupa, après 1830, de travaux de littérature et écrivit un roman, *Zizim ou les Chevaliers de Rhodes*. 3 vol. Mais il se fit surtout connaître par de sérieuses études de géologie, sur les terrains secondaire et tertiaire. Il a publié, au nom de la Société géologique, une grande *Histoire des progrès de la géologie depuis* 1834; membre de l'Académie des sciences en 1857, il fut professeur au Collège de France. On lui doit un *Rapport* remarquable sur les progrès et l'état de la *Paléontologie*, à la suite de l'Exposition universelle de 1867.

Argelander (Frédéric-Guillaume-Auguste), né à Memel (Prusse), 1799-1875, élève de Bessel, dirigea, dès 1823, l'Observatoire d'Abo en Finlande, puis celui d'Helsingfors. Professeur d'astronomie à Bonn, il continua ses grands travaux sur les étoiles. Ses *Observations de l'Observatoire de Bonn* contiennent la position de 22,000 étoiles; son *Uranometria nova* est un magnifique atlas de toutes les étoiles visibles à l'œil nu.

Armengaud (Jean-Germain-Désiré), littérateur, né à Castres (Tarn), 1797-1869, abandonna le commerce pour se livrer à ses goûts artistiques, visita les galeries de l'Europe, et a publié une série d'ouvrages remarquables sur les arts : *Histoire des peintres de toutes les écoles depuis la Renaissance jusqu'à nos jours*, 1849, in-4°, achevée sous la direction de M. Ch. Blanc; *les Galeries publiques de l'Europe* (Rome), 1856, in-4°; *les Chefs-d'œuvre de l'art chrétien*, 1858, gr. in-8°; *les Trésors de l'Art*, 1859; *les Chefs-d'œuvre de Rubens à la cathédrale d'Anvers*, 1859, etc.

Arnault (Emile-Lucien), littérateur, fils du poëte Antoine Arnault, né à Versailles, 1787-1863, fut protégé par son parrain, Lucien Bonaparte, entra, comme auditeur, au Conseil d'Etat, 1808, fut intendant de l'Istrie, 1810, sous-préfet de Châteauroux en 1814, préfet de l'Ardèche pendant les Cent jours, et partagea volontairement l'exil de son père, de 1815 à 1818. Il s'occupa de littérature jusqu'en 1830, redevint préfet sous Louis-Philippe, et rentra dans la vie privée en 1848. Il est auteur de plusieurs tragédies : *Pierre de Portugal*, 1823; *Régulus; le Dernier jour de Tibère*, 1828; *Gustave-Adolphe*, 1830; *la Conjuration des Pazzi*, etc. Il a composé un drame, *Catherine de Médicis aux Etats de Blois*, 1829, et a collaboré à plusieurs journaux libéraux et à la *Biographie des contemporains*.

Artenay, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. d'Orléans (Loiret), sur le chemin de fer de Paris à Orléans. Combat du 10 octobre 1870; 1,015 hab.

Aspis ou **Clypea**, cap et ville de l'anc. Byzacène (Afrique), au S.-E. de Carthage; la ville fut fondée par Agathocle et prise par les Romains dans la première guerre punique; auj. *Kalibia*.

Auber (Daniel-François-Esprit), compositeur français, né à Caen, 1782-1871 (la *Biographie générale* le fait naître en 1784), abandonna le commerce pour se livrer à l'étude de la musique, écrivit dès lors un assez grand nombre de romances, de concertos qui eurent du succès, puis se plaça sous la direction sévère de Chérubini, et débuta sérieusement au théâtre de Feydeau, en 1813, par *le Séjour militaire*, qui échoua. Il donna des leçons de piano pour vivre; il échoua encore dans *le Testament* et *les Billets doux* à l'Opéra-Comique, 1819; mais, en 1820, ses succès commencèrent avec la *Bergère châtelaine*, en 3 actes (paroles de Planard), et avec *Emma ou la Promesse imprudente*, 1821. Il s'associa dès lors au talent flexible de Scribe et s'inspira plus particulièrement de Rossini; il écrivit *Leicester* (1823), *la Neige*, en 4 actes (1823), le *Concert à la cour*, *Léocadie* (1824); le *Maçon* (1825), *Fiorella*. Il avait déjà donné à l'Opéra, avec Hérold, *Vendôme en Espagne*, lorsque le succès de la *Muette de Portici* le plaça au premier rang des compositeurs, 1828. Il fit encore représenter à l'Opéra : *le Dieu et la Bayadère*, opéra-ballet en 2 actes (1830), *le Philtre* (1831), *le Serment* (1832), *Gustave III*, en 5 actes (1833), *le Lac des Fées* (1839), *l'Enfant prodigue* (1850), *Zerline* (1851), etc. Mais c'est surtout à l'Opéra-Comique que son talent facile, gracieux, spirituel, souvent original, a rencontré ses plus grands succès. Citons parmi ses œuvres si nombreuses : *la Fiancée* (1829), *Fra Diavolo* (1830), *la Marquise de Brinvilliers* (1831), *Lestocq* (1834), *le Cheval de bronze* (1835), *Actéon, les Chaperons blancs, l'Ambassadrice*, (1836), *le Domino noir* (1837), *Zanetta* (1840), *les Diamants de la couronne* (1841), *le Duc d'Olonne* (1842), *la Part du Diable* (1843), *la Sirène* (1844), *la Barcarole* (1845), *Haydée* (1847), *Marco Spada* (1853), *Jenny Bell* (1855), *Manon Lescaut* (1856), *la Circassienne* (1861), *la Fiancée du roi de Garbe, le Premier jour de bonheur* (1868), etc. Membre de l'Institut en 1829, il fut nommé directeur du Conservatoire de musique, en 1842. On lui a reproché de manquer de distinction et de négliger l'orchestration; mais tous les critiques se sont accordés à louer la facilité fine et spirituelle de son génie musical.

Aubry-Lecomte (Hyacinthe-Louis-Victor-Jean-Baptiste), dessinateur-lithographe, né à Nice, 1797-1858, de parents d'origine française, fut employé au ministère des finances, fréquenta l'atelier de Girodet-Trioson, et a composé un très-grand nombre de lithographies, qui ont popularisé les œuvres des anciens maîtres et surtout celles de Girodet, Gérard et Prud'hon.

Australie. La prospérité rapide de l'Australie nous engage à ajouter quelques détails à ceux que nous avons donnés.

Voici les chiffres donnés par le dernier recensement:

COLONIES	SUPERFICIE	POPULATION
Nouvelle-Galles du Sud.	799,128	540,000
Victoria.	229,062	790,000
Australie méridionale.	985,736	198,000
Queensland	1,555,890	154,000
Australie occidentale. .	1,750,750	25,000
Tasmanie.	67,895	104,000
Territoire du Nord. . .	2,527,276	200

En 1872, les recettes, les dépenses, les dettes, étaient :

COLONIES	RECETTES liv. st.	DÉPENSES liv. st.	DETTES liv. st.
Nouvelle-Galles-du-Sud. .	4,161,415	3,638,623	9,681,130
Victoria	3,261,883	3,428,382	11,994,800
Australie méridionale. . .	862,885	856,865	2,284,200
Queensland.	996,525	865,715	4,547,850
Australie occidentale. . .	105,501	98,248	35,000
Tasmanie.	479,065	486,744	1,455,900

En 1872, en y comprenant la Nouvelle-Zélande, l'importation s'est élevée à 35,452,000 liv. sterling; l'exportation à 34,561,000 liv. sterl.; l'or, la laine, les grains, le cuivre, sont toujours les principales matières d'exportation.

Le mouvement des ports de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande a été, en 1872, sans le cabotage, de 5,517,028 tonneaux. La marine marchande comptait 1,740 navires.

A la fin de 1873, il y avait 2,283 kilomètres de chemins de fer. Enfin l'on vient d'établir une ligne de télégraphie électricité, qui traverse toute l'île du N. au S.

Les villes principales sont :

Dans la Nouvelle-Galles-du-Sud : *Sidney*, Paramatta, Newcastle, Maitland, Port-Stephens, Port-Macquarie, Bathurst.

Dans le Queensland : *Brisbane*, Ipswich, Port-Denison.

Dans Victoria : *Melbourne*, Williamstown, Geelong, Alberton, Belfast, Portland, Ballarat, Castlemaine, Sandhurst, Beechworth.

Dans l'Australie méridionale : *Adélaïde*, Kapunda, Kouringa, Port-Lincoln.

Dans l'Australie occidentale : *Pert*, Fremantle, Albany.

Autriche-Hongrie ou **empire Austro-Hongrois.** La situation difficile de cet empire, qui cherche encore son équilibre, donne de l'intérêt à ces renseignements récents.

Il est composé de deux parties, administrées d'une manière distincte : l'empire d'Autriche, comprenant les provinces assez mal désignées par le nom de provinces *cisleithanes*, et les provinces *transleithanes* (au delà de la Leitha, petit affluent de droite du Danube, entre l'Autriche et la Hongrie). Ces deux parties sont réunies par un gouvernement supérieur, celui de l'empereur et roi, assisté de ministres communs à toute la monarchie : ministres des affaires étrangères et de la maison impériale, ministres des finances et de la guerre de l'empire.

Dans les pays cisleithans, il y a un conseil d'empire (Reichsrath), composé de la chambre des seigneurs et de la Chambre des représentants (203) envoyés par les diètes des royaumes et pays. Le gouvernement est entre les mains de 7 ministres (de l'intérieur, de la justice, des finances, du commerce, du culte, de l'agriculture, de la défense du pays).

Dans les pays transleithans, il y a le Reichstag hongrois, qui se compose de la Table des magnats (princes impériaux, évêques, barons de l'empire, palatins, comtes, barons, députés de Croatie et d'Esclavonie, régalistes de Transylvanie) et de la Table des députés (88 députés des villes, 289 des comitats, 32 des siéges, 29 de Croatie et d'Esclavonie).

Le gouvernement est dirigé par 9 ministres (de la défense du pays, de la cour, de l'instruction publique et des cultes, de l'intérieur, des travaux publics, des finances, de la justice, de l'agriculture, industrie, commerce, de Croatie et Esclavonie). — Il y a une diète particulière de Croatie et d'Esclavonie (évêques, palatins, magnats, représentants des villes et des districts ruraux).

Voici le tableau des pays, de leur superficie et de leur population, d'après le recensement du 31 décembre 1869 :

Pays Cisleithans.

1. Autriche (Basse).	19,824	kil. carr.	1,990,708	hab.
2. Autriche (Haute).	11,997	—	736,557	—
3. Salzbourg. . . .	7,166	—	153,159	—
4. Styrie.	22,454	kil. carr.	1,137,990	hab.
5. Carinthie	10,373	—	337,694	—
6. Carniole	9,989	—	466,334	—
7. Gœritz, Gradisca, Istrie, Trieste ou Littoral. . .	7,989	—	600,525	—
8. Tyrol et Vorarlberg.	29,326	—	885,789	—
9. Bohême	51,956	—	5,140,544	—
10. Moravie	22,230	—	2,017,274	—
11. Silésie.	5,148	—	513,352	—
12. Galicie.	78,497	—	5,444,689	—
13. Bukovine. . . .	10,451	—	513,414	—
14. Dalmatie. . . .	12,793	—	456,961	—
Total.	300,191	—	20,394,989	—

Pays transleithans ou de la couronne hongroise.

1. Hongrie.	225,441	kil. car.	11,530,397	hab.
2. Transylvanie. . . .	54,948	—	2,115,024	—
3. Croatie et Esclavonie	48,464	—	1,864,034	—
Total.	325,853	—	15,509,455	—

Les Confins militaires ne forment plus une province; les territoires Serbo-Banates (et du bataillon de Titel forment une province annexée à la Hongrie, les territoires croato-esclavoniques ont été réunis à la Croatie-Esclavonie.

Ainsi la superficie de tout l'empire est de 624,045 kil. carrés; la popul. de 35,904,425 hab., ou près de 58 hab. par kil. carré. Il y a environ 24 millions de catholiques romains, 4 millions de catholiques grecs, 3 millions de grecs orientaux, 1,365,000 luthériens, 2,140,000 calvinistes, 1,380,000 israélites, etc. On compte 9,000,000 d'hommes d'origine allemande; 12 millions de Slaves septentrionaux (Tchèques, Moraves, Slovaques, Polonais, Ruthènes); 4,175,000 Slaves méridionaux (Slovènes, Croates, Serbes, Bulgares); 600,000 Romans occidentaux (Italiens, Frioulіens, etc.), 2,650,000 Romans orientaux; 5,450,000 Magyares, 156,000 Zigueunes, etc.

Le budget de 1875, pour toute la monarchie, a été d'environ 115 millions de florins (2 fr. 50), dont 70 fournis par les pays cisleithans. Le budget particulier des pays cisleithans a été (1874) de 399 millions de florins pour les dépenses, et 383 millions pour les recettes ; le budget particulier de la couronne de Hongrie a été de 224 millions de florins pour les recettes, de 257 millions pour les dépenses.

En 1874, la dette totale des pays transleithans était de 2,687,903,854 florins ; la dette de la couronne de Hongrie était de 488,717,830 florins ; la dette flottante, commune aux deux parties de l'Empire, était de 411,999,703 florins.

L'armée active compte 267,000 hommes sur le pied de paix ; 790,000 hommes sur le pied de guerre. Les troupes de la landwehr s'élèvent à 282,000 hommes, en temps de paix ; à 1,094,000 hommes, en temps de guerre.

La flotte, en 1874, se composait de 47 bâtiments à vapeur, d'une force de 16,635 chevaux ; de 17 navires à voiles; de 6 bateaux à vapeur (tenders) ; en tout, 70 bâtiments, de 109,760 tonneaux, montés par 5,782 matelots, en temps de paix ; par 11,532, en temps de guerre.

Il y avait, en 1874, 15,614 kilomètres de chemins de fer en exploitation.

Avellaneda (Gertrudis-Gomez de), femme poëte espagnole, née à Puerto-Principe (Cuba), 1816-1873, fille d'un commandant d'une division de la flotte espagnole, séjourna à Bordeaux, puis à Cadix, Séville, Madrid, où elle s'établit avec sa mère, vers 1840. Elle y publia ses premiers vers sous le pseudonyme de *la Peregrina, Coleccion de poesias liricas*, 1850. On lui doit encore des nouvelles, *Sab, Dos Mugeres, Espatolino, Baronezza de your*, et des tragédies, *Alfonso Munio, Principe de Viana, Egilona, Guatimozin* qui eurent un grand succès. Elle perdit un premier époux, après quelques mois de mariage, et s'unit, en 1846, à don Pedro Sabator, député aux Cortès; elle le perdit bientôt et se retira dans un couvent. Elle publia depuis deux nouveaux poëmes : *la Cruz*, et *El ultimo accento de mi arpa;* puis, elle fit représenter des tragédies et des drames : *Saül, Recaredo, La Verdad vence aparencias*; *Errores del corazon, Las glorias de España*. Ses dernières œuvres furent toujours accueillies avec faveur ; on cite : *El Donativo del diablo, La Hija de las Flores, La Aventurera, Hortensia, La Som-*

nambula, La Hija del rey René ; des comédies, *Simpatia y antipatia ; Oraculos de Talia*, etc. On remarque chez elle l'influence des littératures étrangères et plusieurs de ses pièces sont imitées du français avec talent. On a dit de cette femme remarquable qu'elle *était le poëte lyrique le plus mâle de son époque.*

Avezac-Macaya (Marie-Armand-Pascal **d'**), né à Bagnères-de-Bigorre, 1799-1875, avocat, employé au ministère de la marine, s'est de bonne heure occupé de géographie. Il a été l'un des membres les plus zélés de la Société de géographie, a écrit dans beaucoup de revues, et a publié séparément : *Dissertation sur le géographe latin Ethicus ; Notice sur le pays et le peuple de Yébous ; les Iles fantastiques de l'Océan occidental au moyen âge*, etc.

Azeglio (Massimo **Taparelli**, chevalier d'), né à Turin, 1801-1866, d'une ancienne famille piémontaise, accompagna son père, ambassadeur à Rome, 1816, et se livra dès lors avec ardeur à la peinture et à la musique ; il fut quelque temps officier de cavalerie, puis retourna vivre à Rome, où il prit rang parmi les paysagistes distingués. Après avoir épousé à Milan la fille de Manzoni, il s'occupa plus spécialement de littérature, et publia *Ettore Fieramosca*, 1833, *Niccolò dei Lappi*, 1841, romans patriotiques, qui excitèrent l'enthousiasme. Il fut dès lors, avec Balbo et Gioberti, l'un des plus actifs représentants de l'unité italienne, parcourant toute la Péninsule pour réveiller, pour agiter les esprits, et écrivant à Florence un opuscule célèbre : *les Derniers événements de la Romagne*, qui fit sensation. Il accueillit avec joie l'avénement de Pie IX, et lui inspira, dit-on, quelques-unes de ses mesures libérales. En 1848, il combattit avec Charles-Albert, puis fut colonel dans l'armée vénitienne ; à peine guéri d'une blessure grave, il s'opposa vainement aux exagérations du parti révolutionnaire. Après la défaite de Novare, il fut élu député à l'Assemblée nationale de Sardaigne, et devint président du ministère, en 1849, au commencement du règne de Victor-Emmanuel. Il contribua à conserver les institutions libres du pays et s'efforça de développer l'industrie et la richesse de la Sardaigne ; mais il céda la place, en 1852, au comte de Cavour. En 1859, il fut plénipotentiaire dans les Romagnes, y établit un gouvernement provisoire, et sut empêcher de sanglantes représailles Il fit ensuite partie du sénat du royaume d'Italie, et ne cessa jusqu'au dernier moment de faire les efforts les plus grands pour assurer le triomphe de l'unité italienne. Ses brochures politiques ont été réunies en un volume, 1851 ; son roman d'*Hector Fieramosca* a été deux fois traduit en français, 2 vol. in-8°. Sa *Correspondance politique ou l'Italie de* 1847 *à* 1865 a été publiée avec introduction et notes par M. Eugène Rendu.

Azeglio (Louis **Taparelli d'**), frère du précédent, né à Turin, 1793-1862, entra dans la Compagnie de Jésus fut chargé de diriger le Collége Romain, enseigna à Naples, en Sicile, et, en 1850, fut l'un des fondateurs de *la Civiltà cattolica*, revue destinée à défendre le Saint-Siége. Il y traita surtout les questions de droit public On lui doit : *il Saggio teoretico di diretto naturale*, 1839, 2 vol. ; *Esame critico degli ordini representativi*, 1854, 2 vol. ; *il Bello secondo la dottrina di S. Tommaso*, *Economia politica*, publiée après sa mort.

B

Baer (Charles-Ernest de), naturaliste et géographe russe, né à Piep en Esthonie, mort à Dorpat (1792-1876). Il étudia d'abord la médecine à l'université de Dorpat, puis il alla compléter son éducation scientifique en Allemagne. Il demeura jusqu'en 1834 à Kœnigsberg où il exerçait les fonctions de professeur de zoologie et de directeur du cabinet anatomique. Appelé à Saint-Pétersbourg, il devint l'un des membres les plus éminents de l'Académie russe ; à plusieurs reprises, il fut chargé de diriger des voyages d'exploration dans la Russie septentrionale, notamment dans le pays d'Arkhangel, le sud de la Laponie et la Nouvelle-Zemble. — Comme naturaliste, Baer s'est occupé surtout de la génération : *De ovi mammalium et hominis genesi* (1827) ; — *Histoire du développement des animaux* (1828-1837) ; — *Recherches sur l'histoire du développement des poissons* (1835). — Il a inséré de nombreux travaux dans les *Mémoires* et dans les *Bulletins scientifiques* de l'Académie de Saint-Pétersbourg, notamment les comptes rendus de ses voyages. Il a publié en 1855 : *Comptes-rendus des travaux et voyages récents destinés à faire connaître l'empire de la Russie*, et de 1839 à 1873 une série d'*Etudes sur l'empire russe et les pays avoisinants de l'Asie* (en collaboration avec Halmersen).

Baily (Edouard-Hodges), sculpteur anglais, né à Bristol, 1788-1867, eut une jeunesse difficile, devint à Londres l'élève de Flaxman, et acquit bientôt une réputation méritée. Parmi ses œuvres on cite : *Eve à la fontaine*, *Hercule précipitant Lycas à la mer*, le *Triomphe de la Grande-Bretagne* pour l'arc de triomphe du palais de Buckingham, la *Statue de Nelson*, à Trafalgar-Square ; *Eve écoutant*, *Adam consolant Eve après la chute*, les *Trois Grâces*, l'*Etoile du matin*, etc. Il était de l'Académie royale des beaux-arts de Londres depuis 1822.

Balard (Antoine-Jérôme), savant chimiste français, né à Montpellier en 1802, mort en 1876. Pharmacien d'abord, puis préparateur de chimie à la Faculté de Montpellier, enfin professeur à la même Faculté ; il se fit connaître, en 1826, par la découverte du brome, corps simple qu'il parvint à isoler en décomposant les eaux-mères des salines de Montpellier. Cette découverte lui valut la chaire de chimie à la Faculté des sciences de Paris. En 1844, il entra à l'Académie des sciences, et obtint, en 1851, la chaire de chimie au collége de France et fut nommé, en 1868, inspecteur général de l'instruction publique. Outre les nombreux et utiles travaux de ce savant, sur le brome et ses applications, l'industrie lui doit le moyen d'extraire, à bon marché, la potasse des eaux de la mer. Membre du jury aux diverses expositions universelles, il a laissé des travaux consignés dans les *Annales de physique et de chimie* et dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences.

Balasore ou **Balassor,** v. de la présidence du Bengale (Hindoustan), à 200 kil. S.-O. de Calcutta. Jadis beaucoup plus importante par son commerce et par sa population, elle exporte du riz, et a 10,000 hab.

Ballarat, v. de la colonie anglaise de Victoria (Australie), au milieu des districts aurifères. C'est une ville toute récente et déjà très-florissante, puisque le recensement de 1871 lui donne 64,000 habitants.

Baltard (Victor), architecte, né à Paris, 1805-1874, eut le grand prix d'architecture en 1833, étudia en Italie ; devint architecte du gouvernement et de la ville de Paris. Il a restauré plusieurs églises, édifié Saint-Augustin, dirigé l'exécution des Halles centrales. On lui doit une splendide monographie de la *villa Médicis* et les planches d'un ouvrage du duc de Luynes : *Recherches sur les monuments de l'histoire des Normands et de la maison de Souabe dans l'Italie méridionale*.

Banquo, thane de Lochquhabir, s'unit à Macbeth pour combattre les Danois, et fut l'une des victimes de son ambition.

Bapaume. Bataille du 3 janvier 1871 ; l'armée du Nord, commandée par le général Faidherbe, repoussa les Prussiens du général de Gœben.

Barante (Amable-Guillaume-Prosper **Brugière,** baron de), historien et publiciste, né à Riom, 1782-1866, après avoir passé par l'Ecole polytechnique, entra au ministère de l'intérieur, en 1802, s'occupa dès lors de travaux littéraires ; devint auditeur au Conseil d'Etat, 1806, remplit plusieurs missions importantes, fut sous-préfet de Bressuire, 1807, préfet de la Vendée, 1809, et de la Loire-Inférieure, 1813. Louis XVIII le nomma conseiller d'Etat, 1815, et il siégea à la Chambre des députés parmi les royalistes constitutionnels. En 1816, il fut directeur général des contributions indirectes ; en 1819, il devint pair de France. Ses discours, ses brochures politiques d'un libéralisme modéré et ses publications littéraires le firent entrer à l'Académie française, en 1828. Après la Révolution de 1830, il fut l'un des partisans les plus zélés du gouvernement de Louis-Philippe, et fut ambassadeur à Turin et à Saint-Pétersbourg. La Révolution de 1848 le rendit tout entier aux lettres. Parmi ses travaux très-nombreux et généralement esti-

més on remarque : *de la Littérature française au* XVIIIe *siècle*, 1809; *Mémoires de la marquise de la Rochejaquelin*, rédigés par lui en 1815; *de Divers projets de constitution pour la France*, 1814; *des Communes et de l'aristocratie*, 1821 : une traduction des *Œuvres dramatiques de Schiller*, 1821; l'*Histoire des ducs de Bourgogne*, qui eut un succès populaire et de nombreuses éditions, 1824-26; *Mélanges historiques et littéraires*, 1836, 3 vol. in-8°; *Questions constitutionnelles*, 1848, in-8°; *Histoire de la Convention nationale*, 1851-53, 6 vol. in-8°; *Histoire du Directoire*, 1855, 3 vol. in-8°; *Etudes historiques et biographiques*, 1857, 2 vol. in-8°; *Etudes historiques et littéraires*, 1858, 2 vol. in-8°; *le Parlement et la Fronde*, 1859, in-8° ; la *Vie politique ee Royer-Collard*; etc. Il a collaboré à la *Biographie universelle*, et a encore écrit beaucoup de notices.

Barbacena (Fehsberto-Caldeira-Brant, marquis de), homme d'Etat brésilien, né à Sabora, 1772-1842, se distingua dans la marine portugaise, puis dans l'armée de terre ; il devint maréchal. L'empereur Pedro Ier le chargea de négocier le traité qui consacra la séparation du Brésil et du Portugal, 27 août 1825 ; il fut alors nommé marquis. Il accompagna plus tard en Europe la jeune reine de Portugal, dona Maria, et défendit ses droits avec habileté. Membre du sénat au Brésil, deux fois ministre des finances, il fut serviteur fidèle et intelligent de Pedro II ; il introduisit dans le pays la première machine et le premier bâtiment à vapeur.

Barbès (Armand), né à la Pointe-à-Pître (Guadeloupe), 1809-1870, fit ses études à l'école de Sorèze; puis, jouissant d'une assez belle fortune, étudiant en droit à Paris, il prit rang parmi les hommes d'action du parti républicain, fut compromis dans plusieurs insurrections et dans plusieurs complots contre Louis-Philippe, et fut condamné à mort, comme l'un des chefs de l'insurrection du 12 mai 1839. Sa peine fut commuée ; il fut enfermé à Doullens, puis dans la maison centrale de Nîmes. La révolution de février lui rendit la liberté; il soutint le gouvernement contre Blanqui et les clubistes, et fut nommé député à l'Assemblée constituante. Il prit une grande part à la journée du 15 mai 1848, fut condamné à la déportation par la haute cour nationale de Bourges, et resta prisonnier à Belle-Isle. Il fut mis en liberté par l'ordre de Napoléon III, en 1854, mais il s'exila volontairement et mourut au mois de juin 1870. C'était une âme honnête et même chevaleresque; mais c'était avant tout un tempérament révolutionnaire.

Barchou de Penhoen (Auguste-Théodore-Hilaire, baron de), littérateur, né à Morlaix, 1801-1855, fit l'expédition d'Alger, comme capitaine d'état-major, et, retiré du service militaire, publia dans la *Revue des Deux Mondes* des études sur la philosophie allemande; il traduisit aussi plusieurs ouvrages de Fichte et de Schelling. On lui doit : *Essai d'une formule générale de l'histoire de l'humanité; Histoire de la philosophie allemande depuis Leibniz jusqu'à Hegel*, 1836, 2 vol. in-8° ; *Essai d'une philosophie de l'histoire*, 1854, 2 vol. in-8°. Il a encore écrit : *Souvenir de l'expédition d'Afrique*, 1832 ; *Mémoires d'un officier d'état-major sur la guerre d'Alger*, 1835 ; *Guillaume d'Orange et Louis-Philippe*, 1835 ; *Histoire de la conquête et de la fondation de l'empire anglais dans l'Inde*, 1841, 6 vol. in-8°, et *l'Inde sous la domination anglaise*, 1844, 2 vol. in-8°. Membre de l'Assemblée législative, il protesta contre le coup d'Etat du 2 décembre 1851.

Barre (Jean-Jacques), graveur, né à Paris, 1793-1855, élève de Tiolier, a été graveur général de l'Hôtel des Monnaies depuis 1822. Il a exécuté avec talent un très-grand nombre de sujets d'histoire, et a rendu par ses inventions la contrefaçon à peu près impossible. Il a publié un *Rapport sur les procédés anciens et modernes du monnayage en France*, 1851.

Baroche (Pierre-Jules), né à Paris, 1802-1870, avocat en 1823, obtint peu à peu au Palais une réputation considérable, plaida plusieurs causes importantes devant la cour des Pairs et fut élu bâtonnier de l'ordre en 1846. Député en 1847, il se distingua dans l'opposition dynastique, fut l'un des promoteurs du banquet du XIIe arrondissement en 1848, l'un des signataires de l'acte d'accusation dirigé contre le ministère Guizot. Il se présenta comme candidat républicain, fut élu dans la Charente-Inférieure, vota presque toujours avec la droite dans l'Assemblée, et soutint la politique du Président de la république, surtout quand il eut été nommé procureur général près la Cour d'appel de Paris. Vice-président de l'Assemblée législative, il s'efforça de rapprocher la majorité du président, fut nommé ministre de l'intérieur, après le 10 mars 1850, obtint des mesures de répression, puis présenta et appuya le projet qui devint la loi du 31 mai. Il n'en resta pas moins attaché à la politique personnelle du Président, et fut ministre des affaires étrangères, du 10 avril au 14 octobre 1851. Après le coup d'État du 2 décembre, vice-président de la Commission consultative, il fit connaître les résultats du plébiscite et fut nommé président du conseil d'Etat. Un instant ministre des affaires étrangères en 1860, il soutint de son éloquence la politique impériale, comme ministre sans portefeuille, entra au conseil privé et fut désigné pour faire partie du conseil de régence. Ministre de la justice et des cultes, en 1863, sénateur, en 1864, il fut jusqu'aux derniers moments l'un des soutiens les plus dévoués du système impérial. Il mourut, quelques jours avant son fils, *Ernest Baroche*, tué le 30 octobre 1870, au Bourget, à la tête du 12e bataillon des mobiles de la Seine qu'il commandait.

Barrière (Jean-François), littérateur, né à Paris, 1786-1868, fut chef de division à la préfecture de la Seine. Il collabora à plusieurs journaux et surtout au *Journal des Débats*. Avec M. Saint-Albin Berville, il a publié la *Collection de Mémoires relatifs à la Révolution française*, 1822, 47 vol. in-8°; il en mit une grande partie dans sa *Bibliothèque des Mémoires relatifs au* XVIIIe *siècle*, 1846-59, 22 vol. in-8°. On lui doit encore les *Mémoires de Mme Campan*, et il a édité plusieurs ouvrages qu'avait laissés cette dame célèbre.

Barrot (Camille-Hyacinthe-Odilon), né à Villefort (Lozère), 1791-1873, fils d'un conventionnel, qui, député au Corps législatif, en 1804, protesta contre l'établissement de l'Empire, fut avocat à la Cour de cassation dès 1814, et se montra d'abord dévoué aux Bourbons. Mais bientôt il entra dans l'opposition et se signala en défendant les ennemis de la Restauration et les protestants du Midi. Gendre de Labbey de Pompières, l'un des membres actifs de la Société : *Aide-Toi, le ciel t'aidera !*, il prit part à la révolution de 1830, fut secrétaire de la commission municipale, et contribua à l'établissement d'un trône populaire. Il accompagna la famille royale jusqu'à Cherbourg; il fut nommé préfet de la Seine, et peu après député de l'Eure. Il représentait alors, avec La Fayette et Dupont de l'Eure, le parti qu'on appelait de l'Hôtel-de-Ville; il eut, dès le premier jour, des luttes à soutenir, comme préfet et comme député, contre le parti de la résistance. Les troubles de Saint-Germain-l'Auxerrois provoquèrent sa démission, 19 février 1831. Il combattit avec vigueur et souvent avec éloquence le ministère Casimir Périer, et fut dès lors considéré comme le chef du centre gauche. En 1832, il fut l'un des rédacteurs du *Compte-Rendu* des députés de l'opposition, en soutint l'esprit dans une entrevue célèbre avec Louis-Philippe; puis défendit plusieurs des accusés de juin devant les tribunaux et devant la Cour de Cassation. Odilon Barrot cependant renouvelait ses protestations en faveur d'une monarchie libérale; mais il ne cessait de combattre les doctrinaires; après la chute du cabinet présidé par M. Thiers, en 1836, qu'il avait soutenu, il entra dans la coalition, et contribua au renversement du ministère Molé, sans obtenir aucun résultat avantageux pour lui et pour ses amis politiques. Il commença dès lors à demander la réforme électorale, par l'adjonction des capacités. Son ardeur devint plus vive, son éloquence devint plus amère, quand il eut à lutter contre M. Guizot, que soutenait une majorité compacte; ce fut un duel de sept années, sans trêve et sans relâche. Après les élections de 1846, il entreprit la campagne des banquets réformistes; il en fut le héros populaire, sans vouloir cependant s'associer aux exagérations des radicaux, comme Ledru-Rollin. Il avait contribué plus que tout autre à miner l'édifice du gouvernement constitutionnel, sans prévoir qu'il préparait la chute du trône.

La révolution de 1848 fut pour lui une douloureuse surprise; il venait d'être nommé président du conseil, et il était accueilli par des insultes aux barricades; il annonçait à toute la France l'abdication du roi et la régence de la duchesse d'Orléans, au moment même où le parti démocratique établissait par la force populaire un gouvernement provisoire. Député à l'Assemblée constituante, il n'eut qu'un rôle honorable, mais secondaire; après l'élection du 10 décembre, il entra dans le premier ministère nommé par Louis-Napoléon, et s'associa à toutes les mesures de répression ;

ce qui ne l'empêcha pas d'être rejeté comme inutile ou gênant, le 30 octobre 1849. Il s'efforça, mais vainement, de maintenir l'unité dans ce qu'on appelait le parti de l'ordre, encourageant l'agitation en faveur de la révision de la Constitution, et espérant toujours un gouvernement parlementaire. Le coup d'Etat du 2 décembre 1851 fut pour lui une nouvelle déception; il protesta à la mairie du dixième arrondissement, puis, complétement découragé, se retira de la vie politique. Pendant la période de l'Empire, il publia quelques brochures, prit part aux conférences publiques en 1864. Mais, après les événements de 1870-71, lorsque le conseil d'Etat eut été réorganisé par l'Assemblée nationale, il fut nommé conseiller, puis vice-président du Conseil, par décret du 27 juillet 1872. On a publié récemment ses *Mémoires*, curieux, intéressants, mais qui n'ont rien révélé.

Barry (Charles), architecte anglais, né en Irlande, mort en 1860, a construit de nombreux édifices, et principalement la galerie nationale de Bridgewater et le nouveau Parlement de Londres.

Barthélemy (Auguste-Marseille), poëte, né à Marseille, 1796-1867, se fit de bonne heure connaître par quelques essais satiriques, puis par quelques poésies en l'honneur de Charles X. Il changea bientôt de ton, et, en collaboration avec son compatriote Méry, il composa un recueil de satires sur le XIXe siècle, *les Sidiennes*, 1825, puis *la Villéliade*, poëme héroï-comique en six chants, 1826; cette mordante satire eut 15 éditions en un an. Les deux poëtes multiplièrent leurs œuvres : *les Jésuites, Rome à Paris, la Corbiéréide, une Soirée chez M. de Peyronnet, la Bacriade ou la guerre d'Alger, Etrennes à M. de Villèle*, etc.; *Napoléon en Egypte*, poëme en 8 chants, eut le plus légitime succès, 1828; *le Fils de l'homme, ou Souvenirs de Vienne*, 1829, fit condamner Barthélemy à trois mois de prison et 1,000 francs d'amende. Après la révolution de 1830, il improvisa le poëme de *l'Insurrection*, et poursuivit les ministres du nouveau gouvernement avec autant de véhémence qu'il avait attaqué les ministres de la Restauration; les 52 satires de la *Némésis* eurent un succès prodigieux, 1831-32. Il écrivit encore *la Dupinade*, poëme héroï-comique en 3 chants; *les Douze Journées de la Révolution*, 1832; puis abandonna tout à coup l'attaque du gouvernement par un écrit : *Justification de l'état de siége*, qui souleva contre l'auteur un déluge de récriminations. Il publia une traduction en vers de l'*Enéide*, 1835-38; de nouveaux poëmes, pour la plupart inoffensifs et peu remarqués, jusqu'au jour où il redevint pamphlétaire, en écrivant une *Nouvelle Némésis*, 1844, et *le Zodiaque*, 1846, dirigés contre les hommes du gouvernement. A cette période appartiennent *l'Art de fumer*, en 3 chants, et *la Vapeur*. Depuis 1848, Barthélemy a composé de nombreuses pièces de vers pour célébrer les principaux événements dans les journaux officiels et semi-officiels, déployant toujours beaucoup de facilité, mais sans pouvoir jamais retrouver la popularité que lui avait méritée une verve incontestable dans la satire politique.

Barye (Antoine-Louis), né à Paris, 1795-1875, d'abord ciseleur, étudia dans les ateliers de Bosio et de Gros, ne réussit qu'imparfaitement dans les concours et travailla pour l'orfévre Fauconnier, tout en continuant à étudier. Il se fit connaître par ses bustes exposés aux Salons, de 1827 à 1836, puis cessa d'y envoyer ses œuvres, qui se multiplièrent et popularisèrent son nom. Il a composé un grand nombre de sculptures de genre et d'histoire, de bustes, de médaillons, d'études d'animaux surtout qui l'ont mis au premier rang. Aussi, à l'Exposition universelle de 1855, il fut mis hors concours et reçut la seule grande médaille d'honneur décernée aux bronzes d'art. Il fut de l'Académie des beaux-arts en 1868, et chargé du cours de dessin d'histoire naturelle au Muséum depuis 1854.

Bassoutos (Pays des). Situé au N. E. de la colonie du Cap (Afrique australe), dans le bassin supérieur du fleuve Orange, au S. E. de la république du Fleuve-Orange, il a été soumis aux Anglais, en 1870. Il a, dit-on, 20,000 kil. carrés de superficie et 60,000 hab.

Batley, v. du comté d'York (Angleterre), près de Dewsbury, à 13 kil. S. de Leeds. Grande industrie de la laine dans la ville et dans les environs; 20,000 hab.

Baude (Jean-Jacques, baron), administrateur et écrivain, né à Valence (Drôme), 1792-1862, fils d'un préfet de l'Empire, sous-préfet en 1815, donna sa démission après Waterloo, et s'occupa surtout d'économie politique et de travaux publics. Rédacteur du *Temps*, il signa la protestation des journalistes, le 26 juillet 1830, prit une part active à la révolution, et devint préfet de police, décembre 1830. Destitué après les troubles du 14 février 1831, il se renferma dans les travaux de la Chambre des députés et du Conseil d'État jusqu'en 1848. Parmi ses écrits on cite : *le Lundi gras et le Mercredi des Cendres*, brochure politique qui le fit condamner en 1817; *la Navigation de la Loire au-dessus de Briare*, 1826; *l'Algérie*, 1841, 2 vol. in-8°; *les Côtes de la Manche*, 1859, in-8°; *Mémoires sur les côtes de France, de l'Océan et de la Méditerranée; sur l'Isthme de Suez et son percement; sur la Marine de l'Autriche; sur la Puissance militaire de l'Autriche en Italie*; etc. Il a été membre libre de l'Académie des sciences morales en 1856, puis membre titulaire en 1859.

Baudelaire (Charles-Pierre), littérateur, né à Paris, 1821-1867, a traduit les *Œuvres d'Edgar Poë*, mais a surtout acquis une certaine renommée par des poésies d'une originalité excentrique, comme *les Fleurs du mal*, 1857.

Baudens (Lucien-Jean-Baptiste), chirurgien, né à Aire, 1804-1857, entra dans le service militaire dès 1825, obtint plusieurs fois des prix de chirurgie et d'anatomie à Lille, à Strasbourg, à Paris; se distingua surtout en Algérie depuis 1830, devint chirurgien principal au Val-de-Grâce, en 1842, et, en 1854, dirigea le service médical de Constantinople et de la Crimée pendant la guerre d'Orient. On a de lui : *Clinique des plaies d'armes à feu*, 1836, in-8°; *Méthode des amputations; Leçons sur le strabisme et le bégayement, méthode ténotomique; Efficacité de la glace combinée à la compression pour réduire les hernies étranglées; la Guerre de Crimée, les campements, les abris, les ambulances*, 1858; etc., etc.

Baumgartner (André, baron de), physicien allemand, né à Friedberg (Bohême), 1793-1865, professeur de physique à Olmütz, en 1817, publia un livre sur *l'Aréométrie*, 1820, et obtint une chaire à l'Université de Vienne, 1823. Il publia le résumé de ses cours populaires sur la mécanique industrielle, *la Mécanique dans ses applications aux arts et à l'industrie*, 1823; puis un *Traité d'histoire naturelle*, et fonda, en 1827, un *Journal de physique et de mathématiques*. Forcé par sa santé de renoncer à l'enseignement, il s'occupa d'industrie, et fit paraître, en 1841, *le Guide du chauffeur des machines à vapeur*. Il eut le ministère des travaux publics, en 1848 et en 1851. Il fut nommé membre de la Chambre haute de l'empire d'Autriche en 1861.

Bautain (Louis-Eugène-Marie), philosophe et théologien, né à Paris, 1796-1867, élève de l'Ecole normale, professeur de philosophie au collége de Strasbourg, devint prêtre, en 1828, chanoine de la cathédrale et directeur du petit séminaire. Il continua d'enseigner la philosophie à la Faculté des lettres, fut doyen, depuis 1838, mais s'occupa surtout de la direction du collége de Juilly. En 1849, il fut nommé vicaire général du diocèse de Paris, professa le cours de théologie morale à la Faculté de théologie, et se distingua, comme prédicateur, dans ses sermons et ses conférences. Parmi ses écrits citons : *Philosophie-psychologie expérimentale*, 1839, 2 vol.; *Philosophie morale*, 2 vol., 1842; *la Morale de l'Évangile comparée à la morale des philosophes; Philosophie du christianisme*, 2 vol. in-8°; *la Religion et la Liberté considérées dans leurs rapports*, 1848; *la Belle saison à la campagne*, 1858, *la Chrétienne de nos jours*, 1859; *la Conscience, ou la règle des actions humaines*, 1860; *le Chrétien de nos jours*, 1861; *la Religion et la Liberté*, 1865; *Manuel de philosophie morale*, 1866; etc., etc.

Bawr (Alexandrine-Sophie **Coury de Champgrand,** d'abord comtesse **de Saint-Simon,** puis baronne de), née à Paris, en 1776, fut mariée au comte de Saint-Simon, qui se sépara d'elle, malgré son affection sincère, en 1801, parce que le *premier homme* du monde ne devait avoir pour épouse que la *première femme;* composa, pour vivre, quelques romances et quelques comédies, sous le pseudonyme de *M. François.* Son second mari, M. de Bawr, officier russe, fut écrasé par une voiture chargée de pierres; elle perdit en même temps une partie de sa fortune, elle se remit à écrire. On lui doit des comédies, parmi lesquelles *la Suite d'un bal masqué*, 1813, lui assure un rang distingué parmi nos écrivains dramatiques; des romans moraux et des ouvrages d'éducation : *Cours de littérature ancienne*, 1821, 2 vol.; *Histoire de Charlemagne*; *Histoire de la Musique; Raoul ou l'Enéide; Histoires fausses et vraies; les Flavy, roman du XVe siècle; Robertine, Sabine, la Famille Récourt; Soirées des jeunes personnes; Nouveaux contes pour les enfants; Mes Souvenirs*, etc.

Bazeilles, commune à 5 kil. de Sedan (Meuse), horriblement dévastée par les Allemands, septembre 1870.

Beaumont (Gustave-Auguste **de la Bonninière de**), né à Beaumont-la-Chartre (Sarthe), 1802-1866, substitut du procureur du roi à Arcis-sur-Aube, à Versailles et à Paris, fut chargé avec M. de Tocqueville d'aller étudier le système pénitentiaire aux États-Unis, 1831. Désigné pour porter la parole dans le procès en diffamation intenté par Mme de Feuchères à la famille de Rohan, il refusa et fut destitué. Député de la Sarthe de 1839 à 1852, il siégea au centre gauche, défendit les intérêts de l'Algérie, et s'éleva surtout contre la corruption électorale. Il fut vice-président de l'Assemblée constituante, ambassadeur à Londres, et se démit de ses fonctions le jour de l'élection du prince Louis-Napoléon. Cependant il se rapprocha du président, et accepta un instant l'ambassade de Vienne. Il fut arrêté au 2 décembre, et depuis vécut dans la retraite; il avait épousé une petite-fille de La Fayette. Depuis 1841, il faisait partie de l'Académie des sciences morales et politiques. Il a publié avec M. de Tocqueville le *Traité du système pénitentiaire aux États-Unis*, 1833, in-8°; on lui doit encore: *Marie ou l'Esclavage aux États-Unis*, 1835, 2 vol. in-8°; *l'Irlande sociale, politique et religieuse*, 1839, 2 vol. in-8°. Ces trois ouvrages ont été couronnés par l'Académie française.

Bedeau (Marie-Alphonse), général, né à Vertou, près de Nantes, 1804-1863, fils d'un officier de marine, sortit de Saint-Cyr pour entrer dans l'état-major, se distingua au siége d'Anvers, 1832, fut envoyé en Algérie, 1836, et, après le siége de Constantine, 1837, fut nommé lieutenant colonel de la légion étrangère; ses brillants services lui valurent le grade de colonel, 1839, de maréchal de camp, 1841. Il organisa la province de Tlemcen, après en avoir chassé les Arabes; prit part à la bataille d'Isly et fut nommé lieutenant général, 1844. Il commanda la province de Constantine, et fut un instant gouverneur d'Alger. Il se trouvait à Paris quand éclata la révolution de 1848, et eut à se défendre contre une assez vive accusation du maréchal Bugeaud. Il fut momentanément ministre de la guerre, puis commandant de la place de Paris; en 1850, il fut placé à la tête de la 1re division de l'armée des Alpes. Membre de l'Assemblée constituante, il fut blessé en réprimant l'insurrection de juin 1848; vice-président de l'Assemblée, il fut réélu à la Législative. Arrêté dans la nuit du 2 décembre 1851, il fut détenu à Ham, puis exilé en Belgique. Plus tard il rentra en France, et mourut à Nantes.

Bégin (Louis-Jacques), chirurgien français, né à Liége, 1793-1859, étudia à Metz et à Paris, fit, comme sous-aide, les dernières campagnes de l'Empire, devint membre, puis président du conseil de santé des armées, et a professé l'anatomie pathologique à Strasbourg et au Val-de-Grâce. On lui doit: *Principes généraux de physiologie pathologique*, d'après Broussais, 1821; *Mémoires sur la gymnastique médicale*, 1825; *Nouveaux éléments de médecine et de chirurgie opératoire*, 1824, 2 vol.; *Traité de thérapeutique*, 1825, 2 vol.; *Sur les déviations du rachis*, 1826; *Traité de physiologie pathologique*, 1828, 2 vol.; *Sur l'œsophagotomie*, 1833; *Études sur le service de santé militaire en France*, 1849; *des Plaies d'armes à feu*, 1849; etc., etc. Il était de l'Académie de médecine.

Bekker (Emmanuel), philologue allemand, né à Berlin, 1785-1871, élève de Wolf, professeur de littérature grecque à Berlin, fut chargé de nombreuses missions pour explorer les bibliothèques de Paris, d'Italie, d'Angleterre, de Hollande et d'Allemagne. Il a publié de savantes éditions: *Anecdota græca*, 3 vol.; *Platon*, 10 vol.; *Orateurs attiques*; *Thucydide*, 3 vol.; *Bibliothèque de Photius*, 2 vol.; *Aristophane*, 5 vol., etc. Il a travaillé au *Corpus inscriptionum græcarum* et surtout au *Corpus scriptorum historiæ byzantinæ*, Bonn, 24 vol.

Belgiojoso (Christine Trivulzio, princesse de), 1808-1871, de bonne heure passionnée pour la cause de l'indépendance italienne, vint s'établir à Paris, où elle fut le centre d'une société d'élite. Elle écrivit, en 1846, *Essai sur la formation du dogme catholique*, 4 vol. En 1848, elle prit une part active et généreuse à l'insurrection milanaise; ses biens furent confisqués; elle a raconté avec talent cette tentative malheureuse des Italiens. Elle a publié ses *Souvenirs d'Exil*, *des Notions d'histoire à l'usage des enfants*; *Emina, récits turco-asiatiques* 1856, 2 vol. in-16; *Asie mineure et Syrie, scènes de la vie turque*, 1858, après un voyage en Orient; puis *Histoire de la maison de Savoie*, 1860.

Bellangé (Joseph-Louis-Hippolyte), peintre d'histoire, né à Paris, 1800-1866, élève de Gros, a composé beaucoup de batailles et de scènes militaires, qui ont eu un succès mérité. On cite: le *Retour de l'île d'Elbe*, la *Bataille de Fleurus*, le *Passage du Mincio*, la *Prise de la Lunette Saint-Laurent*, la *Bataille de Wagram*, la *Prise du Téniah de Mouzaïa*, les *Batailles de la Corogne et d'Ocaña*, la *Bataille de l'Alma*, *Épisode de la prise de Malakoff*, etc.; la *Visite du Curé*, un *Duel sous Richelieu*, le *Coup de l'étrier*, etc. Plusieurs de ses œuvres sont au musée de Versailles.

Bellot (Joseph-René), marin, né à Paris, 1826-1853, élève de l'École navale, décoré dès 1844, obtint de faire partie d'une expédition envoyée par lady Franklin à la recherche de son mari, 1851, fut nommé lieutenant de vaisseau pendant son absence, et périt, par accident, dans un second voyage. Son nom a été donné à un détroit entre le North-Somerset et la presqu'île Boothia. On lui a érigé une statue à Rochefort, où il avait été élevé, et on a publié son *Journal d'un voyage aux Terres arctiques*, 1866.

Belly (Léon-Auguste-Adolphe), peintre, né à Saint-Omer, mort en 1877; élève de Troyon et de Th. Rousseau, s'est distingué, depuis l'Exposition de 1855, par ses paysages, qui représentent les sites les plus remarquables de l'Égypte.

Bénéfice de clergie, immunité ecclésiastique, par laquelle, en France et en Angleterre, un évêque pouvait réclamer comme *clerc* tout condamné à mort qui savait lire, à la condition de l'employer dans son diocèse, si ce n'est quand il était coupable de haute trahison envers le roi. — On appelait encore ainsi le privilége en vertu duquel les clercs, les membres de l'Université, maîtres et écoliers, étaient soustraits à la juridiction civile; ils ne pouvaient être traduits que devant les tribunaux ecclésiastiques.

Beni ou **Veni**, province de la Bolivie (Amérique mérid.), au N. E., renferme le pays des Moxos. La superficie est de 765,000 (?) kil. carrés; la population, de 54,000 hab. La capitale est *Apolobamba*, à l'O., sur un affluent du Beni, ou *Trinidad*, la ville la plus importante, sur le Mamoré.

Benoiston de Châteauneuf (Louis-François), économiste, né à Paris, 1776-1856, fut chirurgien militaire, puis employé au trésor public. Il écrivit d'abord: *Précis historique des guerres des Sarrasins dans les Gaules*, 1810; *Essai sur la poésie et les poëtes français aux* XIIe, XIIIe *et* XIVe *siècles*, 1815, in-8°, etc. Puis il se livra tout entier à la statistique, et publia: *Recherches sur les consommations de tout genre de la ville de Paris en* 1817, *comparées à ce qu'elles étaient en* 1789, in-8°, 1820 et 1821; *de la Fécondité en Europe au commencement du* XIXe *siècle*; *de l'Influence de certaines professions sur le développement de la phthisie pulmonaire*, etc. Membre libre de l'Académie des sciences morales et politiques, en 1833, il lut à ses collègues un grand nombre de mémoires: *Sur la durée de la vie chez les savants et les gens de lettres*; *Sur la durée des familles nobles de France*; *Sur la durée de la vie humaine*; *Sur l'état de la France pendant la Terreur*, etc. De concert avec M. Villermé, il fut chargé par l'Académie de faire trois voyages en France pour y observer l'état moral et économique; leur rapport sur la Bretagne et les côtes de l'Océan est curieux.

Benouville (Louis-François), peintre, né à Paris, 1821-1859, élève de Picot, donna de bonne heure de grandes espérances. En 1845, il eut le grand prix de Rome, et dès lors sa réputation ne fit que grandir aux différentes expositions; une mort prématurée l'arrêta au milieu de ses succès. Parmi ses œuvres on cite: le *Christ au prétoire*, *Saint François d'Assises mourant*, *les Deux pigeons*, *Raphaël rencontrant la Fornarina*, *Le Poussin sur les bords du Tibre*, enfin *Sainte Claire recevant le corps de saint François d'Assise* et *Jeanne d'Arc*, qu'il ne put achever.

Bérard (Auguste-Simon-Louis), né à Paris, 1783-1859, élève de l'École polytechnique, fut nommé maître des requêtes en 1814, et sortit du Conseil d'État en 1820. Il s'occupa dès lors d'industrie, fonda la première compagnie d'éclairage au gaz, dirigea les travaux du canal Saint-Martin, créa une maison de banque pour faciliter les grands travaux d'utilité publique, fonda les forges d'Alais, entreprit une grande publication, la *Galerie métallique des grands hommes français*, et fut élu député en 1827. Il siégea dans les rangs de l'opposition libérale, et se montra modéré, mais décidé; il joua un rôle important dans les journées de juillet 1830; la protestation des députés fut rédigée et signée chez lui, le

28 juillet; il appuya de toutes ses forces la cause du duc d'Orléans, et proposa les modifications à faire à la charte de 1814: aussi appela-t-on plus d'une fois *Charte-Bérard* la charte revisée en 1830. Il fut nommé directeur général des ponts et chaussées et des mines, conseiller d'État, mais donna bientôt sa démission, fonda en Touraine une grande filature pour le chanvre et le lin, et devint, en 1839, receveur général des finances dans le départ. du Cher. On lui doit: *Essai bibliographique sur les éditions des Elzévirs*, 1822, et *Souvenirs de la révolution de 1830*.

Bérard (Joseph-Frédéric), médecin, né à Montpellier, 1789-1828, prit part à la rédaction du *Dictionnaire des sciences médicales*, professa à Montpellier et publia une *Histoire des doctrines de l'École de Montpellier*; puis donna une édition des *Maladies chroniques* de Dumas, et une réfutation de Cabanis, *Doctrine du rapport du physique et du moral*, 1823. Professeur d'hygiène à la Faculté de médecine de Montpellier, il a laissé l'*Esprit des doctrines médicales de Montpellier*, qui n'a paru qu'en 1830.

Bérard (Auguste), chirurgien, né à Varrains, près de Saumur, 1802-1846, fut élève de Béclard à Paris, devint professeur-agrégé en chirurgie à la Faculté, 1830, chirurgien du bureau central des hôpitaux, 1831, fonda la société de chirurgie, fut membre de l'Académie de médecine, chirurgien à la Pitié, etc. On a de lui: *de la Luxation spontanée de l'occipital sur l'atlas et de l'atlas sur l'axis; Sur le diagnostic chirurgical*, 1836; *Structure du poumon; Sur les tumeurs de la mamelle*, etc.

Bérard (Pierre-Honoré), médecin, né à Lichtenberg (Bas-Rhin), 1797-1858, frère du précédent, dit *Bérard aîné*, fut aussi élève de Béclard. Chirurgien à l'hôpital Saint-Antoine, professeur de physiologie à la Faculté de médecine, 1831, doyen de la Faculté, 1846, membre de l'Académie de médecine, 1848, inspecteur général de l'enseignement supérieur pour la médecine, 1852. On lui doit: *Nouveaux éléments de physiologie de Richerand*, 1832, 3 vol. in-8°; *Cours de physiologie*, 4 vol. in-8°; des *Notices* et de nombreux articles dans le *Répertoire de la science médicale*, etc.

Béraud (Antoine-Nicolas, dit **Antony**), littérateur, né à Aurillac, 1792-1860, élève de Saint-Cyr, fit les dernières campagnes de l'Empire, fut mis en demi-solde, 1815, et se consacra dès lors à la littérature. Il écrivit dans plusieurs feuilles libérales, composa des poésies patriotiques, des chansons qui eurent de la vogue dans le parti libéral, des *Mémoires pour servir à l'Histoire de Napoléon et des Cent-Jours*, 1818, 2 vol. in-8°; un *Dictionnaire historique de Paris* avec Dufey de l'Yonne, 1825, 2 vol. in-8°; des drames, des comédies, des vaudevilles, etc. Il exposa même au salon des paysages à la plume. Il dirigea plusieurs théâtres à Paris, et fut directeur de la prison de Belle-Isle-en-Mer.

Bérenger (*de la Drôme*) (Alphonse-Marie-Marcellin-Thomas), magistrat, né à Valence, 1785-1866, conseiller-auditeur à la Cour impériale de Grenoble, 1808, avocat général, 1811, membre de la Chambre des représentants, 1815, défendit les droits de Napoléon II, se démit de ses fonctions, et se livra alors à ses études de jurisprudence. Son ouvrage *de la Justice criminelle en France*, 1818, fit sa réputation. Il rentra à la Chambre des députés en 1827, fut plusieurs fois nommé vice-président après 1830, et devint conseiller à la Cour de cassation en 1831, puis membre de l'Académie des sciences morales et politiques, 1832. Il consacra ses soins à la réforme des prisons et fit, en 1836, un rapport remarqué *Sur le système pénitentiaire*. Pair de France, en 1839, il fut, en 1849, l'un des trois présidents à la Cour de cassation, et présida la Haute-Cour de justice à Bourges et à Versailles. Il a publié une édition des *Œuvres de Barnave*, 1843, 4 vol., et écrit *de la Répression pénale, de ses formes et de ses effets*, 1855, 2 vol. in-8°.

Bergula, v. de l'ancienne Thrace, qui reçut de l'empereur Arcadius le nom d'*Arcadiopolis*.

Berlioz (Louis-Hector), compositeur, né à la Côte-Saint-André (Isère), 1803-1869, fils d'un médecin, quitta l'École de médecine pour le Conservatoire, 1826, fut élève de Reicha et de Lesueur, et bientôt se fit connaître par des messes et des symphonies. Il obtint le premier prix de composition à l'Institut en 1830, pour sa cantate de *Sardanapale*; alla étudier en Italie; et, depuis son retour, se proposa de tout peindre, de tout exprimer par des effets musicaux, sans se préoccuper de la mélodie. Ses innovations ont été souvent contestées; il a eu de grands succès, suivis d'échecs considérables. Citons parmi ses œuvres: une *Symphonie fantastique*, une *Symphonie funèbre et triomphale*, la *Ballade du pêcheur*, de Gœthe, le *Chœur des ombres*, d'*Hamlet*, l'ouverture du *Roi Lear* et celle de *Rob-Roy*, la *Symphonie d'Harold*, le *Requiem* exécuté aux funérailles du général Damrémont, 1836, la *Symphonie de Roméo et Juliette*, l'ouverture du *Carnaval romain*; etc. Il a composé les opéras de *Benvenuto Cellini*, 1838; des *Troyens*, 1866; *la Damnation de Faust*, 1846, légende en quatre parties; *l'Enfance du Christ*, trilogie sacrée, 1854, etc.

Dès 1832, il se fit connaître comme critique dans la *Gazette musicale* et surtout dans les *Débats*; il y soutint avec chaleur ses théories musicales. Il a publié: *Traité d'instrumentation et d'orchestration moderne*, 1844; *Voyage musical en Allemagne et en Italie; Études sur Beethoven, Glück et Weber*, 1845, 2 vol. in-8°; *Soirées de l'orchestre*, 1853; les *Grotesques de la musique*, 1859, etc., etc. Ses *Mémoires* ont paru en 1870.

Berri (Marie-Caroline-Ferdinande-Louise **de Bourbon**, duchesse de), née à Naples, 1798-1870, fille de François Ier, roi des Deux-Siciles, et de Marie-Clémentine d'Autriche, épousa le duc de Berri, au mois de juin 1816. Elle plut en France par sa franchise, ses manières simples, sa physionomie douce et gracieuse, son goût décidé pour les arts. Elle montra beaucoup d'énergie, lors de l'assassinat de son mari, et mit au monde un fils, l'espoir de la dynastie, 29 septembre 1820. Elle ne prit aucune part aux affaires politiques et conserva toujours une certaine popularité; victime des fautes de Charles X, elle le suivit dans son exil, en 1830. Elle se rendit en Italie, 1831, contracta à Rome un mariage secret avec le comte Lucchesi-Palli; à Massa, elle conçut le projet de tenter un soulèvement en France, au nom de son fils; elle reçut les pleins pouvoirs de Charles X; en 1832, elle fréta le *Carlo-Alberto*, débarqua près de Marseille; mais comme ses partisans ne pouvaient répondre à son appel, elle traversa hardiment la France, se concerta avec plusieurs chefs vendéens et bretons; des causes de diverse nature firent échouer l'entreprise; elle fut forcée de se déguiser et de se réfugier à Nantes dans la maison de Mlles Duguigny; au bout de six mois, elle fut trahie par un ancien juif converti, Simon Deutz, et conduite à la citadelle de Blaye, où elle fut gardée par le général Bugeaud. La captivité de la duchesse fut une occasion de déclamations pour les partis et d'embarras pour le gouvernement; mais le 22 février 1833, la duchesse fut forcée de déclarer son mariage secret en Italie; le 10 mai, elle mit au monde une fille, et, le 8 juin, rendue à la liberté, fut conduite à Palerme. Depuis lors elle a cessé de jouer un rôle quelconque; on lui enleva la direction de l'éducation du jeune Henri; elle se retira à Venise au sein de sa nouvelle famille, et elle était complètement oubliée, lorsqu'il y a peu de temps la vente d'objets d'art qui lui avaient appartenu rappela son souvenir aux générations nouvelles.

Berryer (Antoine-Pierre), avocat et homme politique, né à Paris, 1790-1868, fils de Pierre-Nicolas Berryer, fut élève de Juilly, voulait entrer dans les ordres, et, pour obéir à son père, suivit la carrière du barreau. Il débuta à Paris, au commencement de 1811; il vit avec plaisir le retour des Bourbons, arbora le premier la cocarde blanche à Rennes, s'engagea dans les volontaires royaux en 1815, et fit le voyage de Gand. Dévoué dès lors aux principes de la Restauration, il se déclara contre les violences des ultra-royalistes, et professa toujours une politique de modération et de libéralisme relatif. Il fut l'un des défenseurs du maréchal Ney, fit acquitter Cambronne, obtint de Louis XVIII la grâce de Debelle, plaida la cause des généraux Canuel et Donnadieu, et signala le danger des réactions. Partisan de la liberté de la presse, il prêta l'appui de son talent au *Journal des Débats*, au *Drapeau blanc*, à *la Quotidienne*; sa réputation, bientôt considérable, lui fit confier des causes civiles, nombreuses et importantes. Il fut l'un des fondateurs de la *Société des Bonnes Lettres* et de la *Société des Bonnes Études*; il fit des leçons qui eurent un grand succès, et fut nommé député en 1830. La première fois qu'il prit la parole pour combattre l'Adresse des 221, « *Voilà un grand talent*, » dit M. Guizot; « *Voilà une grande puissance*, » ajouta Royer-Collard. Après la chute de Charles X, il ne suivit pas ses amis dans leur retraite; il conserva son mandat et se fit le défenseur chevaleresque d'une cause perdue, toujours éloquent et cherchant toujours à profiter des fautes de ses adversaires irréconciliables. S'il ne laissait échapper aucune occasion de témoigner de ses sympathies et de son dévouement aux Bourbons, il ne cessa aussi de demander une large extension des libertés pu-

bliques : application du jury aux délits de presse, réduction du droit du timbre sur les journaux, extension des franchises municipales, abolition du cens électoral, défense de l'hérédité de la pairie, etc. En 1832, il fit tous ses efforts pour empêcher la tentative d'insurrection de la Vendée par la duchesse de Berri ; ses conseils ne furent pas écoutés ; arrêté à Angoulême au moment où il voulait quitter la France, il fut impliqué dans le procès des accusés de l'Ouest, et allait comparaître devant un conseil de guerre, lorsqu'un arrêt de la Cour de cassation renvoya les accusés devant la Cour d'assises de Blois ; il fut acquitté avec éclat. Il continua de montrer son talent devant les tribunaux et à la Chambre des députés; on le considérait comme le premier orateur, malgré la difficulté de sa position, malgré la contradiction souvent manifeste entre ses principes et ses paroles. Son parti lui témoigna sa reconnaissance, en rachetant, à l'aide de souscriptions, sa terre d'Augerville, et lui-même lui donna un nouveau gage de fidélité, en allant à Goritz déposer ses hommages aux pieds de la famille déchue, 1836. Plus tard, après le voyage de Belgrave-Square, il encourut les *flétrissures* de la Chambre, sans pouvoir les conjurer par sa parole. La révolution de Février sembla donner gain de cause à sa persévérante hostilité. Il fit partie des Assemblées constituante et législative, se renferma surtout dans les questions de finances et d'administration, fut l'un des membres influents de la majorité et combattit la politique et la personne du Président. Au 2 décembre 1851, il fut l'un de ceux qui protestèrent avec le plus d'éclat contre le coup d'Etat. Nommé membre de l'Académie française en 1852, il n'a cessé jusqu'à son dernier jour de faire briller son éloquence dans un grand nombre de procès célèbres, et il est mort dans toute la plénitude de sa réputation. Il était rentré dans la vie politique en 1865, comme député au Corps législatif.

Berville (Saint-Albin), magistrat et littérateur, né à Amiens, 1788-1868, avocat à Paris en 1812, se distingua, pendant la Restauration, en défendant la cause libérale; fut nommé avocat général à la Cour royale de Paris, en 1830, et en devint président en 1845. Il fut député de 1838 à 1848, et membre de l'Assemblée constituante. On a publié plusieurs de ses plaidoyers, et il a donné une édition des *Œuvres de Pothier*, 26 vol. in-8°; comme littérateur, il a écrit l'*Eloge de Delille*, l'*Eloge de Rollin*, couronné par l'Académie française en 1818; des *Fragments oratoires et littéraires*, 1845 ; *Mélodies amiénoises*, 1855; *Notice sur Voltaire ; — sur Jean-Jacques Rousseau ; Gresset, sa vie et ses ouvrages*, 1865; etc., etc. Il a édité, avec M. Barrière, la *Collection des Mémoires relatifs à la Révolution française*.

Beugnot (Arthur-Auguste, comte), érudit et homme politique, fils du comte Beugnot, né à Bar-sur-Aube, 1797-1865, avocat en 1819, se livra à la culture des lettres, et écrivit des mémoires remarquables qui le firent entrer à l'Académie des inscriptions en 1832. Nommé pair de France en 1841, il s'unit à Montalembert et à Barthélemy pour demander la liberté de l'enseignement et plaida la cause des jésuites en 1845. Membre de l'Assemblée législative, il fut l'un des chefs du parti de l'ordre, prépara la loi du 31 mai pour restreindre le suffrage universel et fut le rapporteur de la loi sur l'instruction publique. Ses principaux ouvrages sont : *Les Institutions de saint Louis*, 1821 ; *les Juifs d'Occident*, 1823; *Conquêtes de Philippe Auguste*, 1824 ; *Histoire de la destruction du paganisme en Occident*, 1835, 2 vol. in-8° ; *Chronologie des Etats généraux*, 1839 ; édition des *Olim* du parlement de Paris, dans les Documents inédits sur l'Histoire de France, 1840-48, 3 vol. in-4° ; édition des *Assises de Jérusalem*, 1848-49, 2 vol. in-fol. ; *Coutumes de Beauvoisis*, avec *Notice sur Philippe de Beaumanoir*; *Vie de L. Becquey, ministre d'Etat sous la Restauration*, etc. Il a aussi publié un certain nombre d'articles dans *le Correspondant, la Revue catholique, l'Ami de la religion*, etc.

Beulé (Charles-Ernest), né à Saumur, 1826-1874, élève de l'Ecole normale, puis de l'Ecole française d'Athènes, découvrit les propylées de l'Acropole, fut professeur d'archéologie à la Bibliothèque impériale, devint membre de l'Académie des inscriptions, 1860, secrétaire de l'Académie des Beaux-arts, 1862. Député en 1871, l'un des membres les plus actifs du parti de l'ordre moral, il a été pendant quelque temps ministre de l'intérieur, 1873. On lui doit : l'*Acropole d'Athènes*; *Etudes sur le Péloponèse ;* les *Monnaies d'Athènes*; *l'Architecture au siècle de Périclès ; Phidias* drame antique ; *Histoire de la sculpture avant Phidias ; Auguste, sa famille et ses amis; Tibère et l'héritage d'Auguste*, etc.

Bielowski (Auguste), historien polonais, né à Krechowice, dans la Gallicie orientale, 1806-1876. Il prit part à l'insurrection polonaise de 1830 et aux divers mouvements patriotiques qui la suivirent. Il débuta dans la littérature par des poëmes qui commencèrent sa réputation; puis, à partir de 1842, il se consacra à l'étude de l'histoire. Il publia, en 1850 : *Introduction critique à l'histoire de Pologne*, ouvrage qu'on ne doit consulter qu'avec défiance. L'œuvre capitale de Bielowski est la grande publication des *Monumenta historica Poloniæ vetustissima* (Lemberg, 1864-1872). On lui doit encore de nombreuses dissertations historiques et une édition des fragments de Trogue-Pompée. Il était membre des académies de Cracovie, de Pétersbourg et d'Agram.

Bignan (Anne), poëte, né à Lyon, 1794-1861, fit des études brillantes à Paris, et de bonne heure travailla à traduire en vers les poëmes d'Homère ; l'*Iliade* parut en 1830 et l'*Odyssée* en 1841. Fidèle aux traditions classiques, il a obtenu de nombreuses palmes académiques. Parmi ses pièces de vers, réunies en recueils, on cite : *Poésies*, 1828 ; *Mélodies françaises*, 1833, 2 vol. in-18 ; *Académiques*, 1837 ; *Œuvres poétiques*, 1846, 2 vol. in-8°; *Poëmes évangéliques*, 1850. Il a écrit deux romans historiques ; *une Fantaisie de Louis XIV*, 1833, 2 vol. in-8° ; *Louis XV et le cardinal Fleury*, 1834, in-8°; puis *le Dernier des Carlovingiens*, *l'Echafaud ;* une comédie qui n'a pas été représentée, *la Manie de la politique*, 1840. Enfin, on lui doit un poëme en six chants, *Napoléon en Russie*, 1839, in-8°, et les *Beautés de la Pharsale*, 1860, in-12.

Birch Pfeiffer (Charlotte), née à Stuttgart, 1800-1868, fille d'un conseiller des domaines, débuta au théâtre de Munich dès l'âge de 13 ans, et obtint de grands succès en Allemagne, à Saint-Pétersbourg, à Amsterdam, en Suisse. Actrice consommée, elle est encore plus célèbre par ses œuvres dramatiques, qui ont toujours la faveur du public. On cite : *Pfefferroesel, les Favoris, le Sonneur de Notre-Dame, la Marquise de Villette, Johannes Guttenberg, Village et ville, la Dispute de l'Amour*, etc. Elle a commencé, sans la terminer, une édition de ses *Œuvres dramatiques complètes*. Elle a écrit aussi des romans et des contes, qui ont eu moins de succès.

Blaze (François-Henri-Joseph, dit **Castil-**), littérateur et musicographe, né à Cavaillon, 1784-1857, abandonna l'étude du droit pour le Conservatoire de musique et cultiva la peinture. Il arrangea pour la scène *les Noces de Figaro* et *Don Juan*, d'après la musique de Mozart ; *le Barbier de Séville, Othello, l'Italienne à Alger*, etc., d'après la musique de Rossini; l'*Euryanthe* et le *Freischütz* (*Robin des Bois*), de Weber ; il écrivit plusieurs opéras, *la Marquise de Brinvilliers*, 1831, etc. Il a rédigé la chronique musicale du *Journal des Débats* de 1820 à 1832 et a écrit dans *le Constitutionnel*, la *Revue musicale*, la *Revue de Paris*, le *Dictionnaire de la Conversation*. On lui doit un *Dictionnaire de musique moderne*, 2 vol. in-8° ; *la Danse et les Ballets depuis Bacchus jusqu'à M^{lle} Taglioni ; l'Académie de musique depuis 1669 ; le Piano*, dans la *Revue de Paris*, 1838-40 ; *Molière musicien*, 1853, etc.

Blondeau (Jean-Baptiste-Antoine-Hyacinthe), jurisconsulte, né à Namur, 1784-1854, avocat à Paris, professeur suppléant de droit à Strasbourg et à Paris, devint doyen de la Faculté de Paris, de 1830 à 1844, et fut membre libre de l'Académie des sciences morales et politiques. On lui doit : *Tableaux synoptiques du droit romain, suivant la législation de Justinien*, 1811, in-4°; *Tableaux synoptiques du droit privé*, 1818 ; *Esquisse d'un traité sur les obligations solidaires ; Chrestomathie, ou choix de textes pour un cours élémentaire du droit privé des Romains*, 1830 ; *Essais de législation et de jurisprudence*, 1850, et de nombreux articles dans les recueils de droit. Il a été l'un des fondateurs de *la Thémis*, 1820-30.

Boeckh (Auguste), philologue allemand, né à Carlsruhe, 1785-1867, fut élève de Wolf à Halle, acheva ses études à Berlin, fut professeur à Heidelberg, à Berlin, fut directeur du séminaire philologique, secrétaire de la classe d'histoire et de philosophie de l'Académie des sciences, plusieurs fois recteur de l'Université, conseiller intime du roi, membre associé de l'Académie des inscriptions de France, etc. Comme philologue, il s'est efforcé de pénétrer le génie des peuples anciens et de reconstruire en quelque sorte la société antique avec les

matériaux que lui fournissait l'érudition. Il a écrit un très-grand nombre d'ouvrages ; les plus célèbres sont : *Économie politique des Athéniens*, 1817, 2 vol. in-8°, et nouvelle édition, 1851-52, 3 vol., trad. en français par M. Laligant, 1828, 2 vol. in-8° ; édition de *Pindare*, 1811-22, 4 vol. in-4° ; *Développement des doctrines du pythagoricien Philolaos*, 1819 ; *Corpus Inscriptionum græcarum*, 1824-50, 3 vol. in-fol. ; *Recherches métrologiques sur les poids, étalons et mesures de l'antiquité*, 1838 ; *Documents sur la marine de l'Attique*, 1840 ; les *Mesures des Vers de Pindare ; Recherches sur le système cosmique de Platon*, 1852 ; les *Cycles lunaires des Hellènes*, 1855, etc. , etc. Il a aussi laissé un grand nombre de discours, dissertations ou articles de critique.

Bonald (Louis-Jacques-Maurice **de**), prélat français, né à Milhau (Aveyron), 1787-1870, quatrième fils du vicomte de Bonald, étudia à Saint-Sulpice, fut ordonné prêtre en 1811, devint le prédicateur à la mode du faubourg Saint-Germain, après 1815 ; fut nommé grand vicaire de l'évêque de Chartres, 1817, et évêque du Puy, 1823. Il montra beaucoup de sévérité dans son diocèse, adressa à Charles X, en 1825, une *lettre* pour protester contre les libertés de la presse, se prononça en 1828 contre les ordonnances relatives à l'instruction publique, et fut nommé archevêque de Lyon, en 1839. Créé cardinal en 1841, il attaqua les tendances de l'Université, les doctrines gallicanes, surtout à propos du *Manuel du droit ecclésiastique de Dupin*. Il salua la révolution de Février, mais entra bientôt en lutte contre M. Emmanuel Arago. Après le coup d'État du 2 décembre 1851, il devint sénateur, en sa qualité de cardinal.

Bonjean (Louis-Bernard), né à Valence (Drôme), 1804-1871, donna à Paris des répétitions de droit, devint docteur en 1830 et fut décoré de Juillet. Avocat à la Cour de Cassation, il publia une traduction des *Institutes* de Justinien, un *Traité des actions*, 1841-44, 2 vol. in-8°, le *Corps diplomatique*, 1845, et fut nommé avocat général à la Cour de Cassation en 1850. Candidat républicain, en 1848, il avait été envoyé à la Constituante par le départ. de la Drôme; il vota constamment avec la droite, se rapprocha du président de la république, et, en 1852, devint l'un des présidents du conseil d'État. Sénateur en 1855, il se fit remarquer par l'indépendance et le libéralisme de ses opinions ; il fit plusieurs fois partie du conseil impérial de l'instruction publique. Arrêté, comme otage, par les ordres de la Commune insurrectionnelle de Paris, il fut l'une des victimes de mai 1871. On lui doit encore : *Socialisme et sens commun*, 1849 ; — *Conservation des oiseaux*, 1865 ; — *Du pouvoir temporel et de la papauté*, 1862 ; — beaucoup de brochures sur le droit, la politique, l'administration, etc.

Bonnets et chapeaux, noms donnés à deux factions qui se disputèrent le pouvoir en Suède, au XVIIIe siècle. La faction des *bonnets*, qui se recruta surtout dans la bourgeoisie, était soutenue par la Russie ; la faction des *chapeaux*, qui se composait surtout de l'aristocratie, s'appuyait sur la France. Elles prirent naissance après la paix malheureuse de Nystadt, en 1721 ; Gustave III, après son coup d'Etat, défendit l'usage de ces noms, 1772.

Bopp (Franz), philologue allemand, né à Mayence, 1791-1867, fit ses études à Aschaffenbourg, et, guidé par Windischmann, se livra à l'étude des langues orientales. Il alla travailler à Paris, à Londres, à Gœttingue, et fut nommé professeur de langue sanscrite à l'université de Berlin. Il a fondé, par son enseignement et par ses publications, la science nouvelle de la *Grammaire comparée*. Il fut nommé, en 1857, membre associé de l'Académie des inscriptions de France. Ses principaux ouvrages sont : *Grammaire comparée des langues sanscrite, zende, arménienne, grecque, latine, lithuanienne, slave ancienne, gothique et allemande*, 1833-49, in-4°, et 1857, trad. par M. Bréal, 4 vol. in-8°, 1867 et suiv. ; *Système de la conjugaison du sanscrit*, 1816, in-4° ; *Système complet de la langue sanscrite*, 1827, in-4° ; *Grammatica critica linguæ sanscritæ*, 1829-32, in-8° ; *Précis de la grammaire critique de la langue sanscrite*, 1834 ; *Glossarium sanscritum*, 1840 ; les *Langues celtiques* ; etc , etc. Il a traduit en vers allemands : *Nalas et Damayanti*, 1838 ; le *Voyage d'Ardjouna au ciel d'Indra*, 1824 ; *Diluvium cum tribus aliis Mahabharati episodiis*, 1829 ; etc., etc.

Borny, commune de l'arrond. et à 4 kil. de Metz (Lorraine). Combat du 14 août 1870.

Bouilhet (Louis), littérateur, né à Cany (Seine-Inférieure), 1824-1869, étudia la médecine, donna des leçons et se livra surtout à son goût pour la poésie. On a de lui : *Melænis, conte romain*, 1856, in-12 ; *les Fossiles*, scènes de la nature antédiluvienne; *Astragales, festons et poésies*, 1859, in-12. Puis il se tourna vers le théâtre et il a donné à l'Odéon plusieurs pièces, qui ont eu du succès : *Mme de Montarcy*, drame en 5 actes et en vers, 1856 ; *Hélène Peyron*, drame en 5 actes et en vers, 1858 ; *l'Oncle Million*, et *la Conjuration d'Amboise*. On a joué à l'Odéon, en 1872, un drame de cet auteur, *Mademoiselle Aïssé*, qui a eu un succès d'estime.

Boulgarine (Thaddæus), écrivain russe, né en Lithuanie, 1789-1859, entra à l'École des cadets de Saint-Pétersbourg, combattit d'abord contre les Français, puis se retira à Varsovie. Mais inquiété par la police russe, il s'attacha au service de Napoléon, et fit les campagnes de 1810 à 1814. Il alla ensuite s'établir à Saint-Pétersbourg, où il eut la faveur de l'empereur Alexandre. Avec son ami, M. Gretsch, il publia les *Archives du Nord*, 1823, et *l'Abeille du Nord;* en 1838, il écrivit un ouvrage historique, *Tableau de la guerre de Russie;* puis réussit dans le roman historique : *Iwan Wuishigin, ou le Gil Blas russe, Pierre Iwanowitch Wuishigin, Rostaflef, Démétrius, Mazeppa*, ont été traduits dans toutes les langues. On lui doit encore : *la Russie sous les rapports historique, statistique, géographique et littéraire*, Riga, 1839-41, 3 vol.

Bourget (Le), commune du canton de Pantin, dans l'arrond. de Saint-Denis (Seine). Combats du 30 oct., de déc. 1870 et du 13 janv. 1871.

Brascassat (Jacques-Raymond), peintre, né à Bordeaux, 1805-1867, élève de Hersent, étudia en Italie, et, depuis 1827, se fit connaître par ses paysages et surtout par ses peintures d'animaux, remarquables par la vie et par le coloris. Il fut membre de l'Académie des beaux-arts en 1846. On cite parmi ses œuvres : Le *Temple de Vénus à Baies, Sortie de forêt, Campagne de Rome, Taureau se frappant contre un arbre, Lutte de taureaux, le Pâturage, Vache attaquée par des loups, défendue par un taureau*, le *Golfe de Naples;* etc., etc.

Bravo (Nicolas), général mexicain, né vers 1790, se déclara l'un des premiers pour la cause de l'indépendance ; combattit avec Hidalgo, Morelos et remporta une victoire signalée sur le général espagnol Musitra. Il lutta contre l'ambitieux Iturbide et contribua à sa chute. En 1823, il fit partie du gouvernement provisoire, soutint le système d'un gouvernement centralisé, et fut néanmoins nommé vice-président de la république en 1824. Il fut dès lors l'un des chefs du parti des *Ecossais*, ainsi nommé parce qu'il était grand maître de la loge maçonnique écossaise. En 1827, il leva l'étendard de la révolte, mais fut pris et condamné à six ans de bannissement. Il fut rappelé dès 1829, battit Guerreiro qui s'était à son tour révolté, en 1831 ; mais abandonna la scène politique en 1833, et depuis lors a vécu dans l'obscurité aux États-Unis.

Bravo-Murillo (don Juan), né à Frejenal de la Sierra, prov. de Badajoz (Espagne), 1803-1873, abandonna la théologie pour le barreau, fut avocat à Séville, procureur fiscal à Cacères, puis rédacteur du *Bulletin de jurisprudence* à Madrid, 1835. Un instant secrétaire du département de la justice, puis député aux Cortès, il fut l'un des adversaires actifs du parti radical ; il fut forcé de se réfugier en France pendant la régence d'Espartero. Il revint en Espagne, 1843, fut ministre de la justice dans le ministère du duc de Sotomayor, 1847, puis du commerce et des finances, sous la présidence de Narvaez. En 1850, après la démission de Narvaez, resté maître du pouvoir, il attaqua les libertés publiques et voulut réviser dans le sens absolutiste la constitution de 1845. Mais il perdit l'appui d'Isabelle II, en 1852, et dut se retirer ; il fut même contraint de quitter l'Espagne, 1854. Depuis son retour, il a occupé de hautes fonctions diplomatiques.

Bremer (Frederika), romancière suédoise, née à Abo (Finlande), 1802-1866, vécut en Norvége, fut institutrice, puis résida à Stockholm et aux environs. Elle écrivit dès l'âge de huit ans, mais publia seulement en 1828 ses *Tableaux de la vie quotidienne*, qui eurent plusieurs éditions et furent suivis d'un recueil du même genre, renfermant des romans et des nouvelles. Ses œuvres ont été traduites dans presque toutes les langues. Elle a aussi écrit : *la Vie du Nord*, 1849, *le Voyage au milieu de l'été*, 1849 et des lettres envoyées d'Amérique à sa sœur, que Mlle du Puget a traduites en français sous le titre de *la Vie de famille dans le nouveau monde*, 1854-55, 3 vol. in-16.

Brewster (David), physicien anglais, né à Jedburg (Écosse), 1781-1868, étudia d'abord la théologie, mais refusa un bénéfice ecclésiastique et se tourna vers les

sciences d'observation. Il fut bientôt connu par de belles découvertes, dirigea, en grande partie, l'*Encyclopédie d'Edimbourg*, de 1808 à 1830, et ne cessa d'étudier les parties les plus délicates de la physique; citons ses travaux remarquables sur la polarisation de la lumière, sur la température moyenne de la terre, sur les lignes isothermes, etc. Il construisit des *lentilles composées* ou *polyzonales*, pour l'éclairage des phares, le *kaléidoscope*, le *stéréoscope*. Il fut récompensé par l'Institut de France, 1816, par la Société royale de Londres, qui lui décerna les médailles d'or et d'argent de Copley et de Rumford, 1815, 1830, et la médaille royale. Il fut membre associé de l'Institut, en 1849, etc. On lui doit : *Traité sur les nouveaux instruments scientifiques applicables à divers usages dans les arts et les sciences*, 1813, in-8°; *Traité sur le kaléidoscope*, 1819, in-8°; *Notes sur le système de philosophie mécanique de Robison*, 1822, 4 vol. in-8°; *Traité d'optique*, 1831, in-8°. Il a publié un grand nombre de *Mémoires*, dans les *Transactions* des Sociétés royales d'Edimbourg et de Londres; il a créé et dirigé l'*Edinburgh philosophical Journal* et l'*Edinburgh Journal of science*. Il a popularisé les notions scientifiques dans un grand nombre d'ouvrages, écrits avec une élégante clarté : *Lettres et vie d'Euler*, *Lettres sur la magie naturelle*, *Vie de Newton*, *les Martyrs de la science*, *ou Vie de Galilée, de Tycho-Brahé et de Képler*; *Plus d'un monde, ou croyance du philosophe et espoir du chrétien*; *Mémoires sur la vie, les écrits et les découvertes de Newton*, 2 vol. in-8°, etc., etc.

Brisbane, capitale de la colonie de Queensland (Australie), près de l'embouchure du *Brisbane* dans la baie Moreton, a 20,000 hab.

Brisebarre (Edouard-Louis-Alexandre), auteur dramatique, né à Paris, 1818-1871, employé des contributions, acteur médiocre, employé de la Banque de France, débuta en 1835 par la *Fiole de Cagliostro*, vaudeville qui eut un succès complet; et, depuis ce temps, a écrit un grand nombre de pièces, d'un genre excentrique et bouffon, souvent en collaboration, comme *le Tigre du Bengale*, *les Ménages de Paris*, *les Portiers*, *les Médecins* (en 5 actes), *la Vache enragée*, etc. Il a aussi composé des drames, *Rose Bernard* et surtout *Léonard*, qui a eu un grand succès.

Brissac. V. Cossé.

Brofferio (Ange), homme politique et poëte piémontais, né à Castelnuovo, près d'Asti, 1802-1866, se fit recevoir docteur en droit, tout en se livrant avec passion à son goût pour la littérature dramatique. Plusieurs de ses pièces avaient été applaudies, lorsqu'il fut quelque temps incarcéré, en 1830, à cause de ses opinions libérales. Dans un journal, *le Messager turinois*, il seconda de tous ses efforts les projets de réforme et d'affranchissement de Charles-Albert. Député en 1848, il fut l'un des orateurs les plus éloquents de la Chambre, et devint le chef de l'opposition démocratique; il attaqua la politique de Cavour, et soutint Garibaldi avec ardeur. Il a écrit beaucoup de drames patriotiques, des pamphlets, des satires; ses *Canzone piemonteso* ont eu de nombreuses éditions. On lui doit encore une *Histoire du Piémont de 1814 jusqu'à nos jours*, 5 vol., 1852; des Mémoires autobiographiques, avec plusieurs collaborateurs, *I miei tempi*, 1858-61, 20 vol. Il a souvent pris la parole dans des procès politiques célèbres.

Broglie (Achille-Léonce-Victor-Charles, duc de), homme d'Etat, né à Paris, 1785-1870, perdit son père, Victor, mort sur l'échafaud en 1794, mais fut élevé avec le plus grand soin par M. d'Argenson, qui avait épousé sa mère. Après de fortes études classiques, il fut auditeur au conseil d'Etat; il fut remarqué par Napoléon et chargé de plusieurs missions en Illyrie, en Espagne, à Varsovie. Mais il n'aimait pas la politique impériale: aussi il accueillit avec empressement la Restauration et la Charte; il fut nommé pair de France, en 1814, prit le titre de duc en 1815, et épousa en 1816 la fille de Mme de Staël. Dès le premier jour, il se montra libéral; il fit de nobles efforts pour sauver le maréchal Ney, et ne cessa de combattre les différents ministères de la Restauration, à l'exception des ministères Decazes et Martignac. Il donna des preuves nombreuses de la solidité de son savoir comme économiste et comme jurisconsulte. Membre de la société *Aide-toi, le ciel t'aidera*, et de celle des *Amis de la presse*, il fonda la *Revue française*, 1828, et y écrivit des articles remarqués. Après la révolution de Juillet, il fut ministre de l'instruction publique dans le cabinet du 11 août 1830, et dès lors se montra un des chefs du parti doctrinaire, qui s'efforçait d'arrêter le mouvement trop rapide, pour assurer le développement plus lent, mais certain, des principes libéraux. Il fut de 1832 à 1834 ministre des affaires étrangères; revint au pouvoir peu de temps après et présida le conseil; c'est alors que furent présentées, soutenues et votées les lois de septembre 1835. Il se retira en 1836, et depuis lors ne rentra pas au ministère. Il s'associa aux efforts de la coalition contre M. Molé, combattit la politique de M. Thiers dans la question d'Orient et soutint le cabinet du 29 octobre. Après la révolution de Février, il fut, à l'Assemblée législative, l'un des chefs de la droite, et proposa la révision de la constitution. Membre de l'Académie des sciences morales et politiques, depuis 1833, il remplaça le comte de Sainte-Aulaire à l'Académie française en 1855, quoiqu'il n'eût composé que des discours politiques et des articles d'économie politique. En 1861, la saisie opérée chez lui d'une brochure intitulée : *Mes vues sur le gouvernement de la France*, fit assez de bruit. Il a publié ses *Ecrits et discours*, 1863, 3 vol. in-8°. Il a été rarement populaire, mais toujours estimé, même par ses adversaires politiques.

Brongniart (Adolphe-Théodore), savant botaniste français, né à Paris, 1801-février 1876, et fils du célèbre naturaliste Alexandre Brongniart. Dès 1825, il publiait une *Classification des champignons*, et entreprenait de faire, pour les plantes, ce que Cuvier avait fait pour les animaux; mais son travail se borna à deux livraisons présentées, en 1828, à l'Académie des sciences, sur l'*Histoire des végétaux fossiles*. Ces ouvrages, et des études sur la génération des plantes, le firent nommer professeur de botanique et de physiologie végétale, au Muséum, et lui ouvrirent l'Académie des sciences en 1834. Inspecteur général de l'Université, en 1852, puis membre du conseil de l'instruction publique, en 1866, il a écrit de nombreux mémoires et articles sur des questions de physiologie végétale principalement. Ces articles se trouvent, en grande partie, dans un recueil dont il fut un des fondateurs, les *Annales des sciences naturelles*. Il a laissé, en outre, la partie botanique du *Voyage de la Coquille* (1831); — *Enumération des genres de plantes cultivées au Muséum d'histoire naturelle* (1843), etc.

Brooke (sir James), né à Bandel (Bengale), 1803-1867, fils d'un employé de la compagnie des Indes, d'abord officier, renonça à la carrière militaire, et, possesseur d'une fortune considérable, acheta un yacht armé en guerre, exerça pendant trois ans son équipage sur les mers de l'Europe, puis se rendit en Orient pour faire la guerre aux pirates malais. Il gagna l'amitié d'un prince de Bornéo, et se fit céder le territoire de Sarawack, avec le titre de radjah, 1841. Soutenu par les bâtiments de la marine anglaise, il fit une guerre cruelle aux pirates; il eut ensuite à lutter contre le sultan de Bornéo, qui fut battu et céda aux Anglais l'île de Labouan, 1846. Il fut accueilli avec honneur en Angleterre, 1847, retourna à Sarawak, travailla avec énergie à civiliser et à agrandir son territoire, et revint mourir dans sa patrie. On a publié, sur ses notes et avec une introduction écrite par lui, une relation très-intéressante sur Bornéo, *Ten years in Sarawak*, 1866, 2 vol.

Brouckère (Charles-Marie-Joseph-Ghislain de), homme politique et économiste belge, né à Bruges, 1796-1860, fut élève de l'Ecole polytechnique, puis officier d'artillerie dans l'armée des Pays-Bas. Membre des Etats-Généraux, 1825, il se signala par sa vive opposition dans le parti libéral. En 1830, après quelques pourparlers avec le prince d'Orange, il se dévoua tout entier à la cause de l'indépendance de la Belgique. Il fut nommé ministre des finances sous le gouvernement provisoire, vota en faveur du duc de Nemours, fut néanmoins ministre de Léopold, mais fut en butte aux accusations surtout de la part du parti catholique. Nommé directeur de la Monnaie, il concourut à la fondation de l'Université de Bruxelles, 1834, et y professa l'économie politique; il créa la Banque nationale de Belgique, 1835, et la dirigea jusqu'en 1838. En 1847, il contribua de tous ses efforts à la chute du ministère de M. de Theux. Bourgmestre de Bruxelles, en 1848, il rentra à la Chambre des représentants, et resta jusqu'à sa mort l'un des chefs du parti libéral dans ses luttes contre le parti catholique.

Brougham (Henry, premier baron et lord), homme d'Etat et écrivain anglais, né à Edimbourg, 1778-1868, d'une ancienne famille de propriétaires, petit-neveu de l'historien Robertson, se fit de bonne heure remarquer à l'Université par sa vive intelligence et son aptitude pour les sciences. A 18 ans, il écrivit un *Essai sur la*

flexion et la réflexion de la lumière, puis un travail sur des problèmes de géométrie transcendante; il devint membre de la Société royale de Londres dès 1803. En même temps, il s'exerçait à la parole dans la *Speculative Society*, voyageait sur le continent, puis devenait le collaborateur infatigable de Jeffrey à la *Revue d'Edimbourg*, fondée en 1802; il l'a enrichie d'un grand nombre d'articles sur les sujets les plus divers, qui, réunis, formeraient plus de quinze gros volumes. En 1803, il publia son livre, *Recherches sur la politique coloniale des puissances européennes*, qui n'a pas toujours été bien compris et qu'on lui reprocha souvent avec injustice. En 1807, il s'établit définitivement à Londres, et se fit bientôt remarquer, comme avocat, par son éloquence nerveuse et ironique. Il entra au parlement en 1810, et prit rang parmi les whigs; il ne cessa de combattre, en toute occasion, avec violence et souvent avec amertume, les tories et leur politique rétrograde; il fut chargé de la plupart des procès de presse, défendit le démocrate Hunt, mais acquit surtout une grande réputation dans le fameux procès intenté par George IV à la reine Caroline de Brunswick, 1820. Ses plaidoiries admirables, en faveur du libraire Williams, contre l'Eglise anglicane, le placèrent au rang des premiers orateurs du pays. De 1815 à 1830, Brougham se prodigua, en toutes circonstances, pour combattre les chefs du parti tory; il sembla un instant se rapprocher de Canning, mais recommença bientôt la lutte contre Wellington, jusqu'au jour où le triomphe des whigs, en 1831, fit nommer Brougham pair et lord chancelier d'Angleterre. Depuis longtemps il s'était occupé avec ardeur de l'éducation populaire; il contribua à fonder les écoles d'adultes, *Mechanic's institutes*, l'Université libre de Londres, la Société pour la diffusion des connaissances utiles; ses *Observations pratiques sur l'éducation du peuple* furent répandues à plus de 50,000 exemplaires; l'Université de Glasgow le nomma son lord chancelier. A la Chambre des lords, Brougham déploya l'ardeur la plus grande pour faire triompher la réforme électorale, et s'associa à toutes les mesures libérales dues à l'initiative des whigs; mais ses sarcasmes, son éloquente ironie, avaient excité contre lui bien des ennemis; il résigna ses fonctions en 1834, et depuis lors ne joua plus de rôle vraiment politique dans aucune des combinaisons ministérielles; mais il y eut peu de questions importantes qu'il ne traitât à son point de vue, indépendant de toute préoccupation de parti, selon les uns, versatile dans ses opinions, suivant d'autres. Il a été l'un des hommes les plus instruits de l'Angleterre, d'une activité infatigable, d'une éloquence incontestable; il a travaillé de tous ses efforts à l'abolition de l'esclavage des noirs, à la réforme des lois, à l'organisation de l'instruction populaire. On a pu lui reprocher des contradictions, des exagérations; il n'en a pas moins été très-utile à l'Angleterre. Membre associé de l'Académie des sciences morales de France, depuis 1833, Brougham passait les étés à son château de Cannes, en Provence; en 1848, il eut même la singulière idée de demander au gouvernement provisoire à être naturalisé citoyen français. Ses principaux ouvrages sont : *Précis historique du partage de la Pologne*, 1831, trad. en français; *Discours au barreau et au Parlement*, 1838, 4 vol. in-8°; *Esquisses historiques des hommes d'Etat du temps de George III*, 1839-43, trad. en français, 1847; *Essai sur la constitution anglaise*, 1845; *Voltaire et Rousseau*, écrit en français, 1845; *Philosophie politique; Recherches expérimentales et analytiques sur la lumière; Appréciation analytique des principes de Newton*, etc., etc. Ses *Œuvres complètes* forment 9 vol. in-8°, 1855-57.

Brown (Robert), botaniste anglais, 1781-1858, visita l'Australie de 1802 à 1805, devint bibliothécaire de son protecteur, Joseph Banks, publia son *Prodromus floræ Novæ Hollandiæ*, 1810, in-4°, augmenté par Von Esenbeck, en 1827, avec un *Supplément*, 1830. Il a décrit les plantes recueillies par Horsfield à Java, par Salt en Abyssinie, par Tuckey au Congo, par Clapperton au Soudan, etc. Il a eu la réputation de premier botaniste de l'Angleterre, et a été membre associé étranger de l'Académie des sciences de France. Ses travaux particuliers ont été consignés par lui dans ses *Mélanges* ou *Opuscules botaniques*, 1827-34, 5 vol. in-8°.

Brown (John), colon américain, né dans le Connecticut, vers 1815, émigra dans le Kansas, vers 1852, se montra fervent abolitionniste et eut tellement à souffrir de la part des partisans de l'esclavage qu'il fut forcé de revenir dans l'Etat de New-York. En 1859, avec ses deux fils et une vingtaine d'hommes déterminés, il s'empara de l'arsenal d'Harper's Ferry, en Virginie, et appela les esclaves aux armes. Mais attaqué par une troupe nombreuse, il succomba, fut pris, condamné et pendu, le 2 décembre. Il fut regardé comme un martyr par les abolitionnistes du Nord.

Brunet (Jacques-Charles), bibliographe, né à Paris, 1780-1867, a composé plusieurs savantes notices sur les *Heures gothiques*, et sur les *éditions originales de Rabelais*; mais il est surtout connu par son *Manuel du libraire et de l'amateur de livres*, 1810, 3 vol. in-8°, 1842-44, 5 vol. in-8°, et cinquième édition, 1867.

Buchanan (James), né à Stony-Batter (Pennsylvanie), 1795-1868, fils d'un Irlandais, fut d'abord homme de loi, puis membre de l'Assemblée de Pennsylvanie, et du congrès de Washington. Il fut ensuite ministre des Etats-Unis en Russie, 1831-33; sénateur, secrétaire d'Etat, sous la présidence de Polk, 1845-49, puis ambassadeur à Londres, 1853-56. Le parti démocratique le choisit alors pour son candidat, et il fut nommé président des Etats-Unis, en 1857. Il déploya beaucoup d'activité pour favoriser au dehors les agrandissements de la république; mais, à l'intérieur, il se déclara partisan de l'esclavage, et ne fut pas réélu en 1860. Il montra alors beaucoup d'irrésolution et d'impuissance, ne fit rien pour empêcher les préparatifs de guerre des sécessionnistes, et perdit sa popularité. Cependant il se rattacha franchement au président Lincoln et se déclara énergiquement pour continuer la guerre, lorsqu'elle fut commencée.

Buloz (François), né à Vulbens, en Savoie, 1804-1877, d'abord prote d'imprimerie, a attaché son nom à la *Revue des Deux-Mondes*, dont il fut le fondateur en 1831, et qui fut l'œuvre capitale de toute sa vie. Buloz fut commissaire royal près la Comédie française de 1838 à 1848. Il a exercé une très-grande influence sur les écrivains qui ont été les collaborateurs de cette célèbre *Revue*, et par là même, il a eu un grand ascendant sur l'opinion publique des classes lettrées.

C

Caballero (Joseph-Antoine marquis de), homme d'Etat espagnol, neveu de deux frères, qui avaient suivi don Carlos (Charles III) de Naples en Espagne, né à Saragosse, 1760-1821, devint fiscal du conseil suprême de la guerre en 1794, fut ministre de grâce et de justice en 1798; perdit le ministère en 1808, mais gouverna le conseil des finances, reconnut le roi Joseph et fut président de la section de justice des affaires ecclésiastiques. En 1814, il se retira en France et habita Bordeaux; il ne rentra en Espagne qu'en 1820.

Caballero (Raymond-Diosada), théologien espagnol, jésuite, né à Palma, 1740-1820, se retira à Rome lors de la suppression de l'ordre. On lui doit : *De prima typographiæ hispanicæ ætate specimen*, Rome, 1793, in-8°; — *Commentariola critica : primum, de disciplina arcani; secundum, de lingua evangelica*, Rome, 1798, in-8°; — *l'Eroismo de Ferdinando Cortese*, Rome, 1806, in-8°; — *Bibliothecæ scriptorum societatis Jesu supplementa duo*, Rome, 1814-1816, in-4°.

Cabet (Etienne), chef de secte communiste, né à Dijon, 1788-1856, fils d'un tonnelier, fut d'abord avocat, vint à Paris en 1818, participa quelque temps à la direction du *Journal de jurisprudence* de Dalloz, fut de la société des Carbonari, et, après la révolution de 1830, fut nommé procureur général en Corse; mais ses opinions démagogiques le firent révoquer, dès le 31 mai 1831. Il fut élu député à Dijon, attaqua le gouvernement à la tribune, dans une multitude de pamphlets, dans une *Histoire de la révolution de* 1830, et dans le journal *le Populaire*, où il fut le propagateur du communisme.

Plusieurs fois suspendu, il fut condamné à l'amende et à deux ans de prison, en 1834. Il se retira en Angleterre; c'est là qu'il écrivit son *Voyage en Icarie*, roman philosophique et social; ce livre, bien que composé sans talent, eut un grand succès dans les classes populaires, dont il flattait les appétits. Il rentra en France et publia, en 1840, 4 vol. d'une *Histoire de la Révolution de 1789*; il eut de nombreuses polémiques à soutenir, même avec les républicains les plus avancés, qu'il accusait de trahir le peuple. En 1847, il obtint à Londres la concession d'un vaste territoire au Texas, et fit un traité d'association communiste avec 150 Icariens; les premiers partirent le 2 février 1848, s'égarèrent et épuisèrent leurs ressources. Pendant ce temps Cabet avait été arrêté pour suspicion d'escroquerie; il venait d'être remis en liberté, quand la Révolution de Février éclata; il ne put se faire élire membre de l'Assemblée constituante, mais s'opposa constamment aux hommes de violence. Il partit pour l'Amérique à la fin de l'année, et, pendant son absence, fut condamné à deux ans de prison, pour escroquerie, 1849. Au Texas, il trouva les Icariens divisés; avec la majorité il vint s'établir à Nauvoo, que les Mormons avaient abandonné, 1850. Il revint en Europe pour se justifier; il échoua dans sa candidature à l'Assemblée législative, mais il fut acquitté par la Cour d'appel de Paris, le 26 juillet 1851. Après le coup d'Etat du 2 décembre, il retourna à Nauvoo, et mourut dans le Missouri, où il avait été forcé de se réfugier.

Cailliaud (Frédéric), voyageur et naturaliste, né à Nantes, 1787-1869, étudia seul les sciences naturelles, et parcourut une partie de l'Europe en faisant le commerce des pierres fines. En 1815, il arriva en Egypte, où Méhémet-Ali le chargea d'explorer les déserts voisins du Nil; il découvrit, aux environs de la mer Rouge, un ancien temple égyptien et les fameuses mines d'émeraudes du mont Labarah; il parcourut une partie de la Nubie, séjourna 9 mois à Thèbes, et, de retour en France pourvu de nombreuses collections, il vendit son précieux portefeuille au ministre de l'intérieur, qui chargea M. Jomard de publier ces matériaux; c'est l'ouvrage ayant pour titre : *Voyage à l'oasis de Thèbes*..., 2 vol. gr. in-fol. Cailliaud fit en Egypte un second voyage, qui donna lieu à la publication de M. Jomard : *Voyage à l'oasis de Syouah*, 1823, in-fol., avec planches. Il suivit l'expédition d'Ismaïl-Bey dans la Haute-Nubie, pénétra jusqu'au 10e degré de lat. N., et, à son retour à Paris, publia son principal ouvrage: *Voyage à Méroé, au fleuve Blanc, au delà de Fazogl*, etc., 1823-26, 4 vol. in-8°, avec cartes et planches. Depuis lors, Cailliaud se contenta des fonctions modestes de conservateur du musée d'histoire naturelle à Nantes. Il a publié: *Recherches sur les arts et métiers, les usages de la vie civile et domestique des anciens peuples de l'Egypte, de la Nubie et de l'Ethiopie*,... Paris, 1831-37, in-4° avec figures. Il s'est principalement occupé d'histoire naturelle et a écrit un curieux *Mémoire sur les mollusques perforants*, 1856, et quelques notes dans les *Annales de la Société académique* de Nantes.

Calamatta (Louis), graveur, né à Civita-Vecchia, 1802-1869, vint de bonne heure à Paris, et suivit les traditions de l'école d'Ingres. Ses œuvres se distinguent par la finesse, la correction et la sobriété. On cite: le portrait de *Paganini*, le masque de *Napoléon*, moulé à Sainte-Hélène, le *Vœu de Louis XIII*, le portrait de *Molé*, d'après Ingres, *Françoise de Rimini*, d'après Ary Scheffer, *M. Guizot*, d'après Delaroche, la *Vision d'Ezéchiel*, la *Paix*, la *Vierge à la chaise*, d'après Raphaël, la *Joconde*, d'après Léonard de Vinci, etc., etc.

Calame (Alexandre), paysagiste suisse, né à Vevay, 1815-1864, fut élève de M. Diday, à Genève, acquit une réputation méritée par ses tableaux qui représentent les sites pittoresques et grandioses de la Suisse. Ses lithographies et ses eaux-fortes sont également estimées.

Calatrava (José-Maria), homme d'Etat espagnol, né à Mérida, 1781-1846, avocat à Badajoz, fut l'un des députés les plus éloquents des Cortès de Cadix. Proscrit en 1814, il rentra en Espagne en 1820; fut ministre de la justice, sous les ordres des Cortès soulevées en 1823; puis fut forcé de fuir en Angleterre jusqu'à la mort de Ferdinand VII. Il se déclara partisan de la constitution de 1812, fit de l'opposition à Martinez de la Rosa et à la régente Christine, fut quelque temps ministre de la justice, puis donna sa démission. Il contribua à renverser Espartero, et mourut sénateur.

Cambon (Charles-Antoine), né à Paris, 1802-1875, élève de Ch. Cicéri, a été l'un des meilleurs peintres décorateurs de son temps. Il s'est livré surtout, avec le plus grand succès, à la décoration théâtrale.

Campbell (Sir Colin), baron **Clyde**, général anglais, né près de Glasgow, 1791-1863, entra au service militaire, avec le brevet d'enseigne, en 1808, se distingua à Walcheren, en Espagne, aux Etats-Unis, devint major en 1825, et conduisit en Chine, comme colonel, le 98e régiment de ligne, 1842. Il passa aux Indes, en 1844, se signala dans la guerre du Penjâb, sous les ordres du général Gough, 1848, et reçut des remerciments publics du Parlement. Major général de la brigade des highlanders, sous les ordres du duc de Cambridge, il mérita, par sa bravoure en Crimée, 1854, l'estime des soldats anglais, comme des soldats français, aux batailles de l'Alma et de Balaklava. Nommé, en 1857, général en chef des forces anglaises dans l'Inde, au moment le plus terrible de l'insurrection des cipayes, il reprit Lucknow, remporta des succès décisifs sur les rebelles et pacifia le pays. Il fut créé membre de la Chambre des lords et baron Clyde. Il a été inhumé à Westminster.

Canada (Confédération du) ou *Dominion of Canada*. Elle comprend les différentes possessions anglaises de l'Amérique septentrionale. La capitale fédérale est *Ottawa*, avec un parlement fédéral (1re chambre, 72 membres ; 2e chambre, 181 membres) ; chaque province a son assemblée législative; le gouverneur général est nommé par la métropole; il nomme lui-même pour 5 ans les gouverneurs des provinces.

Cette confédération, formée en 1867, comprend en 1874:

1. Ontario (H.-Canada) . .	279,139	kil. carr.	1,620,851	hab.
2. Québec (B.-Canada).. .	500,769	—	1,191,516	—
3. Nouvelle-Ecosse	56,281	—	387,800	—
4. Nouveau-Brunswick . .	70,761	—	287,594	—
5. Ile du Prince-Edouard.	5,628	—	94,021	—
6. Manitoba..	36,061	—	11,965	—
7. Colombie britannique.	551,630	—	42,000	—
8. Pays de la baie d'Hudson	7,599,850	—	85,000	—
Total.	9,099,141	—	3,718,745	—

Terre-Neuve ne fait pas encore partie de la Confédération. La Colombie y est entrée le 20 juillet 1871 ; l'île du Prince-Edouard en juillet 1873.

La province de *Manitoba*, entre la frontière des Etats-Unis et 50°30′ lat. N., a été formée en 1870 d'une partie des pays de la Baie d'Hudson ou Rupertsland ; la population se compose de métis français, anglais, de blancs, d'Indiens.

La dette publique des différentes provinces s'élevait, en 1873, à 99,858,461 dollars.

Outre 5,000 hommes de troupes britanniques, l'armée se compose d'un corps de volontaires et d'une milice, qui montait, à la fin de 1872, à 44,237 hommes; la réserve était de 694,000 hommes. — Il y a une flottille de 10 vapeurs à hélice sur les lacs du Canada et sur le Saint-Laurent.

On comptait 49,362 kil. de routes de poste; 5,596 kil. de chemins de fer, et plus de 26,000 kil. de fils télégraphiques.

Le commerce total, en 1872-73, a été de 217,197,000 dollars, dont 126,588,000 pour l'importation, et 90,610,000 pour l'exportation.

Canina (Luigi), architecte italien, né à Casal, 1793-1856, fut, à Rome, architecte du prince Borghèse, dirigea des fouilles dans la Campagne de Rome et sur la voie Appienne, et a publié des ouvrages importants : *Indicazione topografica di Roma antica*, 1831, gr. in-8°, avec un grand plan de Rome ; *Descrizione storica del Foro Romano*, 1834; *Gli Edifizi di Roma antica e sua campagna*, 1848-51, 4 vol. in-fol., avec planches ; *l'Antica Etruria marittima*, 1846-51, 2 vol. in-fol. ; *l Antica città di Veii*, 1847, in-fol. ; *la Campagna Romana esposta nello stato antico e moderno*, 1848 ; *Ricerche sull architettura degli antichi Giudei e del loro tempio di Gerusalemme; la Prima porte della via Appia*, 2 vol. in-4°, etc. Il fut correspondant de l'Académie des Beaux-Arts en France.

Capponi (Gino, marquis), littérateur et homme d'Etat italien, né à Florence en 1792 d'une famille illustre et ancienne, mort en 1876. Il apprit de bonne heure un grand nombre de langues et visita la France, l'Angleterre et l'Allemagne. Devenu presque aveugle, à partir de 1839, il a cependant occupé des fonctions politiques importantes auprès des grands-ducs de Toscane Ferdinand III et Léopold II. En 1848, il devint président du conseil des ministres ; mais tous ses efforts pour décider le grand-duc à maintenir la constitution ayant été inutiles, il rentra dans la vie privée. En 1860, il fut élu député à l'Assemblée de Toscane, et bientôt nommé

sénateur du royaume d'Italie. Comme littérateur, le marquis Capponi a été un des fondateurs de l'*Anthologia* et de l'*Archivio storico italiano ;* il est venu en aide à la publication des *Documenti di storia italiana* de Molini, et à celle des *Istorie di Firenze* de Cavalcanti ; il a publié en 1875 une remarquable *Histoire de la République de Florence* (2 vol. in-4°). Depuis longtemps il était membre de l'Académie de Georgofili et de celle de la Crusca.

Carafa de Colobrano (Michel-Henri-François-Aloys-Vincent-Paul), compositeur français, d'origine italienne, né à Naples, 1785-1872, eut pour maîtres Fr. Piaggi et Fenaroli. Il se fit soldat, fut pris par les Français, en 1806, plut à Murat, devint son officier d'ordonnance et était chef d'escadron, en 1814. Il avait déjà composé quelques essais ; il écrivit alors avec une élégante facilité plusieurs opéras, qui furent bien accueillis à Naples : *Il Vascello l'occidente, la Gelosia corretta, Gabriella di Vergi, i Due Figaro.* Il vint à Paris en 1821 ; *Jeanne d'Arc* n'eut qu'un demi-succès, mais le *Solitaire* (à l'Opéra-Comique), en 1822, réussit complètement. Dès lors ses opéras se succédèrent rapidement : *le Valet de chambre, l'Auberge supposée, Sangarido, la Violette; la Belle aux bois dormant, il Sonnambulo, il Paria*, et surtout *Masaniello*, son œuvre capitale, en 1828. Il fit représenter les années suivantes : *Jenny, Nozze di Lammermoor, le Livre de l'Ermite, l'Auberge d'Auray, l'Orgie, la Prison d'Edimbourg, Une journée de la Fronde, la Grande-Duchesse.* Il fit jouer en Italie et à Vienne. *Ifigenia in Tauride, Adela de Lusignano, Berenice in Siria, Elisabetta, il Sacrifizio*, etc. On a encore de lui des *Cantates*, etc. Il fut membre de l'Institut en 1837, et obtint une chaire au Conservatoire. Sa musique est facile, élégante, mais manque de vigueur ; on lui a reproché d'imiter beaucoup trop les procédés de Rossini.

Carlin (Charles-Antoine **Bertinazzi**, dit), artiste dramatique français, né à Turin, 1713-1783, fils d'un officier piémontais, fut d'abord soldat, puis professeur de danse et d'escrime ; mais son goût le portait vers le théâtre, et il remplaça avec succès l'*Arlequin* de Bologne, qui, en fuyant, avait laissé son directeur dans l'embarras. Il fut appelé à Paris, en 1741, pour remplacer Thomassin à la Comédie-Italienne, et dès les premiers jours conquit tous les suffrages. Il devint l'acteur à la mode, mérita la faveur du public pendant de longues années par la vérité de sa pantomime, la gaieté de *ses lazzi* et surtout la fécondité incroyable de ses improvisations. Il a donné, en 1763, une pièce en cinq actes, *les Nouvelles métamorphoses d'Arlequin ;* mais la prétendue *Correspondance de Carlin avec Ganganelli* n'est qu'un roman dû à M. de Latouche.

Carlowitz (Aloyse-Christine, baronne de), femme de lettres, née à Fiume (Illyrie), 1797-1863, fut élevée en France, épousa un Français, M. Dutertre, et se mit, quelques années après, à écrire des romans : l'*Absolution, Caroline, ou le Confesseur, le Pair de France, la Femme du progrès, Schubry, chef de brigands*, etc. Ses traductions valent mieux : *la Messiade*, de Klopstock ; *la Guerre de Trente Ans*, de Schiller ; *les Affinités électives, Wilhelm Meister*, les *Mémoires* de Gœthe ; *Histoire de la poésie des Hébreux*, de Herder, etc.

Carmouche (Pierre-François-Adolphe), auteur dramatique, né à Lyon, 1797-1868, après avoir exercé divers métiers, vint à Paris en 1816, et, dès lors, a composé, soit seul, soit avec MM. Brazier, Dumersan, Mélesville, de Courcy, etc., un très-grand nombre de pièces de toute nature, et surtout de vaudevilles, qui ont eu du succès; il a aussi écrit beaucoup de poésies légères dans les journaux et dans divers recueils. Il a dirigé le théâtre de la Porte-Saint-Martin, 1827, puis les théâtres de Versailles, de Strasbourg, et le théâtre français de Londres. Il avait épousé, en 1824, l'actrice Eugénie Vertpré, morte en 1866.

Carné (Louis-Marcein, comte de), publiciste français et homme politique, né à Quimper, 1804, mort en février 1876, entra, à vingt ans, au ministère des affaires étrangères, et suivit, jusqu'en 1839, diverses ambassades. Nommé député, il soutint le ministère Molé, puis, sous le ministère Guizot auquel il fit une certaine opposition, se rangea parmi les indépendants. En 1847, il accepta cependant la direction commerciale aux affaires étrangères. La Révolution de 1848 brisa, pour toujours, sa carrière politique et administrative. En 1863, il entra à l'Académie française, malgré la candidature de M. Littré.

De Carné a fourni de nombreux articles à la *Revue des Deux-Mondes*, à la *Revue Européenne*, au *Journal des Débats*, au *Correspondant*, à *l'Encyclopédie du* XIX*e siècle* et au *Dictionnaire de la Conversation ;* il a laissé de nombreux ouvrages où il se montre élève de Montalembert, au point de vue religieux, et de Guizot, au point de vue politique : *Vues sur l'histoire contemporaine* (1833, 2 vol.); *Des intérêts nouveaux en Europe depuis la Révolution de* 1830 (1838, 2 vol.) ; *Du gouvernement représentatif en France et en Angleterre* (1841); *Études sur l'histoire du gouvernement représentatif en France de* 1789 *à* 1848 (1855, 2 vol.); *Études sur les fondateurs de l'Unité française* (1856, 2 vol.); *Un Drame sous la Terreur* (1856) ; *L'Europe et le second empire* (1865), etc., etc.

Carpeaux (Jean-Baptiste), né à Valenciennes, 1827-1875, élève de Rude, Duret et Abel de Pujol, eut le grand prix de sculpture en 1854, et se fit connaître par des œuvres qui s'écartaient des conventions classiques, un *Jeune pêcheur, Ugolin et ses enfants, la Jeune fille à la coquille*, des figures de fantaisie, beaucoup de bustes. Il décora le pavillon de Flore ; son groupe de la *Danse*, pour la façade du nouvel Opéra, excita les plus vives contestations et fut l'objet d'un véritable scandale.

Carrera (Rafael), président de la république de Guatemala, né à Guatemala, 1814-1865, fils d'un Indien et d'une négresse, se fit connaître, dès 1837, dans une révolte contre le gouvernement fédéral, et parvint en 1839 à s'emparer du pouvoir dans l'Etat de Guatemala. Après la défaite du général Morazan, il affermit son autorité, et est resté tout-puissant, comme président ou comme général en chef jusqu'à sa mort. Il s'est toujours opposé à l'alliance fédérative avec les autres républiques de l'Amérique centrale, et a soutenu heureusement la guerre contre la république de San-Salvador, en 1863.

Carus (Carl-Gustav), médecin, physiologiste et peintre allemand, né à Leipzig, 1789-1869, étudia d'abord la chimie pour diriger l'atelier de son père, qui était teinturier, puis la médecine, et devint professeur suppléant d'anatomie comparée à l'université de Leipzig, dès 1811. Il fut, en 1815, professeur et directeur de la clinique d'accouchement à l'Académie médico-chirurgicale de Dresde ; en 1827, médecin de la cour, et en même temps s'adonna à la peinture avec succès. Il fut nommé correspondant de l'Institut de France, en 1859. Parmi ses nombreux ouvrages on remarque : *Essai sur le système nerveux*, 1814, in-4° ; *Manuel de zootomie*, 1818 ; *Manuel de gynécologie*, 2 vol., 1820 ; *Tableaux explicatifs pour l'anatomie comparée*, 1826-31, 3 vol. in-4° ; *De la circulation du sang chez les insectes*, 1827 ; *Principes d'anatomie comparée et de physiologie*, 1828, 3 vol. ; *Système de physiologie*, 1838-40, 3 vol. ; *Principes d'une nouvelle crânioscopie et Atlas*, 1841-44 ; etc. On lui doit encore : *Leçons sur la psychologie*, 1831 ; *Physis, histoire de la vie corporelle; Lettres sur la peinture des paysages*, 1831 ; *Paris et les bords du Rhin; l'Angleterre et l'Ecosse ; Des diverses formes de la main chez différentes personnes*, 1846 ; *Gœthe et son importance dans le présent et dans l'avenir*, 1849 ; *Symbolique du visage de l'homme*, 1853 ; etc., etc.

Castilla (Don Ramon), homme d'Etat péruvien, né à Javapaca, 1797-1867, capitaine dans l'armée espagnole, se déclara de bonne heure pour la cause de l'indépendance, se distingua avec San-Martin, devint colonel, puis général de brigade; lutta plus tard contre Santa-Cruz, président de la Bolivie, se réfugia au Chili, prit part à toutes les guerres du Pérou contre les Boliviens, et fut nommé président en 1845. Il administra avec sagesse pendant six ans, et remit régulièrement le pouvoir à son successeur, Echenique, 1851. Plus tard, il se déclara contre lui, contribua à la révolution qui le chassa du Pérou, 1855, et fut de nouveau élu président, 1858. Il développa avec intelligence les ressources du pays, échappa à une terrible tentative d'assassinat, 1860, essaya vainement d'annexer la Bolivie au Pérou, 1861, se déclara en faveur de Juarez contre l'expédition française du Mexique, et mourut lorsqu'il reprenait la direction des affaires.

Caumont (Arcisse de), antiquaire et géologue, né à Bayeux, août 1802, mort en juillet 1876, ayant une fortune suffisante, se consacra exclusivement aux sciences naturelles et à l'archéologie. Fondateur de la Société Linnéenne de Normandie, de la Société pour la conversation des objets d'art, promoteur de nombreux congrès scientifiques, directeur du *Bulletin monumental*, M. de Caumont a beaucoup contribué à développer, en France, le goût des antiquités. Il a laissé d'importants travaux

dont les plus remarquables sont : *Cours d'antiquités monumentales* (professé à Caen en 1830, 10 vol. in-8°); *Histoire de l'Art dans l'Ouest de la France* (1831-1840, 6 vol.); *Histoire sommaire de l'architecture religieuse, civile et militaire au moyen âge*, 1841.

Cavanilles (Antoine-Joseph), botaniste espagnol, né à Valence, 1745-1804. Jésuite, professeur de philosophie à Murcie, précepteur des fils du duc de l'Infantado, il passa douze ans à Paris et se livra à l'étude des sciences naturelles. Dès 1784, il avait écrit une brochure patriotique : *Observations sur l'article* Espagne, *de la Nouvelle Encyclopédie.* Depuis 1785, il publia un grand nombre de *Dissertations* latines sur la botanique ; elles ont été réunies sous ce titre : *Monadelphiæ classis Dissertationes decem ;* Paris, 1785-1789 ; Madrid, 1790, 2 vol. in-4°. De retour en Espagne, il fit paraître *Icones et Descriptiones plantarum quæ aut sponte in Hispania crescunt, aut in hortis hospitantur*, Madrid, 6 vol. in-fol. Sous les auspices du gouvernement, il publia *Observaciones sobre la historia natural, geografia, agricultura, poblacion del reyno de Valencia ;* Madrid, 1795-1797, 2 vol. in-fol. On lui doit encore : *Colleccion de papeles sobre controversias botanicas de don Antonio-Joseph Cavanilles*, etc., Madrid, 1796, in-12 ; *Observaciones sobre el cultivo del aroz en el reyno de Valencia ;* 1796, in-4° ; *Annales de historia natural ;* 1800, etc. Correspondant de l'Institut de France, directeur du jardin royal de botanique de Madrid, il fit des leçons recueillies sous ce titre : *Descricion de las plantas que demonstro en las lecciones publicas de botanica de anno* 1801 ; Madrid, 1802, in-8°.

Cean-Bermudez (Don Jean-Augustin), littérateur espagnol, né à Gijon, 1749-1829, secrétaire des Indes à Madrid, fonda à Séville une Académie des beaux-arts. Il était l'ami intime de Jovellanos. Parmi ses nombreux écrits de critique et de littérature, on cite : *Diccionario historico de los mas illustres profesores de las bellas artes en España;* Madrid, 1800, 6 vol., in 8° ; — *Descripcion artistica de la catedral de Sevilla ;* Séville, 1804, in-8. — *Carta sobre el estilo y gusto en la pintura de la escuela sevillana ;* Cadix, 1806, in-8°. — *Memorias para la vida del G. M. de Jovellanos;* Madrid, 1814, in-8°. — *Dialogo sobre el arte de la pintura ;* Séville, 1819, in-8. — *Noticias de los arquitectos y arquitectura de España;* Madrid, 1829, 4 vol. in-8°. — *Sumario de las antiguedades romanas que Hay en españa, en especial los pertenecientes a las bellas-artes ;* 1832, in-fol.

Cécille (Jean-Baptiste-Thomas-Médée), né à Rouen, 1787-1873, aspirant de marine en 1804, conquit tous ses grades par son mérite, et, contre-amiral en 1844, s'acquitta avec honneur de missions dans l'Inde et en Chine; il fut nommé vice-amiral, 1847, député de la Seine-Inférieure à la Constituante et à la Législative, membre du conseil d'amirauté, 1852, il devint sénateur, le 31 décembre 1853.

Cerise (Laurent-Alexandre-Philibert **Cerisi**, dit), médecin français, né à Aoste (Piémont), 1809-1869, fut reçu docteur à l'université de Turin, et fut ensuite autorisé à exercer la médecine en France. Disciple de Buchez, il travailla à l'*Européen*, aux *Annales médico-psychologiques*, à l'*Union médicale*. On lui doit : *Exposé et examen critique du système phrénologique*, 1836, in-8°; *le médecin des salles d'asile*, 1831, in-8°; *Influence de l'éducation physiqué ét morale sur la production de la surexcitation du système nerveux*, 1841, in-4°; *Des fonctions et des maladies nerveuses dans leurs rapports avec l'éducation*, 1841, in-8°. Il a édité : *Système physique et moral de la femme*, par Roussel; *Des rapports du physique et du moral*, par Cabanis; *des Recherches sur la vie et sur la mort*, de Bichat, etc.

Cevallos (Pedro), homme d'Etat espagnol, né à Santander, 1764-1840, secrétaire d'ambassade à Londres, épousa une nièce de Godoï, et devint ministre des affaires étrangères. Il se montra habile; se déclara pour le prince des Asturies, l'accompagna à Bayonne, en 1808, et parut alors accepter les offres magnifiques de Joseph Bonaparte. Mais, de retour à Madrid, il prit parti pour la junte espagnole, la représenta à Londres, et y publia un écrit célèbre sur les événements de Bayonne, qui provoqua l'indignation contre les Français. Il eut d'abord la faveur de Ferdinand VII, mais il la perdit bientôt pour s'être opposé à son mariage avec l'infante de Portugal. Il fut envoyé comme ambassadeur à Naples, à Vienne ; puis fut définitivement disgracié en 1820.

Chaix d'Est-Ange (Gustave-Louis-Adolphe-Victor-Charles), avocat et homme politique français, né à Reims, avril 1800, mort en décembre 1876, se fit connaître dans des procès politiques (Sergents de la Rochelle, affaire Cauchois-Lemaire, etc.). Il établit sa réputation par de grandes affaires d'assises (Benoît, La Roncière, Dunon-Cadot). Il a plaidé de nombreuses questions de propriété littéraire et d'expropriations, sous l'administration de M. Haussmann, et fut bâtonnier de l'ordre des avocats (1842-1844). A la suite de l'affaire Pescatore, qui eut un si grand retentissement, il fut nommé procureur général près la Cour de Paris, puis conseiller d'Etat, sénateur (1862) et vice-président du conseil d'Etat (1863). Il a pris part à plusieurs grandes discussions politiques, mais n'eut jamais, comme orateur politique, le succès qu'il obtint comme avocat. Reims l'a envoyé trois fois à la Chambre des députés en 1831, 1837 et 1844 ; il siégeait parmi les conservateurs indépendants et ne joua jamais un rôle politique important. Ses plaidoiries les plus importantes ont été publiées par les soins de M. Rousse.

Champollion-Figeac (Jean-Jacques), né à Figeac (Lot), 1778-1867, frère aîné du célèbre Champollion, fut conservateur de la bibliothèque de Grenoble et professeur de littérature grecque à la Faculté de cette ville. Il devint plus tard conservateur des manuscrits à la Bibliothèque nationale, prit part à la réorganisation de l'Ecole des Chartes et y professa pendant vingt ans. Destitué en 1848, il fut nommé bibliothécaire du palais de Fontainebleau, 1849. Ses principaux ouvrages sont : *Lettre à M. Fourier sur l'inscription grecque de Denderah*, 1806; *Antiquités de Grenoble*, 1807, in-4° ; *Nouvelles recherches sur les patois de la France*, 1809 ; *Notice d'une édition de la Danse macabre*, 1811 ; *Annales des Lagides*, ouvrage couronné par l'Institut, 1819, 2 vol. in-8° ; *Supplément aux Annales des Lagides*, in-8° ; *Nouvelles recherches sur la ville gauloise d'Uxellodunum*, 1820, in-4° ; *Notice sur le cabinet des chartes et diplômes de l'Histoire de France*, 1827 ; *Charte de commune en langue romane pour la ville de Grealou en Quercy*, 1830, in-8°; l'*Ystoire de li Normant et la chronique de Robert Guiscart, par Aimé, moine du Mont-Cassin*, 1835, in-8° ; les *Tournois du roi René*, 1827-28, in-fol. ; *Hilarii versus et ludi*, 1836, in-12 ; l'*Egypte ancienne et moderne*, 1840, in-8°, dans l'*Univers pittoresque ; Paléographie universelle*, 1839-41, 4 vol. in-fol. avec planches ; *Notices sur les manuscrits autographes de Champollion le jeune, perdus en* 1832 *et retrouvés en* 1840 ; *Documents inédits tirés des collections manuscrites de la Bibliothèque royale et des Archives*, 1842-43, 4 vol. in-4° ; *Traité élémentaire d'archéologie* ; 1843, 2 vol. in-32 ; *Traité élémentaire de chronologie ; Ecriture démotique égyptienne*, 1843, in-8° ; *Fourier et Napoléon ; l'Egypte et les Cent jours*, etc., etc. Il a commencé une édition des *Œuvres de Fréret*, a donné de nombreux articles dans plusieurs journaux ou recueils, a coopéré à la *Collection des Documents inédits*, à la publication des matériaux du *Voyage* de son frère, 4 vol. in-fol., etc., etc.

Changarnier (Nicolas-Anne-Théodule), général, né à Autun (Saône-et-Loire), 1793-1877, sortit de Saint-Cyr, en 1815, était capitaine dans la garde royale, en 1830. C'est en Afrique qu'il se distingua par des actions d'éclat ; chef de bataillon en 1835, il se couvrit de gloire dans la retraite de Constantine sous Bône ; il fut lieutenant colonel en 1837, puis colonel après l'expédition des Portes-de-Fer, enfin maréchal de camp en 1840, et lieutenant général en 1843. En 1847, il eut le commandement de la division d'Alger. Après la Révolution de 1848, il refusa l'ambassade de Berlin, contribua à réprimer la manifestation du 16 avril, remplaça Cavaignac comme gouverneur général de l'Algérie, et fut élu représentant de la Seine le 4 juin. Nommé commandant supérieur de la garde nationale de Paris par le général Cavaignac, il eut même, sous la présidence de Louis-Napoléon, celui des troupes de Paris. Au 29 janvier 1849, au 13 juin, il étouffa vigoureusement des tentatives d'insurrection, et se déclara en toutes circonstances l'ennemi des institutions républicaines. Mais, après avoir soutenu la politique du président, il se déclara contre lui et perdit son double commandement le 9 janvier 1851. Il fut arrêté le 2 décembre, puis éloigné de France par le décret de 9 janvier 1852. Il résida à Malines, en Belgique, et ne revint dans sa patrie qu'après l'amnistie générale. Il resta étranger aux événements politiques jusqu'en 1870; dès le début de la guerre, il offrit vainement ses services au gouvernement; mais l'empereur l'appela le 8 août à son quartier général de Metz. Changarnier resta auprès de Bazaine, assista à plusieurs combats, et fut chargé d'une mission auprès du prince Fr-

déric-Charles, afin d'obtenir le libre départ de l'armée pour l'Algérie. Il échoua; prisonnier de guerre, après la capitulation du 27 octobre, il revint en France après l'armistice et fut élu membre de l'Assemblée nationale. Il jouit d'une assez grande considération dans cette assemblée ; fut président de la commission de la révision des grades ; fut l'un des chefs du centre droit, et se mêla très-activement à toutes les négociations et à toutes les intrigues, qui avaient pour but le renversement de M. Thiers, le triomphe du parti conservateur et le rétablissement d'un gouvernement monarchique. En 1875, il fut élu sénateur inamovible.

Chantelauze (Jean-Claude-Balthasar-Victor **de**), né à Montbrison, 1787-1859, substitut du procureur du roi en 1814, fit un chemin rapide dans la magistrature, et devint procureur général à Douai, 1826, à Riom, puis président de la Cour royale de Grenoble, 1829. Député en 1827, il accepta, malgré lui, le ministère de la justice dans le cabinet Polignac, mai 1830, signa les ordonnances de Juillet, et rédigea le long préambule qui les justifiait. Il accompagna Charles X à Rambouillet, voulut fuir, fut arrêté aux environs de Tours, et fut mis en accusation avec ses anciens collègues devant la Cour des pairs. Il fut défendu par M. Sauzet, fut condamné à la prison perpétuelle, détenu au fort de Ham, et gracié, en 1838, par le ministère Molé.

Chapeaux. V. Bonnets.

Chapsal (Charles-Pierre), grammairien, né à Paris, 1788-1858, était maître d'études au collége Louis-le-Grand, lorsqu'il composa une *Grammaire française* avec des *Exercices*, 1823; grâce en partie au nom de Noël, inspecteur général de l'Université, ce livre eut le plus grand succès, surtout après 1830, et fit la fortune de l'auteur. Chapsal a publié un cours de langue française en 16 vol., y compris un *Dictionnaire de la langue française.*

Charma (Antoine), philosophe, né à la Charité-sur-Loire (Nièvre), 1801-1869, termina ses études à Paris, fut élève de l'Ecole normale, licenciée en 1822, et se tourna vers l'enseignement libre; puis en 1830, grâce à l'amitié de M. Cousin, fut nommé professeur de philosophie à la Faculté de Caen. Il fut l'un de ceux que poursuivit avec le plus d'acharnement le parti religieux. On lui doit : *Essai sur les bases et les développements de la moralité humaine*, 1834; *Leçons de philosophie sociale et logique*, 1838-40, 2 vol. in-8° ; *Essai sur la philosophie orientale; Le Père André ; du Sommeil;* des Notices sur *Fontenelle, Lanfranc, saint Anselme ;* et beaucoup de mémoires archéologiques sur l'ancienne province de Normandie.

Chasles (Victor-Euphémion-Philarète), né à Mainvilliers près de Chartres, 1798-1872, d'abord ouvrier imprimeur à Paris, puis en Angleterre, devint le secrétaire et le collaborateur de M. de Jouy. En 1827, il partagea avec Saint-Marc-Girardin le prix de l'Académie française sur le *Tableau de la littérature française au seizième siècle ;* il fut ensuite attaché à la rédaction du *Journal des Débats*. Docteur ès lettres en 1840, professeur des langues et littératures étrangères au Collége de France, 1842, il était en même temps conservateur à la bibliothèque Mazarine. Il a collaboré à beaucoup de revues et de journaux. Parmi ses nombreux ouvrages on cite : *Études sur l'antiquité; — le moyen âge; — le seizième siècle; — Etudes sur l'Espagne; — sur la révolution d'Angleterre; — sur les mœurs et les hommes au dix-neuvième siècle; — sur la littérature et les mœurs des Anglo-Américains au dix-neuvième; — études sur Shakespeare, Marie Stuart, l'Arétin ; — sur l'Allemagne ancienne et moderne ; — Voyage à travers la vie et les livres*; etc., etc.

Chasseloup-Laubat (Justin-Napoléon-Samuel-Prosper, comte de), fils du marquis de Chasseloup-Laubat, né à Alexandrie (Piémont), 1805-1873, auditeur, maître des requêtes au conseil d'Etat, commissaire du roi en Algérie, 1836, député, 1837, conseiller d'État, 1838. A l'Assemblée législative, 1849, il soutint la politique du Président, fut ministre de la marine, 1851, député sous l'Empire, ministre de l'Algérie et des colonies, 1858. Il déploya beaucoup d'activité, présida à la transformation générale de la flotte. En 1869, il fut ministre présidant le Conseil d'État et chargé de préparer le sénatus-consulte qui devait ramener la pratique du gouvernement parlementaire. Ministre démissionnaire en décembre 1869, il reprit sa place au Sénat. En 1871, élu député de la Charente-Inférieure, il fut l'un des principaux chefs du centre droit et fut le rapporteur de la loi sur la réorganisation de l'armée, en 1872. Il a publié plusieurs articles dans la *Revue des Deux Mondes.*

Chassériau (Théodore), peintre, né à Samana (Amérique espagnole), 1819-1856, amené tout jeune en France, fut élève d'Ingres à Paris, à Rome, puis fut inspiré par le style de Delacroix. D'un talent original, il a laissé des tableaux estimés : le *Souper de Macbeth, Andromède attachée au rocher*, une *Descente de Croix*, les *Troyennes pleurant au bord de la mer, Suzanne surprise par les vieillards, Jésus au jardin des Oliviers, Chefs arabes se défiant au combat singulier, Sapho se jetant à la mer, Marie Stuart protégeant Rizzio*, etc. Il a exécuté de grandes peintures murales au Conseil d'Etat, dans les églises Saint-Merry, Saint-Roch et Saint-Philippe du Roule. On lui doit aussi quinze eaux-fortes.

Châtel (Ferdinand-Toussaint-François), né à Gannat (Allier), 1795-1857, prêtre en 1818, fut curé à Monetay-sur-Loire, aumônier de régiment, et prêcha avec quelque succès à Paris. Après la révolution de 1830, il rompit avec l'Eglise, se réunit à quelques prêtres mécontents, et forma une secte qui fut appelée Eglise française, Eglise unitaire française, Eglise primatiale française. Il reçut d'un prétendu dignitaire de l'ordre du Temple la consécration épiscopale, et s'intitula *Primat des Gaules ;* on formula une profession de foi, et l'Eglise eut des partisans dans plus de 30 départements. Mais des schismes éclatèrent, et, en 1842, la police fit fermer l'église primatiale du faubourg Saint-Martin. Après la révolution de 1848, l'abbé Châtel essaya de prêcher ses doctrines dans plusieurs clubs, et nécessita encore une fois l'intervention de la police; il finit par donner des leçons de grammaire aux enfants. On a de lui : *Profession de foi de l'Eglise catholique française, Catéchisme, Code de l'humanité*, et un grand nombre de *Discours* ou *Sermons.*

Chauveau (Adolphe), jurisconsulte, né à Poitiers, 1802-1869, avocat distingué à Poitiers, à Paris, professeur et doyen à la Faculté de droit de Toulouse, a été l'un de nos meilleurs criminalistes. On lui doit: *Théorie du Code pénal*, 1834-43, 8 vol. in-8° (avec M. Faustin Hélie); *Code forestier expliqué*, 1827; *De la saisie immobilière*, 1829; *Commentaires du tarif en matière civile*, 1831, 2 vol. in-8°; *Code pénal progressif*, 1832; *Principes de compétence et de juridiction administratives*, 1841-43, 3 vol. in-8°; *Formulaire général et complet*, 1852-53, 2 vol. in-8° ; etc. etc. Il a rédigé le *Journal des avoués*, depuis 1824, fondé un *Journal de droit administratif*, 1853, et donné une édition nouvelle des *Lois de la procédure civile* de Carré, 7 vol. in-8°.

Cherbuliez (Antoine-Elisée), économiste suisse, né à Genève, 1797-1869, professeur de droit, 1833, puis d'économie politique, à Genève, a été dans les conseils de sa patrie le constant adversaire de M. Fazy, et n'a cessé de combattre les révolutionnaires, les socialistes et les réactionnaires. Il a collaboré à plusieurs journaux, *l'Utilitaire*, la *Bibliothèque universelle*, le *Journal des Economistes;* il a été l'un des auteurs du *Dictionnaire d'économie politique*. Parmi ses nombreux ouvrages, on cite: *Théorie des garanties constitutionnelles*, 1838, 2 vol. in-8°; *De la démocratie en Suisse*, 1843, 2 vol. in-8°; *Richesse et pauvreté*, 1840; *le Socialisme, c'est la barbarie*, 1848; *Précis de la science économique*, 1862, 2 vol. in-8°; etc., etc.

Chevallet (Joseph-Balthasar-Auguste-Albin, baron **D'Abel de**), philologue, né à Orpierre (Hautes-Alpes), 1812-1858, est surtout connu par un savant ouvrage: *Origine et formation de la langue française*, qui fut deux fois couronné par l'Académie des inscriptions, 1850 et 1858, et qui ne fut publié qu'après sa mort.

Chili. La province de Curico a été formée de la partie méridionale de la province de Colchagua.

Le Chili avait, en 1871, 761 kil. de chemins de fer exploités, et on construisait les lignes de Talcahuano à Chillan (180 kil.), de San-Fernando à la Palmilla (30 kil.). En 1874, il y avait 991 kilom. exploités, et 308 kilom. sont en construction.

Chine. Il paraît que les deux provinces de *Thian-chan-nan-lou* et de *Thian-chan-pe-lou*, depuis plusieurs années soulevées, sont aujourd'hui indépendantes.

Circoncision (Ile de la) ou île **Bouvet**, île de l'Océan Atlantique austral, à l'O. du cap de Bonne-Espérance, découverte en 1739 par le capitaine Bouvet et retrouvée en 1808 par deux bâtiments anglais.

Civiale (Jean), médecin, né à Thiézac (Cantal), 1792-1867, était élève externe à l'Hôtel-Dieu de Paris, en 1817, lorsqu'il commença à s'occuper des moyens d'attaquer la pierre dans la vessie par le canal de l'urèthre. Aussi l'Institut, en lui décernant deux prix, l'un de

6,000 francs, en 1826, l'autre de 10,000, en 1827, l'a-t-il reconnu comme étant le premier médecin qui ait eu recours à la lithotritie. Il fut membre de l'Académie de médecine, en 1835, et membre libre de l'Académie des sciences en 1847. Parmi ses ouvrages sur la lithotritie on remarque: *Nouvelles considérations sur les rétentions d'urine*, 1825; *De la lithotritie*, 1826; *Traité pratique sur les maladies des organes génito-urinaires*, 1836-41, 3 vol. in-8°; *Traité de l'affection calculeuse*, 1838, in-8°; *Traitement médical et préservatif de la pierre et de la gravelle*, 1839; *De l'uréthrotomie*, 1849; etc.

Clapisson (Antoine-Louis), compositeur, né à Naples, de parents français, 1808-1866, étudia au Conservatoire de Paris, puis fut élève de Reicha. Il composa d'abord des romances, aborda le théâtre en 1838, et réussit surtout dans l'opéra-comique. On lui doit: *la Figurante, la Symphonie, la Perruche, le Code noir, Gibby la Cornemuse, les Mystères d'Udolphe, la Promise, Dans les vignes, le Sylphe, la Fanchonnette, Margot, les Trois Nicolas, Madame Grégoire*, etc. Il a aussi composé deux grands opéras: *Jeanne la Folle* et *la Statue équestre*. Il fut nommé à l'Académie des beaux-arts en 1854.

Clément (Jean-Pierre), historien et économiste français, né à Draguignan, 1809-1870, écrivit d'abord dans *le Correspondant*, et réunit plusieurs articles remarquables sous ce titre: *Histoire de la vie et de l'administration de Colbert*, avec une *Notice sur Fouquet*, 1846. Un second livre, *le Gouvernement de Louis XIV*, 1848, reçut de l'Académie des inscriptions le second prix Gobert. On lui doit encore: *Jacques Cœur et Charles VII*, 1853, 2 vol.; *Hist. du système protecteur en France depuis le ministère de Colbert jusqu'à la Révolution de* 1848; *Portraits historiques*, 1854; *Trois drames historiques*, 1857; *Etudes financières et d'économie sociale*, 1859; *Lettres, instructions et mémoires de Colbert*, 5 vol., 1863-68; *la Police sous Louis XIV*, 1866; *Madame de Montespan et Louis XIV*, 1868; *une Abbesse de Fontevrault au* XVIIe *siècle*, 1869, etc., etc. En 1855, un décret impérial l'avait fait entrer dans l'Académie des sciences morales et politiques.

Clermont-Tonnerre (Aimé-Marie-Gaspard, marquis, puis duc de), né à Paris, 1779-1865, élève de l'École polytechnique, 1799, officier d'artillerie, s'attacha au roi Joseph, dont il fut l'aide de camp en Espagne; il était colonel à la chute de l'Empire. Sous la Restauration, il fut créé pair de France, 1815, colonel des grenadiers à cheval de la garde royale, et maréchal de camp. En 1821, il fit partie du ministère Villèle, comme ministre de la marine, puis devint ministre de la guerre, en 1823. Il montra beaucoup d'activité et d'intelligence dans ses fonctions, mais prit part à toutes les mesures présentées par le gouvernement de 1821 à 1828; il s'opposa seulement à la dissolution complète de la garde nationale de Paris, en 1827. A l'avénement du ministère Martignac, il se retira de la scène politique, donna sa démission de pair en 1830, vécut dans ses terres, en cultivant les arts et la littérature, et mourut lorsqu'il venait de publier une traduction des *Œuvres d'Isocrate*, 3 vol. in-8°.

Clinton (Henri-Fines), chronologiste anglais, né à Londres, 1781-1853, membre de la Chambre des communes, a publié: *Epitome de la chronologie de la Grèce jusqu'au siècle d'Auguste*, et *Fasti Hellenici, Fasti Romani*, 1827-34.

Clot (Antoine), dit **Clot-Bey**, médecin, né près de Marseille, 1795-1868, docteur à Montpellier, chirurgien à Marseille, se mit au service de Méhémet-Ali, et s'occupa d'organiser en Egypte l'enseignement de la médecine. Il reçut le titre de bey en 1831, et le rang de général en 1836. Il revint s'établir à Marseille en 1849. On a de lui: *Compte rendu des travaux de l'Ecole de médecine d'Abou-Zabel*, 1830-32, in-8°; *Aperçu général sur l'Egypte*, 1840, 2 vol. in-8°, ouvrage très-curieux; *De la peste observée en Egypte*, in-8°, etc., etc.

Cobden (Richard), homme politique et économiste anglais, né près de Mundhurst (Sussex), 1804-1865, eut une jeunesse pauvre, laborieuse et difficile, apprit dès lors à détester l'injustice, et, à force de persévérance, parvint à établir à Manchester une manufacture de toiles fines de coton qui lui donna la richesse. Il put dès lors aborder la politique, et, dans deux brochures; *l'Angleterre, l'Irlande et l'Amérique*, puis *la Russie*, 1836, émit les principes qu'il devait soutenir toute sa vie, la liberté commerciale, la liberté politique et la paix. Après un voyage à travers l'Europe et jusqu'en Egypte, il attaqua la législation sur les céréales, réclama le libre échange, et fonda, à Manchester, la fameuse association qui, sous le nom de *ligue*, agita toute l'Angleterre, de 1838 à 1846. Membre de la Chambre des communes en 1841, il attaqua sans relâche les protectionnistes et le ministre Robert Peel, jusqu'au jour où ce dernier, enfin converti par la nécessité, provoqua lui-même l'abolition des droits d'entrée sur les céréales, 1846. Une souscription nationale de 70,000 liv. sterling récompensa Cobden de ses sacrifices, mais il refusa une place dans le cabinet whig, et recommença ses voyages en Europe; partout il fut accueilli avec une sorte d'enthousiasme. Réélu au Parlement, en 1847, il joignit ses efforts à ceux du ministère William Russell, pour faire supprimer l'acte de navigation, et travailla constamment à introduire des réformes libérales dans la politique et dans l'administration. Aux congrès de la paix, à Paris, 1849, à Francfort, 1850, il remua l'opinion publique, sans pouvoir cependant faire triompher ses idées; quoique partisan de l'alliance française, il s'opposa à la guerre de Crimée, blâma les expéditions en Chine, et perdit une partie de sa popularité. Mais, en 1860, il contribua puissamment à la conclusion du traité de commerce entre la France et l'Angleterre, sur les principes du libre échange. Il a été l'un des orateurs les plus originaux de son pays; ses principaux discours ont été réunis, *Speeches*, en un vol. in-8°, 1850. On lui a élevé une statue à Manchester. — Voy. Bastiat, *Cobden et la Ligue;* Joseph Garnier, *Richard Cobden, les ligueurs et la ligue.*

Cochin (Pierre-Suzanne-Augustin), administrateur et publiciste, né à Paris, 1823-1872, d'une vieille et honorable famille de bourgeoisie parisienne, maire du Xe arrondissement, 1853, membre de la commission municipale de la Seine, échoua deux fois aux élections de la Seine, en 1863 et 1869; il est mort préfet de Seine-et-Oise. Il était membre de l'Académie des sciences morales et politiques, depuis 1864. Catholique libéral, il s'était surtout voué aux œuvres philanthropiques et aux questions d'économie charitable; il a beaucoup écrit dans le *Correspondant*. Son *Essai sur la vie, les méthodes d'instruction et d'éducation, et les établissements de Pestalozzi*, lui valut, en 1848, une mention honorable de l'Académie des sciences morales; son livre, l'*Abolition de l'esclavage*, 1861, 2 vol. in-8, fut couronné par l'Académie française.

Cochinchine française. Elle comprend maintenant tout le S. de la presqu'île entre la mer de la Chine et le golfe de Siam; c'est à proprement parler le delta du Mé-kong et celui du Dong-naï, qui, par la rivière de Saïgon et par les deux Vaïco, mêle ses eaux aux eaux du Mé-kong. Suivant les uns, la superficie égale le quart de celle de la France: suivant d'autres, 56,244 kil. carrés seulement.

Les trois provinces, conquises en 1862, Saïgon ou Ghia-ding, My-tho ou Dinh-tuong, Bien-Hoa, sont à l'E. Les trois provinces, acquises en 1867, Vinh-luong, Anghiang, Ha-tiên, sont à l'O. La population est de 1,205,000 hab. Les principales villes sont: Saïgon, Cholen, My-tho, Bien-hoa, Vinh-luong, Tchau-dok, Hatiên. L'île de Poulo-Condor dépend de la Cochinchine. Le Cambodge est sous la protection de la France.

Coignet (Jules-Louis-Philippe), peintre de paysages, né à Paris, 1798-1860, a exposé un grand nombre de *Vues* de France, d'Italie et de Suisse. Il a publié un magnifique *Album* de 60 planches: *Vues pittoresques de l'Italie*, 1826, et un *Cours complet de paysage*.

Colombie (Etats-Unis de). C'est une république fédérative, dont la capitale est *Bogota*, dans l'État de Cundinamarca. Le pouvoir exécutif est exercé par un président élu pour deux ans par le peuple des différents Etats. Le pouvoir législatif est partagé entre une chambre de représentants (61) et un sénat de plénipotentiaires des 9 Etats (3 pour chaque Etat). Les 9 Etats sont: Antioquia, cap. Medellin; Bolivar, cap. Carthagène; Boyaca, cap. Tunja; Cauca, cap. Popayan; Cundinamarca, cap. Bogota; Magdalena, cap. Santa-Marta; Panama, cap. Panama; Santander, cap. Socorro; Tolima, cap. Guamas.

On s'accorde peu sur la superficie de la république, que des calculs modérés évaluent à 830,700 kil. carrés; — sur la population qui est peut-être de 2,910,000 hab., dont 1,500,000 sont des blancs ou des métis blancs.

Colet (Louise Révoil, dame), femme de lettres, née à Aix, 1810-1876, remporta quatre fois le prix de poésie à l'Institut, 1839, 1843, 1852, 1855. Elle a publié de nombreuses poésies: *Fleurs du Midi*, 1836, le *Poëme de la Femme*, etc.; puis des romans, des récits de voyages, etc., parmi lesquels on cite: *La Jeunesse de Mirabeau*, 1841; *les Cœurs brisés*, 1843; *Deux femmes célèbres*, 1846; *Lui, roman contemporain*, 1859; *Naples sous Ga-*

ribaldi, 1861; des essais dramatiques, *La Jeunesse de Gœthe*, comédie en vers, 1839; *Charlotte Corday* et *Madame Roland*; tableaux dramatiques en vers; des traductions, des éditions, etc.

Colombie anglaise. Enlevée à la Compagnie de la Baie d'Hudson, en 1857, elle s'étend du Grand Océan aux montagnes Rocheuses, des Etats-Unis (Washington) à la rivière Simpson. Les côtes, très-découpées, se nomment encore Nouvelle-Géorgie, au S., et Nouvel-Hanovre, au N. La chaîne de la Cascade, à l'O., forme une belle région forestière; de là aux monts Rocheux, il y a un pays accidenté, avec des lacs, des rivières, de belles forêts de pins, de sapins et d'excellents herbages. Le climat est assez doux, le sol assez fertile. On a trouvé des mines de charbon de terre; les gisements d'or du Fraser, les mines du Cariboo ont attiré un grand nombre d'étrangers, et on compte encore 50,000 Indiens, toujours sauvages. Les forts George, Alexandria, Thompson ou Kameloups, sont dans le bassin du Fraser, ainsi que les petites villes de Richfield, Lilloet, Lytton, Yale; puis Fort-Langley et New-Westminster, la capitale, près de l'embouchure du fleuve. Elle a, dit-on, 551,648 kil. carrés, en y comprenant sans doute l'île Quadra-et-Vancouver et le territoire de Stekeen. Elle est entrée, le 20 juillet 1871, dans le Dominion of Canada.

Comptant (Acquits et ordonnances de). On appelait ainsi, en France, avant 1789, des ordonnances pour des dépenses dont le motif n'était pas connu de la Cour des comptes, et dont on ne donnait pas de reçu. Le roi se bornait à écrire sur ces *ordonnances de comptant:* « Je sais le motif de cette dépense. »

Concha (Don Manuel Gutierrez de la), marquis del Duero et de la Habaña, né à Tucuman (Amér. espag.), en 1808, combattit d'abord les Français, puis se distingua en Amérique sous Espartero. Général dans la guerre contre don Carlos, député de Cadix aux Cortès, il soutint Marie-Christine, puis le gouvernement de Narvaez. Il comprima les soulèvements des progressistes à Saragosse et à Barcelone, 1843, à Carthagène, 1844; puis les tentatives des carlistes, et fut nommé capitaine général de la Catalogne. En 1847, il occupa Oporto, en Portugal, pour dona Maria, et fut nommé marquis del Duero; en 1849, il eut le commandement en second du corps d'armée envoyé au secours du pape en Italie. A la fin de 1853, il fut l'un des rédacteurs de l'adresse qui demandait une prompte convocation des Cortès; exilé pour ce fait, se retira en France et revint bientôt en Espagne pour prendre part à l'insurrection qui renversa Marie-Christine et Narvaez. Il fut nommé directeur général de l'artillerie, puis maréchal. Le rétablissement de Narvaez l'éloigna des affaires; il y revint à plusieurs reprises; ainsi, en septembre 1868, Isabelle II espéra sauver son trône menacé par la révolution, en nommant le maréchal président d'un nouveau ministère. Il échoua et donna sa démission, au moment où la reine passait la frontière. En 1873, mis par le gouvernement du maréchal Serrano à la tête de l'armée chargée d'opérer contre les carlistes, il obtint de nombreux succès, débloqua Bilbao, et, à la suite de mouvements bien combinés, il allait leur enlever les positions importantes d'Estella, lorsqu'il tomba frappé à mort, à l'attaque des retranchements de Peña de Muro, juin 1874.

Conlie, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil. O. du Mans (Sarthe). On y forma, en 1870, mais dans de mauvaises conditions, un camp, qui ne donna pas les résultats un instant espérés; 1,677 hab.

Coquerel (Athanase-Laurent-Charles), pasteur protestant, né à Paris, 1795-1868, fit ses études à Montauban, vécut 12 ans en Hollande, puis revint exercer le ministère évangélique à Paris, en 1830, et entra au consistoire en 1833. Il acquit bientôt une réputation méritée par son caractère, comme par son talent; ses doctrines libérales se sont de plus en plus rapprochées de la philosophie spiritualiste et l'ont mis en opposition avec les calvinistes exclusifs ou orthodoxes. Député de Paris à l'Assemblée constituante de 1848, il fut membre de la commission de constitution, soutint le gouvernement du général Cavaignac, puis, avec une réserve modérée, celui du président; il fit partie de l'Assemblée législative. Il a fondé trois recueils périodiques pour soutenir ses idées: *le Protestant*, 1831-1834; *le Libre examen*, 1834-36; *le Lien*, 1841. Il a publié un grand nombre de *Sermons*, la *Biographie sacrée*, 1837, in-8°; *Orthodoxie moderne*, 1842, in-12; *le Christianisme expérimental*, 1847, in-12; *Christologie, ou Essai sur la personne et l'œuvre de Jésus-Christ*, 1858, 2 vol. in-12; etc., etc.

Coquerel (Athanase-Josué), fils du précédent, né à Amsterdam, 1820-1875, ministre protestant, rédacteur du *Lien*, puis de la *Nouvelle Revue de théologie*, fut toujours le défenseur de la liberté religieuse et de la tolérance philosophique. Suspendu de ses fonctions par le consistoire de Paris, 1864, il fut soutenu par l'Union libérale protestante, et, dans ses conférences, obtint un grand succès. On lui doit: *Jean Calas et sa famille; Sermons et Homélies; Précis de l'Eglise réformée de Paris; le Catholicisme et le Protestantisme, considérés dans leur origine et leur développement; la Conscience et la Foi; Sermons et Homélies*, etc.

Cordova (Louis-Fernandez de), général espagnol, né à Cadix, 1799-1840, proclama en 1820, à Las Cabezas, la constitution de 1812, se rapprocha de Ferdinand VII, prépara le soulèvement des gardes en 1822, se réfugia à Paris, puis fut l'un des principaux chefs royalistes qui favorisèrent l'expédition française. Favori de Ferdinand VII, il fut secrétaire d'ambassade à Paris, chargé d'affaires à Copenhague, ministre plénipotentiaire en Prusse, puis ambassadeur à Lisbonne, où il soutint la cause de dom Miguel. Il se déclara en faveur d'Isabelle II, gagna la confiance de la reine Christine, et, commandant de l'armée du Nord, remporta la victoire de Mendigorria, 1835. Il essuya plusieurs échecs, donna sa démission, mécontenta tous les partis et eut de la peine à se faire nommer député de Pampelune. En 1838, il s'associa à Séville au mouvement dirigé par Narvaez et fut forcé de se réfugier à Lisbonne.

Cormenin (Louis-Marie **De La Haye**, vicomte de), publiciste et juriconsulte, né à Paris, 1788-1868, fils et petit-fils de lieutenants généraux de l'amirauté, filleul du duc de Penthièvre et de la princesse de Lamballe, fut auditeur au Conseil d'Etat, en 1810, et devint maître de requêtes en 1815. Rapporteur des affaires les plus difficiles, il se fit bientôt connaître par plusieurs publications remarquables, et composa, sous le titre de *Questions de droit administratif*, en 1822, le plus important de ses ouvrages, qui, profondément remanié, est devenu le *Droit administratif*, 1840, 2 vol. in-8°. Député en 1828, il fit une vive opposition au gouvernement de la Restauration, et s'associa aux 221. En 1830, il protesta contre l'élévation au trône du duc d'Orléans, se démit de ses fonctions au Conseil d'Etat et de son mandat de député, fut réélu à la fin de l'année; et, dès lors, combattit le nouveau gouvernement à l'extrême gauche de la Chambre et surtout par de nombreux pamphlets populaires qu'il publia sous le nom de *Timon*, et qui, répandus par de nombreuses éditions, passionnèrent vivement l'opinion publique. En 1848, il fut élu à la Constituante par quatre départements, fut vice-président de l'Assemblée, président de la commission de constitution, mais ne put faire prévaloir toutes ses idées et se retira. Membre du Conseil d'Etat provisoire, il fut maintenu dans le Conseil reconstitué par l'élection parlementaire, 1849, et fut président du Comité du contentieux, puis fut conseiller dans la section des finances. Après le 2 décembre, il fut rappelé au Conseil d'Etat, et fit partie de la section de l'intérieur, de l'instruction publique et des cultes. En 1855, il fut nommé par décret membre de l'Académie des sciences morales et politiques. Il a été le pamphlétaire par excellence du règne de Louis-Philippe; on cite surtout ses *Lettres sur la liste civile*, son pamphlet *Sur les Apanages*, ses *Questions scandaleuses d'un Jacobin au sujet d'une dotation;* et au sujet des luttes du Clergé et de l'Université, *Oui et non, Feu! Feu!* qui lui enlevèrent une partie de sa popularité. Il a composé le *Livre des Orateurs*, qui a eu de nombreuses éditions; les *Entretiens de village*, 1846, livre qui obtint le prix Montyon, et une foule d'opuscules, d'articles de journaux et de revues. Son dernier ouvrage, le *Droit de tonnage en Algérie*, parut en 1860. Il a fondé un grand nombre d'œuvres de charité: *les Veillées-ouvroirs pour les femmes âgées, les Œuvres de couture pour les jeunes filles des campagnes;—des Ouvroirs industriels;—des Dernières prières;—du Refuge pour les enfants*, etc., etc.

Cornelius (Pierre **de**), peintre allemand, né à Dusseldorf, 1787-1867, fils de l'inspecteur de la galerie de tableaux, étudia de bonne heure l'antique et les œuvres de Raphaël, et, à 19 ans, fut chargé de peindre la coupole de la vieille église de Neuss. Il se rendait en Italie, lorsqu'il s'éprit à Francfort du génie de Gœthe, et commença ses illustrations de *Faust*, qu'il acheva à Rome. Dans cette ville, il se lia avec Overbeck, Scadow, Veit, etc., et exécuta une seconde composition nationale, le *Cycle des Nibelungen*, qui eut en Allemagne un

succès populaire. Il s'adonna surtout à la peinture à fresque, composa pour M. Bartholdès l'*Histoire de Joseph*, puis fit les dessins de vastes peintures qui devaient illustrer *la Divine comédie* et *la Jérusalem délivrée*, mais qui ne furent pas exécutées. Appelé à Munich, en 1819, par le prince héréditaire, qui fut le roi Louis, il peignit les grandes fresques de la Glyptothèque (*Salles des Héros et des Dieux*), et de la Pinacothèque (*Histoire de la peinture*); puis il décora l'église Saint-Louis de Munich, et le Campo-Santo de Berlin. Penseur autant qu'artiste, il a voulu introduire une idée supérieure dans toutes ses compositions, mais a souvent sacrifié à la pensée l'exécution et même le coloris; il a surtout excellé dans les types rêvés par la poésie. Il a été très-populaire en Allemagne, et a formé de nombreux et illustres élèves. En 1858, il fut membre étranger de l'Académie des beaux-arts de France.

Corot (Jean-Baptiste-Camille), né à Paris, 1796-1875, d'abord commis chez un marchand de draps, fut élève de Michallon, de V. Bertin, étudia plusieurs années en Italie et, composa des paysages qui furent peu appréciés. Peu à peu il gagna la faveur des amateurs et du public, et ses ouvrages, d'une touche fine et légère, remarquables par le sentiment poétique, se multiplièrent jusqu'à sa mort.

Cossé (Charles **de**), comte de **Brissac**, maréchal de France, 1505-1564, descendait de Roland de Cossé, qui prit part à la 2e croisade. Il fut enfant d'honneur et premier écuyer du fils aîné de François Ier, signala son courage dans les guerres d'Italie, fut nommé grand-fauconnier et colonel des gens de guerre français à pied par delà les monts, 1540. Au siége de Perpignan, il sauva l'armée surprise par l'ennemi; de nouveaux exploits en Piémont, en Flandre, en Champagne, dans le Boulonnais, le firent nommer grand maître de l'artillerie, en 1547, puis maréchal de France. Gouverneur général dans le Piémont, sous Henri II, il y acquit une réputation européenne par la discipline militaire qu'il établit dans sa petite armée, par ses talents stratégiques et par la générosité de son caractère. Il fut nommé gouverneur de Picardie, après la défaite de Saint-Quentin, 1557, puis gouverneur de Paris, 1562, il contribua à la prise du Havre, 1563, et mourut, adoré des soldats, et admiré dans toute l'Europe comme un grand capitaine.

Cossé (Timoléon **de**), fils aîné du précédent, 1545-1569, gentilhomme de la chambre et colonel de l'infanterie française au delà des monts, se distingua au siége de Rouen, 1562, et à celui de Lyon, 1563. Il alla faire la guerre aux Turcs et se signala à la défense de Malte. Il combattit courageusement à la bataille de Saint-Denis, puis à Jarnac, et fut tué dans l'engagement de Mucidan en Périgord.

Cossé (Arthur **de**), comte de Secondigny, maréchal de France, frère de Charles de Cossé, 1512-1582, fut, comme lui, un bon capitaine. Il montra son courage et ses talents militaires, surtout sous Henri II, contribua à la défense de Metz, 1552, se distingua en Italie; puis, sous Charles IX, fut surintendant des finances, 1563, grand panetier, 1564, maréchal de France, 1567. Il assista aux batailles de Saint-Denis et de Moncontour, fut gouverneur de l'Orléanais, mais fut battu par Coligny à Arnay-le-Duc, 1570. On l'accusa d'intelligence avec les *Politiques;* il fut enfermé à la Bastille jusqu'en 1575. Il reprit alors son crédit à la cour, et fut chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, 1579. Il mourut au château de Gonnor, dont il avait porté le nom jusqu'en 1567.

Cossé (Charles II **de**), fils de Charles de Cossé, fit ses premières armes en Piémont, accompagna Strozzi dans son expédition des Açores, en faveur de dom Antonio de Portugal, 1582, et se distingua par sa valeur. Gouverneur d'Angers, en 1585, il fut l'un des lieutenants de Henri de Guise aux combats de Vimori et d'Auneau, 1587; puis, se déclarant ouvertement contre Henri III, qui l'avait personnellement mécontenté, il fit élever les premières barricades de Paris, en mai 1588. Il entra dans la Ligue, et fut nommé gouverneur de Paris par le duc de Mayenne. C'est lui qui s'entendit avec Henri IV pour lui rendre ou plutôt pour lui vendre la capitale, 1594; il reçut de l'argent et fut nommé maréchal de France. Il alla combattre en Bretagne le duc de Mercœur et lui enleva Dinan. Sous Louis XIII, il fut créé duc et pair, 1611, négocia la paix de Loudun, 1616, et mourut à son château de Brissac en 1621.

Cossé (Jean-Paul-Timoléon), duc de **Brissac**, maréchal de France, 1698-1784, fut chevalier de Malte et assista au siége de Corfou, 1716; puis se distingua dans l'armée française et fut créé maréchal de France en 1768. — Son fils aîné, *Louis-Joseph-Timoléon*, qui avait épousé la fille du premier président Molé, fut tué à Rossbach, en 1757, et ne laissa pas d'enfants.

Cossé (Louis-Hercule-Timoléon **de**), duc de **Brissac**, 2e fils du précédent, 1734-1792, devint capitaine-colonel des Cent-Suisses et gouverneur de Paris. Il refusa d'émigrer, et fut nommé par Louis XVI commandant de sa garde constitutionnelle, 1791. On l'accusa de trahison et il fut emprisonné à Orléans. Sur un ordre de la Commune de Paris, Brissac et ses compagnons furent ramenés vers la capitale; mais des assassins les attendaient à Versailles et ils furent massacrés dans la rue de l'Orangerie; Brissac, à qui surtout on en voulait, fut mis en pièces, après avoir montré le sang-froid le plus courageux, et sa tête fut plantée sur la grille dorée du château de Versailles, septembre 1792.

Coulmiers, commune de l'arrond. et à 21 kil. d'Orléans (Loiret), près de Meung. Succès des Français sur les Bavarois, 9 nov. 1870.

Council-Bluffs, v. nouvelle, fondée par les Mormons en 1846, à l'O. de l'État de Iowa (États-Unis), sur la rive droite du Missouri, en face d'Omaha-City; elle est florissante, à cause du chemin de fer, qui de cette ville se dirige sur Chicago; plus de 16,000 hab.

Cournot (Antoine Augustin), mathématicien et philosophe, né à Gray (Haute-Saône), 1801-1877, élève de l'École normale, en 1821, professeur de mathématiques à la Faculté des sciences de Lyon, 1834, recteur de l'Académie de Grenoble, 1835, inspecteur général des études, puis, en 1854, recteur de l'Académie de Dijon. Il a écrit de nombreux mémoires de mathématiques pures et appliquées dans divers recueils, mais a été surtout connu pour des ouvrages où il s'est montré philosophe profond aussi bien que mathématicien distingué. Citons : *Mémoires de Gouvion Saint-Cyr*, 4 vol. in-8°; traduction du *Traité d'astronomie* de sir John Herschell; *Recherches sur les principes mathématiques de la théorie des richesses; Traité élémentaire de la théorie des fonctions et du calcul infinitésimal;* une édition des *Lettres d'Euler; Exposition de la théorie des chances et des probabilités; De l'Origine et des limites de la correspondance entre l'algèbre et la géométrie; Essais sur les fondements de nos connaissances et sur les caractères de la critique philosophique*, 2 vol. in-8°; *Traité de l'enchaînement des idées fondamentales dans les sciences et dans l'histoire*, 2 vol. in-8°; *des Institutions d'instruction publique*, etc , etc. Dans les derniers temps de sa vie, il publia deux ouvrages, qui résument la plupart de ses travaux: *Matérialisme, Vitalisme, Rationalisme*, 1875, livre dans lequel l'auteur s'occupe successivement de la matière inorganique, de la vie et de l'intelligence; et *Revue sommaire des doctrines économiques*, 1877.

Court (Joseph-Désiré), peintre, né à Rouen, 1798-1865, élève de Gros, eut le grand prix de peinture, en 1821, et a composé des tableaux d'histoire et des portraits estimés. On cite : *la Mort de César*, qui fit sa réputation ; *Saint Pierre au pouvoir des Romains s'embarquant pour Jérusalem ;* le *Duc d'Orléans lieutenant général du royaume*, et le *Roi distribuant des drapeaux à la garde nationale le* 29 *août* 1830 (à Versailles) ; le *Retour de saint Louis ;* etc., etc.

Courtin (Eustache-Marie-Pierre-Marc-Antoine), magistrat et littérateur, né à Lisieux, 1768-1839, avocat général à la Cour impériale de Paris, en 1811, préfet de police pendant les Cent jours, dut se retirer en Belgique, de 1815 à 1818. Il put alors rentrer en France, et publia une *Encyclopédie moderne*, 1824-32, 24 vol. in-8° et 2 vol. de planches, qui a été rééditée avec complément par MM. Didot.

Cousin (Victor), philosophe et écrivain, né à Paris, 1792-1867, fit de brillantes études au lycée Charlemagne, entra à l'École normale, où il eut pour maîtres Laromiguière, Royer-Collard, Maine de Biran ; y fut répétiteur de grec, dès 1812, puis maître de conférences de philosophie, 1814. De 1815 à 1822, il suppléa Royer-Collard à la Sorbonne, et, réagissant contre le XVIIIe siècle, commença par développer l'enseignement de la philosophie écossaise. Un premier voyage en Allemagne, 1817, fit de lui un interprète chaleureux et éloquent de Kant, Fichte, Hegel et Schelling. Ses leçons offraient un vif intérêt, grâce au talent du professeur, à son ardeur et à ses idées libérales. En 1822, l'École normale fut licenciée et le cours de philosophie fut suspendu. Cousin fut alors précepteur d'un fils du maréchal Lannes, s'occupa de ses éditions de Proclus et de Descartes, et commença une traduction remarquable des *Œuvres de*

Platon. Dans un second voyage en Allemagne, il fut arrêté par la police à Dresde, comme suspect de carbonarisme, resta six mois en prison à Berlin, ce qui lui donna de la popularité et ce qui lui permit de mieux approfondir la philosophie de Hegel. En 1828, sous le ministère Martignac, il put reparaître dans la chaire de la Sorbonne. Il partagea avec MM. Guizot et Villemain cet immense succès, jusqu'alors sans exemple, qui attirait une foule enthousiaste et libérale; il traçait à grands traits et dans un magnifique langage le tableau des destinées de l'humanité; ses doctrines paraissaient nouvelles, pleines de hardiesse et de mesure à la fois, et le professeur savait déployer tout le talent et aussi toute l'habileté nécessaire à l'orateur pour entraîner la foule des auditeurs. En 1829, les leçons de Cousin, quoique moins suivies, soutinrent sa réputation. Aussi, en 1830, le nouveau gouvernement lui fit une rapide et brillante fortune. Il fut nommé conseiller d'État, membre du conseil royal de l'instruction publique, professeur titulaire à la Sorbonne (il se fit dès lors suppléer), membre de l'Académie française, 1830, de l'Académie des sciences morales et politiques, 1832, directeur de l'École normale, pair de France. Chef tout-puissant de la philosophie officielle, il eut une très-grande influence, mais fut aussi exposé à bien des attaques de la part du clergé et de la part des penseurs, qui se disaient plus avancés. Ministre de l'instruction publique dans le cabinet du 1er mars 1840, il opéra de nombreuses réformes, dont il a lui-même rendu compte dans la *Revue des Deux Mondes* (février 1841). Il rentra au Conseil royal de l'instruction publique, en 1842, mais se démit du titre de conseiller d'État. Il défendit avec une éloquence victorieuse, à la Chambre des pairs, en 1844, la cause de la philosophie et de l'Université; la série des discours qu'il prononça alors est un des plus beaux monuments de son talent. Sa vie politique cessa en 1848; il se contenta, pour répondre à l'appel du général Cavaignac, d'écrire, sous le titre de *Justice et charité*, une réfutation des doctrines socialistes sur le droit à l'assistance, et de publier une édition populaire de la *Profession de foi du vicaire savoyard*. Il fit partie du conseil supérieur de l'instruction sous le ministère de M. de Falloux, mais sans exercer d'influence; sembla s'attacher à se rendre favorable l'opinion du clergé, fut nommé professeur honoraire, et s'occupa surtout d'études littéraires et historiques sur le XVIIe siècle, qu'il avait toujours aimé avec une sorte de prédilection, et qu'il rappelait par l'élévation, la noblesse et la distinction de son style. — Comme philosophe, Cousin s'est d'abord occupé de psychologie, et, par ses écrits comme par son influence, il a puissamment contribué à fonder l'École spiritualiste du XIXe siècle. Dans la métaphysique, il a plusieurs fois varié, et, après avoir exposé avec une sorte d'effusion les doctrines panthéistes de l'école allemande, il a paru, dans ses dernières années, disposé à ramener la pilosophie à la pure morale. Il s'est surtout attaché à l'histoire de la philosophie, à l'explication des grands systèmes, qui se sont tour à tour produits; il a suscité un mouvement considérable de travaux d'érudition philosophique et, comme le disait Jouffroy, « publier des systèmes, et des systèmes tirer la philosophie, tel a été le plan de M. Cousin. » C'est ce qu'il a appelé *l'Eclectisme*, chaque système renfermant une part de vérités et d'erreurs que la raison impartiale et éclairée du XIXe siècle devrait discerner et mettre en relief. D'autres fois, il soutenait que l'éclectisme n'était pas un système, mais une manifestation de l'esprit moderne de liberté et de tolérance dans la philosophie. Il s'est principalement efforcé de séparer nettement la philosophie de la religion et de démontrer la légitimité des efforts des philosophes pour arriver à la vérité par les forces de la raison. — Comme écrivain, Cousin s'est placé au premier rang parmi les philosophes français, par les qualités les plus remarquables d'un style abondant, passionné, toujours élevé et entraînant, toujours pur comme celui des grands modèles du XVIIe siècle. — Parmi les nombreux ouvrages de Cousin, citons : *Procli philosophi platonici Opera*, 1820-27, 6 vol. in-8°; *Descartes*, œuvres complètes, 1826, 11 vol. in-8°; *Platon*, traduction avec arguments, 1825-40, 11 vol. in-8°; *Fragments philosophiques*, 1826, 1 vol., et 1838, 2 vol.; *Nouveaux fragments philosophiques*, 1828; *Œuvres de Maine de Biran*, 1834-41, 4 vol. in-8°; *Manuel de l'histoire de la philosophie*, trad. de Tennemann, 1829, 2 vol. in-8°; *De l'instruction publique en Allemagne*, 1835; — *en Hollande*, 1837; *Abailard* (*Sic et Non*), 1840, 1 vol. in-4°; *Abælardi Opera*, 1849, 2 vol in-4°; *Cours de philosophie pendant l'année* 1818, *sur les fondements, des idées absolues du vrai, du beau et du bien*, publié par A. Garnier, 1836, transformé par Cousin, 1853; *Cours de l'histoire de la philosophie*, comprenant l'*Introduction à l'histoire de la philosophie*, 1828, 1 vol. in-8°, et *Histoire de la philosophie au* XVIIIe *siècle*, 1829, 2 vol. in-8°; *Cours d'histoire de la philosophie moderne, pendant les années* 1816 *et* 1817, in-8°, et *Cours d'histoire de la philosophie morale au* XVIIIe *siècle*, de 1816 à 1820, 5 vol. in-8°, publiés par MM. Vacherot et Danton : *De la métaphysique d'Aristote*, 1835, in-8°, suivi d'un *Essai de traduction des deux premiers livres de la métaphysique; Philosophie scolastique*, 1840; *Recueil des principaux actes du ministère de l'instruction publique du* 1er *mars au* 28 *octobre* 1840, 1 vol. in-8°; *Leçons sur la philosophie de Kant*, 1842; *Œuvres philosophiques du P. André*, in-12, 1843; *Des pensées de Pascal*, 1842, in-8°; *Jacqueline Pascal*, 1844, in-18; *Fragments littéraires*, 1843; *Défense de l'Université et de la philosophie*, 1844, in-8°; *Fragments de philosophie cartésienne*, 1845, in-8°; puis une suite d'*Etudes sur les femmes et la société du* XVIIe *siècle*, comprenant *Mme de Longueville, Mme de Sablé, Mme de Chevreuse, Mme de Hautefort, la Société française au* XVIIe *siècle d'après le grand Cyrus, la Jeunesse de Mazarin*, etc., etc. Cousin a réuni la plupart de ses œuvres dans une édition en 22 vol. in-18, 1846-47.

Crawfurd (John), orientaliste anglais, né dans l'île d'Islay (Ecosse), 1783-1868, médecin dans l'Inde anglaise, étudia avec zèle la langue des populations malaises, occupa pendant six ans un poste diplomatique important à Java; et, à son retour en Angleterre, publia un ouvrage remarquable, *History of the Indian Archipelago*, 1820, 3 vol. Il remplit ensuite des missions à Siam et dans la Cochinchine, fut gouverneur de Singapour, résident à la cour des Birmans, et revint en Angleterre, 1827. Il a publié : *Journal of an Embassy to the courts of Siam and Cochinchina*, 1821, in-4°; *Journal of an Embassy to the courts of Ava*, 1827, in-4°; *Grammar and Dictionary of the Malay language*, 1851, 2 vol. in-8°; *Descriptive Dictionary of the Indian Islands and adjacent countries*, 1856, in-8°.

Crétineau-Joly (Jacques), né à Fontenay (Vendée), 1803-1875, élevé au séminaire de Saint-Sulpice, composa d'abord des poésies, rédigea des journaux légitimistes; puis écrivit plusieurs livres d'histoire : *Episodes des guerres de la Vendée; Histoire des généraux et chefs Vendéens; Histoire de la Vendée militaire; Histoire de Louis-Philippe d'Orléans et de l'Orléanisme*, etc. On lui doit surtout une *Histoire religieuse, politique et littéraire de la Compagnie de Jésus*, 6 vol.; puis, *le Pape Clément XIV; le cardinal Consalvi; l'Eglise romaine devant la Révolution; Histoire des trois derniers princes de la maison de Condé*.

Crusenstolpe (Magnus-Jacob), romancier suédois, né à Jonköping, 1795-1865, fonda, avec Hjesta, l'*Aftonbladet* ou *Journal du soir*, organe de l'opposition avancée, 1828. Il l'abandonna en 1834, pour se consacrer à la littérature, et publia des livres populaires : *Skildringer*, 1834, 2 vol.; *le Portefeuille*, recueil de matériaux historiques, 1837-45, 5 vol. in-8°; *Historisk tafla af Gustave IV*, 1837, etc.; des récits demi-historiques, *Morianen*, 1840-46, 6 vol.; des romans qui ont eu une grande vogue dans tout le Nord

Cruveilhier (Jean), médecin français, né à Limoges, 1791-1874, élève de Dupuytren, professeur à Montpellier, puis à Paris, membre de l'Académie de médecine, 1836, s'est surtout occupé d'anatomie. Il a publié son *Cours*, 4 vol. in-8°, 1834-38; *Anatomie pathologique du corps humain*, 2 vol. in-fol., avec 233 planches; *Anatomie du système nerveux de l'homme*, etc.

Cunningham (William), théologien écossais, né à Hamilton, 1805-1869, pasteur à Greenock, puis à Edimbourg, s'est placé au premier rang dans le parti religieux, dit *évangélique*, qui luttait contre les privilèges des patrons ou propriétaires terriens. Après une lutte ardente, les défenseurs des droits des paroisses se séparèrent de l'Eglise officielle, abandonnèrent leurs traitements et formèrent, en 1843, l'*Eglise indépendante*, qui eut bientôt son budget et son organisation complète. Le docteur Cunningham, professeur de théologie, puis d'histoire ecclésiastique dans le nouveau collége fondé à Edimbourg, en 1843, en devint le principal en 1847.

D

Da Costa (Isaac), théologien et poëte hollandais, né à Amsterdam, 1798-1860, publia une traduction en vers des *Perses* et du *Prométhée enchaîné* d'Eschyle, et, en 1820, la tragédie d'*Alphonse Ier de Portugal*. Puis il se fit protestant, par les conseils de son maître, le poëte Bilderdijk. Il devint l'un des chefs de l'orthodoxie religieuse en Hollande, fit des cours publics, et fut, en 1840, membre de l'Institut royal d'Amsterdam. On lui doit : *Considérations sur l'esprit du siècle*, 1823; *Réfutation de la Vie de Jésus du docteur Strauss*, 1840, in-8°; *Histoire des destinées du peuple d'Israël dans ses rapports avec les autres nations*, 1840, in-8°; *Biographie apologétique de saint Paul*, 1846, 2 vol. in-8°. — Ses poésies sont remarquables par l'élévation des idées et l'éclat du style : on cite : *Poëzy*, 1821, 2 vol. in-8°; *Chants de fête*, 1828; *Noëls*, 1829; *Chants écrits à diverses époques*, 1847; *Poésies politiques*, 1854; *Hesperiden*, 1855; *Bataille de Nieuport*, 1857, etc. Il a donné une édition complète des *Œuvres de Bilderdijk*, dont il a achevé le poëme : la *Destruction du premier monde*.

Danemark. Voici comment le Danemark est maintenant divisé en 5 diocèses :

1. Seeland, Moen et Samsoe.	7,540	kil. carr.	637,711	hab.	
2. Fionie, Langeland, Arroe.	3,406	—	236,311	—	
3. Laland et Falster.	1,658	—	90,706	—	
4. Bornholm.	583	—	31,894	—	
5. Jutland.	25,221	—	788,119	—	
Total.	38,208	—	1,784,741	—	

D'après les données récentes, la population serait, en 1875, de 1,861,000 hab.

Dantan (Jean-Pierre), dit **Dantan** jeune, sculpteur français, né à Paris, 1800-1869, fils d'un modeste sculpteur en bois, élève de Bosio, visita l'Italie, et, à son retour en France, se fit connaître par les bustes de Pie VIII et de Boïeldieu. Il s'adonna dès lors à cette verve satirique qui lui a fait une place à part parmi les sculpteurs français ; ses charges des personnages célèbres en tout genre, d'une ressemblance physique et d'une vérité morale extraordinaire, lui donnèrent une popularité incontestée. Il fit aussi un grand nombre d'ouvrages plus sérieux, mais non plus célèbres, les bustes de Jean Bart, Julia Grisi, Chérubini, Spontini, Thalberg, Bentinck, Pleyel, Rossini, Velpeau, Samson, Méhémet-Ali, etc., etc.

D'Arbouville (Sophie **de Bazancourt**, Mme), née à Paris, 1810-1850, petite-fille de Mme d'Houdetot, mariée au lieutenant-général d'Arbouville, consentit à livrer à l'impression, pour quelques amis, *le Manuscrit de ma grand'tante*, 1840, et composa des *Nouvelles* intimes pleines de sensibilité, de charme et de mélancolie, écrites avec pureté et élégance. Ses *Œuvres* ont été réunies sous le titre de *Poésies et Nouvelles*, 1855, 3 vol. in-8°.

Darboy (Georges), prélat français, né à Fayl-Billot (Haute-Marne), en 1813, étudia au séminaire de Langres, fut ordonné prêtre en 1836, enseigna la philosophie, puis la théologie dogmatique au grand séminaire de Langres. En 1844, il fut nommé aumônier du collége Henri IV et chanoine honoraire de la métropole ; il fut chargé d'inspecter l'enseignement religieux des colléges du diocèse. En 1854, le pape lui conféra le titre de protonotaire apostolique; en 1855, il devint vicaire général à Paris; en 1859, évêque de Nancy. Au commencement de 1863, il remplaça Mgr Morlot, comme archevêque de Paris, fut nommé grand-aumônier de l'empereur et sénateur, 1864. Sa modération politique, son esprit de conciliation, ses discours au Sénat, lui suscitèrent des inimitiés dans un certain parti ; il n'obtint pas le chapeau de cardinal. Arrêté, au mois d'avril 1871, par les insurgés de la Commune de Paris, transféré comme otage de prison en prison, il fut l'une des malheureuses victimes des fureurs démagogiques, et périt, fusillé, dans la prison de la Roquette, lorsque les troupes de Versailles achevaient de vaincre l'insurrection dans Paris. — Il a publié une traduction des *Œuvres de Saint-Denys l'Aréopagite*, avec *Introduction et Notes*, 1845; les *Femmes de la Bible*, 2 vol. in-8°; *les Saintes Femmes*; une traduction de *l'Imitation de Jésus-Christ*, 1852, in-8°; *la vie de Saint Thomas Becket*, 2 vol. in-8°; il a collaboré aux *Vies des Saints*, au *Correspondant*, etc. Il a été prédicateur distingué.

Dartois (François-Victor-Armand), vaudevilliste, né à Beauvains, près Noyon, 1788-1867, quitta l'étude du droit, puis le service militaire, pour s'occuper de littérature. Il a composé beaucoup de vaudevilles, soit seul, soit avec MM. Théaulon, Dupin, Dumersan, Saintine, etc.; plusieurs ont eu un véritable succès.

Daumas (Melchior-Joseph-Eugène), général français, 1803-1870, s'engagea en 1822, devint sous-lieutenant en 1827, servit en Algérie sous le maréchal Clauzel, étudia avec ardeur l'arabe, les mœurs algériennes, et fut consul à Mascara, auprès d'Abd-el-Kader, de 1837 à 1839. Il fut chargé par Lamoricière, puis par Bugeaud, de la direction des affaires arabes, et on lui dut, en grande partie, l'institution des bureaux arabes. Général en 1849, directeur des affaires de l'Algérie au ministère de la guerre, 1850, général de division, conseiller d'État, il devint sénateur, 1857. Parmi ses ouvrages, qui concernent l'Algérie, on cite : *Exposé de l'état actuel de la société arabe*, 1845; *le Sahara algérien*, 1845; *le Grand Désert*; *la Grande Kabylie*, 1847; *Mœurs et coutumes de l'Algérie*; *les Chevaux du Sahara*; *la Kabylie*, 1857; etc.

Davenport, v. de l'État d'Iowa (États-Unis), à l'E., sur la rive droite du Mississipi, et sur le chemin de fer, qui conduit d'Omaha-City à Chicago; 20,000 hab.

David (Félicien-César), compositeur, né à Cadenet (Vaucluse), 1810-1876, enfant de chœur à l'église Saint-Sauveur, à Aix, chef d'orchestre au théâtre d'Aix, maître de chapelle à Saint-Sauveur, vint à Paris en 1830, et, protégé par Chérubini, entra au Conservatoire, où il eut pour maîtres Lesueur, Reber, etc. Puis il devint saint-simonien, composa tous les cantiques chantés en chœur à Ménilmontant, suivit le père Enfantin en Orient, et revint en France en 1835. Son premier recueil, *Mélodies orientales*, eut peu de succès; mais son nom devint aussitôt célèbre, quand il eut fait exécuter au Conservatoire sa grande symphonie du *Désert*, en 1844. Dès lors les éditeurs recherchèrent les moindres œuvres du compositeur; les *Hirondelles*, *Moïse sur le Sinaï*, 1846; *Christophe Colomb*, 1847, justifièrent sa réputation. Dans la musique dramatique, il produisit : la *Perle du Brésil*, opéra-comique, 1851; *Herculanum*, grand-opéra, 1859; *Lalla-Roukh*, opéra-comique, 1862. Bibliothécaire du Conservatoire en 1869, il remplaça Berlioz à l'Institut, la même année.

Dayton, v. de l'État d'Ohio (États-Unis), au S. O., sur le Miami; 20,000 hab.

Deak (François), homme d'État hongrois, né à Kehida, dans le comitat de Zala, 1803-1876, d'abord avocat, puis député de Pesth, à la diète de Presbourg, en 1832, se plaça bientôt par son éloquence à la tête de l'opposition. Ennemi des mesures violentes, ferme et modéré, il ne cessa de combattre par des voies légales en faveur des libertés de son pays. Après la révolution de mars 1848, il fut ministre de la justice dans le ministère du comte Bathyani, fit tous ses efforts pour conjurer la guerre avec l'Autriche, donna sa démission à l'arrivée de Kossuth au pouvoir, s'entremit vainement pour rétablir la paix et rentra dans la vie privée jusqu'en 1860, lorsqu'une Constitution fut donnée à son pays.

Dans la diète hongroise il fut le chef du parti modéré, et son influence ne fit que grandir, surtout après la mort du comte Téléki, chef populaire du parti plus avancé. Dès lors la diète, qui suivait sa direction, ne cessa de réclamer dans ses adresses à l'empereur la constitution de 1848, un ministère hongrois résidant à Pesth, le retour des exilés, enfin l'union purement nominale avec l'Autriche. Il fallut les malheurs de l'Autriche en Allemagne après Sadowa pour vaincre la résistance opiniâtre de l'empereur. Deak tentait encore des démarches de conciliation, et, comme il ne pouvait rien obtenir, il reprit la lutte dans la diète hongroise et fit déclarer que rien ne serait accordé à la couronne, tant que la Hongrie n'aurait pas un ministère responsable, novembre 1866. Enfin l'empereur céda, et une nouvelle constitution érigea la Hongrie en royaume véritablement

séparé de l'Autriche; l'empereur fut solennellement couronné à Pesth comme roi de Hongrie et jura de respecter les droits inscrits dans les anciens traités et dans les capitulations. La popularité de Deak fut alors immense, et il s'efforça de la faire servir pour maintenir l'union avec le gouvernement de Vienne. Il conserva son influence jusqu'à sa mort, toujours ferme dans sa modération, toujours ennemi des mesures violentes; mais il eut à lutter contre un parti plus avancé, qui demandait la séparation absolue. La mort de celui que ses concitoyens avaient surnommé *le Juste* fut considérée comme un malheur public, et il fut regretté par les patriotes de la Hongrie comme par les hommes intelligents de l'Autriche.

Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen. L'on nomma ainsi l'énoncé des principes fondamentaux, rédigés par l'Assemblée constituante, et destinés à précéder la Constitution de 1791. *Liberté, propriété, sûreté, résistance à l'oppression*, tels sont les droits de l'homme; — *participation à la souveraineté nationale, liberté de la presse, droit de contrôle sur les actes des fonctionnaires publics et sur l'emploi des deniers de l'Etat*, tels sont les principaux droits du citoyen.

Deguerry ou **Du Guerry** (Gaspard), prêtre français, né à Lyon, 1797-1871, d'une famille originaire de Suisse, fut ordonné prêtre, en 1820, professa la philosophie, l'éloquence et la théologie, puis s'adonna avec succès à la prédication. Aumônier du 6e régiment de la garde royale, il prononça à Orléans, en 1828, l'*Eloge de Jeanne d'Arc*. Après un voyage à Rome, en 1840, il fut nommé chanoine de Notre-Dame, à Paris, puis curé de Saint-Eustache, 1845, de la Madeleine, 1846. Il refusa l'évêché de Marseille, en 1861; il fut chargé de l'éducation religieuse du Prince impérial. Arrêté, avec l'archevêque de Paris et d'autres ecclésiastiques, retenu comme otage, il fut, lui aussi, l'une des victimes de l'insurrection, mai 1871. Outre un second *Eloge de Jeanne d'Arc*, prononcé en 1856, on lui doit: *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament*, 1846; *Vies des Saints*, 1845; *Retraite prêchée aux conférences de Saint-Vincent de Paul*, 1859; *l'Oraison dominicale*, sermons prêchés aux Tuileries, 1866; etc., etc.

Déjazet (Pauline-Virginie), née à Paris, 1797 ou 1798, morte le 1er déc. 1875, l'une des actrices les plus populaires et les plus aimées, avait débuté à cinq ans dans *Fanchon toute seule*. Elle joua au théâtre des Jeunes Elèves, au Vaudeville, puis en province. Engagée au Gymnase, en 1821, elle se fit avantageusement connaître; puis passa au théâtre des Nouveautés, où elle eut de grands succès, surtout dans *Bonaparte à Brienne*. Elle vint au Palais-Royal en 1831, et pendant treize ans y acquit une véritable popularité par sa grâce mutine, sa charmante vivacité et les allures d'une jeunesse qui semblait devoir être éternelle. Elle entra aux Variétés en 1844, parcourut la province, toujours avec le même succès; et, en 1859, obtint le privilége du théâtre des Folies Nouvelles, qui prit alors son nom. Vers la fin de sa carrière, elle y créa encore avec bonheur de nouveaux rôles; puis, après un assez long silence, reparut à la salle Ventadour, au Vaudeville, dans *la Douairière de Brienne* et dans *Monsieur Garat*. Elle a voulu lutter jusqu'à son dernier jour, et jusqu'à la fin elle avait conservé plusieurs des qualités de son jeu éminemment français.

Delangle (Claude-Alphonse), né à Varzy (Nièvre), 1797-1869, d'abord destiné à l'enseignement, fut patronné par les Dupin, étudia le droit à Paris, fut l'un des membres les plus distingués du barreau, et fut élu bâtonnier, en 1837. Avocat général à la Cour de cassation, 1840, procureur général de la Cour royale de Paris, 1847, il siégea, à la Chambre des députés, dans les rangs des conservateurs. Destitué par le gouvernement provisoire, en 1848, il s'attacha à la cause du prince Louis-Napoléon, fit partie de la Commission consultative, en 1851, puis fut nommé président de section au conseil d'Etat. Procureur général à la Cour de cassation, 1852, premier président de la Cour impériale, sénateur, président de la Commission municipale, membre du Conseil impérial de l'Instruction publique, il fut ministre de l'intérieur, en 1858, ministre de la justice, 1859; puis il devint l'un des vice-présidents du Sénat. Il était, depuis 1859, membre de l'Académie des sciences morales et politiques. Il a écrit un *Traité sur les sociétés commerciales*, 1843, 2 vol. in-8°, et des articles dans la *Gazette des tribunaux*.

Delavigne (Germain), littérateur, né à Giverny (Eure), 1790-1868, frère aîné de Casimir Delavigne, fut le condisciple et l'un des premiers collaborateurs de Scribe; dès 1811, il a pris part aux pièces les plus applaudies de ce dernier: *la Somnambule, le Mariage enfantin, le Vieux Garçon, l'Héritière, le Diplomate, la Muette de Portici*, etc. Il a écrit avec son frère l'opéra de *Charles VI*, etc.

Delécluze (Etienne-Jean), critique, né à Paris, 1781-1863, d'abord élève de David, obtint une médaille d'or à l'exposition de 1808, pour son tableau de la *Mort d'Astyanax*. En 1816, il abandonna la peinture pour la littérature, et écrivit dans le *Lycée français*, puis dans les *Débats*, de 1823 jusqu'à sa mort, dans la *Revue de Paris*, et dans la *Revue des Deux Mondes*. Il a publié des nouvelles: *Mlle de Liron, la Première communion*, le *Lys d'eau d'Ying-Li, le Mécanicien-roi*, réunies en un volume, 1843, in-18; — une *Histoire de dona Olympia*, 1842, 2 vol. in-8°; — *Roland, ou la Chevalerie*, 1845, 2 vol. in-8°; — une traduction de la *Vie nouvelle de Dante*, 1843; — *Florence et ses vicissitudes*, 1837, 2 vol., in-8°; — *Grégoire VII, Saint François d'Assise et saint Thomas d'Aquin*, 1844, 2 vol. in-8°; — *Louis David, son école et son temps*, 1854, in-8°; etc. Il a collaboré à plusieurs recueils.

Deliniers (Jacques-Antoine-Marie), vice-roi de Buénos-Ayres, né à Niort (France), 1756-1810, fut chevalier de Malte et entra dans la marine espagnole. En 1806, il était capitaine de vaisseau et fut envoyé dans l'Amérique du Sud pour combattre les Anglais. Soutenu par les habitants de Montevideo, il les repoussa, puis alla délivrer Buénos-Ayres, dont il s'empara de vive force, août 1807. Le peuple le demanda comme vice-roi. En 1808, les Anglais reprirent Montevideo et vinrent attaquer Buénos-Ayres; Deliniers leur livra bataille, puis se retrancha dans la ville et leur fit éprouver une perte de 4,700 hommes. Le général Whitelocke fut forcé d'évacuer le Rio de la Plata. Deliniers vit se former contre lui un parti puissant, celui des indépendants que dirigeait Xavier Elio; il aima mieux s'éloigner. Bientôt il fut rappelé à Buénos-Ayres, lorsque l'Espagne se souleva contre les Français; mais la Junte centrale envoya pour le remplacer don Balthasar de Cisneros, tout en lui donnant le titre de comte de Buénos-Ayres. Deliniers, refusant de revenir en Europe, se retira à Mendoza, où il fut rejoint par plusieurs des chefs du parti révolutionnaire. Alors il voulut rétablir l'autorité royale gravement compromise, et vint attaquer Buénos-Ayres par terre et par mer; mais ses bandes se dispersèrent; il fut pris et fusillé par Juan-Jose Castelli, par les ordres de la junte révolutionnaire.

Delorme (Pierre-Claude-François), peintre, né à Paris, 1783-1859, élève de Girodet, a composé des œuvres estimables: la *Résurrection de la fille de Jaïre* (à Saint-Roch); *Jésus apparaissant dans les limbes* (à Notre-Dame); *Céphale enlevé par l'Aurore; Eve cueillant le fruit défendu;* la *Translation de la sainte maison de Lorette par les anges* (coupole de Notre-Dame de Lorette); la *Chapelle de la Vierge*, à Saint-Gervais, etc.

Derby (Edward-Geffroy **Smith Stanley,** comte de), homme d'Etat anglais, né dans le comté de Lancastre, 1799-1869, descendait d'une famille, élevée en 1485 à la pairie héréditaire. Connu sous le nom de lord Stanley, jusqu'à la mort de son père, il entra à la Chambre des communes, en 1820, sous les auspices des tories; et, sans trop se mêler aux luttes des partis, il donna cependant de grandes espérances; puis il étudia les rouages de l'administration dans des postes secondaires, et, dans le ministère de lord Grey, 1830, devint secrétaire en chef de l'Irlande. S'il s'opposa avec fermeté à l'agitation, toujours entretenue par O'Connell, il supprima les loges orangistes, améliora l'institution du jury et l'instruction publique, développa surtout les richesses matérielles du pays. Il défendit avec chaleur le bill de réforme, et devint ministre des colonies en 1833; il présenta et soutint avec talent le bill d'émancipation des esclaves; mais, se rapprochant de plus en plus des tories qu'il avait abandonnés, il donna sa démission, en 1834, sans vouloir cependant s'associer à toutes les mesures de la réaction conservatrice. Il contribua à la chute du ministère Melbourne, et fit partie du ministère de Robert Peel, 1841; mais il se sépara de lui, lorsqu'il fut question de supprimer les anciens tarifs de prohibition sur les céréales, et de diminuer la taxe des sucres coloniaux; à la fin de 1845, il passa décidément dans le parti des protectionnistes. Il attaqua dès lors la politique des whigs et surtout la conduite de lord Palmerston

dans les affaires extérieures; il était entré à la Chambre des lords en 1844; il devint lord Derby, en 1851. Il ne put cependant constituer alors un ministère protectionniste; il fut plus heureux en 1852; mais il rencontra une grande opposition dans le pays; une nouvelle Chambre des communes se déclara en faveur du libre échange, et lord Derby se retira; il avait renouvelé les bons rapports avec la France. En 1855, il refusa de rentrer au pouvoir; en 1858, il y fut ramené par suite des embarras que causaient les affaires de l'Inde et des complications diplomatiques avec le gouvernement français, après l'attentat du 14 janvier. Il pacifia l'Inde, réorganisa l'administration de ce pays sous la direction immédiate du gouvernement, mais ses défiances à l'égard de la France pendant la guerre d'Italie furent condamnées par le Parlement et il fut renversé par une coalition en 1859. Il a été l'un des chefs les plus remarquables du parti conservateur.

D'Escayrac de Lauture (le comte), voyageur français, 1817-1868, visita le Soudan égyptien, 1850, et publia: *Notice sur le Kordofan*, 1851; *le Désert et le Soudan*, 1853, et un *Mémoire sur le Soudan*, 1855. Attaché à l'expédition de Chine, en 1860, il fut pris dans un guet-apens par un parti de Chinois et traité avec barbarie; il publia à son retour un volume in-4° d'études sous le titre de *Mémoires sur la Chine*, 1864. Il est mort des suites de ses blessures.

Deschamps (Antony), poëte, né à Paris, 1800-1869, appartint, comme son frère Emile, à la pléiade des poëtes romantiques de la Restauration. On a de lui: traduction en vers de *la Divine Comédie* de Dante, 1829, in-8°; *Trois Satires politiques*, 1831; *les Italiennes*, poésies, 1832; *Satires*, 1834; *Dernières paroles*, 1835; *Résignation*, poésies, 1839; *Poésies complètes*, 1840. Il a écrit des *Etudes sur l'Italie* dans la *Revue des Deux Mondes* et collaboré à plusieurs journaux.

Deschamps (Emile), poëte français, né à Bourges, 1791-1871, simple employé dans l'administration des domaines, écrivit d'abord des odes patriotiques et quelques chansons. En 1818, il fit représenter avec succès deux comédies, *Selmours de Florian* et *le Tour de faveur*, qui eurent du succès. L'un des premiers chefs de l'école romantique, il fonda et rédigea *la Muse française*, y inséra des poésies gracieuses, des articles littéraires, recueillis sous le titre de *le Jeune Moraliste*, 1826, et publia, en 1829, *Etudes françaises et étrangères*. Il a écrit un grand nombre de nouvelles, de poésies, d'articles littéraires, de notices. On lui doit: *Ivanhoe*, opéra en prose, le libretto de *Stradella*, la traduction poétique de *Roméo et Juliette*, de *Macbeth*, les *Poésies des crèches* et beaucoup de pièces de vers de circonstance.

Desnoyer (Louis-François-Charles), auteur dramatique, né à Amiens, 1806-1858, débuta au théâtre à la fois comme auteur et comme acteur dans un vaudeville, puis composa un grand nombre de pièces de théâtre, appartenant à tous les genres: des drames, *le Puits de Champvert ou l'Ouvrier lyonnais*, *le Petit chapeau ou le Rêve d'un soldat*, *le Général et le Jésuite*, *le Naufrage de la Méduse*, *Ralph le bandit*, *Jeanne d'Arc*, etc.; — des comédies, *le Papier timbré*, *le Faubourien*, *le Débutant*, *le Congrès de la Paix*, *la Mère de la Débutante*, *la Caisse d'Epargne*, etc.; — un opéra comique, *Casimir ou le Premier tête-à-tête;* des impromptus, etc. Il a collaboré à une foule de drames, vaudevilles, comédies, etc.

Desnoyers (Louis-Claude-Joseph-Florence), journaliste et littérateur, né à Replonges (Ain), 1805-1868, rédigea à Paris un petit journal d'opposition, *le Sylphe*, s'associa à la protestation des journalistes en 1830; écrivit dans *le Figaro*, *le Voleur*, *le Corsaire*, *le National*, donna *les Beotiens de Paris* au livre des *Cent et un*, fonda *le Charivari* en 1832, *le Siècle* en 1836, *le Messager des dames et des demoiselles*, 1854. Il a composé quelques vaudevilles sous le pseudonyme de *Derville*, et a publié des livres populaires, *les Aventures de Jean-Paul Choppart*, 1836, *les Aventures de Robert-Robert*, 1840, *les Mémoires d'une pièce de cent sous*, 1837, *Gabrielle*, 1846, etc.

Devéria (Eugène-François-Marie-Joseph), peintre, frère d'Achille Devéria, né à Paris, 1805-1865, élève de Girodet, a exposé depuis 1824. On cite parmi ses tableaux d'histoire: la *Lecture de la sentence de Marie Stuart*, *Marc Botzaris à Missolonghi*, la *Naissance de Henri IV*, la *Mort de Jeanne d'Arc*, la *Fuite en Egypte*, la *Bataille de la Marsaille*, la *Mort de Jane Seymour*, *Réception de Christophe Colomb par Ferdinand et Isabelle;* on lui doit aussi des portraits (à Versailles); un plafond du Louvre (*le Puget et Louis XIV*), la chapelle Sainte-Geneviève, à Notre-Dame de Lorette.

Diaz de la Pena (Narcisse-Virgile), peintre français, né à Bordeaux, 1809-1876, débuta par des esquisses de paysages (1831), et donna les *Environs de Saragosse* (1834); la *Bataille de Medina-Cœli* (1835); l'*Adoration des bergers* (1836); le *Vieux Ben Enoch* (1838). En 1840, Diaz commença sa nouvelle manière de peindre qui lui valut tant de succès; il a laissé un nombre prodigieux de toiles où il étudie les divers aspects du soleil de midi, avec un certain parti pris de vague dans la peinture: les *Nymphes de Calypso* (1840); le *Rêve* (1841); *Vue du Bas-Bréau*, l'*Orientale*, le *Maléfice*, les *Bohémiens se rendant à une fête* (1844); une *Baigneuse* et l'*Amour désarmé* (1851), où le dessin devient plus ferme; les *Présents d'amour*, la *Rivale*, la *Fin d'un beau jour*, la *Nymphe tourmentée par l'Amour*, en 1855; *Galathée*, l'*Education de l'amour*, *N'entrez pas*, la *Mare aux vipères*, en 1859, etc.

Dickens (Charles), né à Portsmouth, 1812-1870, se prépara d'abord à la profession de jurisconsulte, puis écrivit dans plusieurs journaux et surtout dans le *Morning-Chronicle*. Il essaya quelques esquisses littéraires, *Scène de la vie anglaise*, et acquit une réputation qui ne fit que croître par son roman du *Club Pickwick*, 1837-38. Dès lors il publia des œuvres nombreuses, remarquables par la finesse de l'observation et la sensibilité vraie, qui lui donnèrent gloire et fortune: *Olivier Twist*, *Vie et aventures de Nicolas Nickleby*, — *de Martin Chuzzlewit*; *David Copperfield*, *Bleak-House*, *les Temps difficiles*, etc., etc. Il a fait de nombreuses lectures publiques, toujours très-fructueuses, surtout aux Etats-Unis, et écrivit à son retour *Notes pour la circulation générale aux États-Unis*; un autre voyage lui inspira les *Scènes d'Italie*. Il a composé des pièces de théâtre, entre autres *l'Abîme*, qui n'eût qu'un succès médiocre à Paris; il a fondé et dirigé plusieurs journaux, le *Daily News*, les *Household words* (Paroles du foyer), et écrit pour les enfants une petite *Histoire d'Angleterre*.

Didot (Ambroise-Firmin), imprimeur français de la famille si connue des libraires de ce nom, né à Paris, en 1790, mort en février 1876, étudia le grec avec Boissonade et Diamant Coray, puis alla en Grèce et en Orient, d'où il rapporta des *Notes d'un voyage dans le Levant*. En 1823, il aida le soulèvement de la Grèce, par une brochure (*Souscription en faveur des Grecs*), par son argent et par la fondation d'une imprimerie à Hydra et d'une bibliothèque à Chios. Membre de la chambre du commerce, du conseil des manufactures et du conseil municipal de Paris, il fit partie du jury des Expositions de Londres (1851), de Paris (1855), etc. En dehors des magnifiques publications qu'il a imprimées, Fimin Didot a montré son érudition dans de nombreux ouvrages qui lui sont personnels, citons: *Traduction de l'histoire de Thucydide* (1833, 4 vol.); les *Estienne* (1856); *Dissertations sur la vie et les œuvres du sire de Joinville* (1858); *Anacréon, Odes*, texte grec, traduction et notice (1864); *Observations sur l'orthographe française* (1867); etc., et de nombreux ouvrages sur des questions spéciales à l'imprimerie.

Dien (Claude-Marie-François), graveur, né à Paris, 1787-1865, eut à l'Ecole des beaux-arts le premier prix de gravure en taille-douce, 1809, et, revenu à Paris, après des études en Italie, fut surtout employé par le ministère de l'intérieur. On lui doit de nombreuses gravures estimées, d'après les peintres les plus célèbres.

Dinocourt (Pierre-Théophile-Robert), romancier, né à Doullens (Somme), 1791-1862, a composé un grand nombre de romans, dans le genre sombre, qui ont eu une certaine réputation; a obtenu de l'Académie française, en 1840, un prix Montyon, pour son *Cours de morale sociale à l'usage des pères de famille;* a écrit plusieurs brochures politiques, après la révolution de Février, et a fondé *la Tribune agricole*, en 1852.

Droits de l'homme. V. Déclaration.

Duban (Jacques-Félix), architecte français, né à Paris, 1797-1870, eut le grand prix en 1823, étudia en Italie jusqu'en 1829, continua à Paris le palais des Beaux-Arts, commencé par son maître Debret, restaura les châteaux de Blois et de Dampierre; puis, comme architecte du Louvre, 1848, acheva la galerie du bord de eau, la galerie d'Apollon, le Salon carré, etc. Il entra à l'Institut en 1854, et fut nommé inspecteur général des bâtiments civils. On lui doit: *Maison de Pompéi*, *Salle d'une villa antique*, *Tombeau étrusque*, etc.

Dubeux (Louis), né à Lisbonne, de parents français, 1798-1863, orientaliste, était par sa mère neveu des De Bure. Employé à la Bibliothèque royale, dès 1820, il y devint conservateur-adjoint en 1838. Professeur de turc à l'École des langues orientales en 1848, il fut chargé de remplacer Étienne Quatremère dans la chaire des langues hébraïque, chaldaïque et syriaque, au Collége de France, 1857; mais M. Renan fut nommé titulaire de cette chaire en 1861. M. Dubeux a écrit dans le *Journal asiatique*, la *Nouvelle Revue encyclopédique*, et le *Correspondant;* on lui doit un certain nombre de savantes *Notices; la Perse et la Tartarie* dans *l'Univers pittoresque*, une édition revue et corrigée de la trad. des *Lusiades* par Millié; des *Eléments de grammaire turque*, et la première livraison des *Chroniques de Tabari*, aux frais de la Société asiatique de Londres. Il a été l'un des collaborateurs du *Nouveau Dictionnaire d'histoire et de géographie*, 1866.

Dübner (Frédéric), philologue, né dans la Saxe-Gotha, 1802-1867, fut professeur à Gotha, puis vint à Paris en 1832 et fut attaché à la maison Firmin Didot. Il a pris une part active à la publication du *Thesaurus linguæ græcæ* d'Henri Estienne, et de la grande *Collection grecque-latine*. Il a donné de bonnes éditions des *OEuvres morales de Plutarque*, d'*Arrien*, de *Maxime de Tyr*, des *Scolies d'Aristophane*, de *saint Jean Chrysostome*, de *saint Augustin*, etc. Il a publié une *Grammaire élémentaire et pratique de la langue grecque*, 1855; *Court exposé d'une méthode à suivre dans l'enseignement élémentaire du grec et du latin*, 1858; *la Routine en France dans l'enseignement classique au* XIX^e *siècle*, 1859, in-12, etc.

Dubois (Paul-François), dit de la *Loire-Inférieure*, publiciste et député, né à Rennes, 1793-1874, élève de l'École Normale, professeur à Guérande, une première fois destitué en 1815, professeur à Falaise, à Limoges, à la Faculté de Besançon, puis professeur de rhétorique au collége Charlemagne, à Paris, en 1820, fut de nouveau destitué, à cause de ses opinions politiques. C'est comme journaliste qu'il se fit surtout connaître. En 1824, il fonda *le Globe*, qui eut bientôt une réputation européenne dans la politique comme dans la littérature. Dubois inspira et dirigea alors un grand nombre de collaborateurs qui devaient devenir célèbres. Il fit une guerre acharnée au système religieux et monarchique de la Restauration, et fut condamné à 3,000 francs d'amende et quatre mois de prison. La Révolution de Juillet le récompensa. Il abandonna *le Globe*, transformé en journal saint-simonien par P. Leroux, et devint inspecteur général, puis conseiller titulaire de l'Université, 1839, et directeur de l'École normale, 1840. En même temps il professait la littérature française à l'École polytechnique. Député de la Loire-Inférieure, de 1831 à 1848, souvent élu secrétaire de la Chambre, il prit une part active aux travaux parlementaires dans les rangs de l'opposition modérée. Pendant dix ans il exerça la plus grande influence sur la direction de l'instruction publique avec Cousin et Saint-Marc-Girardin. En 1850, on lui enleva la direction de l'École normale; jusqu'en 1852 il resta dans le Conseil supérieur de l'instruction publique amoindri. Il avait cessé d'être député en 1848. Dubois avait eu l'intention de réunir ses articles, jadis remarqués, *du Globe;* il a longtemps travaillé à une *Histoire des origines du Christianisme*, qu'il n'a pas achevée. Il était membre de l'Académie des sciences morales et politiques. Quoiqu'il ait peu écrit, il a exercé une grande influence par la vigueur de son esprit.

Dubufe (Claude-Marie), peintre, né à Paris, 1790-1864, élève de David, peignit d'abord un grand nombre de tableaux historiques, mais réussit surtout dans le genre du portrait; il fut longtemps à la mode, quoique les connaisseurs lui aient toujours reproché son dessin incorrect et la fadeur de ses compositions; il excellait surtout à habiller ses sujets et à les rajeunir. On cite de cet artiste: un *Romain se laissant mourir de faim*, *Achille prenant Iphigénie sous sa protection*, *Apollon et Cyparysse*, *Jésus marchant sur les flots*, la *Délivrance de saint Pierre*, *Souvenirs et regrets*, petites toiles sentimentales qui furent bien accueillies en 1827.

Duchâtel (Charles-Marie-Tanneguy, comte), né à Paris, 1803-1866, fils aîné du comte Duchâtel, avait à peine terminé ses études de droit qu'il prit une part active à la fondation et à la direction du *Globe*. Il publia quelques travaux d'économie politique, et surtout un bon livre: *De la charité*, 1829, in-8°. Après la révolution de Juillet, il fut nommé conseiller d'État; puis, député en 1833, soutint avec talent la politique conservatrice; fut ministre du commerce, en 1834, ministre des finances, 1836; refusa d'entrer dans le ministère Molé et fut l'un des chefs de la coalition parlementaire. Il fit partie du cabinet du 12 mai 1839, et reprit le portefeuille de l'intérieur le 29 octobre 1840. Il soutint avec talent le gouvernement de Louis-Philippe, mais résista, peut-être avec trop de ténacité, à toute innovation, à tout progrès politique; il conserva sa confiance imprudente jusqu'au 24 février 1848. Il était membre de l'Académie des sciences morales et politiques, depuis 1842, et de l'Académie des beaux-arts, depuis 1846.— V. son éloge par son ami, M. Vitet, dans la *Revue des Deux Mondes*, avril 1870.

Duchesne (Jean), iconographe, né à Versailles, 1779-1855, entra au Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale dès 1794, et en devint conservateur, 1839. Il a enrichi cette précieuse collection, au moyen d'achats ou d'échanges, et y a établi une heureuse classification. On lui doit: *Essai sur les nielles; Voyage d'un iconophile, revue des principaux cabinets d'estampes d'Allemagne, de Hollande et d'Angleterre*, 1834, in-8; *Jeux de cartes tarots du* XIV^e *au* XVIII^e *siècle*, 1844, in-fol.; *Ephémérides de l'histoire de France avant 1789*; etc.

Duchesne (Jean-Baptiste-Joseph), peintre en miniature et sur émail, né à Gisors, 1770-1856, se fit connaître à Paris dès 1804, fut, sous la Restauration, peintre des princes de la famille royale, et continua, en 1840, la série des émaux commencés au Louvre par Petitot. Il a montré dans ses miniatures beaucoup de naturel, de vigueur et de vie; dans la peinture sur émail, une rare délicatesse et un éclat vraiment inaltérable.

Ducpétiaux (Edouard), économiste belge, né à Bruxelles, 1804-1869, écrivit de bonne heure dans *le Courrier des Pays-Bas*, prit une part active à la révolution de 1830, et fut nommé, en 1831, inspecteur général des prisons et des établissements de bienfaisance de la Belgique. Il a publié: *Des caisses d'épargne*, 1831, in-8°; *Du progrès et de l'état actuel de la réforme pénitentiaire*, 1838, 3 vol. in-18; *De la condition physique et morale des ouvriers*, 1843, in-8°; *Enquêtes sur la condition des classes ouvrières*, 1846, 3 vol.; *Des écoles de réforme*, 1848; *Du Paupérisme des Flandres*, 1850, in-8°; *Des colonies agricoles*, 1851, etc.

Dufour (Guillaume-Henri), né à Constance, 1787-1875, élève de l'École polytechnique de France, officier du génie, fit les dernières campagnes de l'Empire. Il devint ensuite colonel de la Confédération Helvétique, chargé des travaux de triangulation, et fut instructeur en chef du corps du génie à l'École militaire de Thun. En 1847, il commanda l'armée libérale dirigée contre le Sonderbund, et acquit un grand honneur par ses services. Les relations d'amitié qui unissaient le général Dufour à Napoléon III l'ont plusieurs fois fait choisir comme négociateur entre la Diète et le gouvernement français. On lui doit des *Mémoires sur l'artillerie des anciens et sur celle du moyen âge; Manuel de tactique pour les officiers de toutes armes*, etc.

Dumanoir (Philippe-François **Pinel**) ou **Du Manoir**, auteur dramatique, né à la Guadeloupe, 1806-1865, fit ses études à Paris, et, dès 1827, composa des vaudevilles qui réussirent. On a de lui près de deux cents pièces, parmi lesquelles on cite: *la Semaine des amours, les Vieux péchés, la Maîtresse de langues, la Marquise de Prétintaille, le Cabaret de Lustucru, les Premières armes de Richelieu, Indiana et Charlemagne, le Vicomte de Létorières, la Nuit aux soufflets, Don César de Bazan, Gentil-Bernard, Clarisse Harlowe, l'École des agneaux, les Femmes terribles, le Capitaine Chérubin, le Gentilhomme pauvre, les Invalides du mariage, les Drames du cabaret, la Chatte merveilleuse, la Mule de Pedro*, etc.

Dumas (Alexandre **Davy**), auteur dramatique et romancier français, né à Villers-Cotterets, 1803-1870, fils du général Alexandre Davy-Dumas, eut une instruction très-médiocre, mais acquit dans tous les exercices du corps beaucoup de force et d'adresse. Quelque temps clerc de notaire, il vint à Paris à l'âge de vingt ans, et, par la protection du général Foy, grâce aussi à sa belle écriture, entra comme expéditionnaire dans les bureaux du duc d'Orléans. Il refit son éducation, composa des vers, puis des nouvelles et des vaudevilles. Il débuta par un volume de *Nouvelles*, 1826; et, sous le nom de Davy, en collaboration avec d'autres écrivains, donna *la Chasse et l'Amour, la Noce et l'Enterrement;* puis

les Gracques et *Fiesque*, qui restèrent inédits. Subissant l'influence romantique, il fit jouer, avec le plus grand succès, au Théâtre-Français, le drame en 5 actes de *Henri III et sa cour*, 1829; le duc d'Orléans, qui avait applaudi, le nomma son bibliothécaire. *Stockholm, Fontainebleau et Rome*, au mois de mars 1830, ne réussit pas moins à l'Odéon. Il prit une certaine part à la révolution de Juillet et fut dès lors un personnage dans les lettres, et, à certains égards, dans la politique. Protégé par la famille d'Orléans, il reçut plusieurs missions, accompagna le duc de Montpensier en Espagne, comme historiographe de son mariage, visita l'Algérie; puis, à son retour, ouvrit, surtout pour son propre répertoire, le *Théâtre historique*, que ruina la Révolution de 1848. Vainement il fonda deux journaux politiques et se porta candidat à l'Assemblée nationale; il échoua, mena une vie décousue, semée d'intrigues et d'incidents, s'associa, en 1860, à l'expédition de Garibaldi, dont il se fit l'historiographe, et fut un instant conservateur des musées de Naples.

Ses œuvres littéraires méritent plus d'être connues; peu d'écrivains ont autant produit, souvent avec une heureuse et aimable facilité; il serait très-long d'énumérer toutes les œuvres qu'il a composées, retouchées ou signées. Citons d'abord ses œuvres théâtrales les plus connues: *Antony*, drame, en 5 actes, 1831; *Charles VII chez ses grands vassaux*, tragédie en 5 actes, 1831; *Napoléon Bonaparte ou Trente ans de l'histoire de France*, en 6 actes, 1831; *Richard d'Arlington*, drame en 5 actes, 1831; *Térésa*, drame en 5 actes, 1832; *le Mari de la Veuve*, comédie en 1 acte, 1832; *la Tour de Nesle*, drame en 5 actes, 1832; *Angèle*, en 5 actes, 1833; *Catherine Howard*, en 5 actes, 1834; *Don Juan de Marana*, mystère en 5 actes et en vers, 1836; *Kean*, en 5 actes, 1836; *Piquillo*, opéra comique en 3 actes, 1837; *Caligula*, tragédie en 5 actes, avec prologue, 1837; *Paul Jones*, drame en 5 actes, 1839; *Mademoiselle de Belle-Isle*, comédie en 5 actes, 1830; *l'Alchimiste*, drame en 5 actes et en vers, 1839; *un Mariage sous Louis XV*, comédie en 5 actes, 1841; *Lorenzino*, drame en 5 actes, 1842; *Halifax*, en 3 actes, 1842; *les Demoiselles de Saint-Cyr*, comédie en 5 actes, 1843; *Louise Bernard*, drame en 5 actes, 1843; *le Laird de Dumbicky*, comédie en 5 actes, 1843; — plus tard, *les Mousquetaires*, drame en 5 actes, 1845; *la Reine Margot*, drame en 5 actes, 1847; *le Chevalier de Maison-Rouge*, drame en 5 actes, 1847, dont le *Chœur des Girondins* fut si populaire en 1848; *Monte-Christo*, drame en 5 actes, 1849; *la Jeunesse des Mousquetaires*, drame en 5 actes, 1849; *la Guerre des Femmes*, drame en 5 actes, 1849; *Intrigue et Amour*, 1848; *Hamlet*, *Catilina*, *le comte Hermann*, 1849; *Urbain Grandier*, *la Chasse au chastre*, 1850, tous drames en 5 actes.

Il fit encore jouer sur différents théâtres: *la Barrière de Clichy*, 1851; *Romulus*, comédie en 1 acte, 1854; *le Marbrier*, en 3 actes, 1854; *l'Orestie*, trilogie antique, en vers, 1855; *la Tour Saint-Jacques la Boucherie*, drame en 6 actes, 1856; *les Gardes Forestiers*, drame en 5 actes, 1858; *l'Envers d'une conspiration*, 1860; *les Mohicans de Paris*, 1864; etc., etc.

Sa carrière, comme romancier, avait encore été plus féconde, et l'on a calculé qu'il fournissait aux libraires plus de volumes qu'il n'aurait pu en copier, en écrivant toute la journée: aussi le nombre de ses collaborateurs a-t-il été considérable, et beaucoup de ses ouvrages ont été seulement signés ou retouchés par lui. Citons: *Isabelle de Bavière*, 1835, 2 vol. in-8°; *Souvenirs d'Antony*, 2 vol. in-8°; *la Salle d'armes*, 2 vol. in-8°, 1838; *le Capitaine Paul*, 2 vol. in-8°, 1838; *les Crimes célèbres*, 15 vol.; *Acté*, *la Comtesse de Salisbury*; *Jacques Ortis*, trad. d'Ugo Foscolo, 1839; *Aventures de John Davis*, 4 vol., 1840; *Excursion sur les bords du Rhin*, 3 vol., 1841-42; *une Année à Florence*, 2 vol., 1841; *le Véloce*, 3 vol., 1848-50; *Impressions de Voyage*, 2 vol., 1833; *Nouvelles impressions de voyage*, 3 vol., 1841; *Jehanne la Pucelle*, *le Capitaine Arena*, *le Corricolo*, 4 vol.; *le Chevalier d'Harmenthal*, 4 vol.; *un Alchimiste au* XIX*e siècle*, *Georges*, 3 vol.; *Filles, Lorettes et Courtisanes*, *Ascanio*, 5 vol.; *Sylvandire*, 3 vol., *Histoire d'un casse-noisettes*, 2 vol., *Gabriel Lambert*, *Fernande*, 3 vol., *une Fille du Régent*, 5 vol., *les Médicis*, 2 vol., *Louis XIV et son siècle*, etc. etc., romans publiés de 1841 à 1845. Puis, *Michel-Ange et Raphaël Sanzio*, *le Bâtard de Mauléon*, 4 vol., *le Chevalier de Maison-Rouge*, 4 vol., *la Dame de Montsoreau*, 4 vol., *les Quarante-cinq*, 6 vol., *la guerre des Femmes*, 3 vol., *les Mariages du père Olifus*, 5 vol., *la Régence*, 2 vol., *le Collier de la Reine*, 2 vol., *Louis XV*, 4 vol., publiés de 1846 à 1850; — *Louis XVI*, 5 vol. in-8°, *Drames de Quatre-vingt-treize*, 7 vol., *le Dernier roi des Français*, 8 vol., *Conscience*, 5 vol., *les Drames de la mer*, 3 vol., *le Pasteur d'Ashbourn*, 8 vol., *les Mohicans de Paris*, 5 vol., etc. etc., de 1851 à 1855. On cite particulièrement, à cause de leur mérite et de leur popularité: *les Trois Mousquetaires*, 8 vol., 1844, avec *Vingt ans après*, 10 vol., 1845, et *le Vicomte de Bragelonne*, 12 vol., 1847; *le Comte de Monte-Christo*, 12 vol., 1841-47; *la Reine Margot*, 6 vol., 1845. — Enfin, depuis 1856, *les Mémoires d'un jeune cadet*, 2 vol., *les Compagnons de Jéhu*, *les Louves de Machecoul*, *le Voyage au Caucase*, *les Mémoires d'Horace*, *les Mémoires de Garibaldi*, etc., etc.

Il a donné des preuves d'une grande activité, en publiant *le Mousquetaire*, 1853, puis *le Monte-Cristo*, 1857, journaux rédigés par lui seul; il y a mis ses *Causeries* et ses *Mémoires*; son nom se retrouve encore sur une foule de publications. Il est malheureux qu'un esprit si heureusement doué ait gaspillé un véritable talent. On ne peut méconnaître son habileté rare dans la disposition des faits et des personnages, l'intérêt de ses récits, le mouvement, la verve de son dialogue, la facilité de son style. Avec ses qualités bien employées, il aurait pu occuper l'un des premiers rangs dans la littérature contemporaine. Il a eu une réputation européenne, il a gagné beaucoup d'argent, qu'il a prodigué avec la même facilité, et il restera de lui peu d'œuvres dignes d'être lues et surtout dignes d'être relues.

Duméril (Edélestand), philologue français, mort en 1871, a publié d'importants travaux: *Essai sur l'origine des runes*; *Origines latines du théâtre moderne*; *Essai philosophique sur la formation de la langue française*; *Histoire de la comédie*, période primitive, etc. Il a édité: *Poésies populaires latines du moyen âge*, 1843, 1847; *Flore et Blanceflor*, poëme du XIIIe siècle, etc. etc.

Dunedin, port sur la côte S. E. de l'île méridionale de la Nouvelle-Zélande; cette ville prend chaque jour de l'importance et a 15,000 hab.

Duperrey (Louis-Isidore), marin et savant, né à Paris, 1786-1865, entra dans la marine militaire en 1802, accompagna Freycinet dans son voyage scientifique autour du monde, en 1817, et fit lui-même une expédition remarquable sur la corvette *la Coquille*, de 1822 à 1825; il parcourut la plus grande partie de l'Océanie, fit de nombreuses observations, rapporta de belles collections, et publia plusieurs mémoires intéressants. On lui doit encore des cartes de géographie physique, des recherches sur le magnétisme terrestre. Il fut membre de l'Académie des sciences en 1842.

Dupeuty (Désiré-Charles), auteur dramatique, né à Paris, 1798-1865, écrivit des vaudevilles dès 1821; il fut l'un des auteurs les plus féconds de son temps; il a toujours eu des collaborateurs, et plusieurs des pièces qu'il a signées ont eu beaucoup de succès: *le Hussard de Felsheim*, *Léonide*, *Madame Grégoire* ou *le Cabaret de la Pomme de pin*, *la Femme, le Mari et l'Amant*, *la Camargo*, *le Lait d'ânesse*, *Napoléon ou Schœnbrunn et Sainte-Hélène*, *Paris la nuit*; des parodies; etc., etc.

Dupré (Jules), paysagiste français, né à Nantes, 1812-1869, fils d'un fabricant de porcelaine, s'est distingué depuis 1831 par ses paysages et s'est placé au premier rang parmi les bons artistes. On cite de lui: *Intérieur de cour rustique*, *Vue des environs d'Abbeville*, *Sites du Limousin*, *de la Creuse*, *Vues d'Angleterre*, *Entrée d'un hameau dans les Landes*, *Soleil couchant*, etc.

Duret (Francisque), sculpteur, né à Paris, 1804-1865, fils d'un sculpteur distingué, étudia dans l'atelier de Bosio et à l'École des beaux-arts; il remporta le grand prix de Rome, en 1823. Après son séjour en Italie, il exposa en 1831 l'une de ses plus belles œuvres, *Mercure inventeur de la lyre*; depuis cette époque, son ciseau, énergique et gracieux à la fois, produisit beaucoup d'œuvres remarquables, *Jeune pêcheur dansant la tarentelle*, *Molière*, *Chactas sur le tombeau d'Atala*, *Jeune danseur napolitain*, le *Vendangeur improvisant sur un sujet comique*; des statues pour Versailles, pour la Madeleine, la Bourse, etc. Il travailla à la restauration du Louvre, composa des *cariatides* à l'Hôtel de Ville, la *Victoire d'Italie* au Sénat, la fontaine monumentale de la place Saint-Michel, etc., etc. Il était de l'Académie des Beaux-Arts depuis 1843.

Duseigneur (Bernard-Jean), sculpteur, né à Paris, 1808-1866, élève de Bosio, Dupaty et Cortot, se fit connaître dès 1831 par son *Roland furieux*. Depuis lors il a composé beaucoup de statues, de bustes, de bas-reliefs. Il a écrit, dans *le Moyen âge* de MM. Lacroix et Seré, une *Histoire de la sculpture du* IVe *au* XVIe *siècle*,

et complété l'*Histoire de la sculpture*, d'Emeric David.

Duval (Jules), publiciste français, né à Rodez, 1813-1870, avocat, substitut jusqu'en 1846, se livra dès lors aux études économiques, fut sous-directeur de l'Union agricole du Sig (1847-1850), rédigea *l'Echo d'Oran ;* puis, rentré en France, écrivit des articles remarqués dans *les Débats, la Revue des Deux-Mondes, le Journal des Economistes*, etc., etc. Il a publié un grand nombre d'ouvrages: *l'Algérie, tableau historique, descriptif et statistique*, 1854 ; *Histoire de l'émigration européenne, asiatique et africaine, au* XIX*e siècle*, 1862 ; *les Colonies et la politique coloniale de la France*, 1864 ; *Notre Pays*, 1867; *Notre Planète*, 1870 ; etc , etc.

Duvert (Félix-Auguste), vaudevilliste, né à Paris, 1795-1876, fut soldat, employé dans diverses administrations, et débuta au Gymnase, en 1823, par une petite pièce, les *Frères de lait ;* ce premier succès fut suivi de beaucoup d'autres, sur les scènes de second ordre, Gymnase, Vaudeville, Variétés, Palais-Royal. Il a composé plus de 150 pièces, qui sont restées pour la plupart au répertoire.

Duveyrier (Anne-Honoré-Joseph), auteur dramatique connu sous le nom de *Mélesville*, né à Paris, 1787-1865, fils d'un premier président de Cour d'appel, fut d'abord avocat, substitut, donna sa démission en 1814, et travailla exclusivement pour le théâtre, sous le nom de *Mélesville*, pour ne pas blesser la susceptibilité de son père. Il fit des mélodrames : *Aben-Hamet, Boleslas et le bûcheron écossais, les Frères invisibles*, etc.; puis devint le collaborateur de Scribe dans plus de 60 pièces, *les deux Précepteurs, Frontin mari-garçon , Mémoires d'un colonel de hussards, Valérie, l'Ambassadeur*, etc., etc. Il a composé seul, ou en société avec MM. Brazier, Merle, Carmouche, Bayard, Xavier, au moins 300 pièces, dont plusieurs ont eu beaucoup de succès : *la Marquise de Senneterre, le Portrait vivant, un Vers de Virgile*, (deux actes, en vers), *la Famille normande, le Précepteur dans l'embarras, la Neige, le Bourgmestre de Saardam, le Philtre champenois, les Vieux Péchés, Michel Perrin, le Chevalier de Saint-Georges, les Bijoux indiscrets, la Bataille de la vie, Monsieur Beauminet*, etc, Il a écrit pour l'Opéra-Comique : *la Jeune tante, Zampa, une Journée de la Fronde, la Jeunesse de Charles-Quint*, etc.

Duveyrier (Charles), littérateur, frère de *Duveyrier Mélesville*, né à Paris, 1803-1866, d'abord avocat, fut l'un des disciples fervents de Saint-Simon, écrivit dans *l'Organisateur, le Globe*, travailla à *l'Exposition de la doctrine de Saint-Simon*, 1830, fit partie de la retraite de Ménilmontant et fut condamné à un an de prison. Quand l'école fut dispersée, il écrivit pour le théâtre, souvent avec son frère : *Michel Perrin, le Toréador*, opéra comique, *la Meunière de Marly, la Marquise de Senneterre, Faute de s'entendre, Oscar ou le mari qui trompe sa femme* (avec Scribe). Il a collaboré à plusieurs journaux, fut inspecteur général des prisons, s'est occupé d'affaires industrielles, a donné avec Scribe l'opéra des *Vêpres Siciliennes*, etc., etc.

E

Eastlake (Sir Charles **Lock**), peintre anglais, né à Plymouth, 1793-1865, fut, à Londres, élève de Fuseli et de Haydon, alla étudier en France, en Italie, en Grèce, et depuis 1823, obtint un grand succès par ses paysages d'Italie et ses scènes de genre empruntées à la campagne romaine. Ses *Pèlerins en vue de la ville sainte* passent pour un des meilleurs tableaux de l'école anglaise, 1828. On cite encore de cet artiste, remarquable par l'éclat de la couleur, le sentiment et l'entente de la composition : le *Rêve*, l'*Enfer du désespoir*, le *Christ bénissant les petits enfants, Agar et Ismaël*, le *Spartiate Isadas, François de Carrare s'échappant de Milan avec sa femme*, etc. Il a composé plusieurs ouvrages sur l'art : *Matériaux pour servir à l'histoire de la peinture à l'huile*, 1847 ; *De la littérature des beaux-arts*, 1848; une édition annotée du *Manuel de peinture* de Kügler, 1853, etc. Peintre favori de la cour, il a été membre de l'Académie royale de peinture, président, puis chevalier à vie.

Ega ou **Æga,** grand seigneur de Neustrie, était l'ami du roi Dagobert, qui, en mourant, lui confia la reine Nanthilde et son fils, Clovis II, 638. Il fut maire du palais de Neustrie, et mourut peu de temps après, 639.

Egypte. L'Egypte, sous la suzeraineté du sultan, est soumise au pouvoir absolu du pacha, portant officiellement depuis 1867 les titres d'Altesse et de khédive. Depuis 1866 une sorte d'assemblée représentative ou consultative se réunit deux mois chaque année. L'administration est dirigée par un Conseil d'Etat, composé des princes du sang, de 4 généraux et de 4 grands dignitaires.

La superficie du territoire soumis au Pacha est de 1,700,000 kil. carrés. On lui attribue 8,400,000 habitants, dont 5,200,000 pour l'Egypte seule.

Le budget pour l'année 1873-1874 a été d'environ 1,180,000 bourses de 500 piastres ou 132 millions ; — la dette en 1873 était d'environ 44 millions de bourses, sans compter la dette flottante du khédive.

L'armée ne compte que 14,000 hommes environ; la flotte n'est que de 3 yachts, 2 frégates à hélice, 2 corvettes à hélice, 4 canonnières à hélice, 1 aviso, et 2 chaloupes canonnières.

Il y avait, en 1871, 1,193 kil. de chemins de fer exploités et 238 en construction.

Ehrenberg (Christian-Gottfried), naturaliste et géographe allemand, né à Delitsch, mort à Berlin (1795-1876). Il étudia d'abord la théologie à l'université de Leipzig, puis il se consacra à la médecine et à l'histoire naturelle. De 1820 à 1826, il fit en compagnie de Hemprich et aux frais de l'Académie des sciences de Berlin un voyage remarquable en Égypte, Abyssinie, Arabie et Syrie. Hemprich succomba aux fatigues de l'expédition ; Ehrenberg en rapporta de magnifiques collections d'animaux et de plantes en partie inconnues. Il a consigné les résultats de son voyage dans de nombreux ouvrages dont voici les plus importants : *Voyage d'un naturalistes dans l'Afrique septentrionale et l'Asie occidentale pendant les années* 1820-1826 (1828) ; — *Symbolæ physicæ seu icones et descriptiones Mammalium* (1828-33) ; *Avium* (1828) ; *Insectorum* (1829-34) ; *Evertebratorum* (1829-31) ; — *Nature et formation des îles et des bains de coraux de la mer Rouge* (1834). — En 1826, Ehrenberg fut nommé professeur suppléant à la faculté de médecine de Berlin ; en 1827, membre de l'académie des sceinces de Berlin. En 1829, il explora, avec Humboldt et Rose, l'Asie centrale et particulièrement le plateau de l'Altaï. En 1842, il devint secrétaire de l'Académie des sciences de Berlin, et plusieurs fois il fut président de la Société de géographie. Ehrenberg est un des fondateurs de l'étude scientifique des animaux infusoires ; c'est par eux qu'il explique la phosphorescence de la mer, les pluies de sang, la neige rouge sur les Alpes et sur l'Etna, etc. Ses théories se trouvent particulièrement exposées dans les ouvrages suivants : *Organisation, classification et distribution géographique des animaux infusoires* (1830) ; — *Essai sur l'organisation des infiniment petits* (1832-34) ; — *Mémoire sur la phosphorescence de la mer* (1835) ; — *De l'organisation complète des animaux infusoires* (1838), son œuvre principale, etc. Ehrenberg a publié un grand nombre de Mémoires remarquables dans le recueil annuel de l'Académie des sciences de Berlin.

Elie de Beaumont (Jean-Baptiste-Armand-Louis-Léonce), géologue, né à Canon (Calvados), 1798-1874, élève de l'Ecole polytechnique, puis de l'Ecole des mines, ingénieur des mines, professeur à l'Ecole des mines et au Collège de France, 1829-1832, membre de l'Académie des sciences, 1835, secrétaire perpétuel de cette société, après la mort d'Arago, fut nommé sénateur, en 1852, quoiqu'il fût resté étranger à la politique. Après quelques écrits se rapportant à la métallurgie, il fut chargé, avec son collègue Dufrénoy, sous la direction de M. Brochant de Villiers, de recueillir tous les éléments d'une carte géologique de la France. Les jeunes

ingénieurs commencèrent par un voyage en Angleterre, dont le principal résultat fut le livre intitulé : *Voyage métallurgique en Angleterre.* Puis ils se mirent à travailler à la carte géologique de France ; les travaux préparatoires furent immenses ; Elie de Beaumont s'occupa presque exclusivement des recherches géologiques, et publia plusieurs ouvrages qui s'y rattachaient : *Observations sur les différentes formations qui, dans le système des Vosges, séparent la formation houillère de celle du liais*, 1827 ; *Notice sur un gisement de végétaux fossiles à Petit-Cœur, près Moutiers*, 1828 ; *Faits pour servir à l'histoire des montagnes de l'Oisans ; Notice sur la ceinture jurassique du grand bassin géologique qui comprend Londres et Paris ;* et surtout *Recherches sur quelques-unes des révolutions de la surface du globe*, 1829. Il publia ensuite : *Mémoire sur l'étendue du système tertiaire inférieur dans le nord de la France ; Mémoires sur les groupes du Cantal et du mont Dore ; sur l'origine et la structure du mont Etna; sur la Formation du cône du Vésuve*, etc. ; *Fragments géologiques tirés de Strabon*, etc. ; *Leçons de géologie*, 3 vol. in-8°. S'il n'a pas eu tous les mérites qu'on exige d'un secrétaire de l'Académie, il a toujours été considéré comme l'un des plus savants géologues de France, et son nom restera surtout attaché à la *Grande carte géologique*, dont il est l'auteur avec Dufrénoy.

Ellesmere (Francis **Egerton** comte d'), homme politique et écrivain anglais, né à Londres, 1800-1857, second fils du duc de Sutherland, entra de bonne heure dans la Chambre des communes, vota avec les conservateurs modérés, fut secrétaire pour l'Irlande dans le ministère Wellington, 1829-30, mais vota contre le bill de réforme, ce qui l'éloigna pendant quelque temps de la scène politique. Il rentra aux affaires en 1835, plaida la cause du libre échange, longtemps avant la conversion de Robert Peel, et travailla à la grande réforme commerciale de 1846. Il fut alors élevé à la pairie et fit partie du Conseil privé. On lui doit une traduction en vers du *Faust* de Gœthe, d'*Hernani* de Victor Hugo ; il a écrit le *Pèlerinage*, 1842, *Esquisses de la Méditerranée*, 1843 ; de petits poëmes ; l'*Archéologie du Nord*, 1848 ; *Tableaux des événements militaires de l'Italie* en 1848 et 1849. Il a possédé l'une des plus belles galeries de tableaux de l'Angleterre (*Galerie de Bridgewater*), dans l'hôtel qu'il avait fait construire par Barry, 1847-1850.

Empis (Adolphe-Dominique-Florent-Joseph **Simonis-**), littérateur, né à Paris, 1795-1868, fut secrétaire des bibliothèques du roi, chef de division au ministère de la maison du roi, avant 1830 ; déjà il s'était fait connaître par de nombreuses pièces de théâtre. Il entra à l'Académie française en 1847, et fut directeur de la Comédie-Française, de 1856 à 1859 ; il fut alors nommé inspecteur général des bibliothèques. Il a composé des tragédies lyriques : *Sapho*, 1818 ; *Hercule à Trachine*, 1819 ; *Jeanne d'Arc*, 1822 ; *Vendôme en Espagne*, 1823 ; *Romulus ;* — des drames, qui ne manquent pas de hardiesse : *Bothwel*, 1824 ; *un Jeune ménage*, 1838 ; — des comédies, en vers et en prose, dans lesquelles on reconnait de la finesse d'observation : *l'Agiotage ou le métier à la mode*, 1826 ; *Lambert Symnel ou le mannequin politique*, 1827 ; *Jamais à propos*, 1828 ; *la Mère et la fille*, 1830 ; *la Dame et la demoiselle*, 1830 ; *l'Ingénue à la Cour, un Changement de ministère*, 1831 ; *une Liaison*, 1834 ; *Lord Novart*, 1836 ; *Julie ou une séparation*, 1837 ; *l'Héritière ou un coup de partie*, 1844, etc. On a encore de lui *les Femmes de Henri VIII*, drame en 15 tableaux, 1854, 2 vol. in-8°. Onze de ses pièces ont été réunies sous le titre de *Théâtre*, 1840, 2 vol. in-8°.

Encke (Jean-François), astronome allemand, né à Hambourg, 1791-1865, fut élève de Gauss, prit part aux campagnes de 1813 à 1815, puis fut aide-astronome du baron de Lindenau à l'Observatoire de Seeberg, près Gotha. Ses travaux le rendirent célèbre ; il fut nommé directeur adjoint à Gotha, secrétaire de l'Académie des sciences de Berlin, directeur de l'Observatoire, et fut chargé de continuer la publication des *Annuaires astronomiques*, commencée par Bode. Il a déterminé l'orbite de la comète de 1860, la distance de la terre au soleil ; il a conçu l'idée d'un milieu diaphane, répandu partout, qu'il appela l'éther ; il a publié la *Nouvelle méthode pour calculer les perturbations des planètes*, trad. en 1859 par MM. Terquem et Lafon ; depuis 1855, il a entrepris dans le nouvel observatoire de Berlin une série d'observations régulières publiées sous ce titre : *Observations astronomiques faites à Berlin.*

Eötvös (Joseph, baron), littérateur et homme politique Hongrois, né à Bude, 1813-1871, donna de bonne heure deux drames, une tragédie, qui eurent du succès. Avocat, en 1833, il parcourut une partie de l'Europe, et publia *Réforme des prisons*, 1838. Journaliste, il soutint son ami Kossuth, et prit une part active aux luttes de l'époque, tout en s'occupant de littérature ; c'est ainsi qu'il écrivit trois romans populaires, le *Château de cartes*, 1838-41 ; *le Notaire de village*, 1844-46 ; *la Hongrie en* 1514, 1847. Un instant ministre des cultes, en 1848, il se retira bientôt en Bavière, et publia alors : de *l'Egalité des nationalités, de l'Influence des idées du* XIX*e siècle sur l'État et la Société*, 1851. Il revint en Hongrie ; élu député en 1861, il travailla à la conciliation et fut ministre de l'instruction publique et des cultes. En 1869, il fut réélu député, à une grande majorité.

Epagny (Jean-Baptiste-Rose-Bonaventure **Violet d'**), auteur dramatique, né à Gray, 1787-1868, a composé, seul ou en collaboration, des vaudevilles, des comédies, des drames, des opéras comiques, comme *Luxe et indigence, Dominique ou le Possédé, Jacques Clément, les Malcontents*, etc. On lui doit quelques ouvrages littéraires, *les Abus de Paris, la Fille de l'émigré, Molière et Scribe*, etc.

Ericsson (John), ingénieur suédois, né dans le Vermeland, 1803-1869, servit dans le corps des ingénieurs, fut lieutenant dans l'armée suédoise ; puis, se fit connaître par ses inventions ingénieuses. En 1829, il fit une machine à vapeur qui atteignait la vitesse de 50 milles à l'heure ; il passa aux Etats-Unis et y devint bientôt célèbre ; on lui doit une machine à air chaud, avec laquelle il fit marcher un navire de 2,200 tonneaux, sans le secours de la vapeur. Lorsque la guerre civile éclata, il construisit la fameuse batterie du *Monitor*, qui lutta contre le *Merrimac*.

Espagne. — Les Cortès constituantes élues par le suffrage universel ont voté une nouvelle constitution démocratique et établi une régence, le 18 juin 1869. Le peuple est représenté par les Cortès qui forment un congrès élu pour 3 ans (un député par 40,000 hab.) et un Sénat élu pour 12 ans (4 sénateurs par province). Le 16 novembre 1870, les Cortès ont élu le duc d'Aoste, deuxième fils de Victor-Emmanuel, roi d'Italie, comme roi d'Espagne ; il a pris le nom d'Amédée. Depuis cette époque, le roi Amédée a abdiqué, et l'Espagne, sans gouvernement définitif, a été livrée à l'anarchie et surtout aux ravages des Carlistes, qui occupent la Navarre et les provinces Basques. Enfin, au commencement de 1875, le fils d'Isabelle II, Alphonse XII, a été reconnu roi ; mais l'Espagne n'a pas encore de constitution.

Nous avons rectifié, d'après les documents les plus récents, les chiffres de la population des 49 provinces.

Capitaineries	Intendances ou provinces	Population
Catalogne	Barcelone	762,555
	Tarragone	330,395
	Lérida	330,348
	Gérone	325,110
Aragon	Saragosse	421,894
	Huesca	274,623
	Téruel	252,201
Navarre	Pampelune	318,687
Provinces Basques	Vitoria	103,320
	Bilbao	187,926
	Saint-Sébastien	180,743
Vieille-Castille, Léon et Asturies	Burgos	333,360
	Logroño	182,941
	Santander	241,581
	Soria	158,699
	Ségovie	150,812
	Avila	173,219
	Palencia	184,668
	Valladolid	242,384
	Léon	330,092
	Zamora	258,968
	Salamanque	280,870
	Oviedo	610,883
Nouvelle-Castille	Madrid	487,482
	Tolède	342,272
	Guadalajara	208,638
	Cuenca	238,751
	Ciudad-Real	264,649
Galice	La Corogne	630,504
	Lugo	475,836
	Orense	402,796
	Pontevedra	480,145

Capitaineries	Intendances ou provinces	Population
Estramadure	Badajoz	431,922
	Cacérès	302,455
Andalousie	Séville	515,011
	Huelva	196,469
	Cadix	426,499
	Cordoue	382,652
	Jaën	392,100
Grenade	Grenade	485,346
	Alméria	361,553
	Malaga	505,510
Valence et Murcie	Valence	665,141
	Alicante	440,470
	Castellon	292,222
	Murcie	439,067
	Albacète	220,973
Baléares	Palma	289,225
Canaries	Canaries	283,859

La population totale est donc de 16,835.506 habitants.

L'armée, d'après la loi du 29 mars 1870, se composait de 106,000 hommes pour l'armée active et de 110,000 hommes des deux réserves pour l'Espagne; Cuba occupe 60,000 hommes; Porto-Rico, 10.000; les Philippines, 9,000. La flotte, en 1870, comptait 120 bâtiments à vapeur, portant 787 canons, et 3 navires à voiles, armés de 32 canons; 4 bâtiments à vapeur étaient en construction. Il y avait 14,500 marins et 5,500 soldats de marine. Depuis cette époque, il est impossible de donner aucun chiffre, même approximatif.

Esquiros (Henri-Alphonse), littérateur et homme politique français, né à Paris en 1814, mort en mai 1876, débuta par des poésies, les *Hirondelles* (1834), et des romans, le *Magicien* (1837) et *Charlotte Corday* (1840). L'*Évangile du peuple* (1840) lui valut huit mois de prison. Les idées démocratiques et radicales qu'il exposa dans ses trois ouvrages sur les *Vierges martyres*, les *Vierges folles*, les *Vierges sages* (1842) et dans son *Histoire des Montagnards* (1847, 2 vol.), le firent envoyer à l'Assemblée législative par le parti extrême. Exilé après le 2 décembre 1851, il se retira en Angleterre, d'où il envoya à la *Revue des Deux-Mondes* une série d'articles appréciés sur la *Vie anglaise*, et écrivit plusieurs ouvrages : la *Vie future au point de vue socialiste* (1857); la *Morale universelle* (1859); *Itinéraire descriptif et historique de la Grande-Bretagne et de l'Irlande* (1864). En 1871, Esquiros fut élu député, et, en 1876, sénateur par les Bouches-du-Rhône, comme représentant le radicalisme.

États-Unis. — Le recensement de la grande république ne se faisant que tous les dix ans, 1860, 1870, nous croyons devoir donner ici un tableau dont les chiffres diffèrent de ceux du Dictionnaire. Notons que les États-Unis se sont reconstitués depuis la guerre civile et qu'il y a eu des modifications dans les limites des Etats. De plus, deux nouveaux Etats ont été formés en 1875 : Nouveau-Mexique et Colorado.

I. *États de la Nouvelle-Angleterre.*

	Superficie		Population
1. Massachusetts	20,202	kil. carr.	1,457,351 hab.
2. Maine	90,646	—	626,915 —
3. Connecticut	12,301	—	537,454 —
4. Vermont	26,447	—	330,551 —
5. New-Hampshire	24,035	—	318,300 —
6. Rhode-Island	3,582	—	217,353 —
Total	177,014	kil. carr.	3,487,924 hab.

dont 31,700 hommes de couleur.

II. *États du Milieu.*

	Superficie		Population
7. New-York	121,725	kil. carr.	4,374,705 hab.
8. Pennsylvanie	119,155	—	2,906,215 —
9. New-Jersey	21,547	—	906,096 —
10. Maryland	28,811	—	780,894 —
11. Delaware	5,491	—	125,015 —
12. District fédéral	142	—	131,700 —
Total	296,851	kil. carr.	9,858,009 hab.

dont 395,000 hommes de couleur.

III. *États du Sud-Est.*

	Superficie		Population
13. Virginie occident^e.	59,568	kil. carr.	442,014 hab.
14. Virginie	99,328	—	1,225,163 —
15. Caroline du Nord	131,318	—	1,071,404 —
16. Caroline du Sud	88,056	—	705,163 —
17. Georgie	150,214	—	1,195,338 —
18. Floride	153,498	—	187,748 —
Total	681,981	kil. carr.	4,826,830 hab.

dont 1,984,000 hommes de couleur.

IV. *États du Sud.*

	Superficie		Population
19. Kentucky	97,587	kil. carr.	1,321,011 hab.
20. Tennessee	118,099	—	1,258,373 —
21. Alabama	131,363	—	996,992 —
22. Texas	710,554	—	828,640 —
23. Louisiane	107,082	—	726,915 —
24. Arkansas	135,187	—	484,167 —
Total	1,422.003	kil. carr.	6,426,316 hab.

dont 2,198,879 hommes de couleur.

V. *États du Nord-Ouest.*

	Superficie		Population
25. Ohio	103,502	kil. carr.	2,665,002 hab.
26. Illinois	143,506	—	2,538,400 —
27. Missouri	169,250	—	1,721,295 —
28. Indiana	87,562	—	1,680,637 —
29. Iowa	142.561	—	1,191,792 —
30. Michigan	146,202	—	1,184,059 —
31. Wisconsin	139,658	—	1,054,670 —
32. Minnesota	216,336	—	439,706 —
33. Kansas	210,605	—	364,377 —
34. Nebraska	196.819	—	122,177 —
Total	1,556,001	kil. carr.	12,962,931 hab

dont 273,000 hommes de couleur.

VI. *États du Pacifique.*

	Superficie		Population
35. Californie	489,441	kil. carr.	560,223 hab.
36. Orégon	246,750	—	90.923 —
37. Névada	290,301	—	42,491 —
38. Nouveau-Mexique	313,894	—	91,874 —
39. Colorado	270,644	—	39,864 —
Total	1,611,030	kil. carr.	825,375 hab.

Territoires.

	Superficie		Population
1. Arizona	295,030	kil. carrés	9,658 hab.
2. Utah	218,784	—	86,786 —
3. Washington	181,275	—	23,955 —
4. Idaho	225,492	—	15,000 —
5. Montana	372,367	—	20,600 —
6. Dakotah	390,898	—	14,181 —
7. Wyoming	253,506	—	9,118 —
Total	1,935,352	kil. carrés	179,298 hab.
Territoire Indien	178,679	—	? —
Territoire d'Alaska	1,495,380	—	75,000 —

La superficie des États-Unis est donc évaluée à 9,354,296 kil. carrés, et la population à 38,650,000 habitants, dont 4,890,000 hommes de couleur.

On a récemment établi dans l'Union une nouvelle division militaire territoriale qu'il est bon de connaitre.

1° Division de l'Atlantique, dont le quartier général est Philadelphie, comprend 2 départements : celui de l'*Est*, dont le quartier général est New-York (Nouv.-Angleterre, Etats du Centre, les Virginie, Caroline du Nord); — et le département des *Lacs*, dont le quartier général est Détroit (Ohio, Wisconsin, Michigan, Indiana, frontière du N. jusqu'à Ogdensburg).

2° Division du Missouri, dont le quartier général est Chicago, comprend 3 départements : celui de la *Platte*, dont le quartier général est Omaha (Iowa, Nébraska, Utah, Wyoming, la route postale de Fort Sedgwick à Denver, dans le Colorado); — celui du *Missouri*, dont le quartier général est Fort Leavenworth (Missouri, Kansas, Arkansas, Illinois, Territoire Indien, Colorado, Nouveau-Mexique); — celui de *Dakotah*, dont le quartier général est à Saint-Paul (Minnesota, Dakotah, Montana).

3° Division du Sud, dont le quartier général est Louisville, comprend 2 départements: celui du *Sud*, dont le quartier général est Louisville (Caroline du Sud, Georgie, Alabama, Floride, Tennessee, Kentucky, Missisipi); — celui du *Texas*, dont le quartier général est à San-Antonio (Texas, Louisiane).

4° Division du Pacifique, dont le quartier général est à San-Francisco, comprend 3 départements : celui de *Californie*, dont le quartier général est à San-Francisco (Névada, nord de la Californie); — celui de *Colombie*, dont le quartier général est Portland (Orégon, Washington, Idaho, Alaska); — celui d'*Arizona*, dont le quartier général est Drum Barracks en Californie (Arizona, Californie méridionale).

L'armée fédérale régulière doit se composer, en temps de paix, de 32,500 hommes, qui se recrutent par voie d'engagements pour 5 ans ; chaque État a une milice,

plus ou moins bien organisée, comprenant les citoyens valides de 18 à 45 ans.

La flotte, en 1874, comprenait 166 bâtiments, portant 1,264 canons.

Le budget de l'année financière 1874-75 a été de 305,700.000 dollars pour les recettes, et de 319,191,000 dollars pour les dépenses.

La dette totale s'élevait, au 1er juillet 1874, à 2.143.088,241 dollars. — La dette particulière des différents États, comtés et communes, était de 868,677,000 dollars.

La marine marchande, d'après des calculs modérés, comprenait, en juin 1873, 32,672 navires, dont 4.013 à vapeur, d'une contenance de 4,696,000 tonneaux. — Il était entré dans les ports de l'Union (1872-73) 31,645 navires au long cours et 76,475 navires de cabotage; il en était sorti 32,052 au long cours, et 76,801 de cabotage. — L'importation était évaluée, en 1873, à 655 millions de dollars, et l'exportation des produits indigènes à 579 millions.

Il y avait, au 1er janvier 1874, 113,700 kil. de chemins de fer en exploitation, et la longueur des fils télégraphiques était de 265,500 kil.

Europe.— Tableau statistique pour 1874.

I.

États.	Superficie en kil. carrés
1. Russie	5,552,703
2. Suède et Norvége	761,508
3. Autriche-Hongrie	624,045
4. Empire d'Allemagne	540,610
5. France	528,573
6. Espagne	499,963
7. Turquie d'Europe	370,257
8. Grande-Bretagne (avec Malte, Gibraltar, Héligoland)	315,326
9. Italie	296,012
10. Roumanie	120,973
11. Portugal	89,355
12. Grèce	50,123
13. Serbie	43.555
14. Suisse	41,418
15. Danemark	38,209
16. Pays-Bas	32,840
17. Belgique	29,455
18. Monténégro	4,405
19. Luxembourg	2,558
20. Andorre	385
21. Lichtenstein	176
22. Saint-Marin	57
23. Monaco	15
Total pour l'Europe	9,857,300

II.

États.	Population.		Population par kil. carré.
1. Russie	71,174,198	—	13
2. Allemagne	41,060,695	—	74,2
3. France	36,102,921	—	69,1
4. Autriche-Hongrie	35,904,435	—	57,8
5. Grande-Bretagne	32,131,488	—	101,4
6. Italie	26,801,154	—	90,4
7. Espagne	16,262,422	—	33
8. Turquie	9,800,000	—	32
9. Suède et Norvége	6,013,402	—	8
10. Belgique	5,087,105	—	170,5
11. Roumanie	4,500,000	—	32
12. Portugal	3,990,570	—	44,7
13. Pays-Bas	3,674,402	—	112,3
14. Suisse	2,669,147	—	64,4
15. Danemark	1,784,741	—	47,7
16. Grèce	1,457,894	—	32
17. Serbie	1,325,437	—	32
18. Luxembourg	197,528	—	102
19. Monténégro	120,000	—	32
20. Andorre	12,000	—	22
21. Lichtenstein	8,320	—	38
22. Saint-Marin	7.303	—	90
23. Monaco	3,127	—	90
Total pour l'Europe	301,281,000 environ		39,4 p. k. c.

Eustathe, archevêque de Thessalonique, grammairien et rhéteur grec du XIIe s., mort en 1198, d'abord moine, puis maître des requêtes, maître des rhéteurs, diacre, évêque de Myra, devint archevêque de Thessalonique et mérita l'estime des Comnène. On l'a regardé comme l'homme le plus savant de son temps. Il a écrit beaucoup de commentaires sur d'anciens poëtes grecs, des traités théologiques, des homélies, des lettres. Il est surtout connu par son *Commentaire sur l'Iliade et l'Odyssée*, vaste compilation faite d'après les ouvrages des grammairiens de toutes les époques, précieuse par la quantité des matériaux, mais sans méthode, sans choix, diffuse. La meilleure édition, celle de Rome, 1542-1550, 4 vol. in-fol., est très-rare; celle de Froben, Bâle, 1559-60, est en 3 vol. in-fol.; la nouvelle édition de Leipzig, 1825-1828, a 4 vol. gr. in-4°. On a encore d'Eustathe : *Commentaire sur Denys le Périégète*, un *Commentaire sur Pindare*, etc. Tafel a publié les *Opuscula* d'Eustathe, Francfort, 1832, in-4.

Evans (Sir George **de Lacy**), général anglais, né à Moig (Irlande), 1787-1870, entra dans l'armée en 1807, combattit dans l'Inde, contribua à la prise de possession de l'île de France, puis se distingua en Espagne sous Wellington; aux Etats-Unis, à la prise de Washington et à la bataille de la Nouvelle-Orléans; à Waterloo, où il était aide de camp du général Ponsonby. Membre de la Chambre des communes, en 1831, il vota pour la réforme parlementaire. En 1832, il fut chargé d'une mission diplomatique auprès de dom Pedro; en 1835, il commanda la légion étrangère de 10,000 hommes, levée en Angleterre, pour soutenir la reine d'Espagne, Isabelle II; il agit avec vigueur contre les carlistes et fut nommé lieutenant général des armées d'Espagne. Il continua de soutenir au Parlement les mesures libérales; à l'époque de la guerre d'Orient contre la Russie, il commanda la 2e division de l'armée anglaise, comme lieutenant général, se distingua à l'Alma et à Inkermann, reçut les félicitations du Parlement et le titre de baronnet. En 1861, il fut nommé général. On lui doit : *Facts relative to the capture of Washington*, 1829; *Projets de la Russie*, 1828, trad. par M. Gauja.

Evansville, v. de l'État d'Indiana (États-Unis), au S.-O., sur la rive droite de l'Ohio; 23,000 hab.

Everett (Alexandre-Henri), homme d'Etat américain, né à Boston, 1790-1847, accompagna John Quincy-Adams en Russie, 1809, fut chargé d'affaires à La Haye, à Madrid; puis représenta les Etats-Unis en Chine; il mourut à Canton. On a de lui : *Europe, or a general survey of the present situation of the principal powers*, 1822; *New ideas on population*, 1823, trad. en français par Ferry, 1826, pour combattre les doctrines de Malthus; *America, or a general survey of the political situation of the several powers of the western Continent*, 1827; etc., etc.— Son frère, *Edouard Everett*, né à Dorchester (Massachusetts), 1794-1865, pasteur d'une église unitairienne, puis professeur de langue et de littérature grecques à l'université de Cambridge, 1819, visita l'Europe, fut rédacteur en chef de la *North-American Review* et introduisit aux Etats-Unis l'usage des *Lectures* ou conférences, qui lui ont mérité une grande popularité. Il fut membre du congrès de 1824 à 1834, gouverneur du Massachusetts, 1834-37, ambassadeur à Londres, 1841-46, président de *Harvard-College* jusqu'en 1849, secrétaire d'Etat pour les affaires étrangères, 1850-53, etc. Il a été élu correspondant de l'Institut de France en 1858. On a de lui : *Orations and speeches*, 3 vol.; *Importance de l'éducation pratique et des connaissances utiles*, etc.

Eyma (Louis-Xavier), romancier français, né à Saint-Pierre (Martinique), octobre 1816, mort en avril 1876, appartint à l'administration de la marine de 1833 à 1846, et fut chargé ensuite de missions scientifiques aux Antilles et dans l'Amérique du Nord, qui lui permirent non-seulement de se signaler par d'excellents rapports sur l'instruction primaire dans ces pays, mais aussi de trouver un cadre pour les nombreux romans qu'il écrivit : les *Femmes du Nouveau-Monde* (1853, 2 vol.); le *Roi des Tropiques* (1854); les *Peaux-Rouges* (1854); les *Peaux-Noires* (1856); le *Roman de Flavio* (1862); les *Poches de mon parrain* (1863); la *Chasse à l'esclave* (1866), etc. Xavier Eyma fut collaborateur de la *Liberté*, de l'*Époque*, secrétaire du *Figaro*, fondateur du *Journal de Nice* où il s'était retiré; il donna quelques vaudevilles sous le pseudonyme d'*Amey* et s'occupa de questions économiques et financières, comme rédacteur du *Journal des actionnaires* et auteur de brochures, comme : *De la circulation des Coupons à revenu fixe* (1855).

F

Fabregat (Le P. Lino), écrivain mexicain, mort au commencement du XIXe siècle, de l'ordre des Jésuites, a particulièrement étudié les manuscrits aztèques, et il a écrit, en italien, un précieux manuscrit, qui existe au Vatican : *Esplicazione delle figure hieroglifiche del codice Borgiano Messicano, dedicata all' eccellentissimo e reverendissimo principe el signore cardinale Borgia*, in-fol.

Fall-River, v. de l'État de Massachusetts (États-Unis) ; 27,000 hab.

Faraday (Michel). Ce grand physicien anglais, 1794-1867, s'est principalement occupé de l'électricité dans ses rapports avec le magnétisme, la chaleur et la lumière. Parmi ses nombreux ouvrages, on cite : *Recherches expérimentales sur l'électricité*, 1855 ; *Mémoires sur une classe particulière de figures acoustiques et sur les formes qu'affectent les fluides en vibration sur des surfaces élastiques, etc.; Vie de sir Humphrey Davy.*

Feillet (Alphonse), littérateur, né à la Ferté-Macé (Orne), 1824-1872, fut un instant professeur d'histoire au lycée Bonaparte, puis se livra surtout à l'éducation des jeunes filles, pour lesquelles il écrivit un grand nombre de résumés, de livres d'histoire et de littérature, etc. Il publia beaucoup d'articles dans la 2e édition de la *Biographie universelle*, dans le *Dictionnaire de la Conversation*, et dans plusieurs recueils littéraires. Son livre le plus connu, et vraiment intéressant, a pour titre : *la Misère au temps de la Fronde et Saint-Vincent de Paul*, 1862, in-8°.

Faustin Ier. V. Soulouque.

Féniens (Société des), association fondée par des Irlandais émigrés en Amérique, au XIXe siècle ; elle a pour but de soustraire l'Irlande au joug de l'Angleterre et de fonder une république irlandaise. Son nom vient, dit-on, des Phéniciens, qui auraient jadis colonisé l'Irlande, ou du *phénix*, symbole de la renaissance du pays. Dans ces dernières années, les Féniens, soutenus par les sympathies et l'argent des Irlandais d'Amérique, ont à plusieurs reprises troublé l'Irlande, et même plusieurs villes d'Angleterre ; le gouvernement anglais a eu recours aux mesures les plus rigoureuses pour réprimer ou punir ces tentatives d'insurrection.

Fétis (François-Joseph), compositeur belge, né à Mons, 1784-1871, fils d'un organiste, composait déjà, dès l'âge de 15 ans ; il étudia au Conservatoire de Paris, voyagea en Allemagne, en Italie, employa treize années à revoir tout le chant de l'Église romaine, et, après avoir perdu et refait sa fortune, fut nommé professeur au Conservatoire de Paris, 1818 ; il publia alors un *Traité du contrepoint et de la fugue*. En 1827, il fonda la *Revue musicale* ; en 1833, il devint directeur du Conservatoire de Bruxelles, puis fut élu, en 1845, membre de l'Académie de Belgique. Il a écrit beaucoup de musique pour l'église, le chant, les instruments ; ses opéras comiques, *l'Amant et le mari, la Vieille*, eurent beaucoup de succès à Feydeau. Il est surtout connu par ses travaux littéraires sur la musique : *Méthode des méthodes de piano, Solféges progressifs, Musique mise à la portée de tout le monde, Traité complet de la théorie et de la pratique de l'harmonie*, et surtout *Biographie universelle des musiciens et Bibliographie générale de la musique*, 8 vol. in-4°. En 1864, Meyerbeer le chargea, par son testament, de mettre à la scène son opéra de *l'Africaine*.

Fézensac (Raymond-Emery-Philippe-Joseph **de Montesquiou**, duc de), général, né à Paris, 1784-1867, soldat à vingt ans, conquit tous ses grades sur le champ de bataille, et fut nommé général de brigade à la fin de la campagne de Russie. Il fut comblé d'égards par Louis XVIII, et devint lieutenant général. En 1832, il fut nommé pair de France ; en 1838, il fut ambassadeur à Madrid. Il a publié un livre intéressant : *Journal de la campagne de Russie en* 1812, in-8°, 1850.

Flourens (Marie-Jean-Pierre), célèbre physiologiste, né en 1794 à Maureilhan (Hérault), mort en 1867. Élève d'un ancien professeur de rhétorique chez les Oratoriens, il avait fait d'excellentes études ; le goût des belles-lettres et l'admiration enthousiaste de la supériorité intellectuelle, qui lui avaient été inspirés de bonne heure, donnèrent beaucoup de sérieux à sa jeunesse et devinrent l'aiguillon qui l'anima au travail. Dès l'âge de dix-neuf ans, il était reçu docteur à la faculté de médecine de Montpellier. De Candolle, qui avait été l'un de ses professeurs, l'adressa à Cuvier. Celui-ci lui ouvrit les collections du Muséum et sa bibliothèque. Bientôt il devint un des rédacteurs de la *Revue encyclopédique*. En 1821, il fit à l'Athénée une suite de leçons sur la *théorie des sensations* qui furent fort remarquées. Dès 1822, il présenta à l'Académie des sciences un premier mémoire de *Physiologie expérimentale sur les propriétés et les fonctions du système nerveux*. Ce travail, fort encouragé dès le début par Cuvier, se déroula en une suite de *Mémoires* dont la hardiesse dans la conception et la profondeur dans les vues étonnèrent le monde savant, classèrent de suite le jeune expérimentateur et lui valurent durant plusieurs années les couronnes de l'Académie. Cuvier lui confia la suppléance de son enseignement, soit au Collége de France, soit au Muséum. En 1828, il fut élu membre de l'Académie des sciences; puis, successivement, il devint professeur au Muséum d'histoire naturelle, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences (section des sciences physiques), membre de l'Académie française, professeur au Collége de France. En 1850, il fut désigné par l'Institut pour le représenter au Conseil supérieur de l'instruction publique. En 1838, l'arrondissement de Béziers l'avait envoyé à la Chambre des députés. En 1846, il avait été élevé à la pairie.

Considéré comme physiologiste, Flourens a rendu à la science d'éminents services. Jusqu'à lui le cerveau n'avait été étudié que dans sa masse, et la science admettait que toutes ses parties servaient aux mêmes fonctions. La sagacité profonde dont Flourens était doué lui découvrit une voie nouvelle. Il institua une suite d'expériences aussi ingénieuses que délicates au moyen desquelles il parvint à reconnaître les divisions de cet organe et à classer dans chacune d'elles la fonction qui lui est propre. La *masse cérébrale* se divise en quatre parties principales : la *moelle allongée*, siége du principe moteur de la respiration ; les *tubercules bijumeaux*, siége de la vision ; le *cervelet*, siége de la coordination des mouvements de locomotion ; les *lobes* ou *hémisphères cérébraux* (*cerveau* proprement dit), siége des perceptions et des volitions, en un mot, de l'*intelligence*. Ce merveilleux démêlement de l'un des problèmes les plus ardus que se soit posés l'esprit humain, annoncé dès 1822 dans ses premiers résultats, est resté la pensée constante de Flourens et a occupé toute sa vie. Chacun des ouvrages philosophiques qu'il a publiés dénote un pas fait dans la voie des déductions ; elles deviennent de la plus haute portée et dévoilent toute la puissance de la méthode expérimentale. Appliquant cette même méthode à la question philosophique des *forces de la vie*, il l'éclaire d'une vive lumière. Ses expériences sur les os, sur leur accroissement, sur la régénération de la substance osseuse par la membrane qui l'enveloppe, par le périoste, démontrent et la mutation continuelle de la matière et la persistance constante de la forme. Cette mutation continuelle est tout le secret, tout le mécanisme intime et profond de la formation et du développement des os. « Tout l'être paraît et disparaît ainsi, se fait et se défait, et une seule chose reste, celle qui fait et défait, celle qui produit et détruit, c'est-à-dire la *force* qui vit au milieu de la matière et qui la *gouverne*. » Il reconnaît dans la vie des *forces*, qui en *gouvernent la matière*, des *forces* qui en maintiennent la *forme*, et des *forces* qui mettent l'être vivant en rapport avec le monde extérieur. Il appelle *vie* les deux premiers de ces ordres de forces, et le troisième *intelligence*. Flourens, habile écrivain, sut exposer avec un bon sens parfait et dans un style frappant de précision et de clarté les sujets les plus élevés de la science. De là un merveilleux succès et le sym-

pathique entraînement qui accueillit une série de petits volumes philosophiques publiés par lui, heureuse initiation aux secrets de la science et aux progrès réels pour le public instruit.

Les principaux ouvrages de Flourens sont : *Recherches physiques sur l'irritabilité et la sensibilité*, 1822, travail qui fut l'objet d'un beau rapport de Cuvier ; *Note sur la délimitation de l'effet croisé dans le système nerveux*, 1823; *Mémoire sur les fonctions spéciales des diverses parties qui composent la masse cérébrale; Recherches sur les propriétés et les fonctions du grand sympathique; Recherches sur les conditions fondamentales de l'audition*, 1824, etc., etc.; *Recherches expérimentales sur les propriétés et les fonctions du système nerveux dans les animaux vertébrés*, 1824 ; *Expériences sur le système nerveux*, 1825; de nombreux et savants *Mémoires* dans le *Recueil* de l'Académie des sciences, 1825-32 ; *Cours sur la génération, l'ovologie et l'embryologie*, 1836; *Recherches sur le développement des os et des dents*, 1842; *Anatomie générale de la peau et des membranes muqueuses*, 1843; *Mémoires d'anatomie et de physiologie comparées*, 1844; *Théorie expérimentale de la formation des os*, 1847 ; *Cours de physiologie comparée; De l'ontologie ou étude des êtres*, 1855, etc., etc. Il a publié depuis 1841 une série de volumes sur la philosophie des sciences, qui ont surtout contribué à populariser son nom comme écrivain : *Analyse raisonnée des travaux de G. Cuvier*, 1841, in-12; *Buffon, histoire de ses idées et de ses travaux*, 1844, in-12 ; *De l'instinct et de l'intelligence des animaux*, 1841, in-12 ; *Examen de la phrénologie*, 1842, in-12 ; *Fontenelle, ou de la philosophie moderne relativement aux sciences physiques*, 1847, in-12 ; *Histoire de la découverte de la circulation du sang*, 1854, in-12 ; *De la longévité humaine et de la quantité de vie sur le globe*, 1854, in-12 ; etc., etc. Il a publié une édition annotée des *Œuvres de Buffon avec la nomenclature Linnéenne et la classification de Cuvier*, 1853-55 ; et, comme secrétaire de l'Académie des sciences, a prononcé les *Eloges historiques* d'un grand nombre de savants illustres: *G. et F. Cuvier, Chaptal, Laurent de Jussieu, La Billardière, De Candolle, Dupetit-Thouars, Blumenbach, Geoffroy Saint-Hilaire, de Blainville, Léopold de Buch*, etc. Il a été l'un des rédacteurs du *Journal des Savants*.

Forcade la Roquette (Jean-Louis-Victor-Adolphe de), né à Paris, 1820-1874, frère utérin du maréchal de Saint-Arnaud, avocat à la Cour royale, docteur en droit, devint maître des requêtes au Conseil d'État en 1852, directeur général des forêts en 1857, directeur général des douanes et conseiller d'État, en 1859. Il remplaça M. Magne au ministère des finances, du 28 novembre 1860 au 12 novembre 1861 ; il entra alors au Sénat ; puis, en 1863, devint vice-président du conseil d'État. Ministre de l'agriculture, des travaux publics et du commerce, 1867; ministre de l'intérieur à la fin de cette année, il défendit avec talent devant le Corps législatif toutes les mesures relatives aux élections et surtout le système des candidatures officielles. Après le message impérial de juillet 1869, il se montra de plus en plus favorable à la politique libérale et parlementaire. Avec 1870 finit le rôle politique de M. de Forcade.

Fortin (Charles), paysagiste, né à Paris, 1815-1865, élève de Camille Roqueplan, a conquis une place distinguée parmi les artistes contemporains par ses scènes d'intérieur et par ses paysages bretons.

Foucault (Jean-Bernard-Léon), physicien, né à Paris, 1819-1868, fils d'un libraire-éditeur, étudia d'abord la médecine, tout en s'occupant par goût de physique, et de l'invention nouvelle du daguerréotype. Ses travaux sur la lumière le rapprochèrent de M. Donné, dont il prépara pendant trois ans le cours de microscopie médicale, et de M. Fizeau, connu par ses études d'optique. Il résolut dès lors plusieurs problèmes importants, inventa l'appareil illuminateur, pour substituer la lumière électrique à celle du soleil, 1844, le régulateur électro-magnétique, 1846, et fit faire de grands progrès à la photographie et à ses applications scientifiques; en beaucoup de points il compléta les belles recherches de Fresnel. Encouragé par Arago, il imagina un ingénieux appareil pour prouver la nature vibratoire de la lumière. Non moins perspicace dans les questions de mécanique, il trouva le moyen de démontrer le mouvement de rotation du globe par le pendule oscillant librement dans l'espace, brillante découverte qui marque un progrès considérable dans la science ; l'invention du gyroscope fut une autre application du pendule. Ces travaux et d'autres recherches sur le magnétisme, la chaleur, les corps magnétiques, lui valurent la grande médaille de Copley et le titre de physicien de l'Observatoire, 1855. Il devint membre de l'Académie des sciences en 1865. Une partie de ses mémoires ont été insérés dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*. Depuis 1845 il rédigeait avec talent, dans le *Journal des Débats*, le bulletin scientifique. Le ministre de l'instruction publique a chargé une commission de publier ses *Œuvres inédites*.

Foucher (Victor-Adrien), magistrat, né à Paris, 1802-1866, substitut à Alençon, en 1825, procureur du roi à Argentan, 1827, avocat général à la Cour de Rennes, en 1829, fut directeur général des affaires civiles en Algérie, 1845. Conseiller à la Cour royale de Paris, en 1847, il devint membre de la Cour de cassation, en 1850. On lui doit : *de l'Administration de la justice militaire en France et en Angleterre*, 1825; *de la Législation en matière d'interprétation des lois en France*, 1834, in-8° ; *Commentaire des lois de 1858, relatives aux justices de paix et aux tribunaux de première instance*, 1859 ; *Commentaire sur le Code de justice militaire*, 1858 ; les *Assises du royaume de Jérusalem*, 2 vol. in-8°, 1839 ; *le Suffrage universel et la loi du 31 mai 1850*; *les Bureaux arabes en Algérie*, 1858; *du Mouvement des études historiques et philologiques en province, depuis le rétablissement de l'empire*, 1863, in-8° ; etc., etc. Il a dirigé, depuis 1833, l'importante *Collection des lois civiles et criminelles des États modernes*, et a collaboré à plusieurs recueils de jurisprudence et de littérature.

Fould (Achille), financier et homme politique, né à Paris, 1800-1867, fils d'un riche banquier israélite, fut élevé dans la pratique des affaires, et fut associé à son frère *Benoît*, dans la maison de banque Fould-Oppenheim. Il se livra aussi, en amateur, à l'étude des beaux-arts. Député des Hautes-Pyrénées, en 1842, il soutint le ministère Guizot, et acquit une véritable autorité en matière de finances et d'économie politique. Membre des Assemblées constituante et législative, il eut la confiance de la majorité, paya souvent de sa personne et fut plusieurs fois ministre des finances sous la présidence de Louis-Napoléon ; il contribua à rétablir le crédit et introduisit une amélioration sensible dans toutes les branches des services financiers. Démissionnaire le 25 janvier 1852, à la suite du décret au sujet des biens de la famille d'Orléans, il fut nommé sénateur, puis ministre d'État. Il a dirigé les travaux de l'Exposition universelle de 1855, l'achèvement du nouveau Louvre, a encore été ministre des finances, de 1861 à 1867, et, en 1857, fut élu membre libre de l'Académie des beaux-arts. — Son frère aîné, *Benoît Fould*, 1792-1858, chef d'une maison de banque, a été député de 1834 à 1848, et est resté dévoué à la famille d'Orléans.

Fournet (Victor), géologue, né à Paris, 1801-1869, dirigea les mines de Pontgibaud, puis, reçu docteur ès sciences, fut nommé professeur de minéralogie et de géologie à la Faculté des sciences de Lyon, 1834. Il fut membre correspondant des Académies des sciences de Paris et de Turin. Comme géologue, il a fait des travaux importants sur la distribution des terrains houillers de France ; il a fait faire de grands progrès à la minéralogie, à la métallurgie et à la météorologie. Il a publié un grand nombre de mémoires dans la plupart des recueils scientifiques de l'époque.

Foyatier (Denis), sculpteur, né à Bussière (Loire), 1793-1863, étudia à Lyon, puis à Paris, sous Lemot, et débuta par un *Jeune Faune*, en 1819. Parmi ses œuvres remarquables on cite : une *Amaryllis*, *Spartacus*, la *Jeune Fille au Chevreau*, la *Siesta*, *Sainte Cécile*, un groupe d'*Apôtres* (à la Madeleine), *Jeanne d'Arc* (à Orléans), *Cincinnatus* (aux Tuileries), des statues à Versailles, etc.

France. — Les terribles événements de 1870-71 ont singulièrement modifié la situation tout entière de ce pays. La France se réorganise. Dans l'état troublé et transitoire où elle se trouve, on ne peut guère s'occuper de statistique. Quelques indications nous paraissent cependant indispensables.

1° Histoire. — Après les catastrophes d'août et de septembre 1870, le gouvernement impérial est renversé, 4 septembre 1870, et la République est proclamée sous le nom de Gouvernement de la défense nationale. Paris est investi par les Allemands, le 19 septembre. La délégation du gouvernement, établie à Tours, puis transportée à Bordeaux, le 5 décembre, s'efforce vainement d'organiser des armées pour débloquer la capitale.

Strasbourg succombe, l'armée de Metz capitule (27 octobre); l'armée de la Loire, après le combat heureux de Coulmiers, 9 novembre, est forcée d'abandonner Orléans, le 4 décembre; elle se retire derrière le fleuve et se divise en deux masses séparées qui forment l'armée de l'Est sous Bourbaki et l'armée de l'Ouest sous Chanzy. Le général Chanzy est forcé de se replier sur Vendôme, sur le Loir, sur le Mans; les combats du 6 au 12 janvier 1871 le rejettent sur la Mayenne. L'armée de l'Est essaye vainement de dégager Belfort; Bourbaki est repoussé sur Besançon, sur Pontarlier, et son armée passe en Suisse, 1er février. Les sorties de l'armée de Paris n'ont pas eu de résultats suffisants; la ville est bombardée du 5 au 26 janvier. Un armistice est signé à Versailles, le 28 janvier. Une assemblée nationale est élue, le 8 février; elle se réunit à Bordeaux, le 12; elle nomme M. Thiers chef du pouvoir exécutif de la République française, le 17; les préliminaires de paix sont signés à Versailles, le 26; l'Assemblée vote la paix, le 1er mars.

Le 18 mars, l'insurrection, dite de la Commune, éclate à Paris; le gouvernement s'établit à Versailles; la Commune s'organise le 28. La lutte s'engage le 2 avril. Le 21 mai, les troupes du gouvernement pénètrent dans Paris; la Commune est vaincue, après une semaine de luttes. Les Tuileries, l'Hôtel-de-Ville, le Palais-Royal, les palais de la Légion d'honneur et du Conseil d'État, le Ministère des finances, le Palais de Justice (en partie), etc., etc., sont incendiés par les insurgés. M. Thiers est déclaré par l'Assemblée président de la République, 21 août 1871.

Par le traité de Francfort-sur-le-Mein (10 mai 1871) et par les conventions additionnelles du 12 octobre, la France a dû céder à l'Allemagne le département du Bas-Rhin; dans le Haut-Rhin, les arrondissements de Colmar et de Mulhouse, moitié de celui de Belfort; dans les Vosges, le canton de Schirmeck, sauf Raon-sur-Plaine, 7 communes du canton de Saales; dans la Meurthe, presque tout l'arrondissement de Sarrebourg, celui de Château-Salins; enfin la plus grande partie du département de la Moselle; en tout, 14,516 kil. carrés et 1,598,346 habitants.

La superficie de la France est d'environ 528,540 kil. carrés, et la population de 36,594,840 habitants.

Il n'y a plus que 86 départements; le département de Meurthe-et-Moselle réunit les parties restantes de la Meurthe et de la Moselle (V. au supplément Meurthe-et-Moselle). L'arrondissement de Belfort, reste du Haut-Rhin, a 608 kil. carrés et près de 57,000 hab.

La frontière de l'Est suit maintenant une ligne, qui sépare de l'Alsace-Lorraine les départements de la Meuse, de Meurthe-et-Moselle, des Vosges, l'arrondissement de Belfort; de là elle regagne l'ancienne frontière suisse. Cette ligne commence à l'E. de Longwy, passe entre Audun et Fontoy; entre Briey et Moyeuvre; entre Conflans et Auboué; entre Mars-la-Tour et Gorze; entre Anneville et Corny; Pont-à-Mousson, Nomény et Louvigny; Arraye, Bey et Château-Salins; Moncel et Vic, Moyenvic; Paroy et La Garde; Lunéville et Réchicourt; Blamont, Cirey et Saint-Quirin; Baccarat et Schirmeck; Senones, Saint-Dié et Saales, Sainte-Marie-aux-Mines; Fraize et La Poutroye; Le Vallin, Gérardmer et Munster; Voutron et Kreuth; Bussang, Saint-Maurice et Thann; Giromagny et Massevaux; Belfort et Dannemarie; Delle et Ferrette.

L'Assemblée nationale se compose de 738 députés, dont 6 pour l'Algérie et 9 pour les autres colonies.

Les dépenses de 1871 s'élèvent à 3,193 millions, les recettes ordinaires et extraordinaires s'élèvent à 3,146 millions. La dette publique dépassera 20 milliards. Le budget de 1875 est évalué à 2,584,000,000. La dette publique s'élève à 23,293,000,000. Les charges résultant de la guerre de 1870-71 s'élèvent à 9,287,882,000 francs.

La perte de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine a nécessairement apporté des changements dans nos divisions administratives. Ainsi il n'y a plus de 6e division militaire, plus d'évêchés français de Strasbourg et de Metz, plus d'Académie de Strasbourg, plus de Cour d'appel de Colmar; la Cour d'appel de Metz a été supprimée et fondue dans celle de Nancy; l'École d'application de Metz a été transférée à Fontainebleau.

L'un des changements les plus récents est celui du mois d'août 1874, qui divise la France en 18 régions militaires, dont voici l'étendue, avec les chefs-lieux:

1re Région, chef-lieu Lille, comprenant les départements du Nord et du Pas-de-Calais.

2e Région, chef-lieu Amiens, comprenant les départements de l'Aisne, de l'Oise, de la Somme, de Seine-et-Oise (arrondissement de Pontoise), de la Seine (cantons de Saint-Denis et de Pantin, 10e, 19e, 20e arrondissements de Paris).

3e Région, chef-lieu Rouen, comprenant les départements de la Seine-Inférieure, du Calvados, de l'Eure, et de Seine-et-Oise (arrondissements de Mantes et de Versailles) et de la Seine (cantons de Courbevoie et de Neuilly, 1er, 7e, 8e, 9e 15e 16e, 17e, et 18e arrondissements de Paris).

4e Région, chef-lieu Le Mans, comprenant les départements d'Eure-et-Loir, de la Mayenne, de l'Orne, de la Sarthe, de Seine-et-Oise (arrondissement de Rambouillet) et de la Seine (cantons de Villejuif et de Sceaux, 4e, 5e, 6e, 13e et 14e arrondissements de Paris).

5e Région, chef-lieu Orléans, comprenant les départements du Loiret, de Loir-et-Cher, de Seine-et-Marne, de l'Yonne, de Seine-et-Oise (arrondissements d'Étampes et de Corbeil) et de la Seine (cantons de Charenton et de Corbeil, 2e, 3e, 11e et 12e arrondissements de Paris).

6e Région, chef-lieu Chalons-sur-Marne, comprenant les départements des Ardennes, de l'Aube, de la Marne, de Meurthe-et-Moselle, de la Meuse et des Vosges.

7e Région, chef-lieu Besançon, comprenant les départements de l'Ain, du Doubs, du Jura, de la Haute-Marne, du Haut-Rhin, de la Haute-Saône et du Rhône (canton de Neuville, 4e et 5e arrondissements de Lyon).

8e Région, chef-lieu Bourges, comprenant les départements du Cher, de la Côte-d'Or, de la Nièvre, de Saône-et-Loire et du Rhône (arrondissement de Villefranche).

9e Région, chef-lieu Tours, comprenant les départements de Maine-et-Loire, d'Indre-et-Loire, de l'Indre, des Deux-Sèvres et de la Vienne.

10e Région, chef-lieu Rennes, comprenant les départements des Côtes-du-Nord, de la Manche et d'Ille-et-Vilaine.

11e Région, chef-lieu Nantes, comprenant les départements du Finistère, de la Loire-Inférieure, du Morbihan et de la Vendée.

12e Région, chef-lieu Limoges, comprenant les départements de la Charente, de la Corrèze, de la Creuse, de la Dordogne et de la Haute-Vienne.

13e Région, chef-lieu Clermont-Ferrand, comprenant les départements de l'Allier, de la Loire, du Puy-de-Dôme, de la Haute-Loire, du Cantal et du Rhône (cantons de l'Arbresle, Condrieu, Limonest, Mornans, Saint-Symphorien, Saint-Laurent, Vaugneray).

14e Région, chef-lieu Grenoble, comprenant les départements des Hautes-Alpes, de la Drôme, de l'Isère, de la Savoie, de la Haute-Savoie et du Rhône (cantons de Givors, Saint-Genis-Laval, Villeurbanne, 1er, 2e, 3e et 6e arrondissements de Lyon).

15e Région, chef-lieu Marseille, comprenant les départements des Basses-Alpes, des Alpes-Maritimes, de l'Ardèche, des Bouches-du-Rhône, de la Corse, du Gard, du Var et de Vaucluse.

16e Région, chef-lieu Montpellier, comprenant les départements de l'Aude, de l'Aveyron, de l'Hérault, de la Lozère, du Tarn et des Pyrénées-Orientales.

17e Région, chef-lieu Toulouse, comprenant les départements de l'Ariége, de la Haute-Garonne, du Gers, du Lot, du Lot-et-Garonne et de Tarn-et-Garonne.

18e Région, chef-lieu Bordeaux, comprenant les départements de la Charente-Inférieure, de la Gironde, des Landes, des Basses-Pyrénées et des Hautes-Pyrénées.

Chacune de ces régions renferme huit subdivisions.

François-Joseph (Archipel de l'Empereur). Situé dans l'Océan glacial arctique, il a été découvert par l'expédition autrichienne du *Tégéthoff*, 1872-1873, entre 81° et 83° lat. N. Ce sont des terres élevées, couvertes d'énormes glaciers, à l'E. du Spitzberg; on les a désignées par les noms de *Terre de l'Empereur François-Joseph*, *Terre de Wilczek*, à l'E., *Terre de Zichy*, à l'O.; puis, après un long détroit qui sépare ces deux dernières îles, on a vu la *Terre du Prince-Rodolphe*, la *Terre de Petermann* et la *Terre du Roi-Oscar*, qui semblent se prolonger jusqu'au 83°.

Freiligrath (Ferdinand), poëte lyrique allemand, né à Detmold, 1810-1876, destiné au commerce, attira l'attention par quelques essais poétiques, publiés dès 1833. Il revint de Hollande en Allemagne, 1837, publia de nouvelles poésies et obtint du roi de Prusse une pension de 1500 francs en 1842. Mais il se laissa bientôt entraîner par la passion politique, et écrivit, dans sa *Profession de foi*, plusieurs pièces qui le firent exiler. Il se retira en Suisse, puis à Londres; la révolution de 1848 le ramena en Allemagne et il fut l'un des chefs du

parti démocratique de Düsseldorf ; mais la réaction de 1849 le força de se réfugier de nouveau à Londres. On a de lui surtout : *Poésies*, *Quelques gerbes*, 1849 ; l'*Odéon du Rhin*, 1849 ; l'*Annuaire du Rhin*, la *Westphalie romantique ; Charles Immermann, en souvenir de lui ; Nouvelles poésies politiques et sociales, etc.* Il a traduit plusieurs des œuvres poétiques de Victor Hugo.

Frœschwiller, commune du canton de Woerth, à 27 kil. de Wissembourg, dans la Basse-Alsace (jadis Bas-Rhin) ; défaite des Français, août 1870.

Fromentin (Eugène), peintre, né à la Rochelle, 1820-1876, élève de L. Cabet, voyagea en Orient et alla surtout visiter en Algérie les pays du soleil et de la couleur. Il en remporta une grande quantité de dessins et de notes, qui lui servirent à peindre une foule de *Sites algériens* et d'*Épisodes de la vie arabe*, dans lesquels on admire surtout le sentiment de la couleur et la vérité de la composition. Fromentin était aussi un écrivain distingué et ses ouvrages eurent un véritable succès, surtout les derniers : *Visites artistiques*, *Simples pèlerinages*, *Une année dans le Sahel*, *Une année dans le Sahara* et les *Maîtres d'autrefois*. On lui doit aussi d'autres ouvrages, plus spécialement littéraires ; son roman de *Dominique* fut très-apprécié.

Fuad-Mehemed-Pacha, homme d'État et écrivain turc, né à Constantinople, 1814-1869, fils d'un poëte célèbre, Izzet-Effendi, reçut une éducation littéraire, étudia la médecine, fut même médecin de l'Amirauté sur la flotte de Tahir-Pacha, 1834 ; puis entra dans la diplomatie, et, après de sérieuses études, fut premier secrétaire de l'ambassade de Londres en 1840. Nommé directeur du bureau de traduction en 1843, il fut chargé de missions importantes auprès de la reine d'Espagne, puis auprès de dona Maria ; il s'en acquitta avec la plus grande habileté, et eut dès lors une véritable réputation. Grand référendaire du divan impérial, il fut chargé de nouvelles missions dans les Principautés Danubiennes, 1848, à Saint-Pétersbourg, 1850, en Egypte, 1852 ; il fut ensuite ministre de l'intérieur, puis des affaires étrangères, se montra hostile aux prétentions de la Russie, et, offensé par le prince Menschikoff, donna sa démission. En 1854, il étouffa une insurrection des Grecs d'Epire, fut nommé membre du conseil du Tanzimat, et redevint ministre des affaires étrangères, 1855. Il a pris part au Congrès de Paris, 1856, au hatti-chérif du 18 février, a fait construire des phares et des télégraphes, a réprimé les violences exercées contre les chrétiens de Syrie, 1860 ; puis a été ministre de la guerre jusqu'à sa mort. Il a publié des *Poésies* et une *Grammaire ottomane ;* il a fait partie de l'Académie des sciences et belles-lettres de Constantinople, depuis sa fondation, 1851.

G

Gabourd (Amédée), littérateur, né vers 1805, mort en 1867, a rédigé plusieurs journaux et a été chef de bureau au ministère de l'intérieur. Il a écrit dans le sens monarchique et ultramontain : *Histoire de France*, 1839-1840, 5 vol. in-12 ; *Histoire de Louis XIV*, 1844 ; — *de Napoléon*, 1845 ; — *de la Révolution et de l'Empire*, 1846-1851, 10 vol. in-8° ; *Histoire de saint Pierre*, 1867. Il a composé une nouvelle *Histoire de France depuis les origines gauloises jusqu'à nos jours*, en 20 vol. ; une *Histoire de Paris depuis les temps les plus reculés*, 5 vol., 1863-1864 ; une *Histoire contemporaine depuis 1830 jusqu'à nos jours*, 7 vol., 1864-1867.

Garde des sceaux. Sous les Mérovingiens, on appelait *référendaire* le ministre qui était chargé de garder le sceau royal ; plus tard ce fut l'une des plus importantes fonctions du *chancelier*. C'est au xvie siècle, que l'on créa un garde spécial des sceaux ; Etienne Poucher eut ce titre pendant la maladie du chancelier Jean de Gannay, sous Louis XII. Plus tard, il y eut des gardes des sceaux, surtout quand le chancelier était disgracié ou exilé. Il avait le même costume que lui, siégeait immédiatement après lui dans le conseil, et aux *Te Deum* se tenait à sa gauche ; les fonctions de chancelier étaient inamovibles, celles du garde des sceaux étaient temporaires. La charge de garde des sceaux, rétablie en 1815, a depuis été réunie au ministère de la justice. — Il y avait encore des *gardes des sceaux* près des cours souveraines, des présidiaux et des princes. V. Denis Godefroi, *Histoire des gardes des sceaux*, Paris, 1688.

Garnier (Marie-Joseph-François, dit Francis), né à Saint-Etienne, 1839-1873, officier de marine, fit les campagnes de Chine et de Cochinchine, fut chargé en 1863 de l'administration de Cholen, et publia, en 1864, la *Cochinchine française*. Il accompagna le capitaine de frégate de Lagrée dans sa mission scientifique du Mékong, et, après la mort du chef de l'expédition, la dirigea dans le Yunnan chinois, vers Shang-hai ; c'est sous ses yeux que fut rédigée et publiée la *Relation* de ce voyage remarquable. En 1870-1871, il se distingua pendant le siége de Paris. Il reçut les plus belles récompenses des sociétés de géographie de Paris, de Londres et du congrès géographique international d'Anvers. Il avait entrepris un grand voyage d'exploration pour pénétrer par le Tonkin dans la Chine du S.-O. et dans le Thibet, lorsqu'il fut tué en combattant les rebelles du Tonkin, après s'être emparé hardiment de Kécho.

Gaume (Jean-Joseph), théologien et littérateur, né à Fuans (Doubs), 1802-1869, fut professeur de théologie, directeur du petit séminaire de Nevers, chanoine, vicaire général du diocèse, etc. Il fut nommé par Pie IX, en 1854, prélat romain et protonotaire apostolique. Il a composé un grand nombre d'ouvrages de religion et d'éducation : *du Catholicisme dans l'éducation*, 1835 ; *Manuel des confesseurs*, 1854 ; *Catéchisme de persévérance*, 1854 ; *Histoire de la société domestique*, 2 vol. in-8°, 1854 ; *les Trois Rome*, 4 vol. in-8°, 1857 ; *la Révolution*, 12 vol. in-8°, 1856 ; etc., etc. Il a réclamé l'introduction dans l'enseignement secondaire de l'étude des Pères de l'Eglise, et a publié pour soutenir ses opinions de nombreux pamphlets : *le Ver rongeur des sociétés modernes*, 1851 ; *Lettres sur le paganisme dans l'éducation*, 1852 ; *Bibliothèque des classiques chrétiens, latins et grecs*, 30 vol. in-12, 1852-55 ; *Poëtes et prosateurs profanes complétement expurgés*, 2 vol. in-12, 1857, etc.

Gauthier (Pierre), architecte, né à Troyes, 1790-1855, élève de Percier, eut le grand prix d'architecture, en 1810, étudia à Rome, où il composa la *Restauration du temple de la Paix*, fut architecte des hospices de Paris, restaura Bicêtre, construisit l'hospice des Orphelins, l'hospice de Lariboisière, l'hospice de la Reconnaissance (à Garches), restaura la chapelle du château de Vincennes, etc., etc. ; il fut membre de l'Institut en 1841.

Gautier (Théophile), littérateur français, né à Tarbes, 1811-1872, fit ses études à Paris, au collége Charlemagne, s'occupa d'abord de peinture, puis devint l'un des partisans les plus fougueux du romantisme et de Victor Hugo. Il publia, en 1830, un premier volume de *Poésies ;* en 1832, la *Légende d'Albertus*. Il collabora à plusieurs journaux, *la France littéraire*, *le Figaro*, *la Revue de Paris*, *l'Artiste*, *la Revue des Deux Mondes*, *le Musée des Familles ;* pendant 20 ans, depuis 1836, il fit les articles d'art et les comptes rendus des théâtres dans *la Presse*. Plusieurs de ses articles dans *la France littéraire* ont été réunis et forment l'ouvrage intitulé *les Grotesques*. En 1838, il publia un nouveau poëme original, *la Comédie de la mort*. Parmi ses romans on cite : *les Jeunes France*, 1833 ; *Mademoiselle de Maupin*, 1835 ; — *Fortunio*, 1838 ; — *une Larme du diable*, 1839 ; — *Militona*, 1847 ; — un recueil de *Nouvelles*, 1845 ; — *le Capitaine Fracasse*, 1863. Parmi ses drames et vaudevilles : *la Juive de Constantine*, 1846 ; — *le Tricorne ; enchanté*, 1845 ; — *le Voyage en Espagne*, 1846. On lui doit des ballets célèbres : *Giselle*, 1841 ; *la Péri*, 1843 ; *Gemma*, 1854 ; *Sacountala*, 1858 ; enfin un nouveau volume de poésies : *Emaux et camées*, 1852. Après de nombreux voyages à travers l'Europe, il écrivit : *Tras los Montes*, 1843, 2 vol. in-8° ; — *Zigzags*, 1845 ; — *Constantinople*, 1854 ; — *Italia ;* il publia, sous le patronage d'Alexandre II : *Trésors d'art de la Russie ancienne et moderne*, 1860-63. Il a commencé l'*Histoire des peintres*, continuée par M. Ch. Blanc ; il a écrit la critique des théâtres au *Moniteur universel*, 1856-1869, et au *Journal officiel ;* il a encore composé dans ses der-

nières années, *Loin de Paris*, 1864; *la Belle Jenny*, 1865 ; *la Peau de tigre*, 1865 ; *Voyage en Russie*, 1866; *Ménagerie intime*, 1869 ; etc. Malgré tous ses titres, et malgré ses tentatives réitérées, il ne put entrer à l'Académie française.

Gavarni (Sulpice-Guillaume **Chevalier**, dit Paul), dessinateur, né à Paris, 1801-1866, fut d'abord mécanicien, suivit les cours de l'école gratuite de dessin, dessina des costumes de théâtre et des gravures de modes ; puis, en 1835, créa un journal satirique, *les Gens du Monde*, dans lequel il commença une série de compositions lithographiées, qu'il continua dans *le Charivari*. Ces charges, spirituelles, gaies, d'une grande finesse d'observation, reproduisaient surtout la vie de la jeunesse parisienne et du demi-monde ; elles eurent le plus grand succès. Plus tard il pénétra plus avant dans la vie intime de la société, et sa vogue fut immense. En 1849, après un voyage à Londres, il se plut à retracer la misère et la dégradation de la populace anglaise ; dès lors il ne retrouva pas toujours sa gaieté des anciens jours. Son œuvre est très-considérable ; il a illustré *le Juif errant*, les *Contes d'Hoffmann*, etc. Ses *Œuvres choisies* ont paru avec un texte de J. Janin, Altaroche, Balzac et Th. Gautier, 4 vol. in-8°, 1845 ; une autre collection en 2 vol., 1850, porte le titre de *Perles et Parures*. Dans les dernières années de sa vie, il se livra avec passion à des études et à des essais de navigation aérienne. On a publié, en 1869, un recueil de *Fragments posthumes* de Gavarni, en prose et en vers.

Gayrard (Raymond), sculpteur et graveur en médailles, né à Rodez, 1777-1858, s'enrôla à dix-neuf ans, fut blessé à Zurich et à Marengo ; puis travailla dans la maison de l'orfévre Odiot, fréquenta les ateliers des sculpteurs Boizot et Taunay, reçut les conseils du graveur en pierres fines Geoffroy, et s'adonna définitivement à la gravure en médailles. Il commença à se faire connaître en 1810, et composa dès lors un grand nombre de médailles, médaillons, jetons, qui lui valurent le titre de graveur des cabinets des rois Louis XVIII et Charles X. On lui doit aussi beaucoup de morceaux de sculpture, *Psyché*, l'*Amour*, *Samson*, *Diane surprise au bain*, l'*Amour endormi*, le *Moineau de Lesbie*, etc., etc. ; des bustes, des groupes et bas-reliefs, des bénitiers, l'*arrière-fronton* de la Madeleine, etc. — Son fils, *Paul* Gayrard, a été aussi un sculpteur distingué, 1807-1855.

Geefs (Guillaume), sculpteur belge, né à Anvers, 1806-1860, étudia à Paris, puis s'établit à Bruxelles en 1830. Ses œuvres rappellent l'école de Canova par la grâce et l'élégance. On cite : le *Monument funéraire du comte Frédéric de Mérode*, à Sainte-Gudule, les statues du *général Belliard*, de *Rubens*, de *Grétry ;* le *Monument* commémoratif de *Saint-Hubert*, une *Chaire de vérité*, à Liége, le groupe du *Lion amoureux*, etc.

Gérando (de). Il faut rectifier cet article sur plusieurs points. On a imprimé, par erreur typographique, *Cours normal des institutions judiciaires ;* on doit rétablir ainsi le titre de cet ouvrage : *Cours normal des instituteurs primaires ou directions relatives à l'éducation physique*... etc. De plus, M. de Gérando eut un ouvrage couronné par l'Institut en l'an XII et publié en 1805 ; c'est *l'Eloge de Dumarsais ;* un autre de ses bons ouvrages, *des Progrès de l'industrie considérés dans leurs rapports avec la moralité de la classe ouvrière*, a été couronné par la Société industrielle de Mulhouse, et publié en 1841. Parmi les nombreux titres philanthropiques de M. de Gérando, on ne doit pas oublier celui de membre du Conseil général des hospices de Paris. De plus, il a été l'un des fondateurs de *l'Ecole des Chartes*. — Un neveu de M. de Gérando, *Auguste de Gérando*, mort en 1849, est l'auteur de deux ouvrages estimables : *Essai historique sur l'origine des Hongrois*, 1844, et *la Transylvanie et ses habitants*, 2 vol., 1845.

Gerbet (Olympe-Philippe), prélat, né à Poligny (Franche-Comté), 1798-1864, disciple de La Mennais, collabora au journal *l'Avenir*, se soumit au pape, écrivit des articles remarquables dans *l'Université catholique*, fut vicaire général de l'évêque d'Amiens, puis évêque de Perpignan, 1853. On a de lui : *Des doctrines philosophiques sur la certitude*, 1826, in-8° ; *De la controverse chrétienne depuis les premiers siècles*, 1831, in-8° ; *Conférences de philosophie catholique*, 1832-34, in-8° ; *Esquisse de Rome chrétienne*, 1844-50, 2 vol. in-8° ; *Notice sur sainte Theudosie*, 1854, etc.

Gerhard (Edouard), archéologue allemand, né à Posen, 1795-1867, fut quelque temps professeur à Breslau, puis alla passer quinze années à Rome et s'y livra avec passion à l'étude des antiques ; il fut l'un des fondateurs de la grande Société archéologique, appelée *Instituto di Correspondenza archeologica*, et la dirigea jusqu'en 1837. De retour en Prusse, il fut nommé archéologue au Musée royal, professeur à l'Université, membre de l'Académie des sciences de Berlin ; il devint correspondant, puis associé étranger de l'Institut de France. A Rome, il avait collaboré à la grande *Description de la ville* par Platner ; il a réuni un grand nombre de matériaux sur les sources de la topographie de l'ancienne Rome, pour en faire un ouvrage, *Scriptores de regionibus Urbis*. Parmi les nombreux travaux de cet illustre archéologue citons : *Antiques*, belle collection de 140 gravures, 1827-1844, in-fol; *Choix de peintures sur des vases grecs, plus particulièrement sur des vases étrusques*, 1839-1847, 3 vol. avec 140 gravures coloriées ; *Miroirs etrusques*, 1839-1845, 2 vol. avec 240 gravures ; *les Coupes grecques et étrusques du musée de Berlin*, 1845, in-fol. ; *Vases étrusques et campaniens*, 1843; *Coupes et vases*, 1848-1850 ; *les Antiques de Naples*, 1828 ; *Rapporto intorni i vasi volcenti*, 1831 ; description du *Musée du Vatican; Antiques de Berlin*, 1834; *Antiques de Berlin nouvellement acquis*, 1836-40. Il a publié un nombre très-considérable d'articles dans la plupart des recueils archéologiques d'Italie et d'Allemagne.

Gibson (John), sculpteur anglais, né à Gyffyn (pays de Galles), 1790-1866, fils d'un jardinier paysagiste, devint ébéniste, sculpteur sur bois, trouva des protecteurs généreux qui l'aidèrent à développer ses talents de statuaire, put aller étudier en Italie, sous Canova, puis sous Thorwaldsen, composa de nombreux ouvrages pour le roi Louis de Bavière et pour l'Angleterre, et devint membre de l'Académie royale de Londres. On cite parmi ses œuvres les plus remarquables : *Mars et Vénus*, *Héro et Léandre*, *Psyché enlevée par les Zéphyrs*, l'*Ange gardien*, le *Monument de Huskisson*, le *Berger dormant*, l'*Amazone blessée*, *Hylas emporté par les nymphes*, etc.

Girardet (Karl), peintre, né au Locle (Suisse), 1810-1867, fils de *Charles Samuel*, fut élève de Léon Cogniet à Paris, se distingua depuis 1836, et fit de nombreux voyages dans une partie de l'Europe, en Algérie, en Egypte. On lui doit un grand nombre de vues de Suisse, d'Egypte, d'Italie; quelques tableaux de genre; les illustrations de la *Touraine*, éditée par MM. Mame, du *Roland furieux*, de *l'Histoire du Consulat et de l'Empire*. Sa meilleure toile historique est, dit-on, les *Protestants surpris au prêche*.

Girardet (Edouard-Henri), peintre et graveur, né à Neuchâtel, 1819-1867, frère du précédent, étudia avec lui et l'accompagna dans ses voyages. Ses tableaux appartiennent à la peinture de genre et de fantaisie. Il a laissé aussi des gravures estimées à l'aqua-tinta et à la manière noire.

Girardet (Paul), graveur, né à Neuchâtel, 1821-1865, frère des précédents, élève de son père, a gravé plusieurs des œuvres de Karl et d'Edouard, et a travaillé aux *Galeries historiques de Versailles*.

Gisquet (Henri), né à Vézin (Moselle), 1782-1866, fut commis chez les frères Périer, banquiers à Paris, fonda lui-même une maison de banque en 1825, puis organisa une fabrique d'huiles à Saint-Denis. Affilié à l'opposition libérale, il prit une part active à la révolution de 1830; fut chargé par le nouveau gouvernement de l'achat de 300,000 fusils, et fut accusé, sans preuves, d'avoir réalisé des bénéfices illicites. Préfet de police, de 1832 à 1836, il déploya beaucoup de zèle contre les émeutes et les sociétés secrètes, mais fit aussi beaucoup dans l'intérêt de l'hygiène et de la salubrité publique. Il fut nommé conseiller d'Etat. Député en 1837, il fit une certaine opposition au gouvernement, fut encore accusé de concussions, poursuivit *le Messager* en diffamation, mais fut destitué de son titre de conseiller d'Etat. Il a publié : *l'Egypte*, *les Turcs et les Arabes*, et ses *Mémoires*, 3 vol. in-8°.

Gleyre (Gabriel-Charles), né à Chevilly (Suisse), 1807-1874, élève de Hersent, visita l'Orient, et acquit par de beaux tableaux d'histoire une réputation méritée.

Gomis (José-Melchior), compositeur dramatique espagnol, né à Anteniente (Valence), 1795-1836, fit de bonnes études musicales, composa plusieurs petits opéras, qui, comme *l'Aldeana*, eurent du succès à Madrid, et lui valurent la place de chef de musique de la garde royale. Forcé de s'expatrier en 1823, il vint à Paris, ne put obtenir un seul livret d'opéra, se rendit à Londres, et réussit par ses romances, ses boléros, etc., 1826. Il ne

put qu'avec beaucoup de peine faire jouer son opéra du *Diable à Séville*, au théâtre Ventadour, en 1831 ; puis *le Revenant* et *le Portefaix*, opéras comiques.

Goodrich (Samuel-Griswold), littérateur américain, né à Ridgefield (Connecticut), 1793-1860, fut libraire à Hartford, à Boston, puis consul des Etats-Unis à Paris. Il a publié, sous le pseudonyme de *Peter Parley*, un grand nombre de livres d'éducation et d'amusement pour les enfants ; ils ont eu le plus grand succès en Amérique et en Angleterre. On cite particulièrement : une *Histoire de toutes les nations*, une *Géographie nationale*, une *Géographie pittoresque du monde*. Il a publié un Annuaire littéraire, *the Token* (le Gage), dans lequel il a inséré des vers, des contes, des esquisses. On lui doit encore : les *Etats-Unis d'Amérique* (en français), 1832 ; *l'Education du foyer*, 1838 ; *Poésies*, *Guirlande d'hiver de fleurs d'été; Souvenirs d'une vie*, 2 vol. in-12 ; etc., etc.

Goria (André), pianiste et compositeur, né à Paris, 1823-1860, élève, au Conservatoire, de Zimmermann, de Reicha, de Benoist, s'est distingué par son talent gracieux et a publié des *Etudes et Fantaisies*, puis un recueil intitulé *le Pianiste moderne*.

Gortschakoff (Pierre, prince), général russe, né vers 1790, mort en 1868, d'une famille très-ancienne, fit les guerres contre la Turquie et contre la France, puis se distingua contre les montagnards du Caucase. Il prit part aux campagnes de 1828 et 1829 contre les Turcs, et négocia les préliminaires de la paix d'Andrinople. Il fut nommé général lieutenant ; en 1839, il devint gouverneur général de la Sibérie occidentale. Dans la guerre d'Orient, il fut mis à la tête du 6e corps d'armée, commandait l'aile gauche à l'Alma et à Inkermann, puis donna sa démission.

Goumri ou **Alexandropol**, v. de la Géorgie russe, près de l'Arpatchaï, est une forteresse bâtie sur un roc très-élevé ; elle peut recevoir 12,000 hommes. Le pays est triste et le climat rigoureux.

Gousset (Thomas-Marie-Joseph), prélat français, né à Montigny-lès-Cherlieux (Haute-Saône), 1792-1866, fils d'un cultivateur, travailla aux champs jusqu'à dix-sept ans, commença alors ses études, et fut l'un des élèves les plus distingués du séminaire de Besançon. Vicaire à Lure, il fut ensuite professeur de théologie morale à Besançon et y acquit une réputation méritée. Grand-vicaire à Besançon, il fut nommé évêque de Périgueux, 1835, et archevêque de Reims, 1840 ; il devint cardinal en 1850. On a de lui : *Conférences d'Angers*, 1823, 26 vol. in-12, et *Dictionnaire de théologie de Bergier*, avec notes, 1834, in-8° (réimpressions) ; *Doctrine de l'Eglise sur le prêt à intérêt*, 1825 ; *le Code civil commenté dans ses rapports avec la théologie morale*, 1827 ; *Justification de la Théologie morale du P. Liguori*, 1832, in-8° ; *Observations sur le projet de loi sur la liberté d'enseignement*, 1836 ; *Théologie morale*, 1836, 2 vol. in-8° ; la *Croyance générale et constante de l'Eglise touchant l'Immaculée Conception*, 1855, in-8° ; *Exposition des Principes du droit canonique*, 1859, in-8°, etc. Il s'est associé aux doctrines pédagogiques de l'abbé Gaume contre l'enseignement des auteurs classiques.

Gozlan (Léon), littérateur, né à Marseille, 1803-1866, fils d'un armateur ruiné par les corsaires anglais, fit un voyage au Sénégal, fut maître d'études à Marseille, commis de librairie à Paris, puis, avec l'appui de Méry, écrivit dans *l'Incorruptible*, *le Figaro*, *le Vert-Vert*, publia des nouvelles, des romans, fit jouer des pièces de théâtre, et acquit une véritable réputation littéraire. Parmi ses nombreux romans on cite : *les Mémoires d'un Apothicaire*, *le Notaire de Chantilly*, *Socrate Leblanc et Washington Levert*, *les Méandres*, *les Tourelles*, *Histoire des châteaux de France*, *le Médecin du Pecq*, *les Nuits du Père Lachaise*, *la Comédie des comédiens*, *la Folle du Logis*, etc., etc. Il a beaucoup écrit pour le théâtre : *la Main droite et la Main gauche*, drame en 5 actes, 1842 ; *Eve*, drame en 5 actes, 1843 ; *Notre-Dame des Abîmes*, drame en 5 actes, 1845 ; *une Tempête dans un verre d'eau*, *le Lion empaillé*, *la Queue du chien d'Alcibiade*, *la Fin du Roman*, *le Coucher d'une Etoile*, *les Paniers de la Comtesse*, comédies ; *le Livre noir*, *Louise de Nanteuil*, drames en 5 actes ; *le Gâteau des Reines*, comédie en 5 actes ; *la Famille Lambert*, comédie en 3 actes ; etc., etc. Il a écrit un très-grand nombre d'articles dans beaucoup de recueils ou publications littéraires.

Grande-Bretagne. — Voici, d'après les données les plus récentes, un tableau des possessions et colonies anglaises :

	Date	Superf. en kil. car.	Population
EUROPE			
Gibraltar. . . .	1704	50	25,000
Héligoland. . .	1807-1814	0,5	1,900
Malte et Gozzo.	1800	369,5	149,000
ASIE			
Aden et Périm.	1839	»	30,000
Hindoustan et Inde transgangétique. . . .	1825-1849	2,450,000	200,000,000
Ceylan.	1795	63,500	2,405,000
Hong-Kong. . .	1842	83	125,000
Labouan. . . .	1846	116	5,000
AFRIQUE			
Côte occidentale ou Gambie. .	1618-1631	44,500	655,000
Sierra-Leone. .	1787		
Côte-d'Or. . .	1618		
Colonie du Cap.	1806	572,500	650,000
Natal.	1838	46,000	295,000
Sainte-Hélène.	1651	121	6,240
Maurice. . . . Seychelles. . .	1810	2,659	330,000
Ascension. . .	1815	88	2,400
AMÉRIQUE			
Dominion of Canada.	1713-1763	9,099,000	3,720,000
Terre-Neuve. .	1713	104,000	146,000
INDES OCCIDENTALES			
Les Bermudes.	1609	106	15,300
Barbade. . . .	1624	430	162,000
Bahama. . . .	1629	15,000	39,000
Turques et Caïques.	1629	575	4,700
Jamaïque. . .	1655	11,000	506,000
Iles Vierges et Tortola. . . .	1666	165	4,400
St-Christophe. .	1627	176	28,000
Nevis.	1628	118	12,000
Antigoa. . . .	1632	280	34,000
Montserrat. . .	1632	122	8,700
La Dominique.	1763	754	27,000
Sainte-Lucie. .	1763-1803	642	32,000
Saint-Vincent. .	1763	339	35,000
Grenade. . . .	1763	344	37,000
Tabago. . . .	1763	311	17,000
Trinité.	1797	4,544	109,000
AMÉRIQUE MÉRIDIONALE			
Honduras. . .	1770-1784	35,000	25,000
Iles Malouines.	1771	12,209	800
Guyane. . . .	1803-1808	221,000	193,008
OCÉANIE			
Nouvelle-Galles du Sud. . . .	1788	799,000	540,000
Australie occidentale. . . .	1828	1,730,000	25,000
Australie méridionale. . .	1834	983,736	198,000
Victoria. . . .	1851	229,000	790,000
Queen's land. .	1859	1,556,000	134,000
Nouvelle-Zélande.	1839	275,000	280,000
Tasmanie. . . .	1803	67,900	104,000
Iles Fanning. .	»	»	»
Ile Norfolk. .	»	»	»
Iles Fidji. . . .	1874	20,800	148,000

Voici le tableau de la Grande-Bretagne, d'après le recensement d'avril 1871 :

	kil. c.	hab.
1. Angleterre et Galles	151,020 kil c.	22,712,266 hab.
2. Ecosse.	78,895 . . .	3,360,018
3. Irlande.	84,251 . . .	5,411,416
4. Man.	588 . . .	54,042
5. Iles Normandes . .	195 . . .	90,596
Total	314,950	31,628,338

Gratiolet (Louis-Pierre), naturaliste, né à Sainte-Foy (Gironde), 1815-1865, fils d'un médecin, fut lui-même médecin, puis entra comme préparateur au Muséum, fut aide-naturaliste pour l'anatomie comparée, 1844 ; suppléa presque constamment M. de Blainville, puis M. Duvernoy au Collége de France, et devint enfin

professeur d'anatomie et de physiologie comparées à la Sorbonne. Il s'est occupé surtout de l'anatomie du cerveau chez l'homme et chez les mammifères et a publié plusieurs *Mémoires* vraiment remarquables.

Gratry (Auguste-Joseph-Alphonse), théologien, né à Lille, 1805-1872, élève de l'École polytechnique, ne pouvant entrer dans les services civils, embrassa la carrière ecclésiastique. Il fut directeur du collége Stanislas, 1841, aumônier de l'École normale, 1846; engagea une polémique avec M. Vacherot, au sujet de son *Histoire de l'Ecole d'Alexandrie*, et fut cause de la disgrâce de ce dernier, directeur des études à cette école, 1851. Il travailla à la reconstitution de l'ordre des Oratoriens de l'Immaculée-Conception; fut vicaire général de l'évêque d'Orléans, 1861; professeur de morale évangélique à la Sorbonne, 1863, et mérita, par ses ouvrages, d'être élu membre de l'Académie française, 1867. On a de lui, outre ses *Lettres à M. Vacherot*, 1851 : *De la Connaissance de Dieu*, 2 vol.; *Logique*, 2 vol.; *De la Connaissance de l'âme*, 2 vol.; *la Philosophie du Credo; les Sources, conseils pour la conduite de l'esprit; Commentaire sur l'évangile de saint Matthieu; Jésus-Christ, réponse à M. Renan*, 1864; *les Sophistes et la critique; Henri Perreyve; la Morale et la loi de l'histoire*, 1868; 2 vol. in-8°.

Gravelotte, commune du canton de Gorze, à 12 kil. de Metz (Lorraine). Bataille du 18 août 1870.

Grèce. — Ce royaume est aujourd'hui soumis à la constitution de 1864. Le pouvoir législatif appartient à la Chambre des députés (186 ou 187), nommés pour 4 ans.

Voici les noms des 14 nomarchies ou départements, leur superficie, leur population en 1871 :

1. Attique et Béotie	6426 kil. carr.	136,804 hab.
2. Eubée	4076	82,541
3. Phthiotide et Phocide	5316	108,421
4. Acarnanie et Étolie	7833	121,693
5. Achaïe et Élide	4942	149,561
6. Arcadie	5253	131,740
7. Laconie	4346	105,851
8. Messénie	3176	130,417
9. Argolide et Corinthie	3749	127,820
10. 11. Cyclades	2399	123,299
12. Corfou	1107	96,940
13. Céphalonie	781	77,382
14. Zante	719	44,557
Soldats, marins, matelots		20,868

En tout, 50,123 kil. carrés; 1,457,894 habitants, ou 29 hab. par kil. carré.

L'Église grecque compte 16 archevêques et 13 évêques; l'église romaine, 2 archevêques et 4 évêques.

Grenier de Saint-Martin (Francisque-Martin **Grenier**, dit *François*), peintre, né à Paris, 1793-1867, élève de P. Guérin, se consacra particulièrement à la peinture d'histoire, et a souvent réussi. On cite de lui : *Atala mourante, Sainte Geneviève apaisant un orage*, la *Capitulation d'Ulm*, un *Episode d'Austerlitz*, etc.; et parmi les tableaux de genre : les *Petits voleurs arrêtés par le garde-chasse*, le *Vieux vagabond*, le *Contrebandier, Braconnier endormi étant à l'affût*, le *Médecin de campagne*, la *Jeune mère*, la *Partie de balle*, etc.

Grimm (Jacques-Louis), philologue allemand, né à Hanau, 1785-1863, étudia à Cassel, à Marbourg, eut pour maître Savigny, fut auditeur au conseil d'État de Westphalie, conservateur de la bibliothèque de l'ex-prince de Hesse; exerça des fonctions diplomatiques à Paris, à Vienne, en 1814 et 1815; puis, bibliothécaire à Cassel, ne s'occupa plus que de philologie. En 1830, il fut professeur de littérature allemande à Gœttingue, fut destitué en 1837, devint en 1841 membre de l'Académie des sciences de Berlin et professeur, fit partie de l'Assemblée de Francfort, en 1848, de Gotha en 1849, se montra libéral modéré, et reprit avec ardeur ses travaux archéologiques, qui l'ont placé au premier rang parmi les érudits de l'Allemagne. Il fut associé étranger de l'Institut de France en 1847. Ses principaux ouvrages sont : *Sur la Poésie des Meistersænger*, 1811, in-8°; *Grammaire allemande*, 4 vol. in-8°; *Antiquités du droit allemand*, 1828, in-8°, ouvrage en partie résumé dans les *Origines du Droit français* de Michelet; *Mythologie allemande*, 1835, in-8°; *Histoire de la Langue allemande*, 1848, 2 vol. in-8°; il a commencé, avec son frère Guillaume, la publication d'un vaste *Dictionnaire allemand*, et il a écrit un grand nombre d'articles sur les idiomes, les mœurs, la philosophie, la religion des peuples allemands du moyen âge. Il a publié avec son frère : *Contes d'Enfants et du Foyer*, qui ont eu plusieurs éditions; *Forêts de l'ancienne Germanie*, recueil de productions poétiques du moyen âge; *Traditions allemandes*. Il a donné des éditions, enrichies de notes remarquables : *Silva de Romancez viejos*, 1818; *Hymnorum veteris Ecclesiæ XXVI Interpretatio theotisca; André et Hélène*, poëme saxon; *Poëmes latins du* xe *et du* xie *s.; Coutumes allemandes*; le *Roman de Renard*; *Poésies sur le roi Frédéric Ier, avec d'autres de son époque*; etc., etc.

Grisar (Albert), compositeur français, d'origine belge, né à Anvers, 1808-1869, fut envoyé par ses parents à Liverpool pour apprendre le commerce; quitta cette ville furtivement en 1830, vint à Paris, étudia quelque temps sous Reicha, et se fit connaître par une romance, *la Folle*, et par la mise en musique d'un vaudeville de Mélesville et Carmouche, *le Mariage impossible*, joué à Bruxelles, 1833. Avec une pension de 1,200 fr. du gouvernement belge, il put achever ses études, publia beaucoup de romances et fit jouer avec succès à l'Opéra-Comique : *Sarah*, 1836; *l'An mil*, 1837; *le Naufrage de la Méduse, l'Opéra à la Cour, Lady Melvil*, 1838; *le Carillonneur de Bruges*, 1842; *l'Eau merveilleuse*, 1844; *Gilles ravisseur*, 1849; *les Porcherons; Bonsoir, monsieur Pantalon!* 1852; *les Amours du Diable*, 1853; *le Chien du jardinier*, 1855; etc.

Grisi (Giulia), cantatrice italienne, née à Milan, 1810-1869, fille d'un officier topographe du royaume d'Italie, étudia au Conservatoire de Milan. De bonne heure, suivant l'exemple de sa sœur aînée, *Judith* Grisi, 1805-1840, elle débuta au théâtre et obtint les plus grands succès pour sa voix éclatante de *mezzo soprano*, ses grandes qualités dramatiques et sa beauté. Après avoir été applaudie sur les différentes scènes de l'Italie, elle parut au Théâtre-Italien de Paris, en 1832, et dès lors fit alternativement les délices de Paris et de Londres; elle séjourna en Angleterre après 1848; et, après un voyage aux Etats-Unis, avec le chanteur Mario, 1854, reparut au Théâtre-Italien de Paris, en 1856 et 1857, mais sans provoquer le même enthousiasme que jadis. En 1836, elle avait contracté avec un Français, M. Gérard de Melcy, un mariage qui fut bientôt rompu judiciairement.

Grote (George), historien anglais, né à Clayhill (comté de Kent), 1794-1871, travailla d'abord dans la maison de banque de son père, et, dès 1823, s'occupa de composer une *Histoire générale de la Grèce*. Entraîné par la politique, il écrivit plusieurs articles, en faveur du parti radical, et ses *Principes réformistes*; il fut membre du Parlement de 1832 à 1841. Il reprit alors son grand ouvrage, et publia, de 1848 à 1855, son *Histoire de la Grèce*, 8 vol. in-8°, qui obtint un légitime succès et a été traduite en français par M. de Sadous, 19 vol. in-8°; il y a ajouté *Platon et les autres contemporains de Socrate*, 3 vol. Il a été membre correspondant de l'Académie des sciences morales, puis associé étranger de l'Institut.

Grundtvig (Nicolas-Frédéric-Séverin), théologien, poëte et homme politique danois, né à Udby, paroisse rurale de Seeland, 1783-1872, fils d'un pasteur, fut lui-même destiné à l'état ecclésiastique. Les études d'histoire furent d'abord sa principale occupation, et, en 1808, il publia la *Mythologie du Nord*, qui eut un grand succès et auquel on a beaucoup emprunté; puis son premier grand ouvrage en vers, les *Scènes de la vie héroïque dans le Nord*, peinture dramatique de la vie des anciens Scandinaves. Il entra dans les ordres en 1810 et fut le coadjuteur de son père âgé; à la mort de ce dernier, il revint à Copenhague, 1812, composant des pièces de vers, qui furent bientôt populaires, pour initier les âmes à l'amour de Dieu et de la patrie, prononçant chaque semaine devant un nombreux auditoire des sermons éloquents, traduisant les vieux historiens et préparant les matériaux d'une vaste *Histoire universelle*, publiée vers 1855.

Ce fut en 1825, qu'il s'annonça comme une sorte de réformateur religieux, en combattant les doctrines rationalistes du professeur Clausen dans une brochure intitulée : la *Rénovation de l'Église*, puis dans son *Traité du vrai christianisme*, qui est comme le fondement de ce qu'on nomme le *grundtvigianisme*. Il voulait en revenir à la religion primitive, telle qu'elle fut annoncée par Jésus-Christ; sans rejeter les livres saints, il soutenait qu'ils ne valent que comme souvenir de la parole de Dieu; ils méritent d'être lus et étudiés, mais il faut avant tout avoir la foi qui repose sur la parole traditionnelle et non écrite, pieusement gardée dans l'âme des croyants. Il eut des disciples, il fut persécuté,

il se démit des fonctions de desservant de la paroisse du Sauveur, mais il eut l'appui des rois Frédéric VI et Charles VIII. Sans rompre complètement avec l'église établie, il parvint cependant peu à peu à obtenir pour les fidèles le droit de se grouper pour fonder des paroisses dites électives. Lui-même fut pasteur à l'hôpital de Vartou à Copenhague, et, en 1861, il reçut le titre honorifique d'évêque, Il avait aussi professé longtemps l'histoire avec un grand succès, et s'était distingué par l'ardeur de son patriotisme, surtout dans l'Assemblée nationale de 1849. Il écrivit alors contre les prétentions de l'Allemagne de nombreux articles dans les journaux et de belles poésies : *Chant de guerre danois*, *Délivrance du Jutland*, le *Nord contre l'Allemagne*. Ses *Chants religieux*, ses *Psaumes de fêtes* sont encore répétés dans tout le Danemark. Le gruntvigianisme est devenu, en même temps qu'une secte religieuse, un parti politique.

Guéranger (Dom Prosper), né au Mans, 1806-1875, abbé des bénédictins de Solesmes. On lui doit : *Notice sur l'abbaye de Solesmes*; les *Institutions liturgiques*, destinées à combattre l'Église gallicane ; *l'Année liturgique; Mémoire sur la question de l'Immaculée-Conception de la Vierge* ; *Histoire de sainte Cécile*; *Essai sur le naturalisme contemporain*, etc.

Guérin-Méneville (Félix-Edouard), né à Toulon, 1799-1874, s'est fait un nom par ses travaux d'histoire naturelle : *Iconographie* du Règne animal, de Cuvier, 7 vol. in-8° et 450 planches ; *Magasin de Zoologie, d'Anatomie comparée et de Paléontologie*, 26 vol. in-8° ; *Guide de l'éleveur de vers à soie*, etc.

Guigniaut (Joseph-Daniel), érudit français, né à Paray-le-Monial (Saône-et-Loire), 1794-1876, élève de l'École normale, maître de conférences à cette école, en fut plus tard le directeur jusqu'en 1835. Il fut alors nommé professeur de géographie à la Faculté des lettres, devint membre de l'Académie des inscriptions, en 1837, et entra au Conseil royal de l'instruction publique, en 1846. En 1854, il fut chargé du cours d'histoire au Collège de France et fut élu secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions en 1860. Membre de nombreuses sociétés savantes, travailleur infatigable et consciencieux, il contribua surtout à la fondation de l'École française à Athènes. Il a collaboré à plusieurs journaux ou revues; il a écrit un grand nombre de dissertations sur l'antiquité, et surtout sur les religions. Son principal ouvrage est la traduction de la *Symbolique*, de Creuzer; le premier volume parut en 1825, sous le titre de : *Religions de l'antiquité, considérées principalement dans leurs formes symboliques et mythologiques*. Guigniaut avait refondu l'ouvrage du savant Allemand ; il l'étendit, le réfuta souvent, et en fit un ouvrage presque entièrement nouveau, qui forme 10 volumes, et ne fut terminé qu'en 1851. La forme fragmentaire et décousue sous laquelle il présenta le résultat de ses recherches, a pu nuire à l'influence et au succès de ce livre, qui restera cependant comme l'une des meilleures œuvres d'érudition de cette époque.

Guizot (François-Pierre-Guillaume), historien et homme d'Etat, né à Nîmes, 1787-1874, était d'une honorable famille protestante; son père, avocat distingué, périt sur l'échafaud en 1794. Sa mère se retira à Genève, où le jeune Guizot fit de fortes études. Il vint à Paris, en 1805, pour suivre les cours de droit, fut précepteur chez Stapfer, ancien ministre de Suisse en France, fut introduit dans le salon de Suard, et y connut mademoiselle Pauline de Meulan, qu'il devait épouser en 1812, et qui le mit en relation avec plusieurs des chefs du parti royaliste. Il écrivait alors dans *le Publiciste*, publiait en 1809, un bon *Dictionnaire des Synonymes*, puis *De l'état des beaux-arts en France*, à l'occasion du salon de 1810 ; et une introduction à la *Vie des poëtes français du dix-septième siècle ;* il éditait, en l'annotant, une traduction de l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain* par Gibbon, 1812 et ann. suivantes. C'est alors que Fontanes le nomma professeur suppléant d'histoire à la Faculté des lettres, et bientôt après professeur titulaire. A la chute de l'Empire, Royer-Collard, son collègue, le présenta à l'abbé de Montesquiou, ministre de l'intérieur, qui le nomma secrétaire général, lui confia plusieurs travaux importants et le fit entrer au comité de censure. Au retour de l'île d'Elbe, M. Guizot quitta le ministère, reprit son cours, et, dans les derniers jours de mai 1815, se rendit à Gand, « pour porter au roi quelques vérités utiles, a-t-il dit lui-même dans une circonstance solennelle ; pour lui faire comprendre qu'il y avait des libertés, non-seulement celles que la Charte avait consacrées, mais des libertés nouvelles, qui devaient être accordées au pays... » De retour en France, il fut pendant quelques mois secrétaire général du ministère de la justice auprès de M. Barbé-Marbois, qu'il suivit dans sa retraite, mai 1816, avec le titre de maître des requêtes en service extraordinaire. Bientôt après nommé maître des requêtes, conseiller d'Etat, puis directeur général de l'administration communale et départementale, sous le ministère Decazes, il prit un rang distingué parmi les royalistes constitutionnels, qui, groupés autour de Royer-Collard, formèrent le parti des *doctrinaires*. C'est alors qu'il publia *Du gouvernement représentatif et de l'état actuel de la France ; Essai sur l'état actuel de l'instruction publique en France.* Il sortit encore une fois du pouvoir à la chute du ministère Decazes et redevint professeur et écrivain ; c'est l'une des époques les plus laborieuses de sa vie toujours si active. Il publia alors : *Du gouvernement de la France depuis la Restauration et du ministère actuel; Des moyens de gouvernement et d'opposition dans l'Etat actuel de la France ; Des conspirations et de la justice politique* ; *De la peine de mort en matière politique.* A partir de 1822, il se consacra à des travaux historiques et littéraires : révision d'une traduction des *Œuvres complètes de Shakespeare*, avec une introduction ; *Collection des mémoires relatifs à la révolution d'Angleterre*, 1823, 26 vol. ; *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France, depuis la fondation de la monarchie française jusqu'au treizième siècle*, avec des introductions et des notes, 31 vol. ; une nouvelle édition des *Observations sur l'histoire de France* de Mably, avec les *Essais sur l'histoire de France du cinquième au dixième siècle ;* enfin les deux premiers volumes de l'*Histoire de la révolution d'Angleterre*, 1827. Il donnait des articles à différents recueils, l'*Encyclopédie progressive*, *le Globe*, et fondait la *Revue française* en 1828.

Le cours de M. Guizot avait été suspendu en 1825 ; il fut rétabli par le ministère Martignac, et M. Guizot rentra au Conseil d'Etat. Collègue de Cousin et de Villemain, il partagea la popularité de leur enseignement, et publia ses leçons : *Histoire générale de la civilisation en Europe; Histoire de la civilisation en France.* Membre actif de la Société : *Aide-toi, le Ciel t'aidera!* il fut nommé député de Lisieux, au mois de janvier 1830, combattit vivement le ministre Polignac et vota l'Adresse des 221.

Il prit une part active à la Révolution de 1830, rédigea la proclamation qui appelait le duc d'Orléans à la lieutenance générale du royaume, et dès le 30 juillet fut nommé ministre de l'instruction publique, puis ministre de l'intérieur, 11 août. Son histoire dès lors se confond presque avec celle du règne de Louis-Philippe. Il se retira avec ses collègues du parti de la résistance pour céder la place au ministère Laffitte. Il soutint avec ardeur la politique de Casimir Périer; puis fut l'un des principaux membres du ministère du 11 octobre 1832, qui dura jusqu'en 1836. Il prit part à toutes les grandes mesures du gouvernement, mais attacha surtout son nom à la belle loi du 28 juin 1833, qui créa véritablement l'instruction primaire en France. Il reparut quelque temps au ministère de l'instruction publique, depuis le 6 octobre 1836, puis se sépara de M. Molé, surtout à la suite d'une longue et malheureuse rivalité avec M. Thiers. C'est alors qu'il entra dans la fameuse *coalition*, qui réunit toutes les oppositions contre le gouvernement, et il contribua à la chute du ministère Molé; il s'est plus tard repenti de s'être associé à une lutte, qui devait beaucoup affaiblir le gouvernement parlementaire. Ambassadeur à Londres en 1840, il ne sut ou ne put prévenir les tristes complications de la question d'Orient; lorsque M. Thiers eut été forcé de se retirer, il accepta sa succession, en bravant toutes les colères, et prit le portefeuille des affaires étrangères dans le cabinet, présidé par le maréchal Soult, 29 octobre 1840. C'est lui qui dirigea véritablement le gouvernement, de concert avec le roi, jusqu'à la chute de Louis-Philippe. On l'accusa avec passion, souvent avec injustice, d'avoir voulu la paix à tout prix, et d'avoir compromis l'honneur de la France dans les affaires de Taïti, Pritchard, du droit de visite, des mariages espagnols, du Sonderbaund en Suisse, d'Italie, etc. On l'accusa, peut-être avec plus de raison, de s'être opposé opiniâtrément à toute espèce de réformes (incompatibilités parlementaires, adjonction des capacités sur les listes électorales, etc.). Soutenu par le roi, par la majorité de la Chambre des députés, par le *pays légal*, il semblait affecter

un mépris hautain pour l'opposition réformiste, et paraissait se glorifier de l'impopularité attachée à son nom. Une demande de mise en accusation fut formulée contre lui, au moment où la lutte armée s'engageait dans Paris, et la chute du ministère qu'il dirigeait en traîna la ruine de la monarchie.

M. Guizot se retira en Angleterre et y écrivit *De la démocratie en France*, 1849; il échoua aux élections du Calvados pour l'Assemblée législative; fut l'un des principaux chefs du parti hostile à la république, s'efforça d'opérer la fusion des deux branches de la maison de Bourbon, et publia de nombreuses brochures pour soutenir ses idées. Toujours laborieux, toujours actif, il fit sentir son influence dominatrice jusqu'à ses derniers jours, soit dans les Académies, soit dans les réunions protestantes. Il est devenu comme le chef d'une sorte d'orthodoxie protestante et a eu des luttes assez vives à soutenir contre les diverses fractions du protestantisme libéral. Il était membre de l'Académie des sciences morales et politiques, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et de l'Académie française depuis 1836. Ses ennemis eux-mêmes ont rendu justice à sa science, comme historien, à son éloquence ferme, impérieuse, élevée, comme homme d'Etat, à son intégrité et à ses vertus privées. Aux ouvrages, déjà nombreux, dont nous avons rappelé les titres, il faut ajouter la continuation de son *Histoire d'Angleterre*, jusqu'à la restauration des Stuarts; *Monk et la Restauration; Washington; Vie, correspondance et écrits de Washington*, 6 vol., in-8°; l'*Amour dans le mariage; Guillaume le conquérant; Edouard III et les bourgeois de Calais; Origine du gouvernement représentatif en Europe; Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, 9 vol., 1858-1868; *Histoire parlementaire de France, recueil complet des discours prononcés dans les chambres de* 1819 à 1848, 4 vol.; *Mélanges biographiques et littéraires; la France et la Prusse responsables devant l'Europe; Un projet de mariage royal; Trois générations*, 1789, 1814, 1848, etc., etc. On lui doit encore des ouvrages religieux : *Méditations et études morales; l'Eglise et la société chrétienne en* 1861 ; *Méditations sur l'essence de la religion chrétienne; Méditations sur l'état actuel de la religion chrétienne*, etc., etc. M. Guizot, malgré son grand âge, travaillait avec ardeur à une *Histoire de France racontée à ses petits enfants*, ouvrage remarquable à plus d'un titre. et dont une partie considérable était déjà publiée, lorsque la mort est venue mettre fin à cette grande et laborieuse existence.

Guzman (A.-M.), démagogue espagnol, né à Grenade, 1752-1794, naturalisé Français en 1781, fut l'un des partisans les plus fougueux de la révolution française. Lié avec Hébert, il fut l'un des principaux membres de la Commune et l'un des ennemis les plus acharnés des Girondins. Arrêté par ordre du comité de salut public, il fut condamné comme conspirateur et exécuté le 5 avril 1794.

Gyulay (François, comte), général autrichien, né à Pesth, 1799-1868, fils du général Ignace Gyulay, entra au service militaire en 1816, devint feld-maréchal lieutenant en 1846, gouverneur de la province de Trieste, 1847, puis ministre de la guerre, 1849-50. Chef du deuxième corps d'armée en Italie, 1859, il commença les hostilités contre le Piémont, passa le Tésin, menaça Turin, mais fut battu par les Français à Montebello, 20 mai, et à Magenta, 4 juin. Il fut révoqué de ses fonctions, sur sa demande, mais combattit encore à Solférino.

H

Haag (Eugène), théologien protestant, né à Montbéliard (Doubs), 1808-1868, est surtout connu par un grand ouvrage : *la France protestante ou Vie des protestants français*, 9 vol., 1847-1859. On lui doit encore *Cours complet de langue française*, 5 vol. in-8°; *Vues classiques de la Suisse, Vie de Luther, Vie de Calvin, Histoire des dogmes chrétiens*, 1862, 2 vol. — Son frère, *Emile* Haag, 1810-1865, a composé avec lui son grand Dictionnaire bibliographique.

Halleck (Henri-Wager), général américain, né près d'Utica (New-York), 1816-1872, élève de l'Ecole militaire de West-Point, servit dans le génie, dans l'artillerie, donna sa démission, en 1854, et fut, en Californie, homme de loi, directeur de mines. Il reprit du service pour défendre la cause de l'Union, s'occupa avec intelligence de l'administration ; puis, commandant du département militaire de l'Ouest, il montra la plus grande énergie contre les rebelles et pour le maintien de la discipline. Mis à la tête du département du Mississipi, 1862, il occupa Corinth, s'empara de Chattanooga, position très-importante du Tennessee, fut nommé commandant en chef de toutes les forces de l'Union, ministre de la guerre, puis, en 1864, chef de l'état-major général. Dans ces différents postes, il montra courage et vigueur, ranima les esprits et contribua au succès du Nord. On lui doit un ouvrage estimé, *Eléments d'art et de science militaires*.

Hamilton, v. du Haut-Canada, sur le lac Ontario, au fond de la baie de Burlington; 26,000 hab.

Hébert (Pierre), sculpteur, né à Villabé (Seine-et-Oise), 1804-1869, élève de Jacquot et de l'École des beaux-arts, exposa depuis 1836 des œuvres remarquées, comme la *Conversion de saint Augustin*, l'*Enfant jouant avec une tortue*, 1849, le *Fleuve de la vie*, la *Tortue*, le *buste de Nicolo*, celui d'*Olivier de Serres*, etc., etc.

Hélène (Ordre de Sainte-). Il a été institué par Napoléon III, en 1857, pour honorer les militaires qui ont combattu pour la France de 1792 à 1815. La médaille est attachée à la boutonnière par un ruban vert foncé, rayé de rouge; elle est en bronze, avec l'effigie de Napoléon Ier.

Heredia (José-Maria), poëte célèbre de Cuba, né à Santiago de Cuba, 1803, mort à Toluca (Mexique), en 1839. Dès l'âge de dix ans, il écrivit un recueil de vers : *Ensayos poeticos*. Son père, savant magistrat, l'emmena à Caracas, puis au Mexique; Heredia, de retour à la Havane, fut reçu avocat. En 1823, il fut condamné au bannissement pour avoir conspiré en faveur de l'indépendance de sa patrie ; il se réfugia à New-York et y publia un volume de poésies distinguées. Le président du Mexique, Victoria, le nomma, dès 1826, *ministro de la Audiencia*. En 1831, il fit paraître ses *Leciones sobre la historia universal*, remarquables par la clarté du style et la profondeur des idées. Il put retourner à Cuba, en 1836 ; mais il fut bientôt rappelé au Mexique par les ministres qui réclamaient le concours de ses lumières. On a publié ses *Œuvres* à Barcelone, 1840, puis à New-York ; on y remarque des odes, pleines de mélancolie et de douce rêverie, et surtout le chant : *Al Niagara;* il semble se rapprocher de Lamartine. On cite sa tragédie de *Tiberio* et plusieurs tragédies traduites de Voltaire, d'Alfieri, de Chénier. C'est l'un des grands poëtes de l'Amérique espagnole.

Hermosilla (Jose-Mamerto-Gomez), littérateur espagnol, né à Madrid, 1777-1837, professeur distingué, fit connaître à l'Espagne la philosophie de Condillac et de Tracy. Il fut forcé par les événements politiques de résider en France de 1808 à 1820. De retour à Madrid, il rédigea le journal *el Censor;* inspecteur général de l'instruction publique, en 1825, il fut membre de plusieurs sociétés savantes. Il a laissé de nombreux ouvrages : *E arte de hablar en prosa y verso;* 1826 ; — une traduction de l'*Iliade*, avec analyse du poëme, son meilleur ouvrage ; — *Principios de gramatica general*; 1835 ; etc., etc.

Herreros (don Manuel Breton de los), poëte espagnol, 1796-1873, né à Quel (province de Logroño), soldat, employé des finances, secrétaire d'intendance, fut destitué à cause de ses opinions libérales, et se voua tout entier au théâtre. Son premier essai dramatique, *A la vejez viruelas*, avait eu beaucoup de succès en 1824. Depuis cette époque, il n'a cessé de produire avec une fécondité parfois heureuse, imitant ou remaniant un grand nombre d'anciens drames nationaux, traduisant beaucoup de pièces françaises et italiennes, mais composant aussi des œuvres originales, qui se distinguent par leur verve comique et leur style harmonieux. Il a également réussi dans la satire et on cite de lui plusieurs pièces vraiment

remarquables. Il a composé un recueil de *Poésies lyriques* et un poëme assez long, la *Desvergüenza*, Madrid, 1858, in-8°. On a publié à Madrid plusieurs éditions de ses *Œuvres complètes ;* la première est de 1850. L'une de ses pièces, traduite en français sous ce titre, le *Poil de la prairie*, *El pelo de la dehesa*, a été jouée à Paris en 1847, par une troupe espagnole.

Herschell (John-Frédéric-William), astronome anglais, fils de l'illustre astronome de ce nom, né près de Windsor, 1792-1871, étudia à Cambridge, et se livra, dès 1816, aux travaux astronomiques dans l'observatoire de Slough. Ses recherches sur les étoiles lui valurent la grande médaille d'or de la Société astronomique. Il publia dès lors : *Traité du son*, 1830 ; *Traité de la théorie de la lumière ; Traité d'astronomie*, 1833, traduit en français ; *Catalogue des nébuleuses*, etc., etc. De 1834 à 1838, il s'établit près du Cap de Bonne-Espérance dans un observatoire à lui, et étudia l'hémisphère céleste austral, et principalement la voie lactée ; il publia le résultat de ses nombreuses observations en 1847. Créé baronnet, élu président de la Société royale de Londres, il reçut de l'université d'Oxford le diplôme de docteur ès sciences, et fut appelé à la direction des monnaies, 1850-55. — Il a depuis écrit plusieurs ouvrages, notamment : *Manuel scientifique pour les navigateurs*, 1858 ; *Abrégé d'astronomie*, etc. etc.

Hertzen (Alexandre), romancier et publiciste russe, né à Moscou, 1810-1870, fut emprisonné et exilé, à cause de ses sentiments politiques, dès 1834. Il put cependant exercer quelques fonctions administratives à Viatka, à Novgorod, puis revint à Moscou, et obtint l'autorisation de voyager en Europe. En 1851, il fonda à Londres une imprimerie pour attaquer, dans une foule d'écrits, le gouvernement russe. On lui doit : *le Dilettantisme dans la science*, 1842 ; *Lettres sur l'étude de la nature*, 1845-1846 ; des romans, comme : *A qui la faute ? le Docteur Kroupof ; les Souvenirs de voyages*, 1848 ; *de l'Autre bord, lettres de France et d'Italie*, 1850. Il a dirigé un journal, *la Cloche*, écrit d'abord en langue russe, 1857, puis en langue française, à Genève, 1868. Parmi ses écrits politiques, on remarque : *Du développement des idées révolutionnaires en Russie*, 1851 ; *la Propriété baptisée*, 1853 ; *la Prison et l'Exil*, 1864 ; *le Monde russe et la Révolution, Nouvelle phase de la littérature russe*, 1864. On lui doit encore : *Mémoires de l'impératrice Catherine, écrits par elle-même*, 1859, in-18, avec *Préface*.

Hesse-et-Nassau. — Cette province nouvelle de la Prusse a été formée du duché de Hesse-Cassel et du duché de Nassau, conquis en 1866. Elle a 15,895 kil. carr. de superficie et 1,400,370 hab. Elle est divisée en 2 gouvernements : celui de *Cassel*, dans le bassin du Weser, chef-lieu Cassel ; et celui de *Nassau* ou *Wiesbaden*, chef-lieu Wiesbaden, v. pr. : Francfort-sur-le-Main.

Heuglin (Théodore de), voyageur et zoologiste allemand, né dans le Wurtemberg, 1824-1877, s'est fait connaître par ses nombreux voyages, surtout dans l'Afrique septentrionale. Consul d'Autriche à Khartoum, il visita la région du Haut-Nil et en rapporta une belle collection d'animaux. En 1860, il fut chargé d'une grande expédition envoyée, à la recherche du malheureux voyageur Vogel, et fit des voyages très-intéressants, principalement dans le pays des Gallas. Il a publié : *Voyages dans le nord-est de l'Afrique ; Système général des oiseaux du nord de l'Afrique*, et de nombreux articles dans les *Mittheilungen de Petermann*

Hielmar, lac de Suède, entre les læns de Westeräs, Nykœping et Orebro. Il a 60 kil. de long sur 18 de large, et communique par une rivière et un canal avec le lac Mœlar.

Hittorff (Jacques-Ignace), architecte et archéologue français, né à Cologne, 1793-1867, dirigeait, dès l'âge de 15 ans, la construction de plusieurs maisons. Il vint à Paris en 1810, et trouva des maîtres et des protecteurs dans Belanger et Percier ; il prit part aux travaux de l'abattoir du Roule et de la coupole en fer de la Halle au blé. Inspecteur des bâtiments royaux, en 1814, architecte du roi, en 1818, il organisa les décorations d'un grand nombre de cérémonies, *Fêtes pour la naissance du duc de Bordeaux*, *Sacre de Charles X*, etc. ; en même temps il était chargé des travaux les plus importants, restauration de la salle Favart, construction de l'Ambigu-Comique, restauration de l'église Saint-Remy de Reims, plans de musées, de théâtres, etc. Après 1830, il fut l'un des architectes de la ville, éleva l'*église de Saint-Vincent de Paul*, présida aux embellissements de la *Place de la Concorde* et des *Champs-Elysées*, construisit le *Panorama*, les deux *Cirques*, la mairie de la place du Panthéon, la mairie du Ier arrondissement, dirigea les immenses travaux du bois de Boulogne, dessina le plan des abords de l'arc de triomphe de l'Etoile, etc., etc. Comme archéologue, il a dirigé d'importantes publications artistiques ; à la suite d'un voyage en Italie, il allait publier ses travaux remarquables sur les monuments qu'il avait étudiés, lorsque la révolution de Juillet lui ôta les moyens de mener à fin une entreprise dispendieuse ; il se contenta d'enrichir de ses notes et de ses dessins la traduction de l'ouvrage anglais, intitulé : *Antiquités inédites de la Sicile*, 1832. Dans *l'Architecture polychrome chez les Grecs*, il traita spécialement un sujet tout nouveau, de l'emploi des couleurs dans les monuments anciens. Plus tard, il a publié avec M. Zanth *l'Architecture moderne de la Sicile*, gr. in-fol., 76 pl., et *l'Architecture ancienne de la Sicile*. On lui doit encore le texte des 3e et 4e parties de l'ouvrage ayant pour titre : *Vues des Ruines de Pompéi*, des articles dans l'*Encyclopédie des gens du monde*, beaucoup de mémoires intéressants sur l'art et l'archéologie, etc.

Hoboken, v. du New-Jersey (États-Unis) ; 20,000 h.

Hottinger (Jean-Jacques), historien suisse, né à Zurich, 1783-1860, fut professeur d'histoire à l'université de Zurich. On a de lui : *Histoire du schisme en Suisse*, 1825-27, 2 vol. ; *Zwingle et son temps*, 1841 ; *Histoire de la chute de la Confédération helvétique*, 1844 ; *Neuchâtel et ses rapports historiques et juridiques avec la Suisse et avec la Prusse*, 1854 ; *les Archives de l'histoire de la Suisse*, 1827-29, 3 vol. ; *le Musée suisse des connaissances historiques*, 1837-39, 3 vol., etc.

Huet (Paul), peintre, né à Paris, 1804-1869, élève de Gros et de Guérin, se distingua, comme paysagiste par la poésie des sites et l'harmonie de la couleur. On cite : *Vues de Rouen, de La Fère, des Environs d'Antibes, du Château d'Eu, de Honfleur, d'Arques, de Nice*, etc. ; *Inondation de Saint-Cloud*, un *Orage à la fin du jour*, l'*Intérieur d'un parc*, le *Coup de vent*, la *Vallée de Pau*, le *Val d'Enfer*, les *Enfants dans les bois*, *Entre pluie et soleil*, les *Rives enchantées*, *les Marais salants*, etc. Il a composé aussi beaucoup d'aquarelles estimées et des paysages gravés à l'eau-forte.

Hugo (Charles-Victor), fils de Victor Hugo, né à Paris, 1826-1871, fit de bonnes études au lycée Charlemagne, fut secrétaire de Lamartine, en 1848, puis travailla au journal *l'Evénement*. Il s'associa volontairement à l'exil de son père, et a publié : *le Cochon de saint Antoine*, 1857, 3 vol. ; *la Bohême dorée*, 1859, 2 vol. ; *une Famille tragique*, 1860 ; le drame des *Misérables*, représenté à Bruxelles ; *Je vous aime*, comédie en 1 acte. Il a concouru à la fondation du *Rappel*, en 1869.

Huillard-Bréholles (Jean-Louis-Alphonse), historien, né à Paris, 1817-1870, fut professeur au collége Charlemagne, 1838-42, puis s'occupa d'archéologie, et devint chef de section aux Archives et membre de l'Académie des inscriptions. On lui doit : *Recherches sur les monuments et l'histoire des Normands ; De la Fondation de la maison de Souabe dans l'Italie méridionale ;* une traduction de *la Grande Chronique de Mathieu Paris*, 9 vol. in-8° ; *Historia diplomatica Frederici secundi* aux frais du duc de Luynes), 5 vol. in-4° ; *Vie et correspondance de Pierre de la Vigne ; Titres de la maison ducale de Bourbon*, etc., etc. Il a rédigé le *Bulletin des comités historiques*.

Hurault (Philippe), comte de **Chiverny**, magistrat, né au château de Chiverny, 1528-1599, fut conseiller au Parlement, chancelier du duc d'Anjou, qui, devenu roi, sous le nom de Henri III, le nomma garde des sceaux, 1578, et chancelier, 1581. Mais son crédit commença dès lors à décliner, et il ne put assister aux Etats de Blois, en 1588 ; il se retira dans son château d'Eclimont, près Auneau. Henri IV le rappela auprès de lui, en 1590, et le nomma gouverneur de Chartres ; mais les notables de Rouen l'accusèrent de vendre aux traitants des lettres d'abolition et demandèrent qu'on lui enlevât les sceaux. On a de lui des *Mémoires*, qui s'arrêtent en 1599, et que l'abbé de Pont-le-Voy, son fils, a continués jusqu'en 1601, Paris, 1636, in-4°, mais surtout, La Haye, 2 vol. in-16, 1791.

Hurter d'Amann (Frédéric-Guillaume **de**), historien allemand, né à Schaffhouse (Suisse), 1787-1865, étudia à Gœttingue, fut pasteur protestant à Schaffhouse, et se montra partisan convaincu des opinions conservatrices. Après avoir publié une *Histoire de Théodoric, roi des Ostrogoths*, 1807, il écrivit son principal ouvrage *Histoire du pape Innocent III et de ses contemporains*,

1834-42, 4 vol. in-8°, trad. en français par M. de Saint-Chéron, Haiber, Jager et Vial, dans lequel il exaltait la hiérarchie catholique et les mœurs du moyen âge. D'autres livres, *Excursion à Vienne et à Presbourg*, 1840, *Pierre Hurter de Schaffhouse et ses confrères*, *Evénements mémorables des dix dernières années du* XVIII*e* *siècle*, 1840; puis *les Couvents d'Argovie et leurs accusateurs*, *les Ennemis de l'Eglise catholique en Suisse, depuis* 1834, le forcèrent de renoncer à sa place. Il se convertit au catholicisme à Rome, en 1840, et raconta sa conversion dans *Naissance et renaissance*, 1845, 3 vol. in-8°. Il fut alors nommé historiographe de l'empereur d'Autriche à Vienne. On lui doit encore : *Histoire de Ferdinand II et de ses parents*, 1850-57, 9 vol., ouvrage inachevé; *Philippe Lang, valet de chambre de Rodolphe II*, 1851; *les Quatre dernières années de la vie de Wallenstein*, 1862; etc.

I

Idaho (l'Etoile des montagnes), Territoire des Etats-Unis, depuis 1868, à l'O et au S. du Territoire de Montana, est couvert à l'E. par les montagnes Rocheuses, et arrosé par le Lewis, affluent de la Columbia. Il y a de riches vallées, le long des cours d'eau ; des mines d'or et d'argent encore inexploitées. Le chef-lieu est *Lewiston*, au N. O., sur le Lewis. — La superficie est de 223,500 kil. carrés; la population, de 15,000 hab. (?).

Inde britannique. Les données sur la superficie et la population varient dans presque toutes les publications officielles. Voici cependant quelques chiffres approximatifs :

1. Bengale	633,291 kil. c.	66,524,628 hab.
2. Prov. du Nord-Est	216,445 . . .	30,777,941
3. Pundjâb	264.171 . . .	17,596,752
4. Provinces centrales	217.971 . . .	7,985,411
5. Oude	61,458 . . .	11.220,747
6. Barmah britann.	256,092 . . .	2,463,484
7. Madras	367,107 . . .	31,312,150
8. Bombay	226,976 . . .	13,985,998
9. Mysore et Haïderabad	119,853 . . .	6,617,939
Total	2,504,262 kil. c.	190,278,644 hab.

Les Etats indigènes tributaires ont 51 millions (?) d'habitants. Les Etats indigènes alliés (Nepâl, Bhotan, etc.) ont 5 millions d'habitants. Tout récemment on a fait le recensement de l'Inde britannique, qui compterait, dit-on, plus de 250 millions d'habitants.

Dans l'Inde anglaise, le budget a été, en 1874-75, de 54,933,000 liv. sterl. pour les recettes, et de 48,984,000 pour les dépenses. La dette totale était de 112,888,000 livres sterling.

L'importation a été, en 1872, de 42,658,000 livr. sterling, l'exportation de 64,662,000. Les principaux articles d'exportation ont été le coton, le jute et la soie, l'opium, le riz, l'indigo, les peaux, le café, le thé, la laine, le sucre, etc. ; les principaux articles d'importation ont été les étoffes de coton, les métaux, les boissons, les vêtements de soie, de laine, etc., les machines, etc.

Il y avait, en 1873, 8,882 kil. de chemins de fer exploités et 3,928 kil. en construction.

Italie. Ce royaume a complété son unité ; les États de l'Eglise ont été envahis par les troupes italiennes, au mois de septembre 1870, et annexés par décrets du 9 octobre, malgré la protestation du Pape. Le 13 mai 1871 le gouvernement italien a proclamé *la loi des garanties*, qui déclare la personne du souverain pontife sacrée et inviolable. On lui rend les honneurs souverains. On lui donne, sous forme de rente perpétuelle et inaliénable, une dotation annuelle de 3,225,000 livres ; la jouissance des palais apostoliques du Vatican et de Latran, avec leurs dépendances; de la villa de Castel-Gandolfo. Cette loi n'a pas été reconnue par le Pape.

Rome et son territoire forment une nouvelle province, divisée en 5 sous-préfectures, avec une superficie de 11,917 kil. carrés et 836,704 hab.

Il y a donc dans le royaume 69 provinces, dont la population était au 1er janvier 1872 :

1. Piémont et Ligurie (Alexandrie, Coni, Gênes, Novare, Port-Maurice, Turin)	3,743,376
2. Lombardie (Bergame, Brescia, Côme, Crémone, Mantoue, Milan, Pavie, Sondrio)	3.460,824
3. Vénétie (Bellune, Padoue, Rovigo, Trévise, Udine, Venise, Vérone, Vicence)	2,642,807
4. Émilie (Bologne, Ferrare, Forli, Modène, Parme, Plaisance, Ravenne, Reggio)	2.113,828
5. Ombrie (Pérouse)	549,601
6. Marches (Ancône, Ascoli, Macerata, Pesaro et Urbino)	915,419
7. Toscane (Arezzo, Florence, Grosseto, Livourne, Lucques, Massa et Carrare, Pise, Sienne)	2,142,525
8. Abruzzes (Abruzze citérieure, ultérieure I, II, Molise)	1,282,982
9. Campanie (Bénévent, Naples, Principauté citérieure, ultérieure, Terre de Labour)	2,754,592
10. Pouille (Capitanate, Terre de Bari, d'Otrante)	1,420,892
11. Basilicate (Potenza)	510,543
12. Calabres (Calabre citérieure, ultérieure I, II)	1,206,302
13. Sicile (Caltanisetta, Catane, Girgenti, Messine, Palerme, Syracuse, Trapani)	2,584.099
14. Sardaigne (Cagliari, Sassari)	636,660
15. Rome	836,704
Total	26,801,154

Le budget de 1873 a été pour les recettes de 1,290,785,269 francs, pour les dépenses de 1,384,618.021, sans compter le budget des communes et celui des provinces, qui dépasse 400 millions. — La dette dépasse 10 milliards, portant 429,970,372 francs d'intérêts.

L'armée, à la fin de 1874, comptait 205,000 hommes sous les drapeaux et 618,000 en congé, en tout 823,000.

La flotte se composait au 1er janvier 1874 de 80 navires à vapeur, armés de 655 canons, montés par plus de 19,000 marins, avec 2 régiments d'infanterie de marine (6,000 hommes).

La marine marchande, au commencement de 1874, comptait 29,111 navires, et barques, et l'inscription maritime a fourni 193,000 matelots (?)

En 1872, 17,629 navires au long cours sont entrés dans les ports italiens.

Le mouvement du commerce spécial avec les pays étrangers a été, en 1872, de 1,306 millions pour l'importation, de 1,288 millions pour l'exportation; — le commerce de transit a été de 75 millions.

A la fin de 1873, il y avait 6,778 kil. de chemins de fer exploités, et 1,118 en construction. La longueur des fils télégraphiques était de plus de 67,500 kil.

J

Jaley (Léon-Louis-Nicolas), sculpteur, né à Paris, 1802-1866, élève de son père, *Louis Jaley*, graveur en médailles, puis de Cartelier, eut le grand prix en 1827, et, depuis son retour d'Italie, composa des bustes, des statues, la *Prière*, la *Pudeur*, le *Paria*, le *Gloria in excelsis*, une *Bacchante*, l'*Amour maternel*, la *Rêverie*, etc. Il a fait plusieurs statues pour le Musée de Versailles et pour la façade du Palais de justice de Paris. Il a été membre de l'Académie des Beaux-Arts, en 1856.

James (George), **Payne Rainsford**, écrivain anglais, né à Londres, 1801-1860, visita la France de très-bonne heure, écrivit pour son amusement quelques nouvelles réunies plus tard sous le titre de *Collier de perles*, 2 vol. ; puis, lorsque sa famille eut été ruinée, il reçut les encouragements de Washington Irving et de Walter Scott, et publia, depuis 1829, un grand nombre de romans pleins d'invention, mais rapidement écrits : *Richelieu, la Beauté d'Arles, Darnley, Marion Delorme, Marie de Bourgogne, Attila, le Voleur*, etc., etc., la plupart traduits en français et en allemand. On lui doit aussi des contes, un drame fantastique, un poëme, et des ouvrages historiques : *Histoire de la chevalerie*, 1830 ; *Histoire de Charlemagne ; Vie des grands capitaines*, 1832 ; *Vie du Prince Noir*, 1836 ; *Mémoires des Femmes célèbres*, 1837 ; *Louis XIV et son siècle*, 1838, 4 vol. in-8° ; *Lettres de James Vernon*, 1841, 3 vol. ; *Histoire de Richard Cœur de Lion*, 4 vol., etc. Il fut nommé consul aux Etats-Unis en 1850, et continua d'y écrire des romans, comme *Buts et Obstacles*, 1851 ; *Agnès Sorel*, 1853 ; *Old dominion*, 1855, etc.

Jameson (Anna **Murphy**, mistress), femme de lettres anglaise, née à Dublin, 1797-1860, fille d'un peintre de la cour, épousa un légiste, M. Robert Jameson, voyagea en Allemagne et en Italie, entretint une correspondance avec beaucoup de célébrités contemporaines, puis suivit son mari dans le Haut-Canada, et se sépara de lui. Son premier livre, le *Journal d'une ennuyée*, 1826, avait fait beaucoup de bruit. Elle écrivit ensuite : *les Amours des poëtes*, 1829, 2 vol. ; *Vies des reines célèbres*, 1831, 2 vol. ; *Héroïnes de Shakespeare*, 1832, avec des gravures dessinées par elle-même ; *Beautés de la cour de Charles II*, 1833 ; *Esquisses et récits de voyages*, 1834, 4 vol. ; *Etudes et promenades au Canada*, 1838. Elle s'occupa sérieusement de l'art et des artistes ; on lui doit : les *Musées de Londres*, 1842 ; les *Galeries particulières d'Angleterre*, 1844 ; *Art sacré et légendaire*, 1848 ; *Légendes des ordres monastiques*, 1850 ; *Légendes de la Vierge*, 1852. On lui doit encore : *Souvenirs et Essais artistiques*, 1846 ; *Pensées, réminiscences et fantaisies*, 1853 ; *les Sœurs de Charité catholiques et protestantes*, 1855 ; etc., etc.

Janin (Jules-Gabriel), critique et romancier, né à Saint-Etienne, 1804-1874, termina ses études au collége Louis-le-Grand, donna d'abord des leçons au cachet, suivit avec zèle les cours de l'école de droit, puis devint l'un des rédacteurs malicieux et surtout fantaisistes du *Figaro*, en 1825. Plus tard il écrivit dans la *Quotidienne*, quitta ce journal, quand M. de Polignac devint ministre ; fut l'un des fondateurs de la *Revue de Paris*, du *Journal des Enfants*, et publia son premier roman, qui fit sensation, l'*Ane mort et la femme guillotinée*, 1829 ; l'année suivante il donna la *Confession*. Après la Révolution de Juillet, il fut l'un des premiers à faire de l'opposition au nouveau gouvernement, en publiant *Barnave*, ouvrage dirigé surtout contre la famille d'Orléans. Mais bientôt il entra au *Journal des Débats* ; après la retraite de Duvicquet, il eut une part du feuilleton théâtral avec Loewe-Weimars ; il y régna bientôt en maître, en *prince de la critique*, comme il se nomma lui-même ; et jusqu'à sa mort, il a conservé le sceptre de la critique théâtrale. « Il s'est fait, a dit Saint-Beuve, un genre et une manière à part... ; il a beaucoup demandé à la fantaisie, « aux hasards de la rencontre à tous les buissons du « chemin ; les buissons lui ont aussi beaucoup rendu... « Il s'est fait un style qui, dans ses bons jours et quand « le soleil rit, est vif, gracieux, enlevé, fait de rien, « comme ces étoffes de gaze, transparentes et légères « que les anciens appelaient de l'*air tissé*. » Il a été surtout le critique populaire, malgré ses défauts, son absence de principes, ses boutades, ses caprices. Mais il a encore écrit de nombreux ouvrages dont voici les principaux : *Tableaux anecdotiques de la littérature française depuis François Ier jusqu'à nos jours* ; *Histoire du théâtre à quatre sous ; Cours sur l'histoire du journal en France*, 1854 ; — *Fontainebleau, Versailles, Paris*, 1837 ; — *Histoire de France, servant de texte explicatif aux galeries historiques de Versailles* ; — *Versailles et son musée historique* ; — *Voyage en Italie* ; — le *Prince royal*, 1842 ; — *la Normandie historique, pittoresque et monumentale*, 1842-1843 ; — la *Bretagne historique*, 1844 ; — *Voyage de Paris à la mer* ; — les *Symphonies de l'hiver* ; une traduction d'*Horace* ; etc. — Parmi ses romans on cite : *Contes fantastiques* et *contes littéraires*, 1832 ; — *Contes nouveaux*, 1833 ; — *Romans, contes et nouvelles littéraires*, en deux séries de trois volumes chacune ; — le *Chemin de traverse* ; — un *Cœur pour deux amours* ; — les *Catacombes* ; — la *Religieuse de Toulouse* ; — *Clarisse Harlowe* ; — les *Gaietés champêtres* ; — les *Petits bonheurs* ; — les *Contes du Chalet* ; — la *Fin d'un monde et un neveu de Rameau* ; — la *Semaine des trois jeudis* ; — les *Contes bleus* ; — la *Poésie et l'éloquence à Rome* ; — *Béranger et son temps*, etc., etc. Il a écrit dans la *Revue de Paris*, la *Revue des Deux Mondes*, l'*Artiste*, le *Magasin des familles*, etc. Il a fourni des *Préfaces*, des *Introductions*, des *Essais*, des *Notices* à une quantité incroyable d'œuvres contemporaines ou de réimpressions d'ouvrages anciens (La Fontaine, Sterne, Mackensie, Walter-Scott, Prévost, Lesage, Fénelon, Lamartine, Martial, Montell, Marivaux, Massillon, etc.) ; il a collaboré au livre des *Cent et un*, au *Keepsake américain*, aux *Français peints par eux-mêmes*, aux *Cent et une nouvelles*, etc. Il a réuni sous le titre pompeux d'*Histoire de la littérature dramatique*, 6 vol. in-18, ses principaux feuilletons, l'œuvre capitale, mais éphémère, de toute sa vie. Après avoir échoué plusieurs fois, lorsqu'il se présentait aux suffrages de l'Académie française, malgré l'appui de l'opinion publique, il a été enfin admis dans cette société, mais peu de temps avant sa mort.

Japon. — Depuis l'abolition du taïcounat, le pouvoir suprême, politique et religieux, appartient au Mikado ; il semble même que l'aristocratie féodale des princes ou daïmios est singulièrement affaiblie ou détruite. La capitale paraît être transportée à Yedo.

La superficie de l'archipel japonais est évaluée à 365,844 kil. carrés ; un recensement de la population, en 1870, donnait 34,785,321 habitants ; mais plusieurs pensent que ce nombre est très-contestable.

Les revenus annuels de l'Etat sont, dit-on, de 1028 millions de francs.

L'armée est composée de 120,000 hommes, disciplinés à la manière européenne ; les membres de la caste militaire doivent servir, en cas de besoin, leurs seigneurs respectifs.

Jasmin (Jacques) ou *Jaquou* **Jansemin**, poëte français, né à Agen, 1798-1864, fils d'un pauvre tailleur, reçut quelque instruction au séminaire, d'où une peccadille d'écolier le fit renvoyer, fut apprenti chez un coiffeur, et plus tard eut lui-même un petit salon de coiffure. Sa première chanson, en patois agenois, *Me cal mori* (Me faut mourir), 1822, devint bientôt populaire ; et ses essais, même médiocres, excitèrent l'admiration de ses compatriotes. Le poëme burlesque du *Charivari*, 1825, annonçait un versificateur facile ; des odes, de jolies romances, *les Souvenirs*, révélèrent un véritable poëte. Le recueil des *Papillotes* (los Papillotos), 1835, in-8°, obtint le plus grand succès dans tout le Midi, et même à Paris, où le poëte-perruquier fut fêté et honorablement récompensé. *L'Aveugle de Castel-Cuillé*, 1836, mérita les éloges de Sainte-Beuve et fut traduit par le poëte américain Longfellow, 1836. D'autres poëmes suivirent, *Françonete*, *Marthe la Folle*, *les deux Frères jumeaux*, *la Semaine d'un fils*, etc. ; ils ajoutèrent à la réputation de l'auteur, qui semblait

faire revivre la langue et la poésie des anciens troubadours. Il fut couronné à Bordeaux, à Toulouse, par l'Académie française, en 1852, comme *poëte moral et populaire*; il aimait à parcourir le midi de la France, récitant ses vers harmonieux avec un véritable talent, et consacrant à des œuvres de charité l'argent qu'il recueillait ainsi. Ses poésies forment trois volumes : *les Papillotes*, *Mes Souvenirs*, *Mes nouveaux Souvenirs*.

Jeanron (Philippe-Auguste), peintre, né à Boulogne-sur-Mer, 1809-1877, fils d'un soldat du camp de Boulogne, vint à Paris en 1828, s'occupa de peinture et de littérature, prit part aux journées de juillet 1830, et se lia avec Godefroi Cavaignac. Il écrivit dans plusieurs journaux, et peignit des scènes de la vie populaire. Ses œuvres, peintures de genre, paysages, marines, aquarelles, gravures, portraits, lui méritèrent des distinctions honorables. En 1848, directeur du Louvre, il préserva de toute atteinte les richesses de ce musée, et organisa aux Tuileries une *exposition libre*. Il obtint l'argent nécessaire pour la restauration du Louvre, en classa les tableaux par ordre chronologique et par écoles, réorganisa la chalcographie, ouvrit le musée égyptien, etc. Rentré dans la vie privée, en 1850, il devint directeur du musée de Marseille, puis correspondant de l'Institut en 1863.

Jaureguy y Jaureguy (don Gaspard), surnommé *el Pastor*, chef de guerillas espagnol, né à Villareal, 1780-1844, était berger au moment de l'insurrection contre les Français. Il forma une bande, se joignit à celle d'Acedo, et fit beaucoup de mal à l'ennemi dans les gorges de la Biscaye. Ferdinand VII lui donna le grade de brigadier. Jaureguy se déclara pour la révolution de 1820 et harcela les Français en Navarre et en Catalogne. Il fut forcé de se réfugier en Angleterre, revint après la mort de Ferdinand et mourut major-général.

Jellachich de Buzim (Joseph), ban de Croatie et feld-maréchal autrichien, né à Peterwaradein, 1801-1859, fils du général Jellachich, mort en 1810, conquit ses grades dans l'armée autrichienne par ses brillantes qualités militaires, et acquit beaucoup de popularité parmi les nations slaves du Danube. A l'époque de la révolution de 1848, M. de Metternich le nomma ban de Croatie; il joua pendant quelque temps un rôle ambigu, souleva les Croates contre les Hongrois, se jeta sur la Hongrie et marcha sur Pesth, mais il fut battu. Nommé par l'empereur capitaine général de la Hongrie, il aida le prince de Windischgrætz à soumettre Vienne, octobre 1848, puis il vint combattre les Hongrois, mais sans beaucoup de succès ; après la défaite de Hegyes, 14 juillet 1849, il se retira à Agram, et fut nommé gouverneur militaire du pays. Il a publié un recueil de *Poésies*, Vienne, 1850.

Jomini (Henri, baron), général et historien, né à Payerne (canton de Vaud), 1779-1869, destiné dès l'enfance à l'état militaire, fut d'abord forcé de s'occuper de commerce à Paris. De retour en Suisse, 1798, il entra dans l'armée et fut aide de camp du ministre de la guerre ; il devint bientôt chef de bataillon et secrétaire général du département de la guerre. Forcé de quitter le service de la Suisse, il revint à Paris, et publia, en 1803, un *Traité des grandes opérations militaires*. En 1804, il fut attaché au maréchal Ney comme aide de camp, se distingua dans la campagne d'Allemagne, 1805, dans le Tyrol, fut nommé colonel, après Austerlitz, et remplit, dans la campagne de Prusse, les fonctions de chef d'état-major du corps de Ney ; l'empereur le récompensa de ses services remarquables en le nommant baron. En 1808, il prit une part active à la guerre d'Espagne, mais il se brouilla avec Ney, demanda un congé et entra au service de la Russie, alors notre alliée ; il fut bientôt rappelé par Napoléon, qui le nomma général de brigade et fit revivre pour lui la charge d'historiographe de France. Appelé au service actif en 1812, il ne voulut pas combattre directement l'empereur Alexandre, réussit à se faire nommer gouverneur de Wilna et de Smolensk, mais rendit les plus grands services aux débris de l'armée française, après la funeste retraite de Moscou. Chef d'état-major de Ney, dans la campagne de Saxe, il se vit de nouveau méconnu et presque disgracié, malgré des actions d'éclat; Berthier lui fit refuser le grade de général de division ; il fut même sévèrement puni pour certaines négligences de service, vraies ou prétendues. Alors, profitant de l'amnistie de Parchswitz, il alla rejoindre l'empereur de Russie, qui le nomma lieutenant général et aide de camp, mais il ne livra pas aux alliés, comme on l'a souvent dit, les plans de la campagne, qu'il ne connaissait pas. Jomini avait été condamné à mort, par contumace, quoique Napoléon ait écrit : « Il n'a pas trahi ses drapeaux ; il avait à se « plaindre d'une grande injustice ; il n'était pas Fran- « çais. » Il ne voulut accepter aucun commandement dans l'armée russe, mais rendit de grands services aux alliés jusqu'à l'invasion de la France. En 1815, il fit de vains efforts pour sauver le maréchal Ney ; il assista aux congrès d'Aix-la-Chapelle et de Vérone, désapprouva l'expédition d'Espagne en 1823, fut chargé de compléter l'éducation militaire du grand-duc Nicolas; fit les campagnes de 1828-29 contre les Turcs, et vécut dès lors le plus souvent à Bruxelles. Ses ouvrages jouissent d'une réputation européenne ; il s'est montré tacticien excellent, historien consciencieux et écrivain habile; les plus importants sont : *Traités des grandes opérations militaires*, 1805, 5 vol. in-8°, et 1811-16, 8 vol. in-8° ; *Principes de la Stratégie*, 1818, 3 vol. in-8° ; *Histoire critique et militaire des campagnes de la Révolution*, de 1792 à 1801 (en collaboration avec le colonel Koch), 1819-24, 15 vol. in-8°, avec atlas ; *Vie politique et militaire de Napoléon, racontée par lui-même au tribunal de César, d'Alexandre et de Frédéric*, 1827, 4 vol. in-8°; *Tableau analytique des principales combinaisons de la guerre ; Précis de l'art de la guerre*, 2 vol. in-8° ; *Précis politique et militaire de la campagne de* 1815, 1839, in-8° ; *Atlas militaire et portatif pour l'intelligence des relations des dernières guerres ;* etc., etc. Sainte-Beuve lui a consacré une *Notice* intéressante, 1869.

Jost (Isaac-Marc), historien israélite allemand, né à Bernbourg, 1793-1860, ouvrit à Berlin, en 1816, un cours de philologie, et devint, en 1835, professeur à l'école pratique juive de Francfort. On lui doit : *Histoire des Israélites*, 1820-29, 9 vol. in-8° ; *Nouvelle histoire des Israélites*, 3 vol. in-8° ; *Histoire générale du peuple juif*, 1851-52, 2 vol. ; traduction de la *Mischna*, 1832-34, 6 vol. ; *les Annales israélites ; Jellinck et la Cabale*, 1852; *Histoire du judaïsme*, 1858. Il s'est occupé aussi de grammaire, de littérature et de pédagogie : *Manuel théorique et pratique de l'éducation allemande*, 1835 ; *Traité du haut allemand écrit et parlé*, 1852 ; *Glossaire de Shakespeare*, etc.

Juarez (Benito), président de la république du Mexique, né dans l'Etat d'Oajaca, 1809-1872, d'origine indienne, pauvre, sans appui, parvint, grâce à ses efforts persévérants, à se faire recevoir docteur en droit. Avocat distingué, il ne devint qu'assez tard homme politique. Gouverneur de l'Etat d'Oajaca, il fut député au Congrès, en 1856, et devint président de la cour suprême de justice en 1857. A la chute du président Comonfort, il refusa de reconnaître le nouveau président Zulaoga, et, au nom de la constitution de 1857, organisa un gouvernement de résistance à la Vera-Cruz. Lorsque Miramon remplaça le général Zuloaga, décembre 1858, Juarez ne voulut pas l'accepter et fut reconnu par le gouvernement des Etats-Unis, auquel il avait concédé une sorte de protectorat des provinces de Chihuahua et de Sonora. Juarez décréta alors l'institution du mariage civil, prononça la confiscation des biens du clergé et fit travailler au chemin de fer de la Vera-Cruz à Mexico. Avec le produit des douanes de la Vera-Cruz, il pouvait résister aux efforts de Miramon et le força à lever le siége de cette ville. Puis il le poursuivit jusqu'auprès de Mexico, et, par la victoire de son lieutenant Ortega, fit triompher le parti constitutionnel. Juarez entra à Mexico, janvier 1861, pendant que Miramon fuyait en Europe. Reconnu par l'Angleterre, puis par la France, il affermit son pouvoir en se faisant réélire président, 11 juin 1861. Mais ses actes avaient mécontenté les conservateurs et le clergé; il ne se soutenait qu'au moyen de réquisitions et d'emprunts forcés; il n'accordait aucune satisfaction aux gouvernements étrangers qui réclamaient en faveur de leurs nationaux. Il rompit successivement avec l'Espagne, l'Angleterre, la France, en refusant de payer les indemnités promises. Alors une expédition des trois puissances fut résolue contre le Mexique. Le Congrès donna de pleins pouvoir au Président, qui appela la nation aux armes, septembre 1861. Les négociations de paix à Soledad échouèrent, février 1862 ; il exigea qu'on lui livrât le général Almonte, placé sous la protection des Français ; il accorda certaines concessions à l'Espagne et à l'Angleterre qui se retirèrent de l'alliance, mais les conférences entamées à Orizaba avec la France furent rompues, 6 avril, et la guerre recommença. Juarez prit des mesures dictatoriales pour résister, et emprunta aux Etats-Unis 25 millions de dollars, en donnant d'excellentes garanties. Après l'échec des Français devant

Puebla, il se montra plus que jamais décidé à soutenir une guerre à outrance, mais il fut forcé de reculer devant les forces de la France d'abord à Cuernavaca, à San Luis de Potosi, puis à Zacatecas. Lorsque Maximilien eut été proclamé et reconnu comme empereur, 1864, il fut abandonné par la plupart des généraux et forcé de prolonger la résistance par une guerre de guérillas; il avait envoyé sa famille à la Nouvelle-Orléans, mais lui-même, vivant sur la frontière, ne cessait de harceler l'ennemi Soutenu par les Etats-Unis, il attendit, en luttant toujours, la retraite des troupes françaises. Il reprit aussitôt une partie du Mexique. A la fin de 1866, son autorité fut un instant contestée par Gonzalez Ortéga, qui se déclarait président constitutionnel du Mexique, mais qui échoua complètement. En 1867, Maximilien fut pris à Queretaro, condamné à mort et exécuté, avec Miramon et Mejia; Mexico et la Vera-Cruz se rendirent. Juarez était maître du Mexique. Il traita aussitôt d'égal à égal avec les puissances européennes et montra une certaine fierté qui lui réussit. Il proposa au Congrès réuni un ensemble de réformes libérales, et fut régulièrement réélu président de la république, le 25 décembre 1867. Il réprima plusieurs tentatives de révoltes, força Ortega à renoncer à ses prétentions, prononça une amnistie générale en faveur de tous les indigènes qui avaient reconnu Maximilien, 1869, et parvint à rétablir, dans une certaine mesure, l'ordre à l'intérieur, et les relations amicales avec presque toutes les puissances des deux mondes.

Jubinal (Michel-Louis-Achille), littérateur, né à Paris, 1810-1875, élève de l'école des Chartes, professeur de littérature étrangère à la Faculté de Montpellier, 1839, député de l'arrondissement de Baréges, de 1851 à 1870, a été rapporteur de la loi qui a fixé les droits d'auteur après leur mort. Il a écrit dans beaucoup de journaux pour soutenir le pouvoir, et a inséré beaucoup d'articles dans plusieurs revues littéraires et scientifiques. Il s'est surtout occupé du moyen âge et a publié : *Jongleurs et Trouvères*, 1835; *Mystères du* XV*e siècle*, 2 vol. in-8°; *les Anciennes tapisseries historiques*, 2 vol. in-fol., *la Armeria real*, 2 vol. in-fol., avec figures et supplém. in-fol., description des principales pièces du Musée d'artillerie de Madrid; une édition des *Œuvres complètes de Rutebeuf*, 2 vol. in-8°; un *Nouveau recueil de fabliaux*, 2 vol. in-8°, etc., etc., et un grand nombre de notices, surtout sur les Pyrénées qu'il aimait.

Julien (Stanislas-Aignan), orientaliste français, né à Orléans, 1799-1873, se fit remarquer, dès le séminaire, pour son aptitude dans l'étude des langues. A Paris, où il continua ses travaux, Gail le choisit pour son suppléant au Collége de France, dès 1821 ; et, deux ans plus tard, il publia une savante édition du poëme de Coluthus, l'*Enlèvement d'Hélène*, avec traductions latine et française. Élève d'Abel Rémusat pour le chinois, il devint bientôt maître, et traduisit en latin les œuvres du philosophe Meng-Tseu ; 1824-26, 2 vol. in-8°. Dès lors il ne cessa de traduire des ouvrages remarquables de la littérature chinoise : *Hoei-lan-ki* ou *Histoire du cercle de craie*, 1832 ; le *Tchao-chi-kou-eulu*, dont le sujet est celui de l'*Orphelin de la Chine*, 1834 ; *Blanche et Bleue* ou les *Deux couleuvres-fées*, 1834 ; les *Avadânas*, contes indiens, fables et nouvelles chinoises ; les *Deux filles lettrées*, 1860 ; *Yu-kiao-li* ou les *Deux cousines*, roman chinois, 1863, 2 vol., in-8°, etc., etc. Dans le même temps, il faisait connaître au monde savant d'autres ouvrages plus sérieux : le *Livre des récompenses et des peines*, qui renferme la doctrine de Tao-Ssé, 1835; le *Livre de la voie et de la vertu*, œuvre de Lao-tseu, 1844 ; l'*Histoire de la vie d'Hiouen-Tsang et de ses ouvrages*, 1858; les *Mémoires sur les contrées occidentales* d'Hiouen-Tsang, 1857 ; il a publié le texte chinois du *San-Tseu-King, Trium litterarum liber a Wang-Pe-Heou, sub finem XIII sæculi, compositus*. Egalement versé dans le sanscrit, il a donné, en 1859, la *Méthode pour déchiffrer et transcrire les mots sanscrits qui se trouvent dans les livres chinois*. Il a traduit un *Resumé des principaux traités chinois sur la culture des mûriers et l'éducation des vers à soie*, 1837 ; un *Traité sur l'art de fabriquer la porcelaine*, 1856; des *Notices variées*; des *Exercices pratiques d'analyse, de syntaxe et de lexicographie chinoises*, 1842; etc. Professeur au Collége de France, en 1832, il en devint l'administrateur en 1857 ; membre de l'Académie des inscriptions, en 1833, il fut nommé conservateur-adjoint de la Bibliothèque royale, et chargé spécialement du dépôt chinois. Il était membre de la plupart des académies de l'Europe.

K

Kalergis (Démétrius), général grec, né en 1803 ou 1804, dans l'île de Candie, mort en 1867, prit une part active à la guerre de l'indépendance, fut aide de camp du général Fabvier, du président Capo d'Istria, et fut le principal chef de la révolution de septembre 1843. Le roi Othon le nomma général, mais sans avoir confiance en lui. Kalergis donna sa démission, et, dans un voyage à Londres, se lia intimement avec le prince Louis-Napoléon, 1846. Il rentra en Grèce, en 1848, mais resta disgracié; en 1854, les puissances occidentales imposèrent au roi Othon un ministère dans lequel Kalergis fut ministre de la guerre ; mais en 1856, il fut forcé de se retirer ; en 1861, il fut envoyé en France, comme ministre plénipotentiaire.

Kaulbach (Guillaume de), né à Arolsen, dans la principauté de Waldeck (Allemagne), 1805-1874, fils d'un orfévre-graveur, fut à Dusseldorf l'élève de Cornelius, et, sous sa direction, exécuta plusieurs œuvres sévères à Munich. Puis il s'inspira de Klopstock, de Gœthe, de Wieland, et composa des tableaux d'un style original, comme sa *Bataille des Huns*, 1837 ; *le Roman du Renard; la Destruction de Jérusalem; la Tour de Babel*, qu'il fit à Berlin, et d'énormes figures historiques ou allégoriques. Il a surtout représenté, dans la Pinacothèque de Munich, l'histoire de l'art depuis la Renaissance ; il envoya à l'Exposition de 1867 une toile fort remarquée, *l'Epoque de la Réformation*. Il a de plus composé une foule de portraits, d'illustrations, etc. On l'a considéré comme le premier peintre de l'école de Cornelius, surtout à cause de la science du coloris et de la pureté du dessin.

Kean (Charles-Jean), tragédien anglais, né à Waterford (Irlande), 1811-1868, fils du célèbre Edmond Kean, sans avoir le mérite de son père, a obtenu de grands succès, surtout en Amérique, en Australie, et dans les provinces de l'Angleterre. Il a dirigé à Londres le *Princess' Theatre* en 1850, et s'y est fait applaudir, surtout dans les pièces de Shakespeare et de C. Delavigne.

Kerhallet (Charles-Philippe de), capitaine de vaisseau, né en Bretagne, 1809-1863. Chargé d'une mission sur les côtes du Brésil, il acheva le beau travail hydrographique de l'amiral Roussin ; puis il releva la côte occidentale d'Afrique entre le Cap Vert et Sierra Leone ; il publia, en 1849, *Description nautique de la côte occidentale d'Afrique, depuis le cap Roxo jusqu'aux îles de Los* ; et, en 1857, *Description nautique de la côte nord du Maroc*, avec M. Vincendon-Dumoulin ; *Manuel de la navigation dans le détroit de Gibraltar*. On lui doit encore : *Description de l'archipel des Açores* ; — *des Canaries et des îles du Cap-Vert* ; puis, *Manuel de la navigation à la côte occidentale d'Afrique*, 1851-55, 3 vol. in-8°. Avant les recherches si célèbres du lieutenant Maury, il avait réuni d'immenses matériaux sur l'ensemble des grandes mers du globe ; il publia, en 1851, trois mémoires accompagnés de cartes, *Considérations générales sur l'océan Atlantique, sur l'océan Indien et sur l'océan Pacifique* ; ces mémoires, très-remarquables et qui auraient dû faire la réputation de l'auteur, ont une très-grande valeur scientifique et pratique. Il écrivit aussi le *Manuel de la navigation dans la mer des Antilles*, 1853.

Kessels (Mathieu), sculpteur, né à Maëstricht, 1784-1836, étudia d'abord l'orfévrerie, puis, à Paris, s'adonna à la sculpture. Après un séjour de huit ans à Saint-Pétersbourg, il revint à Paris étudier sous Girodet,

et alla à Rome travailler avec Thorwaldsen. On lui doit des œuvres estimées : *Saint Sébastien percé de flèches*, un *Discobole couché*, *Mars au repos*, un *Discobole debout*, le *Monument de la comtesse de Celles* (à Rome), l'*Amour aiguisant ses flèches ;* etc., etc.

Kiss (Auguste), sculpteur prussien, né à Pless (Silésie), 1802-1865, élève de Rauch, devint célèbre quand il eut composé, en 1839, son groupe de l'*Amazone luttant contre une panthère*, qui fut coulé en bronze. On cite parmi ses œuvres, d'une énergie parfois exagérée, des statues de *Frédéric II*, de *Frédéric-Guillaume III*, *Saint Michel terrassant le dragon*, *Saint Georges;* etc.

Klemm (Frédéric-Gustave), historien allemand, né à Chemnitz (Saxe), 1802-1867, a été bibliothécaire de la bibliothèque royale de Dresde. On lui doit surtout : *Histoire universelle de la civilisation humaine*, 1843-1852, 10 vol. in-8°, suivie des *Lettres amicales*, 1847 ; *Manuel de l'archéologie germanique*, 1835 ; *Italica*, ouvrage d'un touriste en Italie, 1839 ; *Voyage de vacances*, 1853 ; *Etude sur les femmes*, 1854 ; *Science de la civilisation en général ;* et beaucoup d'articles de journaux et de mémoires scientifiques.

Kock (Charles-Paul **de**), romancier français, né à Passy, 1794-1871, fils d'un banquier hollandais, victime de la révolution française, abandonna le commerce pour se livrer à ses goûts littéraires, et édita lui-même, en 1812, son premier roman, *l'Enfant de ma femme*. Ses premiers essais dans ce genre et dans le drame eurent peu de succès ; il réussit mieux dans le vaudeville et l'opéra comique (*M. Mouton*, 1818; *les Epoux de quinze ans*, 1821 ; *une Bonne fortune*, 1825 ; *le Calendrier des vieillards*, 1826; *le Philosophe en voyage*, 1821 ; *le Muletier*, 1823; etc.). — De 1820 à 1834, ses romans, écrits avec une gaieté un peu grosse, avec un talent réel d'observation, dans un style facile, sans prétention, à la portée du plus grand nombre, lui valurent une réputation européenne dans un genre secondaire ; ce sont les meilleurs ; on peut citer : *Gustave ou le mauvais sujet*, *Frère Jacques*, *M. Dupont*, *André le Savoyard*, *la Femme, le mari et l'amant*, *la Pucelle de Belleville*, etc. Plus tard ses œuvres se sont multipliées, toujours gaies, un peu triviales, mais avec moins de naturel et de bonhomie; les plus remarquées furent : *Zizine*, *un Tourlourou*, *l'Homme aux trois culottes*, *l'Amant de la lune*, *Cerisette*, *la Bouquetière du Château-d'Eau*, *une Femme à trois visages*, *la Fille aux trois jupons*, *les Demoiselles de magasin*, etc., etc.

Au théâtre il a fait représenter, seul ou en collaboration, plus de cent vaudevilles, où l'on retrouve sa verve gauloise : *le Commis et la grisette*, *Samson et Dalila*, *un Bal de grisettes*, *le Théâtre et la Cuisine*, *les Bains à domicile*, *Monsieur Gogo*, etc. Il a de plus écrit des *Contes en vers*, publié des recueils de chansons, et fourni beaucoup d'articles aux journaux, revues, etc.

Kolettis (Jean), né à Syrakos, près de Janina, 1788-1847, étudia la médecine en Italie, fut reçu docteur à Bologne, et fut médecin d'Ali, pacha de Janina. Affilié à l'hétairie, il fut l'un des premiers à se soulever en 1821, fut député au congrès d'Epidaure, ministre de l'intérieur, exarque d'Eubée, membre du conseil exécutif en 1824. Il se distingua par sa valeur et ses talents politiques, contribua à la réunion des Grecs au congrès national de Trézène, et fut l'un des auxiliaires les plus intelligents du président Capo d'Istria; cependant, devenu sénateur, il fit partie de l'opposition modérée contre son administration. Après l'assassinat du président, il fut l'un des membres du gouvernement provisoire, puis de la commission mixte qui administra jusqu'à l'arrivée du roi Othon. Ministre de l'intérieur, président du conseil, envoyé extraordinaire à Paris, 1835, il fut de nouveau président du conseil et ministre des affaires étrangères, en 1846.

Kolokotronis (Théodore), général grec, né sur une montagne de la Messénie, 1770-1843, appartenait à une famille qui n'avait jamais cessé de lutter contre les Turcs; son père, *Constantin*, avait péri en les combattant, 1780. Kolokotronis épousa la fille d'un primat de Léontari et fut chef des armatoles du canton, mais il resta toujours suspect aux Turcs et plus d'une fois se jeta dans les montagnes avec ses partisans pour ravager les domaines des pachas ; en 1802, sa tête fut mise à prix, et il fut forcé de se réfugier dans les îles Ioniennes, où les autorités russes refusèrent de le livrer. Au premier cri de la guerre d'indépendance, il s'élança de Cérigo, et devint l'un des chefs les plus influents de la Morée ; malheureusement il ne sut pas toujours s'entendre avec les autres chefs. Affligé de la guerre civile, il se livra au président Konduriotis et fut incarcéré à Hydra ; mais le peuple redemandait son vieux général ; rendu à la liberté, il lutta contre les Egyptiens d'Ibrahim, et fut nommé par Capo d'Istria général en chef de la Morée. Il fut l'un des trois membres du gouvernement provisoire ; on l'accusa d'avoir suscité des troubles dans le Péloponèse contre la régence bavaroise ; il fut condamné à mort ; mais le roi Othon lui accorda grâce entière et lui rendit son grade. Ses *Mémoires*, écrits sous sa dictée, ont été publiés à Athènes, en 1851 ; c'est l'un des documents les plus curieux de l'histoire contemporaine de la Grèce.

Kopernik (Nicolas), en latin *Copernicus*, d'où l'on a fait *Copernic*, orthographe vicieuse, célèbre astronome polonais, né à Thorn, 1473-1543, fils d'un bourgeois de Cracovie, neveu par sa mère d'un évêque de Warmie, fit ses études au collège de Thorn et à l'université de Cracovie, puis les acheva en Italie, à Padoue et à Bologne. Il se lia alors avec Regiomontanus, professa les mathématiques à Rome en 1499, et, de retour à Cracovie, se fit prêtre en 1502. Grâce à son oncle, il devint chanoine à Frauenburg, sur les bords de la Vistule, en 1510, et consacra le reste de sa vie à ses devoirs religieux et à l'étude de l'astronomie. Il imagina la construction d'une machine hydraulique pour distribuer l'eau dans toutes les maisons de la ville, s'occupa de la fonte des monnaies, écrivit en 1526 une dissertation sur ce sujet (*De optima monetæ cudendæ ratione*); donna une traduction latine des *Lettres de Théophylacte;* publia en 1542, à Wittemberg, un traité de trigonométrie (*De lateribus et angulis triangulorum*); mais ce fut seulement en 1543, l'année de sa mort, que parut à Nuremberg l'ouvrage qui l'a immortalisé, *De orbium cœlestium revolutionibus*, in-fol.; la deuxième édition est de 1556, la troisième édition de 1617. Kopernik avait longtemps étudié les systèmes astronomiques des anciens, des Egyptiens, des Grecs, des Latins, les opinions du moyen âge ; plusieurs pythagoriciens, tels que Archytas de Tarente, Héraclide de Pont, Echécrate, etc,, avaient soutenu, d'après les Egyptiens, que la terre tourne autour du soleil; telle était l'opinion de Nicétas, de Timée de Locres, d'Aristarque de Samos, qu'on avait même, à cause de cela, accusé d'irréligion. Sénèque disait que de son temps cette grave question était encore indécise. Au moyen âge, on avait généralement adopté les assertions de Ptolémée ; l'Almageste était comme l'évangile de l'Astronomie. Cependant quelques personnes savantes, comme le cardinal de Cusa au quinzième siècle, soutenaient encore le mouvement de la terre autour du soleil. Kopernik, après avoir longtemps étudié et longtemps hésité, publia enfin son livre célèbre où il s'efforçait de prouver le double mouvement des planètes et de la terre sur elles-mêmes et autour du soleil; l'évêque de Kulm avait surtout contribué à vaincre ses hésitations, et, pour détourner les attaques et les accusations, Kopernik plaça son ouvrage, par sa dédicace, sous la sauvegarde du pape Paul III. Soixante-treize ans après la mort de Kopernik, le 5 mars 1616, il n'en fut pas moins condamné par la congrégation de l'Index, pour avoir émis des *idées contraires à la sainte Ecriture*. Kopernik a eu la gloire d'exposer le système planétaire tel qu'il est admis aujourd'hui, et il a mis sur la voie des grandes découvertes astronomiques de Kepler et de Newton. On lui a élevé un beau monument dans l'église Sainte-Anne de Cracovie; une statue, œuvre de Thorwaldsen, à Varsovie. Gassendi a écrit en latin la Vie de Kopernik, dès 1654 ; on trouve des détails sur sa vie et ses œuvres dans Percy, *Notice biographique sur Copernic*, 1854; D. Szule, *Biographie de Kopernik*, Varsovie, 1855; Westphal, *Nic. Copernicus;* Czynski, *Kopernik et ses travaux ;* Arago, *Eloge de Copernic ;* Jos. Bertrand, *les Fondateurs de l'Astronomie*.

Kosegarten (Jean-Gottfried-Louis), orientaliste allemand, né à Altenkirchen, dans l'île de Rugen, 1792-1860, suivit à Paris les cours de langues orientales, les enseigna à l'université d'Iéna, puis à celle de Greifswald, et a publié de savants ouvrages : une édition de la *Moallaka*, d'Amru-ben-Kelthum, poëte arabe ; du poëme indien, *Nala ;* d'un recueil de contes persans intitulé *Tûti-Nâmeh ;* des *Libri Coronæ legis*, etc. On lui doit encore : *Commentario de prisca Ægyptiorum Literatura ; Chrestomathia Arabica;* une édition des *Annales de Taberi*, de fables indiennes, intitulées : *Pantschatantra ;* de la chronique de Kantzow; *Pomerania ou origine et histoire de la Poméranie*, 2 vol.; *Codex*

Pomeraniæ diplomaticus; Monuments de l'histoire de la Poméranie et de l'île de Rugen, etc., etc.

Koumans. Koumanie. ou **Cumans. Cumanie.** Les Koumans ou Cumans sont de race turque, tirant probablement leur nom de la Kouma, affluent de la mer Caspienne. Au onzième siècle, ils combattirent les Khazares et les Petchénègues, et s'étendirent du Volga au Danube; mais, au treizième siècle, ils furent presque exterminés par les Mongols. Ceux qui échappèrent se réfugièrent à l'ouest des Karpathes; peut-être les *Szeklers* de Transylvanie sont-ils des Cumans; les *Tchouvaches* des bords du Volga en descendent; mais le plus grand nombre émigra dans le centre de la Hongrie, entre le Danube et la Theiss; c'est là qu'ils occupent trois districts: la *Grande* et la *Petite-Cumanie*, et la *Jazygie*. — La Grande-Cumanie (en hongrois, *Nagy-Kunszag*, en allemand, *Gross-Kumanien*), entre la Theiss et le Kolat, affluent du Koros, a environ 70,000 hab., la plupart protestants, qui élèvent des chevaux et des moutons; le chef-lieu est *Kardszag*, peuplée de 12.000 hab. — La Petite-Cumanie (en hongrois, *Kis-Kunszag*, en allemand, *Klein-Kumanien*), entre le Danube et la Theiss, a 80,000 hab., catholiques et protestants; le sol produit beaucoup de céréales, et on y élève un grand nombre de bestiaux; le ch.-l. est *Kun-Szent-Miclos*. — V. Iazygie, dans le Dictionnaire.

Krasinski (Valérien, comte), littérateur polonais, 1780-1855, d'une famille luthérienne, occupa divers emplois dans le royaume de Pologne, prit part à l'insurrection de 1830, dut s'exiler en Angleterre et a écrit en anglais: *the Rise, Progress and Decline of the Reformation in Poland*, 1839-40, 2 vol. in-8°; *Panslavism and Germanism*, 1848, in-12; *Montenegro and the Slavonians in Turkey*, 1853, in-8°; etc.

Kruckowiecki (Jean, comte), général polonais, 1770-1850, servit d'abord dans l'armée autrichienne, 1796, puis fit avec les Français toutes les campagnes de 1806 à 1813. Dans l'insurrection de 1830, il fut gouverneur de Varsovie, s'empara de la dictature, au moment des désastres des Polonais, déploya une sauvage énergie, mais fut forcé de traiter avec Paskiévitch, 1831. Il fut relégué dans l'intérieur de la Russie.

Kuhlmann (Charles-Frédéric), chimiste français, né à Colmar, 1803-1874, occupa à Lille, de 1823 à 1854, une chaire de chimie appliquée aux arts et à l'industrie. Il a fondé de nombreux établissements industriels et écrit de nombreux mémoires, qui l'ont mis au premier rang parmi les chimistes modernes.

L

Laborde (Léon-Emmanuel-Simon-Joseph, marquis de), archéologue et voyageur, né à Paris, 1807-1869, fils du comte *Alexandre de Laborde*, après avoir étudié à Gœttingue, voyagea en Orient, et dessina les ruines de plusieurs villes anciennes d'Asie Mineure, de Syrie, d'Égypte et d'Arabie. Attaché en 1828 à l'ambassade de Rome, il se retira avec Chateaubriand. En 1830, il fut aide de camp de La Fayette, puis secrétaire d'ambassade à Londres, dans la Hesse-Cassel. Il fut député de Seine-et-Oise, 1840-42, puis en 1846, et succéda à son père à l'Académie des inscriptions, en 1842. Conservateur des antiques au Louvre, 1845, destitué en 1848, il fut réintégré en 1850, puis nommé directeur général des archives, 1857. On a de lui: *Voyage de l'Arabie Pétrée*, 1830-33, in-fol., avec planches; *Flore de l'Arabie Pétrée*, 1833, in-4°; *Essais de gravure*, 1833, in-4°, avec 24 planches; *L'Orient et le Moyen âge*, 1833, in-8°; *Magie orientale*, 1833; *Histoire de la découverte de l'imprimerie*, 1836, in-8°; *Voyage en Orient*, in-fol; *Histoire de la gravure en manière noire*, 1839, in-8°; *Débuts de l'imprimerie à Strasbourg*, 1840, in-8°; *Débuts de l'imprimerie à Mayence et à Bamberg*, 1840, in-4°; *Commentaire géographique sur l'Exode et les Nombres; Lettres sur l'organisation des bibliothèques dans Paris; les Anciens monuments de Paris*, 1846, in-4°; *Essai d'un catalogue des artistes originaires des Pays-Bas*, 1849, in-8°; *les Ducs de Bourgogne*, 3 vol. in-8°; *la Renaissance des arts à la cour de France, études sur le seizième siècle*, 1851, in-8°; *Notice des émaux, bijoux et objets divers exposés dans les galeries du musée du Louvre*, 1853; *Athènes aux quinzième, seizième et dix-septième siècles*, 1855, in-8°; *le Château du bois de Boulogne*, 1855, in-8°; *De l'union des arts et de l'industrie*, 1856, 2 vol. in-8°; etc., etc.

Labrador (Pedro-Gomes **Havelo**, marquis de), homme d'État espagnol, mort à Paris en 1850, ancien ministre de Charles IV à Florence, fut l'un des conseillers de Ferdinand VII en 1808, l'accompagna à Bayonne, négocia avec M. de Champagny, fut éloigné par Napoléon et retenu en France jusqu'en 1814. Ambassadeur d'Espagne en France et au congrès de Vienne, il prit une part importante à tous les actes des huit grandes puissances et surtout à ce qui concernait l'abolition de la traite des nègres. Il fut ensuite ambassadeur à Naples et à Rome. On a de lui: *Mélanges sur la vie privée et publique du marquis de Labrador...*, Paris, 1849, in-8°.

Lacornée (Jacques), architecte, né à Bordeaux, 1779-1856, fils d'un tailleur de pierres, termina ses études à l'École d'architecture de Paris, fut élève de Bonnard, suivit les cours de l'École des beaux-arts, et se plaça au premier rang des architectes. On lui doit surtout le palais du quai d'Orsay, l'hôtel du ministère des affaires étrangères et le vaste bâtiment de la manufacture de tabacs.

La Cruz (José de), général espagnol, mort à Paris, en 1852, alla défendre au Mexique la cause royale, de 1810 à 1823. De retour en Espagne, nommé ministre de la guerre, il résista courageusement aux tendances révolutionnaires, fut renversé par le parti apostolique, emprisonné, et ne dut la liberté qu'à Lea Bermudez. Il fut encore ministre de la guerre, à la fin du règne de Ferdinand VII et au commencement de la régence, en 1833.

La Guéronnière (Louis-Étienne-Arthur **Dubreuil-Hélion**, Vte de), publiciste, 1816-1875, né d'une famille noble du Poitou, fut élevé dans les sentiments du plus pur royalisme, développa d'abord dans la presse de province ses idées de monarchie libérale, y acquit une certaine réputation et l'amitié de Lamartine. Il refusa, en 1848, la préfecture de la Corrèze, fonda, avec Lamartine, le *Bien public*, fut dans *la Presse* le brillant collaborateur de M. Émile de Girardin, se sépara bruyamment de lui pour diriger le journal *le Pays*, 1850. Il fut désapprouvé par Lamartine, à l'occasion du premier de ses *Portraits politiques*, étude sur Louis-Napoléon, qui eut un grand retentissement. Il prit la défense du coup d'État du 2 décembre, fut élu député au Cantal et dirigea à la fois *le Pays* et *le Constitutionnel*. En 1854, il fut nommé conseiller d'État; en 1861, sénateur. Il soutint activement la cause du pouvoir, mais avec un esprit libéral et un caractère conciliant. En 1868, il fut envoyé comme ambassadeur à Bruxelles, pour y traiter surtout les questions difficiles, relatives aux chemins de fer des deux pays. Parmi ses écrits, on doit citer: *Portraits politiques contemporains* (Louis-Napoléon, le Cte de Chambord, l'empereur Nicolas Ier, Léopold Ier, le prince de Joinville, le général Cavaignac, M. Thiers, M. de Morny); les *Souverains écrivains: Henri IV, Napoléon III, Louis XIV*, etc.; *Du rôle des hautes classes sous le gouvernement impérial*; puis on lui a attribué avec raison des brochures politiques, qui ont passé pour exprimer les idées du gouvernement sur plusieurs des grandes questions politiques de l'époque: *la France, Rome et l'Italie*, 1851; *l'Empereur Napoléon III et l'Angleterre*, 1858; *l'Empereur Napoléon III et l'Italie*, janvier 1859; *l'Abandon de Rome*, 1862; *De la politique intérieure et extérieure de la France*, etc. Il dirigea le journal *la France*, depuis 1862.

Lamartine (Alphonse-Marie-Louis **de**), né à Mâcon, en 1790 ou 1792, mort en 1869, fils du chevalier de Lamartine, capitaine de cavalerie, et de Mlle Alix des Roys, dont la mère avait été sous-gouvernante des enfants du duc d'Orléans, fut élevé à Milly, non loin de Mâcon, puis acheva ses études chez les jésuites de Belley. De retour à Milly, vers la fin de 1809, il lut beaucoup, surtout les

poëtes modernes; puis, après un court séjour à Paris, il accompagna en Toscane une de ses parentes, 1811, acheva seul le voyage d'Italie, passa l'hiver à Rome et le printemps de 1812 à Naples; c'est là qu'il amassa un trésor de sentiments et d'images qui devait plus tard enrichir sa poésie. A son retour, le régime impérial, qu'il détestait, tomba; royaliste par tradition de famille et par conviction, il entra dans les gardes du corps, 1814, mais bientôt, fatigué de la vie militaire, il quitta Paris, 1816, et alla vivre en Savoie, où il fréquenta la famille de Maistre et où il connut la jeune femme qu'il a si souvent chantée sous les noms d'Elvire ou de Julie. Il revint à Paris, fréquenta les salons les plus célèbres du monde élégant, récita des vers qui furent applaudis, composa un recueil d'élégies, mais s'adressa à un éditeur qui l'engagea à étudier les modèles classiques. Il suivit ce conseil; il revit la vallée d'Aix et le lac du Bourget; il perdit celle qu'il avait aimée; ses idées prirent une teinte de mélancolie et une nuance religieuse plus prononcée. Enfin, en 1820, il trouva un éditeur, et la publication des *Méditations poétiques* révéla à la France un grand poëte; le succès fut grand; 45,000 exemplaires s'en répandirent en moins de quatre ans; Louis XVIII adressa ses félicitations au poëte par l'intermédiaire de M. Siméon, ministre de l'intérieur, et il fut nommé secrétaire d'ambassade à Naples. En se rendant à son poste, il épousa à Genève Mlle Elisa-Marianne Birch, jeune Anglaise d'une riche famille, qui avait ressenti pour lui un vif enthousiasme. Une fortune considérable lui permit dès lors toutes les jouissances du luxe aristocratique, et ces années de plénitude et d'éclat inspirèrent le poëte, qui écrivit les *Nouvelles Méditations*, 1823, *la Mort de Socrate* et le *Dernier chant de Childe Harold*, 1825. Les *Nouvelles Méditations*, malgré leur mérite supérieur, obtinrent moins de succès qu'elles n'en méritaient; quelques vers du *Dernier chant de Childe Harold*, qui n'est qu'une belle et trop longue méditation, excitèrent les susceptibilités patriotiques du colonel Pepe, qui provoqua le poëte en duel et le blessa. Lamartine était alors attaché à l'ambassade de Toscane; il fut rappelé à Paris par M. de Polignac, 1829, refusa le poste de secrétaire général des affaires étrangères, mais fut nommé ministre plénipotentiaire en Grèce. Il publia les *Harmonies poétiques et religieuses*, et fut élu membre de l'Académie française, en remplacement du comte Daru. Il voyageait en Suisse lorsque la révolution de Juillet éclata; il renonça à la carrière diplomatique, mais se tint à l'écart du parti légitimiste. Il écrivit une brochure, *Politique rationnelle*, 1831, pleine d'illusions généreuses et de pensées élevées, mais un peu vagues; il se présenta à la députation à Toulon et à Dunkerque; il échoua: mais lorsque Barthélemy, dans sa *Némesis*, osa l'insulter, il répondit avec une force et avec un éclat qui ajoutèrent à sa réputation poétique. Il se décida alors à réaliser le voyage en Orient qu'il rêvait depuis longtemps; il s'embarqua à Marseille, 1er juillet 1832, avec sa femme et sa fille sur un bâtiment qu'il avait frété pour lui et sa suite. Son voyage fut celui d'un prince; il répandait partout l'or avec profusion, avait à son service des caravanes de chevaux qu'il avait achetés, et, en traversant le Liban, visita la fameuse reine de Tadmor, lady Esther Stanhope. Il apprit à Jérusalem la mort de sa fille Julia, qu'il avait été forcé de laisser à Beyrouth, déjà atteinte d'une maladie de poitrine; ce fut la cause d'une immense douleur pour le poëte, qui revint vers la France par Constantinople et la vallée du Danube, et qui, à son retour, publia le *Voyage en Orient, souvenirs, impressions, pensées et paysages*, magnifique improvisation, qui renferme trop de négligences, 1835. Pendant son absence, il avait été nommé député par les électeurs de Bergues (Nord), 1833; réélu en 1834, il fut nommé par les deux colléges de Mâcon, en 1837, se sépara à regret des habitants de Bergues, et ne cessa de représenter Mâcon jusqu'en 1848. Dans la Chambre, il ne s'attacha à aucun parti, se déclara conservateur indépendant, et se prononça avec énergie, en 1835, contre les lois de septembre Tout en donnant une grande part de sa vie à la politique, le poëte, toujours inspiré, publiait *Jocelyn*, 1836, qui, malgré ses défauts, est l'une des œuvres les plus splendides de la littérature au dix-neuvième siècle; *la Chute d'un ange*, 1838, épisode d'un grand poëme sur le développement et les phases successives de l'humanité, où l'on remarque l'abus d'un talent supérieur; les *Recueillements poétiques*, 1839, où les vers sont trop facilement improvisés et où les beautés réelles ne sont plus que des hasards heureux.

A la Chambre, il fit de nombreux discours, écoutés avec plaisir, lus avec une avide curiosité, mais sans exercer d'influence véritable. Il défendit avec vivacité le ministère de M. Molé contre la coalition, 1838-39, et forma un petit groupe, qui s'appelait le *parti social*. Dans la question d'Orient, il se sépara du ministère du 12 mai, déclara que l'Empire ottoman était dans un état de décomposition fatale, et demanda qu'un congrès des grandes puissances européennes s'entendît pour établir à l'avance un certain nombre de protectorats partiels, destinés à favoriser la renaissance des différentes parties de cet empire condamné à disparaître. Il combattit vivement M. Thiers, mais ne se rapprocha pas de M. Guizot, comme on l'espéra pendant quelque temps. Dès l'année 1842, il se prononça pour l'adjonction des capacités à la liste électorale, et reprocha au ministère du 29 octobre de rester immobile, inerte; il parla pour la régence de la duchesse d'Orléans, et, en 1843, rompit définitivement avec le parti conservateur. Depuis lors il ne cessa de lutter contre ce qu'il appelait trivialement le *parti des bornes*, et provoqua contre lui, de tous ses efforts, *la révolution du mépris*. L'opinion publique cherchait alors à ses emportements un aliment dans les souvenirs révolutionnaires; Lamartine favorisa cet entraînement par son *Histoire des Girondins*, 1847, 8 vol. in-8°; fasciné par la grandeur et l'horreur même des événements révolutionnaires, il se laissa entraîner bien au delà de ses idées et de ses sympathies: et la magie de son talent communiqua cette fascination à des milliers de lecteurs; ce livre, qui inspirait une sorte d'admiration pour les héros, même les moins admirables, de cette époque terrible, qui introduisait les émotions malsaines du roman dans les scènes les plus dramatiques de notre histoire, contribua beaucoup à préparer les esprits à la révolution de 1848. L'opposition parlementaire avait organisé contre le ministère la campagne des banquets réformistes; Lamartine eut son banquet à lui, celui de Mâcon, et il y traça en quelque sorte le programme de la révolution prochaine.

Le 24 février 1848, lorsque Louis-Philippe venait d'abdiquer, lorsqu'on s'efforçait à la Chambre d'établir la régence de la duchesse d'Orléans, Lamartine, qui avait toujours en lui un fonds de légitimisme recouvert d'opinions républicaines, se déclara hardiment pour la république, et, au grand étonnement de beaucoup de ses collègues, se prononça contre la dynastie d'Orléans, représentée par une femme et par un enfant; il appuya la proposition d'un gouvernement provisoire dont il faisait partie, et, au milieu de la confusion générale, se rendit à l'Hôtel de Ville, où le nouveau pouvoir, composé d'éléments disparates, commença à s'organiser. La République fut proclamée, sauf la ratification du peuple, et, le lendemain, sans aucune réserve. Lamartine, qui, dans le partage des attributions ministérielles, eut les affaires étrangères, joua un grand rôle dans les luttes qui éclatèrent, dès le premier jour, entre ses collègues, et surtout lorsqu'il s'agit de calmer et de contenir les passions révolutionnaires maintenant déchaînées. Son nom fut bientôt pour tout le pays un symbole d'ordre et de conservation; le 25 février, descendant au milieu de la foule menaçante, qui voulait arborer le drapeau rouge, il remporta l'un des plus beaux triomphes de l'éloquence; il fit proclamer l'abolition de la peine de mort en matière politique, et, le 4 mars, il écrivit un brillant manifeste aux puissances étrangères, qui, tout en déchirant les traités de 1815, en admettait les circonscriptions territoriales, et annonçait au monde que la République serait pacifique. Ses efforts contribuèrent surtout à conjurer les périls d'une guerre générale; à l'intérieur, il ne cessa de travailler au rétablissement de l'ordre social et de lutter contre ceux de ses collègues qui favorisaient le triomphe des factions violentes; le 16 avril, il croyait qu'il allait succomber sous les coups de la manifestation qui devait renverser le gouvernement provisoire; mais, au dernier moment, il put rallier M. Ledru-Rollin, et les ultra-révolutionnaires échouèrent. Lamartine eut alors une immense popularité; représentant de la politique modérée, il fut élu à l'Assemblée constituante par dix départements, et le département de la Seine lui donna 259,800 voix. Il fut accueilli par l'Assemblée comme en triomphe; mais il compromit sa popularité en s'alliant à M. Ledru-Rollin, et ne fut élu, le 10 mai, que le quatrième des cinq membres de la Commission exécutive. Au 15 mai, il ne put empêcher l'invasion de l'Assemblée, fut ironiquement repoussé par la foule, parvint cependant à expulser les factieux, à reconquérir l'Hôtel de Ville, et eut encore un beau jour. Il contribua à appeler au pouvoir le général Cavaignac, fit de vains efforts pour

prévenir les journées de juin, et pour écarter, dans la personne de Louis-Napoléon Bonaparte, un autre danger pour la République. Il fut renversé du pouvoir avec ses collègues, lorsque l'insurrection éclata, et lorsque l'Assemblée conféra le pouvoir au général Cavaignac. Il prit une part indépendante aux discussions et aux votes de l'Assemblée, mais il se laissa aller au découragement, et plus d'une fois parut désespérer de l'avenir de la République. Il fit un discours remarquable pour repousser l'amendement Leblond, qui conférait aux représentants du peuple la nomination du président de la République, et malgré ses prévisions, insista pour qu'elle fût confiée au suffrage universel. Aux élections pour la présidence, il n'eut que 7,910 voix, et ne fut pas même élu à l'Assemblée législative; une élection partielle du département du Loiret lui permit d'occuper une place obscure dans cette Assemblée; le coup d'État du 2 décembre le rendit à la vie privée et à la littérature.

Depuis plusieurs années sa fortune était compromise, et il était dans un état de gêne qui remontait à son voyage en Orient; le brillant succès des *Girondins* n'avait pas réparé la brèche de sa fortune; les événements de février l'agrandirent. Vainement le sultan lui avait fait de grandes concessions de terrains improductifs, vainement une société financière s'était formée pour exploiter ses œuvres; il fut forcé de recourir à une vaste organisation de souscriptions françaises et étrangères; de malheureuses spéculations avaient achevé sa ruine, et il fallut qu'il se soumît à un travail forcé, et qu'il produisît rapidement beaucoup d'œuvres, où l'on ne retrouvait plus qu'une partie de ses brillantes qualités. Enfin, une récompense nationale, votée par la Chambre des députés, lui permit de finir plus tranquillement une vie diversement agitée, plus éclatante que sérieuse, plus chevaleresque et plus poétique que politique et qu'utile; mais on peut dire qu'il a toujours été comme inspiré dans ses actes ainsi que dans ses œuvres littéraires, et que, si les dernières années de son existence lui ont enlevé une part considérable de sa popularité, il n'en restera pas moins comme l'un des génies les plus féconds et les plus heureusement doués du XIXe siècle.

Ses ouvrages ont eu presque tous de nombreuses éditions. Citons: *Méditations poétiques*, 1820, in-8°; *Nouvelles méditations poétiques*, 1823, in-8°; *la Mort de Socrate*, 1823, in-8°; *Lettre à Casimir Delavigne*, 1824, in-8°; *Chant du Sacre*, 1825, in-8°; *le Dernier chant du Pèlerinage de Harold*, 1825, in-8°; *Epître*, 1825, in-8°; *Discours de réception à l'Académie française*, 1830, in-4°; *Harmonies poétiques et religieuses*, 1830, 2 vol. in-8°; *Contre la peine de mort: ode au peuple*, 1830, in-8°; *Sur la politique rationnelle*, 1831, in-8°; *Des destinées de la poésie*, 1834, in-8°; *Voyage en Orient*, 1835, 4 vol. in-8°; *Jocelyn*, 1836, 2 vol. in-8°; *la Chute d'un ange*, 1838, 2 vol. in-8°; *Recueillements poétiques*, 1839, in-18; *Mélanges poétiques et discours*, 1839, in-32; *Vues, discours et articles sur la question d'Orient*, 1840, in-8°; *Histoire des Girondins*, 1847, 8 vol. in-8°; *Conclusion de l'Histoire des Girondins*, 1847, in-8°; *Trois mois au pouvoir*, 1848, in-8°; *Raphaël, pages de la vingtième année*, 1849, in-8°; *Histoire de la Révolution de 1848*, 2 vol. in-8°, 1849; *les Confidences*, 1849, in-8°; *Les Nouvelles confidences*, 1851, in-8°; *Toussaint Louverture*, tragédie en 5 actes et en vers, jouée à la Porte-Saint-Martin, 1850; *Geneviève, mémoires d'une servante, dédiés à Reine Garde*, 1851, in-8°; *le Tailleur de pierres de Saint-Point*, 1851, in-8°; *Histoire de la Restauration*, 1851-55, 6 vol. in-8°; *Histoire des Constituants*, 1854, 4 vol. in-8°; *Histoire de la Turquie*, 1855, 8 vol. in-8°; *Histoire de la Russie*, 1856, 2 vol. in-8°; *le Conseiller du peuple, recueil mensuel*, de 1849 à 1852; *le Civilisateur, recueil mensuel*, de 1852 à 1856; *Cours familier de littérature*, 1856 et années suivantes; enfin un nombre considérable de discours, d'opuscules, de brochures. Ses *Œuvres* ont été traduites dans toutes les langues européennes; elles ont eu de très-nombreuses éditions, dans tous les formats. Lamartine a donné lui-même une édition de ses *Œuvres choisies et épurées*, 1849-50, 14 vol. in-8°, et il a entrepris depuis 1860 une grande édition générale, revue et corrigée, de tous ses écrits, renfermant beaucoup de fragments inédits.

Landseer (Sir EDWIN), né à Londres, 1803-1873, a été l'un des peintres les plus célèbres de l'Angleterre. Il n'eut en quelque sorte d'autre maître que la nature, et son premier tableau, *Combat de chiens*, en 1819, attira l'attention des connaisseurs. Il s'attacha surtout à reproduire les scènes de la vie des animaux, mais aborda avec succès tous les genres de peinture, paysages, portraits, fresques, etc. Membre de l'Académie de peinture en 1830, chevalier en 1850, il obtint, en 1855, à Paris, une des grandes médailles d'honneur décernées par le jury international.

Langlois (JEAN-CHARLES), peintre de batailles, né à Beaumont-en-Auge (Calvados), 1789-1870, élève de l'École polytechnique, servit dans l'infanterie, passa dans l'état-major, en 1818, et était colonel, lorsqu'il prit sa retraite en 1849. Il s'était de bonne heure adonné à la peinture, sous Girodet, Gros et Horace Vernet. Il a composé un grand nombre de tableaux de batailles pour les divers Salons et pour les galeries de Versailles; mais il s'est principalement fait connaître par ses vastes compositions panoramiques, qu'il exposait dans la rotonde des Champs-Elysées; on cite: la *Bataille de la Moskowa*, 1835; l'*Incendie de Moscou*, 1839; la *Bataille d'Eylau*, 1843; le *Combat des Pyramides*, 1849; la *Bataille de Solférino*, 1864. Il a publié, de 1826 à 1830, *le Voyage pittoresque et militaire en Espagne et en Catalogne*, in-fol., avec 40 planches; *Notices* ou *Explications* de ses divers panoramas; etc., etc.

Lansdowne (HENRY **Petty Fitz-Maurice**, marquis DE), homme d'État anglais, né à Londres, 1780-1863, d'une ancienne famille irlandaise, docteur ès lettres de l'université de Cambridge, entra à la Chambre des communes en 1802, à la Chambre des lords en 1809, et fut toujours l'un des chefs du parti whig. Il fut chancelier de l'Échiquier dans le ministère de Fox, 1806-1807. Il ne rentra aux affaires que dans le ministère Goderich, 1827, présida le conseil dans les ministères de lord Grey et de lord Melbourne, 1830-1841, puis dans le ministère de lord John Russell, 1846-1852. Il est resté jusqu'à la fin de son utile carrière fidèle à ses convictions politiques.

Lapène (BLAISE-FRANÇOIS-EDOUARD), général et écrivain militaire, 1790-1854, capitaine en 1815, chef d'escadron après 1830, se distingua en Afrique et devint général de brigade en 1848. On lui doit: *Evénements militaires devant Toulouse en 1814*; *Conquête de l'Andalousie, campagnes de 1810 et 1811*; *Campagnes de 1813 et 1814 sur l'Ebre, les Pyrénées et la Garonne*, 1823; *Vingt-six mois à Bougie*, 1840; *Tableau historique de l'Algérie, depuis l'occupation romaine jusqu'à la conquête par les Français en 1830*; *Tableau historique, moral et politique sur les Kabyles*; etc., etc.

Lasinio (CARLO, comte), graveur italien, né à Trévise, 1757-1830, a produit un très-grand nombre de planches, surtout d'après les maîtres florentins. — Son fils, *Giovanni Paolo*, mort en 1855, a été aussi un graveur estimé, et a publié plusieurs grands ouvrages.

Laurentie (PIERRE-SÉBASTIEN), publiciste français, né à Houga (Gers), le 21 janvier 1793, mort en février 1876. Il fit, sous la direction de l'abbé Jourdan, qui l'avait pris en affection, de fortes études au collége de Saint-Sever, où il fut professeur. Professeur de rhétorique au collége Stanislas, à vingt-trois ans, puis professeur d'histoire à l'école Polytechnique, chef de bureau à la préfecture de police, en 1822; il devint la même année inspecteur général des études. Pendant ce temps il écrivait dans *la Quotidienne*, dont il était propriétaire pour un tiers. Son opposition au ministère Villèle le décida à se retirer de *la Quotidienne*, où il revint en 1826, après avoir été destitué de ses fonctions d'inspecteur, à cause d'un procès qu'il gagna, avec l'aide de Berryer, procès dirigé indirectement contre le comte d'Artois. Laurentie lutta vivement contre le ministère Martignac, et défendit, avec la même énergie, le ministère Polignac qui était l'expression de ses convictions politiques. En 1831, il fonda le *Courrier de l'Europe*, puis le *Rénovateur* qui se fondirent dans la *Quotidienne*. Cette dernière feuille, poursuivie à plusieurs reprises, changea de nom et devint l'*Union monarchique* d'abord, puis l'*Union*, en 1848, que Laurentie dirigea toute sa vie. Partisan convaincu du droit divin, Laurentie a soutenu, jusqu'au dernier jour, ses opinions avec une loyauté qui l'a fait respecter de tous les partis. Il a publié, en dehors de ses articles, un grand nombre d'ouvrages historiques, politiques ou philosophiques: *Etudes littéraires et morales sur les historiens latins* (2 vol., 1822); *Introduction à la philosophie*, ou *Traité*.... (1826); *De la légitimité et de l'usurpation* (1830); *Histoire des ducs d'Orléans* (1832-1834); *Histoire de France* (1841-1843, 8 vol.); *Théorie catholique des sciences* (1836), etc., et diverses brochures sur la *Liberté de l'enseignement* (1844; *Réponse à M. Renan* (1862), etc.

Lavalle (DON JUAN), général argentin, né en 1797,

combattit d'abord les bandes indisciplinées d'Artigas, puis se distingua sous les ordres de San-Martin, aux combats de Chacabuco, 1817, et Maipú, 1818. Il fit la campagne du Chili, contribua à la délivrance du Pérou et fut admiré surtout à cause de sa bravoure. Revenu à Buenos-Ayres, en 1823, il combattit contre les Brésiliens, de 1826 à 1828; il obtint le grade de *coronel mayor*. Il commença alors à jouer un rôle politique, en se mettant à la tête du parti *de los unitarios;* il renversa le colonel Dorrego, gouverneur de Buénos-Ayres et le fit cruellement fusiller; mais battu à son tour, il fut forcé de fuir. Il reparut, en 1838, contre Rosas et devint général en chef des troupes de l'Uruguay et de Corrientès; il était alors soutenu par une escadre française. Il arriva jusqu'en vue de Buénos-Ayres, mais donna subitement le signal de la retraite, sans raison bien connue. Abandonné par la France, qui avait traité le 29 octobre 1840, il fut battu à Quebracho et à Famalla par les troupes fédérales, et forcé de fuir jusqu'à Jujuy. Il tomba frappé par les ennemis dans la maison où il s'était retiré, le 9 octobre 1841. Ses fidèles compagnons emportèrent les débris de son corps jusque dans la Bolivie, pour le soustraire aux recherches du cruel Oribe.

Lavallée (Théophile-Sébastien), géographe et historien, né à Paris, 1804-1867, répétiteur de mathématiques, puis d'histoire à Saint-Cyr, fut ensuite professeur de géographie et de statistique militaire. On a de lui : *Jean sans Peur, scènes historiques*, 1829-30, 2 vol. in-8°; *Géographie physique, historique et militaire*, in-12, qui a eu de nombreuses éditions ; *Histoire des Français*, 4 v. in-18, l'un des meilleurs abrégés de notre histoire nationale, souvent réimprimé ; *Histoire de Paris*, 1857, 2 vol. in-18; *Atlas de géographie militaire*, avec des tableaux de *statistique*, 1851, in-fol.; *Hist. de la Maison royale de Saint-Cyr*, 1853, in-8°; *Hist. de l'Empire ottoman*, 1854, in-8°. Il a continué la traduction de l'*Histoire d'Angleterre*, de Lingard, par Léon de Wailly, refondu la *Géographie universelle* de Malte-Brun, 1855-59, 6 vol. in-8°, et publié une édition complète des *Œuvres de Mme de Maintenon*, 10 vol. in-18. On lui doit encore *les Frontières de la France*, ouvrage couronné par l'Institut.

Laya (Léon), littérateur français, fils de Jean-Louis Laya, né à Paris, 1810-1872, obtint d'assez brillants succès au théâtre. On cite parmi ses comédies : *La liste de mes maîtresses;* la *Lionne;* le *Premier chapitre; Un mari du bon temps: Une maîtresse anonyme;* la *Peau du Lion;* l'*Etourneau; Emma ou un Ange gardien;* le *Poisson d'Avril; Léonie;* les *Cœurs d'or;* les *Jeunes gens;* le *Duc Job* surtout, et *Madame Desroches;* etc.

Le Bas (Louis-Hippolyte), architecte, né à Paris, 1782-1867, fut élève de Vaudoyer, Percier et Fontaine. Inspecteur des travaux de la Bourse, il entreprit, en 1822, le monument de Malesherbes au Palais de justice, éleva plusieurs édifices publics dans les départements, fit plusieurs *Etudes* remarquables, et publia, avec Debret, les *Œuvres complètes de Jacq. Barozzi et de Vignoles*, 1827-35. Ses deux œuvres capitales sont la prison modèle de la rue de la Roquette et l'église Notre-Dame-de-Lorette. Membre de l'Institut en 1825, professeur à l'Ecole des beaux-arts, il a dirigé pendant plus de trente ans un atelier d'élèves qui, pour la plupart, se sont distingués.

Lebeau (Jean-Louis-Joseph), homme d'Etat belge, né à Huy, 1794-1865, avocat, fonda à Liége avec MM. Devaux et Rogier un journal d'opposition, *le Mathieu Laensberg*, plus tard appelé *le Politique*. Il publia un *Recueil politique et administratif de la province de Liége*, et des *Observations sur le pouvoir royal*, qui le rendirent populaire. Il fut l'un des principaux fondateurs de l'Union, association politique dirigée contre la domination hollandaise. Après 1830, il fut l'un des membres les plus influents du Congrès, et l'orateur du parti doctrinaire ; il combattit la candidature du duc de Nemours, et, comme ministre des affaires étrangères, contribua à l'élection du roi Léopold. Il quitta volontairement le pouvoir en 1831, conserva toute son autorité dans la Chambre, et fut ministre de la justice de 1832 à 1834; il rentra au pouvoir avec M. Rogier et fut ministre des affaires étrangères. Depuis il s'est rapproché des radicaux et des démocrates pour combattre avec énergie le parti radical.

Le Bel (Antoine), peintre, né près d'Arc-en-Barrois (Haute-Marne), 1706-1793, d'abord décrotteur et commissionnaire sur le Pont-Neuf à Paris, entra dans l'atelier d'Aved, puis dans celui de Boucher, et devint l'un des peintres les plus distingués du XVIIIe siècle. Il fut membre de l'Académie en 1740. Il a imité le genre de Boucher et de Vanloo.

Le Bel (Jean), chroniqueur belge, chanoine de Saint-Lambert de Liége, mourut dans un âge très-avancé, vers 1390. Il a composé des *Chroniques*, dont Froissart s'est servi; elles ont été récemment retrouvées et publiées par M. Polain, sous ce titre : *les Vrayes Chroniques faites et rassemblées par vénérable homme et discret seigneur monseigneur Jehan le Bel*, Liége, 1850, in-8°.

Leber (Jean-Michel-Constant), littérateur, né à Orléans, 1780-1860, fut chef de bureau au ministère de l'intérieur, a fait partie de la Société des Antiquaires de France, et s'est consacré à des travaux estimés d'érudition. Citons : *Des cérémonies du sacre; Histoire critique du pouvoir municipal; De l'état de la presse et des pamphlets depuis François Ier jusqu'à Louis XIV Essai sur l'appréciation de la fortune privée au moyen âge;* etc. Il a publié, avec MM. Salgues et Cohen, une *Collection des meilleures dissertations, notices et traités particuliers relatifs à l'histoire de France*, 1826-42, 20 vol. in-8°. Il a légué sa précieuse bibliothèque à la ville de Rouen, où il s'était retiré.

Lecointe (Jean-François-Joseph), architecte, né à Abbeville, 1783-1851, élève de Bellanger, fut associé aux travaux de M. Hittorf sous la Restauration, construisit avec lui l'Ambigu-Comique, restaura la salle Favart, et travailla avec M. Gilbert à la prison cellulaire de Mazas.

Ledru-Rollin (Alexandre-Auguste **Ledru**, dit), né à Paris, 1807-1874, fils d'un médecin et petit-fils du physicien Nic.-Ph. Ledru, avocat, docteur en droit, défendit les journaux et les accusés républicains; publia le *Journal du Palais* de 1791 à 1837, 27 vol., et de 1837 à 1847, 17 vol.; en même temps il dirigeait la *Jurisprudence française*, 8 vol., 1843-1848, et la *Jurisprudence administrative en matière contentieuse, de 1789 à 1831*, 9 vol.; il était aussi rédacteur en chef du journal *le Droit*. Elu député du Mans, en 1841, il fut condamné pour sa profession de foi républicaine à 4 mois de prison, arrêt qui fut annulé par la Cour de cassation. Orateur véhément de l'extrême gauche, il ne cessa d'attaquer la monarchie constitutionnelle; abandonné par la presse, il fonda *la Réforme*, et il y développa ses vues politiques et ses théories socialistes. Dans la campagne des banquets réformistes, il se sépara avec éclat de l'opposition dynastique et donna comme le programme de la prochaine révolution. En février 1848, il s'opposa à la régence de la duchesse d'Orléans et fut l'un des premiers chefs du gouvernement provisoire. Il accepta la solidarité de tous les actes de ses collègues, et souvent, en refusant la dictature qu'on lui offrait, empêcha les excès de l'anarchie. Mais on lui reprocha, comme ministre de l'intérieur, ses circulaires et ses commissaires extraordinaires. Il perdit sa popularité même dans les masses, et fut élu avec assez de peine à l'Assemblée constituante. Il fit partie de la Commission exécutive, mais grâce à l'intervention toute-puissante de Lamartine; la journée du 15 mai tourna contre lui, malgré ses efforts pour défendre le gouvernement légal. Après les journées de juin, redevenu simple représentant, il eut à se défendre contre des attaques incessantes, et montra un talent oratoire qui grandissait. Il n'eut que 370 000 voix pour la présidence. Après l'élection du 10 décembre, dans l'Assemblée législative, où il fut envoyé par 5 départements, il n'avait pas cessé d'attaquer avec virulence la politique de la majorité. Enfin, le 13 juin 1849, poussé par quelques fougueux meneurs, le chef de la Montagne fit appel aux armes, mais échoua au Conservatoire des arts et métiers. Il put se réfugier en Angleterre; la haute Cour nationale le condamna par coutumace à la déportation. Ledru-Rollin écrivit à Londres : *le 13 Juin 1849; De la décadence de l'Angleterre*, 2 vol. ; *la Loi anglaise*, 2 vol. ; etc. Il fit partie d'un comité révolutionnaire, fut impliqué, en 1857, dans un obscur complot contre la vie de Napoléon III, fut de nouveau condamné à la déportation. Ce fut seulement en 1870, sous le ministère Ollivier, qu'il put rentrer en France. Depuis lors, il a joué un rôle peu considérable; élu député en 1871 dans trois départements, quoiqu'il eût décliné toute candidature, il donna sa démission dès le 19 février. Réélu plus tard, il est mort peu de temps après.

Lee (Robert-Edmond), général américain, 1808-1870, de la famille de Washington, fut élève de l'Ecole de West-Point, se distingua dans les services publics, dirigea le génie dans la guerre du Mexique de 1847, fut blessé et fut nommé colonel. Surintendant de l'École de

West-Point, il fut chargé d'aller, avec Mac-Clellan, étudier les opérations du siége de Sébastopol. En 1861, il se prononça pour les séparatistes, fut gouverneur militaire de Richmond, livra, en 1862, la bataille de Fair-Oaks, et fut mis à la tête de l'armée chargée de défendre Richmond. Il montra de grands talents militaires, gagna la victoire de Gaine's-Mill (27 juin 1862), et, réuni à Jackson, mit en déroute l'armée du Potomac sur la ligne du Rappahannock et près de Manassas (août). Il envahit alors le Maryland, mais fut repoussé par Mac-Clellan; il se retrancha à Fredericksbourg, triompha de ceux qui vinrent l'attaquer, envahit de nouveau le territoire fédéral, mais fut définitivement battu par Meade à Gettysburg (juillet 1863). Il fut alors forcé de défendre Richmond contre l'armée de Grant. Généralissime des armées du Sud, il se maintint énergiquement jusqu'à la fin de mars 1865; il dut alors se retirer; après un dernier combat à Burkesville, il capitula, le 9 avril, à des conditions honorables. Il se soumit au gouvernement de l'Union, et devint président du collége de Washington à Lexington (Virginie).

Lefebvre (Armand-Edouard), conseiller d'Etat, né en Hollande, 1807-1864, fut employé supérieur au ministère des affaires étrangères jusqu'en 1830, ne rentra dans la carrière diplomatique qu'en 1850, fut nommé conseiller d'Etat, en 1852, et membre de l'Académie des sciences morales et politiques, en 1855. On lui doit: *Histoire des cabinets de l'Europe pendant le Consulat et l'Empire*, 1845-47, et de nombreux articles dans la *Revue des Deux Mondes*.

Le Glay (André-Joseph-Ghislain), archéologue, né à Arleux (Nord), 1785-1863, renonça à l'exercice de la médecine pour s'occuper d'archéologie, fut bibliothécaire à Cambrai, archiviste du département du Nord et correspondant de l'Académie des inscriptions. On lui doit: *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Cambrai*, 1831; *Mélanges historiques et littéraires*, 1834, in-4°; *Analectes historiques*, 1839-52, 2 vol. in-8°; *Maximilien Ier et Marguerite d'Autriche*, 1840, in-8°, et *Correspondance* de ces deux personnages, 2 vol. in-8°; *Négociations diplomatiques entre la France et l'Autriche*, 1845, 2 vol. in-4°; *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Lille*, 1848, in-8°; *Cameracum christianum*, 1849, in-4°; *Glossaire topographique de l'ancien Cambrésis*, 1849, in-8°; *Archives des églises et des maisons religieuses*, 1852, in-8°; une édition des *Vies des saints* de Butler et Godescard, 1853-57, 6 vol. in-8°, et beaucoup d'articles d'érudition historique dans divers recueils.

Lemaitre (Frédérick), célèbre acteur français, né au Havre en juillet 1798, mort à Paris, en janvier 1876. Il entra au Conservatoire en 1817, puis, en 1821, à l'Odéon qu'il quitta bientôt pour l'Ambigu, où il immortalisa le type de *Robert Macaire*, et se rendit célèbre dans le rôle du joueur de *Trente ans* ou *la Vie d'un joueur*. C'est à la porte Saint-Martin que Lemaitre obtint les plus grands succès dans la *Fiancée de Lamermoor*, le *Richard Darlington* de Dumas, la *Lucrèce Borgia* de Victor Hugo, et surtout, au Théâtre de la Renaissance, dans *Ruy Blas* (1838). Lemaitre joua encore dans *Michel Brémond*, *Mlle de la Vallière*, *Tragaldabas*, *Paillasse* (1850); *Toussaint Louverture* (1851); le *Vieux caporal* (1853); *André Gérard* (1856), etc. C'est à la porte Saint-Martin qu'il fit, en 1868, sa dernière apparition dans *Trente ans* ou *la Vie d'un joueur*. Frédérick Lemaître, tour à tour bouffon et tragique, était fait pour le drame romantique; aussi ne réussit-il pas à la Comédie-Française, où il fut engagé en 1842. On l'appelait le « Talma du boulevard. »

Lemoine (Jacques-Félix-Albert), philosophe, né à Paris, 1824-1874, élève de l'Ecole normale, agrégé de philosophie, professa avec distinction à Nantes, aux facultés de Nancy et de Bordeaux, au lycée Bonaparte, à l'Ecole normale, et devint inspecteur de l'Académie de Paris. Il s'attacha surtout à la physiologie, et publia plusieurs ouvrages, remplis de faits exactement observés, écrits d'un style ferme, net et précis: *Charles Bonnet, philosophe et naturaliste; le Sommeil*, couronné par l'Académie des sciences morales et politiques; *le vitalisme et l'animisme de Stahl*; *l'Aliéné devant la philosophie, la morale et la société*; *l'Ame et le Corps*; *de la physionomie et de la parole*; *l'Habitude*; etc.

Lennep (Jacob Van), romancier hollandais, né à Amsterdam, 1802-1868, fils d'un érudit estimé, reçut une excellente éducation, fut bon avocat, s'occupa de littérature et réussit surtout dans ses romans: aussi l'a-t-on appelé le Walter Scott hollandais. En 1830, il publia les *Légendes nationales*, recueil de poésies sur les traditions du pays; puis deux comédies politiques: *le Village frontière*, et *le Village au delà de la frontière*. Il a composé plus de 50 romans, dans lesquels il a uni l'histoire à la fiction d'une manière intéressante: *Nos aïeux*, *la Rose de Dekama*, *le Fils adoptif*, *les aventures de Nicolette*, *les Aventures de Ferdinand Huyck*, etc. Il a traduit plusieurs des œuvres de Shakespeare, Southey et Tennyson. On lui doit encore: une *Histoire de la Hollande septentrionale*, racontée aux enfants; *Description des vieux châteaux de la Hollande*; un annuaire, *la Hollande*, depuis 1850; une édition complète du poëte Vondel, etc.

Léopold II (Jean-Joseph-Ferdinand-Charles), dernier grand-duc de Toscane, né à Florence, 1797-1870, second fils de Ferdinand III, fut élevé en Allemagne avec son père, à qui l'on donna successivement les évêchés de Salzbourg et de Wurtzbourg. Il rentra à Florence, en 1814, succéda à son père, en 1824, et gouverna avec sagesse; il fut l'un des premiers à entrer dans les voies libérales, et cependant il fut forcé de se retirer devant la révolution en 1848. Mais il fut bientôt rappelé par le peuple; il subit dès lors l'influence autrichienne et cléricale. Aussi, au commencement de la guerre de 1859, il dut encore abandonner la Toscane; vainement il abdiqua en faveur de son fils, Ferdinand IV; ses Etats furent annexés à la monarchie piémontaise. Il a publié une magnifique édition des *Œuvres de Laurent de Médicis*, 1825, 4 vol. in-fol.

Le Prévost (Auguste), érudit, né à Bernay (Eure,) 1787-1859, sous-préfet de Rouen, 1814-1815, député de 1834 à 1848, fut membre libre de l'Académie des inscriptions en 1838. On lui doit plusieurs ouvrages sur les antiquités de Normandie, une *Notice historique et archéologique sur le département de l'Eure*; un *Dictionnaire des anciens noms de lieu du même département*; *Ancienne division territoriale de la Normandie*; *Monuments de l'arrondissement de Bernay et du départ. de l'Eure*; une édition d'*Orderic Vital*, du *Roman de Rou*; *Preuves de la découverte du cœur de saint Louis*; etc.

Leroux de Lincy (Adrien-Jean-Victor), bibliographe et érudit, né à Paris, 1806-1869, élève de l'Ecole des chartes, bibliothécaire à l'Arsenal, a publié de nombreux articles dans la *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*, dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de France*, dans *le Moniteur*, la *Revue de Paris*, la *Revue britannique*, etc. On lui doit: *Analyse du roman de Garin le Loherain*, 1835, in-12; *le Livre des légendes*, 1836, in-8°; *Analyse du roman de Brut*, 1838, in-8°; *les quatre Livres des Rois, traduits en françois du XIIe siècle*, 1842, in-4°, dans la Collection de documents inédits sur l'histoire de France; *Recueil de chants historiques français du XIIe au XVIIIe siècle*, 1841, in-12; *le Livre des Proverbes français*, 1842-59, 2 vol. in-18; *Hôtel de Ville de Paris*, 1844-46, in-4°; *les Femmes célèbres de l'ancienne France*, 1846-47, 2 vol. in-12; *Registres de l'Hôtel de Ville de Paris pendant la Fronde*, 1846-49, 2 vol. in-8°; *Chants historiques et populaires du temps de Charles VII et de Louis XI*, 1857, in-8°, etc. Comme éditeur, il a donné: *les Cent Nouvelles nouvelles*, 1841, 2 vol. in-12; *la Description de Paris*, de Guillabert de Metz, 1855; etc., etc.

Leroux (Pierre), né à Paris, 1798-1871, fut typographe et correcteur. En 1824, M. Dubois, son ancien condisciple, l'associa à la rédaction du *Globe*; en 1831, il adhéra au Saint-Simonisme, détermina la transformation du *Globe*, mais protesta avec Bazard contre les opinions d'Enfantin, puis fonda avec Jean Reynaud l'*Encyclopédie nouvelle* (1838), publication inachevée, qui renferme beaucoup d'articles remarquables de P. Leroux. Il collabora à la *Revue des Deux Mondes*, et fonda la *Revue indépendante* avec M. Viardot et Georges Sand. Il attaquait alors la philosophie regnante, en publiant: *Réfutation de l'éclectisme*, 1839; *De la mutilation d'un écrit posthume de Théodore Jouffroy*, 1843. Alors aussi il exposa ses propres idées dans un livre intitulé: *De l'humanité, de son principe et de son avenir*, 1839, 2 vol. in-8°. Plus tard, il s'occupa surtout de socialisme, dirigea une imprimerie à Boussac, 1845, fonda la *Revue sociale* et défendit ses *idées humanitaires*, surtout contre les vives attaques de Proudhon. Membre de l'Assemblée nationale, en 1848, il vota avec la Montagne, mais ne parvint pas à faire même discuter ses opinions socialistes. Il fut réélu à la Législative. Après le 2 décembre 1851, il se retira a Jersey; il put rentrer en France en 1860. On lui doit beaucoup d'opuscules, discours, brochures politiques, économiques, etc.; puis *la Grève de*

Samarez, poëme philosophique, 1863-64, et *Job*, drame en 5 actes, par le prophète Isaïe, traduit de l'hébreu, 1865. Il a traduit le *Werther* de Gœthe, 1842.

Leroy d'Etiolles (Jean-Jacques-Joseph), médecin, né à Paris, 1798-1860, fils d'un ancien officier vendéen, présenta, dès 1822, à l'Académie de chirurgie, les premiers instruments à l'aide desquels on pouvait détruire les calculs de la vessie; cette invention lui fut disputée par MM. Civiale et Amussat; mais, à plusieurs reprises, l'Académie des sciences proclama les droits de Leroy, lui accorda des récompenses, et, en 1851, un prix de 6,000 fr., pour l'application qu'il a faite à la lithotritie de la pique à trois branches. Parmi ses ouvrages, on remarque : *Dictionnaire de chirurgie*, trad. de l'anglais de Cooper, 1825, in-8°; *Sur la taille hypogastrique* 1828, in-8°; *De la Lithotritie*, 1836, in-8°; *Histoire de la lithotritie*, 1839, in-8°; *Considérations anatomiques et chirurgicales sur la prostate*, 1840, in-8°; *Sur le cancer*, 1846; *Traitement des anévrysmes par la coagulation du sang*, 1855, et de nombreux *Mémoires* adressés à l'Académie. Il a inventé un grand nombre d'instruments de chirurgie, une charrue perfectionnée, un obus à mitraille, un canon cannelé se chargeant par la culasse, un nouveau système de locomotion, etc.

Leslie (Charles-Robert), peintre anglais, né à Londres, en 1794, après un séjour à Philadelphie, étudia à Londres sous West et Allston, fut membre de l'Académie royale en 1825, et y professa à plusieurs reprises. Il abandonna de bonne heure le genre historique pour s'inspirer de Shakspeare, Cervantes, Molière, Sterne, Walter Scott; la plupart de ses tableaux ont obtenu un grand succès et ont été reproduits par la gravure : *Sancho chez la duchesse, Don Quichotte dans la Sierra Morena, la Dulcinée, Sancho et le Docteur*; — Les *Joyeuses Commères de Windsor, Petruccio et le Tailleur, Sir Toby et sir André, Wolsey découvrant le roi au bal, Falstaff jouant le rôle du roi, Juliette*; — le *Bourgeois gentil homme faisant des armes avec sa servante*, une scène du *Malade imaginaire, Trissotin lisant son sonnet aux dames*; — *Sir Roger de Coverley, Tom Jones et Sophie*, etc , etc. Il s'est aussi distingué dans le genre intime la *Mère et l'Enfant*, la *Récréation*, les *Ecailles*; il a peint quelques grandes toiles et des portraits. Il a publié son cours de peinture de 1848 à 1851 ; *Manuel des jeunes peintres*, 1855, et une *Notice biographique sur Constable*.

Leté ou **Lethé**, fleuve de l'ancienne Macédoine, sur les bords duquel Esculape était né, dit-on ; d'autres cours d'eau portaient ce nom en Béotie, en Crète, en Bétique (Guadalete), etc. Dans la mythologie grecque et latine, Lethé ou l'*oubli* était un fleuve des enfers; ceux qui avaient bu de ses eaux oubliaient le passé.

Lévy (Michel), médecin français, né à Strasbourg, 1809-1872, chirurgien militaire dès 1829, fit plusieurs campagnes et devint inspecteur en 1852. Fixé à Paris, il fut nommé, au concours, médecin principal au Val-de-Grâce; membre de l'Académie de médecine, 1850; médecin en chef à l'armé d'Orient, 1824; il fut ensuite directeur de l'Ecole de médecine et de chirurgie militaires. On cite parmi ces ouvrages : *Traité d'hygiène publique et privée*, 1852-45, 2 vol in-8°, *Mémoire sur la rougeole des adultes*, 1847; *Rapport sur le traitement de la gale*, 1852; des *Discours*, des *Eloges*, de nombreux articles médico-philosophiques.

Leys (Jean-Auguste-Henri), peintre belge, né à Anvers, 1815-1869, étudia dans l'atelier de son beau-frère, M. de Braekeleer, et, dès 1833, exposa son *Combat d'un grenadier contre un cosaque*, qui fut remarqué. Protégé par un riche financier, M. Couteau, il a composé des œuvres qui se distinguent par la science de la couleur, la verve de la composition, l'originalité des types. On cite de cet artiste : la *Furie espagnole en 1576*, les *Chaperons blancs, Famille de gueux se defendant contre les Espagnols, Bohémienne disant la bonne aventure à un brigand*, une *Fête de famille en Bretagne*, le *Roi des arvalétriers, Faust et Wagner*, un *Prêche, Faust et Marguerite*, les *Trentaines de Bertal de Hase*, la *Promenade hors des murs*, le *Nouvel an en Flandre*. Il obtint une des grandes médailles d'honneur à l'Exposition universelle de Paris en 1855.

Libri-Carrucci (Guillaume-Brutus-Icilius-Timoléon, comte), mathématicien, né à Florence, 1803-1869, fils d'un réfugié italien, se livra de bonne heure à l'étude des mathématiques, fut professeur à l'université de Pise, et publia plusieurs *Mémoires* qui furent remarqués. Compromis après 1830, il se réfugia en France, fut protégé par Arago, obtint des lettres de naturalisation, fut élu membre de l'Académie des sciences, 1833, parvint à se faire nommer professeur d'analyse à la Faculté des sciences, fut chargé des fonctions d'inspecteur général de l'instruction publique, fut inspecteur général des bibliothèques de France, et devint rédacteur du *Journal des Savants*. On lui doit : *Histoire des sciences mathématiques en Italie, depuis la Renaissance jusqu'à la fin du* XVII^e *siècle*, 1838-41, 4 vol. in-8°; des *Mémoires* de mathématiques; *Souvenirs de la jeunesse de Napoléon*, 1842, in-8°; *Lettres sur le clergé et la liberté de l'enseignement*, 1844, in-8°. etc. A la fin du règne de Louis-Philippe, on l'avait déjà accusé de détournements de livres et de manuscrits précieux dans les bibliothèques publiques; un rapport fut même adressé à M. Guizot par M. Boucly, procureur du roi; après la Révolution de Février, la Cour d'appel le condamna, 1850, à dix années de reclusion, à la dégradation et à la perte de ses emplois publics. Retiré à Londres, Libri protesta hautement de son innocence ; son procès avait d'ailleurs donné lieu à une polémique dans laquelle il fut accusé et défendu avec passion. Il s'est acquis une véritable fortune par la vente plusieurs fois renouvelée de son inépuisable bibliothèque.

Liebig (Justus, baron Von), chimiste allemand, né à Darmstadt (Hesse), le 8 ou 12 mai 1803, mort en 1873, fils d'un droguiste, d'abord placé dans une pharmacie à Heppenheim. put terminer ses études à Bonn et à Erlangen, reçut le diplôme de docteur, en 1822, et, grâce à la munificence du grand-duc, compléta son éducation scientifique à Paris. Il s'occupa exclusivement de chimie, avec les conseils de Gay-Lussac, de Vauquelin, de Pelouze, et dès 1824, communiqua à l'Académie des sciences un mémoire sur l'acide fulminique et sur les fulminates. Humboldt remarqua le jeune savant et le fit nommer professeur à l'université de Giessen. Pendant 25 ans, ses cours qui attiraient une foule de disciples, donnèrent une importance toute nouvelle à cette université; c'est là qu'avec des élèves, comme MM. Hoffmann, Wiess, Fresenius, Playfair, Gregory, Johnston, il établit un laboratoire de chimie pratique, qui a servi de modèle dans le monde entier. En 1837, au congrès de l'Association britannique pour l'avancement des sciences, à Liverpool, il lut un mémoire très-curieux sur *la composition et les relations chimiques de l'acide urique*, puis le congrès le chargea de faire deux rapports, l'un *sur les corps isomères*, l'autre *sur la chimie organique*. De là les deux ouvrages de Liebig : *Chimie organique dans son application à l'agriculture* et *Chimie organique appliquée à la pathologie*, qui formèrent, en 1842, un ouvrage complet, sous ce titre : *Chimie animale ou chimie dans son application à la physiologie et à la pathologie*. Liebig doit être regardé comme l'un des créateurs de la chimie organique ; il a inventé de nombreuses méthodes d'analyse chimique ; il a publié seul près de 300 mémoires et en collaboration une quarantaine de mémoires sur toutes sortes de questions chimiques; il a déployé une grande activité, et montré beaucoup d'enthousiasme irritable ; il a fait de nombreuses hypothèses, commis des erreurs; mais la science nouvelle de la chimie organique lui doit beaucoup.

Liebig fut de bonne heure récompensé de ses grands services. En 1845, Louis II de Hesse-Cassel le nomma baron ; en 1850, il fut nommé professeur à Heidelberg, et, en 1852, il vint occuper la chaire de Munich, avec des émoluments magnifiques. Membre de la Société royale de Londres. associé de l'Académie des sciences de Paris, il fut adjoint à presque toutes les compagnies savantes de l'Europe. En 1854, les chimistes de toute l'Europe firent une souscription pour lui offrir cinq pièces d'argenterie et un magnifique échiquier.

Ses mémoires ont été pour la plupart publiés dans les recueils scientifiques de l'Allemagne, dans les *Transactions* de la Société royale de Londres, dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*, dans un journal qu'il avait fondé, dès 1832, avec son collègue Wœhler, *Annales de pharmacie*. Parmi ses nombreux ouvrages citons : *Anleitung zur Analyse organische Kœrper* (Instruction sur l'analyse des corps organiques); Brunswick, 1837, trad. en anglais, en français, etc; — *Wœrterbuch der Chemie* (Dictionnaire de chimie) ; 1837-1851, 5 vol. in-8°, avec un *Supplément* ; — *Handbuch der Pharmacie* (Manuel de pharmacie) ; Heidelberg, 1839 ; — *Die organische Chemie in ihrer Anwendung auf Agrikultur und Physiologie*; Brunswick, 1840, suivi d'un *Essai de Toxicologie* ; — *Elements of Chemistry*, Londres, 1841 ; — *Thierchemie oder organische Chemie* la Chimie animale Brunswick, 1842 ; — *Manuel de chimie organique par*

rapport à la pharmacie ; Heidelberg, 1843. Une édition française de ses divers travaux sur les corps organiques a été publiée par son élève Ch. Gerhardt, sous ce titre : *Traité de la chimie organique* ; 1841-44, 5 vol. in-8°. — On lui doit encore : *Chemische Briefe*, traduites par Gerhardt ; — *les Mouvements des sucs dans le corps animal ; Recherches sur la chimie alimentaire ; sur la Théorie et la pratique de l'économie agricole ; Lettres sur l'agriculture moderne ; les Lois naturelles de l'agriculture ;* etc., etc.

Lima (Louis-Antoine d'Abreu de), vicomte de Carreira, homme d'État portugais, né à Viana, 1785, servit dans l'armée, aux colonies et assista au congrès de Vienne. Il exerça depuis lors des fonctions diplomatiques à Saint-Pétersbourg, à La Haye, à Londres, où il défendit la cause de dona Maria contre dom Miguel. Il fut plus tard ministre plénipotentiaire à Paris et précepteur de dom Pedro V. On lui doit : *Memoria sobre as colonias de Portugal situadas na costa occidental d'Africa ;* Paris, 1859, in-8° ; il a surveillé la publication de *la Chronique de Guinée* écrite par Azurara, et du *Cancioneiro del rey D. Diniz ;* Paris, 1847, in-8°.

Lima (Joze-Ignacio d'Abreu de), historien brésilien, né à Pernambuco, en 1796, fut capitaine d'artillerie. Compromis dans les troubles de 1817, il se retira auprès de Bolivar, qu'il servit comme officier et comme général jusqu'en 1830. Il revint peu de temps après au Brésil. On a de lui : *Bosquejo historico, politico e literario do Brazil ;* Rio-de-Janeiro, 1835, in-8° ; — *Compendio da historia do Brazil ;* 1843, 2 vol. in-8° ; — *Defensa da historia do Brazil ;* 1844 ; — *Synopsis o deducedo chronologica dos feitos principaes da historia do Brazil ;* 1845 ; — *Compendio da historia universal com estampas ;* 1847, 5 vol. in-8° ; *o Socialismo ;* 1855 ; — une *Vie de Bolivar.*

Lima (Joze-Joaquim-Lopes de), marin portugais, mort en 1853, fut gouverneur des Indes portugaises en 1840, et a publié la relation de son voyage de retour, à travers l'Asie : *Jornal da viagem para Lisboa ;* Lisbonne, 1843, in-8°. Il a commencé la statistique des colonies portugaises : *Ensayos sobre a statistica das possessôes Portuguezas*, 1844, in-8°. Il a été gouverneur de Coïmbre, puis relégué aux îles Timor et Solor où il est mort.

Lista y Aragon (Alberto), écrivain et mathématicien espagnol, né à Séville 1775-1848, de parents pauvres, montra de bonne heure de grandes dispositions pour les mathématiques ; à 15 ans, il était chargé d'un cours élémentaire ; à 20 ans il était professeur au collège naval de San-Telmo à Séville. Il venait d'être nommé professeur d'éloquence et de poésie à l'université de Séville, au moment de l'invasion française. Il se compromit, par faiblesse de caractère, en servant les étrangers, et fut forcé de quitter l'Espagne, 1813-1820. Il fonda une revue critique, *el Censor*, puis un collège libre à Madrid ; mais il fut encore forcé de s'éloigner, rédigea à Bayonne la *Gaceta de Bayona*, qui fut interdite en Espagne, et fut rappelé en 1833. On le mit à la tête de la *Gaceta de Madrid*, journal officiel et il refusa l'évêché d'Astorga. Il enseigna les mathématiques et fut l'un des fondateurs de *l'Athenœum* de Madrid. Son *Tratado de matematicas puras y mixtas* est devenu un livre classique en Espagne. Il a eu de la réputation, comme poëte, par ses vers anacréontiques, ses pièces philosophiques, ses odes sacrées. Il a publié : *Poesias ;* Madrid, 1822 ; — *Lecciones de literatura espanola* ; 1839 ; — *Ensayos literarios y criticos ;* Séville, 1844, 2 vol. ; — des traductions, etc.

Littoral autrichien, province de l'empire Austro-Hongrois, qui comprend l'Istrie, le comté de Göritz ou Gœrtz, Gradiska et Trieste. Elle a 7,989 kil. carrés de superficie et 600,000 habitants; presque tous sont catholiques romains; le plus grand nombre est d'origine slave. Le chef-lieu est *Trieste ;* les villes principales sont : Göritz, Gradiska, Adelsberg, Pola d'Istria.

Littoral, province nouvelle de la Sibérie orientale. Elle comprend la Mandchourie orientale, l'île de Tarrakaï, le district d'Okhotsk, le Kamtchatka et les Kouriles. Le chef-lieu est *Nikolaïef*, fondée en 1852, à 60 kil. de l'embouchure de l'Amoûr ; Alexandrovsk est un beau port sur la baie de Castries ; — plus au Sud, sont les ports nouveaux de Constantinovsk et de Bolchéretsk ; — Ayan et Okhotsk, ports plus au N., doivent perdre leur importance relative; — Petropavlosk est le principal établissement du Kamtchatka. — La province du Littoral a, dit-on, 1,860.000 kil. carr. de superficie.

Livingstone (David), né en 1816, à Blantyre (Ecosse), d'une famille noble, mais ruinée, de highlanders, qui était venue s'établir à East-Kilbride, dans le comté de Lancastre ; son père y était maître d'école. A sept ans, le jeune David, apprenti dans une filature de coton à Glasgow, commença à étudier par lui-même, et, à force de persévérance, il s'instruisit et se prépara à être missionnaire dans les pays lointains. Il prit connaissance de toutes les sciences qui se rattachent à la géographie, obtint la licence en médecine et en chirurgie, et se fit recevoir en 1838 de la société des missionnaires de Londres. En 1839, il partit pour la colonie du Cap, y étudia les idiomes de l'Afrique intérieure, s'établit dans la vallée de Mabotsa et y épousa la fille du missionnaire Moffat. Pendant plusieurs années il vécut au milieu des Béchuanas, faisant avec sa ténacité habituelle son difficile apprentissage d'explorateur. Il résolut dès lors de pénétrer, en allant vers le nord, dans les régions inconnues de l'Afrique intérieure ; en 1849, avec sa femme, MM. Murray et Oswall, il s'engagea le long des montagnes à l'O. du Transvaal, reconnut le Zouga et atteignit les bords du lac N'gami ; dans une deuxième expédition, 1851, il s'avança plus au N., mais fut arrêté par une épidémie. Dans la troisième, 1851-1855, il découvrit une contrée fertile, bien arrosée, avec de riches vallées, habitées par un peuple actif et industrieux ; puis, de Linyanti, capitale du roi Sékélétou, il se dirigea hardiment vers le N.-O., par la haute vallée du Zambèze, et arriva, le 31 mai 1854, à la station portugaise de Saint-Paul de Loanda, sur la côte occidentale de l'Afrique. Après une longue maladie, il se remit en marche, faisant de nombreux détours pour reconnaître la direction des cours d'eau, et suivant à peu près le cours du Zambèze ; il arriva à Quilimane, au N. de l'embouchure du fleuve, mai 1856. Il avait traversé la partie australe de l'Afrique et accompli l'un des voyages les plus remarquables du XIX^e^ siècle. A son retour en Europe, il reçut deux médailles d'or des sociétés de géographie de Londres et de Paris, et publia ses *Voyages et recherches d'un missionnaire dans l'Afrique méridionale*, Londres, 1857. Sans prendre de repos, il reparut à l'embouchure du Zambèze, découvrit et remonta son affluent de gauche, le Chiré, reconnut le lac Chirwah et surtout le grand lac Nyassa, dont il parcourut les bords à différentes reprises ; madame Livingstone succomba alors à une fièvre du pays, le 27 août 1862 ; il a donné *la Relation de l'exploration du Zambèze et de ses affluents*, Londres, 1865. Rentré à Londres, il repartit bientôt avec le titre de consul ; il débarqua à l'embouchure de la Rovouma, à l'E. de l'Afrique, revit le lac Nyassa ; puis, abandonnant le bassin du Zambèze, il se mit à la recherche des contrées situées au S.-O. de la région des Grands Lacs, afin de trouver les véritables sources du Nil. Il traversa l'étroit bassin du Tchambèze, reconnut les lacs Liemba, Moero, Bangouelo, le fleuve Loualaba, le lac sans nom. C'est dans ce pays marécageux, à Oudjidji, qu'il fut rejoint par l'américain Stanley, parti à sa recherche. Livingstone, tout en faisant de nouvelles découvertes géographiques, poursuivait toujours avec ténacité la recherche des moyens les meilleurs pour mettre un terme aux horreurs de la traite. En allant vers l'O., il se trouvait sur les limites des bassins intérieurs qui versent leurs eaux vers le Nil, le Zaïré, l'Ogowai, le Zambèze ; en 1873, il fut engagé dans des marais où périrent plusieurs hommes de son escorte ; lui-même a succombé aux suites d'une dysenterie contractée dans cette périlleuse expédition. Les nègres à son service ont rapporté son corps à Zanzibar, et l'Angleterre s'est honorée par des témoignages publics d'admiration qu'elle a donnés à ce grand voyageur. En France, il avait été élu membre correspondant de l'Académie des sciences, 1869.

Livry (Charles de). V. Sanguin.

Llanquihué, prov. du Chili ; elle a 21.000 kil. carr. et 42 000 hab. Elle est séparée de la province de Valdivia par le pays des Araucanos, et a pour chef-lieu Puerto-Montt, où se trouve une colonie allemande.

Lodz, la seule ville manufacturière de la Pologne russe, à l'O. de Varsovie, qu'on a appelée ambitieusement le *Manchester* de la Pologne, fabrique beaucoup de cotonnades ; 34.000 hab.

Longet (François-Achille), médecin et physiologiste, né à Saint-Germain-en-Laye, 1811-1872, membre de l'Académie de médecine, dès 1844, s'est de bonne heure livré à de savantes recherches sur la physiologie en général, sur les nerfs et les fibres musculaires en particulier. Il a deux fois obtenu le prix Montyon de physiologie à l'Académie des sciences. Parmi ses nombreux ouvrages, remarquables par la précision et la clarté,

on cite : *Traité d'anatomie et de physiologie du système nerveux de l'homme et des animaux vertébrés*, 1842 ; *Traité complet de physiologie*, 1850-1859.

Lopez (François-Solano), président de la république du Paraguay, né à l'Assomption, 1827-1870, perfectionna son éducation en Europe, s'occupa des affaires publiques, sous la direction de son père, le président Carlos-Antonio Lopez, fut chargé d'une mission diplomatique en Europe, 1853, devint ministre de la guerre et de la marine, enfin succéda à son père, en 1862. Il engagea, en 1865, une guerre terrible contre le Brésil, Montevideo et la Confédération de la Plata ; nommé maréchal, il a lutté cinq ans, avec une rare ténacité, contre des forces supérieures ; quoique souvent battu, il a résisté jusqu'au dernier moment, secondé par le dévouement de ses troupes, jusqu'au jour où l'armée des alliés, commandée par le comte d'Eu, a détruit ses dernières ressources, et Lopez, en cherchant à fuir vers l'Ouest, a péri les armes à la main, laissant le Paraguay dépeuplé et ruiné.

Lopez y Portaria (Vicente), peintre espagnol, né à Valence, 1772-1855, d'une famille d'artistes, élève de son père et de son grand-père, alla se perfectionner à Madrid, sous don Mariano Maella. Sa réputation fut grande en Espagne ; Ferdinand VII le nomma son premier peintre; les principales académies tinrent à honneur de l'avoir pour directeur. Il se distingua surtout par ses peintures en détrempe ; on cite parmi ses meilleures œuvres : la *Naissance de Saint Vincent Ferrier*, un *Saint Antoine abbé*, *Saint Antoine de Padoue*, la *Mère de Dieu priant pour les pauvres*, etc. Ses *Portraits* sont justement estimés.

Lopez (Don Joachim-Marie), homme d'Etat espagnol, né à Villena (province d'Alicante), en 1802, avocat à Madrid, dut quitter l'Espagne en 1823, vécut à Montpellier jusqu'en 1825, et de retour dans son pays, fut élu député aux Cortès en 1834. Partisan de l'extension des libertés, il fut ministre de l'intérieur dans le cabinet Calatrava, 1836, donna sa démission en 1837, et fit une violente opposition au gouvernement. Il fut représentant de Madrid, joua un rôle actif, en 1843, dans le soulèvement contre Espartero, et, après la chute de ce dernier, fut quelque temps nommé premier ministre.

Lorraine. Ce pays, si maltraité par l'invasion allemande de 1870, a été démembré ; une partie de la Lorraine (Moselle, partie de la Meurthe et des Vosges) a été enlevée à la France, et forme la *Lorraine allemande*, dans la Lorraine-Alsace (Empire d'Allemagne) ; ch.-lieu : Metz.

Voir, au *supplément*, les articles *Alsace-Lorraine*, *Meurthe-et-Moselle*, *Vosges*.

Los Rios (Ange-Fernando de), jurisconsulte espagnol, né à Pesquera (Santander), 1778-1851, se distingua dans ses études à Valladolid, fut reçu avocat en 1806 et exerça sa profession à Reynosa. Il fut l'un des premiers à se déclarer contre les Français, mais fut forcé de se réfugier à Cadix. Il rendit de grands services, comme soldat, comme administrateur, et, après la bataille de Chiclana, reçut la croix de Charles III. Sous Ferdinand VII, il remplit des fonctions importantes, et resta attaché à la cause libérale; il perdit sa place de juge à Madrid et rentra dans la vie privée, en 1823. Cependant il fit partie, en 1827, de la commission chargée de refondre la législation commerciale. Il ne fut réintégré dans ses fonctions qu'en 1833 ; membre actif des Cortès, il prit une part considérable à la réaction de la Constitution de 1837. Devant une nouvelle réaction absolutiste, il résigna sa place de juge de la haute-cour, pour rester fidèle à ses opinions.

Louis (Charles-Auguste), roi de Bavière, né en 1786, mort en 1868, fils de Maximilien-Joseph, prit part à la guerre contre l'Autriche en 1809, puis se livra exclusivement à son goût pour les beaux-arts; il fit alors construire la *Glyptothèque*, magnifique musée de sculpture. Il succéda à son père en 1825. Il se laissa bientôt dominer par le clergé, poursuivit les libéraux et les protestants, jusqu'au jour où il fut captivé par la danseuse Lola Montès, qu'il fit comtesse de Lansfeld, 1846. Quoiqu'elle affectât de favoriser la cause du progrès, l'opinion publique s'indigna ; il y eut des mouvements tumultueux jusqu'au renvoi de la favorite, février 1848. Le roi Louis abdiqua, le 20 mars, en faveur de son fils aîné, Maximilien II. Son administration ne fut pas d'ailleurs sans mérite; il inaugura le premier chemin de fer de l'Allemagne, fit creuser le beau canal Louis, fonda la ville de Ludwigshafen, embellit Munich de nombreux monuments, et protégea surtout les peintres et les sculpteurs. Il a publié des *Poésies*, 1829, et 1839, 4 vol. ; *les Compagnons du Walhalla*, 1843.

Lurieu (Gabriel), dit *Gabriel*, auteur dramatique, né à Paris, vers 1795, mort en 1869, a écrit, seul ou en collaboration, un grand nombre de drames et de vaudevilles : *Athènes à Paris*, *M. Pique-Assiette*, *la Caricature*, *l'Homme heureux*, *le Gamin de Londres*, *le Lait d'ânesse*, *le Moulin à paroles*, *Quatorze de dames*, *le Roman chez la portière*, etc. Parmi ses drames, on cite : *la Belle écaillère*, *le Fils d'une grande dame*, *les Barrières de Paris*, etc. On l'a souvent confondu avec M. de Lurieu.

Lyell (Sir Charles), né à Kinnordy, dans le comté de Forfar (Ecosse), 1797-1875, abandonna le barreau pour se livrer exclusivement à l'étude des sciences naturelles et surtout de la géologie. Il fit plusieurs voyages scientifiques en Europe et aux États-Unis ; fut chargé du cours de géologie au Collége du Roi, à Londres, et écrivit plusieurs ouvrages remarquables, qui ont été pour la plupart traduits en français : *Principes de géologie*, *Eléments de géologie*, *Excursions dans l'Amérique du Nord*, *l'Ancienneté de l'homme prouvée par la géologie*, *Manuel de géologie*, etc.

Loulé (Le marquis de), né à Lisbonne, 1785-1824, fils aîné du comte de Val de Reis, ami d'enfance de Juan VI, lui resta constamment attaché et reçut de lui le titre de marquis. Cependant il ne suivit pas la cour au Brésil, en 1807, et fut colonel de l'un des régiments portugais envoyés par Junot en France. Il resta, avec la *légion lusitanienne*, au service de Napoléon Ier jusqu'à la Restauration, suivit Louis XVIII à Gand, en 1815, et, grâce à lui, recouvra la faveur de Juan VI, qu'il rejoignit à Rio-de-Janeiro. Investi de la confiance du souverain, nommé grand écuyer, il se montra le défenseur du régime constitutionnel et s'attira la haine du parti absolutiste; favorable à la France, il irrita les partisans de l'Angleterre.

Lubis (E.-P.), publiciste et historien, né à Paris, 1806-1859, a écrit dans *la Quotidienne*, *la Gazette de France*, *la France* et *l'Union*. Il a composé, dans le sens royaliste, une *Histoire de la Restauration*, 6 vol. in-8°, qui est partiale, mais estimée.

Lubize (Pierre-Henri **Martin**, dit), auteur dramatique, né à Bayonne, 1800-1863, débuta au théâtre en 1832, et, depuis cette époque, soit seul, soit en collaboration avec MM. Théaulon, Cogniard, Vermond, Varin, Labiche, Siraudin, Brisebarre, etc., a donné un grand nombre de vaudevilles : *la Cinquantaine*, *le Commis et la Grande Dame*, *Latude*, *l'Héritage de ma tante*, *le Conseil de discipline*, *le Gamin*, *les Trois péchés du diable*, *le Misanthrope et l'Auvergnat*, *la Femme doit obéissance à son mari*; etc., etc.

M

Madou (Jean-Baptiste), peintre estimé de Belgique, né à Bruxelles, 1796-1877, s'est de bonne heure fait connaître par ses tableaux de genre, bien dessinés, et dont les sujets étaient heureusement choisis. Il a fait de nombreuses lithographies et illustré plusieurs ouvrages.

Madoz (Pascual), né à Pampelune, 17 mai 1806, combattit l'intervention française de 1823 et fut jeté en prison pendant plusieurs mois. Docteur en droit, mais sans ressources, il se retira en France et vécut à Tours. Rentré en Espagne, à la suite de l'amnistie donnée par la régente Christine, il dirigea à Barcelone la rédaction d'un *Dictionnaire géographique universel*, 10 vol., in-8°, édita la *Coleccion de causas celebres*, 20 vol., in-8°, et dirigea aussi le *Catalan*, journal d'opposition. Juge au

tribunal civil de Barcelone, gouverneur du Val d'Arran; il poursuivit avec vigueur les bandes carlistes, et fut nommé en 1836 député de Lérida. En 1843, il fut l'un des chefs insurgés de la Catalogne contre Espartero; fut jeté en prison, 1844, et resta dans les rangs de l'opposition constitutionnelle. En 1854, il rendit les plus grands services pour rétablir l'ordre à Barcelone, fut gouverneur de la ville, mérita une couronne civique, se mit à la tête du parti progressiste, et fut président des Cortès. Ministre des finances, 1855, il proposa et fit voter la loi de *desamortisacion*, qui décrétait la vente des biens du clergé; cette loi amena de grandes difficultés, qui décidèrent M. Madoz à se retirer. En 1856, il lutta vainement contre le ministère d'O'Donnell, et fut forcé de fuir. Rentré en Espagne, il redevint le chef d'une des fractions du parti progressiste. A la révolution de 1869, il fut gouverneur civil de la province de Madrid, puis fut l'un des plus ardents adversaires de Serrano et du ministre des finances, Figuerola. Son principal ouvrage est le *Diccionario geografico, estatistico y historico de Espana*, Madrid, 1848-1860, 16 vol., in-4°.

Madrid (Jose-Fernandez de), littérateur américain, né à Cartagena de Indias, 1789-1830, était médecin, lorsqu'il se dévoua à l'affranchissement de son pays. Il devint président de la république de Nouvelle-Grenade, en 1816; mais, fait prisonnier par Morillo, il fut transporté à La Havane, d'où il s'échappa, en 1825. Il fut chargé d'importantes missions par Bolivar. On lui doit une bonne traduction en vers des *Trois règnes de la nature* de Delille; des pièces de Théâtre, comme *Atala*, tragédie, et *Guatimo*, tragédie, représentée à Santa-Fé-de-Bogota.

Magnan (Bernard-Pierre), maréchal de France, né à Paris, 1791-1865, s'engagea en 1809, se distingua en Espagne, dans la campagne de France, à Waterloo; était chef de bataillon en 1817, fit, comme lieutenant-colonel, la guerre d'Espagne en 1823, et, comme colonel, se signala à la bataille de Staouëli, en Algérie, 1830. Il fut mis en disponibilité pour avoir ouvert des pourparlers avec les insurgés de Lyon, servit le roi des Belges de 1832 à 1839, et rentra en France, en qualité de maréchal de camp. Il eut à réprimer plusieurs émeutes d'ouvriers à Lille et à Roubaix; il se trouva mêlé aux débats de l'affaire de Boulogne, et fut nommé lieutenant-général en 1845. Pendant les journées de Février 1848, il offrit vainement ses services à Louis-Philippe et accompagna la duchesse d'Orléans à la Chambre. Il commanda la 5e division de l'armée des Alpes, contribua à réprimer les troubles de Lyon, juin 1848, fit partie de l'Assemblée législative, et fut nommé commandant en chef de l'armée de Paris, 15 juillet 1851. Dévoué dès lors à la politique du Président, il s'efforça de gagner l'armée à sa cause, fut l'un de ceux qui préparèrent et accomplirent le coup d'Etat du 2 décembre, et fut récompensé par le bâton de maréchal de France. Sénateur, grand veneur en 1854, commandant de l'armée de Paris, 1859, il fut nommé par l'empereur grand maître du Grand-Orient de France, 1862.

Mallefille (Jean-Pierre-Félicien), littérateur, né à l'île Maurice, 1813-1868, fit ses études à Paris, fut l'un des plus fervents disciples de l'école romantique, au théâtre et dans ses romans, fut chargé d'affaires à Lisbonne en 1848 et 1849, puis redevint homme de lettres. On a de lui des romans: *le Collier*, *le Capitaine Laroze*, *Marcel*, et surtout *les Mémoires de don Juan*; — des drames: *Glenarvon*, 1835; *les Sept Infants de Lara*, 1836; *le Paysan des Alpes*, 1837; *Randal*, 1838; *Tiégault le loup*, 1839; *les Enfants blancs*, 1841; *les Mères repenties*, 1858; — des comédies, *Psyché*, 1842; *le Cœur et la dot*, 1852; — une tragédie lyrique, *le Roi David*, avec Alexandre Soumet, etc.

Manitoba. V. **Canada** au Supplément.

Manzoni (Alexandre, comte), poëte italien, né à Milan, le 8 mars 1783 (ou 1785), mort le 22 mai 1873, d'une famille noble de la Lombardie, était par sa mère petit-fils du célèbre Beccaria. Après d'excellentes études à Milan et à Pavie, il vint à Paris avec sa mère, qui était veuve, et fut introduit dans la société d'Auteuil, où il connut Volney, Garat, de Tracy et surtout Fauriel, dont il devint l'ami intime. Il débuta, en 1806, par une pièce de vers *Sciolti* (non rimés), intitulée: *In morte di Carlo Imbonati*; on y trouve dans de beaux vers le programme de sa vie honnête, simple, toute dévouée à l'art et à la vérité. Vivant tour à tour en France et en Lombardie, marié dès 1808, s'occupant d'agriculture, il écrivit un poëme mythologique d'*Uranie* et commença plusieurs ouvrages. D'abord voltairien, il se convertit au catholicisme, 1810 et publia l'une de ses plus belles œuvres, les *Inni sacri* (Nativité, Passion, Résurrection, Pentecôte, Ascension), créant une poésie lyrique nouvelle, pleine d'élévation et de ferveur, et inaugurant avec éclat cette poésie religieuse qui anime les premières œuvres de Lamartine et de Hugo. En 1820, il fit paraître sa première tragédie romantique: *Le Comte de Carmagnola*, où il abandonnait le système classique des trois unités, pour composer un drame historique. Gœthe fut l'un des premiers à saluer de ses éloges cette belle production, mais elle eut aussi ses critiques, et Manzoni leur répondit dans sa lettre écrite en français sur l'*Unité de temps et de lieu*, 1823. Sa seconde tragédie, *Adelchi*, parut en 1823, avec notes et éclaircissements historiques; c'est un drame noble, simple, touchant par la beauté des caractères, et on y admire surtout des chœurs à la manière antique. Dans l'intervalle il avait écrit son ode célèbre sur la mort de Napoléon, *Il Cinque Maio*, regardée comme une des plus belles de notre époque.

Mais son titre de gloire le plus populaire est son roman intitulé: *I promessi Sposi*, qui parut en 1827, l'une des œuvres les plus remarquables du dix-neuvième siècle par la peinture de la société italienne du dix-septième siècle, l'éloquence familière ou majestueuse, le ferme dessin de tous les caractères. Dans une édition illustrée des *Fiancés* qui parut à Milan, en 1842, Manzoni ajouta à son œuvre une *Histoire de la colonne infâme*, où il raconte dans un récit émouvant les exécutions barbares auxquelles donna lieu la superstition populaire pendant la peste de 1630. Dès lors, Manzoni, remarié après la perte de sa première femme, vécut dans la retraite, fermement attaché à la foi catholique, sans renier le libéralisme de sa jeunesse, étranger à la politique et respecté de tous les partis. Il eut le malheur de perdre tous ses enfants. En 1860, il fut nommé sénateur du royaume d'Italie, et ses funérailles ont été un événement national. Dans la dernière partie de sa vie, il a peu écrit; on cite: *Osservazioni sulla morale cattolica;* Florence 1834, pour répondre aux attaques de Sismondi contre le catholicisme; *Discours sur quelques points de l'histoire des Lombards*. Il s'est efforcé jusqu'à la fin de sa longue carrière de ramener à l'unité d'une langue littéraire nationale les nombreux dialectes italiens; c'est ainsi qu'en 1868 il a rédigé le rapport sur le moyen d'établir l'unité de langue dans le nouveau royaume d'Italie, en prenant pour base le dialecte florentin. Ses études sur la langue italienne et sur la Révolution française n'ont pas été publiées de son vivant.

Marchena (José), littérateur espagnol, né à Utrera (Andalousie), 1768-1821, fut poursuivi par l'inquisition et se réfugia en France, où Marat le prit comme collaborateur dans l'*Ami du Peuple*; il se rallia ensuite aux Girondins, fut arrêté à Moulins, ramené à Paris, et, malgré la franchise de son courage, échappa à la mort; le 9 thermidor le rendit à la liberté. Employé dans les bureaux du comité de salut public, l'un des rédacteurs de l'*Ami des Lois*, il fut accusé d'être réactionnaire et même royaliste; en 1797, il fut expulsé de France, mais put bientôt y rentrer. Il s'attacha à Moreau, le suivit dans sa mauvaise fortune jusqu'en 1808, rentra en Espagne à la suite de Murat, et servit le roi Joseph. Il fut forcé de se réfugier en France, 1813-1830; il rentra alors dans sa patrie, mais ne trouva aucun emploi et mourut dans la misère. Parmi ses nombreux ouvrages on cite: *Essai de théologie*, Paris, 1797, in-8°; — *Fragmentum Petronii ex bibliothecæ Sancti-Galli antiquissimo manuscripto excerptum* (c'est une fraude littéraire); Bâle, 1800; — *Description des provinces basques*; — *Leçons de philosophie morale et d'éloquence*; 1820, 2 vol. in-8°, recueil des meilleurs morceaux de la littérature espagnole; — *Coup d'œil sur la force, l'opulence et la population de la Grande-Bretagne*; etc. Il a traduit beaucoup de livres, les *Lettres persanes*, les *Contes de Voltaire*, *Julie ou la Nouvelle-Héloïse*, etc.

Marchenoir, ch.-l. de canton de l'arrondissement et à 30 kil. de Blois (Loir-et-Cher). Ruines de murailles et de forteresse. — Combats entre les Allemands et les Français dans la forêt de Marchenoir et aux environs de *Josnes*, qui est dans le canton, 1870; 656 hab.

Marie (Pierre-Thomas-Alexandre-Amable **Marie de Saint-Georges**, connu sous le nom de), né à Auxerre (Yonne), 1797-1870, avocat à la Cour royale de Paris en 1819, échoua, malgré de brillantes épreuves, au concours pour une chaire de la Faculté de droit, à cause de ses opinions politiques; il obtint de grands succès au bar

reau, surtout après 1830. Il défendit les accusés de juin Cabet, Pépin, le complice de Fieschi; il fut bâtonnier de l'ordre des avocats en 1840 et 1841; député de Paris en 1842 et 1846, il combattit dans les rangs de l'opposition. Le 24 février 1848, il déclara illégale la régence de la duchesse d'Orléans, proposa la nomination d'un gouvernement provisoire, en fit partie, et, chargé du ministère des travaux publics, organisa les ateliers nationaux. Membre de l'Assemblée constituante, puis de la Commission exécutive, il devint président de l'Assemblée, après l'insurrection de juin, et ministre de la justice, 15 juillet 1848. Il appartint à la nuance la plus modérée du parti républicain; mais, après l'élection du 10 décembre, combattit vivement la politique du Président. Il ne fut pas réélu à la Législative, et reprit sa place au barreau de Paris. En 1863, il fut nommé député au Corps législatif par le départ. des Bouches-du-Rhône, mais échoua en 1869. Il a donné une introduction au *Code des avocats*, 1841, in-18, et collaboré à la *Revue municipale*, à l'*Encyclopédie du droit*, à la *Gazette des tribunaux*; etc. Son intimité avec Berryer est restée célèbre.

Marochetti (CHARLES, baron), sculpteur français, né, à Turin, de parents naturalisés français, 1805-1868, fut élève de Bosio. Il se fit connaître, dès 1827, par le groupe d'une *Jeune fille jouant avec un chien*, exposa un *Ange déchu*, en 1831, et exécuta d'une manière remarquable la statue équestre d'*Emmanuel-Philibert*. On lui doit un des bas-reliefs de l'arc de triomphe de l'Etoile, des statues du *duc d'Orléans, de Napoléon Ier*, de *La Tour d'Auvergne*, etc. Après la révolution de 1848, il alla s'établir en Angleterre, et y a composé une statue colossale de *Richard Cœur de Lion*, coulée en bronze, *Sapho*, l'*Amour jouant avec un lévrier*, la *Reine Victoria*, etc., et un grand nombre de bustes.

Mars-la-Tour, commune du canton de Gorze, à 23 kil. de Metz (Lorraine). Combat du 16 août 1870.

Marure (ALEJANDRO), géographe guatémalien, né au commencement du XIXe siècle, s'est voué de bonne heure à l'étude de la géographie physique de son pays. On cite de ce savant distingué : *Atlas de Guatemala, en ocho cartas formadas y grabadas en Guatemala*; — *Memoria sobre el canal de Nicaragua*; — *Efemerides de los hechos notables acaecidos en la Republica de Centro America, desde el año* 1821 *hasta el de* 1842, etc.

Mathieu (CLAUDE-LOUIS), né à Mâcon, 1783-1875, élève de l'Ecole polytechnique et de l'Ecole des ponts et chaussées, astronome à l'Observatoire et au Bureau des longitudes, professeur au Collége de France, membre de l'Académie des sciences, 1817, fut député de 1834 à 1848, et siégea à l'extrême gauche avec son beau-frère Arago. Il fit aussi partie de l'Assemblée constituante. Il a édité *l'Histoire de l'astronomie du XVIIIe siècle*, de Delambre, et publié des rapports, des annuaires scientifiques, etc.

Matter (JACQUES), philosophe, né à Alt-Eckendorf (Bas-Rhin), 1791-1864, d'abord destiné au notariat, fit de bonnes études à Strasbourg, en Allemagne, à Paris, et fut couronné par l'Académie des inscriptions, en 1817, pour son mémoire sur l'*Ecole d'Alexandrie*. Professeur d'histoire au collége de Strasbourg, 1818, d'histoire ecclésiastique à l'Académie de Strasbourg, il fut chargé de la direction du gymnase de cette ville, fut encore couronné, par l'Institut, pour son travail sur *le Gnosticisme*, nommé inspecteur de l'Académie de Strasbourg, 1828, et correspondant de l'Académie des inscriptions, qui couronna encore son *Histoire des sciences mathématiques et cosmographiques à l'école d'Alexandrie*. Inspecteur général en 1832, conseiller de l'Université, il devint inspecteur général des bibliothèques de France. On a de ce savant écrivain : *Essai historique sur l'école d'Alexandrie*, 1820, 2 vol. in-8°, et 1840, 3 vol.; *Tables chronologiques pour servir de base à l'enseignement de l'histoire ecclésiastique*, 1827, in-8°; *Histoire critique du Gnosticisme*, 1828, 2 vol. in-8°; *Histoire universelle de l'Église chrétienne*, 1829-32, 4 vol. in-8°; *De l'influence des mœurs sur les lois et des lois sur les mœurs*, 1832, ouvrage auquel l'Académie française a décerné un prix de 10,000 francs; *Histoire des doctrines morales et politiques des trois derniers siècles*, 1836-37, in-8°; *Nouveau manuel de l'histoire de la Grèce*, 1839; *De l'affaiblissement des idées et des études morales*; 1841; *Schelling et la philosophie de la nature*, 1842; *De l'état moral, politique et littéraire de l'Allemagne*; *Une Excursion gnostique en Italie*; *Du ministère ecclésiastique et de sa mission spéciale dans ce siècle*; *Histoire de la philosophie moderne dans ses rapports avec la religion*; *Philosophie de la religion*, 2 vol. in-8°; *La Morale, philosophie des mœurs*, 1860, in-12. On lui doit encore : *l'Instituteur primaire, le Visiteur des écoles*, et de nombreux articles dans plusieurs journaux et recueils.

Maury (MATHEW-FONTAINE), hydrographe et astronome américain, né dans le comté de Spottsylvana (Virginie), 1806-1873, de parents pauvres, obtint le grade de midshipman, en 1825, fit un voyage autour du monde qui dura quatre ans, et, après un nouvel examen, fut nommé lieutenant, puis astronome dans une expédition chargée d'explorer le Grand Océan. On lui confia plus tard le dépôt des cartes et instruments, qui est devenu l'observatoire national, et le bureau hydrographique des Etats-Unis. Il acquit bientôt une réputation universelle, surtout par ses beaux travaux sur les vents et sur les courants de la mer. A l'époque de la guerre civile, il se déclara pour la cause du Sud, fut chargé de la défense des côtes, s'occupa d'augmenter la puissance des navires cuirassés, comme le *Merrimac* et fit un voyage en Angleterre, où il fut honorablement accueilli. — Après avoir rassemblé avec une patience et une intelligence remarquables un grand nombre de journaux nautiques et de livres de bord, il composa un ouvrage célèbre, *Wind and current charts*, grâce auquel la navigation des divers Océans a fait des progrès si étonnants. Il publia, en 1854, *The physical geography of Sea*, avec illustrations, cartes et plans, ouvrage qui a eu de nombreuses éditions et a été traduit en plusieurs langues; c'est là qu'il a surtout décrit le fameux courant du *Gulf-Stream*, qui traverse l'Atlantique. On lui doit encore *Sailing directions*. Ces travaux remarquables lui méritèrent les plus flatteuses distinctions des gouvernements européens et des sociétés savantes.

Mazères (EDOUARD-JOSEPH-ENNEMOND), auteur dramatique, né à Paris, 1796-1866, d'abord officier, s'essaya dans le vaudeville, dès 1821, réussit dans *une Heure de veuvage*, 1822, et fut collaborateur de Picard et de Scribe. Il écrivit alors *l'Enfant trouvé, les Trois quartiers, le Bon garçon, Chacun de son côté* (pour l'Odéon); *le Jeune mari* (pour le Théâtre-Français); *le Coiffeur et le Perruquier, la Quarantaine, le Charlatanisme*, etc. (avec Scribe). Il fit jouer avec Empis: *la Mère et la fille, la Dame et la demoiselle, un Changement de ministère, une Liaison*; fut préfet jusqu'en 1848; revint au théâtre, et donna quelques pièces nouvelles, qui eurent peu de succès. Ses œuvres principales ont été réunies: *Comédies et souvenirs*, 1858, 3 vol. in-8°.

Mazzini (JOSEPH), homme politique italien, né à Gênes, en 1808, mort en mars 1872, fils d'un professeur de médecine de l'Université, docteur en droit, après des études brillantes, eut de bonne heure une grande influence sur la jeunesse par son éloquence libérale et l'austérité de ses mœurs. Il écrivit dès lors de nombreux articles de critique littéraire, réunis plus tard en trois volumes. Forcé de quitter l'Italie, comme carbonaro, il vint fonder à Marseille, en 1831, la société de *la Jeune Italie*, pour l'affranchissement de son pays. Deux tentatives armées, qu'il avait organisées, échouèrent en 1833 et 1834. Il se retira en Suisse, puis à Londres, où il fonda, en 1842, l'*Apostolato popolare*, qui lui suscita des embarras avec le gouvernement anglais. Son mot d'ordre était *Dio e popolo* (Dieu et le peuple): aussi salua-t-il de ses félicitations publiques les premiers actes du pontificat de Pie IX. Après la révolution de Février, il vint à Paris, reçut les encouragements de Lamartine, organisa des clubs populaires à Gênes, à Milan; mais, par ses paroles, par son journal, *l'Italia del popolo*, sema les défiances contre l'ambition piémontaise, et, par là, contribua, sans le vouloir, à la ruine du parti de l'indépendance. Repoussé de Florence par Guerrazzi, il fut accueilli à Rome, après le meurtre de Rossi, nommé représentant, puis chef du triumvirat républicain. Il essaya trop tard de s'unir au Piémont monarchique, négocia vainement avec l'envoyé de la France, M. de Lesseps, soutint opiniâtrément la défense de Rome, et, après avoir donné sa démission, se réfugia en Suisse, puis en Angleterre, 1849.

Là, président du comité national italien, l'un des chefs du comité révolutionnaire international, avec Kossuth et Ledru-Rollin, il fit un emprunt célèbre, dirigea une insurrection milanaise qui fut étouffée par les Autrichiens, 1853, des soulèvements à Gênes, à Livourne, 1857, parvint toujours à échapper, et se trouva impliqué dans un complot d'assassinat contre Napoléon III; condamné par contumace à la déportation perpétuelle, il ne cessa de résider en Angleterre. Pendant la guerre de

l'indépendance italienne et dans les événements qui en furent la conséquence, son action fut occulte, mais il ne cessa de travailler à la formation de l'unité nationale, tout en s'efforçant d'arracher la conduite de la révolution à la politique de Cavour, au profit de la démocratie italienne. Malgré de nombreuses demandes en sa faveur, il ne put rentrer en Italie: encore impliqué, à Paris, dans le procès Greco, il dut quitter la Suisse et retourner en Angleterre, 1864. Elu deux fois député au parlement italien, il ne put cependant venir siéger; son élection fut annulée, 1865; il ne cessait, en effet, de conspirer contre la maison de Savoie, et fonda la société de l'Alliance républicaine universelle; son influence fit naître de nouvelles agitations et de nouveaux complots; après une longue maladie à Lugano, il fut forcé encore une fois de quitter le canton du Tessin, 1869. Les derniers événements dont l'Italie a été le théâtre lui ont permis de revenir mourir dans sa patrie. Il avait publiquement condamné, en 1871, les exagérations et les tendances communistes et irréligieuses de la commune de Paris. Sa mort a donné lieu, dans plusieurs villes d'Italie, surtout à Rome, à des démonstrations populaires, dans lesquelles presque tous les partis se sont réunis pour rendre hommage aux convictions sincères, souvent trop ardentes, de celui que beaucoup ont regardé toujours comme un grand patriote italien, sans cependant partager ses idées. Une édition de ses *Œuvres* a été publiée à Milan, en 1861, 12 vol.

Mélesville. V. Duveyrier.

Menchikoff ou **Menschikoff** (Alexandre-Sergeevitch, prince), amiral russe, petit-fils du célèbre Menchikoff, 1789-1869, entra au service dès 1805 et fut aide de camp d'Alexandre Ier; il devint général. Il commanda les troupes russes dans la guerre contre la Turquie et fut blessé au siége de Varna, 1828. Vice-amiral, amiral, gouverneur de Finlande, ministre de la marine, il travailla au rétablissement de la marine russe. Il est surtout célèbre par son ambassade en Turquie, 1853; lorsque la guerre commença, il reçut le commandement de la Crimée; vaincu à l'Alma, il organisa la défense de Sébastopol; il fut chargé en 1855 de la défense de Cronstadt, et resta jusqu'à sa mort le chef du vieux parti russe, ennemi des réformes.

Mérimée (Prosper), écrivain français, né à Paris, 1803-1870, fils d'un peintre estimé, fut reçu avocat, mais ne plaida pas et s'adonna à la littérature. Secrétaire du comte d'Argout, en 1830, puis chef de bureau au ministère de la marine, il devint inspecteur des monuments historiques en 1831. Comme archéologue, il publia: *Voyage dans le midi de la France*, 1835; *Voyage dans l'ouest de la France*, 1836; *Voyage en Auvergne et dans le Limousin*, 1838; *Voyage en Corse*, 1840; *Monuments historiques*, 1843; *Peintures de l'église Saint-Savin*, 1844. En 1848, il fut l'un des commissaires chargés de l'inventaire des biens de la famille d'Orléans; puis il défendit M. Libri et se fit condamner, en police correctionnelle, pour deux lettres publiées dans la *Revue des Deux Mondes*. Membre de l'Académie française, en 1844; membre libre de l'Académie des inscriptions, il fut nommé sénateur en 1853. — Ses romans lui ont surtout fait de bonne heure une réputation d'écrivain spirituel; il publia, en 1825, le *Théâtre de Clara Gazul*, et en 1827, *la Guzla*, prétendu recueil de chants illyriens, double mystification qui eut beaucoup de succès. On lui doit *la Jacquerie*, 1828, la *Famille Carvajal*, 1829, la *Chronique du règne de Charles IX;* puis de charmantes nouvelles (*Tamango, la Vénus d'Ille, le Vase étrusque, Colomba*, etc.), publiées dans la *Revue de Paris* et la *Revue des Deux Mondes*. Plus tard il écrivit: *Carmen*, 1847, *Episode de l'histoire de Russie*, 1852, etc. On lui doit encore: *Notice sur Michel Cervantes*, 1828; *Essai sur la Guerre sociale et la Conjuration de Catilina*, 1841; *Histoire de don Pèdre Ier, roi de Castille*, 1843; *les Faux Démétrius*, 1854, et beaucoup de notices et d'articles dans les revues et journaux. Depuis sa mort on a publié ses *Lettres à une inconnue*, curieuses à plus d'un titre.

Meurthe-et-Moselle, département de la France, formé des parties de la Moselle et de la Meurthe, qui n'ont pas été réunies à l'Empire d'Allemagne. Il comprend les arrondissements de *Nancy*, Lunéville, Toul, avec 7 communes du canton de Lorquin (anc. arrond. de Sarrebourg); 11 communes du canton de Vic et 3 communes du canton de Château-Salins (anc. arrond. de Château-Salins); de plus l'arrondissement de Briey, formé (11 septembre 1871 du territoire resté à la France dans l'ancien département de la Moselle (cantons de Conflans et de Longuyon, 12 communes du canton de Gorze; 17 communes du canton de Briey, 24 communes du canton d'Audun-le-Roman, 25 communes du canton de Longwy).

Le département a 5,244 kil carrés de superficie et 365,137 habitants.

Mexique. Il forme une république fédérative, divisée en 27 Etats, avec le District fédéral et le Territoire de la Basse-Californie. Voici le tableau de ces Etats avec la superficie, la population et les chefs-lieux d'après les derniers renseignements:

	Superficie	Population
États du Nord		
Sonora	204,600	109,587
Chihuahua	216,850	179,217
Coahuila	151,800	98,541
Nouveau-Léon	61,200	178,872
États du Golfe		
Tamaulipas	72,280	108,778
Vera-Cruz	67,920	462,111
Tabasco	30,680	83,288
Campêche	66,890	66,724
Yucatan	76,560	422,365
États du Pacifique		
Sinaloa	93,750	168,031
Jalisco	101,450	966,689
Colima	9,700	65,827
Michoacan	61,400	618,240
Guerrero	63,570	301,080
Oajaca	41,550	193,987
États du Centre		
Durango	110,070	185,077
Zacatecas	59,550	397,945
Aguas Calientes	7,500	140,256
San Luis de Potosi	71,210	476,500
Guanajuato	29,550	729,988
Querétaro	8,500	153,286
Hidalgo	21,159	404,207
Mexico	20,500	663,557
Morelos	4,600	147,039
Puebla	31,120	697,788
Tlascala	4,200	115,458
District fédéral	1,200	315,996
Territoire de la B.-Californie	159,400	21,645
Total	1,921 240	9,154,128

Chemins de fer en exploitation: 557 kil. en 1874. — Le chemin de Mexico à la Vera-Cruz a 424 kil.

Michel (Marc-Antoine-Amédée), dit **Marc-Michel**, littérateur et vaudevilliste, né à Marseille, 1812-1868, publia d'abord des poésies élégiaques à Marseille et à Paris, puis écrivit des feuilletons dans plusieurs journaux, les comptes rendus de la police correctionnelle dans le *Journal général des tribunaux* et dans *le Droit;* enfin composa un grand nombre de pièces de théâtre, souvent en collaboration avec MM. Labiche et Lefranc.

Michelet (Jules), historien français, né à Paris, 1798-1874, après de brillantes études, obtint une chaire d'histoire au collége Rollin, en 1821; publia en 1826, ses *Tableaux synchroniques de l'histoire moderne*, puis sa traduction de *Vico*. Il devint maître de conférences à l'Ecole normale, et Charles X l'avait, dit-on, désigné comme le futur professeur d'histoire du duc de Bordeaux. Après la révolution de 1830, il fut nommé chef de la section historique aux Archives du royaume, suppléant de M. Guizot à la Sorbonne, professeur d'histoire de la princesse Clémentine. Il commença dès lors la publication de son *Histoire de France* (1837-1867, 16 vol. in-8°); mais on lui doit encore beaucoup d'autres ouvrages historiques, comme sa brillante *Histoire de la république romaine*, 2 vol., l'*Introduction à l'histoire universelle*, le *Précis de l'histoire moderne;* le *Précis de l'histoire de France jusqu'à la révolution*, les *Origines du droit français;* une traduction des *Mémoires de Luther*, 2 vol.; le *Procès des Templiers* (dans la collection des documents inédits), 2 vol. in-4°; une *Histoire de la Révolution française*, 7 vol. in 8°; les *Femmes de la Révolution*, etc.

Professeur au Collége de France en 1838, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, il commença bientôt une vive et tumultueuse polémique, qui souleva bien des animosités contre lui et donna lieu à trois livres: des *Jésuites*, avec M. Quinet, 1843; du *Prêtre*, de la *Femme* et de la *Famille*, 1844; du *Peuple*, 1846. Son cours fut fermé en mars 1851; il quitta les Archives, au 2 décembre, pour refus de serment. Dé-

lors, vivant surtout dans la retraite, il publia des livres d'un genre moins austère : l'*Oiseau*, 1856; l'*Insecte*, 1857; l'*Amour*, 1858; la *Femme*, 1859; la *Mer*, 1861; la *Sorcière*, 1862; la *Montagne*, 1868; et, de plus, quelques ouvrages de polémique, comme la *Pologne martyre*, 1863; la *Bible de l'humanité*, 1864, etc. Il avait réservé pour ses derniers jours la fin de son histoire de France; il n'a publié qu'un volume sur le *Directoire* et les *Origines de la famille Bonaparte*. Cet écrivain brillant, fécond, inégal, a encore écrit des articles dans la *Revue des Deux Mondes*, dans l'*Encyclopédie des gens du monde*, dans la *Biographie universelle*, etc., etc. Il est mort à Hyères, après une longue maladie.

Migne (Jacques-Paul, abbé), éditeur français, né à Saint-Flour (Cantal), 1800-1875, après une enfance active et turbulente, entra au séminaire d'Orléans et s'y distingua par son intelligence. Professeur de quatrième au collége de Châteaudun, il mérita l'estime et l'affection de tous; ordonné prêtre en 1824, il desservit d'abord la paroisse d'Aillant, puis fut nommé curé de Puiseaux (Loiret). Quelques années plus tard, entraîné par une véritable vocation, il donna sa démission et vint à Paris pour s'occuper de publications religieuses. En 1833, il fonda l'*Univers religieux*, qui devait rester étranger aux partis politiques, mais se consacrer à la défense et à la propagation de la religion. Ce journal eut un véritable succès, mais attira à l'abbé Migne plus d'un contradicteur et plus d'un embarras. Quoiqu'il aimât la lutte et ne reculât pas devant les obstacles, il céda son journal en 1836, et se lança avec ardeur dans une autre entreprise plus vaste et plus périlleuse. Aidé de son frère, il se fit imprimeur et éditeur au Petit-Montrouge, près de Paris. Il posséda bientôt un vaste établissement, parfaitement organisé, auquel il donna le nom d'*Imprimerie catholique*. Il triompha de toutes les difficultés qu'il rencontra sur sa route, des rivalités jalouses et intéressées, des susceptibilités de quelques-uns de ses supérieurs ecclésiastiques, qui craignaient de voir un prêtre occupé d'opérations commerciales. Il fut soutenu par les encouragements, par les approbations qui lui venaient de toutes les parties de la chrétienté, même de Rome; et, sous sa direction énergique, infatigable, plus de trois cents ouvriers ne cessèrent de travailler à ce qui fut la grande œuvre de sa vie laborieuse. C'était la publication de tous les ouvrages théologiques, de toutes les collections grecques, latines, françaises, comprenant toutes les parties de la science ecclésiastique. Cette *Bibliothèque universelle du clergé et des laïques instruits* ne compte pas moins de mille volumes compactes à deux colonnes, imprimés avec soin, et édités à bas prix; ce fut une véritable révolution dans la librairie ecclésiastique; et, malgré des défiances injustes, le clergé intelligent comprit l'immense utilité de cette vaste entreprise, apprécia de plus en plus les efforts de l'abbé Migne et ne cessa de l'encourager.

L'abbé Migne avait été jusqu'en 1856 le propriétaire d'un journal quotidien, *la Vérité*, qui reproduisait avec impartialité les opinions des autres journaux. Ce journal, racheté par M. Prost, prit le nom de *Courrier de Paris*; M. Migne le dirigea de nouveau à partir de 1861.

En 1868, un incendie éclata dans son imprimerie, détruisit une partie de ses ateliers et plusieurs de ses collections; la perte matérielle s'éleva, dit-on, à 6 ou 7 millions. Mais l'œuvre ne fut pas interrompue, et s'acheva, grâce à la science incontestable de l'éditeur et des nombreux collaborateurs de tous pays qu'il avait su s'attacher; grâce surtout à son énergie extraordinaire et à sa prodigieuse activité. L'abbé Migne, frappé d'un grand malheur, a succombé lorsque son œuvre était accomplie. Ses immenses et précieuses collections ont été acquises par MM. Garnier, qui réimpriment, avec de notables améliorations, les volumes détruits ou épuisés. La *Patrologie latine* comprend 221 volumes; la *Patrologie grecque-latine*, 166 volumes: la *Patrologie grecque*, en latin seulement, 85 volumes; les *Orateurs sacrés*, 99 volumes; le *Cours d'Écriture sainte*, 28 volumes avec atlas; le *Cours de Théologie*, 28 volumes; l'*Histoire ecclésiastique*, 27 volumes; les *Démonstrations évangéliques*, 20 volumes; les *Œuvres diverses*, 150 v., etc., etc.

Miguel (Dom Maria-Evariste), troisième fils du roi de Portugal, Jean VI, né à Lisbonne, 1802-1866, fut très-mal élevé au Brésil, et, à son retour en Portugal, 1821, fut excité par sa mère, Charlotte-Joachim, à la révolte contre le roi. Il fut dès lors le chef du parti absolutiste et clérical; il se souleva plusieurs fois, et fut enfin banni avec sa mère, 1824; il se retira à Vienne. En 1826, lorsque son frère aîné, dom Pedro, céda le trône à sa fille mineure, dona Maria, dom Miguel accepta le titre de régent avec la main de sa jeune nièce. Rentré à Lisbonne, il s'empara audacieusement de la couronne, 1828, repoussa sa fiancée, et fit peser sur le Portugal un despotisme cruel. En 1831, l'amiral Roussin captura dans le Tage la flotte portugaise, pour punir dom Miguel de ses actes sauvages à l'égard de négociants français. Dom Pedro quitta le Brésil, pour soutenir les droits de sa fille et se mit à la tête des libéraux, maîtres des Açores, 1831; il prit Oporto; le capitaine Napier détruisit la flotte de dom Miguel près du cap Saint-Vincent; le général Villaflor entra dans Lisbonne, 1833. Vainement dom Miguel s'unit à don Carlos; le gouvernement de dona Maria se rapprocha du gouvernement d'Isabelle II; la France et l'Angleterre, par le traité de la quadruple alliance, les protégèrent; dom Miguel fut forcé de signer la capitulation d'Evora, 29 mai 1834, et de se retirer en Italie, où le pape le reconnut encore comme roi, puis il alla vivre en Allemagne.

Mill (John-Stuart), économiste anglais, né à Londres, 1806-1873, fils de James Mill, l'auteur de la remarquable *Histoire des Indes britanniques*, entra, dès 1823, dans les bureaux de la compagnie des Indes et s'associa de bonne heure aux travaux de l'école de Bentham; celui-ci le chargea de préparer l'impression de son *Rationale of judicial Evidence*, qui parut en 1822, avec plusieurs chapitres supplémentaires de Mill. Il écrivit dans les journaux et dans les revues une foule d'articles d'un libéralisme avancé, et dirigea de 1835 à 1840 le *London and Westminster Review*, organe du parti radical; ce qui ne l'empêcha pas de devenir un des principaux fonctionnaires de la compagnie des Indes jusqu'en 1868; il refusa alors un siége au conseil de l'Inde. Son premier ouvrage de longue haleine fut *System of Logic rationative and inductive;* Londres, 1843, 2 vol. in-8. Il a essayé de constituer une nouvelle logique en prenant pour base l'induction; il a voulu appliquer à l'étude des phénomènes moraux les méthodes des sciences positives, comme le fait l'école positiviste française. Il a déployé dans ses ouvrages un esprit original, étendu, vigoureux, systématique; il a été attaqué, il s'est défendu avec une énergique sincérité, et il a mérité, quelle que soit l'opinion qu'on ait de ses doctrines, d'être considéré comme l'un des plus éminents penseurs de son temps. Son premier ouvrage, d'un style aride, d'une lecture laborieuse, n'a pas eu moins de huit éditions. Il a poursuivi dès lors l'application de ses principes dans plusieurs autres œuvres, qui augmentèrent sa réputation : *Essays of some unsettled questions of political Economy*, Londres, 1844, in-8°; — *Principles of political Economy*, Londres, 1848, 2 vol. in-8°, ouvrage qui a été augmenté dans les éditions suivantes; — *Sur la liberté;* 1859; in-8°; — *Le gouvernement représentatif;* — *Auguste Comte et le positivisme*, etc. Député de Londres en 1865, il se signala, en 1867, par un amendement à la loi électorale tendant à accorder aux femmes le droit de voter; il ne fut pas réélu en 1868. Il avait été nommé correspondant de l'Académie des sciences morales de France, en 1860. Quelque temps avant sa mort, il prononça son dernier discours politique, dans Exeter Hall. Puis il se rendit dans le midi de la France pour terminer un travail sur la flore avignonnaise. C'est à Avignon qu'il a succombé, à la suite d'une attaque d'érysipèle. Il laisse plusieurs ouvrages terminés et des mémoires autobiographiques.

Millet (Jean-François), né à Gréville (Manche), 1815-1875, élève de Delaroche, a composé, dans sa demeure bien connue de Barbison, un grand nombre de paysages et de tableaux de genre, qui lui ont assuré une réputation bien méritée.

Miramon (Miguel), né à Mexico vers 1833, d'une famille française du Béarn, entra de bonne heure dans l'armée, et montra tant d'activité et d'intelligence qu'il fut chargé de commander les forces du parti conservateur. A la suite de la révolution militaire qui renversa Zuloaga, il fut nommé président provisoire, 1er janvier 1859; il refusa, demanda le rétablissement du président, mais peu de temps après accepta le pouvoir. Il eut à lutter contre le gouvernement rival de Juarez, établi à la Vera-Cruz, et fit vainement le siége de cette ville. Il fut forcé de se renfermer dans Mexico, fut plusieurs fois défait et dut se réfugier à La Havane. Il vint en France et contribua à décider l'expédition du Mexique; il fut nommé par l'empereur Maximilien grand maréchal, mais éloigné, à cause de ses relations cléricales, et envoyé en ambassade à Berlin, 1864. Il revint en 1866, fut l'un des derniers défenseurs de

Maximilien, commanda l'armée concentrée dans Queretaro, fut blessé, pris, et mis à mort avec l'empereur et le général Mejia, juin 1866.

Mittermaier (Charles-Joseph-Antoine), jurisconsulte et homme politique allemand, 1787-1867, professeur à Landshut, publia, dès 1810, un *Manuel de procédure criminelle*, 2 vol. Il fut professeur de droit à l'université de Bonn, 1819, à celle de Heidelberg, 1834. L'un des principaux chefs du parti démocratique modéré, il fit partie de l'Assemblée nationale badoise depuis 1831, se distingua par son libéralisme éclairé et son esprit de conciliation, fut plusieurs fois président de la Chambre, et en 1848 joua un rôle important dans l'Assemblée nationale allemande de Francfort. Il est surtout célèbre comme jurisconsulte; ses ouvrages sont remarquables par la clarté du style, la science et l'élévation des idées; ils sont très-nombreux. Les principaux sont: *De la défense dans un procès criminel*, 1814; *Erreurs fondamentales des recueils de lois en matière de droit pénal*, 1819; la *Procédure civile allemande, comparée avec les procédures civiles prussienne et française*, 1820-26; *Cours de droit privé allemand*, 1821; *Théorie de la preuve dans la procédure criminelle*, 1821, 2 vol.; *Etat actuel de la législation pénale*, 1825; *Principes du droit privé allemand*, 1837, 2 vol.; *Leçons de procédure criminelle; la Procédure orale*, 1845; le *Système pénal de l'Angleterre, de l'Ecosse, de l'Amérique du Nord*, 1851; *la Peine de mort*, 1862; et de nombreux articles dans plusieurs revues. On lui doit encore un livre intéressant: *Situation de l'Italie*, 1844.

Mohl (Jules de), orientaliste français, né à Stuttgart, en 1800, mais naturalisé Français, mort à Paris le 4 janvier 1876. Membre de l'Institut, professeur au collége de France, secrétaire, puis président de la Société asiatique, M. de Mohl s'est fait connaître par des œuvres nombreuses. Il s'occupa d'abord concurremment des langues chinoise et persane, et publia, en 1828, le 1er volume du *Livre des Rois*, de Ferdoouci; en 1829, des *Fragments relatifs à la religion de Zoroastre;* en 1830, le *Chi-King;* de 1834 à 1839, le *Y-King*. Il se tourna définitivement du côté de la Perse; le second volume du *Livre des Rois* parut en 1843; il mourut au moment où allait paraître le tome VIII et dernier de cette œuvre (texte et traduction). On doit à M. de Mohl, outre ses remarquables rapports annuels à la Société asiatique sur les progrès des études orientales, la publication des *Lettres* de Fresnel sur l'histoire antéislamique de l'Arabie, celle des *Recherches* de Layard sur le culte public et les mystères de Mithra en Orient et en Occident. C'est d'après les indications de M. de Mohl, que Botta a retrouvé les ruines de Ninive.

Monnaies. — Voici le tableau des monnaies les plus usitées, comparées au franc:

Monnaies d'or.	Valeur en francs.
1. Dollar (Etats-Unis)	5,16
2. Livre sterl. (Angleterre) ou 20 shillings.	25,15
3. Milreis (Portugal) ou 1000 reis	5,55
4. Milreis (Brésil) ou 1000 reis	2,82
5. Oncia (Sicile)	12,85
6. Thaler (Brême)	4
Monnaies d'argent.	
1. Drachme (Grèce)	0,90
2. Ducato (Naples)	4,30
3. Florin (Allemagne du S.)	2,14
4. Florin (Autriche)	2,50
5. Florin (Pays-Bas)	2,13
6. Florin (Cracovie)	0,62
7. Lira (Italie)	1
8. Lira Toscana	0,84
9. Lira Austriaca (Lombardie)	0,87
10. Marc de banque (Hambourg)	1,90
11. Marc courant (Hambourg, Lubeck, Slesvig-Holstein.)	1,50
12. Piastre (Espagne	5,32
13. Piastre (Mexique, Pérou, Chili)	5,44
14. Piastre (Turquie)	0,25
15. Rigsdaler (Danemark	2,83
16. Rigsdaler riksmynt (Suède)	1,44
17. Rouble d'argent (Russie)	4,00
18. Scudo (Rome)	5,42
19. Thaler (Prusse et Allemagne du Nord)	3,75
20. Speciesdaler (Norvége)	5,67

Montalembert (Charles **Forbes**, comte de), né à Londres, 1810-1870, fils du comte *Marc-René-Anne-Marie* de Montalembert, acheva ses études à l'institution Sainte-Barbe (auj. collége Rollin). Disciple de La Mennais, il prit part à la fondation de *l'Avenir*, oct. 1830, avec son ami Lacordaire. Il y publia de vigoureux articles en faveur de la Pologne, réclama dès lors la liberté d'enseignement, et s'occupa très-activement de la défense de la liberté religieuse. Avec Lacordaire et de Coux, il ouvrit une école gratuite d'externes, sans l'autorisation de l'Université, mai 1831; l'école fut aussitôt fermée, et les *trois maîtres* furent traduits devant la police correctionnelle; ils réclamèrent vainement la cour d'assises et le jury. La mort du père de M. de Montalembert investit son fils des prérogatives de la pairie; le procès fut évoqué devant ce haut tribunal; les accusés furent condamnés à 500 francs d'amende et aux frais. La polémique de *l'Avenir* suscitait beaucoup de troubles dans le clergé français; les rédacteurs suspendirent la publication, se rendirent à Rome, et se soumirent à l'encyclique de Grégoire XVI, qui condamnait leurs doctrines, août 1832. M. de Montalembert s'occupa, en Allemagne, d'études religieuses sur le moyen âge, et, à son retour, vint siéger dans la Chambre des pairs, 1835. Il commença dès lors à jouer un rôle considérable, et à se placer à la tête du parti catholique, *s'arrogeant le droit de tout dire et de tout oser, moyennant cette élégance de parole et de débit qui ne l'abandonnait jamais*. Il attaqua vigoureusement les lois de septembre, les résultats immoraux de l'industrie dans les grandes manufactures; il défendit les arts et les lettres contre le vandalisme moderne. En 1843, il se mit à la tête du comité électoral de la liberté religieuse, combattit de nouveau l'Université, fit un discours mémorable, en 1847, en faveur de la Pologne, à propos de l'incorporation de Cracovie; puis, le 14 janvier 1848, dans la discussion des affaires de la Suisse, dénonça avec une vigueur prophétique les excès du radicalisme en Europe et en France. Après la révolution de 1848, il siégea à l'extrême droite dans l'Assemblée constituante, et fut membre du comité électoral de la rue de Poitiers. Réélu à l'Assemblée législative, il joua un rôle considérable dans les discussions les plus importantes, et quoiqu'il eût pris une part active à la loi du 31 mai, il soutint plusieurs fois la cause du prince-président. Aussi, après le coup d'Etat du 2 décembre, il fut nommé membre de la commission consultative, mais se démit de ses fonctions, au mois de janvier 1852. Il remplaça Droz à l'Académie française, 1852. Député au Corps législatif, il représenta presque seul l'opposition; en 1854, à l'occasion d'une lettre écrite à M. Dupin et publiée sans sa permission, l'Assemblée autorisa contre lui des poursuites, qui aboutirent à une ordonnance de non-lieu. Il échoua aux élections de 1857. Un article, publié par lui dans *le Correspondant*, 1859, le fit condamner à 6 mois d'emprisonnement et à 3,000 fr. d'amende; un décret impérial lui fit grâce; M. de Montalembert refusa, et la Cour impériale réduisit la peine à 3 mois; mais on ne donna aucune suite à cette condamnation. Comme écrivain, M. de Montalembert a été diversement jugé; on a de lui: *Histoire de sainte Elisabeth de Hongrie*, 1836, in-8°; *Monuments de l'histoire de sainte Elisabeth*, 14 liv. in-fol., 1838-40; *Du vandalisme et du catholicisme dans l'art*, 1839, in-8°; *Du devoir des catholiques dans la question de la liberté d'enseignement*, 1843, in-8°; *Saint Anselme*, 1844, in-8°; *les Moines d'Occident depuis saint Benoit jusqu'à saint Bernard*, 1860, 5 vol. in-8°; etc., etc., et un grand nombre de *Discours*, d'articles et d'opuscules, qui se trouvent dans les *Œuvres complètes* de M. de Montalembert, publiées par MM. Lecoffre.

Montesquiou-Fezensac (Ambroise-Anatole-Augustin, comte de), général, né à Paris, 1788-1867, fils de la comtesse de Montesquiou, qui fut gouvernante du roi de Rome, simple soldat en 1806, conquit tous ses grades sur les champs de bataille, et fut, en 1813, colonel et aide de camp de l'empereur. Après l'abdication de Fontainebleau, il se retira en Autriche, mais rentra plus tard en France, et fut chevalier d'honneur de la duchesse d'Orléans, en 1823. Il resta toujours attaché à Louis-Philippe, devint maréchal de camp, 1831, fut député de la Sarthe en 1834, et pair de France, en 1841. Il suivit le roi dans l'exil en 1848. Il a travaillé au texte de la *Galerie des tableaux du duc d'Orléans*, a traduit *Pétrarque*, 1843-45, 3 vol. in-8°, et a publié, sous le titre de *Chants divers*, 1843, 2 vol. in-8°, des morceaux de différente nature. On lui doit encore: *Moïse*, 1850, 2 vol. in-8°, poëme religieux en 24 chants, des drames, des comédies, etc.

Mora (José-Joaquin de), écrivain espagnol, né à Cadix, en 1784, professeur à Grenade, prit part à la guerre de l'indépendance, fut pris et envoyé à Autun, où il se

maria. De retour à Madrid, il fut avocat et journaliste, s'associa au mouvement libéral de 1820, et dut se réfugier en Angleterre, 1823. Il se rendit à Buenos-Ayres, puis au Chili, où il rédigea plusieurs journaux et où il fut sous-secrétaire d'État. Réfugié plus tard au Pérou, secrétaire du général Santa-Cruz, consul de la Bolivie à Londres, il revint en Espagne, en 1843, puis retourna comme consul en Angleterre, 1856. On lui doit : *No me olvides*, Londres, 1824-27, 4 vol. in-8°; — *Cuadros de la historia de los Arabes ;* Londres, 1826 ; 2 vol. ; — *Meditaciones poeticas; Legendas Españolas;* etc., etc.

Moreau de Jonnès (Alexandre), statisticien, né près de Rennes, 1776-1870, s'enrôla en 1792 dans les volontaires d'Ille-et-Vilaine, et fit en Europe et aux colonies les plus périlleuses campagnes de la République et de l'Empire. Il était chef d'escadron d'état-major, lorsqu'au retour des Bourbons il quitta le service militaire. Il s'occupa alors de statistique, et, en 1818, fut chargé par le ministre du commerce de diriger la publication de la *Statistique générale de la France.* Correspondant de l'Académie des sciences en 1816, il devint membre de l'Académie des sciences morales et politiques en 1849. Parmi ses nombreux ouvrages, on cite : *Recherches statistiques et économiques sur les pâturages des différentes contrées de l'Europe*, 1819 ; *Histoire physique des Antilles françaises*, 1822 ; *Recherches sur les changements produits dans l'état physique des contrées par la destruction des forêts*, 1825 ; *le Commerce au* XIX*e siècle*, 1827, 2 vol. in 8° ; *Statistique de l'Espagne*, 1834 ; *Statistique de la Grande-Bretagne et de l Irlande*, 1838, 2 vol. in-8° ; *Recherches statistiques sur l'esclavage colonial et sur les moyens de le supprimer*, 1841 ; *Éléments de statistique*, 1847 ; *Statistique de l'agriculture de la France*, 1848 ; *Statistique des peuples de l'antiquité, les Égyptiens, les Hébreux, les Grecs, les Romains et les Gaulois*, 1851, 2 vol. in-8° ; *Aventures de guerre au temps de la République et du Consulat*, 1858, 2 vol. in-8° ; *État économique et social de la France depuis Henri IV jusqu'à Louis XIV*, 1867 ; etc., etc.

Morelos (José-Maria), né à Apatzingan, dans la province de Valladolid (Mexique), en 1780, fils d'un menuisier, fut sergent d'artillerie, puis devint curé d'Acapulco. Il suivit l'exemple du curé Hidalgo, qui leva l'étendard de l'indépendance, en 1810, et, après sa mort, fut l'un des principaux chefs des libéraux. Il s'empara d'Oajaca, d'Acapulco, et convoqua un congrès, qui, malgré lui, reconnut Ferdinand VII. En 1811, il battit les Espagnols, surtout à Tixtla, prit plusieurs villes et s'empara de grandes richesses. En 1813, le congrès de Chilpantzinco, réuni sous sa protection, proclama la république. Il fut repoussé de Valladolid, puis battu par les Espagnols que commandait Iturbide. Malgré ses efforts, il ne put sauver son ami Matamoros, fait prisonnier. La guerre prit alors un caractère terrible de férocité. En 1815, il fut de nouveau battu à Acatama, pris à Tepecuacuilco, livré à l'inquisition, déclaré hérétique, dégradé, puis fusillé, le 22 décembre.

Morin (Frédéric), philosophe, publiciste, né à Lyon, 1823-1874, fils d'un père qui comptait parmi les notabilités libérales de Lyon, élève distingué de l'École normale, professeur de philosophie, ne voulut pas prêter serment, après le coup d'État du 2 décembre, et vécut à Paris, en donnant des leçons et en publiant des ouvrages sérieux. Il appartint longtemps à l'École de la démocratie catholique ; il a écrit dans beaucoup de journaux, *le Correspondant, l'Avenir national, le Courrier du Dimanche*, etc. On lui doit des travaux d'une science incontestable et d'un style vigoureux : *Saint François d'Assise et les Franciscains ; de la Genèse et des principes métaphysiques de la science moderne ; Dictionnaire de philosophie et de théologie scolastique*, 2 vol. gr. in-8° ; *Les idées du temps présent ; Origines de la démocratie, la France au moyen âge*, etc. Il a réuni un choix de ses articles de journaux sous ce titre : *les Hommes et les livres contemporains*.

Morse (Samuel-Finley Breese), peintre américain, né à Charlestown (Massachusetts), 1791-1872, vint en Angleterre se perfectionner dans l'art de peindre et obtint une certaine réputation. Mais il est surtout connu pour avoir inventé la télégraphie électrique, lorsqu'il revenait aux États-Unis, après un second voyage fait en Europe, 1832. Il construisit un modèle de son télégraphe, en 1835, ne prit de brevet qu'en 1837 ; perfectionna son procédé et le vit préféré aux autres systèmes et adopté aux États-Unis, 1844, en Europe et particulièrement en France, 1856. Les grands gouvernements européens lui offrirent un témoignage de reconnaissance publique en 1858.

Moselle. V. au Supplément : **Alsace-Lorraine, Meurthe-et-Moselle.**

Moura (José de San-Antonio), orientaliste portugais, né à Almodavar, au XVIII*e* siècle, mort vers 1845, accompagna une mission diplomatique au Maroc, en 1798, et en rapporta des documents précieux. Quoique général de l'ordre de la Merci, il poursuivit ses études arabes. Il a publié la traduction d'un livre historique, bien connu des Arabes sous le nom de *Roudh-el-Kartas : Historia dos Soberanos mahometanos das primeiras quatro dynastias e da parte da quinta que reinarao na Mauritania, escripta em arabe por Abu-Mohammed Assaleh, filho de Abdel Halim ;* Lisboa, 1828, in-4° ; cet ouvrage a été aussi traduit en français par M. Beaumier, en 1860. On doit encore à Moura : *Memoria sobre as dynastias que tem reinado na Mauritania ;* et *Viagens extensas e dilatadas do celebre arabe Abu-Abdallah, mais conhecido pelo nome de Ben-Batuta ;* Lisboa, 1840.

Moura (Cayetano Lopez de), écrivain brésilien, né à Bahia, 1780-1860, finit ses études à Paris, servit comme chirurgien dans l'armée française, puis se voua entièrement à la culture des lettres. Il a traduit en portugais beaucoup d'ouvrages anglais et français ; a pris part au recueil intitulé : *Quadro elementar das relações politicas ;* à la rédaction portugaise d'un *Diccionario geographico, historico e descriptivo do imperio do Brasil;* 1845, 2 vol. in-8° ; il a écrit une *Historia de Napoleão Bonaparte*, 1846, 2 vol. in-12 ; et a collaboré au *Cancioneiro del rey D. Diniz ;* 1847.

Mourawieff (Nicolas, prince), général russe, d'une ancienne famille, né à Moscou, 1794-1866, entra au service en 1810, fit partie de l'armée du Caucase, remplit une mission à Khiva, 1819, se distingua dans la guerre de Perse, 1828-29, dans la guerre de Pologne, 1831 ; mais fut disgracié par l'empereur Nicolas en 1838. Il rentra dans l'armée active en 1848, commanda l'armée du Caucase, en 1855, et s'empara de Kars.

Muñoz (Jean-Bautista), historien espagnol, né près de Valence, 1745-1799, écrivit d'abord des ouvrages philosophiques : *De recto Philosophiæ recentis in theologia Usu; De Scriptorum gentilium Lectione et profanarum disciplinarum studiis ad christianæ pietatis normam exigendis; Institutiones Philosophiæ.* Par les ordres de Charles III, il commença l'histoire des découvertes et des conquêtes des Espagnols en Amérique ; il fut entravé dans son œuvre par la jalousie des membres de l'Académie d'histoire, et ne publia que le premier volume, qui va jusqu'en 1500 : *Historia del Nuevo Mundo;* Madrid, 1793, in-fol.

Murchison (Sir Roderick **Impey**), géologue anglais, né à Tarradale, en Écosse, 1792-1871, servit d'abord, comme officier, depuis 1807, puis se livra avec passion à l'étude de la géologie. Il publia en 1836 le *Système silurien*, qui lui fit une grande réputation. Sur l'invitation de l'empereur Nicolas, il visita la Pologne et la Russie, pour en étudier la constitution géologique, et écrivit, en 1841, *Structure géologique des régions du Nord et du centre de la Russie ;* puis, en 1845, *Géologie de la Russie d'Europe et des monts Ourals.* Largement récompensé par le tzar, il reçut des lettres de noblesse du gouvernement anglais. Il compléta ses travaux sur le système qu'il avait créé, en publiant *Siluria*, 1854, et un magnifique *Atlas géologique de l'Europe*, 1856. Membre associé de la Société royale de Londres, correspondant de l'Académie des sciences de France, directeur du musée de géologie pratique, il a présidé avec intelligence et dévouement la Société géologique, la Société géographique de Londres, et a publié un grand nombre de mémoires sur les différentes branches de la physique.

Muret (Théodore-César), littérateur, né à Genève, 1808-1866, d'une famille de protestants réfugiés, abandonna le barreau pour écrire dans les journaux légitimistes, *la Mode, la Quotidienne, l'Union.* Il a composé des comédies, des vaudevilles, un drame, et beaucoup d'ouvrages historiques et de brochures politiques : *Histoire de Paris*, 1837 ; *les Grands hommes de la France*, 1838, 2 vol. in-8° ; *Souvenirs de l'Ouest*, 1839 ; *Histoire de l'armée de Condé*, 1844 ; *Histoire des guerres de l'Ouest*, 1848, 5 vol. in-8° ; *Vies populaires de Henri de France, de Bonchamps, Cathelineau, de la Rochejaquelein, Charette, Cadoudal, etc., la Vérité aux ouvriers, aux paysans, aux soldats*, 1849 ; *Histoire de Henri Arnaud*, pasteur des Vaudois, 1853 ; *les Galériens protestants*, 1854 ; *Histoire de Jeanne d'Albret*, 1861 ; des romans, des brochures d'actualité, *l'Histoire par le théâtre*, 1864-66, 3 vol. in-18 ; etc.

N

Nanteuil (Charles-François **Lebœuf**, dit), sculpteur, né à Paris, 1792-1865, élève de Cartelier, eut le grand prix de sculpture en 1817. On cite de lui : *Eurydice mourante*, *Sainte Marguerite*, *Saint Jean* et *Saint Luc*, une *Naïade*, le fronton de Notre-Dame de Lorette, etc. Il fut de l'Académie des beaux-arts, en 1831.

Napoléon III (Charles-Louis-Napoléon Bonaparte), empereur des Français, fils de Louis Bonaparte, roi de Hollande, et d'Hortense de Beauharnais, naquit à Paris, au château des Tuileries, le 20 avril 1808. En vertu de la loi de succession des 28 floréal an XII et 5 frimaire an XIII, il fut inscrit le premier sur le registre de famille de la dynastie napoléonienne, déposé aux archives du Sénat, et fut baptisé, le 10 novembre 1810, à Fontainebleau ; il eut pour parrain Napoléon Ier, et pour marraine la nouvelle impératrice, Marie-Louise. Après la Restauration, il suivit dans l'exil sa mère, qui, depuis 1810, était séparée de l'ex-roi Louis. Il habita successivement Genève, Aix en Savoie, Carlsruhe, Augsbourg, et, en 1824, s'établit avec elle au château d'Arenemberg, dans le canton suisse de Thurgovie, sur les bords du lac de Constance. Son principal précepteur fut Philippe Lebas et son éducation fut sérieuse; il se forma aux manœuvres militaires, dans le camp fédéral de Thun, sous la direction du général Dufour, et étudia particulièrement ce qui concernait le génie et l'artillerie. Après la révolution de 1830, Louis-Napoléon et son frère Charles ne purent obtenir de rentrer en France; ils passèrent alors en Toscane, se jetèrent dans le mouvement insurrectionnel des États pontificaux et se distinguèrent dans plusieurs rencontres. Mais les Autrichiens écrasèrent les patriotes; le prince Charles expira à Forli dans les bras de son frère; le prince Louis, réfugié dans Ancône, ne dut son salut, dans une grave maladie, qu'au dévouement de sa mère. Tous deux, à travers mille dangers, arrivèrent à Paris, au moment où des manifestations napoléoniennes inquiétaient le gouvernement mal établi; ils reçurent l'ordre de s'éloigner, et, après un court séjour en Angleterre, revinrent à Arenemberg. Les chefs de l'insurrection polonaise offrirent alors au neveu de Napoléon Ier le commandement de leurs troupes; il allait partir, comme volontaire, lorsqu'il apprit la chute de Varsovie. Il sollicita de Louis-Philippe la permission de rentrer en France; on lui répondit, en renouvelant contre sa famille la loi de bannissement, au moment où la mort du duc de Reichstadt (22 juillet 1832) faisait de lui l'héritier des prétentions napoléoniennes.

Il se fit alors connaître par plusieurs écrits, qui furent remarqués : *Rêveries politiques*, suivies d'un *Projet de constitution ; Deux mots à M. de Chateaubriand sur la duchesse de Berri ; Considérations politiques et militaires sur la Suisse*, 1833; *Manuel d'artillerie*, signé prince Napoléon-Louis-Bonaparte, capitaine au régiment d'artillerie du canton de Berne, 1836. Cette année même, croyant à l'instabilité du gouvernement de Louis-Philippe, encouragé par les sympathies du parti démocratique, plein de confiance dans les souvenirs et le prestige du nom de Napoléon, il noua des relations avec plusieurs officiers de la garnison de Strasbourg et surtout avec le colonel Vaudrey, et se décida avec une ardeur aveugle à tenter le renversement du gouvernement établi. Mais la résistance du lieutenant-général Voirol, l'énergie du lieutenant-colonel Taillandier, firent avorter cette entreprise téméraire, et le prince resta prisonnier avec plusieurs de ses complices, 30 octobre 1836. Il fut amené à Paris, le 11 novembre, et, le jour même, dirigé vers Lorient, d'où une frégate le conduisit en Amérique.

Après un court séjour à New-York, apprenant que sa mère était dangereusement malade, il revint par Londres en Suisse, assez à temps pour recevoir, le 5 octobre 1837, les derniers soupirs de la reine Hortense. Le gouvernement, toujours inquiet des manœuvres napoléoniennes, demanda à la Suisse l'éloignement du prince Louis-Napoléon, et, sur son refus, commença des démonstrations hostiles. Le prince, pour éviter tout conflit, s'éloigna volontairement de sa seconde patrie et se retira en Angleterre. Il y vécut de la vie anglaise, bien accueilli par l'aristocratie, dont il partageait les plaisirs, mais en retenant toujours une correspondance active avec ses amis de France, qui rédigeaient dans ses intérêts le *Journal du Commerce* et le *Capitole*. Il publia, en juillet 1839, les *Idées napoléoniennes*, apologie du système impérial, dont il se déclarait le représentant. En 1840 profitant de la vive émotion causée en France par les complications de la question d'Orient, il fit une tentative semblable à celle de Strasbourg; rien n'avait ébranlé sa confiance naïve; accompagné d'une cinquantaine de personnes, avec des uniformes français, des aigles, il débarqua sur la plage de Vimereux, près de Boulogne, 6 août, mais facilement repoussé de la ville par les soldats et les gardes nationaux, il fut encore pris au moment où il se jetait à la mer pour gagner une embarcation. Il fut jugé cette fois par la cour des Pairs ; défendu par Berryer et par Ferdinand Barrot, il voulut lire lui-même une sorte de manifeste, où se trouvaient ces mots, qui furent remarqués : « Je représente devant vous un principe, une cause, une défaite : le principe, c'est la souveraineté du peuple ; la cause, c'est l'empire ; la défaite, Waterloo. » Cette déclaration n'aurait pas due être oubliée. Le 6 octobre, il fut condamné à l'emprisonnement perpétuel dans une forteresse du royaume; puis il fut transféré au fort de Ham, où le général Montholon et le docteur Conneau partagèrent sa captivité.

Il chercha des distractions dans le travail et publia des études historiques, politiques et sociales, dans divers journaux : *Aux mânes de l'empereur ; Notes sur les amorces fulminantes et sur les attelages ; Fragments historiques* : 1688 *et* 1830 ; *Nos colonies dans l'océan Pacifique ; Analyse de la question des sucres ; La traite des nègres ; Le clergé et l'État ; Les nobles ; Extinction du paupérisme*, etc., etc. Il s'occupa aussi activement de la jonction des océans Atlantique et Pacifique par un grand canal. En 1846, il apprit que son père était gravement malade à Florence, demanda aux ministres, au roi, la permission de se rendre auprès de lui ; et, n'ayant pu l'obtenir, résolut de s'enfuir. Grâce au dévouement de son médecin Conneau, il parvint à s'échapper sous le déguisement d'un ouvrier, 25 mai, et se réfugia en Angleterre. Il y reprit sa vie d'exilé.

A la nouvelle de la révolution de 1848, il accourut à Paris; mais le gouvernement provisoire l'invita à s'éloigner ; il y consentit, en protestant *de la pureté de ses intentions et de son patriotisme*. Il déclina même le mandat que lui offraient les électeurs de la Seine, aux élections d'avril ; aux élections partielles du 3 juin, nommé représentant par la Seine, l'Yonne, la Charente-Inférieure et la Corse, il donna sa démission, le 15 juin, pour ne pas augmenter les déchirements de la patrie, disait-il; mais en ayant soin d'ajouter ces mots significatifs : « Si le peuple m'imposait des devoirs, je saurais les remplir. » Il ne rentra en France qu'après les sanglantes journées de juin, lorsqu'il eut été nommé par une quintuple élection, 17 septembre 1848. Mais il ne prit que peu de part aux travaux de l'Assemblée constituante, et ne parut à la tribune que pour répondre froidement à de violentes attaques dirigées contre sa personne. Pendant ce temps, lui et ses amis préparaient sa candidature à la présidence de la République. Son manifeste électoral fut d'une modération habile; le prestige de son nom, la haine de la république et des républicains chez beaucoup d'hommes politiques, l'espoir de le diriger ou de l'absorber, tout se réunit pour lui donner 5 millions et demi de suffrages, 10 décembre 1848. Proclamé, le 20 décembre, après avoir prêté le serment de défendre la République, il prit possession du pouvoir qu'abandonnait le général Cavaignac. Désormais son histoire est celle de la France ; elle est remplie de faits importants de toute nature. Nous ne pouvons indiquer ici que les plus considérables.

Le bon accord ne dura pas longtemps entre le prince-président et l'Assemblée; le ministère, il est vrai, fut composé d'hommes appartenant à la majorité et le général Changarnier eut le commandement de la 1re division militaire et de la garde nationale. L'Assemblée nomma, comme vice-président de la République, Boulay de la Meurthe, dévoué au chef du pouvoir; mais bientôt il y eut des votes hostiles au ministère et surtout à la politique du président ; la Constituante voulait prolonger son

existence; mais sous la pression d'un énorme pétitionnement, elle dut admettre la proposition Rateau et céder la place à l'Assemblée législative, 28 mai 1849. La Constituante avait décidé une expédition en Italie *pour sauvegarder les intérêts et l'honneur de la France*, sans indiquer nettement le but réel de l'intervention. Le président, apprenant que le corps d'armée du général Oudinot avait éprouvé une résistance inattendue, envoya aussitôt des renforts; Rome fut assiégée et prise, 3 juillet, et le pape Pie IX put rentrer dans sa capitale. La conduite du président excita un double mécontentement: le parti démocratique demanda la mise en accusation du président et de ses ministres; mais la prise d'armes du 13 juin fut fatale à M. Ledru-Rollin et à ses amis de la Montagne. D'un autre côté, la lettre de Louis-Napoléon à M. Edgar Ney, pour modérer la réaction du gouvernement pontifical, excita les dédains et les railleries de la droite de l'Assemblée. L'harmonie fut dès lors rompue, et le nouveau ministère du 31 octobre, dont le caractère fut expliqué par le message du président, fut moins parlementaire que dévoué à l'initiative présidentielle. Des lois importantes furent cependant votées : rétablissement de l'impôt des boissons, loi sur les instituteurs, loi du 15 mars 1850 sur l'organisation de l'enseignement, loi sur la déportation à Noukahiva, loi rigoureuse sur la presse, avec rétablissement du timbre et signature obligatoire, 16 juillet, etc. ; mais surtout loi du 31 mai, pour restreindre le suffrage universel. Pendant la prorogation de l'Assemblée, du 11 août au 11 novembre, les partis s'agitaient, pendant que le président gagnait de la popularité en parcourant les provinces, et que la société, dite du 10 décembre, organisait un vaste mouvement bonapartiste. Au commencement de 1851, le président brisa les pouvoirs extraordinaires du général Changarnier, qui se posait comme le défenseur de l'Assemblée, 9 janvier. L'Assemblée se prononça contre le ministère et rejeta un crédit supplémentaire de 1,800,000 francs pour frais de représentation de la présidence. Les débats continuèrent à être irritants. Cependant des milliers de pétitions demandaient la révision de la constitution, pour que la réélection du président fût légale.

Le prince reprenait ses tournées dans les départements et saisissait toutes les occasions de se plaindre des manœuvres des partis, à Dijon comme à Poitiers, à Beauvais, dans des discours destinés à produire un grand effet. L'Assemblée en fut émue et irritée ; elle repoussa la demande d'une révision de la constitution ; presque tous les conseils généraux et beaucoup de conseils d'arrondissement protestèrent contre cette décision. Le pays était de plus en plus agité ; des troubles éclataient dans les départements. Le président proposa alors l'abrogation de la loi du 31 mai ; le ministère donna sa démission, le 14 octobre, et fut remplacé, le 26, par des ministres disposés à soutenir la politique du prince. L'Assemblée repoussa encore une fois la proposition du gouvernement de rétablir le suffrage universel dans toute son étendue ; et les questeurs demandèrent que l'armée de Paris fût mise à la disposition du président de l'Assemblée. Dès lors un coup d'État parut imminent ; le président prévint l'Assemblée. Le 2 décembre 1851, après l'arrestation d'un grand nombre de représentants pendant la nuit, l'Assemblée nationale fut dissoute par la force, la loi du 31 mai abrogée et le peuple convoqué dans ses comices pour se prononcer par oui ou par non sur les bases d'une constitution renouvelée du système du consulat. Paris était mis en état de siége ; les magistrats de la haute Cour de justice, les 220 représentants réunis à la mairie du X^e arrondissement, qui ont proclamé la déchéance, sont dispersés ou arrêtés ; les barricades élevées dans plusieurs quartiers sont facilement emportées par les troupes, obéissant aveuglément au pouvoir exécutif; une commission consultative est organisée ; des commissaires extraordinaires sont envoyés dans les départements ; des commissions mixtes sont chargées de juger sans procédure les hommes suspects ou dangereux ; il y a dans beaucoup de lieux une véritable terreur; mais la Bourse monte, et 7,500 000 suffrages donnent à Louis-Napoléon, avec les pouvoirs constituants, la présidence pour dix ans, 20 et 21 décembre.

La nouvelle Constitution fut promulguée le 14 janvier 1852. Les décrets relatifs aux biens de la maison d'Orléans provoquèrent la retraite de quatre ministres, 22 janvier ; mais deux nouveaux ministères, d'État et de police, furent créés; à côté d'un Sénat et d'un conseil d'État choisis par le pouvoir, il y eut un Corps législatif, pour lequel le gouvernement présentait lui-même ses candidats; le serment fut exigé de tous les fonctionnaires; un décret organique régla le régime nouveau de la presse ; une médaille militaire avec dotation fut instituée, le 21 mars. Enfin, après une période remplie de décrets de toute sorte, le prince déposa la dictature qu'il avait résolûment exercée, le 29 mars. Un voyage qu'il fit dans le Midi prépara une nouvelle transformation ; après avoir visité Lyon, Marseille, Bordeaux, où il prononça cette parole célèbre : *l'Empire, c'est la paix*, il rentra à Paris ; après le message du 4 novembre au Sénat, qui demanda le rétablissement de l'Empire, le sénatus-consulte fut ratifié par le suffrage universel, ce puissant instrument de fortune de Louis-Napoléon, 21 et 22 novembre, et l'Empire fut solennellement proclamé le 2 décembre 1852.

Alors commence le règne de Napoléon III, empereur des Français, qui doit durer jusqu'en septembre 1870. L'Empereur est tout-puissant, malgré les formes apparentes de la liberté. Contentons-nous de rappeler quelques faits et quelques dates. Le 25 décembre 1852, modifications apportées à la constitution du 14 janvier. Le 30 janvier 1853, mariage de l'Empereur avec mademoiselle Eugénie de Montijo, comtesse de Teba ; de ce mariage doit naître un fils, le prince impérial, 16 mars 1856. La guerre continue en Algérie : prise de Laghouat, 4 décembre 1852 ; expéditions des généraux Randon, Bosquet et Mac-Mahon contre les Kabyles, mai et juin 1853. Achèvement de la digue de Cherbourg, décembre. Lois nombreuses sur les conseils des prud'hommes, les pensions civiles, etc. Prise de possession de la Nouvelle-Calédonie par le contre-amiral Febvrier-Despointes, le 24 septembre 1853.

L'année 1854 est signalée par la guerre d'Orient ; la France et l'Angleterre s'unissent pour protéger la Turquie contre l'ambition de l'empereur de Russie, Nicolas I^{er} ; les flottes alliées entrent dans la mer Noire, après la destruction de la flotte turque à Sinope ; d'autres flottes attaquent les Russes dans la mer Baltique et le golfe de Finlande ; prise de Bomarsund par le général Baraguey-d'Hilliers, 16 août 1854 ; bombardement de Sveaborg et d'Helsingfors, août 1855. Une armée est envoyée en Turquie, sous les ordres du maréchal de Saint-Arnaud et de lord Raglan ; après la malheureuse campagne de la Dobroutja, on débarque en Crimée, le 14 septembre 1854. Victoire de l'Alma, 20 septembre ; siége de Sébastopol, qui, après de nombreux combats, Balaklava (25 octobre), Inkermann (6 novembre), de la Tchernaïa (16 août 1855), tombe au pouvoir des alliés, 8 septembre. La Sardaigne (janvier 1855), la Suède (novembre) s'étaient unies aux alliés ; l'Autriche même s'était déclarée contre la Russie. L'empereur Alexandre II, successeur de son père Nicolas, mars 1855, consent à la paix ; un congrès se réunit à Paris et le traité est signé, le 27 avril 1856. — Pendant la guerre, le général Randon avait continué la lutte contre les Kabyles ; on avait rétabli la garde impériale, fait des lois sur l'instruction publique, les livrets d'ouvriers, le drainage, la dotation de l'armée, le remplacement militaire, l'organisation municipale. L'on avait heureusement contracté des emprunts, activé la construction des grandes lignes de chemins de fer, etc. Une exposition universelle avait eu lieu à Paris, du 15 mai au 16 novembre 1855 ; l'Empereur était allé visiter la reine Victoria à Londres, et la reine à son tour était venue à Paris (août 1855). La France paraissait alors prépondérante en Europe.

En 1857, de nouvelles lois, de nouvelles mesures doivent développer l'esprit d'entreprise, la spéculation, la richesse publique, mais aussi l'agiotage ; on achève le Louvre, et la Grande Kabylie est enfin réduite par le maréchal Randon. Plusieurs complots avaient déjà été dirigés contre la vie de l'Empereur (Hippodrome et Opéra-Comique, 1853 ; Pianori, avril 1855;) après la tentative plus sérieuse d'Orsini, 14 janvier 1858, on fait la loi de sûreté générale, 19 février.

En 1859, Napoléon III, gagné par les instances du roi de Sardaigne, Victor-Emmanuel et de son ministre, Cavour, est décidé à intervenir en Italie pour délivrer ce pays de la domination autrichienne. Les Autrichiens commencent les hostilités, en franchissant le Tessin, 29 avril. L'Empereur nomme l'Impératrice régente, 10 mai, et part pour l'Italie, où il prend le commandement des armées française et piémontaise. Combat de Montebello, 20 mai ; bataille de Magenta, 4 juin ; entrée à Milan, 8 juin ; combat de Malegnano ; bataille de Solférino, 24 juin. Devant les mouvements de l'Allemagne et les révolutions de l'Italie, l'Empereur s'arrête ; et les préliminaires de Villafranca, 11 juillet, préparent la paix défi-

nitive de Zurich, 25 novembre. Pendant cette guerre rapide et glorieuse, on a étendu Paris jusqu'aux fortifications et développé le grand travail de l'achèvement des principales lignes de chemins de fer. Nos possessions se sont accrues au Sénégal et le général de Martimprey a fait une expédition contre les Marocains.

En 1860, l'opinion publique est vivement émue des événements dont l'Italie est le théâtre ; des brochures officielles, comme *le Pape et le congrès*, entretiennent cette émotion. Nice et la Savoie sont cédées à la France par le roi de Sardaigne qui s'agrandit en Italie ; cette cession est ratifiée par le suffrage des habitants de ces pays, qui forment trois nouveaux départements, Alpes-Maritimes, Savoie, Haute-Savoie, avril. Le 23 janvier 1860, un traité de commerce, favorable au libre échange, est signé pour dix ans avec l'Angleterre. C'est alors que les massacres des chrétiens en Syrie déterminent la convention de Paris du 5 août, qui décide l'envoi d'une expédition française pour rétablir l'ordre et punir les coupables.

Une période nouvelle semble alors commencer dans l'histoire de l'Empire ; on voit une réaction, suscitée par l'opinion publique, en faveur des idées libérales ; ainsi la discussion et le vote de l'adresse sont rendus au Sénat et au Corps législatif, on donne la publicité aux discussions des séances ; on nomme des ministres sans portefeuille pour soutenir ces discussions (décret du 20 novembre 1860). Chaque session est précédée d'un exposé de la situation de l'Empire, février 1861 ; l'Empereur renonce à la faculté des crédits supplémentaires ou extraordinaires dans l'intervalle des sessions. Décret d'affranchissement de beaucoup de matières premières propres à l'industrie, 5 janvier 1861 ; abolition de l'échelle mobile, 29 mai. En 1862, conversion des rentes ; liberté de la boulangerie à Paris. En 1863, sénatus-consulte pour régler la propriété en Algérie ; réformes dans l'instruction publique ; nouveaux emprunts. En 1864, liberté industrielle, littéraire et artistique des théâtres. Décret du 7 juillet qui organise le gouvernement civil et militaire de l'Algérie. En 1865, voyage de l'Empereur en Algérie, suivi d'un sénatus-consulte pour la naturalisation des indigènes. Il est difficile d'ailleurs d'indiquer même tous les décrets qui modifient sans cesse la constitution impériale, en attendant la liberté promise *comme couronnement de l'édifice ;* citons seulement les promesses de la lettre du 19 janvier 1867 aboutissant à une législation nouvelle de la presse et des réunions publiques ; les sénatus-consultes qui semblent accorder la responsabilité ministérielle, à la suite des élections plus libérales de 1869, et donnent les apparences d'un gouvernement parlementaire ; enfin la constitution d'un premier ministère responsable, formé par M. Emile Ollivier, 2 janvier 1870. Dans tous ces actes on trouve continuellement l'intervention personnelle du souverain, par tous les moyens, sous toutes les formes ; et plus d'une fois l'état de sa santé jette l'inquiétude dans les esprits et porte le trouble dans les affaires.

Pendant cette période, signalons à l'intérieur la réorganisation de la marine militaire et la transformation du matériel de la flotte ; les remaniements successifs dans le système général des études ; les agitations causées par la question religieuse, par les relations difficiles et mobiles entre le gouvernement et le clergé, entre l'Empereur et le pape ; l'Exposition universelle de 1867 ; des emprunts, largement réalisés ; Paris trop rapidement transformé ; les chemins de fer se multipliant dans toute la France ; le télégraphe électrique presque partout établi ; mais aussi une fièvre universelle d'entreprises commerciales et industrielles, développant la richesse publique et particulière, mais poussant à un luxe corrupteur et donnant souvent de tristes exemples de morale peu scrupuleuse.

A l'extérieur, les fortunes sont diverses ; dans l'extrême Orient, deux expéditions, entreprises de concert avec les Anglais, en 1858 et 1860 contre les Chinois, ont été signalées par de beaux faits d'armes, par le combat de Palikao, 21 septembre 1860, par l'occupation de Pékin et le traité du 26 octobre. La guerre contre l'empire d'Annam, 1859-1863, a donné à la France trois provinces de la Basse-Cochinchine, auxquelles trois autres provinces ont été annexées en 1867. Mais la guerre fatale du Mexique, commencée de concert avec l'Espagne et l'Angleterre (convention du 20 novembre 1861), continuée par la France seule (prise de Puebla, 17 mars 1863, occupation de Mexico), aboutit, après la création d'un nouvel empire mexicain, en faveur de Maximilien d'Autriche (1864), à bien des humiliations, des pertes, et enfin au complet échec de ce qu'on avait appelé la *plus grande pensée* du règne (1867). Pendant ce temps les affaires d'Italie restent toujours compliquées, sans que la politique du gouvernement impérial soit complétement franche et nettement dessinée ; la convention du 15 septembre 1864 doit mettre fin à l'occupation française de Rome ; mais elle continue par suite de nouvelles tentatives des Garibaldiens (novembre 1867). Les alliances avec les grandes puissances semblent parfois se fortifier ; souvent au contraire la bonne entente se refroidit. Le gouvernement français échoue dans ses tentatives d'intervention en faveur des Polonais ; dans ses propositions de médiation entre les deux parties belligérantes des Etats-Unis ; dans l'idée d'un congrès européen, solennellement émise ; il manifeste sa mauvaise volonté à l'égard du gouvernement anglais, en n'intervenant pas dans les tristes complications des affaires du Danemark, menacé, attaqué, spolié par la Prusse et l'Autriche. Lorsque la guerre éclate, en 1866, entre ces deux dernières puissances, il paraît surpris, semble menacer au fameux discours d'Auxerre, mais, par manque de ressources disponibles ou trompé par de fallacieuses espérances, il reste inactif, laisse l'Italie s'unir à la Prusse, laisse l'Autriche accablée, tolère, accepte même les agrandissements exorbitants de la Prusse, sans autre compensation que de servir d'intermédiaire pour la cession de la Vénétie arrachée par la Prusse à l'Autriche et donnée à l'Italie. La question du Luxembourg est sur le point de décider la guerre ; mais l'intervention de l'Europe termine pacifiquement le différend ; en 1869, la Belgique est sérieusement menacée à son tour, au sujet de règlements d'intérêts de compagnies de chemins de fer ; l'Europe est inquiète, mécontente, et la France va se trouver sans alliés et sans grande sympathie, au moment même où son gouvernement l'engage dans une guerre fatale.

L'année 1870, inaugurée par le ministère libéral du 2 janvier, devait être la dernière de l'Empire. Des troubles causés par la malheureuse affaire de Victor Noir et par l'arrestation du député Henri de Rochefort, sont apaisés, 5-7 février 1870. Les lois de sûreté générale sont abrogées, 24 mars. Le gouvernement, voulant en quelque sorte donner une nouvelle consécration populaire à la dynastie, appuyée sur des institutions libérales, soumet les nouvelles réformes à la sanction du peuple (proclamation de Napoléon III, 23 avril) ; tous les moyens sont employés et réussissent ; le plébiscite du 8 mai donne 7,336,434 *oui*, contre 1.560,706 *non ;* on remarque cependant beaucoup d'abstentions ; à Paris, la majorité s'est déclarée contre l'Empire ; dans l'armée, il y a eu plus de 46.000 *non*, et l'étranger a pu constater la faiblesse numérique de nos effectifs par le nombre authentique des votants.

Le gouvernement ou du moins quelques personnages dont l'influence dominait l'esprit de Napoléon III, fatigué et malade, espéraient donner une autre consécration à la dynastie napoléonienne ; celle de la gloire militaire. La guerre avec la Prusse sembla dès lors résolue ; l'incident de la candidature du prince de Hohenzollern au trône d'Espagne ne fut que l'occasion ou le prétexte. Partout l'excitation à la guerre fut répandue dans le pays ; partout on déclara que la France était attaquée dans son honneur, menacée dans ses plus chers intérêts ; partout on répéta que l'armée était prête. La guerre fut déclarée follement le 15 juillet ; rien n'était préparé ; dès les premiers jours, le désordre était à son comble ; la France restait sans alliés et n'avait pas mérité les sympathies étrangères. Il n'y eut pas de direction suprême, quoique ou parce que l'Empereur avait voulu se mettre, avec son fils, à la tête de l'armée ; cette armée, brave, mais peu nombreuse, mais éparpillée sans aucune précaution, sans aucune idée de guerre défensive, mal commandée d'ailleurs, ne pouvait pas vaincre des ennemis bien plus nombreux et bien mieux dirigés. Après le puéril combat de Saarbruck (2 août), elle fut forcée de se replier sur l'Alsace, sur la Lorraine ; les combats, les défaites se succèdent. Napoléon III ne sait pas commander, ne sait pas ou ne peut pas prendre de résolution. Il est comme étourdi de ces revers inattendus ; il semble courber la tête sous le poids de la fatalité. Après la seconde bataille de Gravelotte, 18 août, il se retire au camp de Châlons ; il y est témoin de l'indiscipline des nouveaux contingents ; de toutes parts on l'accuse. Forcé par l'impératrice régente et par le conseil des ministres de ne pas revenir à Paris et de marcher en avant, il contraint le maréchal Mac-Mahon de tenter sa jonction avec l'armée du maréchal

Bazaine, enveloppée à Metz par l'ennemi, quoique le maréchal déclare cette jonction impossible. Le 30 août, il établit le quartier général d'une armée, à peine formée, à Mouzon; il fait passer son fils en Belgique, puis vient s'engouffrer à Sedan. La bataille s'engage avec les Allemands qui entourent de toutes parts l'armée française, bien inférieure en nombre; il n'y a pas de chef; Mac-Mahon a été blessé; le général de Wimpffen, à peine arrivé, est chargé du commandement et ne peut rien faire; l'Empereur, sans prendre l'avis de personne, fait arborer des drapeaux blancs sur les murailles de Sedan; il se livre avec toute son armée, 1er et 2 septembre. Après une entrevue avec M. de Bismarck, à Vendresse, et au château de Bellevue, avec le roi de Prusse, Guillaume, Napoléon III reçut pour résidence le château de Wilhelmshœhe, habité jadis par le roi Jérôme Bonaparte. La nouvelle de ces tristes événements amena la déchéance de l'Empire; les pouvoirs constitués s'affaissèrent, tombèrent d'eux-mêmes; la République fut proclamée à Paris, le 4 septembre, sans résistance, sans protestation; l'impératrice s'enfuit presque seule vers la frontière, et la France fut encore une fois livrée à l'invasion étrangère, sans armées, sans ressources. Telle fut la fin de l'aventure napoléonienne. Napoléon III a-t-il essayé de traiter avec les Prussiens pour remonter sur le trône? Est-il pour quelque chose dans la capitulation du maréchal Bazaine? Aucune preuve n'a été donnée. Après la conclusion de la paix, l'ex-empereur s'établit avec sa famille au château de Chislehurst, en Angleterre. Le 1er mars 1871, à Bordeaux, lorsqu'un ami imprudent tenta, devant l'Assemblée, à peine réunie, la réhabilitation de l'Empire, les représentants, moins 5 ou 6 voix, votèrent *la déchéance de Napoléon III et de sa dynastie, en le déclarant responsable de la ruine, de l'invasion et du démembrement de la France.* Napoléon III protesta contre cette déclaration, qu'il qualifia d'injuste et d'illégale; et tout fut dit. Depuis cette époque jusqu'au jour de sa mort, 9 janvier 1873, Napoléon III, ou plutôt son entourage, ne perdit pas l'espoir du retour; on a entretenu quelques journaux français ou étrangers; on a répandu gratuitement dans les campagnes et dans les rangs de l'armée des brochures bonapartistes; et l'ex-empereur, dans un mémoire intitulé : *Forces militaires de la France*, publié sous le pseudonyme de *Comte de la Chapelle*, a essayé de se justifier, en accusant ses ministres de l'avoir gravement trompé. La nouvelle de la mort de Napoléon III a fait peu de sensation en France, malgré les efforts de plusieurs de ses partisans intéressés.

Napoléon III a certainement eu la prétention d'être un homme de lettres, un écrivain savant et profond, et ses œuvres ne manquent pas de certaines qualités de style. On a réuni ses écrits, brochures, lettres, discours, proclamations et messages, sous ce titre : *Œuvres de Napoléon III*, 1854-1857, 4 vol., in-8°; ses *Œuvres militaires* forment un volume à part, 1856. Il a longuement préparé une *Histoire de Jules César;* et de grandes sommes ont été dépensées pour rechercher tous les documents qui devaient servir à cette œuvre capitale. Le premier volume, publié en 1865, traduit dans beaucoup de langues, n'a été remarqué que par sa préface singulière où l'auteur exposait sa théorie des *hommes providentiels;* le second volume, publié en 1866, a passé presque inaperçu. On lui doit encore : *Politique de la France en Algérie*, 1865; *Carte de la situation militaire de l'Europe*, 1868; *Titres de la dynastie napoléonienne*, 1868; *Progrès de la France sous le gouvernement impérial*, 1869.

Navez (François-Joseph), peintre belge, né à Charleroi, 1787-1869, fut élève de François, peintre d'histoire à Bruxelles, puis suivit les leçons de David à Paris, l'accompagna dans son exil, et séjourna à Rome de 1817 à 1822. Doué d'une heureuse fécondité, il devint le chef de l'École académique, fut directeur et premier professeur à l'Académie des beaux-arts de Bruxelles, correspondant des Instituts de France et de Hollande, membre associé d'un grand nombre d'académies. Il a composé avec talent un grand nombre de tableaux d'histoire et de religion : *Agar dans le désert*, la *Résurrection du fils de la Sulamite*, la *Rencontre de Rébecca et d'Isaac*, la *Résurrection de Lazare*, *l'Assomption de la Vierge*, *Jésus-Christ découvrant ses plaies à saint Thomas*, le *Mariage de la Vierge*, le *Prophète Samuel*, *Athalie interrogeant Joas*, le *Débarquement de Vert-Vert à Nantes*, les *Oies du frère Philippe*, *l'Aumône de la veuve*, etc.; de nombreux portraits.

Nélaton (Auguste), chirurgien français, 1807-1873, élève de Dupuytren, agrégé de la Faculté de médecine de Paris, professeur de clinique chirurgicale, membre de l'Académie de médecine, en 1856, sénateur, en 1868, s'est distingué comme professeur et surtout comme praticien très-habile. Parmi ses ouvrages on cite : *Traité des tumeurs de la mamelle*, 1839; — *De l'influence de la position dans les maladies chirurgicales*, 1851; — et surtout, *Éléments de pathologie chirurgicale*, 1844-1860, 5 vol. in-8. Il a concouru au *Rapport sur les progrès de la chirurgie*, composé à l'occasion de l'Exposition universelle de 1867.

Nettement (Alfred-François), littérateur, né à Paris, 1805-1869, écrivit de bonne heure dans les journaux royalistes, *la Quotidienne*, *la Gazette de France*, *la Mode*, etc. En 1848, il fonda *l'Opinion publique;* membre de l'Assemblée législative, il fut incarcéré au 2 décembre; depuis il a écrit dans la *Revue contemporaine*. Parmi ses nombreux ouvrages on remarque : *Histoire de la révolution de Juillet*, 1833, 2 vol. in-8°; *Mémoires sur la duchesse de Berri*, 1837, 3 vol. in-8°; *Histoire du* Journal des Débats, 1838, 2 vol. in-8°; *Essai sur les progrès du catholicisme en Angleterre*, 1839, 2 vol. in-8°; *Vie de Suger*, 1842, in-18; *Vie de Marie-Thérèse de France, fille de Louis XVI*, 1843, in-8°; *Henri de France, ou histoire de la branche aînée pendant quinze ans d'exil*, 1845, 2 vol. in-8°; *Histoire de la littérature française sous la Restauration*, 1852, 2 vol. in-8°; — *sous la royauté de Juillet*, 1854, 2 vol. in-8°; *la Conquête d'Alger*, 1856, in-8°; *Vie de Mme de la Rochejaquelein*, 1858, in-18; *Souvenirs de la Restauration*, 1858, in-18, etc.; traduction de *Fabiola*, roman anglais.

Niel (Adolphe), maréchal de France, né à Muret, 1802-1869, élève de l'École polytechnique, entra dans l'arme du génie, alla combattre en Algérie, comme capitaine, 1832, et gagna, à la prise de Constantine, le grade de chef de bataillon, 1837. Il était colonel en 1846; chef d'état-major du génie, dans l'expédition de Rome, 1849, il y fut nommé général de brigade. De retour en France, il eut la direction du génie au département de la guerre, fut nommé conseiller d'État en service extraordinaire, et fut promu général de division, 1853. Dans la guerre contre la Russie, il commanda le génie au siége de Bomarsund et devint aide de camp de l'Empereur. En 1855, il fut chargé d'une mission extraordinaire en Crimée, puis commanda le génie de l'armée d'Orient et dirigea le siége de Sébastopol. Il fut créé sénateur en 1857. Dans la guerre d'Italie, il commanda le 4e corps de l'armée, et, à la suite de la bataille de Solférino, fut nommé maréchal de France, 1859. Il est mort ministre de la guerre. Il a publié *le Siége de Sébastopol*, 1858, in-4°, avec atlas.

Niepce de Saint-Victor (Claude-Marie-François), chimiste et photographe, neveu de Nicéphore Niepce, né à Saint-Cyr, près Châlon-sur-Saône, 1805-1870, sortit de l'École militaire de Saumur, fut officier de dragons, s'occupa de rechercher les procédés chimiques propres à raviver les couleurs, servit dans la garde municipale de Paris, dans la garde républicaine de 1849, et devint gouverneur du Louvre en 1854. Il a constamment poursuivi les travaux de son oncle, fut l'un des premiers à tenter la photographie sur verre, en 1847, et a réuni ses principaux mémoires sous ce titre, *Recherches photographiques*, 1855, in-8°.

Nyon (Eugène), auteur dramatique, 1810-1870, a composé avec M. Brisebarre et d'autres collaborateurs un certain nombre de vaudevilles amusants; *le Coq de Mycille*, comédie en deux actes, en vers, a été représenté au Théâtre-Français, 1868. Il a aussi écrit des ouvrages de morale et d'éducation.

O

O'Donnell (Léopold), comte de Lucena, général et homme politique espagnol, 1808-1867, était capitaine à dix-neuf ans et colonel à vingt-cinq. Il se déclara pour la régente Christine, en 1833, combattit don Carlos avec succès, gagna le titre de comte de Lucena, et, à la fin de la guerre, était lieutenant général. Il soutint la régente contre Espartero, la protégea, lorsqu'elle fut forcée de s'exiler, et fut lui-même contraint de se retirer en France, 1840. Il fit une vaine tentative contre Espartero en 1841, prit part à toutes les conspirations contre lui, contribua à sa chute, et fut nommé capitaine général à Cuba, en 1843 ; il y acquit une fortune considérable. A son retour, il entra au Sénat ; Narvaez le nomma directeur général de l'infanterie. Rallié au parti des modérés, il fut l'adversaire de la cour. En 1854, il se mit à la tête d'un nouveau soulèvement, soutint contre les troupes royales le combat de Vicalvaro, se rapprocha des progressistes, et força la reine Isabelle à confier le ministère à Espartero ; O'Donnell prit alors le portefeuille de la guerre. Mais les deux généraux ne purent longtemps s'entendre ; O'Donnell présida à la formation d'un nouveau cabinet ; la guerre civile désola de nouveau l'Espagne, et le maréchal Narvaez revint au pouvoir. O'Donnell lui fit une opposition assez forte ; enfin il rentra au ministère en 1858 et fut président du conseil. Il eut le commandement en chef dans la guerre contre le Maroc, 1859, prit Tétuan, 1860, après une belle victoire, reçut le titre de duc de Tétuan, remporta de nouveaux avantages, s'empara de Tanger, et imposa la paix au Maroc. Nommé maréchal, il présida encore le conseil en 1865, fit reconnaître par l'Espagne le royaume d'Italie, et réprima les agitations des progressistes fomentées surtout par le général Prim.

Ofalia (don Narcisso de Heredia, comte d'), homme d'État espagnol, 1777-1843, d'une ancienne famille d'Almeria, fut secrétaire d'ambassade aux Etats-Unis, en 1800 ; chef de bureau au ministère des affaires étrangères, mais ne voulut pas servir le roi Joseph. Son mariage avec la sœur du marquis de la Torecilla lui donna une grande fortune et le droit de prendre le titre de comte d'Ofalia. Après la restauration de Ferdinand VII, en 1823, il devint ministre de la justice, puis des affaires étrangères ; mais suspect de libéralisme, il fut bientôt congédié. En 1827, il fut ambassadeur en Angleterre, puis en France ; en 1832, il devint ministre de l'intérieur, dans le ministère de Zela Bermudez et garda ses fonctions jusqu'à la mort du roi, 1833. Il revint aux affaires en 1837 comme président du conseil des ministres ; mais attaqué par Espartero et par les Anglais, il rentra dans la vie privée en 1838. On a loué sa modération et son intégrité.

O' Farrill (don Gonzalo), général espagnol, né à La Havane, 1754-1831, après avoir étudié en France, se distingua, pendant la guerre de l'indépendance américaine, à la prise d'Oran, 1780, de Minorque, 1782, et au siége de Gibraltar. Il combattit les Français, souvent avec succès, dans les campagnes de 1793 à 1795 ; devint lieutenant-général, en 1796, puis ambassadeur à Berlin, en 1798. Il se rallia au roi Joseph, et fut ministre de la guerre. En 1814, Ferdinand VII le fit condamner à mort, comme traître à la religion, au roi, à la patrie. Il se réfugia en France, où il écrivit : *Memoria sobre los hechos que justifican su conducta politica desde marzo* 1808 *hasta april* 1814 ; Paris, 1815.

Olozaga (don Salustiano), homme politique espagnol, né à Logroño, 1803-1873, avocat, fut compromis dans un complot contre Ferdinand VII, en 1831, et se réfugia en France. Député aux Cortès pendant la régence de Christine, il déploya beaucoup d'activité et d'habileté contre le ministère Isturitz, devint le chef de l'opposition monarchique, en 1836, et prit une part considérable à la constitution de 1837. Il fit ombrage à Espartero, devenu tout-puissant, et fut nommé ambassadeur en France, 1840-1843. Après la majorité d'Isabelle II, il forma un ministère nouveau ; mais, malgré ses talents et son énergie, il dut succomber devant l'opposition des Cortès et les intrigues de la camarilla. Il s'enfuit en Portugal, puis en Angleterre. Rappelé en Espagne, en 1847, par le vœu populaire, malgré le gouvernement d'Isabelle, il se mit à la tête du parti progressiste, et, au milieu des vicissitudes de la politique, continua à jouer un rôle considérable. En 1854, Espartero lui rendit l'ambassade de France ; dans les Cortès, Olozaga fut l'un des chefs les plus ardents et les plus habiles des progressistes purs ; il vota toutes les lois libérales, fut le principal auteur de la constitution de 1855 ; mais la contre-révolution de juillet 1856 le relégua au second plan. Il adhéra à la révolution de septembre 1868, revint de France en Espagne, seconda de tous ses efforts le gouvernement provisoire, fut de nouveau nommé ambassadeur à Paris, et, comme président de la commission de constitution, prit une part active aux résolutions qui donnèrent le trône au roi Amédée. Il resta ambassadeur en France jusqu'aux dernières révolutions d'Espagne et est mort à Enghien, près de Paris.

Omaha-City, v. de l'État de Nebraska (États-Unis), à l'E., sur la rive gauche du Missouri ; elle prend de l'importance depuis qu'elle est comme le point central du grand chemin de fer du Pacifique ; 16,000 hab.

Omer-Pacha (Michel Lattas, dit), général ottoman, né à Plaski, village de Croatie, 1806-1871, fils d'un lieutenant administrateur du cercle d'Ouglini, étudia les mathématiques à Thurm, servit dans les ponts et chaussées et devint sous-inspecteur à Zara, en 1826. Tout à coup il passa en Bosnie, embrassa le mahométisme et fut précepteur des enfants de Hussein-pacha, qui envoya à Constantinople, en 1834, Michel Lattas, alors nommé l'effendi Omer. Il fut professeur d'écriture dans une école militaire, fut protégé par le Séraskier Kosrew-Pacha et fut chargé d'apprendre à écrire au jeune Abdul-Medjid. Marié richement, capitaine dans l'armée turque, il prit part aux réformes militaires de Mahmoud, fut nommé colonel en 1839, fit la campagne de Syrie, devint général de brigade, et fut chargé de plusieurs missions importantes dont il s'acquitta heureusement. En 1848, il se trouva en présence des Russes dans les Principautés Danubiennes ; il fit preuve de talents militaires et administratifs, en réprimant les révoltes de Bosnie, 1851 et 1852. A la fin de 1853, lorsque la guerre fut déclarée à la Russie, il se montra très-habile dans sa lutte contre Gortschakoff, et força les Russes à abandonner le siége de Silistrie et à repasser le Pruth. Il seconda les alliés dans la guerre de Crimée ; mais il ne put empêcher la prise de Kars. Il fut pendant quelque temps comme disgracié ; puis fut nommé général en chef de l'armée de Roumélie ; il eut à pacifier l'Herzégovine, et le Monténégro, en 1861 ; on le chargea encore de missions ingrates ; c'est ainsi qu'il dut recourir à des moyens d'une extrême rigueur pour combattre l'insurrection de la Crète.

Ortolan (Joseph-Louis-Elzéar), jurisconsulte français, né à Toulon, 1802-1873, fit son droit à Aix et à Paris, publia dès 1827, son *Explication historique des Institutes de Justinien* et fut reçu docteur en 1829. En 1830, secrétaire général du parquet de la Cour de cassation, il fit, à la Sorbonne, l'histoire du droit constitutionnel en Europe, et, à l'Athénée industriel, un cours de droit commercial. De 1836 à 1849, il fut délégué du Var auprès du conseil général de l'agriculture et du commerce. En 1836, il fut chargé à l'École de droit du cours de législation pénale comparée ; en 1848, il commença un cours, publié depuis, *Sur la souveraineté du peuple et les principes du gouvernement républicain moderne*, 1848, in-8°. Il fit partie du conseil supérieur de l'instruction publique jusqu'au 2 décembre 1851. Il a continué ses leçons à l'École de droit jusqu'à sa mort. Parmi ses nombreux ouvrages on cite : *Explication historique des Institutes de Justinien*, 1827, 3 vol. in-8° ; — *Histoire de la législation romaine*, 1828 ; — *Introduction philosophique au cours de législation pénale comparée*, 1839, in-8° ; — *Introduction historique*, 1841 ; — *Éléments du droit penal*, 1856 ; — *Histoire du droit constitutionnel en Europe pendant le moyen âge*, 1831 ; — *Traité du ministère public en France* ; — *Origines du gouvernement représentatif* ; — *De la pairie en France et en Angleterre* ; — *Études sur les constitutions des Pays*

Bas, des Ligues anséatiques, de l'Espagne et du Portugal, de la Sicile, etc., 1851-1857; — *Sur les déclarations des droits de l'homme; — Influence de la révolution française sur la législation constitutionnelle de l'Europe*, 1855; etc., etc.Dans une *Notice sur Poncy*, il révéla ce poëte; il a écrit les *Contre-paroles d'un croyant* et un volume de poésies, les *Enfantines*, 1845, in-12.

Overbeck (Frédéric), peintre allemand, né à Lubeck, 1789-1869, étudia à Vienne, puis alla s'établir à Rome, en 1810. Il se plaça à la tête de l'école romantique allemande, et posa pour principe que l'art doit se mettre, avant tout, au service de la religion; il se convertit au catholicisme. Entouré d'artistes allemands, il entreprit de grandes fresques: l'*Histoire de Joseph*, la *Jérusalem délivrée*, le *Miracle de la Rose*; etc. Parmi ses tableaux à l'huile on cite: l'*Entrée de Jésus-Christ à Jérusalem*, le *Christ sur la Montagne des Oliviers*, le *Mariage de la Vierge Marie*, plusieurs *Saintes Familles*, des dessins remarquables, etc. Associé étranger de l'Institut de France, 1844, il a publié à Paris une splendide édition de la *Passion de Jésus-Christ*, 1842-43, in-8°.

P

Pacini (Jean), compositeur italien, né à Catane, 1796-1866, étudia à Rome, puis à Bologne; composa d'abord sans succès de la musique religieuse, ensuite des opéras, écrits avec facilité, qui réussirent en Italie et lui donnèrent une véritable popularité. Avant l'âge de 30 ans, il avait fait représenter plus de 30 opéras, parmi lesquels on cite *Alessandro nelle Indie, Niobe;* puis *I Crociati in Tolemaide, gli Arabi nelle Gallie, Giovanni di Calais, Giovanna d'Arco*, etc. Il se retira du théâtre dès 1830.

Paez (Jose-Antonio), président de la république de Venezuela, né en 1780, au bourg d'Arragua, près de la Nouvelle-Barcelone, d'une famille d'indiens convertis, se distingua de bonne heure par son audace, se déclara pour la cause de l'indépendance, dès 1810, et se mit à la tête d'une bande de *Llaneros*, qui fit beaucoup de mal aux Espagnols. Il seconda Bolivar et contribua par de nombreux succès à la délivrance de son pays. Il fut nommé député au Sénat de Venezuela. Jaloux de Bolivar, qui voulait conserver l'union des trois parties de la Colombie, il dirigea le mouvement révolutionnaire, qui amena la séparation du Venezuela, et fut nommé président de la République, en 1830. Il encouragea l'agriculture et l'industrie; plus tard, il sortit de sa retraite pour défendre la constitution attaquée, s'empara de Caracas et rétablit au pouvoir son successeur, le président Vargas.

Palacky (Franz), historien bohême, né à Hodslavice (Moravie), 1798-1876, étudia à Presbourg, fut précepteur à Vienne, et, dès 1818, publia: *Principes de la poésie tchèque et spécialement de sa prosodie;* en 1823, il écrivit: *Histoire générale de l'Esthétique*, et étudia avec ardeur la plupart des langues de l'Europe. Il s'attacha surtout à l'histoire et aux origines de la Bohême, dirigea, de 1827 à 1857, le *Journal du musée de Bohême*, y inséra de remarquables articles; il reçut, en 1829, des Etats de Bohême, le titre d'historiographe national, avec une pension. Il a publié: *Histoire de la jeunesse de Waldstein*, la *Vie du philologue Dobrowsky*, une *Esquisse de la culture intellectuelle en Bohême depuis les origines*, *l'invasion des Mongols en* 1241, et surtout l'*Histoire de Bohême* jusqu'à la fin du règne de Sigismond, 6 vol. in-8°. Il se montra modéré dans les troubles de 1848, conservant, malgré son affection à la cause des Slaves, son attachement à la maison d'Autriche; il fut chargé du portefeuille de l'instruction publique dans le ministère Pillendorf, et fut nommé, en 1861, membre à vie de la Chambre des seigneurs d'Autriche.

Il est resté, avec son gendre, M. Rieger, l'un des chefs du parti bohême modéré, travaillant sans cesse à élucider les questions les plus importantes des origines slaves.

Palmella (dom Pedro de Souza-Holstein, duc de), homme d'État portugais, né à Turin, 1786-1850, fils d'un noble portugais, descendant des comtes de Holstein, voyagea dans une partie de l'Europe, se lia avec madame de Staël et se montra de bonne heure libéral. Il resta en Portugal, après le départ de la maison de Bragance; et, en 1808, fut nommé par la régence, ministre près des Cortès espagnoles. Il assista au congrès de Vienne, comme ministre plénipotentiaire, fut créé comte, puis ministre à Londres. Ministre des affaires étrangères, en 1816, il régla à Paris avec l'ambassadeur espagnol l'affaire de Montevideo, puis il revint à Lisbonne, au moment où éclatait la révolution de 1820. Il fut envoyé au Brésil par la régence, rentra en Portugal avec Jean VI, mais fut éloigné de Lisbonne, comme ennemi du nouvel ordre de choses. Après la contre-révolution de 1823, il fut ministre des affaires étrangères et président du conseil; il fit alors échouer le projet de charte constitutionnelle qu'une commission élaborait. En 1825, Palmella fut ambassadeur à Londres; en 1827, il accepta de dom Pedro le poste de ministre des affaires étrangères, et facilita le retour de dom Miguel en Portugal. Mais bientôt ce prince usurpa la couronne; Palmella se déclara contre lui, fut un instant président de la junte insurrectionnelle de Porto; puis, à Londres, se mit à la tête des nombreux réfugiés portugais, chassés par dom Miguel, qui l'avait fait condamner à mort, par contumace, en 1829. Chef de la régence de Terceira, il organisa la lutte, en faveur de dona Maria, avec le duc de Villaflor, puis revint, comme ambassadeur à Londres, en 1832. Il rentra à Porto, en 1833, occupa les Algarves, avec l'aide de l'amiral Napier, fut président d'une nouvelle régence, et s'empara de Lisbonne. Nommé duc, il fut président de la chambre des Pairs, puis président du ministère de dona Maria, 1834 et 1835; mais il fut forcé de céder ce poste au maréchal Saldanha. Lors de la révolution de 1836, il dut se retirer un instant en Angleterre. Il revint au pouvoir, en 1846, fut renversé en 1847, mais conserva la présidence de la chambre des Pairs jusqu'à sa mort. Malgré les fautes qu'on a pu lui reprocher, il a été avec son ami, Villaflor, duc de Terceira, le fondateur de la vie constitutionnelle en Portugal. Il avait traduit les *Lusiades* en vers français, et il a laissé des *Mémoires de sa vie et de son époque*, publiés par Reis et Vasconcellos.

Pape. Dans ces derniers temps, le pape Pie IX a réuni à Rome le 19e Concile œcuménique, qui a promulgué le dogme de l'infaillibilité du souverain pontife, et qui a été ajourné, le 20 octobre 1870, à un temps indéterminé. Le gouvernement français, ayant retiré son armée des États de l'Église, août 1870, le gouvernement italien déclara que l'occupation de Rome par ses troupes était nécessaire au maintien de l'ordre en Italie; les soldats italiens franchirent la frontière romaine, le 11 septembre; occupèrent Civita-Vecchia, le 16, et entrèrent par une brèche dans Rome qu'ils occupèrent, 20 et 22 septembre. Le plébiscite du 2 octobre dans les États pontificaux pour leur réunion au royaume d'Italie a donné 133,681 oui et 1,507 non. Les États de l'Église ont formé la province de Rome, divisée en 5 arrondissements correspondants aux anciennes légations (v. Italie).

Rome est devenue la capitale de l'Italie et le gouvernement s'y est établi, 1871. Mais le Pape a protesté, dans une adresse à tous les cardinaux, contre la spoliation de son pouvoir temporel, et s'est déclaré prisonnier dans sa propre maison, 29 sept. 1870; dans une Encyclique, adressée aux évêques, il a excommunié les auteurs et promoteurs de l'annexion des États pontificaux. Enfin, le 16 juin 1871, il a célébré le 25e anniversaire de son Pontificat.

Parana (Honorio-Hermeto **Carneiro-Leao**, marquis de), homme d'état brésilien, né dans la province de Minas-Geraes, 1802-1856, étudia en Europe et fut avocat à Pernambuco. En 1828, il devint membre de la Chambre des députés; il lutta, à la tribune et dans la presse, pour soutenir la constitution, fut membre d'un ministère conservateur, et fut nommé sénateur, en 1842. Il devint ministre du commerce, en 1843; il eut à lutter contre la révolte des provinces méridionales, dirigée par le général Cemavarro; il en triompha. Il parvint à pacifier la province de Pernambuco, négocia habilement une alliance

contre Rosas, avec l'Uruguay, le Paraguay et Urquiza, et fut alors créé vicomte, puis marquis de Parana. En 1853, il fut président d'un ministère conservateur; c'est alors qu'il fit promulguer une nouvelle loi électorale, dans un sens sagement libéral; il mourut peu après.

Paredès (Mariano), président du Mexique, 1790-1849, lutta pour l'indépendance, contribua à l'élection d'Iturbide, comme empereur, puis s'effaça jusqu'en 1840. Commandant de Queretaro, il se souleva contre le président Bustamente; il refusa le ministère de la guerre que lui offrait Santa-Anna. En 1844, il soutint le président Herrera, battit Santa-Anna, puis se déclara contre Herrera, et se fit nommer président; mais il fut lui-même déposé et enfermé dans la citadelle de Mexico, d'où il parvint à s'échapper, 1846. Il se réfugia en Europe, fit des démarches pour faire donner le trône à un prince français ou espagnol, échoua, put rentrer dans sa patrie; mais, de désespoir, se plongea dans l'ivresse et mourut dans un état complet de démence, à Mexico.

Paris. Cette grande ville a été bien éprouvée, en 1870 et 1871. Après la catastrophe de Sedan, le gouvernement impérial y a été renversé, sans beaucoup d'efforts, et un gouvernement de la défense nationale y a été constitué, sous la présidence du général Trochu. La ville, enveloppée de tous côtés par l'armée allemande, a supporté courageusement tous les dangers et toutes les douleurs d'un long siége, 18 septembre 1870-27 janvier 1871. Elle est restée isolée de la France et du monde entier, elle a été bombardée; la famine a amené enfin la capitulation, 28 janvier. Quelques semaines après, l'insurrection, dite de la Commune, a porté la désolation dans la ville; Commune, Comité central, Comité de Salut public, ont jeté la terreur dans la cité et soutenu la lutte contre l'armée du gouvernement, 18 mars-29 mai. Il a fallu huit jours de combats dans Paris, pour triompher de l'insurrection; et les insurgés, avant de succomber, ont massacré les plus notables d'entre leurs otages et incendié la rue Royale, le ministère des finances, le palais d'Orsay, celui de la Légion d'honneur, les Tuileries, le Palais-Royal, l'Hôtel de Ville, la Préfecture de police, le Théâtre-Lyrique, etc., etc.

Parker (Sir William), amiral anglais, né à Almington-Hall (Stafford), 1781-1866, entra de bonne heure dans la marine, se distingua dans la guerre contre la France, devint contre-amiral en 1830, et, après une campagne contre les partisans de dom Miguel, fut lord de l'Amirauté, 1834-41. Il fut mis à la tête de l'expédition contre la Chine, et imposa la paix de Nankin, 1842; il y gagna le titre de baronnet, 1844. Il commanda l'escadre de la Méditerranée, 1847-51, et se distingua par son énergie. Il fut alors nommé amiral du pavillon bleu, puis contre-amiral du Royaume-Uni, 1862, et amiral de la flotte, 1863.

Parque-Castrillo (le duc de), général espagnol, né à Valladolid, 1755-1832, d'une ancienne famille de Castille, devint lieutenant général en 1798, eut la faveur de Charles IV, suivit Ferdinand VII à Bayonne et fut forcé d'accepter le titre de capitaine des gardes du roi Joseph. Il s'enfuit bientôt, reçut de la junte suprême le commandement d'un corps d'armée qui opéra en Castille, repoussa le général Marchand à Tamamès et reprit Salamanque, 1809; mais il fut battu par Kellermann à Alba de Tormès, en 1810. Il fut alors comme disgracié et envoyé à Ténériffe. En 1813, on le rappela pour l'opposer au maréchal Suchet en Catalogne; il ne put que reprendre Valence. En 1816, il refusa l'ambassade de France; en 1820, il se prononça pour la révolution et fut président des Cortès. Il se tint ensuite éloigné des affaires et de la cour.

Pasta (Judith), cantatrice italienne, née près de Milan, 1798-1865, élève médiocre du Conservatoire de cette ville, fut d'abord peu remarquée en Italie, à Paris, à Londres; mais, après des études persévérantes, elle sut conquérir des applaudissements, et brilla surtout de 1824 à 1830; on admira son énergie dramatique et la noblesse de son jeu; sa voix s'altéra de bonne heure, et, après avoir encore passé une année en Russie, 1840, elle séjourna à Milan ou à Gênes, en donnant aux artistes d'excellentes leçons.

Paterson, v. du New-Jersey (États-Unis), au N., sur le Passaïc; ville de commerce et d'industrie; 34,000 hab.

Patin (Henri-Joseph-Guillaume), littérateur français, né à Paris, août 1793 — février 1876, entra à l'École normale, où il devint, en 1815, maître de conférences de littérature ancienne et moderne. En 1818, il fut nommé professeur de rhétorique au collége Henri IV. Déjà remarqué par sa thèse de doctorat de *l'Usage des harangues chez les historiens*, il se fit connaître par les nombreux prix que lui décerna l'Académie, pour ses Éloges de Bernardin de saint Pierre, de Lesage, ses Études sur Bossuet, l'historien de Thou, etc. Suppléant de Villemain à la Sorbonne (1830), il remplaça Lemaire dans sa chaire de poésie latine (1833), puis Roger à l'Académie française (1849), dont il devint le secrétaire perpétuel; en 1865, il fut nommé doyen de la Faculté des Lettres.

Patin a réuni un grand nombre des articles qu'il a publiés, dans le *Globe*, dans la *Revue* encyclopédique, dans la *Revue des Deux-Mondes*, etc., sous le *titre de Mélanges de littérature ancienne et moderne;* mais ce qu'il a laissé de plus important, ce sont ses *Études sur les tragiques grecs* (1841-1843, 3 vol.). On a aussi de lui une traduction d'*Horace*, son auteur favori.

Paul (Saint-), capitale du Minnesota (États-Unis), sur la rive gauche du Mississipi, déploie une grande activité; 20,000 hab.

Payen (Anselme), chimiste français, né à Paris, 1795-1871, s'occupa de chimie de très-bonne heure, dirigea pour son père une fabrique de sucre de betterave à Vaugirard, puis, dans cette même usine, trouva une foule de procédés nouveaux qui firent faire de grands progrès à la chimie industrielle. Après avoir suppléé M. Dumas dans son cours de chimie appliquée aux arts et à l'agriculture, il eut la même chaire au Conservatoire des arts et métiers. En 1842, il entra à l'Académie des sciences. On a de cet estimable savant un grand nombre d'ouvrages utiles : *Traité élémentaire des réactifs: la chimie expliquée en* 22 *leçons*, 1825; *Traité de la fabrication des diverses sortes de bières*, 1829; *Cours de chimie élémentaire et industrielle*, 1830-31; *Manuel du cours de chimie organique appliquée aux arts industriels et agricoles*, 1841-43; *Cours de chimie appliquée*, 1847; *Précis de chimie industrielle à l'usage des écoles, des fabricants*, etc., 2 vol. avec atlas; *Traité complet de la distillation des principales substances qui peuvent fournir de l'alcool; Précis théorique et pratique des substances alimentaires et des moyens de les améliorer; Précis de chimie industrielle*, 2 vol.; etc. etc., et beaucoup de mémoires, d'articles de Revues, etc.

Paxton (Sir Joseph), architecte et horticulteur anglais, né à Milton-Bryant (Bedford), 1803-1865, d'abord jardinier paysagiste, construisit des serres remarquables et écrivit plusieurs ouvrages d'horticulture. Il s'est rendu surtout célèbre en construisant pour l'Exposition universelle de Londres, en 1851, le fameux *Palais de Cristal* dans Hyde-Park, qui, démonté pièce par pièce, sous sa direction, a été reconstruit à Sydenham. Anobli par la reine, il entra au Parlement en 1854.

Peabody (George), né à Danvers (Massachusetts), 1795-1869, d'une ancienne famille d'émigrants, fut d'abord épicier, puis dirigea une maison de nouveautés, agrandit ses affaires, et vint s'établir à Londres, en 1837. Il créa, en 1848, une grande maison de courtage d'argent, acquit une immense fortune, et en consacra une partie à des œuvres de bienfaisance qui l'ont rendu célèbre. Il a fondé plusieurs instituts à Danvers, dans le Maryland, donné 7,500,000 francs à la ville de Londres pour construire des maisons d'ouvriers, 3,750,000 francs à Harvard-University, plus de 10 millions aux États-Unis pour l'éducation de la jeunesse dans les États du Sud, 1867; 5 millions pour le même objet, en 1869, etc. La cité de Londres lui a élevé une statue, et son corps a été ramené en Amérique, escorté par les bâtiments de l'escadre des États-Unis.

Pelouze (Théophile-Jules), chimiste, né à Valognes (Manche), 1807-1867, élève en pharmacie, interne de pharmacie à la Salpêtrière, s'attacha à Gay-Lussac, et, pendant plusieurs années, ne quitta pas son laboratoire. Professeur de chimie à Lille, 1830, il fit de belles études sur le sucre de betterave; devint répétiteur de chimie et suppléant de Gay-Lussac à l'École polytechnique; se plaça au premier rang des chimistes, surtout par ses recherches sur les corps organiques avec M. Justus Liebig, et entra à l'Académie des sciences en 1837. Il suppléa, puis remplaça Thénard au Collége de France, et devint, en 1848, président de la commission des monnaies. Ses travaux, nombreux et très-importants, sont insérés dans les *Annales de physique et de chimie*. Il a entrepris, avec M. Fremy, un *Traité de chimie générale*,

1853-56, 6 vol. in-8°, dont il a donné un *Abrégé*, 1859, 3 vol. in-12.

Périer (Auguste-Victor-Laurent-Casimir), né à Paris, 1811-1876, fils du célèbre ministre, entra, à vingt ans, dans la carrière diplomatique, puis fut député de Paris de 1846 à 1848. En 1849, élu à l'Assemblée législative par le département de l'Aube, il soutint le parti de la majorité, puis la politique de Louis-Napoléon jusqu'en 1851. Il protesta contre le coup d'État et fut arrêté pendant quelques jours. Il rentra dans la vie privée, s'occupa de grands travaux agricoles et fut élu, en 1867, membre libre de l'Académie des sciences morales et politiques. Pendant la guerre de 1870, il fut retenu prisonnier par les Allemands jusqu'à l'armistice, fut élu député par trois départements, et fut le rapporteur du budget de 1871. Ministre de l'intérieur le 11 octobre 1871, il se rallia franchement au parti de la république, se distingua par son administration ferme et par de sages réformes, mais se retira le 6 juillet 1872, lorsqu'on eut rejeté la proposition de la translation de l'Assemblée à Paris. Il continua de jouer un rôle important, fut encore un instant ministre, en 1873, au moment où M. Thiers allait être renversé du pouvoir, s'efforça de faire voter les lois constitutionnelles, vit sa proposition rejetée, mais contribua beaucoup assurément au triomphe du parti républicain auquel il s'était rallié. Il fut nommé sénateur inamovible en 1875. Il a écrit plusieurs ouvrages : *Traité avec l'Angleterre*, 1860; les *Finances de l'Empire*, 1861; la *Réforme financière*, 1862; les *Finances et la politique*, 1863; les *Sociétés de coopération*, 1864; l'*Article 75 de la Constitution de l'an VIII sous le régime de la Constitution de* 1852, etc.

Pernot (Alexandre-François), peintre, né à Vassy (Haute-Marne), 1793-1865, élève de Hersent et de Victor Bertin, s'est distingué dans la peinture du paysage historique, et a composé un grand nombre de tableaux, dont beaucoup ornent les musées de France.

Pérou. La République est aujourd'hui divisée en 18 départements :

Piura,	Lima,	Ayacucho.
Caxamarca,	Callao,	Cuzco.
Amazonas,	Junin,	Puño.
Loreto.	Huancavelica,	Arequipa.
Libertad,	Huanuco,	Moquegua.
Ancacho,	Ica,	Jarapagua.

On ne connaît pas au juste la population; les statistiques de Lima, qui donnent 3,200,000 habitants, paraissent exagérées; la population ne doit pas dépasser 2,500,000 hab.

On comptait, en septembre 1874, 1,570 kil. de chemins de fer exploités, et plus de 174 en construction; on travaille activement au remarquable chemin de fer qui doit traverser les Andes.

Perraud (Jean-Joseph), sculpteur français, né à Monay (Jura), en avril 1821, mort en novembre 1876, remporta le grand prix de Rome, en 1847 (*Télémaque rapportant à Phalante les cendres d'Hippias*). Il a laissé : *Adam* (1853); les *Adieux*, bas-relief (1859); l'*Enfance de Bacchus* (1857); le *Désespoir* (1869); les portraits de *Berlioz* et d'*Ambroise-Firmin Didot*; le *Drame lyrique*, groupe de la façade du Nouvel Opéra, etc. Les œuvres de Perraud se font remarquer par une grande simplicité et par un goût toujours classique.

Persiani (Fanny **Tacchinardi**, dame), cantatrice italienne, née à Rome, 1818-1867, fille et élève d'un ténor célèbre, épousa le compositeur *Joseph Persiani*, et eut les plus grands succès en Italie. Elle brilla au Théâtre-Italien de Paris, 1838-1850, et fit admirer la souplesse extraordinaire de sa voix de soprano très-étendue.

Persigny (Jean-Gilbert-Victor Fialin, comte, puis duc de), homme politique, né à Saint-Germain-Lespinasse (Loire), 1808-1872, fils d'un père qui fut tué à la bataille de Salamanque, s'enrôla à 17 ans, entra à l'École de cavalerie de Saumur, en sortit le premier (1828), comme maréchal des logis de hussards, modifia ses opinions royalistes, et prit même une part assez active au mouvement militaire de Pontivy, en juillet 1830, pour être mis en congé de réforme. En 1831, il collabora au *Temps* de Paris, puis prit le nom de vicomte de Persigny, qui avait, dit-on, appartenu depuis longtemps à sa famille. La lecture du *Mémorial de Sainte-Hélène* le convertit à la cause bonapartiste; il en fut dès lors le partisan le plus actif, le plus dévoué et probablement le plus convaincu. Il fonda la revue intitulée l'*Occident français;* mais, faute d'argent, il ne put donner que le premier numéro. Sa profession de foi lui valut l'amitié du prince Louis-Bonaparte. Il parcourut la France et l'Allemagne pour reconstituer le parti impérialiste, prit la part la plus active au complot de Strasbourg, parvint à s'échapper et publia en Angleterre une *Relation de l'entreprise du prince Napoléon-Louis*, 1837. L'un des principaux complices de la tentative de Boulogne, 1840, il fut condamné par la Cour des Pairs à vingt années de détention. On fut très-indulgent pour lui; il put vivre à peu près libre à Versailles jusqu'en 1848.

Aussitôt après la Révolution de février, il redevint l'homme d'action de la famille Bonaparte, organisa ses partisans en société, publia des feuilles populaires, parcourut les départements et contribua à l'élection du 10 décembre. Nommé aide de camp du Président, il fut élu à l'Assemblée Législative par les départements du Nord et de la Loire, fut l'un des plus énergiques soutiens de la politique de l'Élysée, et joua l'un des principaux rôles dans le coup d'État du 2 décembre 1851. Il fit partie de la commission consultative, devint ministre de l'intérieur pour contre-signer les décrets relatifs aux biens de la famille d'Orléans, fut nommé sénateur, en 1852, résigna son portefeuille, par raison de santé, en 1854, et fut ambassadeur à Londres, 1855-1858, puis 1859-1860. Il rentra au ministère de l'intérieur, à la fin de nov. 1860, essaya d'imprimer une certaine couleur libérale à son administration, donna sa démission, à la suite du triomphe de l'opposition à Paris, en 1863, et fut nommé duc par l'Empereur. En toutes circonstances, dans ses discours, dans ses lettres, il chercha à se montrer le théoricien de la politique napoléonienne; ennemi déclaré du régime parlementaire, il affecta cependant, par tactique ou par conviction, de recommander les innovations libérales, et l'emploi d'hommes nouveaux, comme on le voit dans sa lettre du 3 juin 1869 à M. Ollivier. Il avait épousé en 1852 la fille du prince de la Moskowa. Il est mort à Nice, janvier 1872.

Pezuela (don Joaquin de la), marquis de Viluma, général espagnol, né à Naval (Aragon), 1761-1830, d'une famille illustre de la province de Santander, se distingua, comme officier d'artillerie, au siége de Gibraltar; puis dans la guerre contre la France; il fut alors nommé colonel d'infanterie. En 1803, il fut chargé de réorganiser l'artillerie au Pérou. Il fut l'un de ceux qui défendirent avec le plus de courage l'autorité de l'Espagne contre les insurgés; il fut plusieurs fois victorieux, surtout à Viluma, le 29 novembre 1815. Il fut nommé capitaine-général du Pérou; en 1819, il fut attaqué à Callao par la flotte de l'amiral Cochrane et forcé de fuir à travers mille dangers. En 1825, il fut capitaine-général de la Nouvelle-Castille.

Philippe (Mathieu **Braussi**, en religion Frère), 1792-1875, a été pendant longtemps le directeur général des frères de la Doctrine chrétienne. Il a publié beaucoup de livres élémentaires, des *Méditations sur Saint-Joseph, sur la Passion, l'Eucharistie*, etc.

Picard (Louis-Joseph-Ernest), né à Paris, 1821-1877, après de brillantes études de droit, conquit au barreau de Paris une réputation méritée, et de bonne heure se lança dans la carrière politique. En 1851, il protesta contre le coup d'Etat, se prononça hautement contre la doctrine de l'abstention, et fut élu député de la Seine en 1858. Il fit partie du groupe des Cinq, qui fit au gouvernement une guerre acharnée, attaqua surtout l'administration de M. Haussmann, et se distingua par son éloquence facile, ses reparties spirituelles, sa verve mordante. En 1869, élu par les départements de la Seine et de l'Hérault, il opta pour celui-ci; il devint le chef de la *gauche ouverte*, de la *République acceptée* contre la *République fermée*.

Membre du gouvernement de la Défense nationale, le 4 septembre 1870, il eut le portefeuille des finances, et, quoiqu'il ne fût pas toujours d'accord avec ses collègues, quoiqu'il eût peu de confiance dans la résistance, il rendit de grands services, surtout dans la tentative insurrectionnelle du 31 octobre. Membre de l'Assemblée nationale comme député de la Meuse, il fut ministre de l'intérieur, du 19 février au 31 mai 1871, se défendit courageusement contre les attaques du parti monarchiste, donna sa démission, et refusa noblement la place de gouverneur de la Banque de France, à laquelle M. Thiers l'avait nommé. Ministre de France à Bruxelles, il ne cessa de remplir ses devoirs de député et prit place au centre gauche, dont il fut l'un des chefs les plus actifs. Il donna sa démission après la chute de M. Thiers, et prit une part active à toutes les discussions impor-

tantes. Il rendit de grands services au parti républicain et fut nommé sénateur inamovible en 1875.

Pichot (Amédée), littérateur, né à Arles, 1796-1877, élève de Juilly, étudia d'abord la médecine, puis se consacra aux lettres, et surtout aux études sur l'Angleterre et l'Ecosse. En 1843, il devint directeur de la *Revue britannique*. Parmi ses œuvres on cite : *Vues pittoresques d'Ecosse*, 1825 ; *Voyage en Angleterre et en Ecosse*, 3 vol., 1825 ; *Histoire de Charles-Edouard*, 2 vol., 1830; *Monsieur de l'Etincelle*, ou *Arles et Paris*, 2 vol., 1837; *Charles-Quint*, étude historique ; les *Mormons*, les *Poëtes amoureux*, etc., etc. On lui doit aussi de nombreux articles dans divers recueils et des traductions, comme celle de l'*Histoire de Guillaume III*, de Macaulay.

Pierce (Franklin), homme d'Etat américain, né à Hillsborough (New-Hampshire), 1804-1869, fils du général Benjamin Pierce, fit de sérieuses études, fut avocat, devint membre de la législature de New-Hampshire, et fut envoyé au Congrès en 1833. Il y acquit une réputation méritée, et soutint le parti démocratique, de manière à mériter les éloges et l'estime du président Jackson. Il fut membre du Sénat en 1834, se retira de la vie politique en 1842, pour se consacrer à sa famille, et reprit sa profession d'avocat. Il avait refusé la place d'attorney général, lorsque, dans la guerre du Mexique, 1847, il s'enrôla volontairement, fut bientôt nommé colonel, et, par son courage comme par ses talents militaires, acquit une grande popularité. Général à la fin de la campagne, il reprit sa place au barreau de Concordia. En 1852, le parti démocratique le fit nommer président des Etats-Unis ; son administration fut signalée par des démêlés avec le Mexique, l'Espagne, l'Angleterre, le Danemark, les Etats d'Amérique ; par des expéditions en Chine, au Japon ; à l'intérieur, il eut à lutter contre les efforts du parti abolitionniste. Il fut remplacé en 1856 par M. Buchanan, nouveau candidat du parti démocratique.

Pinillos (Alfonso-Gonzalez), jurisconsulte et philanthrope péruvien, né à Cuzco, 1790-1861, prit part à la guerre de l'indépendance, fut l'un des plus ardents promoteurs de l'émancipation des esclaves ; il a fondé plusieurs institutions de bienfaisance à Trujillo, et a été souvent la providence de ses concitoyens pauvres.

Pitre-Chevalier (Pierre-Michel-François **Chevalier**, dit), littérateur, né à Paimbeuf, 1812-1863, écrivit d'abord quelques poésies, puis fut rédacteur en chef du *Figaro* et du *Musée des Familles*, depuis 1845. On a de lui : *Etudes sur la Bretagne*, 1839-42, 6 vol. ; *Brune et blonde*, 1841, 2 vol. ; *la Chambre de la Reine*, 1842-43, 4 vol. ; *la Bretagne ancienne et moderne*, 1844, gr. in-8° ; *les Révolutions d'autrefois, chroniques de la Fronde*, 1852, in-8° ; des pièces de théâtre, des traduction de l'allemand, un grand nombre d'articles dans plusieurs recueils littéraires.

Plata (Confédération de la).

Voici la superficie approximative et la population des provinces, d'après le recensement de 1869 :

Provinces.	Superficie.			Population.
1. Buenos-Ayres . . .	188,989	kil.	car.	495,107
2. Santa-Fé.	53,997	—	—	89,218
3. Entre-Rios	134,992	—	—	134,235
4. Corrientes	161,990	—	—	129,023
5. La Rioja	94,494	—	—	48,746
6. Catamarca	94,494	—	—	79,962
7. San-Juan	89.095	—	—	60,319
8. Mendoza	175,49[illegible]	—	—	65,413
9. Cordova	161,990	—	—	210,508
10. San-Luis.	53,997	—	—	53.294
11. Santiago del Estero.	94,494	—	—	132,898
12. Tucuman.	42,387	—	—	108,904
13. Salta	134,992	—	—	88,933
14. Jujuy	80,995	—	—	40,362
Total	1,562.397	—	—	1,736.922

Les provinces ont des capitales du même nom, à l'exception d'Entre-Rios, dont la capitale est *Concepcion*.

Les chiffres que nous avons donnés diffèrent de ceux qui sont officiels et qui nous semblent bien exagérés ; ils diffèrent aussi, mais moins, des chiffres, résultats d'un calcul planimétrique fait en 1873 à l'Institut géographique de J. Perthes. D'après ce dernier calcul, la superficie de la république, en y comprenant les immenses territoires du Gran-Chaco, des Missions, des Pampas et de Patagonie, serait de 3,055,500 kil. carrés, et la population serait de 1,877,490 ; mais l'émigration, considérable dans ces dernières années, a dû l'augmenter.

Le budget de 1874 a été d'environ 24 millions de pesos fuertes (5 fr. 10 c.). La dette publique est de 72,500,000 pesos fuertes.

L'armée est de 6,300 hommes ; la flotte de 9 ou 10 bâtiments de guerre.

Le commerce extérieur de toutes les douanes a été, en 1872, de 59,590,000 pesos fuertes pour l'importation, de 45,740.000 pour l'exportation.

Il y avait, en 1873, 1,062 kilom. de chemins de fer en exploitation, 1,009 en construction, et 3,183 concédés.

Pléville La Peley (Georges-René), né à Granville, 1726-1805, mousse, pêcheur, lieutenant d'un corsaire du Havre, eut la jambe droite emportée en 1746, entra dans la marine militaire, se distingua par son courage dans la guerre de Sept ans et plus tard dans la guerre d'Amérique ; il fut récompensé, à cause de ses services, par les Anglais et les Américains. Pendant la Révolution, il se rendit encore utile, et remplaça Truguet au ministère de la marine, 1797.

Ploïesti, v. de Valachie (Roumanie), à 55 kil. O. de Bukharest ; 27,000 hab.

Poerio (baron Charles), homme d'Etat italien, né à Naples, 1803-1867, fils d'un avocat patriote, fut plusieurs fois arrêté comme suspect de conspiration contre les Bourbons. En 1848, lorsque le roi Ferdinand promulgua une constitution, il fut préfet de police, ministre de l'instruction publique, puis, après l'émeute du 15 mai, resta dans le Parlement l'un des chefs de l'opposition. Lorsque le Parlement fut dissous, mars 1849, il fut arrêté et condamné à 24 ans de travaux forcés. Traîné de bagne en bagne, il fut accablé de tortures, qu'il supporta avec fermeté et qui furent dénoncées au monde par M. Gladstone. En 1857, sa peine fut commuée en un bannissement perpétuel ; il se retira en Piémont. Il fut nommé ministre sans portefeuille, en 1860, lieutenant général de Victor-Emmanuel dans l'Italie méridionale, et devint vice-président de la Chambre des députés d'Italie, en 1861.

Poirson (Auguste-Simon-Jean-Chrysostome), historien, né à Paris, 1795-1871, élève de l'École normale, professeur de rhétorique, puis d'histoire, au collége Henri IV, devint proviseur du collége Saint-Louis, en 1834, puis du collége Charlemagne, qu'il sut administrer avec talent. La franchise de ses opinions universitaires le fit mettre à la retraite, en 1853, ce qui causa une assez vive émotion. On a de lui : *Tableau chronologique pour servir à l'enseignement de l'histoire ancienne*, 1819 ; *Histoire romaine*, 1827-28, 2 vol. in-8° ; *Précis de l'histoire ancienne* (avec Cayx), 1827 ; *Précis de l'histoire de France* (avec Cayx), 1834 ; enfin *Histoire de Henri IV*, 4 vol. in-8°, qui a obtenu le prix Gobert. Il a aussi écrit d'assez nombreux articles dans différents journaux.

Poncelet (Jean-Victor), général et géomètre, né à Metz, 1788-1867, élève de l'Ecole polytechnique, lieutenant de génie, en 1812, fut pris pendant la campagne de Russie, et pendant sa captivité s'occupa de géométrie descriptive. Rentré en France, il fut professeur de mécanique à l'Ecole d'application de Metz, et publia plusieurs mémoires importants sur les *Propriétés projectives des sections coniques*, sur les *Roues hydrauliques verticales, à aubes courtes*, etc., puis un *Cours de mécanique appliquée aux machines*. En 1834, il fut nommé membre de l'Académie des sciences, et devint successivement professeur de mécanique à la Sorbonne, au Collége de France, général de brigade, commandant de l'Ecole polytechnique, etc. En 1848, il fut membre de l'Assemblée constituante. Parmi ses ouvrages on remarque surtout : *Applications d'analyse et de géométrie qui ont servi, en 1822, de principal fondement au Traité des propriétés projectives des figures*, 2 vol. in-8°, 1862-64. Il a légué à l'Académie des sciences le capital d'un prix de 2,500 francs pour le meilleur ouvrage sur les mathématiques pures et appliquées.

Pongerville (Jean-Baptiste-Antoine-Aimé **Sanson** de), littérateur, né à Abbeville, 1792-1870, s'occupa de bonne heure de travaux littéraires, et, après dix années d'efforts, publia une traduction en vers de *Lucrèce*, qui fit sa réputation, 1823. Il traduisit ensuite en prose le poëte latin pour la *Collection Panckoucke*. Il entra en 1830 à l'Académie française, fut conservateur à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, 1846, puis à la Bibliothèque impériale, 1851. On a encore de lui : *Amours mythologiques*, version poétique des *Métamorphoses* d'Ovide ; une traduct.

en prose du *Paradis perdu*, de l'*Enéide ;* puis une série d'épîtres et de fragments poétiques.

Poniatowski (Joseph-Michel-Xavier-François-Jean, prince), né à Rome, 20 février 1816, fils d'un cousin germain de Stanislas Poniatowski, engagé volontaire dans l'armée française, devint chef d'escadron aux chasseurs d'Afrique. Naturalisé toscan, prince de Monte-Rotondo, membre de la Chambre des députés de Florence, ministre plénipotentiaire, il se fixa à Paris, 1854, fut naturalisé français et nommé sénateur. Compositeur distingué, il a donné plusieurs opéras, *Jean de Procida*, *Ruy Blas*, la *Fiancée d'Abydos*, *Esméralda*, *Don Desiderio*, *Pierre de Médicis*, etc.; on lui doit aussi des messes.

Ponson du Terrail (Pierre-Alexis de Ponson, connu sous le nom de vicomte de), romancier français, né à Montmaur, près de Grenoble, 1829-1871, neveu d'un général, renonça à la marine, fut officier de la garde mobile, en 1848, puis écrivit dans *la Mode* et *l'Opinion publique*. Il publia un grand nombre de romans-feuilletons dans les journaux, et sembla vouloir égaler la fécondité d'Alexandre Dumas, sans avoir toutesles qualités de son esprit. Il est difficile de citer toutes ces œuvres, écrites avec une certaine facilité d'invention et de style; rappelons seulement la *Tour des Gerfauts*, 4 vol., *les Tonnes d'or*, 4 vol. in-8°, *la Belle Provençale*, 6 vol., *les Gandins*, *les Chevaliers du clair de lune*, *les Bohêmes de Paris*, 7 vol., *les Bohémiens de Londres*, 4 vol., *les Drames de Paris*, et surtout *les Exploits de Rocambole*, *la Résurrection de Rocambole*, *dernier mot de Rocambole*, qui firent la joie d'un certain public, etc. etc.

Pont-Noyelles, commune du canton de Villers-Bocage, à 15 kil. d'Amiens (Somme). Combat soutenu par le général Faidherbe, le 23 déc. 1870.

Poujoulat (Baptistin), né à la Fare (Bouches-du-Rhône), 1808-1864, fit ses études à Aix, fut à Paris le collaborateur de Michaud pour la *Bibliothèque des Croisades* et l'accompagna en Orient. A leur retour, ils publièrent la *Correspondance d'Orient*, 1833-35, 7 vol. in-8°, puis donnèrent une *Nouvelle collection des Mémoires pour servir à l'Histoire de France depuis le* XIIe *siècle jusqu'à la fin du* XVIIIe, 34 vol. en 32 vol. gr. in-8°. On lui doit encore : *la Bédouine*, 1835, 2 vol. in-18, roman couronné par l'Académie française ; *Toscane et Rome*, *correspondance d'Italie*, 1839, in-8° ; *Histoire de Jérusalem*, 1841-42, 2 vol. in-8°, ouvrage couronné par l'Académie française; *Histoire de saint Augustin, sa vie, ses œuvres, son siècle*, 1841, 3 vol. in-8°, également couronnée par l'Académie; *Etudes africaines*, 1846, 2 vol. in-8° ; *Histoire de la Révolution française*, 1847, 2 vol. in-8° ; *Lettres sur Bossuet*, 1854 ; *le Cardinal Maury*, 1855, in-8° ; *Vie de Mgr Sibour; le Père Ravignan, sa vie, ses œuvres ;* une traduction des *Lettres de saint Augustin*, 1858, 4 vol. in-8° ; une édition de l'*Histoire des Croisades* de Michaud, etc. Poujoulat a écrit dans plusieurs journaux et recueils. Il a fait partie des Assemblées constituante et législative, où il vota presque toujours avec la droite.

Preuss (Jean-David-Erdmann), historien allemand, né à Landsberg (Prusse), mort en 1868, précepteur chez un banquier de Berlin, professeur d'histoire à l'Institut Frédéric-Guillaume, fut nommé historiographe de la maison de Brandebourg. On a de lui : *les Arts de l'éloquence en Allemagne*, 1816; *Biographie de Frédéric le Grand*, 1832-34, 4 vol., avec 5 vol. de pièces justificatives; *Histoire de la vie du grand roi de Pursse, Frédéric II*, 1834, 3 vol.; *Frédéric le Grand écrivain*, 1837-38; *Frédéric le Grand avec ses parents et ses amis*, 1838; *Jeunesse et avénement de Frédéric le Grand*, 1839; *Œuvres de Frédéric II*, etc., etc.

Prévost-Paradol (Lucien-Anatole), écrivain français, né à Paris, 1829-1870, fils de madame Prévost-Paradol, sociétaire de la Comédie-Française, élève de l'École normale, obtint en 1851 le prix d'éloquence à l'Académie pour l'*Éloge de Bernardin de Saint-Pierre*. Docteur ès lettres en 1855, il fut un an professeur à la Faculté d'Aix, puis devint rédacteur habituel du *Journal des Débats* et du *Courrier du Dimanche*, où ses articles d'une ironie mordante attaquaient sans cesse le gouvernement impérial. Il écrivit une *Revue de l'histoire universelle*, 1854 ; *Du rôle de la famille dans l'éducation*, 1857, ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques; *De la Liberté des cultes en France*, 1858; *Essais de politique et de littérature*, 1859; *les Anciens partis*, 1860; *Du Gouvernement parlementaire ; Deux Lettres sur la réforme du Code pénal*, 1862; *Élisabeth et Henri IV*, 1862 ; *Nouveaux essais de politique et de littérature*, 1862; *Quelques pages d'histoire contemporaine*; 1862; *Études sur les moralistes français*, 1864 ; *La France nouvelle*, 1868, peut-être le plus remarquable de ses ouvrages. Il avait échoué deux fois aux élections législatives, en 1863, à Paris, en 1869, à Nantes ; dans l'intervalle, avec l'appui des influences orléanistes, il fut nommé membre de l'Académie française. Mais son ambition n'était pas satisfaite ; ses échecs devant le suffrage universel l'avaient découragé. Sous le cabinet, dit parlementaire, du 2 janvier 1870, il accepta tout à coup du gouvernement, qu'il avait depuis si longtemps poursuivi, le poste de ministre de France aux États-Unis. Mais, à peine arrivé à Washington, aux premières nouvelles de la guerre déclarée à la Prusse, il se donna la mort.

Prim, (don Juan), comte de Reus, marquis de Los Castillejos, général espagnol, né à Reus, 1814, gagna ses premiers grades en soutenant la régente Marie-Christine, et devint colonel dès 1837. Il conspira contre Espartero, se réfugia en France et s'associa à tous les efforts de Marie-Christine pour renverser le dictateur. Nommé député aux Cortès par Barcelone, en 1843, il s'unit aux progressistes, souleva Reus, puis Barcelone, et, après la chute d'Espartero, fut nommé général, comte de Reus et gouverneur de Madrid. Lorsque les démocrates reprirent les armes, Prim eut à combattre ses anciens frères d'armes, et, détesté par le peuple, fut même disgracié par la reine, accusé de complot contre le gouvernement et condamné à six ans de prison Bientôt rendu à la liberté, il se rendit en Turquie, en 1853, pour combattre les Russes. Rappelé en Espagne par son élection aux Cortès, il soutint la royauté, prit une part brillante à la guerre du Maroc, 1859-60, reçut le titre de marquis de Castillejos et fut nommé grand d'Espagne, 1861. Il contribua beaucoup à décider une expédition contre le Mexique, prit part à la convention de Soledad, puis se sépara complétement de la politique française, fit embarquer les troupes espagnoles, à la fin d'avril 1862; sa conduite fut approuvée par son gouvernement et par les Cortès. Ses intrigues politiques le forcèrent à quitter l'Espagne, en 1864; il y rentra en 1865, se mit à la tête du parti progressiste, songea, dit-on, à réunir le Portugal à l'Espagne, sous un prince de la maison de Bragance, et souleva plusieurs régiments et plusieurs villes, en 1866 ; mais il fut forcé de se réfugier en Portugal, puis à Londres. Il échoua dnns une nouvelle tentative de révolution, en 1867. Il fut l'un des principaux chefs de l'insurrection de septembre 1868, qui renversa le trône d'Isabelle II. Il fut accueilli à Madrid avec un enthousiasme indicible par le peuple que ses libérales profusions avaient gagné. Il fut l'un des membres du gouvernement provisoire ; nommé capitaine général de l'armée, ministre de la guerre, souvent président du conseil, il prit des mesures énergiques pour rétablir la discipline et réprimer les soulèvements républicains. Il eut une part très-active dans toutes les intrigues, dans toutes les combinaisons tentées pour donner un nouveau roi à l'Espagne, dans la candidature du prince de Hohenzollern, et plus tard dans l'élection du duc d'Aoste. Le 27 décembre 1870, il fut grièvement blessé par des assassins, en rentrant chez lui, et mourut, le 30, au moment où le roi Amédée arrivait à Carthagène.

Prusse. Le gouvernement prussien, poursuivant son but, l'unité de l'Allemagne sous la domination de la Prusse, a profité des fautes et des malheurs de la France, vaincue et désorganisée en 1870, pour réaliser ses espérances ambitieuses. L'empire d'Allemagne a été constitué au profit de la Prusse et de son roi (V. Empire d'Allemagne).

Voici les chiffres les plus récents pour la superficie et la population des provinces :

	kil. carr.	
Prusse	62,458	3,137,745
Brandebourg	39,895	2,863,229
Poméranie	30,120	1,431,633
Posnanie	28,951	1,583,843
Silésie	40,289	3,707,167
Saxe	25,241	2,103,174
Slesvig-Holstein	17,523	995,873
Hanovre	38,479	1,963,618
Westphalie	20,199	1,775,175
Hesse-Nassau	15,895	1,400,370
Prusse Rhénane	26,975	3,579,347
Hohenzollern	1,142	49,546
Royaume de Prusse	347,165	24,643,941

Royaume de Prusse. . .	347,165	. . .	24,643,941
Duché de Lauenbourg. .	1,172	. . . .	49,546
Total.	348,337	. . . .	24,693,487

Il y a environ 15,991,000 protestants,
8,268,000 catholiques,
325,000 israélites.

La population se répartit ainsi d'après les nationalités :
21,000,000 Allemands,
2,414,000 Polonais,
50,000 Tchèques,
86,000 Wendes,
147,000 Lithuaniens et Courlandais,
147,000 Danois.

Q

Quérard (Joseph-Marie), bibliographe, né à Rennes, 1795-1865, employé dans la librairie à Paris et à Vienne en Autriche, a composé un grand travail bibliographique, *la France littéraire*, 1826-39, 10 vol. in-8°, et commença *la Littérature française contemporaine* sur des proportions telles, qu'il fut arrêté par l'éditeur à la fin du 2e vol. En 1855, il fonda un recueil périodique de bibliographie universelle, *le Quérard*, 2 vol. in-8°. On lui doit encore : *les Auteurs déguisés de la littérature contemporaine; les Supercheries littéraires dévoilées*, 1845-60, 5 vol. in-8°; *les Ecrivains pseudonymes*, 1854-64, 2 vol. in-8° ; etc., etc.

Quételet (Lambert-Adolphe-Jacques), savant belge, né à Gand, 1796-1874, professeur de mathématiques, d'astronomie, fondateur et directeur de l'Observatoire de Bruxelles depuis 1826, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Belgique, correspondant de l'Institut de France. Il a publié de nombreux travaux scientifiques : *Astronomie élémentaire*, 1826 ; — *Recherches statistiques sur le royaume des Pays-Bas*, 1830 ; — *Statistique criminelle de la Belgique*, 1832 ; — *De l'influence des saisons sur la mortalité aux différents âges*, 1838 ; — *Du système social et des lois qui les régissent*, 1848 ; — *Annuaire de l'observatoire de Bruxelles*, 1833-1866 ; — *Histoire des sciences mathématiques [et physiques] chez les Belges*, 1865 ; etc., etc.

Quinet (Edgar), né à Bourg (Ain), 1803-1875, étudia en Allemagne, traduisit, dès 1827, *les Idées sur la Philosophie de l'histoire de l'humanité* de Herder; fit partie de la commission scientifique de Morée; écrivit de nombreux articles dans la *Revue des Deux Mondes* ; puis *Ahasvérus*, étrange épopée, qui fut mise à l'index, 1833. Il multipliait alors ses études sur l'Allemagne, sur la poésie épique, sur la Révolution, et composait deux poëmes, *Napoléon*, 1836, et *Prométhée*, 1838. Il fut professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Lyon, 1839, puis au Collége de France, 1842 ; c'est alors qu'il publia des ouvrages de polémique religieuse et politique : *le Génie des religions, les Jésuites, l'Ultramontanisme, l'Inquisition*, etc., qui firent beaucoup de bruit et décidèrent le gouvernement à lui retirer la parole dans sa chaire. Il continua ses œuvres comme *le Christianisme et la Révolution française;* et, lorsqu'il fut membre des Assemblées Constituante et Législative, *les Révolutions d'Italie, la Croisade contre la république romaine, l'Etat de siége, l'Enseignement du peuple*, etc. Expulsé de France, en 1852, il se retira à Bruxelles, puis à Vétaux en Suisse. Travailleur infatigable, il a depuis cette époque écrit de nombreux ouvrages : *les Esclaves*, poëme dramatique en 5 actes; *la Fondation de la république des Provinces-Unies; Philosophie de l'Histoire de France; la Révolution religieuse au* XIXe *siècle ; Merlin l'enchanteur*, allégorie philosophique; *Histoire de la campagne de 1815; la Révolution ; la question romaine devant l'histoire*, etc. Il ne voulut rentrer en France qu'à la chute de l'Empire, fut rétabli dans ses fonctions de professeur au Collége de France; fut élu représentant de la Seine à l'Assemblée nationale, prit place à l'extrême gauche, et continua de travailler jusqu'à son dernier jour.

R

Rafn (Charles-Christian), archéologue danois, né à Brahesborg (Fionie), 1795-1864, employé à la bibliothèque royale de Copenhague, s'occupa de la littérature et des langues du Nord, et, dès 1825, fonda la Société de la littérature scandinave. Il a fait paraître une traduction danoise des *Histoires héroïques du Nord ;* une édition, avec notes, du *Chant de mort* de Lodbrog ; une collection des principales légendes historiques du Nord, 3 vol. ; puis *Antiquitates americanæ*, 1837, pour démontrer que les Scandinaves ont découvert l'Amérique au Xe siècle, et y ont fait de fréquents voyages jusqu'au XIVe; *Monuments historiques du Groënland*, 1838-45, 3 vol.; etc., etc.

Randon (Jacques-Louis-César-Alexandre, comte), maréchal de France, né à Grenoble, 1795-1870, neveu d'un général de l'Empire, s'engagea, fit la campagne de Russie, fut blessé à Lutzen, et servit comme capitaine pendant les Cent Jours. Il ne devint chef d'escadron qu'en 1830; puis, colonel en 1838, il gagna, par ses services en Afrique, le grade de lieutenant-général. Il fut ministre de la guerre en 1851 ; après le 2 décembre, il fut gouverneur de l'Algérie, sénateur (1852), maréchal (1856) ; il assura la soumission de la Kabylie en 1857. Nommé major général de l'armée des Alpes, au commencement de la guerre d'Italie, il devint ministre de la guerre dès le 5 mai 1859, et a occupé ce poste jusqu'au 19 janvier 1867.

Raschi (Salomon), célèbre rabbin français, né à Troyes, 1040-1105, d'une ancienne famille rabbinique. Les juifs considèrent ses commentaires du Talmud comme inspirés par Dieu ; son style est généralement mystique, mais c'est un théologien savant et consciencieux, qui avait cherché, dans de nombreux voyages, les opinions des académies hébraïques les plus célèbres. Parmi ses ouvrages on cite : *Commentarius in Canticum, Ecclesiastes, Ruth, Esther, Daniel, Esdram, Nehemiam*, Naples, 1497, in-4° ; — *in Talmud*, Venise, 1520 ; — *in Pentateuchum*, Reggio, 1475, in-4° ; — *in Pirke Avoth*, Venise, 1605 ; etc., etc.

Rattazzi (Urbain), homme d'Etat italien, d'une famille distinguée, né à Alexandrie, 1808-1873, fut d'abord avocat à Turin, puis à la Cour d'appel de Casale, en 1838. Après la révolution pacifique de 1848, nommé par Alexandrie à la Chambre des députés de Turin, il prit place parmi les libéraux et fit adopter les deux lois relatives à l'union de la Lombardie au Piémont. Un instant ministre, avant la défaite de Custozza, il se joignit dans l'opposition à l'abbé Gioberti, devint ministre de l'intérieur, le 15 décembre, puis de grâce et de justice ; mais il se sépara de lui, à propos d'un projet d'expédition en faveur du pape et du grand-duc de Toscane. Il resta au ministère, après la chute de Gioberti jusqu'après la défaite de Novare et l'abdication de Charles-Albert. Il devint peu après l'un des chefs les plus intelligents du centre gauche, fut vice-président, puis président de la Chambre, se rapprocha peu à peu de son adversaire Cavour et entra dans le ministère que celui-ci présidait, en 1854. Il fut particulièrement l'auteur des lois qui amenèrent la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Eloigné du pouvoir, en 1858, il y revint, à la suite de

la paix de Villafranca, prépara avec activité l'annexion au Piémont de la Toscane, de Modène, de Parme, de Bologne ; et lorsque le comte de Cavour fut de nouveau placé à la tête du gouvernement, en 1860, Rattazzi fut nommé président de la première chambre ; il accrut encore sa popularité, en combattant la cession de la Savoie et de Nice à la France. Il fut rappelé au ministère, en mars 1862, avec le titre de président du conseil, après la chute de M. Ricasoli. Il eut à réprimer des entreprises qui, par leur témérité, semblaient devoir compromettre l'unité de l'Italie qui se formait, soit contre les Autrichiens de la Vénétie, soit contre Rome et l'occupation française ; l'affaire d'Aspromonte arrêta Garibaldi, 27 août. Cette conduite ferme, mais impopulaire, son mariage avec la princesse Marie de Solms, qui le fit regarder comme trop favorable à la politique de Napoléon III, amenèrent sa démission, le 1er décembre 1862. Il se tint dès lors à l'écart, mais en conservant néanmoins une grande influence. En 1867, il fut chargé de former un ministère de conciliation qui dura peu. Il obtint quelques succès diplomatiques au dehors ; mais à l'intérieur il eut à lutter contre toutes les difficultés que causait la vente des biens ecclésiastiques ; l'entreprise des Garibaldiens contre Rome et leur défaite à Mentana, 4 novembre, le forcèrent à donner de nouveau sa démission. Très-vivement attaqué surtout par le parti clérical, il se défendit avec énergie, et redevint l'un des chefs de l'opposition et son plus habile orateur. Lorsqu'il est mort, l'Italie libérale a témoigné ses sympathies et ses regrets pour l'un des hommes, diversement jugés, qui ont le plus contribué à la formation de l'unité italienne.

Raumer (Frédéric-Louis-Georges de), historien allemand, né à Wœrlitz, près Dessau, en 1781, fut d'abord magistrat, et écrivit alors plusieurs ouvrages. En 1811, il obtint une chaire à l'Université de Berlin, et devint professeur d'économie politique et d'histoire. Il fut membre et secrétaire de l'Académie des sciences de Berlin jusqu'en 1847, et fut député au Parlement de Francfort, en 1848 ; puis, de retour à Berlin, fut élu membre de la première Chambre de la Prusse. Il a écrit de nombreux ouvrages qui lui ont valu une réputation méritée : *Manuel des passages remarquables des historiens latins du moyen âge*, 1813 ; *Voyage d'automne à Venise*, 1816, 2 vol. ; *Histoire des Hohenstaufen et de leur temps*, 1823-25, 6 vol., son ouvrage le plus célèbre, trad. en français ; *Histoire de l'Europe depuis la fin du* xve *siècle*, 1832-1850, 10 vol. ; *Leçons sur l'histoire ancienne*, 1821, 2 vol. ; des opuscules, etc. Après plusieurs voyages, il a publié des livres intéressants : *Lettres de Paris et de la France en* 1830, 2 vol., 1831 ; *Lettres de Paris pour servir de commentaires à l'histoire du* xvie *et du* xviie *s.*, 2 vol., 1831 ; *l'Angleterre en* 1835, *l'Angleterre en* 1841 ; *Documents puisés dans le Musée britannique et dans les archives de l'Angleterre pour servir à l'histoire moderne*, 1836-39, 5 vol. ; *l'Italie*, les *Etats-Unis de l'Amérique du Nord*, *Lettres de Francfort et de Paris*, etc. Il a pris une part active à la rédaction du recueil : *Historisches Taschenbuch*.

Raumer (Charles-Georges de), géologue et géographe allemand, frère du précédent, né à Wœrlitz, près Dessau, 1783-1864, entra dans l'administration des mines à Berlin, fut professeur de minéralogie à l'Université de Breslau, puis à Halle, et fut enfin professeur d'histoire naturelle à Erlangen. On lui doit : *Fragments géognostiques*, 1811 ; les *Granits des montagnes des Géants*, 1813 ; les *Montagnes de la Basse-Silésie*, 1819 ; les *Eléments de la cristallographie*, 1817, 2 vol. Ses ouvrages de géographie, *Manuel de géographie* et *Palestine* sont justement renommés. Il a fait des cours dans les Instituts de Pestalozzi à Ifferten et de Dittmar à Nuremberg, et a publié : *Histoire de la pédagogie depuis la Renaissance jusqu'à nos jours*, 4 vol. ; *Education des filles*, 1853, etc. On lui doit encore : *la Sortie d'Egypte*, 1837, *Croisades*, recueil de dissertations, *Mélanges*, 2 vol., renfermant beaucoup de mémoires, etc.

Rayer (Pierre-François-Olive), médecin, né à Saint-Sylvain (Calvados), 1793-1867, dut renoncer au professorat à cause de son mariage avec une protestante, fut médecin du riche banquier Aguado, de l'hôpital Saint-Antoine, de la Charité, etc. Il devint membre de l'Académie de médecine, 1823, et de l'Académie des sciences, 1843. Il a fondé la Société de biologie. On a de lui : *Sommaire d'une histoire abrégée de l'anatomie pathologique*, 1818 ; *Mémoire sur le delirium tremens ; Histoire de l'épidémie de suette miliaire qui a régné en* 1821 *dans l'Oise et Seine-et-Oise ; Traité théorique et pratique des maladies de la peau*, 1832, 3 vol. ; *De la morve et du farcin chez l'homme*, 1837 ; *Traité des maladies des reins et des altérations de la sécrétion urinaire*, 1839-41, 3 vol. in-8° ; *Archives de médecine comparée* ; etc., etc.

Reboul (Jean), poëte, né à Nîmes (Gard), 1796-1864, fils d'un serrurier, fut boulanger, composa d'abord quelques chansons et quelques satires, puis devint célèbre, quand il eut publié dans *la Quotidienne*, en 1828, *l'Ange et l'enfant*. Ses *Poésies*, qui parurent en 1836, eurent cinq éditions successives, et renferment plusieurs morceaux d'une mélancolie gracieuse. Il publia, en 1840, *le Dernier jour*, poëme biblique, composa trois tragédies, et fit paraître, en 1857, un nouveau recueil de poésies, les *Traditionnelles*. En 1848, il fut représentant du Gard à l'Assemblée constituante.

Reden (Frédéric-Guillaume-Otton-Louis, baron de), statisticien allemand, né dans la principauté de Lippe-Detmold, 1804-1857, docteur en droit, 1824, employé dans l'administration du royaume, fut député à la première Chambre en 1832, et prit une part active à la constitution libérale de 1833. Secrétaire général du ministère des finances, il donna sa démission, en 1837 ; il fut directeur du chemin de fer de Berlin à Stettin, 1841, et professeur des sciences économiques et administratives à l'université de Berlin. Il fit partie du Parlement de Francfort, 1848, des Etats de Hanovre, 1849, perdit ses fonctions à Berlin, à cause de ses opinions, et vécut depuis lors à Francfort et à Vienne. Il s'est occupé de statistique pendant de longues années ; on lui doit : *le Commerce des céréales et des farines en Allemagne*, 1838 ; *le Commerce de toile et de fil de l'Allemagne septentrionale*, 1838 ; *Statistique du royaume de Hanovre*, 1839, 2 vol. ; *les Chemins de fer de l'Allemagne*, 11 vol. ; *Histoire et statistique des chemins de fer français ; l'Annuaire des chemins de fer*, 2 vol. ; *Statistique de l'empire de Russie* ; *Statistique financière générale et comparée ; du Paupérisme, de ses causes et de ses remèdes ; Statistique comparée des grandes puissances de l'Europe*, 2 vol. ; *les Etats du bassin de la Plata et leur importance pour l'Europe ; les Finances et les forces militaires françaises sous les quatre derniers gouvernements* ; etc., etc.

Regnaud de Saint-Jean-d'Angély (Auguste-Michel-Marie-Etienne, comte), maréchal de France, né à Paris, 1794-1870, fit les dernières campagnes de l'empire, et fut nommé chef d'escadron à Waterloo. Rayé des cadres de l'armée, il alla combattre en Grèce avec le colonel Fabvier, suivit, comme volontaire, l'expédition du général Maison, rentra dans l'armée française en 1829, et était maréchal de camp en 1848. Il fut alors nommé général de division, et fit partie de l'Assemblée législative. Un instant ministre de la guerre, il entra au Sénat, en 1852, commanda la garde impériale, servit quelque temps en Crimée, gagna le bâton de maréchal à Magenta, 1859, et devint vice-président du Sénat en 1862.

Regnault (Elias-Georges-Soulange-Oliva), historien français, né à Londres, 1801-1868, avocat à la Cour royale de Paris, exerça quelques fonctions en 1848. Il a écrit plusieurs ouvrages de médecine légale ; quelques brochures politiques de circonstance ; une *Histoire d'Irlande*, une *Histoire d'Angleterre*, 1846, 2 vol. in-18 ; une *Histoire de Napoléon*, 1846-47, 4 vol. in-18 ; *l'Histoire du gouvernement provisoire*, 1849, in-8° ; *Histoire de Huit ans* pour faire suite au livre de M. L. Blanc, 1851, 3 vol. in-8° ; *Histoire des Principautés danubiennes*, 1855, in-8°, etc., etc. Il a traduit *Sénèque* dans la collection Nisard ; *la Grèce pittoresque et historique* de Wordsworth ; *l'Histoire de la Révolution française* de Carlyle ; et il a écrit dans plusieurs recueils.

Regnault (Henri), peintre, né à Paris, 1831-1871, fils du membre de l'Académie des Sciences, eut dès son enfance la passion du dessin. Elève de M. Lamothe, il eut le premier accessit pour le concours du prix de Rome, en 1862. Il exposa aux Salons de 1864, de 1867, travaillant toujours avec la plus grande ardeur, soit dans l'atelier de M. Cabanel, soit au Louvre. Après avoir encore échoué au concours de 1864, il obtint le prix de Rome en 1866, se rendit à Rome en 1867, commença à se faire connaître, surtout lorsqu'il eut exposé en 1869 le portrait du *général Prim*. Son œuvre la plus remarquable fut la *Salomé*, peinture originale et audacieuse, qui, malgré ses défauts, obtint un succès immense et fonda la réputation du jeune peintre. En 1870, Regnault se rendit d'Espagne à Tanger, pour y étudier surtout la lumière et la couleur, et envoya à Paris l'*Exécution*

sans jugement. A la première nouvelle de la guerre, il accourut, combattit courageusement pendant toute la durée du siége, et mourut victime de son patriotisme, à Buzenval, le 19 janvier 1871.

Reichenbach (Charles, baron de), naturaliste allemand, né à Stuttgart, 1788-1869, docteur en philosophie de l'université de Tubingue, établit des usines à Villingen, à Hausach, et, de concert avec le comte H. de Salm, fonda en Moravie une foule d'établissements industriels qui lui donnèrent une fortune considérable. Comme savant, il a écrit : *Recherches géologiques en Moravie*, 1834; il a découvert la paraffine, la créosote, etc. En étudiant le magnétisme animal, il a cru trouver dans la nature une nouvelle force qu'il appelle *Od*, aussi répandue que l'électricité, mais qui ne peut être reconnue que par les personnes *sensitives ;* il a écrit plusieurs ouvrages pour soutenir ces idées bizarres: *Recherches physico-physiologiques sur le magnétisme, l'électricité et leurs rapports à la force vitale*, 3 vol.; *Lettres odiques-magnétiques*, 1852; *l'Homme sensitif et ses rapports avec l'Od*, 1854, 2 vol.; *Qui est sensitif et qui ne l'est pas?* 1856; *Foi de charbonnier et fausse science;* etc., etc.

Reichshoffen, v. du canton de Niederbronn, à 52 kil. de Wissembourg, dans la Basse-Alsace (jad. Bas-Rhin). Sources minérales ; fabrique de garance. Défaite des Français, août 1870.

Reinaud (Joseph-Toussaint), orientaliste, né à Lambesc (Bouches-du-Rhône), 1795-1867, vint à Paris suivre les cours de Silvestre de Sacy, et étudia l'arabe, le turc et le persan. En 1824, il fut attaché au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale. En 1832, il devint membre de l'Académie des inscriptions, et, en 1838, fut professeur d'arabe à l'Ecole des langues orientales. En 1847, il fut nommé président de la Société asiatique. On lui doit un grand nombre de dissertations et de traductions insérées dans le *Journal asiatique: Monuments arabes, persans et turcs du cabinet de M. le duc de Blacas*, etc., 1829, in-8°; *Extraits des historiens arabes relatifs aux guerres des Croisades*, 1829, *in-8°; Invasions des Sarrasins en France, et de France en Savoie, en Piémont, en Suisse, pendant les huitième, neuvième et dixième siècles*, 1836 ; *Histoire de l'artillerie*, 1845; *Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et à la Chine, dans le neuvième siècle*, 2 vol. in-12; *Mémoire géographique, historique et scientifique sur l'Inde, antérieurement au milieu du onzième siècle de l'ère chrétienne*, 1847, in-4°; *Géographie d'Aboulféda traduite de l'arabe en français*, 1848-52, 2 vol. in-4°; il en avait publié le texte arabe, en 1840, in-4°.

Rémusat (Charles-François-Marie, comte de), né à Paris, 1797-1875, d'abord avocat, publia, dès 1820, *de la Procédure par jurés en matière criminelle*, collabora à plusieurs journaux libéraux et fut l'un des signataires de la protestation contre les ordonnances de 1830. Député de Toulouse, il soutint pendant 6 ans la politique conservatrice, fut sous-secrétaire d'Etat au ministère de l'intérieur; s'allia à M. Thiers et fut ministre de l'intérieur, dans le cabinet du 1er mars 1840. Il fut l'un de ceux qui demandèrent avec le plus d'instance la réforme parlementaire, sans pouvoir l'obtenir. Il fit partie des Assemblées constituante et législative, et, au coup d'Etat du 2 décembre, fut momentanément éloigné de France. Après la guerre de 1870-71, Rémusat, après avoir refusé l'ambassade de Vienne, fut ministre des affaires étrangères, 2 août 1871; il eut à s'occuper de toutes les questions relatives à l'évacuation graduelle des troupes allemandes. Au mois d'avril 1873, M. Barodet lui fut préféré par les électeurs de Paris; ce fut l'une des occasions saisies par les conservateurs monarchistes pour renverser M. Thiers. Un peu plus tard M. de Rémusat fut élu député de la Haute-Garonne. — Ecrivain distingué, il a été de l'Académie des sciences morales et politiques, 1842, de l'Académie française, 1846. Il a été, dans le monde, le plus brillant représentant de la philosophie spiritualiste du xixe s. ; on lui doit de nombreux ouvrages : *Du Paupérisme et de la Charité légale ; Essais de philosophie*, 2 vol.; *Abélard*, 2 vol.; *de la Philosophie allemande; Saint Anselme de Cantorbéry; l'Angleterre* au xviiie s.; *Bacon, sa vie et son temps*, etc.; *Politique libérale; Channing; Philosophie religieuse; l'Angleterre au* xviiie *s.*; etc. Il a collaboré aux principales revues.

Renouvier (Jules), archéologue, né à Montpellier, 1804-1860, fils d'un député libéral de la Restauration, fut un membre actif du parti républicain sous Louis-Philippe, et l'un des premiers disciples de l'école saint-simonienne. Ses travaux d'archéologie le firent nommer inspecteur divisionnaire des monuments historiques et correspondant du ministère de l'instruction publique. On lui doit : *Monuments de quelques anciens diocèses du bas Languedoc ; Essai de classification des églises d'Auvergne ; Notes sur les monuments gothiques de quelques villes d'Italie ; des Maîtres de pierre de Montpellier ; des Types et des manières des maîtres graveurs*, etc. Il prit une part active à la campagne des banquets en 1847, et fut membre de l'Assemblée constituante.

Rezonville, commune du canton de Gorze, à 15 kil. de Metz (Lorraine). Combat du 16 août 1870.

Rianzarès (Fernando Munoz, duc de), né à Tarancon (prov. de Cuenca) en Espagne, 1810-1873, servait dans les gardes du corps, lorsque sa bonne mine et ses belles manières attirèrent l'attention de la régente Christine et lui inspirèrent bientôt une profonde passion. La veuve de Ferdinand VII l'épousa secrètement le 28 décembre 1833; mais ce mariage ne put être ratifié publiquement que le 13 octobre 1844. Créé duc de Rianzarès, grand d'Espagne de première classe, chevalier de la Toison d'or, il reçut de Louis-Philippe, en 1847, le titre de duc de Montmorot. Mais il n'a jamais cherché à devenir homme politique ; il n'a été que le mari d'une reine, dont il a partagé les vicissitudes, et il est mort au Havre, en France.

Ritter (Henri), philosophe allemand, né à Zerbst, 1791-1869, volontaire dans les campagnes de 1813 et 1814, fut professeur de philosophie à Berlin, 1817, puis à Kiel et à Gœttingue, 1837. Il s'est principalement occupé de l'histoire de la philosophie. On cite parmi ses ouvrages: *Histoire de la philosophie ionienne*, 1821 ; *Introduction à la logique*, 1823; *Histoire de la philosophie pythagoricienne*, 1826 ; *les Demi-Kantiens et le panthéisme*, 1827; *Remarques sur la philosophie de l'école de Mégare ; Histoire de la philosophie*, 1829-53, 12 vol. in-8°, en partie traduite par M. Tissot (*Hist. de la philosophie ancienne*, 4 vol. in-8°, 1836-37) et par M. Trullard (*Hist. de la philosophie chrétienne*, 2 vol. in-8°, 1843-44) ; *Essai sur la philosophie allemande depuis Kant*, 1853 ; *Sur le mal*, 1839 ; *Petits écrits philosophiques*, 1839-40, 2 vol. in-8°. Philosophe éclectique, il s'est rapproché des doctrines de Cousin, qui l'a beaucoup vanté en France.

Roger de Flor, aventurier allemand, né à Brindes, 1280-1307, fils d'un grand fauconnier de Frédéric II, entra dans l'ordre du Temple, et, à 20 ans, commandait une galère de l'ordre. Mais on l'accusa de s'être approprié les trésors qu'il était chargé de sauver; il s'enfuit à Gênes, se mit au service de Robert, duc de Calabre, puis à celui de Frédéric, roi de Sicile, qui le nomma vice-amiral. Il alla ensuite combattre, à la tête de ses aventuriers, pour l'empereur grec Andronic, et fut nommé grand-duc ; il lutta contre les Turcs, en Asie, prit Cyzique, Ancyre, Philadelphie, et, avec ses Catalans pillards, s'établit à Gallipoli, 1306. Andronic, qui le craignait, le nomma César, 1307 ; les Grecs furent mécontents, et le fils d'Andronic, Michel, fit égorger Roger de Flor, dont la mort fut vengée par les Catalans.

Rolland (Amédée), littérateur, né à Paris, 1819-1868, collabora à plusieurs recueils, fonda *le Nouveau Journal*, 1851, *le Journal des Enfants*, *le Diogène*, et fut l'un des collaborateurs de *la Revue de Paris* en 1856. Il a composé des comédies et des drames, qui ont eu des succès d'estime, comme ses poésies et ses romans. Citons deux volumes de vers, 1854 et 1866 ; *les Martyrs du foyer*, *les Fils de Tantale*, etc.; parmi ses comédies, *un Parvenu*, en 5 actes et en vers, *le Mariage de Vadé*, en 3 actes et en vers, *les Marionnettes de l'Amour*, *les Turlutaines;* et parmi ses drames, *le Château des Tilleuls*, *l'Usurier de village*, *Cadet Roussell*e, *nos Ancêtres*, en 5 actes et en vers.

Rommel (Thierry-Christophe de), historien allemand, né à Cassel, 1781-1859, fut professeur à Marbourg, à Charkow (Russie), historiographe de Hesse-Cassel et conseiller d'Etat. On lui doit : *Précis historique des réformes ecclésiastiques en Hesse*, 1817 ; *Histoire de Hesse*, 1820-43, 8 vol.; *Hist. de Hesse, depuis le traité de Westphalie*, 1853 ; *Correspondance inédite de Henri IV avec Maurice le savant*, 1840, en français ; *Correspondance de Leibniz avec le landgrave Ernest de Rheinfels*, 1847, 2 vol.

Roqueplan (Louis-Victor-Nestor), littérateur, né à Malemort (Bouches-du-Rhône), 1804-1870, fit son droit à Paris, fut avec M. de Latouche rédacteur en chef du *Figaro*, et, en 1830, fut l'un des signataires de la protestation des journalistes. En 1832, il abandonna la direction du *Figaro*, et fut l'un des rois de la mode et de

l'élégance. Il a réussi dans la direction des Variétés, 1840; mais fut moins heureux à l'Opéra-Comique et au théâtre du Châtelet. Il a écrit de nombreux articles dans *le Figaro*, dans *la Presse;* une *Histoire de l'empereur Napoléon racontée par une grand'mère à ses enfants*, 1835; *Regain de la vie parisienne*, 1853; *les Coulisses de l'Opéra*, 1855; *les Nouvelles à la main;* etc.

Roquette (Jean-Bernard-Marie-Alexandre **Dezos de la**), né à Castel-Sarrazin, 1784-1868, a rendu de grands services aux sciences géographiques. Il a publié, avec M. de Verneuil, les *Voyages de Christophe Colomb*, 1828, 3 vol. in-8°, tirés de la précieuse collection espagnole de Navarrete. On lui doit plusieurs traductions de voyages et de nombreux articles dans la *Biographie Michaud;* il n'a pu donner que le premier volume de la *Correspondance scientifique et littéraire* d'Alexandre de Humboldt, 1866. Il avait été l'un des fondateurs de la Société de géographie.

Rosas (Don Manuel Ortiz, de), ancien dictateur de la Confédération Argentine, né à Buenos-Ayres, 1793-1877, prétendait descendre d'une grande famille des Asturies. Son père périt dans une expédition contre les Indiens, et le jeune Rosas fut élevé, au milieu des sauvages *gauchos*, ces pâtres des *pampas*, toujours le *lazo* à la main, le fusil sur l'épaule, errant jour et nuit sur un cheval indompté. Sa haute stature, sa force, son esprit de ruse en firent bientôt le héros des pampas; un homme riche lui fit donner quelque instruction, et, en 1820, Rosas parut pour la première fois sur la scène politique à la tête d'un régiment provincial, les *colorados*, pour défendre le gouverneur Rodriguez, chassé de Buenos-Ayres. La république Argentine était divisée en deux grands partis ennemis: les *unitaires*, qui s'efforçaient d'amener, par une concentration démocratique et libérale, la prospérité intérieure et la puissance au dehors; leur centre était à Buenos-Ayres; les *fédéralistes*, jaloux de maintenir l'indépendance des États de la Confédération et de ruiner l'influence de la grande ville; ils étaient soutenus par les gauchos, par les moines dont les couvents étaient supprimés, par le clergé, et ils avaient pour chefs quelques ambitieux. De 1820 à 1827, Rivadavia, chef des unitaires, gouverna la république Argentine; elle fit alors de grands progrès dans la vie libérale; mais on prétendit que la constitution définitive du 24 décembre 1826 portait atteinte au droit des provinces; Rosas fut l'un des chefs de l'insurrection des gauchos. Rivadavia fut contraint d'abdiquer, 7 juillet 1827; son successeur, Dorrego, fut vaincu et fusillé par les unitaires; mais Rosas fut victorieux du général Lavalle; ses compagnons le proclamèrent chef de l'État, et l'Assemblée des représentants de Buenos-Ayres fut forcée de le nommer gouverneur de la république Argentine, 8 décembre 1829. Le parti fédéraliste avait triomphé

Dès lors Rosas fut un véritable dictateur; soutenu par les gauchos qu'il réussit à soumettre à son autorité absolue, il poursuivit impitoyablement les unitaires et se débarrassa de ceux qui pouvaient être ses rivaux. Une expédition qu'il conduisit contre les Indiens de la Patagonie augmenta encore son prestige. La multitude le voulut pour maître, et, après avoir fait semblant de refuser, il accepta *la somme du pouvoir public*, c'est-à-dire la dictature, 7 mars 1835.

La même comédie se renouvela tous les cinq ans entre Rosas et l'Assemblée. Homme habile, énergique, cruel, infatigable au travail, surveillant tout et dirigeant tout, il eut recours à l'emprisonnement, à la confiscation, aux supplices, au poison, au meurtre; il écrivait en tête de tous les actes officiels: « Meurent les sauvages unitaires! » On évalue à 22,000 le nombre de ses victimes; les habitants de Buenos-Ayres durent rendre hommage à son portrait; un mois de l'année reçut le nom de Rosas. Longtemps il triompha de tous ses ennemis; la presse était muette ou esclave, et la fameuse Compagnie des *mazorcas*, qu'il avait organisée, exterminait en plein jour tous les suspects, à coups de poignards ou de pistolet. Il eut le talent de se faire considérer comme le défenseur de l'indépendance nationale de l'Amérique espagnole. La France avait à se plaindre des violences commises contre ses nationaux; Rosas répondit par des arguties à toutes les réclamations. Une flotte française mit le blocus devant Buenos-Ayres, de 1838 à 1840; la France obtint d'assez vagues promesses; mais elle abandonnait Montevideo, où s'étaient réfugiés la plupart des chefs unitaires; la ville, longtemps pressée, allait succomber, lorsque l'Angleterre et la France intervinrent; les alliés mirent de nouveau le blocus devant Buenos-Ayres, 1845. Mais après de longues négociations, l'Angleterre conclut, en 1849, un traité très-favorable au dictateur; puis l'amiral Le Prédour signa à son tour le traité qui porte son nom, mais qui ne fut pas ratifié par l'Assemblée nationale.

C'est alors qu'une rupture éclata entre le Brésil et la Confédération Argentine; Rosas, le chef du parti fédéraliste, avait étendu son despotisme à toutes les parties de la république. Alors les fédéralistes et les libéraux, soutenus par le Brésil, s'unirent pour le renverser. Le général Urquiza, l'un de ses ennemis, gouverneur d'Entre-Rios, se mit à la tête de la *grande armée libératrice de l'Amérique du Sud*; il passa le Parana, le 8 janvier 1852 et marcha sur Buenos-Ayres. Rosas le fit déclarer *traître, fou, sauvage unitaire*, mais il perdit son assurance et son énergie; il fut battu à Monte-Caseros, le 3 février 1852, et le lendemain Urquiza prit possession de Buenos-Ayres. Rosas, travesti en gaucho, s'était sauvé dans la ville; puis, sous le déguisement d'un matelot, il parvint à se réfugier sur un navire anglais, avec ses enfants. Il débarqua à Cork, en Irlande, le 26 avril 1852, et depuis lors a vécu en Angleterre. Son immense fortune en terres et troupeaux avait été confisquée au profit de l'État, et, en 1861, il fut même condamné à mort par contumace par le tribunal de Buenos-Ayres.

Ross (Sir James Clark), navigateur anglais, né à Londres, 1800-1862, neveu de sir John Ross, fit cinq voyages avec lui, puis avec Parry, aux terres arctiques. Dans les expéditions de 1829-33, chargé par son oncle de la direction scientifique, il découvrit le pôle magnétique nord. En 1839, il dirigea lui-même une expédition scientifique au pôle antarctique, fut trois fois repoussé par les glaces, s'avança jusqu'à 78° 10', découvrit la Terre Victoria, et écrivit, en 1847, une relation de son voyage, pleine d'observations curieuses de toute nature. Il alla en 1848 à la recherche de sir J. Franklin, mais ce voyage fut inutile.

Ross (Sir William-Charles), peintre anglais, né à Londres, 1794-1867, se fit de bonne heure une grande réputation, surtout par ses miniatures, d'une finesse et d'une expression remarquables. Il cultiva quelque temps la peinture historique, et on lui doit: le *Jugement de Salomon*, *Samuel présenté à Elie*, *Brutus condamnant ses fils*, etc. Membre de l'Académie royale de Londres, il fut peintre de la reine Victoria.

Rossmaessler (Émile-Adolphe), naturaliste allemand, né à Leipzig, 1806-1867, fut professeur à l'Académie forestière de Tharand, se distingua dans les rangs du parti démocratique au Parlement de Francfort, en 1848, fut destitué, 1850, et alla fonder une école d'agriculture au château de Klingenberg, dans le canton de Thurgovie. On lui doit: *Iconographie des mollusques de terre et d'eau douce de l'Europe*, 1835-44; *Principes de la structure et de la vie des plantes*, 1843; *Recherches sur les pétrifications*, 1848; *Leçons populaires sur la nature*, 1852, 2 vol.; *l'Homme et la Nature*, 1850-53, 5 vol.; *Histoire de la terre*, 1856; *les Quatre saisons*, 1856; *la Forêt*, 1862; *les Animaux de la forêt*, 1864-67, 2 vol.; etc., etc.

Rostan (Louis-Léon), médecin, né à Saint-Maximin (Var), 1796-1866, élève de Pinel, fut membre de l'Académie de médecine, en 1823, professeur à la Faculté, en 1833, et a écrit: *Recherches sur le ramollissement du cerveau*, 1819; *Traité élémentaire de diagnostic*, 1825-27, 3 vol.; *Cours élémentaire d'hygiène*, 1828, 2 vol.; *Exposition des principes de l'organicisme*, 1846, in-8°, et un grand nombre de *Mémoires* importants dans les recueils de médecine.

Rougé (Olivier-Charles-Camille-Emmanuel, vicomte de), archéologue français, né à Paris, 1811-1872, fils d'un colonel, s'occupa d'abord d'agriculture en Anjou, mais surtout étudia l'hébreu, l'arabe, les hiéroglyphes. En 1844 et 1845, ses premières publications furent remarquées de Letronne et de Biot. Il devint collaborateur de la *Revue archéologique*, présenta à l'Académie des inscriptions l'explication d'une inscription funéraire hiéroglyphique, et entra dans cette compagnie en 1855. Il était depuis 1849 conservateur du musée égyptien du Louvre; il en a publié le catalogue. En 1854, il entra au Conseil d'État; puis il succéda à Ch. Lenormant comme professeur d'archéologie au Collége de France. Il a présenté à l'Académie des inscriptions des mémoires, qui l'ont placé au premier rang parmi les égyptologues et il a travaillé à une *Chrestomathie égyptienne*, avec traduction des textes.

Rouget (Georges), peintre, né à Paris, 1781-1869,

fut élève de David, et l'aida dans la composition de plusieurs de ses grands tableaux; en 1816, il fit, de mémoire, une copie célèbre du tableau du *Sacre*. Il a lui-même exposé des œuvres estimées : *Œdipe et Antigone*, *la mort de saint Louis*, *Henri IV au Siège de Paris*, *le Christ aux Oliviers*, *le Mariage de Napoléon et de Marie-Louise*, les *Chrétiens aux bêtes*, *Louis IX rendant la justice sous le chêne de Vincennes*; etc. On lui doit aussi de nombreux portraits, et beaucoup de ses œuvres sont à Versailles.

Roumanie. D'après la Constitution de 1866, les Principautés-Unies ont un Sénat de 76 membres et une Chambre des députés de 157, élus par les colléges électoraux de chaque district. Le prince régnant ou *Domnu*, *Domnitor*, a été reconnu par le sultan.

On ne connaît qu'imparfaitement la superficie et la population, puisqu'on donne également 120,973 kil. carr. et 153,774 pour la superficie; puisqu'on donne, comme moyenne, le chiffre de 4,425.000 hab. pour la population.

Le budget des dépenses est d'environ 95 à 100 millions; la dette est d'environ 250,000,000 de francs.

L'armée régulière est de 65,000 hommes.

Il y avait 965 kil. de chemins de fer exploités au 1er juillet 1874.

Rousseau (Théodore), paysagiste, né à Paris, 1812-1867, a obtenu les plus grands succès par la fraîcheur et la grâce de ses paysages, admirés dans les différents Salons, et qui représentent surtout plusieurs des beaux points de vue de la forêt de Fontainebleau.

Rückert (Frédéric), poëte et orientaliste allemand, né à Schweinfurth (Bavière), 1789-1866, fut professeur, puis s'occupa de littérature, étudia les langues orientales, et professa à Erlangen et à Berlin, de 1826 à 1849. Il a été l'un des poëtes les plus harmonieux de l'Allemagne; ses principales œuvres sont : *Poésies allemandes*, 1814; les *Sonnets cuirassés*, inspirés par la haine de l'étranger; la *Couronne du temps*, 1817; les *Roses orientales*; 1822; les *Contes et récits d'Orient*, 1837, 2 vol.; les *Prières et les méditations orientales*, 1837, 2 vol.; *Rostem et Surah*, 1846; la *Sagesse des Brahmanes*, 1839, etc. Il a traduit plusieurs ouvrages persans, arabes et indiens : les *Métamorphoses d'Abou-Saïd*, 1826, 2 vol.; *Nala et Damayanti*, conte indien, 1828; *Hamasa* ou *les anciennes chansons populaires arabes*, 1846, 2 vol.; *Amrilkaïs, le poëte-roi*, 1847. Il a encore composé : *Napoléon*, comédie politique en 3 actes, plusieurs drames et une *Vie de Jésus*, résumé des quatre évangiles.

Russie (empire de). Voici quelques chiffres qui modifient ou complètent notre article sur la Russie :

	Kil. carrés.	Habitants.
1° Russie d'Europe	4,982,092	65,658,954
2° Pologne	127,311	6,225,615
3° Gr.-Duché de Finlande	368,425	1,852,158
4° Lieutenance du Caucase	447,513	5,200,000
5° Sibérie	16,112,550	3,014,520
6° Asie centrale		3,327,627
Empire de Russie	22,037,691	85,258,652

1° Russie d'Europe : 50 gouvernements.

I. *Grande-Russie*, 19 gouvernements (Arkhangel, Jaroslav, Kalouga, Kostroma, Koursk, Moscou, Nijni-Novgorod, Novgorod, Olonetz, Orel, Pskof, Riazan, Smolensk, Tambov, Toula, Tver, Vladimir, Vologda, Voronéje), 23,400,000 habitants.

II. *Petite-Russie*, 4 gouvernements (Kharkov, Kiev, Poltava, Tchernigov), 7,388,258 habitants.

III. *Russie orientale*, 10 gouvernements (Astrakhan, Kazan, Orenbourg, Oufa, Pensa, Perm, Samara, Saratov, Simbirsk, Viatka), 14,762,672 habitants.

IV. *Russie méridionale*, 5 gouvernements (Bessarabie, Kherson, Cosaques du Don, Iékaterinoslav, Tauride), 5,500,174 habitants.

V. *Russie occidentale*, 8 gouvernements (Grodno, Kowno, Minsk, Mohilev, Podolie, Vilna, Vitebsk, Volhynie), 9,556,188 habitants.

VI. *Provinces baltiques*, 4 gouvernements (Courlande, Esthonie, Livonie, Saint-Pétersbourg), 3,071,670 habitants.

2° Gouvernement de la Vistule.

Ancien royaume de Pologne, divisé en 10 gouvernements (Kalish, Kjeletz (Kielce), Lomsha, Lublin, Piotrokow, Plock, Radom, Siedlce, Suwalki, Varsovie), 6,225,618 habitants.

3° Grand-Duché de Finlande.

Divisé en 8 gouvernements, 1,852,128 habitants.

4° Lieutenance du Caucase.

Elle comprend 12 gouvernements, territoires ou districts, tant au N. qu'au S. du Caucase.

	Kil. car.	Hab.	Ch.-lieu.
1. Stavropol (gouv.)	70,897	437,118	Stavropol.
2. Kouban (territ.)	93,456	672,224	Iékatérinodar.
3. Térek (territ.)	58,868	485,237	Mozdok.
4. Daghestan (gouv.)	28,590	448,299	Derbent.
5. Bakou (gouv.)	39,018	513,560	Bakou.
6. Elisabethpol (gouv.)	38,450	529,412	Elisabethpol.
7. Erivan (gouv.)	27,593	452,001	Erivan.
8. Tiflis (gouv.)	40,354	606,584	Tiflis.
9. Koutaïs (gouv.)	20,821	605,691	Koutaïs.
10. Sakatal (district au S. du Caucase or.)	3,980	56,802	Sakatal.
11. Sukhum (dist. au N.-O. de Koutaïs)	7,315	70,701	Sukhum.
12. Tchernomore (district de la mer Noire, au S. du Caucase occidental)	5,286	15,703	?

5° Sibérie et Asie centrale.

I. *Sibérie* proprement dite.

Gouvern. de Tobolsk	1,105,855 hab.
— de Tomsk	784,268
— d'Iénisséisk	350,848
— d'Irkoutsk	372,855
Province de Transbaïkalie	419,845
— du Littoral	45,320
— de l'Amour	22,297
— d'Iakoutsk	228,363

II. *Steppes des Kirghiz d'Orenbourg*.

Province de l'Oural	499,264
— de Tourgaï	358,802

III. *Steppes des Kirghiz de la Sibérie occidentale*.

Province d'Akmolinsk	226,788
— de Semipalatinsk	208,994

IV. *Gouvernement du Turkestan*.

Province de Syr-Daria	865,461
District de Sarjawschan	
Province de Sémiretschinsk	486,937
— de Kouldja	114,337
District d'Amou-Daria	220,000

Le budget est d'environ 540 millions de roubles. La dette réelle est de 1,865,000,000 de roubles, sans compter la dette provenant de l'émancipation des paysans.

L'armée se compose des troupes permanentes et de la milice. Le service est obligatoire pour 6 ans dans l'armée active, pour 9 ans dans la réserve. En temps de paix, l'armée russe est d'environ 750.000 hommes; en temps de guerre, elle serait de 1,520,000 hommes et 300,000 chevaux.

La flotte compte 225 bâtiments de guerre, armés de 521 canons; les équipages s'élèvent de 20 à 28,000 hommes.

Le commerce avec l'Europe s'est élevé (sans y comprendre celui de la Finlande) à 415,678,000 roubles pour l'importation; à 311,553,000 roubles pour l'exportation. On exporte surtout céréales, lin, graine de lin, chanvre, laine brute, bétail, bois, etc.

Il y avait récemment près de 17,000 kilom. de chemins de fer en exploitation.

S

Sadowa, village de Bohême, au N.-O. de Kœniggrætz, qui a donné son nom à la grande bataille du 4 juillet 1866, gagnée par les Prussiens sur les Autrichiens.

Sagra (DON RAMON DE LA), économiste, né à La Corogne (Espagne), 1798-1871, fut nommé, en 1820, directeur du Jardin botanique de la Havane et professeur de botanique agricole. Il publia sur Cuba, en 1831 et en 1836, deux ouvrages qu'il a refondus sous ce titre : *Histoire physique, politique et naturelle de l'île de Cuba*, 1837-42, 2 vol. in-fol., traduite en français par d'Orbigny, Lefebvre, etc., et abrégée en 2 vol. in-8° par Sabin Berthelot. Après un voyage aux Etats-Unis, il revint en Europe et écrivit : *Cinq mois aux Etats-Unis de l'Amérique du Nord*, 1835 ; *Voyage en Belgique et en Hollande sous le rapport de l'instruction primaire, des établissements de bienfaisance et des prisons*, 2 vol. in-8°. De retour à Madrid, il se consacra à l'économie politique, professa cette science à l'Athénée de Madrid; fonda le *Guide du commerce*; dirigea la *Revue des intérêts matériels et moraux;* écrivit : *Leçons d'économie sociale*, 1840; *De l'Industrie espagnole*, 1842; *De l'Industrie belge ; De l'Industrie allemande*, 1843; *Matériaux pour une bibliothèque des économistes espagnols*, 1848, etc.

Dès 1837, il avait été nommé membre correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques de France. En 1848, à Paris, il se mêla fort activement aux discussions soulevées par les questions sociales, et soutint la plupart des idées socialistes de Proudhon dans un grand nombre d'articles et de brochures. Plus tard, il fut nommé député aux Cortès constituantes de 1854, prit place parmi les membres de l'*Union libérale*, mais se rapprocha de l'extrême gauche dans les questions économiques. Rentré dans la vie privée en 1856, il a commencé une grande *Histoire de Cuba*, dont le premier volume parut à Paris en 1861 ; et a publié séparément : *Cuba en 1860*, in-folio; *Icones plantarum in flora Cubena descriptarum*, in-folio avec 122 planches, 1863, etc.

Sahell (Oued-) ou **Adouze,** rivière de l'Algérie, qui sort des groupes du Dira, dans l'Atlas, passe à Aumale, Bordj-Bouira, Beni-Mansour, contourne le Djurjura et finit à Bougie. Elle reçoit le Bou-Sellam, qui passe à Sétif.

Saint-Andéol (Bourg-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 50 kil. S.-O. de Privas (Ardèche), sur la rive droite du Rhône. Culture des mûriers, des oliviers et de la vigne. Eglise Saint-Andéol, jadis temple romain. Près de là, fontaine minérale de Toumes; 4,524 hab. Elle doit son origine et son nom à saint Andéol, venu de l'Ionie en Gaule, au deuxième siècle, et qui fut martyrisé sur les bords du Rhône; ses reliques furent découvertes, au neuvième siècle, par l'évêque de Viviers, qui fonda une église, autour de laquelle la ville se développa.

Saint-Jean (SIMON), peintre de fleurs, né à Lyon, 1812-1860, a fait, avec un talent supérieur de composition, de dessin et de couleur, un grand nombre de tableaux représentant des fruits et surtout des fleurs. Il a toujours résidé à Lyon, mais ses œuvres ont été justement appréciées aux diverses expositions.

Saint-Marc Girardin (MARC GIRARDIN, dit), professeur, écrivain, homme politique, né à Paris, 1801-1873, après de brillants succès au collège Henri IV, se fit recevoir avocat et fut nommé agrégé des classes supérieures en 1823. Ses opinions libérales l'empêchèrent d'abord d'occuper une chaire dans l'enseignement. Il eut, en 1822, le premier accessit du prix d'éloquence à l'Académie pour *l'Eloge de Lesage ;* en 1827, le prix pour l'*Eloge de Bossuet;* en 1828, il partagea avec M. Philarète Chasles le prix pour son *Tableau de la littérature française au* XVIe *siècle*. Chargé de la classe de seconde au collège Louis-le-Grand, en 1827, il débuta, comme journaliste, dans *les Débats*, et resta attaché à la rédaction de ce journal jusqu'en 1872 ; il s'en sépara alors avec un certain éclat. Après avoir visité l'Italie, il fit un voyage en Allemagne, 1830, et se lia à Berlin avec Gans et Hegel. Après la Révolution de Juillet, il fut nommé maître des requêtes au conseil d'Etat et fut chargé de suppléer M. Guizot, comme professeur d'histoire ; en 1834, il remplaça Laya, comme professeur de poésie latine à la Faculté des lettres. En 1833, il avait visité les établissements d'instruction intermédiaire dans l'Allemagne méridionale ; il consigna ses observations dans des *Notices politiques et littéraires*, 1834, in-8°; et dans un *Rapport*, 1835-1838, 2 parties in-8°. Nommé député de Saint-Yrieix, en 1834, il fut l'adversaire de la coalition, ne fut pas réélu en 1839, fit un voyage en Orient, et rentra à la Chambre de 1842 à 1848. Il fut plusieurs fois rapporteur de l'adresse et s'occupa surtout de la question d'Orient et des affaires de la Grèce. En 1837, il avait été rapporteur de la loi sur l'instruction secondaire. Nommé membre du Conseil royal de l'Instruction publique, dès 1837, et plus spécialement chargé de diriger l'enseignement historique, conseiller d'Etat en service extraordinaire, il n'abandonna pas, malgré ses fonctions multiples, ses cours de la Sorbonne, où il ne cessa d'exercer sur la jeunesse des écoles une grande autorité. En 1844, il fut élu membre de l'Académie française en remplacement de Campenon. Aux journées de février 1848, il fut désigné comme ministre de l'Instruction publique. Il garda dès lors son influence aux *Débats* et ses fonctions dans l'Université. Eprouvé par de nombreuses douleurs de famille, il s'éloigna de sa chaire de la Sorbonne, en 1863 ; mais il prit part à la réorganisation des conférences littéraires libres et devint rédacteur au *Journal des Savants*, en 1869. Membre de l'Assemblée nationale de 1871, il y joua un rôle actif jusqu'au jour de sa mort.

Dans ses livres, comme dans ses leçons, Saint-Marc Girardin a partout porté le mouvement, la vie, l'amour du progrès et des idées sainement libérales. Il n'a jamais séparé la morale de la littérature, éclairant le passé par des rapprochements ingénieux avec les choses présentes ; aimant avant tout le bon sens, la clarté, plein de finesse, d'esprit, souvent de malice. Citons parmi ses ouvrages : *Cours de littérature dramatique ou de l'usage des passions dans le drame*, 5 vol., 1843-1868 ; — *Essais de littérature et de morale*, 1844, 2 vol. ; — *Souvenirs et voyages*, 2 vol. ; — *Souvenirs et réflexions politiques d'un journaliste*, 1859, in-8°. Il a donné dans la *Revue des Deux Mondes* des articles remarqués sur la *Poésie chrétienne*, sur *la Vie et les ouvrages de J.-J. Rousseau* On lui doit encore des *Notices* pour les œuvres de plusieurs de nos grands écrivains et il achevait, au moment de sa mort, une belle édition de *Racine*, pour la *Collection* de MM. Garnier frères.

Saint-Victor (JEAN-BAPTISTE **Bins,** comte DE), littérateur français, né à Saint-Domingue, 1772-1858, composa deux poëmes descriptifs : *l'Espérance*, 1804, et *le Voyage du poëte*, 1806, qui ne manquent pas de talent; un opéra comique très-gai, *l'Habit du chevalier de Grammont*, etc.; il traduisit en vers français les *Odes d'Anacréon*. Il fut attaché pendant plusieurs années à la rédaction du *Journal des Débats*. On lui doit encore : *Tableau historique et pittoresque de Paris, depuis les Gaulois jusqu'à nos jours*, 1822-27, 4 vol. in-8°, avec atlas.

Sainte-Beuve (CHARLES-AUGUSTIN), poëte et critique, né à Boulogne-sur-Mer, 1804-1869, fils d'un contrôleur des droits réunis, qui mourut deux mois avant sa naissance, et d'une mère distinguée par son intelligence, et d'origine anglaise; fit de bonnes études à Boulogne, les acheva aux colléges Charlemagne et Bourbon, et dès lors montra les qualités d'un esprit facile et ingénieux, comme on le voit par un grand nombre de morceaux latins et français, insérés dans le recueil de Jules Pierrot. Il embrassa d'abord avec ardeur la carrière médicale, s'adonna surtout à l'anatomie et obtint une place d'externe à l'hôpital Saint-Louis. Mais il avait un goût plus vif encore pour les lettres; il écrivit, dès 1824, dans *le Globe*, dirigé par M. Dubois, son ancien professeur, et renonça à la médecine en 1827. Dès lors il était protégé par Daunou, et ses articles d'histoire et de critique

avaient été remarqués par Jouffroy, qui devint son ami. Tout en faisant une critique juste et même un peu sévère des *Odes et Ballades* de Victor Hugo, il se laissa entraîner par le mouvement romantique, fit partie du *Cénacle*, et, en 1828, publia un *Tableau historique et critique de la poésie française au seizième siècle*, qu'il avait d'abord destiné au concours d'éloquence de l'Académie française; cette étude, malgré ses vues systématiques, fut considérée comme un des meilleurs morceaux de critique de l'époque. Les *Poésies de Joseph Delorme*, 1828, soulevèrent autant de critiques que d'éloges; dans le livre des *Consolations*, on trouva plus de grâce et de facilité pour peindre les détails de la vie intérieure, avec certaines tendances de mysticisme chrétien. Après 1830, il écrivit dans *le Globe*, dirigé par P. Leroux, et se rapprocha un instant des saints-simoniens. Mais bientôt il trouva sa veine la plus heureuse, en continuant dans la *Revue des Deux Mondes* les *Portraits littéraires* qu'il avait commencés dans la *Revue de Paris*, 1831. Il écrivit aussi, vers cette époque, des articles politiques et littéraires dans *le National*, s'enthousiasma pour Diderot, puis pour La Mennais, connut Lacordaire et l'abbé Gerbet, et, en 1834, composa *Volupté*, roman étrange, où il décrivit avec complaisance les combats de la chair et de l'esprit. En 1837, il fit un cours public à l'Académie de Lausanne, et y conçut l'idée d'une *Histoire de Port-Royal*. Un volume de poésies, *les Pensées d'août*, eut moins de succès. En 1840, M. Thiers le fit nommer conservateur à la bibliothèque Mazarine. En 1845, il remplaça Casimir Delavigne à l'Académie française, et fut reçu par Victor Hugo. Il quitta la France, en 1848, et fit un cours de littérature française à l'université de Liége; il en résulta le livre, publié plus tard: *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*. En 1850, il reprit dans *le Constitutionnel* les *Portraits littéraires*, sous le titre de *Causeries du lundi;* il passa au *Moniteur*, 1852, et fut nommé professeur de poésie latine au Collége de France; son cours fut interrompu par l'hostilité bruyante d'une partie de son auditoire. Il fut maître de conférences à l'Ecole normale, 1857, reprit sa collaboration au *Constitutionnel*, 1861, fut nommé sénateur, 1865, défendit dans ses derniers temps la liberté de la pensée par un discours qui fit beaucoup de bruit, et venait d'accorder sa collaboration au journal *le Temps*, lorsqu'il mourut en libre penseur.

Il a donné à la critique contemporaine une forme nouvelle et s'est placé au premier rang par les qualités supérieures de sa manière et de son style. On a généralement loué sa finesse d'appréciation, sa merveilleuse délicatesse pour disséquer en quelque sorte les écrivains et leurs œuvres, son habileté à mêler, en charmant et en intéressant, la biographie anecdotique à la critique littéraire. Son style a quelque chose de piquant, d'imprévu, d'original; c'est comme une langue à part, quelquefois bizarre et contournée, mais qui jamais ne lasse et finit toujours par éclairer. Les *Œuvres* de Sainte-Beuve sont: *Tableau de la poésie française au* XVI^e *siècle, et œuvres choisies de Ronsard avec une notice, des notes et commentaires*, 1828, 2 vol. in-8°; *Vie, poésies et pensées de Joseph Delorme*, 1829, et 1860, avec des *Poésies inédites; les Consolations*, 1830, in-18; *Portraits littéraires*, 1832-39, 8 vol. in-8°, et 1844-44, 3 vol. in-18; *Volupté*, 1834, 2 vol. in-8°; *Pensées d'août*, 1837, in-18; *Poésies complètes*, 1840, in-18; *Histoire de Port-Royal*, 1840-60, 5 vol. in-8°; *Portraits de femmes*, 1844, in-18; *Portraits contemporains*, 1846, 2 vol. in-18; *Causeries du lundi*, 15 vol. in-12; *Etude sur Virgile*, 1857, 2 vol. in-8°; etc., etc.

Il a collaboré à plusieurs journaux et recueils, et il a écrit un grand nombre de *Préfaces*, de *Notices biographiques* et *littéraires*, en tête des œuvres de divers auteurs. On trouve ses *Causeries*, ses *Portraits littéraires*, *Chateaubriand et son groupe littéraire*, dans la *Bibliothèque* choisie de MM. Garnier, qui ont publié une *Nouvelle galerie de Femmes célèbres*, 1 vol. gr. in-8°.

Saintine (JOSEPH-XAVIER **Boniface**, connu sous le nom de), littérateur, né à Paris, 1798-1865, se fit de bonne heure connaître par plusieurs pièces de vers, qui furent couronnées par l'Académie française. Il travailla ensuite pour le théâtre, et fut le collaborateur de Scribe, Ancelot, Carmouche, Varin, etc. Il a composé plus de 200 pièces, parmi lesquelles on cite: *l'Ours et le Pacha*, 1827; *l'Homme du monde; le Bouffon du prince*, 1831; *les Cabinets particuliers*, 1832; *un Monsieur et une Dame*, 1841; il a écrit un opéra-comique, *le Duc d'Olonne*; etc. Un petit roman, *Picciola*, 1836, in-8°, lui valut le prix Montyon de 3,000 fr., en 1837, et a été plus de 20 fois réimprimé; on lui doit encore une *Histoire des Guerres d'Italie*, 1828, 2 vol. in-18, et des romans bien faits: *Jonathan le visionnaire*, 2 vol. in-12; *une Maîtresse de Louis XIII*, 1834, 2 vol. in-8°; *Antoine, les Récits dans la Touraine*, *les Métamorphoses de la femme*, 1846, 3 vol. in-8°; *les Trois Reines*, 1853, 2 vol. in-8°; *Seul! Chrisna*, 1859, in-18; etc. Il a écrit dans *la Revue de Paris*, *le Musée des familles*, *le Siècle*, *le Constitutionnel*, *le Journal pour tous*, etc.

Salford, v. du comté de Lancastre (Angleterre), est véritablement réunie à Manchester, et a les mêmes industries; 125,000 hab.

Salpensa, anc. ville de la Bétique, en Espagne, dans le Conventus d'Hispalis (Séville), a disparu de l'histoire avec la domination romaine. On a découvert parmi ses ruines, en 1857, des tables de bronze, dites *de Malaga* et *de Salpensa*, très-intéressantes au sujet du droit municipal sous les empereurs Romains. Elles ont donné lieu à d'intéressantes dissertations de MM. Mommsen, Laboulaye, Giraud, etc.

Salzbourg, l'un des pays cisleithaniens de l'empire Austro-Hongrois, au S.-O. de la Haute-Autriche, dans le bassin de la Salza, a pour chef-lieu *Salzbourg*. La superficie est de 7,166 kil. carrés; la population, de 153,000 habitants, presque tous d'origine allemande et catholiques romains.

Salvius Julianus, jurisconsulte romain, vivait sous les Antonins, fut préteur, deux fois consul, et eut l'amitié de Marc Aurèle. Sous Adrien, il mit en ordre les diverses dispositions des édits des préteurs, et en fit une sorte de code, qui, sanctionné par un sénatus-consulte, sous le nom d'*Edit perpétuel*, régla désormais l'administration des provinces, 131. Les préteurs durent s'y conformer, et leurs édits ne s'occupèrent plus que des détails. Il n'en reste que des fragments; ils ont été réunis par Guillaume Rauchin et insérés dans les *Pandectes* de Pothier; Heineccius a essayé de reconstituer l'*Edit perpétuel*. Salvius Julianus fut le bisaïeul de l'empereur Didius Julianus.

Samson (JOSEPH-ISIDORE), artiste dramatique, né à Saint-Denis, 1793-1870, après des études imparfaites, entra au Conservatoire en 1812, obtint le prix de comédie, se maria avec une jeune actrice, joua en province, puis s'attacha au second Théâtre-Français, de 1819 à 1827. Il entra définitivement à la Comédie-Française en 1832, et se plaça au premier rang, dans un répertoire très-varié, par son jeu incisif et mordant. Professeur au Conservatoire, il a formé de brillants élèves. Il se retira du théâtre en 1863, et fut décoré en 1864. Il a écrit des vaudevilles et des drames, qui ont été bien accueillis: la *Fête de Molière*, la *Belle-mère et le gendre*, le *Péché de jeunesse*, l'*Alcade de Zalaméa*, la *Famille Poisson*, la *Dot de ma fille*, etc. Il a composé plusieurs discours en vers et fait des conférences qui ont été très-suivies.

Sand (AMANTINE-LUCILE-AURORE DUPIN, dame DUDEVANT, connue sous le nom de GEORGE), romancière française, née à Paris suivant Vapereau, mais plutôt à Nohant, près La Châtre, 1804-1876. Elle descendait par sa famille paternelle de Maurice de Saxe; son père, Maurice Dupin, mourut d'une chute de cheval, en 1808; elle fut élevée par sa grand'mère, Mme Dupin, au château de Nohant, près de la Châtre dans le Berry. Sa première éducation fut libre et poétique, au milieu des scènes champêtres qu'elle aimait. Elle passa trois ans, 1817-1820, au couvent des Augustines anglaises de la rue des Fossés-Saint-Victor à Paris, tantôt vive et indépendante, tantôt rêveuse et d'une dévotion exaltée. De retour à Nohant, elle lut beaucoup, mais son imagination ardente fut surtout séduite par les ouvrages de J.-J. Rousseau. A la mort de sa grand'mère, elle voulut entrer au couvent, mais on la maria, presque malgré elle, en 1822, à M. Dudevant. Elle fut mère de deux enfants; puis en 1831, une séparation volontaire eut lieu entre elle et son mari; elle vint habiter Paris avec sa fille, et chercha à se créer des ressources, pour vivre indépendante. Elle fit des traductions, des portraits à l'aquarelle, coloria des tabatières; reprit, pour plus de liberté, les habits d'homme qu'elle avait plus d'une fois portés dans son enfance, et voulut écrire. Rebutée par Kératry et par Balzac, elle fut encouragée par son compatriote, Henri Delatouche, qui l'employa au *Figaro*. Elle se lia avec Jules Sandeau, et ils composèrent en commun, sous le nom de Jules Sand, des nouvelles, *La prima donna Cora, Cyprien*, puis *Rose et Blanche*, 1831. Elle se retira alors à Nohant, et y écrivit seule *Indiana*, qui parut en 1832 sous le pseudonyme de *George Sand*; ce roman,

qui eut un véritable succès, fut suivi de *Valentine*,1832; mais *Lélia*, composé dans un moment de crise et de maladie, 1833, fit scandale.

George Sand alla chercher le repos en Italie, où elle fut accompagnée par Alfred de Musset. Elle fut surtout charmée par Venise, qui inspira plusieurs de ses ouvrages, les *Lettres d'un Voyageur*, 1835-1836, *Métella*, *Leone Leoni*, *Mattea*, *Lavinia*, les *Maîtres mosaïstes*, la *Dernière Aldini*, l'*Uscoque*, qui parurent dans la *Revue des Deux-Mondes*. C'est dans cette période brillante de son talent qu'elle écrivit *Jacques*, 1834, le *Secrétaire intime*, *André*, 1835, *Mauprat*, 1836, *Simon*, 1836. Elle subit alors l'influence de Michel de Bourges et de La Mennais, un peu plus tard celle de Pierre Leroux. En 1836, après un jugement qui la séparait définitivement de son mari, elle visita la Suisse, puis voyagea avec Frédéric Chopin, et raconta, en 1838, son voyage à Majorque. *Spiridion*, 1839, les *Sept Cordes de la Lyre*, 1840, furent écrits sous l'inspiration de Pierre Leroux. *Pauline* fut le dernier ouvrage qu'elle publia alors dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1841 ; elle se brouilla avec le directeur, qui avait refusé *Horace*. Elle écrivit alors dans la *Revue indépendante* et y fit paraître *Consuelo*, *la comtesse de Rudolstadt*, dont les idées mystiques et religieuses ne plurent pas généralement.

Elle revint alors aux romans de politique sociale; et écrivit le *Compagnon du tour de France*, 1830, le *Meûnier d'Angibault*, le *Péché de Monsieur Antoine*. *Teverino*, *Lucrezia Floriani*, le *Château des Désertes*, sont des études sur l'art et surtout sur l'art du comédien. Après ces nombreux romans, passionnés, socialistes, esthétiques, George Sand trouva une voie nouvelle, qui lui valut des succès nouveaux et les moins contestés; elle rajeunit d'une manière charmante le roman pastoral, en écrivant : la *Mare au Diable*, 1846; *François le Champi* et la *Petite Fadette*, 1848; les *Maîtres Sonneurs*, 1853, furent le dernier des romans champêtres. De ce même temps datent *Piccinino*, la *Filleule* et *Mont-Revêche*.

La Révolution de février 1848 vint troubler la vie des l'auteur; elle écrivit alors l'*Introduction aux Bulletins de la Republique*, deux *Lettres au Peuple*, fonda un journal hebdomadaire, la *Cause du peuple*, et compromit jusqu'à un certain point son nom, en se mêlant trop activement aux luttes des partis à cette époque agitée. George Sand revint alors au théâtre, qu'elle avait abordé, en 1840, avec *Cosima*, accueillie plus que froidement. Le *Roi attend*, 1848, n'eut pas un grand succès; mais en 1849, *François le Champi*, puis *Claudie* en 1851, emportèrent les suffrages de la critique. Le théâtre de G. Sand comprit ensuite : le *Mariage de Victorine*, les *Vacances de Pandolphe*, le *Démon du Foyer*, *Molière*, le *Pressoir*, *Mauprat*, 1853; *Flaminio*, *Lucie*, *Maître Favilla*, *Comme il vous plaira*, *Françoise*, *les Beaux Messieurs de Bois-Doré*, etc. En 1854, G. Sand publia dans la *Presse* l'*Histoire de ma vie*, en 10 vol., longue étude psychologique bien plus qu'historique; puis rentra, en 1858, dans la *Revue des Deux-Mondes* par une œuvre remarquable, *Elle et Lui*. *Jean de la Roche* et le *Marquis de Villemer*, 1860, 1861, montrèrent le talent de l'auteur rajeuni et purifié Toujours infatigable et travaillant jusqu'au dernier moment, G. Sand multiplia ses œuvres avec trop de facilité, mais toujours avec le charme d'un style supérieur; citons *Adriani*, le *Diable aux champs*, *Evenor et Leucippe*, la *Daniella*, les *Dames vertes*, l'*Homme de neige*, *Constance Verrier*, *Valvèdre*, la *Ville noire*, *Tamaris*, *Mademoiselle de la Quintinie*, *Laura*, la *Confession d'une jeune fille*, *Monsieur Sylvestre*, le *Dernier amour*, *Cadio*, *Madmoiselle Merquem*, *Pierre qui roule*, etc., etc.

Le succès du drame le *Marquis de Villemer* fut l'un des plus grands de l'auteur. Le drame fantastique, le *Drac*, fut moins bien accueilli; *les Beaux Messieurs de Bois-Doré*, *les don Juan du village*, le *Lis du Japon*, *Cadio*, l'*Autre*, etc., complétèrent le théâtre de George Sand.

Les doctrines philosophiques, sociales, esthétiques de G. Sand ont donné lieu à de nombreuses critiques et ont été bien diversement appréciées; mais personne n'a essayé de contester le talent de ce grand écrivain, cette langue pure, forte, éclatante, harmonieuse, sans déclamation dans l'expression, même lorsque la pensée est déclamatoire; cette imagination puissante, qui a créé un monde divers et charmant; ce profond sentiment de la nature et de l'art, ce don particulier d'observation intérieure, etc. Avant tout, G. Sand a possédé cette qualité supérieure du style qui est un don du génie; c'est là qu'est son impérissable gloire.

Sandhurst, v. nouvelle de la colonie de Victoria (Australie), au milieu des districts aurifères, avait, dit-on, en 1871, 35,000 hab.

Sanguin (Charles), marquis de **Livry,** vaudevilliste, né à Paris, 1797-1867, officier dans la garde royale, quitta le service militaire en 1830, et depuis lors a composé, sous le nom de *Charles de Livry*, un grand nombre de vaudevilles gais et spirituels.

Santa-Cruz (André), homme politique américain, né dans le haut Pérou, 1794-1865, fut général dans la guerre de l'indépendance, et devint président de la Bolivie, 1829-34. Il conçut le projet d'une confédération péruvienne et, après plusieurs succès, fut nommé protecteur de la confédération du Pérou et de la Bolivie, 1836. Il s'efforça de développer le commerce des deux États et d'entrer en relations avec l'Europe. Mais il fut vaincu dans une guerre contre le Chili, 1839; l'union fut rompue; il fit une vaine tentative pour reprendré le pouvoir, et les différents États de l'Amérique du Sud s'entendirent pour lui faire en Europe une position honorable; en qualité de ministre plénipotentiaire de la Bolivie, il a conclu avec le pape un concordat, en 1851. Il est mort en France, après avoir encore une fois essayé de revenir au pouvoir, en 1854.

Say (Horace-Emile), économiste, né à Noisy, près Paris, 1794-1860, fils de *Jean-Baptiste Say*, s'occupa de commerce, fut juge au tribunal de commerce de la Seine, en 1831, fut membre du conseil municipal de Paris, et du conseil général de la Seine, député depuis 1834, membre du Conseil d'Etat, 1849-51, et membre libre de l'Académie des sciences morales et politiques, 1857. Il a écrit : *Histoire des relations commerciales entre la France et le Brésil*, 1830, in-8°; *Etudes sur l'administration de la ville de Paris et du département de la Seine*, 1846, in-8°. Il a collaboré au *Dictionnaire du Commerce* et au *Journal des Economistes*, etc.

Sayous (Pierre-André), littérateur français, né à Genève, 1808-1870, d'une famille de réfugiés protestants, fut principal du collége de Genève, professeur de belles-lettres à la Faculté, puis devint en France sous-directeur au ministère de l'instruction publique pour les cultes non catholiques. On a de lui : *Voyage dans les Alpes*; *Etudes littéraires sur Calvin*, 1838 ; *Études littéraires sur les écrivains français de la réformation*, 1841, 2 vol. in-8°; *Histoire de la littérature française à l'étranger*, 1835, 2 vol. in-8°; *le Dix-huitième siècle à l'étranger*, 1861, 2 vol. in-8°; *Conseils à une mère sur l'éducation littéraire de ses enfants*, 1863, in-18; il a recueilli *les Mémoires et Correspondance de Mallet du Pan*, 1851, 2 vol. in-8°. et donné des articles à *la Bibliothèque universelle de Genève*, à *la Revue des Deux Mondes*, etc.

Schamyl (Imam), chef des guerriers du Caucase, 1797-1871, né d'une famille obscure de Tartares, dans le Daghestan, embrassa de bonne heure les doctrines religieuses du *soufisme*, et résolut de se faire accepter comme *mourchid* ou élu de Dieu. Il combattit avec ardeur sous les ordres de Kasi-Mollah, qui venait de proclamer la guerre sainte contre les Russes, de 1824 à 1831, échappa comme par miracle au désastre de ses compagnons, reparut sous les ordres de Hamfad-bey, et fut bientôt après reconnu comme prophète et sultan du Caucase. Ses succès dans la lutte contre les Russes excitèrent l'enthousiasme fanatique de ses compatriotes; profitant avec habileté de la nature montagneuse du Caucase, il a tenu en échec des armées nombreuses, a fait éprouver aux Russes des pertes considérables, a plusieurs fois ravagé les provinces au delà des montagnes; enfin, en 1859, entouré par des forces supérieures, il a été forcé de se rendre et est resté prisonnier des Russes.

Son ascendant religieux a été grand sur les populations du Caucase, qu'il a sans cesse cherché à réunir, malgré la diversité des origines; son administration a été sage et économe, et ses ennemis eux-mêmes ont reconnu ses nombreuses qualités.

Schayes (Antoine-Guillaume-Bernard), savant belge, né à Louvain, 1808-1859, employé à la Bibliothèque royale de La Haye, aux Archives du royaume, puis conservateur du Musée d'antiquités et d'armures, a publié: *Essais historiques sur les usages, les croyances.... des Belges anciens et modernes*, 1834, in-8°; *les Pays-Bas avant et après la domination romaine*, 1836, 2 vol. in-8°, *Histoire de l'architecture en Belgique*, 4 vol. in-12; *Travaux en style du moyen âge exécutés en Belgique*, etc.

Schneider (Eugène), né à Nancy, 1805-1875, em-

brassa la carrière commerciale, dirigea les forges de Bazeilles, en 1830; puis devint, avec son frère aîné, gérant de l'établissement métallurgique du Creuzot. Cette usine prit alors les plus grands développements et occupa plus de 10,000 ouvriers. Député de 1845 à 1848, ministre de l'agriculture et du commerce, 1851, il entra au Corps législatif en 1852, et en devint le président, après M. de Morny, montrant une impartialité relative, même avec une certaine nuance de libéralisme.

Schneidewin (Frédéric-Guillaume), philologue allemand, né à Helmstædt (Brunswick), 1810-1856, professeur à Brunswick et à Gœttingue, a laissé de savants ouvrages : *Exercitationes criticæ in poetas Græcos minores*, 1836; *Delectus poesis Græcorum elegiacæ, iambicæ, melicæ*, 1838-39, 2 vol. ; *Conjectanea critica; Corpus parœmiographorum græcorum*, 2 vol.; *Observations critiques sur les poëtes lyriques de la Grèce*, 1844; *Commentaires de Sophocle*, 1854; etc. On lui doit des éditions estimées; il a rédigé, de 1845 à 1855, *Philologus*, importante revue classique, et écrit des articles dans divers recueils scientifiques.

Schnetz (Jean-Victor), peintre, né à Versailles, 1787-1870, fut élève de David, de Regnault, de Gros et de Gérard, débuta au Salon en 1819, et composa des œuvres nombreuses et estimées, qui le firent nommer directeur de l'Académie de France à Rome, 1840-47, et 1852. Il était membre de l'Académie des Beaux-Arts depuis 1837. Il a su rester original; on a loué la fermeté de son dessin, la netteté de ses idées et même certaines qualités de son coloris. Parmi ses nombreux tableaux, on a remarqué: *le Bon Samaritain, Jérémie pleurant sur les ruines de Jérusalem*, la *Bohémienne prédisant l'avenir à Sixte-Quint, Pâtre dans la campagne de Rome, Femme de brigand fuyant avec son enfant*, une *Femme assassinée*, les *Italiennes devant la Madone, Jeanne d'Arc revêtant les armes*, le *Sac de Rome par le connétable de Bourbon*, le *Convoi d'un enfant*, une *Messe de campagne près de Rome*, etc. Il a composé pour Versailles: la *Levée du siége de Paris en* 886, la *Procession des Croisés autour de Jérusalem*, la *Prise d'Ascalon*, la *Bataille de Cérisoles, Condé à la bataille de Senef;* et de nombreux tableaux pour les églises, le Conseil d'Etat, le ministère de l'intérieur, la Préfecture de la Seine, etc.

Schnitzler (Jean-Henri), statisticien, né à Strasbourg (1802-1871), d'abord précepteur en Russie, fut chargé de diriger à Paris l'*Encyclopédie des gens du monde* (1830-45), et y inséra de nombreux articles. Il fut alors professeur d'allemand des princes d'Orléans; plus tard, inspecteur des écoles primaires du Bas-Rhin, professeur au lycée de Strasbourg et au séminaire protestant. On lui doit : *Essai d'une statistique générale de l'empire de Russie*, 1829; la *Russie, la Pologne et la Finlande*, 1835 ; *Statistique générale, méthodique et complète de la France*, 4 vol. in-8°, 1842-46; la *Russie et son agrandissement territorial depuis quatre siècles*, 1854; la *Russie ancienne et moderne, histoire, description*, etc. ; le *Danube, la mer Noire, la Baltique ;* l'*Empire des Tzars*, 3 vol. in-8° ; les *Institutions de la Russie depuis les réformes de l'empereur Alexandre II*, 2 vol. in-8°, 1866 ; *Atlas historique et pittoresque, ou histoire universelle, ancienne et moderne*, 1864, etc.

Schoolcraft (Henry-Rowe), écrivain américain, né dans l'Etat de New-York, 1793-1864, fils d'un directeur de verrerie, écrivit, en 1817, un ouvrage sur l'art de faire le verre; puis fit un voyage pour examiner les mines de plomb du Missouri, et publia une relation de son voyage, qu'il a refondue en 1852. Compagnon du général Cass, en 1820, dans une exploration de la région des mines de cuivre, il écrivit *Narrative Journal of travels from Detroit to the source of Mississipi river*, et, après un nouveau voyage, fit paraître ses *Travels in the central portions of the Mississipi valley*. Agent du gouvernement auprès des tribus indiennes du Nord-Ouest, il vécut 20 ans à Michilimackinack, et publia: *Grammaire de la langue algonquine*. En 1832, il découvrit la source réelle du Mississipi dans le lac Itaska: *Narrative of an expedition to Itaska lake*, 1834, in-8°; en 1839, il fit paraître une collection de légendes indiennes, *Algic researches*, 2 vol. in-12. Chargé en 1845 de faire le recensement des tribus indiennes des *Six-Nations*, il écrivit *Notes on the Iroquois*, 1846 et 1847. Il a continué son recueil de traditions indiennes, sous le titre de *Oneota, or the Red Race in America ;* et, en 1851, publia un livre plein d'intérêt : *Personal memoirs of a residence of thirty years with the India tribues on the American frontiers*, 1812 *to* 1842. Son ouvrage le plus considérable est une sorte d'histoire générale de la race indienne de l'Amérique du Nord; il est rempli de faits curieux, étudiés avec conscience, rappelés avec une sorte de passion généreuse: *Ethnological researches respectingred man in America*, etc..., 1852-55, 6 vol. gr. in-4°, avec 500 illustrations. Un bon résumé de ce vaste recueil de documents a été fait par M. Mondot, sous le titre d'*Histoire des Indiens des Etats-Unis*, 1858, 1 vol. in-8°.

Scranton, v. de Pennsylvanie (Etats-Unis), au N. de Philadelphie; 35,000 hab.

Schumann (Robert), compositeur et critique allemand, né à Zwickau (Saxe), 1810-1856, se forma lui-même, en étudiant Haydn et Mozart, puis se passionna à Leipzig, où il faisait son droit, pour Beethoven et Schubert. Il voulut devenir virtuose célèbre, comme Paganini, mais un affaiblissement subit de la main droite le força à renoncer à ses études de piano. Alors il se livra tout entier à la composition; il écrivit des *Symphonies*, des *Concertos*, un oratorio, *le Paradis et la Péri*, l'opéra de *Geneviève*. Il rappelle Schubert et Beethoven. Il a fondé en 1834, avec Knorr et Wieck, la *Nouvelle Gazette musicale;* il y écrivit de nombreux articles de critique, réunis sous ce titre : *Ecrits divers sur la musique et les musiciens*, Leipzig, 1854, 4 vol.

Séguin (Marc), né à Annonay, 1786-1875, neveu de Montgolfier, ingénieur, appliqua, dès 1827, la chaudière tubulaire aux locomotives de chemin de fer et s'occupa activement de la navigation à vapeur sur le Rhône. On lui doit: *Mémoire sur le chemin de fer de Saint-Etienne à Lyon; De l'influence des chemins de fer et de l'art de les tracer et de les conduire;* etc.

Ségur (Philippe-Paul, comte de), général et historien français, né à Paris, 1780-1873, élevé sous les yeux de son oncle, littérateur distingué, membre de la réunion des *Dîners du Vaudeville*, s'engagea dans la garde des consuls et reçut le brevet de sous-lieutenant. Aide-de-camp de Macdonald, attaché à l'état-major de Bonaparte, il remplit des missions diplomatiques en Danemark et en Espagne. Il servit sous le roi Joseph à Naples, fit la campagne de Pologne, fut blessé, pris et rendu à la liberté après le traité de Tilsitt. Nommé colonel pour sa valeur au combat de Somo-Sierra, en 1808, général de brigade en 1812, il fit avec honneur les campagnes de Russie, de Saxe et de France. Mis en disponibilité en 1815, il ne rentra au service actif qu'après 1830; il devint lieutenant-général et pair de France, en 1831, grand'croix de la Légion d'honneur en 1847. Ses ouvrages historiques lui avaient ouvert les portes de l'Académie française, en 1830 ; les plus importants sont : *Histoire de Napoléon et de la grande armée pendant l'année* 1812, 2 vol. in-8°, 1824, livre qui eut le plus grand succès ; — *Histoire de la Russie et de Pierre le Grand*, 1829 ; — *Histoire de Charles VIII, roi de France*, 1834, 2 vol.; etc. On lui doit encore l'*Eloge historique du maréchal Lobau*, des *Discours*, des articles dans le *Journal des sciences militaires* et dans le *Dictionnaire de la conversation*.

Semipalatinsk, province de l'Asie centrale russe, arrosée par l'Irtych au N. Elle comprend les Kirghiz de la Grande-Horde et les Kirghiz noirs, au S. du lac Balkhach et à l'O. du lac Issi-koul; les Russes ont enlevé récemment à la Chine la partie occidentale du bassin de l'Ili. On estime sa population à 210,000 hab. Les principales villes sont : *Semipalatinsk*, v. forte sur l'Irtych; commerce important avec la Chine; 8,000 hab. ; — Kopal, près du lac Balkhach ; — Viernoïé, place forte, centre politique et commercial, entre la rivière Ili et le lac Issi-Koul; 8,000 hab. ; — Urdcharskaïa, à l'E. du lac Ala-Koul.

Serena (la), port de la prov. de Coquimbo (Chili); 14,000 hab.

Serres (Antoine-Etienne-Renaud-Augustin), médecin, né à Clairac (Lot-et-Garonne), 1786-1868, fils d'un médecin, fit lui-même de brillantes études médicales, fut médecin inspecteur à l'Hôtel-Dieu, dès 1812, chef des travaux anatomiques, agrégé de la Faculté, médecin en chef de la Pitié, 1822. Membre de l'Académie de médecine, puis de l'Institut, 1828, il devint professeur d'anatomie et d'histoire naturelle de l'homme au Muséum. On lui doit: *Sur la fièvre entéro-mésentérique*, 1813; *Essai sur l'anatomie et la physiologie des dents*, 1817, in-8°; *Lois de l'Ostéologie*, in-fol. avec atlas; *Anatomie comparée du cerveau dans les quatre classes des animaux vertébrés*, 1824, 2 vol. in-8°; *Recherches d'anatomie transcendante et pathologique*, 1832, in-8°; *Vues sur l'indépendance de la formation des organes; Principes*

d'embryogénie, de zoogénie et de tératogénie, 1860, in-4°; etc., etc.

Seurre (Gabriel-Bernard), statuaire, né à Paris, 1795-1867, élève de Cartelier, eut le grand prix de Rome en 1818. Parmi ses œuvres distinguées, citons : une *Baigneuse*, une statue de *Sainte Barbe*, *Sylvie pleurant la mort de son cerf*, la *Victoire* d'*Aboukir*, pour l'Arc de triomphe de l'Etoile, la statue de *Molière* pour la fontaine de la rue Richelieu. Il fut admis à l'Institut en 1852. — Son frère, *Charles-Marie-Emile* Seurre, dit Seurre *jeune*, né à Paris, 1798-1858, comme lui élève de Cartelier, a eu le grand prix de sculpture en 1822, et s'est occupé surtout de bustes et de sculptures de genre. C'est lui qui a fait la statue de *Napoléon Ier*, destinée à la colonne Vendôme et fondue en bronze par Crozatier.

Siam. Ce royaume, divisé en 41 provinces, aurait, dit-on, 800,000 kil. carrés de superficie, et 6,300,000 habitants, dont 2,600,000 pour le pays de Siam, 2,600,000 pour le territoire de Lâo dans l'intérieur, 500,000 pour le Cambodge et 600,000 pour les Malais tributaires de la presqu'île de Malacca.

La religion dominante est le bouddhisme.

Siam possède une petite armée régulière, organisée à l'européenne, et une petite flotte de guerre.

Le commerce avec l'étranger (riz, sucre, poivre, sésame, bois de sapan) est concentré dans Bangkok et presque entièrement dans les mains des Chinois.

Siebold (Philip-Franz von), né à Wurzbourg (Bavière), 1796-1866, fils du physiologiste de ce nom, s'embarqua, en Hollande, comme officier de santé, pour Java, 1822; puis fut attaché comme médecin à la mission envoyée au Japon par le gouvernement des Pays-Bas. Sa réputation fut bientôt grande à Desima; beaucoup de savants japonais vinrent recevoir ses leçons; beaucoup d'indigènes firent pour lui, avec le plus grand zèle, des excursions qui lui fournirent une foule de notions exactes sur l'empire du Japon; en 1826, il put même parvenir jusqu'à Yedo; il revint en 1830 avec de magnifiques collections et le grade de colonel d'état-major. Il retourna au Japon en 1859, et fut interprète auprès du taïcoun jusqu'en 1862. Parmi ses ouvrages précieux, on cite : *Epitome linguæ Japonicæ*, 1826; *Atlas de cartes géographiques et de cartes marines de l'empire japonais; Niphon, archives pour servir à la description de l'empire japonais*, 1832-51; *Fauna Japonica*, 1833 et suiv., 5 vol.; *Bibliotheca Japonica*, 1833-41, 6 vol.; *Flora Japonica ; Isagoge in bibliothecam Japonicam; Histoire authentique des tentatives des Pays-Bas et de la Russie pour entrer en rapport avec l'empire du Japon*, 1854.

Silva (Feliciano de), écrivain espagnol du xvie siècle, né à Ciudad-Rodrigo, historiographe de Charles-Quint, est l'auteur de *la Seconde comédie de la fameuse Célestine*, Venise, 1536, in-8° ; ouvrage encore plus hardi que *la Première Célestine*, divisé en 40 scènes, en prose, avec un grand appareil d'érudition mythologique. On doit encore à Silva un long roman de chevalerie en 4 tomes et en 2 parties, dans le genre des Amadis : *Chronique des vaillants chevaliers don Florisel de Nicée et le valeureux Anaxarte, fils du très-excellent prince Amadis de Grèce*, Séville, 1546 ; — et *suite de la chronique de don Florisel ;* etc. Ces ouvrages eurent beaucoup de vogue en Espagne et ont été souvent réimprimés.

Smyth (William-Henry), amiral anglais, mort en 1865, s'occupa de bonne heure de relever les cartes de la Méditerranée, et pendant 8 ans travailla avec zèle à reconnaître l'hydrographie de cette mer. Puis, de retour en Angleterre, il fit, dans son observatoire de Bedford, une longue série d'observations d'étoiles doubles, qu'il a publiées dans les deux volumes du *Bedford Catalogue*. Il a aussi écrit deux ouvrages: *Memoir descriptive of the resources, inhabitants, and hydrography of Sicily and its islands*, 1824, in-4°, et *the Mediterranean, a memoir physical and nautical*, 1854, in-8°.

Sohn (Charles-Ferdinand), peintre allemand, né à Berlin, 1805-1867, élève de Schadow, fut l'un des maîtres les plus populaires de l'école de Düsseldorf. On cite parmi ses œuvres remarquables : l'*Enlèvement d'Hylas*, *Diane au bain*, le *Jugement de Pâris*, *Renaud et Armide*, *Roméo et Juliette*, les *Deux Léonore*, le *Tasse composant ses vers*. Il a surtout acquis une grande réputation par ses portraits, d'une finesse et d'une grâce remarquables.

Solano (Francisco-Constancio), écrivain portugais, né à Lisbonne, 1777-1846, fils d'un médecin distingué, alla étudier la médecine en Angleterre, s'occupa de politique, et de retour dans sa patrie déploya beaucoup de zèle pour y introduire la vaccine, mais fut forcé de s'éloigner à cause de ses opinions libérales. Il vint s'établir à Paris ; il y fut nommé, en 1820, chargé d'affaires du Portugal, alla aux Etats-Unis avec les mêmes fonctions, mais donna sa démission, lorsque dom Miguel usurpa le pouvoir. Il revint vivre à Paris. Il a beaucoup écrit : traductions françaises de Ricardo, de Malthus, de Godwin ; grammaires et dictionnaires portugais ; *Annaes das sciencias ; Historia do Brazil*, 1858, 2 vol. in-8° ; traités de médecine, recherches de philologie ; etc.

Soulouque, empereur d'Haïti, né à Saint-Domingue, 1789-1867, esclave d'une famille mulâtre, affranchi en 1790, combattit les Français depuis 1803; il était capitaine en 1820, colonel en 1844, et fut bientôt après nommé général. Après la mort du président Riché, il fut nommé président de la république d'Haïti par le sénat, 1847. Appartenant au parti mulâtre, affilié aux *vaudoux*, sorte de franc-maçonnerie populaire, ignorant et encore plus timide, il excita la risée de la bourgeoisie, et n'écouta bientôt plus que ses rancunes et les préjugés de la multitude. Il eut recours aux exécutions, parcourut l'île en répandant partout la terreur, se fit élire empereur, août 1849, prit le nom de Faustin Ier, institua une famille impériale, de grandes charges de la couronne, des nobles, etc., et se débarrassa de tous ceux qui pouvaient le gêner dans ses fantaisies. Il échoua, en 1852, dans une attaque contre la république Dominicaine, mais se fit sacrer avec une pompe extraordinaire. Il recommença la lutte contre les Dominicains, mais fut complétement battu; fit fusiller quelques-uns de ses généraux, et donna des armoiries aux villes de l'empire. Il a été renversé en 1859 par une révolution démocratique que dirigeait le général Geffrard; il put alors se retirer à la Jamaïque avec sa famille.

Soutzo (Michel), ancien hospodar de Moldavie, né à Constantinople, 1792-1864, grand interprète du Divan, fut nommé hospodar en 1819, favorisa l'entreprise d'Ypsilanti en 1821, et fut forcé de se réfugier en Bessarabie. Il se rendait en Italie, lorsqu'il fut arrêté à Brünn, et retenu prisonnier pendant quatre ans à Göritz. Plus tard, il devint citoyen de la Grèce, fut ministre plénipotentiaire à Paris et à Saint-Pétersbourg, se mit à la tête du parti opposé aux puissances occidentales, et favorisa de tout son pouvoir la politique russe.

Soutzo (Alexandre), poëte et historiographe, né à Constantinople, en 1800, est mort en 1863.

Speke (Jean **Hanning**), voyageur anglais, 1827-1864, né à Jordans, près d'Ilminster (Somerset), fut officier dans l'armée de l'Inde, mais ne commença sa carrière de voyageur qu'en 1854. Il se trouvait de passage à Aden pour revenir en Europe, lorsque le capitaine Burton l'associa à ses travaux d'exploration en Afrique. Une première expédition dans le pays des Somâl, vers la ville de Harrar, eut peu de succès. Ils furent bien plus heureux lorsque, partant de la côte de Zanzibar, 1857, ils découvrirent une immense région centrale encore inexplorée, et arrivèrent dans le pays des grands lacs. Speke reconnut le Tanganyika et le Nyanza, d'où il supposa que le Nil s'écoulait. En 1860, accompagné du capitaine Grant, Speke a repris le même chemin, vérifié ses précédentes découvertes, et, se dirigeant vers le nord, est arrivé à Gondokoro et dans la partie supérieure du Nil Blanc, 1863. Il a consigné le récit de son voyage dans le *Journal of the discovery of the source of the Nile*, trad. en français. Speke est mort des suites d'un accident de chasse, près de Bath, en Angleterre.

Spicker (Chrétien-Guillaume), théologien et érudit allemand, né à Brandebourg (Prusse), 1780-1858, étudia à Halle, fut professeur au *Pædagogium* de cette ville, aumônier protestant dans un régiment prussien, 1805, professeur de théologie à Francfort-sur-l'Oder, 1809, aumônier dans la landwehr, 1813 et 1814, surintendant et pasteur supérieur à Francfort, 1818. On lui doit : des ouvrages pour la jeunesse, *les Enfants heureux*, 1808, 4 vol.; *Père Hellwig parmi ses enfants*, 1810-12, 2 vol.; — des livres de piété, plusieurs *Recueils de sermons*, *Prières du matin, Méditations du soir, la Cène du Seigneur, les Heures de piété d'Emilie*, etc.; — des ouvrages d'érudition, *Histoire de Luther et de ses réformes*, 1818; *Histoire de l'Eglise et de la Réformation dans la province de Brandebourg*, 1839, 3 vol.; *la Confession d'Augsbourg et son apologie*, 1830; *Hist. de la Réformation en Allemagne jusqu'à la paix d'Augsbourg*, 1853; *Histoire de la ville de Francfort-sur-l'Oder*, 1855.

Stallbaum (Godefroi), philologue allemand, né à Zaach, près de Delitsch, 1793-1861, fut professeur à Halle,

à Leipzig, et a publié plusieurs ouvrages remarquables : *De l'alliance de l'instruction musicale avec les études littéraires*, 1842 ; *le Latin et le Grec dans nos gymnases*, 1846 ; etc. On lui doit surtout une édition de *Platon*, avec commentaires et éclaircissements.

Stanfield (Clarkson), peintre anglais, né à Sunderland, 1798-1867, d'abord matelot, réussit comme peintre demarine, et devint membre de l'Académie royale, en 1835. On cite de cet artiste estimé : *Naufrage à la hauteur du fort Rouge*, le *Calme en mer*, le *Mont Saint-Michel*, *Vues de Venise*, la *Bataille de Trafalgar*, le *Lendemain d'un naufrage*, le *Château d'Ischia*, le *Passage de la Macta par les Français*, etc., etc.

Stapfer (Philippe-Albert), littérateur, né à Berne, 1766-1840, pasteur protestant, professeur de philosophie à l'*Institut politique* de Berne, publia en latin, 1797, un livre curieux, *la République morale* ; fut ministre des arts et du culte sous la République helvétique, 1798, s'opposa à la cession du Valais à la France ; et, rentré dans la vie privée, s'établit en France, où il publia de bons articles dans la *Biographie universelle*. M. Vinet a recueilli plusieurs de ses écrits, sous le titre de : *Mélanges philosophiques, littéraires, historiques et religieux*, 1844, 2 vol. in-8°.

Stekeen (**Territoire de**). Il est situé au N. de la Colombie anglaise, de la rivière Simpson au Lewis ; c'est un pays presque désert, rocherux.froid, qui renferme beaucoup d'or dans la vallée du *Stekeen*. Il a été érigé en colonie, 1862, mais est placé sous l'autorité administrative de la Colombie.

Stern (Marie de Flavigny, comtesse d'Agoult, dite Daniel), femme de lettres française, née à Francfort-sur-le-Mein, en 1805, de parents français, comtesse d'Agoult en 1827, morte en mars 1876. Elle débuta, en 1841, par deux nouvelles, *Hervé* et *Valentia*, puis par les *Salons* de 1842 et 1843. Mme d'Agoult, sous le pseudonyme de Daniel Stern, envoya de nombreux articles à la *Revue des Deux-Mondes* sur l'Allemagne, puis passa, en 1847, à la *Revue indépendante* que venait de fonder Pierre Leroux. Romancière, philosophe, historienne, tour à tour, elle donna *Nélida*, roman passionné (1845), *Essai sur la liberté considérée comme principe et fin de l'activité humaine* (1846), ouvrage d'un philosophe un peu inexpérimenté, et une *Histoire de la Révolution de* 1848, pleine d'heureux portraits (1851, 2 vol.). Madame d'Agoult était la belle-mère d'Émile Ollivier. Elle a laissé, outre les ouvrages déjà cités : *Esquisses morales et politiques* (1849) ; *Trois journées de la vie de Marie Stuart* (1856) ; *Florence et Turin* (1862) ; *Dialogues sur Dante et Gœthe* (1862), etc.

Stirbey (Barbo-Démètre **Bibesco**, prince), ex-hospodar de Valachie, né à Craïova, 1801-1869, étudia à Paris, fut l'un des membres de l'hétairie grecque, se réfugia en Transylvanie, puis occupa diverses fonctions sous Grégoire Ghika ; il prit une part active à la réorganisation des Principautés, 1829-1831, fut plusieurs fois ministre, et, sous l'hospodarat de son frère aîné Bibesco, eut le portefeuille de l'intérieur, 1844. Il montra beaucoup d'activité pour l'amélioration de la Valachie, et revint à Paris qu'il aimait, en 1847. En 1851, il fut nommé hospodar par le sultan ; il s'efforça, au milieu des plus grandes difficultés, de réparer les maux de l'invasion russe, releva les finances, réorganisa l'administration, mais fut contraint de quitter Bucharest, lorsque les Russes reparurent en 1853. Il se retira à Vienne, reprit le pouvoir en 1854, se remit à l'œuvre avec courage, et travailla à la réunion de la Moldavie et de la Valachie. Il résigna le pouvoir pour laisser toute liberté à l'opinion, fut élu membre du Divan, en 1857, vota le premier pour l'union des principautés et vint habiter alternativement Paris et Nice.

Strauss (David-Frédéric), théologien allemand, né à Ludwigsbourg (Wurtemberg), 1808-1874, étudia à Blaubeuren, puis à l'université de Tubingen. Les leçons de Baur, le fondateur d'une école célèbre de critique, exercèrent sur son esprit une influence décisive. Il compléta ses études philosophiques à Berlin, où il étudia Hegel et suivit les cours de Schleiermacher. Admis au ministère ecclésiastique en 1830, il fut professeur au séminaire de Maulbronn, puis répétiteur à celui de Tubingen. En 1835, sa *Vie de Jésus au point de vue critique*, 2 vol., eut le plus grand retentissement en Allemagne et au dehors, elle fut traduite, dès 1839, en français, par M. Littré, 4 vol. in-8°. Le docteur Strauss cherchait à expliquer les récits miraculeux comme des mythes, des symboles, des allégories. Le scandale fut grand ; l'auteur fut destitué ; il publia une *apologie* de son livre, le remania en adoucissant certains passages. En 1839, nommé professeur de dogmatique et d'histoire de l'Eglise à la Faculté de théologie de Zurich, il fut forcé de s'éloigner avant d'avoir pris possession de sa chaire ; dès lors il retira toutes les concessions qu'il avait faites. Il publia en 1840-41 *la Dogmatique chrétienne dans son développement historique et dans sa lutte avec la science moderne*, 2 vol. Interrompant alors ses travaux théologiques, Strauss publia des études biographiques : *Un romantique sur le trône des Césars ou Julien l'Apostat* ; *Vie de Schubart, d'après ses lettres*, 2 vol. ; *Christian Maerklin ou un type moderne ; Vie et écrits de Nicodème Frisklin* ; *Biographie d'Ulrich de Hutten*, avec une édition nouvelle des *Dialogues*, 1858-60, 3 vol. ; deux recueils de petits écrits biographiques, littéraires et artistiques, etc.

En 1848, il fut candidat à l'Assemblée nationale allemande, mais il échoua ; il fit alors paraître *Six discours au peuple* sur la théologie et la politique. La même année, sa ville natale le nomma à la diète Wurtembergeoise ; mais il prit place parmi les conservateurs et dut bientôt donner sa démission. En 1864, après la publication de la *Vie de Jésus* de M. Renan, il écrivit une *Nouvelle vie de Jésus*, à l'usage du peuple allemand. On lui doit encore quelques ouvrages de polémique religieuse, un livre sur *Voltaire*, des *Lettres à M. Renan* dans la *Gazette d'Augsbourg*, enfin *l'Ancienne et la nouvelle foi*. On s'accorde à louer la précision et la clarté de son style.

Sudre (Jean-Pierre), lithographe, né à Alby, 1783-1866, fut élève de David et se lia de bonne heure avec Ingres ; il se voua à la lithographie, dès qu'elle fut introduite en France, et a publié un grand nombre d'œuvres estimées, pour le *Panthéon français*, pour *les Peintres* de la librairie Renouard. Il a surtout reproduit avec talent la plupart des tableaux d'Ingres.

Suède. Nous donnons ici un nouveau tableau de la superficie et de la population des 24 læn de Suède, d'après les documents les plus récents :

I. Norrland.		
1. Norbotten . . .	106,354 kil. carr.	80,350 hab.
2. Westerbotten. . .	61,507	96,084
3. Jemtland. . .	50,725	75,593
4. Westernorrland .	24,643	143,614
5. Gefleborg. . . .	18,330	157,196
II. Svealand (Suède propre).		
1. Stockholm. . . .	7,407	280,801
2. Upsala.	5,227	102,629
3. Sœdermanland .	6,743	138,696
4. Westmanland . .	6,601	119,485
5. Œrebro.	9,071	174,893
6. Wermland . . .	16,886	265,027
7. Kopparberg. . .	29,110 . . .	181,258
III. Gothie.		
1. Œstergothland ou Linkœping . . .	10,735	261,891
2. Skaraborg. . . .	8,572	249,089
3. Elfsborg. . . .	12,815	283,692
4. Gœteborg et Bohus	5,056	259,587
5. Gothland	3,149	54,284
6. Calmar.	11,513	236,914
7. Jœnkœping . . .	11,136	184,210
8. Kronoborg . . .	9,949	162,233
9. Halland. . . .	4,919	130,008
10. Blékinge	2,915	129,121
11. Christianstad . .	6,492	227,608
12. Malmœhus . . .	4,783	325,909

On évaluait la population totale, à 4,297,972 hab.

Le budget pour l'année 1875 est établi ainsi : recettes, 99,250,000 couronnes à 1 fr. 39 cent. ; — dépenses, 99,250,000. La dette réelle n'est que de 89,840,000 couronnes.

Suisse. Nous donnons un nouveau tableau de la superficie des cantons et de leur population en 1870 :

1. Appenzell. . .	420 kil. carr. .	60,635 hab.
2. Argovie. . . .	1,405	198,873
3. Bâle	458	101,887
4. Berne.	6,889	506,455
5. Fribourg . . .	1,669	110,822
6. Genève	283	93,195
7. Glaris.	691	35,151
8. Grisons. . . .	7,185	91,782
9. Lucerne. . . .	1,501	132,338
10. Neuchâtel. . .	808	97,284

11. Saint-Gall. . .	2,019	. . . . .	191,015
12. Schaffhouse . .	300	. . . . .	37,721
13. Schwytz. . . .	908	. . . . .	47,705
14. Soleure. . . .	785	. . . . .	74,713
15. Tessin	2,836	. . . . .	119,620
16. Thurgovie. . .	988	. . . . .	93,300
17. Unterwalden .	765	. . . . .	26,116
18. Uri.	1,076	. . . . .	16,107
19. Valais.	5,247	. . . . .	96,887
20. Vaud	3,223	. . . . .	231,700
21. Zug.	239	. . . . .	20,993
22. Zurich	1,723	. . . . .	284,786

La superficie de la Suisse est donc de 41,418 kil. carr. et la population de 2,669,095 hab. Il y a 64 hab. par kil. carré.

On compte 1,566,000 protestants et 1,084,000 catholiques.

Il y a approximativement 1,843,000 Suisses allemands, 640,000 Suisses français, 144,000 italiens et 42,000 roumanches.

Sumner (Charles), homme d'Etat américain, né à Boston, 1811-1874, élève du collége de Harvard, devint rédacteur en chef du journal, *the American jurist*, avocat, chargé de conférences sur le droit. En 1836, il donna une édition du *Traité sur la pratique des cours d'amirauté dans les causes civiles de juridiction maritime*, par Dunlap, vécut trois ans en Europe, reprit ses leçons à l'Université de Cambridge et annota la compilation judiciaire, intitulée : *Vesey's reports*, 20 vol. Il s'était de bonne heure fait connaître comme homme politique ; il entra au Congrès, en 1851, fut un abolitioniste énergique et publia *White slavery in the Barbary states*. Il est resté le chef du parti radical, et dans le Sénat a été l'un des principaux adversaires de la politique de reconstruction ; dans l'affaire de *l'Alabama*, il s'est fait l'interprète des exigences américaines.

Szemere (Barthélemy), publiciste et homme politique hongrois, né à Vatta (Bozod), 1812-1865, avocat, visita l'Europe, et publia, en 1839, *Plan d'une maison de correction d'après le système cellulaire; Voyage en Europe*, 1840, 2 vol. ; *Sur la peine de mort*, 1842. Député aux diètes de 1843 et de 1847, il fut l'un des chefs du parti libéral, devint ministre de l'intérieur dans le cabinet Bathyanyi, fonda un journal républicain, le *Journal de Szemere*, et s'associa à M. Kossuth pour organiser la défense nationale, 1848. Il présida le cabinet révolutionnaire de 1849, se sépara de Kossuth et de Gœrgei, puis se retira à Constantinople et à Paris, où il publia *Bathyanyi, Gœrgei, Kossuth*. Il put rentrer dans sa patrie en 1864.

T

Taillandier (Alphonse-Honoré), jurisconsulte, né à Paris, 1797-1867, fut avocat à la Cour de cassation, collaborateur de *la Thémis* et du *Lycée*, et conseiller à la Cour royale de Paris, en 1830. Il siégea à la Chambre des députés dans les rangs de la gauche constitutionnelle, fut secrétaire général au ministère de la justice en 1848, puis conseiller à la Cour de cassation. On lui doit : *Réflexions sur les lois pénales de France et d'Angleterre*, 1823; *Mémoire sur l'état de la législation française sous la première race; Notice sur les registres du parlement de Paris; Recherches historiques sur la vie et les ouvrages de l'Hospital*, 1862, etc. Il a publié des *Documents biographiques* sur Daunou, et son *Cours d'études historiques*, 20 vol. in-8°.

Tamburini (Antonio), chanteur italien, né à Faenza, 1800-1876, eut de bonne heure de la réputation à cause de sa belle voix, entra au théâtre de Bologne à dix-huit ans, et se fit dès lors applaudir dans toutes les villes de l'Italie. Il débuta à Paris en 1832, et jusqu'en 1854 mérita le surnom de *Rubini des basses-tailles*, par sa voix sonore, sa facilité de vocalisation, son talent dramatique.

Tantah. v. de la Basse-Egypte, dans le Delta, célèbre par ses foires et ses pèlerinages; 55,000 hab.

Teghethoff (baron Guillaume de), amiral autrichien, né à Marbourg (Styrie), 1827-1871, fils d'un colonel, élevé au collége naval de Venise, devint capitaine de corvette, en 1857, remplit une mission politique et commerciale sur la côte orientale d'Afrique, puis en 1859 fut mis à la tête d'un des départements de l'Amirauté. Aide de camp de Maximilien au Brésil, capitaine de vaisseau en 1861, il commanda l'escadre de la mer du Nord en 1864, remporta sur les Danois la victoire d'Helgoland, et fut nommé contre-amiral. En 1866, il battit complétement, près de Lissa, la flotte italienne de l'amiral Persano ; il fut élevé au grade de vice-amiral. Il s'acquitta de la triste mission de ramener en Europe le corps de l'empereur Maximilien, 1867, sur la frégate *la Novara*.

Théodoros, roi d'Abyssinie, né dans la province de Quara, vers 1818, d'une famille noble, mais ruinée, s'appelait Kassai. Il se lança de bonne heure dans les aventures guerrières, s'éleva peu à peu et parvint à imposer sa domination aux chefs abyssins. Il attaqua les rois du Choa et du Tigré, les battit, et, reconstituant l'empire du grand négus, se fit sacrer roi, en 1855, sous le nom de Théodore II. Il travailla à la pacification du pays ; son gouvernement fut un mélange de tentatives de réformes et d'excès d'absolutisme; il s'empara des biens ecclésiastiques et ordonna à tous ses sujets de se faire catholiques. Il retint prisonniers des missionnaires anglais et quelques autres Européens ; il ne tint aucun compte des prières et des menaces. En 1867, une armée anglaise, conduite par sir Robert Napier, pénétra en Abyssinie, se dirigea vers Magdala et réduisit Théodoros. N'ayant pu obtenir des conditions honorables de soumission, il renvoya ses prisonniers, et, dans une lutte désespérée, se tua pour ne pas tomber vivant entre les mains de l'ennemi, avril 1868. V. *Théodore II*, par M. Lejean, 1867, in-8°.

Thiboust (Lambert), auteur dramatique français, 1826-1867, élève du conservatoire, joua quelque temps à l'Odéon, puis écrivit, soit seul, soit en collaboration, un grand nombre de pièces, drames ou vaudevilles, où il y a beaucoup de verve et d'esprit : *l'Homme au petit manteau bleu, les Trois Dondons, le Diable, Paris qui dort, la Corde sensible, les Filles de marbre, le Quart de monde, Je dine chez ma mère, les Princesses de la rampe, la Fille du Diable, Un mari dans du coton, les Jocrisses de l'amour*, etc.

Thierry (Amédée-Simon-Dominique), historien et administrateur français, né à Blois, 1797-1873, frère d'Augustin Thierry, abandonna de bonne heure la carrière de l'enseignement pour la littérature; écrivit dans la *Revue Encyclopédique*, dans le *Globe ;* publia, en 1825, un *Résumé de l'histoire de Guyenne*, et, en 1828, l'*Histoire des Gaulois*, 3 vol., in-8°, ouvrage qui lui valut la chaire d'histoire à la Faculté de Besançon. Son libéralisme fit suspendre son cours. En 1830, il fut nommé préfet de la Haute-Saône et se distingua comme administrateur intelligent. Maître des requêtes au conseil d'Etat en 1838, conseiller en 1853, il fut nommé sénateur en 1860. Membre de l'Académie des sciences morales, dès 1841, il a publié dans la *Revue des Deux Mondes* et en volumes séparés : *Histoire de la Gaule sous l'administration romaine*; 1840-47, 3 vol., in-8° ; *Histoire d'Attila et de ses successeurs*, 1856, 2 vol. in-8° ; *Tableau de l'empire romain*, 1862, in-8° ; *Récits et nouveaux récits de l'histoire romaine*, 1860 et 1864, in-8°; *saint Jérôme, la société chrétienne à Rome et l'émigration romaine en Terre-Sainte*, 1867, 2 vol., in-8°, etc., etc.

Ticknor (George), historien américain, né à Boston, 1781, janvier 1871, étudia d'abord le droit et entra au barreau ; mais désireux d'entrer dans l'enseignement, il vint en Europe pour compléter ses études littéraires, passa deux ans à l'université de Gœttingue, visita Paris, Genève, Rome, Madrid, entra en relations avec les personnes les plus distinguées de ces différents pays, étudia les langues d'Europe, surtout celles du Midi, et, à son retour en Amérique, enseigna avec succès au collége de Havard les littératures modernes. Il cessa d'enseigner en 1835, revit alors l'Europe, et réunit en Espagne de nombreux matériaux sur la littérature de ce pays; ils lui servirent pour composer son principal ou-

vrage, *Histoire de la littérature espagnole*, 1849, 3 vol. in-8. Il a encore écrit : *Vie de La Fayette; Souvenirs de N. A. Haven; Biographie de Rescott*, et de nombreux articles d'histoire. Il fit un troisième voyage en Europe, toujours observateur attentif et sagace, comme on le voit dans le livre qui a été publié à Londres. en 1876 : *Life, Letters and Journals of George Ticknor*, 2 vol.

Tittmann (Frédéric-Guillaume), historien allemand. né à Wittemberg, 1784-1864, fut employé aux archives de Dresde. L'Académie de Berlin le couronna, en 1811, pour une savante dissertation *sur le Conseil des Amphictyons*. Parmi ses ouvrages, d'une grande portée philosophique, on cite : *Idées sur la politique et l'histoire de la société européenne*, 1816 ; *Constitution de la Confédération allemande*, 1818 ; *Constitutions politiques de la Grèce*, 1822 ; *les Papiers de Guillaume*, 1825 ; *De l'éducation de notre temps, de la science et de l'art de l'éducation*, 1835 ; *Sur la beauté et sur l'art*, 1841 ; *Histoire de Henri l'Oiseleur*, 1845-1846, 2 vol. ; l'*Esprit et son rôle dans la nature*, 1852.

Tricoupis (Spiridion), homme d'État et écrivain grec, né à Missolonghi, 1791-1873, acheva ses études en France et en Angleterre, contribua à la création de l'Université de Corfou, en 1820, joua un rôle actif dans la lutte contre les Turks et occupa des postes importants dans l'administration et la diplomatie; il fut président du conseil pendant le règne d'Othon, et envoyé extraordinaire à Londres. Il contribua à la révolution de septembre 1843, devint ministre des affaires étrangères et de l'instruction publique, vice-président du sénat, puis envoyé extraordinaire à Paris et à Londres, en 1850. On a recueilli et publié à Paris, en 1836, plusieurs de ses discours et l'oraison funèbre de lord Byron, son ami. Il a composé un poëme guerrier sur les Klephtes et surtout une *Histoire de la révolution grecque*, 2 vol., Londres, 1853-1854.

Tristany (Don Benedito), l'un des chefs de l'insurrection carliste en Espagne, d'abord prêtre et chanoine de Gerone, se distingua par son courage dans la guerre de l'indépendance ; il guerroya surtout au centre de la Catalogne, dans les montagnes de Solsonne. Il reprit la soutane en 1814. Plus tard, en 1822, il fut l'un des premiers à se soulever en faveur du roi absolu, Ferdinand VII, contre la révolution. Après la mort de ce prince, il arma cinq bataillons et se présenta à don Carlos, qui le nomma maréchal du camp et commandant en second de la Catalogne. Il se distingua au siége de Puygcerda et à Solsonne ; mais surpris au hameau de Puisernan de Laneran, le 16 mai 1838, il fut dès le lendemain fusillé, malgré les prières des habitants.

Trousseau (Armand), médecin, né à Tours, 1801-1867, élève du docteur Bretonneau, docteur en 1825, agrégé en 1826, fut chargé par le gouvernement d'aller étudier les maladies endémiques et épidémiques dans le centre de la France, puis fut envoyé à Gibraltar pour étudier la fièvre jaune ; il publia les *Documents recueillis par la Commission*, 1830, 2 vol. in-8°. Médecin des hôpitaux, 1831, professeur de thérapeutique et de matière médicale, 1839, il eut une réputation méritée par son enseignement et fut habile praticien ; le premier, il pratiqua hardiment et avec succès la *trachéotomie*. Il fut nommé député à l'Assemblée constituante, et devint membre de l'Académie de médecine en 1856. On lui doit: *Traité élémentaire de thérapeutique et de matière médicale* avec M. Pidoux), 1836 ; *la Phthisie laryngée*, qui obtint le grand prix de l'Académie de médecine, 1837 ; *Nouvelles recherches sur la trachéotomie pratiquée dans la période extrême du croup; Clinique médicale de l'Hôtel-Dieu de Paris*, 1861, 2 vol. in-8° ; et, de plus, un grand nombre de mémoires dans les *Archives de médecine* et dans la *France médicale*. Il a fondé, en 1854, le *Journal des connaissances médico-chirurgicales*.

Trucba y Cosio (Telesforo de), littérateur d'origine espagnole, né à Santander, en 1805, fut élevé en Angleterre et écrivit ses ouvrages en anglais. En 1828, il publia *Gomez Arias*, roman en 3 vol., en 1829, le *Castillan, épisode de l'époque de Pierre le Cruel;* en 1830, le *Roman de l'histoire, l'Espagne romantique;* puis des tableaux satiriques de la société de Madrid : l'*Incognito*, 3 vol., etc. Il écrivit aussi pour le théâtre avec assez de succès. On lui doit encore une *Vie de Cortez* et une *Histoire du Pérou*, que les travaux de Prescott ont bien fait oublier. Après 1834, il revint dans son pays, fut député aux cortès, et écrivit pour le théâtre, en espagnol, deux comédies, *el Veleta* et *Casarse con 60,000 duros*. Mais, tombant gravement malade, il se rendit à Paris, où il mourut en 1835.

Tupac-Aymaru ou **Tupamaru** (Joseph-Casimir-Boniface), cacique péruvien, né dans le district de Tintaï, en 1743, descendant des Incas, fut élevé au collége de Cuzco et devint chef des Indiens de son district. En 1780, il se mit à la tête d'une insurrection, qui commença par juger, condamner et pendre le corrégidor de Tintaï, don Antonio Arriaga ; puis il battit 1,300 hommes envoyés par le corrégidor de Cuzco ; il prit le titre d'inca et se vit bientôt à la tête de 25,000 hommes bien armés. On fut contraint de réunir des forces considérables ; mais ce qui perdit surtout Tupac-Aymaru, ce fut sa cruauté qui n'épargnait personne : aussi beaucoup d'Indiens s'unirent aux Espagnols ; il fut pris, en 1781, et écartelé.— Son frère, Tupac-Aymaru (Diégo), reprit les armes, en 1782 ; il commit, lui aussi, d'horribles dévastations et vint assiéger La Paz, qui ne fut sauvée que par un corps de troupes envoyé de Lima. Il consentit cependant à se soumettre, à la fin de 1782 ; on ne sait pas s'il fut mis en liberté. Son frère, *Jean*, arrêté, en 1783, par ordre du vice-roi du Pérou, fut retenu prisonnier à Cadix, avec tous ses parents, et ne recouvra sa liberté qu'en 1821.

Turkestan oriental ou **Kaschgarie**. Ce pays, situé à l'extrémité orientale de l'Empire Chinois, s'est rendu indépendant dans ces dernières années. Les Turkomans, excellents cavaliers, musulmans, sont restés ennemis des Chinois, qui s'étaient emparés de cette contrée, vers 1757, mais ne les avaient jamais complètement soumis. Par la guerre, par l'esclavage, mais surtout par le commerce des caravanes, beaucoup de Chinois s'établirent dans le Turkestan; beaucoup de Turcs musulmans dans les provinces de Kan-Sou et de Chen-si; entre ces deux extrémités se forma un peuple, moitié chinois, moitié turc, qu'on désigne sous le nom de *Toungânes ;* ils composaient la plus grande partie de l'armée chinoise dans ce pays, et donnèrent le signal du soulèvement vers 1863. Cet exemple fut suivi par les Turkomans de l'Ouest, dirigés surtout par les *Khodjas*, anciens chefs du pays, qui se disent descendants du Prophète ; ils furent soutenus par beaucoup d'exilés du Khanat de Khokand, qui se retiraient devant la conquête russe. Un chef habile et entreprenant, Tadjik d'origine, est parvenu à réunir tout le Turkestan sous ses lois ; il a pris le nom d'*Athalik-Ghazi* (protecteur des fidèles) et de *Khan de Kaschgar ;* il s'est placé sous la suzeraineté de l'émir de Bokhara et du sultan de Constantinople ; quoique musulman fanatique, il s'est mis en relations diplomatiques avec les Anglais de l'Inde et avec les Russes.

Turnus, satirique latin, né à Aurunca, sorti d'une famille d'affranchis, parvint à de grands honneurs sous Titus et Domitien. Il a joui, dans l'antiquité, d'une réputation aussi brillante que celle de Perse et de Juvénal. On a imprimé sous son nom trente beaux vers sur Néron. Ce fut Balzac (xviie siècle) qui les découvrit. Beaucoup de critiques pensent que ce morceau n'est autre chose qu'un habile pastiche du célèbre écrivain. Il a été traduit par M. A. Perreau, à la suite des œuvres de Juvénal. (Collection Pankoucke-Garnier.)

Turquéty (Édouard), poëte, né à Rennes, 1807-1867, abandonna le barreau pour la littérature, et fut compté parmi les poëtes distingués de l'école romantique. On a de lui : *Esquisses poétiques*, 1829 ; *Amour et Foi*, 1833 ; *Poésies catholiques*, 1836 ; *Hymnes sacrées*, 1838 ; *Primavera*, 1840 ; *Fleurs à Marie*, 1845 ; etc., etc.

Turquie. — Voici les derniers renseignements sur la statistique de l'Empire ottoman. Il est difficile cependant d'en affirmer la parfaite exactitude :

I. Possessions immédiates en Europe.

Vilayets.	Superficie en kil. carrés.	Population.
Constantinople. . . . . } Andrinople ou Edirné . }	67,617. . . .	1,682,317
Danube ou I.-Touna .	85,623. . . .	1,994,827
Salonique ou Sélanik. .	51,649. . . .	1,028,141
Janina	35,901. . . .	711,250
Prisrend et Scutari . .	52,585. . . .	1,310,474
Bosna	60,569. . . .	1,357,984
Kreta ou Ghirid. . . .	8,617. . . .	200,000
Armée de terre,		82,539
Total.	362,562. . . .	8,397,529

Répartition de la population d'après les nationalités et les cultes :

Serbes	1,869,224	Juifs..	76,894
Bulgares . . .	1,837,053	Grecs et Arméniens. . .	4,393,103
Grecs.	1,048,644		

Albanais	1,245,182	Catholiques	318,077
Valaques	224,699	Mahométans	3,609,455
Turcs	2,095,933		

Protectorats en Europe.

Roumanie	120,973	4,500,000
Serbie	43,555	1,338,505
Monténégro	4,427	120,000

II. Possessions immédiates en Asie.

Constantinople (partie asiatique)	12,802	796,000
Broussa	74,792	1,030,244
Aïdin	51,688	1,040,570
Bahri Sefid ou Iles de la Méditerranée	14,548	431,197
Chypre	9,537	135,000
Kastamouni	53,659	772,010
Angora	69,379	514,080
Konieh	103,766	755,045
Adana	36,947	335,520
Trébizonde	37,256	938,140
Sivas	64,275	571,808
Ergeroum	132,223	792,104
Diarbékir	97,500	708,288
Bagdad	242,277	2,000,000
Alep	105,561	535,714
Syrie	171,229	518,750
Hedjaz et Yémen	567,836	1,134,375
Hedjer (?)	81,328	162,470
Samos (principauté privilégiée)	550	15,000
Total	1,927,152	13,186,000

III. Possessions en Afrique.

Vilayet de Tripoli	891,900	1,150,000

Protectorats en Afrique.

Egypte	1,707,000	8,400,000
Tunis	118,400	2,000,000
Total	2,717,300	11,550,000

Ainsi les possessions immédiates du sultan et les protectorats renfermeraient 5,171,546 kil. carrés et 37,976,000 habitants.

Le budget, toujours en déficit, est évalué à 5 millions de bourses environ; la bourse de 500 piastres vaut 112 francs 50 cent. La dette, au commencement de 1874, était de 4,335,237,191 francs; mais elle s'est encore augmentée depuis considérablement.

D'après une loi du 22 juin 1869, le service militaire est obligatoire pour tous les musulmans et doit durer 20 ans : 4 dans l'armée active (Nizam); 2 ans dans la première réserve; 6 dans la deuxième réserve (Rédif) et 8 ans dans la landsturm. Les sectateurs des autres religions peuvent être exemptés du service dans l'armée de terre, mais sont obligés de servir sur la flotte, quand ils sont appelés. Les forces militaires doivent être portées à 700,000 hommes, dont 150,000 hommes pour l'armée active, répartis en 7 corps d'armée.

La flotte se composait récemment de 21 navires blindés, armés de 103 pièces de canon, et de 99 bâtiments de transport. Il y a 50,000 marins inscrits.

Tyler (John), ancien président des Etats-Unis, né dans la Virginie, 1790-1862, fils d'un riche planteur, reçut une excellente éducation, et se distingua, comme orateur, dans la Chambre des représentants, depuis 1816. Il fut gouverneur de la Virginie, membre du Sénat, vice-président des Etats-Unis, sous le général Harrison, et président, à la mort de celui-ci, 1841. Quoiqu'il eût été porté par les whigs, il fut sans cesse en lutte avec la majorité whig du congrès, mais parvint à rétablir de bonnes relations avec l'Angleterre, annexa à la république les Etats du Texas, d'Iowa, de Floride, mais ne fut pas réélu en 1845, et rentra dans la vie privée.

V

Vaez (Jean-Nicolas-Gustave **Van Nieuwenhuysen,** dit), littérateur français, né à Bruxelles, 1812-1862, a écrit, avec M. Alph. Royer, un grand nombre de comédies et d'opéras : *Lucie de Lammermoor, la Favorite, Don Pasquale, Othello, Robert Bruce, Jérusalem, le Voyage à Pontoise, le Bourgeois grand seigneur, Mademoiselle Rose*, etc., etc.

Valdès (don Antonio), ministre espagnol, né dans les Asturies, en 1735, d'une famille noble, chevalier de Malte, servit dans la marine espagnole et devint chef d'escadre. Il fut ministre de la marine en 1781, augmenta beaucoup le nombre des vaisseaux, fit construire les batteries flottantes dirigées contre Gibraltar, s'occupa des arsenaux, des ports, envoya au loin quatre expéditions scientifiques, etc. En 1787, il réunit à son ministère la plus grande partie du gouvernement des Indes. Sous Charles IV, il ne conserva que le portefeuille de la marine, et fut nommé capitaine général des armées navales. Après la paix de Bâle, il reçut l'ordre de la Toison d'Or, mais dut donner sa démission, 1795, par suite des intrigues de Godoï. En 1808, il fit partie de la junte de Séville, manqua d'être massacré par des furieux à Xérès et parvint à se rendre dans l'île de Léon; il mourut peu après.

Valdès y Flores (Cayetano), général et amiral espagnol, neveu du précédent, né à Séville, 1767-1835, entra dans la marine, fut chargé, dès 1781, de reconnaître le détroit de Fuca, se distingua dans plusieurs combats et reçut à Brest, en 1804, des mains de Bonaparte un sabre d'honneur. A Trafalgar, il combattit avec un courage héroïque, reçut 17 blessures et put rentrer à Cadix. En 1808, il se déclara contre les Français et fut gouverneur de Cadix. Il fut confiné par Ferdinand VII au château d'Alicante, de 1814 à 1820. Alors mis en liberté, il fut chargé du ministère de la guerre et fit partie des cortès. Il fut chargé, en 1823, de forcer Ferdinand VII, à se retirer à Cadix, et il fut nommé président du conseil de régence, qui eut le pouvoir exécutif. Nommé gouverneur de Cadix, avec les pouvoirs les plus étendus, il repoussa les propositions du duc d'Angoulême et organisa la défense. Mais on fut forcé de capituler; Valdès conduisit lui-même au camp des Français le roi Ferdinand VII, qui avait fait les plus belles promesses d'oubli et de modération et qui s'empressa de les violer. Valdès, qui connaissait le roi, avait trouvé un refuge sur la flotte française; il se retira au Maroc, puis à Gibraltar et en Angleterre. Ferdinand VII le fit condamner à mort. Valdès ne rentra dans sa patrie qu'après l'amnistie donnée par la régente Christine; il fut alors nommé capitaine général des armées, et mourut peu de jours après, en 1835.

Vallet de Viriville (Auguste), érudit, né à Paris, 1815-1868, archiviste à Troyes, professeur à l'Ecole des chartes, a écrit des ouvrages estimés : *Archives historiques du département de l'Aube et de l'ancien diocèse de Troyes*, 1841, in-8°; *Histoire de l'instruction publique en Europe et principalement en France*, 1849-52, gr. in-4°; *Iconographie historique de la France*, 1853, in-8°; *Recherches sur Jeanne Darc*, 1855, — *sur Agnès Sorel*, 1856; *les Inventeurs de l'imprimerie en Allemagne*, 1858, in-8°; *Isabeau de Bavière*, 1859, in-8°; *Histoire de Charles VII*, 3 vol. in-8°; etc.

Valor (Mohamed-Aben-Houmeya, suivant les Arabes, selon les chrétiens, Ferdinand de), descendant des rois de Grenade, né en 1543, riche et considéré, fut l'un des premiers à prendre part à l'insurrection des Maures de Grenade contre Philippe II, en 1568. Proclamé roi sous le nom de Mohamed-Aben-Houmeya, il prit pour lieutenants son oncle Aben-Zuagar, et le premier chef du complot, Aben-Farrakh, fabriquant de carmin à Grenade. Il ne put surprendre la ville, bien gardée par le marquis de Mondéjar; mais l'insurrection se développa dans les Alpujarras. Pendant quelque temps il négocia avec l'ennemi; mais les cruelles représailles ordonnées par Philippe II exaspérèrent les Maures, au moment où don Juan d'Autriche venait remplacer Mondéjar, trop

porté aux mesures de clémence. Aben-Houmeya irrita beaucoup de ses partisans par des mesures impolitiques; il fut environné de traîtres ou d'ennemis; il fut saisi par eux, dégradé, étranglé, et l'un de ses meurtriers, Aben-Abo, fut déclaré son successeur, 1569.

Vandermaelen (Philippe-Marie-Guillaume), géographe belge, né à Bruxelles 1795-1869, a fondé dans cette ville un établissement géographique, semblable à celui de Perthes à Gotha. On cite parmi ses œuvres: *Atlas universel*, 1825-27, 400 feuilles en 6 vol.; *Atlas de l'Europe*, 1829-1830, en 165 feuilles: *Carte de la Belgique*, 1846; *Dictionnaires géographiques* des différentes provinces de la Belgique; *Dictionnaire des hommes de lettres, savants et artistes de la Belgique*, 1837, in-8°; etc.

Varenne (Guillaume **Fouquet**, marquis de **La**), diplomate, né à la Flèche, 1560-1616, était issu de basse extraction, et, selon d'Aubigné, qui n'est pas toujours véridique, aurait été employé dans les cuisines de Henri de Navarre ou de sa sœur Catherine. Henri IV, dont il devint le favori, fit sa fortune. Il servit son maître avec dévouement pendant la guerre civile, fut envoyé en mission auprès d'Elisabeth, parvint à tromper les défiances de Philippe II et à surprendre ses secrets, et fut nommé contrôleur général des postes, lieutenant général du roi en Anjou, etc. En 1603, il contribua au rétablissement des jésuites, et leur fit donner le collége de la Flèche.

Varin (Charles), auteur dramatique, né à Nancy, 1798-1869, a été l'un des plus féconds vaudevillistes de son temps; il s'est distingué par son entrain et par sa gaieté; il a composé toutes ses pièces en collaboration. Citons: les *Saltimbanques* avec M. Dumersan, l'*Amour et la guerre, les Femmes d'emprunt, un Bal du grand monde, l'Académicien de Pontoise, une Giroflée à cinq feuilles, les Trois fils de Cadet Roussel, les Ficelles de Montempoivre, les Filles mal gardées*, etc.

Véron (Louis-Désiré), né à Paris, 1798-1866, fils d'un marchand papetier, embrassa l'étude de la médecine, fut nommé premier interne des hôpitaux, 1821, et fut reçu docteur en médecine, 1823. Il publia, en 1825, des *Observations sur les maladies des enfants*, et fut nommé médecin des musées royaux. A la mort du pharmacien Regnauld, son ami, il s'associa aux amis de la famille pour faire de la pâte pectorale, inventée par Regnauld, un objet de spéculation; ce médicament obtint une vogue extrême, et donna la fortune à tous les associés. Véron renonça à la médecine en 1828, écrivit dans *la Quotidienne, le Messager des Chambres*, et fonda, en 1829, la *Revue de Paris*, qui eut un rapide succès. En 1831, il prit la direction de l'Opéra, et eut le bonheur ou l'habileté de faire représenter plusieurs chefs-d'œuvre, de 1831 à 1835. Il échoua, comme candidat de l'opposition, à Landernau, en 1838, retourna au journalisme, et devint administrateur et gérant du *Constitutionnel;* il en fut le seul propriétaire en 1844, et lui donna une prospérité nouvelle. Après 1848, il soutint la candidature de Louis-Napoléon, puis la politique du Président; il attaqua surtout la loi du 31 mai 1850 et les diverses nuances de l'opposition, préparant ainsi le coup d'Etat du 2 décembre, auquel il applaudit. Député de l'arrondissement de Sceaux, il continua de diriger *le Constitutionnel*, puis, après quelques dissidences avec le gouvernement, céda son journal, en 1856. Il écrivit les *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, 1854, 6 vol. in-8°, ouvrage qui eut un grand succès de curiosité. Membre de la Société des gens de lettres, il lui a fait don d'une somme de 20,000 fr., pour distribuer chaque année des prix de poésie et de littérature. Il a encore écrit un roman de mœurs: *Cinq cent mille francs de rente*, 1855, 2 vol. in-8°; *Quatre ans de règne. Où allons-nous?* 1857, et les *Théâtres de Paris, de* 1806 *à* 1860, in-8°, 1860.

Versailles. Les Prussiens ont occupé cette ville, dès le mois de septembre 1870; c'est là qu'ont eu lieu les conférences de M. Thiers avec M. de Bismarck, pour obtenir un armistice, 30 oct.-6 nov.; c'est là qu'ont eu lieu la plupart des négociations qui ont préparé l'unité de l'Allemagne. Le 18 janvier 1871, le roi de Prusse a été solennellement proclamé empereur d'Allemagne dans le château. Les préliminaires de la paix avec la France y ont été signés le 26 février. L'Assemblée nationale et le gouvernement s'établirent à Versailles, dès le milieu de mars; c'est de là qu'ils ont surtout lutté contre l'insurrection de la Commune à Paris.

Vicat (Louis-Joseph), ingénieur, né à Grenoble, 1786-1861, élève de l'Ecole polytechnique et de l'Ecole des ponts et chaussées, publia, dès 1818, des *Recherches expérimentales sur les chaux de construction, les bétons et les mortiers*, in-4°. De nouvelles études, exposées dans son *Résumé des connaissances actuelles sur les mortiers et les ciments calcaires*, 1828, et dans une série de *Mémoires*, adressés à l'Académie des sciences et insérés dans les *Annales de physique et de chimie*, amenèrent une révolution dans le mode de fondation des ponts et firent prévaloir le procédé du bétonnement; c'est ainsi qu'il construisit le pont de Souillac (Lot), en 1822. Il explora toute la France pour rechercher les gisements de chaux hydraulique naturelle, mérita le prix de statistique décerné par l'Académie des sciences, 1837, dont il fut élu membre correspondant. Il reçut des récompenses de la ville de Paris, de la Prusse, de la Russie, du Piémont, etc.; la Chambre des députés, sur le rapport d'Arago, lui décerna, à titre de don national, une pension de 6,000 francs, 1843. On lui doit encore des études intéressantes sur les ponts suspendus.

Vieillard de Boismartin (Pierre-Ange), littérateur, né à Rouen, 1778-1862, fut censeur royal en 1820, conservateur, puis administrateur de la bibliothèque de l'Arsenal, enfin bibliothécaire du Sénat. Il a composé un grand nombre de pièces, au commencement du siècle; citons: *les Masques*, 1800; *Marmontel*, 1802; *Chapelle et Bachaumont*, 1806; *les Rêveurs éveillés*, 1815; etc. Il a encore écrit, en 1859, une *Notice sur Méhul, sa vie et ses œuvres*.

Vieil-Castel (Horace, comte de), littérateur français, 1797-1864, a été conservateur du musée des souverains au Louvre, en 1852. Il a collaboré à plusieurs recueils littéraires. On lui doit: *Collection de costumes, armes et meubles*, 1826, 3 vol. in-4°; les *Statuts du Saint-Esprit*, 1853, in-fol.; *Souvenirs historiques sur la reine Marie-Antoinette*, 1858; *Marie-Antoinette et la révolution française*, 1859; des *Poésies*, 1854; des romans: *Madame la Duchesse, Gérard de Stolberg, Mademoiselle de Verdun*, etc.

Villemain (Abel-François), né à Paris, 1790-1870, brillant élève du Lycée impérial (auj. Louis-le-Grand), jouait son rôle, dès l'âge de douze ans, dans des tragédies grecques, représentées chez son maître de pension, Planche, et déjà remplaçait parfois dans sa chaire son professeur de rhétorique, Luce de Lancival. Il commençait l'étude du droit, lorsque Fontanes le nomma professeur suppléant de rhétorique au lycée Charlemagne, 1810, et peu de temps après maître de conférences à l'Ecole normale. Ce fut lui qui, en 1812, prononça de nouveau le discours latin dans la solennité du concours général. Son *Eloge de Montaigne*, couronné par l'Académie française, en 1812, lui fit une réputation de bon écrivain, et il fut dès lors accueilli dans tous les salons littéraires, comme causeur spirituel et comme brillant littérateur. De nouveau couronné, en 1814, pour son discours, *Avantages et inconvénients de la critique*, il lut lui-même son mémoire dans une séance solennelle, le 24 avril, en présence d'un auditoire d'élite, et après avoir adressé de pompeux éloges, qu'on lui a reprochés, à l'empereur Alexandre et au roi de Prusse. Suppléant de M. Guizot dans la chaire d'histoire moderne à la Sorbonne, il fut encore couronné pour son *Eloge de Montesquieu*, 1816, et fut nommé professeur d'éloquence française. C'est alors qu'il fit de brillantes leçons sur l'histoire de notre littérature aux xv^e, xvi^e et xvii^e siècles. Après la publication de son *Histoire de Cromwell*, 1819, 2 vol. in-8°, il fut nommé chef de la division de l'imprimerie et de la librairie, puis maître des requêtes au Conseil d'Etat. Membre de l'Académie française en 1821, il publia, en 1822, la traduction de la *République* de Cicéron, d'après le manuscrit découvert par Angelo Maï, et manifesta ses sympathies en faveur des Hellènes par deux ouvrages, qui se tiennent: *Lascaris, ou les Grecs du* xv^e *siècle*, et *Essai sur l'état des Grecs depuis la conquête musulmane*, 1825. Vers la fin du ministère Villèle, il se rapprocha de l'opposition; il fut l'un des rédacteurs de la supplique présentée par l'Académie française à Charles X contre les lois projetées sur la presse, 1827; il perdit ses fonctions de maître des requêtes; mais ses cours à la Sorbonne n'en furent que plus applaudis, et il fut envoyé à la Chambre des députés par le collége électoral d'Evreux, 1830. Il signa l'adresse des 221 et contribua à la révision de la Charte. En 1831, il devint membre du Conseil royal de l'instruction publique, dont il fut le vice-président, en 1832; cette même année, il fut nommé pair de France et secrétaire perpétuel de l'Académie française. Il combattit vivement les lois de septembre 1835, soutint le ministère Molé contre la coalition, et fut ministre de l'instruction publique dans le cabinet du 12 mai 1839; il revint au pouvoir, avec M. Guizot, dans le ministère

du 29 octobre 1840. Au milieu des querelles du clergé et de l'Université, il fut chargé de préparer la loi organique de l'enseignement secondaire, et, malgré ses efforts et son talent, ne put satisfaire aucun parti; l'état de sa santé le força à se retirer, à la fin de 1844; il refusa d'accepter une pension de 15,000 francs, proposée aux Chambres en sa faveur par le maréchal Soult. Il reprit ses études littéraires, et jamais son esprit ne fut plus actif et plus brillant que dans les dernières années de sa vie. Parmi ses écrits, qui tous ont eu plusieurs éditions, citons, outre les ouvrages mentionnés plus haut: *Cours d'histoire de la littérature au moyen âge*, 2 vol.; *Cours de littérature française, tableau du* XVIII*e siècle*, 1828-29, 5 vol.; *Discours et mélanges littéraires*, 1823; *Nouveaux mélanges historiques et littéraires*, 1827; *Études de littérature ancienne et étrangère*, 1846; *Tableau de l'éloquence chrétienne au* IV*e siècle; Études d'histoire moderne; Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature; Choix d'études sur la littérature contemporaine; la Tribune contemporaine, M. de Chateaubriand; Essai sur le génie de Pindare et sur la poésie lyrique;* de plus, un grand nombre d'*Essais, Études, Discours, Notices, Rapports*, etc., etc.

Vinuesa (don Thomas), prêtre espagnol, né dans la Nouvelle-Castille, occupait la cure de Tamajon en 1808. Il prit une part active à la lutte contre les Français; puis, au retour de Ferdinand VII, combattit vivement le parti libéral. Il publia: *Préservatif contre l'esprit public de la Gazette de Madrid; Préservatif contre l'irréligion*, etc. Il fut nommé chapelain d'honneur du roi, et se montra l'un des partisans les plus exaltés des doctrines ultramontaines et absolutistes. En 1820, une proclamation, qu'il adressait au peuple espagnol contre les Cortès et la révolution, le fit arrêter. Les plus exaltés des *Comuneros* demandaient un châtiment exemplaire; les juges le condamnèrent à dix ans de galères, 3 mai 1821; le lendemain, le peuple pénétra dans sa prison et l'assomma à coups de marteaux. En 1823, après le rétablissement du pouvoir absolu, on célébra en son honneur un service expiatoire, et l'année suivante ses assassins furent envoyés au supplice.

Vistule (Gouvernement de la), nom officiel que porte depuis 1865 l'ancien royaume de Pologne, maintenant divisé en 10 districts. — V. *Russie*, Supplément.

Vitet (Ludovic ou Louis), homme politique et littérateur français, né à Paris, 1802-1873, petit-fils de Louis Vitet, médecin et conventionnel de Lyon, fut élève de l'École normale, en 1819, professa peu de temps, écrivit dans le *Globe* et fit partie de la société *Aide-toi, le ciel t'aidera*. Après la révolution de 1830, il fut nommé par M. Guizot inspecteur général des monuments historiques, fut secrétaire général du ministère du commerce avec M. Duchâtel, en 1834, conseiller d'État, en 1836, vice-président de la section des finances, et député de Bolbec, de 1834 à 1848. Il défendit toujours la politique conservatrice et s'opposa à toutes les innovations. Membre de l'Assemblée Législative, il fut hostile aux institutions républicaines, mais protesta contre le 2 décembre et rentra dans la vie privée. Aux élections de février 1871, il fut nommé représentant de la Seine-Inférieure. Élu vice-président de l'Assemblée nationale et constamment réélu depuis, il est resté jusqu'à la fin de sa vie l'un des principaux chefs du parti conservateur.

L'importance de son rôle littéraire est encore plus considérable; elle l'a fait nommer membre libre de l'Académie des inscriptions, en 1839, et membre de l'Académie française, en 1846. Dès 1826, il avait publié les *Barricades*, scènes dramatiques empruntées aux troubles de la Ligue, cet ouvrage, original et très-remarqué, fut suivi des *États de Blois*, 1827, et de la *Mort de Henri III*, 1829; ces différentes scènes ont été réunies, en 1844, dans le livre, intitulé la *Ligue*, 2 vol., in-18. On cite encore dans le même genre les *États d'Orléans*, 1849. Mais il s'est principalement appliqué à l'étude philosophique des beaux-arts et il y a excellé; ses principaux ouvrages sont: *Eustache Lesueur, sa vie et ses œuvres*, 1843; *Rapport au ministre de l'intérieur sur les monuments, les bibliothèques de l'Oise, de l'Aisne*, etc.; *Monographie de l'église Notre-Dame de Noyon*, 1845; *Fragments et mélanges*, 1846, 2 vol., in-12; le *Louvre*, 1852; l'*Académie royale de peinture et de sculpture*, 1861; *Essais historiques et littéraires*, 1862; *Études sur l'histoire de l'art*, 1864, etc., etc. On lui doit encore de nombreux articles dans le *Journal des savants*, la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue contemporaine;* une *Histoire de Dieppe*, 1838, 2 vol., in-8°; *Histoire financière du gouvernement de Juillet*, 1848, in-12, etc.

Vittoria (Fernandès Guadelupe), homme politique américain, né à Durango (Mexique), en 1791, prit part aux premiers soulèvements contre la domination espagnole, fut mis hors la loi, puis seconda Iturbide pour achever la délivrance de son pays, mais se tourna contre lui, quand il se nomma empereur. Proscrit de nouveau, le général Vittoria se réfugia dans les forêts; il reparut en 1823, après la chute d'Iturbide, fit partie de la commission exécutive, 1823, puis fut nommé président de la république, en septembre 1824. Remplacé par Pedrazza, en 1828, il vécut dès lors dans la retraite.

Vœrœsmarty (Michel), poëte hongrois, né à Nieck (comitat de Weissenbourg), 1800-1855, publia, 1821-1822, une tragédie, *le Roi Salomon*, un drame, *le Roi Sigismond*, un roman en vers, *la Victoire de la fidélité*, qui firent de lui le rénovateur de la poésie hongroise. Il écrivit ensuite, avec succès, *la Fuite de Zalau, Cserhalom, Eger*, trois épopées; un drame, *Koub;* un roman en vers, *le Vallon enchanté;* puis des *Lieder*, ou chansons, qui furent populaires. Il fut membre de l'Assemblée nationale en 1848, et fut poursuivi par les Autrichiens. La pureté classique de son style l'a fait surtout apprécier par les hautes classes; mais on doit le regarder comme le chef de la nouvelle école poétique, qui semble avoir fait renaître la littérature hongroise. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Pesth, 10 vol., 1845-47.

Vogel (Édouard), voyageur allemand, né à Leipzig, en 1829, fils d'un professeur distingué, étudia l'astronomie à Berlin, fut aide-astronome de Hind, à l'Observatoire Bishop de Londres, 1851, et sur les conseils du géographe Auguste Petermann, s'offrit au gouvernement anglais pour aller rejoindre Barth en Afrique et continuer ses découvertes. Il partit en 1853, arriva par le pays de Tripoli jusqu'au Soudan; visita Yakouba, les bords du lac Tchad, rejoignit Barth, s'enfonça plus au sud, puis se dirigea vers l'est, pour regagner la vallée du Nil, par des contrées encore inexplorées. Il paraît qu'il y a trouvé une mort tragique, à Borgou, en 1856. Les résultats de ses explorations ont été retracés par M. A. Malte-Brun: *Résumé historique des explorations faites dans l'Afrique centrale*, 1858, in-8°, avec carte.

Vogoridès (Stefanaki), d'une famille phanariote, originaire de Bulgarie, 1775-1862, fut caïmacan de Moldavie, 1821-1822, se mit au service du sultan, fut à Constantinople le fondé de pouvoir de l'hospodar de Moldavie, Michel Stourdza, son gendre, 1834, puis reçut le gouvernement presque indépendant de Samos; mais ses représentants administrèrent très-mal, il fut remplacé, en 1849, par le prince Callimachi, et reçut le titre honorifique de prince de Valachie. — Son fils, Vogoridès (*Nicolas*) ou Konaki-Vogoridès, né à Iassy, 1821-1863, a été, lui aussi, caïmacan de Moldavie, en 1857, et, servant la politique de l'Autriche et de l'Angleterre, s'est opposé de toutes ses forces à l'union des Principautés.

Voigt (Jean), né dans le duché de Saxe-Meiningen, 1786-1863, étudia à Halle, et abandonna la médecine pour l'histoire. Professeur à Halle, il se fit connaître, en publiant: *le Pape Grégoire VII et son époque*, 1815, trad. en français par l'abbé Jager; puis une *Histoire de la ligue lombarde*, 1818. Professeur à l'université de Kœnigsberg, il s'occupa surtout de l'Ordre teutonique et des origines de la Prusse; il écrivit, en 1819, une première notice *sur la Société des Lézards*, qui enleva la Prusse occidentale aux chevaliers teutoniques; il édita *les Annales ou la chronique de Jean Lindenblatt*, 1824; publia l'*Histoire de Marienbourg*, puis son ouvrage le plus important: *Histoire de la Prusse depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin de la domination de l'Ordre teutonique*, 1827-29, 9 vol. On lui doit encore: *les Tribunaux de Westphalie dans leurs rapports avec la Prusse*, 1836; *Codes diplomatiques prussiens*, 4 vol.; *Correspondance des savants les plus distingués de l'époque de la Réformation avec Albert de Prusse*, 1846; *Manuel de l'histoire de Prusse jusqu'à la Réformation*, 1842-43, 3 vol.; *le Margrave Albert-Alcibiade de Brandebourg*, 1852, 2 vol.; *Histoire générale de l'Ordre teutonique*, etc., etc.

Vosges (Départ. des). La France a été forcée de céder, par le traité de 1871, une partie de ce département, qui a été réuni à l'Alsace-Lorraine: le canton de Schirmeck (sans la commune de Raon-sur-Plaine) et 7 communes du canton de Saales; en tout, 211 kil. carr. et 21,017 hab. La superficie du département n'est plus que de 5,869 kil. carr. et la population de 397,981 hab.

W

Wachsmuth (Ernest-Guillaume-Gottlieb), historien allemand, né à Hildesheim, 1784-1866, fut professeur à Halle, à Kiel, à Leipzig; a publié de nombreuses dissertations historiques dans son journal, *la Gazette des belles-lettres*, puis a composé des ouvrages estimés : *Histoire ancienne de l'empire romain*, 1818; *Essai d'une théorie de l'histoire*, 1820; *Antiquités helléniques*, 4 vol.; *Esquisse de l'histoire générale des peuples et des Etats; Exposés historiques modernes*, 3 vol.; *Histoire des mœurs européennes*, 5 vol.; *Histoire de France à l'époque de la Révolution*, 4 vol.; *la Cour des muses à Weimar de 1772 à 1807*; *Histoire de l'époque de la Révolution*, 4 vol.; *Histoire générale de la civilisation*, 3 vol.; *Histoire des partis politiques*, 3 vol.; *Histoire de la nationalité allemande*, 8 vol.; etc.

Wagner (Rodolphe), physiologiste et anatomiste allemand, né à Bayreuth, 1805-1864, docteur en médecine, assista, à Paris, aux leçons de Cuvier, et se livra à l'étude de l'anatomie comparée. Il fut plus tard professeur à l'université d'Erlangen, puis remplaça Blumenbach à Gœttingue. Il s'est placé au premier rang des savants spiritualistes de l'Allemagne, et ses ouvrages lui ont donné une grande réputation ; ils sont très-nombreux. On remarque parmi eux : *Etude d'anatomie comparée du sang*, 1833; *Traité d'anatomie comparée ou de zootomie*, 2 vol.; *Prodromus historiæ generationis hominis atque animalium*, 1836; *Etudes de physiologie comparée*, 1838; *Traité de physiologie*, 1839; *Atlas d'anatomie comparée*, 1841, in-fol.; *des Rapports entre la physiologie, les sciences physiques et la médecine pratique*, 1842; *Dictionnaire de physiologie*, 1843-53, 6 vol.; *Recherches névrologiques*, 1854, etc., etc.

Wailly (Barthélemy-Alfred de), né à Paris, 1800-1869, petit-fils de *Noël-François de Wailly*, fut professeur de rhétorique au collége Henri IV, proviseur, comme son père, de cet établissement, inspecteur général de l'enseignement secondaire, recteur de l'Académie de Bordeaux. On lui doit : *Nouveau dictionnaire latin-français, — français-latin ; Dictionnaire de versification et de poésie latines ;* il a écrit une comédie, *l'Adjoint et l'avoué*, 1824; une *Epître à J.-J. Rousseau*, couronnée par l'Académie française, 1826, des éditions, des traductions; etc.

Warnkœnig (Léopold-Auguste), jurisconsulte allemand, né à Bruchsal (Bade), 1794-1866, fut professeur de droit à Liége, à Louvain, à Gand ; puis, à Fribourg, en 1836, à Tubingue. Ses ouvrages ont rendu de grands services à la science du droit; les principaux sont : *Institutiones sive elementorum juris romani privati libri II*, 1818; *le Droit fondé sur un principe rationnel*, 1819; *Commentarii juris romani privati*, 1825-29, 3 vol.; *Recherches sur la législation belge au moyen âge*, 1834, *Histoire de la Flandre et du droit flamand*, 1834-39; 3 vol.; *Histoire du droit belge pendant la période franke*, 1837 ; *Philosophie du droit*, *Encyclopédie du droit;* avec M. Stein, *Histoire de la France et du droit français*, 1845-48, 3 vol. ; avec M. Gérard, *Histoire des Carlovingiens*, 1862, 2 vol.; etc.

Wauters (Charles-Augustin) , peintre belge, né à Boom (Anvers), 1811-1869, étudia à Malines et à Anvers, et acquit une réputation méritée par ses tableaux de religion et d'histoire, par ses portraits et ses tableaux de genre. Il a été quelque temps directeur de l'Académie des beaux-arts de Malines.

Weber (Beda), publiciste et poëte allemand, né à Lieuz (Tyrol), 1798-1858, après une jeunesse tourmentée par le doute, se fit prêtre, 1824, eut une petite cure près de Marienberg, attira la foule par ses sermons démocratiques, et fut soutenu par beaucoup de prêtres de l'Allemagne du Sud contre les tracasseries qui lui furent suscitées. Il fit partie, en 1848, de l'Assemblée nationale de Francfort, et fut ensuite pasteur dans l'église catholique de cette ville. On lui doit des poésies lyriques, *Chants du Tyrol*, 1842; des livres d'histoire et de géographie : *le Tyrol*, 1838, 3 vol.; *Manuel des voyageurs dans le Tyrol*, 1842; *le Tyrol et la réformation*, 1841 ; *Oswald de Wolkenstein et Frédéric à la poche*, 1850; *André Hofer et l'année 1809*, 1852; des ouvrages de religion : *Fleurs de recueillement religieux*, 1845; *Giovanna Maria dalla croce et son temps*, 1850 ; *Sermons au peuple tyrolien*, 1851 ; *les Caractères*, 1853.

Weiss (Charles), littérateur, né à Besançon, 1779-1865, fut conservateur de la bibliothèque de Besançon et l'un des plus actifs collaborateurs de la *Biographie universelle*. Il fut nommé correspondant de l'Académie des inscriptions en 1832. Il a dirigé la publication d'une *Biographie universelle*, en 6 vol. in-8°, qui est presque une nouvelle édition de l'ancien *Dictionnaire historique;* il a donné une édition *des Papiers d'Etat du cardinal Granvelle*, 8 vol. in-4°.

Weiss (Charles), professeur et historien, né à Strasbourg, 1812-1864, élève de l'Ecole normale, professeur d'histoire à Toulouse, à Strasbourg, puis au lycée Bonaparte de Paris, a publié : *l'Espagne depuis le règne de Philippe II jusqu'à l'avénement des Bourbons*, 1844, 2 vol. in-8° ; *Histoire des réfugiés protestants de France depuis la révocation de l'édit de Nantes*, 1853, 2 vol., qui a obtenu le prix Gobert. Il a édité les *Sermons choisis* de J. Saurin, avec *Notice bibliographique*, 1854, in-18, et inséré des articles de critique dans plusieurs journaux.

Weisse (Chrétien-Hermann), philosophe allemand, né à Leipzig, 1801-1866, fils d'un jurisconsulte distingué, a été professeur de philosophie dans sa ville natale ; d'abord disciple de Hegel, il s'est rapproché des doctrines de Fichte. Parmi ses travaux nombreux on cite : *de l'Etude d'Homère*, 1826; *de la Mythologie*, 1827; *De Platonis et Aristotelis in constituendis summis philosophiæ principiis differentia*, 1828 ; *de l'Etat actuel de la philosophie*, 1829 ; *Système scientifique d'esthétique*, 1830, 2 vol.; *l'Idée de Dieu*, 1833; *Doctrine secrète des philosophes sur l'immortalité de l'individu humain*, 1834; *Eléments de métaphysique*, 1835; *Critique et commentaire du* Faust *de Gœthe*, 1837 ; *Etudes critiques et philosophiques sur l'histoire évangélique*, 1838, 2 vol.; *le Problème philosophique de notre époque*, 1842 ; *la Christologie de Luther*, 1852; *Dogmatique philosophique ou la philosophie du christianisme*, 1855, 2 vol.; etc., etc.

Welcker (Frédéric-Gotlieb) archéologue allemand, né à Grünberg (Hesse), 1784-1869, élève de Zoega, fut professeur de philologie à l'université de Bonn et bibliothécaire général; il a fondé dans cette ville un musée des arts. Il a inséré dans les revues savantes de l'Allemagne, et surtout dans le *Musée philologique du Rhin*, une foule de mémoires et de dissertations; il est devenu associé étranger de l'Institut de France en 1858. Parmi ses ouvrages on cite : *les Hermaphrodites de l'art antique*, 1808; *Vie de Zoega, collection de ses lettres et appréciation de ses ouvrages*, 1810, 2 vol.; *les Comédies d'Aristophane*, 1810-1811, 2 vol., traduction et commentaires; *la Trilogie d'Eschyle*, 1824; *le Cycle épique, ou les Poëtes homériques*, 2 vol., 1835-49 ; *les Tragédies grecques avec un retour sur le cycle épique*, 1839, 3 vol.; *Anciens monuments*, 1849-51, 3 vol.; etc.

Westermann (Antoine), érudit allemand, né à Leipzig, 1806-1869, professeur d'histoire et de littérature ancienne à Leipzig, a publié : *Histoire de l'éloquence en Grèce et à Rome*, 1833-35, 2 vol.; *De publicis Atheniensium honoribus ac præmiis*, 1830; des commentaires, de bonnes éditions critiques d'ouvrages grecs, et du livre de Voss, *De historicis græcis;* etc., etc., etc.

Weyer (Sylvain **Van de**), homme d'Etat belge, né à Louvain, 1802-1874, fut élevé à Amsterdam, puis à Louvain. De bonne heure établi à Bruxelles, comme avocat, il fut nommé conservateur des manuscrits des ducs de Bourgogne. Rédacteur du *Courrier des Pays-Bas*, il plaida deux fois pour M. de Potter, et se fit connaître comme l'un des membres intelligents du parti national. Il prit une part active à la Révolution de septembre 1830, et se plaça au premier rang par la netteté de ses vues, l'autorité de son bon sens, sa décision courageuse et prudente à la fois. Il s'efforça surtout de prévenir

l'anarchie et fit partie du gouvernement provisoire ; il fut chargé des missions diplomatiques les plus importantes, en France et principalement en Angleterre; commissaire à la conférence de Londres, il parvint à faire accepter et reconnaître par l'Europe l'indépendance de la Belgique ; il fut ministre des affaires étrangères pendant la régence de M. Surlet de Chokier, puis contribua beaucoup à l'élection du roi Léopold, comme étant le seul moyen de sauver la nationalité belge. Ambassadeur à Londres, il s'attacha surtout à préserver la Belgique de toutes les commotions qui ébranlèrent l'Europe, après la Révolution de Février 1848, et pendant le règne de Napoléon III ; il fut quelque temps ministre de l'intérieur en 1855, et reprit avec plaisir ses fonctions d'ambassadeur en Angleterre. Il est l'un des hommes qui ont le plus contribué à la création et à la conservation du jeune royaume de Belgique. Il s'était de plus en plus attaché à l'Angleterre, quoiqu'il aimât la France, ses écrivains, ses penseurs; il avait épousé une riche Anglaise; et, quand il rentra dans la vie privée, ce fut pour vivre dans son beau domaine de New-Lodge, près de Windsor; c'est là qu'il est mort le 22 mai 1874.

Wheatstone (Charles), né à Gloucester, 1802, mort à Paris, 1875, s'est fait surtout connaître par de nombreux travaux sur l'électricité. Il a inventé le stéréoscope et perfectionné la télégraphie électrique. Il était professeur de physique au Collége royal de Londres.

Whewell (Guillaume), mathématicien et philosophe anglais, né à Lancastre, 1794-1866, a publié des *Manuels de statique et de dynamique*, qui sont estimés ; *Mechanical Euclid*, etc. Il a cherché à vulgariser la science par des écrits populaires et a obtenu un grand succès : *Astronomie et physique générale considérées dans leurs rapports avec la théologie naturelle*, 1834 ; *Histoire des sciences inductives*, 1837, 3 vol. Professeur de philosophie en 1838, il ne s'occupa plus que de questions morales ; on lui doit : *Elements of morality including polity; Lectures on systematic morality; Lectures on the history of moral philosophy in England*. Il s'est aussi occupé des différents systèmes d'éducation, et a traduit plusieurs ouvrages sur la littérature et l'art allemands.

Wiertz (Antoine), peintre belge, né à Dinant, 1806-1865, élève de Mathieu Van Brée, eut à Anvers le grand prix de peinture, étudia à Rome, et, de retour en Belgique, se livra à la grande peinture, vivant de ses portraits, mais exécutant de vastes toiles qui ne devaient pas être vendues. C'est alors qu'il composa la *Révolte des anges*, la *Esmeralda, Quasimodo*, l'*Education de la Vierge;* en même temps il répondait par de spirituelles caricatures aux ennemis que ses prétentions lui avaient suscités. En 1847, il s'établit dans une grande usine abandonnée, et y composa son *Triomphe du Christ*, puis acheva sa *Révolte des anges*, et fut enfin protégé par le gouvernement. Il exécuta alors un grand nombre d'œuvres estimées : l'*Inhumation précipitée*, l'*Enfant brûlé*, le *Suicide*, la *Liseuse de romans*, *Lilliput*, le *Dernier canon*, etc., un *Patrocle*, le *Christ au tombeau*, *Satan et Eve*, *l'Orgueil inspirant les grandes entreprises*, etc., etc. Sa fécondité paraissait inépuisable ; en même temps il se distinguait comme écrivain ; ses *Discours*, et surtout l'*Eloge de Rubens*, sont d'un style nerveux ; on lui doit une *Etude sur Mathieu Van Brée* et un traité des *Caractères constitutifs de la peinture flamande*. On a formé à Bruxelles un musée public pour ses œuvres.

Wœrth-sur-Sauer, en Alsace, au S.-O. de Wissembourg; combat malheureux du maréchal Mac-Mahon, le 6 août 1870.

Wolowski (Louis-François-Michel-Raymond), économiste français, né à Varsovie, août 1810, mort en août 1876, fils de l'ancien président de la diète polonaise, vint de 1823 à 1827 en France pour terminer ses études et, de retour à Varsovie, prit une part active à la Révolution de 1830, en servant, d'abord comme capitaine, ensuite comme vice-maître des requêtes au Conseil d'État et secrétaire de la légation à Paris. En 1834, il se fit naturaliser Français et se consacra, dans la *Revue de la législation et de jurisprudence*, aux questions économiques et financières. Professeur de législation au Conservatoire des arts et métiers en 1839, membre du conseil en 1848, il se fit envoyer à l'Assemblée constituante, grâce à ses idées libérales. En 1852, il fut un des fondateurs du Crédit foncier de France. Membre de l'Assemblée nationale de 1871, il fut désigné par celle-ci comme sénateur inamovible.

Wolowski a laissé de nombreux ouvrages économiques; citons : *Mobilisation du Crédit foncier* (1839) ; *De l'Organisation du travail* (1845) ; *Études d'économie politique et de statistique* (1848); *De l'organisation du Crédit foncier* (1849) ; la *Question des banques* (1854) ; la *Liberté commerciale et les résultats du traité de commerce de* 1860 (1868), etc.

Wyoming, Territoire des États-Unis, formé en 1868, entre 41° et 45° lat. N. Il est borné : à l'E. par le Nebraska et le Dacotah; au N. par le Montana ; à l'O. par l'Idaho et l'Utah ; au S. par le Colorado. Il a 253,000 kil. carrés et quelques milliers d'habitants. Il renferme, dit-on, beaucoup de mines, des sources salées et des sources de pétrole. Le chef-lieu est *Brian-City*.

Z

Zachariæ (Henri-Albert), jurisconsulte, né à Herbsleben (Saxe-Gotha), 1806-1875, célèbre professeur de droit à Gœttingue, joua un rôle politique en 1848 et en 1867, il prit part à la constitution de l'Allemagne du Nord et devint membre de la Chambre des Seigneurs de Prusse. Parmi ses nombreux ouvrages on cite : *Traité de la recherche des délits; Manuel de procédure criminelle allemande; le Droit public fédéral allemand; les Lois constitutionnelles de l'Allemagne moderne;* etc., etc.

Zaragoza (Ignace), général mexicain, de race indienne, né à Monteguala, en 1829, d'abord commerçant, avocat, puis soldat, se distingua, en 1855, dans l'armée du Nord, commanda, en 1860, une brigade dans les troupes dévouées à Juarès et battit plusieurs fois Miramon. Au début de l'expédition des puissances européennes, commandant de l'armée d'Orient, il fit fusiller, le 24 mars 1862, le général Roblez, qui se déclarait pour les Français, n'observa pas la suspension d'armes signée aux conférences d'Orizaba, mais fut chassé de cette ville par le général Lorencez. Il fut encore battu dans les montagnes des Combres et rejeté sur Puebla où il se défendit. Encore battu à Aculcingo, le 18 mai, il échoua à l'attaque d'Orizaba. Atteint de la fièvre typhoïde, il mourut le 8 septembre 1862. Juarez lui fit faire de pompeuses funérailles.

Zélande (Nouvelle-). Cette colonie anglaise, de plus en plus florissante, comptait récemment plus de 300,000 habitants; en 1871, les recettes se sont élevées à 1,672,301 livr. sterling; les dépenses à 2,657,587 livr. sterling; la dette était de 9,985,386 livr. sterling; — l'exportation s'est élevée, en 1872, à 5,191,000 livr. sterling, et l'importation à 5,145,000. — Le mouvement de la navigation, sans le cabotage, a donné, en 1872, 585,668 tonneaux. La marine marchande, à la fin de 1870, comptait 376 navires. Il y avait à la fin de 1873 169 kil. de chemins de fer.

Zurbano (Martin), général espagnol, né vers 1780, dans le sud de l'Aragon, d'une famille de laboureurs, se distingua, comme chef de guerillas, dans la guerre de l'indépendance, puis se fit contrebandier. A la mort de Ferdinand VII, il offrit ses services à la régente Christine, fut mis à la tête d'un corps franc contre les Carlistes, se montra infatigable, audacieux, mais inexorable, et à la fin de la guerre fut nommé général. Il fut l'un des plus ardents défenseurs d'Espartero; mais, en 1844, il reprit les armes dans la Rioja, à la tête d'une guérilla de mécontents; sa bande fut promptement dispersée; ses deux fils furent pris et fusillés; lui-même, dénoncé par un de ses parents, fut passé par les armes, le 19 janvier 1845.

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.